



NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUARANTE-CINQUIÈME.

—

Teste. — Vermond.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE D[r] HOEFER.

Tome Quarante-Cinquième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie], ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXVI.

d. Messan

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

T

[TE]STE (*Jean-Baptiste*), homme politique, [né à] Bagnols (Gard), le 20 octobre 1780, mort à [Paris], le 26 avril 1852. Second fils du notaire [Anto]ine Teste, magistrat qui se signala par son [zèle] républicain, il fit ses premières études chez [les J]oséphistes, et se mêla, quoique bien jeune [enco]re, aux grandes luttes de cette époque : ainsi [on le] vit assister en 1793 à la grande assemblée po[pulai]re de Valence, et se rendre à Marseille pour [com]battre le fédéralisme. Proscrit ainsi que son [père] par la réaction thermidorienne, il se réfugia [à l'ar]mée des Alpes, et fut employé dans l'admi[nistr]ation militaire. De retour à Bagnols, après la [jour]née du 13 vendémiaire, il devint secrétaire [de la] municipalité. Envoyé à Paris en 1799 pour [étu]dier le droit, il fit des progrès tels qu'en [peu d']ans il fut reçu avocat et nommé membre [de l'A]cadémie de législation (14 sept. 1805), où [il su]ppléa Perreau comme professeur adjoint. [Aprè]s avoir plaidé à Paris, à Bagnols, à Uzès, [à Av]ignon, il s'établit à Nîmes lors de la mort [de so]n père (7 juillet 1807). Après le retour de [l'île d]'Elbe, il fut député près Napoléon par le [parti] libéral, et nommé commissaire spécial de [polic]e à Lyon (avril 1815). Le 25 mai il avait été [élu r]eprésentant du Gard ; mais il ne parut point [à] la chambre. Compris sur les listes d'exil [qui s]uivirent la seconde restauration, il se ré[fugia] dans les Pays-Bas, à Liége, où il prati[qua l]e barreau. Rappelant plus tard dans la dis[cussi]on d'une loi sur les réfugiés, ces souvenirs [perso]nnels de l'exil, il disait : « Je suis arrivé, [jet]é par la tempête, sur le sol étranger avec [vingt]-deux francs dans ma poche ; je n'y con[nais]sais personne. J'ai, par de longues études, [acqui]s quelques droits à me produire : j'ai pu [vivre] de mon travail (1). » Chargé de la défense [du *M*]*ercure surveillant*, il fut, à la suite de sa [plaido]irie, obligé, par un décret d'exil, de se ré-fugier momentanément à Bruxelles. L'ordonnance du 5 septembre 1816 lui permit de revoir sa patrie ; mais, peu satisfait de son séjour, il retourna à Liége, où il trouva une nombreuse clientèle, fut chargé des intérêts de la famille d'Orléans dans le grand procès qui s'éleva alors entre elle et les Rohan au sujet du duché de Bouillon, et mis par Guillaume I[er] lui-même à la tête de ses affaires domaniales.

Rentré en France, après la révolution de 1830, M. Teste prit place à la tête du barreau de Paris. Élu député par le collége d'Uzès (1831), il se fit surtout remarquer à la chambre dans les questions de travaux publics et de commerce ; c'était en effet le terrain où le portaient naturellement ses habitudes judiciaires. Attaché à ce tiers parti qui s'était formé sous la direction de M. Dupin, il fut compris dans le ministère des *trois jours* (10-13 nov. 1834) avec le portefeuille du commerce ; puis il fut élu vice-président de la chambre, en 1836 et en 1839. Après la chute du cabinet Molé (8 mars 1839), il fit partie de celui du 12 mai comme garde des sceaux ; l'ordonnance relative au conseil d'État, qui augmentait le service ordinaire, et la nomination d'une commission dont le but était la suppression de la vénalité des offices ministériels furent dues à l'initiative particulière de M. Teste. Nommé au département des travaux publics dans le cabinet du 29 octobre 1840, il y signala son passage par la loi de l'expropriation pour cause d'utilité publique (1841), celle des chemins de fer (1842) et celle des brevets d'invention (1843).

Remplacé, le 16 décembre 1843, par M. Dumon, il fut à la même date nommé pair de France, et président de chambre à la cour de cassation. Grand officier de la Légion d'honneur en 1846, il occupait une des positions les plus honorées du gouvernement lorsque, le 1[er] mai 1847, le journal *le Droit*, en rendant compte d'un procès intenté par Parmentier contre le général Despans-

(1) [Mon]iteur, 15 juin 1838.

Cubières et consorts, donna les extraits d'une correspondance (1) dans laquelle le général parlait de corruption pécuniaire exercée contre le ministre des travaux publics (c'était en 1842 M. Teste) pour obtenir, le 3 janvier 1843, la concession des mines de sel gemme de Gouhenans (Haute-Saône). Dans la séance du 4 mai, M. Teste déclara, à la chambre des pairs, qu'il repoussait *péremptoirement les insinuations et les doutes dont pourrait être entaché l'honneur d'un de ses membres*. Le 5, une ordonnance royale renvoya devant la cour des pairs le général Cubières et ses complices. L'instruction, conduite par le procureur général Delangle, assisté de M. Glandaz, fut faite avec un soin et une probité judiciaire remarquables; de volumineuses correspondances furent saisies; les ministères des finances et des travaux publics et le conseil d'État mirent à la disposition de la justice tous leurs documents. Le 26 juin la cour rendit un arrêt par lequel, « attendu que de l'instruction il résultait contre Teste des charges suffisantes d'avoir, étant ministre des travaux publics, agréé des offres et reçu des dons et présents pour faire un acte de ses fonctions non sujet à salaire », elle ordonnait la mise en accusation de Teste et des autres inculpés, Despans-Cubières, Parmentier et Pellapra; ce dernier prit la fuite. Le 8 juillet 1847 s'ouvrirent les débats, qui durèrent dix jours. La veille Teste avait déposé entre les mains du roi les dignités dont il était revêtu. Aux déclarations formelles de Cubières d'avoir reçu de Pellapra une somme considérable, il répondit par une dénégation absolue, et il repoussa encore, dans son propre interrogatoire, avec une grande énergie, les charges qui pesaient sur lui. Le 12 un dépôt de pièces adressé par Mme Pellapra au chancelier changea brusquement l'aspect des débats. Parmi ces pièces, outre plusieurs lettres écrites par Teste, se trouvait le compte des sommes négociées pour parfaire le prix de la corruption. Enfin à ces charges se joignit la preuve d'un double versement fait au trésor de 94,000 fr. par Pellapra, le 2 mars 1843, contre quatre bons du trésor payables le 12 septembre 1843, et, le 12 septembre, d'une somme de 95,000 fr., fait par Charles Teste, en un seul bon, payable le 12 mars 1844. Le soir même Teste tenta de se suicider dans sa prison en se tirant un coup de pistolet au côté gauche de la poitrine; mais la balle ne produisit qu'une forte contusion (2). Après une délibération qui se prolongea quatre jours, fut rendu l'arrêt qui condamnait Teste à la peine de la dégradation civique, à 94,000 fr. d'amende et à trois années d'emprisonnement; la somme de 94,000 fr., prix de la corruption, devait en outre être versée dans la caisse des hospices de Paris (17 juillet 1847). Transféré à la Conciergerie, il fut autorisé à quitter cette prison (13 août 1849) pour s'établir dans la maison de santé du docteur Puzin à Chaillot, où il acheva de subir sa peine. En 1850, une remise de 50,000 fr. lui fut faite sur l'amende qu'il avait encourue. Eug. ASSE.

L. Blanc, *Hist. de Dix ans*. — E. Regnault, *Hist. de Huit ans*. — Nouvion, *Hist. du règne de Louis-Philippe*. — Pinard, *Le Barreau moderne*. — *Le Droit*, juillet 1847. — *Moniteur univ*. — Saint-Maurice (De), *Notice sur M. Teste*.

TESTE (*François-Antoine*, baron), général, frère aîné du précédent, né le 19 novembre 1775, à Bagnols, mort le décembre 1862, à Angoulême. A quatorze ans il faisait partie de la garde nationale soldée, et il eut le grade de sergent. Élu en 1793 commandant du bataillon de Saint-Esprit, il fut envoyé à l'armée des Pyrénées orientales; suspendu le 30 mai 1794, pour n'avoir pas su exécuter une manœuvre, il réclama en 1795 auprès du Directoire, qui leva la suspension; mais ce ne fut qu'après avoir été soumis à l'examen du général Caffarelli qu'il obtint d'être réintégré dans son grade (11 sept. 1798). Devenu aide de camp du général Chabran, il passa en Italie, et concourut à la prise du fort de Bard. Sur la demande des officiers supérieurs de son corps, il fut nommé chef de la 5e demi-brigade de ligne (9 août 1800). Teste continua de servir en Italie, et se fit remarquer dans le combat meurtrier de Caldiero et dans celui de S.-Pietro-in-Giù, où l'arrière-garde du prince Charles fut culbutée dans la Brenta; Massena le nomma général de brigade sur le dernier champ de bataille (4 nov. 1805). Après avoir pris part à l'expédition de Dalmatie, il commanda l'avant-garde de la division Grenier dans la campagne de 1809, eut le pied fracassé par la mitraille à Sacile, et à peine guéri on le vit reparaître en Hongrie et s'emparer du plateau de Sabadhegy, dont l'occupation décida la victoire de Raab. Il était gouverneur de Custrin lorsqu'il demanda à suivre en Russie la grande armée : attaché à la division Compans, il contribua, dans la bataille de la Moskova, à l'enlèvement de la grande redoute, et y reçut au bras droit un coup de mitraille. Pendant la retraite, et avant d'arriver à Krasnoé, il parvint à réunir trois cents hommes et les ramena au quatrième corps, ayant eu sans

(1) Voici cette lettre célèbre. « Il n'y a pas à hésiter sur les moyens de nous créer un appui intéressé dans le sein même du conseil. J'ai le moyen d'arriver jusqu'à cet appui, c'est à vous d'aviser... N'oubliez pas que le gouvernement est dans des mains avides et corrompues, que la liberté de la presse court risque d'être étranglée sans bruit l'un de ces jours, et que jamais le bon droit n'eut plus besoin de protection. »

(2) Le lendemain, 13, Teste ne comparut pas à l'audience; il avait écrit au chancelier cette lettre, où la franchise douloureuse de l'aveu donne une sorte de grandeur au spectacle d'une telle chute : « Les incidents de l'audience d'hier ne laissent pas de place à la contradiction en ce qui me concerne, et je considère à mon égard le débat comme consommé et clos définitivement. J'accepte d'avance tout ce qui sera fait par la cour en mon absence. Elle ne voudra sans doute pas, pour obtenir une présence désormais inutile à l'action de la justice, prescrire contre moi des voies de contrainte personnelle ni triompher par la force d'une résistance désespérée.... »

repousser des hordes de Cosaques. Le
r 1813 il fut nommé général de division.
ès il entra dans Magdebourg, et en de-
verneur. A la bataille de Dresde, il reprit
utrichiens le faubourg de Plauen, et leur
s cents prisonniers; mais la capitulation
ır Gouvion Saint-Cyr, et contre laquelle
protesté, ayant été violée, il fut fait pri-
et ne revit la France qu'en juin 1814.
r de Napoléon le surprit à Arras, où il
dait depuis le 31 août le département au
Louis XVIII. Appelé le 15 avril 1815 à
fut chargé d'organiser la 21e division du
corps, et entra aussitôt en campagne.
main de la victoire de Fleurus il fut dé-
us les ordres de Grouchy. Pendant la
Teste soutint à l'arrière-garde avec
lle trois cents hommes dans Namur un
acharné contre quinze ou vingt mille
s, et « donna à l'armée, par cette hé-
sistance, suivant les paroles de Grou-
emps nécessaire pour faire filer sur Gi-
matériel, ses équipages, ses blessés ».
disponibilité en 1819, il fut chargé, en
ıne inspection d'infanterie dans l'ouest.
révolution de Juillet, il commanda
vision militaire depuis le 3 août 1830
12 novembre 1843, époque de son
dans le cadre de réserve; le conseil
l de Rouen lui offrit alors une épée
ır pour reconnaître les services qu'il
ıdus à la ville. Nommé pair de France
tembre 1839. il siégea au Luxembourg
1848, et fut admis à la retraite. Il avait
1809 le titre de baron de l'empire, et en
croix de la Légion d'honneur.

... des contemp. — Fastes de la Légion
, t. IV.

ELIN (1) (*Louis*), dit *l'aîné*, peintre
né en 1615 à Paris, où il est mort, le
1655. Sa famille était protestante. Son
lles (2), peintre des bâtiments du roi,
avoir enseigné les éléments de son art,
uel il montrait les plus heureuses dispo-
e plaça dans l'atelier de Simon Vouet.
ıit de bonne heure assez de réputation
e chargé de travaux importants. En
travailla avec Philippe de Champagne à
ation des appartements d'Anne d'Au-
ı Palais-Royal, et avec Le Brun, dans
église des religieuses du Val de Grâce.
r l'associa plus tard aux peintures dont
hargé pour l'hôtel que le commandeur
avait fait bâtir près de la porte Riche-
ces rapprochements entre deux anciens
ı naquit une intime amitié; et lorsque
conçut le projet de fonder l'Académie
ıre, Testelin fut le premier qui reçut la
confidence de ses plans; il épousa chaudement les idées de son ami, et se dévoua entièrement à leur réussite. Il fut, dit Guillet de Saint-Georges, l'un des dix académiciens qui, s'étant contentés de ce titre, se joignirent aux douze anciens ou professeurs pour former cette école royale (1). D'abord secrétaire de la compagnie (1er fév. 1648), puis professeur (1650), il lui consacra non-seulement son temps, son crédit et son talent, mais il l'aida souvent de sa bourse. Testelin excellait à représenter les jeux et les amusements de l'enfance et à peindre en grisaille et en camaïeu de différents tons. Ses principaux ouvrages furent faits pour le château du Raincy, appartenant au fermier général Bordier, pour l'appartement de la reine mère au château de Fontainebleau, pour l'hôtel d'Avaux, rue Saint-Avoye, l'hôtel de Guémené, place Royale, pour le palais du Luxembourg, et le château de Conflans, près de Charenton. Parmi ses meilleurs tableaux on cite ceux qui ornaient le couvent de l'Assomption, le collége des Jésuites de la rue Saint-Jacques, et surtout ceux qu'il fit pour la confrérie des orfèvres, la *Résurrection de Tabitha* (1652), qui est au musée de Rouen, et la *Flagellation de saint Paul et de saint Silas* (1655). Testelin a laissé quatre pièces gravées avec naïveté et élégance. « Son génie, dit Mariette, n'était pas des plus élevés ni rempli de beaucoup de feu, mais il était réglé, et lorsqu'il s'agissait de représenter des sujets simples et tranquilles, il ne le cédait à aucun autre de son temps. » Il avait épousé en 1645 une des filles de l'orfèvre Louis Picart, mais il n'en eut pas d'enfants. Son portrait, peint par Hallier, figure dans les galeries de Versailles.

TESTELIN (*Henri*) *le jeune*, peintre, frère du précédent, né à Paris, en 1616, mort à La Haye, le 17 avril 1695. Il reçut aussi les leçons de son père et de Simon Vouët, et fut l'un des fondateurs de l'Académie de peinture (1648); il y remplaça son frère comme secrétaire historiographe (1650), et fut élu professeur, le 7 octobre 1656. Il acquit de la réputation dans les portraits: ses meilleurs sont ceux de *Louis XIV enfant*, peints, l'un en 1648, l'autre en 1655, et aujourd'hui à Versailles; ceux du *chancelier Seguier* (1668), et de *Pierre Carcavi* (1675). On voit encore de lui à Versailles: *la Prise de Dôle* (1668), et *le Passage du Rhin* (1672), et *la Reddition de la citadelle de Cambrai*, tableau exécuté par Mauzaisse, d'après une esquisse de Testelin faite sur l'original de van der Meulen. Cet artiste fut longtemps employé à faire des modèles de tapisseries pour le roi, et à ce titre il avait obtenu un logement aux Gobelins. Il

...om se prononçait *Testelin*, et on le trouve
écrit de la sorte par Louis.
...s fut enterré à Paris, le 18 octobre 1620. Il
...é Marie Volant, sœur du peintre Arthus Vo-
...i mourut à la fin de 1637.

(1) Les autres artistes protestants qui appartinrent à l'Académie, avant que leur religion devînt un sujet d'exclusion, furent: Henri Testelin, Abr. Bosse, J. Michelin, Jacques Rousseau, Isaac Moillon, P. Du Guernier, Étienne Picart, Abr. Genoels, M. l'Espagnandel, Sophie Chéron, Heude, Pierre Lombard, J. Forest, Jacob d'Agard, Jean Eckman, Isaac de la Croix.

fut exclu de l'Académie pour cause de religion, le 10 août 1681, et se réfugia aussitôt en Hollande, où il passa les dernières années de sa vie. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Sentiments des plus habiles peintres sur la pratique de la peinture et sculpture, mis en tables de préceptes, avec plusieurs discours académiques et conférences*; Paris, 1680, 1696, in-fol., avec 6 planches. M. de Montaiglon a publié, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie de peinture depuis* 1648 *jusqu'en* 1664 (Paris, 1853, 2 vol. in-12), qu'il attribue à H. Testelin (1). H. H—N.

Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Acad. de peinture. — Mariette, *Abcdario.* — Fontenai, *Dict. des artistes.* — Vitet, *L'Acad. roy. de peinture.* — Félibien, *Entretiens.* — Haag frères, *France protestante.*

TESTI (*Fulvio*, comte), poëte italien, né le 23 août 1593, à Ferrare, où il est mort, le 28 août 1646. Il était fils d'un apothicaire, devenu intendant du duc Alphonse II d'Este. Du collége des jésuites de Modène, il passa dans l'université de Bologne, et fut admis, malgré son extrême jeunesse, à l'académie des *Ardenti*. Après avoir suivi les cours de l'université de Ferrare, il publia ses poésies (*Rime;* Venise, 1613, in-12), empreintes du mauvais goût de l'époque, mais dont il corrigea les nombreux défauts dans une seconde édition, qu'il donna en 1617. Pour se perfectionner dans les lettres, il se rendit à Rome, où il se lia avec Tassoni, et le désir de connaître Marini, qui était alors l'Apollon du Parnasse italien, le retint quelque temps à Naples. Puis il vint à Modène, où il épousa la fille du docteur Jacopo Leni, et où le duc César d'Este lui accorda un modeste emploi dans ses bureaux. Dans le petit poëme de l'*Italia* (Ferrare, in-4°), qu'il dédia en 1617 à Charles-Emmanuel, duc de Savoie, il peignit en traits ardents l'état déplorable de sa patrie sous le joug de l'Espagne. A la requête du gouverneur de Milan, l'ouvrage fut saisi et l'auteur condamné au bannissement et à une amende de 200 ducats. Au bout de neuf mois de retraite dans sa maison de campagne, le poëte sollicita de César d'Este son rappel, dans une épître où l'on trouve une élégance harmonieuse et des grâces touchantes. Le duc se laissa toucher; il le chargea de fonder une académie, et lui confia le soin de sa bibliothèque. L'avénement de François Ier au duché de Modène éleva plus que jamais sa fortune. Ce prince, après l'avoir nommé conseiller et secrétaire d'État, le chargea de plusieurs missions importantes, à Rome près d'Urbain VIII, à Mantoue, à Milan et à Venise, et reconnut ses services en lui donnant en fief une seigneurie avec le titre de comte. Envoyé en Espagne comme ambassadeur, il assista, en 1638 à Madrid, son souverain, qui était venu tenir un fils de Philippe IV sur les fonts batismaux. Son orgueil grandit plus vite encore que sa fortune, et par suite la malveillance à son égard devint générale. Si le gouvernement de la Grafagnana, qu'avait occupé l'Arioste, lui permit en 1640 de se dérober à la haine des courtisans, il trouva dans ces montagnes le moyen de s'aliéner l'esprit des habitants. Rétabli dans ses charges (1642), il devint pour quelque temps encore le favori de François. Mais au commencement de 1646 il fut arrêté et mis au secret dans la citadelle de Modène. On le disait accusé de crime d'État, et bientôt après le bruit courut que le duc l'avait fait périr secrètement, à l'instigation du cardinal Barberini, à propos de l'ode célèbre : *Ruscelletto orgoglioso*, etc. La mort de Testi fut naturelle, et sa perte, ainsi qu'on l'apprit plus tard, ne peut être attribuée qu'à son insatiable ambition. A l'insu de son souverain, il avait fait des démarches pour être admis au service de la cour de France, et il venait de recevoir de Mazarin sa nomination à l'emploi de secrétaire du protectorat de France à Rome, lorsqu'une lettre interceptée dévoila son ingratitude et provoqua son arrestation. Il mourut, âgé de cinquante-trois ans, au moment où le duc, apaisé, se disposait à le mettre en liberté.

On le place à juste titre au premier rang parmi les imitateurs de Marini; car plus d'une fois dans ses compositions il touche à la grandeur et au sublime, sans tomber aussi souvent dans l'enflure et l'affectation. Il laissa des lettres, *Miscellanea di lettere* (s. l. n. d., in-12), dont quelques-unes sont fort curieuses, un drame, une tragédie et quelques fragments épiques; mais ces divers essais, publiés en 1653, à la suite de ses *Rime*, sont depuis longtemps oubliés. On a fait une bonne édition de ses *Opere scelte*; Modène, 1817, 2 vol. in 8°. S. R.

Vittorio Siri, *Mercurio*, t. VI. — Quadrio, *Storia d'ogni poesia.* — Tiraboschi, *Vita del conte F. Testi*; Modène, 1780, in-8° — *Notice*, dans *Opere scelte.*

TESTU (1) (*Jacques*), littérateur français, né vers 1626, à Paris, où il est mort, en juin 1706, dans un âge avancé. Il se trouva de bonne heure introduit dans la meilleure compagnie; de l'amabilité et du tact, unis à un talent facile pour la versification, lui valurent, surtout de la part des femmes, des protections

(1) De son côté, M. Paul Lacroix a inséré dans la *Revue univ. des arts* (août 1856 et suiv.) une autre rédaction de ces *Mémoires*, qu'il regarde comme l'original. En admettant que le manuscrit de cet ouvrage provienne de cet artiste, il y aurait lieu de se demander si Louis, son frère n'y a pas largement contribué. C'est au moins ce qu'on pourrait supposer d'après un passage des *Mémoires inédits des Académiciens* ainsi conçu : « Il (Louis Testelin) fut l'un de ceux qui travaillèrent avec le plus d'ardeur à cette glorieuse institution, signalant ses soins à seconder les plus zélés de ses confrères pour solliciter les puissances qui autorisèrent ce grand projet et qui le firent réussir en 1648. *Même il en a écrit des mémoires très-curieux, qui après sa mort ayant été trouvés dans son cabinet par son frère en furent enlevés avec empressement.* »

(1) On ne prononce pas l's dans ce nom. Le défaut de parler toujours, sans vouloir rien entendre, avait valu à l'abbé le sobriquet de *Tais-toi*, tais-toi.

puissantes. Jeune encore, il prêcha devant la cour, et retira de cette faveur le titre d'au- ...r et prédicateur du roi, et l'abbaye de ...al, à laquelle il joignit plus tard le prieuré de Saint-Denis de la Chartre. Mais il commençait à ressentir ces dégoûts momentanés de la vie extérieure, ces ennuis d'un esprit faible et ambitieux, que Mme de Sévigné appelle les *vapeurs* de l'abbé Testu; il alla donc rejoindre ... de Rancé, qui déjà méditait son entier ...nent au monde. L'étude altéra, dit-on, sa santé, et lorsqu'il revint de sa retraite, il fut obligé de renoncer à la chaire. C'est dans les cercles spirituels, où l'on regrettait son absence, qu'il donna carrière à son besoin de jouer un rôle distingué. « Il avait, dit d'Alembert, tout ce qu'il fallait pour réussir dans cette société charmante : beaucoup d'usage du monde et de connaissance des hommes, un grand désir de plaire sans empressement de le montrer, une vivacité d'autant plus piquante qu'il réveillait toujours et n'offensait jamais, une facilité de parler sur toutes sortes de matières... Comme il n'aimait pas à être contredit, mais beaucoup à être écouté, il goûtait peu le commerce des hommes. » Parfois il rencontrait des appréciations heureuses (1). Mme de Sévigné, qui en parle souvent, l'estimait beaucoup; Mme de ...ntespan, au temps de sa plus grande faveur, aimait à s'entretenir avec lui; Mme de Mainte..., avec laquelle il s'était lié à l'hôtel d'Albret, alors qu'elle n'était encore que Mme Scarron, ne cessa jamais de lui écrire et d'en recevoir les lettres; il fut en grand commerce avec ...s d'Heudicourt et de Montchevreuil, et surtout avec la duchesse de Richelieu, chez laquelle il était écouté comme un oracle. Ses succès lui causaient de temps en temps des scrupules : alors il se retirait à l'abbaye de Saint-Victor ou dans quelque autre maison religieuse; mais bientôt l'inquiétude de son esprit, l'habitude de la dissipation le ramenaient dans le tumulte du monde. On attribuait ses accès de mélancolie à son ambition d'être évêque; Louis XIV, sollicité plusieurs fois à ce sujet, répondit toujours par des refus, et il finit par ...: « L'abbé Testu n'est pas assez homme de bien pour conduire les autres (2). » L'Académie française reçut, en 1665, l'abbé Testu à la place de Bautru, et Titon du Tillet lui a donné place dans son *Parnasse français*. Il faut reconnaître toutefois que ses œuvres sont fort médiocres, et que son goût était peu sûr, à juger par son admiration pour Boyer, qu'il ...ta comme rival de Racine pour les spec... de Saint-Cyr. Saint-Simon parle de lui en termes qui le peignent nettement : « Il avoit une infinité d'amis considérables dans tous les états; il primait partout; on en riait, mais on le laissait faire. Il était très-bon ami et serviable, bon homme et honnête homme, mais fort vif, fort dangereux et fort difficile à pardonner à quiconque l'avait heurté. Il était grand, maigre et blond, et à quatre vingts ans il se faisait verser peu à peu une aiguière d'eau à la glace sur sa tête pelée, sans qu'il en tombât goutte à terre, et cela lui arrivait souvent, depuis beaucoup d'années. » On a de l'abbé Testu : *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture sainte et des Pères*; Paris, 1669, in-8°; 5e édit., ibid., 1703, in-12, augmentée de plusieurs opuscules : Mme de Sévigné eut tort de les trouver fort belles; on y cherche en vain la poésie, et le style en est gâté par l'abus de l'antithèse. Les poésies profanes du même auteur, disséminées dans les recueils du temps, ont les mêmes défauts; — *La Doctrine de la raison, ou l'honnêteté des mœurs selon les maximes de Sénèque*; Paris, 1696, in-12; — *Lettre écrite à une personne qui, après avoir longtemps douté de sa vocation, avait enfin pris la résolution de se faire religieuse*; Paris, 1697, in-12; — *Réflexions sur les prédicateurs, lettre à M...*; Paris, 1697, in-12.

J. M—R—L.

D'Alembert, *Hist. des membres de l'Acad. française*, t. II. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Titon du Tillet, *Parnasse français*. — Moréri, *Dict. hist.* — Sévigné, *Lettres*.

(1) Il disait des trois sœurs de Mortemart : « Mme de Montespan parle comme une personne qui lit; Mme de Thianges, comme une personne d'esprit qui rêve; Mme l'abbesse de Fontevrault, comme une personne qui parle. »

(2) On assure que pour fléchir la volonté du roi il entreprit la conversion de Ninon de Lenclos.

TESTU DE MAUROY (*Jean*), né en 1626, mort le 10 avril 1706, à Paris. Il s'engagea dans les ordres, et devint instituteur des filles de Monsieur, frère de Louis XIV. « Il s'acquitta sans doute de cet emploi, raconte d'Alembert, d'une manière très-agréable aux princesses et à leur père; car une place d'académicien étant venue à vaquer, Monsieur la demanda et l'obtint pour l'abbé de Mauroy. » Il succéda au président de Mesmes (1688), et fut préféré à Fontenelle. Il tenait sans doute aussi du même protecteur ses deux abbayes de Fontaine-Jean et de Saint-Chéron. Boileau l'avait placé parmi les rimailleurs dans sa satire VII, à côté de Boursault; mais s'il se moquait des mauvais poëtes, il ne voulait pas se brouiller avec les princes qui les protégeaient, et il substitua le nom de Pradon à celui de Mauroy. On apprend par là que notre académicien avait fait des vers. Il vécut fort vieux, et mourut au même âge et dans la même année que son spirituel confrère, l'abbé Testu.

D'Alembert, *Hist. des membres de l'Acad. fr.*, t. II.

TETRICUS (*C. Pesuvius*), un des trente tyrans, régna sur la Gaule et l'Espagne de 267 à 273. Sous le règne de Gallien, la Gaule, comme plusieurs autres grandes provinces, s'était séparée de l'empire, mais elle n'avait pas réussi à se donner un gouvernement stable. Son premier empereur, Junius Posthumus, avait été assassiné par ses propres soldats après un règne de six ans; Victorinus qui lui succéda, périt égale-

ment de mort violente. Victorina, femme de Victorinus, n'osant prendre pour elle-même le titre souverain, le fit donner à Tetricus, homme de bonne famille, sénateur, consulaire et alors gouverneur de l'Aquitaine. Tetricus fut investi de la pourpre impériale à Bordeaux, en 267. Il maintint l'ordre en Espagne et en Gaule, et repoussa les barbares sur la frontière du Rhin. Le successeur de Gallien, Claude, tout occupé lui-même à combattre les barbares sur le Danube, n'essaya point de recouvrer les provinces occidentales de l'empire, et aima mieux reconnaître Tetricus comme collègue que d'exciter une guerre civile. Aurélien n'imita pas cette conduite. Il se montra décidé à rétablir l'unité de l'empire, et Tetricus, fatigué de l'indiscipline et de l'insolence de son armée, n'opposa pas à son rival une défense sérieuse. On prétend même qu'il l'invita à envahir la Gaule et qu'il s'arrangea de manière à être vaincu, dans la bataille de Châlons-sur-Marne. Ses soldats, trahis par leur chef, se défendirent avec un courage désespéré; ils finirent cependant par succomber. Tetricus et son fils, qu'il avait associé à l'empire, ornèrent le fameux triomphe d'Aurélien, où figura aussi Zénobie. Cette humiliation fut le seul mauvais traitement qu'ils essuyèrent de la part du vainqueur. Tetricus eut même quelque temps l'administration de l'Italie, et son fils passa successivement par toutes les dignités sénatoriales. Tetricus acheva sa vie dans une paisible retraite, et mourut à un âge avancé. L. J.

Trebellius Pollio, *Trig. tyrann.*, XXIII. — Aurelius Victor, *De Cæsar.*, XXXV; *Epit.*, XXXV. — Eutrope, IX, 9. — Zonaras, XII, 27. — De Boze, dans les *Mémoires de l'Ac. des inscript.*, t. XXVI. — Eckhel, *Doctrina numorum*, t. VII.

TETZEL (*Jean*), en latin *Tezelius*, né à Pirna (Misnie), vers 1470, mort à Leipzig, le 14 juillet 1519. Il termina ses études à l'université de Leipzig, devint en 1487 bachelier ès sciences, et reçut plus tard du légat Cajetani le grade de maître en théologie. En 1489, il prit l'habit de Saint-Dominique, s'adonna à la prédication, et fut nommé prieur du monastère de Glogau. En 1502 il fut chargé de prêcher les indulgences en Livonie pour aider avec l'argent qu'il en retirait les chevaliers teutoniques dans leur guerre contre les Moscovites. Sa conduite privée était si scandaleuse qu'il fut condamné à Inspruck à être noyé pour crime d'adultère; mais l'intervention de l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, auprès de l'empereur Maximilien fit changer cette peine en prison perpétuelle, et Tetzel fut enfermé dans la tour de la porte de Grimma à Leipzig (1). Cependant Albert, archevêque de Mayence, obtint peu de temps après sa liberté, et Tetzel se rendit en pèlerinage à Rome; le pape Léon X, non-seulement lui donna l'absolution de ses péchés, mais le nomma commissaire apostolique en

(1) Cette tour, qui n'a été démolie qu'en 1831, avait reçu le nom de *tour de Tetzel* ou *tour du Diable*.

Allemagne. L'archevêque Albert, pour lequel il avait rapporté de Rome le *pallium*, le fit en outre *inquisitor hæreticæ pravitatis*. Dans cette qualité Tetzel parcourut l'Allemagne en vendant des indulgences, dont le produit était destiné à une prétendue croisade contre les Turcs et à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre, et dans chaque ville il était reçu en procession au son des cloches. Il voyageait dans une voiture découverte, ayant à ses côtés deux coffres, l'un rempli de cédules d'indulgences, l'autre destiné à recevoir l'argent, et il avait coutume de dire aux fidèles :

Sobald das geld im kasten Klingt,
Eine Seel' aus dem feg'feuer in himmel springt (1).

Il vendait des indulgences pour toutes sortes de péchés, même pour des péchés à commettre (2), et amassa par ce commerce des sommes énormes; en 1507 il fit à Freiberg une recette de 2,000 florins en deux jours; en 1508 il lui suffit de trois semaines pour recueillir 5,000 thalers. Dans ses discours en plein vent, où il déployait des ressources infinies, Tetzel soutint les thèses les plus audacieuses, par exemple, qu'il avait reçu du pape un pouvoir plus grand que n'en avait eu saint Pierre; qu'il avait sauvé plus d'âmes par les indulgences que cet apôtre; que la grâce obtenue par l'achat d'une indulgence était égale à la grâce divine; qu'on n'avait pas besoin de se repentir de ses péchés, pourvu qu'on achetât des indulgences; que le pape était plus puissant que les apôtres et tous les saints réunis, plus puissant que la vierge Marie, parce que les premiers étaient subordonnés au Christ, et que le second allait de pair avec lui; que la croix rouge des indulgences valait autant que la croix où Jésus s'était immolé; enfin que même le crime d'avoir violé la Vierge Marie pouvait être racheté par de l'argent. Ces thèses furent réunies par l'auteur et publiées sous le titre : *Summaria instructio sacerdotum ad prædicandas indulgentias* (Francfort-sur-l'Oder, 1517, in-4°). C'est contre ce livre que Luther afficha, le 31 octobre de la même année, à la porte de l'église principale de Wittemberg, ses 95 thèses, et prêcha un sermon. Tetzel écrivit contre ce sermon un petit traité, dont le manuscrit existe encore dans la bibliothèque de l'université de Leipzig, et quand il fut créé docteur en théologie à Francfort-sur-l'Oder (20 janvier 1718), il y soutint contre les thèses de Luther 106 autres sous le titre : *Propositiones centum et sex Lutheranis adversæ quibus catholicum de indulgentiis dogma propugnabat.* Il ne s'en tint pas là, et fit brûler le recueil de

(1) A peine dans le tronc est tombée une obole,
Qu'en purgatoire une âme au paradis s'envole.

(2) Un chevalier avait acheté à Tetzel une indulgence pour un vol à faire. Pendant la nuit il s'embusqua dans une forêt que Tetzel devait traverser, l'attaqua et lui enleva un coffre plein d'argent. Le moine jeta les hauts cris, et appela le voleur sacrilége devant Georges, duc de Saxe, mais celui-ci présenta sa cédule et fut absous.

ersaire; puis il ajouta au sien une série
uante propositions nouvelles. Léon X,
it entendu parler de ces disputes, charégat
Charles de Miltiz de réconcilier les
lversaires. Miltiz reprocha vivement à
sa conduite, et le menaça de le faire
r de l'ordre des Dominicains. Tetzel en
un si violent dépit, qu'il mourut peu de
ès. Ch. de G—R—N.

.. Mayer, *Vita J. Tezelii*; Wittemberg, 1717,
J.-K. Kapp, *De nonnullis indulgentiarum* ... *XV et XVI*; Leipzig, 1720, in-4°.
ann, *Lebensbeschreibung des Predigers Tetzel*;
, in-8° — Stehfest, *Der Ablasskrämer J. Tetzel*;
urg, 1848, in-8°. — Grœne, *Tetzel und Luther*;
°. — Echard, *Bibl. script. ord. Prædicatorum*.
cthihon, *Historia Lutheri*. — Gieseler, *Lehrbuch* ... *Kirchengeschichte*, t. III, p. 20. — Löscher,
dige Reformations acta. — Seckendorf, *De Lu*-
— Maimbourg, *Hist. du luthéranisme*. —
Hist. eccles.

TISSEN. *Voy.* ANTONISZE.

EIRA (*José*), érudit portugais, né en
Lisbonne, mort le 29 ou 30 avril 1604,
. Après avoir terminé ses études univer-
il prit en 1565 l'habit de Saint-Domi-
Sa science, sa piété, son talent pour la
e rendirent remarquable. Prieur du cou-
Santarem depuis 1578, il s'attacha au
: l'infant Antonio, lors des troubles qui
t la mort du roi Sébastien, prit la plume
utenir ses droits contre l'usurpation de
: II, le suivit en France à titre de con-
et assista au combat naval où la flotte
rince, commandée par Filippo Strozzi, fut
près des Açores (26 juill. 1582). Fait pri-
et conduit à Lisbonne, il trouva moyen
, retrouver fant en France, et
p , puis en Angleterre.
rna a Paris, 1588, ce fut dans l'es-
ui être plus à la cour, où il s'était
les bonnes grâces d'Henri III, qui lui
ccordé les titres de prédicateur et de
r du roi. Chargé par la reine mère
nission de confiance à Lyon, il devint
aux ligueurs de cette ville : on pilla en
ence sa cellule, on brûla ses livres et ses
averti à temps, il se réfugia à Tours. En
rentra à Paris, à la suite d'Henri IV, qui
tint dans ses emplois, et en 1595 il as-
nfant Antonio dans ses derniers moments.
s témoins de l'abjuration que fit à Rouen
: du prince de Condé (1596), il fut com-
r le légat du pape aux soins d'instruire
me et de la fortifier dans la foi romaine.
il demeura attaché au service de la cour,
pant ses loisirs à la composition d'ou-
l'histoire et de généalogie. Texeira mou-
le rétention d'urine, dans le couvent des
s. C'était, au rapport de L'Estoile, « un
de bien, meilleur Français qu'Espagnol,
généalogiste, et formel ennemi de toutes
s factions, ce qui le rendait odieux à
up de son couvent. » On a de lui : *De
alliæ ortu, regni initiis, denique de
rebus a regibus universoque regno præclare
gestis compendium*; Paris, 1582, in-4° et in-12,
et dans *Libell. fasciculus* de Biler; Groningue,
1733, in-8° : cet écrit très-rare ayant été censuré
par ordre de Philippe II, l'auteur répondit
par le traité *De electionis jure quod competit
viris portugallensibus*; Lyon, 1589, pet.
in-8°; la réimpression, faite en 1590, in-12,
sous le nom de Pierre Olim, et trad. en français
(ibid., 1590, in-8°), fut supprimée par
les ligueurs, et une autre fut donnée sous
le titre de *Speculum tyrannidis Philippi de
inusurpanda Portugallia*, trad. la même année
en français; — *Exegesis genealogica,
sive explicatio arboris gentilitiæ regis Henrici
IV*; Tours, 1590, in-4°; Lyon, 1595,
1617, in-4°; Leyde, 1619, in-4°; trad. en
français (Paris, 1595, in-4°); — *Explicatio genealogiæ
Henrici II Condæi principis*; Paris,
1596, 1598, in-8°; trad. en français (1596, in-8°)
par Jean de Montlyard; — *Trimbliorum familiæ
genealogia*; Paris, 1596, in-8°; — *Rerum
ab Henrici Borbonii gestarum epitome*;
Paris, 1598, in-8°; — *De flammula seu vexillo
S. Dionysii*; Paris, 1598, in-12; — *Aventure
admirable qui contient un discours touchant
le succès du roi de Portugal dom Sébastien
depuis son voyage d'Afrique jusqu'au 6 janvier*
1601; Paris, 1601, in-8°, trad. du castillan.

Summario da Bibl. lusitana, t. II. — Échard, *Script. ord. Prædicatorum*, t. II. — Bayle, *Dict. hist.* — Niceron, *Mémoires*, t. V. — Marchand, *Dict.*, t. II, p. 88. — N. Antonio, *Bibl. hispana nova*. — P. de L'Estoile, *Journal d'Henri IV*.

TEXEIRA. *Voy.* TEIXEIRA.

*TEXIER (*Charles-Félix-Marie*), archéologue français, né le 22 août 1802, à Versailles. D'une ancienne famille du Périgord, anoblie en 1689, il est fils d'un médecin de la maison militaire de Louis XVI. Après avoir étudié les mathématiques, le grec et la chimie, il entra à l'École des beaux-arts (1823), et s'occupa dès 1825 des monuments de la France. Nommé inspecteur des travaux publics de Paris en 1827, il fut chargé les années suivantes de la direction des fouilles exécutées dans les ports de Fréjus et d'Ostie, afin de déterminer la cause du retrait de la Méditerranée. Il partit en 1833 pour le Levant, en parcourut en tous sens les diverses contrées, et les trois voyages qu'il y fit consécutivement en 1834, 1835 et 1836 « forment la plus grande exploration qui y ait été opérée par un seul voyageur, et les résultats surpassent par leur richesse et leur nouveauté tout ce qui a été publié par tous les autres voyageurs réunis ». Rappelé en France en 1837, il présenta les fruits de ses recherches à l'Académie, et prépara la publication de la *Description de l'Asie Mineure* (1). Dans un voyage qu'il entre-

(1) Il éprouva à cette occasion d'invincibles difficultés, qui le forcèrent à garder en portefeuille la moitié de ses documents; on suit toutes sortes d'entraves à son second départ pour l'Asie Mineure, et M. de Salvandy,

prit en 1839 pour compléter ses documents et pour visiter la Perse, l'Arménie et la Mésopotamie, il exécuta le nivellement de toute cette partie de l'Asie comprise entre Trébizonde et le golfe Persique. En 1840 il fut nommé professeur suppléant d'archéologie au Collége de France, et chargé en 1842 de recueillir les marbres du temple de Diane Leucophryne à Magnésie du Méandre qui font aujourd'hui partie des collections du Louvre. Le 6 mars 1843, M. Texier devint commissaire royal près les établissements des beaux-arts. Envoyé par le maréchal Soult en Algérie (8 juillet 1845) en qualité d'inspecteur général des bâtiments civils, il visita les monuments de cette contrée, et constata que le sol du Sahara entre Biskra, El Faïd et le schott de Souf est de 30 mètres au-dessous du niveau de la mer. On doit à M. Texier l'introduction en France de la culture du pavot blanc (Trousseau, *Matière médicale*). En 1855 il a été élu membre libre de l'Académie des inscriptions. Outre un grand nombre d'articles d'archéologie, d'histoire et de géographie comparée insérés dans la *Revue Française*, la *Revue de l'Architecture et des travaux publics*, la *Revue des deux mondes*, la *Revue archéologique*, la *Revue orientale et américaine*, ce savant a publié : *Mémoire relatif à la géologie des environs de Fréjus*; Paris, 1833, in-16; — *Description de l'Asie Mineure*; Paris, 1838-48, 3 vol. in-fol., fig. : cet ouvrage, qui ne renferme qu'une partie des documents recueillis par l'auteur, a été traduit et commenté dans plusieurs langues; — *L'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*; Paris, 1843-48, 2 vol. in-fol., fig.; — *Mémoire sur les ports antiques situés à l'embouchure du Tibre*; 1858, in-8°; — *Asie Mineure*; Paris, 1862, in-8° : ce volume fait partie de *l'Univers pittoresque*; — *L'Architecture byzantine, recueil des monuments des premiers temps du christianisme*; Londres, 1865, in-fol., avec 70 pl. col.; trad. en anglais par M. Pullan, qui a été le collaborateur de M. Texier. Parmi ses ouvrages inédits nous citerons : la *Monographie d'Amida*, aujourd'hui Diarbekir, la *Monographie de Perga*, les *Monuments anciens et modernes de Constantinople*, *l'Architecture des Berbères et les monuments arabes du sud de l'Algérie*, et des *Mémoires et correspondance* qui seront bientôt publiés à Londres.

Documents particuliers.

TEXTOR. *Voy.* RAVISIUS.

THAARUP (*Thomas*), poëte danois, né à Copenhague, le 18 août 1749, mort à Smidstrup, le 11 juillet 1821. Il était fils d'un marchand ferron. En sortant de l'université de [Co]penhague, il fut obligé de gagner sa vie en [don]nant des leçons. En 1781, il devint pr[ofesseur] d'histoire et de littérature à l'académie [des ca]dets de marine, et obtint en 1794 la di[rection] des théâtres. Le 2 août 1800, il se retira avec [une] pension, alla vivre à la campagne, et fut décoré en 1809 de l'ordre du Danebrog. On a de lui : beaucoup de *poésies lyriques*, *d'h[ymnes]*, de *cantates*, de *chants funèbres*, de *prolog[ues]* et *d'épilogues*, insérés dans le *Danske Tils[kuer]*, la *Dansk Minerva* et d'autres revues littéraires; — de petits opéras : *Hœstgildet* (La fête des moissonneurs); Copenhague, 1790; *P[eters] Bryllup*, en deux actes, 1793; *Hiemkomsten* (le Retour), 1802; — des discours politiques, etc. Il a trad. de différentes langues plusieurs pièces de théâtre, telles que *Aline, reine de Golconde* (1789), opéra de Sedaine; *la Manie des emplois* (1796), drame d'Iffland; *Herman von Unna* (1802), drame suédois de Skjœldebrand; *Ma tante Aurore* (1811), opéra-comique de Longchamps; *Mahomet* (1815), de Voltaire, etc.

Erslew, *Forfatter-Lexicon.*

THABARI. *Voy.* TABARI.

THABAUD. *Voy.* LA TOUCHE.

THACKERAY (*William-Makepeace*), romancier anglais, né à Calcutta, en 1811, mort à Londres, le 24 décembre 1864. Il appartenait à une ancienne famille du Yorkshire. Son père occupait une position élevée dans le service civil de la Compagnie des Indes. Le jeune William fit ses études à l'école de Charter-House et à Cambridge; s'il quitta l'université sans prendre de diplôme, il y laissa du moins le souvenir d'un journal facétieux, qui eut en 1829 une existence éphémère sous le titre : *The Snob*. A sa majorité il hérita d'une fortune indépendante, et fit son droit sans intention d'exercer la profession d'avocat. Comme il dessinait avec beaucoup de facilité, il se crut une vocation d'artiste, et visita les musées de l'Europe; il ne devint pas un grand peintre, mais il acquit un talent qui lui permit d'orner quelques-uns de ses ouvrages d'*illustrations* qui ne sont pas indignes du texte. En même temps il adressait depuis 1832 au *Fraser's Magazine*, des articles sur les arts, des nouvelles, des vers qu'il signait du pseudonyme retentissant de Michel-Ange Titmarsh. Pendant son séjour à Paris, qu'il prolongea pendant plusieurs années, il publia un album de caricatures, devenu fort rare, et intitulé *Flore et Zéphir, ballet mythologique, par Théophile Wagstaffe* (Paris et Londres, 1836, pet. in-fol.). En 1840 il servit de correspondant parisien au *Constitutional*, feuille politique fondée par un de ses parents; au bout de quelques mois cette feuille cessa de paraître, et le correspondant retourna à Londres. Il avait perdu de son côté, dit-on, une vingtaine de mille francs de rente, dont il avait hérité. Il se tourna vers les lettres, et travailla avec courage pour les jour-

alors ministre de l'Instruction publique, accorda en 1838, de son autorité privée, à M. Raoul Rochette pour sa courte promenade à Athènes tout ou partie de l'allocation annuelle de 12.000 fr. votée expressément en faveur de M. Texier par la chambre des députés, le 1er juin 1838. C'est ce qui fit dire à Humboldt que « rien n'impatiente plus les Français qu'une affaire qui marche bien ».

les revues, le *Times*, le *Fraser's Ma-* le *Punch*, etc. Malgré son talent et sa contestables, il n'échappa pas aux mé- ; raconter ses épreuves littéraires, ce dire l'histoire de la plupart de ses con- là et là quelque critique clairvoyant, John Sterling, prédisait qu'il y avait teur du *Diamant de Famille* l'étoffe nd écrivain ; en attendant il restait dans , malgré le mérite de ses articles. En a *Foire aux Vanités* fut présentée au r d'un *magazine*, qui eut la maladresse cet ouvrage, destiné à une si grande auteur, suivant alors l'exemple de Dic- blia son œuvre par livraisons mensuel- : des dessins de sa façon. Longtemps conclusion du livre, le nom de Thackeray enu populaire, et depuis il ne donna n'ait accru une réputation si bien mé- ccusation de misanthropie portée contre ain ne parait pas fondée ; au contraire, : le dit miss Brontë, « il y a chez ce le Thackeray beaucoup de sentiment, he avec soin, mais qui n'en est pas icère. Si son grand cœur ne renfermait rofonde sympathie pour ses semblables, irait à les exterminer ; loin de là, il à les réformer ». En effet, il aime à l'hypocrisie, à montrer l'égoïsme qui bonté, l'orgueil prenant le masque de ', la bonhomie qui a étudié ses effets n miroir. S'il n'a pas l'habileté de cer- anciers, qui savent intéresser le lecteur es règles progressives, il a le rare mé- eindre la comédie humaine sans jamais ans la caricature. C'est un métaphysi- i étudié à fond les tendances de la so- terne et qui ne la flatte pas. On devine remières pages qu'il décrit la vie telle rue ou sentie ; on coudoie ses person- ns le monde réel. Voici la liste de ses x ouvrages, traduits presque tous en et en allemand : *Comic tales and* ; Londres, 1840, 2 vol. in-8° ; — *The uneral of Napoleon and the chro- the drum* ; Londres, 1840, pet. in-4° ; *Perkin's Ball* ; Londres, 1846, pet. · *Vanity Fair* ; Londres, 1846-48, 8° ; — *Our street* ; Londres, 1847, pet. *The Book of Snobs* ; Londres, 1848, · *History of Pendennis* ; Londres, 2 vol. in-8° ; — *History of Henry* , roman ; Londres, 1852, in-8° ; — *Lec- i the english humourists* (Swift, , Addison, Steele, Prior, Gay, Pope, Smollett, Fielding, Sterne, Gold- ondres, 1853, in-8° ; — *The Newco-* nan ; Londres, 1855, in-8° ; — *Me- Charles Yellowplush*, roman ; Lon- 6, in-8° ; — *Ballads* ; Londres, 1856, *The Virginians*, roman ; Londres, 2 vol. in-8° ; — *Lovel the widower*, roman ; Londres, 1860, in-8° ; — *The four Georges* ; Londres, 1860, in-8° : essai historique sur les quatre rois anglais de ce nom ; — *The Adventures of Philip*, roman ; Londres, 1861, 3 vol. in-8° ; — *Roundabout Papers* ; Londres, 1862, in-8° : recueil d'articles extraits du *Cornhill Magazine*. En 1852 Thackeray visita les États-Unis, où ses *lectures* obtinrent un très-grand succès. Aux élections de juillet 1857, il brigua la députation d'Oxford à la chambre des communes ; dans sa profession de foi, il s'était posé en défenseur des mesures libérales et en ennemi de l'influence héréditaire de l'aristocratie. En 1859, il prit la rédaction en chef du *Cornhill Magazine*, aux appointements de cinquante mille fr. par an ; il ne tarda pas à renoncer à ces fonctions, bien qu'il soit resté un des principaux collaborateurs du *Magazine*, où ont paru ses derniers ouvrages.

William L. Hughes.

North british Review, août 1850. — *Revue des deux mondes* 15 oct. 1853, et 1er sept. 1854. — *Westminster Review*, avril 1853, et oct. 1850. — Jeaffreson, *Novels and Novelists*, 1858, 2 vol. in-8°. — *Edinburgh Review*, oct. 1859. — W.-C. Roscoe, *Poems and Essays* ; 1860, 2 vol. in-8°. — S.-F. Williams, *Essays* ; Lond., 1863, in-8°. — *Cornhill Magazine*, janv. 1864. — J. Hannay, *Memoir of W.-M. Thackeray* ; Lond., 1864, in-8°. — Th. Taylor, *Thackeray, the humourist and the man of letters* ; Lond., 1864, in-8°. — *North british Review*, fév. 1864.

THADDÉE. *Voy.* Jude.

THAHER (*Al-Khouzaï ben Hosséin ben Masab*), capitaine arabe, fondateur de la dynastie des Thahérides, mort en octobre 822. Général déjà illustre sous Haroun al-Raschid, il prit part dans la guerre qui éclata entre les deux fils de ce calife, Al-Mamoun et Amin ; il servit la cause du premier, et à la tête de l'armée du Khorassan il s'avança contre les troupes de l'ennemi ; vainqueur à Réi (811), puis à Hamadan, il s'empara de Bagdad après un siége de peu de durée, poursuivit Amin, qui était en fuite, l'atteignit, et le mit à mort (813). Al-Mamoun le récompensa en lui donnant le gouvernement de Syrie et de Mésopotamie ; puis, obligé de surveiller l'Irak et d'autres provinces de l'empire qui étaient agitées par des ferments de discorde, il laissa, pour régir le Khorassan en son absence, l'iman Ali Ridha. C'est Thaher qui conduisit Ali Ridha à la résidence du calife, et qui le premier lui prêta serment de fidélité (1). L'iman étant mort, Thaher fut appelé à lui succéder (821). Les desseins ambitieux qu'il avait dissimulés jusqu'à ce jour ne tardèrent pas à se montrer. Après avoir travaillé à conquérir l'affection des peuples par la douceur de son administration, il leva le masque, et montant en chaire dans la grande mosquée de Merou, au lieu d'appeler sur Al-Mamoun la protection du prophète, il lança contre le calife des paroles

(1) S'il faut en croire des auteurs arabes, il disait que sa main droite avait placé Al-Mamoun sur le trône, et que sa main gauche y avait guidé Ali Ridha. De cette parole lui serait venu le surnom de *Dzou'l Yeminein*, l'ambidextre.

d'anathème. On dit que Thaher mourut subitement la nuit suivante, par une punition divine ou par le poison (822). Cependant Al-Mamoun ne fit pas retomber sur les fils du capitaine la faute de leur père; il eut la magnanimité de leur laisser en fief le gouvernement du Khorassan.

Art de vérifier les dates, 2e part., t. VI. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

THAÏS (Θαΐς), courtisane grecque, vivait vers la fin du quatrième siècle av. J.-C. Elle suivit Alexandre dans son expédition en Asie. On raconte qu'après la prise de Persépolis elle excita le conquérant à incendier cette ville, et que ce désir fut exaucé à la suite d'un banquet où Alexandre n'avait pas gardé toute sa raison. Cette anecdote est célèbre; elle a fourni à Dryden le sujet d'un admirable épisode de son ode *Sur la fête de sainte Cécile*. Le poëte nous montre Alexandre sur son trône dans le palais de Persépolis; à côté de lui est Thaïs, éclatante de beauté; devant lui sont ses lieutenants. Timothée, le poëte dithyrambique, chante les éloges de Bacchus; tout à coup il interrompt son chant joyeux, et pousse un cri de vengeance contre les Perses, qui ont causé la mort de tant de Grecs. A ce chant de colère Alexandre, réveillé de l'assoupissement de l'ivresse, « saisit un flambeau avec un ardent désir de destruction; Thaïs conduit la marche, pour le guider vers sa proie, et, comme une autre Hélène, incendie une autre Troie ». Cet incendie de Persépolis est d'un brillant effet en poésie; mais c'est à peine s'il a le droit de figurer dans l'histoire, car il est en contradiction avec toute la politique d'Alexandre à l'égard des vaincus, et ne repose que sur l'autorité, fort incertaine, de Clitarque, un des historiens les moins dignes de foi du conquérant macédonien.

Après la mort d'Alexandre, Thaïs s'attacha à Ptolémée Lagus, et en eut deux fils, Leontiscus et Lagus, et une fille, Irène; on prétend même qu'elle épousa le lieutenant d'Alexandre, devenu roi d'Égypte; mais il faut remarquer que les généraux macédoniens avaient adopté les mœurs orientales, et qu'à leurs femmes légitimes ils ajoutaient des concubines, qui jouissaient presque des mêmes droits. Thaïs fut donc la concubine favorite de Lagus. Comme elle était fort célèbre en Grèce, on racontait d'elle beaucoup d'anecdotes et de traits d'esprit. Athénée en cite plusieurs; il est inutile de les rapporter; il a suffi d'indiquer le rôle brillant et presque historique de cette courtisane, dont la vie est d'ailleurs peu connue; car on ignore où elle naquit, combien de temps elle vecut, et où elle mourut.

Athénée, XIII. — Diodore de Sicile, XVII, 72. — Plutarque, *Alex.*, 38. — Quinte-Curce, V, 7. — Droysen, *Gesch. Alexand.*, p 267.

THALÈS ou **THALETAS** (1) (Θαλῆς ou Θαλήτας), musicien et poëte lyrique grec, né à Gortyne (île de Crète), vivait dans le septième siècle av. J.-C. Né dans une île célèbre par la sévérité de ses institutions politiques, et où Apollon particulièrement adoré, il porta dans sa musique et ses chants quelque chose du caractère du prêtre et du législateur. Les Spartiates, déchirés par des dissensions intestines, l'appelèrent dans leur ville : ses chants religieux et la calme harmonie de sa musique apaisèrent les factions. Il continua en la modifiant l'œuvre de Terpandre, et mérita d'être regardé comme le second fondateur de la musique grecque. Mais sa réforme musicale est encore moins connue que celle du poëte lesbien et sa vie est plus entourée de fables. Quelques auteurs veulent qu'il ait vécu avant Homère, d'autres qu'il ait été le maître de Lycurgue; mais les témoignages les plus vraisemblables le placent entre Terpandre et Alcman. L'école qu'il avait fondée se continua par Xenodamus de Cythère, Xénocrite le Locrien, Polymneste de Colophon et Sacadas d'Argos. Thaletas était aussi poëte, comme tous les musiciens de son temps, mais il ne reste aucun fragment de ses poésies.

L. J.

(1) Des deux formes de son nom Thalès est la plus ancienne et la plus authentique; Thaletas est la plus usitée.

Plutarque, *De Musica*, 9; *Lycurgus*, 4. — Élien, *Var. hist.*, XII, 50. — Sextus Empiricus, *ad Rhetor.*, II. — O. Müller, *Hist. of the lit. of ancient Greece*, t. I, p. 159-161. — Ulrici, *Gesch. d. Hellen. Dichtkunst*, t. II. — Bernhardy, *Gesch der Griech. Liter.*, t. I, p. 267, 270; t. II, pp. 420, 421, 427.

THALÈS, philosophe grec, fondateur de l'école ionienne, né (1) la première année de la 35e olympiade (640 av. J.-C.), mort la première année de la 58e olympiade (548), à Milet, dans l'Asie Mineure. Né, suivant toute probabilité, en Phénicie (2), puis établi, vers 587, à Milet, où son droit de cité, joint aux puissantes relations qu'avait contractées sa famille, pouvait l'appeler à des fonctions politiques, Thalès renonça, jeune encore, aux affaires publiques, pour passer dans une solitude méditative des jours qu'il voulait consacrer à la science. Tandis que s'écroulait l'empire de Lydie, et que s'élevait celui des Perses, Thalès, tout entier, à ses études, fondait l'astronomie et recevait le surnom de *sage*, c'est-à-dire de *savant*, σόφος, que devaient bientôt porter Solon, Bias, Pittacus et d'autres encore, mais qui lui fut d'abord décerné sous l'archontat de Damasius à Athènes. Une grande incertitude s'attacha à la question de savoir s'il écrivit quelques traités, soit sur l'ensemble des nombreux travaux qu'il embrassa, soit sur quelques-uns d'entre eux. Diogène de

(1) Nous adoptons, en ce qui concerne ces dates, le calcul de Tennemann dans ses *Tables chronologiques*, calcul conforme lui-même à l'opinion de Sosicrate et d'Apollodore.

(2) L'opinion de Platon, qui durant toute sa vie fut en rapport avec plusieurs philosophes ou sophistes et surtout, dans Diogène de Laerte, l'opinion d'Herodote et celle de Démocrite, qui tous deux furent, à quelques années près, les contemporains de Thalès, nous paraît décider la question en faveur de la Phénicie, nonobstant l'adjectif de Μιλήσιος, habituellement joint au nom de Thalès; car cet adjectif peut designer la patrie adoptive tout aussi bien que le lieu de sa naissance.

rapporte une opinion de Labon d'Argos, laquelle on pourrait évaluer à deux cents que Tha'ès avait écrit. Le même biogra- nte que, suivant d'autres opinions, Tha- : composé deux petits traités, l'un sur le es astres, l'autre sur l'équinoxe. Enfin dit encore que, s'il faut s'en rapporter es opinions, Thalès ne laissa rien d'écrit, 'est à Phocus de Samos qu'appartient en l'*Astrologie nautique*, que l'on avait : d'attribuer à Thalès. Cette question est s qu'il nous paraît impossible de résou- :ette époque, le développement poétique mmencé pour la Grèce, et s'était opéré is une certaine mesure. Il était réservé s d'ouvrir l'ère du développement scien- « Il fut, dit Eusèbe (1), le père de la phi- : et le fondateur de la secte ionienne. » Au de Diogène de Laerte, c'était une opi- iéralement accréditée, qu'il avait le pre- ıprofondi et pénétré les mystères de ɔmie Eudème (2) dit, dans son *Histoire 'ronomie*, que Thalès fut le premier qui :s éclipses, étudia le cours du soleil, et na les époques où cet astre entre dans ques : ce qui lui valut l'admiration de ıne et d'Hérodote. Le même témoignage lu par Héraclite et Démocrite. De son 'rodote raconte que Thalès avait prédit ıens cette fameuse éclipse qui sépara les des Mèdes et des Lydiens, commandées r Cyaxare, l'autre par Alyatte Toutefois, prédiction de cette éclipse, Thalès n'ap- que des indications assez vagues, puis- ɔnonçait ni le jour, ni même le mois, ainsi 'ouve le témoignage d'Hérodote, du texte il résulte, de plus, que les Grecs n'a- ɪncore à cette époque aucun mot *spé-* r désigner le phénomène de l'éclipse. En t la marche du soleil et son passage d'un : à l'autre, Thalès dut être amené à dé- · les limites de l'année et celles du mois; qui résulte encore d'un passage de Dio- Laerte, où il est dit que Thalès fut le qui détermina la succession des saisons 'ée de l'année, et qui fixa à trois cent -cinq le nombre des jours de l'année, et le nombre des jours de chaque mois. Il ɪssi avoir essayé, par les procédés im- dont il pouvait disposer, de calculer la r du soleil comparativement à celle de et avait estimé que le second de ces st la sept cent vingtième partie du pre- els paraissent avoir été les principaux de Thalès en astronomie. Il est présu- au reste, qu'avant son apparition bien is scientifiques avaient eu lieu déjà, dont : n'a pas conservé le souvenir, et qui lui servir de point de départ. Il n'est plus sans probabilité, suivant Bailly, que des tables astronomiques avaient été apportées d'Égypte en Ionie, et que Thalès sut mieux s'en servir que ses devanciers et ses contemporains.

En même temps qu'il se livrait à ses études sur l'astronomie, Thalès fut le premier qui s'occupa de recherches cosmogoniques. Il considère les êtres matériels, quels qu'ils soient, comme provenant tous du développement d'un principe unique. Ce principe matériel, cet élément générateur de tous les êtres, c'est l'eau. Nous avons à cet égard les témoignages réunis d'Aristote, de Cicéron et d'Eusèbe (1). Cette opinion appartient-elle originellement à Thalès, ou lui était-elle antérieure? Aristote (2) dit que dès la plus haute antiquité les premiers théologiens avaient pensé de même sur la nature, attendu qu'ils avaient fait l'Océan et Thétis auteurs de tous les phénomènes de ce monde. Les poëtes aussi avaient parlé dans le même sens que les théologiens, et Homère, qui probablement avait recueilli les antiques traditions sacerdotales de l'Ionie, avait dit, au IV[e] chant de l'*Iliade*, que l'Océan est le père des dieux et Thétis leur mère, Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Θητύν. Ainsi, le système cosmogonique de Thalès n'avait rien que de conforme aux traditions sacerdotales et politiques. Si l'on en croit Strabon (3), cette doctrine de l'eau admise comme principe de toutes choses n'était autre que celle de plusieurs philosophes indiens, qui prétendaient que l'eau, simple et homogène en toutes ses parties, peut recevoir une infinité de formes différentes, et par là devenir la matière des corps en apparence les plus opposés entre eux. Quant à la valeur intrinsèque du système cosmogonique de Thalès, il n'est pas besoin de faire observer que le principe fondamental de ce système, ὕδωρ ἀρχή, était purement hypothétique, et résultait, soit des traditions, soit des conceptions de l'imagination, bien plutôt que des recherches d'une observation scientifique (4).

?. *evang*., l. XIV, c. 14.
Diogène de Laerte.

(1) Thalès, dit Aristote (*Métaph*., l. I, c. 3), prend l'eau pour principe, et voilà pourquoi il a prétendu que la terre reposait sur l'eau, amené probablement à cette opinion parce qu'il avait observé que l'humide est l'élément de tous les êtres, et que la chaleur elle-même vient de l'humide et en vit. » Cicéron (*De nat. Deor*., l. I) rend le même témoignage : « Thales Milesius, qui primus de talibus rebus quæsivit, aquam dixit esse initium rerum. »

(2) *Loc. cit.*

(3) L. XV.

(4) Toutefois, comme une hypothèse, quelque hasardée qu'elle soit, est toujours fondée sur quelques faits, il serait curieux de connaître quelles observations ont pu conduire Thalès à l'adoption de son principe. Voici la raison qu'en apporte Aristote : « Thalès, dit-il (*Métaph*., l. I, c. 3), avait remarqué que l'humide est l'élément de tous les êtres, et que les germes de toutes choses sont, de leur nature, humides. Peut-être même cette opinion lui avait-elle été suggérée par la facilité de transformation avec laquelle l'eau passe de l'état liquide à l'état aériforme moyennant une élévation de température, et à l'état solide moyennant un refroidissement. » Il est probable que toutes ces observations réunies avaient conduit Thalès à poser le principe fondamental de sa cosmogonie. Dans la distribution générale des choses, le feu occupe la région supérieure, l'air une région moins

Thalès est avant tout un astronome et un physicien. Il est en Grèce le fondateur de la philosophie de la nature. Toutefois, indépendamment de ses travaux dans l'ordre de la philosophie naturelle, Thalès, anticipant en ceci sur les pythagoriciens, dirigea encore ses investigations vers la solution d'un certain nombre de problèmes géométriques. Au rapport de Pamphile (1), Thalès avait découvert le moyen d'inscrire au cercle un triangle rectangle, probablement d'après les mêmes procédés que la géométrie moderne, en construisant, dans l'intérieur d'un cercle, un angle inscrit, dont les côtés se terminent au diamètre. Toutefois, Diogène de Laerte oppose au récit de Pamphile celui d'Apollodore, qui attribue cette même découverte à Pythagore. Ce qui, du moins, paraît certain, c'est que Thalès ajouta aux découvertes d'Euphorbe le Phrygien, qui, au rapport de Callimaque, avait inventé un certain nombre de figures géométriques. Enfin, suivant Hiéronyme de Rhodes, il trouva dans certains procédés géométriques le moyen de mesurer la hauteur des pyramides d'après leur ombre.

Thalès ne fut pas, à proprement dire, un moraliste. Toutefois, on rencontre dans sa vie par Diogène de Laerte un certain nombre d'apophthegmes moraux qu'on lui attribue; le plus célèbre est le fameux Γνῶθι σεαὐτον, *Connais-toi toi-même*, qui fut inscrit sur le fronton du temple de Delphes, et dont Socrate devait faire un jour le fondement de la révolution qu'il accomplit dans la philosophie. D'autres maximes, également attribuées à Thalès, ont pour objet Dieu, le temps, l'espace. Sa doctrine sur la divinité paraît avoir été celle du panthéisme (2). Ces divers apophthegmes ne constituent pas, tant s'en faut, un corps de doctrine; mais on y voit poindre quelques lueurs de cet esprit moral qui, dans une autre philosophie, à peu près contemporaine de celle dont Thalès fut le fondateur, c'est-à-dire dans l'école pythagoricienne, devait jeter un si brillant éclat.

Les successeurs de Thalès dans l'école ionienne furent, dans l'ordre chronologique, Anaximandre, Phérécyde, Anaximène, Héraclite, Diogène d'Apollonie, Anaxagore et Archélaüs.

C. MALLET.

J.-Fr. Buddeus, *De ethica Thaletis*; Halle, 1690, in-4°. — J.-H. Müller, *De aqua principio rerum, ex mente Thaletis*; Altorf, 1718, in-4°. — Ch.-A. Dœderlein, *Animadversiones historico-criticæ de Thaletis et Pythagoræ theologia rationali*; Gœttingue, 1750, in-8°. — Ploucquet, *De dogmatibus Thaletis*; Tubingue, 17[illegible], in-4°. — D. Tiedemann, *Griechenland's erste Philosophen*; Leipzig, 1780, in-8°. — Harles, *Progr. III de Thaletis doctrina*; Erlangen, 1780-84, in fol. — Flatt, *De theismo Thaleti abjudicando*; Tubingue, 178[illegible], in-4°. — Gœss, *Uber den Begriff der Gesch. der Philosophie und über das system des Thales*; Erlangen, 17[illegible], in-8°. — Diogène de Laerte, *Vies des philosophes célèbres*. — L'abbé de Canaye, *Recherches sur Thalès*, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscrip.*, t. X. — C. Mallet, *Hist. de la philosoph. ionienne*, ch. II. — Ritter, *Idem.*

élevée, la terre une portion de l'espace moins élevée encore, l'eau la région inférieure, de telle sorte qu'elle sert, pour ainsi dire, de base à tout le reste. Aussi Thalès considère-t-il la terre comme reposant de toutes parts sur l'eau; ce qui est attesté formellement par Aristote, dans son traité *Du ciel* (L. II, c. 13).

(1) *Apud Diog. Laert.*

(2) « Thalès, dit Cicéron (*De legibus*, I, 2) existimat omnia Deorum esse plena », et, de son côté, Diogène de Laerte lui attribue une pensée analogue, à savoir, « qu'il y a une âme repandue partout, même dans les choses qui nous paraissent inanimées ».

THAMAR, reine de Géorgie, morte en 1212. Associée au trône dès 1178 par Georges III, son père, elle lui succéda en 1184, fit preuve d[e] rare intelligence en confiant la direction des res et le commandement des troupes à Zacharie[?] à Ivané. Les victoires et les conquêtes de ces deux princes, descendants des anciens rois de Perse, rendirent son règne célèbre. Après avoir soumis tout le pays entre le Kour et l'Araxe, ils chassèrent les Musulmans d'une grande partie de l'Arménie, remportèrent une victoire signalée à Chankor (1203), et aidèrent l'empereur Alexis Comnène à s'emparer de Trébisonde (1204). Divers princes chrétiens et musulmans se reconnurent tributaires de Thamar. A la sollicitation des prêtres et des nobles, elle avait épousé, en 1187, le prince russe Georges Bogolubskoï; mais, n'ayant pu le corriger de son penchant à la débauche et à l'ivrognerie, elle le renvoya avec de riches présents, et se maria, en 1193, avec David Soslau, héritier du pays d'Ouséti. Après avoir vu ses armées s'emparer du nord de la Perse et pénétrer jusque dans le Khorassan, Thamar mourut, laissant le trône à son fils, *Georges IV*.

Brosset, *Hist. de Géorgie*.

THAMASP Ier (*Aboul-Modhaffer Behader-Khan*), roi de Perse, né en 1513, mort en 1576, succéda en 1523 à son père, Ismaïl, fondateur de la dynastie des sophis. Ce prince, que ne distinguaient ni de grands vices ni de grandes vertus, eut un règne de cinquante-trois ans, dans lequel on ne peut citer que peu d'événements d'une véritable importance. Les années qui suivirent la mort de son père furent remplies par des luttes sanglantes entre plusieurs chefs de tribu, des incursions des Uzbecks et une invasion des Ottomans. Soliman le Magnifique conquit sur les Persans les provinces situées à l'ouest de l'Araxe, tout le pays situé entre le Tigre et l'Euphrate et une partie du Kurdistan; la ville de Tauris subit à son tour la domination ottomane. L'année suivante, en 1532, le sultan voulut reprendre le cours de ses succès; mais, moins heureux cette fois, il fut forcé de se retirer. Thamasp accepta l'arrêt du sort avec une impassible indolence; renfermé dans son palais de Casbin, il semblait oublier que l'avenir de sa monarchie était en jeu et laissait à des généraux le soin de repousser les envahisseurs: exempt de cruauté, il se livra pendant les premières années de son règne à de honteux excès, mais il ne tarda pas à s'en repentir, fit une pénitence publique, fit fermer les cabarets dans tous ses

États, et donna à son peuple l'exemple d'une vie régulière. Peu soucieux de gloire militaire, il laissa l'empire des sophis déchoir de la haute situation que lui avait donnée son père Ismaïl. Un des événements les plus remarquables de son règne fut l'arrivée de l'empereur Houmayoun, qui, obligé de s'enfuir de l'Indoustan, alla demander asile à la cour de Perse. Thamasp l'accueillit avec la plus généreuse hospitalité, le combla de témoignages de dévouement, et, déployant en sa faveur une activité dont il n'avait pas été capable quand il s'était agi de ses propres intérêts, contribua puissamment à le rétablir sur le trône des grands-mogols. Lorsque Thamasp I[er] fut mort, en 1576, les atrocités commises par son successeur contribuèrent à augmenter les regrets qu'il laissait à son peuple.

Malcolm, *Hist. of Persia*. — Dubeux, *La Perse*.

THAMASP II, roi de Perse, mort vers 1739. C'était le troisième fils d'Husséin, qui, attaqué par l'Afghan Mahmoud, avait en 1722, par une capitulation honteuse, abandonné à celui-ci la couronne de Perse. Les cruautés atroces commises par la dynastie afghane, par Mahmoud et par Aschraf, son successeur en 1725, les malheurs du pays, dont les provinces étaient envahies par les Turcs et par les Russes, ramenèrent les sympathies publiques vers le jeune Thamasp. Celui-ci, pendant qu'Ispahan était assiégé par les Afghans, s'était enfui; après de vaines tentatives en faveur de son père, il avait pris pour lui-même les insignes de la royauté et soutenu dans le Mazendéran une lutte impuissante contre Aschraf. Désespérant de réussir avec ses propres ressources, il invoqua l'appui des Turcs et des Russes. Par un traité signé avec le tsar, le prétendant s'engagea à lui céder toutes les provinces situées sur le littoral de la mer Caspienne aussitôt que les armées russes l'auraient replacé sur le trône (1725). Mais les Turcs et les Russes n'avaient d'autre pensée que de profiter de sa détresse pour se partager ses dépouilles; le sultan même ne tarda pas à se réconcilier avec l'usurpateur afghan. Thamasp semblait condamné à l'impuissance pour toujours, lorsqu'il obtint, en 1726, l'appui d'un redoutable auxiliaire, le célèbre Nadir, qui avait enlevé presque tout le Khorassan à la dynastie afghane. La lutte devint dès lors plus sérieuse, et Aschraf cessa d'envisager avec dédain les prétentions de Thamasp. Il marcha donc contre ses deux ennemis, et une bataille qui se livra près de la ville de Damegan se termina par la défaite complète des Afghans; dans une seconde bataille, qui eut lieu six semaines après, non loin d'Ispahan, ils furent plus malheureux encore, et perdirent quatre mille hommes. Thamasp ne tarda pas à entrer à Ispahan, et combla d'honneurs Nadir; Aschraf, trahi par tous ceux qui l'entouraient, n'eut bientôt plus d'autre ressource que la fuite, et fut tué peu de temps après. Cette révolution, qui fit disparaître la honteuse tyrannie que les Afghans avaient exercée sur la Perse, était l'œuvre de Nadir. Thamasp ne sut pas en profiter; pendant que son illustre allié était occupé à compléter sa victoire dans le Khorassan, il s'était mis à la tête de l'armée, et par son incapacité avait perdu en un mois contre les Turcs tout le pays que le génie et la valeur de Nadir leur avaient enlevé dans la campagne précédente. Abattu par ce désastre, il signa un traité honteux, par lequel il leur cédait les provinces situées au delà de l'Araxe et cinq districts dépendant de Kirmanschah. Nadir, furieux, fit aussitôt une proclamation par laquelle il déclarait le traité contraire à la volonté du ciel. Il envoya un messager à Constantinople avec ces seules paroles : « Rendez les provinces qui appartiennent à la Perse, ou préparez-vous à la guerre. » Il marcha ensuite sur Ispahan, et, après avoir adressé à Thamasp les reproches les plus vifs sur sa pusillanimité, il l'invita à un festin, où le prince fut enlevé et envoyé prisonnier dans le Khorassan. Le fils de Thamasp, âgé de huit mois, fut nominalement investi de la souveraineté, sous le titre d'*Abbas III*. Nadir prit le titre et les fonctions de régent du royaume.

Malcolm, *Hist. of Persia*. — Hanway, *Revolutions of Persia*. — Dubeux, *La Perse*.

THAMASP. *Voy*. NADIR.

THAUMAS DE LA THAUMASSIÈRE (*Gaspard*), historien et jurisconsulte, né à Sancerre, vers 1621, mort à Bourges, en 1702. Il était fils du médecin de Henri de Bourbon, prince de Condé. Reçu avocat au parlement de Paris, il fut nommé docteur agrégé à l'université de Bourges. Il fut échevin de cette ville en 1665 et 1666. S'il n'a pas rempli de fonctions plus importantes malgré son grand savoir, cela tient au peu de considération qu'il paraît s'être attiré dans la vie privée par ses défauts, dont les principaux sont une puérile vanité qui l'a porté à s'anoblir de son chef, un esprit de servilisme envers les grands et une avidité d'argent qui lui a fait vendre à beaux deniers comptants plus d'une généalogie de son invention. Ses travaux sont nombreux et remarquables : *Questions et réponses sur les coutumes de Berry*; Bourges, 1660-61, 1691, in-4°; — *Traité de la liberté des personnes et des héritages de Berry*; ibid., 1667, in-4°, avec les IV premiers livres des *Décisions sur la coutume de Berry*; la 2[e] édit. a pour titre : *Franc-aleu de la province de Berry*; ibid., 1700, in-fol. : les deux derniers livres des *Décisions* parurent en 1675, in-4°, et le tout en 1744, in-4°; — *Anciens arrêts du Parlement concernant le Berry*; ibid., 1675, in-4°; — *Anciennes et nouvelles coutumes locales de Berry et celles de Lorris commentées*; ibid., 1679, in-fol.; — *Histoire de Berry*; ibid., 1689, in-fol. : les deux plus importants ouvrages de La Thaumassière; — *Assises et bons usages de Jérusalem, tirés d'un ms. de la bibliothèque vaticane, par messire Jean*

d'Ibelin, ensemble les coutumes de Beauvoisis par Philippe de Beaumanoir et autres anciennes coutumes; ibid., 1690, in-fol. ; — *Nouveaux commentaires sur les païz et duché de Berry*; ibid., 1691, 1701, in-fol.; — *Defensarum quæstionum in leges Biturigum municipales* ; ibid., 1691, in-4° : réponse à une critique anonyme contre les *Questions sur les coutumes du Berry*, où La Thaumassière se défendit sous le nom de son valet, Jean Migeon; — *Maximes de droit coutumier*; ibid., 1691, in-fol. Cet écrivain, marié trois fois, mourut sans postérité. H. BOYER.

Poupard, *Hist. de Sancerre*. — Chevalier de Saint-Amand, *Biogr. berruyere*.

THÉAULON (*Étienne*), peintre français, né à Aigues-Mortes, le 23 juillet 1739, mort à Paris, le 10 mai 1780. Élève de Vien, il fit des tableaux de genre, représentant des scènes populaires, ou de gracieuses compositions à la manière de Lagrenée et de Fragonard. Il était habile à sauver par d'ingénieux arrangements les difficultés des sujets érotiques. Son pinceau spirituel et facile fut remarqué surtout aux salons de 1775 et 1777, et dans la décoration des boudoirs de Bagatelle. Le principal défaut qu'on lui reproche est de viser trop exclusivement à l'effet du groupe principal, en noyant dans l'ombre les seconds plans ou en ne finissant pas les parties accessoires. Théaulon fut reçu, le 25 juin 1774, agrégé à l'Académie de peinture. On voit de lui au Louvre le *Portrait d'une femme âgée*; il date de 1777.

Ém. de Pietro, *Hist. d'Aigues-Mortes*. — Villot, *Catalogue du Musée français*.

THÉAULON DE LAMBERT (*Marie-Emmanuel-Guillaume-Marguerite*), auteur dramatique français, né à Aigues-Mortes, le 14 août 1787, mort à Paris, le 16 novembre 1841. Il appartenait à la famille du précédent. Après avoir fait ses études à Montpellier, il fut destiné au barreau et placé chez un avocat à Nîmes; mais son esprit n'était pas tourné vers les travaux judiciaires, et il passait son temps à écrire des vers. Ses débuts dans la poésie n'ayant pas été sans succès, il partit pour Paris en 1808, et se présenta à Cambacérès, qui était de sa famille. Celui-ci lui procura une place d'inspecteur des douanes. Mécontent de voir un protecteur si puissant l'attacher à un service si peu en rapport avec ses goûts, il ne retira pas sa commission, fréquenta les théâtres et les auteurs, se lia avec les frères Dartois, et composa en collaboration avec eux quelques vaudevilles; le premier qu'il fit jouer fut *les Fiancés* (1809). Le succès modéré de ces pièces ne suffisant pas à ses besoins, il obtint en 1810, par l'intermédiaire de Cambacérès, une place d'inspecteur des hôpitaux militaires, qu'il alla remplir en Allemagne, puis en Italie. Il fit représenter à Milan un vaudeville en l'honneur des troupes qui revenaient de Wagram, et publia, en 1811, une *Ode à l'occasion de la naissance du roi de Rome*. Récompensé par des gratifications du prince Eugène et de l'empereur, il ne porta pas sa reconnaissance plus loin que le 5 avril 1814; un des premiers, il arbora la cocarde blanche; il composa la première chanson pour les Bourbons et fit la première pièce qui ait été jouée en leur honneur, *les Clefs de Paris, ou le Des d'Henri IV*. Pendant les Cent-jours, il suivit Louis XVIII à Gand, et y fonda un journal intitulé *le Nain rose*. À la seconde restauration, il devança le roi à Paris, et fit afficher des proclamations qu'il avait rédigées, dans le but de réchauffer l'amour des Français pour Louis *le Désiré*. Le nombre des pièces qu'il fit représenter depuis lors jusqu'en 1830 afin de servir la cause de la légitimité est très-considérable. A l'occasion du baptême du duc de Bordeaux (mai 1821), il en donna trois le même soir : à l'Opéra, *Blanche de Provence*, avec de Rancé; au Théâtre-Français, *Jeanne d'Albret, ou le Berceau*, avec Carmouche et Rochefort; à l'Opéra-Comique, *le Panorama de Paris, ou C'est fête partout*, avec Dartois. Il reçut pour ce tour de force la croix d'Honneur. Après la révolution de Juillet, il se retira presque entièrement du théâtre; on le voit pourtant collaborer aux *Chansons de Désaugiers*, de F. de Courcy, à *Kean*, d'Alex. Dumas, au *Père de la Débutante*, de Bayard, à *la Guerre des servantes*, d'Alboize et Harel, à *l'Ingénue de Paris* (1841), et à une vingtaine de vaudevilles. Au temps de sa fécondité dramatique, il était allé jusqu'à participer à près de cinquante ouvrages en une seule année, et on compte qu'il a donné, seul ou en société, environ 250 pièces sur les divers théâtres de Paris, et principalement sur les scènes secondaires. Ces pièces se sentent trop, en général, de la rapidité avec laquelle elles furent composées, et la plupart ne sont que des esquisses; mais il y déploya une imagination riante, une gaieté soutenue et de bon goût, et on trouve dans quelques-unes d'excellentes scènes, avec le style de la vraie comédie. Il travailla jusqu'au moment où il mourut, épuisé par la consomption, et ne laissant rien à sa veuve. La commission des auteurs dramatiques ouvrit une souscription pour élever un monument à sa mémoire.

Nous citerons, parmi les ouvrages qu'il a signés seul : à l'Odéon, deux comédies en cinq actes, en vers, *l'Artiste ambitieux* (1820), et *l'Indiscret* (1825); au Vaudeville : *le Piége* (1812), *Stanislas en voyage* (1812), *l'Arbre de Vincennes* (1814), *le Marin* (1815), *le Prince Chéri* (1815), *la Mère au bal et la Fille à la maison* (1826), *Cache-Cache* (1827), *Héloïse, ou la Nouvelle somnambule* (1827), *le Diamant* (1839); aux Variétés : *Stanislas, ou la Sœur de Christine* (1823); au Gymnase : *la Veuve du soldat* (1825), et *le Paysan perverti* (1827); à l'Opéra-Comique : *la Clochette* (1817), et *le Petit Chaperon rouge* (1818).

aussi l'opéra d'*Alcindor* (1823), joué à
de Berlin, et dont Spontini fit la mu-
Parmi les nombreuses pièces écrites en
ration, on distingue : au Théâtre-Fran-
l'Anniversaire (1816), *l'Autre Henri*
le Laboureur (1823); au Vaudeville :
ges au sérail (1811), *l'Anglais à Bag-*
812), *Numéro treize* (1813), *Paris à*
(1817), *le Gueux*, parodie du *Paria*
; aux Variétés : *le Mariage à la hus-*
1819), *le Grenadier de Fanchon* (1824),
éficiaire, avec Étienne (1825), *le Chif-*
·, avec le même (1826); au Gymnase :
mmes romantiques (1824); aux Nou-
: *l'Ami Bontemps* (1827), *M. Jovial*,
noquart (1827), *Jean* (1828); à l'Opéra-
e : *les Rosières* (1817), etc. On a de
on, en dehors du théâtre : *la Bataille*
, *poëme*; Montpellier, 1806, in-8°; —
nple de l'immortalité, poëme; ibid.,
n-8°; — *Ode à l'occasion de la nais-*
lu roi de Rome; Paris, 1811, in-8°; —
mations (trois) *du roi, faites pendant*
règne; Paris, 1816, in-8°; — *le Con-*
ou la Mort d'un ministre, nouvelle
lique, suivie de trois autres nou-
; Paris, 1824, in-12; — des pièces de
ns le recueil du *Caveau moderne*, dont
membre; — des articles politiques, dans
n rose, dans *la Foudre* et *l'Apollon*;
x royalistes qu'il fonda en 1820.

Biogr. univ. et portat. des contemp. — Quérard, *litter.* — Merle et Brazier, *Histoire des petits*
t.

BALDEO. *Voy.* TEBALDEO.

EIL (*Jean-François-Napoléon*), philo-
français, né le 13 avril 1808, à Langon
de), d'un père et d'une mère créoles. Il
bonnes études à Limoges et au collége
ouis, à Paris, et embrassa la carrière de
nement. D'abord maître surveillant à l'É-
rmale supérieure, puis maître de pension
ges, il professa les humanités à Nancy et
1843 à Paris, au collége Henri IV et au
aint-Louis. Élu après la révolution de Fé-
hef de bataillon dans la onzième légion de
e nationale, il paya de sa personne dans
ection de juin, et n'en fut pas moins ar-
suivante sous l'accusation d'avoir
au soulèvement du 13 juin; rendu à la
par un arrêt de non-lieu, il fut mis en
ité, et ne remonta dans sa chaire qu'en
u est chevalier de la Légion d'honneur.
ses travaux de philologie, qui font de
il un des membres les plus distingués de
raité, nous citerons : *Dictionnaire com-*
Homère et des Homérides; Paris, 1842,
°, en société avec M. Hallez d'Arros; —
tre élémentaire de la langue grecque,
Kuhner; Paris, 1846, in-8°; — *Grand*
naire de la langue latine; Paris,
5, 3 vol. gr. in-4° à 3 col., trad. de l'al-
lemand de G. Freund, sur un plan nouveau et avec des additions considérables; — *Dictionnaire classique de mythologie, de géographie et d'histoire*; Paris, 1866, in-8°, fig., d'après les travaux de Smith et de Lübner. Il a publié aussi de nombreuses éditions d'auteurs grecs et latins; des traductions, comme l'*Histoire abrégée de la littérature ancienne* (1837, 2 vol. in-8°), de Ficker; les *Traditions allemandes* des frères Grimm; *Mes Prisons*, de S. Pellico; beaucoup d'articles dans le *Journal de l'instruction publique*, et autres recueils; des pièces de vers, etc.

Documents particuliers.

THEIL (DU). *Voy.* DU THEIL.

THÉIS (*Marie-Alexandre* DE), littérateur français, né en 1738, à Sinceny (Aisne), mort en 1796, à Paris. Il était fils d'un inspecteur général des manufactures. Après avoir fait d'excellentes études à La Flèche et à Paris, il se maria et alla prendre possession d'une place de maître des eaux et forêts à Nantes. Au bout de plusieurs années il la résigna, et se retira en Picardie, dans une maison de campagne, où il se consacra tout entier à l'éducation de ses deux enfants. Il a laissé quelques ouvrages, qui se distinguent par des traits brillants, de la vivacité, de l'imagination, tels que deux comédies non représentées, *le Tripot comique* (1772), en prose et en vers, et *Frédéric et Clitie* (1773), en vers libres; *le Singe de la Fontaine, ou Contes et nouvelles en vers* (Florence [Paris], 1773, 2 vol. in-12), où il a souvent imité La Fontaine avec bonheur; et une *Encyclopédie morale, ou Code primitif* (Bouillon, 1786, 1788, in-12), en vers blancs. Mais quelque estimables que fussent ses écrits, Théis se glorifiait encore plus de son fils et de sa fille, devenue princesse de Salm, dont il cultiva lui-même les talents.

THÉIS (*Alexandre-Étienne-Guillaume*, baron DE), fils du précédent, né le 12 décembre 1765, à Nantes, mort le 25 décembre 1842, à Paris. Il reçut une forte éducation sous la direction de son père, qui fut son seul maître. S'étant établi à Laon, il fut nommé en 1808 maire de cette ville, et en 1812 membre du conseil de préfecture; obligé de quitter ces fonctions à la seconde restauration, il y fut rappelé en 1820, et obtint même de Louis XVIII, par le crédit de sa sœur, la princesse de Salm, le titre de baron. Sous le régime de Juillet, il administra comme préfet deux départements avec autant de modération que de zèle, la Corrèze et la Haute-Vienne. Il était officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Glossaire de botanique*; Paris, 1810, in-8° : c'est un essai de nomenclature étymologique, où, par suite de l'insuffisance des travaux de linguistique, les noms de plantes sont presque tous puisés aux sources celtiques et orientales; — *Mémoires d'un Espagnol*, roman; Paris, 1818, 2 vol. in-12; la 2e édit., ibid., 1825, 3 vol. in-12, est très-différente de la première;

— *Voyage de Polyclète, ou Lettres romaines;* Paris, 1821, 1828, 3 vol. in-12, et 1822, 1828, 2 vol. in-8° : trad. en plusieurs langues; — *Mémoires d'un Français*, roman; Paris, 1825, 3 vol. in-12; — *Politique des nations;* Paris, 1828, 2 vol. in-8°; la 2e édit. (1829) porte le titre de *Précis de l'histoire universelle :* ainsi que les précédents, c'est un ouvrage agréable et instructif, qui présente, dans un style aisé, des vues nettes et positives; — *Conseils aux jeunes gens qui sortent des écoles primaires;* Paris, 1834, in-12. Cet écrivain a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, suppl.

THÉMINES (*Pons* DE LAUZIÈRES, marquis DE), maréchal de France, né vers 1553, mort le 1er novembre 1627, à Auray, en Bretagne. Issu de l'ancienne maison de Lauzières, originaire du bas Languedoc, il était fils de Jean, gouverneur de Béziers. Il fit ses premières armes à dix-sept ans, sous Montmorency-Damville, et, de 1570 à 1588, l'accompagna dans les nombreux combats que celui-ci livra, en Languedoc, tantôt aux protestants, tantôt aux catholiques, puis aux ligueurs. L'un des premiers, il reconnut Henri comme roi de France (1589), et chassa du Quercy, dont il avait été nommé gouverneur, Montpezat et Villars, après les avoir défaits dans deux combats (1591). Comme gouverneur de Montauban, il prit une part active à la lutte engagée, dans le Languedoc, entre Damville et les ligueurs commandés par le duc de Joyeuse, et qui se termina par la mort de ce dernier. En 1597 il devint chevalier du Saint-Esprit. Ce fut lui que Marie de Médicis chargea de la mission périlleuse d'arrêter au Louvre même le prince de Condé (1er sept. 1616), et le même jour il fut nommé maréchal de France, avec une gratification de 100,000 écus. Chargé, en 1617, de commander, sous les ordres du duc de Guise, l'armée qui opérait en Champagne contre le duc de Nevers, il s'empara en quelques semaines du Rethelois, et réduisit le duc à la seule ville de Mézières, ce qui causa une grande joie à la cour. Lors du soulèvement des protestants en 1621, Thémines assista au siége de Montauban. Nommé lieutenant général de la Guienne (22 janv. 1622), il força deux places alors importantes, Tonneins et Saint-Antonin, à capituler. Opposé ensuite à Rohan, il occupa quelques châteaux, abandonna, à cause de la rareté des vivres, le siége de Castres, où s'était enfermée l'héroïque duchesse de Rohan, et ne remporta sur son habile adversaire qu'un seul et inutile avantage. En 1626 il opéra en Saintonge, et contraignit, par un blocus rigoureux, les Rochelois à accepter la paix. Le gouvernement de Bretagne ayant été ôté au duc de Vendôme, à l'occasion du complot de Chalais (juin 1626), Thémines fut choisi pour le remplacer. Il se préparait à se porter au secours de l'île de Rhé, envahie par les Anglais, lorsqu'il mourut, âgé de soixante-quatorze ans « Seigneur, dit-il, à son dernier soupir, au moins je ne t'ai jamais offensé que de galant homme. » Il fut enterré à Cahors Marié deux fois, la seconde avec une petite-fille du célèbre La Noue, il eut deux fils, qui périrent à la guerre. E. A.

Sully, Richelieu, Bassompierre, Rohan, *Mémoires.* — Bazin, *Hist. de Louis XIII.* — *Mercure de France*, t. XIII, p. 378. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.*

THÉMINES (*Alexandre-François-Amédée-Adon-Anne-Louis-Joseph* DE LAUZIÈRES DE), prélat, de la famille du précédent, né le 13 février 1742, à Montpellier, mort le 3 novembre 1829, à Bruxelles. Il était grand-vicaire de Senlis et aumônier du roi lorsqu'il fut nommé par Louis XVI évêque de Blois (1776); il devait cet honneur à la réputation qu'il s'était faite d'une intègre vertu. Dans l'exercice de ses fonctions pastorales, il montra des talents, de l'instruction, une piété ardente et une charité sans bornes; mais il poussa un peu loin peut-être le zèle religieux, ou plutôt les vertus apostoliques, dont il offrait un vivant exemple, formaient-elles une disparate trop choquante avec les mœurs corrompues et la discipline relâchée des prélats de son temps. On ne fut pas surpris de l'entendre, dans l'assemblée du clergé de 1788, élever seul la voix en faveur du parlement de Paris, alors exilé à Troyes. Appelé en 1790 à prêter serment à la constitution civile du clergé, il s'y refusa, et fut déclaré démissionnaire de son siége; mais il ne quitta son poste qu'au dernier moment, pour éviter l'effusion du sang, et quand il s'y vit contraint d'un côté par un soulèvement populaire, de l'autre par l'injonction de la municipalité de sortir de Blois dans la journée même (12 févr. 1791), M. de Thémines se réfugia en Savoie, et son premier soin fut de protester contre l'élection de l'abbé Grégoire, qui l'avait remplacé. Il passa ensuite en Espagne, résida quelque temps à Saint-Sebastien, à Pontevedra en Galice, et se rendit vers 1810 à Londres. Dans sa lettre du 21 octobre 1801 à Pie VII il avait refusé de donner sa démission, que le pape lui avait demandée, et en 1802 il s'était associé à la protestation de ses collègues contre le concordat. Jusqu'à sa mort il persista dans la voie de résistance où il s'était engagé; dans un ouvrage intitulé *le Gouvernement de fait* il reconnut le régime impérial, et en démontra la nécessité; les intrigues du parti royaliste empêchèrent l'ouvrage de paraître, et fermèrent à l'auteur l'accès des salons de l'émigration. Traité d'hétérodoxe et presque de jacobin, l'inflexible prélat se retira dans la solitude, n'opposant que le silence aux clameurs de ses adversaires. Sollicité en 1814 de revenir en France, il répondit : « Pour ramener un évêque français dans sa patrie après tant de tourments, il ne suffit pas de la restauration de la monarchie, il faut de plus l'entière et parfaite restauration de la religion de nos pères. » En 1829 il alla se fixer à Bruxelles, et mourut peu après de la façon la plus édifiante. On a de

lui : *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*; Paris, 1781, in-8°; — *Instruction et cahier du hameau de Madon* (près Blois); Blois, 1789, in-8°, anonyme; — *Lettre pastorale*; Blois, fév. 1791, in-8°; — *Projet de lettre commune de l'Église gallicane aux fidèles dispersés*; Londres, 1811, in-8° : aucun des quatorze évêques alors réfugiés à Londres ne voulut signer cette lettre; — *Lettre à S. M. impériale et royale*; Londres, juin 1811, in-8°; — *Le Gouvernement de fait*; Londres, 1811, in-8° : ce livre, consistant en cinq lettres adressées à Napoléon, à Talleyrand, au pape, au président du concile de 1811, au clergé de Blois, n'a pas été publié, et le libraire, gagné ou effrayé par les royalistes, en détruisit presque tous les exemplaires.

L'Ami de la Religion, an. 1829. — Fisquet, *France pontificale*.

THÉMISEUL. *Voy*. SAINT-HYACINTHE.

THEMISTIUS (Θεμίστιος), rhéteur et philosophe grec, né vers 315, dans un bourg de Paphlagonie, mort vers 390, à Constantinople (1). Un de ses ancêtres, peut-être son aïeul, philosophe, avait joui de la faveur de Dioclétien. Son père, Eugenius, tenait école en Paphlagonie. Themistius fit ses études en partie auprès de son père, en partie dans une ville située sur l'extrême frontière du Pont, et dont un maître excellent avait fait, suivant son expression, le sanctuaire des Muses grecques (*Disc.*, 27). Il se rendit bientôt après à Nicomédie, et y prononça le discours intitulé Προτρεπτικὸς, ou *Exhortation à la philosophie*, vers 344 ou 345. Lorsque l'empereur Constance revint à Constantinople, après l'affaire de Singara, qui n'était guère un triomphe, Themistius fut député par les habitants de Nicomédie pour le complimenter. Il le rencontra à Ancyre, et prononça devant lui un discours *Sur l'amour de l'humanité*, Περὶ φιλανθρωπίας, où il développe cette idée que c'est par la bonté et par l'amour qu'il porte à ses sujets que le souverain est la vraie image de Dieu sur la terre. Vers 353 ou 354, il était marié et fixé à Constantinople, où le doux éclat de son élégante parole attirait autour de lui la jeunesse. En 355 la faveur impériale le fit entrer au sénat. Il témoigna sa reconnaissance par un discours où il parlait le langage de l'adulation officielle. Après sa victoire sur Vétranion et sur Magnence, Constance vint triompher à Rome. Le sénat de Constantinople lui envoya une ambassade pour le féliciter, et Themistius fut chargé de porter la parole; mais la rigueur de la saison et l'état de sa santé l'empêchèrent de partir, et son discours seul fit le voyage. L'orateur se dédommagea en prononçant à cette occasion un nouveau discours devant le sénat, et au lieu d'un panégyrique l'empereur en eut deux, pleins de flatteries fades et outrées. Constance récompensa le zèle de Themistius en lui décernant une statue de bronze et en l'associant à quelques prérogatives que partageaient seuls les membres les plus considérables du sénat de Constantinople (1). Il n'est pas nécessaire après cela de dire que Themistius vit sans enthousiasme la révolution militaire qui porta Julien au trône. Il avait autrefois compté ce prince au nombre de ses auditeurs, et depuis il avait échangé avec lui quelques lettres amicales (2); mais indifférent sur la question religieuse, païen de fait et non de cœur, il dut, dans son calme bon sens, blâmer un essai de restauration qui tôt ou tard, et malgré les plus pacifiques intentions, ne pouvait manquer de conduire à des violences qui n'étaient plus de ce temps. Aussi pendant la durée de ce règne il se tint à l'écart, n'accueillant qu'à demi les avances de l'empereur (3). Il fit son office d'orateur, et prononça très-probablement un panégyrique de Julien qui n'est pas venu jusqu'à nous (4).

Après l'élection du chrétien Jovien (363), les païens craignirent des représailles. Mieux inspiré, le nouvel empereur publia une loi qui accordait à tous les partis la liberté de conscience (5). Themistius complimenta le nouveau prince au nom du sénat. La harangue qu'il récita devant lui à Dadastana en Phrygie, et ensuite à Constantinople devant le peuple, est la plus remarquable de toutes celles qu'il ait prononcées. L'orateur en effet ne s'y amuse plus à des lieux communs de flatterie banale; il aborde de front la question religieuse, et, se plaçant au-dessus des divisions, au nom de la philosophie, avec l'autorité d'un sage qui au milieu de l'excitation commune et du soulèvement des passions a conservé sa sérénité, il donne la leçon la plus haute et la plus utile que son temps pût entendre.

Après avoir dit qu'il y a plus d'une voie qui mène à Dieu, revenant sur la diversité des cultes, il faisait une allusion à demi ironique aux dis-

(1) A la fin de son *Discours d'Ancyre*, Themistius paraît insinuer qu'il est du même âge que Constance. D'autre part, dans le discours *De la Clémence*, prononcé en 383, il fait entendre qu'il était arrivé à une vieillesse fort avancée.

(1) Nous ne voyons pas dans la loi de Jovien insérée dans le code Theodosien, liv. VI, tit. IV, c. 12, et qui est de l'année 361, que Themistius ait été revêtu, comme le dit M. Baret (p. 19) de la dignité de préteur.

(2) Il lui écrivit encore en 361, peu de temps après son avénement à l'empire. Nous avons la réponse de Julien à cette lettre.

(3) Voir le discours Περὶ ἀρχῆς (*Themistius*, édit. Dindorf, p. 458-459). S'il fallait ajouter foi au témoignage de Libanius (*Lettres* 38 et 66), Themistius aurait été en 362 préfet de Constantinople. Il semble plus probable qu'il n'a pas accepté cette charge, que lui proposait Julien. Au début de son *Discours XVII*, il fait entendre assez clairement qu'il n'a été préfet que sous Théodose. Voir encore son *Discours XXXIV*.

(4) La *Lettre* 1061 de Libanius à Themistius fait une allusion assez claire à ce panégyrique, prononcé sans doute vers la fin de 362 ou au commencement de l'année suivante.

(5) Cette loi de Jovien ne se trouve pas dans le code de Théodose; mais, outre le discours consulaire, le témoignage de l'historien Socrate (III, 25) atteste sa publication.

sentiments intérieurs des chrétiens : « Sois persuadé que le suprême régulateur de l'univers se complaît lui-même dans la variété des hommages qu'il reçoit. Il aime à voir la religion autre chez les *Syriens* (1), autre chez les Grecs, autre chez les Égyptiens. Et parmi les *Syriens* même il n'exige pas une unanimité absolue. Encore maintenant leur religion ne se subdivise-t-elle pas en mille petites sectes? Personne ne croit absolument comme son voisin ; mais celui-ci admet un point, celui-là un autre. Pourquoi donc vouloir établir par la force une unité impossible? » La tolérance impériale avait cependant ses limites, et Themistius reconnaissait qu'en cela surtout l'empereur méritait la reconnaissance des païens : qu'il n'avait pas confondu la vraie piété et l'imposture, qu'en ouvrant les temples il avait interdit les prestiges des magiciens, qu'en permettant les sacrifices légitimes il avait condamné et défendu les pratiques occultes de la goétie. Sous le règne de Valens, Themistius joua amplement son rôle d'orateur courtisan. C'est en décembre 364, au sénat, qu'il prononça son premier discours, rempli de hautes pensées et de nobles inspirations. Peu de temps après, Valentinien et Valens confirmèrent par un édit la loi de Jovien sur la liberté des cultes (2). Il est présumable qu'à cette occasion Themistius parla, et peut-être ne fit-il autre chose que répéter, en y changeant peu de mots, le discours précédent. Le discours *De religionibus*, dont on n'a que le texte latin, et qui diffère fort peu du discours à Jovien pour le fond des idées, n'est peut-être qu'une version de ce nouveau discours (3).

A partir de 367 les discours de Themistius se succèdent presque d'année en année, et chacun d'eux est un panégyrique de Valens, qui offrait cependant une bien maigre matière à l'éloge. Rien de plus fatigant à lire, rien de plus puéril et de plus artificiel que ces variations sur un thème toujours le même. L'âme, la vérité manquent à tous ces morceaux. On ne peut refuser à Themistius d'avoir poussé loin l'art de bien parler. Les Grecs l'appelèrent le *beau diseur*, εὐφραδής. C'est un orateur académique du premier ordre. Cependant l'Occident envia à l'Orient la gloire du rhéteur de Constantinople. Aussi lorsque après avoir rempli auprès de Gratien, alors dans les Gaules, une mission dont Valens l'avait chargé, Themistius vint à Rome, et s'y fit entendre plusieurs fois. Son discours en l'honneur de Gratien, prononcé devant le sénat en 377, est le seul qui nous soit parvenu. On peut remarquer qu'il s'y départ de sa réserve ordinaire au sujet de la religion païenne et parle des dieux avec plus d'expansion. Les Romains firent les plus grands efforts pour le retenir dans leurs murs. Vainement on lui offrit des honneurs, des terres, des sommes d'argent considérables; vainement on invoqua l'autorité de l'empereur, Themistius retourna à Constantinople en 378. Cette année même ou l'année suivante il y prenait la parole pour se défendre contre les attaques de ses détracteurs, et prononçait son apologie (1). Sous le règne suivant le crédit de Themistius fut dans tout son éclat. Théodose l'éleva en 384 à la préfecture de Constantinople, et lui confia l'éducation de son jeune fils, Arcadius, au moment où il partait pour l'Occident. Ce choix ne suffit pas sans doute à prouver que Themistius fût chrétien, mais il prouve que son paganisme était bien effacé et aux yeux de Théodose bien innocent. Les deux derniers discours que nous ayons de lui, et dont la date soit certaine, roulent l'un *sur sa préfecture*, l'autre *sur la clémence de Théodose*, qu'il récita en 385.

Themistius ne fut pas seulement l'orateur officiel du sénat et le panégyriste des empereurs, il fut encore professeur et philosophe, et une des voix les plus applaudies de la jeunesse de son temps. Aussi les détracteurs ne lui manquèrent-ils pas : nous avons deux discours dans lesquels il se défend vivement contre les attaques et les insinuations de ses ennemis (2). La rivalité, la jalousie de métier furent sans doute aussi la cause des orages qui traversèrent son amitié avec Libanius. Parmi les lettres, assez nombreuses, du sophiste d'Antioche à Themistius, il y en a plusieurs qui sont fort aigres douces; d'autres où l'excès de l'éloge touche à l'ironie (3). Par malheur toute la correspondance de Themistius est perdue. Elle nous eût permis de connaître l'homme même, car nous ne connaissons guère en lui que l'élégant et monotone amplificateur de lieux communs de morale générale. Il ne fut pas chrétien du tout, et aussi peu païen que pos-

(1) Le mot *chrétiens* (χριστιανοί) ne se trouve pas une seule fois dans les 34 discours ou panégyriques de Themistius; cependant il parle plus d'une fois des chrétiens, et de la façon la plus claire. Il les appelle ici *Syriens*, sans doute parce que la Palestine syrienne fut le berceau du christianisme. De même une ou deux fois il cite une pensée de l'Ancien Testament sous le titre de *Parole des Syriens*, Σύρων φωνή, et appelle les Écritures : Ἀσσυρίων γράμματα.

(2) Cette loi n'est pas venue jusqu'à nous, mais on ne peut pas douter de sa publication, laquelle est attestée explicitement par ce passage d'une loi de 371 insérée au code Théodosien, où l'usage de l'haruspicine était permis : *Testes sunt leges a me in exordio imperii mei datæ, quibus unicuique quod animo imbibisset colendi libera facultas tributa est.* (Cod. Theodos., IX, 16, 9. *Voy.* aussi Ammien Marcellin, XXX, 9.)

(3) Socrate et Sozomène racontent que pendant le feu de la persécution des *homoousiens* (comme ils disent) par Valens, ardent partisan des idées ariennes, Themistius porta aux pieds de l'empereur des conseils de paix et de tolérance qui furent écoutés. Mais ils se trompent en plaçant la composition de ce discours après la mort de Valentinien (375), et en attribuant à Themistius le projet de plaider spécialement la cause d'Athanase et de ses partisans. (Socrate, IV, 32; Sozomène, VI, 36.)

(1) *Disc. XXIII*, de l'édit. Hardouin.

(2) *Disc. XXIII* et *XXVI*, éd. Hardouin.

(3) La collection des *Lettres de Libanius* (éd. Wolf, Amst., 1738, in-fol.) donne 33 lettres grecques de Libanius à Themistius, et 12 lettres latines. Voir en particulier les lettres 60, 371, 122, 836, 703.

beaucoup moins que Libanius. Quant à
losophie, elle ne paraît pas avoir rien eu
nal : remontant jusqu'à Aristote et Platon,
che à les étudier et à les rapprocher,
se soucier de tirer de ces études les élé
d'un nouveau système. Il avait certaine
écrit des commentaires sur plusieurs dia
de Platon, mais il n'en est rien venu jus
ous. Nous possédons en revanche un cer
ombre d'ouvrages exégétiques ou *para-
es* de Themistius sur beaucoup de livres
tote, à savoir : *Sur les Analytiques*, lib.
, *Sur la Physique*, *l'Ame*, *la Mémoire*,
miniscence, *le Sommeil et la Veille*,
ls en latin par Erm. Barbaro (Venise,
in-fol., et plusieurs fois depuis); *Sur le*
trad. de l'hébreu en latin par Moïse Ala-
Venise, 1574, in-fol.), et *Sur la Méta-
que*, trad. aussi sur une version hébraïque
inz (Venise, 1558, in-fol.). Photius dit
avait écrit sur tous les ouvrages d'Aristote.
urs des commentaires de Themistius
nt en manuscrit.
tius avait lu trente-six discours de The-
s; nous en possédons trente-quatre, à sa-
vingt panégyriques, treize amplifica-
ou *déclamations sophistiques*, et le
urs à Valens sur les religions, trad. en
ar Petau sur la version latine de Dudith.
emière édition des *Discours* fut donnée,
es *Commentaires sur Aristote*, par Victor
velli, en 1534, à Venise, in-fol. Cette édi-
onte grecque, ne comprenait que *huit dis-*
, les seuls connus jusqu'alors. Vingt-cinq
us tard Donzellini donna à Bâle la trad. la-
e ces huit discours (1559, in-8°). Henri
ne publia en 1562 *Six nouveaux discours*
, in-8°), dont Georges Remus donna la
tion en 1605, à Amberg, in-4°, sous le
Orationes sex augustales, et auxquels il
(en latin seulement, car on n'en connaît
grec), le *Discours sur les religions*.
04 Féd. Morel avait publié le texte et la
n latine du discours qui a pour titre, *les*
s amis (Paris, in 8°); il l'attribuait à
us. Le P. Petau réunit les travaux de ses
siers dans son édition grecque et latine
Œuvres oratoires de Themistius, La
, 1613, in-8°; il y joignait une traduction
e du *Discours sur les religions* faite sur
le latin, et une déclamation inédite de
stius : *Qu'il est permis au philosophe*
rler en public. En 1614 trois nouveaux
rs inédits parurent à Leyde, traduits en
ar le P. Pantin. La seconde édition de
, Paris, 1618, in-4°, donna les dix-neuf
rs connus de Themistius. Le P. Hardouin,
on édition de 1684, Paris, in-fol., enrichit
que de treize discours non encore publiés
emistius. Cette édition avec le discours à
comprend *trente-trois discours*. Enfin,
6, Angelo Maï publia d'après un manus-
crit de la bibliothèque ambrosienne un *trente-quatrième discours*, le Περὶ ἀρχῆς, avec l'exorde inédit de l'*Oraison funèbre d'Eugenius*. Tous ces travaux ont donné naissance à un nouveau texte des œuvres oratoires de Themistius, publié à Leipzig, en 1832, par Guillaume Dindorf, in-8°. C'est une édition à l'usage des seuls hellénistes. On n'y a pas donné place aux traductions latines des discours. B. AUBÉ.

Lettres de Libanius. — Socrate, *Hist. eccl.*, III. — Sozomène, *Hist. eccl.*, VI. — Nicéphore, *Hist. eccl.*, X. — Suidas, au mot *Themistius*. — Photius, *cod. LXXIV*. — Fleury, *Hist. eccl.* — Tillemont, *Hist. des emp.*, t. IV et V. — Fabricius, *Bibl. græca*, VIII, VI, 790. — Brucker, *Hist. crit. de la phil.*, t. II, 484. — Schœll, *Hist. de la litt. grecque*, VI, 141; VII, 121. — Chastel, *Hist. de la destruct. du pag. en Orient*. — Egger, dans le *Dict. des sciences philos.* — E. Baret, *De Themistio sophista et apud imperatores oratore*; Paris, 1853, in-8°.

THÉMISTOCLE (Θεμιστοκλῆς), célèbre homme d'État et général athénien, né vers 514 avant J.-C., mort en 449. Il était fils d'un citoyen distingué, nommé Néoclès, mais comme sa mère était une étrangère de Thrace ou de Carie, Thémistocle lui-même appartenait à la classe des *nothi*, ou enfants illégitimes. Cette tache de sa naissance ne fit que stimuler son caractère ardent et ambitieux. Il était encore jeune lorsque l'attaque des Perses contre Athènes ouvrit à ses talents une vaste carrière. Il n'eut point de commandement à la bataille de Marathon, en 490, et l'on prétend que la victoire de Miltiade lui inspira de la jalousie ou du moins le désir de remporter un semblable triomphe. Tandis que ses compatriotes croyaient la guerre terminée par la journée de Marathon, il ne cessait de leur répéter que la lutte recommencerait bientôt et qu'il fallait s'y préparer. Il leur indiquait en même temps un accroissement de leur marine comme le meilleur moyen de résister aux innombrables armées de la Perse. Son rival d'influence et son contradicteur ordinaire, Aristide, fut éloigné d'Athènes par l'ostracisme, en 483. Thémistocle, dès lors tout-puissant, obtint qu'on emploierait le produit des mines de Laurium à la construction de vaisseaux. Le but apparent de l'armement était l'île d'Égine, mais c'était contre les Perses que Thémistocle le préparait. En 481, au moment où la guerre devenait de plus en plus probable, il fut choisi pour archonte éponyme, et l'année suivante il se trouva le général tout désigné des Athéniens quand Xerxès pénétra dans la péninsule hellénique. La première idée des Grecs fut de défendre la vallée de Tempé, qui donnait accès dans la Thessalie au nord. Thémistocle et le Spartiate Evenetus s'y portèrent avec quelques troupes, mais ils reconnurent bientôt qu'il était impossible de tenir dans cette position, et se retirèrent sur leurs vaisseaux. Leur retraite livra toute la Thessalie à Xerxès; les Grecs tentèrent alors de défendre le passage des Thermopyles qui fermait la Thessalie au sud. Léonidas l'occupa avec huit mille hommes du con-

tingent fédéral, et la flotte grecque, sous le commandement du Spartiate Eurybiade et de Thémistocle, se rangea le long de la côte de Thessalie. La situation était périlleuse en face de la flotte perse, bien plus nombreuse, et Eurybiade insistait pour qu'on se retirât dans les ports du Peloponnèse; mais la honte d'abandonner l'armée fédérale, et aussi une somme de trente talents que les Eubéens, désireux de retenir quelques jours de plus la flotte grecque dans leurs parages pour avoir le temps d'évacuer l'île, donnèrent à Thémistocle et à ses collègues, décidèrent les amiraux grecs à courir les chances d'une bataille. Le combat livré à Artemisium fut long, acharné et indécis, et comme en même temps Léonidas, tourné aux Thermopyles, périssait avec l'élite de ses troupes en couvrant la retraite de son corps d'armée, la flotte fédérale abandonna les côtes de la Thessalie, et alla s'établir dans la baie de Salamine, entre l'Attique et la Mégaride.

Les batailles d'Artemisium et de Salamine ouvraient aux Perses toute la Grèce jusqu'au Péloponnèse. Les Athéniens ne voulant pas se soumettre aux envahisseurs, comme les Thessaliens et les Béotiens, évacuèrent leur ville, envoyant à Salamine, à Égine, à Trézène, les femmes, les vieillards, les enfants, et transportant sur la flotte toute la population valide. Peu de jours après cette résolution héroïque, dont Thémistocle fut le principal auteur, Xerxès entrait dans Athènes presque déserte, et livrait aux flammes l'Acropole. Effrayés du voisinage des Perses, les chefs de la flotte fédérale songèrent à abandonner la baie de Salamine, pour aller prendre position plus au sud, près de l'isthme de Corinthe. Thémistocle, qui voyait dans ce parti l'abandon définitif de l'Attique, s'y opposa de toutes ses forces; et en dépit des efforts de l'amiral corinthien Adimontus, il obtint qu'on resterait à la même place. Mais l'arrivée de la flotte perse vint bientôt renouveler les craintes des amiraux grecs, qui songèrent de nouveau à la retraite. Thémistocle, désespérant de les retenir par la persuasion, eut recours à un stratagème hardi. Il envoya un esclave fidèle nommé Sicinnus avertir les amiraux perses que les Grecs épouvantés allaient abandonner leur position, et que si on les laissait passer on perdait une occasion unique de les détruire d'un seul coup. Les Perses, mettant cet avis à profit, portèrent le gros de leur flotte dans le détroit qui sépare Salamine de l'Attique, tandis qu'ils faisaient occuper par une force suffisante le passage occidental, beaucoup plus étroit. Les amiraux grecs en étaient encore à discuter la question de la retraite quand, dans la nuit, Aristide, qui avait franchi avec peine dans un bateau la ligne ennemie, vint leur annoncer que toute issue vers les côtes du Péloponnèse leur était fermée. Il ne restait plus qu'à se battre. Le lendemain matin (dans l'automne de 481) s'engagea une des luttes les plus mémorables de l'histoire. Moins de quatre cents vaisseaux grecs remportèrent une victoire signalée sur les douze cents vaisseaux de la Perse. Les marins d'Égine et d'Athènes sauvèrent ce jour-là la Grèce, et avec elle sans doute la civilisation occidentale. Les Grecs poursuivirent les vaincus jusqu'à Andros; Thémistocle voulait même qu'on poussât plus loin et qu'on allât couper le pont que Xerxès avait jeté sur l'Hellespont. Eurybiade pensa qu'il était plus sage de laisser la retraite ouverte à l'armée, encore formidable, des Perses. Thémistocle se hâta d'informer Xerxès de cette résolution, et il s'en attribua l'honneur quoiqu'il l'eût combattue. Cet avis décida le roi à évacuer la Grèce avec une grande partie de son armée. Thémistocle rendit ainsi un nouveau service à son pays; mais il employait des moyens bien équivoques, et l'on ne s'étonne pas des bruits de trahison accrédités contre lui.

Après cette immortelle journée de Salamine, qui valut à Thémistocle une réputation sans égale, il disparait brusquement de la grande scène politique; on ne l'aperçoit plus que dans des situations secondaires. Cette disgrâce ne s'explique pas facilement, et il semble qu'il ne faut pas l'attribuer uniquement aux Athéniens. Il est plus vraisemblable que les autres chefs fédéraux, jaloux de son mérite ou soupçonnant ses rapports avec les Perses, lui préférèrent Aristide, plus modeste et d'une probité incontestable. Aristide justifia cette confiance à la journée de Platée, où il commanda le contingent athénien (479). Pendant ce temps que faisait le vainqueur de Salamine? Nous supposons que vers la fin de cette année même il fut employé par les Athéniens dans une de ces missions qui exigent autant de ruse que de courage. On en trouvera dans Thucydide le récit circonstancié. Les Athéniens rentrant dans leur ville, deux fois dévastée, ne songèrent pas seulement à relever leurs demeures, ils voulurent protéger Athènes par des murailles, et fortifier également le Pirée. Les Spartiates s'opposèrent à ce projet, fortement conseillé par Thémistocle, sous prétexte que si Athènes était prise une troisième fois, ses murailles pourraient servir d'abri à l'ennemi. Thémistocle se chargea d'aller lui-même à Sparte pour mettre fin à cette opposition. En partant il recommande aux Athéniens de pousser rapidement la construction des remparts et de retenir les ambassadeurs qu'on ne manquerait pas de leur envoyer pour vérifier si les travaux étaient suspendus. Arrivé à Sparte, il amusa les éphores sous divers pretextes: enfin, quand il fut assuré qu'Athènes était à l'abri d'une attaque, il jeta le masque, déclarant que les fortifications avaient été élevées, qu'elles seraient achevées et que la liberté des Lacédémoniens envoyés à Athènes répondait de la sienne. Les éphores le laissèrent partir de bonne grâce plutôt que de persister dans une opposition odieuse

moment où la Grèce n'avait pas trop
s ses forces contre les Perses. Cette
ion était digne de celui qui après Sala-
ait obtenu à Sparte même le prix de
se et de l'habileté; mais elle acheva de
ller avec les Lacédémoniens. Les Athé-
ui n'étaient pas encore en état de rompre
s impérieux alliés, durent tenir compte
antipathie. Aussi, malgré ses nouveaux
, Thémistocle fut-il mis à l'écart, tandis
deux rivaux, Aristide et Cimon, grandis-
que jour. Leur influence devint bien-
ment prépondérante que le vainqueur
nine ne put plus même habiter sa ville
comme simple citoyen. Frappé d'ostra-
471, il se retira à Argos. Ce ne fut
erme de ses infortunes. Pausanias, le
ur de Platée, ayant noué des rapports
es avec les Perses, avait été convaincu
son et puni de mort (466). Thémistocle,
né de complicité avec lui, se vit menacé
e châtiment : les Spartiates réclamaient
tion, et les Athéniens semblaient dispo-
ccorder; il s'enfuit en toute hâte d'abord
re, puis, cet asile n'étant pas assez sûr,
roi des Molosses, de là à Pydna et en-
onie, dans un pays soumis aux Perses.
ire dans Thucydide l'émouvant récit de
le, pleine d'aventures et de dangers.
s venait de mourir (465), et Artaxerxès
t succédé. Thémistocle osa se rendre
le ce prince. Dans son habile requête, il
ita que si plus qu'aucun homme il avait
mal aux Perses, il leur avait aussi rendu
ice signalé en empêchant les Grecs de
e pont de l'Hellespont; il promettait d'en
e plus grands encore, demandant seule-
e année pour apprendre la langue des
et se mettre au courant de leurs usages,
pouvoir se présenter devant le roi. Sa
lui fut accordée. Au bout d'un an en
eut une entrevue avec Artaxerxès, le
par son intelligence et ses promesses, et
ès de lui une grande faveur personnelle.
voir gardé quelque temps à sa cour, Ar-
le renvoya dans l'Asie Mineure en lui
it un traitement splendide. Trois villes,
, Lampsaque, Myus, furent particulière-
ectées à son entretien, suivant la coutume
agnésie, chargée de lui fournir le pain,
it annuellement 50 talents (près de
fr.). Thémistocle ne pouvait reconnaître
s bienfaits que par une trahison à l'égard
trie. Mais s'il conçut des projets contre
, il n'eut pas le temps de les exécuter.
nd qu'il s'empoisonna pour échapper à
ive, ou de manquer à ses promesses ou
son pays; cette assertion paraît con-
On place la date de sa mort en 449; il
xante-cinq ans. Il laissa plusieurs fils et
filles, et bien des siècles après ses des-
jouissaient encore d'honneurs particu-
liers à Magnésie. Ses fils revinrent à Athènes, et
les habitants, enfin justes pour la mémoire de
celui qu'ils avaient proscrit, lui élevèrent un cé-
notaphe, et permirent qu'on le représentât dans
une peinture du Parthénon.

Thémistocle avait quelques-unes des qualités d'un grand homme et plusieurs des vices d'un aventurier. Sa probité fut toujours douteuse. Aussi s'il mérita la gloire, il n'obtint pas l'estime; et faute d'inspirer de la confiance à ses concitoyens, il perdit tout le fruit de ses grandes actions. Thucydide a résumé en quelques lignes les qualités de cet homme extraordinaire. « Thémistocle, dit-il, avait montré de la manière la plus frappante ce que peut la nature; à cet égard, nul plus que lui ne méritait l'admiration. Grâce à la seule force de son génie, sans étude préalable ou subséquente, il jugeait par intuition des affaires présentes et prévoyait avec une rare sagacité les événements futurs. Les questions qui lui étaient familières, il savait les mettre dans tout leur jour; celles qui étaient neuves pour lui, il ne laissait pas de les résoudre. Il discernait du premier coup d'œil les chances bonnes ou mauvaises des affaires encore obscures; en un mot, par son inspiration naturelle et sans aucun effort d'esprit, il excellait à trouver sur-le-champ les meilleures résolutions. » L. J.

Hérodote, VII, 144, 173, 190; VIII, 4, 18, 22, 44, 74, 107, 109, 111, 123, 124. — Thucydide, I, 90, etc., 135-138. — Diodore, XI. — Plutarque, *Themistocles*. — Corn. Nepos, *Vita Them.* — Thirlwall, *Hist. of Greece*, t. II. — G. Grote, *Hist. of Greece*, t. V. — G. Lilius, *In C. Nepotis Themistoclem*; Leipzig, 1652, in-4°. — Kirchmaier, *De Themistocle*; Wittemberg, 1663, in-4°.

THENARD (1) (*Louis Jacques*, baron), célèbre chimiste français, né le 4 mai 1777, à la Louptière, près Nogent-sur-Seine (Aube), mort le 21 juin 1857, à Paris. Il était fils de pauvres cultivateurs, qui, ambitionnant pour lui une position meilleure, lui firent donner par leur curé des leçons particulières de latin, de grec et de mathématiques, et l'envoyèrent à dix-sept ans à Paris, où il arriva l'année même où tombait sur l'échafaud la tête de Lavoisier. Dans l'espérance de retourner un jour dans son pays pour y exercer la pharmacie, il suivit les cours de chimie avec une grande assiduité. Mais s'étant aperçu au bout de quelque temps que cette science toute d'expérimentation ne peut s'acquérir qu'en joignant la pratique à la théorie, il sut déterminer Vauquelin à l'admettre dans son laboratoire. L'ardeur et la sagacité qu'il apporta dans les manipulations les plus délicates lui valurent bientôt la confiance de Vauquelin et de Fourcroy, dont il prépara pendant quelque temps les leçons. Ces deux éminents professeurs applaudirent les premiers à ses progrès, et prirent soin de son avancement. En 1797, Vauquelin le fit entrer comme professeur dans une institution de Paris,

(1) Il ne faut point, suivant l'erreur commune, mettre d'accent sur l'*e*; cette manière de défigurer son nom était, dit-on, fort désagréable à l'illustre chimiste.

et parvint l'année suivante avec son collègue à le faire nommer répétiteur à l'École polytechnique. Ce fut là que Thenard lia avec Gay-Lussac une amitié qui ne se démentit jamais; ce fut là qu'ils mêlèrent si intimement leur vie, leurs plaisirs et leurs travaux qu'à l'étranger on les confondit dans une même individualité. En 1800 il publia sur les combinaisons de l'arsenic et de l'antimoine avec l'oxygène et le soufre un premier mémoire, qui obtint l'approbation de l'Académie. Ses observations sur divers phosphates et sur divers composés métalliques le suivirent de près. Puis, abordant la chimie organique, il étudia les tartrates, découvrit que la fermentation ne se détermine pas dans les dissolutions clarifiées, mais seulement dans les liquides contenant des tissus organiques, et montra que l'acide acétique se trouve dans la sueur, l'urine et le lait. Sur l'invitation du ministre Chaptal, il trouva la préparation du bleu magnifique qui porte son nom, celle de la céruse et l'épuration des huiles végétales par l'acide sulfurique. En 1803, il rectifia une erreur échappée à Berthollet en démontrant que le prétendu acide zoonique n'est que l'acide acétique tenant en dissolution une matière animale, et posa nettement l'idée des oxydes à proportions fixes, que niait ce chimiste célèbre. Loin de s'offenser, Berthollet témoigna un vif intérêt à son jeune contradicteur, et l'appela un des premiers dans la société que, de concert avec Laplace, il fonda quelque temps après dans sa charmante retraite d'Arcueil. Le 13 avril 1804, Thenard remplaça Vauquelin à la chaire de chimie au Collége de France, et parvint sans peine à faire oublier l'accent provincial dont il n'avait pu entièrement se défaire ni par la fréquentation de la société, ni par les leçons de Talma. Il venait de faire ses belles recherches sur les éthers lorsqu'en 1807, bien qu'on fût en pleine guerre, un Anglais vint à Paris recevoir le grand prix fondé pour le galvanisme. Davy, profitant du pouvoir de désunion qu'exerce la pile voltaïque sur les corps composés, était parvenu à décomposer la potasse et la soude et par suite à découvrir deux nouveaux métaux, le sodium et le potassium. L'empereur, jaloux de ne laisser à nos ennemis aucun genre de victoires, fit don à l'École polytechnique d'une pile gigantesque, qui fut confiée à Thenard et à Gay-Lussac. Le prix de galvanisme qui leur fut décerné en 1810 couronna leurs efforts. Mais au moyen des réactifs ordinaires ils obtinrent en abondance le sodium et le potassium, auxquels on doit tant de découvertes qui se sont succédé depuis 1808, et dont les plus belles ont été réalisées de nos jours. Ils leur servirent à découvrir le bore, à analyser une foule de composés gazeux mal connus, à démontrer l'absence de l'hydrogène dans le soufre et le phosphore, et à constater enfin *que le corps réputé jusqu'alors être de l'acide muriatique oxygéné pouvait être regardé comme un corps simple*. On sait que ce fut cette affirmation absolue, formelle, qui devint une des gloires de leur rival.

A la suite de ces heureuses découvertes, Thenard fut nommé, en 1810, professeur à l'École polytechnique et appelé à l'unanimité des voix à remplacer Fourcroy dans l'Académie. Dans la joie qu'il éprouva de sa nomination, il voulut revoir son village, fit part à sa mère de ses succès, et se maria avec la petite-fille de Conté, Mlle Humblot. Dès l'année précédente il avait commencé à la Sorbonne un cours élémentaire et au Collége de France un cours de chimie transcendante. Le nombre toujours croissant de ses élèves le força bientôt de rédiger ses leçons et de les publier. Il apportait dans son enseignement un soin tout particulier; il faisait peu d'expériences, mais il les voulait décisives. « Dans un cours, disait-il, les élèves seuls ont le droit d'être comptés: professeur, préparateur, laboratoire, tout doit leur être sacrifié. » Il s'emportait aisément, mais il revenait vite à sa douceur habituelle. « Fourcroy m'en a fait bien d'autres! Cela donne de la promptitude à l'esprit, » disait-il à l'un des préparateurs qu'il avait rudoyé. L'affection que lui portaient ses nombreux élèves se manifesta en maintes circonstances. Un jour il lui arriva, dans une leçon faite à l'École polytechnique, d'avaler par mégarde deux gorgées de sublimé corrosif. « Messieurs, dit-il avec sang-froid, je me suis empoisonné. » Un frisson électrique fit pâlir tous les visages, et il n'eut pas plutôt démontré que le blanc d'œuf combat les effets du poison que vite on court, on se précipite; les consignes sont forcées, aussi les cuisines; le voisinage, mis à contribution, est bientôt pillé; chacun apporte sa part, et Thenard est sauvé. Mais Dupuytren, qu'un élève était allé prévenir, exige l'emploi d'une sonde. L'estomac s'enflamme et le professeur est de nouveau en danger. Reporté chez lui, il est gardé par les élèves de l'importunité des visiteurs. Lorsqu'il reparut à la Sorbonne l'enivrement fut tel, que chacun sortit sans savoir précisément ce qu'il avait fait, et Thenard avoua lui-même ne pouvoir se rendre compte que de sa douce et profonde émotion. En 1818 le hasard le mit sur la voie de la découverte de l'eau oxygénée. Les étrangers, Berzelius lui-même, vinrent assister à ses expériences sur ce composé, aussi difficile alors à produire que prompt à se décomposer, se détruisant tantôt au contact de substances qu'il oxydait fortement, tantôt par des corps qui, restant purs de toute oxydation, semblaient n'agir que par leur présence ou par une force encore mal définie, observée dans plusieurs autres cas et nommée catalytique. Thenard reçut du peuple, du pouvoir, et des sociétés savantes de nombreuses marques de confiance et d'estime. Chevalier de la Légion d'honneur le 25 octobre 1814, il fut nommé commandeur en mai 1837 et grand officier en décembre 1842. Charles X lui accorda en mai 1825 des lettres de noblesse avec le titre

›n, auquel six mois après il joignit un t. Le departement de l'Yonne l'envoya à ıbre des députés de 1827 à 1830, et Louis-e l'éleva à la pairie, le 11 octobre 1832. e honoraire de l'Académie de médecine s, il fut vice-président du conseil supé-e l'instruction publique, président de la d'encouragement pour l'industrie natio-l fit partie depuis 1823 du jury de toutes ›ositions de l'industrie française. En 1838 plaça Silvestre de Sacy comme adminis-du Collége de France, et fonda le 2 mars , *Société des Amis de la science*, dont it lui-même les statuts et à laquelle il ıne somme considérable. Dans ses der-années il vit s'éteindre les objets de ses ıères affections, sa belle-mère, sa femme lernier enfant. Il mourut à l'âge de quatre-ans; MM. Dumas, Isidore Geoffroy-Saint-, Pelouze, Balard et Giraud, ses collègues, cèrent des discours à ses funérailles. Il ıumé à la Ferté, près de Châlon-sur-et une statue lui fut érigée à Sens, le 20 1861. Par décret rendu en 1865, son vil-tal a été autorisé à prendre le nom de *La ère-Thenard*. Il était grand et vigou-il avait la tête forte, la chevelure épaisse e, les traits accentués, et dans ses yeux nt l'intelligence et la sagacité.

i la liste des travaux de Thenard : *Notice acide sébacique*, dans le *Journal de : polytechnique*, t. IV, et dans les *An-de chimie*, t. XXXIX; — *Observations cide zoonique*, dans le *Journal de l'É-›lytechn.*, t. IV; — *Recherches sur les : et sur les sels de mercure* (avec Four-ibid., t. IV; — *Notice sur la nécessité nir la pratique à la théorie de la chi-ur en faire d'utiles applications*, dans *nales de chimie*, t. XXXIV; — *Notice purification de l'huile de colza*, ibid., VIII; — *Notice sur les tartrates*, ibid., .VIII et XLI; — (avec Gay-Lussac), *Re-es physiques et chimiques faites à ion de la grande batterie voltaïque : par S. M. I. et R. à l'École polytech-* Paris, 1809, 2 vol. in-8°; — (avec le même), *·ches physico-chimiques faites sur :, sur la préparation chimique et les étés du potassium et du sodium, sur ›mposition de l'acide boracique*; Paris, 2 vol. in-8°; — *Nouvelles expériences ıiques* (avec Fourcroy et Vauquelin), :s *Annales de chimie*, t. XXXIX; — *sur les phosphates de soude et d'am-que*; ibid., t. XXXIX; — *Traité de chi-mentaire, théorique et pratique, suivi Essai sur la philosophie chimique et Précis sur l'analyse*; Paris, 1813-16, 4 -8°; 6e édit., 1833-36, 5 vol. in-8°. Mal-récentes découvertes, cet ouvrage jouit aujourd'hui d'une grande autorité. Pendant un quart de siècle, il guida la jeunesse des écoles, et chacune des six éditions fut l'objet d'une révision exacte et scrupuleuse; c'est le seul ouvrage de longue haleine composé par Thenard seul. Depuis cette époque, il n'a plus écrit que des mémoires; on trouve encore de lui dans les *Annales de chimie* : *Notice sur les oxydes de cobalt et les ammoniaco-métalliques*, t. XLII; *Sur la fermentation vineuse*, t. XLVI; *Sur le nickel*, t. L; *Sur la liqueur fumante de Cadet*, t. LII; *Sur la combinaison de l'antimoine avec l'étain*, t. LV; *Sur l'oxydation des métaux en général, et en particulier du fer*, t. LVI; *Sur l'alun de Rome comparé à celui des fabriques de France*, t. LIX; *Sur l'analyse de l'aérolithe d'Alais*, t. LIX; *Sur l'analyse de la sueur, l'acide qu'elle contient et les acides de l'urine et du lait*; *Sur l'orpiment et le réalgar*; *Sur l'éther nitreux*, t. LIX; *Sur l'éther muriatique*, t. LXI et LXIII; *Sur les produits de l'action des muriates métalliques de l'acide muriatique oxygéné et de l'acide acétique sur l'alcool*, t. LXI; *Sur la décomposition de la potasse et de la soude*, t. LXV et LXVI; *Sur la coagulation de l'albumine*, t. LXII; *Sur la décomposition et recomposition de l'acide boracique*, t. LXVIII; *Sur l'analyse des matières animales et végétales*; *Sur les mordants employés en teinture*, t. LXXIV; *Répliques et observations sur trois mémoires de Davy*, t. LXXV; *Expériences sur le phosphore*, t. LXXXI et LXXXV; *Expériences sur le gaz ammoniaque*, t. LXXXV; *Analyse de l'eau minérale de Provins*, t. LXXXVI; — dans les *Annales de physique et de chimie* : *Sur l'eau oxygénée*, huit mémoires, t. VIII à XI; *Sur la lumière produite par la compression des gaz*, t. XLIII; — dans les *Mém. de l'Acad. des sciences* (savants étrangers) : *Mémoire sur l'action des acides végétaux sur l'alcool, sans l'intermède ou avec l'intermède des acides minéraux*, t. II; *Mémoire sur la combinaison de l'oxygène avec l'eau, et sur les propriétés extraordinaires que possède l'eau oxygénée* (avec Dulong), t. III; *Note sur les propriétés que possèdent quelques métaux de faciliter la combinaison des fluides élastiques* (avec Dulong), t. V. S. R.

Moniteur universel. — Flourens, *Éloges historiques*. — Balard, *Discours prononcé lors de l'inauguration de la statue du baron Thenard à Sens*; Paris, 1861, in-4°.

THÉOCRÈNE. *Voy*. TAGLIACARNE.

THÉOCRITE (Θεόκριτος), célèbre poëte grec, vivait dans la première moitié du troisième siècle avant J.-C. Il était né à Syracuse; son père se nommait Praxagoras, sa mère Philinna. Ces renseignements se trouvent consignés dans une épigramme où le poëte parle de lui-même. Bien que cette petite pièce de vers ne semble pas lui appartenir, et qu'elle soit probablement l'œuvre du grammairien Artemidorus, elle mé-

rite de faire autorité. Artemidorus, auquel on dut le premier recueil de poésies bucoliques, vivait un demi-siècle après Théocrite, et le soin même qu'il prend dans son épigramme de distinguer les deux auteurs de ce nom prouve qu'il les connaissait bien. Il avait existé en effet un Théocrite de Chios, plus célèbre peut-être en son temps que le poëte de Syracuse, mais qu'une vie agitée, une mort tragique ne devaient pas préserver de l'oubli. Ce premier Théocrite, orateur, sophiste, historien, poëte, était doué d'un esprit satirique, qu'il exerça imprudemment aux dépens d'Alexandre et de ses successeurs : Antigone Gonatas le fit tuer (1). A l'époque où périssait ainsi son homonyme (entre 306 et 302) Théocrite vivait enfant à Syracuse. On ne sait de ses parents que leurs noms, encore celui de son père a-t-il été contesté, puisque Suidas appelle le poëte Simichidas ou fils de Simichus; mais c'est une erreur dont il n'est pas difficile de découvrir l'origine. Théocrite, dans sa septième *Idylle*, fait parler un certain Simichidas, et l'on pense que sous ce nom c'est lui-même qu'il met en scène; cette supposition très-juste, faite par les critiques anciens, amena une singulière confusion; on ne se contenta pas d'identifier le poëte avec son personnage, on voulut lui en donner le nom, et c'est ainsi qu'il se trouva le fils de Simichus. Si l'on en croit le même Suidas, Théocrite d'après certains récits serait né à Cos et n'aurait été que domicilié à Syracuse. On ne sait sur quoi se fonde cette assertion, sinon peut-être sur ce fait que Théocrite reçut une partie de son éducation poétique dans l'île de Cos. Son séjour dans cette île est attesté par la septième *Idylle*; l'époque à laquelle il s'y rendit est incertaine; cependant l'histoire générale du temps peut fournir quelques indices à ce sujet. Jusqu'en 300 la Grèce orientale fut troublée par la lutte des lieutenants d'Alexandre; ce n'était pas pour un Syracusain le moment de se rendre sur ce théâtre de guerres continuelles, d'autant plus que Syracuse jouissait alors d'un rare intervalle de tranquillité. Agathocle, délivré par un traité de l'agression des Carthaginois, et par une victoire de l'insurrection d'une partie de ses sujets, achevait pacifiquement et avec douceur un règne commencé avec cruauté. La mort de ce prince, en 289, replongea Syracuse dans les troubles civils, et l'on comprend que Théocrite l'ait quittée pour la Grèce, redevenue tranquille. Il devait avoir alors un peu plus de vingt ans. Ce qui l'attira à Cos, ce fut sans doute la réputation de Philetas, aussi célèbre comme critique ou grammairien que comme poete. Théocrite passa dans cette île cinq ou six ans. Il nous reste de son séjour à Cos un charmant témoignage : c'est la septième *Idylle*, où il se représente se rendant avec deux amis aux fêtes d'automne (*Thalysies*, fêtes de la moisson et de la vendange). On y voit qu'il était déjà connu comme poëte, bien que sa modestie ne lui permît de s'égaler ni à Asclépiade ni à Philetas; on y voit aussi qu'il était en bons termes d'amitié avec Aratus, autre poëte célèbre de son temps. Parmi les disciples de Philetas se trouvait un fils du roi d'Égypte, Ptolémée, depuis surnommé Philadelphe. Ce jeune prince, né lui-même dans l'île de Cos, fut associé au trône d'Égypte en 285, et devint seul roi deux ans plus tard. Ami des lettres comme les premiers Ptolémées, il ne put manquer d'appeler auprès de lui son maître et les plus distingués de ses condisciples. Transporté à la cour brillante et érudite des Lagides, Théocrite paya son tribut à son royal patron par un *Éloge* qui a plus de prix comme pièce historique que comme œuvre de poésie. On préfère de beaucoup à cet *Éloge*, deux pièces qui datent aussi de son séjour en Égypte : *Eschine* et *les Syracusaines*; ce sont deux mimes, où l'éloge des Lagides est très-heureusement associé à une piquante peinture des mœurs populaires. Malgré son talent, Théocrite n'obtint pas de Ptolémée les faveurs qu'il méritait, et il revint vers 275 à Syracuse, où un général plus grand et meilleur qu'Agathocle, Hiéron, avait ramené la paix et la prospérité. D'après l'admirable supplique que le poëte adressa à Hiéron, devenu roi en 270, il semble qu'il n'avait pas eu plus à se louer de lui que de Ptolémée. On ne sait pas quelle est la date de cette pétition poétique, qui est encore plus une plainte et une remontrance, ni quel effet elle produisit sur Hiéron; c'est d'ailleurs la dernière de ses œuvres qui puisse nous donner quelque renseignement sur lui-même, et l'on regrette qu'elle nous le montre si mal récompensé de son génie et de ses travaux.

Il nous reste sous le nom de Théocrite trente *Idylles*, vingt-deux *Épigrammes*, un petit poëme intitulé *Syrinx*, et le fragment d'un poëme sur Bérénice; ce fragment ne se compose que de cinq vers. La *Syrinx* est un jeu d'esprit; elle comprend vingt vers disposés par couples, de telle sorte que chaque couple soit plus courte que la précédente. On a ainsi dix couples de vers graduellement diminuées, qui sont censées représenter les dix tuyaux d'une flûte de Pan. Cette disposition n'est pas la seule difficulté de la *Syrinx*, dont le style est énigmatique et à peu près inintelligible. Bien que ce jeu d'esprit soit indigne de Théocrite, on n'a pas de raison d'en révoquer en doute l'authenticité. Les vingt-deux épigrammes ne sont probablement pas toutes de lui; Jacobs pense que la dix-septième et la dix-huitième appartiennent à Léonidas de Tarente : M. Ahrens n'en admet que neuf comme authentiques (I, VII, X, XII, XIII, XVI, XVII, XX, XXI) : cette distinction est assez arbitraire. Ces petits poëmes sont d'ailleurs d'un vrai mérite et offrent les qualités du genre à la bonne époque : simplicité, précision,

(1) *Voy.* sur Théocrite de Chios, C. Müller, *Fragmenta histor. græc.*, edit. Didot, t. II, p. 84, 87.

agrément. Les autres ouvrages de Théocrite venus jusqu'à nous dérivent de la collection d'Artemidorus. Ce recueil contenait outre les œuvres de Théocrite celles de Bion et de Moschus. L'éditeur se vantait d'avoir rassemblé « en une seule étable, en un seul troupeau, les Muses bucoliques jadis dispersées ». Cet arrangement prêtait à la confusion, et il ne devait pas être facile de distinguer les Muses mêlées des trois poëtes. Le recueil actuel de Théocrite est un choix (*Eclogæ*) de la grande collection; il comprend trente idylles, qui ne sont pas toutes de Théocrite. Sur la dernière (*la Mort d'Adonis*) il n'y a qu'une voix : on ne saurait attribuer cette ineptie à l'auteur des *Syracusaines;* mais M. Ahrens ne va-t-il pas trop loin quand il veut retirer à Théocrite *le Bouvier*, *les Pêcheurs*, *l'Amour voleur de miel*, *l'Amoureux*, *l'Oaristys*, *Hercule tueur du lion?* *L'Amour voleur de miel* n'a aucune importance, et il est fort indifférent que Théocrite ait ou n'ait pas composé une inscription sur quelque statuette ou tableau représentant l'Amour piqué par une abeille et montrant sa blessure à sa mère. *Le Bouvier* et *l'Oaristys* sont deux charmantes idylles, écrites, il est vrai, d'un style spirituel et épigrammatique, qui s'éloigne de la touche simple et large du poëte; mais comme on retrouve la même manière dans des pièces comme *Amaryllis*, *le Cyclope*, qui sont incontestablement de lui, il est difficile de se prononcer. Les trois autres pièces nous paraissent authentiques, et l'une d'elles, *les Pêcheurs*, compterait parmi les chefs-d'œuvre du poëte si le texte en avait été moins maltraité par les copistes. Les idylles de Théocrite peuvent se diviser en poésies épiques, lyriques, mimiques et bucoliques. Mais ces divisions ne sont pas rigoureuses, et tous les genres se trouvent quelquefois mêlés dans la même pièce; nous ne donnerons donc pas ici une classification des *Idylles*, encore moins en ferons-nous l'analyse, car elles sont presque toutes bien connues, et nous nous contenterons d'indiquer quelle fut la véritable originalité de Théocrite et quel est son véritable titre à l'admiration de la postérité.

Au commencement du troisième siècle avant J.-C., la Grèce, devenue une conquête disputée entre les successeurs d'Alexandre, avait perdu avec son indépendance politique sa véritable fécondité littéraire; elle ne produisait plus d'œuvres originales, mais avec un art habile elle imitait les œuvres du passé, s'efforçant de les renouveler par une certaine nouveauté de forme qui dissimulait mal la stérilité du fond. La critique et l'érudition avaient remplacé le génie. Théocrite, comme ses contemporains, dut beaucoup à son savoir. Ses premiers ouvrages furent des essais épiques dignes d'Apollonius de Rhodes, et des hymnes non moins érudits que ceux de Callimaque. Il composa aussi des élégies qui peut-être ne le cédaient pas à celles de Philétas. Mais toute cette portion de ses œuvres, portion presque entièrement perdue aujourd'hui, ne le placerait pas au-dessus de la foule des poëtes alexandrins, s'il n'eût eu le talent et l'heureuse fortune de laisser des modèles achevés en deux genres de poésie où il est resté le maître, dans l'*Idylle mimique* et dans l'*Idylle pastorale*. Celles de ses *Idylles* que nous appelons *mimiques*, parce que ce sont en effet des réductions des *mimes* siciliens (*voy.* SOPHRON), furent composées à Alexandrie; le fait n'est pas douteux pour deux d'entre elles : *Eschine* et *les Syracusaines*. Ce sont des tableaux de la vie moyenne; la forme en est purement dramatique, bien qu'ils soient l'un et l'autre plutôt adaptés à la lecture qu'à la représentation. *Eschine* n'a qu'une scène; *les Syracusaines* se divisent en trois tableaux : ces deux pièces sont des peintures de mœurs d'une vivacité et d'une concision admirables. Mais le chef-d'œuvre de Théocrite en ce genre c'est *la Magicienne*, monologue d'une femme qui pour rappeler un amant oublieux a recours aux enchantements. La première partie du monologue qui décrit les rites magiques est d'un effet étrange et saisissant; elle est bien surpassée encore par la seconde partie, où Simetha, dans une invocation passionnée à la Lune, raconte comment frappée d'un amour soudain, pareil à un mal accablant, elle n'a pas eu de repos que cet amour n'ait été satisfait, et comment l'abandon a suivi de près ce contentement passager. Le poëte a su condenser en quelques vers une ardente et douloureuse histoire d'amour. L'art ne peut aller plus loin, et si l'on osait adresser un reproche à cette incomparable idylle, c'est que l'art s'y trahit par sa perfection même. En ne prenant de la passion qu'il veut peindre que les traits les plus saillants, en omettant les détails secondaires, Théocrite a donné à son récit une intensité excessive. C'est une poésie trop concentrée, qui, pour être justement appréciée et admirée à sa valeur, exige plusieurs lectures. L'art n'est pas moindre, mais il est moins apparent dans les idylles *pastorales* que Théocrite composa à son retour en Sicile. Il fut le véritable créateur du genre. Pour lui contester ce titre, on s'est donné la peine, assez inutile, de rappeler que longtemps avant lui d'autres poëtes avaient chanté la campagne et même donné quelques tableaux de la vie pastorale; qu'il existait d'ailleurs des chansons où figuraient des laboureurs et des pâtres; tout cela est incontestable, mais ne fait rien à la question. L'idylle de Théocrite forme une scène, ordinairement un dialogue, où des bergers, gardeurs de bœufs, de brebis, de chèvres, nous font connaître leurs mœurs, leur caractère, par un échange de propos amis ou de mordantes railleries; ces dialogues aboutissent souvent à une joûte poétique, à des chants alternés qui, par des traits vifs ou de rapides tableaux, nous montrent les côtés plus élevés de la vie champêtre. Ainsi l'idylle de

Théocrite se compose de deux éléments : le mime, le dialogue comique exprimant la vie des champs avec une réalité qui va parfois jusqu'à la grossièreté; le chant, la poésie lyrique nous rendant les beautés, le charme, les légendes de la vie champêtre; ces deux éléments s'unissent en général avec une parfaite harmonie pour nous offrir une peinture à la fois réelle et idéalisée, et c'est à peine si en quelques endroits on aperçoit trop distinctement la main du poëte qui les unit par un effet de son art. Il est certain qu'avant Théocrite on n'avait rien fait de pareil, et il est certain qu'après lui on n'a rien fait qui en approche, même de loin. Virgile, son plus illustre imitateur, semble n'avoir vu dans la poésie bucolique qu'un cadre pour enfermer un certain nombre d'idées politiques, religieuses, littéraires, et jusqu'à des incidents de sa vie privée; il n'y a dans ses idylles aucune vérité dramatique, rien qui ressemble à une peinture même idéalisée de la vie des champs. Quant aux poëtes modernes qui ont fait des idylles, comme ils ont admis pour règle que du moment que l'on met des bergers en scène il faut leur attribuer des mœurs, des idées et des façons de parler complétement différentes de celles des bergers réels, il est inutile de nous y arrêter; bonnes ou mauvaises, leurs pastorales ne se rattachent en rien aux *Idylles* de Théocrite.

Ce poëte emploie dans ses *Idylles* un hexamètre qui ne diffère du vers héroïque que par la fréquence des dactyles et la rareté des spondées. Il se sert du dialecte dorien usité en Sicile, dont il trouvait d'excellents modèles dans Épicharme et Sophron, et il combine ce dorien populaire avec le dorien lyrique de Stésichore et de Pindare. Il se forma ainsi un style familier et poétique, naïf et coloré, qui se prête à rendre les situations et les sentiments les plus divers, la querelle de deux pâtres ou la plainte passionnée de Simetha, la chanson des moissonneurs ou les dernières paroles de Daphnis, les propos de deux Syracusaines coudoyées dans la foule, ou le chant des femmes d'Alexandrie célébrant la résurrection d'Adonis. Rarement un poëte disposa d'un instrument aussi souple et aussi énergique. Théocrite ne s'en contenta pas. Il s'appropria encore pour ses descriptions épiques la langue d'Homère et pour ses essais lyriques le vieil éolien d'Alcée et de Sappho. Cette langue composite le rend quelquefois difficile à comprendre; aussi eut-il chez les anciens beaucoup de commentateurs, entre autres : Amérias, Asclépiades de Myrléo, Théon, Théétète, Amarantus, Munatus; il ne subsiste de leurs travaux qu'un recueil des *scholies*, maigre, incomplet et d'un faible secours pour l'intelligence de ses poésies. Les manuscrits qui nous restent des *Idylles* de Théocrite sont très-défectueux, et malgré tous les efforts de la critique moderne, on n'a pas encore un texte satisfaisant. L'édition princeps de Théocrite est un in-fol. sans date, sans indication de lieu d'impression, qui contient aussi *les Œuvres et les jours* d'Hésiode. On croit que ce volume a été imprimé à Milan, vers 1481; il fut suivi d'une autre édition, également sans indication de date ni de lieu; l'édition aldine est de Venise, 1495, in-fol. Les éditions publiées dans les deux siècles suivants contribuèrent faiblement à l'épuration du texte; mais à partir du milieu du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours on a une suite d'éditions remarquables, savoir celles de Reiske, Vienne, 1765, 1766, 2 vol. in-4°; de Warton, Oxford, 1770, in-4°; de Brunck, dans ses *Analecta*, 1772, in-4°; de Walckenaër, 1779-1781, in-8°; de Schæfer, 1810, in-fol.; de Heindorf, 1810, in-8°; de Gaisford, dans ses *Poetæ græci minores*, Oxford, 1816, 1820, 1823, in-8°; de Kiessling, Leipzig, 1819, in-8°, réimprimée avec Bion et Moschus, des notes, des scholies, et le *Lexicon doricum* de Portus, Londres, 1829, 2 vol. in-8°; de Jacobs, Halle, 1824, in-8° (il n'a paru qu'un volume); de Meineke, 1825, in-12; réimprimée avec un commentaire critique et des améliorations, Berlin, 1855, in-8°; de Wüstemann, Gotha, 1830, in-8°, excellente édition, dont une réimpression est annoncée depuis longtemps; de Ch. Wordsworth, Cambridge, 1844, in-8°, fondée sur la première de Meineke; de Ziegler, Tubingue, 1844; d'Ameiss, dans la bibliothèque grecque de A.-F. Didot, Paris, 1846, gr. in-8°; de Ahrens, Leipzig, 1855-1859, 2 vol. in-8°. Ce dernier éditeur, remarquable surtout par la hardiesse de ses conjectures, a donné en outre deux petites éditions de Théocrite, l'une en 1850, l'autre en 1856. A toutes ces éditions il faut ajouter celle de Paley, Cambridge, 1863, in-8°, édition sage, accompagnée d'un commentaire clair, concis et assez complet. Les traductions de Théocrite sont très-nombreuses; en anglais on cite celles de Creech, Londres, 1681, 1684, 1713, 1721, in-12; de Fawkes, Londres, 1767, in-8°; en français, après Longepierre (1688, in-12), qui n'avait traduit qu'une partie des *Idylles*, Gail (1792) et Servan de Sugny (1822), M. Firmin Didot (Paris, 1833, in-8°) en donna une version en vers, savante et élégante à la fois, et d'un grand secours pour l'intelligence du poëte. On peut citer aussi la version en prose de M. Leconte de Lisle; Paris, 1861, in-12. Léo JOUBERT.

Suidas, Θεόκριτος. — *Vie* de Théocrite, en tête des *Scholies*. — Fabricius, *Bibl. græca*. — Bernhardy, *Gesch. der griech Lit.*, t. II, p. 925. — Finkenstein, *Arethusa, oder d. Bukol. Dichter des Alterthums*; Berlin, 1806, 1810. — Eichstædt, *Carmina Theocriti ad sua genera revocata*; Leipzig, 1794, in-4°. — K. Reinhold, *De genuinis Theocriti carminibus et suppositiciis*; Iena, 1819. — H. Wissowa, *Theocritus Theocriteus*; Vratislav, 1828, in-8°. — *Prolegomena* de Wüstemann, d'Ameiss et de Ahrens, dans leurs éditions. — Hoffmann, *Lexicon bibliographicum*. — Næke, *De Theocrito auctore poesis bucolicæ*; Bonn, 1828, in-4°.

THÉODAT, roi des Ostrogoths d'Italie, mort près de Ravenne, en août 536. Il était neveu de Théodoric, par sa sœur Amalfrède, qui épousa,

les noces, Trasmond, roi des Vandales. ec soin, il se rendit fort savant pour e de cette époque, et passa pour un platonicien ; mais ses études ne purent son mauvais caractère. Cruel, avare, erfide, il ne pensa qu'à accroître ses ns. Nommé préfet de Toscane par c, il fut réprimandé plusieurs fois par cause de ses usurpations. Amalasonte, a régence, le condamna à restituer tout vait pris. Néanmoins, après la mort de Athalaric, elle le fit reconnaître pour 534). Oubliant bientôt ce qu'il lui odat l'envoya en exil (avril 535), et angler dans un bain. Sous le prétexte mort d'Amalasonte, Justinien mit xécution les projets qu'il nourrissait sur ses troupes envahirent à la fois la Dalla Sicile, y rencontrèrent une faible réet quand Bélisaire débarqua en Italie, çu comme un libérateur. Après la prise s, Théodat se contenta de mettre Vi à tête de l'armée ; indignés de sa lâs soldats proclamèrent roi leur général. s'enfuit à Ravenne ; atteint près de le au moment de passer une rivière, il é et eut la tête coupée.

, *Hist. du Bas-Empire.*

DEBALD, roi d'Austrasie, né en 533, 553. Fils de Théodebert Ier, il lui suc547, et les Austrasiens n'hésitèrent pas nnaître pour chef, bien qu'il fût enlescent et d'une santé très-faible. Il ne s que ses deux oncles, Clotaire et Chilient cherché à le dépouiller de ses ndant son règne les chefs qui avaient es Francs en Italie prirent la part la ve aux révolutions de ce pays, et y toutes leurs anciennes conquêtes. Théodebald, il ne fit rien digne de mémourut des suites d'une paralysie. Cloépousa sa veuve, Wultrade, et réunit e à ses possessions.

de Tours.

DEBERT Ier, roi d'Austrasie, petit-fils , né vers 504, mort en 547. Dans sa jeuvait plusieurs fois fait preuve de courage ileté. A dix-huit ans il avait combattu e danoise qui ravageait les bouches de . Puis il avait fait avec succès la guerre oths, et il poursuivait ses conquêtes rovence lorsque la nouvelle de la mort re, Thierri Ier, le rappela à Metz (534). de Tours, le jugeant par sa libéralité églises, citait Théodebert comme un ux princes de son temps. « Il se rennt dans toutes les vertus, dit-il ; il son royaume selon la justice, plein ation pour les prêtres et de munifiur les [illegible]s. » Par ses qualités pos, il mérite d'occuper une [illegible] les princes mérovingiens ; il était le plus actif, le plus entreprenant et celui qui fit le plus respecter le nom franc par les peuples étrangers. Appelé par l'empereur Justinien et par Vitigès, roi des Ostrogoths, dans l'Italie, qu'ils se disputaient, il laissa les Ostrogoths et les Grecs s'affaiblir les uns par les autres, puis les attaqua, les défit successivement et revint dans les Gaules avec un immense butin (539). Il ne visait à rien de moins qu'à s'emparer de l'Italie entière. Sans tenir compte du traité solennel qu'il venait de conclure avec Justinien, il se disposait à marcher sur Constantinople, et déjà il avait rallié à ses armes les Gépides, les Lombards et d'autres peuples, quand une mort prématurée l'arrêta dans cet audacieux projet : un jour qu'il chassait dans une forêt de la Germanie, il fut renversé par un arbre qui s'abattit sur lui, et mourut de cet accident, au bout de quelques mois. Il avait eu d'une matrone romaine nommée Deuteria un fils, *Théodebald*, qui lui succéda. Ajoutons que Théodebert fut le premier prince de sa race qui fit frapper à son effigie des monnaies calquées sur celles des empereurs d'Orient.

Grégoire de Tours. — Procope. — A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens.*

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, né en 586, mort en 612. Il succéda en 596 à Childebert II, son père, dans l'Austrasie et la Germanie, tandis que son frère, Thierri II, était reconnu roi de la Bourgogne et de l'Alsace. La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux frères, par les intrigues de Brunehaut, leur grand'mère, qui espérait au milieu des discordes conserver plus sûrement son influence. Théodebert fut deux fois vaincu, à Toul et à Tolbiac ; ses enfants furent massacrés, et lui-même, livré à Brunehaut, fut par les ordres de cette femme implacable ordonné prêtre et mis à mort peu de temps après. Ses États furent réunis à ceux de Thierri. Théodebert avait eu de Bilichilde, qu'il fit assassiner, et de Teudechilde, quatre enfants, dont un seul, Sigebert, échappa à la mort ; il est regardé comme la tige de la maison de Habsbourg.

Frédégaire, *Gesta regum Francorum.*

THÉODELINDE, reine des Lombards, morte en 625. Elle était fille de Garibalde, duc de Bavière, et épousa en 589 Autharic, roi des Lombards. Après la mort d'Autharic (5 sept. 590) les Lombards, qui respectaient beaucoup les vertus de cette princesse, promirent de reconnaître pour roi celui qu'elle choisirait pour époux. Elle se remaria alors, avec Agilulphe, duc de Turin, parent du roi défunt, et le fit proclamer, en mai 591. L'influence de Théodelinde, qui était catholique, et qui agissait d'après les conseils du pape Grégoire Ier, avec lequel elle entretenait une correspondance, fit abjurer à Agilulphe l'arianisme. Elle se brouilla néanmoins avec le pape, parce qu'elle refusa de recevoir le cinquième concile général. A la mort de son

second mari (615), Théodelinde fut chargée de la tutelle de son fils Adaloald, et vécut en paix avec l'Empire ainsi que dans ses propres États, où elle contint les grands dans l'obéissance.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*. — Paul Diacre, *De gestis Longobardorum*. — Zucchi, *Istoria de Teodelinda*; Milan, 1613, in-4°. — Lesini, *Memorie de Teolinda*; Bologne, 1646, in-12. — Pallhausen, *Garibald und seine Tochter Theodelind*; Munich, 1810, in-8°. — J. Rion, *Theodelinde, Princess von Bayern*; Augsbourg, 1834, in-8°.

THÉODEMIR, capitaine wisigoth, né en Espagne, mort après 713. On le voit pour la première fois à la tête de l'armée navale des Wisigoths, sous le règne d'Egiza, remporter une victoire contre la flotte grecque, qui était venue ravager les côtes de l'Espagne méridionale (vers 695). Sous Witiza, il battit la flotte des Musulmans (709). Sous Roderic, il commandait en Andalousie lorsque les Arabes y débarquèrent, appelés par la trahison du comte Julien (711); il tenta en vain d'arrêter leur marche par des escarmouches. Après la défaite du Guadalete, il rassembla les débris de l'armée, et se retira vers les terres qui lui appartenaient au nord de la Carthaginoise (province de Murcie et une partie de celle de Valence). Là, il fut élu roi. Apprenant qu'Abdelaziz, fils de Mousa, s'avançait contre lui, il se retrancha sur les montagnes, et lutta avec avantage jusqu'au jour où il se laissa attirer dans les plaines de Lorca. Vaincu et poursuivi à outrance, il s'enferma dans la ville fortifiée d'Orihuela, et obtint, à l'aide d'un stratagème (1), une capitulation honorable. Il conclut même un traité qui moyennant un léger tribut le reconnaissait souverain de la contrée (5 avril 713). Il mourut quelques années après. Son royaume fut annexé en 743 dans les possessions arabes.

Romey, Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*.

THÉODISÈLE. *Voy.* THEUDISÈLE.

THEODORA, impératrice d'Orient, femme de Justinien Ier, née vers 500, morte en juin 548. Elle était fille d'Acacius, directeur de la ménagerie de la société ou club *des Verts*. Ce fut sous la protection de ce club qu'après la mort de son père, elle débuta au théâtre avec sa sœur. Si l'on en croit Procope, elle s'y distingua moins par son talent que par l'infamie de ses mœurs. Sa vie fut celle d'une courtisane. Devenue la maîtresse d'Eubolus, elle l'accompagna dans son gouvernement de la Pentapole africaine, et bientôt, abandonnée par lui, elle revint à Constantinople. On remarqua alors un grand changement dans sa conduite. Elle menait une vie honnête et retirée, lorsque Justinien, qui gouvernait alors l'empire sous le nom de son oncle Justin, s'éprit d'elle et l'épousa, en 525. Deux ans plus tard, à la mort de Justin, il la proclama impératrice et l'associa à l'empire.

(1) Ayant trop peu de soldats pour défendre la place, il donna le costume militaire à toutes les femmes, leur fit disposer les cheveux de telle sorte qu'ils imitassent la barbe des Goths, et les plaça sur les murailles.

Elle prit une grande part aux affaires publiques. Là encore, d'après Procope, son influence fut détestable; mais cet écrivain est justement suspect : son *Histoire secrète* est un amas d'anecdotes au moins douteuses quand elles ne sont pas évidemment absurdes et calomnieuses. Du reste Procope lui-même n'accuse pas l'impératrice d'avoir manqué à la foi conjugale, et c'est seulement sur la période obscure et inconnue de sa vie qu'il exerce sa haineuse médisance. Elle mourut d'un cancer au sein, après avoir gardé jusqu'à la fin son pouvoir sur l'empereur. Théodora n'avait eu qu'une fille, qui mourut avant elle. L. J.

Procope, *Hist. arcana*. — Gibbon, *Hist of decline and fall of roman Empire*, c. XL. — Wieling, *De Justiniano et Theodora augustis*; Franeker, 1729, in-4°. — J.-P. Ludewig, *Vita Justiniani et Theodoræ*; Halæ, 1731, in-4°. — Jugler, *De eruditione Theodoræ augustæ*; Hambourg, 1742, in-4°.

THEODORA, impératrice d'Orient, femme de Théophile, née vers 810, à Elissa, en Paphlagonie, morte en 867, à Constantinople. Euphrosine, belle-mère de Théophile, ayant fait rassembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une compagne, Théodora eut la préférence sur ses rivales (830). Elle apporta sur le trône de grandes vertus, et se montra en tout digne de cet excellent prince. Elle l'empêcha de se laisser séduire par l'attrait des plaisirs, et modéra son goût pour la doctrine des iconoclastes. Nommée régente en 842, pend[illegible] la minorité de son fils Michel, elle [illegible] quinze ans avec sagesse. C'est elle qu[illegible] la longue querelle des iconoclastes, et qui plaça Ignace sur le siége patriarcal de Constantinople. Des guerres en Asie contre les Sarrasins, dans lesquelles elle éprouva des revers, bientôt arrêtés du reste par sa prudence et son activité, la soumission des Esclavons, qui s'étaient établis dans la Thrace, la conversion du roi des Bulgares Bogoris (864), dont la première cause fut l'estime qu'il avait conçue pour elle, signalèrent son gouvernement; mais il fut troublé par les intrigues de courtisans ambitieux, ou par les violences de Bardas, son frère, favorisées par les vices du jeune empereur Michel. Théodora, effrayée de cette situation, se démit de la régence. Bardas la fit enfermer peu après avec ses filles (857). Elle vécut dans la retraite jusqu'à la mort de Michel (867), massacré sous ses yeux dans un souper qu'elle lui avait offert. L'Église grecque l'a mise au nombre de ses saintes et célèbre sa fête le 11 février.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*.

THEODORA, dame romaine, toute-puissante à Rome de 890 à 920. D'une naissance illustre, elle possédait de grandes richesses et plusieurs châteaux forts. Vers 908, elle occupait le château Saint-Ange. Aussi galante et artificieuse que belle, elle se servit de ses amants au profit de son ambition. Son crédit ne connut pas de

à Rome pendant plus de trente ans ; elle ait même du souverain pontificat. On sa fin. Elle eut deux filles, *Marozia*, aussi que sa mère par sa beauté et ses galan- qui dut un pouvoir aussi grand à des s aussi scandaleux (*voy.* MAROZIA), et *ora*, qui suit.

ODORA, fille de la précédente, eut la même te et le même pouvoir que sa mère. Quoique au consul Gratien, devenue amoureuse une clerc de Ravenne, nommé Jean, elle commerce criminel avec lui. Par son cré- e le fit élire évêque de Bologne, puis arche- le Ravenne, et en 914 pape, sous le nom de .

ter, *Hist. des ræmischen Regiments der Theo- ud Marozia*; Leipzig, 1708, in-4°. — Luitprand, Baronius, *Annales*. — Fleury, *Hist. ecclés.*

DORE (Θεόδωρος) de Cyrène, ou *l'A-* philosophe grec, né à Cyrène, vivait vers du quatrième siècle avant J.-C. Disciple ippe le jeune et de Zénon de Cittium, il a l'école cyrénaïque par le relâchement orale et l'audace de ses attaques contre tion. Malgré l'anarchie qui régnait alors monde grec (pendant les luttes des lieu- d'Alexandre), il n'était pas prudent de er des doctrines ouvertement irréli- . Théodore fut banni de Cyrène; à s il courut risque de boire la ciguë, et ne n salut qu'à la protection de Démétrius lère ; à la cour de Lysimaque, il fut me- 'être mis en croix. Sa réponse à ce prince élèbre chez les anciens; Cicéron, Sénè- alère Maxime en font mention : « Em- ui dit-il, de pareilles menaces contre tes ans; car pour moi il m'importe peu de par terre ou en l'air. » Ces mésaven- e le rendirent pas plus réservé, et l'on l périt de mort violente à Cyrène. Théo- it le chef d'une branche de l'école cyré- que l'on appela les *Théodoriens*. Sa phie consistait à nier l'existence des dieux ègles de la morale. Suivant lui, le vol, re et le sacrilége n'avaient rien de blâ- en eux-mêmes, et si on les condamnait, par une sorte de convention destinée à r la société; il prétendait de plus que la fin de la vie est d'obtenir la joie et d'é- peine. On voit que ces doctrines se rap- lent beaucoup de celles que professaient près à la même époque les cyniques et e; on peut les regarder comme un des mes les plus significatifs de la dissolution ociété grecque. L. J.

e Laerce, II, 97-116. — Suidas, au mot ος. — Fabricius, *Bibl. græca*. — Reimmann, *heismi*, II, XXIV. — Brucker, *Hist. philos.*

DORE Ier, pape, né à Jérusalem, vers rt à Rome, le 13 mai 649. Fils d'un héodore qu'on dit avoir été évêque, il , le 24 novembre 642, à la place de *r*. Aussitôt il adressa à Paul, patriarche de Constantinople, des lettres synodales dans lesquelles il ordonnait d'examiner la cause de Pyrrhus, son prédécesseur, sur le siége patriarcal, qui professait le monothélisme. Paul ne tint aucun compte des ordres du pape, et favorisa également les monothélites. Dans ces circonstances, Théodore assembla en 648 à Rome un concile, dans lequel il prononça la déposition de Paul et anathématisa Pyrrhus, qui, après avoir fait une rétractation, était retombé dans ses anciennes erreurs. La sentence fut écrite avec une plume trempée dans un calice qui contenait le sang de Jésus, mêlé, dit-on, avec de l'encre, rit qui fut également pratiqué par le VIIIe concile général de Constantinople quand Photius y fut condamné. Dans quelques martyrologes, on donne improprement à Théodore le titre de saint. Martin Ier lui succéda.

Anastase, Platina, *Vitæ pontificum*. — Artaud de Montor, *Hist. des souv. pont. rom.*, t. I.

THÉODORE II, pape, né à Rome, où il est mort, le 3 mars 898. Fils d'un seigneur romain appelé Photius, il fut élu le 12 février 898, et ne gouverna l'Église que vingt jours. Pendant ce court espace de temps, il rappela les évêques chassés de leurs siéges, rétablit les clercs ordonnés par Formose, et fit déposer à Saint-Pierre le corps de ce pape, que des pêcheurs avaient retrouvé dans le Tibre. Il eut Jean IX pour successeur.

Platina, *Vitæ pontif.* — Novaes, *Elementi della storia de' sommi pontefici*, t. XVI.

THÉODORE *d'Héraclée*, né à Héraclée, mort en 355 ou 358. Ce fut un des chefs du parti arien sous Constantin et Constance, et il dut au premier de ces princes l'élévation à l'évêché de sa ville natale. Il assista probablement au concile de Tyr (336), car il figure parmi les commissaires de cette assemblée envoyés en Égypte pour instruire contre Athanase. En 342 il fut au nombre des évêques chargés de présenter à Constance la confession d'Antioche. En 347 il sortit du concile de Sardes pour se réunir au concile rival de Philippopolis; bien qu'il eût été pour ce fait frappé d'une sentence de déposition, il n'en conserva pas moins son diocèse. On le voit encore en 351 siéger au concile de Sirmium. Théodore passait pour un des hommes les plus instruits de son temps. Il avait écrit, selon Théodoret, une exposition des Évangiles, Τῶν θείων εὐαγγελίων ἑρμηνεία, et d'autres ouvrages, qu'il n'indique point; saint Jérôme lui attribue plus exactement des *Commentaires sur les Actes et les Épîtres des apôtres*. Tous ces écrits sont perdus.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. VIII, p. 682. — Cave, *Hist. litt.*, ann. 334. — Oudin, *De script. eccles.*, t. I.

THÉODORE (*Flavius Mallius* THEODORUS), contemporain de saint Augustin, qui lui dédia le traité *De vita beata*. Il fut consul en 399. On a de lui un ouvrage intitulé *De metris liber*, publié et annoté par J.-F. Heusinger (Wolfenbuttel, 1755, in-4°; Leyde, 1766, in-8°).

rite de faire autorité. Artemidorus, auquel on dut le premier recueil de poésies bucoliques, vivait un demi-siècle après Théocrite, et le soin même qu'il prend dans son épigramme de distinguer les deux auteurs de ce nom prouve qu'il les connaissait bien. Il avait existé en effet un Théocrite de Chios, plus célèbre peut-être en son temps que le poëte de Syracuse, mais qu'une vie agitée, une mort tragique ne devaient pas préserver de l'oubli. Ce premier Théocrite, orateur, sophiste, historien, poëte, était doué d'un esprit satirique, qu'il exerça imprudemment aux dépens d'Alexandre et de ses successeurs : Antigone Gonatas le fit tuer (1). A l'époque où périssait ainsi son homonyme (entre 306 et 302) Théocrite vivait enfant à Syracuse. On ne sait de ses parents que leurs noms, encore celui de son père a-t-il été contesté, puisque Suidas appelle le poëte Simichidas ou fils de Simichus; mais c'est une erreur dont il n'est pas difficile de découvrir l'origine. Théocrite, dans sa septième *Idylle*, fait parler un certain Simichidas, et l'on pense que sous ce nom c'est lui-même qu'il met en scène; cette supposition très-juste, faite par les critiques anciens, amena une singulière confusion; on ne se contenta pas d'identifier le poëte avec son personnage, on voulut lui en donner le nom, et c'est ainsi qu'il se trouva le fils de Simichus. Si l'on en croit le même Suidas, Théocrite d'après certains récits serait né à Cos et n'aurait été que domicilié à Syracuse. On ne sait sur quoi se fonde cette assertion, sinon peut-être sur ce fait que Théocrite reçut une partie de son éducation poétique dans l'île de Cos. Son séjour dans cette île est attesté par la septième *Idylle;* l'époque à laquelle il s'y rendit est incertaine; cependant l'histoire générale du temps peut fournir quelques indices à ce sujet. Jusqu'en 300 la Grèce orientale fut troublée par la lutte des lieutenants d'Alexandre; ce n'était pas pour un Syracusain le moment de se rendre sur ce théâtre de guerres continuelles, d'autant plus que Syracuse jouissait alors d'un rare intervalle de tranquillité. Agathocle, délivré par un traité de l'agression des Carthaginois, et par une victoire de l'insurrection d'une partie de ses sujets, achevait pacifiquement et avec douceur un règne commencé avec cruauté. La mort de ce prince, en 289, replongea Syracuse dans les troubles civils, et l'on comprend que Théocrite l'ait quittée pour la Grèce, redevenue tranquille. Il devait avoir alors un peu plus de vingt ans. Ce qui l'attira à Cos, ce fut sans doute la réputation de Philetas, aussi célèbre comme critique ou grammairien que comme poete. Théocrite passa dans cette île cinq ou six ans. Il nous reste de son séjour à Cos un charmant témoignage : c'est la septième *Idylle*, où il se représente se rendant avec deux amis aux fêtes d'automne (*Thalysies*, fêtes de la moisson et de la vendange). On y voit qu'il était déjà connu comme poëte, bien que sa modestie ne lui permît de s'égaler ni à Asclépiade ni à Philetas; on y voit aussi qu'il était en bons termes d'amitié avec Aratus, autre poëte célèbre de ce temps. Parmi les disciples de Philetas se trouvait un fils du roi d'Égypte, Ptolémée, depuis surnommé Philadelphe. Ce jeune prince, né lui-même dans l'île de Cos, fut associé au trône d'Égypte en 285, et devint seul roi deux ans plus tard. Ami des lettres comme les premiers Ptolémées, il ne put manquer d'appeler auprès de lui son maître et les plus distingués de ses condisciples. Transporté à la cour brillante et érudite des Lagides, Théocrite paya son tribut à son royal patron par un *Éloge* qui a plus de prix comme pièce historique que comme œuvre de poésie. On préfère de beaucoup à cet *Éloge*, deux pièces qui datent aussi de son séjour en Égypte : *Eschine* et *les Syracusaines;* ce sont deux mimes, où l'éloge des Lagides est très-heureusement associé à une piquante peinture des mœurs populaires. Malgré son talent, Théocrite n'obtint pas de Ptolémée les faveurs qu'il méritait, et il revint vers 275 à Syracuse, où un général plus grand et meilleur qu'Agathocle, Hiéron, avait ramené la paix et la prospérité. D'après l'admirable supplique que le poëte adressa à Hiéron, devenu roi en 270, il semble qu'il n'avait pas eu plus à se louer de lui que de Ptolémée. On ne sait pas quelle est la date de cette pétition poétique, qui est encore plus une plainte et une remontrance, ni quel effet elle produisit sur Hiéron; c'est d'ailleurs la dernière de ses œuvres qui puisse nous donner quelque renseignement sur lui-même, et l'on regrette qu'elle nous le montre si mal récompensé de son génie et de ses travaux.

Il nous reste sous le nom de Théocrite trente *Idylles*, vingt-deux *Épigrammes*, un petit poëme intitulé *Syrinx*, et le fragment d'un poëme sur Bérénice; ce fragment ne se compose que de cinq vers. La *Syrinx* est un jeu d'esprit; elle comprend vingt vers disposés par couples, de telle sorte que chaque couple soit plus courte que la précédente. On a ainsi dix couples de vers graduellement diminués, qui sont censées représenter les dix tuyaux d'une flûte de Pan. Cette disposition n'est pas la seule difficulté de la *Syrinx*, dont le style est énigmatique et à peu près inintelligible. Bien que ce jeu d'esprit soit indigne de Théocrite, on n'a pas de raison d'en révoquer en doute l'authenticité. Les vingt-deux épigrammes ne sont probablement pas toutes de lui; Jacobs pense que la dix-septième et la dix-huitième appartiennent à Léonidas de Tarente; M. Ahrens n'en admet que neuf comme authentiques (I, VII, X, XII, XIII, XVI, XVII, XX, XXI) : cette distinction est assez arbitraire. Ces petits poëmes sont d'ailleurs d'un vrai mérite et offrent les qualités du genre à la bonne époque : simplicité, précision,

(1) *Voy.* sur Théocrite de Chios, C. Müller, *Fragmenta histor. græc.*, édit. Didot, t. II, p. 86, 87.

st. Les autres ouvrages de Théocrite
ju'à nous dérivent de la collection d'Ar-
us. Ce recueil contenait outre les œu-
Théocrite celles de Bion et de Mos-
'éditeur se vantait d'avoir rassemblé « en
le étable, en un seul troupeau, les Muses
nes jadis dispersées ». Cet arrangement
à la confusion, et il ne devait pas être
e distinguer les Muses mêlées des trois
Le recueil actuel de Théocrite est un choix
æ) de la grande collection; il comprend
idylles, qui ne sont pas toutes de Théo-
(*la Mort d'Adonis*) il n'y
e voix : on ne saurait attribuer cette
à l'auteur des *Syracusaines*; mais
ens ne va-t-il pas trop loin quand il veut
à Théocrite *le Bouvier*, *les Pêcheurs*,
r *voleur de miel*, *l'Amoureux*, *l'Oa-*
Hercule tueur du lion? L'Amour vo-
miel n'a aucune importance, et il est
lifférent que Théocrite ait ou n'ait pas
é une inscription sur quelque statuette
eau représentant l'Amour piqué par une
et montrant sa blessure à sa mère. *Le*
r et *l'Oaristys* sont deux charmantes
écrites, il est vrai, d'un style spirituel et
matique, qui s'éloigne de la touche simple
du poëte; mais comme on retrouve la
nière dans des pièces comme *Amaryl-*
yclope, qui sont incontestablement de
st difficile de se prononcer. Les trois
pièces nous paraissent authentiques, et
elles, *les Pêcheurs*, compterait parmi les
œuvre du poëte si le texte en avait été
maltraité par les copistes. Les idylles de
te peuvent se diviser en poésies épiques,
, mimiques et bucoliques. Mais ces di-
ne sont pas rigoureuses, et tous les genres
vent quelquefois mêlés dans la même
nous ne donnerons donc pas ici une clas-
n des *Idylles*, encore moins en ferons-
analyse, car elles sont presque toutes
nnues, et nous nous contenterons d'in-
quelle fut la véritable originalité de Théo-
quel est son véritable titre à l'admiration
stérité.

ommencement du troisième siècle avant
a Grèce, devenue une conquête disputée
s successeurs d'Alexandre, avait perdu
n indépendance politique sa véritable
é littéraire; elle ne produisait plus
s originales, mais avec un art habile elle
les œuvres du passé, s'efforçant de les
ler par une certaine nouveauté de forme
simulait mal la stérilité du fond. La cri-
t l'érudition avaient remplacé le génie.
te, comme ses contemporains, dut beau-
son savoir. Ses premiers ouvrages fu-
s essais épiques dignes d'Apollonius de
, et hymnes non moins érudits que
C aque. Il composa aussi des élégies
s ne le cédaient pas à celles de Phi-
létas. Mais toute cette portion de ses œuvres, portion presque entièrement perdue aujourd'hui, ne le placerait pas au-dessus de la foule des poëtes alexandrins, s'il n'eût eu le talent et l'heureuse fortune de laisser des modèles achevés en deux genres de poésie où il est resté le maître, dans l'*Idylle mimique* et dans l'*Idylle pastorale*. Celles de ses *Idylles* que nous appelons *mimiques*, parce que ce sont en effet des réductions des *mimes* siciliens (*voy.* SOPHRON), furent composées à Alexandrie; le fait n'est pas douteux pour deux d'entre elles : *Eschine* et *les Syracusaines*. Ce sont des tableaux de la vie moyenne; la forme en est purement dramatique, bien qu'ils soient l'un et l'autre plutôt adaptés à la lecture qu'à la représentation. *Eschine* n'a qu'une scène; *les Syracusaines* se divisent en trois tableaux : ces deux pièces sont des peintures de mœurs d'une vivacité et d'une concision admirables. Mais le chef-d'œuvre de Théocrite en ce genre c'est *la Magicienne*, monologue d'une femme qui pour rappeler un amant oublieux a recours aux enchantements. La première partie du monologue qui décrit les rites magiques est d'un effet étrange et saisissant; elle est bien surpassée encore par la seconde partie, où Simetha, dans une invocation passionnée à la Lune, raconte comment frappée d'un amour soudain, pareil à un mal accablant, elle n'a pas eu de repos que cet amour n'ait été satisfait, et comment l'abandon a suivi de près ce contentement passager. Le poëte a su condenser en quelques vers une ardente et douloureuse histoire d'amour. L'art ne peut aller plus loin, et si l'on osait adresser un reproche à cette incomparable idylle, c'est que l'art s'y trahit par sa perfection même. En ne prenant de la passion qu'il veut peindre que les traits les plus saillants, en omettant les détails secondaires, Théocrite a donné à son récit une intensité excessive. C'est une poésie trop concentrée, qui, pour être justement appréciée et admirée à sa valeur, exige plusieurs lectures. L'art n'est pas moindre, mais il est moins apparent dans les idylles *pastorales* que Théocrite composa à son retour en Sicile. Il fut le véritable créateur du genre. Pour lui contester ce titre, on s'est donné la peine, assez inutile, de rappeler que longtemps avant lui d'autres poëtes avaient chanté la campagne et même donné quelques tableaux de la vie pastorale; qu'il existait d'ailleurs des chansons où figuraient des laboureurs et des pâtres; tout cela est incontestable, mais ne fait rien à la question. L'idylle de Théocrite forme une scène, ordinairement un dialogue, où des bergers, gardeurs de bœufs, de brebis, de chèvres, nous font connaître leurs mœurs, leur caractère, par un échange de propos amis ou de mordantes railleries; ces dialogues aboutissent souvent à une joûte poétique, à des chants alternés qui, par des traits vifs ou de rapides tableaux, nous montrent les côtés plus élevés de la vie champêtre. Ainsi l'idylle de

Théocrite se compose de deux éléments : le mime, le dialogue comique exprimant la vie des champs avec une réalité qui va parfois jusqu'à la grossièreté; le chant, la poésie lyrique nous rendant les beautés, le charme, les légendes de la vie champêtre; ces deux éléments s'unissent en général avec une parfaite harmonie pour nous offrir une peinture à la fois réelle et idéalisée, et c'est à peine si en quelques endroits on aperçoit trop distinctement la main du poëte qui les unit par un effet de son art. Il est certain qu'avant Théocrite on n'avait rien fait de pareil, et il est certain qu'après lui on n'a rien fait qui en approche, même de loin. Virgile, son plus illustre imitateur, semble n'avoir vu dans la poésie bucolique qu'un cadre pour enfermer un certain nombre d'idées politiques, religieuses, littéraires, et jusqu'à des incidents de sa vie privée; il n'y a dans ses idylles aucune vérité dramatique, rien qui ressemble à une peinture même idéalisée de la vie des champs. Quant aux poëtes modernes qui ont fait des idylles, comme ils ont admis pour règle que du moment que l'on met des bergers en scène il faut leur attribuer des mœurs, des idées et des façons de parler complétement différentes de celles des bergers réels, il est inutile de nous y arrêter; bonnes ou mauvaises, leurs pastorales ne se rattachent en rien aux *Idylles* de Théocrite.

Ce poëte emploie dans ses *Idylles* un hexamètre qui ne diffère du vers héroïque que par la fréquence des dactyles et la rareté des spondées. Il se sert du dialecte dorien usité en Sicile, dont il trouvait d'excellents modèles dans Épicharme et Sophron, et il combine ce dorien populaire avec le dorien lyrique de Stésichore et de Pindare. Il se forma ainsi un style familier et poétique, naïf et coloré, qui se prête à rendre les situations et les sentiments les plus divers, la querelle de deux pâtres ou la plainte passionnée de Simetha, la chanson des moissonneurs ou les dernières paroles de Daphnis, les propos de deux Syracusaines coudoyées dans la foule, ou le chant des femmes d'Alexandrie célébrant la résurrection d'Adonis. Rarement un poëte disposa d'un instrument aussi souple et aussi énergique. Théocrite ne s'en contenta pas. Il s'appropria encore pour ses descriptions épiques la langue d'Homère et pour ses essais lyriques le vieil éolien d'Alcée et de Sappho. Cette langue composite le rend quelquefois difficile à comprendre; aussi eut-il chez les anciens beaucoup de commentateurs, entre autres : Amérias, Asclépiades de Myrléo, Théon, Théétète, Amarantus, Munatus; il ne subsiste de leurs travaux qu'un recueil des *scholies*, maigre, incomplet et d'un faible secours pour l'intelligence de ses poésies. Les manuscrits qui nous restent des *Idylles* de Théocrite sont très-défectueux, et malgré tous les efforts de la critique moderne, on n'a pas encore un texte satisfaisant. L'édition princeps de Théocrite est un in-fol. sans date, sans indication de lieu d'impression, qui contient aussi *les Œuvres et les jours* d'Hésiode. On croit que ce volume a été imprimé à Milan, vers 1481; il fut suivi d'une autre édition, également sans indication de date ni de lieu; l'édition aldine est de Venise, 1495, in-fol. Les éditions publiées dans les deux siècles suivants contribuèrent faiblement à l'épuration du texte; mais à partir du milieu du dix-huitieme siècle jusqu'à nos jours on a une suite d'éditions remarquables, savoir celles de Reiske, Vienne, 1765, 1766, 2 vol. in-4°; de Warton, Oxford, 1770, in-4°; de Brunck, dans ses *Analecta*, 1772, in-4°; de Walckenaër, 1779-1781, in-8°; de Schæfer, 1810, in-fol.; de Heindorf, 1810, in-8°; de Gaisford, dans ses *Poetæ græci minores*, Oxford, 1816, 1820, 1823, in-8°; de Kiessling, Leipzig, 1819, in-8°, réimprimée avec Bion et Moschus, des notes, des scholies, et le *Lexicon doricum* de Portus, Londres, 1829, 2 vol. in-8°; de Jacobs, Halle, 1824, in-8° (il n'a paru qu'un volume); de Meineke, 1825, in-12; réimprimée avec un commentaire critique et des améliorations, Berlin, 1855, in-8°; de Wüstemann, Gotha, 1830, in-8°, excellente édition, dont une réimpression est annoncée depuis longtemps; de Ch. Wordsworth, Cambridge, 1844, in-8°, fondée sur la première de Meineke; de Ziegler, Tubingue, 1844; d'Ameiss, dans la bibliothèque grecque de A.-F. Didot, Paris, 1846, gr. in-8°; de Ahrens, Leipzig, 1855-1859, 2 vol. in-8°. Ce dernier éditeur, remarquable surtout par la hardiesse de ses conjectures, a donné en outre deux petites éditions de Théocrite, l'une en 1850, l'autre en 1856. A toutes ces éditions il faut ajouter celle de Paley, Cambridge, 1863, in-8°, édition sage, accompagnée d'un commentaire clair, concis et assez complet. Les traductions de Théocrite sont très-nombreuses; en anglais on cite celles de Creech, Londres, 1681, 1684, 1713, 1721, in-12; de Fawkes, Londres, 1767, in-8°; en français, après Longepierre (1688, in-12), qui n'avait traduit qu'une partie des *Idylles*, Gail (1792) et Servan de Sugny (1822), M. Firmin Didot (Paris, 1833, in-8°) en donna une version en vers, savante et élégante à la fois, et d'un grand secours pour l'intelligence du poëte. On peut citer aussi la version en prose de M. Leconte de Lisle; Paris, 1861, in-12. LÉO JOUBERT.

Suidas, Θεόκριτος. — *Vie* de Théocrite, en tête des *Scholies*. — Fabricius, *Bibl. græca*. — Bernhardy, *Gesch. der griech Lit.*, t. II, p. 928. — Finkenstein, *Arethusa, oder d. Bukol. Dichter des Alterthums*; Berlin, 1806, 1810. — Eichstædt, *Carmina Theocriti ad sua genera revocata*; Leipzig, 1795, in-8°. — E. Reinbold, *De genuinis Theocriti carminibus et suppositiciis*; Iena, 1819. — H. Wissowa, *Theocritus Theocriteus*; Vratislav, 1828, in 8°. — *Prolegomena* de Wüstemann, d'Ameiss et de Ahrens, dans leurs éditions — Hoffmann, *Lexicon bibliographicum*. — Næke, *De Theocrito inventore poesis bucolicæ*; Bonn, 1828, in-4°.

THÉODAT, roi des Ostrogoths d'Italie, mort près de Ravenne, en août 536. Il était neveu de Théodoric, par sa sœur Amalfrède, qui épousa,

les noces, Trasmond, roi des Vandales.
ce soin, il se rendit fort savant pour
e de cette époque, et passa pour un
latonicien; mais ses études ne purent
son mauvais caractère. Cruel, avare,
rfide, il ne pensa qu'à accroître ses
ns. Nommé préfet de Toscane par
:, il fut réprimandé plusieurs fois par
cause de ses usurpations. Amalasonte,
régence, le condamna à restituer tout
vait pris. Néanmoins, après la mort de
Athalaric, elle le fit reconnaître pour
t. 534). Oubliant bientôt ce qu'il lui
éodat l'envoya en exil (avril 535), et
angler dans un bain. Sous le prétexte
la mort d'Amalasonte, Justinien mit
écution les projets qu'il nourrissait sur
es troupes envahirent à la fois la Dal-
a Sicile, y rencontrèrent une faible ré-
et quand Bélisaire débarqua en Italie,
u comme un libérateur. Après la prise
s, Théodat se contenta de mettre Vi-
tête de l'armée; indignés de sa lâ-
soldats proclamèrent roi leur général.
s'enfuit à Ravenne; atteint près de
au moment de passer une rivière, il
e et eut la tête coupée.

Hist. du Bas-Empire.

DEBALD, roi d'Austrasie, né en 533,
553. Fils de Théodebert Ier, il lui suc-
547, et les Austrasiens n'hésitèrent pas
nnaître pour chef, bien qu'il fût en-
lescent et d'une santé très-faible. Il ne
que ses deux oncles, Clotaire et Chil-
ient cherché à le dépouiller de ses
ndant son règne les chefs qui avaient
es Francs en Italie prirent la part la
ve aux révolutions de ce pays, et y
toutes leurs anciennes conquêtes.
Théodebald, il ne fit rien digne de mé-
mourut des suites d'une paralysie. Clo-
épousa sa veuve, Wultrade, et réunit
e à ses possessions.

de Tours.

DEBERT Ier, roi d'Austrasie, petit-fils
, né vers 504, mort en 547. Dans sa jeu-
ait plusieurs fois fait preuve de courage
leté. A dix-huit ans il avait combattu
e danoise qui ravageait les bouches de
. Puis il avait fait avec succès la guerre
goths, et il poursuivait ses conquêtes
rovence lorsque la nouvelle de la mort
re, Thierri Ier, le rappela à Metz (534).
de Tours, le jugeant par sa libéralité
s églises, citait Théodebert comme un
x princes de son temps. « Il se ren-
nt dans toutes les vertus, dit-il; il
son royaume selon la justice, plein
tion pour les prêtres et de munifi-
ur les églises. » Par ses qualités po-
t militaires, il mérite d'occuper une
art entre les princes mérovingiens; il
était le plus actif, le plus entreprenant et celui qui fit le plus respecter le nom franc par les peuples étrangers. Appelé par l'empereur Justinien et par Vitigès, roi des Ostrogoths, dans l'Italie, qu'ils se disputaient, il laissa les Ostrogoths et les Grecs s'affaiblir les uns par les autres, puis les attaqua, les défit successivement et revint dans les Gaules avec un immense butin (539). Il ne visait à rien de moins qu'à s'emparer de l'Italie entière. Sans tenir compte du traité solennel qu'il venait de conclure avec Justinien, il se disposait à marcher sur Constantinople, et déjà il avait rallié à ses armes les Gépides, les Lombards et d'autres peuples, quand une mort prématurée l'arrêta dans cet audacieux projet : un jour qu'il chassait dans une forêt de la Germanie, il fut renversé par un arbre qui s'abattit sur lui, et mourut de cet accident, au bout de quelques mois. Il avait eu d'une matrone romaine nommée Deuteria un fils, *Théodebald*, qui lui succéda. Ajoutons que Théodebert fut le premier prince de sa race qui fit frapper à son effigie des monnaies calquées sur celles des empereurs d'Orient.

Grégoire de Tours. — Procope. — A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens.*

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, né en 586, mort en 612. Il succéda en 596 à Childebert II, son père, dans l'Austrasie et la Germanie, tandis que son frère, Thierri II, était reconnu roi de la Bourgogne et de l'Alsace. La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux frères, par les intrigues de Brunehaut, leur grand'mère, qui espérait au milieu des discordes conserver plus sûrement son influence. Théodebert fut deux fois vaincu, à Toul et à Tolbiac; ses enfants furent massacrés, et lui-même, livré à Brunehaut, fut par les ordres de cette femme implacable ordonné prêtre et mis à mort peu de temps après. Ses États furent réunis à ceux de Thierri. Théodebert avait eu de Bilichilde, qu'il fit assassiner, et de Teudechilde, quatre enfants, dont un seul, Sigebert, échappa à la mort; il est regardé comme la tige de la maison de Habsbourg.

Frédegaire, *Gesta regum Francorum.*

THÉODELINDE, reine des Lombards, morte en 625. Elle était fille de Garibalde, duc de Bavière, et épousa en 589 Autharic, roi des Lombards. Après la mort d'Autharic (5 sept. 590) les Lombards, qui respectaient beaucoup les vertus de cette princesse, promirent de reconnaître pour roi celui qu'elle choisirait pour époux. Elle se remaria alors, avec Agilulphe, duc de Turin, parent du roi défunt, et le fit proclamer, en mai 591. L'influence de Théodelinde, qui était catholique, et qui agissait d'après les conseils du pape Grégoire Ier, avec lequel elle entretenait une correspondance, fit abjurer à Agilulphe l'arianisme. Elle se brouilla néanmoins avec le pape, parce qu'elle refusa de recevoir le cinquième concile général. A la mort de son

second mari (615), Théodelinde fut chargée de la tutelle de son fils Adaloald, et vécut en paix avec l'Empire ainsi que dans ses propres États, où elle contint les grands dans l'obéissance.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*. — Paul Diacre, *De gestis Longobardorum*. — Zucchi, *Istoria de Teodelinda*; Milan, 1613, in-4°. — Lesini, *Memorie de Teolinda*; Bologne, 1646, in-12. — Pallhausen, *Garibald und seine Tochter Theodelind*; Munich, 1810, in-8°. — J. Rion, *Theodelinde, Princess von Bayern*; Augsbourg, 1836, in-8°.

THÉODEMIR, capitaine wisigoth, né en Espagne, mort après 713. On le voit pour la première fois à la tête de l'armée navale des Wisigoths, sous le règne d'Egiza, remporter une victoire contre la flotte grecque, qui était venue ravager les côtes de l'Espagne méridionale (vers 695). Sous Witiza, il battit la flotte des Musulmans (709). Sous Roderic, il commandait en Andalousie lorsque les Arabes y débarquèrent, appelés par la trahison du comte Julien (711); il tenta en vain d'arrêter leur marche par des escarmouches. Après la défaite du Guadalete, il rassembla les débris de l'armée, et se retira vers les terres qui lui appartenaient au nord de la Carthaginoise (province de Murcie et une partie de celle de Valence). Là, il fut élu roi. Apprenant qu'Abdelaziz, fils de Mousa, s'avançait contre lui, il se retrancha sur les montagnes, et lutta avec avantage jusqu'au jour où il se laissa attirer dans les plaines de Lorca. Vaincu et poursuivi à outrance, il s'enferma dans la ville fortifiée d'Orihuela, et obtint, à l'aide d'un stratagème (1), une capitulation honorable. Il conclut même un traité qui moyennant un léger tribut le reconnaissait souverain de la contrée (5 avril 713). Il mourut quelques années après. Son royaume fut annexé en 743 dans les possessions arabes.

Romey, Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*.

THÉODISÈLE. *Voy.* THEUDISÈLE.

THEODORA, impératrice d'Orient, femme de Justinien Ier, née vers 500, morte en juin 548. Elle était fille d'Acacius, directeur de la ménagerie de la société ou club *des Verts*. Ce fut sous la protection de ce club qu'après la mort de son père, elle débuta au théâtre avec sa sœur. Si l'on en croit Procope, elle s'y distingua moins par son talent que par l'infamie de ses mœurs. Sa vie fut celle d'une courtisane. Devenue la maîtresse d'Eubolus, elle l'accompagna dans son gouvernement de la Pentapole africaine, et bientôt, abandonnée par lui, elle revint à Constantinople. On remarqua alors un grand changement dans sa conduite. Elle menait une vie honnête et retirée, lorsque Justinien, qui gouvernait alors l'empire sous le nom de son oncle Justin, s'éprit d'elle et l'épousa, en 525. Deux ans plus tard, à la mort de Justin, il la proclama impératrice et l'associa à l'empire.

(1) Ayant trop peu de soldats pour défendre la place, il donna le costume militaire à toutes les femmes, leur fit disposer les cheveux de telle sorte qu'ils imitassent la barbe des Goths, et les plaça sur les murailles.

Elle prit une grande part aux affaires publiques. Là encore, d'après Procope, son influence fut détestable; mais cet écrivain est justement suspect : son *Histoire secrète* est un amas d'anecdotes au moins douteuses quand elles ne sont pas évidemment absurdes et calomnieuses. Du reste Procope lui-même n'accuse pas l'impératrice d'avoir manqué à la foi conjugale, et c'est seulement sur la période obscure et inconnue de sa vie qu'il exerce sa haineuse médisance. Elle mourut d'un cancer au sein, après avoir gardé jusqu'à la fin son pouvoir sur l'empereur. Théodora n'avait eu qu'une fille, qui mourut avant elle. L. J.

Procope, *Hist. arcana*. — Gibbon, *Hist of decline and fall of roman Empire*, c. XL. — Wieling, *De Justiniano et Theodora augustis*; Franeker, 1729, in-4°. — J.-P. Ludewig, *Vita Justiniani et Theodoræ*; Halle, 1731, in-4°. — Jugler, *De eruditione Theodoræ augustæ*; Hambourg, 1742, in-4°.

THEODORA, impératrice d'Orient, femme de Théophile, née vers 810, à Elissa, en Paphlagonie, morte en 867, à Constantinople. Euphrosine, belle-mère de Théophile, ayant fait rassembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une compagne, Théodora eut la préférence sur ses rivales (830). Elle apporta sur le trône de grandes vertus, et se montra en tout digne de cet excellent prince. Elle l'empêcha de se laisser séduire par l'attrait des plaisirs, et modéra son goût pour la doctrine des iconoclastes. Nommée régente en 842, pendant la minorité de son fils Michel, elle gouverna quinze ans avec sagesse. C'est elle qui mit fin à la longue querelle des iconoclastes, et qui plaça Ignace sur le siége patriarcal de Constantinople. Des guerres en Asie contre les Sarrasins, dans lesquelles elle éprouva des revers, bientôt arrêtés du reste par sa prudence et son activité, la soumission des Esclavons, qui s'étaient établis dans la Thrace, la conversion du roi des Bulgares Bogoris (864), dont la première cause fut l'estime qu'il avait conçue pour elle, signalèrent son gouvernement; mais il fut troublé par les intrigues de courtisans ambitieux, ou par les violences de Bardas, son frère, favorisées par les vices du jeune empereur Michel. Théodora, effrayée de cette situation, se démit de la régence. Bardas la fit enfermer peu après avec ses filles (857). Elle vécut dans la retraite jusqu'à la mort de Michel (867), massacré sous ses yeux dans un souper qu'elle lui avait offert. L'Église grecque l'a mise au nombre de ses saintes et célèbre sa fête le 11 février.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*.

THEODORA, dame romaine, toute-puissante à Rome de 890 à 920. D'une naissance illustre, elle possédait de grandes richesses et plusieurs châteaux forts. Vers 908, elle occupait le château Saint-Ange. Aussi galante et artificieuse que belle, elle se servit de ses amants au profit de son ambition. Son crédit ne connut pas de

Rome pendant plus de trente ans ; elle
même du souverain pontificat. On
fin. Elle eut deux filles, *Marozia*, aussi
par sa beauté et ses galan-
qui pouvoir aussi grand à des
aussi scandaleux (*voy.* MAROZIA), et
a, qui suit.

ORA, fille de la précédente, eut la même
et le même pouvoir que sa mère. Quoique
au consul Gratien, devenue amoureuse
de Ravenne, nommé Jean, elle
criminel avec lui. Par son cré-
évêque de Bologne, puis arche-
e, et en 914 pape, sous le nom de

Hist. des remischen Regiments der Theo-Marozia; Leipzig, 1705, in-4°. — Luitprand, aronius, *Annales*. — Fleury, *Hist. ecclés.*

DORE (Θεόδωρος) de Cyrène, ou *l'A-*
ilosophe grec, né à Cyrène, vivait vers
quatrième siècle avant J.-C. Disciple
pe le jeune et de Zénon de Cittium, il
l'école cyrénaïque par le relâchement
rale et l'audace de ses attaques contre
on. Malgré l'anarchie qui régnait alors
monde grec (pendant les luttes des lieu-
l'Alexandre), il n'était pas prudent de
r des doctrines ouvertement irréli-
Theodore fut banni de Cyrène; à
il courut risque de boire la ciguë, et ne
salut qu'à la protection de Démétrius
re ; à la cour de Lysimaque, il fut me-
tre mis en croix. Sa réponse à ce prince
èbre chez les anciens; Cicéron, Sénè-
ère Maxime en font mention : « Em-
i dit-il, de pareilles menaces contre tes
; car pour moi il m'importe peu de
par terre ou en l'air. » Ces mésaven-
le rendirent pas plus réservé, et l'on
périt de mort violente à Cyrène. Théo-
le chef d'une branche de l'école cyré-
que l'on appela les *Théodoriens*. Sa
hie consistait à nier l'existence des dieux
gles de la morale. Suivant lui, le vol,
e et le sacrilége n'avaient rien de blâ-
eux-mêmes, et si on les condamnait,
ar une sorte de convention destinée à
la société; il prétendait de plus que la
n de la vie est d'obtenir la joie et d'é-
eine. On voit que ces doctrines se rap-
nt beaucoup de celles que professaient
ès à la même époque les cyniques et
on peut les regarder comme un des
nes les plus significatifs de la dissolution
iété grecque. L. J.

Laerce, II, 97-116. — Suidas, au mot
. — Fabricius, *Bibl. græca*. — Reimmann,
rismi, II, XXIV. — Brucker, *Hist. philos.*

DORE Ier, pape, né à Jérusalem, vers
rt à Rome, le 13 mai 649. Fils d'un
dore qu'on dit avoir été évêque, il
le 24 novembre 642, à la place de
Aussitôt il adressa à Paul, patriarche
de Constantinople, des lettres synodales dans
lesquelles il ordonnait d'examiner la cause de
Pyrrhus, son prédécesseur, sur le siége patriar-
cal, qui professait le monothélisme. Paul ne tint
aucun compte des ordres du pape, et favorisa
également les monothélites. Dans ces circons-
tances, Théodore assembla en 648 à Rome un
concile, dans lequel il prononça la déposition de
Paul et anathématisa Pyrrhus, qui, après avoir
fait une rétractation, était retombé dans ses an-
ciennes erreurs. La sentence fut écrite avec une
plume trempée dans un calice qui contenait le
sang de Jésus, mêlé, dit-on, avec de l'encre,
rit qui fut également pratiqué par le VIIIe con-
cile général de Constantinople quand Photius y
fut condamné. Dans quelques martyrologes, on
donne improprement à Théodore le titre de
saint. Martin Ier lui succéda.

Anastase, Platina, *Vitæ pontificum*. — Artaud de Montor, *Hist. des souv. pont. rom.*, t. I.

THÉODORE II, pape, né à Rome, où il est mort, le 3 mars 898. Fils d'un seigneur romain appelé Photius, il fut élu le 12 février 898, et ne gouverna l'Église que vingt jours. Pendant ce court espace de temps, il rappela les évêques chassés de leurs siéges, rétablit les clercs ordonnés par Formose, et fit déposer à Saint-Pierre le corps de ce pape, que des pêcheurs avaient retrouvé dans le Tibre. Il eut Jean IX pour successeur.

Platina, *Vitæ pontif.* — Novaes, *Elementi della storia de' sommi pontefici*, t. XVI.

THÉODORE *d'Héraclée*, né à Héraclée, mort en 355 ou 358. Ce fut un des chefs du parti arien sous Constantin et Constance, et il dut au premier de ces princes l'élévation à l'évêché de sa ville natale. Il assista probablement au concile de Tyr (336), car il figure parmi les commissaires de cette assemblée envoyés en Égypte pour instruire contre Athanase. En 342 il fut au nombre des évêques chargés de présenter à Constance la confession d'Antioche. En 347 il sortit du concile de Sardes pour se réunir au concile rival de Philippopolis; bien qu'il eût été pour ce fait frappé d'une sentence de déposition, il n'en conserva pas moins son diocèse. On le voit encore en 351 siéger au concile de Sirmium. Théodore passait pour un des hommes les plus instruits de son temps. Il avait écrit, selon Théodoret, une exposition des Évangiles, Τῶν θείων εὐαγγελίων ἑρμηνεία, et d'autres ouvrages, qu'il n'indique point; saint Jérôme lui attribue plus exactement des *Commentaires sur les Actes et les Épîtres des apôtres*. Tous ces écrits sont perdus.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. VIII, p. 682. — Cave, *Hist. litt.*, ann. 334. — Oudin, *De script. eccles.*, t. I.

THÉODORE (*Flavius Mallius* THEODORUS), contemporain de saint Augustin, qui lui dédia le traité *De vita beata*. Il fut consul en 399. On a de lui un ouvrage intitulé *De metris liber*, publié et annoté par J.-F. Heusinger (Wolfenbuttel, 1755, in-4°; Leyde, 1764, in-8°).

A. Rubens, *De vitâ Fl. Mallii Theodori*; Utrecht, 1694, in-12.

THÉODORE *de Mopsueste*, auteur ecclésiastique grec, né à Antioche, vers 350, mort à Constantinople, en 429. Il était frère de Polychronius, évêque d'Apamée. Après avoir étudié la rhétorique sous Libanius, en même temps que Jean Chrysostôme, il pensa à se marier vers 369 avec une dame d'Antioche, mais son ami Chrysostôme, qui avait embrassé la vie religieuse, l'engagea à suivre son exemple (1). Il fit alors de nouvelles études sous Flavianus d'Antioche, Diodore de Tarse et Craterius, fut ordonné prêtre en 382, et succéda en 394 à Olympius dans l'évêché de Mopsueste en Cilicie. Dans la même année, il fit un voyage à Constantinople, où l'empereur Théodose I[er] le prit en grande affection, et assista au concile qui s'y était réuni. Quoiqu'il fût regardé comme un des plus fermes soutiens de l'orthodoxie, qu'il eût combattu par ses sermons et par ses écrits la secte des apollinaristes, et qu'il eût publié de nombreux ouvrages contre les ariens, les nestoriens et les pelagiens, il fut pourtant accusé de partager les opinions de ces derniers, surtout pour avoir accueilli les évêques pélagiens chassés de leurs diocèses, et il dut faire une rétractation publique des erreurs qu'on lui imputa. Cependant ce prétendu pélagianisme de Théodore s'explique fort bien par l'opposition qu'il fit aux opinions d'Augustin sur le péché originel. Après sa mort, les nestoriens appuyèrent leurs doctrines sur quelques-uns des écrits de Théodore. Ce fut pour cette cause que saint Cyrille d'Alexandrie et Leontius attaquèrent sa mémoire, et malgré l'apologie de Facundus, sa personne et ses écrits furent anathématisés par le cinquième concile œcuménique assemblé à Constantinople (553). Ses écrits jouissaient d'une grande réputation dans les églises de la Syrie, et beaucoup furent traduits en syriaque, en arabe et en persan. Parmi ses disciples il faut citer Nestorius, Jean d'Antioche, André de Samosate et Théodore. Un petit nombre de ses ouvrages, que quelques historiens ont fait monter à dix mille, sont venus jusqu'à nous. L'un des premiers, Περὶ ἐνανθρωπήσεως τοῦ μονογενοῦς, est dirigé contre les ariens, les eunomiens et les apollinaristes. Dans les *Catenæ* du P. Cordes on trouve son *Commentaire sur les psaumes*. D'après Fabricius, il existe en ms. un autre *Commentaire sur les douze grands prophètes*. Des fragments de Théodore ont été recueillis par Facundus (édit. de 1619), par exemple le XIII[e] livre du *Mysticus*, et dans la *Bibliothèque* de Photius, comme Περὶ τῆς ἐν Περσίδι μαγικῆς. Les *Acta* du cinquième concile ont également conservé des fragments de ses commentaires sur la plupart des livres de la Bible; Théodore s'y efforce de maintenir le sens littéral contre les interprétations allégoriques d'Origène et de ses disciples; il conteste l'autorité canonique du livre de Job, du *Canticum canticorum*, de l'épître de saint Jacques, de celle de Judas et des deux dernières de saint Jean. Quelques-uns de ses *Commentaires sur les petits prophètes* ont été publiés par Angelo Maï, *Scriptorum veterum nova collectio* (1825, in-4°). Munter publia en 1788 une partie de ses *Commentaires sur saint Luc*, conservés dans les *Catenæ*. On cite encore de lui un traité sur l'*Interprétation allégorique de l'Écriture*, un livre sur les *Miracles de Jésus-Christ*, une *Apologie de saint Basile contre Eumone*, etc. La *Liturgie*, que donne Renaudot dans son *Recueil* sous le nom de Théodore, et qui fut adoptée par les nestoriens, n'est probablement pas de lui.

(1) Deux des lettres que Chrysostôme adressa à cette occasion à Théodore existent encore.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. X. — Tillemont, *Mémoires eccles.* — Cave, *Scriptor. eccles.*, t. II. — Neander, *Gesch. der christlichen Religion und Kirche*. — Assemanni, *Bibl. orientalis*. — Meissner, *De Theodoro mopsuesteno*; Wittemberg, 1744, in-4°. — Lebret, *De fragmentis Theodori mops.*; Tubingue, 1790, in-4°. — Sieffert, *Theodorus mopsuestenus*; Kœnigsberg, 1827, in-8°. — Fritzsche, *De Theodori mops. vita et scriptis*; Halle, 1837, in-8°.

THÉODORE *Lecteur* (1), historien grec, vivait dans la première moitié du sixième siècle. On ne connaît rien de sa vie; mais on suppose qu'il était originaire de Paphlagonie. D'après Suidas il écrivit une *Histoire de l'Église* (Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία), depuis Constantin jusqu'à Justinien I[er], laquelle est citée par Jean Damascène, par Théophane et dans les *Acta* du deuxième concile de Nicée. Cet ouvrage se divise en deux parties: la première est un abrégé des travaux de Sozomène, de Socrate et de Théodoret; la seconde les continue, et s'étend depuis le règne de Théodose II jusqu'à celui de Justin ou de Justinien I[er]. L'abrégé existe en manuscrit, mais très-incomplet, dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. L'histoire originale s'est perdue, à l'exception de quelques extraits publiés avec Eusèbe (Paris, 1544, in-fol.), et trad. en latin par Christopherson (Genève, 1612, in-fol.), et en français par Cousin, dans son *Hist. de l'Église*; la meilleure édition en est celle de Valois (Paris, 1673, in-fol., à la suite de Théodoret). La Bibliothèque impériale de Paris possède du même auteur une *Histoire* (ms.) *des ouvrages publiés que l'on voyait à Constantinople de son temps*, en grec.

Valois, *Præfatio ad Theodoretum*. — Cave, *Hist. litt.* — Dupin, *Bibl. des auteurs eccles.* — Fabricius, *Bibl. græca*. — Ceillier, *Auteurs sacrés*. — Schœll, *Hist. de la litter. grecque profane*.

THÉODORE (Saint), archevêque de Canterbury, né vers 602, à Tarse, en Cilicie, mort le 19 septembre 690. On n'a que des détails confus sur la première moitié de sa vie. Il avait

(1) Ce surnom lui fut donné parce qu'il exerçait dans l'église de Constantinople les fonctions de *lecteur* (ἀναγνώστης).

Athènes, et s'était rendu fameux par la
ance qu'il avait acquise de la littéra-
fane et sacrée. Bien qu'il eût passé de
années à Rome dans la solitude d'un
il n'avait pas embrassé l'état ecclé-
:, et quand il fut désigné par le pape
pour devenir primat d'Angleterre, il
la fois les trois ordres et la consécra-
scopale (26 mars 668). Il s'embarqua
agnie de Benoît Biscop et de son sa-
l l'abbé Adrien. C'est aux efforts réunis
dore et d'Adrien, tous deux étrangers
qu'ils allaient habiter, que les Anglo-
lurent la fondation d'écoles classiques
opagation des arts et des sciences tels
rissaient alors dans le midi de l'Europe.
ge des trois missionnaires se prolongea
e année. Théodore débarqua à Mar-
e rendit à Arles, où il attendit qu'É-
aire du palais, lui permît d'entrer sur le
franc, et passa l'hiver à Paris, pour y
quelque teinture de la langue et des
de l'Angleterre. Il prit possession de
e le 27 mai 669. Malgré son grand âge,
pa avec ardeur de rétablir la discipline
igner les sciences divines et humaines;
aussi plusieurs conciles, entre autres
Hetfield (680), qui fixa la doctrine des
nglaises sur le mystère de l'incarnation.
derniers soins de Théodore fut de rap-
nt Wilfrid de la Frise et de lui rendre
l'York. L'Église latine célèbre sa fête le
ibre. Le nom de ce prélat est resté
par le *Pœnitentiale*, recueil des ca-
'il composa pour régler le temps que
urer la pénitence publique; il a été pu-
Jacques Petit (Paris, 1677, 2 vol. in-4°),
notes et des dissertations historiques.

n, *Anglia sacra*. — Godescard, *Vies des* Wright, *Biogr. brit. liter.*, t. I. — Hook, *Lives of Canterbury*.

DORE *Studite*, auteur ecclésiastique
à Constantinople, en 759, mort dans
Chalcis, le 11 novembre 826. Il fut
marié; mais sa femme, Anne, embrassa
ui la vie religieuse. En 781 il entra
monastère de Sacudium, dont son oncle
tait supérieur, et lui succéda dans ce
794 (1). Constantin VI répudia sa
me pour Théodote (795). Théodore
ausa l'empereur et sa nouvelle épouse,
celle-ci fût sa parente; l'empereur,
l'approbation du patriarche Taraise, fit
l'importun censeur et l'exila à Thessa-
Sous Constantin VII celui-ci, grâce à
rice Irène, jouit d'une haute influence;
caractère violent et rigide lui attira
elles tribulations. En 806 il fut exilé
oncle Platon et son frère Joseph, ar-
chevêque de Thessalonique, par suite de ses
attaques contre le patriarche Nicéphore, et ne
fut rappelé qu'après avoir fait sa soumission
(811). Ardent adversaire des iconoclastes, il
n'épargna point les dures remontrances aux
princes qui favorisaient leurs doctrines : aussi
endura-t-il une captivité de sept années et de
fort mauvais traitements sous Léon V, et
plutôt que de renoncer à son opposition pré-
féra-t-il, sous Michel II, de sortir volontaire-
ment de Constantinople (824). Après de lon-
gues pérégrinations, il s'établit dans l'île de
Chalcis, où il mourut, en odeur de sainteté.
L'Église grecque honore sa mémoire le 11 no-
vembre, celle de Rome le 12. On trouve dans
le t. V des *Opera* du P. Sirmond (1696, in-fol.),
plusieurs ouvrages de Théodore, entre autres :
Oratio pro sacris imaginibus, adressée à
l'empereur Léon l'Arménien ; Διαθήκη, profes-
sion de foi, écrite peu de temps avant sa mort;
et des *Lettres*, au nombre de 276 (1). En outre
on a publié à part des traités de Théodore
contre les iconoclastes, des hymnes, des ho-
mélies, etc. L'abbé Migne a donné une édit.
complète de tous ces écrits (Paris, 1860, gr.
in-8°).

Fabricius, *Bibl. græca*. — Baronius, *Annales*. — Cave, *Hist. litt.* — Smith, *Dict. of roman and greek biogr.*

THÉODORE *Prodrome*, écrivain byzantin,
vivait dans la première moitié du douzième siè-
cle. Il embrassa la vie monastique, et reçut le
nom d'*Hilarion*. Il écrivit sur la philosophie,
la grammaire, la théologie, l'histoire, l'astro-
nomie. Des ouvrages aussi divers lui valurent
une grande réputation et le surnom de maître
(κυρός, pour κύριος, dans le grec du moyen âge);
ce qu'il en reste ne justifie guère cette célébrité.
On a de lui : un roman en vers ïambiques, en
neuf livres, *les Amours de Rhodante et de Do-
siclès* : c'est une composition absolument dé-
nuée d'art et d'intérêt; elle trouva cependant
un imitateur dans Nicetas Eugenianus, roman-
cier grec encore inférieur à Théodore, et un édi-
teur dans l'érudit Gilb. Gaulmin (Paris, 1625,
in-8°), dont l'édition a quelque prix, parce qu'elle
est rare. Ce roman a été réimpr. dans les *Ero-
tici scriptores græci* de Rod. Hercher (Leip-
zig, 1858, t. II) et trad. en français (Paris,
1746, in-12), et dans la *Coll. des Romans
grecs*, t. XII; — Ἀμάραντος (Amarante, ou
les Amours d'un vieillard), dialogue, impr. avec
l'ouvrage qui précède ; — Γαλεομυομαχία (Com-
bat des rats et du chat), faible imitation de la
Batrachomyomachie, et que pour cette raison
Ilgen a insérée dans ses *Hymnes homériques*
(Halle, 1796, in-8°); — *Epigrammata, qui-
bus omnia utriusque Testamenti capita com-
prehenduntur* (en grec); Bâle, 1536, in-12;
Angers, gr.-lat., 1632, in-4° : ce recueil ren-

(1) ...incursions des Sarrasins l'obligèrent, en 798, de ...ans le monastère de Stude, situé dans l'en... la capitale; de là lui vint le surnom de

(1) On en connaît encore au moins autant. Ces lettres sont d'une grande valeur historique, non-seulement pour la vie de Théodore, mais pour la connaissance des troubles religieux de cette époque.

ferme en outre de Théodore les vies des saints Grégoire de Nazianze, Basile et Jean Chrysostome, et d'autres petits poëmes; — Ἡ ἀπόδημος φιλία (l'Amitié en exil); Paris, 1549, in-4°; trad. en vers français par J. Fagon (Toulouse, 1558, in-8°) : ce petit drame, dans le genre des moralités du moyen âge, se trouve aussi dans les *Christian. poetarum reliquiæ dramat.* (Paris, Didot, 1846), à la suite des *Euripidis fragmenta;* — *De Sapientia*, gr.-l.; Paris, 1608, in-8°, édit. de Fr. Morel. Parmi les autres ouvrages de Théodore, trop insignifiants pour que nous les enumérions (la Bibl. imp. de Paris possède 24 mss. de cet écrivain), on remarque un poëme comprenant mille vers; l'auteur se plaint à l'empereur Emmanuel Comnène de son extrême pauvreté, et le supplie de le retirer de la misère où il est plongé dans son couvent, tandis que ses supérieurs vivent dans la débauche; ce poëme a été publié par Coraï dans les *Atakta* (Paris, 1828, t. Ier).

Fabricius, *Bibl. græca*, t. VI, p. 350. — La Porte du Theil, *Notices et extraits*, t. VI à VIII. — Lazeri, *Miscellanea*. — Huet, *Traité de l'origine des romans*. — Chassang, *Hist. du roman*, 1864, in-18.

THÉODORE *Hyrtacène*, rhéteur byzantin, vivait au commencement du quatorzième siècle. Son prénom semble indiquer qu'il était natif d'Hyrtacus ou Artacina, dans l'île de Crète; mais il est plus probable qu'il était né à Artace, près de Cyzique. Sous le règne de l'empereur Andronic l'ancien, il occupa à Constantinople la place de surintendant ou doyen des professeurs de rhétorique. Il connaissait passablement les anciens poëtes, et il employait son savoir à tout propos et trop souvent hors de propos; c'est ainsi que dans son *Éloge de la Vierge* il a imité l'*Hymne de Diane* de Callimaque, et que dans son discours sur sainte Anne il a introduit la fable de Niobé. On a de lui : quatre-vingt-treize *lettres*, publiées par La Porte du Theil dans les *Notices et extraits*, t. V, p. 709, etc.; t. VI, p. 1; — un *Discours de félicitation à l'empereur Andronic l'ancien*, dans *Anecdota* de Boissonade, t. I, p. 248; — trois *Monodies*, ou oraisons funèbres, sur l'empereur Michel Paléologue le jeune, qui mourut en 1320, sur l'impératrice Irène, sur Nicéphore Chumnus; *ibid.*, t. I, p. 254-292; — un *Éloge de saint Ananias le thaumaturge; ibid.*, t. II, p. 409; — un *Éloge de la sainte Vierge mère de Dieu;* — une *Description du jardin de sainte Anne, mère de la sainte Vierge; ibid.*, t. III, p. 1, etc. Théodore Hyrtacène ne manque pas d'une certaine élégance de style, mais c'est son seul mérite; ses écrits ne contiennent d'ailleurs ni faits ni pensées; et quoiqu'ils se rapportent en partie à une période curieuse de l'histoire byzantine, ils n'offrent aucun mérite historique. L. J.

La Porte du Theil, *Notices et extraits*, t. V. — Boissonade, *Anecdota*, t. II, p. 419.

THÉODORE *d'Egmond*, auteur hollandais du seizième siècle. Il était natif d'Egmond. On a de lui : *Grammatica latina;* Amst., 1580, in-8°.

Van der Aa, *Biogr. Woordenboek*.

THÉODORE *l'Ange*, empereur grec de Thessalonique de 1222 à 1230. Il appartenait à une famille noble qui se rattachait à celle des Comnène. Lorsque l'empire tomba au pouvoir des Francs (1204), il entra au service de Théodore Ier Lascaris, qui régnait à Nicée, et passa ensuite en Europe pour y rejoindre Michel, son frère bâtard, qui s'était formé dans l'Épire une principauté indépendante. A la mort de Michel (1216), il prit le gouvernement de ses États, et les agrandit par la conquête de la Thessalie, de la Macédoine et d'autres pays limitrophes. Pierre de Courtenay, qui venait d'être élu empereur, s'étant engagé à travers l'Albanie pour se rendre à Constantinople, fut cerné dans un défilé par Théodore et fait prisonnier, après avoir vu massacrer ses soldats. Le légat qui l'accompagnait partagea sa captivité. Cet acte de trahison causa en Europe une indignation générale. Sur les instances du pape, on s'arma de toutes parts pour aller attaquer l'Épire. L'armée des croisés se rassemblait déjà à Venise et à Ancône, lorsque Théodore s'avisa, pour conjurer l'orage, de mettre le légat en liberté (janv. 1218). Cette manœuvre lui réussit pleinement. Quant à Pierre de Courtenay, il était mort obscurément dans sa prison. Enflé d'orgueil par le succès de sa politique violente et cauteleuse à la fois, Théodore se fit couronner sous le titre d'empereur romain à Thessalonique (1222). Il fit la guerre aux Latins, leur enleva Andrinople et s'avança jusque sous les remparts de leur capitale. Mais, ayant attaqué Asan II, roi des Bulgares, il fut battu complétement, et eut les yeux crevés (1230). Après une longue captivité, il reçut d'Asan, à qui il avait donné en mariage sa fille Irène, les moyens de rentrer en Épire, et de reprendre le pouvoir à son frère Manuel, qui s'en était emparé (1237). Toutefois, à cause de sa cécité, il revêtit son fils Jean de la dignité impériale, vain titre qu'il fut forcé de résigner, en 1242, à l'empereur Vatace. Ce fut le dernier acte public de sa vie.

Du Cange, *Familiæ byzantinæ*, p. 207. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XVII.

THÉODORE (*Théodore-Antoine*, baron DE NEUHOF), roi de Corse, né à Metz, en 1690, mort à Londres, le 11 décembre 1756. Son père, Léopold de Neuhof, gentilhomme du comté de la Marck en Westphalie, était capitaine des gardes de l'évêque de Munster, quand son mariage avec la fille d'un simple marchand de Visé, près de Liége, le brouilla sans retour avec sa famille et le força à se retirer en France, où la duchesse d'Orléans lui fit obtenir le commandement d'un fort dans la dépendance de Metz. Il mourut en 1695, laissant deux enfants en bas âge, Élisabeth et Théodore. M. de Mortagne (1), chevalier

(1) C'était, dit Saint-Simon, un fort honnête homme,

r de Madame, prit soin de leur éduca-
sabeth devint demoiselle d'honneur de
ise, et dans la suite épousa le comte
oux, conseiller au parlement de Metz.
, reçu d'abord parmi les pages du duc
s, obtint une compagnie dans le régi-
La Marck au service de la France.
actère inconstant et aventureux le fit
ans l'armée suédoise. Il servit d'inter-
entre le baron de Gœrtz, son parent,
linal Alberoni (*voy.* ces noms) dans le
ie ces deux ministres avaient formé
lir les Stuarts en Angleterre. Le gou-
nt anglais, instruit de leur dessein, prit
ires en conséquence, et Théodore n'é-
aux poursuites qu'en se réfugiant dans
de l'ambassadeur d'Espagne à La Haye.
fin tragique de Gœrtz (2 mars 1719),
un nouveau protecteur dans Alberoni,
a au grade de colonel en augmentant ses
nents d'une pension de 600 pistoles.
lui fit épouser miss Saarsfield, fille de
narnock et demoiselle d'honneur de la
sabeth Farnèse. Ne pouvant se plier à
maussade d'une personne laide et ambi-
quitta secrètement Madrid (1720), em-
bijoux de sa femme, vint à Paris, se lia
w, et fit une fortune rapide, qu'il perdit
idement encore. Après avoir parcouru
rre, il séjourna quelque temps à Amster-
e rendit à Florence en qualité de résident
ereur Charles VI. Ce fut dans cette der-
e qu'il établit ses premières relations
réfugiés corses; non content d'inté-
cour de Vienne en faveur de leurs
tenus par les Génois au mépris des
l résolut de soustraire leur pays à la
on de Gênes. Dans ce but il visita di-
ours de l'Europe, cherchant à les in-
à sa cause et à s'y procurer des se-
'ayant pu réussir, il partit pour Cons-
, où, par l'entremise de Ragotzki et
de Bonneval, il obtint quelques gra-
du sultan. La régence de Tunis lui
plus de confiance, et mit à sa disposi-
vaisseau chargé de 10 canons, de
ils avec une somme de 1,000 sequins
antité considérable d'effets d'habille-
de munitions de guerre. Le 15 mars
ébarqua près d'Aleria, vêtu à la fran-
c une suite de quinze personnes. Sa
iture, son air imposant, le mystère
entourait et le respect que lui témoi-
s chefs insulaires, le firent passer pour
nage considérable. Le peuple, à la
s secours inespérés, l'accueillit comme
teur, et le 15 avril suivant, à l'as-

:he maître de forges des environs de Liége.
nou la mère de Théodore et ressenti pour
penchant. Il s'appelait *Antoine-François-*
OLIN, et prenait le titre de comte de Mor-
eurut le 24 mars 1730.

semblée générale d'Alesani, le proclama roi de Corse sous le nom de Théodore Ier.

Le nouveau monarque trouva son royaume dans une désolante situation. « Les Génois, par des *raisons d'État*, avaient dépeuplé 20 à 30 milles du meilleur pays; ils avaient chassé les habitants dans les montagnes, et brûlé leurs bourgs *trop florissants*, avec défense de les reconstruire. Ils leur avaient interdit toute communication avec la mer, ne leur permettant de vendre leurs denrées qu'aux commissaires génois; ceux-ci en fixaient eux-mêmes le prix. Il était défendu aux Corses d'exploiter leurs mines de fer, de plomb et d'argent; il leur était également défendu de faire usage du sel naturel de leur pays. Les étangs et les rivières étaient affermés à des Catalans, et les Corses n'avaient pas le droit de pêche (1). » Pour relever cette malheureuse contrée de l'état d'abaissement et de misère où de telles lois l'avaient réduite depuis des siècles, Théodore favorisa de tout son pouvoir le commerce et l'industrie, l'agriculture et l'exploitation des mines Il proclama la liberté de conscience, attira de la Morée et de la Tunisie des Grecs et des Juifs, et fit battre monnaie aux armes du royaume (2). Résolu de pousser vigoureusement la guerre, il mit tous ses soins à rétablir la concorde, et après avoir partagé sa petite armée en vingt-quatre compagnies, il s'empara de Porto-Vecchio, et se présenta le 3 mai devant Bastia. Les Génois, chassés de l'intérieur et ne possédant plus que six villes du littoral, s'efforcèrent de le décrier. Théodore répondit à leurs calomnies par un manifeste où il dévoilait leur odieuse tyrannie envers les Corses. Avec l'argent que lui apporta le baron de Drost, son neveu, il fit armer plusieurs barques pour donner la chasse à celles de la république. Il eut une cour à l'instar de celles d'Europe, s'entoura d'une garde de trois cents hommes, nomma des ministres et des chambellans, et institua le 16 septembre, à Sartène, l'ordre de *la Délivrance*. Les Génois ne se maintenaient plus que sur quelques points de la côte, et encore étaient-ils tellement pressés qu'ils étaient obligés de tirer de Gênes toutes leurs provisions, même l'eau et le bois. Leur expulsion complète et définitive ne pouvait tarder longtemps, lorsque la discorde se mit parmi les Corses. Le nombre des mécontents s'accrut au point que Théodore, mis en demeure de tenir les promesses de secours qu'il avait faites maintes fois, dut s'embarquer le 11 novembre 1736 pour le continent, après avoir convoqué le 5 une assemblée à Sartène, où il établit un conseil de régence, sous la direction de Paoli et Giafferi pour gouverner durant son absence.

Arrivé à Livourne sous l'habit ecclésiastique,

(1) Rossi, *Storia di Corsica*, pièces justif.

(2) Une tête de Maure avec un bandeau sur les yeux, et à l'effigie de la Vierge avec cette légende : *Monstra te esse matrem*.

Théodore traversa rapidement Florence, Rome, puis Naples, où il s'embarqua pour Amsterdam. Pendant que les Génois mettaient sa tête à prix, il se vit jeté en prison par les poursuites d'un créancier. Deux amis puissants le tirèrent de cet embarras, et le mirent en état de fréter un petit bâtiment (1737). A l'approche de l'île Rousse, il aperçut une frégate française et plusieurs barques génoises qui gardaient le littoral; craignant d'être fait prisonnier, il laissa débarquer ses compagnons, et passa à bord d'un bâtiment suédois, qui le ramena en Hollande. L'année suivante, grâce à l'aide de quelques juifs, qui lui avancèrent, avec l'autorisation des États généraux, cinq millions de francs, il équipa trois vaisseaux marchands et une frégate chargée de munitions de guerre. Il leur promit en retour le commerce exclusif de la Corse, et s'engagea à leur livrer, pour la sûreté de leurs avances, le port d'Ajaccio ou celui de Porto-Vecchio. Après avoir relâché douze jours à Lisbonne, il débarqua le 15 septembre 1738 à Aleria. Froidement accueilli par les insulaires et mis au ban du royaume par le comte de Boissieux, chef de l'expédition française en Corse, il fut forcé de se rembarquer au plus vite. Il se préparait à descendre sur la côte occidentale avec le secours de Luc d'Ornano, mais les vents contraires ou la trahison du capitaine de vaisseau le poussèrent à Naples, où ce même capitaine tenta de le faire périr. Théodore, averti à temps, se plaça sous la protection du gouvernement napolitain, qui le fit conduire sous escorte à Gaète. Il avait laissé en Corse son fils Frédéric et le baron de Drost; ceux-ci tinrent la campagne quelque temps encore; mais vers la fin de 1739, poursuivis par les troupes françaises et manquant de tout moyen de défense, ils quittèrent l'île. Vers la fin de janvier 1743, l'expédition française ayant été rappelée, et la guerre ayant éclaté de nouveau entre les insulaires et la république de Gênes, Théodore, qui de Rome, de Venise, de Copenhague et d'Allemagne avait constamment entretenu des relations avec quelques chefs corses, reparut devant l'île Rousse sur un vaisseau anglais, que lui avait fourni l'amiral Mathews. Il fit un appel aux Corses, et leur distribua des armes et des munitions; mais les esprits étaient changés. On lui conseilla d'abandonner une entreprise désormais inutile. Toutefois il en appela à la force, et vint canonner Ajaccio; une frégate française soutint l'attaque, et empêcha le débarquement. La démonstration de Théodore n'eut pas d'autres suites. Les Anglais, voyant que personne ne répondait à son appel, l'abandonnèrent. Quant à lui, il revint à Londres, où ses créanciers le firent enfermer dans la prison pour dettes (1). En 1753 Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription, dont le produit servit à adoucir les rigueurs de sa captivité. Trois ans après, le tribunal ayant reconnu son insolvabilité absolue, le fit mettre en liberté. Il ne jouit que peu de jours de cette faveur, et mourut, âgé de soixante-six ans; il fut inhumé dans le cimetière de Sainte-Anne de Westminster, où l'on voit encore le tombeau que lui fit ériger Walpole en 1757, avec cette épitaphe philosophique :

> The grave, great teacher, to a level brings
> Heroes and beggars, galley slaves and kings.
> But Theodore this moral learn'd ere dead :
> Fate pour'd its lesson on his living head,
> Bestow'd a kingdom, and deny'd him bread.

Les papiers du roi Théodore, écrits la plupart en allemand, furent saisis par le général de Boissieux, qui en dressa l'inventaire, que nous avons eu entre les mains, les fit traduire et les envoya au ministre de la guerre. Il paraît que ces papiers, dont plusieurs ont une certaine importance historique, sont conservés dans les archives du département des affaires étrangères.

Le fils de Théodore, connu sous le nom de colonel *Frédéric*, né en 1725, en Espagne, rejoignit son père en Corse, et partagea ses infortunes. En 1754 il se rendit à Londres, où, réduit par la misère à donner des leçons d'italien, il publia en 1768 des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Corse* (in-8°), trad. la même année en anglais. Il reprit du service en Allemagne, et reçut le brevet de colonel du duc de Wurtemberg, dont il fut plus tard l'agent en Angleterre. Ayant perdu dans la suite l'appui de ses protecteurs, il retomba dans l'indigence, et se tua d'un coup de pistolet, le 1er février 1797, sous le portique de l'abbaye de Westminster.

S. ROLLAND.

A. Rossi, *Storia della Corsica*, ms. de la Biblioth. Imper. — *Histoire des révolutions de l'île de Corse*; La Haye, 1738. — Pommereul, de Germanes, etc. *Hist. de la Corse*. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*. — *Documents militaires*.

THÉODORE. *Voy.* BALSAMON, DIODORE, GAZA, LASCARIS, MÉTOCHITE.

THÉODORET (Θεοδώρετος), écrivain ecclésiastique grec, né à Antioche, vers la fin du quatrième siècle (en 386 ou 393), mort en 457 ou 458. Consacré à la vie religieuse dès avant sa naissance par sa mère, femme d'une piété exaltée, il fut à l'âge de sept ans placé dans un couvent près d'Antioche. Là il reçut une excellente instruction théologique et littéraire, et devint un des plus savants hommes de son temps; et, ce qui est plus remarquable, il y acquit un esprit libre et tolérant, qu'on chercherait vainement chez les autres théologiens du cinquième siècle. Il quitta le monastère en 420 ou 423, pour aller remplir les fonctions épiscopales dans la ville de Cyrrhus, près de

(1) Il fut le compagnon de captivité de Smollett lorsqu'en 1759 cet écrivain eut à subir trois mois de prison pour un article injurieux du *Critical Review*. Smollett a inséré le portrait de Théodore dans le roman de *Sir Launcelot Greaves* (1760), trad. en français en 1824.

le. Ce n'était qu'une petite ville, mais se contenait huit cents paroisses. Le vêque se distingua par une bienfaisance nes; non content de venir au secours rtunes individuelles, il bâtit dans sa scopa'e des portiques, des ponts, des iblics et un aqueduc. Ce ne furent là ques-uns de ses bienfaits; il serait trop les rapporter tous. Il ne s'occupait pas ins d'activité des intérêts spirituels de ésains que de leur bien-être matériel; te partie de sa tâche était la plus diffi- sa charité et sa tolérance, il ramena doxie les ariens, les macédoniens, les tes de sa province; il échoua dans l'af- nestoriens. L'hérésie du nestorianisme trêmement subtile; il était à peu près ile de la réfuter sans tomber dans l'hé- itraire, à laquelle Eutychès a donné son éodoret, ancien camarade de Nestorius ouvent d'Antioche, ne pouvait le croire upab'e que le prétendait Cyrille, pa- d'Alexandrie, le grand adversaire des is; de là à croire Cyrille lui-même cou- erreur, il n'y avait pas loin, et en effet et fut de cette minorité du concile d'É- i, en représailles de la condamnation rius, prononça la déposition de Cyrille C'était à l'autorité impériale à trancher on. Le faible Théodore II essaya assez nt de ramener la paix entre les deux heodoret était disposé aux concessions; au contraire, se montra intraitable. Sa 44) ne mit pas fin à la lutte; son suc- Dioscore, outrant encore ses senti- lla jusqu'à soutenir ouvertement Eu- l lança publiquement l'anathème contre et dans l'église d'Alexandrie, et peu 449, il tint à Éphèse un second concile, sa présidence, prononça la déposition loret, de Flavien, patriarche de Constan- de Domnus, patriarche d'Antioche, et es évêques qui avaient condamné Eu- u concile de Constantinople en 448. ereur sanctionna cette décision, et exila et dans le couvent d'Apamée. Le prélat n en appelèrent au pape Léon le Grand, appel est resté célèbre dans l'histoire tique comme consacrant la suprématie de Rome. Léon accepta la confession e Théodoret, et le déclara absous de sure ecclésiastique. En même temps Théodore II mourait subitement; Pul- t Marcien, qui lui succédèrent, rappe- s prelats exilés. Théodoret fut rétabli siége épiscopal, non pas cependant ivoir, au concile de Chalcédoine (431), hème à Nestorius. On lui a reproché cession; ma s il est probable qu'il ne t pas les opinions de ce sectaire, et u'il avait défendu contre Cyrille, c'é- ns la doctrine que la personne de Nes- torius. Théodoret revint dans son diocèse. Vieux et fatigué, il remit ses fonctions épiscopales à Hypatius, et consacra le reste de sa vie à des travaux littéraires.

Bon et tolérant, ce prélat méritait de vivre dans une meilleure époque. Ses erreurs, s'il en commit, sont oubliées; on se souvient encore de ses vertus, et on profite de ses ouvrages, qui, au milieu de beaucoup de controverses sans intérêt, contiennent des faits indispensables à l'histoire du temps. Il a laissé en grec un grand nombre d'écrits, que l'on peut placer sous trois chefs : exégèse, histoire, controverse. Dans ceux de la première série, il ne s'astreint pas en général à un commentaire suivi, mais il y propose de préférence et résout les difficultés qu'il croit devoir se présenter à l'esprit de tout homme sérieux; par cette méthode, qui lui est particulière, il se montre tout autant apologiste qu'exégète. Voici par exemple les premières questions qu'il pose sur la Genèse. « Pourquoi, demande-t-il, le récit de la création ne debute-t-il pas par la doctrine de Dieu (Θεολογία)? » A quoi il répond que Moïse était envoyé à un peuple infecté du panthéisme égyptien, et qu'en conséquence la première chose qu'il dut lui apprendre était de distinguer la créature du Créateur; et qu'en agissant ainsi, au lieu de négliger l'objet général de la théologie, il en a établi la plus forte base, c'est-à dire la doctrine de l'existence indépendante et éternelle d'un Dieu unique. La seconde question est ainsi conçue : « Pourquoi ne pas parler de la création des anges? » La troisième : « Les anges existaient-ils avant le ciel et la terre, ou ont-ils été créés en même temps? » Sur ces points et sur beaucoup d'autres il aborde quelques-unes des questions des plus difficiles qui aient été débattues dans les premiers siècles de l'Église, surtout celles qui touchent aux formes variées du gnosticisme et du manicheisme. Les commentaires de Théodoret embrassent une grande partie de l'Ancien Testament ainsi que les Épîtres de saint Paul. Ses deux ouvrages historiques ont une valeur bien différente. Le premier, et le plus utile aujourd'hui, est une *Histoire ecclésiastique* (Ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας λόγοι πέντε), qui commence avec l'arianisme sous Constantin et finit à la mort de Théodore de Mopsueste (324-429); il ne faut pas attendre de l'auteur une parfaite impartialité, mais c'est un témoin bien informé et de bonne foi. Cet ouvrage, trad. en français par Mathée (Poitiers, 1544, pet. in 8°), a été publié par Valois, avec Eusèbe et autres, et séparément par Gaisford, Oxford, 1854, in-8°. Le second ouvrage historique de Théodoret a pour titre Ἱστορία φιλόθεος, contient les vies de trente ermites célèbres, et fait plus d'honneur à sa candeur qu'à sa science. — Parmi les traités qui roulent sur sa fameuse controverse contre Cyrille et les Eutychiens, on remarque les suivants : *le Mendiant* (Ἐρανίστης), en

A. Rubens, *De vitâ Fl. Mallii Theodori*; Utrecht, 1694, in-12.

THÉODORE *de Mopsueste*, auteur ecclésiastique grec, né à Antioche, vers 350, mort à Constantinople, en 429. Il était frère de Polychronius, évêque d'Apamée. Après avoir étudié la rhétorique sous Libanius, en même temps que Jean Chrysostôme, il pensa à se marier vers 369 avec une dame d'Antioche, mais son ami Chrysostôme, qui avait embrassé la vie religieuse, l'engagea à suivre son exemple (1). Il fit alors de nouvelles études sous Flavianus d'Antioche, Diodore de Tarse et Craterius, fut ordonné prêtre en 382, et succéda en 394 à Olympius dans l'évêché de Mopsueste en Cilicie. Dans la même année, il fit un voyage à Constantinople, où l'empereur Théodose Ier le prit en grande affection, et assista au concile qui s'y était réuni. Quoiqu'il fût regardé comme un des plus fermes soutiens de l'orthodoxie, qu'il eût combattu par ses sermons et par ses écrits la secte des apollinaristes, et qu'il eût publié de nombreux ouvrages contre les ariens, les nestoriens et les pelagiens, il fut pourtant accusé de partager les opinions de ces derniers, surtout pour avoir accueilli les évêques pélagiens chassés de leurs diocèses, et il dut faire une rétractation publique des erreurs qu'on lui imputa. Cependant ce prétendu pélagianisme de Théodore s'explique fort bien par l'opposition qu'il fit aux opinions d'Augustin sur le péché originel. Après sa mort, les nestoriens appuyèrent leurs doctrines sur quelques-uns des écrits de Théodore. Ce fut pour cette cause que saint Cyrille d'Alexandrie et Leontius attaquèrent sa mémoire, et malgré l'apologie de Facundus, sa personne et ses écrits furent anathématisés par le cinquième concile œcuménique assemblé à Constantinople (553). Ses écrits jouissaient d'une grande réputation dans les églises de la Syrie, et beaucoup furent traduits en syriaque, en arabe et en persan. Parmi ses disciples il faut citer Nestorius, Jean d'Antioche, André de Samosate et Théodore. Un petit nombre de ses ouvrages, que quelques historiens ont fait monter à dix mille, sont venus jusqu'à nous. L'un des premiers, Περὶ ἐνανθρωπήσεως τοῦ μονογενοῦς, est dirigé contre les ariens, les eunomiens et les apollinaristes. Dans les *Catenæ* du P. Cordes on trouve son *Commentaire sur les psaumes*. D'après Fabricius, il existe en ms. un autre *Commentaire sur les douze grands prophètes*. Des fragments de Théodore ont été recueillis par Facundus (édit. de 1619), par exemple le XIIIe livre du *Mysticus*, et dans la *Bibliothèque* de Photius, comme Περὶ τῆς ἐν Περσίδι μαγικῆς. Les *Acta* du cinquième concile ont également conservé des fragments de ses commentaires sur la plupart des livres de la Bible; Théodore s'y efforce de maintenir le sens littéral contre les interprétations allégoriques d'Origène et de ses disciples, et conteste l'autorité canonique du livre de Job, du *Canticum canticorum*, de l'épître de saint Jacques, de celle de Judas et des deux dernières de saint Jean. Quelques-uns de ses *Commentaires sur les petits prophètes* ont été publiés par Angelo Maï, *Scriptorum veterum nova collectio* (1825, in-4°). Munter publia en 1788 une partie de ses *Commentaires sur saint Luc*, conservés dans les *Catenæ*. On cite encore de lui un traité sur l'*Interprétation allégorique de l'Écriture*, un livre sur les *Miracles de Jésus-Christ*, une *Apologie de saint Basile contre Eumone*, etc. La *Liturgie*, que donne Renaudot dans son *Recueil* sous le nom de Théodore, et qui fut adoptée par les nestoriens, n'est probablement pas de lui.

(1) Deux des lettres que Chrysostôme adressa à cette occasion à Théodore existent encore.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. X. — Tillemont, *Mémoires ecclés.* — Cave, *Scriptor. eccles.*, t. II. — Neander, *Gesch. der christlichen Religion und Kirche*. — Assemanni, *Bibl. orientalis*. — Meissner, *De Theodoro mopsuesteno*; Wittemberg, 1744, in-4°. — Lebret, *De fragmentis Theodori mops.*; Tubingue, 1790, in-4°. — Sieffert, *Theodorus mopsuestenus*; Kœnigsberg, 1827, in-8°. — Fritzsche, *De Theodori mops. vita et scriptis*; Halle, 1837, in-8°.

THÉODORE *Lecteur* (1), historien grec, vivait dans la première moitié du sixième siècle. On ne connaît rien de sa vie; mais on suppose qu'il était originaire de Paphlagonie. D'après Suidas il écrivit une *Histoire de l'Église* (Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία), depuis Constantin jusqu'à Justinien Ier, laquelle est citée par Jean Damascène, par Théophane et dans les *Acta* du deuxième concile de Nicée. Cet ouvrage se divise en deux parties: la première est un abrégé des travaux de Sozomène, de Socrate et de Théodoret; la seconde les continue, et s'étend depuis le règne de Théodose II jusqu'à celui de Justin ou de Justinien Ier. L'abrégé existe en manuscrit, mais très-incomplet, dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. L'histoire originale s'est perdue, à l'exception de quelques extraits publiés avec Eusèbe (Paris, 1544, in-fol.), et trad. en latin par Christopherson (Genève, 1612, in-fol.), et en français par Cousin, dans son *Hist. de l'Église*; la meilleure édition en est celle de Valois (Paris, 1673, in-fol., à la suite de Théodoret). La Bibliothèque impériale de Paris possède du même auteur une *Histoire* (ms.) *des ouvrages publiés que l'on voyait à Constantinople de son temps*, en grec.

Valois, *Præfatio ad Theodoretum*. — Cave, *Hist. litt.* — Dupin, *Bibl. des auteurs ecclés.* — Fabricius, *Bibl. græca*. — Ceillier, *Auteurs sacrés*. — Schœll, *Hist. de la litter. grecque profane*.

THÉODORE (Saint), archevêque de Canterbury, né vers 602, à Tarse, en Cilicie, mort le 19 septembre 690. On n'a que des détails confus sur la première moitié de sa vie. Il avait

(1) Ce surnom lui fut donné parce qu'il exerçait dans l'église de Constantinople les fonctions de *lecteur* (ἀναγνώστης).

Athènes, et s'était rendu fameux par la
sance qu'il avait acquise de la littéra-
ofane et sacrée. Bien qu'il eût passé de
nnées à Rome dans la solitude d'un
il n'avait pas embrassé l'état eccle-
e, et quand il fut désigné par le pape
pour devenir primat d'Angleterre, il
la fois les trois ordres et la consécra-
iscopale (26 mars 668). Il s'embarqua
pagnie de Benoît Biscop et de son sa-
i l'abbé Adrien. C'est aux efforts réunis
xlore et d'Adrien, tous deux étrangers
qu'ils allaient habiter, que les Anglo-
durent la fondation d'écoles classiques
ropagation des arts et des sciences tels
isaient alors dans le midi de l'Europe.
des trois missionnaires se prolongea
année. Théodore débarqua à Mar-
se rendit à Arles, où il attendit qu'É-
naire du palais, lui permît d'entrer sur le
e franc, et passa l'hiver à Paris, pour y
quelque teinture de la langue et des
de l'Angleterre. Il prit possession de
ge le 27 mai 669. Malgré son grand âge,
pa avec ardeur de rétablir la discipline
eigner les sciences divines et humaines;
a aussi plusieurs conciles, entre autres
Hetfield (680), qui fixa la doctrine des
nglaises sur le mystère de l'incarnation.
derniers soins de Théodore fut de rap-
nt Wilfrid de la Frise et de lui rendre
d'York. L'Église latine célèbre sa fête le
embre. Le nom de ce prélat est resté
par le *Pœnitentiale*, recueil des ca-
l'il composa pour régler le temps que
lurer la pénitence publique; il a été pu-
Jacques Petit (Paris, 1677, 2 vol. in-4°),
s notes et des dissertations historiques.

n. *Anglia sacra.* — Godescard, *Vies des* Wright, *Biogr. brit. liter.*, t. I. — Hook, *Lives of Canterbury.*

ODORE *Studite*, auteur ecclésiastique
à Constantinople, en 759, mort dans
Chalcis, le 11 novembre 826. Il fut
marié; mais sa femme, Anne, embrassa
lui la vie religieuse. En 781 il entra
monastère de Sacudium, dont son oncle
it supérieur, et lui succéda dans ce
794 (1). Constantin VI répudia sa
me pour Théodote (795). Théodore
ausa l'empereur et sa nouvelle épouse,
celle-ci fût sa parente; l'empereur,
l'approbation du patriarche Taraise, fit
l'importun censeur et l'exila à Thessa-
Sous Constantin VII celui-ci, grâce à
trice Irène, jouit d'une haute influence;
n caractère violent et rigide lui attira
elles tribulations. En 806 il fut exilé
n oncle Platon et son frère Joseph, ar-
chevêque de Thessalonique, par suite de ses
attaques contre le patriarche Nicéphore, et ne
fut rappelé qu'après avoir fait sa soumission
(811). Ardent adversaire des iconoclastes, il
n'épargna point les dures remontrances aux
princes qui favorisaient leurs doctrines : aussi
endura-t-il une captivité de sept années et de
fort mauvais traitements sous Léon V, et
plutôt que de renoncer à son opposition pré-
féra-t-il, sous Michel II, de sortir volontaire-
ment de Constantinople (824). Après de lon-
gues pérégrinations, il s'établit dans l'île de
Chalcis, où il mourut, en odeur de sainteté.
L'Église grecque honore sa mémoire le 11 no-
vembre, celle de Rome le 12. On trouve dans
le t. V des *Opera* du P. Sirmond (1696, in-fol.),
plusieurs ouvrages de Théodore, entre autres :
Oratio pro sacris imaginibus, adressée à
l'empereur Léon l'Arménien; Διαθήκη, profes-
sion de foi, écrite peu de temps avant sa mort;
et des *Lettres*, au nombre de 276 (1). En outre
on a publié à part des traités de Théodore
contre les iconoclastes, des hymnes, des ho-
mélies, etc. L'abbé Migne a donné une édit.
complète de tous ces écrits (Paris, 1860, gr.
in-8°).

Fabricius, *Bibl. græca.* — Baronius, *Annales.* — Cave, *Hist. litt.* — Smith, *Dict. of roman and greek biogr.*

THÉODORE *Prodrome*, écrivain byzantin,
vivait dans la première moitié du douzième siè-
cle. Il embrassa la vie monastique, et reçut le
nom d'*Hilarion*. Il écrivit sur la philosophie,
la grammaire, la théologie, l'histoire, l'astro-
nomie. Des ouvrages aussi divers lui valurent
une grande réputation et le surnom de maître
(κυρός, pour κύριος, dans le grec du moyen âge);
ce qu'il en reste ne justifie guère cette célébrité.
On a de lui : un roman en vers iambiques, en
neuf livres, *les Amours de Rhodante et de Do-
siclès* : c'est une composition absolument dé-
nuée d'art et d'intérêt; elle trouva cependant
un imitateur dans Nicetas Eugenianus, roman-
cier grec encore inférieur à Théodore, et un édi-
teur dans l'érudit Gilb. Gaulmin (Paris, 1625,
in-8°), dont l'édition a quelque prix, parce qu'elle
est rare. Ce roman a été réimpr. dans les *Ero-
tici scriptores græci* de Rod. Hercher (Leip-
zig, 1858, t. II) et trad. en français (Paris,
1746, in-12), et dans la *Coll. des Romans
grecs*, t. XII; — Ἀμάραντος (Amarante, ou
les Amours d'un vieillard), dialogue, impr. avec
l'ouvrage qui précède; — Γαλεομυομαχία (Com-
bat des rats et du chat), faible imitation de la
Batrachomyomachie, et que pour cette raison
Ilgen a insérée dans ses *Hymnes homériques*
(Halle, 1796, in-8°); — *Epigrammata, qui-
bus omnia utriusque Testamenti capita com-
prehenduntur* (en grec); Bâle, 1536, in-12;
Angers, gr.-lat., 1632, in-4° : ce recueil ren-

(1) ...cursions des Sarrasins l'obligèrent, en 798, de ...dans le monastère de Stude, situé dans l'en... la capitale; de là lui vint le surnom de

(1) On en connaît encore au moins autant. Ces lettres sont d'une grande valeur historique, non-seulement pour la vie de Théodore, mais pour la connaissance des troubles religieux de cette époque.

ferme en outre de Théodore les vies des saints Grégoire de Nazianze, Basile et Jean Chrysostome, et d'autres petits poëmes; — Ἡ ἀπόδημος φιλία (l'Amitié en exil); Paris, 1549, in-4°; trad. en vers français par J. Fagon (Toulouse, 1558, in-8°) : ce petit drame, dans le genre des moralités du moyen âge, se trouve aussi dans les *Christian. poetarum reliquiæ dràmat.* (Paris, Didot, 1846), à la suite des *Euripidis fragmenta*; — *De Sapientia*, gr.-l.; Paris, 1608, in-8°, édit. de Fr. Morel. Parmi les autres ouvrages de Théodore, trop insignifiants pour que nous les enumérions (la Bibl. imp. de Paris possède 24 mss. de cet écrivain), on remarque un poëme comprenant mille vers; l'auteur se plaint à l'empereur Emmanuel Comnène de son extrême pauvreté, et le supplie de le retirer de la misère où il est plongé dans son couvent, tandis que ses supérieurs vivent dans la débauche; ce poëme a été publié par Coraï dans les *Atakta* (Paris, 1828, t. Ier).

Fabricius, *Bibl. græca*, t. VI, p. 350. — La Porte du Theil, *Notices et extraits*, t. VI à VIII. — Lazeri, *Miscellanea*. — Huet, *Traité de l'origine des romans*. — Chassang, *Hist. du roman*, 1864, in-18.

Théodore *Hyrtacène*, rhéteur byzantin, vivait au commencement du quatorzième siècle. Son prénom semble indiquer qu'il était natif d'Hyrtacus ou Artacina, dans l'île de Crète; mais il est plus probable qu'il était né à Artace, près de Cyzique. Sous le règne de l'empereur Andronic l'ancien, il occupa à Constantinople la place de surintendant ou doyen des professeurs de rhétorique. Il connaissait passablement les anciens poëtes, et il employait son savoir à tout propos et trop souvent hors de propos; c'est ainsi que dans son *Éloge de la Vierge* il a imité l'*Hymne de Diane* de Callimaque, et que dans son discours sur sainte Anne il a introduit la fable de Niobé. On a de lui : quatre-vingt-treize *lettres*, publiées par La Porte du Theil dans les *Notices et extraits*, t. V, p. 709, etc.; t. VI, p. 1; — un *Discours de félicitation à l'empereur Andronic l'ancien*, dans *Anecdota* de Boissonade, t. I, p. 248; — trois *Monodies*, ou oraisons funèbres, sur l'empereur Michel Paléologue le jeune, qui mourut en 1320, sur l'impératrice Irène, sur Nicéphore Chumnus; *ibid.*, t. I, p. 254-292; — un *Éloge de saint Ananias le thaumaturge*; *ibid.*, t. II, p. 409; — un *Éloge de la sainte Vierge mère de Dieu*; — une *Description du jardin de sainte Anne, mère de la sainte Vierge*; *ibid.*, t. III, p. 1, etc. Théodore Hyrtacène ne manque pas d'une certaine élégance de style, mais c'est son seul mérite; ses écrits ne contiennent d'ailleurs ni faits ni pensées; et quoiqu'ils se rapportent en partie à une période curieuse de l'histoire byzantine, ils n'offrent aucun merite historique. L. J.

La Porte du Theil, *Notices et extraits*, t. V. — Boissonade, *Anecdota*, t. II, p. 409.

Théodore *d'Egmond*, auteur hollandais du seizième siècle. Il était natif d'Egmond. On a de lui : *Grammatica latina*; Amst., 1580, in-8°.

Van der Aa, *Biogr. Woordenboek*.

Théodore *l'Ange*, empereur grec de Thessalonique de 1222 à 1230. Il appartenait à une famille noble qui se rattachait à celle des Comnène. Lorsque l'empire tomba au pouvoir des Francs (1204), il entra au service de Théodore Ier Lascaris, qui régnait à Nicée, et passa ensuite en Europe pour y rejoindre Michel, son frère bâtard, qui s'était formé dans l'Épire une principauté indépendante. A la mort de Michel (1216), il prit le gouvernement de ses États, et les agrandit par la conquête de la Thessalie, de la Macédoine et d'autres pays limitrophes. Pierre de Courtenay, qui venait d'être élu empereur, s'étant engagé à travers l'Albanie pour se rendre à Constantinople, fut cerné dans un défilé par Théodore et fait prisonnier, après avoir vu massacrer ses soldats. Le légat qui l'accompagnait partagea sa captivité. Cet acte de trahison causa en Europe une indignation générale. Sur les instances du pape, on s'arma de toutes parts pour aller attaquer l'Épire. L'armée des croisés se rassemblait déjà à Venise et à Ancône, lorsque Théodore s'avisa, pour conjurer l'orage, de mettre le légat en liberté (janv. 1218). Cette manœuvre lui réussit pleinement. Quant à Pierre de Courtenay, il était mort obscurément dans sa prison. Enflé d'orgueil par le succès de sa politique violente et cauteleuse à la fois, Théodore se fit couronner sous le titre d'empereur romain à Thessalonique (1222). Il fit la guerre aux Latins, leur enleva Andri[...] et s'avança jusque sous les remparts de leur [...]pitale. Mais, ayant attaqué Asan II, roi des [...]gares, il fut battu complétement, et eut les yeux crevés (1230). Après une longue captivité, il reçut d'Asan, à qui il avait donné en mariage sa fille Irène, les moyens de rentrer en Épire, et de reprendre le pouvoir à son frère Manuel, qui s'en était emparé (1237). Toutefois, à cause de sa cécité, il revêtit son fils Jean de la dignité impériale, vain titre qu'il fut forcé de résigner, en 1242, à l'empereur Vatace. Ce fut le dernier acte public de sa vie.

Du Cange, *Familiæ byzantinæ*, p. 207. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XVII.

Théodore (*Théodore-Antoine*, baron de Neuhof), roi de Corse, né à Metz, en 1690, mort à Londres, le 11 décembre 1756. Son père, Léopold de Neuhof, gentilhomme du comté de la Marck en Westphalie, était capitaine des gardes de l'évêque de Munster, quand son mariage avec la fille d'un simple marchand de Visé, près de Liége, le brouilla sans retour avec sa famille et le força à se retirer en France, où la duchesse d'Orléans lui fit obtenir le commandement d'un fort dans la dépendance de Metz. Il mourut en 1695, laissant deux enfants en bas âge, Élisabeth et Théodore. M. de Mortagne (1), chevalier

(1) C'était, dit Saint-Simon, un fort honnête homme.

r de Madame, prit soin de leur éduca- ;abeth devint demoiselle d'honneur de ;se, et dans la suite épousa le comte ;ux, conseiller au parlement de Metz. , reçu d'abord parmi les pages du duc , obtint une compagnie dans le régi- La Marck au service de la France. ctère inconstant et aventureux le fit ins l'armée suédoise. Il servit d'inter- entre le baron de Gœrtz, son parent, linal Alberoni (*voy.* ces noms) dans le e ces deux ministres avaient formé ir les Stuarts en Angleterre. Le gou- it anglais, instruit de leur dessein, prit res en conséquence, et Théodore n'é- ux poursuites qu'en se réfugiant dans de l'ambassadeur d'Espagne à La Haye. fin tragique de Gœrtz (2 mars 1719), un nouveau protecteur dans Alberoni, ı au grade de colonel en augmentant ses nents d'une pension de 600 pistoles. lui fit épouser miss Saarsfield, fille de ıarnock et demoiselle d'honneur de la ;abeth Farnèse. Ne pouvant se plier à maussade d'une personne laide et ambi- quitta secrètement Madrid (1720), em- s bijoux de sa femme, vint à Paris, se lia r, et fit une fortune rapide, qu'il perdit dement encore. Après avoir parcouru re, il séjourna quelque temps à Amster- rendit à Florence en qualité de résident reur Charles VI. Ce fut dans cette der- e qu'il établit ses premières relations réfugiés corses; non content d'inté- cour de Vienne en faveur de leurs lenus par les Génois au mépris des résolut de soustraire leur pays à la n de Gênes. Dans ce but il visita di- urs de l'Europe, cherchant à les in- ı sa cause et à s'y procurer des se- 'ayant pu réussir, il partit pour Cons- , où, par l'entremise de Ragotzki et de Bonneval, il obtint quelques gra- du sultan. La régence de Tunis lui plus de confiance, et mit à sa disposi- vaisseau chargé de 10 canons, de ils avec une somme de 1,000 sequins antité considérable d'effets d'habille- le munitions de guerre. Le 15 mars ébarqua près d'Aleria, vêtu à la fran- : une suite de quinze personnes. Sa iture, son air imposant, le mystère ntourait et le respect que lui témoi- ıs insulaires, le firent passer pour ;e considérable. Le peuple, à la secours inespérés, l'accueillit comme eur, et le 15 avril suivant, à l'as- semblée générale d'Alesani, le proclama roi de Corse sous le nom de Théodore I[er].

Le nouveau monarque trouva son royaume dans une désolante situation. « Les Génois, par des *raisons d'État*, avaient dépeuplé 20 à 30 milles du meilleur pays; ils avaient chassé les habitants dans les montagnes, et brûlé leurs bourgs *trop florissants*, avec défense de les reconstruire. Ils leur avaient interdit toute communication avec la mer, ne leur permettant de vendre leurs denrées qu'aux commissaires génois; ceux-ci en fixaient eux-mêmes le prix. Il était défendu aux Corses d'exploiter leurs mines de fer, de plomb et d'argent; il leur était également défendu de faire usage du sel naturel de leur pays. Les étangs et les rivières étaient affermés à des Catalans, et les Corses n'avaient pas le droit de pêche (1). » Pour relever cette malheureuse contrée de l'état d'abaissement et de misère où de telles lois l'avaient réduite depuis des siècles, Théodore favorisa de tout son pouvoir le commerce et l'industrie, l'agriculture et l'exploitation des mines. Il proclama la liberté de conscience, attira de la Morée et de la Tunisie des Grecs et des Juifs, et fit battre monnaie aux armes du royaume (2). Résolu de pousser vigoureusement la guerre, il mit tous ses soins à rétablir la concorde, et après avoir partagé sa petite armée en vingt-quatre compagnies, il s'empara de Porto-Vecchio, et se présenta le 3 mai devant Bastia. Les Génois, chassés de l'intérieur et ne possédant plus que six villes du littoral, s'efforcèrent de le décrier. Théodore répondit à leurs calomnies par un manifeste où il dévoilait leur odieuse tyrannie envers les Corses. Avec l'argent que lui apporta le baron de Drost, son neveu, il fit armer plusieurs barques pour donner la chasse à celles de la république. Il eut une cour à l'instar de celles d'Europe, s'entoura d'une garde de trois cents hommes, nomma des ministres et des chambellans, et institua le 16 septembre, à Sartène, l'ordre de *la Délivrance*. Les Génois ne se maintenaient plus que sur quelques points de la côte, et encore étaient-ils tellement pressés qu'ils étaient obligés de tirer de Gênes toutes leurs provisions, même l'eau et le bois. Leur expulsion complète et définitive ne pouvait tarder longtemps, lorsque la discorde se mit parmi les Corses. Le nombre des mécontents s'accrut au point que Théodore, mis en demeure de tenir les promesses de secours qu'il avait faites maintes fois, dut s'embarquer le 11 novembre 1736 pour le continent, après avoir convoqué le 5 une assemblée à Sartène, où il établit un conseil de régence, sous la direction de Paoli et Giafferi pour gouverner durant son absence.

Arrivé à Livourne sous l'habit ecclésiastique,

he maître de forges des environs de Liége. ınu la mère de Théodore et ressentit pour penchant. Il s'appelait *Antoine-François-*DLIN, et prenait le titre de comte de Morerut le 24 mars 1738.

(1) Rossi, *Storia di Corsica*, pièces justif.

(2) Une tête de Maure avec un bandeau sur les yeux, et à l'effigie de la Vierge avec cette légende : *Monstra te esse matrem.*

Théodore traversa rapidement Florence, Rome, puis Naples, où il s'embarqua pour Amsterdam. Pendant que les Génois mettaient sa tête à prix, il se vit jeté en prison par les poursuites d'un créancier. Deux amis puissants le tirèrent de cet embarras, et le mirent en état de fréter un petit bâtiment (1737). A l'approche de l'île Rousse, il aperçut une frégate française et plusieurs barques génoises qui gardaient le littoral; craignant d'être fait prisonnier, il laissa débarquer ses compagnons, et passa à bord d'un bâtiment suédois, qui le ramena en Hollande. L'année suivante, grâce à l'aide de quelques juifs, qui lui avancèrent, avec l'autorisation des États généraux, cinq millions de francs, il équipa trois vaisseaux marchands et une frégate chargée de munitions de guerre. Il leur promit en retour le commerce exclusif de la Corse, et s'engagea à leur livrer, pour la sûreté de leurs avances, le port d'Ajaccio ou celui de Porto-Vecchio. Après avoir relâché douze jours à Lisbonne, il débarqua le 15 septembre 1738 à Aleria. Froidement accueilli par les insulaires et mis au ban du royaume par le comte de Boissieux, chef de l'expédition française en Corse, il fut forcé de se rembarquer au plus vite. Il se préparait à descendre sur la côte occidentale avec le secours de Luc d'Ornano, mais les vents contraires ou la trahison du capitaine de vaisseau le poussèrent à Naples, où ce même capitaine tenta de le faire périr. Théodore, averti à temps, se plaça sous la protection du gouvernement napolitain, qui le fit conduire sous escorte à Gaète. Il avait laissé en Corse son fils Frédéric et le baron de Drost; ceux-ci tinrent la campagne quelque temps encore; mais vers la fin de 1739, poursuivis par les troupes françaises et manquant de tout moyen de défense, ils quittèrent l'île. Vers la fin de janvier 1743, l'expédition française ayant été rappelée, et la guerre ayant éclaté de nouveau entre les insulaires et la république de Gênes, Théodore, qui de Rome, de Venise, de Copenhague et d'Allemagne avait constamment entretenu des relations avec quelques chefs corses, reparut devant l'île Rousse sur un vaisseau anglais, que lui avait fourni l'amiral Mathews. Il fit un appel aux Corses, et leur distribua des armes et des munitions; mais les esprits étaient changés. On lui conseilla d'abandonner une entreprise désormais inutile. Toutefois il en appela à la force, et vint canonner Ajaccio; une frégate française soutint l'attaque, et empêcha le débarquement. La démonstration de Théodore n'eut pas d'autres suites. Les Anglais, voyant que personne ne répondait à son appel, l'abandonnèrent. Quant à lui, il revint à Londres, où ses créanciers le firent enfermer dans la prison pour dettes (1).

(1) Il fut le compagnon de captivité de Smollett lorsqu'en 1759 cet écrivain eut à subir trois mois de prison pour un article injurieux du *Classical Review*. Smollett a inséré le portrait de Théodore dans le roman de *Sir Launcelot Greaves*, (1760), trad. en fran 1824.

En 1753 Horace Walpole ouvrit en sa une souscription, dont le produit s adoucir les rigueurs de sa captivité. Tr après, le tribunal ayant reconnu son ins lité absolue, le fit mettre en liberté. Il que peu de jours de cette faveur, et r âgé de soixante-six ans; il fut inhum le cimetière de Sainte-Anne de Westn où l'on voit encore le tombeau que lui fi Walpole en 1757, avec cette épitaphe p phique :

> The grave, great teacher, to a level brings
> Heroes and beggars, galley slaves and kings.
> But Theodore this moral learn'd ere dead :
> Fate pour'd its lesson on his living head,
> Bestow'd a kingdom, and deny'd him bread.

Les papiers du roi Théodore, écrits la en allemand, furent saisis par le général c sieux, qui en dressa l'inventaire, que nou eu entre les mains, les fit traduire et les au ministre de la guerre. Il paraît que ces p dont plusieurs ont une certaine importan torique, sont conservés dans les archi département des affaires étrangères.

Le fils de Théodore, connu sous le colonel *Frédéric*, né en 1725, en Espag joignit son père en Corse, et partagea sc tunes. En 1754 il se rendit à Londres, où par la misère à donner des leçons d'ita publia en 1768 des *Mémoires pour se l'histoire de la Corse* (in-8°), trad. la année en anglais. Il reprit du service e magne, et reçut le brevet de colonel du Wurtemberg, dont il fut plus tard l' Angleterre. Ayant perdu dans la suite l'a ses protecteurs, il retomba dans l'indige se tua d'un coup de pistolet, le 1er févrie sous le portique de l'abbaye de Westn

S. ROLLAN

A. Rossi, *Storia della Corsica*, mss. de la Impér. — *Histoire des revolutions de l'île de* La Haye, 1738. — Jommereuil, de Germane *Hist. de la Corse*. — Voltaire, *Siècle de Louis* *Documents militaires*.

THÉODORE. *Voy.* BALSAMON, DIODORE LASCARIS, MÉTOCHITE.

THÉODORET (Θεοδώρετος), écrivain siastique grec, né à Antioche, vers la fin d trième siècle (en 386 ou 393), mort en 458. Consacré à la vie religieuse dès av naissance par sa mère, femme d'une piét tee, il fut à l'âge de sept ans placé da couvent près d'Antioche. Là il reçut un cellente instruction théologique et littéra devint un des plus savants hommes temps; et, ce qui est plus remarquable, il quit un esprit libre et tolérant, qu'on cherait vainement chez les autres théol du cinquième siècle. Il quitta le monast 420 ou 423, pour aller remplir les fo épiscopales dans la ville de Cyrrhus, p

te. Ce n'était qu'une petite ville, mais
se contenait huit cents paroisses. Le
vêque se distingua par une bienfaisance
nes; non content de venir au secours
rtunes individuelles, il bâtit dans sa
scopale des portiques, des ponts, des
iblics et un aqueduc. Ce ne furent là
ques-uns de ses bienfaits; il serait trop
les rapporter tous. Il ne s'occupait pas
ins d'activité des intérêts spirituels de
ésains que de leur bien-être matériel;
te partie de sa tâche était la plus diffi-
sa charité et sa tolérance, il ramena
doxie les ariens, les macédoniens, les
tes de sa province; il échoua dans l'af-
nestoriens. L'hérésie du nestorianisme
trêmement subtile; il était à peu près
le de la réfuter sans tomber dans l'hé-
itraire, à laquelle Eutychès a donné son
éodoret, ancien camarade de Nestorius
ouvent d'Antioche, ne pouvait le croire
upable que le prétendait Cyrille, pa-
d'Alexandrie, le grand adversaire des
is; de là à croire Cyrille lui-même cou-
rreur, il n'y avait pas loin, et en effet
et fut de cette minorité du concile d'É-
i, en représailles de la condamnation
rius, prononça la déposition de Cyrille
était à l'autorité impériale à trancher
on. Le faible Théodore II essaya assez
nt de ramener la paix entre les deux
héodoret était disposé aux concessions;
au contraire, se montra intraitable. Sa
44) ne mit pas fin à la lutte; son suc-
Dioscore, outrant encore ses senti-
lla jusqu'à soutenir ouvertement Eu-
l lança publiquement l'anathème contre
et dans l'église d'Alexandrie, et peu
449, il tint à Éphèse un second concile,
sa présidence, prononça la déposition
loret, de Flavien, patriarche de Constan-
de Domnus, patriarche d'Antioche, et
s évêques qui avaient condamné Eu-
u concile de Constantinople en 448.
ereur sanctionna cette décision, et exila
et dans le couvent d'Apamée. Le prélat
n en appelèrent au pape Léon le Grand,
appel est resté célèbre dans l'histoire
tique comme consacrant la suprématie
de Rome. Léon accepta la confession
e Théodoret, et le déclara absous de
ure ecclésiastique. En même temps
héodore II mourait subitement; Pul-
Marcien, qui lui succédèrent, rappe-
s prélats exilés. Théodoret fut rétabli
siége épiscopal, non pas cependant
voir, au concile de Chalcédoine (451),
hème à Nestorius. On lui a reproché
cession; mais il est probable qu'il ne
t pas les opinions de ce sectaire, et
u'il avait défendu contre Cyrille, c'é-
as la doctrine que la personne de Nes-
torius. Théodoret revint dans son diocèse. Vieux et fatigué, il remit ses fonctions épiscopales à Hypatius, et consacra le reste de sa vie à des travaux littéraires.

Bon et tolérant, ce prélat méritait de vivre dans une meilleure époque. Ses erreurs, s'il en commit, sont oubliées; on se souvient encore de ses vertus, et on profite de ses ouvrages, qui, au milieu de beaucoup de controverses sans intérêt, contiennent des faits indispensables à l'histoire du temps. Il a laissé en grec un grand nombre d'écrits, que l'on peut placer sous trois chefs : exégèse, histoire, controverse. Dans ceux de la première série, il ne s'astreint pas en général à un commentaire suivi, mais il y propose de préférence et résout les difficultés qu'il croit devoir se présenter à l'esprit de tout homme sérieux; par cette méthode, qui lui est particulière, il se montre tout autant apologiste qu'exégète. Voici par exemple les premières questions qu'il pose sur la Genèse. « Pourquoi, demande-t-il, le récit de la création ne debute-t-il pas par la doctrine de Dieu (Θεολογία)? » A quoi il répond que Moïse était envoyé à un peuple infecté du panthéisme égyptien, et qu'en conséquence la première chose qu'il dut lui apprendre était de distinguer la créature du Créateur; et qu'en agissant ainsi, au lieu de négliger l'objet général de la théologie, il en a établi la plus forte base, c'est-à dire la doctrine de l'existence indépendante et éternelle d'un Dieu unique. La seconde question est ainsi conçue : « Pourquoi ne pas parler de la création des anges? » La troisième : « Les anges existaient-ils avant le ciel et la terre, ou ont-ils été créés en même temps? » Sur ces points et sur beaucoup d'autres il aborde quelques-unes des questions des plus difficiles qui aient été débattues dans les premiers siècles de l'Église, surtout celles qui touchent aux formes variées du gnosticisme et du manichéisme. Les commentaires de Théodoret embrassent une grande partie de l'Ancien Testament ainsi que les Épîtres de saint Paul. Ses deux ouvrages historiques ont une valeur bien différente. Le premier, et le plus utile aujourd'hui, est une *Histoire ecclésiastique* (Ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας λόγοι πέντε), qui commence avec l'arianisme sous Constantin et finit à la mort de Théodore de Mopsueste (324-429); il ne faut pas attendre de l'auteur une parfaite impartialité, mais c'est un témoin bien informé et de bonne foi. Cet ouvrage, trad. en français par Mathée (Poitiers, 1544, pet. in 8°), a été publié par Valois, avec Eusèbe et autres, et séparément par Gaisford, Oxford, 1854, in-8°. Le second ouvrage historique de Théodoret a pour titre Ἱστορία φιλόθεος, contient les vies de trente ermites célèbres, et fait plus d'honneur à sa candeur qu'à sa science. — Parmi les traités qui roulent sur sa fameuse controverse contre Cyrille et les Eutychiens, on remarque les suivants : *le Mendiant* (Ἐρανίστης), en

trois dialogues ; et une *Histoire abrégée des hérésies* (Αἱρετικῆς κακομυθίας ἐπιτομή), en cinq livres ; cet ouvrage et le précédent ont été impr. en grec ; Rome, 1545, in-4°. Citons enfin de ce fécond écrivain : *Traité de la Providence* (Περὶ προνοίας), trad. en français en 1555, in-4°, et en 1740, in-8° ; — *De la cure des préjugés des Grecs* (Ἑλληνικῶν θεραπευτικὴ παθημάτων) ; Oxford, 1839, in-8° ; — des discours, des homélies et 180 lettres intéressantes pour l'histoire de son temps.

Il existe deux éditions des œuvres complètes de Théodoret, celle du P. Sirmond et de J. Garnier (Paris, 1642-84, 5 vol. in-fol.), et celle de L. Schulze et de Nœsselt, Halle, 1768-74, 5 vol. en 10 part. in-8°) ; ces deux éditions ont été refondues dans celle de l'abbé Migne (Paris, 1859-60, 5 vol. gr. in-8°). L. J.

Garnier, *Dissertationes* dans le t. V de son édition. — Ceillier, *Auteurs ecclés.*, t. XIV. — Tillemont, *Mémoires*, t. XIV. — Cave, *Hist. litt.*, ann. 423. — Schulze, *De vita et scriptis B. Theodoreti* ; Halle, 1769, in-8°. — Neander, *Gesch. der Christl. Relig. und Kirche*, t. II. — Schrœckh, *Christliche-Kirchengeschichte*, t. XVIII. — J.-Fr.-C. Richter, *De Theodoreto, epistolarum Paulini interprete* ; Leipzig, 1822, in-8°.

THÉODORIC I, nommé aussi *Theudo, Théodore*, et *Theuderich* (1), roi des Visigoths, tué en 451. Après la mort de Wallia (419), il fut proclamé roi. Presque aussitôt il appuya avec une partie de son armée les Romains dans une expédition en Espagne. Au milieu des troubles qui déchiraient l'empire, il envahit la Gaule, et mit le siége devant Arles (426). Aetius accourut à la tête d'une nombreuse armée pour délivrer cette ville ; les Goths, menacés dans leurs possessions par les Vandales, firent la paix, et passèrent encore en Espagne avec les Romains pour y refouler leurs ennemis communs. En 430, Théodoric fit contre Arles une seconde tentative, qui fut déjouée par l'activité d'Aetius. En 437 il assiégea Narbonne, et fut battu par Litorius, un des meilleurs lieutenants d'Aetius, qui, fier de ce triomphe, dû en grande partie à la cavalerie auxiliaire des Huns, marcha sur Toulouse (438). Cependant Théodoric repoussa l'assaut, mit les Huns en fuite, fit prisonnier Litorius lui-même, qui fut mis à mort (439). Par cette action tout le pays jusqu'au Rhône tomba en son pouvoir, et il assura ses conquêtes au moyen d'une paix avantageuse avec le préfet Avitus. En 450 la Gaule fut envahie par Attila. Malgré les efforts du conquérant pour brouiller Valentinien et Théodoric, ce dernier, quoiqu'il eût hésité d'abord, fut ensuite éclairé sur ses propres intérêts par Avitus, et promit à l'empereur un concours énergique contre l'ennemi commun. Il assembla une nombreuse armée, et accompagné de ses deux fils aînés, Thorismond et Théodoric, il se réunit à Aetius, et obligea les Huns à se replier jusqu'aux plaines de Châlons. La bataille fut courte, mais sanglante. Théodoric, emporté par son courage, tomba un des premiers, sans qu'on sache s'il fut foulé aux pieds par les siens ou percé par la flèche d'un Ostrogoth. Son fils Thorismond, qui lui succéda, le fit enterrer à l'endroit même où il avait péri.

(1) Gibbon croit qu'il était fils d'Alaric ; mais le passage sur lequel il s'appuie, extrait du panégyrique d'Avitus par Sidoine Apollinaire, paraît inexact.

Jornandès, *De rebus geticis*. — Idatius, *Chronicon*. — Sid. Apollinaris. — Aschbach, *Gesch. der Westgothen*. — Mascov, *Gesch. der Teutschen*, t. IX. — Am. Thierry.

THÉODORIC II, roi des Visigoths, fils du précédent, né en 426, mort à Toulouse, en août 466. Quoiqu'il parvint au trône par l'assassinat de son frère Thorismond (453), il se distingua par de brillantes qualités. D'abord il vécut en paix avec les Romains, reçut avec de grands honneurs Avitus, qui avait été son maître de grammaire et de rhétorique, et l'engagea vivement à revêtir la pourpre impériale, en lui promettant de l'aider de toutes ses forces. Les Suèves ayant renvoyé avec mépris ses ambassadeurs (458), il franchit les Pyrénées avec les Bourguignons ses alliés, et battit son beau-frère Réchiaire, le 6 octobre, à Paramo, à douze lieues d'Astorga. Puis il s'avança jusqu'au cœur de la Lusitanie, et montra une grande cruauté vis-à-vis des vaincus en pillant toutes les villes et en n'épargnant même pas les églises. Ayant appris la déposition d'Avitus, il songea à s'emparer de l'Espagne pour son propre compte, et y envoya successivement plusieurs armées, qui s'avancèrent victorieusement jusqu'en Bétique. Après avoir échoué devant Arles, il fut plus heureux contre Narbonne, dont la trahison lui livra les portes (462). La mort d'Ægidius le délivra de son plus redoutable adversaire, et il put alors assurer ses nombreuses conquêtes dans les Gaules, dont il posséda tous les pays compris entre le Rhône et l'Océan et entre les Pyrénées et la Loire. Il s'occupait de pacifier l'Espagne, quand il fut assassiné par son ambitieux frère Euric. Sidoine Apollinaire, qui avait vécu dans l'intimité de Théodoric quand celui-ci tenait sa cour à Bordeaux, a fait un magnifique éloge de ses qualités, de sa politique et de sa puissance.

Isidore, *Hist. Suevorum*. — Idatius, *Chronic*. — Grégoire de Tours. — Jornandès. — Sidon. Apollinaris, *Epist. ad Agricolam*. — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

THÉODORIC, *le Grand* (*Dietrich, Thiodrek*, chef puissant), roi des Ostrogoths et d'Italie, né au commencement de 455, près du lac Plattensee, en Hongrie, mort le 26 août 526, à Ravenne. Il était fils de Théodemir, principal chef des Ostrogoths, de l'illustre famille des Amales ; sa mère, Erelieva, était catholique. Son père, qui était arien, le chérissait extrêmement, et ne se décida qu'après de longues hésitations à le livrer en otage à l'empereur Léon à l'occasion de la paix conclue en 462. Amené à Constantinople, l'enfant, qui était aimable et gracieux et qui montrait une vive intelligence, plut à Léon, qui le fit élever au palais comme un membre de sa propre famille. Il apprit à par-

lire couramment le grec et le latin (1). Sur les instances de son père, il alla le rejoindre (472), et prouva aussitôt que les plaisirs de la licencieuse Byzance n'avaient pas amolli son âme; un de ses premiers exploits fut de battre les Sarmates et de tuer leur roi de sa main. Lorsque les Goths, mécontents de leurs cantonnements, franchirent le Danube, il commanda l'avant-garde, s'empara de la Macédoine, et pénétra en Thessalie, où il prit Larisse et Héraclée. Il assiégeait Thessalonique lorsque la paix assigna aux Goths un établissement dans la Macédoine septentrionale, puis dans la basse Mésie. C'est là que mourut Théodemir, en 474; Théodoric lui succéda. L'année suivante son intervention fut réclamée par Zénon contre l'usurpateur Basiliscus, que soutenait un chef goth nommé Théodoric le Louche. Une profonde jalousie existait entre les deux Théodorics; l'Amale se hâta de marcher sur Constantinople; mais avant son arrivée Zénon avait déjà rétabli son autorité. Il ne lui en témoigna pas moins sa reconnaissance en le comblant d'argent, en le nommant sénateur, généralissime et patrice, et en lui donnant les commandements qui appartenaient au Louche. Celui-ci, pour se venger, chercha à fomenter de nouveaux troubles. Théodoric offrit de le réduire à l'impuissance si on lui accordait des secours; sur la promesse de l'empereur, il se dirigea vers l'Hémus, et se trouva, seul sans renfort ni approvisionnements, devant l'ennemi. Trop faible pour le combattre, il préféra de s'accommoder avec lui; puis, tournant sa colère contre le perfide Zénon, il s'avança jusqu'à la muraille construite cinq lieues en avant de la capitale (478). Repoussé avec perte, il se retira vers la province de Rhodope, qu'il dévasta de fond en comble ainsi que le littoral de la mer d'Égée, et prépara le déménagement général de son peuple dans la riche province d'Épire. Zénon, effrayé, lui députa Artémidore, homme de cour et d'étude, que Théodoric avait connu et pour lequel il s'était pris d'affection. Artémidore parvint à se faire écouter de Théodoric, qui, éprouvant un de ces retours vers le bien qui faisait souvent contrepoids à ses colères aveugles, cessa ses cruelles dévastations (2). Mais avant que le traité de paix fût rédigé, il avait changé d'avis, et s'était mis en mesure d'occuper l'Épire avec l'aide d'un Goth qui y possédait d'immenses domaines. La mort de son rival le Louche amena une réconciliation. Les bandes du Louche s'étant ralliées à Théodoric, comme au seul chef survivant de leur nation, Zénon sentit la nécessité d'un rapprochement (481). Il appela Théodoric à Constantinople, le créa commandant de la Thrace, maître des milices, et le désigna consul pour l'année suivante; les Goths furent installés dans les contrées du bas Danube.

Théodoric voyait donc réalisé le vœu qu'il avait souvent exprimé, de vivre en Romain et de prendre part au gouvernement de la « grande république des Césars ». Après avoir aidé à réprimer la révolte d'Ilus, il reçut en 484 l'honneur insigne, réservé aux Césars, de voir sa statue équestre élevée devant la porte du palais. Envoyé en 485 contre les Bulgares, il remporta sur eux une sanglante victoire. De retour à Constantinople, il se replongea dans les délices de la vie civilisée, et semblait avoir oublié son peuple. En 487, les Goths, menacés par les entreprises victorieuses d'Odoacre, roi d'Italie (*voy.* ce nom), sur le Danube, rappelèrent Théodoric au milieu d'eux. Il avait honte de rompre avec Zénon, qui l'avait accablé de bienfaits; le nom d'Odoacre, prononcé sans cesse avec colère par les siens, le décida, et il conçut le projet de lui arracher l'Italie. Cachant ses desseins, il s'avança d'abord avec une forte armée vers Constantinople, et sous les murs de la ville seulement il demanda à Zénon d'être autorisé à s'emparer de l'Italie. Zénon, heureux d'être délivré d'hôtes si turbulents, y consentit, et fit rédiger et approuver par le sénat un acte public, intitulé *Pragmatique*, où sans explications précises l'Italie fut attribuée aux Goths et à leur roi. Investi solennellement par le voile de pourpre sacré, Théodoric convoqua autour de lui les hommes de sa nation. Presque tous les Goths campés entre le Danube et le lac Balaton se rallièrent à sa voix, et formèrent une armée de deux cent mille combattants. Les vieillards, les femmes et les enfants placés sur des milliers de chariots, la nation entière quitta pour toujours les parages qu'elle habitait depuis plus d'un siècle, et descendit dans l'automne de 488 le revers des monts Albaniens. Théodoric avait le dessein d'envahir l'Italie méridionale, qui n'était pas en état de défense; mais le défaut d'embarcations le força de changer de route et de gagner la vallée de la Save et les Alpes Juliennes. Au moment de passer l'Unna (1), il se vit arrêté par les Gépides : il les tailla en pièces, puis à travers mille fatigues, et sans cesser de combattre, il traversa la Pannonie, les Alpes Juliennes, et vint camper au printemps de 489 sur les bords de l'Isonzo, en Vénétie.

(1) Selon le récit de plusieurs historiens, Théodoric n'aurait jamais su lire ni écrire.

(2) A ce propos citons le portrait que M. Am. Thierry a tracé de lui, mais qui ne s'applique bien qu'à la première partie de sa vie, lorsque son ambition, mal satisfaite, bouillonnait en lui et l'entraînait aux plus grands écarts : « Théodoric joignait aux qualités les plus séduisantes des vices redoutables. L'enthousiasme que lui inspirait la civilisation était enté sur un fond de nature sauvage et rétive qui la repoussait en dépit de lui-même. Ses inspirations élevées et héroïques étaient mêlées à des instincts violents, à la cruauté, à un égoïsme impitoyable. Deux êtres coexistaient en lui, un Romain d'inspiration, un Barbare d'instinct. Attila eut plus d'entrailles que le Théodoric barbare, tandis que le Théodoric civilisé dépassa en conceptions généreuses la plupart des Romains de son temps. »

(1) C'est un affluent de la Save.

trois dialogues; et une *Histoire abrégée des hérésies* (Αἱρετικῆς κακομυθίας ἐπιτομή), en cinq livres; cet ouvrage et le précédent ont été impr. en grec; Rome, 1545, in-4°. Citons enfin de ce fécond écrivain : *Traité de la Providence* (Περὶ προνοίας), trad. en français en 1555, in-4°, et en 1740, in-8°; — *De la cure des préjugés des Grecs* (Ἑλληνικῶν θεραπευτικὴ παθημάτων); Oxford, 1839, in-8°; — des discours, des homélies et 180 lettres intéressantes pour l'histoire de son temps.

Il existe deux éditions des œuvres complètes de Théodoret, celle du P. Sirmond et de J. Garnier (Paris, 1642-84, 5 vol. in-fol.), et celle de L. Schulze et de Nœsselt, Halle, 1768-74, 5 vol. en 10 part. in-8°); ces deux éditions ont été refondues dans celle de l'abbé Migne (Paris, 1859-60, 5 vol. gr. in-8°). L. J.

Garnier, *Dissertationes* dans le t. V de son édition. — Ceillier, *Auteurs ecclés.*, t. XIV. — Tillemont, *Mémoires*, t. XIV. — Cave, *Hist. litt.*, ann. 423. — Schulze, *De vita et scriptis B. Theodoreti*; Halle, 1769, in-8°. — Neander, *Gesch. der Christl. Relig. und Kirche*, t. II. — Schrœckh, *Christliche-Kirchengeschichte*, t. XVIII. — J.-Fr.-C. Richter, *De Theodoreto, epistolarum Paulini interprete*; Leipzig, 1822, in-8°.

THÉODORIC I, nommé aussi *Theudo*, *Théodore*, et *Theuderich* (1), roi des Visigoths, tué en 451. Après la mort de Wallia (419), il fut proclamé roi. Presque aussitôt il appuya avec une partie de son armée les Romains dans une expédition en Espagne. Au milieu des troubles qui déchiraient l'empire, il envahit la Gaule, et mit le siége devant Arles (426). Aetius accourut à la tête d'une nombreuse armée pour délivrer cette ville; les Goths, menacés dans leurs possessions par les Vandales, firent la paix, et passèrent encore en Espagne avec les Romains pour y refouler leurs ennemis communs. En 430, Théodoric fit contre Arles une seconde tentative, qui fut déjouée par l'activité d'Aetius. En 437 il assiégea Narbonne, et fut battu par Litorius, un des meilleurs lieutenants d'Aetius, qui, fier de ce triomphe, dû en grande partie à la cavalerie auxiliaire des Huns, marcha sur Toulouse (438). Cependant Théodoric repoussa l'assaut, mit les Huns en fuite, fit prisonnier Litorius lui-même, qui fut mis à mort (439). Par cette action tout le pays jusqu'au Rhône tomba en son pouvoir, et il assura ses conquêtes au moyen d'une paix avantageuse avec le préfet Avitus. En 450 la Gaule fut envahie par Attila. Malgré les efforts du conquérant pour brouiller Valentinien et Théodoric, ce dernier, quoiqu'il eût hésité d'abord, fut ensuite éclairé sur ses propres intérêts par Avitus, et promit à l'empereur un concours énergique contre l'ennemi commun. Il assembla une nombreuse armée, et accompagné de ses deux fils aînés, Thorismond et Théodoric, il se réunit à Aetius, et obligea les Huns à se replier jusqu'aux plaines de Châlons. La bataille fut courte, mais sanglante. Théodoric, emporté par son courage, tomba un des premiers, sans qu'on sache s'il fut foulé aux pieds par les siens ou percé par la flèche d'un Ostrogoth. Son fils Thorismond, qui lui succéda, le fit enterrer à l'endroit même où il avait péri.

(1) Gibbon croit qu'il était fils d'Alaric; mais le passage sur lequel il s'appuie, extrait du panégyrique d'Avitus par Sidoine Apollinaire, paraît inexact.

Jornandès, *De rebus geticis*. — Idatius, *Chronicon*. — Sid. Apollinaris. — Aschbach, *Gesch. der Westgothen*. — Mascov, *Gesch. der Teutschen*, t. IX. — Am. Thierry

THÉODORIC II, roi des Visigoths, fils du précédent, né en 426, mort à Toulouse, en août 466. Quoiqu'il parvînt au trône par l'assassinat de son frère Thorismond (453), il se distingua par de brillantes qualités. D'abord il vécut en paix avec les Romains, reçut avec de grands honneurs Avitus, qui avait été son maître de grammaire et de rhétorique, et l'engagea vivement à revêtir la pourpre impériale, en lui promettant de l'aider de toutes ses forces. Les Suèves ayant renvoyé avec mépris ses ambassadeurs (458), il franchit les Pyrénées avec les Bourguignons ses alliés, et battit son beau-frère Réchiaire, le 6 octobre, à Paramo, à douze lieues d'Astorga. Puis il s'avança jusqu'au cœur de la Lusitanie, et montra une grande cruauté vis-à-vis des vaincus en pillant toutes les villes et en n'épargnant même pas les églises. Ayant appris la déposition d'Avitus, il songea à s'emparer de l'Espagne pour son propre compte, et y envoya successivement plusieurs armées, qui s'avancèrent victorieusement jusqu'en Bétique. Après avoir échoué devant Arles, il fut plus heureux contre Narbonne, dont la trahison lui livra les portes (462). La mort d'Ægidius le délivra de son plus redoutable adversaire, et il put alors assurer ses nombreuses conquêtes dans les Gaules, dont il posséda tous les pays compris entre le Rhône et l'Océan et entre les Pyrénées et la Loire. Il s'occupait de pacifier l'Espagne, quand il fut assassiné par son ambitieux frère Euric. Sidoine Apollinaire, qui avait vécu dans l'intimité de Théodoric quand celui-ci tenait sa cour à Bordeaux, a fait un magnifique éloge de ses qualités, de sa politique et de sa puissance.

Isidore, *Hist. Suevorum*. — Idatius, *Chronic*. — Grégoire de Tours. — Jornandès. — Sidon. Apollinaris, *Epist. ad Agricolam*. — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

THÉODORIC, *le Grand* (*Dietrich*, *Thiodrek*, chef puissant), roi des Ostrogoths et d'Italie, né au commencement de 455, près du lac Plattensee, en Hongrie, mort le 26 août 526, à Ravenne. Il était fils de Théodemir, principal chef des Ostrogoths, de l'illustre famille des Amales; sa mère, Erelieva, était catholique. Son père, qui était arien, le chérissait extrêmement, et ne se décida qu'après de longues hésitations à le livrer en otage à l'empereur Léon à l'occasion de la paix conclue en 462. Amené à Constantinople, l'enfant, qui était aimable et gracieux et qui montrait une vive intelligence, plut à Léon, qui le fit élever au palais comme un membre de sa propre famille. Il apprit à par-

ler couramment le grec et le latin (1). Sur les instances de son père, il alla le rejoindre (472), et prouva aussitôt que les plaisirs de la licencieuse Byzance n'avaient pas amolli son âme; un de ses premiers exploits fut de battre les Sarmates et de tuer leur roi de sa main. Lorsque les Goths, mécontents de leurs cantonnements, franchirent le Danube, il commanda l'avant-garde, s'empara de la Macédoine, et pénétra en Thessalie, où il prit Larisse et Héraclée. Il assiégeait Thessalonique lorsque la paix assigna aux Goths un établissement dans la Macédoine septentrionale, puis dans la basse Mésie. C'est là que mourut Théodemir, en 474; Théodoric lui succéda. L'année suivante son intervention fut réclamée par Zénon contre l'usurpateur Basiliscus, que soutenait un chef goth nommé Théodoric le Louche. Une profonde jalousie existait entre les deux Théodorics; l'Amale se hâta de marcher sur Constantinople; mais avant son arrivée Zénon avait déjà rétabli son autorité. Il ne lui en témoigna pas moins sa reconnaissance en le comblant d'argent, en le nommant sénateur, généralissime et patrice, et en lui donnant les commandements qui appartenaient au Louche. Celui-ci, pour se venger, chercha à fomenter de nouveaux troubles. Théodoric offrit de le réduire à l'impuissance si on lui accordait des secours; sur la promesse de l'empereur, il se dirigea vers l'Hémus, et se trouva, seul sans renfort ni approvisionnements, devant l'ennemi. Trop faible pour le combattre, il préféra de s'accommoder avec lui; puis, tournant sa colère contre le perfide Zénon, il s'avança jusqu'à la muraille construite cinq lieues en avant de la capitale (478). Repoussé avec perte, il se retira vers la province de Rhodope, qu'il dévasta de fond en comble ainsi que le littoral de la mer d'Égée, et prépara le déménagement général de son peuple dans la riche province d'Épire. Zénon, effrayé, lui députa Artémidore, homme de cour et d'étude, que Théodoric avait connu et pour lequel il s'était pris d'affection. Artémidore parvint à se faire écouter de Théodoric, qui, éprouvant un de ces retours vers le bien qui faisait souvent contrepoids à ses colères aveugles, cessa ses cruelles dévastations (2). Mais avant que le traité de paix fût rédigé, il avait changé d'avis, et s'était mis en mesure d'occuper l'Épire avec l'aide d'un Goth qui y possédait d'immenses domaines. La mort de son rival le Louche amena une réconciliation. Les bandes du Louche s'étant ralliées à Théodoric, comme au seul chef survivant de leur nation, Zénon sentit la nécessité d'un rapprochement (181). Il appela Théodoric à Constantinople, le créa commandant de la Thrace, maître des milices, et le désigna consul pour l'année suivante; les Goths furent installés dans les contrées du bas Danube.

(1) Selon le récit de plusieurs historiens, Théodoric n'aurait jamais su lire ni écrire.

(2) A ce propos citons le portrait que M. Am. Thierry a tracé de lui, mais qui ne s'applique bien qu'à la première partie de sa vie, lorsque son ambition, mal satisfaite, bouillonnait en lui et l'entraînait aux plus grands écarts : « Théodoric joignait aux qualités les plus séduisantes des vices redoutables. L'enthousiasme que lui inspirait la civilisation était enté sur un fond de nature sauvage et rétive qui la repoussait en dépit de lui-même. Ses inspirations élevées et héroïques étaient mêlées à des instincts violents, à la cruauté, à un égoïsme impitoyable. Deux êtres coexistaient en lui, un Romain d'inspiration, un Barbare d'instinct. Attila eut plus d'entrailles que le Théodoric barbare, tandis que le Théodoric civilisé dépassa en conceptions généreuses la plupart des Romains de son temps. »

Théodoric voyait donc réalisé le vœu qu'il avait souvent exprimé, de vivre en Romain et de prendre part au gouvernement de la « grande république des Césars ». Après avoir aidé à réprimer la révolte d'Ilus, il reçut en 484 l'honneur insigne, réservé aux Césars, de voir sa statue équestre élevée devant la porte du palais. Envoyé en 485 contre les Bulgares, il remporta sur eux une sanglante victoire. De retour à Constantinople, il se replongea dans les délices de la vie civilisée, et semblait avoir oublié son peuple. En 487, les Goths, menacés par les entreprises victorieuses d'Odoacre, roi d'Italie (*voy.* ce nom), sur le Danube, rappelèrent Théodoric au milieu d'eux. Il avait honte de rompre avec Zénon, qui l'avait accablé de bienfaits; le nom d'Odoacre, prononcé sans cesse avec colère par les siens, le décida, et il conçut le projet de lui arracher l'Italie. Cachant ses desseins, il s'avança d'abord avec une forte armée vers Constantinople, et sous les murs de la ville seulement il demanda à Zénon d'être autorisé à s'emparer de l'Italie. Zénon, heureux d'être délivré d'hôtes si turbulents, y consentit, et fit rédiger et approuver par le sénat un acte public, intitulé *Pragmatique*, où sans explications précises l'Italie fut attribuée aux Goths et à leur roi. Investi solennellement par le voile de pourpre sacré, Théodoric convoqua autour de lui les hommes de sa nation. Presque tous les Goths campés entre le Danube et le lac Balaton se rallièrent à sa voix, et formèrent une armée de deux cent mille combattants. Les vieillards, les femmes et les enfants placés sur des milliers de chariots, la nation entière quitta pour toujours les parages qu'elle habitait depuis plus d'un siècle, et descendit dans l'automne de 488 le revers des monts Albaniens. Théodoric avait le dessein d'envahir l'Italie méridionale, qui n'était pas en état de défense; mais le défaut d'embarcations le força de changer de route et de gagner la vallée de la Save et les Alpes Juliennes. Au moment de passer l'Unna (1), il se vit arrêté par les Gépides : il les tailla en pièces, puis à travers mille fatigues, et sans cesser de combattre, il traversa la Pannonie, les Alpes Juliennes, et vint camper au printemps de 489 sur les bords de l'Isonzo, en Vénétie.

(1) C'est un affluent de la Save.

Odoacre, qui avait eu le temps de se préparer, avait placé son armée au passage de l'Isonzo, dans un camp fortifié. Il suffit d'une vigoureuse attaque pour l'en débusquer (28 août). Après ce premier succès, dû surtout aux fautes de son adversaire, Théodoric fit une halte de près d'un mois. Le 28 septembre il rencontra l'ennemi sous les murs de Vérone, et le 29, à la suite d'une bataille acharnée, le mit dans une déroute complète. Il profita de cette victoire pour s'emparer de Milan et de la Ligurie. Avec l'aide d'un corps de Wisigoths, que lui envoya Alaric, il reprit l'offensive, et vainquit pour la troisième fois Odoacre sur l'Adda (11 août 490). Après avoir laissé à Pavie ses bagages, les femmes et les enfants, il poursuivit son rival jusqu'à Ravenne, où il s'était enfermé, et établit le blocus de cette ville, mais sans pouvoir en empêcher le ravitaillement par mer. Trois ans se passèrent ainsi. Après s'être emparé des villes de l'Italie centrale, sauf Césène, bravement défendue par le patrice Liberius, Théodoric parvint enfin à occuper Ariminum, le port de ravitaillement de Ravenne. La famine régna bientôt dans la ville; l'évêque Jean Angeloptès décida Odoacre à faire des propositions de paix. Théodoric accepta, éprouvant de son côté de nombreux embarras, tel que le refus de l'empereur de lui confirmer par une investiture plus solennelle la couronne d'Italie; le sénat de Rome, bien que plusieurs membres influents, comme Faustus Niger, se fussent laissé gagner par Théodoric, continuait à expédier les affaires au nom d'Odoacre. Après de laborieuses négociations, il fut enfin arrêté que les deux rois habiteraient ensemble Ravenne sur un pied d'égalité et se partageraient en frères le gouvernement d'Italie (27 fev. 493). Le bon accord ne dura pas longtemps; la guerre paraissait vouloir recommencer, lorsque Théodoric se mit à afficher le retour le plus sincère à la conciliation; pour célébrer la concorde rétablie, il invita Odoacre, son fils et ses principaux officiers, à un brillant festin, dans les jardins du palais. Là, sur un signal de leur roi, les Goths se précipitèrent sur les convives et les massacrèrent; lui-même égorgea de sa main Odoacre et son jeune fils (5 mars 493). Au même instant dans Ravenne et autres grandes villes s'accomplissaient les mêmes horreurs; les Goths, qui avaient conspiré la mort des Ruges et des Hérules, sans que le secret de ce guet-apens de peuple à peuple fût un instant dévoilé, les tuèrent par milliers, hommes, femmes et enfants.

Théodoric, sans attendre plus longtemps la réponse de l'empereur, se fit proclamer roi des Goths et des Romains (1). Il lança aussitôt contre les partisans de son rival un édit des plus rigoureux, les privant du droit de posséder et de tester. Mais, sur les remontrances d'Épiphane, évêque de Pavie, il consentit à une amnistie

(1) Il ne prit qu'un peu plus tard le titre de roi d'Italie.

presque générale. L'autorité du nouveau roi fut bientôt reconnue dans l'Italie méridionale et dans la Sicile, et il fut dès lors maître du plus grand royaume barbare qui eût été fondé sur les débris de l'empire. Aussi ne se préoccupa-t-il pas des difficultés que l'empereur Anastase faisait de le reconnaître (1). Indépendant vis-à-vis de la cour de Byzance, il se montra Romain vis-à-vis des Barbares, et revendiqua sur eux la suprématie des empereurs. Sans renier la fraternité résultant de leur commune origine, il voulait qu'ils le considérassent comme un successeur des Césars. Il se mit à parler aux rois ses égaux avec un ton de supériorité paternelle, leur adressant des remontrances, des encouragements, des conseils en faveur de la justice et de la concorde mutuelle, et se servant sans cesse du grand nom de Rome pour leur inspirer le respect ou la crainte. Les rois germains reconnurent volontiers cette suprématie, qui consolidait leur usurpation en créant l'unité et la solidarité parmi les spoliateurs de l'empire; des mariages cimentèrent entre eux et lui l'alliance des intérêts.

Telle fut la ligne de sa politique extérieure, qu'il suivit avec une habileté et un succès constants. A l'intérieur il se laissa guider par des vues qui étaient également loin d'être ordinaires; mais ce qu'il y créa avait trop besoin d'être maintenu par sa main puissante; quand elle vint à manquer, son royaume, dont la prospérité faisait illusion à lui comme à tous ses contemporains, s'écroula rapidement. Il commença par faire distribuer aux Goths le tiers des terres et des esclaves (2). Ces terres furent, contrairement à ce qui se passait dans les pays barbares, soumises à l'impôt foncier, conservé comme les autres impôts de l'administration romaine, qui elle-même fut maintenue tout entière, le fond et la forme, en matière civile comme en matière politique. Cependant, en laissant aux Romains leur législation et des administrateurs romains, Théodoric fit prédominer dans les affaires publiques un esprit de justice, une vive sollicitude pour le bien général et particulier, auxquels on n'était plus habitué depuis Théodose. En même temps il n'admettait que des Goths dans son armée. « Aux Romains les occupations de la paix, aux Goths celles de la guerre », disait-il. Ce système isolait les deux peuples, et était en effet calculé pour empêcher la fusion des deux races, qui n'entrait pas dans les idées de Théodoric, au point que, tout favorable qu'il était à la culture des lettres

(1) « Notre gouvernement est une imitation du vôtre, type d'un empire unique, lui écrivait-il; autant dans cette voie nous marchons loin derrière vous, autant nous y précédons les autres nations de l'univers. »

(2) Cette mesure, dont l'exécution fut confiée à Liberius, élevé en 493 à la préfecture du prétoire, ne pesa pas sur les habitants. Théodoric ne fit que reprendre au profit des siens le même tiers des terres dont Odoacre avait déjà gratifié ses partisans; de plus, l'Italie, dépeuplée, ne pouvait plus par elle-même cultiver la majeure partie de son sol; c'était lui rendre un service que d'y installer de nouveaux colons.

et des arts, il défendit aux siens de fréquenter les écoles, où ils pouvaient s'amollir. L'armée ou plutôt l'élément militaire fut pourvu d'une haute influence sur l'ensemble des affaires : ainsi les *comites*, ou commandants de province, exercèrent sur les gouverneurs civils et romains un contrôle suffisant pour assurer la domination des Goths ; non-seulement ils jugeaient les différends entre les individus de la nation conquérante, mais ils étaient seuls compétents pour décider les procès entre Goths et Romains, à la condition de s'adjoindre en qualité de conseil un jurisconsulte romain. Cependant pour les cas les plus fréquents de conflit entre les deux peuples Théodoric émit, en 500, un édit, emprunté tout entier aux prescriptions du droit romain, et qui devait néanmoins régir les deux races. Cette politique, à laquelle Théodoric, maintenu dans cette voie par Cassiodore, son premier ministre, fut fidèle jusqu'à sa mort, fut acceptée avec joie par les Romains, d'autant plus que, quoique arien, il laissa à l'Église orthodoxe pleine liberté et qu'il ne lui ménagea pas ses bienfaits; quant aux Goths, ils ne réclamèrent jamais plus de priviléges qu'il ne leur en avait octroyés.

Après avoir consolidé son autorité, Théodoric députa Épiphane à Gondebaud, roi des Burgondes, pour réclamer les Liguriens que ce roi avait emmenés en esclavage; touché des exhortations du pieux évêque, Gondebaud rendit sans rançon plus de six mille captifs. En 495, Théodoric épousa Audeflède, sœur de Clovis, dont il essaya de contenir l'ambition croissante (1). L'année suivante il obtint de ce prince qu'il ne poursuivît pas au delà du Danube les Alemans, dont Théodoric plaça les débris dans la première Rhétie; il eut ainsi l'avantage de repeupler cette contrée et d'acquérir de braves et fidèles vassaux. Après avoir soumis les Suèves de la seconde Rhétie, il réduisit pour toujours à l'obéissance les Ruges qu'il avait cantonnés en Norique et qui s'étaient révoltés. En 498, il se vit enfin conférer les insignes royaux par l'empereur Anastase Ier, qui avait jusqu'alors exigé comme condition que Théodoric reconnût la validité de la constitution hénotique qui rendait la puissance civile juge des dogmes religieux. Il se montra bon politique en maintenant l'élection du pape Symmaque (498) et en le laissant abolir la loi d'Odoacre qui réservait au pouvoir civil la confirmation du choix des pontifes. Des troubles religieux ayant éclaté à Rome, il vint pour la première fois dans cette ville (octobre 500), et abandonna toute l'affaire au jugement de l'Église. Sa presence fut célébrée par des jeux et par l'établissement qui assurait au peuple par an vingt mille muids de blé et du vin en proportion. Il veilla aussi à la réparation des fortifications et des monuments, désigna l'un des consuls (l'autre etant nommé par l'empereur), et retourna à Ravenne au printemps de 501. En 504, il envoya un de ses lieutenants au secours de son vassal Mundo, chef des Huns établis entre la Save et le Margus; Trasério, roi des Gépides, et le général impérial Sabinianus, qui avaient uni leurs forces contre Mundo, furent battus, et Sirmium avec une grande partie de la Pannonie tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Théodoric donna ensuite toute son attention à arrêter la mésintelligence croissante entre Alaric, roi des Visigoths, son gendre, et Clovis, son beau-frère. Les lettres qu'il leur écrivit ainsi qu'à Gondebaud, ses vives représentations amenèrent une première réconciliation. Mais en 507 Clovis, voyant Théodoric sur le point d'être impliqué dans une guerre avec l'empereur, qui voulait venger la défaite de Sabinianus, entra brusquement en Aquitaine, et remporta la victoire de Vouillé, qui lui livra la majeure partie des possessions visigothes en Gaule. Théodoric n'avait pas eu de peine à repousser l'armée impériale, qui s'était bornée à piller quelques villes du golfe de Tarente (508). Cette guerre terminée, il envoya en Gaule une armée considérable, composée de Goths et de Gépides et commandée par le duc Ibbas. Ce général occupa Marseille, et battit les Francs et Bourguignons réunis dans un sanglant combat près des ponts de la Camargue. Clovis se retira en Touraine, encore maître de plus de la moitié du royaume visigoth en Gaule, à l'exception d'Avignon et de la Provence. Au printemps de 509, Ibbas passa en Catalogne, où Gésalric, fils naturel d'Alaric, avait usurpé au détriment de son frère Amalaric l'autorité royale. Vaincu à Barcelone, Gésalric obtint du roi des Vandales et du roi des Francs les moyens de lever une nouvelle armée, la conduisit en Catalogne, et, joint aussitôt par Ibbas, fut de nouveau battu et perdit la vie (511). L'année précédente les Francs et les Bourguignons étaient venus assiéger Arles; la ville fut sur le point d'être prise, lorsque le Goth Marobaudus parvint à la délivrer. Un autre corps de Goths était arrivé dans l'intervalle d'Italie par les Alpes grecques, et s'était établi dans la Narbonnaise; pendant les années suivantes il reconquit sur les envahisseurs la partie méridionale du Gévaudan, de la Rouergue, du Quercy, de l'Albigeois et autres contrées voisines. Sur les autres points la lutte avait cessé déjà avant la mort de Clovis (nov. 511). En 512 Théodoric se rendit en Gaule, y établit solennellement son petit fils Amalaric, et confia l'administration au duc Theudis. En retour de ses efforts pour sauver le royaume visigoth, il ne prit pour lui que le pays entre la Durance et la mer, qui avait été détaché de l'Italie par Odoacre.

Il avait retrouvé en Gaule un descendant de la branche aînée des Amales, du nom d'Eutharic. Charmé des qualités de ce jeune homme, il l'emmena en Italie, lui fit épouser, en 515, sa fille

(1) A peu près vers cette époque, il conclut plusieurs alliances importantes : il donna ses filles, Ostrogothe et Théodichuse, en mariage celle-là à Sigismond, fils de Gondebaud, celle-ci à Alaric II, roi des Wisigoths; sa sœur Amalfride à Thrasimond, roi des Vandales; sa nièce Amalaberge à Hermanfred, roi des Thuringiens.

Amalasonthe, et le destina à devenir son successeur.

La paix qu'il entretint pendant plus de dix ans avec tous ses voisins permit à Théodoric de voir s'épanouir les germes de son sage gouvernement. Il s'était entouré de ministres habiles et intègres, dont il avait discerné le mérite avec une rare sagacité. Il avait relevé et agrandi l'autorité du sénat, et il le consultait pour toutes les affaires importantes. Conduite par les Cassiodore, les Boëce, les Symmaque, son administration, aussi ferme que prévoyante, maintenait partout la tranquillité et la justice. Le travail refleurit promptement, les campagnes désertes furent rendues à la culture, et de nombreux défrichements entrepris. Une foule d'édifices de luxe et d'utilité publique s'élevèrent dans les principales villes, à Vérone notamment, une des résidences favorites du roi. Le commerce prit le plus grand essor, surtout depuis la construction dans l'espace de deux ans (510-512) d'une flotte de mille *dromons*, ou bâtiments légers, répartis dans les différents ports. Si par une excellente police Théodoric prenait ainsi soin des intérêts matériels, il ne négligeait pas de seconder les évêques dans leurs efforts pour l'amélioration morale de ses sujets; un de ses principaux soins fut d'assurer la sainteté du mariage. Il protégea également avec zèle les lettres; mais son intervention ne put arrêter la décadence irrémédiable qui étouffait de plus en plus le génie littéraire. En revanche, il rendit une nouvelle et féconde impulsion aux arts et à l'industrie; il aimait à en envoyer les produits en présent aux rois barbares. Cela contribuait à augmenter l'admiration que le spectacle de son règne lui valait de leur part, et dont ils lui faisaient rendre un témoignage naïf par de solennelles ambassades (1).

L'éclat de ce règne s'était encore augmenté par la réconciliation des Églises romaine et grecque, en faveur de laquelle il avait en vain insisté auprès d'Anastase, mais qui s'était opérée dès l'avénement de l'empereur Justin. Ce dernier s'empressa de nouer les meilleures relations avec le roi d'Italie; il adopta Eutharic comme fils d'armes, et partagea en 519 le consulat avec lui. Arriva l'année 522, qui marque le point culminant du règne de Théodoric. Dans l'intervalle une vive ferveur religieuse était venue animer tout l'Occident. La conversion des Bourguignons, le rétablissement de l'orthodoxie en Afrique après la mort de Thrasamond, la victoire sur l'hérésie en Orient, tout cela fit naître dans l'esprit des Italiens le vif espoir de voir l'unité de la foi triompher bientôt du dernier obstacle qui s'y opposait, l'arianisme, la croyance professée par Théodoric. Leurs vues se tournèrent alors vers Justin et son neveu Justinien. Chez beaucoup d'entre eux le
cœur devint infidèle à leur roi, surtout
que la mort subite d'Eutharic (523) eut lai
perspective l'avénement prochain au trôn
enfant en bas âge sous la tutelle d'une femm
persécutions contre les juifs, que Théodo
prima aussitôt, et d'autres symptômes marq
l'animation religieuse des esprits. Ils ne t
aucun compte du brillant succès de l'interv
de Théodoric dans la guerre du roi de Bou
contre les fils de Clovis. En 523, en ret
l'appui secret qu'il avait accordé à Gon
pour recouvrer la Bourgogne, envahie p
Francs, il avait obtenu la cession de G
d'Apt, d'Orange, et d'autres villes jusqu'à l
L'inclination des Italiens pour l'empereur s
encore lorsqu'il rendit des édits rigoureux
les ariens (523). Théodoric réclama en
contre les traitements infligés à ses core
naires (1). Au milieu de l'effervescence crois
le comte Cyprien accusa le sénateur Albi
secrètes menées avec la cour de Constan
pour le rétablissement de l'autorité impér
Italie (524). Boëce intervint pour défend
ami; mais, accusé lui-même d'intelligenc
logues, il fut condamné à mort sans preuve
cluantes. Théodoric, outré de l'ingratitu
Italiens et de la conduite blessante de l'emp
qui allait jusqu'à tyranniser les Ostrogoths
de l'Orient, avait senti renaître en lui l'e
tement de ses premières années. Le sénat
blant avait cru lui complaire en punissant l
mais Théodoric commua la peine de m
une détention perpétuelle. Au commencem
525, il envoya à Constantinople une amba
en tête de laquelle figurait le pape Jean Ier
obtenir la révocation des édits.

Cependant le pape Jean était arrivé à Co
tinople; il y avait été l'objet de démonstrat
respectueuses, que Théodoric en fut co
dans ses soupçons au sujet d'une entente
lui entre le pape et la cour impériale. Il ét
tretenu dans ces dispositions par plusie
ses conseillers goths, qui employaient la
tion et le mensonge pour l'irriter contre l
mains. Exaspéré par les violents passages
Consolation philosophique de Boëce,
était traité de despote avide, où étaient exp
des regrets si amers sur la perte de l'an
liberté romaine, il ordonna coup sur coup l
à mort de Boëce et celle de Symmaque.
un premier moment de stupeur, des mur
se firent entendre; mais aussitôt un édit vi
fendre aux Romains de porter aucune

(1) L'une d'elles, députée par les lointains Esthoniens, le traitant comme un être supérieur, lui fit demander l'origine de l'ambre, qu'ils récoltaient sur les côtes de la Baltique.

(1) Dans la correspondance échangée à ce su
trouvons ces belles paroles de Theodoric, qui pr
combien il était supérieur à son siècle : « Pretend
miner les esprits, disait-il à Justin, c'est usurp
droits de la Divinité. La puissance des plus granc
verains se borne à la police extérieure. Ils ne s
droit de punir que les perturbateurs de l'ordre
place sous leur garde, et l'hérésie la plus dangere
celle d'un prince qui sépare de lui une partie de se
uniquement parce qu'ils ne croient pas ce qu'il cr
même. »

que. Le pape Jean n'avait pu conseiller à
:ur que de la douceur et des ménage-
nvers les personnes; sa position de chef
ise catholique, son caractère, particu-
nt zélé pour l'orthodoxie, l'empêchaient
mer le retrait d'édits contre des héré-
Informé de l'insuccès de son ambassade,
ic, de plus en plus aigri, fit jeter le pape
n dès qu'il fut débarqué en Italie à son
l'Orient (mai 526); exténué des fatigues
ge, et se trouvant soumis aux plus dures
ns, le pontife ne tarda pas à succomber.
: fit enfin tomber le voile des yeux du
s'arrêta court dans cette voie de colère.
ore, qui s'était tenu à l'écart pendant la
, reprit le timon des affaires, et fit rentrer
ernement dans l'ancienne ligne de modé-
Mais il était trop tard. Frappé de re-
ou au moins accablé de doutes sur la
e son œuvre, Théodoric mourut, trois
rès le pape. Selon Procope il aurait cru
itre à table dans une énorme tête de pois-
e de Symmaque, se serait levé pris de
t de terreur, et se serait couché pour
deux jours après. Quoi qu'il en soit de ce
a été contesté, il convoqua quelques mo-
vant d'expirer les fidèles et grands des
:es, leur fit reconnaître pour son succes-
ı petit-fils Athalaric, avec Amalasonthe
gente, et leur recommanda d'aimer le
le peuple romain et de conserver l'amitié
ereur d'Orient. Il fut enterré à Ravenne,
mausolée élevé de son vivant, et qui est
l'église *Maria della Rotonda* (1). Bien
règne soit plutôt un glorieux appendice
ire des temps anciens que l'inauguration
ps modernes, dont il ne sut pas deviner
, qui demandaient la fusion des races,
u des formes surannées et pesantes de
ilisation romaine, il ne mérite pas moins
n de Grand, et nous dirons avec Procope,
des Goths cependant : « On peut l'ap-
n voudra usurpateur et tyran : en
c ını un roi; il ne fut inférieur à aucun
qui se sont jamais distingués sur un
Sa haute renommée continua à faire
mémoire dans l'imagination des peuples;
e s'en empara, et nous voyons figurer
Viebelungen, le *Rosengarten*, la *Ba-
e Ravenne* et autres poëmes nationaux
, le terrible *Dietrich de Berne* (Vérone)
vainqueur de dragons, de géants et des
eux héros; seulement, il se trouve dé-
le son royaume, parce que personnifiant
ute la nation des Ostrogoths, l'imagina-
ulaire rapporta à lui la catastrophe qui
leur fit perdre l'Italie (*Voy.* G. Grimm, *Die Heldensage*; Raszmann, *Ursprung der Heldensage*; Munster, 1857; W. Muller, *Die geschichtliche Grundlage der Dietrichssage*, dans le t. I[er] du *Jahrbuch fur deutsche Litteraturgeschichte* de Henneberger; Meiningen, 1855). Ernest GRÉGOIRE.

(1) ...iste à Ravenne encore d'autres édifices élevés ...oric, et dont l'architecture atteste un mouve... ...ent de l'art; ce sont notamment la basilique ...aire, où se trouve une mosaïque figurant le ...Théodoric, dont il n'existe plus guère que la ...-Teodoro et S.-Vitale. *Voy.* Quast, *Die Bau... Ravenna*; Berlin, 1842, in-fol.

Ennodius, *Panegyricus Theodorici* et *Epistolæ*. — Jornandès. — Malchus. — Marcellinus. — *Anonymus Valesianus*. — *Historia miscella*. — Procope. — Théophane. — Cassiodore. — Tillemont, *Histoire des empereurs*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*. — Gibbon. — Cochlæus, *Vita Theodorici*; Copenhague, 1699, in-4°. — Hurter, *Geschichte des Kœnigs Theodorich*; Schaffouse, 1807, 2 vol. in-8°. — Am. Thierry, *Récits du cinquième siècle*. — Naudet, *Hist. de la monarchie des Goths*; Paris, 1811, in-8°. — Sartorius, *Die Regierung der Ostgothen in Italien*; Hambourg, 1811, in-8°. — Manso, *Gesch. der ostgoth. Reiches in Italien*; Breslau, 1824, in-8°. — Du Roure, (*Hist. de Théodoric le Grand*; Paris, 1846, 2 vol. in-8°. — Mans Glœden, *Das rœmische Recht im ostgothischen Reich*; Iéna, 1843. — Gaupp, *Die germanischen Ansiedlungen*; Breslau, 1844, p. 462. — Hegel, *Geschichte der Stædteverfassung von Italien*; Leipzig, 1847, t. I, p. 99. — Troya, *Storia d'Italia nella media eta*.

THÉODORIC. *Voy.* THIERRI.

THÉODOSE I[er], empereur romain, né en 346, à Cauca, en Galice, mort près de Milan, le 16 janvier 395. Il accompagna son père dans les campagnes de Bretagne et d'Afrique; sa valeur et ses talents militaires précoces le firent appeler en 374 au commandement en Mésie. Avec quelques poignées de nouvelles levées, il la défendit avec succès contre une invasion menaçante des Sarmates. En 376, à la mort de son père, il résigna ses emplois, et alla vivre dans la retraite sur ses domaines en Espagne. Plein de vertus, sobre, laborieux, aussi libéral que riche, il secourait ses compatriotes de ses conseils et de sa fortune. Trois ans plus tard, après la défaite de Valens par les Goths, Gratien le rappela à la cour, certain que, dans sa grandeur d'âme, il sacrifierait au bien public son ressentiment contre celui qui avait fait périr son père; le 19 juin 379, il l'associa à l'empire, à Sirmium. Longtemps Théodose refusa le diadème avec une sincérité capable de convaincre les courtisans. En effet, l'état de l'empire était si désespéré que ce ne fut que par dévouement qu'il finit par accepter la rude tâche de remédier aux immenses malheurs attirés par les fautes de Valens. Il reçut en partage toutes les provinces que ce dernier avait possédées, plus toute la Grèce et la moitié de l'Illyrie.

Sa renommée eut pour effet immédiat de rassurer les populations, qui se croyaient déjà la proie des barbares. Il rassembla dans la forteresse de Thessalonique, qui devint sa base d'opérations, les restes de l'armée et ce qu'il put enrôler parmi les montagnards des contrées voisines. Peu à peu il aguerrit ses soldats dans de petites expéditions contre les barbares, qui heureusement s'étaient, après la victoire, divisés en bandes et pillaient le pays çà et là. Guidés par lui, ses généraux remportèrent plusieurs succès partiels, ce qui arrêta pour le moment les pro-

Odoacre, qui avait eu le temps de se préparer, avait placé son armée au passage de l'Isonzo, dans un camp fortifié. Il suffit d'une vigoureuse attaque pour l'en débusquer (28 août). Après ce premier succès, dû surtout aux fautes de son adversaire, Théodoric fit une halte de près d'un mois. Le 28 septembre il rencontra l'ennemi sous les murs de Vérone, et le 29, à la suite d'une bataille acharnée, le mit dans une déroute complète. Il profita de cette victoire pour s'emparer de Milan et de la Ligurie. Avec l'aide d'un corps de Wisigoths, que lui envoya Alaric, il reprit l'offensive, et vainquit pour la troisième fois Odoacre sur l'Adda (11 août 490). Après avoir laissé à Pavie ses bagages, les femmes et les enfants, il poursuivit son rival jusqu'à Ravenne, où il s'était enfermé, et établit le blocus de cette ville, mais sans pouvoir en empêcher le ravitaillement par mer. Trois ans se passèrent ainsi. Après s'être emparé des villes de l'Italie centrale, sauf Césène, bravement défendue par le patrice Liberius, Théodoric parvint enfin à occuper Ariminum, le port de ravitaillement de Ravenne. La famine régna bientôt dans la ville; l'évêque Jean Angeloptès décida Odoacre à faire des propositions de paix. Théodoric accepta, éprouvant de son côté de nombreux embarras, tel que le refus de l'empereur de lui confirmer par une investiture plus solennelle la couronne d'Italie; le sénat de Rome, bien que plusieurs membres influents, comme Faustus Niger, se fussent laissé gagner par Théodoric, continuait à expédier les affaires au nom d'Odoacre. Après de laborieuses négociations, il fut enfin arrêté que les deux rois habiteraient ensemble Ravenne sur un pied d'égalité et se partageraient en frères le gouvernement d'Italie (27 fev. 493). Le bon accord ne dura pas longtemps; la guerre paraissait vouloir recommencer, lorsque Théodoric se mit à afficher le retour le plus sincère à la conciliation; pour célébrer la concorde rétablie, il invita Odoacre, son fils et ses principaux officiers, à un brillant festin, dans les jardins du palais. Là, sur un signal de leur roi, les Goths se précipitèrent sur les convives et les massacrèrent; lui-même égorgea de sa main Odoacre et son jeune fils (5 mars 493). Au même instant dans Ravenne et autres grandes villes s'accomplissaient les mêmes horreurs; les Goths, qui avaient conspiré la mort des Ruges et des Hérules, sans que le secret de ce guet-apens de peuple à peuple fût un instant dévoilé, les tuèrent par milliers, hommes, femmes et enfants.

Théodoric, sans attendre plus longtemps la réponse de l'empereur, se fit proclamer roi des Goths et des Romains (1). Il lança aussitôt contre les partisans de son rival un édit des plus rigoureux, les privant du droit de posséder et de tester. Mais, sur les remontrances d'Épiphane, évêque de Pavie, il consentit à une amnistie presque générale. L'autorité du nouveau roi fut bientôt reconnue dans l'Italie méridionale et dans la Sicile, et il fut dès lors maître du plus grand royaume barbare qui eût été fondé sur les débris de l'empire. Aussi ne se préoccupa-t-il pas des difficultés que l'empereur Anastase faisait de le reconnaître (1). Indépendant vis-à-vis de la cour de Byzance, il se montra Romain vis-à-vis des Barbares, et revendiqua sur eux la suprématie des empereurs. Sans renier la fraternité résultant de leur commune origine, il voulait qu'ils le considérassent comme un successeur des Césars. Il se mit à parler aux rois ses égaux avec un ton de supériorité paternelle, leur adressant des remontrances, des encouragements, des conseils en faveur de la justice et de la concorde mutuelle, et se servant sans cesse du grand nom de Rome pour leur inspirer le respect ou la crainte. Les rois germains reconnurent volontiers cette suprématie, qui consolidait leur usurpation en créant l'unité et la solidarité parmi les spoliateurs de l'empire; des mariages cimentèrent entre eux et lui l'alliance des intérêts.

Telle fut la ligne de sa politique extérieure, qu'il suivit avec une habileté et un succès constants. A l'intérieur il se laissa guider par des vues qui étaient également loin d'être ordinaires; mais ce qu'il y créa avait trop besoin d'être maintenu par sa main puissante; quand elle vint à manquer, son royaume, dont la prospérité faisait illusion à lui comme à tous ses contemporains, s'écroula rapidement. Il commença par faire distribuer aux Goths le tiers des terres et des esclaves (2). Ces terres furent, contrairement à ce qui se passait dans les pays barbares, soumises à l'impôt foncier, conservé comme les autres impôts de l'administration romaine, qui elle-même fut maintenue tout entière, le fond et la forme, en matière civile comme en matière politique. Cependant, en laissant aux Romains leur législation et des administrateurs romains, Théodoric fit prédominer dans les affaires publiques un esprit de justice, une vive sollicitude pour le bien général et particulier, auxquels on n'était plus habitué depuis Théodose. En même temps il n'admettait que des Goths dans son armée. « Aux Romains les occupations de la paix, aux Goths celles de la guerre », disait-il. Ce système isolait les deux peuples, et était en effet calculé pour empêcher la fusion des deux races, qui n'entrait pas dans les idées de Théodoric, au point que, tout favorable qu'il était à la culture des lettres

(1) Il ne prit qu'un peu plus tard le titre de roi d'Italie.

(1) « Notre gouvernement est une imitation du vôtre, type d'un empire unique, lui écrivait-il; autant dans cette voie nous marchons loin derrière vous, autant nous y précédons les autres nations de l'univers. »

(2) Cette mesure, dont l'exécution fut confiée à Liberius, élevé en 493 à la préfecture du prétoire, ne pesa pas sur les habitants. Théodoric ne fit que reprendre au profit des siens le même tiers des terres dont Odoacre avait déjà gratifié ses partisans; de plus, l'Italie, dépeuplée, ne pouvait plus par elle-même cultiver la majeure partie de son sol; c'était lui rendre un service que d'y installer de nouveaux colons.

arts, il défendit aux siens de fréquenter
les, où ils pouvaient s'amollir. L'armée
tôt l'élément militaire fut pourvu d'une
nfluence sur l'ensemble des affaires : ainsi
'es, ou commandants de province, exer-
les gouverneurs civils et romains un
t suffisant pour assurer la domination des
non-seulement ils jugeaient les différends
les individus de la nation conquérante,
s étaient seuls compétents pour décider les
entre Goths et Romains, à la condition de
re en qualité de conseil un jurisconsulte
. Cependant pour les cas les plus fréquents
flit entre les deux peuples Théodoric émit,
, un édit, emprunté tout entier aux pres-
ns du droit romain, et qui devait néanmoins
es deux races. Cette politique, à laquelle
oric, maintenu dans cette voie par Cassio-
on premier ministre, fut fidèle jusqu'à sa
fut acceptée avec joie par les Romains,
it plus que, quoique arien, il laissa à l'Église
oxe pleine liberté et qu'il ne lui ménagea
bienfaits; quant aux Goths, ils ne récla-
jamais plus de priviléges qu'il ne leur en
octroyés.

s avoir consolidé son autorité, Théodoric
Épiphane à Gondebaud, roi des Burgondes,
éclamer les Liguriens que ce roi avait
iés en esclavage; touché des exhortations
ux évêque, Gondebaud rendit sans rançon
e six mille captifs. En 495, Théodoric
Audeflède, sœur de Clovis, dont il essaya
itenir l'ambition croissante (1). L'année
e il obtint de ce prince qu'il ne poursuivît
delà du Danube les Alemans, dont Théo-
laça les débris dans la première Rhétie; il
ssi l'avantage de repeupler cette contrée
quérir de braves et fidèles vassaux. Après
oumis les Suèves de la seconde Rhétie, il
t pour toujours à l'obéissance les Ruges
vait cantonnés en Norique et qui s'étaient
s. En 498, il se vit enfin conférer les in-
royaux par l'empereur Anastase I[er], qui
jusqu'alors exigé comme condition que
oric reconnût la validité de la constitution
que qui rendait la puissance civile juge
gmes religieux. Il se montra bon poli-
n maintenant l'élection du pape Symmaque
t en le laissant abolir la loi d'Odoacre qui
ait au pouvoir civil la confirmation du choix
ntifes. Des troubles religieux ayant éclaté
e, il vint pour la première fois dans cette
ctobre 500), et abandonna toute l'affaire au
nt de l'Église. Sa présence fut célébrée par
ix et par l'établissement qui assurait au
par an vingt mille muids de blé et du vin
portion. Il veilla aussi à la réparation des
fortifications et des monuments, désigna l'un des consuls (l'autre étant nommé par l'empereur), et retourna à Ravenne au printemps de 501. En 504, il envoya un de ses lieutenants au secours de son vassal Mundo, chef des Huns établis entre la Save et le Margus; Trasééric, roi des Gépides, et le général impérial Sabinianus, qui avaient uni leurs forces contre Mundo, furent battus, et Sirmium avec une grande partie de la Pannonie tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Théodoric donna ensuite toute son attention à arrêter la mésintelligence croissante entre Alaric, roi des Visigoths, son gendre, et Clovis, son beau-frère. Les lettres qu'il leur écrivit ainsi qu'à Gondebaud, ses vives représentations amenèrent une première réconciliation. Mais en 507 Clovis, voyant Théodoric sur le point d'être impliqué dans une guerre avec l'empereur, qui voulait venger la défaite de Sabinianus, entra brusquement en Aquitaine, et remporta la victoire de Vouillé, qui lui livra la majeure partie des possessions visigothes en Gaule. Théodoric n'avait pas eu de peine à repousser l'armée impériale, qui s'était bornée à piller quelques villes du golfe de Tarente (508). Cette guerre terminée, il envoya en Gaule une armée considérable, composée de Goths et de Gépides et commandée par le duc Ibbas. Ce général occupa Marseille, et battit les Francs et Bourguignons réunis dans un sanglant combat près des ponts de la Camargue. Clovis se retira en Touraine, encore maître de plus de la moitié du royaume visigoth en Gaule, à l'exception d'Avignon et de la Provence. Au printemps de 509, Ibbas passa en Catalogne, où Gésalric, fils naturel d'Alaric, avait usurpé au détriment de son frère Amalaric l'autorité royale. Vaincu à Barcelone, Gésalric obtint du roi des Vandales et du roi des Francs les moyens de lever une nouvelle armée, la conduisit en Catalogne, et, joint aussitôt par Ibbas, fut de nouveau battu et perdit la vie (511). L'année précédente les Francs et les Bourguignons étaient venus assiéger Arles; la ville fut sur le point d'être prise, lorsque le Goth Marobaudus parvint à la délivrer. Un autre corps de Goths était arrivé dans l'intervalle d'Italie par les Alpes grecques, et s'était établi dans la Narbonnaise; pendant les années suivantes il reconquit sur les envahisseurs la partie méridionale du Gévaudan, de la Rouergue, du Quercy, de l'Albigeois et autres contrées voisines. Sur les autres points la lutte avait cessé déjà avant la mort de Clovis (nov. 511). En 512 Théodoric se rendit en Gaule, y établit solennellement son petit-fils Amalaric, et confia l'administration au duc Theudis. En retour de ses efforts pour sauver le royaume visigoth, il ne prit pour lui que le pays entre la Durance et la mer, qui avait été détaché de l'Italie par Odoacre.

Il avait retrouvé en Gaule un descendant de la branche aînée des Amales, du nom d'Eutharic. Charmé des qualités de ce jeune homme, il l'emmena en Italie, lui fit épouser, en 515, sa fille

(1) ...en près vers cette époque, il conclut plusieurs al... importantes : il donna ses filles, Ostrogothe et ...huse, en mariage celle-là à Sigismond, fils de ...ud, celle-ci à Alaric II, roi des Wisigoths; sa ...nalfride à Thrasimond, roi des Vandales; sa nièce ...erge à Hermanfrid, roi des Thuringiens.

Odoacre, qui avait eu le temps de se préparer, avait placé son armée au passage de l'Isonzo, dans un camp fortifié. Il suffit d'une vigoureuse attaque pour l'en débusquer (28 août). Après ce premier succès, dû surtout aux fautes de son adversaire, Théodoric fit une halte de près d'un mois. Le 28 septembre il rencontra l'ennemi sous les murs de Vérone, et le 29, à la suite d'une bataille acharnée, le mit dans une déroute complète. Il profita de cette victoire pour s'emparer de Milan et de la Ligurie. Avec l'aide d'un corps de Wisigoths, que lui envoya Alaric, il reprit l'offensive, et vainquit pour la troisième fois Odoacre sur l'Adda (11 août 490). Après avoir laissé à Pavie ses bagages, les femmes et les enfants, il poursuivit son rival jusqu'à Ravenne, où il s'était enfermé, et établit le blocus de cette ville, mais sans pouvoir en empêcher le ravitaillement par mer. Trois ans se passèrent ainsi. Après s'être emparé des villes de l'Italie centrale, sauf Césène, bravement défendue par le patrice Liberius, Théodoric parvint enfin à occuper Ariminum, le port de ravitaillement de Ravenne. La famine régna bientôt dans la ville; l'évêque Jean Angeloptès décida Odoacre à faire des propositions de paix. Théodoric accepta, éprouvant de son côté de nombreux embarras, tel que le refus de l'empereur de lui confirmer par une investiture plus solennelle la couronne d'Italie; le sénat de Rome, bien que plusieurs membres influents, comme Faustus Niger, se fussent laissé gagner par Théodoric, continuait à expédier les affaires au nom d'Odoacre. Après de laborieuses négociations, il fut enfin arrêté que les deux rois habiteraient ensemble Ravenne sur un pied d'égalité et se partageraient en frères le gouvernement d'Italie (27 fév. 493). Le bon accord ne dura pas longtemps; la guerre paraissait vouloir recommencer, lorsque Théodoric se mit à afficher le retour le plus sincère à la conciliation; pour célébrer la concorde rétablie, il invita Odoacre, son fils et ses principaux officiers, à un brillant festin, dans les jardins du palais. Là, sur un signal de leur roi, les Goths se précipitèrent sur les convives et les massacrèrent; lui-même égorgea de sa main Odoacre et son jeune fils (5 mars 493). Au même instant dans Ravenne et autres grandes villes s'accomplissaient les mêmes horreurs; les Goths, qui avaient conspiré la mort des Ruges et des Hérules, sans que le secret de ce guet-apens de peuple à peuple fût un instant dévoilé, les tuèrent par milliers, hommes, femmes et enfants.

Théodoric, sans attendre plus longtemps la réponse de l'empereur, se fit proclamer roi des Goths et des Romains (1). Il lança aussitôt contre les partisans de son rival un édit des plus rigoureux, les privant du droit de posséder et de tester. Mais, sur les remontrances d'Épiphane, évêque de Pavie, il consentit à une amnistie presque générale. L'autorité du nouveau roi fut bientôt reconnue dans l'Italie méridionale et dans la Sicile, et il fut dès lors maître du plus grand royaume barbare qui eût été fondé sur les débris de l'empire. Aussi ne se préoccupa-t-il pas des difficultés que l'empereur Anastase faisait de le reconnaître (1). Indépendant vis-à-vis de la cour de Byzance, il se montra Romain vis-à-vis des Barbares, et revendiqua sur eux la suprématie des empereurs. Sans renier la fraternité résultant de leur commune origine, il voulait qu'ils le considérassent comme un successeur des Césars. Il se mit à parler aux rois ses égaux avec un ton de supériorité paternelle, leur adressant des remontrances, des encouragements, des conseils en faveur de la justice et de la concorde mutuelle, et se servant sans cesse du grand nom de Rome pour leur inspirer le respect ou la crainte. Les rois germains reconnurent volontiers cette suprématie, qui consolidait leur usurpation en créant l'unité et la solidarité parmi les spoliateurs de l'empire; des mariages cimentèrent entre eux et lui l'alliance des intérêts.

Telle fut la ligne de sa politique extérieure, qu'il suivit avec une habileté et un succès constants. A l'intérieur il se laissa guider par des vues qui étaient également loin d'être ordinaires; mais ce qu'il y créa avait trop besoin d'être maintenu par sa main puissante; quand elle vint à manquer, son royaume, dont la prospérité faisait illusion à lui comme à tous ses contemporains, s'écroula rapidement. Il commença par faire distribuer aux Goths le tiers des terres et des esclaves (2). Ces terres furent, contrairement à ce qui se passait dans les pays barbares, soumises à l'impôt foncier, conservé comme les autres impôts de l'administration romaine, qui elle-même fut maintenue tout entière, le fond et la forme, en matière civile comme en matière politique. Cependant, en laissant aux Romains leur législation et des administrateurs romains, Théodoric fit prédominer dans les affaires publiques un esprit de justice, une vive sollicitude pour le bien général et particulier, auxquels on n'était plus habitué depuis Théodose. En même temps il n'admettait que des Goths dans son armée. « Aux Romains les occupations de la paix, aux Goths celles de la guerre », disait-il. Ce système isolait les deux peuples, et était en effet calculé pour empêcher la fusion des deux races, qui n'entrait pas dans les idées de Théodoric, au point que, tout favorable qu'il était à la culture des lettres

(1) Il ne prit qu'un peu plus tard le titre de roi d'Italie.

(1) « Notre gouvernement est une imitation du vôtre, type d'un empire unique, lui écrivait-il; autant dans cette voie nous marchons loin derrière vous, autant nous y précédons les autres nations de l'univers. »

(2) Cette mesure, dont l'exécution fut confiée à Liberius, élevé en 493 à la préfecture du prétoire, ne pesa pas sur les habitants. Théodoric ne fit que reprendre au profit des siens le même tiers des terres dont Odoacre avait déjà gratifié ses partisans; de plus, l'Italie, dépeuplée, ne pouvait plus par elle-même cultiver la majeure partie de son sol; c'était lui rendre un service que d'y installer de nouveaux colons.

et des arts, il défendit aux siens de fréquenter les écoles, où ils pouvaient s'amollir. L'armée ou plutôt l'élément militaire fut pourvu d'une haute influence sur l'ensemble des affaires : ainsi les *comites*, ou commandants de province, exercèrent sur les gouverneurs civils et romains un contrôle suffisant pour assurer la domination des Goths; non-seulement ils jugeaient les différends entre les individus de la nation conquérante, mais ils étaient seuls compétents pour décider les procès entre Goths et Romains, à la condition de s'adjoindre en qualité de conseil un jurisconsulte romain. Cependant pour les cas les plus fréquents de conflit entre les deux peuples Théodoric émit, en 500, un édit, emprunté tout entier aux prescriptions du droit romain, et qui devait néanmoins régir les deux races. Cette politique, à laquelle Théodoric, maintenu dans cette voie par Cassiodore, son premier ministre, fut fidèle jusqu'à sa mort, fut acceptée avec joie par les Romains, d'autant plus que, quoique arien, il laissa a l'Église orthodoxe pleine liberté et qu'il ne lui ménagea pas ses bienfaits; quant aux Goths, ils ne réclamèrent jamais plus de priviléges qu'il ne leur en avait octroyés.

Après avoir consolidé son autorité, Théodoric députa Épiphane à Gondebaud, roi des Burgondes, pour réclamer les Liguriens que ce roi avait emmenés en esclavage; touché des exhortations du pieux évêque, Gondebaud rendit sans rançon plus de six mille captifs. En 495, Théodoric épousa Audeflède, sœur de Clovis, dont il essaya de contenir l'ambition croissante (1). L'année suivante il obtint de ce prince qu'il ne poursuivît pas au delà du Danube les Alemans, dont Théodoric plaça les débris dans la première Rhétie; il eut ainsi l'avantage de repeupler cette contrée et d'acquérir de braves et fidèles vassaux. Après avoir soumis les Suèves de la seconde Rhétie, il réduisit pour toujours à l'obéissance les Ruges qu'il avait cantonnés en Norique et qui s'étaient révoltés. En 498, il se vit enfin conférer les insignes royaux par l'empereur Anastase Ier, qui avait jusqu'alors exigé comme condition que Théodoric reconnût la validité de la constitution hénotique qui rendait la puissance civile juge des dogmes religieux. Il se montra bon politique en maintenant l'élection du pape Symmaque (498) et en le laissant abolir la loi d'Odoacre qui réservait au pouvoir civil la confirmation du choix des pontifes. Des troubles religieux ayant éclaté à Rome, il vint pour la première fois dans cette ville (octobre 500), et abandonna toute l'affaire au jugement de l'Église. Sa présence fut célébrée par des jeux et par l'établissement qui assurait au peuple par an vingt mille muids de blé et du vin en proportion. Il veilla aussi à la réparation des fortifications et des monuments, désigna l'un des consuls (l'autre étant nommé par l'empereur), et retourna à Ravenne au printemps de 501. En 504, il envoya un de ses lieutenants au secours de son vassal Mundo, chef des Huns établis entre la Save et le Margus; Traséric, roi des Gépides, et le général impérial Sabinianus, qui avaient uni leurs forces contre Mundo, furent battus, et Sirmium avec une grande partie de la Pannonie tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Théodoric donna ensuite toute son attention à arrêter la mésintelligence croissante entre Alaric, roi des Visigoths, son gendre, et Clovis, son beau-frère. Les lettres qu'il leur écrivit ainsi qu'à Gondebaud, ses vives représentations amenèrent une première réconciliation. Mais en 507 Clovis, voyant Théodoric sur le point d'être impliqué dans une guerre avec l'empereur, qui voulait venger la défaite de Sabinianus, entra brusquement en Aquitaine, et remporta la victoire de Vouillé, qui lui livra la majeure partie des possessions visigothes en Gaule. Théodoric n'avait pas eu de peine à repousser l'armée impériale, qui s'était bornée à piller quelques villes du golfe de Tarente (508). Cette guerre terminée, il envoya en Gaule une armée considérable, composée de Goths et de Gépides et commandée par le duc Ibbas. Ce général occupa Marseille, et battit les Francs et Bourguignons réunis dans un sanglant combat près des ponts de la Camargue. Clovis se retira en Touraine, encore maître de plus de la moitié du royaume visigoth en Gaule, à l'exception d'Avignon et de la Provence. Au printemps de 509, Ibbas passa en Catalogne, où Gésalric, fils naturel d'Alaric, avait usurpé au détriment de son frère Amalaric l'autorité royale. Vaincu à Barcelone, Gésalric obtint du roi des Vandales et du roi des Francs les moyens de lever une nouvelle armée, la conduisit en Catalogne, et, joint aussitôt par Ibbas, fut de nouveau battu et perdit la vie (511). L'année précédente les Francs et les Bourguignons étaient venus assiéger Arles; la ville fut sur le point d'être prise, lorsque le Goth Marobaudus parvint à la délivrer. Un autre corps de Goths était arrivé dans l'intervalle d'Italie par les Alpes grecques, et s'était établi dans la Narbonnaise; pendant les années suivantes il reconquit sur les envahisseurs la partie méridionale du Gévaudan, de la Rouergue, du Quercy, de l'Albigeois et autres contrées voisines. Sur les autres points la lutte avait cessé déjà avant la mort de Clovis (nov. 511). En 512 Théodoric se rendit en Gaule, y établit solennellement son petit-fils Amalaric, et confia l'administration au duc Theudis. En retour de ses efforts pour sauver le royaume visigoth, il ne prit pour lui que le pays entre la Durance et la mer, qui avait été détaché de l'Italie par Odoacre.

Il avait retrouvé en Gaule un descendant de la branche aînée des Amales, du nom d'Eutharic. Charmé des qualités de ce jeune homme, il l'emmena en Italie, lui fit épouser, en 515, sa fille

(1) A peu près vers cette époque, il conclut plusieurs alliances importantes : il donna ses filles, Ostrogothe et Théodichuse, en mariage celle-là à Sigismond, fils de Gondebaud, celle-ci à Alaric II, roi des Wisigoths; sa sœur Amalfride à Thrasimond, roi des Vandales; sa nièce Amalaberge à Hermanfrid, roi des Thuringiens.

Amalasonthe, et le destina à devenir son successeur.

La paix qu'il entretint pendant plus de dix ans avec tous ses voisins permit à Théodoric de voir s'épanouir les germes de son sage gouvernement. Il s'était entouré de ministres habiles et intègres, dont il avait discerné le mérite avec une rare sagacité. Il avait relevé et agrandi l'autorité du sénat, et il le consultait pour toutes les affaires importantes. Conduite par les Cassiodore, les Boëce, les Symmaque, son administration, aussi ferme que prévoyante, maintenait partout la tranquillité et la justice. Le travail refleurit promptement, les campagnes désertes furent rendues à la culture, et de nombreux défrichements entrepris. Une foule d'édifices de luxe et d'utilité publique s'élevèrent dans les principales villes, à Vérone notamment, une des résidences favorites du roi. Le commerce prit le plus grand essor, surtout depuis la construction dans l'espace de deux ans (510-512) d'une flotte de mille *dromons*, ou bâtiments légers, répartis dans les différents ports. Si par une excellente police Théodoric prenait ainsi soin des intérêts matériels, il ne négligeait pas de seconder les évêques dans leurs efforts pour l'amélioration morale de ses sujets; un de ses principaux soins fut d'assurer la sainteté du mariage. Il protégea également avec zèle les lettres; mais son intervention ne put arrêter la décadence irrémédiable qui étouffait de plus en plus le génie littéraire. En revanche, il rendit une nouvelle et féconde impulsion aux arts et à l'industrie; il aimait à en envoyer les produits en présent aux rois barbares. Cela contribuait à augmenter l'admiration que le spectacle de son règne lui valait de leur part, et dont ils lui faisaient rendre un témoignage naïf par de solennelles ambassades (1).

L'éclat de ce règne s'était encore augmenté par la réconciliation des Églises romaine et grecque, en faveur de laquelle il avait en vain insisté auprès d'Anastase, mais qui s'était opérée dès l'avénement de l'empereur Justin. Ce dernier s'empressa de nouer les meilleures relations avec le roi d'Italie; il adopta Eutharic comme fils d'armes, et partagea en 519 le consulat avec lui. Arriva l'année 522, qui marque le point culminant du règne de Théodoric. Dans l'intervalle une vive ferveur religieuse était venue animer tout l'Occident. La conversion des Bourguignons, le rétablissement de l'orthodoxie en Afrique après la mort de Thrasamond, la victoire sur l'hérésie en Orient, tout cela fit naître dans l'esprit des Italiens le vif espoir de voir l'unité de la foi triompher bientôt du dernier obstacle qui s'y opposait, l'arianisme, la croyance professée par Théodoric. Leurs vues se tournèrent alors vers Justin et son neveu Justinien. Chez beaucoup d'entre eux le cœur devint infidèle à leur roi, surtout depuis que la mort subite d'Eutharic (523) eut laissé en perspective l'avénement prochain au trône d'un enfant en bas âge sous la tutelle d'une femme. Des persécutions contre les juifs, que Théodoric réprima aussitôt, et d'autres symptômes marquèrent l'animation religieuse des esprits. Ils ne tinrent aucun compte du brillant succès de l'intervention de Théodoric dans la guerre du roi de Bourgogne contre les fils de Clovis. En 523, en retour de l'appui secret qu'il avait accordé à Gondemar, pour recouvrer la Bourgogne, envahie par les Francs, il avait obtenu la cession de Genève, d'Apt, d'Orange, et d'autres villes jusqu'à l'Isère. L'inclination des Italiens pour l'empereur s'accrut encore lorsqu'il rendit des édits rigoureux contre les ariens (523). Théodoric réclama en vain contre les traitements infligés à ses coreligionnaires (1). Au milieu de l'effervescence croissante, le comte Cyprien accusa le sénateur Albinus de secrètes menées avec la cour de Constantinople pour le rétablissement de l'autorité impériale en Italie (524). Boëce intervint pour défendre son ami; mais, accusé lui-même d'intelligences analogues, il fut condamné à mort sans preuves concluantes. Théodoric, outré de l'ingratitude des Italiens et de la conduite blessante de l'empereur, qui allait jusqu'à tyranniser les Ostrogoths ariens de l'Orient, avait senti renaître en lui l'emportement de ses premières années. Le sénat tremblant avait cru lui complaire en punissant Boëce; mais Théodoric commua la peine de mort en une détention perpétuelle. Au commencement de 525, il envoya à Constantinople une ambassade, en tête de laquelle figurait le pape Jean Ier, pour obtenir la révocation des édits.

Cependant le pape Jean était arrivé à Constantinople; il y avait été l'objet de démonstrations si respectueuses, que Théodoric en fut confirmé dans ses soupçons au sujet d'une entente contre lui entre le pape et la cour impériale. Il était entretenu dans ces dispositions par plusieurs de ses conseillers goths, qui employaient la délation et le mensonge pour l'irriter contre les Romains. Exaspéré par les violents passages de la *Consolation philosophique* de Boëce, où il était traité de despote avide, où étaient exprimés des regrets si amers sur la perte de l'ancienne liberté romaine, il ordonna coup sur coup la mise à mort de Boëce et celle de Symmaque. Après un premier moment de stupeur, des murmures se firent entendre; mais aussitôt un édit vint défendre aux Romains de porter aucune arme

(1) L'une d'elles, députée par les lointains Esthoniens, le traitant comme un être supérieur, lui fit demander l'origine de l'ambre, qu'ils récoltaient sur les côtes de la Baltique.

(1) Dans la correspondance échangée à ce sujet nous trouvons ces belles paroles de Théodoric, qui prouvent combien il était supérieur à son siècle : « Prétendre dominer les esprits, disait-il à Justin, c'est usurper les droits de la Divinité. La puissance des plus grands souverains se borne à la police extérieure. Ils ne sont en droit de punir que les perturbateurs de l'ordre public, placé sous leur garde, et l'hérésie la plus dangereuse est celle d'un prince qui sépare de lui une partie de ses sujets uniquement parce qu'ils ne croient pas ce qu'il croit lui-même. »

quelconque. Le pape Jean n'avait pu conseiller à l'empereur que de la douceur et des ménagements envers les personnes; sa position de chef de l'Église catholique, son caractère, particulièrement zélé pour l'orthodoxie, l'empêchaient de réclamer le retrait d'édits contre des hérétiques. Informé de l'insuccès de son ambassade, Théodoric, de plus en plus aigri, fit jeter le pape en prison dès qu'il fut débarqué en Italie à son retour d'Orient (mai 526); exténué des fatigues du voyage, et se trouvant soumis aux plus dures privations, le pontife ne tarda pas à succomber. Sa mort fit enfin tomber le voile des yeux du roi; il s'arrêta court dans cette voie de colère. Cassiodore, qui s'était tenu à l'écart pendant la tempête, reprit le timon des affaires, et fit rentrer le gouvernement dans l'ancienne ligne de modération. Mais il était trop tard. Frappé de remords, ou au moins accablé de doutes sur la durée de son œuvre, Théodoric mourut, trois mois après le pape. Selon Procope il aurait cru reconnaître à table dans une énorme tête de poisson celle de Symmaque, se serait levé pris de fièvre et de terreur, et se serait couché pour mourir deux jours après. Quoi qu'il en soit de ce fait, qui a été contesté, il convoqua quelques moments avant d'expirer les fidèles et grands des deux races, leur fit reconnaître pour son successeur son petit-fils Athalaric, avec Amalasonthe pour régente, et leur recommanda d'aimer le sénat et le peuple romain et de conserver l'amitié de l'empereur d'Orient. Il fut enterré à Ravenne, dans un mausolée élevé de son vivant, et qui est devenu l'église *Maria della Rotonda* (1). Bien que son règne soit plutôt un glorieux appendice à l'histoire des temps anciens que l'inauguration des temps modernes, dont il ne sut pas deviner les besoins, qui demandaient la fusion des races, l'abolition des formes surannées et pesantes de la centralisation romaine, il ne mérite pas moins le surnom de Grand, et nous dirons avec Procope, l'ennemi des Goths cependant : « On peut l'appeler tant qu'on voudra usurpateur et tyran : en réalité ce fut un roi; il ne fut inférieur à aucun de ceux qui se sont jamais distingués sur un trône. » Sa haute renommée continua à faire vivre sa mémoire dans l'imagination des peuples; la poésie s'en empara, et nous voyons figurer dans les *Niebelungen*, le *Rosengarten*, la *Bataille de Ravenne* et autres poëmes nationaux du Nord, le terrible *Dietrich de Berne* (Vérone) comme vainqueur de dragons, de géants et des plus fameux héros; seulement, il se trouve dépouillé de son royaume, parce que personnifiant en lui toute la nation des Ostrogoths, l'imagination populaire rapporta à lui la catastrophe qui leur fit perdre l'Italie (*Voy.* G. Grimm, *Die Heldensage;* Raszmann, *Ursprung der Heldensage;* Munster, 1857; W. Muller, *Die geschichtliche Grundlage der Dietrichssage*, dans le t. I[er] du *Jahrbuch fur deutsche Litteraturgeschichte* de Henneberger; Meiningen, 1855).

Ernest GRÉGOIRE.

(1) Il existe à Ravenne encore d'autres édifices élevés par Theodoric, et dont l'architecture atteste un mouvement original de l'art; ce sont notamment la basilique S.-Apollinaire, où se trouve une mosaïque figurant le palais de Théodoric, dont il n'existe plus guère que la façade; S.-Teodoro et S.-Vitale. *Voy.* Quast, *Die Bauwerke von Ravenna*; Berlin, 1842, in-fol.

Ennodius, *Panegyricus Theodorici et Epistolæ.* — Jornandès. — Malchus. — Marcellinus. — *Anonymus Valesianus.* — *Historia miscella.* — Procope. — Théophane. — Cassiodore. — Tillemont, *Histoire des empereurs.* — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire.* — Gibbon. — Cochlæus, *Vita Theodorici;* Copenhague, 1699, in-4°. — Hurter, *Geschichte des Kœnigs Theodorich;* Schaffouse, 1807, 2 vol. in-8°. — Am. Thierry, *Récits du cinquième siècle.* — Naudet, *Hist. de la monarchie des Goths;* Paris, 1811, in-8°. — Sartorius, *Die Regierung der Ostgothen in Italien;* Hambourg, 1811, in-8°. — Manso, *Gesch. der ostgoth. Reiches in Italien;* Breslau, 1824, in-8°. — Du Roure, *Hist. de Théodoric le Grand*; Paris, 1846, 2 vol. in-8°. — Mans Glœden, *Das rœmische Recht im ostgothischen Reich*; Iéna, 1843. — Gaupp, *Die germanischen Ansiedlungen*; Breslau, 1844, p. 462. — Hegel, *Geschichte der Stædteverfassung von Italien*; Leipzig, 1847, t. I, p. 99. — Troya, *Storia d'Italia nella media eta.*

THÉODORIC. *Voy.* THIERRI.

THÉODOSE I[er], empereur romain, né en 346, à Cauca, en Galice, mort près de Milan, le 16 janvier 395. Il accompagna son père dans les campagnes de Bretagne et d'Afrique; sa valeur et ses talents militaires précoces le firent appeler en 374 au commandement en Mésie. Avec quelques poignées de nouvelles levées, il la défendit avec succès contre une invasion menaçante des Sarmates. En 376, à la mort de son père, il résigna ses emplois, et alla vivre dans la retraite sur ses domaines en Espagne. Plein de vertus, sobre, laborieux, aussi libéral que riche, il secourait ses compatriotes de ses conseils et de sa fortune. Trois ans plus tard, après la défaite de Valens par les Goths, Gratien le rappela à la cour, certain que, dans sa grandeur d'âme, il sacrifierait au bien public son ressentiment contre celui qui avait fait périr son père; le 19 juin 379, il l'associa à l'empire, à Sirmium. Longtemps Théodose refusa le diadème avec une sincérité capable de convaincre les courtisans. En effet, l'état de l'empire était si désespéré que ce ne fut que par dévouement qu'il finit par accepter la rude tâche de remédier aux immenses malheurs attirés par les fautes de Valens. Il reçut en partage toutes les provinces que ce dernier avait possédées, plus toute la Grèce et la moitié de l'Illyrie.

Sa renommée eut pour effet immédiat de rassurer les populations, qui se croyaient déjà la proie des barbares. Il rassembla dans la forteresse de Thessalonique, qui devint sa base d'opérations, les restes de l'armée et ce qu'il put enrôler parmi les montagnards des contrées voisines. Peu à peu il aguerrit ses soldats dans de petites expéditions contre les barbares, qui heureusement s'étaient, après la victoire, divisés en bandes et pillaient le pays çà et là. Guidés par lui, ses généraux remportèrent plusieurs succès partiels, ce qui arrêta pour le moment les pro-

grès de l'ennemi, qui fut même refoulé au delà de l'Hæmus. Mais au commencement de 380 il tomba gravement malade, ce qui enhardit de nouveau les barbares; les Visigoths sous Fritigern, les Ostrogoths sous Alatheus, s'emparent les premiers de la Thessalie, de l'Épire et de l'Achaïe, les seconds de la Pannonie. A peine convalescent, Théodose alla inspecter ses troupes; tout à coup le camp où il se trouvait fut surpris par l'ennemi; ses gardes se firent tuer jusqu'au dernier, et il put s'échapper; mais il ne put empêcher les barbares d'occuper la Macédoine. Cependant Gratien, qu'il avait appelé en aide, fit avancer quelques légions; à leur approche l'ennemi évacua la Macédoine, en même temps que Fritigern, menacé par une diversion faite par son ennemi juré, Athanaric, se retirait en arrière. Théodose alors se mit à négocier séparément avec les divers chefs de bande, et il parvint à les gagner à la paix par des concessions de terres et par l'incorporation de leurs troupes dans l'armée impériale Peu de temps après Gratien conclut, de son côté, un traité avec Fritigern. En novembre 380 Théodose fit en triomphateur son entrée solennelle à Constantinople, après avoir sauvé l'empire par sa sagesse autant que par sa vigueur. En 381 les désastres étaient assez réparés pour lui permettre de lutter avec avantage contre Athanaric, qui tenait encore la campagne; mais il préféra traiter avec lui. La paix conclue à des conditions honorables, Athanaric vint à Constantinople, où il reçut de l'empereur le plus brillant accueil. Après sa mort, survenue quelques mois après, Théodose lui fit faire de magnifiques funérailles; il marcha lui-même en tête du cortége. Par cet honneur il gagna entièrement le cœur des Goths, et se les attacha pour toujours. Une invasion de Huns en Mésie fut repoussée en 381, et l'année suivante Saturnin expulsa les derniers restes des pillards. Partout l'agriculture et le commerce purent refleurir; en prodiguant à l'empereur les plus pompeux éloges dans un discours prononcé devant lui (en 383), Themistius n'outrepassa guère la vérité. Tout en entretenant les rivalités entre les chefs des Goths, Théodose n'hésita pas à faire les sacrifices nécessaires pour apaiser les instincts cupides des barbares: concessions de terre, exemptions d'impôts, livraisons de blé et de bestiaux, il ne leur marchanda rien de ce genre, en même temps qu'il s'attachait à contenir la haine des Romains contre les barbares. Il s'exposa ainsi au blâme formulé, entre autres, par Synesius, d'avoir trop favorisé les étrangers; mais cette condescendance lui était imposée dès qu'il avait, et avec raison, renoncé à une guerre à outrance avec les Goths, qu'il aurait probablement pu détruire, mais au prix de l'épuisement total des forces de l'empire et de la dévastation complète des plus belles provinces.

En 383, eurent lieu le détrônement et la mort de Gratien. Théodose montra d'abord par des démonstrations militaires qu'il ne craignait pas d'entrer en lutte avec l'usurpateur Maxime; puis cédant aux circonstances, il conclut avec lui un traité contre les ennemis de l'empire, après avoir assuré au jeune Valentinien, frère de Gratien, l'Italie et l'Afrique. L'année suivante une ambassade de Sapor III, roi de Perse, vint confirmer solennellement la paix, que, par un changement de politique des plus heureux pour Théodose, les Perses, jusqu'alors ennemis jurés de l'empire, avaient gardée depuis son avénement.

Dans l'intervalle Théodose n'avait pas cessé de donner son attention à l'apaisement des troubles survenus dans l'Église par l'hérésie arienne, qui, protégée par les derniers empereurs, était devenue toute-puissante en Orient et opprimait la grande majorité, foncièrement catholique. Il appartenait à une famille orthodoxe, était lui-même d'une grande piété, et dès qu'il eut consolidé son pouvoir, il émit (janvier 381) un édit défendant le culte public à toutes les sectes qui n'admettaient pas le symbole de Nicée et ordonnant aux ariens de restituer les églises dont ils s'étaient emparés par violence. Cet édit fut loin d'être aussitôt partout exécuté; Théodose fut obligé de rendre jusqu'à sa mort encore dix-neuf lois pour en assurer la mise à effet. Au printemps de 381 il convoqua le second concile œcuménique à Constantinople; la foi de Nicée y fut confirmée, mais le concile obligea Grégoire de Nazianze, que l'empereur avait appelé au patriarchat de Constantinople, à résigner cette dignité, qui fut donnée à l'orthodoxe Nectaire. Deux ans après Théodose réunit un nouveau concile à Constantinople, pour la rédaction d'une formule d'union qui mit fin à l'hérésie; mais tout accord devint impossible, par la résistance des ariens, encore très-forts dans la capitale. L'empereur se montra plus sévère contre les païens et contre les manichéens, qui d'après ses lois devaient être punis de mort (1); des peines rigoureuses furent aussi prononcées contre les chrétiens qui apostasiaient au paganisme, cas qui n'était pas rare, à cause de la richesse des temples païens. Voulant couper le mal par la racine, Théodose fit fermer ces temples, dont plusieurs furent même plus tard détruits dans le courant de son règne, entre autres le magnifique *Serapeum* d'Alexandrie, mais ce dernier seulement parce que les païens, révoltés à cause de la conversion d'un temple en église, s'y étaient retranchés. Malgré ces mesures, on ne peut pas dire, avec Gibbon et autres historiens qui ont ajouté foi aux accusations calomnieuses du païen Zozime, que Théodose ait fait la guerre aux consciences; si la création de l'unité religieuse

(1) Cependant on ne cite aucun exemple d'une sentence de mort rendue en Orient pour cause de religion, tandis que l'usurpateur Maxime fit en Occident exécuter Priscillien et ses disciples, premier exemple d'une pareille rigueur au sein du catholicisme.

ı de ses principaux buts, il n'en excluait
ur cela, même des plus hautes fonctions,
ns sincèrement attachés à leur culte.
386, une très-forte bande de Goths et
barbares fut détruite sur le Danube par le
neur de la Thrace, Promotus; Théo-
'était pas présent à ce brillant fait d'armes,
on pourrait l'induire d'un passage de Clau-
l n'était qu'à proximité du champ de ba-
L'année suivante il vit implorer son inter-
ı par Valentinien, auquel Maxime, profitant
contentement des peuples d'Italie, causé
faveur accordée aux ariens, avait ravi
rovince. La rencontre des deux empereurs
ı à Thessalonique. Selon Zozime Théo-
'ait d'abord le projet de n'employer contre
e que les menaces et les voies diploma-
mais il aurait changé de résolution lors-
stine, mère de Valentinien, eut promis,
condition de le réintégrer par la force,
ı de sa fille, la belle Galla, à Théodose,
385 avait perdu sa première épouse, la
Flavilla. Cependant de fortes présomp-
ont croire que Théodose avait épousé
lès 386; en tous cas, elle exerça une
influence sur la détermination définitive
odose de déclarer la guerre à Maxime.
ıvoir pris toutes ses mesures avec son
é stratégique ordinaire et avec l'énergie
éployait une fois qu'il avait pris un parti,
reur tit, par l'apparence de ses disposi-
roire à Maxime qu'il méditait une attaque
r sur les côtes d'Italie, ce qui engagea
ateur à y envoyer une puissante flotte
s meilleures troupes, sous le commande-
'Andragathus, son plus habile général. Au
cela Théodose, après avoir fait passer
nien en Italie avec un léger corps, s'a-
à marches forcées avec l'armée princi-
r les Alpes Juliennes (fin de mai 388),
t qu'il détachait Arbogaste avec un autre
n Rhétie pour inquiéter le flanc gauche
ıime. Ce dernier accourut au-devant de
se avec ce qu'il put ramasser de troupes;
ontre eut lieu à Siscia (Sisselz). Après
nier succès de la cavalerie de Maxime
rant-garde ennemie, le lendemain la
, qui fut longue, fut enfin décidée par
rtion de plusieurs légions de Maxime.
uit; Théodose le poursuivit et le rejoi-
quilée. Livré par les siens, l'usurpateur
né devant Théodose, qui se sentit pris
pour lui; mais il fut aussitôt égorgé
soldats. Après avoir proclamé une am-
générale, Théodose rendit à Valentinien
qu'avait possédé Gratien; mais, Justine
orte dans l'intervalle, il garda comme tu-
gouvernement de l'Italie, et envoya le
npereur en Gaule, le confiant à la garde
aste. Pendant trois ans il résida en Ita-
nairement à Milan, et quelquefois à Rome;
se et sa fermeté continuèrent à amélio-
rer la situation de l'empire (1). Par bonheur, elle ne fut pas jusqu'à sa mort troublée par les barbares, et il n'eut même pas à employer les Huns pour contenir les Goths, comme M. Amédée Thierry l'a inexactement prétendu.

C'est au milieu d'une toute-puissance pleinement assurée qu'il donna le rare exemple d'un prince acceptant humblement le blâme public d'un acte passionné. A côté de tant de qualités, il avait le défaut d'une colère prompte et terrible. Ainsi, en 387, il avait, à la nouvelle d'une révolte qui avait éclaté à Antioche, ordonné les plus sévères mesures de répression; mais, revenant de lui-même bientôt à ses sentiments d'humanité habituels, il avait révoqué ses ordres, en s'excusant de sa rigueur. Maintenant en 390 il apprit la nouvelle d'une émeute populaire suscitée à Thessalonique par le juste emprisonnement d'un conducteur de chars, favori du public. Aussitôt il fit massacrer par les soldats plus de sept mille personnes, tuées pendant les jeux du cirque, sans distinction de coupables et d'innocents. Mais lorsqu'il voulut se rendre, comme d'ordinaire, à la basilique de Milan, pour assister aux offices, il trouva devant la porte saint Ambroise, qui lui en interdit l'entrée, comme à un criminel souillé de meurtres, Théodose s'avoua coupable, et se soumit aux actes les plus humiliants de la pénitence publique. Ce ne fut que huit mois après qu'il fut de nouveau reçu dans la communion des fidèles. Cette mesure cruelle lui avait du reste été inspirée par Rufin, auquel il avait le tort d'accorder une confiance sans bornes, parce qu'il avait trouvé en lui un ministre capable de réaliser son idée favorite de l'unité religieuse. Lorsque, comme il arrivait trop souvent, Rufin abusait de son pouvoir pour se livrer à des exactions et autres iniquités, Théodose avait le tort de lui pardonner, le rusé ministre trouvant toujours alors quelque événement intéressant la foi et qui nécessitait son intervention.

En retournant en 391 à Constantinople, Théodose eut à traverser les forêts de la Macédoine, infestées par des bandes de brigands; il donna lui-même la chasse à l'une d'elles, et la dispersa; mais lorsque lui et ses soldats se furent livrés au sommeil, les fuyards revinrent, et attaquèrent par surprise le camp impérial. Théodose n'échappa qu'avec la plus grande peine. En 392 il apprit l'assassinat de Valentinien par Arbogaste, qui avait placé sur le trône d'Occident Eugène, une de ses créatures. Décidé à venger son beau-frère, mais connaissant les talents militaires de son ancien lieutenant, il se prépara à la guerre pendant deux ans. Au mois de juin 394 il se dirigea de nouveau avec son armée à la

(1) Nous possédons encore 548 lois édictées par lui, et remarquables par leur humanité et leur justesse à propos. Ce que Zosime rapporte d'une multiplication inopportune des hauts emplois sous son règne est entièrement controuvé.

hâte vers les Alpes Juliennes. Il commençait à les descendre, lorsqu'il rencontra l'ennemi posté sur la rivière Froide (aux environs de Wipach, dans le comté de Gœrtz). Il fit aussitôt charger par un corps de Goths; mais, malgré leur brillant courage, ils furent repoussés avec des pertes énormes, sans que, par des motifs inconnus, il les eût fait soutenir. Le lendemain au matin il se vit presque cerné de toutes parts; mais il inspira à ses troupes une pleine confiance dans la protection divine, qui leur fit mépriser le danger, diminué du reste presque aussitôt par la désertion du général ennemi Arbitrio. Profitant à temps d'une effroyable tempête qui soufflait dans la direction des soldats d'Arbogaste, les aveuglait et empêchait l'effet de leurs flèches, il fit marcher en avant. L'ennemi fut bientôt rompu, Eugène pris et massacré. Arbogaste se sauva dans les montagnes; mais, poursuivi et sur le point d'être fait prisonnier, il se tua de son épée. Théodose, après avoir de nouveau proclamé un pardon général, demeura en Occident pendant les quelques mois qu'il vécut encore; les fatigues de la dernière campagne provoquèrent chez lui une hydropisie maligne, qui l'enleva en peu de temps. Il mourut après avoir partagé l'empire entre ses deux fils mineurs, Arcadius et Honorius, les confiant aux soins de ses deux ministres, Rufin et Stilicon. En mourant il conseilla à ce dernier, qui devait gouverner l'Occident, une politique en matières religieuses plus conciliante que n'avait été la sienne; il reconnaissait qu'après avoir triomphé en Orient, son projet d'unité de croyance ne pouvait être exécuté en Occident sans de grands dangers.

« En montant sur le trône, dit Niebuhr, Théodose accepta une tâche qui devait le faire reculer d'effroi; c'est avec raison qu'il a reçu le nom de Grand; il exécuta de grandes choses d'une façon grandiose; il fut le dernier empereur qui méritât le nom de César. » S'il put relever l'empire d'une chute imminente, ce ne fut que pour sa vie durant; après lui la décadence ne s'arrêta plus. Aux traits cités plus haut, et qui peuvent faire juger de son caractère, nous n'avons plus qu'à ajouter qu'il était d'une complexion naturellement indolente; il aimait la table, sans excès cependant, les distractions, les conversations enjouées; mais quand le devoir l'appelait, il savait forcer sa nature, et s'appliquer avec constance aux plus rudes travaux. Il ne possédait qu'une instruction moyenne, sauf qu'il avait fait une étude approfondie de l'histoire romaine. Ernest Grégoire.

Zozime. — Socrate. — Sozomène. — Marcellin, *Chronicon.* — Themistius. — Prosper d'Aquitaine, Tiro, Idace, *Chroniques.* — Jornandès. — Claudien. — Pacatus, *Panegyricus.* — Rufin, *Hist. eccles.* — Orose. — S. Ambroise, *Epistolæ* et *De obitu Theodosii.* — Aurelius Victor. — Tillemont, *Hist. des empereurs.* — Fléchier, *Hist. de Théodose.* — Gibbon, *History of the decline.* — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. IV et V. — P.-E. Müller, *De ævo theodosiano*; 1797 98, 2 part. in-8°. — Wietersheim, *Geschichte der Vœlkerwanderung*, t. IV; Leipzig, 1864, in-8°.

Théodose II, dit *le jeune*, empereur d'Orient, né le 30 avril 401, mort le 28 juillet 450, à Constantinople. Il était fils d'Arcadius et petit-fils du grand Théodose. Il succéda à son père à l'âge de huit ans (1er mai 408). La régence fut confiée à Anthemius (*voy.* ce nom), qui gouverna avec sagesse jusqu'en 414, époque où il résigna volontairement le pouvoir à Pulchérie. Agée seulement de quinze ans, cette princesse joignait une rare fermeté à une prudence consommée; elle exerça la souveraineté au nom de son frère, et c'est à elle qu'il faut faire remonter la responsabilité de la plupart des actes de ce règne. Sur le conseil de Pulchérie, Théodose prit pour épouse la belle et savante Athénaïs, fille du philosophe Leontius (421), qui reçut au baptême le nom d'Eudoxie. La même année éclata la guerre contre les Perses; le général Ardaburius la conduisit mollement, et elle se termina par un traité de paix, qui devait être de longue durée. En 424 Ardaburius et son fils Aspar furent envoyés en Italie pour assurer le trône d'Occident à Valentinien III contre Jean, son ministre, qui le lui disputait; la campagne fut courte, et l'usurpateur, battu, paya de sa vie un moment d'ambition (425). Les Huns avaient ravagé les provinces orientales sous le règne du précédent, et ils étaient à présent les redoutables voisins de l'empire au-delà du Danube. En 441 ils passèrent ce fleuve sous la conduite d'Attila et de son frère Bleda, s'emparèrent de Viminiacum en Mésie, détruisirent Sirmium, Singidunum (Belgrade), Sardica et d'autres villes, et étendirent leurs ravages jusque dans la Thrace. Théodose rappela de la Sicile les troupes qu'il y avait envoyées contre Genseric, roi des Vandales, et tira d'Asie et d'Europe tous les soldats qu'il put réunir; mais ses généraux ne surent pas diriger ces grandes masses, et après plusieurs défaites ils battirent en retraite sur Constantinople, la seule des cités situées entre l'Archipel et l'Euxin qui restât sous la protection de l'empereur. L'histoire des invasions d'Attila embrasse une période de plusieurs années, probablement coupée par des intervalles de paix, car ce ne fut pas avant 447, l'année du grand tremblement de terre qui renversa une partie des remparts de Constantinople, que les Huns marchèrent sur cette capitale. Théodose n'arrêta les barbares qu'au moyen de concessions de terres en Thrace et d'un subside annuel de plus de 2,000 livres d'or. En 448 ou 449 il envoya une ambassade à Attila, conduite par Maximin et dont l'historien Priscus faisait partie. L'objet apparent de l'ambassade était de maintenir le bon accord entre l'empereur et les Huns; mais Théodose, conseillé par son favori, l'eunuque Chrysaphius, avait accepté la folle idée de faire assassiner Attila par un chef barbare nommé Édecon. Attila découvrit la trahison, et, plus généreux que l'empereur chrétien, il ne tira de lui pour toute vengeance que de nouvelles sommes d'argent. Le règne de Théo-

dose Il fut troublé par les hérésies religieuses et par les longues querelles allumées par les sectateurs de Nestorius et d'Eutychès (*voy.* ces noms). Cédant à des soupçons jaloux contre sa femme Eudoxie, il venait de l'exiler en Palestine lorsqu'il mourut, des suites d'une chute de cheval qu'il avait faite à la chasse. Théodose n'avait aucune des qualités nécessaires à un souverain; aussi laissa-t-il le soin des affaires à sa sœur, à sa femme, à des ministres, à des eunuques même, qui abusèrent de sa confiance. Il était pieux, tempérant, instruit; seulement ses connaissances étaient superficielles; il passait tout son temps à chasser ou à transcrire d'une belle écriture et enluminer des copies d'ouvrages religieux. Il avait marié en 437 sa fille Eudoxie à Valentinien III. Sa sœur Pulchérie lui succéda sur le trône.

Cet empereur s'est surtout illustré par la législation qui porte son nom (*Codex Theodosianus*). En 429 il avait chargé huit fonctionnaires et un avocat de recueillir les lois romaines et les constitutions impériales depuis Constantin, en les divisant par ordre de temps et de matières et en les plaçant sous des titres appropriés. Cette commission n'ayant encore rien fait en 435, il en institua une nouvelle, composée de seize membres, et qu'il investit en outre du pouvoir d'apporter aux constitutions les modifications nécessaires. Ce travail fut terminé le 15 février 438, et le code qui en résulta fut mis en vigueur à partir du 1er janvier 439, à Constantinople et à Rome à la fois. Ce code, que nous ne possédons pas complet, contient seize livres, qui traitent successivement des matières relatives au *jus privatum* (I à V), à l'administration générale (VI à VIII), au droit pénal (IX), au revenu public et à la procédure (X et XI), à l'administration municipale (XII à XV), et aux affaires ecclésiastiques (XVI). La dernière et la plus complète édition du code Théodosien est celle d'Hænel, dans le *Corpus juris antejustinianeum* (Bonn, 1837).

Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. VI. — Gibbon, *Hist.*, t. V, VI, édit. in-8° - Puchta, *Instit.*, t. I. — Bœcking, *Instit.*, t. I, p. 80. — Rader, *Aula sancta Theodosii II*, etc.; Augsbourg, 1608, in-8°. — Gerlach, *De Theodosio juniore*, Zittau, 1751, in-fol.

THÉODOSE III, empereur d'Orient, en 716-717, n'était qu'un simple receveur des impôts à Adramytte en Mysie, lorsque la flotte le choisit pour succéder à l'empereur Anastase II, dont elle avait proclamé la déchéance (715). Théodose, épouvanté, s'enfuit dans les montagnes voisines; il fallut le prendre de force et le conduire à Constantinople, où, après un siége de six mois, il fut couronné empereur (janv. 716). Il accorda la vie sauve à Anastase, et ne s'occupa des affaires que le moins possible. L'année suivante il abdiqua prudemment entre les mains de Léon l'Isaurien (mai 717), qui s'avançait avec son armée, puis se retira dans un monastère à Éphèse, où, ordonné clerc, il passa ses dernières années à écrire en lettres d'or les Évangiles et les livres d'église. Il fut enterré dans l'église Saint-Philippe, et l'on n'inscrivit sur son tombeau qu'un seul mot : *Santé*. Les Grecs honorèrent sa mémoire, et lui attribuèrent plusieurs miracles après sa mort.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*.

THÉODOSE (Θεοδόσιος) *de Tripoli*, géomètre grec, du premier siècle avant J.-C. Il était né en Bithynie, et non sur la côte d'Afrique, et d'après Vossius, dont l'opinion a prévalu, contemporain de Sosigène. On ne connaît rien de sa vie. Les seuls ouvrages qui nous restent de lui sont des traités mathématiques, savoir : Σφαιρικά, en trois livres; traité sur les propriétés de la sphère et sur les cercles décrits à sa surface; il en a été publié plusieurs traductions latines, la première à Paris, 1529, in-4°; le texte grec ne fut donné qu'en 1558, Paris, in-4°, par Jean Pena; Jos. Hunt en publia une seconde édition, Oxford, 1707, in-8°; la meilleure est celle de Nizze, avec d'excellentes notes, Berlin, 1852, in-8°; — Περὶ ἡμερῶν καὶ νυκτῶν (*Sur les nuits et les jours*), édité en latin seulement par Jos. Auria; Rome, 1591, in-4°, fig.; on devait déjà à C. Dasypodius une partie de cet ouvrage; Strasbourg, 1572, in-8°; — Περὶ οἰκήσεων (*Sur les constructions*; Rome, 1587, in-4°, également publié par Auria, selon Fabricius. Les autres ouvrages de Théodose mentionnés par Suidas ne sont pas venus jusqu'à nous. L. J.

Suidas. — Diogène Laerce, IX, 76. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. IV, p. 21-23. — Hoffmann, *Lexicon bibliogr.* — Montucla, *Hist. des mathem.* — Delambre, *Hist. de l'astronomie ancienne*, t. I, p. 243.

THÉODOSE *d'Alexandrie*, grammairien grec, vivait dans le quatrième siècle après J.-C. Il composa plusieurs ouvrages de grammaire, dont un seul a été publié : c'est un commentaire *sur l'Art grammatical* de Denys de Thrace; des fragments en avaient été publiés par Osann : (*Philemonis grammatici quæ supersunt*; Berlin, 1821, in-8°), et par Bekker dans ses *Anecdota*. Gœttling le donna tout entier, avec les additions qu'il avait reçues des grammairiens byzantins, sous le titre de *Theodosii Alexandrini Grammatica*; Leipzig, 1822, in 8°. Il existe en manuscrit un commentaire de Georges Chœroboscus sur Théodose. L. J.

Fabricius, *Bibl. græca*, édit. Harless, t. VI. — Hoffmann, *Lexicon bibliogr.*

THÉODOTION (Θεόδοτιων) *de Sinope* ou *d'Éphèse*, traducteur grec de l'Ancien Testament, vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle ap. J.-C. Il paraît avoir été d'abord disciple de Tatien, puis marcionite. Enfin, il était devenu ébionite lorsqu'il entreprit une traduction de l'Écriture, qui n'est autre que celle des Septante, défigurée et accommodée aux opinions de la secte dont faisait partie l'auteur. En dépit de son origine, cette version, la troisième en date, ne fut point rejetée par l'Église orthodoxe, qui même en fit généralement usage pour l'ex-

plication du livre de Daniel : on la trouve dans les *Hexaples* d'Origène. Théodotion était à peu près contemporain du pape Éleuthère et de saint Irénée, qui fait mention de lui et de son ouvrage dans le *Traité des hérésies*. E. T.

Saint Épiphane, *De mens. et pond.*, n° 17. — Saint Irénée, liv. III, ch. 14 et 24. — Eusebe, liv. V, ch. 8. — Saint Jérôme, preface au livre de *Daniel*. — *Chronique pascale*. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. III. — J.-F. Buddeus, *De Theodotione* ; Wittemberg, 1688, in-4°.

THÉODULFE, évêque d'Orléans, né en Espagne, mort en octobre 821. Ses parents étaient Goths; il fut élevé en Gaule, reçut une éducation toute romaine, étudiant les sept arts, cultivant la poésie, aimant Virgile et surtout Ovide, qu'il prit ensuite pour modèle. Sa jeunesse se passa à Narbonne et à Maguelonne, où Benoît d'Aniane venait d'élever l'un des plus célèbres monastères carlovingiens. S'il fut mandé, vers 781, d'Italie par Charlemagne (1), comme l'assure Hugues de Fleury, il est impossible de s'en rapporter à ce chroniqueur lorsqu'il dit que Charlemagne lui donna en même temps l'abbaye de Fleury-sur-Loire et l'évêché d'Orléans. Il fut sans doute d'abord professeur dans l'abbaye, car Alcuin lui donnait le nom de maître, et Théodulfe a écrit lui-même un *Traité sur les sept arts*, qui peut être regardé comme un résumé de son enseignement. C'est aussi vers la même époque qu'il composa le poëme intitulé *Parænesis ad episcopos*. Il n'était encore que simple diacre; ce fut un peu avant 788 qu'il devint évêque (2). Bien qu'il résidât souvent à la cour, il s'occupa avec beaucoup de zèle des affaires de son église, ce que prouve son fameux *Capitulaire*, ou mandement, dans lequel il rappelle les vertus qui manquaient aux chrétiens de cette époque superstitieuse et encore barbare; c'est là (art. 20) qu'il ordonnait à ses prêtres d'ouvrir dans chaque village une école publique et gratuite. Théodulfe venait très-souvent à la cour, et y faisait d'assez longs séjours pour être regardé comme faisant partie de ce cortége qui entourait toujours Charlemagne, et où l'on comptait de savants abbés, d'illustres évêques, de belles princesses et de farouches guerriers. Vers 794 il composa ce beau poëme, *Ad Carolum regem*, où, après l'avoir félicité de la défaite des Huns, il fait un tableau si brillant et si gracieux de Charlemagne au milieu de sa cour. Puis il écrivit la pièce à la reine Liutgarde (795) l'*Épitaphe du pape Adrien* (796), les vers au jeune Charles, fils aîné de Charlemagne, dont il était beaucoup aimé, et le petit poëme *Ad Carolum imperatorem* (800), sorte de chant patriotique qu'il composa pour ce prince à l'occasion de son couronnement. En 798 il avait été nommé *missus dominicus* avec Leitrade, plus tard archevêque de Lyon, pour visiter les deux Narbonnaises. Il a laissé dans le poëme *Parænesis ad judices* une relation de ce voyage, rempli de curieux détails. Alors il était intimement lié avec Alcuin, Angilbert, Eginhard, avec tous les grands personnages de la cour de Charlemagne, avec ses fils, avec ses filles, chantant les exploits des guerriers, décrivant les gracieuses toilettes des princesses, et accablant d'épigrammes un certain Scot, qui n'est autre que Clément d'Irlande. Vers 802 il engagea une lutte contre Alcuin, à propos d'un moine d'Orléans qui s'était enfui dans l'église de Saint-Martin en invoquant le droit d'asile; Charlemagne donna raison au prélat, parce que le moine avait été légalement jugé et condamné. En 807, lorsque l'empereur fit son premier testament, Théodulfe écrivit des vers en faveur de l'unité de l'empire; et en 814 il fut un des trente personnages qui signèrent le second testament de Charlemagne. Quatre ans plus tard, il était jeté en prison dans un monastère d'Angers (818), à la suite de la révolte de Bernard, roi d'Italie, contre son oncle Louis le Débonnaire (1). Durant cet exil, qui dura trois années, il composa un assez grand nombre de vers, entre autres l'hymne *Gloria, laus et honor*, que l'Église redit encore aujourd'hui le dimanche de Pâques. En 821, il fut compris dans l'amnistie générale proclamée à Thionville; mais, sur le point d'arriver à Orléans, il périt empoisonné par ceux de ses ennemis qui pendant son absence s'étaient emparés de ses biens. On rapporta son corps à Angers, où il fut enseveli dans le monastère qui lui avait servi de prison.

Les écrits de Théodulfe font partie de la *Biblioth. des Pères*. Ils ont été publiés séparément par le P. Sirmond (Paris, 1646, in-8°); mais on en trouvera une meilleure édition dans les *Opera varia* de ce même savant, t. II, p. 915-1128. Francis MONNIER.

Hist. litter. de la France, t. IV. — *Gallia christiana*, t. VIII. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. III. — Hauréau, *Singularités hist.* 1861, in-18. — Théodulphe, évêque d'Orléans, thèse par M. Baussard. — Fr. Monnier, *Alcuin et son influence*.

THÉOGNIS (Θέογνις), poëte grec, né à Mégare, vers 570 avant J.-C., mort vers 485. Le peu que l'on sait de sa vie dérive entièrement de ses poésies, de sorte qu'avant d'essayer de tracer sa biographie il est indispensable de préciser la nature du poëme que porte son nom. Ce poëme sous sa forme actuelle présente une sorte d'ensemble; mais de nombreuses incohérences de détails et l'absence d'un dessein suivi attestent que nous n'avons qu'un recueil de fragments rapprochés plus ou moins arbitrairement. Théo-

(1) Il amena avec lui en France sa fille Gisèle, qu'il instruisit avec un soin tout particulier.

(2) Un titre de 788, où il figure en cette qualité, est inséré dans *Gallia christ.*, t. VIII, col. 419.

(1) A son avénement Louis avait écarté de la cour les principaux chefs du parti de l'Église, qui voulaient l'unité de l'empire, mais à la condition de gouverner eux-mêmes. Mécontents, ils fomentèrent la discorde; aussi les voit-on appuyer la révolte de Bernard. Théodulfe avait parmi les mécontents beaucoup d'amis, comme Ebbon, Malfried, Wala, Alguife, Modoin, etc. Ce furent probablement ces amis et sa propre réputation d'habileté qui le perdirent.

composé des élégies à la manière d'il-
ëtes ses prédécesseurs, Calinus, Tyr-
aerine, Solon, c'est-à-dire des poëmes
icidents de sa vie privée ou sur des
ts publics. Ces élégies étaient donc en
pièces de circonstance, et, comme il
jours pour les œuvres de ce genre, les
avaient le plus vivement ému les
-ains furent aussi ceux qui perdirent le
ieur intérêt; au contraire, la partie la
-ale, celle qui enfermait des préceptes,
ils, des sentiments applicables à tous
, garda tout son prix pour la postérité;
e que l'on recueillit en la séparant du
si s'est formé le recueil de sentences
le nom de Théognis, et qui, malgré des
s, des interpolations, des arrange-
etenu des traces incontestables de son
.es grammairiens grecs ont eu beau
e nous conserver que le moraliste,
ie montre à découvert dans ces iam-
légies, et nous révèle avec quelques
tés de sa vie ses opinions et ses sen-

s était né à Mégare, capitale de la Mé-
Grèce, et non pas dans la Mégare sici-
vie remplit près d'un siècle, car d'un
ironographes anciens nous le montrent
lès la 58e ou la 59e olympiade (548 ou
J.-C.), de l'autre ses propres poëmes
qu'il vivait encore au commencement de
médique, en 590; or, en supposant qu'à
-e date il avait vingt-cinq ans, et qu'il
le cinq à six ans à la seconde, on a les
-oximatives de 570-485, et une carrière
quatre vingt-cinq ans, à peu près le
que l'on attribue à deux poëtes co-
cette époque, Anacréon et Simonide.
ng espace de temps, Mégare subit plu-
olutions. Après s'être émancipée de
elle avait été gouvernée par une oli-
oligarchie fut renversée par Théagène,
irti populaire, qui usurpa le pouvoir
Théagène, succombant à son tour, fit
: démocratie, qui ne tarda pas à dégé-
sorte de démagogie violente: celle-ci
es propres excès; mais l'oligarchie qui
a ne semble ni avoir gardé longtemps
ni avoir renoncé à le reprendre après
lu de nouveau. Ce fut au milieu de ces
partis que s'écoula la vie de Théognis.
iait à l'oligarchie par sa naissance et
is. Sa jeunesse se passa dans un temps
-ti était tout-puissant; aussi fut-elle
t brillante. Les fragments de ses poé-
rapportent à cette époque sont d'un
joyeux. Faisant partie d'un cercle
ies et nobles, il fut le poëte de ce *club*,
. et ses élégies furent l'ornement ordi-
-urs festins. A la fin du repas, quand
solennelles avaient été videes en l'hon-
ieux avec un chant d'action de grâces qu'accompagnait la lyre, un chant moins sévère, le *comos*, succédait avec l'accompagnement de la flûte. Beaucoup des élégies de Théognis avaient été composées pour cette partie du festin; elles célébraient les joies de la vie et les dons de la fortune; mais cette prospérité ne fut pas durable. Le parti démocratique, celui que Théognis appelle *les méchants*, *les misérables* (οἱ κακοί, δειλοί), reprit le dessus, et une des premières mesures des vainqueurs fut de confisquer les biens des vaincus, de ceux que le poëte qualifie d'une foule d'épithètes laudatives et particulièrement de *bons*, *nobles*, *braves* (ἀγαθοί, ἐσθλοί). En un mot, pour Théognis un noble est un honnête homme, et un démocrate est le contraire. Il est vrai qu'il n'avait point à se louer des gens du peuple: il avait dû leur abandonner ses biens pour sauver sa vie, « comme un chien qui jette ses provisions pour traverser un torrent ». Ce n'est pas tout, Théognis aimait une jeune fille, et il l'avait demandée en mariage; mais les parents l'avaient repoussé et avaient donné leur fille à quelque homme de basse naissance. Le poëte se plaint de cette injure, donnant à entendre toutefois que la jeune mariée vient le trouver « en cachette légère, comme un petit oiseau ». Cette délicate consolation ne l'empêche pas de maudire les *méchants*, dont il voudrait « boire le sang noir ». Leur crime c'était naturellement d'avoir pris la place des autres. « Cette ville, dit-il, est encore une ville, mais autres sont ceux qui l'habitent; avant cela ils ne connaissaient ni les tribunaux ni les lois, mais autour des reins ils portaient des peaux de chèvre, et comme des cerfs ils habitaient hors de cette ville; et maintenant ce sont eux qui sont les gens distingués, et ceux qui avant étaient nobles à présent sont gens du commun. Qui pourrait supporter de telles choses? » Pour se dérober à ce triste spectacle, ou peut-être par suite d'une sentence d'exil, il quitta sa ville natale, visita Mégare de Sicile, l'Eubée, Lacédémone, et fut partout reçu avec la distinction due à son mérite. Il finit pourtant par revenir dans sa patrie, et il s'y trouvait à un âge avancé lorsque l'indépendance de la Grèce fut mise en péril par l'invasion des Perses. Ici finit ce que l'on sait de son histoire personnelle.

Beaucoup des élégies de Théognis, celles particulièrement où il exprime son indignation sur les changements survenus à Mégare, sont adressées à Cyrnus, fils de Polypas (car Cyrnus et Polypaïdès, dont on a voulu faire deux personnages, sont évidemment le même). Les rapports de Théognis avec Cyrnus ont été mal interprétés par quelques critiques anciens, ou du moins par Suidas; mais les liaisons de ce genre étaient fréquentes dans les cités doriennes, et n'avaient rien dont les mœurs pussent s'offenser. Cyrnus d'ailleurs n'était pas un adolescent: il avait fait partie d'une théorie envoyée à Delphes, et son ami l'engage à se marier. Quelque place que Théognis fit à ses sentiments personnels et à ses haines

politiques, la morale, c'est-à-dire l'art de régler sa vie de manière à la rendre utile à soi-même et aux autres, y tenait plus de place encore. Aussi fut-il très-apprécié des philosophes anciens, de ceux surtout qui partageaient ses opinions politiques. Xénophon loue sa connaissance exacte de la vie humaine; Isocrate le regarde comme le moraliste qui, avec Hésiode et Phocylide, a donné les meilleurs préceptes de conduite. Les treize cent quatre-vingt-neuf vers qui nous restent de Théognis ne démentent pas ces éloges. On y trouve exprimés dans un langage énergique, et avec la vivacité d'un sentiment intime, des conseils d'une moralité médiocrement élevée sans doute, mais judicieux, et qui trouvait une utile application dans une cité grecque; pour nous, c'est un très-intéressant témoignage de la manière de penser d'un esprit distingué (καλοκάγαθός), cinq siècles avant notre ère.

Nous avons dit plus haut comment, selon toute probabilité, s'était formé le recueil des *Sentences* de Théognis; ce recueil fut impr. pour la première fois par Alde l'ancien (Venise, 1495, in-fol.), à la suite de Théocrite. A partir de ce moment les éditions se succédèrent rapidement; mais il en est peu qui méritent d'être remarquées; citons pourtant celles de Paris, 1537, in-4°; de Bâle, 1550, in-8°; de Leipzig, 1620, in-8°; d'Utrecht, 1651, in-12; de Strasbourg, 1784, in-12, édit. Brunck, exactement suivie en 1814, par Gaisford. Avec notre siècle commence une époque nouvelle pour le texte de Théognis; Bekker en donna une excellente édition avec 159 vers jusque-là inédits; Leipzig, 1815, in-8°, et Berlin, 1828, in-8°. M. Welcker bouleversa complétement le texte vulgate pour le rétablir dans son ordre primitif; il est plus que douteux qu'il ait toujours rencontré juste, mais son travail a l'avantage de nous faire pénétrer plus profondément dans l'œuvre du poëte et de nous rendre plus sensibles les altérations dont elle a été l'objet; les *Prolégomènes*, où M. Welcker rend compte des motifs de sa restitution, sont un des meilleurs chapitres qui aient été écrits sur la littérature grecque. Son édition (*Theognidis Reliquiæ;* Francfort, 1826, in-8°) a servi de point de départ à une tentative du même genre faite par un éminent administrateur anglais, M. Frère, sous ce titre : *Theognis restitutus. The personal history of the poet Theognis deduced from an analysis of his existing fragments;* Malte, 1842, in-4°. Le texte de Théognis a été donné avec soin dans les *Poetæ græci gnomici* de Boissonade (Paris, 1823, in-32), dans le *Delectus poesis Græcorum* de Schneidewin (Gœttingue, 1838, in-8°), et dans les *Poetæ lyrici græci* de Bergk (Leipzig, 1843, 1852, in-8°). Parmi les traductions françaises nous citerons celle de Pavillon (Paris, 1578, in-8°), en vers, et celle de Lévesque (ibid., 1783, in-16), élégante, mais peu fidèle. L. J.

Xénophon, *Ap. Stobæi Florileg*, LXXXVIII. — Isocrate, *Ad Nicocl.*, 48. — Suidas, au mot Θέογνις. — Photius, au mot Κύρνος. — Clinton, *Fasti hellenici*, ann. 544. — Welcker, *Prolegomena* de son édit. — Geel, dans *Biblioth. crit. nova*, t. IV, p. 209-248. — Schneidewin, *Prœmium* de son *Delectus*. — Ot. Müller, *Hist. of the lit. of ancient Greece*, ch. X. — Hoffmann, *Bibliogr. Lexicon*. — Græfenhan, *Theognis Theognideus, etc.*; Mulhouse, 1827, in-4°.

THÉON (Θέων) *de Smyrne*, mathématicien grec, vivait dans le second siècle après J.-C. Il appartenait à l'école pythagoricienne, et il semble s'être occupé surtout de la théorie des nombres; mais il écrivit aussi sur l'astronomie. Ptolémée cite de lui des observations sur Mercure et Vénus faites dans les années 129-133. Il nous reste de lui : Τῶν κατὰ μαθηματικὴν χρησίμων εἰς τὴν τοῦ Πλάτωνος ἀνάγνωσιν (*Des choses qui dans les mathématiques sont utiles pour la connaissance de Platon*). C'est un abrégé des quatre sciences mathématiques, l'arithmétique, la musique, l'astronomie, et la géométrie. Des quatre livres qui le composent, Boulliau a publié les deux premiers avec une version latine et des notes (Paris, 1624, in-4°), travail qui a été revu par J.-J. de Gelder (Leyde, 1827, in-8°); le troisième, *De astronomia* (Paris, 1849, in-8°), a eu pour éditeur M. Th.-H. Martin.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. II, p. 38 édit. Harless. — Montucla, *Hist. des mathém.*, t. Ier, p. 293.

THÉON *d'Alexandrie*, mathématicien et astronome grec, vivait dans le quatrième siècle après J.-C. On ne sait rien de son histoire personnelle, sinon qu'il fut le père de l'illustre et infortunée Hypatie. On a sous son nom des *Scholies* sur Aratus; elles ont en général fort peu de valeur, n'ajoutent rien à ce qu'Aratus nous apprend, et fournissent à peine quelques explications verbales; c'est en somme une compilation indigne d'un mathématicien instruit; aussi a-t-on prétendu qu'elles ne sont point de Théon; mais on a encore moins de raisons pour les lui retirer que pour les lui attribuer. On les trouve dans diverses éditions d'Aratus, entre autres dans celle d'Im. Bekker; Berlin, 1828, in-8°; — des *Commentaires* sur l'*Almageste* de Ptolémée, en onze livres; ces *Commentaires* n'embrassent pas l'œuvre tout entière de Ptolémée, qui a treize livres; mais on regrette peu qu'ils soient incomplets, puisqu'ils sont généralement inutiles pour l'intelligence de l'*Almageste*. L'auteur, il est vrai, se vante de ne pas suivre l'exemple de ces commentateurs qui se montrent très-savants sur tous les passages qui n'offrent aucune difficulté et gardent le silence sur tous ceux qui coûteraient quelque peine à comprendre et à expliquer; mais, au jugement de Delambre, il a mal tenu sa promesse, et il s'est contenté de paraphraser son texte; ses remarques sont celles que tout lecteur attentif aurait faites de lui-même. Le texte des *Scholies* de Théon fut publié avec l'édition princeps de l'*Almageste;* Bâle, 1538, in-fol. Halma, à la suite de son Ptolémée, a donné les *Commentaires* sur les deux premiers livres; Paris, 1821, 1822, 2 vol. in-4°; —

Tables manuelles (Κάνονες πρόχειροι) *astronomiques;* cet ouvrage, signalé et analysé par Delambre, a été publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par Halma; Paris, 1822, 1823, 1824, 3 part. in-4°; il contient des *prolégomènes*, en partie de Ptolémée lui-même, en partie de Théon; des tables de longitude et de latitude, des tables astronomiques; ces tables sont indiquées comme étant de Ptolémée, de Théon et d'Hypatie. On a encore de Théon une continuation du *Canon royal* (ou table chronologique des règnes) de Ptolémée, sur laquelle on peut consulter des *Observationes in Theonis fastos græcos priores*, publiées sans nom d'auteur; Amsterdam, 1735, in-4°. Théon avait aussi donné une édition d'Euclide. L. J.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. II, p. 170, édit. de Harless. — Delambre, *Hist. de l'astronomie ancienne*, t. I et II.

THÉON (*Ælius*), d'Alexandrie, sophiste et rhéteur grec, d'une époque incertaine, mais postérieure à l'ère chrétienne. Suidas mentionne de lui un *Art oratoire*, des *Exercices oratoires*, des *Commentaires* sur Xénophon, Isocrate, Démosthène, des *Sujets de compositions oratoires*, des *Questions sur la construction du discours* et plusieurs autres traités. De ces divers ouvrages il ne reste que les *Exercices* (Προγυμνασμάτα). C'est une méthode pratique pour se préparer à la profession d'orateur. Théon adopte les règles posées par deux célèbres rhéteurs; mais il les développe et les applique judicieusement. Ce traité, qui trouva à son tour de nombreux commentateurs chez les anciens, est excellent pour nous faire pénétrer dans les secrets de l'éloquence antique. Le texte grec fut publié pour la première fois à Rome, 1520, in-4°, et trad en latin par J. Camerarius, Bâle, 1541, in-8°. Citons encore les éditions de Daniel Heinsius, Leyde (Elsevier), 1626, in-8°; de J. Schæffer, Upsal, 1680, in-8°, et de Finck, Stuttgard, 1834, in-8°. On trouve aussi les *Exercices* de Théon dans les *Rhetores græci* de Walz, t. I, et dans les *Rhetores græci* de L. Spengel.

Ce Théon a été souvent confondu avec un grammairien du même nom, professeur de rhétorique à Rome sous Auguste et sous Tibère, et auteur d'un *Lexique des comiques grecs* ainsi que de divers commentaires.

Suidas, au mot Θέων. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. VI.

THÉOPHANE (Θεοφάνης, saint), *Isaurus*, historien byzantin, né en 758, mort le 12 mars 818, dans l'île de Samothrace. Issu d'une des grandes familles de Constantinople, élevé à la cour des empereurs, fiancé à une riche héritière, il préféra à tous les biens du monde la prière et l'étude dans un cloître. Nous devons à ses pieux travaux la continuation de la *Chronologie* de Georges Syncelle, son ami intime, depuis Dioclétien (277) jusqu'au règne de Michel Curopalate (811), œuvre fort importante pour les faits, quoique rédigée avec un peu de crédulité et de superstition. Abbé du monastère de Mégalagre en Mysie, il n'en sortit que pour soutenir le culte des images, au second concile de Nicée, en 787, et plus tard, en 814, pour s'associer à la lutte et aux périls du patriarche Nicéphore. Telle fut alors l'ardeur de son zèle, que l'empereur Léon V, fougueux iconoclaste, le relégua après deux ans de prison dans l'île de Samothrace. L'Église romaine honore sa mémoire sous le titre de confesseur. La *Chronique* de Théophane, trad. en mauvais latin, par Anastase le Bibliothécaire, a été publiée en grec et en latin par Combéfis, Paris, 1655, in-fol. La dernière et la meilleure édition est celle de la Byzantine de Bonn, 1839, 2 vol. in-8°. F. Denèque.

Sa *Vie*, par Théodore Studite, dans *Acta sanct.* — Fabricius, *Bibl græca*, t. VII. — Cave, *Hist. litt.*, ann. 792. — Vossius, *De hist. græcis*. — Hawkins, *Byzant. rer. script.*

THEOPHANO (Θεοφανώ), impératrice d'Orient, couronnée en 959. Fille d'un cabaretier, elle inspira, par l'éclat de sa beauté, une passion violente au fils, encore enfant, de Constantin VII, qui l'épousa, n'étant que dans sa onzième année (949). Bientôt elle détermina son mari à s'assurer le trône par un parricide; puis devenue veuve, probablement par un nouveau crime, et par suite seule maîtresse du pouvoir, elle en disposa en faveur de son amant Nicéphore Phocas, qui l'épousa en 963. En 969, un complot auquel elle prit part mit fin aux jours de Nicéphore, et donna la couronne à Jean Zimiscès. Ce nouvel empereur, qui avait été, comme Nicéphore, amant de Theophano avant de lui devoir le trône, la sacrifia avec ses autres complices aux menaces du patriarche Polyeucte. Reléguée dans l'île de Proconnèse, puis enfermée dans un monastère, Theophano fut rappelée à la cour, lorsque la mort de Zimiscès eut rendu à ses fils le pouvoir qu'elle-même leur avait arraché. Mais, à partir de ce moment, on ne sait plus rien de sa vie, et l'époque même de sa mort est inconnue. E. T.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XIV.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, né à Amorium, en Phrygie, mort en 842. Il était fils de Michel II, le Bègue, qui l'associa dès 821 au gouvernement, et lui succéda en 829. Son premier soin fut de faire trancher la tête aux assassins de Léon l'Arménien, quoique sa famille dût le sceptre à la mort de celui-ci. L'empire était menacé de tous côtés par les musulmans; les généraux du calife Al-Mamoun envahirent les provinces d'Asie. Théophile marcha contre eux. Défait d'abord, il les battit ensuite; en 832 il subit une sanglante défaite, et ne dut son salut qu'au courage d'un général nommé Manuel, qui lui fraya un chemin à travers les rangs ennemis. En 837 l'empereur s'empara de la Syrie, et détruisit Zapetia, lieu de naissance du calife Motassem. Celui-ci, furieux, rassembla toutes ses forces, s'empara d'Amorium, ville natale de Théophile, la ruina de fond en comble et en fit

massacrer tous les habitants. Théophile, vivement attristé de cette catastrophe, refusa de prendre de la nourriture, et mourut d'une dyssenterie. Fougueux iconoclaste, il persécuta les catholiques, et poussa le fanatisme jusqu'à chasser tous les peintres de l'empire. Son règne fut malheureux, malgré sa justice et son amour pour le bien public. Il fit dix-huit campagnes, presque toutes désastreuses. Toutefois il encouragea le commerce, favorisa les lettres, et embellit sa capitale. Michel III, son fils, lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Théodora.

Zonaras, XV, 25-29. — Cedrenus, p. 513-533. — Le Continuateur de Théophile, liv. III. — Du Cange, *Familiæ byzantinæ*. — Le Beau, *Hist. du Bas Empire*. — Gibbon, *Decline and fall*, ch. XLVIII et LII.

THÉOPHILE (Θεόφιλος, saint), écrivain ecclésiastique grec, né dans la première moitié du second siècle, mort probablement entre 181 et 186. Comme Justin, Tatien et Athénagore, ses contemporains, Théophile est un transfuge de la société païenne et de la philosophie profane. C'est dans le camp de la philosophie profane, il faut le remarquer, que se sont formés au deuxième et au troisième siècle les plus éloquents interprètes et les plus zélés champions de la foi chrétienne. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, par la méthode et l'esprit qui les animent, ils sont restés philosophes après être devenus chrétiens, et s'ils paraissent considérer la croyance qu'ils ont embrassée non pas comme l'acte d'abdication de la raison, mais comme une philosophie supérieure et plus sublime, qui donne à la raison sa plus complète satisfaction. Nous n'avons pas à examiner la valeur de ce point de vue, mais il est certain qu'il est commun aux plus éminents docteurs de l'Église dans ces deux siècles, et que le mouvement de la pensée chrétienne, si fécond à cette époque, a tous les caractères d'un mouvement philosophique. On n'a aucun détail sur la vie de Théophile avant ni après sa conversion. On sait seulement que devenu chrétien il se fit le défenseur actif de sa nouvelle croyance. Ainsi, devançant Tertullien, il écrivit un livre contre Hermogène, qui niait la création, et contre le dualisme de Marcion. Ces deux ouvrages, qui existaient encore du temps d'Eusèbe, n'ont pas été conservés. Vers 170 il succéda à Éros sur le siége d'Antioche, dont il fut le sixième évêque. Les *trois livres à Autolycus* (Πρὸς Αὐτόλυκον βιβλία γ'), le seul ouvrage de Théophile qui soit venu jusqu'à nous, forment un traité apologétique et polémique tout à la fois, composé pour répondre aux doutes et aux préjugés d'un païen ou pour mieux dire de la société païenne. Il furent écrits après l'an 180, car il est question de la mort de Marc-Aurèle vers la fin du troisième livre (1).

(1) Irénée paraît avoir emprunté plusieurs passages à Théophile; mais le grand ouvrage d'Irénée fut écrit vers 190; on ne peut pas tirer de là, comme Mœlher l'a fait (*Patrologie*, t. I, p. 309), une indication chronologique bien précise.

A deux reprises, Théophile développe cette idée que nos passions et nos vices jettent un voile sur notre esprit, et nous empêchent de voir Dieu. C'est une idée dont toute la philosophie platonicienne est imprégnée. Théophile enseigne que Dieu est sans forme et immatériel, idée commune à presque tous les philosophes; que nous ne connaissons Dieu que par ses œuvres, et que le spectacle du monde et de l'ordre qui règne partout atteste seul sa présence dans l'univers; depuis Socrate, c'était un lieu commun dans les écoles, et particulièrement dans l'école stoïcienne. Il accuse les païens d'adorer comme des dieux des hommes morts autrefois (on sait que c'est de ce point de vue qu'Évhémère avait, plus de trois siècles auparavant, considéré le polythéisme); et pour défendre la résurrection des corps, il ne craint pas d'attester certaines traditions mythologiques, et quelques-unes des analogies dont il se sert pour en faire comprendre la possibilité (semences confiées à la terre) sont celles même dont l'hiérophante d'Éleusis usait dans les mystères pour enseigner la vie future. Les deux derniers livres à Autolycus ont plus d'originalité, non pour la partie critique, assez faible en général, mais pour l'enseignement dogmatique. Théophile y professe nettement le dogme de la création *ex nihilo*. C'est dans le second livre qu'apparaît pour la première fois, si je ne me trompe, l'expression de *Trinité*. « Les trois premiers jours de la création, dit Théophile, sont les images de la Trinité de *Dieu*, de son *Verbe* et de sa *Sagesse* (1). » Mais si le dogme de la Trinité dans ses termes généraux se trouve dans Théophile, il s'en faut que les rapports des personnes divines y soient rigoureusement déterminés. Le docteur chrétien paraît souvent confondre le Verbe et la Sagesse, et quant à leur essence et quant à leurs fonctions, à tel point qu'on pourrait croire que le mot Sagesse n'est chez lui qu'une variante du mot Verbe, et qu'il n'y a là dans sa pensée qu'une seule personne divine sous deux noms différents (2). La polémique de Théophile est assez superficielle. Quant au caractère général de l'ouvrage entier, on peut dire que le point de vue de la rénovation morale dans la doctrine chrétienne n'y est pas très-fortement marqué, et que tout l'effort du docteur d'Antioche paraît consacré à fixer le dogme théologique proprement dit, soit par un enseignement positif, soit par la critique des doctrines opposées, et cette critique, sans avoir l'amertume et l'injustice de celle de Tatien, n'a pas l'impartialité de celles de Justin et d'Athénagore.

Outre les ouvrages de Théophile que nous avons cités, S. Jérôme lui attribue un *Commentaire sur les Evangiles et sur les Proverbes de Salomon*, et une *Harmonie des Evangiles*.

(1) *Ad Autolyc.*, II, 22. Le mot de *sagesse* tient ici lieu d'*esprit*.

(2) *Ad Autolyc.*, I, 3, 5; II, 10, 22.

La 1re édition grecque des *Trois livres à Autolycus* est celle de Conrad Gesner (Zurich, 1546, in-fol.); celles de J. Fell (Oxford, 1684, in-4°), de Wolf (Hambourg, 1724), et de Maran (1742, avec Justin) sont estimées; la plus récente est celle de Th. Otto, dans sa coll. des Apologistes du deuxième siècle. L'ouvrage de Théophile, trad. en latin par Clauser (1546), a été mis en français par Genoude et inséré dans son *Recueil des Pères de l'Église*. B. AUBÉ.

Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 20, 24. — Nicéphore, IV, 9. — Ceillier, Cave, Fabricius, Tillemont, Du Pin. — Ritter, *Hist. de la philos. chrét.* — Mœlher, *Patrologie*, t. I. — L'abbé Freppel, *Les Apologistes chrétiens au deuxième siècle*. — B. Aubé, *S. Justin, de l'apologétique chrétienne au deuxième siècle*. — J.-G. Walpurger, *Theophilus antiochenus*; Chemnitz, 1785, in-4°. — Grabeuer, *De Theophilo, episc. antiocheno*; Dresde, 1744, in-4°.

THÉOPHILE, jurisconsulte grec, mort à Constantinople, vers 536. S'étant signalé par sa profonde connaissance du droit, il fut chargé d'enseigner cette science à l'école de Constantinople. En 528 il était conseiller d'État (*comes consistorii*) et docteur en droit. Dans les années suivantes, il fit partie des diverses commissions nommées par Justinien pour élaborer les recueils de lois publiés sous son règne, le premier Code, le *Digeste* et les *Institutes*. En 532 il reçut les titres d'*illustris*, de *magister* et de *juris peritus*. Deux ans après il commença, en vue de l'explication qu'il avait à faire, une paraphrase en grec des *Institutes*, laquelle devint en usage pour les étudiants en droit de première année. Cet ouvrage se distingue par une grande clarté, et contient des renseignements précieux sur des particularités de l'ancien droit romain, puisés dans des écrits perdus depuis; mais en beaucoup d'endroits il a été altéré par les copistes qui y ont introduit des termes barbares, des variantes, des répétitions et des fautes grossières. Théophile ayant laissé à ses disciples le soin de publier son ouvrage, qui était le résumé de ses cours, on comprend comment il s'en répandit des textes qui ne concordaient pas entièrement. De 534 à 536, Théophile exposa dans ses leçons un commentaire en grec sur les trois premières parties du *Digeste*; des fragments en ont été conservés dans les scholies des Basiliques. Quant à sa *Paraphrase* (Ἰνστιτοῦτα), qui pendant plusieurs siècles servit dans l'empire byzantin de texte légal des Institutes, elle fut découverte par van Zuichemus, qui l'édita en grec, Bâle, 1534, in-fol.; elle fut encore imprimée par les soins de D. Godefroi, Genève, 1587, et de Fabrot, Paris, 1638, in-4°; la meilleure édition est celle qu'a donnée en 1751, à la Haye, en 2 vol. in-4°, Oth. Reitz, qui a joint au texte une traduction latine, d'excellentes notes et une vingtaine de dissertations explicatives. Cependant il serait à désirer qu'on fit une nouvelle révision critique du texte, pour laquelle on consulterait le manuscrit décrit dans le t. VII de la *Zeitschrift für Geschichtliche Rechtswissenschaft*, de Savigny. La *Paraphrase* a été traduite en allemand et en français (Paris, 1689 et 1847, in-8°).

Mylius, *Opuscula ad vindicandam Theophili paraphrasin*; Leyde, 1733. — Degen, *Bemerkungen über die Institutionen-Paraphrase des Theophilus*; Lunebourg, 1808, in-8°. — Mortreuil, *Hist. du droit byzantin*.

THÉOPHILE *Protospathaire*, médecin byzantin, vivait dans la première moitié du septième siècle (1). Tout ce qui touche à son nom, à ses titres, aux événements de sa vie, à l'époque même où il vivait, est incertain. Si dans la plupart des manuscrits on le qualifie de *protospathaire*, mot qui, suivant les temps, a désigné une dignité militaire ou civile, il en est d'autres où il est surnommé *philosophe*, *moine*, *archiâtre* ou *iatrosophiste*. Les seuls renseignements qu'on puisse tirer de ses ouvrages ont fait conjecturer qu'il vivait dans le septième siècle, qu'il avait été le maître d'Étienne d'Athènes, qui dédia son traité *De Chrysopœia* à l'empereur Héraclius; qu'il était arrivé à une haute position professionnelle et politique à la fois, et que dans sa vieillesse il s'était retiré dans un cloître. Mais, répétons-le, ce sont des inductions fort douteuses. Bien qu'il incline vers les doctrines d'Aristote, ce savant est un chrétien orthodoxe d'une grande piété, et qui ne manque aucune occasion de célébrer dans ses écrits la sagesse et la puissance de Dieu. On a sous le nom de Théophile les ouvrages suivants : *De corporis humani fabrica* (Περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς); Paris, 1555, in-8°, en grec; Venise, 1536, et Paris, 1556, in-8°, en latin; Oxford, 1842, in-8°, grec et latin. C'est un bon abregé du traité de Galien *De Usu partium*, avec quelques extraits d'Hippocrate; — *Commentarii in Hippocratis Aphorismos*; Venise, 1549, in-8°, en latin; et dans les *Scholia* de Dietz, 1834, in-8°, pour la première fois en grec : l'auteur a encore abrégé un ouvrage de Galien, mais d'une façon claire et précise et avec quelques vues particulières; — *De Urinis*; Bâle, 1533, in-8°, en latin; Paris, 1600, in-12, grec et latin; la meilleure édit. est celle de Guidot, Leyde, 1703 ou 1731, in-12; — *De Excrementis alvinis*, publié par Guidot avec le traité précédent; — *De pulsibus*; Bâle, 1533, in-8°, en latin; et dans les *Anecdota medica* d'Ermerin, Leyde, 1840, in-8°, grec et latin.

Guidot, Notes du *De urinis*. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. XII. — Haller, *Bibl. anat.* et *Bibl. medica*. — Sprengel, *Hist. de la medecine*. — *Biogr. medicale*.

THÉOPHILE, prêtre et moine allemand, florissait très-probablement vers la fin du onzième siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il était moine; on présume avec grande vraisemblance qu'il appartenait à l'Allemagne. Quant au temps où il vivait, tout son livre établit que c'était à une époque de renaissance, et où l'on s'occupait avec zèle de décorer splendidement les édifices sacrés, c'est-à-dire à la fin du onzième ou dans la première moitié du douzième siècle.

(1) Cette opinion, proposée par Fabricius, a été généralement admise.

politiques, la morale, c'est-à-dire l'art de régler sa vie de manière à la rendre utile à soi-même et aux autres, y tenait plus de place encore. Aussi fut-il très-apprécié des philosophes anciens, de ceux surtout qui partageaient ses opinions politiques. Xénophon loue sa connaissance exacte de la vie humaine; Isocrate le regarde comme le moraliste qui, avec Hésiode et Phocylide, a donné les meilleurs préceptes de conduite. Les treize cent quatre-vingt-neuf vers qui nous restent de Théognis ne démentent pas ces éloges. On y trouve exprimés dans un langage énergique, et avec la vivacité d'un sentiment intime, des conseils d'une moralité médiocrement élevée sans doute, mais judicieux, et qui trouvait une utile application dans une cité grecque; pour nous, c'est un très-intéressant témoignage de la manière de penser d'un esprit distingué (καλοκάγαθός), cinq siècles avant notre ère.

Nous avons dit plus haut comment, selon toute probabilité, s'était formé le recueil des *Sentences* de Théognis; ce recueil fut impr. pour la première fois par Alde l'ancien (Venise, 1495, in-fol.), à la suite de Théocrite. A partir de ce moment les éditions se succédèrent rapidement; mais il en est peu qui méritent d'être remarquées; citons pourtant celles de Paris, 1537, in-4°; de Bâle, 1550, in-8°; de Leipzig, 1620, in-8°; d'Utrecht, 1651, in-12; de Strasbourg, 1784, in-12, édit. Brunck, exactement suivie en 1814, par Gaisford. Avec notre siècle commence une époque nouvelle pour le texte de Théognis; Bekker en donna une excellente édition avec 159 vers jusque-là inédits; Leipzig, 1815, in-8°, et Berlin, 1828, in-8°. M. Welcker bouleversa complétement le texte vulgate pour le rétablir dans son ordre primitif; il est plus que douteux qu'il ait toujours rencontré juste, mais son travail a l'avantage de nous faire pénétrer plus profondément dans l'œuvre du poëte et de nous rendre plus sensibles les altérations dont elle a été l'objet; les *Prolégomènes*, où M. Welcker rend compte des motifs de sa restitution, sont un des meilleurs chapitres qui aient été écrits sur la littérature grecque. Son édition (*Theognidis Reliquiæ*; Francfort, 1826, in-8°) a servi de point de départ à une tentative du même genre faite par un éminent administrateur anglais, M. Frère, sous ce titre : *Theognis restitutus. The personal history of the poet Theognis deduced from an analysis of his existing fragments*; Malte, 1842, in-4°. Le texte de Théognis a été donné avec soin dans les *Poetæ græci gnomici* de Boissonade (Paris, 1823, in-32), dans le *Delectus poesis Græcorum* de Schneidewin (Gœttingue, 1838, in-8°), et dans les *Poetæ lyrici græci* de Bergk (Leipzig, 1843, 1852, in-8°). Parmi les traductions françaises nous citerons celle de Pavillon (Paris, 1578, in-8°), en vers, et celle de Lévesque (ibid., 1783, in-16), élégante, mais peu fidèle. L. J.

Xénophon, *Ap. Stobæi Florileg*, LXXXVIII. — Isocrate, *Ad Nicocl.*, 42. — Suidas, au mot Θέογνις. — Photius, au mot Κύρνος. — Clinton, *Fasti hellenici*, ann. 544. — Welcker, *Prolegomena* de son édit. — Geel, dans *Biblioth crit. nova*, t. IV, p. 209-245. — Schneidewin, *Proœmium* de son *Delectus*. — Ot. Müller, *Hist. of the lit. of ancient Greece*, ch. X. — Hoffmann, *Bibliogr. Lexicon*. — Græfenhan, *Theognis Theognideus, etc.*; Mulhouse, 1827, in-4°.

THÉON (Θέων) *de Smyrne*, mathématicien grec, vivait dans le second siècle après J.-C. Il appartenait à l'école pythagoricienne, et il semble s'être occupé surtout de la théorie des nombres; mais il écrivit aussi sur l'astronomie. Ptolémée cite de lui des observations sur Mercure et Vénus faites dans les années 129-133. Il nous reste de lui : Τῶν κατὰ μαθηματικὴν χρησίμων εἰς τὴν τοῦ Πλάτωνος ἀνάγνωσιν (*Des choses qui dans les mathématiques sont utiles pour la connaissance de Platon*). C'est un abrégé des quatre sciences mathématiques, l'arithmétique, la musique, l'astronomie, et la géométrie. Des quatre livres qui le composent, Boulliau a publié les deux premiers avec une version latine et des notes (Paris, 1624, in-4°), travail qui a été revu par J.-J. de Gelder (Leyde, 1827, in-8°); le troisième, *De astronomia* (Paris, 1849, in-8°), a eu pour éditeur M. Th.-H. Martin.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. II, p. 35 édit. Harless. — Montucla, *Hist. des mathém.*, t. Ier, p. 293.

THÉON *d'Alexandrie*, mathématicien et astronome grec, vivait dans le quatrième siècle après J.-C. On ne sait rien de son histoire personnelle, sinon qu'il fut le père de l'illustre et infortunée Hypatie. On a sous son nom des *Scholies* sur Aratus; elles ont en général fort peu de valeur, n'ajoutent rien à ce qu'Aratus nous apprend, et fournissent à peine quelques explications verbales; c'est en somme une compilation indigne d'un mathématicien instruit; aussi a-t-on prétendu qu'elles ne sont point de Théon; mais on a encore moins de raisons pour les lui retirer que pour les lui attribuer. On les trouve dans diverses éditions d'Aratus, entre autres dans celle d'Im. Bekker; Berlin, 1828, in-8°; — des *Commentaires* sur l'*Almageste* de Ptolémée, en onze livres; ces *Commentaires* n'embrassent pas l'œuvre tout entière de Ptolémée, qui a treize livres; mais on regrette peu qu'ils soient incomplets, puisqu'ils sont généralement inutiles pour l'intelligence de l'*Almageste*. L'auteur, il est vrai, se vante de ne pas suivre l'exemple de ces commentateurs qui se montrent très-savants sur tous les passages qui n'offrent aucune difficulté et gardent le silence sur tous ceux qui coûteraient quelque peine à comprendre et à expliquer; mais, au jugement de Delambre, il a mal tenu sa promesse, et il s'est contenté de paraphraser son texte; ses remarques sont celles que tout lecteur attentif aurait faites de lui-même. Le texte des *Scholies* de Théon fut publié avec l'édition princeps de l'*Almageste*; Bâle, 1538, in-fol. Halma, à la suite de son Ptolémée, a donné les *Commentaires* sur les deux premiers livres; Paris, 1821, 1822, 2 vol. in-4°; —

manuelles (Κάνονες πρόχειροι) *astro-ues;* cet ouvrage, signalé et analysé par) a été publié pour la première fois ... manuscrit de la Bibliothèque impé- par Halma; Paris, 1822, 1823, 1824, in-4°; il contient des *prolégomènes*, en de Ptolémée lui-même, en partie de ; des tables de longitude et de latitude, les astronomiques; ces tables sont indi- étant de Ptolémée, de Théon et ... a encore de Théon une continua- *Canon royal* (ou table chronologique mes) de Ptolémée, sur laquelle on peut des *Observationes in Theonis fastos priores*, publiées sans nom d'auteur; dam, 1735, in-4°. Théon avait aussi donné tion d'Euclide. L. J.

ius, *Bibl. græca*, t. II, p. 170, édit. de Harless. — ..., *Hist. de l'astronomie ancienne*, t. I et II.

...ON (*Ælius*), d'Alexandrie, sophiste et grec, d'une époque incertaine, mais pos- à l'ère chrétienne. Suidas mentionne de *Art oratoire*, des *Exercices oratoires*, *mmentaires* sur Xénophon, Isocrate, thène, des *Sujets de compositions ora-* des *Questions sur la construction du rs* et plusieurs autres traités. De ces di- uvrages il ne reste que les *Exercices* μνασμάτα). C'est une méthode pratique préparer à la profession d'orateur. Théon les règles posées par deux célèbres rhé- mais il les développe et les applique ju- Ce traité, qui trouva à son tour de ... leurs chez les anciens, est ... e pénétrer dans les de l'éloqu... que. Le texte grec fut pour la p... fois à Rome, 1520, et trad en latin par J. Camerarius, Bâle, °. Citons encore les éditions de Daniel ..., Leyde (Elsevier), 1626, in-8°; de ...effer, Upsal, 1680, in-8°, et de Finck, rd, 1834, in-8°. On trouve aussi les *Exer-* Théon dans les *Rhetores græci* de Walz, dans les *Rhetores græci* de L. Spengel.

...on a été souvent confondu avec un gram- du même nom, professeur de rhétorique sous Auguste et sous Tibère, et auteur *exique des comiques grecs* ainsi que rs commentaires.

..., au mot Θέων. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. VI.

...PHANE (Θεοφάνης, saint), *Isaurus*, byzantin, né en 758, mort le 12 mars ... l'île de Samothrace. Issu d'une des familles de Constantinople, élevé à la ...pereurs, fiancé à une riche héritière, ... tous les biens du monde la prière et ... un cloître. Nous devons à ses pieux . la continuation de la *Chronologie* de Syncelle, son ami intime, depuis Dio- (277) jusqu'au règne de Michel Curopa-), œuvre fort importante pour les faits, rédigée avec un peu de crédulité et de superstition. Abbé du monastère de Mégalagre en Mysie, il n'en sortit que pour soutenir le culte des images, au second concile de Nicée, en 787, et plus tard, en 814, pour s'associer à la lutte et aux périls du patriarche Nicéphore. Telle fut alors l'ardeur de son zèle, que l'empereur Léon V, fougueux iconoclaste, le relégua après deux ans de prison dans l'île de Samothrace. L'Église romaine honore sa mémoire sous le titre de confesseur. La *Chronique* de Théophane, trad. en mauvais latin, par Anastase le Bibliothécaire, a été publiée en grec et en latin par Combéfis, Paris, 1655, in-fol. La dernière et la meilleure édition est celle de la Byzantine de Bonn, 1839, 2 vol. in-8°. F. Dehèque.

Sa *Vie*, par Théodore Studite, dans *Acta sanct.* — Fabricius, *Bibl. græca*, t. VII. — Cave, *Hist. litt.*, ann. 792. — Vossius, *De hist. græcis*. — Hawkins, *Byzant. rer. script.*

THÉOPHANO (Θεοφανώ), impératrice d'Orient, couronnée en 959. Fille d'un cabaretier, elle inspira, par l'éclat de sa beauté, une passion violente au fils, encore enfant, de Constantin VII, qui l'épousa, n'étant que dans sa onzième année (949). Bientôt elle détermina son mari à s'assurer le trône par un parricide; puis devenue veuve, probablement par un nouveau crime, et par suite seule maîtresse du pouvoir, elle en disposa en faveur de son amant Nicéphore Phocas, qui l'épousa en 963. En 969, un complot auquel elle prit part mit fin aux jours de Nicéphore, et donna la couronne à Jean Zimiscès. Ce nouvel empereur, qui avait été, comme Nicéphore, amant de Theophano avant de lui devoir le trône, la sacrifia avec ses autres complices aux menaces du patriarche Polyeucte. Reléguée dans l'île de Proconnèse, puis enfermée dans un monastère, Theophano fut rappelée à la cour, lorsque la mort de Zimiscès eut rendu à ses fils le pouvoir qu'elle-même leur avait arraché. Mais, à partir de ce moment, on ne sait plus rien de sa vie, et l'époque même de sa mort est inconnue. E. T.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XIV.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, né à Amorium, en Phrygie, mort en 842. Il était fils de Michel II, le Bègue, qui l'associa dès 821 au gouvernement, et lui succéda en 829. Son premier soin fut de faire trancher la tête aux assassins de Léon l'Arménien, quoique sa famille dût le sceptre à la mort de celui-ci. L'empire était menacé de tous côtés par les musulmans; les généraux du calife Al-Mamoun envahirent les provinces d'Asie. Théophile marcha contre eux. Défait d'abord, il les battit ensuite; en 832 il subit une sanglante défaite, et ne dut son salut qu'au courage d'un général nommé Manuel, qui lui fraya un chemin à travers les rangs ennemis. En 837 l'empereur s'empara de la Syrie, et détruisit Zapetia, lieu de naissance du calife Motassem. Celui-ci, furieux, rassembla toutes ses forces, s'empara d'Amorium, ville natale de Théophile, la ruina de fond en comble et en fit

massacrer tous les habitants. Théophile, vivement attristé de cette catastrophe, refusa de prendre de la nourriture, et mourut d'une dyssenterie. Fougueux iconoclaste, il persécuta les catholiques, et poussa le fanatisme jusqu'à chasser tous les peintres de l'empire. Son règne fut malheureux, malgré sa justice et son amour pour le bien public. Il fit dix-huit campagnes, presque toutes désastreuses. Toutefois il encouragea le commerce, favorisa les lettres, et embellit sa capitale. Michel III, son fils, lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Théodora.

Zonaras, XV, 25-29. — Cedrenus, p. 513-533. — Le Continuateur de Théophile, liv. III. — Du Cange, *Familiæ byzantinæ*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*. — Gibbon, *Decline and fall*, ch. XLVIII et LII.

THÉOPHILE (Θεόφιλος, saint), écrivain ecclésiastique grec, né dans la première moitié du second siècle, mort probablement entre 181 et 186. Comme Justin, Tatien et Athénagore, ses contemporains, Théophile est un transfuge de la société païenne et de la philosophie profane. C'est dans le camp de la philosophie profane, il faut le remarquer, que se sont formés au deuxième et au troisième siècle les plus éloquents interprètes et les plus zélés champions de la foi chrétienne. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, par la méthode et l'esprit qui les animent, ils sont restés philosophes après être devenus chrétiens, et s'ils paraissent considérer la croyance qu'ils ont embrassée non pas comme l'acte d'abdication de la raison, mais comme une philosophie supérieure et plus sublime, qui donne à la raison sa plus complète satisfaction. Nous n'avons pas à examiner la valeur de ce point de vue, mais il est certain qu'il est commun aux plus éminents docteurs de l'Église dans ces deux siècles, et que le mouvement de la pensée chrétienne, si fécond à cette époque, a tous les caractères d'un mouvement philosophique. On n'a aucun détail sur la vie de Théophile avant ni après sa conversion. On sait seulement que devenu chrétien il se fit le défenseur actif de sa nouvelle croyance. Ainsi, devançant Tertullien, il écrivit un livre contre Hermogène, qui niait la création, et contre le dualisme de Marcion. Ces deux ouvrages, qui existaient encore du temps d'Eusèbe, n'ont pas été conservés. Vers 170 il succéda à Éros sur le siége d'Antioche, dont il fut le sixième évêque. Les *trois livres à Autolycus* (Πρὸς Αὐτόλυκον βιβλία γ'), le seul ouvrage de Théophile qui soit venu jusqu'à nous, forment un traité apologétique et polémique tout à la fois, composé pour répondre aux doutes et aux préjugés d'un païen ou pour mieux dire de la société païenne. Il furent écrits après l'an 180, car il est question de la mort de Marc-Aurèle vers la fin du troisième livre (1).

A deux reprises, Théophile développe cette [...] que nos passions et nos vices jettent un [...] sur notre esprit, et nous empêchent de [...] Dieu. C'est une idée dont toute la philos[...] platonicienne est imprégnée. Théophile ens[...] que Dieu est sans forme et immatériel, [...] commune à presque tous les philosophes; [...] nous ne connaissons Dieu que par ses œu[...] et que le spectacle du monde et de l'ordr[...] règne partout atteste seul sa présence dans [...] nivers; depuis Socrate, c'était un lieu com[...] dans les écoles, et particulièrement dans l'[...] stoïcienne. Il accuse les païens d'adorer co[...] des dieux des hommes morts autrefois [...] sait que c'est de ce point de vue qu'Évhé[...] avait, plus de trois siècles auparavant, consi[...] le polythéisme); et pour défendre la résu[...] tion des corps, il ne craint pas d'attester [...] taines traditions mythologiques, et quelq[...] unes des analogies dont il se sert pour en [...] comprendre la possibilité (semences confié[...] la terre) sont celles même dont l'hiéroph[...] d'Éleusis usait dans les mystères pour ensei[...] la vie future. Les deux derniers livres à A[...] lycus ont plus d'originalité, non pour la p[...] critique, assez faible en général, mais pour [...] seignement dogmatique. Théophile y prof[...] nettement le dogme de la création *ex nih[...]* C'est dans le second livre qu'apparait pou[...] première fois, si je ne me trompe, l'expres[...] de *Trinité*. « Les trois premiers jours d[...] création, dit Théophile, sont les images d[...] Trinité de *Dieu*, de son *Verbe* et de sa [...] *gesse* (1). » Mais si le dogme de la Trinité [...] ses termes généraux se trouve dans Théop[...] il s'en faut que les rapports des personnes [...] vines y soient rigoureusement déterminés. [...] docteur chrétien paraît souvent confondr[...] Verbe et la Sagesse, et quant à leur essenc[...] quant à leurs fonctions, à tel point qu'on p[...] rait croire que le mot Sagesse n'est chez [...] qu'une variante du mot Verbe, et qu'il n'y [...] dans sa pensée qu'une seule personne divine s[...] deux noms différents (2). La polémique de Th[...] phile est assez superficielle. Quant au carac[...] général de l'ouvrage entier, on peut dire [...] le point de vue de la rénovation morale dan[...] doctrine chrétienne n'y est pas très-fortem[...] marqué, et que tout l'effort du docteur d'[...] tioche paraît consacré à fixer le dogme thé[...] gique proprement dit, soit par un enseignem[...] positif, soit par la critique des doctrines op[...] sées, et cette critique, sans avoir l'amertum[...] l'injustice de celle de Tatien, n'a pas l'impart[...] lité de celles de Justin et d'Athénagore.

Outre les ouvrages de Théophile que n[...] avons cités, S. Jérôme lui attribue un *Comm[...] taire sur les Évangiles et sur les Prover[...] de Salomon*, et une *Harmonie des Évangi[...]*

(1) Irénée paraît avoir emprunté plusieurs passages à Théophile; mais le grand ouvrage d'Irénée fut écrit vers 190; on ne peut pas tirer de là, comme Mœlher l'a fait (*Patrologie*, t. I, p. 309), une indication chronologique bien précise.

(1) *Ad Autolyc.*, II, 22. Le mot de *sagesse* tient lieu d'*esprit*.

(2) *Ad Autolyc.*, I, 3, 5; II, 10, 22.

La 1[re] édition grecque des *Trois livres à Autolycus* est celle de Conrad Gesner (Zurich, 1546, in-fol.); celles de J. Fell (Oxford, 1684, in-4°), de Wolf (Hambourg, 1724), et de Maran (1742, avec Justin) sont estimées; la plus récente est celle de Th. Otto, dans sa coll. des Apologistes du deuxième siècle. L'ouvrage de Théophile, trad. en latin par Clauser (1546), a été mis en français par Genoude et inséré dans son *Recueil des Pères de l'Église*. B. AUBÉ.

Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 20, 24. — Nicéphore, IV, 9. — Ceillier, Cave, Fabricius, Tillemont, Du Pin. — Ritter, *Hist. de la philos. chrét.* — Mœhler, *Patrologie*, t. I. — L'abbé Freppel, *Les Apologistes chrétiens au deuxième siècle.* — B. Aubé, *S. Justin, de l'apologétique chrétienne au deuxième siècle.* — J.-G. Walpurger, *Theophilus antiochenus*; Chemnitz, 1785, in-4°. — Grabener, *De Theophilo, episc. antiocheno*; Dresde, 1744, in-4°.

THÉOPHILE, jurisconsulte grec, mort à Constantinople, vers 536. S'étant signalé par sa profonde connaissance du droit, il fut chargé d'enseigner cette science à l'école de Constantinople. En 528 il était conseiller d'État (*comes consistorii*) et docteur en droit. Dans les années suivantes, il fit partie des diverses commissions nommées par Justinien pour élaborer les recueils de lois publiés sous son règne, le premier Code, le *Digeste* et les *Institutes*. En 532 il reçut les titres d'*illustris*, de *magister* et de *juris peritus*. Deux ans après il commença, en vue de l'explication qu'il avait à faire, une paraphrase en grec des *Institutes*, laquelle devint en usage pour les étudiants en droit de première année. Cet ouvrage se distingue par une grande clarté, et contient des renseignements précieux sur des particularités de l'ancien droit romain, puisés dans des écrits perdus depuis; mais en beaucoup d'endroits il a été altéré par les copistes qui y ont introduit des termes barbares, des variantes, des répétitions et des fautes grossières. Théophile ayant laissé à ses disciples le soin de publier son ouvrage, qui était le résumé de ses cours, on comprend comment il s'en répandit des textes qui ne concordaient pas entièrement. De 534 à 536, Théophile exposa dans ses leçons un commentaire en grec sur les trois premières parties du *Digeste*; des fragments en ont été conservés dans les scholies des Basiliques. Quant à sa *Paraphrase* (Ἰνστιτοῦτα), qui pendant plusieurs siècles servit dans l'empire byzantin de texte légal des Institutes, elle fut découverte par van Zuichemus, qui l'édita en grec, Bâle, 1534, in-fol.; elle fut encore imprimée par les soins de D. Godefroi, Genève, 1587, et de Fabrot, Paris, 1638, in-4°; la meilleure édition est celle qu'a donnée en 1751, à la Haye, en 2 vol. in-4°, Oth. Reitz, qui a joint au texte une traduction latine, d'excellentes notes et une vingtaine de dissertations explicatives. Cependant il serait à désirer qu'on fit une nouvelle révision critique du texte, pour laquelle on consulterait le manuscrit décrit dans le t. VII de la *Zeitschrift für Geschichtliche Rechtswissenschaft*, de Savigny. La *Paraphrase* a été traduite en allemand et en français (Paris, 1689 et 1847, in-8°).

Myllus, *Opuscula ad vindicandam Theophili paraphrasin*; Leyde, 1733. — Degen, *Bemerkungen über die Institutionen-Paraphrase des Theophilus*; Lunebourg, 1808, in-8°. — Mortreuil, *Hist. du droit byzantin.*

THÉOPHILE *Protospathaire*, médecin byzantin, vivait dans la première moitié du septième siècle (1). Tout ce qui touche à son nom, à ses titres, aux événements de sa vie, à l'époque même où il vivait, est incertain. Si dans la plupart des manuscrits on le qualifie de *protospathaire*, mot qui, suivant les temps, a désigné une dignité militaire ou civile, il en est d'autres où il est surnommé *philosophe*, *moine*, *archiâtre* ou *iatrosophiste*. Les seuls renseignements qu'on puisse tirer de ses ouvrages ont fait conjecturer qu'il vivait dans le septième siècle, qu'il avait été le maître d'Étienne d'Athènes, qui dédia son traité *De Chrysopœia* à l'empereur Héraclius; qu'il était arrivé à une haute position professionnelle et politique à la fois, et que dans sa vieillesse il s'était retiré dans un cloître. Mais, répétons-le, ce sont des inductions fort douteuses. Bien qu'il incline vers les doctrines d'Aristote, ce savant est un chrétien orthodoxe d'une grande piété, et qui ne manque aucune occasion de célébrer dans ses écrits la sagesse et la puissance de Dieu. On a sous le nom de Théophile les ouvrages suivants : *De corporis humani fabrica* (Περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς); Paris, 1555, in-8°, en grec; Venise, 1536, et Paris, 1556, in-8°, en latin; Oxford, 1842, in-8°, grec et latin. C'est un bon abrégé du traité de Galien *De Usu partium*, avec quelques extraits d'Hippocrate; — *Commentarii in Hippocratis Aphorismos*; Venise, 1549, in-8°, en latin; et dans les *Scholia* de Dietz, 1834, in-8°, pour la première fois en grec: l'auteur a encore abrégé un ouvrage de Galien, mais d'une façon claire et précise et avec quelques vues particulières; — *De Urinis*; Bâle, 1533, in-8°, en latin; Paris, 1600, in-12, grec et latin; la meilleure édit. est celle de Guidot, Leyde, 1703 ou 1731, in-12; — *De Excrementis alvinis*, publié par Guidot avec le traité précédent; — *De pulsibus*; Bâle, 1538, in-8°, en latin; et dans les *Anecdota medica* d'Ermerin, Leyde, 1840, in-8°, grec et latin.

Guidot, Notes du *De urinis*. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. XII. — Haller, *Bibl. anat.* et *Bibl. medica*. — Sprengel, *Hist. de la médecine*. — *Biogr. médicale*.

THÉOPHILE, prêtre et moine allemand, florissait très-probablement vers la fin du onzième siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il était moine; on présume avec grande vraisemblance qu'il appartenait à l'Allemagne. Quant au temps où il vivait, tout son livre établit que c'était à une époque de renaissance, et où l'on s'occupait avec zèle de décorer splendidement les édifices sacrés, c'est-à-dire à la fin du onzième ou dans la première moitié du douzième siècle.

(1) Cette opinion, proposée par Fabricius, a été généralement admise.

Le but par excellence de Théophile est de faire connaître la manière d'orner les églises et de fabriquer avec luxe les objets destinés au culte; de plus, on observe une conformité parfaite entre les procédés qu'il enseigne et les travaux des artistes du douzième siècle; enfin, il donne des détails étendus sur la peinture sur verre, qui commençait alors à prendre un grand essor. Dans sa *Diversarum artium schedula*, qui traite des travaux les plus divers, à l'exception cependant de l'architecture, de la statuaire et des tapisseries, Théophile exige avant tout de l'artiste la piété, la patience et le respect de la tradition. Son livre, écrit à la fois avec un profond enthousiasme et avec une extrême modestie, est d'une valeur capitale pour l'histoire de l'art. On y voit, par exemple (liv. I, ch. 20, 26, 27) qu'on pratiquait de son temps la peinture à l'huile. Mais comme on ne savait pas encore la faire sécher rapidement, ce procédé était regardé comme trop lent, et on préférait celui par la détrempe ou le blanc d'œuf. Le mérite de van Eyck, auquel on a si longtemps attribué l'invention de la peinture à l'huile, se borne donc à avoir trouvé un vernis siccatif; le fameux passage de Vasari à ce sujet ne dit du reste pas autre chose. Le traité de Théophile, qui est divisé en trois livres, comprenant cent soixante-six chapitres, fut cité pour la première fois dans le *Lumen animæ*, espèce d'encyclopédie, compilée au commencement du quatorzième siècle, par ordre du pape Jean XXII. Simler, Fellner et autres savants du seizième et du dix-septième siècle en signalèrent l'importance; enfin, Lessing, qui en avait cité plusieurs passages dans son mémoire *sur l'âge de la peinture à l'huile*, en prépara une édition, qui parut en 1781, à Brunswick, dans le t. VI de son recueil *Zur Geschichte und Literatur*. Une nouvelle et meilleure édition, avec une notice et des notes, a été publiée par M. de L'Escalopier; Paris, 1843, in-4°; elle a encore été dépassée par celle de Rob. Hendrie, Londres, 1847, in-8°.

E. G.

Em. David, *Discours hist. sur la peinture moderne*. — Marie Guichard, *Introduct.*, à la tête de l'édit. de 1843. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*, t. XVIII.

THÉOPHILE. *Voy.* VIAU.

THÉOPHRASTE (Θεόφραστος), philosophe et naturaliste grec, né à Érésos (île de Lesbos), vers 374, mort à Athènes, vers 287 avant J.-C. (1). Après avoir suivi dans sa ville natale les leçons d'un philosophe qu'on appelle diversement Leucippe et Alcippe, et qui est d'ailleurs inconnu,

(1) Théophraste atteignit un âge avancé. Si l'on en croit la préface des *Caractères*, il n'aurait commencé cet ouvrage qu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; mais ce chiffre paraît être une erreur de copiste. Nous regardons comme plus probable l'assertion de Diogène Laerce, qui fait mourir Théophraste à quatre-vingt-sept ans. Cette date, combinée avec le fait qu'il fut pendant trente-cinq ans à la tête du Lycée, nous permet de conclure qu'il avait dix ans de moins que le philosophe de Stagire, d'où se déduisent les dates que nous avons données.

il se rendit à Athènes, où il s'attacha d'abor Platon, puis à Aristote. Ce philosophe, cha de son intelligence, le distingua bientôt e tous ses disciples (1). Quand il crut pruden quitter Athènes pour Chalcis, il laissa son é sous la direction de Théophraste. Celui-ci éviter les dangers qui depuis la mort de Soc menaçaient les professeurs d'une philoso réputée hostile à la religion. La faveur m dont il jouit auprès des souverains de la Ma doine ne lui fut pas imputée à crime par Athéniens. S'il se trouva compris dans la sure générale qui, sur la proposition de Sopho bannit tous les philosophes d'Athènes (316) ne tarda pas à être rappelé. A la mort d'Aris (322), et par la volonté de ce philosophe, il avait succédé définitivement dans la direc de l'école péripatéticienne, qui continua de t ses séances au Lycée. Cette propriété, comp d'un jardin entouré de maisons et de colonna passa entre les mains de Théophraste, soit q la tînt d'Aristote, soit qu'il l'eût acquise de argent.

Théophraste fut le fidèle disciple d'Arist Il semble s'être proposé un but unique : in prêter la pensée de son maître là où elle é restée obscure, compléter les lacunes que vigoureux génie avait laissées dans une œu qui embrassait tous les objets de l'intellige humaine; mais le philosophe d'Érésos, pro seur disert plutôt que penseur original, fin servateur des mœurs plutôt que maître d la connaissance de la nature humaine, collect judicieux de faits relatifs à l'histoire des plan des métaux, plutôt que naturaliste profo n'était pas de force à remplir un pareil p gramme. La distance entre lui et Aristote immense, et permet à peine de les compa On a cherché en quoi le disciple se disting du maître, et malgré bien des efforts on pu saisir que des différences verbales. Pou fond des doctrines Théophraste n'est qu'un terprète, et s'il modifie parfois les théories son maître, c'est pour les rendre plus inte gibles; il tend à faire dériver la métaphysi vers la morale pratique, la science vers la d cription des phénomènes de la nature, la p losophie elle-même vers l'histoire des philo phes. Théophraste avait beaucoup écrit; à plupart des ouvrages d'Aristote il avait do comme des doubles, qui servaient à les int préter. Aux *Premières* et *Secondes Analytiq* de l'un correspondaient deux traités de l'au sur le même sujet; aux *Topiques* d'Aristo les *Topiques* de Théophraste; au traité su jugement (Περὶ ἑρμηνείας) du premier, le tra sur *l'Affirmation et la négation* du secon

(1) On prétend même qu'Aristote changea son pre nom de Tyrtame en celui de Théophraste, signifiant parle divinement; mais cette historiette est plus que pecte, et rien ne prouve que le jeune philosophe d'É sos ait jamais porté un autre nom que celui sous le nous le connaissons.

aux livres sur la philosophie naturelle, *sur le Ciel*, sur les phénomènes météorologiques, des livres du même genre. Enfin, les traités politiques d'Aristote avaient pour pendants les traités analogues de Théophraste. Tous ces écrits sont perdus. Si le philosophe d'Érésos a montré quelque part de l'originalité ou du moins des recherches personnelles, c'est dans la partie de son œuvre relative à l'histoire naturelle. Il nous en reste deux ouvrages étendus sur la botanique : *L'Histoire des plantes* (Περὶ φυτῶν ἱστορία) en dix livres; et les *Causes* (ou la génération) *des plantes* (Αἴτια φυσικά), en six livres. Ces deux ouvrages, où Théophraste n'a pas su, comme l'avait fait son maître, dépasser la science de son temps et devancer la science moderne, sont surtout utiles par les renseignements qu'ils contiennent sur les plantes connues des anciens, et servent plutôt à l'histoire de la science qu'à la science elle-même. De moindre utilité encore sont les fragments appartenant à d'autres sections des sciences naturelles : *Sur les odeurs* (Περὶ ὀσμῶν); *Sur la fatigue* (Περὶ κόπων); *Sur les vertiges* (Περὶ ἰλίγγων); *Sur l'évanouissement* (Περὶ λειποψυχίας); *Sur la paralysie* (Περὶ παραλύσεως); *Sur le miel* (Περὶ μέλιτος); *Sur le feu* (Περὶ πυρός); *Sur les vents* (Περὶ ἀνέμων); *Sur les signes des pluies, des vents, des mauvais temps, du beau temps* (Περὶ σημείων ὑδάτων καὶ πνευμάτων καὶ χειμώνων καὶ εὐδιῶν); *Sur les pierres* (Περὶ λίθων), écrit en 315; *Sur les couleurs* (Περὶ χρωμάτων). Tous ces fragments nous sont parvenus dans un triste état, qu'on peut attribuer sans doute à la difficulté des matières, qui dépassaient l'intelligence des copistes, mais qui tient aussi à ce que Théophraste ne rédigeait pas complétement ses traités lui même, et que nous n'avons souvent que les notes de ses cours. Cette hypothèse a été proposée pour les écrits d'Aristote, et s'applique aussi bien à ceux de son disciple. Il se peut même qu'il se soit fait quelque confusion entre les ouvrages des deux philosophes. Ainsi le traité *Sur Xénophane, Gorgias et Melissus*, inséré dans les œuvres d'Aristote, appartient plutôt à Théophraste.

Le second chef de l'école péripatéticienne doit aujourd'hui presque toute sa réputation à un petit livre qui porte dans les manuscrits le titre de *Caractères moraux de Théophraste* (Θεοφράστου ἠθικοὶ χαρακτῆρες). Que ce Théophraste soit bien le philosophe d'Érésos, ce n'est pas douteux, puisque Diogène Laerce et Suidas parmi les ouvrages de celui-ci citent des *Caractères moraux;* mais il est certain aussi que l'ouvrage tel que nous le possédons aujourd'hui n'est qu'une suite d'extraits d'un ouvrage beaucoup plus considérable, et que ces extraits ont subi des remaniements et des interpolations tels qu'on peut à peine regarder les *Caractères* comme une œuvre authentique. Cependant ce recueil, au moins dans les cinq premiers chapitres, qui sont les mieux conservés, donne une idée assez exacte de cette nouvelle manière de représenter les mœurs par des traits particuliers empruntés à la vie réelle. Pour cette peinture, le philosophe trouvait des matériaux précieux dans la comédie moyenne et nouvelle qui succédaient vers cette époque à la vieille comédie de Cratinus et d'Aristophane. Cet ouvrage, après tout, piquant et précieux pour la connaissance des mœurs athéniennes, doit une partie de sa réputation à La Bruyère, qui, après l'avoir traduit, l'imita d'une manière supérieure. Le petit livre de Théophraste, désormais inséparable du chef-d'œuvre de l'écrivain français, a joui depuis cette époque d'une popularité que seul il n'eût pas obtenue.

Les premières éditions de Théophraste : l'aldine, de Venise, 1498, in-fol., celle de Bâle, 1541, in-fol, celle de Camotius, Venise, 1552, in-8°, celle de D. Heinsius, Leyde, 1613, in-fol., ont été bien surpassées par celle de J.-G. Schneider : *Theophrasti Eresii quæ supersunt opera*, Leipzig, 1818-21, 5 vol. in-8°, qui laisse pourtant beaucoup à désirer. M. Wimmer avait entrepris une nouvelle édition des *Œuvres complètes;* mais, faute d'encouragements, il n'a donné que le t. Ier, contenant l'*Histoire des plantes*, Breslau, 1842, in-8°; le même philologue a publié l'*Histoire des plantes* et les *Causes des plantes*, dans la collection des auteurs grecs de Teubner, à Leipzig. Sur l'*Histoire des plantes* on peut consulter, outre l'édition de Schneider, celle de Bodæus à Stapel, Amst., 1644, in-fol., fig., et celle de J. Stackhouse, Oxford, 1813, 2 vol. pet. in-8°.

Parmi les éditions séparées des *Caractères*, qui sont nombreuses, il suffit de citer la première, Nuremberg, 1527, in-8°; celle de Casaubon, Lyon, 1592, in-8°, dont la réimpression la plus estimée a paru à Cambridge, 1712, in-8°; celle de Bodoni, Parme, 1786, in-4°; celle de Siebenkæs, avec des additions tirées d'un manuscrit du Vatican, Nuremberg, 1798, in-8°, et celle de M. Dübner (1841) dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot. Parmi les traductions françaises, outre celle de La Bruyère (1688), nous citerons celles de Coray (Paris, 1799, in-8°) et de Stiévenart (ibid., 1842, in-8°). L. J.

Diogène Laerce, V. — Suidas, au mot Θεοφράστος. — Hill, *De philosophia epicurea, democritea et theophrastea;* Genève, 1619, in-8°. — Schmidt, *De Theophrasto rhetore;* Halle, 1839, in-4°. — Brandis, dans le *Dict. of greek and roman biography*, où se trouvent indiqués tous les passages anciens relatifs à Théophraste. — Hoffmann, *Bibliogr. Lexicon.* — *Préfaces* et *Introductions* de Schneider, dans son édit. — Haller, *Bibl. botanica.* — Sprengel, *Gesch. der Botanik*, t. I. — Speranza, *Teofrasto primo botanico;* Florence, 1841, in-8°.

THÉOPHYLACTE (Θεοφύλακτος), surnommé *Simocatta*, historien byzantin, mort vers 630. Sa famille était originaire de l'Égypte, mais lui-même était natif de Locres. Il passa la plus grande partie de sa vie à Constantinople. D'après le té-

politiques, la morale, c'est-à-dire l'art de régler sa vie de manière à la rendre utile à soi-même et aux autres, y tenait plus de place encore. Aussi fut-il très-apprécié des philosophes anciens, de ceux surtout qui partageaient ses opinions politiques. Xénophon loue sa connaissance exacte de la vie humaine; Isocrate le regarde comme le moraliste qui, avec Hésiode et Phocylide, a donné les meilleurs préceptes de conduite. Les treize cent quatre-vingt-neuf vers qui nous restent de Théognis ne démentent pas ces éloges. On y trouve exprimés dans un langage énergique, et avec la vivacité d'un sentiment intime, des conseils d'une moralité médiocrement élevée sans doute, mais judicieux, et qui trouvait une utile application dans une cité grecque; pour nous, c'est un très-intéressant témoignage de la manière de penser d'un esprit distingué (χαλοχάγαθός), cinq siècles avant notre ère.

Nous avons dit plus haut comment, selon toute probabilité, s'était formé le recueil des *Sentences* de Théognis; ce recueil fut impr. pour la première fois par Alde l'ancien (Venise, 1495, in-fol.), à la suite de Théocrite. A partir de ce moment les éditions se succédèrent rapidement; mais il en est peu qui méritent d'être remarquées; citons pourtant celles de Paris, 1537, in-4°; de Bâle, 1550, in-8°; de Leipzig, 1620, in-8°; d'Utrecht, 1651, in-12; de Strasbourg, 1784, in-12, édit. Brunck, exactement suivie en 1814, par Gaisford. Avec notre siècle commence une époque nouvelle pour le texte de Théognis; Bekker en donna une excellente édition avec 159 vers jusque-là inédits; Leipzig, 1815, in-8°, et Berlin, 1828, in-8°. M. Welcker bouleversa complétement le texte vulgate pour le rétablir dans son ordre primitif; il est plus que douteux qu'il ait toujours rencontré juste, mais son travail a l'avantage de nous faire pénétrer plus profondément dans l'œuvre du poéte et de nous rendre plus sensibles les altérations dont elle a été l'objet; les *Prolégomènes*, où M. Welcker rend compte des motifs de sa restitution, sont un des meilleurs chapitres qui aient été écrits sur la littérature grecque. Son édition (*Theognidis Reliquiæ;* Francfort, 1826, in-8°) a servi de point de départ à une tentative du même genre faite par un éminent administrateur anglais, M. Frère, sous ce titre : *Theognis restitutus. The personal history of the poet Theognis deduced from an analysis of his existing fragments;* Malte, 1842, in-4°. Le texte de Théognis a été donné avec soin dans les *Poetæ græci gnomici* de Boissonade (Paris, 1823, in-32), dans le *Delectus poesis Græcorum* de Schneidewin (Gœttingue, 1838, in-8°), et dans les *Poetæ lyrici græci* de Bergk (Leipzig, 1843, 1852, in-8°). Parmi les traductions françaises nous citerons celle de Pavillon (Paris, 1578, in-8°), en vers, et celle de Lévesque (ibid., 1783, in-16), élégante, mais peu fidèle. L. J.

Xénophon, *Ap. Stobæi Florileg*, LXXXVIII. — Isocrate, *Ad Nicocl.*, 43. — Suidas, au mot Θέογνις. — Photius, au mot Κύρνος. — Clinton, *Fasti hellenici*, ann. 544. — Welcker, *Prolegomena* de son édit. — Geel, dans *Biblioth. crit. nova*, t. IV, p. 209-248. — Schneidewin, *Procemium* de son *Delectus*. — Ot. Müller, *Hist. of the lit. of ancient Greece*, ch. X. — Hoffmann, *Bibliogr. Lexicon*. — Græfenhan, *Theognis Theognideus, etc.*; Mulhouse, 1827, in-4°.

THÉON (Θέων) *de Smyrne*, mathématicien grec, vivait dans le second siècle après J.-C. Il appartenait à l'école pythagoricienne, et il semble s'être occupé surtout de la théorie des nombres; mais il écrivit aussi sur l'astronomie. Ptolémée cite de lui des observations sur Mercure et Vénus faites dans les années 129-133. Il nous reste de lui : Τῶν κατὰ μαθηματικὴν χρησίμων εἰς τὴν τοῦ Πλάτωνος ἀνάγνωσιν (*Des choses qui dans les mathématiques sont utiles pour la connaissance de Platon*). C'est un abrégé des quatre sciences mathématiques, l'arithmétique, la musique, l'astronomie, et la géométrie. Des quatre livres qui le composent, Boulliau a publié les deux premiers avec une version latine et des notes (Paris, 1624, in-4°), travail qui a été revu par J.-J. de Gelder (Leyde, 1827, in-8°); le troisième, *De astronomia* (Paris, 1849, in-8°), a eu pour éditeur M. Th.-H. Martin.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. II, p. 35 édit. Harless. — Montucla, *Hist. des mathém.*, t. Ier, p. 293.

THÉON *d'Alexandrie*, mathématicien et astronome grec, vivait dans le quatrième siècle après J.-C. On ne sait rien de son histoire personnelle, sinon qu'il fut le père de l'illustre et infortunée Hypatie. On a sous son nom des *Scholies* sur Aratus; elles ont en général fort peu de valeur, n'ajoutent rien à ce qu'Aratus nous apprend, et fournissent à peine quelques explications verbales; c'est en somme une compilation indigne d'un mathématicien instruit; aussi a-t-on prétendu qu'elles ne sont point de Théon; mais on a encore moins de raisons pour les lui retirer que pour les lui attribuer. On les trouve dans diverses éditions d'Aratus, entre autres dans celle d'Im. Bekker; Berlin, 1828, in-8°; — des *Commentaires* sur l'*Almageste* de Ptolémée, en onze livres; ces *Commentaires* n'embrassent pas l'œuvre tout entière de Ptolémée, qui a treize livres; mais on regrette peu qu'ils soient incomplets, puisqu'ils sont généralement inutiles pour l'intelligence de l'*Almageste*. L'auteur, il est vrai, se vante de ne pas suivre l'exemple de ces commentateurs qui se montrent très-savants sur tous les passages qui n'offrent aucune difficulté et gardent le silence sur tous ceux qui coûteraient quelque peine à comprendre et à expliquer; mais, au jugement de Delambre, il a mal tenu sa promesse, et il s'est contenté de paraphraser son texte; ses remarques sont celles que tout lecteur attentif aurait faites de lui-même. Le texte des *Scholies* de Théon fut publié avec l'édition princeps de l'*Almageste;* Bâle, 1538, in-fol. Halma, à la suite de son Ptolémée, a donné les *Commentaires* sur les deux premiers livres; Paris, 1821, 1822, 2 vol. in-4°; —

: (Κάνονες πρόχειροι) *astro-* ouvrage, signalé et analysé par e, a été publié pour la première fois m manuscrit de la Bibliothèque impé- ır Halma; Paris, 1822, 1823, 1824, n-4°; il contient des *prolégomènes*, en e Ptolémée lui-même, en partie de les tables de longitude et de latitude, s astronomiques; ces tables sont indi- mme étant de Ptolémée, de Théon et :. On a encore de Théon une continua- *Canon royal* (ou table chronologique es) de Ptolémée, sur laquelle on peut des *Observationes in Theonis fastos priores*, publiées sans nom d'auteur; m, 1735, in-4°. Théon avait aussi donné n d'Euclide. L. J.

, *Bibl. græca*, t. II, p. 170, édit. de Harless. — *Hist. de l'astronomie ancienne*, t. I et II.

N (*Ælius*), d'Alexandrie, sophiste et grec, d'une époque incertaine, mais pos- à l'ère chrétienne. Suidas mentionne de *rt oratoire*, des *Exercices oratoires*, *entaires* sur Xénophon, Isocrate, ène, des *Sujets de compositions ora-* les *Questions sur la construction du* et plusieurs autres traités. De ces di- rages il ne reste que les *Exercices* ασμάτα). C'est une méthode pratique préparer à la profession d'orateur. Théon s règles posées par deux célèbres rhé- ais il les développe et les applique ju- nent. Ce traité, qui trouva à son tour de x commentateurs chez les anciens, est pour nous faire pénétrer dans les e l'éloquence antique. Le texte grec fut our la première fois à Rome, 1520, trad en latin par J. Camerarius, Bâle, 8°. Citons encore les éditions de Daniel , Leyde (Elsevier), 1626, in-8°; de ffer, Upsal, 1680, in-8°, et de Finck, , 1834, in-8°. On trouve aussi les *Exer-* Théon dans les *Rhetores græci* de Walz, ns les *Rhetores græci* de L. Spengel. on a été souvent confondu avec un gram- lu même nom, professeur de rhétorique sous Auguste et sous Tibère, et auteur *tique des comiques grecs* ainsi que commentaires.

au mot Θέων. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. VI.

PHANE (Θεοφάνης, saint), *Isaurus*, byzantin, né en 758, mort le 12 mars s l'île de Samothrace. Issu d'une des familles de Constantinople, élevé à la empereurs, fiancé à une riche héritière, à tous les biens du monde la prière et ns un cloître. Nous devons à ses pieux a continuation de la *Chronologie* de Syncelle, son ami intime, depuis Dio- 77) jusqu'au règne de Michel Curopa- , œuvre fort importante pour les faits, édigée avec un peu de crédulité et de superstition. Abbé du monastère de Mégalagre en Mysie, il n'en sortit que pour soutenir le culte des images, au second concile de Nicée, en 787, et plus tard, en 814, pour s'associer à la lutte et aux périls du patriarche Nicéphore. Telle fut alors l'ardeur de son zèle, que l'empereur Léon V, fougueux iconoclaste, le relégua après deux ans de prison dans l'île de Samothrace. L'Église romaine honore sa mémoire sous le titre de confesseur. La *Chronique* de Théophane, trad. en mauvais latin, par Anastase le Bibliothécaire, a été publiée en grec et en latin par Combéfis, Paris, 1655, in-fol. La dernière et la meilleure édition est celle de la Byzantine de Bonn, 1839, 2 vol. in-8°. F. DEHÈQUE.

Sa *Vie*, par Théodore Studite, dans *Acta sanct.* — Fabricius, *Bibl. græca*, t. VII. — Cave, *Hist. litt.*, ann. 792. — Vossius, *De hist. græcis*. — Hawkins, *Byzant. rer. script.*

THEOPHANO (Θεοφανώ), impératrice d'Orient, couronnée en 959. Fille d'un cabaretier, elle inspira, par l'éclat de sa beauté, une passion violente au fils, encore enfant, de Constantin VII, qui l'épousa, n'étant que dans sa onzième année (949). Bientôt elle détermina son mari à s'assurer le trône par un parricide; puis devenue veuve, probablement par un nouveau crime, et par suite seule maîtresse du pouvoir, elle en disposa en faveur de son amant Nicéphore Phocas, qui l'épousa en 963. En 969, un complot auquel elle prit part mit fin aux jours de Nicéphore, et donna la couronne à Jean Zimiscès. Ce nouvel empereur, qui avait été, comme Nicéphore, amant de Theophano avant de lui devoir le trône, la sacrifia avec ses autres complices aux menaces du patriarche Polyeucte. Reléguée dans l'île de Proconnèse, puis enfermée dans un monastère, Theophano fut rappelée à la cour, lorsque la mort de Zimiscès eut rendu à ses fils le pouvoir qu'elle-même leur avait arraché. Mais, à partir de ce moment, on ne sait plus rien de sa vie, et l'époque même de sa mort est inconnue. E. T.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XIV.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, né à Amorium, en Phrygie, mort en 842. Il était fils de Michel II, le Bègue, qui l'associa dès 821 au gouvernement, et lui succéda en 829. Son premier soin fut de faire trancher la tête aux assassins de Léon l'Arménien, quoique sa famille dût le sceptre à la mort de celui-ci. L'empire était menacé de tous côtés par les musulmans; les généraux du calife Al-Mamoun envahirent les provinces d'Asie. Théophile marcha contre eux. Défait d'abord, il les battit ensuite; en 832 il subit une sanglante défaite, et ne dut son salut qu'au courage d'un général nommé Manuel, qui lui fraya un chemin à travers les rangs ennemis. En 837 l'empereur s'empara de la Syrie, et détruisit Zapetia, lieu de naissance du calife Motassem. Celui-ci, furieux, rassembla toutes ses forces, s'empara d'Amorium, ville natale de Théophile, la ruina de fond en comble et en fit

massacrer tous les habitants. Théophile, vivement attristé de cette catastrophe, refusa de prendre de la nourriture, et mourut d'une dyssenterie. Fougueux iconoclaste, il persécuta les catholiques, et poussa le fanatisme jusqu'à chasser tous les peintres de l'empire. Son règne fut malheureux, malgré sa justice et son amour pour le bien public. Il fit dix-huit campagnes, presque toutes désastreuses. Toutefois il encouragea le commerce, favorisa les lettres, et embellit sa capitale. Michel III, son fils, lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Théodora.

Zonaras, XV, 25-29. — Cedrenus, p. 513-533. — Le Continuateur de Théophile, liv. III. — Du Cange, *Familiæ byzantinæ*. — Le Beau, *Hist. du Bas Empire*. — Gibbon, *Decline and fall*, ch. XLVIII et LII.

THÉOPHILE (Θεόφιλος, saint), écrivain ecclésiastique grec, né dans la première moitié du second siècle, mort probablement entre 181 et 186. Comme Justin, Tatien et Athénagore, ses contemporains, Théophile est un transfuge de la société païenne et de la philosophie profane. C'est dans le camp de la philosophie profane, il faut le remarquer, que se sont formés au deuxième et au troisième siècle les plus éloquents interprètes et les plus zélés champions de la foi chrétienne. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, par la méthode et l'esprit qui les animent, ils sont restés philosophes après être devenus chrétiens, et s'ils paraissent considérer la croyance qu'ils ont embrassée non pas comme l'acte d'abdication de la raison, mais comme une philosophie supérieure et plus sublime, qui donne à la raison sa plus complète satisfaction. Nous n'avons pas à examiner la valeur de ce point de vue, mais il est certain qu'il est commun aux plus éminents docteurs de l'Église dans ces deux siècles, et que le mouvement de la pensée chrétienne, si fécond à cette époque, a tous les caractères d'un mouvement philosophique. On n'a aucun détail sur la vie de Théophile avant ni après sa conversion. On sait seulement que devenu chrétien il se fit le défenseur actif de sa nouvelle croyance. Ainsi, devançant Tertullien, il écrivit un livre contre Hermogène, qui niait la création, et contre le dualisme de Marcion. Ces deux ouvrages, qui existaient encore du temps d'Eusèbe, n'ont pas été conservés. Vers 170 il succéda à Éros sur le siége d'Antioche, dont il fut le sixième évêque. Les *trois livres à Autolycus* (Πρὸς Αὐτόλυκον βιβλία γ'), le seul ouvrage de Théophile qui soit venu jusqu'à nous, forment un traité apologétique et polémique tout à la fois, composé pour répondre aux doutes et aux préjugés d'un païen ou pour mieux dire de la société païenne. Il furent écrits après l'an 180, car il est question de la mort de Marc-Aurèle vers la fin du troisième livre (1).

A deux reprises, Théophile développe cette idée que nos passions et nos vices jettent un voile sur notre esprit, et nous empêchent de voir Dieu. C'est une idée dont toute la philosophie platonicienne est imprégnée. Théophile enseigne que Dieu est sans forme et immatériel, idée commune à presque tous les philosophes; que nous ne connaissons Dieu que par ses œuvres, et que le spectacle du monde et de l'ordre qui règne partout atteste seul sa présence dans l'univers; depuis Socrate, c'était un lieu commun dans les écoles, et particulièrement dans l'école stoïcienne. Il accuse les païens d'adorer comme des dieux des hommes morts autrefois (on sait que c'est de ce point de vue qu'Évhémère avait, plus de trois siècles auparavant, considéré le polythéisme); et pour défendre la résurrection des corps, il ne craint pas d'attester certaines traditions mythologiques, et quelques-unes des analogies dont il se sert pour en faire comprendre la possibilité (semences confiées à la terre) sont celles même dont l'hiérophante d'Éleusis usait dans les mystères pour enseigner la vie future. Les deux derniers livres à Autolycus ont plus d'originalité, non pour la partie critique, assez faible en général, mais pour l'enseignement dogmatique. Théophile y professe nettement le dogme de la création *ex nihilo*. C'est dans le second livre qu'apparaît pour la première fois, si je ne me trompe, l'expression de *Trinité*. « Les trois premiers jours de la création, dit Théophile, sont les images de la Trinité de *Dieu*, de son *Verbe* et de sa *Sagesse* (1). » Mais si le dogme de la Trinité dans ses termes généraux se trouve dans Théophile, il s'en faut que les rapports des personnes divines y soient rigoureusement déterminés. Le docteur chrétien paraît souvent confondre le Verbe et la Sagesse, et quant à leur essence et quant à leurs fonctions, à tel point qu'on pourrait croire que le mot Sagesse n'est chez lui qu'une variante du mot Verbe, et qu'il n'y a là dans sa pensée qu'une seule personne divine sous deux noms différents (2). La polémique de Théophile est assez superficielle. Quant au caractère général de l'ouvrage entier, on peut dire que le point de vue de la rénovation morale dans la doctrine chrétienne n'y est pas très-fortement marqué, et que tout l'effort du docteur d'Antioche paraît consacré à fixer le dogme théologique proprement dit, soit par un enseignement positif, soit par la critique des doctrines opposées, et cette critique, sans avoir l'amertume et l'injustice de celle de Tatien, n'a pas l'impartialité de celles de Justin et d'Athénagore.

Outre les ouvrages de Théophile que nous avons cités, S. Jérôme lui attribue un *Commentaire sur les Evangiles et sur les Proverbes de Salomon*, et une *Harmonie des Evangiles*.

(1) Irénée paraît avoir emprunté plusieurs passages à Théophile; mais le grand ouvrage d'Irénée fut écrit vers 190; on ne peut pas tirer de là, comme Mœlher l'a fait (*Patrologie*, t. I, p. 309), une indication chronologique bien précise.

(1) *Ad Autolyc.*, II, 22. Le mot de *sagesse* tient lieu d'*esprit*.

(2) *Ad Autolyc.*, I, 3, 5; II, 10, 22.

La 1re édition grecque des *Trois livres à Autolycus* est celle de Conrad Gesner (Zurich, 1546, in-fol.); celles de J. Fell (Oxford, 1684, in-4°), de Wolf (Hambourg, 1724), et de Maran (1742, avec Justin) sont estimées; la plus récente est celle de Th. Otto, dans sa coll. des Apologistes du deuxième siècle. L'ouvrage de Théophile, trad. en latin par Clauser (1546), a été mis en français par Genoude et inséré dans son *Recueil des Pères de l'Église*. B. AUBÉ.

Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 20, 24. — Nicéphore, IV, 9. — Ceillier, Cave, Fabricius, Tillemont, Du Pin. — Ritter, *Hist. de la philos. chret.* — Mœlher, *Patrologie*, t. I. — L'abbé Freppel, *Les Apologistes chrétiens au deuxième siècle*. — B. Aubé, *S. Justin, de l'apologétique chrétienne au deuxième siècle*. — J.-G. Walpurger, *Theophilus antiochenus*; Chemnitz, 1724, in-4°. — Grabener, *De Theophilo, episc. antiocheno*; Dresde, 1744, in-4°.

THÉOPHILE, jurisconsulte grec, mort à Constantinople, vers 536. S'étant signalé par sa profonde connaissance du droit, il fut chargé d'enseigner cette science à l'école de Constantinople. En 528 il était conseiller d'État (*comes consistorii*) et docteur en droit. Dans les années suivantes, il fit partie des diverses commissions nommées par Justinien pour élaborer les recueils de lois publiés sous son règne, le premier Code, le *Digeste* et les *Institutes*. En 532 il reçut les titres d'*illustris*, de *magister* et de *juris peritus*. Deux ans après il commença, en vue de l'explication qu'il avait à faire, une paraphrase en grec des *Institutes*, laquelle devint en usage pour les étudiants en droit de première année. Cet ouvrage se distingue par une grande clarté, et contient des renseignements précieux sur des particularités de l'ancien droit romain, puisés dans des écrits perdus depuis; mais en beaucoup d'endroits il a été altéré par les copistes qui y ont introduit des termes barbares, des variantes, des répétitions et des fautes grossières. Théophile ayant laissé à ses disciples le soin de publier son ouvrage, qui était le résumé de ses cours, on comprend comment il s'en répandit des textes qui ne concordaient pas entièrement. De 534 à 536, Théophile exposa dans ses leçons un commentaire en grec sur les trois premières parties du *Digeste*; des fragments en ont été conservés dans les scholies des Basiliques. Quant à sa *Paraphrase* (Ἰνστιτοῦτα), qui pendant plusieurs siècles servit dans l'empire byzantin de texte légal des Institutes, elle fut découverte par van Zuichemus, qui l'édita en grec, Bâle, 1534, in-fol.; elle fut encore imprimée par les soins de D. Godefroi, Genève, 1587, et de Fabrot, Paris, 1638, in-4°; la meilleure édition est celle qu'a donnée en 1751, à la Haye, en 2 vol. in-4°, Oth. Reitz, qui a joint au texte une traduction latine, d'excellentes notes et une vingtaine de dissertations explicatives. Cependant il serait à désirer qu'on fit une nouvelle révision critique du texte, pour laquelle on consulterait le manuscrit décrit dans le t. VII de la *Zeitschrift für Geschichtliche Rechtswissenschaft*, de Savigny. La *Paraphrase* a été traduite en allemand et en français (Paris, 1689 et 1847, in-8°).

Mylius, *Opuscula ad vindicandam Theophili paraphrasin*; Leyde, 1733. — Degen, *Bemerkungen über die Institutionen-Paraphrase des Theophilus*; Luneburg, 1808, in-8°. — Mortreuil, *Hist. du droit byzantin*.

THÉOPHILE *Protospathaire*, médecin byzantin, vivait dans la première moitié du septième siècle (1). Tout ce qui touche à son nom, à ses titres, aux événements de sa vie, à l'époque même où il vivait, est incertain. Si dans la plupart des manuscrits on le qualifie de *protospathaire*, mot qui, suivant les temps, a désigné une dignité militaire ou civile, il en est d'autres où il est surnommé *philosophe*, *moine*, *archidtre* ou *iatrosophiste*. Les seuls renseignements qu'on puisse tirer de ses ouvrages ont fait conjecturer qu'il vivait dans le septième siècle, qu'il avait été le maître d'Étienne d'Athènes, qui dédia son traité *De Chrysopœia* à l'empereur Héraclius; qu'il était arrivé à une haute position professionnelle et politique à la fois, et que dans sa vieillesse il s'était retiré dans un cloître. Mais, répétons-le, ce sont des inductions fort douteuses. Bien qu'il incline vers les doctrines d'Aristote, ce savant est un chrétien orthodoxe d'une grande piété, et qui ne manque aucune occasion de célébrer dans ses écrits la sagesse et la puissance de Dieu. On a sous le nom de Théophile les ouvrages suivants : *De corporis humani fabrica* (Περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς); Paris, 1555, in-8°, en grec; Venise, 1536, et Paris, 1556, in-8°, en latin; Oxford, 1842, in-8°, grec et latin. C'est un bon abregé du traité de Galien *De Usu partium*, avec quelques extraits d'Hippocrate; — *Commentarii in Hippocratis Aphorismos*; Venise, 1549, in-8°, en latin; et dans les *Scholia* de Dietz, 1834, in-8°, pour la première fois en grec : l'auteur a encore abrégé un ouvrage de Galien, mais d'une façon claire et précise et avec quelques vues particulières; — *De Urinis*; Bâle, 1533, in-8°, en latin; Paris, 1600, in-12, grec et latin; la meilleure édit. est celle de Guidot, Leyde, 1703 ou 1731, in-12; — *De Excrementis alvinis*, publié par Guidot avec le traité précédent; — *De pulsibus*; Bâle, 1538, in-8°, en latin; et dans les *Anecdota medica* d'Ermerin, Leyde, 1840, in-8°, grec et latin.

Guidot, Notes du *De urinis*. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. XII. — Haller, *Bibl. anat.* et *Bibl. medica*. — Sprengel, *Hist. de la medecine*. — *Biogr. medicale*.

THÉOPHILE, prêtre et moine allemand, florissait très-probablement vers la fin du onzième siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il était moine; on présume avec grande vraisemblance qu'il appartenait à l'Allemagne. Quant au temps où il vivait, tout son livre établit que c'était à une époque de renaissance, et où l'on s'occupait avec zèle de décorer splendidement les édifices sacrés, c'est-à-dire à la fin du onzième ou dans la première moitié du douzième siècle.

(1) Cette opinion, proposée par Fabricius, a été généralement admise.

Le but par excellence de Théophile est de faire connaître la manière d'orner les églises et de fabriquer avec luxe les objets destinés au culte ; de plus, on observe une conformité parfaite entre les procédés qu'il enseigne et les travaux des artistes du douzième siècle ; enfin, il donne des détails étendus sur la peinture sur verre, qui commençait alors à prendre un grand essor. Dans sa *Diversarum artium schedula*, qui traite des travaux les plus divers, à l'exception cependant de l'architecture, de la statuaire et des tapisseries, Théophile exige avant tout de l'artiste la piété, la patience et le respect de la tradition. Son livre, écrit à la fois avec un profond enthousiasme et avec une extrême modestie, est d'une valeur capitale pour l'histoire de l'art. On y voit, par exemple (liv. I, ch. 20, 26, 27) qu'on pratiquait de son temps la peinture à l'huile. Mais comme on ne savait pas encore la faire sécher rapidement, ce procédé était regardé comme trop lent, et on préférait celui par la détrempe ou le blanc d'œuf. Le mérite de van Eyck, auquel on a si longtemps attribué l'invention de la peinture à l'huile, se borne donc à avoir trouvé un vernis siccatif; le fameux passage de Vasari à ce sujet ne dit du reste pas autre chose. Le traité de Théophile, qui est divisé en trois livres, comprenant cent soixante-six chapitres, fut cité pour la première fois dans le *Lumen animæ*, espèce d'encyclopédie, compilée au commencement du quatorzième siècle, par ordre du pape Jean XXII. Simler, Fellner et autres savants du seizième et du dix-septième siècle en signalèrent l'importance ; enfin, Lessing, qui en avait cité plusieurs passages dans son mémoire *sur l'âge de la peinture à l'huile*, en prépara une édition, qui parut en 1781, à Brunswick, dans le t. VI de son recueil *Zur Geschichte und Literatur*. Une nouvelle et meilleure édition, avec une notice et des notes, a été publiée par M. de L'Escalopier ; Paris, 1843, in-4° ; elle a encore été dépassée par celle de Rob. Hendrie, Londres, 1847, in-8°. E. G.

Em. David. *Discours hist. sur la peinture moderne*. — Marie Guichard, *Introduct.*, à la tête de l'edit. de 1843. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*, t. XVIII.

THÉOPHILE. *Voy.* VIAU.

THÉOPHRASTE (Θεόφραστος), philosophe et naturaliste grec, né à Érésos (île de Lesbos), vers 374, mort à Athènes, vers 287 avant J.-C. (1). Après avoir suivi dans sa ville natale les leçons d'un philosophe qu'on appelle diversement Leucippe et Alcippe, et qui est d'ailleurs inconnu, il se rendit à Athènes, où il s'attacha d'abord à Platon, puis à Aristote. Ce philosophe, charmé de son intelligence, le distingua bientôt entre tous ses disciples (1). Quand il crut prudent de quitter Athènes pour Chalcis, il laissa son école sous la direction de Théophraste. Celui-ci sut éviter les dangers qui depuis la mort de Socrate menaçaient les professeurs d'une philosophie réputée hostile à la religion. La faveur même dont il jouit auprès des souverains de la Macédoine ne lui fut pas imputée à crime par les Athéniens. S'il se trouva compris dans la mesure générale qui, sur la proposition de Sophocle, bannit tous les philosophes d'Athènes (316), il ne tarda pas à être rappelé. A la mort d'Aristote (322), et par la volonté de ce philosophe, il lui avait succédé définitivement dans la direction de l'école péripatéticienne, qui continua de tenir ses séances au Lycée. Cette propriété, composée d'un jardin entouré de maisons et de colonnades, passa entre les mains de Théophraste, soit qu'il la tint d'Aristote, soit qu'il l'eût acquise de son argent.

Théophraste fut le fidèle disciple d'Aristote. Il semble s'être proposé un but unique : interpréter la pensée de son maître là où elle était restée obscure, compléter les lacunes que ce vigoureux génie avait laissées dans une œuvre qui embrassait tous les objets de l'intelligence humaine; mais le philosophe d'Érésos, professeur disert plutôt que penseur original, fin observateur des mœurs plutôt que maître dans la connaissance de la nature humaine, collecteur judicieux de faits relatifs à l'histoire des plantes, des métaux, plutôt que naturaliste profond, n'était pas de force à remplir un pareil programme. La distance entre lui et Aristote est immense, et permet à peine de les comparer. On a cherché en quoi le disciple se distinguait du maître, et malgré bien des efforts on n'a pu saisir que des différences verbales. Pour le fond des doctrines Théophraste n'est qu'un interprète, et s'il modifie parfois les théories de son maître, c'est pour les rendre plus intelligibles ; il tend à faire dériver la métaphysique vers la morale pratique, la science vers la description des phénomènes de la nature, la philosophie elle-même vers l'histoire des philosophes. Théophraste avait beaucoup écrit ; à la plupart des ouvrages d'Aristote il avait donné comme des doubles, qui servaient à les interpréter. Aux *Premières* et *Secondes Analytiques* de l'un correspondaient deux traités de l'autre sur le même sujet ; aux *Topiques* d'Aristote, les *Topiques* de Théophraste ; au traité sur le jugement (Περὶ ἑρμηνείας) du premier, le traité sur *l'Affirmation et la négation* du second;

(1) Théophraste atteignit un âge avancé. Si l'on en croit la préface des *Caractères*, il n'aurait commencé cet ouvrage qu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; mais ce chiffre paraît être une erreur de copiste. Nous regardons comme plus probable l'assertion de Diogène Laerce, qui fait mourir Théophraste à quatre-vingt-sept ans. Cette date, combinée avec le fait qu'il fut pendant trente-cinq ans à la tête du Lycée, nous permet de conclure qu'il avait dix ans de moins que le philosophe de Stagire, d'où se déduisent les dates que nous avons données.

(1) On prétend même qu'Aristote changea son premier nom de Tyrtame en celui de Théophraste, signifiant qui parle divinement; mais cette historiette est plus que suspecte, et rien ne prouve que le jeune philosophe d'Érésos ait jamais porté un autre nom que celui sous lequel nous le connaissons.

aux livres sur la philosophie naturelle, *sur le Ciel*, sur les phénomènes météorologiques, des livres du même genre. Enfin, les traités politiques d'Aristote avaient pour pendants les traités analogues de Théophraste. Tous ces écrits sont perdus. Si le philosophe d'Érésos a montré quelque part de l'originalité ou du moins des recherches personnelles, c'est dans la partie de son œuvre relative à l'histoire naturelle. Il nous en reste deux ouvrages étendus sur la botanique : *L'Histoire des plantes* (Περὶ φυτῶν ἱστορία) en dix livres; et les *Causes* (ou la génération) *des plantes* (Αἴτια φυσικά), en six livres. Ces deux ouvrages, où Théophraste n'a pas su, comme l'avait fait son maître, dépasser la science de son temps et devancer la science moderne, sont surtout utiles par les renseignements qu'ils contiennent sur les plantes connues des anciens, et servent plutôt à l'histoire de la science qu'à la science elle-même. De moindre utilité encore sont les fragments appartenant à d'autres sections des sciences naturelles : *Sur les odeurs* (Περὶ ὀσμῶν); *Sur la fatigue* (Περὶ κόπων); *Sur les vertiges* (Περὶ ἰλίγγων); *Sur l'évanouissement* (Περὶ λειποψυχίας); *Sur la paralysie* (Περὶ παραλύσεως); *Sur le miel* (Περὶ μέλιτος); *Sur le feu* (Περὶ πυρός); *Sur les vents* (Περὶ ἀνέμων); *Sur les signes des pluies, des vents, des mauvais temps, du beau temps* (Περὶ σημείων ὑδάτων καὶ πνευμάτων καὶ χειμώνων καὶ εὐδιῶν); *Sur les pierres* (Περὶ λίθων), écrit en 315; *Sur les couleurs* (Περὶ χρωμάτων). Tous ces fragments nous sont parvenus dans un triste état, qu'on peut attribuer sans doute à la difficulté des matières, qui dépassaient l'intelligence des copistes, mais qui tient aussi à ce que Théophraste ne rédigeait pas complétement ses traités lui même, et que nous n'avons souvent que les notes de ses cours. Cette hypothèse a été proposée pour les écrits d'Aristote, et s'applique aussi bien à ceux de son disciple. Il se peut même qu'il se soit fait quelque confusion entre les ouvrages des deux philosophes. Ainsi le traité *Sur Xénophane, Gorgias et Melissus*, inséré dans les œuvres d'Aristote, appartient plutôt à Théophraste.

Le second chef de l'école péripatéticienne doit aujourd'hui presque toute sa réputation à un petit livre qui porte dans les manuscrits le titre de *Caractères moraux de Théophraste* (Θεοφράστου ἠθικοὶ χαρακτῆρες). Que ce Théophraste soit bien le philosophe d'Érésos, ce n'est pas douteux, puisque Diogène Laerce et Suidas parmi les ouvrages de celui-ci citent des *Caractères moraux;* mais il est certain aussi que l'ouvrage tel que nous le possédons aujourd'hui n'est qu'une suite d'extraits d'un ouvrage beaucoup plus considérable, et que ces extraits ont subi des remaniements et des interpolations tels qu'on peut à peine regarder les *Caractères* comme une œuvre authentique. Cependant ce recueil, au moins dans les cinq premiers chapitres, qui sont les mieux conservés, donne une idée assez exacte de cette nouvelle manière de représenter les mœurs par des traits particuliers empruntés à la vie réelle. Pour cette peinture, le philosophe trouvait des matériaux précieux dans la comédie moyenne et nouvelle qui succédaient vers cette époque à la vieille comédie de Cratinus et d'Aristophane. Cet ouvrage, après tout, piquant et précieux pour la connaissance des mœurs athéniennes, doit une partie de sa réputation à La Bruyère, qui, après l'avoir traduit, l'imita d'une manière supérieure. Le petit livre de Théophraste, désormais inséparable du chef-d'œuvre de l'écrivain français, a joui depuis cette époque d'une popularité que seul il n'eût pas obtenue.

Les premières éditions de Théophraste : l'aldine, de Venise, 1498, in-fol., celle de Bâle, 1541, in-fol., celle de Camotius, Venise, 1552, in-8°, celle de D. Heinsius, Leyde, 1613, in-fol., ont été bien surpassées par celle de J.-G. Schneider : *Theophrasti Eresii quæ supersunt opera*, Leipzig, 1818-21, 5 vol. in-8°, qui laisse pourtant beaucoup à désirer. M. Wimmer avait entrepris une nouvelle édition des *Œuvres complètes;* mais, faute d'encouragements, il n'a donné que le t. Ier, contenant l'*Histoire des plantes*, Breslau, 1842, in-8°; le même philologue a publié l'*Histoire des plantes* et les *Causes des plantes*, dans la collection des auteurs grecs de Teubner, à Leipzig. Sur l'*Histoire des plantes* on peut consulter, outre l'édition de Schneider, celle de Bodæus à Stapel, Amst., 1644, in-fol., fig., et celle de J. Stackhouse, Oxford, 1813, 2 vol. pet. in-8°.

Parmi les éditions séparées des *Caractères*, qui sont nombreuses, il suffit de citer la première, Nuremberg, 1527, in-8°; celle de Casaubon, Lyon, 1592, in-8°, dont la réimpression la plus estimée a paru à Cambridge, 1712, in-8°; celle de Bodoni, Parme, 1786, in-4°; celle de Siebenkæs, avec des additions tirées d'un manuscrit du Vatican, Nuremberg, 1798, in-8°, et celle de M. Dübner (1841) dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot. Parmi les traductions françaises, outre celle de La Bruyère (1688), nous citerons celles de Coray (Paris, 1799, in-8°) et de Stiévenart (ibid., 1842, in-8°). L. J.

Diogène Laerce, V. — Suidas, au mot Θεοφράστος. — Hill, *De philosophia epicurea, democritea et theophrastea;* Genève, 1619, in-8°. — Schmidt, *De Theophrasto rhetore;* Halle, 1839, in-4°. — Brandis, dans le *Dict. of greek and roman biography*, où se trouvent indiqués tous les passages anciens relatifs à Théophraste. — Hoffmann, *Bibliogr. Lexicon*. — *Préfaces* et *Introductions* de Schneider, dans son édit. — Haller, *Bibl. botanica*. — Sprengel, *Gesch. der Botanik*, t. I. — Speranza, *Teofrasto primo botanico;* Florence, 1841, in-8°.

THÉOPHYLACTE (Θεοφυλάκτος), surnommé *Simocatta*, historien byzantin, mort vers 630. Sa famille était originaire de l'Égypte, mais lui-même était natif de Locres. Il passa la plus grande partie de sa vie à Constantinople. D'après le té-

moignage de Photius, on croit qu'il remplit des fonctions publiques sous Héraclius, qu'il fut préfet ou du moins employé dans la recette des contributions. De plusieurs passages de son *Histoire* on peut induire qu'il vivait dans la retraite sous le règne de Phocas, et qu'il eut des rapports intimes avec l'empereur Maurice. Comme cet ouvrage ne dépasse pas la fin de la guerre persique, arrivée en 628, par la mort de Chosroès II, il est probable qu'il ne vécut guère plus longtemps. Il existe de lui trois ouvrages : *Histoire de l'empereur Maurice*, en VIII livres, publiée pour la première fois à Ingolstadt, 1604, in-4°, par Pontanus, avec une version latine; réimpr. à Paris, 1648, in-fol., par Fabrot, dans la Byzantine du Louvre et dans celles de Venise, 1729, in-fol., et de Bonn, 1834, in-8°. L'abrégé qui en a été fait par Photius se trouve dans l'édition de Schott, indiquée plus bas; — *Problèmes de physique* (Ἀπορίαι φυσικαί), dialogue en vingt chapitres; Leipzig, 1653, in-4°, et plusieurs fois depuis avec ses lettres; trad. en français (Paris, 1603, in-12) par Fréd. Morel; — *Lettres morales, champêtres et amoureuses*, au nombre de 85 : c'est une imitation, souvent peu heureuse, des lettres d'Alciphron et d'Aristénète; elles font partie des collections d'épistolographes grecs données par Alde, Henri Estienne et Cujas. Boissonade a édité ensemble ces deux derniers opuscules (Paris, 1835, in-8°), avec des notes critiques. Sous le titre de *Theophylacti quæ reperiri potuerunt omnia*, Anvers, 1598-99, 2 vol. in-8°, André Schott a rassemblé les écrits de cet auteur, mais en substituant à l'histoire complète l'*Epitome* de Photius. Théophylacte est le dernier de cette série d'historiens byzantins à laquelle appartiennent Procope et et Agathias. Incapable de s'élever à la simplicité élégante qui séduit dans les écrivains grecs des temps classiques, il emploie tour à tour avec profusion le langage recherché des rhéteurs et les expressions figurées de la poésie lyrique. Toutefois, son principal ouvrage n'en est pas moins aujourd'hui un de ceux qui font le mieux connaître le long règne de l'empereur Maurice; on y trouve des détails précieux à la fois pour l'histoire et la géographie, et plusieurs pièces authentiques et officielles. HASE.

Photius, *Bibl.* — Cave, *Hist. litt.*, ann. 611. — Vossius, *De hist. græc.* — Fabricius, *Bibl. græca*, t. VII. — Schrœckh, *Christliche Kirchengeschichte*, t. XIX. — Hoffmann, *Lex. bibliogr.*

THÉOPOMPE (Θεόπομπος), roi de Sparte, vécut au milieu du huitième siecle av. J.-C. Ce fut du temps de ce roi que les éphores furent créés à Sparte ou du moins que leur pouvoir fut agrandi, au grand détriment de la royauté. Théopompe paraît s'être résigné à cette révolution, qu'il ne pouvait éviter, et on rapporte qu'il s'en consola en disant : « Je léguerai à mes héritiers une royauté plus grande que je ne l'ai reçue, car elle sera plus durable. » Sous lui les Spartiates firent la conquête du canton de Thyrée, enlevé aux Argiens. Sous lui aussi ils commencèrent la longue guerre de Messénie. Théopompe, vainqueur de l'ennemi dans une première bataille, fut fait prisonnier dans une seconde, et, suivant l'usage de ces temps-là, les vainqueurs massacrèrent le chef prisonnier, pour honorer la divinité qui leur avait donné la victoire.

Pausanias, I, 4. — Diodore, XV. — Müller, *Dor.*, t. III. — Grote, *Hist. of. Greece*, t. II.

THÉOPOMPE, orateur et historien grec, né à Chio, vers 378, mort après 305 av. J.-C. Sa famille était riche et se trouvait à la tête du parti aristocratique, qui était en même temps le parti de Sparte. Son père, Damasistrate, dans une révolution qui rétablit le gouvernement populaire, fut chassé de la ville. Théopompe le suivit en exil, et y passa la plus grande partie de sa vie. Avant de quitter sa patrie, il avait suivi les leçons d'éloquence d'Isocrate, qui avait ouvert une école à Chio. Il avait appris de cet habile maître non l'éloquence qui convient aux luttes de la tribune, mais cette éloquence calme et paisible qui commençait alors à être recherchée dans les *panégyries* ou fêtes publiques; là l'orateur n'avait d'autre but que de se faire écouter et d'étaler son talent. Théopompe se consola donc de l'exil en parcourant les villes grecques et en prononçant dans chacune d'elles quelque belle harangue, tantôt l'éloge d'un héros ou d'un dieu, tantôt le panégyrique d'un grand personnage ou d'une cité. Dans un fragment de ses écrits qui nous a été conservé, il dit qu'il n'y a en Grèce aucune ville un peu considérable qui ne l'ait entendu et applaudi. Cette sorte d'éloquence d'apparat avait quelquefois ses concours. Aux funérailles de Mausole, sa veuve, Artémise, organisa un tournoi de rhétorique : les plus habiles orateurs vinrent y disputer le prix, et ce fut Théopompe qui l'emporta (352). Ce glorieux exil cessa lorsque Alexandre, déjà vainqueur en Asie, ordonna à la ville de Chio de rappeler tous ses anciens citoyens. Théopompe, alors âgé de quarante-cinq ans, rentra dans sa patrie (333), qu'il avait quittée depuis bien longtemps. Il se hâta de se replacer à la tête du parti aristocratique; mais il rencontra des adversaires ardents, entre autres Théocrite, qui avait été son rival d'éloquence avant d'être son ennemi politique. Théopompe ne se soutint que par l'appui d'Alexandre, avec qui il entretenait une correspondance et qu'il ne cessait d'exciter contre ses propres ennemis. La mort du roi entraîna sa chute. Son orgueil et l'extrême âpreté de son langage lui avaient fait tant d'ennemis qu'il dut repartir pour l'exil. Mais, poursuivi partout par les haines qu'il avait provoquées, ne sachant où trouver un asile, il fut réduit à s'enfuir en Égypte (vers 305), et là même il s'en fallut peu que Ptolémée ne le fît périr. Il vécut dès lors dans l'obscurité la plus complète; on ignore le lieu et la date de sa mort.

On ne saurait dire si ce fut dans son premier ou dans second exil qu'il écrivit ses ouvrages d'histoire. Il composa d'abord une *Histoire de la Grèce* (Ἑλληνικαὶ ἱστορίαι), en XII livres, qui faisait suite à celle de Thucydide, et qui s'étendait jusqu'à la bataille de Leuctres. Il écrivit ensuite *les Philippiques* (Φιλιππικά), c'est-à-dire *l'Histoire de Philippe V, roi de Macédoine*. Ce vaste ouvrage, qui comprenait 58 livres (1), eut une grande réputation dans l'antiquité. Athénée loue chez l'auteur un grand amour de la vérité, et ajoute qu'il ne ménagea pas sa fortune pour faire toutes les recherches dont il avait besoin; d'autres, au contraire, lui reprochent d'avoir écrit l'histoire en rhéteur, et Cicéron compare ironiquement la pompe de son style à la simplicité de Thucydide. Ce qui frappe le plus dans les fragments qui nous ont été conservés, c'est l'esprit de dénigrement. Théopompe se plaît à accuser sans cesse Philippe, mais il ne ménage pas pour cela davantage les adversaires de ce prince. Les écrivains anciens avaient remarqué cette singulière propension à la médisance; Plutarque fait remarquer que Théopompe blâme plus volontiers qu'il ne loue, et Lucien dit qu'il est un perpétuel accusateur plutôt qu'un historien. Nous voyons dans un de ses fragments qu'il pousse la haine contre Athènes jusqu'à mettre en doute la bataille de Marathon. Il écrivit aussi des *Panégyriques* (Συμβουλευτικοὶ λόγοι), et une *Diatribe contre Platon* (Κατὰ Πλάτωνος διατριβή), où il reprochait au philosophe d'avoir pillé ses dialogues chez Antisthène et chez Byrson d'Héraclée. Les fragments de Théopompe, recueillis séparément par Wichers (Leyde, 1829, in-4°), se trouvent dans les *Fragmenta histor. græc.*, publiés par A.-F. Didot. F. DE C.

Polybe, VIII, 11-13. — Denys d'Halicarnasse, *Ep. ad. Cn. Pompei*. — Quintilien, X, 1. — Plutarque, *Vitæ X orat.* — Aulu Gelle, X, 18 — Athénée, *passim*. — Photius, *Bibl* — Suidas. — F. Koch, *De Theopompo Chio*; Stettin, 1790, in-8°. — Le même, *Prolegomena ad Theopompum Chium*; Stettin, 1808, in-4°. — Aschbach, *De Theopompo*; Franc., 1828, in-4°. — J.-E. Pflugk, *De Theopompi Chii vita et scriptis*; Berlin, 1827, in-8°.

THÉOT (2) (*Catherine*), visionnaire, née le 5 mars 1716, à Barenton, près d'Avranches, morte à Paris, le 1er septembre 1794. Issue de parents pauvres, elle vint de bonne heure à Paris, pour y chercher des moyens d'existence. Ayant une imagination déréglée, elle se persuada qu'elle avait des visions, et se disait tantôt la mère de Dieu, tantôt une nouvelle Ève appelée à régénérer le genre humain. Le lieutenant général de police Lenoir, pour mettre fin au scandale causé par ses extravagances, la fit conduire à la Bastille, où elle subit, le 21 avril 1779, un interrogatoire devant le commissaire Chenon. Elle était alors, comme elle le déclare, domestique, ayant quitté, depuis le 17 février précédent, le service de Halbot, maître plombier, rue Geoffroy l'Asnier. Elle avait fait précédemment des ménages au couvent des Miramiones. Un sieur Hastain composait les petits discours qu'elle débitait aux personnes qui s'assemblaient chez elle. Après une détention de quelques semaines, elle fut transférée à l'hôpital (la Salpêtrière), d'où elle sortit en 1782, quand sa tête se fut un peu calmée. On n'entendit plus parler d'elle qu'en 1794. Elle réunissait alors un certain nombre de fripons et d'imbéciles dans un galetas de la rue Contrescarpe-Saint-Marcel, où elle avait recommencé à débiter ses rêveries. « Catherine Théot, dit Vilate, grande, sèche, presque diaphane comme la sibylle de Cumes, annonçait non-seulement le dogme de l'immortalité de l'âme, mais elle promettait l'immortalité du corps. » Robespierre paraît avoir été dès lors en relation avec elle, par l'entremise du chartreux dom Gerle. Quand la fête de l'Être suprême et le rôle qu'y joua Robespierre révélèrent ses projets de domination, un parti formidable s'éleva contre lui. Ses intelligences avec la Théot furent découvertes, et le comité de sûreté générale fit cerner la maison de cette femme et arrêter tous ceux qui se trouvaient chez elle. Senar, secrétaire du comité, chargé de l'exécution de cette mesure, a parlé avec détails, dans ses *Mémoires*, des pratiques bizarres et des mômeries de cette visionnaire et de ses adeptes. Il prétend que le nombre de ces derniers était inconcevable; qu'ils étaient répandus partout; que souvent dans les rues il faisait le signe des initiés, et qu'on lui répondait. Vadier fit à la Convention, le 17 juin 1794, un rapport emphatique sur ce qu'il appela la *conspiration de Catherine Théot*. Il présenta les réunions qui se tenaient chez elle comme les actes d'une ligue de conspirateurs; il l'accusa d'entretenir des relations avec Pitt, le baron de Batz, la duchesse de Bourbon, le marquis de Chastenay et d'autres personnages, que la pauvre folle n'avait certainement jamais vus. Ce rapport, que l'on croit l'œuvre de Barère, concluait au renvoi de C. Théot, de dom Gerle et de trois de leurs prosélytes, devant le tribunal révolutionnaire. Robespierre, qui ne s'opposa pas au décret, en sut retarder l'effet; le 9 thermidor assura le salut de ses protégés. On avait trouvé dans le lit de la *mère de Dieu* (Théot), lors de son arrestation, une lettre adressée à Robespierre,

(1) L'étendue des *Philippiques* provenait non-seulement des minutieux détails donnés sur la vie et les actes du roi de Macédoine, mais surtout des digressions nombreuses et de tous genres, qui en interrompent le récit. Comme la première intention de Théopompe était d'écrire une histoire de toute la Grèce (voy. Polybe, VIII, 13), il saisit avec empressement chaque occasion qui lui était offerte de parler des différents États helléniques. Ainsi trois livres entiers, selon Diodore, les XLI, XLII et XLIII, étaient consacrés à l'histoire particulière de la Sicile. Au neuvième siècle, cinq livres seulement étaient perdus, ainsi que nous l'apprend Photius, qui a fait un abrégé du XIIe.

(2) Dans son acte de naissance, on a écrit *Thiot*, selon la prononciation du pays. Vilate dit que Barère substitua au nom vulgaire de Théot celui de *Theos*, qui signifie en grec divinité.

moignage de Photius, on croit qu'il remplit des fonctions publiques sous Héraclius, qu'il fut préfet ou du moins employé dans la recette des contributions. De plusieurs passages de son *Histoire* on peut induire qu'il vivait dans la retraite sous le règne de Phocas, et qu'il eut des rapports intimes avec l'empereur Maurice. Comme cet ouvrage ne dépasse pas la fin de la la guerre persique, arrivée en 628, par la mort de Chosroès II, il est probable qu'il ne vécut guère plus longtemps. Il existe de lui trois ouvrages : *Histoire de l'empereur Maurice*, en VIII livres, publiée pour la première fois à Ingolstadt, 1604, in-4°, par Pontanus, avec une version latine; réimpr. à Paris, 1648, in-fol., par Fabrot, dans la Byzantine du Louvre et dans celles de Venise, 1729, in-fol., et de Bonn, 1834, in-8°. L'abrégé qui en a été fait par Photius se trouve dans l'édition de Schott, indiquée plus bas; — *Problèmes de physique* (Ἀπορίαι φυσικαί), dialogue en vingt chapitres; Leipzig, 1653, in-4°, et plusieurs fois depuis avec ses lettres; trad. en français (Paris, 1603, in-12) par Fréd. Morel; — *Lettres morales, champêtres et amoureuses*, au nombre de 85 : c'est une imitation, souvent peu heureuse, des lettres d'Alciphron et d'Aristénète; elles font partie des collections d'épistolographes grecs données par Alde, Henri Estienne et Cujas. Boissonade a édité ensemble ces deux derniers opuscules (Paris, 1835, in-8°), avec des notes critiques. Sous le titre de *Theophylacti quæ reperiri potuerunt omnia*, Anvers, 1598-99, 2 vol. in-8°, André Schott a rassemblé les écrits de cet auteur, mais en substituant à l'histoire complète l'*Epitome* de Photius. Théophylacte est le dernier de cette série d'historiens byzantins à laquelle appartiennent Procope et et Agathias. Incapable de s'élever à la simplicité élégante qui séduit dans les écrivains grecs des temps classiques, il emploie tour à tour avec profusion le langage recherché des rheteurs et les expressions figurées de la poésie lyrique. Toutefois, son principal ouvrage n'en est pas moins aujourd'hui un de ceux qui font le mieux connaître le long règne de l'empereur Maurice; on y trouve des détails précieux à la fois pour l'histoire et la géographie, et plusieurs pièces authentiques et officielles. HASE.

Photius, *Bibl.* — Cave, *Hist. litt.*, ann. 611. — Vossius, *De hist. græc.* — Fabricius, *Bibl. græca*, t. VII. — Schrœckh, *Christliche Kirchengeschichte*, t. XIX. — Hoffmann, *Lex. bibliogr.*

THÉOPOMPE (Θεόπομπος), roi de Sparte, vécut au milieu du huitième siecle av. J.-C. Ce fut du temps de ce roi que les éphores furent créés à Sparte ou du moins que leur pouvoir fut agrandi, au grand détriment de la royauté. Théopompe paraît s'être resigné à cette révolution, qu'il ne pouvait éviter, et on rapporte qu'il s'en consola en disant : « Je léguerai à mes héritiers une royauté plus grande que je ne l'ai reçue, car elle sera plus durable. » Sous lui les Spartiates firent la conquête du canton de Thyrée, enlevé aux Argiens. Sous lui aussi ils commencèrent la longue guerre de Messénie. Théopompe, vainqueur de l'ennemi dans une première bataille, fut fait prisonnier dans une seconde, et, suivant l'usage de ces temps-là, les vainqueurs massacrèrent le chef prisonnier, pour honorer la divinité qui leur avait donné la victoire.

Pausanias, I, 4. — Diodore, XV. — Müller, *Dor.*, t. III. — Grote, *Hist. of. Greece*, t. II.

THÉOPOMPE, orateur et historien grec, né à Chio, vers 378, mort après 305 av. J.-C. Sa famille était riche et se trouvait à la tête du parti aristocratique, qui était en même temps le parti de Sparte. Son père, Damasistrate, dans une révolution qui rétablit le gouvernement populaire, fut chassé de la ville. Théopompe le suivit en exil, et y passa la plus grande partie de sa vie. Avant de quitter sa patrie, il avait suivi les leçons d'éloquence d'Isocrate, qui avait ouvert une école à Chio. Il avait appris de cet habile maître non l'éloquence qui convient aux luttes de la tribune, mais cette éloquence calme et paisible qui commençait alors à être recherchée dans les *panégyries* ou fêtes publiques; là l'orateur n'avait d'autre but que de se faire écouter et d'étaler son talent. Théopompe se consola donc de l'exil en parcourant les villes grecques et en prononçant dans chacune d'elles quelque belle harangue, tantôt l'éloge d'un héros ou d'un dieu, tantôt le panégyrique d'un grand personnage ou d'une cité. Dans un fragment de ses écrits qui nous a été conservé, il dit qu'il n'y a en Grèce aucune ville un peu considérable qui ne l'ait entendu et applaudi. Cette sorte d'éloquence d'apparat avait quelquefois ses concours. Aux funérailles de Mausole, sa veuve, Artémise, organisa un tournoi de rhétorique : les plus habiles orateurs vinrent y disputer le prix, et ce fut Théopompe qui l'emporta (352). Ce glorieux exil cessa lorsque Alexandre, déjà vainqueur en Asie, ordonna à la ville de Chio de rappeler tous ses anciens citoyens. Théopompe, alors âgé de quarante-cinq ans, rentra dans sa patrie (333), qu'il avait quittée depuis bien longtemps. Il se hâta de se replacer à la tête du parti aristocratique; mais il rencontra des adversaires ardents, entre autres Théocrite, qui avait été son rival d'éloquence avant d'être son ennemi politique. Théopompe ne se soutint que par l'appui d'Alexandre, avec qui il entretenait une correspondance et qu'il ne cessait d'exciter contre ses propres ennemis. La mort du roi entraîna sa chute. Son orgueil et l'extrême âpreté de son langage lui avaient fait tant d'ennemis qu'il dut repartir pour l'exil. Mais, poursuivi partout par les haines qu'il avait provoquées, ne sachant où trouver un asile, il fut reduit à s'enfuir en Égypte (vers 305), et là même il s'en fallut peu que Ptolémée ne le fît périr. Il vécut dès lors dans l'obscurité la plus complète; on ignore le lieu et la date de sa mort.

On ne saurait dire si ce fut dans son premier ou dans second exil qu'il écrivit ses ouvrages d'histoire. Il composa d'abord une *Histoire de la Grèce* (Ἑλληνικαὶ ἱστορίαι), en XII livres, qui faisait suite à celle de Thucydide, et qui s'étendait jusqu'à la bataille de Leuctres. Il écrivit ensuite *les Philippiques* (Φιλιππικά), c'est-à-dire l'*Histoire de Philippe V, roi de Macédoine*. Ce vaste ouvrage, qui comprenait 58 livres (1), eut une grande réputation dans l'antiquité. Athénée loue chez l'auteur un grand amour de la vérité, et ajoute qu'il ne ménagea pas sa fortune pour faire toutes les recherches dont il avait besoin; d'autres, au contraire, lui reprochent d'avoir écrit l'histoire en rhéteur, et Cicéron compare ironiquement la pompe de son style à la simplicité de Thucydide. Ce qui frappe le plus dans les fragments qui nous ont été conservés, c'est l'esprit de dénigrement. Théopompe se plaît à accuser sans cesse Philippe, mais il ne ménage pas pour cela davantage les adversaires de ce prince. Les écrivains anciens avaient remarqué cette singulière propension à la médisance; Plutarque fait remarquer que Théopompe blâme plus volontiers qu'il ne loue, et Lucien dit qu'il est un perpétuel accusateur plutôt qu'un historien. Nous voyons dans un de ses fragments qu'il pousse la haine contre Athènes jusqu'à mettre en doute la bataille de Marathon. Il écrivit aussi des *Panégyriques* (Συμβουλευτικοὶ λόγοι), et une *Diatribe contre Platon* (Κατὰ Πλάτωνος διατριβή), où il reprochait au philosophe d'avoir pillé ses dialogues chez Antisthène et chez Byrson d'Héraclée. Les fragments de Théopompe, recueillis séparément par Wichers (Leyde, 1829, in-4°), se trouvent dans les *Fragmenta histor. græc.*, publiés par A.-F. Didot. F. DE C.

Polybe, VIII, 11-13. — Denys d'Halicarnasse, *Ep. ad. Cn. Pompei*. — Quintilien, X, 1. — Plutarque, *Vitæ X orat.* — Aulu Gelle, X, 18 — Athenée, *passim*. — Photius, *Bibl* — Suidas. — F. Koch, *De Theopompo Chio*; Stettin, 1790, in-8°. — Le même, *Prolegomena ad Theopompum Chium*; Stettin, 1803, in-4°. — Aschbach, *De Theopompo*; Franc., 1823, in-4°. — J.-E. Pflugk, *De Theopompi Chii vita et scriptis*; Berlin, 1827, in-8°.

THÉOT (2) (*Catherine*), visionnaire, née le 5 mars 1716, à Barenton, près d'Avranches, morte à Paris, le 1er septembre 1794. Issue de parents pauvres, elle vint de bonne heure à Paris, pour y chercher des moyens d'existence. Ayant une imagination déréglée, elle se persuada qu'elle avait des visions, et se disait tantôt la mère de Dieu, tantôt une nouvelle Ève appelée à régénérer le genre humain. Le lieutenant général de police Lenoir, pour mettre fin au scandale causé par ses extravagances, la fit conduire à la Bastille, où elle subit, le 21 avril 1779, un interrogatoire devant le commissaire Chenon. Elle était alors, comme elle le déclare, domestique, ayant quitté, depuis le 17 février précédent, le service de Halbot, maître plombier, rue Geoffroy l'Asnier. Elle avait fait précédemment des ménages au couvent des Miramiones. Un sieur Hastain composait les petits discours qu'elle débitait aux personnes qui s'assemblaient chez elle. Après une détention de quelques semaines, elle fut transférée à l'hôpital (la Salpêtrière), d'où elle sortit en 1782, quand sa tête se fut un peu calmée. On n'entendit plus parler d'elle qu'en 1794. Elle réunissait alors un certain nombre de fripons et d'imbéciles dans un galetas de la rue Contrescarpe-Saint-Marcel, où elle avait recommencé à débiter ses rêveries. « Catherine Théot, dit Vilate, grande, sèche, presque diaphane comme la sibylle de Cumes, annonçait non-seulement le dogme de l'immortalité de l'âme, mais elle promettait l'immortalité du corps. » Robespierre paraît avoir été dès lors en relation avec elle, par l'entremise du chartreux dom Gerle. Quand la fête de l'Être suprême et le rôle qu'y joua Robespierre révélèrent ses projets de domination, un parti formidable s'éleva contre lui. Ses intelligences avec la Théot furent découvertes, et le comité de sûreté générale fit cerner la maison de cette femme et arrêter tous ceux qui se trouvaient chez elle. Senar, secrétaire du comité, chargé de l'exécution de cette mesure, a parlé avec détails, dans ses *Mémoires*, des pratiques bizarres et des momeries de cette visionnaire et de ses adeptes. Il prétend que le nombre de ces derniers était inconcevable; qu'ils étaient répandus partout; que souvent dans les rues il faisait le signe des initiés, et qu'on lui répondait. Vadier fit à la Convention, le 17 juin 1794, un rapport emphatique sur ce qu'il appela la *conspiration de Catherine Théot*. Il présenta les réunions qui se tenaient chez elle comme les actes d'une ligue de conspirateurs; il l'accusa d'entretenir des relations avec Pitt, le baron de Batz, la duchesse de Bourbon, le marquis de Chastenay et d'autres personnages, que la pauvre folle n'avait certainement jamais vus. Ce rapport, que l'on croit l'œuvre de Barère, concluait au renvoi de C. Théot, de dom Gerle et de trois de leurs prosélytes, devant le tribunal révolutionnaire. Robespierre, qui ne s'opposa pas au décret, en sut retarder l'effet; le 9 thermidor assura le salut de ses protégés. On avait trouvé dans le lit de la *mère de Dieu* (Théot), lors de son arrestation, une lettre adressée à Robespierre,

(1) L'étendue des *Philippiques* provenait non-seulement des minutieux détails donnés sur la vie et les actes du roi de Macédoine, mais surtout des digressions nombreuses et de tous genres, qui en interrompent le récit. Comme la première intention de Théopompe était d'écrire une histoire de toute la Grèce (voy. Polybe, VIII, 13), il saisit avec empressement chaque occasion qui lui était offerte de parler des différents États helléniques. Ainsi trois livres entiers, selon Diodore, les XLI, XLII et XLIII, étaient consacrés à l'histoire particulière de la Sicile. Au neuvième siècle, cinq livres seulement étaient perdus, ainsi que nous l'apprend Photius, qui a fait un abrégé du XIIe.

(2) Dans son acte de naissance, on a écrit *Thiot*, selon la prononciation du pays. Vilate dit que Barère substitua au nom vulgaire de Théot celui de *Théos*, qui signifie en grec divinité.

qu'elle appelait, dit Vilate, « le fils de l'Être suprême, le Verbe de l'Éternel, le Rédempteur du genre humain, le Messie désigné par les peuples; » mais cette lettre ne pouvait être écrite par C. Théot, qui, lors de son interrogatoire de 1779, avait déclaré ne savoir signer. Cette femme mourut peu de temps après son arrestation. En terminant, nous ferons remarquer que la plupart des faits qui la concernent, puisés dans des publications empreintes de l'esprit de parti, semblent destinés à demeurer toujours incertains et obscurs. E. Regnard.

Moniteur univ. des 29 prairial et 11 thermidor an II. — Vilate, *Les Mystères de la mère de Dieu dévoilés*, édit. de 1825. — Chenon, *Vie privée de Catherine Theos, se disant mère de Dieu*; Paris, 1798, in-12. — E. Lairtullier, *Les Femmes célèbres de 1789 à 1795, et leur influence dans la revolution*, t. II, p. 239. — *L'Indépendant*, par Leclerc (des Vosges), n° 335. — *Docum. part.*

THÉRAMÈNE (Θηραμένης), homme d'État athénien, mis à mort en 404 avant J.-C. Il était fils d'Hagnon, du dème de Steirra, dans la tribu pandionide. Son père semble avoir été un homme considérable. Théramène lui-même se distingua de bonne heure comme un des meneurs du parti oligarchique. En 411 il prit une part active à la révolution qui renversa la démocratie. Mais le nouveau gouvernement des quatre cents, dont il fut un des principaux membres, ne tarda pas à chanceler devant la manifestation de l'armée de Samos. Théramène, qui prévit sa ruine, se sépara assez vite de ses collègues pour n'être pas compris dans leur chute. Il poussa même le zèle pour la démocratie jusqu'à accuser ses plus intimes amis du parti oligarchique, Antiphon et Archeptolemus, et les fit condamner à mort. Le rôle, plus habile qu'honorable, qu'il joua en cette occasion lui valut du crédit dans le parti triomphant, et depuis cette époque il ne cessa d'être employé : en 410 il eut le commandement d'une escadre de trente vaisseaux, et, après avoir croisé quelque temps dans les parages de l'Eubée, de Paros et de la Macédoine, il alla rejoindre sur les côtes de Thrace les escadres d'Alcibiade et de Thrasybule. Les trois généraux remportèrent près de Cyzique une grande victoire sur les Spartiates (avril 410). Théramène fut encore associé à Alcibiade dans les opérations de l'année 408, qui aboutirent à la prise de Chalcédoine et de Byzance. Enfin, en 406, il assista à la bataille des Arginuses, mais avec le simple titre de *triérarque* (commandant de vaisseau). Les généraux athéniens après la victoire, pressés de poursuivre l'ennemi, ne prirent pas le temps de recueillir les morts et les blessés, qui surnageaient, et surtout les équipages d'une vingtaine de trirèmes, desemparées prêtes à sombrer. Quand ils songèrent à réparer cette déplorable négligence, il était déjà trop tard. Les triérarques qu'ils chargèrent de ce soin, et parmi lesquels se trouvaient Théramène et Thrasybule, ne purent pas s'en acquitter, soit par suite d'une tempête, soit à cause de l'insuffisance des moyens mis à leur disposition. Ainsi les équipages qu'on avait pu sauver, et qui s'élevaient à plus d'un millier d'hommes, périrent dans les flots. Les généraux en annonçant leur victoire ne purent cacher le malheur qui l'avait suivie, mais ils l'attribuèrent uniquement à la tempête. L'excuse n'ayant pas paru satisfaisante, ils furent immédiatement suspendus de leur commandement et rappelés à Athènes. Déjà Théramène les y avait devancés avec plusieurs autres triérarques. Suivant son habitude de se ranger du côté du plus fort, les voyant compromis, il se déclara contre eux. Ceux-ci, irrités de son hostilité, eurent le tort de vouloir faire retomber sur lui la responsabilité de l'inexécution des moyens de sauvetage; c'était dire que la tempête n'était pas la véritable cause du malheur; c'est en effet ce que soutinrent Théramène et Thrasybule, en montrant que tout le mal venait du manque de prévoyance des généraux. Sur leur témoignage, au milieu d'un déplorable concours de circonstances, les vainqueurs des Arginuses furent condamnés à mort. Cette rigoureuse sentence était en grande partie imputable à Théramène, et plus tard elle lui fut justement reprochée.

Un an après cette victoire néfaste les Athéniens perdirent leur flotte à Egos Potamos, et furent assiégés par Lysandre. La chute de la démocratie était inévitable; Théramène revint au parti oligarchique, qu'il avait abandonné en 411, et fut le principal négociateur du traité qui ouvrit Athènes aux alliés, et substitua à la démocratie le gouvernement des Trente (404). Membre de ce gouvernement, il s'alarma bientôt des actes de ses collègues, qui multipliaient les meurtres et les confiscations. Un régime modéré et légal lui eût paru préférable, mais ses bonnes intentions vinrent se briser contre la résolution de son collègue Critias. Celui-ci, voyant dans l'opposition naissante de Théramène une cause de ruine pour les Trente, le fit arrêter, et, au nom des autres membres du pouvoir, le condamna à mort comme un traître. Théramène but la ciguë. On raconte qu'après avoir vidé la coupe, il jeta sur le sol quelques gouttes qui restaient, en disant : « A la santé du beau Critias ! » Théramène avait des talents, de l'éloquence, de la modération, et dans des temps moins difficiles il eût pu fournir une carrière honorable. Son ambition et son caractere versatile le conduisirent tour à tour dans tous les partis, et lui valurent le surnom de *Cothurne*, ou « chaussure qui va à tous les pieds ». Les derniers temps de sa vie méritèrent seuls quelques éloges, et il parut mourir martyr de son humanité quand il succomba sous les coups d'un collègue plus audacieux et plus criminel que lui. L. J.

Thucydide, VIII, 68, 89-98. — Xénophon, *Hellenica*, III. — Diodore de Sicile, XIII, XIV. — Lysias, *Cont. Erat.* — Suidas, au mot Θηραμένης. — Harlein, *De Theram., Crit. et Trasyb. rebus et ingenio*; Hambourg.

[illegible], in-4°. — Grote, *History of Greece*, t. VIII. — Schoeltber, *De Theramene*; Leyde, [illegible], in 8°.

THÉRÈSE, comtesse souveraine de Portugal, née vers 1070, morte le 1er novembre 1130. Elle était fille d'Alfonse VI, roi de Léon et de Castille (1), et se faisait remarquer par sa beauté et par son caractère ferme et altier. Mariée, en 1093, au comte Henri de Bourgogne, elle apporta en dot le territoire qui constitua plus tard le royaume de Portugal, mais qui alors ne formait qu'un comté. Après la mort d'Henri (1112), elle prit les rênes du gouvernement. Douée d'une grande prudence et d'une rare énergie, elle contribua beaucoup à l'émancipation du Portugal. Malgré l'indépendance de son caractère, elle n'agissait jamais sans prendre les conseils d'un chevalier galicien, Fernando Perez, comte de Transtamare; on alla même jusqu'à prétendre qu'elle avait contracté une seconde union avec ce seigneur (2). Ce fut lui qui probablement l'engagea à la résistance lorsque, Alfonse-Henri, son fils, réclamant l'exercice du pouvoir, elle remit sa destinée au sort des armes. La bataille qu'elle perdit dans les environs de Guimaraens lui enleva complétement le pouvoir (24 janv. 1128). Bien que renfermée dans le château de Lanhoso, elle noua de secrètes intelligences avec le roi de Léon, qui rassembla une armée pour la délivrer; mais il fut battu, et Thérèse dut se résoudre à rentrer dans la vie privée. On lui attribue plusieurs fondations religieuses, et ce fut elle qui admit en Portugal les chevaliers du Temple. Il est probable qu'elle avait fixé son séjour aux environs de Braga. F. D.

Pedro Conde de Barcellos, *Nobiliario*. — Brito, *Monarquia lusitana*. — Barbosa, *Catalogo das rainhas de Portugal*. — Ribeiro, *Disserlações*. — Herculano, *Hist. geral de Portugal*.

THÉRÈSE (*Teresa* DE AHUMADA, sainte), réformatrice de l'ordre des Carmélites, née le 28 mars 1515, à Avila (Vieille-Castille), morte le 4 (3) octobre 1582, à Alba de Tormès (Léon). De famille noble, elle avait à peine douze ans lorsqu'elle perdit sa mère, Béatrix de Ahumada, et qu'elle resta sous la tutelle paternelle avec neuf frères et deux sœurs. Son père, Alfonso-Sanchez de Cepeda (4), aimait la lecture des bons livres; sa mère, quoique très-pieuse, y joignait en cachette celle des romans de chevalerie, alors à la mode. « Je me mis aussi, dit Thérèse, à lire ces livres dangereux, et cette première faute me fit tomber dans de bien plus graves égarements. Le désir de plaire se glissa dans mon cœur; je ne pensais plus qu'à me parer. Plusieurs années se passèrent dans les pensées d'une frivolité criminelle. » Entraînée par les perfides conseils d'une parente, elle s'abandonna avec une inconcevable légèreté à des liaisons qui pouvaient la compromettre; mais son père coupa le mal dans la racine, en la plaçant dans une maison de religieuses Augustines (1531). Le goût de la vie du cloître lui vint dans cette maison, et pendant une maladie qu'elle fit alors elle demanda à son père la permission de se consacrer à Dieu. Son père la lui ayant refusée, elle s'enfuit un matin (2 nov. 1533), et se fit recevoir chez les Carmélites d'Avila comme novice. Après une année révolue, elle prononça ses vœux, le 3 novembre 1534. Mais elle n'avait pas assez consulté ses forces physiques, et dès lors commencèrent pour elle d'affreuses souffrances, qui ruinèrent à jamais sa santé délicate, et mirent tant de fois à l'épreuve sa parfaite résignation. *Ou souffrir ou mourir*, tel était le vœu qu'elle ne cessa de répéter jusqu'à ses derniers moments. Pendant un faible retour à la santé, les idées mondaines reprirent le dessus chez elle. Son couvent n'étant point tenu à la clôture, elle recevait la visite des personnes du monde qui prenaient plaisir à l'entendre; elle-même se livrait avec charme à ces entretiens; sa piété en souffrit. Au milieu de ces dissipations, et n'étant âgée que de vingt-six ans, elle perdit son père (1541). Sa mort, les dernières paroles qu'il adressa à ses enfants, firent sur elle une profonde impression. Le prêtre qui l'avait assisté dans ses derniers moments se chargea de diriger sa conscience (1). « D'après ses avis, je repris la méditation; mais je n'évitais point les occasions qui avaient porté le trouble dans mon âme, et mon état n'en devint que plus pénible. Je voyais les fautes, et je ne voulais point m'en corriger. Dieu m'appelait d'un côté, le monde m'entraînait de l'autre. Cette guerre intérieure me tourmentait et me faisait souffrir. Je passai près de vingt ans dans cet état. Ma confiance se ranima en lisant les *Confessions de saint Augustin*. » Depuis cette époque Thérèse marcha dans les voies de la perfection. Atteinte d'une horrible maladie nerveuse, qui lui paralysait le corps entier et ne lui laissait que l'usage d'un seul doigt, on la crut plus d'une fois expirante, et sa tombe, creusée déjà, était prête à la recevoir. Enfin, un voyage aux eaux lui rendit en partie ses mouvements; mais son estomac délabré ne

(1) La légitimité de Thérèse a été mise en doute. Alfonse VI avait épousé Ximena Nuñes de Guzman, et elle était issue de ce mariage; mais le roi de Castille et de Léon avait obtenu le divorce, grâce à une bulle de Grégoire VII, et il avait contracté jusqu'à six mariages. Thérèse n'apporta en dot à son mari que la province du Minho, celle de Beira et le pays de Tras-os-montes. Le reste du territoire dont se composait alors le Portugal fut le résultat des conquêtes de dom Henri.

(2) La chronique lui donne pour premier amant le propre frère du comte de Transtamare, Bermudo, qui devint plus tard le gendre de Thérèse.

(3) Et non le [illegible], comme on l'a souvent écrit.

(4) Il fut marié deux fois. De sa première femme il eut trois enfants, et neuf de la seconde. Voici quelques détails sur les membres de cette nombreuse famille : sept fils, *Jean*, *Fernand*, *Rodrigue*, *Laurent*, *Pierre*, *Jérôme* et *Augustin*, suivirent le métier des armes, et se distinguèrent soit dans les guerres d'Amérique soit dans la conquête des Indes; un seul, *Antoine*, entra dans un cloître. Les deux sœurs de Thérèse se marièrent.

(1) C'était le P. Vincent Baron, dominicain. En 1557, elle prit pour confesseur un jésuite, le P. Jean de Padranos, et depuis [illegible] un autre jésuite, le P. Balthasar Alvarez, qui n'avait alors que vingt-cinq ans.

put pendant de longues années conserver qu'une bien faible portion des aliments qu'on la forçait de prendre. Au milieu de ses douleurs elle se montrait toujours gaie, modeste, prévenante, et d'une humeur égale; elle travaillait de ses mains à gagner sa subsistance.

Thérèse recouvra assez de force pour tracer de sa main sa propre histoire. Ce livre célèbre, conservé en autographe à l'Escurial, et écrit de 1563 à 1566, lui fut inspiré par la volonté de son confesseur; on y trouve à chaque page les traces d'une passion vive, d'une franchise touchante, et d'un illuminisme consacré par la foi des fidèles. Toutes ses révelations attestent qu'elle croyait fermement à une union spirituelle entre elle et Jésus-Christ; elle voyait Dieu, la Vierge, les saints et les anges dans toute leur splendeur, et recevait d'en haut des inspirations dont elle faisait son profit pour la discipline de sa vie intérieure. Dans sa jeunesse les apparitions qu'elle eut sont rares et paraissent confuses; ce n'est qu'en plein âge mûr qu'elles deviennent plus marquées, plus nombreuses et aussi plus extraordinaires. Elle avait quarante-trois ans passés lorsque « le Seigneur lui accorda pour la première fois la faveur d'une extase ». Ses visions *intellectuelles* (1) se succédèrent sans interruption pendant deux ans et demi (1559-1561). Soit par défiance, soit pour l'éprouver, ses supérieurs lui défendirent de s'abandonner à ses élans de dévotion mystique, qui lui étaient une seconde vie, et lui ordonnèrent de résister à ces ravissements, où sa santé se consumait. Elle obéit, mais malgré ses efforts « son oraison était si continuelle que le sommeil même n'en pouvait interrompre le cours ». En même temps elle fut embrasée d'un si violent désir de voir Dieu qu'elle se sentait mourir. Dans cet état singulier, elle eut à plusieurs reprises la vision qui a donné lieu à l'institution d'une fête particulière à l'ordre du Carmel (2). Jusqu'à son dernier soupir Thérèse jouit du bonheur de s'entretenir avec les personnes divines, qui la consolaient ou lui révélaient certains secrets du ciel, d'être transportée dans l'enfer ou dans le purgatoire, de pressentir même l'avenir.

(1) « Jésus ne se montrait pas à moi sous une forme sensible, mais il s'imprimait dans mon entendement par une connaissance souverainement claire, qui excluait le doute. » Ch. XXVII.

(2) « J'apercevais près de moi, du côté gauche, un ange sous une forme corporelle. Il n'était point grand, mais petit et très-beau; à son visage enflammé on reconnaissait un de ces esprits d'une très-haute hiérarchie, qui ne sont que flamme et amour. Je voyais dans les mains de cet ange un long dard qui était d'or, et dont la pointe, en fer, avait à l'extrémité un peu de feu. De temps en temps il le plongeait au travers de mon cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles; en le retirant il semblait me les emporter avec ce dard, et me laissait toute embrasée d'amour de Dieu. Cet indicible martyre me faisait goûter les plus suaves délices. Les jours où je me trouvais dans cet état, j'aurais voulu ne rien voir, ne point parler, mais m'absorber délicieusement dans ma peine, que je considérais comme une gloire devant laquelle toutes les gloires de ce monde ne sont que néant. » Ch. XXXIX.

Pour éterniser la gloire de cette mystérieuse blessure, le pape Benoît XIII établit, en 1726, à la demande des Carmes d'Espagne et d'Italie, la fête de la *Transverbération du cœur de sainte Thérèse*.

Vers 1560, Thérèse conçut la pensée de fonder à Avila un monastère pour la stricte observance de la règle de son ordre, qui comprenait l'obligation de la pauvreté, de la solitude et du silence. Après deux années de luttes, elle reçut enfin de Pie IV des bulles qui lui permirent de faire prendre le voile à douze religieuses placées sous l'invocation de Saint-Joseph (24 août 1562). Ces femmes n'avaient pour toute chaussure que des sandales, et pour lit qu'une crèche garnie de paille; elles consacraient huit mois de l'année aux rigueurs du jeûne, et s'abstenaient tout à fait de la chair des animaux. Cette réforme fit bientôt de rapides progrès, et l'on vit de nouveaux monastères s'élever sur le même modèle à Medina del Campo, Valencia, Ségovie, Burgos, Valladolid, Salamanque, etc. La modicité de ses ressources ne fut pas pour Thérèse un obstacle à son entreprise, et outre dix-huit couvents de filles, elle présida à la fondation de quatorze maisons d'hommes, connus sous la dénomination de *Carmes déchaussés* (1). Un chapitre assemblé à Alcala par les soins du roi Philippe II mit le comble à ses désirs en glorifiant ses fondations et en mettant les maisons de sa réforme sous la direction d'un provincial de l'ordre (1576). Les voyages de Thérèse avaient aggravé ses infirmités; deux fois elle s'était démis le bras gauche, et elle était restée estropiée faute de soins suffisants. Elle mourut à Alba de Tormès, d'un flux de sang, le 4 octobre 1582, à neuf heures du soir. Elle avait soixante-sept ans passés. Ce jour-là même s'opérait la réforme du calendrier : dix jours devaient être supprimés, en sorte que le lendemain fut compté pour le 15, date consacrée par l'Église pour la fête de sainte Thérèse. Elle fut ensevelie sous la grille du chœur du couvent où elle mourut; mais sa ville natale la réclama, et ses restes furent transportés en 1585 à Avila. L'année suivante le duc d'Albe obtint à son tour du pape qu'elle fût rendue à sa première sépulture. Béatifiée en 1614 par Paul V, elle fut mise au nombre des saintes le 12 mars 1622 (2) par Grégoire XV; enfin Urbain VIII la désigna en 1627 pour patronne de l'Espagne, et lui donna le titre, qui n'a pas été accordé à d'autres femmes, de *docteur de l'Église*.

Thérèse s'est autant distinguée par ses vertus et ses facultés extraordinaires que par ses écrits, si recherchés après sa mort, et que Bossuet qualifiait de *doctrine céleste*. Les plus remarquables sont *le Chemin de la perfection* et *le Château de l'âme*. Vivant, comme elle en était convaincue, dans la communion de Dieu, qui

(1) Elle n'y voulut pour elle-même aucune distinction, et resta confondue dans la foule des simples religieuses jusqu'en 1581, où elle fut élue prieure du couvent d'Avila.

(2) Le même jour qu'Ignace de Loyola, François Xavier et Philippe de Neri.

ue pour l'instrument de ses révélations, iosa ses ouvrages d'une main ferme et et sans y corriger rien. Le style en e en est diffus et donne lieu à des ob- que la critique littéraire en Espagne dée prudemment d'aborder. Mais tout a écrit est plein d'élévation, de fran- le tendresse, qualités éminentes qui lui é partout de nombreux lecteurs. Durant e fut persécutée par l'inquisition; mais mort ses manuscrits furent recueillis oin pieux et publiés par Louis de Léon ique, 1588, in-4°), qui exhorte tous les à la suivre dans la brillante voie où engagée, en ajoutant : « Elle a vu Dieu ie, et maintenant elle vous le montre. » is de *Santa Teresa de Jesus* ont donné s éditions plus complètes : entre autres Anvers, 1630, et aussi 1649-61, 4 vol. Bruxelles, 1675, 2 vol. in-fol.; de Ma- 13, 6 vol. in-4°, et 1861-62, 2 vol. gr. traduction française de ses œuvres par l'Andilly (Paris, 1670, in-fol., moins les a été souvent réimprimée, et en dernier s la collection Migne (Paris, 1840-45, 4°). Un jésuite, le P. Bouix, en a fait ion nouvelle (Paris, 2ᵉ édit, 1859, 3). Les ouvrages de sainte Thérèse, écrits nol, ont pour titres : *Vida de Teresa escrita por mandado de su confesor*, rançais par Personne (1664), par l'abbé 1691) et par le P. Bouix (1857, in-8°); a été insérée dans le t. VII de no- les *Acta Sanctorum*; Bruxelles, 1845, — *El Camino de perfeccion*; — *Las ones de los conventos de las Carme-* — *El Castillo interior*; trad. en fran- 9, in-8°); — *Del Modo de visitar los s de religiosas*; Madrid, 1613, in-12; 17, in-12, avec la trad. française; — *ara sus monjas*; — *Exclamaciones ciones del alma a su Dios*; — *Con- el amor de Dios sobre algunas pa- los Cantares de Salomon*; Bruxelles, 8°; Valence, 1623, in-8° : ce traité, qui a passion la plus vive, avait été con- u feu par le confesseur de Thérèse; — *litaciones sobre el Padre nuestro*; — *tas* (Lettres); Saragosse, 1658, in-4°, notes de J. de Palafox, Madrid, 1752-61, i°; trad. en français par Pelicot et Marie ou (1660, 1748, 2 vol. in-4°), et par le (ibid., 1861, 3 vol. in-8°). P.

— Diego de Yepes, *Vida de la madre Teresa*; Madrid, 1599, in 8°. — *B. Theresæ vitæ rela- e V fortæ*; Barcelone, 1621, in-8°. — Bourgoin , *Vie de sainte Thérèse*; Paris, 1712, in-4°. *L'Esprit de S. Th., recueilli de ses œuvres*; in-8°; Avignon, 1825, 2 vol. in-12. — J.-B. *le de S Th.*; Paris, 1810, 2 vol. in-8°. — Go- *es des saints* — N. Antonio, *Bibl hisp nova*. *la reforme des Carmélites*. — Llorente. *Hist. ion*, t. III, p. 114. — Ticknor, *Hist. of Spa-*

THERMES (*Paule* DE LA BARTHE, seigneur DE), maréchal de France, né à Couserans (haute Gascogne), en 1482, d'une famille noble mais sans fortune, mort à Paris, le 6 mai 1562. On ne sait rien des premières années de cet homme de guerre célèbre, qui, s'il faut en croire Brantôme, ayant tué en duel « un gentilhomme de la cour, aimé du roi, dut pour cela vider et le royaume et tout ». On le retrouve, en 1528, au siége de Naples; et comme il revenait par mer de cette funeste expédition, il fut pris par des corsaires turcs, et racheté après deux années d'esclavage. A la tête d'une compagnie de chevau-légers, il coopéra à la première conquête du Piémont (1536), et se fit dans ce pays, par son activité et sa prudence, une véritable renommée militaire. Il prit la plus grande part à cette belle victoire de Cerisolles, qui, sans la prudence intempestive de François Iᵉʳ, eût ouvert aux Français les portes de Milan (14 avril 1544). Mais en commandant la charge de cavalerie qui décida la victoire, il avait été fait prisonnier : il fut échangé presque aussitôt contre trois capitaines ennemis de distinction. En 1549 il remplaça d'Essé de Montalembert à la tête de la petite armée française qui défendait en Écosse la reine douairière Marie de Guise, et poursuivit les succès de son prédécesseur en s'emparant d'Addington et de toutes les places que les Anglais possédaient encore. La paix signée le 24 mars 1550 le rappela en France. Bientôt envoyé en ambassade près du pape Jules III, il ne put le détourner de la guerre qu'il venait d'entreprendre contre Octave Farnèse, le protégé de la France. Thermes alla se renfermer dans Parme, qu'il défendit contre Gonzague et Marignan (juin-sept. 1551), et il porta un coup plus rude encore à l'empereur en soulevant contre lui la ville de Sienne, qui reçut dans ses murs une garnison française (juillet 1552). A peine cette habile entreprise était-elle menée à fin, que, s'embarquant à Orbitello, sur les galères turques et françaises de Dragut et du baron de la Garde, il opérait une descente dans l'île de Corse avec 2,500 hommes, et s'emparait rapidement de Porto-Vecchio, Bastia et Ajaccio (1553). Après la retraite de l'amiral turc, mécontent de la capitulation accordée à la ville de Bonifacio, Thermes, inférieur en forces, fut contraint par Doria et les Espagnols à abandonner le siége de Calvi; mais il n'en maintint pas moins l'autorité de la France sur ce pays, qui faillit ainsi devenir français deux siècles plus tôt. Appelé en 1555 à suppléer Brissac, en Piémont, il réussit, par de savantes manœuvres, à se maintenir contre les forces espagnoles, et reçut de Henri II en récompense le comté de Comminges (10 fév. 1555). Nommé maréchal de France (24 juin 1557) et commandant de Calais, il se concerta avec le duc de Guise pour pénétrer dans la Flandre occidentale avec toutes leurs forces réunies. Il prit d'assaut Dunkerque, qu'il livra au pillage, et

s'avança jusqu'à Nieuport. Les rapines et les violences extrêmes des soldats soulevèrent tout le pays, qui appela à son aide le comte d'Egmont et les Espagnols. D'Egmond accourut avec 14,000 hommes, et coupa la route aux Français. Thermes, malade de la goutte et porté dans une litière, ordonna la retraite, et parvint même à passer heureusement l'Aa à son embouchure; mais déjà sur l'autre bord accourait d'Egmond, qui avait passé plus haut la rivière. Quoique très-faible, le maréchal monta à cheval, et le bras tourné vers Calais : « Voilà votre pays, dit-il à ses troupes, et il nous faut battre l'ennemi pour y arriver. » Le combat fut des plus acharnés et longtemps indécis; une escadre anglaise, attirée par le bruit du canon, décida la victoire en faveur des Espagnols, en ouvrant le feu contre l'aile droite des Français. Ceux-ci eurent 2,000 hommes tués, et 3,000 prisonniers au nombre desquels leur illustre chef (1). Rendu à la liberté par la paix de Cateau-Cambrésis (2 juillet 1559), Thermes devint gouverneur de Paris, et parut incliner vers le parti des Guises. Il mourut octogénaire. Brantôme a fait de lui cet éloge : « Le maréchal de Thermes a été un très-grand capitaine... couronné en sa vie de si belles charges et de beaucoup d'honneurs, plus certes que de biens, car il est mort pauvre. On disait de lui en Piémont : « Dieu nous garde de la sagesse de « M. de Thermes! » Mais cette sagesse ne lui a empêché nullement qu'il n'ait eu beaucoup de hardiesse. »

Il avait épousé Marguerite de Saluces-Cardé, dont il n'eut point de postérité. Ses biens passèrent à son neveu Roger de Saint-Lary, seigneur de Bellegarde, maréchal de France. E A.

De Thou, *Hist. univers.* — Montluc, *Memoires.* — Brantôme, *Grands capitaines.* — Fourquevaux, *Vies des capit. franç.* — La Faille, *Hist. de la noblesse des capitouls.* — Anselme, *Grands off. de la couronne.* — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — Perau, *Vies des hommes illustres*, t. XIII.

THÉROIGNE DE MERICOURT ou plutôt DE MARCOURT (*Anne-Joseph* TERWAGNE, dite) (2), née à Marcourt (3), dans le Luxembourg, le 13 août 1762, morte à Paris, le 9 juin 1817. Elle était fille de Pierre Théroigne (4), cultivateur et commerçant, et d'Élisabeth Lahaye. Les écrivains de la révolution se sont plu à embellir sa jeunesse de traits romanesques; les recherches minutieuses auxquelles s'est livré le dernier biographe de cette héroïne n'ont pas confirmé leur récit. Elle avait été élevée, quoique roturière, dans le couvent de Robermont, dont l'abbesse était sa parente. Elle quitta la maison paternelle par suite de mésintelligence avec sa belle-mère (1). Au commencement de 1789 elle habitait Paris. « Elle avait, dit Georges Duval, une taille fine, qu'on eût pu tenir dans les dix doigts;... si ses traits n'étaient pas tout à fait aussi réguliers que ceux de la Vénus de Praxitèle, en revanche elle avait un minois chiffonné, un air malin qui lui allait à ravir, un de ces nez retroussés qui changent la face des empires. » Vouée à la propagation des idées nouvelles, elle suivait assiduement les séances de l'Assemblée nationale. Le soir elle réunissait chez elle, rue de Tournon, des personnages assez importants, des députés, des journalistes, le frère de l'abbé Sieyès, Ronsin, Momoro, C. Desmoulins, Petion, et Romme y conduisait un jeune seigneur russe, le comte Strogonoff, dont il était précepteur. Vêtue en amazone, coiffée d'un chapeau retroussé et à panache, des pistolets à la ceinture, ou le sabre au côté, elle se mêlait à tous les groupes, à toutes les fêtes, à tous les mouvements révolutionnaires. Elle prenait la parole dans les sociétés des Cordeliers et des Jacobins, et faisait souvent partager son enthousiasme à ses auditeurs. C. Desmoulins nous a conservé le discours qu'elle prononça aux Cordeliers, en provoquant une souscription pour élever le palais de l'Assemblée nationale sur l'emplacement de la Bastille. Ses images choisies avec bonheur, et sans doute aussi sa beauté, faisaient oublier ce que son accent et son langage mi-wallon mi-français avaient de désagréable. Le 14 juillet 1789, elle se trouvait au nombre des vainqueurs de la Bastille, et dès ce moment elle ne fut plus connue du peuple que sous le nom de *la belle étrangère*, *la belle Liégeoise*. Dans les journées des 5 et 6 octobre de la même année, elle était au premier rang de la foule qui, sous la conduite de Maillard, se rendit à Versailles et ramena le roi et sa famille à Paris. Elle harangua pendant la nuit le régiment de Flandre, et parvint à détacher de la cause royale un grand nombre de soldats. En 1790, le Châtelet, à la suite de l'information sur les attentats de ces deux journées, ayant ordonné l'arrestation de Théroigne, elle se rendit dans les Pays-Bas, et fit une courte apparition à Marcourt. Elle habita Liége pendant quelque temps, et adressa de cette ville, au banquier Perregaux, la lettre (2) du

(1) Pour les détails de cette bataille, qui sont des plus contradictoires, consultez de Thou, *Hist. univers.*, t. III; Campana, *Vita del Filippo II*; Cabrera, *Filipe Segundo*; Herrera, *Historia general*; Ferreras, Monpleinchamp, *Vie du duc de Savoie.*

(2) Noms et dates vérifiés sur les registres de l'état civil. Plusieurs écrivains ont donné par erreur à Théroigne le prénom de *Lambertine*. On ignore à quelle époque elle reçut le surnom *de Mericourt*, qu'elle ne se donna du reste jamais elle même, ainsi qu'en font foi les papiers qu'on a retrouvés d'elle.

(3) Ce village est situé sur la rive droite de l'Ourthe; la maison où Théroigne est née existe encore.

(4) Il figure dans un grand nombre d'actes sous le nom de *Terwagne*, dont la prononciation est la même malgré la différence de l'orthographe.

(1) Lamartine la présente comme ayant été séduite, à l'âge de dix-sept ans, par un jeune seigneur des bords du Rhin, dont le château était voisin de sa demeure; mais l'auteur de l'*Histoire des Girondins* ne connaissait pas le lieu de sa naissance, et il ignorait que de Marcourt au Rhin la distance est d'environ vingt-cinq lieues.

(2) Elle lui accuse réception de la procédure du Châtelet, et le prie de remettre douze louis à son frère. Elle menait à Paris une vie de luxe, possédant alors un revenu de 12,000 livres, dont 6,000 inscrites sur l'État, un riche mobilier, une bibliothèque de 3,000 volumes, etc.

e qui a été publiée dans le *Bulletin du* *pule belge* (VII, 461). Au commence- le 1791, elle fut arrêtée par les agents de et rmée dans la forteresse de yrol, sous prétexte d'attentat es jours de la reine Marie-Antoinette. à Vienne au mois de novembre, elle en liberté par l'ordre de Léopold II, qui ayer les frais de son voyage. Bientôt dè à Paris, sa captivité devint pour elle un plus à la faveur populaire. Elle provo- vec le peintre David et M.-J. Chénier, la onée en avril 1792 aux Suisses du régi- le Châteauvieux. Au 20 juin elle comman- troisième corps de l'armée des faubourgs, édérés lui décernèrent une couronne ci- pour le courage dont elle avait fait preuve ette journée. Suleau, l'un des rédacteurs *tes des apôtres*, avait, dans ce journal e, prodigué à Théroigne les outrages les nglants, et lui avait supposé une liaison r avec le député Populus, qui ne la con- t même pas, donnant à entendre ainsi appartenait à peu près à tout le monde. a matinée du 10 août, des gardes natio- ui faisaient une fausse patrouille, et au e desquels se trouvait Suleau, furent ar- t conduits au corps de garde de la section uillants. La belle Liégeoise étant surve- plusieurs des personnes arrêtées furent s sur la place Vendôme, où la populace . Une femme ayant indiqué à Thé- uleau, qu'elle n'avait jamais vu, elle le ar le collet et l'entraîna dans la rue. Su- nta vainement de s'échapper ; on le tua à de sabre. Suivant plusieurs écrits du fortement empreints de l'esprit de parti, aurait pris part aux massacres de re, mais le fait n'a pas été prouvé. A poque elle professait les opinions des gi- s, et dans les jours qui précédèrent la le ces députés elle harangua le peuple pour eler à l'observation des principes consti- s; alors des femmes appartenant au Société fraternelle la dépouillèrent de ements, et la fouettèrent en public au du jardin des Tuileries. Ce supplice égara n. Conduite d'abord dans une maison du rg Saint-Marceau, elle fut envoyée, en bre 1800, à la Salpêtrière, puis trans- mois suivant aux Petites-Maisons, où sa sept années, et d'où elle revint en 1807 trière. Elle était alors très-agitée ; elle menaçait tout le monde. L'année sui- un grand personnage, qui avait figuré chef de parti, vint dans cet hospice; me le reconnut, se souleva du lit sur le- e restait couchée, et accabla d'injures le , lui reprochant d'avoir abandonné la opulaire, d'être un modéré dont le co- salut public devait faire bientôt justice. 0, elle devint plus calme. Elle mourut âgée de cinquante-quatre ans. Sa vie privée n'est pas connue. On a prétendu qu'elle poussait la réserve de son sexe à l'excès, et que les plaisanteries les plus innocentes la faisaient rougir, mais que cette beauté, si scrupuleuse, n'était autre chose qu'une fille entretenue, abandonnée par un amant qu'elle avait ruiné. Esquirol fit dessiner en 1816 son portrait, qu'il a placé dans son traité des *Maladies mentales* (1838), et la Bibliothèque impériale possède un exemplaire, le seul connu, d'un portrait gravé à la manière noire, qui la représente le sein gauche entièrement nu ; mais cette estampe ne reproduit pas fidèlement les traits de la belle Liégeoise. E. REGNARD.

Varlomont, *Notice sur Th. de Méricourt*, dans les *Annales de la Société pour la conservat. des monum. histor. dans la province de Luxembourg*, 1852-53, p. 245. — *La Meuse*, du 2 sept. 1850 — Th. Fuss, *Théroigne de Méricourt, dite la belle Liégeoise*; Liége, 1854, in-8°. — L. Prudhomme, *Révolutions de Paris*, XVI, 238. — C. Desmoulins, *Révolut. de France*, XIV, 22. — *Hist. de la révolut. de 1789, par deux amis de la liberté*, VIII, 206. — Dulaure, *Esquisse hist. des princip. événem. de la révol. franç.*, 2e édit., I, 330. — Esquirol, *Des maladies mentales*, I, 445. — *Moniteur univ.* des 19 avril, 16 nov., 22 déc. 1791, 3 sept. 1792. — Georges Duval, *Souvenirs de la Terreur*, c. X, 268. — *Précis hist. sur la vie de Mlle Théroigne de Méricourt*; Paris, 1790, in-12.

THESPIS (Θέσπις), poëte grec, né à Athènes, vivait dans la seconde moitié du sixième siècle avant J.-C. Il était contemporain de Solon ; c'est tout ce que l'on sait de son histoire personnelle. Les anciens lui attribuaient l'invention de la tragédie ; mais les origines sont toujours obscures, et il est assez difficile de préciser autrement la part qu'il eut à la formation de l'art dramatique. La tragédie sortit de la poésie dithyrambique telle qu'elle avait été constituée un demi-siècle plus tôt par le poëte Arion. Dans les fêtes de Bacchus un chœur, tournant en cadence autour de l'autel du dieu, célébrait par des chants sa puissance, ses exploits, ses épreuves. Thespis imagina de joindre à ce chœur un acteur qui l'interrogeât, et qui répondît lui-même aux questions que le chœur lui adressait. Ce personnage fut appelé le *répondant* (ὑποκριτής, de ὑποκρίνεσθαι, répondre) parce qu'il répondait aux chansons du chœur. L'invention ne semblait pas fort importante, cependant elle créait l'art dramatique ; en effet, avec le chœur et un acteur on avait les éléments d'un dialogue, et comme le même acteur pouvait jouer plusieurs personnages, on comprend qu'il était possible, au moyen de dialogues successifs, d'exposer les péripéties d'une action. On a les titres de cinq pièces de Thespis : *les Jeux funèbres de Pélias* ou *Phorbas*, *les Prêtres*, *les Jeunes gens*, *Penthée*. Le sujet de cette dernière pièce est bien connu, et Ot. Müller a très-bien montré comment l'action tragique, telle qu'elle est donnée dans *les Bacchantes* d'Euripide, pouvait être représentée par un seul acteur jouant successivement Bacchus, Penthée, un messager, et Agavé, mère de Penthée. C'était un art dans l'enfance, mais

déjà capable de puissants effets. Quant à la tradition adoptée par Horace, qui nous représente Thespis promenant sur un chariot dans les bourgs de l'Attique ses acteurs barbouillés de lie, elle provient d'une confusion entre l'origine de la comédie et celle de la tragédie; il est vrai qu'au début ces deux parties de l'art dramatique se touchaient de très-près. Le chœur dans les tragédies de Thespis était souvent formé de satyres. Ce furent les successeurs immédiats de ce poëte, Chœrile et Phrynichus, qui tirèrent l'art dramatique de cette confusion, et ce fut Eschyle qui constitua définitivement la tragédie que Sophocle devait porter à la perfection. Les tragédies de Thespis s'étant perdues de bonne heure, en supposant même qu'elles eussent été écrites, un grammairien grec eut l'idée de les refaire. Ce jeu d'érudition s'est perdu à son tour; mais c'est de là sans doute que sont tirés les quelques vers qui nous restent sous le nom de Thespis. On les trouve dans les *Fragmenta tragicorum græcorum*, à la suite des *Fragmenta Euripidis*, édit. A.-F. Didot. L. J.

Suidas, au mot Θέσπις. — Plutarque, *Vita Solonis*. — Aristote, *Poetica*, IV. — Horace, *Epist. ad Pison.* — Bentley, *Up. the epistles of Phalaris*. — O. Müller, *Literat. of ancient Greece*, c. XXI. — J.-Chr. Cramer, *De Thespide*; Iéna, 1784, in-4°. — Valett, *Num Thespis tragœdiæ auctor haberi possit?* Erlangen, 1784, in-4°.

THEUDIS, roi des Visigoths d'Espagne, mort en 548, à Barcelone. Théodoric, roi d'Italie, dont il était un des lieutenants, lui confia la tutelle de son petit-fils Amalaric, qu'il avait fait roi des Goths d'Espagne. Theudis succéda en 531 à son pupille (1). Ostrogoth de naissance, il se montra tolérant, ne persécuta pas les catholiques, et laissa même leurs synodes se tenir à Tolède. Les Francs s'emparèrent, en 533, de toutes les possessions visigothes situées au nord des Pyrénées; mais leur conquête ne fut pas de longue durée, et dès 534 ils en abandonnèrent la plus grande partie. En 542, voulant se venger du secours que Theudis avait prêté contre eux à Gondemar, roi des Bourguignons, ils s'avancèrent jusqu'à Saragosse. L'énergique résistance des habitants et l'activité de Theudis forcèrent l'ennemi à lever le siége. Il s'était emparé de Ceuta, sur la côte d'Afrique, et les Grecs se disposaient à reprendre cette ville. Theudis se mit lui-même à la tête de ses troupes; mais il fut complétement battu, et eut beaucoup de peine à repasser le détroit, après avoir perdu toute son armée. Il périt à Barcelone, frappé d'un coup de poignard par un de ses ennemis, qui simula la folie pour se venger de lui. Il eut pour successeur Theudisèle.

Ch. Romey, *Hist. d'Espagne*. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Id.* — *Art de vérifier les dates*, 2e part., VI.

(1) On rapporte qu'en mourant il pardonna au meurtrier qui l'avait frappé, disant : « Ma mort est le juste châtiment qu'a mérité mon attentat contre la vie de mon maître. » Quelques historiens ont conclu de là qu'il avait assassiné Amalaric; mais les témoignages des chroniqueurs sont si confus et si contradictoires, qu'il est impossible de rien affirmer à ce sujet.

THEUDISÈLE, roi des Visigoths d'Espagne, mort vers la fin de 549, à Séville. Lorsque les Francs, en 542, franchirent les Pyrénées, il prit d'habiles dispositions, qui les contraignirent à lever le siége de Saragosse, les poursuivit jusque vers les montagnes, et finit moyennant une grosse somme d'argent par leur laisser la retraite libre. A la mort de Theudis, il fut élu roi (548). Son caractère dissolu, ses passions violentes se montrèrent au grand jour, et indisposèrent ses nouveaux sujets. Des nobles de sa cour l'assassinèrent au milieu d'un festin qu'il leur donnait pendant la nuit à Séville (1). Il eut pour successeur Agila.

Ch. Romey, *Hist. d'Espagne*. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Id.* — *Art de vérifier les dates*, 2e part., VI. — Procope, *De Bello gothico*. — Grégoire de Tours, *Hist. Francorum*.

THEVENARD (*Antoine-Jean-Marie*, comte), marin français, né à Saint-Malo, le 7 décembre 1733, mort à Paris, le 9 février 1815. Fils d'un capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes, il entra dans la marine à l'âge de quatorze ans, monta le vaisseau *le Neptune*, que commandait son père, et assista aux trois combats que ce bâtiment eut à soutenir en moins de six mois. Lieutenant en 1754, il eut sous ses ordres une patache armée, et fut chargé d'aller détruire les établissements des Esquimaux, à la côte nord de Terre-Neuve, mission dont il s'acquitta avec un succès complet. Il étudia ensuite l'art des constructions navales, et y fit de tels progrès que l'ingénieur Groignard le chargea de diriger, en 1757, la construction des frégates qu'il faisait mettre alors sur les chantiers de Saint-Malo. C'est Thevenard qui donna le plan des deux premières canonnières faites en France; il en eut le commandement, protégea le commerce sur les côtes de la Manche, et captura plusieurs corsaires de Guernesey. En 1767, il fut nommé capitaine de vaisseau par la Compagnie des Indes, et deux ans plus tard il entra dans la marine royale en qualité de capitaine de port. Promu capitaine de frégate en 1770, il devint capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis en 1773, brigadier des armées navales en 1782, chef d'escadre en 1784, et vice-amiral en 1792. Officier aussi instruit que laborieux, de savants mémoires lui avaient valu, en 1773, d'être appelé dans l'Académie royale de marine, puis il était devenu correspondant de l'Académie des sciences en 1778, et membre titulaire en 1785. Partisan des réformes politiques opérées par l'Assemblée constituante, il fut du petit nombre des officiers de marine qui ne quittèrent point la France à cette

(1) D'après Grégoire de Tours, le meurtre de Theudisèle eut une cause bien différente : le clergé faisait grand bruit d'un miracle qui se passait en Lusitanie, à Osset, où les fonts baptismaux se remplissaient constamment d'eau, sans aucun secours humain. Theudisèle voulut examiner le miracle de près; il fit mettre les scellés sur le baptistère, et creuser à l'entour un fossé profond, pour empêcher qu'il ne communiquât avec quelque source. Un jour avait été fixé pour l'épreuve solennelle; on l'assassina la veille de ce jour.

époque, et, le 16 mai 1791, Louis XVI l'appela au ministère de la marine, en remplacement de Fleurieu. Il résigna ces fonctions le 17 septembre suivant, et reçut alors le commandement du port de Brest. En 1792 il eut le même emploi à Toulon, et bientôt après à Rochefort. Préfet maritime à Toulon en 1801, il entra au sénat en 1810, et fut créé comte. Enfin, le 4 juin 1814, Louis XVIII le comprit dans la première nomination de pairs. Il avait réuni et publié ses *Mémoires relatifs à la marine*; Paris, 1800, 4 vol. in-8°. E. R.

Manet, Biogr. des Malouins célèbres. — Hennequin, *Biogr. marit.* — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. IV. — *Magasin encyclop.*, 6e année, t. IV, p. 428-27.

THEVENIN (*Jeanne-Françoise*), plus connue sous les noms de *Sophie* DEVIENNE, comédienne française, née à Lyon, le 21 juin 1763, morte à Paris, le 20 novembre 1841. Elle était fille d'un maître charpentier. De bonne heure elle quitta la maison paternelle, et on la retrouve, à peine âgée de vingt ans, à Bruxelles dans une troupe de comédiens; elle s'y appelait Sophie Devienne. Le succès qu'elle y obtenait lui valut un ordre de début pour la Comédie-Française (7 avril 1785); elle y fut reçue sociétaire en 1786, et y tint les rôles les plus brillants de l'emploi des *soubrettes*. Jolie, d'une physionomie piquante et spirituelle, d'une taille élégante, elle possédait l'art de faire valoir un rôle, d'en détacher les nuances et d'apporter dans son débit une aisance, une légèreté, une grâce qui en faisaient une actrice très-séduisante. On reproche que la critique ne cessa cependant de lui adresser, c'était une tendance à la *manière* et de trop viser à la finesse dans son débit « généralement marqué au coin de l'affectation et de la recherche ». Après avoir partagé la prison de ses camarades, sous la terreur, Mlle Devienne reparut avec Molé sur le théâtre de la Montansier. A la fin de 1794, elle se réunit aux membres de la Comédie-Française qui jouèrent au théâtre Feydeau jusqu'en 1798, époque où cette section, dans laquelle figuraient en première ligne Fleury, Mlle Contat, Dazincourt, se rallia à la troupe de la rue de Richelieu. Pendant les dernières années de sa carrière théâtrale, Mlle Devienne ne se montra sur la scène qu'à de rares intervalles. Elle prit sa retraite en 1813. Légitimant une position irrégulière, elle avait épousé, le 10 mai 1810, Antoine Gévaudan, l'un des administrateurs des messageries impériales. C'est à cette époque qu'elle recueillit auprès d'elle ses vieux parents. Devenue veuve en 1826, elle mourut, âgée de plus de soixante-dix-huit ans, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Ed. DE MANNE.

Almanach des spectacles. — *Mercure de France.* — *Journal de Paris.* — *Hist. du Th.-Français*, par Etienne et Martainville. — *Cours de littér. dramat.*, par Geoffroy. — *Opinion du parterre.* — *Documents inédits.*

THEVENOT (*Melchisedech*), voyageur français, né vers 1620, à Paris, mort le 29 octobre 1692, à Issy près Paris. Il eut dès sa jeunesse la passion de l'étude et des voyages; s'il n'alla pas au delà de l'Europe, sa connaissance des langues orientales, ses conversations avec les hommes qui avaient étendu au loin leurs explorations, les mémoires qu'il acquit d'eux et qu'il traduisit en français, les connaissances qu'il possédait en mathématiques, en géographie et en histoire, le mirent à même de rendre un grand service à son époque, en réunissant des documents précieux sur les pays lointains et principalement sur l'Orient. Il fut nommé, en 1684, garde de la Bibliothèque du roi. Il avait rassemblé pour son usage une intéressante bibliothèque, comme on le voit par le *Catalogue* qui en a été imprimé (1694, in-12). Les savants le tenaient en telle estime qu'ils continuèrent chez lui les réunions qui d'abord avaient eu lieu chez Montmor, et d'où sortit l'Académie des sciences. Le gouvernement avait confié deux missions à Thevenot, l'une à Gênes, en 1645, l'autre à Rome, en 1652; cette dernière se prolongea jusqu'à l'élection d'Alexandre VII, en 1655. On a de Thevenot : *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés, et qu'on a traduits ou tirés des originaux des voyageurs français, espagnols, allemands, portugais, hollandais, persans, arabes, etc.*; Paris, 1663-72, 2 vol. in-fol., fig. et cartes : cette intéressante collection contient les voyages en Tartarie de Jean de Luca et d'Ant. Jenkinson, ceux au Mogol de Hawkins et de Th. Rhoe, des relations sur le royaume de Siam, sur les Indes orientales, les Philippines, le Japon, la Chine, l'Éthiopie, etc., et beaucoup d'autres pièces curieuses ou utiles, entre autres des *Elementa linguæ tartaricæ*, impr. à part, Paris, 1682, in-fol.; — *Recueil de voyages*; Paris, 1681, 1682, 1689, in-8° : il contient la *Découverte dans l'Amérique septentrionale* par le P. Marquette, la *Carte de la terre de Jelmer*, les *Ambassades des Moscovites à Pékin*, et aussi des morceaux d'histoire naturelle; — *L'Art de nager, démontré par figures*; Paris, 1696, 1769, in-12, et 1782, 1786, in-12, avec des additions dues aux éditeurs.

Camus, *Mémoire sur la collection des grands et des petits voyages, et sur la collection des voyages de M. Thevenot.* — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Lambert, *Hist. littér. du siècle de Louis XIV.*

THEVENOT (*Jean* DE), voyageur, neveu du précédent, né le 6 juin 1633, à Paris, mort le 28 novembre 1667, à Miana, en Arménie. Il eut, comme son oncle, de très-bonne heure le goût des voyages, et sa fortune indépendante lui permit de le satisfaire. Il avait quitté depuis peu le collége de Navarre lorsqu'il commença, en 1652, à visiter l'Europe. Après avoir parcouru l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, il partit, le 2 juin 1655, de Civita-Vecchia, s'arrêta en Sicile et à Malte, et fit voile pour Constantinople. Après avoir traversé l'Anatolie, il se rendit en Égypte et résida au Caire, d'où il fit

plusieurs excursions, aux pyramides, le long du Nil et sur les rives de la mer Rouge; il s'embarqua ensuite pour la France, s'arrêta à Tunis, traversa l'Italie, et rentra dans sa patrie après sept ans d'absence. Les nombreuses curiosités qu'il avait vues, les dangers auxquels il avait été exposé de la part des brigands et des pirates, n'avaient pas éteint son amour de l'inconnu, et il s'embarqua de nouveau à Marseille, le 24 janvier 1664. Il visita les villes du Levant, descendit le Tigre et séjourna à Ispahan, puis à Bassora. De là il fit voile pour Surate, et y arriva au commencement de 1666. Il passa toute l'année à visiter Masulipatan, Berampour, Aurengabad, Golconde, et reprit la mer au commencement de 1667; après avoir repassé par Ispahan, il voulut retourner en Europe par l'Arménie: mais il mourut dans ce dernier pays, en automne, d'une maladie occasionnée par les fatigues qu'il avait essuyées. On a de lui: *Relation d'un voyage fait au Levant, où il est traité des États du Grand Seigneur, de l'Archipel, Terre-Sainte, Égypte, Arabie, etc.*; Paris, 1664, in-4°, fig.; — *Suite du même voyage, où il est traité de la Perse*; Paris, 1674, in-4°, fig.; — *Relation de l'Indostan, des nouveaux Mogols et des autres peuples et pays des Indes*; Paris, 1684, in-4°, fig.: ces trois parties, publiées par Luisandre et Petis de La Croix, ont été réunies sous un même titre: *Voyages de M. de Thevenot, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique*; Paris, 1689, 5 vol. in-12, fig.; Amst., 1705, 1725, 1727, 5 vol. in-12, fig. Ils eurent un grand succès, qu'ils méritaient par leur exactitude, leur intérêt, les particularités curieuses qu'ils renferment, et les connaissances étendues du voyageur, qui était fort savant en mathématiques et en géographie, et entendait, outre plusieurs langues européennes, le turc, l'arabe et le persan; il possédait aussi la botanique, et avait composé un herbier considérable des plantes de l'Inde. On dit qu'il apporta le premier le café en France.

Moreri, *Grand Dict. hist.* — Orme, *Fragments hist. sur l'empire Mogol*.

THEVENOT. *Voy.* COULON et MORANDE.

THEVET (*André*), voyageur français, né à Angoulême, en 1502, mort à Paris, le 23 novembre 1590. Il prit l'habit de cordelier, et après avoir terminé ses études théologiques, il se livra tout entier à son goût pour la lecture, et acquit ainsi des connaissances très-diverses. Désirant étendre son instruction par les voyages, il obtint de ses supérieurs la permission de visiter l'Italie, et ayant rencontré le cardinal de Lorraine à Plaisance, ce prélat lui fournit les moyens de se rendre en Orient. Arrivé à Constantinople (nov. 1549), Thevet parcourut l'Asie Mineure, la Grèce, la Terre-Sainte, et revint en France en 1554. L'année suivante, il partit avec Villegagnon chargé de l'établissement d'une colonie calviniste au Brésil, mais il ne put voir cette contrée, étant tombé malade presqu'en descendant à terre, et n'étant pas encore rétabli au moment où il se rembarqua pour la France, en 1556. Deux ans plus tard il obtint sa sécularisation (1558), fut nommé aumônier de la reine Catherine de Médicis, et reçut les titres d'historiographe et de cosmographe du roi. Il jouissait à la cour d'une faveur qui parut s'accroître encore sous le règne de Charles IX. On l'a taxé d'ignorance et de mensonge, et ses ouvrages contiennent en effet des fautes qui peuvent faire douter de sa bonne foi. « Deux ans après son retour de l'Amérique, dit La Martinière, voulant flatter Henri II, il dressa une carte où il mit une ville nommée Ville-Henri. Cependant Lery, qui ne partit du Brésil qu'un an et demi après Thevet, assure qu'il n'y a jamais eu aucune forme de bâtiment, encore moins ni village ni ville dans l'endroit où Thevet place cette ville imaginaire. » On a de lui: *Cosmographie du Levant*; Lyon, 1554, 1556, in-4°, fig.; Anvers, 1556, pet. in-8°, fig.; — *Les Singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs terres et isles découvertes de nostre temps*; Paris, 1558, pet. in-4°; Anvers, 1558, pet. in-8°: les figures en sont moins belles que celles de l'édition de Paris; — *Discours de la bataille de Dreux*; Paris, 1563, in-8°; — *La Cosmographie universelle, illustrée de diverses figures des choses plus remarquables vues par l'auteur*; Paris, 1571, 1575, 2 vol. in-fol.: dans ses addit. à la *Cosmographie* de Munster, Belleforest a vertement critiqué cet ouvrage; — *Vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens, recueillis de leurs tableaux, livres, médailles antiques et modernes*; Paris, 1584, 2 vol. in-fol.; nouv. édit. sous le titre d'*Histoire des plus illustres et sçavants hommes de leurs siècles, avec leurs portraits*; Paris, 1670, 8 vol. in-12: elle contient plusieurs notices sur des contemporains de l'éditeur, qui paraît être Guill. Colletet. Dans la préface, Thevet déclare qu'il a contribué aux progrès de la gravure en France. « J'ai, dit-il, attiré de Flandre les meilleurs graveurs, et, par la grâce de Dieu, je me puis vanter être le premier qui ai mis en vogue à Paris l'imprimerie en taille-douce, tout ainsi qu'elle était à Lyon, Anvers et ailleurs. » Les ouvrages de Thevet sont tombés dans un oubli mérité. Il a laissé en mss. une *Histoire naturelle et générale des Indes occidentales*, un *Second voyage dans les Indes australes*; une trad. de l'*Itinéraire* de Benjamin de Todela, etc. E. REGNARD.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. franç.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXIII. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*. — J. de Lery, *Hist. d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 2e édit., p. 89.

THIARD (1) (*Pontus* DE), seigneur de Bissy,

(1) Ou mieux TYARD; c'est ainsi qu'il signait.

poëte français, né en 1521, au château de Bissy-sur-Fley (auj. départ. de Saône-et-Loire), mort le 23 septembre 1605, en son château de Bragny-sur-Saône. Il appartenait à une maison noble de Bourgogne. Destiné à l'Église, il s'adonna dès sa jeunesse aux belles-lettres et aux sciences. A peine eut-il terminé ses études à l'université de Paris qu'on le vit figurer à l'avant-garde de la légion des poëtes de la renaissance. Il fut avec Ronsard, son ami, l'un des fondateurs de cette société littéraire connue sous le nom de *Pléiade*, de laquelle sortit la première académie française, où Pontus siégea en compagnie de Charles IX et de Henri III. Ces deux rois l'honorèrent de leur amitié. Le dernier, après l'avoir nommé son aumônier ordinaire et conseiller en ses conseils, lui donna l'évêché de Châlon-sur-Saône (1578). Peu après il siégea comme député de la province de Lyon dans l'assemblée du clergé, et comme député de la Bourgogne aux états de Blois, en 1588. « Il s'y roidit seul, dit Pasquier, pour le service du roi contre le demeurant du clergé, lequel en ses communes délibérations ne respirait que rébellion et avilissement de la majesté de nos rois. » De retour dans sa ville épiscopale, qui était en proie à toutes les fureurs de la Ligue, il s'y montra l'apôtre de la tolérance et l'adversaire des fanatiques. Sur la fin des troubles civils, il se démit de son évêché en faveur d'un de ses neveux, Cyrus (1594), pour aller terminer sa carrière en philosophe au milieu de ses livres. Il avait formé, au château de Bragny, une riche bibliothèque, qui fut détruite en partie par les Allemands, en 1636. Pontus de Tyard occupa une place distinguée parmi les lettrés de son temps, qui tous, à l'exception d'un seul, Joseph Scaliger, louèrent ses connaissances et recherchèrent son amitié. La poésie, latine et française, les langues savantes, la musique, les mathématiques, l'astronomie, la théologie et la philosophie firent tour à tour l'objet de ses études. Aussi lui appliqua-t-on ces mots d'Ovide : *Omnia* Pontus *erat*. Ses ouvrages ont pour titres : *Les Erreurs amoureuses;* Lyon, 1549, liv. Ier; 1550, liv. I-II; 1555, liv. I-III, in-8°; Paris, 1554, in-8°, pour les deux premiers livres; réimpr. ensemble sous ce titre : *Œuvres poétiques*; Paris, 1573, in-4°, et augmentée d'un livre de vers lyriques et de pièces nouvelles. Un œil bienveillant découvrirait à peine cinq ou six morceaux passables dans les deux cent six pièces de vers que cette dernière édition renferme. L'auteur introduisit en France le sonnet et la *sextine*, « poésie pauvre de rime et riche d'invention, dit Tabourot, que ce grand Tyard a le premier d'italien habillé à la françoise »; — *Cœlestibus asterismis poematium;* Paris, 1573, in-4°; — *Douze fables de fleuves ou fontaines*, *par P. D. T.;* Paris, 1586, in-12; impr. par les soins de Tabourot, qui nous apprend que l'auteur le composa vers 1555 pour guider les artistes dans la décoration du château d'Anet, à laquelle Pontus prit une grande part; — *Homélies sur les Evangiles*, *etc.;* Paris, 1586, in-8°; — *Discours philosophiques;* Paris, 1587, in-4° : ce recueil, dont plusieurs morceaux avaient paru isolément de 1552 à 1578, renferme six traités *Sur les muses*, *la Musique*, *la Divination par astrologie*, *la Nature du monde*, *le Temps et ses Parties;* au milieu de longueurs interminables il y a des données curieuses sur l'état des sciences et des idées hardies; — *Homélies sur la première table du Décalogue;* Paris, 1588, in-12; — *Extrait de la généalogie de Hugues Capet, roi de France et des derniers successeurs de la race de Charlemagne en France;* Paris, 1594, in-8°, en réponse aux *Stemmata* de Rosières; — *De recta nominum impositione;* Lyon, 1603, in-8°; — *Fragmentum Epistolæ pii cujusdam episcopi quo pseudo-Jesuitæ Caroli et ejus congerronum maledicta depellit;* Hanau, 1604, in-8°, à la suite du *Caroli Molinæi consilium*. Il a traduit de l'italien en français *Dialogues de Léon Hébrieux; De l'amour* (Lyon, 1551, in-8°), et édité l'*Histoire d'Herodian, translatée par J. de Vintimille* (ibid. in-fol.). On ne connaissait qu'un portrait de P. de Tyard, gravé en 1577, par Th. de Leu. Nous en possédons deux autres, très-rares, gravés à Lyon en 1555 et en 1578.

J.-P. Abel Jeandet (de Verdun).

La Croix du Maine, Du Verdier, *Biblioth. françaises*. — Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*. — Sainte-Marthe, *Elogia*. — Guill. Colletet, *Vies des poëtes françois*, mss. — L. Jacob, *De claris scriptoribus Cabilionensibus*. — Colomiès, *Gallia orientalis*. — De Thou et Teissier, *Éloges*, t. IV. — Goujet, *Bibl. française*, t. XIV. — Niceron, *Mémoires*, t. XXI. — *Hist. de Pontus de Tyard suivie de la généalogie de cette maison;* Neuchâtel, 1784, in-8°. — Martin, *Notice sur la vie et les ouvrages de Pontus de Thiard;* 1786, in-8°. — J.-P. Abel Jeandet, *Pontus de Tyard;* Paris, 1860, in-8°, et dans les *Poëtes français*, édit. Crepet, t. II.

THIARD (*Cyrus* de), prélat, neveu du précédent, mort le 3 janvier 1624, à Châlon-sur-Saône. De grand archidiacre de l'église de cette ville, il en devint évêque par la démission de Pontus, son oncle, et fut sacré à Rome, le 20 février 1594. En 1614 il assista aux états généraux tenus à Paris. Par lettres patentes du 13 août 1602, il eut le droit de siéger au parlement de Dijon avec voix délibérative. On a de lui un *Pastoral* (Châlon, 1605, in-4°) rédigé pour le clergé de son diocèse.

Thiard (*Héliodore* de), comte de Bissy, frère du précédent, né en 1558, à Bissy, mort le 25 juillet 1594, à Beaune. D'abord page de Charles IX, écuyer d'Henri III, puis capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes, il se distingua de bonne heure dans les combats que les troupes royales eurent à soutenir en Bourgogne contre la Ligue. En 1591 il enleva par escalade la ville de Verdun sur Saône, l'approvisionna d'artillerie et de munitions à ses frais, et la défendit deux fois avec succès contre le vi-

comte de Tavannes. Dans l'été de 1594 il entreprit de ramener la ville de Beaune sous l'obéissance du roi; mais le duc de Mayenne, en ayant été averti, se porta avec un gros de cavalerie au-devant de lui. Quoique inférieur en nombre, Thiard ne voulut pas se retirer sans avoir abordé l'ennemi : mais son cheval s'étant abattu dans un fossé, des gendarmes l'entourèrent, le percèrent de cinq ou six coups d'épée, et l'emmenèrent prisonnier dans Beaune, où il mourut cinq jours après. Sa femme, Marguerite de Busseuil, était morte l'année précédente, à Verdun, emportée par l'explosion d'un baril de poudre pendant qu'elle distribuait des munitions aux soldats de la garnison.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*. — Tavannes, *Mémoires*. — Perry, *Hist. de Châlon*.

THIARD (*Claude* DE), comte DE BISSY, général, petit fils d'Héliodore, né au château de Bissy, en 1620, mort à Metz, le 3 novembre 1701. Guidon à seize ans au régiment de La Mothe cavalerie, il fit avec ce corps les campagnes de Catalogne, et en devint colonel en 1649, avec une pension de 3,000 livres. Il faisait partie du petit corps d'armée destiné à opérer contre le pape Alexandre VII lorsqu'il fut désigné pour conduire en Hongrie vingt-six compagnies de cavalerie qui devaient compléter le contingent des forces que le roi envoyait au secours de l'Empire, menacé par les Turcs. Le comte de Bissy fut l'un des héros de cette expédition. Il se couvrit de gloire au combat de Kermen (27 juillet 1664) et à la bataille du Saint-Gothard (1er août), où sa valeur et son sang-froid décidèrent la victoire que tous les historiens attribuent à tort soit à Coligny et à La Feuillade, soit à Montecucoli (1). Il fit avec distinction les campagnes de Flandre (1667) et de Franche-Comté (1672), et prit une grande part aux opérations militaires qui s'accomplirent sur la frontière de Lorraine et en Allemagne jusqu'à la paix de Riswyck (1697). Maréchal de camp en 1672, lieutenant général le 25 février 1677, il fut en outre gouverneur d'Auxonne, conseiller d'État, chevalier du Saint-Esprit, et chargé de la lieutenance générale et du commandement en chef dans la province de Lorraine et de Barrois, dans le duché de Luxembourg et les Trois-Évêchés. Il mourut « fort regretté pour son équité, sa discipline et la netteté de ses mains », de l'aveu de Saint-Simon, qui appelle injustement « un militaire de bas aloi » le général qui avait gagné ses grades à la pointe de l'épée. Le comte de Bissy a laissé, en manuscrit, une *Relation, en forme de Journal* de la campagne de 1664 en Hongrie. Cette relation a été impr. en 1784, à la suite de l'*Histoire de Pontus*, par le marquis de Thiard.

De son mariage avec Mlle de Neuchèzes il eut douze enfants, entre autres *Jacques* et *Henri*, qui suivent; *Joseph*, abbé de Saint-Faron, mort en 1747; *Françoise*, abbesse de Baume, morte en 1724. J.-P.-A. J—T.

Pinard, *Chronologie militaire*, t. IV. — *Hist. de Pontus de Thiard, suivie de la généalogie de cette maison*. — *Documents particuliers*.

THIARD (*Jacques* DE), marquis DE BISSY, général, fils aîné du précédent, né le 22 août 1648, au château de Pierres, en Bourgogne, mort au même lieu, le 29 janvier 1744. Mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom (Bissy) en 1677, brigadier en 1693, maréchal de camp en 1702, lieutenant général le 10 février 1704, il servit presque sans interruption depuis 1672 jusqu'en 1707. Il se fit remarquer à Senef, dans les campagnes de 1675 et de 1677, et en Italie, où il fut en 1705 gouverneur de Mantoue. Ayant à se plaindre d'un passe-droit du ministre Chamillard, il rentra dans la vie privée. Sa femme, unique héritière de la maison de Haraucourt, lui laissa une grande fortune. J.-P.-A. J—T.

Pinard, *Chronol. militaire*. — *Documents part.*

THIARD (*Henri* DE), cardinal DE BISSY, frère du précédent, né le 25 mai 1657, au château de Pierres, mort le 26 juillet 1737, à Paris. Pour reconnaître les services du père, Louis XIV donna l'abbaye de Noaillé au fils, âgé de douze ans. Ce dernier commença ses études au collége des jésuites de Dijon et les termina à Paris dans la maison de Sorbonne, où il fut reçu licencié et docteur en théologie. Il ne tarda pas à se faire connaître par ses prédications contre les réformés de Metz et par des missions dans la Lorraine allemande. Il fut nommé en 1687 évêque de Toul; mais, par suite des différends qui existaient alors entre la cour de France et celle de Rome, il n'obtint ses bulles que cinq ans après (1692). Il eut bientôt d'interminables démêlés avec le duc de Lorraine et les magistrats de cette province, tant à cause d'un rituel composé par son ordre, qu'à propos de certains édits administratifs que le pape avait condamnés. La conduite qu'il tint durant ce long débat appela sur lui l'attention. Le roi le promut, en 1697, à l'archevêché de Bordeaux, qu'il refusa; peu après il lui donna l'abbaye de Trois-Fontaines, l'évêché de Meaux (1704), vacant par la mort de Bossuet, l'abbaye de Saint-Germain des Prés de Paris, enfin, il le proposa au pape pour le cardinalat, dignité qui lui fut conférée le 29 mai 1715. Rome et Versailles ne s'en tinrent pas là dans la dispensation de leurs faveurs à Bissy : tandis que Clément XI lui adressait des brefs remplis d'éloges et lui délivrait *gratis* les bulles de ses abbayes, Louis XIV « en témoignage de sa satisfaction des services que ce cardinal rendait journellement à l'Église », le déchargeait du payement de 6.000 fr. de décimes par an sur les bénéfices qu'il possédait, et Mme de Maintenon,

(1) Ce dernier général le complimenta en présence de l'armée; Louvois lui adressa une lettre de félicitations et Louis XIV lui écrivit, de sa propre main, deux lettres « pour lui témoigner la satisfaction qu'il éprouvoit de ce qu'il avoit contribué à sa gloire en cette rencontre et pour l'assurer de sa bienveillance et de son souvenir ».

ordant pleine confiance, l'instituait en quel-
rte le théologien de la cour. Sous la ré-
il obtint un arrêt du conseil d'État qui
nnait, comme libelles diffamatoires, deux
dirigés contre une de ses instructions
ales, et le 3 juin 1724 il reçut le cordon
Son empressement à prendre la défense
érogatives de l'Église romaine, ses écrits
le jansénisme, le rôle qu'il choisit dans
e de la bulle *Unigenitus*, lui firent autant
que d'ennemis. Au dire de ceux-ci, le
al de Bissy « vendu corps et âme aux jé-
n'était qu'un prestolet, d'une ambition
e, capable de mettre l'Église et l'État en
stion pour faire fortune ». Suivant ceux-
e fut une des plus brillantes lumières de
:, un saint évêque plein de zèle, de savoir
piété, n'ayant en vue que le bien de la
ı ». A dire le vrai, il se montra ultramon-
lement exalté et catholique si intolérant
plupart de ses écrits sur la bulle durent
nus secrets, et qu'aussitôt après sa mort
les fit placer sous le scellé et déposer à
othèque du roi, comme contraires aux lois
:at. Ces écrits sont difficiles à trouver;
terons : *Mandement et instruction pas-
sur le jansénisme, portant condam-
des* Institutions théologiques *du P.*
ı; Paris, 1710, in-4°; il condamna aussi
ındement particulier, et les *Remarques*
luenin (1712, in-4°) et les *Lettres théo-
es* de Petitpied et d'Étemare (1716, in-4°),
›our venir en aide au premier; — *Traité
gique adressé au clergé du diocèse de
r*; Paris, 1722, 2 vol. in-4°, rédigé par
ıpré, jésuite; — *Instruction pastorale
et de la constitution* Unigenitus *et de
ceptation*; Paris, 1722, 1728, in-4°: cet
rt étendu, fut dénoncé au parlement, mais
:t du conseil mit les dénonciations à
Boursier le réfuta sous le nom de six
ı appelants, et le cardinal condamna, en
:s évêques; — *Mandement sur la juri-
spirituelle et ecclésiastique*; 1732; —
*ment sur les causes de la résistance de
ui refusent de se soumettre à la bulle*
tus; Paris, 1734, in-4°; — *Sur l'auto-
l'Église au sujet des points combat-
r les novateurs de ce temps*; Paris,
ı-8°; — *Mandement sur l'autorité que
'hrist a donnée à son Église*; Paris,
ı-4°. M. de Bissy a fait publier un *Rituel*
diocèse de Toul; le *Missel de Meaux*,
compilation des *Ordonnances du dio-
r Meaux*. Il alla trois fois à Rome pour
à des conclaves. Il dota son diocèse
and nombre d'établissements pieux et
t il y pourvut largement à l'instruction
unesse. Paris lui doit l'établissement du
Saint-Germain, pour la construction du-
dépensa plus de 500,000 francs (1721-
J.-P. Abel JEANDET.

Calmet, *Hist. de Lorraine*, t. III, p. 700. — *Anecdotes ou mém. secrets sur la constitution* Unigenitus, 1730, t. Ier. — *Mercure de France*, juill. 1737. — Toussaint Duplessis, *Hist. de l'Église de Meaux*, t. Ier. — *Gallia christiana*, t. VIII. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Seguy, *Oraison funèbre du card. de Bissy*; Paris, 1737, in-4°.

THIARD (*Anne-Claude* DE), marquis DE BISSY, fils unique de Jacques de Thiard, né le 6 mars 1682, au château de Savigny, en Lorraine, mort le 2 octobre 1765, à Pierres. Après avoir été menin des ducs de Bourgogne et d'Anjou, et page de Louis XIV, il entra aux mousquetaires (1698), et obtint en 1702 le régiment de son père avec le brevet de mestre de camp; il avait vingt ans. Il prit part aux grandes journées, Chieri, Luzzara, Cassano et Castiglione, qui signalèrent en Italie la guerre de la succession d'Espagne, et fut employé, en qualité de brigadier de cavalerie, aux armées du Rhin et du Dauphiné. En 1719 il devint maréchal de camp. Envoyé en 1732 comme ministre plénipotentiaire auprès de don Carlos, duc de Parme, il eut, par congé du roi Philippe V, un commandement dans les troupes espagnoles qui opéraient en Italie (1734), contribua à la victoire de Bitonto, et suivit l'infant à la conquête du royaume de Naples ainsi qu'au siége de Gaète. Il fut nommé lieutenant général. « Vous servez trop bien le roi, lui écrivait alors Fleury, pour que je ne sois pas attentif à tout ce qui peut contribuer à votre avancement. » La disgrâce du ministre Chauvelin rejaillit jusque sur Bissy, son beau-frère, et des quolibets qu'on lui prêta contre le cardinal ministre suffirent à faire manquer ce dernier à ses promesses. Bissy, fier et ombrageux comme son père, se retira dans son château de Pierres, en Bourgogne, et termina sa carrière dans l'oubli. J.-P.-A. J—T.

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

THIARD (*Anne-Louis* DE), marquis DE BISSY, général, fils du précédent, né à Paris, le 6 mai 1715, mort devant Maëstricht, le 3 mai 1748. Après avoir fait la campagne de Naples avec son père (1733), il fut nommé commissaire général de la cavalerie légère de France (1736). Maréchal de camp en 1743, il servit avec honneur à l'armée du Haut-Rhin, à celle d'Italie, où il déploya une bravoure si éclatante qu'on lui décerna malgré sa jeunesse le collier de l'ordre, et à celle de Flandre en 1746. L'année suivante, il remplaça à Gênes le duc de Boufflers, repoussa les attaques des Impériaux, mit la ville à l'abri de leurs insultes en augmentant ses fortifications et en pourvoyant à ses approvisionnements, et battit les Corses, auxquels il enleva Bastia; il fut à beaucoup d'égards l'artisan de la gloire que Richelieu n'eut que la peine de recueillir à Gênes. La république lui fit présent d'une épée d'honneur, en reconnaissance de ses services. En 1748 Bissy venait de passer en Flandre, lorsqu'au siége de Maëstricht il eut la jambe fracassée d'un coup de canon, blessure dont il mourut; en lui s'éteignit la branche

aînée de sa famille, dite des marquis de Bissy.

J.-P.-A. J—T.

Pinard, *Chronol. militaire*, t. V.

THIARD (*Claude* DE), comte DE BISSY, cousin du précédent, dont il recueillit le riche héritage, né à Paris, le 13 octobre 1721, mort à Pierres, le 26 septembre 1810. Mousquetaire à quinze ans, il obtint une compagnie de cavalerie à dix-sept, et servit en Bavière, en Flandre et en Allemagne; il commanda la gendarmerie française à la bataille de Minden (1757), et devint lieutenant général le 25 juillet 1762. Il obtint en 1771 la lieutenance générale du Languedoc. Cette place et une bienveillance toute particulière que ne cessa de lui témoigner Louis XV l'attachèrent encore plus au roi qu'à la cour, où il vécut moins en courtisan qu'en gentilhomme philosophe et en ami des plaisirs et des lettres. A vingt-neuf ans il fut élu, à la place de l'abbé Terrasson, membre de l'Académie française et y fut reçu le 29 déc. 1750. Cette faveur excita beaucoup de jalousies, qui se traduisirent en épigrammes contre Bissy. Elles étaient fondées et sans réplique lorsqu'elles s'attaquaient au peu de valeur de son bagage littéraire. Collé prétend qu'il ignorait l'orthographe, et qu'il savait fort peu d'anglais. Mme de Genlis rappelle dans les *Souvenirs de Félicie*, une anecdote curieuse de la jeunesse de Bissy et de son frère le comte de Thiard; c'est une historiette arrangée à plaisir, dont le fond seul est vrai. Après la mort de Louis XV Bissy quitta la cour, et se retira dans sa terre de Pierres, où la mémoire de ses ancêtres et ses propres bienfaits le protégèrent contre la tempête révolutionnaire. Lors de la réorganisation de l'Institut (1803), il y fut admis dans la classe de littérature. Il consacra les loisirs d'une verte vieillesse à des travaux littéraires, qu'il a laissés inachevés et qui l'eussent fait mieux connaître que les ouvrages suivants qui ont été publiés : *Lettres sur l'esprit de patriotisme, sur l'idée d'un roi patriote*, etc., par Bolinbroke; Londres, 1750, in-8° : cette traduction serait du maître d'anglais du comte, suivant Collé, qui après avoir dit qu'elle a été revue par Duclos et Crébillon, la trouve à peine française; — *Discours de réception prononcé dans l'Académie française*; Paris, 1750, in-4°; — *Histoire d'Ema* (ou de l'âme); Paris, 1752, in-12, en deux parties : attribué à Julien Busson; — *Traduction des Nuits d'Young*; les deux premières seulement ont paru dans les *Variétés littéraires* de Suard et d'Arnaud.

J.-P.-A. J—T.

Pinard, *Chronol. militaire*, t. VI. — Esmenard, *Discours de réception a l'Acad. française*, à la place du comte de Bissy. — Regnaud de Saint-Jean d'Angely, *Réponse au discours d'Esménard*. — *Biogr. nouv. des contemporains*.

THIARD (*Henri-Charles*, comte DE), frère puîné du précédent, né en 1722, à Paris, où il est mort, le 26 juillet 1794. Cadet d'une branche cadette et assez mal partagé du côté de la fortune, il épousa en 1752 la fille de M. Brissart, l'un des fermiers généraux, et prit alors le titre de comte de Thiard. Connu d'abord sous le nom de chevalier de Bissy, il était entré en 1737 comme lieutenant en second au régiment du Roi infanterie, et parvint au grade de lieutenant général le 25 juillet 1762, le même jour que son frère aîné, après avoir fait, comme lui, toutes les campagnes de 1742 à 1762. En même temps, il devint premier écuyer du duc d'Orléans, aïeul de Louis-Philippe. A la cour de Louis XVI il jouit d'une grande faveur. Investi en 1782 du commandement en chef de la Provence, il obtint en 1787 celui de la Bretagne, poste difficile, où il eut à remplir la pénible mission d'imposer par la force des baïonnettes de nouveaux édits et une cour plénière (1788) qui détruisaient les lois constitutionnelles de cette province. A ces premiers troubles en succédèrent d'autres, occasionnés par l'arrogance du clergé et les violences de la noblesse, qui, lors des élections pour les états généraux, engagea un combat dans les rues de Rennes, où Thiard n'arrêta l'effusion du sang qu'au péril de sa vie. Le cordon bleu fut le prix de sa fermeté. Rappelé à Paris, il resta fidèle à la cause du roi, et fut blessé en combattant aux Tuileries dans la journée du 10 août. Emprisonné après le 21 janvier 1793, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Le comte de Thiard était recherché dans la haute société parisienne pour la noblesse de ses manières et la finesse de son esprit. Il cultiva avec quelque succès les lettres et la poésie. Ses *Œuvres posthumes* ont été publiées par Maton (de la Varenne); Paris, 1799, 2 vol. in-12. Plusieurs écrivains ont avancé, sans en donner aucune preuve, que la plupart des pièces contenues dans ce recueil étaient apocryphes.

Le comte de Thiard laissa une fille unique, qui fut mariée au duc de Fitz-James, pair de France.

J.-P.-A. J—T.

Pinard, *Chronol. militaire*, t. VI. — *Mercure de France*, févr. 1788. — *Hist. de Pontus de Thyard de Bissy, suivie de la généalogie de cette maison*, 1784. — Maton (de la Varenne), *Notice* à la tête des *Œuvres posthumes*. — Bertrand-Molleville, *Mémoires*. — Mme de Genlis, *Souvenirs de Félicie*. — Jay, Jouy, etc., *Nouv. Biog. des contemp.*

THIARD (*Gaspard-Pontus*, marquis DE), littérateur, de la famille des précédents, né le 26 mars 1723, au château de Juilly, près Semur, mort le 28 avril 1786, à Semur. Il descendait par sa mère, née du Faur de Pibrac, de l'auteur des *Quatrains*. La délicatesse de sa constitution l'obligea de quitter la carrière des armes, et il s'adonna avec ardeur à l'étude de l'antiquité et de l'histoire, à la culture de la poésie et de la peinture. L'Académie de Dijon le compta parmi ses membres. Il resta célibataire, et fut le dernier de la branche des Bragny. Il s'était concilié l'estime générale par ses qualités et sa bienfaisance. On a de lui : *Mémoire sur*

une statue de Mercure trouvée à Auxerre, dans les *Mém. de l'Acad. de Dijon*; — *Mémoires* (trois) *sur la bonne chère des anciens, depuis la plus haute antiquité jusqu'au règne de Henri III inclusivement*; les deux premiers ont paru dans le même recueil; — *Histoire de Pontus de Thiard* (sic) *de Bissy, suivie de la généalogie de cette maison et de la relation de la campagne de* 1664 *en Hongrie*; Neuchâtel, 1784, in-8°, sans nom d'auteur : cet ouvrage a été donné par erreur à Marin, qui est en effet l'auteur d'une notice sur P. de Thiard, publiée en 1786; — *Histoire de la ville de Semur en Auxois*, en manuscrit; — *Ana, recueil de bons mots, d'anecdotes historiques et galantes*, en manuscrit.

J.-P.-A. J—T.

Mémoires de l'Acad. de Dijon, t. II, 1769-1774. — Courtépée, *Descr. du duché de Bourgogne*, art. Semur. — Amanton, *Notice sur le marquis de Thyard* (sic); Dijon, 1832, in-4°. — J.-P.-Abel Jeandet, *Pontus de Thyard*, 1860. — *Docum. partic.*

THIARD DE BISSY (*Auxonne-Théodose-Marie*, comte DE), général, fils unique du comte Claude de Bissy (*voy.* plus haut), né le 3 mai 1772, à Paris, où il est mort, le 28 juin 1852. Il venait d'être nommé, à quinze ans, sous-lieutenant au régiment du Roi infanterie, quand la révolution éclata. Il prit parti contre elle, et rejoignit, à Worms, le prince de Condé, avec lequel il combattit dans les rangs de la cavalerie noble jusqu'au licenciement de cette armée. L'âge et la réflexion modifièrent les opinions du jeune émigré, et aussitôt après l'établissement du gouvernement consulaire il revint en France, et adopta les principes nouveaux, en commençant par quitter le titre de comte de Bissy, qu'il avait porté pendant l'émigration, pour prendre simplement son nom de famille. Nommé en 1801 membre du conseil général de Saône-et-Loire, et ensuite candidat au corps législatif, il fixa sur lui l'attention de Napoléon, qui, désireux de s'attacher l'ancienne noblesse, l'admit en 1804 au nombre de ses chambellans. Après avoir assisté au double sacre de l'empereur à Paris et à Milan, il se rendit auprès du duc de Bade, afin de négocier un traité d'alliance offensive et défensive, et s'acquitta de cette mission avec tant de diligence qu'il passa avec le grade de chef d'escadron dans les chasseurs à cheval de la garde. Il était en outre aide de camp de l'empereur, et fit en cette qualité les campagnes de 1805, 1806 et 1807. Après le siége de Raguse, où il servit comme aide de camp du général Lauriston, il fut nommé gouverneur de Dresde, du cercle de Misnie et de la haute et basse Lusace (23 oct. 1806), et chargé de ratifier le traité de Posen, qui transformait le duché de Saxe en royaume. La faveur croissante dont jouissait Thiard auprès de Napoléon souleva contre lui l'envie des nouveaux parvenus, qui, réunis aux ennemis qu'il se faisait par l'intégrité de son administration en Saxe, lui suscitèrent beaucoup de tracasseries; on épia sa démarche, on viola le secret des lettres qu'il adressait à sa femme, et où il blâmait certains actes du gouvernement. Thiard, offensé, se démit de tous ses emplois; et comme il refusa de revenir sur cette résolution, il fut exilé dans ses terres de Saône-et-Loire. Au bout de deux années seulement, et grâce à l'intervention du roi de Saxe, il lui fut permis d'en sortir; mais il continua de vivre à l'écart. En 1814 on le retrouve dans les rangs des défenseurs de Paris comme lieutenant de la garde nationale. Louis XVIII, pour s'attacher Thiard, le nomma successivement maréchal de camp (4 juin 1814), chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, et plaça sous ses ordres une partie des troupes de la garnison de Paris; mais, n'ayant pas voulu être l'instrument du parti réactionnaire, il fut mis en disponibilité le 25 janvier 1815. Le 10 mars suivant, il reçut le commandement du département de l'Aisne avec ordre de marcher contre les frères Lallemand; il refusa d'obéir. Les événements qui survinrent le firent échapper à un conseil de guerre, mais non à la rancune des ultra-royalistes, qui l'impliquèrent dans la conspiration de Didier. Enfermé à l'Abbaye, le 6 mai 1816, il préféra d'y rester six mois, plutôt que d'acheter sa liberté au prix de la moindre concession. Le général Thiard avait été élu membre de la chambre des représentants en 1815; depuis 1820 jusqu'en 1848 les électeurs libéraux de Saône-et-Loire ou ceux de l'arrondissement de Lannion (Côtes-du-Nord) l'envoyèrent à la chambre des députés, où il a toujours siégé à l'extrême gauche. Il patrona de son nom, de sa bourse et de sa plume plusieurs journaux indépendants. Souvent il monta à la tribune pour traiter des questions d'impôts et de finances, et pour élever la voix contre les lois de priviléges et d'exception. Parmi ses votes, il suffit de citer celui contre la loi d'indemnité, qui lui assurait une somme de 357,850 fr. Il ne tira aucun profit de l'avénement de la branche cadette, qui mettait à sa disposition un siége à la chambre des pairs et un brevet de lieutenant général; il se contenta de recevoir de Lafayette le titre d'inspecteur des gardes nationales de France. Les agitations qui amenèrent la révolution de 1848 trouvèrent Thiard à son poste, protestant en faveur du droit de réunion. Nommé le 4 mars ministre de la nouvelle république en Suisse, il exerça ces fonctions jusqu'à la fin d'avril 1849, époque où il rentra dans la vie privée. M. de Thiard n'a laissé que deux filles, dont l'une est mariée au comte René de Bouillé; il était le dernier rejeton de sa famille. Il a publié des *Discours* et des *Rapports*; quant aux *Mémoires* qu'il avait composés sur les événements politiques qu'il avait vus s'accomplir, il en a, par une disposition expresse de son testament, ordonné la destruction.

J.-P. Abel JEANDET (de Verdun).

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Notice*

comte de Tavannes. Dans l'été de 1594 il entreprit de ramener la ville de Beaune sous l'obéissance du roi; mais le duc de Mayenne, en ayant été averti, se porta avec un gros de cavalerie audevant de lui. Quoique inférieur en nombre, Thiard ne voulut pas se retirer sans avoir abordé l'ennemi: mais son cheval s'étant abattu dans un fossé, des gendarmes l'entourèrent, le percèrent de cinq ou six coups d'épée, et l'emmenèrent prisonnier dans Beaune, où il mourut cinq jours après. Sa femme, Marguerite de Busseuil, était morte l'année précédente, à Verdun, emportée par l'explosion d'un baril de poudre pendant qu'elle distribuait des munitions aux soldats de la garnison.

Papillon, *Bibl des auteurs de Bourgogne*. — Tavannes, *Mémoires*. — Perry, *Hist. de Châlon*.

THIARD (*Claude* DE), comte DE BISSY, général, petit fils d'Héliodore, né au château de Bissy, en 1620, mort à Metz, le 3 novembre 1701. Guidon à seize ans au régiment de La Mothe cavalerie, il fit avec ce corps les campagnes de Catalogne, et en devint colonel en 1649, avec une pension de 3,000 livres. Il faisait partie du petit corps d'armée destiné à opérer contre le pape Alexandre VII lorsqu'il fut désigné pour conduire en Hongrie vingt-six compagnies de cavalerie qui devaient compléter le contingent des forces que le roi envoyait au secours de l'Empire, menacé par les Turcs. Le comte de Bissy fut l'un des héros de cette expédition. Il se couvrit de gloire au combat de Kermen (27 juillet 1664) et à la bataille du Saint-Gothard (1er août), où sa valeur et son sang-froid décidèrent la victoire que tous les historiens attribuent à tort soit à Coligny et à La Feuillade, soit à Montecucoli (1). Il fit avec distinction les campagnes de Flandre (1667) et de Franche-Comté (1672), et prit une grande part aux opérations militaires qui s'accomplirent sur la frontière de Lorraine et en Allemagne jusqu'à la paix de Riswyck (1697). Maréchal de camp en 1672, lieutenant général le 25 février 1677, il fut en outre gouverneur d'Auxonne, conseiller d'État, chevalier du Saint-Esprit, et chargé de la lieutenance générale et du commandement en chef dans la province de Lorraine et de Barrois, dans le duché de Luxembourg et les Trois-Évêchés. Il mourut « fort regretté pour son équité, sa discipline et la netteté de ses mains », de l'aveu de Saint-Simon, qui appelle injustement « un militaire de bas aloi » le général qui avait gagné ses grades à la pointe de l'épée. Le comte de Bissy a laissé, en manuscrit, une *Relation, en forme de Journal* de la campagne de 1664 en Hongrie. Cette relation a été impr. en 1784, à la suite de l'*Histoire de Pontus*, par le marquis de Thiard.

De son mariage avec Mlle de Neuchèzes il eut douze enfants, entre autres *Jacques* et *Henri*, qui suivent; *Joseph*, abbé de Saint-Faron, mort en 1747; *Françoise*, abbesse de Baume, morte en 1724. J.-P.-A. J—T.

Pinard, *Chronologie militaire*, t. IV. — *Hist. de Pontus de Thiard, suivie de la généalogie de cette maison*. — *Documents particuliers*.

THIARD (*Jacques* DE), marquis DE BISSY, général, fils aîné du précédent, né le 22 août 1648, au château de Pierres, en Bourgogne, mort au même lieu, le 29 janvier 1744. Mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom (Bissy) en 1677, brigadier en 1693, maréchal de camp en 1702, lieutenant général le 10 février 1704, il servit presque sans interruption depuis 1672 jusqu'en 1707. Il se fit remarquer à Senef, dans les campagnes de 1675 et de 1677, et en Italie, où il fut en 1705 gouverneur de Mantoue. Ayant à se plaindre d'un passe-droit du ministre Chamillard, il rentra dans la vie privée. Sa femme, unique héritière de la maison de Haraucourt, lui laissa une grande fortune. J.-P.-A. J—T.

Pinard, *Chronol. militaire*. — *Documents part.*

THIARD (*Henri* DE), cardinal DE BISSY, frère du précédent, né le 25 mai 1657, au château de Pierres, mort le 26 juillet 1737, à Paris. Pour reconnaître les services du père, Louis XIV donna l'abbaye de Noaillé au fils, âgé de douze ans. Ce dernier commença ses études au collége des jésuites de Dijon et les termina à Paris dans la maison de Sorbonne, où il fut reçu licencié et docteur en théologie. Il ne tarda pas à se faire connaître par ses prédications contre les réformés de Metz et par des missions dans la Lorraine allemande. Il fut nommé en 1687 évêque de Toul; mais, par suite des différends qui existaient alors entre la cour de France et celle de Rome, il n'obtint ses bulles que cinq ans après (1692). Il eut bientôt d'interminables démêlés avec le duc de Lorraine et les magistrats de cette province, tant à cause d'un rituel composé par son ordre, qu'à propos de certains édits administratifs que le pape avait condamnés. La conduite qu'il tint durant ce long débat appela sur lui l'attention. Le roi le promut, en 1697, à l'archevêché de Bordeaux, qu'il refusa; peu après il lui donna l'abbaye de Trois-Fontaines, l'évêché de Meaux (1704), vacant par la mort de Bossuet, l'abbaye de Saint-Germain des Prés de Paris; enfin, il le proposa au pape pour le cardinalat, dignité qui lui fut conférée le 29 mai 1715. Rome et Versailles ne s'en tinrent pas là dans la dispensation de leurs faveurs à Bissy : tandis que Clément XI lui adressait des brefs remplis d'éloges et lui délivrait *gratis* les bulles de ses abbayes, Louis XIV « en témoignage de sa satisfaction des services que ce cardinal rendait journellement à l'Église », le déchargeait du payement de 6,000 fr. de décimes par an sur les bénéfices qu'il possédait, et Mme de Maintenon,

(1) Ce dernier général le complimenta en présence de l'armée; Louvois lui adressa une lettre de félicitations et Louis XIV lui écrivit, de sa propre main, deux lettres « pour lui témoigner la satisfaction qu'il éprouvoit de ce qu'il avoit contribué à sa gloire en cette rencontre et pour l'assurer de sa bienveillance et de son souvenir ».

lui accordant pleine confiance, l'instituait en quelque sorte le théologien de la cour. Sous la régence il obtint un arrêt du conseil d'État qui condamnait, comme libelles diffamatoires, deux écrits dirigés contre une de ses instructions pastorales, et le 3 juin 1724 il reçut le cordon bleu. Son empressement à prendre la défense des prérogatives de l'Église romaine, ses écrits contre le jansénisme, le rôle qu'il choisit dans l'affaire de la bulle *Unigenitus*, lui firent autant d'amis que d'ennemis. Au dire de ceux-ci, le cardinal de Bissy « vendu corps et âme aux jésuites, n'était qu'un prestolet, d'une ambition effrénée, capable de mettre l'Église et l'État en combustion pour faire fortune ». Suivant ceux-là, « ce fut une des plus brillantes lumières de l'Église, un saint évêque plein de zèle, de savoir et de piété, n'ayant eu vue que le bien de la religion ». A dire le vrai, il se montra ultramontain tellement exalté et catholique si intolérant que la plupart de ses écrits sur la bulle durent être tenus secrets, et qu'aussitôt après sa mort Fleury les fit placer sous le scellé et déposer à la Bibliothèque du roi, comme contraires aux lois de l'État. Ces écrits sont difficiles à trouver; nous citerons : *Mandement et instruction pastorale sur le jansénisme, portant condamnation des* Institutions théologiques *du P. Juenin*; Paris, 1710, in-4°; il condamna aussi par mandement particulier, et les *Remarques* du P. Juenin (1712, in-4°) et les *Lettres théologiques* de Petitpied et d'Étemare (1716, in-4°), écrits pour venir en aide au premier; — *Traité théologique adressé au clergé du diocèse de Meaux*; Paris, 1722, 2 vol. in-4°, rédigé par Th. Dupré, jésuite; — *Instruction pastorale au sujet de la constitution* Unigenitus *et de son acceptation*; Paris, 1722, 1728, in-4° : cet écrit, fort étendu, fut dénoncé au parlement, mais un arrêt du conseil mit les dénonciations à néant; Boursier le réfuta sous le nom de six évêques appelants, et le cardinal condamna, en 1725, les évêques; — *Mandement sur la juridiction spirituelle et ecclésiastique*; 1732; — *Mandement sur les causes de la résistance de ceux qui refusent de se soumettre à la bulle* Unigenitus; Paris, 1734, in-4°; — *Sur l'autorité de l'Église au sujet des points combattus par les novateurs de ce temps*; Paris, 1734, in-8°; — *Mandement sur l'autorité que Jésus-Christ a donnée à son Église*; Paris, 1734, in-4°. M. de Bissy a fait publier un *Rituel* pour le diocèse de Toul; le *Missel de Meaux*, et une compilation des *Ordonnances du diocèse de Meaux*. Il alla trois fois à Rome pour assister à des conclaves. Il dota son diocèse d'un grand nombre d'établissements pieux et utiles, et il y pourvut largement à l'instruction de la jeunesse. Paris lui doit l'établissement du marché Saint-Germain, pour la construction duquel il dépensa plus de 500,000 francs (1721-1727). J.-P. Abel JEANDET.

Calmet, *Hist. de Lorraine*, t. III, p. 700. — *Anecdotes ou mém. secrets sur la constitution* Unigenitus, 1730, t. Ier. — *Mercure de France*, juill. 1737. — Toussaint Duplessis, *Hist. de l'Église de Meaux*, t. Ier. — *Gallia christiana*, t. VIII. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Seguy, *Oraison funèbre du card. de Bissy*; Paris, 1737, in-4°.

THIARD (*Anne-Claude* DE), marquis DE BISSY, fils unique de Jacques de Thiard, né le 6 mars 1682, au château de Savigny, en Lorraine, mort le 2 octobre 1765, à Pierres. Après avoir été menin des ducs de Bourgogne et d'Anjou et page de Louis XIV, il entra aux mousquetaires (1698), et obtint en 1702 le régiment de son père avec le brevet de mestre de camp; il avait vingt ans. Il prit part aux grandes journées, Chieri, Luzzara, Cassano et Castiglione, qui signalèrent en Italie la guerre de la succession d'Espagne, et fut employé, en qualité de brigadier de cavalerie, aux armées du Rhin et du Dauphiné. En 1719 il devint maréchal de camp. Envoyé en 1732 comme ministre plénipotentiaire auprès de don Carlos, duc de Parme, il eut, par congé du roi Philippe V, un commandement dans les troupes espagnoles qui opéraient en Italie (1734), contribua à la victoire de Bitonto, et suivit l'infant à la conquête du royaume de Naples ainsi qu'au siége de Gaëte. Il fut nommé lieutenant général. « Vous servez trop bien le roi, lui écrivait alors Fleury, pour que je ne sois pas attentif à tout ce qui peut contribuer à votre avancement. » La disgrâce du ministre Chauvelin rejaillit jusque sur Bissy, son beau-frère, et des quolibets qu'on lui prêta contre le cardinal ministre suffirent à faire manquer ce dernier à ses promesses. Bissy, fier et ombrageux comme son père, se retira dans son château de Pierres, en Bourgogne, et termina sa carrière dans l'oubli. J.-P.-A. J—T.

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

THIARD (*Anne-Louis* DE), marquis DE BISSY, général, fils du précédent, né à Paris, le 6 mai 1715, mort devant Maëstricht, le 3 mai 1748. Après avoir fait la campagne de Naples avec son père (1733), il fut nommé commissaire général de la cavalerie légère de France (1736). Maréchal de camp en 1743, il servit avec honneur à l'armée du Haut-Rhin, à celle d'Italie, où il déploya une bravoure si éclatante qu'on lui décerna malgré sa jeunesse le collier de l'ordre, et à celle de Flandre en 1746. L'année suivante, il remplaça à Gênes le duc de Boufflers, repoussa les attaques des Impériaux, mit la ville à l'abri de leurs insultes en augmentant ses fortifications et en pourvoyant à ses approvisionnements, et battit les Corses, auxquels il enleva Bastia; il fut à beaucoup d'égards l'artisan de la gloire que Richelieu n'eut que la peine de recueillir à Gênes. La république lui fit présent d'une épée d'honneur, en reconnaissance de ses services. En 1748 Bissy venait de passer en Flandre, lorsqu'au siége de Maëstricht il eut la jambe fracassée d'un coup de canon, blessure dont il mourut; en lui s'éteignit la branche

aînée de sa famille, dite des marquis de Bissy.

J.-P.-A. J—T.

Pinard. *Chronol. militaire*, t. V.

THIARD (*Claude* DE), comte DE BISSY, cousin du précédent, dont il recueillit le riche héritage, né à Paris, le 13 octobre 1721, mort à Pierres, le 26 septembre 1810. Mousquetaire à quinze ans, il obtint une compagnie de cavalerie à dix-sept, et servit en Bavière, en Flandre et en Allemagne; il commanda la gendarmerie française à la bataille de Minden (1757), et devint lieutenant général le 25 juillet 1762. Il obtint en 1771 la lieutenance générale du Languedoc. Cette place et une bienveillance toute particulière que ne cessa de lui témoigner Louis XV l'attachèrent encore plus au roi qu'à la cour, où il vécut moins en courtisan qu'en gentilhomme philosophe et en ami des plaisirs et des lettres. A vingt-neuf ans il fut élu, à la place de l'abbé Terrasson, membre de l'Académie française et y fut reçu le 29 déc. 1750. Cette faveur excita beaucoup de jalousies, qui se traduisirent en épigrammes contre Bissy. Elles étaient fondées et sans réplique lorsqu'elles s'attaquaient au peu de valeur de son bagage littéraire. Collé prétend qu'il ignorait l'orthographe, et qu'il savait fort peu d'anglais. Mme de Genlis rappelle dans les *Souvenirs de Félicie*, une anecdote curieuse de la jeunesse de Bissy et de son frère le comte de Thiard; c'est une historiette arrangée à plaisir, dont le fond seul est vrai. Après la mort de Louis XV Bissy quitta la cour, et se retira dans sa terre de Pierres, où la mémoire de ses ancêtres et ses propres bienfaits le protégèrent contre la tempête révolutionnaire. Lors de la réorganisation de l'Institut (1803), il y fut admis dans la classe de littérature. Il consacra les loisirs d'une verte vieillesse à des travaux littéraires, qu'il a laissés inachevés et qui l'eussent fait mieux connaître que les ouvrages suivants qui ont été publiés : *Lettres sur l'esprit de patriotisme, sur l'idée d'un roi patriote*, etc., par Bolinbroke; Londres, 1750, in-8° : cette traduction serait du maître d'anglais du comte, suivant Collé, qui après avoir dit qu'elle a été revue par Duclos et Crébillon, la trouve à peine française; — *Discours de réception prononcé dans l'Académie française*; Paris, 1750, in-4°; — *Histoire d'Ema* (ou de l'âme); Paris, 1752, in-12, en deux parties : attribué à Julien Busson; — *Traduction des Nuits d'Young*; les deux premières seulement ont paru dans les *Variétés littéraires* de Suard et d'Arnaud.

J.-P.-A. J—T.

Pinard, *Chronol. militaire*, t. VI. — Esmenard, *Discours de réception à l'Acad. française*, à la place du comte de Bissy. — Regnaud de Saint-Jean d'Angely, *Réponse au discours d'Esménard*. — *Biogr. nouv. des contemporains*.

THIARD (*Henri-Charles*, comte DE), frère puîné du précédent, né en 1722, à Paris, où il est mort, le 26 juillet 1794. Cadet d'une branche cadette et assez mal partagé du côté de la fortune, il épousa en 1752 la fille de M. Brissart, l'un des fermiers généraux, et prit alors le titre de comte de Thiard. Connu d'abord sous le nom de chevalier de Bissy, il était entré en 1737 comme lieutenant en second au régiment du Roi infanterie, et parvint au grade de lieutenant général le 25 juillet 1762, le même jour que son frère aîné, après avoir fait, comme lui, toutes les campagnes de 1742 à 1762. En même temps, il devint premier écuyer du duc d'Orléans, aïeul de Louis-Philippe. A la cour de Louis XVI il jouit d'une grande faveur. Investi en 1782 du commandement en chef de la Provence, il obtint en 1787 celui de la Bretagne, poste difficile, où il eut à remplir la pénible mission d'imposer par la force des baïonnettes de nouveaux édits et une cour plénière (1788) qui détruisaient les lois constitutionnelles de cette province. A ces premiers troubles en succédèrent d'autres, occasionnés par l'arrogance du clergé et les violences de la noblesse, qui, lors des élections pour les états généraux, engagea un combat dans les rues de Rennes, où Thiard n'arrêta l'effusion du sang qu'au péril de sa vie. Le cordon bleu fut le prix de sa fermeté. Rappelé à Paris, il resta fidèle à la cause du roi, et fut blessé en combattant aux Tuileries dans la journée du 10 août. Emprisonné après le 21 janvier 1793, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Le comte de Thiard était recherché dans la haute société parisienne pour la noblesse de ses manières et la finesse de son esprit. Il cultiva avec quelque succès les lettres et la poésie. Ses *Œuvres posthumes* ont été publiées par Maton (de la Varenne); Paris, 1799, 2 vol. in-12. Plusieurs écrivains ont avancé, sans en donner aucune preuve, que la plupart des pièces contenues dans ce recueil étaient apocryphes.

Le comte de Thiard laissa une fille unique, qui fut mariée au duc de Fitz-James, pair de France.

J.-P.-A. J—T.

Pinard, *Chronol. militaire*, t. VI. — *Mercure de France*, févr. 1788. — *Hist. de Pontus de Thyard de Bissy, suivie de la généalogie de cette maison*, 1784. — Maton (de la Varenne), *Notice* à la tête des *Œuvres posthumes*. — Bertrand-Molleville, *Mémoires*. — Mme de Genlis, *Souvenirs de Félicie*. — Jay, Jouy, etc., *Nouv. Biog. des contemp.*

THIARD (*Gaspard-Pontus*, marquis DE), littérateur, de la famille des précédents, né le 26 mars 1723, au château de Juilly, près Semur, mort le 28 avril 1786, à Semur. Il descendait par sa mère, née du Faur de Pibrac, de l'auteur des *Quatrains*. La délicatesse de sa constitution l'obligea de quitter la carrière des armes, et il s'adonna avec ardeur à l'étude de l'antiquité et de l'histoire, à la culture de la poésie et de la peinture. L'Académie de Dijon le compta parmi ses membres. Il resta célibataire, et fut le dernier de la branche des Bragny. Il s'était concilié l'estime générale par ses qualités et sa bienfaisance. On a de lui : *Mémoire sur*

une statue de Mercure trouvée à Auxerre, dans les *Mém. de l'Acad. de Dijon*; — *Mémoires* (trois) *sur la bonne chère des anciens, depuis la plus haute antiquité jusqu'au règne de Henri III inclusivement*; les deux premiers ont paru dans le même recueil; — *Histoire de Pontus de Thiard* (sic) *de Bissy, suivie de la généalogie de cette maison et de la relation de la campagne de* 1664 *en Hongrie*; Neuchâtel, 1784, in-8°, sans nom d'auteur : cet ouvrage a été donné par erreur à Marin, qui est en effet l'auteur d'une notice sur P. de Thiard, publiée en 1786; — *Histoire de la ville de Semur en Auxois*, en manuscrit; — *Ana, recueil de bons mots, d'anecdotes historiques et galantes*, en manuscrit.

J.-P.-A. J—T.

Mémoires de l'Acad. de Dijon, t. II, 1769-1774. — Courtépée, *Descr. du duché de Bourgogne*, art. Semur. — Amanton, *Notice sur le marquis de Thyard* (sic); Dijon, 1832, in-8°. — J.-P.-Abel Jeandet, *Pontus de Thyard*, 1860. — *Docum. partic.*

THIARD DE BISSY (*Auxonne-Théodose-Marie*, comte DE), général, fils unique du comte Claude de Bissy (*voy.* plus haut), né le 3 mai 1772, à Paris, où il est mort, le 28 juin 1852. Il venait d'être nommé, à quinze ans, sous-lieutenant au régiment du Roi infanterie, quand la révolution éclata. Il prit parti contre elle, et rejoignit, à Worms, le prince de Condé, avec lequel il combattit dans les rangs de la cavalerie noble jusqu'au licenciement de cette armée. L'âge et la réflexion modifièrent les opinions du jeune émigré, et aussitôt après l'établissement du gouvernement consulaire il revint en France, et adopta les principes nouveaux, en commençant par quitter le titre de comte de Bissy, qu'il avait porté pendant l'émigration, pour prendre simplement son nom de famille. Nommé en 1801 membre du conseil général de Saône-et-Loire, et ensuite candidat au corps législatif, il fixa sur lui l'attention de Napoléon, qui, désireux de s'attacher l'ancienne noblesse, l'admit en 1804 au nombre de ses chambellans. Après avoir assisté au double sacre de l'empereur à Paris et à Milan, il se rendit auprès du duc de Bade, afin de négocier un traité d'alliance offensive et défensive, et s'acquitta de cette mission avec tant de diligence qu'il passa avec le grade de chef d'escadron dans les chasseurs à cheval de la garde. Il était en outre aide de camp de l'empereur, et fit en cette qualité les campagnes de 1805, 1806 et 1807. Après le siége de Raguse, où il servit comme aide de camp du général Lauriston, il fut nommé gouverneur de Dresde, du cercle de Misnie et de la haute et basse Lusace (23 oct. 1806), et chargé de ratifier le traité de Posen, qui transformait le duché de Saxe en royaume. La faveur croissante dont jouissait Thiard auprès de Napoléon souleva contre lui l'envie des nouveaux parvenus, qui, réunis aux ennemis qu'il se faisait par l'intégrité de son administration en Saxe, lui suscitèrent beaucoup de tracasseries; on épia sa démarche, on viola le secret des lettres qu'il adressait à sa femme, et où il blâmait certains actes du gouvernement. Thiard, offensé, se démit de tous ses emplois; et comme il refusa de revenir sur cette résolution, il fut exilé dans ses terres de Saône-et-Loire. Au bout de deux années seulement, et grâce à l'intervention du roi de Saxe, il lui fut permis d'en sortir; mais il continua de vivre à l'écart. En 1814 on le retrouve dans les rangs des défenseurs de Paris comme lieutenant de la garde nationale. Louis XVIII, pour s'attacher Thiard, le nomma successivement maréchal de camp (4 juin 1814), chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, et plaça sous ses ordres une partie des troupes de la garnison de Paris; mais, n'ayant pas voulu être l'instrument du parti réactionnaire, il fut mis en disponibilité le 25 janvier 1815. Le 10 mars suivant, il reçut le commandement du département de l'Aisne avec ordre de marcher contre les frères Lallemand; il refusa d'obéir. Les événements qui survinrent le firent échapper à un conseil de guerre, mais non à la rancune des ultra-royalistes, qui l'impliquèrent dans la conspiration de Didier. Enfermé à l'Abbaye, le 6 mai 1816, il préféra d'y rester six mois, plutôt que d'acheter sa liberté au prix de la moindre concession. Le général Thiard avait été élu membre de la chambre des représentants en 1815; depuis 1820 jusqu'en 1848 les électeurs libéraux de Saône-et-Loire ou ceux de l'arrondissement de Lannion (Côtes-du-Nord) l'envoyèrent à la chambre des députés, où il a toujours siégé à l'extrême gauche. Il patrona de son nom, de sa bourse et de sa plume plusieurs journaux indépendants. Souvent il monta à la tribune pour traiter des questions d'impôts et de finances, et pour élever la voix contre les lois de priviléges et d'exception. Parmi ses votes, il suffit de citer celui contre la loi d'indemnité, qui lui assurait une somme de 357,850 fr. Il ne tira aucun profit de l'avénement de la branche cadette, qui mettait à sa disposition un siége à la chambre des pairs et un brevet de lieutenant général; il se contenta de recevoir de Lafayette le titre d'inspecteur des gardes nationales de France. Les agitations qui amenèrent la révolution de 1848 trouvèrent Thiard à son poste, protestant en faveur du droit de réunion. Nommé le 4 mars ministre de la nouvelle république en Suisse, il exerça ces fonctions jusqu'à la fin d'avril 1849, époque où il rentra dans la vie privée. M. de Thiard n'a laissé que deux filles, dont l'une est mariée au comte René de Bouillé; il était le dernier rejeton de sa famille. Il a publié des *Discours* et des *Rapports*; quant aux *Mémoires* qu'il avait composés sur les événements politiques qu'il avait vus s'accomplir, il en a, par une disposition expresse de son testament, ordonné la destruction.

J.-P. Abel JEANDET (de Verdun).

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Notice*

sur le général Thiard, député; Paris, 1842, in-8°. — *Album de Saône-et-Loire*, 1842-43, t. II, in-4°. *L'Époque* du 4 juillet 1846. — *Les généraux Thiard et Brunet*; Châlon, 1846. — Abel Jeandet, *Lettre sur les richesses hist. de la Bourgogne*; 1859, in-8°. — *Documents part.*

THIBAUD, archevêque de Canterbury, mort le 18 avril 1161. On ne sait rien sur sa famille. Il fut d'abord abbé du Bec après l'année 36, puis appelé en Angleterre où nous le voyons élevé sur le siége de Canterbury, en 1139. Comme on le sait, de grands débats existaient alors entre le pape et les rois d'Angleterre. Thibaud, qui avait pour conseiller Thomas Becket, embrassa la cause du pape, et fut en conséquence traité par le roi Étienne comme un ennemi de l'État. Son temporel ayant été saisi, il traversa la Manche, et vint habiter Saint-Omer. Un accommodement suivit ces premières hostilités, mais plus tard, Thibaud ayant refusé de participer au couronnement d'Eustache, fils du roi, celui-ci le fit emprisonner. Il fut ensuite rétabli sur son siége, après l'année 1153, par le duc de Normandie, vainqueur d'Étienne. Nous le voyons, vers la fin de sa vie, confident et ami du roi Henri II.

On a de Thibaud un grand nombre de *Lettres*, qui sont, il est vrai, du style de son secrétaire, le célèbre Jean de Salisbury. Elles se trouvent dans le recueil des œuvres de cet ingénieux écrivain. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* en ont analysé quelques-unes. B. H.

Hook, *Lives of archbishops of Canterbury*. — *Hist. littér. de la France*, t. XIII, p. 309.

THIBAUDEAU (*Antoine-René-Hyacinthe*), député français, né le 2 novembre 1739, à Poitiers, où il est mort, le 20 février 1813. D'une ancienne famille protestante du Poitou (1), et fils d'un procureur et greffier de police mort en 1779, il entra dans le barreau, et devint avocat en 1762. Ses idées libérales et ses facultés oratoires appelèrent sur lui l'attention de ses concitoyens, et en 1789 il fut élu député du tiers état aux états généraux. Il garda une grande réserve dans les discussions de cette assemblée, et se contenta d'approuver par son vote ses décisions patriotiques. Pendant qu'il était encore à Paris, il fut nommé procureur syndic du district de Poitiers; en 1791, président du tribunal criminel, et en 1792 procureur général syndic, puis administrateur de la Vienne. Il exerça ces fonctions nouvelles avec autant de fermeté que de modération; en juin 1793, lorsque l'administration départementale prit la décision d'envoyer un contingent à l'armée que le parti qu'on appela *fédéraliste* voulait réunir à Bourges et diriger sur Paris, il s'opposa de toutes ses forces à cette mesure, et fit venir son fils aîné, alors conventionnel, pour l'aider à ramener ses concitoyens à des idées plus modérées. Il n'en fut pas moins signalé comme fédéraliste, incarcéré avec ses autres fils et parents, et en butte à de cruelles vexations. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il reprit en l'an III la présidence du tribunal criminel de Poitiers, et passa, le 14 mai 1800, à celle du tribunal d'appel. Nommé député de la Vienne en mars 1802, il fit en sortant du corps législatif une chute qui le força de prendre sa retraite (1804). On a de Thibaudeau père un *Abrégé de l'histoire du Poitou*; Paris, 1782, 6 vol. in-12; réimpr. à Niort, 1841, 3 vol. in-8°, et continué jusqu'en 1789 par M. de Sainte-Hermine.

Moniteur univ., 1813, p. 276.

THIBAUDEAU (*Antoine-Claire*, comte), homme politique et historien, fils du précédent, né à Poitiers, le 23 mars 1765, mort à Paris, le 1er mars 1854. Son père lui fit faire de sérieuses études, mais abandonna son éducation physique aux deux grands maîtres qui dirigeaient alors celle de la jeunesse roturière, la nature et la nécessité; c'est à cette école que Thibaudeau puisa l'égalité de caractère, la hardiesse d'esprit, la volonté indomptable et la philosophie stoïque qui le distinguèrent toute sa vie. A l'âge de vingt-deux ans, il fut reçu avocat. En 1789 il accompagna son père à Versailles, suivit assidûment les séances de l'Assemblée nationale, se lia avec les orateurs et publicistes les plus distingués, et embrassa avec enthousiasme les idées nouvelles. Revenu à Poitiers, à la suite des journées d'octobre, et frappé des idées encore arriérées de ses concitoyens, il établit une société patriotique, et contribua à assurer par ses efforts le triomphe de la révolution. En 1790, il fut appelé aux fonctions de substitut, puis de procureur de la Commune. En 1792, il représenta son département à la Convention nationale. Entraîné par quelques-uns de ses collègues, il siégea à la montagne, ne parla presque jamais, se contentant d'écouter, de voir et de voter, et refusa obstinément de paraître aux Jacobins, afin de conserver son indépendance. Dans le procès du roi, il vota pour la mort, sans appel ni sursis. Le 10 mai 1793, il fut envoyé avec Creuzé à l'armée des côtes de La Rochelle pour organiser les moyens d'éteindre la guerre qui désolait la Vendée; les dissensions qui régnaient entre les généraux et les quinze ou vingt autres représentants comme lui en mission dans les départements de l'ouest, et les résolutions de la plupart des assemblées départementales à la suite des journées de mai et de juin 1793, l'empêchèrent d'accomplir sa mission avec succès. Il revint à Paris, en passant par Poitiers, où il exerça une heureuse influence sur les décisions de l'assemblée de son département. La terreur commençait alors : les persécutions que subissaient sa famille et une foule de patriotes modérés du Poitou le contraignirent plusieurs fois de monter

(1) Le premier de ses membres sur lequel on ait des renseignements précis est Jacques THIBAUDEAU, marchand de draps dans la ville de La Châtaigneraye. Il vivait en 1587. Ses fils et petits-fils, Isaac et Abraham, exerçaient aussi le commerce, lors de la révocation de l'édit de Nantes; le dernier abjura, d'autres membres de la famille allèrent s'établir au Canada et dans la Louisiane.

à la tribune pour demander justice; ses réclamations et d'odieuses dénonciations lui firent bientôt une position très-délicate et pleine de périls, dans laquelle son silence pouvait être aussi mal interprété que sa parole; il résolut néanmoins de se tenir à l'écart et de ne s'occuper que des travaux confiés aux divers comités dont il était membre (1).

Le 9 thermidor changea entièrement la position de Thibaudeau, et il commença dès lors à jouer un rôle actif. Un des premiers, il provoqua le retour au sein de la Convention des députés proscrits au 31 mai, et en particulier de Th. Payne. Comme membre du comité de l'instruction publique, il prit une grande part à l'ouverture du musée des arts au Louvre, ainsi qu'à l'établissement du muséum d'histoire naturelle. Il attaqua vivement la loi des suspects, que l'on appliquait encore deux mois après le 9 thermidor, et la loi du maximum, qui prolongeait la disette; il demanda la révision de toutes les lois ultra-révolutionnaires, et réclama avec force, dans la séance du 11 avril 1795, la restitution des biens confisqués sur les victimes des jugements révolutionnaires. Le 6 mars précédent Thibaudeau avait été pour la première fois porté au fauteuil de la présidence, honneur qu'il devait à sa modération ainsi qu'à la fermeté de ses sentiments républicains. Adversaire déclaré des terroristes qui demandaient la mise en vigueur de la constitution de 1793, il montra beaucoup d'énergie dans les journées du 12 germinal et du 1er prairial an III et proposa (26 avril 1795) une organisation nouvelle, qui supprimait le comité de sûreté générale et concentrait les pouvoirs dans un comité de salut public (2) composé de vingt-quatre membres et renouvelable par sixième chaque mois. Cette proposition n'eut pas de suite. Membre de la commission qui prépara la constitution de l'an III, il en fut un des rédacteurs principaux, et fit rejeter, comme une superfétation dangereuse, l'idée du jury constitutionnaire proposé par Sieyès. Bientôt après on le vit signaler avec force (23 oct. 1795) les intrigues de Tallien, de Fréron et d'autres thermidoriens revenus à une réaction révolutionnaire (1795), et s'écria, en apprenant qu'ils allaient présenter des mesures de salut public : « Je serai toujours la barre de fer contre laquelle viendront se briser les complots des factieux. » Le nom lui en est resté. Les suffrages de trente-deux départements portèrent Thibaudeau au conseil des Cinq-Cents (3); il opta pour celui de la Vienne. Un des chefs les plus influents du parti constitutionnel, il lutta sans cesse contre les menées de ses adversaires ou les tendances révolutionnaires du gouvernement : c'est ainsi qu'il s'opposa à la création d'un ministre de la police (31 déc. 1795), à la prestation du serment de haine à la royauté, à la loi du 3 brumaire qui excluait des fonctions publiques les parents des émigrés ainsi qu'à la révision des lois sur ces derniers (21 oct. 1796). Accusé de connivence avec les meneurs du club de Clichy, il repoussa ces attaques injustes en signalant plus d'une fois à la tribune les vues et les intrigues des royalistes, aussi bien que celles des jacobins, en dénonçant les dilapidations des agents du Directoire, celles entre autres de la compagnie Dijon (15 mai et 2 juillet 1797). Aux approches du 18 fructidor il proclamait la nécessité de résister aux menaces d'un coup d'État. Inscrit sur les listes de proscription, il n'échappa aux suites que par les efforts de Boulay (de la Meurthe). Dès lors il continua de siéger au Conseil sans prendre aucune part aux affaires. N'ayant pas été réélu aux élections de l'an VI (mai 1798), il renonça à la carrière politique, et reprit sa profession d'avocat.

Après le 18 brumaire, Bonaparte lui fit un accueil très-flatteur, et le nomma préfet de la Gironde (3 mars 1800); sept mois plus tard, il l'appela dans le conseil d'État, section de législation (22 septembre). Cette section avait une grande et magnifique tâche, celle de la confection des codes; le travail fut réparti entre ses membres, et Thibaudeau rédigea pour sa part le titre II du code, relatif aux actes de l'état civil. Il fut aussi chargé d'une mission extraordinaire dans la 6e division militaire, celle de Besançon (mai 1801), et de rédiger pour la session législative de l'an X l'exposé de la situation de la république. Au sein du conseil, il se trouva souvent en opposition avec le premier consul, combattit l'institution de la Légion d'honneur, le concordat et le consulat à vie; il se fit ainsi une réputation de frondeur, et refroidit sensiblement par son attitude les dispositions de Bonaparte à son égard; aussi le 3 floréal an XI (23 avril 1803), il apprit sans en avoir été prévenu sa nomination à la préfecture des Bouches-du-Rhône; c'était presque une disgrâce. Commandeur de la Légion d'honneur en 1804 et comte en 1809, il ne reçut pas d'autres faveurs de l'empire, bien qu'il se fût signalé par l'énergie et l'extrême vigueur de son administration dans un département mal disposé pour le gouvernement impérial. Dès qu'il connut l'abdication de Fontainebleau, il remit sa démission de préfet entre les mains de l'amiral Gantheaume, et se rendit à Paris, où il vécut fort retiré. Après le retour de l'empereur (1815), il ne se montra point aux Tuileries; son rappel au conseil d'État et bientôt après son entrée à la chambre des pairs (2 juin) l'obligèrent à reparaître sur la scène politique. Il avait désapprouvé le retour de l'empereur et prévu ses conséquences fatales; son avis était que toute organisation po-

(1) Le 7 mai 1794, il présenta un long rapport sur la marine, et le 6 juillet fit décréter la composition d'un jury pour prononcer sur les ouvrages qui traitaient de l'éducation des enfants.

(2) Il siégea dans ce comité pour le dernier mois de la session conventionnelle (oct. 1795).

(3) Il en fut président pour le mois de ventôse an IV (fév.-mars 1796).

litique fût ajournée, que Napoléon se présentât seulement comme chef militaire et qu'il exerçât la dictature. De toutes parts des adresses étaient présentées à l'empereur; celle du conseil d'État, intitulée *Délibération* (27 mars), fut très-remarquée, pour la hardiesse de ses principes; c'est lui qui la rédigea, quoique Defermon l'ait présentée. Après Waterloo, alors que tout le monde se préparait pour recevoir le roi, Thibaudeau fit dans la chambre des pairs une sortie violente contre les Bourbons (28 juin). « Nous sommes, dit-il, les représentants d'un peuple qui a prononcé l'expulsion de ce gouvernement; pour ma part je respecterai mon mandat : jamais je ne transigerai avec mes devoirs et mes sentiments. Par qui sommes-nous envoyés? Par une constitution qui rejette les Bourbons. Si ce sont les Bourbons qu'on veut nous imposer, je déclare que jamais je ne consentirai à les reconnaître. »

La veille de l'entrée du roi, Thibaudeau quitta Paris (7 juill.), muni d'un passeport que Fouché lui avait délivré, et se rendit en Suisse. Arrêté le 4 août à Lausanne, par l'ordre de l'archiduc Jean (1), exilé comme régicide, il obtint la permission de s'établir à Prague. On l'autorisa en 1819 à habiter Vienne, et en 1823 Bruxelles. Il employait les loisirs de l'exil à des travaux littéraires; la publication de ses *Mémoires sur la Convention* déplut au gouvernement français, et sur sa réquisition celui des Pays-Bas lui notifia de quitter le royaume dans les quarante-huit heures; après huit mois de résistances et de réclamations, il ne dut l'inexécution de cet ordre qu'à la bienveillance du roi Guillaume.

A la première nouvelle de la révolution de Juillet, Thibaudeau revint à Paris (5 août 1830). Il ne fut pas longtemps à se convaincre que les conventionnels n'avaient rien à espérer de Louis-Philippe, et vécut dans la retraite la plus absolue, s'occupant de travaux littéraires, que son grand âge ne lui fit jamais interrompre. Après le coup d'État de Louis-Napoléon, il fut compris dans la première liste des membres du sénat (26 janvier 1852) et élevé au grade de grand officier de la Légion d'honneur (12 août 1853). Il était alors atteint de la maladie qui le conduisit en 1854 au tombeau, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Les ouvrages de Thibaudeau sont fort nombreux; nous citerons les suivants : *Opinion sur le jugement de Louis XVI;* Paris 1er déc. 1792, in-8° de 6 p.; — *Opinion sur la question de savoir si le jugement de Louis Capet doit être soumis à la ratification du peuple;* Paris, 31 décembre 1792, in-8° de 15 p.; — (avec Léonard Bourdon), *Recueil des actes héroïques et civiques des républicains français;* Paris, 1794, in-8°; — *Hist. du terrorisme dans le département de la Vienne;* s. l. n. d. (Paris, 1795), in-8° de 84 p.; — *Le Congrès de Rastadt*, formant le t. II des *Mémoires de tous*, 1824, in-8°; — *Mémoires sur la Convention et le Directoire;* Paris, 1824, 2 vol. in-8°; — *Mémoires sur le Consulat, par un ancien conseiller d'État;* Paris, 1826, in-8°; — *Histoire générale de Napoléon Bonaparte;* Paris, 1827-28, 5 vol. in-8° : cet ouvrage, qui devait former 12 vol., fut suspendu après la publication du 6e, qui avait entamé l'histoire du Consulat; un des ouvrages mentionnés ci-dessous en forme pour ainsi dire le complément; — *La Bohême, roman historique;* Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *Le Consulat et l'Empire, ou Histoire de la France et de Napoléon Bonaparte de* 1799 *à* 1815; Paris, 1835, 1837-38, 10 vol. in-8°; — *Histoire des états généraux;* Paris, 1843, 2 vol. in-8°. Thibaudeau a laissé en manuscrit : *Considérations sur la Révolution française; Mémoires* (complets) *sur la Convention et le Directoire* (la police de la restauration avait exigé de nombreuses coupures, qui firent de ce livre un simple recueil de documents); des *Mémoires*, qui commencent au 18 brumaire et vont sans interruption jusqu'en 1830, et par fragments jusqu'en 1854; une *Critique de l'Histoire de la révolution*, par M. Thiers; *le Poitou, roman historique*, et une foule de documents, notes, correspondances avec les hommes les plus marquants de la révolution, etc.

Quenard, *Portr. des personnages célèbres de la révolution;* 1796-1802. — *Biogr. moderne.* — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Galerie des contemp.* — Rabbe, *Biogr. univ. et port.* — H. Faure, *Biogr. des préfets;* 1839, 2 vol. in-8°. — Hauréau, *La Montagne, notices hist.* — Tisseron, *Le Sénat de l'empire français.*

THIBAUDEAU (*Adolphe-Narcisse*, comte), administrateur, fils du précédent, né en 1795, à Poitiers, mort le 7 décembre 1856, à Paris. Il reçut une éducation des plus soignées. Après avoir servi dans la jeune garde et combattu en 1814 à la barrière de Clichy, il suivit son père en exil, et revint en 1823 en France. Son nom et ses opinions le mirent en relations avec les hommes éminents du parti libéral : il devint ainsi l'ami de Laffitte, de La Fayette, de Manuel, de Carrel, de Godefroi Cavaignac, et les aida successivement dans leurs luttes contre les gouvernements de Charles X et de Louis-Philippe, soit par la part qu'il eut comme acteur dans les journées de juillet 1830 et dans la tentative de 1832, où il fut fait prisonnier après la défense du cloître Saint-Merri, soit par ses nombreux articles au *National*, qu'il dirigeait avec Carrel. Dans les séjours successifs qu'il fit en

(1) Il lui écrivit à ce sujet le lendemain une lettre qui débute ainsi : « La révolution commençait en France lorsque je suis entré dans le monde; j'y suis entré avec elle, et je me suis trouvé porté très-jeune dans la carrière politique. Je n'ai pas été l'homme d'aucun parti, le courtisan ni le favori des gouvernements qui se sont succédé. J'ai été l'homme de la révolution, et je suis toujours reste fidèle aux principes raisonnables qu'elle a développés. J'aurais pu, comme beaucoup d'autres, m'accommoder avec les circonstances et les événements; mais j'ai toujours préféré succomber que de transiger avec ma conscience. »

Angleterre, il compléta son éducation industrielle et économique. Il fut un des fondateurs de la ligne de Paris à Rouen et au Havre, et contribua à la création des lignes de la Normandie et de la Bretagne. Après la fusion de ces diverses compagnies en une seule, il se retira presque entièrement des affaires. En 1854, il fut secrétaire général adjoint de la commission de l'Exposition universelle de 1855, et son concours fut des plus utiles au prince Napoléon, qui depuis lors lui voua une affection toute particulière. Il s'occupait aussi des hautes questions financières que faisaient naître la création des grands établissements de crédit et les besoins du trésor; c'est lui qui eut l'idée première des emprunts par souscription publique. Parmi les travaux littéraires de Thibaudeau, nous citerons ses articles et sa correspondance anglaise signée O dans *le National*, des *Mémoires* sur la jonction économique de Paris à la mer et sur le desséchement du lac de Haarlem, de nombreux articles financiers publiés dans le *Journal des chemins de fer*, et la préface inachevée du *Trésor de la Curiosité* de Ch. Blanc. Il a laissé des fragments sous ce titre : *Histoires de mon temps*, de nombreux manuscrits et correspondances sur toutes les questions, simples notes souvent, merveilleuses de clarté et de finesse.

La Presse, déc. 1856. — *Docum. partic.*

THIBAUT Ier, comte de Champagne et de Blois, mort en 1089, à Épernay, dans un âge avancé. Second fils d'Eudes II, il partagea avec Étienne II, son frère, les domaines paternels, et eut les comtés de Blois, Tours et Chartres. Ayant refusé l'hommage au roi Henri Ier, il vit donner ses terres à Geoffroi, comte d'Anjou, et perdit contre ce dernier une bataille, livrée en 1042 ou 1044. Après la mort d'Étienne il s'empara de la Champagne, au préjudice d'Eudes, son neveu (1047). Il entreprit, en 1057, contre Geoffroi d'Anjou une nouvelle guerre, qui fut très-acharnée, mais dont on ignore les détails. On lui doit la fondation du prieuré de Saint-Ayoul à Provins. De sa seconde femme, Alix, qui lui apporta en dot le comté de Bar-sur-Aube, il eut quatre fils, dont *Hugues Ier* et *Étienne*, qui lui succédèrent le premier en Champagne, le second à Blois, et *Philippe*, évêque de Châlons-sur-Marne.

THIBAUT II, dit *le Grand*, comte de Champagne et de Blois, né vers 1090, mort le 6 janvier 1152. Second fils d'Étienne et petit-fils du précédent, il succéda à son père en 1102, sous la tutelle de sa mère, Alix d'Angleterre, fille de Guillaume le Conquérant, qui, après avoir gouverné près de vingt ans, se fit religieuse; elle mourut en 1137. Thibaut avait, dit-on, été élevé à Orléans. Bien que tout d'abord il se fût montré l'allié fidèle des rois d'Angleterre, il rejoignit en 1124 le roi Louis VI à Reims pour repousser avec lui l'empereur, qui menaçait la Champagne. Vers 1126 il réunit ce dernier pays à celui de Blois, par la cession que lui en fit Hugues Ier, son oncle. Lorsque son frère Étienne se fut emparé du trône d'Angleterre (1135), il envahit de son côté la Normandie, et ne consentit à l'évacuer que sur la promesse d'une pension annuelle de deux mille marcs d'argent (1137). Après la bataille de Lincoln, où Étienne perdit la liberté (1141), les seigneurs normands lui députèrent l'archevêque de Rouen pour lui offrir la couronne d'Angleterre; mais Thibaut renvoya leurs offres au comte d'Anjou, qu'il engagea à lui céder en échange la ville de Tours. Il avait accompagné en Aquitaine le roi Louis VII, lors de son mariage avec l'héritière de ce duché; une rupture n'en éclata pas moins entre le vassal et le suzerain. Elle eut pour causes l'élection, malgré le roi, de Pierre de La Châtre à l'archevêché de Bourges, puis la retraite que Thibaut lui accorda dans ses États. Saint Bernard chercha en vain à réconcilier les deux princes. Louis VII entra en Champagne, s'empara de Vitry, et mit le feu à l'église, où périrent dans les flammes treize cents personnes qui s'y étaient réfugiées (1142); sur les remontrances sévères de saint Bernard, il ne poussa pas plus loin sa conquête, reconnut Pierre de La Châtre, et se croisa contre les infidèles. Thibaut fut très-libéral envers les églises, et acheva le monastère de Clairvaux; il fonda aussi à Troyes les premiers établissements qui firent la grandeur industrielle de cette ville dans le moyen âge. De sa femme, Mathilde, fille d'Engilbert II, duc de Carinthie, il laissa dix enfants, dont *Henri*, comte de Champagne; *Thibaut*, comte de Blois; *Étienne*, comte de Sancerre; *Guillaume aux blanches mains*, archevêque de Reims; et *Alix*, troisième femme de Louis VII.

THIBAUT III, comte de Champagne, petit-fils du précédent, né en 1177, mort le 24 mai 1201. Fils d'Henri Ier, il succéda en 1197 à Henri II, son frère, en vertu d'une donation. En 1198 il fit hommage de la ville de Melun à Philippe-Auguste. Lorsque Foulques de Neuilly vint en 1199 prêcher une nouvelle croisade au château d'Écry en Champagne, Thibaut prit la croix et fut élu, malgré sa jeunesse, chef de cette expédition; mais à peine s'était-il mis en route, que la mort le surprit, à Troyes. Sa femme, Blanche de Navarre, était alors grosse; elle donna le jour à un fils qui fut *Thibaut IV*, surnommé le Posthume.

Et. Gallois, *Hist. des comtes de Champagne.*

THIBAUT IV, comte de Champagne, roi de Navarre, fils de Thibaut III, né à Troyes, en 1201, mort à Troyes ou à Pampelune, le 8 ou le 10 juillet 1253. Il n'était pas né quand mourut son père, et fut surnommé pour cette raison *le Posthume*; sa mère, Blanche de Navarre, eut à lutter pour lui conserver l'héritage paternel contre les réclamations d'Érard de Brienne, qu'un arrêt du parlement, rendu en juillet 1216, débouta enfin de ses prétentions.

Outre le titre de comte, Thibaut dut peut-être à sa mère la vocation qui fut l'origine de sa gloire. Blanche de Navarre, dit-on, aimait à s'entourer des poëtes. A la cour de Philippe-Auguste, où Thibaut passa une grande partie de sa jeunesse, il rencontra ces grands poëtes du temps, aujourd'hui bien oubliés pour la plupart, Hélinand, Chrétien de Troyes, Raoul de Houdan, et d'autres encore, qu'il devait tous effacer. C'est à l'université de Paris qu'il lui fut donné de prendre sa part de ces fortes études dont la noblesse d'alors abandonnait volontiers le privilége aux vilains. Mais son maître par excellence fut un certain Gace Brusié, grand coureur d'aventures galantes, où il exposait quelquefois sa vie et sur lesquelles il faisait ensuite de jolies chansons. Thibaut ne montra pas moins d'audace tout au début de ses amours, s'il est vrai que la première dame de ses pensées ait été Blanche de Castille, femme de ce fils de Philippe-Auguste qui allait bientôt régner sous le nom de Louis VIII; il n'est guère possible d'en douter. Sans doute on ne peut prouver, vu la divergence des témoignages contemporains, que Blanche ait partagé ou même encouragé la passion de Thibaut. Mais il ne suffit pas d'alléguer, comme on l'a fait quelquefois, l'âge de Blanche pour mettre Thibaut lui-même hors de cause, bien qu'elle fût peut-être de quinze ans plus âgée que lui; et de ce qu'il parle, dans un endroit, de son amour pour une jeune dame, il n'y a rien à conclure, sinon qu'il ne se piquait point d'une exacte fidélité, également rare chez les poëtes et chez les amants sans espoir. Ce que l'on sait de sa vie ne le prouve d'ailleurs que trop : ainsi, un an après s'être fiancé avec la sœur du roi d'Ecosse, il épousait Gertrude de Habsbourg, et quelques mois après il faisait annuler son mariage pour en contracter un autre, avec Agnès de Beaujeu (1223 ou 1224). En même temps, on le voit déployer un zèle exemplaire pour le service du mari de Blanche. Il le suit dans son expédition contre les barons de Gascogne, et guerroye bravement à ses côtés contre les Anglais, surtout au siége de La Rochelle. Enfin, il l'accompagna encore dans la croisade contre les Albigeois, et commença avec lui le siége d'Avignon (1225); mais au bout de quarante jours, il le quitta, alléguant qu'il avait accompli son devoir de vassal, en réalité parce qu'il avait de secrètes intelligences avec les seigneurs du midi, dont l'alliance pouvait seule lui assurer l'héritage de son oncle, le roi de Navarre, Sancho VII, alors brouillé avec lui. Ce serait donc, peut-être, faire trop d'honneur à Thibaut que de chercher l'explication de ce brusque départ dans les vers suivants, où il flétrit justement une guerre odieuse :

> Ce est des clers, qui ont laisie sermons
> Pour guerroier et pour tuer les gens :
> Jamais en Dieu ne fust tels homs creans.

On ne croira pas davantage, sur la foi de Matthieu Paris, que Thibaut en quittant l'armée n'ait fait que céder au désir de retrouver Blanche, alors éloignée de son mari. Encore bien moins voudra-t-on se laisser persuader par le même chroniqueur que le comte de Champagne se débarrassa de Louis VIII par un empoisonnement, lorsqu'il n'est pas même certain que Louis VIII soit mort empoisonné. Blanche soupçonna-t-elle réellement Thibaut d'avoir fait mourir le roi? Voulut-elle seulement punir sa défection? Ou bien avait-elle quelque raison personnelle et secrète de le haïr? Quoi qu'il en soit, lorsque Thibaut, convoqué au sacre de Louis IX avec les autres pairs, voulut se rendre à cette invitation, l'entrée de Reims lui fut interdite, et les gens dont il s'était fait précéder en furent chassés avec insulte. La trahison de Thibaut, qui fut alors mise en avant, peut justifier la violence de cette conduite, mais en explique imparfaitement l'imprudence. Beaucoup ont accusé la régente d'avoir cédé en cette occasion à l'influence d'un légat qui exerçait alors un grand empire sur son esprit. Furieux, peut-être jaloux, Thibaut, déjà ligué avec les comtes de Bretagne et de la Marche, entra ouvertement dans le parti des ennemis de la couronne. Il n'y resta pas longtemps : Blanche, pour le désarmer, n'eut qu'à lui mander « qu'elle ne serait pas fâchée de le voir ». Dès lors la conduite de Thibaut devient assez équivoque pour autoriser toutes les conjectures, et il est difficile d'excuser, même en faisant la part des motifs que nous ignorons, le rôle étrange qu'il commence aussitôt à jouer entre la cour, dont il sert les intérêts, et les confédérés, auxquels il reste attaché en apparence. En 1227, il s'entremet pour faire conclure la paix de Vendôme; puis, les complots ayant recommencé, il avertit la régente d'un projet d'enlèvement qui menaçait Louis IX. Il négocia ensuite, pour le compte de Blanche, le mariage qui, en unissant la fille du comte de Toulouse au frère de Louis, enrichit le domaine royal d'une vaste et riche province, en même temps qu'il détachait à jamais du parti des seigneurs un de leurs plus puissants alliés.

Tant de bons offices rendus à la couronne par Thibaut ne pouvaient être ignorés ou pardonnés par ceux qu'il trahissait. Cependant ils essayèrent encore de le rattacher à leur cause en lui faisant épouser la fille du comte de Bretagne. Thibaut donna son consentement; mais bientôt arriva une lettre du roi, qui empêcha la conclusion de l'affaire. Sur ces entrefaites le parti féodal s'était fortifié de puissantes recrues. Un des premiers actes du chef de la nouvelle ligue, Philippe de Boulogne, fut d'accuser Thibaut d'avoir empoisonné Louis VIII et trahi la France au siége d'Avignon; le même manifeste faisait aussi mention de relations illégitimes entretenues par la reine Blanche, tant avec le légat du pape qu'avec le comte de Cham-

pagne. Enfin, dans leur acharnement contre Thibaut, les confédérés firent venir une fille aînée du roi d'Angleterre Henri II et de la reine Isabelle, Alix, reine de Chypre, qui pouvait faire valoir quelques droits sur la Champagne et la Brie, et envahirent ces deux comtés sous prétexte de les rendre à leur légitime souveraine. Vivement pressé par l'ennemi, qui dévastait impitoyablement son territoire, Thibaut eut alors recours au roi, ou plutôt à la régente, qui intima aux envahisseurs l'ordre de mettre bas les armes et d'évacuer la Champagne. Mais il ne fallut rien de moins que la présence du roi lui-même et de son armée pour faire exécuter cette sommation. Les droits d'Alix furent rachetés, et le roi se chargea du payement, à condition que Thibaut lui céderait les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et le vicomté de Châteaudun. On le voit assez : Blanche ne saurait être accusée d'avoir immolé à son poete les intérêts de son fils ni ceux de la couronne. D'autre part, *le doux servage* dont se plaignait Thibaut paraît lui avoir laissé une liberté raisonnable : car au mois de mars 1232 (il est vrai que Blanche pouvait avoir alors quarante-cinq ans), le comte de Champagne épousait la fille d'Archambaud de Bourbon, Marguerite : c'était sa troisième femme, et il devait en avoir six enfants. Du moins il restait encore tiède au roi : il fallut qu'il devînt roi lui-même pour abandonner la cause qu'il n'avait pas cessé depuis longtemps de servir ouvertement ou en secret.

Sancho VII mourut; Thibaut lui succéda, malgré la rivalité du roi d'Aragon, et le 28 août 1234 une décision du souverain pontife, pris pour arbitre, l'affermit dans la possession du royaume de Navarre. La légèreté de son caractère ne l'empêcha pas de prendre au sérieux ses nouveaux devoirs. La Navarre était en grande partie inculte, faute d'une population suffisante. Thibaut y fit venir de son comté de nombreux colons, qui dans peu d'années en firent une riche et fertile province. Il voulut ensuite racheter les provinces qu'il avait cédées au domaine royal pour l'argent dû à la reine de Chypre. Louis IX ayant repoussé cette prétention, il songea à renouer ses anciennes alliances, et commença par violer une promesse qu'il avait faite jadis à la régente, en mariant sa fille, sans avoir obtenu ni demandé l'autorisation du roi de France, au fils du duc de Bretagne. Louis IX mit aussitôt ses troupes en campagne. Thibaut, ne se croyant pas encore en état de lutter contre un si redoutable adversaire, courut à Rome solliciter l'appui du pape, qui l'avait déja soutenu contre le roi d'Aragon. Grégoire IX intervint; néanmoins Thibaut dut abandonner ses prétentions sur les comtés de Blois, de Chartres et de Sancerre, et livrer deux places en garantie de sa fidélité. A cette occasion, il revit Blanche, qui lui fit des reproches amers. Robert, frère du roi, alla plus loin : il fit insulter par ses gens le roi de Navarre, et les tira de la prison où Louis les avait fait jeter pour donner satisfaction au prince offensé. Mais, s'il faut en croire les *Grandes Chroniques*, Thibaut était alors occupé de pensées qui ne laissaient point en lui de place au ressentiment. Il avait quitté Blanche plus amoureux, plus soumis, plus épris de sa dame et de la poésie que jamais. C'est à cette époque, s'il faut en croire le chroniqueur, qu'aidé de Gace Buslé, il composa ses chansons. Mais il n'a pas dû attendre pour chanter Blanche qu'elle eût quarante-sept ans; quelques-uns de ses vers paraissent antérieurs à 1229, tandis que d'autres ne peuvent avoir été écrits avant 1240. Quoi qu'il en soit, Thibaut célébrait sa dame avec un redoublement de verve, quand une croisade vint l'arracher à cette occupation profane. Le roi chansonnier partit pour la Terre-Sainte. L'armée chrétienne débarqua à Ptolémaïs en 1238. Thibaut, qu'elle avait pris pour chef, se montra dans cette expédition vaillant chevalier et médiocre général. Après avoir battu les Sarrasins, il se laissa surprendre par eux. En même temps, les seigneurs qui étaient censés recevoir ses ordres s'en allaient chacun de leur côté avec leurs troupes, et faisaient la guerre pour leur propre compte. L'indiscipline en vint au point qu'il fallut signer avec le sultan de Damas une trêve de trois ans, qui mit fin, en réalité, à cette singulière campagne. Toutefois Thibaut et quelques autres ne voulurent pas quitter l'Orient sans avoir visité les lieux saints. Ils avaient espéré y arriver en conquerants; ils furent réduits à s'y rendre en pèlerins. Thibaut revint en 1240, purifié dans les eaux du Jourdain, mais non corrigé du défaut de chanter les dames. Lui-même l'avoue et s'en excuse :

Mais j'ai un cuer : ains tiex (*jamais tel*) ne fu trovez,
Tous jours me dist : Amez, amez, amez.

D'ailleurs les exigences de ce cœur sans pareil ne lui firent pas trop négliger le grave métier de roi. Désigné d'abord par un surnom qui ne rappelait que sa naissance, il sut mériter sur la fin de sa vie celui de *Bon*, et même celui de *Grand*. Aujourd'hui on ne l'appelle que *Thibaut le Chansonnier*.

Thibaut n'est pas, à proprement parler, le père de la chanson française; même en laissant à part la poésie provençale, que pourtant il a certainement connue et dont il s'est inspiré, on lui trouve des prédécesseurs jusque dans sa langue, la langue d'oïl, où sont écrits ses vers. Mais il a été de son vivant et il est resté longtemps le plus populaire des chansonniers français. S'il n'y a pas de véritable création dans les arts, si le plus grand des maîtres est toujours élève de quelqu'un, si enfin tout l'honneur d'une invention littéraire revient et doit revenir à celui qui a su la faire valoir et la mettre en

Outre le titre de comte, Thibaut dut peut-être à sa mère la vocation qui fut l'origine de sa gloire. Blanche de Navarre, dit-on, aimait à s'entourer des poëtes. A la cour de Philippe-Auguste, où Thibaut passa une grande partie de sa jeunesse, il rencontra ces grands poëtes du temps, aujourd'hui bien oubliés pour la plupart, Hélinand, Chrétien de Troyes, Raoul de Houdan, et d'autres encore, qu'il devait tous effacer. C'est à l'université de Paris qu'il lui fut donné de prendre sa part de ces fortes études dont la noblesse d'alors abandonnait volontiers le privilége aux vilains. Mais son maître par excellence fut un certain Gace Brulé, grand coureur d'aventures galantes, où il exposait quelquefois sa vie et sur lesquelles il faisait ensuite de jolies chansons. Thibaut ne montra pas moins d'audace tout au début de ses amours, s'il est vrai que la première dame de ses pensées ait été Blanche de Castille, femme de ce fils de Philippe-Auguste qui allait bientôt régner sous le nom de Louis VIII ; il n'est guère possible d'en douter. Sans doute on ne peut prouver, vu la divergence des témoignages contemporains, que Blanche ait partagé ou même encouragé la passion de Thibaut. Mais il ne suffit pas d'alléguer, comme on l'a fait quelquefois, l'âge de Blanche pour mettre Thibaut lui-même hors de cause, bien qu'elle fût peut-être de quinze ans plus âgée que lui ; et de ce qu'il parle, dans un endroit, de son amour pour une jeune dame, il n'y a rien à conclure, sinon qu'il ne se piquait point d'une exacte fidélité, également rare chez les poëtes et chez les amants sans espoir. Ce que l'on sait de sa vie ne le prouve d'ailleurs que trop : ainsi, un an après s'être fiancé avec la sœur du roi d'Écosse, il épousait Gertrude de Habsbourg, et quelques mois après il faisait annuler son mariage pour en contracter un autre, avec Agnès de Beaujeu (1223 ou 1224). En même temps, on le voit déployer un zèle exemplaire pour le service du mari de Blanche. Il le suit dans son expédition contre les barons de Gascogne, et guerroye bravement à ses côtés contre les Anglais, surtout au siége de La Rochelle. Enfin, il l'accompagna encore dans la croisade contre les Albigeois, et commença avec lui le siége d'Avignon (1225) ; mais au bout de quarante jours, il le quitta, alléguant qu'il avait accompli son devoir de vassal, en réalité parce qu'il avait de secrètes intelligences avec les seigneurs du midi, dont l'alliance pouvait seule lui assurer l'héritage de son oncle, le roi de Navarre, Sancho VII, alors brouillé avec lui. Ce serait donc, peut-être, faire trop d'honneur à Thibaut que de chercher l'explication de ce brusque départ dans les vers suivants, où il flétrit justement une guerre odieuse :

> Ce est des clers, qui ont laisié sermons
> Pour guerroier et pour tuer les gens :
> Jamais en Dieu ne fust tels homs creans.

On ne croira pas davantage, sur la foi de Matthieu Paris, que Thibaut en quittant l'armée n'ait fait que céder au désir de retrouver Blanche, alors éloignée de son mari. Encore bien moins voudra-t-on se laisser persuader par le même chroniqueur que le comte de Champagne se débarrassa de Louis VIII par un empoisonnement, lorsqu'il n'est pas même certain que Louis VIII soit mort empoisonné. Blanche soupçonna-t-elle réellement Thibaut d'avoir fait mourir le roi ? Voulut-elle seulement punir sa défection ? Ou bien avait-elle quelque raison personnelle et secrète de le haïr ? Quoi qu'il en soit, lorsque Thibaut, convoqué au sacre de Louis IX avec les autres pairs, voulut se rendre à cette invitation, l'entrée de Reims lui fut interdite, et les gens dont il s'était fait précéder en furent chassés avec insulte. La trahison de Thibaut, qui fut alors mise en avant, peut justifier la violence de cette conduite, mais en explique imparfaitement l'imprudence. Beaucoup ont accusé la régente d'avoir cédé en cette occasion à l'influence d'un légat qui exerçait alors un grand empire sur son esprit. Furieux, peut-être jaloux, Thibaut, déjà ligué avec les comtes de Bretagne et de la Marche, entra ouvertement dans le parti des ennemis de la couronne. Il n'y resta pas longtemps : Blanche, pour le désarmer, n'eut qu'à lui mander « qu'elle ne serait pas fâchée de le voir ». Dès lors la conduite de Thibaut devient assez équivoque pour autoriser toutes les conjectures, et il est difficile d'excuser, même en faisant la part des motifs que nous ignorons, le rôle étrange qu'il commence aussitôt à jouer entre la cour, dont il sert les intérêts, et les confédérés, auxquels il reste attaché en apparence. En 1227, il s'entremet pour faire conclure la paix de Vendôme ; puis, les complots ayant recommencé, il avertit la régente d'un projet d'enlèvement qui menaçait Louis IX. Il négocia ensuite, pour le compte de Blanche, le mariage qui, en unissant la fille du comte de Toulouse au frère de Louis, enrichit le domaine royal d'une vaste et riche province, en même temps qu'il détachait à jamais du parti des seigneurs un de leurs plus puissants alliés.

Tant de bons offices rendus à la couronne par Thibaut ne pouvaient être ignorés ou pardonnés par ceux qu'il trahissait. Cependant ils essayèrent encore de le rattacher à leur cause en lui faisant épouser la fille du comte de Bretagne. Thibaut donna son consentement ; mais bientôt arriva une lettre du roi, qui empêcha la conclusion de l'affaire. Sur ces entrefaites le parti féodal s'était fortifié de puissantes recrues. Un des premiers actes du chef de la nouvelle ligue, Philippe de Boulogne, fut d'accuser Thibaut d'avoir empoisonné Louis VIII et trahi la France au siége d'Avignon ; le même manifeste faisait aussi mention de relations illégitimes entretenues par la reine Blanche, tant avec le légat du pape qu'avec le comte de Cham-

pagne. Enfin, dans leur acharnement contre Thibaut, les confédérés firent venir une fille aînée du roi d'Angleterre Henri II et de la reine Isabelle, Alix, reine de Chypre, qui pouvait faire valoir quelques droits sur la Champagne et la Brie, et envahirent ces deux comtés sous prétexte de les rendre à leur légitime souveraine. Vivement pressé par l'ennemi, qui dévastait impitoyablement son territoire, Thibaut eut alors recours au roi, ou plutôt à la régente, qui intima aux envahisseurs l'ordre de mettre bas les armes et d'évacuer la Champagne. Mais il ne fallut rien de moins que la présence du roi lui-même et de son armée pour faire exécuter cette sommation. Les droits d'Alix furent rachetés, et le roi se chargea du payement, à condition que Thibaut lui céderait les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et le vicomté de Châteaudun. On le voit assez : Blanche ne saurait être accusée d'avoir immolé à son poete les intérêts de son fils ni ceux de la couronne. D'autre part, *le doux servage* dont se plaignait Thibaut paraît lui avoir laissé une liberté raisonnable : car au mois de mars 1232 (il est vrai que Blanche pouvait avoir alors quarante-cinq ans), le comte de Champagne épousait la fille d'Archambaud de Bourbon, Marguerite : c'était sa troisième femme, et il devait en avoir six enfants. Du moins il restait encore fidèle au roi : il fallut qu'il devînt roi lui-même pour abandonner la cause qu'il n'avait pas cessé depuis longtemps de servir ouvertement ou en secret.

Sancho VII mourut; Thibaut lui succéda, malgré la rivalité du roi d'Aragon, et le 28 août 1234 une décision du souverain pontife, pris pour arbitre, l'affermit dans la possession du royaume de Navarre. La légèreté de son caractère ne l'empêcha pas de prendre au sérieux ses nouveaux devoirs. La Navarre était en grande partie inculte, faute d'une population suffisante. Thibaut y fit venir de son comté de nombreux colons, qui dans peu d'années en firent une riche et fertile province. Il voulut ensuite racheter les provinces qu'il avait cédées au domaine royal pour l'argent dû à la reine de Chypre. Louis IX ayant repoussé cette prétention, il songea à renouer ses anciennes alliances, et commença par violer une promesse qu'il avait faite jadis à la régente, en mariant sa fille, sans avoir obtenu ni demandé l'autorisation du roi de France, au fils du duc de Bretagne. Louis IX mit aussitôt ses troupes en campagne. Thibaut, ne se croyant pas encore en état de lutter contre un si redoutable adversaire, courut à Rome solliciter l'appui du pape, qui l'avait déjà soutenu contre le roi d'Aragon. Grégoire IX intervint; néanmoins Thibaut dut abandonner ses prétentions sur les comtés de Blois, de Chartres et de Sancerre, et livrer deux places en garantie de sa fidélité. A cette occasion, il revit Blanche, qui lui fit des reproches amers. Robert, frère du roi, alla plus loin : il fit insulter par ses gens le roi de Navarre, et les tira de la prison où Louis les avait fait jeter pour donner satisfaction au prince offensé. Mais, s'il faut en croire les *Grandes Chroniques*, Thibaut était alors occupé de pensées qui ne laissaient point en lui de place au ressentiment. Il avait quitté Blanche plus amoureux, plus soumis, plus épris de sa dame et de la poésie que jamais. C'est à cette époque, s'il faut en croire le chroniqueur, qu'aidé de Gace Bruslé, il composa ses chansons. Mais il n'a pas dû attendre pour chanter Blanche qu'elle eût quarante-sept ans; quelques-uns de ses vers paraissent antérieurs à 1229, tandis que d'autres ne peuvent avoir été écrits avant 1240. Quoi qu'il en soit, Thibaut célébrait sa dame avec un redoublement de verve, quand une croisade vint l'arracher à cette occupation profane. Le roi chansonnier partit pour la Terre-Sainte. L'armée chrétienne débarqua à Ptolémaïs en 1238. Thibaut, qu'elle avait pris pour chef, se montra dans cette expédition vaillant chevalier et médiocre général. Après avoir battu les Sarrasins, il se laissa surprendre par eux. En même temps, les seigneurs qui étaient censés recevoir ses ordres s'en allaient chacun de leur côté avec leurs troupes, et faisaient la guerre pour leur propre compte. L'indiscipline en vint au point qu'il fallut signer avec le sultan de Damas une trêve de trois ans, qui mit fin, en réalité, à cette singulière campagne. Toutefois Thibaut et quelques autres ne voulurent pas quitter l'Orient sans avoir visité les lieux saints. Ils avaient espéré y arriver en conquerants; ils furent réduits à s'y rendre en pèlerins. Thibaut revint en 1240, purifié dans les eaux du Jourdain, mais non corrigé du défaut de chanter les dames. Lui-même l'avoue et s'en excuse :

Mais j'ai un cuer : ains tiex (*jamais tel*) ne fu trovez,
Tous jours me dist : Amez, amez, amez.

D'ailleurs les exigences de ce cœur sans pareil ne lui firent pas trop négliger le grave métier de roi. Désigné d'abord par un surnom qui ne rappelait que sa naissance, il sut mériter sur la fin de sa vie celui de *Bon*, et même celui de *Grand*. Aujourd'hui on ne l'appelle que *Thibaut le Chansonnier*.

Thibaut n'est pas, à proprement parler, le père de la chanson française; même en laissant à part la poésie provençale, que pourtant il a certainement connue et dont il s'est inspiré, on lui trouve des prédécesseurs jusque dans sa langue, la langue d'oïl, où sont écrits ses vers. Mais il a été de son vivant et il est resté longtemps le plus populaire des chansonniers français. S'il n'y a pas de véritable création dans les arts, si le plus grand des maîtres est toujours élève de quelqu'un, si enfin tout l'honneur d'une invention littéraire revient et doit revenir à celui qui a su la faire valoir et la mettre en

crédit, on peut être tenté de laisser Thibaut en possession d'un honneur auquel l'érudition ne peut produire que des prétendants assez obscurs. Sans doute la qualité du chansonnier dut être pour quelque chose dans sa réputation ; ses rivaux eux-mêmes ne pouvaient refuser leur hommage à un prince qui ne dédaignait pas le nom de rimeur et faisait asseoir la poésie sur le trône. Sans doute aussi la gracieuse musique dont Thibaut savait, dit-on, rehausser le charme de ses vers dut contribuer à les faire passer de bouche en bouche et de mémoire en mémoire. Néanmoins, ce que nous avons de lui (abstraction faite de quelques airs dont la notation est obscure et l'authenticité suspecte) suffit pour expliquer la haute estime que Dante professait pour ce trouvère couronné, *le premier chansonnier parmi les rois*, a dit M. Villemain. La qualité dont l'absence est le plus sensible chez lui, c'est peut-être l'originalité. Ses *jeux partis* semblent un écho des discussions galantes qui s'agitaient dans les cours d'amour ; on y retrouve toute la subtilité et un peu de la licence du temps. Ses chansons ont gardé beaucoup plus de charme : elles ont de la douceur et de la noblesse, mêlées avec du bel-esprit. Il serait ridicule, à coup sûr, de comparer Thibaut à un maître comme Pétrarque. On peut observer toutefois que l'un et l'autre travaillent sur le même fonds d'idées et de sentiments, un peu factices ou tout au moins un peu accidentels dans la longue histoire de l'esprit et du cœur humain, mal faits par conséquent pour inspirer des vers durables à tout autre qu'à un homme de génie. Aujourd'hui que la curiosité trouve un attrait particulier aux choses qui ont beaucoup vieilli, on peut goûter chez Thibaut jusqu'à ces vestiges d'une mode surannée qui après avoir fait la vogue de ses chansons en a causé le discrédit. Il y a d'ailleurs un contraste intéressant entre les mœurs de l'âge encore barbare où il vivait et la gentillesse, l'élégance parfois raffinée de ses vers. Amour, dames, fleurs, oiseaux, soupirs, doux souvenirs, doux pensers, voilà les mots, les idées, les images où se complaît ce contemporain de la guerre des Albigeois. La réalité, qui tient peu de place dans cette poésie tout idéale, y mêle parfois un piquant assaisonnement. Par exemple, on ne lit pas sans sourire les vers suivants, écrits en Terre-Sainte par un croisé :

Dame de cui est ma grans désirée,
Salus vous mant d'outre la mer salée
Comme à celi où je pens main et soir :
N'autre penser ne me fait joie avoir.

Ce n'est pas Thibaut qu'on reconnaît ici, mais son époque. Voici un trait qui paraît plus propre à caractériser le poëte lui-même, et où il faut chercher peut-être le secret de plus d'une inconséquence justement reprochée à sa conduite :

Rien qu'elle veut, je n'ose desvoloir.

La poésie chez Thibaut se ressent elle-même de cette facilité d'humeur. Cependant elle se distingue déjà de la poésie provençale par d'heureux traits de vive naïveté qui annoncent l'esprit français. Il y a de la netteté, par exemple, en même temps qu'un sentiment et un mouvement vrais dans ce début de chanson :

Je me cuidoie partir
D'amors : mais riens ne m'i vaut.
Li dous maus du souvenir
Qui nuit et jour ne m'i faut,
Le jour me fait assaut
Et la nuit ne puis dormir.
Ains pleur et plaing et sospir.
Dieus ! tant a que la désir !
Mais bien sais que ne l'en chaut.

On peut remarquer qu'il n'y a pas un seul *hiatus* dans tout ce couplet. Il arrivait ainsi à Thibaut de deviner et d'appliquer par instinct des règles de versification qui ne furent promulguées que plus tard. Avec le temps la versification devint régulière, la langue se fixa. On n'oublia point le nom du roi chansonnier ; mais on oublia un peu ses vers. La première édition de ses œuvres ne fut donnée qu'en 1742, par Lévesque de La Ravallière (Paris, 2 vol. in-8°). Dans notre siècle, Roquefort et M. Fr. Michel les ont publiées de nouveau (1829, in-8°). L'édition la plus complète est celle de M. P. Tarbé (Reims, 1851, in-8°) ; elle est précédée d'utiles *Recherches sur la vie littéraire et les œuvres de Thibaut*. E. TOURNIER.

Hist. littér. de la France, t. XXIII, p. 768. — Villemain, *Tableau de la littér. du moyen âge*, IXe leçon. — J.-B. Béraud (de l'Allier), *Hist. des comtes de Champagne et de Brie*, t. II. — Bourquelot, *Hist. de Provins*. — Bruce-Whyte, *Hist. de la langue romane*, t. II. — P. Tarbé, *Recherches*. — Sources citées à l'art. de Louis IX.

THIBAUT V, comte de Champagne et roi de Navarre, fils du précédent, né en 1240, mort le 4 décembre 1270, à Trapani, en Sicile. Il avait treize ans lorsqu'il succéda à son père, sous la tutelle de Marguerite de Bourbon, sa mère, femme éminente par ses qualités politiques, et qui mourut le 13 avril 1258, à Provins. Dévoué à Louis IX, dont il avait épousé la fille aînée, il l'accompagna dans sa dernière croisade, et mourut dans la même année que ce prince. Henri III, son frère, lui succéda.

Ed. Gallois, *Hist. des comtes de Champagne*.

THIBAUT (*Antoine-Frédéric-Juste*), jurisconsulte allemand, né le 4 janvier 1774, à Hameln (Hanovre), mort le 29 mars 1840, à Heidelberg. Il appartenait à une famille de réfugiés protestants français. Après avoir terminé ses études classiques dans les universités de Gœttingue et de Kœnigsberg, il s'adonna à la jurisprudence, et prit à Kiel le grade de docteur (1796). En attendant qu'il pût entrer dans la carrière du professorat, il entreprit dans cette ville une Encyclopédie du droit (*Juristische Encyclopædie*), dont un volume seulement fut mis au jour (Altona, 1797, in-8°). L'année suivante il fut pourvu d'une chaire à Kiel ; ap-

na en 1802, il y resta jusqu'en 1805, endit dans l'université d'Heidelberg, qui 'être réorganisée. On le considérait jurisconsultes comme le chef de l'école ique. « Ce savant, disent MM. Haag, arquable par les qualités du cœur que aste et profonde érudition en matière romain, a laissé non-seulement sur udence, mais sur la musique, des ou-stement estimés. Admirateur passionné ls maîtres, il avait formé à grands frais ieuse collection de musique, et il se en faire exécuter sous sa direction les x morceaux par une société d'amateurs réunis autour de lui. » Les principaux Thibaut sont : *Versuche über ein-eile der Theorie des Rechts* (Essai ques parties de la théorie du droit); 'S, 1817, 2 vol. in-8°; — *Theorie der Auslegung des rœm. Rechts* de l'interprétation logique du droit ro-Altona, 1799, 1807, in-8°; trad. en ar G. de Sandt (Paris, 1811, in-8°); *Besitz und Verjæhrung* (De la pos-de la prescription); Iéna, 1802, in-8°; *æge zur Kritik der Feuerbach-heorie* (Critique de la *Théorie des du droit pénal*, par Feuerbach); g, 1802, in-8°; — *System des Pan-chts* (Système du droit des Pan-Iéna, 1803, 2 vol. in-8°; 9e édit., 'est le meilleur des ouvrages de Thi-y a déployé les trésors d'une érudition un peu confuse; — *Civilitische ungen;* Heidelberg, 1814, in-8°; — *e Nothwendigkeit eines allgem. hen Rechts für Deutschland;* ibid., 40, in-8° : il fut du nombre des lé-mbattus par Savigny, qui se pronon-r l'établissement d'une législation uni-s tous les États allemands; — *Uber der Tonkunst* (Sur la pureté de la ; ibid., 1825, 1826, 1851, in-8°: on y lon Fétis, les aperçus les plus fins et justes; — *Juristischer Nachlassene* posthumes); Berlin, 1841-42, 2 vol. baut a rédigé depuis 1821 les *Archiv ivilist. Praxis*, en société avec Lœhr ier, et il a fourni beaucoup d'articles *ur Zeitung* d'Iéna et au *J hrbücher* rg.

r (*Bernard-Frédéric*), frère du pré- le 22 décembre 1775, mort le 3 no-332, à Gœttingue, où il professait les iques, a laissé deux ouvrages esti-*rundriss der reinen Mathematik* -8°; 5e édit., 1831), et *Grundriss m. Arithmetik* (1809, 1830, in-8°).

nce protest. — Fetis, *Biogr. des music.*

UT. *Voy.* AUSSIGNY.

UT. *Voy.* BAR et LORRAINE.

UVILLE (*Henri* LAMBERT D'HERBI-GNY, marquis DE), littérateur français, né en décembre 1710, à Paris, mort le 16 juin 1784, à Rouen. Issu d'une famille noble de Normandie, il prit le métier des armes, et devint mestre de camp des dragons de la reine. Il n'avait pas encore fait la guerre lorsque vers 1745 il reçut l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie. « La peur le saisit à Lyon, raconte Collé, et il ne put se déterminer à poursuivre sa route. On nomma à son régiment, et il revint déshonoré à Paris, avec soixante-dix mille livres de rente. » Collé, dont le récit est probablement exagéré, reproche encore à Thibouville un vice honteux, auquel Voltaire a fait allusion dans un vers du poëme de *la Pucelle;* Marmontel et d'autres écrivains l'accusent également de mœurs très-relâchées (1). C'était un homme de beaucoup d'esprit, et qui fut pendant quarante ans en relations suivies avec Voltaire, qui dans maint passage de sa correspondance, parle de lui avec une affection réelle. Comme d'Argental, il servit à son illustre ami d'intermédiaire auprès des acteurs qui jouaient ses pièces et des libraires qui publiaient ses livres. Il cultiva aussi les lettres, mais avec peu de succès. On a de lui : *Télamire*, tragédie en cinq actes; Paris, 1739, in-8°; La Haye, 1740, in-12 : le plan en est si confus et la versification si faible, qu'elle ne fut jouée que quatre fois; — *L'École de l'amitié*, roman; Amst., 1757, 2 vol. in-12; — *Le Danger des passions, ou Anecdotes syriennes et égyptiennes;* Paris, 1757, 2 vol. in-12; — *Réponse d'Abailard à Héloïse*, héroïde; Paris, 1758, in-12; — *Ramir*, tragédie en cinq actes; Paris, 1759, in-12 : selon Grimm, la représentation de cette pièce *insipide* ne put être achevée; — *Plus heureux que sage;* Paris, 1772, in-12; — *Qui ne risque rien n'a rien;* Paris, 1778, in-8° : ce proverbe, ainsi que le précédent, est en trois actes et en vers.

Collé, *Journal.* — Marmontel, *Mémoires*, liv. III. — Voltaire, Grimm, *Corresp.* — Fréron, *Année littér.*, 1759. — Guilbert, *Mémoires biogr. de la Seine-Inf.*

THIÉBAULT (*Dieudonné*), littérateur français, né le 26 décembre 1733, à La Roche, près Remiremont, mort le 5 décembre 1807, à Versailles. Il dut à ses propres efforts le bienfait d'une éducation libérale, qu'il acheva chez les jésuites à Colmar, à Dijon et à Épinal. Pressé par ses maîtres d'entrer dans leur compagnie, il s'y décida, à cause de la position peu fortunée de sa famille, et fut, à la fin de son noviciat, chargé de professer les humanités dans plusieurs colléges de la Lorraine et de la Champagne. Lorsque la ruine des jésuites fut consommée (1762), il rentra dans le monde, et s'appliqua à la jurisprudence, dans l'intention de pratiquer le

(1) Une de ses maîtresses, Mélanie de Laballe, débuta en 1746 à la Comédie-Française, et mourut à la fin de 1748, âgée de seize ans. Cette liaison scandaleuse donna lieu à une sanglante épigramme, rapportée par Beuchot, édit. des *Œuvres* de Voltaire, t. XI, p. 418.

barreau à Colmar. Une circonstance particulière l'ayant conduit à Paris, il se consacra tout entier à la culture des lettres. Quelques ouvrages facilement écrits lui procurèrent de la réputation et des amis dans le parti philosophique. A propos d'une brochure de circonstance qui fit une grande sensation, il reçut les félicitations de M. de Sartine; et ce fut à la recommandation de l'abbé d'Olivet, de d'Alembert et Cerutti, qu'il obtint de Frédéric II la chaire de grammaire générale dans l'école militaire de Berlin (1765). Il gagna la confiance du roi dès la première entrevue qu'ils eurent ensemble, et fut aussitôt nommé membre de l'Académie et gratifié d'une pension. Pendant vingt ans il fut admis dans l'intimité de Frédéric et traité par lui avec plus d'égards qu'il n'en accordait d'ordinaire aux personnes de son entourage (1); il fut le lecteur de tout ce que ce prince envoya à l'Académie, l'éditeur de presque tout ce qu'il fit imprimer, et le correcteur d'un grand nombre de ses ouvrages. Toutefois, malgré l'estime particulière que ses talents et ses qualités lui avaient value parmi la famille royale, Thiébault quitta la Prusse à la fin de 1784 pour s'établir définitivement en France. Il conçut alors et rédigea deux projets, l'un sur une compagnie d'assurances mutuelles contre l'incendie, qui fut écarté comme d'une exécution impossible, et l'autre sur la réorganisation de la librairie. Ce dernier travail fit donner à l'auteur la place de sous-chef de bureau de la librairie (1785), avec laquelle il ne tarda pas à cumuler celle de garde des archives et inventaires du garde-meuble de la couronne. Dans les premiers mois de 1789, on décida de suivre le plan qu'il avait proposé pour la librairie, et dans cette future réorganisation Thiébault devait être sous-directeur et président d'une académie de censure; en même temps il reçut moitié du privilége de l'unique journal qui devait rendre compte des travaux des assemblées nationales et provinciales. La révolution renversa tous ces projets. Thiébault, qui l'avait appelée de ses vœux, devint successivement inspecteur des rôles à Epinal, commissaire pour la réunion du Tournaisis à la France (1793), employé à la poste aux chevaux, chef du secrétariat au Directoire (1795), et professeur de grammaire générale à l'école centrale de la rue Saint-Antoine (1799). A la fin de 1803, il fut nommé proviseur du lycée récemment établi à Versailles. On a de lui : *Apologie des jeunes ex-jésuites qui ont signé le serment prescrit par arrêt du 6 février 1764*; s. l. (Paris), 1764, in-12; — *Discours sur la prononciation*; Berlin, 1765, in-8°; — *Nouveau plan de l'enseignement public*; Rouen (Berlin), 1769, in-12; — *Les Adieux du duc de Bourgogne et de l'abbé de Fénelon, ou Dialogues sur les différentes sortes de gouvernement*; Douai (Berlin), 1772, in-12; Paris, 1788, in-8° : ouvrage fait à la demande d'Ulrique de Prusse, et qui exerça, dit-on, quelque influence sur les changements politiques qui s'opérèrent en 1772 en Suède; — *Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues*; Paris, 1774, in-8°; — *De l'Enseignement dans les écoles centrales*; Paris, 1796, in-8°; — *Traité de l'esprit public*; Paris, 1798, in-8°; — *Sur la librairie et la liberté de la presse en France*; Paris, 1798, in-8°; — *Traité du style*; Paris, 1801, 2 vol. in-8°; cet ouvrage remarquable avait déjà paru sous le titre d'*Essai sur le style*; Berlin, 1774, in-8°; — *Grammaire philosophique*; Paris, 1802, 2 vol. in-8° : il y a joint à la grammaire la métaphysique et la logique en un seul corps de doctrine; — *Principes de lecture et de prononciation*, ouvrage adopté pour les écoles; Paris, 1802, 1810, in-8°; — *Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric le Grand, sa famille, sa cour, son gouvernement, son académie, ses écoles, et ses amis, littérateurs et philosophes*; Paris, 1804, 5 vol. in-8°; ibid., 1813, 4 vol. in-8°, et 1827, 5 vol. in-8° : c'est un recueil très-intéressant, d'une rédaction un peu diffuse, mais qui abonde en détails curieux, peu connus et finement observés. En société avec J.-A. Borelly, Thiébault a dirigé le *Journal de l'instruction publique* (Paris, 1793-94, 8 vol. in-8°). Il a fourni treize mémoires dans le recueil de l'Académie de Berlin, la plupart relatifs à des questions de grammaire, et une trentaine d'articles au *Journal littéraire* de Berlin (1772-76). Comme éditeur il a publié l'*Extrait du Dictionnaire de Bayle* (1767, 2 vol. in-8°), par Frédéric II. On lui attribue encore quelques écrits; mais c'est à tort qu'on lui a donné le *Dictionnaire de l'élocution française*, qui est de Demandre. P. L.

Mes Souvenirs — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat.* — Quérard, *France littér.*

THIÉBAULT (*Paul-Charles-François-Adrien-Henri-Dieudonné*, baron), général, fils du précédent, né le 14 décembre 1769, à Berlin, mort le 14 octobre 1846, à Paris. Il suivit son père à Paris, et après avoir achevé l'étude du droit, il allait entrer dans l'administration de la librairie avec le titre d'inspecteur, lorsque la révolution éclata. Dévoué au parti constitutionnel, il figura avec honneur dans les rangs de la garde nationale, et refusa un brevet d'officier que lui offrit M. de Narbonne; mais après le 10 août il s'enrôla pour l'armée du nord, dans le bataillon de la Butte des Moulins, se distingua dans l'affaire de Bernissart, et fut nommé sergent. Après avoir été adjoint à son père dans la réunion du Tournaisis à la France, il devint aide de camp du

(1) « Ce qui rendit invariable la faveur dont il a joui, c'est que, paraissant ne suivre que l'instruction remise par le roi aux professeurs de l'école militaire, il débuta par créer pour cet établissement un nouveau mode d'enseignement basé sur la pensée de faire marcher de front l'étude de toutes les sciences, et en fit hommage au fondateur. » *Biogr. nouv. des contemp.*, t. XIX.

général O' Morand, qui le nomma capitaine. Les rapports qu'il entretint alors avec le duc de Chartres faillirent causer sa perte : une lettre que le prince lui adressa lors de la défection de Dumouriez fut interceptée (avril 1793); il fut arrêté, subit trois mois de prison à Paris, et n'échappa à la mort que sur les instances de l'ambassadeur Grouvelle, qui le demanda pour exercer auprès de lui à Copenhague l'emploi de secrétaire. Bientôt après il rentra au service, et fut adjoint à l'adjudant général Jouy, dont la conduite trop légère manqua de le compromettre, puis à l'adjudant général Donzelot, avec lequel il fit la campagne du Rhin. Il prit ensuite part à la conquête de la Hollande et de l'Italie, et remplit avec beaucoup d'intelligence les fonctions, alors très-pénibles, de chef d'état-major dans les différentes divisions auxquelles il fut attaché. En 1799, à l'attaque de Naples, il prit deux fois le faubourg de Capoue, et reçut le grade d'adjudant général sur le champ de bataille (21 janvier). La prise d'Isola, ville qui refusait passage au général Duhesme, ne lui fit pas moins d'honneur. En 1800, il rejoignit Massena, s'enferma avec lui dans Gênes, et concourut, le 30 avril, à la reprise du fort Quezzi, service qui lui valut le même jour le grade de général de brigade. Sous le consulat il commanda successivement les départements d'Indre-et-Loire, de l'Eure et de Seine-et-Oise. Appelé, en 1805, à la grande armée, il combattit à Austerlitz, sortit victorieux de la lutte inégale qu'il avait engagée contre vingt mille Autrichiens pour occuper le village de Pratzen, et fut atteint à la fin de l'action d'une blessure très-grave à l'épaule droite. Nommé gouverneur de Fulda (23 oct. 1806), il échappa par sa fermeté aux dangers de l'insurrection générale de la Hesse, et reçut pour prix de sa modération une épée d'or que lui présentèrent les habitants. En 1807, il se rendit à l'armée de Portugal, servit sous les ordres de Junot jusqu'à la défaite de Vimiero, et après avoir eu une audience particulière de l'empereur sur les détails de cette campagne, il rentra en Espagne en qualité de général de division (17 nov. 1808). Il gouverna d'abord la Biscaye, puis la Vieille-Castille, battit à Aldea de Ponte l'arrière-garde de Wellington (27 sept. 1811), mais enfermé dans Vittoria avec plus de trois mille hommes, il resta dans la plus complète inaction; sur le rapport du général Caffarelli, Thiébault fut rappelé (8 janv. 1813) et mis en congé. Il servit encore toutefois en Allemagne, où il commanda la place de Hambourg, puis celle de Lubeck. Bien qu'il eût envoyé une adresse d'adhésion au gouvernement de Louis XVIII, il fut frappé d'une sorte de disgrâce, qui se prolongea durant les Cent-jours. Placé le 7 septembre 1815 à la tête de la 18e div. milit. (Dijon), il fut destitué le 10 novembre suivant, et exilé à Tours, à cause de la découverte d'une lettre où il offrait ses services à l'empereur, à son retour de l'île d'Elbe. En 1818, il passa avec son grade dans le corps royal d'état-major, et fut admis à la retraite en 1824. Éclairé et lettré comme il l'était, Thiébault excita la susceptibilité jalouse de quelques personnages haut placés, et cette circonstance troubla plusieurs fois sa vie et jeta des obstacles dans sa carrière. Sur les vives réclamations de Junot, il avait été nommé baron en juin 1811, et comte quelques mois après, ainsi que *le Moniteur* en fait foi; mais Berthier, qui ne l'aimait pas, empêcha l'expédition de cette dernière création, comme il s'était opposé à ce qu'aucune dotation fût jointe à la première. La preuve de cette nomination resta cependant au ministère de la guerre, et c'est sur ce document que Louis XVIII, en donnant à Thiébault la croix de Saint-Louis (31 juill. 1814), le qualifia de comte. Il fut l'un des deux auteurs de la découverte de la mine de sel gemme de Vic. Il tenait de son père le goût des lettres, qu'il cultiva avec succès, fit partie de différentes sociétés littéraires, et reçut de l'université de Salamanque le diplôme de docteur. Il a publié : *Les Soupers du jeudi*; Paris, 1789, in-8°, sans nom d'auteur; — *Vues sur la réorganisation des quartiers généraux et des états-majors*; Paris, an VIII (1800), in-8°; — *Manuel des adjudants généraux et des adjoints employés dans les états majors divisionnaires des armées*; Paris, 1800, in-8°; trad. en espagnol et en anglais : il proposa dans cet ouvrage la création d'une école spéciale d'état-major, idée que Gouvion-Saint-Cyr réalisa en 1818; — *Journal des opérations militaires du siége et du blocus de Gênes*; Paris, 1801, gr. in-8°; réimpr. deux fois avec des additions dans la même année et compris dans la *Biblioth. hist. et milit.*, t. V; nouv. édit., entièrement refondue, ibid., 1847, 2 vol. in-8°, fig. et plans; — *Rapport général et historique sur l'université de Salamanque* (en espagnol), 1811; — *Recueil de pensées*; Paris, 1811, in-8°; — *Du Chant, et particulièrement de la romance*; Paris, 1813, in-8°; — *Manuel général du service des états-majors*; Paris, 1813, in-8° : il faut y ajouter un chapitre sur les gouvernements en pays conquis, dont l'impression fut interdite en France par la police et qui parut la même année à Lubeck; — *Lettre à lord Wellington*; s. l., 1814, in-8° : il y est question des guerres de la péninsule; — *Discours prononcé sur la tombe de Massena*; Paris, 1817, in-8°; — *Relation de l'expédition de Portugal, faite en 1807 et 1808*; Paris, 1817, in-8°, avec cartes; — *Reflexions sur le corps royal de l'état-major*; Paris, 1820, in-8°; — *Influence d'une noblesse héréditaire et du droit de primogéniture sur la civilisation et la liberté*; Paris, 1825, in-8°; — *Avénement du nouveau tsar*; Paris, 1826, in-8°; — *La Défense de Paris*; Paris, 1841, in 8°, etc. Ce général a concouru à la rédaction des *Annales militaires*, de l'*Encyclopédie moderne* et du

Spectateur, et il a laissé des ouvrages manuscrits sur la musique, sur l'architecture des jardins, sur les femmes célèbres, ainsi que ses propres *Mémoires*, en 8 vol.

Sa femme, sœur de M. de Jouy, a publié quelques opuscules littéraires. P. L.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat.* — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. III. — Verdier, *Matériaux pour la biogr. du baron Thiébault*; Paris, 1846, in-8°.

THIÉBAUT DE BERNEAUD (*Arsène*), agronome et littérateur français, né le 14 janvier 1777, à Sedan, mort le janvier 1850, à Paris. Agé de quinze ans, il terminait ses études lorsqu'en 1792, au premier appel de la patrie, il prit les armes, et s'engagea dans un régiment de hussards. Il se signala par plusieurs actions d'éclat; sa conduite à la bataille de Kaiserslautern (déc. 1793), où il reçut cinq blessures, dont deux très-graves, lui valut un décret conventionnel portant qu'il avait bien mérité de la patrie. Ne pouvant plus supporter les fatigues de la guerre, il quitta le service avec le grade de capitaine, et aborda la carrière des emplois, d'abord dans les départements des Vosges et de la Meurthe, puis au ministère de l'intérieur. Chargé en 1796 d'une mission pour le général Moreau, il le rejoignit en Bavière, et assista au combat de Kamlach, où il sauva la vie à un officier supérieur hessois, dont il épousa la fille dix ans plus tard. A vingt ans il se fit auteur, et entreprit, pour son coup d'essai, de recommencer l'ouvrage de Bacon sur les connaissances humaines; ce travail, tout imparfait qu'il était, ne fut pas jugé indigne de l'attention de l'Institut, et il fut même imprimé aux frais du gouvernement consulaire. A cette époque il était sorti de France, autant pour s'instruire que pour éviter le sort de ses amis, devenus victimes du coup d'État du 18 brumaire. Son dessein était de visiter le bassin entier de la Méditerranée; mais les événements politiques le forcèrent de limiter son voyage à l'Italie, aux îles qui l'avoisinent et à quelques partis de la Grèce. A son retour en France (1808), Thiébaut entra à la bibliothèque Mazarine, où après avoir longtemps eu le simple rang de bibliothécaire, il obtint, le 1er janvier 1849, celui de conservateur adjoint, faveur bien due aux services qu'il avait rendus à cet établissement. En mai 1807, un décret impérial lui avait décerné la croix d'Honneur; mais il n'accepta point cette distinction, à cause de ses sentiments républicains. Thiébaut fut du petit nombre des savants qui dédaignèrent dans la manifestation de leur pensée l'appui du gouvernement ou des coteries; ses ouvrages sont tous le fruit de ses observations particulières; il s'y montre partout avec ses principes politiques, et attaque sans ménagement les doctrines qui lui paraissaient erronées. Après avoir parcouru une longue carrière de travail, et des mieux remplies, il laissa une fille unique, sans aucune fortune. On a de lui : *Voyage à l'île des Peupliers*; Paris, an VII (1798), in-12, fig.; réimpr. sous le titre, mieux approprié, de *Voyage à Ermenonville*; ibid., 1819, 1826, in-12, fig., avec des anecdotes sur Rousseau et une flore d'Ermenonville; — *Traité du père de famille*; Paris, 1799, in-12; — *Exposition du tableau philosophique des connaissances humaines*; Paris, impr. nat., 1802, in-8°; — *Mémoire* (en italien) *sur la fièvre jaune qui vient d'éclater à Livourne*; 1804, in-8°; — *Voyage à l'île d'Elbe, suivi d'une notice sur les îles de la mer Tyrrhénienne*; Paris, 1808, in-8°, avec cartes; trad. en italien, en anglais et deux fois en allemand; — *Du genêt sous le rapport de ses espèces, de ses propriétés*, etc.; Paris, 1810, in-8° : c'était pour l'époque la monographie la plus complète sur cet arbuste; — *Annuaire de l'industrie française, ou Recueil des inventions, découvertes, perfectionnements*, etc.; Paris, 1811-12, 2 vol. in-12. Sonnini a eu part à la première année; — *De l'orme*; Paris, 1811, in-8° : excellente étude, divisée en cinq parties; — *Préjugés particuliers à l'agriculture*; Paris, 1812, in-8°; — *Éloge historique de Sonnini*; Paris, 1812, in-8°; — *Description de la* Lembertine, *machine à pétrir le pain*; Paris, 1813, in-8°; — *Traité de l'éducation des animaux domestiques*; Paris, 1820-23, 2 vol. in-12; — *Notice des journaux et des recueils périodiques publiés au 1er janvier 1821, tant en France qu'à l'étranger*; Paris, 1821, in-8°; — *Éloge de Palisot de Beauvois*; Paris, 1821, in-8°; — *Recherches sur les plantes connues des anciens sous le nom* d'ulva; Paris, 1822, in-8°; — *Manuel du vigneron*; Paris, 1823, 1827, in-18, fig.; — *Discours prononcé sur la tombe de A.-P. Tissot*; Paris, 1823, in-8°; — *Éloge historique de l'abbé Rozier*; Paris, 1823, in-8°; — *Éloge de Broussonnet*; Paris, 1824, in-8°; — *Éloge historique de Thoüin*; Paris, 1825, in-8°; — *Manuel du cultivateur français*; Paris, 1829, 1841, 2 vol. in-18, fig.; — *Mémoire sur les dahlias*; Paris, 2e édit., 1834, in-8°; — *Bibliothèque du propriétaire rural et de la ménagère*; Paris, 1839, in-12; — *Nouveau Manuel complet de la laiterie*; Paris, 1842, in-18, fig. En outre Thiébaut de Berneaud a travaillé activement à plusieurs journaux et ouvrages périodiques, tels que le *Cours pratique d'agriculture* (1809), de Sonnini, à la *Bibliothèque des propriétaires ruraux* (1809-13), aux *Annales des voyages*, à la *Bibliothèque physico-économique* (1817-28), dont il a été le principal rédacteur, aux *Mémoires* et aux *Annales de la Société Linnéenne*, compagnie dont il était le secrétaire; au *Dictionnaire d'histoire naturelle* (1822 et suiv.), à la *Biographie universelle*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc. Ce savant a laissé entre autres ouvrages inédits, une *Traduction française de Théophraste*, un *Dictionnaire de l'agriculture*, des *Souvenirs personnels*, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, suppl. — Quérard, *France littér.*

THIELEN (*Jean-Philippe* VAN), peintre flamand, né en 1618, à Malines, où il est mort, en 1667. Il était d'une famille noble, et seigneur de Couwenbergh. Sa sœur ayant épousé, en 1627, le peintre Théodore Rombouts, il entra, tout enfant, dans l'atelier de son beau-frère; mais n'ayant qu'une aptitude médiocre pour la peinture d'histoire, il alla à Anvers demander des leçons au plus savant peintre de fleurs qui fût alors, le jésuite Daniel Seghers. Sans parvenir à égaler son maître, il se fit une réputation dans le genre qu'il avait adopté. Admis, en 1641, dans la corporation des peintres d'Anvers, il passa dans cette ville la plus grande partie de sa vie. Vers 1660, il retourna à Malines, et se fit recevoir membre de la confrérie de Saint-Luc. Trois de ses filles, *Marie*, *Anne* et *Françoise*, furent ses élèves, et se livrèrent, non sans succès, à la peinture des fleurs. Les musées d'Anvers, de Vienne, de Milan et de Lille renferment de précieux tableaux de van Thielen, dont la manière rappelle, avec moins d'éclat cependant et moins de légèreté, celle de son maître Seghers. P. M.

C. de Bie, *Gulden cabinet*. — *Catalogue du musée d'Anvers* (1861).

THIERRI I ou **THÉODORIC**, roi d'Austrasie, né vers 486, mort en 534. Il était l'aîné des quatre fils de Clovis, et avait pour mère une concubine. Compagnon des exploits de son père, il s'attribua la plus forte part dans le partage de ses États (511), mais aussi la plus difficile à défendre : il fut reconnu pour chef par les Ripuaires et par les Francs des deux rives du Rhin, ainsi que dans les territoires de Reims, de Châlons et de Troyes. Il établit à Metz sa résidence. Il refusa, à cause de son alliance avec la fille du roi Sigismond, de seconder ses frères dans l'invasion de la Bourgogne (523); mais il rechercha leur secours pour s'agrandir en Germanie et y détruire le royaume de Thuringe, dont le roi Hermenefrid fut précipité du haut des murs de Tolbiac, contre la foi des serments (530). Afin d'empêcher ses soldats de suivre ses frères dans une nouvelle expédition contre la Bourgogne, il les conduisit en Auvergne, province qui avait secoué son autorité pour reconnaître celle de Childebert; il y commit les plus cruelles dévastations, et en donna le gouvernement à un de ses proches parents, Sigewald, que par un sentiment de défiance il fit ensuite massacrer sous ses yeux. Il venait d'attaquer les Visigoths en commun avec son frère Clotaire, lorsqu'il mourut. Son fils, *Théodebert Ier*, lui succéda.

Grégoire de Tours. — Petigny, *Études sur l'époque mérovingienne*.

THIERRI II, roi de Bourgogne et d'Austrasie, né en 587, mort en 613, à Metz. Après la mort de Childebert II, son père (596), il fut proclamé roi de Bourgogne. Brunehaut, son aïeule, chassée de Metz par les grands d'Austrasie, se retira auprès de lui (598), l'entoura de maîtresses, et exerça de fait l'autorité de concert avec Protadius, son favori. Après avoir humilié Frédégonde en faisant envahir les États de Clotaire II par Thierri (604), elle réussit, après bien des efforts inutiles, à pousser ce prince dans une guerre contre son propre frère, Théodebert II, roi d'Austrasie (612). Thierri lui livra dans les champs de Tolbiac une bataille si acharnée que « les combattants, rapporte Frédégaire, en se serrant l'un contre l'autre, n'avaient point laissé de place pour que les morts pussent tomber par terre ». Suivant le même chroniqueur, Thierri parvint le même jour à Cologne, et y pilla tous les trésors de Théodebert. Ce dernier, atteint dans sa fuite, fut chargé de chaînes et envoyé à Châlons, où il périt bientôt. Maître de toute l'Austrasie (612), Thierri se tourna contre Clotaire II, son cousin, et se prépara à envahir ses États; mais il mourut tout à coup, d'une violente dyssenterie, à l'âge de vingt-six ans. On accusa, contre toute vraisemblance, Brunehaut de l'avoir empoisonné. Il laissa quatre fils illégitimes, *Sigebert*, *Childebert*, *Corbe* et *Mérovée*, dont aucun n'eut le titre de roi.

Frédégaire. — Sismondi, *Hist. des Français*.

THIERRI III, roi de Neustrie et de Bourgogne, né vers 654, mort en 691. Exclu dès le berceau de la succession de Clovis II, son père, il fut, après la mort de Clotaire III (670), placé sur le trône de Neustrie et de Bourgogne par l'ambitieux Ébroin, qui voulait régner sous son nom; mais presque aussitôt il fut renversé par son frère Childéric II, roi d'Austrasie, tonsuré et enfermé dans le couvent de Saint-Denis. Il en sortit trois ans plus tard à la mort de Childéric (673), et s'établit à Nogent, près Paris. Dans le même temps Ébroin, rendu à la liberté, arma le peuple au nom d'un fils supposé de Clotaire III, abandonna ce dernier quand il fut assez puissant, et força Thierri à lui rendre la mairie du palais. La mort d'Ébroin (681) débarrassa le jeune roi d'un tuteur pour lui en donner un autre dans Pepin d'Héristal; celui-ci, qui possédait déjà l'Austrasie, souleva les grands contre Thierri, le vainquit à Testry en Vermandois (687), devint maire du palais en Neustrie, et jouit ainsi dans tous les États francs de la plénitude de la puissance royale. Thierri vécut encore trois ans et quelques mois, dans une espèce de captivité, et eut pour fils et successeurs *Clovis III* et *Childebert III*.

Gesta rerum Franc., c. 45, 47. — Le continuateur de Frédégaire. — *Annales metenses*.

THIERRI IV, roi des Francs, né en 713, mort en avril 737. C'était le fils de Dagobert III. Élevé au couvent de Chelles, ce qui le fit surnommer *Thierri de Chelles*, il fut substitué à Chilpéric II, à l'âge de sept ans (720). Le trône lui fut rendu alors par Charles Martel, qui régna sous son nom, et ne lui donna point de successeur. Ce prince, un des derniers rois fainéants,

ne languit pas, comme on pourrait le croire, dans la solitude et l'obscurité : « Il voyageait sans obstacle, dit Sismondi, dans l'Austrasie comme dans la Neustrie; il croyait toujours régner, car il avait, comme ses prédécesseurs, de nombreux palais, une pourpre royale, le luxe de la table et des chevaux, les plaisirs de la chasse, et une cour. »

Sismondi, *Hist. des Français*, t. II.

THIERRI *d'Alsace*, comte de Flandre, mort à Gravelines, en janvier 1168. A la mort de Charles Ier (mars 1127), les Flamands, conseillés par Louis le Gros, élurent pour leur chef Guillaume Cliton, dit le Normand. Proche parent de Charles, Thierri d'Alsace fut un de ses compétiteurs, et deux partis s'étant formés, la guerre commença. Guillaume ayant trouvé la mort dans un combat (1128), tous les Flamands se rangèrent alors sous les enseignes de Thierri. C'était un prince habile, instruit et pieux. Il fit quatre voyages en Palestine. Ce qui ne l'empêcha pas de travailler à la prospérité de ses États. Les historiens de la Flandre lui attribuent la fondation de Gravelines. On lui doit aussi, suivant les Bollandistes, l'église de Saint-Basile de Bruges et les monastères de Clairmarais (diocèse de Saint-Omer) et de Loz (diocèse de Tournai). Les ordonnances qu'il fit pour assurer à ses sujets une bonne et facile justice ont aussi beaucoup recommandé sa mémoire. On a conservé deux lettres de ce prince au ministre Suger; elles se trouvent dans les *Historiens de France*, t. XV, p. 512, 519. B. H.

Marchant, *Descr. de la Flandre*, p. 214 et suiv. — Meyer, *Flandr. Annales*. — *Hist. litter. de la France*, t. XIII, p. 396.

THIERRI. *Voy.* LORRAINE.

THIERRI DE NIEM. *Voy.* NIEM.

THIERRY, nom de plusieurs imprimeurs parisiens, qui descendaient de *Pierre* THIERRY, né à Saint-Fargeau (Champagne), lequel vint à Paris, en 1514, exercer la librairie chez Galliot-Dupré.

THIERRY (*Henri*), fils du précédent, le premier imprimeur de son nom, mit au jour quelques volumes du *Corpus juris civilis*, avec le commentaire d'Accurse (1576, 5 vol. in-fol., rouge et noir); *Origine des Bourguignons* (1581, in-fol.); *Ordinarium carthusiense* (1582, in-4°); *S. Hieronymi opera* (1588, 4 vol. in-fol.), etc. Ses caractères étaient beaux, et ses impressions correctes. Il demeurait rue Saint-Jacques, à l'enseigne du *Soleil d'Or*.

THIERRY (*Rollin*), neveu et successeur du précédent, mort le 24 avril 1623, se distingua aussi dans sa profession. Il fut l'un des plus chauds partisans de la Ligue, qui le choisit pour imprimeur à Paris. Le *Dialogue entre le Maheustre et le Manant* (1594, in-8°), réimp. avec la *Satire Ménippée*, édit. de 1711, sortit de ses presses. Il était associé, pour le commerce des livres, avec ses beaux-frères, Nicolas Dufossé et Pierre Chevalier. Il publia : *Parthenie, ou Histoire de l'église de Chartres*, par S. Roulliard (1609, in-8°); *Disputationes de controversiis christianæ fidei*, par Bellarmin (1613, 4 vol. in-fol.); *Pontificale romanum* (1615, in-fol., rouge et noir); *Annales ecclésiastiques* de Baronius, trad. par Durand (1616, 12 vol. in-fol.). Il avait adopté pour marque particulière trois épis de riz, par allusion à son nom (*Thier-ris*), avec ce vers pour devise :

Pœnitet æternum mens non ter provida rite.

THIERRY (*Denis Ier*), fils du précédent, né le 12 janvier 1609, mort en 1657, fut reçu imprimeur et libraire en 1629, et imprima un grand nombre d'ouvrages. Il faisait partie de la Société dite *de la Grand Navire*, et avait pour marque particulière l'image de saint Denis.

THIERRY (*Denis II*), fils du précédent, reçu imprimeur et libraire en 1652, mort en 1712, devint syndic de sa communauté en 1671, et juge consul en 1676. Il avait pour enseigne *la Ville de Paris*, bien qu'il ait pris quelquefois la marque de Rollin son aïeul. Boileau, dont il était le libraire, le nomme dans son *Épître X*, ainsi que dans sa lettre à Brossette, du 16 juin 1708, où il se vante de l'avoir enrichi. Il mit au jour un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Histoire de France*, par Mézeray (1685, 3 vol. in-fol.); *Corps et compilation de tous les commentateurs sur la coutume de Paris*, par Ferrière (1685, 3 vol. in-fol.); *Corpus juris canonici*, par les Pithou (1687, 2 vol. in-fol.); *Œuvres de Molière* (1682, 8 vol. in-12, fig., 1re édit. complète); *Œuvres diverses de Boileau* (1701, in-4°, ou 2 vol. in-12, édit. originale); *Fables choisies de La Fontaine* (1668, in-4°, édit. originale), etc. E. R.

Chevillier, *Origine de l'impr. de Paris*, p. 60. — La Caille, *Hist. de l'impr. et de la libr.*, p. 134, 163, 177, 203, 269. — A.-F. Didot, *Essai sur la typogr.* — *Journal de la librairie*, 1817, p. 362, et 1819, p. 178.

THIERRY (*Jean*), sculpteur français, né à Lyon, le 8 juin 1669, mort à Paris, le 21 décembre 1739. Fils d'un statuaire peu connu, il vint jeune à Paris, et se mit sous la direction de ses compatriotes Coysevox et Coustou, qui lui procurèrent divers travaux pour Marly, Versailles et autres résidences royales. Le 31 décembre 1717, il fut admis dans l'Académie royale, sur la charmante statuette de *Léda*, en marbre, qui figure au musée du Louvre. Philippe V le demanda au régent, qui le lui envoya en 1721. Le palais et les jardins de Saint-Ildephonse offrirent à son talent un vaste champ, qu'il couvrit d'innombrables sculptures en marbre, en bronze et en plomb. Il avait écrit, dit Fontenai, une *Description* de ces travaux, qui malheureusement n'a pas été publiée. Thierry revint en France (1728), avec une pension annuelle de 2,000 livres. E. B—N.

Fontenai, *Dict. des artistes*. — Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, t. II. — Dussieux, *Artistes français à l'étranger*.

THIERRY (*Jacques-Nicolas-Augustin*), historien français, né à Blois, le 10 mai 1795,

mort à Paris, le 22 mai 1856. Son père, alors employé au district (il est mort bibliothécaire de la ville de Blois), fut son premier maître : il l'éleva dans les sentiments religieux et les principes d'une probité sévère. Sa mère, douée d'une imagination vive et passionnée, ne fut pas sans influence sur le développement de son intelligence. Admis comme boursier à dix ans au collége de Blois, il y fit, grâce à une mémoire prodigieuse et à un esprit avide de savoir, de brillantes études. La lecture des *Martyrs* de Chateaubriand, en éveillant son imagination, lui révéla dès quinze ans sa vocation d'historien. En 1811 il entra à l'École normale. En approfondissant les langues anciennes, il apprit les langues modernes, et s'initia même aux sciences physiques et mathématiques; mais il ne suivit pas les cours d'histoire de MM. Guizot et Royer-Collard, réservés à l'élite de ses condisciples. Il fut envoyé, en 1813, comme régent de cinquième au college de Compiègne. De retour à Paris l'année suivante, il quitta l'université pour tenter la carrière littéraire, et entra avec ardeur dans les rangs du parti libéral. S'attachant tout d'abord à Saint-Simon, dont il devint le secrétaire, et se proclamant même *le fils adoptif*, pendant les trois ans qu'il passa auprès de lui (1814-1817), il participa à la publication de plusieurs brochures politiques et sociales : *De la Réorganisation de la société européenne; Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de* 1815; *De l'Industrie*, etc. Dans un écrit qu'il publia seul en 1816, *Des Nations et de leurs rapports matériels*, Thierry montrait la nécessité et les moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun leur nationalité. Encore sous l'influence de Saint-Simon, mais entrant dans sa voie propre, il y dégage les idées de nationalité et de race qu'il devait développer plus tard avec éclat. Ce qu'il y avait d'absolu en même temps que de chimérique dans les doctrines du réformateur révolta l'indépendance du caractère unie à la solidité du jugement chez son élève; ils se séparèrent. Ce dernier s'engagea dans la collaboration du *Censeur européen* (1817-1820), dirigé par MM. Ch. Comte et Dunoyer, et demandant à l'histoire des armes contre les prétentions des anciennes classes privilégiés, il entrevit le grand fait des invasions germaniques et en particulier la conquête de l'Angleterre par les Normands comme une explication de l'état social et des révolutions dans l'Europe moderne. Cette idée, qui se fit jour un peu prématurément dans un morceau intitulé : *Vue des révolutions d'Angleterre*, devint la grande et juste inspiration de tous ses ouvrages postérieurs Dans les articles qu'il communiqua ensuite au *Censeur* perce une autre idée, corollaire de la première, celle de la formation des communes, qui dirigea ses recherches sur l'histoire de France, et à l'aide de laquelle il entreprit de la renouveler. Dans le but de trouver des arguments sur la polémique de l'opposition libérale, il passa l'année 1819 à étudier la constitution de l'ancienne monarchie et les institutions du moyen âge, et joignant aux recherches historiques l'érudition philologique, il agrandit peu à peu ses vues et perfectionna sa méthode. La lecture des romans de Walter Scott, qu'il appelle « un grand maître en fait de divination historique », contribua à lui apprendre le secret de faire revivre par la puissance de l'imagination le passé retrouvé à force d'exactitude et de pénétration. Il entreprit alors, selon son expression, de planter pour la France le drapeau de la réforme historique; mais, voulant encore agir par la science sur l'opinion, il publia dans *le Courrier français* (juill. 1820) les dix premières *Lettres sur l'histoire de France*. Obligé par les rigueurs de la censure et l'inattention du public de se séparer du *Courrier*, il comprit que sa véritable mission était la science pure, et s'y renferma depuis, au grand avantage de son nom et de son pays. La conquête de l'Angleterre lui offrait le type le plus frappant des invasions : après de minutieuses recherches faites sous les yeux de M. Fauriel, le jeune écrivain, qui savait dès lors allier l'élévation épique des anciens à la naïveté des chroniques et des légendes, et la raison critique à une forme brillante et pure, composa son *Histoire de la conquête de l'Angleterre* (1825). Un enthousiasme général, favorisé du reste par les circonstances politiques, salua l'apparition de cet ouvrage, et l'auteur fut accepté comme un maître de l'école moderne. Il n'avait pas encore trente ans : un an après, il était aveugle (1826); les remèdes, les voyages ne purent conjurer le mal amené par l'excès de travail : les soins dévoués de ses amis, d'Ary Scheffer en particulier, et l'assistance d'Armand Carrel, son secrétaire, parvinrent à en alléger les suites.

La réforme de l'histoire commencée par Augustin Thierry s'accomplissait par le succès des œuvres de MM. Guizot, de Sismondi, de Barante, par les siennes surtout. Pour achever ce triomphe, il reproduisit ses *Lettres sur l'histoire de France*, en y ajoutant quinze lettres nouvelles, où il développait deux questions fondamentales, celle de la formation de la nation et celle de la révolution communale (1827-1828). Il y restitue aux noms propres leur orthographe tudesque : la vérité historique autorisait cette innovation, déjà tentée par Voltaire; mais l'auteur y a attaché peut-être une importance excessive. Cette publication donna un nouvel essor au mouvement historique, et Thierry allait donner comme pendant aux travaux de son frère Amédée, sur les origines celtiques de la Gaule, les origines germaniques de notre pays, lorsque des souffrances aiguës le forcèrent de quitter le travail et d'aller s'établir à Carqueirannes près Hyères (1828) (1).

(1) Il y aima une belle jeune fille, qu'il eût épousée si la famille de celle-ci l'eût permis. L'amour le rendit

L'académie des inscriptions, qui lui avait, en juillet 1826, obtenu une pension de Charles X (sur le rapport du vicomte de La Rochefoucauld), le reçut dans son sein, le 7 mai 1830, à la place de Boissy d'Anglas. La révolution de Juillet survint : Thierry salua avec joie l'avénement du *roi bourgeois*, comme il se plaisait à nommer Louis-Philippe, et avec lui le triomphe de ses idées politiques (1). Son frère Amédée ayant été nommé préfet de la Haute-Saône, Augustin trouva chez lui, à Vesoul, une affectueuse hospitalité pendant quatre années. Prenant les eaux Luxeuil, A. Thierry put réaliser enfin en se mariant le plus cher de ses vœux : il trouva dans Mlle de Querangal, fille d'un contre-amiral, une femme heureuse de se dévouer à lui et capable de l'aider dans ses travaux. Passant les étés suivants à Luxeuil (2), il y écrivit les *Récits des temps mérovingiens*, publiés dans la *Revue des deux mondes ;* cet ouvrage contraste avec les précédents, en ce que l'auteur s'y montre plus modéré dans ses jugements sur le moyen âge et moins défavorable au clergé. Les *Récits* furent dédiés au duc d'Orléans, qui fit nommer l'auteur bibliothécaire du Palais-Royal (juin 1835). Ils étaient précédés de *Considérations sur l'histoire de France*, qui sont à elles seules un ouvrage complet, et où il expose à l'occasion des théories dont notre histoire a été l'objet, ses vues sur la féodalité, la royauté, les communes en particulier, et où il fait du passé l'enseignement du présent. L'Académie française lui décerna le prix Gobert (17 juin 1841), et lui perpétua pendant quinze ans ce *majorat littéraire*, selon l'expression de M. Villemain.

Augustin Thierry était de retour à Paris depuis 1835, et deux ans auparavant M. Guizot, ministre de l'instruction publique, l'avait chargé de publier dans la collection des documents inédits sur l'histoire de France, les *Monuments de l'histoire du tiers état*. Dans sa retraite du passage Sainte-Marie, M. Thierry, avec l'aide de collaborateurs savants et dévoués (entre autres, MM. Granier de Cassagnac, Guessard, Bourquelot, Ch. Louandre, Bordier, Lalanne) se livra à ce travail avec une ardeur de bénédictin, et publia avec des analyses magistrales et une introduction éloquente, ce vaste recueil, resté malheureusement incomplet. L'introduction fut reproduite en 1853 sous le titre d'*Essai sur l'histoire de la formation du tiers état ;* elle est suivie de deux morceaux ; l'un est un tableau des anciennes constitutions municipales, l'autre une monographie de la commune d'Amiens. Ce dernier ouvrage d'A. Thierry eut moins de succès que les précédents, quoiqu'il en eût fait le résumé de tous ses travaux. L'*Essai sur le tiers état* mérite de prendre place à côté de l'*Histoire de la civilisation de* M. Guizot. De nouvelles douleurs accablèrent A. Thierry, déjà si cruellement éprouvé. Il perdit son vieil ami M. Fauriel et sa compagne en 1844. La princesse Belgiojoso s'empressa de le recueillir dans son habitation de la rue Montparnasse. Vers le même temps, son frère Amédée, une nièce élevée à ses côtés lui refirent une famille. Une société choisie et fidèle, les arts, la musique surtout adoucirent un peu les dernières années de Thierry. Il put travailler à la continuation des *Monuments du tiers état*, et à la révision de ses ouvrages. Vers la fin de sa vie, son esprit, peu porté à la pure spéculation philosophique, fut ramené vers les idées religieuses : il se rattacha aux croyances chrétiennes, et ses préférences se tournèrent vers l'Église catholique, dont le dogme arrêté répondait au besoin de son esprit (1) et dont ses dernières études lui avaient fait admirer la stabilité et la grandeur. Pourtant, malgré ces tendances irrécusables, il ne paraît pas qu'il en soit venu aux pratiques de cette religion, et on a justement appelé ce changement un retour plutôt qu'une conversion. Augustin Thierry, déjà en proie à une paralysie qui l'emportait « pièce à pièce », comme il le disait, préparait encore avec ardeur une nouvelle édition de *la Conquête* (2), lorsqu'il expira, entre les bras de son frère. Celui-ci, dépositaire des derniers sentiments de l'illustre malade, demanda à l'Église ses prières, mais refusa l'administration des derniers sacrements. M. Laboulaye, au nom de l'Institut, M. Dubois, au nom de l'École normale, M. Bourquelot, au nom de ses collaborateurs, prononcèrent des discours sur sa tombe. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1831, il en devint offi-

poëte. Il reste de lui quelques pièces pleines de charme et de tristesse, entre autres une intitulée : *Voix de la terre et voix d'en haut*, et une pièce en anglais : *The blue ey'd mayd*, ballade dans le genre des poésies écossaises de W. Scott. Ces pièces sont citées dans les notes de la notice de M. Guignaut, 57 et 70, à côté d'autres, également remarquables.

(1) Elles peuvent se résumer dans la conclusion énergique du passage suivant : « A la haine du despotisme militaire, fruit de la réaction des esprits contre le régime impérial, se joignait en moi une profonde aversion des tyrannies révolutionnaires, et, sans aucun parti pris pour une forme quelconque de gouvernement, un certain dégoût pour les institutions anglaises, dont nous n'avions alors qu'une odieuse et ridicule singerie... J'aspirais avec enthousiasme vers un avenir, je ne sais trop lequel, vers une liberté dont la formule, si je lui en donnais une, devrait être celle-ci : *Gouvernement quelconque avec la plus grande somme possible de garanties individuelles et le moins possible d'action administrative.* »

(2) M. Nisard, dans ses *Souvenirs de voyage*, p. 213 et suiv., a tracé un tableau plein d'intérêt de la vie du savant historien dans cette petite ville.

(1) Un jour qu'on lui faisait observer ce que certaines croyances avaient d'étroit : « Ce ne sont pas des pensées larges qu'il me faut maintenant, répondit-il, ce sont des pensées étroites. » (E. Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 136.)

(2) On a attribué les changements qu'il a faits dans cet ouvrage, changements en général favorables à l'influence du christianisme, à sa *conversion*. Le témoignage de ses derniers amis (son médecin M. G. Graugnard, M. Bourquelot, son frère) prouve qu'il les a opérés en vue de la vérité scientifique et pour satisfaire sa conscience d'historien. Thierry avoue qu'il a tenu grand compte des observations de l'abbé Gorini : *Défense de l'Église contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Aug. et Amédée Thierry ;* Lyon, 1853, 2 vol. in-8°).

cier en 1837 et commandeur en mai 1845. Un portrait d'A. Thierry par son ami Henri Scheffer, exposé au salon de 1840 et maintenant en la possession de son frère, figure à la tête des dernières éditions des *Œuvres*. Par décret impérial son buste, exécuté par Iselin, a été placé dans le musée de Versailles. M. Guigniaut a apprécié ainsi son illustre confrère dans une notice lue à l'Académie des inscriptions, le 1[er] août 1862 : « Augustin Thierry fut un héros, un martyr, un saint de la science, si la science avait des saints. Il fut le plus original, le plus hardi, sinon le plus profond et le plus complet, de cette pléiade d'esprits éminents qui ont renouvelé de nos jours le champ vaste autant que divers de l'histoire; celui qui ouvrit les perspectives les plus neuves et les plus étendues. Reprenant des mains de Fauriel la grande question des races dont la lutte et le mélange ont enfanté les États modernes, il en poussa trop loin peut-être les conséquences politiques; mais le premier il revendiqua, avec une éloquence persuasive, les droits des nationalités opprimées, et en cela il a été, dans sa mesure, le clairvoyant précurseur des événements qui s'accomplissent sous nos yeux et dont rien n'arrêtera le cours. Il ne démêla pas avec moins de sagacité, ne peignit pas avec moins d'énergie l'origine et la marche de ces révolutions intérieures qui des communes affranchies firent sortir le tiers état et du tiers état la nation. Ses ouvrages, popularisés par son style, par ce feu intérieur qui circule avec sa pensée, sous la forme pure et correcte de ses récits ou de ses considérations, ont exercé une action singulière sur le développement des études historiques dans notre pays. Si dans la voie de rénovation qu'il avait ouverte à notre histoire ses succès firent naître une émulation de recherches dont il n'approuva pas toujours la direction, des livres dont l'esprit, la méthode, la manière, quels que fussent le talent et le savoir qu'il aimait à y reconnaître, lui semblaient des infractions graves aux lois et quelquefois à la dignité même de l'histoire, ses exemples, d'un autre côté, ont suscité des œuvres de consciencieux labeur et de haute portée, dans lesquelles il se plaisait à retrouver la tradition fidèle de ses travaux interrompus et le caractère vrai de la grande composition historique. » Éloge juste et digne du caractère comme du talent de l'homme qui avait écrit ces paroles citées bien des fois : « Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignagne qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé même, c'est le dévouement à la science. » (*Dix ans d'études historiques*, préface.)

Voici la liste des ouvrages d'Augustin Thierry : (avec Saint-Simon) *De la Réorganisation de la société europeenne*; Paris, 1814, br. in-8°; — (avec le même), *Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de* 1815; Paris, 1815, br., in-8°; — *L'Industrie littéraire et scientifique ;* Paris, 1817, 4 vol. in-8° : il n'a travaillé qu'au premier volume de ce recueil, rédigé pour le reste par Saint-Simon, Saint-Aubin et Aug. Comte; — *Principes pour les élections de* 1817; Paris, 1817, br. in-8°; — *Vue des révolutions d'Angleterre ;* Paris, 1817, in-8°; extrait du *Censeur européen*, t. IV et V, et reproduit dans les diverses éditions de *Dix ans d'études*, 1[re] partie; — *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours, en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le continent ;* Paris, 1825, 3 vol. in-8°; 2° édit., 1826, 4 vol. in-8°, augmentée de pièces justificatives; la 3° et la 4° édition, Paris, 1830, 1835-1836, 4 vol. in-8°, ont été l'une et l'autre entièrement revues et augmentées; les suivantes jusqu'à la neuvième, 1838, 1843, 1846, etc., n'ont pas reçu de changements. La dixième édition de ce livre, 1857 et suiv., a été renouvelée dans plusieurs parties; il y a partout des retouches de style dans le texte et des rectifications dans les notes; mais les modifications plus ou moins profondes ne vont pas au delà du X° livre. L'*Histoire de la conquête* a été dans ces derniers temps l'objet de critiques plus vives que méritées; — *Lettres sur l'histoire de France pour servir d'introduction à l'étude de cette histoire;* Paris, 1827, 1828, 1834, 1836, 1842, in-8°, et 1846, in-18 : chacune de ces éditions a été remaniée, suivant l'habitude de l'auteur pour tous ses écrits; — *Dix ans d'études historiques ;* Paris, 1834, 1842, in-8°; 1846, in-18 : recueil de morceaux publiés la plupart dans divers journaux; — *Rapport sur les travaux de la Collection des monuments inédits de l'histoire du tiers état, adressé à M. Guizot, ministre de l'instruction publique ;* Paris, 1840, in-4°; — *Récits des temps mérovingiens, précédés de Considérations sur l'histoire de France ;* Paris, 1840, 1842, 2 vol. in-8°; 1847, 2 vol. in-18; — *Recueil de monuments de l'histoire du tiers état. Histoire municipale d'Amiens ;* Paris, 1849-56, 3 vol. in-4°; un quatrième volume préparé n'a pas vu le jour; — *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état;* Paris, 1853, in-8°. Les *Œuvres complètes* d'Augustin Thierry ont été recueillies deux fois par lui-même; Paris, 1846-47, 8 vol. in-18, et 1856-60, 10 vol. in-18.

THIERRY (*Julie* DE QUERANGAL, M[me]), femme du précédent, morte, le 10 juin 1844, à Paris. D'une ancienne famille de Bretagne et fille d'un contre-amiral, elle avait connu l'illustre aveugle à Luxeuil et l'y avait épousé, en 1831. Tout ce qu'elle avait d'intelligence, de bonté ingénieuse et prévoyante, fut mis au service de son mari. Esprit superieur elle-même, elle s'associa à ses travaux, qu'elle jugeait avec

une grande sûreté de goût. Elle écrivait d'ailleurs avec talent, et dans les écrits qu'elle a laissés, intitulés : *Scènes de mœurs et de caractères au dix-neuvième siècle et au dix-huitième* (Paris, 1835, in-8°) et *Adélaïde, mémoires d'une jeune fille* (ibid., 1839, in-8°), on remarque de la finesse d'observation, une imagination heureuse, un style exact et délicat. G. R.

Loménie, *Galerie des contemp. illustres*, t. III. — Salvador, *Écrivains modernes*. — *Revue des deux mondes*, 1er mai 1841. — Robin, *Galerie des gens de lettres*. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, t. VI, 2e part. — *Journal des Débats*, 23 mai 1856. — *Athenæum français*, 31 mai 1856. — Guigniaut, *Notice hist. sur la vie et les travaux d'Aug. Thierry*; Paris, 1863, in-4°.

*THIERRY (*Amédée-Simon-Dominique*), historien et sénateur, frère du précédent, né à Blois, le 2 août 1797 (1). Après avoir fait d'excellentes études à Blois, il se destina à la carrière administrative, et entra comme rédacteur au ministère de la marine (1820). Il donna des articles à la *Revue encyclopédique* et à la *Revue française*, et fit partie de la rédaction du *Globe*. Son début en histoire fut un *Résumé de l'histoire de la Guyenne* (Paris, 1826, in-18). Formé aux côtés de son frère et par ses exemples, il entreprit d'éclairer l'histoire de la France par ses origines les plus reculées, par le tableau des émigrations et des établissements des Celtes, et par celui de la conquête de la Gaule, de son organisation et de ses destinées sous les Romains. L'*Histoire des Gaulois*, publiée en 1828, et qui reste encore son meilleur ouvrage, lui valut, sous le ministère de M. de Vatimesnil, la chaire d'histoire à la faculté des lettres de Besançon (nov. 1828). Mais la popularité du professeur porta ombrage au ministère suivant, et le cours fut suspendu. Après la révolution de Juillet, M. Am. Thierry fut nommé, sur la proposition de M. Guizot, préfet de la Haute-Saône (6 août 1830) (2). Il se montra magistrat aussi vigilant qu'éclairé; un grand nombre d'utiles réformes signalèrent son administration. Le département de la Haute-Saône en a conservé un souvenir reconnaissant, et plus tard l'ancien préfet a été appelé sous des régimes différents à présider le conseil général. M. Thierry fut appelé à la fin de 1838 comme maître des requêtes dans le conseil d'État; il conserva ces fonctions après le 2 décembre, et obtint, le 4 mars 1853, le titre de conseiller. Il a été élevé à la dignité de sénateur le 18 janvier 1860. Depuis le 13 mars 1841 il remplace Bignon dans l'Académie des sciences morales et politiques. Il est commandeur de la Légion d'honneur (16 juin 1856). L'âge et les honneurs n'ont pas détourné M. Am. Thierry des études qui ont occupé sa laborieuse jeunesse : resté fidèle à ses antécédents et au souvenir de son frère, il publia assidûment (dans la *Revue des deux mondes* en particulier) une série de travaux conçus dans l'esprit de ceux d'Augustin, c'est-à-dire où il s'efforce avec succès d'unir la science exacte, une critique discrète, à la magie d'un récit à la fois naïf et imagé, qui, malgré quelques lenteurs, instruit et charme toujours. Outre le *Résumé* déjà cité, on a de lui : *Histoire des Gaulois jusqu'à la domination romaine*; Paris, 1828, 1834, 1845, 3 vol. in-8°; — *D'Ausone et de la littérature latine en Gaule au quatrième siècle*, thèse; Besançon, 1829, in-4°; — *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*; Paris, 1840-47, 3 vol. in-8°; — *Lettres à M. Genoux, député*; Paris, 1845-46, in-4°; — *Histoire d'Attila, de ses fils et de ses successeurs jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe*; Paris, 1856, 2 vol. in-8°; — *Tableau de l'empire romain*; Paris, 18.., in-18; — *Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle*; Paris, 1860, in-8°; — *De la Société romaine et de l'état du christianisme aux quatrième et cinquième siècles*, suite d'articles insérés dans la *Revue des deux mondes*, 1861-65.

Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, t. VI, 2e part. — Tisseron, *Galerie du sénat*. — De la Saussaye, dans les *Annales hist.*, 1861.

*THIERRY (*Édouard*), littérateur français, né à Paris, le 14 septembre 1813. Élève distingué du collége Charlemagne, il se voua, dès qu'il eut fini ses études, à la vie littéraire, et débuta à vingt ans par un recueil de poésies. Mais doué de moins d'audace que de goût, il ne tarda pas à s'essayer dans la critique. Il commença en 1836, dans la *Revue du théâtre*, une série de comptes rendus dramatiques, qu'il continua dans *la Charte de* 1830, *le Messager des chambres*, *la France littéraire*, *le Moniteur du soir*, *la Chronique*, *le Conservateur*, *le Monde musical*, et, après 1848, dans *l'Assemblée nationale*, *la Vérité*, *le Moniteur universel*. Remplacé dans ce dernier journal, au feuilleton des théâtres, par M. Th. Gautier, il y écrivit une *Revue littéraire*. Les nombreux articles qu'il inséra dans ces diverses publications se distinguent tous par un ton d'urbanité parfaite, et par une rare impartialité; son style est sobre, élégant, facile; son coup-d'œil juste, son jugement fin. Il était bibliothécaire à l'Arsenal lorsqu'il fut appelé en 1855, puis en 1856, à faire partie de la commission des primes à décerner aux meilleurs ouvrages dramatiques. Le 22 octobre 1859 il a été nommé administrateur du Théâtre-Français. Chevalier de la Légion d'honneur le 15 avril 1857, il est officier depuis le 15 août 1862. Outre ses articles de critique, on a de lui : *Les Enfants des anges*, *poésies*; Paris, 1833, in-16; —

(1) M. Amédée Thierry a conservé la modeste maison paternelle, rue des Violettes, à Blois.

(2) On a vu dans l'article précédent que M. Augustin Thierry vint rejoindre son frère à Vesoul, et y reçut pendant quatre ans les soins d'une touchante hospitalité.

(avec Henri Trianon) *Sous les rideaux, contes*; Paris, 1834, in-8°; — *Notice sur M. Le Chanteur, commissaire principal de la marine*; Cherbourg, 1849, in-16; — *Histoire de Djouder le pêcheur*; Paris, 1853, in-18, conte traduit de l'arabe avec M. Cherbonneau.

* THIERRY (*Joseph-François-Désiré*), peintre, frère du précédent, né en mars 1812, à Paris. Élève de Gros, puis de M. Philastre, il s'est surtout adonné à la peinture des décors pour les scènes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et y a déployé, avec beaucoup d'imagination, un vif sentiment du pittoresque. Il a exposé aux salons quelques tableaux de genre et des paysages, et a reçu une troisième médaille en 1844, et la croix d'Honneur en 1864.

Documents particuliers.

THIERS (*Jean-Baptiste*), érudit et théologien français, né le 11 novembre 1636, à Chartres, mort le 28 février 1703, à Vibraye (diocèse du Mans). C'était le fils d'un cabaretier. Destiné à l'Église, il eut une bourse au collége de Chartres, passa de là dans celui du Plessis, à Paris, et y fut appelé, en 1658, à régenter les humanités. Il prit en Sorbonne le grade de maître ès arts et celui de bachelier en théologie. Des vertus éminentes, une érudition étendue, la passion du vrai et du bien, des mœurs sans tache auraient dû le porter aux plus hautes dignités; pourtant il ne fut jamais qu'un simple et pauvre prêtre de campagne, et les seuls bénéfices qu'il posséda furent d'une part la cure de Champrond en Gastine, au pays chartrain (1666), de l'autre celle de Vibraye, près du Mans (janv. 1692). Hors de ces deux faits, l'histoire de sa vie n'est à proprement parler que celle de ses ouvrages. Il n'est pas indifférent toutefois de faire savoir comment il fut amené à émigrer d'un diocèse dans l'autre. A peine fut-il ministre de paix que Thiers n'eut plus que des procès et des guerres à soutenir. D'abord il s'éleva contre le nombre excessif des fêtes admises par l'Église et contre certaines pratiques locales empreintes de superstition; puis lorsque l'archidiacre Robert vint faire la visite de sa paroisse, il prétendit avoir le droit de revêtir l'étole en sa présence, infime cause d'une très-grave discussion qui fut portée au Châtelet et déchaîna contre lui tout le haut chapitre de Chartres, qu'il avait accablé d'épigrammes. Sa dissertation sur les porches acheva de les indisposer : les chanoines louaient les places du porche de leur cathédrale à des marchands de chapelets et autres objets de sainteté. Le curé de Champrond dénonça avec sa vivacité accoutumée un usage si contraire à l'esprit de l'Évangile; mais non content d'avoir prouvé la bonté de sa cause, il chercha à faire rire, et se perdit en écrivant contre l'archidiacre le libelle intitulé *Sauce Robert* (1676). Sur les informations de l'official de Chartres, il fut décrété de prise de corps. L'huissier chargé du décret alla chez lui escorté de la maréchaussée, comme si son presbytère était une citadelle. Thiers accueillit fort bien cette singulière compagnie, la combla d'honnêtetés, la retint même à dîner; entre temps il ordonna secrètement qu'on ferrât sa jument à glace. Le dîner fini, il part avec l'escorte; un étang glacé se présente sur la route, le curé alerte le traverse au galop et s'échappe sans que les cavaliers osent le poursuivre. Il se plaça sous l'égide de l'evêque du Mans, M. de La Vergne de Tressan, qui fit casser la procédure; ce prélat le pourvut en outre de la cure de Vibraye, et écrivit à l'évêque de Chartres qu'il lui avait beaucoup d'obligation de lui avoir envoyé le *tiers* de son diocèse, et que si les deux autres parties étaient du même prix, il s'en accommoderait bien. Dans sa nouvelle cure, Thiers put s'adonner en paix à l'étude. Critique éclairé, il apporta dans ses recherches du bon sens et de la sagacité, et s'attacha surtout à distinguer la vérité de l'opinion, le droit de l'autorité, le devoir de l'intérêt. Mais ses écrits ont toujours un caractère de singularité, qui les a rendus très-rares et qui les a fait jusqu'à présent rechercher des amateurs. Il avait un jugement profond et une grande netteté dans l'esprit; s'il s'abandonna quelquefois à son humeur inquiète et agressive, il eut d'ailleurs les vertus de son état (1) et une charité efficace pour les pauvres. Voltaire l'a placé dans la galerie du *Siècle de Louis XIV*.

Voici la liste des ouvrages de l'abbé Thiers. *Exercitatio adversus Joh. Launoii diss. de auctoritate neganti argumenti*; Paris, 1662, in-8° : cette attaque fut dédaigneusement relevée par le savant de Launoy et renouvelée en des termes plus vifs dans la *Defensio adversus J. Launoii appendicem*; Paris, 1664, in-8°; — *Antonio Barberino cardinali gratulatio*, en vers latins; Paris, 1663, in-fol., de 16 p.; — *De festorum dierum imminutione*; Lyon, 1668, in-12 : comme l'auteur se prononçait pour la suppression de plusieurs fêtes inutiles, il vit son livre censuré à Rome et mis à l'index; — *Consultation faite par un avocat du diocèse de Saintes à son curé*; La Rochelle, 1670, in-4°; Paris, 1670, in-12 : il y traite du même sujet que dans le précédent, mais sous le voile de l'anonyme; — *De retinenda in ecclesiasticis libris voce Paraclitus*; Lyon, 1669, in-12; Paris, 1671, in-8° : on avait depuis 1643 un opuscule de Sanrey sur l'orthographe de ce mot; — *Sur l'inscription du grand portail du couvent des cordeliers de Reims* : Deo homini et beato Francisco, utrique crucifixo, *par le sieur de Saint-Sauveur*; Bruxelles,

(1) La sévérité de sa morale, soutenue par une conduite exemplaire, n'était pas du goût de bien des gens, qui sortaient de l'église quand il montait en chaire. Un jour, expliquant la parabole du bon grain et de l'ivraie, il en fit l'application à ceux qui refusaient ses instructions. « Que le bon grain reste, ajouta-t-il; que l'ivraie soit liée en bottes et jetée au feu ! Qu'on ouvre les portes, et que ceux qui refusent de m'écouter se retirent ! »

L'académie des inscriptions, qui lui avait, en juillet 1826, obtenu une pension de Charles X (sur le rapport du vicomte de La Rochefoucauld), le reçut dans son sein, le 7 mai 1830, à la place de Boissy d'Anglas. La révolution de Juillet survint : Thierry salua avec joie l'avénement du *roi bourgeois*, comme il se plaisait à nommer Louis-Philippe, et avec lui le triomphe de ses idées politiques (1). Son frère Amédée ayant été nommé préfet de la Haute-Saône, Augustin trouva chez lui, à Vesoul, une affectueuse hospitalité pendant quatre années. Prenant les eaux Luxeuil, A. Thierry put réaliser enfin en se mariant le plus cher de ses vœux : il trouva dans M[lle] de Querangal, fille d'un contre-amiral, une femme heureuse de se dévouer à lui et capable de l'aider dans ses travaux. Passant les étés suivants à Luxeuil (2), il y écrivit les *Récits des temps mérovingiens*, publiés dans la *Revue des deux mondes ;* cet ouvrage contraste avec les précédents, en ce que l'auteur s'y montre plus modéré dans ses jugements sur le moyen âge et moins défavorable au clergé. Les *Récits* furent dédiés au duc d'Orléans, qui fit nommer l'auteur bibliothécaire du Palais-Royal (juin 1835). Ils étaient précédés de *Considérations sur l'histoire de France*, qui sont à elles seules un ouvrage complet, et où il expose à l'occasion des théories dont notre histoire a été l'objet, ses vues sur la féodalité, la royauté, les communes en particulier, et où il fait du passé l'enseignement du présent. L'Académie française lui décerna le prix Gobert (17 juin 1841), et lui perpétua pendant quinze ans ce *majorat littéraire*, selon l'expression de M. Villemain.

Augustin Thierry était de retour à Paris depuis 1835, et deux ans auparavant M. Guizot, ministre de l'instruction publique, l'avait chargé de publier dans la collection des documents inédits sur l'histoire de France, les *Monuments de l'histoire du tiers état*. Dans sa retraite du passage Sainte-Marie, M. Thierry, avec l'aide de collaborateurs savants et dévoués (entre autres, MM. Granier de Cassagnac, Guessard, Bourquelot, Ch. Louandre, Bordier, Lalanne) se livra à ce travail avec une ardeur de bénédictin, et publia avec des analyses magistrales et une introduction éloquente, ce vaste recueil, resté malheureusement incomplet. L'introduction fut reproduite en 1853 sous le titre d'*Essai sur l'histoire de la formation du tiers état ;* elle est suivie de deux morceaux ; l'un est un tableau des anciennes constitutions municipales, l'autre une monographie de la commune d'Amiens. Ce dernier ouvrage d'A. Thierry eut moins de succès que les précédents, quoiqu'il en eût fait le résumé de tous ses travaux. L'*Essai sur le tiers état* mérite de prendre place à côté de l'*Histoire de la civilisation de* M. Guizot. De nouvelles douleurs accablèrent A. Thierry, déja si cruellement éprouvé. Il perdit son vieil ami M. Fauriel et sa compagne en 1844. La princesse Belgiojoso s'empressa de le recueillir dans son habitation de la rue Montparnasse. Vers le même temps, son frère Amédée, une nièce élevée à ses côtés lui refirent une famille. Une société choisie et fidèle, les arts, la musique surtout adoucirent un peu les dernières années de Thierry. Il put travailler à la continuation des *Monuments du tiers état*, et à la révision de ses ouvrages. Vers la fin de sa vie, son esprit, peu porté à la pure spéculation philosophique, fut ramené vers les idées religieuses : il se rattacha aux croyances chrétiennes, et ses préférences se tournèrent vers l'Église catholique, dont le dogme arrêté répondait au besoin de son esprit (1) et dont ses dernières études lui avaient fait admirer la stabilité et la grandeur. Pourtant, malgré ces tendances irrécusables, il ne parait pas qu'il en soit venu aux pratiques de cette religion, et on a justement appelé ce changement un retour plutôt qu'une conversion. Augustin Thierry, déjà en proie à une paralysie qui l'emportait « pièce à pièce », comme il le disait, préparait encore avec ardeur une nouvelle édition de *la Conquête* (2), lorsqu'il expira, entre les bras de son frère. Celui-ci, dépositaire des derniers sentiments de l'illustre malade, demanda à l'Église ses prières, mais refusa l'administration des derniers sacrements. M. Laboulaye, au nom de l'Institut, M. Dubois, au nom de l'École normale, M. Bourquelot, au nom de ses collaborateurs, prononcèrent des discours sur sa tombe. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1831, il en devint offi-

poëte. Il reste de lui quelques pièces pleines de charme et de tristesse, entre autres une intitulée : *Voix de la terre et voix d'en haut*, et une pièce en anglais : *The blue ey'd mayd*, ballade dans le genre des poésies écossaises de W. Scott. Ces pièces sont citées dans les notes de la notice de M. Guignaut, 87 et 70, à côté d'autres, également remarquables.

(1) Elles peuvent se résumer dans la conclusion énergique du passage suivant : « A la haine du despotisme militaire, fruit de la réaction des esprits contre le régime impérial, se joignait en moi une profonde aversion des tyrannies révolutionnaires, et, sans aucun parti pris pour une forme quelconque de gouvernement, un certain dégoût pour les institutions anglaises, dont nous n'avions alors qu'une odieuse et ridicule singerie... J'aspirais avec enthousiasme vers un avenir, je ne sais trop lequel, vers une liberté dont la formule, si je lui en donnais une, devrait être celle-ci : *Gouvernement quelconque avec la plus grande somme possible de garanties individuelles et le moins possible d'action administrative.* »

(2) M. Nisard, dans ses *Souvenirs de voyage*, p. 213 et suiv., a tracé un tableau plein d'intérêt de la vie du savant historien dans cette petite ville.

(1) Un jour qu'on lui faisait observer ce que certaines croyances avaient d'étroit : « Ce ne sont pas des pensées larges qu'il me faut maintenant, répondit-il, ce sont des pensées étroites. » (E. Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 136.)

(2) On a attribué les changements qu'il a faits dans cet ouvrage, changements en général favorables à l'influence du christianisme, à sa *conversion*. Le témoignage de ses derniers amis (son médecin M. G. Graugnard, M. Bourquelot, son frère) prouve qu'il les a opérés en vue de la vérité scientifique et pour satisfaire sa conscience d'historien. Thierry avoue qu'il a tenu grand compte des observations de l'abbé Gorini : *Défense de l'Église contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Aug. et Amédée Thierry ;* Lyon, 1853, 2 vol. in-8°).

1837 et commandeur en mai 1845. Un
l d'A. Thierry par son ami Henri Schef-
posé au salon de 1840 et maintenant en
ession de son frère, figure à la tête des
es éditions des *Œuvres*. Par décret im-
son buste, exécuté par Iselin, a été placé
e musée de Versailles. M. Guigniaut a
ié ainsi son illustre confrère dans une
ue à l'Académie des inscriptions, le 1er août
« Augustin Thierry fut un héros, un mar-
i saint de la science, si la science avait
nts. Il fut le plus original, le plus hardi,
e plus profond et le plus complet, de cette
d'esprits éminents qui ont renouvelé de
irs le champ vaste autant que divers de
re; celui qui ouvrit les perspectives les
uves et les plus étendues. Reprenant des
de Fauriel la grande question des races
i lutte et le mélange ont enfanté les États
nes, il en poussa trop loin peut-être les
uences politiques; mais le premier il ré-
, avec une éloquence persuasive, les
ues nationalités opprimées, et en cela il a
ns sa mesure, le clairvoyant précurseur
énements qui s'accomplissent sous nos
t dont rien n'arrêtera le cours. Il ne dé-
as avec moins de sagacité, ne peignit pas
oins d'énergie l'origine et la marche de
volutions intérieures qui des communes
hies firent sortir le tiers état et du tiers
nation. Ses ouvrages, popularisés par son
par ce feu intérieur qui circule avec sa
, sous la forme pure et correcte de ses
on de ses considérations, ont exercé une
singulière sur le développement des études
ques dans notre pays. Si dans la voie de
tion qu'il avait ouverte à notre histoire
cès firent naître une émulation de re-
es dont il n'approuva pas toujours la di-
, des livres dont l'esprit, la méthode, la
e, quels que fussent le talent et le savoir
mait à y reconnaître, lui semblaient des
ons graves aux lois et quelquefois à la
même de l'histoire, ses exemples, d'un
ôté, ont suscité des œuvres de conscien-
labeur et de haute portée, dans lesquelles
aisait à retrouver la tradition fidèle de ses
t interrompus et le caractère vrai de la
composition historique. » Éloge juste et
u caractère comme du talent de l'homme
it écrit ces paroles citées bien des fois :
gle et souffrant sans espoir et presque
lâche, je puis rendre ce témoignagne qui
art ne sera pas suspect : il y a au monde
e chose qui vaut mieux que les jouissances
lles, mieux que la fortune, mieux que la
nême, c'est le dévouement à la science. »
ns d'études historiques, préface.)
i la liste des ouvrages d'Augustin Thierry :
Saint-Simon) *De la Réorganisation de
té europeenne*; Paris, 1814, br. in-8°; —
e même), *Opinion sur les mesures à
prendre contre la coalition de* 1815; Paris,
1815, br., in-8°; — *L'Industrie littéraire et
scientifique*; Paris, 1817, 4 vol. in-8° : il n'a
travaillé qu'au premier volume de ce recueil,
rédigé pour le reste par Saint-Simon, Saint-Aubin
et Aug. Comte; — *Principes pour les élections
de* 1817; Paris, 1817, br. in-8°; — *Vue des
révolutions d'Angleterre*; Paris, 1817, in-8°;
extrait du *Censeur européen*, t. IV et V, et
reproduit dans les diverses éditions de *Dix ans
d'études*, 1re partie; — *Histoire de la con-
quête de l'Angleterre par les Normands, de
ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours,
en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur
le continent*; Paris, 1825, 3 vol. in-8°; 2e édit.,
1826, 4 vol. in-8°, augmentée de pièces jus-
tificatives; la 3e et la 4e édition, Paris,
1830, 1835-1836, 4 vol. in-8°, ont été l'une et
l'autre entièrement revues et augmentées; les
suivantes jusqu'à la neuvième, 1838, 1843,
1846, etc., n'ont pas reçu de changements. La
dixième édition de ce livre, 1857 et suiv., a été
renouvelée dans plusieurs parties; il y a partout
des retouches de style dans le texte et des rec-
tifications dans les notes; mais les modifications
plus ou moins profondes ne vont pas au delà
du Xe livre. L'*Histoire de la conquête* a été
dans ces derniers temps l'objet de critiques plus
vives que méritées; — *Lettres sur l'histoire
de France pour servir d'introduction à l'é-
tude de cette histoire*; Paris, 1827, 1828,
1834, 1836, 1842, in-8°, et 1846, in-18 : cha-
cune de ces éditions a été remaniée, suivant
l'habitude de l'auteur pour tous ses écrits; —
Dix ans d'études historiques; Paris, 1834,
1842, in-8°; 1846, in-18 : recueil de morceaux
publiés la plupart dans divers journaux; —
*Rapport sur les travaux de la Collection
des monuments inédits de l'histoire du tiers
état, adressé à M. Guizot, ministre de l'ins-
truction publique*; Paris, 1840, in-4°; — *Ré-
cits des temps mérovingiens, précédés de
Considérations sur l'histoire de France*;
Paris, 1840, 1842, 2 vol. in-8°; 1847, 2 vol.
in-18; — *Recueil de monuments de l'histoire
du tiers état. Histoire municipale d'A-
miens*; Paris, 1849-56, 3 vol. in-4°; un qua-
trième volume préparé n'a pas vu le jour; —
*Essai sur l'histoire de la formation et des
progrès du tiers état*; Paris, 1853, in-8°. Les
Œuvres complètes d'Augustin Thierry ont été
recueillies deux fois par lui-même; Paris, 1846-
47, 8 vol. in-18, et 1856-60, 10 vol. in-18.

THIERRY (*Julie* DE QUERANGAL, Mme), femme du précédent, morte, le 10 juin 1844, à Paris. D'une ancienne famille de Bretagne et fille d'un contre-amiral, elle avait connu l'illustre aveugle à Luxeuil et l'y avait épousé, en 1831. Tout ce qu'elle avait d'intelligence, de bonté ingénieuse et prévoyante, fut mis au service de son mari. Esprit supérieur elle-même, elle s'associa à ses travaux, qu'elle jugeait avec

une grande sûreté de goût. Elle écrivait d'ailleurs avec talent, et dans les écrits qu'elle a laissés, intitulés : *Scènes de mœurs et de caractères au dix-neuvième siècle et au dix-huitième* (Paris, 1835, in-8°) et *Adélaïde, mémoires d'une jeune fille* (ibid., 1839, in-8°), on remarque de la finesse d'observation, une imagination heureuse, un style exact et délicat. G. B.

Loménie, *Galerie des contemp. illustres*, t. III. — Salvador, *Écrivains modernes*. — *Revue des deux mondes*, 1er mai 1841. — Robin, *Galerie des gens de lettres*. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, t. VI, 2e part. — *Journal des Débats*, 23 mai 1856. — *Athenæum français*, 31 mai 1856. — Guigniaut, *Notice hist. sur la vie et les travaux d'Aug. Thierry*; Paris, 1863, in-4°.

*THIERRY (*Amédée-Simon-Dominique*), historien et sénateur, frère du précédent, né à Blois, le 2 août 1797 (1). Après avoir fait d'excellentes études à Blois, il se destina à la carrière administrative, et entra comme rédacteur au ministère de la marine (1820). Il donna des articles à la *Revue encyclopédique* et à la *Revue française*, et fit partie de la rédaction du *Globe*. Son début en histoire fut un *Résumé de l'histoire de la Guyenne* (Paris, 1826, in-18). Formé aux côtés de son frère et par ses exemples, il entreprit d'éclairer l'histoire de la France par ses origines les plus reculées, par le tableau des émigrations et des établissements des Celtes, et par celui de la conquête de la Gaule, de son organisation et de ses destinées sous les Romains. L'*Histoire des Gaulois*, publiée en 1828, et qui reste encore son meilleur ouvrage, lui valut, sous le ministère de M. de Vatimesnil, la chaire d'histoire à la faculté des lettres de Besançon (nov. 1828). Mais la popularité du professeur porta ombrage au ministère suivant, et le cours fut suspendu. Après la révolution de Juillet, M. Am. Thierry fut nommé, sur la proposition de M. Guizot, préfet de la Haute-Saône (6 août 1830) (2). Il se montra magistrat aussi vigilant qu'éclairé; un grand nombre d'utiles réformes signalèrent son administration. Le département de la Haute-Saône en a conservé un souvenir reconnaissant, et plus tard l'ancien préfet a été appelé sous des régimes différents à présider le conseil général. M. Thierry fut appelé à la fin de 1838 comme maître des requêtes dans le conseil d'État; il conserva ces fonctions après le 2 décembre, et obtint, le 4 mars 1853, le titre de conseiller. Il a été élevé à la dignité de sénateur le 18 janvier 1860. Depuis le 13 mars 1841 il remplace Bignon dans l'Académie des sciences morales et politiques. Il est commandeur de la Légion d'honneur (16 juin 1856). L'âge et les honneurs n'ont pas détourné M. Am. Thierry des études qui ont occupé sa laborieuse jeunesse : resté fidèle à ses antécédents et au souvenir de son frère, il publia assidûment (dans la *Revue des deux mondes* en particulier) une série de travaux conçus dans l'esprit de ceux d'Augustin, c'est-à-dire où il s'efforce avec succès d'unir la science exacte, une critique discrète, à la magie d'un récit à la fois naïf et imagé, qui, malgré quelques lenteurs, instruit et charme toujours. Outre le *Résumé* déjà cité, on a de lui : *Histoire des Gaulois jusqu'à la domination romaine*; Paris, 1828, 1834, 1845, 3 vol. in-8°; — *D'Ausone et de la littérature latine en Gaule au quatrième siècle*, thèse; Besançon, 1829, in-4°; — *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*; Paris, 1840-47, 3 vol. in-8°; — *Lettres à M. Genoux, député*; Paris, 1845-46, in-4°; — *Histoire d'Attila, de ses fils et de ses successeurs jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe*; Paris, 1856, 2 vol. in-8°; — *Tableau de l'empire romain*; Paris, 18.., in-18; — *Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle*; Paris, 1860, in-8°; — *De la Société romaine et de l'état du christianisme aux quatrième et cinquième siècles*, suite d'articles insérés dans la *Revue des deux mondes*, 1861-65.

(1) M. Amédée Thierry a conservé la modeste maison paternelle, rue des Violettes, à Blois.

(2) On a vu dans l'article précédent que M. Augustin Thierry vint rejoindre son frère à Vesoul, et y reçut pendant quatre ans les soins d'une touchante hospitalité.

Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, t. VI, 2e part. — Tisseron, *Galerie du sénat*. — De la Saussaye, dans les *Annales hist.*, 1861.

*THIERRY (*Édouard*), littérateur français, né à Paris, le 14 septembre 1813. Élève distingué du collége Charlemagne, il se voua, dès qu'il eut fini ses études, à la vie littéraire, et débuta à vingt ans par un recueil de poésies. Mais doué de moins d'audace que de goût, il ne tarda pas à s'essayer dans la critique. Il commença en 1836, dans la *Revue du théâtre*, une série de comptes rendus dramatiques, qu'il continua dans *la Charte de 1830*, *le Messager des chambres*, *la France littéraire*, *le Moniteur du soir*, *la Chronique*, *le Conservateur*, *le Monde musical*, et, après 1848, dans *l'Assemblée nationale*, *la Vérité*, *le Moniteur universel*. Remplacé dans ce dernier journal, au feuilleton des théâtres, par M. Th. Gautier, il y écrivit une *Revue littéraire*. Les nombreux articles qu'il inséra dans ces diverses publications se distinguent tous par un ton d'urbanité parfaite, et par une rare impartialité; son style est sobre, élégant, facile; son coup-d'œil juste, son jugement fin. Il était bibliothécaire à l'Arsenal lorsqu'il fut appelé en 1855, puis en 1856, à faire partie de la commission des primes à décerner aux meilleurs ouvrages dramatiques. Le 22 octobre 1859 il a été nommé administrateur du Théâtre-Français. Chevalier de la Légion d'honneur le 15 avril 1857, il est officier depuis le 15 août 1862. Outre ses articles de critique, on a de lui : *Les Enfants des anges*, *poésies*; Paris, 1833, in-16; —

(avec Henri Trianon) *Sous les rideaux, contes*; Paris, 1834, in-8°; — *Notice sur M. Le Chanteur, commissaire principal de la marine*; Cherbourg, 1849, in-16; — *Histoire de Djouder le pêcheur*; Paris, 1853, in-18, conte traduit de l'arabe avec M. Cherbonneau.

*THIERRY (*Joseph-François-Désiré*), peintre, frère du précédent, né en mars 1812, à Paris. Élève de Gros, puis de M. Philastre, il s'est surtout adonné à la peinture des décors pour les scènes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et y a déployé, avec beaucoup d'imagination, un vif sentiment du pittoresque. Il a exposé aux salons quelques tableaux de genre et des paysages, et a reçu une troisième médaille en 1844, et la croix d'Honneur en 1864.

Documents particuliers.

THIERS (*Jean-Baptiste*), érudit et théologien français, né le 11 novembre 1636, à Chartres, mort le 28 février 1703, à Vibraye (diocèse du Mans). C'était le fils d'un cabaretier. Destiné à l'Église, il eut une bourse au collége de Chartres, passa de là dans celui du Plessis, à Paris, et y fut appelé, en 1658, à régenter les humanités. Il prit en Sorbonne le grade de maître ès arts et celui de bachelier en théologie. Des vertus éminentes, une érudition étendue, la passion du vrai et du bien, des mœurs sans tache auraient dû le porter aux plus hautes dignités; pourtant il ne fut jamais qu'un simple et pauvre prêtre de campagne, et les seuls bénéfices qu'il posséda furent d'une part la cure de Champrond en Gastine, au pays chartrain (1666), de l'autre celle de Vibraye, près du Mans (janv. 1692). Hors de ces deux faits, l'histoire de sa vie n'est à proprement parler que celle de ses ouvrages. Il n'est pas indifférent toutefois de faire savoir comment il fut amené à émigrer d'un diocèse dans l'autre. A peine fut-il ministre de paix que Thiers n'eut plus que des procès et des guerres à soutenir. D'abord il s'éleva contre le nombre excessif des fêtes admises par l'Église et contre certaines pratiques locales empreintes de superstition; puis lorsque l'archidiacre Robert vint faire la visite de sa paroisse, il prétendit avoir le droit de revêtir l'étole en sa présence, infime cause d'une très-grave discussion qui fut portée au Châtelet et déchaîna contre lui tout le haut chapitre de Chartres, qu'il avait accablé d'épigrammes. Sa dissertation sur les porches acheva de les indisposer : les chanoines louaient les places du porche de leur cathédrale à des marchands de chapelets et autres objets de sainteté. Le curé de Champrond dénonça avec sa vivacité accoutumée un usage si contraire à l'esprit de l'Évangile; mais non content d'avoir prouvé la bonté de sa cause, il chercha à faire rire, et se perdit en écrivant contre l'archidiacre le libelle intitulé *Sauce Robert* (1676). Sur les informations de l'official de Chartres, il fut décrété de prise de corps. L'huissier chargé du décret alla chez lui escorté de la maréchaussée, comme si son presbytère était une citadelle. Thiers accueillit fort bien cette singulière compagnie, la combla d'honnêtetés, la retint même à dîner; entre temps il ordonna secrètement qu'on ferrât sa jument à glace. Le dîner fini, il part avec l'escorte; un étang glacé se présente sur la route, le curé alerte le traverse au galop et s'échappe sans que les cavaliers osent le poursuivre. Il se plaça sous l'égide de l'évêque du Mans, M. de La Vergne de Tressan, qui fit casser la procédure; ce prélat le pourvut en outre de la cure de Vibraye, et écrivit à l'évêque de Chartres qu'il lui avait beaucoup d'obligation de lui avoir envoyé le *tiers* de son diocèse, et que si les deux autres parties étaient du même prix, il s'en accommoderait bien. Dans sa nouvelle cure, Thiers put s'adonner en paix à l'étude. Critique éclairé, il apporta dans ses recherches du bon sens et de la sagacité, et s'attacha surtout à distinguer la vérité de l'opinion, le droit de l'autorité, le devoir de l'intérêt. Mais ses écrits ont toujours un caractère de singularité, qui les a rendus très-rares et qui les a fait jusqu'à présent rechercher des amateurs. Il avait un jugement profond et une grande netteté dans l'esprit; s'il s'abandonna quelquefois à son humeur inquiète et agressive, il eut d'ailleurs les vertus de son état (1) et une charité efficace pour les pauvres. Voltaire l'a placé dans la galerie du *Siècle de Louis XIV*.

Voici la liste des ouvrages de l'abbé Thiers. *Exercitatio adversus Joh. Launoii diss. de auctoritate negantis argumenti*; Paris, 1662, in-8° : cette attaque fut dédaigneusement relevée par le savant de Launoy et renouvelée en des termes plus vifs dans la *Defensio adversus J. Launoii appendicem*; Paris, 1664, in-8°; — *Antonio Barberino cardinali gratulatio*, en vers latins; Paris, 1663, in-fol., de 16 p.; — *De festorum dierum imminutione*; Lyon, 1668, in-12 : comme l'auteur se prononçait pour la suppression de plusieurs fêtes inutiles, il vit son livre censuré à Rome et mis à l'index; — *Consultation faite par un avocat du diocèse de Saintes à son curé*; La Rochelle, 1670, in-4°; Paris, 1670, in-12 : il y traite du même sujet que dans le précédent, mais sous le voile de l'anonyme; — *De retinenda in ecclesiasticis libris voce Paraclitus*; Lyon, 1669, in-12; Paris, 1671, in-8° : on avait depuis 1643 un opuscule de Sanrey sur l'orthographe de ce mot; — *Sur l'inscription du grand portail du couvent des cordeliers de Reims : Deo homini et beato Francisco, utrique crucifixo, par le sieur de Saint-Sauveur*; Bruxelles,

(1) La sévérité de sa morale, soutenue par une conduite exemplaire, n'était pas du goût de bien des gens, qui sortaient de l'église quand il montait en chaire. Un jour, expliquant la parabole du bon grain et de l'ivraie, il en fit l'application à ceux qui refusaient ses instructions. « Que le bon grain reste, ajouta-t-il; que l'ivraie soit liée en bottes et jetée au feu ! Qu'on ouvre les portes, et que ceux qui refusent de m'écouter se retirent! »

1670, in-12 : l'inscription attaquée fut ôtée par l'ordre des grands vicaires, et remplacée par celle-ci : *Crucifixo Deo homini et sancto Francisco ;* mais Thiers les condamna l'une et l'autre, et fit voir ce qu'il y avait de répréhensible, dans la 2ᵉ édit. de sa dissertation, s. l. (Paris), 1673, in-12, reproduite à la suite de *la Guerre séraphique;* La Haye, 1740, in-12; — *Oraison funèbre de Louise de Thou, abbesse des Clairets;* Paris, 1671, in-4° : très-rare; —*Factum pour les curés de l'archidiaconé de Pinserais;* Paris, 1674, in-4° : il y expose les droits des curés de son diocèse à porter l'étole durant la visite des archidiacres ; — *De stola in archidiaconorum visitationibus gestanda a paræcis;* Paris, 1674, 1679, in-12; Lyon, 1675, in-12 : cette question de l'étole souleva, comme nous l'avons dit, des démêlés très-graves; l'archidiacre Robert, se faisant l'organe des prétentions du chapitre, ne répondit qu'en obtenant de l'official une sentence, afin d'obliger Thiers à renvoyer deux de ses cousines germaines qui demeuraient chez lui. Ce jugement, qui tendait à jeter un jour défavorable sur les mœurs si sévères du curé, l'irrita au point qu'il lança coup sur coup contre son adversaire les trois libelles intitulés : *la Sauce Robert, ou Avis salutaire à messire Robert ;* s. l., 1676, in-8°; *la Sauce Robert*, 2ᵉ partie, 1677, in-8°, et *la Sauce Robert justifiée;* s. l., 1679, pet. in-8°; ce dernier est adressé à un procureur au Châtelet, et l'auteur s'y plaint de ce que deux libraires de Paris ont été enfermés pour avoir débité des exemplaires de son factum ; — *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel;* Paris, 1673, in-12, et 1677, 1679, 2 vol. in-12; Avignon, 1777, 2 vol. in-12 : le meilleur des ouvrages de Thiers, et celui où le langage paraît le plus pur, le discours le plus concis, et l'ordre le plus naturel ; — *L'Avocat des pauvres, qui fait voir l'obligation qu'ont les bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Église ;* Paris, 1676, in-12; — *Sur les porches des églises ;* Orléans, 1679, in-12 : le chapitre de Chartres ayant intenté un procès à l'auteur de cette dissertation, celui-ci riposta par un *Factum* (s. l. n. d. [1679], in-12), solidement écrit et dans le ton d'une bonne plaisanterie; — *Traité des superstitions selon l'Écriture sainte, les conciles, les Pères et les théologiens;* Paris, 1679, 1697, 1712, in-12 : ouvrage intéressant et plein de recherches curieuses, et qui a pour complément le *Traité des superstitions qui regardent tous les sacrements ;* Paris, 1703-04, 3 vol. in-12, publié après la mort de l'auteur; on a réuni le tout dans les édit de Paris, 1741, 4 vol. in-12, et d'Avignon, 1777, 4 vol. in-12; — *Traité de la clôture des religieuses;* Paris, 1681, in-12 ; — *Traité de la dépouille des curés, où l'on fait voir que les archidiacres n'ont nul droit sur les meubles des curés décédés, par un docteur en droit;* Paris, 1683, in-12; — *Traité des jeux et divertissements qui peuvent être permis ou qui doivent être défendus aux chrétiens;* Paris, 1686, in-12; — *Dissertations ecclésiastiques* (trois) *sur les principaux autels des églises, les jubés et la clôture du chœur des églises;* Paris, 1688, in-12; — *Lettre au sujet du commentaire de dom J. Mège sur la règle de Saint-Benoît ;* Paris, 1688, in-4° : citée par Moréri; — *Histoire des perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, l'abus et l'irrégularité de celles des ecclésiastiques ;* Paris, 1690, in-12; Avignon, 1777, in-12 : ouvrage des plus curieux, mais qui pour l'érudition a été surpassé depuis par Nicolaï et par Deguerle; — *Apologie de l'abbé de la Trappe contre les calomnies du P. de Sainte-Marthe ;* Grenoble, 1694, in-12 : elle fut supprimée, et les exemplaires en sont devenus extrêmement rares; — *Traité de l'absolution de l'hérésie ;* Lyon, 1695, in-12 ; — *Sur le lieu où repose le corps de saint Firmin, évêque d'Amiens;* Lyon, 1695, in-12; Liége, 1699, in-12 : opuscule supprimé par un arrêt du conseil du 27 avril 1699; — *Sur la sainte larme de Vendôme;* Paris, 1699, in-12 : il faut y joindre sa *Réponse à la lettre du P. Mabillon* (Cologne, 1700, in-12), qui soutenait l'authenticité de cette prétendue relique; les deux écrits de Thiers ont été réimpr. ensemble à Amst. (Paris), 1750-51, in-12; — *La plus solide, la plus nécessaire et la plus négligée de toutes les dévotions, qui est la pratique des commandements de Dieu et de l'Église;* Paris, 1702, 2 vol. in-12 : excellent traité de morale; — *Observations sur le nouveau bréviaire de Cluny;* Bruxelles, 1702, 2 vol. pet. in-12; — *Critique de l'Histoire des flagellants* (de l'abbé Boileau), *et justification de l'usage des disciplines volontaires*; Paris, 1703, in-12; — *Traité des cloches et de la sainteté de l'offrande du pain et du vin aux messes des morts ;* Paris, 1721, 1780, in-12 : le second traité est d'un abbé de La Croix, curé de Bruyères. Ce savant n'a point laissé d'ouvrages en manuscrit, du moins au complet; les matériaux qu'il avait amassés, les recherches, les extraits, les notes qu'il avait faites, tout cela fut légué par lui avec sa bibliothèque au séminaire du Mans, et en 1730 un prêtre de cette ville, nommé Delaville, écrivit qu'il avait formé de ces divers fragments un recueil de trois à quatre volumes. Les œuvres de Thiers n'ont jamais été réunies, et l'on n'a pas même tenté de faire un choix des plus intéressantes. P. L—Y.

Liron, *Biblioth. chartraine.* — Du Pin, *Auteurs ecclesiast. du dix-septième siècle.* — Niceron, *Mémoires;* t. IV et X. — Feller, *Dict. hist.* — Peignot, *Singularités.* — Brunet, *Manuel du libraire.*

* THIERS (*Louis-Adolphe*), homme d'État et historien français, né à Marseille, le 16 avril 1796. Ce fut près de sa mère, dont la famille

autrefois établie à Constantinople et pa-
elle-même des deux Chénier, qu'il reçut
d'une première et intelligente éducation.
boursier, au lycée de Marseille, il
par des succès scolaires, et serait
re entré à l'École polytechnique, où sem-
porter son aptitude pour les sciences
natiques, lorsque la chute de l'empire le
le cette voie. Ce fut alors, de 1815 à
étudia le droit à Aix, prenant déjà un
ascendant sur les jeunes esprits qui se
ient aut de lui; parmi eux se trou-
, dont la célébrité ne doit pas
la sienne. Reçu, en 1818, avocat
reau d'Aix, il en exerça presque aussitôt
ession par un mémoire, rédigé en faveur
artie civile, dans une affaire d'enlèvement
eure, et se distingua dans plusieurs causes
elles (1). Un éloge de Vauvenargues, mis
ncours par l'Académie d'Aix (1819), fut
n penchant littéraire déjà chez lui très-
l'occasion de se produire plus ouver-
. Conseillé et appuyé par un honorable
rat, M. d'Arlatan de Lauris, il composa
nier mémoire, qui, trop libéral pour être
né et trop remarquable pour ne pas
fit ajourner le concours, et ne fut, l'année
e, primé que par un autre mémoire, qui,
spirituelle mystification, avait été com-
ar M. Thiers lui-même et envoyé fictive-
le Paris (1820). Suivant bientôt dans la
e M. Mignet, qui l'y avait précédé, « il y
dit un écrivain, avec un système de phi-
ie tout entier dans la tête » (nov. 1821).
le recommandations près de Manuel, il
senté par celui-ci à Étienne, rédacteur
f du *Constitutionnel*, qui n'hésita pas
cher à la rédaction de ce journal (30 nov.
Des articles littéraires furent les premiers
lu jeune écrivain, et celui qu'il fit sur un
e M. de Montlosier, *la Monarchie fran-*
révelait déjà l'historien futur (mars 1822).
r vif et naturel du style joint au caractère
f de sa polémique le firent remarquer de
très-bien accueilli dans le salon de M. Laf-
, ce qui était moins facile, dans les réu-
aristocratiques du prince de Talleyrand,
iers s'y faisait remarquer autant par la
de son esprit que par l'étendue de ses
s politiques. Un goût très vif pour les choses
t l'amena à l'écrire, dans *le Constitu-*
l, des comptes rendus du Salon de 1822, où
avaient d'agréables pages sur la critique
ts et sur les divers mérites propres à
lu dessin. En 1823 il fournit aux *Ta-*
universelles, acquises et rajeunies par
ite, un bulletin politique (signé ***), qu'on
a d'abord à la plume d'Étienne. Cette
du jeune journaliste déplut à l'adminis-

taines plaidoiries du jeune avocat ne seraient
are-t-on, indignes de figurer à côté des œuvres
i du futur homme d'État.

tration, qui y mit fin, non pas en supprimant le journal, mais en l'achetant (1). M. Thiers envoya aussitôt sa démission de rédacteur, et continua de travailler au *Constitutionnel*, où il donna le Salon de 1824; en même temps il coopérait à la rédaction du *Globe*, en y rendant compte de ce même Salon. Là se borna sa part de collaboration au journal de MM. Dubois et P. Leroux. Cette activité littéraire, jointe au revenu partiel d'une action du *Constitutionnel* (2), avait dès cette époque placé M. Thiers fort au-dessus de la mauvaise fortune.

Ce fut vers 1823 que Félix Bodin, qui écrivait aussi dans *le National*, s'étant mis à la tête de la publication des *Résumés de l'histoire de France*, les éditeurs de ce recueil conçurent l'idée d'une histoire de la révolution; Bodin ne pouvant entreprendre alors ce travail, proposa à sa place M. Thiers, qui fut aussitôt accueilli. Ce vaste sujet devait sous sa plume briser le cadre étroit qu'on lui avait d'abord tracé, et devenir cette *Histoire de la Révolution française* (1823-27, 10 vol. in-8°), destinée à fonder la gloire de l'auteur comme historien. Une connaissance particulière des finances et de l'art de la guerre, à laquelle il s'était initié par des études personnelles bien plus que par les conseils de Foy, de Jomini, et du baron Louis, qu'il ne connut que plus tard, donnait une autorité singulière aux récits de l'écrivain, sous lesquels on sentait la sûreté et la clairvoyance d'un praticien. Mais à côté de ces qualités éminentes il faut signaler quelques erreurs et surtout des lacunes qui frappent aujourd'hui d'autant plus qu'on peut comparer à l'œuvre de M. Thiers d'autres œuvres, non moins remarquables. Ces lacunes feraient peut-être souhaiter que M. Thiers donnât de cet ouvrage de sa jeunesse une édition revue et augmentée, si, par l'esprit général de liberté, mais de modération, qui l'inspira, ce livre n'était pas devenu l'expression de toute une opinion, qu'on pourrait appeler celle de la bourgeoisie, sur la révolution française, et si à ce titre il n'avait pas lui-même sa place dans l'histoire de notre temps. Après avoir achevé cette grande tâche, il songea à écrire une *Histoire générale*, et à s'y préparer par des voyages. Déjà même il avait obtenu de M. Hyde de Neuville l'autorisation de faire partie du voyage autour du monde que devait effectuer *la Favorite*, lorsqu'un événement imprévu le détermina à ne pas s'éloigner de sa patrie. Le ministère Polignac venait d'arriver au pouvoir (5 août 1829), et on

(1) Le prix fut de 180,000 fr., et le prétexte choisi un article dont s'était plaint le ministre de Russie, Pozzo di Borgo.

(2) Vers 1822, M. de Cotta, libraire et propriétaire de *la Gazette d'Augsbourg*, pria M. Thiers d'acheter sous son nom une action du *Constitutionnel* et de le représenter auprès de ce journal; son intention n'étant pas toutefois que ce mandat, qui entraînait une certaine responsabilité, fût rempli gratuitement, il fit consentir M. Thiers à partager avec lui tout ce que cette action pourrait rapporter au-delà de 15,000 fr. qu'elle produisait alors.

pouvait pressentir de graves événements. Cinq mois plus tard, MM. Thiers, Mignet et Carrel fondaient *le National* (5 janvier 1830). Dépassant la politique prudemment libérale du *Constitutionnel*, les rédacteurs du nouveau journal croyaient à un changement de dynastie (1), que l'étude du passé et du présent leur montrait comme imminent. En même temps ils prenaient pour but de leurs efforts la défense énergique des garanties de la Charte constitutionnelle. C'est M. Thiers qui mit le premier en avant la fameuse maxime : *Le roi règne et ne gouverne pas.* Cherchant un moyen de résistance dans la légalité, il proposa aux chambres, « contrairement à l'avis de Benj. Constant, de voter sans réduction tous les services et de repousser le budget »; cette idée se propagea avec une rapidité incroyable, et la royauté, menacée de périr d'inanition, fit les ordonnances de juillet 1830. Bien que M. Thiers ne fût pas l'auteur de l'article menaçant contenu au *National* du 26 juillet, et qui émanait de Carrel, ce fut lui qui rédigea (2) la protestation des journalistes du même jour, signée séance tenante par quarante-un noms sur cette exclamation de M. Thiers : « Il faut des noms! il faut des têtes au bas! » Cette protestation publiée par *le National* ne fut reproduite que par *le Temps.* Le lendemain 27, avant le commencement de la lutte, M. Thiers tenta vainement, le matin, d'opposer la force à la saisie des presses du *National*, et on le vit, dans les bureaux de ce journal, chez Casimir Périer, où se trouvaient un certain nombre de députés, et dans une réunion de patriotes courageux qui eut lieu le soir chez Cadet-Gassicourt, insister surtout sur la résistance légale, sans combattre cependant l'appel aux armes autrement que par des raisons de possibilité et de succès. « Je ne demande pas mieux, répétait-il aux partisans de ce moyen extrême; mais on ne s'insurge pas avec rien. Qu'avez-vous pour vous soutenir? » Le 28, il se montra chez M. Guizot, où l'on discutait les conséquences de l'insurrection. Pour avoir l'appui de cette réunion, qui s'était ralliée à l'avis de C. Périer, il s'engagea à empêcher autant que possible toute manifestation publique tendant au renversement de la dynastie; en sortant il rencontra un groupe d'insurgés précédé du drapeau tricolore, et parvint à faire disparaître un emblème en opposition directe avec la défense de la Charte, qui était alors le mot de ralliement. Il ne poussa pas plus loin une tentative qui aurait pu devenir périlleuse, et dont l'esprit de parti a dénaturé plus tard la bonne intention. Instruit dans la soirée qu'un mandat d'arrêt était lancé contre lui, il alla passer la nuit sous un toit ami, à Montmorency. Mais le 29 il reparut à l'hôtel Laffitte, au moment où M. de Semonville offrait, au nom de Charles X, le retrait des ordonnances et un changement de ministère. M. Thiers, sans combattre directement cette proposition, qui ne fut discutée que par les députés présents, s'éleva contre une mesure incapable d'arrêter l'élan populaire. L'hôtel Laffitte était alors une véritable place publique, où chacun parlait et délibérait sur les événements; on se sépara sans prendre parti. Ce fut le lendemain, à quatre heures du matin, que M. Thiers après avoir proposé de proclamer le duc d'Orléans, rédigea, séance tenante, l'adresse en faveur de ce prince, laquelle parut le lendemain 30 dans *le National.* Avec l'appui de quelques députés influents, il réussit à rallier la majorité de la réunion Laffitte à l'idée d'un changement de dynastie, et fut désigné pour aller porter au duc les vœux dont il était l'objet. Arrivé en toute hâte à Neuilly, accompagné d'Ary Scheffer, il n'y trouva que la duchesse d'Orléans et madame Adélaïde; le duc était au Raincy. Repoussées d'abord avec vivacité par ces deux princesses, les ouvertures de M. Thiers furent enfin, et sur ses pressantes instances, mieux accueillies de madame Adélaïde, qui l'assura du concours de son frère et promit elle-même de se rendre au milieu des Parisiens. « Vous placez aujourd'hui la couronne dans votre famille », avait répondu M. Thiers, et revenant au Palais-Bourbon, où les députés étaient réunis, il contribua par le récit de sa mission au succès de la proposition présentée par MM. Laffitte, Benj. Constant et Sebastiani en faveur du duc d'Orléans. Le 31 enfin M. Thiers présenta au prince, au Palais-Royal, et avec son autorisation, une députation du parti républicain, qui prétendait lui imposer des conditions de gouvernement.

Nommé conseiller d'État et attaché au département des finances, où il remplit en réalité les fonctions de secrétaire général, il fut même, dit-on, proposé pour ce ministère lorsque le baron Louis se retira (2 nov. 1830). Tout en refusant cette haute position, qu'il trouvait sans doute prématurée, il contribua à y porter M. Laffitte, son ami et son patron. Nommé sous-secrétaire d'État à ce même département (4 nov. 1830), il en fut le véritable chef tant que dura le cabinet Laffitte. D'heureux changements dans le mode de perception des impôts et dans l'administration des domaines, qui atténuèrent les fâcheux effets de la crise financière, furent dus à son initiative. Élu député d'Aix, à la suite d'une profession de foi très-libérale (21 oct.), il sembla cependant se ranger dans la chambre du côté du parti conservateur. Le 23 novembre 1830 il prit pour la première fois la parole, et

(1) Le numéro du 9 février posa nettement la candidature du duc d'Orléans. Sommé par *la Quotidienne* d'expliquer sa théorie *des accidents* et des *révolutions*, M. Thiers répondit « que la déposition de Jacques II avait été un accident, et que la nation anglaise dans cette circonstance s'était montrée si peu révolutionnaire qu'elle avait placé sur le trône le plus proche parent du roi ».

(2) Une commission de rédaction, composée de MM. Thiers, Cauchois-Lemaire et Châtelain, avait été élue; mais ces deux derniers ne firent qu'approuver la rédaction de M. Thiers.

se renferma d'abord dans les questions de finances. Le 14 janvier 1831 il fit un excellent discours sur l'amortissement. Mais son plus important travail à cette époque fut l'élaboration du projet de loi qui changeait en impôt de quotité la contribution personnelle et celle des portes et fenêtres, jusque là impôts de répartition. Après la chute de M. Laffitte (13 mars 1831) il fit un voyage dans le midi. La formation du cabinet Périer aurait dû le rattacher à la politique du ministère tombé; mais il se déclara à son retour pour le nouveau cabinet, dans un discours qui souleva les clameurs de la gauche (5 avril). Sacrifiant sa popularité aux mesures de prudence et de modération qu'il croyait nécessaires, il se prononça alors, comme le ministère, contre la création d'un royaume de Belgique au profit du duc de Nemours, qui n'unissait pas assez définitivement ce pays à la France, pour risquer à cette occasion les éventualités d'une guerre européenne; il se prononça pour la paix en face de la chute de Varsovie, pour l'hérédité de la pairie (4 oct. 1831), et pour « un gouvernement fort », auquel les émeutes de Paris et de Lyon donnaient l'apparence de la nécessité. Membre de la commission du budget, qui à son tour le désigna pour rapporteur, il prononça un long discours, modèle de clarté et de science financière, et ne demanda que dix millions d'économie.

Appui constant de la politique de résistance du cabinet du 13 mars, M. Thiers devait conséquemment prendre place dans la combinaison ministérielle qui suivit la mort de Casimir Périer (16 mai 1832). Obligé, après la session, de voyager en Italie pour raison de santé, il en fut alors rappelé par le roi Louis-Philippe, qui, voyant en lui le trait d'union entre la gauche et le centre, cherchait à confondre par lui les diverses fractions de la chambre dans une majorité assez forte pour dominer la révolution. Appelé à figurer dans le cabinet du 11 octobre 1832, sous la présidence du maréchal Soult, M. Thiers y tempérait l'influence doctrinaire de MM. Guizot et de Broglie. Du ministère de l'interieur, qui lui échut en partage, on détacha les attributions relatives au personnel des préfectures et des mairies, aux conseils généraux et d'arrondissement et aux gardes nationales, afin qu'il pût concentrer toute son activité sur la situation intérieure, très-compromise par l'insurrection républicaine des 5 et 6 juin et le soulèvement légitimiste des provinces de l'ouest. Pressé d'en finir avec la Vendée, qui paralysait l'action de la France en Belgique, il se consacra tout d'abord à la capture de la duchesse de Berri. Le 14 novembre l'entrée des troupes françaises en Belgique était résolue au conseil des ministres, et M. Thiers, consulté le dernier et d'accord avec ses collègues, exprima avec énergie la nécessité où était la France de marcher sur Anvers, malgré l'attitude suspecte de la Prusse en armes, et la réserve encore bien grande de l'Angleterre : « Sire, dit-il, vous avez en 1830 refoulé en France les idées de guerre; vous ne les refoulerez pas moins heureusement aujourd'hui au dehors en mettant la pointe de votre épée sur la poitrine de l'Europe. » A l'égard de la duchesse, il donna pour instruction de s'emparer de sa personne en respectant sa vie à tout prix, et garda à ce sujet, même avec ses collègues, le secret le plus absolu. Sa hardiesse à se rendre à un rendez-vous mystérieux, qui lui fut donné le soir dans les Champs-Élysées, par un inconnu, qui n'était autre que Deutz, l'ascendant qu'il sut prendre aussitôt sur cet homme, l'envoi à Nantes de douze agents résolus, tels furent les moyens qui amenèrent, le 6 novembre, l'arrestation de la duchesse de Berri. Le conseil des ministres avait résolu que la princesse ne serait pas mise en jugement : M. Thiers, en conséquence, refusa à la cour de Rennes les papiers saisis chez elle. Cette tâche difficile une fois accomplie, il quitta le ministère de l'intérieur, qui, ainsi réduit, ressemblait trop à un ministère de la police générale, et fut nommé, le 31 décembre 1832, à celui du commerce et des travaux publics. La question la plus grave de cette session fut de faire ratifier par les chambres l'arrestation de la duchesse et d'obtenir l'autorisation de la détenir sans jugement. Cette épineuse affaire terminée, M. Thiers prit part à la discussion des lois sur l'organisation départementale, dans laquelle il combattit la nomination d'un membre du conseil général par chaque canton (10 janv. 1833) et l'extension de la capacité électorale et par suite du nombre des électeurs (1) (16 janv.); sur la politique extérieure (20 fév.), en défendant, contre M. Mauguin, la conduite prudente du gouvernement, « qui avait rendu la paix possible et sauvé non-seulement la paix mais aussi la liberté »; sur la théorie des crédits supplémentaires par approximation; sur l'emprunt grec, etc. L'œuvre capitale de M. Thiers fut alors le projet de loi voté le 6 juin, relatif aux travaux publics, et qui consacrait 17,240,000 fr. à l'achèvement des monuments de Paris, 44 millions aux travaux de canalisation, 15 aux routes royales, 12 aux routes stratégiques de la Vendée, 2,500,000 à l'éclairage des côtes, 500,000 fr. à l'étude d'un réseau de chemins de fer (2).

La mise en liberté de la duchesse de Berri provoqua dans les chambres et dans la presse d'orageux débats. M. Mauguin, au nom de l'opposition, prononça un discours très-vif, qui eut

(1) Citons ce passage de son discours : « Nous ne croyons pas plus à ce droit inné (d'electeur) que nous ne croyons à la légitimité royaliste... On est électeur pour l'utilité du pays; il n'y a d'électeurs que ceux que le pays a crus utiles et qu'il a déclarés tels.. Nous dirons à la souveraineté populaire que la société est faite pour elle-même, pour son utilité. »

(2) Ce ne fut pas sans amertume qu'il vit la chambre repousser, malgré l'appui de sa parole, l'amendement de la commission qui réunissait le Louvre aux Tuileries par une aile transversale où l'on aurait établi la Bibliothèque royale.

beaucoup de succès ; M. Thiers, s'emparant puissamment du débat, ramena la majorité par une de ces heureuses improvisations qui ne lui font jamais défaut dans les moments de crise (10 juin). Plus attentif que les doctrinaires à se conformer aux sentiments populaires, il préparait en même temps à la capitale une sorte de surprise patriotique : le 28 juillet, au milieu même des fêtes commémoratives de la révolution de 1830, la statue de Napoléon fut rétablie sur la colonne de la place Vendôme, et cette mesure suffit à calmer les esprits, fort exaltés par la polémique irritante de la presse. La mort de Ferdinand VII (29 sept.), ayant mis le cabinet en demeure d'accentuer sa politique à l'égard de l'Espagne, non-seulement M. Thiers fut d'avis de reconnaître la royauté d'Isabelle II, mais encore de lui venir en aide par la formation d'un corps d'observation de cinquante mille hommes au pied des Pyrénées ; sur ce dernier point seulement il rencontra l'opposition de M. Humann et du maréchal Soult, et, plus sourdement, celle du roi. Appelé de nouveau au ministère de l'intérieur (4 avril 1834), lors de la retraite de MM. de Broglie et d'Argout, il eut à combattre les terribles insurrections d'avril à Lyon et à Paris (1); mais quand il eut partout vaincu l'émeute, il se prononça contre le jugement des insurgés par la chambre des pairs. C'eût été éviter une des fautes politiques qui pesèrent le plus lourdement sur la monarchie de Juillet. Entraîné par M. Guizot, son collègue, dans la ligue qui se forma contre le maréchal Soult, président du conseil, à l'occasion du gouvernement civil de l'Algérie, M. Thiers, décida le maréchal Gérard à accepter la présidence (18 juillet). Le refus de l'amnistie, contre lequel se prononça énergiquement M. Thiers, qui ne voulait pas jouer le rôle de vaincu, amena la retraite de celui-ci (29 oct.) et la dissolution du cabinet (10 nov.). Au bout de quelques jours il se reconstitua sous la présidence du maréchal Mortier (18 nov.), et M. Thiers reprit son portefeuille. Bien que la présence du duc de Broglie, qui succéda bientôt au duc de Trévise, donnât au cabinet une apparence doctrinaire, qui n'entrait pas tout à fait dans les vues politiques de M. Thiers, il conserva néanmoins son ministère, que les longueurs du procès d'avril, l'attentat Fieschi (2), et les lois de septembre vinrent mettre à de nouvelles épreuves. Quoique partisan d'une intervention en Espagne, réclamée par le ministère espagnol, et mal accueillie de ses collègues, il fut chargé, lors de la chute du ministère sur la question de la conversion de la rente (5 fév. 1836), d'en former un nouveau, dont il aurait la présidence avec le portefeuille des affaires étrangères.

(1) A l'attaque d'une barricade, il vit tomber à ses côtés, mortellement atteints, le capitaine Rey et un jeune auditeur, M. de Varelles.

(2) Quoique très-souffrant, il était venu prendre sa place dans le cortége du roi ; l'explosion de la machine infernale blessa son cheval.

Ce cabinet, qui fut celui du 22 février, semblait signifier progrès, et fut accueilli par le pays avec une remarquable faveur : progressistes et conservateurs se montrèrent sans hostilité à son égard, et M. Guizot et ses amis lui promirent leur concours (1). Après avoir obtenu le vote des fonds secrets à une assez forte majorité, M. Thiers présenta une série de projets de loi animés d'un esprit libéral ; citons ceux qui traitent des chemins vicinaux, de la suppression des maisons de jeu et des loteries d'immeubles, de la responsabilité ministérielle (présentée tout d'abord à la chambre des pairs, mais qui s'y arrêta encore à mi-chemin), surtout trois projets de la plus haute importance, dont les deux premiers, sur les douanes, modifiaient notre législation douanière dans le sens de la liberté (29 avril-5 mai), et le troisième, sur la navigation intérieure, en abaissait les tarifs (28 mai). En même temps étaient votés les chemins de fer de Versailles et de Montpellier à Cette. Sur la question de la conversion des rentes, le ministère, divisé lui-même d'opinion à ce sujet, avait obtenu le 22 mars précédent un vote d'ajournement, après avoir approuvé en principe la mesure, dont il ne contesta que l'opportunité. A l'intérieur, l'attentat d'Alibaud (25 juin), la découverte par la police de la société secrète des Familles et d'une conspiration où entrait un certain nombre de militaires, n'eurent d'autres résultats que l'absence du roi, malgré l'opinion contraire de M. Thiers, à l'inauguration de l'arc de triomphe de l'Étoile (28 juillet). A l'extérieur, M. Thiers négocia, sans compromettre cependant la dignité de la France par une demande directe, le mariage du duc d'Orléans d'abord avec une fille de l'archiduc Charles, puis avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin. En Espagne, tout en repoussant, après l'avénement du ministère trop progressiste de M. Mendizabal (14 sept. 1835), les ouvertures de l'Angleterre sur le système inconséquent de la *translimitation* (2), qui n'aurait protégé le gouvernement de la reine Isabelle au nord de la Péninsule que pour le laisser succomber au sud, il ne tarda pas à se prononcer de plus en plus pour une intervention, qui devait, selon lui, conduire à l'apaisement de l'esprit révolutionnaire dans la Péninsule par la ruine de don Carlos. Le nouveau ministère Isturitz (14 mai 1836) et la révolution progressiste de la Granja (12 août) ne l'empêchèrent

(1) M. Thiers écrivit alors à M. Guizot : « Les événements nous ont séparés, mais ils laisseront subsister, je l'espère, les sentiments qu'avaient fait naître tant d'années passées ensemble, dans les mêmes périls. S'il dépend de moi, il restera beaucoup de notre union, car nous avons encore beaucoup de services à rendre à la même cause, quoique placés dans des situations diverses. »

(2) Par ce mot, aujourd'hui à peu près inintelligible, lord Palmerston entendait un système qui aurait consisté à arrêter les arrivages d'armes et de munitions par le golfe de Gascogne et à tenir l'armée et don Carlos en échec, de manière à lui interdire tout mouvement vers l'ouest.

donc pas de réclamer et de préparer une efficace coopération de la France en Espagne, en ajoutant à la légion étrangère, qui combattait alors avec les troupes d'Isabelle, un corps de dix mille hommes placé sous les ordres du général Bugeaud, et dont les opérations se seraient combinées avec celles du général anglais Evans. Mais la question espagnole était une de celles où la conscience du roi Louis-Philippe avait le plus d'incertitude : aussi, après avoir approuvé cette conduite du ministère, il s'en éloigna insensiblement, et le désaccord grandit bientôt assez pour amener sa démission du cabinet (25 août). En Suisse, l'affaire des réfugiés avait pris une importance fâcheuse à la suite de l'incident de l'agent de police Conseil, sur le compte duquel M. Thiers lui-même fut trompé par le silence calculé de M. de Montalivet (1).

Le 6 septembre le premier ministère Molé se constitua. Dans la session qui suivit, M. Thiers fut naturellement amené à justifier son administration. Il le fit avec une certaine vivacité au sujet de l'affaire Conseil, et alla jusqu'à découvrir la couronne, en disant : « Comme président, j'aurais dû tout savoir, mais je n'ai pas tout su.. On ne m'a pas tout dit.. Maintenant ce n'est pas moi qui dois trouver à la chambre un coupable. » Non moins ardent défenseur de sa politique en Espagne, il exposa les véritables intérêts de la France dans ce pays avec autant de précision que de profondeur (14 janv. 1837). Ce fut avec plus de modération qu'il se prononça ensuite contre le projet de loi sur les caisses d'épargne, qui proposait d'en rendre les fonds disponibles pour le gouvernement. Lors de la rupture entre M. Molé et M. Guizot (mars 1837), pressé d'entrer dans une administration nouvelle, il fit du programme suivant la condition de son acceptation : amnistie, application très-modérée des lois de septembre, extension de notre conquête africaine et avant tout intervention décisive en Espagne. Le ministère du 15 avril, transformation du cabinet Molé, se constitua sans lui. Appui inespéré de ce cabinet dans la question des fonds secrets, il s'en sépara sur la question espagnole.

La session de 1838 vit se former la *coalition* qui devait renverser le cabinet Molé. Au retour d'un voyage aux Pyrénées et en Italie, M. Thiers, sur son refus de l'ambassade de Saint-Pétersbourg, qui lui avait été proposée en vue de l'éloigner de la chambre, s'était vu grossièrement attaqué par *la Presse*, organe de M. Molé. Quelques ressentiments personnels joints à une désapprobation commune de la politique ministérielle amenèrent le rapprochement de M. Thiers et de M. Guizot. Victorieuse, la coalition ne put cependant constituer un ministère (1), et après la chute de M. Molé ce fut le cabinet du 12 mai 1839 qui fraya la route à celui de M. Thiers (1er mars 1840). Il y eut la présidence avec le département des affaires étrangères. C'était le plus haut point de sa fortune politique; et les noms dont il s'était entouré, nouveaux pour la plupart (2), accroissaient encore son importance personnelle en face des chambres. Posant immédiatement la question de cabinet sur la loi des fonds secrets, il arbora pour drapeau une politique de « transaction », qui devait réunir toutes les opinions politiques, et se vit appuyer par 246 suffrages contre 160. Son premier acte fut d'étendre l'amnistie du 8 mai 1837 à tous les individus condamnés avant cette époque pour crimes et délits politiques. La grande habileté politique de M. Thiers, et qui doit le distinguer de tous les ministres de Louis-Philippe, fut de pressentir, ou de suivre tout au moins, les instincts généreux de la France; nul doute que sous sa direction la monarchie de Juillet n'eût acquis plus souvent cette popularité dont ne peuvent se passer les gouvernements. L'amnistie, de hautes fonctions données ou offertes aux membres de l'opposition, l'impartialité de M. Thiers dans les débats sur la proposition Remilly (24 avril), avaient déjà acquis au nouveau cabinet la faveur de l'opinion publique; elle fut portée à son comble par la loi relative à l'ouverture d'un crédit d'un million pour la translation des restes mortels de Napoléon Ier (26 mai).

Défenseur, contre MM. Mauguin et Garnier-Pagès, du privilége de la Banque de France, dans les débats sur la loi de prorogation (20 mai), M. Thiers fit encore résoudre provisoirement la fameuse question des sucres, par un moyen terme (12 mai). Les lois sur l'abolition du monopole de la fabrication du sel et de l'exploitation des eaux thermales (29 avril), sur les subventions (3) accordées par l'État aux chemins de fer (16 juin), sur les paquebots transatlantiques (18 juin) (4), complètent l'œuvre législative de M. Thiers à cette époque.

Mais c'était du dehors que venaient les plus graves embarras. L'ouverture des hostilités entre le sultan et Méhémet-Ali, suivie bientôt de la victoire de Nézib (24 juin 1839), avait placé le nouveau cabinet au milieu même des difficultés de la question d'Orient. Continuateur à cet

(1) Induit ainsi en erreur, M. Thiers affirma avec une entière bonne foi que Conseil n'appartenait pas à la police française ; ce qui laissa toute liberté au conseil fédéral de l'impliquer dans un procès, où tout se découvrit.

(1) Devenu maître de la situation, M. Thiers présenta diverses combinaisons qui vinrent toutes échouer devant les répugnances du roi. Il avait fait enfin agréer son programme lorsque l'émeute du 12 mai 1839 donna naissance à un ministère dont il fut exclu. Afin de le dédommager de cet échec, la chambre le porta à la présidence; M. Sauzet fut élu à une voix de majorité contre lui.

(2) Ses collègues furent MM. Vivien, Despans-Cubières, Roussin, de Remusat, Gouin, Jaubert, Cousin et Pelet (de la Lozère).

(3) Près de 40 millions aux chemins d'Andrezieux à Roanne, de Strasbourg à Bâle, et de Paris à Rouen.

(4) Trois lignes sur quatre étaient desservies par 18 bâtiments à vapeur construits par l'État et pouvant porter de l'artillerie.

égard d'une politique de temporisation qui avait pour but d'assurer à Méhémet-Ali l'Égypte héréditaire et la Syrie en viager, M. Thiers, après le traité du 15 juillet 1840, qui isolait la France en la plaçant en dehors du conseil européen, déjoua en partie la politique astucieuse de lord Palmerston, qu'il qualifia de tromperie, en mettant immédiatement la France sur le pied d'une paix armée. Défenseur énergique des intérêts et de la dignité de la France dans la note diplomatique du 24 juillet, il fit appeler sous les drapeaux les réserves de 1838 et 1839, et ouvrir un crédit de 64 millions pour l'armée et la marine. Il disait en même temps à l'ambassadeur d'Autriche, insistant sur le peu d'importance qu'avait la Syrie pour la France : « Oui certes; aussi n'irions-nous en aucun cas faire la guerre en Syrie; mais l'Italie vaut mieux, et elle est plus près. » La nouvelle échauffourée du prince Louis à Boulogne (7 août) occupa le cabinet sans l'alarmer ni le détourner de son but (1). Peu confiant dans les résultats des négociations poursuivies simultanément à Londres, à Alexandrie et à Constantinople, c'était surtout par l'attitude de la France que M. Thiers cherchait à convertir l'Europe à sa politique. Le 10 septembre, en l'absence des chambres, une simple ordonnance déclarait d'utilité publique et d'urgence les fortifications de Paris, et le 29 on préparait les cadres de l'armée à recevoir une augmentation d'effectif, en créant 10 bataillons de chasseurs à pied, 12 régiments d'infanterie, 6 régiments de cavalerie, et 32 batteries d'artillerie. Ces mesures n'étaient pas prématurées. Le 14 septembre la déchéance de Méhémet-Ali était prononcée, et dès le 11 Beyrouth avait été bombardé par les escadres d'Angleterre et d'Autriche, sous les yeux même des marins français, qui ne comprenaient pas comment les canons n'étaient pas partis d'eux-mêmes. Le système de paix armée semblait sans doute alors insuffisant à M. Thiers; car le 3 octobre il offrait au roi sa démission et celle de ses collègues. En se plaçant au point de vue de l'opinion publique du moment plus encore qu'à celui de l'intérêt de la France, peut-être M. Thiers commit-il la faute d'adhérer au moyen terme proposé par M. de Broglie, et qui, dans des vues de prudence et même de concentration militaire que le patriotisme ne peut désavouer, avait le tort, tout en posant comme *casus belli* une attaque contre l'Égypte, de contenir l'ordre de rappel de la flotte française embossée devant Beyrouth. Une pareille mesure, au moment où tonnait le canon contre Saint-Jean d'Acre, semblait un acte de faiblesse et pouvait par cela même enlever beaucoup d'autorité à la voix de la France (2). Sauf cette mesure, l'attitude du cabinet fut énergique. Dans une nouvelle note du 8 octobre, M. Thiers disait aux quatre puissances : « Si vous voulez ôter l'Égypte au sultan, le canon décidera entre nous »; en même temps les chambres, auxquelles on allait demander de porter l'armée à 635,000 hommes et de mobiliser 300,000 gardes nationaux, étaient convoquées, et l'opinion publique, à laquelle on donnait libre carrière, était hardiment prise pour point d'appui par le ministère. Mais c'était aller plus vite et plus loin que le roi ne le désirait, et un désaccord profond avec la couronne, sur les termes du discours d'ouverture, amena la démission définitive du cabinet (28-29 octobre) (1). M. Thiers quittait le pouvoir pour n'y plus rentrer. Il se borna d'abord à défendre sa politique ministérielle. Lors de l'ouverture de la session, montant à la tribune après M. Guizot, son successeur au ministère des affaires étrangères, et combattant le système de paix à tout prix du nouveau cabinet, il termina ainsi : « Que si notre pays reste étranger aux grandes questions, il fait bien de se conduire comme il le fait aujourd'hui; s'il ne veut que sauver *son territoire menacé*, il n'y a pas de danger peut-être dans la conduite qu'il tient; mais s'il a la prétention de se mêler aux grandes questions de l'Europe en se conduisant comme on l'a fait pour lui, il faut qu'il y renonce pour longtemps. Il faut ou qu'il proportionne son énergie à ses prétentions, ou qu'il réduise ses prétentions non pas à l'énergie qu'il a, mais à l'énergie qu'on lui suppose » (26 nov.).

On peut penser aujourd'hui que les destinées de la monarchie de Juillet s'étaient décidées à ce moment. Le ministère Guizot commençait, pour ne tomber qu'avec le trône même. Le 15 décembre de cette année s'accomplit la cérémonie du retour des cendres de Napoléon, proposée et préparée par M. Thiers. De 1840 à 1844, celui-ci prit une part moins active, surtout sur certaines questions, aux débats parlementaires. Tout entier au grand travail historique qu'il avait entrepris, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, il visita successivement l'Angleterre et les pays où avaient combattu les armées françaises, la Prusse et l'Allemagne en 1841, l'Italie et l'Espagne en 1845. Étudiant les champs de bataille comme il fouillait les archives diplomatiques, il se préparait ainsi à cette œuvre considérable, dont les deux premiers volumes parurent en mars 1845. M. de Talleyrand avait dit un jour, en parlant de l'*Histoire de la Révolution* :

(1) On doit remarquer qu'un des décrets préparés à l'avance par le prétendant napoléonien nommait M. Thiers président du gouvernement provisoire.

(2) Voir à ce sujet la *Note sur l'état des forces navales*, par le prince de Joinville.

(1) Le projet présenté par le cabinet portait : « Les événements qui se passent pourraient amener des complications plus graves... Les chambres veulent comme moi que la France soit forte et grande. Aucun sacrifice ne nous coûterait pour lui conserver dans le monde le rang qui lui appartient. Elle n'en veut pas déchoir. La France est fortement attachée à la paix, mais elle ne l'achèterait pas d'un prix indigne d'elle, et votre roi veut laisser intact à son fils ce dépôt sacré d'indépendance nationale que la révolution française a mis dans ses mains. »

nse que M. Thiers, qui est au fond un rès-monarchique, écrirait encore mieux e de l'empire; mais je crains qu'on ne ie pas le temps. » Le ministère du 29 avait fait « du temps » à M. Thiers, et ait les prévisions du clairvoyant diplo-es derniers événements qui avaient si-dernier passage de M. Thiers aux affaires, sité d'une politique extérieure plus ferme être belliqueuse, ne furent pas sans in-sur les sentiments qui l'inspirèrent en ant cette histoire du grand capitaine; et croire que les tendances politiques du ont eu leur reflet dans l'historien. art M. Thiers n'a mieux révélé que dans la netteté, l'étendue, la diversité de ie historique. Si l'on songe que la France rs toute l'Europe, et que celui qui gou-hommes et choses était aussi prompt à ir qu'à exécuter et imprimait à tout l'ac-ui le dévorait, on reste émerveillé de la de la dextérité on pourrait dire, avec M. Thiers découvre, pénètre, explique, quelque sorte en mouvement les ressorts liqués et si réguliers cependant de cette achine. Mais au-dessus de cette narra-faut remarquer l'esprit philosophique rique qui y préside. Jamais peut-être iements, groupés dans un ordre qui à est un enseignement, n'ont été plus for-rattachés aux causes si nombreuses et ses qui les ont enfantés. Mais il faut re-dans cette œuvre une sorte de dispro-entre les succès et les défaites, le génie utes. Disproportion qui tient sans doute lui-même et à la providence qui l'a fait is qu'aurait pu corriger un plus large pement donné à certains tableaux de la intérieure, des mœurs, de la littérature diplomatie de cette époque, revers d'une médaille, et sur lesquels l'expérience de porterait sans doute aujourd'hui une plus rigoureuse ou un jugement plus

rteur de la loi sur les fortifications de 3 janv. 1841), M. Thiers, qui en fait et rement avait sous le dernier cabinet ette grande question, répondit aux ap-ons de la liberté, voyant dans les forts des bastilles élevées contre les Pari-ie « pour comprimer une émeute, même e, il ne faut pas de forteresses, mais que rimer des majorités justement indignées s citadelles du monde seraient impuis-inutiles ». Devenu chef de l'opposition uche, il se sépara cependant, au sujet de e, de ses amis politiques pour soutenir de loi ministériel qui y appelait le prince e plus proche du trône, et qu'il regardait ropre à consolider le principe monar-20 août 1842). En 1844, il attaqua éner-le droit de visite, l'alliance anglaise, qui ne s'accordait plus avec les intérêts de la France, le désaveu infligé à l'amiral Dupetit-Thouars. On était au plus fort de la polémique élevée sur la liberté de l'enseignement et des attaques dirigées par le clergé contre l'université, lorsque fut présenté aux chambres le projet de loi sur l'enseignement secondaire. Nommé rapporteur de la commission, M. Thiers présenta son rapport le 13 juillet, travail remarquable d'impartialité et de raison, où il concluait à l'adoption de la loi qui supprimait l'autorisation préalable, tout en maintenant la garantie du grade et la surveillance de l'université destinée à ramener sans cesse à l'*unité* le corps enseignant. Dans la session de 1845, il attaqua avec beaucoup de vivacité le cabinet Guizot, adressa le 2 mai des interpellations relatives aux congrégations religieuses, et demanda par un ordre du jour, qui fut adopté le lendemain, que le gouvernement fît exécuter à leur égard les lois de l'État. En 1846 il s'éleva contre la politique du cabinet, qui, en se prononçant contre l'annexion du Texas aux États-Unis et en poursuivant le maintien d'un prétendu équilibre américain qui ne serait qu'un équilibre anglais, détachait de la France cette grande nation américaine « qui devait un jour produire l'affranchissement de notre politique ». Dans la discussion sur les incompatibilités, rappelant d'abord qu'il n'avait jamais été l'adversaire absolu de la réforme parlementaire, et que comme ministre il l'avait fait prendre en considération, puis abordant avec une force et une élévation singulières cette grande accusation de *corruption* qui était dans toutes les bouches, il prononça ces paroles accusatrices : « Serions-nous donc réduits à n'avoir que la fiction du gouvernement représentatif, quand les autres en auront la réalité? Ah! il fallait nous le dire en 1830! » En 1847, les mariages espagnols amenèrent à la tribune M. Thiers, qui sans en être l'adversaire absolu, les trouvait « peu utiles et prématurés », et propres à éloigner l'Angleterre de la France à un moment où l'état de l'Europe rendait l'alliance plus nécessaire que jamais (4 févr.). Mais ce fut surtout au début de la session de 1848 que l'opposition trouva en lui son orateur le plus brillant et le plus écouté. Il protesta contre les massacres de Gallicie et le bombardement de Palerme, critiqua la politique du ministère en Italie comme en Suisse (question du Sunderbund), et déclara « qu'il était du parti de la révolution et qu'il ne trahirait jamais sa cause ». Ne voulant pas toutefois sortir de l'opposition légale, il ne donna pas son approbation aux nombreux banquets organisés par certains députés de son parti. A ces heures où les événements se précipitaient invinciblement, M. Thiers, après la tentative d'un ministère Molé, fut chargé, dans la nuit du 23 au 24 février, de composer un cabinet avec M. Odilon Barrot. Il était trop tard; en vain harangua-t-il l'émeute : les cris de

Vive la République répondirent à celui de *Vive la Réforme*, qui était tout son programme.

M. Thiers, sans envoyer, comme on l'a dit, son adhésion au gouvernement provisoire, fut d'avis qu'il fallait se rallier sans arrière-pensée à la république, qui, moins que toute autre forme gouvernementale, divisait les partis. Écarté de la représentation aux élections générales d'avril, il fut, aux élections partielles de juin, élu par quatre départements, la Seine, la Seine-Inférieure, l'Orne et la Mayenne; il opta pour le second, où il avait obtenu plus de 60,000 voix. Il alla siéger à la droite de l'Assemblée, et vota peu après pour les pouvoirs extraordinaires qui furent confiés au général Cavaignac. Membre de la commission de constitution, rapporteur de la proposition Proudhon sur la propriété territoriale, dont il réfuta abondamment le système (26 juillet), adversaire de la proposition Turck, relative au crédit foncier et qui demandait la création d'un papier monnaie (10 oct.), auteur du livre *Du Droit de propriété*, qui avait pour but de combattre les effets de certaines doctrines sociales sur le peuple, il se montra constamment à la tête de ce qu'on appelait alors le grand parti de l'ordre. Il vota pour la présidence du prince Louis-Napoléon, et eut à cette occasion un duel avec M. Bixio, qui lui avait imputé à la tribune d'avoir dit « qu'une pareille élection serait une honte pour la France ». Favorable à l'expédition de Rome, dans un discours capital sur cette question (31 mars 1849), il parla encore devant l'Assemblée législative, à laquelle il avait été envoyé par le même département (Seine-Inférieure), contre la proposition de mise en accusation du président pour avoir violé la constitution en intervenant à Rome (12 juin).

En 1850, dans la question de La Plata, il présenta en faveur de la cause montévidéenne les mêmes considérations qu'il avait exposées en 1847, et se prononça contre le traité Le Prédour et pour une enquête (5 janv.). Membre de la commission nommée pour examiner le projet de loi sur l'organisation de l'enseignement, il fut encore un des plus brillants défenseurs du projet élaboré par la commission et contraire à celui qui était l'œuvre du Conseil d'État. Prenant pour base de son argumentation l'article 9 de la Constitution, ainsi conçu : « l'enseignement est libre », il revendiquait pour tous la liberté d'enseigner, pour le clergé comme pour l'université. Comme œuvre oratoire, il faudra toujours citer l'admirable péroraison de ce discours du 17 janvier sur l'accord de la philosophie et de la religion. Un acte plus important encore fut son discours dans la discussion de la fameuse loi électorale, dite *du* 31 *mai*, et qui, revenant sur le suffrage universel issu de la révolution de 1848, était présentée comme l'antidote des élections socialistes du 10 mars. Loi à jamais déplorable, qui rendait toute réconciliation impossible avec la gauche, et qui allait livrer passage au 2 décembre et à l'empire! Dans ce discours (24 mai), où il s'attachait à prouver que la loi nouvelle n'éliminerait des listes électorales que les vagabonds, M. Thiers encourut le reproche d'avoir prononcé ce mot de « vile multitude (1) » dont il ne faudrait pas exagérer la portée, mais qui est un exemple de plus de ces entraînements oratoires dont aucun de nos grands tribuns n'est resté sans sentir un jour le poids et la responsabilité. Un remarquable rapport sur l'assistance publique fut encore présenté par M. Thiers.

Pendant la prorogation de l'Assemblée (10 août-11 nov), aux voyages significatifs du président et aux manifestes de la Société du 10 décembre correspondaient les allées et venues de ce qu'on appelait alors la *fusion* ; un voyage de M. Thiers à Claremont, qui précéda de peu de jours la mort du roi Louis-Philippe (26 août 1850), et qui ne fut sans doute qu'un dernier hommage de respect rendu à une noble infortune, prêta à de nombreux commentaires. Ce fut au milieu des orageux débats qui suivirent la destitution du général Changarnier (9 janv. 1851) que M. Thiers s'en expliqua dans un discours où, montrant les dangers que courait la liberté, il termina par ces mots prophétiques : « Si l'Assemblée cède, il n'y aura plus désormais qu'un pouvoir, et quand il n'y en aura plus qu'un, la forme du gouvernement est changée; le mot viendra quand on voudra... L'empire est fait. » (17 janv.). Désormais il devint l'agent le plus actif d'une alliance avec la gauche, alliance qui aurait opposé un obstacle puissant aux entreprises du pouvoir exécutif. Cette alliance dura peu. Lorsqu'un antagonisme dissolvant, ou de nouvelles perspectives sur l'avenir, en eurent détaché les démocrates et une partie de la majorité, M. Thiers, persistant dans une ligne de conduite qui seule eût pu sauver la république, demeura, avec quelques-uns de ses amis, l'allié fidèle du parti républicain, et faisant cause commune avec ceux qu'il avait l'année précédente si ardemment combattus, les seconda de tout son pouvoir. S'il commit donc une première faute, que l'exagération de ses anciens adversaires peut excuser, en contribuant aux mesures réactionnaires de l'année 1850, il ne commit pas cette autre faute de rester divisé en présence des projets transparents de l'Élysée. Aussi lorsque se posa, à propos de

(1) En réalité ce mot ne s'appliquait dans la bouche de l'orateur qu'à ce qu'on a appelé les « égorgeurs de septembre » et les « furies de la guillotine ». A ce point de vue l'épithète était juste. Mais la faute était de trouver l'application de cette épithète, fût-elle ainsi entendue, à une partie quelconque de la France de 1848, qui avait eu des luttes sanglantes, mais pas d'assassinat, même juridique. Voici ce passage : « Ces hommes que nous avons exclus, sont-ce les pauvres? Non. Ce n'est pas le pauvre, c'est le vagabond.. Ce sont ces hommes qui méritent ce titre, l'un des plus flétris de l'histoire, entendez-vous? le titre de multitude... Voyez l'histoire à ses premières pages, elle vous dira que cette multitude a livré à tous les tyrans la liberté de toutes les républiques... C'est cette *vile* multitude qui a égorgé Bailly. »

gibilité du président, la grande question évision de la constitution, se prononça-t-il elle dans des réunions préparatoires, que MM. Molé et de Broglie l'approuvaient il). L'avénement du ministère Saint-Ar-27 oct.), suivi du fameux ordre du jour ai-ci à l'armée, touchant l'obéissance , ayant amené la proposition Baze, qui aux questeurs la réquisition directe de e armée en tout ce qui concernait la le l'assemblée, M. Thiers adjura énergi-it ses collègues de voter cette mesure de Interrompu par le tumulte de l'extrême , qui ne pouvait mettre de côté ses dé-, il s'écriait : « Dites à la France que lors-gissait de l'indépendance de l'assemblée, enir du gouvernement représentatif, de nière *assemblée peut-être qui nous entera véritablement*.... Mes forces ne mettent pas de couvrir de telles interrup-nais je demande à l'assemblée et au pays ce que vous n'avez pas voulu m'écouter. » v.). La proposition fut néanmoins re-, et ce discours devint comme l'oraison de la république. Quinze jours plus tard eu le coup d'État du 2 décembre (1).

é chez lui, à cinq heures du matin, et à la prison Mazas, M. Thiers était, par du 9 janvier 1852, « momentanément » du territoire français. Accompagné jus-ancfort, il visita successivement la Bel-'Angleterre, l'Italie et la Suisse jusqu'au suivant, où il lui fut permis, ainsi qu'à itres représentants proscrits, de rentrer atement en France. Ramené aux loisirs ie privée, il acheva alors son *Histoire sulat et de l'Empire*, sans que les der-énements qui avaient transformé si pro-ent sa vie et le gouvernement de la France rien troublé l'impartialité de l'historien. es voyages et quelques mots qui des sa-nétrèrent dans le public révélaient seuls ice de l'ancien homme politique, lorsque t du 24 novembre 1860, en modifiant le impérial, vint lui permettre de reparaître nté sur la scène politique.

élections de 1863, M. Thiers se mit sur s de la députation. Blâmant l'abstention, ntion était, tout en respectant dans l'em-fait accompli, de concourir à l'améliora-ne constitution qui avait déjà été modi-lont le chef de l'État avait lui-même pro-a perfectibilité en faisant du *couronne-e l'édifice* la promesse de l'avenir. Posée leuxième circonscription de Paris, la can-e de M. Thiers fut combattue par une M. de Persigny, alors ministre de l'inté-1 mai). « En face de cette France, disait , qui n'est devenue si prospère et si glo-rieuse que depuis que M. Thiers et les siens ne sont plus aux affaires, le suffrage universel n'op-posera pas au gouvernement qui a tiré le pays de l'abîme ceux qui l'y avaient laissé tomber. » Le 31 mai il était au nombre des neuf députés de l'opposition que Paris envoyait au Corps légis-latif par un accord que l'organe du gouvernement appelait « une surprise du suffrage universel ». Appelé à être encore, à près de soixante-six ans, le défenseur des libertés publiques, M. Thiers, qui est venu se placer parmi les rangs agrandis de l'opposition, a depuis prononcé cinq discours qui ont été avidement lus par le pays, sinon religieusement écoutés par la chambre, et qui ont pour sujets la politique intérieure de la France, l'état de ses finances, l'expédition du Mexique, et la question du pouvoir temporel défendu par lui au nom de la liberté de conscience et de l'intérêt national (avril 1865).

Tracer un portrait politique de M. Thiers et l'apprécier comme historien, serait peut-être dé-passer les limites de cet article On peut d'ailleurs consulter sur l'homme politique les *Mémoires de M. Guizot*, témoignage équitable d'un ancien adversaire, sans parler autrement que pour mé-moire de ce livre *Des Orateurs* de M. de Cor-menin, qui a cependant l'avantage de satisfaire à la fois les amis et les ennemis de M. Thiers, l'acerbe et versatile écrivain en ayant donné deux versions, chacune très-différente.

Au point de vue politique, ce serait s'exposer à manquer bien vite d'équité envers M. Thiers que de le compter parmi ces républicains de 1830 que la haine de la royauté jeta dans l'in-surrection. Défenseur de la liberté, il en voit, comme les constituants de 1789, le développe-ment et la garantie dans un système représentatif qui, en plaçant le chef de l'État à la tête de la nation mais en dehors du gouvernement, con-centre celui-ci tout entier entre les mains de ministres responsables, expression de la majorité des chambres et du pays. Aussi ne doit-on pas s'étonner de le voir successivement pro-tester contre les ordonnances de Charles X, dé-fendre l'hérédité de la pairie, seul moyen d'en assurer l'indépendance, quitter le pouvoir lors-que la volonté royale prend trop de place dans l'action ministérielle, et enfin, sous le nouvel empire, s'élever contre cette responsabilité du chef de l'État dont la sanction semble être ou insuffisante ou dangereuse : c'est là l'unité de la conduite politique de M. Thiers. Comme tous les hommes de son époque qui ont exercé le pouvoir, il a cru sans doute trop facilement à l'efficacité des lois de répression : presque tou-jours insuffisantes contre les partis hostiles, l'expérience a dû lui apprendre qu'elles sont encore nuisibles, autant au pouvoir, qu'elles compromettent toujours, qu'à la liberté, qu'elles mettent en péril.

Mais si c'est là un moyen de gouvernement que M. Thiers ne répudie pas absolument, il

(1) Thiers, le 29 novembre, avait encore voté avec la amendement de la loi du 31 mai.

faut au moins relever en lui le mérite de n'en n'avoir pas prolongé l'usage au delà de la stricte nécessité, et l'on sait qu'en 1837 il fit de l'application modérée des lois de septembre, qu'il avait lui-même présentees l'année précédente, la condition de sa rentrée aux affaires. Parmi les hommes qui ont servi le roi Louis Philippe, ce qui a distingué M. Thiers entre tous, c'est un sentiment très-vif de la dignité nationale et une sorte de génie pratique qui le porta à gouverner autrement qu'avec les pures formules des théories politiques (1). Sans être aveugle sur les inconvénients de cette politique, qui donne peut-être aux armées et à la guerre une place plus grande qu'il ne convient à notre temps, il faut convenir que la campagne de Belgique et l'attitude du cabinet du 1er mars furent de nobles et courageuses mesures. Passionné pour les merveilles des arts et pour les grandeurs de l'industrie, M. Thiers ne les sépare pas des premiers besoins d'une grande nation, et comme ministre il est entré dans la voie de l'abaissement des tarifs et des embellissements de Paris dans une sage mesure. Ce n'est ni la stature ni la voix qui ont fait M. Thiers grand orateur, c'est l'intelligence et la raison à un degré incomparable. Clair, précis, plein de logique, mais aussi d'à-propos, merveilleusement habile à s'insinuer et à triompher des sentiments les plus hostiles, M. Thiers n'est jamais au-dessus ni au-dessous de son sujet; c'est dire qu'il n'est pas vulgaire et qu'il est souvent élevé; il possède en un mot ce genre d'éloquence qui grandit avec le sujet et la pensée même, et dont la hauteur se mesure sur celle de l'intelligence. S'il n'a pas le coup de tonnerre de Mirabeau, il a plus que l'art disert de Barnave. Il faut cependant distinguer dans son œuvre oratoire, si considérable, deux périodes, et M. Thiers orateur a ce qu'on pourrait appeler deux manières. Jusqu'en 1840 et même 1848, l'esprit, la finesse, la dextérité, voilà les qualités qui dominent dans ses discours; il charme et il amuse parfois son auditoire. Mais à partir de 1840 et surtout de 1848 le genre grandit à la mesure des événements qui remplissent la scène politique; la pensée s'élève avec le sujet, et la parole avec elle : il y a certains discours prononcés à l'assemblée législative et au corps législatif qui atteignent aux plus austères beautés de l'éloquence.

Historien, M. Thiers n'appartient ni à l'école pittoresque d'Augustin Thierry, ni à l'école philosophique de M. Guizot : il a son genre propre, et comme ses deux célèbres émules il a fait école. Ce qu'il veut avant tout, ce n'est pas présenter les temps dont il fait le récit dans un tableau d'une vérité en quelque sorte archaïque, œuvre de peintre plutôt que d'historien; il n'ambitionne pas davantage de trouver dans l'histoire le point de départ d'un système politique ou moral, ou du moins, si ces deux points de vue ne lui sont pas entièrement étrangers, ce n'est que par occasion et par rencontre. Le but qu'il se propose, c'est de mettre les événements qu'il raconte dans une telle lumière, de les grouper et de les montrer dans un ordre si conforme à la vérité, que le lecteur, spectateur de ce drame en devienne aussitôt le juge. On a désigne la méthode de M. Thiers du nom de *fatalisme historique*; c'est se tromper, ce nous semble, et prendre le récit pour la conclusion, et pour nous il n'y a de fatal dans cette manière d'écrire l'histoire que l'objectif même de l'historien qui s'impose à lui avec toute la puissance de la vérité. Historien comme orateur, la qualité maîtresse de M. Thiers est encore, pour nous servir d'une de ses expressions, « l'intelligence ». Il faut lire le remarquable avertissement qui précède le t. XII du *Consulat et de l'empire* pour savoir comment il entend la perfection historique, et juger de combien près il s'en est approché. Simple, plus clair que concis, disant tout sans confusion comme sans vulgarité, sobre de réflexions, mais leur donnant toute leur valeur par l'a-propos, il fait tout voir, tout comprendre, tout deviner, tout juger. Ses récits de batailles sont d'un capitaine, comme ses exposés des diverses situations intérieures de la France sont d'un administrateur et d'un financier. M. Thiers historien c'est l'homme d'État écrivant l'histoire qu'il aurait pu faire.

Élu membre de l'Académie française le 20 juin 1833, en remplacement d'Andrieux, par dix-sept voix sur vingt-cinq, il ne prit séance que le 13 décembre de l'année suivante, il fut reçu par M. Viennet. M. Thiers a été aussi élu, mais à l'unanimité cette fois, membre de l'Académie des sciences morales et politiques (26 déc. 1840), à la place de M. de Pastoret.

M. Thiers a publié les ouvrages suivants : *Salon de 1822*; Paris, 1822, in-8°, fig. : collection des articles insérés au *Constitutionnel* sur l'exposition de cette année; — *Notice sur la vie de mistriss Bellamy*, impr. à la tête des *Mémoires* de cette actrice, 1822, in-12; — *Les Pyrénées, ou le Midi de la France*; Paris, 1823, 1828, 1833, in-8°, c'est la réunion d'un certain nombre d'articles fournis au *Constitutionnel* par l'auteur; — *Histoire de la révolution française*

(1) Un des caractères les plus remarquables du talent de M. Thiers est assurément cette puissante faculté d'assimilation qui, en présence des choses les plus diverses et les plus dissemblables, lui en fait apercevoir tout d'abord les rapports, quelque éloignés et délicats qu'ils puissent être, pour les réunir dans une synthèse [illegible] de lucidité et d'utilité pratique. Les différents conseils consultatifs du commerce, de l'industrie et de l'agriculture qu'il réunit plusieurs fois sous sa présidence, durant son passage au ministère des travaux publics, et où il cherchait à concilier des intérêts souvent opposés, ont mis particulièrement en vue cette qualité éminente de M. Thiers, et nous n'avons pu sans étonnement en entendre le récit de la bouche d'un témoin aussi élevé que juge compétent, M. Ambroise-Firmin Didot, alors membre du comité de l'industrie.

depuis 1789 *jusqu'au* 18 *brumaire;* Paris, 1823-27, 10 vol. in-8°; les t. I et II seulement de cette édition portent le nom de Félix Bodin; ils sont recherchés à cause de certains passages relatifs à Philippe Égalité, père du roi Louis-Philippe, et qui furent supprimés dans les éditions suivantes. A cette exception près, ces dernières, au nombre de quinze à vingt, n'ont reçu de l'auteur ni corrections ni modifications; elles ne diffèrent entre elles que par le format ou l'impression des volumes, par les estampes et les cartes qu'on y a ajoutées. Cette histoire a été traduite dans toutes les langues de l'Europe; — *Law et son système des finances;* Paris, 1826, in-8°; — *La Monarchie de* 1830; Paris, 1831, in-8°, de 268 p.; — *Discours de réception à l'Académie française;* Paris, 1835, in-4°; — *Histoire du consulat et de l'empire;* Paris, 1843-63, 20 vol. in-8°, avec atlas in-4° : cet ouvrage a été désigné, en 1863, par les cinq classes de l'Institut pour le grand prix de 20,000 fr. (1). Comme l'*Histoire de la révolution*, à laquelle il fait suite, il a passé dans plusieurs des langues de l'Europe; — *De la Propriété;* Paris, 1848, in-8° et in-18; — beaucoup de *discours* et de *rapports* politiques. Outre les journaux auxquels il a travaillé sous la restauration, M. Thiers a fait paraître dans la *Revue des deux mondes* deux études, *l'Espagne et l'Orient* et *Négociations de Londres* (1er et 15 août 1840). On dit qu'il a amassé des matériaux pour écrire une *Histoire de Florence*. Eugène Asse.

Moniteur univ., passim. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, suppl. — Loménie, *Galerie des contemp. illustres*, t. I. — *Galerie de la Presse*, 2e série. — Salvador, *Écrivains modernes*. — *Revue des deux mondes*, 15 déc. 1833 et 15 janv. 1846, art. de Loève-Veimars et de Sainte-Beuve. — Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, t. VI, 2e part. — Alex. Laya, *Études hist. sur la vie privée, politique et littér. de M. Thiers;* Paris, 1846, 2 vol. in-8°. — *Biogr. de M. Thiers;* Paris, 1838, in-8°. — Eug. de Mirecourt, *M. Thiers;* Paris, 1854, in-32. — Cormenin, *Livre des orateurs*. — L. Blanc, *Hist. de dix ans*. — Nouvion, *Hist. du règne de Louis-Philippe*. — Guizot, *Mémoires*.

THIERSCH (*Frédéric-Guillaume* DE), philologue allemand, né le 17 juin 1784, à Kirchscheidungen, près Freyburg sur Unstrutt (Prusse), mort le 25 février 1860, à Munich. Il était fils d'un cultivateur aisé de Thuringe. Après avoir fait ses études classiques à Naumbourg et au collége de Pforta, il se rendit en 1804 à l'université de Leipzig, où les leçons d'Hermann éveillèrent en lui le goût des lettres anciennes. En 1807 il accompagna un jeune Livonien à Gœttingue, y suivit le cours de philologie du célèbre Heyne, et fut nommé professeur suppléant au gymnase de cette ville. Appelé à Munich pour occuper une chaire dans le gymnase récemment fondé (mars 1809), il se trouva enveloppé dans toutes les querelles qui divisaient alors les Allemands du sud et les Allemands du nord, et la haine que lui avait attirée une brochure publiée en 1810 sur cette question brûlante s'envenima à tel point par sa nomination à une chaire de l'académie qu'il faillit être victime d'un assassinat (25 fév. 1811). Cet événement appela sur lui l'intérêt de beaucoup d'hommes distingués; Jacobi et Schelling le prirent en amitié, et le roi Maximilien le chargea de donner à ses filles des leçons d'histoire et de littérature. Thiersch fonda à Munich l'Institut philologique que le gouvernement bavarois prit sous sa protection en 1812 et réunit à l'Académie des sciences, puis à l'université. Cet institut lui permit de diriger dans leurs études les jeunes humanistes dont il publiait les travaux dans un recueil spécial, intitulé *Acta philologorum monacensium* (1811-26, 3 vol.). Après avoir excité par ses discours patriotiques la jeunesse à délivrer la patrie du joug étranger, il vint à Paris pour y réclamer au nom de la Bavière les richesses artistiques dont Napoléon l'avait dépouillée (1814); de là il se rendit à Vienne, et établit de concert avec Capo d'Istria l'association des *Amis des muses*, sorte d'athénée où de jeunes Grecs furent reçus et préparés aux cours des universités allemandes. Lorsque l'association, purement littéraire d'abord, prit un caractère politique, il refusa de participer à l'exécution de ses projets; pourtant il seconda de tout son pouvoir les efforts du comité de Paris, et lors du soulèvement des provinces danubiennes il fit d'inutiles efforts pour faire lever en leur faveur une légion allemande. De 1822 à 1823 il parcourut l'Italie, où il recueillit de riches matériaux pour ses travaux archéologiques. Célèbre déjà comme érudit, Thiersch se fit bientôt un nom dans les affaires publiques. En 1831 il partit pour la Grèce; après l'attentat consommé sur la personne de Capo d'Istria, il y acquit une grande influence : aussi eut-il une certaine part à l'élection du prince Othon. Son ouvrage, écrit en français et intitulé : *De l'État actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration* (Leipzig, 1833, 2 vol. in-8°), offre un tableau fidèle de la situation du pays dans cette période de transition. Lorsqu'en 1826 l'université de Landshut fut transportée à Munich, Thiersch y occupa la chaire de la littérature ancienne, sans cesser de diriger l'institut philologique. Le premier de ses savants écrits qui ait excité l'attention du monde littéraire est sa *Grammaire grecque* (Griechische Grammatik; Leipzig, 1812, 1818, 1826, in-8°), travail fort remarquable, entièrement fondé sur Homère; il en donna un abrégé (*Schulgrammatik*; ibid., 1815, 4e édit., augmentée, 1855, in-8°), à l'usage des écoles. Son édition de *Pindare* (ibid., 1820, 2 vol. in-8°), avec traduction allemande et annotations, est également estimée. A cette époque il avait abandonné la philologie pour l'archéologie et l'esthétique; c'est à cette période de sa carrière que se rapportent : *Ueber*

(1) On assure que le prix payé à l'auteur pour la propriété de cette œuvre s'élève à 750,000 fr., et que le nombre des exemplaires vendus a atteint le chiffre de 13,000.

die Epochen der bildenden Kunst bei den Griechen (Des époques de l'art plastique chez les Grecs); Munich, 1816-25, 1829, in 8°; — *Reisen in Italien* (Voyages en Italie); Leipzig, 1826, t. Ier (et le seul), in 8°, rédigé en société avec Schorn, Gerhard et de Klenze; — *Allgemeine Æsthetik in akademischen* (Cours d'esthétique générale); Berlin, 1846. Mais le plus grand service qu'il rendit à l'instruction publique fut son zèle à organiser sur des bases solides l'ensemble des études classiques. Il exposa ses opinions à ce sujet dans le recueil intitulé: *Ueber gelehrte Schulen, mit besonderer Rücksicht auf Baiern* (Sur les écoles supérieures, notamment sur celles de la Bavière); Stuttgard et Tubingue, 1826-37, 3 vol. in-8°. Partisan déclaré de la prééminence des études classiques, il rencontra des contradicteurs énergiques chez ceux qui favorisaient le développement de l'instruction professionnelle; toutefois son système prévalut: le gouvernement de la Bavière l'adopta, et, sauf les modifications qu'il subit en 1830 et en 1853, il sert encore de base à l'instruction publique. Une lutte plus violente encore s'engagea sur la même question lorsque Thiersch eut publié *Ueber den gegenwærtigen Zustand des œffentlichen Unterrichts* (État actuel de l'instruction publique dans les États de l'Allemagne occidentale, en Hollande, en France et en Belgique); Stuttgard et Tubingue, 1838, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage provoqua de nombreuses répliques de la part de Linde, Diesterweg, Schnitthenner et d'autres. En 1837, à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'université de Gœttingue, et sous les auspices d'Alex. de Humboldt, il avait proposé la réunion d'un congrès annuel de philologues et de professeurs, et dans la suite on le vit fréquenter ou présider ces assemblées, qui se tinrent à Manheim, à Gotha, à Cassel, à Erlangen et à Dresde. Élu en 1815 membre de l'Académie royale de Munich, il y remplaça Schelling comme président. Après son retour de Grèce, en 1832, il entra au conseil supérieur de l'instruction publique et des cultes; plus tard il devint conseiller intime. Deux fois il fut élu recteur de l'université de Munich. Le 18 juin 1858, date du cinquantième anniversaire de sa réception au doctorat, les académies et les universités envoyèrent auprès de lui une députation chargée de lui offrir le brevet de *professeur de l'Allemagne*.

Outre les ouvrages cités, en voici quelques autres de Thiersch qui méritent une mention à part: *Briefe uber die sæchsische Schweiz* (Lettres sur la Suisse saxonne); Leipzig, 1807, in-8°; —*Tabellen, enthaltend eine Methode, da griech. Paradigma*, etc.; Gœttingue, 1808, 18C., 1813, in-4°; trad. en français (*Système perfectionné de conjugaisons grecques, presenté dans une suite de tableaux*; Paris, 1821, pet. in-fol.), par Jourdan; un *Examen* de ce système a été publié en 1824, in-8°, par Burnouf père; — *Hilfsbücher zur Erlernung des griech* (Manuel de la langue grecque); Leipzig, 1822, in-8°; —*Lyrische Anthologie*; ibid., 3e édit., 1826, 4 vol. in-8°: cette anthologie, extraite principalement de Pindare, des tragiques grecs et d'Aristophane, sert de complément à l'*Elementarbuch der griech. Sprache* du célèbre Jacobs; —*Ueber die neuegriech. Poesie* (De la nouvelle poésie grecque); Munich, 1828, in-8°; — *Geschichte des Jahres* 1837 (Histoire de l'année 1837); Stuttgard, 1839, 2 vol. in-8°; —*Sicilianische Sonnette* (Sonnets siciliens); Munich, 1847, in-8°; — *Ueber das Erechtheum auf der Akropolis zu Athens*; ibid., 1850, 2 vol. in-4°, pl.; il ajouta un supplément à cet ouvrage sous le titre d'*Epikrisis der neuesten Untersuchungen*; ibid., 1857, in-4°, pl; — *De analogiæ græcæ capitibus minus cognitis*; ibid., 1851-56, 3 part., in-4°. En outre Thiersch a travaillé à beaucoup de journaux et de recueils littéraires, tels que *Literatur Zeitung* de Iéna, *Jahrbücher der Literatur* de Vienne, *Kunstblatt*, *Gelehter Anzeiger*, la *Gazette d'Augsbourg* (1821-1854), et les *Mémoires* de l'Académie de Munich.

Thiersch (*Bernard*), frère du précédent, né le 26 avril 1794, à Kirchscheindungen, mort le 1er septembre 1855, à Bonn. Il professa depuis 1816 à Gumbinnen, à Lyck, à Halberstadt (1823), et devint en 1832 directeur du gymnase de Dortmund. On a de lui: *Ueber das Zeitalter und Vaterland des Homer* (Le Siècle et la patrie d'Homère); Halberstadt, 2e édition, 1832, in-8°; — plusieurs travaux sur la pédagogie, des recherches historiques, concernant surtout la Westphalie, et des traités philologiques. Il concourut aussi à la savante édition d'*Aristophane* publiée sous la direction de Ranke.

Conversations-Lexikon. — *Unsere Zeit*, t. Ier et IV. — *Almanach der bayerischen Akademie der Wissenschaften*, ann. 1855, p. 144 156.

THIERY DE MENONVILLE (*Nicolas-Joseph*), botaniste français, né à Saint-Mihiel, le 18 juin 1739, mort à Saint-Domingue, en 1780. Il étudia le droit à Pont-à-Mousson, et fit partie du barreau de sa ville natale; mais bientôt, entraîné par sa passion pour la botanique, il renonça à sa profession pour se livrer entièrement à cette science. Il forma le projet de naturaliser dans les colonies françaises la cochenille, qui n'existait alors qu'au Mexique, d'où les Espagnols l'empêchaient de sortir, et, dans le but de s'instruire de tout ce qui concerne ce précieux insecte, il se rendit au Mexique, où, se faisant passer pour un médecin catalan, il apprit l'art de l'élever et de planter le nopal. « Bravant, suivant l'expression de l'abbé Raynal, plus de dangers qu'on n'en saurait imaginer », il parvint à enlever la cochenille et à la transporter à Saint-Domingue, où il avait réussi à la multiplier dans le jardin qu'il avait établi au Port-au-Prince, sous le nom de Jardin du roi, quand

Il succomba à une fièvre maligne. Il avait reçu, à son retour du Mexique, le titre de botaniste du roi. Le cercle des Philadelphes, établi au Cap Français, honora la mémoire de Thiery en publiant son *Traité de la culture du nopal, et de l'éducation de la cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique, précédé d'un voyage à Guaxaca*; Cap Français, 1786, in-8°.

Raynal. *Hist. philos. et polit.*, ch. XI. — *Préface du Traité de la culture du nopal.* — Chaudon et Delandine. *Dict. hist. univ.*

[illegible] **OUT** (*Antoine*), horloger français, né le [illegible] let 1692 (1), à Jonvelle, près Vesoul, mort [illegible] juin 1767, à Paris. Il vint s'établir dans la capitale, et exerça sa profession avec habileté. Il [illegible] à l'Académie des sciences plusieurs pièces [illegible] mécanique et d'horlogerie de son invention, [illegible]crites dans les t. IV et VII du *Recueil des* [illegible]*les machines* de cette société. On a de lui : *Traité de l'horlogerie mécanique et pratique*, [illegible]*prouvé par l'Académie royale des sciences*; [illegible]is, 1741, 2 vol. in-4°, pl. : travail estimable, [illegible] il a rassemblé, dit Lepaute, tout ce qui s'était [illegible] avant lui avec un soin scrupuleux. On trouve [illegible]s les *Memoires de Trévoux* (mars 1743) une lettre de Thiout, en réponse à celle par laquelle Julien Leroy avait réfuté (même recueil, fév. 1742) ses remarques critiques « sur la construction d'un rouage à deux roues pour les grosses horloges ». E. R.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.* — *Hist. de l'Acad. des sciences*, ann. 1737, p. 107. — Lepaute, *Traité d'horlog.*, préf.

THIRION (*Didier*), conventionnel, né le 17 février 176[illegible], à Thionville, où il est mort, en janvier 1816. Il était professeur de rhétorique à l'époque de la révolution. Nommé officier municipal, puis représentant de la Moselle à la Convention (1792), il se fit bientôt remarquer parmi les plus ardents patriotes. Après avoir voté la mort du roi, sans appel au peuple, il demanda que la peine capitale fût désormais abolie, « personne ne pouvant être aussi criminel que le tyran ». Il défendit dans Marat la liberté des opinions (26 fév. 1793), demanda l'établissement du *maximum* (2 mai), et éleva un des premiers la voix contre les girondins. « La contre-révolution est ici », dit-il, en les désignant. Envoyé en mission dans la Vendée, au mois d'octobre, il voulut s'immiscer dans les opérations militaires, et fut rappelé sur le rapport de Couthon deux mois plus tard. Dès lors il se refroidit pour le parti de Robespierre, le desservit au club des Jacobins, dont il était devenu président, et, après un long silence à la Convention, fit rapporter, le 8 thermidor, le décret d'impression de son dernier discours. On [illegible]ndit ensuite parler contre les comités et [illegible] les sociétés populaires, et il quitta les [illegible]ns; mais bientôt, par un nouveau changement de conduite, il blâma la marche réactionnaire de la Convention (29 déc. 1794), et défendit Collot d'Herbois. Lors des événements de prairial, il se mit du côté des envahisseurs de l'Assemblée, et accepta d'eux le titre et les fonctions de secrétaire. Arrêté et emprisonné, il profita de l'amnistie du 4 brumaire an IV, et ne joua plus de rôle politique. Sous le Directoire il remplit les fonctions de commissaire près le tribunal de Bruges (1796) et près l'administration centrale de la Moselle (juill 1799). Après le 18 brumaire il rentra dans l'enseignement, et obtint la chaire de belles-lettres à l'école centrale de Sambre-et-Meuse; il les professa depuis 1803 au lycée de Mayence, et depuis 1809 à la faculté de Douai. Proscrit comme régicide par la loi du 12 janvier 1816, il forma le projet de passer en Amérique; mais avant de partir il s'empoisonna. On a imprimé de Thirion : *Opinion dans le procès du roi*; Paris, 1792, in-8°.

Bégin, *Biogr. de la Moselle.*

THIRIOT ou **THIERIOT** (*N*......), né en 1696, mort en novembre 1772. Il fut, en 1714, clerc avec Voltaire chez le même procureur, et dès lors commença entre eux une amitié qui ne devait pas se démentir. Cependant si Thiriot avait du goût pour la littérature et le théâtre, il ne s'en occupa jamais qu'en conversations ou en projets, et il passa moins de temps sur les livres que dans les cafés ou dans les réunions. Il s'y fit naturellement le prôneur de Voltaire, ce qui lui valut plus d'une épigramme (1). Mais Voltaire récompensa l'enthousiasme de son ami en l'aidant de sa bourse et de son influence. En 1733 il publia à son bénéfice les *Lettres philosophiques* en anglais; en 1734 il lui fit don des souscriptions à *la Henriade*, et en 1736 il le fit nommer, aux appointements de 1,200 livres, correspondant littéraire du prince Frédéric de Prusse, qui devint Frédéric II; il partagea en 1752 avec lui la somme que lui rapporta *le Droit du seigneur*. Mais après plus de vingt ans du commerce le plus intime et le plus désintéressé de la part de Voltaire, Thiriot, âme faible, esprit crédule et indolent, se tourna contre son ami, ou plutôt il refusa de le seconder dans sa querelle avec Desfontaines au sujet de *la Voltairomanie*, et dans d'autres circonstances il ne montra plus que de la tiédeur pour ses intérêts. Voltaire, bien qu'il eût ressenti vivement la défection de Thiriot, ne se lassa pourtant pas de lui écrire dans de bons termes et de lui envoyer de temps à autre quelques rouleaux de louis. Vers la fin de sa vie il lui servit même une pension annuelle de 4,000 livres. Non-seulement Thiriot aimait les lettres, mais il en jugeait sainement, au dire de Voltaire, qui le chargea plusieurs fois de revoir ses ouvrages avant de les livrer à l'impression. On serait

(1) Date vérifiée sur les registres de l'état civil.

(1) Tandis que Le Sage le mettait en scène dans son *Temple de Mémoire* (1725), sous le nom de Prône-Vers, on l'avait surnommé dans le monde *la mémoire de Voltaire*.

die Epochen der bildenden Kunst bei den Griechen (Des époques de l'art plastique chez es Grecs); Munich, 1816-25, 1829, in 8°; — *Reisen in Italien* (Voyages en Italie); Leipzig, 1826, t. I[er] (et le seul), in 8°, rédigé en société avec Schorn, Gerhard et de Klenze; — *Allgemeine Æsthetik in akademischen* (Cours d'esthétique générale); Berlin, 1846. Mais le plus grand service qu'il rendit à l'instruction publique fut son zèle à organiser sur des bases solides l'ensemble des études classiques. Il exposa ses opinions à ce sujet dans le recueil intitulé: *Ueber gelehrte Schulen, mit besonderer Rücksicht auf Baiern* (Sur les écoles supérieures, notamment sur celles de la Bavière); Stuttgard et Tubingue, 1826-37, 3 vol. in-8°. Partisan déclaré de la prééminence des études classiques, il rencontra des contradicteurs énergiques chez ceux qui favorisaient le développement de l'instruction professionnelle; toutefois son système prévalut : le gouvernement de la Bavière l'adopta, et, sauf les modifications qu'il subit en 1830 et en 1853, il sert encore de base à l'instruction publique. Une lutte plus violente encore s'engagea sur la même question lorsque Thiersch eut publié *Ueber den gegenwærtigen Zustand des œffentlichen Unterrichts* (État actuel de l'instruction publique dans les États de l'Allemagne occidentale, en Hollande, en France et en Belgique); Stuttgard et Tubingue, 1838, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage provoqua de nombreuses répliques de la part de Linde, Diesterweg, Schnitthenner et d'autres. En 1837, à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'université de Gœttingue, et sous les auspices d'Alex. de Humboldt, il avait proposé la réunion d'un congrès annuel de philologues et de professeurs, et dans la suite on le vit fréquenter ou présider ces assemblées, qui se tinrent à Manheim, à Gotha, à Cassel, à Erlangen et à Dresde. Élu en 1815 membre de l'Académie royale de Munich, il y remplaça Schelling comme président. Après son retour de Grèce, en 1832, il entra au conseil supérieur de l'instruction publique et des cultes; plus tard il devint conseiller intime. Deux fois il fut élu recteur de l'université de Munich. Le 18 juin 1858, date du cinquantième anniversaire de sa réception au doctorat, les académies et les universités envoyèrent auprès de lui une députation chargée de lui offrir le brevet de *professeur de l'Allemagne*.

Outre les ouvrages cités, en voici quelques autres de Thiersch qui méritent une mention à part : *Briefe über die sæchsische Schweiz* (Lettres sur la Suisse saxonne); Leipzig, 1807, in-8°; —*Tabellen, enthaltend eine Methode, der griech. Paradigma*, etc.; Gœttingue, 1808, 1809, 1813, in-4°; trad. en français (*Système perfectionné de conjugaisons grecques, présenté dans une suite de tableaux*; Paris, 1821, pet. in fol.), par Jourdan; un *Examen* de ce système a été publié en 1824, in-8°, par Burnouf père; — *Hilfsbücher zur Erlernung des griech* (Manuel de la langue grecque); Leipzig, 1822, in-8°; —*Lyrische Anthologie*; ibid., 3e édit., 1826, 4 vol. in-8° : cette anthologie, extraite principalement de Pindare, des tragiques grecs et d'Aristophane, sert de complément à l'*Elementarbuch der griech. Sprache* du célèbre Jacobs; — *Ueber die neuegriech. Poesie* (De la nouvelle poésie grecque); Munich, 1828, in-8°; — *Geschichte des Jahres* 1837 (Histoire de l'année 1837); Stuttgard, 1839, 2 vol. in-8°; —*Sicilianische Sonnette* (Sonnets siciliens); Munich, 1847, in-8°; — *Ueber das Erechtheum auf der Akropolis zu Athens*; ibid., 1850, 2 vol. in-4°, pl.; il ajouta un supplément à cet ouvrage sous le titre d'*Epikrisis der neuesten Untersuchungen*; ibid., 1857, in 4°, pl ; — *De analogiæ græcæ capitibus minus cognitis*; ibid., 1851-56, 3 part., in-4°. En outre Thiersch a travaillé à beaucoup de journaux et de recueils littéraires, tels que *Literatur Zeitung* de Iéna, *Jahrbücher der Literatur* de Vienne, *Kunstblatt, Gelehrter Anzeiger*, la *Gazette d'Augsbourg* (1821-1854), et les *Mémoires* de l'Académie de Munich.

Thiersch (*Bernard*), frère du précédent, né le 26 avril 1794, à Kirchscheindungen, mort le 1[er] septembre 1855, à Bonn. Il professa depuis 1816 à Gumbinnen, à Lyck, à Halberstadt (1823), et devint en 1832 directeur du gymnase de Dortmund. On a de lui : *Ueber das Zeitalter und Vaterland des Homer* (Le Siècle et la patrie d'Homère); Halberstadt, 2e édition, 1832, in-8°; — plusieurs travaux sur la pédagogie, des recherches historiques, concernant surtout la Westphalie, et des traités philologiques. Il concourut aussi à la savante édition d'*Aristophane* publiée sous la direction de Ranke.

Conversations-Lexikon. — *Unsere Zeit*, t. I[er] et IV. — *Almanach der bayerischen Akademie der Wissenschaften*, ann. 1855, p. 144 186.

THIERY DE MENONVILLE (*Nicolas-Joseph*), botaniste français, né à Saint-Mihiel, le 18 juin 1739, mort à Saint-Domingue, en 1780. Il étudia le droit à Pont-à-Mousson, et fit partie du barreau de sa ville natale; mais bientôt, entraîné par sa passion pour la botanique, il renonça à sa profession pour se livrer entièrement à cette science. Il forma le projet de naturaliser dans les colonies françaises la cochenille, qui n'existait alors qu'au Mexique, d'où les Espagnols l'empêchaient de sortir, et, dans le but de s'instruire de tout ce qui concerne ce précieux insecte, il se rendit au Mexique, où, se faisant passer pour un médecin catalan, il apprit l'art de l'élever et de planter le nopal. « Bravant, suivant l'expression de l'abbé Raynal, plus de dangers qu'on n'en saurait imaginer », il parvint à enlever la cochenille et à la transporter à Saint-Domingue, où il avait réussi à la multiplier dans le jardin qu'il avait établi au Port-au-Prince, sous le nom de Jardin du roi, quand

succomba à une fièvre maligne. Il avait reçu, à son retour du Mexique, le titre de botaniste du roi. Le cercle des Philadelphes, établi au Cap Français, honora la mémoire de Thiery en publiant son *Traité de la culture du nopal, et de l'éducation de la cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique, précédé d'un voyage à Guaxaca*; Cap Français, 1786, in-8°.

Raynal, *Hist. philos. et polit.*, ch. XI. — *Préface* du *Traité de la culture du nopal*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

THIOUT (*Antoine*), horloger français, né le juillet 1692 (1), à Jonvelle, près Vesoul, mort le 10 juin 1767, à Paris. Il vint s'établir dans la capitale, et exerça sa profession avec habileté. Il soumit à l'Académie des sciences plusieurs pièces de mécanique et d'horlogerie de son invention, décrites dans les t. IV et VII du *Recueil des machines* de cette société. On a de lui : *Traité de l'horlogerie mécanique et pratique, approuvé par l'Académie royale des sciences*; Paris, 1741, 2 vol. in-4°, pl. : travail estimable, où il a rassemblé, dit Lepaute, tout ce qui s'était avant lui avec un soin scrupuleux. On trouve dans les *Mémoires de Trévoux* (mars 1743) une lettre de Thiout, en réponse à celle par laquelle Julien Leroy avait réfuté (même recueil, fév. 1742) ses remarques critiques « sur la construction d'un rouage à deux roues pour les grosses horloges ». E. R.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.* — *Hist. de l'Acad. des sciences*, ann. 1737, p. 107. — Lepaute, *Traité d'horlog.*, prél.

THIRION (*Didier*), conventionnel, né le 17 février 1763, à Thionville, où il est mort, en janvier 1816. Il était professeur de rhétorique à l'époque de la révolution. Nommé officier municipal, puis représentant de la Moselle à la Convention (1792), il se fit bientôt remarquer parmi les plus ardents patriotes. Après avoir voté la mort du roi, sans appel au peuple, il demanda que la peine capitale fût désormais abolie, « personne ne pouvant être aussi criminel que le tyran ». Il défendit dans Marat la liberté des opinions (26 fév. 1793), demanda l'établissement du *maximum* (2 mai), et éleva un des premiers la voix contre les girondins. « La contre-révolution est ici », dit-il, en les désignant. Envoyé en mission dans la Vendée, au mois d'octobre, il voulut s'immiscer dans les opérations militaires, et fut rappelé sur le rapport de Couthon deux mois plus tard. Dès lors il se refroidit pour le parti de Robespierre, le desservit au club des Jacobins, dont il était devenu président, et, après un long silence à la Convention, fit rapporter, le 8 thermidor, le décret d'impression de son dernier discours. On l'entendit ensuite parler contre les comités et contre les sociétés populaires, et il quitta les Jacobins; mais bientôt, par un nouveau changement de conduite, il blâma la marche réactionnaire de la Convention (29 déc. 1794), et défendit Collot d'Herbois. Lors des événements de prairial, il se mit du côté des envahisseurs de l'Assemblée, et accepta d'eux le titre et les fonctions de secrétaire. Arrêté et emprisonné, il profita de l'amnistie du 4 brumaire an IV, et ne joua plus de rôle politique. Sous le Directoire il remplit les fonctions de commissaire près le tribunal de Bruges (1796) et près l'administration centrale de la Moselle (juill 1799). Après le 18 brumaire il rentra dans l'enseignement, et obtint la chaire de belles-lettres à l'école centrale de Sambre-et-Meuse; il les professa depuis 1803 au lycée de Mayence, et depuis 1809 à la faculté de Douai. Proscrit comme régicide par la loi du 12 janvier 1816, il forma le projet de passer en Amérique; mais avant de partir il s'empoisonna. On a imprimé de Thirion : *Opinion dans le procès du roi*; Paris, 1792, in-8°.

Bégin, *Biogr. de la Moselle.*

THIRIOT ou **THIERIOT** (*N*......), né en 1696, mort en novembre 1772. Il fut, en 1714, clerc avec Voltaire chez le même procureur, et dès lors commença entre eux une amitié qui ne devait pas se démentir. Cependant si Thiriot avait du goût pour la littérature et le théâtre, il ne s'en occupa jamais qu'en conversations ou en projets, et il passa moins de temps sur les livres que dans les cafés ou dans les réunions. Il s'y fit naturellement le prôneur de Voltaire, ce qui lui valut plus d'une épigramme (1). Mais Voltaire récompensa l'enthousiasme de son ami en l'aidant de sa bourse et de son influence. En 1733 il publia à son bénéfice les *Lettres philosophiques* en anglais; en 1734 il lui fit don des souscriptions à *la Henriade*, et en 1736 il le fit nommer, aux appointements de 1,200 livres, correspondant littéraire du prince Frédéric de Prusse, qui devint Frédéric II; il partagea en 1752 avec lui la somme que lui rapporta *le Droit du seigneur*. Mais après plus de vingt ans du commerce le plus intime et le plus désintéressé de la part de Voltaire, Thiriot, âme faible, esprit crédule et indolent, se tourna contre son ami, ou plutôt il refusa de le seconder dans sa querelle avec Desfontaines au sujet de *la Voltairomanie*, et dans d'autres circonstances il ne montra plus que de la tiédeur pour ses intérêts. Voltaire, bien qu'il eût ressenti vivement la défection de Thiriot, ne se lassa pourtant pas de lui écrire dans de bons termes et de lui envoyer de temps à autre quelques rouleaux de louis. Vers la fin de sa vie il lui servit même une pension annuelle de 4,000 livres. Non-seulement Thiriot aimait les lettres, mais il en jugeait sainement, au dire de Voltaire, qui le chargea plusieurs fois de revoir ses ouvrages avant de les livrer à l'impression. On serait

(1) Date vérifiée sur les registres de l'état civil.

(1) Tandis que Le Sage le mettait en scène dans son *Temple de Mémoire* (1725), sous le nom de Prône-Vers, on l'avait surnommé dans le monde *la mémoire de Voltaire*.

étonné que Thiriot n'eût rien écrit lui même, si l'on ne savait qu'il était aussi paresseux que gourmand. Il a édité *la Loi naturelle* et *le Désastre de Lisbonne*, de Voltaire, ainsi qu'un recueil des *Lettres de Mme de Sevigné* (Rouen, 1726, 2 vol. in-12), et les *Mémoires de Mademoiselle*, revus par Segrais (Paris, 1728, 6 vol. in-12). On a trouvé parmi ses papiers plusieurs petits ouvrages de Voltaire, qui ont été insérés dans les *Pièces inédites de Voltaire* (Paris, 1820, in-8° et in-12).

Memoires sur Voltaire et sur ses ouvrages, par Lonchamp et Wagnière; Paris, 1825, 2 vol. in-8°. — Voltaire, Grimm, *Corresp.* — H. Julia, *Les Amis de Voltaire*.

THIRLWALL (*Connop*), historien anglais, né en 1797, à Stepney, près Londres. Fils d'un recteur du comté d'Essex (1), mais élevé en vue du barreau, il fit de bonnes etudes classiques au collége de la Trinité (Cambridge), et y fut quelque temps attaché, à titre d'agregé, au corps enseignant. Puis il suivit les cours de droit dans une des écoles du Temple, et fut reçu avocat (1825); mais il se dégoûta bien vite d'une profession qui ne satisfaisait aucun de ses goûts d'étude et de paix, et y renonça pour passer dans les ordres. Pourvu d'un benefice dans le Yorkshire et d'une place d'examinateur à l'université de Londres, il dut à ses talents d'historien autant qu'à la protection des chefs du parti whig sa promotion a l'evêché de Saint-David (1840), un des siéges les moins recherchés de l'Église anglicane, bien qu'il donne accès à la chambre des lords et que son revenu s'élève a plus de 60 000 fr. A cette époque il venait de prendre le diplôme de docteur en théologie. Les travaux historiques de Thirlwall lui ont fait une place distinguee parmi les écrivains de son pays. « Aucun ami des lettres, dit M. Léo Joubert, ne parlera de lui sans respect et sans admiration. Jamais on n'a porté dans le récit des evenements plus d'impartialité, un souci de la verité plus constant, plus scrupuleux. A cette parfaite conscience s'unissent un savoir accompli, un bon sens supérieur, et dans ces choses antiques un parfum d'honnêteté qui rappelle Rollin, un Rollin plus robuste et élève de Niebuhr. » On a de lui : *The History of Rome, by Niebuhr;* Cambridge, 1828-30, t. I et II. in-8° : en société avec J.-C. Hare, son collègue a l'université; mais le t. III de cette traduction, publié en 1835, est dû aux soins de W. Smith et L. Schmitz; — *The History of Greece;* Londres, 1835 et suiv., 8 vol in-12; et 1845-52, 8 vol. in-8° : excellent ouvrage, qui doit rester. bien qu'il ait ete surpassé par celui de Grote; la 1re edit a été faite pour le *Cabinet Cyclopædia* de Lardner; la 2me a eté revue, corrigée avec soin et refondue sur plusieurs points. On en avait commencé en 1846 une version française, qui n'a pas dépassé le quart de l'ouvrage.

(1) *Thomas* THIRLWALL, mort le 1er mars 1827, a laissé des sermons, des brochures de circonstance, et une concordance de la vie de Jesus sous le titre de *Diatessaron* (Lond., 1803, 1815, in-12).

English Cyclop., édit. Knight. — *Parliamentary Companion.* — Léo Joubert, *Essais de critique et d'hist.*, 1863, p. 8-9.

THIROUX D'ARCONVILLE (*Marie-Geneviève-Charlotte* DARLUS, dame), femme auteur française, née le 17 octobre 1720, à Paris, où elle est morte, le 23 decembre 1805. Fille d'un fermier général, elle épousa, à l'âge de quatorze ans, un conseiller au parlement de Paris, plus tard président de l'une des chambres des enquêtes, et montra un goût très-vif pour les plaisirs de l'esprit. Ayant eu, à l'âge de vingt-trois ans, la petite vérole, dont elle resta très-marquée, elle ne s'occupa plus que de travaux litteraires, et elle acquit bientôt des connaissances étendues et variées. Elle réunissait chez elle les hommes les plus distingués dans les sciences et les lettres, Gresset, Turgot, Lavoisier, Malesherbes, Bernard de Jussieu, Macquer, Fourcroy, Valmont de Bomare, La Curne de Sainte-Palaye, etc. Adversaire déclarée de la révolution, et sœur de Mme Angran d'Alleray, femme du lieutenant civil de ce nom, elle partagea, à Picpus, la prison de ce magistrat, dans laquelle se trouvait aussi l'un de ses fils, Thiroux de Crosne, ancien lieutenant général de police. Parmi ses écrits, tous anonymes, nous citerons d'abord ceux qui lui appartiennent en propre : *Pensées et réflexions morales sur divers sujets;* Avignon (Paris), 1760, in-12; La Haye et Paris, 1766, in-12; — *De l'amitié;* Amst. et Paris, 1761, in-8°; — *L'Amour éprouvé par la mort, ou Lettres modernes de deux amants de vieille roche;* Paris, 1763, in-12; — *Des Passions;* Paris, 1764, in-8°; — *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction;* Paris, 1766, in-8°; — *Mémoires de Mlle de Valcourt;* Paris, 1767, in-12; — *Dona Gratia d'Ataïde, comtesse de Ménézès, histoire portugaise;* La Haye et Paris, 1770, in-12; — *Vie du cardinal d'Ossat;* Paris, 1771, 2 vol. in-8°; — *L'Amour, ses plaisirs et ses peines, ou Histoire de la comtesse de Ménessès;* Amst., 1774, in-8°; — *Vie de Marie de Médicis;* Paris, 1774, 3 vol. in-8° : cet ouvrage est digne d'intérêt, parce que l'auteur s'est exercé sur d'excellents matériaux historiques; mais il est écrit d'un style diffus et monotone; — *Mélanges de littérature, de morale et de physique;* Amst., 1775, 7 vol. in-12 : ce recueil, dont l'impression fut dirigée par Rossel, contient deux pièces de théâtre qui ne sont pas de l'auteur, à savoir *Abdolonyme*, de Fontenelle, et *Louis IX;* — *Histoire de François II;* Paris, 1783, 2 vol. in-8° : ouvrage trop étendu et dans lequel Gaillard, dans ses *Melanges*, a relevé quelques erreurs. Cette dame a aussi traduit de l'anglais : *Avis d'un père à sa fille* (1756, in-12), de lord Halifax; *Leçons de chimie* (1759, in-4°),

de P. Shaw; *Romans* (1761, in-12); *Mélanges de poésie* (1764, in-12); *Traité d'ostéologie* (1769, 2 vol. gr. in-fol.), de Munro (1); — *Histoire d'Amyntor et de Thérèse* (1770, 2 part in-12); *Méditations* (1771, in-12), de Hervey; *les Samiens, conte* (1781, in-12), et *Histoire de Saint-Kilda* (1782, in-12), du P. Macaulay. E. R.

Bodard, *Cours de botanique méd. comparée*, *Discours prelim.*, p. xxvii. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Barbier, *Diction. des ouvrages anonymes.* — Prudhomme, *Biogr. des femmes célèbres.*

THIROUX DE CROSNE (*Louis*), magistrat, fils de la précédente, né le 14 juillet 1736, à Paris, où il a été exécuté, le 28 avril 1794. D'abord avocat du roi au Châtelet, puis conseiller au parlement et plus tard maître des requêtes, il remplit les fonctions de rapporteur dans la révision du fameux arrêt rendu par le parlement de Toulouse contre la famille Calas, et s'acquitta de cette tâche avec un talent remarquable (7 mars 1763). Nommé adjoint à l'intendance de Rouen en 17..7, et quelques mois après intendant, il justifia la faveur dont il avait été l'objet par l'activité et l'intelligence qu'il déploya au profit de la province qu'il administrait; Rouen lui doit plus d'un établissement utile et des travaux d'embellissement. Appelé en 1775 à l'intendance de Lorraine, il préféra conserver celle de Normandie, et l'occupa jusqu'à l'époque où il remplaça Lenoir dans la charge de lieutenant général de police (30 juill. 1785). Son administration débuta par l'exécution d'une mesure dont depuis longtemps déjà on avait senti la nécessité, la suppression des anciens cimetières situés dans Paris et fermés depuis 1776 (9 nov. 1785). Il en fit transporter les ossements dans les catacombes, vastes souterrains qui s'étendent au midi sous le sol de la capitale; la dernière translation eut lieu au mois de janvier 1788. Sur la proposition de M. de Crosne, un édit de 1786 ordonna la démolition des maisons sur les ponts et de celles adjacentes sur les quais; ces constructions nuisaient à la santé publique. Le même édit ordonna la construction du pont Louis XVI, d'une nouvelle salle d'Opéra, l'achèvement du quai d'Orsay. M. de Crosne se montra excellent administrateur; il était instruit, de bonnes manières, il avait l'esprit juste et des sentiments délicats. La Bastille fut fort peu habitée pendant qu'il exerçait ses fonctions. Mais lorsque éclata la fameuse affaire du collier de la reine, il ne put jamais mettre la main sur La Motte, qui avait fui avec le collier, et laissa échapper de la Salpêtrière sa femme, qui était ..nue après sa condamnation. En 1787, commencèrent les scènes qui présageaient la révolution et qui apportèrent un notable surcroît de difficultés dans l'exercice des fonctions du lieutenant général de police. Chaque jour de nouveaux embarras surgissaient. Des clubs s'ouvraient dans tous les quartiers; on y tenait des discours hardis. La police luttait en vain pour les fermer; ils se maintinrent. Impuissant à porter plus longtemps le fardeau, M. de Crosne se rendit le 16 juillet 1789 au comité permanent de l'hôtel de ville, et y remit ses pouvoirs. En lui finit la magistrature de police qui avait été créée en 1667. De Crosne passa alors en Angleterre. Rentré à Paris à l'époque de la terreur, il fut arrêté ainsi que sa mère, enfermé dans la prison de Picpus, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il périt le même jour que le lieutenant civil Angran d'Alleray, son oncle.

(1) La traduction de cet ouvrage porte le nom de Joseph Sue, mais elle fut faite en réalité par Mme d'Arconville, qui fit à ses frais fondre des caractères, graver les planches par d'habiles artistes, et fabriquer du papier de la plus grande beauté.

Thiroux de Mondésir (*N...*), frère cadet du précédent, né en 1739, mort le 7 décembre 1822, à Paris. Il embrassa la carrière des armes et s'éleva jusqu'au grade de lieutenant général, grade qu'il obtint probablement durant l'émigration en servant dans les rangs de l'armée de Condé. En 1820 il fut fait commandeur de Saint-Louis. On a de lui : *Manuel du dragon, par un officier de dragons*; Paris, nouv. édit., 1781, in-12; — *Manuel pour le corps de l'infanterie*; Paris, 1781, in-12.

Peuchet, *Mémoires tirés des archives de la police.* — *Moniteur univ.*, 14 déc. 1822.

THOFÉIL. *Voy.* Ibn Thofeil.

THOGRUL Ier (*Abou-Thaleb-Rokn-eddin-Mohammed*), fondateur de la dynastie des Seldjoucides, à laquelle Seldjouk, son aïeul, donna son nom, mort en septembre 1063. Cette tribu turque, venue des confins de la Chine, avait figuré dans les guerres qui eurent pour résultat la ruine de l'empire samanide, et s'empara du Mawar-el-Nahr (Transoxiane). Lorsque Mahmoud le Gaznévide fonda une domination redoutable dans l'Asie occidentale, il prit ombrage des progrès menaçants des Seldjoucides, et pour prévenir une révolte les dispersa dans le Khorassan septentrional. Cette tactique ne lui réussit pas, et les Seldjoucides commencèrent à se faire craindre par leurs incursions dans les pays voisins. Thogrul s'était déjà distingué entre tous les chefs de tribu par son courage, son austère rigidité et son zèle religieux, lorsqu'il fut appelé par le sort à prendre le commandement suprême de la nation; il battit successivement les lieutenants de Masoud, fils de Mahmoud, et s'empara de Herat et du Khorassan entier (1037). Il remporta une victoire éclatante sur Masoud lui-même (1039), et dès lors Caïm, calife de Bagdad, le reconnut pour son lieutenant. Malheureusement pour lui, il laissa les forces de son peuple s'éparpiller sous une forme analogue à celle du régime féodal, et vit des révoltes sérieuses menacer sa puissance. Cela n'empêcha pas Thogrul de poursuivre ses conquêtes. Après quelques succès sur

les Grecs et sur les Bowaïdes, auxquels il enleva en 1051 Ispahan, où il établit sa résidence, il répondit à un nouvel appel du calife (1055); mais s'il détruisit l'oppression des Bowaïdes dans la personne de leur dernier prince, il se substitua à ceux qu'il renversait, reçut le titre d'émir-el-omra, et son nom fut joint à celui du calife dans les prières publiques. Ces honneurs entraînaient pour Thogrul l'obligation d'affermir le trône chancelant des Abbassides; il s'en acquitta avec une infatigable énergie, vainquit plusieurs fois le dangereux rebelle Bessassiry, qui avait obtenu des secours de l'Égypte, et le réduisit enfin à la fuite (1059), au moment où ce dernier, maître de Bagdad, venait de renverser Caïm. L'activité de Thogrul se porta ensuite contre les Arméniens, les Géorgiens et autres peuples qui s'étaient révoltés ou avaient soutenu les rebelles; toujours victorieux, il obtint un dernier prix des services qu'il avait rendus au calife au nom duquel il régnait, en épousant sa fille. Il mourut peu après les fêtes somptueuses de son mariage, à l'âge de soixante-dix ans. Ce fut un chef brave, actif, énergique, religieux, et dont la carrière ne fut pas souillée par des cruautés comme celle de la plupart des princes orientaux. Son neveu Alp Arslan lui succéda.

Thogrul III (*Mogaïth-Eddin*), dernier sultan seldjoucide, né en 1169, mort en mars 1194, succéda, en 1176, à son père, Melek-Arslan, sous la tutelle de l'atabek Pehlevan-Mohammed. A la mort de ce dernier (1186), son frère Kizil-Arslan prétendit hériter de ses dignités; mais le jeune sultan ne voulut pas subir de patronage, et la guerre éclata. Thogrul y eut d'abord des succès, s'empara de l'Irak-Adjemi et dispersa une nombreuse armée que le calife de Bagdad, Nasser, avait envoyée au secours des rebelles. Mais ayant prête une oreille crédule aux propositions de ses ennemis, ceux-ci se rendirent maîtres de sa personne, et le retinrent prisonnier. Kizil-Arslan, devenu odieux depuis qu'il avait usurpé le pouvoir, fut égorgé, et la Perse devint le théâtre d'une sanglante anarchie. Thogrul parvint à s'évader, et força à la soumission ses sujets rebelles. Mais il ne devait pas jouir d'une plus grande sécurité : la veuve de Pehlevan tenta de l'empoisonner; puis le fils de cette ennemie des Seldjoucides, Coutlouk-Inanedj, appela à son aide les armes des Kharismiens. Thogrul remporta sur le rebelle et sur ses alliés des victoires qu'il crut décisives, et, croyant n'avoir plus rien à craindre, il donna à ses sujets l'exemple de scandaleuses débauches. Les Kharismiens revinrent plus menaçants; une bataille s'engagea aux portes de Rei, et Thogrul y trouva la mort, de la main même de son implacable adversaire, Inanedj. Avec lui disparut la dynastie des Seldjoucides en Perse; il en subsista encore quelques branches, notamment en Asie mineure, où ils conservèrent quelque puissance jusqu'à l'établissement de l'empire ottoman.

Malcolm, *Hist. of Persia*.

THOIRAS. *Voy.* Rapin.

THOMAS (Saint), appelé aussi *Didyme* (1), apôtre, né en Galilée, mort probablement à Béryte, en Phénicie. C'était un simple pêcheur, lorsqu'il quitta ses filets pour s'attacher à Jésus. L'Évangile ne nous apprend rien de lui en particulier depuis ce temps jusqu'à la maladie de Lazare. En cette occasion, Jésus, voulant aller en Judée, malgré l'opposition des apôtres, Thomas les excita à le suivre, disant : « Allons-y aussi, afin de mourir avec lui. » Dans la Cène, demandant au maître quelle voie il voulait prendre il s'attira cette réponse : « C'est moi qui suis la voie, la vérité et la vie. » On sait quels furent les doutes de Thomas sur la résurrection de son maître, et comment ils fournirent l'occasion à Jésus de donner une preuve convaincante de ce miracle. Une tradition ancienne, rapportée par Origène, prétend qu'après la dispersion des apôtres Thomas alla prêcher l'Évangile aux Parthes, alors maîtres de la Perse; on ajoute même qu'ensuite il passa chez d'autres nations, et qu'il parcourut tout l'Orient. Si l'on en croit les Portugais, il annonça la foi nouvelle aux Brahmanes, alla jusqu'à Ceylan et à Sumatra, et souffrit le martyre à Meliapour, sur la côte de Coromandel. Tillemont et d'autres hagiographes considèrent ces voyages de l'apôtre comme fort hypothétiques, et assurent qu'il mourut aux environs d'Édesse, où son corps fut au moins porté. La fête de saint Thomas, comprise d'abord dans la fête générale des apôtres, en fut séparée dès le quatrième siècle. Les Latins la célèbrent le 21 décembre, et les Grecs le 21 août. On a supposé à saint Thomas des *Actes* et un *Évangile*, mais le pape Gélase a mis ces écrits au rang des apocryphes; ils ont été publiés à Leipzig, 1823, in 8°.

Ceillier, *Aut. sacrés et ecclés.*, t. Ier. — Calmet, *Dict. de la Bible*. — Baillet, *Vies des Saints*, 21 déc. — Assemanni, *Bibl. orientalis*. — Cave, *Antiq. apostolicæ*. — Winer, *Bibl. Realwœrterbuch*.

THOMAS D'AQUIN (*Tommaso* d'Aquino, Saint), surnommé *l'Ange de l'école*, ou *le Docteur angélique*, né en 1225, à Rocca-Secca, petite ville près d'Aquino (aujourd'hui Terre de Labour), mort le 2 mars 1274, dans l'abbaye de Fossa Nuova, près de Terracine. Il appartenait à une des plus importantes familles de l'Italie méridionale, celle des comtes d'Aquino, qui étaient en même temps seigneurs de Loreto et de Belcastro, et d'abord connus sous le nom de comtes de Sommacle. Son grand père, Tommaso de Sommacle, avait épousé la sœur de l'empereur Frédéric Barberousse. Son père était Landulfo, comte d'Aquino; sa mère, Teodora Caracciolo, descendait de ces Tancrède de Hauteville qui avaient conquis les Siciles au onzième siècle. Ses frères aînés, Reginaldo et Landulfo,

(1) Thomas et Didyme signifient *jumeau* en hébreu et en grec.

occupaient de hauts grades dans l'armée impériale; la plupart de ses sœurs avaient contracté d'illustres alliances. A cinq ans, Thomas commença ses études chez les bénédictins du Mont-Cassin. A dix, il fut envoyé à l'université de Naples, et y apprit la dialectique sous Pierre d'Hibernie et les humanités sous Pierre Martin. Des relations s'établirent alors entre lui et des religieux dominicains, qui l'engagèrent à entrer dans leur ordre; il fut en effet reçu parmi les novices à l'âge de quinze ans. Sa mère, aussitôt qu'elle connut cette nouvelle, accourut à Naples; mais on avait fait fuir le novice à Rome. Elle l'y suivit, et d'après un récit d'une véracité fort contestée, où se mêlent les faits et les légendes, il prit la route de Paris, fut arrêté près de Sienne par ses frères et étroitement enfermé au château de Rocca-Secca (1). On ajoute que les dominicains s'étant adressés au pape et à l'empereur en obtinrent l'ordre de laisser au novice la liberté de suivre sa vocation, et qu'il retourna alors au couvent de Naples. Quoi qu'il en soit de ce récit, il prononça ses vœux en 1243, et alla aux écoles de Paris, avec le général de l'ordre, Jean le Teutonique, puis à Cologne, où il eut pour maître Albert le Grand, et pour condisciples Ambroise de Sienne et Thomas de Cantimpré. Il se montrait à cette époque d'un caractère triste et méditatif; il ne prenait point de part aux divertissements. Ses camarades l'appelaient *le grand bœuf muet de Sicile* (bos magnus, bos mutus); mais, dans une argumentation qu'il soutint publiquement, il répondit avec une dialectique si serrée et si lumineuse, qu'Albert le Grand se tourna tout ému vers ses élèves, et leur dit que « les mugissements de ce bœuf retentiraient dans tout l'univers ».

A la fin de 1245, Albert ayant été chargé de commenter les *Sentences* dans la maison professe de Paris, Thomas reçut ordre de l'y accompagner, et séjourna trois ans au collége de la rue Saint-Jacques. Ils retournèrent ensemble à Cologne en 1248; Thomas commença à y enseigner, sous la direction de son maître, en qualité de lecteur ou *maître des étudiants;* c'est aussi vers ce temps qu'il composa ses premiers ouvrages : *Des principes de la nature* et *De l'Être et de l'Essence*. Il revint à Paris, vers la fin de 1252, y fut reçu bachelier, et y occupa une chaire de théologie. En même temps il exerçait dans les églises le ministère de la prédication. Les caractères de son éloquence ne nous sont guère connus; nous ne possédons de ses sermons que de sèches analyses. On retrouve néanmoins dans ces notes abrégées l'empreinte de sa large pensée, la rigueur de sa méthode et un admirable emploi de l'Écriture; mais on y voit aussi la trace des subtilités si communes à cette époque, ce qui prouve que le plus puissant génie ne peut jamais entièrement se soustraire à l'influence de son temps (1). A ce second séjour à Paris se rapportent la liaison de Thomas avec saint Bonaventure et la composition d'une partie de ses *Opuscules* Cependant, une vive hostilité se déclarait dans l'université de Paris contre les ordres mendiants, et Guillaume de Saint-Amour attaquait non-seulement leurs priviléges, mais encore leur institution, dans son livre *Des Périls des derniers temps*. Ce livre fut déféré au pape Alexandre IV. L'université envoya à Rome Guillaume lui-même et cinq autres théologiens pour soutenir l'attaque contre les religieux et en même temps solliciter la condamnation de *l'Évangile éternel*, apologie exaltée et hérétique de la vie religieuse, publiée par des disciples de l'abbé Joachim. De l'autre côté se présentèrent devant le souverain pontife Albert le Grand, Bonaventure et Thomas. Le plaidoyer où celui-ci soutint la cause des ordres mendiants nous est resté parmi ses *Opuscules*, sous ce titre : *Contra impugnantes Dei cultum et religionem*. Le livre *Des Périls* fut condamné par une bulle du 5 octobre 1256; il en fut de même de *l'Évangile éternel*.

Thomas, de retour en France, sollicita auprès de l'université de Paris le laurier doctoral. Malgré la rancune qu'on pouvait lui garder à cause de la vigueur avec laquelle il avait combattu à Rome les sentiments de l'université, son mérite était si éminent qu'il surmonta tous les obstacles, et il fut reçu docteur le 23 octobre 1257. A partir de ce moment l'autorité de Thomas est universellement reconnue, et sa renommée s'étend dans toute l'Europe. Il ouvre de nouveau au collége de la rue Saint-Jacques son école, où se pressent une foule de disciples; il écrit pour le dominicain Raimond de Peñafort, ce célèbre convertisseur des Maures d'Espagne, la *Somme contre les Gentils;* il est appelé au conseil du roi

(1) On peut lire dans le recueil des Bollandistes les miraculeux combats que, d'après la légende, le jeune Thomas soutint dans sa prison contre les supplications de sa mère et de ses sœurs, contre les sarcasmes et les menaces de ses frères « Un autre genre d'assaut fut tenté contre lui. ... Une courtisane fut introduite dans sa chambre. La lutte fut courte; il s'arma d'un tison ardent, et proféra contre elle de telles menaces qu'elle ne tarda pas à prendre la fuite. Comme il priait à la suite de cette victoire, un doux sommeil s'empara de lui, et les anges vinrent le visiter dans cette extase de la virginité; après l'avoir félicité, ils ceignirent ses reins de la ceinture des divins combats, en lui disant : « Nous venons à toi, de la part de Dieu, te conférer le don de la virginité perpétuelle »...... Le cordon céleste le garantit toute sa vie des tentations de la chair. Après sa mort, ce cordon fut donné au couvent de Vercell, et les dominicains l'ont toujours refusé aux sollicitations de la cour de Rome. Sur le modèle de ce cordon furent faits bientôt des cordons semblables; ils devinrent la marque distinctive de l'association religieuse, nommée la *Milice angélique*. »

(1) Ainsi, dans le panégyrique de saint Vincent martyr, il prend ces paroles de l'*Apocalypse* pour texte : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ*, et s'écrie : « Vincent réalise son nom et triomphe dans une triple guerre, guerre étrangère, guerre civile, guerre intestine; la première contre les puissances des ténèbres; la seconde contre le monde au sein duquel nous vivons, la troisième contre la chair... Le Christ est lui-même cet arbre de vie dont les fruits appartiennent au vainqueur... »

Louis IX, et y ouvre de salutaires avis (1). En 1261, le pape Urbain IV, désireux d'amener la réconciliation des Grecs avec l'Église romaine, appelle Thomas en Italie. Celui-ci laisse sa chaire de Paris à son élève, Annibal de Molinaria, et va à Rome, où il enseigne la théologie et rédige son traité *Contre les erreurs des Grecs*; il accompagne le pape dans ses voyages, et porte, à sa suite, son enseignement à Orvieto, Viterbe et Pérouse; puis il compose l'*Office* de la fête du Saint-Sacrement, qui venait d'être instituée. Clément IV, élu pape en 1265, ne rendit pas moins que son prédécesseur hommage à ses mérites, et lui offrit l'archevêché de Naples. Thomas refusa, et commença à écrire l'ouvrage qui avait été le but véritable de toute sa vie, la *Somme de théologie*. Dégoûté, ainsi qu'il le dit lui-même, de l'exubérance, de l'obscurité, du désordre des théologies scolastiques existant jusqu'à ce jour, il conçut le plan d'un résumé substantiel, lumineux et méthodique, où serait compris le christianisme tout entier, depuis l'existence de Dieu jusqu'au plus humble précepte de la morale évangélique. L'achèvement de ce grand ouvrage, le monument capital du treizième siècle, occupa les neuf dernières années de sa vie, sans le détourner toutefois de ses autres devoirs : il eut à réfuter encore une fois les doctrines de Guillaume de Saint-Amour, dont il triompha facilement; il enseigna la théologie à Bologne, à Paris, où il retourna en 1269, pour assister au chapitre général de son ordre, à Rome, enfin à Naples.

Ayant reçu, en 1273, un bref du pape Grégoire X lui enjoignant de se rendre au concile qui devait être tenu à Lyon au mois de mai de l'année suivante, il se mit en route au milieu de l'hiver, avec son ami intime, le P. Réginald de Piperno. Non loin de Naples, il s'arrêta au château de Magenza, habité par Francesca d'Aquino, sa nièce, mariée récemment au comte Annibal de Ceccano. Il y tomba gravement malade, et malgré les plus pressantes instances refusa d'y rester, voulant, dans la prévision de sa mort prochaine, se rendre dans un couvent de dominicains; mais sa faiblesse le força de s'arrêter à Fossa-Nuova (diocèse de Terracine), dans une abbaye de l'ordre de Cîteaux. Il y mourut, le 2 mars 1274, à l'âge de quarante-neuf ans. Son corps fut enterré dans l'église de l'abbaye, qui refusa longtemps de s'en dessaisir. L'université de Paris et les dominicains le réclamèrent. C'est seulement près d'un siècle plus tard, le 28 janvier 1369, qu'il fut transféré, par décret du pape Urbain V, au couvent des dominicains de Toulouse, où on lui éleva un magnifique tombeau, avec cette épitaphe :

> Hic Thomæ cineres positi, cui fata dedere
> Ingenium terris vivere, cœlo animam.

Le procès de la canonisation de saint Thomas fut commencé en 1318; il fut canonisé par le pape Jean XXII, le 18 juillet 1323. Sa fête se célèbre le 18 juillet. Pie V le déclara docteur de l'Église, en 1567.

Il nous est impossible de rapporter les nombreux miracles qu'on lui attribue de son vivant et ceux qui ont illustré son tombeau; mais il est un ordre de merveilleux trop souvent répété dans la vie de saint Thomas d'Aquin, et trop en rapport avec certaines préoccupations contemporaines, pour que nous le passions sous silence. Nous voulons parler de ses visions et de ses extases. Vers 1260, il prépare son commentaire des *Épîtres de saint Paul*, et saint Paul lui apparaît. A la même époque, pris pour juge dans la querelle des accidents eucharistiques, il place sur l'autel ce qu'il vient d'écrire touchant le sujet controversé, et prie Jésus de lui enseigner lui-même si son œuvre est conforme à la vérité. Jésus lui apparaît, et lui dit : « Vous avez dignement écrit, mon fils, sur le sacrement de mon corps. » Puis les religieux voient le saint soulevé, dans l'ardeur de sa prière, à peu près à une coudée en l'air. Ces visions, ces ravissements deviennent, disent ses historiens, chaque jour plus habituels et plus intenses. A la suite de ses oraisons, si ferventes que son âme semblait abandonner son corps affaibli par le jeûne, il arrivait à des extases dans lesquelles il perdait tout sentiment des choses extérieures. Il entrait en communication avec les habitants de l'autre monde, avec des morts qui lui apprenaient l'état des âmes auxquelles il s'intéressait, avec des saints qui le réconfortaient et qui lui ouvraient les trésors de la science divine. Plusieurs fois, ajoute-t-on, il fut vu, pendant qu'il célébrait le sacrifice de la messe, s'élever au-dessus du parvis, et demeurer suspendu entre ciel et terre, le corps inanimé, l'œil immobile, comme attiré et pénétré par un souffle d'en haut (1).

S'il est facile à la critique moderne d'admettre que la piété, l'admiration et le temps ont grandi outre mesure ces facultés mystiques du *Docteur angélique*, il lui est cependant utile de se les rappeler et de les faire ressortir dans le portrait de ce génie complexe, dont les écrits, presque toujours d'une dialectique puissante, sont aussi par moments animés d'une flamme de mysticisme et de poésie théologique. Cette qualité éclate dans l'*Office* du saint sacrement. La prose *Lauda Sion* et l'hymne *Adoro te* portent le caractère d'une vive inspiration, puisée dans une foi pas-

(1) « Un jour qu'il était assis à la table royale, dit l'abbé Bareille, après un long silence, il frappa fortement sur la table en s'écriant : « Voilà qui est décisif contre les manichéens! » Son supérieur, qui était présent, l'ayant rappelé à lui-même et au respect qu'il devait à la société du roi de France, Thomas demanda pardon au roi de son oubli. Mais ce prince le conjura de dicter à l'un de ses secrétaires l'argumentation qui l'avait absorbé. »

(1) C'est dans cette attitude qu'il figure sur un bas-relief en or conservé au Vatican. D'anciennes peintures ont prétendu caractériser la fécondité de son intelligence en le représentant avec un soleil rayonnant sur la poitrine.

sionnée et dans la contemplation immédiate de l'objet de cette foi. L'étendue de son intelligence, la solidité de sa raison avaient pour auxiliaire chez Thomas une surprenante activité d'esprit, et l'on assure qu'il dictait en même temps à quatre secrétaires sur des sujets tout à fait dissemblables. Son style n'était pas exempt des défauts du siècle; sa latinité présente parfois des passages obscurs qui ont donné lieu à des interprétations diverses, au travers desquelles il faut chercher la suite de son système philosophique. Ce système se presente à nous comme un des monuments les plus importants du moyen âge, soit par sa valeur propre, soit par l'influence, presque sans rivale, qu'il eut jusqu'à la renaissance du platonisme sur la philosophie et sur la théologie, sciences qui formaient alors un tout inséparable.

« Toute science, dit Thomas, est dans l'intellect. » Or, l'intellect n'appartient pas à la matière, qui prise en elle-même ne connait pas, ne conçoit pas; c'est le propre de l'âme L'âme humaine est une substance incorporelle et impérissable. Elle est une substance, parce qu'elle agit par elle-même; elle est incorporelle, parce qu'elle est la vie, l'acte du corps, et si elle était un corps, il faudrait chercher au delà ce qui lui donne l'activité, la vie; elle est impérissable, parce que, forme substantielle et par conséquent principe de vie, elle ne peut se séparer d'elle-même, parce que la vie ne peut mourir. Mais n'y a-t-il qu'une âme universelle, selon la doctrine d'Averrhoès, et l'intellect individuel de chaque homme n'est-il que la transmission, la matérialisation dans chaque corps de l'intellect possible? Thomas combat cette doctrine, comme Aristote l'avait combattue contre Parménide, et Abélard contre Guillaume de Champeaux.

Ce qui constitue l'individualité au sein de la matière, c'est la quantité dans cette matière; de même Descartes a dit : « L'étendue en longueur, largeur et profondeur constitue la nature de la substance. » Quant à l'âme, elle ne peut s'unir à l'individu matériel sans se personnifier, s'individualiser en lui. Donc si l'âme en soi, séparée des êtres animés, peut être conçue comme quelque essence universelle, elle n'est dans ces êtres et ne les anime qu'à la condition d'être individualisée en chacun. Cette âme individualisée est simple, une, et l'on ne trouve pas dans un même corps plusieurs essences distinctes en nature, auxquelles, par analogie, le nom d'âme puisse être attribué. Si l'on dit qu'il y a dans le même homme plusieurs âmes, l'âme végétative, l'âme sensible, l'âme rationnelle, il en résulte qu'il y a dans la même substance plusieurs essences réelles, c'est-à-dire plusieurs êtres. Il faut donc définir l'âme intellectuelle une forme qui contient, outre la raison, toutes les énergies que possèdent l'âme végétative des plantes et l'âme sensible des brutes. Cette âme une disparaissant, tout s'évanouit intelligence, sensibilité, végétabilité. Alors s'accomplit l'acte du principe générateur, qui consiste à dépouiller une matière de sa forme, de sorte que la corruption de celui-ci est la génération de celui-là. Ainsi, l'homme vient de l'homme, le cheval du cheval; toute forme nouvelle s'ajoute à une matière antérieure, déjà sujet dans cette antériorité d'une autre forme, et il n'y a pas réellement, comme le croyaient Parménide et Platon, de matière sans forme.

Avant la matière informée il existe, en ordre de génération, trois ordres de formes. Le premier ne contient qu'une forme, celle qui ne procède d'aucune autre, qui ne communique rien d'elle-même, qui est en elle-même, et par elle-même, tout ce qu'elle est, c'est-à-dire Dieu. Le second ordre comprend les anges, les démons, les entités mystiques, formes finies par en haut, puisqu'elles reçoivent leur limite de ce qui les distingue de la forme divine, infinies par en bas, puisqu'elles ne recherchent aucun sujet subalterne. Au troisième ordre sont les formes dites substantielles, les âmes humaines, qui recherchent les corps comme leurs sujets et leurs instruments nécessaires. Elles n'existent pas, comme le dit Origène, avant de s'unir aux corps, mais sont créées par Dieu en même temps que les corps eux-mêmes. Quant aux entités mathématiques et aux entités universelles admises par Platon, sous le nom d'espèces ou d'idées, Thomas, avec son maître Aristote, les rejette absolument. Les *universaux* ne sont pas par eux-mêmes de véritables substances, comme l'entendent les réalistes, mais, selon le sentiment des nominalistes, des noms conceptuels.

A cette analyse du système ontologique de Thomas d'Aquin nous devons ajouter celle de sa psychologie. Les sens, d'après lui, sont des organes passifs, qu'ébranlent les objets sensibles extérieurs, et il résulte de cet ébranlement, quand un acte du sens interne l'accompagne, la perception de l'objet en lui-même. Les images que ces objets impriment sur les sens externes sont accueillies par le sens commun, sens interne; l'imagination les retient; le jugement les apprécie et les transmet à la memoire. Ensuite, le principe actif par excellence, l'intellect, reçoit ces images, ces idées, en fait usage en l'absence des choses, les compare, les combine, et produit des idées nouvelles, les idées générales, universelles, les universaux *post rem*. L'intellect est une qualité de l'âme qui existe en soi et ne participe pas de la nature de la sensibilité; mais il n'est qu'en puissance tant qu'il n'a pas été invité par l'imagination à former les idées que lui seul peut former, c'est-à-dire les idées générales. Toute idée générale a été précédée d'un certain nombre d'idées particulières; il n'y a point d'idées innées, point de notions *a priori*. Quand l'âme humaine sera degagée du corps, elle échappera à la nécessité de faire usage d'un

organe matériel pour voir, elle contemplera les intelligibles dans leur pure essence. Mais en cette vie il n'y a pas une opération de l'intelligence qui n'ait été précédée par une opération des sens. C'est même par le concours des sens que l'âme arrive à une certaine notion des choses invisibles. Il faut bien prendre garde ici que Thomas ne parle que dans l'ordre de la raison et de la philosophie, réservant la révélation directe des choses invisibles pour l'ordre de la foi et de la théologie. Il faut remarquer aussi que, malgré la grande part qu'il attribue aux sens dans la formation de toutes les idées, les sens pour lui restent passifs tandis que l'âme est active; ce qui distingue profondément l'idéologie thomiste du sensualisme. Comment les principes psychologiques résumés plus haut mènent-ils la raison à quelque connaissance des choses invisibles? Par l'analogie. C'est par l'analogie qu'elle conçoit la matière séparée de la forme, la forme séparée de la matière, et toutes les entités supersensibles; c'est par l'analogie qu'elle définit l'intelligence de Dieu, ce qui mène directement à l'anthropomorphisme. Toute la partie de l'œuvre de Thomas d'Aquin qui est fondée sur l'analogie en est la partie faible, et on s'étonne que ce puissant génie ne se soit pas arrêté devant le mystère impénétrable.

La doctrine de Thomas d'Aquin ne diffère sur aucun principe de celle d'Albert le Grand. « Disciple du *Docteur universel*, il est resté fidèle à son maître, dit M. Hauréau; mais il faut reconnaître qu'il a su bien mieux présenter, bien mieux défendre ce système mitoyen, éclectique, qui, proposé par Albert, fut ensuite accepté par ses confrères en religion comme la créance de leur école. Saint Thomas est beaucoup plus net, plus résolu qu'Albert; il marche d'un pas beaucoup plus sûr et plus libre. Ce n'est pas lui que troublent les subtilités de la dialectique arabe : toujours en méfiance à l'égard de ces nouveaux péripatéticiens, connaissant, comme on le voit par sa critique du livre *Des Causes*, leurs affinités avec les sectaires mal famés de l'école d'Athènes, il est prompt à se dégager de leurs sophismes dès qu'il en sent l'étreinte. Ce n'est pas lui qui recherche les mots obscurs, les périphrases tourmentées, pour ne pas paraître en désaccord avec le commentateur : rien, au contraire, ne l'embarrasse moins que de le contredire; car s'il ignore le grec, il a près de lui son confrère, son ami, le docte Guillaume de Moerbeeck, qui lui signale les inexactitudes des versions arabes latines, et rétablit pour son usage les textes mutilés. Saint Thomas est d'ailleurs, et cela dit tout, un logicien plus expérimenté que son maître, qui va plus vite au terme d'une proposition, qui comprend mieux tout ce qu'elle comporte; et si la gloire d'Albert est d'avoir jeté la base de la doctrine dominicaine, celle de saint Thomas est d'avoir construit, d'avoir achevé l'édifice. Aussi donna-t-il son nom à cette doctrine, ce nom qui doit être, au déclin de la scolastique, conspué, calomnié par tous les fauteurs du platonisme renaissant, comme étant le cachet, le sceau de l'ignorance et de la barbarie. »

Le thomisme est répandu dans la plus grande partie des écrits de Thomas d'Aquin; mais on le trouve spécialement dans la *Summa theologiæ* (1), ouvrage immense, qui est resté pendant cinq siècles entre les mains de tous les régents de l'école, et que les Pères du concile de Trente firent placer sur le bureau de leur secrétaire, à côté des livres saints, comme contenant la solution finale de tous les problèmes discutés. La *Somme* se divise en trois parties. La première est un traité de tous les êtres, et particulièrement des êtres intellectuels. La seconde présente une théorie théologique des facultés de l'homme, considérées dans leurs mobiles, dans leur direction, dans les règles auxquelles il faut les soumettre, et dans le secours par lequel Dieu dirige l'homme à son immortelle destinée (2). Dans la troisième partie, Jésus devient l'objet des études du théologien, qui expose ensuite le plan de la rédemption et entreprend une théorie des sacrements, interrompue au quatrième, celui de la pénitence. On tenta dans la suite de compléter la partie inachevée à l'aide de matériaux tirés de ses autres écrits; mais on sent trop, dans ce travail de pièces rapportées, que la main du maître est absente. Une même méthode règne dans toute la *Somme*. L'auteur propose d'abord le problème qu'il s'agit de résoudre, ou le théorème qu'il veut développer; il place ensuite les difficultés qui s'élèvent contre sa doctrine ou contre la foi; puis il donne la solution, dans une proposition succincte, et il la fait suivre de preuves tirées de l'Écriture, de la tradition, de la raison théologique. C'est dans cet ordre invariable qu'il aborde plus de dix mille objections, et qu'il établit les trois ou quatre mille articles dont se compose son œuvre. On reconnaît là, comme nous l'avons déjà remarqué, l'influence et l'étude approfondie d'Aristote. Thomas s'empare, pour exposer le plan de la reli-

(1) Les plus anciennes éditions de la *Somme* n'ont point de date précise : la première partie a été imprimée probablement à Mayence, vers 1468, gr. in-fol., goth.; la seconde est de Mayence, 1471, même format. La *Somme* complète a été imprimée d'abord à Bâle, 1485, 4 vol. in-fol., puis à Venise, 1505, in-fol., et 1588, 6 vol. in-fol.; à Anvers, 1578, in-fol.; à Paris, 1608, in-fol. et à Amst., 1632, 12 vol. in-12. L'édition de Paris, 1663, in-fol., est estimée, ainsi que celle de Venise, 1783, 10 vol. in-fol., qui contient les amples commentaires du cardinal Cajetan et les notes de Capponi. La *Somme* a été réimpr. de nos jours dans la *Patrologie* de l'abbé Migne; à Parme, 1854-57, 4 vol. gr. in-4°; à Paris, 1853-57, 13 vol. in-8°, avec des remarques et une version française de l'abbé Drioux; à Besançon, 1856-59, 16 vol. in-8°, avec la traduction de M. Lachat. On en a un abrégé fait par l'abbé Griffon (Paris, 1767, 2 vol. in-12).

(2) On y trouve cette théorie de la grâce, où Thomas se rapproche d'Augustin, et fonde le bien sur la nature de Dieu et non sur sa volonté, théorie qui fut la source de longues disputes entre les thomistes et les scotistes.

gion, du péripatétisme, comme Augustin s'était servi, dans une pareille vue, de la philosophie de Platon; mais de même qu'on a dit de ce dernier qu'il avait fait un Platon chrétien, on peut dire de Thomas qu'il a converti et baptisé Aristote.

La *Somme contre les Gentils* (1) est la défense et l'exposition de la doctrine catholique. L'auteur établit d'abord la nécessité d'une croyance, d'après les seules données de la raison ; il montre ensuite dans cette raison même des motifs évidents de croire à une révélation surnaturelle, et s'efforce de détruire les germes de division qui ont été jetés entre la raison et la foi. Après ce préambule, il développe son plan, considère Dieu en lui-même, Dieu par rapport aux créatures, les créatures par rapport à Dieu, enfin la révélation catholique avec tous les dogmes qui s'y rattachent. Cette *Somme* est par la largeur des vues, la méthode et la solidité un des plus beaux ouvrages du *Docteur angélique*. Les autres écrits théologiques de Thomas d'Aquin sont : *In omnes epistolas divi Pauli expositio;* Bâle, 1475, 1495, in-fol.; Bologne, 1481, in-fol; Paris, 1526, 1563, 1654, in-fol.; Lyon, 1556, 2 vol. in-8°, et 1689, in-fol. : Érasme regarde ce traité comme un modèle d'érudition, d'exactitude et de sagacité; — *Catena aurea;* Rome, 1470, 2 vol. in-fol.; Nuremberg, 1474, 2 vol. in fol.; Venise, 1474, in-4o; ibid., 1482, in-fol., et 1520, 4 vol. in-8o; Paris, 1517, 1552, 1667, in-fol; Anvers, 1678, in-fol.; traduite en français par l'abbé Castan (Paris, 1855, 8 vol. in-8°), et par l'abbé Péronne (ibid., 1865, 5 vol. in-8°); il y en a un abrégé; Anvers, 1625, in-8° : commentaire des Évangiles par un enchaînement de passages tirés des Pères; le mieux écrit peut-être de ses ouvrages, et l'un des plus étonnants par l'ordre et l'unité, quoiqu'il soit puisé dans plus de quarante auteurs différents; — *Contra errores Græcorum*, où il oppose l'analogie de la pensée aux apparentes contradictions de langage entre les anciens Pères de l'Église grecque et ceux de l'Église latine; — *Commentaire littéral de tout le livre de Job;* — *Super Isaiam et Jeremiam;* Lyon, 1531, in-8°; — *In Psalmos;* ibid., 1520, in-8°; — *Quæstiones disputatæ;* Cologne, 1471, pet. in-fol. goth ; Rome, 1476, 2 vol. in-fol. ; Venise, 1503, 2 vol. in-fol.; Lyon, 1569, in-fol.; — *XII quodlibeta disputata;* Rome, vers 1470, in-fol.; Cologne, 1471, 1485, 1491, in-fol.; Venise, 1476, in-fol., et 1486, in-4°; Lyon, 1513, in-8°; — et plusieurs *opuscules*, où il se montre interprète et théologien savant, ingénieux, profond.

Ceux des écrits de saint Thomas qui peuvent, à des titres divers, être rapportés à la philosophie, sont, outre la *Somme : In IV Sententiarum P. Lombardi libros;* Mayence, 1469, in-fol.; Venise, 1481, 1486, 1497, in-fol.; Paris, 1574, in-8°, et 1659, in-fol.; — des *Commentaires* latins sur les *Seconds analytiques*, la *Métaphysique*, la *Physique*, l'*Interprétation*, le *Traité de l'âme*, les *Parva naturalia*, la *Politique*, l'*Éthique*, les *Météores*, les traités *Du ciel et du monde*, *De la génération et de la corruption*, tous ouvrages d'Aristote; chacun de ces commentaires a été l'objet de publications séparées et parfois multipliées, et qui datent toutes de Venise, et du seizième siècle; — une dissertation *De ente et essentia;* — un grand nombre d'*opuscules*, dont quelques-uns ont paru isolément, et traduits en français par MM. Védrine, Bandel et Fournet (Paris, 1857-58, 7 vol. in-8°); les traducteurs font remarquer que ces opuscules sont pour la plupart des traités composés à la demande de personnes du monde ou de religieux, qu'ils répondent à une multitude de questions posées par des savants de tous les pays, et que par le nombre et la variété des sujets ils forment une espèce d'encyclopédie.

Les écrits de saint Thomas d'Aquin ont été imprimés un grand nombre de fois, séparément ou réunis. Parmi les éditions des *Œuvres complètes*, on cite les suivantes : Rome, 1570-71, 18 vol. in-fol.; Venise, 1593-94, 18 vol. in-fol.; Anvers, 1614, 19 vol. in-fol.; celle de Paris, 1636-41, 23 vol. in-fol.; Venise, 1745-60, 20 vol. in-fol., et 1765-88, 28 vol. in-4o. On en a commencé une à Rome en 1858, 24 vol. gr. in-4°, dédiée à Jésus-Christ. J. MOREL.

Les Bollandistes. — Novelli, *De D. Thoma Aquini;* s. l. (vers 1490), in-4°. — A. Hunaei, *Oratio in laudem Thomæ Aquinatis;* Venise, 1507, in-4°. — G. di Tocco, *Vita di S. Tommaso d'Aquino;* Ferino, 1577, in-8°. — O. Venius, *Vita D. Thomæ Aquin;* Anvers, 1610, in-4°. — A. de Prost, *Panegyricus in Th. Aquin.;* Louvain, 1630, in 4°. — Etiro, *Vita di S. Tommaso;* Venise, 1630, in-8°. — G. de Arriaga, *Vida de S. Thomas de Aquino;* Madrid, 1648, in-fol. — P. Frigerio, *Vita di S. Tommaso;* Rome, 1688, in-4°. — Touron, *Vie de S. Thomas d'Aquin;* Paris, 1737, 1740, in-4°. — Vielmius, *De Thomæ Aquin. doctrina et scriptis;* Brescia, 1748, in-4°. — B. de Rossi, *De gestis et scriptis ac doctrina S. Thomæ Aq.;* Venise, 1750, in-fol. — Bach, *Divus Thomas, de quibusdam philosophicis quæstionibus, et præsertim de philosophia morali;* Paris, 1836, in-8°. — Tholuck, *De Thoma Aquinate et Abælardo interpretibus N. T.;* Halle, 1842, in-8° — Delécluze, *Grégoire VII, S. François d'Assise et S. Thomas d'Aquin;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°. — Carle, *Hist. de S. Thomas d'Aquin;* Paris, 1846, in-4°. — Hœrtel, *Thomas von Aquino und seine Zeit;* Augsbourg, 1846, in-8°. — L. Montet, *Mémoire sur saint Thomas d'Aquin*, dans le recueil des *Mémoires de l'Acad. des sciences morales* 1847. — Abbé Barret, *Études philosophiques sur Dieu et la création, d'après la Somme* contra Gentes; 1848, in-8°. — B. Hauréau, *De la philosophie scolastique*. — Feugueray, *Essai sur les doctrines politiques de S. Thomas d'Aquin;* Paris, 1857, in-8°. — Jourdain, *La Philosophie de S. Thomas d'Aquin;* Paris, 1858, 2 vol. in-8°. — E. Naville, *Étude sur l'œuvre de S. Thomas d'Aquin;* Paris, 1880, in-8°. — Abbé Bareille, *Hist. de S. Thomas d'Aquin;* Paris, 1850, in-8°. — Lacordaire, *Mémoire pour le rétablissement en France des frères prêcheurs.* — Rousse-

(1) *Summa catholicæ fidei, contra Gentiles;* 1re édit., s. l. n. d., in fol. Les éditions postérieures sont celles de Rome, 1474, in-fol.; Venise, 1480, in-fol.; Cologne, 1497, 1499, in-fol.; Lyon, 1521, in 8°, et 1568, in-fol; Paris, 1552, in-fol. Cette Somme a été traduite en français par l'abbé Écalle (Paris, 1854 et suiv., 3 vol. in-8°).

lot, *Études sur la philos. au moyen âge.* — *Dict des sciences philos.*

THOMAS *de Cantimpré*, en latin *Cantipratanus* ou *Cantipratensis*, et aussi *de Cantimprato*, légendaire belge, né en 1201, à Leuw-Saint-Pierre, près de Bruxelles, mort le 15 mai 1263 (1). Il était d'une famille noble du Brabant. Son père, qui avait suivi en Palestine Richard Ier, roi d'Angleterre, le fit étudier à Liége, où il resta jusqu'en 1216. L'année suivante, il devint chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Cantimpré, située près de Cambrai, et qui fut ruinée à la fin du seizième siècle. Thomas passa plus de quinze années dans ce monastère, d'où lui vint son surnom, et où il reçut la prêtrise. Vers 1232, il entra dans l'ordre des Frères prêcheurs, à leur couvent de Louvain. Il fut ensuite envoyé à Cologne; il y suivit les leçons d'Albert le Grand, et quitta cette ville dès 1237, pour aller à Paris terminer ses études. On le voit enfin en 1246 remplir à Louvain les fonctions de sous-prieur et de professeur. Thomas de Cantimpré est le plus zélé des anciens hagiographes de la Belgique. Il est auteur des écrits suivants en latin : *Vie de Jean, premier abbé de Cantimpré*, dont il existe à la bibliothèque Sainte-Geneviève un manuscrit de 64 pages, incomplet; — *Hymne en l'honneur du bienheureux Jordan*, dans *Acta sanctorum* des Bollandistes, fév., II, 738; — *Vie de la bienheureuse Christine* surnommée *Mirabilis;* ibid., juillet, V, 650; — *Vie de sainte Lutgarde;* ibid., juin, III, 238; — un *Supplément* au troisième livre ajouté aux deux que Jacques de Vitry avait écrits sur Marie d'Oignies; ibid., juin, IV, 624; — *Vie de la bienheureuse Marguerite d'Ypres*, dans les *Sancti Belgii ordidinis Prædicatorum* de Choquet; — *Bonum universale de apibus;* Douai, 1597, 1607, 1625, in-8° : sorte de recueil hagiographique, trad. en français par Villart, sous ce titre : *Le Bien universel, ou les Abeilles mystiques* (Bruxelles, 1650, in-4°); on y trouve l'*Histoire du Crapaud*, qui a été mise en scène, vers 1520, sous le titre de *Miroir des enfants ingrats*. Tritheim lui attribue l'ouvrage inédit intitulé *De naturis rerum*, contenant vingt livres d'histoire naturelle; mais les manuscrits (2) de cette composition la donnent à divers autres personnages, entre autres à Albert le Grand; elle renferme beaucoup d'articles qui se retrouvent presque textuellement dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais. Suivant M. Bormans, de l'Académie royale de Belgique, cette œuvre est l'une des sources où Albert le Grand et surtout Jacques van Maerlant ont puisé les matériaux de leurs écrits sur l'histoire naturelle. E. R.

(1) Date donnée par Juste Lipse et Fabricius.
(2) On en conserve à la Bibliothèque impériale de Paris, et aux bibliothèques de La Haye, d'Utrecht, de Namur, de Liége, etc.

Quetif et Échard, *Script. ord. Prædicat.*, t. Ier, 250. — Colvener, *Vie de Th. de Cantimpré*, à la tête du *Bonum universale*. — *Hist. litter. de la France*, t. XIX, p. 177. — *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, t. XIX, 1re part., p. 132.

THOMAS *de Villeneuve* (*Thomas* Garcias, saint), prélat espagnol, né en 1488, à Fuenllana, village du diocèse de Léon, mort le 8 septembre 1555, à Valence. Son surnom lui vint de ce que sa famille était originaire de la petite ville de Villanueva de los Infantes, dont il fréquenta lui-même les écoles. Après avoir terminé ses études à Alcala, il professa la philosophie dans cette université (1514), puis dans celle de Salamanque. C'est là qu'il exécuta le projet qu'il avait conçu de se retirer du monde en revêtant l'habit des ermites de Saint-Augustin. Ordonné prêtre en 1520, il se livra d'abord à la prédication avec un tel succès qu'il mérita d'être appelé le *nouvel apôtre de l'Espagne*, puis il enseigna la théologie dans un couvent de son ordre, et remplit successivement les charges de prieur à Salamanque, à Burgos, à Valladolid, et de provincial en Andalousie et en Castille. L'empereur Charles-Quint l'avait en haute estime; il le choisit pour son prédicateur particulier, et voulut l'élever aux premières dignités ecclésiastiques. Thomas de Villeneuve refusa l'archevêché de Grenade; mais forcé d'accepter sous peine d'excommunication celui de Valence, il en prit possession le 1er janvier 1545. Le chapitre, qui connaissait sa pauvreté, lui avait offert à son arrivée 4,000 ducats pour soutenir l'éclat de son rang; il accepta cette somme avec reconnaissance, et la donna immédiatement à l'hôpital. Il opéra d'utiles réformes dans les prisons, fonda de nouvelles écoles, et assembla un concile provincial, où, malgré la vive opposition des chanoines, il réussit à faire adopter de sages règlements pour abolir une foule d'abus qui s'étaient introduits dans le clergé. Les revenus de son diocèse s'élevaient au chiffre de 18,000 ducats; il en accorda 2,000 au prince Georges d'Autriche et 13,000 aux pauvres. Sa santé, qui s'affaiblissait de jour en jour, ne lui permit pas d'assister au concile de Trente; mais les évêques d'Espagne, avant de s'y rendre, vinrent prendre ses conseils. Thomas de Villeneuve, se voyant attaqué d'une esquinancie le 29 août 1555, et reconnaissant la gravité du mal, distribua tout son argent aux pauvres, donna ses biens au recteur de son collége, et légua même son lit de mort aux prisonniers, afin qu'il sortît nu de ce monde. Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VII le canonisa en 1658. L'Église célèbre sa fête le 18 septembre. L'évêque de Ségovie, son disciple, recueillit ses sermons et son commentaire sur le livre des Cantiques, et les fit imprimer à Alcala; 1581, 2 vol. in-fol. On en compte depuis plusieurs éditions, notamment celle de Rome, 1659, 2 vol. in-fol.; de Cologne, 1661, 2 vol. in-4°, et d'Augsbourg, 1757, in-fol.

Quevedo, *Vida del beato P. Fr. Tomas de Villa-*

nuera; Madrid, 1620, in-8°; trad. en français par Maimbourg. — N. Antonio, *Bibl. hispana nova*, t. II. — *Acta sanctorum*, sept., t. V. — Dabert, *Hist. de saint Thomas de Villeneuve*; Lyon, 1853, in-8°.

THOMAS (*Pierre*), seigneur du Fossé, savant littérateur, né le 6 août 1634, à Rouen, mort le 4 novembre 1698, à Paris. Sa famille, une des plus respectables de Rouen, était originaire de Blois; son grand-père et son père, également nommés *Gentien*, et tous deux maîtres des comptes, servirent utilement l'État durant les troubles civils. Destiné à l'Église, il fut tonsuré dès l'âge de sept ans; mais il ne reçut aucun des ordres et ne porta jamais l'habit ecclésiastique. Amené en 1643 à Port-Royal des Champs, il y demeura douze ans sous la direction du savant Le Maistre, qui prit soin de former lui-même son style. Lorsque les persécutions l'obligèrent de quitter Port-Royal (1656), il s'établit à Paris, et alla loger avec Le Nain de Tillemont, son condisciple; dans cette studieuse retraite non-seulement il aida ce dernier à réunir des matériaux sur l'histoire de l'Église, mais il apprit aussi l'hébreu et commenta quelques psaumes. En 1656 il rentra dans Port-Royal, et continua d'y vivre en compagnie des frères Le Maistre, tout occupé de les seconder dans leurs travaux. Le désir de se rendre utile fut le seul motif qui l'engagea dans la carrière des lettres; car de tous les livres qu'il donna au public ou auxquels il eut part, jamais il ne songea à rien retirer pour lui. L'intolérance du haut clergé exposa bientôt les solitaires de Port-Royal à de nouvelles persécutions : du Fossé (c'est sous ce nom qu'il était connu) partagea leur sort. Arrêté le 13 mai 1666 dans le faubourg Saint-Antoine, en même temps que Le Maistre de Saci et Fontaine, il fut enfermé à la Bastille et exilé, six mois plus tard, dans sa terre de Normandie. Dès lors il n'eut plus de demeure fixe, et résida tantôt à Paris, où il se réunit de nouveau à son ami Tillemont, tantôt en Normandie auprès de sa mère ou de son frère Augustin, maître des comptes à Rouen. Il mourut dans le célibat, d'une attaque de paralysie qui lui avait ôté l'usage de la parole. M. de Pomponne, ministre d'État, l'avait sollicité vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades. Son amour pour la vie cachée l'empêcha toujours de se produire, et ce fut le même principe d'humilité qui lui fit refuser d'entrer dans l'Église. « Sa rare probité, lit-on dans Moréri, son parfait désintéressement et sa profonde pénétration faisaient qu'on accourait à lui de toutes les parties de la Normandie, et ses décisions, qui passaient pour autant d'oracles, ne manquaient jamais d'être confirmées dans le parlement. Il entretenait peu de commerce avec les savants, de peur de perdre en conversations inutiles les moments qu'il destinait à la prière et à l'étude des livres saints, et de peur d'altérer par de vaines disputes cette sainte paix qui lui était chère. Non content de retrancher de son nécessaire pour fournir aux besoins des pauvres, il avait encore fait quelques études particulières de médecine pour les assister dans leurs maladies. » On a de du Fossé : *Vie de dom Barthélemi des Martyrs, tirée de son histoire, écrite par cinq auteurs*; Paris, 1663, in-8°, et 1664, in-4° : il l'avait traduite de l'espagnol, puis rédigée avec Le Maistre de Saci; — *La Vie de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry*; Paris, 1674, in-4° et in-12 : sous le nom de Beaulieu; — *Histoire de Tertullien et d'Origène*; Paris, 1675, in-8°; Lyon, 1691, in-8° : sous le nom de La Motte; — *Mémoires de Louis de Pontis depuis* 1596 *jusqu'en* 1652; Paris, 1676, 1678, 1715, 2 vol. in-12 : Pontis s'était retiré dans la maison de Port-Royal; — *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal des Champs*; Utrecht, 1736, in-12; — *Mémoires de Pierre Thomas, écuyer, seigneur du Fossé*; ibid., 1739, in-12. En outre il publia les t. I et II de la *Vie des Saints* (1685-87, in-4°), et continua la grande *Bible* de Saci pour plus de la moitié; on lui doit aussi les notes de la *Bible française*, édit. de Bruxelles, 1701, 8 vol. in-16. P. L.

Journal des Savants. — Le Clerc, *Bibl. univers.* — Baillet, *Disc. sur l'hist. de la vie des saints*, c. 51. — Du Pin, *Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle*, t. IV. — *Nécrologe de Port-Royal*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Sainte-Beuve, *Hist. de Port-Royal*.

THOMAS (*Antoine-Léonard*), littérateur français, né le 1er octobre 1732, à Clermont-Ferrand, mort le 17 septembre 1785, à Oullins, près Lyon. Sa mère était une personne fort distinguée et d'un caractère fortement trempé. Mère de dix-sept fils ou filles, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, elle garda ses facultés, et en dirigeant elle-même la première éducation de ses enfants, elle prépara les succès de ceux qui survécurent. Amené à Paris à l'âge de dix ans, le jeune Léonard fit au collége du Plessis des études solides, et y eut des succès nombreux et brillants. Malgré les vœux de sa famille, qui le destinait au barreau, il accepta une place de professeur dans une basse classe au collége de Beauvais; c'était pour lui un moyen de se livrer plus librement au penchant qui l'entraînait vers les lettres. Il y débuta par une thèse pour la maîtrise ès arts, intitulée : *Quantum in societatibus hominum litteratorum ad mutuam utilitatem mutua prosit amicitia* (1753). Il se faisait du lettré et de son rôle moral dans la société une idée très-noble, et pas trop orgueilleuse; car il exigeait beaucoup des littérateurs et ne stipulait rien pour eux, ce qui était méritoire chez un tout jeune homme. En 1756, il publia, sans y mettre son nom, des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle de Voltaire* (Paris, in-12, et 1801 in-8°), jugeant avec une lourdeur pédantesque les vers du brillant poëte qu'il tentait de réfuter, et comparant son génie à *un volcan qui ne jette plus que de faibles étincelles obscurcies par beaucoup de cendres*. Plus

tard il désavoua ce péché littéraire, chanta la palinodie, et Voltaire le compta, sinon parmi ses complaisants, au moins parmi ses admirateurs les plus déclarés. Dans la même année, il composa une *Ode* des plus emphatiques (1756), dédiée à Moreau de Séchelles, contrôleur général des finances, et qui fit augmenter les revenus de l'université de Paris d'une somme de 20,000 francs. Son *Mémoire sur la cause des tremblements de terre* (Paris, 1758, in-12), jugé digne d'un accessit en 1757 par l'Académie de Rouen, est écrit dans un esprit tout religieux, motif qui lui suffit plus tard à le repousser du recueil de ses œuvres.

Watelet offrit à Thomas une pension de 1,200 francs pour qu'il pût s'abandonner plus librement à sa vocation littéraire; elle fut refusée; le jeune professeur comptait sur lui, sur sa plume, et il n'eut pas tort. L'esprit nouveau avait pénétré jusqu'à l'Académie, et sous le secrétariat de Duclos une innovation considérable s'était manifestée dans le choix des sujets que l'Académie proposait pour les prix d'éloquence. Elle avait résolu de substituer aux lieux communs de rhétorique ou de morale l'éloge des hommes célèbres de la nation. Thomas fut avec La Harpe l'écrivain du dix-huitième siècle qui entra le mieux dans le véritable esprit de ces concours. Ainsi que le dit fort bien M. Paul Mesnard, dans son *Histoire de l'Academie française*, « suivant qu'on fait peu de cas de la liberté ou qu'on l'aime, on ne voit dans Thomas qu'un déclamateur ampoulé, un esprit faux et chimérique, ou bien sous la forme un peu fastueuse et guindée de son eloquence, à travers les exagérations candides d'un enthousiasme inexperimenté, on sent en lui une âme honnête, généreuse, un talent sincère ». Ses succes oratoires a l'Académie commencèrent en 1759 par l'*Éloge du maréchal de Saxe* (Paris, 1759, in-8°), morceau faible, où Grimm avait raison de trouver du verbiage. La même année paraissait *Jumonville, poëme historique en quatre chants* (Paris, 1759, in-8°) : les sentiments patriotiques y abondent, les vers éclatants mais froids n'y sont pas rares; mais le sujet n'est pas heureux, puisqu'il est consacré au récit du meurtre d'un officier français assassiné en Amérique par les Anglais. Fréron delivra avec trop de complaisance à l'auteur un certificat de talent poetique. Celui-ci se releva avec l'*Éloge du chancelier d'Aguesseau* (Paris, 1760, in-8°), couronné en 1760; une *Épître au Peuple* (Paris, 1760. 1821, in-8°), présentee au concours de poésie, obtint l'accessit. En 1761, l'*Eloge de Duguay-Trouin*; en 1762, l'*Ode au Temps*, encore plus enflée qu'élevée et qui eut le prix, mirent le sceau à la reputation de Thomas. Le duc de Praslin, ministre des affaires etrangères, s'attacha Thomas en qualité de secretaire (1762). Il n'aliena pas son independance dans ce poste délicat : on peut dire que c'est dans les bureaux du duc qu'il a composé son *Éloge de Sully* (1763) qui eut un retentissement prodigieux. Les fermiers généraux se plaignirent, les courtisans murmurèrent : le parti philosophique adopta Thomas, et Grimm disait que « cet éloge méritait à lui seul plus de couronnes que les trois autres ensemble, » en mêlant pourtant à sa louange quelques critiques fort justes contre ce qu'il appelle « la pompe puérile et pédantesque » de cette diction laborieuse. Ce qu'il y a de meilleur, aujourd'hui qu'on ne cherche plus d'allusions dans l'*Éloge de Sully*, ce sont des plaintes éloquentes contre l'abaissement des âmes au dix-huitième siècle, contre la mollesse des mœurs publiques, enfin des vœux où l'écrivain souhaitait des constitutions « qui n'éloigneraient plus les orateurs de tout ce qui a rapport au gouvernement et aux affaires ». L'*Éloge de Descartes* (1765) mérita à Thomas l'inimitié de tous les réactionnaires de l'Académie; les abbés Batteux et d'Olivet, qui étaient à la tête de ces derniers, obtinrent que Thomas partageât le prix avec Gaillard, qui n'a compris dans Descartes ni le philosophe ni l'écrivain. La conduite de Thomas ne démentait pas ses discours. Une querelle s'était élevée entre le duc de Praslin et Marmontel à propos d'une plaisanterie attribuée à ce dernier, et qui atteignait le ministre et sa société. Marmontel se présentait à l'Académie. Le duc, pour faire échouer sa candidature, ordonna à Thomas de se mettre sur les rangs (1). Celui-ci, intimement lié avec l'auteur de *Bélisaire*, sacrifia sa place à l'amitié et aussi à sa dignité (août 1763). L'*Éloge du dauphin* (1766), qui mourut en 1765, l'inspira moins heureusement. Ce discours, qui n'est pas sans mérite, parut inférieur aux précédents; Thomas l'avait composé à la prière du comte d'Angivilliers, qui l'avait fait nommer, en 1765, historiographe des bâtiments du roi. Enfin, en 1766, l'Académie s'ouvrit pour ce candidat si méritant, et qui, selon son expression, tenait tant à y entrer par la belle porte. Il fut nommé pour remplacer Hardion. Thomas, dans son discours de réception, prononcé le 22 janvier 1767, a peint l'homme de lettres citoyen. Peut-être l'élève-t-il un peu trop; car il partage le soin de l'univers précisément entre l'homme d'État qui le gouverne, et l'homme de lettres qui l'eclaire. Il compromit l'effet de son discours en lisant ensuite un chant de sa *Pétréide*, qui endormit les connaisseurs, Grimm entre autres.

Quelques ouvrages importants furent encore terminés par le laborieux écrivain, depuis son entrée à l'Académie. En 1770, il lut à la séance publique de la Saint-Louis son *Éloge de Marc-*

(1) Afin que sa place de secrétaire particulier d'un ministre ne fit point obstacle à son élection, il procura alors à Thomas, par le duc de Choiseul, le brevet de secretaire interprète des Suisses, avec 1,000 écus d'appointements. Thomas garda ce poste jusqu'à sa mort.

Aurèle. Cet ouvrage, auquel il ne manque qu'un peu de variété, est, avec l'*Éloge de Descartes*, le chef-d'œuvre de l'auteur. C'était une glorification de la philosophie; le public applaudit force allusions contre le pouvoir et les ministres. Les hommes désignés par l'opinion publique furent blessés, et défense fut faite à l'orateur d'imprimer son *Éloge*, qui ne put paraître qu'en 1775. A la réception de M. de Brienne, archevêque de Toulouse, laquelle eut lieu quelques jours après (6 sept. 1770), Thomas, qui en qualité de directeur répondit au récipiendaire, recommença son panégyrique en faveur des lettrés. Il fut un peu long et maladroit. L'avocat général Seguier y vit des allusions blessantes à un réquisitoire qu'il venait de prononcer contre les livres impies brûlés par ordre du parlement. Il se fâcha; Thomas fut mandé devant le chancelier : on le menaça de l'exclure de l'Académie, et il fallut que l'archevêque de Toulouse intervînt et arrêtât une sotte persécution qu'on allait diriger contre l'inoffensif écrivain. L'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes* est de 1772; les clientes de Thomas ne furent pas satisfaites de leur avocat, qui ne les connaissait guère. « Les femmes, dit Guibert, trouvèrent le procès trop sérieusement instruit; car elles aiment mieux être senties que jugées. » Cet ouvrage n'obtint qu'un faible succès. On y aurait désiré plus de chaleur et d'agrément, et il donna lieu à beaucoup de critiques et de plaisanteries, particulièrement de la part de Galiani, de Diderot et de Mme du Deffand. L'*Essai sur les Éloges* parut en 1773. Des ouvrages de Thomas c'est celui qu'on lit le plus aujourd'hui; il semble que son talent s'y soit détendu; c'est un modèle de critique, sinon profonde, au moins honnête et mesurée. En 1777, Thomas perdit dans Mme Geoffrin une de ses plus chères amies; dans un *Hommage à sa mémoire*, il écrivit sur cette bienfaitrice, qui l'avait forcé d'accepter une rente viagère de 1,200 livres, quelques pages émues, auxquelles il ne mit pas son nom. Dès lors il ne s'occupait plus que du poëme de *la Pétréide*, qu'il ne devait pas terminer, et de sa santé, qui déclinait de jour en jour et le condamnait à des voyages dans le midi, durant lesquels tout travail lui était interdit. D'assez nombreuses lettres qu'il écrivait alors, soit à Mme Necker, soit à Mme Monnet, une correspondance suivie avec Ducis, son fidèle ami, avec Deleyre, voilà les seules distractions que lui permit le triste état de sa santé. Aujourd'hui elles forment la partie la plus curieuse pour nous des œuvres de Thomas : là il n'est presque plus homme de lettres; il redevient l'esprit délicat, fin, un peu attristé que la nature l'avait fait, avant que le genre oratoire et ses pompes ne l'eussent séduit. Il y a des traits charmants qu'on est tout étonné de trouver chez ce solennel écrivain. Thomas, par la noblesse de son caractère, avait conquis l'estime de tous et obtenu quelques amitiés, dont il avait droit d'être fier; nous avons nommé quelques-uns de ses amis; à cette liste il faut ajouter les noms de Marmontel, de D'Alembert, de Barthe, qui avec Ducis et Mme Necker, tinrent la principale place dans son cœur, après ses frères toutefois, auxquels il eut la douleur de survivre longtemps. En mai 1785, étant à Oullins, dans le château de l'archevêque de Lyon, M. de Montazet, chez qui il s'était arrêté quelques jours en revenant de Nice, il apprit tout à coup la mort de Barthe et qu'un grand accident avait au passage des Échelles mis en danger les jours de Ducis. Il courut chercher ce dernier; mais lui-même mourut quelques mois après, presqu'en soignant son ami, avec qui il était revenu à Oullins. M. de Montazet lui consacra dans l'église d'Oullins une épitaphe, dont quelques traits résument bien ce qu'il faut penser de Thomas : « Il eut des mœurs exemplaires, un génie élevé; bon, modeste, simple et doux, sévère à lui seul, il ne connut de passions que celles du bien, de l'étude et de l'amitié. Homme rare par ses talents, excellent par ses vertus, il couronna sa vie laborieuse et pure par une mort édifiante et chrétienne. » En un mot Thomas fut le type, déjà rare, de l'homme de lettres qui se respecte, qui respecte le public, et qui, suivant la remarque de M. Villemain, n'a jamais écrit une phrase dont une conscience sévère et délicate puisse s'alarmer. C'est avec Ducis le plus honorable, le plus véritablement stoïcien des lettrés de cette société corrompue.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de Thomas : *Lettres sur la paix* (Lyon, 1763, in-8°), et *Amphion, acte de ballet* (Paris, 1767, in-4°). Ses éloges, dont quelques-uns font partie de recueils particuliers, ont été réunis ensemble (Paris, 1829, in-12); on a fait le même honneur à ses productions poétiques (Paris, 1798, in-8°; ibid., 1799, 2 vol. in-12). Quant à ses *Œuvres complètes*, elles ont été durant un demi-siècle l'objet de six éditions; la première, celle de Paris, 1773, 4 vol. in-8° et in-12, a été reproduite à Amst., en 1774, et à Paris, en 1792; l'édit. de Paris, 1802, 7 vol. in-8°, est augmentée des œuvres posthumes, qui comprennent des fragments de *la Pétréide*, un *Traité sur la langue poétique*, la correspondance avec Mme Necker, Ducis, etc., et aussi quelques morceaux apocryphes. La meilleure édition de Thomas a été donnée par Saint-Surin, Paris, 1822-23, ou 1825, 6 vol. in-8°. Du vivant même de cet écrivain, des libraires hollandais ont recueilli à plusieurs reprises ses *Œuvres diverses* (Amst., 1762, 1765, 1767, 2 vol. in-12). Enfin, on a des extraits de ses écrits sous le titre d'*Esprit de Thomas* (Paris, 1788, in-12). F. C—L—P.

Deleyre, *Essai sur la vie et les ouvrages de Thomas*; Paris, 1792, in-8° — Saint-Surin, *Notice sur Thomas*; Paris, 1825, in-8°. — Grimm, Voltaire, *Corresp.* — Dussault, *Annales littér.* — La Harpe, *Cours de littér.* — Villemain, *Tableau de la littér. au dix-huitième siècle*, 41e leçon. — P. Mesnard, *Hist. de l'Acad. fr.* — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*.

*THOMAS (*Charles-Ambroise*), compositeur français, né à Metz, le 5 août 1811. Fils d'un professeur de musique de Metz, il reçut de son père les premières leçons de son art. A sept ans il commença l'étude du violon et du piano, sous la direction de bons maîtres, et il était déjà habile pianiste lorsqu'en 1828 Kalkbrenner le fit entrer au Conservatoire. Dans cette école, il fut élève de Zimmermann pour le piano, de Dourlen pour l'harmonie et l'accompagnement, et de Barbereau et Lesueur pour le contrepoint et la composition. Après avoir eu le premier prix de piano (1829), et celui d'harmonie (1830), il remporta, en 1832, le premier grand prix de composition musicale avec la cantate d'*Hermann et Kettly*, de M. de Pastoret. Devenu pensionnaire du gouvernement, il résida, à ce titre, pendant trois ans en Italie, et passa la plus grande partie de son temps à Rome, où il écrivit une messe de *Requiem*, puis visita Naples, Florence, Bologne, Venise, Trieste et Vienne. Au commencement de 1836, il était de retour à Paris. Après avoir publié quelques œuvres de musique instrumentale et plusieurs morceaux de chant, M. Thomas débuta au théâtre par un charmant acte, *la Double échelle*, représenté à l'Opéra-Comique, le 23 août 1837. A cet essai, qui justifiait pleinement les espérances que l'on avait conçues de son talent, succédèrent : *le Perruquier de la régence*, en trois actes, au même théâtre (1838); *la Gipsy*, ballet en trois actes, à l'Opéra (1839), en collaboration avec M. Benoît; *le Panier fleuri*, en un acte, à l'Opéra Comique (1839); *Carline*, en trois actes, ibid. (1840); *le Comte de Carmagnola*, en deux actes, à l'Opéra (1841), *le Guerillero*, en deux actes, ibid. (1842); *Angélique et Médor*, en un acte, à l'Opéra-Comique (1843); *Mina*, en trois actes, ibid. (1843); et *Betty*, ballet en deux actes, à l'Opéra (1846). Cependant M. Ambroise Thomas semblait découragé de n'avoir encore pu obtenir un de ces succès décisifs dont sa conscience d'artiste lui disait qu'il était digne. Mécontent de lui-même, et s'attribuant un tort qu'il n'avait certainement pas, il voulait modifier sa manière, et cherchait une voie qu'il ne trouvait pas. C'est dans ces dispositions d'incertitude qu'il écrivit *le Caïd*, opéra-comique, en deux actes, qui fut représenté le 3 janvier 1849. Il avait cru ne faire qu'une bouffonnerie amusante; il produisit un petit chef-d'œuvre de gaieté, de verve et de franchise. Le succès fut aussi soutenu que mérité. Puis vint *le Songe d'une nuit d'été*, en trois actes (20 avril 1850). Le second acte de cet opéra offrait une couleur idéale et rêveuse, conforme au caractère poétique du compositeur, qui traduisit ses impressions avec un bonheur infini. Plus de cent cinquante représentations ont consacré à Paris le succès de cet ouvrage, qui a réussi partout où il a été joué. Depuis lors M. Ambroise Thomas a donné successivement à l'Opéra-Comique : *Raymond, ou le Secret de la reine*, en trois actes (1851); *la Tonelli*, en deux actes (1853); *la Cour de Celimène*, en deux actes (1855); *Psyche*, en trois actes (1857); *le Carnaval de Venise*, en trois actes (1857); *le Roman d'Elvire*, en trois actes (1860). Dans toutes ces partitions, qui brillent d'ailleurs par la pureté du style et la correction de la forme, le compositeur a répandu une foule d'heureuses inspirations empreintes de ce cachet de distinction qui caractérise particulièrement son talent. L'expression scénique est toujours vraie, souvent profonde. On connaît l'art avec lequel il sait disposer les voix, et le soin qu'il apporte dans son instrumentation, fine, élégante, ingénieuse. Outre les ouvrages que nous venons de citer, cet artiste a écrit une grande quantité de musique en divers genres. On a de lui des *romances*, des *mélodies* pour voix seule, des *chœurs orphéoniques*, des morceaux de musique instrumentale, tels qu'un quintette, un quatuor, un trio, pour instruments à cordes; des fantaisies, rondeaux, etc., pour le piano. Outre le *Requiem* qu'il composa à Rome, il a écrit pour l'Église une *Messe solennelle*, à grand orchestre, un *Te Deum*, pour messe vocale, sans accompagnement, une marche religieuse, à grand orchestre, un *Offertoire*, solo de violon avec accompagnement d'instruments à vent de Sax, et plusieurs autres morceaux. En 1851, M. Ambroise Thomas a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Spontini. En 1855 il a été nommé inspecteur général des succursales du Conservatoire dans les départements, et en 1856 professeur de composition dans cet établissement, à la place d'Adolphe Adam. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, il a été promu officier, en 1857. D. DENNE-BARON.

Gazette et Revue musicale, de Paris. — *Le Ménestrel*. — Fetis, *Biog. univ. des musiciens*. — *Documents particuliers*.

THOMAS (Saint). *Voy.* BECKET.

THOMAS A KEMPIS. *Voy.* KEMPIS.

THOMAS (*Hubert*). *Voy.* LEODIUS.

THOMAS. *Voy.* MICHEL II, *le Bègue*.

THOMAS. *Voy.* SAVOIE.

THOMASEN (*Jacques*), en latin *Thomasius*, philologue allemand, né le 25 août 1622, à Leipzig, où il est mort, le 12 octobre 1684. Il était d'une famille noble et fils d'un jurisconsulte de mérite. Après avoir étudié à Leipzig et à Wittemberg les belles-lettres, la philosophie et les sciences, il se fixa dans sa ville natale; il enseigna la morale, puis l'éloquence à l'université, et fut en même temps recteur des écoles Saint-Nicolas (1670) et Saint-Thomas (1676). Au mérite d'une vaste érudition, il joignait une rare modestie et une extrême douceur de caractère. Non-seulement il eut le talent d'éclaircir les doctrines des philosophes de l'antiquité, mais il sut introduire dans la méthode des di-

verses sciences des idées plus rationnelles que celles qui avaient cours avant lui. Le plus illustre des élèves qu'il a formés fut Leibniz, qui lui garda toujours la plus tendre reconnaissance. On cite de J. Thomasius : *Origines historiæ philosophicæ et ecclesiasticæ;* Leipzig, 1665, in-4° ; Halle, 1699, in-8° : ce fut avant Brucker l'histoire la plus exacte de la philosophie ; — *De stoica mundi exustione*, *cum dissertationibus XX ad historiam philosophiæ stoicæ;* Leipzig, 1674, in-4° ; — *De plagio litterario et index centum plagiorum ;* ibid., 1678, 1679, 1692, in-4° : traité complet du plagiat ; les deux dernières éditions contiennent 6 chap. de plus ; — *Præfationes ;* ibid., 1681, in-8° ; — *Orationes XXII varii argumenti;* ibid., 1683, in-8° ; — *Dissertationes LXIII, magnam partem ad historiam philosophicam et ecclesiasticam pertinentes ;* Halle, 1693, in-8° : recueil de mémoires intéressants, publiés à part et parmi lesquels on remarque ceux *De originibus philosophiæ gentilis*, *De indicibus papistarum expurgatoriis*, *De feminarum eruditione*, *De vagantibus scholasticis*, et *De barba ;* — *Philosophia practica tabulis comprehensa ;* dern. édit., ibid., 1702, in-fol. ; — une cinquantaine d'autres dissertations dans les *Observationes Halenses*, t. I à X, recueil édité par son fils.

Hagen, *Memoriæ philosophorum.* — Witte, *Diarium.* — Pœnmann, *Lebensbeschreibungen.* — Brucker, *Hist. philos.*, t. IV et VI, et *Ehrentempel.* — Saxe, *Onomasticon*, t. V, p. 346. — Zedler, *Universal-Lexicon.* — Feller, *Progr. acad. in Jac. Thomasii funere;* Leipzig, 1684, in-fol.

THOMASEN (*Christian*), en latin *Thomasius*, célèbre érudit, fils du précédent, né le 12 janvier 1655, à Leipzig, mort le 23 septembre 1728, à Halle. Il eut pour premier maître son père, dont les connaissances en histoire et en philosophie imprimèrent de bonne heure un tour décidé à son esprit. A peine âgé de quatorze ans, il fut jugé assez instruit pour suivre les cours de l'université ; à dix-sept il était maître ès arts. En 1675 il alla étudier le droit à Francfort-sur-l'Oder, et y commença même un cours public où les idées hardies qu'il exprima sur le droit romain lui attirèrent des désagréments. Après avoir pris le grade de docteur (1679), il quitta l'université, visita les Pays-Bas, et revint dans sa patrie exercer la profession d'avocat. La lecture assidue de Grotius et de Pufendorf lui avait fait sentir de bonne heure tout ce qu'il y avait de pédantesque et de puéril dans la manière dont on enseignait la philosophie et la jurisprudence ; il s'habitua à faire peu de cas des formes judiciaires, et à leur substituer dans le traitement des procès les règles abstraites de l'équité et de la morale. Bien qu'il eût fréquenté le barreau avec succès, il l'abandonna pour se consacrer au professorat. A peine installé en chaire, son premier soin fut d'expliquer en public ses auteurs favoris, et il démontra avec tant de liberté à son nombreux auditoire la vanité des méthodes en usage et la nécessité de secouer le joug de la routine pour ne consulter que la raison, c'est-à-dire le droit naturel, qu'on cria de toutes parts au scandale. Tant que son père vécut, le jeune novateur ne dépassa point les limites de la critique scientifique, et de leur côté ses adversaires se bornèrent à une guerre de mots. Mais après la mort de son père (1684) il ne mit plus de frein à son esprit aventureux ; non content de battre en brèche les vieilles méthodes d'enseignement et les opinions établies, il versa à pleines mains le ridicule sur les érudits de son temps. Ce qui révolta principalement les esprits, c'est que Thomasius avança dans ses premiers ouvrages, et pour soutenir la doctrine du droit naturel, certains paradoxes, comme les suivants : que le suicide n'est pas défendu, non plus que le divorce, et qu'en principe on ne saurait émettre aucune bonne raison contre la polygamie, la fornication ou l'inceste. Ces propositions étranges seraient tombées dans l'oubli s'il ne s'était avisé d'une nouveauté plus étrange encore, celle d'enseigner en langue vulgaire (1687) ; c'était là le comble de l'hérésie aux yeux des savants, et pourtant la France avait depuis longtemps renoncé à l'usage du latin dans les écoles publiques, et Thomasius, qui s'autorisait de cet exemple, ne tarda pas à être imité par ceux-là même qui s'étaient élevés contre lui. Afin de tenir tête à tous ses ennemis et de propager ses idées, il fonda en allemand un journal mensuel sous le titre de *Pensées libres, sérieuses et amusantes*, et rédigé en forme de dialogues (1688). Il y peignit avec tant de feu les défauts et les ridicules des savants qu'on le traita de calomniateur public et qu'une plainte fut portée contre lui au consistoire suprême de Dresde. L'orage s'apaisa au bout d'une année, par la promesse mutuelle que se donnèrent les parties de vivre en paix. Thomasius se tira avec le même bonheur des attaques du clergé de Leipzig, animé par les professeurs Pfeiffer et Carpzov, et qui le taxait d'impiété et de mépris pour la religion : il plaida si bien sa cause que ses adversaires ne jugèrent pas à propos de lui répliquer. La rédaction de son journal, qu'il continua jusqu'en 1690, lui attira une troisième affaire, plus sérieuse encore, parce que le roi de Danemark s'en mêla, et que sur la dénonciation de son prédicateur Masius, il le fit brûler à Copenhague de la main du bourreau 1689). La protection qu'il accorda à Francke, chef des piétistes, et l'apologie qu'il fit des alliances entre luthériens et réformés, alliances que l'orthodoxie déclarait hérétiques, achevèrent de le perdre : menacé dans sa chaire et dans sa liberté, il quitta Leipzig, et se rendit à Berlin ; l'électeur Frédéric III l'accueillit bien, lui donna une pension et le droit de s'établir à Halle, et d'y faire des cours à l'académie noble. En 1694, Thomasius contribua beaucoup à l'établissement de

l'université, et occupa la chaire de jurisprudence avec 500 thalers de gages; en 1709 il refusa un poste semblable dans sa ville natale, et reçut de l'électeur le titre de conseiller intime. Il mourut d'une dyssenterie, dans la soixante-quatorzième année de son âge.

Si jamais homme exerça sur son pays une influence salutaire, c'est Thomasius. Pendant toute sa vie ses efforts tendirent à donner à la science une direction pratique; ce qui explique son mépris pour les subtilités de l'école, sa prédilection pour la langue maternelle, son aversion pour la terminologie pédante, pour la scolastique et pour les théories sans application possible. Il mit la philosophie à la portée de tout le monde. Il travailla avec ardeur à séparer le droit naturel de la morale, et à le fonder sur l'idée de la liberté unie à l'autorité de la loi; il demanda même que le droit naturel reçût son application dans les tribunaux, et il s'éleva courageusement contre les procès de sorcellerie et du bûcher. « Depuis ce temps, ajoute Frédéric II à ce sujet, il est permis aux femmes de vieillir et de mourir en paix. » Sans se mettre en opposition avec le système orthodoxe de l'Église, il n'hésita pas à combattre les prétentions des théologiens qui voulaient qu'on restreignît la liberté de la presse en ce qui concerne les questions religieuses, et cette libéralité de vues, qui lui attira bien des querelles, lui valut aussi les applaudissements de ses contemporains. Toutefois, malgré les services incontestables que Thomasius a rendus, on ne peut l'absoudre entièrement de tous les reproches qui lui ont été adressés : visant à la popularité dans ses écrits, il s'est souvent montré superficiel, et en sacrifiant trop à l'effet et à l'originalité, il est tombé quelquefois dans le trivial et le burlesque, notamment pour la vie d'Aristote. Vers la fin de sa vie il entreprit des excursions dans le domaine de la psychologie, de l'histoire naturelle et des mathématiques, et comme il en avait une connaissance sommaire, il eut le tort d'en parler trop légèrement. Des ouvrages qu'il a laissés, fort nombreux du reste, ceux qu'il a écrits en allemand l'emportent de beaucoup sur les autres, à cause de la vigueur et de la netteté du style. Nous citerons les suivants : *De injusto Pontii Pilati judicio*; Leipzig, 1676, in-4°; — *De crimine bigamiæ*; ibid., 1685, in-4°; — *Introductio in philosophiam aulicam*; ibid., 1688, in-8°; Halle, 1702, in-8° : il s'y proposait de réformer la philosophie et de donner les règles de l'art de raisonner; il a, selon Brucker, marqué beaucoup de pénétration et approché souvent du vrai; ce livre fut attaqué par M. Rhegenius, et par G. Wagner sous le nom de Realis; — *Freimüthige, lustige und ernsthaffte, jedoch vernunft-und getsetzmæssige Gedanken über allerhand, oder Monats-Gespræche vornehmlich über neue Bucher* (Pensées libres, plaisantes, sérieuses, et pourtant raisonnables et légitimes, ou Entretiens mensuels sur les ouvrages nouveaux); ibid., 1688-90; réimpr. à Halle, 1723-25, 4 vol. in-4°; — *Einleitung zu der Vernunftlehre* (Introduction à la logique); Halle, 1691, 2 part. in-8°; ibid., 5e édit., 1719, in-8°; trad. lat., Francfort, 1694, in-8° : le système de Thomasius est bien lié et tient le milieu entre les anciens et Descartes; c'est le premier ouvrage remarquable que la philosophie allemande ait produit en langue vulgaire; — *Einleitung zur Sittenlehre, oder von der Kunst vernünftig und tugendhaft zu lieben* (Introduction à la philosophie morale, ou de l'Art d'aimer conformément à la raison et à la vertu); Halle, 1692, in-8°, et 8e édit., 1726, et en latin, 1706, in-8° : le meilleur traité de ce genre qui eût paru jusqu'alors; — *Weitere Erlæuterung durch unterschiedene exempel, anderer Menschen Gemüther Kennen zu lernen* (L'Art, nouvellement découvert, de pénétrer les sentiments des hommes, même malgré eux, par leur conduite ordinaire); ibid., 1691, 1711, in-8° : il échangea sur ce sujet des écrits très-vifs avec Tenzel et J.-Fr. Mayer, qui l'avaient attaqué; — *Historie der Weisheit und Thorheit* (Histoire de la sagesse et de la folie); ibid., 1693, 3 part., in-8° : l'édit. lat. parut dans la même année, ibid., 3 vol. in-8°; — *Praxis logices*; ibid., 1694, in-8°, et en allemand, 1719, in-8°; — *De natura et essentia spiritus, sive Principia naturalis et moralis doctrinæ*; ibid., 1699, in-4°, et en allemand, 1699, 1706, in-4° : cet ouvrage, où il s'efforce de faire voir que la physique a besoin du secours de la pneumatologie, renferme des parties faibles et bizarres, qui furent dénoncées par le médecin Élie Camerarius; — *Kleine deutsche Schriften*; ibid., 1701, in-8° : c'est un choix d'articles et de mémoires publiés séparément; — *De crimine magiæ*; ibid., 1701, in-4°, et en allemand, 1704, 1706, in-4° : cette généreuse protestation contre des préjugés vulgaires l'exposa une fois de plus à l'accusation d'athéisme; — *Auserlesene Schriften* (Choix de morceaux non encore publiés en allemand); ibid., 1705-14, 2 vol. in-8°; — *De tortura ex foris Christianorum proscribenda*; ibid., 1705, in-4°; — *Primæ lineæ de jurisconsultorum prudentia consultatoria*; ibid., 1705, 1721, in-4°; en allemand, 1720, in-8° : sans renoncer complétement aux principes de Pufendorf, il s'en fit de nouveaux, qu'il expose dans ce traité et d'après lesquels il donne au droit naturel la raison pour fondement principal; — *Specimen prudentiæ judicialis ex jure naturæ et gentium exhibitum*; ibid., 1706, in-4° : complément de l'ouvrage qui précède, — *Nævorum jurisprudentiæ romanæ ante-Justinianæ lib. II*; ibid., 1707, in-4°; — *Gœttliche Rechtsgelehrheit* (Institutions de jurisprudence divine); ibid., 1709, in-4°, et en latin, 1717, in-4°; ouvrage suivi d'un traité sur les *Principes du droit naturel et des gens*, qui

a paru en latin, ibid., 1718, in-4°; — *Summarische Nachrichten von auserlesenen Büchern* (Extraits sommaires d'ouvrages de choix); ibid., 1718, 2 vol.; — *Cautelæ circa præcognita jurisprudentiæ*; ibid., 1710, in-4°, et en allemand, 1729, in-8° : il y donne de fort bons conseils aux étudiants en droit sur ce qu'ils doivent savoir des autres sciences; — *Notæ ad singulos Institutionum et Pandectarum titulos*; ibid., 1713, in-4°; — *De concubinatu*; ibid., 1713, in-4°; — *Das Recht evangelischer Fürsten in theolog. Streitigkeiten* (Autorité des premiers évangélistes dans les disputes religieuses); ibid., 1714, in-4°; — *Paulo plenior Historia juris naturalis*; ibid., 1719, in-4°; — *Ernsthafte, aber doch muntere und vernünftige Gedanken über allerhand auserlesene juristische Hændel* (Pensées sérieuses, vives et raisonnables sur divers points de législation); ibid., 1720-21, 4 part., in-4°; — *Historia contentionis inter imperium et sacerdotium usque ad sæculum XVI*; ibid., 1722, in-8°; — *An pœnæ viventium eos infamantes sint absurdæ et abrogandæ*; ibid., 1723, in-4°; — *Vernünfftige und christliche Gedanken*, etc. (Pensées raisonnables et chrétiennes, mais sans excès de dévotion, et réflexions sur divers points de philosophie et de législation); ibid., 1723-26, 3 vol. in-8°; — *Programmata et alia scripta similiora, conjunctim edita*; ibid., 1724, in-8°; — *Ausübung der Sittenlehre* (La Philosophie morale mise en pratique); ibid., 1726, in-8° : aussi en latin; — *Selecta feudalia*; ibid., 1728, 2 vol. in-8°; — — *Delineatio historiæ juris romani et germanici*; Erfurt, 1740, in-4°; — *De Stoica mundi exustione, cui accessere dissert. XXI*; Leipzig, 1753, in-4°; — *Dissert. academicarum varii, imprimis juridici, argumenti*; Halle, 1773-80, 4 vol. in-8°. A ces travaux, si nombreux et si variés, ne se borne pas encore l'activité de Thomasius : il publia une foule d'opuscules en latin et en allemand, et comme éditeur le *Traité sur la puissance du Saint-Siége* de Pufendorf (1714, in-8°); les *Institutiones juris canonici* de Lancelotti (1717, in-4°), etc. Il a aussi traduit du français en allemand la *Vie de Socrate* (1720, in-8°), par Charpentier. P. L—Y.

Fred. Hoffmann, *Progr. in obitum C. Thomasii*; Halle, 1729, in-fol. — Luden, *Chr. Thomasius, nach seinen Schicksalen und Schriften dargestellt*; Berlin, 1805, in-8° — Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. IV, 2° partie. — *Acta eruditorum*, ann 1729, p. 470. — Fabricius, *Hist. biblioth.*, t III, p. 162. — Zeidler, *Universal Lexikon*. — Saxe, *Onomasticon*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Jœrden, *Lexikon deutscher Dichter und Prosaisten*, t. V, p. 37-39.

THOMASIUS. *Voy.* THOMASEN.

THOMASSIN (*Philippe*), graveur français, né à Troyes, dans le seizième siècle (1), mort à Rome. La vie de cet artiste est peu connue, parce qu'il la passa presque tout entière hors de sa patrie. Tout jeune il alla à Rome, et gagna sa vie à graver des ornements. Le Hollandais Cort, qui avait ouvert un atelier dans cette ville, lui enseigna la taille-douce, et en fit un de ses plus habiles élèves. Il ne quitta plus Rome, s'y maria et y tint à son tour une école, d'où sortirent Callot et Nicolas Cochin. Son œuvre comprend plus de 200 planches sur cuivre et sur bois, et dans ce nombre il y en a 52 consacrées à la reproduction des statues antiques. Thomassin fut un des graveurs les plus distingués de son temps : il n'a pas un dessin très-correct, mais son burin est clair et vigoureux. On a sous son nom un *Recueil de portraits des souverains et des capitaines les plus illustres*, 1600, in-4°, avec des notices en latin.

THOMASSIN (*Simon*), graveur, neveu du précédent, né vers 1652, à Troyes, mort en 1732, à Paris Après avoir reçu de son père, qui était graveur en cachets, les premières leçons de dessin, il vint à Paris, et fréquenta l'atelier d'Étienne Picart, puis alla se perfectionner en Italie. Il réussit assez bien dans la gravure au burin, grâce à la correction et à la fidélité de son dessin. Il fit partie de l'Académie royale de peinture, et eut le titre de graveur du roi. Son principal ouvrage est *la Transfiguration* de Raphael, estampe grand in-fol. qu'il grava par ordre de Louis XIV. On lui doit encore les portraits de Louis XIV, de l'électeur Frédéric III, de Charles XII, du duc et de la duchesse de Bourgogne (1698), du cardinal d'Ossat, et du duc du Maine, d'après ses propres dessins; *le Ravissement de saint Paul* (Poussin), *Saint Ambroise et Théodose I* (Bon Boullongne), *l'Enfant Jésus parmi les docteurs* (Le Sueur), *Saint Benoît en contemplation* (Ph. de Champagne), *Sainte Scholastique* (Jouvenet), etc. Il a donné un *Recueil de statues, groupes, fontaines, vases, etc., du château et parc de Versailles*; Paris, 1694, in-8° et in-4°, 220 pl.; réimpr. à La Haye, 1723, 2 part in-4°, avec texte en français, latin, italien et flamand.

THOMASSIN (*Henri-Simon*), graveur, fils du précédent, né en 1688, à Paris, où il est mort, le 1er janvier 1741. Élève de son père, il lui fut supérieur, et acheva l'étude de son art chez Benoît Picart, qu'il accompagna en Hollande; il demeura trois années auprès de lui (1710-1713). En 1728, il fut admis dans l'Académie de peinture. Il travaillait avec une exactitude merveilleuse et poussait l'élégance jusqu'à faire des dessins finis de la plupart des mor-

(1) On ne peut fixer qu'approximativement les dates extrêmes de la vie de cet artiste; Rost le fait naître en 1536, et d'autres en 1544. On sait qu'il se rendit de bonne heure à Rome, et qu'il y fut l'élève de Cort, graveur hollandais, mort en 1578. D'autre part, on lit au bas d'une estampe ayant pour sujet *le Christ devant le sanhedrin*, et gravée en trois parties d'après Ch. Dorouet : *Ph. Thomassinus sc. et exc. Romæ*, 1649. Si cette dernière date n'est pas erronée (et peut-être faut-il lire 1639), l'artiste qui nous occupe serait né vers 1556, et mort vers 1650, à quatre-vingt-quatorze ans.

ceaux qu'il a gravés. Il avait beaucoup de jugement et d'esprit, et on le recherchait pour l'enjouement de son caractère et la finesse de sa conversation. Au premier rang de ses œuvres se place *la Mélancolie*, d'après Feti. *La Femme au bain* (Rubens), *le Magnificat* (Jouvenet), *les Disciples d'Emmaüs* (Paul Véronèse), *Coriolan* (La Fosse), *la Peste de Marseille* (de Troy), *le Retour du bal* (Watteau), sont aussi des pages remarquables. On a encore du même des portraits excellents, tels que ceux de Michel-Ange (Caravage), Carlo Cignani, Jean Thierry (Largillière), le cardinal de Fleury (Rigaud), le Dauphin (Tocqué), etc., et d'après lui-même, ceux du tzar Pierre, du maréchal de Noailles, et de Thomas Corneille.

Lépicié, dans *le Mercure de France*, mars 1741. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'amateur d'estampes*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*, t. XVIII. — Huber et Rost.

THOMASSIN (*Louis* DE), controversiste français, né à Aix en Provence, le 28 août 1619, mort à Paris, le 24 décembre 1695. Sa famille était ancienne et originaire de la Bourgogne. Fils d'un avocat général à la cour des comptes, il fit ses études à Marseille, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et enseigna les belles-lettres dans différents colléges, et la philosophie à Pézenas, puis à Saumur pendant six années. Appelé au séminaire de Saint-Magloire à Paris (1654), il y professa jusqu'en 1666 la théologie positive, et y fit en outre, sur l'histoire et la discipline ecclésiastique, des conférences qui eurent du succès. Dans ce nouvel emploi, il tenta de concilier les doctrines de Port-Royal, dont il s'était jusqu'alors montré partisan, avec celles des molinistes, et composa dans cette vue dix-sept dissertations latines (*Diss. in Concilia generalia et particularia*, t. I (et le seul), Paris, 1667, in-4°) qui excitèrent contre lui, et même contre la Société de l'Oratoire, la colère du parlement, de l'archevêque de Paris, du clergé et du public. Il ne fut pas plus heureux en écrivant dans le même but ses *Mémoires sur la grâce*, dont le chancelier Seguier empêcha l'impression; ils parurent à Louvain, en 1668, 3 vol. in-8°, sans la participation de l'auteur, puis une 2e édit., augmentée, fut publiée sous les auspices de M. de Harlay, Paris, 1682, 2 vol. in-4°. Le P. de Sainte-Marthe, supérieur général de l'Oratoire, craignant les conséquences que pouvait avoir pour le séminaire de Saint-Magloire l'irritation des esprits, engagea Thomassin à se retirer dans la maison de l'institution. Ce fut là, pendant un séjour de seize années, qu'il composa la plupart de ses ouvrages; en voici les titres: *Ancienne et nouvelle discipline de l'Église touchant les bénéfices et les bénéficiers*; Paris, 1678, 1679, 3 vol. in-fol.; il y en a sous le même titre deux abrégés, l'un du P. Loriot (Paris, 1702, in-4°) pour ce qui regarde la morale; et l'autre de L. d'Héricourt (ibid., 1717, in-4°) sur toutes les parties de l'ouvrage. A la demande du cardinal Cibo, l'auteur en rédigea une traduction latine; Paris, 1688, 3 vol. in-fol., qui ne lui coûta, dit-on, que dix-huit mois de travail, et dans laquelle il augmenta les matières et les distribua dans un ordre plus satisfaisant. Cette édition latine servit de modèle à la dernière édition française, publiée par le P. Bougerel, 1725, 3 vol. in-fol., et fut reproduite par Mansi, à Venise; 1728, 4 vol. in-fol. Le pape Innocent XI fut si content de cet ouvrage qu'il essaya, mais inutilement, d'attirer l'auteur à Rome, où il se proposait de lui donner le chapeau de cardinal; — *Dogmata theologica*; Paris, 1680-89, 3 vol. in-fol. : le t. Ier traite du Verbe incarné, le t. II de Dieu et de ses attributs, et le t. III de la Trinité; — *Traités historiques et dogmatiques sur divers points de la discipline de l'Église et de la morale chrétienne*; Paris, 1681-83, 2 vol. in-8°; — *Méthode d'étudier et d'enseigner les lettres humaines par rapport aux lettres divines*; Paris, 1681-82, 3 part. in-8° : il n'y est question que des poëtes; — *Méthode d'étudier et d'enseigner la philosophie*; Paris, 1685, in-8°; — *Traité de l'unité de l'Église, et des moyens que les princes chrétiens ont employés pour y faire rentrer ceux qui en étaient séparés*; Paris, 1686-88, 2 vol. in-8°; — *Traité de l'office divin*; Paris, 1686, in-8°; — *Méthode d'enseigner la grammaire ou les langues par rapport à l'Écriture sainte, en les réduisant toutes à l'hébreu*; Paris, 1690, 1693, 2 vol. in-8° : le t. II est composé de deux glossaires, grec et latin, réduits à l'hébreu; — *Traité de la vérité et du mensonge, des jurements et des parjures*; Paris, 1691, in-8°; — *Méthode d'étudier et d'enseigner les historiens profanes par rapport à la religion chrétienne*; Paris, 1693, 2 vol. in-8°; — *Traité de l'aumône*; Paris, 1695, in-8°; — *Traité du négoce et de l'usure*; Paris, 1697, in-8°. On a publié de Thomassin après sa mort : *Glossarium universale hebraicum*; Paris, impr. roy., 1697, in-fol. : ce lexique est dû aux soins du P. Bordes et de Barat; — *Traité des édits, et des autres moyens spirituels et temporels dont on s'est servi dans tous les temps pour établir et pour maintenir l'unité de l'Église catholique* (mis en ordre par Bordes, avec un supplément par le même); Paris, 1703, 3 vol. in-4° : ouvrage entrepris à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes. E. R.

Bougerel, *Vie de Thomassin*, à la tête de son édit. de la *Discipline de l'Église*. — Du Pin, *Biblioth. des auteurs eccles.* — Achard, *Dict. hist. de la Provence*.

THOMASSIN (*Tommaso-Antonio* VICENTINI, dit), comédien italien, né à Vicence, en 1682, mort à Paris, le 19 août 1739. Il fut un des principaux acteurs choisis par Riccoboni père pour former la troupe italienne qu'il amena en France, sur la demande du régent, et il débuta, le 18 mai 1716, avec toute la troupe, sur le théâtre du Palais-Royal, dans le rôle d'Arle-

quin de *l'Heureuse surprise*. Depuis le fameux Dominique, cet emploi n'avait été tenu que par des acteurs médiocres, qui imitaient jusqu'à ses défauts, et l'on n'admettait pas qu'un arlequin ne parlât pas, comme lui, de la gorge et en imitant la voix du perroquet. Thomassin, qui voulait garder sa manière, réussit à gagner le public par un jeu naturel et expressif. Les contemporains rivalisent d'éloges sur son compte. « Il a rendu le nom de Thomassin (de *Tomassino*, diminutif de son prénom) aussi célèbre que celui des Roscius et des Ésope, disent les frères Parfait. Son moindre mérite fut celui d'un excellent arlequin; sa souplesse, sa gaieté naturelle et les grâces de sa *balourdise* auraient suffi pour lui mériter cet éloge; mais la nature en avait fait un excellent acteur, à prendre ce terme dans sa signification la plus étendue. Vrai, naïf, original, pathétique, au milieu des ris qu'il excitait par ses bouffonneries, un trait, une réflexion dont il faisait un sentiment par sa manière de le rendre, arrachait les larmes. » Il cachait en effet sous des apparences de gaieté un grand fonds de tristesse, s'il faut en croire ce que l'on raconte de ses derniers jours. Il parait qu'il tomba malade de mélancolie; on rapporte même que le médecin auquel il s'adressa lui ayant dit qu'il n'avait d'autre remède que d'aller voir Arlequin, Thomassin lui aurait répondu : « En ce cas; il faut que je meure, car je suis cet arlequin auquel vous me renvoyez. » Sa maladie fut longue; il renonça au théâtre, mourut dans la piété, et fut inhumé à Saint-Laurent, sa paroisse.

Sa femme, *Margherita* RUSCA, morte à Paris, le 28 février 1731, faisait partie de la troupe italienne, sous le nom de *Violette*, et jouait avec verve les rôles de suivante.

Ils eurent sept enfants, dont trois fils (*voy.* ci-après) et quatre filles (1).

THOMASSIN (*Vincent-Jean*), fils du précédent (2), né à Paris, en 1717, mort vers 1769. Il debuta au Théâtre-Italien, à quinze ans (19 nov. 1732), dans le rôle principal de la parodie du *Joueur;* il excellait dans les *rôles rompus*, dans la danse haute et de caractère, surtout dans les pas de Polichinelle; il se retira en 1755. Sa femme, *Marie-Agnès*, née à Lille, débuta dans les amoureuses, le 31 août 1752; mais elle ne fut jamais reçue.

THOMASSIN (*Guillaume-Adrien*), fils du précédent, né en 1744, à Paris, mort au mois de mai 1807. Élève de son oncle Des Hayes, il montra d'excellentes dispositions pour la danse, et parut sur le Théâtre-Italien, à l'âge de cinq ans (22 fév. 1749). Il avait depuis longtemps la faveur du public, lorsqu'il fut reçu sociétaire, en 1775, et ne cessa d'être applaudi pour son élégance et sa légèreté, jusqu'au moment où il prit sa retraite (1789). Ce dernier représentant d'une famille qui pendant près d'un siècle avait excité le rire et la bonne humeur, mourut dans les souffrances de l'extrême misère.

Parfaict, *Dict. des Théâtres.* — De Léris, *Idem.* — De Laporte, *Anecdotes dram.* — *Mercure de France.*

THOMINES *Voy.* BOSC (DU).

THOMPSON (*Edward*), marin et littérateur anglais, né à Hull, vers 1735, mort en mer, le 17 janvier 1786. Après quelques études à Hampstead, il prit la mer, fit un voyage dans le Groenland et servit à bord d'un bâtiment de la Compagnie des Indes. Ayant obtenu au concours un brevet de lieutenant (1757), il passa dans la marine royale, et assista au combat mémorable livré dans la baie de Quiberon. Lors de la paix de 1762, il fut mis à la demi-solde. A vingt-trois ans il débuta dans les lettres par un poëme licencieux, *the Meretriciad*, où il célébra les filles de joie les plus connues de Londres. Cet ouvrage lui valut la connaissance du poëte Churchill, dont il se vante d'avoir été l'ami intime et dont il semble, dans tous les cas, avoir partagé les opinions en fait de politique et de morale. Ses poëmes subséquents, *the Soldier* (1764), *the Courtezan* (1765), *the Demirep* (1) (1766), prouvent suffisamment cette confraternité d'idées. A cette période de sa vie appartiennent encore : *Trinculo's Trip to the jubilee* (1769, in-4°), satire dirigée contre les organisateurs du jubilé shakespearien de 1766; *the Court of Cupid* (1770, 2 vol.), où il a réuni ses vers licencieux; *A Sailor's Letters* (Londres, 1767, 2 vol. in-12), qui contiennent beaucoup de détails autobiographiques, et l'édition des œuvres d'Oldham (1770, 3 vol. in-8°), de celles de Marvell (1776, 3 vol. in-4°), et de Whitehead (1777, in-4°). La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, Thompson, à qui son ami Garrick avait en 1772 procuré le grade de capitaine, obtint le commandement de la frégate *l'Hyène* (1778), et prit part au combat du cap Saint-Vincent. Peu de temps après, il fut nommé commodore et chargé d'une expédition contre Demarara. En 1785, il commandait *le Grampus*, stationné sur la côte d'Afrique, et il mourut à bord de son navire. Il a laissé la réputation d'un brave et habile marin. Outre les ouvrages cités, Thompson a fait représenter un certain nombre de farces et de comédies, dont quelques unes ont été imprimées, comme celle de *Saint Helena, or the Isle of love* (1776). Quoique la *Meretriciad*, la *Demi-*

(1) Trois de ces filles montèrent sur les planches : 1° *Catherine-Antoinette*, reçue au Théâtre-Italien en 1737, joua les suivantes, et epousa en 1762 Des Hayes, acteur et auteur de ballets; 2° *Louise Élisabeth Charlotte*, connue sous le nom de *Babet* à la Comédie Italienne, où elle fut reçue en 1733, morte le 18 fevrier 1740; 3° *Françoise-Antonia*, reçue en 1740, applaudie pour sa danse gracieuse, et morte le 8 septembre 1758.

(2) Son frère aîné, *François*, parut sous le masque d'Arlequin à l'âge de six ans (1719), et mourut peu de temps après; son frère cadet, *Joachim*, alla jouer en province, et y eut du succès.

(1) La *demirep* (demi-réputation?) était alors la femme du demi-monde.

rep, etc., soient tombées dans un oubli mérité, l'auteur n'était pas dépourvu de mérite littéraire; il est resté de son œuvre bigarrée plusieurs jolies chansons, qui sont demeurées populaires dans la marine anglaise.

Chalmers, *Biogr. dictionary*. — Baker, *Biogr. dramatica*. — Brydges, *Censura literaria*, t. IV.

THOMPSON (*William*), poëte anglais, né vers 1718, mort vers 1766, en Irlande. A peine entré à Oxford, il écrivit, en 1734 ou 1736, *Stella, sive Amores*, et six *Pastorales*, qu'il ne jugea pas à propos d'admettre dans la collection de ses œuvres. Comme son père, qui était un pauvre vicaire du Westmoreland, il se destina à l'Église, et accepta les cures de South Weston et de Hampton Poyle, dans le diocèse d'Oxford. En 1751, il concourut en vain à l'université pour la chaire de poésie, à laquelle Hawkins fut nommé. Et 1757, il publia, par souscription, un recueil de ses vers, *Poems on Several occasions* (Lond., 2 vol. in-8°), qui témoignent en faveur de la modestie, de la piété et du savoir de l'auteur, mais auxquels il serait difficile de décerner un autre éloge. Quelque temps après, il devint doyen de Raphoe en Irlande, où il mourut. Aux ouvrages déjà cités il faut ajouter une tragédie : *Gondibert and Bertha* (Londres, 1751, in-8°), tirée d'un poëme de Davenant. Grand admirateur de Spencer, Thompson a parfois égalé son modèle. Son poëme de *la Maladie* (Sickness), Lond., 1746, in-8°, passe pour son chef-d'œuvre.

Chalmers, *Biogr. dict.* — Baker, *Biogr. dramatica*.

THOMPSON. *Voy.* RUMFORD.

THOMSON (1) (*James*), célèbre poëte anglais, né le 11 septembre 1700, à Ednam (comté de Roxburgh), en Écosse, mort le 27 août 1748, à Kew. Son père, ministre de la paroisse d'Ednam, le destinait à la même profession et l'avait envoyé à l'université d'Édimbourg, lorsqu'il mourut, deux ans après; la veuve, chargée d'une nombreuse famille, vint s'établir dans cette ville, et se résigna à de nombreux sacrifices pour permettre au jeune homme de terminer ses études et de suivre des cours de théologie. Mais l'imagination avait été de bonne heure sa faculté dominante. Très-jeune encore, il composait des vers, qu'il brûlait régulièrement à la fin de chaque année, non sans consigner dans une pièce de poésie les motifs de leur condamnation. Un ecclésiastique du voisinage l'encourageait secrètement dans ces dispositions, et certain poëme de *l'Hiver*, produit de cette muse ignorée, eut l'honneur de suggérer à Thomson l'idée de son plus bel ouvrage. Car dès lors il voyait la nature en poëte, et le ciel, pour nous servir des expressions de Johnson, lui avait donné pour la peindre le génie qui sait embrasser l'ensemble et descendre aux détails. Ces inclinations s'accordaient mal avec l'austérité du ministère presbytérien. C'est ce dont ses professeurs et lui-même ne tardèrent pas à s'apercevoir, et un matin le jeune homme, alors orphelin et sans fortune, disant adieu à la théologie, s'achemina vers Londres, le point de mire de tout Écossais nécessiteux (1725). Si l'on en croyait l'auteur de la *Vie des poëtes anglais*, le besoin d'une paire de souliers aurait été pour notre jeune homme enthousiaste le premier rappel aux réalités de la vie. Il y a là quelque peu d'exagération : une lettre de Thomson, publiée depuis, nous apprend qu'à cette époque, s'il avait des dettes, il ne manquait pas de crédit. On voit par le même document qu'il s'occupait déjà de son poëme des *Saisons*, dont les quatre chants parurent séparément de 1726 à 1730 (1). Ce poëme, qui, avec des formes un peu artificielles, des réminiscences classiques, des emprunts à Virgile et à Pline l'ancien, enfin avec du clinquant et quelquefois du mauvais goût, respire un sentiment élevé, quoiqu'un peu vague, des beautés de la nature, a été imité chez nous par Saint-Lambert, et ne fut pas sans influence sur l'école descriptive de Delille. C'est aussi à cette période que se rapportent diverses autres compositions de notre auteur : *A Poem to the memory of sir Isaac Newton* (1727); *Britannia* (1727), poëme inspiré par le mouvement national que la lutte des intérêts commerciaux dans l'Amérique du Nord excitait alors contre l'Espagne, et *Sophonisba* (1729), tragédie représentée avec quelque succès. Vers la même époque, un de ses amis le recommanda au chancelier Talbot, qui devint son Mécène, et dont il accompagna le fils dans ses voyages sur le continent. Ses observations sur les États modernes comparés avec ceux de la Grèce et de Rome, l'avenir glorieux réservé aux institutions libres de la Grande-Bretagne, tels furent les éléments de son poëme *Liberty* (1735-1736), qu'il mettait au-dessus de tous ses autres ouvrages. La postérité n'a point confirmé ce jugement, et a placé au-dessus du poëme froid et monotone l'hymne populaire de *Rule Britannia* (2). La mort de lord Talbot enleva à Thomson un généreux protecteur (1737). Une place de secrétaire, lucrative

(1) Et non *Thompson*, comme on l'a souvent écrit en France.

(1) Le poëme *the Seasons* est un des ouvrages les plus populaires de l'Angleterre; il ne se passe guère d'année qu'on n'en donne au moins une édition. Contentons-nous de rappeler les suivantes. Londres, 1793, gr. in-8°, fig., avec notes de Stockdale; ibid., 1795, in-4°, revue par Aikin; Parme, Bodoni, 1794, in-4° et in-fol.; Lond., 1797, gr. in-fol., avec de très-jolies vignettes de Bartolozzi et de Tomkins d'après les dessins de W. Hamilton; ibid., 1802, pet. in-8°, fig., et 1811, in-12, fig.; ibid., 1841, pet. in-8°, édit. d'Allan Cunningham; 1847 ou 1852, in-8° fig. C'est sur une traduction allemande de ce poëme que Haydn a composé son célèbre *Oratorio*. Les *Saisons* ont eu pour interprètes en français Mme Bontemps (Paris, 1759, in-8°, et dix fois au moins depuis) Deleuze (ibid., 1801, in-8°, Poulin (ibid., 1802, 2 vol. in-8°), et Fremin (ibid., 1806, in-8°).

(2) Chanté d'abord dans *Alfred*, pièce de circonstance due à la collaboration de Thomson et de Mallet, et jouée le 1er août 1740, au château de Cliefden. Cette pièce fut depuis remaniée par Mallet et par Garrick.

sinécure, qu'il devait au crédit du chancelier, fut perdue pour lui, et il se vit rejeté dans les embarras pécuniaires qui l'avaient assailli lors de son arrivée à Londres. Il n'en sortit que grâce au dévouement de quelques amis, parmi lesquels nous devons citer l'acteur Quin, aux bontés du prince Frédéric de Galles et au produit de quelques pièces de théâtre : *Agamemnon* (1738), *Edward and Eleonora* (1739), refusée par la censure, et publiée par souscription ; *Alfred* (1740), *Tancred and Sigismunda* (1745), empruntée au roman de *Gil Blas*. En 1746 lord Littleton lui procura la place d'inspecteur général des Iles sous le vent, qui, sans le forcer à la résidence, lui assurait un revenu de 300 liv. st. Le dernier ouvrage que Thomson publia fut *the Castle of Indolence* (1748), imité du *Château du Travail*, d'Alexandre Barclay, et trad. en français par Lemière d'Argy (Paris, 1814, in-12); on y retrouva, surtout dans la première partie, le talent descriptif qui brille d'un si vif éclat dans *les Saisons*, et sans les fautes de goût qui les déparent souvent. Thomson mettait la dernière main à la tragédie de *Coriolan*, lorsqu'il mourut, à l'âge de quarante-huit ans, d'un refroidissement qu'il avait gagné en revenant par eau à sa maison de campagne.

Les œuvres complètes de Thomson, avec sa vie par Murdoch, ont eu trois éditions : Londres, 1762, 2 vol. gr. in-4°, fig., 1788 et 1803, 3 vol. in 8°. Ses œuvres poétiques, réunies à part à Glascow, 1784, 2 vol. in-fol., ont été réimprimées à Londres, 1830, 2 vol. pet. in-8°, avec des lettres et plusieurs pièces inédites; Édimbourg, 1853, in-8°, avec des notes critiques de Gilfillan; Londres, 1856, in-8°, et 1860, t. Ier, in-4°.

E J.-B. RATHERY.

Johnson, *Poets.* — Baker, *Biogr. dramatica.* — *Censura literaria*, t. II à IV. — Lord Buchan, *Essays on the lives and writings of Fletcher of Saltoun and the poet Thomson;* Lond., 1792, in-8°. — *Notices* des éditeurs et des traducteurs.

THORER (*Alban*), en latin *Thorinus*, philologue suisse, né en 1489, à Winterthur, mort le 23 février 1550, à Bâle. Reçu en 1522 maître ès arts à Bâle, où il avait fait de bonnes études, il fut chargé de diriger l'école de Saint-Pierre. Ce fut là, dit-on, qu'il fit l'application, pour apprendre la grammaire aux enfants, d'une méthode qui n'était autre que celle de l'enseignement mutuel introduite en France en 1814, et qui fut peu de temps après adoptée par les jésuites, au témoignage de Tabourot (1). Thorer a publié plus tard les principes de sa manière d'instruire les enfants, en dirigeant l'enseignement que les plus avancés d'entre eux doivent donner à ceux qui le sont moins (2). En 1532 il passa à l'académie pour professer la rhétorique; puis il s'adonna à la médecine, et alla prendre le diplôme de docteur à Montpellier. De retour à Bâle, il y reçut, en 1537, la chaire de médecine théorique, qu'il garda jusqu'à sa mort; il se livra aussi à l'exercice pratique de son art, et fut plusieurs fois mandé dans les petites cours d'Allemagne. On a de lui : *Chrysoloræ Grammatica græca abbreviata;* Bâle, 1528, in 8°; — *Cottidiani colloquii libellus;* ibid., 1541, in-8° : extrêmement rare; — *Familiarum colloquiorum formulæ;* ibid., 1542, in-8°. — Comme éditeur il a publié : un recueil de divers traités de médecins anciens, Oribase, Soranus, etc. (Bâle, 1528, in fol.), et *De re culinaria* d'Apicius, et *De honesta voluptate* de Platina (ibid., 1541, in-4°). On lui doit aussi la traduction en latin des ouvrages grecs suivants : *De vita et morte prophetarum* de saint Épiphane (1529, in-4°), *Opera medica*, de Paul d'Égine (1532, in-fol.), *De pulsibus*, de Philarète, et *De urinis*, de Théophile (1533, in-8°), *De corporis partium vitiis*, de Al. de Tralles (1533, in-fol.), *Aphorismi* de Jean Damascène (1543, in fol.), *Commentarii in aphorismos Hippocratis* (1549), etc. Il a aussi donné une version allemande de l'*Anatomie* de Vesale (Nuremberg, 1551, in-fol.).

Adami, *Vitæ medicorum.* — Pantaleo, *Prosopographia.* — Leu, *Lexicon.* — Herzog, *Athenæ rauricæ.*

THORESBY (*Ralph*), antiquaire anglais, né le 16 août 1658, à Leeds, où il est mort, en 1725. Il était fils d'un marchand, et après avoir fait quelque séjour à Londres et en Hollande, pour apprendre les usages du commerce et les langues étrangères, il succéda à son père (1679); mais il n'avait aucun goût pour les affaires, et y engloutit la plus grosse part de sa fortune; lorsqu'au bout de vingt-cinq ans il s'en retira tout à fait, il n'avait plus qu'un faible revenu pour vivre. Ce qui faisait sa richesse alors et aussi l'orgueil de sa ville natale, c'était le cabinet qu'il avait formé, le *Museum Thoresbeianum*, comme il l'appelait, et qui se composait de médailles, de livres, de manuscrits, d'autographes, d'objets d'art et d'histoire naturelle. On venait tout exprès pour visiter cette merveille

(1) *Voy.* ses *Bigarrures*, éd. 1662, p. 436.

(2) Voici ce curieux passage. « Assis à ma place, j'écris d'après le modèle. Aussitôt que j'ai écrit, je montre mon travail au maître, il corrige et il trace. Ensuite, il m'ordonne de lire. Après avoir reçu ce commandement, je le répète à un autre. J'avais appris une explication, je la récite; aussitôt après, il dicte; un de mes camarades me dicte et dit : A toi. Je lui dis : Explique d'abord. Il répond : N'as-tu pas vu que j'ai expliqué avant toi?... Alors je répète. Sur ce, le maître ordonne, et les plus petits se lèvent pour s'exercer sur le syllabaire. Un des plus grands leur explique en détail les syllabes; d'autres, par ordre, récitent devant le sous-maître; ils écrivent des noms, des phrases, et moi, placé au premier rang, j'excite l'émulation. Ensuite, dès que nous sommes assis, je parcours les devoirs, le style et l'analyse grammaticale. Appelé à la lecture, j'écoute l'explication, le sens, la personne (ou le sujet) de la phrase. Interrogé sur l'analyse grammaticale, je réponds sur ces questions : Par rapport à qui? quelle partie du discours? Je décline le genre des noms, je décompose la phrase. Dès que nous avons achevé tous les exercices, on nous renvoie pour dîner. » Ce passage a été trad. par M. Jomard et extrait de l'opuscule intitulé *Cottidiani colloquii libellus* (1541, in-8°). *Voy.* à ce sujet la *Lettre* de ce savant *au redacteur du* Journal d'éducation; Paris, 1816, in-8°.

du Yorkshire, et son heureux possesseur en ouvrit plus d'une fois les trésors aux lettrés et aux antiquaires de l'époque : il devint le collaborateur désintéressé de Gibson, Hearne, Walker, Strype, Calamy, Collins, Gale et Martin Lister; il s'établit entre eux et lui un échange continuel de bons offices, et ce fut en quelque sorte pour les reconnaître que ses amis le firent admettre en 1697 dans la Société royale de Londres. Outre quelques mémoires, il mit au jour les deux ouvrages ci-après : *Ducatus leodiensis, or the Topography of Leeds and the parts adjacent*; Londres, 1715, in-fol.; Leeds, 1816, 2 part. in-fol., fig., avec notes et addit. de de Th. Whitaker : outre la description géographique, on y trouve la généalogie de toutes les familles du pays et un ample catalogue du musée de l'auteur; — *Vicaria leodiensis, or the History of church of Leeds*; Londres, 1724, in-8° : complément historique de l'ouvrage précédent. En 1830 on a fait paraître, en 4 vol. in-8°, une partie de sa correspondance littéraire, et des extraits considérables du journal qu'il tenait exactement de tout ce qui arrivait chaque jour à sa connaissance.

Biogr. britannica. — Whitaker, *Notice.* — *The English cyclop.*, edit. Knight.

THORIGNY. *Voy.* BEAUFORT.

THORILLIÈRE (LA). *Voy.* LA THORILLIÈRE.

THORINUS. *Voy.* THORER.

THORISMOND, roi des Visigoths, mort en 453, à Toulouse. Fils aîné de Théodoric Ier, il eut pour maître de grammaire et d'éloquence le rhéteur Avitus, et fut élu roi à la place de son père, tué à Châlons-sur-Marne (451), à cause de la valeur extraordinaire qu'il avait montrée dans cette sanglante bataille. Après avoir fait de magnifiques funérailles à son père, il voulut venger sa mort sur les Huns; mais Ætius le dissuada de ce projet téméraire, et lui conseilla de retourner dans ses États, avant que ses jeunes frères, qui étaient restés à Toulouse, ne lui disputassent le trône et les trésors paternels. Deux ans plus tard Thorismond tira d'Attila, qui avait tourné ses armes contre les Alains, une revanche éclatante, et le jeta dans une complète déroute (1). Il assiégea Arles, et ne s'éloigna qu'après avoir reçu d'Ætius un vase d'or, pesant cinq cents livres et rempli de pierres précieuses, vase qui devint le plus beau joyau du trésor des Visigoths (2). Ses frères, qui le haïssaient, tramèrent un complot contre lui; ils le firent massacrer pendant qu'il était malade, et l'un d'eux, Théodoric, lui succéda.

(1) Cette victoire, qui n'est mentionnée que par Jornandès, est peu vraisemblable. D'après Grégoire de Tours, il paraît plutôt que Thorismond battit les Alains, qui avaient reçu des renforts des Huns.

(2) On croit que ce vase, muni plus tard de pieds et désigné sous le nom de *table de Salomon*, est le même qui tomba au pouvoir de Tarik lors de l'invasion des Maures en Espagne. Murphy et Condé en ont donné la description.

Sidon. Apollinaris, Jornandès, Grégoire de Tours, Isidore de Séville, Idace. — Paquis et Dochez, *Hist. d'Espagne.* — Aschbach, *Geschichte der Westgothen.*

THORKELIN (*Grim-Jonsson*), antiquaire danois, né le 8 octobre 1752, à Bæ sur Hrutafiord (Islande), mort le 4 mars 1829, à Copenhague. Admis dans l'école de la cathédrale de Skalholt, il y fit des progrès rapides, qui attirèrent sur lui l'attention de l'évêque Finn-Jonsson, et le firent comprendre en 1770 parmi les jeunes gens de son pays choisis pour achever leur éducation aux frais de l'État. Il s'embarqua pour Copenhague, suivit les cours de l'université, et fut reçu en 1776 docteur en droit, et pourvu d'une chaire dans le collége fondé par Olof Borch. D'une constitution trop frêle pour entrer dans les ordres, il s'était appliqué à l'étude de la jurisprudence, et y joignit, comme passetemps favori, celle des antiquités scandinaves. Dans la suite il fut nommé successivement conservateur de la bibliothèque Arna-Magnéenne (1777), gardien des archives royales (1780) et des archives secrètes (1791), et conseiller d'État (1810). En 1786 il fut chargé par le gouvernement d'aller en Angleterre pour y rechercher tout ce qui concernait l'histoire et les institutions du Danemark; son séjour dura cinq années, et fut des plus fructueux au point de vue des deux pays. Thorkelin était un savant soigneux et méthodique; il peut être regardé après Suhm et Resenius comme celui qui a jeté le plus d'ordre et de lumière dans les origines, si confuses jusqu'alors, des contrées du Nord. Parmi ses ouvrages on remarque : *Jus ecclesiasticum vetus, sive Thorlaco-Ketillianum*; Copenhague, 1775, in-4°; — *Jus ecclesiasticum novum sive Arnæanum*; ibid., 1775, in-4° : ce recueil et le précédent, écrits en islandais, sont accompagnés de notes et d'une version latine; — *Analecta ad historiam, antiquitates et jura regni Norvegiæ*; ibid., 1778, in-8°; — *Statuta provincialia, synodalia*, etc.; ibid., 1778, in-4°; — *Odarum Eddæ Sæmundianæ una*; ibid., 1779, in-4°; — *Diplomatarium Arna-Magnæanum*; ibid., 1786, 2 vol. in-4°, pl.: inventaire raisonné des monuments diplomatiques contenus dans la bibliothèque fondée par le savant Magnusson; — *Eyrbyggia-Saga, sive Eyranorum historia*; ibid., 1787, in-4°, avec version latine et glossaire; — *Fragments of english and irish history in the IXth and Xth century*; Londres, 1788 in-4°, traduit de l'islandais : ouvrage qui forme le n° 48 de la *Bibl. topogr. brit.* de Nichols; — *Essay on the slave-trade*; Londres, 1788, in-8°; — *Sketch of the character of the prince of Denmark*; Londres, 1791, in-8°; — *De Danorum rebus gestis seculis III et IV, poema danicum dialecto anglo-saxonico*; Copenhague, 1815, in-4° : c'est le poëme devenu si célèbre dans la littérature anglo-saxonne sous le titre, mieux approprié, de *Beowulf*; Thorkelin l'a

extrait de la bibliothèque cottonienne, mais il l'a fort mal rendu. K.

Monthly Magazine, 1803. — Kofod, *Conv.-Lex.* — Nyerup et Kraft, *Litteraturlexicon*. — Erslew, *Forfatter-Lexicon*.

THORLACIUS (*Skuli-Thordarson*), archéologue danois, né le 10 avril 1741, à Gaarden-Teig (Islande), mort, le 30 mars 1815, à Copenhague. De l'école de Skalholt, il passa dans l'université de Copenhague, et se voua à la carrière de l'enseignement. De 1777 à 1803 il dirigea l'un des gymnases de la capitale; en 1780 il fut attaché à la conservation des archives royales. On a de lui : *De animæ per mortem cataracta*; Copenhague, 1767-68, in-4°; — *Antiquitatum borealium observationes miscellaneæ*; ibid., 1778-99, 7 part., in-4°. Il a pris part à la publication du t. III de l'*Heimskringla* de Sturluson (1783, in-4°), et il a rédigé l'introduction de l'*Edda* de Sæmund (1787, in-4°).

THORLACIUS (*Børge*), érudit, fils du précédent, né le 1er mai 1775, à Kolding (Jutland), mort le 8 octobre 1829, à Copenhague. Un des brillants élèves de l'université de cette ville, et lauréat du concours de 1797 sur un mémoire qui traitait des arts populaires chez les Grecs, il alla passer trois ans en Allemagne, en Hollande et en France, et fut à son retour attaché comme adjoint au corps enseignant de l'université (8 mai 1801); il y fut pourvu en 1803 d'une chaire d'humanités. Tout en se consacrant à approfondir les auteurs classiques, il n'étudia pas moins les antiquités scandinaves, et fit même un voyage en Suède (1808) pour y examiner sur place les monuments et y réunir des matériaux. Ses travaux, nombreux et pleins d'érudition, lui valurent une place honorable parmi les savants de son pays. Thorlacius fut l'un des membres fondateurs de l'Académie des antiquaires, qui date de 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Suetonius, Dio Cassius, Josephus, et Philo in imperio C. Caligulæ invicem et cum aliis comparati*; Copenhague, 1797, in-4°; — *Fabula de Psyche et Cupidine*; ibid., 1801, in-4°; — *Prolusiones et opuscula academica argumenti maxime philologici*; ibid., 1806-22, 5 vol. in-8° : il a encore écrit en latin une douzaine de mémoires publiés à part ainsi que les précédents, et entre autres : *Monumentorum siculorum specim. II*, 1829, in-4°. Dans le recueil cité l'on trouve une remarquable dissertation sur les livres sibyllins et la primitive Église (*Libri sibyllistarum*, et *Conspectus doctrinæ christianæ*), t. IV et V; et une autre *De carminibus mythico historicis Eddæ Sæmundinæ*, t. V. Ce savant a aussi publié, avec E. Werlauff, les t. IV à VI de l'*Heimskringla* (1813-26, in-fol.), qui renferment l'histoire des rois de Norvège, et seul plusieurs éditions d'auteurs anciens; il a traduit de l'allemand le *Manuel de la littérature classique* (1805, 2 vol. in-8°), de J. Eschenburg, et il a fourni beaucoup d'articles au *Skandinavisk Museum*, aux *Antiquariske Annaler*, etc. K.

Kofod, *Conv.-Lex.* — *Literatur Tidende*, 1829, p. 731. — Erslew, *Forfatter-Lexicon*.

THORNHILL (Sir *James*), peintre anglais, né en 1676, à Woodland (Dorsetshire), mort le 4 mai 1734, près de Weymouth (même comté). Issu d'une ancienne famille qui avait compromis sa fortune par des spéculations imprudentes, il entra dans la carrière des arts par nécessité autant que par goût. Jeune encore, il vint rejoindre à Londres son oncle, le fameux Sydenham, qui confia à un artiste médiocre le soin de lui enseigner la peinture. Thornhill reconnut bientôt l'insuffisance de ce maître, et, résolu à se former lui-même, il visita la Flandre, la Hollande et la France. Le Brun venait de mourir; mais Versailles était plein de sa gloire, son école était florissante encore, et c'est en étudiant ses œuvres et celles aussi de ses élèves, La Fosse notamment, que Thornhill prit le goût des allégories mythologiques et des fastueuses décorations. A son retour à Londres, il y trouva de fréquentes occasions d'employer son pinceau, car la mode française avait passé le détroit, et pour les gentilshommes et les financiers le luxe suprême consistait alors à faire couvrir de peintures les plafonds et les murailles des splendides hôtels qu'ils se faisaient construire. Thornhill peignit un salon à Burlington-House, *les Travaux d'Hercule*, dans la maison de sir Robert Clayton, et plusieurs autres décorations considérables, qui n'existent plus. Mais ses travaux les plus importants nous ont été conservés : il consacra dix-neuf années de sa vie, de 1708 à 1727, à peindre la grande salle de Greenwich, où il a représenté *Guillaume III donnant la paix à l'Europe, en compagnie de la reine Marie, des Vertus, d'Apollon, des quatre Saisons*, etc. Cette vaste peinture, faible par le dessin, est d'ailleurs d'un coloris chaud et roux qui rappelle les allures de l'école française pendant la vieillesse de Louis XIV. Thornhill peignit aussi, en camaïeu, au dôme de Saint-Paul, huit épisodes de la vie de l'apôtre; ces peintures sont si haut placées, qu'il est presque impossible de les voir et de les juger. Des travaux également importants occupèrent ensuite Thornhill : la décoration d'un salon à Bleinheim, d'un appartement à Hampton-Court, de la chapelle de lord Oxford, à Wimpole, et les grandes peintures qu'il exécuta à Moor-Park, dans la résidence du financier Styles. La reine Anne lui accorda le titre de peintre de la couronne; Georges Ier le fit chevalier, en 1715, et depuis 1719 jusqu'à sa mort il représenta dans le parlement le bourg de Woodland, où il était né. Sa vie ne fut cependant pas exempte d'ennuis. A tort ou à raison, il ne se trouvait jamais assez chèrement payé; il crut devoir intenter des procès à quelques-uns de ses clients, et il

perdit ainsi, dans la dure fréquentation des gens de loi, un temps qu'il aurait pu employer à se perfectionner dans le dessin, qu'il savait peu, dans le coloris, qu'il savait mal. Il ne craignit pas pourtant d'enseigner son art : dès 1724 il avait ouvert une école dans sa maison de Covent Garden, et il plaça même sous les yeux du comte d'Halifax les plans d'une académie royale. Il a formé un élève, Robert Brown, qui travailla avec lui au dôme de Saint-Paul. Sa fille, *Jane*, devint la femme du grand comique William Hogarth. P. Mantz.

Walpole, *Anecdotes of painting*. — *Le Plutarque anglais*, trad. fr., t. XI.

Thornton (*Bonnell*), littérateur anglais, né en 1724, à Londres, où il est mort, le 9 mai 1768. Cédant au désir de son père, qui était apothicaire, il étudia la médecine; mais il l'abandonna bientôt afin de se lancer dans la carrière des lettres. En société avec Georges Colman, son condisciple à l'école de Westminster et à Oxford, il publia un journal hebdomadaire dans le genre du *Spectator*, intitulé *the Connoisseur*, et qui parut du 31 janvier 1754 au 30 novembre 1756. La verve et l'esprit d'observation dont ils firent preuve justifient la place qu'on leur accorde encore parmi les *essayistes* anglais. Thornton devint aussi un des principaux collaborateurs du *Saint James Chronicle* et du *Public Advertiser*; puis il fonda, en 1752, une feuille satirique sous le titre de *Gare à vous* (Have at you all). En 1762 il fit paraître l'*Ode sur la fête de sainte Cécile, adaptée à l'ancienne musique anglaise, c'est-à-dire à la boîte à sel, à la guimbarde, à la vielle, etc., avec une introduction historique sur ces instruments vraiment nationaux*; Londres, in-4°. Non content de la vente rapide de cette ode burlesque, dont Johnson a parlé avec éloge, Thornton poussa la plaisanterie plus loin : il fit mettre ses vers en musique par Burney, avec accompagnement de guimbarde et autres instruments *vraiment britanniques*; l'œuvre fut jouée au Ranelagh devant un nombreux auditoire. Thornton avait un faible pour ces plaisanteries étudiées, où il se moquait des pédants. Quelques années plus tard, il organisa l'*Exposition de la Société des peintres d'enseignes*, dont l'ouverture eut lieu le même jour que l'exposition de l'Académie royale, ce qui attira la foule. Il fut un des fondateurs du fameux *Club du Non-Sens*, qui se réunissait tous les jeudis pour traiter une question fixée d'avance, et où on se livrait parfois à des discussions sérieuses. On a encore de lui, avec Colman l'aîné et Richard Warner, une *Traduction en vers blancs*, fort estimée, *des comédies de Plaute* (Londres, 1767, t. I et II, in-8°), et *the Battle of the whigs* (ibid., 1768, in-4°), petit poëme au sujet de la querelle qui avait éclaté entre les membres et les licenciés du collége des médecins. Cet écrivain, d'un caractère bon et généreux, ne se borna pas à gaspiller un talent incontestable : ses habitudes de bon vivant paraissent l'avoir porté à des excès de boisson qui abrégèrent ses jours. W. H—s.

Notice, à la tête du *Connoisseur*; 1793, 4 vol. in 12.

Thorvaldsen (*Bertel*) (1), célèbre sculpteur danois, né à Copenhague (2), le 19 novembre 1770, mort dans cette ville, le 24 mars 1844. Il appartenait à une famille qui descendait, à ce qu'on dit, du roi danois Harald Stildetand; elle se transporta d'abord en Norvége, puis en Islande. Son père Gottschalk, moitié ouvrier, moitié artiste, sculptait des figures pour les proues des navires. Dès l'enfance Bertel aida son père dans ses travaux. Admis, à onze ans, dans l'école gratuite de l'Académie des arts, il fit dans le dessin des progrès notables, et obtint au concours de 1787 une médaille d'argent. Mais son instruction générale avait été fort négligée, et l'on raconte qu'à dix-huit ans il savait à peine lire, et qu'il se montrait, en dehors de son art favori, d'une apathie singulière pour l'étude. Après être sorti de l'école de Charlottembourg, il se retira à Abenraa, dans une petite maison isolée, et travailla avec ardeur à combler les lacunes de son éducation. En même temps les conseils du peintre Abilgaard ne furent pas inutiles au développement de son génie artistique. On le vit gagner successivement en 1789 un deuxième prix; en 1791 la médaille d'or pour le bas-relief d'*Héliodore chassé du temple*, en même temps que la protection du comte de Reventlow, qui lui donna plusieurs commandes; et en 1793, le grand prix de Rome pour une composition dont le style était *la Guérison du boiteux par saint Pierre*. Les événements politiques retardèrent son départ pendant trois années, et il passa ce temps à donner des leçons de dessin et à exécuter plusieurs travaux, entre autres le buste du comte de Bernstorff, des vignettes pour quelques ouvrages et des bas-reliefs pour le palais du prince héréditaire, Frédéric.

Après avoir embrassé sa vieille mère, qu'il ne devait plus revoir, Thorvaldsen s'embarqua, le 20 mai 1796, sur une frégate danoise; son voyage ressembla à une véritable odyssée : après cinq mois de croisière dans la mer du Nord, il toucha à Alger, puis à Tripoli, fut retenu deux fois en quarantaine à Malte, débarqua en Sicile, et ne parvint à Rome que le 8 mars 1797. Lorsqu'il se vit à Naples, seul, sans plus de rapports avec ses compatriotes, dans un pays si éloigné du sien et dont la langue lui était entièrement inconnue, le courage lui man-

(1) Ce nom s'écrit avec un v, lettre qui a le son du w en allemand. Nous avons fait la même remarque pour Svedenborg, que les Allemands écrivent à tort Swedenborg. — Quant au prénom de Thorvaldsen, les auteurs danois n'en citent qu'un seul, celui de *Bertel*, qui signifie Barthélemi.

(2) Quelques auteurs disent que Thorvaldsen naquit en pleine mer, le 19 novembre, durant un voyage que faisait sa mère, fille d'un pasteur luthérien en Islande, de Reikiavik à Copenhague, où son mari était établi.

qua, et il serait reparti à l'instant s'il eût aperçu dans le golfe un bâtiment danois. Il était recommandé par l'évêque Frédéric Munter à l'antiquaire Zoëga, son compatriote. Celui-ci fut d'abord peu content du jeune élève Trois ans plus tard il portait sur lui ce jugement sévère : « Beaucoup à reprendre, peu à louer. » D'après les conseils de ce savant, Thorvaldsen commença par faire des copies de quelques bustes antiques, notamment ceux de Pollux, d'Homère, de Cicéron et d'Agrippa, de la Vénus de Médicis, de l'Apollon du Vatican, du Jupiter Capitolin, de Sappho, de Melpomène, et d'Ariane; mais il était difficile, et plus d'une fois il lui arriva de briser de sa main l'œuvre qui lui avait coûté tant de peine. Il fit en même temps plusieurs groupes, parmi lesquels un, qui représente *la Paix*, mérite une mention spéciale. En 1798 il obtint une prorogation de sa pension pour deux années. En octobre 1800 il exécuta un *Jason*, figure de grandeur naturelle, et la laissa exposée six mois durant sans que le public daignât y faire attention; il la détruisit alors, et en composa une autre de proportion colossale, et qui obtint l'approbation du sévère Zoëga. Canova, qui devina en Thorvaldsen un rival, ne put pourtant s'empêcher de s'écrier en voyant le *Jason :* « Quest' opera di quel giovane danese è fatto in un stilo nuovo e grandioso! » La gloire n'avait pas changé la triste situation de l'artiste, et il dut se résigner en 1803 à retourner en Danemark, quand une irrégularité de son passeport le força de remettre son départ au lendemain; ce même jour arrivait à Rome le banquier Thomas Hope, qui, charmé de l'œuvre, en commanda l'exécution en marbre au prix de 800 ducats.

Grâce à cet heureux accident, Thorvaldsen demeura à Rome. Une grave maladie l'obligea de faire en 1804 un voyage à Naples et à Livourne. Le gouvernement danois lui fit présent d'une somme de 400 thalers; l'académie de Florence lui envoya un diplôme de professeur. En mai 1805 il devint membre de l'Académie de Copenhague, et peu de temps après professeur. Il exécuta dans les années suivantes plusieurs œuvres remarquables, principalement *Achille et Briséis*, *l'Été et l'Automne*, *la Danse des Muses*, bas-reliefs; *l'Amour et Psyché*, *Bacchus*, *Ganymède*, *Vénus à la pomme*, *Mars*, *Adonis* (pour le prince Eugène), *Hébé*, *Mercure tuant Argus*, statues. En 1808 il fut admis dans l'académie de Saint-Luc, qu'il présida dans la suite. En 1810 le roi de Danemark le nomma chevalier du Danebrog et lui octroya des lettres de noblesse. En 1811 Napoléon Ier le chargea d'orner à Rome le palais Quirinal, et Thorvaldsen acheva en trois mois sur les quatre panneaux du principal appartement une vaste frise représentant l'*Entrée triomphale d'Alexandre à Babylone*. Le 12 février 1812 il fut élu membre de l'Académie de Vienne. De 1812 à 1819 il créa une foule de compositions nouvelles, dont les plus estimées sont les bas-reliefs de *Nessus et Déjanire*, de *Priam et Achille*, du *Christ avec les apôtres auprès du lac de Tibériade*, et de *l'Amour montrant à Vénus sa main piquée par une abeille*; les statues allégoriques, *le Jour* et *la Nuit*, qu'il modela toutes deux en 1815 en une seule journée; la figure de *l'Espérance*, *le Jeune pâtre*, *Ganymède avec l'aigle*, et *les Trois Grâces* pour opposer ce groupe à celui qui fut exécuté par Canova; enfin, les bustes de personnages célèbres, lord Bentinck, la princesse Galitzin et Byron, et quelques monuments funéraires, comme celui du chirurgien Vacca, au cimetière de Pise.

Le 14 juillet 1819 Thorvaldsen, désireux de revoir sa patrie, après une absence de vingt-trois ans, se mit en route pour le Danemark en compagnie du comte Rentzau et du peintre Lund, et après avoir visité Munich, Vienne et Varsovie, où il reçut l'accueil le plus sympathique et beaucoup de commandes, il arriva à Copenhague le 30 octobre. Toute la ville vint à sa rencontre, et lui fit une réception enthousiaste. Il y exécuta les bustes du roi, de la reine, des princes et des princesses de la famille royale. Le 12 novembre il fut nommé conseiller d'État, et commença à ébaucher des travaux destinés à orner la cathédrale; mais après un séjour de quelques mois il retourna à Rome, à la fin de 1820, où il trouva plusieurs de ses statues endommagées par l'écroulement du plancher de son atelier. En 1823 il devint associé étranger de l'Académie française des beaux-arts, et en 1831 officier de la Légion d'honneur. Son second séjour à Rome dura jusqu'en 1838. Il y demeura sur le mont Pincio, et s'occupa principalement à finir ses travaux pour la cathédrale de Copenhague, sans compter une foule d'autres œuvres, parmi lesquelles il faut citer la statue équestre du prince Poniatowski, le monument du pape Pie VII, celui d'Eugène, duc de Leuchtenberg, les statues de Maximilien Ier, électeur de Bavière, de Conradin de Souabe, de Gutenberg et de Schiller. Le 7 août 1837 il quitta Rome, et rentra à Copenhague le 17 septembre, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Le peuple détela les chevaux et traîna sa voiture jusqu'à Charlottembourg, où l'on avait préparé une splendide habitation pour le grand artiste national. Une série de fêtes furent données en son honneur; mais le vieillard, désireux de repos, se retira à la terre de Nysoe, propriété du baron Stampe, où il fut entouré de toutes sortes de soins, et continua à travailler avec la même fraîcheur d'idées, avec la même puissance dont il avait donné tant de preuves dans sa longue carrière. De cette époque datent plusieurs bas-reliefs mythologiques, comme *Léda*, *Andromède*, *l'Amour et Psyché*,

perdit ainsi, dans la dure fréquentation des gens de loi, un temps qu'il aurait pu employer à se perfectionner dans le dessin, qu'il savait peu, dans le coloris, qu'il savait mal. Il ne craignit pas pourtant d'enseigner son art : dès 1724 il avait ouvert une école dans sa maison de Covent Garden, et il plaça même sous les yeux du comte d'Halifax les plans d'une académie royale. Il a formé un élève, Robert Brown, qui travailla avec lui au dôme de Saint-Paul. Sa fille, *Jane*, devint la femme du grand comique William Hogarth. P. MANTZ.

Walpole, *Anecdotes of painting*. — *Le Plutarque anglais*, trad. fr., t. XI.

THORNTON (*Bonnell*), littérateur anglais, né en 1724, à Londres, où il est mort, le 9 mai 1768. Cédant au désir de son père, qui était apothicaire, il étudia la médecine; mais il l'abandonna bientôt afin de se lancer dans la carrière des lettres. En société avec Georges Colman, son condisciple à l'école de Westminster et à Oxford, il publia un journal hebdomadaire dans le genre du *Spectator*, intitulé *the Connoisseur*, et qui parut du 31 janvier 1754 au 30 novembre 1756. La verve et l'esprit d'observation dont ils firent preuve justifient la place qu'on leur accorde encore parmi les *essayistes* anglais. Thornton devint aussi un des principaux collaborateurs du *Saint James Chronicle* et du *Public Advertiser*; puis il fonda, en 1752, une feuille satirique sous le titre de *Gare à vous* (Have at you all). En 1762 il fit paraître l'*Ode sur la fête de sainte Cécile, adaptée à l'ancienne musique anglaise, c'est-à-dire à la boîte à sel, à la guimbarde, à la vielle, etc., avec une introduction historique sur ces instruments vraiment nationaux*; Londres, in-4°. Non content de la vente rapide de cette ode burlesque, dont Johnson a parlé avec éloge, Thornton poussa la plaisanterie plus loin : il fit mettre ses vers en musique par Burney, avec accompagnement de guimbarde et autres instruments *vraiment britanniques*; l'œuvre fut jouée au Ranelagh devant un nombreux auditoire. Thornton avait un faible pour ces plaisanteries étudiées, où il se moquait des pédants. Quelques années plus tard, il organisa l'*Exposition de la Société des peintres d'enseignes*, dont l'ouverture eut lieu le même jour que l'exposition de l'Académie royale, ce qui attira la foule. Il fut un des fondateurs du fameux *Club du Non-Sens*, qui se réunissait tous les jeudis pour traiter une question fixée d'avance, et où on se livrait parfois à des discussions sérieuses. On a encore de lui, avec Colman l'aîné et Richard Warner, une *Traduction en vers blancs*, fort estimée, *des comédies de Plaute* (Londres, 1767, t. I et II, in-8°), et *the Battle of the whigs* (ibid., 1768, in-4°), petit poëme au sujet de la querelle qui avait éclaté entre les membres et les licenciés du collége des médecins. Cet écrivain, d'un caractère bon et généreux, ne se borna pas à gaspiller un talent incontestable : ses habitudes de bon vivant paraissent l'avoir porté à des excès de boisson qui abrégèrent ses jours. W. H—s.

Notice, à la tête du *Connoisseur*; 1793, 4 vol. in 12.

THORVALDSEN (*Bertel*) (1), célèbre sculpteur danois, né à Copenhague (2), le 19 novembre 1770, mort dans cette ville, le 24 mars 1844. Il appartenait à une famille qui descendait, à ce qu'on dit, du roi danois Harald Stildetand ; elle se transporta d'abord en Norvège, puis en Islande. Son père Gottschalk, moitié ouvrier, moitié artiste, sculptait des figures pour les proues des navires. Dès l'enfance Bertel aida son père dans ses travaux. Admis, à onze ans, dans l'école gratuite de l'Académie des arts, il fit dans le dessin des progrès notables, et obtint au concours de 1787 une médaille d'argent. Mais son instruction générale avait été fort négligée, et l'on raconte qu'à dix-huit ans il savait à peine lire, et qu'il se montrait, en dehors de son art favori, d'une apathie singulière pour l'étude. Après être sorti de l'école de Charlottembourg, il se retira à Abenraa, dans une petite maison isolée, et travailla avec ardeur à combler les lacunes de son éducation. En même temps les conseils du peintre Abilgaard ne furent pas inutiles au développement de son génie artistique. On le vit gagner successivement en 1789 un deuxième prix; en 1791 la médaille d'or pour le bas-relief d'*Héliodore chassé du temple*, en même temps que la protection du comte de Reventlow, qui lui donna plusieurs commandes; et en 1793, le grand prix de Rome pour une composition dont le style était *la Guérison du boiteux par saint Pierre*. Les événements politiques retardèrent son départ pendant trois années, et il passa ce temps à donner des leçons de dessin et à exécuter plusieurs travaux, entre autres le buste du comte de Bernstorff, des vignettes pour quelques ouvrages et des bas-reliefs pour le palais du prince héréditaire, Frédéric.

Après avoir embrassé sa vieille mère, qu'il ne devait plus revoir, Thorvaldsen s'embarqua, le 20 mai 1796, sur une frégate danoise; son voyage ressembla à une véritable odyssée : après cinq mois de croisière dans la mer du Nord, il toucha à Alger, puis à Tripoli, fut retenu deux fois en quarantaine à Malte, débarqua en Sicile, et ne parvint à Rome que le 8 mars 1797. Lorsqu'il se vit à Naples, seul, sans plus de rapports avec ses compatriotes, dans un pays si éloigné du sien et dont la langue lui était entièrement inconnue, le courage lui man-

(1) Ce nom s'écrit avec un v, lettre qui a le son du w en allemand. Nous avons fait la même remarque pour Svedenborg, que les Allemands écrivent à tort Swedenborg. — Quant au prénom de Thorvaldsen, les auteurs danois n'en citent qu'un seul, celui de *Bertel*, qui signifie Barthélemi.

(2) Quelques auteurs disent que Thorvaldsen naquit en pleine mer, le 19 novembre, durant un voyage que faisait sa mère, fille d'un pasteur luthérien en Islande, de Reikiavik à Copenhague, où son mari était établi.

que, et il serait reparti à l'instant s'il eût aperçu dans le golfe un bâtiment danois. Il était recommandé par l'évêque Frédéric Munter à l'antiquaire Zoëga, son compatriote. Celui-ci fut d'abord peu content du jeune élève Trois ans plus tard il portait sur lui ce jugement sévère : « Beaucoup à reprendre, peu à louer. » D'après les conseils de ce savant, Thorvaldsen commença par faire des copies de quelques bustes antiques, notamment ceux de Pollux, d'Homère, de Cicéron et d'Agrippa, de la Vénus de Médicis, de l'Apollon du Vatican, du Jupiter Capitolin, de Sappho, de Melpomène, et d'Ariane; mais il était difficile, et plus d'une fois il lui arriva de briser de sa main l'œuvre qui lui avait coûté tant de peine. Il fit en même temps plusieurs groupes, parmi lesquels un, qui représente *la Paix*, mérite une mention spéciale. En 1798 il obtint une prorogation de sa pension pour deux années. En octobre 1800 il exécuta un *Jason*, figure de grandeur naturelle, et la laissa exposée six mois durant sans que le public daignât y faire attention; il la détruisit alors, et en composa une autre de proportion colossale, et qui obtint l'approbation du sévère Zoëga. Canova, qui devina en Thorvaldsen un rival, ne put pourtant s'empêcher de s'écrier en voyant le *Jason :* « Quest' opera di quel giovane danese è fatto in un stilo nuovo e grandioso! » La gloire n'avait pas changé la triste situation de l'artiste, et il dut se résigner en 1803 à retourner en Danemark, quand une irrégularité de son passeport le força de remettre son départ au lendemain; ce même jour arrivait à Rome le banquier Thomas Hope, qui, charmé de l'œuvre, en commanda l'exécution en marbre au prix de 800 ducats.

Grâce à cet heureux accident, Thorvaldsen demeura à Rome. Une grave maladie l'obligea de faire en 1804 un voyage à Naples et à Livourne. Le gouvernement danois lui fit présent d'une somme de 400 thalers; l'académie de Florence lui envoya un diplôme de professeur. En mai 1805 il devint membre de l'Académie de Copenhague, et peu de temps après professeur. Il exécuta dans les années suivantes plusieurs œuvres remarquables, principalement *Achille et Briséis*, *l'Été et l'Automne*, *la Danse des Muses*, bas-reliefs; *l'Amour et Psyché*, *Bacchus*, *Ganymède*, *Vénus à la pomme*, *Mars*, *Adonis* (pour le prince Eugène), *Hébé*, *Mercure tuant Argus*, statues. En 1808 il fut admis dans l'académie de Saint-Luc, qu'il présida dans la suite. En 1810 le roi de Danemark le nomma chevalier du Danebrog et lui octroya des lettres de noblesse. En 1811 Napoléon Iᵉʳ le chargea d'orner à Rome le palais Quirinal, et Thorvaldsen acheva en trois mois sur les quatre panneaux du principal appartement une vaste frise représentant l'*Entrée triomphale d'Alexandre à Babylone*. Le 12 février 1812 il fut élu membre de l'Académie de Vienne. De 1812 à 1819 il créa une foule de compositions nouvelles, dont les plus estimées sont les bas-reliefs de *Nessus et Déjanire*, de *Priam et Achille*, du *Christ avec les apôtres auprès du lac de Tibériade*, et de *l'Amour montrant à Vénus sa main piquée par une abeille*; les statues allégoriques, *le Jour* et *la Nuit*, qu'il modela toutes deux en 1815 en une seule journée; la figure de *l'Espérance*, *le Jeune pâtre*, *Ganymède avec l'aigle*, et *les Trois Grâces* pour opposer ce groupe à celui qui fut exécuté par Canova; enfin, les bustes de personnages célèbres, lord Bentinck, la princesse Galitzin et Byron, et quelques monuments funéraires, comme celui du chirurgien Vacca, au cimetière de Pise.

Le 14 juillet 1819 Thorvaldsen, désireux de revoir sa patrie, après une absence de vingt-trois ans, se mit en route pour le Danemark en compagnie du comte Rentzau et du peintre Lund, et après avoir visité Munich, Vienne et Varsovie, où il reçut l'accueil le plus sympathique et beaucoup de commandes, il arriva à Copenhague le 30 octobre. Toute la ville vint à sa rencontre, et lui fit une réception enthousiaste. Il y exécuta les bustes du roi, de la reine, des princes et des princesses de la famille royale. Le 12 novembre il fut nommé conseiller d'État, et commença à ébaucher des travaux destinés à orner la cathédrale; mais après un séjour de quelques mois il retourna à Rome, à la fin de 1820, où il trouva plusieurs de ses statues endommagées par l'écroulement du plancher de son atelier. En 1823 il devint associé étranger de l'Académie française des beaux-arts, et en 1831 officier de la Légion d'honneur. Son second séjour à Rome dura jusqu'en 1838. Il y demeura sur le mont Pincio, et s'occupa principalement à finir ses travaux pour la cathédrale de Copenhague, sans compter une foule d'autres œuvres, parmi lesquelles il faut citer la statue équestre du prince Poniatowski, le monument du pape Pie VII, celui d'Eugène, duc de Leuchtenberg, les statues de Maximilien Iᵉʳ, électeur de Bavière, de Conradin de Souabe, de Gutenberg et de Schiller. Le 7 août 1837 il quitta Rome, et rentra à Copenhague le 17 septembre, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Le peuple détela les chevaux et traîna sa voiture jusqu'à Charlottembourg, où l'on avait préparé une splendide habitation pour le grand artiste national. Une série de fêtes furent données en son honneur; mais le vieillard, désireux de repos, se retira à la terre de Nysoe, propriété du baron Stampe, où il fut entouré de toutes sortes de soins, et continua à travailler avec la même fraîcheur d'idées, avec la même puissance dont il avait donné tant de preuves dans sa longue carrière. De cette époque datent plusieurs bas-reliefs mythologiques, comme *Léda*, *Andromède*, *l'Amour et Psyché*,

l'Amour et l'Hymen. En avril 1839 eut lieu l'inauguration solennelle des sculptures exécutées par lui pour la cathédrale de Copenhague. Cette œuvre, qui faisait de cette église la plus belle des trois royaumes scandinaves, consiste en treize statues colossales en marbre, représentant le *Christ* et les *douze Apôtres*, en un baptistère et en un magnifique fronton surmonté de quatorze statues et dont la *Prédication de saint Jean-Baptiste* est le sujet. Ces sculptures avaient été dessinées par lui de 1821 à 1831; mais elles furent exécutées sous sa direction par ses nombreux élèves. En 1840 Thorvaldsen exécuta à Nysel plusieurs bas-reliefs, dont les sujets sont empruntés de l'histoire sainte, notamment *Rébecca à la fontaine*, *le Christ et les enfants*, *la Samaritaine*, et surtout *l'Entrée du Christ à Jérusalem* et *la Marche du Sauveur au Golgotha*. Ces deux derniers furent placés dans la cathédrale. Il fit encore les bustes d'Holberg, d'Œhlenschlæger et de Steffens, et sa propre statue, de grandeur naturelle, appuyée sur l'Espérance. En mai 1841 Thorvaldsen entreprit une nouvelle visite à Rome. Tout ce voyage ressembla à celui d'un triomphateur, et il n'arriva à la ville éternelle que le 13 septembre, où il fut reçu avec les plus grandes distinctions. Depuis son retour à Copenhague (oct. 1842), il ne cessa de travailler jusqu'au moment de sa mort. Ses dernières œuvres sont, outre un grand nombre de bas-reliefs, les statues colossales d'*Hercule* et d'*Esculape*, et l'esquisse d'une statue de *Luther* pour la ville natale du réformateur, Eisleben. Le 23 mars 1844 le grand artiste avait ressenti au cœur quelques palpitations. Néanmoins il dîna comme d'habitude, et alla le soir à l'Opéra, où il s'assit dans sa stalle habituelle. Le premier acte fini, on s'aperçut que Thorvaldsen ne se levait pas; on l'appela, on le secoua en vain : il avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante. Il laissait une fortune d'environ quatre millions de francs, qu'il avait léguée tout entière, par un testament daté du 5 décembre 1838, au musée fondé par lui à Copenhague. Ce musée renferme une grande partie de ses œuvres immortelles. Le 30 mars 1844 eurent lieu ses funérailles, avec une magnificence inouïe. Thorvaldsen n'avait jamais été marié, et il n'a laissé qu'une fille naturelle, qui épousa en 1832 un chambellan du roi Frédéric VI.

L'œuvre artistique de Thorvaldsen a été l'objet des publications suivantes : *Intera collezione di tutte le opere di Th.* (Rome, 1831, 2 vol. in-fol., 117 pl. au trait), avec des explications rédigées par l'abbé Misserini, en italien et en français; — *Recueil de tous les ouvrages de Th.* (Copenhague, 1851, gr. in-fol.), avec une notice par Holst; — *Entrée d'Alexandre le Grand à Babylone*, *frise en marbre* (Munich, 1835, in-fol. obl.), d'après les dessins d'Overbeck et autres. Ch. de G—R—N.

Thiele, *Bertel Thorvaldsen og hans værker*; Copenhague, 1831-50, 4 vol. in 4°; trad. en allem, Leipzig, 1832-57, 4 vol. — L. de Loménie, *Galerie des contemp. illustres*. — Reumont, *Thorwaldsen*; Berlin, 1844, in-8°. — Andersen, *Bert. Thorvaldsen*; Copenhague, 1845. in-8°. — Hillerup, *Thorvaldsen og hans værker*; Copenhague, 1851-56, 4 vol. in-8°. — *Revue des beaux-arts*, t. V, 1854.

THOTT (*Otto*, comte DE), ministre danois, né le 13 octobre 1703, mort le 10 septembre 1785, à Copenhague. Bien qu'il fût issu de l'une des plus anciennes familles nobles du Danemark, il commença sa carrière par des emplois subalternes, et fut d'abord secrétaire de la chancellerie royale; en 1735 il devint membre du conseil de commerce, et administrateur de la banque et de la monnaie. Sous Frederic V il dirigea les finances, et siégea au conseil d'État; il négocia avantageusement en 1749 le rachat de la partie de l'île d'Arroé, qui avait été séparée de la couronne lors du partage du Slesvig. Écarté par Struensee, qui le jugeait avec raison peu favorable à ses plans de réforme générale (27 déc. 1770), il vécut à l'écart, et après la chute du favori entra dans le nouveau cabinet avec le portefeuille de ministre d'État (13 fév. 1772). En même temps il fut un des quatre commissaires chargés d'examiner la conduite de la reine Mathilde. Il contribua à la prospérité des colonies danoises, en y établissant la liberté du commerce. Ce fut un financier consommé, comme le prouve son *Mémoire sur la monnaie*, qui est encore aujourd'hui digne d'attention. Au milieu de ses travaux, de Thott consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire et de la littérature. Un grand incendie, qui eut lieu à Copenhague en 1728, réduisit en cendres sa bibliothèque; mais il en forma une autre, qui contint 4,154 manuscrits et 121,945 volumes, au nombre desquels 6,059 ouvrages imprimés avant 1530. Il légua ces derniers et les manuscrits à la bibliothèque royale de Copenhague. Le catalogue de sa bibliothèque a été rédigé par Elert et Eccard et publié par ordre du gouvernement (*Catalogus bibliothecæ Thottianæ*; Copenhague, 1789-95, 12 vol. in-8°); c'est un document précieux pour la bibliographie. Thott possédait en outre une riche collection de médailles, dont la description a paru en 1789, 2 vol. in-8°, un cabinet d'antiquités, de pierres gravées et de camées, des tableaux et des armes de toutes les époques. C'était aussi un zélé protecteur des sciences, et il contribua beaucoup à leur développement par la fondation de l'Observatoire et par la création de plusieurs chaires et de divers prix à l'université de Copenhague.

Hirsching, *Handbuch*.

THOU (Famille DE), originaire de l'Orléanais, et non de la Champagne, où se trouvait jadis un château du même nom. Les plus anciens membres de cette maison illustre possédaient au quatorzième siècle la seigneurie du Bignon, près Orleans. Nous citerons les plus remarquables d'entre eux :

Thou (*Jacques* de), mort le 1er octobre 1504, fut le premier de sa famille qui vint s'établir à Paris, et qui entra dans la magistrature; il y succéda à Aignan Viole, son oncle maternel, dans la charge d'avocat général en la cour des aides. Ses filles prirent des alliances avec des magistrats ou des avocats fameux.

Thou (*Augustin* de), fils du précédent, mort le 6 mars 1544. D'abord avocat, puis conseiller et en 1535 président au parlement, il mérita par sa prudence et sa modération l'estime générale. De Claude de Marle, sa femme, il eut sept enfants, entre autres : *Christophe* et *Nicolas*, qui suivent; *Adrien*, maître des requêtes, mort en 1570, et *Augustin*. Ce dernier fut nommé par Charles IX avocat général (1567) et par Henri III président (1585), et mourut dix ans plus tard; sa petite-fille, Anne, épousa Savary, notre ambassadeur à Constantinople.

Moreri, *Grand Dict. hist.*

Thou (*Christophe* de), magistrat, fils aîné du précédent, né en octobre 1508, à Paris, où il est mort, le 1er novembre 1582. Il commença à se faire connaître dans les charges de conseiller et d'avocat du roi au siége de la Table de marbre, de contrôleur en la chancellerie, et de prévôt des marchands de la ville de Paris. Henri II le pourvut, en 1554, d'un office de président au parlement. Dans cette qualité, il présida plusieurs commissions judiciaires, entre autres celle qui instruisit contre le prince de Condé (nov. 1560), dont la perte, résolue en secret par les Guises, eût été consommée sans la mort inattendue de François II. Bien que d'un caractere doux et bienveillant, il se rendit en plusieurs occasions l'organe des passions et des rancunes du parlement dans ses rapports avec l'État : en 1562 il adressa des remontrances à la reine mère, et tenta de justifier l'opposition qu'apportait sa compagnie a l'enregistrement de l'édit de tolerance du 17 janvier, en accusant le gouvernement de déserter la cause des catholiques et de favoriser l'établissement d'une religion nouvelle; l'année suivante il présenta de nouvelles protestations sur le même sujet (16 août 1563), et il fallut un coup d'autorité pour vaincre l'opiniâtreté du parlement. Depuis la mort de Gilles Le Maistre (5 déc. 1562), il avait été choisi pour tenir sa place à la tête de ce corps comme premier président Après le massacre de la Saint-Barthélemi, son attitude ne fut pas digne des constants éloges dont l'a comblé son fils. Dans sa reponse a Charles IX, qui venait de déclarer solennellement que « tout avait été fait par son ordre, » il eut l'insigne faiblesse d'applaudir à un crime qu'il avait pourtant en horreur (1), et d'appliquer au roi la maxime de Louis XI : qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner (1). Durant les troubles, Christophe de Thou se rangea parmi les politiques, c'est-à-dire à ce parti de gens sages et calmes qui pensaient avec liberté, mais n'osaient pas agir. En sujet fidèle, il protesta contre la Ligue, et quand le roi s'en fut déclaré le chef, il la signa à son tour, se contentant de faire à son adhésion de nombreuses réserves en faveur des droits de la couronne (1576). Dans le procès de Salcède, la dernière affaire qu'il présida (oct. 1582), il conseilla de lui laisser la vie; mais Henri III, qui voulait la mort de ce gentilhomme, malmena fort de Thou, et lui adressa quelques rudes propos; « ce bon vieillard, rapporte L'Estoile, les ayant pris à cœur, la lâcherie avec les ans le conduisirent au tombeau. » On lui fit des obsèques solennelles, et il fut inhumé dans l'église de Saint-André des Arcs, sa paroisse, où son fils lui fit élever par Prieur un admirable mausolée. Christophe de Thou est une des grandes figures parlementaires du seizième siècle. Au point de vue de ses contemporains on peut dire, avec Pasquier, que sa vie fut belle, heureuse et honorable. Cependant ce même Pasquier, qui lui rend un si beau témoignage, et qui le loue d'avoir rédigé les coutumes de France, soumis les avocats à une exacte discipline, et apporté un zèle extrême au jugement des procès criminels, le blâme d'un autre côté d'avoir trop souvent voulu violenter sa compagnie pour accomplir les promesses qu'il faisait un peu légèrement au roi et aux princes. Il aimait les lettres et y était fort savant; il avait amassé des matériaux considérables (qui passèrent à son fils) pour écrire une *Histoire nationale*.

De sa femme, Jacqueline de Tulleu, il eut trois fils et quatre filles, savoir : *Jean*, maître des requêtes, mort le 5 août 1579; *Christophe-Auguste*, grand maître des eaux et forêts de Normandie, assassiné avec son fils unique durant les troubles de la Ligue; *Jacques-Auguste*, le célèbre historien, qui suit; *Jacqueline*, abbesse de Malnoue; *Marie*, abbesse de Clerets, au Perche; *Anne*, mariée au chancelier de Chiverny; et *Catherine*, femme du premier président Achille de Harlay. P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — De Thou, *Mémoires.* — Pasquier, *Lettres* — L'Estoile, *Journal de Henri III.*

Thou (*Nicolas* de), prélat, frère du précédent, né en 1528, à Paris, mort le 15 novembre 1598, au château de Villebon (Seine-et-Oise). Après avoir occupé successivement les fonctions de conseiller clerc au parlement, d'archidiacre de l'église de Paris et d'abbé de Saint-Symphorien de Beauvais, il fut appelé en 1573 à l'évêché de Chartres. Son attachement à Henri III

(1) Suivant son fils, « il en eut tant d'horreur qu'étant tombé peu de temps après sur cet endroit des *Silves de Stace* :

Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Secula, nos certe taceamus; et obruta multa
Nocte tegi propriæ patiamur crimina gentis, (St., L V.)

il en fit l'application à cette fatale journée, et l'écrivit à la marge du livre ».

(1) *Voy.* Davila, lib. V, et le recueil des *Lois et ordonnances*, t. XIV, p. 256 57.

rendit sa position difficile pendant les troubles civils. La ville de Chartres s'était déclarée pour la Ligue, et avait fermé ses portes le 17 janvier 1589 aux troupes du roi; elle accueillit le duc de Mayenne avec transport, et reconnut le cardinal de Bourbon, qui avait été proclamé roi sous le nom de Charles X. A l'approche d'Henri IV, l'évêque, qui depuis quelque temps était soupçonné d'entretenir une correspondance avec lui, s'efforça de lui gagner des partisans et fut heureux de le recevoir dans son palais. Quelque temps après il présida l'assemblée des 28 prélats (21 sept. 1591) qui déclarèrent la bulle d'excommunication fulminée par Grégoire XIV contre Henri IV « nulle, injuste et suggérée par la malice des étrangers ennemis de la France ». Il fut un des évêques chargés de recevoir à Saint-Denis l'abjuration publique du roi (juillet 1593), et le 27 février 1594 il lui donna l'onction sacrée dans la cathédrale de Chartres. On a de lui : *Norma pie vivendi;* Paris, 1575, in-4°; — *Instruction des curés pour instruire le simple peuple dans le diocèse de Chartres*, en latin et en français; Paris, 1579, in-4°; — *Manière d'administrer les sacrements de l'Église;* Paris, 1580, in-4°; — *Statuta in synodo carnutensi promulgata sub N. de Thou;* Paris, 1587, in-8°; — *Brief recueil et explication de la messe;* Paris, 1598, in-4°; — *Cérémonies observées au sacre et couronnement d'Henri IV, roi de France;* Paris, 1594, in-4°, et 1610, in-8°.

La Croix du Maine, *Bibl. française.* — Liron, *Bibl. chartraine.* — Palma Cayet, *Chron. novennaire*, liv. VI.

THOU (*Jacques-Auguste* DE), magistrat et historien, fils de Christophe, né à Paris, le 8 octobre 1553, mort dans la même ville, le 7 mai 1617. Né avec une constitution tellement frêle que jusqu'à l'âge de cinq ans on désespéra de sa vie, ce fut assez tard qu'il fut mis entre les mains des maîtres. Placé, vers 1563, au collége de Bourgogne, il termina ses études sous la direction d'Henri de Monantheuil, J. Martin, Marescot et P. du Val. Élevé en dehors de toute contrainte, mais aussi dans le commerce des savants qui fréquentaient la maison paternelle, il suivit ensuite avec zèle les cours de grec de Lambin et de Pellerin au Collége de France. De bonne heure il apparaît comme un esprit curieux et libre, et un peu songeur. Épris des arts du dessin, il montra très jeune encore de grandes dispositions pour la peinture. A dix-sept ans, il alla, à Orléans, commencer l'étude du droit, pour la poursuivre à Bourges, sous Doneau et Hotman, à Valence, sous Cujas, près duquel il forma avec Joseph Scaliger une étroite amitié. Revenu à Paris, où il assistait à la Saint-Barthélemy, il entra dans la carrière ecclésiastique, à laquelle sa faible santé et son rang de cadet le destinaient, et s'installa au cloître Notre Dame, où il succéda, comme chanoine, à son oncle Nicolas; ce fut là qu'il forma cette nombreuse bibliothèque restée si célèbre. Une curiosité singulière, qui fut la passion de toute sa vie, le porta, en 1573, à accompagner Paul de Foix dans une ambassade de félicitations auprès des princes d'Italie à l'occasion de l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. C'est en compagnie de cet homme remarquable par son savoir autant que par sa tolérance religieuse, et de son secrétaire, le futur cardinal d'Ossat, qu'il visita toutes les villes de la Péninsule, liant amitié avec leurs savants et leurs hommes d'État, et ne laissant sur sa route ni une imprimerie ni une bibliothèque célèbre sans s'y arrêter longuement (1). Il songeait déjà à écrire l'histoire de son temps, et s'y préparait en liant un commerce d'amitié avec tous ceux qui pouvaient l'instruire sur les affaires politiques de cette époque. Il était à Rome depuis six mois, dans la société de Muret, de P. Manuce, de F. Orsini, lorsque la nouvelle de la mort de Charles IX (30 mai 1574) le rappela à Venise pour aller saluer, en Dalmatie, le nouveau roi Henri III, qui revenait de Pologne. De retour en France, par Gênes et Lyon (sept. 1574), de Thou, qui se lia alors intimement avec les frères Pithou, Claude Dupuy, Loysel et Jean Houllier, mena pendant quatre ans une vie d'étude qui ne fut interrompue que par une courte mission diplomatique près du maréchal de Montmorency, à l'occasion de la fuite du roi de Navarre (fév. 1576), et par une rapide excursion dans les Pays-Bas. Reçu conseiller clerc au parlement (1578), il s'appliqua avec zèle à ses nouveaux devoirs, mais sans renoncer à son goût pour les voyages. La mort de son frère Jean (5 août 1579) (2) ne le décida pas encore, malgré l'avis de ses oncles, à quitter l'Église pour la magistrature, où la perspective des plus hautes fonctions s'offrait à lui. « Son ambition, nous dit-il, se bornait alors à quelque ambassade *pour continuer ses voyages.* » En 1580 il profita de l'occasion d'une maladie contagieuse qui désolait Paris pour voir la Touraine, la Normandie, et la Bretagne, et revint à Tours, pour courir aussitôt en Périgord, chargé d'une mission près du duc d'Alençon et de Cossé, qui y négociaient avec le roi de Navarre la paix de Fleix (26 nov. 1580). Nommé membre de la commission, qui, sous la présidence d'Antoine Seguier, alla remplacer la chambre mi-partie de Guienne (1581), il mêla à ces fonctions judiciaires les trois choses qui lui agréaient le plus : la diplo-

(1) Voici cet itinéraire, très-important à connaître : Turin, Casal, Pavie, Lodi, Plaisance, Mantoue, où il rencontra La Mirandole et des princes savants, Ferrare et sa cour toute française; Venise, où un ami le loge chez une hôtesse, « la seule qui passât pour ne point faire certain commerce », Padoue et ses célèbres professeurs, Vicence, Vérone, Bergame, Crémone, puis Bologne, où il se lie avec Sigonio, Florence, où il s'entretient avec Vasari, Sienne, Lucques, Rome, Naples enfin, où il fit un court séjour en février 1574.

(2) Il laissait un fils, *René*, mort sans postérité mâle, et en qui s'éteignit la branche des de Thou de Bonneuil.

matie, qu'il ne négligea pas dans ses entrevues avec le maréchal de Matignon, avec Henri de Navarre, Condé et Marguerite, à Nérac; le commerce des lettrés, qui le mit en rapport avec Montaigne, « dont il tira bien des lumières », et Élie Vinet; et les voyages, en employant ses vacances à parcourir les villes de Gascogne. Rappelé à Paris, il prit si bien le chemin des écoliers ou plutôt celui d'un curieux de toutes choses, qu'il visita le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, le Velay, l'Auvergne, le Lyonnais et la Bourgogne, et n'arriva que le lendemain des funérailles de son père (11 nov. 1582). Pressé de nouveau de renoncer à l'Église, il hésita beaucoup, et ne se rendit que par degrés au désir de sa famille. Le 10 avril 1584, il se laissa nommer maître des requêtes de l'hôtel, et le 22 mars 1586 président à mortier en survivance de son oncle Augustin. Le 29 mars suivant, il fut relevé de ses engagements religieux par l'officialité de Paris (1). L'année suivante il se maria.

C'était le moment où la Ligue acquérait toute sa puissance par la journée des Barricades et la fuite du roi (12 mai 1588). De Thou, bien que sans illusions sur l'habileté politique d'Henri III, était cependant très-royaliste; il suivit la cour à Chartres, et fut un des commissaires envoyés alors dans les provinces pour annoncer la convocation des états à Blois (2). Le titre de conseiller d'État fut la récompense de ses services (28 août 1588). Aux états de Blois, les caresses captieuses du duc de Guise à l'égard de de Thou, les conversations de celui-ci avec Michel de Montaigne, qui formait le projet de l'accompagner dans l'ambassade de Venise qu'on lui destinait, veulent être lues dans ses *Mémoires*. Citons seulement ce passage, qui n'est pas une des scènes les moins saisissantes du drame qui allait se dénouer par l'assassinat des Guises. « Allant prendre congé du roi, il l'attendit dans un passage obscur qui conduisait à son cabinet: là ce prince lui tint la main *pendant un temps considérable* sans lui parler. Après ce qui arriva à Blois, de Thou crut que le roi, rempli de son projet, avait eu d'abord envie de le charger d'instructions plus secrètes, mais qu'y faisant réflexion pendant ce profond silence, il avait jugé plus sûr de renfermer son secret. » (17 déc. 1588.) A Paris, où il se rendait « pour donner ordre aux affaires générales et aux siennes propres », il n'échappa aux Ligueurs qu'en se cachant chez les Cordeliers. Réfugié de là, sous un déguisement de soldat, chez Chiverny, à Esclimont (janv. 1589), puis à Chartres, il quitta bientôt cette ville et rejoignit la cour à Blois. Après avoir conseillé à Henri III, dans l'état désespéré de ses affaires, de se rapprocher du roi de Navarre, et s'être abouché avec du Plessis-Mornay pour conclure cette alliance si nécessaire (avril 1589), il refusa la présidence du parlement royaliste qu'on créa alors à Tours, pour accepter, en compagnie de Gaspard de Schomberg, la mission d'aller en Allemagne demander aux princes protestants des secours d'hommes et d'argent (mai). Ayant appris à Venise la mort d'Henri III, il revint en France par la Suisse. Très-bien accueilli, à Châteaudun, par Henri IV, il suivit pendant cinq ans ce prince dans les camps. Cette vie active ne l'éloignait pas cependant des lettres, et en 1591 il commença à écrire cette vaste *Histoire* pour laquelle, depuis vingt ans, il recueillait partout des matériaux. Peu après, à la mort d'Amyot (6 fév. 1593), il fut nommé grand-maître de la librairie du roi, et proposa, en 1594, l'acquisition de la bibliothèque de Catherine de Médicis.

Après les conférences de Surènes, qui préparèrent l'entrée d'Henri IV à Paris (22 mars 1594) et auxquelles il prit une part importante, de Thou fut encore chargé de négocier les conditions de leur soumission avec les ducs de Guise et de Mercœur. En même temps il devenait, à la mort de son oncle (1595), président à mortier, et usait presque aussitôt de ses fonctions pour faire enregistrer l'édit de Saint-Germain en faveur des protestants (6 fév. 1595). Il préludait ainsi à ce qui devait être l'œuvre capitale de sa carrière politique: l'édit de Nantes, qu'il négocia conjointement avec le ministre protestant Soffrey de Calignon. Après avoir aidé, comme président, à la vérification de cet édit célèbre, il s'opposa de toute son énergie à la réception du concile de Trente en France, qui eût été une atteinte portée aux libertés de l'Église gallicane, et par là ne contribua pas peu à s'attirer les ressentiments de la cour de Rome, dont bientôt il allait sentir les effets (1599). Équitable cependant pour tous, il avait vu avec déplaisir, en 1594, à la suite de l'attentat de Châtel, l'arrêt qui bannissait les Jésuites. Après avoir révisé, de concert avec l'archevêque de Bourges, Renaud de Beaune, Ed. Molé et L. Coqueley, les statuts de l'université (1600), il se consacra tout entier à la composition, puis à la publication de son *Histoire*, pour laquelle, grâce aux tracasseries qui lui furent suscitées, il dut se faire, quoique moins heureusement, négociateur pour son propre compte. A la mort de Henri IV, le déplaisir qu'il eut de se voir préférer Verdun pour successeur du premier président de Harlay, son beau-frère, ne fut égalé que par son indignation d'être nommé membre du conseil des finances destiné à remplacer Sully. « Aurait-on cru, écrivait-il plus tard, qu'un homme nourri dans l'étude dût, dans un âge avancé, passer des nobles fonctions de la magistrature à un honteux maniement des deniers! » La négociation des traités de Sainte-Menehould (15 mai 1614) et de Loudun (3 mai 1616), entre Condé et la cour, fut le dernier

(1) Il avait reçu les quatre ordres mineurs.

(2) Cette mission donna lieu entre de Thou et le roi à une correspondance, qu'il serait heureux pour l'histoire de retrouver.

service que de Thou rendit à Marie de Médicis, dont il avait eu si peu à se louer. Il mourut, en 1617, d'une maladie cruelle de l'estomac. Il fut enterré dans la chapelle de sa famille à Saint-André des Arcs. Marié en secondes noces (1) avec Gasparde de La Chastre (1605), femme jeune et aimable, et dont la mort précéda de peu la sienne, il en eut trois fils, *François-Auguste*, qui suit; *Achille-Auguste*, conseiller au parlement de Bretagne, mort sans alliance, le 6 avril 1635; *Jacques-Auguste*, président aux requêtes, qui eut deux fils, morts sans postérité et en qui s'éteignit, en 1746, le nom et la famille de Thou; et trois filles : *Madeleine*, mariée à Jacques Danez, président en la chambre des comptes, puis évêque de Toulon; *Marie* et *Louise*. En mourant de Thou laissait une bibliothèque qui est restée célèbre, et dont on jugera le prix en disant que son propriétaire envoyait lui-même son papier aux imprimeurs de son temps pour s'en faire tirer des exemplaires à part, et que lui seul pouvait ainsi posséder. Elle fut vendue en 1680 au cardinal de Rohan, et passa, par héritage, au prince de Soubise, mort en 1787. La vente du 22 mai 1789, qui la dispersa, produisit alors 260,000 fr. (*Voy.* Brunet, *Manuel du Libraire;* J. Pichon, les *Monuments franç. de la Biblioth. du roi*, et Deschamps, préface du *Catalogue Solar.*)

L'*Histoire de son temps*, qui a fait appeler de Thou par Bossuet « le grand, le fidèle historien », forme comme une partie distincte de sa vie. Très-jeune encore il eut la pensée et la volonté de l'écrire. L'exemple paternel ne fut sans doute pas étranger à cette résolution, car on sait que le président Christophe avait formé un pareil dessein, et que chaque jour s'entassaient chez lui dans de grands tonneaux une masse innombrable de pièces et de documents mis en réserve pour servir un jour. Ce ne fut qu'après vingt années de recherches, de soins et de voyages, vers 1581, que de Thou en commença la rédaction (2). En 1603 il en avait déjà composé les dix-huit premiers livres, et était parvenu jusqu'à l'année 1560, lorsque la circulation dans le public de copies infidèles le força à faire lui-même imprimer cette première partie de son œuvre (3). Elle parut sous ce titre : *J.-A. Thuani Historiarum sui temporis pars I*[a] (Paris, 1604, in-fol. et 2 vol. in-8°). Écrite en latin, elle s'étend de 1546 à 1560, et est précédée d'une épître remarquable, adressée à Henri IV, qui ordonna qu'elle fût aussitôt traduite en français (1). Mais dès son apparition l'esprit ligueur et l'exaltation religieuse attaquèrent avec violence un livre qui leur était évidemment hostile. « A peine, dit de Thou, la première partie eut-elle été rendue publique, que je ressentis l'animosité d'un grand nombre d'envieux et de factieux. » En France, l'autorité de Henri IV put à peine empêcher qu'on ne fît un mauvais parti à l'auteur, et à Rome les choses allèrent plus loin encore. On y releva d'abord cette phrase sur Dryander, professeur protestant de Marbourg, qui laissait supposer qu'un hérétique peut être sauvé : *Ac tandem Marburgi, ubi diu docuit.. ad* POTIOREM *vitam migravit.* C'est sur ce *potiorem* que s'éleva contre de Thou une véhémente suspicion d'hérésie. Il changea le mot fâcheux en celui d'*alteram*, et évita, grâce à cette soumission et aussi au zèle de ses amis Du Perron et d'Ossat, qui étaient alors à Rome, une condamnation de son livre, dans lequel Antoine Caraccioli avait déjà relevé plusieurs propositions suspectes. Mais la seconde partie, qui s'étend jusqu'à l'an 1572 et à la Saint-Barthélemy, ayant paru, en 1606, in-fol., de Thou, qui avait porté sur cette époque périlleuse la même liberté de jugement, ne put éviter cette fois une condamnation qui, après la mort du cardinal d'Ossat et le rappel de Du Perron, frappa son *Histoire*, le 9 novembre 1609 (2). En France de Thou avait été obligé de pousser la précaution jusqu'à employer tous ses efforts à empêcher une traduction française de son livre, qui aurait sans doute accru le nombre de ses ennemis avec celui de ses lecteurs. Le 22 janvier 1607, à la sollicitation du président, Henri IV défendait, par lettres patentes, de faire en France cette traduction, « attendu qu'on y pourrait *commettre grandes fautes contre l'intention de l'auteur;* » et en même temps Casaubon s'employait efficacement à conjurer à Genève un pareil malheur. En 1611 parut un libelle diffamatoire de Scioppius, auquel il ne répondit que par son dédain. La critique du jésuite Machault (Ingolstadt, 1614, in-4°) lui inspira d'autres sentiments, et fut l'origine des *Mémoires* qu'il écrivit à la fin de sa vie. En 1607 et en 1608 avaient paru la troisième (1572-1574) et la quatrième partie (1574-1584) de son *Histoire*. De Thou avait l'intention de la continuer jusqu'à la fin du règne de Henri IV, en 1610; elle aurait eu alors CXLIII livres. La mort interrompit son œuvre à l'an 1607 et au livre CXXXVIII°. Cette dernière partie ne parut

(1) Sa première femme, Marie de Barbançon, qu'il avait épousée en 1587, était morte en 1601, sans postérité.

(2) *Voy.* à ce sujet les intéressants détails qu'il donne dans sa lettre au président Jeannin, du 31 mars 1611 (*Recueil des pièces hist.*; Delft, 1717, in-12), et où l'on doit relever ce passage : « *Je prends à témoin Dieu que je n'ai point eu d'autre vue que sa gloire et l'utilité publique, en écrivant l'histoire avec la fidélité la plus exacte et la plus incorruptible dont j'ai été capable.* »

(3) Cette première édition est très-recherchée, à cause de certains passages retranchés des éditions postérieures.

(1) Elle le fut par Hotman fils (Paris, 1604, in-8°). Rapin la traduisit de nouveau (ibid., 1610, in-4°).

(2) Cette condamnation causa une véritable douleur à de Thou. « *Je reconnais, dit-il, que le temps auquel j'ai écrit et ma liberté naturelle me peuvent avoir quelquefois emporté, mais sans haine, comme j'appelle Dieu à témoin, et moins avec mépris de ce que je dois vénérer.* » (Lettre à Du Perron, 22 août 1607.)

qu'après lui, par les soins de Du Puy et de Rigault, ses amis (Orléans [Genève], 1620, 5 vol. in-fol.). Deux nouvelles réimpressions (Francfort, 1625, 3 vol. in-fol., et Genève, 1626-30, 5 vol. in-fol.) furent encore données par Du Puy et Rigault, avec corrections et additions. Mais c'était un Anglais, Samuel Buckley, enthousiaste de l'œuvre de de Thou, qui devait en donner la meilleure édition, aux frais du docteur Mead et sur les nombreux matériaux réunis par Thomas Carte dans son voyage en France. Reproduction de l'édition de 1620, elle contient les variantes de toutes les éditions, et, ce qui est bien plus précieux encore, les corrections et additions manuscrites de Du Puy et Rigault (*Historiarum libri CXIIII*; Londres, 1733, 7 vol. in-fol.). Ce grand ouvrage (1), abrégé par Rémond de Sainte-Albine (Paris, 1759, 10 vol. in-12), a été trad. en partie par Du Ryer (Paris, 1659, 3 vol. in-fol.), et entièrement par Desfontaines, Le Beau et autres (ibid., 1734, 16 vol. in-4°); mais cette traduction n'est pas exempte de suppressions ou corrections inspirées par le zèle religieux.

Après la grande histoire de de Thou, il faut citer ses *Mémoires*, composés en latin et qui s'étendent de 1553 à 1601; impr. d'abord dans l'édition de 1620, puis à Amst., 1711, in-4°, ils ont été mis en français d'une manière très-remarquable par Le Petit et d'Ifs (Rotterdam, 1711, in-4°; Amst., 1713, in-12; Rouen, 1714, in-12), et font partie des collections Petitot et Poujoulat. Ces *Mémoires* ont de l'importance pour l'histoire littéraire et politique de la France et de l'Europe. Enfin, de Thou est encore auteur des ouvrages suivants : *De re accipitraria*; Paris, 1584, in-4° : ce poëme sur la fauconnerie, dont les deux premiers chants parurent à Bordeaux, en 1582, et le troisième à Paris, en 1584, a été imité en vers italiens par Bergantani (Venise, 1735, in-4°); — *Metaphrasis poetica librorum sacrorum aliquot*; Tours, 1588, 1599, in-8° : recueil de poésies religieuses sur Job, l'Ecclésiaste, Jérémie et les petits Prophètes; — *Crambe*, *Viola*, *Lilium*, *Phlogis*, *Terpsinoe*; Paris, 1611, in-4° : poëmes sur différents sujets; — *Posteritati*, *poematium*; Amst., 1678, in-12 : choix séparé des vers contenus dans ses *Mémoires*; — *Papirii Massoni vita*, à la tête des *Éloges* de P. Masson. Eug. Asse.

De Thou, *Hist. sui temp.* et *Mémoires*. — Ch. Du Puy, *Thuana*; Genève, 1669, in-8°. — Durand, *Hist. du seizième siècle*, 1725-32. — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Berlin*; ann. 1788. — J. Collinson, *Life of Thuanus*; Londres, 1807, in-8°. — Ph. Chasles, *Disc. sur la vie et les ouvrages de J.-A. de Thou*; Paris, 1824, in-4°. — Patin, *Idem*; Paris, 1824, in-4°. — Guérard, *Idem*; Paris, 1824, in-8°. — O'Egger, *Éloge de de Thou*; Paris, 1824, 1827, in-12. — Düntzer, *De Thou's Leben, schriften und histor. Kunst*; Darmstadt, 1837, in-8° — *Notices* des éditeurs de de Thou. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Poirson, *Hist. d'Henri IV*, t. II, 2e part.

(1) Il a en même temps donné naissance à plusieurs ouvrages, qui en sont comme les satellites. Citons : *Monumenta litteraria, seu obitus et elogia doctorum virorum ex elogiis J.-A. Thuani*; Londres, 1640, in-4°; — *Thuanus enucleatus*; Helmstædt, 1656, in-4°; — *Éloges des hommes savants, tirés de* l'Histoire de M. de Thou, *avec les additions par Ant. Tessier*, dont la meilleure édition est celle de Leyde, 1715, 4 vol. in-12, — L'*Index* de Jacques Du Puy, sous les titres de *Index nominum* (1634), de *Clavis historiæ* (1696), et de *Resolutio difficultatum* (1696, in-4°).

THOU (*François-Auguste* DE), fils du précédent, né à Paris, vers 1607, décapité à Lyon, le 12 septembre 1642. Placé de très-bonne heure sous la direction de Nicolas Rigault et des deux Du Puy, ses cousins, il succéda, en 1617, à son père, dans la charge de grand-maître de la librairie du roi, charge où il fut suppléé par Pierre Du Puy. Reçu conseiller au parlement à dix-neuf ans, puis bientôt maître des requêtes, il est à croire cependant que, privé de ses père et mère, il manqua de direction, et s'abandonna un peu, soit au caprice de ses goûts divers, soit au hasard des événements et des relations de cour. Tout ce qu'on sait de sa jeunesse, c'est que passionné, comme son père, pour le commerce des savants et des lettrés ainsi que pour les voyages, il parcourut une grande partie de l'Europe, visita Constantinople, et se lia avec un grand nombre d'hommes célèbres empressés d'accueillir le fils du plus illustre historien du temps. Nommé conseiller d'État à son retour, il fut chargé de quelques missions qui n'ont pas laissé de traces dans l'histoire; mais, comme il l'a dit lui-même plus tard, il s'appliqua surtout à suivre la cour dans les diverses résidences où elle se transportait. Choisi par Mme de Chevreuse fugitive pour confident et pour intermédiaire entre elle et la reine (août 1637), il n'obtint qu'à force de prières, lorsque cette intrigue eut été découverte, la mise en oubli de cette étourderie. Mais il ne put jamais regagner la confiance du cardinal de Richelieu. De cette époque date sa liaison avec Cinq-Mars, alors grand-maître de la garde-robe; deux ans après il alla habiter l'hôtel même de son ami. Parent du duc de Bouillon, il devint l'intermédiaire entre celui-ci et Cinq-Mars (août 1641), mais sans être instruit des motifs réels de cette intrigue politique. Conspirateur sans le savoir, il assistait de loin aux entrevues nocturnes de Cinq-Mars et du duc d'Orléans, restant toujours à la porte, et n'entendant rien. Il ne connut qu'après coup le traité avec l'Espagne, que Fontrailles fut chargé d'aller négocier à Madrid. Fontrailles était de retour à Narbonne, où s'était rendu le roi pour le siége de Perpignan (avril 1642), porteur du traité signé le 12 mars, lorsque de Thou alla rejoindre la cour; il venait suivre en curieux le siége de Perpignan, voyage qu'on devait relever comme une charge grave contre lui. En ce moment de Thou connaissait le traité, car il en parla à Fontrailles en le rencontrant à Carcassonne. On sait comment la copie du traité livrée à Richelieu, peut-être par l'ambassadeur d'Espagne lui-même, amena

l'arrestation de Cinq-Mars à Narbonne et celle de de Thou au camp de Perpignan. Conduit au château de Tarascon (6 juin 1642), ville où Richelieu, presque moribond, résidait depuis plus de deux mois, de Thou fut interrogé le 6 juillet, et se renferma dans des dénégations absolues, conduite courageuse, qui ne fut imitée ni par le duc d'Orléans, qui s'empressa de charger ses complices, ni par le grand écuyer lui-même. Après la nomination d'une commission présidée par le chancelier Seguier, et qui devait siéger à Lyon (27 août), il fut conduit sur le Rhône jusqu'à Valence, dans un bateau que remorquait celui du cardinal lui-même, et écroué, avec son ami à Pierre-Encise. Devant les juges, il persista dans ses dénégations; après avoir été confronté avec Cinq-Mars, il avoua qu'il avait eu connaissance du traité, mais seulement après la conclusion; qu'il était bien, il est vrai, coupable de non-révélation, mais qu'il lui avait été impossible de divulguer un complot où se trouvaient un favori et un frère du roi. Cette excuse ne le sauva point. Il fut condamné à mort, le 12 septembre. Quand Laubardemont, rapporteur du procès, eut lu aux accusés la sentence fatale, de Thou dit à Cinq-Mars : « Eh bien, monsieur! humainement je pourrai me plaindre de vous : vous m'avez accusé, vous me faites mourir; mais Dieu sait combien je vous aime. Mourons, monsieur, mourons courageusement, et gagnons le paradis. » De Thou ensuite écrivit, « avec une promptitude merveilleuse, » une lettre à la princesse de Guémené, dont l'amour avait troublé sa vie, et se confessa. L'exécution devait avoir lieu sur la place des Terreaux. Les condamnés y furent conduits dans un carrosse, au milieu d'un concours immense de peuple. Cinq-Mars fut exécuté le premier. « Vous voulez m'ouvrir le chemin à la gloire », avait dit de Thou en lui cédant le pas. Monté à son tour sur l'échafaud, il se fit bander les yeux d'un mouchoir. L'exécuteur ordinaire étant alors malade, il avait été remplacé par « un vieil gaigne-deniers » qui n'avait jamais fait cette affreuse besogne. Ce ne fut qu'après sept coups de couperet que la tête du malheureux de Thou tomba sous cette main inhabile. Le lendemain son corps fut embaumé et emporté par sa sœur, la présidente de Pontac. Il fut inhumé aux Carmélites.

Après la mort de Richelieu, sa famille demanda vainement sa réhabilitation à la régente, et le malheureux de Thou n'eut pour le défendre auprès de la postérité que l'écrit d'une main amie, les *Mémoires et instructions* rédigées par Pierre Du Puy. Sans doute en un siècle de théories et de législation criminelles mieux inspirées de la raison et de l'humanité, on eût fait quelque différence entre Cinq-Mars, l'instigateur d'un traité qui appelait les Espagnols en France, et de Thou, coupable seulement de non-révélation; mais tel n'était pas l'esprit de ce temps, et ce serait oser beaucoup que d'attribuer la condamnation de de Thou à une haine implacable de Richelieu pour le fils de celui qui, dans son *Histoire*, avait ainsi stigmatisé un grand-oncle du cardinal, mauvais prêtre : « Antonius Plessiacus Richelius, quod eam vitam professus fuisset, dein, voto ejurato, omni se licentiæ ac libidinis genere contaminasset. » Eug. Asse.

Fontrailles, Montglat, Montrésor, Richelieu, O. Talon, Brienne, *Mémoires*. — Bazin, *Hist. de Louis XIII*. — *Archives curieuses*, t. V. — D'Artigny, *Mém. d'histoire et de critique*, t. IV. — *Particularités de tout ce qui s'est passé en la mort de MM. de Cinq-Mars et de Thou*; Lyon, 1642, in-4°. — P. Du Puy, *Mémoires et instructions pour servir à la justification de l'innocence de Fr.-A. de Thou*, dans le t. VII de l'*Histoire* du président, édit. de Londres.

THOUARS. *Voy*. Du Petit-Thouars.

THOÜIN (*André*), botaniste français, né le 10 février 1747, à Paris, au Jardin des plantes, où il est mort, le 27 octobre 1824. A l'âge de dix-sept ans, en 1764, il perdit inopinément son père, qui occupait la place de jardinier en chef de cet établissement. Élève de Bernard de Jussieu, il possédait déjà en botanique des connaissances telles que Buffon n'hésita pas à lui confier la place de son père. Dès lors il devint le seul soutien d'une mère âgée, de trois frères et de deux sœurs, dont il était l'aîné. Sous la direction de Thoüin, l'étendue du Jardin du roi fut portée au double de ce qu'elle était en 1740. Il en dessina avec Buffon toutes les parties nouvelles, il agrandit les serres, et présida à la plantation de l'ecole de botanique, où l'on comptait à sa mort plus de 6,000 plantes vivantes. « Peu d'hommes, dit Cuvier, exercèrent une influence plus utile. Devenu le centre d'une correspondance qui s'étendait dans toutes les parties du monde, il ne cessa pendant un demi-siècle de provoquer entre les divers pays l'échange de leurs richesses végétales. Son nom était connu partout où existait une culture nouvelle. » Il entra en 1784 dans la Société royale d'agriculture, et en 1786 dans l'Académie des sciences. Élu en 1790 membre du conseil général du département de la Seine, il y siégea jusqu'au 10 août 1792. L'année suivante, il fut nommé professeur administrateur du Muséum d'histoire naturelle et chargé du cours de culture et de naturalisation des végétaux étrangers. L'un des commissaires chargés de recueillir en Belgique et en Hollande, et plus tard en Italie, les objets de sciences et d'arts utiles à l'augmentation des collections de la France, il s'acquitta de ces missions avec intégrité, et reçut, en juillet 1798, une couronne de chêne et une médaille d'or, à titre de récompenses nationales. Lors de la création de l'Institut, il fut l'un des quarante-huit membres appelés à faire les choix nécessaires pour compléter ce corps savant. Sa modestie et son désintéressement étaient sans bornes. Sa figure était belle, son maintien noble et doux, et sa conversation pleine d'intérêt; ennemi du faste, on le vit, un jour qu'il devait haranguer

un souverain au nom de l'Institut, obligé d'en emprunter le costume. Il avait reçu à sa création la croix de la Légion d'honneur. Il faisait partie de soixante-douze académies ou sociétés savantes. Il habitait au Jardin des plantes, avec ses frères et sœurs, un modeste logement annexe des anciennes serres. C'était là, au foyer antique et enfumé de cette famille patriarcale, que Malesherbes venait s'asseoir avec ses poches pleines de plantes et de rameaux d'arbres, que J.-J. Rousseau causait avec une confiance, un abandon qui contrastaient avec cette ombrageuse misanthropie qui était son état habituel, et que, plus tard, se réunirent Bernardin de Saint-Pierre, Faujas de Saint-Fond, Bosc, le botaniste Desfontaines, La Revellière-Lépeaux et d'autres savants et voyageurs. On a de Thoüin : *Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale*; Paris, 1805, in-4°, extrait du *Cours d'agriculture* de Rozier; — *Description de l'école d'agriculture pratique du Muséum d'histoire naturelle*; Paris, 1814, in-4°; — *Monographie des greffes, description technique des diverses sortes de greffes employées pour la multiplication des végétaux*; s. l. n. d. (Paris, 1821), in-4°, avec 13 pl.; — *Cours de culture et de naturalisation des végétaux*; Paris, 1827, 3 vol. in-8°, et atlas in-4°, publié par Oscar Leclerc, neveu de l'auteur; — *Voyage dans la Belgique, la Hollande et l'Italie*; Paris, 1841, 2 vol. in-8° : rédigé par le baron Trouvé sur le journal de l'auteur. Thoüin a inséré des travaux divers dans le *Dict. d'agriculture* de l'*Encyclopédie méthodique*, le *Supplément* au *Cours d'agriculture* de Rozier, les *Mémoires de la Société d'agriculture*, les *Mémoires de l'Acad. des sciences* (1787), la *Feuille du cultivateur*, la *Décade philosophique*, la *Bibliothèque physico-économique*, les deux éditions du *Dict. d'histoire naturelle*, publié par Déterville, les deux éditions du *Nouveau cours d'agriculture* du même éditeur, les *Annales de l'agriculture française*, les *Annales* et les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*.

THOÜIN (*Gabriel*), frère du précédent, né en 1747, à Paris, où il est mort, le 9 mars 1829, a cultivé avec succès l'art du jardinier fleuriste et décorateur. On lui doit un recueil intitulé : *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*; Paris, 1819-20, 1823, 1828, in-fol.

THOÜIN (*Jean*), frère des précédents, né en 1756, à Paris, où il est mort, le 31 janvier 1827, succéda à André comme jardinier en chef. Il a fait insérer dans le t. XVI des *Annales du Muséum* un *Mémoire sur l'emploi du mâchefer dans le jardinage* (1810). E. REGNARD.

Cuvier, dans le *Moniteur*, 18 août 1824. — Silvestre (De), *Notice sur A. Thoüin*; Paris, 1825, in-8°. — O. Leclerc, *Notice*, à la tête du *Cours de culture*. — Thiébaut de Berneaud, *Éloge histor.*, dans les *Mémoires de la Société linnéenne*, t. III, p. 441. — La Revellière-Lépeaux, *Mémoires* (inédits). — J. Geoffroy-Saint Hilaire, *Notice nécrol. sur A. Thoüin*; Paris, 1824, in-8°. — Nadault de Buffon, *Corresp. inédite de Buffon*, t. II, p. 352 et 354. — *Renseign. partic.*

THOÜIN. *Voy.* LECLERC (*Oscar*).

THOURET (*Jacques-Guillaume*), homme politique, né à Pont-l'Évêque, le 30 avril 1746, exécuté à Paris, le 22 avril 1794. Il était fils de Guillaume Thouret, notaire. Dès l'enfance il montra un esprit curieux de savoir, un jugement sain, une forte mémoire. Après avoir fait d'excellentes études et suivi les cours de droit à l'université de Caen, il fut reçu avocat à dix-neuf ans (1765), et débuta aussitôt au bailliage de Pont-l'Évêque; mais il ne voulut quitter sa ville natale qu'après avoir perfectionné son talent par de sérieux travaux sur le droit et la coutume (1). En 1772 il s'établit à Rouen, et y acquit de la réputation par l'étendue et la solidité de ses connaissances ainsi que par la netteté de ses consultations. Nommé procureur syndic de l'assemblée provinciale de la généralité de Rouen (1787), il y fit sur l'état de la province et sur les améliorations dont le commerce, les impôts et les travaux publics étaient susceptibles un rapport qui lui valut les éloges du ministère. Il s'associa sans hésiter aux principes de la révolution, et avant d'en assurer le triomphe à la tribune, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à les propager par ses écrits. Toutes les questions qui passionnaient alors les esprits s'y trouvent résolues avec fermeté et dans le sens le plus libéral, telles que l'établissement d'une constitution, la permanence des états généraux, la réunion des ordres, le vote par tête, etc. Le tiers état de Rouen lui confia la rédaction de son cahier de doléances, divisé en quatre-vingt-quinze articles, et il le choisit le premier pour le représenter aux états généraux (avril 1789). Thouret y parut sans attache de parti, sans préjugés, et avec le plus vif désir de faire le bien. Dès les premières séances on le voit s'efforcer de ramener aux communes les ordres dissidents de la noblesse et du clergé. Quand Sieyès proposa de constituer les communes en assemblée nationale, Thouret combattit cette motion plutôt par un scrupule de légiste que par des motifs politiques. Il n'en fallut pas davantage pour le désigner aux réunions populaires comme un ennemi de la liberté. Élevé le 1er août à la présidence en concurrence de Sieyès, il se vit en butte à des accusations si injurieuses que, par dignité autant que par amour de la grande cause qu'il servait, il donna sa démission le surlendemain (2). Bientôt les injustes soupçons se dissipèrent, et il entra, le 15 septembre, dans le comité de constitution réorganisé, comité dont il fut le rapporteur ordinaire. Dès lors il prit une large part aux travaux de l'assemblée, monta

(1) On conserve encore dans sa famille un *Commentaire ms. sur la coutume de Normandie*, et qui date de cette époque.

(2) Il fut encore appelé trois fois au fauteuil : le 12 novembre 1789, le 10 mai 1790, et le 11 septembre 1791.

souvent à la tribune, et présenta de nouveaux projets, qu'il exposa et défendit avec beaucoup d'habileté. Il se prononça pour le *veto* suspensif, fut l'adversaire le plus redoutable du clergé, et fit adopter sa motion relative à la vente des biens ecclésiastiques (2 nov.), appuya la prolongation indéfinie des vacances des parlements (3 nov.), et contribua beaucoup à la transformation de la France en départements, districts, cantons et municipalités (15 janv. 1790). Chargé particulièrement de la nouvelle organisation judiciaire, il soumit, le 22 décembre 1789, son projet à l'assemblée; la discussion de ce projet, dont il modifia certains détails, l'appela très-souvent à intervenir dans la discussion publique, qui se prolongea jusqu'au milieu de l'année 1790. D'abord il proposa d'abolir les parlements, la vénalité et tous les priviléges en matière de juridiction; d'établir un juge de paix par canton, un tribunal par district, un tribunal d'appel par département composé de deux chambres, l'une sédentaire, l'autre ambulante, et d'attribuer au peuple l'election des magistrats; il réclama aussi l'institution du jury, et traita cette question dans les séances des 11 et 12 janvier 1791 avec de magnifiques développements. Bien qu'il se déclarât partisan de la monarchie constitutionnelle, il demanda que le roi fût regardé, non comme le representant héréditaire de la nation, mais comme le premier des fonctionnaires publics; il voulut faire déterminer les circonstances dans lesquelles, le roi cessant d'être inviolable, on pourrait prononcer sa déchéance (28 mars 1791), et après le retour de Varennes il proposa le décret qui donnait au roi une garde chargée, sous les ordres du commandant de la garde nationale, de veiller à sa sûreté et de répondre de sa personne (25 juin). Après avoir obtenu de l'assemblée qu'il serait rédigé un code civil uniforme pour tout le royaume (2 sept.), Thouret fut chargé de présenter, le 5, la constitution à Louis XVI, et il présidait pour la quatrième fois lorsqu'il reçut, le 12, le serment du roi à l'acte constitutionnel.

La Constituante ayant accompli son mandat, Thouret devint juge au tribunal de cassation (1). Sous la terreur il fut mis au nombre des suspects, et refusa pourtant de s'expatrier ou de se cacher. Arrêté le 26 brumaire an II et enfermé au Luxembourg, il fut dénoncé par Couthon comme complice d'un complot dantoniste, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il monta sur l'échafaud le même jour que Malesherbes, Chapelier et d'Épremesnil. La ville de Rouen a donné son nom à la rue qu'il y avait habitée, et sa statue a figuré jusqu'en 1814 dans le palais du sénat au Luxembourg. « L'Assemblée constituante, a dit Beugnot, a dû peut-être ce qu'elle a produit de plus parfait à cet homme rare, qui, doué d'une riche imagination et d'un esprit étendu, avait obtenu sur lui-même l'immense avantage de réduire toutes ses forces morales aux règles du devoir. Habile à saisir les justes proportions de tous les sujets, il ne les dépassait jamais, mais les remplissait parfaitement; ainsi Thouret parut orateur sans écarts, métaphysicien sans obscurité, érudit sans pesanteur, et homme d'État sans système. Il s'était rendu naturels le sentiment du vrai, la mesure de l'utile, le goût des convenances. » On a de Thouret : *Procès verbal des séances de l'Assemblée provinciale de Rouen, en 1787*; Rouen, 1787, in-4°; — *Vérités philosophiques et patriotiques sur les affaires présentes*; s. l., 1788, in-8° : brochure citée dans l'introduction au *Moniteur*; — *Mémoire présenté au roi par les avocats au parlement de Normandie sur les états généraux*; Rouen, 1788, in-8° : c'est Thouret qui l'a rédigé; — *Mémoire que présente aux maire et échevins de Rouen l'ordre du tiers état de cette ville*; Rouen, déc. 1788, in-8°; — *Avis des bons Normands à leurs frères tous les bons Français, sur l'envoi des lettres de convocation aux états généraux*; Rouen, fév. 1789, in-8° de 55 p.; — *Suite de l'Avis des bons Normands sur la rédaction du cahier des pouvoirs*; Rouen, fév. 1789, in-8° de 60 p.; — *Réponse du vrai patriote à la* Lettre d'un bon Normand *prétendu*; Rouen, 1789, in-8° de 8 p.; — *Adresse de remercîment présentée au roi par les officiers municipaux de Rouen*; Rouen, 1789, in-8° de 15 p.; — *Cahier des doléances, remontrances et instructions de l'assemblée du tiers état de Rouen*; Rouen, mars 1789, in-8°; — *Discours sur le plan du comité de constitution*; Paris, 1789, in-8°; — *Projet de déclaration des droits de l'homme en société*; Paris, 1789, in-8°; — *Analyse des idées principales sur la reconnaissance des droits de l'homme en société et sur les bases de la société*; Paris, juill. 1789, in-8°; — *Projet de l'organisation du pouvoir judiciaire*; Paris, 1790, in-8°; — *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français, extrait de Dubos et de Mably*; Paris, 1801, in-18 : ce livre, entrepris pour l'éducation du fils de l'auteur, n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est un bon modèle d'analyse. En novembre 1817 la censure retira le livre de la circulation, et en autorisa une édition prétendue clandestine, qui est tronquée en plusieurs endroits; 4ᵉ édit., Paris, 18 .0, in-18; — *Projet de Code de procédure civile*; Paris, s. d. (1801), in-8° de 38 p., non achevé; — *Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*; Paris, 1821, 1825, in-fol. oblong : la première partie seule, contenant en 110 tableaux de l'histoire ancienne, a été publiée; — de nombreux

(1) Il consacrait ses loisirs à l'éducation de son fils unique (dans sa prison même il n'eut pas d'autre préoccupation), et ce fut pour lui qu'il composa à cette époque des grammaires grecque, latine et française, des traités de métaphysique, de logique et de morale, et des tableaux chronologiques de l'histoire ancienne et moderne.

Discours ou *Rapports*, prononcés ou lus devant l'Assemblée constituante.

Éloges de Thouret, prononcés en l'an VIII, à Rouen, l'un par le président Thieullen, l'autre par Beugnot. — Bailly, *Mémoires*. — Buchez et Roux, *Hist. parlementaire de la revolution*. — Jay, Jouy, etc. *Biogr. nouv. des contemp.* — Lamartine, *Les Constituants*. — Frère, *Bibliogr. normande*.

THOURET (*Guillaume-François-Antoine*), fils du précédent, né le 16 juin 1782, à Rouen, mort le 5 juillet 1832, à Paris. Élevé par son père avec un soin tout particulier, et destiné au barreau, il fut reçu avocat dès l'ouverture des écoles de droit. L'étendue de ses connaissances et l'intégrité de son caractère le firent, dans la réorganisation du tribunal civil de la Seine, choisir pour l'un des deux substituts (6 janv. 1811). Quelques-uns de ses réquisitoires, rehaussés par les agréments du style, ont été insérés dans les recueils de jurisprudence. A la seconde restauration il fut remplacé dans son poste (15 oct. 1815), et mit à profit ses loisirs pour s'adonner à la culture des lettres, notamment à l'étude de la bibliographie. Il conçut le projet d'une espèce d'encyclopédie bibliographique, dans laquelle il aurait donné, en forme de dictionnaire, et pour chaque mot de la langue qui ne s'y serait pas refusé, une indication complète de tous les ouvrages à consulter sur la matière indiquée par ce mot. Le nombre des cartes qu'il releva dans cette intention peut être évalué à plus de cent mille; l'article *Droit* formait à lui seul un travail de beaucoup plus complet que l'ouvrage spécial de MM. Camus et Dupin. Après la revolution de Juillet, Thouret fut envoyé par sa ville natale à la chambre des députes (juill. 1831), et il y siégeait encore à l'époque de sa mort, arrivée au plus fort du cholera Il appartenait à la Société des antiquaires de France. On a de lui : un *Discours dans la discussion sur la pairie* (Paris, 1831, in-8°), quelques bons articles dans l'*Encyclopédie moderne* de Courtin, et de nombreux ouvrages manuscrits, formant plus de 30 vol. in-4°, et dont la plupart ont été deposés dans la bibliothèque de la ville de Paris.

Taillandier, dans les *Memoires de la Soc. des Antiquaires*, t. X, 1834. — Querard, *France litter.*

THOURET (*Michel-Augustin*), médecin français, frère du constituant, né le 5 septembre 1749, à Pont-l'Évêque, mort au Bas-Meudon, près Paris, le 19 juin 1810. Après avoir achevé ses études à Caen et pris le grade de docteur, il alla à Paris, fut agrégé, en 1774, à la faculté de médecine, et admis dès 1776 dans la Société royale de médecine, que l'on venait de créer. Il fit partie des commissaires chargés, en 1785, de diriger les exhumations du cimetière des Innocents, de telle façon qu'elles ne portassent pas atteinte à la salubrité publique; il fut en 1789 adjoint à Colombier (1), comme inspecteur général en survivance des hôpitaux civils et maisons de force du royaume, nommé membre du conseil de santé des hôpitaux militaires, et médecin au département de la police. Thouret perdit ses places, qui furent supprimées en 1792; mais lorsqu'on rétablit la Faculté de médecine, sous le nom d'École de santé (2 déc. 1794), on lui en confia la direction. D'accord avec Fourcroy pour le choix des professeurs, il se donna les plus illustres collègues, Desault, Corvisart, Sabatier, Pelletan, Dubois, Baudelocque, Sue, etc., et malgré les difficultés éleva l'école à un haut degré de science et de prospérité. Lors de la découverte de la vaccine, il présida le comité chargé d'étudier les effets du vaccin. Il fut en 1801 administrateur des hospices et du Mont-de-Piété. Appelé au Tribunat (27 mars 1802), il rédigea le rapport sur le projet de loi relatif à l'enseignement et à l'exercice de la médecine. Patriote sincère, il vota contre l'établissement de la Légion d'honneur et l'élévation de Napoléon à l'empire. Toutefois, à la suppression du Tribunat, il passa dans le Corps législatif, et fut nommé en décembre 1809 conseiller de l'université, puis doyen de la Faculté de médecine. Le *Recueil* de la Société royale de médecine contient de lui un grand nombre de mémoires, et il a publié à part : *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*; Paris, 1783, in-12 : ce mémoire, écrit avec Audry, se divise en deux parties, historique et critique; — *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*; Paris, 1784, in-12; — *Extrait de la correspondance de la Société royale de médecine relative au magnetisme animal*; Paris, impr. roy., 1785, in-4°; — *Rapports sur les exhumations du cimetière des Saints-Innocents*; Paris, 1789, in-12; — *Mémoire sur la nature de la substance du cerveau*; Paris, 1790, in-12; — *De l'État actuel de l'École de santé*; Paris, 1798, in-4°.

Son frère, THOURET (*François*), né le 23 septembre 1752, à Pont-l'Évêque, entra dans les ponts et chaussées, et devint en 1806 ingénieur en chef.

Leroux, dans *le Moniteur univ.* du 28 juin 1810. — Desgenettes, dans la *Biogr. médicale*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

THOUVENEL (*Pierre*), médecin français, né à Sauville, près Neufchâteau (Lorraine), le 19 novembre 1745 (1), mort à Paris, le 28 février 1815. Après avoir fait ses études médicales à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1770, il vint s'établir à Paris, et grâce à la protection de la duchesse de Brissac, il fut bientôt accueilli par la société la plus distinguée. Ses recherches sur les eaux de Contrexeville et l'établissement qu'il fonda à ses frais dans ce lieu lui obtinrent le titre d'associé de la Société royale de médecine et l'emploi d'inspecteur des

(1) Il épousa l'une de ses filles, et fut ainsi le beau-frère de Desgenettes.

(1) Date vérifiée sur les registres de l'état civil.

eaux minérales de France. Il fut nommé en 1784 inspecteur des hôpitaux militaires, et en 1788 membre du conseil de santé de l'armée. Honoré dix fois en quatorze ans de palmes académiques, il semblait destiné à une carrière heureuse et paisible; mais ayant adopté d'une part les principes du mesmérisme, et de l'autre s'étant convaincu par des expériences nombreuses de la réalité de l'hydroscopie ou baguette divinatoire, l'ardeur de son caractère lui fit soutenir de nombreuses discussions, qui lui causèrent beaucoup de chagrins. De ces expériences il avait formé une théorie ingénieuse : l'art de découvrir les eaux cachées par la baguette ou par d'autres moyens est, selon lui, une faculté naturelle, et il l'explique par l'influence de l'électricité, dont la terre est le grand réservoir et que les courants d'eau et les filons métalliques servant de conducteurs accumulent chez certains sujets placés dans leur voisinage. Thouvenel soutint cette théorie avec une conviction entière jusqu'à sa mort; il chercha dans les découvertes de Volta et de Galvani des moyens de l'étayer sur des bases scientifiques. S'il eut des adversaires sans pitié, il rallia à son sentiment des savants illustres, comme Bertholon, Macquer, Darcet, Parmentier, Mauduit et Franklin. Il émigra en 1790, et se rendit en Italie; il y trouva sa protectrice, la duchesse de Brissac, et habita les États vénitiens, d'où il fit des voyages dans les diverses parties de l'Italie, pour en étudier le sol et les productions. De retour en France sous le consulat, il vécut dans la retraite, et se vit rendre cependant l'inspection des eaux minérales. A la restauration, le roi Louis XVIII, qui l'avait connu pendant son séjour à Vérone, le nomma son premier médecin consultant. Parmi ses ouvrages, écrits sans méthode, mais d'un style vif et pittoresque, nous citerons : *De corpore nutritivo et de nutritione*; Montpellier, 1770, in-4°; — *Mémoire chimique et médicinal sur les eaux minérales de Contrexeville en Lorraine*; Paris, 1774, in-12; — *Sur le mécanisme et les produits de la sanguification*; Pétersbourg, 1777, in-4°; — *Sur les substances médicamenteuses, ou réputées telles, du règne animal*; Bordeaux, 1779, in-4°; — *Memoires de chimie médicale, couronnés dans différentes académies*; Paris, 1780, in-8°; — *Sur la nature, les usages et les effets de l'air et des airs, des aliments et des médicaments relativement à l'économie animale*; Paris, 1780, in-4°; — *Memoire physique et médicinal, montrant des rapports évidents entre les phénomènes de la baguette divinatoire, du magnétisme, etc.*; Londres et Paris, 1781, in-8°; il y a un *second Mémoire* sur le même sujet; Paris, 1784, in-8°; — *Traité sur le climat d'Italie*; Vérone, 1797-98, 4 vol. in-8°; — *La Guerra de dieci anni, raccolta polemico-fisica sull' electrometria galvano-organica, parte italiana parte francese*; Vérone, 1802, in-8°; — *Mélanges d'histoire naturelle, de physique et de chimie*; Paris, 1807, 3 vol. in-8°. E. R.

De Haldat, *Éloge hist. de P. Thouvenel*; Nancy, 1816, in-8°. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine.* — *Catal. des collect. lorraines de M. Noel.*

THOUVENEL (*Louis*), général, né le 2 avril 1787, à Nancy, mort le 20 août 1843, à Pont-à-Mousson. Entré en 1803 à l'École polytechnique, il partit deux ans après pour l'Allemagne avec l'épaulette d'officier d'artillerie. Il fit la plupart des campagnes de l'empire. Napoléon, remarquant à Eylau l'assurance et le calme avec lesquels il pointait une pièce de canon à la grande batterie de l'église, lui fit de la main un signe d'encouragement, et lui donna la croix d'Honneur avec une dotation spéciale. Resté seul à Friedland avec un sous-officier, il n'en défendit pas moins sa batterie, et la sauva. Cet acte de courage le fit passer dans l'artillerie de la vieille garde. Nommé chef d'escadron à Bautzen et lieutenant-colonel en 1814, il se maintint vaillamment dans Luxembourg, attaqué par les armées coalisées, et ne rendit cette place qu'après avoir appris la chute de l'empire. Après le désastre de Waterloo, il refusa de rendre la ville de Verdun aux Russes, qui la tinrent inutilement bloquée pendant trois jours; en apprenant cette noble résistance, punie d'une disgrâce immédiate, le tsar Alexandre lui proposa un poste honorable dans la Russie méridionale. Thouvenel n'accepta point, et ne reprit son épée qu'après les journées de Juillet : il devint en 1832 colonel, en 1833 commandant en second de l'École polytechnique, et en 1841 maréchal de camp et membre du comité d'artillerie.

Moniteur universel, 27 août 1843.

* **THOUVENEL** (*Édouard-Antoine*), homme d'État, fils du précédent, né le 11 novembre 1818, à Verdun (Meuse). En 1838, aussitôt ses études de droit terminées, il fit en Orient et sur les bords du Danube un long voyage, dont le récit, entremêlé de notices historiques, fut consigné d'abord dans la *Revue des deux mondes*, et reparut sous le titre de *Hongrie et Valachie* (Paris, 1840, in-8°). Après un stage de quatre années dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, il se rendit à Bruxelles en qualité d'attaché d'ambassade (1844), puis à Athènes comme secrétaire de légation (1845). Après les événements de juin 1848, il reçut le titre de chargé d'affaires et celui de ministre plénipotentiaire en janvier 1849. Au commencement de 1850 une escadre anglaise vint mettre le blocus devant le Pirée, sous le prétexte d'appuyer les réclamations d'un israélite de Gibraltar appelé Pacifico. Persuadé qu'il ne s'agissait en réalité que de renverser le roi Othon ou de le contraindre à subir désormais l'influence britannique, M. Thouvenel s'empressa d'organiser la résistance de la cour d'Athènes. Sa conduite en cette circonstance fut approuvée par le gou-

vernement français, et récompensée par la croix de commandeur de la Légion d'honneur (26 juill. 1850). Il était depuis le 18 novembre 1850 à Munich en qualité d'envoyé extraordinaire lorsqu'après le coup d'État du 2 décembre il fut mandé à Paris pour occuper au département des affaires étrangères la direction des affaires politiques (14 février 1852). La part qu'il prit aux négociations relatives à la question d'Orient lui valut en 1854 la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Le 3 mai 1855 il remplaça dans l'ambassade de Constantinople le maréchal Baraguey d'Hilliers. Dans ce nouveau poste, où il resta près de cinq ans, il eut tout d'abord à réagir près des membres du Divan contre l'influence, longtemps prédominante, de lord Stratford de Redcliffe, et à contrebalancer, après la paix de Paris, la ligue immédiatement formée entre la Porte, l'Angleterre et l'Autriche dans l'intention d'empêcher l'union des principautés danubiennes. Le succès couronna ses efforts, et la dignité de sénateur (8 mai 1859) en fut la récompense. Le 4 janvier 1860 il fut appelé au département des affaires étrangères. L'annexion du comté de Nice et de la Savoie, la reconnaissance du royaume d'Italie par plusieurs grandes puissances, l'expédition de Syrie, et la conclusion des traités de commerce avec l'Angleterre et la Russie, tels sont les principaux événements qui signalèrent son passage au ministère. Il y fut remplacé le 12 octobre 1862 par M. Drouyn de l'Huys. La grand'croix de la Légion d'honneur lui fut accordée par l'empereur en 1861, à l'occasion de la réunion à la France de trois nouveaux départements (juin 1860).

Documents particuliers.

THOUVENIN (*Joseph*), relieur français, né le 6 septembre 1790, à Paris, où il est mort, le 9 janvier 1834. Il était depuis plusieurs années élève de Bozerian jeune lorsqu'il relia avec soin, mais en secret, un volume précieux sur le dos duquel il plaça son propre nom; son maître, instruit de cette petite supercherie, le renvoya en lui disant ironiquement qu'il était trop habile pour travailler plus longtemps au compte d'autrui. Son talent ne se manifesta entièrement que dans la seconde moitié de sa carrière, lorsque, se reportant aux beaux jours de Derome, de Pasdeloup, de Deseuille, de Le Gascon, il chercha à les surpasser en les imitant; jamais d'un travail industriel on n'avait fait plus complétement un art. « Thouvenin, a dit Ch. Nodier, est mort quand il arrivait au plus haut degré de son talent; Thouvenin est mort en rêvant des perfectionnements qu'il aurait obtenus, qu'il aurait seul obtenus peut-être: Thouvenin est mort pauvre, comme tous les artistes qui ne sont pas hommes d'affaires et qui tracent le chemin du progrès, sans le fournir jamais jusqu'au bout. » Il avait eu l'idée de faire laminer le carton dont il se servait, et il renouvela avec succès l'emploi du maroquin du Levant. A l'exposition de 1823, le jury lui décerna une médaille d'argent. Il était relieur du roi Louis-Philippe, qui avant de monter sur le trône lui confiait déjà ses livres les plus précieux. La bibliothèque de Cigongne, qui fait aujourd'hui partie de la riche collection du duc d'Aumale, contenait un grand nombre d'ouvrages reliés par Thouvenin.

Ch. Nodier, *De la Reliure en France*, p. 16. — Lesné, *La Reliure*, 2e édit., 1827, p. 120. — *Docum. part.*

THOYRAS. *Voy.* RAPIN et TOIRAS.

THRASEA (*Pætus*), sénateur romain, mort en 66 après J.-C. Il était de Padoue. Élevé dans le culte de la philosophie stoïcienne, marié avec Arria, fille de cette autre Arria illustre par son dévouement conjugal et son héroïque suicide, il rassembla autour de lui quelques-uns de ces hommes distingués et honnêtes qu'indignaient le despotisme impérial et la bassesse du sénat. Néron, qui s'occupait peu du gouvernement, ne remarqua pas d'abord cette opposition. Thrasea, consulaire et sénateur, était un homme modéré, faisant son devoir sans chercher le bruit. En 57 cependant il soutint vigoureusement les plaintes des Ciliciens contre leur gouverneur Cossutianus Capito. Celui-ci ne lui pardonna jamais. En 59 Thrasea sortit du sénat au moment où l'on commençait la lecture de la fameuse dépêche dans laquelle Néron racontait à sa manière la mort de sa mère. En 62 il parla contre ceux qui proposaient de punir de mort un écrivain coupable d'avoir composé des vers satiriques contre Néron, et il amena la majorité du sénat à une sentence moins sévère. L'empereur lui témoigna son mécontentement en refusant de le recevoir lorsque le sénat en corps vint le féliciter de la naissance de sa fille, en 63. Devant cet avertissement Thrasea se retira de la vie publique, et ne parut presque plus au sénat; mais l'empereur ne l'oublia pas. Après avoir tué tant d'hommes vertueux, il résolut, suivant la forte expression de Tacite, de tuer la vertu même en faisant périr Thrasea et Soranus. Capito et Eprius Marcellus se chargèrent de soutenir l'accusation dans le sénat. Il faut lire dans Tacite l'incomparable récit de ce jugement de la mort de Thrasea. Le sénat, terrifié par l'appareil militaire que l'empereur crut devoir déployer en cette circonstance, condamna à mort Thrasea, Soranus et sa fille Servilia; il fit presque preuve d'indépendance en se contentant d'exiler Helvidius, gendre de Thrasea. Celui-ci ne s'était pas même rendu au sénat pour se défendre. Quand un ami vint à la hâte lui annoncer cette fatale nouvelle, il le trouva entouré d'hommes et de femmes de distinction, qui avaient voulu lui rendre leurs devoirs en ce jour suprême, s'entretenant plus particulièrement, avec le philosophe Demetrius, de la nature de l'âme, de la séparation de l'esprit et du corps. Il éloigna ses amis, défendit à sa femme Arria de se donner la mort; puis, passant dans sa chambre à coucher et ne gardant avec

lui qu'Helvidius et Demetrius, il se fit ouvrir les veines. L. J.

Tacite, *Annales*, XIII à XVI; *Hist.*, II, 91; IV, 5; *Agric.*, 2. — Dion Cassius, LXI, 15; LXII, 26. — Suétone, *Nero*, 37; *Domitian.*, 10. — Pline, *Epist.*, VII, 19; VIII, 22. — Plutarque, *Præcept. reip. gerendæ*, 14. — Martial, I, 9. — Juvenal, V, 36. — Merivale, *Hist. of the Romans under the empire*, t. VI.

THRASYBULE (Θρασύβουλος), général athénien, né au dème de Stiria (Attique), massacré en 389 av. J.-C. Il était fils de Lycus. On le voit figurer pour la première fois en 411; il commandait un corps d'hoplites dans l'armée athénienne qui était à Samos. Au moment même où une révolution oligarchique s'accomplissait à Athènes, une tentative analogue fut faite à Samos; ce fut Thrasybule qui, de concert avec un certain Thrasylle, la fit échouer. Rassemblant les soldats, quoiqu'il ne les commandât pas en chef, il leur fit jurer de rester fidèles à la constitution démocratique. Bientôt même cette armée destitua ses chefs, en nomma d'autres, et parmi eux Thrasybule, qui d'ailleurs fit déférer le commandement suprême à Alcibiade. A partir de ce jour on vit le spectacle assez curieux d'une armée et d'une flotte athéniennes qui faisaient la guerre à la fois contre Sparte et contre le gouvernement qui fonctionnait dans leur propre patrie. Au bout de quatre mois Athènes fut contrainte de lever le décret d'exil contre Alcibiade, et de substituer au gouvernement des Quatre cents celui des Cinq mille, c'est-à-dire une démocratie, d'ailleurs assez tempérée. Thrasybule, qui commanda pendant deux ans une partie de la flotte athénienne, contribua fortement aux victoires d'Alcibiade près de la Chersonèse et près de Cyzique. En 408 il commandait une nouvelle flotte; après un échec devant Éphèse, il passa en Thrace, et ramena à l'alliance d'Athènes la plupart des villes maritimes de cette contrée; plus tard il soumit Thasos et Abdère. Il prit part, mais comme simple triérarque, à la bataille des Arginuses (406); après la victoire, les stratéges le chargèrent avec quelques autres de recueillir les morts pour les ensevelir, mission dont il ne put s'acquitter au milieu de la tempête (*voy.* THÉRAMÈNE). L'histoire le perd de vue pendant quelques années. Athènes, vaincue à Ægos Potamos, fut prise par Lysandre, et vit s'établir le gouvernement des Trente tyrans; c'étaient les chefs d'une oligarchie violente et vindicative, qui s'appuyait sur l'étranger. Thrasybule faillit être une de leurs victimes; il n'échappa que par la fuite à la mort dont les Trente frappaient les partisans de la constitution démocratique. Peu de villes accueillirent les exilés, car c'était encourir la haine de Sparte. Les Thébains pourtant firent de leur cité un asile pour les malheureux Athéniens; c'est là que Thrasybule se retira et qu'il prépara son expédition. Non-seulement les Thébains ne le dénoncèrent pas à Athènes, mais ils lui fournirent même de l'argent et des armes. Il partit de Thèbes en 402, accompagné d'une cinquantaine d'exilés, passa la frontière de l'Attique et surprit la forteresse de Phylé. Malgré l'armée des Trente, qui vint l'assiéger, il reçut des renforts, s'ouvrit l'épée à la main la route d'Athènes, et s'empara du Pirée, dont il s'assura la conquête en occupant la colline de Munychie. L'armée des Trente, quatre fois plus nombreuse que la sienne, marcha contre lui; mais tandis qu'elle essayait de gravir les pentes escarpées de Munychie, les compagnons de Thrasybule la culbutèrent et la mirent en déroute. Il publia ensuite une sorte de proclamation pour inviter les Athéniens à se joindre à lui. « Il ne venait pas, disait-il, en ennemi, mais en libérateur; il ne voulait que restituer au peuple la liberté qu'on lui avait enlevée; il ne faisait pas la guerre à Athènes, mais aux tyrans. » Athènes, lasse de vingt-sept années de guerre et d'agitation, n'avait plus un goût très-vif pour le gouvernement démocratique, et les partisans de Thrasybule et de l'ancienne constitution étaient en minorité. Cela résulte clairement des récits de Xénophon et de Diodore. Les Trente, discrédités par un double échec et ayant d'ailleurs éveillé trop de haines personnelles, se retirèrent; mais leur parti conserva l'autorité, et les Dix, qu'on mit à leur place, continuèrent leur système de gouvernement. Ceux-ci demandèrent du secours à Lacédémone. Lysandre, qui en défendant les Trente ou les Dix défendait son œuvre personnelle et ses amis, se hâta d'accourir avec une armée, et bloqua Thrasybule dans le Pirée. Par bonheur l'ambition de Lysandre était redoutée à Sparte; le roi Pausanias, de l'aveu des éphores, le suivit de près dans l'Attique avec une armée, sous prétexte de lui amener des renforts. Mais après quelques escarmouches, Pausanias entra en correspondance avec Thrasybule, força les Athéniens à le recevoir dans leur ville, et n'exigea de lui que la promesse de n'exercer point de représailles. Thrasybule usa de la victoire avec sagesse, et rétablit un gouvernement régulier. Les Trente et les Dix réunissaient des soldats à Éleusis, et semblaient vouloir recommencer la lutte; Thrasybule marcha contre eux, mit la main sur les plus hardis, les fit mourir, et épargna ceux qui jurèrent la réconciliation. Athènes fut dès lors paisible. Après quelques années, cette république soutint les Thébains dans leur lutte contre Sparte, et Thrasybule saisit cette occasion de combattre encore une fois les ennemis de sa patrie. On le mit à la tête d'une flotte (389); avec elle il parcourut les côtes de l'Ionie, s'assura des alliés, se rendit en Thrace, chassa quelques harmostes lacédémoniens et s'empara de Lesbos. De là il se rendit vers la ville d'Aspende en Cilicie, et exigea d'elle une contribution de guerre. On lui paya ce qu'il voulut, mais, la nuit suivante, les habitants firent une sortie, surprirent le camp de Thra-

sybule, qui s'était établi à terre, et le tuèrent lui-même dans sa tente.

Un autre THRASYBULE, contemporain du précédent, était fils de Thrason et appartenait au dème de Colytte. On le voit figurer dans la guerre du Péloponnèse; triérarque sous les ordres du stratége Antiochus, il quitta la flotte après une défaite de son général pour aller l'accuser à Athènes. F. DE C.

Hinrichs, *De Theramenis, Critiæ et Thrasybuli rebus et ingenio*; Hambourg, 1820, in-4°. — C. Nepos, *Thrasybulus*. — Thucydide, VIII. — Xénophon, *Hellen.*, I, II, IV, etc. — Diodore de Sicile, XIV, 32, etc. — Plutarque, *Lysander*. — Grote, *Hist. of Greece*.

THROSBY (*John*), topographe anglais, né en 1746, à Leicester, où il est mort, le 3 février 1803. Il fut pendant de longues années clerc de la paroisse de Saint-Martin, à Leicester. L'amour de l'étude, le respect de la terre natale et aussi un grand désir d'assurer les besoins de sa nombreuse famille firent de lui un auteur et comme l'historien de son comté. Il vit sur ses vieux jours ses sacrifices mal récompensés par ses enfants, et sans l'assistance de quelques personnes généreuses, cet homme doux, laborieux et honnête, fût mort dans la misère. Ses ouvrages sont estimés; en voici les titres : *Memoirs of the town and county of Leicester*; Leicester, 1777, 6 vol. in-12, fig.; —*Select views in Leicestershire*; ibid., 1789-90, 2 vol. gr. in-4°, fig.; ce recueil, dessins et notices descriptives, est tout entier de la main de Throsby; — *History and antiquities of the ancient town of Leicester*; Londres, 1791, in-4° : ces trois ouvrages ont été dépassés par celui que Nichols a compilé sur la même province. On doit à cet écrivain une réimpression, très améliorée, des *Antiquities of Nottinghamshire* de Thorton (Londres, 1797, 3 vol. in-4°), avec des additions considérables et beaucoup de dessins de sa main.

Gentleman's Magazine, t. LXXIII.

THUANUS. *Voy*. THOU (DE).

THUCYDIDE (Θουκυδίδης), général et historien athénien, né vers 471 av. J.-C., à Halimous (1) (l'un des dèmes de l'Attique dépendant de la tribu Léontide), mort en 402. C'est à Thucydide lui-même que nous devons les renseignements les plus précis sur sa vie. Il les a consignés dans son *Histoire*.

Dès le début il nous dit qu'il était Athénien et fils d'Oloros (IV, 104); la peste, dont il vit tant de ses concitoyens frappés, l'atteignit lui-même, ce qui lui permit d'en mieux décrire les symptômes (II, 48). L'exploitation des mines d'or de la Thrace le rendait un des plus riches particuliers du continent (IV, 105). Il avait un commandement militaire en Thrace, et se trouvait à Thasos lorsque les habitants d'Amphipolis recoururent à lui pour sauver leur ville, assiégée par Brasidas (IV, 104); mais il ne put y parvenir assez tôt, malgré ses efforts. Cependant il avait employé sa propre fortune à hâter les préparatifs de son expédition; ce fut même la crainte qu'inspiraient à l'ennemi les moyens que ses richesses lui donnaient de secourir promptement cette ville, qui décida Brasidas à en hâter la reddition par l'offre de conditions favorables, qu'elle s'empressa d'accepter (IV, 105). Thucydide avec sa flotte, équipée à la hâte, était déjà parvenu à Eion quand il apprit cette nouvelle; il put du moins sauver cette place, d'où il repoussa l'attaque inopinée de Brasidas (IV, 107). Plus loin Thucydide nous dit qu il fut exilé pendant vingt années après la prise d'Amphipolis (l'an 424 av. J.-C.), et qu'il survécut à toute la guerre du Péloponnèse, en conservant dans sa vieillesse l'usage de ses facultés intellectuelles (V, 26).

« Ayant assisté, dit-il, aux événements survenus entre Athènes et Sparte durant cette guerre, c'est au loisir que lui laissa son exil qu'il dut de pouvoir mieux s'enquérir des affaires des parties belligérantes, surtout de celles des Péloponnésiens, et obtenir de meilleures informations (V, 26). » C'est avec cette simplicité et cette modération qu'il nous parle de ce long exil; il ne lui échappe pas une seule plainte, pas un mot de récrimination; et pourtant, par le récit qu'il a fait de sa conduite lors de la prise d'Amphipolis, on voit qu'elle avait été irréprochable.

Il déclare « avoir décrit cette longue guerre entre Athènes et Lacédémone, parce qu'il la regardait comme la plus importante de toutes, et qu'il voulait que son livre fût un monument d'utilité publique pour les siècles futurs. » Il donne des détails sur le soin qu'il prenait pour connaître et approfondir la vérité (1), et nous dit « avoir écrit l'histoire de cette guerre jusqu'au moment où les Lacédémoniens détruisirent la domination athénienne et s'emparèrent des longues murailles et du Pirée (par conséquent depuis le commencement jusqu'à la fin), guerre qui dura vingt-sept ans. » Malheureusement tous les manuscrits s'arrêtent au même endroit, c'est-à-dire avant la fin de la vingt et unième année.

Qui mieux que Thucydide pouvait entreprendre ce récit? Son génie, son amour de la vérité, ses richesses, sa naissance elle-même, le plaçaient dans une position exceptionnelle pour bien juger les événements dont il fut témoin, et où, comme général, il remplissait un rôle important.

Le magnifique éloge qu'il fait de Périclès (II,

(1) Tous les traducteurs de Thucydide ont eu tort de commencer ainsi le récit qu'il nous a laissé : *Thucydide d'Athènes a écrit la guerre du Péloponnèse parce qu'il prévoyait*.... Thucydide dit qu'il était Athénien, mais ne dit pas qu'il fût d'Athènes, puisqu'il était né à Halimous, l'un des *dèmes* ou cantons de l'Attique. C'est ainsi qu'on aurait tort de dire Catinat de Paris, bien que Saint-Gratien, où il est né, soit une commune voisine de Paris; mais on dira fort bien le général français Catinat. Thucydide s'est donc donné le nom générique d'*Athénien*, par opposition à celui de *Lacédémonien*, donné à Brasidas et autres Spartiates nés peut-être ailleurs qu'à Lacédémone.

(1) Liv. I, § 1, 20, 21, 22, 23; V, 20 et 26.

65), de son caractère, de sa supériorité sur les autres hommes, même de sa politique, prouve qu'il en partageait les idées et les principes. Ces sentiments font son propre éloge; l'amour du beau et du bien inspiraient Périclès.

Après ces documents authentiques fournis par Thucydide lui-même, voici ce qu'on peut recueillir à d'autres sources.

Une dame grecque, Pamphila, qui vivait en Égypte au temps de Néron, dit que Thucydide naquit dans la 77[e] olympiade (471 av. J.-C.) (1). Selon Suidas, il florissait dans la 87[e] (431).

Sa naissance était illustre : les témoignages à ce sujet sont unanimes; Cicéron le dit *summo loco natus*. Il était parent de Cimon, fils de Miltiade, vainqueur de Marathon, qui avait épousé Hégésipyle, fille du roi de Thrace Oloros, en sorte que Thucydide, dont le père portait le même nom d'Oloros, était allié à la fois aux Miltiades et aux Oloros, rois de Thrace (2).

Quant à ce nom d'Oloros, que portait le père de Thucydide, je crois que c'était un surnom devenu personnel; sa parenté du côté maternel lui donnait peut-être ce droit, mais il suffisait de quelques liens d'hospitalité entre sa famille et celle du roi de Thrace pour l'avoir acquis. C'est ainsi que Thucydide dit (VIII, 6) que les liens d'hospitalité qui avaient uni la famille athénienne de Clinias avec la famille spartiate de l'éphore Endios avaient fait donner au fils de Clinias le nom lacédémonien d'Alcibiade. « Car, dit Thucydide (VIII, 6), Endios se nommait fils d'Alcibiade (3). »

On trouve quelques renseignements précieux dans Plutarque et Pausanias.

« Cimon, dit Plutarque, était fils de Miltiade et d'Hégésipyle, Thracienne de nation et fille du roi Oloros; c'est ce qu'on lit dans le poëme fait en l'honneur de Cimon par Archelaos et Melanthios. Thucydide l'historien était donc parent de Cimon; son père s'appelait Oloros, comme le roi de ce nom, l'aïeul de Cimon, et Thucydide possédait des mines d'or dans la Thrace. Il mourut à Σκαπτῇ ὕλῃ (*la Forêt fossoyée*), petit endroit de la Thrace, où l'on dit qu'il fut assassiné. On rapporta ses cendres dans l'Attique et l'on montre encore son monument parmi les sépultures de la famille de Cimon, près du tombeau d'Elpinice, sœur de Cimon. Mais Thucydide était du dème d'Halimous, et la famille de Miltiade était originaire du dème des Lakiades. » (*Vie de Cimon*, 4).

On lit dans un autre écrit de Plutarque (*De exilio*) : « Ainsi, je croirais volontiers que les Muses, pour faciliter aux anciens auteurs le moyen de composer leurs plus beaux ouvrages, leur ménagèrent le loisir de l'exil. L'Athénien Thucydide écrivit en Thrace, auprès de la *Forêt fossoyée*, son Histoire de la guerre du Péloponnèse. Xénophon composa la sienne à Scillonte. »

Voici ce que dit Pausanias :

« On éleva dans l'acropole une statue à Œnobios, pour la bonne action qu'il fit en obtenant un décret pour le rappel à Athènes de Thucydide, qui fut assassiné traîtreusement alors qu'il revenait de son exil; son tombeau est près des portes Mélitides ». (*Attiq.*, I, 23, 9.)

Les renseignements suivants sont presque tous extraits de plusieurs notices biographiques qui, sauf une seule, restée anonyme, ont paru sous le nom de Marcellinos (nom totalement inconnu et qui ne saurait être celui d'Ammien Marcellin) (1). C'est un mélange de plusieurs notices, quelquefois contradictoires, où d'autres Thucydides (il en cite quatre) sont confondus avec l'Historien, en sorte que, malgré les témoignages que Marcellin emprunte à des contemporains, tels que les historiens Cratippos et Zopyros, Didymos, Phérécyde, Praxiphane, dont il cite les noms, on ne saurait accorder une entière confiance à cette compilation dépourvue de critique et dont le texte est souvent altéré.

La mère de Thucydide se nommait Hégésipyle (M. 2).

Antiphon fut son maître pour l'éloquence, selon Plutarque et autres, et Anaxagoras pour la philosophie (M. 22 et A. 2). Il suivit aussi les leçons de Gorgias et de Prodicus (M. 56).

Jeune encore, en 456, Thucydide, entendant la lecture que fit Hérodote aux jeux olympiques de l'histoire qu'il venait de composer, versa des larmes, ce qui fut remarqué d'Hérodote lui-même, qui dévoila au père de Thucydide les heureuses dispositions de son fils pour l'instruction (2).

Il épousa une femme fort riche, de Skapté-Hylé, qui possédait des mines d'or à Thasos, et au moyen de ses grandes richesses il put recueillir de toutes parts les documents exacts dont il composa son histoire (M. 30).

Thucydide eut un fils nommé Timothée (Suidas), et une fille, qui aurait publié le

(1) Aulu-Gelle, XV, 23. Elle dit qu'au commencement de la guerre du Péloponnèse Hellanicus devait avoir soixante-cinq ans, Hérodote cinquante-trois, et Thucydide quarante.

(2) Hérodote (VI, 39) dit aussi que la fille de cet Oloros, roi de Thrace nommée Hégésipyle, épousa le célèbre Miltiade, et eut pour fils Cimon. D'après l'opinion de Didyme, rapportée par Marcellin, le nom d'Oloros devrait être écrit Orolos, comme le portait, dit-il, l'épigraphe gravée sur le cippe placé sur son tombeau : *Ci-gît Thucydide, fils d'Orolos, du dème d'Halimous.*

(3) Le père de Clinias et celui d'Endios se nommaient Alcibiade. En Grèce les petits-fils portaient le nom de leur grand-père. Le père de Thucydide se nommant Oloros, le fils de Thucydide aurait dû porter ce nom.

(1) J'indiquerai ce qui est extrait de Marcellin par la lettre M, et ce qui provient du biographe anonyme par la lettre A.

(2) Les jeux olympiques auxquels cette circonstance pourrait se rattacher, sont ceux de 460, de 456 et de 452; l'olympiade 456 est la plus probable. Thucydide aurait eu alors quinze ans. Mais cette anecdote, qui se trouve aussi dans Lucien, Suidas et Photius (M. 22, A.), n'est probablement qu'une légende.

huitième livre de la guerre du Péloponnèse, laissé imparfait par son père (M. 65).

L'exactitude de ses descriptions de Syracuse fait présumer qu'il visita la Sicile; Timée, cité par Marcellin (M. 25), suppose même qu'il alla en Italie; Dodwell, qu'il fit partie d'une colonie athénienne qui alla s'établir à Thurium.

C'est le démagogue Cléon qui avait surtout inculpé Thucydide auprès du peuple et qui l'aurait fait exiler (M. 73).

L'exil de Thucydide eut lieu la huitième année de la guerre péloponnésienne. Plutarque, Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Pline, Libanius et tous ses anciens biographes s'accordent à dire qu'il écrivit son histoire durant cet exil, et c'est aussi ce qui résulte de ce que dit Thucydide lui-même (V, 26) : « J'ai assisté à toute la durée de cette guerre, et j'ai vécu vingt ans dans l'exil, employant mon loisir à démêler la vérité et à écrire l'histoire de cette guerre (1). »

C'est probablement à Athènes que Thucydide, de quarante à quarante-sept ans, excepté le temps passé à l'armée, écrivit ou plutôt recueillit les matériaux de son histoire pour les sept premières années de cette guerre; mais on peut douter qu'immédiatement après la prise d'Amphipolis et son exil, qui en fut la suite, il lui fut permis de se rendre en Thrace, à Skapté-Hylé. Il dit, il est vrai (IV, 107), que Brasidas s'empara, aussitôt après la prise d'Amphipolis, de Myrcinos et des deux villes Galepsos et Æsymé (célèbres par leurs mines d'or) situées en Thrace près de Thasos et de Skapté-Hylé (IV, 105 et A. 3); mais comme la domination athénienne ne cessa à Thasos que treize ans plus tard (VIII, 64), dans l'hiver de la vingt-unième année (l'an 411), il est présumable que Thucydide ne put se réfugier à Skapté-Hylé pendant tout ce temps, et qu'il n'y revint qu'en 411. Ce serait donc pendant cet intervalle que pour se soustraire à la domination athénienne, il se rendit dans le Péloponnèse, de même que Xénophon se réfugia à Scillonte, et qu'il y resta jusqu'au moment où cessa en Thrace la domination athénienne; ce qui concorderait parfaitement avec ce que dit Thucydide, « qu'il fut très-bien informé des affaires de Lacédémone, à *cause de son exil* ». Libre dès lors de retourner à Skapté-Hylé en Thrace, il y aurait revu son œuvre, qu'il écrivait, dit Marcellin, assis à l'ombre d'un platane (M. 40) (2).

Quant à l'époque de sa mort, comme à la fin du troisième livre (ch. 116), Thucydide mentionne une éruption de l'Etna qui détruisit Catane, et dit que cette éruption arriva cinquante ans après la précédente, et qu'il y en eut trois depuis l'occupation de la Sicile par les Grecs, Dodwell en voudrait conclure que puisqu'il y eut une autre éruption en 395, celle que mentionne Thucydide ne serait pas la troisième, mais la seconde, et qu'alors Thucydide aurait vécu au moins jusqu'à soixante-quinze ans puisqu'il aurait pu parler de cette troisième éruption (1).

L'examen critique qu'on a fait de ce calcul ne permet pas de l'admettre; mais d'après le propre témoignage de Thucydide, il parvint à un âge avancé.

Ce fut à Skapté-Hylé, selon Plutarque (*Cimon*, 4), ou en Thrace, selon Cratippus et Zopyrus (M. 31, 33, 45, 55; A. 10), ou bien en route pour revenir à Athènes, selon le dire de Pausanias (XXIII, 11), ou à Athènes même selon l'opinion de Didymus (M. 32 et A. 10), qu'il mourut assassiné. D'autres disent que ce fut dans une ville d'Asie, qu'Étienne de Byzance nomme Parparon (voy. Παρπάρων), ou même en Italie, selon Timée, cité dans la vie de Marcellin; mais si l'on diffère sur le lieu de la mort, tous les témoignages s'accordent sur le fait de son assassinat (2), sans toutefois en indiquer la cause, qui probablement fut un crime isolé commis par des voleurs. Les deux témoignages les plus authentiques disent : l'un, Plutarque, que ce fut en Thrace à Skapté-Hylé, l'autre, Pausanias, que ce fut pendant son trajet pour revenir de Thrace à Athènes.

La majorité des témoignages s'accorde donc

(1) On lit dans Cicéron (*de Orat.*, l. II, 13) : « Hos libros (Thucydides) tum scripsisse dicitur, quum a re publica remotus, atque, id quod optimo cuique Athenis accidere solitum est, in exilium pulsus esset. » Denys d'Halicarnasse affirme aussi que Thucydide écrivit son histoire pendant la guerre.

(2) On ne saurait admettre ce que rapporte le biographe anonyme, que Thucydide, après un exil de dix ans, écrivit son histoire à Égine (A. 39), et on a tout lieu de croire que ce biographe de peu d'autorité aura confondu l'historien Thucydide avec quelque autre, peut-être avec Thucydide fils de Milésias, l'antagoniste de Périclès, le beau-frère de Cimon, et qui fut aussi exilé. D'ailleurs on ne saurait croire qu'il fût permis aux exilés d'Athènes de se réfugier dans les contrées soumises directement à la domination athénienne, surtout à Égine, si voisine d'Athènes.

(1) « Dodwell, dit M. Letronne, a pensé que la troisième éruption, dont voulait parler Thucydide, est celle qui eut lieu, selon Diodore, la première année de la 96e olympiade, en 395, d'où il résulterait que Thucydide aurait vécu au delà de cette année. — Mais on doit croire que la troisième éruption est bien celle de l'an 426; la seconde avait eu lieu cinquante ans auparavant selon Thucydide. Quant à la première, il l'indique sans en donner la date, probablement parce qu'il l'ignorait. » D'Orville, Heyne, Wolf, Mannert, Letronne, Gœller et autres sont donc d'avis que la troisième éruption dont parle Thucydide est celle de l'an 426. Gosselin et Daunou ont adopté le calcul de Dodwell.

(2) Parmi les renseignements sur la mort de Thucydide qu'on trouve dans ses diverses biographies, voici l'un de ceux que fournit Marcellin (94, 95) :

« Thucydide mourut en Thrace; quelques-uns disent qu'il y fut inhumé; d'autres rapportent que ses ossements furent secrètement transportés à Athènes par ses parents et qu'ils y furent ensevelis; car il n'était pas permis à Athènes d'inhumer publiquement celui qui était exilé pour crime de trahison. Il y a un tombeau de Thucydide près des Portes, dans un endroit de l'Attique appelé Cœlé, suivant Antyllos, dont le témoignage mérite toute confiance et très-versé dans la connaissance et l'enseignement de l'histoire; il dit aussi qu'il y a un cippe à Cœlé avec cette inscription : THUCYDIDE FILS D'OLOROS, DU DÈME D'HALIMOUS. Les mots CI-GIT y furent ajoutés, mots inutiles étant sous-entendus; ils n'existaient pas dans l'inscription. »

pour que Thucydide ne soit pas mort à Athènes. L'auteur anonyme (A. 26) dit que les deux opinions étaient également accréditées. Un renseignement peu connu des archéologues et que fournit Marcellin semblerait décisif. « Le mât ou poteau (ἰκρίον) placé sur le tombeau de Thucydide indique, dit Marcellin (M. 46,47), que son corps ne fut pas déposé dans Athènes, mais qu'il n'eut qu'un cénotaphe; car d'après la coutume du pays, et d'après un usage en Attique, cette marque est consacrée à ceux qui avaient le malheur de mourir en exil et dont le corps n'était pas enterré à Athènes. » Cependant les ossements de Thucydide y furent rapportés secrètement, dit ailleurs Marcellin (M. 93).

Mais ce qui me paraît confirmer l'opinion de Plutarque et de Pausanias que Thucydide ne revit pas Athènes, c'est que la mort d'un personnage aussi considérable, surtout par un assassinat, ne serait pas ainsi restée inaperçue dans Athènes; Pausanias l'aurait mentionnée, et cette diversité d'endroits où on le fait mourir prouve l'ignorance où on était à Athènes à ce sujet.

On ne peut mettre en doute qu'on voyait son tombeau ou cénotaphe à Athènes parmi les sépultures de la famille de Cimon, à côté de celui d'Elpinice, sœur de Cimon, et près des portes Mélitides. On y lisait ces mots.

ΘΟΥΚΥΔΙΔΗΣ ΟΛΟΡΟΥ ΑΛΙΜΟΥΣΙΟΣ.

Thucydide, fils d'Oloros, du dème d'Halimous.

Cette même inscription est citée par le biographe anonyme, qui dit qu'elle était placée sur un cippe qu'on voyait au Cœlé.

Et il ajoute ailleurs :

« Les tombeaux appelés Cimoniens se trouvent à Cœlé, près des portes dites Mélitides, et c'est là aussi qu'on montre le tombeau d'Hérodote et celui de Thucydide, ce qui prouve en effet que Thucydide descend de Miltiade, car aucun étranger ne peut y être enterré. Polémon porte aussi le même témoignage dans son traité sur l'Acropole. Hermippos dit de plus que Thucydide tire son origine des tyrans Pisistratides, et il ajoute que pour cette raison Thucydide, envieux d'Harmodius et d'Aristogiton, a dit dans son histoire que ceux-ci ne furent pas tyrannicides, puisqu'ils n'avaient pas tué le tyran (Hippias), mais son frère Hipparque. »

On ne saurait mettre en doute que Thucydide fut rappelé par un décret obtenu par Œnobios auquel une statue fut élevée dans l'Acropole pour cette bonne action (Pausanias, I. 23). Pline fait à ce sujet cette belle réflexion : *Thucydidem imperatorem Athenienses in exilium egere; rerum conditorem revocavere, eloquentiam mirati, cujus virtutem damnaverant.*

On ignore la date de ce décret, qui ne dut être rendu qu'après la prise d'Athènes par Lysandre. Comme l'amnistie proclamée alors (en 404) rappelait tous les exilés, et plus particulièrement les partisans de l'oligarchie, dont très probablement Thucydide faisait partie, on n'en conçoit pas la nécessité, d'autant plus qu'à la fin de l'été de 403, quand Thrasybule rétablit la démocratie à Athènes, les exilés démocrates y furent rappelés à leur tour. Thucydide, soit comme oligarque, soit comme démocrate, devait donc pouvoir rentrer dans sa patrie. Mais selon le dire d'Hermippos, rapporté par Marcellin (M. 18), Thucydide tirait son origine des Pisistratides, ce que confirme le scholiaste de Thucydide (I, 20), sans toutefois aucune indication sur cette filiation. Or, selon Marcellin (38), *les descendants de Pisistrate furent exclus de cette amnistie*, au dire de Zopyre, de Philochore et de Demetrius, et Plutarque (*Vie de Périclès*, 26) dit qu'on appelait les amis de Périclès les *nouveaux Pisistratides*. On peut donc voir là le motif de cette exclusion, bien que nulle part ailleurs il ne soit fait mention de cette particularité concernant les Pisistratides (1).

Il se peut aussi que Thucydide ne crût pas devoir se hâter de revenir à Athènes même après son rappel; et en effet, Xénophon, exilé comme lui et rappelé aussi après un séjour de trente années à Scillonte chez les Lacédémoniens, préféra d'y rester et d'y mourir plutôt que de rentrer dans Athènes.

Les traits de Thucydide ont été reproduits dans un Hermès antique (*Iconographie grecque* de Visconti); leur noblesse et leur sévérité s'accordent avec ce que dit Marcellin (M. 34) de sa physionomie pensive, de sa tête et de sa chevelure s'élevant en pointe; « en sorte que toute la personne de Thucydide dans sa manière d'être se ressentait de son style et du caractère de son histoire. »

La concordance suivante peut faciliter les recherches sur cet écrivain :

AGE de THUCYDIDE.	ÉVÉNEMENTS.	DATE av. J.-C.
	Éruption de l'Etna selon Thucydide.	476
	Date qui résulte de ce que Thucydide dit (l. III, ch. 116) qu'une éruption eut lieu en Sicile cinquante ans avant celle qui détruisit Catane en 426.	
	La Chronique de Paros fixe la première éruption de l'Etna à l'année 479.	
	Naissance de Thucydide (selon Pamphila). Ol. 77,2.	471
15 ans.	Lecture d'Hérodote aux Jeux Olympiques.	456
27 —	Une colonie athénienne va s'établir à Thurium (2).	444
40 —	1re année de la guerre du Péloponèse. Ol. 87,2.	431
41 —	2e année de la guerre; au printemps Thucydide est atteint de la peste. Ol. 87,3..	430
	C'est l'époque où Eusèbe dit que Thucydide florissait.	

(1) Plutarque (*Vie de Lysandre*, XIV, 7), cite le décret des Éphores, où il est dit seulement : « Les exilés rentreront dans leur patrie. »

Göller, *Vita Thucyd.*, p. 21, 22, dit qu'il est difficile d'admettre cette clause concernant l'exclusion des Pisistratides, puisque les Athéniens avaient élu Thucydide pour général, précédemment il est vrai à ce décret, mais aucun fait récent ne paraît motiver cette nouvelle réprobation.

(2) Dodwell pense, mais sans preuve positive, que Thucydide en fit peut-être partie.

AGE de THUCYDIDE.	ÉVÉNEMENTS.	DATE av. J. C.
48 —	6e année (printemps); éruption de l'Etna (l. III, 116).	426
47 —	8e année (hiver), prise d'Amphipolis et exil de Thucydide. Ol. 8?. . .	424
	10e année de la guerre (été), mort de Brasidas. Ol. 92,1.	423
[illegible] —	21e année, reddition de Thasos et fin du VIIIe livre.	411
67 —	28e année, fin de la guerre dont Thucydide dit avoir écrit l'histoire, et rappel des exilés. Ol. 93, 4.	404
[illegible] —	Retour de l'exil? et mort de Thucydide? Ol. 94,1.	403

Tous les renseignements qui nous sont parvenus, soit grecs soit latins, confirment l'opinion que Thucydide ne porta pas plus loin que la vingt-deuxième année de la guerre la rédaction de son histoire.

Diodore de Sicile (l. XII et l. XIII, 42) et l'auteur anonyme ἐν Ὀλυμπιάδων ἀναγραφῇ répètent presque dans les mêmes termes que « Xénophon et Théopompe ont commencé leur histoire au point où Thucydide s'est arrêté; que Xénophon l'a continuée quarante-huit ans plus loin, et Théopompe dix-sept ans seulement, jusqu'à la bataille navale de Cnide. » Le biographe anonyme ajoute que Thucydide laissa à Xénophon et à Théopompe le soin de parfaire son œuvre.

Polybe dit aussi (*Fragm.*, VIII, 13, § 3) que Théopompe entreprit d'écrire le récit des événements de la Grèce au point où Thucydide s'est arrêté.

Selon Denys d'Halicarnasse (page 233), « Thucydide laissa son histoire incomplète, ainsi que l'a écrit Cratippus, qui florissait en même temps que Thucydide et qui a recueilli tout ce qu'il avait omis. » Dans sa Lettre à Pompée (p. 208) Denys d'Halicarnasse reproche à Thucydide d'avoir interrompu son histoire au combat de Cynossema, entre les Athéniens et les Péloponnésiens, la vingt-deuxième année de la guerre, et ailleurs il dit : « Le troisième ouvrage historique de Xénophon est son histoire hellénique, que Thucydide avait laissée incomplète (1) ».

On trouve dans Diogène Laerce ce renseignement précieux (liv. II, VI, 57) : « Xénophon mit au jour l'ouvrage encore inconnu de Thucydide, lorsqu'il ne tenait qu'à lui de le supprimer ou de se l'approprier. »

D'après ces dires divers on peut croire que les matériaux laissés par Thucydide furent remis à Xénophon; et, en effet, comme il commence son histoire juste au point où cesse celle de Thucydide, et que les premiers mots semblent tellement en être la continuation immédiate, que le commencement se relie à cette même phrase où s'arrête Thucydide, on peut croire que Xénophon voulut que son récit, se rattachant à l'histoire de Thucydide, en parût être la suite immédiate. Les documents s'y présentent même sous l'aspect d'une chronique, dont ils ont souvent la sécheresse. Quant à la supposition de supprimer l'œuvre de Thucydide et même de se l'approprier, la vie entière de Xénophon proteste contre une telle pensée.

Denys d'Halicarnasse dit (p. 847) que « Cratippos, auteur d'une histoire qui, comme celle de Xénophon, faisait suite à celle de Thucydide, remarque qu'aucun discours n'avait été inséré par Thucydide dans la fin de ce qu'il avait laissé ».

Selon Marcellin (43), quelques-uns prétendaient que le huitième livre était apocryphe; mais il est un fait qui lève tous les doutes. Plutarque, dans son traité *de Garrulitate* et dans la *Vie d'Alcibiade*, dit que Thucydide avait parlé d'Hyperbolus comme d'un homme méprisable. Or, c'est seulement dans le huitième livre que Thucydide cite cet Hyperbolus et le désigne comme tel.

On a cru remarquer des incorrections dans le style des trois derniers livres de Thucydide, et on a attribué à la vieillesse le manque de discours dans le huitième. Ces *prétendues* incorrections ne diffèrent en rien de celles des premiers livres, et sont inhérentes au style de Thucydide, qu'elles caractérisent même, et l'on ne peut admettre que le génie qui, au livre sixième, fait parler Alcibiade avec toute la fougue d'une si brillante imagination, et qui au livre septième s'est surpassé lui-même, en nous peignant les malheurs des Athéniens en Sicile, eût tout à coup au huitième livre perdu son énergie. Mais la complication des événements devient telle, qu'en se laissant entraîner aux détails, ils auraient formé une histoire plus ample à eux seuls que tout ce qui précédait : de là l'omission des discours, et pour captiver l'attention du lecteur, et l'empêcher d'errer au milieu de tant de petits faits qui surgissent dans la Grèce, divisée en tant de villes sur le continent, d'îles tout à l'entour, et de colonies semées sur le littoral d'Asie, se hâtant de participer au nouvel ordre de choses, après le désastre d'Athènes en Sicile, il fallait par un art tout nouveau résumer des événements si compliqués, nous guider au milieu des factions qui déchiraient Athènes, et concentrer tant de recherches en démêlant la vérité.

Dans ma précédente édition j'avais exposé les motifs qui me faisaient croire que Thucydide, avait, ainsi qu'il l'a constaté, écrit en entier la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens. Cependant on doit admettre, avec la plupart des écrivains postérieurs et même contemporains, qu'il n'eut pas le temps de *mettre la dernière main* à la rédaction définitive des matériaux qu'il avait amassés avec tant de soin dès le commencement de la guerre, et jusqu'à la fin ainsi que le prouvent les passages des ch. 18 et 23 du livre Ier; mais puisque la rédaction *définitive* s'arrête à la vingt-deuxième année il faut croire que lorsqu'il disait (IV, 26) « qu'il a écrit l'histoire de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la prise d'Athènes, dans une durée de vingt-sept

(1) *De Thucyd. jud.*, p. 181, éd. de Gros.

ans », il parlait comme un auteur qui ayant rassemblé tous ses matériaux, les ayant même disposés, n'avait plus qu'à les revoir. C'est ainsi que Louis Racine dans ses *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, raconte que son père, « ayant arrêté le plan de sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont il a laissé le premier acte (en prose), disait : *Ma tragédie est faite*, comptant le reste pour rien (1). »

Les bornes de la vie humaine sont toujours trop courtes lorsqu'on veut atteindre la perfection, et Thucydide ne pouvait prévoir que sa mort subite, par un assassinat, laisserait son histoire telle que nous l'ont livrée tous les manuscrits qui nous sont parvenus. On peut donc admettre jusqu'à un certain point ce que rapporte Marcellin d'une coopération de sa fille après sa mort pour la mise au net de la fin seulement du livre VIII ; car tout le commencement de ce livre est un véritable chef-d'œuvre.

Dans cette vie attribuée à Marcellin, deux mots cités par lui comme employés par Thucydide, et signalés pour leur archaïsme, ne se retrouvent plus dans ce que nous avons de son histoire; ce qui prouverait que l'œuvre de Thucydide fut altérée à une époque antérieure aux manuscrits que nous possédons. Villoison a recueilli dans ses *Anecdota* (II, 185) l'observation d'un grammairien nommé Philémon, qui disait que l'histoire de Thucydide fut promptement altérée par les erreurs des copistes et par l'audace de ceux qui prétendaient le corriger.

L'histoire de Thucydide fut divisée en livres par ceux qui la publièrent après sa mort. Diodore de Sicile dit qu'elle le fut en huit ou neuf livres; d'autres éditions étaient en treize. Mais la division par années, subdivisées par été et par hiver, était un cadre si naturellement adopté par Thucydide pour y classer les événements de la guerre selon l'ordre des saisons, que tout autre devenait inutile.

On doit croire qu'elle fut promptement répandue et admirée en Grèce, puisqu'on voit Cratippus, son contemporain, Xénophon, Théopompe, commencer leur histoire précisément au point où s'arrête celle de Thucydide, et on ne saurait appliquer à l'historien Thucydide, ainsi que l'a fait Dodwell, mais à un autre Thucydide, poëte, fils d'Ariston et de la tribu Acherdusie, ce que fait dire Marcellin à Praxiphanes (M. 29, 30) « que *Thucydide* contemporain de Platon le poëte comique, d'Agathon le poëte tragique, de Nicératos le poëte épique, de Chérilaos et de Mélanippides n'eut aucune réputation tant que vécut Archélaos ». Cette énumeration de poëtes qui probablement vivaient à la cour du roi de Macédoine Archélaos, qui aimait à s'en entourer, indique que Praxiphanes a voulu parler du poëte Thucydide, confondu par Marcellin avec l'historien.

(1) *Œuvres de Jean Racine*, p. 17, in-8°, 1840, Didot.

L'antiquité tout entière proclame unanimement la véracité de Thucydide; jamais le moindre doute ne s'est élevé à cet égard (1). On voit qu'il n'a pas composé son histoire pour flatter les passions ; il ne s'est donc pas cru obligé à ces ménagements, à cette manière de présenter les choses pour l'époque et l'instant où l'on écrit, comme ont fait tant d'historiens. La crainte et la flatterie ne pouvaient l'atteindre ; et, il l'a dit lui-même, en écrivant il ne pensait qu'à la postérité. « Ce n'est pas l'historien, c'est l'histoire même qui semble parler (2). »

Pour qu'on puisse juger du soin consciencieux avec lequel Thucydide écrivit son histoire, il faut se reporter à ce qu'il dit lui-même (I, 20) : « Telle j'ai trouvé l'antiquité, sur laquelle il est difficile de croire également tous les témoignages; car les hommes reçoivent indifféremment les uns les autres, sans examen, ce qu'ils entendent dire sur les événements passés, même de leur propre pays...... Mais d'après ces témoignages mêmes, comme les faits que j'ai rapportés précédemment leur sont conformes, on peut y croire sans crainte d'erreur. Qu'on n'ajoute foi ni aux louanges que leur ont prodiguées les poëtes, qui embellissent avec exagération, ni aux récits, plus agréables à l'oreille que véridiques, composés par les historiens logographes sur des faits qui, dénués de preuve, et ne méritant pour la plupart aucune croyance à cause de leur vétusté, ont fini par être rangés parmi les fables. Mais qu'on soit persuadé que ces faits ont été recherchés parmi les témoignages les plus notoires, avec autant de soin que le permettait leur ancienneté. Quoique les hommes durant la guerre regardent toujours celle qu'ils font comme la plus importante, et dès les hostilités finies admirent davantage les exploits des temps passés, néanmoins la guerre présente, à en juger par les actions, paraîtra l'avoir emporté sur les autres.

« Quant aux discours prononcés par chacun, soit au début de la guerre, soit pendant sa durée, il était difficile d'en retenir exactement les propres paroles, tant celles que j'ai entendues moi-même, que celles qui me furent rapportées d'ailleurs. Mais je me suis exprimé d'après ce que chacun me semblait avoir dû dire selon l'enchaînement des circonstances, m'attachant le plus possible au sens tout entier de ce qui fut réellement prononcé. Quant aux faits, je ne me suis pas permis d'écrire d'après les informations du premier venu, ni d'après mon opinion, mais en scrutant avec scrupule et autant qu'il m'était possible chaque événement auquel j'avais assisté moi-même, ou que d'autres m'avaient appris. Il était difficile de découvrir la

(1) Rerum explicator prudens, severus, gravis. Cic., *De orat.*, 9. — Rerum gestarum pronunciator sincerus et grandis. Id., *Brut.*, cap. 83

(2) Heeren, *Idées sur le commerce et la politique, etc.*, t. VII, p. 273 ; Paris, Didot 1844.

vérité, parce que les témoins de chaque événement parlaient sur le même sujet différemment, et l'un et l'autre parti selon son inclination ou sa mémoire. Ces écrits, où la fable est exclue, ne paraîtront peut-être pas agréables à entendre; pourtant ils suffiront à qui voudra s'éclairer en approfondissant les faits accomplis, et seront jugés utiles par rapport aux événements qui se renouvelleront un jour, et qui, d'après la nature humaine, seront semblables et analogues. Cet ouvrage est un héritage pour la postérité et non pas une œuvre d'art pour charmer l'oreille un instant. »

Thucydide se confiant dans le sentiment de son génie, et convaincu

Que le temps, que les soins, que l'art font le succès,

n'a pas craint de prédire que son ouvrage traverserait les siècles comme un monument éternellement profitable à tous; et les siècles ont confirmé sa prédiction. Il ne nous reste plus rien des grands peintres de son temps; à peine quelques fragments des illustres sculpteurs ou architectes, ses contemporains, nous attestent la puissance de leur génie (1); mais l'ouvrage de Thucydide subsiste encore, il ne périra jamais, et dans les siècles futurs on y admirera toujours Périclès, Brasidas, Nicias, Alcibiade, Antiphon, et tant de grands hommes dont il nous a laissé les portraits.

Les anciens, qui ont porté si loin l'art d'écrire l'histoire, avaient la plus haute idée de Thucydide; ils l'appelaient l'*historien* par excellence (2), et se le proposaient pour modèle. Démosthène, admirateur de Thucydide, en a imité des passages entiers, et le savait, dit-on, par cœur (3). Lucien, dans son traité *Sur la manière d'écrire l'histoire*, l'offre partout comme le type de l'historien; et Longin, dans son *Traité du Sublime*, comme un modèle de style. Plutarque, en écrivant la *Vie de Nicias*, se hâte de prévenir le lecteur de ne lui point supposer l'intention de vouloir rivaliser avec Thucydide dans les récits où cet historien, se surpassant lui-même en pathétique, en énergie et en variété, se montre inimitable. Cicéron, admirateur aussi zélé de Thucydide que Démosthène, nous dit que les plus grands orateurs et les plus grands écrivains de son siècle se formèrent à son école, qui fut bientôt regardée comme celle de l'éloquence même (4). Quintilien, en comparant Hérodote et Thucydide, les proclame les deux plus grands écrivains de l'antiquité (1). Un poëte de génie, Lucrèce, en empruntant à Thucydide la description de la peste, en fit un des plus beaux ornements de son poëme. Polybe dans le siége de Drepanum voulut imiter celui de Syracuse (2). Dion Cassius et Salluste reproduisent presque textuellement les tournures et les phrases mêmes de Thucydide; et Tacite, à force de génie et de travail, le représente dans la littérature latine. « Si jamais, dit M. Daunou, il devenait possible à l'histoire moderne de reprendre le ton de l'histoire antique, ce serait par une étude attentive du style de Thucydide, de Tite Live et de Tacite. »

Charles-Quint, le plus habile politique de son temps, qui ne pouvait lire Thucydide que dans la faible traduction faite par Seyssel pour l'usage de Louis XII, la portait toujours avec lui dans ses expéditions. Alphonse V, roi d'Aragon, à l'exemple de Démosthène, copia plusieurs fois de sa main l'histoire de Thucydide. On voit avec plaisir le chancelier de L'Hospital le citer dans sa harangue pour l'ouverture des états généraux, le 13 décembre 1561, comme une autorité pour définir et combattre les séditions. Les plus grands orateurs et les hommes d'État de l'Angleterre se sont formés à son école, et peut-être même se sont trop pénétrés des maximes machiavéliques des personnages que Thucydide fait parler.

« Thucydide, dit Lévesque, est de tous les historiens celui qui doit être le plus étudié dans les pays où tous les citoyens peuvent avoir un jour quelque part au gouvernement. Un membre très-éclairé du parlement d'Angleterre disait qu'il ne pouvait s'agiter dans les chambres aucune question sur laquelle on ne trouvât des lumières dans Thucydide. Il est, dit-on, bien plus que Tacite, l'historien des politiques, parce qu'il offre l'action des peuples envers les peuples, et que Tacite n'a eu occasion de peindre que l'action politique du prince envers les courtisans, et des courtisans entre eux et envers le prince. »

Ce qui distingue Thucydide de tous les auteurs anciens et modernes, c'est d'avoir réuni au plus haut degré, et d'une manière tout originale, les rares qualités de l'historien sévère, sans laisser jamais apercevoir la moindre trace d'enflure. Tout en ayant du poëte l'élévation des sentiments

(1) De tous les grands travaux de Phidias, son contemporain, à peine reste-t-il quelques débris de sculpture au Parthenon; encore n'est-on pas certain qu'ils soient exécutés de sa main.

(2) On l'appelait ὁ συγγραφεύς, comme on appelait Homère ὁ ποιητής, et Démosthène ὁ ῥήτωρ, etc.

(3) Denys d'Hal., p. 944-950; Arsenii violetum, ed. Walz, p. 139.

(4) Primus instituit dilatare verbis et mollioribus numeris explere sententias in quo quum doceret eos qui partim in dicendo, partim in scribendo principes exstiterunt, domus ejus officina habita eloquentiæ est. Cicer., *de Orat.*, § 12.

(1) Historiam multi scripsere præclare; sed nemo dubitat longe duos cæteris præferendos, quorum diversa virtus laudem pæne est parem consequuta: densus et brevis et semper instans sibi Thucydides; dulcis et candidus et fusus Herodotus: ille concitatis, hic remissis affectibus melior; ille concionibus, hic sermonibus: ille vi, hic voluptate. Quintil., liv. X, ch. I. — Voici sur le même sujet ce que dit Ciceron: Quo magis Herodotus Thucydidesque mirabiles; alter enim sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit, alter incitatior fertur, et de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum, primisque ab his (ut ait Theophrastus) historia commota est, ut auderet uberius, quam superiores, et ornatius dicere. *De Orat.*, § 12.

(2) Folard, t. I, p. 206.

pour que Thucydide ne soit pas mort à Athènes. L'auteur anonyme (A. 26) dit que les deux opinions étaient également accréditées. Un renseignement peu connu des archéologues et que fournit Marcellin semblerait décisif. « Le mât ou poteau (ἰκρίον) placé sur le tombeau de Thucydide indique, dit Marcellin (M. 46,47), que son corps ne fut pas déposé dans Athènes, mais qu'il n'eut qu'un cénotaphe; car d'après la coutume du pays, et d'après un usage en Attique, cette marque est consacrée à ceux qui avaient le malheur de mourir en exil et dont le corps n'était pas enterré à Athènes. » Cependant les ossements de Thucydide y furent rapportés secrètement, dit ailleurs Marcellin (M. 93).

Mais ce qui me paraît confirmer l'opinion de Plutarque et de Pausanias que Thucydide ne revit pas Athènes, c'est que la mort d'un personnage aussi considérable, surtout par un assassinat, ne serait pas ainsi restée inaperçue dans Athènes; Pausanias l'aurait mentionnée, et cette diversité d'endroits où on le fait mourir prouve l'ignorance où on était à Athènes à ce sujet.

On ne peut mettre en doute qu'on voyait son tombeau ou cénotaphe a Athènes parmi les sépultures de la famille de Cimon, à côté de celui d'Elpinice, sœur de Cimon, et près des portes Mélitides. On y lisait ces mots.

ΘΟΥΚΥΔΙΔΗΣ ΟΛΟΡΟΥ ΑΛΙΜΟΥΣΙΟΣ.

Thucydide, fils d'Oloros, du dème d'Halimous.

Cette même inscription est citée par le biographe anonyme, qui dit qu'elle était placée sur un cippe qu'on voyait au Cœlé.

Et il ajoute ailleurs :

« Les tombeaux appelés Cimoniens se trouvent à Cœlé, près des portes dites Mélitides, et c'est là aussi qu'on montre le tombeau d'Herodote et celui de Thucydide, ce qui prouve en effet que Thucydide descend de Miltiade, car aucun étranger ne peut y être enterré. Polémon porte aussi le même témoignage dans son traité sur l'Acropole. Hermippos dit de plus que Thucydide tire son origine des tyrans Pisistratides, et il ajoute que pour cette raison Thucydide, enviens d'Harmodius et d'Aristogiton, a dit dans son histoire que ceux-ci ne furent pas tyrannicides, puisqu'ils n'avaient pas tué le tyran (Hippias), mais son frère Hipparque. »

On ne saurait mettre en doute que Thucydide fut rappelé par un décret obtenu par Œnobios auquel une statue fut élevée dans l'Acropole pour cette bonne action (Pausanias, I, 23). Pline fait à ce sujet cette belle réflexion : *Thucydidem imperatorem Athenienses in exilium egere; rerum conditorem revocavere, eloquentiam mirati, cujus virtutem damnaverant.*

On ignore la date de ce décret, qui ne dut être rendu qu'après la prise d'Athènes par Lysandre. Comme l'amnistie proclamée alors (en 404) rappelait tous les exilés, et plus particulièrement les partisans de l'oligarchie, dont très probablement Thucydide faisait partie, on n'en conçoit pas la nécessité, d'autant plus qu'à la fin de l'été de 403, quand Thrasybule rétablit la démocratie à Athènes, les exilés démocrates y furent rappelés à leur tour. Thucydide, soit comme oligarque, soit comme démocrate, devait donc pouvoir rentrer dans sa patrie. Mais selon le dire d'Hermippos, rapporté par Marcellin (M. 18), Thucydide tirait son origine des Pisistratides, ce que confirme le scholiaste de Thucydide (I, 20), sans toutefois aucune indication sur cette filiation. Or, selon Marcellin (38), *les descendants de Pisistrate furent exclus de cette amnistie*, au dire de Zopyre, de Philochore et de Demetrius, et Plutarque (*Vie de Périclès*, 26) dit qu'on appelait les amis de Périclès les *nouveaux Pisistratides*. On peut donc voir là le motif de cette exclusion, bien que nulle part ailleurs il ne soit fait mention de cette particularité concernant les Pisistratides (1).

Il se peut aussi que Thucydide ne crût pas devoir se hâter de revenir à Athènes même après son rappel; et en effet, Xénophon, exilé comme lui et rappelé aussi après un séjour de trente années à Scillonte chez les Lacédémoniens, préféra d'y rester et d'y mourir plutôt que de rentrer dans Athènes.

Les traits de Thucydide ont été reproduits dans un Hermès antique (*Iconographie grecque* de Visconti); leur noblesse et leur sévérité s'accordent avec ce que dit Marcellin (M. 34) de sa physionomie pensive, de sa tête et de sa chevelure s'élevant en pointe; « en sorte que toute la personne de Thucydide dans sa manière d'être se ressentait de son style et du caractère de son histoire. »

La concordance suivante peut faciliter les recherches sur cet écrivain :

AGE de THUCYDIDE.	ÉVÉNEMENTS.	DATE av. J.-C.
	Éruption de l'Etna selon Thucydide.	476
	Date qui résulte de ce que Thucydide dit (l. III, ch. 116) qu'une éruption eut lieu en Sicile cinquante ans avant celle qui détruisit Catane en 426.	
	La Chronique de Paros fixe la première éruption de l'Etna à l'année 479.	
	Naissance de Thucydide (selon Pamphila). Ol. 77,2.	471
15 ans.	Lecture d'Hérodote aux Jeux Olympiques.	456
27 —	Une colonie athénienne va s'établir à Thurium (2).	444
40 —	1re année de la guerre du Péloponèse. Ol. 87,2.	431
41 —	2e année de la guerre; au printemps. Thucydide est atteint de la peste. Ol. 87,3..	430
	C'est l'époque où Eusèbe dit que Thucydide florissait.	

(1) Plutarque (*Vie de Lysandre*, XIV, 7), cite le décret des Éphores, où il est dit seulement : « Les exilés rentreront dans leur patrie. »

Göller, *Vita Thucyd.*, p. 21, 22, dit qu'il est difficile d'admettre cette clause concernant l'exclusion des Pisistratides, puisque les Athéniens avaient élu Thucydide pour général précédemment Il est vrai à ce décret, mais aucun fait récent ne paraît motiver cette nouvelle reprobation.

(2) Dodwell pense, mais sans preuve positive, que Thucydide en fit peut-être partie.

... YDIDE.	ÉVÉNEMENTS.	DATE av. J. C.
—	6e année (printemps); éruption de l'Etna (l. III, 116).	426
—	8e année (hiver), prise d'Amphipolis et exil de Thucydide. Ol. 89. . .	424
	10e année de la guerre (été), mort de Brasidas. Ol. 92,1.	423
—	21e année, reddition de Thasos et fin du VIIIe livre.	411
—	29e année, fin de la guerre dont Thucydide dit avoir écrit l'histoire, et rappel des exilés. Ol. 93, 4.	404
—	Retour de l'exil? et mort de Thucydide? Ol. 94,1.	403

'ous les renseignements qui nous sont parve-, soit grecs soit latins, confirment l'opinion Thucydide ne porta pas plus loin que la gt-deuxième année de la guerre la rédaction son histoire.

Diodore de Sicile (l. XII et l. XIII, 42) et teur anonyme ἐν Ὀλυμπιάδων ἀναγραφῇ ré-ent presque dans les mêmes termes que « Xé-hon et Théopompe ont commencé leur his-e au point où Thucydide s'est arrêté; que iophon l'a continuée quarante-huit ans plus, et Théopompe dix-sept ans seulement, jus-ı la bataille navale de Cnide. » Le biographe nyme ajoute que Thucydide laissa à Xénophon Théopompe le soin de parfaire son œuvre. olybe dit aussi (*Fragm.*, VIII, 13, § 3) que opompe entreprit d'écrire le récit des événe-its de la Grèce au point où Thucydide s'est té.

elon Denys d'Halicarnasse (page 233), « Thu-de laissa son histoire incomplète, ainsi que crit Cratippus, qui florissait en même temps Thucydide et qui a recueilli tout ce qu'il t omis. » Dans sa Lettre à Pompée (p. 208) ys d'Halicarnasse reproche à Thucydide oir interrompu son histoire au combat de ossema, entre les Athéniens et les Pélopon-ens, la vingt-deuxième année de la guerre, lleurs il dit : « Le troisième ouvrage histo-e de Xénophon est son histoire hellénique, Thucydide avait laissée incomplète (1) ».

ı trouve dans Diogène Laerce ce renseigne-t précieux (liv. II, VI, 57) : « Xénophon mit our l'ouvrage encore inconnu de Thucydide, u'il ne tenait qu'à lui de le supprimer ou e l'approprier. »

après ces dires divers on peut croire que ıatériaux laissés par Thucydide furent remis nophon; et, en effet, comme il commence iistoire juste au point où cesse celle de Thu-le, et que les premiers mots semblent telle-: en être la continuation immédiate, que ncement se relie à cette même phrase ete Thucydide, on peut croire que Xéno-voulut que son récit, se rattachant à l'his-de Thucydide, en parût être la suite immé-. Les documents s'y présentent même sous l'aspect d'une chronique, dont ils ont souvent la sécheresse. Quant à la supposition de supprimer l'œuvre de Thucydide et même de se l'approprier, la vie entière de Xénophon proteste contre une telle pensée.

Denys d'Halicarnasse dit (p. 847) que « Cratippos, auteur d'une histoire qui, comme celle de Xénophon, faisait suite à celle de Thucydide, remarque qu'aucun discours n'avait été inséré par Thucydide dans la fin de ce qu'il avait laissé ».

Selon Marcellin (43), quelques-uns prétendaient que le huitième livre était apocryphe; mais il est un fait qui lève tous les doutes. Plutarque, dans son traité *de Garrulitate* et dans la *Vie d'Alcibiade*, dit que Thucydide avait parlé d'Hyperbolus comme d'un homme méprisable. Or, c'est seulement dans le huitième livre que Thucydide cite cet Hyperbolus et le désigne comme tel.

On a cru remarquer des incorrections dans le style des trois derniers livres de Thucydide, et on a attribué à la vieillesse le manque de discours dans le huitième. Ces *prétendues* incorrections ne diffèrent en rien de celles des premiers livres, et sont inhérentes au style de Thucydide, qu'elles caractérisent même, et l'on ne peut admettre que le génie qui, au livre sixième, fait parler Alcibiade avec toute la fougue d'une si brillante imagination, et qui au livre septième s'est surpassé lui-même, en nous peignant les malheurs des Athéniens en Sicile, eût tout à coup au huitième livre perdu son énergie. Mais la complication des événements devient telle, qu'en se laissant entraîner aux détails, ils auraient formé une histoire plus ample à eux seuls que tout ce qui précédait : de là l'omission des discours, et pour captiver l'attention du lecteur, et l'empêcher d'errer au milieu de tant de petits faits qui surgissent dans la Grèce, divisée en tant de villes sur le continent, d'îles tout à l'entour, et de colonies semées sur le littoral d'Asie, se hâtant de participer au nouvel ordre de choses, après le désastre d'Athènes en Sicile, il fallait par un art tout nouveau résumer des événements si compliqués, nous guider au milieu des factions qui déchiraient Athènes, et concentrer tant de recherches en démêlant la vérité.

Dans ma précédente édition j'avais exposé les motifs qui me faisaient croire que Thucydide, avait, ainsi qu'il l'a constaté, écrit en entier la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens. Cependant on doit admettre, avec la plupart des écrivains postérieurs et même contemporains, qu'il n'eut pas le temps de *mettre la dernière main* à la rédaction définitive des matériaux qu'il avait amassés avec tant de soin dès le commencement de la guerre, et jusqu'à la fin ainsi que le prouvent les passages des ch. 18 et 23 du livre Ier; mais puisque la rédaction *définitive* s'arrête à la vingt-deuxième année il faut croire que lorsqu'il disait (IV, 26) « qu'il a écrit l'histoire de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la prise d'Athènes, dans une durée de vingt-sept

(1) *De Thucyd. jud.*, p. 181, éd. de Gros.

ans », il parlait comme un auteur qui ayant rassemblé tous ses matériaux, les ayant même disposés, n'avait plus qu'à les revoir. C'est ainsi que Louis Racine dans ses *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, raconte que son père, « ayant arrêté le plan de sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont il a laissé le premier acte (en prose), disait : *Ma tragédie est faite*, comptant le reste pour rien (1). »

Les bornes de la vie humaine sont toujours trop courtes lorsqu'on veut atteindre la perfection, et Thucydide ne pouvait prévoir que sa mort subite, par un assassinat, laisserait son histoire telle que nous l'ont livrée tous les manuscrits qui nous sont parvenus. On peut donc admettre jusqu'à un certain point ce que rapporte Marcellin d'une coopération de sa fille après sa mort pour la mise au net de la fin seulement du livre VIII ; car tout le commencement de ce livre est un véritable chef-d'œuvre.

Dans cette vie attribuée à Marcellin, deux mots cités par lui comme employés par Thucydide, et signalés pour leur archaïsme, ne se retrouvent plus dans ce que nous avons de son histoire; ce qui prouverait que l'œuvre de Thucydide fut altérée à une époque antérieure aux manuscrits que nous possédons. Villoison a recueilli dans ses *Anecdota* (II, 185) l'observation d'un grammairien nommé Philémon, qui disait que l'histoire de Thucydide fut promptement altérée par les erreurs des copistes et par l'audace de ceux qui prétendaient le corriger.

L'histoire de Thucydide fut divisée en livres par ceux qui la publièrent après sa mort. Diodore de Sicile dit qu'elle le fut en huit ou neuf livres; d'autres éditions étaient en treize. Mais la division par années, subdivisées par été et par hiver, était un cadre si naturellement adopté par Thucydide pour y classer les événements de la guerre selon l'ordre des saisons, que tout autre devenait inutile.

On doit croire qu'elle fut promptement répandue et admirée en Grèce, puisqu'on voit Cratippus, son contemporain, Xénophon, Théopompe, commencer leur histoire précisément au point où s'arrête celle de Thucydide, et on ne saurait appliquer à l'historien Thucydide, ainsi que l'a fait Dodwell, mais à un autre Thucydide, poëte, fils d'Ariston et de la tribu Acherdusie, ce que fait dire Marcellin à Praxiphanes (M. 29, 30) « que *Thucydide* contemporain de Platon le poëte comique, d'Agathon le poëte tragique, de Nicératos le poëte épique, de Chérilaos et de Mélanippides n'eut aucune réputation tant que vécut Archélaos ». Cette énumération de poëtes qui probablement vivaient à la cour du roi de Macédoine Archélaos, qui aimait à s'en entourer, indique que Praxiphanes a voulu parler du poëte Thucydide, confondu par Marcellin avec l'historien.

(1) *Œuvres de Jean Racine*, p. 17, in-8°, 1840, Didot.

L'antiquité tout entière proclame unanimement la véracité de Thucydide; jamais le moindre doute ne s'est élevé à cet égard (1). On voit qu'il n'a pas composé son histoire pour flatter les passions ; il ne s'est donc pas cru obligé à ces ménagements, à cette manière de présenter les choses pour l'époque et l'instant où l'on écrit, comme ont fait tant d'historiens. La crainte et la flatterie ne pouvaient l'atteindre ; et, il l'a dit lui-même, en écrivant il ne pensait qu'à la postérité. « Ce n'est pas l'historien, c'est l'histoire même qui semble parler (2). »

Pour qu'on puisse juger du soin consciencieux avec lequel Thucydide écrivit son histoire, il faut se reporter à ce qu'il dit lui-même (I, 20) : « Telle j'ai trouvé l'antiquité, sur laquelle il est difficile de croire également tous les témoignages; car les hommes reçoivent indifféremment les uns les autres, sans examen, ce qu'ils entendent dire sur les événements passés, même de leur propre pays...... Mais d'après ces témoignages mêmes, comme les faits que j'ai rapportés précédemment leur sont conformes, on peut y croire sans crainte d'erreur. Qu'on n'ajoute foi ni aux louanges que leur ont prodiguées les poëtes, qui embellissent avec exagération, ni aux récits, plus agréables à l'oreille que véridiques, composés par les historiens logographes sur des faits qui, dénués de preuve, et ne méritant pour la plupart aucune croyance à cause de leur vétusté, ont fini par être rangés parmi les fables. Mais qu'on soit persuadé que ces faits ont été recherchés parmi les témoignages les plus notoires, avec autant de soin que le permettait leur ancienneté. Quoique les hommes durant la guerre regardent toujours celle qu'ils font comme la plus importante, et dès les hostilités finies admirent davantage les exploits des temps passés, néanmoins la guerre présente, à en juger par les actions, paraîtra l'avoir emporté sur les autres.

« Quant aux discours prononcés par chacun, soit au début de la guerre, soit pendant sa durée, il était difficile d'en retenir exactement les propres paroles, tant celles que j'ai entendues moi-même, que celles qui me furent rapportées d'ailleurs. Mais je me suis exprimé d'après ce que chacun me semblait avoir dû dire selon l'enchaînement des circonstances, m'attachant le plus possible au sens tout entier de ce qui fut réellement prononcé. Quant aux faits, je ne me suis pas permis d'écrire d'après les informations du premier venu, ni d'après mon opinion, mais en scrutant avec scrupule et autant qu'il m'était possible chaque événement auquel j'avais assisté moi-même, ou que d'autres m'avaient appris. Il était difficile de découvrir la

(1) Rerum explicator prudens, severus, gravis. Cic., *De orat.*, 9. — Rerum gestarum pronunciator sinceros et grandis. Id., *Brut.*, cap. 83

(2) Heeren, *Idées sur le commerce et la politique*, etc., t. VII, p. 373, Paris, Didot 1844.

vérité, parce que les témoins de chaque événement parlaient sur le même sujet différemment, et l'un et l'autre parti selon son inclination ou sa mémoire. Ces écrits, où la fable est exclue, ne paraîtront peut-être pas agréables à entendre; pourtant ils suffiront à qui voudra s'éclairer en approfondissant les faits accomplis, et seront jugés utiles par rapport aux événements qui se renouvelleront un jour, et qui, d'après la nature humaine, seront semblables et analogues. Cet ouvrage est un héritage pour la postérité et non pas une œuvre d'art pour charmer l'oreille un instant. »

Thucydide se confiant dans le sentiment de son génie, et convaincu

Que le temps, que les soins, que l'art font le succès,

n'a pas craint de prédire que son ouvrage traverserait les siècles comme un monument éternellement profitable à tous; et les siècles ont confirmé sa prédiction. Il ne nous reste plus rien des grands peintres de son temps; à peine quelques fragments des illustres sculpteurs ou architectes, ses contemporains, nous attestent la puissance de leur génie (1); mais l'ouvrage de Thucydide subsiste encore, il ne périra jamais, et dans les siècles futurs on y admirera toujours Périclès, Brasidas, Nicias, Alcibiade, Antiphon, et tant de grands hommes dont il nous a laissé les portraits.

Les anciens, qui ont porté si loin l'art d'écrire l'histoire, avaient la plus haute idée de Thucydide; ils l'appelaient l'*historien* par excellence (2), et se le proposaient pour modèle. Démosthène, admirateur de Thucydide, en a imité des passages entiers, et le savait, dit-on, par cœur (3). Lucien, dans son traité *Sur la manière d'écrire l'histoire*, l'offre partout comme le type de l'historien; et Longin, dans son *Traité du Sublime*, comme un modèle de style. Plutarque, en écrivant la *Vie de Nicias*, se hâte de prévenir le lecteur de ne lui point supposer l'intention de vouloir rivaliser avec Thucydide dans les récits où cet historien, se surpassant lui-même en pathétique, en énergie et en variété, se montre inimitable. Cicéron, admirateur aussi zélé de Thucydide que Démosthène, nous dit que les plus grands orateurs et les plus grands écrivains de son siècle se formèrent à son école, qui fut bientôt regardée comme celle de l'éloquence même (4). Quintilien, en comparant Hérodote et Thucydide, les proclame les deux plus grands écrivains de l'antiquité (1). Un poëte de génie, Lucrèce, en empruntant à Thucydide la description de la peste, en fit un des plus beaux ornements de son poëme. Polybe dans le siége de Drepanum voulut imiter celui de Syracuse (2). Dion Cassius et Salluste reproduisent presque textuellement les tournures et les phrases mêmes de Thucydide; et Tacite, à force de génie et de travail, le représente dans la littérature latine. « Si jamais, dit M. Daunou, il devenait possible à l'histoire moderne de reprendre le ton de l'histoire antique, ce serait par une étude attentive du style de Thucydide, de Tite Live et de Tacite. »

Charles-Quint, le plus habile politique de son temps, qui ne pouvait lire Thucydide que dans la faible traduction faite par Seyssel pour l'usage de Louis XII, la portait toujours avec lui dans ses expéditions. Alphonse V, roi d'Aragon, à l'exemple de Démosthène, copia plusieurs fois de sa main l'histoire de Thucydide. On voit avec plaisir le chancelier de L'Hospital le citer dans sa harangue pour l'ouverture des états généraux, le 13 décembre 1561, comme une autorité pour définir et combattre les séditions. Les plus grands orateurs et les hommes d'État de l'Angleterre se sont formés à son école, et peut-être même se sont trop pénétrés des maximes machiavéliques des personnages que Thucydide fait parler.

« Thucydide, dit Lévesque, est de tous les historiens celui qui doit être le plus étudié dans les pays où tous les citoyens peuvent avoir un jour quelque part au gouvernement. Un membre très-éclairé du parlement d'Angleterre disait qu'il ne pouvait s'agiter dans les chambres aucune question sur laquelle on ne trouvât des lumières dans Thucydide. Il est, dit-on, bien plus que Tacite, l'historien des politiques, parce qu'il offre l'action des peuples envers les peuples, et que Tacite n'a eu occasion de peindre que l'action politique du prince envers les courtisans, et des courtisans entre eux et envers le prince. »

Ce qui distingue Thucydide de tous les auteurs anciens et modernes, c'est d'avoir réuni au plus haut degré, et d'une manière tout originale, les rares qualités de l'historien sévère, sans laisser jamais apercevoir la moindre trace d'enflure. Tout en ayant du poëte l'élévation des sentiments

(1) De tous les grands travaux de Phidias, son contemporain, à peine reste-t-il quelques débris de sculpture au Parthénon; encore n'est-on pas certain qu'ils soient exécutés de sa main.

(2) On l'appelait ὁ συγγραφεύς, comme on appelait Homère ὁ ποιητής, et Démosthène ὁ ῥήτωρ, etc.

(3) Denys d'Hal., p. 944-950; Arsenii violetum, ed. Walz, p. 129.

(4) Primus instituit dilatare verbis et mollioribus numeris explere sententias. In quo quum doceret eos qui partim in dicendo, partim in scribendo principes exstiterunt, domus ejus officina habita eloquentiæ est. Cicer., *de Orat.*, § 12.

(1) Historiam multi scripsere præclare; sed nemo dubitat longe duos cæteris præferendos, quorum diversa virtus laudem pæne est parem consequuta: densus et brevis et semper instans sibi Thucydides; dulcis et candidus et fusus Herodotus: ille concitatis, hic remissis affectibus melior; ille concionibus, hic sermonibus: ille vi, hic voluptate. Quintil., liv. X, ch. I. — Voici sur le même sujet ce que dit Cicéron: Quo magis Herodotus Thucydidesque mirabiles; alter enim sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit, alter incitatior fertur, et de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum, primisque ab his (ut ait Theophrastus) historia commota est, ut auderet uberius, quam superiores, et ornatius dicere. *De Orat.*, § 12.

(2) Folard, t. I, p. 206.

et de l'expression, il sait par un art merveilleux, et comme un peintre habile, faire de chaque phrase une mosaïque où chaque mot brille, à la place qu'il lui assigne, par l'harmonie ou les contrastes. La poésie qu'Hérodote avait mise dans les faits, Thucydide l'a mise dans le style.

Les anciens regardaient l'histoire de Thucydide comme un poëme (1), et on peut la comparer à une grande tragédie historique, où les acteurs dans leurs discours, qui en sont le dialogue, exposent la situation, marquent les caractères, les mœurs, les passions; le désastre en Sicile nous présageait quel en serait le dénouement : la chute d'Athènes, l'invasion péloponnésienne et la domination des Trente tyrans. On ne saurait donc trop regretter son interruption.

Denys d'Halicarnasse, tout en copiant les phrases de Thucydide qu'il critique, a cru voir des défauts dans son style; mais il ne peut s'empêcher d'avouer qu'il critiquait Thucydide, et contre l'opinion générale, et contre celle des philosophes et des orateurs les plus illustres, qui l'offraient comme le modèle de l'exécution historique et l'exemple de la gravité propre aux discours politiques. D'ailleurs, soit que par un esprit de nouveauté, soit que pour imposer à ses concitoyens il ait attaqué Thucydide, comme de nos jours nous avons vu surgir des détracteurs de Racine et de Boileau, l'étude et l'admiration continuelles depuis tant de siècles de l'ouvrage qu'il censure réfutent victorieusement tout ce qu'a pu dire ce critique, qui, prétendant que l'histoire ne doit être écrite que pour amuser, veut élever son compatriote Hérodote au-dessus de Thucydide.

C'est surtout dans son introduction, ce résumé si précieux des temps anciens, que Thucydide ouvre une voie toute nouvelle à l'histoire. La raison supérieure qui le guide et l'éclaire y dissipe les croyances merveilleuses et surnaturelles où se complaisaient les poëtes, les logographes, d'accord en cela avec le génie même de la nation. Là, où il était si facile de se laisser entraîner au charme des traditions fabuleuses, chères aux villes et aux familles grecques qui y rattachaient leur origine, Thucydide ramène tout à l'examen sévère des faits qu'il a soigneusement recueillis, et s'ils lui font défaut, c'est par une sorte d'intuition, fondée sur l'analogie et les lois naturelles, qu'il découvre la vérité. C'est ainsi qu'il nous dira que les Cariens ont d'abord habité les Cyclades, « attendu que lorsqu'on purifia Délos et qu'on enleva les sépulcres de ceux qui étaient morts dans cette île, ils furent reconnus à la forme de leurs armes, ensevelies avec eux, et par la manière dont leurs morts sont enterrés encore aujourd'hui ».

(1) « Enfin, pour me résumer, je dirai que les poëmes de tous deux (Hérodote et Thucydide) sont fort beaux, car je ne crains pas de les nommer poëmes : toutefois, ils diffèrent entre eux en cela surtout que celui d'Hérodote réjouit l'esprit, et celui de Thucydide l'effraye. » Denys d'Halic., *Ad Cn. Pomp. De præcip. hist.*

Cette méthode critique, inconnue jusqu'alors, fait de son histoire plus qu'une œuvre de génie : ce fut un événement. Elle précéda de près de trois siècles l'apparition des écrits d'Aristote, et fit l'admiration de tous les hommes éclairés en tous temps et en tous lieux.

On ne s'étonnera donc plus si Thucydide, après avoir affirmé que dans cette introduction il a mis d'accord les faits avec la raison, dise au sujet d'Homère et d'Hérodote : « Qu'on se défie donc des enthousiasmes de la poésie, qui se plaît à exagérer et à embellir, de même que de ces récits, plus agréables à l'oreille que véridiques, composés par des historiens sur des données qui, dénuées de preuves, sont du domaine des fables par leur vétusté et par leur invraisemblance »

S'il parle de Minos de Crète et de l'Asiatique Pélops, c'est seulement pour nous dire que la première marine en Grèce fut créée par Minos dans le but d'assurer contre les pirates la rentrée des revenus des villes et des îles ses tributaires. Sachant toute l'importance de la marine pour la Grèce, il nous apprend que les premières trirèmes furent construites à Corinthe, et cite le nom du corinthien Aminoclès, qui construisit quatre vaisseaux pour les Samiens trois cents ans avant l'époque où il écrit. Il mentionne aussi le premier combat naval qui eut lieu quarante ans plus tard (c'est-à-dire 664 av. J.-C.) entre les Corinthiens et les Corcyréens.

Quant à Pélops, il rapporte que ses grandes richesses amassées en Asie le rendirent puissant et redoutable en Grèce, et lui donnèrent la supériorité sur les Héraclides. Si son héritier, Agamemnon, devenu roi de Mycènes, se fit suivre des Grecs dans son expédition contre Troie « ce n'est plus parce que les prétendants d'Hélène, engagés par leurs serments envers Tyndare, mirent Agamemnon à leur tête, mais par la crainte qu'il inspirait ».

Pour calculer le nombre des Grecs qui prirent part à l'expédition de Troie la plus considérable qu'on eût jamais vue en Grèce, il prend la moyenne des nombres mentionnés par Homère, et comme à bord chaque homme était à la fois guerrier et rameur, il trouve, à raison de *quatre-vingt-cinq* guerriers par navire, un total de *cent deux mille* hommes, nombre considérable. « contre lequel, dit-il, Ilion n'aurait pu tenir aussi longtemps, si, faute d'argent, les Grecs ne s'étaient pas dispersés pour s'alimenter par le brigandage et en cultivant la Chersonèse ». C'est ce qui retarda la chute de Troie.

Malgré la tradition chère à la liberté athénienne et consacrée par un hymne national à jamais célèbre, Thucydide n'a pas craint de dire que le meurtre d'Hippias fut l'effet d'une vengeance particulière, dans un but tout autre que l'amour de la liberté, tandis qu'Hérodote ne parle d'Harmodios et d'Aristogiton que comme de généreux citoyens victimes de leur amour pour la liberté, et fait intervenir à cette occasion un

songe fantastique et l'interprétation des devins (1).

Dans ce rapide exposé, Thucydide nous montre Athènes supérieure à la Grèce et conservant toujours ses mêmes habitants, vu que son sol, par son aridité même, l'exposait moins au pillage et aux émigrations. La fertilité dans les autres contrées était en effet un appât pour les brigands de toutes sortes, et si elle enrichissait les particuliers, les séditions, par cela même qu'ils étaient devenus trop puissants, les forçaient d'émigrer et de se réfugier à Athènes, dont ils accroissaient la prospérité.

Il nous dit qu'Athènes renonça la première à l'antique usage en Grèce de porter des armes pour sa sécurité, ainsi qu'au luxe efféminé des Ioniens, à leur chevelure, dont les boucles étaient fixées par des cigales d'or, et aux longues robes de lin, pour adopter un costume plus simple; c'est ainsi qu'il annonce la civilisation européenne inaugurée dans Athènes.

Sans flatter les Athéniens du titre d'autocthones, dont leur orgueil aimait à se parer, il les représente comme ayant toujours habité la même terre; mais le peu qu'il dit suffit pour indiquer quelques rapports entre l'origine ionienne et l'origine pélasgique (2).

Ce simple exposé nous explique comment Athènes, unissant à l'imagination et à la finesse des peuples de l'Orient l'esprit logique et l'energique activité des peuples de l'Europe, a mérité l'éloge qu'on lisait sur le tombeau d'Euripide, et qu'on attribue à Thucydide :

Πατρὶς δ' Ἑλλάδος Ἑλλάς, Ἀθῆναι.

Comme nous pourrions dire :

La France, c'est Paris ! et Paris est la France de la France.

En effet, la France offre cette analogie avec Athènes, que par sa position géographique elle participe de l'imagination vive et inconstante du Midi et de l'énergie plus calme et plus persévérante du Nord. Enfin, comme Athènes, Paris, refuge des peuples et des partis malheureux, est le séjour préféré des riches particuliers, qui viennent jouir des charmes que leur offre sa beauté toujours croissante comme sa renommée (3).

Le sentiment de la supériorité intellectuelle d'Athènes se laisse entrevoir partout dans l'ouvrage de Thucydide, mais en honorant la sagesse, la prudence, le courage et la modération de Lacédémone, sa rivale.

Le choix même du sujet prouve la sévérité de son génie, qui préfère à la pompe et à l'éclat du grand drame adopté par Hérodote, un sujet plus restreint, où il nous dévoile les mœurs, les passions et le caractère de son époque. C'était d'ailleurs une grande idée qui agitait la Grèce : l'*hégémonie* ! Athènes, par la supériorité de son intelligence, l'ambitionnait, et voulait faire prédominer le principe démocratique. La France, en luttant pour la *liberté des mers*, contre l'aristocratique Angleterre, n'a pas moins troublé l'Europe, et de nos jours l'Amérique, pour le principe de l'*Union*, a offert le triste spectacle de peuples fières s'égorgeant et se ruinant dans des proportions inouïes. Sous ces noms spécieux souvent d'autres intérêts se cachent; c'est à l'histoire de les dévoiler. Ici même cette idée de l'*hégémonie* n'était-elle pas une aspiration et une conséquence du génie d'Athènes au siècle de Périclès, c'est-à-dire au point du développement le plus extraordinaire de l'esprit humain, alors que la philosophie, les lettres, les beaux-arts, la politique, la guerre, l'éloquence se personnifiaient en Socrate et Anaxagore, en Eschyle et Sophocle, en Thucydide et Aristophane, en Phidias et Zeuxis, en Miltiade et Thémistocle, enfin en Périclès? Le triomphe d'Athènes eût été celui de l'esprit humain, qui rayonnant dès lors librement en Europe, en Asie, même en Afrique, eût changé, quatre siècles avant Rome et bien mieux qu'elle, les destinées de l'humanité. Horace nous l'a dit :

Græcia capta ferum victorem cepit, et *artes*
Intulit agresti Latio.

Denys d'Halicarnasse a donc eu tort de prétendre que cette guerre n'ayant été ni belle ni heureuse, Thucydide aurait dû la condamner à l'oubli (1).

L'obscurité reprochée au style de Thucydide me paraît une accusation qu'on a trop généralisée; car si dans ses discours le nombre, le sublime des idées accablent quelquefois la pensée du lecteur par leur extrême concision, et exigent son attention tout entière, on ne peut disconvenir que ses narrations ne soient presque toujours aussi claires que pittoresques, et d'une beauté sans égale. Thucydide a travaillé le style de son ouvrage avec autant de soin qu'Isocrate; mais l'un n'emploie son art qu'à revêtir des pensées assez vulgaires du charme d'un style harmonieusement prolixe; l'autre, tout au contraire, s'efforce de resserrer en trop peu de paroles la vaste étendue de ses pensées. Ce n'est point d'ordinaire la profondeur et l'harmonie des mots qu'il recherche, mais leur énergie et leur effet pittoresque, afin de frapper l'imagination, et de forcer celui

(1) Hérodote, VI, 123, et V, 55-56.

(2) On regrette la brièveté des renseignements qu'il nous donne sur les Pélasges ; mais on voit qu'il s'arrête faute de documents précis, ne voulant pas se livrer aux conjectures et dépasser les limites qu'il s'est tracées dans son introduction.

Cependant ailleurs (Liv. I, ch. 3) il nous dit que les peuplades pélasgiques se distinguaient par des noms particuliers. De même qu'on trouve désignés dans Homère les Danaens, les Argiens, les Achæens, le nom de Pélasges, dit-il, était opposé à celui d'Hellènes originaires de la Phthiotide. Au livre IV, § 109, il dit que les Pélasges Tyrséniens occupèrent Athènes et Lemnos, et au livre II, 17, il fera mention du temple ou édifice le *Pelasgicon*, construit par les Pélasges (Tyrséniens) au bas de l'Acropole, et qu'une imprécation défendait d'habiter. Hérodote (l. I, ch. 57 et 58) rapporte les mêmes faits avec plus de détails, mais on eût préféré les trouver dans Thucydide; l'histoire y aurait eu plus de confiance.

(3) Τῆς τῶν νῦν ἀκοῆς κρείσσων. Éloge d'Athènes fait par Périclès.

(1) Denys d'Halic., *De Thucyd. judic.*

qui l'étudie à se plonger avec lui dans ses réflexions, dont il n'offre trop succinctement que les sommités.

Fréd. Schlegel (1), après avoir loué le plan et l'ordonnance de l'ouvrage de Thucydide, prétend que son style est *rude et parfois rebutant*, et il en donne deux raisons : la première, qu'il n'a pas mis la dernière main à son ouvrage ; la seconde, que de son temps la prose grecque n'était pas encore formée.

Je ne saurais admettre les opinions de ce critique ingénieux, mais souvent paradoxal. Denys d'Halicarnasse, quoique détracteur de Thucydide, ce qui le fit nommer *Thucydidomastix*, dit, et en cela il est d'accord avec toute l'antiquité, « que sous le rapport du style, Thucydide a surpassé tous ses devanciers, qu'il avait poli au ciseau et à la lime son ouvrage pendant vingt-sept ans, et qu'il en torturait tous les mots et jusqu'aux syllabes ».

Quant à la *non formation* de la prose grecque à cette époque, c'est précisément parce que la langue grecque n'avait pas encore été livrée aux grammairiens et laissait dans ses allures une grande latitude, que Thucydide put à son gré la plier, la façonner, la tourmenter même pour lui faire mieux rendre sa pensée, en recourant à ces formes insolites signalées par Denys d'Halicarnasse. Homère dans ses poésies, et Hérodote dans sa prose, « n'accordent pas toujours très-bien le substantif et l'adjectif », selon la remarque de Courier, et se laissent aller à des *incorrections*, si on peut appliquer ce mot au style de ceux qui ont façonné les premiers cette langue si riche et si flexible. Que de fautes les grammairiens ne signalent-ils pas dans La Fontaine, Corneille ou Bossuet ! Boileau n'est pas même à l'abri de leur critique ; mais ces fautes sont presque toujours des beautés.

Voici l'opinion de Cicéron sur le style de cette époque : « Avant Périclès, dont on cite quelques écrits, et Thucydide, qui, comme lui, vivait dans un temps où Athènes était déjà bien loin de son berceau, on ne trouve rien qui soit embelli des ornements de l'éloquence. On croit néanmoins que longtemps avant Pisistrate, Solon, un peu plus ancien que Pisistrate, et Clisthène, avaient pour leur siècle un grand talent oratoire. Quelques années plus tard, comme on peut le voir par l'histoire d'Athènes, parut Thémistocle, aussi grand orateur qu'habile politique Après lui, Périclès, renommé par tant d'autres qualités, le fut surtout par son éloquence. On convient aussi que dans le même temps si Cléon fut un citoyen factieux, il n'en fut pas moins un orateur distingué. Presqu'à la même époque se présentent Alcibiade, Critias, Théramène. C'est surtout par les écrits de Thucydide, leur contemporain, qu'on peut juger quel goût régnait alors. Leur style était noble, sententieux, plein dans sa précision, et par sa précision même un peu obscur. » *Brut.*, 7.

Tel devait être le style de Périclès d'après les témoignages qui nous sont restés de son éloquence, et tel est celui de Thucydide, son admirateur, son condisciple et son ami (1). Mais deux ans à peine après la mort de Périclès Thucydide était exilé d'Athènes, et vingt ans plus tard quand son ouvrage parut le goût littéraire était tout autre à Athènes, ainsi qu'on en peut juger par les écrivains qui florissaient en l'an 400. On ne doit donc pas s'étonner si son style a semblé suranné et moins facile à saisir que celui d'alors ; il fit pourtant l'admiration de Démosthène, chez lequel il reparaît transformé par un génie semblable.

Vivant à une époque où toutes les facultés de l'homme brillèrent d'un éclat qu'on n'a point revu, Thucydide voulut que la langue grecque, cet admirable instrument de la pensée, la reproduisît dans toute son énergie, sous toutes ses faces, dans tous ses replis, et qu'elle en eût l'éclat et la spontanéité. Rien de semblable n'avait été tenté ; dans ce qui reste des premiers logographes, des *atthides*, et des historiens tels que Hécatée, Xanthus, Hellanicus, Phérécyde, Philistus, Éphore, Timée, Théopompe, qui vécurent presque au temps de Thucydide, leur style simple et décharné n'offre jamais la trace d'un travail soutenu, tandis que Thucydide, pour rendre brièvement sa pensée, condense les mots d'où il la fait jaillir, recourt aux inversions, aux antithèses, crée une langue à lui, et y soumet la grammaire.

Tout en conservant la sévérité de l'historien. Thucydide s'élève souvent jusqu'à la poésie et s'inspire du génie d'Homère ; car la perfection même dans les genres les plus opposés a des points de contact (2) Ainsi, au souvenir de la prise de Troie et de la belle et triste pensée d'Homère sur l'avenir de la ville de Priam, ἔσσεταί ποτ' ἦμαρ..., vers récités par Scipion en versant des larmes sur le sort futur de Rome, quand il détruisait Carthage, Thucydide, parlant de Mycènes, dont Agamemnon fut roi, prévoit qu'un jour Sparte et Athènes périront : « Alors, dit-il, ce qui pourrait rester encore visible sur le sol des temples et édifices de Sparte ne saurait, par son peu d'importance, donner l'idée de ce que fut la grande puissance de Lacédémone, tandis que les ruines d'Athènes, par leur beauté et leur grandeur, feront croire à une puissance double de ce qu'elle est (3). »

Après avoir décrit en capitaine expérimenté les dispositions de la bataille de Mantinée, où les deux armées, prêtes à en venir aux mains, s'avan-

(1) *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, chap. II.

(1) Schol. Aristid., *De quatuor*, V, p. 121, 13 éd. Jebb.

(2) Poppo a fait le relevé des expressions homériques dont Thucydide a émaillé son style. J'y ajouterai l'une des plus remarquables, τὸν πόλεμον ἐγείρομεν (I, 121), qui rappelle ἐγείρομεν ὀξὺν Ἄρηα.

(3) Ce qu'il prévoyait s'est vérifié. A peine ai-je pu voir sur le sol de Sparte quelques traces des fondations de ses édifices, tandis que celles d'Athènes font encore aujourd'hui l'admiration de l'univers.

cent, l'une ardente, impétueuse, l'autre avec un courage tranquille, réglant sa marche silencieuse aux modulations des joueurs de flûte, un souvenir confus nous rappelle la marche en silence des Grecs contre les Troyens qui s'avancent à grands cris (1).

Ailleurs lorsqu'il fait intervenir l'Espérance et le Désir dans le cours des affaires humaines, et qu'il nous montre l'Espérance précédant la marche, le Désir venant à sa suite, on se rappelle dans Homère la marche de l'Injure suivie du Repentir (*Il.*, IX, 502).

Après avoir achevé le récit du combat autour d'Amphipolis, où périrent Brasidas et Cléon, il semble que Thucydide, qui s'est contenu afin que dans ce récit dramatique tout fût vrai et sans exagération, se laisse alors entraîner à l'emploi de mots et expressions homériques (2).

Si le génie de Bossuet s'accorde souvent avec celui de Pindare, ses rapports avec Thucydide sont encore plus frappants ; chez ces deux prosateurs la simplicité touche souvent au sublime. L'étude de Bossuet est donc le meilleur guide pour un traducteur ; il y trouvera d'heureuses rencontres. C'est ainsi que dans l'*Oraison funèbre de Madame*, je vois rendue avec autant d'énergie que de fidélité, une expression contre laquelle les traducteurs avaient échoué : Ὁ δὲ πόλεμος ὑφελὼν τὴν εὐπραγίαν τοῦ καθ' ἡμέραν βίαιος διδάσκαλος καὶ πρὸς τὰ παρόντα τὰς ὀργὰς ὁμοιοῖ. « *Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes*, une maîtresse impérieuse, *je veux dire l'expérience, les a forcés à le croire.* »

Et dans l'*Éloge funèbre du prince de Condé*, ce monument de la langue française non moins impérissable que celui de Thucydide, Bossuet, substituant à *l'immortalité des souvenirs*, qu'assure aux héros morts l'éloquence de Périclès, cette *immortalité de l'âme et du corps* que nous garantit la foi chrétienne, élève aussi *des colonnes à la mémoire des hommes illustres*, non plus pour éterniser leur glorieux renom, mais leur néant.

Thucydide, qu'on a regardé en tout temps comme le modèle de l'atticisme, ne doit point être jugé avec nos idées modernes. S'il est souvent austère et trop succinct pour nous, c'est à son caractère et à la manière d'exprimer la profondeur de ses pensées qu'on doit l'attribuer. L'habitude du commandement rend les historiens militaires étrangers à ce qu'on peut appeler les *grâces* du style ; ils peuvent dire : *nos colimus musas severiores*. Il fallait cette passion du beau, qui dominait tout à Athènes, et ce loisir dont Thucydide a longtemps joui pour qu'il consacrât autant d'années au perfectionnement de son œuvre, pressentant la renommée qu'il savait devoir s'y attacher dans les siècles futurs.

A une époque où les moyens de conserver et de propager les écrits n'étaient pas ce qu'ils sont maintenant, la concision du style, le mérite de la composition, l'importance des événements et l'autorité de l'écrivain étaient les conditions nécessaires pour le salut d'un livre. Mais cette obscurité due à la concision du style de Thucydide, existait-elle pour ses contemporains ? Certes il n'aurait pas autant travaillé son style, il ne se serait pas donné tant de peine pour obtenir cette concision qui fait vivre les ouvrages, s'il avait cru ne pas être compris de ses concitoyens, du moins des hommes éclairés auxquels s'adressait son livre. Mais peut-être qu'effrayé des terribles vérités qu'il proclame, de cette triste connaissance du cœur humain, et de ces maximes, plus tristes encore, pour gouverner les hommes, voulut-il en dérober l'accès au commun des lecteurs, en apportant autant de soin et peut-être même d'affectation à ne s'adresser qu'aux seuls hommes d'État, qu'on en met aujourd'hui à rendre l'histoire agréable même aux dépens de la vérité, afin qu'elle devienne accessible à tous et qu'elle parle aux passions.

C'est dans les discours surtout que les réflexions et maximes abondent, et qu elles semblent même s'y retrancher dans les difficultés dont elles s'entourent et se hérissent peut-être à dessein. Une telle histoire devenue populaire eût infailliblement attiré à son auteur des persécutions pires encore que celles qu'il éprouva ; récompense ordinaire des grands citoyens d'Athènes (1). D'ailleurs, comme l'ont très bien remarqué ses traducteurs Hobbes et Smith, cette obscurité ne tient qu'à la profondeur de ses méditations sur le cœur humain ; si chacun en l'étudiant éprouve tant de difficulté et d'obscurité, comment n'en résulterait-il pas aussi dans l'expression ? Thucydide écrit comme il pense, bien au delà de la portée du vulgaire. L'expression ne pouvait sans peine atteindre la hauteur de ses idées. Dans ses maximes les pensées sont accumulées ; un mot est quelquefois une sentence. *Ita creber est rerum frequentia, ut verborum prope numerum sententiarum numero consequatur : ita porro verbis aptus et pressus, ut nescias, utrum res oratione, an verba sententiis illustrentur* (2).

« Ce qu'il y a de plus évident et de plus caractéristique en lui, dit Denys d'Halicarnasse, c'est d'avoir tenté d'exprimer dans le moindre nombre de mots le plus possible, ne faisant

(1) Thucyd., L. V, 70. — *Iliade*, III.

(2) Telles que οἱ περὶ Ῥαμφίαν, comme dans Homère οἱ δ' ἀμφὶ Πρίαμον, et quatre lignes après il donne au mot αὐτός le sens de *seul*, qui est particulier à Homère : Οὐκ ἀξιοχρέων αὐτῶν ὄντων.

(1) Plutarque raconte que les écrits d'Anaxagore n'étaient communiqués qu'à peu de personnes et avec de grandes précautions ; ce qui ne l'empêcha pas d'être jeté en prison, d'où Periclès eut de la peine à le tirer. Thucydide était le disciple d'Anaxagore, et l'exemple de son maître dut lui conseiller une prudence salutaire.

(2) Cicéron, *de Oratore*, l. II, cap. 13.

qu'un tout des mêmes pensées au milieu desquelles il abandonne son lecteur, qui s'attend à quelque explication. » Et il ajoute : « Les couleurs de son style sont l'acerbe, l'amertume, la concision, la sévérité, la gravité, la véhémence, la terreur, et par-dessus tout le pathétique. »

« Thucydide pense en quelque sorte plus qu'il ne parle; il s'efforce d'offrir à ses lecteurs plus de choses que de mots. Loin de vouloir briller et plaire par l'abondance du style, il ne songe qu'à le serrer; quelquefois même il devient obscur, pour être trop avare de paroles. On est donc obligé de le lire comme il écrivait; et comme il pensait beaucoup en écrivant, il faut aussi penser beaucoup pour le lire, et travailler avec lui, au lieu de ne faire que s'amuser en l'écoutant. Il peut fatiguer les lecteurs peu réfléchis, et il impose même une attention soutenue à ceux qui ont l'habitude de la réflexion (1). »

Ce désir d'être bref afin de produire plus d'effet sur l'esprit humain, qui ne retient que ce qui est concis, a sans doute entraîné quelquefois trop loin Thucydide, du moins pour nous et même pour l'époque où vivaient Cicéron et Denys d'Halicarnasse; car l'un, voulant prouver que le style de Thucydide ne convenait pas à l'orateur, qui doit toujours être clair, nous dit que ses discours renferment tant de pensées obscures et voilées qu'on a de la peine à les comprendre, ce qui, quand on parle en public, est le plus grand défaut (2); et l'autre, que le petit nombre de ceux qui peuvent tout comprendre dans Thucydide est facile à compter, et qu'encore pour ceux-là même il est certains passages qu'ils n'entendraient pas sans le secours de commentaires.

Ce qu'on peut expliquer de diverses manières ne mérite d'être expliqué d'aucune, dit avec raison Voltaire (3); mais avant d'appliquer ce jugement absolu au petit nombre de passages de Thucydide qui sont dans ce cas, et l'étaient même pour Cicéron et Denys d'Halicarnasse, il faudrait savoir s'ils l'eussent été pour ses contemporains. Ils pouvaient d'ailleurs être altérés déjà du temps de ces deux célèbres critiques, qui n'en proclamaient pas moins Thucydide le plus grand des écrivains (1).

Au siècle dernier on a reproché à Thucydide la profusion de ses discours, et en effet à cette époque on ne pouvait guère concevoir l'emploi des harangues dans une histoire, alors que les formes du gouvernement en Europe différaient totalement de celles de la Grèce. Mais à présent, encore bien que les débats de nos chambres ne soient pas transportés sur la place publique, comme à Athènes, on ne saurait en écrivant notre histoire contemporaine la dépouiller entièrement des discours prononcés à la tribune, ni même de ces proclamations éloquentes telles qu'en faisait Bonaparte au moment d'une bataille. Ce sont, ainsi que les discours des orateurs et des généraux de l'antiquité, des faits d'une telle importance, qu'ils furent souvent les causes des événements; ce sont eux qui rendent si dramatique l'histoire de Thucydide. D'après l'émotion qu'en ressentait le peuple grec, la guerre ou la paix, la mort ou le pardon étaient prononcés. C'est donc par la parole, souveraine en Grèce, tandis qu'elle était muette en Orient, que Thucydide nous initie aux situations politiques du moment (2), et pour accroître l'intérêt, c'est en

(1) Lévesque, dans sa préface.

(2) *De orat.*, II, 13.

(3) *Siècle de Louis XIV*, l. XXV. C'est au sujet de la devise de Louis XIV, *Nec pluribus impar*, que Voltaire s'exprime ainsi; mais ce qui est vrai pour le français ne l'est pas également pour le grec et le latin. En effet, le génie dominant de la langue française c'est la clarté: elle est la plus analytique de toutes, tandis que pour les langues grecque, latine et toutes celles qui sont plus ou moins synthétiques, la clarté, moins évidente en détail, résulte surtout de l'ensemble. Les phrases moins découpées que dans le français exigent donc du lecteur plus d'attention pour suivre le développement et l'intention de l'auteur; Thucydide place à son gré au commencement, au milieu, à la fin, tel ou tel mot, selon qu'il veut que l'idée représentée par ce mot frappe les yeux ou les oreilles soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin de sa phrase. Sans entrer dans plus de détails sur la comparaison des langues, il suffira de rapporter ce seul exemple cité par Voltaire : *Res Cæsaris Plancus diligenter curavit*, qui peut être retourné de cent vingt manières différentes, tandis que dans notre langue nous n'avons qu'une seule manière d'en dire; oser la traduction littérale : « Plancus a pris soin des affaires de César ».

Il est extrêmement rare de rencontrer dans les auteurs grecs ou latins ce que nous appelons l'ordre *direct* ou *naturel*, d'après lequel, à un petit nombre d'exceptions près, nous construisons toutes nos phrases. Charpentier, dans son *Traité de l'excellence de la langue française*, dit que Démétrius de Phalère louait Thucydide d'avoir commencé son histoire de la guerre du Péloponnèse par cette phrase, dont la construction est directe, et par conséquent toute française. « Épidamne est une ville située à droite de celui qui entre dans le golfe Ionique. « Ἐπίδαμνος ἐστι πόλις ἐν δεξιᾷ ἐσπλέοντι τὸν Ἰόνιον κόλπον. Il rappelle aussi que Platon ayant refait à plusieurs reprises le début de son livre de la République, s'arrêta enfin à une phrase où l'ordre direct est également suivi : « Je descendis hier au Pirée avec Glaucon, fils d'Ariston, » etc. *Voy.* Denys d'Halic. *De composit. verb.*, p. 209, et Démétr., Phaler., p. 16.

(1) Une épigramme de l'Anthologie le fait parler ainsi :

Ὦ φίλος, εἰ σοφὸς εἶ, λάβε μ' ἐς χέρας· εἰ δέ γε πάμπαν
Νῆϊς Μουσάων, ῥίψον ἃ μὴ νοέεις.
Εἰμὶ δέ γ' οὐ πάντεσσι βατός· παῦροι δ' ἀγάσαντο
Θουκυδίδην Ὀλόρου Κεκροπίδην τὸ γένος.

« Ami, es-tu docte, prends mon livre; mais si tu n'es pas initié aux Muses, laisse ce que tu ne saurais comprendre. Je ne suis pas accessible à tous; ils sont en petit nombre ceux qui peuvent admirer le fils d'Oloros, Thucydide, issu de la race de Cécrops! »

(2) « Ses trente-neuf harangues, dit M. Daunou (dans sa *Vie de Thucydide*), et d'autres morceaux oratoires moins étendus, forment une partie essentielle de son histoire : on ne les retrancherait pas sans affaiblir, sans amortir l'éclat dont elle brille, et même sans éteindre la lumière qui la doit éclairer. C'est là qu'il peint les personnages, là qu'il prépare ou achève ses récits, là qu'il explique les causes et les effets des événements... C'est dans les harangues politiques que se fait le plus admirer le talent de l'historien; sans elles, nous ne saurions pas combien son âme était sensible, sa pensée profonde, son élocution flexible et entraînante. Il faut chercher dans Eschine et dans Démosthène, choisir dans

un seul personnage, soit Cléon, soit Nicias, Alcibiade, Diodote ou tout autre, qu'il concentre les opinions émises par divers orateurs dans de longues discussions et nous fait assister à des scènes vivantes où l'on entend les acteurs en même temps qu'on les voit agir. C'est ainsi que dans Homère nous connaissons mieux Agamemnon, Achille, Nestor, Ulysse, Hector, Andromaque et le vieux Priam par des discours nés de la situation et rendus plus vrais par son génie que s'il les eût exactement reproduits. Nous ne saurions donc blâmer Thucydide s'il nous a transfiguré le génie d'Athènes en Alcibiade et Périclès, et celui de Sparte en Sthénélaïdas et Brasidas.

D'ailleurs la parole fugitive aussi bien que la mémoire des hommes, l'éloignement des lieux, le nombre et l'étendue de discours prononcés en dialectes divers rendaient impossible la reproduction exacte des originaux; aussi Thucydide a-t-il soin de faire observer « qu'il s'est astreint autant qu'il lui a été possible à ne faire dire à chacun que ce qu'il avait dû dire effectivement (1) ».

Certes, Thucydide, cet historien véridique, ne se serait pas exposé à être facilement convaincu de mensonge par ses contemporains, s'il se fût écarté de la verité au delà de ce qui convenait à cet amour du beau qui veut la proportion en tout. Mais tout en regrettant de ne point posséder les originaux dans leur intégrité, on ne saurait le blâmer de ne nous en offrir que la substance, afin, comme le dit Cicéron, de les rendre plus propres à être lus qu'à être écoutés. Salluste en a fait autant dans son *Catilina*, et César dans ses *Commentaires*. Tacite, à en juger du moins par le précis d'un discours de Claude en faveur des Gaulois (l. XI), dont l'original s'est retrouvé sur deux tables de bronze à Lyon, s'est aussi borné à en resserrer les idées, en rendre l'expression plus correcte, plus claire, plus énergique. Maintenant que l'imprimerie rend toute recherche facile, *le Moniteur* enregistre les discours en leur entier, et cependant l'historien passionne peut facilement, en détachant de ces discours des extraits même textuels, mais choisis dans un but préconçu et enchâssés avec art, dénaturer la pensée générale qui préside à l'ensemble. La moralite de Thucydide est donc pour nous une sauvegarde contre le mensonge ou l'altération de la vérité. D'ailleurs les lettres de Xerxès, dans la correspondance du roi de Perse avec Thémistocle et Pausanias, portent un tel cachet d'originalité du style oriental qu'on ne saurait douter qu'elles ne soient une traduction fidèle des écrits originaux que l'on croit lire eux-mêmes; il en est de même du texte des traités; preuve évidente du scrupule avec lequel Thucydide nous

Cicéron, pour trouver des mouvements et des traits comparables à ceux qui éclatent dans le discours de Diodote pour les habitants de Mytilène, d'Astymachos et de Lacon pour les Platéens. »

(1) Liv. I, § 22.

donne, sinon les discours en entier, ce qui eût été impossible, du moins la substance.

Si dans certains discours travaillés avec un soin et un art infinis, où le choix même des matériaux laisse une part à l'imagination, Thucydide s'est permis de jeter çà et là des aperçus et des maximes, résultat de ses méditations et de son expérience, elles ressortent de la situation, et à l'insu du lecteur la marquent encore mieux, en le forçant à s'identifier avec sa pensée. Dans cette œuvre d'art, unique en son genre, sont réunis les mérites du poëte, de l'orateur, de l'historien, du philosophe, du guerrier et de l'homme d'État. C'est à ces titres divers qu'elle occupe une si grande place parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Mais si dans les discours politiques se rattachant immédiatement aux faits historiques, Thucydide, ainsi qu'il l'affirme, s'est astreint autant qu'il lui était possible à nous en donner exactement l'esprit, il semble n'avoir point voulu s'astreindre à n'être qu'un copiste dans certains morceaux d'éloquence et par conséquent d'imagination; tel est l'éloge des guerriers morts pour la patrie. Par cela même que celui que Périclès avait prononcé était trop connu d'Athènes, Thucydide aura cru pouvoir se permettre plus de latitude et donner aussi la mesure de son talent. Tout en regrettant la perte du discours original, on voit par un des deux passages, que par bonheur Plutarque nous a conservés, que le fond est à peu près le même.

Quand Thucydide, en termes concis, « assure à ces héros une gloire immortelle qui, transmise dans le cœur des hommes, fait à jamais de la terre entière leur domaine », cette belle idée se présentait ainsi dans le discours de Périclès : « Ces hommes sont devenus immortels comme les dieux : car nous ne voyons pas les dieux eux-mêmes, mais les honneurs qu'on leur rend et les biens qu'ils nous donnent nous font juger qu'ils sont immortels; telle est aussi la condition de ceux qui sont morts pour la patrie. »

Ces nobles pensées sont les mêmes au fond; mais on voit dans Thucydide un esprit plus positif, et l'on regrette l'omission de cette inspiration d'un sentiment si delicat et si tendre, qui faisait dire à Périclès déplorant cette florissante jeunesse d'Athènes morte sur le champ de bataille : « Athènes a perdu son printemps! » (1)

Mais Thucydide n'a pas annoncé qu'il rapportait les propres paroles de Périclès; bien au contraire, il s'est servi d'une expression grecque qui dit : *il prononça à peu près cela*, *il dit des choses à peu près telles* (2). Aucun des traducteurs, y compris le dernier et le plus exact, M. Betant, n'a fait cette distinction; ils disent tous : « (Périclès) prononça le discours suivant (3) ». Or Thucydide dès le début de son

(1) Cité par Aristote.

(2) Ἔλεγεν τοιάδε.

(3) M. Betant dit même plus : « *conçu en ces termes* ».

histoire nous prévient ainsi : « Quant aux discours prononcés par chacun, soit avant le commencement de la guerre, soit pendant son cours, il était difficile d'en retenir exactement les propres paroles, tant celles que j'ai entendues moi-même que celles qui me furent rapportées d'ailleurs; mais je me suis exprimé d'après ce que chacun me semblait avoir dû dire selon le cours des circonstances, en m'attachant le plus possible au sens général de ce qui fut réellement prononcé ».

Or, ayant remarqué que Thucydide en ces occasions employait *trois* et même *quatre* expressions de signification et de nuance différentes (1), j'ai fait le relevé des endroits où on les a jusqu'ici confondues. Il en est résulté que l'expression définie « dit *cela* » s'applique toujours à des actes diplomatiques, à des lettres, à des discours brefs ou ayant un caractère tout particulier d'originalité primitive. Ailleurs les locutions qu'il emploie répondent à celle de La Fontaine : *Il tint à peu près ce langage.*

Dans les descriptions et les narrations, la simplicité et la facilité du style forment un contraste frappant avec l'art qui dans les discours prend un tout autre caractère. Toujours noble, contenu et sobre, Thucydide, sans chercher à produire l'émotion par des détails qui l'écarteraient du but sévère qu'il s'est imposé, présente les faits dans leur exacte vérité, laissant ainsi dans notre esprit une trace plus vive, qui se grave profondément dans la mémoire; mais quand il le veut, son style, sans cesser d'être simple, s'élève à la hauteur et à l'importance des faits. Telle est, au deuxième livre, la célèbre description de la peste, et au sixième celle du grand combat naval dans le port de Syracuse, où se brise la fortune d'Athènes : là les expressions s'élèvent, entraînées en quelque sorte par la grandeur de l'action. Partout ailleurs le style, tout en étant animé et l'expression *pittoresque*, si on peut s'exprimer ainsi, est de la plus grande simplicité, soit qu'il nous représente les barbares Thraces massacrant, anéantissant tout sur leur passage, et dans la ville de Mycalesse, qu'ils ont saccagée, égorgeant jusqu'aux enfants réfugiés dans leur école (2); soit qu'il veuille peindre, sur le vaisseau parti en toute hâte pour suspendre l'ordre de mettre à mort les Mytilénéens, l'empressement des rameurs mangeant tout en ramant de la farine délayée dans de l'eau (3). Quoi de plus dramatique que le simple dialogue de ce héraut envoyé par les Amphiloques à la suite d'un combat pour réclamer les corps des guerriers qu'ils ont perdus? A la vue du grand nombre d'armes qu'il voit entassées, il s'étonne, interroge, et quand par ses questions il apprend que la veille, dans un autre combat, une armée venue à leur secours avait été détruite, d'où résulte ce grand nombre d'armures, il éclate en gémissements, et, dans son trouble, s'éloigne sans remplir sa mission ni réclamer ses morts.

« Thucydide, d'après Plutarque (1), donne à son style un relief tel que l'auditeur devient spectateur, et il fait éprouver au lecteur les sentiments d'effroi et de trouble qu'ont ressentis les témoins eux-mêmes des événements. C'est ainsi qu'il représente Démosthène rangeant en bataille les Athéniens sur la grève de Pylos; Brasidas pressant son pilote de faire échouer son vaisseau et courant sur les bancs des rameurs, où, blessé et rendant l'âme, il tombe à l'avant de la proue; les Lacédémoniens livrant un combat de terre sur mer, et les Athéniens un combat naval sur terre; de même, dans la guerre de Sicile, lorsqu'il nous dépeint les deux armées combattant sur terre, tandis que la lutte sur mer reste indécise, il nous fait éprouver une contention d'esprit et un serrement de cœur ressenti à chaque émotion, et par la disposition et la peinture des événements il communique au corps aussi bien qu'à l'âme les mouvements d'effroi qui donnent à ce combat la clarté d'un tableau. »

Thucydide a le premier introduit le raisonnement dans l'histoire politique, comme Hippocrate l'avait introduit dans la médecine, et comme Aristote l'introduisit plus tard dans l'histoire naturelle. Avant lui, les écrivains s'attachaient à flatter l'imagination de l'homme plutôt qu'à guider sa raison. C'étaient des poëtes ou des historiens peu fidèles à la vérité. Thucydide, le premier, défrichant le champ de l'histoire, en arracha tout ce que la fable y avait semé de parasite, et y substitua la vérité des faits et une peinture fidèle du cœur humain qui s'y reconnaîtra toujours.

Précurseur de l'abolition de la peine de mort et de la liberté *des écrits*, déjà Thucydide proclamait l'inutilité de la peine de mort pour préserver des crimes, et la nécessité de tout éclairer par la discussion publique (l. II, § 40) : « Ce qui nuit aux actions, fait-il dire à Périclès, ce n'est pas la parole, mais plutôt de n'être pas instruit par elle avant d'agir. » Plus loin, dans le beau discours de Diodote en faveur des Platéens (l. III, § 45) au sujet de la peine de mort, il lui fait dire : « Cependant on la brave elle-même; il faut donc trouver quelque épouvantail encore plus terrible, ou bien la peine de mort est insuffisante. »

Les fables, les oracles, les impostures de la divination sont partout exposés dans son ouvrage avec les égards d'un esprit supérieur; et c'est en passant qu'il mentionne le double sens des oracles de Delphes et dit que la pythie fut soupçonnée de s'être laissé suborner par Pleistoanax.

ce qui est encore plus positivement contraire à l'expression employée par Thucydide.

(1) Ταῦτα, τοσαῦτα, τοιαῦτα, τοιάδε. Et il est probable que ce n'est pas sans intention que Thucydide emploie chacune de ces nuances.

(2) L. VII, 29.

(3) L. III, 49.

(1) *De glor. Athen.*, p. 347 et sq.

Mais disciple d'Antiphon et d'Anaxagore, comme l'était aussi Périclès, il dut naturellement être compris parmi les philosophes haïs d'un peuple superstitieux et même du parti sacerdotal, pour ne croire qu'en un seul Dieu, maître du monde.

C'est dans les discours et dans quelques réflexions mêlées au récit qu'on peut entrevoir quelles furent les opinions politiques de Thucydide; nulle part il ne les a clairement manifestées, car c'est toujours de la manière dont il fait parler les personnes et présente les faits que résulte l'opinion qu'on doit s'en former. Il semble qu'il craigne d'influencer le lecteur, en qui il veut toujours respecter la liberté.

Ainsi que la plupart des plus illustres poëtes et philosophes de la Grèce, Platon, Pindare et tant d'autres, Thucydide paraît peu favorable à la forme démocratique si funeste aux hommes supérieurs de la Grèce, et il en fait la plus amère des critiques par la voix d'Alcibiade lui-même. Cependant, contrairement au principe oligarchique, il croit préférable l'élection aux emplois faite par le peuple, parce qu'alors, dit-il, on se résigne plus aisément au choix qui en résulte et qu'on ne se voit pas préférer ses égaux.

Nulle part il ne fait l'éloge de l'oligarchie; seulement dans son récit de la révolution qui renversa dans Athènes le gouvernement des quatre cents remplacé par celui des cinq mille (1) (le décret y admettait quiconque fournissait son armure et renonçait à tout salaire, sous peine de malédiction), Thucydide dit : « Ce fut surtout au début de cette administration que les Athéniens parurent s'être bien gouvernés, du moins de mon vivant, au moyen de cette alliance faite avec mesure de l'oligarchie avec la démocratie (2). »

Plus à même que tout autre d'apprécier les dangers inhérents à ces deux formes, lorsque, ainsi que d'ordinaire, l'une ou l'autre, abusant du principe qui les constitue, est livrée aux ambitieux et aux hommes pervers, on lui voit faire l'éloge de Périclès, qu'on doit croire qu'il eût préféré à toutes les formes oligarchiques et démocratiques la domination d'un génie supérieur animé de la passion du beau et du bien en tous genres, tel qu'était Périclès, « dont le gouvernement, dit Thucydide (II, 65), était une démocratie de nom, et de fait une monarchie entre les mains du premier citoyen ». L'éloge des Pisistratides semble résulter de ce même sentiment. « Ces *tyrans*, dit-il (ou plutôt ces *rois*, puisque le principe était héréditaire) pratiquèrent avec soin très-longtemps la vertu et la sagesse; et, ne levant sur les Athéniens que le vingtième des revenus, ornèrent la ville de beaux établissements; ils administraient la guerre et sacrifiaient dans les temples, au reste c'était la république elle-même qui se régissait d'après les anciennes lois. »

Après la mort de Periclès, et à la suite de tant de troubles, d'exils, de meurtres et de changements de constitution, qui durant cette guerre déchirèrent la Grèce, tantôt par l'oligarchie, tantôt par la démocratie, il semble que le découragement se soit emparé de Thucydide, résultat fatal de commotions et bouleversements réitérés quand on ne sait plus à quelle forme de gouvernement recourir. C'est à ce sentiment qu'on pourrait attribuer l'absence de tout blâme contre Antiphon, qui pour se maintenir au pouvoir avec le parti oligarchique, dont ce célèbre orateur était le chef, avait eu recours aux éternels ennemis d'Athènes, aux Lacédémoniens, pour leur livrer Athènes. Les égards dus à son maître motivèrent peut-être ce silence; et en effet Thucydide se borne en cette circonstance à faire l'éloge de l'éloquence d'Antiphon et de son superbe plaidoyer pour sauver sa vie, sans ajouter un seul mot de reproche. Toutefois, il résulte du simple récit de cette conspiration et de ses violences un blâme qui pour n'être pas exprimé n'en est pas moins réel.

Dans la nouvelle route qu'il s'est frayée, Thucydide n'a pas été surpassé. Ordinairement on sacrifie le vrai au beau, mais lui sait attacher ses lecteurs par l'attrait de la seule vérité. Sa touche sévère et mélancolique, si convenable à la tristesse des événements qu'il retrace, produit dans l'âme un effet plus durable que ne le saurait faire une élocution facile et fleurie. Sans fatiguer par des raisonnements, reproche que l'on peut faire souvent à l'histoire moderne, ni détailler fastidieusement tous les faits, il s'attache aux plus remarquables, et son livre est comme une vaste galerie de tableaux de toutes dimensions et variés dans leur perfection.

On y admire Thémistocle, qui par la seule force d'un génie sans culture, sut maîtriser les événements les plus graves et sauver sa patrie. On y voit Périclès, doué au suprême degré de toutes les qualités d'un homme d'État, maintenir par la fermeté de son caractère, pendant près d'un demi-siècle, le peuple le plus inconstant qui fut jamais, et le conduire à tous les genres de gloire.

Athènes célébrant la mémoire des guerriers morts pour la patrie, et recevant des leçons de patriotisme par la bouche éloquente du plus grand de ses citoyens, offre un spectacle qui élève l'âme, et ne se trouve que dans Thucydide.

L'effrayant tableau de la peste d'Athènes et des excès que la crainte fit commettre attriste l'âme d'autant plus douloureusement qu'on y voit l'homme, quand le frein salutaire des lois et de la religion est brisé (1), reparaître avec l'affreuse nudité de ses penchants primitifs, laissant tou-

(1) ... chait sous le nom des cinq mille pour ne ... ouvertement celui du peuple. (VIII, 9?) (2) ... 89 et 97.

(1) Θεῶν δὲ φόβος ἢ ἀνθρώπων νόμος οὐδεὶς ἀπεῖργε. Thuc., II, 53.

jours voir en lui, comme dit Hobbes, l'enfant robuste de la nature (1).

La générosité des Athéniens pardonnant au peuple de Mytilène, que le fougueux Cléon, indigne successeur de Périclès, leur avait fait précipitamment condamner à mort, offre un contraste touchant avec la cruauté de Lacédémone sacrifiant à sa froide politique les défenseurs de Platée.

Les horreurs de l'anarchie dont les villes grecques étaient si souvent la proie, sont surtout dépeintes avec une effrayante énergie dans le troisième livre (2); et leur similitude avec celles de notre révolution confirme cette éternelle vérité émise par Thucydide, « qu'il est dans la nature humaine que les événements se reproduisent toujours semblables et analogues ». Ainsi, lorsqu'un fléau comparable à la peste d'Athènes est venu frapper Paris, nous y avons vu se reproduire ces accusations d'empoisonnement, qui du moins à Athènes ne causerent la mort d'aucun citoyen (3).

Dans le fameux combat de Sphactérie, dont la description est si animée et, malgré la foule des détails, si pittoresque et si rapide, reparaît le fougueux démagogue Cléon, triomphant, par l'habileté de Démosthène, des Spartiates, à qui la Grèce étonnée voit pour la première fois rendre les armes; mais bientôt, victime de son orgueilleuse imprudence, Cléon succombe devant Amphipolis, au même champ de bataille où périt avec tant de gloire le vaillant et vertueux Brasidas.

Après avoir assisté à la bataille de Mantinée, on arrive au terrible dialogue entre les Athéniens et les Méliens. A la lecture des horribles principes émis par les hommes les plus civilisés de cette époque (4), on est livré à de tristes réflexions sur la destinée humaine lorsqu'un peuple si sensible aux beautés de la philosophie, de la poésie et des beaux-arts, se rapproche autant en barbarie de la nature la plus sauvage.

Le caractère d'Alcibiade, type brillant de celui des Athéniens, offre dans tout son éclat ses défauts séduisants, son génie fécond en ruses, et son orgueil démesuré, qui s'acharne à la ruine d'Athènes dès qu'il en est banni. Rien ne peint mieux son caractère et celui du peuple d'Athènes que l'étonnant discours qu'il lui adresse, où, s'identifiant en quelque sorte avec ce peuple, et séduisant son imagination si impressionnable à tout ce qui est beau, grand, généreux, imprévu, il justifie ses prétentions au commandement des armées, par la splendeur qu'il étala aux jeux olympiques, énumérant le nombre des chars qu'il a lancés dans la carrière, et se vantant aux yeux de tous de cette folie, dont la dépense, dont les largesses profitent à la république, de cette jalousie qu'elle inspire à chacun, de cette supériorité qu'elle lui donne, et de la fougue elle-même de sa jeunesse.

Par des qualités, tout opposées, se distingue Nicias; sa bonté, sa sagesse, son dévouement désintéressé pour la patrie, son respect pour les dieux inspirent un intérêt sympathique, et l'on gémit sur le sort de cette victime soumise à la fatalité, qu'elle n'a pu conjurer. Dans ces quatre caractères, Périclès, Alcibiade, Cléon, Nicias, se résument les types les plus saisissants du peuple d'Athènes.

Enfin l'expédition de Sicile, le pompeux départ des Athéniens, leurs adieux mêlés de joie et de larmes, d'espérances et de tristes pressentiments, et leur désastre en Sicile, sont décrits avec une telle perfection, que l'on ne s'étonne plus si Démosthène a copié de sa main huit fois l'histoire de Thucydide (1), et si le meilleur juge en cette matière, Cicéron, a dit (2) : « A mon avis, dans l'art de la parole, Thucydide a remporté la palme sur tous les écrivains. »

Éditions de Thucydide. Alde donna la première du texte grec (Venise, 1502, in-fol.); en 1503 il en publia les scholies. — En 1506, Junte donna à Florence une édition in-fol. grecque-latine et les scholies. — En 1540, parut à Bâle, chez Hervag, celle dont Camerarius fut l'éditeur et qu'il revit sur un manuscrit. — En 1564, Henri Estienne donna à Paris son édition in-fol. avec la traduction de Valla, qu'il corrigea en marge. — En 1588, H. Estienne en donna une seconde édition in-fol., avec notes et dissertations, et la vie de Thucydide par Marcellinus, traduite par Casaubon. Ces cinq éditions sont connues sous le nom d'*anciennes éditions*, et on estime leurs leçons à l'égal de celles des manuscrits. — En 1594, parut l'édition in-fol. imprimée par les Wechel, à Francfort; la traduction latine fut revue par Em. Portus et contient des notes de son père, Grec de nation. — En 1696, Hudson publia à Oxford et Londres sa belle édition, in-fol., avec cartes, où pour la

(1) Ce philosophe, qui traduisit Thucydide afin de le faire connaître à ses concitoyens, déclare qu'il préférait les huit livres de la guerre du Péloponnèse à toutes les autres productions historiques de la littérature grecque. *Préface* de Hobbes.

(2) Délivrée de nos jours du joug des Turcs, ou depuis tant de siècles elle expiait cet esprit de discorde et d'anarchie, cause de ses malheurs, la Grèce par l'assassinat de Capo d'Istrias et la chute de la jeune royauté, fait craindre à ses amis que ce funeste esprit survive encore en elle.

(3) Au mois d'avril 1832, j'ai été témoin de l'un de ces horribles égarements du peuple, sur la place de l'Hôtel de ville.

(4) A la fin de cette guerre, sous une autre forme de gouvernement, Athènes nous offre un autre exemple de la perversité humaine. On lit dans Xénophon (*Hell.*, liv. II, ch. 3) : « Théramène, après avoir entendu prononcer sa condamnation par Critias, un des disciples de Socrate, se réfugia sur l'autel : « Je sais, s'écria-t-il, que cet autel ne me sauvera pas; mais j'y suis monté pour faire voir que ces gens sont aussi injustes envers les hommes qu'impies envers les dieux. »

(1) Lucien, *Adversus indoct.*, 4.

(2) Thucydides omnes dicendi artificio, mea sententia, facile vicit. *De orat.*, II, 13.

troisième fois la trad. de Valla a été retouchée. — En 1731, parut la superbe édit. in-fol. imprimée à Amsterdam, par Wetstein, et donnée par Duker avec les notes de H. Estienne, de Hudson et de Wasse, et les *Annales Thucydidei* par Dodwell. Elle fut réimpr. en 1769, 8 vol. in-8°, par Foulis, à Glasgow. — En 1785, éd. Alter, Vienne, 2 vol. in-8°, texte seul avec les notes que Toussaint avait écrites en marge de l'édition d'Alde. — En 1788-89, à Deux-Ponts, 6 vol. in-8° : c'est l'édit. de Duker. — En 1791, par Breedkamp, texte seul, Brême, 2 vol. in-8°. — En 1790, texte grec et latin avec les notes de Duker et de Gottleber, les scholies, les *variæ lect.* et comment., édition donnée successivement par Gottleber, par Bauer, et par Daniel Beck, Leipzig, 2 vol. in-4°. — En 1802, texte grec et scholies, Venise, 2 vol. in-8°. — En 1804, texte grec, 6 vol. pet. in-8°, publié à Édimbourg sous le nom de Elmsley : dans cette édition les formes attiques pour les temps des verbes ont été introduites, contrairement aux manuscrits. — En 1805, Neophytos Doukas donna le texte avec une traduction et notes en grec moderne; Vienne, 10 vol. in-8°. — En 1807, Gail publia, en 6 vol. in-8°, son édit. grecque-latine contenant les variantes de treize manuscrits de la Bibl. imp. de Paris et en même temps il en donnait une en 10 vol. in-4°, 1807-8, accompagnée d'une traduction française. — En 1814, éd. Seebode, texte grec seul; Leipzig, 2 vol. in-8°. — En 1815, éd. Schæfer, Leipzig, 2 vol. in-12. — En 1819, éd. Priestley, avec notes *variorum*; 4 vol. in-8°, Londres. — En 1820, Haacke, texte grec avec scholies, *var. lect.* et notes, Leipzig, 2 vol. in-8°, réimprimée à Londres, 1823, en 3 vol. — En 1821, Bekker donna son éd. du texte grec avec les scholies, les *variæ lect.*; 4 vol. in-8°, Londres, notes de Duker et Wasse. — En 1824, texte grec corrigé d'après les Mss. par Bekker. — En 1824, Louis Dindorf, texte grec, in-8°, Leipzig. — En 1826, Poppo a commencé sa grande édition, avec trad. lat. des *Prolegomena*, notes, *variæ lect.*, comment.; Leipzig, 1826-40, 11 vol. in-8°. — En 1826, Gœller a donné une éd. du texte grec avec notes et très-bons commentaires; 2 vol. in-8°, Leipzig — En 1830, Arnold, à Oxford, le texte grec d'après le texte de Bekker en grande partie, et des notes principalement historiques et géographiques, les *variæ lectiones* et des cartes : cette très-bonne édition, réimprimée à Oxford, puis revue par Tidemann, a été stéréotypée. Le dernier tirage, sous le titre de 5e édit, est en 3 vol. et daté de 1861. — En 1832, Bekker donna une petite édit. in-12, revue sur plusieurs excellents manuscrits. — En 1832-35, Morstadt et Gervinus ont donné une édition *variorum*, en 2 vol. in-8°, Francfort : elle est suivie de deux autres volumes, 1832-1835, contenant un choix très-complet de *variorum*, edd. Gervinus et Hartlein. — En 1836, Gœller a donné une nouvelle édition du texte avec des notes critiques, qui rendent cette édition supérieure encore à la première. — En 1859 Donaldson a donné une très-bonne et charmante éd., revue d'après les derniers travaux de Cobet, texte gr., 2 vol. in-12, Cambridge. — En 1848 H. Bothe, texte grec avec notes *variorum*; 2 vol., Leipzig. : elle est dédiée à M. Ambr.-Firmin Didot. — MM. Cobet et Louis Dindorf annoncent chacun une nouvelle édition.

On est redevable à M. Betant du *Lexicon Thucydideum*; Genève, 1843, 2 vol. in-8°.

Les principales traductions sans le texte sont en français : celle de Seyssel ; Paris, 1527, in-fol. — De L. Jaussaud, d'Usez; Genève, 1610, in-fol. — De Perrot d'Ablancourt; Paris, 1662, in-fol. — De Lévesque; ibid., 1795, 4 vol. in-8°. — De M. Zevort; ibid., 1853, 2 vol. in-12. — De M. Betant, 1863, in-12.

Avec texte grec et traduct. française, Gail, Paris, 1807, 4 vol. in-4°. — Longueville, morceaux divers, 1823, in 12. — A.-Firmin Didot, Paris, 1833, 4 vol. in-8°, avec notes et dissert.; la vie de Thucydide par Marcellin y est traduite en français pour la première fois.

En anglais : celle de Hobbes; Lond., 1628, in-fol., reimpr. plusieurs fois, et en 1843, 2 vol. in-8°. — De W. Smith, 1753, in-4°. — De Bloomfield, excellente trad., 1827, 3 vol. in-8°.

En allemand : par Heilmann, Lemgo, 1808, in-8°. — Par Jacobi; 8 vol. in-8°, Hambourg. — Par Osiander, 1826, in-12, Stuttgard. — Par Klein, Munich, 1826, in-8°. — Par H. Müller, 1829, in-12, Prenzlau.

En italien : par Strozzi ; Venise, 1545, in-8°, et 1563, in-4°. — Par Porcacchi; 1789, 2 vol. in-4°, Rome. — Par P. Manzi; Milan, 1830-32, 3 vol. in-8°.

En espagnol : par Gracian de Aldrete; Salamanque, 1564, in-fol.

AMBROISE FIRMIN DIDOT (1).

Vie de Thucydide, par Marcellinus et biogr. anonymes. — Abresch, *Dilucidationes Thucydideæ*, 1755. — Ulrich, *Beitræge zur Erklærung des Thucydides*; in-4°, Hambourg, 1846. — Dodwell, *Annales Thucydideæ*; Oxford, 1702, in-4°. — Krüger, *Untersuchungen über das Leben des Thucydides*; Berlin, 1832, in-4° — Dahlmann, *Historische Forschungen*. — Letronne, *Topogr. de Syracuse*, in-8°. — Daunou, *Cours d'Études hist.*, t. X, 1845. — *Thucydide*, par Girard (couronné par l'Académie), 1860. — Gœller, *Vie de Thucyd.*, en tête de sa seconde éd., 1836. — Stievenart, *Préface*, 1850, Dijon. — Zevort et Betant, en tête de leurs éditions. — Grote, *Hist. de la Grèce*. — Cobet, *Novæ lectiones in script. gr.*; Leyde, 1858. — Roscher, *Leben, Werke*, etc.; Gœttingue, 1842, in-8°.

THUGUT (2) (*François-Marie*, baron DE), diplomate autrichien, né à Lintz, en 1734, mort à Vienne, le 29 mai 1818. Il était fils d'un pauvre batelier, qui parvint à le placer en 1752 comme élève dans l'école des langues orientales de Vienne. Ses progrès rapides le firent attacher en 1754 à l'ambassade de Constantinople,

(1) Extrait des *Dissertations* en tête de ma traduction de Thucydide, maintenant sous presse. A.-F. D.

(2) Son véritable nom était *Tunicotto*, ce qui signifie en allemand *Thunichtgut*, et peut se traduire en français par *vaurien*. L'impératrice Marie-Thérèse changea plus tard ce nom en *Thugut*, qui signifie *homme de bien*, littéralement *fais bien*.

comme interprète, jusqu'en 1762; en 1769 il fut nommé chargé d'affaires auprès de la Porte, en 1770 président, et en 1771 internonce et ministre plénipotentiaire. Il montra beaucoup d'habileté au congrès de Fokchani (1772), qui termina la guerre entre la Turquie et la Russie, et l'impératrice lui conféra en 1774, en récompense de ses services, le titre de baron et la croix de Saint-Étienne. Il obtint en 1775 par ses négociations l'annexion de la Bukovine à l'Autriche, et en 1777 il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, dont une à Versailles, pour assurer à la Turquie les possessions que lui avait laissées la paix de Kainardji. Pendant la guerre au sujet de la succession de Bavière (1778), il remplit une mission secrète auprès de Frédéric II pour le disposer à faire la paix, et prit part aux conventions qui amenèrent la paix de Teschen (mai 1779). Sous Joseph II, il fut envoyé en ambassade à Varsovie (1780), et de là à Naples (1787). Quand, en 1788, la guerre éclata contre la Turquie, Thugut suivit l'armée austro-russe du prince de Saxe-Cobourg et de Souvorof en qualité de commissaire aulique, et fut chargé de l'administration de la Moldavie et de la Valachie jusqu'en 1790. A l'issue du congrès de Jassy, où il assista, il vint en France pour y seconder, avec le titre de ministre plénipotentiaire, les efforts de l'ambassadeur impérial, M. de Mercy (1790); il se mit en rapport avec plusieurs patriotes influents, et contribua à ramener Mirabeau au parti de la cour. Vers la fin de l'année, il fut rappelé à Vienne. Sa longue expérience des affaires diplomatiques lui fit accorder un grand crédit, et il fut un des conseillers ordinaires du faible François II. Grâce à l'appui du prince de Kaunitz, il obtint en 1793 la direction générale de la chancellerie d'État, et à la mort de son patron (juin 1794), il lui succéda à la tête du département des affaires étrangères. La révolution française n'eut pas d'ennemi plus acharné que cet enfant du peuple parvenu aux plus hautes dignités. Malgré les revers multipliés qu'avaient éprouvés les armées autrichiennes, il fit continuer la guerre contre la France avec la plus grande énergie, signa, le 4 mai 1795, avec l'Angleterre un traité par lequel cette puissance s'engageait à fournir des subsides pour une nouvelle campagne, tandis que l'Autriche devait tenir sur pied une armée de deux cent mille hommes, et ne se découragea même pas quand il vit que dans la formidable coalition qui depuis 1792 avait mis un million d'hommes sous les armes pour écraser la France révolutionnaire, l'Autriche était restée seule pour s'opposer aux progrès des Français en Allemagne et en Italie. Le gouvernement prussien surtout, qui avait vu de mauvais œil la nomination de Thugut, parce qu'elle signifiait pour lui de la part de l'Autriche le retour à l'ancienne politique de rivalité entre les deux puissances, avait eu hâte de se retirer de la coalition. En vertu d'un article secret de la convention de Leoben (avril 1797), Thugut sortit du ministère; mais il continua dans sa retraite à susciter des ennemis à la France. Quand, au commencement de 1799, la seconde coalition se forma, il reprit son portefeuille, et le garda jusqu'au mois d'octobre 1800, où il eut le comte de Lehrbach pour successeur. On crut un instant en 1806 qu'il allait remonter au pouvoir; mais la cour de Vienne n'osa pas mécontenter un puissant voisin en rappelant à la tête des affaires celui qui s'était montré son plus constant adversaire. Pour récompenser ses services passés, on lui confia une branche du département des affaires étrangères (fév. 1806), qu'il administra jusqu'à la fin de 1808. A cette époque il se retira pour vivre, tantôt sur les terres que François II lui avait données en Hongrie, tantôt à Presbourg et à Vérone, en consacrant ses loisirs à l'étude de la littérature orientale. Il laissa en mourant une fortune considérable, dont une grande partie en fonds français, et fut enterré dans un tombeau que le prince Dietrichstein, son élève et ami, fit construire à Nicolsburg, en Moravie.

Thugut était un habile diplomate; mais comme ministre il se laissa souvent aveugler par la haine qu'il portait à la France révolutionnaire, pour jeter son gouvernement dans des embarras dont il était impuissant à le sortir. On le représente comme un homme d'esprit et de talent, mais sans principes moraux et politiques, cynique dans l'appréciation des hommes ainsi que dans le choix des moyens. Formé d'abord par la diplomatie ottomane, et employé ensuite dans les négociations secrètes avec les chefs de la révolution française, il réunissait les penchants d'un vizir turc avec la brutalité d'un parvenu. Poussant la violence jusqu'aux limites du crime, il étalait en même temps un égoïsme effronté, et cédait volontiers à l'amour de l'intrigue et à une espèce de passion d'embrouiller les affaires. La politique de cet homme d'État conduisit l'Autriche à des catastrophes qui menacèrent l'existence même de cet empire. Ch. de G.

Hæusser, *Hist. d'Allemagne*, t. I. — Crawfurd, *Mélanges*. — Wurzbach, *Biogr. Lexicon des Œsterreichs*, 1750-1850.

THUILERIES. *Voy.* Moulinet.

THUILLERIE. *Voy.* Coignet et La Thuillerie.

THUILLIER (*Vincent*), érudit français, né en 1685, à Coucy-le-Château (diocèse de Laon), mort le 12 janvier 1736, à Paris. Il entra dans la congrégation de Saint-Maur, et fit profession, en 1703, à l'abbaye de Saint-Faron de Meaux. Il fut bientôt après chargé de l'enseignement des novices à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, puis Denis de Sainte-Marthe l'engagea à continuer les *Annales* de l'ordre, et lui confia les manuscrits de Mabillon et de Ruinart. La con-

duite de Thuillier à l'époque des querelles de la bulle indisposa contre lui ses confrères. Après s'être signalé parmi les appelants, il révoqua son appel, reçut du cardinal de Bissy une pension de quatre cents livres pour écrire l'histoire de la constitution *Unigenitus*, et se retira, pour y travailler, dans la maison de campagne du cardinal, à Bercy. De retour à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, il fut fait sous-prieur. Il écrivait élégamment en latin et en français. Nous citerons de lui : *Histoire de Polybe, traduite du grec, avec un Commentaire ou un corps de science militaire, par M. de Folard*; Paris, 1727-30, 6 vol. in-4°, fig., et, avec un supplément, Amst., 1753, 1774, 7 vol. in-4° : à la tête du t. Ier se trouve la vie de Polybe, composée par le traducteur; — *Lettre d'un ancien professeur en théologie de la congrégation de Saint-Maur, qui a révoqué son appel, à un autre professeur de la même congrégation, qui persiste dans le sien*; Paris, 1727, in-12; une *Seconde lettre* sur ce sujet parut dans la même année; — *Histoire de la nouvelle édition de saint Augustin, donnée par les PP. bénédictins de Saint-Maur*; en France (Paris), 1736, in-4° : publiée avec des notes par l'abbé Goujet d'après une copie de cet opuscule, tel que l'auteur l'avait écrit à l'époque de son appel; on le trouve, avec les corrections qu'il y avait faites après son changement d'opinion, dans la *Bibliothèque germanique*, t. XXXIII. On doit à Thuillier la traduction latine des *Livres d'Origène contre Celse*, que dom Ch. Delarue a employée dans son édit. d'Origène (1733-59), et on lui attribue une part de la *Vetus disciplina monastica* du P. Hergott (Paris, 1726, in-4°). Enfin, il a édité les *Œuvres posthumes de Mabillon et de Ruinart* (Paris, 1724, 3 vol. in-4°). Quant à son *Histoire de la constitution Unigenitus*, elle est restée manuscrite. E. R.

Le Cerf, *Bibl. des auteurs de la congr. de Saint-Maur*. — Tassin, *Hist. littér. de la congr. de Saint-Maur*.

THUILLIER (*Jean-Louis*), botaniste français, né le 22 avril 1757, à Creil (Oise), mort le 18 décembre 1822, à Paris. La qualité de botaniste est peut-être trop ambitieuse pour un homme qui n'avait point d'instruction, ignorant des classifications et des systèmes, et dont le mérite fut de connaître et de distinguer à un rare degré les plantes de la banlieue parisienne. Thuillier fut d'abord jardinier au couvent des Jésuites; il y logeait lorsque cet établissement fut converti en école publique, et ce fut même là qu'il mourut. Pendant longtemps il fut inspecteur du marché aux champignons à l'ancienne halle des Innocents. Il composait des herbiers, et faisait métier de les vendre, aussi bien que d'enseigner à trouver et à reconnaître les plantes sur les lieux où elles croissent. Ce commerce lui rapporta des profits assez considérables; mais il les dissipait dans l'ivrognerie, et son inconduite jointe à un caractère insupportable le jeta vers la fin de sa vie dans la misère et l'isolement. On a sous son nom : *Flore des environs de Paris*; Paris, 1790, in-12, et 1799, in-8° : on ignore qui a rédigé la première édition; quant à la seconde, elle est due à Claude Richard; — *Le Botaniste voyageur aux environs de Paris*; Paris, 1807, in-12. Thuillier avait fourni des renseignements à Amédée de Saint-Fargeau pour écrire une *Cryptogamie des environs de Paris*; mais ses exigences mirent bientôt fin à cette collaboration.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1822.

THULDEN (*Théodore* VAN), peintre flamand, né en 1607, à Bois-le-Duc, où il est mort, en 1676 (1). Il vint de bonne heure à Anvers, et fut reçu au nombre des élèves d'un peintre peu connu, Abraham Blyenberch. On sait par le témoignage de Gevarts, et plus encore par le caractère de son œuvre, qu'il fut profondément frappé du génie de Rubens et qu'il s'attacha à sa brillante école. Dès 1626 il obtenait la maîtrise dans la corporation de Saint-Luc. Il vint à Paris vers 1632, appelé par le général de l'ordre des Rédemptoristes, Louis Petit, qui faisait alors décorer l'église du couvent des Mathurins. L'artiste flamand peignit, à sa demande, une série de petits tableaux représentant les principaux épisodes de la vie de Jean de Matha, fondateur de l'ordre, et de son associé Félix de Valois. Ces tableaux, qui avaient été encastrés dans la boiserie du chœur, avaient disparu avant la fin du dix-huitième siècle, et l'on ignore ce qu'ils sont devenus. Thulden les a gravés lui-même à l'eau-forte, dans un recueil de 24 planches, qu'il mit au jour en 1633. Il publia la même année une série de gravures d'après les peintures exécutées à Fontainebleau par Niccolò dell' Abbate, et qui représentaient les aventures et les voyages d'Ulysse. Ces estampes sont précieuses, en ce sens qu'elles nous ont conservé le souvenir d'une galerie qui fut détruite sous Louis XV, mais elles sont d'un dessin très-lâché, et l'élève de Rubens ne paraît avoir compris ni la grâce ni la grande allure des œuvres originales. Ce travail achevé, Thulden retourna à Anvers, et, en 1635, il prit part à l'exécution des peintures décoratives qui furent improvisées par son maître à l'occasion de l'entrée solennelle de Ferdinand d'Autriche; plus tard il en reproduisit les dessins dans le récit que Gevarts fit de ces fêtes (*Pompa introitus Ferdinandi*, etc.; 1642). Il paraît être revenu à Paris en 1647. Il peignit à cette époque pour l'église des Mathurins trois grands tableaux qui ont disparu

(1) La vie de ce remarquable artiste présente encore bien des points obscurs; et les deux dates que nous venons d'indiquer si vraisemblables qu'elles soient, ne sont pas appuyées par des documents authentiques.

avec le couvent qu'elles décoraient. Quelques années après, cet artiste s'était retiré à Bois-le-Duc. Il dessina des cartons de vitraux pour l'église Sainte-Gudule à Bruxelles, et il eut l'honneur d'être associé à Jordaens, à Jean Lievens et à Honthorst dans l'exécution des peintures mythologiques qui furent placées à la Maison-de-Bois, près de La Haye. Malgré la hardiesse et la facilité de son pinceau, Thulden n'occupe qu'un rang secondaire dans l'école de Rubens. C'est un maître inégal, abondant dans ses inventions, mais singulièrement négligé dans son dessin. Le meilleur de ses tableaux, et le seul peut-être où il ait fait paraître un sentiment sérieux, est le *Christ à la colonne*, que conserve le musée de Bruxelles. Citons encore de lui : *Le Martyre de saint André*, à Saint-Michel de Gand ; *Saint Sébastien*, aux Bernardines de Malines ; une *Assomption*, à l'église des Jésuites de Bruges ; *Jésus apparaissant à sa mère*, au musée du Louvre. P. M.

Catalogue du musée d'Anvers, 1861. — *Hist. des peintres* (*École flamande*).

THUMMIG (*Louis-Philippe*), philosophe allemand, né à Culmbach, mort à Cassel, en 1728. Né sans fortune, il fut pendant quelques années secrétaire de plusieurs professeurs de Halle, jusqu'à ce que le célèbre Chrétien Wolf lui procura les moyens de terminer ses études. Lorsque Wolf reçut l'ordre de quitter Halle, il suivit son maître, dont il avait épousé les opinions, à Cassel, où il fut en 1724 pourvu d'une chaire de philosophie et de mathématiques au Carolinum. Il était membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *De arboribus ex folio educatis*; Halle, 1721, in-4° ; — *De immortalitate animæ, ex intima ejus natura*; Halle, 1721, in-4° ; Iéna, 1742, in-4° ; — *Versucheiner natürlichen Erlæuterung der merkwürdigsten Begebenheiten in der Natur* (Essai d'une explication naturelle des principaux phénomènes de la nature) ; Halle, 1723, 4 vol. in 8°; Marbourg, 1735 ; — *Institutiones philosophiæ Wolfianæ*; Francfort, 1725-26, 2 vol. in-8°.

Ludovici, *Hist. der Wolfischen Philosophie*, et *Neueste Merkwurdigkeiten der Leibniz-Wolfischen Weltweisheit*.

THUNBERG (*Carl-Pehr*), botaniste suédois, né le 11 novembre 1743, à Jonkœping, mort le 8 août 1828, à Upsal. Il était fils d'un ecclésiastique. Envoyé à Upsal pour y suivre les cours de médecine, il s'appliqua à l'etude des sciences naturelles, et devint un des plus brillants élèves de Linné. Après avoir pris ses grades en 1770, il visita, grâce à une modique pension du gouvernement, une partie de la France et les Pays Bas. A Amsterdam il entendit plusieurs fois les botanistes et les propriétaires de jardins exprimer le regret que l'on connût si mal les richesses florales du Japon. Cela lui suggéra l'idée de parcourir cette contrée ; il offrit ses services, et par l'intermédiaire du professeur Burmann il s'embarqua comme chirurgien à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes (1771). Arrivé au Cap, il fit dans cette colonie un séjour de trois années environ, qu'il mit à profit d'une part pour apprendre la langue hollandaise, de l'autre pour entreprendre des excursions scientifiques en compagnie de Sparrman, son compatriote. En 1773 il se rendit à Java, puis au Japon, ou plutôt dans l'îlot de Decima, qui servait alors de comptoir aux Hollandais. Ce fut là qu'il passa cinq ans. Il dut à son titre de médecin la faveur, très-rarement accordée, de franchir les portes de Decima et d'herboriser dans les montagnes du voisinage. Il y recueillit un grand nombre de plantes rares et inconnues ainsi que beaucoup d'autres spécimens curieux d'histoire naturelle. Avant de rentrer en Suède (1779), il visita l'île de Ceylan, et s'arrêta quelque temps en Angleterre, où il reçut un bienveillant accueil de sir Joseph Banks, le Mécène de la botanique. Nommé pendant son absence démonstrateur à Upsal, il fut mis en 1784 en possession de la chaire même de Linné, et l'occupa jusqu'à sa mort. Thunberg parvint à un âge très-avancé, bien qu'il eût été incommodé toute sa vie des suites d'un empoisonnement accidentel dont il avait failli être victime sur le bâtiment qui le conduisit au cap de Bonne-Espérance. Il appartenait à soixante-six sociétés savantes, entre autres à l'Académie française des sciences, qui l'avait élu en 1787 pour correspondant. En 1815 il avait reçu le titre de commandeur de l'ordre de Wasa. C'était un homme doux et aimable, et qui jouissait de l'estime générale. Les nombreuses espèces dont il a enrichi le domaine des plantes et celui de leurs usages en médecine, lui ont valu une place d'honneur parmi les botanistes du dernier siècle. Fidèle au système de son maître, il ne s'est permis qu'en quelques endroits d'y apporter de timides modifications. Comme voyageur il a le mérite d'être exact et méthodique dans ce qu'il rapporte. Retzius a dénommé *Thunbergia* tout un genre des acanthacées. Nous citerons parmi les ouvrages de Thunberg : *Novæ insectorum species* ; Upsal, 1781-91, 6 part. in-4°, fig. ; — *Nova plantarum genera* ; ibid., 1781-1801, 9 part. in-4°, fig. ; — *Flora japonica*; Leipzig, 1784, in-8°, fig. ; — *Insecta suecica* ; Upsal, 1784-94, 8 part. in-4°, fig. ; — *Resa uti Europa, Africa, Asia, forattad æren* 1770 79 (Voyage en Europe, Afrique et Asie, exécuté dans les années 1770 à 1779) ; ibid., 1788-93, 4 vol. in 8° : à la description des plantes l'auteur ajoute les renseignements qu'il avait recueillis à grand' peine sur leurs propriétés médicinales ainsi que sur leurs usages dans l'économie rurale et domestique ; ce voyage a été abrégé par Sprengel, en allemand (1791, in-8°), et trad. aussi

en français (1794, in-8°); il a eu des versions complètes en anglais et en allemand, et la partie relative au Japon a été augmentée, dans une édition française (1796, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-8°), de notes étendues de Langlès et de Lamarck; — *Icones plantarum japonicarum*; Upsal, 1794-1805, 5 part. in-fol.; — *Prodromus plantarum capensium*; Upsal, 1794-1800, 2 vol. in-8°, fig.; — *Flora capensis*; Copenhague, 1807-1820, 2 vol. in-8°: cette flore du Cap, la plus complète que l'on possédât alors, a été réimpr. à Stuttgard, 1822-23, 2 vol. in-8°; — (avec Billberg) *Plantarum brasiliensium decas prima*; Upsal, 1807, in-4° : la suite de l'ouvrage a été donnée par d'autres savants. En outre, Thunberg a fourni des dissertations aux Mémoires des sociétés savantes de la Suède, de la Société royale de Londres et de beaucoup d'autres. Plus de cent thèses relatives à l'histoire naturelle ont été soutenues à Upsal sous sa présidence; elles ont paru isolément entre les années 1787 et 1813, et ont donné lieu au recueil d'Upsal, 1789-1801, 3 vol. in-4°, et à celui de Gœttingue, 1799-1802, 3 vol. in-8°, fig. E G.

Gezelius, *Biografisk-Lexikon*. — Cuvier, *Hist. des sciences naturelles*. — Mohnike, *Die Naturforscher Thunberg und Dalman*; Stralsund, 1831, in-8°, trad. du suédois.

THURLOE (*John*), homme d'État anglais, né en 1616, à Abbots Roding (Essex), où son père était recteur, mort le 21 février 1668, à Londres. Il étudia le droit, et par l'intermédiaire de lord Saint-John, son plus fidèle patron, devint, en janvier 1645, secrétaire des commissaires du parlement aux conférences d'Uxbridge. Admis au barreau (1647), et nommé percepteur des amendes de la chancellerie (*cursitor's fines*), en mars 1648, il se défendit plus tard d'avoir à cette époque partagé les opinions régicides de Saint-John. Sans s'arrêter aux dénégations intéressées de Thurloe, il est peu probable cependant que son rôle eut alors assez d'importance pour peser dans la balance des destinées de Charles I[er]. Éloigné de Londres, en 1650, par des fonctions que lui avait confiées la compagnie formée pour le desséchement des plaines de Bedford, il fut bientôt rappelé pour accompagner son patron et Strickland dans l'ambassade de La Haye (janvier 1651). Le but secret de cette mission était la réunion en un seul État des deux grandes républiques protestantes. C'était tenir peu de compte de la juste fierté de la nation hollandaise; aussi la froideur que les ambassadeurs rencontrèrent, jointe aux rixes continuelles qui s'élevèrent entre leur suite et les gens de la princesse d'Orange et du duc d'York les força d'envoyer Thurloe à Londres pour demander s'ils devaient négocier encore ou partir (21 avril). Thurloe rapporta l'ordre de rester, mais au bout de deux mois et demi l'ambassadeur quittait La Haye sans avoir rien obtenu. Le 5 août suivant fut proposé au parlement le fameux acte de navigation, qui était le coup le plus rude qu'on pût porter à la Hollande. Nommé, en avril 1652, secrétaire du conseil d'État, puis secrétaire d'État de Cromwell devenu Protecteur (16 déc. 1653), Thurloe eut désormais la plus grande part au nouveau gouvernement. Initié à tous les secrets de la politique de Cromwell, il partageait encore le plus souvent son intimité : c'est ainsi qu'il se démit la cheville en sautant de la voiture qui, emportée dans Hyde-Park, jeta à terre le Protecteur, et le traîna quelques pas dans la poussière (29 sept. 1654). Tout venait aboutir à lui. Il prenait connaissance des rapports des ambassadeurs tout comme il correspondait avec Monk sur les officiers malveillants de l'armée d'Écosse, et avec les majors généraux que Cromwell venait d'établir. La direction générale des postes, qu'il reçut en août 1665, lui donna la connaissance la plus intime de toutes les affaires d'État. Élu membre du parlement, en 1654 et 1656, par l'île d'Ely, ce fut lui qui, en 1657, au milieu de l'agitation qui suivit *l'humble pétition* par laquelle le parlement offrit à Cromwell la couronne, rendit compte à cette assemblée d'un complot de sectaires où se trouvait compromis le général Harrison. Tout en déclarant, avec adresse, que les conspirateurs étaient « gens peu considérables et même méprisables », il insista sur leur organisation secrète et leurs relations avec tous les mécontents politiques. Il prit part aux réunions singulières où Cromwell discutait lui-même avec ses familiers la question de sa royauté future (1). Après le traité d'alliance avec la France, et la remise de Dunkerque aux Anglais (25 juin 1658), il fut un de ceux qui revinrent encore sur la question du couronnement. Aussi fit-il partie du nouveau comité chargé d'examiner « ce qu'il y aurait à faire pour se défendre, soit des cavaliers, soit des républicains »; et qui en déclarant « qu'il était indifférent que la succession dans le gouvernement fût élective ou héréditaire », ouvrait de nouveau la porte à la royauté (13 juillet 1658). En 1657, Cromwell avait adressé à Thurloe, sous forme de lettre, la désignation de son successeur. Ce papier n'existait déjà plus lorsque le protecteur tomba mortellement malade. Après la mort de celui-ci (3 sept. 1658), Thurloe fut le premier, avec Fiennes, à se rendre auprès des généraux Desborough et Fleetwood, pour obtenir la reconnaissance de Richard Cromwell par l'armée. Il réussit dans cette négociation, mais sans se faire grande illusion sur l'avenir. Resté conseiller d'État et membre du conseil privé, il combattit la dissolution du parlement (22 avril 1659), qui commença la chute de Richard (juillet 1659). Il conserva l'influence que ses vastes connaissances diplomatiques lui donnaient sur les affaires étrangères. Il s'en entretenait hab-

(1) Whitelocke, *Memorials*, p. 656.

tuellement avec Vane et Scott, et mettait à leur service ses relations secrètes à Paris, à Bruxelles, à Madrid, se réservant seulement de ne point leur nommer ses agents. C'est ainsi qu'averti, par Richard Willis, de tout ce qui se tramait parmi les royalistes, il contribuait à en faire échouer les projets (août 1659).

Après l'entrée de Monk à Londres (fév. 1660), Thurloe, momentanément écarté des affaires, partagea avec le colonel Thompson les fonctions de secrétaire d'État retirées à Scott (27 fév.). « Une grande et naturelle défiance, dit M. Guizot, s'attachait à lui, mais il était d'une capacité reconnue. Il avait dans le parti vainqueur des amis; parmi les plus fervents royalistes plusieurs ne désespéraient pas de le gagner. On le savait toujours plus enclin à servir le pouvoir dominant qu'à le combattre. » Lorsque la restauration des Stuarts devint inévitable, Thurloe fit des ouvertures directes à Charles II; mais sa conduite avait trop souvent donné lieu à douter de sa sincérité pour qu'on le crût sur parole, et Charles II voulut que l'on en référât à Monk. Quelque chose de ces négociations parvint sans doute à la connaissance du parlement, qui, le 15 mai, porta contre Thurloe une accusation de haute trahison. Il était en prison lorsque l'entrée du roi à Londres (29 mai) fit cesser sa captivité. Retiré à Great-Milton (comté d'Oxford), il demeura sourd aux avances répétées de la cour, sans toutefois refuser ses lumières aux ministres qui le consultaient souvent sur les questions de politique étrangère. Il laissa quatre fils et deux filles de son second mariage, avec la sœur de sir Thomas Overbury.

Thurloe dut son autorité politique bien plus à sa puissance de travail et à sa profonde connaissance des affaires qu'à l'éclat de ses talents et surtout à la dignité de son caractère. Mais ce qui fit sa réputation parmi ses contemporains le recommande encore aujourd'hui à la postérité. C'est en effet grâce aux précieux documents sur toute cette époque recueillis par Thurloe dans ses *State papers*, que son nom conserve encore aujourd'hui toute son importance historique. Ces papiers furent découverts sous Guillaume III, dans une armoire secrète de la chambre du secrétaire de Thurloe; placés alors dans la bibliothèque du chancelier Somers, ils furent publiés en 1742 par Birch, Londres, 7 vol. in-fol. Eug. Asse.

Birch, Notice à la tête des *State papers*. — Burnet, *Hist. of his own times*. — Pepys, *Diary*. — Clarendon, *State papers*. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Guizot, *Hist. de la révolut. d'Angleterre*.

THURLOW (*Edward*, baron), homme politique anglais, né en 1732, à Little-Ashfield (Suffolk), mort le 12 septembre 1806, à Brighton. Il était fils d'un modeste ecclésiastique. De l'école de Canterbury il passa dans le collége de Caïus, à Cambridge; mais il y mena une vie dissipée; il ne s'y distingua nullement dans ses études, et sa conduite turbulente et une insulte à un dignitaire l'en firent renvoyer brusquement. Il entra alors dans la société d'Inner Temple, et en 1754 fut admis au barreau. Il avait une grande ambition. Il se livra donc à un travail opiniâtre pour se distinguer dans la profession légale, et en 1761 obtint l'honneur, très-recherché, de *king's counsel*. Sa réputation s'étendit, mais, malgré un savoir réel, le charlatanisme n'y fut pas étranger. Thurlow réussit en 1768 à se faire nommer député du bourg de Tamworth. Il avait une certaine faconde, et il soutint avec un zèle extrême la politique du ministère à l'égard des colonies d'Amérique; par suite, il fut nommé *solicitor general* (mars 1770), et après *attorney general* (janv. 1771). Il conserva ce dernier poste jusqu'en 1778. Georges III, qui dans la querelle avec les colonies apportait autant de passion que d'entêtement à défendre les prérogatives de la couronne, se prit d'un vif attachement pour un serviteur qui les défendait à outrance, et qui avec une parole retentissante était constamment sur la brèche. Thurlow en effet était un des plus intrépides lieutenants de lord North, premier ministre; le second lieutenant était lord Loughborough, alors *solicitor general*. Le ministre avait toute confiance en eux, et Gibbon nous le représente assez plaisamment, s'abandonnant çà et là à une demi-heure de sommeil, dans les longues séances du parlement, tandis que ses deux fidèles Achates avaient les oreilles et les yeux bien ouverts. Thurlow gagna dans cette lutte contre l'opposition le poste de chancelier (2 juin 1778), où il remplaça lord Bathurst, une pairie et le titre de baron. Quatre ans après, pendant l'administration libérale de lord Rockingham (1782), il resta en possession du grand sceau, par l'ordre exprès du souverain; il se retira pourtant à l'avénement du ministère (fév. 1783) qui résulta de la coalition de North et Fox, naguère grands adversaires; mais il continua à être un des amis du roi et son conseiller confidentiel. Le cabinet de coalition étant tombé (déc. 1783), Pitt devint premier ministre, et, comme c'était convenu, il rendit le grand sceau à Thurlow. A l'accès de folie qu'éprouva le roi en 1788, le chancelier parut agir de concert avec le reste du cabinet; mais le changement de ministres étant devenu probable, par suite d'un projet de régence, Thurlow intrigua activement, et en secret, avec les whigs et le prince de Galles, pour supplanter Pitt. Le roi revint à la santé, le projet de régence fut abandonné; mais les intrigues tortueuses du chancelier furent connues, et blessèrent vivement Pitt et ses collègues. Thurlow avait une haine violente contre Pitt; il l'attaquait sourdement en toute occasion. Enfin, en 1792, il alla jusqu'à combattre avec aigreur plusieurs mesures présentées au parlement par l'administration. Pitt, ne pouvant supporter cette nouvelle preuve d'hostilité, dit au roi que lui ou le chancelier devait sortir du

ministère. Le roi, malgré son faible aveugle pour Thurlow, lui intima l'ordre de se retirer, à la prorogation du parlement. Il ressentit vivement l'humiliation de cet échec. Sorti de l'administration (juin 1792), il ne joua plus qu'un rôle insignifiant. Les partis opposés ne l'aimaient ni ne l'estimaient. Cependant il rechercha beaucoup la société des whigs et surtout de Fox. Il prit une couleur libérale à la chambre des lords, et y combattit les mesures du gouvernement tory. D'après Romilly, il avait encore des relations confidentielles avec des membres de la famille royale. J. CHANUT.

Lord Campbell, *Lives of the lords chancellors*. — Foss, *Judges of England*. — Lord Brougham, *Statesmen in the time of George III*. — Romilly, *Memoirs*. — Moore, *Life of Sheridan*, t. II, ch. 12. — *English cyclopædia* (Biogr.).

THURMANN (*Gaspard*), bibliographe allemand, né le 7 août 1634, à Rostock, mort le 4 décembre 1704, à Hambourg. D'un caractère remuant et inquiet, il fréquenta, sans s'arrêter longtemps dans aucune, les universités d'Allemagne et des Pays-Bas (on en énumère une quinzaine), y étudia les belles-lettres et la jurisprudence, et fut reçu docteur à Francfort (1666). Après avoir exercé plusieurs années la profession d'avocat, il devint conseiller du duc de Saxe-Lauenbourg (1682). Après la mort de ce prince, il résida successivement à Lubeck, à Halle et à Hambourg, occupé sans cesse à accroître sa belle bibliothèque et à rédiger des ouvrages de bibliographie qui auraient eu plus d'intérêt s'il n'en avait fait de simples nomenclatures. On a de lui : *Tractat von den Wechseln* (Traité des lettres de change); — *Elogia Morhofii*; Hambourg, 1699, in-4°; — *Bibliotheca academica de rebus et juribus academiarum, doctorum, eruditorum et universæ rei literariæ*; Halle, 1700, in-4° : recueil curieux, mais qui ne vaut pas tous les éloges que lui a décernés Stryck dans la préface; — *Bibliotheca canonicorum, in qua de canonicis eorumque collegiis tractatur*; ibid., 1700, in-4°; — *Duellica, seu de barbara et belluina duellandi consuetudine*; ibid., 1700, in-4°; — *Bibliotheca statistica, sive auctores præcipui qui de ratione status scripserunt*; ibid., 1701, in-4°; — *Bibliotheca salinarium physico-theologico-politico-juridica*; ibid., 1702, in-4°; — *Vom Nutzen der akademischen Dissertationen* (De l'utilité des dissertations académiques). Thurmann a laissé en manuscrit d'autres compilations, notamment une *Bibliotheca jureconsultorum et politicorum*.

Morhof, *Polyhistor*. — Moller, *Cimbria literata*. — Jœcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*. — Struve, *Bibl. hist. litter.*, t. Ier, p. 96.

THURMAYER. *Voy.* AVENTINUS.

THURNEISSER (*Léonard*), alchimiste allemand, né le 6 août 1531, à Bâle, mort le 9 juillet 1596, à Cologne. Dès l'enfance il eut un goût décidé pour l'étude des plantes, et il ne cessa de s'y adonner même quand il fut obligé d'apprendre la profession d'orfèvre, qui était celle de son père. Il fit en partie son apprentissage à Strasbourg. On raconte qu'à l'âge de dix-huit ans, s'étant avisé de vendre à un juif un morceau de plomb doré pour de l'or pur, cette escroquerie le mit dans la nécessité de s'enfuir, pour éviter les poursuites de la justice; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il quitta Bâle et qu'on le dépouilla de son droit de bourgeoisie. Dès lors il courut le monde, menant une vie singulière, tantôt dans l'opulence, tantôt dans le besoin, tour à tour soldat, marchand, ingénieur, médecin, chercheur de secrets et tireur d'horoscopes; mais par-dessus tout avide de savoir, et s'exposant aux plus dures fatigues pour recueillir des choses nouvelles, savant à moitié charlatan, à l'égal de son ami Jérôme Cardan et de son maître Paracelse, d'un caractère hardi et entreprenant; en un mot, c'est un aventurier de la science. Pour son coup d'essai il visite l'Angleterre (1548), la France (1549), l'Allemagne (1550); puis il s'engage dans les troupes du margrave de Brandebourg, et après avoir fait campagne se remet en route, traverse la Pologne et ne s'arrête qu'à Moscou (1553). Plusieurs années après on le retrouva dans le Tyrol, où l'avait fait appeler sa réputation dans l'art des mines. Il s'établit dans l'Innthal supérieur, et fonda à Tarenz ainsi qu'à Saint-Léonard, pour son propre compte, des fonderies et des exploitations de soufre, dont la prospérité contribua à le rendre plus célèbre encore. L'archiduc Ferdinand, comte de Tyrol, prit tant de confiance en lui qu'il l'attacha à son service, et paya en partie les frais de ses nouveaux voyages. Thurneisser se rendit d'abord en Écosse et dans les Orcades (1560); de là il s'embarqua pour le Portugal (1561), puis il parcourut les côtes barbaresques, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, et revint à Vienne par Candie, la Grèce, l'Italie et la Hongrie (1568). Cette longue et pénible exploration avait été entreprise sur l'ordre de l'archiduc, qui peut-être n'eut pas lieu d'en être satisfait; car en réalité il partageait les préjugés de son temps sur la puissance de l'alchimie, et se souciait moins d'augmenter les richesses minérales de ses États que de remplir ses coffres. Au lieu de résider à la cour, Thurneisser alla diriger la publication de ses premiers ouvrages à Munster. Bientôt il rompit avec Ferdinand, et passa comme médecin au service de l'électeur de Brandebourg (1570), dont il venait de guérir la femme d'une grave maladie. A Berlin il fut logé dans un vieux couvent; outre un laboratoire et un observatoire qui servirent à ses expériences de chimie et d'astrologie, il y installa un atelier typographique, d'où sortirent ses derniers écrits, imprimés sous ses yeux. Toujours poussé par sa manie de voyager, il se rendit à Bâle, à Strasbourg, à Cologne. Sa troisième femme, qu'il

avait chassée en 1582, à cause de sa mauvaise conduite, lui causa quelques tribulations : elle l'accusa de sorcellerie à Bâle, et obtint d'être mise en possession de tous les biens qu'il y avait encore. Soit disgrâce, soit tout autre motif, Thurneisser quitta à cette époque la Prusse, et se remit à courir le monde. A Rome, et en présence de Ferdinand de Médicis, alors cardinal, il trempa dans une certaine huile la moitié d'un clou, et la retira changée en or. Il s'arrêta ensuite dans quelques villes de l'Allemagne, et s'établit en 1691 à Cologne, où il mourut. Thurneisser amassa des richesses considérables, et mena une vie de grand seigneur; il avait une mémoire prodigieuse et une instruction très-étendue, surtout dans la chimie, l'astronomie, la botanique et la métallurgie ; comme médecin il appartient à la secte des empiriques. Ses écrits sont nombreux et rédigés en allemand ; nous citerons les suivants : *Archidoxa ;* Munster, 1569, in-4°; Berlin, 1575, in-fol. : il y traite dans huit livres, en vers, du véritable mouvement et des effets des planètes, des astres et du firmament tout entier, ainsi que de la composition des métaux ; — *Quinta essentia;* Munster, 1570, in-4° ; Leipzig, 1574, in-4° : cet ouvrage a pour objet de célébrer les vertus cachées de la médecine et de l'alchimie; — Προκαταάληψις, *oder Præoccupatio, durch XII verschiendentichen Tractaten gemachter Harnproben* (Douze traités différents sur l'uromancie) ; Francfort-sur-l'Oder, 1571, in-fol. ; — *Pison, von Kalten, warmen mineralischen und metallischen Wassern* (Des Eaux minérales, chaudes et froides, comparées avec les plantes); Francfort-sur-l'Oder, 1572, in-fol.; réimpr. à Strasbourg, 1612, in-fol., par J.-R. Saltzmann, qui y a joint une monographie du sel ; — *Onomasticon polyglottum, multa pro medicis et chymicis continens;* Berlin, 1574, in-8°, et 1583, in-fol., et à la suite de la *Magna alchymia :* alphabet polyglotte, en 95 dialectes tirés de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie ; — Βεβαίωσις ἀγωνισμοῦ, *das ist Confirmatio concertationis ;* ibid., 1576, in-fol. : recueil en treize livres sur l'art de guérir et aussi de pronostiquer d'après les inductions qu'on peut tirer de l'uromancie ; — *De cometis;* ibid., 1577, in-4° ; — *Historia sive descriptio plantarum omnium, tam domesticarum quam exoticarum ;* ibid., 1578, in-fol. ; Cologne, 1587, in-fol. ; et en allemand, Berlin, 1578, in-fol. ; — *Magna alchymia, das ist ein Lehr und Unterweisung von den offenbaren Naturen, Arten und Eigenschaften*, etc. ; Berlin, 1583, 1587, in-fol. ; — *Reise-und Kriegs-apotheken* (Pharmacopée de voyage et de guerre); Leipzig, 1602, in-8°. On trouve de nombreux ouvrages manuscrits de Thurneisser à la bibliothèque royale de Berlin. P.

Conring, *De hermet. medic.*, c. 21 et 22. — Herzog. *Adumbratio eruditor. basileensium.* — Stolle, *Hist. der medic. gelehrheit.* — Hoefer, *Hist. de la chimie.* — *Westfæl. Zeitung*, an. 1838, p. 241.

THUROCZ (*Jean* DE), historien hongrois, né vers 1420, dans la ville dont il porte le nom. On a peu de détails sur sa vie ; on sait seulement qu'il appartenait à une famille noble, et qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique, où il acquit la réputation d'un prédicateur éloquent. Il reste de lui une chronique, dédiée au roi Matthias Corvin, et qui embrasse l'histoire de la Hongrie depuis Attila jusqu'en 1464. Comme l'auteur lui-même l'avoue dans la préface, il composa cet ouvrage d'après les historiens antérieurs, dont il suit toujours les opinions et souvent reproduit le texte sans le moindre changement. C'est ainsi que toute la période du règne de Louis est due à la plume de Jean de Kikelloe, secrétaire de ce prince. Cette chronique, intitulée *Chronicon regum Hungariæ*, a été imprimée deux fois dans la même année : d'abord à Brunn, mars 1488, in-fol., goth., puis à Augsbourg, juin 1488, in-4°. Bongars a inséré la chronique de Thurocz dans ses *Hungaricarum rerum scriptores ;* mais la meilleure des éditions a paru dans le t. I[er] des *Scriptores rerum hungaricarum veteres* (Vienne, 1746, 3 vol. in-fol.). On en connaît un abrégé écrit en allemand (Augsbourg, 1536, in-4°).

THUROCZ (*Ladislas* DE), historien hongrois de la famille du précédent, né vers la fin du dix-septième siècle. Il embrassa la règle de saint Ignace, et se fit remarquer par sa vaste érudition. On a de lui : *Hungaria cum suis regibus ;* Tyrnau, 1729, in-fol., et 1772, in-4°. Ce travail, écrit dans un style élégant, est loué pour son exactitude et les détails intéressants qu'il renferme.

Czvittinger, *Hungaria litterata.* — Horanyi, *Memoria Hungarorum.* — Oudin, *Comment. de scriptor.* t. III. — Vossius, *De hist. latinis.*

THUROT (*François*), marin français, né à Nuits, le 21 juin 1727, tué en mer, le 28 février 1760. Après avoir terminé ses études au collége des Jésuites de Dijon, il voulut embrasser l'état militaire; mais, suivant la volonté de sa mère, il prit celui de chirurgien, auquel son père l'avait destiné. Celui-ci était mort depuis plusieurs années, laissant sa veuve dans une position de fortune qui devenait plus critique de jour en jour. Le jeune Thurot, dans le louable désir de venir en aide à sa mère, dérobe des couverts d'argent qui avaient été prêtés à une de ses tantes, et les met en gage. Bientôt le remords s'empare de lui : il restitue les couverts, et quitte incontinent Dijon, avec la résolution de racheter cette première faute par sa conduite à venir. Il se dirige vers Calais, n'emportant que l'habit qu'il avait sur lui, deux chemises et environ vingt-quatre francs. Il s'embarqua, en qualité de chirurgien, sur un corsaire qu'on armait au port de Dunkerque. Peu après ce bâtiment fut pris par les Anglais, et Thurot con-

duit prisonnier à Douvres. Il mit sa captivité à profit pour étudier la langue anglaise. Dévoré du désir de recouvrer sa liberté, il court un soir à la mer, se jette dans une barque, fait une voile de sa chemise et rame avec tant d'habileté qu'il atteint le port de Calais. Cette action hardie fit connaître Thurot au maréchal de Belle-Isle, qui lui promit sa protection. D'abord mousse, puis matelot, il devint pilote, enfin capitaine. Sa réputation de bravoure et d'habileté, établie par plusieurs combats et des prises nombreuses, lui acquit la confiance des armateurs. Il profita de la paix de 1748 pour se livrer au commerce et accroître ses connaissances en marine. La reprise des hostilités, en 1755, lui offrit l'occasion de servir encore sa patrie. De brillants faits d'armes lui valurent un brevet de capitaine dans la marine royale et le commandement d'une corvette, *la Friponne*, sur laquelle il se signala dans plusieurs occasions. Il avait formé le projet de détruire les chantiers de Portsmouth, et ne demandait au gouvernement qu'une barque convenablement disposée et cinquante hommes; mais les Anglais, qui avaient des espions en France jusque dans les bureaux du ministère de la marine, parvinrent à faire échouer ce projet. En 1757 Thurot obtint le commandement d'une flottille destinée à entraver le commerce de l'Angleterre. Il croisa durant deux ans sur les côtes d'Écosse et d'Irlande, bravant d'horribles tempêtes, et livrant des combats sanglants. Le 26 mai 1758, à la hauteur d'Édimbourg, il remporta une victoire éclatante avec une seule frégate, *la Belle-Isle*, contre quatre navires anglais, dont deux frégates royales. Le 12 juillet suivant, toujours à bord de sa frégate, il attaqua et mit en déroute une flotte de dix-sept pinques armées en guerre, ayant 130 canons. Pendant deux ans il échappa aux poursuites de trente vaisseaux anglais, et de l'aveu même des ennemis il leur occasionna en quatre mois une dépense de sept millions de francs. Après cette campagne il eut l'honneur, insigne à cette époque pour un plébéien, d'être chargé du commandement d'une escadre (cinq frégates et une corvette) qui devait concourir à une descente en Angleterre, dont le plan et les moyens d'exécution avaient été conçus par lui. Le 15 octobre 1759 il quitta Dunkerque. Bien qu'il fût séparé de trois de ses bâtiments par suite d'un coup de vent, il mouilla le 10 janvier 1760 dans la baie de Carrickfergus, et débarqua les troupes de terre, qui s'emparèrent, au bout de trois jours de siége, de la petite ville de ce nom. Le 28 février, après quatre mois d'une navigation des plus pénibles, il fut joint par l'ennemi entre le môle de Galloway et l'île de Man, sur les côtes d'Irlande. Abandonné par deux de ses navires, réduit à celui qu'il montait, il accepta résolument le combat, et le soutint seul avec une bravoure héroïque jusqu'au moment où une balle de perrier le frappa mortellement à la poitrine; il était à peine âgé de trente-trois ans. Sa défaite ne porta nulle atteinte à sa réputation, qui le plaçait déjà à côté des Forbin, des Jean Bart, et des Duguay-Trouin. J.-P. Abel Jeandet.

Journal hist. de la campagne du cap. Thurot sur les côtes d'Écosse et d'Irlande en 1757 *et* 1758; Dunkerque, 1760, in-8°. — Smollett, *Hist. d'Angleterre*. — Courtépée, *Descript. de Bourgogne*, art. Nuits, nouv. édit. — Richer, *Fastes de la marine française*, t. II. — Marey, *Vie du capitaine Thurot*; Paris, 1791, in-8°. — *Journal de la Côte-d'Or*, 25 pluviôse an XII.

Thurot (*Jean-François*), philosophe et helléniste français, né à Issoudun, le 24 mars 1768, mort, le 16 juillet 1832, à Paris. Il était fils d'un notaire. Il commença ses études classiques au collége d'Issoudun, et les acheva à Paris, au collége de Navarre; puis il entra, moins par goût que par obéissance aux désirs de ses parents, dans l'école des ponts et chaussées (1785). Au bout de quatre ans, il devint sous-lieutenant dans la compagnie des pompiers de Paris (1789), dont un de ses parents était le chef. Ce corps ayant été réorganisé après le 10 août 1792, Thurot se tint à l'écart. Il avait et il a toujours gardé en politique les opinions de Cabanis, de Destutt de Tracy et des autres philosophes qui composaient à Auteuil la société de Mme Helvétius, et avec qui il s'était étroitement lié. Il fut choisi pour être envoyé à l'École normale fondée en 1794, et fut chargé par la commission de l'instruction publique de traduire l'*Hermès* de l'Anglais Harris. Appelé en 1802 à la direction générale d'un établissement d'éducation ouvert sous le nom d'*École des sciences et des belles-lettres*, il y enseigna particulièrement les langues anciennes, la littérature et l'histoire. Mais cette institution n'eut pas de durée, et Thurot dut attendre une occasion meilleure d'employer au profit du public l'érudition profonde et consciencieuse qu'il avait acquise. Il fut de 1811 à 1823 professeur suppléant de philosophie à la faculté des lettres de Paris, adjoint à La Romiguière; et en décembre 1814 il fut pourvu au Collége de France de la chaire de philosophie grecque, qui prit le nom de *langue et philosophie grecques*. Il y expliqua Platon, Xénophon, Marc-Aurèle, et entreprit une version de la morale et de la politique d'Aristote, qu'il publia au profit des Grecs échappés aux massacres de Scio. Avec la langue grecque et la grammaire, la philosophie avait toujours été l'objet des méditations de Thurot. Elle était pour lui ce qu'elle était pour toute la génération de la fin du dix-huitième siècle : une science d'observation, comme les sciences naturelles, portant sur des faits, sur les faits dont se compose l'histoire des facultés intellectuelles et morales de l'homme, et déduisant de cette étude les méthodes à suivre pour obtenir la direction la plus sage et la plus heureuse de ces facultés. Il déposa le fruit de ses recherches dans l'ouvrage intitulé : *De l'entendement et de la*

raison (1830), et que l'Académie française jugea digne du prix de 6,000 fr., fondé par Montyon pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs. On y trouve un grand nombre de remarques fines et ingénieuses, qui montrent que Thurot, disciple fidèle de Locke et de Reid, pratiquait la méthode d'observation appliquée aux faits de conscience, plus sérieusement que ne l'ont fait en général l'école de Condillac et l'école éclectique (1). Quoiqu'il connût Kant, il avait peu de goût pour lui, et trouvait qu'il appuie son système sur des déductions purement logiques et verbales plutôt que sur l'observation des faits. Élu le 7 mai 1830 membre de l'Académie des inscriptions, il jouissait de la considération que lui avaient acquise tant d'utiles travaux et les profondes affections qu'il savait éprouver et inspirer, lorsque le choléra l'enleva, le 16 juillet 1832.

Dans la liste des ouvrages de Thurot, ceux qui lui appartiennent en propre sont : *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris, 1819, in-4°; discours prononcé le 5 décembre 1818 pour l'ouverture de son cours à la Sorbonne; — *De l'entendement et de la raison; introduction à l'étude de la philosophie;* Paris, 1830, 2 vol. in-8°; — *Rapport sur la nouvelle édition du* Thesaurus linguæ græcæ *d'Henri Estienne;* Paris, 1831, in-fol.; — *Œuvres posthumes; Leçons de grammaire et de logique; Vie de Reid, par D. Stewart;* Paris, 1837, in-8°, précédées d'un avertissement par Daunou, l'éditeur et l'ami de Thurot. — Ses traductions, accompagnées presque toujours d'un excellent travail critique, se distinguent par une fidélité scrupuleuse, un style simple et aisé; elles n'ont pas peu contribué à ranimer et à faciliter l'étude de la littérature savante. En voici les titres : *Hermès, ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle, par W. Harris;* Paris, 1796, in-8°, avec une préface et des remarques; — *Vie de Laurent de Médicis, par W. Roscoe;* Paris, 1799, 2 vol. in-8°; — *Apologie de Socrate, d'après Platon et Xénophon;* Paris, 1806, in-8° : c'est un livre de classe, destiné à aider les jeunes gens dans la connaissance des textes; — *La Morale et la Politique d'Aristote, avec notes historiques et critiques;* Paris, 1823-24, 2 vol. in-8°; — la traduction du *Manuel d'Épictète* et de la *Harangue de Lycurgue contre Léocrate*, pour les édit. de Coraï; 1826, in-8°; — *Gorgias;* Paris, 1834, in-8°. Comme éditeur, ce savant a publié : *Les Phéniciennes d'Euripide* (1813, in-8°), et les *Œuvres philosophiques de Locke* (1822-27, 8 vol. in-8°). Thurot a fourni beaucoup d'articles au *Journal de la langue française*, à la *Décade philosophique*, au *Mercure*, et à la *Revue encyclopédique*.

THUROT (*Alexandre-Pierre*), frère du précédent, né à Issoudun, en 1786, mort à Paris, en 1847, fut dirigé dans ses études par les conseils de son aîné. Il a traduit de l'allemand le *Manuel de l'histoire ancienne*, par Heeren (Paris, 1823, 1827, 1836, in-8°), et du grec les *Discours d'Épictète, recueillis par Arrien* (Paris, 1839, in-8°), ouvrage couronné, en 1838, par l'Académie française.

Daunou, *Notice* jointe à l'ouvrage *De l'entendement et de la raison*. — De Pongerville, dans *la France littér.*, t. IV. — *Le Moniteur*, 1832, p. 1498. — Chevalier, *Biogr. berruyère*. — *Renseign. particuliers.*

THURY. *Voy.* CASSINI et HÉRICART.

THYS (*Antoine*), en latin *Thysius*, philologue hollandais, né vers 1603, à Harderwyck, mort en mars 1665, à Leyde. Fils d'un professeur de théologie, qui a laissé quelques ouvrages de controverse (1), il apprit le latin, le grec, l'arabe et l'hébreu, puis il alla terminer ses études à l'université de Leyde, sous la direction de Daniel Heinsius, ami de son père. Il fit alors son droit, et obtint le grade de docteur. Devenu, en 1635, professeur de poésie au collége de Leyde, il obtint plus tard la chaire d'éloquence et une chaire de droit dans la même ville. Enfin, après la mort de D. Heinsius (1655), il joignit la place de bibliothécaire à ses autres emplois. C'était un savant humaniste, un bon poëte et un bon orateur. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitationes miscellaneæ;* Leyde, 1639, in-12 : il y en a vingt-trois, sur des sujets tirés de l'Écriture, de la mythologie, etc.; — *Compendium historiæ bataviæ, a Julio Cæsare usque ad hæc tempora;* Leyde, 1645, 1652, in-16; — *Memorabilia celebriorum rerum publicarum; accessit Tractatus juris publici de potestate principis;* Leyde, 1646, in-16 : cet ouvrage et le précédent font partie de la collection des *Républiques;* — *Historia navalis, sive præliorum quæ mari, ab antiquissimis temporibus usque ad pacem hispanicam, Batavi fœderatique Belgæ gesserunt, luculenta descriptio;* Leyde, 1657, in-4°; — *De usura et fœnore;* Utrecht, 1658, in-8°. Thys est surtout connu par les éditions annotées qu'il a données de Salluste (1649), de Justin (1650), des tragédies de Sénèque (1651), de Valère Maxime (1651), de Lactance (1652), de Velleius Paterculus (1653), et d'Aulu Gelle (1666), dans l'ancienne collection des *Vario-*

(1) L'éclectisme à son apparition (*Fragments philosophiques*, par V. Cousin, 1826) trouva dans Thurot un juge qui aujourd'hui ne paraîtra pas trop sévère. En lisant l'article de la *Revue encyclopédique* (août 1826), où il apprécie la préface de ces *Fragments*, on ne peut s'empêcher d'être de son avis quand il dit que M. Cousin lui *a paru un peu trop orateur et peut-être pas assez philosophe; qu'il a l'art de présenter les choses anciennes comme nouvelles et des opinions assez communes comme des découvertes fort importantes.*

(1) THYS (*Antoine*), né le 9 août 1565, à Anvers, mort le 7 nov. 1640, à Leyde. Il fréquenta les grandes universités en Hollande, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre et en France, vécut dans l'intimité de plusieurs savants, et professa la théologie d'abord à Harderwyk (1601), puis à Leyde (1619). — Ses deux oncles paternels avaient été brûlés en 1568, à Malines, comme calvinistes.

rum. On lui doit aussi une édition de l'Histoire de Polydore Virgile (*Hist. anglica;* 1651, in-8°), et les oraisons funèbres en latin de l'amiral Tromp (1653), de Daniel Heinsius (1655), et du professeur van Baerle (1655). E. R.

Paquot, *Mémoires*, t. XIV. — Meursius, *Athenæ batavæ*. — Lettre de J.-Fr. Gronovius à Nic. Heinsius, dans le *Sylloge epistolarum* de Burmann, t. III, p. 512.

THYS (1) ou **TYSSENS** (*Pierre*), peintre flamand, né à Anvers, en 1616, mort dans la même ville, après 1677. Élève d'Artus Deurwærder, il obtint le brevet de maîtrise en 1644, et plus tard il fut doyen de la corporation. Il eut le titre de peintre de l'empereur Léopold I[er]. Sa vie est d'ailleurs mal connue; on sait qu'il vivait encore le 2 juin 1677. Il a laissé un grand nombre de portraits; par l'exécution et par le sentiment, il se rattache, mais d'assez loin, à l'école de van Dyck, qui lui a également servi de modèle dans les tableaux religieux, qu'il a multipliés pour les églises et les couvents de la Flandre. L'église Saint-Jacques à Anvers et le musée de la ville renferment aujourd'hui ses principales productions. Le dessin de Thys est sans élégance, et il laisse même à désirer sous le rapport de la correction; mais son pinceau, large et libre, et quelquefois son coloris rappellent l'heureuse période de l'école d'Anvers. P. M.

Catalogue du musée d'Anvers — Van Lerins, *OEuvres d'art de l'église Saint-Jacques* (1855).

TIRALDI. *Voy.* PELLEGRINI (*Pellegrino*).

TIARINI (*Alessandro*), peintre italien, né à Bologne, en 1577, mort dans cette ville, en 1668. Après avoir reçu les premières leçons d'un peintre obscur, nommé Spinelli, et avoir étudié successivement sous Prospero Fontana et B. Cesi, il se réfugia à Florence, à la suite d'une rixe qui le força de quitter sa patrie, et devint le compagnon plutôt que l'élève du Passignano. Après sept années d'exil, grâce aux démarches de Louis Carrache, il obtint de rentrer à Bologne. Doué d'un talent souple et facile, il s'était promptement assimilé la manière du maître florentin, et il s'était montré son heureux imitateur dans *la Sainte Famille* (galerie publique de Florence), *Adam et Ève pleurant Abel* (palais Pitti), *Saint Antonin prédisant à un marchand qu'il échapperait à un naufrage* (cloître de Saint-Marc), et dans la première de ses peintures à Bologne, *le Martyre de sainte Barbe* (Saint-Pétrone). Puis, s'aidant des conseils de Louis Carrache, il donna à ses figures un caractère grave et sans exagération; leurs poses, leurs mouvements, l'ampleur et la sobriété de ses draperies, un coloris sagement modéré et harmonieux, une entente parfaite des raccourcis, tout concourut à former cet ensemble touchant et pathétique qui place ses œuvres à un si haut rang dans l'école bolonaise. Tiarini résida pendant plusieurs années à Reggio, qu'il a enrichi d'un grand nombre d'ouvrages. Il y débuta par les peintures à fresque d'une chapelle de la Madonna della Ghiara, œuvre remarquable, qui lui valut d'être chargé aussi de la décoration du chœur, et de deux beaux tableaux d'autel, *l'Annonciation* et *la Madone avec saint François*. Il peignit encore pour la même ville *un Christ en croix*, une de ses meilleures productions, *la Vierge couronnant sainte Catherine* et *Saint Bernardin avec un ange*, qui figurent à la galerie de Modène; un *saint Antoine de Padoue* (à Saint-Prosper), un *Baptême de Jésus* (à Saint-Hilaire), un *Sauveur* (à la cathédrale). Le duc Alphonse III ayant appelé Tiarini à Modène, il y peignit d'abord deux grands tableaux, dont le sujet et le sort sont également inconnus; puis les suivants, qui sont à la galerie ducale: *Joseph et la femme de Putiphar*, *le Mariage mystique de sainte Catherine*, charmante composition sur cuivre qui a fait partie du musée Napoléon; *saint Joseph et la Vierge*, une *Nativité*, une *Madone et des saints* et deux portraits. A Parme il a orné, de 1625 à 1627, l'église de Saint-Alexandre de peintures pleines de force, d'effet et de variété.

Travailleur infatigable, Tiarini, pendant une longue carrière de quatre-vingt-onze ans, produisit une prodigieuse quantité de peintures, tant à l'huile qu'à fresque. A Bologne, les principales sont: une *Nativité* (portique des Servites), son dernier ouvrage; un *Miracle de saint Benoît* (cloître de Saint-Michele in bosco); *Sainte Barbe* (à St-Pétrone), *Saint Antoine de Padoue* (à Saint-Barthélemi), *Miracle de saint Martin* (à Saint-Étienne), une *Vierge de douleurs* (à Saint-Benoît in Galliera); *Saint Dominique ressuscitant un enfant* (à Saint-Dominique), qui passe pour le chef-d'œuvre de l'auteur; un charmant *Repos en Égypte* (à Saint-Vital), *Saint Éloi forgeant* (aux Mendicanti), enfin douze toiles et plusieurs portraits à la pinacothèque de cette ville. Citons encore de cet artiste: à Milan, au musée de Brera, une belle *Décollation de saint Jean;* au musée de Vienne, un *Portement de croix;* à celui de Dresde, *Angélique et Médor;* à la pinacothèque de Munich, *Tancrède dans la forêt enchantée;* au Louvre, *Saint Joseph reconnaissant l'innocence de la Vierge*, peinture que Malvasia dit avoir été fort admirée de Louis Carrache.

Tiarini eut pour élève son fils, *Francesco*, qui peignit pour Saint-Barthélemy de Modène un *Saint Louis* aujourd'hui perdu.

E. B—N.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Scaramuccia, *Le Finezze de' pennelli italiani*. — Scanelli, *Il Microcosmo della pittura*. — Cochin, *Voyage d'Italie*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli artisti negli Stati estensi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Gualandi, *Tre giorni in Bologna*.

(1) Le nom de ce maître est écrit *Tyssens* par la plupart des biographes, d'accord en ce point avec les documents provenant des archives de l'ancienne corporation de Saint-Luc à Anvers; mais dans les registres des églises il est écrit *Thys*, et cette orthographe est conforme à la signature de l'artiste. Malgré cette diversité d'appellation, l'identité du personnage est hors de doute.

TIBÈRE (*Tiberius Claudius Nero*), empereur romain, né à Rome, le 16 novembre 42 avant J.-C. (702 de Rome), mort à Misène, le 16 mars 37 après J.-C. Il était fils de Tiberius Claudius Nero et de Livia Drusilla, fille de Livius Drusus Claudianus, lequel était un Claudius adopté par un Livius Drusus. Du côté paternel aussi bien que du côté maternel il appartenait donc à la *gens Claudia*, une des plus anciennes et des plus illustres maisons patriciennes. Rien à sa naissance ne pouvait faire prévoir qu'il hériterait un jour de la souveraineté fondée par César. Son grand-père maternel et son père s'étaient engagés dans le parti républicain. Le premier venait de se donner la mort après la bataille de Philippes (42 avant J.-C.), pour ne pas survivre à la république; le second s'associa à la suprême et téméraire tentative des partis en Italie, à cette guerre de Pérouse réprimée d'une manière si implacable par Octave (41). Pour se soustraire aux vengeances du triumvir, il dut s'enfuir avec sa jeune femme, récemment accouchée du futur empereur. Suétone raconte que l'enfant fut deux fois sur le point, par ses vagissements, de faire découvrir ses parents, proscrits. Ils parvinrent pourtant à gagner la Sicile, occupée par Sextus Pompée, le dernier des chefs républicains. Pompeia, sœur de Sextus, fit au jeune Tibère des présents : une chlamyde, une fibule, des bulles d'or, qui du temps de Suétone se voyaient encore à Baïa. Tiberius Nero et Livia passèrent ensuite en Grèce, où la ville de Lacédémone, placée sous le patronage des Claudii, leur offrit un asile. L'amnistie qui fut une des conditions de la paix entre Sextus et Octave (40) les ramena à Rome. Peu après leur retour, Octave s'éprit de Livia, et bien qu'elle fût enceinte, il se la fit céder par son mari, et l'épousa, vers la fin de l'an 39. Cette alliance devait faire la grandeur des deux fils de Tiberius Nero et de Livia : Tibère et Drusus. Ces deux enfants perdirent leur père en 37 ou 36, et dès lors ils furent élevés dans la famille impériale. Bien des obstacles les séparaient encore de l'empire; mais l'habile ambition de leur mère devait les en rapprocher par degrés. Tibère reçut l'éducation soignée des jeunes patriciens romains. Suétone nomme son professeur de rhétorique, Théodore de Gadare, qui, si l'on en croit ce chroniqueur médisant, devinant ses vices, l'appelait *de la boue délayée avec du sang* (πηλὸν αἵματι πεφυρμένον). Quoi qu'on pense de ce pronostic, imaginé peut-être après coup, Tibère semble avoir répondu aux espérances de sa mère et porté dignement les honneurs qu'Auguste ne lui fit pas attendre. Dans le triomphe qui suivit la victoire d'Actium, il figura à cheval à côté du char de l'empereur, et il eut une part importante dans les jeux célébrés à cette occasion. Cependant ce ne fut pas lui qu'Auguste, privé d'héritier direct, rattacha le plus immédiatement à la succession impériale. Son choix se porta sur le fils de sa sœur Octavie, l'aimable et populaire Marcellus, destiné à ouvrir la série de ces princes que Tacite appelle « les courtes et malheureuses amours du peuple romain ». Marcellus, marié à Julie, fille d'Auguste, mourut en 23, et la question de succession se rouvrit. Tibère avait alors dix-neuf ans, et sa mère dut fortement agir en sa faveur; mais un grave intérêt politique ajourna pour longtemps ses espérances. Le plus utile auxiliaire d'Auguste dans sa laborieuse ascension vers l'empire, Agrippa, vivait alors, retiré et mécontent, à Mytilène. Mécène fut d'avis qu'il fallait le perdre ou le gagner tout à fait en l'associant à l'empire. Auguste s'arrêta à ce dernier parti. Agrippa eut avec la main de Julie la première place après l'empereur; mais Tibère eut la seconde, et pour le rattacher à Agrippa on lui fit épouser la fille de celui-ci, Vipsania Agrippina. Il avait d'ailleurs dans Livie une protectrice dont la tendresse ne se lassait jamais. Aussi, quoique écarté de la succession directe, il ne cessa de recueillir les marques d'une haute faveur. Avant l'âge légal, il avait été nommé questeur pour l'an 731 de Rome (23). En 734 (20), il reçut la mission, singulièrement agréable à l'orgueil romain, d'exiger des Parthes des satisfactions pour la défaite de Crassus. Après plus de trente ans les aigles conquises sur le général romain et quelques prisonniers de guerre furent rendus à Tibère, et cette restitution obtenue sans coup férir compta parmi les plus brillants titres de gloire d'Auguste. Une occasion plus sérieuse lui fut bientôt donnée de montrer ses talents militaires. Les peuples germaniques s'agitaient au nord de l'Italie sur toute la ligne des Alpes, depuis l'Illyrie jusqu'au Rhin. Il devenait indispensable pour la sécurité de l'empire de soumettre ces belliqueuses tribus, dont les principales étaient les Rhétiens et les Vindéliciens. Tibère et son frère Drusus furent chargés de ce soin en 739 (15). Tandis que Drusus, partant de l'Italie, perçait à travers le Tyrol et atteignait la vallée de l'Inn, Tibère y arrivait de son côté par le haut Rhin et le lac de Constance. Le succès des deux frères fut complet, et assura aux Romains la possession incontestée du massif des Alpes orientales (Grisons et Tyrol). Cette campagne victorieuse fait le sujet de deux des plus belles odes d'Horace (la 4e et la 14e du livre IV). Le poëte célèbre avec enthousiasme les exploits des deux frères, et, rappelant tout ce que Rome doit déjà aux Claudius Néron, il annonce qu'il n'est rien que n'accomplissent les « mains claudiennes ». L'année suivante Tibère, laissant son frère à la tête des armées du Rhin, revint à Rome, et reçut le consulat pour 741 (13). Agrippa mourut en 742 (12); mais il avait eu de Julie deux fils, Caius et Lucius, qu'Auguste avait adoptés, qu'il aimait tendrement, et qui étaient ses successeurs naturels. Tibère ne se trouva donc pas plus près de la succession impériale. Son union avec la veuve d'Agrippa, qui lui fut

proposée ou plutôt imposée, était un simple arrangement de famille. Tibère s'y prêta de mauvaise grâce. Il aimait sa femme Vipsania, qu'on lui faisait répudier, et avait de la répugnance pour la brillante et légère fille d'Auguste. Bien que Julie fût enceinte d'Agrippa, les fiançailles eurent lieu dès 742 (12), et en attendant que le mariage s'accomplit, Tibère alla prendre le commandement de l'armée romaine en Pannonie. Dans trois campagnes il remporta sur les vaillantes et barbares populations de ce pays des avantages qui lui valurent les honneurs de l'ovation. Ses succès, quoique méritoires, furent complétement éclipsés aux yeux des Romains par les brillantes expéditions de son frère Drusus, qui pénetra au cœur de la Germanie jusqu'à l'Elbe. Mais ce favori du peuple mourut en 745 (9). Tibère lui succéda à la tête de l'armée du Rhin, qui était le premier commandement militaire de l'empire. Il passa ce fleuve en 746 (8), et reçut la soumission des peuplades voisines. Pour ce succès obtenu sans combat, il obtint avec les honneurs du triomphe et le titre d'*imperator*, la dignité de consul en 747 (7). Cette année même il fit une seconde campagne au delà du Rhin, aussi heureuse et aussi peu décisive que la précédente, puis il retourna à Rome, où le rappelait le soin de sa position politique. Auguste montrait chaque jour une plus vive préférence pour ses deux petits-fils, Caius et Lucius. Cette tendresse de grand-père ne le rendait pas injuste pour le fils de Livie, à qui il conféra en 748 (6) la puissance tribunitienne pour cinq ans, c'est-à-dire le partage de la plus importante des prérogatives impériales; mais Tibère n'en ressentit pas moins une profonde jalousie contre les enfants d'Agrippa. Incapable de dissimuler sa mauvaise humeur, il demanda la permission d'abandonner la vie politique et de se retirer dans l'île de Rhodes. Sa mère, désolée de son imprudence, Auguste, aussi surpris qu'irrité de cet acte d'ingratitude, essayèrent vainement de le retenir. Il menaça, si on l'empêchait de quitter Rome, de se laisser mourir de faim. Ayant enfin obtenu la permission qu'il demandait, il partit, sans emmener sa femme ni son fils, et alla vivre presque seul dans l'île de Rhodes, vers la fin de 748 (6). Il y passa plusieurs années oisif et en apparence indifférent au monde politique, où il avait tenu une si grande place. Il n'avait point les goûts littéraires et artistiques qui distinguaient quelques nobles romains de son temps. Les controverses subtiles et vaines des rhéteurs grecs pouvaient un moment le distraire de ses ennuis; sa curiosité, blasée, pouvait se complaire à quelques œuvres impures du pinceau grec; mais, bien que Suétone cite de lui quelques compositions littéraires, il n'avait rien du goût délicat d'un Messala et d'un Mécène. Au milieu de cette triste oisiveté il reçut la nouvelle de la condamnation de sa femme Julie, coupable de scandaleuses galanteries, coupable surtout d'avoir réuni autour d'elle une foule de jeunes gens nobles qui parlaient mal d'Auguste et de Livie (752-2 avant J.-C.). Tibère n'avait jamais aimé sa femme, il crut pourtant devoir intercéder en sa faveur, et vit sa requête rudement repoussée par Auguste, très-indigné contre sa fille et très-mécontent de Tibère. Celui-ci en quittant Rome pensait sans doute qu'on ne pouvait se passer de lui; avec le temps il s'aperçut qu'il s'était trompé. Quand les Parthes, après un intervalle de paix, recommencèrent à menacer les frontières de l'empire, ce fut Caïus César qui reçut la mission de veiller à la sûreté de l'Orient (753-1 av. J.-C.). Tibère, ennuyé de se voir oublié, sollicita une entrevue de son jeune parent, et se rencontra en effet avec lui dans l'île de Samos. Caïus le traita avec une froide déférence, et l'entourage du jeune César fit comprendre par ses dédains au fils de Livie qu'il ne comptait plus dans l'empire. Tibère s'aperçut alors de la faute qu'il avait commise, et il tâcha de la réparer en sollicitant humblement son rappel. Auguste finit par y consentir, à condition qu'il ne se mêlerait en rien des affaires publiques (755-2 après J.-C.). Tibère fit sans peine cette promesse, dont il comptait bien que les circonstances le dégageraient. En effet, à peine était-il de retour à Rome que Lucius César tombait malade et mourait à Marseille (755); dix-huit mois après, Caïus succombait à son tour aux suites d'une blessure qui avait d'abord paru légère. Tibère avait tant d'intérêt à la mort des deux princes qu'on n'a pas manqué de la lui attribuer, bien qu'il n'existe pas le moindre indice à sa charge et que ce double crime soit d'ailleurs tout à fait invraisemblable.

La mort de Lucius et de Caïus amena un changement complet dans les dispositions pour la succession impériale. Il restait bien un fils d'Agrippa, nommé Agrippa Posthume; mais il n'avait que quinze ans, et Auguste se sentait trop vieux pour recommencer l'expérience tentée avec les deux fils aînés. Tibère lui devenait indispensable. Il reçut donc la puissance tribunitienne pour une seconde période de cinq ans, et le 27 juin 757 (4 ap. J.-C.) il entra par adoption dans la famille impériale en même temps qu'Agrippa Posthume, et il dut à son tour adopter Germanicus, fils de Drusus, bien qu'il eût lui-même un fils nommé Drusus. La succession impériale se trouva ainsi ordonnée : Tibère, Agrippa, Germanicus, Drusus. Aussitôt après son adoption, Tibère alla prendre le commandement de l'armée du Rhin, qui, sous les ordres de Domitius, avait établi une route militaire du Weser à l'Elbe et même franchi ce dernier fleuve. Si les Romains avaient pu occuper l'Elbe d'une manière définitive, ils auraient été maîtres de la Germanie. Ce fut vers ce but que Tibère dirigea ses efforts; mais, malgré les éloges emphatiques de Velleius Paterculus, qui avait servi sous ses ordres, il est douteux que ce prince possédât un

grand talent militaire. Le seul résultat qu'il obtint dans cette campagne ce fut de s'établir solidement aux sources de la Lippe, sur les bords de la forêt de Teuteburg. Il passa la fin de l'hiver à Rome. Dès le printemps de 758 (5), il reprit son commandement, et tenta par une opération combinée de soumettre toute la région entre la Lippe et l'Elbe. Tandis qu'un de ses corps d'armée perçait directement à travers la forêt de Teuteburg jusqu'au fleuve, lui-même, transportant le gros de ses forces jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, remontait le fleuve et faisait sa jonction avec le corps venu par terre. Partout les tribus barbares plièrent devant lui. Cette expédition était la plus sérieuse tentative que les Romains eussent faite jusque là pour soumettre la Germanie. Mais au moment où Tibère travaillait à rattacher à l'empire le nord de ce pays, le sud formait une confédération formidable sous les ordres du roi Maroboduus, et menaçait les frontières de l'Italie. Tibère dut passer du Rhin au Danube en 75 (6). Il avait conçu le vaste projet de marcher du Danube à l'Elbe, et de se faire joindre par l'armée du Rhin que commandait Saturninus, et qui devait se frayer la route à travers la forêt Hercynienne. Ce mouvement s'exécuta d'abord avec bonheur. Déjà l'armée du Rhin et celle du Danube, qui, ayant quitté ce fleuve près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Presbourg s'avançaient vers les montagnes de la Bohême, n'étaient plus qu'à quelques journées de marche, quand une révolte de la Pannonie rappela Tibère vers le sud. Toujours prudent, il se hâta de conclure la paix avec Maroboduus. Cette campagne avortée est importante dans l'histoire romaine; elle marque le moment où Rome cesse d'avancer dans la Germanie, où elle est réduite à se défendre, où elle commence même à reculer. On ne saurait reprocher à Tibère de n'avoir pas persisté dans son mouvement sur le centre de l'Allemagne : l'insurrection au sud était formidable. Les Pannoniens, les Dalmates, les Illyriens menaçaient l'Italie, et l'on craignit un moment qu'ils ne marchassent sur Rome. Heureusement Tibère, ramenant son armée du fond de la Germanie, reparut sur le Danube, et devant ses légions intactes les coalisés n'osèrent rien tenter. Son neveu, le jeune Germanicus, lui amena des renforts en 760 (7); cependant il fallut encore plus de trois ans pour achever la pacification du vaste pays situé entre l'Adriatique et le Danube (de l'été de 760 à l'automne de 762-7 à 9).

Tibère avait acquis par ses services militaires une influence à laquelle Auguste ne résistait plus. Il est difficile de ne pas reconnaître cette influence dans la disgrâce qui frappa Agrippa Posthume et Julie (760 et 761), tous deux enfants d'Agrippa, et qui, si l'on excepte Agrippine, mariée à Germanicus, étaient les derniers représentants de la branche julienne de la famille impériale, complétement sacrifiée maintenant à la branche claudienne. Si Tibère, alors absent, n'eut pas de part à cet événement, on peut croire du moins que sa mère n'y fut pas étrangère.

Au commencement de l'automne de l'an 76[illegible] ([illegible]). Germanicus, que son oncle avait laissé à la tête de l'armée de Pannonie, apporta la nouvelle de la soumission de ce pays. Le sénat décréta à cette occasion les honneurs du triomphe pour Auguste et pour Tibère; mais avant que ce décret eût reçu son exécution, on fut informé à Rome d'un terrible désastre. Le principal corps de l'armée du Rhin, fort de plus de trente mille hommes, venait d'être entièrement détruit par les Germains, entre le Weser et la Lippe. Les vainqueurs, après avoir enlevé les postes fortifiés établis sur la Lippe et l'Ems, se portaient sur le Rhin, qu'ils menaçaient de franchir. La consternation fut grande à Rome, qui craignit de voir les barbares récemment soumis se soulever de nouveau. Cette crainte retint Tibère en Italie pendant tout l'hiver. Lorsqu'il fut assuré qu'il n'y avait rien à redouter de ce côté, il se rendit à la frontière menacée, c'est-à-dire sur le Rhin. Les Germains avaient été contenus par deux légions que commandait un vaillant officier, nommé Asprenas. D'ailleurs ils ne formaient pas encore de troupes assez compactes pour s'aventurer sur le territoire romain. De son côté Tibère ne se souciait pas de compromettre sa vieille gloire et son armée en pénétrant dans ces régions marécageuses et boisées si fatales à Varus. Il se contenta de veiller avec soin à ce que la frontière fût respectée, et à maintenir la tranquillité dans la Gaule, où la nouvelle de la défaite de Varus avait agité les esprits et produit quelques velléités de révolte. L'année suivante (764-11) il parut s'enhardir, et franchit encore une fois le Rhin; mais il se borna à quelques excursions insignifiantes, et ramena bientôt ses troupes sur la rive gauche du fleuve. La Germanie était à jamais perdue pour les Romains. Tibère revint à Rome, et célébra le 16 janvier 765 (12) le triomphe voté deux ans et demi plus tôt. Germanicus, qui lui avait servi de lieutenant dans ses dernières campagnes, eut le consulat, et au sortir de charge il alla gouverner la Gaule. Ce jeune homme avait hérité de la popularité de son père Drusus, et la tendresse qu'Auguste avait témoignée à Marcellus et à Caius se concentrait maintenant sur lui. Si le vieil empereur avait vécu plus longtemps, il aurait peut-être changé l'ordre de la succession et préféré le neveu à l'oncle, dont il ne pouvait plus se passer, mais qu'il n'avait jamais aimé. Sentant sa fin approcher, il ne voulut pas, de peur de mettre le trouble dans la famille impériale et dans l'État, retirer le pouvoir suprême à celui qui l'exerçait déjà. Cependant il semble que cette nécessité de laisser à ce sombre descendant des Claudii l'héritage des Jules lui pesait. On prétend qu'on l'entendit dire un jour, avec une métaphore em-

pruntée aux tueries du cirque : « Malheureux peuple romain, qui sera broyé entre ces lentes mâchoires ! » On rapporte aussi que vers ce temps il visita en grand secret son petit-fils Agrippa Posthume dans son lieu d'exil. Une touchante réconciliation aurait eu lieu entre le vieillard et le malheureux jeune homme. Vraie ou fausse, cette visite ne pouvait rien changer aux choses, et Tibère était assuré de la succession impériale. Après avoir présidé au recensement général qu'Auguste avait ordonné, comme pour constater l'état de l'empire à sa mort (767-14), il partit vers la fin de juin pour l'Illyrie, où les légions donnaient des signes de mécontentement. Auguste voulut l'accompagner jusqu'à la mer. Dans ce voyage, qui se fit lentement, l'empereur tomba malade ; il alla pourtant avec Tibère jusqu'à Bénévent. Tibère s'embarqua à Brindes; mais à peine était-il arrivé sur les côtes de l'Illyrie que des lettres de Livie le rappelèrent en toute hâte. Auguste se mourait à Nola. On ignore s'il arriva à temps pour recevoir ses dernières instructions, ainsi que le disent Suétone et Velleius Paterculus, ou s'il le trouva déjà mort, comme Tacite semble le croire, et comme Dion Cassius le maintient.

Ce fut le 19 août 767 (14 ap. J.-C.) qu'Auguste expira. Grâce aux précautions de Livie, on connut en même temps sa mort et la prise de possession du pouvoir par Tibère. Celui-ci montra en ce moment une décision qui ne lui était pas ordinaire. D'abord, soit qu'il en eût donné l'ordre, soit que quelqu'un de ses courtisans l'eût devancé, le dernier prince de la branche julienne, Agrippa Posthume, fut égorgé. En même temps Tibère commandait aux soldats comme empereur, et convoquait à Rome le sénat en vertu de sa puissance tribunitienne. Dans cette assemblée il parut d'abord refuser le pouvoir, qu'il possédait déjà, et il fallut que les sénateurs insistassent vivement pour lui faire accepter ce qu'ils n'étaient pas libres assurément de lui refuser. Sa conduite en cette occasion a semblé une scène de comédie. Cependant il est probable qu'il était sincère, sinon dans ses refus au moins dans ses hésitations. Formaliste et défiant, il voulait qu'il fût établi que le pouvoir lui avait été offert, conféré, imposé par le sénat. Cette satisfaction ne lui fut pas refusée. De son côté, il témoigna nettement que loin de prétendre restreindre les prérogatives du sénat il voulait les agrandir. Il supprima les comices, dernier vestige de l'ancienne démocratie, et remit au sénat le soin de nommer aux magistratures, sur la désignation du prince. Le droit politique qu'il supprimait étant nominal, sa disparition passa inaperçue. Ce n'était plus le peuple qui comptait dans l'empire, c'était l'armée, et c'est avec elle seulement que l'empereur avait à compter. A la mort d'Auguste l'armée était mal disposée. Les soldats, comprenant de quel poids ils pesaient dans l'État, se trouvaient mal rémunérés de leurs services. Ils pensèrent qu'un changement de règne était une bonne occasion pour obtenir le redressement de leurs griefs. Les trois légions de la Pannonie, les huit légions des deux armées du Rhin se soulevèrent à la fois, non pour renverser l'empereur, mais pour obtenir une paye plus forte et une réduction du temps du service. Drusus, envoyé en Pannonie, ramena les soldats à l'obéissance. Germanicus eut plus de peine sur le Rhin, quoiqu'il fût extrêmement populaire dans l'armée. On lui offrit l'empire, qu'il repoussa avec indignation, et il finit par conduire les soldats sur le territoire ennemi, pour les arracher à la dangereuse oisiveté du camp. Partout ailleurs l'avénement de Tibère s'accomplit sans aucun trouble.

Dans l'administration intérieure, le changement de règne fut d'abord peu sensible, et c'est en cela que Tibère se distingue des trois princes suivants, qui débutèrent tous par une réaction contre le régime précédent. Ici on eut une simple continuation du règne d'Auguste. Tibère, âgé de cinquante-cinq ans, n'était pas homme à donner dans les nouveautés; il s'appliquait sérieusement à gouverner cet immense empire. Les provinces n'avaient qu'à se féliciter de son administration, et Rome n'avait pas encore à s'en plaindre. Cependant il n'était point populaire. Toute l'affection du peuple se portait sur Germanicus, qui faisait en ce moment même au delà du Rhin (768, 769—15, 16) des campagnes aussi brillantes qu'inutiles. Importuné du bruit qui se faisait autour du nom du jeune prince, persuadé que ces courses à travers les marécages et les forêts de la Germanie coûteraient beaucoup d'hommes et d'argent sans produire aucun résultat, Tibère rappela Germanicus à la fin de 769, en lui accordant les honneurs du triomphe en 770 (17) et un second consulat pour l'année suivante.

L'Orient réclamait alors la présence fréquente du chef de l'État; Tibère, ne voulant pas s'y rendre lui-même, y envoya Germanicus avec des pouvoirs extraordinaires, comme Auguste en avait donné à Agrippa et à Caïus (770). Malheureusement il lui donna en même temps pour coadjuteur Pison, nommé proconsul de Syrie. Ce personnage appartenait à une noble famille républicaine, et il semble avoir éprouvé pour le jeune César une haine politique autant qu'une antipathie personnelle. Il s'attacha à le décrier et à le contrecarrer en tout. Cette dissidence éclata dès la première année de la mission de Germanicus en Orient (771-18), et dans la seconde elle devint si manifeste que Pison n'avait plus qu'à quitter sa province, quand Germanicus tomba malade. Le jeune César mourut peu après, en 772 (19), persuadé qu'il était empoisonné par Pison et sa femme Plancine, et léguant à ses amis le soin de sa vengeance. Ceux-ci ramenèrent à Rome les restes de leur général, au milieu des plus grandes dé-

monstrations de deuil de la population entière (773-20). Tibère, que cette mort délivrait d'un rival formidable, n'affecta pas de montrer une douleur qu'il ne ressentait point; toutefois il se conduisit avec dignité et justice. Pison fut jugé par le sénat. La prévention d'empoisonnement ne reposait sur aucune preuve, et fut à peu près abandonnée par les accusateurs; mais il restait prouvé que Pison s'était montré un lieutenant désobéissant, et que renvoyé de sa province par l'ordre de Germanicus, il avait tenté d'y rentrer les armes à la main. De pareils actes suffisaient pour motiver une condamnation capitale. Pison ne l'attendit pas, et se donna la mort. Le bruit courut que cette mort n'était pas volontaire, que Tibère, qui avait donné l'ordre d'empoisonner son neveu, avait ensuite fait tuer l'exécuteur de cet ordre pour assurer à jamais le secret du crime. Ces rumeurs n'avaient pas le moindre fondement; elles n'en circulèrent pas moins dans toutes les classes de la population, où Germanicus laissait tant de regrets, et parvinrent sans nul doute jusqu'à l'empereur, qui en conçut une irritation profonde. Il n'était déjà que trop porté à mépriser les hommes. L'injustice dont il se voyait l'objet ajouta une teinte encore plus sombre à son caractère morose. A cet égard comme à tout autre point de vue la mort de Germanicus fut très-regrettable.

Le gouvernement de Rome était difficile, même pour un politique aussi expérimenté que Tibère. A l'extérieur, il est vrai, les affaires ne donnaient pas à l'empereur de sujets d'inquiétude. Les Germains depuis qu'ils n'avaient plus pour les tenir unis la crainte des armes romaines se déchiraient entre eux. Le roi des Marcomans Maroboduus, ce vieil adversaire de Tibère, dut chercher un asile sur le territoire romain, et mourut interné à Ravenne; Arminius périt assassiné en 774 (21). A l'intérieur on avait signalé à peine quelque tentative de complot. Un certain Clemens, qui se faisait passer pour Agrippa Posthume, avait été mis à mort dans le palais même, au milieu de l'indifférence ou plutôt à l'insu du public. Un patricien, Drusus Libo, avait consulté un magicien qui lui avait promis l'empire. Cette curiosité parut un crime d'État, et le coupable chercha dans le suicide un refuge contre une condamnation ignominieuse (769-16). Mais de pareils faits n'avaient rien de menaçant, et c'est ailleurs, c'est-à-dire dans la marche même du gouvernement, que se trouvaient les difficultés de la tâche de Tibère.

Les modifications qu'il apporta au régime constitué par Auguste furent peu nombreuses; on peut même les réduire à deux, l'abolition des comices et l'extension de la loi de majesté. L'abolition des comices fut peu remarquée, et méritait peu de l'être. Depuis que le vote par lequel les citoyens réunis dans le Champ de Mars nommaient les titulaires des vieilles magistratures républicaines, n'était plus qu'une simple formalité, depuis que ces magistratures elles-mêmes n'avaient plus qu'une valeur nominale, la tenue des comices était une fiction légale; il importait assez peu qu'elle fût transportée des électeurs au sénat. Tibère, avec cette hautaine franchise et ce dédain des conventions qui caractérisent beaucoup de ses actes, fit disparaître un usage qui ne signifiait plus rien. Le sénat vit avec plaisir cette prérogative, assez vaine, ajoutée à celles qu'il possédait déjà, et les électeurs s'aperçurent à peine qu'ils venaient d'être dépouillés de leur dernier droit politique. L'extension de la loi de majesté était bien plus importante. Cette loi, édictée par Sylla, révisée et augmentée par Jules César, avait pour but d'atteindre tous les actes qui, directement ou indirectement, pouvaient nuire à l'État. Uniforme dans sa pénalité, qui était la privation du feu et de l'eau, elle était vague, illimitée et par conséquent arbitraire dans ses dispositions. C'était une de ces lois qui apparaissent presque toujours dans les moments de crise, mais que tout gouvernement régulier devrait abolir. Auguste ne s'en était pas servi. Ses actes de rigueur arbitraire dérivaient de son pouvoir de triumvir, de son autorité proconsulaire ou tribunitienne. Tibère, formaliste rigoureux, pensa qu'une loi non abrogée devait être exécutée, et il confia au sénat le soin de veiller à l'exécution de la loi de majesté. C'était une prérogative nouvelle qu'il accordait à ce grand corps d'État; mais lui-même n'avait probablement pas prévu quel serait le résultat de cet accroissement de puissance. D'abord la pénalité fut aggravée, parce que le sénat substitua très-souvent la peine de mort à cet exil très-rigoureux, mais non pas mortel, que l'on appelait la privation de l'eau et du feu; ensuite la loi acquit une portée bien plus générale et bien plus meurtrière par l'identification du prince avec l'État. Les torts faits à l'État pouvaient être déterminés avec quelque précision : comment déterminer ce qui pouvait nuire au prince? N'était-il pas le meilleur juge des offenses qu'on lui faisait, et dès lors un simple signe de mécontentement de sa part n'équivalait-il pas à une condamnation à mort? Enfin, pour que rien ne manquât à cette odieuse loi, si le prince vivant était sacré, le prince mort était divin, de sorte qu'il fallait bien se tenir sur ses gardes pour ne pas commettre un crime d'État à l'égard d'un prince vivant, un sacrilége à l'égard d'un prince mort. Une pareille loi ne pouvait de toutes manières produire que du mal; cependant confiée à un corps judiciaire, elle n'eut fait sans doute qu'un petit nombre de victimes, celles que l'empereur eût désignées aux juges; mais elle fut confiée à un corps politique, et l'on vit les passions habituelles d'une assemblée mises au service du despotisme, dont elles excitaient et dépassaient les fureurs. C'était la coutume sous la république que les jeunes gens qui voulaient

se faire un nom débutassent dans la vie publique par une accusation contre quelque magistrat sortant de charge, quelque candidat heureux ou malheureux, quelque proconsul revenu de sa province. Ces accusations mettaient en évidence le jeune orateur, et avaient rarement un effet meurtrier pour l'accusé, à qui était laissée d'ailleurs toute latitude pour sa défense. Cette coutume républicaine transportée sous l'empire eut les plus détestables effets. Les accusateurs trouvaient sans peine à satisfaire leur vanité, leur cupidité, leurs haines personnelles, en prétextant leur zèle pour la majesté impériale: l'accusé ne savait comment se défendre; le sénat en l'acquittant eût semblé prendre peu de soin de la personne de l'empereur : de sorte que l'accusation la plus absurde avait grande chance de triompher; et comme dans ce cas elle était lucrative, puisqu'elle rapportait à l'accusateur une partie des biens confisqués, ce métier d'accusateur devint très-fréquent parmi les jeunes sénateurs qui désiraient obtenir à la fois de la réputation et de l'argent. Il faut ajouter qu'ils devaient l'exercer surtout les uns contre les autres. Le prince n'eût pas laissé toucher à ses agents, et les hommes du peuple ne valaient pas la peine d'être accusés : leur mort n'eût rien rapporté aux accusateurs. Ce fut donc contre lui-même que le sénat retourna l'immense prérogative judiciaire que Tibère venait de lui confier. Le successeur de ce prince put dire justement : « Ce n'est pas Tibère qui a fait périr les sénateurs, ce sont les sénateurs qui se sont détruits entre eux. » Tibère n'avait pas prévu ce détestable abus d'une loi détestable. Peut-être, dans son mépris pour les hommes, trouva-t-il quelque plaisir à voir le sénat se précipiter dans la servitude. Cependant il intervint d'abord pour mitiger l'application de la loi de majesté. Il défendit de suivre le procès de deux chevaliers, Falanius et Rubrius, accusés d'avoir manqué de respect à la mémoire d'Auguste; il ne voulut pas que l'on fit un crime à Granius Marcellus d'avoir mal parlé de lui (768-17). Le sénat ayant eu la cruauté de condamner à mort et de faire exécuter sur-le-champ un malheureux, Litorius Priscus, coupable d'avoir composé une élégie sur la mort de Drusus quand ce prince n'était que malade, et de l'avoir lue à quelques amis quand Drusus était déjà rétabli, Tibère, qui n'avait pas été prévenu à temps pour s'opposer à cette atroce et extravagante sentence, ordonna que dorénavant toute condamnation capitale ne serait exécutée que dix jours après avoir été rendue, afin de donner au prince le temps de faire grâce.

On pourrait citer quelques autres exemples de la modération de Tibère, qui prouvent simplement qu'il n'avait aucun goût pour la turbulente et féroce servilité du sénat; mais son caractère sombre, timide et défiant, le portait à encourager les délateurs. Son règne, sans être tout d'abord tyrannique, fut donc désagréable et malfaisant pour les Romains. Les provinces, au contraire, se trouvèrent bien, même de ses défauts. Sa lenteur à prendre un parti fit qu'il se décida rarement à changer les gouverneurs, et les provinces profitèrent de cette stabilité inconnue sous la république. En même temps Tibère évitait soigneusement toute occasion de guerre à l'étranger, de sorte que son règne fut pour l'empire une période de paix et de prospérité. Rome seule et plus particulièrement l'aristocratie eurent à souffrir de sa domination. Deux circonstances influèrent fâcheusement sur son gouvernement. Irrésolu et lent dans les affaires ordinaires, il avait besoin d'un homme de confiance sur qui il pût se reposer des détails du pouvoir; il choisit Séjan, préfet du prétoire, et en fit son premier ministre. Le choix se trouva mauvais, et en réalité il ne pouvait y en avoir un bon. Dans cette singulière constitution, qui n'était ni la république ni la monarchie, l'ordre de succession était si mal établi qu'un premier ministre devenait naturellement un prétendant à l'empire. Tibère comprit probablement le danger, mais la basse naissance de Séjan le rassurait; d'ailleurs entre le ministre et le pouvoir suprême se plaçaient son fils Drusus et les trois fils de Germanicus. Séjan voyait bien aussi cet obstacle, et il ne désespérait pas de le faire disparaître par une série de crimes, qu'allait lui faciliter une résolution de Tibère. Ennuyé de Rome, où il se savait profondément impopulaire, l'empereur quitta cette ville et se retira en Campanie, en 774 (21). Tout en gardant la haute main dans les affaires, il en laissait les détails à son fils Drusus, qu'il venait de nommer consul, et à qui il fit conférer la puissance tribunitienne en l'an 22. Drusus, malgré une certaine dureté de caractère, ne manquait ni de franchise ni de loyauté, et il promettait à Rome un prince meilleur que Tibère; mais il mourut en 23 (776 de Rome), d'une maladie de langueur, que l'on crut d'abord naturelle. Huit ans plus tard on découvrit qu'il avait été empoisonné par sa femme Livilla, à l'instigation de Séjan.

Tibère se montra peu sensible à la mort de son fils. Recevant quelques mois après une députation des habitants d'Ilion, qui venaient lui apporter leurs compliments de condoléance sur ce triste événement, il leur répondit qu'il leur exprimait à son tour tous ses regrets pour la perte de leur vaillant compatriote Hector. Il présenta au sénat les deux fils aînés de Germanicus, Néron et Drusus : c'était les désigner pour ses successeurs, mais c'était aussi les signaler aux machinations de Séjan. Celui-ci trouva un auxiliaire indirect à ses projets dans la veuve de Germanicus, Agrippine, femme courageuse et d'une honnêteté sans tache, mais hautaine, vindicative, détestant Tibère, qu'elle soupçonnait d'avoir causé la mort de son mari, et incapable de cacher sa haine. Ir-

rité de cette attitude hostile, jaloux de la popularité qu'elle avait dans le peuple, Tibère laissa comprendre assez clairement qu'il ne défendrait pas sa nièce, et Séjan comprit qu'il aurait toute liberté pour ruiner la fière Agrippine. En 24, un des amis de cette princesse, Silius, qui venait de réprimer en Gaule l'insurrection de Sacrovir, mais que ce grand service même avait rendu redoutable, fut accusé de lèse-majesté, et prévint sa condamnation par un suicide. Séjan, ne doutant plus de son crédit tout puissant, osa demander à Tibère la main de Livilla. L'empereur la lui refusa doucement, sans pourtant le décourager et surtout sans le disgracier, car il le craignait et ne croyait pas encore pouvoir se passer de lui. Séjan pensa alors qu'il aurait plus d'influence encore s'il l'éloignait décidément de Rome. Tibère y était fort disposé, parce que son humeur morose lui rendait insupportable la représentation d'une haute dignité, ensuite parce qu'il était ennuyé de la vieille autorité de sa mère et des plaintes perpétuelles d'Agrippine. Il ne fit donc dans ces années 24, 25, 26, que d'assez courtes apparitions à Rome, et en 27 (780 de Rome) il se retira dans une île de la baie de Naples, à Caprée, île escarpée, accessible seulement par un côté, qu'il était facile de défendre, et où gardé par des soldats fidèles l'empereur était parfaitement en sûreté. Cette retraite fit une profonde impression sur les Romains, qui ne comprenaient pas qu'on se condamnât ainsi volontairement à l'exil, et qui, avec leur liberté habituelle de langage, prétendirent que Tibère s'était réfugié sur le rocher de Caprée pour s'y livrer loin des regards à d'infâmes débauches. Jusqu'à quel point ces rumeurs étaient-elles fondées? Nous l'ignorons. Tacite ne les regarde pas comme invraisemblables, et Suétone les rapporte avec de révoltants détails.

Si les débauches de Tibère à Caprée sont douteuses, sa cruauté ne l'est pas. Se voyant en sûreté sur son rocher, il s'abandonna librement à son humeur soupçonneuse. Séjan, qui trouvait son profit à exploiter les défiances de son maître, les dirigea contre Agrippine et ses deux fils aînés. Le seul appui qui restât à la famille de Germanicus, l'impératrice Livie, mourut en 29 (782). Quelques mois après, Agrippine et son fils Néron étaient relégués l'une dans l'île de Pandataria, l'autre dans l'île de Pontia. L'année suivante Drusus fut enfermé dans les souterrains du palais impérial. Il ne restait plus des fils de Germanicus que Caius, que protégeait sa jeunesse. Séjan touchait au trône; il crut s'y donner un titre de plus en se fiançant à Drusilla. Il oubliait que les défiances du maître se tournaient sur lui. Tibère les dissimulait avec soin, car il croyait son ministre très-redoutable; et c'était dans un profond secret qu'il tramait sa perte. La manière dont il accomplit ce coup d'État contre son préfet du prétoire, en 784 (31), a été racontée aux articles MACRON et SÉJAN. Le puissant ministre tomba dès que l'empereur l'eut abandonné à la haine du sénat et du peuple. Mais Tibère avait été pendant quelques jours dans une anxiété profonde à Caprée, et il se vengea de ses terreurs en frappant avec une atrocité sans exemple les amis et les adhérents de Séjan. Le secret enfin révélé de l'empoisonnement de Drusus redoubla ses rigueurs. La chute et le châtiment de Séjan ne le rendirent pas plus juste pour la famille de Germanicus. Néron était déjà mort dans sa prison en 784 (31). Sentant qu'il avait trop maltraité Agrippine et Drusus pour espérer leur pardon, il trouva plus commode de s'en défaire que de se réconcilier avec eux. Il ordonna de laisser mourir de faim la mère et le fils (786 — 33). S'il les condamna à cet atroce supplice, ce ne fut point par un raffinement de cruauté, mais pour ne pas verser le sang divin d'un membre de la famille de César. La même année, comme s'il eût voulu répartir également ses rigueurs, il fit massacrer sans distinction d'âge et de sexe tous ceux qui avaient été emprisonnés à la suite de la chute de Séjan. Un pareil acte semble tenir de la folie. Il est probable en effet que le vieux Tibère était alors en proie à une manie sombre qui lui ôtait par moments l'usage de sa raison. Lui-même avait conscience du trouble de son esprit. Une de ses lettres au sénat (785 — 32), commençait par ces lignes étranges : « Que vous écrirai-je, pères conscrits, ou comment vous écrirai-je, ou comment ne vous écrirai-je pas en cette circonstance? Que les dieux et les déesses me fassent périr plus cruellement que je ne me sens périr, chaque jour, si je le sais! » Ce qui ajoutait encore à sa frénésie, c'est qu'il s'apercevait de l'horreur qu'il inspirait. Son meilleur ami, Cocceius Nerva, résolut de se donner la mort pour ne pas assister plus longtemps à un pareil spectacle, et malgré les supplications de Tibère il persista dans son dessein. On se demande comment l'empire pouvait supporter la domination de ce féroce maniaque; mais il faut remarquer que ses cruautés ne dépassaient guère Rome, placée sous le glaive des prétoriens et incapable d'opposer une résistance sérieuse aux caprices de l'empereur. Dans le reste de l'empire Tibère se conduisit jusqu'à la fin avec une remarquable modération. Il parut disposé à tout supporter plutôt que de provoquer dans les provinces une insurrection. Soupçonnant, peut-être avec raison, le commandant de l'armée du haut Rhin, Lentulus Getulicus, de vouloir s'affranchir de l'autorité impériale, il n'osa pas le rappeler, parce que celui-ci déclara nettement qu'il regarderait l'arrivée de son successeur comme un arrêt de mort, et qu'il ne s'y soumettrait pas. Il suffit que les Juifs se plaignissent du procurateur romain Pontius Pilatus, qui avait disposé de quelques-uns des revenus du Temple, pour que Tibère le rappelât et l'envoyât en exil. Jamais les provinces ne jouirent de plus de liberté et de sécurité qu'au

moment de la plus grande terreur à Rome. Il est curieux de recueillir sur cette fin du règne de Tibère, que l'on ne connaît guère que par le terrible tableau de Tacite, le témoignage d'un contemporain non suspect de flatterie, puisqu'il écrivait après la mort de l'empereur. « Qui ne se réjouit, dit Philon, de voir Caïus prendre le gouvernement de l'empire, tranquille et bien ordonné, comme il était, ferme et compacte dans tous ses membres, nord et sud, est et ouest, Grecs et barbares, soldats et citoyens, tous unis dans la jouissance commune de la paix et de la prospérité? Il abondait partout en trésors accumulés d'or et d'argent; il possédait une grande force en infanterie, en cavalerie, sur terre et sur mer, et ses ressources étaient comme un fleuve inépuisable. On ne voyait dans nos cités qu'autels et sacrifices, prêtres vêtus de blanc, couronnés de fleurs, joyeux ministres du bonheur général; fêtes et assemblées, joûtes musicales, courses de chevaux, promenades de jour et de nuit, amusements, réjouissances, plaisirs de toutes sortes. Le riche ne marchait plus sur le pauvre, le fort sur le faible, les maîtres sur les serviteurs, les créanciers sur les débiteurs. Chaque classe respectait l'indépendance de l'autre; de sorte que l'âge saturnien des poëtes pouvait n'être plus regardé comme une fiction, tant il semblait près de revivre dans la vie de cette époque de bénédiction. » Cette peinture d'âge d'or, nous le répétons, se rapporte aux dernières années de Tibère et a été tracée après sa mort.

Pendant ce temps Tibère, en proie à une sombre inquiétude, dégoûté de tout le monde et de lui-même, sentant que le pouvoir lui échappait et affirmant son pouvoir par des cruautés, errant de son île de Caprée, qu'il quittait en tremblant, jusqu'aux portes de Rome, où il n'osait pas entrer, gouvernait encore au milieu de la lassitude et de l'horreur des Romains. Toujours irrésolu, il n'osait trancher la question de succession. Il ne restait de la famille impériale que Claudius, frère de Germanicus, qui passait pour imbécile et incapable de régner, Caïus, fils de Germanicus, qui avait recueilli quelque chose de l'immense popularité de son père, et Tiberius Gemellus, fils de Drusus, et par conséquent petit-fils de Tibère. C'était à cet enfant de seize ans que fût revenu l'empire s'il y avait eu alors une loi d'hérédité. La loi n'existait pas, et Tibère ne fit rien pour y suppléer. Par son testament, fait en 788 (35), il désigna pour ses légataires par parties égales Caïus et Tiberius, prévoyant du reste ce qui arriverait. On rapporte qu'un jour il dit à Caïus en lui montrant son cousin: « Tu le tueras, et un autre te tuera. » Il aurait pu sans doute, pour assurer le trône à son petit-fils, porter un dernier coup à la famille de Germanicus; il ne s'en soucia pas. Tout ce qui n'intéressait pas sa sûreté personnelle ou ses vengeances lui était devenu indifférent. « Après moi la fin du monde », disait-il souvent. Au commencement de 790 (37), il quitta pour la dernière fois sa retraite de Caprée, et vint jusqu'à quelques milles de Rome; puis il s'en retourna dans la Campanie, où il tomba malade. Il voulut aussitôt revenir à Caprée; mais la faiblesse le força de s'arrêter à Misène, dans la villa de Lucullus. Ce fut en vain qu'il essaya de dissimuler son état en continuant jusqu'au dernier moment sa manière de vivre. Le 16 mars il tomba en syncope, et on le crut mort. Déjà Caïus, accompagné du préfet du prétoire, allait se faire reconnaître par les soldats, quand on leur annonça que Tibère revenait à la vie et appelait ses esclaves. Voici, d'après Sénèque, ce qui s'était passé. Tibère, se sentant faiblir, avait tiré son anneau, comme pour le donner à quelqu'un, puis il l'avait remis à son doigt, et était resté un moment immobile. Soudain il avait appelé ses esclaves, et voyant qu'on ne lui répondait pas, il s'était levé de sa couche, mais il était tombé défaillant au pied du lit. Macron ordonna qu'on jetât sur lui des couvertures, qui hâtèrent et cachèrent la fin de son agonie.

Tibère fut le plus impopulaire de tous les empereurs romains. Tandis que quelques-uns de ses plus détestables successeurs gagnèrent par leurs vices et leurs folies la faveur de la plèbe, Tibère, sombre et économe, fut aussi odieux aux basses classes qu'exécré du sénat. Cette haine universelle, d'abord injuste, ne fut que trop justifiée par les dernières années de son règne. Cependant, même dans cette affreuse période de terreur, il semble avoir été pour les provinces un maître équitable et indulgent. Ses rigueurs tombèrent particulièrement sur tout ce qui à Rome faisait encore obstacle à l'établissement monarchique, de sorte qu'il a pu passer pour le troisième fondateur de l'empire. Comme il n'avait ni la grandeur du premier ni la calme supériorité du second, il donna au pouvoir quelque chose de soupçonneux, d'inquisitorial et de violent qui subsista après lui. Il ne fut donc pas seulement funeste à son temps, il le fut encore aux âges suivants, et c'est avec raison que, malgré ses qualités de général, son administration vigilante, le bon ordre qu'il maintint dans les finances, on l'a regardé comme un des plus mauvais empereurs romains.

Vers la fin de sa vie, Tibère écrivit des *Mémoires*, où il expliquait et justifiait quelques-uns des événements de son règne. Ces mémoires, si nous en croyons Suétone, qui put les consulter, étaient fort courts; Domitien les lisait assidûment.

Léo JOUBERT.

Suétone, *Augustus*; *Tiberius*. — Tacite, *Annales*, I-VI. — Velleius Paterculus, II, 75, 94, etc. — Dion Cassius, LII, LVIII. — H. Meyer, *Oratorum romanorum fragmenta*. — Krause. *De C. Suetonii fontibus et auctoritate*. — Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. I. — Hoeck, *Roem. Gesch.* — Merivale, *Hist. of the Romans under the empire*, t. IV-V. — Bose, *De Tiberio Cæsare*, Iéna, 1661, in-4°. — Lentulus, *Aula Tiberiana*, etc.; Herborn, 1663, in-8°. — Weissenborn, *De Tiberii prudentia politica*; Iéna, 1704, in-4°. — Hasæus, *De de-*

creto Tiberii quo Christum referre voluit in numerum Deorum; Erfurt, 1718, in-4°. — Greviu*s*, *De apotheosi Christi a Tiberio decreta*; Wittemberg, 1722, in-4°. — Ehrhardt, *De Cl. Tiberii Neronis in litterarum studia meritis*; Cobourg, 1751, in-8°. — Prutz *De fontibus quos in conscribendis rebus inde a Tiberio usque ad mortem Neronis gestis, auctores veteres secuti sunt*, Halle, 1838, in-4°. — Sievers, *Tacitus und Tiberius*: Hambourg, 1850, in-4°. — V. Duruy, *De Tiberio imperatore*; Paris, 1853, in-4°.

TIBÈRE II (*Anicius Thrax Flavius Constantinus*), empereur d'Orient, mort le 14 août 582, à Constantinople. Thrace de naissance, il fut d'abord maître d'écriture et simple soldat. Il était devenu capitaine des gardes de Justin II, lorsqu'il fut élevé par ce prince au rang d'auguste (574). En 573, il combattait les Avares entre la Save et le Danube, et annexa à l'empire la possession de Sirmium. Justin, en se l'associant, lui abandonna la direction des affaires. Les Lombards dominaient en Italie : Tibère arrêta leurs progrès en maintenant son pouvoir dans l'exarchat de Ravenne et d'autres parties de l'Italie, en sauvant le pape Pélage II et les Romains, à qui il envoya une flotte chargée de provisions, et en concluant une alliance avec Chilpéric, roi des Francs. Malheureusement la guerre de Perse exigeait toutes les ressources de l'empire; elle fut conduite avec honneur par Justinien et par Maurice (*voy.* ces noms). A la mort de Justin (5 oct. 578), Tibère, proclamé empereur, produisit comme sa femme Anastasie, à laquelle il s'était uni en secret. L'impératrice Sophie avait espéré de devenir l'épouse du nouvel empereur. Quoique traitée avec respect et comblée de biens, elle ne put dissimuler son désappointement, et elle conspira avec Justinien contre Tibère. La conjuration ayant été découverte, elle fut privée de tout pouvoir; Justinien ayant reçu son pardon devint depuis le fidèle ami de Tibère. En 579, Chosroès fut remplacé par Hormisdas : la guerre recommença. Maurice défit les Perses et ravagea une partie de leur territoire (580-581) pendant qu'en Afrique Gennadius, exarque de Ravenne, réprimait les incursions de Gasmul, roi de Mauritanie (580). Maurice revint triompher à Constantinople pour ses victoires sur les Perses (581). Tibère, qui sentait ses forces faiblir, et qui n'avait pas de fils, le proclama César en le mariant à sa fille Constantina. Excellent prince, il unissait l'affabilité à la dévotion, à un jugement droit l'habileté ou au moins le bonheur à la guerre. Non content de secourir ses sujets par ses charités, grâce à une sage économie, il diminua les taxes et enrichit le trésor.

Cedrenus, Théophane, Théophylacte, Zonaras, Paul Diacre. — Gibbon, *Decline and fall*, etc., ch. 45 — Le Beau, *Hist. du Bas Empire*.

TIBÈRE. *Voy.* ABSIMARUS et ALEXANDRE.

TIBULLE (*Albius* TIBULLUS), poëte romain, de famille équestre, né vers l'an 54, mort en 19 avant J.-C. (700 à 735 de Rome.) Il paraît avoir été élevé chez son aïeul maternel, dans les environs de Pedum, ville du Latium, et dut peut-être, comme Virgile, au souvenir de ses premières impressions le talent avec lequel il a retracé les souvenirs de la vie champêtre. Cette propriété fut la seule qu'il conserva, son père ayant été proscrit, à ce qu'on suppose, et ses biens confisqués. Messala, son patron le plus dévoué, essaya d'ouvrir à Tibulle le chemin de la fortune. Après avoir essuyé un premier refus, il l'attacha à sa personne dans son expédition des Gaules (31). L'année suivante (30), Messala voulut encore l'emmener dans son expédition d'Asie; mais Tibulle tomba malade à Corcyre, et revint à Rome. Sa mort suivit de près celle de Virgile. Ovide, dans une élégie sur la mort de Tibulle, nous apprend que sa mère et sa sœur lui survécurent, et que ses deux maîtresses, Delia et Nemesis, assistèrent à ses funérailles. L'histoire des amours de Tibulle est assez obscure. Quelque indiscrète que soit l'élégie, elle a toujours besoin de précautions, de réticences et quelquefois même de fausses indications, destinées à tromper la malice des contemporains, et qui doivent, à plus forte raison, embarrasser la postérité. Tibulle a-t-il chanté trois maîtresses, bien qu'Ovide n'en cite que deux? ou Néère est-elle la même que Délie? Qu'est-ce que cette Glycère dont Horace lui parle dans une de ses odes, si cette ode et la quatrième épître du premier livre lui sont adressées? Qu'est-ce que Cerinthus et Sulpicia, dont les amours remplissent le IV[e] livre? Est-ce bien Tibulle qui, dans le III[e], se cache sous le nom de Lygdamus? Enfin, Délie, dont Apulée nous donne le véritable nom, Plania, était-elle affranchie ou de condition libre? Toutes ces questions et bien d'autres ont partagé les critiques, et ne sont pas encore résolues. Ce qui ne peut laisser aucun doute aux bons esprits, c'est que les deux premiers livres des élégies sont bien de Tibulle. Le troisième ne peut lui être attribué avec certitude. Quant au panégyrique de Messala, il est si médiocre, qu'on se refuse à croire qu'il soit sorti d'une plume aussi exercée que la sienne. Toutefois il n'est pas improbable que Tibulle ait écrit la correspondance amoureuse entre deux jeunes époux, Cerinthus et Sulpicia; ces petites pièces, souvent fort courtes, ne sont pas assurément indignes de son talent, mais on ne peut s'attendre à y trouver la même chaleur de passion, la même verve d'inspiration amoureuse que dans les élégies, où le poëte a parlé pour son propre compte. Ce qui distingue en effet Tibulle des autres élégiaques latins, c'est cette tendresse vive et touchante qui mêle toujours les affections de l'âme aux plaisirs des sens. Il est, avec Virgile, dans le petit nombre des poëtes latins qui ont une véritable sensibilité. On s'intéresse à ces rêves de bonheur où il place, au milieu d'une belle campagne, son ami à côté de sa maîtresse, ou plutôt de sa femme. En attendant qu'elle soit mère, il lui met sur les genoux un petit esclave, qu'elle caresse. Le nom de sa mère et celui de

sa sœur ne pouvaient guère se rencontrer dans ses tableaux voluptueux; mais il ne les oublie pas quand il parle de sa dernière heure. En un mot, tous les sentiments doux se retrouvent dans Tibulle. Il aime avec la tendresse abandonnée d'une femme, et ses affections sont sa vie : aussi ne faut-il pas lui demander l'énergie d'un homme et la fierté d'un Romain. Il ne hait pas seulement la guerre, comme Virgile : elle lui fait peur; et il est permis de douter qu'il ait fait plus que son devoir dans l'expédition d'Aquitaine. Il appartient à cette nouvelle génération de poëtes qui, dans la deuxième moitié du règne d'Auguste, annoncent déjà, par la mollesse de leurs poésies, la dégradation des caractères et l'entier oubli de la vigueur républicaine.

La plus ancienne édition de Tibulle paraît avoir été imprimée vers 1472 (in-4°, en caract. romains), et on l'attribue aux soins de Florentius de Argentina. Il y en a une seconde, également sans date, et dont Dibdin cite un exemplaire unique dans la bibliothèque Standish. La première avec date est celle de Rome, 1475, pet. in-4°, et qui renferme un commentaire de Bernardin de Vérone. Celles qui se recommandent le plus par les travaux des éditeurs sont dues aux Aldes (1502 et 1515), à Muret (1554), à Achille Statius (1567), à Scaliger (1577), à Broukhuys (1708), à Volpi (Padoue, 1749, gr. in-4°), à Heyne, la troisième (Leipzig, 1798, in-8°), à H. Voss, la seconde (Heidelberg, 1811, in-8°), à Bach (Leipzig, 1819, in-8°), à Huschk (ibid., 1819, 2 vol. in-8°), à Golbery (Paris, 1826, in-8°). Les traductions de Tibulle ne manquent pas dans notre langue; nous citerons celles de Delongchamps (1776), de Pastoret (1784), de Mirabeau (1796), en prose; et celle de Mollevaut (1806, in-12), en vers, qui a eu plusieurs éditions. [G. RINN, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Ovide, *Amor.*, III, 9; *Tristia*, IV, 10, 6. — Quintilien, *Inst. orat.*, X, 1. — Ayrmann, *Vita Tibulli*; Wittemberg, 1719, in-8°. — Gillet de Moivre, *La Vie et les Amours de Tibulle et de Sulpicie*; Paris, 1743, 2 vol. in-12. — Degen, *A. Tibull*; Anspach, 1780, in-8°. — De Golbery, *De Tibulli vita et carminibus*; Paris, 1823, in-8°. — Gruppe, *Die rœmische Elegie*; Leipzig, 1838. — Hedner, *Tibullus, Propertius et Ovidius*; Lunden, 1841, in-8°. — Dieterichs, *De Tibulli amoribus*; Marbourg, 1844, in-8°.

*TICKNOR (*Georges*), historien américain, né le 1er août 1791, à Boston. Il reçut sa première éducation au sein de sa famille, passa ensuite plusieurs années au collége de Dartmouth, et prit son diplôme (1807). Après avoir consacré trois ans à l'étude réfléchie des classiques anciens, il fit son droit, et fut admis au barreau (1813). Mais ses goûts l'entraînaient vers la haute littérature, et il s'embarqua pour l'Europe dans la vue de perfectionner son instruction (1815). Il passa deux ans à l'université de Gœttingue, puis deux autres à Paris, à Madrid, à Lisbonne, à Rome, à Édimbourg, et à Londres. A son retour aux États-Unis, il prit possession de la chaire de littérature moderne (1819) qui, pendant son absence, avait été créée pour lui au collége d'Harvard, près de Boston. Il donna successivement des leçons, aussi intéressantes que profondes, sur la littérature française et espagnole; sur des hommes célèbres, tels que Dante, Gœthe; sur les poëtes anglais, etc. Ces cours firent sensation à Boston, et furent suivis par un grand nombre d'auditeurs. Après quinze ans de professorat, M. Ticknor résigna ses fonctions, et fit avec sa famille un nouveau voyage en Europe (1835). Il séjourna surtout en Espagne, dans l'intention d'y recueillir, en fouillant les bibliothèques et par la conversation des érudits, des matériaux originaux sur la littérature de la péninsule. A son retour (1840), il se mit à rédiger le grand ouvrage qu'il méditait depuis vingt ans, *History of spanish literature* (Londres et New-York, 1849, 3 vol. in-8°): cet ouvrage, modèle d'érudition, de clarté et d'exactitude, fut accueilli par des éloges unanimes, et l'auteur en a donné une réimpression corrigée et augmentée en 1865. L'ouvrage a été traduit en espagnol, en allemand et en français. On doit en outre à M. Ticknor : *Life of La Fayette* (1825), *Memoir of N.-A. Haven* (1837), et beaucoup d'articles d'histoire et de critique, insérés dans la *North american Review*. J. C.

Duyckinck, *Cyclopædia of american literature*, t. II, p. 230-233. — *Cyclopædia americana*. — *Men of the Time*, 1865. — *North american Review*, an. 1850, art. de Prescott. — *Revue des deux mondes*, 1er avril 1851, art. de Mérimée.

TICOZZI (*Stefano*), littérateur italien, né le 30 janvier 1762, à Pasturo, village de la Valsassina, près Introbbio, mort le 3 octobre 1836, à Milan. Suivant la volonté de ses parents, il embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses premières études à Milan, où il compta Parini parmi ses maîtres, il se rendit à l'université de Pavie (1782), et y prit le degré de docteur en théologie. Peu après il devint curé de San-Giovanni, près Lecco. Les principes de la révolution française trouvèrent en lui un ardent partisan et un zélé propagateur, et il le prouva bien par l'accueil chaleureux qu'il fit aux troupes françaises à leur entrée dans le Milanais. Cette conduite lui valut le poste de secrétaire de la municipalité de Lecco. Au retour des Autrichiens, en 1799, Ticozzi, ayant appris qu'on avait lancé contre lui un mandat d'arrestation, s'enfuit à Paris, où il se lia d'amitié avec Mascheroni, Monti et d'autres réfugiés italiens. Il retourna en Italie avec les républicains, jeta le froc aux orties, et se maria avec Domenica Giannone, nièce de l'historien de ce nom. Après avoir été commissaire de la Lunigiana, il fut nommé en 1803 secrétaire de la préfecture du Crostolo (Massa Carrara), et en 1805 sous-préfet du même département. En cette qualité il passa dans le département de la Piave (1806), et il en était préfet quand l'empire s'écroula. Il quitta alors son poste, et se retira à Milan, où, sans emploi, chargé de famille, il tomba dans la misère. Dans l'espoir d'améliorer son sort, il se transporta en Toscane,

creto Tiberii quo Christum referre voluit in numerum Deorum; Erfurt, 1715, in-4°. — Grevius, *De apotheosi Christi a Tiberio decreta*; Wittemberg, 1722, in-4°. — Ehrhardt, *De Cl. Tiberii Neronis in litterarum studia meritis*; Cobourg, 1755, in-8°. — Prutz *De fontibus quos in conscribendis rebus inde a Tiberio usque ad mortem Neronis gestis, auctores veteres secuti sunt*, Halle, 1838, in-4°. — Sievers, *Tacitus und Tiberius*: Hambourg, 1850, in-4°. — V. Duruy, *De Tiberio imperatore*; Paris, 1853, in-4°.

TIBÈRE II (*Anicius Thrax Flavius Constantinus*), empereur d'Orient, mort le 14 août 582, à Constantinople. Thrace de naissance, il fut d'abord maître d'écriture et simple soldat. Il était devenu capitaine des gardes de Justin II, lorsqu'il fut élevé par ce prince au rang d'auguste (574). En 573, il combattait les Avares entre la Save et le Danube, et annexa à l'empire la possession de Sirmium. Justin, en se l'associant, lui abandonna la direction des affaires. Les Lombards dominaient en Italie : Tibère arrêta leurs progrès en maintenant son pouvoir dans l'exarchat de Ravenne et d'autres parties de l'Italie, en sauvant le pape Pélage II et les Romains, à qui il envoya une flotte chargée de provisions, et en concluant une alliance avec Chilpéric, roi des Francs. Malheureusement la guerre de Perse exigeait toutes les ressources de l'empire; elle fut conduite avec honneur par Justinien et par Maurice (*voy.* ces noms). A la mort de Justin (5 oct. 578), Tibère, proclamé empereur, produisit comme sa femme Anastasie, à laquelle il s'était uni en secret. L'impératrice Sophie avait espéré de devenir l'épouse du nouvel empereur. Quoique traitée avec respect et comblée de biens, elle ne put dissimuler son désappointement, et elle conspira avec Justinien contre Tibère. La conjuration ayant été découverte, elle fut privée de tout pouvoir; Justinien ayant reçu son pardon devint depuis le fidèle ami de Tibère. En 579, Chosroès fut remplacé par Hormisdas : la guerre recommença. Maurice défit les Perses et ravagea une partie de leur territoire (580-581) pendant qu'en Afrique Gennadius, exarque de Ravenne, réprimait les incursions de Gasmul, roi de Mauritanie (580). Maurice revint triompher à Constantinople pour ses victoires sur les Perses (581). Tibère, qui sentait ses forces faiblir, et qui n'avait pas de fils, le proclama César en le mariant à sa fille Constantina. Excellent prince, il unissait l'affabilité à la dévotion, à un jugement droit l'habileté ou au moins le bonheur à la guerre. Non content de secourir ses sujets par ses charités, grâce à une sage économie, il diminua les taxes et enrichit le trésor.

Cedrenus, Théophane, Théophylacte, Zonaras, Paul Diacre. — Gibbon, *Decline and fall*, etc., ch. 45 — Le Beau, *Hist. du Bas Empire*.

TIBÈRE. *Voy.* ABSIMARUS et ALEXANDRE.

TIBULLE (*Albius* TIBULLUS), poëte romain, de famille équestre, né vers l'an 54, mort en 19 avant J.-C. (700 à 735 de Rome.) Il paraît avoir été élevé chez son aïeul maternel, dans les environs de Pedum, ville du Latium, et dut peut-être, comme Virgile, au souvenir de ses premières impressions le talent avec lequel il a retracé les souvenirs de la vie champêtre. Cette propriété fut la seule qu'il conserva, son père ayant été proscrit, à ce qu'on suppose, et ses biens confisqués. Messala, son patron le plus dévoué, essaya d'ouvrir à Tibulle le chemin de la fortune. Après avoir essuyé un premier refus, il l'attacha à sa personne dans son expédition des Gaules (31). L'année suivante (30), Messala voulut encore l'emmener dans son expédition d'Asie; mais Tibulle tomba malade à Corcyre, et revint à Rome. Sa mort suivit de près celle de Virgile. Ovide, dans une élégie sur la mort de Tibulle, nous apprend que sa mère et sa sœur lui survécurent, et que ses deux maîtresses, Delia et Nemesis, assistèrent à ses funérailles. L'histoire des amours de Tibulle est assez obscure. Quelque indiscrète que soit l'élégie, elle a toujours besoin de précautions, de réticences et quelquefois même de fausses indications, destinées à tromper la malice des contemporains, et qui doivent, à plus forte raison, embarrasser la postérité. Tibulle a-t-il chanté trois maîtresses, bien qu'Ovide n'en cite que deux? ou Néère est-elle la même que Délie? Qu'est-ce que cette Glycère dont Horace lui parle dans une de ses odes, si cette ode et la quatrième épître du premier livre lui sont adressées? Qu'est-ce que Cerinthus et Sulpicia, dont les amours remplissent le IVe livre? Est-ce bien Tibulle qui, dans le IIIe, se cache sous le nom de Lygdamus? Enfin, Délie, dont Apulée nous donne le véritable nom, Plania, était-elle affranchie ou de condition libre? Toutes ces questions et bien d'autres ont partagé les critiques, et ne sont pas encore résolues. Ce qui ne peut laisser aucun doute aux bons esprits, c'est que les deux premiers livres des élégies sont bien de Tibulle. Le troisième ne peut lui être attribué avec certitude. Quant au panégyrique de Messala, il est si médiocre, qu'on se refuse à croire qu'il soit sorti d'une plume aussi exercée que la sienne. Toutefois il n'est pas improbable que Tibulle ait écrit la correspondance amoureuse entre deux jeunes époux, Cerinthus et Sulpicia; ces petites pièces, souvent fort courtes, ne sont pas assurément indignes de son talent, mais on ne peut s'attendre à y trouver la même chaleur de passion, la même verve d'inspiration amoureuse que dans les élégies, où le poëte a parlé pour son propre compte. Ce qui distingue en effet Tibulle des autres élégiaques latins, c'est cette tendresse vive et touchante qui mêle toujours les affections de l'âme aux plaisirs des sens. Il est, avec Virgile, dans le petit nombre des poëtes latins qui ont une véritable sensibilité. On s'intéresse à ces rêves de bonheur où il place, au milieu d'une belle campagne, son ami à côté de sa maîtresse, ou plutôt de sa femme. En attendant qu'elle soit mère, il lui met sur les genoux un petit esclave, qu'elle caresse. Le nom de sa mère et celui de

sa sœur ne pouvaient guère se rencontrer dans ses tableaux voluptueux ; mais il ne les oublie pas quand il parle de sa dernière heure. En un mot, tous les sentiments doux se retrouvent dans Tibulle. Il aime avec la tendresse abandonnée d'une femme, et ses affections sont sa vie : aussi ne faut-il pas lui demander l'énergie d'un homme et la fierté d'un Romain. Il ne hait pas seulement la guerre, comme Virgile : elle lui fait peur ; et il est permis de douter qu'il ait fait plus que son devoir dans l'expédition d'Aquitaine. Il appartient à cette nouvelle génération de poëtes qui, dans la deuxième moitié du règne d'Auguste, annoncent déjà, par la mollesse de leurs poésies, la dégradation des caractères et l'entier oubli de la vigueur républicaine.

La plus ancienne édition de Tibulle paraît avoir été imprimée vers 1472 (in-4°, en caract. romains), et on l'attribue aux soins de Florentius de Argentina. Il y en a une seconde, également sans date, et dont Dibdin cite un exemplaire unique dans la bibliothèque Standish. La première avec date est celle de Rome, 1475, pet. in-4°, et qui renferme un commentaire de Bernardin de Vérone. Celles qui se recommandent le plus par les travaux des éditeurs sont dues aux Aldes (1502 et 1515), à Muret (1554), à Achille Statius (1567), à Scaliger (1577), à Broukhuys (1708), à Volpi (Padoue, 1749, gr. in-4°), à Heyne, la troisième (Leipzig, 1798, in-8°), à H. Voss, la seconde (Heidelberg, 1811, in-8°), à Bach (Leipzig, 1819, in-8°), à Huschk (ibid., 1819, 2 vol. in-8°), à Golbery (Paris, 1826, in-8°). Les traductions de Tibulle ne manquent pas dans notre langue ; nous citerons celles de Delongchamps (1776), de Pastoret (1784), de Mirabeau (1796), en prose ; et celle de Mollevaut (1806, in-12), en vers, qui a eu plusieurs éditions. [G. Rinn, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Ovide, *Amor.*, III, 9 ; *Tristia*, IV, 10, 6. — Quintilien, *Inst. orat.*, X, 1. — Ayrmann, *Vita Tibulli* ; Wittemberg, 1719, in-8°. — Gillet de Moivre, *La Vie et les Amours de Tibulle et de Sulpicie* ; Paris, 1743, 2 vol. in-12. — Degen, *A. Tibull* ; Anspach, 1780, in-8°. — De Golbery, *De Tibulli vita et carminibus* ; Paris, 1825, in-8°. — Gruppe, *Die rœmische Elegie* ; Leipzig, 1838. — Hedner, *Tibullus, Propertius et Ovidius* ; Lunden, 1841, in-8°. — Dietericha, *De Tibulli amoribus* ; Marbourg, 1844, in-8°.

* **TICKNOR** (*Georges*), historien américain, né le 1er août 1791, à Boston. Il reçut sa première éducation au sein de sa famille, passa ensuite plusieurs années au collége de Dartmouth, et prit son diplôme (1807). Après avoir consacré trois ans à l'étude réfléchie des classiques anciens, il fit son droit, et fut admis au barreau (1813). Mais ses goûts l'entraînaient vers la haute littérature, et il s'embarqua pour l'Europe dans la vue de perfectionner son instruction (1815). Il passa deux ans à l'université de Gœttingue, puis deux autres à Paris, à Madrid, à Lisbonne, à Rome, à Édimbourg, et à Londres. A son retour aux États-Unis, il prit possession de la chaire de littérature moderne (1819) qui, pendant son absence, avait été créée pour lui au collége d'Harvard, près de Boston. Il donna successivement des leçons, aussi intéressantes que profondes, sur la littérature française et espagnole ; sur des hommes célèbres, tels que Dante, Gœthe ; sur les poëtes anglais, etc. Ces cours firent sensation à Boston, et furent suivis par un grand nombre d'auditeurs. Après quinze ans de professorat, M. Ticknor résigna ses fonctions, et fit avec sa famille un nouveau voyage en Europe (1835). Il séjourna surtout en Espagne, dans l'intention d'y recueillir, en fouillant les bibliothèques et par la conversation des érudits, des matériaux originaux sur la littérature de la péninsule. A son retour (1840), il se mit à rédiger le grand ouvrage qu'il méditait depuis vingt ans, *History of spanish literature* (Londres et New-York, 1849, 3 vol. in-8°) : cet ouvrage, modèle d'érudition, de clarté et d'exactitude, fut accueilli par des éloges unanimes, et l'auteur en a donné une réimpression corrigée et augmentée en 1865. L'ouvrage a été traduit en espagnol, en allemand et en français. On doit en outre à M. Ticknor : *Life of La Fayette* (1825), *Memoir of N.-A. Haven* (1837), et beaucoup d'articles d'histoire et de critique, insérés dans la *North american Review*. J. C.

Duyckinck, *Cyclopædia of american literature*, t. II, p. 230 235. — *Cyclopædia americana*. — *Men of the Time*, 1865 — *North american Review*, an. 1850, art. de Prescott. — *Revue des deux mondes*, 1er avril 1851, art. de Mérimée.

TICOZZI (*Stefano*), littérateur italien, né le 30 janvier 1762, à Pasturo, village de la Valsassina, près Introbbio, mort le 3 octobre 1836, à Milan. Suivant la volonté de ses parents, il embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses premières études à Milan, où il compta Parini parmi ses maîtres, il se rendit à l'université de Pavie (1782), et y prit le degré de docteur en théologie. Peu après il devint curé de San-Giovanni, près Lecco. Les principes de la révolution française trouvèrent en lui un ardent partisan et un zélé propagateur, et il le prouva bien par l'accueil chaleureux qu'il fit aux troupes françaises à leur entrée dans le Milanais. Cette conduite lui valut le poste de secrétaire de la municipalité de Lecco. Au retour des Autrichiens, en 1799, Ticozzi, ayant appris qu'on avait lancé contre lui un mandat d'arrestation, s'enfuit à Paris, où il se lia d'amitié avec Mascheroni, Monti et d'autres réfugiés italiens. Il retourna en Italie avec les républicains, jeta le froc aux orties, et se maria avec Domenica Giannone, nièce de l'historien de ce nom. Après avoir été commissaire de la Lunigiana, il fut nommé en 1803 secrétaire de la préfecture du Crostolo (Massa Carrara), et en 1805 sous-préfet du même département. En cette qualité il passa dans le département de la Piave (1806), et il en était préfet quand l'empire s'écroula. Il quitta alors son poste, et se retira à Milan, où, sans emploi, chargé de famille, il tomba dans la misère. Dans l'espoir d'améliorer son sort, il se transporta en Toscane,

d'où il revint à Milan en 1828, plus pauvre que jamais. Sa fille Albina l'aida dans la plupart de ses derniers ouvrages. L'amour de l'étude, que le poëte Cassola et le P. Sacchi avaient inspiré à Ticozzi dans sa jeunesse, se manifesta dans les connaissances variées dont il fit preuve; mais ses goûts le portèrent principalement vers les beaux-arts, auxquels il consacra toute sa vie. Quoique pendant son séjour à Bellune il eût écrit deux ouvrages, sa vie littéraire ne commença qu'après son arrivée à Milan. C'est là qu'il publia *le Vite dei pittori Vecellii di Cadore* (1817, in-8°), catalogue des plus complets; *Dizionario dei pittori dal rinnovamento delle belle arti fino al* 1800 (1818, 2 vol. in-8°), et *Dizionario degli architetti, scultori, pittori, intagliatori*, etc. (1830, 4 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur). Ce dernier recueil, où Ticozzi réunit sur la vie et les travaux des artistes de tous temps et de tous pays, ce qu'il put recueillir de renseignements historiques et particuliers, est remarquable par une scrupuleuse énumération des œuvres artistiques, par l'indication des lieux où elles se trouvent et par de savantes réflexions; mais il n'est pas exempt d'erreurs de dates. Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, on a encore de lui : *Degli Istituti claustrali, dialoghi;* Bellune, 1810, in-8°; — *Storia dei letterati e degli artisti del dipartimento della Piave;* ibid., 1813, in-4° : le t. I[er] seul a paru; — *Imparziali considerazioni sul governo dei Turchi;* Milan, 1821, in-12; — *Raccolta di novelle morali;* ibid., 1830, in-24 : quelques-unes de ces nouvelles sont traduites; — *I Secoli della letteratura italiana, di G.-B. Corniani;* ibid., 1832, 2 vol. in-4° : la continuation de Ticozzi contient 274 notices, mais elle est inférieure à celle qu'a donnée Ugoni; — *Quadro geografico di tutti i paesi e popoli del mondo, di L. Bossi;* ibid., 1835, 16 vol. in-8° : il est auteur du t. XVI[e] tout entier; — *Storia di Milano, di P. Verri, continuata;* ibid., 1836, 6 vol. in-12 : les t. IV à VI sont de Ticozzi, qui acheva ce travail l'avant-veille de sa mort. On lui doit encore des traductions d'ouvrages français, tels que : *Histoire des républiques italiennes* (1818), de Sismondi; *Histoire de l'inquisition d'Espagne* (1820, 6 vol. in-8°), de Llorente; *Histoire de l'art* (1826-29, 6 vol. in-8°), de Seroux d'Agincourt; *la Physiologie des passions* (1834, 2 vol. in-8°), d'Alibert; *la Physiologie de l'homme* (1836, in-8°), d'Isid. Bourdon, etc. Comme éditeur Ticozzi a publié : *Raccolta di lettere sulla pittura, scultura ed architettura* (1822, t. VII et VIII, in-8°), commencé par J. Bottari; *Viaggi di Francesco Novello da Carrara* (1824, 2 vol. in-8°); *Memorie storiche* (Florence, 12 vol. in-8°), comprenant une série d'histoires tirées des annales du moyen âge; *Dell' architettura, di L.-B. Alberti, trad. di C. Bartoli con note* (1832, in-4°), etc.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. IV.

TIECK (*Louis*), célèbre écrivain allemand, né le 31 mai 1773, à Berlin, où il est mort, le 28 avril 1853. Son père, simple cordier, fit tous ses efforts pour lui donner une bonne éducation. En 1782, il fut envoyé au collége de Werder (Brandebourg), dirigé par Gedicke. Doué d'une imagination ardente, il manifesta de bonne heure un goût décidé pour la poésie. Avide de s'instruire, il se plongeait dans la lecture avec une ardeur qui ébranla plus d'une fois sa frêle et nerveuse constitution. La maison de Reichard, qui était comme le rendez-vous des écrivains du jour, devint pour lui une école où son esprit s'enrichit de beaucoup de connaissances. Depuis 1792, il se forma aux universités de Berlin, de Halle, de Gœttingue, et d'Erlangen. Il s'adonna avec un zèle infatigable à l'étude de la littérature ancienne et moderne; les drames de Shakespeare furent l'objet de sa prédilection. En 1794 il revint à Berlin, et débuta par des articles de genre qu'il fournit à une feuille périodique intitulée *Straussfedern* (Plumes d'autruche). Il prit d'abord pour modèle les auteurs français, mais il ne tarda pas à s'affranchir de l'imitation. La critique distingue dans le développement littéraire de Tieck trois périodes. A la première appartiennent les romans d'*Abdallah* (Berlin, 1795, in-8°) et de *William Lovell* (ibid., 1795, 3 vol. in-8°). Celui-là est un tableau oriental, dans le genre des compositions de Klinger; celui-ci représente un caractère égoïste, haineux, une espèce de génie incompris, indifférent au bien et au mal : l'ensemble du récit ne manque pas d'un intérêt dramatique et passionné. *Peter Lebrecht* (ibid., 1795-96, 2 vol. in-8°), écrit sous l'influence du rationalisme, est une composition satirique, qui n'offre pas beaucoup d'intérêt. Elle donna l'idée à l'auteur du recueil des *Contes populaires* (Peter Lebrecht's Volksmærchen); ibid., 1797, 3 vol. in-8°. Reprenant en quelque sorte l'œuvre de Musæus, le Perrault allemand du dix-huitième siècle, on le voit puiser aux sources des traditions nationales, et détourner le génie germanique de l'imitation étrangère, en lui découvrant les vastes champs jusqu'alors incultes des poésies légendaires, des contes chevaleresques, des traditions populaires, où il doit chercher son originalité. Déjà dans sa jeunesse il avait entrevu le parti que la poésie et l'art pourraient tirer du moyen âge, de la chevalerie, du *Minnesang* et du catholicisme. Cependant il n'arriva pas d'un seul bond à prêcher la croisade contre le genre classique et à soutenir ses théories par des œuvres d'art plus ou moins heureusement conçues; puis, ce qui est encore plus curieux, il devint plus tard infidèle à ses théories, il les renia dans les créations de son âge mûr et de sa vieillesse. Les plus remarquables de ses premiers essais originaux sont : *Die beiden merkwürdigsten Tage aus Siegmann's Leben*, et *Der blonde Eckard*. Par la publication de *Sternbald's Wanderungen* (Voyages de Sternbald;

Berlin, 1798, 2 vol. in-8°; trad. en français, Paris, 1822, 2 vol. in-12). Tieck entre dans sa seconde phase d'écrivain, ou, pour parler avec plus d'exactitude, il adopte une manière toute nouvelle. *Sternbald* n'est autre chose qu'un panégyrique de l'art au moyen âge, une déclaration de guerre contre la poésie matérialiste. La trame du roman est fort décousue, et les personnages qui s'y dessinent sont des êtres fantastiques; mais dans cette œuvre informe Tieck a jeté ses idées sur le monde artistique et idéal, dans lequel se complaisait alors son imagination rêveuse. Les visions forment une partie intégrante du canevas, où la légende règne en souveraine; une destinée mystérieuse semble planer sur les actes les plus insignifiants; aux faits en apparence vulgaires, le poëte prête un sens symbolique; il abuse, en un mot, de l'allégorie, regardée par son école comme le point culminant de toute poésie.

Après avoir épousé, en 1799, la fille du pasteur Alberti, Tieck s'établit à Iéna, où il se trouva dans la compagnie de Fr. Schlegel, de Novalis, de Steffens, de Schelling; il lia avec eux des rapports intimes, et fut avec eux l'un des promoteurs les plus zélés du romantisme. Vers cette époque, il publia une traduction de *Don Quichotte* (Berlin, 1799-1801, 4 vol. in-8°); ce travail est un chef-d'œuvre, en ce qu'il reproduit à la fois l'esprit, la grâce et la poésie de l'original espagnol. D'une rare fécondité, il s'essaye dès lors dans des genres divers : il dramatise le conte de *Barbe Bleue* et celui des *Quatre fils Aymon;* il continue sa polémique contre les pédants et les poëtes vulgaires dans *le Chat botté* (Der gestiefelte Kater), dans *le Monde renversé* (Die verkehrte Welt) et dans *le Prince Zerbino* (Iéna, 1799-1800, 2 vol. in-8°), comédies satiriques, d'un mérite très-contestable, bien que pétillantes d'esprit et remplies de fines allusions critiques. En 1800, parut *Geneviève de Brabant* (Leben und Tod der Genoveva von Brabant), que l'on est convenu d'appeler le chef-d'œuvre dramatique de Tieck. Il ne manque ni d'intérêt ni de passion; les rhythmes de la poésie espagnole ou italienne sont appliqués souvent avec bonheur à ce sujet légendaire. C'est, si l'on veut, une imitation de Calderon, une manière archaïque. Malheureusement le lecteur est choqué par l'afféterie ou par la naïveté factice qui règne dans beaucoup de scènes, sans compter que l'action est entrecoupée d'épisodes sans fin. *L'empereur Octavien* (Kaiser Octavianus; Berlin, 1804, in-8°) est traité de la même manière; c'est le même système dramatique appliqué à une légende populaire. En 1800, après avoir passé quelque temps à Berlin, Tieck se fixa à Dresde, où il entreprit en 1802, avec A.-G. Schlegel, la publication de l'*Almanach des Muses*, qui reçut un accueil si chaleureux du public. Il n'avait pas encore trente ans. Pour rétablir sa santé, affaiblie par un travail excessif, il partit pour l'Italie (1805); à son retour (1806), il résida à Ziebingen, près Francfort, à Dresde, à Vienne, à Munich (1808); il quitta cette dernière ville en 1811, à peine guéri d'une grave maladie, et retourna à Ziebingen, où il contracta une amitié étroite avec le philosophe Solger, qui exerça beaucoup d'influence sur lui. Après un intervalle de quelques années, il reprit ses travaux littéraires, mais dans une nouvelle direction. Il s'était déjà affranchi des éléments mystiques qui l'avaient dominé, et l'âge et les souffrances, qui ne l'abandonnèrent plus, avaient restreint sa fantaisie. Il se préoccupa davantage de la forme dans ses ouvrages, dont il empruntait toujours les sujets au moyen âge. Son *Phantasus* (Berlin, 1812-15, 1844, 3 vol. in-8°) établit la ligne de démarcation entre ses travaux antérieurs et ceux qui le suivirent. Il donna encore un recueil de vieilles poésies sous le titre d'*Ulrich's von Lichtenstein Frauendienst* (Tubingue, 1815, in-8°). Le fruit de ses recherches sur les poëmes du moyen âge fut *le Vieux Théâtre allemand* (Altdeutsches Theater; Berlin, 1817, 2 vol. in-8°); mais sa passion pour Shakespeare le détourna de ce travail. Il fit, en 1817, avec son ami Burgsdorf, un voyage à Londres, afin de s'y préparer plus complétement à l'interprétation à la fois consciencieuse et poétique du grand poëte. En revenant il visita Paris, et retourna à Ziebingen, qu'il quitta, en 1819, pour se fixer à Dresde, où il prit la direction du théâtre de la cour. Pour faire suite au *Vieux Théâtre anglais* (Altenglisches Theater; Berlin, 1811, 2 vol. in-8°), il publia *les Précurseurs de Shakespeare* (Sh.'s Vorschule; Leipzig, 1823-29, 2 vol. in-8°) et surveilla en même temps la version allemande de Shakespeare, entreprise par sa fille Sophie avec le concours du comte de Baudissin. Cette traduction compléta l'édition allemande de Schlegel.

A partir de 1820, il s'était fait dans la manière de Tieck une révolution complète. Depuis lors, comme poëte, il cultiva de préférence la nouvelle et le roman, fondés sur un terrain historique ou sur l'observation du monde réel. A la place du merveilleux, du fantastique, qui avaient envahi toutes les pages de *Sternbald*, le lecteur trouve ces développements psychologiques qui fixent l'intérêt sans blesser le bon sens. Parmi les nombreuses productions qui appartiennent à cette troisième période, nous citerons comme les plus dignes d'attention : *Der Aufruhr in den Cevennen* (la Révolte des Cévennes, 1826), qui lui attira l'animadversion des protestants, dont il se montre l'adversaire; *der Dichtersleben* (la Vie du poëte, 1828), qui met en scène Shakespeare et ses contemporains, et *der Tod des Dichters* (la Mort du poëte, 1829), où il représente les derniers moments de Camoëns. C'est toujours une manière un peu diffuse; mais on y remarque moins la sentimentalité et le caprice qui règnent dans ses créations antérieures, en revanche, beaucoup d'ironie et d'*humour*, des

critiques esthétiques pleines d'intérêt entremêlées au récit et une étude exacte du monde. Le romantisme avait perdu de sa vogue, et Tieck tournait bravement le dos à un genre désormais usé; il s'amusait à persifler lui-même sa défection, en montrant, dans une de ses nouvelles, la miraculeuse guérison d'une Ophélie moderne, qui finit sans trop de répugnance par épouser un bourgeois. Ce grand revirement dans la manière poétique de Tieck date à peu près de l'époque où il avait fixé ses pénates à Dresde (1819). Pendant de longues années il y fut un des rédacteurs de l'*Abendzeitung*. Ce fut plus spécialement à la critique théâtrale que Tieck consacra une partie de ses loisirs, dont les fruits furent réunis dans les *Dramaturgische Blætter* (Feuilles dramatiques; Breslau, 1826, 2 vol. in-8°). A Dresde, il réunissait autour de lui une société choisie de littérateurs, d'artistes et d'étrangers, qu'il charmait tour à tour par sa conversation et par la lecture des chefs-d'œuvre dramatiques de tous les âges. Les personnes qui ont eu le bonheur d'assister à ces soirées littéraires parlent de son talent de lecteur comme d'une jouissance intellectuelle toute pareille à celle qui attirait le parterre du Théâtre-Français aux représentations de Talma.

Les dernières œuvres qui sortirent de la plume de Tieck sont : *Le Sabbat des sorcières* (trad. en fr., Paris, 1833, in-8°), *Der junge Tischlermeister* (le Jeune menuisier; Berlin, 1836, in-8°), et *Vittoria Accorambona* (ibid., 1840, 2 vol. in-8°). La critique a rangé ce dernier roman parmi ses meilleures œuvres. Le plan en est décousu, les caractères ne sont pas toujours tracés d'une main ferme; les hors d'œuvre, ce péché originel du romantisme, arrêtent trop souvent la marche du récit; mais le caractère de l'héroïne, dont Tieck a fait une Corinne fort originale, et la peinture des mœurs romaines sous les pontificats de Grégoire XIII et de Sixte-Quint, assurent un rang distingué à ce roman, dont la donnée première semble avoir été inspirée à l'auteur par ses idées un peu hétérodoxes sur le mariage et sur l'émancipation des femmes. On sent, dans plusieurs scènes très-passionnées et très-paradoxales, l'influence de Georges Sand. Lorsque Frédéric-Guillaume IV monta sur le trône il invita Tieck à sa cour, lui fit une pension considérable, et le nomma conseiller intime. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il séjourna soit à Berlin, soit à Potsdam, où il surveilla la représentation des tragédies grecques ou la correction de ses travaux littéraires. Au milieu de cette vie active, sa santé dépérit graduellement, et après deux années de souffrances, il mourut presque octogénaire. Après sa mort parut son dernier poëme : *Die Sommernacht* (La Nuit d'été; Francfort, 1853, in-8°).

Les ouvrages réunis de L. Tieck ont eu plusieurs éditions que voici : *Gedichte* (Poésies complètes); Berlin, 1821, 1841, 3 vol. in-8°; — *Gesammelte Novellen* (Recueil de nouvelles); Breslau, 1835-46, 20 vol. in-12; Berlin, 1852-54, 12 vol. in-12 : plusieurs ont passé dans notre langue; — *Kritische Schriften* (Œuvres critiques); Leipzig, 1848-52, 4 vol. in-8°; — *Sæmmtlichen Werke* (Œuvres complètes); Berlin, 1799, 12 vol.; ibid., 1828-42, 20 vol.; Paris, 1836-37, 1840-41, 2 vol. in-8°. On doit encore à Tieck la publication des œuvres de quelques-uns de ses illustres amis, comme *Novalis's Schriften* (Berlin, 1815), conjointement avec Fr. Schlegel; *H. von Kleist's Nachgelassenen Schriften* (ibid., 1821, 2 vol.), *H. von Kleist's Gesammelte Schriften* (ibid., 1826, 3 vol.); *Solger's Nachlass und Briefwechsel* (ibid., 1826, 2 vol.), avec le concours de Fr. de Raumer; et *R. Lenz's Gesammelte Schriften* (ibid., 1828, 3 vol.). [L. SPACH, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Vilmar, *Gesch. der deutschen National Literatur*. — Menzel, *Die deutsche Literatur*. — *Conversations-Lexikon*. — Loménie, *Galerie des contemp. illustres*, t. VIII.

TIECK (*Christian-Frédéric*), sculpteur allemand, frère du précédent, né le 14 août 1776, à Berlin, où il est mort, le 14 mai 1851. Suivant la volonté de son père, il entra fort jeune dans l'atelier d'Henri Bett-Kober, où il n'apprit que la partie mécanique de l'art, et suivit les cours de l'Académie de Berlin, où il attira l'attention de Schadow. En 1795, après avoir obtenu un prix, il alla demeurer avec son frère Louis, dont les idées sur l'art ainsi que celles de ses amis les frères Schlegel et Wackenroder eurent une grande influence sur le jeune sculpteur. En 1777 il gagna le prix du concours, par un groupe allégorique de *la Paix*. Sur la recommandation de Schadow et d'Alex. de Humbolt, il obtint une pension, qu'il employa pour aller à Paris; admis comme élève chez David (1798), il gagna en 1800 le second prix, et retourna en 1801 en Allemagne. Pendant qu'il travaillait à la décoration du palais neuf de Weimar, il exécuta plusieurs bustes en marbre, surtout ceux de Voss, de Gœthe, de Wolf, de Clement Brentano, et du grand-duc. En 1805 il se rendit à Rome, en compagnie de son frère, y retourna en 1812, et fit à Carrare la connaissance du sculpteur Rauch, avec lequel il se lia d'amitié. Pendant son séjour en Italie, où il resta jusqu'en 1819, il exécuta beaucoup de bustes, placés la plus grande partie dans la Walhalla à Munich, notamment ceux de Guillaume d'Orange, de l'empereur Frédéric Barberousse, de l'électeur Maurice de Saxe, de Charles X roi de Suède, de Wallenstein, de Bernard de Saxe-Weimar, de l'amiral Ruyter, de Zinzendorf, de Lessing, d'Érasme, de Tschudi, de Grotius, de Herder et de Bürger. En 1820, Tieck devint professeur de l'Académie des arts à Berlin, et plus tard directeur de la galerie de sculpture. Il fut aussi décoré de l'ordre de l'Aigle rouge. Il fit plusieurs travaux plastiques pour le nouveau théâtre de Berlin, et s'occupa de la restauration

des monuments antiques du musée. En 1836, il fit à Dresde un nouveau buste de son frère; en 1844, il commença celui de l'architecte Schinkel, sans pourtant l'achever. Les ouvrages de Tieck sont fort nombreux. Son style est simple et grandiose, et en même temps d'une grande élégance; ses bustes se distinguent par une conception caractéristique et par une exécution soignée.

Nagler, Kunstler-Lexikon.

TIEDEMANN (*Thierri*), philosophe allemand, né le 3 avril 1748, à Bremervœrde, près de Brême, mort le 24 septembre 1803, à Marbourg. Après avoir été pendant dix ans professeur au Carolinum de Cassel, il reçut en 1786 une chaire de philosophie à l'université de Marbourg. D'abord partisan de Wolf, il se rapprocha plus tard de l'éclectisme, et manifesta même une légère tendance vers le scepticisme. Il connaissait parfaitement les littératures anciennes et modernes, et joignait à une grande pénétration et à un rare talent d'observation un jugement solide. Il fut un des principaux adversaires de Kant. Ses excellents travaux sur l'histoire de la philosophie ont non-seulement préparé les recherches de Tennemann et de Ritter, mais ils méritent encore d'être consultés aujourd'hui; il a en effet su exposer avec beaucoup de clarté et de justesse les systèmes émis depuis l'antiquité. On a de lui : *System der stoischen Philosophie* (Système de la philosophie stoïcienne); Leipzig, 1776, 3 part. in-8°; — *Untersuchungen über der Menschen* (Recherches sur l'homme); ibid., 1777-78, 3 part. in-8°; — *Griechenlands erste Philosophen* (Les premiers philosophes de la Grèce); ibid., 1780, in-8°; — *Das System des Empedocles*; Gœttingue, 1781, in-8°; — *Quæ fuerit artium magicarum origo*; Marbourg, 1787, in-4°; — *Geist der speculativen Philosophie* (Esprit de la philosophie spéculative depuis Thalès jusqu'à Berkeley); ibid., 1790-97, 6 vol. in-8° : ouvrage qui, s'il etait terminé, formerait une histoire complète de la philosophie, remarquable par l'érudition, par la sagacité des jugements, par des appréciations justes et pleines d'indépendance; — *Theætet*, ou le Savoir humain; Francfort, 1794, in-8°; — *Ueber die Vortheile welche allejetzigen Nationen aus der Kenntniss des Zustandes der Wissenschaften der alten ziehen kœnnen* (Des Avantages que les nations modernes peuvent tirer de leurs connaissances sur l'état des sciences chez les anciens); Berlin, 1798, in-8° : mémoire couronné par l'Académie de Berlin; — *De variis Philosophiæ morum principiis*; Marbourg, 1798, in-4°; — *Idealistische Briefe* (Lettres sur l'idéal); ibid., 1798, in-8°; — *Handbuch der Psychologie* (Manuel de psychologie); Leipzig, 1804, in-8° : publié par Wachler, qui a mis en tête une vie de l'auteur.

G.-Fr. Creuzer, *Memoria Tiedemanni*; Marbourg, 1803, in-4°. — Erdmann, *Gesch. der neueren Philosophie.* — Willm, *Hist. de la philos. allemande.* — *Dict. des sciences philosoph.*

TIEDEMANN (*Frédéric*), anatomiste et physiologiste, fils du précédent, né le 23 août 1781, à Cassel, mort le 22 janvier 1861, à Munich. Ses premières études se firent au collége de Marbourg. Son père n'épargna aucune peine pour former ce jeune esprit; il lui apprit de bonne heure les langues classiques et le pourvut d'une instruction solide, que les lycées d'Allemagne, alors mal organisés, n'auraient jamais pu lui donner. La lecture des voyages frappa vivement son imagination. Il sentit s'éveiller en lui un penchant irrésistible à pénétrer les mystères de la nature, penchant qui fut encore stimulé par les entretiens d'un ami de son père, le botaniste Mœnch. Dès sa jeunesse il se fit remarquer par son esprit plein d'observation, de sagacité et se plaisant à réfléchir sur les objets de sa prédilection, ce qui devait plus tard le faire un grand anatomiste. En 1798 il commença l'étude de la médecine à Marbourg, la poursuivit à Bamberg et à Wurtzbourg, et cinq mois après la mort de son père fut reçu docteur (1804). Aussitôt il eut le titre de professeur suppléant de physiologie et d'anatomie à Marbourg. Partisan de la doctrine de Gall, il la prit pour thèse de ses leçons. Dans l'automne il alla suivre à Wurtzbourg le cours de Schelling sur la philosophie de la nature, puis il se rendit à Paris pour assister à ceux de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Lamarck, de Duméril et de Haüy. Peu après son retour il fut appelé, sur la recommandation de Sœmmering, dont il avait fait connaissance pendant le voyage, à occuper la chaire de zoologie et d'anatomie comparée à l'université de Landshut (oct. 1805). Pendant la campagne de 1809 la banlieue de cette ville fut le théâtre de fréquentes escarmouches, qui nécessitèrent la fondation de plusieurs hôpitaux, où Tiedemann, voué au soulagement des malades, fit de nombreuses observations, qui contribuèrent à éclaircir et à résoudre plus d'une question physiologique. En 1811 il entreprit un voyage sur les côtes de l'Adriatique, pour y étudier l'anatomie des animaux rayonnés, sujet d'un des concours de 1812 à l'Institut. Le mémoire qu'il envoya, intitulé *Anatomie der Rœhren-Holothurie, des pomeranzenfarbenen Seesterns und des Stein-Seeigels*; (Landshut, 1816, pet. in-fol.; Heidelberg, 1820, gr. in-fol.), fut couronné, et causa un grand retentissement dans le monde savant. Les Académies de Paris, de Berlin et de Munich, s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs correspondants. En 1816 Tiedemann accepta une chaire à Heidelberg, et s'empressa de quitter la petite ville de Landshut, devenue un foyer d'intrigues « Quarante-quatre années de professorat, dit M. Flourens, donnèrent à son autorité de maître les allures et les douceurs de l'autorité patriarcale. Les trente dernières de ces années furent passées à Heidelberg. Il y avait formé, de ses mains, une magnifique collection

d'anatomie et de physiologie. Vainement, en 1818, l'université de Bonn l'avait-elle sollicité de venir occuper une chaire dans son sein. Vainement, en 1833, l'université de Berlin l'avait-elle, à son tour, sollicité d'accepter la succession du célèbre Rudolphi. Il ne voulait point se détacher de cette petite ville d'Heidelberg, qu'animait la grandeur du nom qu'il s'était fait, où l'on voyait accourir chaque année la jeunesse de toute l'Europe, attirée par la réputation du professeur. Les voyages furent la seule distraction qu'il se donna. Plusieurs fois il avait parcouru l'Europe. » Des afflictions de famille éprouvèrent cruellement sa vieillesse. L'excès de travail avait épuisé ses forces et altéré sa vue. A ce malheur se joignit la mort de ses trois fils (1848), qui périrent glorieusement en défendant la cause de la liberté dans le grand-duché de Bade. Après avoir donné sa démission (1849), Tiedemann se retira à Francfort. Bientôt il perdit complétement la vue. Il la recouvra en 1855, grâce à l'heureuse opération de la cataracte tentée par Ehelius. En 1856 il rejoignit son gendre Bischoff, professeur à Heidelberg, et ce fut là qu'il succomba à une attaque de phthisie pulmonaire, dans sa quatre-vingtième année.

Tiedemann excelle surtout par le génie de l'observation; dans tous ses écrits on remarque un amoncellement de faits particuliers, des recherches curieuses, et un minutieux examen des corps organiques dans leurs moindres détails. C'est grâce à ses découvertes importantes que la physiologie a pu avancer dans la voie du progrès. A l'époque où dominait en Allemagne ce qu'on appelait la philosophie de la nature, système qui demeura stérile, perdu qu'il était dans une suite infinie de déductions et de vaines formules, Tiedemann se montra pendant longtemps le constant et ferme défenseur de la méthode empirique; et ses efforts, sa longue vie, son enseignement contribuèrent à régénérer l'étude des sciences naturelles. Dans son premier ouvrage (*Zoologie*; Landshut, 1808-14, 3 vol. gr. in-8°, dont les deux derniers portent le titre de *Anatomie und Naturgeschichte der Vœgel*), il adopta une classification basée sur l'anatomie comparée. On y retrouve, comme le fait remarquer M. Flourens, « le reflet des idées que l'auteur avait puisées à Paris ». Le travail qui a illustré sous son nom est l'*Anatomie und Bildungs-Geschichte des Gehirns im Fœtus des Menschen* (Anatomie du cerveau, contenant l'histoire de son développement dans le fœtus, avec une exposition comparée de sa structure dans les animaux; Nuremberg, 1816, gr. in-4°, avec 7 pl.; trad. en français par Jourdan, Paris, 1823, in-8°). Tiedemann prend le cerveau dès les premiers indices de sa formation, et y note le moment précis où apparaît et se développe chaque organe. Ainsi il montre que le cerveau de l'enfant n'est assez formé pour agir que six ou huit semaines après la naissance; que l'attention s'y produit vers la troisième année; qu'enfin, contrairement à l'opinion de Sœmmering, toutes les parties du cerveau ne sont formées qu'entre la septième et huitième année, et qu'alors seulement la réflexion s'éveille. En 1830 il mit au jour sa *Physiologie des Menschen* (Physiologie de l'homme; Darmstadt, 1830-36, t. I et III, in-8°; le t. Ier a été trad. en anglais, en italien, et en français par Jourdan, Paris, 1830, 2 vol. in-8°), qui resta inachevée. Il y passe en revue tous les systèmes introduits dans cette science, et, s'appuyant sur ses belles et délicates recherches, pose la question sur un terrain nouveau, du moins en apparence. Il y attribue la formation des êtres à une force propre, qu'il appelle *force formatrice*, et qu'on a nommée avant lui *force plastique*, *force substantielle*, *nisus formativus*. Dans un travail très-remarquable sur *le Cerveau du nègre comparé avec ceux de l'Européen et de l'orang-outang* (Das Hirn des Negers; Heidelberg, 1837, in 4°, fig.), il combattit victorieusement les opinions des physiologistes qui soutenaient que la race africaine diffère de la race sémitique par la diversité de sa conformation physique et de ses facultés intellectuelles, et qui la rabaissaient par conséquent jusqu'au singe. « Buffon et Blumenbach, dit M. Flourens, avaient prouvé l'unité de l'espèce humaine. A ce grand fait, Tiedemann en joint un autre, qui ne l'est pas moins, celui de l'égalité physique de toutes les races. »

Outre les ouvrages mentionnés, on a encore de ce savant : *De cordis polypis*; Marbourg, 1804, in-8° : thèse de doctorat; — *Anatomie des Fischherzens* (Anatomie du cœur des poissons); Landshut, 1809, gr. in-4°, pl.; — *Anatomie und Naturgeschichte des Drachens* (Anatomie et histoire naturelle du dragon); Nuremberg, 1811, gr. in-4°, 3 pl.; — *Anatomie der kopflosen Missgeburten* (Anatomie des monstres acéphales); Landshut, 1813, in-fol., pl.; — (avec Oppel et Liboschitz) *Anatomie und Naturgeschichte des Krokodils* (Anatomie et histoire naturelle du crocodile); Heidelberg, 1817, gr. in-fol., 15 pl.; — *Abhandlung über das vermeintliche bærenartige Faulthier* (Dissertation sur l'ours des jongleurs); Heidelberg, 1820, gr. in-4°; — (avec L. Gmelin) *Versuche über die Wege*, etc. (Recherches sur la route que prennent diverses substances pour passer dans l'estomac et du canal intestinal dans le sang; sur la fonction de la rate et sur les voies cachées de l'urine); ibid., 1820, gr. in-8°; trad. en français par Heller, Paris, 1821, in-8° : ouvrage qui obtint l'accessit au prix de physiologie décerné en 1821 par l'Institut; — *Icones cerebri simiarum et quorumdam mammalium rariorum*; ibid., 1821, gr. in-fol.; — *Tabulæ nervorum uteri*; ibid., 1822, gr. in-fol., pl.; — *Tabulæ arteriarum corporis humani*; Carlsruhe, 1822-24, gr. in-fol., avec un sup-

plément; Heidelberg, 1846, gr. in-fol.; — (avec L. Gmelin) *Die Verdauung nach Versuchen* (Recherches expérimentales sur la digestion); Heidelberg, 1826-27, 2 vol. gr. in-4°, et 1831, 2 vol. in-4°; trad. en français par Jourdan, Paris, 1826-27, 2 vol. in-8°; — *Vom Ei der Schildkrœten* (De l'Œuf de la tortue); ibid., 1830, in-4°; — *Von den Drüsen des Weibes* (Des Glandes de Duverney, de Bartholin et de Cowper chez la femme, et de la conformation de la matrice); ibid., 1840, gr. in-4°, pl.; — *De somniis*; ibid., 1842, in-4°; — *Von der Verengung und Schliessung der Pulsadern in Krankheiten* (Du rétrécissement et de l'oblitération des artères dans les maladies); ibid., 1843, gr. in-4°; — *Von lebenden Würmern und Insekten in den Geruchsorganen des Menschen* (Des Vers et des insectes vivant dans les organes de l'ouïe chez l'homme); Manheim, 1844, in-8°; — *Geschichte des Tabaks* (Histoire du tabac); Francfort, 1854, in-8°. Il publia en outre avec Reinhold et Treviranus le *Journal de physiologie*. Ses dissertations, au nombre de trente-six, se trouvent dans les *Annalen der wetterauer Gesellschaft*, *Archiv fur physiologie* de Meckel, et les *Mémoires de l'Académie de Munich*.

Bischoff, *Gedæchtnissrede auf Fr. Tiedemann*; Munich, 1861, in-4°. — *Almanach der bayerischen Academie der Wissenschaften*. — Flourens, *Éloges hist.* — *Unsere Zeit*, t. V. — Callisen, *Medicin. Schriftsteller-lexikon.*

TIEDGE (*Christophe-Auguste*), poëte allemand, né le 14 décembre 1752, à Gardelegen (Prusse), mort le 8 mars 1841, à Dresde. A dix-sept ans il perdit son père, et bien qu'il fût réduit, ainsi que toute sa famille, à une position précaire, il acheva son cours de droit à Halle, et devint secrétaire du collége de Magdebourg, où son père avait été sous-recteur. En 1781 il renonça à la carrière du droit, et accepta une place de précepteur à Elrich, dans la Prusse orientale. Dans cette contrée romantique, qui lui inspira le génie des vers, il se lia d'amitié avec Gœckingk, Gleim, Klamer, Schmidt et surtout avec la baronne van der Recke (*voy.* ce nom). En 1788 il alla habiter Halberstadt, dans la maison de Gleim. Bientôt il entra comme secrétaire chez le conseiller de Hagen, et occupa le même emploi auprès du chanoine de Stedern (1792). Après la mort de ce dernier (1793), il continua de rester auprès de sa femme, qui lui légua en mourant une partie de sa fortune (1799). Quoique l'amitié et la reconnaissance l'attachassent à Gleim, qui lui avait procuré une prébende près de l'évêque de Halberstadt, il ne put se résoudre à habiter un pays qui lui rappelait de si tristes souvenirs; il résigna sa prébende à son jeune frère, et visita l'Allemagne septentrionale; à Berlin il eut la bonne fortune de retrouver Mme de Recke, dont les goûts délicats avaient tant de rapports avec les siens. Ils renouèrent l'amitié interrompue, et vécurent désormais ensemble, sans que cette liaison de deux âmes également passionnées pour la poésie portât au monde le moindre scandale. Devenus inséparables, ils firent, de 1804 à 1808, plusieurs voyages en Italie, en Suisse et en Allemagne, voyages dont cette dame a publié les relations; puis ils résidèrent à Berlin et depuis 1819 à Dresde, allant passer l'été tantôt à Tœplitz, tantôt à Carlsbad, ou enfin dans le domaine de Lœbichau, auprès de la duchesse douairière de Courlande. La mort de sa fidèle amie (1833) ne changea rien au genre de vie dont Tiedge avait une si longue habitude: Mme de Recke avait assuré l'avenir du poëte, et ce fut aux dispositions généreuses qu'elle prit à son égard qu'il dut sans doute la faveur exceptionnelle de prolonger sa calme et heureuse existence jusqu'à près de quatre-vingt-neuf ans, sans infirmité aucune et avec le plein usage de ses facultés. Tiedge appartient à l'école poétique de l'autre siècle; il excellait dans l'épître et dans l'élégie; mais au lieu d'imiter les Français, il visait à l'originalité. Ses petites pièces se distinguent par la délicatesse des sentiments, par l'élévation des pensées, par une élocution élégante, assez rare en Allemagne; elles ont servi de canevas à beaucoup de compositeurs, qui ont popularisé son nom à l'envi. Le meilleur de ses poëmes est celui d'*Uranie*, qui a dû l'accueil empressé du public à la partie lyrique, qui fut aussitôt interprétée par les plus célèbres artistes, à d'intéressants épisodes, à des descriptions bien ordonnées. Les *Œuvres complètes* de Tiedge, rassemblées par son ami Eberhard (Halle, 1823-29, 8 vol. in-12), ont eu, en 1841, une quatrième édition (Leipzig, 10 vol. in-12). Nous citerons dans cette dernière: *Urania* (1801, in-12; 5e édit., Leipzig, 1856, in-16); *Elegien und vermischten Gedichte* (Halle, 1803, 1814, 2 vol.) *Frauenspiegel* (Halle, 1806), poëme qui se rapproche du genre épistolaire; *Das Echo, oder Alexis und Ida* (1812), et *Ænnchen und Robert* (1815), deux romans en vers mis en musique, en partie du moins, par Himmel et Neukomm; *Denkmale der Zeit* (Halle, 1814), recueil de poësies détachées; *Lebensbeschreibung der Herzogin von Kurland, Anna-Charlotte-Dorothea* (Leipzig, 1823); *Wanderungen durch den Markt des Lebens* (Halle, 1833, 1836, 2 vol.), qui forment une sorte de continuation au poëme d'*Uranie*, et enfin les *Œuvres posthumes* (Leipzig, 1841, 4 vol. in-16), publiées par Falkenstein, avec une vie de l'auteur. On peut juger de l'estime où l'on tient cet écrivain par ce fait qu'après sa mort on a fondé en son honneur à Dresde une société (*Tiedge Verein*), chargée de distribuer des prix littéraires et de venir au secours des littérateurs âgés et infirmes tombés dans la misère. K.

Falkenstein, *Tiedge's Leben*. — Eberhard, *Blicke in*

Tiedge's und in Elisa's Leben; Berlin, 1844, in-16. — *Neue Nekrolog der Deutschen*, t. XIX, p. 301.

TIEPOLO (*Jacopo*), doge de Venise, mort le 19 juillet 1249. Chef d'une famille ancienne et puissante, qui avait jadis étendu sa domination sur Candie, il eut plusieurs fois à réprimer le soulèvement des habitants de cette île, dont il avait été nommé gouverneur en 1204, avec le titre de duc. Il fut podestat de Trévise en 1221 et en 1227. Son élection fut vivement disputée par Raniero Dandolo : chacun des candidats réunit invariablement le même nombre de voix pendant les deux mois que se renouvelèrent les épreuves du scrutin. On s'en remit au sort, et Tiepolo fut élu (1229), à la place de Riani. En 1240 il s'allia avec Azzo contre les Gibelins de Ferrare, les défit et envoya Salinguerra, leur chef, prisonnier à Venise. Il ne put s'opposer à l'agrandissement de Frédéric II en Italie, et encore moins venger la mort de son fils Pietro, podestat de Milan, qui, pris en 1237 à la bataille de Cortenova, fut traîné par un éléphant de Crémone à Trani, où l'empereur le fit ignominieusement suspendre au gibet. Tiepolo réduisit en 1242 la sixième rebellion de Zara, et envoya une troisième colonie à Candie. Accablé d'années et de chagrins, il abdiqua, en juin 1249, et mourut le mois suivant. Jurisconsulte distingué, il recueillit en 1240 les lois vénitiennes, et commença le *Recueil des promesses ducales, en CIV chapitres*. Le pont du Rialto et les embellissements de la place Saint-Marc furent commencés sous son règne, lors de l'incendie de l'église Saint-Marc. Il eut pour successeur Marino Morosini.

Tiepolo (*Lorenzo*), doge, fils du précédent, mort le 16 août 1275. Il contribua à la soumission de la Dalmatie, et s'illustra sur mer au service de la république. Podestat de Padoue en 1264, de Fermo en 1266, et de Fano en 1268, il succéda le 23 juillet de cette année au doge Raniero Zeno. L'an 1269 fut marqué par une disette, et la jalousie poussa les États de l'Italie à refuser des blés aux Vénitiens. Ceux-ci conclurent un traité avec Paléologue, et établirent à titre de représailles un impôt sur tous les vaisseaux et marchandises qui voyageraient dans l'Adriatique. Irrités de cette mesure, les Bolonais et les Anconais protestèrent successivement les armes à la main; victorieux d'abord, ils furent ensuite défaits et contraints de se plier aux exigences de la république. Cédant aux sollicitations de Clément IV et de saint Louis, le doge négocia avec les Génois une trêve, qui ne fut conclue qu'en 1270. Il avait épousé la fille du ban de Servie. Jacopo Contarini fut son successeur.

Tiepolo (*Bajamonte*), conspirateur, petit-fils du précédent, mort en 1328. Giacomo, son père, appuyé par le parti populaire, avait longtemps balancé la candidature de Gradenigo. Celui-ci l'ayant emporté, établit la fameuse *clôture du grand conseil*, qui, réservant les hautes dignités à un nombre fort restreint de familles, rendit l'oligarchie toute-puissante à Venise. Dans le dessein d'abattre la nouvelle constitution, il se ligua avec plusieurs familles nobles et avec les Guelfes de la Lombardie. Il avait lui-même contre le doge quelques griefs particuliers : il le soupçonnait d'avoir été l'instigateur d'une condamnation qu'il eut à subir en 1299 pour péculat, et, par suite, de son rappel du poste de gouverneur qu'il occupait à Modon et à Coron en Morée. La possession de Ferrare, que le pape Clément V disputait aux Vénitiens et qu'il leur enleva par surprise en 1310, avait fait naître deux factions à Venise. Pour la première fois on y entendit les noms de Guelfe et de Gibelin. Profitant de cette circonstance favorable, Boémond fixa l'exécution de son entreprise à la nuit du 14 juin. Il s'agissait de massacrer le doge et les membres du grand conseil. Divers incidents retardèrent les conjurés jusqu'à l'aurore. Dans cet intervalle Gradenigo fut prévenu du danger qui le menaçait, et quand Boémond déboucha sur la place avec sa troupe, il y trouva le doge et les sénateurs réunis avec la milice sous les armes. Après un combat meurtrier, il céda, se retira dans l'île de Rialto, et s'y fortifia. Sa position était encore si redoutable qu'on le laissa sortir par capitulation. Il passa près de cinq ans à Trévise, attendant l'occasion de renouveler sa tentative; mais le doge étant parvenu, par son influence, à l'en faire expulser en 1315, il se retira chez les parents de sa mère, en Croatie, où il mourut. Le palais Tiepolo fut rasé, et sur la place qu'il occupait on érigea une colonne d'infamie. Ce fut à cette occasion qu'on établit le *Conseil des Dix*, pour veiller à la sûreté de la république. Zaccaria Vallaresso, noble vénitien, publia en 1769 un poeme sur la conjuration de Tiepolo.

Tiepolo (*Niccolò*), poëte et homme d'État, de la famille des précédents, mort en 1551. Les merveilleuses facultés dont l'avait doué la nature le firent admettre dès 1495 au grand conseil. Il n'en continua pas moins ses études, qu'il vint terminer à Rome. Il y soutint, en 1506, avec éclat *cinq mille* propositions devant le pape, qui lui accorda de ses propres mains le laurier du doctorat. De retour à Venise, il devint sénateur. Son prodigieux savoir, la promptitude et la sûreté de son coup d'œil dans la conduite des affaires l'élevèrent aux postes les plus importants. Comme podestat il résida en 1525 à Brescia, et en 1528 à Padoue; il fut un des réformateurs de l'université de cette ville. Comme ambassadeur, il assista au couronnement de Charles-Quint à Bologne (1529), ainsi qu'aux conférences de Nice entre Paul III et l'empereur (1538), et se rendit à Constantinople, à Genève, etc. Il écrivit sur les problèmes d'Aristote des *Commentaires*, qui sont perdus, un

sonnet que Giolito a publié en 1546, dans son *Recueil de poésies*, et d'autres productions poétiques qui imprimées en 1550 le furent de nouveau en 1829, par les soins d'Emm. Cicogna. La relation qu'il laissa de son ambassade à Bologne est conservée inédite à la bibliothèque de Saint-Marc; celle de 1538 au congrès de Nice a paru dans le *Tesoro politico*. Tiepolo entretenait des relations avec les personnages les plus éminents de l'époque; il était lié surtout avec Arioste et Bembo. S. ROLLAND.

V. Sandi, *Storia civile di Venezia*. — A. Navagiero, *Storia veneziana*. — *La Congiura degli Querini*. — Tentori, *Il vero carattere politico di Bajamonte Tiepolo*. — Litta, *Famiglie nobili d'Italia*. — Daru, *Hist. de Venise*. — Sismondi, *Hist. des rép. ital.*

TIEPOLO (*Giovanni-Battista*), dit *Tiepoletto*, peintre et graveur, né à Venise, en 1693, mort à Madrid, le 27 mars 1770. Quoique élève de Gregorio Lazzarini, il fut d'abord imitateur du Piazzetta. Il reste peu de peintures de sa première manière, à laquelle appartiennent deux fresques de Saint-Ambroise de Milan, *le Naufrage de saint Satyre* et *le Martyre de saint Victor*. En étudiant Paul Veronèse et Albrecht Durer, il forma sa seconde manière, bien supérieure à la première. Ennemi des couleurs éclatantes, il employa constamment une gamme de tons peu élevée, et pourtant il sut donner à ses peintures un effet et un charme dont il existe peu d'exemples obtenus par de pareils procédés. C'est dans cette phase de son talent qu'il peignit sur un plafond du palais Chierici, à Milan, *le Char du Soleil entouré d'une foule d'autres divinités*, et à la voûte de Santa-Maria della Pietà de Venise, *le Paradis*, fresque qui surprend par la variété et la perfection des raccourcis. Dans ses tableaux, Tiepolo se montre peintre soigneux et fini. Ses peintures à l'huile se rencontrent dans toutes les galeries de l'Europe, où elles occuperaient un rang plus distingué si on y trouvait plus de pureté de dessin et de vivacité de coloris. Algarotti, qui professait la plus grande estime pour son concitoyen, regarde comme son chef-d'œuvre, au moins pour l'expression, *le Martyre de sainte Agathe*, à Saint-Antoine de Padoue. Tiepolo étant allé en Espagne (1763) y devint peintre de Charles III, et y termina sa carrière, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Dans le musée de Madrid on voit de lui deux tableaux, *la Conception*, et *Venus et l'Amour*. Ses autres principaux ouvrages sont : à Gênes, *quatre sujets de la Passion*, au palais Grillo-Cattaneo; à Venise, *le Martyre de saint Barthélemy*, à Saint-Eustache, *Sainte Lucie* aux Saints-Apôtres, et le plafond de la confrérie des Carmes; à Brescia, dans l'église des Saints-Faustin-et-Jovite, leur *Condamnation*, composition bizarre, où, par une licence trop fréquente chez les maîtres vénitiens, le gouverneur romain est habillé à la turque et fume une pipe; au musée de Turin, *Deux capucins près d'un cadavre*; à celui de Milan, *la Madone et trois saintes religieuses*; à celui de Saint-Pétersbourg, *le Festin d'Antoine et de Cléopâtre*; au musée de Vienne, une *Sainte Catherine de Sienne*; à celui de Berlin, *un Seigneur et sa suite*, et *une Jeune femme sortant du bain*; à la galerie de Darmstadt, *le Baptême de Clovis*; au Louvre, *le Repos d'Emmaüs*, provenant de la collection Campana.

Tiepolo fut, selon Lanzi, le dernier peintre de l'école vénitienne dont la gloire ait été européenne. Il a gravé à l'eau-forte un assez grand nombre de planches, dont les principales sont une *Adoration des mages*, très-importante, et deux séries de *Caprices*, l'une de 24 et l'autre de 10 feuilles.

TIEPOLO (*Giovanni-Domenico*), peintre, fils du précédent, né à Venise, en 1726, mort à la fin du dix-huitième siècle. Élève de son père, il l'accompagna à Wurtzbourg et en Espagne, et travailla constamment sous ses yeux. A Venise, dans le palais des doges et la salle des *Pregadi*, on voit de lui deux camaïeux peints en 1775, *Démosthènes couronné*, et *Cicéron haranguant*. Il a gravé de nombreuses eaux-fortes, telles qu'une suite de 27 sujets tirés de la fuite en Égypte, 26 *têtes de caractère*, *Via Crucis* en 14 feuilles, un *Miracle de saint François de Paule*, *la Vierge apparaissant à sainte Thérèse*, et *la Prédication de saint Ambroise*.

Son jeune frère, *Lorenzo*, né en 1728, fut également peintre et graveur, mais sans rien laisser de remarquable. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Algarotti, *Saggio sopra la pittura*. — Bettinelli, *Risorgimento d'Italia*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Ponz, *Viage de España*.

TIERNEY (*Georges*), homme d'État anglais, né le 20 mai 1761, à Gibraltar, mort le 26 janvier 1830, à Londres. Fils d'un riche négociant, il hérita, par la mort de ses trois frères aînés, de toute la fortune paternelle, et quitta la carrière du barreau pour briguer les honneurs parlementaires. Il avait fréquenté le collége aristocratique d'Eton et l'université de Cambridge. Il se produisit avec une sorte d'éclat. La situation de la Compagnie des Indes donnait lieu dans le parlement a des discussions très-ardentes; Pitt venait de présenter un tableau brillant, mais flatté, des ressources de la Compagnie. Tierney, à qui ses rapports avec le haut commerce permettaient d'être au moins aussi bien renseigné sur ce point que le ministre, lui donna un démenti formel dans la brochure qu'il publia sous le titre de *Real situation of the East India Company considered with reference to their rights and privileges* (Londres, 1787, in-8°). Dès lors il s'attacha au parti whig, et se porta candidat, sous les auspices d'un grand seigneur, au bourg de Colchester (1796); il échoua, et engloutit dans les frais de cette élection et des procès qui s'en suivirent la meilleure part de sa fortune. Avec l'aide de son parti, qui lui garantit cette fois toutes les dépenses, il se présenta devant les

électeurs de Southwark (quartier de Londres), en concurrence avec Georges Thellusson (1796); s'étant vu préférer son rival, il l'accusa devant la chambre, selon une déposition du *treating act*, d'avoir eu recours à des moyens illicites, et demanda à être admis à sa place. Sa requête eut, contre l'usage, un plein succès. Tierney continua de siéger pour Southwark jusqu'en 1806, puis il représenta successivement les bourgs d'Athlone (1806), de Bandonbridge (1807), d'Appleby (1812), de Knaresborough (1826). Orateur habile, il joua un grand rôle dans les débats politiques, et fut avec Fox et Burke un des plus redoutables adversaires de Pitt. Traité à la tribune par ce dernier d'ennemi de l'Angleterre et n'ayant pu obtenir la rétractation de cette offense, il l'appela en duel (1798); les deux adversaires firent feu deux fois l'un sur l'autre, et à la troisième reprise Pitt tira en l'air. Partisan déclaré de la révolution française, il s'opposa de toutes ses forces à la guerre sans merci que lui avait déclarée le gouvernement anglais. Lors du changement de cabinet qui fit arriver au pouvoir son ami Addington (mars 1801), Tierney accepta les fonctions de trésorier de la marine, qu'il garda jusqu'au retour de Pitt (mai 1804). Pendant la courte administration de Fox et Grenville (1806-1807), il fut d'abord premier secrétaire pour l'Irlande, puis président du comité des Indes. Enfin, à la formation du ministère Canning (avril 1827), il fut nommé directeur des monnaies, mais il résigna cet emploi en janvier 1828, et rentra dans les rangs de l'opposition, dont il était devenu le chef depuis la mort de Ponsonby (1817). Dans les dernières années de sa vie le mauvais état de sa santé le força de ralentir son activité parlementaire; il parut rarement à la tribune, et ne prit plus de part qu'aux discussions financières, sujet où il était très-instruit, et aux affaires de l'Inde. Il mourut subitement, d'une hypertrophie du cœur. Parmi les brillants orateurs qui combattirent avec plus d'éloquence que de bonheur la longue administration des tories, Tierney occupa un rang distingué : il avait du sang-froid, de l'instruction, une logique serrée, de l'adresse, et une ironie mordante. P. L—Y.

Monthly Magazine, fév. 1830. — Gorton, *Biogr. dictionary*, suppl.

TIFERNAS (*Gregorio*), helléniste italien, né vers 1415, à Città di Castello (autrefois *Tiphernum*), dans les États de l'Église, mort à Venise, vers 1466. Les érudits de son temps ne sont pas d'accord sur ses premières années; Naudé, qui l'a cru Grec, n'a pas pris garde qu'en substituant au nom de sa famille, que nous ignorons, le nom de son lieu de naissance, Tifernas affirmait son origine italienne. Après avoir appris les langues anciennes et la médecine, qu'il exerça pendant quelque temps, il s'adonna surtout à l'étude du grec, suivant les conseils de son maître Emmanuel Chrysoloras. Ayant perfectionné ses connaissances dans cette langue par un séjour de plusieurs années en Grèce, il alla l'enseigner à Naples, à Milan, et à Rome, où le pape Nicolas V le reçut avec distinction et lui fournit les moyens d'avancer ses travaux de traduction. A la mort de ce pontife (1455), Tifernas se rendit à Paris, se présenta au recteur de l'université, et lui demanda la permission d'enseigner la langue grecque. Sa demande fut agréée; mais il ne reçut que des appointements insuffisants, comme il s'en plaint dans un passage de ses vers, et après quatre ans de séjour en France, il retourna en Italie, et professa à Venise, jusqu'à sa mort. On a de Tifernas : *Hymnes et autres poésies*, à la suite d'Ausone (Venise, 1472, in-fol.), et avec des pièces de différents auteurs (Venise, 1498, in-4°; Strasbourg, 1508, in-4°). Tifernas a achevé la traduction latine, que Guarino avait commencée, de la Géographie de Strabon (Venise, 1472, in-fol.). Il a traduit aussi le traité *De regno* de Dion Chrysostôme.

Moreri, *Grand dict. hist.* — Maittaire, *Annales typographici*, t. I. — Hody, *De Græcis illustribus linguæ græcæ litterarumque humaniorum instauratoribus*; Oxford, 1472, in-8°. — Joly, *Remarques sur Bayle*.

TIGELLINUS (*Sophonius*), ministre de Néron, mort en 69 après J.-C. Fils d'un habitant d'Agrigente, peut-être d'origine grecque, il s'éleva de la pauvreté et de l'obscurité à la richesse et aux honneurs, grâce à une belle figure, à un caractère hardi, insinuant, sans scrupule. Il fut banni dans le Brutium en 39, pour ses intrigues avec deux sœurs de l'empereur Caius, Agrippine et Julia Livilla. Sous le règne suivant Agrippine, devenue toute-puissante par son mariage avec Claudius, fit rappeler les bannis, et parmi eux sans doute Tigellinus, qui reparut à la cour. Avec l'avénement de Néron il obtint de la faveur. La mort de Burrhus ayant rendu vacante la préfecture du prétoire, l'empereur la partagea entre lui et Fenius Rufus. Dès lors la vie politique du nouveau prefet se rattache étroitement à celle de Néron; elle a été racontée dans l'article de ce prince; nous n'en rappellerons que les principaux traits. Débauché, vénal, rapace et cruel, Tigellinus exécuta avec empressement et plus d'une fois suggéra les crimes de Néron. C. Rubellius Plautus, Cornelius Sylla, Minucius Thermus, C. Petronius furent ses principales victimes. La conspiration avortée de Pison, conspiration dans laquelle son collègue se trouva compromis, augmenta son crédit et lui offrit de nombreuses occasions d'exercer sa cruauté et son avidité. Il suivit Néron en Grèce, et encouragea toutes les folies qui achevèrent de perdre ce prince dans l'esprit du peuple et de l'armée. Bientôt vinrent les soulèvements et les défections qui préparèrent la chute de l'empereur. Tigellinus ne resta pas même fidèle à Néron, et, d'accord avec son nouveau collègue, Nymphidius Sabinus, il opéra cette défection des prétoriens qui porta le dernier coup à l'empereur, ne lui laissant d'autre ressource que le suicide. Cette

trahison et l'argent qu'il prodigua à Vinius, l'affranchi favori de Galba, sauvèrent sa vie pendant le court règne de ce prince; mais à peine Othon eut-il été porté au pouvoir suprême par les prétoriens, qu'il résolut de frapper un homme odieux aux uns pour avoir trop bien servi Néron, aux autres pour l'avoir trahi. Un centurion alla lui porter l'ordre de mourir; il le trouva aux bains de Sinuessa, entouré de femmes qui servaient à ses plaisirs (*inter stupra concubinarum et oscula*, dit Tacite). Tigellinus essaya de gagner du temps, puis; voyant qu'il n'avait rien à espérer, il se coupa la gorge avec un rasoir. L. J.

Tacite, *Ann.*, XIV à XVI; *Hist.*, I, 72. — Dion Cassius, LIX, LXII à LXIV. — Suétone, *Nero*, 48; *Galba*, 15. — Josèphe, *Bell. Jud.*, IV, 9. — Plutarque, *Galba*, *Otho*. — Philostrate, *Apoll. Tyan*, IV, 42-44.

TIGLATPILESER (*Theglatphalassar*, dans la Septante), nom de plusieurs rois d'Assyrie, et qui signifie, selon l'explication de M. Oppert, *Adoration au fils de Sir* (Tiglat-pallou-sir).

TIGLATPILESER Ier, descendant de Ninus à la quatrième génération, régnait vers 1220 av. J.-C.; un cylindre historique de huit cents lignes rapporte ses nombreux exploits.

TIGLATPILESER II commença à régner au milieu du douzième siècle. En 1122 il fut défait par les Chaldéens, qui saccagèrent Ninive.

TIGLATPILESER III régnait vers 950. Plusieurs descriptions rapportent ses nombreuses victoires sur les princes ses voisins; il fut père du grand conquérant Sardanapale III.

TIGLATPILESER IV, le seul roi d'Assyrie de ce nom connu avant le déchiffrement des caractères cunéiformes, régna de 769 à 725 (1). Il restaura l'empire d'Assyrie, que Phul, roi de Babylone, avait soumis à son sceptre en 788. Après avoir maintenu son indépendance contre Phul, et reconquis le nord de la Mésopotamie, il fut en 739 appelé par Achaz, roi de Juda, contre Pekah et Rezin, rois d'Israel et de Damas. Il se rendit maître du royaume de Damas, et en fit transporter beaucoup d'habitants dans la basse Medie; il soumit aussi les pays d'Hamath et d'Arpad, et marcha ensuite contre Pekah, qu'il vainquit complétement. Le royaume d'Israel, dont il incorpora toute la partie du nord à l'Assyrie, reconnut sa suzeraineté; des milliers d'Israelites furent emmenés en captivité. Quant à Achaz, il se déclara le vassal de son puissant allié. Tiglatpileser retourna chargé de butin dans sa résidence de Calach C'est là le fait le mieux connu de son règne, parce que les descriptions commemoratives de ses victoires ont été systématiquement détruites sous la dynastie des Sargonides; celles qui nous restent rapportent ses campagnes contre Menahem de Samarie, les rois de Phénicie, les reines arabes Zabibié et Samsié. Il conquit aussi l'Arménie, les tribus des bords du Tigre, de la rive gauche du Chath-el-Arab et autres, et une partie de la Médie; du côté de la Chaldée, il étendit son empire jusqu'à Sippara. Il eut pour successeur Salmanassar IV. E. G.

(1) Samuel d'Anis ne lui donne que vingt-sept ans de règne, Syncelle vingt-trois; mais il reste une inscription datee de la quarante-deuxième annee de son règne.

Le Livre des rois. — *Chronique*. — Niebuhr, *Gesch. Assurs und Babels*, p. 156. — Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I.

TIGRANE Ier (en arménien *Dikran*), roi d'Arménie, était fils d'Erovant Ier et appartenait à la dynastie des Haïciens. Il régna de l'an 565 à l'an 520 av. J.-C. Il eut des relations d'amitié avec Cyrus avant que celui-ci fût devenu roi de Perse, l'accueillit dans ses États lorsqu'il fuyait les persécutions d'Astyage, et lui donna en mariage une de ses sœurs. Cette amitié provoqua la haine du roi des Mèdes. Mais Tigrane et Cyrus vainquirent deux fois l'armée d'Astyage, et même, s'il faut en croire Moïse de Khoren, Tigrane tua de sa main le roi des Mèdes. Il aida de même Cyrus contre le roi de Lydie et contre celui de Babylone. Après chaque victoire les deux alliés se partageaient les dépouilles. Tigrane ajouta à ses États héréditaires la Géorgie, l'Albanie, la région du Caucase et la Cappadoce. Quelques historiens lui attribuent la fondation de la ville de Tigranocerte.

Moïse de Khoren, *Hist. d'Arménie*. — Xénophon. — Herodote.

TIGRANE II, *le Grand*, roi d'Arménie, mort en 36 av. J.-C., appartenait à la famille des Arsacides, dont la branche aînée régnait chez les Parthes. Il était fils d'Ardaschès Ier (1), et lui succéda étant encore fort jeune, en 89. Il agrandit ses États aux dépens des faibles rejetons des Séleucides, et s'empara successivement de la Syrie, de la Célésyrie, d'une partie de l'Asie Mineure. Aussi heureux contre les Parthes, il leur enleva la Mésopotamie, l'Adiabène et l'Atropatène. Il eût fondé un grand empire si les Romains n'étaient alors apparus en Asie. Son alliance avec Mithridate, dont il avait épousé la fille et à qui il avait donné asile (69), fut le prétexte qui leur permit d'intervenir dans ses États. Lucullus traversa en vainqueur la Syrie et la Mésopotamie, et entra dans l'Arménie. Tigrane avait réuni une armée considérable, qui plia dès le premier choc; il en rassembla une autre, et fut encore vaincu. L'hiver qui survint arrêta les progrès de Lucullus, et donna au roi quelque répit. Déjà Tigrane en profitait pour reprendre l'une après l'autre ses anciennes provinces, lorsque son fils, Tigrane, le trahit pour passer aux Romains. Pompée, qui avait succédé à Lucullus, fut conduit par ce fils rebelle jusqu'au cœur de l'Arménie. Le vieux roi, sans ressources, se rendit au camp des Romains, et se jeta aux pieds du général (66). Pompée le releva, et lui rendit le titre de roi avec la Mésopotamie et l'Arménie, moyennant le payement

(1) Quelques dictionnaires biographiques accordent un article à ce personnage, qu'ils appellent *Tigrane II*, mais dont le vrai nom est Ardaschès. Il fut d'ailleurs un des plus grand princes de l'Arménie; c'est lui qui affranchit son pays de la suzeraineté des Parthes. Il régna de 114 à 89 av. J.-C., et périt assassiné.

immédiat de l'énorme somme de 6,000 talents d'argent et l'abandon aux Romains de la Syrie, de la Phénicie, et de ses conquêtes dans la Cilicie et la Cappadoce. Son fils fut mis en possession des territoires occidentaux de Gordyène et de Sophène. Tigrane II resta fidèle aux Romains, et traîna jusqu'à l'an 36 son règne timide et impuissant. Il fonda ou tout au moins agrandit Tigranocerte, qu'il peupla avec trois cent mille prisonniers cappadociens.

Strabon, liv. XI. — Justin, XXXVIII. — Appien, *Syriaca*. — Plutarque, *Lucullus*, *Pompée*

TIGRANE III, petit-fils du précédent, passa son enfance en Égypte, où il avait été conduit comme prisonnier, avec son père, Artavasde, par Marc-Antoine. Il fut mené à Rome après la bataille d'Actium. L'empereur Auguste le replaça sur le trône d'Arménie. Mais il paraît que Tigrane ne voulut pas être un instrument docile de la politique romaine, qui tendait à asservir son pays. Ses relations avec les Parthes le rendirent suspect, et une armée romaine marchait contre lui lorsqu'il mourut, vers l'an 6 av. J.-C.

TIGRANE IV, fils du précédent, lui succéda et chercha aussi à défendre l'indépendance de son malheureux pays, qui placé entre deux grands empires, ne pouvait guère échapper aux Romains qu'en se donnant aux Parthes. Tigrane ne trouva pas même dans les Parthes un appui suffisant, et il fut détrôné par Auguste. Quatre ans après il réussit à ressaisir son royaume; mais Rome lui suscita des ennemis parmi les peuples barbares qui entouraient l'Arménie, et il fut tué dans une expédition (2 av. J.-C.).

TIGRANE V n'appartient pas à la famille des précédents; il fut nommé roi d'Arménie à l'époque où les rois pouvaient passer pour des gouverneurs romains. Il fut exclu du trône et mis à mort par Tibère, qui le soupçonnait d'intelligence avec les Parthes.

TIGRANE VI reçut de Néron un lambeau de l'Arménie, mais fut chassé par ses sujets (61 ou 62).

TIGRANE VII, qui était ou se disait de la famille des Arsacides, régna en Arménie assez obscurément pendant une vingtaine d'années, et fut renversé par Lucius Verus. (161 ap. J.-C.)

Strabon, XI. — Suétone, *Tibère*. — Victor Langlois, *Numismatique de l'Arménie*. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*.

TIL (*Salomon* VAN), théologien hollandais, né le 26 décembre 1644, à Weesp, près d'Amsterdam, mort le 31 octobre 1713, à Leyde. Sa famille était originaire du duché de Clèves. Après avoir fait ses humanités à Alkmaër, il alla suivre les cours de l'université d'Utrecht. Une certaine difficulté de parler (1) lui ayant fait craindre de rester à jamais impropre à la prédication, il s'avisa d'étudier la médecine, et y fit des progrès si rapides qu'à dix-huit ans il avait composé un traité de sa façon intitulé *Hortus sanitatis*, et qui n'a point paru. Sur le conseil de Burman, il se remit à la théologie, et passa en 1664 à Leyde. Là il connut Cocceius, qui l'admit dans son intimité, et il adopta entièrement ses principes. Ayant reçu vocation d'un village de la Nord-Hollande (1666), il fut institué par son père dans le ministère, et pendant dix ans qu'il vécut dans cette solitude il s'attacha à acquérir de nouvelles connaissances dans les langues orientales, la métaphysique et la théologie. Après avoir desservi depuis 1676 la paroisse de Rypen, et depuis 1682 celle de Medenblik, il fut appelé dans cette même année à Dordrecht, et ajouta en 1684 à ses fonctions pastorales la chaire d'histoire et de philologie sacrée. Au mois d'août 1702 il se rendit à Leyde, et y professa la théologie. La goutte lui ôta dans les derniers temps l'usage des jambes, et un coup d'apoplexie le priva complètement de la mémoire (1710). Van Til était un savant homme, d'humeur affable, et dont la maison était toujours ouverte à ceux qui avaient recours à ses lumières. Il a beaucoup écrit; son style n'est ni coulant ni châtié; la méthode et l'érudition, voilà ce qu'il y a dans ses livres de plus remarquable. Disciple fervent de Cocceius, il a partagé et exagéré en bien des points sa façon d'interpréter la Bible. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Inleydinge tot de Prophetische Scriften* (Introduction à la lecture des Prophètes); Alkmaër, 1682, 1684, in-4° : non-seulement il était d'avis que cette étude était utile et d'obligation aux chrétiens, mais il allait jusqu'à établir les règles nécessaires à qui veut prophétiser; — *Het Evangelium des Apostels Matthaï geopent* (Explication de l'Évangile de saint Matthieu); Dordrecht, 1683, in-4°; réimpr. sept fois dans le même format jusqu'en 1734; — *Salems Vrede* (La Paix de Salem affermie en charité, en confiance et en vérité); ibid., 1685, 1687, 1698, in-4° : c'est une défense des opinions de Cocceius; — *Methodus concionandi*; ibid., 1688, in-16; Utrecht, 1717, in-4° : méthode pédante, mais curieuse à cause de l'infirmité de parole qui força l'auteur à l'adopter; — *Digt-zang-en Speelkonst, zoo der Ouden, als byzonder der Hebreen* (La Poésie et la musique des anciens, mais particulièrement des Hébreux, éclaircies par des recherches curieuses de l'antiquité); ibid., 1692, in-12, pl.; Amst., 1725, in-4°; Rotterdam, 1728, in-4°; trad. en allemand et en latin : ces recherches servent d'introduction à l'intelligence des psaumes; — *De Psalmen ontrouwten* (Explication des Psaumes); ibid., 1693, et Leyde, 1708, 4 part. in-4°. Utrecht, 1724, 5 vol. in-4°; — *Het Voorhof der Heydenen* (Le Parvis des gentils, ouvert à tous les mécréants); ibid., 1694-96, 1741, 2 vol. in-4° : histoire abrégée de l'athéisme; —

(1) Il s'en corrigea par l'exercice, dit Paquot, et en se faisant un style particulier, où il évitait les mots qui lui faisaient de la peine. Toutefois le mal qu'il avait de prêcher ses sermons par cœur l'obligea de chercher une autre méthode, qui était de prêcher par analyse.

Eerste Weereldś Op-en Ondergang (Histoire du premier monde, commentée d'après la Genèse); ibid , 1698, in-4°; — *Phosphorus propheticus, seu Mosis et Habakuki vaticinia*; Leyde, 1700, 1719, in-4° : on y trouve à la suite une dissertation sur la naissance de Jésus, qu'il a placée en l'an 750 de Rome, au lieu de 754; — *Malachias illustratus*; ibid., 1701, 1719, in-4° : suivi d'un mémoire sur la situation géographique de l'Eden, avec une carte curieuse, où il donne pour limites au paradis le Tigre et l'Euphrate; — *Theologiæ utriusque compendium, quum naturalis, tum revelatæ*; ibid., 1704, in-4°; et aussi en flamand; — *Antidotum viperinis morsibus D. J. oppositum*; ibid., 1707, in-4° : il s'en prend ici à Joncourt, qui avait malmené Coccelus et ses opinions singulières; — *De tabernaculo Mosis; et Zoologia sacra*; ibid., 1714, in-4°; — *Dissertationes philologico-theologicæ, et Acta Apostolorum ad annales revocata*; ibid., 1714, in-4°; — *Homeliæ*; Utrecht, 1714, in-4°, et en flamand; — *Opus analyticum comprehendens introductionem in Sacram Scripturam*; Utrecht, 1720, 2 vol. in-4° : abrégé analytique de presque toute l'Écriture, rédigé avec beaucoup de liberté et ramené aux idées des coccéiens; — *Theologia paracletica, et variæ conciones*; Utrecht, 1724, 2 vol. in-4°, et en flamand; — *Commentarius in Pauli Epistolas*; Amst., 1726, in-4°. Van Til a édité quelques ouvrages de controverse, ceux de J. Lydius notamment (1698, 2 vol. in-4°), et il en a traduit deux autres, l'un de Th. Taylor, l'autre de G. Bachmann, en latin.

Moreri, *Grand dict. hist.*, edit. 1759. — Paquot, *Mémoires*, t. XVIII.

TILBORGH (*Gilles* VAN), peintre flamand, né à Bruxelles, vers 1625, mort vers 1678. Il paraît être le fils d'un peintre d'Anvers qui aurait porté le même prénom que lui, et qui serait mort en 1632. Il passe pour avoir été l'élève de David Teniers, et, autant qu'on en peut juger d'après sa manière, il pourrait avoir travaillé aussi avec François Duchâtel. Il fut admis, le 26 mars 1654, dans la corporation des peintres de Bruxelles. On ne sait rien de plus sur sa vie : M. Burger suppose qu'il a habité quelque temps la Hollande, où il aurait connu Adrien van Ostade. Tilborgh a peint, d'un pinceau facile et quelquefois spirituel, un assez grand nombre d'intérieurs de taverne, de scènes familières, et de danses rustiques. Il reste de lui au musée de Bruxelles un tableau exceptionnel, représentant *les Princes de Ligne, de Chimay et de Rubempre et le duc d'Aremberg sortant à cheval du palais des ducs de Brabant*; cette composition montre une certaine chaleur de coloris et une heureuse liberté de pinceau. P. M.

Édouard Fetis, *Catalogue du musée de Bruxelles*, 1862. — W. Burger, *Musées de la Hollande*.

TILENUS (*Daniel*), théologien protestant, né le 4 février 1563, à Goldberg (Silésie), mort le 1er août 1633, à Paris. Il fit ses études en Allemagne. Vers 1590 il vint en France, et fut précepteur d'abord du jeune La Rocheposay, qui devint évêque de Poitiers, puis de Gui de Coligny. La publication d'une conférence sur les traditions apostoliques, qu'il tint à Paris, en 1597, avec du Perron, contribua beaucoup à le faire connaître. En 1599, il fut appelé comme ministre à Sedan par le duc de Bouillon, qui, en y fondant une académie protestante (1602), donna à son protégé la chaire de théologie. Plus tard il le choisit pour élever son fils, qui fut le grand Turenne. Peu de temps après son établissement à Sedan, il eut des discussions très-vives avec Pierre Dumoulin sur la doctrine de l'union hypostatique; du Plessis-Mornay apaisa ce différend, qui l'affligeait et qui lui paraissait avec raison fâcheux pour le protestantisme. Cette dispute théologique était à peine terminée que déjà Tilenus se trouvait engagé dans une autre affaire. Lorsqu'en 1609 la guerre avait éclaté entre les calvinistes et les remontrants, il avait pris parti contre ceux-ci et avait écrit pour les combattre un livre auquel Corvin, professeur à Leyde, avait répondu. La lecture de cette réponse modifia complétement ses opinions, et le fit passer du côté des arminiens. Il prit leur défense avec la même ardeur qu'il avait mise à les attaquer. Les remontrants, condamnés à Dordrecht, entraînèrent Tilenus dans leur disgrâce; dépouillé de ses emplois par le duc lui-même, il fut obligé de quitter Sedan (1619). Il se rendit alors à Paris. En 1620 il eut à l'Isle, près d'Orléans, une conférence qui dura cinq jours avec des professeurs et des pasteurs de Saumur, sur la coopération de la volonté de l'homme avec la grâce. Cette conférence lui rendit encore plus antipathique la doctrine de la prédestination et par suite le système calviniste (1). Le synode national d'Alais ayant décidé que les pasteurs de l'Église réformée de France reconnaîtraient par un serment les décrets du synode de Dordrecht, Tilenus lança contre cet acte un pamphlet, qui continuait sa controverse contre le calvinisme. Un autre pamphlet qu'il aurait écrit sous l'anagramme d'Abraham Elintus, à la sollicitation du duc de Bouillon contre l'assemblée de La Rochelle (1620), et dans lequel il se faisait le champion de l'autorité absolue des princes et de l'obéissance passive des sujets, lui valut la faveur de Jacques Ier, qui avait déjà été charmé d'un autre écrit de Tilenus, intitulé *Parenesis* et favorable en général à l'épiscopat. Ce prince l'ap-

(1) Au rapport de Le Vassor, il se serait exprimé très-vivement sur ce sujet : « Si je me trouvais dans la nécessité, aurait-il dit, de me faire mahométan ou calviniste, j'aimerais mieux être mahométan. Car enfin les mahométans adorent un Dieu bon et miséricordieux, au lieu que les calvinistes nous proposent un Dieu cruel et impitoyable, qui damne ses créatures de propos délibéré. »

pela en Angleterre, et lui promit une pension, s'il voulait s'y fixer. Tilenus accepta; mais ayant appris que dans l'intervalle on l'avait accusé d'hérésie auprès du roi, il jugea prudent de rester à Paris. Il y passa le reste de ses jours, principalement occupé à combattre le calvinisme et à défendre l'arminianisme avec autant de vivacité que d'esprit et d'érudition.

Tilenus était un homme de talent, ne manquant pas d'une certaine éloquence et joignant à beaucoup de verve des connaissances très-étendues; mais il était trop ardent à la dispute et trop roide dans ses opinions. On a de lui une vingtaine d'ouvrages, presque tous de controverse; les principaux sont : *Défense de la suffisance et perfection de l'Écriture sainte, contre les cavillations du sieur du Perron*; La Rochelle, 1598, in-8°; Sedan, 1601, 1602, in-8° : après la conférence dont il est question plus haut, du Perron en rédigea pour M. de Sancy une relation particulière, dont Tilenus se procura une copie; il la fit imprimer en 1598 sous le titre supposé de *Traité de l'insuffisance de l'Écriture*, et y ajouta une réponse. Le prélat, justement offensé, se hâta de répliquer; mais les circonstances l'empêchèrent de rendre publique sa *Réfutation* avant 1601, Évreux, in-8°; — *Syntagma disputationum theologicarum*; Sedan, 1607, 1611, 1614, in-8°; Genève, 1618, 1622, in-8°; — *Examen dogmatis P. Molinæi de duabus in Christo naturarum unionis hypostaticæ effectis*; s. l., 1612, in-8°; — *Systema theologiæ*; Sedan, 1617, in-12; — *Controversiarum in Belgicis ecclesiis hodie ferventium hypotyposis dialogistica; cui adjecta est Parenesis ad Scotos genevensis disciplinæ zelotas*; Londres, 1629, in-8°; Horn en Holl., 1659, in-8°; — *Traité de la cause et de l'origine du péché*; Paris, 1621, in-8° : ce fut, dit-on, pour éclairer quelques-uns de ses amis, qui étaient scandalisés de ce qu'il n'assistait pas aux assemblées de Charenton, qu'il écrivit cet ouvrage; — *Avertissement à l'assemblée de La Rochelle*; s. l., 1621, in-8°; — *Canones synodi Dordracenæ, cum notis et animadversionibus*; Paris, 1622, in-8° : dédié à Jacques Ier; — *La Doctrine des synodes de Dordrecht et d'Alais mise à l'épreuve de la pratique*; Paris, 1623, in-8°. M. Nicolas.

Adam, *Vitæ erudit. german.*, t. II. — Haag, *La France protest.* — Boulliot, *Notice sur D. Tilenus*; Paris, 1806, in-8°.

TILLADET (*Jean-Marie* de La Marque de), antiquaire français, né vers 1650, au château de Tilladet (Armagnac), mort le 15 juillet 1715, à Versailles. Sa famille était la même que celle de Marca, l'une des meilleures de Béarn. Son éducation terminée à Toulouse, il prit le métier des armes, et fit campagne à la tête d'une compagnie de cavalerie. La paix et le dérangement de ses affaires l'amenèrent à quitter le monde; il entra chez les pères de l'Oratoire, à Paris, y enseigna pendant quinze ans la philosophie et la théologie, et s'adonna ensuite à la prédication. Élu associé de l'Académie des inscriptions en 1701, il y remplaça Pavillon, en 1705. Peu après il fut nommé examinateur de livres. Une trop forte application aux spéculations métaphysiques abrégea ses jours : il mourut d'épuisement, pour avoir voulu approfondir trop vite le système de l'action de Dieu sur les créatures, alors dans sa nouveauté. On a de l'abbé de Tilladet quelques mémoires d'archéologie dans le recueil de sa compagnie, et il a édité un choix de *Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie*, par différents auteurs (Paris, 1712, 2 vol. in-12; Florence, 1718, 2 vol. in-18).

De Boze, *Hist. de l'Acad. des inscr.*, t. II.

TILLEMONT (1) (*Louis-Sébastien* Le Nain de), historien français, né le 30 novembre 1637, à Paris, où il est mort, le 10 janvier 1698. Il était le deuxième fils de Jean Le Nain (2) et de Marie Le Ragois, morte le 5 juin 1696. A un excellent naturel et aux plus belles inclinations il joignit dès l'enfance la modestie et la docilité, un sens droit et juste, de la pénétration, un esprit sérieux et réfléchi. « Il naquit, dit Perrault, avec un naturel si heureux, de parents remplis de bonnes qualités, et il en reçut une si sainte éducation, qu'il lui aurait été plus difficile de contracter des défauts que d'acquérir des vertus héréditaires dans sa famille. » Vers l'âge de dix ans, il fut placé à Port-Royal, et y reçut des plus habiles maîtres l'instruction la plus saine qui, selon la remarque de Daunou, ait jamais été donnée. Dans la lecture de Quintilien et de Cicéron, il étudia les règles de l'éloquence; dans Tite Live il s'attacha à l'histoire (3); il lut aussi quelques philosophes modernes, et de tant de lectures choisies il s'habitua de bonne heure à extraire ce qu'il jugeait exact et utile. Cette méthode porta bientôt des fruits : s'étant avisé à dix-huit ans de chercher les fondements de la foi dans les sources mêmes, il se mit à lire la Bible et les Pères, et recueillit ce qu'il rencontra sur les apôtres et les temps apostoliques, suivant le plan qu'Usserius avait adopté dans les *Annales*. Il montra

(1) C'est le nom d'une terre des environs de Paris, entre Montreuil et Vincennes.

(2) La famille Le Nain était honorablement connue dans l'Ile de France. *Jean* Le Nain, seigneur de Beaumont, fut reçu en 1606 conseiller au parlement de Paris, et mourut en 1638. Son fils, nommé aussi *Jean*, conseiller en 1632, puis maître des requêtes, mort le 9 février 1698, à quatre-vingt-cinq ans, est cité comme un des plus dignes magistrats de son siècle. Ce fut le père de Tillemont. Il était d'un esprit vif et pénétrant, d'un zèle ardent pour la vérité, d'une droiture inflexible et d'une piété exemplaire. De ses trois fils, l'aîné, *Jean*, seigneur de Guignonville, siégea au parlement.

(3) Ce fut le plus vif penchant de ses jeunes années. Aussi adressait-il mille questions à Nicole, et celui-ci a dit depuis qu'il ne le voyait jamais approcher sans trembler, parce qu'il craignait de n'avoir pas de quoi le satisfaire sur-le-champ.

cet essai à ses maîtres, qui l'encouragèrent à continuer le même travail sur l'histoire des premiers siècles de l'Église. Cependant Tillemont, tout entier à l'étude, n'avait pas encore fait choix d'un état; docile aux conseils de Choart de Buzenval, évêque de Beauvais, qui avait pour lui autant d'affection que d'estime, il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Après avoir reçu la tonsure, il alla passer trois ou quatre ans dans le séminaire de Beauvais (1656); mais au lieu de s'engager dans les ordres, soit par humilité chrétienne, soit par suite d'un penchant naturel aux travaux de sa jeunesse, il hésita et ajourna un si grave changement à des temps plus propices. Puis il alla vivre chez un savant chanoine de Beauvais, Godefroi Hermant, ami du grand Arnauld, et y reprit le cours de ses études favorites. Cinq ou six ans se passèrent. Les sourdes tracasseries du chapitre contre M. de Buzenval, les sollicitations de ce dernier à embrasser le parti de l'Église, les pressantes instances de sa famille, qui le voyait à regret éloigné d'elle, décidèrent enfin Tillemont à revenir à Paris. Il continua, comme il le fit du reste toute sa vie, d'y avoir au milieu du monde les habitudes de la retraite, dont il avait pris le goût dans Port-Royal. Ainsi il logea d'abord avec Thomas du Fossé, son ami et son condisciple, puis il se retira en pleine campagne, près de Saint-Lambert et non loin de Chevreuse; enfin, pour être plus à portée de profiter des avis d'Isaac de Saci, il se fit bâtir en 1677 un petit corps de logis dans la cour de l'abbaye de Port-Royal des Champs. A cette époque la résolution qu'il avait tant redouté de prendre était accomplie : Tillemont était prêtre depuis 1676 (1). Ce qu'il avait refusé d'accorder aux prières du prélat qui l'aurait choisi pour coadjuteur, il le fit par égard pour son confesseur, qui lui destinait la direction spirituelle de sa maison. La persécution se ralluma bientôt avec plus de force (1679); les solitaires se dispersèrent, et notre érudit se réfugia dans le petit domaine dont il portait le nom. En 1681 il visita la Hollande, et se rencontra avec Arnauld et d'autres réfugiés. Au retour de ce voyage (1682), il avait accepté la cure de Saint-Lambert, que lui avait résignée le titulaire; mais son père le fit changer de résolution, et il retourna dans sa retraite. Pour prévenir les fâcheux effets d'une vie trop sédentaire, il consentit, selon l'avis de ses amis, à faire tous les ans quelque voyage; toutefois, affaibli par une longue suite de veilles et d'austérités, il tomba dans une maladie de langueur qui le conduisit rapidement au tombeau, à l'âge de soixante ans, un mois avant son père. Son corps, inhumé à Port-Royal, fut transporté en 1711 dans l'église Saint-André des Arcs, sa paroisse.

(1) Le sous-diaconat lui avait été conféré en septembre 1672 et le diaconat quinze mois plus tard.

La critique moderne a été unanime pour rendre justice à Le Nain de Tillemont, qui doit être placé au premier rang de nos érudits; mais le portrait qu'a tracé de lui Perrault, son contemporain, offre encore la plus fine appréciation de son talent. « Quelque profonde, dit-il, que fût son érudition, il ne la faisait paraître que lorsqu'il ne la pouvait cacher, et il excellait tellement en humilité que cette vertu parut toujours comme son caractère particulier; elle se fait remarquer dans ses ouvrages, où l'on voit un homme savant, éclairé et de grande réputation, réservé à décider et toujours prêt d'avouer que ses lumières ne pénètrent pas toutes les difficultés... Son exactitude à ne rien faire dire à ceux qu'il cite que ce qu'ils disent précisément va jusqu'au scrupule... On ne peut pas disconvenir que son style ne soit un peu sec; mais au milieu de la sécheresse des discussions auxquelles son travail l'a engagé, on sent toujours beaucoup d'onction dans les réflexions courtes et vives qu'il fait quelquefois sur les principaux événements... C'était un innocent pénitent, un humble savant, un homme infatigable au travail et assidu à la prière. » Ses deux principaux ouvrages sont les suivants : *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Église*; Paris, 1690-97, t. I à IV, et 1701-38, t. V-VI, in-4°; Bruxelles, 1692 ou 1707-39, 16 vol. in-12; ibid., 1732 et suiv., 3 vol. in-fol.; trad. en anglais. Cette *Histoire* ne faisait, selon le plan primitif, qu'un seul et même ouvrage avec les *Mémoires*; le manuscrit du t. Ier ainsi conçu ayant été soumis à la censure d'un théologien, on exigea de l'auteur des retranchements et des modifications auxquels, par un sentiment fort juste de la dignité littéraire, il ne voulut pas consentir. Ce fut alors, pour échapper à cette nécessité, que, déférant au vœu de ses amis, il sépara les deux ouvrages; — *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles, avec une chronologie et des notes*; Paris, 1693-96, t. I à IV, et 1698-1712, t. V à XVI, in-4°; ibid., 1700-13, 16 vol. in-4°, revue et corrigée par l'abbé Tronchay, collaborateur de Tillemont et éditeur des douze derniers volumes de l'édition précédente; Bruxelles, 1694 et suiv., 30 vol. in-12, et 1734-40, 10 vol. in-fol.; Venise, 1732-39, 22 vol. in-4°. Si cet ouvrage parut sans subir de changements, ce fut grâce au chancelier Boucherat, qui désigna pour en faire lecture un censeur plus accommodant que le premier. « L'ouvrage, dit Daunou, a obtenu beaucoup d'éloges; c'est le plus grand et le plus savant travail qui existe sur les cinq premiers siècles de l'Église, et, sans excepter celui de Pagi sur Baronius, nous n'en connaissons aucun où cette importante partie de la science ecclésiastique ait pris autant d'étendue, de profondeur et d'exactitude. » Du Pin en a

critiqué le plan, qui expose l'auteur à de fréquentes répétitions; mais celui-ci, ne voulant pas travailler sur nouveaux frais, offrit en vain d'abandonner ses manuscrits à quiconque se chargerait de les réduire en annales. Attaqué deux fois d'une façon injurieuse par Faydit, il garda le silence, sans approuver toutefois le zèle excessif qui avait porté ses amis jusqu'à faire supprimer les livres de son critique. — Si Tillemont ne mit au jour son premier ouvrage qu'à l'âge de cinquante-trois ans, on a pu remarquer qu'il n'était pas jusque-là resté inactif; on en a des preuves par sa collaboration active aux écrits de plusieurs solitaires ou amis de Port-Royal, tels que les *Vies de saint Athanase* (1671), *de saint Basile* (1674) et *de saint Grégoire de Nazianze* (1674), de God. Hermant; les *Œuvres de saint Cyprien* (1672), de Lombert; l'*Histoire de Tertullien et d'Origène* (1675), de Thomas du Fossé. Non-seulement il n'épargnait pas les bons avis à ceux qui venaient le consulter, mais il leur communiquait ses propres ébauches et le résultat de ses recherches. On a encore publié de cet érudit : *Lettre à l'abbé de Rancé, et réponse du dit abbé*; Nancy, 1705, in-12 : elle renferme des détails sur la mort d'Arnauld; — *Réflexions sur divers sujets de morale, et quelques lettres de piété*, à la suite de sa *Vie*, par Tronchay; — *Vie de saint Louis, roi de France*; Paris, 1847-51, 6 vol. gr. in-8°, publiée par la Société de l'histoire de France avec des notes et éclaircissements de J. Degaulle. Tillemont avait réuni pour de Saci les matériaux de cet ouvrage; il les abandonna volontiers à Filleau de La Chaise, qui s'en servit amplement pour l'histoire qu'il mit au jour en 1688; la nouvelle édition a été faite d'après un manuscrit autographe de la Bibliothèque impériale. Tillemont a laissé inédits des ouvrages assez considérables : *Histoire des rois de Sicile de la maison d'Anjou*; *Mémoires touchant Guillaume de Saint-Amour*; *Vie d'Isabelle, sœur de saint Louis*; *Remarques sur le Bréviaire du Mans et sur celui de Paris*, etc. P. L—y.

Tronchay, *Idee de la vie et de l'esprit de Le Nain de Tillemont*; Nancy, 1706, in-12; le même, sa *Vie*; Cologne, 1711, in-12. — *Necrologe de Port-Royal*. — Perrault, *Mém. des hommes illustres*, t. II. — Du Pin, *Auteurs ecclés.*, t. XVIII. — Niceron, *Memoires*, t. XV. — Chaufepie, *Nouveau Dict. hist.* — Sainte-Beuve, *Port-Royal*. — Ch. Barthélemy, *Études sur quelques hagiologues*; Versailles, 1862, in-8°.

TILLET (*Jean* DU), sieur de La Bussière, érudit français, né à Paris, où il est mort, le 2 octobre 1570. C'était le second des cinq fils d'Élie du Tillet (1), nommé en 1514 vice-président de la chambre des comptes; sa famille était originaire de l'Angoumois. Il remplit avec talent et probité la charge de greffier civil du parlement, qu'il tenait depuis 1521 de Séraphin, son frère aîné, et dont sa postérité fut en possession jusqu'à Jean-François, qui y fut reçu en 1689. Chargé par Henri II de faire des recherches dans le trésor des chartes, « il entreprit, dit-il, dans son *Épître dédicatoire à Charles IX*, de dresser en forme d'histoire et ordre de règnes, toutes les querelles des trois lignées des rois de France avec leurs voisins, les domaines de la couronne selon les provinces, les lois et ordonnances depuis la salique par volume et règne, et par recueil séparé de ce qui concerne les personnes et maisons royales, la forme ancienne du gouvernement des trois états et l'ordre de justice du royaume, avec les changements qui y sont survenus ». Ce labeur ingrat, du Tillet eut besoin de recourir à des aides pour s'en acquitter, d'autant plus qu'il ouvrait une route nouvelle aux historiens et qu'on n'avait pas encore songé jusqu'alors à réunir en corps d'ouvrage les titres authentiques des annales de France. Qu'est devenu ce vaste recueil, dont l'auteur présenta au roi les 6 vol. in-fol. en manuscrit? On l'ignore, et tout ce qu'on en connaît se réduit aux extraits que du Tillet en a donnés dans ses ouvrages, dans le *Recueil des rois* notamment. Henri II avait promis de payer les frais de son travail; il se contenta de le gratifier du double titre de protonotaire et secrétaire du roi. Ce fut un des savants les plus estimables de son temps. On a de lui : *Discours sur la majorité du roi très-chrétien* (François II), *contre les écrits des rebelles*; Paris, 1560, in-4° : ceux du parti contraire aux Guises opposèrent à cet écrit deux libelles anonymes, qui sont la *Réponse* et le *Légitime Conseil*. Du Tillet les réfuta dans un autre discours intitulé : *Pour l'entière majorité du roi, contre le légitime Conseil, malicieusement inventé par les rebelles*; Paris, 1560, in-4° : ces deux discours ont été reproduits dans le traité *De la Majorité* de Dupuy; ils sont tous deux du greffier, bien que le premier ait été publié sous le nom de son frère l'évêque; — *Institution du prince chrétien*; Paris, 1563, in-8°; — *Mémoires et recherches touchant plusieurs choses mémorables pour l'intelligence de l'État et les affaires de France*; Rouen, 1577, in-fol.; Troyes, 1578, in-8°; trad. en latin par Lotharius Philoponus (*J. Tilii Commentariorum et disquisitionum de rebus gallicis lib. II*; Francfort, 1579, 1596, in-fol.); réimpr. sous ce titre : *Recueil des rois de France, leur couronne et maison, ensemble le rang des grands de France*; Paris, 1580, 1586, in-fol., fig., et 1607, 1618, 2 tom. en 1 vol. in-4° : ces deux dernières éditions ont reçu des additions et sont les plus estimées; on trouvera le détail des matières qu'elles contiennent dans la *Bibl. franç.* du P. Lelong. Scévole de Sainte-Marthe loue du Tillet du jugement et de la fidélité qu'il a déployés dans l'accomplissement de

(1) Il était secrétaire et contrôleur général des finances de Charles d'Orléans comte d'Angoulême, lorsqu'il fut anobli, en 1484, par Charles VIII. Il fut ensuite trésorier général d'Angoumois.

e et aussi de l'adresse avec laquelle il la lans les registres du parlement, dont il entière disposition; — *Recueil de guerres traités de paix, de trève, alliance les rois de France et d'Angleterre, Philippe Ier jusqu'à Henri II*; Paris, n-fol., et dans le *Recueil des rois*, t. II; *maire de l'histoire de la guerre faite les Albigeois*; Paris, 1590, in-12 : rare ié; reimpr. sur une ancienne version laerlin, 1845, in-8°; — *Mémoire et advis libertés de l'Église gallicane*; s. l., i-8° · composé en 1551 et réimpr. avec le ecueil cité; — *Recueil des rangs de ;* Paris, 1602, in-4°; — deux morceaux dans le *Cérémonial* de Godefroy, t. Ier. a femme, Jeanne Brinon, Jean du Tillet huit enfants; sa descendance a été con jusqu'à nos jours. P. L.

·Marthe, *Elogia*. — La Croix du Maine, *Bibl.* — Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier* , t. IV. — D'Hozier, *Armorial général*.

.ET (*Jean* DU), prélat, frère aîné du prénc à Paris, où il est mort, le 19 novembre était « un des plus diligents rechercheurs res » de son temps, dit La Croix du et possédait la bibliothèque la mieux Pour ses études historiques il obtint de s Ier la permission de visiter les grandes ms des monastères et autres lieux du e. Par le crédit de son frère, il fut placé ité de protonotaire auprès du cardinal aine, qui, pour le récompenser de ses , lui fit donner en 1553 l'évêché de rieuc. En 1564 il le résigna à Nicolas :r, son successeur, et permuta avec Louis é, qui occupait le siége de Meaux. Nous de cet érudit : *Chronicon de regibus rum*; Paris 1548, in-fol.; Rouen, 1550, i-8°; Francfort, 1581, in-fol.; trad. en par lui-même, Paris, 1549, 1550, 1553, i-8°, et dans le *Recueil des rois de* (1618), avec une continuation jusqu'en 'ette chronique, succincte et bien or-eut beaucoup de succès : elle s'étendit jusqu'en 1547, puis jusqu'en 1553; — *sur le symbole des apôtres*; Paris, -8°; — *Réponse aux ministres*; Paris, i-8°; — *Avis aux gentilhommes sé-* Paris, 1567, in-8°; — *Traité de la re- hrétienne*; Paris, 15.., in-12; — *Traité esse*; Paris, 1567, in-16; — *Parallelæ ac moribus paparum cum præcipuis* ; Amberg, 1610, in-8°. Ce prélat a pume éditeur : *Præcipuæ constitutiones Magni* (Paris, 1548, in-8°), et les *Œu- Lucifer, évêque de Cagliari* (ibid., ·8°), avec dédicace au pape Pie V.

r (*Louis* DU), frère cadet des précé-rit le parti de l'Église, et devint en 1532 d'Angoulême et curé de Claix, en Poinée suivante, il donna asile à Calvin dans sa propre maison, et reçut de lui des leçons de grec. Il le pria même de composer de courtes exhortations chrétiennes, et les fit lire au prône, tant à Angoulême que dans les environs. Ensuite il accompagna le réformateur à Bâle, puis en Italie, et revint avec lui à Strasbourg. Là il continua de faire profession ouverte de la nouvelle doctrine, entretint avec Bucer des relations suivies, jusqu'au moment où son frère Jean, le futur évêque, parvint à le ramener dans le giron de l'Église (vers 1540). De retour à Angoulême, il s'empressa de chanter la palinodie. On a publié la *Correspondance française de Calvin avec Louis du Tillet* (Genève, 1850, in-8°).

Gallia christiana. — *Biogr. sacrée*. — Haag frères, *France protest.*

TILLI (*Michel-Angelo*), botaniste italien, né le 16 avril 1655, à Castel-Fiorentino, mort le 17 mars 1740, à Pise. Il fit ses études à l'université de Pise, devint l'élève favori de l'anatomiste Lorenzo Bellini, et fut reçu en 1677 docteur en médecine. A Florence, où il exerça son art, il acquit une grande réputation d'habileté; il s'y lia avec le célèbre Redi, qui le recommanda vivement à Cosme III. Attaché à la flotte en qualité de médecin, il visita les îles Baléares, et la description exacte et détaillée qu'il en rapporta le fit choisir pour aller à Constantinople soigner le gendre du sultan Mohammed IV; ce prince, en tombant de cheval, s'était démis une jambe, et il en était resté estropié depuis quatorze ans. Tilli le rejoignit sous les murs de Vienne, lui remit la jambe, et après avoir assisté à la déroute des Turcs par Sobieski (1683), revint passer l'hiver à Andrinople. Il employa le printemps suivant à recueillir dans l'Archipel une foule de documents relatifs à l'histoire naturelle, ainsi qu'une quantité de semences provenant de Perse et inconnues en Italie. De retour à Pise, il professa la botanique. De Tunis, où il s'était rendu sur l'invitation du bey, il rapporta de nouvelles plantes, entre autres le *Cynara acaulis*. Nommé membre de la Société royale de Londres (1708), il continua avec ardeur ses travaux sur la physique; son analyse des eaux thermales de Pise est remarquable pour l'état de la science à cette époque. Il entretenait une correspondance suivie avec Reisher, Vaillant et Derham; mais son principal mérite est dans l'organisation et le développement qu'il donna au jardin botanique de Pise, où il vit fleurir sous ses yeux pour la première fois en Europe l'aloès et le cafier. Son *Catalogus plantarum horti pisani* (Florence, 1723, in-fol.) contient la description de cinq mille plantes. On lui reproche de s'être écarté dans cet ouvrage de la méthode de Tournefort, et d'avoir multiplié sans raison les espèces et les genres.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. IV. — Calvi, *Commentarium inserviturum historiæ pisani horti botanici*. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VIII.

TILLOT (*Guillaume-Léon* DU), marquis DE FELINO, ministre de Parme, né le 31 mai 1711,

à Bayonne, mort en décembre 1774, à Paris. Il reçut une éducation libérale, et fut admis dans les bureaux de Versailles par le crédit de quelques amis de son père, chef de la garde-robe du roi d'Espagne. Son intelligence des affaires et son activité lui procurèrent les bonnes grâces de Ferdinand VI, qui le donna pour intendant à son frère Philippe, lorsque ce prince prit possession du duché de Parme (mars 1749). Il provoqua d'utiles réformes dans l'intérieur, et combattit avec autant de fermeté que de prudence les prétentions de la cour de Rome au sujet des investitures; mais il vit jusqu'en 1759 ses projets d'ordre et d'économie traversés par la duchesse Élisabeth, qui, habituée aux somptuosités de Louis XV, dont elle était la fille de prédilection, avait inspiré le goût du faste à son mari. Celui-ci fut bientôt chargé de grosses dettes. Ferdinand VI, mécontent, lui refusa tout subside; Louis XV, au contraire, lui accorda de quoi se libérer ainsi qu'une pension de 225,000 livres, mais à la condition de prendre du Tillot pour ministre des finances. Dans ce nouveau poste du Tillot fit beaucoup de bien. Il établit plusieurs manufactures, restaura les monuments publics, fonda une académie des beaux-arts et une école militaire pour les jeunes nobles. En 1764 il limita les libéralités des fidèles envers l'Église, et enjoignit à quiconque s'engageait dans les ordres monastiques de renoncer à tout droit de succession; il fit soumettre en 1765 aux impôts ordinaires les biens qui seraient acquis dans la suite par les ecclésiastiques. Cantù, qui certes n'est pas disposé à brûler de l'encens en faveur d'un ministre hostile à la suprématie temporelle du pape, trace de lui ce portrait : « Économe avec magnificence, ferme avec douceur, désintéressé, du Tillot savait descendre dans les moindres détails, comme s'il eût géré un patrimoine privé; cependant il ne perdait jamais de vue l'unité de l'administration, et non-seulement ses faibles revenus purent suffire à tous ses besoins, mais il trouva moyen de les faire servir à la splendeur du duché. » Don Philippe récompensa les services de du Tillot en lui accordant, en 1765, le titre de marquis, avec le domaine de Felino, dont le revenu n'excédait pas 2,000 fr. Après la mort de ce prince (17 juillet 1765) la puissance du ministre s'accrut encore; il prit en main la direction de toutes les affaires, et songea à fonder au centre de l'Italie un État relativement considérable en négociant en secret le mariage du jeune duc Ferdinand avec Béatrice d'Este, héritière du duché de Modène. Mais la cour de Vienne déjoua ce projet : la princesse épousa un archiduc d'Autriche, et le duc une archiduchesse. Ce mariage fut célébré en 1769, avec un éclat inaccoutumé. Peu de mois après Ferdinand, oublieux des leçons de Condillac que du Tillot lui avait donné pour précepteur, se plongea dans la débauche, accueillit fort mal les observations de son ministre, et le prit dès lors en aversion. Louis XV fut obligé d'intervenir; il exigea le renvoi des jeunes débauchés et des filles de joie dont le duc faisait sa société habituelle. Le 16 janvier 1768 le ministre avait défendu de porter aucun litige devant un tribunal étranger et de solliciter auprès d'une puissance étrangère des pensions ecclésiastiques, commendes, bénéfices, etc., et avait déclaré que tout écrit venant de Rome ne serait valable qu'avec l'*exequatur* ducal. Clément XIII déclara ces actes nuls et téméraires, et affecta de mettre dans ses lettres : *nos* duchés de Parme et de Plaisance. Du Tillot répondit en expulsant les jésuites, en supprimant l'inquisition et en outre un grand nombre de monastères et en soumettant les autres à des règlements. Il fonda en même temps une université, qui ne tarda pas à devenir une des plus florissantes de l'Europe. Paciaudi, qui en eut la surintendance, s'entoura d'une foule de professeurs distingués, tels que Valdrighi, de Rossi, Silvani, Venini, Amoretti, d'Oneglia. Les PP. Jacquier et Lesueur formèrent un laboratoire de chimie, et Fourcaud un cabinet d'histoire naturelle; l'éloquent Turchi fut chargé de l'éducation des petits princes. Deleyre publia la *Gazette littéraire* et Bodoni imprima ses magnifiques éditions. A ces hommes illustres il faut encore joindre Pujol, Botta, Capretta, Giordani et les poëtes Angelo Mazza, Bondi, Manara, Frugoni et Rezzonico, ces deux derniers poëtes attitrés de la cour. Du Tillot avait fait de Parme une Athènes brillante. En 1770 il proposa des prix annuels pour les meilleurs ouvrages dramatiques italiens; mais en 1771, à l'instigation du duc Ferdinand, l'on forma tant d'intrigues contre lui, que les rois de France et d'Espagne furent obligés de le rappeler et de nommer à sa place l'Espagnol Llano. Il eut à subir en se retirant les avanies de la populace, ameutée contre lui. L'université protesta contre le renvoi de son fondateur. Le duc, irrité, disgracia Paciaudi et la plupart des amis de du Tillot. Après s'être arrêté quelques jours à Colorno, celui-ci se rendit à Madrid, où Charles III lui fit l'accueil le plus distingué, et de là à Paris, où il mourut célibataire, à l'âge de soixante-trois ans. Toutes les rancunes alors s'éteignirent; la mémoire de « ce grand ministre d'un petit État », ainsi que l'appelait Duclos, fut l'objet de la vénération publique. « Il avait, dit Botta, de la dignité, de l'éloquence, de la politesse et toutes les qualités qui rendent un homme parfait. » Louis XV, en 1770, l'avait décoré du grand-cordon de Saint-Louis. S. ROLLAND.

G. de Lama, *Vita di Bodoni*. — Botta, *Storia d'Italia*. — Ces. Cantù, *Hist. des Italiens*, t. X.

TILLOTSON (*John*), théologien et prédicateur anglais, né en octobre 1630 (1), à Sowerby (Yorkshire), mort le 24 novembre 1694, à Londres. Il était fils d'un marchand drapier, puri-

(1) Il fut baptisé le 3 de ce mois dans la ville d'Halifax, voisine de ce bourg.

tain rigide, qui l'éleva dans les principes de sa secte. Après avoir fait ses humanités à Halifax, il prit des langues anciennes une connaissance approfondie; il entra en 1647 dans le collége de Clare, à Cambridge, et en devint agrégé en 1651. Cette université était alors un des foyers du puritanisme; mais Tillotson sut de bonne heure s'affranchir des préjugés de son éducation religieuse, puisa dans la lecture des ouvrages de Chillingworth l'esprit de douceur et de modération qui le distingua depuis à un si haut degré, et se rangea à ce parti, déjà nombreux, de fidèles qui, solidement retranchés derrière la Bible, combattaient à la fois papistes et puritains. Cette règle de conduite, il y resta toujours fidèle, et sa réputation vient surtout de la supériorité avec laquelle il développa et défendit, dans ses écrits et dans la chaire, les principes de l'Église anglicane et en même temps d'une orthodoxie rationnelle et tolérante. Avant de s'engager dans les ordres, il quitta l'université pour surveiller l'éducation du fils d'Edmond Prideaux, procureur général sous Cromwell (1657). Cette place l'obligea de résider à Londres, et le mit en rapport avec d'éminents personnages. Il avait trente ans passés lorsqu'il fut appelé au sacerdoce, et cette cérémonie s'accomplit à l'écart et avec une sorte de mystère, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'on ignore encore le temps et le lieu où elle a été célébrée; ce qu'on en sait se borne au nom du prélat qui l'accomplit, Thomas Sydserf, évêque de Galloway. D'autres bruits injurieux furent répandus par des membres du clergé indépendant, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir déserté ses maximes; mais il en fut hautement justifié. Après avoir desservi comme vicaire la paroisse de Cheshunt, dans le Herford (1661-62), et comme recteur celle de Reddington, dans le Suffolk (1663), Tillotson fut rappelé à Londres par la corporation de Lincoln's Inn, qui le choisit pour prédicateur (1664), et dans la même année il reçut une vocation semblable de l'église Saint-Laurent. Ce fut en ces deux endroits qu'il prononça ces sermons qui rendirent en peu de temps son nom fameux, et dont le ton général a quelque analogie avec ceux de Massillon. Outre l'étude particulière qu'il avait faite des mouvements oratoires qui conviennent le mieux à la chaire et des divers genres d'érudition qu'elle exige, il eut pour principale règle de fuir l'exagération, la grossièreté, le mauvais goût qui avaient tant contribué au discrédit des sectes puritaines. Son langage fut clair et précis, émouvant sans affectation, élevé sans violence ni fausse pompe, assez élégant pour plaire aux gens du monde, mais d'une simplicité qui ne dépassait pas l'intelligence du peuple. C'est ce rare degré d'excellence qui lui gagna les applaudissements de tous ceux qui l'entendirent, et qui attirait en foule autour de lui les membres des nombreuses congrégations où il fut invité à exercer son ministère.

Sous le règne de Charles II, Tillotson, pourvu en 1669 d'une prébende à Canterbury et en 1675 d'un canonicat à Saint-Paul de Londres, ne joua qu'un rôle secondaire, et se tint autant que possible à l'écart des disputes religieuses ou politiques, qui répugnaient à son doux et paisible caractère. La conversion du jeune duc de Shrewsbury, qui fut son ouvrage, lui fit beaucoup d'honneur; de même le courage qu'il montra dans le procès de William Russell, qu'il assista jusqu'à la mort. Après la révolution de 1688, il fut nommé doyen de Saint-Paul et clerc du cabinet du roi (1689), puis archevêque de Canterbury (23 avril 1691), à la place de Sancroft, qui avait refusé de prêter le serment d'allégeance. Il ne consentit à accepter un poste si élevé qu'après avoir résisté longtemps, et sur les instances renouvelées de Guillaume III, qui plus tard rendit cet éclatant témoignage à ses talents et à ses vertus, en disant « qu'il n'avait jamais connu de plus honnête homme et eu de meilleur ami ». Il mourut pauvre, ne laissant à sa femme (1) que la propriété de ses œuvres, dont la vente lui rapporta plus de 80,000 fr. Après sa mort on trouva chez lui un paquet des libelles (et ils étaient nombreux) qu'on avait faits contre lui, et qui portait ces mots écrits de sa main : *Those are libels. I pray God forgive them; I do.* On l'accusa entre autres choses d'inconsistance dans la doctrine; on lui reprocha amèrement d'avoir conçu des doutes sur l'éternité des peines, et on le taxa de socinianisme parce qu'il prétendait défendre le christianisme avec les seules armes de la raison et surtout qu'il entretenait un commerce suivi avec Locke, Limborch et Le Clerc. « Certes, dit Warburton, il fut vertueux, pieux, humain et modéré dans un temps où cette dernière qualité était des plus rares. De la société civile il n'avait que des idées confuses et imparfaites. Comme théologien il peut être mis au nombre des latitudinaires. » Ses œuvres ont été recueillies plusieurs fois; la 2e édit. est de Londres, 1699, in-fol.; celle de Birch (1752, 3 vol. in-fol.) est précédée d'une bonne notice; mais celle de Warburton (1757, 12 vol. in-8°, et 1826, 10 vol.) est la plus complète; elles contiennent quelques opuscules, des discours, un traité estimé (*the Rule of faith*; 1666, in-8°), écrit en réponse au théologien Sarjeant, et des sermons. Ces derniers forment un corps d'ouvrage qui a eu de fréquentes réimpressions; on les a traduits en allemand, en hollandais et en français; mais la version qu'en a donnée Barbeyrac (Amst., 1722, 1744, 6 vol. in-12) n'est souvent qu'une paraphrase. On doit aussi à Tillotson l'édition des *Œuvres d'Isaac Barrow* (Lond., 1683, 4 vol. in-fol.), qu'il a accompagnée de la vie de son ami. P. Louisy.

Burnet, son *Oraison funèbre*, et *Hist. of his own time.* — *Life of J. Tillotson, with many curious memoirs*; Londres, 1717, in-fol. — Th. Birch, *Life of J. Tillotson*;

(1) Élisabeth French, fille d'une sœur de Cromwell; elle mourut en 1702.

Lond., 1752-1753, in-8°. — Le Neve, *Lives of the protestant archbishops of England*. — Dodd, *Church history*. — Lodge, *Portraits of illustrious personages*, t. VI. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

TILLY (*Jean* TSERCLÆS, comte DE), célèbre capitaine allemand, né en 1559, au château de Tilly (Brabant), mort le 30 avril 1632, à Ingolstadt. La famille de Tserclæs était originaire de Flandre, et entra dès le quinzième siècle au service de l'Empire. Il avait pour père Martin, sénéchal héréditaire du comté de Namur, et pour frère aîné Jacques, qui mourut en 1624. Sa qualité de cadet le fit destiner à l'Église. Élevé dans un couvent de jésuites, il y reçut une éducation qui développa en lui le fanatisme religieux, mais qui lui fit changer de résolution. Il quitta donc l'habit de jésuite pour suivre la carrière militaire. Il prit successivement du service dans les troupes de l'Espagne, de l'Empire et de la Bavière. Les exemples et les leçons du duc d'Albe, de Requesens, de don Juan et d'Alexandre Farnèse, à l'école duquel il se forma, lui inculquèrent les principes d'une obéissance aveugle et en firent un homme impitoyable, qui ne reculait devant aucune mesure pour arriver à l'extirpation de l'hérésie. Il fit avec le grade de lieutenant colonel, sous les ordres de Philippe-Emmanuel de Lorraine-Mercœur, la campagne de Hongrie contre les patriotes ou rebelles et les Turcs, et il obtint en 1602 le commandement d'un régiment wallon. La rapidité et la vigueur dans l'exécution de ses plans caractérisaient ses opérations. Le duc Maximilien de Bavière le nomma feldmaréchal général, et le chargea de réorganiser l'armée bavaroise. En 1609 Tilly commanda l'expédition contre Donauwœrth. Quelque temps après il fut choisi pour général en chef de l'armée de la ligue dans la guerre de Trente ans, et il s'acquit une grande réputation à la bataille de Prague (8 nov. 1620), livrée d'après ses avis. En vain conseilla-t-il, après la victoire, aux grands de la Bohême, de fuir la vengeance de l'empereur; ils ne voulurent pas l'écouter, et trois mois après l'ordre arriva de les arrêter; vingt-huit furent jetés en prison, et, à l'exception d'un seul, payèrent de leur vie leur imprudence. Dans le cours de la guerre, Tilly empêcha, par d'habiles manœuvres, la jonction de Mansfeld et du margrave de Bade; il battit ce dernier à Wimpfen, chassa, en 1622, le duc de Brunswick du Palatinat, le défit le 2 juillet 1622 à Hœchst, et le 6 août 1623, après trois jours de combat, à Stadtloo, dans l'évêché de Munster. En récompense de ses services, l'empereur l'éleva à la dignité de comte de l'Empire. En 1625 Tilly reçut le commandement en chef de l'armée destinée à agir contre Christian IV, et le 27 juillet il remporta sur lui une victoire signalée, à Lutter. Cependant Wallenstein, son ennemi personnel, réussit à l'éloigner en lui persuadant de se diriger vers la Hollande, pendant qu'il poursuivrait lui-même le roi de Danemark. Les deux généraux contraignirent ce roi, en 1629, à signer la paix honteuse de Lubeck. L'année suivante, Wallenstein fut écarté, et Tilly eut seul le commandement en chef des troupes impériales. Son entreprise la plus considérable fut le siége et la prise de Magdebourg (10 mai 1631). Les horreurs qui y furent commises sous ses yeux, particulièrement par les Croates d'Isolani et les Wallons de Pappenheim, seront une tache éternelle à son nom. « Depuis la prise de Troie et de Jérusalem, écrivit-il à l'empereur après son entrée triomphale dans cette malheureuse ville, il n'y a pas eu de victoire pareille. » Gustave-Adolphe, accouru trop tard au secours de Magdebourg, passa l'Elbe, entra en Saxe, et remporta, près de Breitenfeld (7 sept. 1631), une sanglante victoire sur Tilly, qui, blessé trois fois, eut peine à atteindre Halle. Le général des Impériaux rassembla une nouvelle armée, chassa les Suédois de Bamberg, et se fortifia à Rain sur le Leck, pour empêcher Gustave-Adolphe de pénétrer en Bavière. Mais les Suédois le trompèrent, traversèrent la rivière, et lui livrèrent une bataille où il eut la jambe fracassée par un boulet. Il mourut quelques jours après, à Ingolstadt, le 30 avril 1632.

Tilly était de taille moyenne, et avait un aspect effrayant. Il conserva sous la tente toutes les pratiques du couvent; sa sévérité, sa rudesse, sa ponctualité l'avaient fait nommer par Gustave-Adolphe *le Vieux caporal*. Sobre, continent, il haïssait le luxe et la représentation; il ne voulut jamais recevoir d'argent de son maître; aussi ne laissa-t-il aucune fortune. Zélé sectateur de l'Église catholique, il s'en montra le plus actif défenseur. Comme général, il était aussi habile et rusé que cruel. Son désintéressement était tel qu'il refusa la principauté de Kalenberg, dont l'empereur, dans sa reconnaissance, voulait lui faire don.

Hübner, *Genealog. Tabellen*, t. II. — *Joh. Tserclaes, Graf von Tilly*; Leipzig, 1792, in-4°. — Villermont, *Tilly, ou la Guerre de Trente ans*; Tournai, 1859, 2 vol. in-8°.

TILLY (*Jacques-Pierre-Alexandre*, comte DE), littérateur français, né au Mans, en 1764 (1), mort à Bruxelles, le 23 décembre 1816. Il appartenait à une ancienne famille normande, qui s'est subdivisée en plusieurs branches. Admis à l'âge de quinze ans dans les pages de la reine, il en sortit pour passer comme sous-lieutenant dans les dragons de Noailles. Il quitta de bonne heure le service militaire. A l'époque de la révolution, il s'en montra l'adversaire, et inséra dans *les Actes des apôtres* et *la Feuille du jour* des articles remarquables par la vivacité des opi-

(1) Date indiquée dans ses *Mémoires*; cependant son acte de baptême n'est pas dans les registres de l'état civil du Mans. Son acte de décès le dit né à « Chassilly (Normandie) »; mais il n'existe en France aucune commune de ce nom. La mère du comte de Tilly étant une demoiselle de Chasslie, nous avons pensé qu'il pouvait avoir vu le jour à Chassillé (arrond. du Mans); mais les recherches dans les archives de cette commune ont été infructueuses.

nions. Il quitta la France après la journée du 10 août, et résida en Angleterre jusqu'en 1798. L'année suivante, il alla aux États-Unis, d'où il revint en Angleterre dans les premiers mois de 1799. Il parut en septembre de la même année à Hambourg, puis il se rendit à Leipzig, à Dresde et à Berlin. En 1801, le roi de Prusse le nomma son chambellan. Tilly quitta Berlin au printemps de 1807, et il obtint sans doute plus tard la permission de revenir en France, car on le vit à Paris en 1812 et en 1813. Il s'y trouvait après le retour des Bourbons, mais il s'en éloigna avec eux en 1815, resta en Belgique, et, las d'une vie orageuse et dissipée, se donna la mort l'année suivante. Il a été représenté comme un de ces roués froids, polis et méchants dont Laclos a reproduit le type. On a de lui : *Œuvres mêlées;* Amst. et Paris, 1785, in-8°; nouv. édit., augmentée des opuscules publiés par l'auteur de 1785 à 1795, Berlin, 1803, in-8°; Leipzig, 1803, 1813, in-8°; — *Lettre à M. Philippe d'Orléans;* Paris, 1790, in-8° : brochure publiée ordinairement à la suite d'une autre, intitulée : *A moi Philippe, un mot!* s. d., in-8°; — *Lettre à Louis XVI;* Paris, 1793, in-8°; Berlin, 1794, in-8°; — *De la révolution française en* 1794; Londres, 1795, in 8°; réimpr. dans les *Œuvres mêlées*, édit. de Berlin; — *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs de la fin du dix-huitième siècle;* Paris, 1828, 3 vol. in-8°; 2e édit., Paris, 1830, 3 vol. in-8° : ces mémoires, dédiés au prince de Ligne, trad. en allemand sur les manuscrits autographes, avaient paru à Berlin, 1825, 3 vol. in-12. Tilly est l'auteur de ce distique si connu sur Louis XVI :

Il ne sut que mourir, aimer et pardonner;
S'il avait su punir, il aurait su regner.

Préface des Mémoires de Tilly. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Querard, *France litt.*

TIMAGÈNE (Τιμαγένης), historien et rhéteur grec, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il était d'Alexandrie et fils du banquier du roi d'Égypte. Gabinius l'emmena prisonnier à Rome (55). Malgré son instruction et sa naissance distinguée, il passa par les plus humbles emplois de la condition servile : il fut cuisinier et porte-litière (*lecticarius*). Faustus, fils de Sylla, le racheta de l'esclavage. Timagène acquit bientôt de la réputation comme professeur de rhétorique, et par degrés il s'éleva jusqu'à l'intimité d'Auguste; mais quelques railleries qu'il se permit sur la famille impériale le firent renvoyer du palais; il se vengea de cette exclusion en jetant au feu ses ouvrages d'histoire, entre autres un récit des actions d'Auguste. L'empereur ne le punit pas de ce nouveau trait d'indépendance, et il laissa un de ses ministres recueillir le disgracié. Timagène trouva un asile dans la maison d'Asinius Pollio. Après avoir longtemps interrompu ses travaux littéraires, il les reprit; mais ses derniers ouvrages sont perdus aussi bien que ceux qu'il avait brûlés. Il mourut à Dabanum, ville de l'Osrhoène en Mésopotamie. On ignore quel motif l'avait décidé à quitter Rome.

En outre Suidas mentionne un TIMAGÈNE, auteur d'un *Périple de la mer*, en 5 livres, et Plutarque un TIMAGÈNE de Syrie, qui avait écrit une *Histoire de Gaule;* il est probable qu'ils sont le même personnage que Timagène d'Alexandrie.

Sénèque, *De ira*, III, 23; *Epist.*, 91. — Plutarque, *De adulatore et amico*, c. 27. — Suidas. — Bonamy, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XIII, p. 35. — Schwab, *De Livio et Timagene, historiarum scriptoribus æmulis;* Stuttgard, 1834, in-4°.

TIMANTHE (Τιμάνθης), peintre grec, né à Cythnos, vivait vers 400 avant J.-C. Élève de l'école de Sicyone, il fut le contemporain et l'émule de Parrhasius et de Zeuxis. Nous ne le connaissons guère que par le célèbre tableau du *Sacrifice d'Iphigénie*, où il avait représenté à côté de la vierge près d'être immolée Calchas, Ulysse, Ménélas, et Agamemnon. Sur les figures des trois premiers personnages il avait savamment gradué la douleur; quant au père d'Iphigénie, il avait le visage voilé (1). On cite encore quatre peintures de Timanthe : *Le Débat d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille:* il concourut sur ce sujet avec Parrhasius, et remporta le prix; *la Mort de Palamède*, à Éphèse; une peinture conservée à Rome dans le temple de la Paix, et que Pline décrit d'une manière si vague qu'on n'en peut deviner le sujet; et *un Cyclope endormi*, qui semble avoir été un de ses chefs-d'œuvre : le géant était représenté dans un petit tableau, et pour donner une idée de sa taille, l'artiste avait imaginé de peindre des satyres qui mesuraient son pouce avec un thyrse. Quoique nous n'ayons sur Timanthe qu'un petit nombre de renseignements, il est possible de nous faire une idée de son talent. Ce peintre excellait dans l'expression, et l'effet qu'il obtenait allait même au delà de celui qu'il semblait avoir cherché. C'est ainsi du moins que nous comprenons cette phrase de Pline : « Dans les œuvres de celui-ci seul on comprend toujours plus qu'il n'a peint, et l'art chez lui étant suprême, le génie pourtant va toujours au delà de l'art. » Cette prodigieuse entente de l'expression ou de l'effet n'est pas d'ailleurs absolument à

(1) Les auteurs anciens semblent croire que Timanthe avait pris ce parti dans l'impossibilité où il se sentait de trouver pour la douleur paternelle une expression suffisante. Il est probable qu'en s'exprimant ainsi ils ne se rendaient pas compte de la véritable intention du peintre. La difficulté n'était pas de montrer une douleur poussée jusqu'à l'extrême désespoir; c'était de représenter dans la même personne le roi qui par devoir assistait à un sacrifice d'où dépendait le salut de la Grèce, et le père que ce sacrifice privait d'une fille chérie. Ces deux expressions n'étaient pas seulement inconciliables pour le peintre, elles l'étaient bien plus encore pour Agamemnon, et si l'on se place dans les données de la légende, on comprendra que le père, forcé de présider au sacrifice de sa fille, ne pouvait que se voiler la face devant cette horrible et nécessaire immolation. Il n'y avait donc pas de la part du peintre un artifice ingénieux pour dissimuler l'insuffisance de son art, mais une combinaison sensée qui ajoutait encore à l'effet dramatique de cette scène terrible.

louer; si elle marque le comble de l'art, elle touche aussi à son abus, et elle est aussi voisine de la décadence que de la perfection. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 10. — Quintilien, II, 13 — Cicéron, *de Orat.*, 22. — Valère Maxime, VIII, 11. — *Le Mercure*, an. 1740, t. II. — Fuseli, *Lecture*, dans *Life and writings of Fuseli*, de Knowles, t. II, p. 44. — Sir J. Reynolds, *Discourses* (le VIII[e]).

TIMÉE (Τίμαιος), de Locres, philosophe grec de l'école pythagoricienne, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il fut, dit-on, un des philosophes auprès desquels Platon, après avoir épuisé l'enseignement de Socrate, vint chercher des leçons de sagesse. C'était du moins chez les anciens une tradition constatée par Cicéron. Proclus se contente de dire que Platon puisa dans un traité de Timée la matière d'un de ses dialogues les plus célèbres, *le Timée*. Voici en quels termes, dans ce dialogue même, il parle de son maître : « Ce Timée était de Locres; n'étant inférieur à aucun de ses concitoyens ni par la fortune, ni par la naissance, il occupa les plus hautes fonctions et dignités de la ville, et, à mon avis, il parvint au faîte de toute philosophie. » Et plus loin : « Il nous a paru bon que Timée, comme le plus savant en astronomie, et celui qui s'était le plus occupé de connaître la nature de l'univers, parlât le premier, commençant par la création du monde et finissant par la génération de l'homme. » Il reste sous le nom de Timée de Locres un petit traité (Περὶ ψυχᾶς κόσμου καὶ φύσιος), écrit en dorien, évidemment supposé, et qui a été rédigé d'après *le Timée* de Platon. Il parut pour la première fois, trad. en latin par Valla, avec divers autres ouvrages; Venise, 1488, 1498. Nogarola publia le texte grec (Paris, 1555, pet. in-8°). Gale l'a inséré dans ses *Opuscula mythologica*, et Gelder en a donné une excellente édition (Leyde, 1836, in-8°). Ce traité a été trad. en français par d'Argens (Berlin, 1763, pet. in-8°), et par Batteux (Paris, 1768, in-12). L. J.

Platon, *Timæus*. — Cicéron, *De finib.*, V, 23; *Tuscul.*, I. — Proclus, *Comm. in Tim. Platonis*.

TIMÉE, historien grec, né vers 352, à Tauromenium (Taormine), en Sicile, mort vers 256, à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Son père, Andromachus, recueillit les exilés de Naxos, après la destruction de cette ville par Denys, et les établit dans Tauromenium, dont il devint en 358 le chef suprême ou *tyran*. Quand Agathocle résolut, au moment de partir pour l'Afrique, de se débarrasser de ses ennemis (310), Timée fut du nombre des exilés; il se retira à Athènes, où il passa plus de cinquante ans, et après la prise de cette ville par Antigone (263), il retourna dans sa patrie, où il mourut. Ce fut pendant son exil qu'il écrivit une *Histoire de Sicile*, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'an 264. Cet ouvrage, qui comprenait environ quarante livres, traitait des divers pays avec lesquels la Sicile s'était trouvée en rapport, c'est-à-dire d'abord l'Italie, puis la Grèce, à partir des guerres médiques, et surtout de l'expédition d'Athènes contre Syracuse; les cinq derniers livres contenaient l'histoire d'Agathocle. Timée avait écrit séparément l'histoire de Pyrrhus. Polybe, qui à beaucoup d'égards fut le continuateur de Timée, l'a jugé avec une extrême sévérité. Il lui reproche de manquer des premières qualités d'un historien, c'est-à-dire de n'avoir aucune connaissance pratique de la guerre et de la politique, d'avoir pris tous ses renseignements dans des livres; il le déclare incapable de rapporter exactement même ce qu'il avait vu, et l'accuse d'entasser les fables et les vieilles traditions, tandis qu'il omet souvent des événements essentiels. Il lui fait le reproche encore plus grave, d'avoir dénigré de parti pris beaucoup d'hommes illustres, tels que Homère, Aristote, Théophraste, d'avoir surtout prodigué les calomnies à son ennemi personnel Agathocle. Comme il ne reste qu'une partie relativement insignifiante de l'œuvre de Timée, il est impossible de dire jusqu'à quel point ces reproches sont fondés. Il en est un du moins sur lequel le doute est permis. Timée recueillit un grand nombre de vieilles traditions, et selon toute apparence il y ajouta beaucoup de son propre fonds (1). Outre sa grande *Histoire*, Timée avait écrit une liste des vainqueurs des jeux olympiques (Ὀλυμπιονῖκαι), qui lui servit à déterminer la chronologie grecque. De lui date l'habitude de compter par Olympiades. Les *Fragments* de Timée ont été recueillis par Gœller, dans *De situ et origine Syracusarum* (Leipzig, 1818), et par MM. Müller, dans les *Fragmenta historicorum græcorum*; Paris, Didot, 1841, t. I[er]. L. J.

Suidas. — Polybe, l. XII. — Vossius, *De histor. græcis*, édit. Westermann. — Clinton, *Fasti hellenici*, t. III. — Gœller et Müller, notices à la tête des *Fragments de Timée*. — Th. Mommsen, *Hist. romaine*, t. I[er], p. 30?, trad. Alexandre.

TIMÉE, grammairien et sophiste grec, d'une époque incertaine. Le seul ouvrage qui reste de lui ne nous apprend rien sur sa vie, mais il permet de conjecturer qu'il appartient à cette renaissance de la philosophie platonicienne qui signala le troisième siècle après J.-C. Cet ouvrage est un court *Lexique des mots de Platon* (Τιμαίου σοφιστοῦ ἐκ τῶν τοῦ Πλάτωνος λέξεων). D'après le titre il semble que cet opuscule n'est qu'un extrait d'un plus grand ouvrage; mais nous savons par Photius que l'original était très-

(1) C'est ainsi qu'on peut le regarder comme le véritable fabricateur de l'histoire romaine avant Rome. Il est vrai que Stesichore avait déjà amené Énée et les Troyens en Occident; mais il était réservé à Timée de donner à cette fiction une autorité historique. « Le véritable auteur de la légende définitive et populaire de l'émigration des Troyens, dit M. Mommsen, est Timée.... Le premier il conduit Énée à Lavinium, que celui-ci fonde d'abord, et où il asseoit ses pénates troyens; plus tard il lui fait aussi bâtir Rome. Timée semble avoir enfin opéré le mariage de la légende d'Énée et de celle de l'Élise ou Didon tyrienne : à l'entendre, c'est Didon qui aurait fondé Carthage; et la même année aurait vu naître les deux villes, plus tard rivales. Toutes ces nouveautés trouverent créance. »

aussi, et il est probable que le *Lexique* contient autant d'additions que de retranents. Il fut publié par Ruhnken, avec un nt commentaire (Leyde, 1755, in-8°, et in-8°, édition très-améliorée). Koch en a une nouvelle édition (Leipzig, 1828-1833, Suidas attribue à l'historien Timée de Tauum un *Recueil d'arguments de rhéto-* (ıppartient plutôt à Timée le sophiste autre grammairien de ce nom. L. J.

en. *Preface du Lexicon platonicum.*

OLÉON (Τιμολέων), général corinthien, e 415 et 410, mort en 337, à Syracuse. Il par son père Timénète ou Timo- ı uue des familles les plus nobles de Co- Il avait un frère nommé Timophane, , dans une bataille contre les Argiens, il ıuvé la vie au péril de la sienne. Ce frère, ar ses concitoyens à la tête d'une troupe lats mercenaires, se rendit par eux maître ille et se proclama lui-même tyran. Ti- avait, comme toute l'aristocratie grecque, ine violente pour la tyrannie; c'était là e passion; d'une grande douceur dans rdinaire, il ne devenait intraitable que vis- es tyrans. Ce fut lui qui se chargea de Corinthe; il tua de sa main son propre ur la place publique (364). Tel est du le récit de Diodore; suivant Plutarque,)n aurait laissé ses amis égorger le ty- couvrant lui-même le visage d'un pan manteau pour que ses yeux ne vissent e scène, et fondant en larmes. On ne ıs surpris que sa mère l'ait maudit et ait refusé de le recevoir. Objet d'horreur s siens et pour lui même, il vécut pen- ngt ans dans la solitude. Diodore, à la ne fait aucune mention de cette vie re- de ces remords que Plutarque se plaît à Quoi qu'il en soit, le souvenir du meurtre n était encore présent à tous les es- rsque des députés de Syracuse arri- à Corinthe. Le second Denys, chassé par Dion, était rentré dans Syracuse ; ressaisi le pouvoir; les ennemis du 'étaient enfuis de la ville et s'étaient ous les ordres d'Hicétas (*voy.* ce nom). t ces exilés qui, pour rentrer dans leur mploraient le secours des Corinthiens; ıthe, métropole de Syracuse, ne pouvquer aux obligations que ce titre lui , d'après les idées des Grecs. On décida nverrait une armée en Sicile, et Timo- . choisi d'une voix unanime pour la der (344). Il partit sur une petite dix vaisseaux, et débarqua à Taurome- trouva les affaires en Sicile bien chan- ı l'envoyait contre Denys au secours s; et le premier était chassé et ne possé- s que la citadelle de Syracuse, où le le tenait bloqué. Hicétas, qui n'aspirait tyrannie, réunit cinq mille soldats et se porta à la rencontre des Corinthiens; Timoléon, qui n'en avait guère plus d'un millier, le mit en pleine déroute près d'Adranum. Ce premier succès rallia à son parti les villes des environs, et Denys, qui manquait de soldats et d'argent, lui livra la citadelle, et se remit lui-même entre ses mains (343); on l'envoya à Corinthe. Restait Hicétas, aidé d'une armée carthaginoise, qui montait, dit-on, à cinquante mille hommes. Timoléon reçut de Corinthe un renfort qui porta sa troupe à un peu plus de quatre mille soldats, et s'établit solidement à Catane. Tandis que Hicétas et ses puissants alliés marchaient contre Catane avec le gros de leurs forces, le lieutenant de Timoléon, qui occupait la citadelle de Syracuse, fit contre la ville une attaque subite, et s'empara du quartier d'Achradina, l'un des plus considérables. Cette nouvelle déconcerta les Carthaginois et leur chef Magon; craignant d'être surpris et enveloppés, ils regagnèrent en hâte le rivage, et retournèrent à Carthage. Hicétas fut forcé de se retirer à Leontium. L'ennemi vaincu, Timoléon s'occupa à rétablir une constitution libre à Syracuse; les anciennes règles du gouvernement républicain étaient oubliées depuis si longtemps qu'il fallut faire venir de Corinthe deux personnages qui furent chargés de fixer la constitution. La ville était presque dépeuplée, au point que l'herbe croissait sur la place publique; Timoléon rappela tous les exilés, qui étaient dispersés dans l'Italie et dans la Grèce. Il fit raser la citadelle. Du reste il ne prit pas l'autorité pour lui-même; il se contenta d'assurer la liberté.

Cependant les Carthaginois, exaspérés de la couardise de Magon et des succès du général corinthien, se mirent en devoir de faire rentrer l'île entière dans leur obéissance. L'expédition, qui fut placée sous les ordres d'Hasdrubal et d'Hamilcar, se composa de soixante-dix-sept mille hommes et de dix mille chevaux; une flotte de deux cents voiles, escortée de mille bâtiments de transport, débarqua cette puissante armée à Lilybée (339). Loin d'attendre l'ennemi derrière les murs, Timoléon, qui disposait de douze mille soldats grecs et mercenaires, se porta rapidement à sa rencontre, et l'atteignit sur les rives du Crimesus. Confiants dans leur nombre, les Carthaginois ouvrirent l'attaque; mais à mesure que leurs détachements passaient la rivière, Timoléon les chargea avec furie et les battit en détail. Un orage, accompagné de tonnerre et d'éclairs, augmenta la confusion des barbares; ils se débandèrent, et les Grecs en firent un carnage horrible. Ce fut un de leurs plus grands triomphes militaires. Avec son activité accoutumée, Timoléon continua de faire la guerre aux tyrans siciliens; il battit Hicétas, et le fit mourir; il chassa Mamercus de Catane et Hippon de Messine. Puis il conclut avec Carthage, qui avait envoyé de nouvelles troupes sous la conduite de Giscon, un traité par lequel ses possessions dans l'île étaient limitées au cours de l'Halycus (338). Ti-

moléon ne retourna pas dans sa patrie : établi à Syracuse, il y vieillit dans la vie privée, et mourut à l'âge d'environ soixante-quinze ans. On lui fit des funérailles magnifiques; on lui éleva un tombeau sur la place publique de Syracuse, et pendant longtemps les habitants firent des sacrifices à ses mânes, suivant l'usage établi en faveur des grands hommes. Les Grecs, qui, comme les Romains, estimaient le bonheur à l'égal de la vertu, parce qu'ils le regardaient comme l'indice de la protection divine, considéraient Timoléon comme un des hommes les plus heureux et les plus chers à la divinité. Sa vie, telle que Plutarque et Cornelius Nepos l'ont racontée, ressemble un peu à une légende, et prouve combien à cette époque encore la religion grecque avait de puissance sur la foule.

F. DE C.

Diodore de Sicile, XVI, 65-90. — Plutarque, *Timoleon*. — C. Nepos, *Idem*. — Polyen, V, 3. — Grote, *Hist. of Greece*. — Conz, *Timoleon's Rueckkehr nach Korinth*; Stuttgard, 1801, in 8°.

TIMON (Τίμων), *le Misanthrope*, Athénien qui vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. C'est une singularité qu'un homme uniquement remarquable par sa haine contre les autres hommes soit devenu un personnage historique; il doit cette distinction à ce fait que la littérature du temps de Périclès a été si étudiée chez les anciens et chez les modernes que pas un des détails, pas un des noms qu'elle contient, n'est resté inaperçu. Timon, fils d'Échécratide, du dème de Colyttus, et contemporain de la guerre du Péloponnèse, se signala par la haine dont il poursuivit tous ses concitoyens, excepté Alcibiade, qu'il aimait très-particulièrement, parce qu'il prevoyait qu'il serait la cause de la ruine d'Athènes. Une pareille bizarrerie ne pouvait échapper aux poëtes comiques; ils mirent en scène ce *haïsseur des hommes*, dont le nom devint ainsi célèbre sans que rien de son histoire personnelle soit connu. Les témoignages de sa sauvage humeur, qui figurent dans tous les livres d'anecdotes, ne méritent pas d'être recueillis ici; il serait plus intéressant de montrer ce personnage, dont l'existence n'est pas douteuse, devenant peu à peu le type de la misanthropie. On peut suivre cette transformation successive du caractère de Timon, d'abord dans les poëtes comiques, Aristophane, Phrynichus, Platon, Antiphane, pour lesquels il n'est qu'un personnage excentrique de plus dans une ville qui en comptait beaucoup, ensuite dans Plutarque, où il nous apparaît victime de sa confiance en ses amis, révolté de leur ingratitude, et ne trouvant d'autre moyen d'éviter de pareilles déceptions que de vivre seul, loin des hommes, qu'il méprise et déteste; puis dans le beau dialogue de Lucien, où un Athénien, généreux jusqu'à l'imprudence, prodigue son or à des amis, qui abusent de sa bonté, et, ne trouvant auprès d'eux qu'un refus glacial quand la nécessité le contraint de leur demander à son tour des services, tombe dans une misanthropie furieuse, qu'un retour de fortune ne guérit pas; enfin dans le *Timon* de Shakespeare, qui n'est guère que le dialogue de Lucien, dépouillé des formes mythologiques et sophistiques et mis en scène avec plus de verve satirique. Mais une pareille étude appartient plutôt à la dissertation littéraire qu'à la biographie, et il suffit d'en avoir indiqué ici les principaux éléments. La pièce de Shakespeare est d'ailleurs très-imparfaite, et il est douteux qu'un personnage comme Timon convienne au drame sérieux. Convenait-il mieux au drame comique? C'est ce que nous saurions si la comédie qu'Antiphane avait composée sur lui était venue jusqu'à nous.

L. J.

Aristophane, *Lysist.* 809, etc. *Aves*, 1549. — Plutarque, *Anton.*, 70. — Tzetzes, *Chil.*, VII, 273. — Suidas, au mot Τίμων. — Fénelon, *Dialogues*. — Th. Selle, dans *Miscell. Lipsiensia*, t. III. — Meineke, *Hist. crit. com. græc.*, p. 327. — Knight, *Notice* dans son édit. de Shakespeare. — Du Resnel, *Recherches sur Timon le Misanthrope*, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscript.*, t. XIV, p. 75. — L. Coopman, *Diss. de Timone*; Utrecht, 1861, in-8°.

TIMON, poëte grec, né à Phlius, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Resté orphelin dans sa jeunesse, il fut d'abord choriste dans sa ville natale, puis il se rendit à Mégare, où il étudia la philosophie sous Stilpon, vers 250 avant J.-C. De retour à Phlius, il s'y maria; puis il alla à Élis, et devint le disciple du sceptique Pyrrhon. Plus tard il acquit comme professeur à Chalcédoine une fortune avec laquelle il put passer tranquillement à Athènes le reste de ses jours. Dans l'intervalle il avait beaucoup voyagé et vécu quelque temps à la cour de Ptolémée Philadelphe. Ce poëte, dont la vie nous est bien connue, semble avoir été doué d'une intelligence vive et pénétrante, d'un esprit brillant et sarcastique. Ses opinions étaient sceptiques, comme celles de son maître Pyrrhon. Ainsi que la plupart des poëtes de son temps, il aborda tous les genres : il composa des récits épiques, soixante tragédies, trente drames comiques; mais il est un genre qu'il perfectionna au point d'y obtenir une place aussi distinguée que celle de Théocrite dans l'idylle; ce fut la poésie *sillique*. On ne sait pas quelle est l'etymologie de ce mot *silles* (σίλλοι); mais il désigne un genre de poésie très-voisin de la satire des Latins, et distinct de l'iambe d'Archiloque, d'abord par la forme du vers, qui est l'hexamètre, et surtout en ce qu'il s'attaquait moins directement aux personnes, s'en prenant de préférence aux doctrines. Les *Silles* de Timon se divisaient en trois livres : dans le premier il parlait de lui-même; dans les deux autres il supposait un dialogue entre lui et Xenophane de Colophon, créateur présumé de ce genre de poésie et fondateur plus avéré de l'école d'Élée. Dans cette seconde partie de l'œuvre, le scepticisme de Timon se donnait libre carrière, et sa verve poétique se déployait avec une rare originalité. Malheureusement il ne nous reste presque rien

de ces étonnantes productions, dont on ne peut trop regretter la perte. Timon avait également beaucoup écrit en prose, si l'on en croit Diogène Laerce, qui parmi ses ouvrages indique des traités *Sur le sentiment*, *Sur la recherche*, *Sur la sagesse*. Les fragments de Timon de Phlius ont été recueillis par Henri Estienne dans sa *Poesis philosophica* (1573, in-8°); par J.-F. Langheinrich, dans ses *Diss. tres de Timone sillographo* (Leipzig, 1720, 1721, 1723, in-4°); par Brunck, dans ses *Analecta*, t. II; par Wœlke, dans son traité *De Græcorum sillis* (Varsovie, 1820, in-8°); par Paul, dans sa *Diss. de sillis* (Berlin, 1821, in 8°), et d'une manière plus complète par M. Mullach, dans les *Philosophorum græcorum fragmenta*, t. Ier, Paris (Didot). L. J.

Diogène Laerce, IX, 12. — Ant. Weland, *De præcip. parodiarum homericarum script. apud Græcos*; Gœttingue, 1833, in 8o. — Welcker, *Die griech. Tragœd.* — Bode, *Gesch. d. hellen. Dichtk.*, t. II. — *Dict. des sciences philos.*

TIMON (*Samuel*), historien hongrois, né en 1675, dans le comitat de Treutschin, mort le 7 avril 1736, à Cassovie. Admis dans la Compagnie de Jésus, il enseigna les belles-lettres et la philosophie dans divers colléges, et se livra ensuite à l'étude des antiquités de l'histoire de son pays. On a de lui : *Celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum chorographia*; Tirnau, 1702-1770, in 4°; — *Purpura Pannonica, seu Vitæ cardinalium in Hungaria natorum*; ibid., 1713, in-fol.; — *Imago antiquæ et novæ Hungariæ*; Cassovie, 1734-35, 2 part. in-8°; Vienne, 1754, in-4°; — *Epitome rerum Hungaricarum*; Cassovie, 1736, in fol.; — une continuation jusqu'en 1662 des *Annales Hungariæ* d'Istvanfi : elle est restée inédite, mais elle a été consultée par les historiens modernes.

Horanly, *Memoriæ Hungarorum.*

TIMOTHÉE (Τιμόθεος), poëte et musicien grec, né à Milet, en 446 avant J.-C., mort en 357 (1). Il était fils de Thersandre. On sait peu de chose de sa vie. Il se signala jeune dans les fêtes musicales de Milet; il remporta même la victoire sur Phrynis, dont il était le disciple et l'imitateur. Il se rendit ensuite à Athènes, qu'il charma par ses innovations. Les partisans de l'ancienne musique lui reprochèrent seuls de corrompre cet art. Les critiques dont il fut l'objet se trouvent toutes condensées dans un curieux passage du poëte comique Phérécrate. A Sparte, il est vrai, dans le concours des Carnéades, on refusa de le laisser jouer sur sa lyre à onze cordes, et on l'obligea de s'en tenir aux sept cordes de Terpandre. Cet exemple ne trouva point d'imitateurs, ni chez les Ephésiens, qui lui donnèrent mille pièces d'or pour une ode à Artémis, ni surtout à la cour de Macédoine, où il jouit d'une faveur éclatante et où il termina sa vie. Timothée fut en musique et en poésie le plus brillant représentant d'une école qui, ne se proposant plus de but sérieux, religieux ou patriotique, ne cherchait qu'à plaire et sacrifiait tout, sentiment et pensée, à cette seule fin : l'amusement. Le genre de poésie où il excella était le dithyrambe, c'est-à-dire le drame réduit à ses effets matériels. L'un d'eux était intitulé *l'Accouchement de Sémélé*, composition célèbre chez les anciens, et dont le sujet seul suffit à caractériser le talent de l'auteur. Ses autres dithyrambes étaient probablement du même genre, et n'offraient qu'une suite de brillantes descriptions sans unité, sans aucune idée morale. La principale innovation matérielle de Timothée consiste dans l'addition d'une onzième corde à la lyre, qui de l heptacorde de Terpandre avait été successivement portée à huit cordes dès le temps de Pindare, à neuf par Phrynis, à dix par Melanippide; il n'est pas douteux qu'il n'adaptât sa musique au progrès instrumental qu'il venait d'accomplir, qu'il ne recherchât les formes les plus artificielles et les plus compliquées, et qu'il n'employât le *chromatique* de préférence aux autres genres, de sorte qu'on l'en a regardé comme l'inventeur; mais le détail de ses innovations nous échappe; nous avons dû nous borner à en signaler le caractère essentiel. D'après Suidas, Timothée composa *dix-neuf nomes musicaux*, *trente-six proèmes*, *huit diascèves* (probablement des compositions d'autres poëtes adaptées à sa musique), *dix-huit dithyrambes*, *vingt et un hymnes*, des *éloges*, etc. De tous ces poëmes il ne reste qu'un petit nombre de fragments, qui ont été recueillis par Bergk, *Poetæ lyrici græci*, p. 860, etc., et par G.-M. Schmidt, *Diatribe in dithyrambum*, p. 96, etc. L. J.

(1) Selon les marbres de Paros, Suidas le fait vivre quatre-vingt-dix-sept ans.

Étienne de Byzance, au mot Μίλητος. — Suidas. — Plutarque, *de Musica*. — Boèce, *de Musica*. — Burette, dans les *Mem. de l'Acad. des inscr.*, t. X. — Müller, *Hist. of liter. of ancient Greece*, p. 449, etc. — Ulrici, *Gesch. d. hellen. Dichtkunst*, t. II, p. 604-610. — Bernhardy, *Gesch. d. griech. Litt.*, t. II, p. 531-534. — Smith, *Dict. of greek and roman biography*.

TIMOTHÉE, général athénien, mort en 354, à Chalcis. Il était fils du célèbre Conon (*voy.* ce nom). Héritier des richesses de son père, il ne se signala d'abord que par sa dissipation; mais dès 378 nous le voyons chargé d'un commandement dans la guerre qui venait de recommencer entre Athènes alliée des Thébains et Sparte. A cette époque les Athéniens poursuivaient un double but : rétablir la confédération dont ils avaient été les chefs un siècle plus tôt, et reprendre l'empire de la mer; mais les moyens dont ils disposaient ne suffisaient pas à une pareille tâche. A la milice nationale, qui avait porté presque tout le poids de la première lutte contre Sparte, ils avaient substitué des troupes mercenaires, plus utiles et plus maniables peut-être, mais beaucoup plus coûteuses. Les finances de la ville ne pouvant subvenir à cette dépense, les généraux étaient de véritables *condottieri*,

qui, au lieu de poursuivre régulièrement la guerre contre les ennemis d'Athènes, cherchaient avant tout à se procurer de l'argent en louant leurs services aux princes de la Grèce continentale ou aux satrapes de l'Asie Mineure. Timothée fut un de ces généraux, et il ne faut lui demander ni les vues politiques ni les desseins suivis des anciens chefs de la démocratie athénienne. En 378 il rattacha l'Eubée et les îles voisines à la confédération, en 375 il en fit autant de Corcyre, acquisition plus importante. En 373 il fut chargé d'aller, avec une flotte de soixante vaisseaux, au secours de cette même Corcyre, attaquée par la flotte du Péloponnèse, que commandait le Spartiate Mnassipus. Comme il manquait d'hommes et d'argent, il croisa quelque temps dans l'Archipel pour s'en procurer. Il noua en effet des relations amicales avec Jason de Thessalie, avec Amyntas, roi de Macédoine, et rallia encore quelques îles à la confédération. Mais sur ces entrefaites Corcyre courait de sérieux dangers, et au retour de sa croisière Timothée fut mis en jugement. Heureusement pour lui Corcyre avait été délivrée par Iphicrate, et deux des nouveaux alliés d'Athènes, Alcétas d'Épire et Jason de Thessalie, vinrent témoigner en sa faveur; il fut acquitté. L'année suivante (372) il entra au service du roi de Perse Artaxercès II, et alla guerroyer contre le roi d'Égypte Nectanabis. Il n'en restait pas moins fidèle à sa patrie, pour laquelle il conquit l'île de Samos en 367, et en 366 les villes de Sestos et de Crithote sur l'Hellespont. Ces services décidèrent les Athéniens à lui confier le commandement de leurs troupes en Macédoine (364). Leur but était de reprendre Amphipolis, dont la perte, dans la guerre du Péloponnèse, leur avait été si sensible. Timothée échoua complétement dans son attaque contre cette ville; mais il fut plus heureux contre les Olynthiens, auxquels il enleva Potidée et Torone, et contre le roi Cotys. Ces campagnes (364-363), dans la Chalcidie et la Chersonèse furent la plus brillante époque de la carrière de Timothée. De retour à Athènes, il se rapprocha de son rival Iphicrate, et leur union fut sanctionnée par le mariage du fils d'Iphicrate avec la fille de Timothée. Dans les années qui suivirent on ne trouve à placer aucun fait important de la vie de Timothée, si ce n'est un procès que lui intenta Apollodore, fils du banquier Panon. Il s'agissait de grosses sommes empruntées par le général au banquier. On ne connaît pas l'issue de ce procès, où le plaignant prononça un discours qui subsiste encore et qu'on attribue à Démosthène. En 357 la plupart des confédérés d'Athènes se séparèrent de son alliance, et les efforts qu'elle fit pour les y ramener échouèrent. Timothée, employé dans la seconde campagne de cette guerre (356) avec Iphicrate et Mnesthée, n'eut pas plus de succès que ses collègues. Il fut mis en jugement et condamné en 354 à l'énorme amende de cent talents (600,000 fr.). Ne pouvant la payer, il se retira à Chalcis en Eubée, où il mourut peu après. Les anciens parlent avec admiration des talents militaires de Timothée, de sa douceur, de l'agrément de son caractère; comme général, il égalait peut-être les plus illustres chefs des guerres médiques et de la guerre du Péloponnèse; mais dans la démocratie dégénérée d'Athènes il n'y avait plus de place pour un Aristide, pour un Cimon, pour un Périclès, et Timothée, malgré ses talents, fut trop souvent réduit au rôle d'un aventurier. L. J.

Xénophon, *Hellen.*, V, 4; VI, 2. — Diodore de Sicile, XV, 29, 30, 36, 45, 47; XVI, 7. — Demosthène, *Cont. Arist.; c. Tim., pro Rhod. libert.*, etc. — Corn. Nepos, *Timotheus.* — Rehdantz, *Vit. Iphic., Chabr., Timothei.* — Thirlwall, *Hist. of Greece*, t. V. — Grote, *Idem*, t. X et XI.

TIMOTHÉE, célèbre joueur de flûte thébain, vivait vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C. Suidas rapporte un exemple remarquable de la puissance de son art. Il jouait devant Alexandre un *nome* à Athénée. Ce prince, rempli d'un soudain enthousiasme par cette musique guerrière, s'élança de son siége et saisit ses armes. Lucien, dans un de ses dialogues, introduit Timothée discourant sur la musique avec son disciple Harmonide. Des renseignements aussi vagues et aussi peu nombreux permettent à peine d'affirmer l'existence de Timothée, révoquée en doute par plusieurs critiques. L. J.

Lucien, *Harmonides.* — Suidas, aux mots Ἀλέξανδρος, Ὀρθιασμάτων, Θιμόθεος.

TIMOTHÉE (Saint), premier évêque d'Éphèse, né vers l'an 35 ap. J.-C., probablement à Lystra, en Lycaonie, mort, dit-on, en 97, à Éphèse. Son père était païen; sa mère, Eunica, avait d'abord professé le judaïsme. Timothée était déjà chrétien lorsqu'il vit arriver dans sa ville natale, vers l'an 51, saint Paul, qui parcourait alors avec Silas la Syrie et les provinces voisines. Il s'attacha à sa personne, et devint à partir de ce jour un de ses plus dévoués auxiliaires. L'apôtre, après l'avoir fait circoncire, pour ne pas irriter l'intolérance des Juifs du pays, et lui avoir imposé les mains, l'emmena en Phrygie, en Galatie, en Mysie, en Troade, à Samothrace, en Macédoine. C'est surtout dans ce dernier pays, à Thessalonique principalement ainsi que dans une mission à Corinthe, que Timothée put signaler son zèle, à plusieurs reprises, comme délégué de saint Paul. Nous retrouvons d'ailleurs le maître et le disciple réunis à Athènes, à Corinthe, puis à Éphèse, et enfin à Rome, où Timothée paraît avoir passé quelque temps en prison. Vers l'an 65, saint Paul, qui était en Orient, laissa son fidèle compagnon à Éphèse, en qualité d'évêque. Mais il ne cessa pas de correspondre avec lui, comme l'attestent deux épîtres conservées dans le Nouveau Testament. On croit que Timothée fut lapidé pour s'être opposé à la célébration d'une fête en

l'honneur de Diane, divinité chère entre toutes aux Éphésiens infidèles. Il eut pour successeur Onésime. L'Église l'honore le 24 janvier.

Actes des Apôtres; *Épîtres de saint Paul*, passim. — Photius, *Cod.*, 254. — Paley, *Horæ Paulinæ*. — Lange, *De Timotheo, episc. ephesino*; Leipzig, 1755, in-4°.

TIMOUR, en français *Tamerlan* (1), conquérant tartare, né le 25 schaban 736 de l'hégire (9 avril 1336), à Sebz, faubourg de Kesch, ville située au sud-ouest de Samarcande, mort dans la nuit du 17 schaban 807 (18 février 1405), à Otrar, sur le Sihoun. Les historiens assurent que de même que Gengis-Khan, dont il descendait par les femmes, Timour naquit avec les mains fermées et pleines de caillots de sang. Son père, Taragaï, était chef de la tribu de Berlas, et possédait le district de Kesch. La nature l'avait doté d'une constitution robuste, et l'éducation qu'il reçut contribua encore à augmenter ses forces. Tout jeune, il se livra avec ardeur à tous les exercices guerriers. Tantôt il apprenait à se servir du sabre ou de la lance; tantôt, monté sur un cheval plein de feu, il allait chasser les bêtes féroces. Mais ce ne fut guère qu'à l'âge de vingt-cinq ans qu'il trouva l'occasion de faire connaître ses talents militaires. Depuis longtemps la Transoxane était dans la plus complète anarchie. Cazan, khan du Djagataï, s'était rendu odieux par ses actes tyranniques, et avait été assassiné. Trois autres khans, non moins cruels que lui, avaient eu le même sort, et plusieurs petits princes se disputaient le gouvernement de l'État. Un roi du pays de Kaschgar ou Djitteh, nommé Toglouk-Timour, descendant de Gengis-Khan, venait de prendre le titre de khan du Djagataï; et comme en cette qualité il devenait souverain de la Transoxane, il résolut de subjuguer cette contrée. Tous les petits princes, qui jusque là s'étaient disputé le pouvoir, n'osant pas se mesurer avec un compétiteur redoutable, quittèrent le pays. Timour, croyant l'occasion favorable pour sortir de l'état d'abaissement et d'obscurité où il se trouvait, se rendit auprès de Toglouk-Timour, qui, charmé de ses manières, lui fit un accueil favorable, et le nomma gouverneur de la Transoxane, avec le commandement d'un corps de dix mille hommes. Un chef appelé Houséin, petit-fils d'un souverain de cette contrée, y renouvela la guerre civile. Après l'avoir vaincu, Toglouk-Timour donna le pouvoir à Élias-Khodjah, son fils, et lui adjoignit Timour pour ministre et généralissime. Élias se fit bientôt détester par ses exactions; et Timour abandonna ce nouveau maître, pour se rendre auprès d'Houséin, dont il avait en 1363 épousé la sœur. Élias fut contraint de fuir de la Transoxane et de repasser dans le Djitteh, où il occupa le trône, devenu vacant par la mort de son père. Cette guerre fournit à Timour plusieurs occasions de faire preuve de courage et d'intelligence (1). Houséin, que le danger commun avait rapproché de son beau-frère, s'éloigna de lui dès l'instant où il crut n'avoir plus rien à craindre d'Élias. Il poussa même la haine jusqu'à vouloir le faire assassiner. Timour échappa à toutes les embûches que lui dressa son parent. La mort de sa femme (1365) le laissa libre d'user de représailles : il remporta sur lui une victoire décisive, dans les environs de Balkh (1366), et accorda la vie sauve à son rival, qui fut pourtant massacré par deux émirs qui disaient avoir à se plaindre de lui. Quant à la ville, énergiquement défendue par les adhérents d'Houséin, elle soutint un siége de trois années, et fut emportée d'assaut en 1369. Dans la même année Timour se vit proclamer chef du Djagataï par l'assemblée générale des Tartares : il ceignit lui-même le ceinturon royal, monta sur le trône, et posa la couronne d'or sur sa tête; les chefs qui l'entouraient se prosternèrent, puis jetèrent sur lui de l'or et des pierreries (2).

Dès qu'il eut été couronné, Timour fit convoquer à Samarcande, qu'il choisit pour capitale, une diète générale, où tous les chefs et tous les grands furent sommés de se rendre. Un seul prince osa désobéir à des ordres si formels; mais bientôt il fut obligé de se soumettre. Pendant les dix premières années de son règne, Timour se prépara à la guerre, et entreprit quelques expéditions heureuses contre les Djettes et le Kharizme. En 1376 il marcha au secours de Toktamisch, descendant de Gengis-Khan, souverain de la Grande-Tartarie, et qu'un autre chef, appelé Orous, également de la race de Gengis-khan, avait dépossédé; il le rétablit dans ses états. Après avoir ainsi affermi sa puissance, il jugea le moment venu de mettre à exécution l'ambitieux projet de conquérir toutes les nations qui avaient jadis obéi à Gengis-Khan. Il était alors en plein âge mûr, et commençait sa grande carrière militaire au moment où les conquérants y renoncent d'ordinaire. Avant de s'attaquer à la Perse, il se tourna contre les peuples qui l'environnaient. Il envahit d'abord le Khorassan (1380), alors partagé à peu près par moitié entre deux princes indépendants. Celui qui confinait au Djagataï s'empressa de rendre hommage à Timour; le second, plus fort et plus belliqueux, en appela aux armes, fut battu, et sa capitale Herat emportée d'assaut; toutefois le vainqueur ne la détruisit point, et se contenta d'en faire transporter à Kesch les portes en fer massif, d'un remarquable travail.

(1) Nom corrompu de *Timour-leng*, c'est-à-dire Timour le boiteux.

(1) Dans un de ses premiers combats il reçut une blessure qui le rendit boiteux.

(2) Il reçut alors le titre de *Saheb-Keran* (maître du monde), et y ajouta les surnoms de *Kiamram* (heureux) et de *Kour-Khan* (gendre du khan). Jamais Timour ne voulut accepter le titre de khan. Il jugea inutile de renverser l'usage reçu, par lequel cette qualité était toujours donnée à un descendant direct de Gengis-Khan, qu'il affectait de regarder comme le véritable souverain, n'étant lui-même que son lieutenant.

Il fut moins clément avec les habitants de Sebsewar, qui, après lui avoir juré obéissance, étaient entrés en révolte : il en fit saisir deux mille, qu'il entassa vivants les uns sur les autres, et que l'on recouvrit avec des briques et du mortier; plusieurs édifices en forme de tours furent élevés avec ces affreux matériaux. La ville fut saccagée, et le reste des habitants mis à mort, sans distinction d'âge ni de sexe. La riche proie que convoitait Timour, c'était l'Iran (Perse), encore au pouvoir des Mongols, mais divisé entre un grand nombre de princes. Il se contenta des hommages du khan de Mazanderan et de l'alliance d'Ahmed-Djelaïr, dont les États s'étendaient depuis l'Araxe jusqu'au golfe Persique. Puis, saisissant un futile prétexte, il pénétra dans une des provinces d'Ahmed, en suivant les côtes de la mer Caspienne (1386), et soumit rapidement les villes de Tebris, de Kars, de Tiflis, et de Van, ainsi que les nombreuses tribus turcomanes qu'il rencontra sur son passage. Le roi d'Arménie et celui de Géorgie n'osèrent pas résister; le second même, Bagrat V, fut forcé d'embrasser l'islamisme. Un chef modhafféride, qui régnait sur la Perse méridionale, avait jeté dans les fers un ambassadeur de Timour. Celui-ci ne négligea pas une occasion aussi favorable de déclarer la guerre à son ennemi, et il s'avança jusqu'à Ispahan. Le gouverneur, n'ayant aucun moyen de résister à l'armée envahissante, rendit la ville. Un forgeron, se mettant à la tête du peuple, massacra près de trois mille Tartares et les commissaires établis pour recevoir la contribution dont les habitants avaient été frappés. Timour, qui s'était éloigné, retourna sous les murs d'Ispahan, livra un assaut général, et fit faire main basse sur tous les habitants. Chaque soldat tartare avait ordre de fournir un certain nombre de têtes; on en réunit, suivant quelques auteurs, jusqu'à soixante-dix mille, avec lesquelles on éleva des tours dans plusieurs quartiers (nov. 1387). Schiraz ouvrit ses portes peu après au conquérant tartare, qui retourna alors à Samarcande, où il employa deux années à étouffer les révoltes survenues dans ses États.

En 1388, Toktamisch se souleva de nouveau. Son armée fut vaincue et mise en déroute. Tant de rébellions successives engagèrent Timour à poursuivre ce souverain dans le Kaptschak, son propre pays (1391). Il se mit donc en marche; et comme il craignait l'esprit remuant du prince qui gouvernait le Djitteh, il envoya dans le pays plusieurs corps de troupes qui massacrèrent les habitants et traînèrent les femmes et les enfants en esclavage. Le roi de cette contrée fut obligé de prendre la fuite et de renoncer à sa couronne pour conserver la vie. L'approche de Timour glaça d'effroi Toktamisch : après avoir tenté en vain de fléchir la colère de son rival, il s'enfonça dans les déserts. Selon Scheref-ed-din, Timour avait quitté Tachkend, sur l'Iaxarte, le 19 janvier 1391. Il s'avança vers le nord jusqu'à la chaîne des monts Altaï, puis il tourna vers l'ouest, franchit l'Oural, et alla camper sur les bords du Bielaya, petit cours d'eau tributaire du Kama, qui se jette dans le Volga. Ce fut là que les deux armées se rencontrèrent (18 juin 1391). L'action fut longue et sanglante, et la victoire resta longtemps douteuse; mais la porte-étendard de Toktamisch était vendu, et ce misérable, renversant sa bannière, donna le signal de la fuite, et fut cause de la perte de la bataille. Le souverain fugitif s'alla cacher dans les montagnes de la Géorgie. Après cette conquête, l'armée, épuisée, avait besoin de repos. Jamais Timour n'avait entrepris une expédition aussi pénible. Il conduisit ses troupes sur les bords du Volga, dans une vaste et belle prairie, où vingt-six jours passés dans les plaisirs de la table et du harem leur firent oublier ces grandes fatigues (1).

Timour, laissant la conduite de l'armée à ses lieutenants les plus habiles, regagna Samarcande (1392). Ayant appris que plusieurs provinces de la Perse étaient déchirées par des dissensions, il confia le gouvernement du Khorassan à un de ses fils, celui du Zabulistan à un autre, et à la tête de quatre-vingt mille soldats il se dirigea vers le Mazenderan, qu'il fit bientôt rentrer sous son obéissance. Il s'avança ensuite vers Schiraz, dont le gouverneur, Mansour, excitait le peuple à la sédition. Ce chef, plein de courage, sortit de la ville pour présenter la bataille au conquérant tartare. Pendant l'action, Schah-Rokh, second fils de Timour, et qui n'avait que dix-sept ans, attaqua Mansour, et lui coupa la tête. Timour marcha ensuite vers Bagdad, l'occupa sans coup férir, et y fit un séjour de deux mois, durant lequel ses troupes observèrent la plus exacte discipline. En 1394 il conduisit contre les turbulents chefs du Caucase une expédition nouvelle, qui fut signalée par des cruautés inouïes, et il reçut aussi la soumission de la Mésopotamie. Cependant Toktamisch s'était relevé de ses défaites, et Timour, qui n'avait pas oublié les souffrances et les fatigues de ses troupes dans l'expédition qu'il avait dirigée contre ce prince, usa de tous ses moyens pour éviter la guerre. Une lettre tout à la fois ferme et adroite avait disposé Toktamisch à conserver la paix. Quelques uns des courtisans qui l'environnaient, et qui avaient un intérêt particulier à la guerre, surent l'amener à leur opinion. Timour, n'ayant plus aucun espoir d'accommodement, fit le 22 avril 1395 une revue générale de son armée, qui se composait de quatre cent mille combattants. Ces troupes, rangées en bataille sur une seule

(1) Voir sur cette campagne Karamzine, *Hist. de Russie*, t. V, ch. II; Charmoy, *Expédition de Timour*, dans les *Mémoires de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, et Hammer, *Hist. de la Horde d'Or*, p. 344 et suiv.

ligne, occupaient un espace d'environ cinq lieues. Timour atteignit son rival près du Terek, dans le Caucase, et lui livra une bataille sanglante (15 avril 1395), où il manqua lui-même de perdre la vie, et où il eût été vaincu si Toktamisch avait mieux profité de ses premiers avantages. Timour installa un nouveau khan dans le Kaptschak, et poursuivit l'ennemi jusqu'aux environs de Moscou. Laissant à son petit-fils Mohammed le soin de dévaster la Russie et une partie de la Pologne, il retourna en Perse, en ravageant Azof, les pays du Kouban et du Caucase, et en s'emparant de toutes les places fortes de la Géorgie. Il revint même un instant sur ses pas pour punir Saraï et Astrakhan, villes qui furent alors détruites. Au mois de mai 1397, il fit une entrée solennelle à Samarcande. Puis, profitant de la tranquillité dont jouissait alors l'empire, il fit proclamer son fils Schah-Rokh souverain du Khorassan, du Sedjestan et du Mazenderan.

Timour songea à mettre à exécution le projet conçu depuis longtemps d'envahir l'Inde. Le prétexte qu'il mit en avant pour colorer les desseins de son ambition fut la propagation de l'islamisme et la destruction de l'idolâtrie. A peine eut-il déclaré la guerre à Mahmoud, le successeur de Firous-Schah, que des ambassadeurs de toutes les contrées de l'Orient accoururent à Samarcande pour le féliciter à l'avance sur les brillantes conquêtes qu'il allait faire. Il partit en mars 1398, et le 19 septembre il traversa l'Indus à Attock, où Gengis-Khan avait été contraint de rebrousser chemin. Traversant ensuite le Pendjab sans rencontrer de résistance sérieuse, il franchit le Sutledj, et arriva sous les murs de Delhi. Là il rencontra Mahmoud; mais avant d'engager le combat il ordonna d'égorger les captifs indiens qu'il traînait derrière lui; il y en avait, dit-on, cent mille. La ville prise (janv. 1399), Timour la livra au pillage pendant trois jours. Il s'avança ensuite jusqu'au Gange, anéantit les restes de l'armée de Mahmoud, reçut la soumission de plusieurs princes, celui de Cachemire entre autres, et revint dans sa capitale dans la même année. La conquête de l'Inde ne lui coûta qu'une seule campagne. Six mois après (1399) les fautes de son fils Miran le rappelèrent dans la Perse occidentale; il eut bientôt puni les complices de son fils et mis à la raison les Géorgiens révoltés (1).

La défense d'un de ses vassaux et les sollicitations de l'empereur grec de Constantinople l'entraînèrent alors dans une guerre bien autrement importante, contre le sultan des Ottomans, Bajazet Ier. « Sache, lui écrivit-il, que mes armées couvrent la terre d'une mer à l'autre; que des princes sont mes serviteurs et se tiennent en rangs nombreux devant ma tente, que le sort du monde est en mes mains et que la fortune est ma compagne inséparable. Qui es-tu pour me braver? Pauvre fourmi turcomane, tu oses t'attaquer à l'éléphant? Si dans les forêts de l'Anatolie tu as remporté quelques victoires insignifiantes, si de timides Européens ont pris la fuite devant toi, tu dois en remercier Mahomet, mais non ta propre valeur... Écoute les conseils de la raison! Renferme-toi dans les étroites limites de ton patrimoine, ne les franchis pas, ou tu es perdu. » Bajazet répondit fièrement : « Depuis longtemps je brûle d'envie de me mesurer avec toi! — Louange au Très-Haut! s'écria le conquérant, tu viens au-devant de mon sabre. » Après une première victoire remportée, le 22 août 1400, sur un fils de ce prince, il entra dans Siwas, en faisant passer sa cavalerie sur le corps de mille enfants envoyés pour le fléchir. Mais détourné de sa vengeance contre les Ottomans par les hostilités des Mamelouks, il pénétra en Syrie, et tailla en pièce l'armée du sultan d'Égypte Faradj devant Alep (30 oct. 1400) et devant Damas (25 mars 1401). Les habitants de cette dernière ville obtinrent de se racheter moyennant une grosse rançon. Quand ils l'eurent remise à Timour, il conçut des doutes sur leur orthodoxie, et ordonna le pillage. Puis, abandonnant la conquête de l'Égypte, il traversa l'Euphrate, et se présenta devant Bagdad en révolte, que plusieurs de ses fils tenaient inutilement assiégée. Il fit attaquer la place vers le milieu de la journée, au moment où l'excès de la chaleur empêchait les assiégés de rester sur les murailles, et la prit d'assaut (9 juill. 1401). Les habitants, épouvantés, cherchèrent en grand nombre dans le Tigre une mort volontaire. On réunit pourtant un nombre de têtes suffisant pour élever cent-vingt tours; les docteurs musulmans furent seuls épargnés.

Bajazet s'était rendu maître de la ville d'Arzendjan, et se disposait à pousser plus loin ses conquêtes; mais, instruit des préparatifs formidables que faisait Timour pour le repousser, il demanda la paix. Timour, qui avait sans doute quelques raisons de ne pas commencer immédiatement les hostilités, la lui accorda. Bientôt les circonstances changèrent, et le monarque tartare profita d'une occasion qui s'offrit à lui pour engager la lutte avec son rival. Bajazet donna asile à un petit chef turcoman, appelé Kara-Yousouf, qui pillait habituellement les caravanes de La Mecque, et refusa de le livrer à Timour, qui voulait, disait-il, en tirer une vengeance exemplaire. Timour se prépara à la guerre. Il quitta ses quartiers d'hiver, et passa ses huit cent mille soldats en revue devant les ambassadeurs de Bajazet. Il se porta vers Ancyre (Angora), où Bajazet était venu asseoir son camp à la tête d'environ deux cent mille hommes. Le 19 de zulcada de l'an 804 de l'hégire (vendredi 18 juin 1402), Timour livra

(1) Les Tartares arrachèrent toutes les vignes du pays, enlevèrent l'écorce de tous les arbres fruitiers et rasèrent les temples où ces infidèles, disaient-ils, offraient au Dieu très haut des adorations qui lui étaient odieuses. Jamais peut-être le fanatisme religieux ne fut poussé plus loin que dans cette guerre.

bataille. Le commandement des deux ailes et du centre de son armée fut confié à trois de ses fils; pour lui il se mit à la tête d'une réserve composée de quarante régiments d'élite, et soutint le centre avec des éléphants qui portaient des tours d'où on lançait du feu grégeois. Les Ottomans combattirent toute la journée avec la plus grande bravoure; mais décimés, débordés de toutes parts, écrasés par le nombre, ils lâchèrent pied et leur souverain profita de l'obscurité pour prendre la fuite. Timour, victorieux, retourna dans son camp, où il rendit à Dieu de solennelles actions de grâces. Accablé de fatigue, il allait se coucher, lorsqu'on amena dans sa tente Bajazet pieds et mains liés. Voyant ce grand homme dans une position si affreuse, il ne put retenir ses larmes, et lui fit détacher les mains (1). Cette conduite est fort éloignée de ce que rapportent quelques auteurs, que Timour fit enlever à Bajazet ses chaînes pour lui en faire mettre d'autres tellement lourdes qu'il pouvait à peine les traîner. La fable de la cage de fer dans laquelle Bajazet fut enfermé ne trouve plus aujourd'hui aucune créance, et l'on a reconnu aussi que jamais Timour ne fit de l'empereur ottoman un marchepied pour monter à cheval.

La prise de Smyrne acheva de soumettre l'Asie Mineure à l'empire du Djagataï. Timour rendit à la liberté plusieurs Français prisonniers depuis la bataille de Nicopolis. Il exigea un tribut de l'empereur de Constantinople et des Génois de Péra, laissa le fils de Bajazet, Soliman, régner sur la Turquie d'Europe, et son frère Mousa sur celle d'Asie. Après avoir reçu la soumission des Mamelouks d'Égypte, et ordonné la reconstruction de Bagdad, il rentra en Géorgie, y mit tout à feu et à sang, et revint enfin se reposer à Samarcande, après sept ans d'absence (juillet 1404). Là, tout en s'occupant de la construction d'une somptueuse résidence (2), il rêvait, comme héritier et successeur de Gengis-Khan, la conquête de la Chine; mais il devait user de précautions envers les chefs de son armée, qui avaient déjà témoigné quelque mécontentement. Pour s'assurer d'eux, il fit appel à leur zèle religieux, leur montra la Chine peuplée d'idolâtres, et prêcha la guerre sainte. Les préparatifs se firent avec la plus grande célérité. L'ardeur des officiers ne permit pas d'attendre le retour du printemps pour entrer en campagne. Les astrologues ayant indiqué un moment favorable, Timour, au milieu d'une cour nombreuse et brillante, et suivi de 200,000 combattants, sortit de Samarcande. La neige couvrait la terre. Un grand nombre de soldats et de chevaux mouraient de froid. Les troupes passèrent le Sihoun sur la glace, et s'arrêtèrent à Otrar. Une fièvre violente saisit Timour. Lorsqu'il reconnut que la maladie était plus forte que les remèdes, il sut se résoudre à la mort, fit venir les princesses et les émirs, et déclara en leur présence ses dernières volontés. Plusieurs imans, placés en dehors de sa chambre, lisaient le Coran à haute voix. Timour ordonna d'en appeler un, auquel il recommanda de lire au chevet de son lit et de répéter souvent la profession de foi touchant l'unité de Dieu. Il répéta lui-même à plusieurs reprises cette profession de foi, et mourut en la prononçant (18 fév. 1405). Il était âgé de soixante-neuf ans, et en avait régné trente-six. Il laissa trente-six fils et petits-fils et dix-sept petites-filles, et suivant, les paroles de Hammer, « le souvenir du plus grand destructeur de villes et du plus impitoyable exterminateur de peuples qui se soit jamais conservé dans la mémoire des hommes ». Son corps, embaumé avec soin, fut transporté à Samarcande. L'historien arabe Ebn-Arabscha nous a transmis le portrait suivant de Timour. « Ce conquérant, dit-il, était d'une haute stature. Il avait la tête forte, le front élevé. Il était aussi remarquable par sa force physique que par son courage. Il avait été admirablement doté par la nature. Sa peau était blanche et son teint vif en couleur. Il avait les membres forts, les épaules larges, les doigts gros, les jambes longues, le corps bien proportionné, la barbe longue, la main sèche. Il boitait de la jambe droite. Son regard n'était pas très-vif. Il avait la voix forte. Il n'aimait ni le mensonge ni les plaisanteries; mais il recherchait la vérité, lors même qu'elle lui était désagréable. Il ne s'affligeait pas de l'adversité, et la prospérité n'excitait chez lui aucune exaltation. Il était extrêmement réservé dans sa conversation, et ne parlait jamais de meurtres, de pillage, ni de violation de harem. »

Après la mort de Timour, son empire, disputé par ses petits-fils, resta enfin à Chah-Rokh, son quatrième fils, et fut peu à peu morcelé, jusqu'au moment où Babor alla fonder, au commencement du seizième siècle, dans l'Indostan, le puissant empire Mongol, qui subsista presque jusqu'à nos jours.

On possède sous le nom du conquérant tartare un traité de politique et de tactique, écrit en langue mongole, et adressé à ses fils comme une sorte de testament. Suivant une juste remarque, le titre de *Mémoires* conviendrait mieux à ce recueil, où l'on rencontre pêle-mêle des règlements d'administration et de justice, des anecdotes, des faits personnels, des maximes de conduite, et des conseils sur l'organisation et le maniement des armées. Bien que l'authenticité n'en ait jamais été prouvée, on peut attribuer cet

(1) On prétend qu'après avoir examiné attentivement le captif, il se prit à rire. Bajazet, indigné, lui dit : « Timour, n'insulte pas à mon malheur! Dieu est le distributeur des empires; il peut t'enlever demain celui qu'il t'a donné aujourd'hui. » Timour, prenant aussitôt un air calme et sérieux, répliqua : « Tes paroles sont vraies. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à ton malheur; mais en te regardant j'ai pensé que Dieu doit faire bien peu de cas des empires de ce monde, puisqu'il les donne à un borgne comme toi et à un boiteux comme moi. »

(2) Il reçut à cette époque de nouveaux ambassadeurs du roi de Castille, qui lui apportèrent entre autres présents des tapisseries à personnages d'un travail admirable.

ouvrage à Timour. Il a été traduit d'après l'original, depuis longtemps perdu, en persan par Abou-Thabb-al-Houcéin, et imprimé pour la première fois avec une version anglaise et des notes par les soins de White et Davy (*Timour's Institutes political and military*; Oxford, 1783, gr. in-4°). C'est d'après cette traduction que Langlès a donné la sienne en français (*Instituts politiques et militaires de Tamerlan*; Paris, 1787, in-8°). Le major Ch. Stewart a de nouveau trad. les mémoires en anglais sous le titre de *the Mulfuzat Timury* (Londres, 1830, pet. in-4°).

L. DUBEUX.

Perondini, *Magni Tamerlanis Scytharum imp. vita*; Florence, 1553, in-8°. — Argote de Molina, *Historia del gran Tamerlan*; Séville, 1582, in-fol. — J. Dubec, *Hist. du grand Tamerlan, tirée des monuments des Arabes*; Lyon, 1602, in-8°, ouvr. apocryphe. — Saint-Yon, *Idem*; Paris, 1620, in-12. — Ahmed ben Arabschah, *Vita et rerum gestarum Timuris historia*, trad. par J. Golius; Leyde, 1636, in-4°, et 1767-72, 2 vol. in-4°, et trad. en français par Vattier, Paris, 1658, in-4°. — J.-H. Bœcler, *Timur*; Strasbourg, 1687, in-4°. — Sam. Clarke, *Life of Tamerlane the Great*; Londres, 1676, in-4°. — Chereteddin-Ali, *Hist. de Timour-Bey*, trad. du persan par Petis de La Croix; Delft, 1723, 4 vol. in-12. — Al-Hacen, *Hist. of the life of Tamerlane*, trad. de l'arabe par L. Vane; Lond., 1783, in-8°. — Lamartine, *Les Grands Hommes de l'Orient*; Paris, 1865, in-8°. — Langlès, *Notice* à la tête des *Instituts*. — Ahmed Kermani, *Timour Nameh*, poëme persan. — Ducas, Chalcondyle, Phrantzès. — Schildtberger, *Eine Wunderbarliche und Kurzweilige Historie*, etc.; Ulm, 1473, in-fol., et en allem. mod., Munich, 1813. L'auteur de ces curieux *Mémoires* était bavarois de naissance, et l'un de ces prisonniers faits à Nicopolis, qui assistèrent à la bataille d'Ancyre et qui durent à Timour leur liberté. — De Guignes, *Hist. des Huns*, t. II. — Gibbon, *Decline and fall*, ch. LXV. — D'Herbelot, *Bibl. orientale*. — De Hammer, *Hist. des Ottomans*. — Mazas, *Grands Hommes de l'Orient*, t. II. — Ranking, *Historical researches on the wars of the Mogols*; Lond., 1826, in-8°.

TINCTOR ou plutôt **TINCTORIS** (*Jean*), musicien belge, né vers 1434, à Nivelle, où il est mort, en 1520. Il étudia la musique, le droit et la théologie, et embrassa l'état ecclésiastique. On ignore l'époque de son départ pour l'Italie; mais en 1476 il remplissait à Naples les fonctions de maître de chapelle du roi Ferdinand Ier d'Aragon, et on voit par le prologue de son *Traité du contrepoint* qu'il jouissait d'une grande faveur près de ce prince. Il fut le fondateur ou du moins l'un des premiers professeurs de l'école publique de musique de Naples, et paraît avoir eu pour amis et pour collègues Guillaume Garnier ou *Guarnerius*, et Bernard Hycart, tous deux musiciens belges et jouissant alors d'une certaine renommée. On fixe à 1490 l'époque de son retour à Nivelle; il s'y fit recevoir docteur, et devint chanoine de la collégiale. Il écrivit sur toutes les parties de la musique des traités spéciaux, qui sont au nombre des monuments les plus précieux d'une époque où la théorie et l'art de la musique reçurent des améliorations considérables, et il l'emporte de beaucoup sur Gafori (*voy.* ce nom) par sa méthode d'exposition de la pratique de la musique. Gafori cependant jouit d'une grande réputation pendant le seizième siècle et le dix-septième, tandis que Tinctoris était à peu près inconnu. On ne doit pas s'en étonner; le premier fit imprimer tous ses ouvrages, et le second n'en publia qu'un seul et à un petit nombre d'exemplaires. Il est intitulé : *Terminorum musicæ definitorium*; s. l. n. d., in-4° de 15 ff.; M. Fétis prouve qu'il est antérieur à 1476, et M. Brunet assure qu'il fut imprimé à Trévise. Le seul manuscrit complet des ouvrages inédits de Tinctoris fut rapporté d'Italie par Selvaggi, et se trouve entre les mains de M. Fétis. Il contient : *Expositio manus*, traité de solfége d'après la méthode de Guido d'Arezzo; *De natura et proprietate tonorum*, en 51 chap., avec cent exemples notés fort curieux; *De notis ac pausis*, en deux livres; *De regulari valore notarum*, en 33 chapitres; *Liber imperfectionum notarum*, en deux livres; *Tractatus alterationum*; *Super punctis musicalibus*, en 20 chapitres et fort instructif sur une matière obscure; *De arte contrapuncti*, ouvrage dédié au roi Ferdinand Ier, le plus important de tous ceux de Tinctoris, terminé en 1477; *Proportionale musices*, et *Complexus effectuum musices*. On conserve dans les archives de la chapelle pontificale quelques compositions de Tinctoris, entre autres une messe dite de *l'Homme armé* à cinq voix, dont l'abbé Baini a fait connaître quelques singularités.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*. — Choron et Fayolle, *Dict. des musiciens*. — Baini, *Mém. sur Palestrina*, t. Ier, p. 96.

TINDAL (*Matthew*), déiste anglais, né à Beer-Ferres (Devonshire), vers 1657, mort à Londres, le 16 août 1733. Fils d'un ministre protestant, il fit ses études à Oxford, et s'adonna ensuite à la jurisprudence. Tindal, à qui ses adversaires reprochèrent plus tard, sans trop le prouver, d'avoir, étant à l'université, mérité une réprimande publique pour la licence de ses mœurs, fit alors profession de catholicisme. C'était le règne de Jacques II, et ces sortes d'abjurations étaient souvent le chemin des honneurs. Il ne paraît pas cependant que Tindal ait tiré parti de sa nouvelle croyance, et il vaut mieux penser, comme il le dit lui-même dans sa *Seconde défense des Droits de l'Église chrétienne*, que son esprit était alors une *table rase*, où s'établirent sans conteste les doctrines que prêchaient, particulièrement à Oxford, des prêtres catholiques encouragés et protégés par le monarque. Peu de temps après cependant, en 1688, il revint au culte anglican; et comme à ce moment Jacques II régnait encore et qu'il y avait quelques dangers à en agir ainsi, on peut croire à la sincérité du récit de Tindal lorsqu'il nous dit « qu'étant alors entré dans le monde, il examina ces matières avec toute l'attention dont il était capable, et trouva bientôt que tant s'en fallait que les principes qu'il avait jusque là regardés comme incontestables fussent solidement fondés ». Rallié à Guillaume III, il

composa divers écrits politiques : *An Essay concerning obedience to the supreme powers*; Londres, 1693, in-8°; *an Essay concerning the law of nations and the rights of sovereigns*; ibid., 1694, in-8°; et une *Lettre au clergé des deux universités*, touchant certains changements dans la liturgie, écrits dans lesquels il ne ménage pas les partisans de Jacques II, et qui lui valurent du nouveau roi une pension de 200 liv. st. Tout entier désormais à ses travaux d'écrivain et de polémiste, c'est par la suite même de ses écrits qu'il faut faire l'histoire de sa vie. Abandonnant un instant la politique pour les questions religieuses, il attaqua avec une violence singulière le haut clergé et ses théories de suprématie hiérarchique, dans une série d'écrits ou de pamphlets qui firent beaucoup de bruit. Ce fut en 1706 qu'il publia *the Rights of the christian Church asserted, against the Romish and all other priests who claim an independant power over it*. Dans cet ouvrage, que le parlement condamna au feu, le 25 mars 1610, Tindal soutenait que « la doctrine suivant laquelle personne n'est capable de conduire l'Église sinon les évêques, était une doctrine destructive de l'essence même de l'Église ». Imitateur, dans cet écrit, d'un disciple de Spinosa, Louis Meyer, qui avait developpé les mêmes opinions dans son *Lucii Antistii Constantis De jure ecclesiasticorum*, il y avait mis cependant une vigueur de style et de polémique qui lui faisait dire en le composant : « J'écris un livre qui mettra le clergé en fureur ». Attaqué par Wotton et par son ancien maître Hickes, il publia successivement, dans le même ordre d'idées, d'abord une première et une seconde *Defence* de son livre (1707), puis *Rights of mankind in matters of religion* (1709). *New high Church turned old presbyterian* (1709), sorte d'exposition des opinions de Sacheverel, qui faisaient alors scandale, sur le haut clergé; et en 1710, *A high Church catechism, the jacobitism, perjury and popery of the high Church*, et *The Merciful judgements of high Church triumphant, in the reign of Charles I*. Dans un opuscule intitulé *Nation vindicated from the aspersions of the Convocation*, il soutint cette doctrine philosophique « que l'homme étant déterminé nécessairement à s'aimer lui-même, le désir de se procurer du plaisir et de se garantir de la douleur doit nécessairement aussi être le grand mobile de ses actions ». Retournant ensuite à la politique, dont il s'était éloigné, Tindal, après avoir pris part à la polémique qui s'engagea lors de la chute de Walpole (1717), soutint énergiquement, de 1721 à 1722, ce ministre rentré au pouvoir. Ce fut en 1730, après quelques années de silence, que Tindal publia l'ouvrage qui fait encore aujourd'hui sa plus grande réputation et le range parmi les déistes célèbres. Dans son *Christianity as old as the creation, or the Gospel a republication of the religion of nature* (Lond., 4 vol.), il cherche à établir que Dieu a donné au genre humain une règle, ou religion, laquelle doit dès l'origine être parfaite, puisqu'elle émane d'un être parfait et par suite non susceptible d'aucun changement ultérieur; que cette loi, ou religion, étant faite pour tous, est connue de tous, et cela par le moyen des facultés de l'homme ou de la *raison humaine*. Selon lui, il y a une corrélation complète entre la religion, la loi de chacun et les facultés de chacun, et la perfection pour l'homme, et par suite son bonheur consiste à vivre suivant sa propre nature. L'inutilité d'un culte pour ajouter à la gloire de Dieu, comme de la révélation pour établir ou compléter la religion, sont les conséquences du point de départ de Tindal. Ce livre, dont la hardiesse était encore relevée par les paroles de Tindal répétant partout « que les uns lisaient l'Écriture pour croire ce qu'elle renferme, mais que lui au contraire le faisait pour ne point le croire, » souleva contre lui toute l'Angleterre protestante, et fut combattu énergiquement dans de nombreux écrits, dont les plus célèbres sont ceux de Forster, de Leland et de Conybeare. Swift lui fit sentir sa verve ironique et Pope lui donna une place dans *la Dunciade*. Par contre, le deiste anglais a trouvé d'ardents défenseurs parmi les philosophes français du dix-huitième siècle, et Voltaire, portant aux nues celui qui lui frayait si bien la route, le proclama *le plus intrepide défenseur de la religion naturelle*.

Tindal préparait la publication d'une seconde partie de son *Christianisme aussi ancien que le monde*, lorsqu'il mourut, et le manuscrit de son œuvre n'a jamais été imprimé, malgré le legs de 2,000 livres qu'il avait fait à son ami Budgell, l'un des auteurs du *Spectator*, en le chargeant de cette publication. E. A.

Memoirs of the life, writings and vicissitudes of M. Tindal; Lond., 1733, in-8°. — Leland, *Deistical writers*. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Tabaraud, *Hist. du Philosophisme anglais*. — *Dict. des sciences philos.* — Chaufepie, *Nouveau Dict. hist.*

TINGRY (Prince de). *Voy.* LUXEMBOURG.

TINTORET (le). *Voy.* ROBUSTI.

TIPPOU-SAÏB, sultan du Maïssour, né en 1749, tué le 4 mai 1799, à Seringapatam. Son père Haider-Ali, qui avait souffert des embarras que peut causer le manque d'éducation, l'entoura des plus habiles docteurs dans toutes les sciences cultivées par les musulmans. Mais Tippou, bien qu'il eût du goût pour la lecture, ne fit aucun progrès dans ses études, et ne montra du zèle que pour les exercices de corps, auxquels il fut rompu de bonne heure. Des officiers français au service de son père lui enseignèrent les règles de l'art militaire. Lors de la conquête du Carnatic (1767), il y concourut à la tête d'un corps de cavalerie. La façon dont il se conduisit dans cette guerre et plus tard dans celle contre les Mahrattes (1775-1779), les avantages qu'il

remporta prouvèrent assez qu'il avait su profiter des leçons de ses maîtres. Il devint le favori de son père et l'idole de la nation. Les combats qu'il soutint contre les colonels Bailey (10 sept. 1780) et Braithwaite (18 fév. 1782) se terminèrent par une victoire complète. Il guerroyait dans le Malabar et tenait le colonel Humberston en échec lorsqu'il apprit la mort d'Haïder (7 déc. 1782) : il accourut en toute hâte à Seringapatam, prit possession de la couronne sans beaucoup de cérémonie, et à peine eut-il rendu les derniers devoirs à son père qu'il s'empressa de reprendre le commandement de son armée. Tandis qu'il opérait dans le Carnatic, le général Matthews s'empara d'Onore, de Bednore et de tout le pays environnant. Menacé dans ses États héréditaires, Tippou abandonna le Carnatic, qui fut à jamais perdu pour lui, s'avança à marches forcées vers Bednore, força les Anglais, surpris, à capituler (28 avril 1783), et fit, au mépris des conventions, massacrer Matthews et ses officiers. Puis il mit le siége devant Mangalore. Si on le vit durant dix mois s'obstiner dans cette entreprise, qui lui coûta la moitié de ses troupes, s'il y persista malgré la nouvelle de la paix conclue entre la France et l'Angleterre, et malgré la retraite de Bussy et de Suffren, ses alliés, qui en était la conséquence, c'est qu'il voulait traiter à son tour sur la base d'une restitution réciproque. Ses conditions furent enfin acceptées (11 mars 1784), et cette paix marqua un temps d'arrêt dans l'essor de la suprématie anglaise sur le continent de l'Inde. Depuis ce moment Tippou prit le titre de sultan. Avec l'aide des Européens qui étaient restés à son service, il profita de la paix pour organiser dans ses États un vaste et rigoureux système d'administration, rétablir les manufactures, encourager l'agriculture et les arts, fortifier les villes, et discipliner ses soldats (1). En même temps son ardeur fanatique pour l'islamisme l'entraîna à commettre des actes inutiles et regrettables. Ainsi en 1787 et en 1788 il travailla à la conversion des *nairs* ou chefs du Malabar, et il employa dans cette œuvre sainte la force et la ruse à la fois; on dit qu'il expulsa de cette province soixante-dix mille chrétiens, et qu'il métamorphosa cent mille Hindous en sectateurs de Mahomet, soit en leur faisant manger de la viande, soit en leur imposant le stigmate de la circoncision. Ses soldats lui servaient de missionnaires. Il alla plus loin, et ordonna un jour de détruire tous les temples indiens de ses États, à l'exception de deux seulement. La guerre qui éclata et l'incurie de ses officiers ne permirent pas d'exécuter un édit si barbare.

(1) A cette époque il comptait sous ses ordres 180,000 hommes, dont le tiers d'irréguliers, 2,000 canons, 700 éléphants et 6,000 chameaux; ses arsenaux regorgeaient d'armes, de munitions et d'approvisionnements de toutes sortes. D'après un inventaire qu'il ordonna on voit que les monnaies, joyaux et pierres précieuses contenus dans son trésor étaient estimés à *deux milliards de francs* au moins.

Cependant Tippou souffrait impatiemment une paix qu'il n'avait signée qu'à regret; il aimait la guerre, et avait coutume de dire qu'il vaut mieux vivre deux jours comme un tigre que deux cents ans comme un mouton. L'expulsion des Anglais de l'Inde, voilà le rêve de sa vie entière. N'espérant pas d'y parvenir s'il était réduit à ses propres forces, il envoya en 1787 en France une ambassade chargée de conclure une alliance offensive et défensive et de demander des secours; mais le moment n'était pas favorable, et il n'obtint rien de ce qu'il attendait. Il se vengea de ce mécompte en faisant couper la tête à ses ambassadeurs, mais sous le prétexte d'avoir trahi ses intérêts.

Dans l'intervalle lord Cornwallis avait remplacé Hastings dans le gouvernement de l'Inde, et une politique de temporisation avait prévalu. Fidèle aux injonctions pacifiques qu'il avait reçues du parlement et du ministère, il s'interdit toute alliance avec les chefs du pays, et quoiqu'il sentît le besoin d'arrêter les projets du sultan de Maïssour, il ne voulut entrer dans aucune des ligues qui lui furent proposées contre lui par le Nizam ou par les Mahrattes, ses voisins; mais il mit à leur disposition des troupes, à la condition de ne point les employer contre les alliés de la Compagnie. Ces demi mesures, prises pour intimider Tippou, eurent le résultat contraire : connaissant sa force et impatient d'ailleurs de combattre un ennemi qu'il avait juré, dit-on, à son père mourant de chasser de l'Inde, il envahit le territoire du rajah de Travancore, ami des Anglais (avril 1790). Cette agression sans motif équivalait à une déclaration de guerre. Au mois de juin le Maïssour fut cerné, sur quatre points à la fois, par les forces coalisées des Anglais de Madras et de Bombay, du Nizam et des Mahrates, sous les ordres du général Meadows. Dans cette position critique Tippou fit preuve d'un sang-froid, d'une hardiesse et d'une sûreté de coup d'œil dignes d'un capitaine. D'abord il concentra ses troupes, et laissa les Anglais s'avancer en plusieurs colonnes, qui en peu de temps et sans rencontrer de résistance occupèrent Daraporam, Coïmbatour, Dindigoul, et tout le pays au sud du Caveri. Puis il fondit à marches forcées sur le colonel Floyd, le battit, lui enleva trois pièces de canon; et pendant que les envahisseurs ralliaient à grand'peine leurs lignes coupées, il franchit le Caveri sous leurs yeux, et va porter la guerre au cœur même de leurs possessions. Suivi par une armée frappée de stupeur, mal approvisionnée et qui n'ose l'attaquer, Tippou s'empare de Tritchinapoli, de Trinomali et de Permacoil, menace Madras, et s'arrête auprès de Pondichéri, où il entre en conférences avec le gouverneur français (janv. 1791). Les circonstances parurent assez graves à lord Cornwallis pour

qu'il jugeat nécessaire de prendre en personne la direction de la guerre. Adoptant une tactique différente, il réunit ses forces au lieu de les disséminer, entra dans le Maïssour par les gorges d'Ambour, et marcha droit sur la capitale. La prise de Bangalour, une des plus fortes places de Tippou, inaugura ce nouveau plan de campagne (21 mars). A travers mille obstacles, dont le principal était celui de subsister dans une contrée abandonnée et ravagée d'avance par les indigènes, les Anglais arrivèrent jusqu'à huit milles de Seringapatam (3 mai), à Arakeri. Là ils rencontrèrent enfin l'armée maïssourienne, et au moment où un combat sanglant venait de leur livrer passage, ils furent forcés de rebrousser chemin, à cause de la saison des pluies qui s'avançait, de l'affaiblissement de leurs forces, du manque presque absolu de vivres, de fourrages et des moyens de transport; il leur fallut même détruire les équipages de siége et une partie des bagages pour sauver les soldats. A la fin de juin le Maïssour était évacué, à l'exception de Bangalour. Ce fut dans cette place que Cornwallis se prépara, avec une diligence extraordinaire, à reprendre l'offensive. L'argent, les armes, les approvisionnements, les renforts, rien ne lui manqua. Le 10 août 1791 l'armée anglaise redescendit dans le Maïssour, et commença une guerre de siéges, où à force de témérité elle fut presque toujours heureuse. Deux fois Tippou tenta une diversion, qui ne lui réussit pas. N'ayant pas d'allié et réduit à ses propres troupes, que de continuels combats avaient décimées, il n'eut bientôt plus d'autre alternative que celle de s'enfermer dans sa capitale. Il y avait fait d'immenses dispositions de défense. Outre le Caveri, qui l'entourait de toutes parts, Seringapatam était protégé par une forte citadelle, par un double système de redoutes avec fossés, glacis et chemins couverts, et par une ceinture de quatre cents pièces d'artillerie. « Mais, suivant la remarque de M. Raymond, cette surabondance de moyens était elle-même une cause de faiblesse, parce qu'elle divisait les forces et multipliait les points vulnérables. » Lord Cornwallis le montra bien, car, sans s'arrêter à former un siége régulier, il donna le lendemain de son arrivée l'ordre d'attaquer les redoutes par escalade. Dans la nuit du 6 février 1792, la première ligne des fortifications fut enfoncée. Quelques jours après le général Abercromby amenait aux assiégeants un secours de six mille hommes et de l'artillerie. Tout était prêt pour forcer la citadelle lorsque Tippou, qui sentait son trône chanceler, demanda la paix. Par la convention du 16 mars suivant, il consentit à remettre aux alliés la moitié de son territoire, à leur payer pour frais de guerre une somme de 76,000,000 de francs, et à livrer deux de ses fils en otage.

Ces revers ne firent qu'exaspérer la haine de Tippou-Saïb contre l'Angleterre; il ne songea plus dès lors qu'à lui susciter partout des ennemis, et il s'adressa tour à tour et sans succès au roi de Candahar, aux Mahrattes, au Nizam du Dekkan, aux représentants de la France. Il attirait les Français à sa cour par des faveurs marquées; la ruine de nos établissements de l'Inde lui en amena un grand nombre. Un horloger, qui savait à peine lire et écrire, lui servait de secrétaire et de conseiller; d'anciens officiers de Lally ou de Bussy réorganisaient son armée; un corsaire nommé Ripault rédigea pour ses États un code militaire, et noua avec le gouverneur de l'île de France des relations (1) qu'on eut l'imprudence de part et d'autre de ne point garder secrètes. Les Anglais, instruits de ces menées, déclarèrent la guerre à Tippou (3 février 1799). Le nouveau gouverneur, lord Wellesley, agit avec autant de vigueur que de prudence : il fit envahir le Maïssour par deux corps d'armée, sous les ordres des généraux Harris et Stuart, qui devaient se réunir sous les murs de Seringapatam. Le sultan n'essaya pas de résistance vraiment sérieuse : après avoir eu une rencontre avec chacun des envahisseurs, il se replia sur sa capitale. Harris arriva le premier (5 avril), et ouvrit aussitôt le siége. Le 3 mai la brèche était praticable, et le 4 le dernier assaut fut livré. « Tippou, dit M. Raymond, avait perdu sa fermeté d'esprit comme chef. Il ne savait plus que se livrer aux femmes, aux flatteurs, aux astrologues. Quand la dernière heure fut venue, le sang du guerrier se ranima. » Il se précipita au plus fort du danger. Descendu dans un fossé, il y combattit corps à corps avec une rage telle qu'une de ses anciennes blessures à la jambe se rouvrit, et que, ne pouvant plus se soutenir, il demanda un cheval. Sur le point de rentrer dans la place, il reçoit une balle dans le côté droit; son cheval, blessé en même temps, se cabre et le renverse. Ramassé par quelques serviteurs fidèles et placé sur un palanquin, il est encore jeté à terre par la cohue des fuyards; il tombe au milieu des morts. Un soldat anglais, tenté par la richesse de son baudrier, veut le lui arracher; mais Tippou ramasse ses forces, et porte au soldat un coup de sabre qui le blesse au genou. Alors le blessé, furieux, appuie son mousquet sur la tempe du sultan, et lui brûle la cervelle. Il avait cinquante ans. On l'enterra dans le mausolée de son père Haïder-Ali, avec tous les honneurs de la guerre. Son empire fut démembré : la Compagnie des Indes s'adjugea la part du lion, assigna pour résidence aux fils de Tippou la ville de Vellour, et leur alloua pour leur subsistance une somme supérieure à celle qu'ils tenaient de leur père.

Tippou avait l'air vif et spirituel, la démarche pleine de majesté; son esprit était assez cul-

(1) Le seul secours que Tippou tira alors de la France fut l'envoi d'une quarantaine d'officiers de marine et d'infanterie, et de soixante soldats européens ou mulâtres.

tivé (1) et il parlait plusieurs langues. Dans les dernières années de sa vie son caractère était devenu d'une extrême mobilité; il changeait souvent d'officiers et de ministres, il se montrait violent, impérieux, cruel même, On a publié un choix de sa correspondance (*Select letters to various functionaries;* Londres, 1811, in-4°).

Les Indiens, *ou Tippo-Saib;* Paris, 1788, in-8°. — Fantin-Desodoards, *Révolution de l'Inde, ou Mémoires de Tippo-Saëb, écrits par lui-même;* Paris, 1796, 2 vol, et 1797, 4 vol. in-8° : compilation romanesque. — J. Michaud, *Hist. de l'empire de Mysore*; Paris, 1801, 2 vol. in-8°. — R. Mackenzie, *Sketch of the war with Tippoo sultaun*; Calcutta, 1793, 2 vol. in-4°. — Salmond, *Review of the war with Tippoo sultaun*; Londres, 1800, in-8°. — J. Beatson, *Idem*; Londres, 1800, gr. in-4°. — Montgomery Martin, *Hist. of the british colonies.* — X. Raymond, *l'Inde*, dans l'*Univ. pitt.*

TIRABOSCHI (*Girolamo*), célèbre érudit italien, né le 18 décembre 1731, à Bergame, mort le 3 juin 1794, à Modène. Il était fils d'un commerçant. Des écoles de sa ville natale il passa à onze ans dans le collége de Monza, dirigé par les jésuites, et se prit d'une telle affection pour ses maîtres qu'il demanda comme une grâce d'être admis dans leur institut. Son zèle pour l'étude et d'heureuses dispositions le firent remarquer dès sa plus tendre jeunesse, et les encouragements pour le pousser dans la carrière des lettres ne lui manquèrent point. Après avoir terminé son temps de noviciat à Gênes, il entra dans l'enseignement par l'humble emploi d'instituteur, qu'il exerça dans plusieurs écoles primaires de la Lombardie; puis en 1755 il devint professeur d'éloquence dans l'université de Brera. Ses premiers ouvrages annoncèrent l'élévation de son esprit et l'étendue de ses connaissances, tandis qu'il s'attirait par ses harangues latines, d'un style noble et élégant, la protection du comte de Firmian et une médaille d'or de l'impératrice Marie-Thérèse. Il prit place par son *Histoire de l'ordre des Humiliés* au rang des premiers littérateurs de son pays. C'est ainsi qu'en jugèrent les critiques de Leipzig (*Acta erudit.*, ann. 1766, p. 181), qui louèrent surtout le jeune auteur d'avoir exposé dans son vrai jour l'histoire religieuse et civile du moyen âge. Après la mort du P. Granelli (mars 1770), Tiraboschi fut choisi par le duc François III pour lui succéder dans la charge de préfet de la bibliothèque de Modène. Profitant des trésors que les princes d'Este avaient accumulés dans ce vaste dépôt des connaissances humaines, il conçut aussitôt le plan d'un ouvrage qu'avant lui on aurait cru au-dessus des forces d'un seul homme. L'Italie n'avait pas encore trouvé un écrivain qui eût pris soin de rassembler dans un cadre unique les titres épars de ses richesses littéraires; elle possédait d'excellentes histoires municipales, comme celle de Foscarini pour la littérature vénitienne. Tiraboschi se mit à l'œuvre, et acheva dans l'espace de onze années (1772-1783), seul et sans secours, le monument qu'il voulait consacrer à la gloire de son pays. L'apparition de l'*Histoire de la littérature italienne* excita des applaudissements universels, et justifia l'éloge de Maffei, qui la qualifie d'*opera d'immenso studio.* « Une étude profonde des classiques anciens, une idée exacte de l'histoire tant de l'Italie que des pays étrangers pendant plus de vingt-cinq siècles, une connaissance suffisante de toutes les sciences, un discernement fin, un tact juste dans l'examen et le jugement des ouvrages, une connaissance étendue de la chronologie pour bien fixer les époques, une érudition universelle, une vaste correspondance littéraire, » telles sont les qualités qui se trouvent, d'après Lombardi, réunies à un haut degré dans l'auteur de cet ouvrage. Toutefois ce dernier était plus savant que philosophe, et on peut lui adresser en général le reproche d'avoir surtout examiné les productions littéraires du côté de l'érudition. Doué d'un talent plus élevé peut-être, mais écrivain moins pur et moins élégant, Ginguené a balancé parfois le mérite de son infatigable devancier; hâtons-nous d'ajouter que ces endroits-là sont rares dans son livre, et qu'il y en a un grand nombre d'autres où il n'a rien pu faire de mieux que de le résumer (1). Le duc de Modène Hercule III récompensa son blibliothécaire en le nommant chevalier, et en lui donnant une place dans son conseil. Il crut ne pouvoir mieux lui témoigner sa reconnaissance qu'en composant la *Bibliothèque modenaise*, vaste recueil biographique d'un intérêt moins général, mais non moins riche en renseignements précieux. Il s'occupa ensuite des antiquités et de l'histoire de sa patrie adoptive. A des connaissances aussi étendues que variées il réunissait une pureté de mœurs et une modération de caractère qui ne se démentirent jamais. Il était devenu l'oracle de la critique de son temps; les auteurs contemporains recouraient à lui pour être éclairés sur leurs travaux. Il remplit ses devoirs religieux avec une exactitude exemplaire, et fit un généreux usage de la fortune qu'il avait acquise. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *De patriæ historia oratio;* Milan, 1759, in-4°; — *Vetera Humiliatorum monumenta annotationibus ac dissertationibus prodromis illustrata;* ibid., 1766, 3 vol. in-4°; — *De incolumitate Mariæ-Theresiæ gratulatio;* ibid., 1767, in-8°; Modène, 1786, in-8°; — *Storia*

(1) Il consacrait quelques heures par jour à la lecture. Sa bibliothèque, contenant environ 12,000 volumes de choix, fut transportée en partie à Londres, dans l'hôtel des directeurs de la Compagnie des Indes, en partie au fort William près Calcutta. On en a rédigé un *Catalogue raisonné en anglais* (Cambridge, 1808, in-4°).

(1) Ginguené, qui a pour ainsi dire taillé son *Histoire littéraire d'Italie* dans celle de Tiraboschi, ne le nomme même pas dans sa préface; il en traduit de larges passages; il lui emprunte ses recherches, ses découvertes, ses jugements sans le citer davantage, et c'est à peine si de loin en loin, par une note, le lecteur est informé des obligations sans nombre qu'il lui doit.

della letteratura italiana; Modène, 1772-82, 13 vol. in-4°, et 1787-93, 16 vol. in-4°, avec beaucoup d'additions; Rome, 1782-85, 13 vol. in-4°; Venise, 1795, 16 vol. in-8°; Florence, 1805-12, 20 vol. in-8°; Milan, 1822-26, 16 vol. in-8°, portr., belle réimpression et la plus estimée. On a deux abrégés de l'histoire complète, l'un en français, par Landi (Berne, 1784, 5 vol. in-4°, et Paris, 1786, 5 vol. in-8°), mal fait et incorrect, et que le P. Moschini a trad. dans sa langue (Venise, 1801); et l'autre en italien, par Zanoni (Venise, 1801, 8 vol. in-8°), qui vaut mieux. Cet ouvrage, qui n'a été reproduit entièrement dans aucune langue, commence avec les Étrusques et s'arrête à la fin du dix-septième siècle. Il a été attaqué avec plus de violence que de justice par trois jésuites espagnols, Serrano, Arteaga et Lampillas; au volumineux ouvrage qu'avait publié contre lui ce dernier, Tiraboschi se contenta de repondre une simple *Lettre;* Modène, 1778, in-4°; — *Vita di santa Olimpia, diaconessa della chiesa di Constantinopoli;* Parme, 1775, in-4°; — *Riflessioni sugli scrittori genealogici;* Padoue, 1779, in-8°; — *Vita di Fulvio Testi;* Modène, 1780, in-8°; — *Biblioteca modenese, o Notizie della vita e delle opere degli scrittori nativi degli Stati del duca di Modena;* ibid., 1781, 5 vol. in-4° : l'abbé Crispi y a fourni plusieurs articles signés d'un double C; — *Notizie de' pittori, scultori, incisori ed architetti modenesi;* ibid., 1786, in-4° : c'est le complément du recueil précédent; — *Storia dell' augusta badia di S. Salvestro di Nonantola;* ibid., 1784-85, 2 vol. in-fol., fig. : il y a joint des notes détaillées sur le code diplomatique qui se rapporte à cette célèbre abbaye; — *Elogio storico di Rambaldo de' conti Azzoni-Avogaro;* Bassano, 1791, in-8°; — *Memorie storiche modenesi, col codice diplomatico illustrato;* Modène, 1793-94, 5 vol. in-4° : l'abbé Venturi a été l'auteur des deux derniers volumes; — *Memoria sulle cognizioni che si avevano delle sorgenti del Nilo, prima del viaggio di Bruce*, dans le t. Ier des *Memoires* de l'Acad. de Mantoue, 1795. Tiraboschi avait dans sa jeunesse publié une nouvelle édition du *Vocabolario ital.-lat.* du P. Carlo Mandosio, et on lui doit aussi le traité *Dell' origine della poesia rimata* de J.-M. Barbieri (Modène, 1790, in-4°), qu'il a enrichi d'un discours préliminaire. On a impr. en 1824 d'après les matériaux qu'il avait laissés le t. Ier d'un *Dizionario topografico storico degli Stati estensi;* Modène, in-4°. P. L—y.

Cocchi, *Due lettere riguardanti alcune notizie della vita del Tiraboschi;* Modène, 1795, in-8°. — Lombardi, *Elogio storico di G. Tiraboschi;* ibid. 1796, in-4°; trad. en français. — *Magasin encyclop.*, an IV, t. V, p. [illegible]. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XVI. — Peltramelli, *Elogio del cav. Tiraboschi;* Bergame, 1812, 1819, in-8°. — Notices dans les différ. édit. de la *Storia della letter.* — Ugoni, *Della letter. ital.*, t. III. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. II.

TIRAQUEAU (*André*), jurisconsulte français, né vers 1480, à Fontenai-le-Comte, mort à Paris, en 1558. Il était lieutenant général au siége de cette ville, quand la publication de son premier ouvrage le fit choisir pour occuper une place de conseiller au parlement de Bordeaux; mais il la refusa, et exerçait encore ses fonctions judiciaires à Fontenai lorsque François Ier, en 1541, l'appela au parlement de Paris, avec remise du prix de la charge, difficile à acquitter pour le père d'une nombreuse famille (1). Pendant qu'il était lieutenant général au bailliage de Fontenai, Tiraqueau fit mettre en liberté Rabelais, que les cordeliers de cette ville retenaient en prison. Rabelais lui en témoigna sa reconnaissance, non-seulement dans *Pantagruel*, où il le nomme « le bon, le docte, le saige, le tant humain, tant débonnaire et équitable André Tiraqueau, » mais encore en lui dédiant, en 1532, le t. II des *Epistolæ medicinales* de J. Manardi. De fortes études jointes aux dispositions les plus heureuses avaient fait de Tiraqueau un magistrat d'un vaste savoir, et que le président Brisson appelait *le Varron de son siècle*. Nous citerons parmi ses écrits : *De legibus connubialibus;* — *De retractu utroque;* — *De pœnis legum;* — *De judicio in rebus exiguis;* — *De nobilitate et jure primogenitorum;* — *Semestria*, commentaires sur Alexander ab Alexandro, ainsi nommés parce qu'ils étaient le fruit de ses loisirs. Ses *Œuvres* ont été réunies par son fils Michel, Lyon, 1574, 5 vol. in-fol. Dans l'avertissement placé en tête du traité *De retractu utroque*, l'auteur annonce qu'il a presque terminé le commentaire complet de la coutume de Poitou; mais ce travail n'a pas été imprimé, bien que Tiraqueau ne soit mort que quinze ans plus tard. Son portrait, attribué à Léonard de Vinci, orne la chambre du conseil du tribunal de Fontenai.

Une des filles de Tiraqueau, *Marie*, femme de Robert de Rivaudeau, valet de chambre de Henri II, a été mère du poete André de Rivaudeau; une autre, *Catherine*, mariée à Jean

(1) On connaît de lui onze enfants; il en eut trente suivant les uns, vingt selon d'autres, et quinze seulement suivant l'opinion, plus vraisemblable, de Dreux du Radier. L'erreur généralement admise sur le nombre excessif de ses enfants est le résultat de quelques plaisanteries, notamment de celle du poëte limousin Dorat. Il disait que Tiraqueau donnait tous les ans à l'État un enfant et un livre. Un anonyme composa cette épigramme, qui fait allusion à ce que ce jurisconsulte ne buvait que de l'eau :

Tiraqueau, fécond à produire,
A mis au monde trente fils;
Tiraqueau, fécond à bien dire,
A fait pareil nombre d'écrits.
S'il n'eût point noyé dans les eaux
Une semence si féconde,
Il eût enfin rempli le monde
De livres et de Tiraqueaux.

Mais le nombre de ses ouvrages, en y comprenant même ceux qui parurent après sa mort, est seulement de quatorze.

Poille, conseiller au parlement de Paris, a été la bisaïeule du maréchal de Catinat. E. R.

Dreux du Radier, *Bibl. hist. et crit. du Poitou.* — La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. franç.* — Teissier, *Éloges.* — Blanchard, *Catal. des conseillers au parl. de Paris* — H. Filleau, *Dict. hist. des familles de l'ancien Poitou.* — Bourgnon de Layre, *André Tiraqueau*; Poitiers, 1840, in-8°. — B. Fillon, *le Cabinet de Michel Tiraqueau*; Fontenay, 1848, in-8°.

TIRIDATE (DERTAD, c'est-à-dire *Dieudonné*). Deux rois d'Arménie ont porté ce nom : le premier conquit ce royaume sur Rhadamiste, en 55, avec le secours de son frère Vologèse, roi des Parthes. Mais Corbulon l'en chassa à deux reprises, et Tiridate, pour conserver sa couronne usurpée, dut consentir à recevoir de Néron l'investiture de sa conquête (66). Il mourut sept ans après, vers 73.

TIRIDATE II, fils de Kosrou, ayant été emmené à Rome après le meurtre de son père (232), y reçut une éducation brillante, et gagna l'amitié des Romains par ses talents militaires. A la sollicitation de Licinius, Dioclétien le rétablit sur le trône d'Arménie, en 286. Les grands du pays, heureux de se débarrasser du joug des Persans, l'accueillirent avec enthousiasme. Cependant la fortune le trahit bientôt : le roi de Perse lui enleva de nouveau ses plus belles provinces; mais les Romains le replacèrent sur le trône (296). Fidèle allié de l'empire, il suivit sans peine l'exemple de Constantin, et embrassa le christianisme, qu'il avait persécuté auparavant. Il mourut en 314, et avec lui s'éteignit l'éclat du royaume d'Arménie.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire.*

TIRSO DE MOLINA (*Gabriel* TELLEZ, dit), auteur dramatique espagnol, né vers 1585, à Madrid, mort en février 1648, à Soria (Vieille-Castille). On sait peu de chose de sa vie, et il n'y a pas longtemps qu'on a découvert quel était l'écrivain remarquable caché sous le nom qu'il a rendu célèbre. Il fit ses études à l'université d'Alcala, et entra dans l'Église en 1613; puis en 1620 il passa, l'on ignore pour quel motif, dans l'ordre de la Merci, qui le choisit pour remplir les charges d'historiographe et d'inspecteur pour la Vieille-Castille. Il est probable que le reste de sa vie s'écoula dans le couvent de Soria, dont il fut élu prieur en 1645. Il avait été reçu docteur en théologie. Bien peu d'écrivains ont montré plus de fécondité que lui, et sous ce rapport il ne le cède même pas à Lope de Vega, son maître. La plus grande partie de ses pièces se sont perdues (il en avait déjà, de son propre aveu, composé plus de trois cents en 1621), et dans le recueil qui est arrivé jusqu'à nous, et qui n'en contient qu'une soixantaine, il faut en retrancher huit, qu'on lui a attribuées mal à propos. Tirso avait un génie essentiellement dramatique; mais ses écrits portent l'empreinte d'une grossièreté choquante, et l'indécence de certains passages en fit supprimer plusieurs par le tribunal de l'inquisition. « Mais, a fait remarquer M. de Viel-Castel, il est supérieur à tous ses rivaux par la richesse et la variété de sa poésie. Nul n'a possédé comme lui le secret des innombrables ressources de la langue castillane. Ses dialogues sont un modèle achevé de naturel, de grâce et de malice. » Quelques-uns de ses drames peuvent être qualifiés d'historiques, dans ce sens qu'il y expose des événements ou des personnages réels, mais en donnant libre carrière à son ingénieuse et brillante imagination; tels sont par exemple ceux qui ont pour titre *la Prudentia en la muger*, tableau des luttes de la royauté et de l'aristocratie au moyen âge; *la Eleccion por la virtud*, dont le pape Sixte V est le héros; *les Exploits des Pizarres*, etc. Ses drames religieux et *autos*, dont la Bible ou la légende chrétienne a fourni les sujets, sont tout aussi extravagants que ceux des poëtes contemporains; des inspirations sublimes s'y mêlent à de bizarres expédients, à une intrigue embrouillée et à de triviales bouffonneries. Il suffit de citer dans ce genre *el Condenado por desconfiado*, où l'on voit un saint ermite damné pour avoir manqué de confiance en Dieu, et un brigand couvert de crimes qu'un acte de fervente contrition, prononcé à ses derniers moments, suffit à faire entrer au ciel. C'est parmi les comédies d'intrigues qu'on doit chercher les véritables titres de gloire de Tirso de Molina; ce sont les seules qui jouissent encore de quelque popularité, comme *don Gil de las Calzas verdes*, *Marta la Piadosa*, et surtout *el Burlador de Sevilla*. Cet *enjôleur* n'est autre que le fameux don Juan, type original et puissant de courage indomptable, de dépravation, d'égoïsme et d'impiété, esquissé, il est vrai, par Lope de Vega, dans un rôle épisodique de *l'Argent fait l'honneur*, mais que Tirso a développé le premier avec une énergie et une crudité sans pareilles. Le théâtre de Tirso a paru de son vivant (la minime partie du moins), sous ce titre : *Comedias del maestro Tirso de Molina, publicadas por el autor*; Madrid, 1626-27-35-36, t. I, II, IV et V; Tortosa, 1634, t. III, in-8°. Quatorze pièces de lui ont été insérées dans différents recueils du temps. Une édition choisie a été faite en 1839 par MM. Hartzenbusch et Duran (*Teatro escogido*; Madrid, 12 vol. pet. in-8°). Il est encore l'auteur de nouvelles, impr. par ses soins, sous les titres de *los Cigarrales* (1) *de Toledo* (Madrid, 1624, in-4°), et de *Deleytar aprovechando* (ibid., 1635, in-4°, et 1765, 2 tom. in-4°); ces nouvelles, qui selon Tirso n'ont pas été volées aux Florentins, sont assez amusantes, mais en général le style en est déparé par les *concetti* et les extravagances que le gongorisme avait mis à la mode.

Aribau, *Bibliotheca*, 1858, t. V. — Baena, *Hijos de Madrid*, t. II, p. 267. — De Puibusque, *Hist. comparée des littér. fr. et esp.* — Von Schack, *Gesch. der dramat. Literatur in Spanien*, t. II, 568-609. — L. de Viel-Castel, dans la *Revue des deux mondes*, t. XXII, 1850. — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. II et III.

(1) *Cigarral* est un mot arabe qui signifie une *villa*, un lieu de plaisance.

TISCHENDORF (*Lobegott-Frédéric-Constantin*), orientaliste allemand, né le 18 janvier 1815, à Lengenfeld (Saxe), où son père était médecin. Il fit de fortes études au collége de Plauen, passa quatre années à l'université de Leipzig, et pendant qu'il était étudiant débuta dans les lettres par une dissertation théologique (*Doctrina Pauli apostoli de vi mortis Christi satisfactoria*, 1837) et par un volume de vers (1838). Après avoir visité le midi de l'Allemagne, l'Alsace et la Suisse, il fut reçu docteur en philosophie et pourvu d'une chaire dans un collége de Leipzig (1839). Une édition critique du texte grec du Nouveau Testament, qu'il donna en 1840, commença à le faire connaître, et lui valut un subside du gouvernement pour aller étudier à Paris les sources les plus anciennes du texte de la Bible. Ce fut alors qu'il conçut le plan de trois grandes œuvres, à l'exécution desquelles sa vie fut désormais vouée. Il se proposa d'abord d'examiner tous les manuscrits grecs de l'Ancien et du Nouveau Testament renfermés dans les bibliothèques de l'Europe et dans les cloîtres de l'Orient, de donner des éditions fidèles et critiques de ces documents d'une importance incontestable pour tous les temps et pour toutes les croyances, et de contribuer par là autant que possible à rétablir le véritable texte des Évangiles ainsi que le texte grec de l'Ancien Testament en usage parmi les Apôtres. Il eut ensuite l'idée d'éclaircir par de savantes recherches les apocryphes chrétiens, jusqu'alors à peu près inconnus, et qui servent à jeter un grand jour sur la formation des dogmes, sur les coutumes et sur les doctrines de l'Église primitive. Enfin, il voulut composer une nouvelle paléographie grecque, fondée sur l'analyse sévère des manuscrits les plus anciens. Pour réaliser ces grands projets il fit, avec l'appui de son gouvernement, de nombreux voyages en Europe et en Orient. Ainsi il vint pour la seconde fois à Paris, où il séjourna plus de deux ans, visita à plusieurs reprises l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Italie, et se rendit trois fois en Orient, en 1844, en 1853, et par ordre du gouvernement russe en 1859; les couvents de la Syrie, de l'Égypte, de l'Asie Mineure, des îles de l'Archipel, de la Grèce et de Constantinople furent particulièrement l'objet de ses incessantes études. Ce qu'il rapporta de ces voyages dépassa toutes les espérances : le savant qui les avait accomplis prit place au premier rang des philologues modernes, et il donna de son érudition une preuve éclatante lorsqu'en 1856 il démontra que les Bibles palimpsestes produites par le Grec Simonides, et réputées originales, n'étaient qu'une audacieuse contrefaçon. Pendant son absence M. Tischendorf fut nommé docteur en théologie par l'université de Breslau. En 1845 il fut appelé à professer cette science à Leipzig, et depuis 1859 il y occupe la chaire de paléographie biblique créée exprès pour lui. Il est correspondant de l'Académie des inscriptions de France. Ses ouvrages sont nombreux; nous citerons d'abord ceux qui se rattachent à ses études favorites. Il a publié trois fois l'Ancien Testament (entre autres 1850, in-4°), en grec, avec des variantes et un commentaire. Ses éditions grecques du Nouveau Testament, au nombre de huit, diffèrent en bien des points de celles d'Érasme, de Ximenès, de Griesbach et de Lachmann; il l'a aussi donné en latin, d'après la version de saint Jérôme (1850, in-4°). Quant aux manuscrits, dont il a fait dans le cours de ses voyages en Europe et surtout dans le Levant une si abondante moisson, et qui contiennent des fragments et leçons nouvelles de la Bible, ou des écrits apocryphes, il les a mis au jour sous les titres de *Codex Ephræmi rescriptus, seu Fragmenta utriusque Testamenti, gr.* (1845, in-4°), *Codex friderico-augustanus, seu Fragmenta V. T., gr.* (1846, in-fol.), *Evangelium palatinum ineditum, sive Reliquiæ textus Evangeliorum latini ante Hieronymum versi* (1847, in-4°), *Codex claromontanus, sive Epistolæ Pauli omnes, gr. et lat.* (1851, gr., in-4°), *Acta Apostolorum apocrypha* (1851, in-8°), *Evangelia apocrypha, ex codd. plurimis, gr. et lat.* (1853, in-8°), *Bibliorum codex sinaiticus* (Saint-Pétersb., 1862, 4 vol. in-fol.), etc. M. Tischendorf découvrit en 1859 ce dernier manuscrit dans un des couvents du mont Sinaï, et en publia la description en 1860 (Leipzig, pet. in-fol.) : on y trouve vingt livres de l'Ancien Testament d'après la version des Septante, le Nouveau Testament en grec (manuscrit au moins aussi vieux que celui du Vatican et plus complet), l'Épître entière de saint Barnabé, et la première partie du Pasteur d'Hermas. Ce précieux recueil fut d'abord impr. à 300 exemplaires seulement, dans une édit. de luxe, en fac-simile, et aux frais de l'empereur Alexandre II; puis l'éditeur en fit paraître isolément la partie relative au Nouveau Testament (Leipzig, 1863, 1864, in-4°). On a encore de ce savant : *Reise in der Orient* (Voyages en Orient); Leipzig, 1846, 2 vol. in-8°; trad. en anglais; — *Monumenta sacra inedita*; ibid., 1846-60, 4 vol. gr. in-4°; — *De evangeliorum apocryphorum origine et usu*; La Haye, 1851, in-8°; — *Doctrina Pauli de vi mortis Christi satisfactoria*; Leipzig, 1851, in-8°; — *Synopsis evangelica*; ibid., 1854, 1864, in-8°; — *Anecdota sacra et profana ex oriente et occidente allata*; ibid., 3e édit, 1861, in-4° : description de manuscrits arabes, grecs, syriaques, cophtes, etc.; — *Aus dem heilige Lande* (Voyage dans la Terre Sainte); ibid., 1862, in-8°; trad. en français; — *Ueber das Alter der Evangelien* (De l'Antiquité des Évangiles); ibid., 1864, in-8°; trad. en anglais et en français.

Männer der Zeit. — Docum. partic.

TISI ou **TISIO** (*Benvenuto*), dit *le Garofalo*, peintre italien, né en 1481, à Garofalo (Ferrarais), mort le 6 septembre 1559, à Ferrare. Sa famille jouissait d'une honorable aisance. Dès l'enfance il manifesta des dispositions pour la peinture; après avoir triomphé de la résistance de son père, qui le destinait à la carrière des lettres, il entra dans l'atelier de Panetti, son compatriote, et peu après dans celui de Boccacino à Crémone. Ce dernier fut assez mal récompensé de ses soins paternels : Benvenuto ayant perdu son oncle Soriani, qui sans doute surveillait sa conduite, disparut un matin (19 janvier 1499), au cœur de l'hiver, sans prévenir personne, et se rendit à Rome. Il s'y plaça sous la direction du Florentin Baldini, travaillant avec une ardeur infatigable. En 1500 il partit pour un voyage pittoresque à travers les villes d'Italie, et s'arrêta à Mantoue, où il reçut les conseils de Lorenzo Costa, qu'il aida dans ses travaux pendant deux années. Rappelé à Ferrare par son père (1502), il passa près de lui quatre années entières, et les soins qu'il lui prodigua dans sa dernière maladie, ses voyages, un nouveau séjour à Rome (1), expliquent comment aucune œuvre ne peut avec certitude être attribuée aux trente-deux premières années de sa vie. Il avait fort peu produit lorsqu'il se rendit à Rome pour la seconde fois. La vue des œuvres de Michel-Ange et des fresques de Raphael le plongea dans une stupéfaction profonde. S'étant lié d'une étroite amitié avec ce dernier maître, il travailla à ses côtés, s'inspira de ses conseils et de son génie, et retourna dans sa patrie complètement transformé. Mais prétendre, comme on l'a souvent répété, qu'il ait été le disciple ou l'imitateur de son illustre ami, c'est une erreur et une injustice à la fois. Le Garofalo est un artiste original, qui n'a jamais varié dans sa manière. Le caractère de sa peinture est la grâce et la douceur, relevées par une modestie ennemie de toute exagération. Le dessin est pur; les compositions sont riches, animées, mais simples. Les figures dépassent rarement les deux tiers de la nature; le coloris, tout différent de celui de Raphael, est vif, brillant, harmonieux. Le Garofalo traitait de préférence des sujets religieux. Quelques-uns de ses tableaux (non pas tous, comme on l'a dit) portent pour signature un œillet (*garofalo*).

Une fois rentré à Ferrare, les commandes ne lui firent jamais défaut. Parmi ceux qui eurent recours à son talent, Vasari cite principalement le duc Alphonse Ier et un riche particulier, Antonio Costabili, qui l'employèrent à décorer le premier ses palais du Belvedere et du Belriguardo, où il ne reste presque plus rien de ses peintures; le second, son palais de la Via della Ghiara. Il était encore sans fortune, par suite des prodigalités d'un frère qui était à sa charge, lorsqu'il se sépara de lui et épousa, à près de cinquante ans, la fille d'un teinturier. Dans la même année, il eut une fille, mais aussi il fut atteint d'une maladie qui lui coûta l'œil droit. De 1531 à 1537 il consacra gratis tous les dimanches et jours de fête à la décoration du couvent de Saint-Bernardin, aujourd'hui démoli. Il continua à peindre pendant près de vingt années; mais en 1550 il perdit entièrement la vue. Après la prière, sa principale consolation était la musique, qu'il avait cultivée dans sa jeunesse. Il mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans. Un monument en marbre lui a été élevé en 1839, dans le cimetière de sa ville natale.

Les ouvrages du Garofalo sont nombreux et recherchés. Les plus anciens que l'on connaisse de lui sont : *Lazare et Job aux pieds de la Vierge* (1513), à Argenta, et *une Vierge glorieuse* (1514), à San-Spirito. Nous citerons ensuite les plus estimés, aujourd'hui à Ferrare : au musée, *la Rédemption du monde* (1524), vaste composition symbolique qui a été reportée sur toile; *Jésus au jardin des Oliviers*, *le Massacre des innocents*, *Douze têtes d'Apôtres*, *l'Adoration des mages* (1537); à la cathédrale, *la Vierge et quatre saints* (1524); à Saint-François, *la Vierge adorant son fils* (1515), *le Massacre des innocents*, accompagné de cinq petits sujets (1519), *l'Arrestation de Jésus* (1524), fresque, son meilleur et son plus savant ouvrage, au dire de Lanzi; *la Madonna del parto* (1526), *la Résurrection de Lazare* (1537); à Saint-Dominique, *l'Invention de la croix* (1536), *le Martyre de saint Pierre dominicain*, très-loué par Vasari et Lanzi et comparé à celui du Titien; au séminaire, des fresques à moitié détruites, mais remarquables, et qui datent de 1517; dans la galerie Costabili, une *Sainte Famille* (1525); chez le comte Mazza, un magnifique tableau d'autel, *la Vierge sur un trône*. Indiquons encore de ce peintre : à Rome, une *Sainte Famille*, au Vatican; à la galerie Borghèse, *les Noces de Cana*, et une très-belle *Descente de croix*, que Laderchi croit devoir attribuer au Costa; au palais Chigi, un tableau célèbre, *la Transfiguration*, remplacé par une copie à Santa-Maria in Vado de Ferrare; au musée du Capitole, l'*Enlèvement des Sabines* et une *Annonciation*; — à Naples, au musée, *l'Adoration des Mages*, *le Martyre de saint Sébastien*, *la Circoncision*, *la Descente de croix*; — à Florence, au musée public, une *Annonciation*, et au palais Pitti *la Bonne Aventure*, *la Sibylle révélant à Auguste le mystère de l'Incarnation*, et une petite *Sainte Famille*; — au musée de Turin, *Jésus au milieu des docteurs*; — au musée de Milan, une *Descente de croix* (1527), fort louée par Vasari; — à la galerie de Modène, *la Vierge avec plusieurs saints* (1533), un

(1) De 1515 à 1518, suivant le calcul probable de Rosini.

Christ sur la croix; — au musée de Dresde, *Apparition de la Vierge à saint Bruno* (1530), *la Vierge et sainte Cécile*, *Mars et Vénus*, *André Doria sous la figure de Neptune*, et *les Noces de Bacchus et d'Ariane*, peintes, dit-on, d'après un carton de Raphael ; — au musée de Berlin, *Saint Jérôme adorant le crucifix* (1514), deux *Adorations des mages*, et le *Christ mis au tombeau;* — à la galerie nationale de Londres, *la Vision de saint Augustin ;* — au Louvre, une *Madone*, *le Mystère de la Passion*, une *Sainte Famille* et une *Circoncision*.

Le Garofalo a formé de nombreux élèves, dont le plus célèbre est Girolamo Carpi. Il fut l'ami du Giorgione, du Titien, de Jules Romain, de Michel-Ange, de Raphael et de Vasari.

Son fils, *Girolamo*, publia un volume de poésies et une *Vie de l'Arioste* placée en tête de l'édition de 1584. E. Breton.

Tiraboschi, *Notizie degli artefici modenesi.* — Barrufaldi, *Pittori e scultori ferraresi.* — Cittadella, *Catalogo istorico de' pittori ferraresi.* — Vasari, *Vite.* — C. Laderchi, *La Pittura ferrarese.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Campori, *Gli artisti negli Stati Estensi.* — *Catalogues des Musées.*

TISSAPHERNE, satrape de l'Ionie, tué en 395 avant J.-C. Lorsque le jeune Cyrus se révolta (401) contre son frère, Tissapherne fut jaloux de ce prince, le dénonça à Artaxerxès, et fut mis à la tête d'un corps de troupes contre lui : il assista à la bataille de Cunaxa, et eut une grande part à sa victoire. Ayant été ensuite chargé de traiter avec les Grecs alliés de Cyrus et de les conduire vers le Pont-Euxin, il attira, au bout de quelques jours de marche, Cléarque et les autres chefs des dix-mille dans son camp, les fit arrêter et les fit égorger sur les bords du Zabatès. Tissapherne avait cru que cette trahison le rendrait maître de la petite armée grecque; mais il se trompa, et les dix-mille, sous la conduite de Xénophon, effectuèrent leur retraite malgré ses artifices et ses parjures. Tissapherne, joint au satrape Pharnabaze, investit ensuite les villes éoliennes de l'Asie Mineure; mais, par jalousie contre son allié, il conclut une trêve avec le Lacédémonien Dercyllidas (399). Artaxerxès, lui ayant donné sa fille en mariage, le nomma gouverneur de l'Asie Mineure et de la Lydie, qui avaient fait l'apanage de Cyrus. Ce fut là le terme des succès de l'ambitieux satrape. Parysatis, mère de Cyrus, attendait une occasion de venger sur lui la mort de ce fils chéri. Comme il eut le malheur d'être vaincu sur les bords du Pactole par Agésilas, elle excita contre lui la haine d'Artaxerxès, qui lui donna Tithraustes pour successeur, et le fit tuer à Colosses, en Phrygie, par des assassins, pendant qu'il dormait.

Thucydide, VIII. — Xénophon, *Anabase*, passim; *Helléniques*, I. 1. 2. 5; III. 1. 2. 4. — Plutarque, *Agesilas*, I. — Cornelius Nepos. — Diodore, XIV, 23, 26, 27, 80. — Rollin, *Hist. ancienne.*

TISSIER (*Bertrand*), théologien et philologue français, né vers 1610, à Rumigny (Champagne), mort vers 1670. Il embrassa la vie religieuse à l'abbaye de Bonnefontaine, de l'ordre de Cîteaux; ayant été élevé à la place de grand prieur perpétuel, il introduisit la réforme dans son abbaye en 1664. Nous citerons de lui : *Assertiones theologicæ;* Charleville, 1647, in-4°; Bonnefontaine, 1670, in-4° : c'est une somme de théologie; — *Disputatio theol. in jansenia dogmata;* Charleville, 1651, in-4°; — *Bibliotheca patrum cisterciensium;* Bonnefontaine et Paris, 1660-69, 8 tom. en 4 vol. in-fol. : ce recueil n'est pas, comme l'a cru Peignot, une histoire littéraire de la congrégation de Cîteaux; il contient un certain nombre d'ouvrages de théologie, et divers morceaux historiques relatifs au moyen âge. Peu de temps avant sa mort, Tissier préparait une nouvelle édition des *Œuvres de saint Bernard*, et il se proposait aussi de mettre au jour les *Sermons* de Godefroi, quatrième abbé de Cîteaux.

Boulliot, *Biogr. ardennaise.* — Oudin, *De script. eccles. antiq.*, t. II, 1241, 1497.

TISSOT (*Simon-André*), médecin suisse, né le 20 mars 1728, à Grancy (canton de Vaud), mort le 15 juin 1797, à Lausanne. Élevé par un pasteur de sa famille, il fit ses études médicales à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1749, et s'établit à Lausanne. Il y acquit en peu de temps la réputation d'un praticien habile. Il y professait la médecine, et des publications nombreuses sur des sujets d'un intérêt populaire lui avaient fait une célébrité européenne, lorsqu'il reçut, en 1780, de Joseph II l'invitation d'aller occuper une chaire de clinique à l'université de Pavie. Tissot avait déjà cinquante-deux ans, et il n'était guère propre, par ses habitudes d'esprit réservé et méticuleux, à entraîner un auditoire, ou à lui imposer d'autorité une doctrine. Aussi ses succès comme professeur furent-ils médiocres, bien qu'il eût conservé sa renommée de praticien, dont une circonstance particulière contribua même à rehausser l'éclat. Une épidémie meurtrière de fièvre bilieuse sévissait dans le pays. Au milieu des dissentiments qui régnaient entre les médecins sur le meilleur traitement à suivre, il prouva expérimentalement les avantages de celui qu'il avait déjà employé dans le Valais en semblable occurrence. La reconnaissance des populations ne lui fit pas plus défaut que l'enthousiasme de ses élèves, qui consacrèrent à ce propos, dans une inscription gravée sur le marbre, le triomphe de leur professeur. Néanmoins Tissot, qui n'avait pris qu'un engagement temporaire, revint au bout de trois ans à Lausanne (1783). Il y habitait une propriété rurale, où, occupé de l'éducation d'un neveu qui lui tenait lieu de famille, consulté de toutes les parties de l'Europe, en relation avec un grand nombre de savants, il vivait entouré de l'estime publique, et dans l'aisance qu'il devait à ses habitudes d'ordre

et d'économie. Toutefois des souffrances habituelles, jointes à un certain degré de misanthropie, attristèrent ses dernières années. Une pneumonie l'enleva dans sa soixante-dixième année. L'*Histoire de la fièvre bilieuse* qui régna à Lausanne en 1755 a placé Tissot parmi les épidémiographes les plus estimés; mais de tous ses ouvrages le plus important, celui qu'il a consacré aux maladies du système nerveux, est le moins connu; tandis que celui qui a le plus contribué à sa renommée, son *Avis au peuple*, est au contraire l'œuvre qui a trouvé le plus de dépréciateurs chez les médecins, au moins chez ceux qui, à tort ou à raison, sont, de parti pris, hostiles à toute publication de ce genre. Quoi qu'il en soit, l'apparition de ce livre, dont le succès fut prodigieux, passa pour un service rendu à l'humanité. Une médaille et une pension furent accordées à son heureux auteur, à titre de récompense nationale, par la chambre de santé de Berne. Son traité *De la Santé des gens de lettres*, celui de *l'Onanisme*, les recherches sur divers points de médecine pratique, ont un caractère d'utilité qu'on ne saurait méconnaître. Le style de Tissot, clair et abondant, mais incorrect et peu châtié, n'a pu, d'ailleurs, assurer à ses œuvres la réputation durable qui attendait les productions bien supérieures, pour la forme et même pour le fond, des Roussel, des Bordeu, des Réveillé-Parise. Ses principaux écrits sont: *L'Inoculation justifiée, suivie d'un essai sur la mue de la voix*; Lausanne, 1754, 1774, in-12; — *Diss. de febribus biliosis, seu Historia epidemiæ Lausanensis anni* 1755; Lausanne, 1758, in-8°, trad. en français par Mahon (1799, in-12), et réimpr. plusieurs fois, en latin, depuis 1760, notamment avec le *Tentamen de morbis ex manustupratione ortis*. C'est ce morceau qui a popularisé en France le nom de Tissot sous le titre de *l'Onanisme* (Louvain, 1760, in-12; Paris, 1769, in-12); il a eu jusqu'à nos jours plus de trente édit. et a été retouché et augmenté par plusieurs médecins; —*Avis au peuple sur sa santé*; Lausanne, 1761, in 12; Paris, 1767, 2 vol. in-12; ibid., 1768, 4 vol. in-12, avec les *Instructions* de Fermin; 12e édit. originale, Lausanne, 1799, 2 vol. in-12 : cet ouvrage si utile, et rempli d'excellents avis, a passé dans toutes les langues de l'Europe, et a eu un très-grand nombre d'éditions; son défaut est de trop s'étendre sur le traitement, et de mettre ainsi à la portée du peuple des remèdes dont il est impossible de faire un emploi prudent et éclairé sans une instruction spéciale; — *De Valetudine litteratorum*; Lausanne, 1766, in-8° : ce discours ayant été publié en français sans l'aveu de l'auteur (1767, in-12), celui-ci en donna lui-même une édition plus développée, sous le titre : *De la Santé des gens de lettres*; Lausanne, 1768, in-12; réimpr. plusieurs fois, et à Paris, 1825, in-18; — *Essai sur les maladies des gens du monde*; Lausanne, 1770, in-12; trois édit.; — *Epistolæ medico-practicæ*; ibid., 1771, in-8°; — *Traité des nerfs et de leurs maladies*; Paris, 1778-1783, 6 vol. in-12; Avignon, 1800, 4 vol. in-12; le *Traité de l'épilepsie*, la meilleure partie de l'ouvrage, avait paru isolément en 1770, in-12; — *Vie de J.-G Zimmermann*; Lausanne, 1797, in-8°. Tissot a édité le traité de Morgagni, avec l'histoire de sa vie en tête de *De sedibus et causis morborum* (Yverdun, 1776, 3 vol. in-4°). Il a, en outre, trad. deux dissertations de Haller et une de Bilguer. Il s'occupait de l'édition des œuvres de Zimmermann, avec lequel il fut très-lié, quand il mourut. Déjà on avait publié un recueil de ses ouvrages; Paris, 1769 et suiv., 10 vol. in 12; Lausanne, 1781-85, 14 vol. in-12. Il en parut une nouvelle édition, accompagnée d'une notice et de notes par Hallé (qui ne surveilla que les t. I à III); Paris, 1809-1813, 11 vol. in-8°; l'*Histoire de l'épidémie de Lausanne* ne s'y trouve pas. C. SAUCEROTTE.

Eynard, *Vie de S.-A. Tissot*; Paris, 1839, in-8° — Petit, dans le *Rec. des Actes de la Soc. de santé de Lyon*; an V, p. 439. — Hallé, *Notice* à la tête des *Œuvres*. — Boisseau, *Id.* à la tête de *De la Santé des gens de lettres*, 1825. — *Biogr. méd.* — Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine.*

TISSOT (*Pierre-François*), littérateur français, né le 10 mars (et non mai) 1768, à Versailles, mort le 7 avril 1854, à Paris. De bonne heure il annonça des goûts littéraires. Après de brillantes études au collége de Versailles et à celui de Montaigu à Paris, il entra chez un procureur au Châtelet; mais la poésie l'occupait plus que la procédure. Passionné pour le théâtre et pour les réunions élégantes, il se fit de puissants protecteurs, qui l'admirent à leurs fêtes et lui donnèrent le spectacle des dernières joies de l'ancien régime. Il dansa dans les bals de Marie-Antoinette, au petit Trianon, et vit sans peine briser ses premières espérances par la révolution. Toutefois, il ne prit part qu'à peu d'événements (1), et évita le dangereux honneur d'être envoyé à la Convention par sa ville natale. Par l'intermédiaire de son beau-frère, Goujon (*voy.* ce nom), il entra dans les bureaux de l'administration départementale de la Seine, et les quitta en mars 1793, presque aussitôt après son mariage, pour faire, dans la Vendée, une campagne avec un bataillon de volontaires. Au mois d'octobre il fut attaché à la commission des subsistances en qualité de secrétaire général, siégea pendant quelques mois dans la commission d'agriculture et des arts, et suivit en juillet 1794 son beau-frère, envoyé en mission aux armées de la Moselle et du Rhin. De re-

(1) L'esprit de parti s'est livré sur cette époque à des exagérations singulières. On a prétendu que Tissot avait eu part aux massacres de septembre, et même qu'il avait porté au bout d'une pique la tête du député Feraud. En 1792 Tissot était membre de la société des Amis de la constitution à Versailles, et non seulement il eut occasion d'y condamner hautement les massacres de septembre, mais il fut de ceux qui contribuèrent, le 9 de ce mois, au salut des prisonniers de la Geôle.

tour à Paris en octobre, il reprit sa place d'adjoint dans la commission d'agriculture, d'où il fut exclu l'année suivante (avril 1795), à la suite d'une courte détention que lui avaient value ses opinions avancées. Après la mort tragique de son beau-frère, Tissot, resté le seul soutien des deux familles ruinées, se jeta dans l'industrie, devint simple ouvrier dans un établissement qu'il avait contribué à fonder étant administrateur, et finit par élever une fabrique spéciale. Appelé avant le 18 fructidor (sept. 1797) au bureau secret du ministère de la police, il remplit des fonctions délicates avec une louable modération, et reçut le prix de sa conduite dans la nomination de député de la Seine (avril 1798). Son élection ayant été annulée, il se retira dans une campagne près de Tours, et y composa la traduction des *Bucoliques* de Virgile et d'autres études en vers sur les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque. Le 30 juin 1799 il avait repris sous le ministre Bourguignon ses anciennes fonctions à la police générale; un mois plus tard Fouché les lui retira. Tissot était rentré dans la vie privée, lorsqu'au 3 nivôse il fut arrêté (décembre 1800); mais le premier consul raya son nom de la liste des proscrits. De ce moment date la reconnaissance de Tissot pour Bonaparte. En 1806 Français (de Nantes) lui procura une sinécure dans ses bureaux (1) avec 6,000 fr. d'appointements. Delille, qui avait reconnu en lui une vocation réelle pour l'enseignement littéraire, le choisit pour le remplacer dans sa chaire de poésie latine au Collége de France (1810). Une érudition facile et une diction élégante attirèrent autour de Tissot de nombreux auditeurs, et son succès ne fit que s'accroître lorsqu'il devint titulaire à son tour (24 juillet 1813). Les facultés poétiques de Tissot, son étude constante des littératures grecque et latine, le soin de ses leçons n'occupèrent point tous ses moments. Napoléon lui confia en 1812 la direction de *la Gazette de France*. La chute de l'empire lui causa, dit-on, une douleur si profonde, que ses cheveux blanchirent subitement. Initié à beaucoup de secrets d'État, il prévit le retour de l'île d'Elbe, et reprit la direction d'un journal durant les Cent-jours. A la seconde restauration son journal, devenu *le Constitutionnel*, soutint une lutte énergique contre les adversaires de la révolution; l'esprit libéral de sa polémique lui aliéna le gouvernement, qui saisit pour lui ôter sa chaire le prétexte de la publication d'un *Précis sur les guerres de la révolution* (12 fév. 1821). Peu après il se vit évincé du journal *le Pilote* (1823), dont la propriété constituait alors toute sa fortune. La révolution de 1830 fut pour lui ce qu'il appelait plaisamment sa *restauration :* elle le rendit à cette chaire (31 août 1830), où jusqu'à sa mort il continua de se distinguer par son dévouement aux lettres. L'Académie française l'admit dans son sein le 7 mars 1833, à la place de Dacier. Compris dans un décret du gouvernement provisoire qui supprima cinq chaires au Collége de France (7 avril 1848), mais pourvu en même temps d'une indemnité de retraite, il fut réintégré le 24 décembre suivant, et mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

(1) Tissot ne s'y montrait guère que le dernier jour du mois, pour signer la feuille d'émargement.

Tissot n'occupe qu'un rang secondaire parmi les écrivains de ce siècle. Des nombreux écrits qu'il a laissés, celui qui fait son véritable titre littéraire est l'ouvrage remarquable intitulé : *Études sur Virgile, comparé avec tous les poëtes épiques et dramatiques des anciens et des modernes* (Paris, 1825-30, 4 vol. in-8°, et 1841, 2 vol. in-8°). Fruit d'un long et consciencieux travail, il forme un répertoire poétique des plus riches et un monument du zèle de l'auteur pour les bonnes études. Nous citerons encore de lui : *Souvenirs du 1er prairial an III;* Paris, 1799, in-12; — *Les Bucoliques de Virgile*, en vers; Paris, 1800, in-8°, et 1822, in-18; — *les Trois conjurés irlandais, ou l'Ombre d'Emmet;* Paris, 1804, in-8°; — *Trophées des armées françaises, depuis* 1792 *jusqu'en* 1815; Paris, 1819 et suiv., 6 vol. in-8°, avec 60 pl.; — *Précis des guerres de la révolution jusqu'à* 1815; Paris, 1820-21, 2 vol. in-8° : le t. Ier seul est de lui; — *De la Poésie latine;* Paris, 1821, in-8°; — *Poésies érotiques;* Paris, 1826, 2 vol. in-18 : le t. II renferme les *Baisers* de Jean Second, avec le texte en regard; — *Souvenirs historiques sur la vie et la mort de Talma;* Paris, 1826, in-8°; — *Histoire complète de la révolution française* (depuis 1789 jusqu'en 1804); Paris, 1833-36, 6 vol. in-8°, fig. : posant en principe la justice et la nécessité de la révolution française, il la regarde comme un combat de la raison contre l'erreur, du droit contre tous les genres d'usurpation, de la loi contre le despotisme, et il suit les phases de ce combat que la France a livré non-seulement pour elle-même, mais encore au profit de tous les peuples; — *Histoire de Napoléon;* Paris, 1833, 2 vol. in-8° : elle passe pour être celle de M. Ravaisson, arrangée par L'Héritier; — *Leçons et modèles de littérature française*, en prose et en vers; Paris, 1835 et suiv., 2 vol. gr. in-8°, avec des remarques critiques et des notices : d'après Quérard, Tissot a eu pour collaborateurs anonymes MM. Jubinal et Legoyt; — *Histoire de France;* Paris, 1837, in-18; — *Précis d'histoire universelle;* Paris, 1841, in-18. Tissot a fait insérer un très-grand nombre d'articles dans *le Constitutionnel, la Minerve* (1818-19), *le Pilote* (1823), *le Mercure, l'Abeille* (1825), *l'Encyclopédie moderne, le Dictionnaire de la Conversation, le Livre des Cent et un, l'Encyclopédie des gens du monde*, etc. Il a traduit les *Bucoliques de Virgile*, en vers (Paris, 1800, in-8°, et 1822,

in-18). Il a rédigé les *Mémoires de Carnot*; d'après ses manuscrits (Paris, 1824, in-8°). L'*Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*, par le général Foy (1827, 4 vol. in-8°) est regardée comme ayant été rédigée par Tissot, Étienne et autres. « Tissot, dit Quérard, a longtemps partagé avec Ch. Nodier la faveur de la librairie pour la rédaction de prospectus, de notices, de préfaces, ou d'introductions; tout ce qu'il a écrit dans ce genre est innombrable ». J. M—R—L.

Biogr. des hommes vivants, 1816. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*; on y trouve des details précis sur sa conduite sous la revolution. — *Galerie des contemp.*, 1827. — Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.*, suppl. — Querard, *France littér.* — *Disc. de recept. de M. Dupanloup* (son successeur) *à l'Acad. fr.*, 1854.

TITE. *Voy.* TITUS.

TITE LIVE (*Titus* LIVIUS), historien latin, né en 59 av. J.-C., à Padoue (Patavium), où il est mort, en 17 après J.-C. Quoique né à Padoue, il était citoyen romain. Son attachement tout patriotique pour Rome est manifeste. Si Pollion, bel esprit du siècle d'Auguste, lui reprochait quelques restes de *patavinité*, assurément il n'entendait pas par là que Tite Live ne fût pas assez romain de cœur; mais peut-être l'écrivain avait-il conservé du municipe où il avait passé toute sa jeunesse certaines formes particulières de langage, de prononciation ou d'orthographe, qui trahissaient l'homme de Padoue. Il y a lieu de croire que Tite Live ne vint s'établir à Rome que vers le temps de la bataille d'Actium. Il n'y fut pas attiré par l'ambition de s'y élever aux fonctions publiques; car on ne voit pas qu'il en ait exercé aucune. Il n'était pas du parti des vainqueurs; il pensait comme sa ville natale tout entière, qui pendant la guerre civile avait pris parti pour Brutus et Cassius. Ce qui le retint à Rome, ce fut le travail; il ne trouvait que là les documents, les bibliothèques, les monuments, tous ces témoignages divers du passé qu'il interrogeait. A titre d'écrivain il fut bien accueilli par Auguste, qui l'admit dans son intimité. Malgré cela il n'y a aucune raison de croire qu'il lui ait confié, comme on l'a dit, l'éducation du jeune Claude, qui fut plus tard empereur; mais on sait que ce fut d'après le conseil de Tite Live que ce dernier s'appliqua à l'étude de l'histoire. Tite Live ne trouva pas dans Tibère la même bienveillance qu'il avait trouvée dans Auguste; il se retira à Padoue, où il mourut, à l'âge de soixante-seize ans (1). Il avait été marié, et avait eu au moins deux enfants.

Il composa des écrits de plus d'un genre. Sénèque cite de lui des *Dialogues* sur la philosophie, qu'il regarde comme les plus éloquents qu'il y ait sur la langue latine après ceux de Cicéron. Quintilien fait grand cas d'un ouvrage que Tite Live avait écrit sous forme de lettre à son fils, et où il traitait une question fort controversée alors, l'éducation de la jeunesse. Mais son œuvre capitale est l'histoire du peuple romain, les *Annales*. Il s'occupa de ce grand travail depuis le temps de la bataille d'Actium jusqu'à celui de la mort de Drusus (30 à 9 av. J.-C.). Chaque partie de l'ouvrage vit le jour à mesure qu'elle était achevée. Il eut le bonheur de vivre à une époque où les lettres étaient universellement honorées. L'empereur se faisait lire par lui les différentes parties de l'ouvrage avant qu'elles fussent publiées. Quant au public, on peut juger de la faveur avec laquelle il accueillit l'œuvre, par une anecdote bien connue : un Espagnol vint, dit-on, tout exprès de Gadès à Rome pour voir non pas Rome, mais Tite Live. Il n'y a guère d'écrivains dont la gloire ait été aussi peu contestée. Cette gloire a un peu pâli dans notre siècle; malgré tous ses mérites, Tite Live n'a plus répondu complétement à l'idée que notre époque s'est faite de l'historien, et, comme il arrive d'ordinaire, le dénigrement a été aussi loin qu'avait été l'admiration. On a accusé Tite Live de manquer de critique, et de n'avoir visé qu'à bien écrire, sans se soucier de rechercher la vérité. On voit pourtant, à la simple lecture de son livre, qu'avant d'écrire il avait pris soin de s'entourer d'un grand nombre d'ouvrages historiques. Il cite en effet très-souvent Fabius Pictor, écrivain dont Polybe faisait le plus grand cas, Cincius Alimentus, contemporain d'Annibal, C. Acilius, Calp. Pison, qui mourut au temps des Gracques, Claudius Quadrigarius, un peu postérieur, Valerius Antias, auquel il a raison de ne pas accorder beaucoup de confiance, Licinius Macer, Ælius Tubero, et d'autres encore. Tite Live avait tous ces ouvrages sous les yeux en écrivant; il les comparait, les contrôlait l'un par l'autre. Ce n'est donc pas l'amour de la vérité qui lui manque; il la cherche par honnêteté naturelle, et se donne souvent beaucoup de peine pour la trouver. Il est vrai de dire que les règles de la critique historique lui ont été inconnues comme à tous ses contemporains. Il est regrettable aussi qu'il n'ait pas puisé à toutes les sources, et qu'il ait négligé les meilleures. Même parmi les livres qui étaient publiés de son temps, il ne paraît avoir lu ni Caton ni Varron. Ce qu'on voudrait surtout qu'il eût consulté, ce sont les documents officiels et authentiques qui abondaient à Rome, les annales des pontifes, les actes des censeurs, les lois, les traités de paix,

(1) En 1413 on crut avoir découvert son tombeau dans le monastère de Sainte-Justine à Padoue, et ce fut l'objet d'une vénération universelle. Aujourd'hui encore cette ville est pleine des souvenirs de celui qu'elle considère comme son plus grand homme : elle montre son mausolée à l'hôtel de ville, et dans un autre endroit sa statue. En 1451, Alphonse V, le conquérant du royaume de Naples, entama une négociation avec Padoue pour obtenir le bras droit de l'illustre écrivain. Un peu plus tard on découvrit en étudiant de plus près l'inscription qui accompagnait le cercueil, que ces reliques vénérées n'étaient autres que celles d'un obscur affranchi nommé Titus Livius Halys.

les rituels, les hymnes sacrés, tous ces recueils, fort nombreux, où il eût trouvé non-seulement les faits matériels, mais les croyances, les mœurs, les institutions de la vieille Rome. Il ne se fit pas ouvrir les archives de la république, que Polybe et Cicéron avaient pu consulter en partie, que Varron et bien d'autres après lui ont connues. Il n'a pas étudié non plus les annales des autres villes italiennes; il ne savait aucune des vieilles langues de l'Italie, ni l'osque, ni l'étrusque, ni même le vieux latin, et c'était pourtant une connaissance indispensable à celui qui voulait écrire l'histoire romaine (1). Un reproche qu'on peut encore lui adresser, c'est d'avoir tout à fait négligé la géographie; les descriptions des lieux, des climats, manquent absolument chez lui; rarement il fait comprendre la marche des armées; il n'explique pas exactement par où Annibal est entré en Italie. On dirait qu'il n'est jamais sorti de Rome; il commet des erreurs manifestes sur les localités même du Latium. Son grand mérite est un mérite d'artiste et d'écrivain; ses personnages ont de la vie; il excelle à les faire mouvoir et à mettre le lecteur face à face avec eux; chacun d'eux nous montre de vrais sentiments, de vrais intérêts, de vraies passions. Ils n'agissent pas seulement, ils parlent. Les discours de Tite Live, qu'on lui a reprochés, ne sont pourtant pas des déclamations de rhéteur; qu'on y regarde de près, et l'on remarquera que par eux l'auteur n'exprime jamais sa pensée à lui, mais la pensée qu'il voit ou qu'il croit voir dans chacun de ses personnages. On reconnaît qu'il aime à vivre au milieu de ces anciens hommes et à se croire leur contemporain. Ce n'est pas qu'il ait parfaitement compris les mœurs anciennes; il est certain que la barbare rudesse des premiers âges lui a échappé. Et pourtant on peut dire qu'il a été plus loin dans l'intelligence de l'antiquité qu'aucun homme de son temps. Quelques-uns le blâment d'avoir consigné avec un soin si scrupuleux les prodiges, les oracles, les sacrifices et les expiations; c'est que ces faits remplissaient les vieux livres qu'il avait sous les yeux, comme ils remplissaient les annales des pontifes. Il respecte ces légendes pieuses, qui sont la preuve de l'intervention des dieux; il se garde bien de toucher à la sainteté de l'histoire romaine.

Ses *Annales* commençaient à l'arrivée d'Énée en Italie et ne s'arrêtaient qu'au milieu du règne d'Auguste; elles étaient partagées probablement par lui-même en quatorze décades de dix livres chacune. De tout cela c'est à peine si un quart (35 livres) nous a été conservé (2). Nous avons les sommaires des cent quarante livres; ils sont précieux, parce qu'ils nous donnent le plan et l'ordonnance générale de l'ouvrage, mais il est infiniment douteux qu'ils aient été écrits par Tite Live lui-même.

Les principaux manuscrits de Tite Live sont pour la première décade à Florence et à Paris (n° 5,724); pour la troisième, Paris (n° 5,730); pour la quatrième, un manuscrit de Mayence, aujourd'hui perdu, dont les variantes ont été relevées par Carbach (édit. de Mayence, 1518) et par Gelenius (édit. de Bâle, 1535), et un manuscrit de Bamberg; pour les livres XLI à XLV, l'unique manuscrit est à Vienne. L'édition *princeps* est celle de Rome, Swelnheym et Pannartz, vers 1469, in-fol., faite sous la surveillance d'André, évêque d'Aleria. Puis sont venues celles de Rome, vers 1470, in-fol., et de Venise, 1470, in-fol. On trouvera du reste de minutieux détails sur les innombrables réimpressions de cet auteur dans la notice bibliographique qui accompagne l'édition de Deux-Ponts (1784). Nous nous contenterons d'indiquer les plus estimées avant et après cette époque; ce sont les suivantes : Venise, 1491, in-fol. avec les commentaires de Sabellicus, qui ont été plusieurs fois reproduits dans la suite; Paris, 1510, 1513, 1516, 1530, 1573, in-fol.; Venise, Alde, 1518-33, 5 vol. in-8°, avec Florus et Polybe; Bâle, 1531, in-fol., avec les livres XLI à XLV, découverts par Simon Grynæus, et la chronologie de Glareanus; Lyon, 1542, 4 vol. in-8°, avec notes de Valla, Rhenanus, Gelenius et Glareanus, reproduites dans l'édit. de Paris, 1543; Venise, Manuce, 1555, 1566, 1572, 1592, in-fol., avec les abrégés et les scholies de Sigonio; Francfort, 1608, 1659, in-8°. Une phase nouvelle s'ouvrit pour Tite Live avec les recherches de Gronovius, qui réussit, grâce à la collation d'un plus grand nombre de manuscrits, à disposer le texte d'une façon plus satisfaisante. Les meilleurs résultats de sa critique sont consignés dans les édit. elseviriennes de 1634, 3 vol. in-12, de 1665, 3 vol. in-8°, et de 1679, *cum notis variorum*, 3 vol. in-8°. Les éditions de J. Le Clerc, Amst., 1710, 10 vol. in-8°, contenant en entier les suppléments de Freinshemius, et de Crevier, Paris, 1735-41, 6 vol. in-4°, ne sont pas sans valeur, la dernière surtout, qui a été populaire et dont les notes ont été fréquemment reproduites. Drakenborch a donné à Leyde (1738-46, 7 vol. in-4°) une édition faite avec soin, où il a rassemblé les variantes de beaucoup de manuscrits et les conjectures d'un grand nombre d'érudits. Après lui Bekker (Berlin, 1829, 3 vol. in-12), et surtout Kreyssig (Leipzig, 1823-27, et liv. XLI-XLV, 1849), ont beaucoup amélioré le texte de la quatrième et de la cinquième décade. L'édition d'Alschefski (Berlin, 1841-46, 3 vol. in-8°, inachevée) est très-défectueuse. Weissenborn dans son édition du texte seul (Leipzig, 1857-60, 6 vol. in-12), et dans son édition avec notes, en allemand (ibid., 1853-64, t. I-IX, in-12), a rendu des services à la critique et à l'interprétation de Tite Live. Les observations de Madvig (*Emendationes Livianæ*; Leipzig, 1860, in-8°), chef d'œuvre de critique pénétrante et méthodique, ont achevé ce que Gronovius avait commencé.

(1) Un exemple suffit pour donner une idée des erreurs où son ignorance des anciens idiomes l'a fait tomber : ne sachant pas que le mot *classis* se disait autrefois des armées de terre, il transforme un combat de cavalerie près de Fidènes en un combat naval (IV, 34).

(2) On possède les livres I-X, depuis la fondation de Rome jusqu'à 293 av. J. C.; XXI-XXX, de 219 à 201, c'est-à-dire la seconde guerre punique; XXXI-XLV, de 201 à 167, jusqu'à la soumission de la Macédoine par Paul-Émile; enfin, des fragments peu considérables et la moitié du livre XCI, qui traite de la guerre de Sertorius.

mencé. Une édition de Tite Live par Madvig et Ussing est en cours de publication (Copenhague, 1861-64, t. I-III).

Tite Live a été traduit dans toutes les langues modernes. On cite en allemand les versions de J.-F. Wagner (1776-82, 4 vol. gr. in-4°) et de F.-D. Gerlach (1853-60, 6 vol. in-16); en italien celles de Nardi (1544, réimpr. à Milan, 1826, 7 vol. in-8°, et de Mabil (1804-16); en anglais celles de Holland (1600, in-fol.), de J. Hayes (1744-45, 6 vol. in-8°), et de G. Baker (1797, 6 vol. in-8°). En France il a été fait des traductions de certaines parties dès le règne de Charles V. La première qui ait vu le jour est celle de P. Berchoire (Paris, 1486-87, 3 vol. in-fol.); on remarque ensuite celles de Vigenère (1582), de P. du Ryer (1653, 2 vol. in-fol., et 14 vol. in-12), de Guérin (1739, 10 vol. in-12), retouchée en 1769 par Cosson; de Dureau-Delamalle et Noël (1810-12, 15 vol. in-8°). Trois traductions ont encore paru depuis, l'une dans la *Biblioth. Panckoucke* (1830-35, 17 vol. in-8°), une autre dans la *Collection Nisard* (1839, 2 vol. gr. in-4°), avec un commentaire de Ph. Le Bas, publié en 1840 à part; la troisième a été donnée récemment par MM. Charpentier, Blanchet et Pessonneaux.

FUSTEL de Coulanges.

Tacite, *Ann.*, IV, 34. — Suétone, *Claud.*, 41. — Pline, *Epist.*, II, 3. — Quintilien, X. — Sénèque, *Suasoria*, 100. — Tomasini, *Vita Titi Livii patavini*; Amst., 1680, in-8°. — Zabarella, *Tito Livio, overo Istoria della gente Livia*; Padoue, 1669, in-4°. — D. Mœller, *De T. Livio*; Altorf 1688, in-4°. — Hand, *De T. Livio oratore*; Leipzig, 1775, in-4°. — Briegleb, *De T. Livio ejusque virtutibus*; Cobourg, 1778, in-4°. — Sœltl., *Titus Livius in seiner Geschichte*; Munich, 1832, in-4°. — G. Schwab, *De Livio et Timagene*; Stuttgard, 1834, in-4°. — Taine, *Essai sur Tite Live*; Paris, 1856, in-18. — Machiavel, *Discorso sopra la 1ª decada di T. Livio*; Venise, 1532, in-8°, et depuis. — Sigonio, *Chronologia liviana*; Francfort, 1599, in-fol. — Facius, *Politica liviana*; Altenbourg, 1613, in-4°. — Crell, *De T. Livii dictione*; Francfort-sur-l'Oder, 1789, in-4°. — Meierotto, trois dissert. en lat.; Berlin, 1796-99, 3 part. in-fol. — J. Walch, *Emendationes livianæ*; Berlin, 1815, in-8°. — Lachmann, *De fontibus historiarum Livii*; Gœttingue, 1822-28, in-4°: travail estimé. — Wurmer, *Observationes livianæ*; Dresde, 1839, in-8°. — Alschefski, *Über die kritische Gestaltung des Geschichtsbücher des T. Livius*, Berlin, 1839, in-4°. — Kreissner, *Quæstiones livianæ*; Celle, 1843, in-8°. — Welz, *Emendationes livianæ*; Neustadt, 1844, in-8°. — Madvig, *Idem*; Leipzig, 1860, in-8°. — A.-W. Ernesti, *Glossarium livianum*. Leipzig, 1827, in-8°. — Fabricius, *Bibl. latina*. — Schweiger, *Handb. der class. bibliographie*. — Smith, *Dict. of greek and roman biogr.* — Notices des différents éditeurs.

TITI (*Santi di*), architecte et peintre, né en 1538, à Borgo-san-Sepolcro (Toscane), mort en 1603, à Florence. Élève d'Angelo Bronzino, il se rendit à Rome, où il se forma un style savant et gracieux à la fois, d'une pureté telle que Salvator Rosa le proposait pour modèle, et remarquable par la vérité et la force de l'expression. Comme il avait étudié et même pratiqué l'architecture, il savait enrichir ses compositions de perspectives qui leur ajoutaient un nouveau charme. Les ouvrages de ce maître sont nombreux à Florence; nous citerons: *l'Entrée de Jésus à Jérusalem*, à l'Académie; *les Sœurs de Phaéton changées en peupliers*, à la Galerie publique; *Jésus entre les deux larrons*, et *la Résurrection de Lazare*, à Ste-Croix; *le Baptême de Jésus*, au palais Corsini; — à Pise, une *Descente de Croix* et un *S. François stigmatisé*; — à Pistoja, une *Annonciation*; — une *Mise au tombeau*, au musée de Berlin. Comme architecte, Santi di Titi a construit quelques villas, où il n'y a rien d'important. Il eut de nombreux élèves, dont les plus connus sont Agostino Ciampelli, Baccio Carpi, Lodovico Buti, Costantino de' Servi, et son propre fils, *Tiberio*, qui s'adonna avec succès à la miniature.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantuzzi, *Guida di Firenze*. — Campori, *Gli artisti negli Stati Estensi*. — Quatremère de Quincy, *Dict. d'architecture*.

TITIANA (*Flavia*), femme de l'empereur Pertinax, vivait vers la fin du second siècle. A l'avénement de son mari (1er janv. 193), le sénat lui conféra le titre d'*augusta*, en même temps qu'il décerna à son fils celui de césar. Pertinax ne permit ni à l'une ni à l'autre d'accepter ces honneurs. Il périt lui-même moins de trois mois après. Flavia Titiana lui survécut; mais dès ce moment elle disparaît de l'histoire, où son nom seul avait figuré.

Dion Cassius, LXXIII, 7.

TITIEN (LE). *Voy.* VECELLIO.

TITON DU TILLET (*Évrard*), littérateur français, né le 16 janvier 1677, à Paris, où il est mort, le 26 décembre 1762. Après avoir fait ses études chez les jésuites, il commença à suivre les cours de l'École de droit; mais son père (1) le poussa vers l'état militaire, et lui fit donner à quinze ans une compagnie d'infanterie. Il était capitaine de dragons lorsque la paix le mit à la réforme (1697); il acheta alors la charge de maître d'hôtel de la duchesse de Bourgogne, et la garda jusqu'à la mort de cette princesse (1712). Le goût qu'il avait pour les lettres et les arts, et qui allait jusqu'à la passion, se développa encore lorsqu'il se trouva sans emploi; il y consacra son temps et sa fortune. Dès 1708 il avait eu l'idée d'élever un monument à la mémoire du règne de Louis XIV et des grands hommes qui l'avaient illustré; il chargea de l'exécution en petit Louis Garnier, élève de Girardon, qui l'eut terminé en 1718. Ce monument fait en bronze représentait la montagne du Parnasse, ornée de lauriers, de myrtes, de palmiers et de troncs de chêne entourés de lierre; au sommet, Louis XIV, sous la figure d'Apollon et couronné de laurier, tenait une lyre; au-dessous de lui, Mmes de La Suze, Des Houlières et de Scudéry, unies l'une à l'autre par des guir-

(1) *Maximilien* TITON, seigneur d'Ognon et autres lieux, né en 1631, à Paris, où il est mort, le 29 janvier 1711, appartenait à une famille originaire d'Écosse. Ayant proposé à Louis XIV de fonder des magasins d'armes pour subvenir aux besoins de l'État et pour rendre uniforme l'armement des troupes, il fut chargé en 1666 de commencer un établissement modèle à la Bastille, et reçut ensuite les fonctions de directeur général des manufactures et magasins royaux d'armes du roi. Il eut sept enfants, dont *Évrard*, le quatrième, qui se distingua des autres en ajoutant à son nom celui des du Tillet, famille anciennement alliée à la sienne.

landes de fleurs qu'elles portaient à la main, figuraient les trois Grâces; sur une terrasse inférieure, qui faisait le tour de la montagne, se trouvaient, à la place des neuf Muses, Corneille, Molière, Racan, Segrais, La Fontaine, Chapelle, Racine, Boileau et Lully tenant le médaillon de Quinault. Dans tout le reste de la montagne des hommes moins célèbres étaient représentés sur des médaillons, les uns portés par des génies, les autres suspendus à des branches de laurier ou de palmier. Tel était *le Parnasse français* conçu par Titon du Tillet, et qui a été placé dans une des salles de la Bibliothèque impériale; il suivit pour la disposition générale les avis de son ami Boileau, et il aurait dû les suivre pour le choix des hommes admis à l'immortalité, au nombre desquels il s'en trouve de fort médiocres. Mais ce n'était là que l'esquisse du monument qu'il rêvait. Son espoir n'allait à rien moins qu'à le faire exécuter en grand sur une place ou dans un jardin public; il demanda au contrôleur général des finances Dodun un bon de fermier général, s'engageant à consacrer ses bénéfices à l'exécution de son entreprise. N'ayant réussi dans aucune de ses démarches, il se contenta de publier la description de son *Parnasse*. Une place de commissaire provincial des guerres, qu'il avait eue vers 1713, vint à propos réparer les brèches faites à sa fortune. Il put donc jusqu'à la fin satisfaire son amour des lettres, en recevant les écrivains dans sa maison du faubourg Saint-Antoine, en donnant des encouragements à ceux qui debutaient et des secours à ceux qui étaient dans la gêne. A part Voltaire, auquel il avait préféré ouvertement Rousseau, et qui l'attaqua plusieurs fois, tous les lettrés lui montraient de la déférence; il fut reçu membre de treize académies à l'étranger et de quatorze de province en France. C'était un homme aimable, d'une grande aménité de mœurs, et d'une constante douceur, bien qu'il eût la tête toujours occupée de projets assez grandioses, mais peu réalisables. On a remarqué parmi ces projets celui des *jeux lodoiciens*, à l'exemple des jeux olympiques, dans lesquels on aurait vu la représentation des siéges et des batailles les plus glorieuses pour nos armes (1). Titon du Tillet a publié : *Description du Parnasse françois, exécuté en bronze, suivie d'une liste alphabétique des poëtes et des musiciens rassemblés sur ce monument*; Paris, 1727, in-12; la seconde édit. (1732, in-fol., fig.) est augmentée d'une *Notice* sur la vie des poetes et des musiciens; deux *Supplements* publiés, l'un en 1743, l'autre en 1755, complètent la *Notice* jusqu'au moment de leur impression; en 1760 parut la *Nouvelle Description du Parnasse* (in-fol., fig.), suivie d'un *Recueil de pièces françaises et latines*, relatives à ce monument; — *Essai sur les honneurs et sur les monuments accordés aux illustres savants pendant la suite des siècles*; Paris, 1734, in-12 : ouvrage où il y a quelque érudition gâtée par un style négligé et monotone.

Fréron, dans l'*Année littéraire*, 1763. — *Le Mercure*, mai 1764. — *Travaux de l'Acad. de Rouen*, t. III, p. 256. — Moreri, *Grand Dict. hist.* — Le Long, *Bibl. hist. de la France*. — Goujet, *Bibl. française*. — Sabatier, *Les Trois Siècles*.

(1) Cette idée, qui fit sourire les contemporains, a été en partie appliquée pour les guerres de la république et de l'empire sur notre théâtre actuel du Cirque.

TITUS (*Flavius Sabinus Vespasianus*), empereur romain, né à Rome, le 3 des calendes de janvier 794 (41 de notre ère), mort dans la Sabine, en septembre 834 (81). Le règne de ce prince, l'un des plus courts de la première période impériale, fut, comme celui de Vespasien son père, un repos pour l'humanité. Suetone a appelé Titus « les délices du genre humain ». C'est là un grand éloge, que le prince a justifié le soir où il se plaignait de n'avoir pu accorder une seule grâce pendant la durée du jour : « Mes amis, disait-il à ses familiers, j'ai perdu ma journée, » mot à la fois touchant et spirituel, qu'on a cité souvent et qui méritait sa fortune. Le nom de Titus est donc resté l'expression de la clémence et de la générosité sur le trône, comme celui de Néron a stigmatisé de tout temps la tyrannie. Élevé à la cour de Claude et de Néron avec Britannicus, Titus a dû partager l'éducation brillante donnee au jeune héritier des césars. Doué d'une grande mémoire, il l'avait ornée des chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine, composait lui-même des poëmes dans ces deux langues et improvisait avec facilité : nous savons qu'il avait écrit quelques tragédies grecques, et Pline loue ses vers. Les qualités variées d'un esprit aimable le rattachaient ainsi au jeune prince dont il fut le condisciple et dont il avait conservé un tendre souvenir. Lorsqu'il fut prince à son tour, il fit élever plusieurs statues à cette innocente victime d'une ambition sanguinaire (1).

Titus, nommé tribun des soldats dans la légion dont Vespasien était légat, la suivit, sous le règne de Claude, à la conquête de la Bretagne. Là, ainsi que nous l'apprend Dion (2), il sauva la vie de son père en se précipitant seul au milieu d'un groupe d'ennemis qui avait entouré Vespasien, et qu'il mit en fuite. Un savant numismate a supposé que les monnaies frappées sous le règne de Titus où l'on voit ce prince à cheval brandissant sa lance comme pour en percer un ennemi tombé à terre font allusion à ce trait d'héroïsme et de piété filiale (3). Mais c'est surtout dans la Judee que, chargé souvent d'expéditions périlleuses, Titus se montra par sa valeur et sa capacité digne du grand général auquel il devait le jour. Devenu à son tour légat d'une légion en sortant de la

(1) Suetone, *Titus*, c. II.
(2) Livre XL, p. 30.
(3) Cavedoni, *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*, t. XXV, p. 17.

questure, il se rendit maître de Tarichée et de Gamala, deux des places les plus fortes de la Palestine. Aussi sévère alors pour les infractions à la discipline militaire qu'il fut doux et humain dans le gouvernement de l'État, il ne pardonnait rien au seul soupçon de lâcheté. L'historien Josèphe nous apprend qu'un chevalier romain pris par les Juifs s'étant sauvé de leurs mains au moment où on allait le mettre à mort, Titus le dégrada en lui reprochant de n'avoir pas su mourir les armes à la main plutôt que de s'être rendu à l'ennemi. C'est donc à Titus que l'on doit attribuer en grande partie cette conquête de la Judée, qui dispersa les Juifs et marqua l'accomplissement de leurs antiques prophéties. Josèphe revient souvent sur la valeur du jeune général, et nous a laissé l'histoire lamentable de la destruction du peuple hébreu; mais malheureusement nous avons perdu la fin du cinquième livre de Tacite, où l'historien devait décrire de sa plume vigoureuse la prise de Jérusalem. Quelques pages contemporaines nous sont toutefois restées gravées sur le marbre : ce sont les bas-reliefs de cet élégant arc de Titus qui s'élève encore aujourd'hui au sommet de la Voie sacrée, à la base du Palatin, et où l'on voit les soldats romains porter en triomphe parmi les dépouilles du temple l'arche sainte et le chandelier aux sept branches.

C'est pendant cette même guerre de Judée que l'élévation de Vespasien à l'empire vint ouvrir à Titus l'accès à de plus hautes destinées. A peine la nouvelle de la chute de Néron était-elle parvenue en Asie que Vespasien députa son fils à Galba pour prendre ses ordres. Telle était déjà la renommée de Titus que chacun crut, dans les provinces ou même à Rome, qu'il était mandé par le nouvel empereur pour devenir son fils adoptif. Cependant les révolutions se succédaient en Italie, et le jeune général était à peine parvenu à l'isthme de Corinthe qu'il y apprit la mort de Galba et les convulsions politiques qui l'avaient suivie. Vespasien, ayant été acclamé auguste en 822 (1er juillet de l'an 69 de notre ère), Titus accompagna son père jusqu'à Alexandrie, et y employa son crédit à apaiser la colère du nouvel empereur, irrité contre les habitants de cette ville, qui, après l'avoir chaleureusement accueilli, se montraient hostiles à ses prétentions. Demeuré dans la Judée pour y terminer la guerre, Titus, dès la fin de cette même année 822, fut nommé par le sénat césar, prince de la jeunesse et consul désigné pour l'année suivante. Bien qu'on ait accusé Titus d'avoir voulu, vers cette époque, régner pour son propre compte et former en Orient un empire indépendant, auquel d'anciens oracles, d'après Tacite (1), prédisaient alors la domination du monde, nous voyons que par le fait il a loyalement et chaudement servi la cause de son père. Ne fut-il pas en effet l'heureux agent de l'accord de Mucianus, légat de Syrie, avec Vespasien, accord qui assurait au nouveau prétendant le secours d'un habile général et de sa puissante armée (1)?

La Judée une fois soumise et le temple de Jérusalem rasé jusqu'au sol, Titus revint triompher à Rome, vainqueur des Juifs, vaincu par une femme. Il ramenait parmi ses captives Bérénice, fille du grand Agrippa, dernier roi de Judée, et sœur du jeune Agrippa, roi d'Iturée. Elle avait été mariée à Hérode, son oncle, et ensuite à Polémon, roi de Cilicie. C'était donc une reine d'Orient, une Juive, que les Romains craignirent pendant quelque temps de voir monter un jour au trône des césars. Mais Titus connaissait la haine de Rome pour le titre de roi et pour les alliances avec les femmes de race étrangère. Aussi trouva-t-il dans son ambition la force de réprimer sa tendresse : il rompit ses engagements avec la belle captive. Elle avait cru pendant longtemps à ces décevantes promesses, et Dion prétend qu'elle agissait en toute circonstance comme si elle eût été en possession du titre d'*augusta*. Titus de son côté avait déjà été marié, et le nom de sa première femme a été méconnu par les historiens. Ce nom n'est pas, comme le dit Suétone, *Arricidia*, mais bien Arrecina Tertulla, ainsi qu'on peut l'établir par des inscriptions (2). Ajoutons, en parlant des alliances de Titus, qu'il épousa

(1) « Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum literis contineri eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens profectique Judæa rerum potirentur, quæ ambages Vespasianum ac Titum prædixerant. » (*Hist.*, l. V, § XIII.)

(1) Tacite, *Hist.*, l. II, c. V.

(2) En effet, dans ses *Histoires* (*a*), Tacite, parlant d'un préfet du pretoire allié, dit-il, à la famille de Vespasien, le nomme Arretinus Clemens, fils d'un autre Clemens qui avait rempli les mêmes fonctions sous Caligula. Orsini, s'appuyant sur une inscription rapportée par Grüter (*b*), avait proposé de corriger le nom d'Arretinus en celui d'Arrecinus; mais Grævius opposa à cette correction la concordance des manuscrits et le texte conforme de Suétone, qui ajoute que ce Clemens était un personnage consulaire (*c*). Cette opposition prévalut; les savants n'adoptèrent pas la correction proposée, et l'inscription dont s'appuyait Orsini fut considérée comme fautive. C'était toutefois le marbre qu'il fallait croire, ce marbre gravé à l'époque même où vivait le personnage dont parlait Tacite. Trois inscriptions sont venues confirmer la leçon ARRECINUS (*d*), et deux autres, rapportées par Muratori (*e*), nous font connaître le degré de parenté ou d'alliance qui unissait la famille d'Arrecinus Clemens à la famille Flavia, point historique resté jusqu'alors impénétrable aux commentateurs de Tacite. En effet, ces deux monument épigraphiques, corrigeant à leur tour le texte de Suétone (*f*), nous donnent comme appellation de la première femme de Titus le nom d'*Arrecina*. Il devient dès lors facile, en adoptant la leçon de ces textes authentiques, de conclure par leur rapprochement qu'Arrecinus Clemens dont parle Tacite et Arrecina Tertulla, fille de Clemens, préfet du prétoire sous Caligula, étaient frère et sœur, en sorte que Clemens étant beau-frère de Titus, Tacite avait toute raison de le dire allié à la famille des Flaviens.

(*a*) L. IV, c. 68.
(*b*) § CIV, n° 6.
(*c*) Suet., *Domit.*, ch. XI.
(*d*) *Voy.* Fabretti, p. 543, n° 398.
(*e*) Muratori, p. 1636, n° 18, et p. 346, n° 1.
(*f*) *Titus*, ch. IV.

plus tard Marcia Furnilla. De cette dernière union il eut une fille nommée Julie, dont nous possédons un certain nombre de médailles (1).

Titus dès son retour à Rome prit une grande part au gouvernement de l'empire. Eckhel a supposé avec raison que ce fut seulement aux calendes de juillet de l'année où il quitta la Judée (de Rome 824, de J.-C. 71) qu'il reçut de son père la puissance tribunitienne, c'est-à-dire le droit le plus précieux du pouvoir impérial. Un diplôme militaire publié par Arneth (2), et dans lequel Titus aux ides de juin 833 (de J.-C. 80) compte encore sa neuvième puissance tribunitienne, est venu confirmer l'opinion du docte numismate allemand. En 825 (72) Titus fut revêtu de la charge de consul pour la seconde fois, et l'exerça de nouveau en 827 (74). Dans cette dernière année il avait eu d'abord pour collègue, d'après les Fastes, son père, Vespasien; mais une tessère gladiatoriale récemment découverte nous fait connaître que l'empereur garda seulement pendant quelques jours son titre de consul, et donna pour collègue à son fils, en abdiquant, Titus Plautius Silvanus Ælianus. Nous savons ainsi, grâce à l'apparition d'un monument épigraphique intéressant pour l'histoire, comment avait été récompensé par la nouvelle famille impériale un général qui venait de reculer vers l'Orient les bornes de l'empire et avait assuré le premier, par ses conquêtes en Crimée, l'arrivage à Rome des blés de la mer Noire (3).

En 828, 829, 830 (75 à 77), les années sont encore marquées dans les Fastes par le consulat de Titus. Vespasien et son fils sont désignés chaque fois comme les deux consuls éponymes. Suétone a eu raison de dire que depuis le moment de son retour Titus partageait le pouvoir suprême et était devenu, selon l'expression du chroniqueur impérial, comme le tuteur de l'empire (4). Il eut aussi le titre de censeur, et, ce qui paraît plus contraire aux usages du temps, il exerça les fonctions de préfet du prétoire, charge qui n'était ordinairement confiée qu'à de simples chevaliers et qui précédait par conséquent les hautes magistratures sénatoriales de la préture et du consulat.

A Titus donc appartient une grande part de responsabilité dans les faits accomplis pendant le règne de son père, ce prince bourgeois, dont l'avarice luttait contre une certaine bonhomie et un esprit pratique qui ne pouvait manquer d'être apprécié par les Romains après les folles prodigalités d'un Néron. La lutte du pouvoir contre l'école philosophique, dont les aspirations furent réprimées quelquefois avec violence, a troublé toutefois cette quiétude qui venait de succéder aux agitations de la guerre civile. Plusieurs des champions du stoïcisme furent exilés de Rome ou confinés dans les îles de la Méditerranée, et Titus encourut le reproche d'avoir plus d'une fois réprimé avec un excès de sévérité les tentatives des novateurs. Le consulaire Cæcina, invité à souper chez le prince, fut ainsi mis à mort par ses ordres au moment où il sortait de table. S'il y a là cependant l'apparence d'une trahison, elle en prévenait une autre, et le péril était pressant. Titus venait en effet de saisir une proclamation incendiaire écrite de la main de Cæcina et adressée aux prétoriens. Du reste, si Titus se montra sévère alors qu'il se regardait comme le gardien vigilant de la vie d'un père en butte à la haine des partis, il n'écouta plus que sa douceur et sa générosité naturelles lorsque la mort de Vespasien, arrivée le 24 juin 79 (an de Rome 832), le rendit seul maître de l'empire. Ce sont les deux années de son règne qui ont consacré son nom comme celui du meilleur des princes. Bienveillant envers tous, apportant une espèce de coquetterie à l'exercice du pouvoir, il n'avait pour chacun de ceux qui venaient à lui que des paroles d'encouragement. Aux amis qui lui reprochaient de promettre peut-être plus qu'il ne pourrait tenir, il répondait que personne ne devait sortir mécontent de l'audience du prince. Les actes toutefois répondaient le plus souvent aux promesses : n'ayant plus que sa vie à défendre, il en faisait bon marché : plus d'une fois il pardonna à ceux qui conspiraient contre elle, et il porta la clémence jusqu'au point d'envoyer un jour un des officiers de sa maison pour rassurer la mère de l'un des conspirateurs, alors qu'elle tremblait pour les jours de son fils. Toute accusation portée devant lui sous forme de délation était repoussée, et il punit les délateurs par des peines rigoureuses. Ils étaient battus de verges dans le Forum, puis condamnés à l'esclavage ou envoyés en exil. C'était rompre avec toutes les traditions impériales, depuis Tibère; c'était décourager par une juste sévérité l'infâme métier qui avait enrichi tant de vils courtisans et perdu tant d'innocentes victimes sous les premiers césars.

Nous avons dit que le règne si court d'un prince qui s'était fait remarquer par sa bravoure dans sa jeunesse n'avait pas été dépourvu de toute gloire militaire. Vespasien, peu de mois avant sa mort, avait nommé Agricola au gouvernement de la Bretagne (1). Dans la série des légats de

(1) *Voy.* Eckhel, *D. N. V.*, t. VI, p. 363, 367, et Cohen, *Monnaies frappées sous l'empire*, t. II, p. 382-383.

(2) *Zwœlf Rœmische militar-Diplome*, 1843, n° 3.

(3) Le *Cursus honorum* d'Ælianus, gravé sur son tombeau, près du pont jeté sur l'Anio, au pied de la colline où s'élevait Tibur, fait connaître avec quelques détails, trop rares dans les habitudes concises du style épigraphique, la vie de ce grand homme de guerre; et le monument qui fixe son second consulat, en nous apprenant qu'il était collègue de Titus en l'an de Rome 827, permet de préciser par le calcul de la durée des charges qu'il a successivement occupées l'époque de ses diverses expéditions en Orient. Devenu possesseur de la tessère gladiatoriale qui nous révèle ainsi quelques dates importantes, je l'ai présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres en 1858, et je renvoie le lecteur aux Comptes rendus des séances de l'Académie.

(4) « Neque ex eo destitit participem atque etiam tutorem imperii agere. » (*Tit.*, c. VI.)

(1) Borghesi a fixé aux calendes de septembre de l'an de Rome 830 (de J.-C. 77) le consulat substitué de Cn. Ju-

cette province éloignée, il n'en est pas un qui l'ait régie avec plus d'éclat que Julius Agricola, grand général, politique habile, honnête homme, digne des princes qui l'avaient choisi pour lieutenant, heureux d'avoir eu Tacite pour historien et d'avoir ainsi trouvé dans son gendre un biographe à la hauteur de son mérite. Peu d'écrivains ont parlé de la Bretagne, alors qu'elle était envahie par Jules César, oubliée par Auguste ou conquise par Claude. La contrée aux vertes collines avait sans doute des poëtes de race celtique qui célébraient ses héros, conservaient l'antique généalogie des familles et transmettaient aux enfants la gloire de leurs pères; mais les bardes sont muets sur l'histoire de la conquête, ou leurs chants sont perdus. C'est surtout la vie d'Agricola par Tacite et quelques pages de Dion Cassius qui nous ont appris ce que nous savons sur la Bretagne.

La partie de l'île qui forme l'Angleterre était alors à peu près soumise; mais devant la claymore des montagnards d'Écosse les légions romaines avaient été forcées de s'arrêter. A peine à la tête de son gouvernement, Agricola fit irruption dans la partie de la Calédonie qui forme les basses terres, et parvint jusqu'à l'embouchure du fleuve que Tacite appelle le Taus, aujourd'hui le Tay. La campagne terminée, les légions furent employées, sous l'œil du général, à élever des forts dans le territoire nouvellement conquis; et tel était le choix judicieux des positions qu'ils occupaient qu'aucune des places construites par Agricola, dit Tacite écrivant sous le règne de Trajan, n'avait pu encore être prise par l'ennemi. Bientôt les deux golfes qui pénètrent si profondément le territoire calédonien, aux embouchures de la Clyde et du Forth, se trouvèrent reliés l'un à l'autre par un système de fortifications qui défendaient cette partie de l'Écosse contre toute irruption des sauvages habitants du Nord. Agricola devait plus tard appuyer sur cette base d'opérations de nouvelles expéditions contre les Pictes; mais elles appartiennent au règne de Domitien. Ce sont les succès obtenus par le beau-père de Tacite, pendant les deux années du règne de Titus, qui valurent à ce prince le titre d'*imperator* pour la seizième et la dix-septième fois. Il avait obtenu, sous le règne de son père, les quinze précédentes salutations impératoriales, ainsi qu'on peut le constater par la suite des monnaies frappées pendant le règne de Vespasien (1).

La guerre de Calédonie semble du reste avoir été le seul événement heureux du règne de Titus, et de nombreuses catastrophes en ont marqué la fin. L'un de ces désastres publics a été la première éruption historiquement connue du Vésuve, éruption qui porta la désolation dans la Campanie tout entière. Si les notions les plus anciennes de l'antiquité nous représentent cette montagne comme un volcan, c'était un volcan éteint depuis tant de siècles qu'on n'en avait jamais connu les ravages, et qu'il semblait qu'on n'eût pas à en redouter le réveil. Diodore de Sicile, parlant du voyage d'Hercule en Italie et décrivant les plaines qui s'étendent au pied de la montagne (1), nous dit qu'on les appelait les champs Phlégréens, à cause des flammes qu'elle avait jetées autrefois. Vitruve, parlant de la pouzzolane qu'on trouve au pied du volcan, attribue la qualité qu'elle possède de se durcir dans l'eau à la vapeur des feux souterrains; « car on raconte, ajoute-t-il, que ces feux qui s'allument sous le Vésuve ont autrefois éclaté avec une grande force (2) ». Mais, quelles que fussent à cet égard les conjectures que faisait naître l'aspect du pays, aucun souvenir historique depuis l'arrivée en Campanie des Grecs ou des Étrusques, au huitième ou au septième siècle avant notre ère, ne pouvait les justifier. Plutarque, dans la vie de M. Crassus, parle de la montagne comme étant entièrement couverte de végétation (3). La sécurité des habitants était donc complète, bien que les fréquents tremblements de terre qui se succédèrent en Campanie depuis l'an de J.-C. 63 (an de Rôme 816) jusqu'au moment de la catastrophe eussent pu avertir les populations du danger qui les menaçait. Peu d'événements ont été décrits dans l'antiquité avec plus d'exactitude et de détails que ce terrible cataclysme: deux lettres de Pline le jeune à Tacite (4) nous en ont retracé toutes les phases depuis ce premier nuage d'épaisse fumée qui commença à s'élever au sommet du Vésuve le 9 des calendes de septembre de l'an 832 (de J.-C. 79) jusqu'au moment où, trois jours plus tard, les ténèbres se dissipèrent, découvrant aux yeux des survivants le spectacle désolé d'une contrée bouleversée de fond en comble. Trois villes, Herculanum, Pompéi, Stabia, demeuraient ensevelies sous les cendres qui recouvrent encore la dernière et dont les deux autres ne devaient sortir qu'au bout de dix-huit siècles. Ce n'est pas ici le lieu de parler plus au long de cette catastrophe, nous devons constater seulement qu'elle fut pour l'empereur l'occasion d'exercer sa générosité et sa bienveillance. A la première nouvelle du désastre, il ne se contenta pas d'envoyer en Campanie deux consulaires chargés de prendre les mesures dictées par les besoins d'une population dépourvue de toutes ressources : il fit lui-même le voyage, et pendant qu'il était ainsi hors de Rome un autre fléau vint frapper cette fois l'empire dans son centre. La ville brûla comme elle avait

lius Agricola. Ce consulat devait de toute nécessité précéder le départ d'Agricola, la légation de la Bretagne étant consulaire.

(1) *Voy.* Eckhel, t. VI, p. 363.

(1) L. IV.

(2) L. II, c. VI, *De pulvere puteolano.*

(3) § IX, p. 654, édit. Didot.

(4) L. VI. *Ep.* 16 et 20.

brûlé sous Néron. L'incendie eut toutefois moins d'intensité et ne s'étendit pas sur les sept collines; mais il dura trois jours, consumant le Capitole, qui venait à peine d'être rebâti, détruisant ou endommageant les temples de Sérapis, d'Isis, de Neptune, les *Septa*, grand édifice où l'on s'assemblait pour voter, les thermes d'Agrippa et le Panthéon, qui y touchait, le *diribitorium*, le théâtre de Balbus, celui de Pompée; de telle sorte qu'on doit présumer qu'il exerça ses principaux ravages dans les régions du Forum et du Champ de Mars (1). La colline impériale du Palatin n'avait pas elle-même été épargnée de tous points, et la bibliothèque d'Apollon, fondée par Auguste, brûla avec les livres qu'elle contenait. Titus vint encore au secours de ces nouvelles infortunes : il se chargea des frais de reconstruction et fit porter dans les temples ou les édifices publics une grande partie des œuvres d'art qui ornaient ses palais.

Le destin, du reste, ne se lassait pas d'offrir coup sur coup à l'empereur les occasions d'exercer sa bienfaisance. Soit que les feux souterrains qui occasionnèrent la grande éruption du Vésuve et les vapeurs sulfureuses qu'elle dégagea eussent altéré les conditions de l'atmosphère, ainsi que le croit Suétone, soit toute autre cause, une peste plus terrible qu'aucune de celles qu'on avait vues jusqu'alors éclata en Italie. L'empereur prodigua aux victimes du fléau des secours de toutes natures. Voulant apaiser les dieux et calmer les imaginations, il ordonna les nombreux sacrifices et les jeux scéniques qui donnent aux derniers actes de son règne un caractère de prodigalité contrastant avec l'administration sagement économe qu'il avait encouragée jusqu'alors. C'est en cette occasion que des représentations, qui durèrent cent jours, consacrèrent la dédicace de l'immense amphithéâtre auquel les Juifs captifs travaillaient, dit-on, depuis la conquête de la Judée, et que les Flaviens avaient fait élever sur l'emplacement de la Maison dorée de Néron. Combats de gladiateurs, chasses d'animaux sauvages, au nombre de plusieurs milliers; spectacles où l'on vit combattre des grues contre des nains représentant les pygmées, où l'arène fut ensuite convertie en un lac profond sillonné par des galères qui sous les pavillons des Corcyréens et des Corinthiens, en mémoire du récit de Thucydide, se livrèrent un combat naval; tessères jetées au peuple du haut de l'amphithéâtre, et dont chacune assurait à l'heureux possesseur un riche présent, tout fut mis en œuvre pour éclipser les magnificences de Néron sur le lieu même où l'on faisait disparaître les dernières traces de son palais.

L'apparition d'un faux Néron venait en effet de prouver combien le peuple, dans son ardeur pour les jouissances matérielles, juge les tyrans avec indulgence lorsqu'ils ont su se montrer généreux. Un certain Terentius Maximus, personnage fort inconnu du reste, avait voulu, dans cette même année, se faire passer pour le fils d'Agrippine échappé à la mort, et ses prétentions avaient causé quelques troubles en Asie (1). Ils furent, toutefois, réprimés sans peine. Titus n'avait plus à redouter de compétiteur, et sa mort allait bientôt prouver par l'unanimité des regrets, l'affection qu'il inspirait au peuple romain. Au dernier jour des grands jeux dont nous venons de parler, il se sentit l'esprit troublé par de tristes présages, tels que la fuite d'une victime échappée au couteau du sacrificateur et l'éclat d'un coup de tonnerre qui avait retenti par un ciel serein. On le vit alors verser des larmes, et il est probable qu'il se sentait profondément atteint de quelque mal inconnu. Voulant mourir aux lieux où il avait passé son enfance, il partit aussitôt pour la Sabine, et fut saisi d'une fièvre violente dès la première station. On a accusé son frère de l'avoir empoisonné : Domitien a montré plus tard qu'il était capable d'un tel crime; cependant, Plutarque suppose que c'est un bain pris imprudemment pendant un accès de fièvre qui a causé la mort de Titus. Aurelius Victor, de son côté, croit tout à la fois au fratricide et à l'effet pernicieux du bain. Quant à Dion, il écrit que lorsqu'on ne désespérait pas encore tout à fait de la vie du prince, Domitien, sous prétexte de le soulager, le fit mettre dans une cuve pleine de neige, et hâta ainsi le moment de saisir le pouvoir (2).

La nouvelle de la mort de Titus, au 13 septembre de l'année 81 de notre ère (de Rome 834) parvint le soir même à Rome. A voir le deuil public, dit Suétone, on eût supposé que chaque citoyen pleurait un membre de sa propre famille. Les sénateurs accourus, sans être convoqués, dans la salle de leurs séances, comblèrent le prince qui venait de mourir de plus de louanges et d'honneurs qu'on n'eût osé lui en prodiguer de son vivant (3). On se racontait comment, en acceptant le titre de souverain pontife, il s'était promis de garder à jamais dans ce haut sacerdoce ses mains pures du sang des citoyens : c'était alors un bien rare mérite pour un empereur romain de n'avoir fait tuer personne. On se rappelait aussi que deux sénateurs ayant conspiré contre la vie de Titus, il leur avait dit pour tout reproche : « Prenez garde, c'est le destin qui fait les empereurs; » puis que les invitant à l'accompagner au cirque, où il les faisait asseoir à ses côtés, il leur avait mis entre les mains les épées des gladiateurs qu'on lui apportait, selon l'usage, comme pour leur prouver qu'il se sentait sûr de les avoir désarmés par

(1) Dion, XVI, § 2. — Suet., *Titus*, VIII.

(1) Zonaras, p. 195.

(2) *Voy.* les différentes opinions émises par les anciens au sujet de la mort de Titus, consignées par *Reymar* dans une note à Dion Cassius, l. LXV, § 26.

(3) Suétone, *Titus*, c. XI.

sa clémence. On vantait ce règne si court et si bien employé : Rome embellie malgré ses désastres, l'arc de triomphe qui porte encore le nom de Titus, les Thermes magnifiques construits sur une partie de la Maison dorée, l'amphithéâtre élevé sur l'autre partie, comme pour enfouir la funeste popularité de Néron sous les splendeurs du nouveau règne, les aqueducs réparés, les voies consulaires entretenues à grands frais, et tout cela sans charges nouvelles pour le peuple, grâce à la paix, qui, à l'exception des heureuses campagnes d'Agricola en Calédonie, s'étendait sur tout l'empire. On ne pouvait trop regretter en effet un bon prince qui succombait, à peine parvenu à la maturité d'un esprit bienfaisant et réparateur, et les regrets devenaient plus vifs encore à la pensée du triste successeur dont le règne devait affliger l'empire avant qu'il ne parvînt au siècle des Antonins.

NOEL DES VERGERS.

Suétone, *Titus*. — Dion Cassius, l. LXVI, 18 à 26. — Le Nain de Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. II, p. 46-64. — Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, t. VI, p. 350 à 364. — Merivale, *History of the Romans under the empire*, t. VII. — De Champagny, *Les Antonins*, t. I, p. 66-88. — Cohen, *Descr. hist. des monnaies frappées dans l'empire romain*, t. I, p. 340-382.

TITUS (Saint), disciple de saint Paul. Il fut converti à l'Évangile par Paul, qui le conduisit en 51 au concile de Jérusalem, puis à Éphèse, et qui l'envoya à Corinthe vers la fin de 56, pour pacifier certains troubles survenus en cette église. Titus alla rejoindre son maître en Macédoine, et fut chargé par lui de porter sa seconde épître aux Corinthiens (58). Vers 62 il reçut la conduite des églises de la Crète, et peu après Paul lui écrivit l'épître que nous avons à son adresse. Il vit l'apôtre pour la dernière fois à Nicopolis en Épire, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Le chef de saint Tite fut transporté à Venise et déposé dans l'église de Saint-Marc. Les Latins célèbrent sa fête le 4 janvier, et les Grecs le 25 août.

Actes, XV. — *Épîtres de saint Paul*. — *Acta sanctorum*, 4 janvier. — Saint Jérôme, *De scriptor. eccl.* — Calmet, *Dict. de la Bible*. — *Illyria sacra*, t. I. — *Creta sacra*, t. I. — Paley, *Horæ paulinæ*, p. 357.

TOALDO (*Giuseppe*), physicien italien, né le 11 juillet 1719, à Pianezze, près Vicence, mort le 11 novembre 1798, à Padoue. Après avoir terminé ses études, il fut reçu docteur en théologie (1742) et nommé professeur de littérature. Il consacra tous ses loisirs aux mathématiques, pour lesquelles il avait un goût décidé. Suzzi lui enseigna les calculs de Descartes et de Leibniz, et ses supérieurs le chargèrent de la réimpression des œuvres de Galilée (Padoue, 1744, 4 vol. in-4°), qu'il enrichit d'une préface remarquable, de commentaires et de fragments inédits. Ce ne fut néanmoins qu'après de longs délais et de sérieuses difficultés qu'il obtint des censeurs l'autorisation d'imprimer les fameux dialogues sur le système du monde et d'y joindre plusieurs apostilles écrites de la main de Galilée. Les fonctions d'archiprêtre de Montegalda, près Vicence, dont il fut chargé en 1754, ne le détournèrent pas de ses études favorites. Nommé en 1762 professeur d'astronomie, de géographie et de météorologie à Padoue, il contribua largement par une direction nouvelle et par d'utiles réformes à la prospérité de l'université. Sur la tour du vieux château d'Ezzelino il fonda, en 1767, un observatoire, qui est devenu l'un des plus importants de l'Europe. Son influence sur les progrès de la science ne se concentra point à Padoue ; il répandit l'usage du paratonnerre dans les États vénitiens, et décida l'électeur palatin à fonder une académie pour les observations météorologiques. Ses découvertes sur l'influence des astres et de la lune en particulier, sur les saisons, lui assurèrent un rang distingué parmi les physiciens. Ayant remarqué qu'au bout de dix-huit ans les phénomènes météorologiques se reproduisaient dans le même ordre, il dressa trois de ces périodes et leur donna le nom de *Saros*. Les astronomes les appelèrent depuis *cycles toaldins*. Dans le voyage qu'il entreprit en 1788 à Rome, à Naples, en Toscane et en Istrie, il recueillit une foule de notes utiles à son observatoire, et tâcha de déterminer le passage d'Annibal à travers les Apennins. Il mourut presque octogénaire, d'une attaque d'apoplexie. D'un caractère doux et bienveillant et d'un abord facile, l'abbé Toaldo se prêtait volontiers à la conversation et se montrait sensible à la louange. Il entretenait une correspondance étendue et envoyait de nombreux articles à divers journaux italiens. Il prit la défense de Leibniz contre Deluc relativement à la descente du mercure dans le baromètre. Nous avons de lui : *Vita dell' ab. Conti*, à la tête des œuvres de ce savant ; Venise, 1755, in-4° ; — *Trigonometria piana e sferica* ; Padoue, 1769, in-4° ; — *Saggio meteorologico della vera influenza degli astri sulle stagioni e mutazioni del tempo* ; ibid., 1770, 1781, in-4° ; trad. en français, Cambrai, 1784, in-4° ; — *Novæ tabulæ barometri æstusque maris* ; ibid., 1771, in-4° ; — *Della Maniera di difendere gli edifizii dal fulmine* ; Venise, 1772, in-4° ; il revint sur ce sujet dans un mémoire intitulé : *Dei Conduttori metallici* ; ibid., 1774, in-4°, et fit paraître les deux ensemble avec des additions, ibid., 1778, in-8° ; — *Compendio della sfera e di geografia* ; Padoue, 1773, in-8° ; — *La Meteorologia applicata all agricoltura* ; Venise, 1775, in-4° : mémoire couronné par l'Académie de Montpellier ; trad. en allemand, en français et en espagnol ; — *Saggio di studii veneti nella geografia e nella marina* ; Venise, 1782, in-8° ; — *De methodo longitudinum epistola* ; Padoue, 1784, in-4° ; — *Tavole di vitalità* ; ibid., 1787, in-4° ; — *Confronto delle stagioni coi principali prodotti della campagna* ; ibid., 1787, in-8° ; — *Metodo facile di descrivere gli orologj solari* ; Venise,

1789, in-4°; — *Epistolæ II de globo cœlesti cufico Borgiano*; Padoue, 1790, in-4°; — *Schediasmata astronomica*; ibid., 1797, in-4°; — *Sbozzo della costituzione meteorologica anni* 1783-84; s. l., 1785, 2 vol. in-8°. On a publié après sa mort un recueil de ses *Opuscoli intorno la meteorologia* Venise, 1802, 4 vol. in-8°. Outre un grand nombre d'articles publiés par différents journaux et revues de l'Italie et de l'étranger Toaldo a dirigé un *Giornale astro-meteorologico*, de 1773 à 1798 Padoue, 25 vol. in-8°. Ses ouvrages inédits sont assez nombreux. S. R.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. VIII. — Fabroni, dans *Mem. della Soc. italiana* t. VIII, p. 29.

TOCHON (*Joseph-François*), numismate français, né au château de Mez, près d'Annecy (Savoie), le 4 novembre 1772, mort à Paris, le 20 août 1820. D'une ancienne famille de robe, il étudia le droit à l'université de Turin, et y obtint le grade de docteur. La Savoie ayant été réunie à la France par un décret de la Convention nationale, le père de Tochon émigra, et lui-même fut contraint de se rendre sous les drapeaux de sa nouvelle patrie. Envoyé à l'armée des Alpes, il fut attaché à l'état-major, se distingua dans plusieurs circonstances, et était parvenu au grade de capitaine quand il put quitter la carrière militaire (1797). Se trouvant en 1798 aux eaux d'Aix en Savoie il eut occasion d'examiner des médailles antiques récemment découvertes dans le pays; depuis ce moment la numismatique fut l'objet particulier de ses travaux. Il visita l'Italie, où il acquit un grand nombre d'objets précieux, revint en France en 1800, fixa son séjour à Paris et se composa une riche collection de bronzes, de vases et de médailles, qu'il vendit à l'État, en 1817, et qui se trouve au musée du Louvre. Tochon fut admis, en 1816, dans l'Académie des inscriptions, à la place de Ginguené. En août 1815 le département du Mont-Blanc l'avait envoyé à la chambre des députés; il y siégea jusqu'à la fin de novembre, époque où ce pays cessa d'appartenir à la France. On a de lui : *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus Sidetès, roi de Syrie*; Paris, 1815, in-4°; — *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan*; Paris, 1816, in-4°; — *Dissertation sur l'inscription grecque d'un vase trouvé à Tarente, et sur les pierres antiques qui servaient de cachet aux médecins oculistes*; Paris, 1816, in-4°; — *Mémoire sur les médailles de Marinus, frappées à Philippopolis*; Paris, 1817, in-4° : il est terminé par une notice sur une médaille, encore unique, de l'usurpateur Jotapianus. Son plus important ouvrage a paru après sa mort, sous ce titre : *Recherches sur les médailles des nomes ou préfectures de l'Égypte*; Paris, impr. roy., 1822, in-4°. Il a donné des articles à la *Biographie universelle*. Dans les derniers temps de sa vie, il préparait plusieurs autres publications, notamment un *Recueil complet des médailles gauloises*, une *Bibliographie numismatique*, et un *Recueil des médailles inédites* de son cabinet; la plupart des gravures qui devaient être jointes à ce dernier travail étaient terminées. E. R.

Dacier, *Notice*, dans l'*Hist. de l'Acad. des inscr.*, t. VII, p. 77. — Saint-Martin, *Notice* à la tête des *Recherches sur les médailles des nomes*.

TOCQUEVILLE (*Hervé-Louis-François-Joseph-Bonaventure* CLEREL, comte DE), pair de France, né le 3 août 1772, mort le 9 juin 1856, à Clairoix, près Compiègne. Il appartenait à une ancienne famille de la Normandie dont une branche avait pris le nom de la terre de Tocqueville, située près de Cherbourg. Sous l'empire il fut maire d'un village des environs de Versailles. Homme de cour et de manières affables et polies, il demeura à l'écart de la vie publique jusqu'au rétablissement des Bourbons, et accepta d'eux, le 18 juin 1814, la préfecture de Maine-et-Loire. Destitué après le 20 mars 1815, il fut envoyé le 2 juillet suivant dans l'Oise, et y fit preuve d'une louable fermeté en face des exigences d'un général prussien qui l'avait sommé de lui remettre les registres où se trouvaient les noms des adhérents à l'acte additionnel des Cent-jours. Les royalistes ne l'en taxèrent pas moins de faiblesse, et M. de Tocqueville fut transféré dans le département de la Côte-d'Or (31 janv. 1816). Il administra ensuite celui de la Moselle (19 fév. 1817), où il a laissé d'excellents souvenirs, ceux de la Somme 27 juin 1823 et de Seine-et-Oise (18 juin 1826) et demeura dans ce dernier jusqu'à la fin de l'année suivante Charles X, qui avait pour lui une estime particulière, le nomma gentilhomme de sa chambre, puis pair de France (5 nov. 1827). Après avoir pris une part active aux débats de la chambre, il fut compris après juillet 1830 dans l'élimination des pairs du dernier règne, et rentra dans la vie privée. De Mlle de Rosambo, sa femme (1), petite-fille de Malesherbes il eut trois fils, dont *Alexis*, le dernier, qui suit. On a de M. de Tocqueville : *De la Charte provinciale* Paris, 1829, broch. in-8°; — *Pétition aux deux chambres, relative à Mme la duchesse de Berri*; Paris, 1832, in-8°; — *Du Crédit agricole*; Compiègne, 1838, broch. in-8°; — *Histoire philosophique du règne de Louis XV*; Paris, 1846, 2 vol. in-8°; la 2e édition (1847) a pour titre *Histoire critique*; — *Coup d'œil sur le règne de Louis XVI*; Paris, 18.., in-8°.

Biogr. des hommes vivants, 1818. — Borel d'Hauterive, *Annuaire de la noblesse*, 1857. — *Revue des deux mondes*, 15 mai 1847.

TOCQUEVILLE (*Alexis-Charles-Henri* CLEREL DE), homme d'État et publiciste, fils du précédent, né à Paris, le 29 juillet 1805, mort à Cannes, le 16 avril 1859. La douceur de son père, l'éloignement des fonctions publi-

(1) Elle mourut à Paris, le 9 janvier 1836.

ques dans lequel se tint sa famille sous le premier empire, la direction d'un bon et aimable prêtre, l'abbé Lesueur, tout contribua à laisser à son enfance beaucoup de cette liberté intellectuelle où se forment le mieux les esprits originaux. Au château de Verneuil, près Mantes, où s'écoulèrent ses premières années, il eut souvent l'occasion de voir Châteaubriand, déjà illustre, et auquel le rattachaient des liens de famille (1). Ce fut à Metz, où son père venait d'être nommé préfet, qu'il fit, au collége, des études classiques, achevées presque aussitôt que commencées. De 1823 à 1826, il suivit les cours de droit à Paris, sans éprouver de goût pour une science qui s'accordait mal avec sa nature vive, ardente en même temps que très-pratique (2). C'est assurément dans cette singulière activité d'âme et d'intelligence qui le rapprochait par avance de ces mœurs américaines plus tard si bien analysées par lui, qu'il faut arracher le secret de la maturité de jugement qui à trente ans lui dictait ce livre *De la Democratie*, un des plus fortement pensés que la France ait produits. L'achèvement de son droit lui permit, en 1826, de visiter, avec son frère Édouard, l'Italie et la Sicile. Il écrivit de ce voyage une relation volumineuse, dont quelques parties, publiées après sa mort, révèlent déjà un talent descriptif remarquable. Si dans cette première œuvre on cherche un indice de ce que sera plus tard l'écrivain, on est frappé, à côté de descriptions brillantes et pittoresques, d'un penchant naturel qui le porte vers l'examen politique et philosophique des contrées qu'il parcourt. C'est au milieu de ce voyage que sa nomination de juge auditeur au tribunal de Versailles (5 avril 1827) le rappela en France. Les travaux du ministère public, auxquels il obtint d'être adjoint, et plus encore l'amitié qui se forma alors entre lui et un jeune substitut de Versailles, M. G. de Beaumont, dont le nom ne pourra plus désormais être séparé du sien, contribuèrent surtout à l'attacher à ses nouvelles fonctions. Il entreprit alors de refaire en quelque sorte son éducation, cherchant dans les études historiques plutôt l'enseignement philosophique des événements que leur succession même.

La révolution de 1830 ne surprit pas Tocqueville. Témoin à Paris des combats des trois jours, puis garde national improvisé à Versailles, il reçut des événements une impression profonde. Accepter le nouveau gouvernement fut chez lui l'effet impérieux de sa raison, et sans empressement, mais aussi sans réserve, il prêta serment à la monarchie de Juillet (1). La philosophie politique lui avait montré la démocratie comme le principe incontestablement appelé à régir tôt ou tard la société européenne. Ce fut pour en étudier les caractères et les tendances, les avantages et les dangers, que, de concert avec M. de Beaumont, il obtint de M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, une mission dont le but était d'étudier le régime des prisons (2), question à l'ordre du jour et dont les États-Unis passaient pour avoir avancé beaucoup la solution. Son séjour aux États-Unis dura une année (2 avril 1831 - mars 1832). Après s'être rendu un compte exact des différents systèmes pénitentiaires qui y sont appliqués, il se mit à parcourir en tous sens ces vastes contrées, et faillit mourir de fatigue et de froid au milieu des solitudes du Tennessee (12 décembre 1831). Le résultat de ce voyage fut 6 volumes in-fol. de documents. De retour en France, Tocqueville, indépendamment d'un rapport au ministre, publia en commun avec M. de Beaumont le résultat de leur mission officielle sous ce titre : *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France*; Paris, 1832, in-8°, pl (3). Couronné par l'Académie française, qui lui décerna le prix Montyon, cet ouvrage est devenu classique sur cette question importante. Cherchant à concilier à la fois l'intérêt moral du condamné et l'intérêt répressif de la société, les auteurs se prononçaient en faveur du régime cellulaire de Philadelphie, c'est-à-dire pour l'isolement des détenus durant le jour comme durant la nuit (4).

Tocqueville se livrait à l'examen du bagne de Toulon, lorsque la destitution de M. de Beaumont, pour avoir refusé de porter la parole dans l'affaire de la baronne de Feuchères, le détermina à donner sa démission (21 mai 1832) et « à quitter une carrière où les services et la conscience ne pouvaient garantir d'une disgrâce

(1) Le frère de l'auteur des *Martyrs* avait epousé une demoiselle de Rosambo.

(2) « On ne réussit à rien, surtout dans la jeunesse, écrit-il à un jeune homme, si on n'a pas un peu le *diable au corps*. A votre âge, j'aurais entrepris de sauter par dessus les tours Notre Dame, si j'avais su trouver de l'autre côte ce que je cherchais. » — « J'ai la tête très-froide, dit-il ailleurs en se peignant lui-même, et l'esprit raisonneur, calculateur même; et à côté de cela se trouvent des passions ardentes, qui m'entraînent sans me convaincre, domptant ma volonté en laissant libre ma raison. »

(1) « Si le ministère Polignac eût triomphé, j'aurais été cassé, écrivait-il alors, pour avoir résisté aux ordonnances. Il est vaincu, et je serai peut-être mis de côte par ceux qui l'ont renversé, car je ne puis approuver tout ce qui se fait. »

(2) « On a répété souvent, dit M. de Beaumont, que cette mission avait été pour A. de Tocqueville l'occasion de son voyage. La vérité est qu'elle en fut non l'occasion mais le moyen. L'objet véritable et prémédité fut l'étude des institutions et des mœurs de la société américaine. »

(3) Une seconde édition, très-augmentée, en parut en 1836, 2 vol. in-8°, et fut reproduite en 1845, in-12. Cet ouvrage a été trad. en anglais et en allemand.

(4) Appliqué presque aussitôt en Angleterre, à la suite de la mission confiée à sir William Crawford (1835), défendu par MM. Léon Faucher et Berenger, essayé à Paris et à Lyon, ce système semble aujourd'hui avoir contre lui l'opinion publique, bien plus encore que les considérations tirées de la sociabilité humaine, avec laquelle il ne paraît pas absolument inconciliable.

imméritée ». Libre de tout lien, il défendit, l'année suivante, devant les assises de Montbrison, son ami Louis de Kergorlay, impliqué dans l'affaire légitimiste du *Carlo-Alberto*, visita une première fois l'Angleterre (août 1833), mais se livra surtout, de 1832 à 1834, à la composition d'un ouvrage sur *la Démocratie en Amérique*. C'est à Paris, dans une mansarde mystérieuse, « où il avait, dit-il lui-même, depuis le matin jusqu'au dîner une existence *toute de tête* », qu'il écrivit ce livre, dont la première partie parut en 1835. Il avait à peine trente ans, et c'est peut-être le premier exemple d'une aussi grande précocité littéraire, dans un genre d'écrit où l'expérience n'est pas moins nécessaire que la profondeur de la pensée. Le succès en fut aussi rapide qu'étendu, et faisait dire à Royer-Collard que « depuis Montesquieu il n'avait rien paru de pareil ». En 1836 l'Académie française s'empressa de décerner un prix extraordinaire de 8,000 fr. à cet ouvrage, qui, suivant l'expression du rapporteur, M. Villemain, « ne lui laissait pas l'espérance d'en couronner souvent de semblables ». L'année précédente, après un second voyage en Angleterre et en Irlande, où les cercles aristocratiques comme les *meetings* populaires se disputèrent sa présence, Tocqueville avait trouvé dans une union longtemps désirée, avec une jeune Anglaise, Mlle Mary Mottley (octobre 1835), un bonheur qui ne cessa d'être la plus grande force et la plus douce inspiration de toute sa vie.

Tout semblait lui sourire; nommé chevalier de la Légion d'Honneur (6 juin 1837), élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (6 janv. 1838), en remplacement de La Romiguière, la carrière politique s'ouvrit encore à lui presqu'en même temps. Aux élections de 1837, porté une première fois à la députation par les électeurs indépendants de Valognes (Manche), il avait repoussé l'appui du cabinet Molé. Il ne fut point élu; mais en 1839 il obtint une grande majorité. Il venait alors de mettre la dernière main à la seconde partie de *De la Démocratie en Amérique*. A part un *Mémoire sur le paupérisme*, publié en 1836, dans les *Mémoires de* l'Académie de Cherbourg, et une *Lettre sur le système pénitentiaire*, reproduite par les journaux (17 août 1838), il s'était consacré tout entier à cette seconde partie; elle parut au commencement de 1840 (1). Il importe de faire connaître ce livre, dont les effets sont peut-être plus sensibles de nos jours que sur les contemporains et qui a véritablement fondé une nouvelle école politique, dont le double principe est la liberté individuelle et la décentralisation. Partant de cette idée, que le présent comme l'avenir appartient à la démocratie, c'est-à-dire au progrès irrésistible de l'égalité dans les sociétés nouvelles, l'auteur en étudie les conséquences, les avantages et les dangers, et, après avoir montré l'individu substitué partout aux classes et aux corporations, mais par cela même isolé et faible en présence de l'État tout-puissant, il arrive à cette conclusion qu'il n'y a contre les périls que l'égalité fait courir à la liberté d'autre défense que le développement de la liberté elle-même. « Au dessus des individus, dit-il, s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leurs jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il travaille volontiers au bonheur des citoyens, mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages. Que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre! » Le remède à ce danger, c'est le développement de l'esprit de liberté, par l'émancipation de la commune, dont, suivant l'expression énergique de M. Laboulaye, il veut faire *l'école primaire de la liberté;* par la création au moyen de l'élection et de l'association de corps riches, forts et puissants, sortes de *personnes aristocratiques*, très-capables de défendre l'individu contre l'État; enfin par la liberté de la presse, « qui alors que l'égalité ôte à chaque individu l'appui de ses proches, lui permit en même temps d'appeler à son aide tous ses concitoyens et tous ses semblables », et qui par là « est par excellence l'instrument démocratique de la liberté ». La démocratie américaine, comme on le voit, fut donc bien plutôt l'occasion et le point de départ de Tocqueville, que son but définitif. C'est ce qui ressort clairement de la division générale de son œuvre. Dans la première partie il soumet à ses investigations le mécanisme du seul gouvernement qui ait concilié l'égalité véritable et la vraie liberté : celui des États-Unis. Dans la seconde, placé à un point de vue plus général, il recherche quelle peut être l'influence du principe démocratique sur le mouvement intellectuel, les sentiments et les mœurs des démocraties, et termine enfin par ces chapitres sur *l'espèce de despotisme que les nations démocratiques ont à craindre*, qui sont peut-être l'enseignement le plus admirable que la sagesse humaine ait jamais donné aux peuples.

Le 23 décembre 1841 Tocqueville entra dans l'Académie française, à la place de Lacuée de Cessac, et traça dans son discours de réception un vigoureux tableau de l'empire.

A peine fut-il député, la vie politique l'absorba tout entier. Il se fit d'abord remarquer au sein des commissions de la chambre, et présenta trois excellents rapports sur l'abolition de l'esclavage (1839) et sur l'organisation des prisons (1840 et 1843). Très-occupé des ques-

(1) La 1re édit. complète date de 1835-40, 4 vol in-8°.

tions relatives à nos possessions africaines, il alla, à deux reprises différentes, en 1841 et en 1846, visiter l'Algérie, et y acquit la conviction qu'il fallait y créer « une population française ayant nos lois, nos mœurs, notre civilisation », sans toutefois sacrifier les indigènes. En 1842, la loi de régence, sur laquelle il combattit le système d'hérédité présenté par le gouvernement (18 août); en 1843, la question de l'abolition de l'esclavage, en faveur de laquelle il écrivit plusieurs articles dans *le Siècle* (oct. 1843); en 1844, celle de l'enseignement, où il s'efforça de concilier l'esprit libéral et l'esprit religieux; celle du libre échange, à propos de laquelle il pensait qu'une grande partie des craintes des protectionistes n'étaient pas fondées; enfin, le patronage politique accordé à un nouveau journal, *le Commerce*, qui devait être l'organe de cette opposition indépendante qu'il rêvait : telles furent les circonstances où s'accentua le plus son rôle politique sous la monarchie de Juillet. Mais ce qu'il faut avant tout signaler, ce sont les craintes véritablement prophétiques que lui inspira l'état moral de la société française, et qu'il exprima dans deux discours, l'un du 18 janvier 1842, l'autre à la veille même d'une révolution, le 27 janvier 1848 (1).

Envoyé à l'Assemblée constituante par les électeurs de la Manche, Tocqueville y fut aussitôt nommé membre du comité de constitution. Prévoyant les dangers de ce *tête-à-tête* terrible entre un pouvoir exécutif et une assemblée tous deux issus du suffrage populaire, il se prononça, mais en vain, pour le vote universel à deux degrés en ce qui touche l'élection présidentielle, et pour une représentation composée de deux chambres. Bien que dévoué aux idées d'ordre, il n'approuva pas cependant la candidature du prince Louis, « qui, faisait, disait-il, dépasser le but raisonnable, » et soutint le général Cavaignac, à la politique duquel il coopéra en acceptant la mission de représenter la France au congrès qui devait se réunir à Bruxelles pour le règlement des affaires d'Italie. Il venait d'être réélu à l'Assemblée législative, et nommé vice-président (1er juin 1849), lorsqu'il fut appelé, avec ses amis politiques, MM. Dufaure et Lanjuinais, à faire partie du cabinet Odilon Barrot, comme ministre des affaires étrangères (2 juin). L'affaire des réfugiés hongrois dont la Russie demandait à la Porte l'extradition et surtout celle de l'expédition de Rome signalèrent son passage aux affaires. Après s'être énergiquement opposé à l'ajournement des débats relatifs à la mise en accusation du président et des ministres (12 juin), il envoya MM. de Corcelles et de Rayneval aux conférences de Gaète en les chargeant de poursuivre ce triple tribut : « Établir en Italie la juste influence qui était due à la France, rendre au pape l'indépendance nécessaire au gouvernement des nations catholiques, et obtenir pour les États romains des réformes et des institutions libérales sérieuses. » La lettre du président à M. Edgard Ney, en donnant à la France une attitude plus impérieuse en face de Pie IX, amena une divergence profonde entre le prince Louis-Napoléon et son cabinet, qui fut dissous le 31 octobre. Après avoir passé l'hiver à Sorrente, où il conçut le plan d'un grand travail sur la révolution française, il présenta un rapport remarquable sur l'Algérie où il demandait pour cette colonie une législation qui la fît sortir du régime des ordonnances, et en 1851 un autre rapport favorable à la révision de la constitution. La proposition fut rejetée, et le coup d'État du 2 décembre réalisa bientôt toutes ses appréhensions. Après avoir pris part à la dernière tentative de résistance légale qui eut lieu à la mairie du Xe arrondissement, il fut de là, avec deux cents autres représentants, conduit à Vincennes.

Écarté violemment des affaires de la France, et volontairement éloigné de celles de son département par sa démission de membre du conseil général, Alexis de Tocqueville chercha dans les lettres, non pas l'oubli du présent, mais une satisfaction à son besoin d'activité intellectuelle. « Soit à Tocqueville, soit à Paris, à la Bibliothèque nationale, où il passait de longues heures, soit à Saint-Cyr, près de Tours, où l'avait conduit le soin de sa santé altérée, soit même en Allemagne, il travailla ardemment à la composition de son dernier livre, *l'Ancien régime et la révolution* (Paris, 1856, in-8°). Le succès de ce nouvel ouvrage fut complet; ceux même qui en repoussèrent les conclusions constatèrent la profondeur des recherches et des pensées. En abordant ce sujet le but de l'auteur a été de découvrir par l'histoire comment la révolution française était sortie de l'ancien régime. Loin d'être un accident fortuit, la révolution a été à la fois préparée et provoquée par l'état social qui l'a précédée. Bien plus, tout ce qu'on regarde comme des résultats ou des conquêtes de la révolution existait dans l'ancien régime : centralisation administrative, tutelle administrative, mœurs administratives, garanties du fonctionnaire contre le citoyen, multiplicité et amour des places, conscription, prépondérance de Paris, extrême division de la propriété. D'où la conséquence immédiate, que lorsque commencèrent à agir les deux grandes

(1) Signalant l'altération profonde des mœurs publiques et privées de la nation, à laquelle correspondait si bien *le savoir-faire du gouvernement*, il ajoutait : « La cause efficace qui fait perdre aux hommes le pouvoir, c'est qu'ils sont devenus indignes de le porter... Est-ce que vous ne sentez pas, par une sorte d'intuition instinctive que le sol tremble de nouveau en Europe? Est-ce que vous n'apercevez pas.. que dirai-je? un vent de révolution qui est dans l'air? Ce vent, on ne sait où il naît, d'où il vient, ni, croyez-le bien, qui il enlève... Et c'est dans de pareils temps que vous restez calmes en présence de la dégradation des mœurs publiques! »

causes de la révolution, le besoin d'égalité et celui de liberté, la nation était bien plus préparée par l'ancien régime au triomphe de l'une qu'à l'avénement de l'autre. Aussi l'égalité fut-elle facilement et complétement établie par la révolution, tandis que la liberté politique, dont on avait plutôt un instinct vague qu'une connaissance profonde, fut bien loin d'être fondée par elle. Mais, dans la pensée de l'auteur, ce n'était là que les prolégomènes d'une œuvre beaucoup plus vaste, dont le but eût été l'état nouveau de 1789, la révolution, ses suites, l'empire et surtout l'empereur. Cette œuvre immense ne devait pas être achevée. Tocqueville travaillait à une seconde partie, où il se proposait d'expliquer pourquoi le mouvement de 1789 fut détourné de son cours, lorsqu'une nouvelle atteinte du mal qui l'avait déjà conduit en Touraine le décida à aller s'établir à Cannes, où il mourut, à l'âge d'environ cinquante-quatre ans. Son corps repose dans le cimetière du village de Tocqueville.

Les œuvres publiées d'Alexis de Tocqueville, outre celles que nous avons citées avec grand soin, sont les suivantes : *Note sur le système pénitentiaire et sur la mission confiée par le ministre de l'intérieur à MM. de Beaumont et de Tocqueville;* Paris, 1831, in-8°, de 52 p.; — *Discours en faveur de L. de Kergorlay;* Paris, 1833, in-8°; — *État social et politique de la France*, dans la *Westminster Review* (avril 1836), pour laquelle il a été traduit par J. Stuart Mill; — *Discours de réception à l'Académie Française*, du 21 avril 1842; — *Lettre à lord Brougham sur le droit de visite;* Paris, 1843, in-8°; — *Rapport fait à l'Académie des sciences morales et politiques sur le* Cours de droit administratif *de M. Macarel*, dans *le Moniteur du* 15 mai 1846; — *Discours prononcé sur la tombe de Ballanche;* ibid., 15 juin 1847; — *Rapport à l'Académie Française sur les prix de vertu;* Paris, 1847, in-12; — *Notice sur Cherbourg*, dans l'*Histoire des villes de France*, de Guilbert, 1847; — *Le Droit au travail;* Paris, 1848, in-32. Une édition complète des œuvres de Tocqueville, confiée aux soins de M. de Beaumont, est en cours de publication depuis 1861; elle formera 9 vol. in-8°. Eug. Asse.

G. de Beaumont, *Notice à la tête des Œuvres inédites*. — *Revue des deux mondes*, 15 sept. 1850 (art. de Rossi); 1er août 1856 (de Remusat), 15 mai 1859 (de Loménie). — *Le Correspondant*, nov. 1856 et 2 juin 1857. — *Journal des Débats*, 20 sept. et 1er oct. 1859 (art. de Laboulaye). — *Revue nationale*, juin 1861. — Lacordaire et Guizot, *Disc. de recept. a l'Acad. fr.* — Sainte-Beuve, *Nouvelles Causeries du lundi.*

TODERINI (*Giambattista*), littérateur italien, né en 1728, à Venise, où il est mort, le 4 juillet 1799. Après avoir étudié chez les jésuites, il entra dans leur ordre (1743), et professa la philosophie à Vérone et à Forli. Initié par Maffei aux études archéologiques, il fit une collection de médailles des rois goths, en commença une relative aux Jésuites, et s'occupa aussi de physique. Après la suppression de son ordre, il suivit en 1781 Garzoni dans son ambassade à Constantinople. Pendant les cinq années qu'il resta dans cette ville, il entreprit d'étudier la civilisation musulmane, et recueillit dans cette intention divers instruments de mathématiques exécutés par les Turcs, ainsi qu'un grand nombre de livres et de manuscrits arabes. Peu versé dans les langues orientales, il se fit aider dans son travail par plusieurs savants de Constantinople. Nous citerons de lui : *Dissertazione sopra un legno fossile; Sull' aurora boreale*, etc.; Modène, 1770, in-4°; — *Filosofia Frankliniana delle punte preservatrici dal fulmine;* ibid., 1771, in-4°; — *La Costantiniana apparizione della Croce;* Venise, 1773, in-4° : dirigée contre A. Fabricius; — *L'Onesto uomo, saggio;* ibid., 1780, 1785, in-8°; — *Della Letteratura turchesca;* ibid., 1787, 3 vol. in-8° : dès son apparition, cet ouvrage, plus complet que celui que Donado avait publié en 1688, fixa par son étrangeté l'attention du public. Il fut traduit en français par Cournand (Paris, 1789, 3 vol. in-8°), et en allemand. On trouve dans le t. Ier des remarques importantes sur la musique des Turcs, et dans le t. II un Catalogue de la bibliothèque qu'il transporta du sérail de Constantinople à Venise en 1786; — *Nuove osservazioni sopra il camaleonte di Smirne*, etc.; Padoue, 1810, in-8° : œuvre posthume.

Baecker, *Bibl. des écrivains de la Compagnie de Jésus.*

TŒKŒLY (*Émeric*, comte DE), noble hongrois, né en 1656, au château de Kæsmark (comitat de Zips), mort le 13 septembre 1705, à Ismin, près Nicomédie (Asie Mineure). Sa famille fut persécutée comme protestante. Son père, Étienne, était un des plus puissants et des plus riches magnats de la haute Hongrie. Avant l'âge de quinze ans il apprit le latin, l'allemand et le turc, et excella par son habileté dans tous les exercices du corps. Lorsque, en 1671, on découvrit la conspiration tramée par Zrinyi et Rakoczy pour secouer le joug de l'Autriche, le comte Étienne, dont le crédit et les richesses inspiraient des craintes au gouvernement, fut assiégé dans son château de Likava par les troupes impériales. Incapable de leur résister, il ne pensa qu'au salut de son fils unique, et confia sa destinée à deux serviteurs dévoués, qui déguisèrent Émeric en femme, et le conduisirent en Pologne. Le comte ne tarda pas à succomber à une maladie. Émeric se rendit alors à la cour d'Apafy, ban de Transylvanie, dont il gagna les bonnes grâces par son intelligence et sa bravoure. Il devint bientôt son premier ministre, et reçut le commandement des troupes que ce prince envoya au secours des Hongrois, lors du soulèvement de 1678. Les insurgés apprécièrent les talents du jeune Tœkœly, et le mirent à leur tête. Celui-ci, soutenu en secret par la France, la Pologne et la Turquie, donna bientôt à son parti une force imposante. La for-

tune fut d'abord favorable à ses armes, et plusieurs villes considérables de la haute Hongrie lui ouvrirent leurs portes. Après s'être rendu maître des contrées voisines des monts Carpathes, il y fit battre monnaie en partie au nom du roi de France, l'avouant ainsi comme son protecteur, et en partie sous son propre nom. Il menaçait Presbourg, lorsqu'on songea enfin à entamer avec lui des négociations pour pacifier le pays, et à cet effet on convint d'une suspension d'armes (1678). A cette époque, la princesse Rakoczy fit connaître à l'empereur Léopold I[er] que Tœkœly aspirait à la main d'Hélène Rakoczy, née Zrinyi, sa belle-fille, dont le mari venait de mourir et dont le père avait péri sur l'échafaud par suite de sa conspiration. Elle voyait dans cette union le moyen de faire abandonner à Tœkœly le parti des mécontents, dont il était l'âme et le chef. Léopold ne voulut rien entendre, et cette guerre continua avec des succès variés, mais qui, en somme, donnaient l'avantage aux insurgés. Des négociations furent bientôt renouées : l'amour de Tœkœly pour Hélène l'avait mis dans la fausse position de rompre une alliance projetée avec la belle et jeune veuve de Nicolas Apafy, fille du comte Teleky, et de la sorte il se vit privé de l'appui des Szekler et de tous les mécontents de la Transylvanie. En de telles circonstances, Tœkœly demandait, pour faire sa paix avec l'empereur, l'autorisation d'épouser Hélène Zrinyi et la restitution de leurs biens confisqués. Naturellement, les mécontents exigeaient quelque chose de plus. Une diète fut tenue en 1681 : il en résulta une amnistie complète; toutes les demandes des mécontents y furent accordées, mais une malheureuse clause restrictive, ou qui parut telle, savoir, l'expression *sans préjudice des droits des propriétaires fonciers*, les empêcha de mettre bas les armes, et Tœkœly demeura à leur tête. De nouvelles négociations s'ensuivirent; mais enfin Tœkœly épousa Hélène, et devint ainsi maître du château de Munkacs (1682).

Tœkœly pouvait être de bonne foi, mais il ne lui était pas facile de se détacher si promptement de son parti. On lui représenta qu'il ne fallait guère se fier aux promesses de l'empereur, et on lui citait en exemple la violation de celles faites à Boczkai, Bethlen-Gabor, Rakoczy, Pierre Zrinyi. Tœkœly s'allia donc plus étroitement avec les Turcs, qui le reconnurent prince de Hongrie, moyennant un tribut annuel de 40,000 thalers. Ce traité lui enleva beaucoup de partisans. Cependant une innombrable armée ottomane, sous le commandement du grand visir Kara-Moustapha, vint mettre le siége jusque devant Vienne. On connaît la mémorable résistance de cette ville, délivrée enfin par Sobieski. Les Turcs furent taillés en pièces. Tœkœly voulut alors renouer des négociations; mais il se vit excepter d'une prolongation d'amnistie accordée à ses partisans. Abandonné de plus en plus, il inspira des soupçons aux Turcs, qui l'envoyèrent prisonnier à Andrinople, et les mécontents ouvrirent de toutes parts les portes aux Impériaux. Les Turcs virent trop tard la faute qu'ils avaient commise; vainement ils s'empressèrent de remettre Tœkœly en liberté, de le traiter même en véritable roi : ils l'avaient mis hors d'état de rien entreprendre d'important en ruinant son influence en Hongrie. Bude fut reprise sur eux, ainsi que plusieurs autres forteresses; des victoires successives remportées par les Impériaux semblaient désormais assurer la prépondérance à ces derniers. Mais tandis que Tœkœly s'efforçait de résister aux Impériaux, Hélène tenait dans Munkacs, d'une main ferme et habile, tous les fils qui liaient encore entre eux les mécontents. Quel que soit le jugement que l'on ait à porter sur l'entreprise de Tœkœly, Hélène n'en mérite pas moins l'admiration pour l'inaltérable fermeté qui l'attacha au malheur de son époux : elle lui sacrifia tout en ce monde. Pendant trois ans elle soutint le siége de Munkacs, méprisant les menaces comme les promesses des assiégeants. Enfin, on bloqua si étroitement la place, que, vaincue par la famine plutôt que par l'épée, elle se vit obligée de capituler avec le général Caraffa (6 janv. 1688) Elle-même et les deux enfants de son premier mariage furent envoyés prisonniers à Vienne. Tœkœly, après ce désastre, ravagea tout le pays jusqu'à Peterwaradin, mais il fut battu près Grosswardein. Reconnu de nouveau prince de Transylvanie, il fit irruption dans ce pays, et défit les Impériaux commandés par le général Heister (1690). Forcé de se retirer devant des forces supérieures, il reparut l'année suivante, et remporta près Térès une victoire sur le prince Auguste de Hanovre (janv. 1691). Après la perte de la sanglante bataille de Szalankemen (19 août 1691), où il commandait la cavalerie turque, il faillit être assassiné à Belgrade par la populace irritée. Il prit part ensuite à toutes les campagnes des Turcs contre l'Autriche, et en 1695 se rendit à Constantinople avec sa femme, qui avait été échangée contre le général Heister. Le sultan lui donna des terres considérables et le titre de prince de Widdin. Depuis ce temps il mena une vie retirée, et mourut sans laisser de postérité. Sa femme l'avait précédé au tombeau (10 févr. 1703). Elle laissa un fils, François-Léopold Rakoczy (*voy.* ce nom), qui joua un rôle important dans l'histoire de Transylvanie. C. Lacet.

Leclerc, *Hist. d'Émeric, comte de Tœkœly*; Paris, 1691, in-12. — Mailath, *Gesch. der Magyaren*, t. V.

TŒPFFER (*Rodolphe*), littérateur suisse, né le 17 février 1799, à Genève, où il est mort, le 8 juin 1846. Il descendait d'une famille d'Allemagne ou tout au moins de la Suisse allemande. M. Sainte-Beuve a remarqué avec justesse qu'on retrouve de l'origine de Tœpffer « quelque trace dans son talent naïf et affectueux ». Il aurait pu ajouter : et dans la nature de cette âme tendre, rêveuse avec une teinte prononcée d'*humour*,

de fantaisie, de gaieté douce, d'honnêteté, de piété et de sentiment. Ce peu de mots exprime les qualités qui distinguent l'aimable auteur de *Rosa et Gertrude*, l'écrivain ingénu, plein d'un art qui s'efface à dessein et disparaît sous le naturel et la fine bonhomie, l'artiste nourri de Montaigne et d'Amyot, et dont on ne saurait nier la parenté littéraire avec Bernardin de Saint-Pierre, Nodier, Sterne et Xavier de Maistre. Tœpffer était fils d'un peintre distingué, et reçut une solide instruction classique, bien qu'il se sentit de bonne heure sollicité vivement par le démon de la peinture. Florian, Fénelon, Châteaubriand, Bernardin de Saint-Pierre et Rousseau furent d'abord ses auteurs favoris, le dernier surtout; mais à la lecture de leurs œuvres il joignit celle des écrivains du seizième siècle, dont l'idiome plein de saveur gauloise s'est conservé en partie dans la Suisse occidentale, mêlé à cette langue, passablement archaïque, importée par les protestants fugitifs et qu'on appelle le français *réfugié*. Ayant terminé ses études, Tœpffer se disposait à embrasser la profession paternelle, quand une opiniâtre affection des yeux le força d'y renoncer. Au lieu de partir pour Rome, il vint à Paris (1819), sous prétexte de consulter les médecins; en réalité il lisait beaucoup, observait de même, suivait les cours publics, et se montrait assidu au Théâtre-Français. Forcé au bout d'un an de choisir un état, il se décida pour l'enseignement. Il commença par être sous-maître dans un pensionnat, puis il fonda à Genève même une maison d'éducation. En 1833, il fut appelé à professer la rhétorique à l'Académie des belles-lettres. Tout en faisant ses cours et en dirigeant son pensionnat comme un père dirige sa famille, il se délassait de ses travaux au moyen du crayon et de la plume; il composait de petites comédies à l'usage de ses élèves, et pour les égayer il crayonnait lestement de grotesques *charges*. L'été venu, ou dans les vacances, maître et écoliers prenaient en main la longue pique ferrée, jetaient le havre-sac sur leurs épaules et s'en allaient joyeusement explorer les Alpes. La Savoie, l'Oberland, le Piémont, le Dauphiné étaient tour à tour le but de ces excursions pédestres, qui nous ont valu les deux séries des *Voyages en zig-zag* (Paris, 1843-1853, 2 vol. gr. in-8°), dans lesquels Tœpffer montre son double talent de narrateur et de dessinateur. Quant à ces caricatures à la plume qui servaient à *illustrer* quelque histoire bouffonne, elles tombèrent un jour sous les yeux de Gœthe, qui en parla avec bienveillance dans son journal *Kunst und Alterthum*. Sur ce visa du maître, Tœpffer, à son loisir, autographia plusieurs de ces fantaisies (*M. Vieux-Bois*, *M. Jabot*, *le docteur Festus*, *M. Pencil*, et *M. Crépin*); la sixième (*M. Cryptogame*) fut mise au jour en 1845, à Paris. Ces pochades sont souvent ingénieuses, mais le comique en est parfois outré et choque le goût français.

Tœpffer débuta dans les lettres par une brochure, en vieux style, sur l'exposition de peinture de Genève (1826, in-8°). Puis vinrent divers articles d'art et de fantaisie publiés en partie dans la *Bibliothèque de Genève*, sous ce titre : *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* (Paris, 1839, in-8°, et 1847, 2 vol. in-8o). On trouve là un prétendu *Traité du lavis à l'encre de Chine*, qui n'est pour l'écrivain qu'un prétexte à boutades ou un cadre à théories sur la poésie et l'esthétique. L'auteur du *Voyage autour de ma chambre*, Xavier de Maistre, lut par hasard ce traité, et envoya à l'auteur, qu'il ne connaissait pas, une plaque d'encre de Chine. Dix ou douze ans plus tard il recommanda à l'éditeur parisien Charpentier l'instituteur genevois, dont les productions étaient destinées, écrivait-il, « à un succès bien plus mérité que les siennes ». La notoriété de Tœpffer date de 1832, où il publia *la Bibliothèque de mon oncle*, petit chef-d'œuvre de sentiment et de fantaisie. Vint ensuite *le Presbytère* (1833, 1839, in-8°, et Paris, 1846, in-18), roman plein d'intérêt et tout à fait genevois. De 1833 à 1840 parurent les divers récits qui ont formé le recueil des *Nouvelles et Mélanges* (Genève, 1840, in-8°), si connu en France sous le titre de *Nouvelles genevoises* (Paris, 1841, in-18, et 1844, in-8°, fig.). Son œuvre dernière, c'est *Rosa et Gertrude* (Paris, 1846, in-18), simple et touchante histoire qui ne fut pas achevée. Dès 1842 Tœpffer ressentit les premières atteintes de l'hépatite qui l'a prématurément enlevé. En 1844, il alla prendre les eaux à Lavey, près de Saint-Maurice (Valais), et en 1845 à Vichy, sans y trouver de soulagement. De retour à Genève, et luttant contre ses souffrances, il se remit au travail, dessina l'*Histoire d'Albert*, et écrivit un *Essai de physiognomonie* (Genève, 1845, in-4°, fig.). De cette époque date un journal d'impressions sérieuses dont le manuscrit est entre les mains de M. Vinet. Bientôt il fallut renoncer aux lettres, à l'enseignement, abandonner même le pensionnat et aller à Mornex, derrière le Salève, et encore une fois à Vichy. Tœpffer, ne pouvant plus écrire, se livra à la peinture à l'huile avec une véritable passion, et reçut les conseils de Calame. Il mourut à quarante-sept ans passés. A. de Boccy.

Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, et *Notice*, à la tête de *Rosa et Gertrude*. — Albert Aubert, *Notice* à la tête des *Reflexions et menus propos*, 1847. — *Revue des deux mondes*, 15 mars 1841. — Clément de Ris, *Portraits à la plume*; 1853, in-12. — *L'Artiste*, 4° série, t. VI, p. 266.

TOFANO. *Voy.* Lombardi.

TOFINO DE SAN-MIGUEL (*Vicente*), astronome espagnol, né en 1740, à Carthagène, mort en 1806, à Madrid. Il s'engagea fort jeune dans la marine. Son aptitude pour les mathématiques et les rapides progrès qu'il avait faits dans cette science lui valurent une chaire à l'académie de marine. Lorsque la guerre de l'indépendance éclata en Amérique, il fut chargé de

surveiller les côtes d'Espagne et d'en dresser les cartes, ainsi que des îles qui se trouvent sur la route du nouveau monde. Il s'acquitta de cette mission avec un zèle louable, comme l'attestent les travaux qu'il laissa. En 1773, il se fixa à Cadix, où il s'adonna tout entier aux observations astronomiques de concert avec son ami Jose Varela, et améliora l'état de l'observatoire. En 1786 il devint directeur des compagnies des gardes marine, plus tard brigadier des forces navales. L'Académie d'histoire de Madrid le compta parmi ses membres, et celle des sciences de Paris au nombre de ses correspondants. On a de Tofino : *Compendio de la geometria elementar y trigonometria rectiliña;* île de Léon, 1771, in-4°; — *Observaciones astronomicas hechas en Cadiz;* Madrid, 1776-77, 2 vol. in-4°; — *Atlas des côtes d'Espagne;* 1786, gr. in-fol.; — *Derrotero de las costas de España en el Mediterraneo, y su correspondente de Africa;* Madrid, 1787, 1795, in-4°; trad. en français (Paris, 1828, in-8°) par Baudin; — *Derrotero de las costas de España en el oceano Atlantico y las islas Açoras;* ibid., 1790, in-4°.

Lalande, *Bibliogr. astron.*

TOGRAÏ (1) (*Abou-Ismael-Houséin*), poëte persan, né vers 1063, à Ispahan, mort en 1121. D'après Aboulféda, il descendait de l'un des compagnons de Mahomet. Il fut d'abord au service de Mélek-Chah (1073-92), puis à celui de son fils Mohammed. Plus tard il devint vizir de Masoud, sultan de Mossoul. Quand ce prince se révolta contre son frère Mahmoud, sultan seldjoucide de Perse, et qu'il fut vaincu dans la bataille d'Esterabad près Hamadan (1120), Tograï fut fait prisonnier et mis secrètement à mort par l'ordre du vizir de Mahmoud, qui redoutait son influence. Le plus célèbre de ses poëmes est *Lamiato al-Adjem*, écrit en arabe à Bagdad, en 1112; il appartient au genre élégiaque, et se compose de distiques. Il fut publié par Ed. Pocock (Oxford, 1661, in-8°), avec une version latine, et avec un traité sur la prosodie arabe par Samuel Clarke. Golius l'a aussi trad. en latin (Utrecht, 1707, in-8°, très-rare), et van der Sloot a reproduit son édition (Franeker, 1769). Le poëme de Tograï a paru aussi en arabe avec celui de Schanfara (Casan, 1814, in-8°). Il a été traduit en anglais et en français par Vattier (1660, in-8°), et en allemand. Tograi a écrit également un ouvrage d'alchimie, dont le titre en latin, *Directio in usum filiorum*, a induit en erreur d'Herbelot, qui a pris ce livre pour un traité d'éducation.

Schnurrer, *Bibl. arabica*. — Zenker, *Bibl. orientalis;* Leipzig, 1846, in-8°. — Wustenfeld, *Gesch. der arabischen Ærzte und Naturforscher*, § 151, p. 87.

TOICT (*Nicolas* DU), historien, né à Lille, en 1611, mort vers 1680. Il entra dans la Société de Jésus en 1630, et professa les humanités en Flandre; puis, s'étant consacré aux missions étrangères, il partit, en 1649, pour le Paraguay, dont il devint supérieur, et où son nom fut traduit en celui de *del Techo*, sous lequel il a publié : *Historia provinciæ Paraguariæ Societatis Jesu;* Liége, 1673, in-fol. : c'est une histoire des établissements des jésuites dans cette partie de l'Amérique. Cet ouvrage, traduit en anglais, a été inséré dans la *Collection of voyages* de Churchill.

Feller, *Biogr. univ.* — *Catal. inédit de la Bibl. imp.*

TOIRAS (*Jean* DE SAINT-BONNET, seigneur DE), maréchal de France, né à Saint-Jean de Gardonnenques (Languedoc), le 1er mars 1585, tué au siége de Fontanette (Milanais), le 14 juin 1636. Issu de l'ancienne famille de Caylar, il était le quatrième fils d'Aymar de Saint-Bonnet. Son adresse à la chasse fut le commencement de sa fortune. Attaché comme page à la vénerie du prince de Condé, il le suivit à Bruxelles, en 1610, et, à son retour, passa au service d'Henri IV, qui l'entretenait sans cesse de sa passion pour la belle princesse. Admis ensuite dans l'intimité de Louis XIII, il obtint un des quatre emplois de lieutenant de la vénerie, et acheta, en 1619, la charge de capitaine de la volière des Tuileries (1), et en 1620 une compagnie des gardes. On le vit payer bravement de sa personne au siége de Caen et au combat des Ponts-de-Cé (1620), aux siéges de Saint-Jean-d'Angely et de Montauban (1621) et à celui de Montpellier (1623). A la suite de ces services militaires, le grade de mestre-de-camp avec le régiment de Champagne et le gouvernement du fort Louis, près de La Rochelle, lui furent donnés, à l'instigation de Richelieu (13 sept. 1624), « pour l'oster, dit Fontenay-Mareuil, d'auprès du roy, qui avoit une très-grande inclination pour luy ». Cette conduite ne refroidit pas le zèle de Toiras. Lors de la prise d'armes des huguenots en 1625, il alla, de concert avec le duc de Montmorency, attaquer Soubise, qui tenait la mer, le battit à Saint-Martin de Rhé, et reprit sur lui cette île, qui commandait le port de La Rochelle (15 sept. 1625). Il reçut le gouvernement de l'île qu'il venait de reconquérir (2 déc.) (2), auquel il joignit, en 1626, celui du pays d'Aunis et de l'île d'Oléron. En 1627, la flotte anglaise, commandée par Buckingham, parut devant l'île de Rhé. Toiras, surpris à l'improviste, livra un combat inégal (23 juill.), à la suite duquel il s'enferma dans les forts de Saint-Martin et de la Prée. Pendant un siége qui dura quatre mois, il eut à lutter non-seulement contre

(1) Tograï était le nom de l'employé de chancellerie chargé de dessiner l'espèce de paraphe très-orné (*togra*) qui accompagnait tous les actes du sultan. Il paraît que Tograï eut un pareil emploi, et qu'il s'y distingua.

(1) En 1624, un état de la dépense des châteaux royaux porte : « Au sieur Toiras, pour la despense, charge et entretènement de la volière qui est dans le grand jardin des Tuileries, 1,800 liv. tournois. »

(2) Richelieu, qui fait bien fort sonner cette récompense, a peint Toiras comme un favori avide, qui épuisait au profit des siens la générosité royale, et obtenait pour son frère l'évêché de Nîmes, et pour son oncle celui de Saint-Papoul.

de fantaisie, de gaieté douce, d'honnêteté, de piété et de sentiment. Ce peu de mots exprime les qualités qui distinguent l'aimable auteur de *Rosa et Gertrude*, l'écrivain ingénu, plein d'un art qui s'efface à dessein et disparaît sous le naturel et la fine bonhomie, l'artiste nourri de Montaigne et d'Amyot, et dont on ne saurait nier la parenté littéraire avec Bernardin de Saint-Pierre, Nodier, Sterne et Xavier de Maistre. Tœpffer était fils d'un peintre distingué, et reçut une solide instruction classique, bien qu'il se sentit de bonne heure sollicité vivement par le démon de la peinture. Florian, Fénelon, Châteaubriand, Bernardin de Saint-Pierre et Rousseau furent d'abord ses auteurs favoris, le dernier surtout; mais à la lecture de leurs œuvres il joignit celle des écrivains du seizième siècle, dont l'idiome plein de saveur gauloise s'est conservé en partie dans la Suisse occidentale, mêlé à cette langue, passablement archaïque, importée par les protestants fugitifs et qu'on appelle le français *réfugié*. Ayant terminé ses études, Tœpffer se disposait à embrasser la profession paternelle, quand une opiniâtre affection des yeux le força d'y renoncer. Au lieu de partir pour Rome, il vint à Paris (1819), sous prétexte de consulter les médecins; en réalité il lisait beaucoup, observait de même, suivait les cours publics, et se montrait assidu au Théâtre-Français. Forcé au bout d'un an de choisir un état, il se décida pour l'enseignement. Il commença par être sous-maître dans un pensionnat, puis il fonda à Genève même une maison d'éducation. En 1833, il fut appelé à professer la rhétorique à l'Académie des belles-lettres. Tout en faisant ses cours et en dirigeant son pensionnat comme un père dirige sa famille, il se délassait de ses travaux au moyen du crayon et de la plume; il composait de petites comédies à l'usage de ses élèves, et pour les égayer il crayonnait lestement de grotesques *charges*. L'été venu, ou dans les vacances, maître et écoliers prenaient en main la longue pique ferrée, jetaient le havre-sac sur leurs épaules et s'en allaient joyeusement explorer les Alpes. La Savoie, l'Oberland, le Piémont, le Dauphiné étaient tour à tour le but de ces excursions pédestres, qui nous ont valu les deux séries des *Voyages en zig-zag* (Paris, 1843-1853, 2 vol. gr. in-8°), dans lesquels Tœpffer montre son double talent de narrateur et de dessinateur. Quant à ces caricatures à la plume qui servaient à *illustrer* quelque histoire bouffonne, elles tombèrent un jour sous les yeux de Gœthe, qui en parla avec bienveillance dans son journal *Kunst und Alterthum*. Sur ce visa du maître, Tœpffer, à son loisir, autographia plusieurs de ces fantaisies (*M. Vieux-Bois*, *M. Jabot*, *le docteur Festus*, *M. Pencil*, et *M. Crépin*); la sixième (*M. Cryptogame*) fut mise au jour en 1845, à Paris. Ces pochades sont souvent ingénieuses, mais le comique en est parfois outré et choque le goût français.

Tœpffer débuta dans les lettres par une brochure, en vieux style, sur l'exposition de peinture de Genève (1826, in-8°). Puis vinrent divers articles d'art et de fantaisie publiés en partie dans la *Bibliothèque de Genève*, sous ce titre : *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* (Paris, 1839, in-8°, et 1847, 2 vol. in-8o). On trouve là un prétendu *Traité du lavis à l'encre de Chine*, qui n'est pour l'écrivain qu'un prétexte à boutades ou un cadre à théories sur la poésie et l'esthétique. L'auteur du *Voyage autour de ma chambre*, Xavier de Maistre, lut par hasard ce traité, et envoya à l'auteur, qu'il ne connaissait pas, une plaque d'encre de Chine. Dix ou douze ans plus tard il recommanda à l'éditeur parisien Charpentier l'instituteur genevois, dont les productions étaient destinées, écrivait-il, « à un succès bien plus mérité que les siennes ». La notoriété de Tœpffer date de 1832, où il publia *la Bibliothèque de mon oncle*, petit chef-d'œuvre de sentiment et de fantaisie. Vint ensuite *le Presbytère* (1833, 1839, in-8°, et Paris, 1846, in-18), roman plein d'intérêt et tout à fait genevois. De 1833 à 1840 parurent les divers récits qui ont formé le recueil des *Nouvelles et Mélanges* (Genève, 1840, in-8°), si connu en France sous le titre de *Nouvelles genevoises* (Paris, 1841, in-18, et 1844, in-8°, fig.). Son œuvre dernière, c'est *Rosa et Gertrude* (Paris, 1846, in-18), simple et touchante histoire qui ne fut pas achevée. Dès 1842 Tœpffer ressentit les premières atteintes de l'hépatite qui l'a prématurément enlevé. En 1844, il alla prendre les eaux à Lavey, près de Saint-Maurice (Valais), et en 1845 à Vichy, sans y trouver de soulagement. De retour à Genève, et luttant contre ses souffrances, il se remit au travail, dessina l'*Histoire d'Albert*, et écrivit un *Essai de physiognomonie* (Genève, 1845, in-4°, fig.). De cette époque date un journal d'impressions sérieuses dont le manuscrit est entre les mains de M. Vinet. Bientôt il fallut renoncer aux lettres, à l'enseignement, abandonner même le pensionnat et aller à Mornex, derrière le Salève, et encore une fois à Vichy. Tœpffer, ne pouvant plus écrire, se livra à la peinture à l'huile avec une véritable passion, et reçut les conseils de Calame. Il mourut à quarante-sept ans passés. A. DE BOUGY.

Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, et *Notice*, à la tête de *Rosa et Gertrude*. — Albert Aubert, *Notice* à la tête des *Réflexions et menus propos*, 1847. — *Revue des deux mondes*, 15 mars 1841. — Clément de Ris, *Portraits à la plume*; 1853, in-12. — *L'Artiste*, 4e série, t. VI, p. 244.

TOFANO. *Voy.* LOMBARDI.

TOFINO DE SAN-MIGUEL (*Vicente*), astronome espagnol, né en 1740, à Carthagène, mort en 1806, à Madrid. Il s'engagea fort jeune dans la marine. Son aptitude pour les mathématiques et les rapides progrès qu'il avait faits dans cette science lui valurent une chaire à l'académie de marine. Lorsque la guerre de l'indépendance éclata en Amérique, il fut chargé de

surveiller les côtes d'Espagne et d'en dresser les cartes, ainsi que des îles qui se trouvent sur la route du nouveau monde. Il s'acquitta de cette mission avec un zèle louable, comme l'attestent les travaux qu'il laissa. En 1773, il se fixa à Cadix, où il s'adonna tout entier aux observations astronomiques de concert avec son ami Jose Varela, et améliora l'état de l'observatoire. En 1786 il devint directeur des compagnies des gardes marine, plus tard brigadier des forces navales. L'Académie d'histoire de Madrid le compta parmi ses membres, et celle des sciences de Paris au nombre de ses correspondants. On a de Tofino : *Compendio de la geometria elementar y trigonometria rectiliña;* Ile de Léon, 1771, in-4°; — *Observaciones astronomicas hechas en Cadiz;* Madrid, 1776-77, 2 vol. in-4°; — *Atlas des côtes d'Espagne;* 1786, gr. in-fol.; — *Derrotero de las costas de España en el Mediterraneo, y su correspondente de Africa;* Madrid, 1787, 1795, in-4°; trad. en français (Paris, 1828, in-8°) par Baudin; — *Derrotero de las costas de España en el oceano Atlantico y las islas Açoras;* ibid., 1790, in-4°.

Lalande, *Bibliogr. astron.*

TOGRAÏ (1) (*Abou-Ismael-Houséin*), poëte persan, né vers 1063, à Ispahan, mort en 1121. D'après Aboulféda, il descendait de l'un des compagnons de Mahomet. Il fut d'abord au service de Mélek-Chah (1073-92), puis à celui de son fils Mohammed. Plus tard il devint vizir de Masoud, sultan de Mossoul. Quand ce prince se révolta contre son frère Mahmoud, sultan seldjoucide de Perse, et qu'il fut vaincu dans la bataille d'Esterabad près Hamadan (1120), Tograï fut fait prisonnier et mis secrètement à mort par l'ordre du vizir de Mahmoud, qui redoutait son influence. Le plus célèbre de ses poëmes est *Lamiato al-Adjem,* écrit en arabe a Bagdad, en 1112; il appartient au genre élégiaque, et se compose de distiques. Il fut publié par Ed. Pocock (Oxford, 1661, in-8°), avec une version latine, et avec un traité sur la prosodie arabe par Samuel Clarke. Golius l'a aussi trad. en latin (Utrecht, 1707, in-8°, très-rare), et van der Sloot a reproduit son édition (Franeker, 1769). Le poëme de Tograï a paru aussi en arabe avec celui de Schanfara (Casan, 1814, in-8°). Il a été traduit en anglais et en français par Vattier (1660, in-8°), et en allemand. Tograï a écrit également un ouvrage d'alchimie, dont le titre en latin, *Directio in usum filiorum,* a induit en erreur d'Herbelot, qui a pris ce livre pour un traité d'éducation.

Schnurrer, *Bibl. arabica* — Zenker, *Bibl. orientalis;* Leipzig, 1846, in 8°. — Wustenfeld, *Gesch. der arabischen Ærzte und Naturforscher,* § 151, p. 87.

TOICT (*Nicolas* DU), historien, né à Lille, en 1611, mort vers 1680. Il entra dans la Société de Jésus en 1630, et professa les humanités en Flandre; puis, s'étant consacré aux missions étrangères, il partit, en 1649, pour le Paraguay, dont il devint supérieur, et où son nom fut traduit en celui de *del Techo,* sous lequel il a publié : *Historia provinciæ Paraguariæ Societatis Jesu;* Liége, 1673, in-fol. : c'est une histoire des établissements des jésuites dans cette partie de l'Amérique. Cet ouvrage, traduit en anglais, a été inséré dans la *Collection of voyages* de Churchill.

Feller, *Biogr. univ.* — *Catal. inédit de la Bibl. imp.*

TOIRAS (*Jean* DE SAINT-BONNET, seigneur DE), maréchal de France, né à Saint-Jean de Gardonnenques (Languedoc), le 1[er] mars 1585, tué au siége de Fontanette (Milanais), le 14 juin 1636. Issu de l'ancienne famille de Caylar, il était le quatrième fils d'Aymar de Saint-Bonnet. Son adresse à la chasse fut le commencement de sa fortune. Attaché comme page à la vénerie du prince de Condé, il le suivit à Bruxelles, en 1610, et, à son retour, passa au service d'Henri IV, qui l'entretenait sans cesse de sa passion pour la belle princesse. Admis ensuite dans l'intimité de Louis XIII, il obtint un des quatre emplois de lieutenant de la vénerie, et acheta, en 1619, la charge de capitaine de la volière des Tuileries (1), et en 1620 une compagnie des gardes. On le vit payer bravement de sa personne au siége de Caen et au combat des Ponts-de-Cé (1620), aux siéges de Saint-Jean-d'Angely et de Montauban (1621) et à celui de Montpellier (1623). A la suite de ces services militaires, le grade de mestre-de-camp avec le régiment de Champagne et le gouvernement du fort Louis, près de La Rochelle, lui furent donnés, à l'instigation de Richelieu (13 sept. 1624), « pour l'oster, dit Fontenay-Mareuil, d'auprès du roy, qui avoit une très-grande inclination pour luy ». Cette conduite ne refroidit pas le zèle de Toiras. Lors de la prise d'armes des huguenots en 1625, il alla, de concert avec le duc de Montmorency, attaquer Soubise, qui tenait la mer, le battit à Saint-Martin de Rhé, et reprit sur lui cette île, qui commandait le port de La Rochelle (15 sept. 1625). Il reçut le gouvernement de l'île qu'il venait de reconquérir (2 déc.) (2), auquel il joignit, en 1626, celui du pays d'Aunis et de l'île d'Oléron. En 1627, la flotte anglaise, commandée par Buckingham, parut devant l'île de Rhé. Toiras, surpris à l'improviste, livra un combat inégal (23 juill.), à la suite duquel il s'enferma dans les forts de Saint-Martin et de la Prée. Pendant un siége qui dura quatre mois, il eut à lutter non-seulement contre

(1) *Tograï* était le nom de l'employé de chancellerie chargé de dessiner l'espèce de paraphe très-orné (*togra*) qui accompagnait tous les actes du sultan. Il paraît que Tograï eut un pareil emploi, et qu'il s'y distingua.

(1) En 1624, un état de la dépense des châteaux royaux porte : « Au sieur Toiras, pour la despense, charge et entretènement de la volière qui est dans le grand jardin des Tuileries, 1,800 liv. tournois. »

(2) Richelieu, qui fait bien fort sonner cette récompense, a peint Toiras comme un favori avide, qui épuisait au profit des siens la générosité royale, et obtenait pour son frère l'évêché de Nîmes, et pour son oncle celui de Saint-Papoul.

l'ennemi, mais contre les rigueurs de la famine. Après avoir repoussé un assaut que Buckingham dirigea sur cinq endroits différents, il le força enfin à se rembarquer (8 nov.). Cette résistance de l'île de Rhé fut une des choses qui dans ce temps occupèrent le plus la nation, et quand Toiras vint à Surgères saluer le roi, celui-ci s'avança de trois pas pour l'embrasser (1). Il coopéra ensuite à la prise de La Rochelle.

Au milieu même de ces succès, Toiras était déjà en butte à l'inimitié de Richelieu : un mémoire dénonciateur de Marillac, daté du 6 février 1628, en est la preuve. Toiras en effet, dit M. Avenel, « était un fort honnête homme, mais sa probité avait quelque roideur. Richelieu essaya de l'assouplir; il échoua, de là les persécutions sourdes ou déclarées dont il fut l'objet ». Dans la guerre de la Valteline, nommé gouverneur de Casal (1629), Toiras fit dans le Montferrat des pointes hardies, qui lui livrèrent plusieurs petites places. Ces courses parurent si inquiétantes aux Impériaux qu'ils vinrent assiéger Casal (23 mai 1630). Cette défense mémorable devait illustrer le nom de Toiras. Il s'y était préparé par tous les moyens; cependant il vint en secret à Gap trouver Richelieu, qui ne lui donna qu'une seule instruction : « ne jamais se rendre ». Manquant d'argent, il fit fondre (et cela répond aux malveillantes insinuations de Richelieu dans ses *Mémoires*) toute son argenterie, et, cette ressource épuisée, créa de la monnaie avec le cuivre d'un canon (2), en se portant caution de sa valeur fictive. Cependant en présence des douze mille soldats de Spinola, il commit la faute de ne pas rappeler dans Casal les garnisons qu'il avait dispersées dans les petites villes voisines. Ce fut à ce siége que pour la première fois on employa l'artillerie légère, dont on attribue à tort l'invention à Gustave-Adolphe. Décimés par plus de soixante sorties et par les maladies, les Impériaux, après la trêve conclue par Mazarin avec le duc de Savoie, levèrent enfin le siége (sept.). Récompensé par le bâton de maréchal de France (13 déc. 1630), Toiras fut encore éloigné de la cour par Richelieu, qui l'employa à la négociation du traité de Cherasco, qui donna Pignerol à la France (1631), et à la formation d'une ligue avec la Savoie et Venise. Nommé, le 12 avril 1633, chevalier du Saint-Esprit, il refusa de venir en France recevoir le cordon bleu « aimant mieux, dit Montglat, ne point l'avoir que de se fier à un homme tout-puissant qui ne l'aimait point ». Cette conduite hâta sa disgrâce, et Richelieu, prétextant la part prise alors par les frères de Toiras aux menées de Gaston d'Orléans, lui enleva toutes ses dignités (nov. 1633). Quant au maréchal, il n'accepta, avec la permission de Louis XIII, le commandement d'une armée du duc de Savoie, que lorsque ce prince fut devenu l'allié de la France dans la guerre qui se ralluma en 1636 avec l'Autriche. Peu après il périt d'un coup de mousquet devant la petite place de Fontanette, au moment où il se préparait à envahir le Milanais. Son corps fut enterré à Turin.

Toiras n'était pas seulement un vaillant et habile capitaine, c'était encore un homme d'esprit, et l'on a retenu de lui plus d'un mot piquant. La veille d'une bataille un officier lui demandant un congé pour aller chez son père, gravement malade : « Allez, lui-dit-il, père et mère honoreras afin de vivre longuement. » Eug. Asse.

Baudier, *Hist. du marechal de Toiras*; Paris, 1644, in-fol. — Montglat, Richelieu, *Memoires*. — Bazin, *Hist. de Louis XIII*. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*. — V. Cousin, *La Jeunesse de Mazarin*. — Avenel, *Corresp. de Richelieu*. — De Courcelles, *Dict. hist. des generaux français*.

TOLAND (*John*) (1), philosophe anglais, né le 30 novembre 1670, à Redcastle (2), près Londonderry, en Irlande, mort le 11 mars 1722, à Putney, près Londres. Ses parents étaient catholiques. Avant de quitter son lieu natal, où il fit ses études classiques, il embrassa la communion anglicane; « sa raison, dit-il, aidée de celle de quelques autres personnes, fut l'heureux instrument de sa conversion ». Il passa trois années à l'université de Glasgow, prit en 1690 le degré de maître ès arts dans celle d'Édimbourg, et dans l'intention de se vouer au sacerdoce, il se rendit à Leyde, où il fut entretenu par de généreux presbytériens qui avaient fondé sur lui de grandes espérances. A cette époque en effet il se montrait un rigide non-conformiste. En 1692, il alla à Oxford; grâce au secours qu'il tira de la bibliothèque bodleyenne, il fit des recueils sur divers sujets et prépara différents ouvrages. Il repoussait alors energiquement l'accusation d'athéisme ou de déisme; mais une certaine vanité, qui fut le trait le plus marquant de son caractère, le portait à proclamer son indépendance complète en fait de religion. En quittant Oxford, Toland mit au jour le fameux traité intitulé *Christianity not mysterious* (Londres, 1696, in-8°). Partant de ce principe des sociniens qu'il n'y a rien dans l'Évangile qui soit au-dessus de la raison, il cherche à détruire les mystères du catholicisme, en faisant remarquer que puisque dans la nature on n'appelle mystères ni les choses complétement inconnues ni celles imparfaitement connues, il doit en être de même dans la religion. Ce livre hardi excita dans le clergé des clameurs furieuses; on ne se contenta point d'en dénaturer l'esprit et d'accabler l'auteur d'invectives; on souleva l'opinion publique contre ce dernier, et le parlement de Dublin, sans vouloir l'écouter dans la requête qu'il présentait, condamna son œuvre au feu, ce qui fut exécuté le

(1) Voir la *Relation de la descente des Anglais en l'isle de Ré*; 1628, in-12.

(2) Ce fait est encore affirmé dans une depêche de Mazarin, recemment publiée par M. Cousin (*La Jeunesse de Mazarin*).

(1) Il avait reçu au baptême les prénoms de *Janus Junius*.

(2) Village de l'Ulster, situé dans la péninsule d'Inis Eogan, d'où il prit quelquefois le surnom d'*Eoganesius*.

11 septembre 1697. Il y eut même ordre de l'arrêter, mais il se hâta de passer en Angleterre, où il publia une *Apologie* de ses opinions, qui ne manque ni de vigueur ni de dignité. Laissant de côté la controverse religieuse, Toland se jeta dans la politique, et soutint ardemment les whigs, déployant dans chacun de ses nombreux écrits un degré de génie et de savoir dignes d'une meilleure récompense. Par malheur sa pauvreté le força de vivre au jour le jour, à la merci des libraires ou des grands, et il se trouva même quelquefois si à l'étroit que son état ne différait guère de la mendicité (1). Lorsque le parlement reconnut l'électrice de Hanovre Sophie pour héritière présomptive de la couronne d'Angleterre (1701), Toland écrivit l'*Anglia libera*, et en offrit un exemplaire à cette princesse, qui lui fit présent en retour de plusieurs médailles d'or et des portraits de sa famille. Du Hanovre il se rendit à Berlin, et y entama avec Beausobre une discussion théologique à laquelle la reine de Prusse, qui était présente, mit brusquement fin au moment où sans avoir rien produit elle allait dégénérer en querelle. Après avoir jeté le masque de l'orthodoxie dans les *Lettres à Serena* (1704) et surtout dans *le Socinianisme tel qu'il est* (1705), où il se range ouvertement au panthéisme, il partit pour le continent (1707), avec la singulière mission, qu'il avait sollicitée du reste, de rendre au ministre Harley, son patron, un compte secret de tout ce qu'il pourrait apprendre dans les cours étrangères (2). Il joua ce rôle d'espion politique dans le Hanovre, à Vienne, où il s'employa pour faire obtenir à un banquier français d'Amsterdam le titre de comte de l'Empire, en Bohême et en Hollande. Ayant plus tard à se plaindre de Harley, qui le laissait mourir de faim, il rompit avec lui, sans pourtant imiter la conduite de Swift, qui dans des circonstances semblables porta dans le parti opposé sa colère et sa plume. Toujours luttant, toujours écrivant, affligé d'infirmités précoces, il dut à la pitié de lord Molesworth d'adoucir quelque peu l'amertume et l'isolement de ses dernières années. Il mourut à cinquante-deux ans, bien plus usé par une vie de fatigues, de déceptions et de misère que par le violent rhumatisme qui le conduisit au tombeau. Il demeurait alors dans un village voisin de Londres, à Putney, chez un charpentier. Il témoigna dans sa dernière maladie une patience philosophique; comme on lui demandait s'il avait besoin de quelque chose, il répondit d'un ton ferme : « Je n'ai besoin que de la mort », et il expira.

(1) Disraeli, qui a consacré un chapitre entier à Toland dans les *Calamities of authors*, indique par le détail les misérables sommes d'argent que lui rapportait sa plume. « Tout ce que cet écrivain semble avoir retiré, dit-il, d'une existence vouée au labeur littéraire, à la philosophie et au patriotisme, n'a probablement pas dépassé 200 livres (5,000 francs). »

(2) La lettre fort curieuse qu'il lui écrivit à ce sujet se trouve dans ses *Posthumous works*, t. II, p. 223.

On a présenté Toland et ses écrits sous le jour le plus faux; les théologiens, ses ennemis, ou plutôt, comme il disait, « ces imposteurs sacrés de toutes les religions, » qu'il avait flagellés sans ménagement, « quelque déguisement qu'ils eussent pris pour mener le peuple par le nez en partageant ses dépouilles », s'acharnèrent sur sa mémoire et en firent une sorte de monstre, livré à tous les vices. A vrai dire il fut moins odieux que malheureux. Ses disgrâces doivent être attribuées à une vanité excessive (1); il affectait d'être singulier en tout; il n'avait ni critique, ni élévation d'idées, ni style. Cependant il avait la passion de la liberté, des vues généreuses; on ne lui reproche aucune mauvaise action. Rationaliste comme Locke au début, il arriva par degrés au déisme, ou plutôt au panthéisme, qu'il avait d'abord combattu.

La liste de ses écrits est fort longue; nous ne rappellerons ici que les plus marquants : *Christianity not mysterious;* Londres, 1696, in-12 : c'est l'unique édition de ce livre, qui, du reste, n'a pas passé dans notre langue; parmi les auteurs qui l'attaquèrent, rappelons les noms de John Norris, Payne, Stillingfleet, Synge et Brown; — *The Militia reformed;* ibid., 1698, in-8° : il y indique le moyen d'avoir, en réorganisant la milice nationale, un corps d'armée suffisant pour prévenir toute invasion; — *Life of Milton ;* ibid., 1698, in-8°, et aussi à la tête d'une édit. des *Œuvres en prose* de ce poète (1698, 3 vol. in-fol.) : la critique de quelques endroits de cette vie, celui entre autres où il avait entrepris de réfuter ceux qui attribuaient au roi Charles Ier la rédaction de l'*Eicôn basilikè*, l'amena à écrire pour sa défense l'ouvrage qui suit; — *Amyntor, or a Defence of Milton's life;* ibid., 1699, in-8° : il y passe en revue les écrits attribués à Jésus, aux apôtres et à d'autres hommes célèbres, et en même temps il élève des soupçons sur l'autorité du canon du Nouveau Testament; ce qui servit de texte à une nouvelle et non moins vive querelle; — *Clito, a poem on the force of eloquence;* ibid., 1700, in-8°; — *The Art of governing by parties;* ibid., 1701, in-8°; — *Anglia libera, or the Succession on the crown explained;* ibid., 1701, in-8°; — *Vindicius Liberius;* ibid., 1702, in-8° : apologie de sa conduite et de ses principes en matière de politique et de religion; — *Letters to Serena* ; ibid., 1704, in-8°; trad. en français par d'Holbach (Amst., 1768, in-8°); ces lettres, adressées à la reine de Prusse, qui ne les a probablement ni lues ni même reçues, sont des dissertations philosophiques sur les préjugés, sur l'histoire de la croyance de l'im-

(1) L'épitaphe qu'il s'était faite en est une preuve entre mille; il y parle ainsi de lui-même : *Omnium literarum excultor, ac linguarum plus decem sciens; veritatis propugnator, libertatis assertor, nullius autem sectator aut cliens*, etc.

l'ennemi, mais contre les rigueurs de la famine. Après avoir repoussé un assaut que Buckingham dirigea sur cinq endroits différents, il le força enfin à se rembarquer (8 nov.). Cette résistance de l'île de Rhé fut une des choses qui dans ce temps occupèrent le plus la nation, et quand Toiras vint à Surgères saluer le roi, celui-ci s'avança de trois pas pour l'embrasser (1). Il coopéra ensuite à la prise de La Rochelle.

Au milieu même de ces succès, Toiras était déjà en butte à l'inimitié de Richelieu : un mémoire dénonciateur de Marillac, daté du 6 février 1628, en est la preuve. Toiras en effet, dit M. Avenel, « était un fort honnête homme, mais sa probité avait quelque roideur. Richelieu essaya de l'assouplir; il échoua, de là les persécutions sourdes ou déclarées dont il fut l'objet ». Dans la guerre de la Valteline, nommé gouverneur de Casal (1629), Toiras fit dans le Montferrat des pointes hardies, qui lui livrèrent plusieurs petites places. Ces courses parurent si inquiétantes aux Impériaux qu'ils vinrent assiéger Casal (23 mai 1630). Cette défense mémorable devait illustrer le nom de Toiras. Il s'y était préparé par tous les moyens; cependant il vint en secret à Gap trouver Richelieu, qui ne lui donna qu'une seule instruction : « ne jamais se rendre ». Manquant d'argent, il fit fondre (et cela répond aux malveillantes insinuations de Richelieu dans ses *Mémoires*) toute son argenterie, et, cette ressource épuisée, créa de la monnaie avec le cuivre d'un canon (2), en se portant caution de sa valeur fictive. Cependant en présence des douze mille soldats de Spinola, il commit la faute de ne pas rappeler dans Casal les garnisons qu'il avait dispersées dans les petites villes voisines. Ce fut à ce siége que pour la première fois on employa l'artillerie légère, dont on attribue à tort l'invention à Gustave-Adolphe. Décimés par plus de soixante sorties et par les maladies, les Impériaux, après la trêve conclue par Mazarin avec le duc de Savoie, levèrent enfin le siége (sept.). Récompensé par le bâton de maréchal de France (13 déc. 1630), Toiras fut encore éloigné de la cour par Richelieu, qui l'employa à la négociation du traité de Cherasco, qui donna Pignerol à la France (1631), et à la formation d'une ligue avec la Savoie et Venise. Nommé, le 12 avril 1633, chevalier du Saint-Esprit, il refusa de venir en France recevoir le cordon bleu « aimant mieux, dit Montglat, ne point l'avoir que de se fier à un homme tout-puissant qui ne l'aimait point ». Cette conduite hâta sa disgrâce, et Richelieu, prétextant la part prise alors par les frères de Toiras aux menées de Gaston d'Orléans, lui enleva toutes ses dignités (nov. 1633). Quant au maréchal, il n'accepta, avec la permission de Louis XIII, le commandement d'une armée du duc de Savoie, que lorsque ce prince fut devenu l'allié de la France dans la guerre qui se ralluma en 1636 avec l'Autriche. Peu après il périt d'un coup de mousquet devant la petite place de Fontanette, au moment où il se préparait à envahir le Milanais. Son corps fut enterré à Turin.

Toiras n'était pas seulement un vaillant et habile capitaine, c'était encore un homme d'esprit, et l'on a retenu de lui plus d'un mot piquant. La veille d'une bataille un officier lui demandant un congé pour aller chez son père, gravement malade : « Allez, lui-dit-il, père et mère honoreras afin de vivre longuement. » Eug. Asse.

Baudier, *Hist. du maréchal de Toiras*; Paris, 1644, in-fol. — Montglat, Richelieu, *Mémoires*. — Bazin, *Hist. de Louis XIII*. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*. — V. Cousin, *La Jeunesse de Mazarin*. — Avenel, *Corresp. de Richelieu*. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

TOLAND (*John*) (1), philosophe anglais, né le 30 novembre 1670, à Redcastle (2), près Londonderry, en Irlande, mort le 11 mars 1722, à Putney, près Londres. Ses parents étaient catholiques. Avant de quitter son lieu natal, où il fit ses études classiques, il embrassa la communion anglicane; « sa raison, dit-il, aidée de celle de quelques autres personnes, fut l'heureux instrument de sa conversion ». Il passa trois années à l'université de Glasgow, prit en 1690 le degré de maître ès arts dans celle d'Édimbourg, et dans l'intention de se vouer au sacerdoce, il se rendit à Leyde, où il fut entretenu par de généreux presbytériens qui avaient fondé sur lui de grandes espérances. A cette époque en effet il se montrait un rigide non-conformiste. En 1692, il alla à Oxford; grâce au secours qu'il tira de la bibliothèque bodleyenne, il fit des recueils sur divers sujets et prépara différents ouvrages. Il repoussait alors énergiquement l'accusation d'athéisme ou de déisme; mais une certaine vanité, qui fut le trait le plus marquant de son caractère, le portait à proclamer son indépendance complète en fait de religion. En quittant Oxford, Toland mit au jour le fameux traité intitulé *Christianity not mysterious* (Londres, 1696, in-8°). Partant de ce principe des sociniens qu'il n'y a rien dans l'Évangile qui soit au-dessus de la raison, il cherche à détruire les mystères du catholicisme, en faisant remarquer que puisque dans la nature on n'appelle mystères ni les choses complétement inconnues ni celles imparfaitement connues, il doit en être de même dans la religion. Ce livre hardi excita dans le clergé des clameurs furieuses; on ne se contenta point d'en dénaturer l'esprit et d'accabler l'auteur d'invectives; on souleva l'opinion publique contre ce dernier, et le parlement de Dublin, sans vouloir l'écouter dans la requête qu'il présentait, condamna son œuvre au feu, ce qui fut exécuté le

(1) Voir la *Relation de la descente des Anglais en l'isle de Ré*; 1628, in-12.

(2) Ce fait est encore affirmé dans une dépêche de Mazarin, récemment publiée par M. Cousin (*La Jeunesse de Mazarin*).

(1) Il avait reçu au baptême les prénoms de *Janus Junius*.

(2) Village de l'Ulster, situé dans la péninsule d'Inis Eogan, d'où il prit quelquefois le surnom d'*Eoganesius*.

11 septembre 1697. Il y eut même ordre de l'arrêter, mais il se hâta de passer en Angleterre, où il publia une *Apologie* de ses opinions, qui ne manque ni de vigueur ni de dignité. Laissant de côté la controverse religieuse, Toland se jeta dans la politique, et soutint ardemment les whigs, déployant dans chacun de ses nombreux écrits un degré de génie et de savoir dignes d'une meilleure récompense. Par malheur sa pauvreté le força de vivre au jour le jour, à la merci des libraires ou des grands, et il se trouva même quelquefois si à l'étroit que son état ne différait guere de la mendicité (1). Lorsque le parlement reconnut l'électrice de Hanovre Sophie pour héritière présomptive de la couronne d'Angleterre (1701), Toland écrivit l'*Anglia libera*, et en offrit un exemplaire à cette princesse, qui lui fit present en retour de plusieurs médailles d'or et des portraits de sa famille. Du Hanovre il se rendit à Berlin, et y entama avec Beausobre une discussion théologique à laquelle la reine de Prusse, qui était présente, mit brusquement fin au moment où sans avoir rien produit elle allait dégénérer en querelle. Après avoir jeté le masque de l'orthodoxie dans les *Lettres à Serena* (1704) et surtout dans *le Socinianisme tel qu'il est* (1705), où il se range ouvertement au panthéisme, il partit pour le continent (1707), avec la singulière mission, qu'il avait sollicitée du reste, de rendre au ministre Harley, son patron, un compte secret de tout ce qu'il pourrait apprendre dans les cours étrangères (2). Il joua ce rôle d'espion politique dans le Hanovre, à Vienne, où il s'employa pour faire obtenir à un banquier français d'Amsterdam le titre de comte de l'Empire, en Bohême et en Hollande. Ayant plus tard à se plaindre de Harley, qui le laissait mourir de faim, il rompit avec lui, sans pourtant imiter la conduite de Swift, qui dans des circonstances semblables porta dans le parti opposé sa colère et sa plume. Toujours luttant, toujours écrivant, affligé d'infirmités précoces, il dut à la pitié de lord Molesworth d'adoucir quelque peu l'amertume et l'isolement de ses dernières années. Il mourut à cinquante-deux ans, bien plus usé par une vie de fatigues, de déceptions et de misère que par le violent rhumatisme qui le conduisit au tombeau. Il demeurait alors dans un village voisin de Londres, à Putney, chez un charpentier. Il témoigna dans sa dernière maladie une patience philosophique; comme on lui demandait s'il avait besoin de quelque chose, il répondit d'un ton ferme : « Je n'ai besoin que de la mort », et il expira.

(1) Disraeli, qui a consacré un chapitre entier à Toland dans les *Calamities of authors*, indique par le détail les misérables sommes d'argent que lui rapportait sa plume. « Tout ce que cet écrivain semble avoir retiré, dit-il, d'une existence vouée au labeur littéraire, à la philosophie et au patriotisme, n'a probablement pas dépassé 200 livres (5,000 francs). »

(2) La lettre fort curieuse qu'il lui écrivit à ce sujet se trouve dans ses *Posthumous works*, t. II, p. 223.

On a présenté Toland et ses écrits sous le jour le plus faux; les théologiens, ses ennemis, ou plutôt, comme il disait, « ces imposteurs sacrés de toutes les religions, » qu'il avait flagellés sans ménagement, « quelque déguisement qu'ils eussent pris pour mener le peuple par le nez en partageant ses dépouilles », s'acharnèrent sur sa mémoire et en firent une sorte de monstre, livré à tous les vices. A vrai dire il fut moins odieux que malheureux. Ses disgrâces doivent être attribuées à une vanité excessive (1); il affectait d'être singulier en tout; il n'avait ni critique, ni élévation d'idées, ni style. Cependant il avait la passion de la liberté, des vues généreuses; on ne lui reproche aucune mauvaise action. Rationaliste comme Locke au début, il arriva par degrés au déisme, ou plutôt au panthéisme, qu'il avait d'abord combattu.

La liste de ses écrits est fort longue; nous ne rappellerons ici que les plus marquants : *Christianity not mysterious;* Londres, 1696, in-12 : c'est l'unique édition de ce livre, qui, du reste, n'a pas passé dans notre langue; parmi les auteurs qui l'attaquèrent, rappelons les noms de John Norris, Payne, Stillingfleet, Synge et Brown; — *The Militia reformed;* ibid., 1698, in-8° : il y indique le moyen d'avoir, en réorganisant la milice nationale, un corps d'armée suffisant pour prévenir toute invasion; — *Life of Milton;* ibid., 1698, in-8°, et aussi à la tête d'une édit. des *Œuvres en prose* de ce poëte (1698, 3 vol. in-fol.) : la critique de quelques endroits de cette vie, celui entre autres où il avait entrepris de réfuter ceux qui attribuaient au roi Charles I[er] la rédaction de l'*Eicôn basilikè*, l'amena à écrire pour sa défense l'ouvrage qui suit; — *Amyntor, or a Defence of Milton's life;* ibid., 1699, in-8° : il y passe en revue les écrits attribués à Jésus, aux apôtres et à d'autres hommes célèbres, et en même temps il élève des soupçons sur l'autorité du canon du Nouveau Testament; ce qui servit de texte à une nouvelle et non moins vive querelle; — *Clito, a poem on the force of eloquence;* ibid., 1700, in-8°; — *The Art of governing by parties;* ibid., 1701, in-8°; — *Anglia libera, or the Succession on the crown explained;* ibid., 1701, in-8°; — *Vindicius Liberius;* ibid., 1702, in-8° : apologie de sa conduite et de ses principes en matière de politique et de religion; — *Letters to Serena;* ibid., 1704, in-8°; trad. en français par d'Holbach (Amst., 1768, in-8°); ces lettres, adressées à la reine de Prusse, qui ne les a probablement ni lues ni même reçues, sont des dissertations philosophiques sur les préjugés, sur l'histoire de la croyance de l'im-

(1) L'épitaphe qu'il s'était faite en est une preuve entre mille; il y parle ainsi de lui-même : *Omnium literarum excultor, ac linguarum plus decem sciens; veritatis propugnator, libertatis assertor, nullius autem sectator aut cliens*, etc.

mortalité de l'âme chez les païens, sur le paganisme, sur les erreurs du système de Spinosa, et sur le mouvement; d'après Warburton, tout cela n'est qu'un ramas de citations et de lieux communs sans aucun assaisonnement de critique; — *Socinianism truly stated*; ibid., 1705, in-4°; — *An Account of the courts of Prussia and Hanover*; ibid., 1705, in-8°; trad. en français; — *Adeisidæmon, sive Titus Livius a superstitione vindicatus*; *Origines judaicæ*; La Haye, 1709, in-12 : ces deux écrits donnèrent lieu à une réplique de l'évêque Huet et à deux brochures de La Faye et de Benoist, ministres protestants; — *A Description of Epsom*; ibid., 1711, in-8°, avec la traduction de quatre lettres de Pline; — *The Art of restoring, or the Piety and probity of general Monk in bringing about the last restoration evidenced from his own letters*; ibid., 1714, in-8° : il y eut en trois mois dix éditions de cette pièce; — *Reasons for naturalising the Jews in Great Britain and Ireland*; ibid., 1714, in-8° : Toland y propose d'accorder aux juifs les droits civils et politiques qui étaient l'apanage des citoyens anglais, et il les venge avec beaucoup de force et de bon sens des calomnies répandues partout sur leur compte; — *The State anatomy of Great Britain*; ibid., 1717, 2 part. in-8°; — *Mazarenus, or Jewish, gentile or mahometan christianity*; ibid., 1718, in-8° : il y veut prouver qu'au point de vue de la sanctification et du renouvellement de l'homme intérieur, qui forme la meilleure partie du christianisme, le juif et le païen, le grec et le barbare, le chrétien et le musulman sont tous un en Christ, bien qu'ils diffèrent à d'autres égards; ces conclusions hardies lui attirèrent plus d'un contradicteur, notamment Mangey et Paterson; — *Pantheisticon, sive Formula celebrandæ sodalitatis socraticæ*; Cosmopolis (Londres), 1720, in-8°; trad. en anglais, 1751, in-8°. Ce formulaire d'une société de philosophes panthéistes est écrit en forme de dialogues, où le maître recommande à ses disciples l'amour de la vérité, de la liberté et de la santé, et les encourage à être de bonne humeur, sobres, tolérants et exemps de préjugés. « En examinant cette pièce de plus près, dit Mosheim, composée d'antiphones, de leçons, de litanies, le tout imprimé en caractères rouges et noirs, on peut difficilement s'empêcher de croire que l'intention de l'auteur n'ait été de tourner en ridicule les liturgies chrétiennes; » — *Tetradymus, or the IV twins*; Londres, 1720, in-8° : contenant quatre dissertations, sous les titres particuliers de Hodegus, Clydophorus, Hypatia et Mangoneutes. Toland avait aussi trad. quelques ouvrages, notamment *Discourse upon coins* (1696), de Davanzati, et comme éditeur on lui devait les *Memoirs of Denzil lord Holles* (1699, in-8°), l'*Oceana* de J. Harrington (1700, in-fol.), avec une vie; l'*Oratio philippica* (1707, in-8°), les *Letters of lord Shaftesbury to R. Molesworth* (1721, in-8°), etc. Après la mort de Toland parut un recueil de ses œuvres posthumes (*Collection of several pieces*; Lond., 1726, 1747, 2 vol. in-8°), avec une vie très-détaillée par Des Maizeaux. P. L—y.

Historical account of the life and writings of J. Toland; Lond., 1722, in-8°. — Des Maizeaux, sa *Vie* déjà citée. — Mosheim, *De vita, fatis et scriptis J. Tolandi*; Hambourg, 1722, in-8°. — *Bibl. anglaise*, t. XIV. — *Bibl. germanique*, t. VI. — Leland, *Deistical writers*. — Disraeli, *Calamities of authors*. — Niceron, *Mémoires*, t. X. — Chalmers, *General Biogr. dict.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

TOLEDO (*Frédéric* DE), duc d'Alba, né au quinzième siècle. Il appartenait à une ancienne famille noble, qui prétendait descendre des empereurs Paléologue. Après s'être distingué contre les Maures de Grenade, il fut nommé capitaine général dans la guerre qui venait d'éclater entre l'Espagne et la France, alliée du roi de Navarre (1512). Il occupa Pampelune, força les ducs de Longueville et de Valois à repasser les Pyrénées, les franchit à leur suite, et conquit en peu de temps tout le royaume de Navarre. Pour honorer sa conduite, Ferdinand le Catholique lui fit don de la ville de Huesca. Plus tard Charles V, qu'il accompagna dans les Pays-Bas et en Italie, lui conféra la Toison d'or. De ses quatre fils, l'un, *Juan-Alvarez*, cardinal et archevêque de Burgos, mourut en 1557, et le cadet fut *Pedro*, qui suit.

Zurita, *Hist. del rey Hernando el Catolico*.

TOLEDO (*Pedro* DE), marquis de Villafranca, fils du précédent, né en 1484, à Alba de Tormès, près Salamanque, mort le 12 février 1553, à Florence. Ferdinand le Catholique, dont il avait été page, lui fit épouser une riche héritière, Maria Osorio, qui lui apporta avec de grands domaines le titre de marquis de Villafranca. Après avoir servi sous les ordres de son père dans la guerre de Navarre, il prit part à la répression de la révolte des communes et accompagna Charles V aux Pays-Bas, en Allemagne et en Italie. Au commencement de 1532, il succéda comme vice-roi de Naples au cardinal Colonna, qui venait de mourir. Il trouva le royaume dans un état pitoyable. Beaucoup de grands seigneurs se trouvaient en révolte ouverte contre l'autorité de l'empereur; la peste venait de ravager la capitale, et dans les provinces régnait une anarchie absolue. Le premier soin de Toledo fut de rétablir la justice sans égard pour le rang des coupables. Il réforma les tribunaux, défendit le port des armes, excepté aux nobles; donna une loi contre le duel, et détruisit les principaux repaires des voleurs et des assassins. En même temps il fit beaucoup pour assainir et embellir Naples : il l'agrandit considérablement, fit paver les rues, et en ouvrit de nouvelles en grand nombre, entre autres celle qui a conservé son nom jusqu'à nos jours. Il construisit le

palais royal près de Castel-Nuovo (aujourd'hui *Palazzo Vecchio*), et plusieurs églises et hôpitaux; il fortifia le château de Santo-Elmo, orna la ville de fontaines, et fit creuser le canal dei Legni pour dessécher les marais. En 1537 il repoussa les Turcs, qui avaient débarqué à Castro, fortifia ensuite les villes maritimes de la Pouille, et déblaya Pozzuoli, presque détruite par les tremblements de terre. Par toutes ces mesures Toledo s'était rendu populaire; mais son zèle exagéré pour la religion catholique lui attira bien des haines. En 1540 il expulsa du royaume les Juifs, sous prétexte d'usure; puis il sévit contre les partisans de la réforme, et afin de mettre obstacle à toute culture littéraire, parce qu'il considérait la science comme ennemie de la foi, il fit supprimer toutes les académies instituées à Naples. Le 11 mai 1547 il institua, d'après les ordres de l'empereur, le tribunal de l'inquisition, pour lequel les Napolitains avaient la plus vive aversion. A peine l'édit eut-il paru que le peuple courut aux armes, et s'unit à la noblesse dans la *Santa Unione*; de fréquents combats ensanglantèrent les rues et les environs de la ville. La ligue envoya le prince de San-Severino à Charles V pour obtenir la suppression de l'inquisition, et la guerre civile dura jusqu'au 12 août 1547, où arriva la réponse de l'empereur, favorable aux vœux des Napolitains. A la fin de 1552, Toledo reçut l'ordre de marcher contre Sienne; mais arrivé à Livourne, il tomba gravement malade, fut transporté à Florence, et y mourut. Malgré sa sévérité excessive et son fanatisme religieux, il fut sans contredit le plus remarquable de tous les vice-rois que l'Espagne envoya à Naples. Un de ses fils, *Ferdinand*, fut le fameux duc d'Albe (*voy.* ce nom); sa fille *Leonora* avait épousé Cosme de Médicis, duc de Florence. Ch. de G.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*. — Botta, *Storia d'Italia*.

TOLEDO (*Francisco* DE), en français *Tolet*, cardinal espagnol, né le 10 novembre 1532, à Cordoue, mort le 14 septembre 1596, à Rome. Ses parents étaient pauvres et d'humble origine. Après avoir fait sa philosophie à Valence, il vint achever ses études à l'université de Salamanque, et eut pour professeur Dominique Soto, qui l'appelait *un prodige d'esprit*. Reçu docteur en théologie, il fut chargé de professer la philosophie (1555), et compta bientôt au nombre des théologiens les plus savants de l'Espagne. En 1558 il entra chez les Jésuites, et aussitôt son noviciat terminé, il fut envoyé par Fr. Borgia, général de l'ordre, à Rome, où il enseigna avec succès la philosophie et la théologie. Pie V le nomma son prédicateur ordinaire (1569), et dans cette charge, qu'il occupa sous quatre papes de suite, il lutta d'éloquence avec les orateurs les plus célèbres. Il remplissait en même temps les fonctions de conseiller à la pénitencerie et au tribunal de l'inquisition. Grégoire XIII le chargea de faire accepter sa bulle contre Baïus, par l'université de Louvain (1579). Ce pontife avait une telle confiance en ses lumières qu'il l'établit censeur de ses propres ouvrages. Toledo accompagna en Allemagne le cardinal Commendone pour engager l'empereur Maximilien II à former avec le roi de Pologne une ligue contre les Turcs. Il s'opposa énergiquement aux intrigues de Philippe II, qui cherchait par l'entremise de son ambassadeur à faire refuser à Henri IV l'absolution pontificale. Clément VIII lui donna en 1593 le chapeau de cardinal, contre le vœu des jésuites, *magno mærore Societatis, ne aliis hoc exemplo aliqua ad ambitionem fenestra aperiretur*. On a de ce prélat : des commentaires *In Joannis Evangelium* (Rome, 1588, in-fol.); *In XII capita Evangelii secundum Lucam* (Venise, 1601, in-fol.), et *In Epistolam beati Pauli ad Romanos* (Rome, 1602, in-4°); — *Summa casuum conscientiæ* (Rome, 1602, Lyon, 1630, in-4°): cette somme, trad. en français et dont Bossuet recommande la lecture aux ecclésiastiques, contient des propositions hasardées sur la probabilité, les équivoques, le temporel des rois, etc.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — Ribadeneira, Alegambe, *Bibl. script. Soc. Jesu*. — De Thou, *Hist. sui temp.*

TOLET. *Voy*. TOLEDO.

TOLLIUS (*Corneille*), philologue hollandais, né vers 1620, à Utrecht, mort vers 1662, à Harderwyk. Il acheva ses études classiques à Amsterdam, sous la direction de Vossius, ami intime de son père, et devint le secrétaire de ce savant. On lui a reproché plus tard d'avoir trahi sa confiance, en gardant des copies des notes qu'il transcrivait pour lui; mais cette accusation n'a point été prouvée. D'abord professeur adjoint à Harderwyk, il obtint, en 1648, la chaire d'éloquence et de langue grecque. Il a édité : *De infelicitate litteratorum*, par J.-P. Valeriano (Amst., 1647, in-12), avec quelques notices de plus tirées en partie des *Éloges* de Sainte-Marthe, sans indication de source. Ce supplément a été traduit par Coupé, dans les *Soirées littéraires*, t. XVI; *De incredibilibus*, par Paléphate (Amst., 1649, in-12), et *De rebus gestis imper. Joannis et Manuelis Comnenorum* par Jean Cinnanus (Utrecht, 1652, in-4°). On a en outre de lui en latin l'Oraison funèbre de Vossius (Amst., 1649, in-4°), et celle du médecin J.-A. Schmitz (Harderwyk, 1652, in-4°).

TOLLIUS (*Alexandre*), son frère, mort à Harderwyk, en 1675, fut correcteur de l'imprimerie de Jean Blaeuw, à Amsterdam, puis professeur à Harderwyk. Il a donné ses soins à la première édition des *Œuvres de Vossius* (Amst., 1641, 3 vol. in-4°), et à celle d'*Appien* (ibid., 1670, 2 vol. in-8°).

TOLLIUS (*Jacques*), philologue et alchimiste, frère des précédents, né à Utrecht, où il est mort, le 22 juin 1696. Il reçut sa première édu-

cation à Deventer, puis fut envoyé par son père chez G.-J. Vossius; mais il paya d'ingratitude les soins de ce savant, si, comme on l'a prétendu, il s'appropria une partie de ses notes sur les auteurs anciens. Après la mort de Vossius, Tollius vint à Utrecht terminer ses études, et entra bientôt en qualité de commis chez l'imprimeur J. Blaeuw d'Amsterdam, dont il obtint la confiance et l'affection. Il accepta pourtant l'offre que lui fit Heinsius de le prendre pour secrétaire, et il partit, en octobre 1662, pour aller le rejoindre à Stockholm. Heinsius s'étant aperçu qu'il conservait des copies de ses notes, le congédia, et, dans une lettre à Isaac Vossius (Burmann, *Sylloge epistolarum*, t. III, 690), il déclara qu'il avait même à lui reprocher *alia graviora*. Tollius, de retour en Hollande, fut nommé recteur du gymnase de Gouda, et consacrant alors à l'étude de la médecine les loisirs que lui laissaient ces fonctions, il prit en 1669 le grade de docteur. Il perdit en 1673 l'emploi de recteur, et vint habiter Noordwyk, où, tout en donnant des leçons particulières, il exerça l'art de guérir. En 1679, il obtint la chaire d'humanités dans l'université de Duisbourg. Il s'occupait depuis quelque temps de la recherche de la pierre philosophale, lorsqu'en 1687 l'électeur de Brandebourg le chargea de visiter les mines de l'Allemagne et de l'Italie. Son séjour prolongé dans cette dernière contrée le fit soupçonner d'avoir abandonné les principes de la Réforme. Il avait été accueilli à Rome par le cardinal Barberini, dont il habita le palais; néanmoins il quitta cette ville sans prendre congé de ce prélat, et il se rendit à Berlin, où il trouva l'électeur prévenu contre lui. Il se hâta de revenir dans sa patrie, ouvrit à Utrecht, sans autorisation, une école que l'autorité fit fermer, et mourut dans la misère. Ses ouvrages ont pour titres : *Gustus ad Longinum, cum observatis in orationem Ciceronis pro Archia*; Leyde, 1667, in-8°; — *Fortuita, in quibus, præter critica nonnulla, tota fabularis historia græca, phœnicia, ægyptiaca ad chemiam pertinere asseritur*; Amst., 1686, in-8° : l'auteur cherche à prouver, comme le fit plus tard Pernety, que les fables de l'antiquité ne sont que des allégories alchimiques; — *Manuductio ad cœlum chemicum*; ibid., 1688, in-8° de 16 p. : il y expose la méthode qu'il a suivie pour parvenir à la découverte de la pierre philosophale; — *Sapientia insaniens, sive promissa chimica*; ibid., 1689, in-8° de 64 p. : explication d'un opuscule de Basile Valentin, intitulé : *Cursus triumphalis antimonii*; — *Insignia itinerarii italici, quibus continentur antiquitates sacræ*; Utrecht, 1696, in-4° : recueil de pièces anciennes, rapportées par Tollius d'Italie : — *Epistolæ itinerariæ ex auctoris schedis postumis recensitæ*; Amst., 1700, in-4°, fig. : ces lettres, adressées à ses amis de Hollande, contiennent le récit d'un voyage en Hongrie que fit l'auteur en 1687. « Il recueillit dans ce voyage, dit M. Saint-Marc Girardin, beaucoup d'observations curieuses sur le règne minéral; cependant il ne trouva pas la pierre philosophale. Mais il note en passant beaucoup de choses qui touchent à l'état moral et politique des pays qu'il visite; c'est surtout par là que son voyage est encore curieux à lire aujourd'hui. » E. REGNARD.

Burmann, *Trajectum eruditum*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — J. Le Clerc, *Bibl. univ.*, t. XIII, p. 294. — *Journal des Débats*, 9 juin 1854.

TOLOMMEI (*Claudio*), littérateur italien, né vers 1492, à Sienne, mort à Rome, le 23 mars 1555. D'une ancienne et noble famille, il se destinait au barreau lorsque, par une inexplicable singularité, il se fit retirer le laurier de docteur en droit avec toute la solennité que l'on mettait à conférer ce grade aux candidats. En 1516 il se rendit à Rome, entra au service du pape (1518), et prit part à l'expédition que Clement VII dirigea inutilement contre Sienne (1526). Ses compatriotes, indignés, décrétèrent contre lui une sentence d'exil, qui ne fut révoquée que seize ans plus tard. Attaché dès lors à Hippolyte de Médicis, depuis cardinal, il le suivit à Bologne, et partit en 1532 pour Vienne, où bientôt après, malade et découragé, il sollicita vainement son rappel. La mort du cardinal Hippolyte mit fin à sa mission (1535); il passa au service de Louis Farnèse, prince débauché, que le pape Paul III, son père, nomma duc de Parme, le 12 août 1545. Il remplissait les fonctions de ministre de la justice, lorsque le meurtre du duc, son protecteur (10 sept. 1547) l'obligea de se retirer à Padoue, où il professa la morale d'Aristote. A la fin de 1548 il revint à Rome, et reçut en 1549 sa nomination à l'évêché de Corsola, petite île de l'Adriatique. De retour à Sienne en 1552, il fit partie de la commission des seize citoyens chargés de veiller à la conservation de la liberté commune, et fut un des quatre députés envoyés en France pour remercier Henri II d'avoir pris leur petite république sous sa protection. Tolommei, que Tiraboschi regarde comme un des écrivains qui ont le mieux mérité de la langue italienne au seizième siècle, fut un des premiers inscrits à l'académie *dello Sdegno* et fonda celle *della Virtù*, ouverte à Rome sous la protection du cardinal H. de Médicis pour propager les bonnes études, et en particulier pour éclaircir le texte de Vitruve. Il publia les ouvrages suivants : *De corruptis verbis juris civilis*; Sienne (vers 1516), in-4°; petit dialogue, fort rare, entre Politien et Jasone del Maino; — *Delle Lettere nuovamente aggiunte libro di Adriano Franci intitolato il Polito*; Rome, 1524, in-4°; Venise, 1531, in-8° : il y combat l'opinion de Trissino, qui voulait doubler et même tripler le nombre des lettres de l'alphabet italien; — *Orazione della pace*; ibid., 1534, in-4°; — *Versi e regole della nuova*

toscana; ibid., 1539, in-4°. Il cherche ot ouvrage à faire passer dans l'italienne les de la poésie latine, comme dans ce distique.

o 'l chiaro rio, pien eccolo d'acque soavi,
cco di verdi erbe carca la terra ride.

eureux que L.-B. Alberti, qui avait fait nent la même tentative au quinzième Tolommei laissa dans ce genre des poésies manquent ni de grâce ni d'élégance, et de nombreux imitateurs; — *Lettere, li- l*: Venise, 1547, in-4°, et 1549, 1553, 1558, 3°; traduit en français par Vidal (Paris, in-8°) : ce recueil, adopté par la Crusca, igmenté surtout dans la dernière édition; *orazioni in lingua toscana*; Parme, 1568, in-4° : réquisitoire et plaidoyer sur ne imaginaire; — *Orazione recitata ad* › *II a Compiegne*; Paris, 1553, in-4°; 1553, in-8°; trad. en français (Paris, in-4°) : suivie de plusieurs sonnets à la › de Marguerite de France; — *Il Ce-* Venise, 1555, in-4° : dialogue où il pro- : donner le nom de *toscane* à la langue e; Trissino et Muzio voulaient qu'on l'ap- *alienne*; Varchi et Bembo, *florentine*; Cittadini, Bulgarino, Bargagli, *sien-* et d'autres simplement *vulgaire*. Tolom- issé un grand nombre de lettres inédites, ie d'autres ouvrages.

teri, *Pompe sanesi*, 2° part. — Gigli, *Diario sa-* , p. 224. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

STOÏ (*Pierre-Andrewich*, comte), di- e russe, né en 1645, mort le 17 fé- 729. Il descendait d'un Allemand nommé qui vint, en 1353, avec une petite armée mille hommes, s'établir à Tchernigof. Il nça sa carrière dans un emploi de cour de la mère de Pierre Ier; celui-ci, après fait servir dans les nouveaux régiments ait formés à l'européenne, le nomma, 2, son ambassadeur à Constantinople. Le ayant pris parti, en 1710, pour Char- , enferma Tolstoï dans la forteresse des ours, et l'y retint quatre ans; le tsar le nagea de cette détention par la dignité teur et l'emmena avec lui, en 1716, en le et en France, d'où il l'envoya chercher Alexis. Tolstoï ne réussit que trop ette mission : il ramena à Moscou ce reux prince, dirigea les tortures qui lui nfligees, et se plia en cette circonstance es caprices d'un père dénaturé. Il fut ré- sé de ses bassesses par le cordon bleu, et qu'il ne quitta plus, le nomma succes- it conseiller privé, président de la chan- secrète, et comte (7 mai 1723). Cathe- , que Tolstoi avait aidée à monter sur le admit dans ses conseils les plus intimes; des premiers actes de Pierre II fut de son père et de reléguer Tolstoï au mo- de Solovetzk (1727), où il mourut, dans ième année d'un exil mérité. A. G—N.

P. Dolgoroukow, *Notice sur les principales familles de la Russie*. — Bantich-Kamenski, *Le Siècle de Pierre le Grand*. — *Mémoires de Porochine*. — *Le Procès du tzarévitch Alexis Petrowitch*; Leipzig, 1860.

TOLSTOÏ. *Voy.* OSTERMANN.

TOMACELLI. *Voy.* BONIFACE.

TOMASINI (*Jacopo-Filippo*), érudit italien, né le 17 novembre 1597, à Padoue, mort à la fin de 1654, à Citta-Nuova (Istrie). Sa famille était noble et originaire de Lucques. Admis de bonne heure dans la congrégation des chanoines séculiers de Saint-Georges *in Alga*, il était visiteur de son ordre lorsque le pape Urbain VIII, charmé de ses vertus et du mérite de ses ouvrages, le pourvut, en 1642, de l'évêché de Citta-Nuova, en Istrie. Il fut le premier titulaire de ce diocèse, qui tint un synode en 1644, et il en publia les actes en italien. Tomasini avait une saine érudition, et lutta contre le mauvais goût du temps en opposant Pétrarque à Marini. Nous citerons de lui : *Illustrium virorum elogia, iconibus exornata*; Padoue, 1630-1644, 2 vol. in-4° : ces éloges sont assez bien faits et souvent instructifs; — *Titus Livius patavinus*; ibid., 1630, in-4° : cette vie a été réimpr. à Amsterdam, 1670, in-4°, avec des addit.; — *Laurentii Pignori vita, bibliotheca et musæum*; Venise, 1632, in-4°, et dans le t. II des *Elogia*; — *Prodromus Athenarum patavinarum*; Padoue, 1633, in-4° : cet essai de biographie padouane n'a pas eu de suite; — *Petrarcha redivivus*; ibid., 1635, 1650, in-4° : ouvrage intéressant et rempli de faits curieux; — *M.-A. Peregrini vita*; ibid., 1636, in-4°; — *De donariis ac tabellis votivis*; Udine, 1639, in-4°; Padoue, 1654, in-4°, et dans les *Antiq. rom.* de Grævius, t. XII; — *Bibliothecæ patavinæ manuscriptæ publicæ et privatæ*; Padoue, 1639, in-4° : il a fait en 1650, à Udine, in-4°, un livre avec le même titre sur les collections publiques et privées de Venise; — *Annales canonicorum secularium S. Georgii in Alga*; Udine, 1642, in-4°; — *De tesseris hospitalitatis*; ibid., 1647, in-4°, et dans Grævius, ibid., t. V.; — *Parnassus Euganeus*; Padoue, 1647, in-4° : outre les notices consacrées aux écrivains célèbres de son siècle, il y donne une liste de sources et de renseignements bibliographiques; ouvrage médiocre et rempli d'erreurs, suivant Labbe; — *Manus Æneæ, Cecropii votum referentis, dilucidatio*; ibid., 1649, in-4°, et dans Gronovius, *Antiq. græc.*, t. X; — *Urbis patavinæ et territorii patavini inscriptiones*; ibid., 1649-54, 2 vol. in-4°, et dans les *Agri patav. inscript.* de J. Salomonius, 1696, in-4°; — *Gymnasium patavinum*; Udine, 1654, in-4° : recueil des actes originaux de l'université de Padoue. Tomasini a publié *Cassandræ Fidelis Epistolæ et orat. posthumæ* (Padoue, 1636, in-12), et il a laissé plusieurs ouvrages inédits, entre autres : une *Histoire de l'Istrie*, en latin.

Glorie degli Incogniti, acad. de Venise, dont il était

membre. — Cinelli, *Biblioteca*. — Ughelli, *Italia sacra*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXIX. — Papadopoli, *Hist. gymn. patavini*, t. II.

TOMITANO (*Bernardino*), médecin et littérateur, né en 1506, à Padoue, mort en 1576, à Venise. Sa famille était originaire de Feltre. Après avoir étudié avec un égal succès les belles-lettres et la médecine dans sa ville natale, il y fut admis en 1531 aux honneurs du doctorat, et pourvu en 1539 d'une chaire de logique. Dégoûté à la longue du fatras scolastique, il concourut pour une chaire de médecine vacante dans l'université, et se vit écarter par le spécieux motif qu'on ne trouvait personne pour le remplacer avec avantage. Piqué de ce refus, il donna sa démission (1563), et alla exercer son art à Venise. Il suivit en Chypre Astorre Baglioni, qui gouvernait l'île au nom de la république, et faillit partager la fin tragique de son protecteur, lorsque les Turcs s'emparèrent de Famagouste, en 1571. Il mourut de la peste. Tomitano jouit de quelque célébrité parmi ses contemporains, et il la devait à ses talents dans les lettres, la poésie et la grammaire; quant à ses ouvrages de médecine, ils sont illisibles aujourd'hui. Nous citerons de lui : *Della Lingua toscana IV libri*; Venise, 1545, in-8°; la 3e édition, Padoue, 1570, in-8°, est la meilleure : c'est en grande partie un choix des discours qu'il prononça dans l'Académie padouane des *Infiammati*, sous la présidence de Speroni, son ami; — *Esposizione letterale del testo di Matteo evangelista*; Venise, 1547, in-4°; — *Discorso intorno all' eloquenza*, imprimé à la tête des *Prediche* de l'évêque C. Musso; ibid., 1554, in-4° : telle était l'admiration de Tomitano pour ce prélat, qu'il fit frapper en son honneur une médaille avec un cygne et la légende *Divinum sibi canit et orbi*; — *Corydon, sive de Venetorum laudibus*, églogue; ibid., 1556, in-4°; — *Clericus, sive de card. Poli laudibus*; ibid., 1556, in-4°; — *Contradictionum solutiones in Aristotelis et Averrois dicta*; ibid., 1562, in-4°; — *De morbo gallico lib. II*, dans le recueil de Luvigini, 1566, in-fol.; — *Thetys*; ibid., 1574, in-4° : chant de bienvenue pour l'arrivée d'Henri III à Venise. On a aussi de ce savant une *Lettera a Francesco Longo* (s. d., in-4°), que Sansovino s'était attribuée en la publiant sous le titre de *Dialogo del gentiluomo veneziano* (Venise, 1566, in-4°), et une *Vita di Astorre Baglioni*, en manuscrit à Pérouse.

TOMITANO (*Martino*), oncle du précédent, né à Feltre, mort le 28 septembre 1494, à Pavie, prononça ses vœux dans l'ordre de Saint-François, et laissa deux ouvrages : *Prediche* (Venise, 1532, in-8°), et *De modo confitendi* (Brescia, 1542, in-12).

Ghilini, *Theatro d'huomini letterati*. — Tomasini, *Elogia*. — Papadopoli, *Hist. gymn. patavini*, t. I. — Tiraboschi, *Storia*, t. VII, 1re partie. — Wadding, *Annales Minorum*.

TOMKO (*Jean-Marnawich*), savant prélat hongrois, né vers 1580, à Sebenico en Dalmatie, mort en 1639, à Rome. D'une famille originaire de Servie, il entra de bonne heure à Rome dans l'ordre des Barnabites, et s'acquit par sa science et ses vertus l'estime des cardinaux Pazmany, Baroni et Barberini. Nommé en 1631 évêque de Bosnie, il devint par la suite visiteur de son ordre et protonotaire apostolique. On a de lui : *Sacra columba ab imposturis vindicata suæque origini restituta*; Rome, 1625, in-4°; — *Unica gentis Aureliæ, Valeriæ, Salonitanæ, Dalmatinæ nobilitas*; ibid., 1628, in-4° : on y trouve de précieux détails sur l'état du christianisme en Dalmatie pendant les premiers siècles; — *Regiæ sanctitatis Illyricanæ fœcunditas*; ibid., 1630, in-4°; — *Indicia vetustatis et nobilitatis familiæ Marciæ vulgo Marnavitiæ*; ibid., 1632, in-4° : il cherche à établir que sa famille descendait des rois de Servie; — *Dialogi de Illyrico et rebus Dalmatinis*; ibid., 1634, in-8°; — *S. Felix, episcopus et martyr Spalatensi urbi vindicatus*; ibid., 1634, in-8°; — *Pro sacris ecclesiarum ornamentis et donariis*; ibid., 1635, in-8°; — *Vita di Maddalena Butrisch Croatæ*; ibid., 1635, in-8°. Il a trad. en illyrien la *Doctrina christiana*, der Bellarmin (Rome, 1627).

Horanyi, *Memoriæ Hungarorum*. — Barberini, *Bibliotheca*. — Gliubitch, *Dizion. biogr. della Dalmazia*.

TOMLINE (*Georges* PRETYMAN), prélat anglais, né le 9 octobre 1750, à Bury Saint-Edmund, mort le 8 novembre 1827, à Winchester. Il était fils d'un marchand. Après avoir pris ses degrés à Cambridge, il eut la bonne fortune d'être choisi pour précepteur du jeune Pitt (1773). Dans la suite son élève, devenu chancelier de l'échiquier (1782), le nomma son secrétaire particulier, le gratifia de plusieurs bénéfices, et le garda auprès de lui jusqu'en 1787, où il lui fit donner l'évêché de Lincoln et le decanat de Saint-Paul à Londres. En 1820 il fut transféré à Winchester. Depuis 1803 il substitua au nom de Pretyman celui de Tomline, pour se conformer au vœu d'un riche particulier qui l'avait fait à cette condition héritier de ses biens. On a de lui : *Elements of christian theology*; Londres, 1799, 2 vol. in-8° : plusieurs fois réimprimés; — *Refutation of the charge of calvinism against the Church of England*; ibid., 1812, in-8°; — *Life of W. Pitt*; ibid., 1821, in-4°, et 1822, 3 vol. in-8° : cet ouvrage s'arrête à 1793.

Monthly Magazine, 1827.

TOMMASI (*Giuseppe-Maria*), savant prélat italien, né le 12 septembre 1649, à Licata (Sicile), mort le 1er janvier 1713, à Rome. C'était le fils aîné du duc de Palma. L'étude et la piété remplirent sa première jeunesse; il eut une dévotion toute particulière à la Vierge, et

consacra à son culte (1). L'exemple d'un de oncles, de sa mère et de ses trois sœurs, qui ava t embrassé la vie monastique, l'entraina à son tour; il obtint aussi de prononcer ses vœux, résigna ses droits d'aînesse en faveur de son frère cadet, et entra chez les théatins de Palerme (1666). Les annalistes religieux ont tracé le ses vertus le plus touchant tableau : il se gua, disent-ils, par sa modestie, par sa rité, par son oraison presque continuelle, par une mortification rigoureuse, par une exacte pauvreté, par une humilité qu'il poussa jusqu'à l'excès. Il ne mit pas moins de zèle à s'instruire dans les lettres profanes et sacrées, apprit l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, et se rendit surtout habile dans cette partie de la science ecclésiastique qui règle l'office divin. Le cardinal Albani, qui avait conçu beaucoup d'estime pour lui, étant devenu pape sous le nom de Clément XI, le fit qualificateur du saint-office, consulteur de la congrégation des rites, puis cardinal (16 mai 1712). Sa maison devint alors asile des pauvres, et il leur distribua en six mois quatre mille écus d'or. Il légua tout ce qu'il possédait au collége de la Propagande. Par un decret du 5 juin 1803, le pape Pie VII décida qu'on pouvait procéder à la béatification du cardinal Tommasi, qui avait pratiqué les vertus à un degré héroïque et dont il avait approuvé deux miracles. Ses principaux ouvrages sont : *Codices sacramentorum nongentis annis vetustiores*; Rome, 1680, in-4° : les trois sacramentaires romains ont été reproduits dans la *Liturgia gallicana* de Mabillon; — *Institutiones theologicæ antiquorum Patrum*; ibid., 1709-12, 3 vol. in-8° : il avait donné sous le titre d'*Indiculus* (1701, in-4°), un aperçu des matières qu'il comptait traiter dans cet ouvrage; — et des recueils liturgiques, tels que *Psalterium* (Rome, 1683, 1697, in-4°), *Responsoria* et *antiphonaria romanæ ecclesiæ* (1686, in-4°), et *Antiqui libri missarum romanæ ecclesiæ* (1691, in-4°). Il a encore publié une édit. de la Bible (1688, in-4°). Les œuvres de Tommasi ont été recueillies deux fois, à Rome, par deux théatins, l'un le P. Blanchini, 1741, vol. in-fol., l'autre le P. Vezzosi, 1747 et suiv., 12 vol. in-4°.

Vite degli Arcadi, t. III. — Mongitore, *Bibl. sicula*, I[er]. — Ughelli, *Italia sacra*. — Niceron, *Mémoires*, III et X. — *Biogr. sacrée*. — D. Bernini, *Vita del card. Tommasi*; Rome, 1722, in-4°. — *Vita del card. Tommasi*; ibid., 1803, in-4°.

TOMMASI (*Jean DE*), dernier grand-maître de Malte, né à Crotone (royaume de Naples), le 6 octobre 1731, mort à Catane, le 13 juin . D'abord page d'honneur du grand-maître Manuel de Pinto, il devint commandant en chef de la marine de Malte, puis grand-croix et membre du grand-conseil. On sait comment Bonaparte allant en Égypte s'empara de l'île de Malte (12 juin 1798), et mit fin, par là même, à l'existence politique de l'ordre. Il est vrai que l'empereur de Russie, Paul I[er], s'en déclara le protecteur, et fut nommé grand-maître; mais ce n'était là qu'une parodie, et l'ordre restait anéanti dans son essence. Lorsque les Anglais eurent conquis Malte (25 sept. 1800), un accord s'établit entre les puissances; l'empereur Alexandre abdiqua le magistère, et le pape, chargé de nommer un nouveau grand-maître, fit choix du bailli de Ruspoli (sept. 1802), et, sur son refus, du bailli de Tommasi (19 fév. 1803). Les Anglais, sommés, conformément au traité d'Amiens, d'évacuer l'île de Malte, refusèrent sous le prétexte que toutes les puissances n'en admettaient pas encore l'indépendance, et Tommasi, après avoir fait reconnaître son élection par les chevaliers rassemblés à Messine (27 juin), fixa sa résidence à Catane, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée deux ans plus tard (1).

Elysée de Montagnac, *Hist. des chevaliers de Malte*; Paris, 1863. — *Art de vérifier les dates*, 2° part., t. V.

TOMORI (*Paul*), en français *Tomorée*, prélat hongrois, né dans le comitat de Gæmœr, à la fin du quinzième siècle, mort à Monaco, le 28 août 1526. Très-jeune il devint capitaine de cavalerie, se distingua pendant la sédition des szeklers et dans la guerre des paysans, et devint gouverneur de la citadelle de Bude. Deux fois fiancé, d'abord avec une jeune fille de la famille de Poutnoki, puis avec une riche veuve, il les vit mourir l'une et l'autre avant la célébration du mariage, et la perte de ces deux êtres chéris fit une si vive impression sur son esprit qu'il renonça au monde pour embrasser la vie religieuse. Il entra dans un couvent de franciscains, et remplit scrupuleusement ses nouveaux devoirs. L'archevêque de Kalocsa étant mort (1523), le roi Louis II choisit pour lui succéder Tomorée, et lui donna en même temps le gouvernement des pays situés entre la Saxe, la Drave et le Danube. Le nouveau prélat eut bientôt occasion de prouver qu'il n'avait pas oublié son ancien métier. En 1524 il marcha contre le bey Ferhad, qui avait envahi la Sirmie avec 15,000 chevaux, lui coupa la retraite et remporta sur lui une victoire brillante. Dans l'été de 1526 il apprit, par ses nombreux espions, que les Turcs faisaient de grands préparatifs pour attaquer de nouveau la Hongrie, et en donna aussitôt avis au roi. Louis II rassembla son armée et nomma Tomorée général en chef, suivant le désir de la plupart des seigneurs magyars et malgré les efforts que fit celui-ci pour décliner ce périlleux honneur. Après l'arrivée

(1) C'est le motif qui lui fit prendre dans la plupart ses écrits le nom de *Joseph-Maria Carus*.

(1) Le pape, ne trouvant plus le nombre des chevaliers suffisant pour justifier le titre de grand-maître, investit le conseil de l'ordre du droit d'élire un lieutenant du magistère, dont le choix serait approuvé par le saint père. Les lieutenants du magistère ont été successivement : Guevara Suardo, en 1805; Giovanni Centelli, en 1814; Antoine Busca, en 1821; Charles Candido, en 1834; Filippo de Colleredo, en 1845.

des Hongrois devant Mohacz, Tomorée les y établit d'abord dans deux camps retranchés, avec la résolution d'y attendre les renforts qu'on lui avait promis. Mais l'impatience de quelques nobles d'en venir aux mains finit par gagner le général en chef lui-même, et dans un conseil de guerre il proposa formellement d'attaquer l'ennemi, malgré l'énorme disproportion des forces; car Soliman avait 300,000 hommes, parmi lesquels 70,000 soldats de premier ordre, et 300 canons, tandis que Tomorée ne pouvait disposer que de 20 à 25,000 hommes et de 80 canons. L'évêque de Grosswardein, Pierre Peren, considérant ces 20,000 Hongrois comme des martyrs de la foi chrétienne, proposa de demander d'avance au pape leur canonisation. Le 28 août 1526 l'armée hongroise se mit en ordre de bataille; Tomorée en commandait le centre. L'action commença à midi, et à une heure et demie la déroute des chrétiens était consommée. Tomorée, après avoir combattu avec bravoure, fut tué un des premiers. Les Turcs lui coupèrent la tête, et l'exposèrent comme un trophée.

Mailath, *Gesch. der Magyaren*. — Hammer, *Gesch. des osmanischen Reiches*, t. III.

TONDU. *Voy.* LEBRUN.

TONDUZZI (*Giulio-Cesare*), historien italien, né en 1617, à Faenza, où il est mort, le 27 septembre 1673. Il fit ses études à Padoue, et entra dans les ordres. Toute sa vie fut employée à réunir et à coordonner les documents relatifs à l'histoire de son pays. Il travailla de concert avec son ami Cavina, et chacun d'eux publia la même année un ouvrage sur ce sujet. Celui de Tonduzzi, intitulé *Faventinæ historiæ breviarum* (Faenza, 1670, in-8°), n'est qu'une chronique succincte, et ne dépasse pas le quatorzième siècle. Cavina le continua jusqu'à l'année 1600, et Minacci le publia sous ce titre : *Istorie di Faenza* (Faënza, 1675, in-fol.).

Cavina, *Notice*, dans *Istorie di Faenza*. — Mittarelli, *De Litteratura Faventinorum*.

TONE (*Theobald-Wolfe*), patriote irlandais, né le 20 juin 1763, à Dublin, où il est mort, le 19 juin 1798. Ses parents étaient protestants. Il se maria jeune, et pratiqua le barreau, mais sans s'y faire remarquer. En 1789 il publia une brochure (*Review of the last session of parliament*; Dublin, in-8°), dont les vues hardies et le ton vigoureux attirèrent sur lui l'attention publique. Il décrit ainsi les sentiments qui l'agitaient à cette époque : « Detruire la tyrannie de notre exécrable gouvernement, briser l'union avec l'Angleterre, source infaillible de nos malheurs politiques, et proclamer l'indépendance de ma patrie, tel était le but que je poursuivais. » Au service de cette cause, il déploya beaucoup de persévérance et d'énergie. Après avoir invité dans un nouvel écrit tous les partis à la concorde, il entra dans la ligue des Irlandais unis, et ouvrit un club a Dublin (1791). Envoyé peu après à Londres comme agent particulier du comité catholique, il releva le courage de ses compatriotes, et parvint à leur faire octroyer la franchise électorale et d'autres concessions moins importantes. En 1794 il s'aboucha avec William Jackson (*voy.* ce nom), et fut impliqué d'une manière assez grave dans le complot qui avait pour but le soulèvement de l'Irlande. Par une sorte de compromis avec le ministère anglais, Tone ne fut point inquiété et même il lui fut permis de passer aux États-Unis avec sa famille (juin 1795). A l'étranger il reprit le cours de ses ambitieux projets, et à l'instigation de sa femme et de ses amis, il prépara le plan de la folle entreprise qui devait avoir pour lui une si funeste issue. Le 1er février 1796 il débarqua au Havre. Sans perdre de temps, il entra en rapport avec le Directoire, présenta les catholiques et les protestants d'Irlande comme prêts à secouer le joug de la métropole, et réclama en leur nom le concours armé de la république française. Après beaucoup de délais et d'obstacles, Tone parvint à faire agréer ses vues, et dans l'expédition navale et militaire (1) placée sous les ordres du général Hoche et de l'amiral Morard de Galles, il figura avec le titre d'adjudant général. La flotte mit à la voile le 15 décembre 1796, et moins d'un mois s'était écoulé lorsque des tempêtes furieuses la forcèrent de regagner le port de Brest (13 janv. 1797). Tone ne perdit point courage; il encouragea par tous les moyens ses compatriotes à entretenir la rébellion, et monta à bord du *Hoche* dans la seconde expédition française commandée par le général Hardy (sept. 1798). Après une héroïque défense, *le Hoche*, accablé par des forces supérieures, se rendit aux Anglais (12 oct.), et Tone fut conduit avec les Français prisonniers à Dublin. Condamné par la cour martiale à être pendu, il demanda en vain qu'on le passât par les armes, et, ramené en prison, il se coupa la gorge entièrement de l'une à l'autre oreille avec un petit couteau de poche (2). Il mourut quelques jours après, des suites de cette horrible blessure. Sa conduite devant la cour avait été pleine de sang-froid et de courage. Le plus pur patriotisme semble avoir inspiré les actes de Tone; dans le commerce de la vie il se montra toujours homme d'honneur, de sens et d'intelligence. P. L—Y.

Life of Th.-W. Tone, written by himself and continued by his son; Washington, 1826, 2 vol. in-8°.

TONSTALL. *Voy.* TUNSTALL.

TONTOLI (*Gabriele*), historien italien, né vers 1610, à Manfredonia, mort en 1665, à Ruvo, près de Bari. Il étudia les belles-lettres et la jurisprudence à Naples, et fut témoin du soulèvement de cette ville en 1647. Le récit qu'il publia de cet événement, intitulé *Il Masaniello*,

(1) Elle se composait de 43 voiles, dont 17 vaisseaux de ligne et 13 frégates, et portait 13,975 soldats, [illegible] différentes armes, [illegible] pièces de canon et des approvisionnements considérables.

(2) Ce sont les propres expressions de l'avocat Curran, son défenseur.

overo Discorsi narrativi della sollevazione di Napoli (Naples, 1648, in-4°), témoigne suffisamment de sa complaisance servile pour les partis les plus opposés; il y encense tour à tour le peuple et la noblesse, les Napolitains et les Espagnols. Chargé de soutenir l'élection de son frère à la charge de vicaire capitulaire de Manfredonia, il se rendit à Rome, où il ne tarda pas à gagner sa cause. Dans le même temps il se fit ordonner prêtre, et sut par ses manières insinuantes gagner les bonnes grâces du pape Alexandre VIII, qui l'appela en 1663 à l'évêché de Ruvo. Il est encore auteur de deux ouvrages sur l'histoire ecclésiastique de sa ville natale : *Memoriæ diversæ metrop. eccles. Sypontinæ* (Rome, 1654, in-4°), et *Collectio jurium eccl. Garganicæ contra Sypontinam* (ibid., 1655, in-4°).

Sarnelli, *Cronologia de' vescovi sipontini.* — Seria, *Storici napolitani.*

TOOKE (*William*), littérateur anglais, né le 18 janvier 1744, à Islington, près Londres, mort le 17 novembre 1820, à Londres. Ordonné pasteur de l'Église anglicane en 1771, il obtint peu après la charge de ministre protestant à Cronstadt. En 1774, il devint chapelain de la compagnie russe de Petersbourg, position qu'il conserva pendant dix-huit ans. Il prêcha souvent dans le temple des protestants français de cette dernière ville (car notre langue lui était devenue aussi familière que la sienne), et lors de son retour à Londres il prononça plusieurs sermons de charité en français, afin de venir en aide à nos compatriotes. En 1792, il était rentré en Angleterre, un de ses oncles lui ayant légué une fortune considérable qui lui permit de se livrer à ses goûts littéraires. La Société royale de Londres et l'Académie russe des sciences l'avaient admis parmi leurs membres.

Tooke est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages; les plus importants sont ceux qu'il a écrits sur la Russie, dont il connaissait à fond l'histoire : *Russia*; Londres, 1780, 4 vol. in-8° : tableau de toutes les nations qui composent cette contrée; — *Life of Catherine II*; ibid., 1798, 3 vol. in-8°; — *A View of the Russian Empire during the reign of Catherine II and the close of the present century*; ibid., 1799, 3 vol. in-8°; trad. en français, Paris, 1801, 1806, 6 tomes in-8°; — *History of Russia from the foundation of the monarchy by Rurik*; ibid., 1800, 2 vol. in-8°. On lui doit en outre : *Othniel and Achsah*, conte chaldéen; Londres, 1767, 2 vol. in-12; — *Varieties of literature from foreign journals and original manuscripts*; ibid., 1795-98, 4 vol. in-8° : recueil très-intéressant. Il a été, avec Nares et Beloe, l'un des éditeurs du *General biographical Dictionary* (1798, 15 vol. in-8°), et il a traduit de l'allemand de Zollikofer ses *Sermons* (Londres, 1803-12, 10 vol. in-8°), et les *Œuvres de Lucien* (2 vol. in-4°) sur la version de Wieland.

Nichols, *Literary anecdotes.* — *Gentleman's Magazine*, mai 1816, nov. 1820 et déc. 1839.

TOOKE. *Voy.* HORNE.

TOPAL-OSMAN, grand-vizir de Mahmoud Ier, mort en octobre 1733. Il appartenait à une famille aisée, qui le fit entrer de bonne heure dans le collége des Icoglans. Sa vive intelligence, ses progrès joints à un caractère aimable et bienveillant lui créèrent dès lors de puissantes amitiés qui l'aidèrent à parvenir aux fonctions élevées. Jeune encore, il fut chargé en 1699 par le sultan d'une mission importante auprès du gouverneur d'Égypte. Son bâtiment fut attaqué en route par un corsaire chrétien; Osman combattit vaillamment et reçut plusieurs blessures; une d'elles provoqua chez lui une difformité qui lui fit donner le surnom de *Topal*, c'est-à-dire boiteux. Il fut conduit à Malte, et il attendait avec une résignation toute musulmane qu'on décidât de son sort, lorsqu'un négociant marseillais, nommé Arnaud, attaché par ses fonctions à l'ordre de Malte, vint à examiner les captifs; il s'intéressa au sort du jeune blessé, le racheta de ses deniers, et poussa la délicatesse jusqu'à lui prêter son propre navire pour le conduire en Égypte. Là Osman envoya mille sequins à son libérateur, et plus tard il le combla de libéralités. Il ne s'arrêta pas dans la voie des honneurs; le sultan lui donna plusieurs missions de confiance, et en 1715 lorsque les Vénitiens envahirent la Morée, il rendit des services signalés. Aussi reçut-il en 1722 cette province à gouverner, puis celle de la Roumélie. En 1731 la dignité de grand-vizir lui fut déférée; mais sa brillante fortune ne l'éblouit pas et ne porta pas atteinte aux qualités du cœur qui l'avaient toujours distingué. Il y joignit les qualités d'un général et d'un administrateur; c'est à lui que la Turquie dut en 1731 le traité de Cazbin, par lequel la Perse renonça à la Georgie, ainsi que le premier essai de la tactique et des évolutions européennes. Les ennemis que lui avait attirés ses réformes ne tardèrent pas à le discréditer auprès de Mahmoud Ier; ce prince le déposa en 1732, mais continua d'utiliser ses talents en lui confiant le soin de défendre contre les Perses la frontière orientale de l'empire. La situation était critique; Thamasp-Kouli-Khan, après s'être réconcilié avec les Russes, venait d'entreprendre le siége de Bagdad; Osman accourut avec une nombreuse armée, trompa son adversaire par une ruse adroite, et remporta sur lui, le 19 juillet 1733, à quelques lieues de Bagdad, une victoire éclatante, qui coûta trente mille hommes aux Perses. Il livra encore deux batailles, dont la première se termina par une victoire pour lui, dont la seconde fut indécise. Quoiqu'il eût demandé à être déchargé du commandement trop lourd pour sa vieillesse et qu'il fût fatigué de la guerre, il crut pouvoir refuser la paix, que lui demandait Thamasp. Réduit par la jalousie du

grand-vizir Ali à des forces insuffisantes, il livra en octobre 1733 à Akderbend un dernier combat, où il fut écrasé sous la supériorité du nombre et tué.

De Hammer, *Hist. des Ottomans.*

TOPINO-LEBRUN (*François-Jean-Baptiste*), peintre français, né à Marseille, en 1769, exécuté à Paris, le 30 janvier 1801. Venu jeune à Paris pour y étudier la peinture, il fut envoyé comme élève à Rome, où il connut David, qui lui donna son amitié, l'initia au goût de l'art antique et le ramena avec lui en France. D'un caractère doux et franc, il embrassa avec ardeur la cause républicaine. Nommé, en juillet 1793, juré au tribunal révolutionnaire, il suivit la ligne de conduite d'Antonelle, son ami, vota la mort des Girondins et de Danton, mais ne craignit pas, en plusieurs circonstances, de se prononcer pour l'acquittement des accusés. Ouvertement opposé à Robespierre, il fut arrêté comme suspect peu avant la révolution du 9 thermidor, qui le rendit à la liberté. Lors du 13 vendémiaire, il prit le parti de la Convention. Impliqué dans la conspiration de Babeuf (mai 1796), il fut reconnu innocent, et suivit en Suisse, comme secrétaire, le député Bassal; il profita du calme de cette vie éloignée des agitations politiques pour revenir à la peinture, et exposa au salon de 1797 *la Mort de Caius Gracchus*, tableau qui fut couronné, et donné par le Directoire à la ville de Marseille. Topino-Lebrun se déclara vivement contre le 18 brumaire, et fut regardé par la police comme un des meneurs du parti jacobin. Il avait entrepris une grande toile, représentant *le Siége de Lacédémone par Pyrrhus*, lorsqu'il fut arrêté comme complice de la conspiration de Ceracchi, d'Arena (Joseph) et de Demerville. Cette tentative plus ridicule que criminelle des républicains contre le premier consul avait été presque dès le début aux mains des agents de Fouché, qui, excitant les conjurés, transformèrent en un projet arrêté leurs vagues déclamations. Topino-Lebrun, très-lié avec Ceracchi, avait, à ce qu'il paraît, acheté les poignards; mais il ne se trouvait pas au théâtre des Arts (Opéra), le soir du 18 vendémiaire an IX (10 oct. 1800), jour où Bonaparte devait être frappé. C'étaient les agents mêmes de la police qui, pour mener le complot jusqu'au bout, avaient fini par se charger du rôle de meurtriers. Il est probable que les accusés n'auraient pas perdu la vie si une autre conspiration, celle de la Machine infernale, n'était venue, le 24 décembre suivant, provoquer la violence du gouvernement et des juges. Leur cause fut appelée, le 17 nivôse (7 janvier 1801), devant le tribunal criminel de la Seine. Topino-Lebrun confia sa défense à Chauveau-Lagarde, qui fit l'éloge de sa modération et de ses idées libérales. Condamné à mort le 9 janvier, ainsi que Ceracchi, Arena et Demerville, il fut mené avec eux à l'échafaud le 30 janvier. Presque tous les historiens sont unanimes à dire que la condamnation fut injuste, au moins en ce qui le concerne. J. M—R—L.

Topino-Lebrun non jugé, mais condamné à la peine de mort, par le tribunal criminel de la Seine, le 19 nivôse an IX, onze heures du soir; s. l. n. d., in-8° : très-rare. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des contemporains.* — Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire.* — Delécluze, *Louis David, son école et son temps.*

TOPPFER. *Voy.* TŒPPFER.

TOPPI (*Niccolò*), historien italien, né vers 1603, à Chieti, mort en 1681, à Naples. D'une famille noble, il étudia le droit à Naples, et exerça les fonctions d'avocat. Ses connaissances en archéologie le firent élire en 1651 archiviste de la *regia camera*, à l'exclusion de l'Espagnol G. Vasquez, qui cependant parvint à le supplanter trois ans après, par la protection du vice-roi. Mais en 1660 Toppi recouvra sa charge, et la conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *De origine omnium tribunalium Neapolis, deque eorum viris illustribus*; Naples, 1655-66, 3 vol. in-4° : cette histoire de la magistrature contient une foule de diplômes et d'autres documents avec une liste des présidents, des protonotaires, des conseillers royaux, etc.; — *Compendio di tutti i benefizii regii che si trovano occupati per le provincie del regno*; Naples, 1666, in-4°; — *Notamento delle fatiche e diligenze fatte nei grande archivi della regia camera*; Naples, 1673, in-4°; — *Biblioteca napolitana ed apparato agli uomini illustri in lettere di Napoli e del regno*; Naples, 1678, in-fol. : ce premier essai d'histoire littéraire pour le royaume de Naples, que plusieurs ont attribué à Chioccarelli, contient une foule d'inexactitudes et d'omissions que Nicodemi tenta de corriger dans ses *Addizioni alla Biblioteca napolitana* (Naples, 1683, in-fol.). Travailleur infatigable, Toppi avait passé quinze ans à recueillir des matériaux pour composer en dix volumes une sorte de dictionnaire historique et géographique de tout le royaume. On regrette d'autant plus la perte de cet ouvrage, que l'auteur avait eu entre les mains un grand nombre de manuscrits qui depuis ont été brûlés en 1647. S. R.

Soria, *Scrittori napolitani.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VIII.

TORCY. *Voy.* COLBERT et POMPONNE.

TORDENSKIOLD (*Pierre*), amiral danois, né le 28 octobre 1691, à Drontheim (Norvège), mort, le 20 novembre 1720, non loin de Hanovre. Il descendait d'une famille d'origine hollandaise, qui portait le nom de *Wessel*. Son père, Jean, exerça pendant trente ans les fonctions de conseiller à Drontheim, et y mourut, en 1716, après avoir laissé six filles et douze fils, dont Pierre fut le dixième. Tout jeune il montra tant de turbulence et de vivacité que son père, afin de le corriger, le plaça comme apprenti chez un tailleur, puis chez un barbier. N'ayant pu s'accommoder à cette existence monotone, il s'enfuit secrètement à la suite et sur un des bâtiments du roi Frédéric IV (1704), qui était venu

la Norv à agne, il en- Jespersen, maître qu'il is dans l'école de navi- comme simple matelot il devint cadet de la royale (1709). Dans la guerre qui éclata ntre le Danemark et la Suède, Wessel ientôt l'attention de ses chefs par son nt, son activité infatigable, son sang- fermeté. Pendant deux ans il apprit e en croisant à bord d'une chaloupe ca- e sur les côtes de la Suède. Nommé lieu- (juillet 1711), il prit, en mai 1712, le ndement d'une frégate, avec laquelle il yer à l'ennemi des pertes sensibles. Les çants de Colmar et de Gothembourg lui t en vain cent mille couronnes, s'il voulait le service. Le 26 juillet 1714 il rencontra e frégate suédoise qui le somma d'a- son pavillon; il répondit en tirant une et un combat furieux s'engagea. S'étant que les munitions allaient lui manquer, envoya un parlementaire à son adver- lui proposant de remettre le combat à jour, ou bien de lui prêter de la poudre continuer immédiatement. Ces proposi- rent rejetées; mais Wessel accepta l'in- de passer à bord de la frégate ennemie, t à la santé du roi de Suède. Cette ac- mal interprétée, et de retour à Copen- Wessel comparut devant un conseil de Acquitté honorablement, il fut promu au e capitaine (28 déc. 1714). Ayant reçu l'ordre de se joindre à la flotte placée ordres de l'amiral Gabel, il contribua ment à la brillante victoire du 24 avril, t bas quatre vaisseaux de ligne et n faisant prisonnière la frégate ..., qui portait le pavillon de l'a- édois Wachtmeister. Dans la fameuse du 8 août, où les Danois remportèrent, l'île de Rugen, une victoire décisive adversaires, deux fois plus forts, Wes- d'un bâtiment sous les yeux mêmes rles XII, qui, du haut d'un rocher, au combat. A la fin de l'année il con- la capitulation de Stralsund. Pour ré- er ses nombreux services, Frédéric IV ra la noblesse (24 fév. 1716) en chan- nom en celui de *Tordenskiold* (1), et a son adjudant général. Ce prince ne int là ses faveurs: rempli d'admiration valeur et les talents militaires du jeune l le combla de biens et de présents, r plusieurs médailles en son honneur, au grade de vice-amiral (déc. 1618). les dernières années de la guerre, Tordenskiold captura dans le port de Dynekiln toute une flottille, composée de douze galères et de vingt-quatre bâtiments de transport (1716), dirigea contre Gothembourg et Sœmstadt une expédition que le mauvais état de la mer fit échouer (1717), et prit d'assaut avec un millier d'hommes déterminés la ville de Marstrand (juillet 1719), où il trouva seize bâtiments et environ cinq cents canons. Après la paix de Friederichsbourg (23 juill. 1720), il obtint un congé, et se rendit à Hambourg, puis à Hanovre, où il fut présenté au roi d'Angleterre. Le lendemain du départ du roi (18 nov.), Tordenskiold se trouva à un dîner chez le général Belau, et y rencontra le colonel suédois Stahl, qui dans une maison de jeu à Hambourg avait escroqué à un jeune homme de sa suite une somme considérable. Indigné, il l'apostropha vivement et lui reprocha sa conduite. Stahl ayant répliqué par des mots injurieux, l'amiral fondit sur lui, le poursuivit jusque dans la cour, et lui donna des coups de canne. Une rencontre devint inévitable. Tordenskiold refusa d'abord de donner une satisfaction à Stahl, le considérant indigne de croiser l'épée avec lui; mais, pressé par quelques amis, il consentit enfin. Le duel eut lieu le matin du 20 novembre : à la deuxième passe l'amiral s'enferra dans la longue épée de son adversaire, et mourut presque aussitôt, n'étant âgé que de vingt-neuf ans. Son corps fut transporté à Copenhague, et déposé dans l'église du Dôme.

(1) mot, *foudre-bouclier*, ce qui voulait dire, paroles mêmes du roi, que si Wessel avait été pour les Suédois, il était le bouclier de sa pa-

Rothe, *Peter Tordenskjolds Liv og Levnet*; Copenhague, 1747, 3 vol. in-4°. — Tycho de Hoffmann, *Mémoires du vice-amiral Tordenskiold*; Copenhague, 1748, in-4°. — Hirsching, *Hist. lit. Handbuch*. — Tharup, *Ped. Tordenskjolds Liv og Levnet*; Copenhague, 1838, in-12. — Bohr, *P. Tordenskiold*; ibid., 1838, in-12.

TORDESILLAS. *Voy.* HERRERA.

TORELLI (*Lelio*), jurisconsulte italien, né à Fano, le 28 octobre 1489, mort à Florence, le 27 mars 1576. D'une ancienne famille patricienne, il fit ses humanités à Ferrare, sous la direction de J. Costanzi, son oncle, et alla étudier le droit à Pérouse. Après avoir été pendant quelque temps podestat de Fossombrone, il devint un des principaux chefs de la magistrature de sa ville natale, qui avait été cédée par le pape à Scanderbeg Comnène. Il contribua beaucoup à faire réussir la révolte qui éclata contre ce prince tyrannique. Nommé plus tard gouverneur de Bénévent, il sut mettre cette ville à l'abri de la peste, qui désolait une grande partie de l'Italie. Puis il s'établit à Florence, où il fut, en 1531, nommé l'un des cinq auditeurs de la Rote. L'impartialité et la profonde connaissance du droit dont il fit preuve dans l'exercice de ses fonctions lui firent confier la charge de podestat de Florence. En 1546 il devint chancelier et premier secrétaire du grand-duc. Il fut aussi admis dans le sénat de Florence et dans l'Académie, qui le chargea de la rédaction de ses statuts. Habile homme d'État, et en même

temps modèle de toutes les vertus publiques et privées, Torelli consacrait ses loisirs à la culture des lettres; les vers et les discours qu'il a laissés prouvent qu'il le faisait avec fruit. On a de lui trois opuscules sur des matières de droit, impr. dans le *Tractatus tractatuum* et dans le t. IV du *Thesaurus juris* d'Ev. Otto. Mais il s'est surtout rendu célèbre par la magnifique édition du fameux manuscrit florentin des *Pandectes* (Florence, 1553, 3 vol. in-fol.), qui passe pour une merveille typographique. Cette publication rendit les plus grands services à l'étude du droit romain, en faisant rectifier une foule de passages des Pandectes altérés dans les autres manuscrits.

Salvini, *Fasti consolari*. — Manni, *Vita di Torelli*; Florence, 1770, in-4°, et *Osservazioni sopra i sigilli antichi*, t. IX et XXI.

TORELLI (*Pomponio*), comte de Monte-Chiarugolo, littérateur, né en 1539, à Parme, où il est mort, le 12 avril 1608. Il descendait des comtes de Guastalla. « Je fus reçu, dit-il dans la préface de *la Vittoria*, à onze ans dans la cité de Padoue; j'y appris les humanités, la philosophie et les sciences naturelles; j'y restai onze années, et ensuite j'allai voyager par la France avec beaucoup de plaisir et de profit. » A son retour, il fut marié à Isabella Bonelli, nièce du pape Pie V. Le duc de Parme Octave Farnèse l'envoya, en 1584, en Espagne pour obtenir de Philippe II la restitution de la citadelle de Plaisance. Torelli réussit dans sa mission, et fut reçu par de grandes fêtes à Plaisance, lorsqu'il y apporta, en 1585, la dépêche royale. Il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres, qu'il n'avait jamais négligées. L'Académie des *Innomati*, de Parme, le comptait au nombre de ses membres. De son mariage étaient nés cinq fils; ils furent impliqués, en 1611, dans une conspiration contre le duc Ranuccio; l'aîné eut la tête tranchée, les autres furent bannis. Ses ouvrages sont : *Rime amorose;* Parme, 1575, in-4°; — *Trattato del debito del cavaliero;* ibid., 1596, in-4° : adressé à Pompilio, chevalier de Malte, son fils naturel; — *Carminum lib. VI;* ibid., 1600, in-4°. Il a composé aussi cinq tragédies, remarquables, d'après Tiraboschi, par l'élégance du style et la régularité du plan, et qui sont : *Mérope* (1589, in-4°), *Tancredi* (1597), *Galatea* (1603), *Vittoria* (1603), et *Polidoro* (1605). La meilleure est *la Mérope*, que Maffei jugea digne de prendre place dans son *Recueil de pièces choisies*.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII, 3e part.

TORELLI (*Luigi*), historien, né en 1609, à Bologne, où il est mort, le 14 janvier 1683. Il était veuf à vingt ans lorsqu'il prit l'habit des augustins. En 1652 il fut appelé à professer la philosophie et la théologie. Puis il s'adonna à la prédication, et acquit une réputation qui le fit appeler dans les grandes villes de la péninsule. Il n'était plus depuis longtemps un simple religieux : nommé d'abord commissaire visiteur général du monastère de Saint-Marc à Milan, puis prieur de Saint-Jacques à Bologne, il devint provincial dans la Romagne. Au milieu de ses nombreuses occupations, il trouva le temps d'écrire une volumineuse histoire : *Secoli Agostiniani, overo Historia generale del ordine eremitano di Sant'-Agostino;* Bologne, 1659-86, 8 vol. in-fol. Cette histoire, qui montre une profonde érudition, altéra gravement la santé de Torelli et le rendit aveugle dans ses dernières années. On a encore de lui : *Ristretta delle vite degli uomini et delle donne illustri dell' ordine agostiniano;* Bologne, 1647, in-4°; — *Vita di S. Liborio, vescovo cenomatense;* ibid., 16.., in-12.

Leti, *Italia regnante*. — Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*.

TORELLI (*Giuseppe*), littérateur et géomètre, né le 3 novembre 1721, à Vérone, où il est mort, le 18 août 1781. Placé d'abord au collége des Somasques, puis chez les frères Ballerini, il termina ses études à l'université de Padoue. Par la douceur et l'aménité de son caractère, il se concilia l'amitié d'une foule d'hommes célèbres, tels que Morgagni, Poleni, Volpi, Facciolati, comme il s'était acquis leur considération par son esprit éminemment droit et judicieux. De retour à Vérone avec le grade de docteur en droit, il se lia avec Maffei, et se forma un genre de vie tranquille et uniforme. A l'éclat des charges et des dignités il préféra la liberté que lui procurait sa modeste fortune. La crainte d'être distrait dans ses études fut un des motifs sans doute qui l'empêchèrent de songer au mariage. Il écrivait le latin et l'italien avec élégance et pureté; son style était clair et sobre; il connaissait le grec, l'hébreu et plusieurs langues modernes. Ses connaissances étaient étendues. Il passait avec facilité de l'étude des sciences à celle de la littérature et des beaux-arts. On ne peut attribuer une grande importance à la roue hydraulique qu'il imagina dans sa jeunesse et que dans la suite il jugea lui-même d'un emploi difficile, sinon impraticable. Son admiration pour la géométrie ancienne le fit accuser d'injustice pour les découvertes modernes. Il mourut d'une violente dyssenterie, laissant à ses héritiers le soin de publier sa belle édition d'Archimède. Les principaux ouvrages de Torelli sont : *Animadversiones in hebraicum Exodi librum et in græcam LXX interpretationem;* Vérone, 1744, in-8°; — *De principe Gulæ incommodo, ejusque remedio;* ibid., 1744, in-12; — *De rota sub aquis circumacta;* ibid., 1747, in-8°; — *Scala de' meriti a capo d'anno, trattato geometrico;* ibid., 1751, in-8°; — *De nihilo geometrico, libri II;* ibid., 1758, in-8°; — *Geometrica;* ibid., 1769, in-8°; — *Demonstratio antiqui theorematis de motuum commixtione;* ibid., 1774, in-8°; — *Lettera sopra Dante, contra Voltaire;* ibid., 1781, in-8°; — *Elementorum prospectivæ, lib. II;* ibid., 1788, in-4°; — *Archimedis quæ supersunt omnia*

cum Eutocii Ascalonitæ commentariis, *cum nova versione latina*; Oxford, 1792, in-fol. : cet ouvrage est sans contredit le plus beau titre de gloire de Torelli; il fut accueilli par tous les savants de l'Europe, et l'Académie des sciences lui décerna les plus grands éloges dans un rapport à Napoléon Ier ; — *Poesie, con alcune prose latine*; Vérone, 1795, in-8°. Torelli a trad. en vers les deux premiers chants de *l'Énéide* (Vérone, 1749, in-8°), *il Pseudolo*, comédie de Plaute (Florence, 1765, in-8°), *Elegia sopra un cimitero campestre*, de Gray (Vérone, 1776, in-8°), et *les Noces de Thétis*, de Catulle (ibid., 1788, in-8°).

Pindemonte, *Elogj*. — Sibiliato, *De vita J. Torelli Veronensis commentarius*; Padoue, 1782, in-8°. — Ugoni, *Letter. ital. del XVIII secolo*.

TORENO (*Jose-Maria* QUEIPO DE LLANO, comte DE), homme d'État espagnol, né à Oviedo, le 26 novembre 1786, mort à Paris, le 16 septembre 1843. Sa famille était noble et originaire de Cuença. Après avoir commencé ses études dans la maison paternelle, il les continua depuis 1797 à Madrid sous les meilleurs maîtres, Rosell, Vega, Roust, et Cabanilles entre autres, qui professaient les principes politiques les plus libéraux. Encore sur les bancs de l'école, il entreprit une traduction d'Eutrope, qui n'a jamais vu le jour. Il se trouvait le 2 mai 1808 à Madrid lors du soulèvement qu'amena l'ordre de faire partir pour Bayonne les infants Francesco et Antonio. Il courut aux armes, et exposa sa vie, en voulant sauver celle d'Antonio Oviedo, un de ses amis. Peu après, il se déroba aux recherches de la police de Murat en se réfugiant à Oviedo. La population de cette ville était dans une agitation extrême, et Toreno, alors vicomte de Matarrosa (titre des aînés de sa maison), n'eut pas de peine à achever le soulèvement des esprits par la peinture des scènes sanglantes dont il venait d'être témoin. La junte des Asturies, qui s'était déclarée souveraine, le chargea, de concert avec Andrès de La Vega, d'aller demander des secours à l'Angleterre. La négociation réussit, et fournit au jeune patriote l'occasion de lier avec quelques-uns des personnages les plus importants de l'Angleterre une amitié qui dura toute sa vie. De retour à Oviedo (déc. 1808), il reçut la nouvelle de la mort de son père, et prit alors le titre de comte de Toreno. La divergence de vues qui existait entre lui et un certain nombre de patriotes le tint pendant six mois éloigné de la junte; lorsqu'elle fut réorganisée par La Romana, il refusa d'en faire partie, et reprocha vivement au marquis l'arbitraire et l'illégalité de sa conduite. On le voit ensuite, nonobstant l'occupation des Asturies par les Français, réveiller de toutes parts dans cette contrée l'esprit d'indépendance. Un moment, il se joint aux troupes nationales réunies dans les escarpements de Covadunga. En septembre 1809, il se transporta à Séville, où s'était réunie la junte centrale, et la suivit à Cadix. La junte de Léon lui transmit alors ses pouvoirs pour la représenter auprès du gouvernement. La junte des Asturies suivit cet exemple. Fort de ce double choix, Toreno demanda la convocation immédiate des Cortès. L'effet de son énergique manifeste fut si prompt, que dès le lendemain la régence promulgua le décret de réunion. Toreno fut élu député de sa province, et admis à siéger dans la première assemblée générale (24 sept. 1810), bien qu'il n'eût pas encore les vingt-cinq ans requis par la loi. Dans les mémorables discussions du congrès, il se distingua particulièrement dans la question des droits de seigneurie et de juridiction. Sa parole énergique et quelque peu déclamatoire fut écoutée avec intérêt.

Après la rentrée de Ferdinand VII, Toreno, compris au nombre des députés proscrits à cause de leur attachement à la liberté, passa en Portugal, puis en Angleterre (juill. 1814), et vint s'établir à Paris après les Cent-jours. Là il vécut cinq ans dans l'obscurité, et occupant ses loisirs à rassembler les matériaux de sa grande *Histoire*. La révolution de 1820 le ramena dans sa patrie. A l'ambassade de Berlin, que lui offrit le roi, il préféra le mandat de député aux Cortès, où il se fit remarquer par plus de maturité et d'expérience, et par une rare aptitude pour la discussion des affaires (1). Après l'invasion de 1823 et le rétablissement du pouvoir absolu, Toreno s'expatria une seconde fois, et ce fut à Paris, durant cette longue proscription, qu'il écrivit l'histoire du soulèvement de la péninsule. Il se reposait de ce travail en parcourant successivement la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et la Suisse.

Survint l'amnistie du 15 octobre 1832. Toreno revint l'été suivant à Madrid; mais, par suite des susceptibilités ombrageuses du ministère Zea-Bermudez, il quitta la capitale pour aller vivre dans ses domaines des Asturies. Sa disgrâce dura peu, et sur le désir de la reine Christine, il entra comme ministre des finances dans le cabinet du 15 juin 1834, présidé par Martinez de La Rosa. Il nous est impossible de faire connaître ici les plans financiers du comte de Toreno; disons seulement qu'il se fit tout d'abord un devoir de proposer la reconnaissance de la dette étrangère. Le 7 juin 1835, Martinez de La Rosa ayant donné sa démission, Toreno fut appelé à la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères. On lui attribuait plusieurs projets de nature à lui concilier le parti libéral : aussi sa nomination rendit-elle à la nation espagnole un élan dont les opérations militaires se ressentirent. Il commença par la suppression des jésuites; puis vint un dé-

(1) La part qu'il prit à un emprunt par lequel les prêteurs étaient admis à verser les anciennes monnaies de France sur le pied de leur valeur nominale, lui attira de vives attaques. On prétendit, sans doute à tort, que l'accroissement considérable que reçut sa fortune n'avait pas d'autre source.

temps modèle de toutes les vertus publiques et privées, Torelli consacrait ses loisirs à la culture des lettres; les vers et les discours qu'il a laissés prouvent qu'il le faisait avec fruit. On a de lui trois opuscules sur des matières de droit, impr. dans le *Tractatus tractatuum* et dans le t. IV du *Thesaurus juris* d'Ev. Otto. Mais il s'est surtout rendu célèbre par la magnifique édition du fameux manuscrit florentin des *Pandectes* (Florence, 1553, 3 vol. in-fol.), qui passe pour une merveille typographique. Cette publication rendit les plus grands services à l'étude du droit romain, en faisant rectifier une foule de passages des Pandectes altérés dans les autres manuscrits.

Salvini, *Fasti consolari*. — Manni, *Vita di Torelli*; Florence, 1770, in-4°, et *Osservazioni sopra i sigilli antichi*, t. IX et XXI.

TORELLI (*Pomponio*), comte de Monte-Chiarugolo, littérateur, né en 1539, à Parme, où il est mort, le 12 avril 1608. Il descendait des comtes de Guastalla. « Je fus reçu, dit-il dans la préface de *la Vittoria*, à onze ans dans la cité de Padoue; j'y appris les humanités, la philosophie et les sciences naturelles; j'y restai onze années, et ensuite j'allai voyager par la France avec beaucoup de plaisir et de profit. » A son retour, il fut marié à Isabella Bonelli, nièce du pape Pie V. Le duc de Parme Octave Farnèse l'envoya, en 1584, en Espagne pour obtenir de Philippe II la restitution de la citadelle de Plaisance. Torelli réussit dans sa mission, et fut reçu par de grandes fêtes à Plaisance, lorsqu'il y apporta, en 1585, la dépêche royale. Il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres, qu'il n'avait jamais négligées. L'Académie des *Innomati*, de Parme, le comptait au nombre de ses membres. De son mariage étaient nés cinq fils; ils furent impliqués, en 1611, dans une conspiration contre le duc Ranuccio; l'aîné eut la tête tranchée, les autres furent bannis. Ses ouvrages sont : *Rime amorose*; Parme, 1575, in-4°; — *Trattato del debito del cavaliero*; ibid., 1596, in-4° : adressé à Pompilio, chevalier de Malte, son fils naturel; — *Carminum lib. VI*; ibid., 1600, in-4°. Il a composé aussi cinq tragédies, remarquables, d'après Tiraboschi, par l'élégance du style et la régularité du plan, et qui sont : *Mérope* (1589, in-4°), *Tancredi* (1597), *Galatea* (1603), *Vittoria* (1603), et *Polidoro* (1605). La meilleure est *la Mérope*, que Maffei jugea digne de prendre place dans son *Recueil de pièces choisies*.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII, 3e part.

TORELLI (*Luigi*), historien, né en 1609, à Bologne, où il est mort, le 14 janvier 1683. Il était veuf à vingt ans lorsqu'il prit l'habit des augustins. En 1652 il fut appelé à professer la philosophie et la théologie. Puis il s'adonna à la prédication, et acquit une réputation qui le fit appeler dans les grandes villes de la péninsule. Il n'était plus depuis longtemps un simple religieux : nommé d'abord commissaire visiteur général du monastère de Saint-Marc à Milan, puis prieur de Saint-Jacques à Bologne, il devint provincial dans la Romagne. Au milieu de ses nombreuses occupations, il trouva le temps d'écrire une volumineuse histoire : *Secoli Agostiniani, overo Historia generale del ordine eremitano di Sant'-Agostino*; Bologne, 1659-86, 8 vol. in-fol. Cette histoire, qui montre une profonde érudition, altéra gravement la santé de Torelli et le rendit aveugle dans ses dernières années. On a encore de lui : *Ristretta delle vite degli uomini et delle donne illustri dell' ordine agostiniano*; Bologne, 1647, in-4°; — *Vita di S. Liborio, vescovo cenomatense*; ibid., 16.., in-12.

Leti, *Italia regnante*. — Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*.

TORELLI (*Giuseppe*), littérateur et géomètre, né le 3 novembre 1721, à Vérone, où il est mort, le 18 août 1781. Placé d'abord au collège des Somasques, puis chez les frères Ballerini, il termina ses études à l'université de Padoue. Par la douceur et l'aménité de son caractère, il se concilia l'amitié d'une foule d'hommes célèbres, tels que Morgagni, Poleni, Volpi, Facciolati, comme il s'était acquis leur considération par son esprit éminemment droit et judicieux. De retour à Vérone avec le grade de docteur en droit, il se lia avec Maffei, et se forma un genre de vie tranquille et uniforme. A l'éclat des charges et des dignités il préféra la liberté que lui procurait sa modeste fortune. La crainte d'être distrait dans ses études fut un des motifs sans doute qui l'empêchèrent de songer au mariage. Il écrivait le latin et l'italien avec élégance et pureté; son style était clair et sobre; il connaissait le grec, l'hébreu et plusieurs langues modernes. Ses connaissances étaient étendues. Il passait avec facilité de l'étude des sciences à celle de la littérature et des beaux-arts. On ne peut attribuer une grande importance à la roue hydraulique qu'il imagina dans sa jeunesse et que dans la suite il jugea lui-même d'un emploi difficile, sinon impraticable. Son admiration pour la géométrie ancienne le fit accuser d'injustice pour les découvertes modernes. Il mourut d'une violente dyssenterie, laissant à ses héritiers le soin de publier sa belle édition d'Archimède. Les principaux ouvrages de Torelli sont : *Animadversiones in hebraicum Exodi librum et in græcam LXX interpretationem*; Vérone, 1744, in-8°; — *De principe Gulæ incommodo, ejusque remedio*; ibid., 1744, in-12; — *De rota sub aquis circumacta*; ibid., 1747, in-8°; — *Scala de' meriti a capo d'anno, trattato geometrico*; ibid., 1751, in-8°; — *De nihilo geometrico, libri II*; ibid., 1758, in-8°; — *Geometrica*; ibid., 1769, in-8°; — *Demonstratio antiqui theorematis de motuum commixtione*; ibid., 1774, in-8°; — *Lettera sopra Dante, contra Voltaire*; ibid., 1781, in-8°; — *Elementorum prospectivæ, lib. II*; ibid., 1788, in-4°; — *Archimedis quæ supersunt omnia*

cum Eutocii Ascalonitæ commentariis, *cum nova versione latina;* Oxford, 1792, in-fol. : cet ouvrage est sans contredit le plus beau titre de gloire de Torelli; il fut accueilli par tous les savants de l'Europe, et l'Académie des sciences lui décerna les plus grands éloges dans un rapport à Napoléon Ier; — *Poesie, con alcune prose latine*; Vérone, 1795, in-8°. Torelli a trad. en vers les deux premiers chants de *l'Énéide* (Vérone, 1749, in-8°), *il Pseudolo*, comédie de Plaute (Florence, 1765, in-8°), *Elegia sopra un cimitero campestre*, de Gray (Vérone, 1776, in-8°), et *les Noces de Thétis*, de Catulle (ibid., 1788, in-8°).

Pindemonte, *Elogj*. — Sibiliato, *De vita J. Torelli Veronensis commentarius*; Padoue, 1782, in-8°. — Ugoni, *Letter. ital. del XVIII secolo*.

TORENO (*Jose-Maria* QUEIPO DE LLANO, comte DE), homme d'État espagnol, né à Oviedo, le 26 novembre 1786, mort à Paris, le 16 septembre 1843. Sa famille était noble et originaire de Cuença. Après avoir commencé ses études dans la maison paternelle, il les continua depuis 1797 à Madrid sous les meilleurs maîtres, Rosell, Vega, Roust, et Cabanilles entre autres, qui professaient les principes politiques les plus libéraux. Encore sur les bancs de l'école, il entreprit une traduction d'Eutrope, qui n'a jamais vu le jour. Il se trouvait le 2 mai 1808 à Madrid lors du soulèvement qu'amena l'ordre de faire partir pour Bayonne les infants Francesco et Antonio. Il courut aux armes, et exposa sa vie, en voulant sauver celle d'Antonio Oviedo, un de ses amis. Peu après, il se déroba aux recherches de la police de Murat en se réfugiant à Oviedo. La population de cette ville était dans une agitation extrême, et Toreno, alors vicomte de Matarrosa (titre des aînés de sa maison), n'eut pas de peine à achever le soulèvement des esprits par la peinture des scènes sanglantes dont il venait d'être témoin. La junte des Asturies, qui s'était déclarée souveraine, le chargea, de concert avec Andrès de La Vega, d'aller demander des secours à l'Angleterre. La négociation réussit, et fournit au jeune patriote l'occasion de lier avec quelques-uns des personnages les plus importants de l'Angleterre une amitié qui dura toute sa vie. De retour à Oviedo (déc. 1808), il reçut la nouvelle de la mort de son père, et prit alors le titre de comte de Toreno. La divergence de vues qui existait entre lui et un certain nombre de patriotes le tint pendant six mois éloigné de la junte; lorsqu'elle fut réorganisée par La Romana, il refusa d'en faire partie, et reprocha vivement au marquis l'arbitraire et l'illégalité de sa conduite. On le voit ensuite, nonobstant l'occupation des Asturies par les Français, réveiller de toutes parts dans cette contrée l'esprit d'indépendance. Un moment, il se joint aux troupes nationales réunies dans les escarpements de Covadunga. En septembre 1809, il se transporta à Séville, où s'était réunie la junte centrale, et la suivit à Cadix. La junte de Léon lui transmit alors ses pouvoirs pour la représenter auprès du gouvernement. La junte des Asturies suivit cet exemple. Fort de ce double choix, Toreno demanda la convocation immédiate des Cortès. L'effet de son énergique manifeste fut si prompt, que dès le lendemain la régence promulgua le décret de réunion. Toreno fut élu député de sa province, et admis à siéger dans la première assemblée générale (24 sept. 1810), bien qu'il n'eût pas encore les vingt-cinq ans requis par la loi. Dans les mémorables discussions du congrès, il se distingua particulièrement dans la question des droits de seigneurie et de juridiction. Sa parole énergique et quelque peu déclamatoire fut écoutée avec intérêt.

Après la rentrée de Ferdinand VII, Toreno, compris au nombre des députés proscrits à cause de leur attachement à la liberté, passa en Portugal, puis en Angleterre (juill. 1814), et vint s'établir à Paris après les Cent-jours. Là il vécut cinq ans dans l'obscurité, et occupant ses loisirs à rassembler les matériaux de sa grande *Histoire*. La révolution de 1820 le ramena dans sa patrie. A l'ambassade de Berlin, que lui offrit le roi, il préféra le mandat de député aux Cortès, où il se fit remarquer par plus de maturité et d'expérience, et par une rare aptitude pour la discussion des affaires (1). Après l'invasion de 1823 et le rétablissement du pouvoir absolu, Toreno s'expatria une seconde fois, et ce fut à Paris, durant cette longue proscription, qu'il écrivit l'histoire du soulèvement de la péninsule. Il se reposait de ce travail en parcourant successivement la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et la Suisse.

Survint l'amnistie du 15 octobre 1832. Toreno revint l'été suivant à Madrid; mais, par suite des susceptibilités ombrageuses du ministère Zea-Bermudez, il quitta la capitale pour aller vivre dans ses domaines des Asturies. Sa disgrâce dura peu, et sur le désir de la reine Christine, il entra comme ministre des finances dans le cabinet du 15 juin 1834, présidé par Martinez de La Rosa. Il nous est impossible de faire connaître ici les plans financiers du comte de Toreno; disons seulement qu'il se fit tout d'abord un devoir de proposer la reconnaissance de la dette étrangère. Le 7 juin 1835, Martinez de La Rosa ayant donné sa démission, Toreno fut appelé à la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères. On lui attribuait plusieurs projets de nature à lui concilier le parti libéral : aussi sa nomination rendit-elle à la nation espagnole un élan dont les opérations militaires se ressentirent. Il commença par la suppression des jésuites; puis vint un dé-

(1) La part qu'il prit à un emprunt par lequel les prêteurs étaient admis à verser les anciennes monnaies de France sur le pied de leur valeur nominale, lui attira de vives attaques. On prétendit, sans doute à tort, que l'accroissement considérable que reçut sa fortune n'avait pas d'autre source.

cret sur l'organisation des municipalités, où l'esprit de résistance aux exaltés était manifeste. Mais bientôt plusieurs villes se soulèvent, massacrent les moines, nomment des juntes en opposition avec le gouvernement. Madrid même fut agité; enfin Toreno reconstitua, le 28 août, un ministère sous sa présidence, persistant à tenir tête aux juntes. Celles-ci s'emparèrent du pouvoir suprême, et l'insurrection se répandit dans les provinces. M. Mendizabal fut appelé à Madrid, et Toreno, n'ayant pu s'entendre avec lui, se retira le 14 septembre 1835. Après avoir voyagé en Italie, il se fixa de nouveau à Paris, avec sa famille et un grand nombre d'Espagnols de marque, exilés volontaires comme lui. Toujours laborieux, infatigable, il rassemblait les matériaux d'une *Histoire complète de la domination de la maison d'Autriche en Espagne*, lorsqu'au sortir des Tuileries, où il venait de passer la soirée avec le roi Louis-Philippe, qui l'honorait d'une estime toute particulière, une maladie vint le frapper subitement, et il y succomba dans sa cinquante-septième année.

Le principal ouvrage de M. de Toreno a pour titre : *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*; Paris, 1835-38, 5 vol. in-8°, et en espagnol, ibid., 1836-38, 3 vol. in-8°. C'est à la plume élégante de M. Viardot que l'auteur a eu recours pour la version française de cette remarquable histoire. La meilleure édition est celle qui a paru à Madrid, 1848, 4 vol. in-8°, avec les additions et changements de l'auteur. E. BARET.

Galeria de Españoles contemporaneos, 1841-46. — Loménie (De), *Galerie des contemp. illustres*, t. VI. — Southey, *Hist. of the peninsular war*. — Ch. Didier, *Une année en Espagne*. — *Documents particuliers*.

TORFÆUS. *Voy*. TORFESEN.

TORFESEN (*Thormod*), en latin *Torfæus*, historien islandais, né le 27 mai 1636, dans l'île d'Engoë, mort en 1719. Il fit ses humanités à l'école de Skalholt, et termina, de 1654 à 1657, son éducation à l'université de Copenhague. Comme il allait de Christiansand en Norvège, il tomba avec l'équipage du bâtiment qu'il montait entre les mains d'un pirate suédois (1659). Cette circonstance attira l'attention sur lui, et à son retour à Copenhague il fut désigné à la bienveillance de Frédéric III, qui le choisit pour traducteur des ouvrages islandais conservés dans sa bibliothèque (1660). Ce prince l'envoya en 1662 en Islande pour y rassembler les écrits historiques et poétiques de ce pays; il fut puissamment secondé dans ses recherches par l'évêque de Skalholt, Brynjolf Svendsen, son patron le plus dévoué. Le zèle et l'intelligence dont il fit preuve dans cette mission lui firent accorder l'emploi de secrétaire du bailliage de Stavanger, en Norvège (1664). Trois ans plus tard il devint conservateur du cabinet royal des antiques (1667). Peu après il retourna dans son pays natal, afin d'y prendre possession du petit bien que lui avait laissé son père, et de là il se rendit à Amsterdam. En revenant par mer il fit naufrage à la hauteur de Skagen; forcé de prendre la voie de terre pour gagner la capitale, il fut insulté et attaqué dans une petite ville de Seeland par un de ses compatriotes, et en cherchant à se défendre, il eut le malheur de tuer son agresseur. Cet accident causa beaucoup d'émotion. On traduisit Torfesen devant un tribunal, qui le déclara coupable malgré le cas de légitime défense, et le condamna à mort. Il en appela à la clémence royale; la sentence fut commuée en une grosse amende, qu'il paya; mais le roi lui ôta sa place (1673). Torfesen se retira alors en Norvège, et se consacra entièrement à l'étude des antiquités islandaises. A l'avénement de Christian V, il fut nommé historiographe de Norvège et membre du comité d'éducation. Marié deux fois, il mourut sans postérité, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il s'attacha pendant toute sa vie à débrouiller les antiquités du Nord, encore si peu étudiées, et s'aidant des *sagas* et autres écrits islandais, sources jusqu'alors presque inexplorées, il arriva aux résultats les plus intéressants et dont la plupart ont été confirmés par les recherches modernes des Magnussen, Müller, Munch et autres savants, qui n'ont fait que suivre la voie qu'il avait ouverte. On a de Torfesen : *De rebus gestis Færensium*; Copenhague, 1695, in-8°; trad. en danois, 1753, in-8°; — *Historia Orcadum*; ibid., 1697, 1715, in-fol.; — *Series dynastarum et regum Daniæ a Skioldo Odini filio ad Gormum Grandævum*; ibid., 1702, in-4° : ouvrage rédigé avec beaucoup de soin et d'exactitude, d'après deux cents manuscrits islandais dont l'auteur a donné une analyse critique; — *Historia Hrolfi Krakii, Daniæ regis*; ibid., 1705, in-8° : c'est le premier ouvrage où l'autorité, jusqu'alors incontestée, de Saxo Grammaticus est attaquée par des raisons concluantes; — *Historia Vinlandiæ antiquæ, seu partis Americæ septentrionalis*; ibid., 1705, in-8°; — *Groenlandia antiqua*; ibid., 1706, in-8°, avec six cartes du pays faites à diverses époques; — *Trifolium historicum, seu De tribus Daniæ regibus Gormone Grandævo, Haraldo Cærulidente et Sveno furcatæ barbæ*; ibid., 1707, in-4°; — *Historia rerum Norvegicarum*; ibid., 1711, 4 vol. in-fol. : cet ouvrage capital s'étend jusqu'à l'an 1387; — *Torfæana, seu Torfæi notæ posteriores in seriem regum Daniæ*; ibid., 1777, in-4° : extrait par Suhm des nombreux manuscrits de Torfæus, déposés à la bibliothèque de Copenhague, et qui furent d'un grand secours à Resenius pour son édition de l'*Edda*. E. G.

Sibbern, *Bibl. historica*. — *Minerva*, ann. 1788-89, et 1803, II, p. 298. — Jessen, *Norge*, p. 83-99. — Suhm, *In effigiem Torfæi, una cum Torfæanis*.

TORGHUD. *Voy*. DRAGUT.

TORIBIO (*Toribio-Alfonso* MONGROVEJO, saint), prélat espagnol, né en 1538, à Majorga,

près Valladolid, mort le 23 mars 1606. Il appartenait à une famille très-ancienne mais déchue du rang qu'elle avait tenu jadis parmi la noblesse de Léon. Il acheva ses études à Valladolid, et se vouait aux austérités les plus excessives de la vie religieuse, lorsqu'en 1575 il fut appelé du collége de San-Salvador, où il professait, au poste d'inquisiteur de Grenade. En 1580, Philippe II le nomma archevêque de Lima. Comme il ne portait encore que la simple tonsure, il fut admis aux ordres majeurs durant quatre dimanches successifs, reçut la consécration épiscopale à Séville, et partit pour le Pérou sur la flotte que commandait Marcos de Aramburu. Après avoir débarqué sur la côte de Panama, il faillit périr en traversant le Rio de Chagres, où il fut précipité par sa mule. Le 24 mai 1581, il entra solennellement dans Lima. Cet immense diocèse, qui a été divisé depuis, n'avait pas moins alors de six cents lieues de tour, et n'offrait pour ainsi dire aucune facilité de communication. L'un des premiers soins du nouveau prélat fut de visiter son diocèse, et de s'associer par ses travaux évangéliques aux Las Casas, aux Nobrega et aux Batanzos. Il se déclara tout d'abord le protecteur des Indiens. Grâce à lui, un concile provincial fut assemblé en 1583 à Lima; il eut à y lutter vivement contre les prétentions de ses dix suffragants; plus tard même il dut se défendre contre le parti puissant de Hurtado de Mendoça, vice-roi du Pérou, et protecteur avoué des jésuites. Le blâme de Philippe II vint l'atteindre au milieu de ses travaux apostoliques; mais il n'en resta pas moins l'ami des indigènes. Lorsque, à la suite des austérités auxquelles il se livrait, il allait, dans la campagne, visiter quelque *aldée*, il était toujours suivi d'une troupe de ces pauvres gens, et c'était sur eux qu'il aimait particulièrement à exercer ses libéralités. Elles n'avaient pas de bornes; tout y passait, les deniers du prélat, qu'il ne sut jamais compter, l'argenterie du palais, les gros meubles de sa chambre, et jusqu'à la chemise qu'il venait de vêtir (1). On a prétendu que Toribio avait le don des langues et que les Indiens des diverses régions du Pérou l'entendaient partout aisément. La vérité est qu'il possédait fort bien le *quichua*, ce qu'on appelle l'idiome des Incas, et qu'il le parlait avec élégance. Durant son épiscopat, il fonda à Lima un séminaire d'où sortirent plusieurs ecclésiastiques renommés par leurs connaissances, ainsi qu'un asile religieux où l'on élevait les jeunes filles pauvres issues des mariages contractés entre Espagnols et Indiens. Épuisé par le jeûne et par des fatigues immodérées, il succomba durant sa troisième visite diocésaine; il était alors à quatre-vingt-dix lieues de Lima, dans la bourgade de Sana. Au bout de quatorze mois son corps fut transporté dans la cathédrale de Lima. Toribio fut béatifié en 1679, par Clément XI, et canonisé en 1726, par Benoît XIII.

Ferd. Denis.

(1) Parfois cette charité incessante empruntait de l'esprit des temps un caractère qu'il nous est malaisé de comprendre. Un noir valait alors cinq cents piastres, et le charitable archevêque ne craignait point de donner un homme de la race noire, comme il venait de donner la fontaine d'argent qui décorait son palais!

Pinelo, *Vida de don Toribio, arçobispo de Lima*; Madrid, 1653, pet. in-4°. — Le Beau, *Vita Alph. Torribii, arch. Limensis*; Clermont, 1664, in-8°. — N. Antonio, *Bibl. hispana*. — Prescott, *Conquête du Pérou*, liv. III.

TORINUS. *Voy*. Thorer.

TORNIELLI (*Agostino*), annaliste italien, né le 10 juin 1543, à Barengo, près Novare, mort le 10 juin 1622, à Milan. Fils d'un médecin et destiné à suivre la même carrière, il fit ses études classiques à Milan, et fréquenta ensuite l'université de Pavie. Mais à peine y eut-il reçu le diplôme de docteur qu'il se dégoûta de sa profession et qu'il entra dans la congrégation des Barnabites (1569); en y prononçant ses vœux, il quitta son prénom de Gregorio pour prendre celui d'Agostino. On l'éleva promptement aux premières charges : élu dès 1579 général de l'ordre, il obtint deux fois encore cette dignité, en 1593 et en 1600. On a de lui : *Annales sacri et profani ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum;* Milan, 1610, 2 vol. in-fol.; Anvers, 1620, 2 vol. in-fol.; Lucques, 1757, 4 vol. in-fol., avec notes et addit. de Mansi. Du Pin fait un bel éloge de cet ouvrage, qu'il dit écrit d'un style simple et naturel avec beaucoup de méthode, et qu'il regarde comme un excellent commentaire des livres historiques de l'Ancien Testament. Sponde en a donné un abrégé.

Barelli, *Memorie de' Barnabiti*. — Cotta, *Museo novarese*. — Niceron, *Mémoires*, t. XI. — Argelati, *Bibl. mediolan.*, t. II, col. 2179.

TORQUATUS. *Voy*. Manlius.

TORQUEMADA (*Jean* de), en latin *Turrecremata*, théologien espagnol, né en 1388, à Valladolid, mort le 26 septembre 1468, à Rome. Issu d'une ancienne famille castillane, il entra, en 1403, dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir accompagné Louis de Valladolid au concile de Constance (1417), il alla prendre ses grades à Paris (1424), et y professa, dit-on, quelque temps. Les dominicains de Valladolid, puis ceux de Tolède, l'élurent prieur de leur maison. Ses talents, sa science théologique et son attachement au saint-siége le firent distinguer par le pape Eugène IV, qui le nomma, en 1431, maître du palais et l'envoya au concile de Bâle. Il concourut à faire condamner les doctrines de Wiclef et des hussites, soutint comme un article de foi l'immaculée Conception, et défendit l'ordre du Saint-Sauveur, que venait de fonder Brigitte. En 1439 il fut délégué au concile de Florence, convoqué pour la réunion de l'Église grecque avec l'Église romaine, et fut un des commissaires chargés de dresser le décret d'union. La même année, il fut promu au cardinalat (18 déc.). Il assista, en 1440, à l'as-

semblée des évêques de France à Bourges, et sans parvenir à faire rejeter entièrement le concile de Bâle, obtint du moins que l'on resterait attaché à Eugène IV. Calixte III le fit évêque de Palestrina (1455), et Pie II évêque de Sabine (1464). Les contemporains louent Torquemada de son savoir en théologie, de la protection qu'il donna aux lettres, et de l'esprit de charité qui lui fit employer les revenus de ses diverses prélatures à des fondations pour les pauvres ou à l'embellissement des maisons de son ordre. Ses principaux ouvrages sont : *Meditationes J. de Turrecremata positæ et depictæ de ipsius mandato in ecclesiæ ambitu S. Mariæ de Minerva;* Rome, 1467, pet. in-fol., avec 34 grav. sur bois (édition très-rare, dont on ne connaît plus que trois exemplaires); Rome, 1473, et Foligno, 1479, in-fol.; Albi en Savoie, 1481, in-4°, etc.; — *Expositio brevis et utilis super toto Psalterio;* Rome, 1470, gr. in-4°: édition recherchée; Augsbourg, 1472, in-fol.; Mayence, 1474, in-fol., et plusieurs fois depuis; — *Tractatus de aqua benedicta;* Rome, 1475, gr. in-4°; — *Quæstiones spiritualis convivii delicias præferentes super Evangeliis tam de tempore quam de Sanctis;* Rome, 1477, in-fol.; Nuremberg, 1478, in-fol.; — *Commentarii in decretum Gratiani partes V;* Lyon, 1519, 6 vol. in-fol.; Venise, 1578, 4 vol. in-fol.; réédité par Fontanini, Rome, 1726, 2 vol. in-fol. Le même prélat a aussi laissé quatorze ouvrages manuscrits.

Échard et Quétif, *Scriptores ord. Prædic.* — Du Pin, *Nouvelle Bibl. des auteurs ecclés.* — N. Antonio, *Bibl. hispana vetus.* — Touron, *Hist. des hommes illustres de Saint-Dominique.* — Ughelli, *Italia sacra.* — Brunet, *Manuel du libraire.*

TORQUEMADA (1) (*Thomas* DE), grand inquisiteur d'Espagne, né en 1420, à Valladolid, mort le 16 septembre 1498. Il était de la même famille que le précédent, et entra, comme lui, dans l'ordre de Saint-Dominique. Cet ordre avait alors, et depuis deux siècles, le privilége exclusif d'agir au nom du saint-siége contre les hérétiques (2). Ferdinand le Catholique ayant réuni la Castille à l'Aragon par son mariage avec Isabelle, résolut de pousser énergiquement la guerre contre les Maures de Grenade, et chercha à se créer les ressources nécessaires pour atteindre ce but. Les juifs tenaient alors dans leurs mains tout le commerce et tout l'argent de l'Espagne; c'est donc contre les juifs qu'il dirigea ses projets. Le prieur des dominicains de Séville et le préfet de la même ville lui proposèrent d'établir les peines que l'inquisition de Sicile faisait subir aux juifs relaps. Le roi consentit avec empressement, et la reine finit par céder aux sollicitations de ses directeurs. De son côté, le pape Sixte IV, par une bulle du 1er novembre 1478, autorisa la moderne inquisition. La prétendue nécessité de punir l'apostasie des juifs et des Maures nouvellement convertis en fut le prétexte. Afin de donner plus de force à la nouvelle institution et d'empêcher les mesures contradictoires résultant de tribunaux isolés et indépendants, le pape ordonna qu'ils relèveraient tous des mêmes chefs. Il nomma les deux premiers inquisiteurs, le 17 septembre 1480, et au 4 novembre 1481, dans Séville seulement, deux cent quatre-vingt-dix-huit nouveaux chrétiens suspects d'hérésie avaient déjà péri dans les flammes. Un grand nombre de condamnés par contumace se réfugièrent à Rome, et demandèrent justice. Sixte IV en écrivit, le 29 janvier 1482, à Ferdinand et à Isabelle, et le 11 février suivant il donna des adjoints aux premiers inquisiteurs qu'il avait nommés, probablement dans l'intention de modérer leur zèle; Thomas de Torquemada, qui était alors prieur des dominicains de Ségovie, fut au nombre de ces adjoints. Il ne tarda pas à se faire distinguer parmi ses collègues, et, soit résultat d'une supériorité réelle, soit effet de menées ambitieuses, il s'éleva bientôt au premier rang. Deux brefs du 2 août et du 17 octobre 1483 l'établirent inquisiteur général dans la Castille et dans l'Aragon. Le terrible tribunal prit dès lors un caractère de stabilité et d'autorité propre qui effraya plus d'une fois le pouvoir royal, et qui lui permit de se dire « aussi élevé au-dessus des autres tribunaux que le trône de Dieu l'est au dessus des trônes de la terre ». Torquemada fut le véritable créateur de cette puissance. « Il était presque impossible, dit Llorente, de trouver un homme plus propre à remplir les intentions de Ferdinand, en multipliant les confiscations; celles de la cour de Rome, par la propagation de ses mesures dominatrices et fiscales; enfin, celles de l'inquisition elle-même, pour le dessein qu'elle avait formé d'établir par les supplices le système de terreur dont elle avait besoin ». Il créa d'abord quatre tribunaux subalternes, pour Séville, Cordoue, Jaen et Tolède. Mais les dominicains, qui tenaient leur commission du saint-siége, ne se soumirent pas sans quelque résistance à ses ordres. Ce fut alors que, pour fonder l'unité d'action nécessaire à ses desseins, il songea à établir des constitutions; il choisit dans cette vue pour assesseurs et conseillers les jurisconsultes Jean Guttierez de Chabes et Tristan de Médine. Le code qu'ils rédigèrent fut

(1) On a remarqué que le hasard avait donné à cet homme un nom qui, comme par un jeu de mots de sinistre présage, annonçait le constructeur des bûchers : *Torre quemada, turris cremata*, tour brûlée.

(2) On admet à la vérité, avec raison, aujourd'hui que les premiers inquisiteurs furent les religieux bénédictins envoyés, en 1204, par le pape Innocent III dans le midi de la France, pour combattre les progrès des Albigeois; mais l'inquisition ne commença à s'organiser réellement qu'en 1215, sous la direction de saint Dominique. Ce n'est pas une création des rois espagnols, comme on pourrait le croire; pour les mesures fiscales, aussi bien que pour le fanatisme et la délation, elle vint directement de Rome. Il est incontestable cependant qu'elle prit en Espagne de plus fortes racines que dans les autres pays, et que, devenue un instrument de l'État, elle y dépassa en violence et en domination tout ce qu'on vit ailleurs.

revu, amendé et promulgué par une commission spéciale tenue à Séville, le 29 octobre 1484, sous le nom d'*Instructions;* il se composait de vingt-huit articles, auxquels Torquemada en ajouta onze en 1490 et quinze en 1498 (1).

L'Espagne ne se soumit pas sans résistance au code aussi injuste que barbare de Torquemada. Dans plusieurs villes, à Valence, à Lerida, à Saragosse, et surtout à Barcelone, des émeutes éclatèrent contre ces hommes qui croyaient se rendre agréables à Dieu en faisant brûler des milliers de leurs semblables; un inquisiteur, Arbuès, fut même assassiné. Mais Innocent VIII soutint l'autorité de Torquemada, le confirma dans la charge de grand inquisiteur, et étendit sa juridiction sur l'Espagne entière. Celui-ci obtint encore, pour augmenter son importance, le titre de confesseur du roi et de la reine. Son caractère impérieux ne connut plus alors de barrières. Il fit rendre une ordonnance d'après laquelle les dépenses du saint-office étaient payées même avant les bons royaux; il osa soumettre à une pénitence don Jacques de Navarre, neveu du roi Ferdinand, pour avoir donné asile à des accusés fugitifs. Le roi, craignant qu'à l'aide d'un tel moyen de domination le pouvoir ecclésiastique n'entreprît jusque sur les affaires de l'État, avait créé un conseil royal de l'inquisition; mais les conseillers, présidés par le grand inquisiteur, ne purent lutter contre lui, ni contre les quarante-cinq inquisiteurs généraux qui l'assistaient. S'ils avaient voix délibérative pour les affaires qui dépendaient du droit civil, ils n'avaient que voix consultative pour celles qui étaient du ressort ecclésiastique, et dont les bulles apostoliques avaient déclaré Torquemada seul arbitre. Le zèle de Torquemada grandit avec le succès, et au bout de quelques années les prisons des tribunaux ne suffirent plus à loger les victimes. Il supplia donc, en 1488, les souverains de faire construire dans chaque ville une vaste enceinte carrée, divisée en cellules, où les prisonniers pussent gagner leur vie par un travail manuel. Il ne mettait pas moins d'activité à poursuivre les livres. En 1490, des bibles hébraïques furent jetées aux flammes, et dans un seul auto-da-fé, à Saragosse, on brûla plus de six mille volumes. Se tournant ensuite contre les juifs, dont le crime capital était aux yeux de tous leurs grandes richesses, Torquemada menaça de les expulser en masse. Pour conjurer le danger, ils s'engagèrent à fournir 30,000 ducats pour les frais de la guerre de Grenade, à habiter des quartiers séparés, à se retirer dans leurs maisons avant la nuit, etc. On leur répondit par un décret royal du 31 mars 1492, qui les obligeait tous de sortir d'Espagne avant le 31 juillet suivant, sous peine de mort et de la perte entière de leurs biens. Tel était alors l'excès du fanatisme que ce décret ne trouva point de détracteurs. Deux à trois cent mille juifs quittèrent la péninsule .

On peut se faire une idée du nombre des autres victimes de Torquemada par le relevé des condamnations prononcées pendant les dix-huit premières années de la moderne inquisition (1480-1498). Huit mille huit cents personnes moururent dans les flammes; six mille cinq cents furent brûlées en effigie, après leur mort ou leur fuite; quatre-vingt-neuf mille neuf cent quatre-vingt-quatorze furent *réconciliées*, c'est-à-dire condamnées à la prison perpétuelle, à la confiscation, ou à l'exclusion des emplois, et notées d'infamie. Il y eut donc, en dix-huit ans, cent cinq mille deux cent quatre-vingt-quatorze victimes! Un tel système de terreur ne pouvait manquer d'inspirer le désir de la vengeance. Aussi voit-on Torquemada, chaque fois qu'il sort de sa demeure, entouré d'une garde de plus de deux cents familiers de l'inquisition. On le voit aussi, esclave dans son intérieur de minutieuses précautions, n'oser manger une seule bouchée de pain sans craindre d'être empoisonné, et poser avec soin sur sa table la défense de licorne, ce talisman destiné à révéler la présence du poison ou à en neutraliser les effets. Les plaintes et les accusations s'élevèrent de toutes parts contre lui et arrivèrent jusqu'au saint-siége. Il envoya à Rome un de ses assesseurs pour y présenter sa défense; mais Alexandre VI, par un bref du 23 juin 1494, lui adjoignit quatre collègues, sous prétexte de soulager son grand âge, et en réalité pour mettre quelque frein à l'ardeur de cet homme, dont l'emportement religieux faisait frémir l'âme même des Borgia. Quatre ans après, l'auteur de tant de maux, l'objet de tant de haines, mourut paisiblement dans son lit. « La conviction de Torquemada fut sincère, dit M. Rosseuw-Saint-Hilaire; on n'en peut pas douter quand on connaît sa vie; mais c'est avec un étonnement mêlé d'horreur

(1) Le tribunal de l'inquisition, sous le nom de *saint office*, s'assemblait régulièrement, et jugeait sans appel. Toute accusation, même anonyme, était admise sans être vérifiée, et le plus profond secret promis aux délateurs. La défense devenait impossible, les chefs d'accusation n'étant jamais nettement exposés. Les questions étaient vagues et provoquaient des réponses non moins vagues, qui souvent compromettaient d'autres malheureux et, selon l'expression de Montanus, l'un des apologistes de l'inquisition, « amenaient de nouveaux poissons dans ses filets bénis ». Avant Philippe III, à peine trouve-t-on sur mille ou deux mille jugements une personne complétement acquittée Tous les condamnés, c'est-à-dire ceux qui étaient destinés au bûcher, comme impénitents, ceux qui avaient le privilége de la strangulation avant le bûcher, comme hérétiques relaps repentants, ceux aussi qui étaient déclarés réconciliés et qui devaient vivre en prison ou dans les austérités pour expier leurs crimes, tous étaient conduits à l'auto-da-Fe, à l'*acte de foi*. Arrivés sur la place où devait se terminer dans les flammes cette fête publique, destinée « à rappeler aux chrétiens les terreurs du jugement dernier », ils trouvaient devant eux une pompeuse assemblée. Au premier rang trônait le grand inquisiteur; au-dessous était le siége du roi; puis venaient les grands corps de l'État, les représentants des plus nobles familles, et tout autour la foule du peuple. Après la lecture solennelle des jugements, les bûchers s'allumaient, et le supplice terminait cet abominable témoignage d'une foi fanatique.

que l'on contemple cette vie vouée tout entière à faire le mal, avec cette ardeur persévérante que d'autres mettent à faire le bien... Son nom est resté à la fois détesté et saint parmi les hommes; mais son œuvre par malheur n'est pas morte avec lui. Pendant plus de trois siècles l'inquisition a pesé sur l'Espagne, qui porte encore aujourd'hui son empreinte. Cette empreinte est partout, jusque dans sa poésie, jusque dans ses beaux-arts. A cette sombre méfiance peinte sur tous les visages; à cette timidité de la pensée, pour qui tout examen est devenu une révolte, tout doute une hérésie: enfin, à ce sommeil léthargique où l'Espagne est plongée depuis des siècles, le voyageur reconnait encore dans cette péninsule émancipée d'hier la trace du saint-office; la liberté même, en brisant le joug, n'a pu relever ces fronts trop habitués à se courber sous lui. »

Jean MOREL.

Llorente, *Hist. de l'inquisition d'Espagne*; Paris, 1817, 4 vol. in-8°. — Mariana, *Hist. de l'Espagne*. — Limborch, *Hist. inquisitionis*; Amst., 1692, in-fol. — Prescott, *Ferdinand et Isabelle*. — Rosseuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VI. — Échard, *Script. ord. Prædic.*

TORRE (*Jacopo* DELLA), dit *Jacopo da Forli*, médecin, né à Forli, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mort le 12 février 1414, à Padoue. On n'a que des renseignements confus et contradictoires sur ce savant, que Michele Savonarola, son disciple, proclame *un homme d'un génie divin*, et dont Gasperino Barzizza déplora la mort en termes de la plus violente douleur. On ignore quels furent ses maîtres, où il étudia la médecine, et s'il visita d'autres pays que l'Italie; ce qui semble certain, c'est qu'après avoir tenu école à Padoue sous la domination des seigneurs de Carrare, il y fut rappelé en 1407, aux gages de 600 ducats, et qu'il y enseigna son art dans l'université jusqu'à sa mort (1). « On ne lit plus, dit Éloy, les ouvrages de Jacques Forli, autant pour l'obscurité du style que pour les systèmes dont ils sont remplis. » Néanmoins ils jouirent d'une grande vogue pendant deux siècles, et les réimpressions en ont été nombreuses; ils ont pour titres : *In Aphorismos Hippocratis expositiones*; s. l., 1473, in-fol.; — *Super libros tegni Galeni*; Padoue, 1475, in-fol.; — *Super generatione embryonis Avicennæ*; Venise, 1479, in-fol.

Papadopoli, *Hist. gymnasii patavini*. — Facciolati, *Fasti gymn. patav.* — Gasp. Barzizza, *Opere*, p. 23, edit. 1723. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. V. — Éloy, *Dict. hist. de la méd.*

TORRE (*Filippo* DEL), antiquaire italien, né le 1er mai 1657, à Cividale de Frioul, mort le 25 février 1717, à Rovigo. Sa famille était noble et ancienne. Une vocation décidée pour les sciences et un goût très-vif pour la lecture engagèrent ses parents à lui faire donner à Padoue une éducation forte et variée, d'abord chez les pères Somasques, puis à l'université; bien qu'il se fût rendu habile dans les mathématiques et l'anatomie, il s'était surtout appliqué à l'étude du droit, et à vingt ans il obtint le laurier doctoral *in utroque jure* (1677). De retour dans sa patrie, il occupa ses loisirs à faire des observations astronomiques, à construire des lunettes d'approche et à dresser même des horoscopes, et, ce qui valait mieux, il puisa dans les leçons du savant Ottavio Ferrari le goût des monuments de l'antiquité. Il allait pratiquer le barreau lorsque son oncle paternel l'engagea à entrer dans les ordres, en lui promettant de lui résigner son canonicat; ce qu'il fit en 1680. Del Torre trouva dans les archives de son chapitre des pièces anciennes, qui lui fournirent de quoi exercer sa sagacité. S'étant aperçu que ce genre de recherches exigeait un grand nombre de livres et un commerce particulier avec les savants, il alla résider à Rome (1687), après avoir échangé sa prébende contre un semblable poste près l'église de Saint-Jean des Florentins. En 1690 il suivit le légat Imperiali à Ferrare en qualité d'auditeur, et demeura neuf ans attaché à sa personne. Clément XI, qui l'avait déjà appelé dans la commission chargée de réformer le calendrier, le nomma le 26 juin 1701 à l'évêché d'Adria. Il succomba, dans sa soixantième année, à une fièvre lente causée par une soif continuelle et par une dysurie chronique. Austère dans ses mœurs, simple et frugal dans sa vie, ce prélat se montrait généreux, affable et libéral envers les autres. Fabroni, Noris, Camillo Sylvestri, Lancisi, Vallisnieri étaient ses amis; il entretenait des rapports fréquents avec Leibniz, Perizonius, Burmann, Almeloveen, Fabricius, Montfaucon, Basnage, etc. On a de lui : *Monumenta veteris Antii*; Rome, 1700, 1716, 1724, in-4°, fig., et dans le t. VIII, du *Thesaurus rerum ital.* de Burmann : c'est la description de deux tables de marbre trouvées dans les fouilles du port d'Antium; la seconde, qui est la plus importante, représente un sacrifice au dieu Mithra, et fournit à l'auteur l'occasion d'éclaircir divers points de la religion des Perses; il y ajouta des recherches curieuses sur Belenus et quelques divinités d'Aquilée, ainsi que sur les *fratres Arvales* institués par Romulus; — *Epistola de quadam tela quæ non comburitur*; impr. dans le *Diarium ital.* du P. Montfaucon, p. 450; — *De inscriptione taurobolica, reperta in viciniis Lugduni ann. 1704*; dans le t. XVII de la *Bibl. choisie* de Le Clerc, p. 168; — *Lettera intorno a un medaglione greco d'Annia Faustina*; dans le t. IV du *Giornale de' letterati*, p. 360 : cette lettre donna lieu à une controverse animée entre le P. Valsecchi, l'abbé Vignoli et l'auteur, qui appuya ses conclusions de motifs plus développés dans un mémoire intitulé : *De annis imperii Elagabali, et de initio imperii ac duobus consulatibus Justini junioris*; Padoue, 1713,

(1) C'est par une erreur d'Alidosi, qui l'a confondu avec un autre Jacopo da Forli, qu'on l'a rangé parmi les professeurs de Bologne.

in-4°; Venise, 1741, in-4°, avec sa vie par Fontanini; — *Lettera intorno alla generazione de' vermi;* dans les *Nuove Osservazioni* de Vallisnieri, 1713, in-4°; — *Lettera al Poleni intorno all' ecclissi solare di* 1715; Padoue, 1716, in-4°; — *Metodo facile per trovare la indizione romana di un anno proposto;* dans le t. IV des *Opuscoli* de Lazzaroni; — *Osservazioni sopra una iscrizione di Capodistria;* s. l., 1745, in-4°. Del Torre a laissé en manuscrit une *Istoria de' patriarchi d'Aquileja*, une *Relazione della città di Cividale*, des poésies, etc. P. L.

Facciolati, *Vita Ph. Turri;* Padoue, 1729, in-4°; réimpr. dans *Vitæ Ital. ill.* de Fabroni, t. VI, et en italien dans *Giornale de' letterati*, t. XXXIII. — Niceron, *Mémoires*, t. I et X. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. X.

TORRE (*Giovanni-Maria* DELLA), naturaliste italien, né à Rome, en 1713, mort à Naples, le 5 mars 1782. D'une famille patricienne de Gênes récemment établie à Rome, il fit ses études au collége Nazaréen, où il s'appliqua à la philosophie et aux mathématiques, et se consacra à l'enseignement en prenant, en 1732, l'habit des somasques. Après avoir professé quelque temps à Venise, à Rome, au collége Clementino, et en dernier lieu à Naples, au séminaire archiépiscopal, il fut appelé à divers emplois par le roi Charles III, qui suivait avec intérêt ses expériences et ses observations physiques. Il eut la direction de la bibliothèque royale et du musée de Capo di Monte, avec la surintendance de l'imprimerie palatine, et fut attaché aux travaux d'Herculanum et de Pompéi. Tout en remplissant ces diverses fonctions, il perfectionna les oculaires des télescopes, et parvint comme Torricelli à former des microscopes d'une grande puissance, qu'il exécutait lui-même au moyen de petits globes de verre. A l'aide de ses microscopes, il se proposa d'étudier le mouvement insensible des parties constituantes des corps organisés, le chyle, le fiel, les fibres, les muscles, le cerveau, et surtout le sang, dont les éléments selon lui consistaient en une multitude de petits anneaux roulant les uns sur les autres. Il poursuivit pendant vingt et un ans le cours de ses études sur les phénomènes du Vésuve, et poussa plus d'une fois la hardiesse jusqu'à en explorer les profondeurs. Sa réputation passa les monts. Il était correspondant des Académies de Paris, de Berlin et de la Société royale de Londres, sociétaire des *Fisiocritici* de Sienne, pensionnaire de l'Académie royale de Naples, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Scienza della natura, generale e particolare ;* Naples et Venise, 1749-50, 2 vol. in-4°; Naples, 1774, 3 vol. in-4°, fig.; — *Narrazione del torrente di fuoco uscito dal monte Vesuvio nel* 1751; Naples, 1751, in-4°; — *Istituzioni aritmetiche;* ibid., 1752, in-8°; — *Institutiones physicæ;* ibid., 1753, in-8°; — *Storia e fenomeni del Vesuvio;* ibid., 1755, in-4°; trad. en français par Péton (Paris, 1760, in-8°); l'édit. que le P. della Torre donna de son histoire en 1768, in-4°, contient plusieurs suppléments publiés à part; mais la version française qu'il en fit lui-même, Naples, 1770, in-8°, est encore plus complète; — *Nuove Osservazioni intorno alla storia naturale;* ibid., 1763, in-4°; — *Elementa physices generalis et particularis;* ibid., 1767, 9 vol in-8°, fig.; — *Nuove Osservazioni microscopiche;* ibid., 1776, in-4°, fig.

Bianchi, *Orazione funebre del P. della Torre;* Naples, 1782, in-4°.

TORRE (DELLA). *Voy.* GAETANO (*Cesare*).

TORRIBIO. *Voy.* TORIBIO.

TORRICELLA. *Voy.* BUONFANTI.

TORRICELLI (*Evangelista*), célèbre physicien italien, né le 15 octobre 1608, à Faenza (1), mort à Florence, le 25 octobre 1647. Il fit ses humanités dans sa patrie, sous son oncle Jacopo Torricelli, moine camaldule, qui publia lui-même : *Morale monasticum* et *De mundo elementari;* puis il étudia les principes de la géométrie, tantôt seul, tantôt chez les jésuites. Son oncle le recommanda à l'un des premiers disciples de Galilée, le P. Benedetto Castelli, qu'Urbain VIII venait d'appeler à Rome pour enseigner les mathématiques. Torricelli avait alors dix-huit ans. Ses progrès rapides et la facilité avec laquelle il résolut plusieurs problèmes difficiles établirent bientôt une étroite amitié entre le maître et l'élève : celui-ci, après avoir lu le traité de Galilée sur le mouvement, en composa un sur le même sujet (*De motu*) renfermant quelques principes nouveaux. Castelli communiqua ce travail à Galilée, en l'engageant à appeler le jeune auteur près de lui. « C'est l'homme le plus capable, lui dit-il, de recueillir ces grandes connaissances et ces spéculations sublimes que l'âge avancé, la perte de la vue et les infirmités ne vous permettent plus de mettre par écrit. » Galilée répondit que sa personne et sa maison étaient à la disposition de Torricelli. L'espérance qu'avait celui-ci d'obtenir du pape certains avantages et l'intimité qui l'unissait à Magiotti, à Nardi et à Ricci, le firent hésiter quelque temps, et ce ne fut que le 1[er] octobre 1641 qu'il se rendit à Florence. S'il ne jouit pas longtemps de l'hospitalité du célèbre vieillard, qui mourut le 8 janvier 1642, il sut avec Viviani adoucir l'amertume de ses derniers moments. Son dessein alors était de retourner à Rome; mais les instances du sénateur Andrea Arrighetti et les distinctions dont l'honora Ferdinand II le déterminèrent à se fixer désormais à Florence. Nommé philosophe et mathématicien du grand-duc et professeur de mathématiques au collége, il construisit des télescopes bien supérieurs à ceux employés jusqu'alors et divers instruments d'optique. Il inventa de petits microscopes sphé-

(1) Quelques auteurs le font naître à Modigliana ou à Piancaldoli; mais l'abbé Mittarelli, Zannoni et Dati ont repoussé victorieusement leurs assertions

riques, qu'il exécutait lui-même à la lampe. On voit encore à Florence de grands objectifs sur lesquels son nom se trouve gravé. Mais une découverte qui amena dans la physique une révolution complète est celle qu'il fit du baromètre en 1643. Galilée, qui cependant connaissait la pesanteur de l'air et l'avait mesurée de deux manières différentes, ne put expliquer pourquoi dans une pompe aspirante l'eau cesse de monter à 32 pieds. Torricelli, réfléchissant plus tard sur ce phénomène, soupçonna que le contrepoids qui soutient les fluides au-dessus de leur niveau, quand rien ne pèse sur leur surface dans l'intérieur des tuyaux, n'est autre chose que le poids de l'air sur la surface extérieure des fluides. Alors il imagina de remplir de mercure un tube en verre long de trois pieds et fermé hermétiquement à l'une des extrémités, puis appliquant un doigt sur l'extrémité ouverte, il ne le retira qu'après l'avoir plongé dans un vase plein de mercure. Comme Torricelli l'avait prévu, le mercure, qui est quatorze fois environ plus lourd que l'eau, descendit laissant entièrement vide la partie supérieure du tube, et s'arrêta à une hauteur (de 27 ou 28 pouces), quatorze fois moindre que celle où s'arrête l'eau dans le vide. Pascal, instruit de cette expérience par le P. Mersenne, fit constater au Mont-Dore et constata lui-même à Paris que la colonne de mercure s'abaisse à mesure que l'on s'élève au-dessus du niveau de l'Océan. Sous le titre d'*Opera geometrica* (Florence, 1644, in-4°), Torricelli publia le traité du mouvement qu'il avait communiqué à Galilée avec trois autres sur les solides sphériques, sur la mesure de la parabole et sur la cycloïde. Pendant son séjour à Rome il avait fait la connaissance du P. Niceron, qui l'avait mis en relation avec Roberval, Fermat, Mersenne et plusieurs savants français. De côté et d'autre on s'envoyait des problèmes, et c'est ainsi que Mersenne proposa en 1639 à Galilée celui de la cycloïde. Torricelli trouva l'aire et Viviani les tangentes; mais Roberval, qui avait résolu ce problème avant 1637, accusa Torricelli de plagiat dans une lettre furibonde et pédantesque. Il eût été plus digne pour lui d'établir sa priorité en citant simplement l'*Harmonia universalis* de Mersenne, publiée en 1637, où se trouve expliquée tout au long sa découverte sur la mesure de la cycloïde. Torricelli répondit avec beaucoup de modération; mais une courte maladie l'enleva, à l'âge de trente-neuf ans, avant d'avoir vu la fin de cette dispute. Onze ans après, Pascal se montra dans son *Histoire de la roulette* d'une grande partialité en faveur de Roberval; Carlo Dati lui répondit par la *Lettera della vera storia della cicloide, e della famosissima dell' argento vivo*. Tiraboschi a essayé de faire entendre que Torricelli avait trouvé le problème de la cycloïde avant Roberval; mais Montucla expose l'histoire de ce différend avec une grande impartialité. Cavalieri, chargé de mettre au jour les manuscrits de Torricelli, mourut un mois après, et Viviani ne s'occupa que de les classer. Ce ne fut qu'en 1715 que Tommaso Bonaventuri publia ses *Lezioni accademiche* (Florence, in-4°).

Torricelli perfectionna la méthode des indivisibles, trouvée par Cavalieri, et on peut citer, parmi les principes utiles et ingénieux qu'il trouva, sa théorie sur le mouvement des fluides: l'eau qui s'écoule par une ouverture faite à un vase en sort avec une vitesse égale à celle d'un corps tombé de la hauteur du niveau de l'eau au-dessus de cette ouverture. Ce théorème porte le nom de son inventeur. Dans son étude sur le mouvement des projectiles, il démontre que toutes les paraboles décrites par les projectiles lancés d'un même point, et avec une force égale, sous différents angles, sont renfermés dans une courbe qui elle-même est une parabole. Ce principe lui permit de rectifier l'équerre des bombardiers et d'en établir une nouvelle, fort simple et d'un usage facile. Son ouvrage sur le cours de la Chiana se trouve dans la *Raccolta degli autori che trattano del motto delle acque*, t. IV. Les manuscrits de Torricelli, que l'on conserve au palais Médicis, ont trait la plupart aux problèmes les plus élevés de la géométrie, de la mécanique et des mathématiques pures. La concision, la clarté et l'élégance, telles sont les principales qualités de son style. S. R.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Montucla, *Hist. des mathem.* — Fabroni, *Vitæ Ital. illustr.*, t. Ier.

TORRIGIANI (*Pietro*), sculpteur italien, né à Florence, vers 1472, mort à Séville, en 1522. Il fut dans sa jeunesse au nombre des artistes admis par Laurent le Magnifique à étudier d'après les modèles antiques qu'il avait réunis dans son jardin de la place Saint-Marc. Travaillant un jour dans la chapelle de Brancacci avec Michel-Ange, son condisciple, il lui asséna sur le visage un si violent coup de poing qu'il lui écrasa le nez et le défigura pour toujours. Il paya cher ce brutal accès de jalousie et de colère; redoutant la juste indignation de Laurent, il quitta Florence, et se réfugia à Rome, où il fit quelques travaux en stuc pour Alexandre VI. Peu après il s'enrôla dans l'armée de César Borgia; il s'y comporta bravement en diverses circonstances; mais trouvant qu'on tardait trop à lui accorder le grade de capitaine, il accepta les offres de quelques négociants anglais qui le conduisirent en Angleterre. Henri VIII, qui régnait alors, lui confia d'importants travaux de marbre, de bronze et de bois, pour lesquels il alla chercher des aides à Florence. Les principaux ouvrages qu'il ait exécutés se trouvent dans l'abbaye de Westminster : l'un est le tombeau de la comtesse de Richmond, mère d'Henri VII, morte en 1509; l'autre est l'énorme et splendide mausolée de Henri VIII et d'Élisabeth d'York, sa mère.

On dit que Torrigiani reçut pour ce monument, achevé en 1519, plus de 600,000 fr., somme énorme pour le temps. Son caractère inquiet et turbulent le porta à passer en Espagne, où il exécuta un *crucifix* de terre cuite qui, au dire de Vasari, était une œuvre merveilleuse. Il fit pour le couvent des Hiéronymites près Séville les statues de *saint Léon* et de *saint Jérôme*, et pour la chapelle royale de Grenade, deux chefs-d'œuvre, *la Charite* et un *Ecce homo*. Une statue de *la Vierge* qu'il sculpta pour le duc d'Arcos devint l'occasion de sa fin déplorable. Le duc avait osé lui envoyer en payement des sacs contenant en tout trente ducats en maravedis, petite monnaie de cuivre; furieux de ce qu'il regardait comme une insulte, il courut briser sa Madone. Le duc le dénonça comme impie et sacrilége, et il fut jeté dans les cachots de l'inquisition. Menacé d'une condamnation capitale, il se laissa mourir de faim pour se soustraire au bûcher; il n'était âgé que d'environ cinquante ans. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — B. Cellini, *Memorie*. — Condivi, *Vita del Buonarroti*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Westminster-Abbey*.

TORRIGIO (*Francesco-Maria*), érudit italien, né vers 1580, à Rome, où il est mort, vers 1650. Il fut chanoine de S.-Niccolò *in carcere*. Parmi ses ouvrages on distingue : *Notæ ad vetustissimam Ursi Togati ludi pilæ vitreæ inventoris inscriptionem*; Rome, 1630, in-4°; — *Vita del cardinale Roberto de' Nobili*; ibid., 1632, 1675, in-4°; — *Le Sacre grotte vaticane*; ibid., 1639, in-8° : description des monuments les plus remarquables renfermés dans la basilique de Saint-Pierre; — *De cardinalibus Ecclesiæ scriptoribus*; ibid., 1641, in-4°; — *Sacri trofei romani*; ibid., 1644, in-8°; — *Historica narrazione della chiesa del Corpo di Cristo*; ibid., 1649, in-4°.

Allacci, *Apes urbanæ*. — Mandosio, *Bibl. romana*.

TORSELLINO (*Orazio*), littérateur et historien italien, né en 1545, à Rome, où il est mort, le 6 avril 1599. Il entra chez les jésuites, et occupa pendant vingt ans la chaire de littérature profane au collége romain. Ses supérieurs lui confièrent ensuite la direction de leurs séminaires à Rome, à Florence et en dernier lieu à Loreto; il y forma une foule de professeurs distingués. On a de lui : *Oratio in funere Gregorii XIII*; Rome, 1583, in-4°; — *De vita Fr. Xaverii*; ibid., 1594, in-8°; cette édition, pleine de fautes, est inférieure à celle de 1596, Rome, in-4°, retouchée et augmentée par l'auteur, et qui a été suivie dans les nombreuses réimpressions subséquentes; il y en a des traductions en plusieurs langues; — *Lauretanæ historiæ lib. V*; Rome, 1597, in-4°. Cette histoire de la prétendue maison de la Vierge, transportée par les anges de la Terre-Sainte, a été souvent réimprimée et traduite; l'édition de Venise, 1716, in-12, contient un appendice de P.-P. Raffaelli, chanoine de Loreto; — *Fr. Xaverii Epistolarum lib. IV, in latinum conversi*; Rome, 1599, in-4°; trad. en français, par Abelly, Paris, 1660, in-8°; — *De particulis latinæ orationis*; Rome, 1599, in-12; souvent réimpr. depuis; — *Nomenclator vocum latinarum*; ibid., 1605, in-8°; — *Epitome historiarum usque ad annum 1598*; Douai, 1623, in-12. Cet ouvrage, auquel Tiraboschi reproche une trop grande concision, a été condamné à être livré aux flammes par un arrêt du parlement de Paris, du 3 septembre 1761, comme renfermant des doctrines pernicieuses; il est à peu près oublié aujourd'hui malgré les éditions nombreuses qu'on en a faites, et les versions françaises de J. Tournet (Paris, 1622, in-8°), de Coulon (1647) et de l'abbé Lagneau (1706).

Moréri, *Dict. hist.* — De Baecker, *Bibliotheca script. Soc. Jesu*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital*, t. VII.

TORSTENSON (*Lennart*), comte D'ORTALA, général suédois, né au château de Torstena, le 17 août 1603, mort à Stockholm, le 7 avril 1651. A quinze ans il était page de Gustave-Adolphe. Il accompagna le roi au siége de Riga, et assista à celui de Dantzig. En 1626 il devint capitaine des gardes du corps, en 1627 lieutenant-colonel du régiment de Nordland, et en 1629 colonel d'artillerie. En 1630 il arriva avec le roi en Poméranie, et prit part aux siéges de Demmin, de Francfort-sur-l'Oder, de Landsberg, contribua à la victoire de Leipzig (7 sept. 1631), à la prise de Wurtzbourg et à l'attaque de l'armée de Tilly sur les bords du Lech (1632). Nommé général, il se distingua dans le malheureux assaut que les Suédois donnèrent au camp fortifié de Wallenstein près de Nuremberg (24 août), et y commanda toute l'artillerie; mais fait prisonnier, il fut retenu par Maximilien de Bavière pendant six mois dans un cachot humide à Ingolstadt. Ayant été échangé après la bataille de Lutzen, il se rendit à l'armée de Horn, et contribua à la prise de Landsberg (1634). Après avoir passé plusieurs mois en Suède, il conduisit à Baner de nombreux renforts (1635), et resta sous les ordres de ce dernier pendant quatre ans en qualité de grand-maître d'artillerie, et eut des commandements dans les batailles de Wittstock (24 sept. 1636) et de Chemnitz (4 août 1639). Bientôt il fut forcé de se retirer dans son pays, à cause des infirmités précoces qu'il avait gagnées à Ingolstadt. Après la mort de Baner, on lui offrit le commandement de l'armée en Allemagne; il céda aux instances réitérées du chancelier Oxenstierna, quoiqu'il sût que les troupes manquaient des choses les plus nécessaires et que trois majors généraux, Pfuel, Wittenberg et Wrangel, s'étaient montrés hostiles à sa propre nomination. Il arriva à l'armée le 15 novembre 1641; mais l'état de sa santé s'aggrava tellement que, perclus de tous ses membres, il fut forcé de se faire transporter sur un brancard.

1400, mort avant 1466. Les nombreux éloges que lui adressèrent ses contemporains le représentent comme très-versé dans la philosophie et dans la théologie, qu'il étudia à Bologne; mais il s'occupa surtout de travaux de grammaire et des langues anciennes; on dit même qu'il fit un voyage assez long en Grèce, pour se perfectionner dans la connaissance du grec. Il était archiprêtre de la cathédrale d'Arezzo, lorsqu'il partit pour Rome, en 1445; les lettres de recommandation que lui avait données son parent le savant bénédictin Aliotti l'aidèrent à faire un chemin rapide : d'abord sous-diacre, il devint camérier d'honneur, conseiller et secrétaire du pape Nicolas V, qui lui confia sa bibliothèque, noyau de celle du Vatican. On ne connaît qu'un ouvrage qui soit certainement de lui; la première édition, qui parut avec une dédicace au pape Nicolas V, est intitulée : *Commentariorum de orthographia dictionum e Græcis tractatum opus;* Venise et Rome, 1471, in-fol. Les éditions suivantes parurent à Trévise, 1477; à Vicence, 1479, 1480; à Venise, 1481, 1484, 1495, 1501, 1504; les unes sous le titre *De potestate litterarum*, les autres sous celui de *De orthographia*, ou simplement de *Lexicon*. Les dernières éditions publiées à Venise ont été corrigées et annotées par Georges Valla. Ce traité se compose de deux parties, dont la plus considérable présente un catalogue alphabétique des mots latins, la plupart tirés du grec. On attribue à Torelli la *Vie de Zenobius, évêque de Florence*, dans le recueil de Surius, et la *Vie d'Athanase*, dans celui des Bollandistes. On parle aussi de quelques ouvrages manuscrits, entre autres d'une *Histoire de la médecine.*

Niceron, *Mémoires*, t. XXV. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Giovio, *Elogia*, n° 108. — A. Zeno, *Dissertazioni vossiane*, t. I.

TORTOLETTI (*Bartolommeo*), poëte italien, né vers 1560, à Vérone, mort en 1648, à Rome. Destiné à l'état ecclésiastique, il se fit recevoir docteur en théologie, et se rendit à Rome. Ses essais poétiques le firent admettre dans l'académie des *Umoristi*, dont il fut l'un des membres les plus actifs; il y combattit les allégations de Guarini contre le grand Pompée, et tenta de disculper les Romains des reproches que Villani leur avait adressés dans ses satires. Malgré ses talents et ses relations avec les plus grands personnages, il vécut toujours dans un très-modeste état de fortune. On a de lui : *In insigne gentilium Clementis VIII;* Vérone, 1596, in-4°; — *Annus jubilæus;* Rome, 1599, in-4° : poëme héroïque en deux chants; — *Stanze;* Rome, 1608, in-4°; — *Il Giuramento;* Venise, 1612, in-12 : tragédie sacrée sur la mort de saint Jean-Baptiste — *Intramezzi d'Erminia;* Vérone, 1612, in-12 : — *Ossuana conjuratio;* s. l. n. d. (Venise, 1623), in-4° : cet ouvrage, dérobé à l'auteur, fut imprimé à son insu; il en fut tellement irrité qu'il ne voulut jamais communiquer les documents qu'il avait recueillis pour une seconde édition; — *Gionata, tragedia;* Macerata, 1624, in-12; — *Juditha vindex et vindicata;* Rome, 1628, in-4° : poëme épique, avec une *Apologie;* — *Antisatyra tyberina, sub nomine Neglecti academici romani, ad satyram* Dii vestram fidem, *cum actione apologetica;* Francfort, 1630, in-8°; — *Latro-laurea Gabrielis Naudæi;* Rome, 1632, in-8° : traduction latine d'un poëme grec de L. Allacci; — *Agrippina major, tragedia;* ibid., 1639, in-8°; — *Defensio Pompeii;* ibid., 1639, in-8°; — *Vaticana petra;* ibid., 1644, in-8°; — *Giuditta vittoriosa;* ibid., 1648, in-4° : poëme héroïque; etc.

Allacci, *Apes Urbanæ*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VIII, p. 303.

TORY (1) (*Geoffroi*), graveur et imprimeur français, né à Bourges, vers 1480, mort à Paris, en 1533 (2). Il était issu « de petits et humbles parents », ainsi qu'il le dit lui-même. Comment, dans de telles conditions d'origine, parvint-il à posséder ce qui faisait alors le fonds des éducations les plus avancées, la connaissance des langues classiques? Cela ne peut s'expliquer que par des protections qui ont dû l'accompagner au sortir des écoles, et grâce auxquelles il put sans doute par la suite visiter l'Italie. Dans les premières années du seizième siècle, on voit Tory fréquenter à Rome le collége de la Sapience et suivre à Bologne les cours de Filippo Beroaldo. Le commerce des écrivains grecs et latins n'était pas alors familier à la France, comme il l'est devenu depuis. Tory contribua pour sa part à cette vulgarisation du génie antique, et de retour à Paris, où il se fixa, il professa les lettres et la philosophie dans les colléges du Plessis, Coqueret et de Bourgogne. En même temps il consacrait ses loisirs à corriger et annoter quelques ouvrages latins pour les libraires de la ville; ce sont, entre autres : *Pomponius Mela* (1507, in-4°), *la Cosmographie du pape Pie II* (1509, in-4°), *les Institutions de Quintilien* (1510, in-8°), *Annius de Viterbe* (1511, in-4°), et *l'Itinéraire d'Antonin* (1512, in-16). Vers cette époque, la direction des études auxquelles Tory se livrait changea tout à coup : il apprit le dessin et la gravure, et pour s'y perfectionner retourna en Italie étudier d'après les modèles. Après un an d'absence, il s'établit libraire à Paris, sur le Petit-Pont, à l'enseigne du *Pot cassé* (1518). Il ne tarda pas à se faire imprimeur. En même temps qu'il imprimait pour son compte, il fournit encore matière aux presses de ses confrères, en enrichissant la librairie de traductions du grec et du latin et d'ouvrages à vignettes char-

(1) Ou TOURY, si l'on admet la forme locale de ce nom, qu'il paraît avoir lui-même répudiée.

(2) Cette date a été retrouvée par M. Aug. Bernard (voy. la 2e edit. de son ouvrage).

mantes, parmi lesquelles il faut signaler plusieurs volumes d'*Heures* rivales de celles de Simon Vostre. M. Bernard a donné un catalogue très-détaillé de ces impressions. Les principaux de ces ouvrages, dont il fut à la fois le traducteur et l'imprimeur, sont : *Les Tables de Cébès avec trente dialogues moraux de Lucien* (1529, in-8°), *les Politiques de Plutarque* (1530, in-fol. et 1534, in-16), *l'Économie de Xenophon* (1531, in-8°), et *la Mouche de Lucien et la Manière de parler et se taire* (s. l. n. d., in-8°). Parmi les œuvres que durant cette période il se contenta d'imprimer, on peut citer : l'*Histoire des empereurs de Turquie*, de Barth. Dupré (1532, in-fol.), l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, traduction de Cl. Seyssel (1532, in-fol.), et *l'Adolescence clementine*, de Clément Marot (1532, 1533, in-8°). Lorsque Tory se fit imprimeur, il poursuivait deux buts également élevés : c'était à la fois la réforme de la langue nationale et de l'art typographique. De cette préoccupation sortit son *Champ Fleury*, œuvre de forme bizarre, de conception singulière, mais plein d'idées neuves et sensées, où il tend en même temps à jeter les bases d'une nouvelle grammaire française et à créer des règles fixes pour la confection des types d'imprimerie. Ce livre parut en 1529, l'année même où Tory se fit recevoir imprimeur, sous ce titre : *Champ Fleury, auquel est contenu Art et Science de la deue et vraye Proportion des Lettres Attiques, quon dit autrement Lettres Antiques, et vulgairement Lettres Romaines, proportionnees selon le Corps et Visage humain* (1). Il fit du bruit en son temps, et eut en 1549 les honneurs de la réimpression, avec ce titre ainsi modifié : *L'Art et Science de la vraye proportion des lettres Attiques ou Antiques, autrement dictes Romaines*; Paris, in-8°. Les travaux que nous venons de mentionner valurent à Tory le titre, alors nouveau, d'imprimeur du roi, qui lui fut accordé par François Ier, titre qui s'est perpétué jusqu'en 1830, où à la suite des journées de Juillet M. Ambroise-Firmin Didot dut l'abandonner.

Mais le plus grand mérite de Tory était dans son talent comme graveur; il surpasse peut-être celui du linguiste et du typographe. Déjà le *Champ Fleury* était un compromis entre l'art et la science, lorsqu'en 1535, entraîné par sa préférence pour l'art, Tory crut devoir s'y livrer entièrement, et abdiqua son titre d'imprimeur du roi en faveur de son successeur, Olivier Maillard, qui prit sa marque et son enseigne. C'est d'ailleurs la date de promulgation d'une ordonnance royale qui supprimait toutes les imprimeries de France et défendait sous peine de mort de publier aucun livre nouveau. Bien que ce sauvage monument de notre ancienne législation ait été promptement rapporté, peut-être fut-il pour beaucoup dans la détermination que prit Tory de quitter l'imprimerie. Depuis lors jusqu'à sa mort, arrivée en 1533, il grava ou dessina une collection considérable de vignettes, marques, frontispices, lettres ornées et devises qui décorent les publications de la plupart des libraires contemporains (1). A ce titre il est connu dans le monde des arts sous le surnom du « maître au *Pot cassé* », souvenir de son enseigne de libraire et de la marque dont il accompagnait les ouvrages qu'il publiait. On peut admirer dans la collection de ses *Heures*, dans son *Champ Fleury*, et dans maint autre livre du temps, les *illustrations* dues à son crayon et à son burin, et qui suffiraient pour lui assigner une place distinguée parmi nos artistes nationaux (2). Il convient également de signaler parmi les produits dus à son burin les poinçons des caractères typographiques dont usèrent Simon de Colines et Robert Estienne; car c'est à lui qu'on les attribue. Il mettait ainsi en pratique ce qui n'était qu'en théorie dans son *Champ Fleury*, et dota la France de ces beaux caractères qui mirent depuis son imprimerie au premier rang. Il laissa après lui, pour perpétuer cette tradition, le célèbre graveur Claude Garamond, auquel il enseigna son art. Hipp. BOYER.

La Croix du Maine, *Biblioth. françoise*. — Lacaille, *Hist. de l'imprimerie*. — Baillet, *Jugements des savants*, t. Ier. — Maittaire, *Annales typogr.*, t. VIII. — Lottin, *Catalogue des libraires*, t. II. — *Menagiana*, t. II et IV. — Papillon, *Traite de la gravure sur bois*, t. Ier. — Renouvier, *Des types des maîtres graveurs*, seizième siècle. — A. F. Didot, *Essai sur la gravure sur bois*. — Aug. Bernard, *Geoffroy Tory*; Paris, 1857, in-8°, 2e édit. augm., 1865.

TOSCANELLA (*Orazio* DE), littérateur italien, né vers 1510, à Toscanella (États de l'Église), mort vers 1580, à Venise. Sa famille, ancienne et noble, était une des plus considérables du pays. On ignore le motif qui le porta à s'en éloigner dès sa jeunesse pour mener une vie fort mo-

(1) On peut observer dans la manière dont ce titre est orthographié l'absence de certains signes typographiques que l'imprimerie n'a employés que plus tard. A l'époque où fut publié le *Champ Fleury*, l'apostrophe, les accents, la cedille n'existaient pas encore, et Tory fut le premier à en proposer l'emploi dans cet ouvrage. Lorsqu'il devint ensuite lui-même imprimeur, il les employa effectivement.

(1) Son atelier de gravure fut conservé pendant quelques années après sa mort par sa femme, Perrette le Hullin.

(2) M. Bernard, non content de faire apprécier Tory comme un des premiers graveurs du seizième siècle, a prétendu en outre retrouver son nom dans celui d'un peintre fort peu connu de la même époque, qui signait ses œuvres du nom de Godefroi, forme latine de Geoffroi. M. Léon de Laborde est à peu près le seul qui ait mentionné dans sa *Renaissance* et dans sa *Revue univ. des arts* cet artiste, dont on conserve deux œuvres illustrées par lui de délicieuses miniatures; ce sont : les *Commentaires de César*, en 3 vol. pet. in-8°, et les *Triomphes de Pétrarque*, pet. in-8°. Quelque spécieuses que soient les raisons à l'aide desquelles le biographe de Tory arrive à l'assimilation de Godefroi avec Geoffroi, il est encore permis de conserver des doutes sur ce point.

deste et souvent malheureuse. Après avoir rempli les fonctions de précepteur à Castel-Baldo et à Lendinara, il se fixa à Venise, où il se maria. Ses nombreux ouvrages lui valurent l'estime et l'amitié des littérateurs de l'époque et une certaine renommée. N'ayant pu restituer à sa servante l'argent que celle-ci lui avait avancé pour payer un mémoire d'imprimeur, il lui légua la moitié des bénéfices d'une *Histoire universelle*, dont il recommanda l'impression à Recanati et à Celio Magno, ses exécuteurs testamentaires. Il laissa près de quarante ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Rettorica di M. Tullio, ridotta in alberi*; Venise, 1561, in-4°; — *Prontuario di voci volgari e latine*; ibid., 1565, in-4°; — *Concetti e forme di Cicerone, del Boccacio, del Bembo, etc.*; ibid., 1560, in-4°; — *Trattato in materia di scrivere storia*; ibid., 1567, in-8°; — *Nomi antichi e moderni delle provincie, città, etc., dell' Europa, Africa ed America*; ibid., 1567, in-8°; — *Gioje istoriche aggiunte alla prima parte delle Vite di Plutarco*; ibid., 1568, in-4°; — *Dizionario volgare e latino; con le sue autorità*; ibid., 1568, in-4°; — *Bellezze del Furioso di L. Ariosto scelte, con gli argomenti e le allegorie de' canti*; ibid., 1574, in-4° : cité par le Tasse avec éloge.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Fontanini, *Ragionamento della eloquenza italiana*, t. I, p. 87.

TOSCANELLI (*Paul* DEL POZZO), astronome italien, né en 1397, à Florence, où il est mort, le 15 mai 1482. Après avoir étudié les mathématiques sous Brunelleschi, il s'appliqua surtout aux observations et aux calculs astronomiques. Tiraboschi remarque qu'il ne négligea pas cependant les études littéraires et qu'il devint savant dans les langues anciennes. Ses connaissances variées lui méritèrent d'être au nombre des conservateurs de la bibliothèque établie à cette époque à Florence par Niccoli. Ce fut la lecture des voyages de Marco Polo qui influa le plus sur les idées de Toscanelli ; il se passionna pour les découvertes de ce voyageur, et ne tarda pas à admettre comme vraies ses fausses hypothèses sur un vaste prolongement de l'Asie vers l'Orient. Partant de cette erreur, il imagina la possibilité de rejoindre le Cathay par une navigation du côté de l'occident, et rêva de faciliter ainsi le commerce de l'Europe avec l'Asie. Les projets de Toscanelli furent connus ; le roi de Portugal, Alphonse V, et Christophe Colomb se mirent en relations avec lui ; il leur répondit par deux lettres, l'une adressée au chanoine Fernando Martinez, pour le roi, l'autre directement à Colomb. Ces lettres étaient accompagnées d'une carte, sur laquelle il avait divisé en vingt-six espaces, de deux cent cinquante milles chacun, la distance qui séparait Lisbonne de l'extrémité présumée du Cathay. Il en résultait que le voyage à faire n'était que de six mille cinq cents milles, c'est-à-dire de 120 degrés ; l'avantage de cette route lui paraissait donc évident. Colomb accepta les calculs de Toscanelli, et n'en devint que plus ardent à tenter l'entreprise dont il avait conçu la pensée ; lorsqu'il put dans la suite réaliser ses projets, et qu'il aborda à l'île de Cuba, il crut qu'il avait trouvé l'extrémité du Cathay. Ainsi, Toscanelli n'avait nullement supposé l'existence de l'Amérique, et de plus il avait fait dans ses calculs une erreur énorme, puisqu'il n'avait compté que 120° de Lisbonne à l'extrémité de l'Asie, par la route occidentale, tandis que la distance est en réalité de 230°. C'est Toscanelli qui établit, en 1468, sur la cathédrale de Florence le beau gnomon dont La Condamine sollicita et obtint la réparation en 1755, et il s'en servit pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et pour corriger les *Tables Alphonsines*. Toscanelli mourut à quatre-vingt-cinq ans et poursuivit jusqu'à la fin ses travaux astronomiques, sans jamais se laisser séduire par l'astrologie judiciaire.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VI, 1re partie — Ximenès, *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*; Florence, 1757, in-4°.

TOSINI. *Voy.* GIOVANNI DA FIESOLE.

TOSSA. *Voy.* LE BRUN.

TOSTADO (*Alonso*), en français *Tostat*, prélat espagnol, né en 1400, à Madrigal (Vieille-Castille), et non à Madrigalejo, mort le 3 septembre 1455, à Bonilla de la Sierra, près d'Avila. Envoyé à Salamanque, il parcourut le cercle des connaissances humaines, et donna les témoignages les plus étonnants d'intelligence et de mémoire. Après avoir été reçu à vingt-deux ans docteur en théologie (1422), il embrassa la carrière ecclésiastique. Bientôt on lui confia une chaire de théologie. La réputation du jeune savant alla en grandissant : en 1431, il fut député au concile de Bâle, et s'acquitta de sa mission d'une manière brillante. Plusieurs de ses propositions ayant été condamnées par le saint-siége, il demanda à les soutenir publiquement ; mais les intrigues de ses ennemis l'empêchèrent pendant longtemps d'obtenir justice sur ce point. Le bruit de ses plaintes arriva enfin aux oreilles du pape Eugène IV, qui lui ordonna de comparaître à Sienne devant une assemblée de théologiens (1443). Il n'eut pas lieu de se féliciter de cette justice tardive, et rencontra dans le cardinal Jean de Torquemada un rude adversaire, qui renversa victorieusement l'ingénieux échafaudage de ses trois principales conclusions. De retour en Espagne, il fut pourvu de l'abbaye de Pincia, et en 1449, sur l'intercession du roi Jean II, qui lui témoignait des égards particuliers, et le nomma évêque d'Avila. Il fut en outre membre du conseil de Castille et grand référendaire. Son savoir universel fit inscrire sur son tombeau cette épitaphe :

Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

Tostado était doué d'une mémoire prodigieuse. On rapporte qu'après avoir lu deux fois un livre

mantes, parmi lesquelles il faut signaler plusieurs volumes d'*Heures* rivales de celles de Simon Vostre. M. Bernard a donné un catalogue très-détaillé de ces impressions. Les principaux de ces ouvrages, dont il fut à la fois le traducteur et l'imprimeur, sont : *Les Tables de Cébès avec trente dialogues moraux de Lucien* (1529, in-8°), *les Politiques de Plutarque* (1530, in-fol. et 1534, in-16), *l'Économie de Xenophon* (1531, in-8°), et *la Mouche de Lucien et la Manière de parler et se taire* (s. l. n. d., in-8°). Parmi les œuvres que durant cette période il se contenta d'imprimer, on peut citer : l'*Histoire des empereurs de Turquie*, de Barth. Dupré (1532, in-fol.), l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, traduction de Cl. Seyssel (1532, in-fol.), et *l'Adolescence clementine*, de Clément Marot (1532, 1533, in-8°). Lorsque Tory se fit imprimeur, il poursuivait deux buts également élevés : c'était à la fois la réforme de la langue nationale et de l'art typographique. De cette préoccupation sortit son *Champ Fleury*, œuvre de forme bizarre, de conception singulière, mais plein d'idees neuves et sensées, où il tend en même temps à jeter les bases d'une nouvelle grammaire française et à créer des règles fixes pour la confection des types d'imprimerie. Ce livre parut en 1529, l'année même où Tory se fit recevoir imprimeur, sous ce titre : *Champ Fleury, auquel est contenu Art et Science de la deue et vraye Proportion des Lettres Attiques, quon dit autrement Lettres Antiques, et vulgairement Lettres Romaines, proportionnees selon le Corps et Visage humain* (1). Il fit du bruit en son temps, et eut en 1549 les honneurs de la réimpression, avec ce titre ainsi modifié : *L'Art et Science de la vraye proportion des lettres Attiques ou Antiques, autrement dictes Romaines*; Paris, in-8°. Les travaux que nous venons de mentionner valurent à Tory le titre, alors nouveau, d'imprimeur du roi, qui lui fut accordé par François Ier, titre qui s'est perpétué jusqu'en 1830, où à la suite des journées de Juillet M. Ambroise-Firmin Didot dut l'abandonner.

Mais le plus grand mérite de Tory était dans son talent comme graveur; il surpasse peut-être celui du linguiste et du typographe. Déjà le *Champ Fleury* était un compromis entre l'art et la science, lorsqu'en 1535, entraîné par sa préference pour l'art, Tory crut devoir s'y livrer entièrement, et abdiqua son titre d'imprimeur du roi en faveur de son successeur, Olivier Maillard, qui prit sa marque et son enseigne. C'est d'ailleurs la date de promulgation d'une ordonnance royale qui supprimait toutes les imprimeries de France et défendait sous peine de mort de publier aucun livre nouveau. Bien que ce sauvage monument de notre ancienne législation ait été promptement rapporté, peut-être fut-il pour beaucoup dans la détermination que prit Tory de quitter l'imprimerie. Depuis lors jusqu'à sa mort, arrivée en 1533, il grava ou dessina une collection considérable de vignettes, marques, frontispices, lettres ornées et devises qui décorent les publications de la plupart des libraires contemporains (1). A ce titre il est connu dans le monde des arts sous le surnom du « maître au *Pot cassé* », souvenir de son enseigne de libraire et de la marque dont il accompagnait les ouvrages qu'il publiait. On peut admirer dans la collection de ses *Heures*, dans son *Champ Fleury*, et dans maint autre livre du temps, les *illustrations* dues à son crayon et à son burin, et qui suffiraient pour lui assigner une place distinguée parmi nos artistes nationaux (2). Il convient également de signaler parmi les produits dus à son burin les poinçons des caractères typographiques dont usèrent Simon de Colines et Robert Estienne; car c'est à lui qu'on les attribue. Il mettait ainsi en pratique ce qui n'était qu'en théorie dans son *Champ Fleury*, et dota la France de ces beaux caractères qui mirent depuis son imprimerie au premier rang. Il laissa après lui, pour perpétuer cette tradition, le célèbre graveur Claude Garamond, auquel il enseigna son art. Hipp. BOYER.

La Croix du Maine, *Biblioth. française*. — Lacaille, *Hist. de l'imprimerie*. — Baillet, *Jugements des savants*, t. Ier. — Maittaire, *Annales typogr.*, t. VIII. — Lottin, *Catalogue des libraires*, t. II. — *Menagiana*, t. II et IV. — Papillon, *Traité de la gravure sur bois*, t. Ier. — Renouvier, *Des types des maîtres graveurs*, seizième siècle. — A. F. Didot, *Essai sur la gravure sur bois*. — Aug. Bernard, *Geoffroy Tory*; Paris, 1857, in-8°; 2e édit. augm., 1865.

TOSCANELLA (*Orazio* DE), littérateur italien, né vers 1510, à Toscanella (États de l'Église), mort vers 1580, à Venise. Sa famille, ancienne et noble, était une des plus considerables du pays. On ignore le motif qui le porta à s'en éloigner dès sa jeunesse pour mener une vie fort mo-

(1) On peut observer dans la manière dont ce titre est orthographie l'absence de certains signes typographiques que l'imprimerie n'a employés que plus tard. A l'époque où fut publié le *Champ Fleury*, l'apostrophe, les accents, la cedille n'existaient pas encore, et Tory fut le premier à en proposer l'emploi dans cet ouvrage. Lorsqu'il devint ensuite lui-même imprimeur, il les employa effectivement.

(1) Son atelier de gravure fut conservé pendant quelques années après sa mort par sa femme, Perrette le Hollo.

(2) M. Bernard, non content de faire apprécier Tory comme un des premiers graveurs du seizième siècle, a prétendu en outre retrouver son nom dans celui d'un peintre fort peu connu de la même époque, qui signait ses œuvres du nom de Godefroi, forme latine de Geoffroi. M. Léon de Laborde est à peu près le seul qui ait mentionné dans sa *Renaissance* et dans sa *Revue univ. des arts* cet artiste, dont on conserve deux œuvres illustrées par lui de délicieuses miniatures; ce sont : les *Commentaires de César*, en 3 vol. pet. in-8°, et les *Triomphes de Pétrarque*, pet. in-8°. Quelque spécieuses que soient les raisons à l'aide desquelles le biographe de Tory arrive à l'assimilation de Godefroi avec Geoffroi, il est encore permis de conserver des doutes sur ce point.

deste et souvent malheureuse. Après avoir rempli les fonctions de précepteur à Castel-Baldo et à Lendinara, il se fixa à Venise, où il se maria. Ses nombreux ouvrages lui valurent l'estime et l'amitié des littérateurs de l'époque et une certaine renommée. N'ayant pu restituer à sa servante l'argent que celle-ci lui avait avancé pour payer un mémoire d'imprimeur, il lui légua la moitié des bénéfices d'une *Histoire universelle*, dont il recommanda l'impression à Recanati et à Celio Magno, ses exécuteurs testamentaires. Il laissa près de quarante ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Rettorica di M. Tullio, ridotta in alberi ;* Venise, 1561, in-4° ; — *Prontuario di voci volgari e latine*; ibid., 1565, in-4° ; — *Concetti e forme di Cicerone, del Boccacio, del Bembo, etc.*; ibid., 1560, in-4° ; — *Trattato in materia di scrivere storia*; ibid., 1567, in-8° ; — *Nomi antichi e moderni delle provincie, città, etc., dell' Europa, Africa ed America;* ibid., 1567, in-8° ; — *Gioje istoriche aggiunte alla prima parte delle Vite di Plutarco;* ibid., 1568, in-4° ; — *Dizionario volgare e latino, con le sue autorità*; ibid., 1568, in-4° ; — *Bellezze del Furioso di L. Ariosto scelte, con gli argomenti e le allegorie de' canti*; ibid., 1574, in-4° : cité par le Tasse avec éloge.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Fontanini, *Ragionamento della eloquenza italiana*, t. I, p. 87.

TOSCANELLI (*Paul* DEL POZZO), astronome italien, né en 1397, à Florence, où il est mort, le 15 mai 1482. Après avoir étudié les mathématiques sous Brunelleschi, il s'appliqua surtout aux observations et aux calculs astronomiques. Tiraboschi remarque qu'il ne négligea pas cependant les études littéraires et qu'il devint savant dans les langues anciennes. Ses connaissances variées lui méritèrent d'être au nombre des conservateurs de la bibliothèque établie à cette époque à Florence par Niccoli. Ce fut la lecture des voyages de Marco Polo qui influa le plus sur les idées de Toscanelli ; il se passionna pour les découvertes de ce voyageur, et ne tarda pas à admettre comme vraies ses fausses hypothèses sur un vaste prolongement de l'Asie vers l'Orient. Partant de cette erreur, il imagina la possibilité de rejoindre le Cathay par une navigation du côté de l'occident, et rêva de faciliter ainsi le commerce de l'Europe avec l'Asie. Les projets de Toscanelli furent connus ; le roi de Portugal, Alphonse V, et Christophe Colomb se mirent en relations avec lui ; il leur répondit par deux lettres, l'une adressée au chanoine Fernando Martinez, pour le roi, l'autre directement à Colomb. Ces lettres étaient accompagnées d'une carte, sur laquelle il avait divisé en vingt-six espaces, de deux cent cinquante milles chacun, la distance qui séparait Lisbonne de l'extrémité présumée du Cathay. Il en résultait que le voyage à faire n'était que de six mille cinq cents milles, c'est-à-dire de 120 degrés ; l'avantage de cette route lui paraissait donc évident. Colomb accepta les calculs de Toscanelli, et n'en devint que plus ardent à tenter l'entreprise dont il avait conçu la pensée ; lorsqu'il put dans la suite réaliser ses projets, et qu'il aborda à l'île de Cuba, il crut qu'il avait trouvé l'extrémité du Cathay. Ainsi, Toscanelli n'avait nullement supposé l'existence de l'Amérique, et de plus il avait fait dans ses calculs une erreur énorme, puisqu'il n'avait compté que 120° de Lisbonne à l'extrémité de l'Asie, par la route occidentale, tandis que la distance est en réalité de 230°. C'est Toscanelli qui établit, en 1468, sur la cathédrale de Florence le beau gnomon dont La Condamine sollicita et obtint la réparation en 1755, et il s'en servit pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et pour corriger les *Tables Alphonsines*. Toscanelli mourut à quatre-vingt-cinq ans et poursuivit jusqu'à la fin ses travaux astronomiques, sans jamais se laisser séduire par l'astrologie judiciaire.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VI, 1re partie — Ximenès, *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*; Florence, 1757, in-4°.

TOSINI. *Voy.* GIOVANNI DA FIESOLE.

TOSSA. *Voy.* LE BRUN.

TOSTADO (*Alonso*), en français *Tostat*, prélat espagnol, né en 1400, à Madrigal (Vieille-Castille), et non à Madrigalejo, mort le 3 septembre 1455, à Bonilla de la Sierra, près d'Avila. Envoyé à Salamanque, il parcourut le cercle des connaissances humaines, et donna les témoignages les plus étonnants d'intelligence et de mémoire. Après avoir été reçu à vingt-deux ans docteur en théologie (1422), il embrassa la carrière ecclésiastique. Bientôt on lui confia une chaire de théologie. La réputation du jeune savant alla en grandissant : en 1431, il fut député au concile de Bâle, et s'acquitta de sa mission d'une manière brillante. Plusieurs de ses propositions ayant été condamnées par le saint-siége, il demanda à les soutenir publiquement ; mais les intrigues de ses ennemis l'empêchèrent pendant longtemps d'obtenir justice sur ce point. Le bruit de ses plaintes arriva enfin aux oreilles du pape Eugène IV, qui lui ordonna de comparaître à Sienne devant une assemblée de théologiens (1443). Il n'eut pas lieu de se féliciter de cette justice tardive, et rencontra dans le cardinal Jean de Torquemada un rude adversaire, qui renversa victorieusement l'ingénieux échafaudage de ses trois principales conclusions. De retour en Espagne, il fut pourvu de l'abbaye de Pincia, et en 1449, sur l'intercession du roi Jean II, qui lui témoignait des égards particuliers, et le nomma évêque d'Avila. Il fut en outre membre du conseil de Castille et grand référendaire. Son savoir universel fit inscrire sur son tombeau cette épitaphe :

Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

Tostado était doué d'une mémoire prodigieuse. On rapporte qu'après avoir lu deux fois un livre

curieux et rare pendant son séjour à Bologne, il le sut par cœur et en fit même une copie assez fidèle. Comme écrivain il fit preuve d'une fécondité rare; ses ouvrages latins, du moins le plus grand nombre, ont été publiés à Venise, 1547, 24 vol. in-fol. Cette édition, reproduite dans la même ville en 1596, 27 vol. in-fol., contient notamment de volumineux commentaires sur les livres historiques de la Bible et sur l'Évangile de saint Matthieu, lesquels avaient déjà paru séparément à Venise, 1507, 13 vol. in-fol. Ces commentaires, mystiques et allégoriques à la fois, sont si diffus que, selon Richard Simon, l'on pourrait aisément en retrancher une bonne partie sans qu'ils fussent pour cela moins exacts. On a mis au jour quelques uns des écrits espagnols de Tostado, tels que : *Commentario sobre Eusebio;* Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol. : devenu excessivement rare; — *Tratado de los dioses de la gentilidad;* ibid., 1509, 2 vol. in-fol.; Burgos, 1545, in-fol.; — *Confessional;* Logroño, 1529, in-4o, et 1545, in-8o.

Gonzalez, *Theatro eccl. abulensis.* — Chacon, *Bibl.* — N. Antonio, *Bibl. hisp. vetus*, t. II. — Viera y Clavijo, *Elogio de Alonso Tostado;* Madrid, 1782, in-4°.

TOSTAT. *Voy.* TOSTADO.

TOTILA (1), roi des Ostrogoths, mort à Capres en Toscane, en juillet 552. Il commandait à Trévise quand son oncle, le roi Hildibald, fut assassiné; le Ruge Eraric, qui lui succéda, ne tarda pas à subir le même sort, et Totila fut proclamé à Pavie, vers le mois d'août 541. Le choix des Goths était heureux, car leur nouveau souverain, malgré sa jeunesse, avait déjà acquis une grande renommée pour sa valeur et sa prudence. Après avoir perdu et repris Vérone, il défit les troupes de Constantinus et d'Alexandre à Faënza, quoiqu'il n'eût que cinq mille hommes sous ses ordres, et vainquit Jean à Mucella en 542. Il occupa ensuite la Toscane, la Campanie et les provinces méridionales, et rasa partout les murailles des villes qu'il prenait, pour n'être pas obligé de les reprendre ou d'affaiblir son armée en y laissant garnison. Sa grande modération facilita ses conquêtes. Ayant mis le siége devant Naples, il tailla en pièces les troupes que Justinien avait envoyées au secours de la ville; mais quand il fut entré il veilla lui-même à l'approvisionnement des habitants, qui avaient souffert de la disette (janv. 543). Comme les Romains restèrent sourds à ses propositions, il voulut les intimider en abandonnant Tibur au pillage; tout fut passé au fil de l'épée. Malgré le retour de Bélisaire, Totila continua de reconquérir peu à peu l'Italie. Après s'être emparé de Spolète, il assiégea Rome, et barra le Tibre par un pont improvisé et par des chaînes de fer. Le projet de Bélisaire pour ravitailler la ville affamée échoua, et Totila la surprit dans la nuit du 16 au 17 décembre 546. Il permit le pillage, mais respecta la vie des hommes et l'honneur des femmes. Ses conditions de paix étant rejetées et comprenant qu'il ne pouvait pas garder Rome, il prit le parti de la détruire; mais il se laissa détourner de ce dessein barbare par une lettre de Bélisaire, et se contenta de raser les fortifications. En 547, il quitta la ville, et en fit sortir tous les habitants pour les disperser dans la Campanie. Bélisaire y entra peu de jours après, et à peine avait-il reconstruit à la hâte une faible enceinte, que Totila, qui était en marche pour se rendre à Ravenne, tourna vers Rome, et ne put la reprendre, grâce à l'héroïque défense de Bélisaire. Le rappel de ce général permit au roi goth d'y pénétrer en maître (549). Il continua ses conquêtes, ravagea la Sicile (550), et opéra une descente sur les côtes de la Grèce, où il saccagea Nicopolis en Épire et s'avança jusqu'à Dodone. Mais sa flotte fut battue à Sinigaglia (551). Artaban reconquit la Sicile; les Francs pénétrèrent en Ligurie et en Vénétie; et la conquête que fit Totila des îles de Corse et de Sardaigne ne put le dédommager des nombreux échecs qu'il avait éprouvés ailleurs. Au printemps de 552, Narsès prit le commandement de l'armée grecque. Il marcha aussitôt à la rencontre de Totila, qui, malgré des forces de beaucoup inférieures, refusa d'entendre parler de paix. La bataille s'engagea dans la plaine de Tagines (aujourd'hui Pagina, entre Urbin et Fossombrone) en Toscane (juillet 552). La victoire resta à Narsès; presque toute l'armée des Goths fut détruite, et Totila chercha son salut dans la fuite. Mortellement atteint d'un coup de lance ou d'une flèche, il expira dans le village de Capres, entre les bras de ses compagnons. De tous les successeurs de Théodoric, Totila en est le plus digne. Brave, actif, vigilant, prudent, généreux, modéré dans la prospérité, jamais déconcerté par les revers, zélé pour les bonnes mœurs, il releva le royaume des Goths sur le penchant de sa ruine, et n'aurait eu besoin que d'une plus longue vie pour le rétablir dans son premier éclat. On lui donna Teia pour successeur.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. IX, éd. Saint-Martin.

TOTT (*Claude-Akesson*), général suédois (1), mort en 1596. Après s'être distingué dans la guerre contre les Danois en 1565 et en 1567, il passa en Livonie, et y remporta, le

(1) Son vrai nom était *Baduila*, comme on le voit par ses monnaies. Totila, qui signifiait dans la langue des Goths *immortel*, n'était qu'un surnom.

(1) L'illustre famille des Tott était d'origine danoise. Éric-Axelsson, un des ancêtres de Claude, occupa en 1468, après la déchéance de Charles VIII, roi de Suède, la régence de ce royaume, et posséda en fief la Finlande. *Olaf*, son fils aîné, commanda les armées de Christian Ier, roi de Danemark, et obtint l'île de Gottland en récompense de ses services militaires ou comme gage de l'argent qu'il avait prêté à ce prince. *Ivar*, frère d'Olaf, épousa la fille de Charles VIII, soutint une guerre contre Sten Sture l'aîné (*voy.* ce nom) pour la possession de cette île, et fut contraint à la lui livrer en 1487. *Ingeburge*, femme de Sten Sture l'aîné, et sœur d'Éric-Axelsson, encouragea l'imprimerie, fit publier des ouvrages à ses propres frais et forma une bibliothèque dans le couvent des Chartreux de Mariefred.

28 janvier 1573, une brillante victoire à Lode, où il battit avec sept cents hommes seize mille Moscovites. Nommé sénateur, puis gouverneur de la Finlande (26 septembre 1576), il administra cette province pendant douze ans, et conclut avec le tsar un armistice en 1585. Ayant donné à Sigismond, roi de Pologne, le conseil de ne pas revenir en Suède, il encourut en 1588 comme la plupart des sénateurs qui avaient opiné de la même manière, la disgrâce du père de ce prince, Jean III, roi de Suède, et se retira dans ses terres. Dans la guerre entre Charles IX et Sigismond, il fut du parti du dernier. Il laissa un fils, *Henri-Claude*, qui fut gouverneur de Finlande, et se maria avec Sigrid, fille d'Éric XIV.

TOTT (*Claude*, comte DE), petit-fils du précédent, né en 1629, mort à Paris, en 1674. Après avoir voyagé en Allemagne et en France, il retourna en Suède (1652), et devint par sa beauté et par ses belles manières le favori de la reine Christine, qui le fit sénateur, quoiqu'il n'eût que vingt-trois ans. Elle voulut même, dit-on, lui conférer le titre de duc, l'épouser et l'élever au trône de Suède. Après l'abdication de la reine (1654), Tott remplit plusieurs emplois importants, et devint en 1672 ambassadeur en France, où il contribua à la conclusion d'une alliance avec sa patrie. Ses efforts pour prévenir, par la réunion d'un congrès à Cologne, une guerre générale furent inutiles, et il mourut peu après. Il était le dernier rejeton de sa famille.

Biographiskt-Lexicon. — Geyer, *Hist. de Suède.*

TOTT (*François*, baron DE), diplomate français, né le 17 août 1733, à Chamigny, près la Ferté-sous-Jouarre, mort en 1793, à Tatzmansdorf (Hongrie). Il était fils d'un gentilhomme hongrois, qui avait suivi le maréchal de Bercheny en France. Il entra dans les hussards de Bercheny, fit les campagnes de Bohême et reçut le grade de capitaine. En 1755, il suivit son père à Constantinople, et après la mort de ce dernier (1757) resta jusqu'en 1763 près de M. de Vergennes. De retour en France, sa connaissance de la langue et des mœurs de la Turquie, la solidité de ses projets pour étendre nos relations politiques et commerciales avec ce pays le firent distinguer par le duc de Choiseul, qui le nomma consul de France en Crimée. Arrivé à Bakhtcheserai le 17 octobre 1767, il acquit bientôt près du khan une grande influence, le détermina à combattre les empiétements des Russes, et contribua beaucoup à la rupture, désirée par le ministre français, entre la czarine et le sultan. Appelé à Constantinople vers 1769, il s'occupa avec activité de réorganiser l'armée et la marine, donna des soins particuliers à l'établissement d'une bonne artillerie, et fortifia les abords de la mer Noire. La Porte le nomma commandant d'armes, et Louis XV le promut, en 1773, au grade de brigadier. Après avoir mené ses travaux de défense aussi loin que le lui permirent les préjugés du pays contre les innovations, il regagna la France en 1776, et fut nommé inspecteur général des consulats dans les échelles du Levant et sur les côtes méridionales de la Méditerranée. Le naturaliste Sonnini l'accompagna dans cette mission, qui se termina en 1778. Nommé en 1781 maréchal de camp, Tott fut appelé en 1786 au commandement de Douai. Il occupait encore ce poste lorsque la révolution éclata, et voulut réprimer, en 1790, les idées nouvelles dans l'esprit des soldats de la garnison; mais cette tentative souleva contre lui une violente émeute et des menaces de mort. Obligé de s'enfuir, il quitta la ville, protégé par quelques officiers, et se rendit à Paris, d'où il émigra en Suisse. Après avoir obtenu de la cour de Vienne des lettres de grâce, dont il avait besoin comme fils de l'un des partisans de Ragotzky, il alla se fixer en Hongrie, chez le comte Théodore Bathiany, et y mourut. On a de lui : *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*; Amst. (Paris), 1784, 4 vol. in-8°. Peyssonel ayant critiqué cet ouvrage, dans sa *Lettre contenant quelques observations relatives aux* Mémoires du baron de Tott (Amst., 1785, in-8°), fut réfuté par Ruffin. Cette réfutation accompagne la deuxième édition des *Mémoires* (1788, 2 vol. in-4°, fig.). Ils ont été traduits en anglais (1785), en danois (1785), en allemand (Elbing, 1786-1788, 3 vol. in-8°), en hollandais et en suédois. Le succès de ces *Mémoires* s'explique par l'abondance et la nouveauté des notions et des aperçus qu'ils présentaient sur l'histoire, les mœurs et les institutions des Turcs. On n'avait jusqu'alors que des relations inexactes, pleines de fables et propres à entretenir les préjugés des Occidentaux contre l'empire ottoman plutôt qu'à les détruire. Tott précéda dans son ouvrage Anquetil-Duperron, Savary et Volney, et quoiqu'il ait été accusé avec raison par les auteurs contemporains de charlatanisme, surtout dans la forme, il n'en reste pas moins le premier qui ait débrouillé avec exactitude, et souvent avec impartialité, le chaos de notions fausses sous lequel restait voilée pour l'Europe cette partie du monde oriental. — François de Tott ne fut pas seulement diplomate et écrivain, il fut aussi peintre et musicien. Le musée de Douai possède de lui une *Vue de Crimée.*

De Flassan, *Hist. de la diplomatie française.* — Duthillœul, *Galerie douaisienne*, t. II.

TOUCHE (LA). *Voy.* LA TOUCHE.

TOUCHE-TRÉVILLE (LA). *Voy.* LA TOUCHE.

TOUCHET (*Marie*), maîtresse de Charles IX, née en 1549, à Orléans (1), morte en 1638. La plupart des auteurs la font naître d'un apothicaire ou d'un parfumeur; mais, d'après Le Laboureur, son père Jean, fils d'un avocat et petit-fils d'un marchand de Patay en Beauce,

(1) La maison de Marie est occupée aujourd'hui par les bureaux du *Journal du Loiret*.

« prenait qualité de sieur de Beauvais et du Quillart, conseiller du roi et lieutenant particulier au bailliage d'Orléans » ; sa mère, Marie, était fille naturelle d'un médecin du roi, le Flamand Orable Mathy. On ne sait trop comment commencèrent les amours de Charles IX et de cette jeune fille, remarquable par sa beauté et par l'élévation de son esprit, que Le Laboureur appelle *incomparable* ; mais on sait que le jeune roi l'aima uniquement, et qu'avant de mourir il la recommanda à l'un de ses favoris (1). Jamais elle ne songea à se faire de sa faveur un titre pour arriver à une de ces scandaleuses fortunes qu'avaient étalées les favorites de François I[er] et de Henri II. Ce qu'elle ambitionnait, c'était le cœur de son royal amant ; toutefois son amour n'était pas dépourvu d'une certaine coquetterie, que lui inspirait le sentiment de sa merveilleuse beauté, et on raconte que, voyant le portrait d'Élisabeth d'Autriche, qu'allait épouser Charles IX, Marie Touchet, dans le nom de laquelle un courtisan avait trouvé le galant anagramme *Je charme tout*, dit en souriant : « L'Allemande ne me fait pas peur. » Après la mort du roi (1574), Marie, qui portait le titre de dame de Belleville, resta quelques années encore à la cour, où elle eut un train de maison honorable. Elle épousa, en 1578, François de Balsac d'Entragues, gouverneur d'Orléans, mariage qui lui donna une position des plus brillantes. Sévère dans ses mœurs, M[me] d'Entragues, à laquelle on n'a jamais reproché que sa liaison avec Charles IX, se vit bientôt mère de deux filles, dont elle surveilla la conduite avec une vigilance extrême. Chacune de ces deux filles avait hérité de sa beauté ; chacune d'elles s'autorisa de son exemple pour s'abandonner à de tendres faiblesses. L'aînée, Henriette, devint maîtresse d'Henri IV (*voy.* marquise DE VERNEUIL) ; la seconde vécut dix ans avec le libertin Bassompierre, dont elle eut un fils, sans pouvoir décider son amant à l'épouser. Sully nous apprend dans ses *Mémoires* que Marie Touchet mit toutes sortes d'obstacles à la liaison du roi avec sa fille aînée. Elle quitta la cour après la mort d'Henri IV, et, vivant dans la retraite, elle s'y livra à de fortes et solides études, dignes d'un esprit élevé. On dit que Plutarque était sa lecture de prédilection.

Marie Touchet avait eu deux fils de Charles IX ; l'aîné mourut en bas âge ; le second, *Charles*, bâtard de Valois, reçut le titre de duc d'Angoulême (*voy.* ce nom).

Le Laboureur, *Tableaux généalog.* — *Hommes illustres de l'Orléanais*, t. II.

TOU-FOU, surnommé *Tseu-Mei*, poëte chinois, né vers le commencement du huitième siècle à Siang-Yang (province de Hou-Kouang), mort vers 768. Il annonça dès sa jeunesse d'heureuses dispositions, et n'obtint pourtant pas de succès dans ces concours littéraires qui ouvrent aux Chinois la route des emplois et de la fortune. Entraîné vers la poésie, il renonça volontairement aux grades que les lettres recherchent avec tant d'ardeur, et de 742 à 755, donna trois de ces poëmes descriptifs qu'on nomme *Fou*. Le succès qu'il obtint fixa sur lui l'attention de l'empereur Ming-Hoang-Ti, qui voulut lui confier l'administration d'une province. Tou-fou, en vrai poëte, n'accepta qu'un titre honorifique, et demeura dans la détresse ; mais bientôt il songea à implorer les secours du souverain, et obtint une pension. Malheureusement l'empereur fut contraint d'abandonner sa capitale à un rebelle. Le poëte, fait prisonnier, trouva moyen de s'échapper, et se réfugia en 757 à Foung-Thsiang, dans le Chen-Si. S'étant adressé au nouvel empereur, Sou-Tsoung, il en reçut une charge importante. Mais son noble courage à défendre un magistrat qui avait encouru la disgrâce du prince le fit destituer et reléguer à Tsin, avec un emploi très-inférieur. Il se démit de cette place, et vint à Tching-Tou, dont le commandant militaire, nommé Yan-Wou, lui obtint une place qui fournissait à ses besoins sans lui imposer de fonctions. Son bonheur fut de courte durée, et la mort de son protecteur le força bientôt de reprendre sa vie errante. Enfin, vers 768, surpris par la crue soudaine d'un fleuve au milieu duquel il s'était hasardé sur une barque, il resta dix jours dans un temple abandonné, sans secours ni provisions. Lorsque à la suite d'une si longue abstinence on lui apporta des vivres, il mangea beaucoup, et mourut d'indigestion. Il partage avec Li-Taï-Pe, son rival et son contemporain, la gloire d'avoir réformé la poésie chinoise.

Remusat, *Mélanges*. — *Nouvelle Revue de Paris*, ann. 1864.

TOULAN (*François-Adrien*), né à Toulouse, en 1761, exécuté à Paris, le 30 juin 1794. Établi dans cette dernière ville, comme libraire et marchand de musique, il embrassa avec enthousiasme la cause de la révolution, et obtint un emploi de chef de bureau dans l'administration des biens des émigrés. Devenu membre du conseil général de la commune, il fut l'un des commissaires chargés de la surveillance de Louis XVI et de sa famille, détenus au Temple, après le 10 août. Bientôt ému de compassion, il fit connaître à la reine qu'elle pouvait compter sur son dévouement. Après le 21 janvier, il conçut le projet de faire évader le dauphin et les princesses, et s'entendit dans ce but avec le chevalier de Jarjayes, qui détermina Lepitre à concourir à cette entreprise ; l'exécution manqua, par suite des irrésolutions et des frayeurs de ce dernier. Toulan voulut du moins sauver la reine ; mais elle refusa de se séparer de ses enfants. Devenu suspect, il fut arrêté.

(1) C'était Charles de Gondi, seigneur de La Tour, frère du maréchal de Retz ; il mourut, du reste, quinze jours après le roi, le 18 juin 15[illegible].

parvint à s'échapper par un escalier dérobé, tandis qu'on dressait chez lui, rue du Monceau-Saint-Gervais, le procès-verbal de son arrestation. Il se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il exerça pendant six mois, sans être découvert, la profession d'écrivain public, sous le nom de *Roch Atimertre*. Sa femme ayant demandé, sous son véritable nom, un passeport pour Bordeaux, fit soupçonner que Toulan était dans cette ville. Arrêté et transféré à Paris, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. A la restauration, sa veuve reçut une pension de la duchesse d'Angoulême.

Cléry, *Journal*. — Eckard, *Mémoires hist. sur Louis XVII* 3e édit. — J.-F. Lepitre, *Quelques souvenirs*. — *Biogr. toulousaine*.

TOULLIER (*Charles-Bonaventure-Marie*), jurisconsulte français, né à Dol (1), en Bretagne, le 21 janvier 1752, mort à Rennes, le 19 septembre 1835. Il termina à l'université de Caen ses études classiques, fit son droit à Rennes, devint docteur en 1776, et obtint au concours la place d'agrégé à la faculté de cette ville (12 avril 1778). Il apprit l'italien et l'anglais, et visita les universités d'Oxford et de Cambridge, pour connaître les méthodes d'enseignement qu'on y suivait. Il adopta les principes de la révolution, et devint administrateur du district de Rennes; mais, opposé aux excès qui souillèrent cette époque, il se vit menacé par le féroce Carrier. Après la terreur, il fut quelque temps juge au tribunal du département d'Ille-et-Vilaine, puis rentra au barreau, et défendit avec succès plusieurs victimes des réactions politiques. A la réorganisation des écoles de droit, il fut appelé à une chaire de Code civil à Rennes (17 janv. 1806). Chargé, comme le plus ancien des professeurs, de prononcer le discours d'installation de l'école, il le commença en ces termes : « Pour être véritablement grand, ce n'est pas assez d'avoir étonné le monde par des exploits guerriers, vaincu des nations et changé la face des empires... La gloire solide, la seule et véritable gloire est de rendre les peuples heureux. » Ce langage était d'une grande hardiesse pour l'époque. Une copie des cahiers de Toullier lui fut demandée avec insistance par l'inspecteur général des écoles de droit, sous prétexte de se servir des travaux de tous les professeurs pour composer un ouvrage élémentaire; mais il repoussa cette prétention. Après la chute de l'empire, il se montra partisan du régime constitutionnel; mais l'indépendance de son esprit n'était pas propre à lui concilier la faveur du pouvoir : aussi, à la suite de troubles survenus dans la faculté de Rennes, fut-il privé de ses fonctions de doyen (31 déc. 1816), qui ne lui furent rendues qu'au mois d'août 1830. Il fut élu, en 1833, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il mourut âgé de près de quatre-vingt-quatre ans.

1. Et non à Dôle, en Franche-Comté.

« Toullier, dit M. Dupin, est le Pothier moderne; même clarté, même méthode, même profondeur que le jurisconsulte d'Orléans. Son ouvrage est sans contredit le plus parfait de tous ceux qui jusqu'à présent ont paru sur le Code civil. » On a de lui : *Le Droit civil français, suivant l'ordre du code Napoléon, ouvrage dans lequel on a tâché de réunir la théorie à la pratique;* Paris, 1811-1831, 14 vol. in-8°; 6e édit. annotée par J.-B. Duvergier; Paris, 1846-48, 7 tom. en 14 vol. in-8°. Les premiers et les derniers volumes sont inférieurs aux autres, mais ses traités des successions et des donations se distinguent par l'abondance et la profondeur, comme par la justesse et la solidité des jugements, et son traité des obligations est supérieur à celui de Pothier, qui passait cependant pour un chef-d'œuvre. Il y en eut des traductions en allemand et en italien, et trois contrefaçons en Belgique; — *Consultation de plusieurs anciens avocats de Rennes, sur la validité des mariages contractés par les émigrés français avant leur retour et le rétablissement dans leurs droits civils;* Paris, 1817, in-8°. Cette consultation, signée par six avocats, est de Toullier. E. REGNARD.

J. B. Duvergier, dans la *Revue de législat. et de jurispr.*, III, 213. — C. Paulmier, *Éloge de Toullier*; Paris, 1836, in-8°. — Dupin et Camus, *Lettres sur la profession d'avocat*.

TOULMON. *Voy.* BOTTÉE.

TOULONGEON (*Jean III* DE), grand maréchal de Bourgogne, né vers 1380, mort vers 1424. Appartenant à une des plus anciennes familles du duché de Bourgogne, il s'attacha dès ses plus jeunes années au duc Jean sans Peur, et se vit à même, à l'aide de la riche succession qu'il recueillit en 1407 du baron de Senecey, son oncle, de jouer un rôle important à la cour de Bourgogne. Le duc sut reconnaître promptement de quelle utilité pouvait lui être Toulongeon, dont l'aptitude aux affaires égalait la bravoure, et il ne tarda pas à le mettre à la tête de ses armées. Dans les longues guerres qui déchirèrent la France à cette triste époque, ou les Anglais trouvèrent trop souvent à s'appuyer sur l'ambition des princes bourguignons, Toulongeon s'acquit une grande renommée militaire à la prise de Paris, de Pontoise, de Chartres, de Montlhéry, etc. Lorsque le traité de Melun rapprocha, en 1419, le dauphin et le duc Jean, Toulongeon intervint comme témoin et garant de cet accord provisoire. Tant de services rendus reçurent leur récompense : il fut nommé par Philippe le Bon maréchal, gouverneur et capitaine général de ses États bourguignons (1422). Cette haute position faisait de lui la seconde personne de l'État. Un succès éclatant justifia bientôt le choix du prince. En 1423, le maréchal de Severac résolut de faire un grand effort pour rétablir la communication entre Bourges, que l'on considérait comme le centre du gouvernement de Charles VII, et les capi-

taines qui venaient de se déclarer pour lui dans la Champagne et la Picardie. La route dont il voulait s'assurer ainsi serait partie de Gien, au passage de la Loire, et, traversant la Bourgogne vers la hauteur d'Auxerre, serait venue déboucher sur les plaines de la Champagne. La forteresse de Crevant, entre Auxerre et Avallon, sur la droite de l'Yonne, était la clef de cette combinaison stratégique. Le sire de Chastelus, qui s'y était renfermé, demanda instamment des secours à la duchesse douairière de Bourgogne, alors à Dijon, et au duc de Bedford, qui se trouvait à Paris. Anglais et Bourguignons répondirent à l'appel. L'armée des Anglais était commandée par les comtes de Suffolk et de Salisbury, celle des Bourguignons par Jean de Toulongeon. Une fois réunies, les troupes alliées remontèrent l'Yonne jusqu'à Coulanges, et cherchèrent à déloger les Français, postés sur la rive droite de la rivière. Après trois heures d'une lutte acharnée, le passage fut forcé et les Français laissèrent entre les mains des vainqueurs, outre cinq mille morts, quatre de leurs meilleurs capitaines et douze cents soldats prisonniers. Non-seulement la défaite de Crevant détruisit la seule armée que Charles VII eût sur pied, mais elle interrompit toute communication entre les provinces où il régnait et les partisans qui lui restaient dans les autres. Cependant le roi appela à lui tous les étrangers qui restaient attachés à sa cause. Pendant que six mille Écossais débarquaient à La Rochelle, un corps de cavalerie italienne envoyé par Marie-Philippe Visconti, duc de Milan, débouchait des Alpes et se portait au château de la Bussière près Mâcon, le jour même où Toulongeon devait en prendre possession; car le gouverneur avait rendu la place pour ce terme, s'il n'était pas secouru. Le maréchal de Bourgogne, au jour prescrit, avait mis sa troupe en bataille pour *tenir la journée*, ainsi qu'on disait alors, et attendre ceux qui se présenteraient pour secourir la forteresse. Tout à coup les Lombards, appuyés de compagnies lyonnaises, tombèrent sur sa troupe, qui fut taillée en pièces et lui-même resta prisonnier. Il est probable, d'après le silence des historiens, qu'il n'a pas longtemps survécu à sa défaite, et nous voyons dès lors figurer comme grand maréchal de Bourgogne son frère puîné, *Antoine*, qui suit.

TOULONGEON (*Antoine* DE), frère du précédent, mort le 9 septembre 1432. Il avait été de bonne heure le compagnon d'armes de son frère, et mérita de lui succéder dans la charge de grand maréchal. Déjà, en 1418, il avait été chargé de conduire une petite armée au secours de Rouen, assiégé par les Anglais, et il eût pu changer le sort de la campagne s'il y eût eu des vivres dans la ville. En 1419, lors de l'entrevue du pont de Montereau, il surveilla les avenues du lieu marqué pour la conférence, et, croyant apercevoir des indices de trahison, il s'efforça de détourner son maître de se rendre au rendez-vous, mais en vain. Tout ce qu'il put faire, après la mort du duc, fut de favoriser la retraite des seigneurs qui se trouvaient à ses côtés. Il alla ensuite rejoindre en Flandre Philippe, fils de Jean sans Peur, qui l'envoya en Angleterre pour solliciter un secours qui l'aidât à venger la mort de son père. Comme gouverneur et grand maréchal de Bourgogne, il continua à prendre une part active aux guerres qui déchiraient la France. Contrarié une première fois dans ses projets par le maréchal Barbazan, il n'avait pu secourir la forteresse de Chappes, près de Troyes. Plus tard, marchant contre les Armagnacs, qui envahissaient les frontières de la Bourgogne vers le Nivernais, il reprit Crevant et Mailly et fit lever le siége de Corbigni. Mais son principal titre de gloire est la victoire qu'il remporta sur René d'Anjou, alors que ce prince réclamait l'héritage de la Lorraine contre le comte de Vaudemont. Celui-ci sollicita le secours de Philippe, et fut appuyé dans cette circonstance par Toulongeon, son ami. Quelques archers picards et de bonnes paroles furent les seuls secours qu'obtint le maréchal, qui se vit obligé d'appeler à lui tous les soldats d'aventure que sa réputation militaire pouvait attirer sous ses drapeaux. René, de son côté, soutenu par le roi de France, reconnu par l'empereur d'Allemagne, avait avec lui plus de quinze mille hommes commandés par le vieux Barbazan. Les deux armées se rencontrèrent près de Bulgnéville, dans les Vosges. Telle était l'habile disposition donnée par Toulongeon à son armée que, quoique supérieur en forces de plus de moitié, Barbazan conseilla la retraite. Les jeunes chevaliers allemands et français qui entouraient René méprisèrent la prudence du vieux général, et semblèrent même accuser son courage; il céda à des insinuations qu'il aurait dû mépriser, et se fit tuer au premier rang (1). La bataille fut perdue pour René d'Anjou (2 juill. 1431), qui, blessé et forcé de se rendre, demeura prisonnier de Toulongeon, blessé lui-même au visage. Vaudemont aurait voulu que le maréchal le mît en possession de la personne de son rival; mais Toulongeon refusa, et l'emmena à Dijon, d'où le duc de Bourgogne le fit conduire dans une forteresse près de Salins. L'année suivante, par suite du traité signé le 6 avril 1432, René obtint provisoirement sa liberté; mais il eut à payer à Toulongeon une rançon de deux cent mille écus d'or. Antoine mourut quelques mois après, au moment où il rassemblait de nouvelles troupes

(1) Un chroniqueur nous a laissé le récit de la bataille : « Les archers picards du sire de Toulongeon, dit-il, tiroient d'une merveilleuse force sur les Lorrains, Allemands et Barrois, dont iceux se commencèrent à très-fort effrayer; car les flèches, tombant comme pluie, les lardoient si menu qu'elles leur ôtoient le moyen de se servir de leurs armes. D'ailleurs les Bourguignons rompirent les batailles à vive force d'armes et firent étrange boucherie de ces Barrois. »

pour marcher à la défense des frontières. Il avait été créé chevalier de la Toison d'Or lors de son institution par Philippe le Bon, en 1429.

Toulongeon (*André* de), frère des précédents, prit aussi une grande part aux affaires de son temps. En 1418, il fut, par l'influence de son suzerain, nommé grand écuyer de France, charge qu'il résigna en 1420, époque où éclata la rupture entre la Bourgogne et le roi Charles VI. En 1421 il accompagna le duc Philippe à la bataille de Vimeux. Lorsque Philippe pensa à un troisième mariage, ce fut André qu'il choisit pour aller faire la demande d'Isabelle, fille de Jean I[er], roi de Portugal (1429). Il fit à cette occasion deux fois le voyage, et ramena la jeune princesse, après avoir failli périr avec elle dans une tempête qui assaillit leur navire en vue du port de l'Écluse. En récompense de ses services, le duc lui donna en mariage Isabelle de Bourgogne, sa fille naturelle, et le décora de la Toison d'Or, en 1432. André, alors occupé aux préparatifs de la croisade que rêvait Philippe, s'était rendu dans le Levant, où il mourut sans avoir reçu le collier.

Monstrelet, *Chronique*. — Olivier de la Marche, *Mémoires*. — Paradin, *Hist. de Bourgogne*. — Guichenon, art. de Mornay. — Gollut, *Memoires hist. des princes de la Franche-Comté et de la Bourgogne*. — Anselme, *Grands officiers de France*. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*.

Toulongeon (*François-Emmanuel*, vicomte (1) de), littérateur, de la famille des précédents, né le 3 décembre 1748, à Champlitte (Franche-Comté), mort à Paris, le 23 décembre 1812. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra de bonne heure au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris; mais la répugnance qu'il éprouva pour l'étude de la théologie le décida à suivre la carrière des armes, et il ne tarda pas à obtenir le brevet de capitaine de cavalerie. Aimant les lettres et les arts, et leur consacrant les loisirs que lui laissaient ses devoirs, il avait distingué parmi ses camarades le comte de Guibert (*voy.* ce nom), dont il devint l'ami inséparable. Passionné pour les idées philosophiques, accueilli par Voltaire avec la plus grande bienveillance, il ne démentit pas ses principes et ses amitiés à l'époque de la révolution. Lors de la convocation des assemblées provinciales, en 1788, il fit partie des états de la Franche-Comté réunis à Quingey, et se joignit à la minorité de la noblesse pour demander au roi l'égale répartition de l'impôt et la suppression des abus mentionnés dans les cahiers de doléance. En 1789, la noblesse du bailliage d'Amont le choisit pour la représenter aux états généraux. L'un des premiers de son ordre, il se réunit au tiers état, appuya toutes les mesures propres à constituer une monarchie constitutionnelle, et en même temps ne cessa de défendre la prérogative royale. En septembre 1789, il proposa de soumettre la déclaration des droits à la sanction du roi. « Si sa modestie et sa timidité ne lui permirent pas d'aspirer à être compté parmi les orateurs du premier rang, a dit Dacier, il le fut du moins dans le petit nombre des hommes éclairés amis de l'ordre et ennemis de tous les excès, auxquels la sagesse et la fermeté de leurs principes attirèrent depuis d'honorables proscriptions. Il prit d'ailleurs une part très-active à tous les travaux de cette assemblée, où brillèrent tant de talents, pour la plupart ignorés jusqu'alors. Il en fut plusieurs fois choisi pour secrétaire, et il prononça sur l'administration militaire, sur l'instruction publique et sur divers points d'économie politique des discours dans lesquels la sagesse des vues est jointe aux agréments d'une élocution élégante. » Il réclama pour les soldats le droit de voter dans les assemblées primaires, mais il repoussa le projet d'une conscription militaire. Il insista pour que le roi conservât le droit de faire grâce, et demanda, après l'arrestation de ce prince à Varennes, qu'il fût traité avec respect. Il était colonel du régiment de chasseurs à cheval de Franche-Comté, lorsqu'en 1791 il se démit de son grade, à l'occasion d'une injustice commise par le ministre de la guerre envers deux officiers de son régiment présentés pour un avancement qu'ils n'avaient pas obtenu. Une si noble conduite lui valut un témoignage flatteur de l'estime de ses concitoyens : lorsqu'il retourna à Gray, où son régiment tenait garnison, des lettres de bourgeoisie de cette ville lui furent offertes dans une boîte d'or. Après la session de l'Assemblée, Toulongeon n'accepta aucun emploi, et se retira dans sa terre de Sozay (Nièvre), où il passa, sans être inquiété, l'époque de la terreur. Il était depuis 1797 membre de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut. En 1802, il fut nommé député au Corps législatif pour le département de la Nièvre, et ce mandat lui fut renouvelé en 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Principes naturels et constitutifs des assemblées nationales;* s. l. (Besançon), 1788, in-8°; — *Éloge véridique de F.-A. de Guibert, par un ami;* Paris, 1790, in-8°; nouv. édit. corrigée, en tête du *Voyage en Allemagne*, de Guibert; — *Manuel révolutionnaire, ou Pensées morales sur l'état politique des peuples en révolution;* Paris, 1796, in-18, et 1802, in-8°, trad. en allemand; — *L'Esprit public;* 1797, in-8°, espèce de journal dont il ne parut que cinq numéros; — *Histoire de France, depuis la révolution de 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires;* Strasbourg et Paris, s. d., 2 vol. in-8°; Paris, 1801-1810, 4 vol. in-4°, ou 8 vol. in-8°, avec

(1) On l'a souvent confondu avec son frère aîné, le marquis de Toulongeon, maréchal de camp, et député de la noblesse de Franche-Comté aux états généraux de 1789, où il se signala comme membre de la minorité. Il émigra avant la fin de la session, fit avec l'armée des princes la campagne de 1792, entra plus tard au service de l'Autriche, devint lieutenant général, et mourut à Vienne, dans les premières années de ce siècle.

taines qui venaient de se déclarer pour lui dans la Champagne et la Picardie. La route dont il voulait s'assurer ainsi serait partie de Gien, au passage de la Loire, et, traversant la Bourgogne vers la hauteur d'Auxerre, serait venue déboucher sur les plaines de la Champagne. La forteresse de Crevant, entre Auxerre et Avallon, sur la droite de l'Yonne, était la clef de cette combinaison stratégique. Le sire de Chastelus, qui s'y était renfermé, demanda instamment des secours à la duchesse douairière de Bourgogne, alors à Dijon, et au duc de Bedford, qui se trouvait à Paris. Anglais et Bourguignons répondirent à l'appel. L'armée des Anglais était commandée par les comtes de Suffolk et de Salisbury, celle des Bourguignons par Jean de Toulongeon. Une fois réunies, les troupes alliées remontèrent l'Yonne jusqu'à Coulanges, et cherchèrent à déloger les Français, postés sur la rive droite de la rivière. Après trois heures d'une lutte acharnée, le passage fut forcé et les Français laissèrent entre les mains des vainqueurs, outre cinq mille morts, quatre de leurs meilleurs capitaines et douze cents soldats prisonniers. Non-seulement la défaite de Crevant détruisit la seule armée que Charles VII eût sur pied, mais elle interrompit toute communication entre les provinces où il régnait et les partisans qui lui restaient dans les autres. Cependant le roi appela à lui tous les étrangers qui restaient attachés à sa cause. Pendant que six mille Écossais débarquaient à La Rochelle, un corps de cavalerie italienne envoyé par Marie-Philippe Visconti, duc de Milan, débouchait des Alpes et se portait au château de la Bussière près Mâcon, le jour même où Toulongeon devait en prendre possession; car le gouverneur avait rendu la place pour ce terme, s'il n'était pas secouru. Le maréchal de Bourgogne, au jour prescrit, avait mis sa troupe en bataille pour *tenir la journée*, ainsi qu'on disait alors, et attendre ceux qui se présenteraient pour secourir la forteresse. Tout à coup les Lombards, appuyés de compagnies lyonnaises, tombèrent sur sa troupe, qui fut taillée en pièces et lui-même resta prisonnier. Il est probable, d'après le silence des historiens, qu'il n'a pas longtemps survécu à sa défaite, et nous voyons dès lors figurer comme grand maréchal de Bourgogne son frère puîné, *Antoine*, qui suit.

TOULONGEON (*Antoine* DE), frère du précédent, mort le 9 septembre 1432. Il avait été de bonne heure le compagnon d'armes de son frère, et mérita de lui succéder dans la charge de grand maréchal. Déjà, en 1418, il avait été chargé de conduire une petite armée au secours de Rouen, assiégé par les Anglais, et il eût pu changer le sort de la campagne s'il y eût eu des vivres dans la ville. En 1419, lors de l'entrevue du pont de Montereau, il surveilla les avenues du lieu marqué pour la conférence, et, croyant apercevoir des indices de trahison, il s'efforça de détourner son maître de se rendre au rendez-vous, mais en vain. Tout ce qu'il put faire, après la mort du duc, fut de favoriser la retraite des seigneurs qui se trouvaient à ses côtés. Il alla ensuite rejoindre en Flandre Philippe, fils de Jean sans Peur, qui l'envoya en Angleterre pour solliciter un secours qui l'aidât à venger la mort de son père. Comme gouverneur et grand maréchal de Bourgogne, il continua à prendre une part active aux guerres qui déchiraient la France. Contrarié une première fois dans ses projets par le maréchal Barbazan, il n'avait pu secourir la forteresse de Chappes, près de Troyes. Plus tard, marchant contre les Armagnacs, qui envahissaient les frontières de la Bourgogne vers le Nivernais, il reprit Crevant et Mailly et fit lever le siége de Corbigni. Mais son principal titre de gloire est la victoire qu'il remporta sur René d'Anjou, alors que ce prince réclamait l'héritage de la Lorraine contre le comte de Vaudemont. Celui-ci sollicita le secours de Philippe, et fut appuyé dans cette circonstance par Toulongeon, son ami. Quelques archers picards et de bonnes paroles furent les seuls secours qu'obtint le maréchal, qui se vit obligé d'appeler à lui tous les soldats d'aventure que sa réputation militaire pouvait attirer sous ses drapeaux. René, de son côté, soutenu par le roi de France, reconnu par l'empereur d'Allemagne, avait avec lui plus de quinze mille hommes commandés par le vieux Barbazan. Les deux armées se rencontrèrent près de Bulgnéville, dans les Vosges. Telle était l'habile disposition donnée par Toulongeon à son armée que, quoique supérieur en forces de plus de moitié, Barbazan conseilla la retraite. Les jeunes chevaliers allemands et français qui entouraient René méprisèrent la prudence du vieux général, et semblèrent même accuser son courage; il céda à des insinuations qu'il aurait dû mépriser, et se fit tuer au premier rang (1). La bataille fut perdue pour René d'Anjou (2 juill. 1431), qui, blessé et forcé de se rendre, demeura prisonnier de Toulongeon, blessé lui-même au visage. Vaudemont aurait voulu que le maréchal le mît en possession de la personne de son rival; mais Toulongeon refusa, et l'emmena à Dijon, d'où le duc de Bourgogne le fit conduire dans une forteresse près de Salins. L'année suivante, par suite du traité signé le 6 avril 1432, René obtint provisoirement sa liberté; mais il eut à payer à Toulongeon une rançon de deux cent mille écus d'or. Antoine mourut quelques mois après, au moment où il rassemblait de nouvelles troupes

(1) Un chroniqueur nous a laissé le récit de la bataille : « Les archers picards du sire de Toulongeon, dit-il, tiroient d'une merveilleuse force sur les Lorrains, Allemands et Barrois, dont iceux se commencèrent à très-fort effrayer; car les flèches, tombant comme pluie, les lardoient si menu qu'elles leur ôtoient le moyen de se servir de leurs armes. D'ailleurs les Bourguignons rompirent les bataillons à vive force d'armes et firent étrange boucherie de ces Barrois. »

pour marcher à la défense des frontières. Il avait été créé chevalier de la Toison d'Or lors de son institution par Philippe le Bon, en 1429.

TOULONGEON (*André* DE), frère des précédents, prit aussi une grande part aux affaires de son temps. En 1418, il fut, par l'influence de son suzerain, nommé grand écuyer de France, charge qu'il résigna en 1420, époque où éclata la rupture entre la Bourgogne et le roi Charles VI. En 1421 il accompagna le duc Philippe à la bataille de Vimeux. Lorsque Philippe pensa à un troisième mariage, ce fut André qu'il choisit pour aller faire la demande d'Isabelle, fille de Jean Ier, roi de Portugal (1429). Il fit à cette occasion deux fois le voyage, et ramena la jeune princesse, après avoir failli périr avec elle dans une tempête qui assaillit leur navire en vue du port de l'Écluse. En récompense de ses services, le duc lui donna en mariage Isabelle de Bourgogne, sa fille naturelle, et le décora de la Toison d'Or, en 1432. André, alors occupé aux préparatifs de la croisade que rêvait Philippe, s'était rendu dans le Levant, où il mourut sans avoir reçu le collier.

Monstrelet, *Chronique*. — Olivier de la Marche, *Mémoires*. — Paradin, *Hist. de Bourgogne*. — Guichenon, art. de MORNAY. — Gollut, *Mémoires hist. des princes de la Franche-Comté et de la Bourgogne*. — Anselme, *Grands officiers de France*. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*.

TOULONGEON (*François-Emmanuel*, vicomte (1) DE), littérateur, de la famille des précédents, né le 3 décembre 1748, à Champlitte (Franche-Comté), mort à Paris, le 23 décembre 1812. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra de bonne heure au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris; mais la répugnance qu'il éprouva pour l'étude de la théologie le décida à suivre la carrière des armes, et il ne tarda pas à obtenir le brevet de capitaine de cavalerie. Aimant les lettres et les arts, et leur consacrant les loisirs que lui laissaient ses devoirs, il avait distingué parmi ses camarades le comte de Guibert (*voy.* ce nom), dont il devint l'ami inséparable. Passionné pour les idées philosophiques, accueilli par Voltaire avec la plus grande bienveillance, il ne démentit pas ses principes et ses amitiés à l'époque de la révolution. Lors de la convocation des assemblées provinciales, en 1788, il fit partie des états de la Franche-Comté réunis à Quingey, et se joignit à la minorité de la noblesse pour demander au roi l'égale répartition de l'impôt et la suppression des abus mentionnés dans les cahiers de doléance. En 1789, la noblesse du bailliage d'Amont le choisit pour la représenter aux états généraux. L'un des premiers de son ordre, il se réunit au tiers état, appuya toutes les mesures propres à constituer une monarchie constitutionnelle, et en même temps ne cessa de défendre la prérogative royale. En septembre 1789, il proposa de soumettre la déclaration des droits à la sanction du roi. « Si sa modestie et sa timidité ne lui permirent pas d'aspirer à être compté parmi les orateurs du premier rang, a dit Dacier, il le fut du moins dans le petit nombre des hommes éclairés amis de l'ordre et ennemis de tous les excès, auxquels la sagesse et la fermeté de leurs principes attirèrent depuis d'honorables proscriptions. Il prit d'ailleurs une part très-active à tous les travaux de cette assemblée, où brillèrent tant de talents, pour la plupart ignorés jusqu'alors. Il en fut plusieurs fois choisi pour secrétaire, et il prononça sur l'administration militaire, sur l'instruction publique et sur divers points d'économie politique des discours dans lesquels la sagesse des vues est jointe aux agréments d'une élocution élégante. » Il réclama pour les soldats le droit de voter dans les assemblées primaires, mais il repoussa le projet d'une conscription militaire. Il insista pour que le roi conservât le droit de faire grâce, et demanda, après l'arrestation de ce prince à Varennes, qu'il fût traité avec respect. Il était colonel du régiment de chasseurs à cheval de Franche-Comté, lorsqu'en 1791 il se démit de son grade, à l'occasion d'une injustice commise par le ministre de la guerre envers deux officiers de son régiment présentés pour un avancement qu'ils n'avaient pas obtenu. Une si noble conduite lui valut un témoignage flatteur de l'estime de ses concitoyens : lorsqu'il retourna à Gray, où son régiment tenait garnison, des lettres de bourgeoisie de cette ville lui furent offertes dans une boîte d'or. Après la session de l'Assemblée, Toulongeon n'accepta aucun emploi, et se retira dans sa terre de Sozay (Nièvre), où il passa, sans être inquiété, l'époque de la terreur. Il était depuis 1797 membre de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut. En 1802, il fut nommé député au Corps législatif pour le département de la Nièvre, et ce mandat lui fut renouvelé en 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Principes naturels et constitutifs des assemblées nationales*; s. l. (Besançon), 1788, in-8°; — *Éloge véridique de F.-A. de Guibert, par un ami*; Paris, 1790, in-8°; nouv. édit. corrigée, en tête du *Voyage en Allemagne*, de Guibert; — *Manuel révolutionnaire, ou Pensées morales sur l'état politique des peuples en révolution*; Paris, 1796, in-18, et 1802, in-8°, trad. en allemand; — *L'Esprit public*; 1797, in-8°, espèce de journal dont il ne parut que cinq numéros; — *Histoire de France, depuis la révolution de 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires*; Strasbourg et Paris, s. d., 2 vol. in-8°; Paris, 1801-1810, 4 vol. in-4°, ou 8 vol. in-8°, avec

(1) On l'a souvent confondu avec son frère aîné, le marquis DE TOULONGEON, maréchal de camp, et député de la noblesse de Franche-Comté aux états généraux de 1789, où il se signala comme membre de la minorité. Il émigra avant la fin de la session, fit avec l'armée des princes la campagne de 1792, entra plus tard au service de l'Autriche, devint lieutenant général, et mourut à Vienne, dans les premières années de ce siècle.

cartes et plans : on y loue l'exactitude des faits militaires; — *Manuel du Muséum français, contenant une description analytique et raisonnée, avec une gravure au trait de chaque tableau, par F.-E. T.*; Paris, 1802-1808, 9 livr. in-8°; — *Éloge historique de A.-G. Camus, membre de l'Institut*; Paris, 1806, in-8°; — *Recherches historiques et philosophiques sur l'amour et sur le plaisir*, poëme en trois chants; Paris, 1807, in-8°; — *Commentaires de César*; Paris, 1813, 2 vol. in-12. Toulongeon a laissé plusieurs ouvrages inédits. E. R.

Moniteur univ. — Dacier, dans les *Nouv. Mem. de l'Acad. des inscr.*, t. V, p. 179. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Barbier, *Dict. des ouvrages anon.* — Querard, *France littér.* — *Mem. de l'Acad. de Besançon*, ann. 1813.

TOULOUBRE (LA). *Voy.* LA TOULOUBRE.

TOULOUSE (*Louis-Alexandre* DE BOURBON, comte DE), fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né le 6 juin 1678, à Versailles, mort le 1er décembre 1737, à Rambouillet. Dans son enfance, il reçut les charges de grand amiral de France (nov. 1683), de colonel d'un régiment d'infanterie (fév. 1684), et de gouverneur général de la Guienne (1er janv. 1689) (1). Il fit à treize ans sa première campagne (1691), monta à l'assaut de Mons, et fut blessé au siége de Namur. Sa présence à l'armée de la Meuse, qui n'entreprit rien du reste, lui valut les grades de maréchal de camp (1696) et de lieutenant général (1697). En 1702, il reçut le commandement d'une escadre de six vaisseaux, qui se rendit à Messine et à Palerme, pour assurer la possession de ces deux villes à Philippe V, roi d'Espagne. En 1704, il fut mis à la tête d'une flotte de vingt-trois vaisseaux. Ayant quitté Brest le 6 mai, dans le but de rejoindre Duquesne à Toulon, il arriva le 25 à Cadix, où il déposa des troupes et des munitions, puis entra dans la Méditerranée. La flotte anglo-batave qui, sous les ordres des amiraux Rooke et Callenburgh, se disposait à opérer sur Barcelone, abandonna ce dessein pour lui couper le passage. Le comte de Toulouse, profitant avec habileté d'un coup de vent qui sépara les navires alliés, échappa à leur poursuite, et pénétra dans le port de Toulon. Il en sortit bientôt avec quarante-neuf vaisseaux de ligne, sans compter les galères. Le 24 août, il rencontra à la hauteur de Malaga les ennemis, dont les forces étaient de beaucoup supérieures aux siennes. Le combat s'engagea vers dix heures du matin et dura jusqu'à la nuit; malgré une furieuse canonnade les alliés ne réussirent pas à rompre la ligne française; ils perdirent trois mille hommes et deux vaisseaux, et furent reduits à regagner Gibraltar. Le comte de Toulouse montra dans l'action beaucoup de courage et de présence d'esprit; il lutta longtemps contre le vaisseau de l'amiral Rooke, et le demâta. « On ne saurait, dit Saint-Simon, voir une valeur plus tranquille, ni plus de vivacité à tout voir et de jugement à commander à propos. » Philippe V, en témoignage de satisfaction pour la bataille de Malaga, lui envoya l'ordre de la Toison d'Or. En 1706, le prince commanda la flotte qui bloqua Barcelone, mais il fut forcé de s'éloigner devant la supériorité des forces de l'amiral Leake. Ce fut sa dernière campagne : la maladie de la pierre, dont il souffrit jusqu'à la fin de sa vie, l'empêcha de reprendre la mer. Élevé, en même temps que son frère le duc du Maine, au rang de prince du sang par Louis XIV, il resta éloigné des factions, et vit sans regrets deux édits enregistrés par le parlement lui enlever, en 1717 et 1718, des prérogatives qu'il n'avait point désirées. Le régent, qui fut obligé d'agir avec rigueur contre le duc du Maine, tâcha d'éviter tout ce qui pouvait blesser personnellement le comte de Toulouse. Celui-ci continua à vivre estimé et aimé, toujours simple dans ses mœurs et sincère dans ses affections. Il épousa, le 22 février 1723, Marie-Sophie-Victoire de Noailles, veuve depuis 1712 du marquis de Gondrin (1). Ce mariage devint public, le 4 septembre suivant. La comtesse de Toulouse, belle, gracieuse, spirituelle, unissait aux charmes de la figure et de l'intelligence les aimables vertus et la rare modestie de son époux. Ils vécurent surtout à Rambouillet; une gaieté piquante, au dire des contemporains, et de l'esprit sans affectation animaient leur petite cour. Le comte mourut à cinquante-neuf ans, à la suite de l'opération de la pierre, qu'il subissait pour la deuxième fois. Saint-Simon, qui ne pèche guère par la flatterie et l'éloge, a dit de lui qu'il était l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité même; qu'il avait envie de bien faire, mais par les bonnes voies; qu'il était doué d'un sens droit, qu'il aimait beaucoup l'étude et ne faisait jamais montre de son savoir. Son fils unique hérita de ses qualités et de ses vertus (*voy.* PENTHIÈVRE).

Anselme, *Grands off. de la couronne.* — Saint-Simon. Dangeau, de Luynes, *Memoires.* — Sismondi, *Hist. des Français.*

TOUMAN Ier, sultan d'Égypte, proclamé par les Mamelouks en janvier 1501, fut déposé après trois mois de règne et massacré peu de temps après (juin).

TOUMAN II, sultan d'Égypte, né en Circassie, pendu le 23 avril 1517, au Caire. Il dut sa fortune à son oncle le sultan Kansou-Al-Gouri, qui l'éleva jusqu'à l'emploi de ministre. Dans le pressant péril où ils se trouvaient après le désastre de Mardj-Dabik, les mamelouks ne crurent pas pouvoir choisir un meilleur chef que Touman (30 oct. 1516). Le nouveau sultan sortit aussitôt

(1) Il obtint encore du roi, en échange de celui-ci, le gouvernement de Bretagne (19 mars 1695), la charge de grand veneur (5 mars 1714), et l'érection en duchés-pairies des terres de Damville (1694), de Penthièvre (1697), d'Arc et de Château-Vilain (1703), et de Rambouillet (1706).

(1) C'était la femme d'un petit-fils de Mme de Montespan et de son mari. Née le 6 mai 1688, elle continua d'habiter Rambouillet jusqu'à sa mort, arrivée en 1766.

du Caire, s'établit avec quarante mille soldats dans un camp retranché situé en avant du faubourg Ridaniah, et en protégea les abords avec une nombreuse artillerie Mais des traîtres instruisirent Selim Ier des dispositions stratégiques de son adversaire, et lorsqu'après avoir achevé la conquête de la Syrie, il envahit l'Égypte, il évita d'attaquer les mamelouks de front; aussi remporta-t-il sur eux une victoire décisive (23 janv. 1517). Touman lutta avec un incroyable acharnement; quand toute résistance devint impossible, on l'entraîna avec peine loin de ce champ de carnage, couvert des cadavres de plus de la moitié des siens. Il se cantonna au Caire, qu'il fortifia, et soutint contre les Ottomans une bataille meurtrière de trois jours et trois nuits, où il fallut faire le siége des maisons. Le 3 février il s'enfuit dans la haute Égypte. A Djizeh il fut atteint par les soldats de Selim, et, secondé par quelques compagnons fidèles, leur tint tête pendant un mois. Il reprit ensuite sa retraite vers les régions du sud; mais un chef arabe du pays trahit sa confiance, et le livra aux Turcs, qui s'emparèrent de lui au moment où il était tapi dans les joncs d'un marais. Selim, à la vue de l'illustre vaincu, ne put se défendre d'un mouvement d'admiration pour l'héroïsme et la persévérance qu'il avait déployés; mais à l'instigation de ses courtisans, qui remplirent son esprit d'inquiétude et de soupçons, il le fit pendre à l'une des portes du Caire. Touman fut le dernier sultan de l'Égypte, qui devint dès lors une province de l'Empire ottoman.

De Hammer, *Hist. de l'Empire ottoman*. — Marcel, *l'Égypte*, dans l'*Univers pittoresque*

TOUMERT (*Mohammed-al-Mahdi-ibn-Abdallah-ibn*), fondateur de la dynastie des Almohades, né en 1087, mort en août 1130. Il appartenait à la tribu africaine de Haraga, et se fit remarquer par une vive intelligence, un esprit subtil et hardi, un caractère ambitieux. Il voyagea d'abord dans l'Orient, où il étudia sous le célèbre Gazzali. Quand ses idées furent mûries, il forma le projet de fonder une nouvelle secte, dont il serait le chef, et reprit le chemin de sa patrie (1116). Ses premières démarches furent extrêmement prudentes. Après s'être adjoint un jeune musulman appelé Abd-el-Moumen (*voy.* ce nom), qui par ses talents lui devint très-utile, il se mit à prêcher le zèle de la religion et la réforme des abus. Donnant lui-même l'exemple, il affectait une vie austère et désintéressée; il se montrait couvert de haillons, s'interdisant le vin, la musique et tous les plaisirs. Ali, qui régnait alors à Maroc, conçut d'abord un tel mépris pour lui qu'il négligea d'arrêter ses prédications; mais peu à peu les partisans accoururent en foule, et quand Ali eut reconnu le danger, il n'était déjà plus temps. Mohammed se retira sur les cimes de l'Atlas, et, y construisant la ville de Tinamal, il brava de là tous les efforts de l'ennemi. Dès lors il jeta le masque, et, se prétendant issu de Mahomet et le dernier de imans qui, sous le nom de *Mahdi*, doit soumettre toute la terre à sa double puissance temporelle et spirituelle, il se regarda comme le chef d'un nouveau peuple, et appela les musulmans sous son étendard (1121). Un grand nombre de tribus arabes et berbères embrassèrent sa cause. Mohammed imposa à ses disciples de nouveaux rites, et rédigea pour eux un traité particulier intitulé *De l'unité de Dieu*. Ce fut là le noyau de sa puissance; elle devint bientôt redoutable. Mohammed avait une profonde connaissance des hommes; habile à communiquer l'enthousiasme et à stimuler l'intérêt privé, il recourut à tous les subterfuges pour se faire attribuer une mission surnaturelle et le don des miracles; employant comme complices de ses impostures des partisans crédules, qu'il sacrifiait ensuite. Quoique perfide et cruel, il savait se faire aimer; une éloquence entraînante, les avantages physiques étaient pour son ambition de puissants auxiliaires. Ali résolut alors d'étouffer ces dissidents sous l'effort de ses armes; mais Toumert, à la tête de dix mille Almohades, c'est-à-dire *unitaires*, remporta une victoire complète (1122). Cette bataille abattit sans retour le prestige des Almoravides, qui éprouvèrent une série de défaites, et en Afrique comme en Espagne descendirent rapidement la pente de la décadence. Toumert dirigeait en même temps ses efforts contre les tribus éparses sur les deux versants de l'Atlas, et obtenait sur elles des succès éclatants. La secte des Almohades, alors dans toute son exaltation et l'ardeur de son fanatisme, s'étendit au loin, et pénétra dans l'intérieur de l'Afrique. Toumert retourna alors à Tinamal, et comprenant que ses forces, épuisées, ne suffiraient plus à la mission qu'il avait conduite si loin, transmit le commandement des troupes à Abd-el-Moumen, auquel il donna le titre religieux d'*iman*. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, peu de temps après, au retour d'un voyage qu'il avait entrepris pour adresser ses félicitations à son lieutenant victorieux.

Hœfer, *Le Maroc*, dans l'*Univ. pitt* — Rosseuw-Saint-Hilaire *Hist. d Espagne*.

TOUP (*Jonathan*), philologue anglais, né en décembre 1713, à Saint-Ives (Cornwall), mort le 19 janvier 1785, à Exeter. Il acheva ses études à l'université d'Oxford, mais il prit à celle de Cambridge le degré de maître ès arts. Il embrassa le parti de l'Église, et fut pourvu, en 1750, d'une cure à Exeter, et en 1776 d'un bénéfice dans sa province natale. En 1774 il reçut un canonicat dans la cathédrale d'Exeter. Ce fut au bienveillant patronage de l'évêque de cette ville, Keppel, qu'il dut cette dernière dignité. Toup fut un des meilleurs critiques de son temps : il avait un savoir profond, de la sagacité; bien que d'une extrême douceur de caractère, il apportait dans ses relations avec les savants une âpreté et une roi-

cartes et plans : on y loue l'exactitude des faits militaires; — *Manuel du Muséum français, contenant une description analytique et raisonnée, avec une gravure au trait de chaque tableau, par F.-E. T.*; Paris, 1802-1808, 9 livr. in-8°; — *Éloge historique de A.-G. Camus, membre de l'Institut*; Paris, 1806, in-8°; — *Recherches historiques et philosophiques sur l'amour et sur le plaisir*, poëme en trois chants; Paris, 1807, in-8°; — *Commentaires de César*; Paris, 1813, 2 vol. in-12. Toulongeon a laissé plusieurs ouvrages inédits. E. R.

Moniteur univ. — Dacier, dans les *Nouv. Mem. de l'Acad. des inscr.*, t. V, p. 179. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Barbier, *Dict. des ouvrages anon.* — Querard, *France littér.* — *Mem. de l'Acad. de Besançon*, ann. 1813.

TOULOUBRE (LA). *Voy.* LA TOULOUBRE.

TOULOUSE (*Louis-Alexandre* DE BOURBON, comte DE), fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né le 6 juin 1678, à Versailles, mort le 1er décembre 1737, à Rambouillet. Dans son enfance, il reçut les charges de grand amiral de France (nov. 1683), de colonel d'un régiment d'infanterie (fév. 1684), et de gouverneur général de la Guienne (1er janv. 1689) (1). Il fit à treize ans sa première campagne (1691), monta à l'assaut de Mons, et fut blessé au siége de Namur. Sa présence à l'armée de la Meuse, qui n'entreprit rien du reste, lui valut les grades de maréchal de camp (1696) et de lieutenant général (1697). En 1702, il reçut le commandement d'une escadre de six vaisseaux, qui se rendit à Messine et à Palerme, pour assurer la possession de ces deux villes à Philippe V, roi d'Espagne. En 1704, il fut mis à la tête d'une flotte de vingt-trois vaisseaux. Ayant quitté Brest le 6 mai, dans le but de rejoindre Duquesne à Toulon, il arriva le 25 à Cadix, où il déposa des troupes et des munitions, puis entra dans la Méditerranée. La flotte anglo-batave qui, sous les ordres des amiraux Rooke et Callenburgh, se disposait à opérer sur Barcelone, abandonna ce dessein pour lui couper le passage. Le comte de Toulouse, profitant avec habileté d'un coup de vent qui sépara les navires alliés, échappa à leur poursuite, et pénétra dans le port de Toulon. Il en sortit bientôt avec quarante-neuf vaisseaux de ligne, sans compter les galères. Le 24 août, il rencontra à la hauteur de Malaga les ennemis, dont les forces étaient de beaucoup supérieures aux siennes. Le combat s'engagea vers dix heures du matin et dura jusqu'à la nuit; malgré une furieuse canonnade les alliés ne réussirent pas à rompre la ligne française; ils perdirent trois mille hommes et deux vaisseaux, et furent réduits à regagner Gibraltar. Le comte de Toulouse montra dans l'action beaucoup de courage et de présence d'esprit; il lutta longtemps contre le vaisseau de l'amiral Rooke, et le démâta. « On ne saurait, dit Saint-Simon, voir une valeur plus tranquille, ni plus de vivacité à tout voir et de jugement à commander à propos. » Philippe V, en témoignage de satisfaction pour la bataille de Malaga, lui envoya l'ordre de la Toison d'Or. En 1706, le prince commanda la flotte qui bloqua Barcelone, mais il fut forcé de s'éloigner devant la supériorité des forces de l'amiral Leake. Ce fut sa dernière campagne : la maladie de la pierre, dont il souffrit jusqu'à la fin de sa vie, l'empêcha de reprendre la mer. Élevé, en même temps que son frère le duc du Maine, au rang de prince du sang par Louis XIV, il resta éloigné des factions, et vit sans regrets deux édits enregistrés par le parlement lui enlever, en 1717 et 1718, des prérogatives qu'il n'avait point désirées. Le régent, qui fut obligé d'agir avec rigueur contre le duc du Maine, tâcha d'éviter tout ce qui pouvait blesser personnellement le comte de Toulouse. Celui-ci continua à vivre estimé et aimé, toujours simple dans ses mœurs et sincère dans ses affections. Il épousa, le 22 février 1723, Marie-Sophie-Victoire de Noailles, veuve depuis 1712 du marquis de Gondrin (1). Ce mariage devint public, le 4 septembre suivant. La comtesse de Toulouse, belle, gracieuse, spirituelle, unissait aux charmes de la figure et de l'intelligence les aimables vertus et la rare modestie de son époux. Ils vécurent surtout à Rambouillet; une gaieté piquante, au dire des contemporains, et de l'esprit sans affectation animaient leur petite cour. Le comte mourut à cinquante-neuf ans, à la suite de l'opération de la pierre, qu'il subissait pour la deuxième fois. Saint-Simon, qui ne pèche guère par la flatterie et l'éloge, a dit de lui qu'il était l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité même; qu'il avait envie de bien faire, mais par les bonnes voies; qu'il était doué d'un sens droit, qu'il aimait beaucoup l'étude et ne faisait jamais montre de son savoir. Son fils unique hérita de ses qualités et de ses vertus (*voy.* PENTHIÈVRE).

Anselme, *Grands off. de la couronne.* — Saint-Simon, Dangeau, de Luynes, *Memoires.* — Sismondi, *Hist. des Français.*

TOUMAN Ier, sultan d'Égypte, proclamé par les Mamelouks en janvier 1501, fut déposé après trois mois de règne et massacré peu de temps après (juin).

TOUMAN II, sultan d'Égypte, né en Circassie, pendu le 23 avril 1517, au Caire. Il dut sa fortune à son oncle le sultan Kanson-Al-Gouri, qui l'éleva jusqu'à l'emploi de ministre. Dans le pressant péril où ils se trouvaient après le désastre de Mardj-Dabik, les mamelouks ne crurent pas pouvoir choisir un meilleur chef que Touman (30 oct. 1516). Le nouveau sultan sortit aussitôt

(1) Il obtint encore du roi, en échange de celui-ci, le gouvernement de Bretagne (19 mars 1695), la charge de grand veneur (3 mars 1714), et l'érection en duchés-pairies des terres de Damville (1694), de Penthièvre (1697), d'Arc et de Château-Vilain (1703), et de Rambouillet (1706).

(1) C'était la femme d'un petit-fils de Mme de Montespan et de son mari. Née le 6 mai 1688, elle continua d'habiter Rambouillet jusqu'à sa mort, arrivée en 1766.

du Caire, s'établit avec quarante mille soldats dans un camp retranché situé en avant du faubourg Ridaniah, et en protégea les abords avec une nombreuse artillerie. Mais des traîtres instruisirent Selim I[er] des dispositions stratégiques de son adversaire, et lorsqu'après avoir achevé la conquête de la Syrie, il envahit l'Égypte, il évita d'attaquer les mamelouks de front; aussi remporta-t-il sur eux une victoire décisive (23 janv. 1517). Touman lutta avec un incroyable acharnement; quand toute résistance devint impossible, on l'entraîna avec peine loin de ce champ de carnage, couvert des cadavres de plus de la moitié des siens. Il se cantonna au Caire, qu'il fortifia, et soutint contre les Ottomans une bataille meurtrière de trois jours et trois nuits, où il fallut faire le siége des maisons. Le 3 février il s'enfuit dans la haute Égypte. A Djizeh il fut atteint par les soldats de Selim, et, secondé par quelques compagnons fidèles, leur tint tête pendant un mois. Il reprit ensuite sa retraite vers les régions du sud; mais un chef arabe du pays trahit sa confiance, et le livra aux Turcs, qui s'emparèrent de lui au moment où il était tapi dans les joncs d'un marais. Selim, à la vue de l'illustre vaincu, ne put se défendre d'un mouvement d'admiration pour l'héroïsme et la persévérance qu'il avait déployés; mais à l'instigation de ses courtisans, qui remplirent son esprit d'inquiétude et de soupçons, il le fit pendre à l'une des portes du Caire. Touman fut le dernier sultan de l'Égypte, qui devint dès lors une province de l'Empire ottoman.

De Hammer, *Hist. de l'Empire ottoman*. — Marcel, *l'Égypte*, dans l'*Univers pittoresque*.

TOUMERT (*Mohammed-al-Mahdi-ibn-Abdallah-ibn*), fondateur de la dynastie des Almohades, né en 1087, mort en août 1130. Il appartenait à la tribu africaine de Haraga, et se fit remarquer par une vive intelligence, un esprit subtil et hardi, un caractère ambitieux. Il voyagea d'abord dans l'Orient, où il étudia sous le célèbre Gazzali. Quand ses idées furent mûries, il forma le projet de fonder une nouvelle secte, dont il serait le chef, et reprit le chemin de sa patrie (1116). Ses premières démarches furent extrêmement prudentes. Après s'être adjoint un jeune musulman appelé Abd-el-Moumen (*voy.* ce nom), qui par ses talents lui devint très-utile, il se mit à prêcher le zèle de la religion et la réforme des abus. Donnant lui-même l'exemple, il affectait une vie austère et désintéressée; il se montrait couvert de haillons, s'interdisant le vin, la musique et tous les plaisirs. Ali, qui régnait alors à Maroc, conçut d'abord un tel mépris pour lui qu'il négligea d'arrêter ses prédications; mais peu à peu les partisans accoururent en foule, et quand Ali eut reconnu le danger, il n'était déjà plus temps. Mohammed se retira sur les cimes de l'Atlas, et, y construisant la ville de Tinmal, il brava de là tous les efforts de l'ennemi. Dès lors il jeta le masque, et, se prétendant issu de Mahomet et le dernier des imans qui, sous le nom de *Mahdi*, doit soumettre toute la terre à sa double puissance temporelle et spirituelle, il se regarda comme le chef d'un nouveau peuple, et appela les musulmans sous son étendard (1121). Un grand nombre de tribus arabes et berbères embrassèrent sa cause. Mohammed imposa à ses disciples de nouveaux rites, et rédigea pour eux un traité particulier intitulé *De l'unité de Dieu*. Ce fut là le noyau de sa puissance; elle devint bientôt redoutable. Mohammed avait une profonde connaissance des hommes; habile à communiquer l'enthousiasme et à stimuler l'intérêt privé, il recourut à tous les subterfuges pour se faire attribuer une mission surnaturelle et le don des miracles; employant comme complices de ses impostures des partisans crédules, qu'il sacrifiait ensuite. Quoique perfide et cruel, il savait se faire aimer; une éloquence entraînante, les avantages physiques étaient pour son ambition de puissants auxiliaires. Ali résolut alors d'étouffer ces dissidents sous l'effort de ses armes; mais Toumert, à la tête de dix mille Almohades, c'est-à-dire *unitaires*, remporta une victoire complète (1122). Cette bataille abattit sans retour le prestige des Almoravides, qui éprouvèrent une série de défaites, et en Afrique comme en Espagne descendirent rapidement la pente de la décadence. Toumert dirigeait en même temps ses efforts contre les tribus éparses sur les deux versants de l'Atlas, et obtenait sur elles des succès éclatants. La secte des Almohades, alors dans toute son exaltation et l'ardeur de son fanatisme, s'étendit au loin, et pénétra dans l'intérieur de l'Afrique. Toumert retourna alors à Tinmal, et comprenant que ses forces, épuisées, ne suffiraient plus à la mission qu'il avait conduite si loin, transmit le commandement des troupes à Abd-el-Moumen, auquel il donna le titre religieux d'*iman*. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, peu de temps après, au retour d'un voyage qu'il avait entrepris pour adresser ses félicitations à son lieutenant victorieux.

Hœfer, *Le Maroc*, dans l'*Univ. pitt.* — Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*.

TOUP (*Jonathan*), philologue anglais, né en décembre 1713, à Saint-Ives (Cornwall), mort le 19 janvier 1785, à Exeter. Il acheva ses études à l'université d'Oxford, mais il prit à celle de Cambridge le degré de maître ès arts. Il embrassa le parti de l'Église, et fut pourvu, en 1750, d'une cure à Exeter, et en 1776 d'un bénéfice dans sa province natale. En 1774 il reçut un canonicat dans la cathédrale d'Exeter. Ce fut au bienveillant patronage de l'évêque de cette ville, Keppel, qu'il dut cette dernière dignité. Toup fut un des meilleurs critiques de son temps : il avait un savoir profond, de la sagacité; bien que d'une extrême douceur de caractère, il apportait dans ses relations avec les savants une âpreté et une roi-

deur qui lui attirèrent de la part de Reiske les qualifications d'*homo truculentus et maledicus*. On a de lui : *Emendationes in Suidam*; Londres, 1760-75, 4 vol. in-8° : ouvrage très-estimé, réimpr. deux fois, la seconde par Richard Porson, Oxford, 1795, 4 vol. gr. in-8°, et la première sous ce titre : *Opuscula ad Suidam, cum appendicula notarum et emendationum*; Leipzig, 1781, in-8°, — *Epistola critica ad Guglielmum episc. Glocestriensem* (Warburton); Londres, 1767, in-8°; — *Epistola de Syracusis et addenda in Theocritum*, dans l'édit. de Théocrite par Wharton, Oxford, 1770, gr. in-4° : Toup eut beaucoup de part à ce travail, mais les personnalités qu'il s'était permises dans une note de la quatorzième idylle parurent si inconvenantes qu'elles obligèrent l'éditeur à un remaniement; mais l'irascible critique ne se soumit point à cette censure, et fit paraître la note incriminée avec ce titre : *Curæ posteriores, sive Appendicula in Theocritum*; Londres, 1772, gr. in-4° de 45 p. On lui doit encore une excellente édition de Longin (Oxford, 1778, gr. in-4°), avec les remarques de Ruhnken, reproduite en 1778, 1789 et 1806, in-8°.

Nichols et Bowyer, *Literary anecdotes*.

TOUR (La). *Voy.* La Tour.

TOUR D'AUVERGNE (La). *Voy.* Bouillon, La Tour d'Auvergne et Turenne.

TOUR DU PIN (La). *Voy.* La Tour du Pin.

TOURAILLE (La). *Voy.* La Touraille.

TOURETTE (La). *Voy.* La Tourette.

TOURNEFORT (*Joseph* Pitton de), célèbre botaniste français, né à Aix, en Provence, le 5 juin 1656, mort à Paris, le 28 décembre 1708. Il était fils de Pierre Pitton, écuyer, seigneur de Tournefort, et d'Aimare de Fagoue, d'une famille noble de Paris. Bien qu'il eût de bonne heure manifesté un goût marqué pour la botanique, ses parents, qui en jugèrent mal, l'avaient destiné à l'état ecclésiastique, et il entra au séminaire d'Aix, après avoir fait ses études chez les jésuites et avoir acquis une connaissance approfondie de la langue latine, qu'il écrivit plus tard avec une très-grande facilité. Sa vocation véritable étant contrariée n'en devint que plus impérieuse, et souvent, pour courir les champs, il déserta l'école. Il pénétrait, raconte Fontenelle, par adresse ou par présents dans tous les lieux fermés où il pouvait croire qu'il y avait des plantes qui n'étaient pas ailleurs; si ces sortes de moyens ne réussissaient pas, il se résolvait plutôt a y entrer furtivement, et un jour il pensa être accablé de pierres par des paysans qui le prenaient pour un voleur. » A la mort de son père (1677), il put se livrer sans contrainte à sa passion dominante, encouragé par l'exemple d'un oncle paternel, médecin estimé et fort habile praticien. Il reçut les premières notions de la science, d'un apothicaire de la ville qui possédait un petit jardin de plantes usuelles. Après avoir exploré les environs d'Aix, dont le territoire, très-accidenté, possède une flore très-variée, et commencé un petit herbier, lequel, considérablement accru, est devenu l'une des principales richesses du Muséum d'histoire naturelle de Paris, il se lança avec ardeur à travers les montagnes du Dauphiné et de la Savoie. L'année suivante (1679), il se rendit à Montpellier pour se perfectionner dans l'anatomie et dans la médecine, ce qu'il fit avec un grand succès, sans toutefois négliger d'étudier la flore de cette région, que Linné déclarait être le paradis des botanistes. Au mois d'avril 1681, il partit pour Barcelone, dont il explora les montagnes, suivi par de nombreux condisciples, qui aimaient en lui le savant, mais aussi le gai compagnon. Son tempérament, qui était vif et robuste, lui permettait de résister à la fatigue et de supporter de longues abstinences sans trop en souffrir; son courage et sa sobriété furent mis à l'épreuve lorsqu'il herborisa dans les hautes Pyrénées, où il courut de grands dangers de la part des choses et des hommes. Il fut, assure-t-on, enseveli sous les ruines d'une méchante cabane où il avait passé la nuit, et ne s'en dégagea qu'avec peine. Les miquelets espagnols le dépouillèrent plusieurs fois, et il ne dut son salut qu'à la pauvreté de ses habits; le peu d'argent qu'il avait était caché à l'intérieur de quelque morceau de pain noir, qui ne pouvait tenter la cupidité des voleurs. Quoique Tournefort n'eût rien publié, son nom parvint à Fagon, alors médecin de la reine, qui l'attira à Paris (1683), et qui lui procura la place de professeur de botanique au Jardin royal des plantes. Cette position n'amortit en rien chez lui la passion des voyages. Il retourna en Espagne, se préoccupa de la fécondation des palmiers en Andalousie, et passa en Portugal. Il alla aussi en Angleterre et en Hollande, et vit à Leyde le célèbre Hermann, qui voulut l'avoir pour successeur.

Ce ne fut qu'en 1694 que Tournefort fit sa première publication; déjà depuis 1692 il était membre de l'Académie des sciences, où il avait été admis par les soins de l'abbé Bignon. Ce premier ouvrage auquel il travaillait depuis plusieurs années a pour titre : *Éléments de botanique, ou Méthode pour connaître les plantes* (Paris, 3 vol. in-8°). Ce livre fonda la réputation du grand botaniste, et la rendit bientôt européenne. En 1698 eut lieu sa réception de docteur; sa thèse, dédiée à Fagon, posait cette question, résolue affirmativement : *An morborum curatio ad mechanicæ leges referenda?* La soutenance fut entourée d'un très-grand appareil, autant à cause de la réputation du récipiendaire que de la position de l'illustre médecin qui la présidait. Sur la proposition de Pontchartrain, Tournefort reçut de Louis XIV l'ordre d'aller dans le Levant et en Afrique. Après avoir été présenté au roi, il quitta Paris le 9 mars 1700, accompagné d'Au-

briet, dessinateur habile, et d'un jeune médecin allemand, Gundelsheimer. Il visita Candie et toutes les îles de l'Archipel, Constantinople, les côtes méridionales de la mer Noire, l'Arménie turque et persane, la Géorgie, le mont Ararat, et revint par l'Asie Mineure jusqu'à Smyrne. Il était de retour à Marseille le 3 juin 1702. La peste qui sévissait à Alexandrie l'empêcha d'explorer l'Égypte et la Syrie. De retour en France, il montra avec quel zèle et quelle intelligence il avait rempli sa mission; antiquités, observations de mœurs et de coutumes, remarques relatives au commerce et aux produits territoriaux des lieux qu'il avait visités, zoologie, botanique, minéralogie, tout avait attiré son attention, et treize cent cinquante-six plantes, la plupart nouvelles et habilement décrites, vinrent prendre place dans le catalogue des richesses végétales alors connues. Tournefort, peu après son retour, fut nommé professeur de médecine au Collége de France. A partir de ce moment sa vie n'offre aucun incident remarquable. Les devoirs du professorat, la direction du Jardin des plantes, l'arrangement de ses collections, de plus en plus considérables, et qu'il légua par testament au Cabinet d'histoire naturelle de Paris, occupaient tout son temps. Cependant s'il eût vécu, il pouvait acquérir encore de nouveaux titres à l'estime des savants par d'importantes publications, lorsque, dans la rue Copeau, il fut atteint par une charrette; le coup violent qu'il en reçut était mortel; il languit pendant un mois, et expira à l'âge de cinquante-deux ans et demi. Il avait profité du court répit que lui laissait la mort pour mettre en ordre ses manuscrits, notamment celui qui devait terminer son Voyage.

Tournefort, s'il n'égale pas en mérite Linné, l'a du moins formé par ses ouvrages, et l'illustre Suédois se plaît à le reconnaître. Ses premières analyses de fleurs furent faites d'après la méthode de Tournefort. Il ne connaissait en 1729 que la nomenclature de l'auteur français; il écrit à Haller (*Ep.* IV, 1737) qu'aucun système aussi naturel n'avait paru et n'a paru depuis lui; les labiées, les crucifères, les liliacées, les ombellifères, les papilionacées sont des classes excellentes, qui n'auraient besoin que de bien légères modifications pour être parfaites. Le système dont il est ici question, et qui a dominé la science pendant plus d'un siècle, est, comme on sait, fondé sur la forme de la corolle, organe qui a sa valeur taxonomique sans doute, mais qui ne peut fournir qu'un petit nombre de classes, considéré dans ses principales modifications, et qui en donnerait un nombre presque indéfini si l'on voulait les accepter toutes. Tournefort, qui a senti cet inconvénient, a créé sa XIe classe, les *anomales*, pour y renfermer les corolles qui s'éloignaient des formes les plus tranchées; encore, doit-on dire que sa IIIe, les *personnées*, est elle-même anomale. Pour arriver à constituer un nombre suffisant de classes, il a, cédant en cela aux idées de son temps, divisé les plantes en herbacées et en ligneuses, soumettant les unes et les autres aux mêmes bases taxonomiques, la forme de la corolle, sa régularité, la liberté ou l'union de ses parties. Il est facile de comprendre tout ce que les affinités naturelles ont dû souffrir d'une pareille séparation; aussi pouvait-on prévoir que cette méthode n'avait en elle aucune condition sérieuse de durée. Mais si les classes sont établies sur des caractères de faible valeur, il n'en est pas de même des ordres, habilement établis, presque tous naturels, ainsi que les genres; le temps en a si bien démontré la valeur, que, malgré l'esprit d'innovation qui tourmente les botanistes, plus de 130 des genres fondés par Tournefort ont été conservés; ainsi ce n'est pas sans raison que Linné dit (*Philos. bot.*, p. 139) en parlant de ce botaniste : *Primus characteres genericos ex lege artis condidit.* Comme botaniste descripteur Tournefort est au premier rang. Ses descriptions sont parfaites; il sépare nettement les espèces des variétés, et fait voir quels sont les caractères inconstants sur lesquels on ne peut rien statuer. Près de 500 planches accompagnent l'édition latine des *Éléments de botanique;* les premières et les dernières sont consacrées à faire connaître la fleur et à bien déterminer ce que l'auteur entend par corolle *campaniforme*, *infundibuliforme*, *rotacée*, *crucifère*, etc.; les autres constituent un véritable *genera*. Chaque genre est habilement analysé, et si l'on peut dire aujourd'hui que l'on fait plus, on doit avouer qu'on ne fait pas beaucoup mieux; les planches ont été gravées sur les dessins d'Aubriet, qui a reproduit avec un rare bonheur la forme des parties les plus mystérieuses de la fleur et du fruit. On sait que le célèbre botaniste n'a pu découvrir, quoiqu'il s'en soit préoccupé, le phénomène de la fécondation; cette gloire était réservée à Camerarius, à Séb. Vaillant et à Linné, et pourtant Grew avait en 1682 émis sur le rôle des organes sexuels dans les plantes des notions, sinon complètes, du moins exactes. On remarque encore que Tournefort range parmi les plantes les polypiers flexibles, les madrépores, et les éponges; mais à l'époque où cet auteur écrivait les limites des règnes étaient incertaines et mal déterminées.

Les écrits de Tournefort sont : *Éléments de botanique;* Paris, impr. roy., 1694, 3 vol. in-8°, avec 451 pl.; trad. par l'auteur en latin : *Institutiones rei herbariæ;* ibid., 1700, 3 vol. in-4°, dont un de texte avec 476 pl.; on joint à cette édition un *Corollarium;* ibid., 1703, in-4°, avec 13 pl. L'ouvrage latin a été réimpr. avec des addit. d'Antoine de Jussieu, Lyon, 1719, 3 vol. in-4°, et Jolyclerc en a publié une traduction française peu estimée (Lyon, 1797, 6 vol. in-8°, fig.); — *De optima methodo instituenda in re herbaria;* Paris, 1697, in-8° : c'est la réponse adressée sous forme de lettre à Sherard

qu'il fit à Ray, botaniste anglais, qui avait en très-bons termes critiqué sa méthode; — *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leurs usages dans la médecine;* Paris, 1698, impr. roy., in-12, et 1725, 2 vol. in-12, revue et augmentée par Bernard de Jussieu; traduite en anglais par J. Martyn (1732, 2 vol. in-8°) : cet ouvrage a fourni des renseignements précieux aux personnes qui ont fait des flores parisiennes; la partie médicale est absolument surannée. Il est divisé en six herborisations, ce qui détermine la station d'un très-grand nombre de plantes; — *Relation d'un voyage du Levant, fait par ordre du roi;* Paris, impr. roy., 1717, 2 vol. in-4°, pl.; Lyon, 1717, 3 vol. in-8°; Amst., 1718, 2 vol. in-4°; trad. en anglais (1741, 3 vol. in-8°), et en allemand (1776) : le récit de ce voyage peut encore aujourd'hui servir de modèle, et pour la dignité du style et pour l'exactitude rigoureuse des assertions. Tournefort a donné à l'Académie des sciences divers opuscules, insérés dans ses *Mémoires* de 1692 à 1707. Les principaux concernent les champignons et leur culture, les maladies des plantes, l'usage des vaisseaux dans certaines plantes, certains genres nouveaux dont il propose l'établissement, l'étude des plantes qui croissent au fond de la mer. Ces mémoires n'ont aujourd'hui aucune véritable importance. On a un *Traité de la matière médicale de Tournefort*, donné comme posthume par Besnier (Paris, 1717, 2 vol. in-12), et qui n'est peut-être qu'un extrait de l'histoire des plantes qui croissent aux environs de Paris, avec des additions. — On trouve dans la famille des borraginées un genre *Tournefortia*, créé par Linné, genre qui depuis a été démembré et définitivement constitué par Robert Brown.

A. FÉE.

Fontenelle, *Éloges*. — Terrasson, *Abrégé du projet de M. Reneaume sur les manuscrits de feu M. de Tournefort*, dans les *Mém. de l'Acad. des. sc.*, 1709, p. 318. — Achard, *Dict. hist. de la Provence*. — *Biogr. méd.* — Maury, *Hist. de l'Acad. des sciences*.

TOURNEMINE (*René Joseph*), érudit français, né le 26 avril 1661, à Rennes, mort le 16 mai 1739, à Paris. D'une famille noble de Bretagne, qui tirait son origine d'un prince de la maison des Plantagenets (1), il était l'aîné des quatre fils de Jean-Joseph, baron de Camsillon, et de Marie de Coëtlogon. Des qualités heureuses, mémoire, imagination, goût délicat, esprit pénétrant, le distinguèrent dans ses études. A dix-neuf ans il entra chez les Jésuites (1680), professa successivement dans leurs maisons les humanités, la philosophie et la théologie, et forma dans ces divers genres des disciples qui firent honneur à ses leçons. Après quinze ans d'exercice, il quitta l'enseignement pour venir, sur la fin de 1701, remplacer à Paris les PP. Catrou et Rouillé dans la direction du journal connu sous le nom de *Mémoires de Trévoux*. Ses supérieurs ne pouvaient faire un meilleur choix. Aucune science ne lui était étrangère, et il possédait des lumières qu'on trouve rarement unies ensemble. Il savait exposer ses idées avec méthode, dans un style aisé, naturel, brillant même, et donner de l'agrément aux discussions sévères. Sa passion des lettres le rendait indulgent pour ceux qui les cultivent; son zèle pour la vérité le maintint presque toujours dans les bornes d'une impartiale critique (1). Ainsi on le vit témoigner des égards à Voltaire et proclamer *Mérope* un chef-d'œuvre, et combattre sans ménagement les folles hypothèses du P. Hardouin (2). En 1718 il cessa de travailler au *Journal de Trévoux*, et reçut l'emploi de bibliothécaire dans la maison professe de son ordre. Il s'était formé lui-même une collection bien choisie d'environ 7,000 volumes. Un épanchement de bile le mit au tombeau, à plus de soixante-dix-huit ans. A l'exception d'un *Panégyrique de saint Louis* (Paris, 1733, in-4°, et 1734, in-12), le P. Tournemine n'a rien publié à part du *Journal de Trévoux*, où il a fourni, depuis avril 1702 jusqu'en janvier 1736, un très-grand nombre de savantes dissertations; Niceron et Chaufepié en ont donné chacun la liste détaillée. Les principales sont : *Sur le système des dynasties d'Égypte*, par Marsham (avril 1702); *Projet d'un ouvrage sur l'origine des fables* (nov. et déc. 1702, fév. 1703); *Histoire des étrennes* (fév. 1704); *Éclaircissement sur la prophétie de Jacob* : Non auferetur sceptrum de Juda (mars 1705 et fév. 1721); *Explication du cachet de Michel-Ange* (févr. 1710); *Réflexions sur la dissertation de Leibniz touchant l'origine des Français* (janv. 1716), où il prétend que nous n'avons d'autres ancêtres que les Gaulois; *Défense de Corneille contre le commentateur des Œuvres de Boileau* (mai 1717), réimpr. avec addit. dans les *Œuvres diverses de P. Corneille*, publiées par l'abbé Granet; *Histoire des Russiens que nous appelons Moscovites* (mai 1717); *Mémoire historique sur le roi Stanislas et sa maison* (déc. 1725); *Lettre sur l'immatérialité de l'âme et les sources de l'incrédulité* (oct. 1735, en réponse à Voltaire; *De la Liberté de penser sur la religion* (janv. 1736). Le P. Tournemine a fait insérer dans le *Mercure*

(1) *Voy.* la généalogie, très-détaillée, de cette maison dans le *Dict.* de Moréri, édit. 1759.

(1) Ses contemporains, tout en reconnaissant ses talents et la noblesse de son caractère, lui ont reproché de s'être montré trop accessible à la flatterie et à la gloriole et de n'avoir pas su se contenir dans la dispute (*Biblioth. fr.*, t. XXXI, p. 119).

(2) Cet écrivain l'avait choisi pour être, comme il le disait pompeusement, *l'apôtre de son système*. Tournemine, après l'avoir examiné, se jeta aux pieds de son confrère, le conjura en pleurant d'y renoncer, et, n'en pouvant rien obtenir, il lui jura que si jamais ce système était donné au public, il le combattrait de toutes ses forces. On peut voir dans le *Journal de Trévoux* s'il tint parole.

pître en vers au prince de Dombes 1711), et une *Dissertation sur le fa·* passage de *Josèphe touchant Jésus·* (mai et août 1739). On lui doit encore xellente édition des *Commentarii totius* træ de Menochius (Paris, 1719, 2 vol. , accompagnés de douze dissertations cri- et une autre de l'*Histoire des Juifs* de ıx (Paris, 1726, 6 vol. in-12). A l'époque mort il travaillait à un *Traité sur le* , dont les 2 vol. in-4° étaient presque nent terminés. P. L.

Jl de Trevoux, sept. 1739. — *Bibl. française*, - Niceron, *Mémoires*, t. XLII. — Chaufepié, *Dict. hist.* — Feller, *Dict. hist.* — Levot, *Bio bretonne*.

RNERIE (LA). *Voy.* LA TOURNERIE.

RNES (DE). *Voy.* DETOURNES.

RNEUR (*Pierre* LE), littérateur fran- é à Valognes, en 1736, mort à Paris, le ier 1788. Il fit ses humanités à Cou- et sa rhétorique au collége des Grassins, . Sa vie tout entière fut consacrée aux , surtout à des traductions d'ouvrages , et ses travaux lui valurent les places eur royal, de secrétaire de la librairie et rétaire ordinaire de Monsieur (depuis XVIII). Il se fit connaître d'abord en rem- un prix à l'Académie de Montauban et e à celle de Besançon (1766 et 1767). Son capitale est la traduction de Shakes- Il s'associa le comte de Catuelan et Fon- lalherbe, pour l'aider dans son entre- et donna les premiers volumes en 1776, arant, dans le discours d'introduction, hakespeare était le génie souverain du . Ce fut comme un coup de foudre e monde académique. Voltaire, blessé on amour-propre et dans le despotisme nions qu'il imposait depuis si longtemps, querelle en main. « Auriez vous lu, écrit- rgental, le 19 juillet 1776, deux volumes nisérable, dans lesquels il veut nous faire r Shakespeare comme le seul modèle de table tragédie? Il l'appelle le dieu du ! Avez-vous une haine assez vigou- ontre cet impudent imbecile, et souffrirez- affront qu'il fait à la France? » Il excite d'Alembert, La Harpe et ses autres fi- ontre *Gilles Shakespeare* et *Pierrot Le eur*. Enfin, il lance sa fameuse *Lettre à emie*. Le Tourneur eut le bon goût de une grande modération en face des in- s de Voltaire, et il continua courageuse- on œuvre. Bien que sa traduction fût im- , et qu'il gâtât souvent le naturel de l'o- par un style trop emphatique, il rendit tres un éminent service, en faisant con- aux Français un grand poëte qu'ils igno- complétement, et en préparant la révo- dramatique de notre théâtre. Il sentait en lui-même le génie de son auteur, le prouvent les morceaux de critique dont il a accompagné sa traduction, la *Vie de Shakespeare*, le *Jubilé de Shakespeare*, le *Discours des préfaces*, et les remarques pla- cées en tête de chaque pièce. Plusieurs des contemporains de Le Tourneur nous ont fait connaître les excellentes qualités de son ca- ractère, qui ajoutaient au mérite de sa vie la- borieuse : patient, doux, même timide, il avait la candeur d'un enfant. Voici les ouvrages qu'il a traduits de l'anglais : *La Jeune fille séduite*, et *le Courtisan ermite*, *contes* (Paris, 1769, in-8°); *les Nuits* d'Young (1769, 2 vol. in-8°); *Œuvres diverses* du même (1770, 2 vol. in-8°); *Méditations sur les tombeaux*, d'Hervey (1770, in-8°); *Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, avec Suard et l'abbé Roger (1771, 2 vol. in-4°); *Histoire de Richard Savage*, suivie de la *Vie de Thomson*, par Sam. John- son (1771, in-12); *Théâtre de Shakespeare* (1776-82, 20 vol. in-8°), version revue et corri- gée par M. Guizot (1824, 13 vol. in-8°); *Ossian*, de Macpherson, avec de Saint-Georges (1776, 2 vol. in-8°); *Vues sur l'évidence de la re- ligion chrétienne*, de Jennings (1779, in-8°); *Clarisse Harlowe*, de Richardson (1784-87, 10 vol. in-8°); *le Nord du globe*, de Pennant (1789, 2 vol in-8°), etc. Il a traduit aussi quelques ouvrages de l'italien et de l'allemand. Outre ses traductions, on a de lui : *Discours moraux, avec un Éloge de Charles V, roi de France*; Paris, 1768, in-8°; — *Histoire de Mlle de Sir- val*, roman; Paris, 1788, 2 vol. in-8°; — *Les Jardins anglais, ou Variétés tant originales que traduites*; Paris, 1788, 2 vol. in-8°. On lui attribue le texte de l'*Histoire d'Angleterre représentée en figures*, par David; Paris, 1784, 2 vol. in-4°. J. M-R-L.

Notice, à la tête des *Jardins anglais* — Desessarts, *Siecles litter.* — Sabatier, *Les trois Siècles*. — Palissot, *Memoires* (art. MERCIER). — La Harpe, *Cours de litter.* — Grimm, Voltaire, *Corresp.* — Albert Lacroix, *Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français*; Bruxelles, 1856, gr. in 8°.

TOURNON (*François* DE), cardinal d'Ostie, né en 1489, à Tournon, mort le 22 avril 1562, à Paris, dans son palais abbatial de Saint-Ger- main-des-Prés. Sa famille, la plus puissante du Vivarais, s'éteignit en 1644 (1). Il était le second fils des huit enfants de Jacques II, seigneur de Tournon, et de Jeanne de Polignac. A douze ans, il prit l'habit des chanoines réguliers de Saint-Au- gustin, dans l'abbaye de Saint Antoine en Dau- phiné. Ses supérieurs le nommèrent à la com- manderie de Feurs, où il reçut François Ier, qui

(1) Cette famille a fourni plusieurs prélats à l'Église ca- tholique, entre autres : *Pons*, elu évêque du Puy en 1130; *Claude*, evêque de Viviers, de 1502 à 1542; *Charles* et *Gaspard*, frères du cardinal François, qui admi- nistrèrent le premier le diocèse de Rodez, le second celui de Valence; *Charles*, evêque de Viviers, mort en 1552; *Jacques*, son frère, évêque de Castres, puis de Va- lence, mort en 1553. Le dernier membre de cette maison fut *Just-Louis*, maréchal de camp, tué en 1644 au siege de Philipsbourg.

l'apprécia et se l'attacha en le nommant d'abord abbé de la Chaise-Dieu, puis archevêque d'Embrun (1517). Il passa en 1525 à l'archevêché de Bourges, à la suite d'un débat entre les différents membres du chapitre métropolitain de cette ville, dont la minorité lui avait élu un concurrent. Mais Clément VII confirma sa nomination, et il put l'année suivante faire son entrée à Bourges où il avait déjà pris possession du siége par procuration. Comme politique, il fut un de ceux qui illustrèrent le règne de François Ier et qui lui rendirent le plus de services; comme prélat, il se fit remarquer par son hostilité contre les idées nouvelles, et réunit en mars 1528 un concile provincial destiné à en arrêter la propagation dans le Berri. Pendant ce pontificat il célébra le mariage du roi avec Éléonore d'Autriche (1530), dont il avait demandé la main pour son maître. En 1536 il résigna l'archevêché de Bourges pour passer à celui d'Auch (1537) et de là à celui de Lyon (1551). Le pape Jules III le fit évêque de Sabine en 1550, Pie IV évêque d'Ostie et de Vélitres en 1560. Clément VII, à la recommandation de François Ier, l'avait créé en 1530 cardinal d'Ostie. Après la mort du cardinal du Bellay, il devint doyen du sacré collége. Ses autres avantages et dignités furent d'être chancelier de l'ordre de Saint-Michel, ministre d'État, abbé de Saint-Germain-des-Prés et de douze autres abbayes, maître de la chapelle du roi, gouverneur du Lyonnais, du Forez, de l'Auvergne et du Beaujolais; car, toujours protégé par le roi et les papes qui se succédèrent sous son règne, il accapara les bénéfices et les hautes charges, tandis qu'il mettait la main aux plus grandes affaires de ce temps. Il fut un des principaux négociateurs du traité de Madrid (1526) Envoyé en Espagne avec Jean de Selve pour cet objet, il signa comme chef de l'ambassade, le 14 janvier, le traité qui rendait le roi de France à la liberté, et repassa avec lui les Pyrénées. La lutte ayant recommencé avec l'empereur, il fut activement employé dans les négociations qui amenèrent la paix de Cambrai. Dans la crise qui sépara l'Église de Rome de celle d'Angleterre, il intervint pour pacifier le différend; il engagea vivement Clément VII à des concessions envers Henri VIII, concessions qui, si on les eût accordées, eussent peut-être prévenu la rupture. Cependant Charles V venait d'envahir la Provence. Le maréchal de Montmorency fut chargé de repousser l'Espagnol. Pendant ce temps le cardinal de Tournon, nommé lieutenant général, reçut pour mission de diriger de Lyon toutes les opérations de la guerre. Grâce à son activité et à son administration éclairée, l'ennemi fut repoussé et la guerre portée en Italie. Il sut, chose alors fort difficile et dont le roi lui sut le plus grand gré, trouver des fonds pour pourvoir aux nécessités de la guerre, soit en empruntant au commerce de Lyon, soit en prêtant lui-même sur sa propre fortune. Quand la guerre toucha à sa fin et qu'il fallut un homme de tête et d'expérience pour mener à bien une paix devenue nécessaire, ce fut encore lui qui représenta la France aux conférences de Nice, et signa en 1538 le traité qui allait assurer à sa patrie dix années de calme. Malheureusement il faut le compter parmi ces politiques fanatiques qui ont souillé cette époque par la sanglante persécution contre la réforme. On dut à son instigation l'établissement de la chambre ardente et peut-être les cruautés de l'horrible guerre des Vaudois. A la mort de François Ier (1547), il vit tomber en partie la faveur dont il avait joui sous ce prince. Les Guises, tout-puissants sous Henri II, le firent renvoyer à Rome, où il aida à la nomination de Jules III, conclut un traité avec le pontife au nom de la France et s'employa de tous les moyens à créer des ennemis à l'empereur. Il ne revint d'Italie qu'au bout de huit ans, pour se signaler par de nouvelles persécutions contre les calvinistes du Lyonnais, son nouveau diocèse. Quand la guerre se ralluma avec Philippe II, il retourna auprès du saint-siége pour surveiller le pape et empêcher l'alliance de l'Italie avec l'Espagne. A la mort d'Henri II (1559), il revint en France, et fut rappelé au conseil par la reine mère. Chacun de ses retours étant marqué par de nouvelles rigueurs et quelque entreprise contre la réforme, cette fois il chercha à lui nuire en favorisant l'introduction des Jésuites, auxquels il abandonna son collége de Tournon. Lorsque l'avénement de Charles IX lui eut rendu une partie de son ancien crédit, ce fut encore contre eux qu'il l'employa, et l'on sait quel fut le résultat de cette funeste influence. Il assista en 1560 aux états d'Orléans. L'année suivante il présida le colloque de Poissy, et en 1562 il mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des Prés. Il fut enterré dans l'église de son collége de Tournon. La longue expérience et la pratique constante des affaires, dans lesquelles le cardinal avait acquis une si grande habileté, ne semble pas lui avoir laissé le temps de cultiver les lettres, si l'on en croit de Thou, qui au livre II de ses *Mémoires*, déclare qu'il n'était pas homme de lettres, et toutefois grand ami des lettrés et des savants qu'il comblait de bienfaits. Dans ses voyages il s'en faisait toujours accompagner; on cite parmi ceux qu'il s'était ainsi attachés Pierre Danès, Arnaud du Ferrier, Lambin et Muret. En cela peut-être aussi pensait-il complaire à François Ier, qui avait des goûts analogues. Sa fondation du collége de Tournon prouve au reste son zèle pour la science; mais chez lui cet amour fut toujours subordonné à sa haine contre l'hérésie, et il s'opposa assez fortement au projet que François Ier avait conçu d'attirer auprès de lui Melanchthon, pour l'en dissuader. H. BOYER.

Fleury-Ternal, *Hist. du cardinal de Tournon*; Paris, 1728, in-4°. — D'Auvigny, *Hommes illustres de France*,

t. II. — Frizon, *Gallia purpurata*. — Sainte-Marthe, *Gallia christ. nova*. — La Thaumassière, *Hist. du Berry*. — De Thou, *Hist. sui temp.*

TOURNON (*Charles-Thomas* MAILLARD DE), cardinal italien, né à Turin, le 21 décembre 1668, mort à Macao, le 8 juin 1710. D'une ancienne famille originaire de Rumilly (Savoie), il était le second fils de Victor-Amédée, comte de Tournon et marquis d'Albi, ministre d'État de Sardaigne, et gouverneur du comté de Nice, mort en 1702. Après avoir commencé ses études dans sa famille, il les termina à Rome, au collége de la Propagande. Il se fit ordonner prêtre et recevoir docteur *in utroque jure*, et devint auditeur du cardinal Baldassare Cenci. Il professa quelque temps à la Propagande, et fut nommé camérier d'honneur et préfet de la doctrine chrétienne. Le 21 décembre 1701 Clément XIV l'éleva à la dignité de patriarche d'Antioche, et lui confia la difficile mission de régler les affaires de la chrétienté dans la Chine et les Indes, avec le titre de visiteur apostolique et les pouvoirs de légat *a latere*. Il partit de Rome le 4 juillet 1702 avec une suite de plusieurs missionnaires, s'embarqua sur un navire français, et, après avoir touché à Madagascar, arriva le 5 novembre 1703 à Pondichéry. Malgré l'état d'une santé délabrée, il s'occupa activement de la réforme des rites pratiqués par les chrétiens malabares, et le 11 juillet 1704 il proscrivit par un décret toute cérémonie qui se rattachait de près ou de loin aux anciennes superstitions de ces peuples. Le même jour il partit pour Manille. Au commencement de 1705 il réunit à Canton les chefs des diverses missions, leur exposa le but de son voyage, et leur enjoignit de faire disparaître des temples catholiques les images et les emblèmes relatifs au culte que les Chinois rendaient au ciel, à Confucius et à leurs ancêtres. Ces mesures jetèrent dans l'esprit des jésuites un mécontentement qui ne tarda pas à se manifester. Regardant les concessions qu'ils avaient faites à l'idolâtrie comme nécessaires à leur établissement et propres à leur conserver la bienveillance des populations, ils trouvèrent dans l'empereur Khang-hi un puissant auxiliaire. Ce prince accueillit Tournon avec distinction; mais dès qu'il connut le but de son voyage, il lui ordonna de quitter sur-le-champ la capitale. Tournon n'exécuta cet ordre que vingt-cinq jours après, pour se retirer à Nankin, d'où, le 28 janvier 1707, il lança le fameux mandement par lequel il interdisait toute cérémonie ancienne et enjoignait sévèrement aux missionnaires de se conformer à ses instructions. Cette pièce porta au comble l'irritation de l'empereur. Il fit arrêter le visiteur apostolique, et le fit conduire sous bonne garde à Macao, où les Portugais le tinrent enfermé dans la maison des Jésuites. Malgré les représentations de ces derniers, le pape approuva hautement la conduite de son envoyé, et récompensa son zèle en le nommant cardinal (17 août 1709). Il mourut l'année suivante, léguant la plus grande partie de ses biens aux pauvres et aux hôpitaux. Clément XI prononça lui-même son éloge dans un consistoire secret, et chargea le cardinal Mezzabarba de ramener son corps en Europe. Il fut inhumé en grande pompe dans l'église de la Propagande. Saint-Simon mentionne sa mort comme un événement « qui occupa toute l'Europe ». Le cardinal de Tournon fut un des fondateurs de l'Académie des Arcades. Sa mission dans les Indes et en Chine donna lieu à une foule d'écrits favorables ou contraires aux Jésuites. Ses mémoires furent mis en ordre et publiés par les soins du cardinal Passionei, sous le titre de : *Memorie storiche della legazione e morte del cardinale di Tournon, esposti con monumenti rari et autentici*; Rome, 1762, 8 vol. in-8°.

Memorie storiche. — Crescimbeni, *Vite degli Arcadi illustri*, t. III.

TOURNON-SIMIANE (*Philippe-Camille-Marcellin-Casimir*, comte DE), administrateur français, de la famille du précédent, né à Apt, en Provence, le 23 juin 1778, mort à Gennelard (Saône-et-Loire), le 18 juin 1833. Après avoir terminé à Paris ses études, commencées au collége d'Alais, il devint, en 1806, auditeur au conseil d'État. Envoyé en Bavière, comme intendant des margraviats d'Anspach et de Bayreuth, il fut fait prisonnier, en 1809, par les Autrichiens, qui l'emmenèrent en Hongrie, et ne le rendirent à la liberté qu'après la bataille de Wagram. L'année suivante, les États du pape ayant été incorporés à l'empire français, Tournon, nommé préfet de Rome, y déploya un grand zèle, surtout lors de l'enlèvement de Pie VII (*voy.* MIOLLIS et RADET). Quand Murat, devenu l'allié des Autrichiens, s'empara de Rome (janvier 1814), et voulut contraindre le préfet à administrer en son nom, Tournon s'y refusa et partit pour la France, où les Bourbons venaient d'être rétablis. Pendant les cent jours, il fut nommé successivement préfet du Finistère et de l'Hérault, mais il n'accepta pas ces fonctions. Préfet de la Gironde (12 juill. 1815) après le second retour de Louis XVIII, il parvint à comprimer les mouvements réactionnaires du parti royaliste; il imagina, mais sans succès, de créer, sous le titre de *Feuille du dimanche*, un journal hebdomadaire, qu'il fit afficher dans les communes rurales, et qu'il ordonna aux maires de lire le dimanche après la messe dans les places publiques. Maître des requêtes en service extraordinaire en 1818, puis conseiller d'État en 1821, il fut appelé le 9 janvier 1822 à la préfecture du Rhône, qu'il quitta par démission, le 8 janvier 1823. A la fin de cette année il devint conseiller d'État (même jour), puis pair de France (23 déc. 1823), et bientôt après président du conseil des bâtiments civils. Il était membre de la Société royale d'agriculture. Il conserva son siége dans la chambre haute après

la révolution de 1830, à laquelle il ne se montra pas hostile. Il est auteur d'un ouvrage intéressant, intitulé : *Études statistiques sur Rome et la partie occidentale des États romains ;* Paris, 1831, 2 vol. in-8°, et atlas. E. R.

Mounier, dans *le Moniteur univ.* du 18 fév. 1834. — De Sylvestre, *Notice biogr. sur M. de Tournon ;* 1834, in-8°.

TOURON (*Antoine*), biographe français, né à Graulhet (diocèse de Castres), le 5 septembre 1686 (1), mort à Paris, le 2 septembre 1775. Il était fils d'un marchand boutonnier. Entré jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, il fut d'abord chargé de l'enseignement des novices, puis il étudia l'histoire de son ordre, s'occupa de controverse religieuse, et publia les ouvrages suivants : *Vie de saint Thomas d'Aquin, avec un exposé de sa doctrine et de ses ouvrages ;* Paris, 1737, in-4° ; — *Vie de saint Dominique de Guzman, fondateur des Frères prêcheurs, avec l'Histoire abrégée de ses premiers disciples ;* Paris, 1739, in-4° ; — *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique ;* Paris, 1743-49, 6 vol. in-4° : ouvrage estimé, traduit en espagnol et en italien ; — *De la Providence, traité historique, dogmatique et moral ;* Paris, 1752, in-12 ; — *La Main de Dieu sur les incrédules, ou Histoire abrégée des Israélites, souvent infidèles et autant de fois punis ;* Paris, 1756, 2 vol. in-12 ; — *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle ;* Paris, 1758, in-12 ; — *La Vie et l'Esprit de saint Charles Borromée ;* Paris, 1761, in-4°, ou 3 vol. in-12 ; — *La Vérité vengée en faveur de saint Thomas même ;* s. l. n. d. (1762), in-12 de 69 pag. (anon.). ; — *Histoire générale de l'Amérique, depuis sa découverte ;* Paris, 1768-70, 14 vol. in-12 : c'est, comme l'auteur le déclare, l'histoire ecclésiastique du Nouveau Monde. E. R.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*, édit. 1820. — Feller, *Biogr. univ.*

TOURREIL (*Jacques* DE), littérateur français, né le 18 novembre 1656, à Toulouse, mort le 11 octobre 1715, à Paris. Fils d'un procureur général au parlement de Toulouse, il vint, après avoir terminé ses études littéraires, suivre les cours de droit à Paris ; mais, porté plus vivement, par un goût naturel, à la culture des lettres, il travailla pour les concours de l'Académie française, et remporta les prix d'éloquence en 1681 et 1683. Ses traductions de Démosthène, auxquelles il consacra presque tout le reste de sa vie, le firent admettre dans l'Académie des inscriptions (1691) et dans l'Académie française (14 fév. 1692). Dans la première, il s'employa surtout à l'*Histoire du règne de Louis XIV par les médailles ;* dans la seconde, il participa au *Dictionnaire*, et fut chargé d'en présenter la première édition au roi. « Les trente-deux compliments qu'il fit à cette occasion, dit Goujet, sont autant de chefs-d'œuvre. » Celui qui s'adressait à Louis XIV se trouve seul dans ses *Œuvres ;* il est accompagné de l'épître dédicatoire qu'il avait composée pour être mise à la tête du *Dictionnaire*, et à laquelle l'Académie préféra celle de Perrault, qui lui est inférieure. Dans ses traductions, il recherchait l'éclat et une vigueur affectée. « Le bourreau ! s'écriait Racine ; il fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène. » Ces traductions, si travaillées et si défectueuses, sont accompagnées de notes estimables et de bonnes préfaces sur l'éloquence et sur l'histoire de la Grèce. Orné à l'excès dans ses écrits, Tourreil se montra au contraire sec dans ses relations et d'une grande rudesse de caractère ; vif, brusque et franc dans la dispute jusqu'à la grossièreté, il se flattait de garder son indépendance dans le blâme comme dans la louange, et n'arriva ainsi qu'à se créer des ennemis. On a de lui : *La Première Philippique, les trois Olynthiennes et la harangue sur la Paix* (Paris, 1691, in-8°), et les *Philippiques, les Discours sur la Paix* (Paris, 1701, in-4°, et Amst., 1706, in-12). Ces traductions, corrigées par l'auteur et augmentées du *Discours d'Eschine contre Ctésiphon* et du *Discours de Démosthène pour la Couronne*, furent publiées par l'abbé Massieu (Paris, 1721, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12). Tourreil est aussi l'auteur d'*Essais de jurisprudence* (Paris, 1694, in-12), et on lui attribue les *Réflexions sur les cultes et les superstitions chinoises* (Amst., 1770, in-12).

(1) Date prise sur les registres de l'état civil.

TOURREIL (*Amable* DE), frère du précédent, mort à Rome, en 1719, dans la prison de l'inquisition, après une détention de quatre ans au château Saint-Ange. Il paraît être l'auteur d'un livre qui fut attribué à Antoine Arnauld et à Quesnel, et que celui-ci a peut-être corrigé, car il fut imprimé en Hollande. Il a pour titre : *L'Innocence opprimée par la calomnie, ou Histoire de la congrégation des Filles de Jésus ;* Toulouse (Hollande), 1688, 2 part., in-12.

De Boze, *Hist. de l'Acad. des inscriptions.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXVII. — Goujet, *Bibl. française*, t. II. — *Biogr. toulousaine.*

TOURRETTE (LA). *Voy.* LA TOURRETTE.

TOURVILLE (*Anne-Hilarion* DE COSTENTIN, comte DE), illustre marin français, né le 24 novembre 1642 (1), à Paris, où il est mort, le 28 mai 1701. Issu d'une ancienne maison du Cotentin, dont la branche aînée s'éteignit en 1716, il était le plus jeune des trois fils de César, baron de Tourville et de Fimes (2), et de Lucie de La Rochefoucauld. Sa qualité de cadet

(1) Date vérifiée sur les registres de l'état civil.

(2) Attaché au duc de Saint-Simon, père de l'auteur des *Mémoires*, il avait été chargé par lui, dans la *journée des Dupes*, d'avertir Richelieu de revenir trouver le roi ; de là la faveur que lui témoigna le cardinal en le plaçant auprès de Louis XIII, dont il devint le premier gentilhomme et l'ami particulier. « C'était, dit Saint-Simon, un homme fort sage et de mérite. » Il mourut en avril 1647.

le fit destiner à l'ordre de Malte, dans lequel il entra, à l'âge de quinze ans. Recommandé au chevalier d'Hocquincourt, par son parent le duc de La Rochefoucauld, on raconte qu'il démentit par sa conduite, dans une première rencontre avec les corsaires barbaresques, l'opinion que sa figure fine et gracieuse avait fait concevoir au chevalier: il se battit comme un lion, et reçut trois blessures. Sous une apparence presque féminine il cachait en effet un courage qui allait jusqu'à la témérité. Dix années de courses dans la Méditerranée, les titres de *protecteur du commerce maritime* et de *marin invincible*, obtenus de la reconnaissance de Venise, dont il avait mis les possessions à l'abri des insultes des corsaires algériens, établirent si bien sa réputation, qu'en 1667, revenant à la cour, il y fut l'objet de l'attention particulière du roi, qui le nomma capitaine de vaisseau. Ce fut en cette qualité que Tourville fit l'apprentissage de la grande guerre maritime en prenant part à la bataille de Solebay (7 juin 1672) et au combat livré dans le Doorlog, un des quatre passages compris entre la côte de Flandre et l'île de Walcheren (juin 1673), combat où il coula un vaisseau hollandais. Sous les ordres du chevalier de Valbelle, il fit partie, en 1675 (2 janvier), d'un second secours qui fut envoyé aux Messinois, révoltés. Après s'être signalé en reprenant, en plein jour et sous le canon des forts de Reggio, une frégate française surprise par dix galères d'Espagne, il contribua à la prise d'Agosta par le tir habile de son artillerie. A la bataille de Stromboli (8 janvier 1676), à celle du Mont-Gibel, où périt Ruiter (22 avril), *le Sceptre*, monté par Tourville, fut l'un des deux navires qui assistèrent Duquesne dans le duel formidable engagé entre les deux vaisseaux amiraux, *le Saint-Esprit* et *la Concorde;* au combat de Palerme (31 mai), ce fut encore Tourville qui eut le mérite de reconnaître la flotte ennemie et de faire prévaloir dans le conseil son plan de bataille. La paix de Nimègue (1678) ne rendit pas Tourville au repos; après avoir présidé à Versailles, sous les yeux du roi et de Colbert, à la construction d'un nouveau modèle de frégate qui surpassait de beaucoup les anciennes en qualités nautiques, il fit partie, en 1681, de la croisière contre les corsaires barbaresques, et prit part aux deux bombardements d'Alger par Duquesne (30 août 1682, et 26 juin, 18 août 1683). Lieutenant général depuis 1682, il assista encore au bombardement de Gênes (mai 1684), à celui de Tripoli, où il eut le commandement de l'attaque après avoir reconnu le port avec une audace inouïe (22 juin), et à un troisième châtiment des Algériens.

La mort de Duquesne plaçait Tourville au premier rang, lorsque les hostilités en recommençant entre la France et l'Angleterre, après le renversement de Jacques II, vinrent fournir une nouvelle matière à ses talents et à son activité. Sorti de Toulon à la tête de vingt vaisseaux et de quatre frégates, il parvint à échapper aux flottes ennemies dans l'Océan, et à joindre à Brest Châteaurenault (10 mai 1689). A la fin de cette année, après avoir quitté l'ordre de Malte, il reçut la charge de vice-amiral du Levant (1), qui s'était confondue jusque là avec celle de général des galères (1er nov.). La campagne suivante devait porter la gloire de Tourville à son apogée et assurer par la célèbre victoire de Beachy-Head cette suprématie si brillante mais, hélas! si éphémère, des flottes françaises. A la tête de soixante-dix-huit vaisseaux, et ayant sous ses ordres le comte d'Estrées, Châteaurenaud, de Relingue, Coëtlogon, etc., Tourville rencontra, sur la côte de Sussex, en face l'île de Wight, la flotte alliée, forte de cinquante-neuf vaisseaux de ligne et de cinquante-trois navires inférieurs. Profitant de l'intervalle que ses adversaires avaient laissé entre leur avant-garde et leur corps de bataille, il accabla avec son escadre, jointe à la division de Châteaurenault, celle des Hollandais, tandis que d'Estrées tenait tête aux Anglais. La victoire de Tourville, qui dans cette journée se signala par cette science des signaux qu'il avait comme inventée, tant il l'avait renouvelée, fut complète; les alliés, après avoir perdu quinze navires et cinq brûlots, se réfugièrent dans la Tamise, n'échappant à une entière destruction que par le sang-froid de l'amiral Herbert, qui en jetant l'ancre la nuit tandis que ses vainqueurs continuaient à faire route avait ainsi assuré sa retraite. Quelques jours plus tard Tourville, gourmandé par Seignelay, qui, dans son impatience de voir cette victoire porter tous ses fruits, allait jusqu'à l'appeler « brave de cœur et poltron d'esprit », opérait une descente à Tynemouth (Northumberland), et y brûlait douze bâtiments sous les yeux même d'une armée de six mille hommes (4 août). La mort de Seignelay enleva à la guerre maritime ce caractère de grandeur dans les desseins et de fermeté dans l'exécution qui avait élevé si haut la gloire de la marine française. Forcé en 1691 à se tenir sur la défensive en présence de la supériorité numérique que les alliés s'étaient donnée par des efforts héroïques, Tourville fit alors, dans la Manche, cette campagne dite *du large*, et qui est réputée son chef-d'œuvre. Évitant toute grande bataille avec une habileté merveilleuse, il tint cependant la mer, arrêtant tous les bâtiments qui s'aventuraient dans le détroit, s'emparant de la flotte marchande de la Jamaïque et de son escorte, protégeant les convois envoyés en Irlande, et contraignant l'amiral anglais à rentrer dans ses ports sans avoir pu rien tenter contre lui.

(1) A cette époque il n'existait en France que deux vice-amiraux, celui du Levant ou de la Méditerranée, et celui du Ponant ou de l'Océan; mais aucun n'était astreint à ne servir que dans son gouvernement

Au commencement de 1692 Louis XIV résolut de tenter une seconde descente en Irlande. Une armée de douze mille hommes et trois cents bâtiments de transport furent rassemblés dans le Cotentin ; d'Estrées devait se joindre à Tourville, et avec douze vaisseaux escorter le convoi pendant que celui-ci surveillerait l'ennemi avec soixante navires. Persuadé par Jacques III « qu'à la vue de la flotte française plus de la moitié des vaisseaux anglais, favorables à ce prince, se réuniraient à elle », le roi donna ce dernier ordre à Tourville « de combattre l'ennemi fort ou faible et quoi qu'il en pût arriver ». Les critiques injustes dont sa dernière campagne avait été l'objet ne portaient malheureusement que trop Tourville à un coup d'audace. Cependant dès le 12 mars la flotte anglaise, commandée par Edward Russell, comte d'Oxford, avait reçu un premier renfort, venu de la Méditerranée, et le 25 mai les mêmes vents de nord-est qui avaient dispersé, le 18 mai, les vaisseaux de d'Estrées près de Gibraltar en favorisaient au contraire la jonction avec les vaisseaux hollandais. Quand Tourville, le 27 mai, entra dans la Manche, il se trouva en présence de la flotte alliée, divisée en trois escadres, forte de quatre-vingt-dix-neuf vaisseaux de ligne portant quarante mille cinq cent soixante-quinze hommes et six mille neuf cent quatre-vingt-quatorze canons, et de trente-sept frégates ou brûlots. A ce moment même l'arrestation de quelques officiers suspects, suivie d'une protestation de fidélité signée par les marins anglais (25 mai), ruinait ces espérances de défection sur lesquelles comptait Louis XIV. Averti au siége de Namur de cet état de choses, le roi révoqua les instructions données à Tourville. Dix *courvettes* (barques longues à un mât), portant l'ordre d'attendre la jonction de La Porte, de Châteaurenault et d'Estrées, lui furent vainement expédiées de Cherbourg ; il était trop tard. Le 29, à quatre heures du matin, il avait découvert l'ennemi à sept lieues au large entre le cap de la Hougue et la pointe de Barfleur. Rejoint, quelques jours auparavant, par M. de Villette-Mursay, il n'avait alors que quarante-quatre vaisseaux et treize brûlots : c'était un peu moins de deux contre quatre. Malgré cette infériorité écrasante, les capitaines de la flotte, réunis par Tourville en conseil de guerre, décidèrent, après lecture des instructions du roi, qu'il fallait combattre. L'ordre fut donné d'arriver vent arrière sur l'ennemi, qui attendait en panne. Il était dix heures. Tourville et Nesmond réussirent d'abord à faire plier l'un l'escadre de Russell, l'autre celle de van Almonde, tandis que les autres divisions françaises empêchaient, en tenant le vent, que la ligne ennemie, qui débordait la ligne française, ne l'entourât en se repliant. L'éloignement où le vent contraire tenait la division de réserve de Pannetier laissait cependant un vide dangereux entre les deux premières divisions de l'arrière-garde. Les Anglais en profitèrent pour y porter vingt-cinq vaisseaux ; mais Pannetier, les attirant à sa poursuite, retarde ainsi quelque temps l'exécution de cette dangereuse manœuvre. Il était sept heures du soir quand ces vingt-cinq vaisseaux anglais, perçant l'arrière-garde, ouvrirent le feu contre l'escadre de Tourville, qui se trouva alors entourée de toutes parts. *Le Soleil Royal*, monté par Tourville, et *l'Ambitieux*, monté par Villette-Mursay, furent l'objet d'une attaque formidable : sans mâts, sans voiles, mais appuyés bientôt par *le Merveilleux*, *le Prince*, *le Saint-Esprit*, et surtout par *le Triomphant*, commandé par le beau-frère de Tourville, Château-Morand, ils luttèrent héroïquement. L'obscurité sépara les combattants. Tourville, qui n'avait fait aucune perte sensible, rallia autour de lui trente-cinq vaisseaux, et jeta l'ancre le lendemain, à six heures du soir, en face de Cherbourg. Il avait devant lui les *ras*, ou passages étroits de Cotentin, et il résolut de s'y engager pour gagner la côte : vingt-deux vaisseaux conduits par Pannetier réussirent ainsi, favorisés par la marée, à passer le ras de Blanchard, et à se réfugier à Saint-Malo ; mais les treize autres ne purent y parvenir. Ce fut alors que commença ce qu'on a, peut-être avec exagération, appelé *le désastre* de la Hougue. *Le Soleil Royal*, *le Triomphant* et *l'Admirable* gagnèrent Cherbourg, où ils furent brûlés par les dix-sept navires anglais lancés à leur poursuite (1er juin 1692). Quant à Tourville, resté à la Hougue avec les dix autres navires, et bientôt entouré par des forces quadruples, il prit le parti d'échouer ses navires, en tira tout le matériel, et, avec les équipages, les défendit monté sur de légères chaloupes jusqu'à la dernière extrémité. Ce ne fut qu'après ces suprêmes efforts qu'il eut la douleur de voir les alliés, soutenus d'une frégate de trente canons, brûler, le 2 juin, six navires français et le lendemain les six autres (1).

La bataille de la Hougue fut plus désastreuse par son effet moral que par ses pertes matérielles. On crut la marine française anéantie, et les succès qui suivirent, quoique nombreux et importants, n'effacèrent pas cette première impression. Quant à Tourville, dont les amiraux ennemis avaient tout haut loué le courage et l'habileté, il était accueilli à Versailles par ces paroles de Louis XIV : « Comte de Tourville (2), j'ai eu plus de joie d'apprendre qu'avec quarante-quatre de mes vaisseaux vous en avez battu cent de ceux de mes ennemis

(1) A la vue des flammes qui détruisaient sa dernière espérance, Jacques II, entouré sur le rivage de Tourville et de Bellefonds, s'écriait : « Le ciel combat contre moi » ! et non pas : « O mes braves Anglais ! » comme on l'a prétendu.

(2) Il portait ce titre depuis le 13 janvier 1690.

pendant un jour entier que je ne me sens de chagrin de la perte que j'ai faite. » Le 27 mars 1693, il fut nommé maréchal de France. Placé deux mois plus tard à la tête de quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de ligne, il attendit au passage l'immense flotte marchande anglo-hollandaise, composée de plus de quatre cents voiles, qui se dirigeait vers Smyrne. Tombant à l'improviste sur ce riche convoi, dans la baie de Lagos, il en détruisit le tiers (28 juin). Pénétrant ensuite dans la Méditerranée, il brûla par lui-même ou par ses lieutenants les navires ennemis jusque dans les ports de Cadix, de Malaga et de Gibraltar. En 1694, après avoir maintenu par sa présence Gênes dans la neutralité, et coopéré à la prise de Palamos, il jeta six mille hommes sur les côtes de Catalogne. Ce fut le dernier service de Tourville : la prudence de Pontchartrain avait remplacé la grande guerre maritime par une guerre d'escadres et de courses, où s'illustraient Forbin, Jean Bart et Duguay-Trouin.

Tourville, qui, en 1689, avait noblement refusé d'accepter la main d'une héritière dont la fortune était en trop grande disproportion avec la modicité de la sienne, épousa, en janvier 1690, Louise-Françoise Laugeois (1), veuve du marquis de La Popelinière. Il n'eut qu'un fils, *Louis-Hilarion*, qui périt à la bataille de Denain à la tête du régiment dont il était colonel (24 juillet 1712). Voici le portrait que Saint-Simon a tracé de Tourville : « Il possédait en perfection toutes les parties de la marine, depuis celles du charpentier jusqu'à celles d'un excellent amiral. Son équité, sa douceur, son flegme, sa politesse, la netteté de ses ordres, les signaux et beaucoup d'autres détails particuliers très-utiles qu'il avait imaginés, son arrangement, sa justesse, sa prévoyance, une grande sagesse aiguisée de la plus naturelle et de la plus tranquille valeur, tout contribuait à faire désirer de servir sous lui et d'y apprendre. » Tourville est en effet l'un des marins français auxquels la science navale doit le plus de progrès. Outre l'art des signaux, dont il fut le second inventeur, tant il le perfectionna, il réunit encore les manœuvres de la tactique navale en un corps de doctrine dont le P. Lhoste n'a été que le rédacteur, dans son *Traité de tactique navale*. — Les *Mémoires de Tourville* (Amst., 1742, 3 vol. in-12) sont une œuvre apocryphe, sortie de la plume de l'abbé de Margon. Eug. Asse.

Saint-Simon, *Mémoires*. — De Quincy, *Hist. militaire*. — Anselme, *Grands officiers de la couronne*. — Eug. Sue, *Hist de la Marine*. — Guérin, *Hist. de la Marine*. — Sismondi, H. Martin, *Hist. de France*. — Macaulay, *Hist. de Guillaume III*. — Richer, *Vie de Tourville*, Paris, 1783, in-12.

TOURZEL (*Louise-Elisabeth-Félicité-Françoise-Armande-Anne-Marie-Jeanne-Joséphine* DE CROY D'HAVRÉ, marquise, puis duchesse DE), née à Paris, le 24 janvier 1749, morte au château de Groussay, près Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), le 14 mai 1832. Elle était fille de Louis-Ferdinand-Joseph de Croy, duc d'Havré, lieutenant général, mortellement blessé à Filinghausen, le 16 juillet 1761, et de Marie-Louise-Cunégonde de Montmorency-Luxembourg-Tingry. Son mari, Louis-François du Bouchet, marquis de Sourches-Tourzel, prévôt de l'hôtel du roi et grand prévôt de France, fut, dans une des chasses du roi, à Fontainebleau, en 1786, renversé par le cheval qu'il montait, et mourut des suites de cette chute. La duchesse de Polignac ayant émigré dès juillet 1789, Mme de Tourzel lui succéda, au mois d'août suivant, comme gouvernante des enfants de France. Elle accompagna la reine au banquet donné, le 1er octobre 1789, par les gardes du corps, aux officiers du régiment de Flandre. Ce fut elle qui, dans la fuite de Varennes, joua le principal rôle sous le nom de la baronne de Korf, dame russe, qui avait mis son passeport à la disposition du roi. Après son retour forcé, elle reprit son service aux Tuileries; le 20 juin 1792 elle se trouva au nombre des personnes qui entouraient la famille royale; le 10 août, elle se rendit avec elle à l'Assemblée législative, et la suivit enfin, ainsi que sa fille Pauline, au Temple, d'où elles furent enlevées dans la nuit du 19 au 20, et conduites à la Force. Lors des massacres de septembre, elles furent sauvées par le dévouement de Hardy, membre du conseil général de la commune de Paris (1), et se tinrent cachées pendant près de six mois à Vincennes, où Hardy venait les visiter une fois tous les dix jours. En avril 1794, Mme de Tourzel fut encore arrêtée, ainsi que deux de ses filles (Mme de Charost et Pauline). Devenues libres après la mort de Robespierre, elles obtinrent, non sans peine, vers la fin de 1795, la permission d'entrer au Temple et d'y visiter la fille de Louis XVI deux fois par décade. Quand cette princesse fut remise à l'empereur d'Allemagne, son ancienne gouvernante et sa fille furent désignées pour l'accompagner à Vienne; mais, le 8 novembre 1795, Mme de Tourzel fut arrêtée pour la troisième fois et mise au secret, et l'entrée du Temple fut dès lors interdite à sa fille. La princesse partit le 18 décembre, et Mme de Tourzel ne recouvra la liberté qu'après son départ. Ce ne fut pas la dernière des épreuves par lesquelles elle devait passer; sous l'empire, elle fut exilée de Paris, ainsi que son fils et trois de ses filles (2), et cet exil du-

(1) Elle était fille de Jacques Laugeois, sieur d'Imbercourt, fermier général, et mourut le 11 octobre 1707.

(1) Tallien déclara à la Convention avoir sauvé la vie de Mme de Tourzel. et La Valette, dans ses *Mémoires* (t. I, p. 98), rapporte que le greffier Dutillet, le capitaine de chasseurs Blève et lui, enlevèrent Mmes de Tourzel de la prison de la Force; mais Mme de Béarn (Pauline de Tourzel) affirme dans ses *Souvenirs* que sa mère et elle ne virent que Hardy, et que lui seul fut leur libérateur.

(2) La duchesse de Charost et les comtesses de Sainte-Aldegonde.

rait depuis quatre ans lorque Mme de Béarn obtint le retour de sa famille. La restauration récompensa tant de dévouement. Des lettres patentes du 17 janvier 1816 créèrent duchesse Mme de Tourzel, dont le fils était mort, avec transmission de ce titre en faveur de son petit-fils (1).

La fille de Mme de Tourzel, *Marie-Charlotte-Pauline-Joséphine*, née le 15 octobre 1771, à Paris, fut nommée dame de la duchesse d'Angoulême. Elle avait épousé, en 1797, le comte de Béarn (*voy.* ce nom), chambellan de Napoléon. Longtemps après sa mort, arrivée le 19 juillet 1839, au château de la Roche-Beaucourt (Dordogne), on a publié d'elle un ouvrage intitulé : *Souvenirs de quarante ans*, 1789-1830. *Récits d'une Dame de madame la Dauphine;* Paris, 1861, in-12. E. REGNARD.

Moniteur univ. — Cléry, *Journal.* — Eckard, *Mémoires hist. sur Louis XVII* — Duchesse d'Angoulême, *Recit des evenements arrivés au Temple.* — *Documents particuliers.*

TOUSSAIN (2) (*Jacques*), en latin *Tusanus*, helléniste français, né à Troyes, vers la fin du quinzième siècle, mort à Paris, le 16 mars 1547. On ne sait à quelle époque il quitta son pays natal pour aller à Paris étudier sous la direction de Guillaume Budé; celui-ci, ainsi que le marquent ses lettres, le considéra moins comme son disciple que comme son ami, et l'estima l'un des hommes les plus capables de faire revivre en France l'étude de la langue grecque. C'est à ce titre qu'il le mit en relation avec Érasme, vers 1518. A cette époque, Toussain demeurait à Paris avec Louis Ruzé, homme savant et riche, qui était regardé comme le Mécène des gens de lettres de son temps. Plus tard, il perdit l'amitié d'Érasme, à cause d'une pièce de vers satiriques qui lui fut attribuée, peut-être faussement; mais il ne perdit jamais son estime comme érudit. François Ier nomma Toussain professeur de langue grecque au Collége royal, au plus tard en 1532. Les leçons savantes et méthodiques de Toussain, qui unissait au mérite d'un habile helléniste des connaissances approfondies en philosophie et en jurisprudence, formèrent d'illustres élèves, parmi lesquels on cite Fréd. Morel, Turnèbe et Henri Estienne. On a de lui quelques pièces de vers latins. Il a édité les *Lettres* de Budé, en y ajoutant des notes (Paris, 1526, in-4°, et Bâle, 1528, in-4°), les *Épigrammes de Jean Lascaris* (Paris, 1527, in-8°), la *Sphère de Proclus*, soigneusement annotée. Il avait laissé en manuscrit un *Dictionnaire grec et latin*, que Fréd. Morel publia; Paris, 1552, in-fol. La traduction latine de la *Grammaire* de Th. Gaza a été faite en partie par Toussain.

Turnèbe, *Éloge de Toussain.* — Goujet, *Mémoire sur le Collége royal*, t. I. — Maittaire, *Ann. typogr.*, t. II. — De Thou, liv. III. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

TOUSSAINT (*François-Vincent*), littérateur français, né à Paris, vers 1715, mort à Berlin, en 1772. Il se fit recevoir avocat, mais négligea bientôt le barreau pour se donner aux lettres. D'abord partisan du diacre Pâris, en l'honneur de qui il écrivit des hymnes latins, il se lia ensuite avec les encyclopédistes, sans toutefois abandonner entièrement le jansénisme. Son livre sur *les Mœurs* ayant été condamné au feu par arrêt du parlement, le 6 mai 1748, il craignit pour sa sûreté personnelle, et se réfugia à Bruxelles, où il rédigea une gazette française qui soutenait l'Autriche contre la Prusse. Malgré les attaques violentes qu'il avait dirigées contre Frédéric II, il accepta après la paix les offres de celui qu'il avait appelé « le brigand du Nord », et se rendit à Berlin en qualité de professeur de logique et de rhétorique. La faveur dont il jouit ne fut pas de longue durée; le manque de tact, la vanité et des paroles peu mesurées le firent exclure de la cour. On assure que cette disgrâce abrégea ses jours. Le seul ouvrage de Toussaint qui ait eu du retentissement a pour titre *les Mœurs, par Panage ;* Amst. (Paris), 1748, in-12 et in-4°, édition dont il ne reste que quelques exemplaires. Il fut réimprimé à Amst., 1760, 1763, in-12; puis, avec des corrections, à Berlin, 1767, 1771, in-12; et traduit en allemand. D'après Grimm, c'est un recueil de lieux communs qu'on trouve partout; d'après La Harpe, il est remarquable, comme le premier livre où l'on se soit proposé un plan de morale naturelle, indépendant de toute croyance religieuse et de tout culte extérieur. « Le livre *des Mœurs*, dit Palissot, étonna par des principes hardis, auxquels on n'était point accoutumé lorsqu'il parut. Il eut même assez de célébrité pour qu'on le lui disputât. » Prémontval, les abbés Richard et Nonnotte attaquèrent ce livre dès son apparition, et ce fut pour le défendre que Toussaint publia des *Éclaircissements* en 1762, in-12. On a encore du même : *Essai sur le rachat des rentes et redevances ;* Londres, 1751, in-8°; — *Histoire des passions, ou Aventures du chevalier Shroop ;* La Haye, 1751, 2 vol. in-12; Amst., 1751, in-12: roman philosophique, qui aurait été, selon l'auteur, trad. de l'anglais; — des *Mémoires*, dans le recueil de l'Acad. de Berlin. Il a aussi traduit de l'anglais et de l'allemand quelques ouvrages, notamment le *Dictionnaire de médecine* (1746, 6 vol. in-fol.), avec Diderot et Eidous, et des *Extraits des œuvres de Gellert* (1768, 2 vol. in-12). Il a rédigé les articles sur la jurisprudence dans les t. I et II de l'*Encyclopédie;* il a travaillé au *Journal étranger*, donné trois volumes du *Journal* de

(1) Ce dernier, *Olivier-Charles-Roger*, né le 23 juillet 1804, nommé pair de France le 27 janvier 1830, est mort sans postérité, le 13 juillet 1845. Il avait fait en 1830 la campagne d'Alger comme aide de camp du duc des Cars, son beau-frère, et avait quitté le service après la révolution de Juillet.

(2) C'est par erreur qu'on l'a quelquefois appelé *Tousan.*

Gauthier d'Agoty, sous le titre d'*Observations sur la physique*, et contribué à la fondation du *Journal littéraire*, publié à Berlin de 1772 à 1776.

Palissot, dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, ann. 1778. — *Mémoires de l'Ac. de Berlin*, 1778. — La Harpe, *Cours de littér.* — Grimm, *Corresp.*, t. I.

TOUSSAINT-LOUVERTURE. *Voy.* LOUVERTURE.

TOUSTAIN (*Charles-François*), érudit français, né au Repas (diocèse de Séez), le 15 octobre 1700, mort à Saint-Denis, près Paris, le 1er juillet 1754. Issu d'une ancienne famille du pays de Caux, il prit l'habit de Saint-Benoît en 1718, dans l'abbaye de Jumiéges. Appelé en 1725 au monastère de Bonne-Nouvelle à Rouen, pour y apprendre le grec et l'hébreu, il voulut connaître les principes des langues orientales, et étudia en même temps plusieurs langues modernes. Ordonné prêtre en 1729 à Avranches, il composa dans les cinq années suivantes plusieurs écrits sur divers points de philosophie et de théologie. Ses supérieurs le chargèrent de travailler avec dom Tassin (*voy.* ce nom) à une édition des œuvres de Théodore Studite. En 1747 il s'établit à Paris pour surveiller l'impression de ses *Éclaircissements sur la diplomatique* (Paris, 1748, 2 vol. in-4°). Il travaillait à un *Nouveau Traité de diplomatique* en français lorsqu'il mourut, dans l'abbaye de Saint-Denis, après quarante jours d'une maladie douloureuse et aiguë, causée par l'excès de travail. On a encore de lui : *De l'Autorité des miracles*, in-4°, sans nom d'auteur ; — *La Vérité persécutée par l'erreur. Recueil de divers ouvrages des saints Pères, sur les grandes persécutions des huit premiers siècles de l'Église*; La Haye, 1733, 2 vol. in-12; — *Défense des titres de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen*; Rouen, 1743, in-4°; — *Nouveau traité de diplomatique*; Paris, 1750-65, 6 vol. in-4°, avec dom Tassin.

Son *Éloge*, à la tête du t. II de la *Diplomatique*. — Frère, *Bibliogr. normande*.

TOUTTÉE (*Antoine-Augustin*), érudit français, né le 13 décembre 1677, à Riom, mort le 25 décembre 1718, à Paris. Il était fils d'un avocat. Après avoir fait d'excellentes études sous les PP. de l'Oratoire, il embrassa la vie religieuse en 1698, dans l'abbaye des bénédictins de Vendôme, où il fut ordonné prêtre en 1702. Il professa jusqu'en 1712 la philosophie et la théologie à Vendôme, à Saint-Benoît-sur-Loire et à Saint-Denis. Il venait de préparer une nouvelle édition des œuvres de saint Cyrille de Jérusalem lorsqu'il mourut, dans l'abbaye de Sain-Germain des Prés. Cette édition, enrichie de notes savantes et de la vie de saint Cyrille, fut publiée par dom Maran (Paris, 1720, in-fol.).

Le Cerf, *Biblioth. hist. de la Congrég. de Saint-Maur*.

TOWNLEY (*James*), auteur dramatique anglais, né en 1714, à Londres, où il est mort, le 15 juillet 1778. Peu de temps après son entrée dans les ordres, il prêcha avec succès, et obtint, par le crédit de lady Spencer, la cure de Saint-Bennet, à Londres, et un autre bénéfice, dans l'Essex. Plus tard il devint professeur de grammaire à l'hôpital du Christ, et en 1759 principal de l'école des marchands tailleurs, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Tout en se distinguant par ses vertus domestiques, il fut un joyeux compagnon et eut l'amitié de Garrick, auquel il dut la cure lucrative de Hendon, dans le Middlesex, et qu'il aida, dit-on, dans ses travaux littéraires. Il est lui-même l'auteur d'une farce célèbre, *High Life below stairs*, représentée en 1759, et qui est restée au théâtre. Townley passe aussi pour avoir beaucoup aidé Hogarth dans la composition de l'*Analysis of Beauty* ; car l'érudition du peintre était tout entière dans son crayon. Townley fut admiré comme prédicateur ; mais on n'a imprimé que quelques-uns de ses sermons.

Gentleman's Magazine, t. LXXV. — Wilson, *Hist. of Merchants tailors School*. — Baker, *Biogr. dramatica*.

TOWNSHEND (*Charles*, vicomte), homme d'État anglais, né en 1676, mort le 21 juin 1738, à Rainham (Norfolk). Sa famille était originaire de Norfolk. Son père, *Horace*, l'un des chefs du parti presbytérien, avait concouru au rétablissement de Charles II, et reçu en récompense de son zèle monarchique une pairie (1662), puis le titre de vicomte (1671). Le jeune Charles eut une jeunesse studieuse et appliquée ; de bonne heure il se fit remarquer dans la chambre des lords, et ce fut en pleine connaissance de cause qu'il sortit des rangs des tories pour se donner au parti whig. La charge de garde du sceau privé marqua son entrée dans les affaires (1702). A l'avénement de la reine Anne il fut occupé à l'étranger, et adjoint à Marlborough pour négocier dans les conférences de Gertruydemberg (1709) ; puis il se rendit avec des pouvoirs extraordinaires à La Haye, et attacha son nom à un traité secret (*barrier treaty*), par lequel l'Angleterre s'engageait à faire des Pays-Bas espagnols une sorte de rempart entre les États généraux et l'ambition de la France. Le parlement de 1712 accueillit ce traité avec des cris d'indignation, et le dénonça comme un acte de trahison envers la reine et le royaume. Le triomphe des tories, qui repoussaient obstinément tout semblant de paix, avait alors éloigné lord Townshend de la scène politique, et il n'y reparut qu'avec Georges Ier, qui lui laissa le soin de composer son premier cabinet (sept. 1714). Il y appela Robert Walpole, son beau-frère, et le comte Stanhope; mais, quoique simple secrétaire d'État, il y eut en réalité la première place. Cette administration, qui fut signalée par la répression de l'insurrection jacobite et l'établissement des législatures septennales, ne tarda pas à déplaire à ce qu'on appelait le parti hano-

vrien, c'est-à-dire aux maîtresses et aux favoris du roi. Townshend, d'un caractère impétueux, brusque, ne voulut se prêter à aucune transaction, et défendit énergiquement les intérêts du pays. Il fut éloigné du conseil (10 avril 1717), et sa retraite entraîna celle de Walpole et de ses collègues. La réconciliation ménagée entre le roi et le prince de Galles facilita aux amis de ce dernier leur retour au pouvoir. Townshend entre autres succéda à Stanhope (juin 172), et apporta cette fois plus de réserve et d'adresse dans ses rapports avec les courtisans en faveur. Son crédit ne fit que grandir lorsque Georges II monta sur le trône; mais à la suite des discussions orageuses qu'amena la signature du traité de Séville, ou de la quadruple alliance, il donna sa démission (15 mai 1730), et alla s'établir à Rainham (1). Il renonça pour le reste de sa vie à s'occuper de politique, et refusa, malgré les plus pressantes sollicitations, de remettre le pied à Londres. Townshend fut un ministre capable et honnête, et surtout un habile diplomate; il joignait à une profonde connaissance des intérêts européens un esprit solide et très-orné. Marié deux fois, il eut douze enfants, entre autres *Charles*, qui hérita de ses titres, mort le 12 mars 1764, et *Georges*, amiral, mort en 1769.

Memoirs of Walpole. — Lord Stanhope, *Hist. of England from the peace of Utrecht.* — *English cyclop.*, biogr.

TOWNSHEND (*Georges*, marquis), petit fils du précédent, né le 28 février 1724, mort le 14 septembre 1807. Il était filleul du roi Georges Ier. Ayant pris le métier des armes, il assista aux batailles de Dettingen, de Fontenoy, de Culloden, et de Lawfeld, fut ensuite envoyé dans le Canada, et dirigea les opérations de l'armée après la mort de Wolfe; ce fut comme général en chef qu'il reçut, le 18 septembre 1759, la capitulation de Québec. Après avoir concouru en Allemagne à la victoire des alliés à Fillinghausen (1761), il rejoignit le contingent anglais placé sous les ordres du comte de Lippe, et prit part à la campagne de Portugal jusqu'à la paix de 1763. Élevé au rang de feld-maréchal, il remplit sous le règne de Georges III les charges de directeur général de l'artillerie et de vice-roi d'Irlande. Il reçut en 1784 le titre de comte de Leicester et le 31 octobre 1787 celui de marquis Townshend.

TOWNSHEND (*Charles*), frère du précédent, né en 1725, mort le 4 septembre 1767, à Londres. Au jugement d'Horace Walpole il joignit de bonne heure aux qualités de l'homme d'État une ambition démesurée, beaucoup de vanité, l'esprit d'intrigue et peu de préjugés. Dès son entrée dans les communes (1747), il se fit connaître comme orateur de premier ordre. Attaché aux whigs, il subit les vicissitudes de son parti : on le vit successivement membre de l'amirauté (1474), trésorier de la chambre (1754), secrétaire de la guerre (1761), secrétaire du commerce et des colonies (1763), payeur général de l'armée (1765), et chancelier de l'échiquier (1766). Chacune des administrations dont il fit partie dura une année à peine, quelquefois moins, et il n'y joua qu'un rôle secondaire. Le roi venait enfin de s'adresser à lui pour composer un ministère, lorsqu'au moment de réaliser sa plus chère ambition Townshend succomba, en quelques jours, à une fièvre maligne. Il avait épousé en 1755 la fille unique du duc d'Argyle, veuve du fils aîné du duc de Buccleuch, et avait obtenu pour elle la baronnie de Greenwich.

Chatam, *Correspondence.* — H. Walpole, *Letters.* — Massey, *Hist. of the reign of George III.* — *English cyclop.*, biogr. — Collins, *Peerage.*

TOZZI (*Luca*), médecin italien, né le 21 novembre 1638, à Frignano, près d'Aversa, mort le 11 mars 1717, à Naples. Envoyé fort jeune à Naples, il y étudia les humanités chez les jésuites, puis la médecine sous Onofrio Riccio, fameux professeur du temps. A peine reçu docteur (1661), il attira sur lui l'attention des savants par les bonnes observations qu'il publia sur la comète de 1664. Bientôt après il se jeta avec ardeur dans la querelle suscitée par un médecin novateur, nommé Sebastiano Bartoli, et dont l'autorité de Galien était le prétexte (1666); au fond il s'agissait d'établir les principes de la philosophie naturelle, et la cour de Rome en jugea ainsi, puisqu'elle fit imposer silence aux disputeurs, qui s'étaient partagés en deux camps, les *investiganti* et les *discordanti*, sans parler des disciples de Porta, qui s'appelaient les *secreti*. Tozzi s'était prudemment rangé au parti des orthodoxes. Aussi fit-il dans sa profession une fortune rapide, dont il était digne du reste par son habileté et par l'étendue de ses connaissances. Chargé en 1678 de suppléer à la fois Tommaso Cornelio et Andrea Gomez, on le vit monter en chaire jusqu'à quatre fois par jour. Lorsqu'il devint professeur en titre (1694), par le choix unanime de ses collègues, les élèves affluèrent à son cours, où ils l'entendaient disserter avec autant d'éloquence que de savoir sur la médecine, les mathématiques, la philosophie, l'astronomie, la physique, etc. A ces fonctions il ajouta celles de médecin en chef de l'hôpital de l'Annonciade et de médecin général du royaume de Naples. En 1695, il remplaça le célèbre Malpighi dans le double emploi de professeur à l'université de Rome et de médecin particulier d'Innocent XII, et ses soins prolongèrent, contre les apparences, la vie de ce pontife. Il s'était mis en route pour Madrid, où l'appelait Charles II, lorsqu'il apprit à Milan la mort de ce prince; l'amour du pays le ramena à Naples, où le duc de Medina-Celi, alors vice-roi, le combla d'honneurs. On a de Tozzi les ouvrages suivants, composés sous l'influence de van Helmont et de Syl-

(1) Avant de se retirer, il eut avec Walpole une querelle violente dans laquelle les deux beaux-frères ne se contentèrent pas, dit-on, d'échanger des injures.

vius : ***Recondita naturæ opera jam detecta, ubi circa cometam disseritur;*** Naples, 1665, in-12; — ***Medicina theoretica;*** Lyon et Avignon, 1681-86, 2 part., in-8°; — ***In Hippocratis Aphorismos commentaria;*** Naples, 1693, 2 vol. in-4°; — ***Horarum æquinoctialium expositio;*** ibid., 1706, in-4°; — ***In librum artis medicinalis Galeni;*** Padoue, 1711, in-4°. Le recueil de ses œuvres a été publié à Venise, 1721, 5 vol. in-4°.

Gimma, *Elogi academici*, t. I[er], p. 179. — Niceron, *Mémoires*, t. XVII. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — *Uomini ill. di Napoli*, t. III. — *Biogr. méd.*

TOZZO. *Voy.* LARI (*Giovanni*).

TRABEA (*Quintus*), poëte comique romain, vivait vers 130 av. J.-C. Il était plus jeune que Térence, et il fut, par ordre de date, un des derniers de cette pleiade de poëtes latins qui transportèrent sur la scène romaine, en l'appropriant aux mœurs du temps, le théâtre des poëtes athéniens de la comédie nouvelle. Il figure le huitième sur la liste de Sedigitus, où Plaute n'est que le second et Térence le sixième. Comme il ne reste de lui que quelques vers, il est impossible d'émettre une opinion personnelle sur son talent; il faut accepter le jugement de Varron, qui, tout en assignant la première place à Titinius et à Térence pour la peinture des caractères, signale Trabea, à côte d'Attilius et de Cæcilius, comme un maître dans l'art du pathétique. Les courts fragments de Trabea ont été recueillis par Bothe : *Poetarum Latii scenicorum fragmenta*, t. II, p. 58. L. J.

Aulu-Gelle, XV, 24. — Cicéron, *Tuscul. Quest.*, IV, 31; *De finibus*, II, 4. — Varron, *Ling. lat.*, V.

TRACHALUS (*Galerius*), orateur romain, vivait dans le premier siècle après J.-C. On ne sait rien de sa carrière oratoire et politique, qui sans doute avait été longue et brillante, puisqu'il atteignit une des premières charges de l'État. Il était consul avec Silius Italicus lorsque Néron tomba du trône (68). Son amitié avec Othon, sa parenté avec Galeria Fundana, femme de Vitellius, lui permirent de traverser sain et sauf la période des troubles civils qui suivit la mort du dernier prince de la famille de César. Quintilien le cite comme un des meilleurs orateurs de son temps; Tacite prétend qu'il composa les discours qu'Othon prononça dans son court principat. Il rapporte plusieurs de ces discours, mais ils sont trop fortement marqués de l'empreinte de l'historien pour qu'on puisse les attribuer à un autre qu'à Tacite lui-même. L. J.

Tacite. — Quintilien, VI, 3; VIII, 5; X, 1; XII, 5, 10. — Meyer, *Orator. roman. fragmenta.* — *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, 2e série, t. VII.

TRACY (STUTT ou ESTUT DE), nom d'une famille originaire d'Écosse. *Walter* STUTT, un des gentilshommes qui accompagnèrent, en 1420, les comtes de Buchan et de Douglas à la cour de France, fut un des archers de la garde écossaise de Charles VII. Il obtint de Louis XI des lettres de naturalité et la seigneurie d'Assay, en Berri. Ses descendants se firent remarquer dans la carrière des armes; ils devinrent barons de Paray-le-Fraisil, comtes et marquis de Tracy (1). Nous citerons les trois qui suivent :

TRACY (*Bernard* DESTUTT DE), écrivain ascétique, né le 25 août 1720, à Paray-le-Fraisil, près Moulins, mort le 14 août 1786, à Paris. A seize ans il fit profession chez les théatins, et passa toute sa vie dans une retraite profonde, occupé d'œuvres de piété et de travaux littéraires. Une santé fort délicate ne lui permit pas même d'avoir, dans son ordre, d'autre emploi que celui de maître des novices; cependant, il parut quelquefois dans la chaire chrétienne, et c'est lui qui prononça, en 1753, à Moulins, le panégyrique de la mère de Chantal, lors de sa béatification. Le P. Tracy a publié : ***Conférences ou exhortations à l'usage des maisons religieuses;*** Paris, 1765, 1783, in-12; — ***Conférences ou exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques;*** Paris, 1768, in-12; — ***Traité des devoirs de la vie chrétienne;*** Paris, 1770, 2 vol. in-12; — ***Vie de saint Gaétan de Thierne, fondateur des Théatins, suivie de notices sur les BB. Jean Marinon, André Avelin et Paul Burali d'Arezzo, de la même congrégation;*** Paris, 1774, in-12; — ***Nouvelle Retraite à l'usage de toutes les communautés religieuses;*** Paris, 1782, in-12; — ***Vie de saint Bruno, fondateur des Chartreux, avec diverses remarques sur le même ordre;*** Paris, 1785, in-12 : il fait en quelque sorte l'histoire des chartreux, et donne des détails intéressants sur les généraux de cet ordre, sur les hommes distingués par leurs talents ou leurs vertus qui en sont sortis, sur les changements qu'a subis la règle, et sur les maisons des chartreux en France.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. universel.*

TRACY (*Antoine-Louis-Claude* DESTUTT, comte DE), célèbre philosophe, neveu du précédent, né le 20 juillet 1754, dans le Bourbonnais, mort le 9 mars 1836, à Paris. Son père, *Claude-Charles-Louis*, né en 1723, mort en 1766, commanda à Minden une compagnie des gendarmes de Flandre, et devint en 1763 maréchal de camp. Il commença sous les yeux de sa mère de bonnes études classiques, qu'il alla compléter à l'université de Strasbourg. Il y excella surtout dans les exercices du corps, maniant bien un cheval, habile aux armes, intrépide à la nage, lançant la paume avec dextérité et dansant avec grâce. Il inventa même une contredanse qui a été longtemps connue sous son nom. En quittant l'université il entra dans les mousquetaires de la maison du roi, passa comme capitaine dans le régiment de Royal-Dauphin, et à vingt-deux ans devint colonel en second du régiment Royal-Cavalerie (1776). Peu après il épousa M[lle] de Dur-

(1) Cette dernière terre, située en Nivernais, leur vint par alliance. (Voy. de Soultrait, *Armorial du Bourbonnais*, p. 190; Fr. Michel, *Les Écossais en France*, t. I[er]).

fort-Civrac, petite-nièce du duc de Penthièvre, et celui-ci le mit à la tête du régiment de son nom. Lorsque la révolution éclata, il prit une part active aux opérations de l'assemblée provinciale du Bourbonnais. Élu, le 24 janvier 1789, député de la noblesse aux états généraux, il siégea à côté de son ami La Fayette. Au printemps de 1792, il reçut le grade de maréchal de camp et le commandement de toute la cavalerie de l'armée du nord; mais à l'approche du 10 août M. de Tracy se fit donner un congé illimité, et s'établit avec sa famille à Auteuil, où il se livra à l'étude dans la société de Condorcet et de Cabanis. Il fut violemment arraché à ses travaux, et arrêté comme suspect, le 2 novembre 1793. Enfermé à l'Abbaye, puis aux Carmes, il ne recouvra sa liberté qu'en octobre 1794. C'est dans les méditations solitaires de la prison qu'il reconnut la véritable voie de son esprit; quittant Lavoisier pour Locke et Condillac, il laissa l'observation des phénomènes de la matière pour la recherche des lois de l'intelligence. Sur la présentation de Cabanis, il fut nommé membre associé de l'Institut national, dès sa création, dans la classe des sciences morales et politiques. M. de Tracy ne tarda pas à soumettre à ses collègues les *Mémoires* qu'il réunit et refondit plus tard pour en faire ses *Éléments d'idéologie*. Ils eurent aussitôt du retentissement, et leur auteur fut entouré de considération. Nommé membre et secrétaire d'un comité d'instruction publique établi près du ministre de l'intérieur, il concourut à la réorganisation de l'enseignement. Après le 18 brumaire, il fut au nombre des trente premiers sénateurs. En 1803, Bonaparte réorganisa l'institut, supprima la classe des sciences morales et politiques, et changea le titre de *membres associés* en celui de *correspondants*. M. de Tracy fut attaché en cette qualité à la classe d'histoire et de littérature anciennes. La suppression de celle des sciences morales était faite dans l'intention surtout de frapper la société philosophique et trop indépendante d'Auteuil, dont faisaient partie, avec Tracy, Cabanis, Volney, Garat, Chénier, Ginguené, Thurot, Daunou. Cette société cependant ne se dispersa point, et M. de Tracy, qui prenait peu de part aux actes du corps politique dont il était membre, partageait son temps entre la rédaction de ses ouvrages et des conversations avec ses amis. En 1808, il entra dans l'Académie française à la place de Cabanis. En 1814, il vota la déchéance de l'empereur, et passa dans la chambre des pairs (1); il s'éleva avec force contre la réaction de 1815, refusa de prendre part aux procès politiques, par le motif qu'il n'existait pas de loi spéciale déterminant les formes de la procédure devant la chambre des pairs, et repoussa toutes les lois contraires à l'esprit et aux établissements de la révolution.

(1) Il fut compris dans l'ordonnance du 31 août 1817, avec le titre de comte qu'il avait cessé de porter depuis 1789.

Lorsque l'Académie des sciences morales fut réorganisée, en 1832, il fut, ainsi que Degerando, adjoint aux dix membres alors vivants de l'ancienne classe pour former le noyau de la nouvelle Académie, mais il n'y parut qu'une seule fois. Il était tombé en vieillissant dans une grande tristesse, causée par la perte de ses amis, par le discrédit de ses opinions philosophiques, que remplaçaient les doctrines de l'école éclectique, et augmentée par une pénible infirmité : il était devenu presque aveugle, et n'avait d'autre distraction que de se faire lire Voltaire. Il vit venir la mort sans crainte et sans regrets, et quitta doucement la vie, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Destutt de Tracy avait une âme droite, un caractère ferme, et, sous des dehors calmes, un cœur passionné. D'ordinaire aimable, il devenait froid et sec envers ceux qu'il n'estimait pas. Ses ennemis l'appelaient *Têtu* de Tracy; mais ses belles qualités faisaient le charme de ses amis, qui furent nombreux (1). On admirait surtout chez lui un rare courage contre les douleurs morales et les souffrances physiques, et qui ne se démentit jamais (2). On peut dire qu'il a donné le rare spectacle d'une parfaite harmonie entre l'intelligence et le caractère; sa vie a été le pur reflet d'une longue idée, c'est-à-dire d'un constant amour pour la liberté.

La philosophie de Destutt de Tracy est le sensualisme de Condillac, poussé à ses dernières conséquences avec une rigueur presque mathématique. Partant aussi de la sensation, comme source unique de toutes les fonctions de l'entendement, la regardant aussi comme le principe de toutes les facultés, il n'imita pas l'illogisme de Condillac, qui laissait subsister chez l'homme une âme inactive et inutile : il la supprima. Tout se passait, selon lui, entre le cerveau, doué d'une force particulière, qu'il ne cherchait pas à définir, et les objets extérieurs produisant des impressions sur les nerfs. L'impression transmise au cerveau devenait une sensation, si l'objet était présent; un souvenir, si l'objet était absent; un rapport, s'il y avait plusieurs objets; un raisonnement, s'il y avait plusieurs rapports : ce mouvement du dehors au dedans produisait donc la connaissance. L'action était produite par

(1) Il savait obliger avec beaucoup de délicatesse. En 1806, lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse, Bitaubé perdit une pension de 2.000 écus qui lui était payée depuis Frédéric II et qui formait la partie la plus importante de son revenu. « Mon cher confrère, lui dit M. de Tracy, je sais que votre pension est dans ce moment suspendue; obligez-moi de me prendre pour votre banquier pendant tout le temps de la guerre. » Bitaubé accepta, et c'est lui-même qui a fait connaître cette offre.

(2) « Atteint de la cataracte, dit M. Mignet, après un an de complète cécité, il partit un matin de la rue d'Anjou-Saint-Honoré sans prévenir personne, se rendit en fiacre à l'Arsenal, où demeurait le célèbre oculiste Wenzel, se fit opérer, mit un bandeau sur ses yeux, ses cristallins enlevés dans sa poche, et retourna aussi tranquillement chez lui que s'il venait d'une promenade ou d'une visite. »

un autre mouvement nerveux, allant du dedans au dehors, et partant du cerveau lorsque l'impression y avait suscité le désir. Ainsi se trouvaient ramenées à la faculté de sentir les quatre facultés qui pour lui composaient tout l'entendement humain, la perception, la mémoire, le jugement, la volonté; ainsi les opérations mécaniques de l'organisme produisaient tout le travail de notre intelligence et enlaçaient même les décisions de notre volonté dans leur cercle fatal. Telle était l'idéologie de Destutt de Tracy, et il disait justement qu'il en avait fait « une partie de la zoologie ». Quelle morale résultait de ces principes? Une morale inévitablement égoïste. L'homme avait des droits, puisqu'il avait des besoins à satisfaire; il avait des devoirs, puisque sa nature lui demandait d'employer les moyens les plus propres à satisfaire ses besoins. La vertu consistait donc pour l'homme à conformer ses désirs aux ressources qu'il possédait en lui-même. Quant à la justice, elle ne pouvait avoir pour base que des conventions sociales. M. de Tracy commença à exposer sa théorie dans le *Projet d'Éléments d'idéologie à l'usage des écoles centrales* (Paris, 1801, in-8°). Il l'appliqua ensuite à l'expression des idées, dans sa *Grammaire générale* (1803, 1817, in-8°); aux règles du raisonnement, dans sa *Logique* (1805, 1818, in-8°); aux mobiles et aux conséquences de nos actions, dans le *Traité de la volonté et de ses effets* (1815, 1818, in-8°) qui contient en même temps un beau traité d'économie politique. Il réunit ensuite ces parties séparées, et présenta sa doctrine complète en un seul corps d'ouvrage, sous le titre d'*Éléments d'idéologie* (Paris, 1817-1818, 4 vol. in-8°, et 1824-25, 5 vol. in-18). Rigoureusement fidèle aux conséquences de la philosophie matérialiste, Hobbes avait conclu au despotisme en politique; M. de Tracy, moins logique, conclut au développement de la liberté, dans son *Commentaire sur l'Esprit des lois*. Il envoya ce livre, qu'il avait écrit en 1806, à son ami le président Jefferson, qui le traduisit lui-même et en recommanda l'étude dans les collèges. Le texte primitif fut publié à Paris, en 1817, et réimpr. en 1819, 1822, 1828, in-8°.

Outre les ouvrages cités, Destutt de Tracy a publié : *Quels sont les moyens de fonder la morale chez un peuple?* Paris, 1798, in-8°; — *Observations sur le système actuel de l'instruction publique*; Paris, 1801, in-12; — *Principes logiques, ou Recueil de faits relatifs à l'intelligence humaine*; Paris, 1817, in-8°; — des articles dans le *Mercure de France*, 1795-1797; — des *mémoires* dans le recueil de l'Institut, *Sur la faculté de penser*, *Sur quelques questions d'idéologie*, *Sur la Métaphysique de Kant*, etc. Barbier lui attribue l'*Analyse raisonnée de l'Origine de tous les cultes* (1804, in-8°). J. M.

Mignet, *Notices et portraits*, t. I. — Damiron, *Essai de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*. — Degérando, *Hist. de la philosophie*. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Guizot, *Discours de récept. à l'Acad. fr.* — *Dict. d'économie polit.* — *Dict. des sciences philos.*, I. — Mme V. de Tracy, *Essais*.

TRACY (*Alexandre-César-Victor-Charles* DESTUTT, marquis DE), homme politique, fils du précédent, né à Paris, le 9 septembre 1781, mort à Paray-le-Fraisil (Allier), le 13 mars 1864. Il fut élevé avec un soin particulier par son père, qui imprima de bonne heure à ses idées un tour d'esprit philosophique. Admis à l'École polytechnique en 1797, il devint élève sous-lieutenant du génie en 1800, et lieutenant l'année suivante. Capitaine en second au 4e bataillon de sapeurs en 1804, il fut employé au camp de Boulogne et à l'armée d'Italie. En 1807 il passa dans l'état-major du génie, servit en Dalmatie, puis accompagna le général Sebastiani à Constantinople. Il fit en Espagne les campagnes de 1808 à 1811, et fut blessé à Albuera. Chef de bataillon au 58e d'infanterie (1809), il prit part à l'expédition de Russie, pendant laquelle il tomba par capitulation aux mains des Russes avec la brigade du général Augereau. Ce fut alors que prisonnier à Saint-Pétersbourg, où une sœur de sa tante s'était réfugiée, il courut le risque d'en être chassé, sur la demande de cette grande dame émigrée. Rentré en France à la paix, il fut nommé colonel (juin 1814), épousa en 1816 la veuve du général Letort (*voy.* ci-après), et fut mis en 1820 à la retraite. Il consacra ses loisirs à des études scientifiques, auxquelles les leçons de son père l'avaient préparé. Élu en 1822 député de Moulins (Allier), il prit place à l'extrême gauche, auprès de La Fayette (1), et se distingua par l'indépendance de son caractère et par l'élévation de ses idées. Non réélu en 1824, par suite des manœuvres du ministère, il ne rentra dans la chambre qu'en 1827, et y fut renvoyé jusqu'en 1848, mais par différents collèges (2). Il lutta avec persévérance pour toutes les libertés, fut l'un des 221, demanda, après la révolution de Juillet, la suppression de la peine de mort en matière politique, vota, bien que fils de pair, contre l'hérédité de la pairie, signa le compte-rendu de 1832, et prit souvent la parole en faveur des réfugiés politiques, de l'émancipation des esclaves, de la liberté d'enseignement, enfin, de l'abandon de l'Algérie, qu'il présentait comme la plus ruineuse et la moins assurée de nos conquêtes. Son opposition n'était d'ailleurs ni systématique ni malveillante, et lors des discussions orageuses sur le droit de visite, seul sur les bancs de la gauche, il défendit les conventions de 1831 et de 1833 comme indispensables à la répression de la traite des noirs. En 1841 il fut appelé à siéger dans le conseil général

(1) Georges de La Fayette, fils du général, avait épousé la sœur de Victor de Tracy.

(2) Depuis 1827 il représenta l'arrondissement de Moulins; depuis 1838 jusqu'en 1848 celui de Laigle (Orne). En 1834, il avait eu les honneurs d'une double élection dans l'Allier, à Moulins et à La Palisse.

de l'agriculture. « Esprit et cœur généreux, dit de lui M. Guizot (*Mémoires*, II, 120), toujours prêt à se mettre en avant pour ce qu'il croyait le droit et le bien de l'humanité, et s'étonnant toujours des difficultés qu'il rencontrait à faire partager sa conviction et accepter son dessein. » Après la révolution de 1848, M. de Tracy, élu colonel de la 1re légion de la garde nationale de Paris, se fit remarquer à la tête de cette légion dans les sanglantes journées de juin. Représentant de l'Orne à l'Assemblée constituante, il y vota avec la droite, excepté sur le bannissement de la famille d'Orléans (1), et sur l'abolition de la peine de mort. Après l'élection du 10 décembre, il fut désigné par le choix personnel du président Louis-Napoléon pour figurer dans son premier cabinet; mais il fut évincé, par suite d'une intrigue, du département de l'agriculture, auquel il semblait destiné par ses longues études, et fut chargé de celui de la marine (20 déc. 1848). Il perdit son portefeuille lors du renouvellement du cabinet annoncé par le message du 31 octobre 1849, et combattit dès lors la politique de l'Élysée. Pendant son court passage aux affaires, il avait eu la satisfaction de voir abolir l'esclavage dans les colonies françaises, et supprimer l'échafaud politique. Réélu à l'Assemblée législative dans l'Orne, il vota avec la majorité, protesta contre le coup d'État du 2 décembre 1851, et rentra dans la vie privée. Il se retira dans sa belle terre de Paray, et s'y occupa, avec succès, d'améliorations agricoles. On a de lui : *Lettres sur l'agriculture*; Paris, 1857, in-8°; 2e édit., sous le titre de *Lettres sur la vie rurale*, Paris, 1861, in-12 : elles avaient paru en 1847 dans le *Journal des économistes*. Il a laissé manuscrits des *Souvenirs* et un recueil intitulé : *Pensées et rêveries*. E. REGNARD.

Archives de la guerre. — *Moniteur univ.* — Guizot, *Mémoires*, VI, 149. — Cuvillier-Fleury, *Études et Portraits*, p. 216.

TRACY (*Sarah* NEWTON, marquise DE), femme du précédent, née le 30 novembre 1789, à Stockport (Angleterre), morte dans la nuit du 26 au 27 octobre 1850, à Paray-le-Fraisil, était arrière-petite-nièce de l'illustre Newton. Amenée dès 1790 en France, elle ne cessa plus de l'habiter. Belle et spirituelle, elle fut admise, jeune encore, dans la société de la marquise de Coigny (belle-mère du général Sebastiani), et y vécut jusqu'à l'époque de son mariage avec le colonel Letort. Devenue veuve en 1815, elle épousa, en secondes noces, le 28 septembre 1816, Victor de Tracy (*voy.* ci-dessus). Elle était aussi distinguée par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. « Je ne puis oublier, dit M. Cuvillier-Fleury, tout ce que M. de Tracy a dû à cette femme supérieure et à ses deux charmantes filles pour que son salon, l'un des plus fréquentés de l'opposition libérale sous les trois derniers règnes, devînt aussi une des plus attrayantes réunions de Paris. » Elle a fait imprimer à quelques exemplaires une *Notice* sur M. de Tracy, son beau-père (Paris, s. d., in-8° de 92 p.). Née dans la communion anglicane, mais attirée dès l'enfance par la pompe des cérémonies catholiques, elle s'était livrée, dans le but de s'éclairer, à l'étude des écrivains sacrés, et avait eu le courage de se mettre en état de lire les Pères de l'Église latine dans les textes originaux; ce qu'elle a écrit sur cette matière, dans les dernières années de sa vie, formerait plusieurs vol. in-fol. M. A. Teulet, chargé de ce soin par une disposition du testament de cette dame, a réuni, pour être distribués à ses amis : *Essais divers, lettres et pensées de Mme de Tracy* (Paris, 1852-55, 3 vol. in-12, tirés à 150 exempl.). On remarque dans le t. Ier, outre la notice dont nous venons de parler, le récit d'un voyage à Plombières, fait en 1808, par l'auteur, en compagnie de Mme de Coigny. Le t. II renferme des études sur S. Ambroise, S. Athanase, S. Antoine et Tertullien; le t. III contient des journaux et souvenirs, des maximes et pensées, et des lettres intimes. De chacun de ses maris, Mme de Tracy eut une fille; l'aînée, femme du général d'artillerie Beuret; la cadette, mariée à M. de Magnoncourt. E. REGNARD.

Avertissement de l'éditeur, à la tête des *Essais divers*, etc. — Cuvillier-Fleury, *Études hist. et litt.*, I, 163. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XIII. 156.

TRADENIGO (*Pietro*), doge de Venise, né à Pola, mort le 15 mars 864, à Venise. Lorsque Giovanni Participatio fut déposé et relégué dans un monastère (836), les suffrages du peuple lui donnèrent pour successeur Pietro Tradenigo, qui obtint d'associer son fils Giovanni au pouvoir. Sollicité par l'empereur Théophile de se joindre à lui pour arrêter les ravages des Sarrasins (837), il arma une flotte de soixante bâtiments, et la commanda en personne. Le combat eut lieu dans le golfe de Tarente. Les Grecs ayant pris la fuite, tout l'effort de l'ennemi tomba sur les Vénitiens, qui eurent presque tous leurs vaisseaux pris ou submergés. C'est là le trait le plus saillant d'un assez long règne, dont le dénoûment fut tragique. Les malheurs publics et aussi la faiblesse du doge avaient amené des divisions intestines. Des rixes sanglantes éclataient sans cesse. En se rendant à l'église Tradenigo fut assailli, au milieu de son cortége, par une bande de furieux qui étaient de la faction Barbolani, et massacré. Orso Ier Participatio lui succéda.

Dandolo, *Chron.* — Sabellico, *Hist Venet.* — Daru, *Hist. de Venise*, t. Ier.

TRAETTA (*Tommaso*), compositeur italien, né le 19 mai 1727, à Bitonto (roy. de Naples),

(1) Ce fut celui de ses votes qui étonna le plus ses amis. La surprise fut grande aussi dans la famille proscrite, rapporte M. Cuvillier-Fleury. Le roi Louis-Philippe s'étant fait lire la liste des représentants qui avaient voté pour la loi du bannissement : « Assez, dit-il, quand il entendit le nom de Tracy; passons à ceux qui ont voté contre... Mes enfants, oubliez les autres. »

mort le 6 avril 1779, à Venise. Admis à onze ans au conservatoire *de' Poveri di Gesu-Cristo*, il reçut les leçons du célèbre Durante; mais à la suppression de cet établissement (1740), il passa dans l'école de San-Onofrio, dirigée par Leo, qui fut son véritable maître. Dix années d'études firent de lui un musicien accompli. Dès son premier ouvrage, *il Farnace*, joué au théâtre de San-Carlo de Naples (1750), il obtint un succès si brillant qu'on lui demanda pour la même scène six opéras sérieux, qui se succédèrent sans interruption. Toute l'Italie s'enthousiasma bientôt jusqu'à l'engouement pour cet artiste : Rome, Florence, Venise, Milan se le disputèrent à l'envi; le duc de Parme l'attacha à sa cour, avec le titre de maître de chapelle (1759 1765). Appelé deux fois à Vienne, il accepta les sujets qu'on lui proposa (*Armide* et *Iphigénie*), et ne s'y montra inférieur à aucun de ceux qui les avaient traités jusqu'alors. Après avoir dirigé pendant deux ans le conservatoire de l'Ospedaletto à Venise, Traetta consentit à remplacer Galuppi dans l'emploi de compositeur de l'impératrice Catherine II (1768). Lorsqu'il quitta la Russie (1775), il avait ruiné sa santé et son génie à la fois; les opéras qu'il produisit à Londres, à Naples, et à Venise ne parurent pas dignes de sa haute réputation. « Doué au plus haut degré du génie dramatique, dit Fétis, plein de vigueur dans l'expression des sentiments passionnés, hardi dans les modulations et plus enclin que les musiciens italiens à faire usage de l'harmonie chromatique de l'école allemande, Traetta paraît avoir conçu la musique de théâtre au point de vue où Gluck s'est placé quelques années plus tard. Dans le pathétique, il atteint quelquefois le sublime. » Voici les titres des meilleurs opéras de Traetta : *Il Farnace* (1750), *Ezio* (1754), *Ippolito ed Aricia* (1759), *Ifigenia in Aulide* (1759), *Armida* (1760), *Sofonisba* (1761), *Didone abbandonata* (1764), *Semiramide riconosciuta* (1765).

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

TRAGUS (1) (*Jérôme* Bock), botaniste allemand, né en 1498, à Heidesbach (Bavière rhénane), mort le 21 février 1554, à Hornbach, près de Deux-Ponts. Ses parents, qui étaient peu fortunés, le destinaient à l'Église; il fit dans cette vue de bonnes études dans différentes universités de l'Allemagne, mais avec les années grandit en lui le dégoût de la vie cloîtrée, et il alla ouvrir à Deux-Ponts une école qui devint florissante. En même temps la connaissance approfondie qu'il avait des plantes lui fit donner l'intendance du jardin ducal. La réforme de Luther trouva dans Tragus un adepte fervent, il s'engagea même dans le sacerdoce, et accepta en 1533 la vocation de l'église d'Hornbach, où aux fonctions pastorales il ajouta celles de médecin et d'apothicaire. Les troubles religieux l'ayant forcé de chercher asile à Saarbruck, il y demeura deux ans, et fut attaché comme médecin à la cour du comte de Nassau. Il mourut d'une phthisie pulmonaire. On a rangé avec justice Tragus parmi les restaurateurs de la botanique au seizième siècle. Il eut en effet le mérite d'étudier les plantes non dans les livres, mais sur le sol même, et parcourut dans de fréquentes excursions les Ardennes, les Vosges, le Jura, les Alpes suisses et les bords du Rhin. « Ce fut lui, dit Jourdan, qui le premier introduisit dans la botanique une certaine méthode dont on ne trouve encore aucune trace ni dans Brunfel ni dans Fuchs. Au lieu de suivre l'ordre alphabétique, il en adopta un autre, qu'on peut considérer comme la première tendance qui ait été faite pour arriver à la méthode naturelle. Ses divisions générales sont à la vérité fort arbitraires, car il partage les plantes en trois sections, comprenant les arbres et arbustes, les potagères et fourragères, et enfin les sauvages; mais en parcourant chacune de ces classes on trouve des rapprochements qui sont naturels. » On n'a qu'un seul ouvrage de ce savant, intitulé : *Neues Kræuter-Buch* (Strasbourg, 1539, in-fol.), et réimpr. dix fois dans la même ville et dans le même siècle. La première édition est sans figures, celle de 1546 en contient 477 et 111 chapitres de plus; mais la plus estimée date de 1595, à cause des additions de Sebitz et d'Agerius sur les éléments et les animaux. Les planches, dessinées par un artiste strasbourgeois, nommé David Kander, sont correctes, bien qu'inférieures à celles de Fuchs, et composées avec peu de goût; on les a publiées à part (Strasbourg, 1550, 1553, in-4°). La traduction latine de l'ouvrage de Tragus est de David Kyber (ibid., 1552, in-4° de 1200 pag., avec 568 fig.), et a été enrichie d'une savante introduction par Conrad Gesner, ami particulier de l'auteur. Les descriptions de Tragus sont parfois obscures et trop courtes. On lui reproche d'avoir dans maint endroit sacrifié les détails scientifiques au vain désir d'étaler son érudition. Il est le premier, dit-on, qui ait donné la synonymie hébraïque et arabe des plantes. Plumier a consacré à sa mémoire un genre de la famille des euphorbiacées (*tragia*).

Haller, *Bibl. medica.* — Jourdan, dans la *Biogr. méd.* — Cuvier, *Hist. des sciences natur.*

(1) Traduction littérale en grec de son nom patronymique, qui signifie *bouc*.

TRAJAN (*M. Ulpius* Trajanus), empereur romain, né à Italica, en Espagne, le 18 septembre de l'an 53 de notre ère (an de Rome 806), mort à Sélinunte en Cilicie, dans les premiers jours du mois d'août de l'an 117 (an de Rome 870). — Le règne de Trajan est tout à la fois l'un des plus glorieux et malheureusement l'un des plus obscurs de l'histoire de l'empire. C'est à ce prince, cependant, qu'il faut reporter, pour être juste, l'inauguration du siècle des Antonins, qu'on pourrait appeler le siècle de Trajan, mais auquel la postérité n'a pas donné son nom, quoiqu'il en ait marqué l'avénement et préparé les

splendeurs. Avec lui l'ordre s'était rétabli dans l'empire, dont il recula les bornes. Grâce à sa valeur, le Rhin, le Danube, l'Euphrate cessèrent d'être les barrières du monde romain, et malgré les préoccupations des longues campagnes qui occupèrent la moitié de son règne, les arts, amis de la paix, se retrempèrent au contact du génie de la Grèce. Par une singulière fatalité, cette grande époque n'a pas d'histoire. Tacite, après avoir flétri de sa plume acérée les Tibère et les Néron, voulait consoler sa vieillesse en racontant les actes réparateurs du prince sous lequel il vécut; mais il n'a pas accompli son projet. Suétone termine à Domitien les vies qu'il nous a laissées des douze Césars, et les biographes, sans talent, sans critique, qui ont continué l'*Histoire auguste* ne la commencent qu'au règne d'Adrien. Il est vrai que Pline le jeune a fait un panégyrique de Trajan : ce serait, en faisant la part de l'éloge officiel, un précieux document s'il ne datait de la seconde année de l'avénement du prince, au moment où les grandeurs de son règne n'étaient encore que des espérances. Aussi n'avons-nous que l'abrégé de Dion Cassius par Xiphilin, quelques phrases d'auteurs bien postérieurs, puis des médailles, des monuments, des inscriptions, dont l'interprétation nous aide chaque jour à corriger les inexactitudes d'une chronologie contestée ou à combler quelques lacunes.

Espagnol de naissance, Trajan est le premier souverain d'origine provinciale qui soit parvenu à l'empire. Sa famille, qui doit avoir eu quelque illustration dans sa province, fut peut-être attirée en Italie, ainsi que d'autres familles espagnoles, par la faveur dont jouissait leur compatriote Sénèque pendant les premières années du règne de Néron. Son père servit avec gloire pendant la guerre judaïque, où il mérita, comme récompense de son courage, les ornements du triomphe et les faisceaux consulaires. Ce consulat ayant été substitué et n'ayant pas laissé de traces dans les monuments qui sont parvenus jusqu'à nous, la date en demeure incertaine. Cependant nous ne saurions la rapporter qu'aux premières années du règne de Vespasien. Nous apprenons en effet, par Flavius Josèphe, que le père de Trajan commandait comme légat la dixième légion en Judée et qu'il fit à la tête de ce corps le siége de Jaffa (1). Plus tard les médailles nous le montrent gouverneur de la Syrie, et deux inscriptions grecques prouvent qu'en l'an de Rome 832 (de J.-C. 79) il était proconsul d'Asie (2). Or nous savons que cette fonction ne pouvait être remplie que huit ou dix ans après avoir exercé la première magistrature curule. Il est donc probable que c'est en 823 ou

(1) *Bell. Jud.*, l. III, c. 7, § 31.

(2) Eckhel, t. III, p. 21; cf t. VI, p. 435. — Bœck, C. I. G., n° 3146 et 3935. — Cf. M. Adrien de Longpérier, *Observations sur les monnaies portant l'effigie de Trajan père*, dans la *Revue numismatique*, nouvelle série, t. IV, 1859.

824 (de J.-C. 70 ou 71) que l'empereur Vespasien récompensa par les faisceaux consulaires le lieutenant dont il avait apprécié les services quand il n'était lui-même que général. Josèphe, d'ailleurs, confirme le fait en nous apprenant qu'en effet dès l'année 823 le père de Trajan avait quitté le commandement de la Xe légion, dans lequel il avait eu pour successeur Larcius Lepidus (1). Quant au fils, dont la destinée devait être si glorieuse, il apprit la guerre en la faisant pendant dix années comme tribun militaire, et tout jeune il se distingua contre les Parthes, qu'il devait soumettre un jour à la puissance de Rome. Nous ne saurions dire à quelle époque précise il exerça la préture; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il avait rempli cette charge antérieurement à l'an 86 de notre ère, puisqu'un passage de Spartien nous apprend, dans la vie d'Adrien, que ce prince, né à Rome, en l'an 76 (de Rome 829), perdit son père à l'âge de dix ans (de J.-C. 86) et qu'on lui donna pour tuteur son cousin Ulpius Trajanus, qui avait déjà été préteur (2). Trajan a été consul ordinaire : les fastes nous ont donc conservé la date de son consulat, qu'il exerça dans l'année 91 de notre ère (de Rome 844), sous le règne de Domitien, par lequel il fut ensuite appelé à la légation d'une des deux provinces entre lesquelles était divisée la Germanie. Si nous ne nommons pas tout d'abord cette province, c'est que nous croyons devoir nous écarter ici de l'opinion généralement adoptée; mais commençons par constater que sur les bords du Rhin comme sur ceux de l'Euphrate, dans la haute position de commandant en chef comme dans celle de simple officier, Trajan sut se faire aimer de ses soldats et craindre des ennemis du nom romain. C'est pendant sa légation que le choix de Nerva, qui l'adopta, vers la fin d'octobre de l'année 97 (de Rome 850), vint l'appeler à partager le trône, pour bientôt l'occuper seul.

Nerva mourut le 27 janvier 98 (de Rome 851), et Trajan se trouvait à Cologne, dans la basse Germanie, lorsqu'il apprit la nouvelle de cette mort imprévue. C'est sur ce fait, rapporté par Eutrope et par Aurelius Victor (3), qu'on s'est fondé uniquement pour supposer qu'il avait été appelé par Domitien au gouvernement de la Germanie inférieure. Or une pareille conséquence ne nous paraît pas ressortir, tant s'en faut, de l'assertion des deux chroniqueurs. Il n'est nullement probable en effet que Trajan au jour de son adoption ait conservé la simple légation que lui avait assignée le prédécesseur de Nerva. Il est bien plutôt à croire qu'une fois revêtu de la dignité de césar il prit, comme l'avait eu Germanicus avant lui, l'administration supérieure de toute cette partie de l'empire. Nous connais-

(1) *Bell. Jud.*, l. VI, c. 40, § 3.

(2) Spart., *Vit. Hadr.*, c. 1.

(3) Voy. Eutrope, *Hist. rom.*, l. VIII, 2, et Aurel. Vict., *Epit.*, 13.

ien peu, il est vrai, tout ce qui concerne rre germanique à l'époque dont nous traicependant l'étude des monuments épigras supplée jusqu'à un certain point au sile l'histoire, et nous apprendrons par eux rs la fin du règne de Domitien la Gersupérieure était le siége d'une guerre les Suèves. L'inscription d'un tribun de mière légion *adjutrix* le cite comme obtenu dans cette guerre, BELLO SVEBICO, compenses militaires sous l'empereur (1), et cette légion, ainsi que nous en la certitude, était cantonnée dans la haute nie. C'était donc sur cette partie des frondu Rhin qu'on se battait alors, et la me'une rupture de la part des Suèves avait tiver le choix qu'avait fait Domitien d'un eprouvé pour administrer cette province. nument plus décisif encore pour attribuer ference à Trajan la légation de la Germaérieure est le passage de Spartien par leous apprenons que lors de son adoption , son proche parent, fut député par l'arè Mœsie, où il se trouvait alors, pour ans la haute Germanie porter des féliciau nouveau césar (2). Trajan au moment choix de Nerva se fixa sur lui, alors qu'il encore que légat, ne pouvait se trouver ns la province dont il avait le commandent nous conclurons de l'assertion de Sparle cette province, contrairement à l'opiçue, était la Germanie supérieure. Une fois a l'empire, Trajan devait également ses ux deux provinces où le retenait l'intérêt it, et nous verrons tout à l'heure que des s chez les Bructères, qui éclatèrent vers poque, avaient dû l'appeler dans la basse nie, où vint le surprendre la nouvelle de t de son père adoptif et de son propre nent.

a mourut le 27 janvier de l'an 98 de notre Rome 851), et ce fut encore Adrien qui aute Germanie, où il était resté en quitMœsie, vint annoncer à Trajan, alors à , qu'il était desormais le seul chef de e. Ce fut donc dans la Germanie inféque les acclamations de l'armée saluèrent e d'auguste celui qui n'était encore que et c'est ici le lieu, dès le début d'un lont les événements et la chronologie ont rche si incertaine, de rectifier, grâce aux les découvertes de l'épigraphie, une date ante, dont l'inexactitude a été une cause urbation pour tous les historiens de Trarva en l'adoptant l'avait investi de la ce tribunitienne, l'un des plus grands prides empereurs, puisqu'en vertu de ce titre ils pouvaient s'opposer à toute délibération du sénat qui eût été prise sans leur aveu. Or, on sait que le nombre des puissances tribunitiennes, dont la durée ne pouvait dépasser un an et qu'on renouvelait par conséquent chaque année à la même époque, détermine l'ordre chronologique de chacun des règnes de l'empire en indiquant sur les inscriptions ou les médailles la quantité d'années écoulées depuis l'avénement du prince. On a donc cru longtemps que la seconde puissance tribunitienne de Trajan devait dater du jour anniversaire où il l'avait reçue pour la première fois, c'est-à-dire de la fin d'octobre de l'année 97 (de Rome 850), pour s'accroître ainsi d'une unité au même jour jusqu'à la fin de son règne. Il n'en était rien, cependant, et dès lors les dates énoncées par les documents écrits parvenus jusqu'à nous ont paru dans un tel désaccord avec les chiffres inscrits sur les monuments que d'excellents esprits ont essayé, par les suppositions les plus erronées, d'expliquer des contradictions dont on ne savait comment se rendre compte. C'est ainsi que Le Nain de Tillemont, ce patient et judicieux historien des empereurs, a cru devoir admettre deux guerres parthiques sous le règne de Trajan, et que le prince des numismates allemands, Eckhel, tout en prouvant combien cette supposition résistait peu à une critique basée sur l'examen des médailles les plus authentiques, n'a pu se rendre raison des assertions de Dion relatives à l'expédition de Trajan en Orient qu'en soupçonnant l'historien de négligence ou d'erreur. L'erreur n'était pourtant que la fausse date qu'on s'obstinait à donner à la seconde puissance tribunitienne de Trajan en supposant que la première avait duré, selon l'usage, une année entière. La découverte successive de deux diplômes militaires, datés du quantième du mois et du chiffre de la puissance tribunitienne de l'empereur a enfin permis de reconnaître une anomalie qu'on n'avait pas prévue et de rétablir la concordance entre des témoignages également dignes de foi. Ces deux diplômes étaient datés, l'un du 19 janvier portant encore le chiffre de la puissance tribunitienne de l'année précédente (1), l'autre du 17 février et faisant connaître qu'à ce jour le changement était accompli (2). Il devenait donc évident que la substitution d'un chiffre à l'autre avait dû s'opérer non pas au mois d'octobre, mais dans l'intervalle qui existe entre le 19 janvier et la seconde moitié de février. Or, quel moment se montrait plus favorable pour cette solennité que le 27 janvier, c'est-à-dire le jour où la mort de Nerva vint donner à son fils adoptif le nom d'auguste et le suprême pouvoir? Le retour de ce jour n'était-il pas fêté chaque année dans le monde romain, ainsi que nous le voyons par les lettres de Pline et par

(1) Henzen, *Suppl. à Orelli*, n° 5439, et *Iscrizione d'Adriano*, dans les *Annales de corr. ar-*, XXXIV, p. 147.

(2) ...jano a Nerva adoptato, ad gratulationem exer-...us, in *Germaniam superiorem translatus est.* ...*dr.*, c. 2.)

(1) Cardinali, *Dipl. imperiali*, n° XI.

(2) Arneth, *Militar. dipl.*, VI, p. 49, sqq. — Cf. Henzen, *Suppl. à Orelli*, n° 5443.

les réponses de l'empereur, qui l'appelle *dies imperii sui* (1)? Quoi de plus naturel de la part de Trajan que de renouveler une des plus belles prérogatives de l'empire à l'anniversaire de son avénement? Il faut seulement admettre que le prince n'ait compté sa première puissance tribunitienne que pendant trois mois, de la fin d'octobre 850 au 27 janvier 851. C'est ce qui eut lieu évidemment, et cette simple correction aplanit des difficultés chronologiques qui semblaient insurmontables. Les rares fragments que nous a conservés l'histoire cessent d'être récalcitrants aux monuments d'antiquité, monnaies ou médailles, et nous reprenons confiance dans des témoignages qui s'accordent et se corroborent l'un l'autre au lieu de se combattre.

Il nous a donc paru essentiel d'établir tout d'abord une correction qui appuiera sur des bases solides une chronologie jusqu'à présent toute litigieuse. Reprenons maintenant la série des événements, et voyons si les monuments ne nous apprendront pas d'autres faits que le temps nous a dérobés en détruisant le plus grand nombre des documents historiques relatifs à cette époque. Trajan, après avoir été salué auguste à Cologne et y avoir marqué son avénement par la prise de possession d'un second tribunat, se montra digne de l'empire en ne se hâtant pas d'aller jouir à Rome des honneurs suprêmes auxquels il était appelé. Il resta encore quelques mois en Germanie, assurant les frontières, inspirant aux troupes par son exemple la discipline dans les exercices, la patience dans les fatigues, le courage dans les dangers; puis il leur laissa, en les quittant, un chef digne de lui. Nous voulons parler de Vestricius Spurinna, car nous savons par une lettre de Pline que ce légat de la Germanie inférieure, dont Cologne était la capitale, mérita une statue triomphale qui lui fut votée par le sénat sur la demande de l'empereur, « pour avoir rétabli le roi des Bructères dans ses États et, ce qui est de toutes les victoires la plus glorieuse, n'avoir eu qu'à paraître pour dompter par la terreur de ses armes une nation très-belliqueuse (2). »

La lettre de Pline à laquelle nous empruntons la phrase précédente n'étant pas datée, il est difficile de déterminer d'une manière précise l'époque de la révolte des Bructères, et cependant, dans l'histoire d'un règne où la clarté ne se fait qu'à l'aide de demi-jours et de lueurs douteuses rassemblés avec soin, nous avons intérêt à rechercher la date d'un soulèvement que nous avons cru devoir présenter comme l'une des causes qui au commencement de l'année 98 avaient amené Trajan dans la basse Germanie. Heureusement que si la correspondance de Pline n'est pas datée, nous pouvons nous assurer qu'elle est, à quelques exceptions près, rangée par séries chronologiques, et que les exceptions elles-mêmes diminuent à chaque rectification nouvelle rétablissant l'ordre des faits controversés. Or, la lettre qui est pour nous le seul document où il soit question de l'expédition de Spurinna est la septième du second livre, et nous trouvons dans cette partie du recueil les indications nécessaires pour fixer l'époque de quelques pièces. C'est ainsi que la première épître rend compte de la mort du consul Virginius Rufus et de l'oraison funèbre que prononça en cette occasion son collègue dans le consulat, l'historien Tacite : ouvrons les fastes, et nous verrons que tous deux avaient obtenu les faisceaux en l'an de Rome 850 (97 de notre ère). D'autre part, dans la onzième lettre du même livre, Pline annonce que Julius Ferox est consul désigné pour l'année suivante, et Julius Ferox fut consul en l'an 853 (100 de J.-C.). La lettre est donc datée de 852 (99), et ces onze premières lettres du second livre embrassent un espace d'environ trois années, de 850 à 852 (de 97 à 99). La victoire de Spurinna sur les Bructères et les honneurs qui lui furent accordés par le sénat se trouvant annoncés dans la septième lettre semblent dès lors se placer naturellement dans l'espace intermédiaire entre les deux extrêmes, c'est-à-dire en 98 (de Rome 851), probablement à la fin de la campagne, époque où Trajan, rentrant comme empereur dans sa capitale, devait se montrer empressé de faire récompenser par le sénat romain le chef d'une expédition dont il avait surveillé lui-même les préparatifs.

Cependant, Trajan avait fait son entrée solennelle, non pas avec la pompe de ses prédécesseurs lorsqu'ils arrivaient montés sur un char de triomphe ou dans des litières portées à dos d'hommes; mais à pied, au milieu de la foule applaudissant à l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour le peuple romain (1). Un congiaire avait été distribué dans cette occasion aux citoyens comme aux soldats, et une largesse plus efficace encore que ce don de joyeux avénement pourvut à l'éducation des enfants de condition libre dont les parents étaient dépourvus de fortune. Nous voulons parler ici de cette belle institution d'assistance publique dont les monuments à défaut des historiens nous indiquent les débuts et les progrès, depuis les règnes de Nerva et de Trajan, ses créateurs, jusqu'à la fin du haut empire (2).

(1) Voy. les lettres LX, LXI, CIII et CIV du X[e] livre des *Epîtres* de Pline le jeune. – Cf. Borghesi, *Iscrizioni di Fuligno*, Ann. de l'Inst. archeol., 1846, p 330, sqq.

(2) L. II, ép. 7.

(1) Pline, *Paneg.*, c XXII

(2) Spanheim, *De usu et præstantia numismatum*, II, p. 533. — Muratori, *Symbolæ litt. florentinæ*, vol. V, a. 1759. — De Lama, *Tavola alimentaria Veleiate*; Parma. 1819. — Borghesi, *Ricerche intorno i due primi præfecti alimentorum*, Bull. de l'Inst archéol., 1844, p. 126-127 — Henzen, *De tabula alimentaria Bæbianorum*, Ann. de l'Inst. archeol., t. XVI, p. 1-112. — Desjardins, *De tabulis alimentariis*; Paris, 1854. — Voy sur les Médailles de Trajan frappées en l'honneur de l'assistance alimentaire, Eckhel; *D. N. V.*, t. VI, p. 424-425, et Cohen, *Médailles impériales*, nos 12, 16, 299 à 314 du règne de Trajan, t. II, p. 5 et 48 19.

On sait qu'elle consistait à placer sur des propriétés immobilières des sommes considérables, de telle sorte que ces propriétés restassent grevées à tout jamais d'une rente annuelle destinée à l'entretien des jeunes gens admis à jouir des secours accordés ainsi par l'État. La surintendance de ces revenus était confiée dans les différentes régions de l'Italie à des procurateurs, simples chevaliers, qui se trouvaient sous les ordres d'un administrateur général, personnage consulaire. Si Nerva fut le premier créateur de l'institution, d'après les paroles formelles d'Aurelius Victor (1), Trajan seul lui donna tout son développement, ainsi que le prouvent les assertions de Pline le jeune, de Dion, et surtout les nombreux monuments épigraphiques ou médailles, parmi lesquels les plus importants sont les deux édits gravés sur bronze trouvés l'un à Velleia, près de Parme, l'autre près de la ville de Bénévent. Ces inscriptions, datées du règne de Trajan, nous ont révélé quelles furent les mesures prises par ce prince pour assurer sur des bases solides la perpétuité de sa fondation. L'arc de triomphe de Bénévent, qui lui est consacré, offre dans un de ses bas-reliefs la personne de l'empereur, au-devant duquel s'avancent quatre femmes ornées de couronnes murales, symboles des villes de l'Italie. Elles sont entourées de jeunes enfants qui adressent au prince leurs actions de grâces. C'est à cette création, toute récente alors, que Pline a fait allusion dans son panégyrique en disant : « Autrefois lorsque approchait le jour du congiaire, on voyait des essaims d'enfants attendre la sortie du prince et se presser dans les rues sur son passage. Les pères, empressés de les montrer à sa vue, élevaient les plus petits au-dessus de leur tête, et leur apprenaient à bégayer des compliments flatteurs ou des paroles adulatrices. Vous, César, vous n'avez pas voulu qu'on vous priât, et tout agréable qu'eût été à vos regards le spectacle de cette génération naissante, vous avez préféré, avant d'être imploré par eux, les faire inscrire sur vos listes de bienfaisance, afin qu'élevés par vos soins, recevant de vos mains les aliments, ils sachent dès l'enfance que vous êtes le père commun de vos sujets (2). »

Cette question alimentaire, si vitale pour l'Italie, où l'accroissement démesuré de la grande propriété avait appauvri l'agriculture, fut résolue par un système de libre échange, par l'abaissement des taxes, par la création de nouveaux ports, par l'amélioration des routes, à ce point que nulle province ne craignait plus la disette, et que le débordement du Nil n'ayant pas fertilisé comme à l'ordinaire les plaines de l'Égypte, ce pays, qu'on avait appelé jusque alors le grenier du peuple romain, reçut à son tour les blés que Rome, abondamment pourvue, lui envoya pour se nourrir (1). La corporation des boulangers fut réorganisée : Auguste en avait réglé le service et les priviléges; ils furent confirmés et augmentés par Trajan, qui paraît, d'après un texte nouvellement découvert, avoir porté à cent le nombre des membres de leur collége (2). Toutes les mesures étaient donc prises pour assurer la subsistance du peuple, et tandis qu'on encourageait ainsi la production, qu'on traçait des voies nouvelles, qu'on réparait les anciens édifices, qu'on en construisait de nouveaux, la bonne administration des revenus de l'État permettait de retrancher des impôts onéreux. C'est ainsi que le droit du vingtième, qu'on levait indistinctement sur toutes les successions, fut supprimé pour les héritiers directs et adouci pour les héritiers collatéraux. Il fut aussi permis de réclamer contre l'administration quand on se croyait lésé par elle. Elle avait cessé d'être juge et partie dans sa propre cause, et l'on pouvait citer devant les tribunaux ordinaires le procurateur de César (3). Une source de revenus pour les empereurs précédents, source bien autrement immorale, se trouva encore supprimée par l'avénement au trône d'un souverain juste et clément. On ne vit plus de ces confiscations scandaleuses fondées sur des accusations de lèse-majesté, et la race des délateurs, qui avait pullulé sous Domitien, fut à son tour poursuivie, exilée. Les dépouilles de tant de patriciens que leurs richesses avaient désignés à la persécution, champs, forêts, palais, villas, réunis sous le dernier des Flaviens au domaine impérial, furent vendus aux particuliers pour augmenter le trésor public et combler le vide qu'avait pu produire le dégrèvement des impôts. On pouvait désormais parler de liberté, bien qu'on ne l'eût, il faut l'avouer, qu'en espérance et en paroles. Trajan avait promis d'achever son œuvre en rendant au sénat ses pouvoirs (4); mais ces sortes de couronnements d'édifice, sont, semble-t-il, difficiles à ériger. Du reste, les provinces comme l'Italie participèrent à un gouvernement équitable pour tous, et les proconsuls ou les légats, quel que fût leur crédit, se virent obligés de rendre un compte sévère quand leurs administrés les attaquaient en justice. La correspondance de Pline, si intéressante pour l'époque que nous retraçons, nous apprend à ce propos

(1) Puellas puerosque natos parentibus egestosis sumptu publico per Italiæ oppida ali jussit (*Epit.*, c. 12).

(2) *Panegyr.*, § XXVI et XXVII.

(1) *Panegyr.*, § XXIX à XXXIII.

(2) Pline l'ancien nous apprend que la profession de boulanger était devenue un corps de métier à Rome après la guerre contre Persée, en l'an de la ville 580, avant notre ère 174 (*H. N.*, l. XVIII, c. 28). Conférez à propos de l'action de Trajan sur le *collegium pistorum*, le passage d'Aurelius Victor (*Cæs.*, XIII, 5) : « Annonæ perpetuæ mire consultum, reperto firmatoque pistorum collegio, » avec un autre fragment, retrouvé par Angelo Mai (*Fragm. Vat.*, p. 56, § 232) : « Sed non alios puto excusandos quam qui intra numerum constituti centenarium pistrinum secundum litteras Divi Trajani ad Sulpicium similem exerceant. »

(3) *Panégyr.*, § XXXVI. Dicitur actori atque etiam procuratori tuo : In jus veni, sequere ad tribunal.

(4) Jubes esse liberos; erimus (*Panegyr.*, § LVI).

que Marius Priscus, proconsul d'Afrique, poursuivi devant le sénat comme concussionnaire, fut banni de Rome et de l'Italie après une discussion qui dura trois jours, pendant lesquels Trajan, présidant comme consul, ne quitta pas l'assemblée. Cæcilius Classicus, gouverneur de la Bétique, était vers le même temps dépouillé de ses biens pour le même motif, et n'échappait à une punition plus sévère que par sa mort, survenue dans le cours du procès (1).

Ce fut vers l'année 101 de notre ère (de Rome 854) que Trajan quitta sa capitale pour marcher contre les Daces. Ils occupaient alors entre la Theiss, les Carpathes, le bas Danube et le Pruth, la vaste région connue aujourd'hui sous les noms de banats de Temeswar, de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie. Déjà, pendant le règne de Domitien, les Daces, sous la conduite de leur roi Décébale, s'étaient montrés agresseurs et avaient plus d'une fois insulté les aigles romaines : Trajan voulut réprimer leur audace et reporter chez eux la guerre, qu'ils recommençaient sans cesse. Ses victoires ont fermé pour longtemps de ce côté de l'empire la porte aux invasions ; mais nous n'avons plus ni les mémoires qu'il avait rédigés lui-même, ni les récits qu'avaient faits de ses expéditions Marius Maximus, Fabius Marcellinus, Aurelius Verus, Statius Valens, ni le poëme où les exploits de la guerre dacique étaient chantés par Caninius Rufus. Œuvres d'historiens, de poëtes ou de chroniqueurs, tout a péri, à l'exception d'un maigre extrait de Dion par Xiphilin, et nous resterions sans documents aucuns si la colonne Trajane ne nous avait conservé enroulé autour de son fût de marbre le tableau des deux campagnes de la Dacie (2). Si cette histoire sculptée ne jette, faute de légende, qu'une lueur douteuse sur la marche et les opérations de la guerre qu'elle représente, du moins nous offre-t-elle l'image la plus précise de la vie militaire des Romains, dont elle nous montre les mœurs, les costumes, les armes, les marches, les campements, les sacrifices, les batailles, les défaites, les victoires, les pillages et les triomphes. Voulons-nous savoir comment on réunissait par un pont de bateaux les deux rives d'un fleuve, comment on palissadait un camp en l'entourant de planches terminées en pointes, comment on s'élançait à l'assaut d'une ville ennemie, comment on dirigeait les armes de jet, comment on manœuvrait les balistes, placées sur des roues et mobiles comme notre artillerie légère ? Nous trouvons tous ces détails exprimés sur la colonne de Trajan ; nous y voyons s'y dérouler les phases diverses d'une grande épopée, poëme sculpté dont tous les traits doivent être empruntés à l'histoire, mais que l'absence de légende et la perte des documents écrits contemporains laisseraient bien confus à nos yeux si quelques pages de Dion et la comparaison d'autres monuments ne nous permettaient aujourd'hui de rendre en partie aux lieux ou aux personnages leurs noms et par conséquent leur intérêt historique. C'est ainsi que nous pourrons, par exemple, à l'aide de textes épigraphiques, recomposer en partie l'armée du conquérant, groupant autour de sa personne les généraux qui combattaient sous ses ordres et partagèrent avec lui la gloire de cette longue expédition. On sait que dans le partage des provinces qu'Auguste avait fait avec le sénat, l'empereur s'était réservé les pays frontières, où se trouvaient concentrés les corps d'armée préposés à la défense du territoire ou à l'attaque des contrées insoumises : le légat impérial qui régissait ces provinces avait naturellement le commandement des légions cantonnées dans leur circonscription, et devenait le chef de tout mouvement opéré par ses troupes sur le territoire ennemi. Les deux provinces limitrophes de la Dacie étaient la Pannonie et la Mœsie : c'est de là que l'armée romaine pénétra chez les Daces. Or, nous savons aujourd'hui quels étaient les légats de ces deux provinces. La Mœsie inférieure était gouvernée par Manius Laberius Maximus, dont Dion cite les exploits dans son récit de la guerre dacique en ne le nommant toutefois que Maximus (1) ; la Pannonie était sous les ordres de Q. Glitius Agricola, dont plusieurs inscriptions trouvées à Turin, sa patrie, nous permettent de reconstituer la carrière brillante dans les armes et la politique (2). Fils de P. Glitius Gallus, exilé sous Néron comme complice de la conjuration de Pison (3), il fut tout d'abord questeur sous Vespasien, puis édile, préteur, commandant de la sixième légion sous Domitien, il devint sous

(1) Pline, *Ep.*, l. II, 11, 12 et l. III, 9.

(2) Voyez Bellori, *Colonna Trajana*, 128 pl. in-fol. — Ciaccone, *Hist bell. Dac.*; Rome, 1690, in-fol. — Fabretti, *De col. Traj Syntagma;* Rome, 1683. — Morelli, *Col. Traj.* a Gorio illust.; Amst, 1752, in-fol. — *Colonna Trajana disegn. ed intagl.*, par Pietro Santo-Bartoli. — Napoleon III a fait mouler, il y a peu d'années, la colonne Trajane, et nous possedons maintenant dans ces moulages l'image complète des deux guerres daciques. Si la partie des bas-reliefs exposee aux vents du midi et aux pluies torrentielles qu'ils amènent a Rome a souffert des injures du temps, la belle qualite du marbre de Paros employé a la construction de cette œuvre magnifique a resisté partout ou elle n'etait pas battue par le sirocco. Les moulages en plâtre viennent d'être reproduits en bronze par la galvanoplastie, et sont maintenant exposes au Louvre, dans la grande salle du pavillon Denon. — M. Frœhner en a publie une soigneuse et intéressante description, accompagnée d'un grand nombre de planches; voy. *la Colonne Trajane*, decrite par W. Frœhner, texte accompagné d'une carte de l'ancienne Dacie et illustre par M. Jules Devaux, musée Imperial du Louvre; Paris, 1865.

(1) Cf. Dion, l. LXVIII, c. 9, et Pline, l. X, *ep.* 16. Peut-être est-ce le même Laberius Maximus cité par Flavius Josèphe *Bell. Jud.*, l. VII, c. 6) comme étant procurateur de la Judée sous le légat Lucilius Bassus. On l'a confondu à tort jusqu'à present avec le Lucius Maximus dont parle Dion, l. LXVII, c. 11.

(2) Gruter, CCCCXVI, 6, 7; CCCLXVII, 1. — Murat., CCCXCCI XI, 1, 2. — Maffei, *Mus. Ver.*, CCXIII, 3, 6. — Cardinali, *Dipl. imp.*, n° 252.

(3) Tacite, *Ann.*, XV, 71. Cf. Cavedoni, *Bull. dell Istit. archeolog.*, 1862, p. 78, sqq.

légat propréteur de la province de Bel-
pour arriver au consulat, qui lui permit
iir de Trajan la légation consulaire de la
ie. Sa bravoure et son mérite dans l'expé-
de la Dacie lui valurent d'abord les ré-
ses militaires qu'on accordait aux gé-
vainqueurs; puis, à la fin de la première
, il fut nommé par le choix de l'empereur
second consulat (1). Un autre général
aissé une grande réputation militaire, ac-
n partie dans les deux guerres daciques,
cius Quietus (2). Né en Afrique, il com-
t la cavalerie numide, dont les rapides
ons rendirent de grands services à Tra-
s les plaines du bas Danube, et que plu-
cavaliers armés à la légère, montant des
x sans bride, représentent sur la colonne
. Nous pouvons citer encore Licinius
compagnon fidèle de Trajan, dont il avait
l'adoption, il ne quittait pas ce prince,
il servait de secrétaire et qui lui confiait
sions les plus délicates. Une longue ins-
ne portant pas le nom du personnage
elle est dédiée, mais que M. Borghesi,
ute la perspicacité de l'érudition la plus
ise, a prouvé ne pouvoir appartenir qu'à
ous apprend que les éminents services
ait rendus dans la guerre dacique lui
valu la faveur d'obtenir les ornements
mphe, la plus haute récompense qu'on
riter depuis que les empereurs avaient
our eux seuls le privilège de monter en
ateurs au Capitole (3). Nous avons encore
de quelques chefs de corps, tels que
us Falco (4), légat de la cinquième lé-
urnommée Macedonica, et de Minicius
, commandant une autre légion, dont le
st pas venu jusqu'à nous (5).
t à l'armée réunie sous ces officiers géné-
ous pouvons également reconnaître, par
uments épigraphiques, quelques-uns des
ui la composaient. La première légion
a, qu'Adrien, aide de camp de l'empe-
omes expeditionis dacicæ) (6) dans la
e des deux expéditions, commandait
la seconde (7), la première légion *Italica*, créée par Néron et conduite par Trajan en Dacie, d'où elle revint plus tard occuper la Mœsie inférieure, peut-être la seconde légion *Adjutrix*, quoique des documents récents aient jeté du doute sur son intervention dans la guerre dacique (1), plus probablement la cinquième légion *Macedonica* (2), la quatrième *Flavia Felix* (3), la septième *Claudia*, la onzième *Claudia, pia fidelis*, la treizième *Gemina* (4), apportant chacune un contingent de six mille légionnaires renforcé d'un nombre égal d'auxiliaires; les cohortes prétoriennes formant la garde impériale sous les ordres du préfet du prétoire, Claudius Livianus, la cavalerie numide et celle des Bataves prirent part avec d'autres légions, dont le nom sera peut-être révélé par d'autres monuments, à ce grand mouvement agressif qui refoula pour longtemps les populations du Danube.

Si à la recherche du nom des généraux et à la désignation des corps d'armée on joint l'étude topographique du théâtre de la guerre, si on suit, à l'aide des reliefs du terrain, du cours des fleuves, de la direction des vallées, la marche probable de l'empereur à travers les vastes contrées qu'il dut parcourir, on fait revivre les récits perdus, et les belles sculptures de la colonne Trajane reprennent à nos yeux leur valeur historique. Tout porte à croire que, pénétrant par l'Illyrie dans la Pannonie et la Mœsie, dont il faisait sa base d'opérations, ce fut en suivant le cours de la Save que Trajan approcha des bords du Danube. C'est probablement à Singidunum, près du point où s'élève aujourd'hui Belgrade, qu'il passa en revue les différents corps rassemblés sous les ordres des deux légats Glitius Agricola et Laberius Maximus; puis il conduisit ses troupes réunies jusqu'au Margus (la Morava), et de là à Viminacium, aujourd'hui Kastolatz, où le Danube, large mais tranquille dans son cours, offrait toutes les facilités désirables pour y jeter un pont de bateaux. Bientôt, cependant, les bords du fleuve se relèvent en escarpements, et les derniers contreforts détachés de la chaîne des monts Carpathes venant expirer sur la rive gauche, en face des contreforts des Balkans sur l'autre rive, resserrent dans un lit étroit le fleuve, dont les eaux tourbillonnent sur les rochers qui entravent son cours. Au sortir de ce défilé, le fleuve s'élargit de nouveau, et des vestiges d'antiques substructions semblent annoncer qu'on a tenté sur ce point un autre passage. Ce sont là probablement les deux routes militaires que suivirent les légions romaines pour pé-

. le dipl. milit. trouvé près de Bath en Angle-
qui nous a fait connaître le consulat substitué
. Lysons, *Reliquiæ britannico-romanæ*, t. I,
Henzen-Orelli, n° 5442
Amm. Marcell., l. XXIX, 5. — Dion, l. LXVIII,
32; LXIX, 2. — Themistius, *Orat.*, XVI, p. 205;
— Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. IV, 2
. Borghesi, *Iscrizioni di Fuligno*, Ann. de l'Inst.
, p. 353.
moria sopra un iscrizione del consule Burbu-
B. Borghesi, p. 25, sqq.
le *Saggiatore Romano*, 1846, VI, p. 270, sqq.
n Orelli, n° 5450.
. la différence que fait ressortir l'examen des
ns entre les *comites imperatorum*, espèce
illers privés, et les *comites* pour une expédition
re, charge temporaire, qui attacha t le titulaire
ajor du prince (Friedlander, *Darstellungen aus*
Geschichte Rœms, etc., t. I, p. 105).
. *Iscrizione onoraria d'Adriano, illustrata da* G. *Henzen*, dans les *Ann. de corr. archéol.*, t. XXXIV, p. 137, sqq.

(1) Ibid., p. 143 — Cf. Marini, *Fr. Arv.*, p. 530.

(2) Henzen, *Suppl. d'Orelli*, n° 5451.

(3) *Bull. archeol.*, 1845, p. 122, et 1848, p. 130. — Muratori, 768, 8.

(4) Gruter, p. 429, 1. — *Bull. de l'Inst. arch.*, 1846, p. 15, et 133.

que Marius Priscus, proconsul d'Afrique, poursuivi devant le sénat comme concussionnaire, fut banni de Rome et de l'Italie après une discussion qui dura trois jours, pendant lesquels Trajan, présidant comme consul, ne quitta pas l'assemblée. Cæcilius Classicus, gouverneur de la Bétique, était vers le même temps dépouillé de ses biens pour le même motif, et n'échappait à une punition plus sévère que par sa mort, survenue dans le cours du procès (1).

Ce fut vers l'année 101 de notre ère (de Rome 854) que Trajan quitta sa capitale pour marcher contre les Daces. Ils occupaient alors entre la Theiss, les Carpathes, le bas Danube et le Pruth, la vaste région connue aujourd'hui sous les noms de banats de Temeswar, de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie. Déjà, pendant le règne de Domitien, les Daces, sous la conduite de leur roi Décébale, s'étaient montrés agresseurs et avaient plus d'une fois insulté les aigles romaines : Trajan voulut réprimer leur audace et reporter chez eux la guerre, qu'ils recommençaient sans cesse. Ses victoires ont fermé pour longtemps de ce côté de l'empire la porte aux invasions ; mais nous n'avons plus ni les mémoires qu'il avait rédigés lui-même, ni les récits qu'avaient faits de ses expéditions Marius Maximus, Fabius Marcellinus, Aurelius Verus, Statius Valens, ni le poëme où les exploits de la guerre dacique étaient chantés par Caninius Rufus. Œuvres d'historiens, de poëtes ou de chroniqueurs, tout a péri, à l'exception d'un maigre extrait de Dion par Xiphilin, et nous resterions sans documents aucuns si la colonne Trajane ne nous avait conservé enroulé autour de son fût de marbre le tableau des deux campagnes de la Dacie (2). Si cette histoire sculptée ne jette, faute de légende, qu'une lueur douteuse sur la marche et les opérations de la guerre qu'elle représente, du moins nous offre-t-elle l'image la plus précise de la vie militaire des Romains, dont elle nous montre les mœurs, les costumes, les armes, les marches, les campements, les sacrifices, les batailles, les défaites, les victoires, les pillages et les triomphes. Voulons-nous savoir comment on réunissait par un pont de bateaux les deux rives d'un fleuve, comment on palissadait un camp en l'entourant de planches terminées en pointes, comment on s'élançait à l'assaut d'une ville ennemie, comment on dirigeait les armes de jet, comment on manœuvrait les balistes, placées sur des roues et mobiles comme notre artillerie légère ? Nous trouvons tous ces détails exprimés sur la colonne de Trajan ; nous y voyons s'y dérouler les phases diverses d'une grande épopée, poëme sculpté dont tous les traits doivent être empruntés à l'histoire, mais que l'absence de légende et la perte des documents écrits contemporains laisseraient bien confus à nos yeux si quelques pages de Dion et la comparaison d'autres monuments ne nous permettaient aujourd'hui de rendre en partie aux lieux ou aux personnages leurs noms et par conséquent leur intérêt historique. C'est ainsi que nous pourrons, par exemple, à l'aide de textes épigraphiques, recomposer en partie l'armée du conquérant, groupant autour de sa personne les généraux qui combattaient sous ses ordres et partagèrent avec lui la gloire de cette longue expédition. On sait que dans le partage des provinces qu'Auguste avait fait avec le sénat, l'empereur s'était réservé les pays frontières, où se trouvaient concentrés les corps d'armée préposés à la défense du territoire ou à l'attaque des contrées insoumises : le légat impérial qui régissait ces provinces avait naturellement le commandement des légions cantonnées dans leur circonscription, et devenait le chef de tout mouvement opéré par ses troupes sur le territoire ennemi. Les deux provinces limitrophes de la Dacie étaient la Pannonie et la Mœsie : c'est de là que l'armée romaine pénétra chez les Daces. Or, nous savons aujourd'hui quels étaient les légats de ces deux provinces. La Mœsie inférieure était gouvernée par Manius Laberius Maximus, dont Dion cite les exploits dans son récit de la guerre dacique en ne le nommant toutefois que Maximus (1) ; la Pannonie était sous les ordres de Q. Glitius Agricola, dont plusieurs inscriptions trouvées à Turin, sa patrie, nous permettent de reconstituer la carrière brillante dans les armes et la politique (2). Fils de P. Glitius Gallus, exilé sous Néron comme complice de la conjuration de Pison (3), il fut tout d'abord questeur sous Vespasien, puis édile, préteur, commandant de la sixième légion sous Domitien, il devint sous

(1) Pline, *Ep.*, l. II, 11, 12 et l. III, 9.

(2) Voyez Bellori, *Colonna Trajana*, 128 pl. in-fol. — Ciaccone, *Hist bell. Dac.*; Rome, 1690, in-fol. — Fabretti, *De col. Traj. Syntagma*; Rome, 1683. — Morelli, *Col. Traj.* a Gorio illust.; Amst., 1752, in-fol. — *Colonna Trajana disegn. ed intagl.*, par Pietro Santo-Bartoli. — Napoleon III a fait mouler, il y a peu d'années, la colonne Trajane, et nous possedons maintenant dans ces moulages l'image complète des deux guerres daciques. Si la partie des bas-reliefs exposée aux vents du midi et aux pluies torrentielles qu'ils amènent à Rome a souffert des injures du temps, la belle qualite du marbre de Paros employé a la construction de cette œuvre magnifique a resiste partout ou elle n'était pas battue par le sirocco. Les moulages en plâtre viennent d'être reproduits en bronze par la galvanoplastie, et sont maintenant exposes au Louvre, dans la grande salle du pavillon Denon. — M. Frœhner en a publie une soigneuse et intéressante description, accompagnee d'un grand nombre de planches; voy. *la Colonne Trajane*, decrite par W. Frœhner, texte accompagne d'une carte de l'ancienne Dacie et illustre par M. Jules Devaux, musée Imperial du Louvre; Paris, 1865.

(1) Cf. Dion, l. LXVIII, c. 9, et Pline, l. X, *ep.* 16. Peut-être est-ce le même Laberius Maximus cité par Flavius Josèphe (*Bell. Jud.*, l. VII, c. 6) comme étant procurateur de la Judée sous le légat Lucilius Bassus. On l'a confondu à tort jusqu'à présent avec le Lucius Maximus dont parle Dion, l. LXVII, c. 11.

(2) Gruter, CCCCXVI, 6, 7; CCCLXVII, 1. — Murat., CCCX CCLXI, 1, 2. — Maffei, *Mus. Ver.*, CCXIII, 3, 6. — Cardinali, *Dipl. imp.*, n° 232.

(3) Tacite, *Ann.*, XV, 71. Cf. Cavedoni, *Bull. dell Istit. archeolog.*, 1852, p. 78, sqq.

légat propréteur de la province de Bel- pour arriver au consulat, qui lui permit nir de Trajan la légation consulaire de la nie. Sa bravoure et son mérite dans l'expé- de la Dacie lui valurent d'abord les ré- nses militaires qu'on accordait aux ge- vainqueurs; puis, à la fin de la première , il fut nommé par le choix de l'empereur second consulat (1). Un autre général laissé une grande réputation militaire, ac- en partie dans les deux guerres daciques, icius Quietus (2). Né en Afrique, il com- it la cavalerie numide, dont les rapides ions rendirent de grands services à Tra- ns les plaines du bas Danube, et que plu- cavaliers armés à la légère, montant des ıx sans bride, représentent sur la colonne . Nous pouvons citer encore Licinius compagnon fidèle de Trajan, dont il avait é l'adoption, il ne quittait pas ce prince, il servait de secrétaire et qui lui confiait ssions les plus délicates. Une longue ins- n ne portant pas le nom du personnage elle est dédiée, mais que M. Borghesi, oute la perspicacité de l'érudition la plus use, a prouvé ne pouvoir appartenir qu'à nous apprend que les éminents services vait rendus dans la guerre dacique lui valu la faveur d'obtenir les ornements mphe, la plus haute récompense qu'on ériter depuis que les empereurs avaient our eux seuls le privilège de monter en hateurs au Capitole (3). Nous avons encore n de quelques chefs de corps, tels que ius Falco (4), légat de la cinquième lé- surnommée Macedonica, et de Minicius , commandant une autre légion, dont le est pas venu jusqu'à nous (5).

it à l'armée réunie sous ces officiers géné- nous pouvons également reconnaître, par uments épigraphiques, quelques-uns des qui la composaient. La première légion *rıa*, qu'Adrien, aide de camp de l'empe- *comes expeditionis dacicæ*) (6) dans la re des deux expéditions, commandait t la seconde (7), la première légion *Italica*, créée par Néron et conduite par Trajan en Dacie, d'où elle revint plus tard occuper la Mœsie inférieure, peut-être la seconde légion *Adjutrix*, quoique des documents récents aient jeté du doute sur son intervention dans la guerre dacique (1), plus probablement la cinquième légion *Macedonica* (2), la quatrième *Flavia Felix* (3), la septième *Claudia*, la onzième *Claudia*, *pia fidelis*, la treizième *Gemina* (4), apportant chacune un contingent de six mille légionnaires renforcé d'un nombre égal d'auxiliaires; les cohortes prétoriennes formant la garde impériale sous les ordres du préfet du prétoire, Claudius Livianus, la cavalerie numide et celle des Bataves prirent part avec d'autres légions, dont le nom sera peut-être révélé par d'autres monuments, à ce grand mouvement agressif qui refoula pour longtemps les populations du Danube.

Si à la recherche du nom des généraux et à la désignation des corps d'armée on joint l'étude topographique du théâtre de la guerre, si on suit, à l'aide des reliefs du terrain, du cours des fleuves, de la direction des vallées, la marche probable de l'empereur à travers les vastes contrées qu'il dut parcourir, on fait revivre les récits perdus, et les belles sculptures de la colonne Trajane reprennent à nos yeux leur valeur historique. Tout porte à croire que, pénétrant par l'Illyrie dans la Pannonie et la Mœsie, dont il faisait sa base d'opérations, ce fut en suivant le cours de la Save que Trajan approcha des bords du Danube. C'est probablement à Singidunum, près du point où s'élève aujourd'hui Belgrade, qu'il passa en revue les différents corps rassemblés sous les ordres des deux légats Glitius Agricola et Laberius Maximus; puis il conduisait ses troupes réunies jusqu'au Margus (la Morava), et de là à Viminacium, aujourd'hui Kastolatz, où le Danube, large mais tranquille dans son cours, offrait toutes les facilités désirables pour y jeter un pont de bateaux. Bientôt, cependant, les bords du fleuve se relèvent en escarpements, et les derniers contreforts détachés de la chaîne des monts Carpathes venant expirer sur la rive gauche, en face des contreforts des Balkans sur l'autre rive, resserrent dans un lit étroit le fleuve, dont les eaux tourbillonnent sur les rochers qui entravent son cours. Au sortir de ce défilé, le fleuve s'élargit de nouveau, et des vestiges d'antiques substructions semblent annoncer qu'on a tenté sur ce point un autre passage. Ce sont là probablement les deux routes militaires que suivirent les légions romaines pour pé-

(1) le dipl. milit. trouvé près de Bath en Angle- qui nous a fait connaître le consulat substitué a. Lysons, *Reliquiæ britannico-romanæ*, t. I, Henzen-Orelli, n° 5442

(2) Amm. Marcell., l. XXIX, 5. — Dion, l. LXVIII, 32; LXIX, 2. — Themistius, *Orat.*, XVI, p. 205; 16 — Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. IV, 2

(3) Borghesi, *Iscrizioni di Fuligno*, Ann. de l'Inst. 46, p. 313.

(4) *Memoria sopra un iscrizione del consule Burbu-* B. Borghesi, p. 24, sqq.

(5) le *Saggiatore Romano*, 1846, VI, p. 270, sqq. en-Orelli, n° 5450.

(6) la différence que fait ressortir l'examen des ms entre les *comites imperatorum*, espèce illers privés, et les *comites* pour une expédition ée, charge temporaire, qui attachait le titulaire major du prince (Friedlander, *Darstellungen aus Sittengeschichte Rœms*, etc., t. I, p. 101).

(7) *Iscrizione onoraria d'Adriano, illustrata da G. Henzen*, dans les *Ann. de corr. archéol.*, t. XXXIV, p. 137, sqq.

(1) Ibid., p. 143 — Cf. Marini, *Fr. Arv.*, p. 580.

(2) Henzen, *Suppl. d'Orelli*, n° 5451.

(3) *Bull. archeol.*, 1846, p. 189, et 1848, p. 180. — Muratori, 768, 8.

(4) Gruter, p. 429, 1. — *Bull. de l'Inst. arch.*, 1846, p. 15, et 183.

nétrer dans la Dacie. La route la plus occidentale conduisait, par la contrée qui forme maintenant le Banat, dans la vallée de la Theiss : ce fut celle que paraît avoir prise Trajan (1), tandis que la seconde division de son armée, traversant le fleuve à la hauteur d'Orsova, remontait le cours de la Czerna. Les deux routes se rejoignaient au confluent du Temes avec la Bistra : ce dernier cours d'eau coule au fond de l'étroit défilé qu'on a appelé les Portes de fer, clef de la vallée du Maros et de la partie montagneuse de la Dacie qui l'enserre. Parvenu jusque là, l'armée tout entière menaçait Sarmizegethusa, la capitale de Décébale, représentée aujourd'hui par le village de Varhély, où l'on a retrouvé des inscriptions qui ne laissent aucun doute à cet égard. Mais Trajan n'était pas arrivé ainsi au cœur du pays ennemi sans avoir eu de sérieux obstacles à vaincre. Non-seulement il lui avait fallu assurer ses communications par des postes fortifiés élevés à mesure qu'il avançait dans le pays, tracer sa voie la sape à la main au milieu des forêts et des montagnes, traverser sur deux points le fleuve le plus large de l'Europe, il lui avait fallu encore combattre plusieurs fois des races guerrières et aventureuses, chez lesquelles le mépris de la mort, la force corporelle, la connaissance du pays compensaient ce qui leur manquait sous le rapport de la discipline. Trois salutations impératoriales, IMPERATOR II, III, IV, se succédant sur les monuments datés de la première guerre dacique (2), de 854 à 856 (101 à 103 de notre ère), annoncent trois batailles heureuses ou tout au moins trois grands succès, obtenus à la suite d'engagements sérieux. L'extrait de Dion par Xiphilin parle en effet de victoires dont la première, remportée dans une localité appelée Tapæ, dont il est difficile de déterminer la position, avait été chèrement achetée, puisque les blessés de l'armée romaine furent en si grand nombre qu'ils manquèrent de bandages, et que Trajan, au dire de l'historien, déchira ses tuniques pour aider à leur pansement. Pendant que l'empereur se dirigeait ensuite à travers les montagnes sur la capitale de la Dacie, Lucius Quietus attaquait l'ennemi d'un autre côté, faisant un grand nombre de prisonniers, et Laberius Maximus, s'emparant d'une des places les mieux fortifiées, retenait captive la sœur de Décébale. Ce prince, qui avait témoigné plusieurs fois le désir de traiter, et auquel Trajan avait envoyé sur sa demande une ambassade composée de son conseiller intime Licinius Sura et de son préfet du prétoire Claudius Livianus, se vit enfin réduit, après la prise de sa ville capitale, à implorer la clémence du vainqueur.

C'est ainsi que fut enfin vengée la défaite qu'avaient subie les légions romaines commandées par Cornelius Fuscus sous le règne de Domitien (1). L'aigle restée alors entre les mains de l'ennemi fut reprise (2), et si nous ne connaissons pas les termes précis du traité, ce que nous lisons dans Dion suffit à nous apprendre que Décébale dut accepter les conditions les plus dures. Il s'obligeait à démanteler ses places fortes, à détruire ses arsenaux, à abandonner ses alliances pour adopter celles des Romains, à céder une partie de son territoire, et l'empereur exigeait encore qu'il envoyât au sénat romain d'humbles suppliants chargés de demander la ratification d'une paix qui le condamnait à tant de sacrifices. Ce fut donc en triomphateur que Trajan rentra dans sa capitale, où on lui décerna le surnom de *Dacicus*, qu'il porte désormais sur les monnaies ou les monuments (3). L'un de ses premiers soins fut de faire distribuer à son armée un congiaire (4) et de récompenser les généraux qui avaient partagé sa gloire. On était alors à la fin de l'année 103 (de Rome 856), et comme il avait résolu d'accepter en cette occasion le cinquième consulat qui lui était offert par le sénat, il désigna pour entrer en charge avec lui au 1er janvier 104 le commandant de l'armée de Mœsie, Laberius Maximus, qui avait fait prisonnière la sœur de Décébale; puis, après quelques jours d'exercice, il céda lui-

(1) Une phrase extraite des mémoires qu'avait laissés Trajan, et citée dans le grammairien Priscien, indique deux noms de lieu, sur la route parcourue par l'empereur, qui se retrouvent dans la carte de Peutinger sur la voie la plus occidentale se dirigeant vers l'intérieur de la Dacie. Voici le fragment de phrase attribué à Trajan : « Inde Berzobim, deinde Aixi processimus. » On lit sur la carte Peutingérienne : » Bersovia, XII — Ahitis, III. — Caput Bubali, X. — Tibiscum. » Voy. Priscianus, dans Putsch, *Auct. lat. gramm. t.*., p. 682. Cf. Francke, *Zur Geschichte Trajans und seiner Zeitgenossen*, etc., 1837, p. 105.

(2) Le premier monument sur lequel se trouve mentionné le titre d'IMPERATOR II est daté de la sixième puissance tribunitienne de Trajan, qui commença au 27 janvier de l'année 102 (de Rome 855), et prouve par conséquent, contrairement à l'avis de Fabretti (*Col. Traj.*, p. 280), qu'il n'a pas été obtenu pendant le séjour de Trajan en Germanie, mais pendant la guerre dacique. Voy. l'inscription de Pouzzoles, rapportée par Mommsen, *I. N.* n° 6267. — On ne trouve pas de monument où soit inscrit le titre d'IMPERATOR III, ce qui prouve que la IIIe salutation impératoriale suivit de très-près la IVe. La IVe est datée de la septième puissance tribunitienne (103 de J.-C.). Voy. les médailles de cette année dans Eckhel, *D. N. V.*, t. VI, p. 418.

(1) Cornelius Fuscus était préfet du prétoire quand il fut chargé par Domitien de la guerre contre les Daces, où il fut surpris et défait par les barbares. Voy. Eutrope, l. VII, c. 23. Cf. Suétone, *Domitianus*, c. 6; Martial, *Epigr.*, l. VI, 76; Tacite, *Hist.*, l. II, 86; Orose, l. VII, 10.

(2) Dion Cassius, l. LXVIII, c. 9. — Sur les sculptures de la colonne trajane on voit, à l'arrivée des troupes romaines en Dacie, un *signifer* porter la hampe, au haut de laquelle manque l'aigle restée entre les mains de l'ennemi. Cf. Frœhner, *Descr. de la colonne trajane*, p. 92.

(3) Voyez sur le titre de DACICVS joint à la septième puissance tribunitienne de Trajan le diplôme n. XI de Cardinali : — Maffei, *Mus. Ver.*, p. 210, 6, où l'on a mis, par erreur, ainsi que je l'ai vérifié moi-même au musée de Turin, la XIIe salutation impératoriale au lieu de la IIIIe, conformément à l'original. — *Bull. de l'Inst. archéol.* 1848, p. 53, inscription du musée de Palerme. — Gruter, 1, p. CCXLVI, 8. — Muratori, p. DXL, 2, et MDCCCCXCIII, 1.

(4) Voy. Eckhel, *D. N. V.*, t. VI, p. 417.

même les faisceaux au commandant de l'armée de Pannonie, Glitius Agricola, dont la valeur et les services lui avaient en outre valu, pendant la campagne, les plus brillantes décorations militaires (1).

L'intervalle entre les deux expéditions de la Dacie a été si court, et elles se lient tellement par leurs résultats, qu'on les a toujours confondues à Rome, ainsi que le prouvent les monuments où l'on ne parle jamais que de la guerre dacique, *bellum dacicum*, sans établir nulle distinctions entre la première et la seconde. Il est probable que dès les débuts de son entreprise Trajan avait résolu de réduire le pays en province romaine et de faire de cette contrée montagneuse qui s'appelle aujourd'hui la Transylvanie une forteresse naturelle dont les positions, défendues par des légions ou des colonies, devaient protéger les provinces danubiennes contre les sauvages irruptions du Nord. Aussi ne fut-on pas longtemps à reconnaître dans Décébale un traître à la foi jurée. Il avait, disait-on, attaqué les Jazyges, amis du peuple romain; il s'alliait aux tribus hostiles, rassemblait des soldats, donnait asile aux transfuges, rétablissait ses places fortes; enfin, il était coupable du délit que les peuples conquérants ne pardonnent pas : il aspirait à recouvrer son indépendance; aussi fut-il déclaré l'ennemi de la république, et une seconde fois Trajan marcha contre lui.

Cette fois, et grâce aux travaux exécutés par les légions pour faciliter les communications entre la Dacie et les provinces danubiennes, la marche de l'empereur devait être plus sûre et plus rapide. Une voie militaire qui partait des bords du Mein et, traversant la Forêt-Noire, atteignait le Danube, dont elle côtoyait la rive droite jusqu'à son embouchure dans le Pont-Euxin, est attribuée à Trajan. Or, bien qu'elle n'ait été terminée, sans doute, qu'après la soumission complète du pays, on avait dû y travailler avec ardeur depuis les premiers projets d'expédition contre les Daces. Un pont, véritable merveille de cette époque, belle entre toutes par des chefs-d'œuvre d'architecture, unissait les bords du grand fleuve dont le cours avait si longtemps servi de barrière à l'empire. Il semble qu'une œuvre de cette importance ait dû laisser des traces qui ne permissent aucune divergence sur la position à lui assigner, et cependant un historien estimable, qui s'est occupé avec zèle de l'histoire de Trajan et de son époque, M. Francke, a voulu dernièrement combattre l'opinion qui de tout temps plaçait le pont de Trajan entre Gladova en Servie et Turn-Severin en Valachie. Ce serait, d'après lui et d'après quelques autres écrivains qui ont suivi son opinion, à cinq lieues au-dessus de l'embouchure de l'Aluta dans le Danube, à l'endroit où il a cru retrouver les restes des villes romaines de Romula et de Castranova, qu'il faudrait placer l'œuvre gigantesque du conquérant de la Dacie, et cela d'abord parce qu'on voit encore dans le fleuve quelques traces d'anciens travaux, puis aussi parce que parallèlement à l'Aluta se distinguent les traces d'une voie romaine qui porte dans le pays le nom de *voie de Trajan ;* mais les arguments ainsi employés par Francke en faveur de son opinion peuvent être combattus à l'aide de motifs encore plus concluants. En effet, tout en accordant que dans les basses eaux on aperçoit dans la localité désignée quelques vestiges de constructions qui peuvent appartenir à un pont de pierre, il faudrait rechercher si les traces de ces piles n'appartiennent pas plutôt au pont que Constantin jeta aussi sur le Danube pour aller combattre les Goths. Et encore, nous ne saurions oublier que le véritable but de l'œuvre entreprise par Trajan n'était pas alors de jeter ses troupes sur la rive gauche du Danube : des ponts de bateaux y auraient suffi, comme dans la première guerre. L'intention de l'empereur était d'établir une communication permanente entre l'ancienne frontière romaine et les nouvelles possessions de l'empire : or la première condition d'une communication de ce genre était de ne pas être interrompue par les crues fréquentes du fleuve. C'est ce qui serait arrivé alors, comme cela se représente encore de nos jours, dans les plaines où M. Francke veut retrouver les ruines du pont de Trajan, de telle sorte que ce grave obstacle ne permet pas même de croire que Constantin ait pu choisir ce point pour y construire le pont qu'il a jeté sur le fleuve. Les vestiges de construction romaine que l'on aperçoit dans les basses eaux peuvent être ceux de quelques-unes de ces fortifications qui avaient été élevées en grand nombre sur les bords du Danube, et qui auraient été couvertes par le courant, dont le lit a souvent changé en cet endroit. On est donc revenu généralement à l'ancienne tradition qui place le pont de Trajan au-dessous des rapides que forme le fleuve près d'Orsova, entre Turn-Severin en Valachie, près de la ville de Tschernetz, et le village serbe de Fetislan ou Gladova. Les anciens historiens, les itinéraires romains, le lit resserré du Danube et ses rives élevées, qui s'opposent à toute inondation, l'ensemble du plan de campagne formé par l'empereur, les vestiges des piles, dont on a constaté récemment le nombre et la distance, tout se réunit pour donner à cette conjecture l'apparence d'une certitude (1). Quoi qu'il en soit, nous savons par Procope que c'est le Grec Apollodore, devenu plus tard l'architecte de la colonne Trajane, qui avait présidé à la construction du pont dont Dion a parlé en termes si pompeux. Une inscription récemment découverte vient de faire

(1) Cf. le diplôme de Cardinali n° XI et l'inscr. du musée de Turin où on lit que Glitius Agricola a été récompensé par Trajan, dans la guerre dacique, DONIS. MILITARIBVS. CORONA. MVRALI. VALLARI. CLASSIC. AVREA. HAST. PVRIS. III. VEXILLIS. III (Maffei, *Mus. Ver.*, p. CCXIII, 6).

(1) Voy. le mémoire de M. J. Aschbach : *Über Trajans steinerne Donaubrücke* (Vienne, 1858).

connaître le nom ancien de la ville qui servait de tête de pont, là où s'élève aujourd'hui Turn-Severin. Le marbre porte en abrégé DROBET, et semble s'identifier avec la localité nommée DRVBETIS sur la table de Peutinger (1). C'est encore au pont de Trajan que font allusion la médaille grand bronze de cet empereur qui offre au revers la représentation du pont décoré à chaque extrémité d'une tour surmontée de trois statues, puis un monument épigraphique mentionnant la charge de *curateur du pont d'Auguste en Mœsie*, et découvert parmi les ruines de l'ancienne Sarmizegethusa (2).

Parmi les événements de la guerre où se retrouvent sur la colonne, tout aussi bien que dans la première expédition, des embarquements, des marches, des campements, des sacrifices, des allocutions, des combats, puis enfin la retraite des vaincus au fond de montagnes sauvages, on peut suivre le récit abrégé de Dion, que nous a conservé Xiphilin. Décébale avait engagé tous les peuples voisins à s'unir à lui en leur faisant comprendre qu'ils pouvaient ainsi conserver leur indépendance, mais que s'ils le laissaient succomber, ils ne tarderaient pas à succomber eux-mêmes. Jusque-là le Dace était dans son droit, mais il est accusé par les historiens d'avoir eu recours à la trahison et d'avoir envoyé en Mœsie, avant le passage du Danube par l'armée romaine, des transfuges chargés d'assassiner Trajan, et dont les sinistres projets furent découverts assez à temps pour que leur supplice en prévînt l'exécution. Le roi des Daces eut ensuite la bonne fortune de s'emparer d'un des légats de Trajan, nommé Longinus, dont il espérait obtenir pour rançon la retraite des armées romaines, et qui aima mieux se donner la mort que de mettre l'empereur dans la nécessité d'abandonner un de ses fidèles compagnons ou de reculer devant l'ennemi (3).

Le Danube une fois franchi, l'armée romaine semble avoir suivi la plus orientale des deux routes qu'elle avait parcourues dans la première guerre pour gagner le Schyll, pénétrer dans la contrée montueuse de Rothenthurm et fondre de là sur la vallée du Maros. Décébale, incapable de résister en rase campagne, se trouvait réduit à se défendre, ainsi que nous pouvons en juger par les bas-reliefs de la colonne Trajane, dans les defilés des montagnes ou derrière le courant rapide des eaux qui sillonnent le pays. C'est à l'un des faits militaires accomplis sous les ordres de Trajan pendant la guerre dacique que ferait allusion, d'après l'explication donnée par Mgr Cavedoni (4), une monnaie de Trajan représentant d'un côté la tête de l'empereur laurée, à droite, et portant la date de son cinquième consulat, puis offrant au revers une figure virile, debout, à gauche, tenant un roseau et terrassant une figure de femme personnifiant la Dacie. Eckhel a cru voir dans ce type le Danube qui opprime la Dacie, par allusion au secours que ce grand fleuve avait apporté aux Romains en transportant leur flotte et en se courbant sous le pont que Trajan avait jeté sur ses deux rives (1). M. Cohen, de son côté, a supposé que la figure représentée sur ce revers était le Tibre, comme personnification de Rome terrassant la province des Daces (2). La véritable explication, d'après Mgr Cavedoni, se trouverait dans un passage des lettres de Pline le jeune qui, exhortant Caninius Rufus à célébrer en vers grecs les merveilleux hauts faits de Trajan dans la guerre dacique, lui écrit : *dices immissa terris nova flumina* (3). Cette grande figure virile représenterait alors un des fleuves de la Dacie, qui, contraint par les travaux des Romains à changer de lit, court dévaster les champs des Daces, et justifierait ainsi l'expression de *nova flumina immissa terris*. Le fait serait également représenté sur cette partie de la colonne où l'on voit les Daces, cavaliers et fantassins, submergés, tout à coup, par un large cours d'eau qui se précipite sur eux, tandis que les Romains en sûreté sur les hauteurs repoussent ceux de leurs ennemis qui cherchent à échapper au désastre. La rupture volontaire d'une digue, pour diriger les eaux dans un nouveau lit creusé d'avance, serait le sujet de cette représentation et le commentaire du passage de Pline (4).

Les Romains avaient pour eux la supériorité des armes et la discipline : ils eurent encore la défection des peuples alliés avec Décébale. Les Sarmates, les Jazyges, les Burres qui s'étaient d'abord unis au prince dace l'abandonnèrent lorsque les légions se furent emparées des postes les plus importants qui défendaient de nouveau l'approche des Portes de fer. Désespérant de pouvoir opposer désormais une résistance efficace, les Daces brûlèrent eux-mêmes leur dernière place de refuge, ainsi qu'on le voit sur la colonne Trajane. Décébale se donna la mort : sa tête fut envoyée à Rome, comme un trophée, avec les trésors qu'il avait cru dérober aux Romains en les enfouissant sous les eaux d'un torrent dont le cours avait été momentanément détourné puis rendu à son ancien lit : précaution inutile, secret mal gardé et bientôt révélé à Trajan, malgré le soin cruel avec lequel le prince barbare avait cru faire périr tous ceux qui avaient été employés à ce travail.

(1) L'inscription complète sera bientôt publiée par M. Gustave Boissière, qui l'a découverte. J'en dois la connaissance à l'obligeance de M. Léon Renier.

(2) Voy. Orelli, 3234. — Ackner et Muller (*Die römischen Inschriften in Dacien*), n° 177.

(3) Dion Cassius, l. LXVIII, § 11 et 12.

(4) *Bulletin archéologique de Naples*, octobre 1842.

(1) *D. N. V.*, t. VI, p. 418-419.

(2) *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain*, t. II, p. 73.

(3) L. VIII, *ep.* 4.

(4) Il faudrait, du reste, supposer dans cette dernière hypothèse, et conformément à la place qu'occupe cette partie du bas-relief sur la colonne, que le fait se rapporte à la première guerre dacique.

De retour à Rome, l'empereur célébra sa conquête par un triomphe et des jeux qui, d'après Dion, durèrent cent vingt-trois jours. On tua dans les chasses du cirque jusqu'à mille bêtes sauvages par jour, et dix mille gladiateurs combattirent les uns contre les autres. Trajan, qui se montra clément toute sa vie, prenait sa part de ces cruels divertissements, trop en faveur auprès du peuple romain pour que le souverain osât se soustraire au spectacle de tant de sang versé dans les jeux pour célébrer tout le sang versé sur les champs de bataille. En effet, les armes romaines étaient partout triomphantes. Cornelius Palma, légat de Syrie, venait de terminer une guerre difficile contre les Nabathéens, qui plus d'une fois avaient fait des excursions sur le territoire soumis à son administration, et s'était rendu maître de l'Arabie Pétrée, dont il avait fait une province romaine.

Possesseur des trésors de Décébale, Trajan sut les employer au profit de l'État. Il s'occupa, ainsi que nous l'apprend Dion, à embellir la ville, à améliorer les routes, à créer des ports, et les inscriptions sur ces faits sont d'accord avec l'historien. Ce sont les années écoulées entre ses expéditions de Dacie et celle contre les Parthes qui sont indiquées généralement sur les bornes milliaires disposées le long des voies trajanes, *viæ trajanæ*, ainsi nommées pour avoir été tracées ou rétablies par cet empereur (1). C'est alors aussi qu'on amenait à Rome, du lac Sabatinus, la source la plus abondante qui alimente encore aujourd'hui la ville moderne. On a trouvé en 1830, à dix milles des murailles sur la route de Bracciano, une inscription où on lit que l'empereur Trajan, dans le cours de sa treizième puissance tribunitienne, étant *imperator* pour la sixième fois et consul pour la cinquième, a fait conduire à ses frais dans la ville l'*aqua trajana* après avoir acquis la possession de tout le terrain nécessaire pour établir un aqueduc (2). On n'avait de ce grand travail qu'une vague notion, due à Athanase le bibliothécaire, et on en ignorait la date. La treizième puissance tribunitienne de Trajan nous apprend qu'il fut terminé dans l'année 110 (de Rome 863) : l'aqueduc avait trente-cinq milles de longueur, partie sous terre, partie sur des arcades. Il fut coupé par les Goths en 536, et c'est seulement en 1612 que Paul V le fit restaurer. Il se termine au Janicule, où il forme aujourd'hui la fontaine Pauline.

Un forum nouveau fut aussi décoré de chefs-d'œuvre d'architecture, dont les admirables ruines indiquent encore que l'époque de Trajan a été celle où l'art romain avait acquis le style le plus large et l'élégance la plus majestueuse auxquels il soit parvenu. Nous n'avons plus à revenir sur cette colonne, type gracieux et modèle de tous les monuments de ce genre élevés à la gloire des empires ou de ceux qui les gouvernent. Plusieurs arcs de triomphe furent également consacrés au prince qui venait de renouveler sous le gouvernement impérial les vastes conquêtes de la république : l'un de ces arcs s'élevait dans le grand Forum, l'autre dans celui qui prit le nom de Trajan et qu'il avait tracé sur l'emplacement d'une colline unissant autrefois la capitale au Quirinal. Cette colline fut déblayée complétement par ordre de l'empereur, et la colonne, qui s'élève à cent pieds romains, indique comme un gigantesque étalon métrique, ainsi que nous le voyons par l'inscription gravée sur sa base, la hauteur des terres enlevées pour former une place nouvelle. La basilique ulpienne, dont les colonnes de granit oriental ou de jaune antique, quoique brisées, font encore comprendre la richesse, était surmontée d'un toit de bronze doré qu'admirait Pausanias. A côté de la basilique se trouvait une bibliothèque. Sans être précisément un lettré, Trajan aimait les lettres et avait à un haut degré le sentiment des arts. Les statues des écrivains célèbres ornaient le monument qu'il avait ouvert comme un asile glorieux à toutes les productions des lettres grecques ou latines. Des colonnades entouraient un vaste *atrium* au milieu duquel s'élevait la statue équestre du prince (1). Des pavés de marbres rares, dont les débris sont encore recherchés avec soin, des portiques élégants, le porphyre, le jaspe, les métaux précieux qui décoraient les édifices formaient un ensemble de merveilles que rien n'égalait dans la capitale du monde romain. Aujourd'hui encore on ne pénètre pas dans les caves des maisons qui entourent le forum de Trajan sans apercevoir quelque fragment de cette admirable époque, tambours de colonnes, chapiteaux, soubassements métopes, triglyphes, hauts et bas-reliefs, encastrés dans les fondations modernes. Lorsque Constance vint pour la première fois à Rome, dit Ammien Marcellin, ses yeux furent éblouis par tous les prodiges de l'art qui lui apparurent à la fois; mais ce fut quand il parvint au forum de Trajan qu'il s'arrêta interdit, cherchant par la pensée, ajoute l'historien, à mesurer ces proportions colossales qui défient toute description et qu'il n'était plus au pouvoir de l'homme de reproduire. Avouant son impuissance et frappé de l'effet que faisait au milieu des colonnades de l'atrium la statue équestre de l'empereur, il s'écria que du moins il ferait fondre un cheval de

(1) Voy. Orelli, n° [illegible]. — Cf. *Annales de l'Inst. romain*, [illegible], p. [illegible].

(2) Voy. *Bull. de l'Inst. de corresp. archéologique de Rome*, 1830, p. 219.

(1) La statue équestre de Trajan et l'arc de triomphe sont représentés sur les médailles datées du sixième consulat, dont l'empereur ne fut revêtu qu'en 865 (112 de notre ère). — La basilique ulpienne, représentée sur plusieurs médailles marquées du même consulat, aurait été érigée, d'après l'inscription que porte la base d'une des colonnes de la basilique, pendant le seizième tribunat de Trajan, c'est-à-dire en cette même année 865, qui vit l'empereur accepter les faisceaux consulaires. — La colonne, d'après l'inscription gravée sur le piédestal, fut achevée dans le cours du dix-septième tribunat, commençant au 27 janvier de l'an de Rome 866 (113 de notre ère).

connaître le nom ancien de la ville qui servait de tête de pont, là où s'élève aujourd'hui Turn-Severin. Le marbre porte en abrégé DROBET, et semble s'identifier avec la localité nommée DRYBETIS sur la table de Peutinger (1). C'est encore au pont de Trajan que font allusion la médaille grand bronze de cet empereur qui offre au revers la représentation du pont décoré à chaque extrémité d'une tour surmontée de trois statues, puis un monument épigraphique mentionnant la charge de *curateur du pont d'Auguste en Mœsie*, et découvert parmi les ruines de l'ancienne Sarmizegethusa (2).

Parmi les événements de la guerre où se retrouvent sur la colonne, tout aussi bien que dans la première expédition, des embarquements, des marches, des campements, des sacrifices, des allocutions, des combats, puis enfin la retraite des vaincus au fond de montagnes sauvages, on peut suivre le récit abrégé de Dion, que nous a conservé Xiphilin. Décébale avait engagé tous les peuples voisins à s'unir à lui en leur faisant comprendre qu'ils pouvaient ainsi conserver leur indépendance, mais que s'ils le laissaient succomber, ils ne tarderaient pas à succomber eux-mêmes. Jusque-là le Dace était dans son droit, mais il est accusé par les historiens d'avoir eu recours à la trahison et d'avoir envoyé en Mœsie, avant le passage du Danube par l'armée romaine, des transfuges chargés d'assassiner Trajan, et dont les sinistres projets furent découverts assez à temps pour que leur supplice en prévînt l'exécution. Le roi des Daces eut ensuite la bonne fortune de s'emparer d'un des légats de Trajan, nommé Longinus, dont il espérait obtenir pour rançon la retraite des armées romaines, et qui aima mieux se donner la mort que de mettre l'empereur dans la nécessité d'abandonner un de ses fidèles compagnons ou de reculer devant l'ennemi (3).

Le Danube une fois franchi, l'armée romaine semble avoir suivi la plus orientale des deux routes qu'elle avait parcourues dans la première guerre pour gagner le Schyll, pénétrer dans la contrée montueuse de Rothenthurm et fondre de là sur la vallée du Maros. Décébale, incapable de résister en rase campagne, se trouvait réduit à se défendre, ainsi que nous pouvons en juger par les bas-reliefs de la colonne Trajane, dans les défilés des montagnes ou derrière le courant rapide des eaux qui sillonnent le pays. C'est à l'un des faits militaires accomplis sous les ordres de Trajan pendant la guerre dacique que ferait allusion, d'après l'explication donnée par Mgr Cavedoni (4), une monnaie de Trajan représentant d'un côté la tête de l'empereur laurée, à droite, et portant la date de son cinquième consulat, puis offrant au revers une figure virile, debout, à gauche, tenant un roseau et terrassant une figure de femme personnifiant la Dacie. Eckhel a cru voir dans ce type le Danube qui opprime la Dacie, par allusion au secours que ce grand fleuve avait apporté aux Romains en transportant leur flotte et en se courbant sous le pont que Trajan avait jeté sur ses deux rives (1). M. Cohen, de son côté, a supposé que la figure représentée sur ce revers était le Tibre, comme personnification de Rome terrassant la province des Daces (2). La véritable explication, d'après Mgr Cavedoni, se trouverait dans un passage des lettres de Pline le jeune qui, exhortant Caninius Rufus à célébrer en vers grecs les merveilleux hauts faits de Trajan dans la guerre dacique, lui écrit : *dices immissa terris nova flumina* (3). Cette grande figure virile représenterait alors un des fleuves de la Dacie, qui, contraint par les travaux des Romains à changer de lit, court dévaster les champs des Daces, et justifierait ainsi l'expression de *nova flumina immissa terris*. Le fait serait également représenté sur cette partie de la colonne où l'on voit les Daces, cavaliers et fantassins, submergés, tout à coup, par un large cours d'eau qui se précipite sur eux, tandis que les Romains en sûreté sur les hauteurs repoussent ceux de leurs ennemis qui cherchent à échapper au désastre. La rupture volontaire d'une digue, pour diriger les eaux dans un nouveau lit creusé d'avance, serait le sujet de cette représentation et le commentaire du passage de Pline (4).

Les Romains avaient pour eux la supériorité des armes et la discipline : ils eurent encore la défection des peuples alliés avec Décébale. Les Sarmates, les Jazyges, les Burres qui s'étaient d'abord unis au prince dace l'abandonnèrent lorsque les légions se furent emparées des postes les plus importants qui défendaient de nouveau l'approche des Portes de fer. Désespérant de pouvoir opposer désormais une résistance efficace, les Daces brûlèrent eux-mêmes leur dernière place de refuge, ainsi qu'on le voit sur la colonne Trajane. Décébale se donna la mort : sa tête fut envoyée à Rome, comme un trophée, avec les trésors qu'il avait cru dérober aux Romains en les enfouissant sous les eaux d'un torrent dont le cours avait été momentanément détourné puis rendu à son ancien lit : précaution inutile, secret mal gardé et bientôt révélé à Trajan, malgré le soin cruel avec lequel le prince barbare avait cru faire périr tous ceux qui avaient été employés à ce travail.

(1) L'inscription complète sera bientôt publiée par M. Gustave Boissière, qui l'a découverte. J'en dois la connaissance à l'obligeance de M. Léon Renier.
(2) Voy. Orelli, 3234. — Ackner et Muller (*Die rœmischen Inschriften in Dacien*), n° 177.
(3) Dion Cassius, L. LXVIII, à 11 et 12.
(4) *Bulletin archéologique de Naples*, octobre 1852.

(1) *D. N. V.*, t. VI, p. 418-419.
(2) *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain*, t. II, p. 73.
(3) L. VIII, *ep.* 4.
(4) Il faudrait, du reste, supposer dans cette dernière hypothèse, et conformément à la place qu'occupe cette partie du bas-relief sur la colonne, que le fait se rapporte à la première guerre dacique.

De retour à Rome, l'empereur célébra sa conquête par un triomphe et des jeux qui, d'après Dion, durèrent cent vingt-trois jours. On tua dans les chasses du cirque jusqu'à mille bêtes sauvages par jour, et dix mille gladiateurs combattirent les uns contre les autres. Trajan, qui se montra clément toute sa vie, prenait sa part de ces cruels divertissements, trop en faveur auprès du peuple romain pour que le souverain osât se soustraire au spectacle de tant de sang versé dans les jeux pour célébrer tout le sang versé sur les champs de bataille. En effet, les armes romaines étaient partout triomphantes. Cornelius Palma, légat de Syrie, venait de terminer une guerre difficile contre les Nabathéens, qui plus d'une fois avaient fait des excursions sur le territoire soumis à son administration, et s'était rendu maître de l'Arabie Pétrée, dont il avait fait une province romaine.

Possesseur des trésors de Décébale, Trajan sut les employer au profit de l'État. Il s'occupa, ainsi que nous l'apprend Dion, à embellir la ville, à améliorer les routes, à créer des ports, et les inscriptions sur ces faits sont d'accord avec l'historien. Ce sont les années écoulées entre ses expéditions de Dacie et celle contre les Parthes qui sont indiquées généralement sur les bornes milliaires disposées le long des voies trajanes, *viæ trajanæ*, ainsi nommées pour avoir été tracées ou rétablies par cet empereur (1). C'est alors aussi qu'on amenait à Rome, du lac Sabatinus, la source la plus abondante qui alimente encore aujourd'hui la ville moderne. On a trouvé en 1830, à dix milles des murailles sur la route de Bracciano, une inscription où on lit que l'empereur Trajan, dans le cours de sa treizième puissance tribunitienne, étant *imperator* pour la sixième fois et consul pour la cinquième, a fait conduire à ses frais dans la ville l'*aqua trajana* après avoir acquis la possession de tout le terrain nécessaire pour établir un aqueduc (2). On n'avait de ce grand travail qu'une vague notion, due à Athanase le bibliothécaire, et on en ignorait la date. La treizième puissance tribunitienne de Trajan nous apprend qu'il fut terminé dans l'année 110 (de Rome 863) : l'aqueduc avait trente-cinq milles de longueur, partie sous terre, partie sur des arcades. Il fut coupé par les Goths en 536, et c'est seulement en 1612 que Paul V le fit restaurer. Il se termine au Janicule, où il forme aujourd'hui la fontaine Pauline.

Un forum nouveau fut aussi décoré de chefs-d'œuvre d'architecture, dont les admirables ruines indiquent encore que l'époque de Trajan a été celle où l'art romain avait acquis le style le plus large et l'élégance la plus majestueuse auxquels il soit parvenu. Nous n'avons plus à revenir sur cette colonne, type gracieux et modèle de tous les monuments de ce genre élevés à la gloire des empires ou de ceux qui les gouvernent. Plusieurs arcs de triomphe furent également consacrés au prince qui venait de renouveler sous le gouvernement impérial les vastes conquêtes de la république : l'un de ces arcs s'élevait dans le grand Forum, l'autre dans celui qui prit le nom de Trajan et qu'il avait tracé sur l'emplacement d'une colline unissant autrefois la capitale au Quirinal. Cette colline fut déblayée complétement par ordre de l'empereur, et la colonne, qui s'élève à cent pieds romains, indique comme un gigantesque étalon métrique, ainsi que nous le voyons par l'inscription gravée sur sa base, la hauteur des terres enlevées pour former une place nouvelle. La basilique ulpienne, dont les colonnes de granit oriental ou de jaune antique, quoique brisées, font encore comprendre la richesse, était surmontée d'un toit de bronze doré qu'admirait Pausanias. A côté de la basilique se trouvait une bibliothèque. Sans être précisément un lettré, Trajan aimait les lettres et avait à un haut degré le sentiment des arts. Les statues des écrivains célèbres ornaient le monument qu'il avait ouvert comme un asile glorieux à toutes les productions des lettres grecques ou latines. Des colonnades entouraient un vaste *atrium* au milieu duquel s'élevait la statue équestre du prince (1). Des pavés de marbres rares, dont les débris sont encore recherchés avec soin, des portiques élégants, le porphyre, le jaspe, les métaux précieux qui décoraient les édifices formaient un ensemble de merveilles que rien n'égalait dans la capitale du monde romain. Aujourd'hui encore on ne pénètre pas dans les caves des maisons qui entourent le forum de Trajan sans apercevoir quelque fragment de cette admirable époque, tambours de colonnes, chapiteaux, soubassements métopes, triglyphes, hauts et bas-reliefs, encastrés dans les fondations modernes. Lorsque Constance vint pour la première fois à Rome, dit Ammien Marcellin, ses yeux furent éblouis par tous les prodiges de l'art qui lui apparurent à la fois; mais ce fut quand il parvint au forum de Trajan qu'il s'arrêta interdit, cherchant par la pensée, ajoute l'historien, à mesurer ces proportions colossales qui défient toute description et qu'il n'était plus au pouvoir de l'homme de reproduire. Avouant son impuissance et frappé de l'effet que faisait au milieu des colonnades de l'atrium la statue équestre de l'empereur, il s'écria que du moins il ferait fondre un cheval de

(1) Voy. Orelli, n° [illegible]. — Cf. *Annales de l'Inst. romain*, 18[illegible], p. [illegible].

(2) Voy. *Bull. de l'Inst. de corresp. archéologique de Rome*, 18[illegible], p. 219.

(1) La statue équestre de Trajan et l'arc de triomphe sont représentés sur les médailles datées du sixième consulat, dont l'empereur ne fut revêtu qu'en 865 (112 de notre ère). — La basilique ulpienne, représentée sur plusieurs médailles marquées du même consulat, aurait été érigée, d'après l'inscription que porte la base d'une des colonnes de la basilique, pendant le seizième tribunat de Trajan, c'est-à-dire en cette même année 865, qui vit l'empereur accepter les faisceaux consulaires. — La colonne, d'après l'inscription gravée sur le piédestal, fut achevée dans le cours du dix-septième tribunat, commençant au 27 janvier de l'an de Rome 866 (113 de notre ère).

bronze qui vaudrait celui de Trajan : « Alors vous aurez le cheval, répondit le Persan Hormisdas, qui l'accompagnait; mais renoncez à le loger en si noble écurie (1). »

Au retour de la Dacie, Trajan s'occupa aussi de créer un port sur les bords de la Méditerranée qui, dans toute cette partie de la côte, depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à la presqu'île d'Argentaro, n'offrait pas d'abri aux navigateurs. Pline nous a laissé dans une de ses lettres le récit des travaux gigantesques à l'aide desquels on formait dans la mer, en face de la ville de *Centumcellæ*, aujourd'hui Cività-Vecchia, une île artificielle dont les enrochements résistent depuis près de dix-huit siècles aux plus rudes tempêtes : « Le môle qui s'avance à la gauche du rivage, nous dit-il, est soutenu par des ouvrages très-solides : on travaille en ce moment au môle droit : en face est une île qui rompt l'impétuosité des flots tout en laissant des deux côtés une entrée facile aux bâtiments. C'est une merveille que cette digue qui s'élève à vue d'œil. De grandes barques transportent des roches entières qu'on précipite au fond de la mer : leur poids les affermit et des monceaux de pierres dont on les surcharge les lient entre elles en comblant les interstices. Déjà l'île apparaît au-dessus des eaux et brise les vagues qui la heurtent à grand bruit : bientôt on la prendra pour une île naturelle (2). » Ce que Pline prévoyait s'est accompli, et l'œuvre de Trajan sur cette côte désolée semble l'œuvre de la Providence. C'est également à cet empereur que l'on doit le canal artificiel qui forme la branche occidentale du Tibre et qui devint la voie navigable la plus fréquentée entre Rome et Fiumicino. Longtemps le fleuve s'était rendu directement à la mer sans bifurquement, et aucun des historiens ou des géographes qui nous sont restés du haut empire, ni Tite Live, ni Denys d'Halicarnasse, ni Strabon, ni Pomponius Mela, ni Pline l'ancien, qui écrivait sous Vespasien, n'avaient parlé de cette seconde embouchure que Rutilius Numatianus mentionne le premier. Aussi n'a-t-on su longtemps à quel empereur attribuer ce travail; et cependant Pline le jeune, notre guide le plus sûr pour le règne de Trajan, l'avait indiqué quand il dit en écrivant à Macrin : « Le Tibre est débordé : bien que le canal creusé par la sage prévoyance de l'empereur reçoive une partie de ses eaux, elles inondent au loin les campagnes (3). » Ce fut probablement à cette occasion que Trajan ajouta au port de Claude, près d'Ostie, un bassin qui avait un mille et demi de circonférence. L'arc de Bénévent, celui d'Ancône construit tout entier en marbre blanc ainsi que le môle sur lequel il s'élève, le pont d'Alcantara marquent encore aujourd'hui l'époque de Trajan d'un caractère de grandeur ineffaçable. On sent que celui qui ordonnait de tels travaux disposait des richesses de l'univers. En effet, les carrières de granit, de marbre précieux, de porphyre, étaient exploitées dans les régions les plus lointaines, et rien ne coûtait pour amener jusqu'en Italie ces précieux matériaux. Le canal de l'isthme de Suez, dont l'exécution rapide fait tant d'honneur à la France, avait été soigneusement entretenu et amélioré par Trajan, de telle sorte que tandis que Pline, sous le règne de Néron, lui conserve encore le nom de *Ptolemæus amnis*, en mémoire de Ptolémée Philadelphe, qui l'avait achevé, le géographe Ptolémée l'appelle Τραϊανὸς ποταμός, constatant ainsi les grandes réparations dont il avait été l'objet sous Trajan. Et ce n'est pas seulement le passage de Ptolémée qui témoigne des travaux exécutés à cette époque : ce sont aussi les inscriptions des carrières de granit dont l'exploitation fut sans aucun doute une des causes des soins apportés par Trajan à l'entretien du canal qui unissait les deux mers. On en pourrait citer pour exemple une inscription du mont Claudius, au centre même des carrières égyptiennes de porphyre d'où les Romains tiraient tant de précieux matériaux pour leurs monuments, et où le centurion Annius Rufus, placé à la tête des travaux d'exploitation (*præpositus ab optimo Trajano operi marmorum*), fait une dédicace à un dieu, probablement à Sérapis (1).

Plusieurs années de paix s'écoulèrent entre les deux guerres que Trajan dirigea en personne, et cet intervalle fut employé au développement des institutions ou aux grands travaux publics dont nous venons de parler. Une pléiade d'hommes remarquables par leurs talents militaires, politiques ou littéraires, se serraient autour du prince, qui avait su les distinguer, les choisir, les encourager au bien, et qui s'en servait comme d'auxiliaires dans toutes les entreprises que lui suggérait sa prodigieuse activité. Parmi eux, et à l'un des premiers rangs, se faisait remarquer Licinius Sura, Espagnol comme Trajan, son ami, son compagnon dans les deux guerres daciques, où il avait mérité les ornements du triomphe, c'est-à-dire la plus haute récompense accordée depuis l'avénement de l'empire aux généraux qui n'étaient pas de sang impérial. Un troisième consulat lui fut en outre décerné en l'année 107, qui suivit le retour de l'expédition de Dacie; et c'était bien en vain que quelques envieux d'une si longue faveur cherchaient à l'accuser auprès de Trajan d'avoir conspiré contre sa vie. Le prince ne répondit à la calomnie qu'en en prouvant aux yeux de sa cour la perfide intention. Il alla souper le soir chez Sura, voulut être traité par son médecin pour une ophthalmie dont il souffrait, se fit raser par son barbier, et le lendemain dit aux accusateurs : « Reconnaissez vous-mêmes que Sura n'en veut point à mes jours, car je les avais

(1) Ammien Marcellin, l. XVI, c. 10.
(2) L. VI, ep. 31.
(3) L. VIII, ep. 17.

(1) Voy. Letronne, *Inscriptions de l'Égypte*, t. I, p. 139.

remis entre ses mains (1). » Adrien, parent de Trajan à double titre, puisqu'il était son cousin et qu'il avait épousé sa petite-nièce Sabine, fille de Matidie et petite-fille de Marcienne, la sœur de l'empereur, était encore un des familiers du prince. Nous l'avons vu son aide de camp dans la première guerre dacique. Dans l'intervalle des deux expéditions il avait été tribun, préteur, puis, l'année même de sa préture, légat de la première légion Minervia dans la seconde guerre dacique (2). A la fin de la guerre, et lorsque la politique de Trajan voulut que la Pannonie, si voisine de la Dacie, fût divisée en deux provinces, il devint gouverneur de la Pannonie inférieure, puis revint à Rome pour y exercer le consulat (109 de notre ère). Bientôt après, Sura étant mort, ce fut Adrien qui le remplaça comme secrétaire du prince. Servien, Laberius Maximus, Sosius Senecion, Cornelius Palma, Lusius Quietus, Neratius Priscus, plusieurs autres personnages éminents contribuaient par leurs services et leurs aptitudes diverses à l'éclat d'un règne où tous faisaient assaut de zèle pour se modeler sur le maître; mais parmi ces conseillers fidèles, il en est un qui plus que tous l'a servi auprès de la postérité : c'est Pline le jeune, dont la correspondance avec l'empereur nous a valu ces réponses de Trajan remarquables par leur concision, si bien nommée *imperatoria brevitas*, par leur justesse, par leur noble caractère d'équité et de bienveillance.

La légation de Pline en Bithynie, pendant laquelle s'échangeait cette correspondance, est l'un des points les plus contestés de la chronologie du règne de Trajan, si contestable d'ailleurs dans ses dates les plus importantes. L'intérêt d'une cause qui se défend d'elle-même sans qu'on ait besoin de lui mesurer les clartés de l'histoire, a engagé plusieurs historiens à avancer de plusieurs années, malgré l'autorité de monuments décisifs dans la question, le départ de Pline pour l'Asie. De ce départ, en effet, dépend la possibilité de placer sous le règne de Trajan deux expéditions chez les Parthes comme il y eut deux guerres de Dacie; car il est certain que Trajan ne se rendit en Orient qu'après le retour de Pline en Italie, et de ces deux voyages résulterait comme conséquence une autre possibilité, celle de faire concorder l'époque de la mort de saint Ignace avec la date adoptée dans les actes de son martyre, date qui dans la supposition contraire doit être reculée de plusieurs années. J'ai fait connaître dans un travail spécial sur la chronologie du règne de Trajan les principaux résultats de la polémique qui s'est élevée à ce propos entre les archéologues les plus autorisés, et je crois avoir démontré que depuis la découverte d'un diplôme militaire d'où résulte la présence de Pline à Rome pendant

(1) Dion, L. LXIII, c 15.

(2) *Voy.* mon *Mémoire sur la chronologie du règne de Trajan.*

l'intervalle qui s'écoule entre les deux guerres daciques, sa légation, qui dura au moins dix-huit mois, ne peut avoir commencé plus tôt que l'année 108 de notre ère, tout en pouvant être plus probablement retardée d'un ou deux ans. Ce sont donc les années 110 et 111, pendant lesquelles se seront accomplis les faits que nous révèle la correspondance de l'empereur avec son légat.

Parmi eux, le plus intéressant pour nous, puisqu'il touche aux premières lueurs que répandit sur le monde païen cette religion dont la diffusion rapide venait détruire l'ancienne société et fonder la société nouvelle, c'est la lettre fameuse où Pline demande à Trajan de quelle manière il doit se conduire avec les chrétiens, et la réponse du prince. En concluant qu'il fallait punir ceux qui s'obstinaient dans la confession de leur foi, Trajan a évidemment fait preuve d'intolérance; et bien qu'il ne veuille accepter aucune dénonciation anonyme, bien qu'il se déclare prêt à pardonner à tous ceux qui se repentiront, c'est-à-dire qui renonceront aux convictions de leur conscience, il se montre contraire à la liberté de penser, qu'il ne savait, qu'il ne pouvait comprendre. Pour excuser cette politique absolue, et lui savoir gré de la modération qu'il apporta dans l'exercice de ses droits et de ses principes, il faut se reporter aux luttes incessantes d'un pouvoir défiant contre le droit de l'association sous toutes ses formes. La préoccupation constante des empereurs depuis la dictature de César et le règne d'Auguste avait été de détruire ou de disperser toutes les communautés, à l'exception de celles dont l'institution remontait aux premiers âges de Rome (1). Dès lors l'établissement de tout collége dut être soumis à toute espèce d'entraves et ne put être autorisé que par la permission du prince ou par un sénatus-consulte. En outre de la question relative aux chrétiens, la correspondance de Pline et de Trajan nous apprend avec quelle défiance le gouvernement voyait se former toute association alors même que l'intérêt public y semblait intéressé dans ce qu'il a de plus pressant, la conservation des personnes et des propriétés. Un vaste incendie ayant consumé, faute de secours, un grand nombre de maisons particulières et des édifices publics à Nicomédie, Pline s'adressa à l'empereur pour être autorisé à former une confrérie de cent cinquante artisans qui seraient prêts à se porter au feu dans de pareilles circonstances. Trajan refusa : « N'oublions pas, écrit-il à son légat, que ces prétendues sociétés de secours n'ont été le plus souvent que des occasions de désordres. Quelque nom que nous leur donnions, quelle que soit la cause de leurs réunions, quelques courtes que soient leurs séances, il y a toujours un danger dans l'existence de ces confréries (2). »

(1) Suétone, *César*, ch. 42. – Ibid., *Auguste*, 32.

(2) L. X, *ep.* 43.

Ailleurs, c'est avec peine que l'empereur consent à laisser les habitants d'Amise, ville du Pont, recueillir entre eux des cotisations sous la condition qu'elles seront employées au soulagement des classes pauvres et nullement à soutenir des assemblées illicites (1). Puis une autre fois Pline craint qu'à l'occasion des solennités de famille on n'invite tant de monde que ces fêtes ne dégénèrent en attroupements, et Trajan lui répond que cette crainte étant légitime, il s'en rapporte à lui pour réformer de tels abus (2). C'était donc une des préoccupations constantes du pouvoir de combattre par des restrictions ou même des interdictions absolues toute association nouvelle entre les sujets de l'empire, et l'un des devoirs des légats était de veiller à ces prohibitions. Aussi lisons-nous dans le Digeste : « Il est défendu aux gouverneurs de province d'autoriser de nouveaux colléges ou de nouvelles confréries et de permettre aux soldats de former dans les camps des associations. Les gens du peuple peuvent cependant s'imposer une cotisation mensuelle, mais sous la condition de ne se réunir qu'une fois par mois, et de ne former sous aucun prétexte une association illicite (3). » Si un collége s'était réuni contre les injonctions du pouvoir, il devait être dissous, et encore la dissolution ne suffisait pas : les membres en étaient poursuivis et punis comme coupables de lèse-majesté (4). De là les procès intentés aux chrétiens. Ce que la loi poursuivait en eux c'était moins le culte nouveau qu'ils avaient adopté que les tendances politiques qu'on leur prêtait. De tout temps, en effet, on a vu la politique s'adresser aux passions religieuses ou les feindre pour colorer aux yeux de la foule certaines rancunes ou certains intérêts qui se rattachent de plus près à la terre qu'au ciel. C'est là ce qu'on redoutait à Rome où la répugnance que montraient les chrétiens pour se mêler aux fêtes licencieuses du paganisme, leur isolement au milieu du concours de tant de peuples dont le culte trouvait place dans le panthéon romain, leur mépris des vanités de ce monde, leur aspiration vers une vie meilleure, leur attente d'un roi glorieux dont les Romains ne comprenaient pas la nature mystique, leur refus de sacrifier devant la statue de l'empereur, faisaient supposer un système d'opposition qu'on se croyait obligé d'anéantir par une répression violente. Il faut se reporter à ce point de vue, le seul admissible, le seul qui ressorte des documents historiques pour comprendre qu'un prince honnête, humain, qui a reçu le nom de très-bon, *optimus*, et qui le méritait, ait permis les procès intentés aux chrétiens dont le nombre se multipliait chaque jour. Encore, ne veut-il pas qu'on les recherche, *conquirendi non sunt;* et les dénonciations, comme nous venons de le dire, seront rejetées toutes les fois qu'elles seront anonymes : « Car cela est d'un pernicieux exemple, ajoute Trajan, et n'appartient plus à notre temps (1). »

(1) Pline, l. X, *ep.* 93.
(2) L. X, *ep.* 107, 108.
(3) *Dig.*, l. XLVII, tit. 22. 1.
(4) Ib., ib., 2.

Si Pline était parti pour la Bithynie vers le milieu de l'année 109 ou 110 de notre ère, comme nous croyons l'avoir établi ailleurs, il ne dut revenir de sa légation qu'en l'année 111 ou 112; car il ressort de sa correspondance qu'il a passé au moins dix-huit mois dans son gouvernement. Il retrouva Trajan à Rome; mais bientôt ce prince devait quitter sa capitale pour conduire en Asie ses légions à la plus rapide et à la plus étendue de ses conquêtes. Les événements de la guerre d'Orient peuvent se diviser en deux parties. La première, œuvre d'une seule campagne, est la soumission de l'Arménie et la consolidation de la puissance romaine dans les régions situées entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, l'Euphrate et le Caucase : la seconde est la réduction de la Parthie et la marche triomphale de l'empereur jusqu'aux rivages de l'Océan indien. Ce n'est pas à un désir effréné de conquêtes, à l'impulsion d'une de ces activités fiévreuses qui entraînent parfois un esprit jeune et ambitieux qu'on peut attribuer les projets de Trajan sur l'Asie. Il avait alors soixante ans et ses desseins sont nés évidemment de nécessités politiques qui peuvent être de différentes natures, bien que le motif apparent de guerre paraisse se rapporter à la suzeraineté que les Parthes prétendaient alors exercer sur l'Arménie. Depuis que Vologèse s'était vu contraint d'accepter, à la suite des exploits de Corbulon, les conditions dictées par Néron, il avait renoncé à ses prétentions sur ce royaume que Tiridate avait gouverné sous le patronage de l'empire d'Occident. Cependant, lors de la guerre civile qui suivit la mort de Néron, Pacorus II, fils et successeur de Vologèse, reprit une grande influence sur la politique arménienne, influence qui ne fut combattue ni par Vespasien ni par ses fils. Pacorus, dès lors, enhardi par l'impunité, continua jusque sous le règne de Trajan à se montrer hostile aux Romains, et nous savons par une lettre de Pline qu'à l'époque de la guerre dacique il entretenait des relations avec Décebale. Après la mort de Pacorus, son frère Chosroès suivit les errements de la même politique et fit monter sur le trône d'Arménie, devenu vacant par la mort de Tiridate, un de ses neveux, fils de Pacorus, nommé Exedarès. Mais Trajan, vainqueur des Daces, avait alors assuré les frontières de Rome sur le Rhin et les avait reculées au delà du Danube. Il pouvait désormais reporter toute son action vers l'Orient, et déclara que l'Arménie relevant de l'empire, aux Romains seuls appartenait le droit de leur donner un roi, ce droit dût-il être soutenu par les armes. La guerre fut résolue.

(1) Pline, l. X, *ep.* 98.

Nous avons cherché, dans un travail spécial, à rétablir l'ordre chronologique dans les récits confus que Dion nous a laissés des principaux événements de la guerre parthique, et grâce aux monuments, inscriptions ou médailles, grâce surtout aux acclamations impératoriales qui signalaient chaque victoire par le changement du chiffre de l'*Imperium*, nous croyons être parvenus à assigner son époque à chacune des grandes conquêtes de Trajan en Asie (1). Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce mémoire et mentionner sommairement ici le récit des événements qui occupèrent près de quatre années dans le règne du prince, années glorieuses et les dernières de sa vie. C'est à la fin de l'année 113 de notre ère (866 de Rome) que, selon nous, Trajan partit pour l'Orient. Il s'arrêta à Athènes où il reçut de Chosroès des ambassadeurs qui lui annoncèrent qu'Exedarès avait renoncé au trône d'Arménie et lui proposèrent d'accorder la couronne à Parthamasiris, autre fils de Pacorus. Trajan refusa avec hauteur les présents que lui offraient les envoyés du roi parthe et répondit qu'il se rendait en Syrie où il saurait bien reconnaître quel fond il avait à faire sur une amitié qui devait se prouver par des actes et non par des paroles. En effet, dès le printemps de l'année suivante (114 de notre ère), l'armée romaine remontant le cours de l'Euphrate, s'emparait d'Elégie sur les frontières de la grande Arménie et s'arrêtait pour recevoir l'hommage que Parthamasiris se proposait de faire de sa couronne aux pieds du tribunal de l'empereur. Le prince parthe croyait ainsi assurer ses droits à reprendre du consentement de Trajan les insignes du pouvoir; mais les acclamations des troupes, leurs cris de triomphe, le silence de l'empereur lui firent comprendre son erreur. Se plaignant alors du piége dans lequel on l'avait attiré, il veut fuir, on l'arrête. Trajan déclare que l'Arménie, désormais partie intégrante de l'empire, sera gouvernée par un légat, et le prince obtient enfin la liberté de se retirer. Que se passa-t-il quand il fut hors du camp? Nous ne le savons pas précisément : nous savons seulement qu'il fut tué dans une échauffourée, et que la responsabilité de cette mort pèse jusqu'à un certain point sur la mémoire de l'empereur. Nous lisons en effet dans un passage de Fronton nouvellement retrouvé : « Il s'en faut que Trajan soit justifié du meurtre de Parthamasiris qui s'était mis à sa discrétion. Quoique le roi d'Arménie ait été tué à bon droit au milieu du tumulte qu'il cherchait à exciter, cependant il eût mieux valu pour l'honneur des Romains le laisser aller impuni que de lui faire subir une mort méritée (2). »

A compter de cette conquête qu'on voudrait plus loyale, la grande et la petite Arménie deviennent une province romaine. Mais les frontières de l'empire, reculées jusqu'aux rivages de la mer Caspienne, l'Araxe dompté par un pont romain, ce n'était plus assez pour Trajan : le le roi d'Albanie, dans les régions caucasiennes, celui des Hénioques, les Ibères, les Sauromates, les tribus du Bosphore cimmérien vinrent l'un après l'autre faire leur soumission. Bientôt aussi la Mésopotamie supérieure fut conquise, et lorsque Trajan rentra à Antioche pour y prendre ses quartiers d'hiver, il avait trois fois mérité ces acclamations impératoriales dont les légions saluaient le chef de l'État à chaque succès décisif pour l'agrandissement ou la prospérité de l'empire. C'est au commencement de l'année 115 de notre ère, pendant le séjour de l'empereur que la capitale de la Syrie fut détruite en grande partie par un des tremblements de terre les plus violents qui aient jamais bouleversé la contrée. Plusieurs historiens en ont parlé, et la date ne saurait donner lieu à aucune controverse, puisqu'un des consuls éponymes dont on retrouve le nom dans les fastes, M. Vergilianus Pedo, fut l'une des victimes de la catastrophe (1). L'empereur lui-même ne s'échappa qu'à grande peine, par une des fenêtres de son palais et campa plusieurs jours dans le cirque alors que l'enceinte de tours qui couronne la ville s'écroulait et que les rochers mêmes sur lesquels elle s'élève tremblaient sur leur base. Cependant, le calme était à peine revenu que le prince organisait sa prochaine campagne; elle fut dirigée contre les Parthes. Maître d'une grande partie de la Mésopotamie que des dissensions intérieures lui avaient livrée, Trajan parvint à Singara sur le Mygdonius, s'empara de Nisibe, et comme la contrée qui borde le Tigre ne produisait pas les bois nécessaires pour ses ponts de bateaux, il en fit couper dans les forêts qui entouraient cette ville. Des chariots les transportèrent jusqu'au Tigre bientôt couvert d'embarcations en si grand nombre que les Parthes n'osèrent pas disputer le passage aux Romains, et que l'empereur, maître de l'Adiabène, entra dans Arbelles où les souvenirs d'Alexandre éveillèrent en lui une nouvelle ardeur. Bientôt ce fut Babylone qui se rendit aux Romains et dont la prise termina peut-être la campagne. Nous avons démontré ailleurs (2) que la dixième et la onzième salutations impératoriales furent acclamées en l'honneur de Trajan par ses soldats dans cette année 115, qui vit sans doute l'armée romaine accomplir de longues marches, supporter de grandes fatigues, exécuter de hauts faits d'armes, mais sur laquelle nous avons si peu de détails que sans les changements du chiffre de l'*Imperium* nous ignorerions si le monde ancien, les yeux fixés sur l'Orient, assistait à une promenade militaire, ou s'il y eut combats et victoires. Nous avons dit

(1) *Mém. sur la chronol. du règne de Trajan.*
(2) *M. C. Frontonis principia historiæ*, éd. A. Cassan Paris, 1830, t. II, p. 334.

(1) Dion, l. LXVIII, 25.
(2) *Mém. sur la chronol. du règne de Trajan.*

aussi que l'année suivante couronna cette suite de campagnes si heureuses pour Trajan par le titre de *Parthicus* : il apparaît dès lors sur les monuments consacrés à l'empereur qui devient *imperator* pour la douzième et la treizième fois. Cette dernière acclamation célébrait la prise de Ctésiphon, résidence des rois arsacides, centre de leur puissance, dont la chute put faire croire pendant quelque temps que c'en était fait de cette grande monarchie, seul contre-poids de Rome dans l'ancien monde. Trajan voulut descendre le Tigre jusqu'à son embouchure dans le golfe Persique et à la vue de l'Océan dont les flots l'auraient porté jusqu'aux Indes, il regretta, dit-on, de n'avoir plus l'âge d'Alexandre pour tenter les mêmes conquêtes (1).

Le temps des conquêtes était passé. L'empereur achevait à peine de parcourir en vainqueur toute la partie du continent asiatique qui s'étend entre les deux mers, et déjà il devait comprendre qu'il est plus facile de s'emparer de vastes provinces que d'exercer sur elles un empire durable. La Parthie, la Mésopotamie avaient profité de son éloignement pour s'éveiller de leur torpeur, renoncer à leurs dissensions et reprendre les armes. Tout le pays était en feu : les garnisons romaines avaient été pour la plupart chassées des villes qu'elles occupaient. Dès qu'il eut reçu la nouvelle de ce soulèvement, Trajan envoya contre les rebelles Lusius Quietus et Maxime. Nous avons déjà parlé de Lusius : à la tête de la cavalerie numide pendant la guerre dacique, il s'était montré l'un des plus vaillants hommes de guerre de son époque, et dans cette occasion il ne démentit pas sa réputation militaire ; car il reprit Nisibe et Edesse, vengeant cruellement le réveil de la nationalité chez leurs habitants par les ravages qu'il exerça dans le pays. Quant à Maxime dont Dion ne nous donne que le surnom, il fut défait et périt dans la déroute (2). J'ai dit ailleurs quelles sont les raisons

(1) Sur les projets que Trajan pouvait avoir formés relativement à une expédition dans les Indes, voy. Fréret, *Hist. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXI, p. 55-65, et M. Reinaud, *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale* ; Paris, 1863, p. 227-233.

(2) La mort de Maxime, rapportée en deux mots par Dion, est confirmée par ce passage nouvellement retrouvé de Fronton : « Les Parthes, seuls de tous les hommes, ont toujours porté dignement le nom d'ennemis du peuple romain : c'est un fait trop prouvé non-seulement par le désastre de Crassus et la fuite honteuse d'Antoine, mais encore par le massacre d'un légat avec son armée, sous le commandement du très-vaillant empereur Trajan, et par la retraite difficile et sanglante de ce prince lorsqu'il revenait pour le triomphe. » Dans un autre passage, Fronton ajoute que ce légat était consulaire : « Dans les deux guerres parthiques (celles de Trajan et de Lucius Verus) deux consulaires, commandant chacun une armée, tombèrent sur le champ de bataille : l'un, Severianus, lorsque Lusius n'était pas encore sorti de Rome ; l'autre, pendant que Trajan était sur les lieux frappant des contributions de chevaux et de chameaux dans les régions qui sont entre le Tigre et l'Euphrate (voy. *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*, éd. Cassan ; Paris, 1830, t. II, *Principia historiæ*, page 324 et 335). »

qui peuvent porter à l'identifier avec le Marius Junius cité par Dion comme le légat de la Cappadoce, et qui dès lors aurait droit au nom de Marius Junius Maximus (1). D'autre part, deux généraux, Erutius Clarus et Julius Alexander, réparant l'échec subi par Maximus, reprirent Séleucie et la brûlèrent : mais c'en était fait de ce rêve d'ambition, qui avait pu un moment égarer la sagesse de Trajan et faire briller à ses yeux l'espoir d'une monarchie universelle. Non-seulement les peuples nouvellement soumis s'étaient soulevés dès que l'empereur n'avait plus été là pour imposer l'obéissance et le respect par sa présence, mais des races asservies depuis longtemps secouaient le joug, espérant qu'une guerre si lointaine serait pour elles l'occasion la plus favorable de reconquérir leur liberté. Les Juifs de la Cyrénaïque, de l'Égypte, de Chypre se révoltèrent et commirent, au dire de Dion, les plus grandes cruautés contre les Romains ou les Grecs. Ce fut encore Lusius Quietus qui fut chargé de les châtier et qui s'acquitta de sa tâche avec sa sévérité et son habileté ordinaires. Cependant Trajan ainsi menacé dans son triomphe comprenait la nécessité de mettre fin à la guerre de la manière la plus honorable qu'il se pourrait pour les armées romaines. En vain le sénat de Rome lui votait actions de grâce sur actions de grâce, et, renonçant à dénommer la série des nations qu'il avait vaincues, déclarait qu'il pourrait triompher de toutes celles qu'il lui plairait de choisir. Vu de près, le succès était moins enivrant qu'il ne paraissait à distance. La paix fut résolue, et l'empereur appelant en sa présence dans la plaine qui entoure Ctésiphon les principaux chefs des Parthes, monta sur son tribunal pour poser lui-même la couronne sur la tête d'un prince de la race des Arsacides, nommé Parthamaspate, dans la personne duquel il rendait la vie à ce vieil empire parthique qu'il venait de renverser en quelques mois. Il reprit ensuite la route de la Mésopotamie et se voyant attaqué par quelques tribus d'Arabes scénites, il investit la ville d'Hatra qui leur avait servi de refuge. Ce siége fut pénible : la chaleur, le manque d'eau, d'affreux orages, des nuées d'insectes tourmentaient les soldats sans relâche et ne leur laissaient pas un moment de repos. C'est là que Trajan, qui s'exposait à toutes les fatigues, à tous les dangers comme un simple légionnaire, ressentit les premières atteintes d'une hydropisie dont les progrès furent rapides. Obligé de lever le siége d'une faible place qui lui avait résisté avec succès, il se retira emportant avec lui la peine morale d'un premier revers et les germes d'une maladie dangereuse. Ce fut en Cilicie, dans la petite ville de Sélinonte, que le mal plus fort que son courage, le força de s'arrêter. Plotine, sa femme, Matidie, sa nièce, belle-mère d'Adrien, entourèrent son lit de mort.

(1) *Mém. sur la chronol. du règne de Trajan.*

Que se passa t-il alors pour déterminer le choix d'un successeur à l'empire? on l'ignore, bien que plusieurs historiens aient accusé Plotine, dont l'affection pour Adrien était bien connue, d'avoir usé d'intrigues pour décider, ou même pour feindre une adoption qui, dans ce dernier cas, n'aurait pas eu lieu (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que le cinquième jour des ides d'août de l'année 117 de notre ère (de Rome 870) Adrien fit savoir à Antioche que Trajan venait de l'adopter, et que deux jours après il recevait la nouvelle de la mort de l'empereur sans qu'on sache quelle en a été la date précise.

Trajan avait régné dix-neuf ans, six mois et quelques jours. C'était le règne le plus long depuis celui de Tibère, règne dont la durée fut un temps de repos et de bien-être pour le monde romain, malgré les guerres qui en marquèrent les premières et les dernières années. Jamais l'empire n'avait été plus grand, jamais il ne fut plus heureux. Pendant de longs siècles on n'a parlé de cette époque qu'avec envie : meilleur que Trajan, *felicior Augusto, melior Trajano*, était la formule la plus louangeuse que la flatterie eût inventée. C'est qu'avec un système de gouvernement conçu de telle manière que la volonté du souverain devait seule régler, prévoir, ordonner d'un bout à l'autre d'un empire qui s'étendait de l'Atlantique à la mer des Indes, la prodigieuse activité de Trajan suffit à tout dans l'intérêt de tous. Comme général, il fut le plus grand homme de guerre de son temps; comme homme public, il n'y a peut-être pas un reproche qu'on puisse lui adresser (2). Aussi le moyen âge lui-même, qui n'avait pas de grands instincts de tolérance, a-t-il été touché de ses vertus malgré son paganisme. Une légende qui fait honneur à l'esprit du temps veut que le pape saint Grégoire ait demandé avec ferveur qu'un si bon prince fût sauvé, et l'ait obtenu par ses prières; Dante, s'appuyant de ce témoignage, a placé Trajan dans son paradis.

NOEL DES VERGERS.

Pline le Jeune, *Panégyrique de Trajan*, le Xe livre des *Épîtres* et les autres livres *passim*. — Dion Cassius, l. LXVIII. — Aurelius Victor, *De Cæsar.* et *Hist. Rom.* — Eutrope, *Hist. rom.*, l. VIII. — Sextus Rufus, ch. XX. — Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. II. — Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, t. VI, pages 411-464. — Ciaconius, *Historia utriusque belli dacici a Trajano Cæsare gesti*; Rome, 1576, in-fol., pl. — I. Arrhenius, *De Trajano imp.*; Upsal, 1736, in 8°. — J.-W. Ferger, *De Trajano non optimo*; Wittemberg, 1738, in-4°. — J.-A. Bach, *Divus Trajanus, seu de legibus Trajani imp.*; Leipzig, 1747, in-8°. — Bayeux, *Réflexions sur le règne de Trajan*; Paris, 1787, in-4°. — J.-J. de Barett, *Hist. de Nerva et de Trajan*, Paris, 1790, in-12. — Maciejowski, *De vita et constit. Trajani*; Gœttingue, 1810, in-8°. — Generisch, *Trajan, biogr. Gemælde*; Vienne, 1811, 2 vol in-8°. — Francke, *Zur Geschichte Trajan's und seiner Zeitgenossen*; Leipzig, 1840, in-8°. — Aschbach, *Über Trajans steinerne Donaubrücke*. — Merivale, *History of the Romans under the Empire*, t. VII. — Arnold, *History of the later Roman commonwealth and of the reign of Augustus, with a life of Trajan*. — De Champagny, *Les Antonins*, t. I. — Cohen, *Description hist. des monnaies frappées sous l'Empire romain*, t. II, p. 1-90. — Frœhner, *La Colonne Trajane*, texte accompagné d'une carte de l'ancienne Dacie. — Noël des Vergers, *Mémoire sur la chronologie du règne de Trajan*, lu en mars 1866 à l'Instit. de France.

TRALLES (*Balthasar-Louis*), médecin allemand, né le 1er mars 1708, à Breslau, où il est mort le 7 février 1797. Reçu docteur en 1731 à Halle, il pratiqua la médecine avec un tel succès dans sa ville natale que plusieurs princes d'Allemagne s'efforcèrent de l'attirer auprès d'eux; mais il ne voulut accepter que le titre de médecin du roi de Pologne. Observateur exact, il a composé sur son art des ouvrages estimés entre autres un *Traité de l'opium*, qui a passé longtemps pour classique. Il était sincèrement religieux, et il a combattu avec force les principes de La Mettrie et d'Holbach. Tralles appartenait à l'Académie impériale de Vienne, à la Société royale de Berlin, et à l'Académie des curieux de la nature. Ses ouvrages sont écrits en latin ou en allemand; voici les principaux : *De vitæ animalis consideratione*; Halle, 1731, in-4°; — *Exercitatio qua virtus camphoræ refrigerans disseritur*; Breslau, 1734, in-8°; — *Das Aderlassen* (De la saignée); ibid., 1736, 1745, in-8°; — *Virium quæ terreis remediis hactenus adscriptæ sunt examen*; ibid., 1739, in-4°; — *De machina et anima humana prorsus a se invicem distinctis*; ibid., 1749, in-8°; — *Critique d'un médecin du parti des spiritualistes sur la pièce intitulée* : les Animaux plus que machines; la Haye, 1752, in-8° : c'est la critique, écrite en français, d'un pamphlet de La Mettrie; — *Historia choleræ atrocissimæ*; Breslau, 1753, in-8°; — *Opii usus salubris et noxius*; ibid., 1757, in-4° : sept édit. jusqu'en 1784; — *De insitione variolarum*; ibid., 1765, in-8°; — *De animæ existentis immaterialitate et immortalitate cogitata*; ibid., 1774, in-8°; et en français, Vienne, 1776, in-8°; — *Schreiben von der teutschen Sprache und Litteratur* (De la langue et de la littérature allemande), Berlin, 1781, gr. in-8°; — *Usus vesicantium*; Breslau, 1782, in-4°.

Hirsching, *Handbuch*. — *Biogr. méd.*

TRANCHANT. *Voy.* LA VERNE.

TRAUN (*Othon-Ferdinand*, comte DE), général autrichien, né le 27 août 1677, mort le

(1) Dion, dont le père gouvernait alors la Cilicie, raconte que Trajan était mort sans avoir voulu adopter Adrien, et que sa femme, tenant l'événement caché pendant quelques jours, signa elle-même les lettres d'adoption qui parvinrent au sénat avant la nouvelle de la mort de l'empereur (l. LXIX, c. 1). On a dit aussi que Trajan avait eu tour à tour l'intention de désigner pour successeur Servien, beau-frère d'Adrien, puis Lusius Quietus, le vaillant général qui l'avait si bien secondé dans les guerres daciques et parthiques, puis l'habile jurisconsulte Neratius Priscus.

(2) Comme homme privé, le caractère de Trajan offre quelques taches. L'amour du vin qui lui a été reproché n'était pas la plus fâcheuse, et Pline le Jeune, ainsi que l'a fait observer M. Ampère, a été mal inspiré quand il a vanté sa continence. Cf. Pline, *Paneg.* et Dion, l. LXVIII, c. 7.

18 janvier 1748, à Hermanstadt, en Transylvanie. Il appartenait à la branche d'Eschelberg de l'ancienne famille comtale de Traun et d'Abensberg, laquelle possédait la dignité héréditaire de porte-étendard de l'Empire. Il fit ses études à Halle; mais après la mort de son père il embrassa la carrière militaire, combattit en Espagne, et parvint en 1704 au grade d'adjudant général. En 1712 il fut envoyé à la tête du régiment d'Eck en Lombardie, puis en Sicile, où il fut blessé, au combat de Villafranca (20 juin 1719). Durant cette campagne il gouverna Syracuse et Messine, et fut nommé en octobre 1733 lieutenant général. En 1734 il eut le commandement des troupes autrichiennes en Sicile et à Naples; mais, ne pouvant défendre le passage de San-Germano contre les Espagnols, il se retira dans Capoue, et s'y défendit avec beaucoup d'habileté jusqu'au 24 novembre, où la place fut obligée de se rendre, avec une honorable capitulation. En avril 1735 il obtint le grade de général d'artillerie. Après avoir étouffé une révolte en Hongrie près d'Arad, il devint en août 1736 gouverneur de Milan, et le 6 avril 1737 les duchés de Parme, de Plaisance et de Mantoue furent également placés sous son commandement. Le 19 mars 1740 Traun fut nommé feld-maréchal, et le 21 janvier 1741 il reçut comme vice-roi de la Lombardie l'hommage de ce pays pour l'impératrice Marie-Thérèse. Dans la même année les Espagnols, sous les ordres du duc de Montemar, qui fut plus tard remplacé par le comte de Gages, pénétrèrent en Italie; mais Traun les poursuivit, de concert avec le roi de Sardaigne, et les battit le 8 février 1743, à Campo-Santo (duché de Modène), où il eut deux chevaux tués sous lui. Cependant on l'accusa de n'avoir pas su profiter de cet avantage; il tomba dans une sorte de disgrâce, et remit son commandement au prince de Lobkowitz (14 juillet). Peu de temps après il alla servir en Allemagne, sous le prince Charles de Lorraine (1745). « Ce qu'il y eut de plus fâcheux, dit Frédéric II dans ses *Mémoires*, c'est que M. de Traun commandait en effet la grande armée. Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. » Par l'effet de la prudente tactique de Traun, le roi fut contraint d'évacuer la Bohême. Ce *nouveau Sertorius*, comme l'appelait Frédéric, qui se plaisait en outre à le regarder comme son précepteur dans l'art de la guerre, fut accueilli à Vienne de la manière la plus flatteuse, et reçut en récompense de ses services le gouvernement de la Transylvanie (1747).

Hirsching, *Handbuch*.

TRAUTSON (*Jean-Joseph*, comte DE), prélat allemand, né le 19 octobre 1704, mort le 10 mars 1757, à Vienne. Il était le fils cadet de Jean-Léopold-Donat, et frère de Jean-Guillaume, l'un et l'autre princes de Trautson. Destiné à l'Église, il fut pourvu à seize ans d'un canonicat à Salzbourg (1729), et fit ses études théologiques, d'abord à Rome, où il obtint le grade de docteur, le 9 avril 1723, puis à l'université de Sienne. Son avancement fut rapide : de retour en Autriche, il fut nommé chanoine à Breslau et à Passau, et abbé commendataire des abbayes de Saint-Sauveur à Sexard et d'Ardagger en Hongrie. En 1750 il devint coadjuteur de l'archevêque de Vienne, avec le titre d'archevêque de Carthage, et prit à la mort du cardinal Kollonitsch (12 avril 1751) possession du siége de Vienne. Homme éclairé, il vit avec tristesse l'ignorance du peuple, sa superstition et le relâchement du clergé, et le 1er janvier 1752 il rédigea une lettre pastorale qui produisit une profonde sensation dans toute l'Allemagne, même parmi les protestants, parce qu'il s'y efforça de réformer le catholicisme suivant les principes de l'Évangile, en blâmant fortement la croyance inconsidérée aux miracles, l'excès des pratiques extérieures et l'ingérence des prêtres dans les affaires politiques. Cette lettre lui fit beaucoup d'ennemis dans le clergé; mais elle augmenta son influence auprès de l'impératrice, qui le chargea de réformer l'enseignement universitaire. Trautson introduisit de nouveaux règlements, plus d'accord avec l'esprit du siècle, et demanda qu'outre les jésuites, qui jusqu'alors avaient seuls eu le privilége de l'enseignement, les autres ordres religieux y fussent admis. Il s'associa aussi aux efforts de Frédéric-Charles, évêque de Bamberg et de Wurzbourg, pour obtenir du pape Benoît XIV une réduction des jours fériés. Le pape céda aux instances des deux prélats, auxquels s'était jointe l'impératrice elle-même, par un bref du 1er septembre 1753, et le 4 février 1754 Trautson expliqua et recommanda ce bref par une nouvelle lettre pastorale. Après la démission du comte de Khevenhüller, Trautson lui succéda comme directeur du *collegium Theresianum*, et y introduisit également de nombreuses réformes. Nommé cardinal le 5 avril 1756, sur la recommandation spéciale de l'impératrice, il reçut la barrette des mains de l'empereur lui-même, dans la cathédrale de Vienne, le 10 juin suivant. Il mourut des suites d'une attaque d'apoplexie. Il s'était proposé de réformer l'Église par l'Église elle-même, et s'il avait vécu plus longtemps, les résultats de ses mesures auraient été encore plus grands. Dans un certain sens il peut être considéré comme le précurseur de Joseph II.

Ranft, *Lebensgesch. aller Cardinäle des röm. kathol. Kirche*, t. III, p. 260. — *Neue geneal. histor. Nachrichten*. — Hirsching, *Histor. Handbuch*.

TRAVASA (*Gaetano-Maria*), historien italien, né en 1698, à Bassano, mort le 15 janvier 1774, à Venise. Après avoir fait ses humanités à Bologne, il prit l'habit des Théatins, à Venise, en 1717. Il professa la philosophie à Venise, et se livra ensuite avec succès à la prédication. Il publia divers ouvrages, qui témoi-

gnent toutefois de plus d'érudition que de jugement. Lalande le comptait parmi les littérateurs les plus distingués de Venise. Travasa perdit presque entièrement la vue dans sa vieillesse. Nous citerons de lui : *Storia critica della vita di Ario, primo eresiarca del IV° secolo*; Venise, 1746, in-8°; — *Storia critica delle vite degli eresiarchi dei I, II, III e IV° secoli*; ibid., 1752-62, 6 vol. in-8°, avec portraits : c'est son ouvrage le plus estimé; — *Istruzioni e regole per tacere e per parlare come conviensi in materia di religione*; ibid., 1764, in-8°; — *Quaresimale*; ibid., 1766, in-4° : dédié à ses compatriotes, qui en récompense frappèrent une médaille en or à son effigie; — *Panegirici e Ragionamenti sacri*; ibid., 1767, in-4° : les *Ragionamenti* avaient déjà paru séparément, en 1758, et l'on reproche aux *Panegirici* de manquer d'élégance et des charmes du style; — *Inni sacri del Breviario romano minutamente spiegati*; ibid., 1769, 3 vol. in-8°. Travasa termina l'édition des œuvres de G.-M. Tommasi, commencée en 1747, à Rome, par le P. Vezzosi, et donna dans le t. VIII une *Vie* de ce cardinal. Il édita également *Nuova Raccolta di scelte orazioni* (Venise et Padoue, 1754-64, 6 vol. in-4°), et *Decadi di panegirici de' chierici regolari* (Venise et Florence, 3 vol. in-8°).

Vezzosi, *Scrittori teatini*, t. II. — Verci, dans *Nuova Raccolta Calogerana*, t. XXX. — Gamba, *Scrittori bassanesi*.

TRAVERS (*Nicolas*), théologien et historien, né le 10 août 1674, à Nantes, où il est mort, le 13 octobre 1750. Il fit à l'oratoire de Nantes d'excellentes études classiques, et termina sa théologie au séminaire, sous la direction du pieux Lanoë Mesnard, dont il embrassa les opinions jansénistes avec une conviction qui décida du reste de sa vie. Admis à la prêtrise en 1702, et attaché d'abord, comme simple prêtre de chœur, à Saint-Saturnin de Nantes, il fut successivement vicaire dans les deux communes rurales d'Héric et de Treillières, reprit sa place à Saint-Saturnin, et la quitta en 1729, pour se consacrer à une vie sédentaire et pénitente, remplie par la prière et le travail. En 1723, il avait fait paraître, sans nom d'auteur, une *Explication historique et littérale d'une inscription ancienne, conservée à Nantes à l'hôtel de ville* (Nantes, in-8° de 37 p.), en réponse à une brochure de Moreau de Montour, qui répliqua avec beaucoup d'aigreur; et lors de la réimpression de cet écrit, corrigé et augmenté, dans les *Mémoires* du P. Desmolets, il en retrancha ce qui avait offusqué son adversaire. En 1729, il inséra dans ces mêmes *Mémoires* une *Histoire abrégée des évêques de Nantes*, germe de l'histoire dont nous parlerons plus loin, et qui n'était alors qu'une ampliation amendée des catalogues de Vincent Charron, Albert le Grand et Sainte-Marthe. La même année, il publia la *Vie de Jean Lilousi, curé de Saint-Saturnin, à Nantes, mort en odeur de sainteté, le 22 août* 1729 (Nantes, in-12, de 82 p.). La situation de son diocèse lui inspira la *Consultation sur les juridiction et approbation nécessaires pour confesser* (s. l., 1734, in-4°), laquelle fut vivement attaquée par les archevêques de Sens et d'Embrun, par le P. Bernard d'Arras, et censurée le 15 septembre 1735 par la faculté de Paris. Travers répondit par la *Consultation sur la juridiction, défendue par l'auteur contre, etc.* (les précédents); en France (Nantes probablement), 1736, in-4° de 209 p. Puis il fondit les deux écrits dans un seul, résumant toute sa doctrine sous ce titre : *Les Pouvoirs légitimes du premier et du second ordre dans l'administration des sacrements et le gouvernement de l'Église* (Nantes, 1744, in-4°, de 774 p.). Censuré par la faculté de Nantes, ce livre fut l'objet de vives et nombreuses attaques, qui donnèrent lieu à des réponses non moins animées de la part de plusieurs adhérents de Travers. Redoutant l'influence que menaçaient d'exercer les doctrines de ce théologien, M. de Sanzay, évêque de Nantes, obtint contre lui, le 27 novembre 1745, une lettre de cachet qui l'interna au couvent des Augustins de Candé, d'où il fut transféré, en décembre 1747, dans celui de Savenay. Il y fut traité par le clergé local avec une rigueur regrettable. Fort heureusement pour lui, sa pension cessa d'être payée. L'évêque de Nantes, en obtenant son exil, avait été chargé par la cour d'acquitter cette pension, et il s'en était déchargé sur le clergé du diocèse, qui, de son côté, avait décliné cette obligation. M. de Saint-Florentin révoqua alors (26 juin 1748) sa lettre de cachet, et permit à Travers de se retirer dans sa maison de campagne du Champ-Guillot, en Couëron, près de Nantes, à la condition de ne plus rien publier sur les affaires de l'Église. Aux divers ouvrages de Travers déjà cités, il faut ajouter : *Dissertation sur les monnaies de Bretagne*; s. l. n. d. (Nantes, 1749), in-8° de 71 p.; — *Catalogue des princes et comtes seigneurs de Nantes, jusqu'en* 1750; Nantes, 1750, in-18; — *Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes*; Nantes, 1836-41, 3 vol. in-4°, publiée par Aug. Savagner. On a encore de lui en manuscrit : *Supplément de l'histoire des évêques*, in-fol., et *Concilia provinciæ Turonensis*, 5 vol. in-fol., conservés l'un et l'autre à la bibliothèque publique de Nantes; un *Traité du contrat de constitution de rente*, etc. Enfin Travers avait réuni une quantité prodigieuse de notes, pièces et mémoires sur son pays natal, tant imprimés que manuscrits, en vue d'un grand travail dont il s'occupait encore la veille de sa mort. P. Levot.

Dugast-Matifeux, *Nicolas Travers, historien de*

Nantes et théologien, dans les *Annales de la Soc. acad. de Nantes* et dans la *Biographie bretonne*.

TRAVOT (*Jean-Pierre*, baron), général français, né le 6 janvier 1767, à Poligny (Jura), mort le 6 janvier 1836, à Montmartre, près Paris. Ses parents étaient sans fortune. Après avoir terminé ses études, il s'engagea dans le régiment d'Enghien (1786), y gagna les galons de caporal, et acheta son congé en 1789. Volontaire de 1791, il partit comme second chef du 2e bataillon du Jura, et servit aux armées du Rhin et de Mayence sous Custine et Doyré. Nommé chef de brigade par ce dernier, puis adjudant général (9 mars 1794), il alla remplir ces fonctions en Vendée, sous les ordres de Hoche. Chargé de poursuivre Charette, il le battit plusieurs fois, s'empara de lui à la Chabottière en Poitou (23 mars 1796), et le conduisit à Angers. Quelques jours auparavant il avait reçu, par une heureuse coïncidence, le brevet de général de brigade (1). Il commanda jusqu'en l'an VIII dans les départements de l'ouest, et procéda avec autant d'activité que de douceur au désarmement des Vendéens. Commandant de la Légion d'honneur le 14 juin 1804, général de division le 1er février 1805, il fut chargé à la fin de la même année de commander la 12e division militaire, à Nantes. Appelé, à la fin de 1807, à faire partie de l'armée de Portugal, il fit toute la campagne jusqu'à la convention de Cintra, et eut pendant l'absence de Junot le commandement de Lisbonne. Malheureusement pour lui les habitants témoignèrent à son égard des sentiments différents de ceux que leur inspirait le général en chef, et lui prouvèrent leur reconnaissance par l'offre de deux magnifiques chevaux. « C'en fut assez, rapporte Travot. Non-seulement il (Junot) me laissa dans une position très-critique dont je me tirai avec le peu de troupes que j'avais, mais il me rendit sa victime par des rapports contre moi. Je ne fis plus partie du cadre de l'armée à son retour. » Ce fut sa seule campagne sous l'empire. Napoléon, qui ne l'aimait pas, l'employa à l'intérieur, et le mit à la tête de la 13e division (Rennes), puis de la 10e (Toulouse). Il lui avait pourtant conféré en 1809 le titre de baron. Après la chute de l'empire, Travot se retira dans sa famille, où il apprit qu'il avait été nommé chevalier de Saint-Louis (27 décembre 1814). Investi de nouveau, après le retour de l'île d'Elbe, du commandement de la 13e division militaire, il adressa, le 21 mars 1815, une proclamation aux habitants pour les exhorter à se soumettre à Napoléon ; par une seconde proclamation, du 15 juin suivant, il les engagea à s'enrôler sous ses ordres. Sa modération et sa bonté lui gagnèrent le pays, et, à part quelques engagements contre les troupes de Louis de La Rochejaquelein, il remplit sa difficile mission de pacificateur presque sans faire couler le sang. Compris, le 2 juin, parmi les pairs de l'empire, il résigna son commandement au général Lamarque. Un ordre du jour, voté par la chambre des représentants sur la proposition de Jay, déclara qu'il avait bien mérité de la patrie (2 juill.).

A la seconde restauration Travot obtint sa mise à la retraite. Aucune des mesures réactionnaires qui marquèrent cette époque ne l'avait atteint, lorsque, le 14 janvier 1816, il fut arrêté à Lorient et transféré dans la prison de Rennes. Le gouverneur de la 13e division, M. de Viomenil, avait reçu du duc de Feltre, ministre de la guerre, une dépêche télégraphique lui enjoignant de commencer une procédure contre Travot ; cet ordre était parti de Paris le 12, jour même de la promulgation de la loi d'amnistie, et afin que Travot ne pût pas bénéficier de cette loi, dont les dispositions n'étaient pas applicables aux personnes contre lesquelles une procédure serait entamée, le ministre avait expressément recommandé « de faire entendre sur-le-champ un témoin s'il était possible ». On ne put parvenir à satisfaire le désir du ministre ; mais on éluda la difficulté en prenant l'ordre même de poursuite pour un commencement légal de procédure. Tout le barreau de Rennes s'offrit à défendre l'accusé (1). Le général Canuel avait été désigné pour présider le conseil de guerre ; Travot le récusa, comme étant son ennemi personnel ; on passa outre. Les défenseurs demandèrent un délai de quelques jours ; on le refusa. Le réquisitoire, œuvre de haine et d'injustice, alla jusqu'à reprocher à l'accusé les faits même qui devant un tribunal ordinaire eussent plaidé en sa faveur (2). Condamné à mort, le 20 mars 1816, pour crime de rébellion et pour avoir engagé les citoyens à s'armer contre l'autorité légitime, Travot se pourvut le 25 en révision ; mais le 27 la peine fut commuée en vingt années de détention. On le transféra au château de Ham (11 avril). Sa femme et son fils sollicitèrent sa grâce à plusieurs reprises ; ils l'obtinrent enfin, au bout de quatre ans. Mais sa raison s'était altérée dès les premiers jours de son emprisonnement ; il ne la recouvra pas, et mourut après avoir langui quelque temps dans une maison de santé. Militaire brave, citoyen vertueux, homme digne de toute estime, il fut une des plus innocentes victimes des passions politiques. J. MOREL.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Paganel, dans *le Moniteur*, 1836, p. 48. — *Fastes de la Légion d'honn.*, t. II, p. 186.

TREBATTI. *Voy.* PONZIO.

TREBATIUS (*Caius*), surnommé *Testa*,

(1) *Voy.* la lettre que Le Tourneur lui écrivit au nom du Directoire, le 13 germinal an IV.

(1) Une consultation en sa faveur, rédigée le 15 mars et signée par treize avocats, fut déférée au tribunal civil de Rennes, qui rendit le 4 avril une ordonnance de non-lieu.

(2) « La modération, y est-il dit, ne fut point une des armes les moins redoutables entre ses mains ; la clémence elle-même fut un de ses moyens de succès. » *Voy.* le texte du jugement dans la *Biogr. hist.*, t. VIII, p. 239.

jurisconsulte romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Disciple de Servius Sulpicius et de C. Cornelius Maximus, il fut recommandé par Cicéron à César, alors proconsul en Gaule (1). Quoique sans talents militaires, il accompagna César dans presque toutes ses campagnes, en Gaule et en Bretagne, et resta son partisan lors de la guerre civile. Son autorité comme jurisconsulte fut très-grande sous Auguste; ce fut sur son avis que cet empereur donna force légale aux codicilles. Mais sa réputation déclina beaucoup dans les siècles suivants, comme nous l'apprend Pomponius. Il a écrit un traité *De jure civili* et neuf ou dix livres *De religionibus*. Cicéron lui dédia les *Topica*; il entretenait avec lui une correspondance active; dans ses *Ad familiares*, liv. VII, 6-22, sont recueillies quelques-unes de ses lettres à Trebatius, auquel Horace adressa la première satire du second livre. Ce légiste fut le maître de Labeo.

Zimmern, *Gesch. des rœm. Privatrechts*, t. I. — Grotius, *Vitæ jurisc.* — Smith, *Dictionary*. — Gundling, *C. Trebatius Testa*; Halle, 1710, in-4°.

TREBELLIANUS, usurpateur, tué vers 267. Il possédait un château fort dans les montagnes de l'Isaurie, en Cilicie, province qui avait toujours fourni beaucoup de brigands et de pirates. Trebellianus était l'un et l'autre. Il donna à sa citadelle le nom de *palatium* (palais impérial), battit monnaie, et en 266 se proclama empereur. Mais ayant eu l'imprudence de se hasarder en plaine, il fut défait et tué par Causisolus, un des généraux de Gallien. L. J.

Trebellius Pollio, *Triginta tyranni*.

TREILHARD (*Jean-Baptiste*, comte), législateur et ministre d'État, né à Brives, le 3 janvier 1742, de Jean Treilhard et de Jeanne Lachèze, fille d'un sculpteur, mort à Paris, le 1er décembre 1810. Son père étant avocat, il le devint lui-même au parlement de Paris (1761), après avoir mérité les encouragements de Turgot, intendant à Limoges. L'aristocratie et sa ville natale lui confièrent leurs intérêts : Montesquiou contre Montesquiou la Boulbène; l'archevêque de Paris contre les officiers de l'hôtel de ville de Paris, les receveurs généraux du domaine, M. le procureur général, etc.; Brives contre les héritiers des vicomtés de Turenne (2). Sa résistance au parlement Maupeou ne fit qu'ajouter à sa réputation : sacrifiant son intérêt à un devoir de conscience, il ferma son cabinet, et ne voulut rentrer au barreau qu'en 1775, lorsque l'ancienne magistrature fut rétablie. Pendant sa retraite, il avait été nommé à une place d'inspecteur général des domaines; la maison de Condé le chargea de ses intérêts; la régie l'adopta pour son conseil. Il fallait l'avoir entendu pour reconnaître en lui un homme éminent : sa tournure était gauche, sa physionomie peu expressive, sa parole lente et d'abord embarrassée; malgré ses désavantages physiques, il gagnait l'estime par un esprit délié, une raison forte et une probité antique. En 1789 le tiers état de Paris l'admit au nombre de ses députés aux états généraux. Ses opinions, d'abord modérées, ne conservèrent pas longtemps ce caractère, et ses tentatives pour jouer un rôle politique ne furent ni heureuses ni habiles. Le 2 septembre 1789, il vota pour une chambre unique et pour le *veto* suspensif. Membre du comité des pensions qui publia le *Livre rouge*, il ne tarda pas à être chargé de la plupart des rapports du comité ecclésiastique, fit adopter tous les décrets relatifs au clergé et à sa constitution civile, supprimer les ordres religieux et mettre leurs biens à la disposition de la nation. Le 20 juillet 1790 il fut élu président de l'assemblée. En 1791, lorsqu'on sollicita pour Voltaire les honneurs du Panthéon et que Lanjuinais proposa l'ordre du jour : « Je vous rappellerai, dit Treilhard, que Voltaire, en 1764, dans une lettre particulière, annonçait cette révolution dont nous sommes témoins..... C'est donc à lui que nous la devons, et c'est peut-être un des premiers pour lesquels nous devons les honneurs que vous destinez aux grands hommes qui ont bien mérité de la patrie. » (Séance du 8 mai.)

Pendant la session de la Législative, Treilhard présida le tribunal criminel du département de Paris. En 1792, le département de Seine-et-Oise l'envoya à la Convention nationale. Sa modération y fut mise à de rudes épreuves. Il parut d'abord favorable au principe de l'inviolabilité royale, fit décréter un conseil à Louis XVI, et déclara ensuite ce monarque coupable de conspiration contre la liberté publique et d'attentats contre la sûreté générale de l'État. Président durant une partie du procès du roi (28 déc. 1792 au 10 janv. 1793), il accomplit ce devoir avec impartialité. Il vota pour la mort avec le sursis et contre l'appel au peuple, pensant « que la mesure la plus sage et la plus politique était, en déclarant que Louis avait mérité la mort, de décréter un sursis qui laissât à la nation la faculté d'ordonner de sa personne, suivant les circonstances et les intérêts du peuple français ». Envoyé en mission dans la Belgique (22 janv.), il y resta peu de temps, et se rendit dans les départements de la Gironde et de la Dordogne pour réprimer l'agitation produite

(1) Dans sa lettre à César, Cicéron dit de Trebatius : *Accedit, quod familiam ducit, in jure civili singularis memoria, summa scientia*. Plusieurs commentateurs y ont cru voir à tort que Trebatius était un chef d'école, tandis que *quod familiam ducit* ne signifie que « ce qui est le principal ».

(2) « Treilhard, dit Marvaud, qui semblait prévoir que les temps allaient changer, jeta aux ennemis de sa ville natale ces paroles éloquentes : « C'est à l'ombre de ces murs que nous avons défendu notre état et notre liberté contre les seigneurs de Turenne et de Malemort, que vous représentez, vassaux qui n'êtes connus que par des meurtres et des incendies. Eh quoi! vos auteurs auront d'abord arrosé nos murs de notre sang, ils auront vu nos ancêtres sacrifier leur fortune pour pourvoir à leur entretien, et vous voulez nous les enlever! »

par la proscription des girondins. A peine arrivé à Bordeaux (fin juin), il fut arrêté et subit une détention de quelques jours. On le rappela le 20 juillet, sous prétexte qu'il attiédissait l'esprit public, et ce fut Tallien qui le remplaça. Le rôle de Treilhard pendant la terreur fut tout à fait nul. Jusqu'à la révolution du 9 thermidor, il ne prit que deux fois la parole dans la Convention, et pour des objets insignifiants. Il s'effaça le plus possible, et, comme Sieyès, réussit à vivre. Toutefois, dans l'intervalle de ses deux missions, il entra au Comité de salut public (7 avril 1793), et, prit part pendant deux mois à ses travaux. Plus tard il y siégea encore à deux reprises (31 juillet et 4 avril 1795), et bien que le danger fût passé, il s'y tint dans une prudente réserve. Dès lors il reparut fréquemment à la tribune. Sur sa proposition, le traité conclu à Bâle avec l'Espagne fut ratifié, et l'on décréta l'échange de la fille de Louis XVI contre les commissaires livrés par Dumouriez.

A la fin de la session conventionnelle, Treilhard passa dans le conseil des Cinq-cents. Élu président le 22 décembre 1795, il prononça en cette qualité, dans la séance du 21 janvier 1796 (1er pluviôse an IV), un discours véhément, que n'auraient pas désavoué les plus ardents montagnards (1). Déployant la même ferveur républicaine, il s'éleva dans la suite contre les fonctionnaires qui ne voulaient pas jurer haine à la royauté, et fit décréter la peine de mort contre ceux qui proposeraient son rétablissement ou celui de la constitution de 1793 (16 avril 1796). Le Directoire l'avait appelé au ministère de la justice en janvier 1796; mais il n'accepta pas. Sorti du conseil législatif, le 19 mai 1797, il fut nommé membre du tribunal de cassation, après le 18 fructidor (4 sept.); mais presque aussitôt, le 12 septembre 1797, il fut désigné pour aller à Lille traiter de la paix avec lord Malmesbury. Un mois après il partit pour la cour de Naples, et reçut l'ordre, avant même de s'être rendu à ce poste, d'accompagner Bonnier au congrès de Rastadt, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il fut rappelé par sa nomination aux fonctions de directeur de la République (15 mai 1798), à la place de François (de Neufchâteau). Treize mois plus tard (28 prairial an VII-16 juin 1799), par l'effet de l'animosité des Cinq-cents, des intrigues de Sieyès et de l'influence croissante du parti militaire, son élection fut annulée pour un vice de forme inaperçu jusqu'alors (1). Dénoncé comme un ennemi de son pays et de la liberté, accusé de dilapidations avec autant d'injustice que le furent en même temps ses collègues les ex-directeurs La Revellière, Merlin et Rewbell, il vit cette ridicule imputation mise à néant. Cependant Bonaparte était revenu d'Égypte, et préparait le coup d'État de brumaire. Treilhard accepta en silence les nouveaux événements. D'abord vice-président (4 avril 1800), puis président du tribunal d'appel de la Seine (1er janvier 1802), il entra le 14 septembre suivant au conseil d'État, et y présida depuis 1808 la section de législation. Il reçut aussi la plaque de grand officier de la Légion d'honneur (1804) et les titres de ministre d'État (30 mars 1809) et de comte (1810). Lors de la proclamation de l'empire, il donna communication au Tribunat du sénatus-consulte organique du 28 floréal an XII : il y annonce la liberté politique, sans anarchie; la liberté civile, sans confusion; la liberté des cultes, sans licence; la liberté de la presse, sans moyen de soulèvement et de diffamation; l'égalité des droits, enfin un gouvernement fondé par le peuple et pour le peuple. Il prit une part active à la rédaction du Code civil, et présenta au Corps législatif plusieurs subdivisions du code d'instruction criminelle, du code pénal, du code de commerce. « Treilhard, dit M. Thiers, avait absolument les opinions de La Revellière, de Rewbell et de Merlin. C'était un honnête homme, assez habitué aux affaires, un républicain sincère, réunissant les lumières à la probité. Il était rude et brusque, mais n'avait pas une fermeté égale à la dureté de ses manières. » Martial AUDOIN.

Actes de l'etat civil de Brives. — *Memoires pour servir à l'hist. de la Rep. des lettres*, t. XV, p. 293. — *Gazette des Gazettes*, 30 septembre 1791. — Gallais, *Hist. du 18 brumaire*, 1re partie, p. 46. — *Choix de rapports, opinions et discours*, t. XVIII, p. 314; t. XIX, p. 33. — Thiers, *Revol. française*, t. IV, p. 160, 268. — Buchez et Roux, *Hist. parlem.*, t. II, p. 418. — Marvaud, *Hist du Bas-Limousin*, t. II, p. 480. — Berryer, *Éloquence judiciaire*, p. 628.

TREMBEÇKI (*Stanislas*), poëte polonais, né vers 1724, dans le palatinat de Cracovie, mort le 12 décembre 1812, à Tulczyn (Podolie). Presque toute sa jeunesse s'écoula dans les voyages et à la cour de Louis XV. Des avantages extérieurs, des manières vives et aisées, un esprit délié, un caractère fougueux, firent rechercher sa société; il eut dans ce temps de

(1) « Ce fut en ce jour, dit-il, au moment où je parle, que le tyran subit la peine due à ses forfaits. C'était beaucoup pour la justice d'avoir frappé le coupable, c'était peu pour la nation si du même coup la royaute n'était pas anéantie... Ce n'est que dans le cours de la révolution que nous avons pu bien nous penetrer de tous les maux que peut faire la royauté. Haine, haine eternelle a ce fléau destructeur! Ce n'est que par ce sentiment qu'un Français peut encore exister. Peuple, tu desires la paix? Eh bien, haine à la royaute, c'est elle qui te donne la guerre. Tu éprouves des privations? Eh bien, haine à la royauté, c est elle qui voulut t'asservir par la famine! Tu appelles l'union et la concorde? Haine à la royauté, qui organisa la guerre civile et le massacre des républicains! Représentants du peuple, recevez l'expression de mes sentiments. Que ne puis-je reculer les bornes de cette etroite enceinte; que ne suis-je au milieu de tous mes concitoyens! C'est en présence de tous les peuples, c'est dans le sein de l'humanité entière que je voudrais déposer mon serment : « *Je jure haine à la royauté!* »

(1) Il avait été élu quatre jours avant l'accomplissement de l'année pendant laquelle, en sortant du Corps législatif, tout représentant était inéligible au Directoire.

mœurs relâchées plus d'une aventure galante, et s'attira de nombreux duels (une trentaine, dit-on), dont sa bonne étoile et son adresse le tirent sortir vainqueur. Ce n'etait pas seulement un héros de ruelles : on le voyait aussi dans les salons littéraires; il aimait la compagnie des écrivains, et il puisa dans leur commerce la précision et la clarté, qui constituent le principal mérite de ses écrits. Après avoir mené une vie assez agitée, il entra comme chambellan au service de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, et passa les dernières années de sa vie à Tulczyn, dans la maison du comte Szczesny Potoçki. Dans sa vieillesse il tomba dans la misanthropie, et évita le contact du monde. Pendant l'été sa chambre était envahie par une volée de moineaux, qui entraient par les fenêtres ouvertes; il y en avait au moins deux cents, et Trembeçki assurait qu'à eux tous ils ne formaient qu'une seule famille élevée par ses soins et qu'il connaissait l'âge et les parents de chacun de ses hôtes. Durant trente ans il s'abstint de viande et de vin, ce qui lui valut le surnom de *Pythagore*. C'est un des meilleurs poëtes de son temps, et on s'accorde à louer en lui la grandeur et l'originalité des idées, la richesse des images, l'harmonie du style; d'autre part, on doit lui reprocher sa complaisance à combler les grands d'éloges et à rimer des odes pleines de cynisme. Ses poésies parurent d'abord à Varsovie, 1819-1821, 3 vol. in-8°, puis à Breslau, 1828, 2 vol. in-12, et à Leipzig, 1836, in-32. On y remarque, *Zofiouka* (1), poeme traduit en vers français (Vienne, 1815, gr. in-4°, fig.), qu'il écrivit à l'âge de soixante-dix ans, et qui est demeuré un modèle de poésie descriptive; *Polanka* et *Powonzki* (cimetière de Varsovie), poémes; une belle version du livre IV de *l'Énéide*, une imitation de *l'Enfant prodigue* de Voltaire, des fables, etc. Trembeçki a laissé en manuscrit une *Histoire de Pologne*, qui, d'après le sentiment de Kraszewski, n'a aucune valeur.

Klimaszewski, *Analyse des poesies de S. Trembeçki* (en polonais); Vilna, 1830, in-8°. — Wojcicki, *Vies des hommes célèbres* (en pol.); Varsovie, 1846, 2 vol. in-8°. — Bartoszewicz, *Hist. de la littér. polonaise*.

TREMBLAY. *Voy.* JOSEPH.

TREMBLEY (*Abraham*), naturaliste suisse, né le 3 septembre 1700, à Genève, où il est mort, le 12 mai 1784. Sa famille, protestante et d'origine française, avait habité Charlieu, dans le Charolais. Il était le second fils de Jean, membre du conseil des Deux-cents, et d'Anne Lullin. Élevé au collége de Genève, il se fit remarquer par un goût très-vif pour les sciences exactes, et termina ses études d'une manière brillante, par une thèse sur le calcul infinitésimal. Le désir d'accroître ses connaissances le mena en Hollande, où il fut présenté au comte Henry Bentinck, résident anglais à La Haye, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Tout en remplissant les devoirs d'un précepteur consciencieux, il s'appliqua aux sciences naturelles, et commença à se faire connaître en publiant le résultat des observations qu'il avait eu la patience de poursuivre pendant quatre ans sur l'organisation et les mœurs d'un polype d'eau douce, signalé mais non étudié par Leuwenhoeck, et généralement confondu avec les herbes marécageuses. D'illustres savants, Réaumur, Ch. Bonnet, Jussieu, apprécièrent bientôt le mérite de Trembley. La Société royale de Londres le reçut au nombre de ses membres, et l'Académie des sciences de Paris le nomma son correspondant. Peu après il devint gouverneur du jeune duc de Richmond, et voyagea avec lui en Allemagne et en Italie. De retour à Genève en 1757, il s'y maria, fut adjoint à Bonnet comme directeur de la bibliothèque de la ville (1760), et siégea dans le conseil des Deux-cents; la révolution de 1768 l'en exclut, et il y rentra en 1782. Estimé pour ses travaux, il fut aimé pour son caractère doux et obligeant. « Ses ouvrages, disent MM. Haag, ne sont pas nombreux; ils suffisent toutefois pour lui assigner un rang très-honorable dans l'histoire littéraire du dix-huitième siècle. » On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes*; Leyde, 1744, in-4°, et Paris, 2 vol. pet. in-8°, avec fig., dessinées par Lyonnet; trad. en allemand; — *Instructions d'un père à ses enfants sur la nature et la religion;* Genève, 1775, 2 vol. in-8°; trad. en allemand; — *Instructions sur la religion naturelle et révélée;* ibid., 1779, 3 vol. in-8°; — *Instructions sur le principe de la religion et du bonheur;* ibid., 1782, in-8°. Il est aussi l'auteur de plusieurs *Mémoires* sur des points de l'histoire naturelle, insérés dans les *Philosoph. Transactions* (1742 à 1757), et Querard lui attribue : *Essai sur la Vérité;* s. l., 1776, in-8°.

TREMBLEY (*Jacques-André*), frère du précédent, né en 1714, desservit l'une des églises de Genève, et professa à l'Académie les mathématiques, puis la philosophie. Il mourut en 1763. On a de lui quelques écrits scientifiques et théologiques en latin.

Senebier, *Hist. littér. de Genève*, t. III. — *Mémoire sur la vie et les écrits d'A. Trembley*; Neufchâtel, 1787, in-8°. — Sayous, *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*. — Haag, frères, *la France protest.*

TREMELLIUS (*Emmanuel*), hébraïsant italien, né à Ferrare, vers 1510, mort à Sedan, le 9 octobre 1580. Il naquit de parents juifs; mais, cédant aux insinuations du cardinal Polus, il embrassa la religion catholique. Il enseigna l'hébreu à Lucques après sa conversion. Les discours et l'influence de Pierre Vermigli l'amenèrent plus tard aux doctrines du protestantisme. Obligé alors de quitter l'Italie, il accompagna Vermigli à Strasbourg et à Oxford. A l'avénement de Marie Tudor (1553), il sortit d'Angleterre et se rendit en Allemagne. D'abord professeur au

(1) C'est une brillante description d'un jardin magnifique, que le comte Potoçki fit dessiner à Tulczyn pour sa femme Sophie, Grecque d'une beauté peu commune.

gymnase de Hornbach, plus tard il fut appelé à Heidelberg pour enseigner la langue hébraïque. En 1560 on le trouve à Metz, où il s'était marié. Après être retourné à Heidelberg, il accepta la chaire d'hébreu dans l'académie de Sedan. On a de lui : *Targum in XII prophetas minores*; Heidelberg, 1567, in-8°; — *Grammatica hebraica et syriaca;* Genève, 1569, in-4° : ouvrage devenu rare, et dont la 1re édit. serait de Paris, 1564, in-4°; — *Novum Testamentum ex syriaco latinum;* s. l. (Genève), 1569, in-fol.; Lyon, 1571, in-fol., et 1579, 1621, in-4°. C'est la traduction latine de la Peschito; Genebrard et quelques autres ont accusé Tremellius de s'être approprié la version de Le Fèvre de La Boderie : c'est à tort, car la version de La Boderie ne parut qu'en 1583; — *Biblia sacra*, en 5 parties; Francfort, 1575-79, 5 vol. in-fol. Cette première édition ne contient pas le Nouveau-Testament; mais il se trouve dans les éditions suivantes, qui s'élèvent à plus de trente. Fr. Junius aida Tremellius dans ce travail, et après la mort de celui-ci il y fit tant de corrections que les dernières réimpressions ne ressemblent presque plus aux premières. Depuis, on y fit encore bien d'autres modifications, qui n'améliorèrent en rien l'œuvre de Tremellius. Cette version annotée fut d'abord reçue avec faveur; elle baissa cependant bientôt dans l'estime des savants. Drusius fut un des premiers à la condamner; Constantin Lempereur en montra le peu d'exactitude; c'est aussi le sentiment de Richard Simon, que Tremellius et Junius, son collaborateur, « se sont trop émancipés en beaucoup d'endroits ». Ce savant a trad. en hébreu et en grec le *Catéchisme* de Calvin (Paris, 1551, 1554, in-8°), et il a publié *Buceri Prælectiones in Epist. ad Ephesios* (Bâle, 1562, in-fol.). M. N.

Adam, *Vitæ theologorum exterorum*. — Teissier, *Éloges*, t. III, p. 178. — Gerdes, *Specimen Italiæ reformatæ*, p. 341. — Haag, *France protest.*

TREMOLLIÈRE (*Pierre-Charles*), peintre français, né en 1703, à Cholet (Anjou), mort le 11 mai 1739, à Paris. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père, et quoique de famille noble, il lui fut permis de suivre librement son goût pour la peinture. Admis dans l'atelier de J.-B. Vanloo, il fit des progrès rapides, et remporta à vingt-trois ans le second prix dans le concours de Rome (1726). Grâce à la protection du comte de Caylus, il partit pour l'Italie avec une pension du roi; il y resta six ans, et s'y maria en 1734 avec Isabelle Tibaldi, fille d'un miniaturiste de quelque renom. A son retour en France, il s'arrêta quelque temps à Lyon, et peignit « dans un style agréablement maniéré » plusieurs compositions religieuses pour les communautés de cette ville. L'Académie royale le reçut en 1736 comme agrégé et le 25 mars 1737 parmi ses membres. Cet artiste mourut d'une affection de poitrine, a l'âge de trente-six ans. « Le dessin de Tremollière, dit Ch. Blanc, est large, coulant et un peu lâché; sa couleur, claire et gaie. Ses tableaux sont en général purement décoratifs. » Ses principaux tableaux sont : *l'Adoration des bergers*, *l'Assomption*, *l'Ascension*, à Lyon; *Ulysse sauvé du naufrage*, à Montpellier; *le Printemps*, au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg; *Vénus et l'Amour*, au musée de Darmstadt. Il a laissé en outre des dessins et quelques eaux-fortes, où l'on reconnaît de la facilité, de la grâce et un arrangement pittoresque.

D'Argenville, *École française*, t. IV. — De Caylus, dans les *Documents inédits sur les artistes français*, t. II, p. 442 et suiv. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 290.

TRÉMOUILLE (LA). *Voy.* LA TRIMOUILLE, CONDÉ et TALMONT.

TRENCHARD (*John*), publiciste anglais, né en 1662, mort le 17 décembre 1723. Il fut d'abord destiné au barreau, mais sa fortune étant assez considérable pour lui permettre de vivre indépendant, il renonça à cette carrière, malgré les progrès qu'il avait faits dans la jurisprudence, pour se vouer exclusivement à la politique. En 1695 il fut élu membre du parlement pour Wareham, et dès 1698 il se mit à publier des brochures sur des matières politiques et religieuses, en y montrant toujours un ardent amour pour les idées libérales. En même temps il y attaquait vivement la religion établie. Nous citerons de lui : *A short history of standing armies in England;* Londres, 1698, in-4°; — *A natural history of superstition;* ibid., 1709, in-8°; trad. par d'Holbach, Lond., 1767, in-12; — *Considerations on the public debts;* ibid., 1719, in-8°; — *Reflections on the old whig;* ibid., 1719, in-8°. En novembre 1720 il commença, en société avec Thomas Gordon, son secrétaire, une série de lettres sur des questions politiques et religieuses, et signées *Caton* et *Diogène;* elles parurent d'abord dans le *London*, puis dans le *British journal*, et furent continuées avec beaucoup de succès pendant trois ans. Après la mort de Trenchard, Gordon publia ces lettres sous le titre : *Cato's Letters, or Essays on liberty, civil or religious, and other important subjects;* Londres, 1725, 4 vol. in-12; 4e édit., 1737. Dans la même année 1720, Trenchard entreprit avec Gordon une publication intitulée : *The Independent whig*, spécialement vouée aux questions théologiques et ecclésiastiques. Gordon continua ce journal après la mort de Trenchard, et en publia plus tard la collection complète, en 2 vol. in-12.

Gordon, *Preface to Cato's Letters*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Chalmers, *Biogr. dictionary*. — *English cyclopædia*, ed. Knight.

TRENCK (*François*, baron VON DER), célèbre chef de pandours, né le 1er janvier 1711, à Reggio, en Calabre, où son père était lieutenant-colonel dans un régiment, mort le 14 octobre 1749, au Spielberg. Il annonça dès ses jeunes années un caractère indomptable. Formé de bonne

heure à la vie des camps, il avait déjà assisté à une bataille lorsqu'il fut mis dans un collége de Vienne par son père, qui venait d'être nommé gouverneur de Brody. Entré à seize ans, comme officier, dans le régiment de Palfy, il s'y fit remarquer par ses désordres, et fut bientôt forcé de le quitter. Il reparut en 1738, leva à ses frais une compagnie de trois cents hommes, avec lesquels il alla rejoindre l'armée russe, qui se formait en Hongrie, sous les ordres de Münnich. Sa brillante témérité lui gagna bientôt les bonnes grâces du maréchal; mais, s'étant élancé contre les Turcs, avec deux cents des siens, malgré la défense de son colonel, qu'il osa même frapper, il se vit condamner à mort. Il proposa alors au maréchal de lui accorder sa grâce si de son sabre il abattait trois têtes de Turcs dans la mêlée; Munnich y consentit, et Trenck revint bientôt avec quatre têtes attachées à l'arçon de sa selle. Cette aventure ne le rendit pas beaucoup plus sage. Nommé major dans le régiment d'Orlof (dragons), et cité pour sa belle conduite au passage du Bug, du Dniester et du Pruth, il se crut tout permis, et souffleta encore son nouveau colonel, qui résistait à sa fougue. Cette fois la protection de Münnich ne put le sauver entièrement; seulement, la peine de mort, qu'il avait encourue, fut commuée en un exil en Sibérie, et cette seconde peine en une détention de six mois dans la citadelle de Kief. Après le temps prescrit, il se retira dans ses terres, et résolut de purger le pays des bandes de malfaiteurs qui l'infestaient, ce qu'il fit à la tête d'un certain nombre de ses vassaux, qu'il organisa en compagnie de *pandours*. En 1740, comme les Hongrois couraient aux armes pour secourir leur reine Marie-Thérèse, Trenck offrit de se joindre à eux avec un régiment de pandours levé à ses frais. Au mois de mai 1741, après avoir rejoint l'armée autrichienne, menacée de près par les Français, il fut dirigé sur le Danube, et poursuivit l'ennemi jusqu'en Bavière. Il mit tout à feu et à sang, sans distinction d'âge ni de sexe. Ayant été appelé à Vienne pour rendre compte de cette affreuse conduite, il fut mis en prison, mais relâché au bout d'un mois. De retour à l'armée, il porta le nombre de ses pandours à quatre mille, et marcha avec eux vers le Rhin, qu'il passa à la nage (1743). Entré en Alsace avec les Autrichiens, il y fit de grands ravages; mais l'heureuse diversion de l'armée prussienne en Bohême ayant forcé le prince Charles de repasser le Rhin, Trenck fut laissé à l'arrière-garde et eut de nombreux combats à soutenir. Plus tard, le 14 septembre 1745, Frédéric II l'ayant mis en défaut et ayant profité du moment où il s'arrêtait à piller son camp pour battre le prince Charles, Trenck fut accusé d'avoir été gagné par le roi de Prusse, dont il aurait pu se rendre maître. Dans ce procès, vingt-trois officiers de son corps déposèrent contre lui; mais il en fut quitte pour être condamné à payer 120,000 florins à ses accusateurs, qu'il avait arbitrairement chassés. Au lieu de s'exécuter, il affecta de braver les ordres de l'impératrice, qui voulait le forcer à garder les arrêts. Traduit de nouveau devant un conseil de guerre, il faillit encore se porter à des voies de fait contre le président, qu'on eut de la peine à arracher de ses mains. Resserré alors très-étroitement dans l'arsenal de Vienne, il eut recours à la ruse: il gagna l'officier qui le gardait, contrefit le mort, et, conduit au cimetière, il sortit de son cercueil et s'enfuit en Hollande avec la baronne de Lestock, qui avait contribué à sa délivrance par son or et par son crédit, et qu'il devait épouser. Mais il ne tarda pas à être découvert; on le ramena à Vienne, et il fut condamné à aller finir ses jours au Spielberg. Il n'avait que trente-huit ans lorsqu'il y mourut, par le poison, qu'il s'était, dit-on, lui-même administré. Il laissait par testament, à son cousin, dont nous allons parler, et qui a écrit sa vie, une fortune de plus de deux millions de florins, qu'on lui arracha presque entièrement par d'injustes procès. Trenck était d'une force extraordinaire : il abattait un bœuf d'un seul coup de sabre. Il possédait aussi quelques qualités plus précieuses : il était bon ingénieur, excellent théoricien, et parlait presque toutes les langues vivantes.

Fr. de Trenck, *Mémoires du baron Frans de Trenck.* — *Mem. du prince de Ligne.* — Hübner, *Franz von der Trenck*; Stuttgard, 1788-89, 2 vol. in-8°.

TRENCK (*Frédéric*, baron VON DER), cousin du précédent, né à Kœnigsberg, le 16 février 1726, exécuté à Paris, le 25 juillet 1794. Il était doué, comme son parent, d'une taille élevée et d'une force considérable. Des talents précoces et des études supérieures l'avaient de bonne heure recommandé à l'attention du roi Frédéric II, qui daigna l'engager lui-même à embrasser la carrière des armes. Admis comme cadet dans les gardes du corps, il passa cornette au mois d'août 1743, et fut désigné pour montrer la nouvelle manœuvre à la cavalerie silésienne. Traité par le roi en fils et en ami, le jeune baron voyait s'ouvrir devant lui un avenir des plus brillants. Malheureusement, pendant l'hiver de 1743, à l'occasion des fêtes du mariage de la princesse Ulrique, sœur de Frédéric II, avec le prince royal de Suède, Trenck entama une intrigue secrète avec la princesse Amélie, autre sœur du roi, et eut d'abord le bonheur de la cacher à tous les yeux. Dans la campagne de 1744, il devint encore plus cher au roi par sa bravoure. Frédéric le nomma son adjudant. Usant alors de moins de circonspection, il commit, à son retour à Berlin, de telles imprudences, dans ses entrevues avec la princesse, que le roi ne put ignorer longtemps ce qui se passait. Il essaya, par des avertissements indirects, de l'arracher aux dangers qui le menaçaient; mais Trenck n'en tint pas compte, et,

pour première punition, il fut mis aux arrêts. Rendu à la liberté par la campagne de 1745, il fit des prodiges de valeur sous les yeux du roi.

Cependant, depuis 1743, Frédéric avait été institué légataire universel de son cousin François, alors au service de Marie-Thérèse, et une correspondance s'était établie entre eux. Après la bataille de Sorr, le roi apprit que Frédéric avait reçu une lettre de son parent, et, dans sa colère, il le fit jeter dans la forteresse de Glatz; grâce à son industrie et à une persévérance merveilleuse, Trenck réussit à s'échapper. Le 24 décembre 1746, après une foule de privations et de souffrances, il parvint à gagner Elbing; là, il reçut la visite de sa mère et des secours de la princesse Amélie. Puis il prit la route de Vienne, où il trouva son cousin François enfermé à l'arsenal, mais assez libre encore pour lui susciter, par une inexplicable méchanceté, plusieurs embarras et plusieurs duels. Il résolut alors de se rendre en Hollande, afin de s'embarquer et d'aller aux Indes; mais rencontré à Nuremberg par un parent de sa mère, le général russe Lieven, il céda à ses instances, et accepta une compagnie dans les troupes du tsar. A la paix, il voulut voir Moscou, et composa un poëme en l'honneur de l'impératrice Élisabeth, qui lui fit présent d'une épée enrichie de diamants et qui le recommanda elle-même à son chancelier. Ce fut la femme de ce haut fonctionnaire qui se chargea de faire honneur à la recommandation. En même temps, Trenck avait inspiré une vive passion à une jeune et riche princesse russe, qui, étant morte au bout de quatre mois, lui laissa tous ses bijoux et son argent, estimés plus de 700,000 ducats.

La fortune semblait enfin sourire à Frédéric, et la mort de son cousin allait encore le mettre en possession d'immenses richesses. Avant de se rendre à Vienne, où il était appelé par la volonté du défunt, qui ne lui laissait sa fortune qu'à condition qu'il ne servirait d'autre puissance que l'Autriche, il voulut visiter Stockholm, où il fut reçu à merveille par la reine de Suède, sœur de la princesse Amélie. Arrivé à Vienne, il trouva son héritage grevé de soixante-trois procès. Après avoir plaidé pendant trois ans (1750-1753), et avoir abjuré, comme condition préliminaire, la religion luthérienne, il ne recueillit de toutes les richesses de son cousin que 63,000 florins. Débarrassé enfin de tous ces tracas, il alla voyager en Italie, et à son retour il fut nommé capitaine dans un régiment de cuirassiers. Sa mère étant morte en 1753, il se rendit à Dantzig, où l'attendait la vengeance du roi de Prusse. En effet, au milieu de la nuit, il fut enlevé par trente hussards, et conduit à la forteresse de Magdebourg. Là, il fut enfermé dans une étroite casemate, où il ne pouvait jouir de la vue du ciel, et où ses geôliers le laissaient en proie au tourment de la faim. Il tenta encore de s'évader. Le roi, furieux, donna des ordres pour la construction d'une prison spécialement disposée pour lui. Ce que Trenck souffrit dans cet étroit réduit est horrible : il était chargé de soixante-huit livres de chaînes, et l'on poussait même la barbarie jusqu'à le faire éveiller de quart d'heure en quart d'heure par les sentinelles. Mais ni sa santé ni son esprit industrieux ne furent altérés par de si atroces tortures. Il trouva même le moyen de se débarrasser de ses fers, qu'il ne reprenait qu'à l'arrivée des geôliers, et il put alors employer les longs instants de sa captivité à composer soit en allemand, soit en français, des complaintes et des satires qui ont été insérées dans ses œuvres. La princesse Amélie, plus malheureuse encore que lui-même des souffrances dont elle était cause, essayait, par tous les moyens possibles, de faire cesser son injuste emprisonnement. Enfin la vengeance du roi s'épuisa, et Trenck sortit de son affreux cachot le 24 décembre 1763, après neuf ans et cinq mois de détention. Il n'était pas arrivé au terme de ses malheurs. Des gens intéressés à ce qu'il ne pût demander compte de la gestion des biens de François persuadèrent aisément à Marie-Thérèse qu'il était devenu fou, et à son retour à Vienne il fut immédiatement enfermé. Pourtant l'empereur François Ier, ayant voulu s'assurer de la vérité, lui fit ouvrir les portes de sa prison et lui fit donner pour tout dédommagement le grade de major. Trenck se retira à Aix-la-Chapelle, et y épousa, en 1765, la fille d'un bourgmestre. Il s'occupait dans cette ville de la publication d'un recueil hebdomadaire intitulé *l'Ami des hommes*; il y rédigea une gazette en 1772, et y publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarqua son *Héros macédonien* (Der macedonische Held; Aix, 1773, in-8°). Forcé de renoncer à la publication de la gazette, il se dédommagea en écrivant une brochure sur *le Partage de la Pologne*. De 1774 à 1777, il parcourut la France et l'Angleterre, où il se créa de nombreux et puissants amis. A son retour en Allemagne, il fut chargé de diverses missions secrètes; après la mort de Marie-Thérèse, il se retira dans son château de Zwerbach en Autriche, et se livra pendant dix ans à des exploitations agricoles. En 1787, après quarante-deux ans d'exil, il put enfin revoir sa patrie, et confondre ses larmes avec celles de la princesse Amélie, qui mourut quelques jours après. La publication de ses *Mémoires* (Merkwürdige Lebensbeschreibung; Berlin, 1786-87, 3 vol. in-8°), obtint cette même année un succès de vogue, et ils furent traduits dans plusieurs langues.

Cependant la révolution française excita vivement les sympathies de Trenck; comme il ne put résister à la tentation de publier à Bade ses réflexions à ce sujet (sept. 1791), la cour d'Autriche lui retira la pension de 2,000 florins qu'elle lui payait. Le baron se rendit à Paris; mais, au lieu de l'enthousiasme qu'il comptait y exciter, il ne trouva que la prison et la mort.

Arrêté par ordre du Comité de salut public, comme émissaire secret du roi de Prusse, il fut conduit à la prison de Saint-Lazare, et au bout de quelque temps impliqué dans une prétendue conspiration; il monta sur l'échafaud le 7 thermidor an II, avec les poëtes André Chénier et Roucher. Outre les ouvrages de Trenck déjà cités, il a encore publié: *Sæmmtliche Gedichte und Schriften* (Leipzig, 1786, 8 vol. in-8°), et un *Examen politique et critique de l'Histoire secrète de la cour de Berlin* (Berlin, 1789, in-8°, et en allem., Leipzig, 1790, in-8°), où il a pris la défense de ses persécuteurs contre les calomnies de Mirabeau. Il existe trois traductions françaises de ses *Mémoires*, l'une du baron de Bock (Metz, 1787, 2 vol. in-12); une autre, plus complète, de Letourneur (Paris, 1788, 3 vol. in-12); et la troisième faite par lui-même, et augmentée d'un tiers (Strasbourg, 1788, 3 vol. in-8°, avec portrait et grav.).

Ses *Mémoires*. — Wahrmann, *Fried. von der Trenck*; Leipzig, 1837, in-8°. — Erich, *Leben und Schicksale des Abenteurers Trenck*; ibid., 1838, in-8°.

TRENEUIL (*Joseph*), poëte français, né à Cahors, le 27 juin 1763, mort à Paris, le 5 mars 1818. Après avoir fait son droit à Toulouse, il fut attaché, comme précepteur, à la famille de Castellane, qu'il suivit dans l'émigration. Il entra ensuite, en la même qualité, dans la famille de Beaumont. Son goût pour la poésie s'était manifesté dès sa sortie du collége, et pendant qu'il étudiait à Toulouse il avait remporté trois prix aux Jeux floraux. Son poëme sur *les Tombeaux de Saint-Denis, ou les Autels expiatoires* (Paris, 1806, in-8°; 6° édit., 1814) eut un grand succès, et Murat, compatriote de l'auteur, lui fit donner la place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. Il chanta le mariage de Napoléon avec Marie-Louise et la naissance du roi de Rome. A la restauration, il revint à des sujets qui s'accordaient mieux avec ses sentiments personnels, et mérita par ses poëmes sur *l'Orphelin du Temple* (1814, in-8°) et sur *le Martyre de Louis XVI et la captivité de Pie VI* (1815, in-8°), de rester à la tête de la bibliothèque qu'il dirigeait, lorsqu'elle fut redevenue la propriété de Monsieur. Les amis de Treneuil ont vanté les qualités estimables de son caractère, mais ils n'ont pu dissimuler qu'il etait avide de succès, et qu'il mettait à rechercher les louanges une chaleur et une indiscrétion tout à fait méridionales (1). Ses œuvres, courtes et peu nombreuses, sont intéressantes comme une des dernières expressions de l'élégie classique; mais on y trouve trop de figures convenues, de périphrases vides, de prosopopées combinées à froid, de personnifications allégoriques. Les œuvres de Treneuil, moins celles qui glorifiaient l'empire, ont été réunies sous ce titre: *Poëmes élégiaques, précédés d'un discours sur l'élégie historique*; Paris, 1817, in-8°, et réimpr. par Amar (1824, in-8°), avec quelques pièces inédites. J. M.

(1) Ayant su un jour que *la Gazette de France* devait insérer un article à son sujet, il trouva le moyen d'en corriger l'épreuve, et n'y voyant que des éloges modérés, il les transforma, par un habile changement d'expressions, en éloges excessifs.

Amar, *Notice*. — Feletz, dans le *Journal des Débats*, 8 mars 1818. — Palissot, *Mémoires littér.*

TRENTA (*Filippo*), poëte tragique italien, né le 21 avril 1731, à Ascoli, mort le 13 mars 1795, à Foligno. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit d'excellentes études dans la théologie et la jurisprudence. Après avoir exercé la préture à Ascoli et à Camerino, il fut nommé auditeur à Lucques, à Macerata, et en dernier lieu à Bologne, où il gagna les bonnes grâces du cardinal Buoncompagni. Lorsque ce prélat devint secrétaire d'État, il lui fit donner l'évêché de Foligno (26 sept. 1775). On a de Trenta: *Tragedie*; Rome, 1756, et Lucques, 1766, in-4°: renfermant celles de *Giulio Sabino*, *Teone*, *Oreste*, *Annibale*, *Vidacilio*, et *Gionata*, toutes représentées avec succès en Italie et surtout à Venise. Sa tragédie d'*Auge* (Parme, 1774, in-4°) remporta cette même année le deuxième prix proposé par le duc de Parme; — *Limon, sive urbanarum quæstionum lib. III*; Rome, 1782, in-4°, où il traite divers points d'antiquité; — *Le figure di Gesù-Cristo, sermoni*; Foligno, 1787, in-4°; — *L'Orazione domenicale in XVII sermoni esposta*; ibid., 1790, in-4°.

Lombardi, *Storia della letter. ital. nel secolo XVIII*, t. V. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VIII.

TRESSAN (*Pierre* DE LA VERGNE, abbé DE), missionnaire français, né en 1618, au château de Tressan (Languedoc), mort le 5 avril 1684. D'une famille noble et ancienne, il était fils de Pierre et de Marie d'Ausolas, qui l'élevèrent dans la communion de Calvin. Sur les instances d'un de ses oncles, qui l'avait appelé à Paris, il rentra à vingt ans dans le giron de l'Église. On le vit alors à la cour, et il y mena pendant la Fronde une vie légère et dissipée. Sans donner aucun motif de sa retraite, soit cruelle déception, soit lassitude d'esprit, soit qu'il eût été touché d'un tardif repentir, il retourna vers 1653 dans son pays, et se mit sous la conduite de Pavillon, évêque d'Aleth. L'étude, la prière, l'isolement, les mortifications lui facilitèrent l'oubli de ses anciennes habitudes; il prit les ordres, alla visiter la Palestine, et se voua avec ferveur à la conversion des huguenots dans le Languedoc, la Provence et le Dauphiné. Non-seulement il se dépouilla des bénéfices dont il était pourvu, mais il soutint souvent la dépense de ses missions avec son patrimoine. Il fut le directeur particulier de la princesse de Conti, de la maréchale de Schomberg, de Mme de Grignan et autres personnes qualifiées. La marquise de Portes l'ayant sollicité de faire le voyage de Paris pour quelque affaire secrète, il venait de quitter les Cévennes lorsqu'en traversant le Gardon, à quelques lieues du château de Terargues, il fut entraîné dans la rivière, grossie par les pluies, et se noya. On a de l'abbé de Tressan: *Examen général de tous*

les états et conditions, et des péchés qu'on peut y commettre; Paris, 1670, 3 vol. in-12 : ouvrage publié sous le pseudonyme de Saint-Germain et composé exclusivement d'extraits de la Bible, des conciles, des Pères, etc.

Goujet, dans *Dict. hist.* de Moreri, édit. 1759.

TRESSAN (*Louis-Élisabeth* DE LA VERGNE, comte DE), littérateur, né au Mans, le 4 novembre 1705, mort à Paris, le 31 octobre 1783. Il appartenait à la famille du précédent. La duchesse de Ventadour, gouvernante de Louis XV, était sa tante; presque tous ses proches étaient de la société intime du régent. Il vint au monde dans le palais épiscopal d'un grand-oncle, Louis de La Vergne de Tressan, évêque du Mans, premier aumônier de Monsieur, frère de Louis XIV. Ses études, commencées au collége de La Flèche, continuées à celui de Louis-le-Grand, s'achevèrent aux Tuileries, où il devint, à l'âge de treize ans, le compagnon du jeune Louis XV. C'était débuter de bonne heure à la cour; pourtant sa fortune n'y fut jamais en rapport avec les espérances qu'il pouvait tirer d'un pareil commencement. Le prince goûta vite ce gai et complaisant condisciple; mais peut-être se lassa-t-il de ce brillant esprit, qui voulait plaire à tous et toujours, et qui d'ailleurs ne se joignait pas à un caractère très-sûr. On l'accueillit fort bien dans la société de Fontenelle au Palais-Royal, où il rencontra Chaulieu, Montesquieu, le président Hénault, Moncrif, Gentil Bernard, Nollet, et Voltaire, qui fut son ami. En 1715, il devint officier dans le régiment du Roi, commanda ensuite une compagnie dans celui du régent, et reçut en 1723 le brevet de mestre de camp. A la mort du régent il accompagna à Strasbourg l'ambassade qui allait demander la main de Marie Leszczinska. Il était de la société de Pantin, sorte de club élégant où se continuaient avec un peu plus de décence les orgies de la régence. Sur la recommandation de l'archevêque de Rouen, son oncle, le ministre des affaires étrangères, M. de Chauvelin, pour le mettre au courant de la diplomatie, l'envoya dans les différentes cours d'Italie à la suite de M. de Bissy. Ce fut pendant son séjour à Rome, et à la suite des fréquentes visites qu'il fit à la bibliothèque du Vatican, que se développa chez lui ce goût pour la littérature chevaleresque qui nous a valu ses productions les plus populaires. La mort de son oncle l'archevêque le rappela en France, où il revint à temps pour fermer les yeux à sa mère. Afin de se distraire de son chagrin, il résolut de prendre part à la campagne de 1733, et servit en Allemagne avec les maréchaux de Berwick et de Belle-Isle; au siége de Philisbourg il fut blessé. A la paix on le nomma brigadier et enseigne de la compagnie écossaise des gardes du corps. Pendant plusieurs années Tressan fut fort en faveur chez la reine; elle le regardait comme *le plus aimable des vauriens*; elle se chargeait de le confesser, et lui imposait un *cantique* à mettre en vers pour Saint-Cyr quand elle trouvait sa conscience en mauvais état (1).

La guerre ayant recommencé, Tressan fit en 1744 la campagne de Flandre en qualité de maréchal de camp, prit part aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes et de Fribourg. En 1745 il était aide de camp du roi au siége de Tournai et à la bataille de Fontenoy. Il s'y comporta vaillamment, et y reçut deux blessures (2).

En 1746, il fut dirigé sur le nord, à la tête d'un des corps d'armée qui devaient seconder l'invasion du prétendant Charles-Édouard. « Vous serez lieutenant général à Douvres », lui avait dit le roi en le congédiant. Mais cette campagne tourna court, et il n'en résulta pour l'officier français que quelques relations scientifiques avec l'Écosse et l'Angleterre, lesquelles ne furent pas inutiles à son *Traité sur l'électricité*. Ce livre, connu du public dès 1749, et qui le fit admettre, en 1750, dans l'Académie des sciences et dans la Société royale de Londres, est le premier mémoire où cette matière, alors très nouvelle, ait été exposée en France d'une manière presque satisfaisante. « L'auteur, dit Condorcet, s'était un peu livré à son imagination; mais elle l'avait bien servi, puisqu'il a prédit une partie des découvertes qui ont été faites depuis. »

Lieutenant général depuis 1747, chargé de veiller à la défense des côtes jusqu'en 1750, Tressan reçut de Belle-Isle, qui commandait dans les Trois-Évêchés, le commandement du pays de Toul et d'une partie de la Lorraine française. Quelque temps après il devenait grand maréchal de la petite cour du roi Stanislas à Lunéville. Il était tout à fait à sa place au milieu de ces lettrés, de ces beaux-esprits et des femmes distinguées qui la composaient. Ce fut lui qui organisa l'académie de Nancy, l'une de celles qui après Dijon et Lyon ont jeté le plus vif éclat dans les lettres et les sciences. Il prononça le discours d'inauguration de cette compagnie savante, en fut l'orateur ordinaire et y attira du dehors tous les associés qui pouvaient contribuer à sa notoriété. Cependant il ne négligeait pas ses devoirs militaires, et marcha contre Mandrin, qui faisait mine de se jeter sur la Lorraine. Il n'eut pas si bon marché des ennemis qu'il s'attira par de mordantes épigrammes et par les chansons malignes qui tombaient sur les courtisans dont il croyait avoir à se plaindre ou sur les dames de la cour les plus en faveur. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer l'espèce de disgrâce où le laissa

(1) Un jour elle lui demandait : « Comment va le moral ? — Madame, il va son *petit train*. » Ce mot parut plaisant à son interlocutrice, et c'est depuis lors qu'il reçut ce surnom de *Petit train*, qui lui resta toute sa vie. On pense que c'est pour être agréable à Marie Leszczinska qu'il réfuta en assez mauvais vers *l'Homme-Machine* de La Mettrie.

(2) Quand le roi voulut l'en récompenser, le comte, si on l'en croit, se borna à lui dire : « Sire, je supplie Votre Majesté de m'accorder de servir toute ma vie en ligne selon mon grade. — Je vous reconnais bien là, aurait répondu Louis XV; je vous le promets. »

XV pendant toute la durée de son règne. r le P. Menoux, jésuite, l'accusa près de la France d'avoir dans un discours à l'Aca de Nancy énoncé des sentiments philoso à l'excès et par-dessus le marché hé s : Leszczinska en écrivit à Stanislas, son grand maréchal de se justifier se rétracter. « S'il le faut faire, aurait u Tressan, il ne m'en coûtera pas d'imiter ı. » S'il était avec le pouvoir contre les phes, il chercha fort à plaire à ceux-ci, aussi étaient au pouvoir. Cette tactique éla surtout à l'occasion de ses démêlés alissot, qui avait fait jouer à Nancy la fa comédie, *le Cercle, ou les Originaux*. bert obtint de Tressan qu'il écrivît un re où il demandait vengeance à Stanislas n des philosophes. Ce qu'il y a de curieux ette affaire, c'est de voir Tressan se lier avec Palissot, à telles enseignes que rapporte que le comte lui fit des excuses qui s'était passé (1). Après la mort du nislas (1766), Tressan vint habiter d'abord nt l'Artaud, en Champagne, puis à Paris, uitta bientôt pour se retirer à Francon ns la vallée de Montmorency, où il avait imité de la grande ville sans en avoir la p coûteuse à sa petite fortune et trop fa à ses soixante-dix ans. C'est alors qu'à ation du marquis de Paulmy, qui publiait *iothèque des romans*, il donna ces ex le nos vieux auteurs qui eurent tant de La première de ces publications, et la ureuse, fut l'*Amadis des Gaules*. Rien ne ble moins à l'original que sa copie : ainsi cinquième livre il trouve moyen d'insérer scription de Franconville et de son ha ı (2). De loin en loin il y a quelque phrase estropiée qui a la prétention d'être beau de picard ou de wallon. La diction ne élégance un peu banale, et pas toujours e. On fut plus sévère aux traductions es de Tressan qu'aux romans soi-disant resques : Grimm dit qu'on reprochait au *l furieux* « beaucoup d'infidélités, et qui aissent pas toujours volontaires, des in ions impardonnables, des répétitions de hoquantes, des tours de phrase vagues arrassés, un style à la fois plein de négli t de manière. » Cela ne l'empêcha pas d'ar l'Académie française, où il fut admis le ier 1781, pour remplacer Condillac. Deux ès il mourut, des suites d'une chute qu'il ite un jour que sa voiture s'était versée au retour d'un souper à Saint-Leu, chez la duchesse d'Orléans; il était âgé de soixante-dix-huit ans.

Les ouvrages de Tressan ont pour titres : *Réponse à M. de Voltaire, ou Poëme sur la bataille de Fontenoy*; Paris, 1745, in-4° : les notes ont quelque intérêt, mais les vers sont médiocres; — *Discours à l'occasion de la dédicace de la statue du roi Louis XV érigée à Nanci*; Nancy, 1755, in-4°; — *Éloge de Maupertuis*; ibid., 1760, in-8°; — *Mémoire sur un nain*; s. l., 1760, in-8°, envoyé à l'Académie des Sciences; — *Portrait historique de Stanislas le Bienfaisant*; Nancy, 1767, in-8°; — *Œuvres diverses*; Paris, 1776, in-8° : on n'y trouve (pas plus que dans ses *Œuvres complètes* du reste) aucune des malignes épigrammes qui avaient couru sous son nom (1); — *Éloge du maréchal du Muy*; Paris, 1778, in-8°; — *Amadis des Gaules*; Paris, 1779, 2 vol. in-12; — *Histoire du chevalier du Soleil, de son frère Rosiclair et de leurs descendants*; Amst. et Paris, 1780, 2 vol. in-12; — *Roland furieux, suivi de l'extrait de Roland amoureux, trad. de l'italien*; Paris, 1780, 5 vol. in-12 : réimpr. plusieurs fois; — *Discours de réception à l'Académie française*; Paris, 1781, in-4°; — *Corps d'extraits de romans de chevalerie*; Paris, 1782, 4 vol. in-12; — *Éloge de Fontenelle*; Paris, 1783, in-8°; — *Essai sur le fluide électrique, considéré comme agent universel*; Paris, 1786, 2 vol. in-8° : publié par les soins de l'abbé de Tressan, son fils puîné. La première édition des *Œuvres choisies du comte de Tressan* parut entre 1787 et 1791, Paris, 12 vol. in-8°, fig. L'édition des *Œuvres complètes* (Paris, 1822-1823, 10 vol. in-8°, fig.) est moins fautive que la précédente; mais elle est aussi incomplète en ce qu'elle ne contient ni ses couplets satiriques, ni ses épigrammes, ni les vers de sa vieillesse. Didot avait publié en 1780-81, 3 vol. in-18, trois de ses meilleurs romans, *Tristan de Leonois*, *Jehan de Saintré* et *Gérard de Nevers*. F. C—L—P.

Condorcet, *Éloges*. — Campenon, *Notice* à la tête des *Œuvres compl*. — *Notice*, dans le t. X des *Œuvres choisies*. — Grimm, Voltaire, *Corresp*. — Hauréau, *Hist. litter. du Maine*, t. IV.

(1) issot, *Mémoires de litter.*, t. V, p. 377 et 399. Il lettres qui le prouvent. Or le comte de Tressan, ix lettres imprimées pareillement et adressées à ert, lui dit tout le contraire. D'un côté il témoigne ntir de ce qu'il a fait; de l'autre il se vante de ıtt, le tout à la même époque.

(2) procédé n'ayant choqué personne, il y revint d; et dans *le Petit Jehan de Saintré* il parle de lle à la mode parmi les dames à la fin du dix- : siècle et connue sous le nom de *vapeurs*.

(1) Celles, par exemple, sur Mme de Boufflers

Quand Boufflers parut à la cour,
On crut voir la mère d'Amour, etc.;

et contre le duc de Nivernais :

Escroc, menteur et poltron, etc.

TREVIGLIO. *Voy.* BERNARDINO.

TREVISANI (*Marcantonio*), doge de Venise, mort le 31 mai 1554. Élu le 3 juin 1553, à la place de Fr. Donato, il ne régna qu'une année, et abrégea, dit-on, sa vie par les austérités de la pénitence. Il eut Fr. Venieri pour successeur.

Daru, *Hist. de Venise*, t. IV.

TRÉVISE (Duc DE). *Voy.* MORTIER.

TREW (*Christophe-Jacques*), médecin et

botaniste allemand, né le 26 avril 1695, à Lauf, près Nuremberg, mort le 18 juillet 1769, dans cette dernière ville. Fils d'un apothicaire, qui lui enseigna la botanique et la pharmacie, il alla étudier la médecine à Altdorf, fut admis en 1716 au doctorat, et après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse, la France et la Hollande, s'établit à Nuremberg (1720), d'où les offres les plus séduisantes ne purent jamais le faire sortir. Il fut médecin et conseiller du margrave d'Anspach. Reçu en 1745 membre de l'Académie des Curieux de la nature, il en devint président en 1746, dignité qui conférait alors à celui qui en était revêtu les titres de comte palatin et de médecin de l'empereur. Il fit aussi partie des sociétés savantes de Londres, de Berlin et de Florence. Avant sa mort il légua à l'université d'Altdorf sa bibliothèque, riche de plus de 34,000 volumes et de 16,596 dissertations, ses instruments de physique et de chirurgie, son herbier et son cabinet d'histoire naturelle. Les principaux ouvrages de Trew sont : *Plantarum Hetruriæ rariorum catalogus*; Nuremberg, 1725, in-fol.; — *De differentiis quibusdam inter hominem natum et nascendum*; ibid., 1736, in-4°; trad. en 1770 en allemand; — *Vasa nutritia foliorum arboreorum*; ibid., 1748, in-fol., fig. col., en allemand; — *Herbarium blackwellianum auctum*; ibid., 1750-60, 5 vol. in-fol., pl. : outre la traduction latine, Trew a enrichi l'herbier de Blackwell d'un grand nombre de descriptions; — *Plantæ selectæ nominibus propriis notisque illustratæ*; ibid., 1750-73, in-fol., avec de magnifiques planches, dessinées par Ehret; l'ouvrage a été achevé par Vogel; — *Hortus nitidissimus omnem per annum superbiens floribus*; ibid., 1750-68, in-fol., pl.; — *Librorum botanicorum catalogus*; ibid., 1752-57, 3 vol. in-fol.; — *Cedrorum Libani historia earumque character botanicus, cum illo laricis, abietis, pinique comparatus*; ibid., 1757-67, in-4°, pl.; — *Plantæ rariores quas ipse in horto domestico coluit*; ibid., 1763, in-fol., pl.; — *Tabulæ osteologicæ*; ibid., 1767, in-fol., en allemand; — *Catalogus bibliothecæ medicæ, philosophicæ et miscellaneæ*; ibid., 1769, in-8° : c'est le catalogue de ses propres collections. Ce savant a fait insérer 133 mémoires dans *Commercium noricum*, recueil de la Société norique, qu'il dirigea depuis 1734 jusqu'en 1745, et 137 autres dans les *Acta Soc. Curiosorum*. Il a aussi publié l'atlas des *Icones posthumæ Gesnerianæ* (1748).

H. Rumpel, *Monumentum Trewio positum*; Erfurt, 1769, in-4°. — *Sammlung aller Handlungen und Schriften*, etc.; Altd., 1770, in-fol. — *Biogr. méd.*

TRÉZEL (*Camille-Alphonse*), général français, né le 5 janvier 1780, à Paris, où il est mort, le 11 avril 1860. Dessinateur du dépôt de la guerre en 1801, il fut envoyé en 1804 au bureau topographique de l'armée de Hanovre, et devint l'année suivante sous-lieutenant au corps des ingénieurs-géographes. A la fin de 1806, il fut employé à la grande armée, en Pologne. Lieutenant en 1807, et aide de camp du général Gardane, il l'accompagna dans sa mission en Perse. Aide de camp du général Guilleminot en 1809, il travailla à la démarcation des frontières de l'Illyrie avec l'Autriche, devint capitaine en 1811 et servit en Catalogne. Il fut ensuite chargé de fixer les limites des trois départements anséatiques, fit la désastreuse campagne de Russie, et obtint le grade d'adjudant commandant en novembre 1813. Chef d'état-major de la 13e division d'infanterie, il concourut à la défense de Mayence jusqu'au 4 mai 1814, jour de l'évacuation de cette ville. Pendant les cent-jours, il fit la campagne de Belgique, se trouva à la bataille de Ligny, où un coup de feu le priva de l'œil gauche, et fut promu général de brigade, nomination que le gouvernement royal ne reconnut pas. Après avoir coopéré à la délimitation des frontières de l'est en 1816 et 1819, cet habile officier fut attaché au dépôt de la guerre en 1822, et prit part à la campagne d'Espagne. Il fut ensuite successivement secrétaire de la commission de réorganisation du corps d'état-major, membre du comité consultatif de ce corps, et, en 1828, sous-chef d'état-major du corps d'expédition en Morée, où, en 1829, il reçut enfin le brevet de maréchal de camp. Envoyé en Afrique en 1831, il fut blessé dans l'expédition de Bougie, qu'il commandait, et au siége de Constantine, revint en France en 1835, puis retourna l'année suivante en Afrique, où il fut nommé lieutenant général (11 nov. 1837). Il était depuis le 15 mai 1839 directeur du personnel et des opérations militaires au ministère de la guerre, et il comptait vingt-deux campagnes de guerre lorsqu'il devint pair de France (4 juill. 1846). Le 9 mai 1847 il accepta, en remplacement du général Moline Saint-Yon, le portefeuille de la guerre, et le conserva jusqu'à la chute de la monarchie de Juillet. Mis à la retraite le 12 avril 1848, le général Trézel, que distinguaient également l'élévation de son caractère et la diversité de ses talents, fut alors chargé de diriger les études militaires du comte de Paris et du comte d'Eu, son frère. Nous citerons de lui une *Notice sur le Ghilan et le Mazenderan*, à la suite du *Voyage en Arménie et en Perse, fait dans les années 1805 et 1806*, par Amédée Jaubert (Paris, 1821, in-8°). E. R.

Archives de la guerre. — Documents particuliers.

TRIAL (*Jean-Claude*), compositeur français, né le 13 décembre 1732, à Avignon, mort le 23 juin 1771, à Paris. Après avoir appris les éléments de la musique dans la maîtrise de la cathédrale, il se rendit à douze ans à Montpellier, où son talent précoce sur le violon le fit admettre dans l'orchestre de la ville. Le désir de connaître Rameau l'attira à Paris. Il obtint la place de premier violon à l'Opéra-Comique, et dirigea la mu-

sique du prince de Conti. En 1767 il fut appelé avec Berton à la direction de l'Opéra, mais quatre ans après il mourut subitement. On lui doit plusieurs ouvertures pour l'opéra-comique, divers morceaux de musique instrumentale, des cantates pour les concerts du prince de Conti, et quatre opéras : *Sylvie*, en trois actes (le troisième est de Berton), 1765; *Ésope à Cythère*, 1766 ; *Théonis*, avec Berton et Garnier, 1767, et *la Fête de Flore*, 1771.

Barjavel, *Dict. hist. de Vaucluse.* — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

TRIAL (*Antoine*), comédien français, frère du précédent, né à Avignon, le 14 octobre 1737, mort à Paris, le 5 février 1795. D'abord enfant de chœur à l'église cathédrale de la ville, il donna ensuite des leçons de chant, et finit par se faire comédien. Il entra dans la troupe que le prince de Conti entretenait à ses frais, et vint à Paris, où, grâce à la protection de ce seigneur, il obtint un ordre de début pour la Comédie-Italienne. Il y parut le 4 juillet 1764, dans le rôle de Bastien, du *Sorcier*, et réussit, grâce plutôt à son jeu plaisant qu'à sa voix, qui était grêle et nasillarde. Les auteurs écrivirent des rôles à sa taille, et il ne tarda pas à devenir un des acteurs les plus goûtés de ces théâtres; et tout chanteur sans voix qu'il était, son nom est resté pendant plus de cinquante ans attaché à l'emploi qu'il jouait. Nous citerons parmi les rôles qui lui valurent le plus de succès ceux du grand cousin, dans *le Déserteur;* d'Ali, dans *Zémire et Azor;* de Crispin, dans *la Mélomanie;* de Thomas, dans *Alexis et Justine*, et d'André, dans *l'Épreuve villageoise*. A l'époque de la révolution, Trial en embrassa la cause avec effervescence. Pendant la terreur, il se montra un des agents les plus sanguinaires du parti alors dominant. Aussi fut-il un des plus maltraités par la réaction. Lorsque, quelques jours après la mort de Robespierre, dont il avait été un des familiers, il reparut sur la scène dans *Azémia*, un cri général de réprobation accueillit son entrée : « Hors de scène, le scélérat ! Hors de scène ! » s'écriait-on de toutes parts. En vain essaya-t-il d'adresser une allocution au public, le parterre, en tumulte, exigea son expulsion du théâtre. A quelques jours de là, Trial, qui avait eu l'impudeur de ne pas résigner les fonctions municipales dont il avait été investi sous le régime précédent, s'étant présenté pour procéder aux formalités d'un mariage, à la mairie de son arrondissement, fut repoussé comme *indigne*, par les parties intéressées et par leurs témoins. Désespéré, il rentra chez lui, et mit fin à ses jours par le poison.

TRIAL (*Marie-Jeanne* MILON), femme du précédent, née à Paris, le 1er avril 1746, dans une famille d'artisans, morte à Versailles, le 13 février 1818. Elle n'était pas d'abord destinée au théâtre, et avait épousé un vieil employé des Fermes, nommé Comolet, qui lui fit apprendre la musique, cultiva sa voix, qu'elle avait belle, et la fit en 1766 débuter à la Comédie-Italienne, sous le nom de Mlle Mandeville. Devenue veuve, elle épousa Trial, et une métamorphose complète s'opéra chez elle. Elle partagea bientôt avec Mme La Ruette (*voy.* ce nom) la faveur du public. Elle avait la voix légère, étendue, la vocalisation facile, et elle fut, dit Fétis, la première chanteuse pour qui les compositeurs écrivaient des airs à roulades. Ses principaux rôles ont été Lucette, de *la Fausse Magie;* Arsène, de *la Belle Arsène*, *la Rosière de Salency*, et Léonore, de *l'Amant jaloux*. Elle quitta la scène en 1786, et se retira à Versailles, où elle épousa en troisièmes noces un M. de Montion. Elle est enterrée au cimetière de Montreuil. E. DE MANNE.

Grimm, *Corresp. littér.* — *Almanach des spectacles.* — *Mercure de France.* — *Journal de Paris.* — Fétis, *Biogr. des musiciens.*

TRIAL (*Armand-Emmanuel*), compositeur, fils des précédents, né le 1er mars 1771, à Paris, où il est mort, le 9 septembre 1803. Il se livra de bonne heure à son goût pour la musique, et dès l'âge de dix-sept ans fit représenter au théâtre Favart un opéra-comique, *Julien et Colette, ou la Milice*, qui fut favorablement accueilli. En 1791 il donna *Adélaïde et Mirval*; en 1792, *les Deux petits Aveugles*, et en 1793 *Cécile et Julien, ou le Siége de Lille*. Son dernier opéra, *les Causes et les effets* (1794), n'eut aucun succès. Après avoir mené dans sa jeunesse une vie sage et réglée, Trial finit par se livrer à des débauches qui le conduisirent rapidement au tombeau. Il n'avait alors que trente-deux ans, et depuis 1797 il occupait la place d'accompagnateur et de répétiteur au piano du Théâtre-Lyrique.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.* — Barjavel, *Dict. hist. de Vaucluse.*

TRIBOLO (*Niccolò* PERICOLI, dit le), sculpteur italien, né à Florence, en 1500, mort en 1565 (1). Fils d'un habile fabricant de cadres et sculpteur d'ornements en bois, il s'adonna d'abord à ce métier ; puis il entra dans l'atelier de Jacopo Sansovino, où il étudia à la fois l'architecture et la sculpture. Doué d'un génie vif et flexible, il ne tarda pas à se montrer capable des entreprises les plus variées, et l'occasion de faire preuve de cette facilité lui fut fournie par les fêtes magnifiques, les cérémonies pompeuses qui eurent lieu de son temps. Il ne négligea pas les études plus sérieuses, et copia avec soin plusieurs des ouvrages de Michel-Ange ; il n'imita pas toutefois la rude fierté de ce maître, et visa plutôt à la délicatesse et à l'élégance des formes. Les sculptures qu'il exécuta aux portes de Saint-Pétrone de Bologne (entre autres deux *Sibylles*

(1) D'après Vasari; mais Ticozzi le fait mourir le 7 septembre 1550, à l'âge de soixante-quinze ans.

et le bas-relief de *la Visitation*) sont le plus complet spécimen de sa manière simple, gracieuse et pleine d'expression. Pendant son séjour à Bologne, il sculpta encore une belle *Assomption* pour la chapelle Zambeccari, dans Saint-Pétrone. De retour à Florence, il exécuta pour le roi François Ier une statue de *la Nature*, destinée au château de Fontainebleau. Appelé à Lorette, il y termina les sculptures laissées inachevées par Andrea Contucci, entre autres *le Mariage de la Vierge*, et exécuta la composition si vraie et si naïve du *Paysan arrêtant en sifflant son cheval chargé d'un bas-relief qui représente un des voyages de la santa Casa*. A Rome, le Tribolo, conjointement avec Michel-Ange de Sienne, a sculpté pour l'église dell' Anima le tombeau d'Adrien VI, dessiné par Baldassare Peruzzi. On voit encore de lui : à Pise, dans la cathédrale, une statue d'*Ange*, et au Campo-Santo les tombeaux du capitaine Bart. Medici et du médecin Matteo Corte; à Castello (villa des Médicis, voisine de Florence), divers travaux de sculpture et d'architecture, des jeux hydrauliques aussi ingénieux que variés, enfin une fontaine accompagnée de très-riches ornements; à Florence, la statue équestre de Jean de Médicis, dit *delle bande nere*. Tant d'entreprises avaient mérité au Tribolo la surintendance des ponts, fleuves et chaussées. A ce titre, il exécuta d'importants travaux, et pour les surveiller il eut à supporter des fatigues excessives, qui, jointes au chagrin que lui causèrent les désastres d'une inondation extraordinaire, contribuèrent à abréger sa vie; il tomba gravement malade, et fut enlevé en peu de jours, à l'âge de soixante-cinq ans. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Cellini, *Memorie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *gli Artisti negli Stati Estensi*.

TRIBONIEN, (*Tribonianus*), jurisconsulte romain, né vers 475, à Side en Pamphilie, mort en 545. D'une famille obscure, originaire de Macédoine, il étudia d'abord les lettres grecques et romaines, pour se consacrer ensuite à la jurisprudence. Après avoir plaidé quelque temps avec succès devant la cour du préfet du prétoire à Constantinople, il fut remarqué par l'empereur Justinien, dont il devint et resta jusqu'à sa mort le confident favori. Il fut appelé successivement aux fonctions de questeur, de maître du palais et de consul. En 528 il fut nommé membre de la commission chargée de réunir les constitutions impériales admises dans le premier code de Justinien. Ce prince lui confia ensuite la haute direction des autres travaux législatifs entrepris sous son règne. Après avoir fait rendre les *Quinquaginta decisiones*, Tribonien fut successivement président des commissions nommées pour la confection des *Pandectes*, des *Institutes* et du nouveau *Code*. La méthode qu'il fit adopter dans ce but a été déjà exposée à l'art. JUSTINIEN. Si l'idée première de ces vastes recueils de lois, qui ont eu tant d'influence sur les institutions du monde moderne, appartient à cet empereur, les mérites comme les défauts de l'exécution doivent être laissés à son ministre. Ce dernier vit son activité un instant interrompue par l'émeute de Nicée en 531 : il avait par sa rapacité et sa vénalité irrité le peuple, qui exigea sa disgrâce. Mais après quelques mois d'éloignement de la cour, il y revint, plus puissant que jamais; et c'est sur son initiative que furent encore depuis rendues les *Nouvelles*, ou ordonnances modifiant une foule de points de législation privée et de droit public, et au sujet desquelles il se montra particulièrement sujet à la corruption. En revanche il joignait aux plus brillantes qualités de l'esprit la plus vaste instruction, beaucoup d'affabilité et une grande bienveillance, quand son intérêt n'était pas en jeu. C'est là le jugement de l'impartiale histoire, qui l'a lavé des calomnies que Procope a déversées sur sa mémoire. E. G.

Procope, *De bello persico*, et *Hist. secreta*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*. — Gibbon, *Decline and fall*. — Ludewig, *Vita Justiniani et Triboniani*; Halle, 1731, in-4°. — Helwig, *De paganismo Triboniani*; Greifswald, 1728, in-4°. — Zimmern, *Geschichte des rœm. Rechts*, t. III. — Puchta, *Institutionen*. — Isambert, *Justinien*.

TRIBOULET (1), fou de Louis XII et de François Ier, né à Blois, vers la fin du quinzième siècle, mort avant 1536. On ignore quels étaient son véritable nom et sa famille. Dans la première partie de sa vie il errait par les rues de Blois, jouant de la cornemuse pour gagner son dîner. Le roi Louis XII le prit en pitié, le laissa vivre parmi les gens de sa suite, et lui donna, après la mort de Caillette, l'emploi de fou en titre. L'emploi convenait à son physique : il avait des oreilles d'une longueur prodigieuse, la bouche largement fendue, et, dit Jean Marot,

> Petit front et gros yeux, nés grant et taille à voste,
> (voûte)
> Estomac plat et long, hault dos à porter hote.

Dans cette pièce (*le Siége de Pescaire*) Marot nous montre un fou maître de lui-même, amusant de parti pris, avec un certain tact, et sachant assez bien ce qu'il fait, soit en sautant et gambadant comme un singe, avec les plus bizarres grimaces, soit en jouant de la cornemuse, de la trompette et du rebec. Mais il y a loin de là aux spirituelles reparties que des écrivains postérieurs lui ont attribuées. En voici quelques-unes. Menacé de coups de bâton par l'amiral Bonnivet, dont il avait parlé avec trop de liberté, il demanda à François Ier de le protéger; celui-ci lui répondit que si quelqu'un était assez hardi pour le tuer, il le ferait pendre un quart d'heure après. « Ah! sire, dit Triboulet, s'il plaisait à Votre Majesté de le faire pendre

(1) Il ne faut probablement voir dans le nom de Triboulet qu'un sobriquet, emprunté à l'ancien verbe *tribouler*, taquiner, et signifiant à peu près souffre-douleur.

un quart d'heure avant? » Exposé à perdre la vie pour avoir gravement insulté une maîtresse du roi, il n'obtient qu'une grâce, celle de choisir son genre de mort. « Bon sire, s'écrie-t-il, par sainte Nitouche et saint Pansard, patrons de la folie, je demande à mourir de vieillesse. » Avant la campagne de 1525, entendant les conseillers du roi discuter les moyens de pénétrer en Italie : « Ces avis ne me plaisent point, dit-il; vous ne pensez pas à l'essentiel. — Et quel est l'essentiel? — C'est le moyen de sortir, dont personne ne parle. » Lorsque en 1539, Charles-Quint demanda de passer à travers la France pour aller comprimer la révolte des Gantois, Triboulet dit que si l'empereur passait en France et se fiait à un ennemi qu'il avait si fort maltraité, il lui donnerait un bonnet de fou. François Ier lui ayant alors demandé ce qu'il ferait si l'empereur passait librement : « Sire, répondit Triboulet, en ce cas-là je lui reprends mon bonnet, et vous en fais présent. » La date de cette dernière anecdote en fait suspecter la véracité plus encore que celle des autres, car aucun document historique ne nous montre Triboulet à la cour après 1536. Il avait lassé la patience du roi par le sans-gêne de ses paroles et de sa conduite, « vendant son cheval pour avoir du foin, revendant le foin pour avoir un cheval, jusqu'à ce qu'il n'eut plus ni cheval ni foin ». Ce fut Brusquet (*voy.* ce nom) qui le remplaça. On prétend qu'il survécut peu de temps à sa disgrâce. Malgré toutes les recherches, cette figure de Triboulet reste assez énigmatique. Rabelais l'a appelé un fou sage, *morosophe;* des Periers, un fou à 25 carats, dont les 24 font le tout; M. Hugo lui a donné l'âpreté passionnée et le sens philosophique d'un Timon disgracié par la nature.

Hommes ill. de l'Orléanais, t. II. — Dreux du Radier, *Récréat. hist.*, t. I. — Bernier, *Hist. de Blois.*

TRIBUNO (*Pietro*), doge de Venise, mort en mai 912, succéda à Giovanni Participatio. C'était, selon Muratori, un homme de toute bonté. Son règne fut doux et tranquille, et permit à Venise de réparer ses pertes et sa marine par le commerce. Il sut aussi montrer du sang-froid et de la fermeté dans le danger. Vers 906 les Hongrois, se précipitant comme des furieux sur l'Italie, saccagèrent plusieurs villes dans les lagunes, et vinrent sur de mauvaises barques jusqu'à Malamocco, c'est-à-dire à l'entrée de Venise. Le doge leur donna la chasse, et les battit complétement. Il fut remplacé par Orso II Participatio.

Sabellico, *Hist. Venet.* — Daru, *Hist. de Venise.*

TRICAUD (*Anthelme*), littérateur français, né à Belley, le 4 mai 1671, mort à Paris, en juillet 1739. Il était fils d'un lieutenant général au bailliage de Belley. En 1694, il devint chanoine d'Ainay à Lyon, et eut le titre d'abbé de Belmont. S'étant montré contraire à la bulle *Unigenitus*, il reçut en 1735 de son archevêque, M. de Rochebrune, l'ordre de se retirer à Paris. « L'amour de l'étude, dit Pernetti, fut une passion pour lui... Les livres étaient devenus la seule dépense qu'il se permit; il en fit une collection considérable. » On remarqua avec étonnement qu'il légua plusieurs ouvrages précieux au prélat qui l'avait fait exiler, donnant ainsi un touchant exemple de bonté et d'humilité chrétienne. L'Académie de Lyon le compta dès sa fondation parmi ses membres. On a de lui : *Essais de littérature pour la connaissance des livres;* Paris, juillet 1702 à juillet 1704, 4 vol. in-12 : recueil périodique qui provoqua une suite d'observations critiques de l'abbé Faydit, publiées sous le titre de *Supplément aux Essais* (1703-1704, 6 part. in-12); — *Lettre à Mme la comtesse..., ou Contre-critique des auteurs de ce temps;* Paris, 1704, in-12; — (avec le P. Gaudin) *Remarques critiques sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique de Moreri, donnée en 1704;* Paris, 1706, in-12; rééditées par Bayle, avec des corrections, Rotterdam, in-8°; placées par Desmaizeaux à la suite du *Dictionnaire* de Bayle (1740) et réimpr. dans les éditions postérieures du même ouvrage; — *Histoire des dauphins françois et des princesses qui ont porté en France la qualité de dauphines;* Paris, 1713, in-12; — *Histoire de la dernière révolte des Catalans et du siége de Barcelone;* Lyon, 1715, in-12; — *Campagnes du prince Eugène en Hongrie, et des généraux vénitiens en Morée,* 1716, 1717 *et* 1718; Lyon, 1718, 2 vol. in-12; — *Relation de la mort du feu pape* (Innocent XIII) *et du conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII, son successeur;* Nancy, 1724, in-12. L'abbé Tricaud a été le principal auteur des *Pièces fugitives* (Paris, 1704-1706, 5 part. in-12) et du *Journal littéraire* (Soleure, 1705, in-8°), et il a collaboré à la *Bibliothèque françoise* de du Sauzet et au *Nouveau Recueil de pièces fugitives* (1717); il a édité l'*Histoire des savants* de Gaudin (Paris, 1708, in-12). La bibliothèque de Lyon possède ses manuscrits.

Pernetti, *les Lyonnais*, t. II. — Moreri, *Dict. hist.* — Barbier, *Dict. des anonymes.* — Depéry, *Biogr. de l'Ain*, t. I, p. 104.

TRICHET DU FRESNE (*Raphael*), numismate et bibliophile, né à Bordeaux, en avril 1611, mort à Paris, le 4 juin 1661. Fils d'un avocat, *Pierre*, auteur de quelques poésies latines et mort en 1644, il fut envoyé de bonne heure à Paris, où il acquit la connaissance des livres, des tableaux et des médailles. Il s'attacha au duc d'Orléans, qui lui fit faire plusieurs voyages pour recueillir des antiquités et des objets d'art. Nommé correcteur de l'imprimerie royale, lors de sa création (1640), il devint, à mort de Naudé (1653), bibliothécaire de la reine Christine, qu'il accompagna en Italie. Le *Chevræana* (édit. de 1697, p. 31) l'accuse d'avoir trompé la reine en lui conseillant de vendre des

et le bas-relief de *la Visitation*) sont le plus complet spécimen de sa manière simple, gracieuse et pleine d'expression. Pendant son séjour à Bologne, il sculpta encore une belle *Assomption* pour la chapelle Zambeccari, dans Saint-Pétrone. De retour à Florence, il exécuta pour le roi François I[er] une statue de *la Nature*, destinée au château de Fontainebleau. Appelé à Lorette, il y termina les sculptures laissées inachevées par Andrea Contucci, entre autres *le Mariage de la Vierge*, et exécuta la composition si vraie et si naïve du *Paysan arrêtant en sifflant son cheval chargé d'un bas-relief qui représente un des voyages de la santa Casa*. A Rome, le Tribolo, conjointement avec Michel-Ange de Sienne, a sculpté pour l'église dell' Anima le tombeau d'Adrien VI, dessiné par Baldassare Peruzzi. On voit encore de lui : à Pise, dans la cathédrale, une statue d'*Ange*, et au Campo-Santo les tombeaux du capitaine Bart. Medici et du médecin Matteo Corte; à Castello (villa des Médicis, voisine de Florence), divers travaux de sculpture et d'architecture, des jeux hydrauliques aussi ingénieux que variés, enfin une fontaine accompagnée de très-riches ornements; à Florence, la statue équestre de Jean de Médicis, dit *delle bande nere*. Tant d'entreprises avaient mérité au Tribolo la surintendance des ponts, fleuves et chaussées. A ce titre, il exécuta d'importants travaux, et pour les surveiller il eut à supporter des fatigues excessives, qui, jointes au chagrin que lui causèrent les désastres d'une inondation extraordinaire, contribuèrent à abréger sa vie; il tomba gravement malade, et fut enlevé en peu de jours, à l'âge de soixante-cinq ans. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Cellini, *Memorie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *gli Artisti negli Stati Estensi*.

TRIBONIEN, (*Tribonianus*) jurisconsulte romain, né vers 475, à Side en Pamphilie, mort en 545. D'une famille obscure, originaire de Macédoine, il étudia d'abord les lettres grecques et romaines, pour se consacrer ensuite à la jurisprudence. Après avoir plaidé quelque temps avec succès devant la cour du préfet du prétoire à Constantinople, il fut remarqué par l'empereur Justinien, dont il devint et resta jusqu'à sa mort le confident favori. Il fut appelé successivement aux fonctions de questeur, de maître du palais et de consul. En 528 il fut nommé membre de la commission chargée de réunir les constitutions impériales admises dans le premier code de Justinien. Ce prince lui confia ensuite la haute direction des autres travaux législatifs entrepris sous son règne. Après avoir fait rendre les *Quinquaginta decisiones*, Tribonien fut successivement président des commissions nommées pour la confection des *Pandectes*, des *Institutes* et du nouveau *Code*. La méthode qu'il fit adopter dans ce but a été déjà exposée à l'art. JUSTINIEN. Si l'idée première de ces vastes recueils de lois, qui ont eu tant d'influence sur les institutions du monde moderne, appartient à cet empereur, les mérites comme les défauts de l'exécution doivent être laissés à son ministre. Ce dernier vit son activité un instant interrompue par l'émeute de Nicée en 531 : il avait par sa rapacité et sa vénalité irrité le peuple, qui exigea sa disgrâce. Mais après quelques mois d'éloignement de la cour, il y revint, plus puissant que jamais; et c'est sur son initiative que furent encore depuis rendues les *Nouvelles*, ou ordonnances modifiant une foule de points de législation privée et de droit public, et au sujet desquelles il se montra particulièrement sujet à la corruption. En revanche il joignait aux plus brillantes qualités de l'esprit la plus vaste instruction, beaucoup d'affabilité et une grande bienveillance, quand son intérêt n'était pas en jeu. C'est là le jugement de l'impartiale histoire, qui l'a lavé des calomnies que Procope a déversées sur sa mémoire. E. G.

Procope, *De bello persico*, et *Hist. secreta*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*. — Gibbon, *Decline and fall*. — Lodewig, *Vita Justiniani et Triboniani*; Halle, 1731, in-4° — Helwig, *De paganismo Triboniani*; Greifswald, 1728, in-4°. — Zimmern, *Geschichte des röm. Rechts*, t. III. — Puchta, *Institutionen*. — Isambert, *Justinien*.

TRIBOULET (1), fou de Louis XII et de François I[er], né à Blois, vers la fin du quinzième siècle, mort avant 1536. On ignore quels étaient son véritable nom et sa famille. Dans la première partie de sa vie il errait par les rues de Blois, jouant de la cornemuse pour gagner son dîner. Le roi Louis XII le prit en pitié, le laissa vivre parmi les gens de sa suite, et lui donna, après la mort de Caillette, l'emploi de fou en titre. L'emploi convenait à son physique : il avait des oreilles d'une longueur prodigieuse, la bouche largement fendue, et, dit Jean Marot,

> Petit front et gros yeux, nés grant et taille à voste, [voûte]
> Estomac plat et long, hault dos à porter hote.

Dans cette pièce (*le Siége de Pescaire*) Marot nous montre un fou maître de lui-même, amusant de parti pris, avec un certain tact, et sachant assez bien ce qu'il fait, soit en sautant et gambadant comme un singe, avec les plus bizarres grimaces, soit en jouant de la cornemuse, de la trompette et du rebec. Mais il y a loin de là aux spirituelles reparties que des écrivains postérieurs lui ont attribuées. En voici quelques-unes. Menacé de coups de bâton par l'amiral Bonnivet, dont il avait parlé avec trop de liberté, il demanda à François I[er] de le protéger; celui-ci lui répondit que si quelqu'un était assez hardi pour le tuer, il le ferait pendre un quart d'heure après. « Ah! sire, dit Triboulet, s'il plaisait à Votre Majesté de le faire pendre

(1) Il ne faut probablement voir dans le nom de Triboulet qu'un sobriquet, emprunté à l'ancien verbe *tribouler*, taquiner, et signifiant à peu près souffre-douleur.

un quart d'heure avant? » Exposé à perdre la vie pour avoir gravement insulté une maîtresse du roi, il n'obtient qu'une grâce, celle de choisir son genre de mort. « Bon sire, s'écrie-t-il, par sainte Nitouche et saint Pansard, patrons de la folie, je demande à mourir de vieillesse. » Avant la campagne de 1525, entendant les conseillers du roi discuter les moyens de pénétrer en Italie : « Ces avis ne me plaisent point, dit-il; vous ne pensez pas à l'essentiel. — Et quel est l'essentiel? — C'est le moyen de sortir, dont personne ne parle. » Lorsque en 1539, Charles-Quint demanda de passer à travers la France pour aller comprimer la révolte des Gantois, Triboulet dit que si l'empereur passait en France et se fiait à un ennemi qu'il avait si fort maltraité, il lui donnerait un bonnet de fou. François Ier lui ayant alors demandé ce qu'il ferait si l'empereur passait librement : « Sire, répondit Triboulet, en ce cas-là je lui reprends mon bonnet, et vous en fais présent. ». La date de cette dernière anecdote en fait suspecter la véracité plus encore que celle des autres, car aucun document historique ne nous montre Triboulet à la cour après 1536. Il avait lassé la patience du roi par le sans-gêne de ses paroles et de sa conduite, « vendant son cheval pour avoir du foin, revendant le foin pour avoir un cheval, jusqu'à ce qu'il n'eut plus ni cheval ni foin ». Ce fut Brusquet (*voy.* ce nom) qui le remplaça. On prétend qu'il survécut peu de temps à sa disgrâce. Malgré toutes les recherches, cette figure de Triboulet reste assez énigmatique. Rabelais l'a appelé un fou sage, *morosophe*; des Periers, un fou à 25 carats, dont les 24 font le tout; M. Hugo lui a donné l'âpreté passionnée et le sens philosophique d'un Timon disgracié par la nature.

Hommes ill. de l'Orléanais, t. II. — Dreux du Radier, *Récréat. hist.*, t. I. — Bernier, *Hist. de Blois.*

TRIBUNO (*Pietro*), doge de Venise, mort en mai 912, succéda à Giovanni Participatio. C'était, selon Muratori, un homme de toute bonté. Son règne fut doux et tranquille, et permit à Venise de réparer ses pertes et sa marine par le commerce. Il sut aussi montrer du sang-froid et de la fermeté dans le danger. Vers 906 les Hongrois, se précipitant comme des furieux sur l'Italie, saccagèrent plusieurs villes dans les lagunes, et vinrent sur de mauvaises barques jusqu'à Malamocco, c'est-à-dire à l'entrée de Venise. Le doge leur donna la chasse, et les battit complétement. Il fut remplacé par Orso II Participatio.

Sabellico, *Hist. Venet.* — Daru, *Hist. de Venise.*

TRICAUD (*Anthelme*), littérateur français, né à Belley, le 4 mai 1671, mort à Paris, en juillet 1739. Il était fils d'un lieutenant général au bailliage de Belley. En 1694, il devint chanoine d'Ainay à Lyon, et eut le titre d'abbé de Belmont. S'étant montré contraire à la bulle *Unigenitus*, il reçut en 1735 de son archevêque, M. de Rochebrune, l'ordre de se retirer à Paris. « L'amour de l'étude, dit Pernelti, fut une passion pour lui... Les livres étaient devenus la seule dépense qu'il se permit; il en fit une collection considérable. » On remarqua avec étonnement qu'il légua plusieurs ouvrages précieux au prélat qui l'avait fait exiler, donnant ainsi un touchant exemple de bonté et d'humilité chrétienne. L'Académie de Lyon le compta dès sa fondation parmi ses membres. On a de lui : *Essais de littérature pour la connaissance des livres*; Paris, juillet 1702 à juillet 1704, 4 vol. in-12 : recueil périodique qui provoqua une suite d'observations critiques de l'abbé Faydit, publiées sous le titre de *Supplément aux Essais* (1703-1704, 6 part. in-12); — *Lettre à Mme la comtesse..., ou Contre-critique des auteurs de ce temps*; Paris, 1704, in-12; — (avec le P. Gaudin) *Remarques critiques sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique de Moreri, donnée en* 1704; Paris, 1706, in-12; rééditées par Bayle, avec des corrections, Rotterdam, in-8°; placées par Desmaizeaux à la suite du *Dictionnaire* de Bayle (1740) et réimpr. dans les éditions postérieures du même ouvrage; — *Histoire des dauphins françois et des princesses qui ont porté en France la qualité de dauphines*; Paris, 1713, in-12; — *Histoire de la dernière révolte des Catalans et du siége de Barcelone*; Lyon, 1715, in-12; — *Campagnes du prince Eugène en Hongrie, et des généraux vénitiens en Morée*, 1716, 1717 *et* 1718; Lyon, 1718, 2 vol. in-12; — *Relation de la mort du feu pape* (Innocent XIII) *et du conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII, son successeur*; Nancy, 1724, in-12. L'abbé Tricaud a été le principal auteur des *Pièces fugitives* (Paris, 1704-1706, 5 part. in-12) et du *Journal littéraire* (Soleure, 1705, in-8°), et il a collaboré à la *Bibliothèque françoise* de du Sauzet et au *Nouveau Recueil de pièces fugitives* (1717); il a édité l'*Histoire des savants* de Gaudin (Paris, 1708, in-12). La bibliothèque de Lyon possède ses manuscrits.

Pernetti, *les Lyonnais*, t. II. — Moreri, *Dict. hist.* — Barbier, *Dict. des anonymes.* — Depéry, *Biogr. de l'Ain*, t. I, p. 104.

TRICHET DU FRESNE (*Raphael*), numismate et bibliophile, né à Bordeaux, en avril 1611, mort à Paris, le 4 juin 1661. Fils d'un avocat, *Pierre*, auteur de quelques poésies latines et mort en 1644, il fut envoyé de bonne heure à Paris, où il acquit la connaissance des livres, des tableaux et des médailles. Il s'attacha au duc d'Orléans, qui lui fit faire plusieurs voyages pour recueillir des antiquités et des objets d'art. Nommé correcteur de l'imprimerie royale, lors de sa création (1640), il devint, à mort de Naudé (1653), bibliothécaire de la reine Christine, qu'il accompagna en Italie. Le *Chevræana* (édit. de 1697, p. 31) l'accuse d'avoir trompé la reine en lui conseillant de vendre des

médailles et des tableaux qu'il aurait rachetés ensuite à vil prix. Nous citerons de lui : *Trattato della pittura di L. da Vinci, nuovamente dato in luce, colla Vita dell' istesso autore*; Paris, 1651, in-fol.; — *Epistola ad Petrum Seguinum, de Charondæ effigie in Catanensi nummo argenteo expressa*; Paris, 1658, in-8°; insérée dans les *Selecta numismata* de P. Seguin et dans le *Thesaurus antiq. græc.* de Gronovius, t. X; — *Fables diverses tirées d'Ésope et d'autres auteurs, avec des explications par R. D. F. et des figures gravées par Sadeler*; Paris, 1659, 1689, 1743, in-4°. Il a traduit de l'italien de Fialetti *Briefve histoire de l'institution des ordres religieux* (Paris, 1658, in-4°, fig.). Le catalogue de sa bibliothèque (Paris, 1662, in-4°, à 2 col.) peut être utilement consulté, malgré les nombreuses fautes typographiques qui le déparent. E. R.

Huet, *Comment. de rebus ad eum pertinentibus*, 2e part. — Labbe, *Bibl. nummaria*, p. 273, édit. 1672, in-4°. — Desessarts, *Siècles littér.*

TRIEST (*Pierre-Joseph*), philanthrope belge, né le 31 août 1760, à Bruxelles, où il est mort, le 24 juin 1836. Il commença ses études chez les Jésuites, et les termina à l'université de Louvain. Le 10 juin 1786 il reçut la prêtrise; en 1788 il fut nommé vicaire d'abord à Malines, puis à Assche, et enfin curé dans la dernière de ces localités. Lorsque le typhus ravagea la Flandre en 1791, il se dévoua corps et âme au soulagement des malades. Nous ne jugerons pas ses doctrines au point de vue social et économique : il y aurait trop à dire sur ce sujet; nous nous bornerons à constater que si sa charité n'était pas toujours éclairée, elle était au moins très-sincère et très-ardente. Étant curé à Lovendeghem près de Gand, il y posa, en 1803, la première pierre du temple qu'il se proposait d'élever à l'amour de l'humanité : *les Sœurs de la charité de Jésus et de Marie* furent instituées. Ces filles dévouées, manquant dès l'abord de ressources et de sympathies, demandèrent en vain d'être affiliées à la congrégation française de Saint-Vincent de Paul : le haut clergé ne fit rien pour elles; il n'y eut que Napoléon Ier qui vint à leur secours. Un décret, daté du 18 septembre 1806, leur accorda la propriété de l'ancienne abbaye de Terhaegen à Gand; M. Fallot de Beaumont, qui était fort bien en cour, contribua de toute son influence à ce résultat. Trente ans plus tard on comptait quinze maisons de cet ordre en Belgique. L'abbé Triest, devenu en 1807 chanoine de Saint-Bavon à Gand, eut des loisirs qui lui permirent de poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise. Il fonda, toujours sous l'invocation de saint Vincent de Paul, l'ordre des *Frères de la Charité*, qui eut le soin des vieillards pour objet. La commission des hospices de Gand reçut trois de ces frères, à titre d'essai, dans son établissement de la Byloke (1807). La surveillance active du fondateur fit encore réussir cette communauté, dont il modifia plus tard les statuts; elle compte aujourd'hui dix maisons, qui s'occupent particulièrement des sourds-muets, des aveugles et des aliénés. La congrégation des Dames de la charité maternelle (1822) et celle des frères de *Saint-Jean de Dieu* (1825), dont la règle diffère peu de celle des frères Cellites ou Alexiens, furent également instituées à Gand par le digne abbé. Sa dernière fondation fut l'*Institut des sœurs de l'Enfance* (1835). Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, et Léopold Ier, roi des Belges, reconnurent en lui un véritable ami de l'humanité, et le nommèrent chevalier de leurs ordres. Si Vincent de Paul eut en Triest un disciple dévoué, on peut dire aussi que la gloire de l'abbé de l'Épée trouva en lui un digne émule. On admire dans l'église Sainte-Gudule à Bruxelles son mausolée, œuvre de Simonis. C.-A. Rahlenbeck.

Revue belge; Liége, 1836, t. IV. — *Biogr. des hommes utiles*. — *Levensbeschryving van P.-J. Triest*; Gand, 1836, in-8°.

TRIGAN (*Charles*), historien français, né à Querqueville (Manche), le 20 août 1694, mort à Digoville, le 12 février 1764. Après avoir fait de fortes études, il entra dans les ordres, et se fit recevoir docteur en théologie à Paris. Nommé ensuite curé de Digoville (diocèse de Coutances), il s'occupa de l'histoire de sa province. On a de lui : *Vie d'Antoine Paté, curé de Cherbourg*; Coutances, 1747, in-8°; — *Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*; Caen, 1759-61, 4 vol. in-4°. Elle s'arrête en 1204, époque où le duché de Normandie fut réuni à la France. Il a laissé une *Histoire des évêques de Coutances*, inédite.

Annuaire du dep. de la Manche, ann. 1833. — Frère, *Manuel du bibliogr. normand*, t. II.

TRIGAULT (*Nicolas*), missionnaire français, né à Douai, en 1577, mort à Nankin, le 14 novembre 1628. A dix-sept ans il entra dans la Compagnie de Jésus, et professa les humanités à Gand. Il partit en 1606 pour la Chine, où il arriva en 1611, accompagné des jésuites Schall et Spire, après avoir prêché la foi catholique à Goa et à Macao. Il dut revenir en Europe pour recruter de nouveaux propagateurs. Arrivé dans l'Inde en 1613, et privé de moyens de transport, il conçut et exécuta l'étonnant et périlleux projet de faire ce long voyage à pied, et par terre. Il traversa ainsi l'Inde, la Perse, l'Arabie et une partie de l'Égypte, à travers mille dangers et privations. Du Caire, enfin, il put parvenir à Rome sur un bâtiment marchand. Le pape Paul V l'accueillit honorablement. Il alla ensuite visiter son pays natal, où il recruta quarante-quatre nouveaux missionnaires pour l'accompagner dans son nouveau voyage. Depuis 1620, époque de son retour en Chine, il y fut chargé de l'administration spirituelle de trois provinces, et établit à Nankin sa résidence.

Il a publié : *Vita Gasp. Barzai, belgæ*; Anvers, 1610, in-8°; — *De christiana expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu, ex P. Matthæi Ricii Commentariis, lib. V*; Augsbourg, 1615, in-4°; Lyon, 1616, in-4°; Cologne, 1617, in-8°, avec additions; trad. en français par le P. Riquebourg-Trigault, et publié sous les titres d'*Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine* (Lille, 1617, in-4°), et de *Voyages des PP. Jésuites en Chine* (Paris, 1617, in-8°) : ce livre, assez recherché, contient en abrégé la description de la Chine et certains détails sur les arts qui s'y pratiquaient, de même que sur les mœurs, usages et coutumes des Chinois; — *Litteræ e regno Sinarum ann.* 1610 *et* 1611; Augsbourg, 1615, in-8°; — *Rei christianæ apud Japonios commentarius*; ibid., 1615, in-8°; — *De christianis apud Japonios triumphis*; Munich, 1623, in-4°, fig.; traduit en français, par le P. Morin (*Histoire des martyrs du Japon, depuis* 1612 *jusqu'en* 1620; Paris, 1624, in-4°); — *Vocabulaire chinois*, 3 vol., impr. en Chine; — le t. Ier des *Annales de la Chine*; etc.

Southwell, *Bibl. Soc. Jesu.* — Duthillœul, *Galerie douaisienne.*

TRINCAVELLI (*Vettore*), médecin et helléniste italien, né en 1496, à Venise, où il est mort, le 21 août 1568. Sa famille, noble et riche, était originaire de la Toscane. Il commença ses études à Padoue et en poursuivit le cours à Bologne, en s'appliquant à la fois, et avec une rare aptitude, à la médecine et à la littérature grecque. Au bout de sept ans il alla recevoir à Padoue le laurier doctoral, et s'établit dans sa patrie, où il fut agrégé, le 28 juillet 1523, au collége des médecins. Pourvu d'une chaire de philosophie, il consacra ses loisirs à publier des éditions grecques estimées, parmi lesquelles on remarque celles de *Themistius* (Venise, 1534, pet. in-fol.), *Joannis grammatici Commentaria de æternitate mundi et in Aristotelem* (ibid., 1535-36, 4 vol. in-fol.); *Epicteti Enchiridium cum Arriani commentariis* (ibid., 1535, in-fol.); *Arriani Historia de ascensu Alexandri* (ibid., 1535, in-8°); *Stobæi Sententiæ* (ibid., 1535, in-4°); *Aristotelis De rhetorica* (ibid., 1536, in-8°); et *Hesiodis Opera et dies* (ibid., 1537, in-4°). Le dévouement dont il fit preuve à l'occasion d'une épidémie qui ravagea l'île de Murano contribua beaucoup à augmenter la réputation de Trincavelli comme habile praticien. A la fin de 1551 il remplaça Monti dans la chaire de médecine à Padoue, et exerça une influence salutaire sur l'enseignement de cette université, en s'efforçant de remettre en honneur Hippocrate et les Grecs, bien qu'il se fût déclaré en maintes circonstances l'un des plus ardents et des plus subtils défenseurs des Arabes. Son traitement fut élevé, par décision académique, de neuf cents à douze, et même, selon Papadopoli, à seize cents florins. Il revenait du Frioul, où le sénat l'avait envoyé pour soigner la santé du commissaire impérial André Pegel, lorsqu'il mourut, âgé de soixante-douze ans. On a réuni ses œuvres médicales (Lyon, 1586, in-4°). Les principaux écrits de ce recueil, qui eut deux réimpressions augmentées (Lyon, 1596, in-fol., et Venise, 1599, in-4°), sont : *De reactione* (Padoue, 1556, in-8°); *De usu et compositione medicamentorum* (Venise, 1571, in-4°); *De ratione curandi omnes corporis humani affectus* (ibid., 1575, in-fol.), et *Consilia medica* (Bâle, 1587, in-fol.). On n'y trouve pas les deux ouvrages suivants, qui ont paru séparément : *De cognoscendis curandisque morbis*; Bâle, 1607, 1629, in-4°; — *Controversiarum medicinalium practicarum lib. IV*; Francfort, 1617, in-4°.

Ghilini, *Theatro.* — Papadopoli, *Hist. gymn. patav.* — M. Foscarini, *Della letter. veneziana.* — Alberici, *Scrittori veneti.* — Agostini, *Scrittori veneziani*, t. II, p. 529-548. — D. Castelli, *Oratio in funere V. Trincavellii*, à la tête des *Opera Trincavellii*, t. II. — L. Marucino, sa *Vie*, même ouvrage, t. I. — *Biogr. méd.*

TRIONFETTI (*Lelio*), botaniste italien, né en 1647, à Bologne, où il est mort, le 2 juillet 1722. Il montra pour l'étude de singulières dispositions. A quinze ans il était docteur en philosophie, à seize il soutenait des thèses en public dans l'archigymnase de Bologne, et à vingt il obtenait une chaire de philosophie (1667). Il y joignit en 1675 celle d'histoire naturelle, et fut en même temps chargé de l'explication des simples au jardin public, bien que cet emploi eût été jusqu'alors réservé aux professeurs de médecine. Il s'en acquitta mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, car il mit le premier de la méthode dans son enseignement, comme on peut le voir dans ses *Lectiones sive ostensiones botanicæ* (Bologne, 1675-1721, 4 vol. in-4°), et dans ses *Prolusiones botanicæ ab anno* 1675 *ad annum* 1721. Vers 1680 il s'engagea dans les ordres, et reçut, entre autres bénéfices du cardinal archevêque Boncompagni, un canonicat à Sainte-Marie-Majeure. Marsigli le choisit pour présider l'Institut des sciences qu'il venait de fonder. En 1715 l'état de sa santé, qui déclinait rapidement, ne lui permit plus de garder les deux chaires qu'il occupait.

TRIONFETTI (*Giovanni-Battista*), botaniste, frère du précédent, né à Bologne, le 8 mai 1656, mort à Rome, en novembre 1708. Après avoir suivi le cours de philosophie de son frère aîné, il étudia le droit, pour obéir à son père; cédant néanmoins à son génie naturel, il s'appliqua en même temps à la médecine et à la botanique en compagnie de Domenico Guglielmini. Il alla se perfectionner à Rome dans la pratique de la jurisprudence, sans négliger ses études favorites, s'y établit et obtint en 1698 la direction du jardin botanique, puis une chaire à la Sapienza. Sous son administration le jardin botanique devint un des plus célèbres de l'Eu-

rope, par le nombre des plantes, tant indigènes qu'exotiques, qu'il parvint à y réunir. Il se proposait d'en dresser un catalogue lorsqu'il mourut, d'une inflammation d'entrailles, à l'âge de cinquante-deux ans à peine. Parmi ses ouvrages il faut signaler : *Observationes de ortu et vegetatione plantarum, cum novarum stirpium historia*; Rome, 1685, in-4°, fig. : sous prétexte de combattre la doctrine de Gasp. Bartholin, il dirigea, assez maladroitement du reste, ses attaques contre Redi et Malpighi, adversaires déclarés de Sbaraglia, son maître, dont il avait embrassé les principes; on trouve dans les œuvres posthumes de Malpighi les réponses que celui-ci lui adressa; — *Vindiciarum veritatis a castigationibus quarumdam propositionum quæ habentur in opusculo* De ortu ac vegetatione plantarum, etc.; Rome, 1703, in-4°. La première partie seulement a paru.

Caraffa, *De gymnasio romano*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Orlandi et Fantucci, *Notizie degli scrittori bolognesi*. — *Giornale de' letter. d'Italia*, t. XXXV.

TRIPIER (*Nicolas-Jean-Baptiste*), avocat et magistrat français, né à Autun, le 30 juillet 1765, mort à Paris, le 26 avril 1840. Fils d'un pharmacien chirurgien, il vint à Paris, à l'âge de dix ans, faire ses études au collége Montaigu, et dès la première année il obtint au concours général le prix de sixième, qui lui valut l'avantage de terminer gratuitement ses classes. Il étudia ensuite le droit et la pratique sous la direction de son frère aîné, procureur au parlement de Paris, puis admis aux fonctions d'avoué, il exerça avec zèle le ministère de défenseur officieux des indigents. Dénoncé et arrêté sous la terreur, il dut la vie à l'intervention de Paré, ministre de l'intérieur, qui l'avait pris en amitié. Il échappa à de nouveaux dangers en se rendant en Flandre, chargé d'une mission du pouvoir exécutif. De retour à Paris après le 9 thermidor, il fut nommé substitut de l'accusateur public près le tribunal criminel de la Seine; mais l'année suivante (1795) il rentra au barreau, vers lequel l'entraînait une véritable vocation. Esprit juste et logique, doué d'un excellent jugement, très-laborieux, il se plaça par ces qualités au premier rang des avocats de Paris. Sous la première restauration, il plaida pour Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande, qui réclamait l'aîné de ses fils, Napoléon-Louis, que sa femme refusait de lui remettre. Pendant les cent-jours, il fut envoyé à la chambre des représentants par le premier arrondissement de Paris. Après le second retour de Louis XVIII, il défendit l'ancien directeur général des postes La Valette, et plus tard Gévaudan dans l'affaire de la *Souscription nationale*. Son plaidoyer pour Julien, contre lequel le duc d'Orléans réclamait la propriété du Théâtre-Français, lui valut en 1818 son entrée au conseil de ce prince. A l'âge de soixante ans, ayant éprouvé une défaillance à l'audience, il renonça à la plaidoirie pour se borner à la consultation. Élu bâtonnier de l'ordre en 1828, il fut nommé dans la même année (28 déc.) conseiller à la cour de Paris, quelques jours après la révolution de Juillet président de chambre à la même cour, et le 3 décembre 1831 conseiller à la cour de cassation. De 1822 à 1824 il avait siégé de nouveau à la chambre comme député de la Seine. Le 11 octobre 1832 il fut appelé dans la chambre des pairs, où il prit souvent la parole comme rapporteur de commissions. On cite son rapport sur le projet de loi relatif aux faillites comme un chef-d'œuvre de clarté, de méthode et de savoir. E. R.

Gazette des tribunaux, 27 et 28 avril 1840. — J.-B. Josseau, *Éloge de Tripier*; Paris, 1841, in-8°. Dupin, *Disc. de rentrée à la cour de cassation*, 9 nov. 1840. — Pinard, *le Barreau de Paris*

TRISSINO (*Giovan-Giorgio*), en français *le Trissin*, célèbre poëte italien, né à Vicence, le 8 juillet 1478, mort à Rome, dans les premiers jours de décembre 1550. Sa famille était ancienne et illustre. Ayant perdu son père dès son enfance, il eut d'abord une éducation négligée, et étudia fort tard à Milan sous Démétrius Chalcondyle. Vers 1503, il épousa Giovanna Tiene, morte en 1510, et il en eut deux fils. Il avait déjà, à l'époque de ce mariage, passé deux ans à Rome; il y retourna, et s'attira l'estime des lettrés et des savants par ses connaissances dans les belles-lettres, dans les mathématiques, la physique et l'architecture. En 1515, il donna la tragédie de *Sophonisbe*, qui étendit sa réputation dans toute l'Italie. Léon X lui accorda une entière faveur, et témoigna sa confiance pour ses talents en le chargeant de plusieurs négociations. Après l'avoir envoyé à Venise, de 1516 à 1517, il le députa vers Christian II, roi de Danemark, puis auprès de l'empereur Maximilien. Celui-ci fut si satisfait de la manière dont le poëte s'acquitta de ses fonctions, qu'il lui permit de mettre la Toison d'or dans ses armoiries et de prendre le surnom *dal Vello d'oro*, que Trissino ajouta plusieurs fois à sa signature (1). Après la mort de Léon X (1521) Trissino retourna à Vicence, et choisit dans sa propre famille une seconde femme, Bianca Trissina, qui lui donna un fils et une fille. Clément VII le fit revenir à Rome (1523), et lui confia d'abord une mission à Venise, puis une autre auprès de Charles-Quint. Lorsque cet empereur fut couronné à Bologne (1530), Trissino porta la queue de la robe du pape, honneur qui était réservé aux princes les plus illustres. Des chagrins domestiques empoisonnèrent la gloire et les distinctions dont il jouissait : l'attachement qu'il avait pour sa femme, la prédilection qu'il montrait pour son fils Ciro, avaient éveillé la jalousie de Giulio, son premier enfant,

(1) Faut-il conclure de là qu'il fut chevalier de la Toison d'or? Tiraboschi ne le pense pas; d'autres sont d'un avis contraire. Ce qui est incontestable, c'est qu'il reçut de Maximilien les titres de chevalier et de comte, qui lui furent confirmés par Charles-Quint.

devenu archiprêtre de la cathédrale de Vicence, et celui-ci revendiqua les biens de sa mère, Giovanna Tiene. Le procès intenté par ce fils ingrat poursuivit le poëte presque jusqu'à la fin de sa vie; condamné et dépouillé de la plus grande partie de ses biens, il se réfugia à Rome, en 1549, laissant pour adieu à sa patrie quatre distiques latins qui commençaient par ces vers :

Quæramus terras, alio sub cardine mundi,
Quando mihi eripitur fraude paterna domus.

Il mourut l'année suivante, en proie à la douleur. Il était estimé et aimé de la plupart des hommes célèbres de son temps : Rucellai s'honorait de son intimité; Giraldi, Crescimbeni, Girolamo Molino correspondaient avec lui et recherchaient ses conseils; Palladio l'eut pour protecteur, pour ami et pour guide, même dans l'étude de l'architecture.

L'œuvre la plus remarquable de Trissino est la tragédie de *Sophonisbe*. « C'est, dit Voltaire, la première tragédie raisonnable et purement écrite que l'Europe ait vue après tant de siècles de barbarie. » Le Tasse la jugeait comparable aux chefs-d'œuvre des anciens, et l'on ne peut méconnaître qu'elle est calquée sur le modèle des pièces grecques. La fable en est heureusement conduite, les incidents naissent les uns des autres, les caractères sont dramatiques, le dénouement réunit tout ce qui peut émouvoir la pitié, mais l'action en est languissante, le dialogue prolixe, le style bas et sans couleur. Cependant, elle doit être considérée comme un monument des progrès de l'art, et elle a ramené le théâtre aux traditions des anciens, c'est-à-dire au bon goût, à la raison et à la nature. La forme même de l'œuvre était une innovation en Italie; les vers n'en sont pas rimés, si ce n'est dans les chœurs et dans quelques passages, et depuis lors ces *versi sciolti* ont été presque toujours employés pour le théâtre. *Sophonisbe* fut imprimée pour la première fois à Rome, en juillet 1524, in-4°. D'autres éditions en ont paru à Vicence, 1529, in-4°; à Rome, 1540, in-12; à Venise, 1553, 1562, 1585, in-12, etc. Elle fut traduite en français par Mellin de Saint-Gelais (Paris, 1559, in-8°) et par Claude Mermet (Lyon, 1584, in-8°). Montchrestien, Montreux, Mairet, P. Corneille, La Grange-Chancel, Voltaire, l'ont tous plus ou moins imitée. Alfieri, qui la juge très-sévèrement, n'a pas dédaigné de lui faire quelques emprunts. La comédie des *Simillimi* (les Ménechmes), écrite aussi en *versi sciolti*, est une imitation fort médiocre de Plaute; elle parut à Venise, 1547, 1548, in-8°. Le poëme dont Trissino avait voulu faire son œuvre capitale, et qu'il mit vingt ans à terminer, *l'Italia liberata da' Goti*, a été tout à fait dédaigné de la postérité, et il ne fut guère mieux accueilli des contemporains. C'est un ouvrage languissant et fastidieux. Les dix-huit premiers chants parurent à Rome, les neuf autres à Venise; 1547-48, 3 vol. in-8°, fig. On a réimprimé ce poëme à Paris, 1729, 3 vol. in-8°, et à Londres (Livourne), 1779, 3 vol. in-12. Entre les œuvres en prose de Trissino, nous citerons : *Dubbii grammaticali*; Vicence, 1529, in-fol. : il y a, dit-il, deux systèmes d'orthographe moderne, l'un qui tend à conserver les traces de l'étymologie, l'autre qui veut représenter la prononciation; le second système, qui prévalait de son temps, lui semble le meilleur, et il propose de distinguer l'*é* fermé, qu'il écrit *e* de l'*è* ouvert qu'il marque par la lettre grecque ε, l'*ô* long (ω) de l'*o* simple, et de ne plus confondre les voyelles *i* et *u* avec les consonnes *j* et *v*; — *Grammatichetta*; ibid., 1529, in-4° : ensemble de notions élémentaires sur les noms, les verbes et les autres espèces de mots; — *Il Castellano*; ibid., s. d. (1529), in-4° : ouvrage dédié à Jean Rucellai, alors gouverneur du château Saint-Ange, et où l'auteur démontre que la langue d'Italie doit s'appeler italienne, et non pas florentine ou toscane; — *La Poetica*; ibid., 1529, pet. in-fol.; Venise, 1563, in-4° : traité qui manque de profondeur, mais dont les détails sont intéressants; — *Grammatices introductionis liber I*; Vérone, 1540, in-12 : abrégé de grammaire latine; — des *Lettres*, publiées séparément ou dans divers recueils. On doit aussi à Trissino la traduction italienne du livre de Dante sur l'éloquence ou langue vulgaire (Vicence, 1529, in-4°). On assure qu'il laissa en manuscrit plusieurs ouvrages, dont voici les titres : *Dialoghi diversi*; *Retorica*; *la Base del cristiano*; *Il Frontespicio ed il Capitello della vita umana*; *Commento delle cose d'Italia*; *Rerum vicentinarum compendium*, etc.

J. M—R—L.

Beni, *Trattato dell' origine e fatti illustri della famiglia Trissina*; Padoue, 1624, in-4°. — A. di S.-Maria, *Scrittori vicentini*. — Ghilini, *Theatro*. — Tomasini, *Elogia*. — Quadrio, *Della poesia italiana*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII, 3e part. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, t. VI. — Niceron, *Mémoires*, t. XXIX. — Castelli, *Vita di Trissino*; Venise, 1753, in-4°.

TRISTAM (*Nuño*), navigateur portugais, mort en 1443. Il était de famille noble, et jeune encore il avait reçu l'ordre de chevalerie, lorsque l'infant Henri lui donna le commandement d'un bâtiment léger, et le chargea, en compagnie d'Antam Gonçalvez, d'explorer les côtes de l'Afrique. Ce fut par son conseil que les Portugais, pénétrant dans l'intérieur des terres, attaquèrent jusque dans leurs demeures les populations du littoral. Tristam, du reste, fit partie de cette expédition hasardeuse, et il faillit y rencontrer la mort. Ce point de la côte, désigné sur les cartes du seizième siècle sous le nom de *Porto do Cavaleiro*, est situé par les 20° 64', et les 55° de long. Nord. Pendant que Gonçalvez retournait à Lisbonne, Tristam se porta en avant : passant au delà du port da Gallee, il parvint un peu plus loin, jusqu'au cap Blanc; puis il revint en Portugal. Lorsque dom Henri eut connaissance des résultats de l'expédition, il en

adressa une ample relation au pape Nicolas V, qui fit alors au Portugal les immenses concessions qui eurent plus tard de si grandes conséquences (1). Tristam reprit bientôt la mer, à bord d'une caravelle (1443), et alla à vingt-cinq lieues plus loin que le cap Blanc, puis il parvint à l'île de Gete (aujourd'hui l'île d'Arguim). L'exploration de ce point fut une découverte d'une réelle importance, parce qu'elle permettait aux Européens d'établir des relations avec le Sénégal et avec les régions qu'arrose la Gambie. Là encore il y eut des actes d'impitoyable violence; des noirs furent réduits en esclavage, et au retour on les vendit publiquement à Lagos. Dans une expédition nouvelle, pour laquelle il partit de l'île des Garças, Tristam remonta le littoral africain au delà du Rio do Ouro. La violence des vagues ne lui ayant pas permis de débarquer, il revint en Portugal. Depuis il n'est plus question de lui dans les chroniques. F. D.

Azurara, *Conquista e descobrimento de Guine*. — Barros, *Decada* 1ª.

TRISTAN (*Jean*), sieur DE SAINT-AMANT, numismate français, né vers 1595, à Paris, où il est mort, en 1656. Fils d'un auditeur à la chambre des comptes, qui lui laissa une belle fortune, il acquit une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et consacra à l'étude de la numismatique les loisirs qu'elle lui laissait. Il ne pouvait supporter aucune critique, et sa vie présente une suite de querelles sur différents points d'érudition. On a de lui : *Commentaires historiques, contenant l'histoire générale des empereurs, impératrices, césars, et tyrans de l'empire romain;* Paris, 1635, in-fol.; 2ᵉ édit., augmentée et continuée jusqu'à l'empereur Jovien; ibid., 1644, 3 vol. in-fol. : il existe des exemplaires avec la date de 1657. A la suite du t. Iᵉʳ de ce savant ouvrage doit se trouver une partie séparée de vingt-trois feuillets, contenant une réponse de Tristan à Gaspard Gevaerts, qui avait critiqué son explication des médailles de Claude et de Vespasien, ayant au revers ces mots : *Paci augustæ*; — *Ad Sirmondum epistola;* Paris, 1650, in-8°; — *Antidotum, sive Defensio adversus querulam J. Sirmondi responsionem;* Paris, 1650, in-8°; — *Anti-sophisticum, sive Defensio secunda,* etc.: Paris, 1651, in-8° : ces trois opuscules sont très-rares; les deux écrits du P. Sirmond, publiés dans cette dispute, avaient pour titres : *Anti-Tristanus*, et *Anti-Tristanus secundus;* — *Lettres écrites de Rome, par M. de La Motte-Hermont sur le sujet d'un libelle intitulé* : Il Bonino, etc.; Paris, 1650, in-4° : réponse à la critique qu'Angeloni avait publiée des *Commentaires historiques*, ouvrage dans lequel Angeloni est fort maltraité; — *Traicté du lys, symbole divin de l'espérance;* Paris, 1656, in-4°, très-rare : c'est la réfutation de l'ouvrage de J.-J. Chifflet intitulé : *Anastasis Childerici primi Francorum regis.*

Baillet, *Jug. des savants*, t. VII, p. p. 330. — *Journal des savants*, 7 déc. 1711. — Brunet, *Manuel du libraire*.

TRISTAN. *Voy.* L'HERMITE.

TRITHEIM (*Jean*), historien et théologien allemand, né le 1ᵉʳ février 1462, à Trittenheim (1), près de Trèves, mort le 27 décembre 1516, à Wurtzbourg. Il était l'unique fruit du mariage de Jean Heidenberg, chevalier (2), et d'Élisabeth de Longwy. Par tendresse pour lui sa mère, devenue veuve de bonne heure, demeura plusieurs années sans vouloir se remarier; elle le fit cependant, et ces liens nouveaux jetèrent l'enfant de son premier lit dans une foule de tribulations, auxquelles il ne put se soustraire que par la fuite. Honteux de l'ignorance où on l'avait laissé jusqu'à quinze ans, il s'était pris pour l'étude d'un goût très-vif, que les mauvais traitements de son beau-père ne firent qu'irriter, et il alla fréquenter les écoles de Trèves et d'Heidelberg, sans aucun plan d'éducation et pour l'unique besoin d'apprendre. Ce fut sans doute la misère qui le força de reprendre le chemin de la maison paternelle (1482); il partit à pied en plein hiver, mais arrivé à Spanheim, la neige qui était tombée en abondance l'empêcha d'aller plus loin. On lui donna asile dans l'abbaye des bénédictins (25 janv.), et, la grâce et ses propres réflexions aidant, il n'en voulut plus sortir. Quelques jours plus tard il quitta l'habit séculier; le 21 mars suivant il fut reçu au nombre des novices, et le 21 novembre il fit profession. Son mérite le distingua bientôt si fort des autres que, l'abbé s'étant démis de ses fonctions, le jeune moine fut élu à sa place (29 juill. 1483); il n'avait pas encore vingt-deux ans. Son zèle et ses lumières contribuèrent en peu de temps à rétablir le couvent de Spanheim dans l'état florissant d'où la négligence, la mauvaise conduite et la dissipation de ses prédécesseurs l'avaient laissé déchoir. « Il mit en ordre le temporel, rapporte Niceron, paya les dettes qu'on avait contractées, fit revenir certains biens qui avaient été engagés ou aliénés, répara les bâtiments qui tombaient en ruines, et en fit construire de nouveaux. Il rétablit la discipline monastique et la régularité, et inspira par son exemple à ses moines du goût pour la piété et les sciences. » La bibliothèque n'était composée que de 48 volumes, de peu de valeur; il en forma une nouvelle, qui compta jusqu'à 2,000 volumes, nombre très-considérable pour le temps. Sa réputation de savoir et de piété s'é-

(1) Outre cette bulle, dont la traduction se trouve dans Azurara, le pape en expédia une autre, en date du 8 janvier 1450, qui concédait à Alphonse V tous les territoires découverts par l'entremise de l'infant. *Voy.* Dumont, *Corps diplomatique universel*, t. III, p. 1 et 200.

(1) C'est de la contraction de ce nom qu'il a formé celui sous lequel il est connu.

(2) Quelques auteurs prétendent qu'il était vigneron, peut-être parce qu'il possédait l'un des vignobles de la Moselle.

tendit au loin : des seigneurs, des savants, des prélats accouraient de toutes parts à Spanheim pour le connaître; des princes lui adressaient des envoyés pour traiter d'affaires littéraires. Parmi le peuple il passait pour un sorcier qui entretenait commerce avec les démons et les morts, pour un alchimiste qui transformait les métaux, pour un magicien qui fabriquait des enchantements et prédisait l'avenir. En 1505 Tritheim accepta l'invitation de Philippe l'Ingénu, comte palatin du Rhin, qui voulait conférer avec lui au sujet de la translation d'un monastère, et se rendit à Heidelberg. Pendant son absence une révolte éclata parmi les moines de Spanheim, dans la vue de secouer son autorité; il se retira d'abord à Cologne, puis à Spire, et pressa les mécontents de revenir à des sentiments meilleurs. Voyant l'inanité de ses efforts, il accepta l'abbaye de Saint-Jacques à Wurtzbourg, et en prit possession le 15 octobre 1506. Ce fut là qu'il acheva paisiblement le cours de sa vie studieuse, dans sa cinquante-cinquième année.

Le nombre des ouvrages que Jean Tritheim a composés est très-considérable; versé dans presque tous les genres d'érudition, il a traité les sujets les plus opposés, mais il n'en est aucun dont il se soit rendu maître. Dans tous ses écrits il montre du savoir, de la candeur et l'amour de la vérité; mais il partage, selon Daunou, la crédulité, les préjugés, le mauvais goût des auteurs allemands de son siècle, et il est peu habile dans l'art d'écrire. Ses annales d'Hirsauge, ses notices sur les auteurs ecclésiastiques, ses lettres, sa polygraphie et sa stéganographie, voilà ceux de ses livres qui ont conservé le plus d'intérêt. Deux importants recueils ont été faits des œuvres de Tritheim, l'un par Freher, l'autre par J. Busée. Le premier porte le titre d'*Opera historica* (Francfort, 1601, in-fol.), et renferme : *De Scriptoribus ecclesiasticis collectanea*; Bâle, 1494, in-fol.; Mayence, 1494, in-4°; Paris, 1497, in-4°, et 1512, in-4°; avec des additions d'un auteur anonyme, Cologne, 1531, 1546, in-4°; Bâle, 1594, in-4°; la meilleure édit. est celle qui fait partie de la *Bibl. ecclesiastica* de J.-A. Fabricius, Hambourg, 1718, in-fol. : cette série de 963 notices, classées par ordre chronologique, et qu'Aubert le Mire a continuée depuis 1494 jusqu'en 1640, est encore consultée avec fruit, malgré beaucoup d'omissions et d'erreurs; — *De luminaribus Germaniæ*; Mayence, 1495, in-fol. : ce catalogue fait mention de plusieurs personnes illustres, qui ne se trouvent point ailleurs; — *Compendium sive breviarium chronicorum de origine gentis et regum Francorum ad Pippinum*; Mayence, 1515, pet. in-fol.; Paris, 1639, in-fol., et dans le t. III des historiens de Schard; suivi d'un traité *De origine gentis Francorum*, abrégé d'après Hunebauld : ces deux chroniques ne sont qu'un tissu de fables; — *Chronologia mystica de VII secundeis, sive intelligentiis orbem post Deum moventibus*; Nuremberg, 1522, in-4° (en allemand); réimpr. en latin, Augsbourg, 1545, in-8°; Cologne, 1567, in-8°; — *Epistolarum familiarium lib. II*; Haguenau, 1536, in-4° : elles sont au nombre de cent-quarante; on en voit des extraits dans les *Lettres choisies* de R. Simon, t. IV, et dans les *Miscell. lipsiens. nova*, t. II, 1re part.; — *Chronicon successionis ducum Bavariæ et comitum palatinorum*; Francfort, 1544, 1549, in-4° : elle s'étend jusqu'en 1475; — *Chronicon monasterii hirsaugiensis, diœc. spirensis*, 830-1370; Bâle, 1559, in-fol.; Saint-Gall, 1690, 2 vol. in-fol., édition plus correcte et qui contient la continuation de Tritheim jusqu'en 1543 : on y trouve un grand nombre de détails importants, et qui éclaircissent l'histoire générale du moyen âge; — *Chronicon monasterii spanheimensis*, 1124-1511 : il n'y en a pas eu d'impression séparée.

Le recueil de Busée, intitulé *Opera spiritualia* (Mayence, 1604, in-fol.), et auquel il ajouta des *Paralipomena* (ibid., 1605, in-8°, et Cologne, 1624, in-8°), contient vingt-six productions de notre auteur, entre autres : *De laudibus ord. Carmelitarum et de viris illustribus ejusd. ord.*; Mayence, 1492, 1494, in-4°; Cologne, 1643, in-8° : un carme, le P. Lucius, a réimpr. séparément chacun des deux livres de cet ouvrage; Florence, 1593, in-4°; — *De vanitate et miseria ac brevitate humanæ vitæ*; Mayence, 1495, in-4°; — *De vitio proprietatis monachorum*; ibid., 1496, in-8°; — *Curiositas regia*; Oppenheim, 1511, 1515, in-4°, et plusieurs fois depuis : réponses à huit questions théologiques proposées par l'empereur Maximilien; — *Sermonum vel exhortationum ad monachos lib. II*; Strasbourg, 1516, in-fol.; Anvers, 1574, in-8°; Milan, 1644, in-4° : ces discours se recommandent, dit Daunou, par la pureté de la morale, par la naïveté du style et par l'intérêt de quelques détails; — *Antipalus maleficiorum*; Ingolstadt, 1555, in-4°; — *De viris illustribus ord. S.-Benedicti lib. IV*; Cologne, 1575, in-4°; — *Pantheos, sive lugubris liber de statu et ruina ord. S.-Benedicti*; Florence, 1577, in-4°, avec une édit. des *Sermons*; — *De sacerdotum vita*; Cologne, 1665, in-12.

On a encore du laborieux abbé d'autres ouvrages, qui n'ont point été insérés dans les recueils ci-dessus, par exemple : *Polygraphia, cum clave*; s. l. (Oppenheim), 1518, pet. in-fol., fig., très-rare; Francfort, 1550, 1606, in-4°; Cologne, 1564, 1571, in-8°; Strasb., 1600, 1613, in-8° (1) : sous ce titre Tritheim a composé une espèce de manuel d'écriture cabalis-

(1) On en connaît une autre édition (Embden, 1620, in-8°; Groningue, 1621, in-8°); fameuse dans l'histoire des plagiats, elle fut publiée par un Frison, Dominique de Hottinga, qui donna l'ouvrage comme le fruit de ses veilles et sous son propre nom.

tique, et il donne treize alphabets formés de caractères en usage, de chiffres et de signes conventionnels; ce curieux ouvrage, dont on a parlé avec éloges dans le *Nouveau Traité de diplomatique*, t. II et III, et dans le *Journal des savants*, 24 janv. 1678, a été traduit en français par Gabriel de Collonge (Paris, 1561, 1625, in-4°); — *Steganographia;* Lyon, 1531, 2 vol. in-8°, avec de semblables écrits d'Agrippa, de P. d'Abano, etc.; Francfort, 1606, in-4°; Darmstadt, 1621, in-4°; Cologne, 1635, in-4°; Nuremberg, 1721, in-4°. Outre les correspondances secrètes, Tritheim croyait avoir trouvé des moyens plus cachés de communiquer ses pensées aux autres; et il les indiqua d'une façon si bizarre et en termes si mystérieux qu'on s'empressa d'y voir quelque chose de surnaturel. Des contemporains, Charles de Bouelles entre autres, qui avaient pris de l'ouvrage manuscrit une lecture rapide, en dénoncèrent l'auteur comme un magicien, et cette accusation banale défraya pendant longtemps le monde littéraire; — *Philosophia naturalis de geomantia;* Strasbourg, 1609, in-8°; — *De lapide philosophico*, impr. dans les *Axiomata philos.* de Ripley; — *Vita Rabani Mauri*, dans les Bollandistes, au 4 février; — *Vita S. Maximi, episc. moguntini*, dans les *Acta Sanct.* de Surius; — *Oratio in laudem Ruperti*, à la tête des œuvres de cet abbé; — *Nepiachus*, dans le *Corpus hist. medii ævi* d'Eckard. Cette liste, déjà considérable, pourrait être grossie d'un grand nombre d'opuscules, de traités, de dissertations historiques, imprimés ou inédits, mais aujourd'hui perdus pour la plupart. K.

Nepiachus, et *Chron. monast. spanheim.* — Sa *Vie*, à la tête des recueils de Freher et de Busée, et de la *Steganographia*, édit. de W.-E. Heidel. — Bouelles, *Opuscula.* — Wharton, *Appendix ad hist. litter.* — Possevino, *Apparatus sacer.* — Fabricius, *Bibl. mediæ et inf. latinitatis.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVIII. — Daunou, *Cours d'études hist.* — Horn, *Vie de J. Tritheim*, en allem; Wurzbourg, 1843, in-8°.

TRIVISANO (*Marco*), littérateur italien, né à Venise, où il est mort, vers 1674. Sa famille était l'une des plus anciennes du patriciat de Venise, et se rattachait aux comtes de Collalto. Comme la plupart de ses ancêtres, il se distingua dans la carrière des armes, et prit part en 1616 à la guerre du Frioul. Parmi les ouvrages qu'il avait composés, nous rappellerons les suivants : *Vita di Fr. Erizzo, principe di Venezia* (Venise, 1651, in-4°), et *le Azioni eroiche di Lazaro Mocenigo* (ibid., 1659, in-4°).

TRIVISANO (*Bernardo*), en français *le Trévisan*, philosophe, neveu du précédent, né le 26 février 1652, à Venise, mort le 31 janvier 1720, près Conegliano. Des aptitudes singulières, un goût marqué pour les livres facilitèrent à son oncle Marco la tâche qu'il s'était donnée de le diriger dans ses études. Avec un tel maître, également recommandable par ses qualités et par ses lumières, il apprit rapidement le latin, l'histoire, la logique et les mathématiques. Les doctrines de Démocrite, d'Aristote et de Platon le retinrent pendant plusieurs années. Ces études sérieuses et profondes ne l'empêchèrent pas de donner du temps aux belles-lettres, à la poésie, aux antiquités; il prit aussi une teinture suffisante de l'hébreu, du grec, de l'espagnol et de quelques autres langues modernes, et s'appliqua avec ardeur au dessin et à la perspective. Enfin, les voyages qu'il fit en Allemagne, en France et en Angleterre achevèrent de lui perfectionner l'esprit. Malgré les preuves de sagesse et de capacité qu'il donna en plusieurs occasions, il ne s'éleva pas haut dans la carrière des emplois publics : il fut successivement sénateur, podestat de Bellune et membre du tribunal de la quarantie. Le 28 mars 1711, il fut appelé à la chaire de philosophie, vacante par la mort de Pasqualigo, et qui n'était occupée à Venise que par des nobles. Un accident tragique, qui coûta la vie en 1709 à son beau-frère Giorgio Bergonzi, lui causa une longue et dangereuse maladie; puis d'autres infirmités affaiblirent sa santé par degrés, et il mourut, âgé d'environ soixante-neuf ans, dans sa terre de Vogliano. Trivisano, qui avait reçu une instruction encyclopédique, a traité dans ses nombreux écrits des sujets les plus disparates; mais il n'a montré un esprit véritablement supérieur que dans la philosophie. Nous citerons de lui : *L'Immortalità dell'anima;* Venise, 1699, in-4°; — *Meditazioni filosofiche;* ibid., 1704, in-4° : c'est le t. Ier d'un grand ouvrage, qui devait en avoir huit; — *Della laguna di Venezia;* ibid., 1715, 1718, in-4° : traité d'hydrographie qui s'appuie sur des principes erronés et des calculs mal faits; — *Prælectiones fundamentales;* ibid., 1719, in-8°.

Fr. Pona, *Elogia.* — *Giornale de' letterati*, t. XXXIV.

TRIVULZI (Famille DE'), en français *Trivulce*. Elle était fort ancienne, puisqu'elle existait déjà au onzième siècle, et tirait de Milan son origine (1). Les guerres d'Italie rattachèrent ses destinées à celle des princes français, et elle leur dut même la bonne partie de son lustre. A la fin du quinzième siècle cette maison avait pour chef *Giovanni*, qui eut quatre fils, dont l'un, *Pietro*, continua la ligne directe; un autre, *Antonio*, et le fils et le petit-fils de celui-ci, *Gian-Fermo* et *Girolamo*, fondèrent trois branches séparées. Le nom des Trivulce, éteint depuis longtemps, ne s'est perpétué jusqu'à nous que par la substitution faite, après la mort du dernier représentant (26 juillet 1678), en faveur de *Cajetano* GALLIO, second fils du duc d'Alvito et d'Ottavia Trivulzi.

Imhof, *Geneal. famil. ital.* — Litta, *Famiglie celebre d'Italia.*

(1) Ughelli la fait sortir, sans en fournir de preuves authentiques, du pays des Éduens, c'est-à-dire du cœur de l'ancienne Bourgogne. Plus tard les Trivulce, comblés des bienfaits de la France, affectèrent d'avoir la ville de Trévoux pour berceau et d'en tirer même leur nom.

TRIVULZI (*Teodoro* DE'), marquis de Pizzighitone, maréchal de France, né vers 1456, mort à Lyon, en octobre 1532. Il était fils de Pietro, et appartenait à la branche aînée de sa famille. Il servait avec le grand Trivulce, son cousin germain (et non son oncle) dans l'armée du roi de Naples, et l'abandonna en même temps que lui, pour passer au roi Charles VIII (1495). Son courage eut plus d'une fois occasion de se montrer dans l'alternative de succès et de revers qui prolongea nos expéditions dans le midi de l'Italie; mais il ne commença à s'illustrer qu'aux journées d'Aignadel et de Ravenne. Les Vénitiens, après la mort de B. d'Alviano (1515), lui offrirent la conduite de leurs armées. Dans cette charge il s'empara de Brescia (1516) et seconda Lautrec lors de la levée du siége de Parme (1521). La même année, il espéra que sa présence et ses conseils suffiraient à maintenir la population de Milan, que venaient de surprendre les Impériaux; il entra seul dans la ville, et tâcha en vain de se faire écouter au milieu du tumulte, et fut fait prisonnier; il n'obtint sa liberté qu'en payant 20,000 florins d'or. En 1523 il abandonna le service de Venise, qui avait rompu son alliance avec la France, et fut chargé, au nom de ce dernier pays, de gouverner Milan (1525). La défaite de Pavie l'obligea de battre en retraite sur le Tessin, ce qu'il fit du reste en bon ordre et avec les deux mille hommes qu'il avait sous ses ordres. Ce fut pour le récompenser de son dévouement que François Ier l'éleva, le 23 mars 1526, à la dignité de maréchal de France. Il commandait dans Gênes, lorsqu'en 1528 il eut bientôt à se défendre contre les habitants mêmes; il se renferma dans la citadelle, et ne se rendit à André Doria qu'à la dernière extrémité. A son retour en France il fut pourvu du gouvernement du Lyonnais (1529).

Brantôme, *Capitaines français*. — Moreri, *Grand Dict. hist.*

TRIVULZI (*Antonio* DE'), cardinal, frère du précédent, né en janvier 1457, à Milan, mort le 18 mars 1508, à Rome. Cousin germain du grand Trivulce, il fut employé dans les négociations de Jean-Galéas Sforza à Ferrare et à Milan. Il célébra le mariage du duc avec Isabelle d'Aragon, et fut choisi en 1493 pour conduire à l'empereur Maximilien Bianca Sforza, sa fiancée. Bien qu'il eût été l'un des envoyés de Louis le Maure à Venise au sujet de la ligue qui se formait en Italie contre les Français, il embrassa bientôt après le parti de ces derniers, et Louis XII à son entrée à Milan le nomma sénateur. Évêque de Côme depuis 1487, il reçut en 1500 le chapeau de cardinal, à la prière du roi de France. Il existe de lui plusieurs lettres en vers à la Bibliothèque impériale.

TRIVULZI (*Agostino* DE'), cardinal, neveu du précédent, mort le 30 mars 1548, à Rome. Il parvint en peu de temps aux charges les plus élevées de l'Église. Nommé par Léon X cardinal diacre en 1517 et envoyé en France en qualité de légat, il occupa successivement l'archevêché de Reggio (août-sept. 1520), les évêchés de Bobbio (1519-1521), de Toulon (1524), d'Asti (1528), de Bayeux (1529) et de Brugneto (1535). Son attachement inaltérable au parti français lui fit quitter la cour de Rome chaque fois qu'un démêlé s'élevait entre le pape et la France. En 1527 il commanda les troupes pontificales envoyées contre le royaume de Naples; mais il n'éprouva que des revers dans cette expédition. Il assista la même année au sac de Rome, et fut du nombre des otages livrés aux Impériaux pour la délivrance de Clément VII; il subit avec une noble constance une captivité de dix-huit mois. Paul III le chargea dans la suite près de François Ier d'une mission dont le résultat fut la réconciliation de ce monarque avec Charles-Quint. C'était un homme instruit et ami des lettres savantes. Il laissa, en outre des lettres, imprimées en partie dans les recueils du temps, de nombreux documents sur la vie des papes, que la mort l'empêcha de publier, mais dont Panvinio et Ciacconio profitèrent.

Litta, *Famiglie d'Italia*. — Anselme, *Grands-off. de la couronne*. — Ughelli, *Italia sacra*. — *Gallia christiana*.

TRIVULZI (*Gian-Jacopo* DE'), dit *le grand Trivulce*, marquis de Vigevano, maréchal de France, né en 1448, à Milan, mort le 5 décembre 1518, à Châtres (aujourd'hui Arpajon). Fils d'Antonio et de Francesca Visconti, il descendait de la seconde branche de sa maison. Le duc Francesco Sforza, qui le prit en affection, le fit élever avec son fils Galeazzo-Maria, et voulut lui apprendre la guerre en l'emmenant avec lui dans sa campagne contre Venise (1460). A dix-huit ans Trivulce suivit Galeazzo en France, et combattit la ligue du Bien public. Il resta fidèle à la fortune de Sforza jusqu'au moment où Louis le Maure usurpa le pouvoir; celui-ci l'attacha d'abord à son parti par de magnifiques promesses, qu'il ne tint pas, puis il le bannit de Milan (1483), et le fit même pendre en effigie. Dès lors Trivulce devint son ennemi mortel. Il passa au service de Ferdinand II, roi d'Aragon, et fut chargé par lui, en 1494, de défendre Capoue contre les Français. Sa résistance fut de peu de durée; il livra la ville à Charles VIII (févr. 1495), et entra aussitôt dans l'armée française, dont il commanda l'avant-garde avec le maréchal de Gié à la bataille de Fornoue (5 juillet). Le jeune roi paya la défection du capitaine de faveurs éclatantes : outre une compagnie de cent lances des ordonnances, il lui donna le comté de Pézenas et la châtellenie de Château du Loir, le titre de chambellan et une place dans son conseil. Louis XII le traita avec non moins de bonté (1); lors de l'invasion du

(1) Le roi lui demandait ce qu'il fallait pour faire la guerre avec succès : « Trois choses sont absolument nécessaires, répondit-il : premièrement de l'argent, secondement de l'argent, troisièmement de l'argent. »

Milanais, il le fit maréchal de France (11 mai 1499). Mis à la tête des troupes du roi en Lombardie, Trivulce fit renaître le parti éteint des guelfes, et souleva tout le pays contre Louis le Maure, qui s'enfuit en Allemagne. Six semaines lui suffirent à conquérir le Milanais, et il en eut le gouvernement, ainsi que plusieurs terres considérables et le marquisat de Vigevano. Dur et excessif dans l'exercice du pouvoir, il vit s'élever contre lui une révolte générale (12 fév. 1500), qu'il dompta par une heureuse témérité; mais les Sforce reparurent, et ils auraient repris le dessus sans l'activité de Trivulce, qui d'un côté maintint Venise dans l'alliance française, et de l'autre appela à son aide l'armée de La Trémouille. La ligue de Cambrai ayant ranimé la guerre, il conduisit l'avant-garde à la bataille d'Aignadel (1509); après la mort de Chaumont (mars 1511), il eut le commandement en chef, qu'il ne tarda pas à céder à Gaston de Foix, pour le reprendre à la mort de ce jeune héros (1512). Entre ce temps il avait surpris Bologne et taillé en pièces les troupes du duc d'Urbin (25 mai), à qui il enleva son artillerie et ses bagages. En 1513 il s'empara d'Asti et d'Alexandrie; mais les mauvaises dispositions qu'il avait prises à Novare furent la cause de la défaite de l'armée à la Riotta (6 juin); quelques jours après La Trémouille l'eut remplacé dans le commandement. Lorsque François I[er] descendit en Italie, Trivulce le servit avec zèle, et fut utile au passage des Alpes; il concourut à la prise de Villefranche et montra une grande bravoure à Marignan, « ce combat de géants, » comme il l'appelait. Envoyé ensuite avec dix mille hommes pour aider les Vénitiens dans le siége de Brescia, il ne put réussir à s'emparer de cette ville. Lorsqu'il reparut à la cour, le roi, à qui l'on avait fait concevoir des soupçons contre le vieux maréchal, ne lui dissimula pas sa froideur, et refusa d'entendre sa justification. « S'étant fait porter, rapporte Brantôme, dans une chaise (étant fort boiteux, goutteux et fort cassé), ainsi que le roi vint à passer sans faire semblant de l'avoir vu, le dit Jean-Jacques s'écriant, lui dit : « Sire! ah! sire, au moins un mot d'audience! » Le roi, tournant la tête de l'autre côté, ne le voulut ouir. Dont ce bonhomme conçut un si grand dépit, que de là il s'alla jeter dans le lit, et n'en leva jamais jusqu'à ce qu'il fût mort. » (1) Son corps fut transporté à Milan, et enseveli dans l'église de Saint-Nazaire, où on lui éleva un tombeau en marbre. Trivulce possédait une fortune immense, qui provenait du pillage et des exactions autant que des largesses des differents souverains qu'il avait servis. Son avarice excessive était à la cour l'objet des moqueries; mais la vanité le poussait parfois à des dépenses royales (1).

Il eut deux femmes; la seconde, Beatrice d'Avalos, sœur du marquis de Pescaire, lui donna deux fils, *Gian-Niccolò*, comte de Musocco, et *Ambrogio*, qui fut de 1524 à 1546 évêque de Bobbio.

TRIVULZI (*Renato* DE'), frère cadet du précédent, resta attaché à Louis le Maure, dont il commanda les armées; il fut donc le chef des restes du parti gibelin, tandis que son frère restaurait le parti des guelfes. Malgré son courage et son habileté, il ne put lutter contre la mauvaise fortune, et demeurant jusqu'à la fin fidèle à son maître, il le suivit dans l'exil. Lorsque son maître eut été fait prisonnier (1500), il entra au service de Venise. On ignore l'époque de sa mort.

Rosmini, *Istoria intorno alle militari imprese e alla vita di Gian-Giacopo de' Trivulzi*; Milan, 1815, 2 vol. in-4°. — Brantôme, *Capitaines français*, t. I. — Anselme, *Grands officiers de la couronne*. — Argelati, *Bibl. mediolanensis*. — Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

TRIVULZI (*Scaramuccia* DE'), cardinal, neveu de Gian-Jacopo, mort le 9 août 1527, au monastère de Maguzzano, près de Vérone. Habile jurisconsulte, il devint en 1491 professeur de droit canonique à Pavie, et en 1499 conseiller du roi Louis XII. Il assista au concile de Latran, où il se distingua par son zèle pour la religion. Lors du concordat, Léon X le créa cardinal (1517) et François I[er] le mit à la tête du protectorat de France à la cour de Rome. Après avoir administré le diocèse de Côme (avril 1508), il obtint celui de Plaisance (1522), auquel il renonça en 1526, en faveur de son neveu Catalano.

TRIVULZI (*Antonio* DE'), cardinal, neveu du précédent, mort le 26 juin 1559. Admis par Clement VII dans la prélature, il succéda en 1528 à son oncle Agostino comme évêque de Toulon, et se rendit en 1544 à Avignon en qualité de vice-légat; il s'y montra pour les huguenots d'une extrême rigueur. Paul V le nomma cardinal (1557), et lui confia la signature de grâce et de justice. En 1559 Antonio fut envoyé à Paris avec des pouvoirs très-étendus pour préparer les préliminaires de la paix, qui fut signée à Cateau-Cambrésis. Il retournait en Italie lorsqu'il mourut subitement, d'une attaque d'apoplexie, à une journée de Paris.

Litta, *Famiglie d'Italia*. — Ughelli, *Italia sacra*.

TRIVULZI (*Gian-Jacopo-Teodoro* DE'), prince de l'Empire, né en 1597, mort à Pavie, le 3 août 1657. Il était fils de Carlo-Emmanuele, commissaire général des troupes d'Espagne, tué en 1605, dans les Flandres. Après avoir servi avec honneur dans les armées espagnoles, il fut dépêché auprès des princes d'Italie pour les engager a secourir Ferdinand II contre les Otto-

(1) « Lorsqu'il voulut mourir, il se fit mettre son épée sur le lit toute nue près de lui, et tant qu'il put il la tint en lieu de croix, et aussi que les diables lui voyant ainsi en la main eussent peur. » (Brantôme).

(1) En 1507 il donna une fête à Louis XII, dans laquelle cent soixante maîtres d'hôtel, assistés de douze cents officiers de bouche, réglaient l'ordre du service.

mans. En récompense, la diète lui accorda le titre de prince de l'Empire Devenu veuf de la fille aînée du prince de Monaco, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut d'Urbain VIII le chapeau de cardinal (1629) avec la légation de la Marche. S'étant retiré à Madrid en 1641, il joua un grand rôle à la cour d'Espagne, et gouverna dans la qualité de vice-roi d'abord l'Aragon (1643), puis la Sicile (1647), et la Sardaigne 1648). Il revint à Rome en 1653, comme ambassadeur extraordinaire d'Espagne. Il venait d'être nommé capitaine général du Milanais, et se disposait à secourir Valenza, qu'assiégeait le duc de Modène, lorsqu'il mourut, dans sa soixantième année.

Son petit-fils, *Antonio-Teodoro*, mourut sans postérité, le 26 juillet 1678.

Litta, *Famiglie celebre d'Italia.*

TROGOFF (*Jean-Honoré*, comte DE), marin français, né le 5 mai 1751, à Lanmeur, mort en février 1794, en rade de Porto-Ferrajo (île d'Elbe). Il appartenait à une ancienne famille bretonne du diocèse de Tréguier. Enseigne de vaisseau en 1773, il fit un voyage aux Terres Australes, et commanda un brigantin à Saint-Domingue. Pendant la guerre d'Amérique, il se distingua dans le combat de la Dominique, sous les ordres du comte de Grasse, et tomba entre les mains des Anglais, vainqueurs. A la paix il devint capitaine de vaisseau (1784). Après avoir prêté serment à la république française, il figura dans l'expédition envoyée contre la Sardaigne pour avoir raison des insultes faites à M. de Semonville, notre ambassadeur, et eut part à l'attaque de Cagliari (févr. 1793). Peu après il fut nommé contre-amiral, et prit à Toulon le commandement d'une escadre, forte de dix-huit vaisseaux et de plusieurs frégates. Lorsque les factions royalistes résolurent de livrer Toulon aux Anglais, Trogoff leur promit de contribuer de tout son pouvoir au succès de l'entreprise; mais pendant qu'il était descendu à terre pour se concerter avec les rebelles, le contre-amiral Saint-Julien, qui était franchement attaché aux principes de la révolution, s'empara du commandement, et manœuvra de manière à barrer à l'ennemi le passage de la rade. La défection de plusieurs capitaines et la menace des batteries de terre d'ouvrir le feu contre lui le forcèrent de mettre à la voile, et il s'éloigna avec sept vaisseaux. Trogoff se remit à la tête de la flotte, laissa entrer les Anglais (*voy.* HOOD), qui prirent possession de la ville, et présida la commission provisoire du gouvernement. La veille du jour où les troupes de la Convention rentrèrent dans Toulon (19 déc. 1793), il parvint à s'échapper sur une frêle embarcation, et gagna les côtes de l'Espagne. L'année suivante il mourut d'une épidémie, à bord du *Commerce de Marseille*, bâtiment marchand.

Gauthier de Brecy, *Révolution de Toulon en 1793*; Paris, [illegible], in-8°. — L. Guérin, *Hist. de la marine*, t. III. — *Biogr. bretonne.*

TROGUS POMPEIUS, en français *Trogue Pompée*, historien latin, né dans la Gaule narbonnaise, vivait sous Auguste. Dans le dernier livre de son *Histoire* il donnait quelques détails sur sa famille. Ses ancêtres étaient originaires du pays des Voconces, entre le Rhône et la Durance. Son grand-père, Trogus, s'attacha à Pompée pendant la guerre contre Sertorius, et reçut de lui le droit de cité; il prit en même temps le nom de son patron. Le père de l'historien devint un des secrétaires de César. L'historien lui-même ne paraît pas avoir rempli de fonctions publiques. Très-savant, mais à la manière des latins, c'est-à-dire très-versé dans la littérature grecque, il composa une *Histoire des animaux*, que Pline cite avec beaucoup d'estime, et à laquelle se réfèrent Charisius, Priscien, Servius, saint Jérôme, saint Augustin, Orose, Jornandès. Son ouvrage le plus important était une *Histoire Philippique* en XLIV livres, dont il nous reste une suite d'extraits faits par Justin (*voy.* ce nom) et des sommaires de chaque livre. Nous avons dit à l'art. JUSTIN quelle avait été la méthode suivie par ce compilateur, et comment ses extraits ne pouvaient donner qu'une idée bien infidèle de l'œuvre originale; les *sommaires* des XLIV livres nous la représentent d'une manière plus exacte. Trogue Pompée avait essayé d'écrire une histoire universelle, en donnant pour centre à sa composition l'empire macédonien, fondé par Philippe et prodigieusement agrandi par Alexandre. Il avait pris pour base et pour modèle de son récit l'*Histoire Philippique* de Théopompe, et il l'avait continuée jusqu'au règne d'Auguste, mais en s'occupant beaucoup plus de la Grèce et de l'Orient que de Rome, qui ne figurait qu'incidemment dans cette vaste narration. Si nous en jugeons par les extraits de Justin, l'*Histoire* de Trogue Pompée offrait tout aussi peu de critique que la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, et elle contenait certainement moins de faits; sa perte n'est donc pas très-regrettable. Il est seulement curieux de voir qu'un auteur latin écrivant sous Auguste une histoire universelle lui donnât pour centre l'empire macédonien, et non pas l'empire romain. Les *sommaires* ou *prologues* de l'*Histoire* de Trogue Pompée se trouvent dans la plupart des éditions de Justin; il suffira de citer celle d'E. Johanneau et F. Dubner, Paris, 1845, in-8°. L. J.

Outre les sources indiquées à l'art. JUSTIN, *voy.* la préface de l'édit. de Wetzel; Lignitz. 1800. in-8°. — Heeren, *De Trogi Pompeii ejusque epitomatoris Justini fontibus et auctoritate*, dans les *Comment. Societ. Gotting.*, t. XL.

TROIL (*Samuel*), en latin *Troilius*, prélat suédois, né le 22 mai 1706, à Saint-Schedwi (Dalécarlie), mort le 18 janvier 1764, à Upsal. Il était fils d'un pasteur. Il cultiva avec succès la philosophie à l'université d'Upsal, et soutint une thèse *De magnetismo morum naturali*, qui lui valut le diplôme de maître ès-arts. D'a-

bord simple desservant d'une paroisse de Stockholm, il devint successivement grand aumônier du roi (22 avril 1740), président du consistoire (2 janv. 1742), évêque de Vesteräs (23 avril 1751), et archevêque d'Upsal (8 nov. 1757). Il se distingua par un gand talent oratoire et par l'étendue de ses connaissances. On a de lui un grand nombre d'oraisons funèbres, de mandements et de discours.

TROIL (*Uno* DE), fils du précédent, né le 24 février 1746, à Stockholm, mort le 27 juillet 1803, à Upsal. Envoyé à Upsal pour s'y former à la carrière ecclésiastique, il y donna un brillant témoignage de ses facultés et de son travail, en soutenant trois thèses d'érudition. Ce succès lui ayant donné le droit de voyager aux frais de l'université (1770), il visita durant trois ans l'Allemagne, la France et l'Angleterre, et eut l'occasion de lier des relations avec plusieurs hommes illustres, particulièrement avec J.-J. Rousseau, et avec Banks et Solander; il accompagna même ces derniers dans une excursion scientifique en Islande et dans l'île de Staffa. D'abord aumônier de régiment (1773), il devint ensuite prédicateur ordinaire du roi (1775), évêque de Lindkœping (1784), président du consistoire de Stockholm, et archevêque d'Upsal (30 août 1787). Comme son père, il défendit avec zèle les intérêts du clergé dans les diètes, et fut admis dans l'Académie des sciences. On a de lui : *Bref vörande en resa till Island* (Lettres sur un voyage en Islande); Upsal, 1777, in-8°; trad. en français (Paris, 1781, in-8°), en anglais et en allemand; — *Skrifter och Handlingar till Upplysning i Svenska Kyrko och Reformationshistorien*. (Mémoires relatifs à l'histoire de l'Église et de la réforme en Suède); Upsal, 1790, 5 vol. in-8°; — un grand nombre de *discours*, prononcés dans différentes circonstances. Il traduisit en suédois, par ordre du roi, les *Mémoires de Whitelocke* (Stockholm, 1774).

Ihre, *Oratio fun. Sam. Troili*; Upsal, 1764, in-4°. — Mennander, *Éloge du même*, en suéd.; Stockh., 1768, in-4°. Adlerberth, *Éloge d'Uno de Troil*, dans les *Mémoires de l'Acad. de Stockholm*, t. IX. — Gezelius, *Biographiskt Lexikon*.

TROILI (*Placido*), historien italien, né vers 1687, à Montalbano (Basilicate), mort en avril 1757, au monastère de Realvalle, près Nocera. Dès sa jeunesse il embrassa la règle des moines de Cîteaux, dans le couvent de S.-Maria del Sagittario, en Calabre. Il venait d'en être nommé abbé lorsque le provincial de son ordre en Toscane voulut faire revivre les droits qu'il avait eus jadis sur cette maison. Il se transporta à Rome, et combattit avec succès cette prétention; mais, gagné par les moines toscans, il publia en leur faveur un mémoire dans lequel il traitait assez mal ses confrères de Calabre. Cette palinodie lui attira une haine violente des PP. calabrais, qui le dépouillèrent de sa dignité d'abbé. Il vint se plaindre à Rome, mais sa déposition fut maintenue. Il recourut alors à la clémence du roi de Naples, qui lui accorda en 1740, comme une grâce, la permission de se retirer dans le monastère de S. Maria di Realvalle, où il ne s'occupa plus que de ses devoirs religieux et de ses travaux historiques. La ville de Naples le choisit pour son théologien ordinaire. On a de Troili : *Istoria generale del reame di Napoli; una colle prime popolazioni, costumi, leggi, polizia, uomini illustri, e monarchi*; Naples, 1748-54, 11 vol. in-4° : cet ouvrage, qui renferme une foule de documents rassemblés sans aucun esprit de critique, donna lieu à des attaques d'Ant. Zavarroni et de Palmieri; — *Dissertazione in difesa di S. Tommaso d'Aquino*; ibid., 1749, in-4°; — *Dissertazione intorno alle due pretese chiese catedrali nella città di Napoli*; ibid., 1753, in-4°; — *I Pregiudizj che sopporta la corte di Napoli sopra i benefici ecclesiastici che si possedono da' forestieri*; ibid., 17.., in-8°; — *Theologia positivo-scolastico-historica*; ibid., 1754, t. I et II, in-fol. : il en est resté huit vol en manuscrit.

Soria, *Storici napoletani*.

TROLLE (*Gustave*), prélat suédois, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 11 juillet 1535, à Gottorp (Slesvig). Il descendait d'une ancienne famille noble, d'origine danoise. Son père, *Erik*, doué de qualités éminentes, avait en vain disputé en 1512 la dignité d'administrateur à Sten Sture le jeune. Afin d'éteindre les haines qui divisaient depuis longtemps leurs familles, ce dernier désigna pour l'archevêché d'Upsal le fils de son ennemi, Gustave, qui résidait alors à Rome. Celui-ci prit possession du siége le 30 octobre 1514, mais ce ne fut que pour compléter plus sûrement la ruine de l'administrateur. Il noua des intelligences secrètes avec Christian II, roi de Danemark, et refusa de prêter serment de fidélité à la diète. Après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, Sture assiégea le prélat dans son château de Stæke (1516). Christian vint à son secours, d'abord en intercédant auprès du pape Léon X, qui fulmina une sentence d'excommunication contre les Suédois et leur prince; puis en opérant à la tête de quatre mille soldats une descente dans les environs de Stockholm. La déroute de son allié (mars 1517) n'ébranla point la fermeté de l'archevêque; il rejeta la proposition de résigner son siége, et déclara à la diète qu'il refusait de se justifier devant elle, ne reconnaissant d'autre maître que le pape, et d'autre souverain légitime que le roi de Danemark. L'assemblée, irritée de cette réponse audacieuse, déclara Trolle rebelle et traître à la patrie, le dépouilla de ses fonctions, et ordonna de détruire son château. Trolle, étroitement bloqué, fut forcé de se rendre et de signer un acte par lequel il renonça à son diocèse pour toujours et s'engageait à passer le reste de sa vie dans un couvent de Vesteras. Après la mort de

Sture (févr. 1520), il remonta pourtant sur son siége, posa la couronne de Suède sur la tête de Christian (4 nov. 1520), et présida le tribunal qui envoya à l'échafaud la plupart des partisans de l'administrateur. Ces sanglantes représailles causèrent une indignation générale, et par ordre de la cour de Rome une enquête fut commencée; mais Trolle, alors tout-puissant, parvint à se disculper. Sous le pontificat d'Adrien VI on procéda à des recherches plus sévères contre lui, et il fut reconnu incapable d'exercer les fonctions épiscopales; la sentence fut confirmée par Clément VII, sans recevoir d'exécution toutefois. Durant l'absence de Christian, Trolle fut chargé de gouverner l'État : son dévouement ne se démentit pas; au milieu de la Suède révoltée à la voix de Gustave Wasa, il chercha encore à soutenir par les armes la cause du prince étranger; après avoir subi plusieurs défaites, il passa en Danemark (juillet 1521), pour réclamer des renforts, mais il fut reçu par le roi avec froideur et accablé de reproches. Banni, en vertu d'un traité conclu avec le nouveau roi de Suède, il alla partager la destinée de son ancien maître, et l'aida dans ses tentatives pour recouvrer le trône sur Frédéric Ier. En 1531 il se rendit en Norvège, pour y plaider la cause du roi déchu, et réussit à le faire proclamer par l'assemblée d'Opslo. Après le désastreux dénouement de la guerre, dans laquelle Christian II fut fait prisonnier, Trolle se réfugia a Lubeck, et s'attacha à la fortune de Christophe, comte d'Oldenbourg, qui le fit nommer à l'évêche de Rœskild. En 1535 il figura comme un des chefs de l'armée lubeckoise, mais dans une bataille acharnée, gagnée par Jean Rantzau, général de Christian III, dans l'île de Fionie (11 juin), il reçut un coup mortel, et termina sa vie agitée à Gottorp.

Geyer, *Hist. de Suède*. — Eyriès, *le Danemark*, dans *l'Univers pitt*. — Des Roches, *Hist. de Danemark*, t. VI. — Sartorius, *Gesch. des Hanseat. Bundes*. — Dalin, *Svea Rikes Historia*.

TROMBELLI (*Gian-Crisostomo*), auteur ecclésiastique italien, né en 1697, au château de Sainte-Agathe (Modenais), mort le 24 janvier 1784, à Bologne. Ayant perdu son père à l'âge de cinq ans, il fut élevé dans la maison d'un de ses oncles, notaire à Bologne et fit ses humanités chez les jésuites. A seize ans il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Sauveur; et en y prononçant ses vœux il quitta les prénoms de Raimondo-Anselmo, qu'il avait reçus au baptême, pour prendre ceux sous lesquels il est connu. Après avoir professé la philosophie dans un couvent voisin de Padoue, il revint à Bologne, et y occupa depuis 1725 la chaire de théologie. Élu abbé de Saint-Sauveur en 1737, il cessa de cultiver la poésie, s'adonna entièrement à l'étude des sciences ecclésiastiques, et mérita par de savants écrits les éloges du pape Benoît XIV et les offres brillantes que lui adressèrent l'impératrice Marie-Thérèse et Victor-Amédée III, ainsi qu'une place dans l'Institut de Bologne. En 1760 il fut porté d'une voix unanime à la direction générale de son ordre. Après sa mort, Mingarelli et Guido Zanetti firent frapper à son effigie une médaille, qui portait cette inscription : *Fertilis et varius, nam bene cultus ager*. Les principaux ouvrages de Trombelli sont : *Favole originali*; Bologne, 1730, in-8°; — *De cultu Sanctorum*; ibid., 1740 et suiv., 6 vol. in-4° : cet ouvrage fut en 1751 attaqué avec violence par Kiesling; mais, loin d'uniter son adversaire, Trombelli se défendit avec tant de modération dans ses *Priorum IV dissertationum vindiciæ* (Bologne, 1751, in-4°), que ce dernier s'empressa de lui faire des excuses; — *Trattato degli angeli custodi*; ibid., 1747, 1767, in-4°; — *Memorie istoriche concernenti le due canoniche di S. Maria di Reno et di S. Salvatore*; ibid., 1752, in-4°; — *Arte di conoscere l'età dei codici latini ed italiani*; ibid., 1756, 1778, in-4°, fig.; — *Mariæ sanctissimæ vita ac gesta cultusque illi adhibitus*; ibid., 1761, 6 vol. in-4°; — *Vita e culto di S. Giuseppe*; ibid., 1767, in-8°; — *Vita e culto de SS. Gioacchino ed Anna*; ibid., 1768, in-8°; — *De sacramentis*; ibid., 1769-1781, 13 vol. in-4° : bien que l'ouvrage soit volumineux, l'auteur n'a parlé que des sacrements du baptême, de la confirmation, de l'extrême-onction et du mariage; — *De acus nauticæ inventore*, dans les *Mémoires* de l'Institut de Bologne, t. II. Trombelli a trad. en italien les *Fables* de Phèdre (Venise, 1735, in-8°), d'Avienus et de Gabrias (ibid., 1735, in-8°), et de Faerne (ibid., 1736, in-8°), et il a édité *Veterum Patrum latinorum opuscula* (Bologne, 1751-55, 2 vol. in-4°), et *Ordo officiorum ecclesiæ Senensis ab Oderico canonico* (ibid., 1766, in-4°).

Garofalo, *De vita J.-C. Trombelli*; Bologne, 1788, in-4°. — Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*. t. VII.

TROMMEN (*Abraham* VAN DER), en latin *Trommius*, théologien hollandais, né à Groningue, vers 1633, mort en 1719. Il fut d'abord pasteur au village de Haren, et depuis 1671 à Groningue. Nous citerons de lui : *Nederlandsche Concordantie des Bybels* (Concordances flamandes de la Bible); Groningue, 1685-92, 2 vol. in-fol. : il n'a fait, à proprement parler, que continuer le travail de Jean Martin de Dantzig, qui avait commencé la concordance flamande de l'Ancien Testament; — *Concordantiæ græcæ versionis vulgo dictæ LXX interpretum*; Amst., 1718, 2 vol. in-fol. : l'anglais Gagnier s'étant déclaré pour la concordance de Kircher, Trommius lui répondit dans une *Epistola apologetica*; 1718, in-4° de 12 p.

Paquot, *Mémoires*, t. V. — Le Long, *Bibl. sacra*, édit. 1723, p. 484 et 488.

TROMP (*Martin-Harpertzoon*), célèbre marin hollandais, né en 1597, à La Brille, tué en mer, le 10 août 1653. Il commença à l'âge de

huit ans l'apprentissage de la mer, en faisant un voyage aux Indes orientales sur un navire marchand. Ayant été fait prisonnier, il servit pendant plusieurs années à bord d'un corsaire anglais, qu'il ne quitta que pour tomber, bientôt après, au pouvoir des pirates qui infestaient la Méditerranée. Ces aventures, pleines d'épreuves et de dangers, lui firent entrevoir un nouvel avenir. Aussi dès qu'il lui fut possible de regagner la Hollande, son premier soin fut de quitter la marine marchande pour se mettre à la disposition des États généraux. Il gagna tous ses grades pendant les croisières de l'amiral Pierre Hein, qui l'avait pris en grande amitié. La nomination de lieutenant-amiral récompensa ses bons services (oct. 1637). Son coup d'essai comme chef d'escadre fut un coup de maître. Il surprit sur la côte flamande, près de Gravelines, une nombreuse flotte espagnole, qu'il détruisit presque complétement, bien qu'il fût très-inférieur en forces (févr. 1639). Au mois de septembre suivant, il remporta, avec le concours de l'amiral Corneille de Witte, une victoire beaucoup plus importante sur l'amiral espagnol de Oquendo. Dès ce moment il jouit d'une grande popularité, et des honneurs, dont il ne voulait point, vinrent à pleuvoir sur lui. Cependant il devait être moins heureux avec les Anglais qu'il ne l'avait été jusqu'alors avec les Espagnols. Au début de la guerre de 1652, l'amiral Blake lui prouva dans la journée du 29 mai qu'il était un rival digne de lui. Les États généraux, voyant que Tromp ne parvenait pas à joindre et à châtier son vainqueur, le mirent en disponibilité, et appelèrent Ruiter à le remplacer (sept. 1652). C'était là un acte de mauvaise humeur, dont on ne tarda point à se repentir. Tromp, de son côté, brûlait du désir de prendre sa revanche : elle fut brillante (10 déc.); l'amiral anglais, cette fois complétement battu, se réfugia dans la Tamise, poursuivi par Tromp, qui, pour lui donner à entendre la mission qu'il s'était imposée, avait fait attacher un balai à son grand mât. Le 12 juin 1653, pendant qu'il convoyait avec Ruiter une nombreuse flotte marchande, il fut attaqué par toute la flotte anglaise, et parvint, par une sorte de miracle, à sauver les riches cargaisons confiées à sa garde. Les batailles de Nieuport (8 août) et de Scheveningue (10 août) suivirent coup sur coup. Dans cette dernière affaire, ayant été mortellement atteint par une balle, Tromp criait encore à ses matelots : « Bon courage, mes enfants ! faites en sorte que ma fin soit glorieuse comme l'a été ma vie. » Sa mort devait être au contraire le signal d'un deuil public : plus de trente vaisseaux perdus, six mille marins tués, mille autres prisonniers disaient assez que la souveraineté des mers échappait à la Hollande. Les États généraux s'efforcèrent de distraire les esprits d'un irréparable désastre : ils envoyèrent une députation porter à la veuve de Tromp leurs condoléances; ils firent frapper en son honneur une médaille, et lui firent élever, dans le vieux temple de Delft, un splendide monument.

C.-A. R.

Oostkamp, *Leven ende daden van M.-H. Tromp en Jacob Wassenaer van Obdam*; Deventer, 1825, in-8°. — Brandt, *Vie de Ruiter*. — Basnage, *Hist. des Provinces-Unies*. — Chalmot, *Biogr. Woordenboek*. — Richer, *Vie de l'amiral Tromp*; Paris, 1784, in-12.

TROMP (*Corneille*), marin, fils du précédent, né le 9 septembre 1629, à Rotterdam, mort le 29 mai 1691, à Amsterdam. Il commanda à dix-neuf ans un navire chargé de poursuivre dans leurs repaires les pirates algériens, qui avaient causé des pertes sensibles au commerce de son pays. Porté par la gloire de son père et animé de son exemple, il fit promptement son chemin. La sûreté de son coup d'œil et son merveilleux sang-froid sauvèrent en plusieurs rencontres la flotte des Provinces-Unies d'une ruine complète. Malheureusement Ruiter et lui s'entendaient fort peu; ils ne se réconciliaient d'habitude qu'en face de l'ennemi. Pendant la guerre qui éclata en 1673, entre l'Angleterre et les Pays-Bas, Tromp se distingua par un bonheur constant. L'assistance qu'il prêta au gouvernement danois fit réussir diverses entreprises et assura ses conquêtes dans le Nord. Il devint grand amiral de Hollande (mars 1677). Lors de la guerre de 1688, il se proposait de commencer sur mer les hostilités contre la France, quand la mort vint le surprendre. Ses restes furent déposés dans le vieux temple de Delft, à côté de ceux de son père. C.-A. R.

Vie de Corn. Tromp; La Haye, 1694, in-12. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

TRONCHAY (*Baptiste* DU), littérateur français, né en 1508, à Sablé (Maine), mort le 21 juin 1557, au Mans. Il était conseiller du roi dans cette dernière ville. D'après La Croix du Maine, ami de cette famille, il aurait composé plusieurs livres de vers et de prose, qui n'ont pas vu le jour.

Ses deux fils, *Georges* et *Louis*, cultivèrent aussi les lettres. Georges, né en 1540, près d'Angers, mort en 1582, au Mans, était très-versé dans la connaissance des médailles et des langues anciennes. Ménage dit qu'on faisait grand cas de sa *Grammaire française*, de son *Livre des étymologies*, et d'autres écrits, non imprimés.—Louis, né en 1545, au Mans, et auteur d'une *Histoire* (ms.) *des troubles religieux*, fut massacré en 1569, dans le village de Thou, près de La Charité, par des soldats qui l'avaient reconnu pour huguenot.

La Croix du Maine, *Bibl.* — Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. Ier

TRONCHET (*François-Denis*), jurisconsulte et magistrat français, né le 23 mars 1726, à Paris, où il est mort, le 10 mars 1806. Fils d'un procureur au parlement, il fut destiné de bonne heure au barreau, et inscrit en 1745 au tableau des avocats. Privé de ce don d'improvisation dont Gerbier était alors le plus brillant modèle, il s'adonna à la consultation, et prit dans ce

genre une place distinguée à côté de Lherminier, de Lambon, de Doutremont et de Babille. Le tact, la pénétration, un clairvoyance singulière à discerner les véritables difficultés d'une question juridique, joints à une logique irrésistible pour les résoudre, telles étaient les qualités particulières de son talent. Parvenu à la célébrité lorsque le coup d'État Maupeou dispersa les parlements (21 janvier 1771), Tronchet, qui jusque-là s'était tenu en dehors des agitations politiques, suivit l'exemple de Target et de presque tout le barreau, en refusant de paraître à la barre des nouveaux magistrats. Ces vacations forcées, qu'il passa dans sa campagne de Palaiseau, lui créèrent des loisirs que ses goûts littéraires surent mettre à profit, sans aller cependant, ainsi que l'attestent de nombreuses consultations signées de cette époque, jusqu'à lui faire refuser aux plaideurs ses conseils écrits. Sa réputation d'avocat et d'excellent citoyen reçut en quelque sorte sa consécration en 1789, par une double élection : celle de bâtonnier de son ordre et celle de député de Paris aux états généraux. Il fut un des membres les plus modérés du parti constitutionnel, et son premier acte fut de s'opposer à la transformation des états en assemblée nationale. Mirabeau l'appelait le *Nestor de l'aristocratie*. Deux ordres de choses dans les travaux de la Constituante portent surtout l'empreinte de Tronchet. Ce sont les conséquences législatives de l'abolition du régime féodal et la nouvelle organisation judiciaire. Membre du comité féodal (9 oct.), il fut l'auteur des rapports sur le mode de rachat des droits seigneuriaux déclarés rachetables (3 mai 1790), des rentes seigneuriales (18 déc.), et des droits seigneuriaux grevant les biens donnés en emphytéose (15 sept. 1791), et sur les conséquences de la suppression de la dîme (7 juin 1791). L'autorité de Tronchet se fit peut-être sentir plus encore dans les débats relatifs à l'organisation judiciaire. Partisan d'un jury criminel, mais adversaire déclaré d'un jury en matière civile, il combattit énergiquement ce système, et contribua à le faire écarter par le décret du 30 avril 1790. Dans la discussion de la loi organisatrice de la procédure, il se prononça pour un tribunal de cassation sédentaire, auquel il donnait par avance le nom de *cour suprême* (3 mai 1790), ainsi que pour le maintien « d'officiers ministériels chargés de l'instruction des procès et de l'observation des formes » (16 déc.). Le 29 mars 1791 il fut élu président de l'Assemblée. Dans la discussion sur le droit de tester, il fit abolir l'inégalité entre cohéritiers (12 mars 1791), et développa cette théorie, depuis si controversée, que « l'homme ne tient la faculté de faire des dispositions testamentaires que de la loi civile et non de la loi naturelle ». Après la fuite de Varennes il combattit la proposition de Robespierre et de Barrère tendant à saisir l'autorité judiciaire de l'instruction de cette affaire, et contribua à faire adopter par l'Assemblée la nomination des commissaires choisis dans son sein pour entendre les déclarations du roi et de la reine. Après la clôture de la Constituante, les électeurs du département de Paris le désignèrent comme un des jurés de la haute Cour nationale. Il vivait retiré dans sa campagne de Palaiseau lorsqu'il reçut du ministre de la justice, Garat, la communication officielle que Louis XVI l'avait choisi avec Target pour défenseur (12 déc. 1792). On connaît le refus de Target. Tronchet n'hésita pas, et se rendit aussitôt à Paris (1). Le jour même Malesherbes s'adjoignit volontairement à Tronchet, et du 14 au 26 décembre le roi eut des conférences régulières avec ses conseils, qui obtinrent le 17 l'adjonction d'un plus jeune auxiliaire, M. de Sèze. Vingt jours après la plaidoirie de ce dernier, eut lieu le vote du 18 janvier. Il était neuf heures du matin ; les défenseurs ayant été seulement alors introduits dans la Convention, Tronchet, se levant après de Sèze, montra tout le calme de son esprit en présentant le seul moyen de salut que pouvait encore avoir le roi. Il fit remarquer que la formalité protectrice qui exigeait pour la condamnation les deux tiers des voix n'avait pas été observée, et que l'ordre du jour du 15, qui avait adopté le système de la majorité simple, n'étant pas le résultat d'un appel nominal, ne pouvait trancher définitivement la question. Cette observation, qui n'était que la revendication des principes de la loi du 16 sept. 1791 sur la déclaration de culpabilité du jury, fut combattue par Merlin, qui la traita d'*erreur grossière*, assimilant la Convention non à un jury de culpabilité, astreint à la majorité des deux tiers, mais à un tribunal chargé de l'application de la peine et pour lequel la majorité de trois sur quatre ou de trois sur cinq est seule nécessaire (1). La subtilité de l'argument de Merlin fait comprendre toute la partie juridique, sinon politique (et la raison politique était tout dans ce procès), de l'observa-

(1) Son acceptation fut l'accomplissement du devoir rigoureux de l'avocat. Voici sa réponse au ministre :

« Citoyen ministre, entièrement étranger à la cour, avec laquelle je n'ai jamais eu aucune relation, directe ni indirecte, je ne m'attendais pas à me voir arracher, au fond de ma campagne, à la retraite absolue à laquelle je m'étais voué, pour venir concourir à la défense de Louis Capet. Si je ne consultais que mon goût personnel et mon caractère, je n'hésiterais pas à refuser une mission dont je connais toute la délicatesse et peut-être le péril..... *Quoi qu'il en soit, je me dévoue au devoir que m'impose l'humanité*.... Je vous prie de recevoir le serment que je fais entre vos mains, et que je désirerais voir public, que quel que soit l'événement je n'accepterai aucun témoignage de reconnaissance de qui que ce soit sur la terre. Ce jeudi 13. »

Telle est la faiblesse humaine que le signataire de cette lettre, si pleine de prudence, peut encore passer pour une âme courageuse auprès de la postérité.

(1) « Même dans cette hypothèse, dit M. de Royer, sur 721 votans, la majorité des trois quarts étant de 540, celle des trois cinquièmes de 432, les 387 voix qui ont prononcé la mort de Louis XVI n'avaient atteint ni l'une ni l'autre de ces majorités. »

tion de Tronchet, dont le nom figura à coté de celui de de Sèze dans le testament du roi.

Après le 31 mai et le triomphe de la Montagne, Tronchet se tint soigneusement caché, jusqu'au 9 thermidor. Envoyé en octobre 1795 par le département de Seine-et-Oise au conseil des Anciens, où il siégea jusqu'en mai 1799, il prit part à la législation de cette époque par ses rapports sur la punition de tentative de crime, sur la conservation des droits des *défenseurs de la patrie*, sur les domaines congéables, sur la question intentionnelle en matière pénale, et en contribuant à la loi nouvelle qui cessait d'assimiler les enfants naturels aux enfants légitimes. Après le 18 brumaire, il fut adjoint, avec Crassous et Vermeil, à une première commission chargée de préparer le code civil. Le sénat en portant Tronchet au tribunal de cassation (8 avril 1800) et le premier consul en le choisissant pour son président ne firent que reconnaître son autorité de jurisconsulte. Appelé peu après à présider la nouvelle commission (24 thermidor an VIII-1er pluviôse an IX) chargée de rédiger le projet qui devint le Code Napoléon, Tronchet contribua surtout à y faire prédominer l'esprit du droit coutumier sur celui du droit écrit. C'est ainsi qu'il se prononça pour le régime de la communauté comme droit commun de la France. Telle était son autorité sur ces discussions célèbres, que Napoléon disait à Sainte-Hélène qu'il en était *l'âme*, et que Rœderer peint le conseil d'État souvent « partagé entre le respect dû à ce savant octogénaire, dans l'esprit duquel aucune faculté ne s'était affaiblie », et l'admiration due à l'audace et à l'élévation des théories du premier consul. C'est au milieu de ces travaux qu'un décret du 27 février 1801 désigna pour le sénat, « le citoyen Tronchet, le premier jurisconsulte de France ». Il fut appelé le 13 mars 1802 à la présidence de ce corps politique. Le 14 juin 1804 il reçut le cordon de grand officier de la Légion d'honneur. Il s'était marié fort tard, le 5 juillet 1794, et avait perdu sa femme le 9 avril 1797. Cultivant assidûment les lettres dans ses loisirs de jurisconsulte, il a laissé les manuscrits d'une tragédie de *Caton*, de plusieurs traductions en vers de l'Arioste, de Milton et de Thomson, ainsi qu'un *Tableau de l'établissement du mahométisme*. Ses *consultations*, qui embrassent une période de plus de cinquante ans (1748-1802), et qui, ne s'élevant pas à moins de trois mille, avaient été léguées par lui à son ami l'avocat Poirier, des mains duquel elles sont passées dans celles de M. A. Rendu, avocat à la cour de cassation, qui en a fait hommage à cette cour, dans la bibliothèque de laquelle elles sont placées aujourd'hui.

La statue de Tronchet a été placée au conseil d'État, et on a donné son nom à l'une des grandes rues de Paris. Eug. Asse.

Bonnet, *Souvenirs de 1783 sur le Barreau de Paris*. — Delamalle, *Éloge*, dans ses *Plaidoyers et Œuvres diverses*. — De Royer, dans le *Moniteur* du 4 nov. 1858. — Fenet, *Travaux préparatoires du code civil*.

TRONCHIN (*Théodore*), théologien protestant, né le 17 avril 1582, à Genève, où il est mort, le 19 novembre 1657. Il était issu d'une famille champenoise, qui embrassa la religion réformée (1) et qui se réfugia en partie à Genève. De bonne heure il cultiva les lettres sous les auspices de Th. de Bèze (2), son parrain, fréquenta les universités de Bâle et de Heidelberg, et perfectionna ses connaissances dans un voyage à travers la Hollande, l'Angleterre et la France. Il professa dans sa patrie l'hébreu (1606), puis la théologie (1615), et devint en 1620 recteur de l'Académie. A ces fonctions il joignit celles de pasteur de la ville, qui lui confia plusieurs missions, « comme personnage d'expérience et de grand savoir » : ainsi il fut chargé de réfuter les attaques du P. Cotton contre la Bible protestante, d'accompagner le duc de Rohan dans sa campagne de la Valteline (1632), enfin de conférer avec J. Dury au sujet de la réunion des calvinistes et des luthériens (1655). Parmi ses ouvrages on remarque : *Cotton plagiaire*; Genève, 1820, in-8°; — *De bonis operibus*; ibid., 1628, in-4°; — *Oratio fun. Henrici ducis Rohanii*; ibid., 1638, in-4°.

TRONCHIN (*Louis*), second fils du précédent, né le 4 décembre 1629, à Genève, où il est mort, le 8 septembre 1705. Après avoir étudié la théologie à Genève et à Saumur, il fut admis au ministère (1651), et appelé, au retour de ses voyages, par l'église de Lyon (1654). Revenu en 1661 dans sa ville natale pour y professer la théologie, il apporta dans ses leçons une instruction solide et variée, un excellent jugement, beaucoup de défiance de ses propres lumières, et surtout des sentiments de tolérance qu'il avait puisés à l'Académie de Saumur, et qui excitèrent contre lui tout l'ancien parti calviniste. Ce fut à cause du principe de la prédestination absolue, dont Fr. Turretin était l'ardent partisan, que la guerre éclata entre les deux professeurs; elle dura plus de vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Turretin (1687), et partagea les cantons. Nous n'entrerons point dans le détail de cette dispute religieuse, que Chaufepié a longuement rapportée; qu'il suffise de dire que Tronchin vit se propager peu à peu des idées plus modérées, et abolir, en 1706, l'adhésion obligatoire au formulaire connu sous le nom de *Consensus*. Il entretenait un commerce épistolaire avec un grand nombre de savants et avec quelques pré-

(1) Son père, *Remi*, officier d'artillerie, né en 1539, à Troyes, fut reçu en 1579 bourgeois de Genève, et y siégea dans le grand conseil. Il ne servit pas Henri IV, comme on l'a prétendu; mais en 1590 ce prince ayant prié les magistrats genevois de le lui prêter « pour poser les pétards devant Troyes », il vit sa demande repoussée, attendu la nécessité qu'on avait des services de cet officier. Remi mourut en 1600, laissant huit enfants.

(2) Il épousa Theodora Rocca, sa fille adoptive, et en eut neuf enfants.

lais anglais. Burnet entre autres, qui louait surtout en lui une vertu extraordinaire et une éloquence noble et persuasive. On a de lui : *Theses theologicæ*; Genève, 1663, in-4°; — *De providentia Dei*; ibid., 1670, in-4°; — des *sermons*.

TRONCHIN (*Louis*), petit-fils du précédent, mort le 4 octobre 1757, à Genève, où il enseignait depuis vingt ans la théologie, est auteur de six dissertations latines.

TRONCHIN (*François*), avocat, frère du précédent, né en 1704, mort en 1798, s'est fait connaître par deux cabinets de tableaux précieux, le premier desquels fut acheté par l'impératrice de Russie. Outre les *Catalogues raisonnés* qu'il en a publiés en 1765 et en 1780, il a laissé un recueil intitulé *Mes Récréations dramatiques* (Genève, 1779-84, 5 vol. in-8°, et 1789, 4 vol. in-8°), et qui contient vingt tragédies, dont huit lui appartiennent en propre, et le reste, qu'il a remanié, est de P. Corneille, Rotrou et du Ryer.

TRONCHIN (*Jean-Robert*), cousin des deux précédents, né le 3 octobre 1710, à Genève, mort le 11 mars 1793, à Rolle (canton de Vaud). Élu membre du grand conseil à vingt-huit ans, il fut adjoint en 1739 à Pierre Mussard pour la négociation d'un traité avec le roi de Sardaigne. En 1759 il devint procureur général, et dans cette charge, si inférieure à son mérite, fit preuve de tant de savoir et d'éloquence que lord Mansfield disait à ce propos : » Dans notre pays Tronchin eût été chancelier. » Sa lutte contre Rousseau brisa sa carrière. Après la condamnation de l'*Émile* et le décret d'arrestation lancé contre son auteur, mesures qui furent prises par le grand conseil de Genève à l'instigation secrète de la France, Tronchin entreprit de les justifier en publiant, sous le voile de l'anonyme, le pamphlet intitulé *Lettres écrites de la campagne* (Genève, 1763, in-8° et in-12). Rousseau, qui le réfuta avec beaucoup d'énergie dans ses *Lettres de la montagne*, reconnut qu'il avait accompli une tâche ingrate avec un incontestable talent et un art infini. Toutefois Tronchin refusa d'associer son nom à la répression violente des troubles populaires qui éclatèrent l'année suivante dans sa patrie, et se retira à la campagne, où il consacra ses loisirs à des œuvres de bienfaisance. On attribue encore à ce magistrat : *Discours* (deux) *sur l'esprit de parti* (Neufchâtel, 1764, in-12), et *Lettres populaires où l'on examine la Réponse* (de d'Ivernois) *aux* Lettres de la campagne (1765, in-8°).

Leu, *Helvet. Lexicon*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Senebier, *Hist. littér. de Genève*, t. III. — Haag frères, *France protest.*

TRONCHIN (*Théodore*), célèbre médecin, né le 24 mai 1709, à Genève, mort le 30 novembre 1781, à Paris. Son grand-père, *Antoine*, frère aîné du théologien Louis (*voy.* ci-dessus), s'établit comme banquier à Lyon; il avait pour mère Angélique Calendrini. Son père, *Jean-Robert*, qui faisait aussi la banque, ayant vu sa fortune détruite par la chute du système de Law, le jeune Théodore, alors âgé de seize ans, fut envoyé en Angleterre auprès du fameux Bolingbroke, à qui il était allié. Par le conseil de ce dernier, qui l'avait fait admettre dans l'université de Cambridge, il s'appliqua à la médecine, et se rendit à Leyde pour y suivre les leçons de Boerhaave. Une liaison intime se forma bientôt entre le disciple et le maître. A peine reçu docteur, sur la présentation de deux thèses *De nympha* et *De clitoride* (Leyde, 1736, in-4°), Tronchin alla s'établir à Amsterdam, et là, rapporte Condorcet, « l'estime de Boerhaave, des succès soutenus, et ce don secret que la nature lui avait donné d'obtenir la confiance, » le mirent à la tête des médecins de la ville. Pendant près de vingt ans il y mena, au sein de sa famille et de ses nombreux amis, la vie la plus heureuse et la plus considérée, et y occupa les fonctions de président du collége des médecins et d'inspecteur des hôpitaux. Le mécontentement qu'il éprouva de l'établissement du stathoudérat héréditaire le ramena dans sa patrie. On s'empressa de lui conférer les titres de professeur honoraire (févr. 1755) et de directeur de la bibliothèque publique (1756). La méthode de l'inoculation commençait à se répandre; Tronchin, qui l'avait appliquée à ses propres enfants, y acquit beaucoup de réputation par une pratique constamment heureuse. Aussi fut-il appelé en 1756 à Paris et en 1765 à Parme pour inoculer les enfants du duc d'Orléans et ceux de l'infant Philippe. En 1766, sur les instances réitérées du duc d'Orléans, il vint se fixer à Paris comme son premier médecin. « Dès lors, disent MM. Haag, il devint le médecin à la mode dans le grand monde; on le consultait de tous les pays de l'Europe; les femmes surtout raffollaient de lui, et l'on doit convenir qu'il justifiait l'engouement général par son heureuse physionomie, ses manières nobles et gracieuses, sa conversation délicate et polie, à laquelle une teinte d'indépendance républicaine ajoutait un nouveau charme. Sensible et bienfaisant, il consacrait régulièrement deux heures par jour à ce qu'il appelait son bureau de philanthropie, c'est-à-dire à donner des consultations gratuites aux pauvres, à qui il fournissait même de l'argent nécessaire pour les médicaments. » Malgré les sommes énormes que lui rapporta l'exercice de son art, il ne laissa qu'une fortune médiocre. Les hommes les plus illustres de ce temps, Voltaire, J.-J. Rousseau, Diderot, Thomas, s'honorèrent d'être au nombre de ses amis; les universités de Genève et de Montpellier lui délivrèrent un diplôme d'honneur; les Académies des sciences de Paris, de Berlin, de Londres, d'Édimbourg, de Stockholm et de Pétersbourg l'admirent à titre d'associé étranger. Une maladie violente l'enleva en peu de jours, à l'âge d'environ soixante-treize ans. Le nom de Tronchin se retrouve pour ainsi dire à chaque page des

Mémoires du dix-huitième siècle. Cependant il n'a produit aucun système, et ne s'est même rattaché à aucun; c'est moins à son savoir et à son originalité qu'à ses grandes qualités personnelles qu'il a dû la célébrité dont il jouit. Son caractère modeste et circonspect se montra dans sa pratique, en général expectante. Partisan d'une hygiène bien entendue, attendant plus de la nature que des médicaments, il traitait la plupart des maladies par le régime et par l'exercice. Les titres qui lui méritèrent la reconnaissance publique sont d'avoir contribué à répandre l'usage de l'inoculation; d'avoir adouci le régime des femmes en couches; de leur avoir persuadé d'être nourrices après avoir été mères, et de s'être occupé des enfants au point de vue de leur éducation physique. Une pratique très-étendue ne permit point à Tronchin de publier des ouvrages; outre les deux thèses citées, on a de lui : *De colica pictorum;* Genève, 1757, in-8°; Amst., 1758, in-4°; Iéna, 1771, in-8° : ce traité fut vivement critiqué par Bouvart, qui reprochait à l'auteur « d'avoir fait partout des emprunts littéraires sans laisser de reconnaissances à ses créanciers »; — des articles dans *l'Encyclopédie;* — des observations dans les *Mém. de l'Acad. de chirurgie*, t. V; — une édit. des *Œuvres de Baillou;* Genève, 1762, 2 vol. in-4°, avec une introduction.

De sa femme, Hélène de Witte, morte le 17 août 1767, à Paris, il eut deux fils et une fille.

Senebier, *Hist. littér. de Genève*, t. III. — *Necrol. des hommes cél. de France*, ann. 1782. — *Biogr. méd.* — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.* — Haag frères, *France protest.* — Grimm, *Corresp.*, mai 1782. — Voltaire, *Idem.* — Condorcet, *Éloges* — Louis, *Éloges*, 1859. *Mémoires* de Marmontel, de Mme d'Épinay, etc.

TRONO (*Niccolò*), doge de Venise, né vers 1397, mort le 28 juillet 1473, à Venise. Il succéda, le 13 novembre 1471, à Cristoforo Moro. C'était alors un vieillard de soixante-quatorze ans, qui s'était fort enrichi à Rhodes, où il avait fait le commerce. Rien de notable n'arriva sous son règne. Il fut remplacé par N. Marcello.

Daru, *Hist. de Venise*, t. II.

TRONSON (*Louis*), auteur ecclésiastique, né le 17 janvier 1622, à Paris, où il est mort, le 26 février 1700. Il était fils de Louis, seigneur du Coudray, conseiller d'État, en 1641. Ordonné prêtre en 1647 et aumônier du roi en 1648, il passa en 1656 dans la congrégation de Saint-Sulpice. Il y rendit de grands services, non-seulement dans la direction du séminaire, où il forma un grand nombre de prêtres zélés et instruits, en fixant définitivement les statuts de la maison et en étendant son influence. Il en fut élu supérieur en 1676. C'était un homme d'un grand sens, d'un savoir assez étendu et d'une piété exemplaire. D'un dévouement absolu au saint-siége, il combattit les doctrines jansénistes, s'abstint de signer les quatre articles de 1682, et assista en 1695 aux conférences d'Issy, où furent examinés les livres de Mme Guyon. Fénelon se plaît à louer dans Tronson, son ancien maître, « l'amour de la discipline, l'habileté, la prudence, la piété et le discernement ». On a de lui deux ouvrages estimés : *Forma cleri;* Paris, 1669, 3 vol. in-12; ibid., 1727, in-4°, avec la 4e partie, et 1824, 3 vol. in-8° et in-12 : collection tirée de la Bible, des conciles et des Pères sur la vie et les mœurs des ecclésiastiques; — *Examens particuliers sur divers sujets propres aux ecclésiastiques, par un prêtre du clergé;* Lyon, 1690, in-12 : on pourrait citer plus de vingt éditions de ce livre, dont quelques-unes ont été retouchées par l'abbé Émery. Les *Œuvres complètes de Tronson* ont été publiées par l'abbé Migne (Paris, 1857, 2 vol. gr. in-8°); on y trouve des écrits posthumes, tels que *Traité de l'obéissance* (1822, in-12), *Manuel du séminariste* (1823, 2 vol. in-12); *Entretiens et méditations ecclésiastiques* (1826), etc. Sa correspondance, conservée au séminaire de Saint-Sulpice, forme 14 vol. in-fol.

TRONSON (*Jean-Pierre*), frère du précédent, est auteur d'une *Vie de Marguerite Acarie, dite Marie du S.-Sacrement* (Paris, 1690, in-12)

Feller, *Dict. hist.* — *Introd. à la Vie de M. Emery*, 1861, t. Ier.

TRONSON DU COUDRAY (*Philippe-Charles-Jean-Baptiste*), officier d'artillerie, de la famille du précédent, né le 8 septembre 1738, à Reims, mort le 11 septembre 1777. Tout jeune il entra dans le corps des mineurs, et gagna par son savoir les bonnes grâces de Gribeauval, qui pourvut à son avancement. Il était chef de brigade d'artillerie lorsqu'il accepta la proposition de Lafayette de se rendre en Amérique avec le grade de général major; en allant joindre l'armée de Washington, il se noya en traversant une rivière. Il était correspondant de l'Académie des sciences. Ses principaux écrits sont : *L'Artillerie nouvelle, ou Examen des changements faits dans l'artillerie française depuis* 1765, *par* ***; Amst. et Paris, 1772, in-8°, réimpr. en 1790 : la publication de cet ouvrage donna lieu à une controverse, où l'auteur ne manqua pas l'occasion de démontrer l'excellence du nouveau système introduit par Gribeauval; — *Mémoire sur la meilleure méthode d'extraire et de raffiner le salpêtre;* Paris, 1774, 1790, in-8°; — *Mémoire sur les forges catalanes;* Paris, 1775, in-8°; — *Nouvelles expériences et observations sur le fer;* Paris, 1776, in-8°; — *Discussion de l'ordre profond et de l'ordre mince;* Paris, 1776, in-8° : dans un autre mémoire (1776, in-8°), il considère ces deux ordres par rapport aux effets de l'artillerie.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

TRONSON DU COUDRAY (*Guillaume-Alexandre*), avocat et député, frère du précédent, né le 18 novembre 1750, à Reims, mort le 27 mai 1798, à Sinamary (Guyane). Sa qualité de

cadet le fit destiner à l'Église; mais après de brillantes études au séminaire de Reims il se refusa à des engagements qu'il ne se sentait pas capable de remplir, et embrassa la carrière du commerce. Attaqué dans ses intérêts par un associé infidèle, il plaida lui-même sa cause; le gain de ce procès lui révéla sa véritable vocation. Il étudia la jurisprudence, vint en 1778 à Paris, où Élie de Beaumont et Malesherbes se chargèrent de le diriger, et fut admis au barreau du parlement. Quelques affaires difficiles, qui mirent dans leur plein jour un talent souple, brillant, plein de grâce et de passion à la fois, attirèrent sur lui l'attention publique. Loin de se rallier aux principes de la revolution, il défendit la royauté menacée, lança un mémoire contre le pillage de la fabrique Réveillon, et sollicita l'honneur d'être devant la Convention l'un des avocats de Louis XVI. Sa proposition n'ayant pas été communiquée au roi, il adressa le 16 décembre 1792 à tous les journaux une lettre digne et ferme, « considérant, disait-il, comme un devoir d'aller au-devant des perils que d'autres semblaient redouter ». Sa généreuse ambition ne put être satisfaite; mais il s'en dédommagea en prêtant le secours de sa parole à plusieurs victimes du tribunal révolutionnaire. Le 12 octobre 1793, Tronson fut désigné d'office pour défendre, de concert avec Chauveau-Lagarde, la reine Marie-Antoinette, et déploya dans cette occasion toute la force de son éloquence. Aussitôt la sentence rendue (15 oct.), les deux avocats furent, par ordre préalable de la Convention, et comme mesure de sûreté générale, arrêtés, conduits dans la prison du Luxembourg, et interrogés séparément. Tronson déclara n'avoir reçu aucune confidence de la reine, et remit entre les mains des représentants Bayle et Voulland deux anneaux d'or et une touffe de cheveux qu'il devait faire tenir de sa part à l'une de ses femmes. Le lendemain il fut rendu à la liberté, et se tint éloigné de Paris jusqu'au 9 thermidor. Au mois de décembre suivant il défendit quelques-uns des membres du comité révolutionnaire de Nantes. Député par les électeurs de Seine-et-Oise au conseil des Anciens (oct. 1795), il fut un des orateurs du parti clichien, et se prononça souvent avec force contre la politique du Directoire. Dans la séance du 20 août 1797 il rédigea le rapport relatif a la marche des troupes que le gouvernement, menacé, avait appelées à Paris; cette circonstance détermina les mesures de rigueur qui furent prises contre lui au 18 fructidor. Embarqué à Rochefort avec quatorze députés (22 sept. 1797), il fut déporté à Sinamary, et ne put résister longtemps à ses chagrins et à l'insalubrité du climat. Outre un grand nombre de mémoires et de plaidoyers, on a de lui : *Instructions rédigées pour mes enfants et mes concitoyens*; s. l., 1798, in-8° : le manuscrit en fut remis à la famille de l'auteur par son ami M. de Barbé-Marbois, qui lui ferma les yeux; — *Œuvres choisies*, avec une notice; Paris, 1829, in-8°, extraites en partie du t. X des *Annales du barreau français*.

Notice des *Œuvres choisies*. — *Moniteur univ.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Docum. partic.*

TROOST (*Corneille*), peintre hollandais, né en 1697, à Amsterdam, où il est mort, le 7 mars 1750. Il fut élève d'Arnold Boonen. En un temps où les grands artistes avaient disparu, il dut à ses portraits, à ses scènes comiques, à ses peintures caricaturales, un succès qui ne lui a pas survécu. Son œuvre la plus sérieuse est un tableau dans lequel il a représenté d'après nature et de grandeur naturelle *les Directeurs de la société des médecins d'Amsterdam*. On lui doit aussi le portrait de plusieurs des notabilités de son temps, entre autres de Boerhaave. Mais Troost, qui n'est qu'un peintre médiocrement habile, a dû surtout sa renommée aux gouaches et aux aquarelles qui lui ont été inspirées par les comédies à la mode ou par le désir de tourner en ridicule les usages de la société bourgeoise et les singularités de ses costumes. Sous ce rapport il semble avoir tenté en Hollande une œuvre analogue à celle que Hogarth accomplissait à la même époque en Angleterre. Mais Troost est bien loin du puissant humoriste britannique; il n'a ni sa force comique, ni son sentiment délicat, ni même ses qualités de peintre. Ses ouvrages sont presque tous restés en Hollande : le musée d'Amsterdam possède son portrait peint par lui-même, et le musée de La Haye quinze dessins à la gouache dont le sujet est emprunté à des comédies hollandaises; ces dessins sont moins intéressants comme œuvres d'art que comme documents à consulter pour l'histoire du costume pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Houbraken a gravé plusieurs pièces d'après cet artiste. P. M.

Ch. Blanc, *Peintres de l'école hollandaise*, 1861.

***TROPLONG** (*Raymond-Théodore*), magistrat français, né à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), le 8 octobre 1795. Il est fils d'un professeur d'humanités au collége de Sorèze. Reçu avocat dans les premières années de la restauration, il fut nommé le 4 mars 1819 substitut près le tribunal de Sartène, et passa en la même qualité au tribunal de Corte (1er sept. 1819), puis à la cour royale de Bastia (28 juill. 1820). Consacrant à l'étude tous les loisirs que lui laissait l'audience, il fit une lecture assidue des anciens commentateurs des lois romaines et des légistes français. L'ample bibliothèque d'un vieux conseiller de Bastia lui fut, dit-on, d'un grand secours dans ce zèle pour la science qui le portait en même temps vers une étude plus approfondie des langues anciennes et de l'histoire. Nommé substitut du procureur général à Alençon (4 déc. 1822), il n'y demeura qu'une année, et revint à Bastia (15 oct. 1823), mais cette fois comme avocat général. C'était le dernier séjour qu'il devait y faire. Envoyé comme

avocat général à Nancy (1er sept. 1825) (1), il y fonda sa réputation de légiste, dans un procès célèbre de domanialité (1832), où il eut à éclaircir les questions les plus difficiles du droit féodal et du droit public. Il fut nommé, le 6 octobre 1832, président de chambre à la même cour. L'année suivante, il publia son premier ouvrage, le traité *des Privilèges et hypothèques* (Paris, 1833, 4 vol. in-8°), où l'économie politique se mêle heureusement au développement juridique du sujet, et fournit à la *Revue de législation* plusieurs articles dans lesquels, exposant les origines de la féodalité, il réfutait les systèmes historiques de Dumoulin, de Loyseau et de Daguesseau. Conseiller à la cour de cassation le 12 novembre 1835, il continua d'expliquer le droit civil par la publication de ses commentaires sur *la Vente* (1834), *la Prescription* (1835), *l'Échange et le Louage* (1840), *le Contrat de société* (1843), *le Prêt* (1845), *le Mandat*, *le Dépôt*, *le Cautionnement et la Contrainte par corps* (1845-47), et plus tard *le Contrat de mariage* (1850), *les Donations* (1855), et *la Transcription hypothécaire* (1856). Il faut citer ici, comme une heureuse innovation, les préfaces qui précèdent chacun de ces traités, et où l'auteur développe avec une hauteur de vue remarquable les côtés historiques et philosophiques de son sujet. Le 4 juillet 1846, M. Troplong fut appelé dans la chambre des pairs; mais il n'y prit pas une seule fois la parole. Il avait été élu le 12 novembre 1840 membre de l'Académie des sciences morales à la place de Daunou. Défenseur du principe d'autorité, il se rattacha au gouvernement napoléonien, et reçut dès le 22 décembre 1848 la première présidence de la cour de Paris, une place dans la commission consultative formée après le coup d'État, un siége au sénat (26 janv. 1852) et bientôt le titre de président de ce corps, enfin la première présidence de la cour de cassation (18 déc. 1852), héritage de Portalis, un siége au conseil privé (1er fév. 1858), et la grand' croix de la Légion d'honneur. Ce fut lui qui rédigea le rapport sur la proposition relative au rétablissement de l'empire (6 nov. 1852), forme monarchique qui, disait-il, « avait tous les avantages de la république sans en avoir les inconvénients », et le rapport sur le sénatus-consulte qui, par modification de la constitution, donnait une étendue nouvelle aux attributions financières du gouvernement en restreignant l'intervention du corps législatif au vote du budget par ministère (25 déc. 1852). Depuis il a fait succéder à ses amples commentaires du droit civil de nombreux articles d'histoire politique, dont quelques-uns ont soulevé une polémique assez vive; citons, dans la *Revue contemporaine*, ceux qui sont relatifs aux derniers temps de la république romaine (1856-1863). Comme jurisconsulte, M. Troplong a contribué à maintenir à sa hauteur la science du droit en la combinant heureusement avec les études historiques et philosophiques : l'abondance des recherches et des idées, l'éclat et quelquefois la fougue du style, auxquels s'ajoute souvent la nouveauté hardie des théories, tels sont les caractères particuliers à ses traités de droit civil. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *De l'Influence du christianisme sur le droit civil des Romains;* Paris, 1843, in-8°; — *Du Pouvoir de l'État sur l'enseignement, d'après l'ancien droit public;* Paris, 1844, in-8°; — *De la Propriété, d'après le code civil;* Paris, 1848, in-18.

Monit. universel. — Tisseron, *le Sénat.* — *Revue contemporaine*, 30 nov. 1860.

(1) L'année suivante il alla en Corse contracter une union aux vœux de laquelle son cœur depuis quelque temps déjà n'était pas indifférent.

TROTTI (*Giovanni-Battista*), dit *le Malosso*, peintre, né en 1555, à Crémone, mort après 1607. Il fut le meilleur élève de Bern. Campi, qui lui donna en mariage l'une de ses nièces et lui légua ses dessins et son atelier. Au sortir de l'école, il travailla à la cour de Parme en concurrence avec Augustin Carrache (1). Il paraît avoir pris pour modèle le style du Sojaro, mais en exagérant l'emploi des couleurs claires aux dépens du relief et de la douceur des contours. En compensation, il a fait des têtes délicieuses, s'arrondissant avec grâce et animées par un sourire plein de charme. « Il est difficile, dit Lanzi, de trouver dans tant de villes diverses un de ses tableaux qui puisse être comparé à un autre à l'égard de l'invention. Il sut varier aussi à son gré l'imitation du style. » Ajoutons que les fonds de paysage sont traités par lui avec un soin et une finesse extrêmes. Parmi ses fresques, les plus renommées sont celles qu'il exécuta à Parme, au palais royal del Giardino, peintures qui lui méritèrent le titre de chevalier. C'est surtout dans ses tableaux que le Malosso peut être apprécié à sa juste valeur. Une de ses œuvres capitales existe dans la chapelle de la Résurrection, attenant à l'église Saint-Luc de Crémone; il y a peint, partie à fresque, partie à l'huile, divers traits du Nouveau Testament. Crémone possède encore de lui un grand nombre d'autres ouvrages, tels que : *la Résurrection du Christ* et *la Descente du Saint-Esprit* (cathédrale); *la Vierge et les Saints protecteurs de Crémone* (palais public); *Sainte Catherine au pied de la croix*, *Saint Thomas d'Aquin*, *la Décollation de saint Jean-Baptiste* (Saint-Dominique); *le Sauveur et la Vierge* (Saint-Luc); *la Vierge avec saint Hyacinthe et sainte Cécile* (Sainte-Lucie); une *Descente de croix* et une *Tentation de saint Antoine* (Saint-Jacques). Les ouvrages du Malosso ne sont pas nombreux hors de sa ville na-

(1) Carrache, voyant que cet artiste, qu'il ne croyait pourtant pas son égal, plaisait généralement plus que lui, dit que « le Trotti était un os *bien dur*, un *mal osso*, qu'on lui avait donné à *ronger* ». Telle fut l'origine du surnom que le peintre Crémonais s'empressa d'adopter, et dont il signa même plusieurs ouvrages.

tale. On ignore l'époque exacte de sa mort; mais elle doit être postérieure à 1607, date que nous lisons sur *la Piété* citée par Lanzi. Le Malosso forma un assez grand nombre d'élèves : le Nuvolone, les frères Lodi, G. Calvi, Lambri, Euclide Trotti, son neveu, etc. E. B—n.

Zaist, *Pittori*. — Oretti, *Memorie*. — Lanzi, Orlandi, Ticozzi. — Grasselli, *Guida di Cremona*.

TROUSSEAU (*Armand*), médecin français, né à Tours, en 1801. Fils d'un maître de pension, mort sans fortune, en 1811, il obtint une bourse au lycée d'Orléans, où il eut des succès en rhétorique et en philosophie. Après avoir été deux ans maître d'études dans une institution de Tours, il devint régent au collége de Châteauroux (1820); mais bientôt il quitta l'enseignement pour aller à Paris étudier la médecine (1823). A peine avait-il commencé cette nouvelle carrière qu'un arrêté de M. de Frayssinous ferma l'école de médecine; ce contre-temps obligea M. Trousseau à retourner dans sa ville natale; il y suivit la clinique du docteur Bretonneau, dont plus tard il est demeuré l'ami. Reçu docteur en 1825 à Paris, il entra dans l'hospice de Charenton comme interne, et compléta ses études par des travaux d'anatomie et de pathologie comparées, dont l'école d'Alfort lui fournit les matériaux. En 1827, il se présenta au concours de l'agrégation, et fut nommé. L'année suivante il reçut du gouvernement la mission d'observer la diphthérite et d'autres maladies épidémiques qui désolaient la Sologne, puis de se rendre, en compagnie de MM. Louis et Chervin, à Gibraltar, où sévissait la fièvre jaune; il fut atteint de cette maladie, et décoré à son retour. Médecin des hôpitaux en 1831, il remplaça immédiatement Récamier pendant trois ans à l'hôtel-Dieu. En 1836, il partagea avec M. Belloc le prix offert par l'Académie de médecine sur la phthisie laryngée. Vers le même temps, il achevait le *Traité de thérapeutique*, ouvrage devenu classique, et qui montre clairement que l'auteur procède de Récamier et surtout de Bretonneau, dont il reflète toutes les doctrines. C'était un titre important pour M. Trousseau que l'apparition de ce traité à une époque où les théories de Broussais avaient presque complétement ruiné la matière médicale; il lui en fut tenu compte, et la chaire de thérapeutique, obtenue au concours en 1839, récompensa ses efforts; son cours fut un des plus suivis, non pas qu'on y vînt chercher la science profonde et sûre, mais les élèves y furent attirés en foule par une diction pittoresque, des vues nouvelles, des récits piquants. A l'hôpital Saint-Antoine (1839), puis à l'hôpital Necker, il se livra à de nombreuses expériences de thérapeutique, expériences qui servaient de base à des théories parfois hâtives et à des généralisations auxquelles lui-même n'accordait pas une bien longue durée. En 1848, son passage à l'hôpital des Enfants fut encore signalé par des leçons cliniques très-suivies, sur le croup, le rachitis, les fièvres éruptives et les maladies spéciales à la seconde enfance. Ce fut cet enseignement qui répandit la pratique de la trachéotomie dans la période extrême du croup, et de la thoracentèse dans les épanchements pleurétiques aigus. Le 18 décembre 1852, M. Trousseau remplaça dans la chaire de clinique interne à l'hôtel-Dieu M. Chomel, démissionnaire par refus de serment. Il n'a pas cessé jusqu'à présent d'y exercer une grande influence sur la jeunesse, qui goûte sa prédilection pour l'exposition des maladies nouvellement découvertes, l'ingéniosité des vues, la hardiesse de la thérapeutique. Pour lui la médecine est un *art*, non une *science;* il la pratique en artiste, et donne à l'empirisme une large part. Aussi est-ce un contraste assez piquant que l'appel qu'il fait à la contradiction par l'observation des faits, et le ton affirmatif au plus haut degré avec lequel il enseigne. Aujourd'hui il occupe la plus brillante position parmi les praticiens français. Il est commandeur de la Légion d'honneur. En 1848 il a représenté à la Constituante le département d'Eure-et-Loir; il y a fait preuve d'indépendance et de libéralisme. Mais ce n'est pas sans résistance qu'il est arrivé à conquérir le premier rang dans la médecine; longtemps il a été en butte à de vives critiques, et c'est en 1856 seulement qu'il a pu entrer dans l'Académie de médecine.

Les principales publications de M. Trousseau sont : *Table analytique du* Traité des maladies chirurgicales *de Boyer;* Paris, 1828, in-8°; — (avec Leblanc) *Atlas du dictionnaire de médecine et de chirurgie vétérinaires;* Paris, 1828, gr. in-fol.; — (avec H. Pidoux) *Traité de thérapeutique et de matière médicale;* Paris, 1836-39, 3 vol. in-8°; sept édit. et des traductions en plusieurs langues; —(avec H. Belloc) *Traité pratique de la phthisie laryngée et des maladies de la voix;* Paris, 1837, in-8°, fig.; trad. en allemand et en anglais; — *Des principaux aliments envisagés sous le rapport de l'hygiène;* Paris, 1838, in-4°; — *Nouvelles Recherches sur la trachéotomie pratiquée sur la période extrême du croup;* Paris, 1851, in-8°; — *Clinique médicale de l'hôtel-Dieu ;* Paris, 1860-62, 2 vol. in-8°; — *Conférence sur l'empirisme en médecine;* Paris, 1863, in-8°. M. Trousseau a eu part en 1834 à la fondation du *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, et il a fourni beaucoup d'articles aux *Archives générales de médecine.* Duchaussoy.

Sachaile, *Médecins de Paris*. — Lasègue, dans les *Archives de méd.*, fév. 1861. — Hemmel, *Galerie des hommes du jour*, 1862.

TROUVÉ (*Charles-Joseph*, baron), littérateur français, né à Chalonnes-sur-Loire (Anjou), le 24 septembre 1768, mort à Paris, le 18 octobre 1860. Il était fils d'un ouvrier menuisier. Un financier homme du monde, Pauly, alors concessionnaire des mines de houille de Saint-

Georges-Châtelaison, situées près de Chalonnes, et plus tard secrétaire ordinaire de la reine Marie-Antoinette, ayant pris en amitié ce joli enfant, lui fit faire de bonnes études, où il eut de grands succès. D'abord clerc de notaire à Paris, il commença en 1791 à travailler au *Moniteur universel*, dont il devint en 1794 rédacteur en chef. Il fournit à ce journal soit en prose, soit en vers, un grand nombre d'articles, qui n'ont de remarquable qu'une rare mobilité d'opinion. Choisi le 2 novembre 1795 comme secrétaire général du Directoire par l'influence de La Revellière-Lépeaux (1), il en remplit les fonctions jusqu'au 6, et donna sa démission sous prétexte de l'insuffisance de ses talents administratifs. L'obscurité dont il avait prétendu ne plus sortir ne tarda pas à lui peser : d'un caractère versatile et ambitieux, il voulut prendre une part plus active aux affaires, et par le crédit du même directeur il obtint, en octobre 1797, d'être envoyé à Naples comme premier secrétaire de légation. Ensuite il fut envoyé avec le titre de ministre à Milan (février 1798), et de là à Stuttgard (mars 1799); mais au bout d'un mois il fut forcé de quitter le Wurtemberg. La Revellière-Lépeaux, qu'indignèrent dans la suite les palinodies de son jeune et intelligent protégé, dit dans ses *Mémoires* que sa conduite fut alors aussi digne d'estime qu'elle fut plus tard digne de mépris. Devenu le 26 décembre 1799 membre du Tribunat, où il se montra très-dévoué au général Bonaparte, Trouvé obtint le 22 juin 1803 la préfecture de l'Aude, qu'il conserva après le premier et reprit après le second retour de Louis XVIII. Mais son dévouement servile à Napoléon s'était alors changé en un royalisme furibond et persécuteur, auquel Lainé, ministre de l'intérieur, fut obligé de mettre un terme en le destituant (26 septembre 1816). Il devint alors rédacteur, puis éditeur responsable du *Conservateur* (1819), et dirigea pendant plusieurs années, après la chute de cette feuille ultra-monarchique (1820), une imprimerie à Paris. Il rentra en faveur sous le ministère Polignac, et fut nommé maître des requêtes en service extraordinaire (26 août 1829), et chef de la division des beaux-arts au ministère de l'intérieur (fév. 1830). La révolution de Juillet le priva de ces emplois. Trouvé avait reçu de Napoléon I[er] le titre de baron. Ses ouvrages sont : *Pausanias, tragédie en cinq actes;* Carcassonne, 1810, in-8° : cette tragédie en vers, dont le sujet, dit la préface, est le 9 thermidor, avait été représentée au théâtre Feydeau, en 1795, comme pièce de circonstance; — *Essai historique sur les états généraux de la province de Languedoc, et Description générale et statistique du département de l'Aude;* Paris, 1818-19, 2 vol. in-4°, avec carte et planches; — *Jacques Cœur;* Paris, 1840, in-8°; — *Anne de Beaujeu, Jeanne de France et Anne de Bretagne, esquisse;* Batignolles, 1854, in-12; — *Le Dauphin, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV;* Paris, 1856, gr. in-18. Trouvé a inséré des poésies dans l'*Almanach des muses* et de nombreux articles dans les *Annales de la littérature et des arts*, et dans les journaux *l'Europe* et *la France*. On lui doit la rédaction du *Voyage dans la Belgique*, etc., d'André Thoüin (*voy.* ce nom). Il avait proposé par souscription la publication des *Souvenirs d'un octogénaire, ou Mémoires littéraires, diplomatiques et administratifs;* mais cet ouvrage, qui devait former 6 vol. in-8°, n'a pas encore paru.

E. REGNARD.

La Revellière-Lépeaux, *Mémoires* (inédits). — Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.* — *Moniteur univ.* passim.

(1) Trouvé avait épousé une cousine d'André Thoüin, le jardinier botaniste, qui lui-même était un des amis intimes de La Revellière.

TRUBLET (*Nicolas-Charles-Joseph*), littérateur français, né en décembre 1697, à Saint-Malo, où il est mort, le 14 mars 1770. D'une famille très-ancienne de la bourgeoisie de Saint-Malo, il entra dans les ordres. Après avoir accompagné, en 1721, l'abbé de Tencin à Rome, il se fixa à Paris, écrivit dans *le Mercure*, se lia particulièrement avec La Motte, et par son intermédiaire devint le protégé de Fontenelle. Les opinions littéraires de ces deux écrivains furent celles de Trublet; il attaqua, comme eux, les vers au bénéfice de la prose, et ne craignit pas d'appliquer à *la Henriade* ce que Boileau avait dit de *la Pucelle* de Chapelain :

Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant (1).

Cependant l'Académie française ne lui ouvrait pas ses portes, où il frappait depuis 1736. Aux défenseurs de la poésie s'unissaient contre lui les philosophes, à cause de sa collaboration au *Journal chrétien*, recueil qui les avait dénoncés aux rigueurs du pouvoir en les accusant d'être également ennemis du trône et de l'autel. Quelques hommes éminents lui témoignèrent toutefois une estime constante : le président Hénault, Maupertuis, qui lui dédia un des quatre volumes de ses œuvres, Fontenelle, et Montesquieu. Il fut enfin admis à la place du maréchal de Belle-Isle. Sa réception eut lieu le 13 avril 1761. Il envoya son *discours* à Voltaire, en lui demandant son

(1) Voltaire, qui ne laissait point passer une injure sans se venger cruellement, écrivit dans le conte du *Pauvre diable* :

L'abbé Trublet avait alors la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui, par complément, servait :
Il entassait adage sur adage,
Il compilait, compilait, compilait...
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire;
Il nous lassait sans jamais se lasser...

L'esprit et la facture originale de ce passage l'ont fait si souvent répeter, qu'il est assez généralement regardé comme un portrait vrai, mais il ne faut y voir qu'une plaisante caricature. L'abbé Trublet se contenta de répondre que « s'il avait eu tort au sujet de *la Henriade*, il avait le nouveau tort d'y persister ».

amitié; celui-ci regretta ce qui s'était passé, promit de ne lui être plus hostile, et tint parole. En 1767, Trublet se retira à Saint-Malo, où il possédait un canonicat. Il était en même temps trésorier de l'église de Nantes. Les infirmités qui attristèrent ses derniers jours furent adoucies par l'estime et l'affection de ceux qui l'entouraient. Simple, bon, modeste, il ne plaisait pas moins par les qualités du cœur que par les mérites de son esprit et sa conversation aimable. Nous citerons de cet écrivain : *Essais de morale et de littérature*; Paris, 1735, 2 vol. in-12; 6e édit., 1768, 4 vol. in-12 : c'est un ensemble de pensées et d'observations détachées, écrites d'un style trop uniforme, mais correct et pur. Ces pensées sont vraies et solides; mais il s'en trouve un trop grand nombre de communes, qui déparent les autres. « Son livre, de bon qu'il est, dit D'Alembert, pourrait devenir excellent sans y rien ajouter, et en se bornant à n'y faire que des ratures » : cet éloge est plus grand qu'on ne pense. — *Pensées choisies sur l'incrédulité*; Celle, 1737, in-8°; — *Panégyriques des saints, suivis de réflexions sur l'éloquence*; Paris, 1755, in-12, et 1764, 2 vol. in-12 : ouvrage sans mouvement et sans chaleur; — *Mémoires sur les ouvrages et la vie de Fontenelle et de La Motte*; Amst., 1759, in-12. Il a collaboré au *Journal des Savants* (1736-1739) et au *Journal chrétien* (1758-1760). Il a édité, avec l'abbé Seguy, l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, de Vauvenargues (1747, in-12), et seul l'*Essai sur la formation des corps organisés*, de Maupertuis (1754, in-12). J. M.

D'Alembert, *Hist. de l'Acad. française*, t. VI. — Sabatier, *les Trois siècles*. — Suard, *Mélanges*. — *Nécrol. de France*, ann. 1771. — *Les Malouins célèbres*.

TRUCHET (*Jean*), mécanicien français, né à Lyon, en 1657, mort le 5 février 1729. Fils d'un marchand, il fit profession à dix-sept ans dans l'orde des Carmes, sous le nom de *P. Sébastien*. Envoyé à Paris, il ne s'y occupa guère que de physique et de géométrie, surtout dans leurs rapports avec la mécanique. Louis XIV avait reçu de Charles II, roi d'Angleterre, les deux premières montres à répétition qu'on ait vues en France. Ces montres dérangées, on chargea l'horloger du roi de les raccommoder; mais elles étaient fermées par un secret qu'il ne put trouver, et il eut la bonne foi de déclarer que si Truchet ne parvenait pas à les ouvrir, on devrait se résoudre à les renvoyer en Angleterre. Le jeune religieux les ouvrit, et les raccommoda, sans savoir qu'elles appartinsaent au roi. Quelques jours après il reçut de Colbert le brevet d'une pension de six cents livres, dont la première année fut payée sur le champ. Ayant étudié l'hydraulique d'après les conseils du ministre, il prit une très-grande part à la conduite des eaux dans les jardins de Versailles; on ne fit en France aucun grand canal sans prendre son avis, et il eut seul la direction de celui d'Orléans. On lui dut la machine que les charpentiers nomment un *diable* à cause de sa force, et au moyen de laquelle on transporte les plus grands arbres sans les endommager. En 1699 il fut admis comme membre honoraire dans l'Académie des sciences. Il a inséré dans le recueil de cette société : *Explication de la machine qui a été faite pour examiner l'accélération des boules qui roulent sur un plan incliné, et la comparer à celle de la chute des corps* (1699); *Mémoire sur les combinaisons des carreaux mi-partis* (1704), et *Observations de la hauteur du baromètre faites à Clermont et sur le Mont-Dore, comparées avec celles de Maraldi* (1705). Le *Recueil des machines de l'Académie* en contient trois de Truchet.

Pernetti, *Lyonnais*, t. II. — *Bibl. carmelitana*. — Fontenelle, *Éloges*, t. II. — *Mercure de France*, avril 1729, p. 688. — *Revue du Lyonnais*, t. VII, p. 464.

TRUCHSESS (*Gebhard*), baron Waldburg, archevêque de Cologne, mort en 1601, à Strasbourg. Il était d'une famille comtale de la Souabe, et son père, *Guillaume*, fut en grand crédit auprès de l'empereur Charles-Quint. Ayant embrassé la carrière ecclésiastique, il devint doyen du chapitre de Strasbourg. Lorsqu'en 1577 Valentin, archevêque de Cologne, renonça volontairement à son siége, Truchsess fut élu par les états du pays pour le remplacer, et obtint la confirmation du pape à la prière de son oncle, Otto, cardinal évêque d'Augsbourg, qui avait rendu des services éminents à la cour de Rome. En 1579 il assista, en qualité de commissaire de l'empereur Rodolphe, au congrès de Cologne, qui s'occupa sans succès d'apaiser les troubles des Pays-Bas. En 1580 il tenta d'exclure par un édit les réformés des charges publiques en Westphalie; mais cet acte d'intolérance ne resta pas longtemps en vigueur. Séduit par les charmes d'Agnès, comtesse de Mansfeld, chanoinesse de Gerisheim, il s'éprit d'elle, et l'épousa clandestinement, à Bonn (janv. 1582). Dès lors il résolut d'abjurer la religion catholique tout en conservant son siége. Pendant la diète tenue la même année à Augsbourg pour régler les affaires de l'église, il envoya des députés avec ordre de se joindre aux princes protestants à l'effet d'obtenir la liberté de conscience pour l'électorat de Cologne; ils auraient réussi sans l'opiniâtre résistance qu'opposèrent le sénat et le chapitre métropolitain de la ville. L'électeur, après cet échec, leva des troupes sous prétexte de défendre ses frontières contre les Flamands, et, aidé par quelques princes protestants, surprit la ville de Bonn, dont il mit le trésor au pillage (4 nov.). Puis il introduisit la réforme dans ses États (3 déc.), et épousa publiquement sa maîtresse (2 fév. 1583). La guerre civile devint inévitable. Le pape Grégoire XIII et l'empereur employèrent tous leurs efforts pour le ramener, mais ils le trouvèrent inébranlable. Les états de

Cologne déclarèrent Truchsess déchu de ses fonctions, confirmèrent la sentence de la cour de Rome, qui l'avait excommunié (1er avril), et nommèrent à sa place Ernest, fils d'Albert duc de Bavière. Truchsess défit son adversaire près de Huls (9 nov.), mais il fut forcé d'évacuer Bonn (28 janv. 1584), et après avoir perdu la bataille de Flockenbourg (31 mars), il chercha son salut dans la fuite. Arrivé en Hollande il fit la campagne de 1586, sous les ordres du comte de Leicester. En 1587 il parvint à rentrer à Bonn, mais un an plus tard il en fut définitivement expulsé; après avoir en vain imploré l'assistance des princes allemands, il se retira avec sa femme à Strasbourg, et y mourut, dans un état voisin de la misère.

Isselt, *Hist. belli coloniensis*; Cologne, 1584, in-8°. — De Thou, *Hist. sui temp.* — Bayle, *Réponses aux questions d'un provincial*; t. II, p. 221-229.

TRUDAINE (*Charles*), prévôt des marchands de Paris, né vers 1659, mort en 1721. Il se distingua sous le régent, à l'occasion du système de Law, par un acte honorable, qui le fit disgracier (1718). Il était alors conseiller d'État et prévôt des marchands. On le chargea de brûler publiquement les billets de banque retirés de la circulation; s'apercevant que, par suite du désordre des finances et de l'improbité de ceux qui les dirigeaient, le même numéro lui était présenté plusieurs fois et était brûlé à plusieurs reprises, il témoigna hautement son indignation. Le régent, à la suite de cet éclat, lui enleva sa charge. « C'était, dit Saint-Simon, un homme dur, exact, sans entregent et sans politesse, mais pétri d'honneur et de justice. Il devait tout ce qu'il était au chancelier Voysin, mari de sa sœur. »

TRUDAINE (*Daniel-Charles*), fils du précédent, né le 3 janvier 1703, à Paris, où il est mort, le 19 janvier 1769. D'abord conseiller au parlement de Paris, puis intendant d'Auvergne, il fut nommé conseiller d'État en 1734, puis en 1744 l'un des intendants des finances et directeur des ponts et chaussées. Son attention se porta sur la nécessité de faciliter les communications entre la capitale et les diverses provinces du royaume; dirigés par ses conseils, les ingénieurs construisirent des routes magnifiques, dont plusieurs existent encore; ainsi que les ponts d'Orléans, de Moulins, de Tours, de Saumur et de Neuilly. L'un des premiers, dans le conseil du commerce, dont il faisait partie, il demanda pour l'industrie une liberté plus grande. L'Académie des sciences l'avait reçu au nombre de ses membres.

TRUDAINE DE MONTIGNY (*Jean-Charles-Philibert*), fils du précédent, né à Clermont-Ferrand, le 19 janvier 1733, mort à Paris, le 5 août 1777. Les soins qui lui furent prodigués secondèrent ses heureuses dispositions naturelles, et développèrent en lui le goût des lettres et de l'érudition en même temps que les talents de l'administrateur. Adjoint à son père dans l'intendance des finances (1757), à sa mort (1769) il le remplaça comme intendant, et comme membre du conseil du commerce ainsi que de celui des finances. Quelques mois avant sa mort, les charges d'intendant avaient été supprimées par Necker. « Il joignait, dit Condorcet, les agréments de l'homme du monde aux vertus du magistrat et du citoyen. Il était désintéressé et noble sans faste. La facilité de son caractère ne l'entraîna jamais à donner son consentement à une chose injuste. » Il était membre de l'Académie des sciences, et s'occupait de physique et de chimie. On trouve de lui, dans le recueil de l'Académie, un *Éloge* de son père (1769). Collé dit que Trudaine avait composé à vingt-six ans une comédie en trois actes, en prose, *le Jaloux puni*, et il en fait l'éloge.

Les deux fils de Trudaine avaient été très-liés avec le peintre David, qui fit pour l'aîné son tableau de *la Mort de Socrate*. Tous deux, ainsi que leur ami André Chénier, embrassèrent d'abord avec ardeur les principes de la révolution, mais se prononcèrent contre ses excès. Emprisonnés ensemble à Saint-Lazare, en 1794, il périrent sur l'échafaud, le 8 thermidor. Le plus jeune, C.-M. TRUDAINE *de la Sablière* (1), conseiller au parlement de Paris, publia : *Le Fédéraliste, ou Collection de quelques écrits en faveur de la constitution américaine*, trad. de l'anglais (Paris, 1792, 2 vol. in-8°).

Saint-Simon, Morellet, *Mémoires*. — Condorcet, *Éloges*. — *Journal de Collé*, ann. 1764.

TRUGUET (*Laurent-Jean-François*, comte), amiral français, né à Toulon, le 10 janvier 1752, mort à Paris, le 26 décembre 1839. Fils d'un chef d'escadre, il entra, en 1766, comme garde, dans la marine. Il était enseigne de vaisseau et comptait déjà huit campagnes lorsqu'en 1778 commença la guerre d'Amérique. Au siége de Savannah (1779), Truguet, alors lieutenant de vaisseau, sauva la vie au comte d'Estaing, que ses blessures avaient privé de mouvement : il le chargea sur les épaules de deux grenadiers qui furent tués par la mitraille, mais aussitôt remplacés par d'autres, et parvint à le ramener au quartier de réserve. Choiseul-Gouffier, qui à bord de *l'Atalante* avait parcouru avec lui la Grèce et l'Asie Mineure, ayant été nommé, en 1784, ambassadeur près la Porte Ottomane, eut à sa disposition une corvette, dont il fit donner le commandement à Truguet. Ce dernier, pendant son séjour à Constantinople, rédigea un *Traité pratique de manœuvres et de tactique*, qui fut traduit en turc et imprimé (2). Il obtint aussi des beys d'Égypte des traités de commerce et de

(1) Ce nom venait de son aïeule, qui était la petite-fille de l'amie de La Fontaine.

(2) Il leva les premières cartes marines des côtes de l'Archipel, de la mer Noire et de la mer de Marmara, en y appliquant les observations astronomiques. Ce travail a enrichi l'*Atlas* de l'édition du *Voyage du jeune Anacharsis* (1798).

transit de l'Inde par l'isthme de Suez et la mer Rouge, et remit sur cette question au roi un mémoire qui fut donné avec d'autres pièces à Bonaparte, lors de l'expédition d'Égypte. Truguet rentra en France en 1789, et se rendit en 1791 en Angleterre, afin de compléter ses connaissances nautiques. Nommé en son absence capitaine de vaisseau (8 janv. 1792), il obtint en avril, au choix du roi, le grade de contre-amiral. A cette époque il organisa dans la Méditerranée trois escadres destinées à une expédition dont le gouvernement abandonna le projet. La Convention nationale ayant déclaré la guerre à la Sardaigne, il coopéra avec la flotte à la prise de Nice, de Villefranche et d'Oneille, tandis que le général Montesquiou envahissait la Savoie. De retour à Paris, et voulant prévenir l'esprit d'insubordination qu'il avait eu souvent à réprimer à bord des vaisseaux, il fit adopter plusieurs dispositions pénales qui furent ajoutées au code de 1790. Il venait d'être chargé d'un nouveau commandement, lorsqu'en vertu de la loi des suspects il fut destitué et incarcéré. Le 9 thermidor le rendit à la liberté, et deux mois plus tard il fut promu au grade de vice-amiral. A peine le Directoire installé, Truguet fut appelé au ministère de la marine (1er nov. 1795); il en réorganisa le personnel, et peu de temps après quinze vaisseaux de ligne et quinze frégates, armés à Brest et à Rochefort, et placés sous les ordres de Morard de Galles, portèrent 14,000 hommes, commandés par Hoche, dans la baie de Bantry, en Irlande; mais cette escadre, chassée par les vents et les croisières anglaises, rentrait bientôt à Brest, réduite environ de moitié. Le 18 juillet 1797 Truguet céda son portefeuille à Pléville-le-Pelley, et le 20 octobre il fut envoyé en Espagne comme ambassadeur. Pendant son séjour dans ce pays, il obtint la mise en liberté des Français arrêtés dans les Indes Occidentales et détenus dans les prisons de l'inquisition; un traité de commerce donna satisfaction aux intérêts de la France, et les émigrés trouvèrent en lui une modération à laquelle ils n'étaient pas habitués. Rappelé en mai 1798, il prolongea son séjour en Espagne sans autorisation, et fut porté sur la liste des émigrés; étant revenu à Paris, il fut arrêté (17 nov.), puis exilé en Hollande, et sa radiation ne fut prononcée que le 2 juillet 1799, sur les instances de Gohier et de Talleyrand. Après le 18 brumaire il entra au conseil d'État (20 sept. 1801). En 1802, le commandement des forces navales combinées de France et d'Espagne, réunies à Cadix, lui fut confié; mais la capitulation de l'Égypte et les préliminaires de paix avec l'Angleterre rendirent cet armement sans objet. Lorsque le tribunat, en 1804, eut émis la proposition de conférer au premier consul le titre d'empereur (proposition qui fut bientôt adoptée par le sénat), les équipages s'assemblèrent, et exprimèrent un vœu conforme. En adressant cette adhésion, Truguet, dans une longue lettre écrite à bord du *Vengeur*, s'exprimait ainsi : « En me chargeant de vous transmettre ce vœu si bien senti, permettez-moi de vous offrir avec franchise le mien personnel... Conservez le titre de premier consul, titre bien supérieur, par l'éclat que vous lui avez donné, à ceux de roi et d'empereur. » Cette lettre paraît être restée sans réponse; mais le 1er mai, avant de la connaître, Napoléon avait écrit au ministre Decrès : « Je n'ai pu voir qu'avec beaucoup de mécontentement que, malgré mon intention bien soutenue que les vaisseaux en rade de Brest levassent l'ancre tous les jours, afin d'exercer les équipages, de harceler l'ennemi, aucun vaisseau, pendant tout le cours de l'année, n'a appareillé, de sorte que l'on a permis à l'ennemi de bloquer, avec un petit nombre de bâtiments, une escadre considérable. L'amiral Truguet, dans le compte qu'il vous a rendu, n'ayant justifié par aucune raison suffisante l'inexécution de mes ordres, mon intention est qu'il soit rappelé. » Truguet avait refusé le titre de grand officier de la Légion d'honneur, qui lui avait été accordé le 25 prairial an XII (1), et il cessa dès lors de recevoir la solde d'officier général et de faire partie du conseil d'État. Sa disgrâce dura cinq ans. En 1809, il commanda les débris de l'escadre de Rochefort, incendiée par les Anglais dans la rade de l'île d'Aix, et fut appelé le 24 mars 1811 à la préfecture des provinces maritimes de la Hollande, qu'il ne quitta, en 1813, qu'après avoir assuré le retour en France de ses compatriotes. Il fit à l'accomplissement de cette obligation généreuse le sacrifice de sa liberté, et demeura prisonnier jusqu'à la signature de la paix. Nommé grand'croix de la Légion d'honneur et comte par Louis XVIII (2 et 24 sept. 1814), il resta étranger aux événements des Cent-jours. Il entra le 5 mai 1819 dans la chambre des pairs, où il ne prit la parole que dans les discussions relatives à la marine. Enfin, le 19 novembre 1831, il fut nommé amiral honoraire. On trouve dans les *Annales maritimes* (1822, t. II de la 2e partie) le *Rapport fait en 1788 par M. Truguet, major de vaisseau, sur les cartes marines levées par lui dans les mers du Levant.* E. R.

Rousselin, *Éloge de Truguet*, dans *le Moniteur univ.* du 5 juillet 1840. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. IV. —. Hennequin, *Biogr. maritime*. — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. II. — *Corresp. de Decrès*, t. I, p. 1.

TRUMBULL (Sir *William*), homme d'État anglais, né en 1636, à East-Hampstead (Berkshire), mort le 14 décembre 1716, dans le même lieu. Son père avait siégé au parlement; son grand-père avait représenté Jacques Ier et Charles Ier dans les Pays-Bas. Quant à lui, étudiant d'Oxford, il reçut une éducation forte, et prit le diplôme de docteur ès lettres. Ayant embrassé la carrière du barreau, il acquit en peu de temps une clientèle nombreuse, et devint chancelier

(1) Il lui fut rendu le 23 octobre 1811.

du diocèse de Rochester, puis greffier du sceau en survivance de Ph. Warwick, qui mourut en 1682. L'année suivante il accompagna lord Dartmouth à Tanger en qualité de juge avocat de la flotte. Ses services furent reconnus par le titre de chevalier, et en 1685 il partit pour la France comme envoyé extraordinaire. Témoin de la révocation de l'édit de Nantes, il s'employa avec beaucoup d'activité à donner asile aux protestants, à les héberger dans son hôtel, à leur faciliter le passage en Angleterre, conduite qui déplut singulièrement à la cour de Versailles sans être plus agréable à celle de Londres. Quand Jacques II eut jeté le masque et tendit au rétablissement de la foi romaine avec l'aide de la France, Trumbull fut rappelé, et envoyé en ambassade auprès du sultan (1686). A son retour il remplit, sous le règne de Guillaume III, les charges de lord du Trésor (1691) et de secrétaire d'État (1695); mais il résigna celle-ci en décembre 1697, se plaignant que ses collègues le traitaient moins en ministre qu'en domestique. On le vit encore siéger pour l'université d'Oxford dans la chambre des communes. Au jugement de Burnet, il était instruit, actif, intègre, aussi profond jurisconsulte qu'éminent politique. Pope a rédigé en son honneur une épitaphe des plus louangeuses. Trumbull fut, comme on sait, le protecteur et l'ami constant de Pope; il aimait les lettres, et aida Dryden de ses conseils pour la traduction de *l'Énéide*.

Burnet, *Own times*. — Ruffhead, *Life of Pope*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

TRYPHIODORE (Τρυφιόδωρος), grammairien et poëte grec, vivait dans le quatrième ou cinquième siècle après J.-C. Tout ce que l'on sait de son histoire personnelle, c'est qu'il était né en Égypte. On ne possède rien de ses travaux comme grammairien, et ce qui reste de ses œuvres poétiques ne fait guère regretter la perte des autres. De son temps, l'originalité, l'inspiration avaient complétement disparu; on les remplaçait par l'érudition et une certaine habileté à manier la forme poétique. Tryphiodore n'est ni un écrivain incorrect ni un mauvais versificateur, mais d'ailleurs il n'offre aucune qualité remarquable. Il avait composé des poëmes dont les titres (Τὰ καθ' Ἱπποδάμειαν, Μαραθωνιακά) nous reportent aux antiquités mythologiques et historiques de la Grèce, et un autre poëme, dont le titre bizarre signifie *l'Odyssée moins une lettre* (Ὀδύσσεια λειπογράμματος). Eustathe prétend que dans cet ouvrage Tryphiodore n'avait admis aucun mot contenant la lettre σ; c'est possible, mais alors il n'avait pas nommé son héros. D'après Hesychius, il avait omis dans chaque livre de son poëme une lettre de l'alphabet : α dans le premier, β dans le second, et ainsi de suite : il est difficile de rien imaginer de plus ridicule qu'un pareil tour de force, et à peine peut-on regarder comme plus sérieux une *Paraphrase des paraboles d'Homère*, citée également sous le nom de Tryphiodore. Le seul ouvrage qui reste de lui est *la Destruction de Troie* (Ἰλίου ἅλωσις); il contient 691 vers. Le sujet est le même que celui du second livre de *l'Énéide*, mais il n'y a aucune comparaison à établir entre les deux œuvres; une seule scène, celle d'Hélène essayant d'amener les héros cachés dans le cheval de bois à se trahir, atteste quelque talent. Tryphiodore fut d'abord imprimé avec Coluthus et Quintus de Smyrne. Les éditions séparées publiées à Paris, 1557, et à Francfort, 1588, n'ont guère que le mérite de l'ancienneté; parmi les modernes, on cite celles de Merrick (Oxford, 1741, in-8°), de Bandini (Florence, 1765), de Northmore (Cambridge, 1791; Londres, 1804, in-8°), de Bodoni (Parme, 1796), de Schæfer (Leipzig, 1808), enfin celle de Wernicke (ibid., 1819, in-8°), qui peut dispenser de toutes les autres. Le texte et la traduction latine du poëme de Tryphiodore ont été publiés à la suite d'Hésiode, dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot. L. J.

Suidas, au mot Τρυφιόδωρος. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. I[er]. — Schœll, *Hist. de la littér. grecque*.

TSCHARNER (*Nicolas-Emmanuel*), littérateur suisse, né en 1727, à Berne, où il est mort, le 9 mai 1794. Sa famille était noble et ancienne. Il occupa les charges de bailli de Thurgau (1748), de membre du conseil souverain (1764), de grand bailli de Schenkenberg (1767), et de conseiller intime (1789). Chargé en 1782 de concilier les deux partis qui troublaient la paix dans la république de Genève, il s'acquitta honorablement de cette mission. La Société économique de Berne le choisit pour son président. On a de lui quelques écrits utiles, en allemand, entre autres une *Description du bailliage de Schenkenberg*.

TSCHARNER (*Vincent-Bernard*), frère du précédent, né en 1728, à Berne, où il est mort, le 16 septembre 1778. Il siégea au conseil souverain (1764), et fut bailli d'Aubonne (1769). On a de lui : *Historie der Eidgenossen* (Histoire de la Confédération helvétique); Zurich, 1756-68, 3 vol. in-8° : ouvrage inachevé; — beaucoup d'*articles* d'économie et de statistique, insérés dans les *Mémoires de la Société économique de Berne*; — des *poésies* et des *discours*, dispersés dans les recueils du temps. Il a trad. en français les *Poésies de Haller* (Zurich, 1752, in-12; Berne, 1760, 2 vol. in-12, et 1775, in-8°). La plupart des articles du *Dictionnaire de la Suisse* (Zurich, 1773, in-8°), sont dus à sa plume.

Leu, *Helvetisches Lexicon*, avec le suppl. de Holzhalb.

TSCHERNING (*André*), poëte allemand, né le 18 novembre 1611, à Bunzlau (Silésie), mort le 27 septembre 1659, à Rostock. Reçu maître ès arts dans cette dernière ville (1644), il y obtint en 1645 la chaire de poésie. Disciple favori d'Opitz, il a écrit en vers selon les principes du maître : la diction et la versification sont correctes, ses pensées sont judicieuses, ses images

bien choisies; mais on sent trop dans ses vers le travail et la réflexion. Le principal avantage qu'il a sur ses contemporains, c'est sa modestie et son respect pour le précepte d'Horace *Novum prematur in annum*. On a de lui : *Lob der Buchdruckerey* (Éloge de l'imprimerie), en vers; Breslau, 1640, in-4°; — *Deutscher Gedichte Frühling* (Printemps de mes poésies allemandes); ibid., 1642, 1649, in-8°; — *Vortrab des Somers deutscher Gedichte* (Avant-coureur de l'été de mes poésies allemandes); Rostock, 1655, in-8°; — *De nonnullis linguæ germanicæ abusibus*; Lubeck, 1658, in-12; trad. en allemand (Amst., 1718, in-4° : travail estimable, qui, au jugement de Gottsched, a beaucoup contribué à donner à la langue allemande des règles et des formes régulières; — *Schreib-und Sprach kunst der edlen Poeterey* (Grammaire et rhétorique de la poésie); Lubeck, 1659, in-12. En 1642 Tscherning publia une traduction allemande annotée des *Proverbes d'Ali*. Un choix de ses poésies se trouve dans la *Bibliothek* de Muller, t. VI.

Witten, *Diarium*, et *Memoriæ philosophorum*. — Jœrdens, *Lexikon*, t. V. — Kuttner, *Charaktere deutscher Dichter*.

TSCHIRNHAUSEN (*Ehrenfried-Walter* DE), physicien et mathématicien allemand, né le 10 avril 1651, à Kieslingswalde, près Gœrlitz, mort le 11 octobre 1708, dans le même lieu. D'une ancienne famille noble, originaire de Moravie, il reçut une éducation soignée, et montra une aptitude spéciale pour les mathématiques, dont l'étude avait pour lui le plus grand charme. Il alla en 1668 compléter son instruction à Leyde; il s'y lia avec le baron de Niewland, qui ayant eu 1672, lors de la guerre de la Hollande contre la France, reçu le commandement d'un régiment, décida son ami à y entrer comme volontaire. Après avoir servi pendant dix-huit mois, il visita l'Angleterre, la France et l'Italie, passa quelque temps à la cour de l'empereur Léopold, et de retour dans ses terres se consacra entièrement à l'étude des sciences. Il adopta dès lors un genre de vie des plus simples, et réglé de façon à favoriser le plus possible l'activité et l'énergie de l'esprit; les détails qu'il a donnés sur la façon dont il disposait dans ce but sa journée, selon les différentes saisons, sont extrêmement curieux. En 1682 il se rendit pour la troisième fois à Paris, afin d'y soumettre à l'Académie des sciences des verres brûlants d'une force extraordinaire, qu'il venait d'inventer; ces verres, qui depuis ont reçu le nom de *caustiques de Tschirnhausen*, enflammaient en un instant le bois le plus vert, fût-il même mouillé, et vitrifiaient aussi vite la faïence, les tuiles et autres matières fusibles. Nommé à cette occasion membre associé de l'Académie, Tschirnausen eut avec La Hire une discussion sur la génération des courbes de ces caustiques. Il alla ensuite passer quelque temps en Hollande, et y fit imprimer sa *Medicina mentis*, qui contribua beaucoup à donner en Allemagne une meilleure direction à la philosophie. Puis il s'occupa de donner aux instruments optiques plus de puissance qu'ils n'en avaient encore eu, et obtint à cet effet de l'électeur de Saxe l'autorisation d'établir jusqu'à trois verreries. Il y dirigea le travail des fameux miroirs convexes qui firent en 1700 l'étonnement du monde savant. Celui qu'il céda au duc d'Orléans avait trois pieds de diamètre, pesait cent soixante livres et avait été tiré d'une masse de verre du poids de sept quintaux. Il en présenta un pareil à l'empereur Léopold, qui voulut en récompense le créer baron ; mais il refusa ce titre, comme il le fit plus tard pour l'office de conseiller d'État que le roi de Pologne lui destinait, et il ne voulut accepter que le portrait de l'empereur. En 1701 il revint à Paris, et communiqua à l'Académie deux mémoires, où il donnait l'idée d'une méthode de calcul beaucoup plus simple que celle des infiniment petits, et au moyen de laquelle il prétendait pouvoir résoudre les problèmes de la géométrie supérieure, notamment celui des tangentes aux courbes (1). A la même époque Tschirnhausen aurait communiqué à Homberg le secret d'imiter la porcelaine de Chine, mais sous la condition de ne pas le divulguer; et il aurait ainsi précédé de plusieurs années Bœttiger. Il passa le reste de sa vie occupé, comme par le passé, à étudier la nature; il supporta avec constance les vifs chagrins domestiques qui l'atteignirent à cette époque. Il chercha souvent à tirer de l'obscurité les savants de mérite, auxquels il fournissait généreusement les moyens de se produire, de même qu'il n'hésitait pas à se charger des frais d'impression d'ouvrages qu'il croyait utiles au public. Outre quelques mémoires insérés dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, on a de lui, : *Medicina corporis, seu Cogitationes de conservanda sanitate*; Amst., 1686, in-4°; — *Medicina mentis, seu Tentamen genuinæ logicæ in qua disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*; ibid., 1687, in-4° : cet ouvrage remarquable, réimpr. avec le précédent (Leipzig, 1695, in-4°), est écrit d'un style pur, élégant et plein de chaleur; l'auteur y a semé à profusion les vues les plus saines et les plus ingénieuses, mais il a eu tort de vouloir astreindre les recherches philosophiques à une méthode rigoureusement mathématique, idée qui fut plus tard reprise par le célèbre Chr. Wolf.

Leben Tschirnhausens; Gœrlitz, 1709, in-12. — Fontenelle, *Éloges*. — Fulleborn, *Beyträge zur Gesch. der Philosophie*. — Hirsching, *Handbuch*. — *Dict. des sciences philos.*

TSCHUDI (*Gilles*), historien suisse, né en 1505, à Glaris, où il est mort, en février 1572. Il était d'une famille noble, qui s'était distin-

(1) *Voy.* à ce sujet l'*Hist. de l'Académie des sciences*, 1701 à 1705, et les observations de J. Bernoulli dans les *Acta erud.* de Leipzig.

guée dans la carrière des armes. Il eut d'abord pour précepteur Zwingle; puis son éducation fut confiée au poëte Glareanus, qui l'emmena à Paris, où il connut Lefèvre d'Étaples. Il s'appliqua ardemment à l'étude des langues anciennes, de l'histoire et des antiquités. Les leçons de ces savants maîtres imprimèrent de la clarté à ses pensées et de la justesse à son esprit. Revenu dans son pays en 1528, il assista aux conférences religieuses d'Einsiedeln, et ne se montra pas hostile à l'établissement de la réforme. Bailli de Sargans, en 1529, puis administrateur du district de Baden (1533), il se démit de cette magistrature en 1541, et la reprit huit ans plus tard, après avoir passé ce laps de temps au service de la France. Depuis 1558 il occupa le poste de *landamman* du canton de Glaris. Bien qu'il fût attaché au catholicisme, il s'éleva au-dessus des vues personnelles lorsqu'il fallut prononcer un jugement sur les questions brûlantes du temps, et par cette sage impartialité, qui lui valut la confiance générale, il parvint presque toujours à apaiser l'effervescence de ses compatriotes, divisés par la religion. En 1559 il fut compris dans la députation envoyée à la diète d'Augsbourg, pour obtenir de Ferdinand I[er] la sanction des priviléges de la confédération; l'empereur non-seulement accéda à la sollicitation des députés, mais encore il renouvela à Tschudi ses titres de noblesse. Il consacra toute sa vie à l'étude de l'histoire nationale, et laissa un grand nombre d'écrits, dont voici les principaux : *Descriptio de prisca ac vera Alpina Rhætia, cum Alpinarum gentium tractu;* Bâle, 1538, 1560, in-4° : cette description, écrite par Tschudi en allemand, fut mise en latin à l'insu de l'auteur, par Sébastien Munster; — *Schweitzerische chronik* (Chronique de la Suisse depuis 1000 jusqu'à 1470); Bâle, 1734, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage, publié par les soins de J.-R. Iselin, valut à l'auteur le nom de *père de l'histoire suisse;* il est remarquable par la richesse des faits ainsi que par un style plein de simplicité et d'énergie; — *Beschreibung von dem Ursprung, Land-Marchen, alten Namen und Mutter-Sprache Galliæ Comatæ* (Description de l'origine, des contes populaires, des noms anciens et des langues de la *Gallia Comata*); Constance, 1758, in-fol.; — *Veteris Helvetiæ delineatio,* dans les *Scriptores rerum basil.;* — *De Lentiensium, Germanorum, Aug. Vindelic., Octodori Veragrorum, equestris coloniæ, nomine et situ,* dans les *Scriptores rerum german.* de Sichard. Beaucoup des travaux historiques de Tschudi n'ont pas vu le jour, notamment une suite de sa *Chronique*, jusqu'en 1569; *Antiquitates Helvetiæ; Chronicon Helvetiæ,* depuis 563 jusqu'à 742; *Topographia und Historie der Alten Rhætiern; Synopsis præcipuarum donationum in Helvetia factarum monasteriis et ecclesiis,* 613-1291; *Historie der Auszuegen der Cimbrieren, Teutoner, Tigurineren, Tugiern und Ambronen; Beschreibung des Cappeler-Kriegs von* 1531 (Histoire de la guerre de Cappel en 1531); *Historie der Religions-Reformation des Lands Glarus; Historia chronographica rerum in Helvetia et alibi gestarum,* contenant le neuvième siècle; *Lebens-Beschreibung der Æbten von St-Gallen bis an.* 1329 (Biographie des abbés de Saint-Gall jusqu'à 1329); *Chronicon Einsidlense usque ad an.* 1226; *Explicationes antiquorum inscriptionum, ponderum, nummorum, numerorum,* etc.; *Alte Lieder der Eidgenossen* (les Vieux chants suisses); *Geographia Galliæ antiquæ, Germaniæ, Hispaniæ, Italiæ, Pannoniæ, Norici, Britanniæ, Asiæ, Africæ; Verzeichnissen von den Hertzogen von Allemanien* (Catalogue des ducs d'Allemagne, des évêques de Constance, de Bâle, de Strasbourg, etc.); un recueil considérable de cartes, de généalogies des anciennes familles suisses, des chroniques des évêchés et des abbayes de la Suisse, et d'autres travaux moins importants. Ces manuscrits se trouvent dans les bibliothèques de Zurich, de Saint-Gall, de Glaris, etc.

J. Fuchs, *Æg. Tschudi's Leben und Schriften;* Saint-Gall, 1805, 2 vol in-8°. — Leu, *Helvet. Lexicon,* avec suppl. de Holzhalb.

TSCHUDI (*Dominique*), historien, de la famille du précédent, né en 1596, à Baden, où il est mort, en 1654. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fut abbé de Muri. On a de lui : *Origo et genealogia comitum de Hapsburg;* Constance, 1651, in-8° : ce livre curieux eut plusieurs éditions.

TSCHUDI (*Jean-Henri*), historien, né le 19 juillet 1670, à Glaris, mort le 8 mai 1729, à Zurich. Après avoir fait ses études à Zurich et à Bâle, il devint curé de Schwanden (1719), et publia beaucoup d'ouvrages, religieux et historiques, parmi lesquels nous rappellerons les suivants; — *Beschreibung des Lands Glarus* (Description du canton de Glaris); Zurich, 1714, in-8°; — *Leben des Ritters von St-Georg* (Vie du chevalier de Saint-Georges, prétendant à la couronne de la Grande-Bretagne); Cologne, 1714, in-8°; — *Anmerkungen über der Calender* (Remarques sur le calendrier); Zurich, 1714, in-8°; — *Monatliche Gespræch* (Conversation du mois); ibid., 1714-26, 12 vol. in-8°; — *Nachricht von dem Jesuiter-Orden* (Notice sur l'ordre des Jésuites); Cologne, 1716, in-8°. On possède encore de lui en manuscrit : *Gallus Hiberno-Venetus,* dont une traduction allemande parut en 1711, in-4°; et *Lexicon universale glaronense.*

Leu, *Helvet. Lexicon* avec suppl. de Holzhalb.

TSEU-SSE, philosophe chinois, né vers 515, mort vers 453 avant J.-C. Son véritable nom était *Youan-hian*. Petit-fils de Confucius, il fut l'un de ses principaux disciples. Il avait trente-sept ans lorsqu'il perdit son aïeul : ne se jugeant pas

encore assez instruit, il se fit le disciple de Tching-seu, formé comme lui par les leçons de l'illustre philosophe. Plus tard, il alla s'établir dans une chaumière pour y cultiver en paix la sagesse. Son premier titre est l'ouvrage intitulé : *Tcheung-young, ou l'Invariable milieu*, dans lequel il traite, en XXIII chapitres, du *milieu*, sorte d'état moral qu'il considère comme l'état moyen auquel doivent tendre toutes les actions humaines, auquel doivent se réduire toutes les passions, et qui seul est compatible avec les inspirations du ciel, les vues de la nature, la voix de la raison et la pratique de la vertu. Abel Remusat, dans le t. X des *Notices et extraits des manuscrits*, en a donné une édition critique renfermant, outre le texte chinois, la version mandchoue et une double traduction entièrement nouvelle, en français et en latin. Tseu-sse mourut à l'âge de soixante-deux ans.

Remusat, *Mélanges*. — Pauthier, *La Chine*.

TUBY (*Giovanni-Battista*), dit *Tuby le romain*, sculpteur, né à Rome, en 1635, mort à Paris, le 9 août 1700. Il fut probablement élève de l'Algarde. Appelé en France avec Domenico Guidi pour exécuter les décorations inventées par Le Brun pour Versailles et Trianon, il fut admis dans l'Académie de peinture comme agrégé (1663), puis comme titulaire (1676), et y figura depuis 1680 parmi les professeurs. Il copiait l'antique avec une fidélité assez rare à cette époque, ainsi que l'atteste une belle répétition du *Laocoon*, placé au parc de Versailles. Les ouvrages de sa composition, bien que se ressentant du goût du temps, ne sont pourtant pas sans mérite. Parmi ceux destinés à Versailles, les principaux furent les groupes de *Flore*, de *la Paix*, et d'*Apollon sur son char*, les statues de l'*Amour*, de *Galathée* et de la *Poésie lyrique*, et un beau vase de marbre où il a représenté en relief la *Campagne de Louis XIV en Flandre*. Paris lui doit la figure de *la Religion*, accompagnant le tombeau de Colbert, et celle de *l'Immortalité*, placée sur celui du médecin La Chambre à Saint-Eustache. Le tombeau de Turenne, dessiné, comme celui de Colbert, par Le Brun, et qui de Saint-Denis a été transféré à l'église des Invalides, fut exécuté par Tubi, à l'exception des deux statues de *la Sagesse* et de *la Valeur*, dues au ciseau de Marsy. Cet artiste avait un logement aux Gobelins, et ce fut là qu'il mourut, laissant de Suzanne Dutay, fille d'un peintre, un fils qui cultiva aussi la sculpture, et une fille, mariée au sculpteur Jacques Prou. E. B—N.

Fontenai, *Dict. des artistes*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Magasin pitt.*, t. XV. — E. Soulié, *Descript. de Versailles*.

TUBERO (*Quintus Ælius*), ami de Cicéron, vivait dans le premier siècle av. J.-C. Nous le connaissons par les ouvrages et la correspondance de Cicéron. Il avait été son camarade d'école, et il fut son compagnon dans la guerre sociale. Après avoir été lieutenant de Quintus Cicéron en Asie, il revint à Rome, et embrassa la cause du sénat lors de la rupture de Pompée et de César. Il fut nommé à cette occasion gouverneur de l'Afrique; mais Atius Varus et Quintus Ligarius, quoique du même parti, refusèrent de lui remettre la province. Tubero revint auprès de Pompée, et après la défaite de Pharsale il obtint sa grâce du vainqueur. Il était fort instruit, et s'occupait d'histoire et de philosophie. Ænésidème lui dédia un traité sur le scepticisme de Pyrrhon. Les rares fragments qui restent de ses écrits historiques ont été réunis par Frotscher. L. J.

Cicéron, *Pro Ligario*, 4, 7, 8; *Ad Quint. frat.*, t. I. — Orelli, *Onomasticon tullianum*. — Drumann, *Geschichte Roms*, t. VI.

TUCKER (*Abraham*), métaphysicien anglais, né le 2 septembre 1705, à Londres, mort le 20 novembre 1774, à Betchworth (Surrey). Son père, qu'il perdit en bas âge, était un riche marchand, qui le laissa sous la tutelle d'un oncle, sir Isaac Tillard, gentilhomme plein d'honneur et de probité. A l'université d'Oxford il s'appliqua surtout aux mathématiques et à la philosophie, apprit l'italien et le français, et se rendit même habile dans la musique. Puis il compléta son éducation en suivant un cours de droit dans la société d'Inner-Temple. En 1727 il acheta le domaine de Betchworth, et ce fut dans cette riante retraite qu'il passa le reste de sa vie. Peu ambitieux des honneurs publics, il vécut à l'écart, pour ses filles, à qui il servit de maître, pour quelques amis, assez éclairés pour partager ses goûts studieux, et surtout pour le travail. Il se piquait de philosophie, et, comme Franklin, il avait assigné à chaque moment de ses journées une occupation fixe et régulière. Frappé en 1771 d'une cécité complète, il n'interrompit le cours de ses études favorites que pendant le temps nécessaire à la construction d'un ingénieux appareil qui lui permit d'écrire avec une netteté singulière. Tucker était né avec du bon sens, un caractère aimable et enjoué, un tour d'esprit original; il s'habitua de bonne heure à réfléchir, et à consigner au papier les fruits de ses observations et de ses lectures. Il résulta de cette habitude un livre bizarre, intitulé *the Light of nature pursued*, ou plutôt une interminable série de traités ou de simples remarques sur les sujets les plus divers, jetés sans lien, sans ordre, écrits d'un style rude et diffus, mais souvent pensés avec force et toujours avec la plus entière indépendance. « L'exercice de ma raison, a-t-il dit de lui-même, a été l'effort constant de toute ma vie. » Le recueil dont nous parlons parut à Londres, 1765-1776, 7 vol. in-8°, et fut réimpr. en 1805, en 1837 et en 1852; Hazlitt en a donné un abrégé estimé. Nous citerons encore de Tucker : *The Picture of artless love* (Londres, 1754, in-8°), choix des lettres que lui

avait adressées sa femme durant ses voyages; et *the Country gentleman's advice to his son* (1755, in-8°). P. L—Y.

Sir H. Mildmay, à la tête de *Light of nature*, édit. 1852. — J. Mackintosh. *Diss on the ethical philosophy*. — Manning, *Hist. of Surrey*. — Chalmers, *Gen. biogr. dict.*

TUCKER (*Josiah*), publiciste anglais, né en 1711, à Laugharne (pays de Galles), mort le 4 novembre 1799, à Gloucester. Il était fils d'un fermier, qui au prix de pénibles sacrifices lui fit donner une éducation libérale à l'université d'Oxford. Après avoir reçu les ordres, il obtint un des vicariats de Bristol, et dut ensuite au patronage de l'évêque de cette ville, Butler, un canonicat puis la cure de Saint-Étienne (1749). Ajoutons qu'en 1758 il alla résider à Gloucester en qualité de doyen. C'est principalement comme publiciste que Tucker a mérité une place honorable parmi les penseurs indépendants de son siècle, et c'est au long séjour qu'il fit dans une grande cité commerciale qu'il faut en grande partie attribuer le caractère dominant de ses théories politiques. Ses écrits sont nombreux, on les a réimprimés plusieurs fois; mais comme personne ne s'est donné la peine de les réunir, ils sont devenus aujourd'hui extrêmement rares. Observateur sagace, logicien hardi, il joignait à un sens droit des vues originales et une sûreté de coup d'œil qui le mettent hors de pair avec ses contemporains. Dans beaucoup de questions il a devancé Adam Smith et il s'est rencontré avec Turgot. Dès 1748, c'est-à-dire en abordant les matières si obscures alors de l'économie politique, il dénonçait, dans l'essai intitulé *On the Advantages and disadvantages which respectively attend France and Great Britain with regard to trade*, les tailles, la gabelle, les octrois, les monopoles, les maîtrises comme autant d'obstacles au développement du travail, et proposait, en même temps que l'affranchissement du commerce, l'union complète de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, l'extension de la navigation des canaux et rivières, et un système d'entrepôts d'objets d'importation au choix des marchands. Un autre essai (*the Case of going to war for the sake of trade*; 1763, in-8°), destiné à réfuter ce préjugé que la guerre favorise le progrès du commerce, eut l'honneur d'être traduit en 1765 par Turgot. La même question est traitée, avec plus de détails et des applications particulières à la guerre d'Amérique dans une série de lettres adressées à Necker, et qui ont pour titre : *Cui bono, or an Enquiry what benefits can arise either to the English or the Americans, the French, Spaniards or Dutch from the greatest victories or successes in the present war* (1782, in-8°). Mais le plus remarquable des écrits de ce genre de Tucker est celui (*Reflections on the present matters in dispute*; 1785, in-8°) dans lequel au sujet de l'état si critique de l'Irlande il suggérait l'idée d'affranchir le commerce de ce pays; en outre, il proposait de décréter une semblable mesure pour les contrées situées au delà du cap de Bonne-Espérance, ainsi que pour l'Égypte et les échelles du Levant, et d'admettre l'entrée libre du sucre et autres denrées coloniales, le rappel des lois et règlements qui restreignaient la navigation, la libre circulation des céréales. On doit regretter pour l'honneur de son nom que Tucker n'ait pas donné suite au projet qu'il avait entrepris, à la demande de l'évêque Hayter, de composer un ouvrage méthodique sur le commerce. Ses écrits politiques, moins connus aujourd'hui, témoignent au même degré de sa modération et de son esprit de justice. Ainsi on le vit s'élever avec force contre la politique étroite et jalouse qui refusait aux étrangers d'une part les lettres de naturalité, aux catholiques et aux juifs de l'autre l'égalité des droits politiques, et sur ce point il heurta si fort le sentiment national qu'un jour le peuple de Bristol, ameuté, le brûla en effigie. Lors de la révolte des colonies d'Amérique, il ne prit point parti pour elles, mais dès le premier jour il proposa de les abandonner. Cette opinion, plusieurs fois exprimée et développée dans ses brochures, le jeta dans une guerre de plume d'où sortit son *Treatise concerning civil government* (1781, in-8°), ouvrage dirigé contre Price, Priestley et Molyneux, c'est-à-dire contre le parti populaire, et qui montre chez l'auteur une tendance marquée vers la forme aristocratique. Malgré les railleries de Warburton, qui l'accusait « de faire du commerce sa religion et de la religion son commerce », Tucker fut un prêtre pieux, attentif à ses devoirs, et même un théologien instruit; mais il serait inutile d'en fournir les preuves puisqu'on a depuis longtemps oublié ses *Sermons*, sa *Défense de l'Église anglicane*, ses *Lettres à Kippis*, pour ne se rappeler que ses courageux efforts en faveur d'intérêts d'un ordre plus élevé. P. LOUISY.

Gentleman's Magazine, t. LXIX. — Seward, *Anecdotes*. — *The English cyclop.*, biogr.

TUCKEY (*James-Hingston*), voyageur anglais, né à Greenhill (Irlande), en août 1776, mort le 4 octobre 1816. Il entra en 1791 dans la marine royale, et se distingua pendant la guerre contre la France. En 1802 il fut nommé premier lieutenant du *Calcutta*, qui avait pour mission de fonder une nouvelle colonie dans la Nouvelle-Galles du Sud, et explora avec soin le détroit de Bass et Port-Philip. En 1805, après son retour en Europe, son bâtiment fut pris par les Français, et malgré les efforts de ses amis il resta prisonnier jusqu'à la paix générale. Interné d'abord à Verdun, il y épousa la fille d'un capitaine de la compagnie des Indes. En 1815 il obtint le commandement d'une expédition destinée à remonter le Zaïre et à découvrir si ce fleuve n'est que la continuation du Niger. Il s'embarqua en compagnie de plusieurs savants le 19 mars 1816 sur *le Congo*, ayant avec lui le

transport *la Dorothée*, mouilla le 30 juin à Malembe, sur la côte de Congo, entra le 18 juillet dans le Zaire, remonta ce fleuve d'abord avec *le Congo*, ensuite, quand le cours du fleuve devint trop étroit, à bord de chaloupes, et ayant rencontré une cataracte, il poursuivit sa route d'investigation à terre, et pénétra à plus de 280 milles dans l'intérieur. Le mauvais vouloir des indigènes le força de retourner sur ses pas, les maladies décimèrent son équipage, et il arriva lui-même mourant à bord de *la Dorothée*. Outre la relation de son voyage à Port-Philip (Londres, 1805, in-8°) et celle de l'exploration du Zaire (ibid., 1818, in-4°, avec une carte et figures, traduite en français, Paris, 1818, 2 vol. in-8°), on a de lui : *Maritime Geography*; Londres, 1815, 4 vol. in-8° : ouvrage écrit pendant la captivité de l'auteur.

Rose, *Biogr. Dictionary*.

TUDÈLE. *Voy*. BENJAMIN.

TUDOR. *Voy*. MARIE.

TUET (*Jean-Charles-François*), littérateur français, né à Ham, le 5 août 1742, mort à Sens, le 26 décembre 1797. Après avoir achevé ses études au collège des Grassins à Paris, il devint professeur dans le même établissement, et se fit si vite remarquer par son habileté à enseigner, que le recteur de l'université le choisit, bien qu'il n'eût que vingt-deux ans, pour diriger le collège de Sens, après l'expulsion des Jésuites, en 1764. Tuet, qui unissait la modestie au talent, refusa une charge trop au-dessus de son âge, et accepta seulement la place de professeur d'humanités; il garda cette chaire jusqu'en 1782, où sa passion pour l'étude le détermina à la quitter. Il était depuis 1780 chanoine de la cathédrale de Sens. Les dernières années de sa vie se passèrent dans la tristesse et la misère, la révolution l'ayant privé de son bénéfice, et son caractère ecclésiastique l'exposant à des tracasseries et à des craintes continuelles. Il a laissé : *Éléments de poésie latine*; Sens, 1778, in-12 : il y a plusieurs éditions de ce livre; la dernière est de 1820, Paris, in-12; — *Guide des humanistes, ou Premiers principes du goût, développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poëtes latins et français*; Sens, 1780, in-12 : réimpr. encore plus souvent que le précédent; dernière édit., Paris, 1835, in-12; — *Matinées sénonaises, ou Proverbes français suivis de leur origine*, etc.; Sens, 1789, in-8° : un des livres les mieux faits sur ce sujet, selon G. Duplessis, qui avait acquis la seconde partie inédite préparée par l'auteur; ce manuscrit a été vendu en 1852; — *Projet sur l'usage que l'on peut faire des livres nationaux*; Paris (Melun), 1790, in-8°. On cite aussi au nombre des manuscrits de Tuet un ouvrage dont le titre excite la curiosité : *Dictionnaire néologique, ou Recueil raisonné d'expressions et de termes produits par la révolution*.

TUET (*Esprit-Claude*) (1), auteur ascétique, frère puîné du précédent, né vers 1745, mort vers 1787. Il fut prêtre dans le diocèse de Noyon, puis vicaire de Saint-Médard à Paris. On a de lui : *Moyens convenables aux personnes du monde pour arriver à la perfection chrétienne*; Paris, 1778, in-18; — *Moyens convenables aux personnes chrétiennes pour passer saintement le temps de l'Avent*; Paris, 1780, in-12; — *Oraison funèbre de Christ. de Beaumont, archevêque de Paris*; Paris, 1782, in-8°; — *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages*; Paris, 1785, in-8°, et 1786, 1787, in-8°, avec des suppléments.

Biogr. de la Somme, 1835-38, 2 vol. in-8°.

TUFO (*Giambattista* DEL), historien italien, né vers 1546, à Aversa, mort le 13 juin 1623, à Naples. D'une noble et ancienne famille, il se destina à la vie religieuse, et embrassa en 1568 la règle des Théatins. Ses vertus et son érudition autant que sa naissance le firent charger de diverses missions relatives à son état. Appelé en 1584 à l'évêché d'Acerra, il le quitta en 1603 pour terminer ses jours dans la retraite. Il est auteur d'une *Istoria della religione de' padri clerici regolari*; Rome, 1609-16, 2 vol. in-fol.; ses supérieurs la trouvant défectueuse chargèrent Silos de la refondre complétement et de la rédiger en latin.

J. Silos, *Hist. clericorum regularium*; Rome, 1650-56, 2 vol. in-fol. — G.-B. Testa, *Cronologia della famiglia del Tufo*; Naples, 1627, in-4°.

* **TULASNE** (*Louis-René*), botaniste français, né le 12 septembre 1815, à Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire). Il fit d'abord son droit à Poitiers, puis il étudia la botanique. Il avait été choisi pour collaborateur par Auguste de Saint-Hilaire, qui préparait alors une *Revue de la Flore brésilienne*, et il prenait part à ce travail, lorsqu'en 1842 il devint aide naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, place qu'il occupe encore aujourd'hui. Bientôt les questions relatives à la reproduction des végétaux, tant phanérogames que cryptogames, devinrent l'objet de ses recherches. En 1854, l'Académie des sciences l'admit au nombre de ses membres, en remplacement d'Adrien de Jussieu. Il a publié en société avec son frère Charles : *Fungi hypogæi; Histoire et monographie des champignons hypogés*; Paris, 1851, in-fol., pl., : on y trouve la description de cent vingt-quatre espèces comprises dans vingt-cinq genres. Ce travail, le plus important qui ait été fait depuis longtemps sur les champignons, a été inséré dans les *Mém. des savants étrangers* de l'Institut; — *Selecta fungorum carpologia*; Paris, impr. imp., 1861-1863, t. I-II, in-fol. : l'ouvrage complet formera trois volumes. Nous citerons encore de M. Tulasne seul : *Légumineuses ar-*

(1) Il écrivait son nom *Thuet*.

avait adressées sa femme durant ses voyages; et *the Country gentleman's advice to his son* (1755, in-8°). P. L—y.

Sir H. Mildmay, à la tête de *Light of nature*, édit. 1852. — J. Mackintosh. *Diss on the ethical philosophy*. — Manning, *Hist. of Surrey*. — Chalmers, *Gen. biogr. dict.*

TUCKER (*Josiah*), publiciste anglais, né en 1711, à Laugharne (pays de Galles), mort le 4 novembre 1799, à Gloucester. Il était fils d'un fermier, qui au prix de pénibles sacrifices lui fit donner une éducation libérale à l'université d'Oxford. Après avoir reçu les ordres, il obtint un des vicariats de Bristol; et dut ensuite au patronage de l'évêque de cette ville, Butler, un canonicat puis la cure de Saint-Étienne (1749). Ajoutons qu'en 1758 il alla résider à Gloucester en qualité de doyen. C'est principalement comme publiciste que Tucker a mérité une place honorable parmi les penseurs indépendants de son siècle, et c'est au long séjour qu'il fit dans une grande cité commerciale qu'il faut en grande partie attribuer le caractère dominant de ses théories politiques. Ses écrits sont nombreux, on les a réimprimés plusieurs fois; mais comme personne ne s'est donné la peine de les réunir, ils sont devenus aujourd'hui extrêmement rares. Observateur sagace, logicien hardi, il joignait à un sens droit des vues originales et une sûreté de coup d'œil qui le mettent hors de pair avec ses contemporains. Dans beaucoup de questions il a devancé Adam Smith et il s'est rencontré avec Turgot. Dès 1748, c'est-à-dire en abordant les matières si obscures alors de l'économie politique, il dénonçait, dans l'essai intitulé *On the Advantages and disadvantages which respectively attend France and Great Britain with regard to trade*, les tailles, la gabelle, les octrois, les monopoles, les maîtrises comme autant d'obstacles au développement du travail, et proposait en même temps que l'affranchissement du commerce, l'union complète de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, l'extension de la navigation des canaux et rivières, et un système d'entrepôts d'objets d'importation au choix des marchands. Un autre essai (*the Case of going to war for the sake of trade*; 1763, in-8°), destiné à réfuter ce préjugé que la guerre favorise le progrès du commerce, eut l'honneur d'être traduit en 1765 par Turgot. La même question est traitée, avec plus de détails et des applications particulières à la guerre d'Amérique dans une série de lettres adressées à Necker, et qui ont pour titre: *Cui bono, or an Enquiry what benefits can arise either to the English or the Americans, the French, Spaniards or Dutch from the greatest victories or successes in the present war* (1782, in-8°). Mais le plus remarquable des écrits de ce genre de Tucker est celui (*Reflections on the present matters in dispute*; 1785, in-8°) dans lequel au sujet de l'état si critique de l'Irlande il suggérait l'idée d'affranchir le commerce de ce pays; en outre, il proposait de décréter une semblable mesure pour les contrées situées au delà du cap de Bonne-Espérance, ainsi que pour l'Égypte et les échelles du Levant, et d'admettre l'entrée libre du sucre et autres denrées coloniales, le rappel des lois et règlements qui restreignaient la navigation, la libre circulation des céréales. On doit regretter pour l'honneur de son nom que Tucker n'ait pas donné suite au projet qu'il avait entrepris, à la demande de l'évêque Hayter, de composer un ouvrage méthodique sur le commerce. Ses écrits politiques, moins connus aujourd'hui, témoignent au même degré de sa modération et de son esprit de justice. Ainsi on le vit s'élever avec force contre la politique étroite et jalouse qui refusait aux étrangers d'une part les lettres de naturalité, aux catholiques et aux juifs de l'autre l'égalité des droits politiques, et sur ce point il heurta si fort le sentiment national qu'un jour le peuple de Bristol, ameuté, le brûla en effigie. Lors de la révolte des colonies d'Amérique, il ne prit point parti pour elles, mais dès le premier jour il proposa de les abandonner. Cette opinion, plusieurs fois exprimée et développée dans ses brochures, le jeta dans une guerre de plume d'où sortit son *Treatise concerning civil government* (1781, in-8°), ouvrage dirigé contre Price, Priestley et Molyneux, c'est-à-dire contre le parti populaire, et qui montre chez l'auteur une tendance marquée vers la forme aristocratique. Malgré les railleries de Warburton, qui l'accusait « de faire du commerce sa religion et de la religion son commerce », Tucker fut un prêtre pieux, attentif à ses devoirs, et même un théologien instruit; mais il serait inutile d'en fournir les preuves, puisqu'on a depuis longtemps oublié ses *Sermons*, sa *Défense de l'Église anglicane*, ses *Lettres à Kippis*, pour ne se rappeler que ses courageux efforts en faveur d'intérêts d'un ordre plus élevé. P. Louisy.

Gentleman's Magazine, t. LXIX. — Seward, *Anecdotes*. — *The English cyclop.*, biogr.

TUCKEY (*James-Hingston*), voyageur anglais, né à Greenhill (Irlande), en août 1776, mort le 4 octobre 1816. Il entra en 1791 dans la marine royale, et se distingua pendant la guerre contre la France. En 1802 il fut nommé premier lieutenant du *Calcutta*, qui avait pour mission de fonder une nouvelle colonie dans la Nouvelle-Galles du Sud, et explora avec soin le détroit de Bass et Port-Philip. En 1805, après son retour en Europe, son bâtiment fut pris par les Français, et malgré les efforts de ses amis il resta prisonnier jusqu'à la paix générale. Interné d'abord à Verdun, il y épousa la fille d'un capitaine de la compagnie des Indes. En 1815 il obtint le commandement d'une expédition destinée à remonter le Zaïre et à découvrir si ce fleuve n'est que la continuation du Niger. Il s'embarqua en compagnie de plusieurs savants le 19 mars 1816 sur *le Congo*, ayant avec lui le

transport *la Dorothée*, mouilla le 30 juin à Malembe, sur la côte de Congo, entra le 18 juillet dans le Zaire, remonta ce fleuve d'abord avec *le Congo*, ensuite, quand le cours du fleuve devint trop étroit, à bord de chaloupes, et ayant rencontré une cataracte, il poursuivit sa route d'investigation à terre, et pénétra à plus de 280 milles dans l'intérieur. Le mauvais vouloir des indigènes le força de retourner sur ses pas, les maladies décimèrent son équipage, et il arriva lui-même mourant à bord de *la Dorothée*. Outre la relation de son voyage à Port-Philip (Londres, 1805, in-8°) et celle de l'exploration du Zaire (ibid., 1818, in-4°, avec une carte et figures, traduite en français, Paris, 1818, 2 vol. in-8°), on a de lui : *Maritime Geography*; Londres, 1815, 4 vol. in-8° : ouvrage écrit pendant la captivité de l'auteur.

Rose, *Biogr. Dictionary*.

TUDÈLE. *Voy*. BENJAMIN.

TUDOR. *Voy*. MARIE.

TUET (*Jean-Charles-François*), littérateur français, né à Ham, le 5 août 1742, mort à Sens, le 26 décembre 1797. Après avoir achevé ses études au collége des Grassins à Paris, il devint professeur dans le même établissement, et se fit si vite remarquer par son habileté à enseigner, que le recteur de l'université le choisit, bien qu'il n'eût que vingt-deux ans, pour diriger le collége de Sens, après l'expulsion des Jésuites, en 1764. Tuet, qui unissait la modestie au talent, refusa une charge trop au-dessus de son âge, et accepta seulement la place de professeur d'humanités; il garda cette chaire jusqu'en 1782, où sa passion pour l'étude le détermina à la quitter. Il était depuis 1780 chanoine de la cathédrale de Sens. Les dernières années de sa vie se passèrent dans la tristesse et la misère, la révolution l'ayant privé de son bénéfice, et son caractère ecclésiastique l'exposant à des tracasseries et à des craintes continuelles. Il a laissé : *Éléments de poésie latine*; Sens, 1778, in-12 : il y a plusieurs éditions de ce livre; la dernière est de 1826, Paris, in-12; — *Guide des humanistes, ou Premiers principes du goût, développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poëtes latins et français*; Sens, 1780, in-12 : réimpr. encore plus souvent que le précédent; dernière édit., Paris, 1835, in-12; — *Matinées sénonaises, ou Proverbes français suivis de leur origine*, etc.; Sens, 1789, in-8° : un des livres les mieux faits sur ce sujet, selon G. Duplessis, qui avait acquis la seconde partie inédite préparée par l'auteur; ce manuscrit a été vendu en 1852; — *Projet sur l'usage que l'on peut faire des livres nationaux*; Paris (Melun), 1790, in-8°. On cite aussi au nombre des manuscrits de Tuet un ouvrage dont le titre excite la curiosité : *Dictionnaire néologique, ou Recueil raisonné d'expressions et de termes produits par la révolution*.

TUET (*Esprit-Claude*) (1), auteur ascétique, frère puîné du précédent, né vers 1745, mort vers 1787. Il fut prêtre dans le diocèse de Noyon, puis vicaire de Saint-Médard à Paris. On a de lui : *Moyens convenables aux personnes du monde pour arriver à la perfection chrétienne*; Paris, 1778, in-18; — *Moyens convenables aux personnes chrétiennes pour passer saintement le temps de l'Avent*; Paris, 1780, in-12; — *Oraison funèbre de Christ. de Beaumont, archevêque de Paris*; Paris, 1782, in-8°; — *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages*; Paris, 1785, in-8°, et 1786, 1787, in-8°, avec des suppléments.

Biogr. de la Somme, 1835-38, 2 vol. in-8°.

TUFO (*Giambattista* DEL), historien italien, né vers 1546, à Aversa, mort le 13 juin 1623, à Naples. D'une noble et ancienne famille, il se destina à la vie religieuse, et embrassa en 1566 la règle des Théatins. Ses vertus et son érudition autant que sa naissance le firent charger de diverses missions relatives à son état. Appelé en 1584 à l'évêché d'Acerra, il le quitta en 1603 pour terminer ses jours dans la retraite. Il est auteur d'une *Istoria della religione de' padri clerici regolari*; Rome, 1609-16, 2 vol. in-fol.; ses supérieurs la trouvant défectueuse chargèrent Silos de la refondre complétement et de la rédiger en latin.

J. Silos, *Hist. clericorum regularium*; Rome, 1650-55, 3 vol. in-fol. — G.-B. Testa, *Cronologia della famiglia del Tufo*; Naples, 1627, in-4°.

*TULASNE (*Louis-René*), botaniste français, né le 12 septembre 1815, à Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire). Il fit d'abord son droit à Poitiers, puis il étudia la botanique. Il avait été choisi pour collaborateur par Auguste de Saint-Hilaire, qui préparait alors une *Revue de la Flore brésilienne*, et il prenait part à ce travail, lorsqu'en 1842 il devint aide naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, place qu'il occupe encore aujourd'hui. Bientôt les questions relatives à la reproduction des végétaux, tant phanérogames que cryptogames, devinrent l'objet de ses recherches. En 1854, l'Académie des sciences l'admit au nombre de ses membres, en remplacement d'Adrien de Jussieu. Il a publié en société avec son frère Charles : *Fungi hypogæi; Histoire et monographie des champignons hypogés*; Paris, 1851, in-fol., pl., : on y trouve la description de cent vingt-quatre espèces comprises dans vingt-cinq genres. Ce travail, le plus important qui ait été fait depuis longtemps sur les champignons, a été inséré dans les *Mém. des savants étrangers* de l'Institut; — *Selecta fungorum carpologia*; Paris, impr. imp., 1861-1863, t. I-II, in-fol. : l'ouvrage complet formera trois volumes. Nous citerons encore de M. Tulasne seul : *Légumineuses ar-*

(1) Il écrivait son nom *Thuet*.

borescentes de l'Amérique du Sud; Paris, 1845, in-4°; — *Mémoire sur les ustilaginées comparées aux urédinées;* Paris, 1847, in-8°; — *Études d'embryogénie végétale;* Paris, 1849, in-8°; — *Mémoire pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des lichens;* Paris, 1852, in-8°; — *Podostemacearum monographia;* Paris, 1852, in-4°; — un grand nombre d'autres travaux, dans les *Annales des sciences naturelles*, les *Archives du Muséum*, les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, et le *Botanische Zeitung* de Berlin. Il a contribué à la rédaction de l'*Exploration scientifique de l'Algérie* (Botanique, t. Ier), pour ce qui regarde les champignons de diverses familles.

* TULASNE (*Charles*), né à Langeais (Indre-et-Loire), le 5 septembre 1816, s'est associé à la plupart des travaux de son frère aîné, surtout pour ce qui regarde l'iconographie; il pratique la médecine à Paris, où il a été reçu docteur en 1843. E. R.

Notice sur les travaux de M. Tulasne. — Doc. part.

TULL (*Jethro*), agronome anglais, né dans le comté d'Oxford, vers 1680, mort le 9 janvier 1740. Il descendait d'une famille noble du comté d'York. Après avoir été reçu avocat, il renonça à l'exercice de sa profession pour visiter les principaux pays de l'Europe et y étudier la culture et les différentes productions du sol. De retour en Angleterre, il se maria et s'établit dans une ferme qu'il possédait dans le comté d'Oxford. Une maladie de poitrine l'obligea d'aller passer trois années dans le midi de la France et en Italie. Ce fut dans un autre domaine, situé dans le comté de Berk, et qu'il nomma *Prosperous Farm*, qu'il consacra sa fortune à des expériences agricoles. Il tomba dans l'erreur de considérer le fréquent remuage du sol et l'humidité comme un équivalent suffisant de tout engrais, et il apprit à ses dépens que la culture d'une plante quelconque épuise totalement au bout de peu d'années la terre, si l'on ne lui rend sa force de production par l'engrais, car il se ruina en voulant poursuivre sa nouvelle méthode jusqu'au bout, et en dépensant de grosses sommes dans la construction de nouveaux instruments aratoires. Il s'endetta, et mourut en prison. Le système de Tull trouva peu d'imitateurs; le malheureux sort de l'inventeur jeta un grand discrédit, même sur la partie rationnelle de ce système. Voltaire, qui l'avait adopté à Ferney, fut, comme plusieurs autres personnes, forcé d'y renoncer. Il faut pourtant avouer qu'à part l'exclusion absolue de l'engrais, et l'exagération, propre à chaque inventeur, il y a dans le système de Tull beaucoup de points qui sont d'une incontestable exactitude et dont l'application est maintenant devenue générale. Tull a exposé ses nouvelles idées sur l'agriculture dans un *Essay on Horse-hoeing husbandry* (Londres, 1733, in-fol.), d'après lequel Duhamel a écrit son *Traité de la culture des terres* (Paris, 1753-61, 6 vol. in-12). Une collection des écrits de Tull, accompagnée de nombreuses notes de l'auteur, parut à Londres, 1751, in-8°, et Cobbett les a réimpr. en 1822, en recommandant avec chaleur la partie pratique aux agronomes.

Chalmers, *General biogr. Dict.* — Duhamel, *Traité de la culture des terres.*

TULLIA, fille de Servius Tullius et femme de Tarquin le Superbe, vivait dans le sixième siècle av. J.-C. D'après les récits légendaires, Servius Tullius donna ses deux filles, d'un caractère bien différent, aux deux fils de Tarquin l'ancien, d'un caractère non moins opposé. La douce Tullia fut mariée à l'altier L. Tarquin; l'altière Tullia épousa le doux Aruns. Cette incompatibilité d'humeur des époux eut de tragiques résultats : Tarquin et la seconde Tullia s'entendirent; l'un fit périr sa femme, l'autre son mari, et les deux meurtriers s'unirent par un mariage, qui fut le prélude d'un nouveau crime. Tarquin, poussé par sa femme, tua Servius Tullius, et Tullia, s'associant à l'assassinat dont elle était l'instigatrice, fit passer son char sur le corps palpitant de son père, dont le sang jaillit sur ses vêtements. La rue où s'accomplit cet acte exécrable garda le nom de *vicus Sceleratus* (rue Criminelle). Tullia, associée aux crimes de son mari, partagea son exil. Si cette légende appartient tout entière à l'imagination populaire ou si elle contient quelques éléments historiques, c'est ce qu'il est impossible de décider.

Tite Live, I, 46-48.

TULLIA, fille de Cicéron, née en 78 av. J.-C., morte en février 45, à Tusculum. La tendresse de son père, qui la désigne assez souvent par le diminutif de *Tulliola*, lui a valu une célébrité qu'elle n'eût pas obtenue autrement, car sa vie ne contient pas un seul fait d'un intérêt historique. D'abord mariée à C. Calpurnius Piso Frugi en 63, elle épousa en secondes noces, après la mort de son mari, Furius Crassipes, en 56. Cette union aboutit bientôt à un divorce. Le troisième mari de Tullia fut Dolabella, dissipateur et débauché, dont Cicéron connaissait bien tous les vices, puisque deux fois il l'avait défendu en justice. Ce mariage eut lieu en 50 lorsque Cicéron était en Cilicie. Lorsque la guerre civile éclata (51), le beau-père et le gendre suivirent des partis opposés. Dolabella, criblé de dettes, semble n'avoir eu qu'un but en s'attachant à César : c'était de provoquer à Rome un plébiscite qui abolît les dettes. Pour le proposer il fallait être tribun, et pour être tribun il fallait être plébéien. Dolabella, qui était patricien, entra par adoption dans une famille plébéienne; il fut élu tribun vers la fin de 48, et commença aussitôt l'exécution de ses projets (*voy.* DOLABELLA). Dès 47 un divorce était imminent entre les deux époux; la crise politique ne fit que le retarder, et après un court rapprochement il eut lieu à la fin de 46. Tul-

lia se retira à Tusculum, auprès de son père, et y mourut, l'année suivante. La douleur de Cicéron fut immense; pour se consoler il composa un traité *Sur la Consolation*, et projeta d'élever un temple à sa fille. De graves événements et bientôt la mort de Cicéron empêchèrent l'accomplissement de ce dessein. Tullia avait eu de Dolabella un fils, nommé Lentulus, qui mourut sans doute dans l'enfance, puisqu'il n'est plus fait mention de lui. L. J.

Orelli, *Onomasticon tullianum*, t. I. — Drumann, *Gesch. Roms*, t. VI. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Sagittarius, *Hist. vitæ et mortis Tulliæ*; Iena, 1679, in-4°. — *Dissert. sur Tullie*; Paris, 1681, in-12. — Seinsheimer, *De Tullia*; Altorf, 1685, in-4°. — Mme de Lassay, *Hist. de Tullie*; Paris, 1726, in-12.

TULLIUS. *Voy.* Geminus.

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi de Rome, régna de 673 à 641 av. J.-C. Plus d'une fois, en parlant de l'histoire primitive de Rome, nous avons dit qu'elle était d'une extrême incertitude et dénuée de tout caractère authentique; mais en l'absence de témoignages dignes de foi, il serait inutile de rechercher ce que les légendes et les traditions accumulées sur cette époque peuvent contenir de réel. Il est plus simple et plus logique de s'en tenir au récit de Tite Live, qui représente assez exactement l'idée que les Romains se faisaient de leur obscur passé. Voici pour le règne de Tullus Hostilius un abrégé de ce récit. Après le règne de Numa, prince pacifique et religieux, les sénateurs élurent pour roi Tullus Hostilius, qui se montra plus belliqueux que Romulus lui-même. Une guerre s'étant élevée entre les Romains et les Albains, Mettus Fuffetius, dictateur de ces derniers, proposa de remettre le sort de la lutte à trois champions choisis dans chaque armée; sa proposition fut acceptée, et trois Romains, les frères *Horatii*, combattirent contre trois Albains, les frères *Curiatii*. Ce duel se termina par la victoire du seul Horatius qui eût survécu à la lutte. Albe se reconnut vaincue et accepta la souveraineté de Rome. Peu après Tullus Hostilius, faisant la guerre aux Véiens et aux Fidénates, réclama le concours des Albains; ceux-ci vinrent en effet, sous la conduite de Mettus Fuffetius; mais ils se conduisirent d'une manière si équivoque dans la bataille qu'ils furent sur le point de causer la perte de l'armée romaine. Tullus l'emporta cependant, et il se vengea de la perfidie de Mettus Fuffetius en lui infligeant un supplice atroce: il le fit attacher à deux chars tournés en sens contraire; les chevaux qui y étaient attelés furent ensuite lancés dans des directions opposées, et le corps du dictateur des Albains fut écartelé. Tite Live fait remarquer que ce supplice est unique dans les annales des Romains, qui « de tous les peuples, dit-il, emploient les peines les plus douces ». Tullus Hostilius ordonna ensuite de détruire Albe et d'en transporter les habitants à Rome. Le nombre des citoyens fut doublé et le mont Cœlius ajouté à la ville. Les principaux des Albains entrèrent dans le sénat, et la cité romaine acquit quelques-unes de ses plus illustres familles, les Julii, les Servilii, les Quinctii, les Geganii, les Curiatii, les Clœlii. Tullus Hostilius remporta encore une victoire sur les Sabins. Mais lorsqu'il était au comble de la gloire et de la prospérité, on lui annonça qu'il avait plu des pierres sur le mont Albain. Ce prodige fut le prélude d'une peste terrible, et Tullus, abattu par cette calamité, se livra à la superstition. Il lut curieusement les mémoires du roi Numa, et y ayant trouvé l'indication de certains sacrifices secrets à Jupiter Elicius, il s'efforça de les accomplir. Mais comme il ne connut pas ou n'observa pas suffisamment les rites sacrés, au lieu d'évoquer les dieux, il s'attira la colère de Jupiter, qui le frappa de la foudre; il périt consumé avec son palais. Il avait régné trente-deux ans. L. J.

Tite Live, I, 22-32. — Denys d'Halic., *Antiq. Rom.*, III. — Gebauer, *Tullus Hostilius*; Leipzig, 1720, in-4°. — Schœmann, *De Tullo Hostilio*; Greifswald, 1847, in-4°.

TULP (*Nicolas*), médecin et magistrat hollandais, né le 11 octobre 1593, à Amsterdam, où il est mort, le 12 septembre 1674. Il était fils de Pierre Dirx, riche négociant, mais il porta le nom de la maison de son père, sur le frontispice de laquelle était sculptée une tulipe (en hollandais *tulp*). Après avoir exercé la chirurgie, il étudia la médecine à Leyde, où il fut reçu docteur, et pratiqua l'art de guérir, dans sa ville natale, pendant cinquante-deux ans. Dès 1622 il y devint conseiller échevin, et dans la suite il fut élu quatre fois bourgmestre. En 1672, lorsque la Hollande était envahie par Louis XIV, il fit preuve d'un mâle courage, et parla avec tant d'énergie dans le conseil de la ville, qu'il contribua pour beaucoup à empêcher qu'elle fût livrée aux Français. Il a publié : *Observationum medicarum lib. III*; Amst., 1641, in-8°; 5e édit., Leyde, 1716, in-12, fig. Tulp avait adopté pour emblème une bougie allumée, avec ces mots : *Aliis inservienda consumor*. Son portrait a été peint par Rembrandt, dans *la Leçon d'anatomie du professeur Tulp*, tableau conservé autrefois au *Theatrum anatomicum* d'Amsterdam, et placé depuis 1828 au musée de La Haye. Tulp était le beau-père du bourgmestre Jean Six, dont Rembrandt a aussi reproduit les traits.

Van der Voort, *Notice* à la tête des *Observationes*, édit. 1716. — L. Wolzogen, *Oratio fun. in decessum N. Tulpii*; Amst., 1674, in-fol. — Van Loon, *Beschr. der nederl. Historipenningen*, t. III, p. 69.

TUNSTALL (*Cuthbert*), prélat anglais, né en 1474 ou 1475, à Hatchford (Yorkshire), mort le 18 novembre 1559, à Londres. On s'accorde à dire qu'il était l'enfant naturel d'un gentilhomme d'ancienne famille, et que le nom de Tunstall était celui de son père; mais cette histoire a donné lieu à quelques doutes. Quoi qu'il en soit, Cuthbert fut élevé avec beaucoup de soin; il fit de bonnes études, à l'université de

Cambridge, les continua dans celle de Padoue, et après y avoir pris le diplôme de docteur en droit, revint dans son pays avec le triple renom d'un érudit, d'un légiste et d'un théologien consommé. Son premier patron fut l'archevêque de Canterbury, Warham, qui le choisit pour son vicaire général (1511), et qui le présenta à la cour. Il devint en peu de temps chanoine de Lincoln (1514), archidiacre de Chester (1515), et maître des rôles (mai 1516). Vers la fin de l'année il fut envoyé à Bruxelles, et conclut avec le jeune roi d'Espagne et des Pays-Bas (depuis Charles-Quint) un double traité d'alliance et de commerce. Pendant ce voyage il entra en relations avec Érasme, qui parle de lui dans ses lettres comme d'un humaniste accompli, et aussi comme d'un homme aimable, poli, d'un jugement sûr et d'un goût exquis. Pourvu de deux nouvelles prébendes, l'une à York, l'autre à Salisbury, il fut nommé en 1521 évêque de Londres, et résigna la maîtrise des rôles. Ses talents le firent rappeler dans le conseil du roi, où il tint le sceau privé depuis 1523 jusqu'en 1530, et il travailla au règlement de différentes affaires politiques, en Espagne, en France, et notamment lors du traité de Cambrai. Sa translation à l'évêché de Durham (1530), un des plus riches du royaume, fut la récompense des services qu'il avait rendus dans les négociations diplomatiques. On a prétendu n'y voir que le prix de ses complaisances envers Henri VIII, qui préludait alors à la réforme religieuse. Tunstall était sincère dans son attachement à l'Église romaine, et il l'avait prouvé en pressant Érasme d'écrire contre Luther; mais, comme beaucoup de prélats, il sentait le besoin de remédier aux abus qui avaient si gravement altéré la discipline ecclésiastique. Son seul acte de faiblesse fut d'approuver le divorce du roi avec Catherine d'Aragon. Sous le règne d'Édouard VI, il ne cessa d'être en faveur et de prendre part au maniement des affaires publiques jusqu'en mai 1551, où une accusation absurde, celle de tramer une insurrection des catholiques du nord, fut produite en plein conseil contre lui. Le duc de Northumberland, alors tout-puissant, le persécuta dès lors sans relâche : s'il ne put obtenir du parlement une condamnation en règle, il le fit dépouiller de son évêché par un tribunal exceptionnel (14 oct. 1552), et s'adjugea la meilleure part des revenus de ce diocèse. Tunstall, prisonnier d'État et détenu sans jugement, ne sortit de la Tour qu'à l'avénement de Marie (1553). Réintégré sur son siége, il ne chercha point à se venger de ses souffrances, et se signala au contraire par la modération de sa conduite. Toutefois, comme il refusa de prêter serment à Élisabeth, il perdit encore une fois son évêché (juillet 1559), et alla passer le peu de jours qui lui restaient à vivre dans le palais de Lambeth, chez son ami l'archevêque Parker. Ses principaux écrits sont : *De arte supputandi lib. IV*; Londres, 1522, in-4°; Paris, 1529, 1535, 1538, in-4° : traité d'arithmétique simple, clair et bien fait pour le temps; — *De veritate corporis et sanguinis J.-C. in Eucharistia*; Paris, 1554, in-4°; — *Compendium et synopsis in X libros Ethicorum Aristotelis*; Paris, 1554, in-8°; — *Godly and devout prayers, engl.-lat.*; Londres, 1558, in-8°. P. L—Y.

Wood, *Athenæ oxon.*, t. Ier. — Strype, *Life of Cranmer*, p. 77-81, et *Life of Parker*, p. 67 et 86. — *Biogr. britannica*. — Burnet, *Reformation*. — Fox, *Acts and monuments*. — Lodge, *Illustrations*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

TUPPO (*Francesco*), imprimeur et jurisconsulte italien, né vers 1445, à Naples, où il est mort, sur la fin du quinzième siècle. Après avoir reçu le laurier de docteur en droit, il obtint un emploi à la chancellerie du roi Ferdinand Ier, et fut chargé de la révision des ouvrages de jurisprudence que Sixte Reissinger se proposait de mettre au jour. Cet imprimeur, qui avait fondé, en 1471, le premier établissement typographique à Naples, l'associa bientôt à son entreprise, et lui en abandonna tout à fait la direction lors de son départ, en 1479. Outre la part qu'il prit à l'édition des *Commentaires* de Bartole sur le code de Justinien (Naples, 1471, in-fol.), Tuppo traduisit en italien *Favole di Esopo* (Naples, 1485, in-fol., grav.), avec la *Vie* du fabuliste trad. du grec de Planude, en latin et en italien. D'autres éditions de cet ouvrage se succédèrent à Aquila, 1493, in-fol., à Venise, 1492 et 1495, in-4°, et en 1553, in-8°.

Chioccarelli; *De illustr. script. Neapolis*. — Giustiniani, *Memorie istoriche degli scrittori legali di Napoli*. — Le même, *Biblioteca storica di Napoli*.

TURA (*Cosimo*), dit *Cosmè*, peintre, né à Ferrare, en 1406, vivait encore en 1480. Le meilleur élève du Squarcione, il mérita d'être surnommé *le Mantegna de l'école de Ferrare*. Il avait fait une sérieuse étude de l'anatomie, et il excella dans l'exécution de ses architectures, qui souvent sont de fort bon goût. Il ne paraît guère avoir quitté sa ville natale. Cependant Giraldi mentionne, dans ses *Dialogues*, des peintures exécutées par Cosmè dans la bibliothèque des seigneurs de la Mirandole. A Ferrare on voit de lui : dans la cathédrale, *l'Annonciation* et *saint Georges vainqueur du dragon*, ses meilleures productions; à Saint-Jérôme, le *saint* de ce nom; à Saint-Jean, une *Madone*; au musée, *saint Jérôme*, et deux petits sujets tirés de la *Vie de saint Maurèle*; au palais Costabili, seize tableaux, dont les plus remarquables sont *saint Jacques della Marca*, deux des quatre *Saisons* et une *Madone*, gravée par Rosini. Au palais de Schifa-Noja, Cosmè, peintre du duc Borso d'Este, peignit vers 1469 une partie des fresques de la grande salle, représentant des traits de la vie de ce prince et le triomphe des divinités qui président aux mois. Longtemps on a attribué à Cosmè les miniatures des magnifiques livres de chœur de la cathédrale et de la chartreuse, déposés aujour-

d'hui à la bibliothèque de Ferrare; mais le savant Antonelli a prouvé, par des documents tirés des archives capitulaires, que ces livres furent peints de 1477 à 1535, par des artistes de divers pays, dont quelques-uns seulement furent élèves de Cosmè. Nous ne connaissons hors de Ferrare qu'un très-petit nombre d'œuvres de cet artiste : une *Visitation*, à Forli; une *Madone*, au musée de Berlin; une *Piété* et *saint Antoine lisant*, dans la collection Campana, au Louvre. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Baruffaldi, *Vita di Cos. Tura, pittore ferrarese*; Bologne, 1836, in-8°. — Citadella, *Catalogo de' pittore ferraresi*. — Laderchi, *Pittura ferrarese*.

TURBILLY. *Voy*. MENON.

TURCHI (*Alessandro*), dit *Alessandro Veronese* ou *l'Orbetto* (1), peintre, né à Vérone, en 1582, mort à Rome, en 1648. Il eut pour maître le Brusasarci, qui l'employa d'abord à broyer ses couleurs. En 1605 il passa à Venise, où il étudia sous Carletto Caliari, puis à Rome, où il se forma un style unissant la force à la grâce. Sa manière éclectique lui avait concilié de nombreux admirateurs, qui ne craignirent point de l'égaler à Annibal Carrache. « A S. Stefano de Vérone, dit Lanzi, il peignit *la Passion des Quarante martyrs*, ouvrage que l'empâtement des couleurs et les raccourcis rapprochent beaucoup de l'école lombarde; pour le dessin et l'expression, il rappelle l'école romaine, et pour le coloris celle de Venise. » On dit que l'Orbetto avait, par ses études chimiques, inventé certaines couleurs auxquelles il dut une partie de ses succès, et en particulier une certaine teinte rosée, qui donne à ses toiles un cachet tout particulier. Il a souvent peint sur marbre et sur agate. Il retourna dans sa ville natale, qu'il a enrichie de nombreux ouvrages; mais après un long séjour il revint se fixer à Rome. Ses principaux ouvrages à Vérone, outre *les Quarante martyrs*, sont : le *Saint François* (Santa Maria in Organo), une *Madeleine* (Saint-Thomas de Cantorbéry), une *Assomption* et un *Chœur d'anges* à fresque (Sainte-Anastasie), une *Assomption* (Saint-Luc), *la Vierge et des saints* (hôpital militaire), une admirable *Piété* (Saint-Antoine del Corso), un *Saint Augustin en méditation* (Saint-Laurent), et une *Bataille* (palais del Consiglio). A Rome, il a exécuté le *Saint Félix capucin* (église des capucins); la *Sisara*, et *la Peinture*, *la Sculpture*, *la Musique* et *la Poésie* (palais Colonna), et une *Sainte famille* (S. Lorenzo in Lucina). Les ouvrages de l'Orbetto sont très-répandus dans les galeries de l'Europe. Nous trouvons : à Milan, au musée de Brera, le *Miracle de la Neige*, qui donna lieu à la fondation de Sainte-Marie-Majeure; une *Madone* et la *Madeleine repentante*; à l'académie de Venise, *l'Arrestation de Jésus*; à Dresde, *la Présentation de Jésus au temple*, un *Ecce homo*, *la Lapidation de saint Étienne*, *le Père éternel tenant le corps de Jésus sur ses genoux*, une *Madone*, *l'Annonciation aux bergers*, *David tenant la tête de Goliath*, *Vénus et Adonis*, et *le Jugement de Paris*; à la pinacothèque de Munich, *la Tête de saint Jean présentée à Hérodiade*; au musée de Vienne, *le Christ au tombeau*, *l'Adoration des bergers* et *la Descente de croix*; à Madrid, *la Fuite en Égypte* et *Salomé et Hérodiade*; enfin, au Louvre, *le Déluge*, *Samson et Dalila*, *le Mariage mystique de sainte Catherine*, *la Femme adultère* et *la Mort de Cléopâtre*.

L'Orbetto a formé deux élèves dignes de lui, G.-B. Rossi, dit *le Gobbino*, et G. Ceschini, dont les copies d'après son maître passent souvent pour les originaux mêmes. E. B—N.

Passeri, *Vite de' pittori*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Bennassuti, *Guida di Verona*. — *Catalogues des musées*.

(1) Ce surnom de *l'Orbetto* (le petit aveugle) lui fut donné, dit Pozzo, parce que dans son enfance il guidait un mendiant aveugle, peut-être son père.

TURCKHEIM (*Jean*, baron DE), homme politique, né le 10 novembre 1749, à Strasbourg, mort le 28 janvier 1824, à Altorf (gr.-duché de Bade). D'une famille riche et ancienne, il étudia le droit, et fut reçu licencié en 1771, sur la présentation d'une thèse savante *De jure legislatorio Merovingorum et Carolingorum regum circa sacra* (1771-72, 2 part. in-4°). Il avait rempli différentes charges municipales, entre autres celle d'*ammeistre régnant*, lorsque ses concitoyens l'envoyèrent, comme leur représentant, à l'Assemblée constituante. Il n'y prit point la parole, et vota d'ordinaire avec le parti modéré. Il succéda à Dietrich dans les fonctions de maire de Strasbourg, protesta contre la journée du 10 août, et se réfugia peu après sur la rive droite du Rhin, où il avait des propriétés. Pendant que son père, qui avait aussi émigré, administrait les finances du pays de Bade, il fut chargé de son côté de représenter plusieurs princes allemands près la diète du cercle de Franconie, puis à la fin de 1806 il devint ministre plénipotentiaire du grand-duc de Hesse-Darmstadt à Francfort. Vers 1816, il fut chargé, de concert avec Schmitz de Grollembourg, d'une mission importante à Rome, et y entama des négociations, qui n'aboutirent pas, avec le cardinal Consalvi, pour la conclusion d'un concordat entre le pape et les princes protestants de l'Allemagne. On a de lui : *Mémoire du droit public sur Strasbourg et l'Alsace*; Strasb., 1789, in-4°, et 1790, in-8°, en allemand; — *Tablettes généalogiques des illustres maisons de Zæhringen et de Bade*; Darmst., 1810, in-8°; — *Histoire généalogique de la maison souveraine de Hesse*; Strasb., 1819, 2 vol. in-8°; — *Betrachtungen auf dem Gebisset der Verfassungs-und Staatenpolitik*; Carlsruhe, 1842, t. Ier, in-8°.

Rabbe, *Biogr. des Contemp.* — Mahul, *Annuaire nécrol.*; ann. 1825.

TURENNE (*Henri* DE LA TOUR D'AUVERGNE,

vicomte DE), maréchal de France, né à Sedan, le 11 septembre 1611, tué à Salzbach, le 27 juillet 1675. Il était le deuxième fils de Henri, duc de Bouillon, et d'Élisabeth, fille de Guillaume Ier, prince d'Orange. Il fut élevé dans la religion protestante, par un calviniste tolérant, Daniel Tilenus. D'une santé délicate, il voulut montrer dès l'âge de dix ans qu'il était capable de soutenir les fatigues de la guerre; et son gouverneur, le chevalier de Vassignac, le trouva dormant, pendant une nuit d'hiver, sur les remparts de la ville. D'un esprit lent et tardif, il fut excité au travail par les reproches de son père, et de bonne heure il s'attacha à l'étude de l'histoire; il admirait surtout Alexandre, le héros de Quinte-Curce. A treize ans il alla, suivant l'exemple de son frère aîné, Frédéric-Maurice, apprendre le métier des armes à l'école de ses oncles, les princes Maurice et Henri de Nassau; d'abord volontaire, puis capitaine d'infanterie (1626), il s'acquitta scrupuleusement de tous ses devoirs de soldat et d'officier, et se distingua devant Bois-le-Duc. Rappelé en France par Richelieu (nov. 1630) et nommé colonel d'un régiment de son nom, il le conduisit au secours de Casal. Sa belle conduite au siége de La Motte, en Lorraine, sous le maréchal de La Force, lui valut la commission de maréchal de camp (21 juin 1635). La même année il alla, sous les ordres du cardinal de La Valette, défendre Mayence contre les Impériaux; mais la disette força bientôt l'armée française à se replier sur Metz. Pendant cette retraite pénible de treize jours, Turenne, tout en se montrant toujours au premier rang pour repousser l'ennemi, se distingua par son humanité et son dévouement pour les soldats, harassés et mourant de faim; il partageait avec eux le peu de vivres qu'il pouvait trouver; faisait monter sur ses chariots, après avoir jeté ses bagages, ceux qui ne pouvaient plus marcher, et il donna même son cheval à un de ces malheureux pour le soustraire aux ennemis. La Valette, pour réparer cet échec, vint assiéger Saverne (1636); il avait lui-même demandé le concours de Turenne, qui fut blessé au bras d'un coup de mousquet. Il n'était pas encore guéri qu'il fut chargé de marcher contre Gallas, qui avait envahi la Franche-Comté; il le battit à Jussey et à Jonvelle. En 1637, il suivit encore La Valette en Flandre; s'empara de Landrecies, de Solre-le-Château, où il rendit à son mari, sans éclat, une femme d'une grande beauté, que ses soldats lui avaient amenée; puis il repoussa de Maubeuge les troupes du cardinal infant. Envoyé ensuite sous les ordres du duc de Saxe-Weimar, il le seconda dignement dans tous les combats qui précédèrent la prise de Brisach (1638), et mérita ses éloges et son amitié. Richelieu, au retour du vicomte, voulut l'attacher à ses intérêts, et lui offrit en mariage une de ses nièces; malgré le refus de Turenne, qui donna pour raison ou pour prétexte la différence de religion, le cardinal continua de lui accorder des marques de sa confiance. En 1639, Turenne alla servir en Italie, sous le commandement du comte d'Harcourt; le 20 novembre, il permit à l'armée de regagner Carignan par le beau combat de la *route de Quiers*, qui eut même en France le retentissement d'une victoire. En 1640, il secourut Casal, après une seconde victoire, et décida, malgré les autres officiers généraux, le siége de Turin. La vigilance, l'habileté, le courage de Turenne déjouèrent toutes les tentatives de Legañez, pour surprendre les assiégeants; il reçut une seconde blessure à l'épaule, et contribua plus que tout autre à la prise de la ville (24 sept.). En 1641 il emporta Moncalvo, et assista à la prise de Ceva, de Mondovi et de Coni. Il venait d'être nommé lieutenant général (11 mars 1642) lorsqu'il passa à l'armée de Roussillon; après la reddition de Collioure (10 avril), il suivit Louis XIII en Languedoc, au moment de la conspiration de Cinq-Mars, à laquelle était mêlé le duc de Bouillon, et, tout en intercédant pour son frère, quand il fut arrêté, auprès du roi et du cardinal, il sut conserver leur confiance.

Au commencement de la régence d'Anne d'Autriche, Turenne reparut en Italie (juin 1643), pour servir de guide au nouveau général des armées du roi, le prince Thomas de Savoie. Le duc de Bouillon, toujours mécontent, venait de quitter la France, et le pape l'avait mis à la tête de ses troupes; Mazarin, craignant de laisser Turenne si près d'un frère irrité et entreprenant, lui confia la mission difficile de recueillir en Allemagne les débris des bandes weimariennes (3 déc.). Il portait le titre de maréchal de France depuis la prise de Trino (24 sept.,), titre qui lui avait été conféré le 16 mai 1643. « C'est alors que Turenne, dit Voltaire, jeta les fondements de la grande réputation qu'il eut depuis. » Sans vouloir établir de comparaison entre Condé et Turenne, on peut cependant faire une distinction entre les victoires de Condé, terribles, meurtrières, emportées par sa fougue, et ces campagnes de Turenne, au milieu de difficultés incroyables, toujours en présence de l'ennemi, avec des armées peu nombreuses, peu brillantes, qu'il fallait nourrir à force d'industrie, pendant de longs hivers. On doit avouer que Condé eut le rôle éclatant, Turenne la tâche difficile, ingrate et non moins glorieuse (1). Après avoir remonté à ses dépens 5,000 cavaliers et habillé 4,000 fantassins, Turenne passe le Rhin à Brisach (3 juin 1644), surprend et bat un corps ennemi, et s'avance au secours de Fribourg, où Mercy vient de s'enfermer. Forcé de se soumettre au commandement du duc d'Enghien, qui veut emporter la ville de vive force, il n'en seconde pas avec moins de vigueur

(1) M. Cousin, dans la vie de *Mme de Longueville*, a singulièrement diminué le rôle de Turenne, qu'il représente comme *le disciple de Condé*.

les attaques impétueuses du généralissime dans cette bataille de trois jours (3, 5, 9 août). Il investit ensuite Philipsbourg et Mayence, qui se rendent le 17 septembre. Pendant que le duc d'Enghien ramène en France son armée, Turenne reste avec six mille hommes sur la frontière, et parvient à tenir en échec Mercy, Gleen et le duc de Lorraine. Il se multiplie, il sauve Spire, fait lever le siége de Baccarat, reprend Kreuznach, empêche les ennemis de joindre leurs forces, et pendant l'hiver repousse Mercy en Souabe, en Franconie, faisant des courses jusqu'aux portes de Nuremberg et de Wurtzbourg. Ses soldats, harassés, demandent quelque repos; il cède, et les distribue dans plusieurs quartiers aux environs de Marienthal. Surpris par Mercy (5 mai 1645), il fait bonne contenance, rallie ses troupes, exécute avec un sang-froid merveilleux sa retraite non pas vers le Rhin, mais vers la Hesse, où il doit trouver nos alliés (1). Soutenu par les troupes de la landgravine et par le général suédois Kœnigsmark, il allait reprendre l'offensive lorsqu'il reçut l'ordre d'attendre l'arrivée du duc d'Enghien. Il était encore une fois forcé de sacrifier ses plans et sa gloire à la volonté du ministre. Le duc entraîna l'armée vers le Danube, bravant tous les obstacles dans son amour des actions éclatantes, blessant et irritant les généraux alliés, entre autres Kœnigsmark, qui se retira. Contre l'avis de Turenne, il livra à Mercy la bataille de Nordlingen (3 août 1645); l'infanterie, qui était au centre, et l'aile droite furent entièrement défaites; mais Turenne, à l'aile gauche, avec l'armée weimarienne, prit en flanc les Austro-Bavarois, et soutenu par la réserve des Hessois, que lui amena fort à propos le duc d'Enghien, il resta maître du champ de bataille. Aussi ce dernier écrivit-il avec raison à la reine que la plus belle part de la victoire était due au vicomte de Turenne; victoire aussi meurtrière qu'inutile. L'armée, remise sous le commandement de celui-ci, fut forcée de rétrograder devant des forces supérieures et de se retrancher sous le canon de Philipsbourg; Turenne eut au moins l'honneur d'arrêter l'ennemi et de terminer la campagne de 1645, en chassant les Espagnols de l'électorat de Trèves et en rétablissant l'électeur dans ses États. La cour applaudit; Mazarin offrit le duché de Château-Thierry au vicomte, qui refusa, et qui demanda pour toute récompense la permission de réunir les Français aux Suédois pour mieux accabler l'ennemi.

La campagne de 1646 fut l'une des plus belles de Turenne. Presque sans effusion de sang, par la seule supériorité des manœuvres, il obtint des succès bien plus considérables que ceux de Fribourg et de Nordlingen. Par une marche savante et rapide, il passa le Rhin à Wesel, traversa la Westphalie et la Hesse, et se réunit aux Suédois (10 août). Quoique inférieurs à l'archiduc Léopold, ils le troublent, le tournent dans sa position de Friedberg, passent le Mein, au milieu des populations terrifiées de la Souabe et de la Franconie, envahissent la Bavière, et font trembler Munich (nov.). Le coup était décisif; Maximilien demanda la paix. Turenne se préparait à accabler l'Autriche; mais Mazarin lui enjoignit de ramener son armée vers le Rhin. Les weimariens refusèrent de passer les Vosges pour aller servir dans les Pays-Bas, et à l'instigation des généraux Reinhold et Rosen ils se révoltèrent et repassèrent le Rhin à Strasbourg. Alors le maréchal, par une résolution héroïque, qui nous découvre son caractère, alla seul se jeter au milieu d'eux pour tâcher de les ramener, et les accompagna jusqu'auprès de Philipsbourg; là, comme il ne pouvait vaincre leur résistance, il fit arrêter Rosen, gagna deux régiments, et marchant avec eux sur le reste des cavaliers, il les atteignit dans la vallée de la Tauber, les mit en déroute et en tua quelques centaines. Cependant l'électeur de Bavière, au mépris du dernier traité, avait repris les armes. Turenne repassa en Allemagne, joignit les Suédois le 23 mars, et de concert avec eux remporta à Sommerhausen, sur la route d'Augsbourg, une victoire complète sur Montecuccoli et sur Melander, qui fut tué (17 mai). La Bavière fut dès lors complétement livrée à la discrétion des alliés; et Ferdinand III, en voyant Turenne sur le point d'envahir l'Autriche, était tout disposé à traiter, lorsque la victoire de Condé à Lens sur les Espagnols le décida à la paix de Westphalie, qui terminait la guerre de Trente ans (24 oct. 1648).

Alors commençaient les troubles de la Fronde. La reine, Condé, le cardinal écrivirent au maréchal des lettres pressantes pour l'empêcher de suivre l'exemple du duc de Bouillon; Mazarin lui offrit l'une de ses nièces en mariage et le gouvernement de l'Alsace. Sans se prononcer ouvertement, il ramena ses troupes en France, puis il leur adressa un ordre du jour pour les entraîner contre le ministre. Mais les soldats, payés et gagnés par Hervart, abandonnèrent leur général, qui fut forcé de se retirer en Hollande (fév. 1649). La paix de Ruel lui permit un mois plus tard de revenir à Paris. Déjà la cour était divisée entre Condé et Mazarin; Turenne seul resta neutre. Au moment de l'arrestation des princes (18 janv. 1650), Mazarin lui offrit de nouveau son alliance et le commandement de l'armée de Flandre. Mais il n'avait pas d'estime pour Mazarin, et il lui parut indigne d'abandonner Condé dans le malheur; enfin il s'était laissé séduire par la duchesse de Longueville. Il se rendit à Stenay, et y fut rejoint

(1) « Si, après un malheur qui m'est arrivé par compassion pour mes troupes, écrivait-il à sa sœur, on se peut consoler en quelque chose, ce serait que les ennemis n'ont profité en rien de leur victoire. » Plus tard il reconnaissait hautement sa faute, et il ajoutait : « Quand un homme se vante de n'avoir point fait de fautes à la guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas faite longtemps. »

par Mme de Longueville. Sous son inspiration, il signa un traité coupable avec les Espagnols (20 avril), par lequel ceux-ci s'engageaient à la guerre dans l'unique intention de délivrer les princes (1). Uni à l'archiduc Léopold, il conduisit l'étranger à travers la Picardie, prit le Câtelet et la Capelle (15 juin et 3 août), Rethel, Château-Porcien, Neufchâtel, poussa jusqu'à La Ferté-Milon et Dammartin; il espérait arriver dans quelques heures à Vincennes, lorsqu'il apprit que les princes venaient d'être transférés au château de Marcoussis (28 août). Il repassa l'Aisne; mais en marchant au secours de Rethel, il se heurta à toute l'armée royale, forte de dix-neuf mille hommes; forcé d'accepter le combat dans un vallon près de Sompuis, il fut complétement battu (15 déc.). Dégoûté de la guerre civile, il renvoya les cent mille écus que l'archiduc lui avait fait passer pour continuer la lutte; les princes ayant été délivrés au moment où Mazarin partait pour l'exil (fév. 1651), il s'efforça, sans y réussir, de rétablir la paix entre l'Espagne et la France. Dans le même temps, sa famille reçut toutes les satisfactions qu'elle réclamait depuis huit années. Turenne revint alors à Paris, où il épousa, en juin 1651, Charlotte de Caumont, fille du maréchal Armand de La Force (2).

Lorsque Condé recommença la guerre contre le roi, Turenne résista à toutes ses instances; il n'y avait plus de motif spécieux qui pût faire illusion à son honnêteté. Il se rendit à Poitiers, où était la cour, et accepta de partager le commandement des troupes avec le maréchal d'Hocquincourt (20 mars 1652). On a vu dans l'article de Condé les principaux événements de cette lutte, qui mit aux prises les deux plus grands capitaines de l'époque; l'impétueuse valeur de Condé vint se briser contre la fermeté, le sang-froid, la science militaire de son adversaire. A Jargeau, il repousse les ennemis (30 mars), et la reine lui dit *qu'il a sauvé l'État* (3). Il s'oppose à ceux qui veulent entraîner le roi vers Bourges. Après la déroute de d'Hocquincourt à Bléneau (6 avril), il déjoue l'entreprise de Condé sur Gien, et repousse des troupes trois fois plus nombreuses que les siennes (1). A la faveur d'une marche hardie et savante, il tourne l'armée des princes, la bat près d'Étampes (4 mai), oblige à la retraite le duc de Lorraine, qui s'était avancé au secours des frondeurs, et livre sous les murs de Paris cette bataille du faubourg Saint-Antoine (2 juill.), où Condé aurait été écrasé si Mademoiselle n'avait fait ouvrir aux débris de son armée les portes de la capitale. Condé appela alors à son secours les Espagnols et le duc de Lorraine; plus de vingt mille hommes allaient se joindre à lui pour accabler les huit mille hommes de Turenne. Mazarin crut que tout était perdu; mais Turenne le décida à conduire la cour a Pontoise, et malgré le chagrin que lui causait la mort de son frère, le duc de Bouillon, il força le comte de Fuensaldagna à retourner en Flandre, et s'établit à Villeneuve-Saint-Georges, dans un camp fortifié, où pendant cinq semaines il brava les attaques de Charles de Lorraine et de Condé. A force d'activité, il leur échappa près de Corbeil (5 oct.), lorsqu'ils croyaient l'accabler, et, mettant à profit l'éloignement de Mazarin et les dispositions des Parisiens, lassés de la guerre civile, il ramena le roi dans la capitale (21 oct.). Dans ces derniers événements, Turenne avait montré la plus grande décision, comme général et comme politique; c'est à lui surtout que doit revenir l'honneur du retour du roi. Le 30 il partit de Paris pour empêcher Condé et les Espagnols de prendre leurs quartiers d'hiver en France; cette campagne, vivement menée, malgré l'hiver, finit heureusement par la prise de Château-Porcien et de Vervins (déc.).

Nommé gouverneur du Limousin et ministre d'État avec entrée au conseil (2), Turenne eut la principale direction de la guerre dont les frontières du nord furent le théâtre, et qui devait aboutir à l'expulsion complète des Espagnols. En 1653, il prend Rethel et sépare ainsi les deux armées ennemies qui étaient sur la Sambre et dans le Luxembourg. Condé réunit trente mille hommes, et envahit la Picardie; Turenne, avec douze mille hommes, le harcèle, enlève ses convois, l'empêche d'assiéger les villes, ne se laisse jamais attaquer, et, après six semaines de marches savantes, le force à renoncer à l'invasion. En 1654, Condé et l'archiduc Léopold dirigent leurs forces contre Arras. Turenne, après avoir jeté quelques renforts dans la place, assiège les Espagnols dans leur camp; il coupe leurs communications avec la campagne, et, après la prise de Stenay, décide l'attaque de leurs lignes formidables. L'attaque a lieu pendant la nuit du 24 au 25 août; vainement Condé accourt pour arrêter la fougue des

(1) Cette faute lui a été reprochée avec amertume. On pourrait dire en sa faveur qu'il a pu se faire illusion sur la position de sa famille en France. En effet l'inexécution du traité d'échange de la principauté de Sedan semblait devoir laisser au duc de Bouillon tous les attributs de la souveraineté, et le libre exercice des droits de prince étranger.

(2) Elle avait alors trente ans, et mourut au mois d'avril 1666, à Paris. C'était une femme d'un rare savoir et d'une piété presque sans exemple.

(3) Cette action fut peut-être celle de sa vie où sa personne fut le plus exposée. Il dirigea lui-même la construction d'une barricade sur le pont pour empêcher le passage de l'ennemi, qui était sur le point d'enlever toute la cour, et il eut douze de ses domestiques tués à ses côtés. Il se borna cependant à mettre dans son journal cette simple note sur un fait si remarquable : « Il s'est passé quelque chose à Jargeau qui n'est pas de grande considération. »

(1) Dans la relation officielle de ce combat, il fit retrancher ce qui pouvait être mortifiant pour d'Hocquincourt, et comme le maréchal osait encore accuser Turenne, il se contenta de répondre, « qu'un homme aussi affligé que d'Hocquincourt devait avoir au moins la liberté de se plaindre ».

(2) Il n'y siégea que quelque temps.

Français il ne peut que couvrir la retraite des Espagnols, vaincus, qui perdent trois mille hommes, quatre mille prisonniers, soixante-trois pièces de canon, deux mille chariots, neuf mille chevaux, les équipages des officiers et les bagages de l'armée entière (1). La prise du Quesnoi (6 sept.) termina cette campagne. En 1655, Turenne s'empara de Landrecies, de Condé, de Saint-Guislain; la guerre était reportée sur le territoire ennemi (2). En 1656, il assiégeait Valenciennes, lorsque Mazarin eut la malheureuse idée de lui adjoindre le maréchal de La Ferté. Celui-ci, après avoir repoussé aide et avis de la manière la plus impertinente, se laissa honteusement surprendre et fut fait prisonnier avec quatre mille soldats, en moins d'un quart d'heure. Turenne, forcé de lever le siége (4 juill.), se retira fièrement vers le Quesnoi, et s'empara, sous les yeux des ennemis, de La Capelle (27 septembre), leur principal magasin. C'était peut-être la première fois qu'une armée battue avait osé faire un siége en présence du vainqueur. « Ce sont là des coups de maître, » comme disait Bussy-Rabutin. « En 1657, Turenne (3) assiégeait à peine Cambrai, dit Voltaire, que Condé, suivi de mille chevaux, perça à travers l'armée des assiégeants, et, ayant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jeta dans la ville. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre déployaient les ressources de leur génie. Leurs talents arrêtaient tour à tour les progrès de l'une et de l'autre monarchie; mais le désordre des finances en Espagne et en France était encore un plus grand obstacle à leurs succès. » Ainsi Condé, sans cesse arrêté par les lenteurs des Espagnols, ne put empêcher la prise de Saint-Venant; et Turenne, manquant d'argent, fut forcé de faire couper sa vaisselle en morceaux pour payer les soldats. Après avoir contraint les Espagnols à abandonner le siége d'Ardres, il dirigea ses efforts vers Dunkerque, dont l'attaque avait été résolue, à la suite de l'alliance de la France avec Cromwell; il prit la plupart des villes et des forteresses qui en défendaient les approches, de la Lys à la Colme. Le 25 mai 1658 il investit la ville avec son armée, renforcée de six mille Anglais, triompha de toutes les difficultés que lui présentait un terrain coupé de canaux et complétement submergé, et ouvrit la tranchée le 5 juin. Apprenant l'approche des Espagnols que commandaient Condé et don Juan d'Autriche, il marcha aussitôt au-devant d'eux, le long des *dunes* qui bordent le rivage, et prit les dispositions les plus remarquables pour vaincre. Malgré le courage héroïque de Condé, la victoire des Français fut complète (14 juin 1658); l'armée espagnole fut détruite (1). Dunkerque se rendit le 23 juin, pour être remise, d'après les conventions, entre les mains des Anglais. Le maréchal poursuivit ses succès, prit Bergues, Furnes, Dixmude, favorisa la soumission de Gravelines, passa la Lys, s'empara d'Oudenarde, d'Ypres, de Comines, de Gramont, Ninove, etc., et envoya des partis jusqu'aux portes de Bruxelles, où Condé et don Juan s'étaient retirés. L'Espagne consentit enfin à la paix; le traité des Pyrénées (7 nov. 1659) fut surtout le glorieux résultat des victoires de Turenne (2). En récompense de ses services il obtint, le 5 avril 1660, la dignité de *maréchal général des camps et armées du roi*; Mazarin lui avait même fait entendre qu'on rétablirait volontiers en sa faveur la charge de connétable s'il voulait se faire catholique, et Turenne avait refusé.

Sans qu'on puisse le compter parmi les grands politiques de l'époque, il ne faut pas oublier qu'il fut activement mêlé aux questions importantes. Louis XIV avait grande confiance en lui, et le consulta souvent sur la politique extérieure. Dès 1659 Turenne avait fait de sérieux efforts pour rétablir les Stuarts sur le trône d'Angleterre; il offrit de l'argent, des armes, des munitions, son régiment, des bâtiments de transport, ses neveux comme volontaires; il entra en relation avec Monk. Ami de Charles II, il contribua au succès de la négociation qui nous donna Dunkerque et Mardick pour cinq millions. Par ses soins, le Portugal fut indirectement soutenu contre les Espagnols. Il contribua à unir plus intimement la France aux Provinces-Unies, alors dirigées par son ami le grand pensionnaire Jean de Witt, comme on le voit par les instructions qu'il donna à notre ambassadeur, le comte d'Estrades (3). Lorsque Louis XIV voulut profiter de la mort de Philippe IV pour s'agrandir dans les Pays-Bas, Tu-

(1) Turenne fut dans cette glorieuse journée blessé d'un coup de feu, et eut un cheval tué sous lui.

(2) Jusqu'alors les deux adversaires s'étaient traités avec les marques de la plus profonde estime. Condé intercepta un rapport que Turenne envoyait au cardinal; irrité de quelques critiques, peu blessantes cependant, de ses dernières opérations militaires, il se plaignit amèrement, et dès lors ils cessèrent leurs bonnes relations. Ils ne se réconcilièrent qu'après le traité des Pyrénées.

(3) Dès l'entrée en campagne il fut nommé colonel général de cavalerie (24 avril).

(1) On a souvent cité le billet de Turenne à sa femme, le soir de la bataille : « Les ennemis sont venus à nous; ils ont été battus. Dieu en soit loué ! J'ai un peu fatigué toute la journée ; je vous donne le bon soir, et je vais me coucher. »

(2) A l'entrevue des deux rois dans l'île des Faisans, Philippe IV, qui demanda à le voir, ne put s'empêcher de dire : « Voilà un homme qui m'a fait passer bien de mauvaises nuits. »

(3) Turenne vivait d'ailleurs dans une noble simplicité; il passait ses instants de loisir dans la société d'un petit nombre d'amis choisis ; l'étude et la conversation faisaient ses principaux amusements. Il aimait la lecture des bons livres, se plaisait avec les gens de lettres sensés et solides. Il parlait peu; « car il eut toujours en tout, comme en son parler, de certaines obscurités, qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne se sont développées qu'à sa gloire (Retz) ». Cependant il plaisantait assez finement, mais toujours avec politesse, et il savait bien raconter.

renne fut souvent consulté sur l'état de l'Empire (1).

En 1667 la guerre fut résolue; le roi dit à Turenne « qu'il voulait marcher en personne à la tête de ses armées, et apprendre sous lui *le métier de la guerre* ». Les troupes étaient déjà réunies en Picardie; Turenne depuis 1665 avait tout préparé; il était le véritable ministre de la guerre; Le Tellier et Louvois n'agissaient que sous sa direction. Le maréchal, chef suprême de l'armée, commanda lui-même le principal corps, et prit en moins de quatre mois Charleroi, Ath, Tournai, Douai, Oudenarde, Lille (27 août), Alost. Cependant Louis XIV, mécontent de le voir s'obstiner dans l'hérésie, prêta l'oreille aux insinuations calomnieuses de ses ministres contre un général dont ils supportaient la supériorité avec impatience, et non-seulement il ne lui donna point à conduire l'invasion de la Franche-Comté (1668), mais il lui cacha cette entreprise, dont la direction fut remise à Condé. C'est alors qu'eut lieu la conversion de Turenne au catholicisme. Depuis longtemps il songeait sérieusement à s'instruire; il cherchait dans la lecture des livres catholiques l'éclaircissement des doutes qui le préoccupaient; il avait toujours été simple, tolérant, ennemi du fanatisme. Son esprit était surtout frappé de la multiplicité des sectes dans la religion protestante, et des résultats de la liberté d'examen. En 1666 il avait mis plusieurs moyens en avant pour faire rentrer ses coreligionnaires dans le giron de l'Église. Il n'était retenu dans la communion réformée que par ses sœurs et sa femme, toutes fort zélées. Après la mort de sa femme, encouragé par les paroles de quelques évêques ses amis, par le duc d'Albret, son neveu, décidé par les entretiens de Bossuet, qui écrivit surtout pour lui son *Exposition de la Foi*, il abjura (1668); mais ce fut sans éclat : il n'avertit l'archevêque de Paris que la veille (2). Bien que sa faveur eût diminué auprès du roi, il n'en demeura pas moins initié aux affaires les plus importantes (3).

(1) C'est lui qui, dit-on, fit connaître au roi l'existence de la coutume de Brabant, appelée *droit de dévolution*, qui allait servir de prétexte à la guerre; et ce fut un de ses secrétaires, Duhan, qui écrivit le *Traité des droits de la Reine Très-Chrétienne*, qui fut envoyé à tous les chefs d'État de l'Europe.

(2) On a prétendu que des motifs intéressés décidèrent surtout la conversion de Turenne; son caractère bien connu et les événements qui suivirent démentent suffisamment cette assertion sans preuves. Turenne demanda seulement au roi d'annoncer publiquement la nomination au cardinalat de son neveu; Louis refusa, sous prétexte que les protestants ne manqueraient pas de dire que cette faveur était une récompense de son abjuration. « Je suis trop connu, dit Turenne, pour craindre de pareils discours, et d'ailleurs je me suis converti dans un temps non suspect. — Il est vrai, répondit le roi, que si vous aviez voulu le faire en 1660, vous auriez pu espérer autre chose qu'un chapeau rouge. »

(3) Lorsqu'on travaillait à détacher Charles II de la triple alliance, il fut le seul avec Louvois auquel Louis XIV confia le secret de la mission dont fut chargée la duchesse d'Orléans. Il eut la faiblesse de se laisser séduire par Mme de Coëtquen, qui lui arracha ce secret. Le roi apprit cette indiscrétion, et porta ses soupçons sur Louvois. Turenne alors n'hésita pas à tout avouer; mais toute sa vie il rougit de cette aventure.

Lorsque la guerre de Hollande fut décidée (1672), Turenne fut en grande partie chargé des préparatifs, de concert avec Louvois; il commanda l'armée sous les ordres du roi et seul après son départ. Après avoir pris rapidement plusieurs petites places, où l'on eut le tort, d'après le conseil de Louvois, de mettre garnison, il traversa le Rhin à Wesel, et se porta au-devant de l'électeur de Brandebourg. Pendant près de trois mois, avec des forces bien inférieures, il déjoua, à force d'activité et d'intelligence, toutes les tentatives de l'électeur, de Montecuccoli et du duc de Lorraine, qui avec quarante mille hommes voulurent passer le Rhin à Mayence, à Coblentz, à Strasbourg, pour aller rejoindre Guillaume d'Orange. En décembre, les alliés se retirèrent vers la Westphalie. Malgré les ordres du roi, que lui transmettait Louvois (1), malgré les rigueurs de l'hiver, Turenne résolut de continuer la guerre au delà du Rhin; il réunit ses troupes à celles de Cologne et de Munster, et, profitant du départ de Montecuccoli, malade, il chassa les ennemis du comté de la Marck, les poursuivit au delà du Weser, les força de se séparer, et s'avança jusqu'à l'Elbe, que l'électeur franchit précipitamment à Magdebourg. Effrayé, celui-ci demanda à traiter, et Turenne revint vers le Rhin. Pendant cette campagne aventureuse, les soldats avaient tout souffert sans se plaindre, pleins de confiance dans leur général, pleins de dévouement pour sa personne et pour sa gloire (2). Mais Turenne fut trop faible pour empêcher les Impériaux de faire leur jonction avec le prince d'Orange, et il se contenta de punir l'évêque de Wurtzbourg et l'électeur de Trèves, qui l'avaient trahi, en faisant vivre ses troupes pendant l'hiver sur leur territoire.

L'année 1674 devait être la plus belle de la carrière militaire de Turenne. Au moment où plusieurs armées se réunissaient pour envahir nos frontières, il résolut, malgré l'infériorité de ses forces, de prévenir les ennemis et de les attaquer séparément. Il descend vivement la rive gauche du Rhin, et, s'avançant à marches for-

(1) « Je ne manquerai pas, écrit sèchement Turenne à Louvois, le 18 novembre, de rendre un compte bien exact de ce qui m'empêchera de faire ponctuellement ce que le roi commande; car il est vrai que je fais cette faute-là, qui est que quand je crois qu'une chose ne se peut ou ne se doit pas faire, et que je suis persuadé que le roi qui me commande changerait de pensée s'il voyait la chose, je n'en dis pas les raisons. »

(2) Dans l'une de ces marches, Turenne, épuisé de fatigue, s'était couché derrière un buisson pour dormir; la neige tombait en abondance: quelques soldats coupèrent des branches d'arbre et étendirent leurs manteaux. « Que faites-vous là? leur dit-il en se réveillant. — Nous voulons conserver notre père, répondirent-ils; c'est notre plus grande affaire; si nous venions à le perdre, qui nous ramènerait dans notre pays? »

cées, il remporte sur les Impériaux la belle et difficile victoire de Sinzheim (16 juin). Puis il revient vers le Rhin, appelle à lui quelques renforts, franchit de nouveau le fleuve, le 3 juillet, et rencontre à Ladenbourg l'ennemi, qui se débande presque aussitôt et fuit au delà du Neckar. C'est alors qu'il ordonna de dévaster le Palatinat, pour punir la défection de l'électeur et les vengeances que de malheureux paysans avaient exercées sur ses soldats; il voulait aussi empêcher les ennemis de trouver quelque subsistance dans le pays, s'ils marchaient vers Philipsbourg, et d'ailleurs il n'était pas fâché de donner à ses troupes quelque récompense de leurs fatigues et de leur dévouement. L'électeur, indigné, envoya à Turenne une lettre éloquente, qui se terminait par un cartel; Turenne lui répondit avec simplicité, mais il ne changea pas sa manière d'agir, et continua de ravager pendant le mois d'août le Palatinat sur la rive gauche du Rhin (1). Cependant les alliés, reprenant l'offensive, avaient franchi le Rhin (1er sept.), et envahi l'Alsace (2). Ils y établirent même leurs quartiers d'hiver malgré l'échec que les Français leur firent essuyer à Ensheim (4 oct.). Après avoir reçu des secours, Turenne fit filer ses troupes derrière les Vosges, rentra en Alsace par Béfort, et battit les Impériaux, surpris par ce mouvement inattendu en pareille saison, près de Mulhouse (29 déc.) et à Turckheim (5 janv. 1675). Le 11, l'Alsace entière était reconquise. « Il n'y avait plus en France d'ennemi qui ne fût prisonnier. » Ainsi se termina glorieusement cette belle campagne, et certainement l'une des plus admirables de l'histoire militaire de l'ancienne France. Quand il revint à Versailles, il fut accueilli par les acclamations enthousiastes des provinces et de Paris; il reçut les embrassements de Louis XIV, les témoignages d'admiration de tous les gens de guerre et les félicitations de toute la cour. « On trouva, dit Pellisson, qu'il avoit l'air un peu plus *honteux* qu'il n'avoit accoutumé de l'être. » L'année suivante (1675), Turenne eut pour adversaire Montecuccoli, le plus célèbre tacticien de l'Europe. Pendant six semaines les deux généraux manœuvrèrent pour passer le Rhin; enfin Turenne crut l'occasion favorable pour écraser les ennemis entre son armée et le fleuve; on l'entendit s'écrier : « Je les tiens! » Les deux armées se mettaient en bataille près du village de Salzbach (27 juill.); Turenne, après avoir fait canonner l'église et le château, allait attaquer l'ennemi par un endroit moins dangereux; il achevait de visiter ses postes, lorsque Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, jugea sa présence nécessaire à cause d'une colonne ennemie qui s'avançait. Il la lui montrait du geste lorsqu'un boulet lui emporta le bras gauche, enleva le haut du col au cheval d'un de ses fils, et du même coup alla frapper Turenne au côté gauche. Le général fit encore une vingtaine de pas sur son cheval, et tomba mort. Ses restes, couverts d'un manteau, furent portés dans sa tente; mais la triste nouvelle se répandit bientôt. Montecuccoli, en l'apprenant, s'honora par cette belle parole : « Il est mort aujourd'hui un homme qui faisait honneur à l'homme. » Le peuple pleura Turenne, comme son armée l'avait pleuré; la cour s'associa au deuil des gens de guerre; les oraisons funèbres du héros par Fléchier et Mascaron, son éloge par Saint-Évremond et par Lamoignon, tant de discours prononcés dans les parlements, les académies, les universités, les lettres si vivantes de Mme de Sévigné, n'expriment que d'une manière incomplète la douleur publique. Le roi décida que le corps serait enseveli à Saint-Denis. En 1793, on épargna les dépouilles de Turenne; on les conserva au musée d'histoire naturelle, puis au musée des monuments (16 août 1799), jusqu'au jour où le consul Bonaparte les fit transporter solennellement dans l'église des Invalides (23 sept. 1800).

« Turenne, a dit Voltaire, ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées dont la décision rend quelquefois une nation maîtresse de l'autre; mais, ayant toujours réparé ses défaites et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. » Les plus grands juges dans l'art de la guerre, Condé, Napoléon, l'ont admiré sans restriction; Condé avouait que Turenne était le seul homme avec lequel il aurait voulu échanger sa gloire. La renommée de Turenne est restée populaire en France et même dans les pays où il avait fait la guerre; les habitants de la Souabe laissèrent en friche la place où il avait péri, et conservèrent avec respect l'arbre sous lequel il s'était assis peu de temps auparavant. Le cardinal de Rohan fit élever, en 1781, à Salzbach, un monument que Moreau rétablit en 1801; et depuis 1829 une pyramide de granit y rappelle la mémoire du grand capitaine. C'est que Turenne ne fut pas seulement un illustre général (1) : il fut bon, simple, honnête homme,

(1) Turenne laissa ses troupes brûler vingt sept bourgs ou villages du Palatinat. Élevé à la dure école de la guerre de Trente ans, il était plein de vigilance pour la vie et le bien-être de ses soldats, mais il était dur pour les populations; et dans ces campagnes de 1673 et 1674, la Lorraine et l'Alsace ne furent pas beaucoup mieux traitées que le Palatinat. On a voulu rejeter cette exécution barbare sur Louvois : mais la correspondance de Turenne prouve que c'est lui qui avait proposé à Louis XIV « de manger le pays ».

(2) Louis XIV, dit on, excité par Louvois, enjoignit à Turenne de repasser les Vosges, pour défendre le royaume, menacé. Turenne résista heureusement, et écrivit au roi une lettre remarquable, que terminaient ces lignes souvent citées. « Je connais la force des troupes impériales, les généraux qui les commandent, le pays où je suis : je prends tout sur moi, et je me charge des événements. » Mais, d'après le dernier historien de Louvois, cette lettre serait apocryphe.

(1) « Rien dans son extérieur ne révélait le grand

fidèle à sa parole, ennemi du mensonge, plein de bonté et d'attention pour ses inférieurs; toujours fier sans orgueil, toujours digne sans roideur à l'égard des grands personnages. Son équité, son esprit de modération, son intégrité ont été proclamés par tous; il fut généreux et désintéressé; il mourut sans avoir rien ajouté à sa fortune personnelle, après quarante ans de services glorieux (1); il secourait de son argent ses soldats et ses officiers, mais sans vouloir qu'on divulguât ses bienfaits; sa modestie ne se démentit jamais dans ses actes, dans ses paroles, dans ses écrits. Le fond de son caractère était le calme, le sang-froid, la bienveillance, le respect des autres et de lui-même. Il resta profondément religieux jusqu'au dernier jour de sa vie; en quittant le cardinal de Retz, pour sa dernière campagne, il lui disait : « Je vous donne ma parole que si j'en reviens, je mettrai, à votre exemple, quelque temps entre la vie et la mort. »

On possède sur Turenne deux publications d'un très-grand intérêt. L'une, qui est de sa main, est un récit très simple de ses campagnes depuis 1643 jusqu'en 1659; elle a été publiée pour la première fois, sous le titre de *Mémoires*, à la suite de l'*Histoire de Turenne* par Ramsay (1735, 2 vol. in-4°), et réimpr. avec addit. dans les *Mém. sur l'hist. de France*, recueil de Michaud et Poujoulat. L'autre publication est due au comte de Grimoard, et a pour titre : *Lettres et Mémoires du maréchal de Turenne* (Paris, 1782, 2 vol. in-fol.). L. GRÉGOIRE.

Fléchier, *Oraison fun. de Turenne*; Paris, 1676, in-4°. — *La Vie et la mort du vic. de Turenne*; Paris, 1675, in-4°. — *Leven van den Marschalk van Turenne*; Amst. 1676, in-8°. — *Leben des Marschalls von Turenne*; Francf., 1677, in-8°. — Pauletti, *Vita di Turenna*; Paris, 1677, in-12. — G. de Courtilz, *Vie de Turenne*; Cologne, 1685, in-12, et 1689, 2 vol. in-12. — *Turenne's Lebenbeschreibung*; Leipzig, 1721, in-8°. — Ramsay, *Hist. de Turenne*; Paris, 1735, 2 vol. in-4°, et 1774, 4 vol. in-12. — Raguenet, *Hist. de Turenne*; Paris, 1738, part. in-12. — Deschamps, *Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne en Allemagne*; Paris, 1678, vol. in-12. — Zanthier, *Feldzüge des Vic. de Turenne*; Leipz., 1779, in-4°. — Beaurain, *Hist. des quatre dernières campagnes de Turenne*; Paris, 1782, in-fol. — *Militærische Gesch. des Marsch. von Turenne*; Manheim, 1797, in-8°. — *Monument de Turenne, érigé près de Salzbach*; Carlsruhe, 1829, in-4°. — *Mémoires du duc d'York*, dans la collection Michaud et Poujoulat. — Frémont d'Ablancourt, Langlade, V. Siri, de Retz, La Rochefoucauld, Montglat, Gramont, du Plessis, Lafare, Saint-Hilaire, etc., *Mémoires*. — Pellisson, *Lettres hist.* — Saint-Évremond, *Éloge de Turenne*. — *Lettres de Mme de Sévigné*. — Bougeant, *Hist. du traité de Westphalie*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Perau, *Hommes illustres de la France*, t. XXIII. — Rousset, *Hist. de Louvois*. — Sismondi, Michelet, H. Martin, *Hist. de France*. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*. — Haag frères, *France protest.*

homme. De taille moyenne, les épaules très-larges, les sourcils épais et très-rapprochés, le nez gros, les yeux grands, mais enfoncés dans leurs orbites, les lèvres épaisses, les cheveux longs et lui couvrant presque le front, il était laid, et sa laideur avait quelque chose de commun, de vulgaire, que faisait encore ressortir l'extrême simplicité de ses vêtements. (Haag frères.)

(1) Dans la campagne de 1673, un officier général lui proposa un moyen de gagner quatre cent mille francs en quinze jours, sans que la cour en eût jamais connaissance, il répondit : « Je vous suis fort obligé, mais comme j'ai souvent trouvé de semblables occasions sans en avoir jamais profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge. » Les habitants d'une ville lui offrirent cent mille écus, s'il voulait se détourner de son chemin : « Comme votre ville, leur dit-il, n'est point sur la route par où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez. »

TURGOT (*Michel-Étienne*), magistrat français, né le 9 juin 1690, à Paris, où il est mort, le 1er février 1751. Il appartenait à une famille ancienne, distinguée dans la robe et dans l'épée, qui, dans le treizième siècle, eut son berceau dans la Bretagne, et s'établit depuis en Normandie. Il était président de la seconde chambre des requêtes au parlement de Paris, lorsqu'en 1729 il fut nommé prévôt des marchands. Il s'occupa en cette qualité de l'assainissement de Paris, et fit construire, entre autres ouvrages importants, un immense égoût, qui embrassait tout le côté de la ville situé sur la rive droite de la Seine. On dut à ses soins l'élargissement et le prolongement du quai de l'Horloge, qui fut joint, en 1731, à la rive droite de la Seine, par un beau pont de pierre. Turgot montra un grand courage dans une circonstance où les gardes françaises et les gardes suisses s'entr'égorgeaient sur le quai de l'École; il se jeta au milieu des combattants, désarma l'un des plus furieux, et parvint à faire cesser l'effusion du sang. Il fut nommé en 1737 conseiller d'État ordinaire, et en 1741 président du grand conseil.

Barbier, *Journal*. — D'Argenson, *Mémoires*. — Dulaure, *Hist. de Paris*.

TURGOT (*Étienne-François*, marquis), fils aîné du précédent, né à Paris, le 2 juin 1721, mort le 21 octobre 1789. Destiné à la carrière des armes, il alla faire ses caravanes à Malte, dont il commanda une galère, puis il se distingua comme administrateur de cette île, où il chercha à faire fleurir l'agriculture et le commerce. De retour en France, il fut nommé, en 1761, brigadier des armées du roi. Il proposa au duc de Choiseul de régénérer la colonie de Cayenne, et de former dans la Guyane un établissement qui aurait porté le nom de *France équinoxiale*. Ce projet ayant été adopté, Turgot reçut le titre de gouverneur général de la Guyane française; mais les mesures d'exécution furent mal prises, les colons périrent en partie, et lorsque le gouverneur arriva et entendit les plaintes générales des habitants, il fit arrêter et conduire en France Chanvallon, intendant de la nouvelle colonie. Turgot revenu à Paris déclara qu'il fallait renoncer à toute tentative de colonisation. Accusé d'abus de pouvoir par Chanvallon, il fut privé de sa liberté en vertu d'une lettre de cachet. Après sa détention, le ministre lui ayant dit un jour : « Le roi vous accorde une pension de 12,000 livres. — Je remercie Sa Majesté, répondit Turgot, mais je ne puis accepter une pension que vous ne

m'avez pas laissé le temps de mériter. » Il vécut alors dans une retraite absolue, dont il ne sortit pas même lors de l'élévation de son frère au ministère. Peu d'instants avant sa mort, il dit, en s'adressant à ses enfants : « Surtout recommandez bien qu'on ne fasse pas mon éloge. » Il avait des connaissances étendues en histoire naturelle et en économie rurale, et il devint, en 1760, l'un des fondateurs de la Société royale d'agriculture, pour laquelle il a rédigé plusieurs mémoires. Il fut admis en 1765 au nombre des associés libres de l'Académie des sciences. Il a donné, entre autres mémoires insérés dans le recueil de cette société, des *Observations sur l'espèce de résine élastique de l'île de France, à peu près semblable à celle de Cayenne* (1769). Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Mémoire sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver, etc., les diverses curiosités d'histoire naturelle;* Lyon, 1758, in-8° ; — *Essai sur les arbres d'ornement, les arbrisseaux et arbustes en pleine terre, extrait du* Dictionnaire de Miller, *septième edition, publiée en* 1759 ; Amst. et Paris, 1778, in-8°. Enfin, il a fourni des matériaux pour l'histoire du ministère de son frère, aux *Mémoires sur le règne de Louis XVI*, par Soulavie. E. R.

Broussonet, *Éloge de M. Turgot*, dans les *Mem. de la Societe roy. d'agric*, 1789, trim. d'automne, p. 45. — Barbier, *Dict. des ouvr. anon.*

TURGOT (*Anne-Robert-Jacques*), baron DE L'AULNE, homme d'État français, frère du précédent, né à Paris, le 10 mai 1727, mort dans la même ville, le 20 mars 1781. Il était le troisième fils de Michel-Etienne Turgot (*voy.* ci-dessus), et de Madeleine Françoise Martineau (1). Destiné, en qualité de cadet, à l'état ecclésiastique, il entra d'abord au collége Louis-le Grand, puis au collége du Plessis, où il eut pour professeurs Guérin, l'abbé Bon, et l'abbé Sigorgne, qui fit de son élève un newtonien décidé ; enfin, il passa au séminaire Saint-Sulpice, et de là, avec le grade de bachelier en théologie, dans la maison de Sorbonne pour y acquérir la licence. A cette époque son caractère était un mélange remarquable de naïveté, de gaucherie, et de passion ardente pour l'étude. Abandonné à lui-même dans la maison paternelle, où, au dire de Morellet, il ne reçut « qu'une instruction médiocre », il n'y rencontrait guère que la sévérité de sa mère pour sa sauvagerie d'écolier. Cette timidité n'était qu'extérieure, et nous verrons bientôt combien ses pensees craignaient peu de s'aventurer au delà du cercle de l'école. Ce fut à la Sorbonne qu'il se lia intimement avec les abbés Morellet, Loménie de Brienne, Champion de Cicé, de Boisgelin et de Véry, tous assez libres penseurs et destinés à occuper diversement la renommée. Un *Traité de l'existence de Dieu*, dont il ne reste que des fragments, et un autre sur *l'Amour de Dieu*, entièrement perdu, furent composés par lui à cette époque. Élu prieur de Sorbonne en décembre 1749, il prononça en cette qualité deux discours latins, qui révèlent à la fois l'étendue et l'originalité curieuse de son esprit, le premier, *Sur les Avantages que la religion chrétienne a procurés au genre humain* (13 juillet 1750) ; le second, *Sur les Progrès successifs de l'esprit humain* (11 déc. 1750), où il formulait pour la première fois la doctrine des progrès et de la perfectibilité humaine. Un peu auparavant il écrivait sa *Lettre à l'abbé de Cicé sur le papier-monnaie* (7 avril 1745), qui est son premier pas dans la science économique, et où, adversaire du système de Law et précurseur de Smith et de J.-B. Say, il établit que le crédit ne crée pas les capitaux, mais en facilite simplement la circulation ; il traçait le plan d'une *Géographie politique*, où il entrevoyait presque tous les aspects que cette science nouvelle a découverts depuis, et celui de deux *Discours sur l'histoire universelle*, où la philosophie tenait la place que Bossuet avait assignée à la foi dans son œuvre célèbre ; enfin, il réfutait la théorie négative de Berkeley, dans deux lettres *sur l'existence des corps*, et, dans un travail très-original, les réflexions philosophiques de Maupertuis *sur l'origine des langues et la distinction des mots*. Au commencement de 1751, de mûres réflexions sur lui-même l'amenèrent à renoncer à l'Église, parce que, d'après le témoignage de Dupont de (Nemours), « il lui était impossible de se dévouer à porter toute sa vie un masque sur le visage ». Toute l'existence de Turgot fut un commentaire de ces paroles : d'une curiosité d'esprit incroyable, uniquement préoccupé de soumettre toutes choses à l'épreuve du raisonnement, il se sentait rebelle à la soumission intellectuelle de l'Église, non en haine d'elle, mais par passion pour la raison et la science.

Après la mort de son père, il fut pourvu des fonctions de substitut du procureur général (5 janv. 1752). Dire qu'il fut reçu à la fin de l'année conseiller au parlement (30 déc.), qu'il montra dans ses devoirs beaucoup d'exactitude et de probité, ce n'est pas beaucoup ajouter à sa gloire. Ce qu'il importe de relever, c'est dès cette époque sa froideur pour la cause des parlements, au rappel desquels il s'opposa plus tard, et son désir, bientôt satisfait, d'être nommé maître des requêtes (28 mars 1753). Jusqu'au jour où, en 1761, il fut appelé à l'intendance de Limoges, sa véritable biographie est dans le tableau de son activité intellectuelle. Quoique toujours un peu gauche, Turgot s'y montre plus facile aux mœurs de son temps ; on le voit dans les salons, au milieu de ses contemporains les plus illustres. Il était fort assidu chez Mme de Grafigny (1) et chez Mme Geoffrin. Entraîné par

(1) Elle mourut le 29 novembre 1764.

(1) Suivant Morellet, « il quittait souvent le cercle pour aller jouer au volant, avec Minette (Mlle de Ligni-

ce goût encyclopédique, qui est celui du temps, il étudie à la fois les sciences et les lettres, l'hébreu et les langues modernes, comme l'allemand et l'anglais. Ses écrits ont la même diversité savante que ses études. Dans ses *Lettres à Mme de Grafigny* (1751) au sujet des *Lettres péruviennes* de celle-ci, il critique, dix ans avant Rousseau, nos méthodes factices d'éducation, qui consistent surtout, dit-il, « en pédanterie ». Défenseur de la tolérance dans la querelle entre le parlement et les évêques, au sujet du refus des sacrements, il écrit ses *Lettres sur la tolérance adressées à un grand vicaire*, et *le Conciliateur* (1753), œuvres éloquentes, où il repousse toute protection de la religion par l'État, qui doit seulement en assurer le libre exercice. Il ne se fit aucun scrupule de siéger dans la chambre royale qui remplit l'intérim du parlement exilé (1753). Turgot, il faut bien l'avouer, ne répugnait pas à mettre l'arbitraire au service du bien, se donnant pour excuse de ne pas faire moins énergiquement le bien qu'on avait fait jusque là le mal. Des essais de traduction en prose et en vers de la Bible, des anciens, de Shakespeare, de Pope, d'Addison, de Hume, du Tasse, de l'Arioste et de Klopstock; quelques vers sur les événements, qui eurent l'honneur d'être attribués à Voltaire; les articles *Expansibilité, Fondations à perpétuité* (1), *Existence, Foires et marchés*, qu'il fournit à l'*Encyclopédie*, achèvent de prouver l'ardeur intellectuelle de Turgot. Mais ce qu'il faut surtout marquer dans sa vie et à cette date, c'est la liaison qui se forma entre lui et les deux fondateurs de l'école économiste : Gournay et Quesnay. Tout en penchant vers les opinions de Gournay sur *le produit net*, et en se rapprochant des théories des physiocrates, qui donnaient la supériorité à l'agriculture sur l'industrie, il fut plutôt, au dire de Dupont (de Nemours), un éclectique qu'un disciple. Lié d'une amitié étroite avec Gournay, il l'accompagna, en 1755 et en 1756, dans deux voyages d'observations économiques en Guienne et en Bretagne, et composa son *Éloge* après sa mort, arrivée le 27 juin 1759. Plus tard, son traité sur les *Valeurs et monnaies*, composé vers 1758, et surtout ses célèbres *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, dans lesquelles il fraya la route à Adam Smith, et, on pourrait ajouter, toute l'administration de son ministère devaient être les résultats de ces années de méditation sur les problèmes de l'économie politique.

Turgot revenait d'un voyage où il avait étudié, en 1760, la Suisse et l'est de la France, lorsqu'il fut nommé, le 8 août 1761, à l'intendance de Limoges (Limousin, Angoumois et basse Marche). Ce fut sur ces pays, assez pauvres et arriérés, qu'il réalisa pendant treize ans les réformes accréditées par les économistes. La suppression des corvées relatives aux transports militaires, ainsi qu'à la confection et à l'entretien des routes, fut un grand bienfait pour les habitants, sans nuire cependant à l'État, puisque 160 lieues de routes nouvelles furent construites sous le nouveau système d'entreprise (1). Ne pouvant entièrement supprimer les octrois, qu'il condamnait cependant en principe « parce que de quelque manière qu'ils soient imposés ils retombent toujours sur les revenus des terres », il en adoucit au moins le mal en contrôlant la légalité de leur établissement, de leur durée et de leurs tarifs. Les populations étaient hostiles au recrutement militaire jusqu'à engager des luttes sanglantes avec l'administration; Turgot parvint à calmer cet esprit de rébellion en permettant, contrairement à l'ordonnance de 1765, la cotisation contre le *billet noir*, et le remplacement volontaire. Il proposa même au ministre de la guerre un nouveau système de levées, composées « de miliciens fournis par chaque paroisse », et qui sans la quitter « pourraient au besoin former des troupes réglées ». Sans cesse occupé à alléger l'impôt de la taille, il s'attacha d'abord à le distribuer plus équitablement, en poursuivant avec activité le cadastre de sa généralité, et ensuite ne cessa de solliciter des dégrèvements ou des secours. De 1762 à 1774, les dégrèvements obtenus par lui s'élevèrent à environ 3,281,357 fr., à peu près la moitié de ce qu'il avait demandé. Somme considérable, si l'on songe que l'État alors ne demandait pas à la France pour cet impôt plus de 27,340,922 fr. Enfin, il donnait aux préposés du fisc cette intruction, aussi sensée qu'elle était rare, « de traiter les paysans avec douceur, de s'occuper de leurs intérêts et de leurs besoins, et de se mettre à portée de les soulager ». Mais ce fut surtout pendant la disette de 1770 et de 1771 que le Limousin sentit les bienfaits de l'administration de Turgot. La fondation des *bureaux de charité*, l'emploi des populations secourues à des travaux d'utilité publique, la liberté du commerce des grains, en faveur de de laquelle il obtint un arrêt du conseil (19 fév. 1770), et, comme contrepoids à cette liberté, qui aurait pu n'être que celle de l'accaparement, la suspension du privilége de la boulangerie; un don de 386,000 livres obtenu du gouvernement, et qui dans ses mains produisit plus de 1,240,000 livres de travaux et de secours, telles furent les mesures par lesquelles Turgot combattit efficacement le fléau. Pour donner une idée de cette administration bienfaisante, qui entrait dans les moindres détails, il faut ajouter que Turgot publiait des instructions à ses administrés sur *les*

ville, plus tard Mme Helvétius), qui était une grande et belle fille de vingt-trois ans ».

(1) Dans cet article, que la Constituante se chargea d'exécuter, Turgot réclamait pour l'État le droit de modifier les anciennes fondations, dont le but n'était plus en harmonie avec les mœurs ou le besoin de la société.

(1) Les routes de Paris à Bordeaux par Angoulême, de Bordeaux à Lyon par Limoges, de Limoges à La Rochelle et à Poitiers, d'Angoulême à Libourne, et de Moulins à Toulouse, furent en grande partie son ouvrage.

différentes manières peu coûteuses de préparer le riz; et de plus qu'il propageait la culture de la pomme de terre, qu'il autorisait à faire usage de papier non timbré dans tous les actes relatifs à la subsistance des pauvres, et qu'il obtenait du parlement de Bordeaux un arrêt qui fixait à un équivalent équitable en argent les denrées que les fermiers ne pouvaient, à cause de la disette, payer en nature (1). Il faut enfin rappeler parce qu'elle peint très-bien cet esprit de progrès qui animait tous les esprits et qui aujourd'hui étonne notre retenue, cette ordonnance de Turgot du 28 février 1770, par laquelle il veut que les propriétaires de domaines soient tenus de garder et de nourrir jusqu'à la récolte prochaine leurs métayers et colons, à peine d'être contraints de fournir à la subsistance de quatre pauvres par chacun des métayers ou colons congédiés; « et cela, par cette raison, qui surprend par sa logique téméraire, que ces pauvres gens « s'épuisent à mettre en valeur les biens de leurs maîtres, lesquels doivent à leurs travaux tout ce qu'ils possèdent ».

Cette conduite de Turgot, jointe à ses liaisons avec le parti philosophique, n'avait pas tardé à le rendre célèbre. Ces réformes rencontraient bien peu d'adversaires; le parlement de Bordeaux et son procureur général Dudon, les Trudaine, l'abbé Terray lui-même les favorisaient soit en y coopérant directement, soit en ne s'y opposant pas. Quelques intendants attachés aux anciens errements rompaient seuls ce concert de louanges, et celui de Languedoc, par exemple, Guignard de Saint-Priest, prétendait « que si Turgot faisait précéder ses rapports de préambules sublimes dans l'esprit de Pufendorf ou de Grotius, ses conclusions étaient la plupart du temps injustes ». Tel était l'attachement de Turgot pour sa généralité, qu'il refusa dès 1763 l'opulente intendance de Lyon, et plus tard encore celles de Rouen et de Bordeaux, ne voulant pas compromettre le sort des réformes qu'il avait entreprises, et qu'en 1770 il s'endetta de plus de 20,000 livres pour venir au secours de ses administrés. Attentif à tout ce qui pouvait développer la richesse du sol aussi bien que le bien-être ou les lumières des habitants, la généralité lui dut encore l'établissement d'une école vétérinaire à Limoges et celui d'une maîtresse sage-femme destinée à former des élèves pour en doter les campagnes, l'introduction des prairies artificielles et la distribution gratuite des graines par l'intermédiaire de bureaux d'agriculture. Président de l'Académie d'agriculture, il mettait au concours des sujets d'une utilité pratique, tels que les avantages du labour des chevaux et de celui des bœufs, et les raisons qui peuvent faire préférer l'une à l'autre; les effets des impôts indirects sur le revenu des propriétaires de biens-fonds (sujet sur lequel il fournit lui-même un mémoire remarquable). Ces soins administratifs ne l'empêchaient pas de continuer à se livrer aux travaux de l'esprit. Les ouvrages remarquables sur *la Formation et la distribution des richesses*, sur *les Valeurs et monnaies*, sur *les Prêts d'argent*, où il combat en faveur de la liberté du taux de l'intérêt; ses *Lettres sur la liberté du commerce des grains*, son *Mémoire sur les mines et carrières* datent de cette époque. C'est encore alors que, dans un des fréquents séjours qu'il fai à Paris, il se lie avec Ad. Smith, qui, au témoignage de Stewart, « prenait grand plaisir à converser avec lui ».

Cependant Louis XVI était monté sur le trône, et une ère de réforme et de moralité semblait s'ouvrir pour la France. Le 20 juillet 1774 Turgot fut appelé au ministère de la marine (1), poste qu'il devait surtout au crédit de son ancien condisciple, l'abbé de Véry, prêtre philosophe, très-écouté de Mme de Maurepas, laquelle était toute-puissante sur son mari. Bien qu'étranger à la spécialité de ses nouvelles fonctions, il ne laissa pas d'en marquer l'exercice par d'utiles et remarquables projets, trois entre autres dont la portée était immense : accroître rapidement notre marine par un système de constructions effectuées moitié en Suède, moitié en France et qui aurait produit une économie des deux cinquièmes; développer la prospérité des possessions coloniales par un régime de liberté commerciale et administrative, et par l'abolition graduelle de l'esclavage; favoriser l'indépendance des peuples de l'Inde, et faire des îles Bourbon et de France des ports francs, qui seraient devenus l'entrepôt général du commerce européen. Chargé du département des finances après le renvoi de Terray (24 août 1774), Turgot, dans une situation que le mauvais état des finances rendait si difficile, résuma ainsi toute sa politique dans une lettre rédigée à Compiègne le jour même, au sortir de son entrevue avec le roi : « Point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts. » L'économie, telle était la seule voie où voulût entrer Turgot, sans se faire d'illusions sur les difficultés d'une pareille tâche, « sachant, disait-il, qu'il sera craint, haï même de la plus grande partie de la cour, qu'on lui imputera tous les refus, qu'on le peindra comme un homme dur, que le peuple, aisé à tromper, l'attaquera pour les mesures même qu'il aura prises en sa faveur ». Fidèle aux convictions qui avaient fait de lui un auxiliaire du parlement Maupeou, il ne conseilla point le rappel des anciens parlements, et montra que c'était relever une barrière et non se créer un appui. Louis XVI, essayant de calmer ses appré-

(1) Les propriétaires avaient prétendu se faire payer en argent la valeur représentative du prix, alors très-élevé, des denrées qu'on ne pourrait livrer en nature.

(1) Cette nomination causa en Limousin une émotion douloureuse, qui était le plus bel éloge de l'administration de Turgot. Partout des messes furent célébrées pour le succès de son ministère, et on vit les populations s'y rendre avec un touchant empressement.

hensions, lui disait : « Ne craignez rien, je vous soutiendrai. » Turgot devait éprouver ce que vaut la parole d'un roi.

Au moment où Turgot entrait au contrôle général, les dépenses générales dépassaient de 18,700,000 livres les recettes; l'avenir était en outre grevé de 78,250,000 livres d'anticipations; enfin la dette exigible ou flottante s'élevait à 235 millions. Pour remédier à une situation qui à cette époque semblait désespérée, Turgot conçut un vaste plan qui unissait dans une communauté de but les réformes financières aux réformes administratives et commerciales, c'est-à-dire l'émancipation du travail au dedans et la liberté du commerce au dehors, une constitution politique aussi éloignée du despotisme que de l'anarchie, et un système d'éducation général. Mais, loin de procéder avec cette fougue aveugle qu'on lui a reprochée quelquefois, il ne songeait à accomplir ces réformes que successivement et à mesure qu'il verrait se former les esprits et les mœurs (1). Ce qu'il fit dans un ministère de vingt mois, pendant lesquels il en perdit six à réprimer une sédition et fut retenu au lit pendant sept par la goutte, maladie héréditaire dans sa famille, est véritablement prodigieux, et nous ne pourrons qu'en grouper les actes divers sous certaines idées principales. Dans l'administration financière on le voit tout d'abord supprimer quelques-uns de ces rouages dont l'inutilité n'avait d'égale que la dépense. L'avenir, sinon le présent, est affranchi de ces *croupes*, pensions honteuses payées à l'avidité des courtisans par la corruption des fermiers (*voy.* TERRAY). Convaincu des effets déplorables du système des fermes, il chercha souvent à y substituer celui de la régie, et plus souvent encore résilia les baux où l'intérêt de l'Etat était le plus gravement sacrifié. Ainsi, à la régie des hypothèques consentie par Terray, et qui, moyennant une avance de 8 millions à l'État, devait à un moment donné procurer aux concessionnaires un intérêt de près de 96 pour 100, il en fut substitué une nouvelle, dont l'avance fut de 12 millions et les avantages beaucoup moins exorbitants. Six millions furent également avancés par la nouvelle régie du *domaine reel*, et en substituant à la ferme des poudres et salpêtres un système de régie, à la tête duquel il plaça Lavoisier, il procura à l'État un revenu de 8 à 900,000 livres (28 mai 1775). Rien n'était plus rigoureux que l'ancienne législation fiscale; Turgot la dégagea des procédures vexatoires qui étaient les plus odieuses, telles que l'application du principe, contraire à toute justice, que dans les cas douteux l'obscurité des lois s'interprétait en faveur du fisc (14 sept. 1774); et les contraintes solidaires, qui pour garantie du payement total de l'impôt d'une commune, autorisaient l'emprisonnement des plus forts contribuables (3 janv. 1775).

C'était surtout par la liberté accordée au commerce et à l'industrie que Turgot tendait à l'équilibre des recettes et des dépenses. Pour lui liberté et richesse étaient synonymes. Telle était sa conviction à cet égard que le premier acte de son ministère fut le rétablissement de la liberté des grains (13 sept. 1774). Cette liberté, établie par les ministres Machault et Laverdy en 1749 et 1763, et seulement suspendue par Terray, n'était pas une innovation de Turgot, qui resta même en deçà de ses prédécesseurs en ne rétablissant pas encore la liberté de l'exportation. On verra cependant que cette mesure créa à Turgot ses plus graves difficultés et ne fut pas étrangère à sa chute (1). En même temps les verreries de Normandie, l'art de polir l'acier, le commerce des suifs, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et celui de l'huile d'œillette, étaient rendus libres. En rachetant tous les privilèges relatifs aux voitures publiques, et en concentrant *provisoirement* dans les mains de l'État cette exploitation, qu'il voulait plus tard rendre libre, Turgot pourvut toutes les grandes routes de voitures nouvelles, plus légères et plus commodes, et que le public appela *Turgotines* (2). Cette réforme produisit pour le trésor un bénéfice de 1,500,000 livres. Certains ports avaient le privilége de commercer avec l'Amérique : Turgot l'étendit aux ports de Rochefort, de Saint-Brieuc, de Binic et de Portrieux (déc. 1775). Préoccupé des intérêts agricoles, il rendit à la culture les terrains qu'il retrancha de ces fastueuses routes royales réduites par lui de 60 à 42 pieds de largeur (6 févr. 1776); en abolissant les réquisitions des convois militaires; en facilitant les transports au moyen d'une large subvention accordée aux canaux de Bourgogne et de Picardie; en rédigeant de son lit, où la goutte le clouait, ces instructions minutieuses qui combattirent la ter-

(1) Il ne complaît pas, il faut le dire, sur l'efficacité des états généraux pour amener la rénovation du royaume, croyant, dit Droz, « que les Français n'avaient pas assez de lumières pour qu'on pût sans danger les appeler à de hautes délibérations ».

(1) La suppression, par voie de remboursement, des privileges des maîtres boulangers de Lyon, des cent douze marchands de blé de Rouen, et des quatre-vingt-dix officiers porteurs et chargeurs, fut une conséquence de la liberté même du commerce des grains.

(2) Telle était cependant la difficulté de faire le bien au milieu des préjugés qu'entretenait l'égoïsme des intérêts individuels, que cette mesure, qui semblait devoir rencontrer une approbation universelle, n'alla pas à moins qu'à faire accuser Turgot d'athéisme; et voici par quel raisonnement inattendu : « Les anciens entrepreneurs, dit un contemporain, étaient tenus de procurer aux voyageurs la faculté d'entendre la messe; la réforme des voitures entraîna celle des chapelains : et les voyageurs en *turgotines* apprirent à se passer de messe, comme s'en passait Turgot. » (Proyart, *Louis XVI et ses vertus.*)

Citons encore à ce sujet cet aimable quatrain :

Ministre ivre d'orgueil, tranchant du souverain,
Toi qui sans t'émouvoir fais tant de misérables,
Puisse ta poste absurde aller un si grand train,
Qu'elle te mène à tous les diables!

rible épizootie de 1774; en suggérant l'ordonnance qui ordonnait la destruction des lapins dans l'étendue des capitaineries royales (janv. 1776) (1). Mais on ne connaîtrait qu'imparfaitement l'administration de Turgot si l'on n'en avait sous les yeux les résultats financiers. On sait quelle était la situation à la chute de l'abbé Terray : elle se résumait en un déficit réel de 18,700,000 livres. Cependant Turgot remplit scrupuleusement les obligations de l'État, en consacrant près de 15 millions au payement des petits rentiers et des petits pensionnaires, suspendu depuis près de quatre ans; en remboursant pour 1,500,000 livres de lettres de change dues aux colonies (2), et en formant un fonds de 1,000,000 pour acquitter successivement celles qui etaient encore dues; enfin en ordonnant le remboursement d'une multitude de petites pensions, de rentes sur les aides, etc., qui ne valaient pas les frais nécessaires pour en toucher les arrérages. Ses scrupules envers les créanciers de l'État, qui le portaient à les délivrer de la déchéance qu'ils avaient encourue en ne faisant pas liquider leurs titres dans le délai imposé par l'ordonnance de 1764, et en n'autorisant les villes et communautés à emprunter qu'à la condition d'assurer des fonds pour le remboursement, relevèrent si bien le crédit public que les actions de la Compagnie des Indes montèrent de 1,757 livres à 2,007 et les autres valeurs dans la même proportion, et que Turgot reçut des banquiers hollandais des offres pour un emprunt de 60 millions à moins de 5 p. 100. Enfin la dette de l'État était considérablement diminuée. « Après vingt mois d'administration, dit Dupont (de Nemours), pendant lesquels il a payé plus de 24 millions de la dette exigible arriérée, éteint près de 28 millions d'anticipations, remboursé environ 50 millions de la dette constituée, il a laissé les finances avec un excédant de 3,900,000 livres sur les fonds faits pour le remboursement annuel d'environ 25 millions. » Cependant Turgot ne concentrait pas ses soins dans le cercle, si vaste déjà, du contrôle général : partout il voulait faire pénétrer le progrès. Deux chaires furent créées au Collége de France, l'une pour le droit de la nature et des gens, l'autre pour la littérature française. La médecine reçut une vive impulsion par la fondation d'une école de clinique, placée sous la direction de Vicq d'Azyr, d'un cours d'anatomie comparée (mars 1776), et enfin de la Société royale de médecine, origine de l'Académie actuelle. L'hydrodynamique fut l'objet d'un enseignement spécial confié à Bossut (sept. 1775). Trois savants illustres, d'Alembert, Bossut et Condorcet, furent chargés de préparer un vaste système de canalisation, dont ils se firent les inspecteurs gratuits. C'est à Turgot qu'appartient l'idée première d'un système métrique unitaire. Il écrivait à l'astronome de la marine, Messier, qu'il avait « le projet de faire constater par des expériences exactes la longueur précise du pendule, qui lui paraissait devoir servir d'étalon commun et de terme de comparaison à toutes les mesures qu'il serait facile d'y réduire ». Enfin il protégea l'entreprise d'un *Dictionnaire de commerce* commencé par Morellet, et chargea Roubaud d'écrire l'*Histoire des finances*. Par ses soins une mission fut envoyée au Pérou pour en rapporter les plantes les plus utiles, et Parmentier commença aux Invalides des expériences pour améliorer le pain du soldat sans augmenter la dépense.

Tel est l'ensemble de l'administration de Turgot, qui ne serait pas complet cependant si on ne plaçait à côté le tableau des attaques auxquelles il fut en butte. Les premiers et les plus graves embarras du contrôleur général étaient venus de la liberté intérieure du commerce des grains. Dès 1775 Necker, partisan de la restriction, avait composé son livre *De la Législation des grains*; puis on vit paraître le pamphlet acerbe de Linguet, *le Pain et le Blé*, et les lettres de Grimm et de Mallet du Pan. En même temps éclatait *la guerre des farines*; une mauvaise récolte suivie, au printemps de 1775, du renchérissement des grains en fut l'occasion. Le 18 avril des paysans ameutés avaient envahi la ville de Dijon. En vain Turgot crut enlever toute cause à l'agitation en suspendant, par voie d'indemnité, les droits d'octroi et de marché sur les grains dans presque toute la France (arrêts du 22 avril au 3 juin), et en accordant des primes à l'importation. Ces mesures restèrent sans effet, et devinrent même le signal de véritables brigandages dans la Brie, le Soissonnais, la haute Normandie, et le Vexin. La révolte y eut un caractère particulier auquel on ne peut méconnaître l'existence d'un complot ourdi pour perdre le contrôleur général (1). Celui-ci déploya beaucoup d'énergie : il fit destituer le lieutenant de police Lenoir, coupable de mollesse, occuper militairement les boutiques de boulangerie à Paris, et assurer la liberté des approvisionnements par de fortes patrouilles le long de la Seine, de la Marne et de l'Oise. Il resta maître de la situation, mais non sans un grand affaiblissement de son autorité. Aux inimitiés sourdes de la cour et des parlements s'ajouta encore celle du clergé, devenue plus bruyante

(1) Plus nombreux encore étaient les projets que méditait Turgot dans l'intérêt des campagnes. Il en est un qu'on ne saurait passer sous silence, tant il devançait les temps. Pour rendre à la terre un crédit dont un mauvais système de législation hypothécaire la privait, il songeait à créer la *spécialité et la publicité des hypothèques*. En même temps, dit M. Tissot, « une banque rurale aurait prêté aux propriétaires, jusqu'à concurrence d'une certaine partie de la valeur des héritages, et le crédit foncier eût peut-être été assis près de trois-quarts de siècle avant qu'on ait sérieusement essayé de le faire ».

(2) Le total de cette dette s'élevait à 10 millions.

(1) Turgot soupçonna toujours le prince de Conti de l'avoir formé.

lorsque Turgot proposa de faire à Paris la cérémonie du sacre de Louis XVI et de retrancher dans la formule du serment royal la promesse d'exterminer les hérétiques (1). S'il avait acquis de Malesherbes un nouvel appui au conseil, il avait dans le comte de Saint-Germain un collègue dont les réformes maladroites compromettaient singulièrement le mérite des siennes. Maurepas, toujours hostile en secret, conçut des craintes pour lui-même à la suite du compte rendu de 1776, où l'éloge du contrôleur général était dans les faits mêmes; aidé d'un aventurier de cour, le marquis de Pezay, il mit sous les yeux de Louis XVI une correspondance supposée entre Turgot et un de ses amis, dans laquelle les ministres, la reine, le roi lui-même n'étaient pas ménagés.

C'est au milieu de ces menées et de ces embûches que Turgot préparait les réformes qu'on peut considérer comme les plus belles de son administration. En janvier 1776 il présenta au roi un *mémoire* sur six projets d'édits tendant à supprimer la corvée, la police de Paris sur les grains, les offices sur les quais, halles et ports de la même ville; les jurandes, la caisse de Poissy, et à modifier les droits sur les suifs. C'était à la fois anéantir une des inégalités les plus choquantes du régime féodal, fonder la liberté du travail, et assurer définitivement celle du commerce des blés. En supprimant la corvée, dont il révélait l'injustice et l'origine récente, Turgot lui substituait un impôt territorial supporté sans distinction par tous les biens-fonds (2). Bien qu'il en affranchît les terres du clergé, « pour ne pas se faire deux querelles à la fois », c'était proclamer l'égalité de l'impôt. Il mit donc contre lui tous les privilégiés. Le garde des sceaux Miromesnil, se faisant l'écho de cette opposition, prétendit dans un mémoire adverse « qu'en France le privilége de la noblesse doit être respecté et qu'il est de l'intérêt du roi de le maintenir ». A quoi Turgot répondit dans des *Contre-observations* « que les dépenses du gouvernement ayant pour objet l'intérêt de tous, tous doivent y contribuer, et qu'il est difficile que sous ce point de vue le privilége pécuniaire de la noblesse paraisse juste ». La suppression des maîtrises et des jurandes rencontra pour adversaires, outre les ordres privilégiés, les intéressés eux-mêmes, c'est-à-dire les maîtres et patrons, dont Linguet se fit le défenseur dans de nombreux *factums*. « Dieu, avait dit Turgot, en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait du droit de travailler la propriété de tout homme, et cette propriété est la première, la plus sacrée, la plus imprescriptible de toutes. » On lui opposa l'intérêt même, bien ou mal entendu, de l'industrie, dont les restrictions faisaient, disait-on, la perfection et la garantie; l'intérêt des travailleurs, dont la maîtrise assurait la fixité des salaires. Débat dont il ne faut pas rappetisser la portée, et où se produisirent tous les arguments tirés des avantages et des inconvénients de la libre concurrence. Outre Miromesnil, Turgot avait dans le conseil d'autres adversaires, et Sartine insinuait, de bonne foi, que cette liberté sacrifiait nos manufactures à celles de l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, le roi approuva, le 6 février, les six édits; mais il restait à les faire adopter au parlement, et Turgot eut le tort de ne pas se prêter à son égard à des négociations qui auraient pu en faciliter l'enregistrement. « Si le parlement veut le bien, se contenta-t-il de dire, il enregistrera l'édit. » C'était beaucoup trop compter sur le patriotisme des parlementaires. Sur les six édits le parlement n'enregistra que celui qui supprimait la caisse de Poissy (1) et en convertissait les droits en un supplément d'octroi. Les cinq autres furent l'objet de remontrances, dont le texte n'existe pas, mais dont les contemporains attestent la violence (4 mars). « Je vois bien, dit le roi, qu'il n'y a ici que M. Turgot et moi qui aimions le peuple. » Et il prit lui-même l'initiative de ce lit de justice du 12 mars 1776, que Voltaire appela un *lit de bienfaisance*, et dans lequel, malgré les harangues du président d'Aligre et de l'avocat général Seguier, où l'on remarquait encore les mots de *franchise naturelle de la noblesse et du clergé* et d'*indépendance effrénée de l'industrie*, furent enfin enregistrés les cinq édits. Le triomphe de Turgot fut accueilli à Paris par des démonstrations de joie qui contrastaient avec l'irritation du parlement. Deux nouvelles mesures ajoutèrent encore à cette allégresse publique : la création d'une caisse d'escompte (24 mars 1776), qui mettait plus de cinq millions à la disposition du commerce pour la négociation des effets commerciaux, avançait à l'État dix millions à 4 p. 100, et contenait en germe tout ce que fut plus tard la banque de France; et l'édit sur la libre circulation et l'exportation des vins, qui assurait à l'industrie vinicole un débouché de plus de soixante millions (avril 1776). Enfin, à propos d'une réclamation survenue entre les villes de Lyon et de Marseille sur les traites intérieures relatives aux soieries, Turgot, abordant la question du libre échange international et provincial, présentait déjà à l'appui du système de liberté tous les arguments qui depuis ont défrayé les écrits des libres échangistes.

Mais chaque succès augmentait le nombre de ses ennemis, et il est juste d'ajouter que quelques désordres survenus en Bretagne, à l'occasion de la perception de droits féodaux, sem-

(1) Ce fut pour Turgot le sujet d'un admirable mémoire présenté au roi *Sur la tolérance*.

(2) Il ne devait pas dépasser 10 millions.

(1) Cette mesure devait produire deux résultats : diminuer d'environ deux tiers la charge qui pesait sur les consommateurs ; supprimer les intermédiaires avides entre les bouchers et les producteurs de bestiaux.

blèrent leur donner une apparence de raison. Seguier, dans ses conclusions contre une brochure de Lanjuinais, *le Parfait monarque*, ayant de nouveau attaqué « ces prédicants insensés et furieux qui osent se promettre de détruire tous les gouvernements sous prétexte de les réformer », Turgot, désigné par des allusions transparentes, crut devoir adresser à celui-ci une lettre fort vive, à la suite de laquelle le parlement porta ses plaintes jusqu'au roi (3 mai). En même temps Maurepas, toujours envieux, s'était rapproché des tantes du roi et du comte d'Artois pour perdre le ministre réformateur. Ce fut une guerre d'épigrammes et d'insinuations malignes. « On lui attribuait, dit un contemporain, toutes les opinions qu'on croyait propres à le rendre odieux (1). » Il n'est pas sûr que Marie-Antoinette prit une part directe à la chute de Turgot (2), et ce passage d'une lettre à sa mère : « J'avoue que je ne suis pas fâchée de ces départs (ceux de Malesherbes et de Turgot), mais je ne m'en suis pas mêlée (3); » suffit à donner l'état exact de ses sentiments à ce sujet.

La retraite de Malesherbes, la renonciation généreuse de Turgot lui-même aux entrevues particulières qu'il avait avec le roi et qui soutenaient son autorité; d'autres incidents futiles, tels que les infidélités du premier commis Lacroix et des mémoires remis au roi par l'entremise de Pezay, telles furent les causes, très-secondaires, de la chute de Turgot. La seule était d'avoir essayé de détruire des abus que la révolution seule pouvait emporter. Sourd aux insinuations de retraite qui lui étaient adressées, et ne prenant conseil que du bien qu'il avait encore à faire, il attendit qu'on le renvoyât. Le 12 mai 1776, comme il venait entretenir le roi d'un projet d'édit : « Encore un mémoire ! » lui dit celui-ci, et la lecture finie : « Est-ce tout? ajouta-t-il. — Oui, Sire. — Tant mieux, » reprit Louis. Deux heures après Turgot recevait sa lettre de renvoi.

(1) Un frère du roi, Monsieur, traçait ainsi dans un pamphlet anonyme, intitulé *le Songe de M. de Maurepas* (1er avril 1776), la caricature du contrôleur général : « Il y avait en France un homme gauche, épais, lourd, né avec plus de rudesse que de caractère, plus d'entêtement que de fermeté, d'impétuosité que de tact; charlatan d'administration ainsi que de vertu, fait pour décrier l'une, pour dégoûter de l'autre, du reste sauvage par amour-propre, timide par orgueil, aussi étranger aux hommes, qu'il n'avait pas connus, qu'à la chose publique, qu'il avait toujours mal aperçue. Il s'appelait Turgot. »

(2) Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire financière* de Bailly : « Turgot avait obtenu de Louis XVI la promesse qu'aucune ordonnance de comptant ne serait délivrée pendant un certain temps. Peu de jours après, un bon de 500,000 livres *au nom d'une personne* de la cour est présenté au Trésor. Turgot va prendre les ordres du roi, et lui rappelle la parole qu'il en avait reçue. « On m'a surpris, dit le roi. — Sire, que dois-je faire ? — Ne payez pas. » Le ministre obéit; sa démission suivit de trois jours le refus du payement. » On a vu dans *cette personne de la cour* Marie-Antoinette, et l'on a conclu à sa *complicité*.

(3) A. d'Arneth, *Maria-Theresa und Marie-Antoinette*; Vienne, 1865, in 8°.

Ainsi tomba, abandonné par la royauté, qu'il voulait sauver, le ministre dont Malesherbes pouvait dire sans exagération, qu'il avait « le cœur de L'Hospital avec la tête de Bacon ». L'abbé Fauchet fut interdit pour avoir mêlé à un sermon prêché à Saint-Germain-l'Auxerrois l'éloge de Turgot. Voltaire sembla alors, par ses regrets, exprimer ceux de la postérité : « Ah ! quelle nouvelle j'apprends ! écrivit-il. La France aurait été trop heureuse. Que deviendrons-nous ? Je suis atterré. Je ne vois plus que la mort devant moi depuis que M. Turgot est hors de place. Ce coup de foudre m'est tombé sur la cervelle et le cœur. » Et il le vengea noblement de ses ennemis dans l'*Épître à un homme* (1).

Vainement dans une lettre d'adieu au roi Turgot l'avait prié de réserver les grâces qu'il lui destinait pour dédommager les amis qui avaient tout sacrifié pour l'aider; les abbés Baudeau et Roubaud furent exilés en province, en même temps qu'on supprimait le journal du premier, *les Éphémérides*. Quant au ministre tombé, partageant son temps entre l'étude des sciences et le commerce des savants tels que Lavoisier, Bossut, Rochon, Rouelle, d'Alembert, Condorcet, il ne désespérait pas d'être encore utile à son pays au moins par ses écrits. Membre honoraire de l'Académie des inscriptions depuis le 1er mars 1776, il en suivait régulièrement les séances et en fut nommé vice-directeur en 1777. Correspondant de Price et de Franklin, il composa pour le premier des *Réflexions sur la situation des Américains des États-Unis*, et pour le second, qui l'en avait sollicité, un *Traité des vrais principes de l'imposition*. En même temps qu'il travaillait avec Rochon à perfectionner les thermomètres et à inventer un mode de tissage pour les câbles de la marine, il proposait et faisait approuver la mesure qui exceptait le capitaine Cook des hostilités qui venaient de s'ouvrir entre la France et l'Angleterre. L'établissement des assemblées provinciales par Necker fut la réalisation d'un *Mémoire sur les municipalités* que Turgot avait présenté au roi, et dans lequel il proposait de créer des assemblées municipales, d'arrondissement et de province, élues par les propriétaires, sans distinction d'ordre, et au sommet desquelles serait placée une assemblée générale du royaume. Peut-être les événements auraient-ils ramené Turgot au pouvoir, comme ils le firent de Necker; mais, comme il le disait lui-même, on ne dépassait guère la cinquantaine dans sa famille, et en effet il mourut, de la goutte, le 10 mars 1781, âgé de cinquante-quatre ans.

Senac de Meilhan, Montyon, La Harpe, Morellet ont tracé le portrait de Turgot. Voici celui qu'en fait Dupont (de Nemours) : « Sa

(1) Plus tard, dans le dernier voyage qu'il fit à Paris, il se précipita sur les mains de Turgot en s'écriant : « Laissez-moi baiser cette main qui a signé le salut du peuple ! »

figure était belle, sa taille haute et proportionnée. Ennemi de toute affectation, il ne se tenait pas fort droit. Ses yeux, d'un brun clair, exprimaient parfaitement le mélange de fermeté et de douceur qui faisait son caractère. Son front était arrondi, élevé, ouvert, noble et serein; ses traits prononcés, sa bouche vermeille et naïve, ses dents blanches et bien rangées. Il avait eu, surtout dans sa jeunesse, un demi-sourire qui lui avait fait tort... Ses cheveux étaient bruns, abondants, parfaitement beaux; il les avait tous conservés, et lorsqu'il était vêtu en magistrat, sa manière de porter la tête les répandait sur ses épaules avec une sorte de grâce naturelle et négligée. Il avait la couleur assez vive sur un teint fort blanc et qui trahissait les moindres mouvements de son âme. » A ce portrait, tout extérieur, ajoutons quelques traits. Si, comme l'a dit Montyon, « sa tête était dans une fermentation continuelle, toujours occupée d'inventions et de projets, » il était cependant plutôt penseur qu'écrivain, et même, suivant une expression de Morellet, un peu *musard* quand il fallait écrire. Sa parole ne répondait pas à l'abondance de ses pensées; dans le monde il dissertait plus qu'il ne causait, mais il avait aussi des éclairs qui saisissaient. « Son élocution, au dire de Montyon, qui lui est peu favorable, était pénible, diffuse, obscure; mais il en sortait de temps en temps des pensées profondes et des idées lumineuses ».

Les œuvres complètes de Turgot ont été publiées pour la première fois par son ami Dupont (de Nemours), sous ce titre: *Œuvres complètes de Turgot, précédées et accompagnées de mémoires et de notes sur sa vie, son administration et ses ouvrages* (Paris, 1808-11, 9 vol. in-8°). L'ordre chronologique étant le seul suivi dans cette édition, il en résultait un désordre involontaire qui empêchait d'apprécier l'ensemble des écrits de Turgot, et auquel a remédié une seconde édition, publiée en 1844 et classée par ordre des matières (Paris, 1844, 2 vol. gr. in-8°); elle est due aux soins de MM. Hipp. Dussard et Eug. Daire, et contient, outre un certain nombre de lettres inédites, une notice remarquable.

EUG. ASSE.

1. Dupuy, *Éloge hist. de Turgot*; Paris, 1781, in-8°. — Dupont (de Nemours). *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Turgot*; Paris, 1782, 2 vol. in-8°. — Condorcet, *Vie de Turgot*; Londres, 1786, in-8°. — Broussonnet, dans les *Mém. d'agric.*, 1789. — Soulavie, *Mém. hist. sur le règne de Louis XVI*. — Sallier, *Annales franç.* — Montyon, *Particularités sur les ministres des finances*. — Bailly, *Hist. financière*. — Senac de Meilhan, *Caractères et portraits*. — Grimm, *Corresp.* — Voltaire, *Œuvres*, passim. — Marmontel, Morellet, Bachaumont, *Mémoires*. — Lacretelle, *Hist. du dix-huitième siècle*. — Droz, *Hist. du règne de Louis XVI*. — Anquetil-Duperron, *Collection des comptes rendus*. — Blanqui, *Hist. de l'économie polit.* — J.-B. Say, *Cours d'écon. polit.* — *Dict. d'écon. polit.*, t. II. — Baudrillart, dans la *Revue des deux mondes*, 15 sept. 1866. — *Dict. des Sciences philos.* — Daire, *Notice hist.* — M.-J. Tissot, *Turgot, sa vie, son administration, ses ouvrages*; Paris, 1862, in-8°. — Batbie, *Hist. de Turgot*. — G. d'Hugues, *Essai sur l'administration de Turgot à Limoges*; 1859, in-8°.

TURLUPIN. *Voy.* BELLEVILLE.

TURNÈBE (*Adrien*), en latin *Turnebus* (1), célèbre érudit français, né en 1512, à Andely (Normandie), mort le 12 juin 1565, à Paris. Il était d'une famille noble, mais peu aisée. A l'âge de onze ans, il fut envoyé à Paris pour s'y instruire dans les belles-lettres. Doué des plus rares dispositions, il fit des progrès si rapides que ses maîtres, Toussain, Le Gros et Guill. du Chesne, n'eurent bientôt plus rien à lui apprendre. Une mémoire surprenante, un esprit subtil, un jugement sain, une pénétration singulière, telles étaient les qualités qu'on louait dans l'écolier et qu'un zèle infatigable au travail ne fit que développer avec le temps. En 1532 il fut reçu maître ès arts. Par l'intermédiaire d'Odet de Châtillon, son protecteur, il fut appelé en 1533 dans l'université de Toulouse pour y enseigner les belles-lettres. Après la mort de Toussain (1547), il le remplaça au Collége royal dans la chaire de langue grecque, chaire qu'il échangea en 1561 contre celle de philosophie grecque. Chargé en 1552 de surveiller l'impression des ouvrages grecs à l'imprimerie royale, il s'associa Guillaume Morel, son ami, et finit même par lui en abandonner le soin lorsqu'en 1555 il eut été admis au nombre des professeurs en titre du Collége de France. L'excès de travail usa les forces de Turnèbe, qui fut enlevé, à l'âge de cinquante-trois ans, par une maladie de consomption. Le soir même il fut enseveli dans le cimetière des écoliers, sans aucune cérémonie religieuse, ainsi qu'il l'avait expressément recommandé (2). Turnèbe a joui parmi ses con-

(1) S'il faut en croire Dempster et Mackenzie, Turnèbe serait le fils d'un gentilhomme écossais qui s'était établi en Normandie, et qui s'appelait *Turnbull*. Suivant un usage assez fréquent, il aurait traduit ce nom par l'équivalent français *Tournebœuf*, qui serait devenu par corruption *Tournebu*, puis *Turnèbe*. Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans cette assertion; mais il est probable que notre savant avait reçu des siens ce nom de Turnèbe plutôt que celui de Tournebœuf, puisqu'en latinisant son nom il se contenta d'en changer la finale, au lieu d'en rechercher la traduction exacte. C'est ainsi que Le Fèvre a fait *Faber*, L'Escale *Scaliger*, Du Chesne *a Quercu*, Du Bois *Sylvius*, etc.

(2) On a disputé pour savoir s'il était mort catholique ou huguenot. Léger du Chesne et Genebrard, qui furent l'un son ami, l'autre son disciple, ont soutenu avec force la première hypothèse. Il s'en faut beaucoup pourtant qu'elle soit prouvée, et M. Waddington a montré dans la notice qu'il a consacrée à Turnèbe, que l'on ne saurait l'admettre au moins sans discussion. D'abord il n'est pas certain que Turnèbe ait été élevé dans la foi romaine; ensuite on ne peut nier qu'en plusieurs passages de ses écrits il n'ait penché d'une façon marquée vers les doctrines nouvelles. Voici ce qu'il conseillait, à propos des querelles de religion, au roi Charles IX dans sa dédicace des *Œuvres de S. Cyprien*: « Il faut purifier l'Église; il y faut rétablir la foi si sainte, si pure, si chaste et si sincère des premiers temps; il en faut chasser l'argent, le gain, les richesses, et supprimer ces communautés particulières qui, en dehors de l'autorité des évêques, vendent leurs prières au peuple et le dépouillent comme des brigands qui volent un voyageur au fond des bois. Quant aux partis qui se font une guerre si cruelle au nom de la religion, s'ils ont encore quelque notion de piété, ne les prenons pas eux-mêmes pour juges, soit de leur persécution, soit de leurs griefs; mais

temporains d'une réputation sans tache : il la devait aux qualités du cœur, à des mœurs irreprochables, à la douceur de son commerce, à une modestie rare, et surtout à une érudition immense, qui le porta de bonne heure au premier rang dans un siècle d'érudits. Pasquier et L'Hospital le comblèrent d'éloges, et selon Camerarius ces éloges, quelque magnifiques qu'ils fussent, n'égaleraient jamais son mérite. « C'était l'âme la plus polie du monde, » s'écrie Montaigne; Scaliger, qui avait de lui-même une si haute opinion, n'en parle qu'avec le plus grand respect; Scioppius enfin, l'insulteur de tout son siècle, est d'avis qu'on n'en a jamais vu de plus savant. La gloire de Turnèbe repose sur ses leçons et ses écrits : comme professeur il n'avait point de rivaux pour la clarté, l'exactitude, la profondeur de son enseignement; comme écrivain il cultiva avec un égal succès la prose et la poésie latine, et propagea par d'excellentes éditions le goût des auteurs classiques. Les ouvrages originaux de Turnèbe sont : *In Ciceronis De legibus lib. III commentarii*; Paris, 1552, 1557, in-4°; — *Comm. in Ciceronis Academicarum quæstionum lib. I*; Paris, 1553, in-4°; — *Apologia adversus quorumdam calumnias*; Paris, 1554, in-4° : il se défend sur plusieurs articles de son premier commentaire; — *Explicatio loci Ciceroniani, in quo tractantur joci*; Paris, 1555, in-4°, et 1594, in-8°; — *Disputatio ad librum Ciceronis De fato*; Paris, 1556, in-4° : c'est une réponse aux attaques de Ramus, qui ne partageait pas l'admiration de Turnèbe pour l'orateur romain; Ramus répliqua en 1556 sous le nom d'Omer Talon, et Turnèbe fit de même dans sa riposte intitulée *Leodegarii a Quercu* (Léger du Chesne) *Responsio*; Paris, 1556, in-4°; — *Commentarii et emendationes in lib. M. Varronis* De lingua latina; Paris, 1556, in-8°, — *Adversaria*; Paris, 1564-65-73, 3 part. in-4°; ibid., 1580, in-fol.; Bâle, 1581, in-fol.; Strasb., 1599, in-fol. : c'est là le principal ouvrage de Turnèbe, selon Baillet, qui ajoute : « Il y corrige et il y explique tant d'endroits différents de toutes sortes d'auteurs grecs et latins, et avec tant de capacité, qu'il est difficile de dire si c'est l'esprit ou la diligence de l'auteur qu'on y doit le plus admirer; » — *Comm. in Ciceronis orat. III* De lege agraria; Paris, 1566, in-4°; — *Comm. in lib. I Carminum Horatii*; Paris, 1577, in-8°; — *Poemata*; Paris, 1580, in-8° : plusieurs des pièces de ce recueil avaient paru isolément; il en est une très-vive, dirigée contre les jésuites (*Ad Solericum gratis docentem*), et que Pasquier traduisit vers pour vers en français; — *De Methodo; de calore; de vino*; Paris, 1600, in-8°; — et quelques autres opuscules. Tous ces écrits ont été recueillis sous le titre d'*Opera* (Strasb., 1600, in-fol.), en trois parties, dont les deux premières sont consacrées aux traductions et aux commentaires. Turnèbe avait traduit du grec en latin et publié à Paris, dans le format in-4° ou in-8°, les traités *De igne* (1552), *De odoribus* (1556) et *De lapidibus* (1557), de Théophraste; *De primo frigido* (1552), *De procreatione animi* (1552), *De oraculorum defectu* (1556), de Plutarque; *De vita Mosis* (1554), de Philon; *De venatione* (1555), d'Oppien; *De podagra* (1558), de Demetrius Pépagomène. Le recueil de ses *Œuvres* en contient encore quelques autres, inédites. Comme éditeur on lui doit la publication de *Philon* (Paris, 1552, in-fol.); *Ciceronis liber de Fato* (1552, in-4°); *Ciceronis pro Rabirio oratio* (1553, in-4°); *Sophocle* (1553, in-4°); *Synesius* (1553, in-fol.); *Gregorii Palamæ Prosopopœia* (1553, in-4°); *Aristotelis libr. X de moribus* (Heidelberg, 1560, in-8°), etc. On lui attribue, non sans quelque vraisemblance, les remarques de G. Morel du *De finibus* de Cicéron (1545, in-4°), et *Commentarii in Quintiliani Institutiones* (1556, in-4°); mais quant à la pièce intitulée *Poltrotus Meræus* (Genève, 1567, in-4°), et qui contient l'éloge de l'assassinat du duc de Guise, il n'y a aucune preuve qu'elle soit de lui; et d'après les recherches de M. Renouard, c'est à Pierre Montdoré, fougueux protestant, qu'il convient de la restituer.

Trois des fils de Turnèbe ont travaillé à la collection de ses œuvres : *Odet*, mort en 1581, à trente ans environ, jeune avocat de grande espérance; *Adrien*, mort en 1594, auteur d'un choix de vers latins intitulé *Othonis Turnebi tumulus* (Paris, 1582, in-8°); et *Étienne*, conseiller au parlement de Paris. P. L.

L. du Chesne, *Oratio fun. Ad. Turnebi*, à la tête des *Œuvres* de ce dernier. — Passerat, *In Turnebi obitum nænia*; Paris, 1651, in-4°. — Maittaire, *Hist. typogr. parisiensium*. — De Thou et Teissier, *Éloges*. — Pasquier, *Recherches*, liv. VII, ch. VIII. — Philaretus, *Lettre sur la mort de Turnèbe*, en latin; Paris, 1566, in-4°. — Baillet, *Jugem. des savants*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIX. — J.-H. de Seelen, *Selector. litterar. specimen VIII de religione Turnebi*; Lubeck, 1722, in-4°. — Goujet, *Hist. du Collège royal*. — Haag frères, *France protest.* — Ch. Waddington, dans le *Bulletin de la Soc. de l'hist. du protest.*, 3e ann.

TURNER (*William*), botaniste anglais, né vers 1515, à Morpeth (Northumberland), mort le 7 juillet 1568, à Londres. Il fut élevé à Cambridge, et à peine eut-il reçu les ordres mineurs (la prêtrise lui fut donnée en 1552) qu'il se mit à courir la province en prêchant la réforme. On le jeta en prison. Au bout de plusieurs années il parvint à s'échapper, passa sur le continent, et résida à Bâle, à Strasbourg, à Cologne surtout, où les réfugiés protestants formaient une petite colonie; puis il se rendit en Italie, assista aux leçons de Luca Ghini à Bologne, et prit à Ferrare le diplôme de docteur en médecine. Il avait pour cet art une prédilection particulière,

qu'ils se soumettent au Christ, puis aux apôtres et aux chrétiens les plus rapprochés de leur temps. » C'est là le langage, sinon d'un croyant orthodoxe, du moins d'un philosophe qui déplorait les excès de son temps, et qui, selon son expression, s'était donné pour tâche « d'adoucir et de réconcilier les âmes aigries ».

et à l'exemple de plusieurs réformateurs de ce temps, son ambition était de joindre au caractère du prêtre celui de médecin; il se distingua dans l'un et l'autre, et sous Édouard VI on le vit à la fois médecin du duc de Somerset et chanoine d'York, de Windsor et de Wells. Durant le règne de Marie Tudor, il reprit le chemin de l'exil, et retourna en Suisse. La reine Élisabeth le rétablit dans ses bénéfices ecclésiastiques. Turner est un des savants qui font honneur à leur pays; il se distingua non-seulement par son érudition, assez remarquable pour faire dire à Gesner, son ami, qu'il n'en avait guère rencontré de pareille, mais encore par son zèle pour les sciences naturelles, et en particulier pour la botanique, qu'il encouragea en écrivant son *Herbier* et en fondant deux jardins d'étude, à Wells et à Kew. Ses ouvrages scientifiques sont : *Avium præcipuarum, quarum apud Plinium et Aristotelem mentio est, brevis historia;* Cologne, 1543, pet. in-8°; — *Historia de naturis herbarum, scholiis et notis vallata;* Cologne, 1544, in-8°: cité dans la *Bibl. botan.* de Montalbani; — *Names of herbes, in greek, latin, english, dutch and french;* Londres, 1548, in-8°; — *A new Herball;* Londres, 1551, 1re part., pet. in-fol.; Cologne, 1562, 1re et 2e part., et 1568, les trois part. ensemble, pet. in-fol., fig. sur bois: les plantes y sont disposées selon l'ordre alphabétique, avec la synonymie en cinq langues et les propriétés médicinales; bien que l'auteur paraisse les avoir recueillies lui-même, il en décrit peu de nouvelles; — *Book on bathes in England, as in Germany and Italy;* Cologne, 1562 : à la suite de l'*Herbier*, 2e part.; — *The Nature of wines commonly used in England;* Londres, 1568, in-8°. Turner est l'auteur de plusieurs ouvrages de controverse, qui sont depuis longtemps oubliés.

Wood, *Athenæ oxon.* — Pulteney, *Sketches.* — Fuller, *Worthies.* — Tanner, *Bibl.* — *Biogr. méd.*

TURNER (*Samuel*), voyageur anglais, né dans le comté de Gloucester, en 1759, mort à Londres, le 2 janvier 1802. Il entra au service de la Compagnie des Indes, et gagna la confiance du gouverneur général Hastings, qui l'envoya en 1783, après l'avoir fait capitaine, en mission au Thibet. Il arriva le 1er juin à Tassi-Soudan, capitale du Boutan, obtint la permission de franchir la frontière du Thibet, entra le 19 septembre dans le monastère de Tchou-Loumbo, résidence du régent, située près de la ville de Jikadzé, fut présenté au commencement de décembre au jeune Dalaï-Lama, au couvent de Terpaling, et retourna à Calcutta en mars 1784. En 1792 il se distingua dans le siége de Seringapatam. On a de lui : *An Account of an embassy to Tibet* (Londres, 1800, in-4°). Cet ouvrage, qui contient la relation de son voyage, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales par Saunders, et des vues dessinées par Davis, est d'un grand intérêt, parce qu'il donne une idée exacte d'un pays fort peu connu. Il a été traduit en français par Castera (Paris, 1802, 2 vol. in-8°, avec atlas). Turner a fourni également trois mémoires aux *Transactions of the asiatic Society.*

Rose, *Biogr. dict.*

TURNER (*Sharon*), historien anglais, né le 24 septembre 1768, à Londres, où il est mort, le 13 février 1847. Après avoir reçu une instruction élémentaire, il fut placé à quinze ans chez un *attorney* (procureur); et comme son apprentissage finissait, il succéda à son patron, qui venait de mourir. Durant les loisirs que lui laissait l'exercice d'une profession aussi ingrate que pénible, il combla par une lecture assidue les lacunes de son éducation, et s'adonna à son goût pour les recherches historiques. En 1829 l'état de sa santé, altérée par un labeur excessif, le força de vendre son étude et de se retirer à la campagne. Quelques années avant sa mort il revint à Londres, et mit au jour un poëme épique, dont Richard III était le sujet, œuvre sénile qui n'eut aucun succès. Comme historien Turner a pris dans son pays un rang honorable, et il le doit à une érudition patiente, sûre et judicieuse, à des efforts consciencieux, surtout à l'idée d'avoir présenté un tableau exact et fidèle des antiquités britanniques. Ses écrits ont pour titres : *History of the Anglo-Saxons;* Londres, 1799-1805, 3 vol. in-8°; 7e édit., ibid., 1852, 3 vol. in-8° : c'est sur cet ouvrage, revu et corrigé dans ses réimpressions successives, que repose la réputation de Turner; le premier il prit la peine de remonter aux sources de l'histoire nationale, il consulta les manuscrits originaux avec beaucoup de patience et de critique, et le résultat de cette vaste entreprise, mal appréciée d'abord, fut d'imprimer un grand essor à l'étude d'une littérature qui était jusqu'à lui restée obscure; — *History of England from the earliest period to the death of Elisabeth;* Londres, 1839, 6 vol. in-8° : cet ouvrage n'est pas estimé à l'égal du précédent; on y remarque cependant la même habileté, autant de bon sens et de fidélité; mais on reproche à l'auteur de manquer de vues originales et d'une méthode attachante. Cette histoire avait paru en parties séparées et distinguées chacune par un titre particulier : la première s'arrêtait à l'an 1509 (1814-23, 3 vol. in-4°), la seconde comprenait le règne d'Henri VIII (1826, in-4°), et la troisième les règnes d'Édouard VI, de Marie et d'Élisabeth (1829, in-4°); — *Sacred History of the world, attempted to be philosophically considered in a series of letters to a son;* Londres, 1832 et suiv., 3 vol. in-8°, et 1848, avec des addit. par le révérend Sidney Turner, fils de l'auteur : l'objet de cette histoire, essentiellement orthodoxe, est d'établir en principe l'intervention incessante de la Providence dans les événements de ce monde; — *Sacred meditations, by*

a layman; Londres, 18.., in-8° : recueil d'essais et de vers; — *Prolusion on the greatness of Britain, and other subjects*; Londres, 18.., in-8°; — *Richard III, a poem*; Londres, 1855, in-8°.

The English cyclop., biogr.

TURNER (*Joseph-Mallord-William*), peintre anglais, né à Londres, le 14 mai 1775, mort à Chelsea, le 19 décembre 1851. Il était fils d'un pauvre perruquier. Encore enfant, il se lia d'une étroite amitié avec Thomas Girtin (1), et, comme son camarade, il commença par peindre des aquarelles. Le docteur Munro, qui possédait une précieuse collection de dessins, prit en affection les deux jeunes peintres, et leur permit de copier quelques-unes des pièces de son cabinet. Il encouragea leurs débuts, et lorsqu'ils rapportaient de leurs courses dans les environs de Londres une aquarelle ou un croquis, il les leur payait une demi-couronne et leur donnait de quoi souper. Tels furent les modestes commencements d'un artiste qui devait à sa mort laisser plus de deux millions de fortune. En 1789, Turner entra en qualité d'élève à l'Académie royale, et en 1790 il exposa une *Vue du palais archiépiscopal de Lambeth*. Depuis cette époque jusqu'à sa mort il se présenta à toutes les expositions de cette compagnie, sauf à celles de 1821, de 1824 et de 1848, et le contingent de dessins ou toiles qu'il y envoya s'est élevé à 259 (2). Les amateurs devinèrent en lui un maître, et il ne connut plus que le succès. Associé en 1799 à l'Académie, il en devint membre titulaire en 1802. Il était dès cette époque un infatigable producteur : il avait élargi ses horizons; à l'aquarelle il avait ajouté la peinture à l'huile, et il y faisait merveille, bien que ses premiers paysages fussent à peu près conçus dans la manière terne et froide que Richard Wilson avait mise à la mode. En 1802 il fit en France et en Suisse un voyage qui eut pour son talent les plus heureux résultats. En 1808, après avoir été nommé professeur de perspective à l'Académie royale, il commença la publication d'un recueil qu'il intitula *Liber studiorum*, et qui dans sa pensée devait faire pendant au *Liber veritatis* de Claude Lorrain. De tout temps le grand paysagiste français avait exercé sur l'esprit de Turner une irrésistible séduction, et, sans le copier d'une manière servile, il était arrivé à lui ressembler. Il aimait comme lui les grands horizons baignés d'une douce lumière, les lointains vaporeux, les splendeurs dorées du soleil couchant. Mais son originalité s'étant peu à peu développée, il apporta dans le paysage des hardiesses que Claude Lorrain n'a point connues. Un de ses tableaux de la *National Gallery*, *le Soleil se levant dans le brouillard*, fut exposé en 1806 : cette peinture montre que dès cette époque Turner était déjà en possession de toutes ses qualités personnelles. De nombreux voyages lui permirent de développer son talent et d'en varier les manifestations. Il vit trois fois l'Italie, en 1819, en 1829, en 1840; on dirait qu'il avait besoin d'aller se réchauffer de temps à autre à l'ardent soleil que Claude Lorrain avait tant aimé. Turner a travaillé, sans repos et sans relâche, pendant plus de soixante ans. Indépendamment de ses grandes compositions, il a fait un nombre considérable d'*illustrations* pour les plus luxueuses publications de la librairie anglaise, telles que les œuvres de Walter Scott, de Samuel Rogers, de Byron, de Thomas Moore. Il est peu de *Keepsakes* qui ne contiennent une ou plusieurs gravures d'après ses dessins. Ce sont des vues de Venise illuminées d'une vapeur dorée, des marines ou des bateaux de pêcheurs glissant doucement dans le pâle rayon de la lune, de grands paysages arcadiens habités par les nymphes de Diane, de fantasques architectures prolongeant dans de lointaines perspectives leurs colonnades sans fin. Ces sujets, et d'autres encore, Turner les peignait d'ordinaire à l'aquarelle, et ce n'est pas sans raison que les Anglais le considèrent comme le maître du genre. Il est impossible de manier le pinceau avec plus de prestesse, impossible aussi d'être plus léger dans les ombres, plus coloré, plus lumineux. Ces aquarelles, confiées à d'habiles graveurs, ont contribué à faire leur éducation et les ont rendus plus habiles encore. Elles étaient chèrement payées à l'artiste; Turner était riche, mais il aimait à cacher sa richesse et sa vie. Lorsqu'il devint vieux, il quitta sa maison qu'il avait fait construire en 1812 dans Queen Anne Street, et, rompant avec toutes ses relations, changeant de nom, il alla se réfugier dans un obscur logement de Chelsea, de l'autre côté de Westminster. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, inabordable à tous, mal vêtu, solitaire et inconnu même de l'hôtelière qui le logeait. C'est là qu'il mourut, laissant ses tableaux à la nation et en chargeant ses exécuteurs testamentaires de consacrer sa fortune à la fondation d'une institution de secours en faveur des artistes malheureux.

Turner, qui dans son œuvre infinie a touché à tous les aspects de la nature, semble s'être particulièrement préoccupé de la lumière et de sa magie. D'abord timide et médiocrement personnel, il est sous l'influence de Wilson, puis il cherche les effets chers à Guillaume van de de Velde, à Cuyp, à Claude Lorrain; bientôt il est maître de son instrument : il peint le soleil, les crépuscules, les aurores dans un sentiment

(1) Cet artiste, dont l'instruction était assez avancée, aurait atteint, au jugement de quelques critiques, une réputation au moins égale à celle de Turner; mais il était ivrogne et débauché, et mourut en novembre 1802, à l'âge de vingt-sept ans.

(2) Ce chiffre n'indique peut-être pas la moitié de ses productions : Turner peignit encore un grand nombre de tableaux, dont quelques-uns passent pour des chefs-d'œuvre, en dehors des expositions publiques, et le nombre de ses aquarelles est incalculable.

admirable de vérité et de poésie. Puis, dans la dernière partie de sa vie, vers 1835 environ, l'habile artiste paraît se troubler, et, toujours distingué et nouveau, il dépasse la mesure, il entre dans le capricieux domaine de la singularité. C'est toujours la lumière qu'il cherche, mais en frappant son œil le rayon se décompose comme en traversant le prisme, et Turner peint des tableaux qui ressemblent à des arcs-en-ciel, à des feux d'artifice, à de folles visions, où le jaune et le rouge s'emmêlent et se combattent sur des fonds blancs. A partir de cette époque, Turner demeure intéressant; mais il est intéressant comme un malade, il entre dans un monde où nous avons peine à le suivre, et Claude Lorrain cesserait de reconnaître en lui l'un de ses plus intelligents disciples. Mais ces égarements de la dernière heure ne sauraient diminuer la gloire que Turner s'est acquise, et les Anglais ont raison de le considérer comme un des paysagistes les plus éminents de leur école. P. MANTZ.

J. Burnett, *Turner and his works*; Londres, 1852, in-4°. — Wornum, *Catalogue des peintures de la Galerie nationale*, 1852. — W. Bürger, *Hist. des peintres de l'école anglaise*. — J. Ruskin, *Modern painters*, t. Ier. — W. Thornbury, *Life of W. Turner*; Londres, 1862, 2 vol. in-8°.

TURPIN ou *Tilpin*, prélat français, mort le 2 septembre 800. On n'a point de renseignements sur sa patrie, ni sur sa famille, et son nom n'eût peut-être pas brillé au delà des limites du diocèse de Reims, s'il n'eût été rendu fameux par un roman qu'on lui a longtemps attribué. On sait qu'il était moine de Saint-Denis quand il fut appelé à remplacer Abel sur le siége de Reims. Bien que son prédécesseur fût mort en 751, l'élection de Turpin fut retardée par les manœuvres de Milon, et on ne peut la fixer avant 753. C'est l'opinion la plus probable. Turpin fut au nombre des douze évêques de France qui assistèrent en 769 au concile de Rome, où le pape Étienne II fit condamner l'antipape Constantin à une réclusion perpétuelle. La correspondance épistolaire de Turpin avec ce souverain pontife et Adrien Ier, son successeur, ne subsiste plus, à l'exception d'une lettre que lui adressait ce dernier pape vers 775 (1), et dans laquelle il lui accorde le pallium et le charge de prendre des informations sur Lulle, évêque de Mayence. Vers 786, Turpin fut le fondateur d'une chapelle qu'il dédia à saint Denis, et qui fut plus tard convertie en église abbatiale. Il remplaça par des bénédictins les chanoines qui desservaient l'église de Saint-Remi, enrichit la bibliothèque de sa cathédrale en faisant copier de nombreux ouvrages, et obtint de Charlemagne plusieurs priviléges pour son église. Trithem prétend qu'il était secrétaire de ce prince, son ami, son compagnon d'armes; mais là commencent des détails fabuleux indignes de l'histoire. La date que nous avons assignée à sa mort est celle que dom Rivet a adoptée; mais elle n'est pas certaine. Turpin fut inhumé à Saint-Remi. Hincmar fit graver sur sa tombe une épitaphe en dix vers latins.

Il nous reste à parler de la prétendue *Chronique* de Turpin. Le nom de *Lotharingia* qui s'y lit n'existait pas avant le partage que l'empereur Lothaire fit de ses États en 855, entre ses trois fils; il en est de même de plusieurs noms de terres seigneuriales qui n'ont été constituées que longtemps après Charlemagne. On y remarque des expressions empruntées de l'office de Saint-Martin, rédigé en 930, et il est fait mention du chant musical écrit sur quatre lignes, pratique qui ne remonte pas au delà de 1022. Enfin, aucun des auteurs qui ont écrit entre les années 800 et 1000 n'a eu connaissance de cette chronique devenue si célèbre. Elle n'est donc point antérieure à la millième année de notre ère, et paraît avoir été fabriquée vers la fin du onzième siècle. Le pape Calixte II la déclara authentique en 1122, du moins à ce qu'assure Rolewinck, dans le *Fasciculus temporum*. Il existe de nombreux manuscrits de cette *Chronique* : les plus anciens ne datent que de la fin du onzième siècle, et le premier auteur qui en ait parlé est Raoul de Tortaire, moine de Fleury, qui écrivait de 1096 à 1145. Quant à l'auteur de ce fameux roman, il est difficile de se prononcer avec certitude. Il est intitulé assez inexactement : *De vita Caroli Magni et Rolandi*, et a pour sujet les exploits de l'empereur et de son neveu en Espagne. Il fut traduit en français dès 1206, par un clerc nommé Jehan, attaché à Renaud de Dammartin, comte de Boulogne. Une version moins ancienne est due à Robert Gaguin, et fut imprimée à Paris, s. d., in-4°, et en 1527, in-4°; à Lyon, 1583, in-8°. Le texte latin n'a vu le jour qu'en 1566, dans les *Germanicarum rerum chronographi*, de Schard, et a été reproduit dans une collection donnée par Reuber (1584, in-fol.). Seb. Ciampi, littérateur italien, en fit paraître à Florence (1822, in-8°) une édition précédée d'une dissertation qui tend à présenter ce livre non comme très-authentique, mais comme un tableau fidèle des mœurs du neuvième siècle. H. F.

Hist. litter. de la France, t. IV. — Bollandistes, *Acta sanct.*, t. II de janv., p. 875. — *Bibl. des romans*, juill. 1777. — Daunou, *Cours d'études*. — Dunlop, *Hist. of fiction*, t. Ier, p. 368-390. — Ed. du Méril, *Hist. de la poésie scandinave*, p. 300.

TURPIN (*François-Henri*), littérateur français, né en 1709, à Caen, mort en septembre 1799, à Paris. Il fit de bonnes études dans sa ville natale, et montra de bonne heure un goût très-vif pour les lettres. A deux reprises, en 1731 et en 1736, il remporta le prix décerné par l'Académie de Caen à la meilleure ode en l'honneur de l'immaculée Conception. Mais ces pièces de vers sont à peu près les seules qu'il ait

(1) Elle est insérée dans le *Rec. des Hist. de France*, t. V, p. 598.

mises au jour, et il renonça vite à la poésie pour demander à la culture de l'histoire des ressources plus certaines. Sans fortune et sans protecteurs, il avait embrassé la carrière de l'enseignement; pendant quinze ou vingt ans il occupa l'une des chaires de l'université de Caen. Par quel motif il la résigna, on l'ignore; mais on le retrouve à Paris, dans la société ou plutôt parmi la clientèle d'Helvétius, cherchant péniblement à faire sa place dans la mêlée littéraire. Il frisait alors la cinquantaine. Au nombre des protégés du financier philosophe, il en était un, Sabatier de Castres, qui l'accueillit avec cordialité et qui à sa façon resta fidèle à sa mémoire. Si dans *les Trois Siècles* il représente son ami Turpin « aspirant à la gloire, quoique la nature lui eût refusé les moyens d'en acquérir, » il prétend aussi que ses biographies sont des chefs-d'œuvre du genre, et « qu'aucun écrivain n'a porté plus loin le talent de répandre l'intérêt sur les plus petits détails ». Turpin ne rencontra pas souvent des critiques si indulgents. il s'entendit reprocher par La Harpe de prétendre au surnom de *Plutarque français*, lui qui n'était ni Plutarque ni français. Avec des talents supérieurs à ceux de Velly et de Crevier, il fut moins connu qu'eux. On ne rendit justice ni à son style, parfois brillant et animé, ni à ses idées, souvent justes et neuves, ni à la multiplicité de ses recherches. Peut-être la faiblesse qu'il avait eue de suivre Sabatier dans les rangs des anti-philosophes fut-elle en partie la cause du peu de profit et de célébrité que lui rapportèrent ses nombreux ouvrages. Le malheur de Turpin fut d'être réduit à mettre sa plume aux gages des libraires; la nécessité de travailler vite l'empêcha de se développer. En 1795 il fut compris pour 3,000 livres dans les secours que la Convention accorda aux gens de lettres. Il mourut à quatre-vingt-dix ans, dans l'indigence. Voici la liste de ses écrits : *Lettre à M.... avec une Ode sur le départ de Voltaire*; s. l., 1750, in-12; — *Vie de Louis II de Bourbon, prince de Condé; Vies de Charles et de César de Choiseul du Plessis-Praslin, maréchaux de France*; Paris, 1767-68, 3 vol. in-12, formant les t. XXIV à XXVI des *Hommes illustres de la France* commencés par d'Auvigny et continués par l'abbé Perau; — *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*; Paris, 1769, in-12 : ouvrage imité plutôt que traduit de l'anglais d'Edward Montague, et tout à fait différent de la version donnée par Mlle Le Geai d'Ourxigne; — *Voyage à Ceylan, ou les Philosophes voyageurs, par Henriquès Pangrapho*; Paris, 1770, 2 part. in-12; reproduit sous le titre : *Les Philosophes aventuriers, par T...*; Amst., 1780, 2 vol. in-12; — *Histoire universelle, imitée de l'anglais*; Paris, 1770-71, t. I-IV, in-12; — *Histoire naturelle et civile du royaume de Siam jusqu'en* 1770; Paris, 1771, 2 vol. in-12 : ouvrage rédigé sur les mémoires du vicaire apostolique de Siam et supprimé par arrêt du conseil, à la requête de ce prélat, qui accusait Turpin de s'être trop écarté de ses idées; — *Cyrus, tragédie* (non représentée); Paris, 1773, in-8° : précédée d'un discours sur la littérature sous forme de lettre au prince Kourakin; — *Histoire de la vie de Mahomet*; Paris, 1773, 2 vol. in-12, et 1780, 3 vol. in-12; trad. en allemand; — *Histoire de l'Alcoran*; Paris, 1775, 2 vol. in-12; — *La France illustre, ou le Plutarque français, contenant l'histoire des généraux, ministres et principaux magistrats*; Paris, 1777-90, 5 vol. in-4°, et 1782, 13 tom. en 7 vol. in-12, portr.; — *Les Fastes ou Tableau historique de la marine française*; Paris, 1784, in-4°; — *Histoire des révolutions d'Angleterre*; Paris, 1786, 2 vol. in-12 : elle s'étend de 1688 à 1747, et fait suite à l'ouvrage du P. d'Orléans; — *Histoire de Louis de Gonzague, duc de Nevers*; Paris, 1789, in-12; — *Histoire des hommes publics tirés du tiers état*; Paris, 1789, 2 vol. in-8°. Il avait composé sous la révolution des *Instructions républicaines*, qui n'ont pas été imprimées. P. L.

Sabatier, *Trois Siècles*. — *La Décade*, t. I, p. 377. — Quérard, *France littéraire*.

TURPIN (*Pierre-Jean-François*), botaniste et dessinateur français, né à Vire (Normandie), le 11 mars 1775, mort à Paris, le 1er mai 1840. Fils d'un artisan sans fortune, il apprit à lire et à écrire, puis fréquenta l'école de dessin de sa ville natale. A quatorze ans, il s'engagea dans le bataillon du Calvados, et fut embarqué pour Saint-Domingue (1794), où il fit la connaissance du botaniste Poiteau, et reçut de lui les premières notions d'une science aux progrès de laquelle il devait plus tard contribuer. Le bataillon du Calvados ayant été ramené en France par le général Hédouville, Turpin fut alors attaché, comme dessinateur, à l'état-major du général Leclerc, qui se trouvait à Rennes. Ce général, qui s'intéressait à lui, le fit nommer sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie, où cependant Turpin ne parut jamais. Il obtint la permission de retourner à Saint-Domingue, et alla, en compagnie de Poiteau, et aux frais de Stevens, consul des États-Unis et grand amateur de plantes, s'installer dans l'île de la Tortue, d'où ils revinrent au bout de près d'un an, avec une assez riche collection de plantes et de dessins. Poiteau s'étant rendu aux États-Unis vers la fin de 1800, Turpin continua de dessiner des plantes pour Stevens, et d'étudier la botanique. Il se trouva dans un dénuement absolu à la mort du général Leclerc; mais Rally, médecin en chef de l'armée, le fit alors nommer pharmacien de seconde classe, sans l'obliger d'en remplir les fonctions. Bientôt après, il alla aux États-Unis, où se trouvait Humboldt, avec lequel il revint en France, à la fin de 1802. Il y retrouva son ami Poiteau, qui

et à l'exemple de plusieurs réformateurs de ce temps, son ambition était de joindre au caractère du prêtre celui de médecin; il se distingua dans l'un et l'autre, et sous Édouard VI on le vit à la fois médecin du duc de Somerset et chanoine d'York, de Windsor et de Wells. Durant le règne de Marie Tudor, il reprit le chemin de l'exil, et retourna en Suisse. La reine Élisabeth le rétablit dans ses bénéfices ecclésiastiques. Turner est un des savants qui font honneur à leur pays; il se distingua non-seulement par son érudition, assez remarquable pour faire dire à Gesner, son ami, qu'il n'en avait guère rencontré de pareille, mais encore par son zèle pour les sciences naturelles, et en particulier pour la botanique, qu'il encouragea en écrivant son *Herbier* et en fondant deux jardins d'étude, à Wells et à Kew. Ses ouvrages scientifiques sont : *Avium præcipuarum, quarum apud Plinium et Aristotelem mentio est, brevis historia;* Cologne, 1543, pet. in-8°; — *Historia de naturis herbarum, scholiis et notis vallata;* Cologne, 1544, in-8°: cité dans la *Bibl. botan.* de Montalbani; — *Names of herbes, in greek, latin, english, dutch and french;* Londres, 1548, in-8°; — *A new Herball;* Londres, 1551, 1re part., pet. in-fol.; Cologne, 1562, 1re et 2e part., et 1568, les trois part. ensemble, pet. in-fol., fig. sur bois : les plantes y sont disposées selon l'ordre alphabétique, avec la synonymie en cinq langues et les propriétés médicinales; bien que l'auteur paraisse les avoir recueillies lui-même, il en décrit peu de nouvelles; — *Book on bathes in England, as in Germany and Italy;* Cologne, 1562 : à la suite de l'*Herbier*, 2e part.; — *The Nature of wines commonly used in England;* Londres, 1568, in-8°. Turner est l'auteur de plusieurs ouvrages de controverse, qui sont depuis longtemps oubliés.

Wood, *Athenæ oxon.* — Pulteney, *Sketches.* — Fuller, *Worthies.* — Tanner, *Bibl.* — *Biogr. méd.*

TURNER (*Samuel*), voyageur anglais, né dans le comté de Gloucester, en 1759, mort à Londres, le 2 janvier 1802. Il entra au service de la Compagnie des Indes, et gagna la confiance du gouverneur général Hastings, qui l'envoya en 1783, après l'avoir fait capitaine, en mission au Thibet. Il arriva le 1er juin à Tassi-Soudan, capitale du Boutan, obtint la permission de franchir la frontière du Thibet, entra le 19 septembre dans le monastère de Tchou-Loumbo, résidence du régent, située près de la ville de Jikadzé, fut présenté au commencement de décembre au jeune Dalaï-Lama, au couvent de Terpaling, et retourna à Calcutta en mars 1784. En 1792 il se distingua dans le siége de Seringapatam. On a de lui : *An Account of an embassy to Tibet* (Londres, 1800, in-4°). Cet ouvrage, qui contient la relation de son voyage, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales par Saunders, et des vues dessinées par Davis, est d'un grand intérêt, parce qu'il donne une idée exacte d'un pays fort peu connu. Il a été traduit en français par Castera (Paris, 1802, 2 vol. in-8°, avec atlas). Turner a fourni également trois mémoires aux *Transactions of the asiatic Society.*

Rose, *Biogr. dict.*

TURNER (*Sharon*), historien anglais, né le 24 septembre 1768, à Londres, où il est mort, le 13 février 1847. Après avoir reçu une instruction élémentaire, il fut placé à quinze ans chez un *attorney* (procureur); et comme son apprentissage finissait, il succéda à son patron, qui venait de mourir. Durant les loisirs que lui laissait l'exercice d'une profession aussi ingrate que pénible, il combla par une lecture assidue les lacunes de son éducation, et s'adonna à son goût pour les recherches historiques. En 1829 l'état de sa santé, altérée par un labeur excessif, le força de vendre son étude et de se retirer à la campagne. Quelques années avant sa mort il revint à Londres, et mit au jour un poëme épique, dont Richard III était le sujet, œuvre sénile qui n'eut aucun succès. Comme historien Turner a pris dans son pays un rang honorable, et il le doit à une érudition patiente, sûre et judicieuse, à des efforts consciencieux, surtout à l'idée d'avoir présenté un tableau exact et fidèle des antiquités britanniques. Ses écrits ont pour titres : *History of the Anglo-Saxons;* Londres, 1799-1805, 3 vol. in-8°; 7e édit., ibid., 1852, 3 vol. in-8° : c'est sur cet ouvrage, revu et corrigé dans ses réimpressions successives, que repose la réputation de Turner; le premier il prit la peine de remonter aux sources de l'histoire nationale, il consulta les manuscrits originaux avec beaucoup de patience et de critique, et le résultat de cette vaste entreprise, mal appréciée d'abord, fut d'imprimer un grand essor à l'étude d'une littérature qui était jusqu'à lui restée obscure; — *History of England from the earliest period to the death of Elisabeth;* Londres, 1839, 6 vol. in-8° : cet ouvrage n'est pas estimé à l'égal du précédent; on y remarque cependant la même habileté, autant de bon sens et de fidélité; mais on reproche à l'auteur de manquer de vues originales et d'une méthode attachante. Cette histoire avait paru en parties séparées et distinguées chacune par un titre particulier : la première s'arrêtait à l'an 1509 (1814-23, 3 vol. in-4°), la seconde comprenait le règne d'Henri VIII (1826, in-4°), et la troisième les règnes d'Édouard VI, de Marie et d'Élisabeth (1829, in-4°); — *Sacred History of the world, attempted to be philosophically considered in a series of letters to a son;* Londres, 1832 et suiv., 3 vol. in-8°, et 1848, avec des addit. par le révérend Sidney Turner, fils de l'auteur : l'objet de cette histoire, essentiellement orthodoxe, est d'établir en principe l'intervention incessante de la Providence dans les événements de ce monde; — *Sacred meditations, by*

a layman; Londres, 18.., in-8° : recueil d'essais et de vers; — *Prolusion on the greatness of Britain, and other subjects;* Londres, 18.., in-8°; — *Richard III, a poem;* Londres, 1855, in-8°.

The English cyclop., biogr.

TURNER (*Joseph-Mallord-William*), peintre anglais, né à Londres, le 14 mai 1775, mort à Chelsea, le 19 décembre 1851. Il était fils d'un pauvre perruquier. Encore enfant, il se lia d'une étroite amitié avec Thomas Girtin (1), et, comme son camarade, il commença par peindre des aquarelles. Le docteur Munro, qui possédait une précieuse collection de dessins, prit en affection les deux jeunes peintres, et leur permit de copier quelques-unes des pièces de son cabinet. Il encouragea leurs débuts, et lorsqu'ils rapportaient de leurs courses dans les environs de Londres une aquarelle ou un croquis, il les leur payait une demi-couronne et leur donnait de quoi souper. Tels furent les modestes commencements d'un artiste qui devait à sa mort laisser plus de deux millions de fortune. En 1789, Turner entra en qualité d'élève à l'Académie royale, et en 1790 il exposa une *Vue du palais archiépiscopal de Lambeth*. Depuis cette époque jusqu'à sa mort il se présenta à toutes les expositions de cette compagnie, sauf à celles de 1821, de 1824 et de 1848, et le contingent de dessins ou toiles qu'il y envoya s'est élevé à 259 (2). Les amateurs devinèrent en lui un maître, et il ne connut plus que le succès. Associé en 1799 à l'Académie, il en devint membre titulaire en 1802. Il était dès cette époque un infatigable producteur : il avait élargi ses horizons; à l'aquarelle il avait ajouté la peinture à l'huile, et il y faisait merveille, bien que ses premiers paysages fussent à peu près conçus dans la manière terne et froide que Richard Wilson avait mise à la mode. En 1802 il fit en France et en Suisse un voyage qui eut pour son talent les plus heureux résultats. En 1808, après avoir été nommé professeur de perspective à l'Académie royale, il commença la publication d'un recueil qu'il intitula *Liber studiorum*, et qui dans sa pensée devait faire pendant au *Liber veritatis* de Claude Lorrain. De tout temps le grand paysagiste français avait exercé sur l'esprit de Turner une irrésistible séduction, et, sans le copier d'une manière servile, il était arrivé à lui ressembler. Il aimait comme lui les grands horizons baignés d'une douce lumière, les lointains vaporeux, les splendeurs dorées du soleil couchant. Mais son originalité s'étant peu à peu développée, il apporta dans le paysage des hardiesses que Claude Lorrain n'a point connues. Un de ses tableaux de la *National Gallery*, *le Soleil se levant dans le brouillard,* fut exposé en 1806 : cette peinture montre que dès cette époque Turner était déjà en possession de toutes ses qualités personnelles. De nombreux voyages lui permirent de développer son talent et d'en varier les manifestations. Il vit trois fois l'Italie, en 1819, en 1829, en 1840; on dirait qu'il avait besoin d'aller se réchauffer de temps à autre à l'ardent soleil que Claude Lorrain avait tant aimé. Turner a travaillé, sans repos et sans relâche, pendant plus de soixante ans. Indépendamment de ses grandes compositions, il a fait un nombre considérable d'*illustrations* pour les plus luxueuses publications de la librairie anglaise, telles que les œuvres de Walter Scott, de Samuel Rogers, de Byron, de Thomas Moore. Il est peu de *Keepsakes* qui ne contiennent une ou plusieurs gravures d'après ses dessins. Ce sont des vues de Venise illuminées d'une vapeur dorée, des marines ou des bateaux de pêcheurs glissant doucement dans le pâle rayon de la lune, de grands paysages arcadiens habités par les nymphes de Diane, de fantasques architectures prolongeant dans de lointaines perspectives leurs colonnades sans fin. Ces sujets, et d'autres encore, Turner les peignait d'ordinaire à l'aquarelle, et ce n'est pas sans raison que les Anglais le considèrent comme le maître du genre. Il est impossible de manier le pinceau avec plus de prestesse, impossible aussi d'être plus léger dans les ombres, plus coloré, plus lumineux. Ces aquarelles, confiées à d'habiles graveurs, ont contribué à faire leur éducation et les ont rendus plus habiles encore. Elles etaient chèrement payées à l'artiste; Turner était riche, mais il aimait à cacher sa richesse et sa vie. Lorsqu'il devint vieux, il quitta sa maison qu'il avait fait construire en 1812 dans Queen Anne Street, et, rompant avec toutes ses relations, changeant de nom, il alla se refugier dans un obscur logement de Chelsea, de l'autre côté de Westminster. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, inabordable à tous, mal vêtu, solitaire et inconnu même de l'hôtelière qui le logeait. C'est là qu'il mourut, laissant ses tableaux à la nation et en chargeant ses exécuteurs testamentaires de consacrer sa fortune à la fondation d'une institution de secours en faveur des artistes malheureux.

Turner, qui dans son œuvre infinie a touché à tous les aspects de la nature, semble s'être particulièrement préoccupé de la lumière et de sa magie. D'abord timide et médiocrement personnel, il est sous l'influence de Wilson, puis il cherche les effets chers à Guillaume van de de Velde, à Cuyp, à Claude Lorrain; bientôt il est maître de son instrument : il peint le soleil, les crépuscules, les aurores dans un sentiment

(1) Cet artiste, dont l'instruction était assez avancée, aurait atteint, au jugement de quelques critiques, une réputation au moins égale à celle de Turner; mais il était ivrogne et debauché, et mourut en novembre 1802, à l'âge de vingt-sept ans.

(2) Ce chiffre n'indique peut-être pas la moitié de ses productions : Turner peignit encore un grand nombre de tableaux, dont quelques-uns passent pour des chefs-d'œuvre, en dehors des expositions publiques, et le nombre de ses aquarelles est incalculable.

admirable de vérité et de poésie. Puis, dans la dernière partie de sa vie, vers 1835 environ, l'habile artiste paraît se troubler, et, toujours distingué et nouveau, il dépasse la mesure, il entre dans le capricieux domaine de la singularité. C'est toujours la lumière qu'il cherche, mais en frappant son œil le rayon se décompose comme en traversant le prisme, et Turner peint des tableaux qui ressemblent à des arcs-en-ciel, à des feux d'artifice, à de folles visions, où le jaune et le rouge s'emmêlent et se combattent sur des fonds blancs. A partir de cette époque, Turner demeure intéressant; mais il est intéressant comme un malade, il entre dans un monde où nous avons peine à le suivre, et Claude Lorrain cesserait de reconnaître en lui l'un de ses plus intelligents disciples. Mais ces égarements de la dernière heure ne sauraient diminuer la gloire que Turner s'est acquise, et les Anglais ont raison de le considérer comme un des paysagistes les plus éminents de leur école. P. MANTZ.

J. Burnett, *Turner and his works*; Londres, 1852, in-4°. — Wornum, *Catalogue des peintures de la Galerie nationale*, 1852. — W. Bürger, *Hist. des peintres de l'école anglaise*. — J. Buskin, *Modern painters*, t. Ier. — W. Thornbury, *Life of W. Turner*; Londres, 1862, 2 vol. in-8°.

TURPIN ou *Tilpin*, prélat français, mort le 2 septembre 800. On n'a point de renseignements sur sa patrie, ni sur sa famille, et son nom n'eût peut-être pas brillé au delà des limites du diocèse de Reims, s'il n'eût été rendu fameux par un roman qu'on lui a longtemps attribué. On sait qu'il était moine de Saint-Denis quand il fut appelé à remplacer Abel sur le siége de Reims. Bien que son prédécesseur fût mort en 751, l'élection de Turpin fut retardée par les manœuvres de Milon, et on ne peut la fixer avant 753. C'est l'opinion la plus probable. Turpin fut au nombre des douze évêques de France qui assistèrent en 769 au concile de Rome, où le pape Étienne II fit condamner l'antipape Constantin à une réclusion perpétuelle. La correspondance épistolaire de Turpin avec ce souverain pontife et Adrien Ier, son successeur, ne subsiste plus, à l'exception d'une lettre que lui adressait ce dernier pape vers 775 (1), et dans laquelle il lui accorde le pallium et le charge de prendre des informations sur Lulle, évêque de Mayence. Vers 786, Turpin fut le fondateur d'une chapelle qu'il dedia à saint Denis, et qui fut plus tard convertie en eglise abbatiale. Il remplaça par des bénédictins les chanoines qui desservaient l'église de Saint-Remi, enrichit la bibliothèque de sa cathédrale en faisant copier de nombreux ouvrages, et obtint de Charlemagne plusieurs privilèges pour son église. Tritheim pretend qu'il était secrétaire de ce prince, son ami, son compagnon d'armes; mais là commencent des détails fabuleux indignes de l'histoire. La date que nous avons assignée à sa mort est celle que dom Rivet a adoptée; mais elle n'est pas certaine. Turpin fut inhumé à Saint-Remi. Hincmar fit graver sur sa tombe une épitaphe en dix vers latins.

(1) Elle est insérée dans le *Rec. des Hist. de France*, t. V, p. 593.

Il nous reste à parler de la prétendue *Chronique* de Turpin. Le nom de *Lotharingia* qui s'y lit n'existait pas avant le partage que l'empereur Lothaire fit de ses États en 855, entre ses trois fils; il en est de même de plusieurs noms de terres seigneuriales qui n'ont été constituées que longtemps après Charlemagne. On y remarque des expressions empruntées de l'office de Saint-Martin, rédigé en 930, et il est fait mention du chant musical écrit sur quatre lignes, pratique qui ne remonte pas au delà de 1022. Enfin, aucun des auteurs qui ont écrit entre les années 800 et 1000 n'a eu connaissance de cette chronique devenue si célèbre. Elle n'est donc point antérieure à la millième année de notre ère, et paraît avoir été fabriquée vers la fin du onzième siècle. Le pape Calixte II la déclara authentique en 1122, du moins à ce qu'assure Rolewinck, dans le *Fasciculus temporum*. Il existe de nombreux manuscrits de cette *Chronique* : les plus anciens ne datent que de la fin du onzième siècle, et le premier auteur qui en ait parlé est Raoul de Tortaire, moine de Fleury, qui écrivait de 1096 à 1145. Quant à l'auteur de ce fameux roman, il est difficile de se prononcer avec certitude. Il est intitulé assez inexactement : *De vita Caroli Magni et Rolandi*, et a pour sujet les exploits de l'empereur et de son neveu en Espagne. Il fut traduit en français dès 1206, par un clerc nommé Jehan, attaché à Renaud de Dammartin, comte de Boulogne. Une version moins ancienne est due à Robert Gaguin, et fut imprimée à Paris, s. d., in-4°, et en 1527, in-4°; à Lyon, 1583, in-8°. Le texte latin n'a vu le jour qu'en 1566, dans les *Germanicarum rerum chronographi*, de Schard, et a été reproduit dans une collection donnée par Reuber (1584, in-fol.). Seb. Ciampi, littérateur italien, en fit paraître à Florence (1822, in-8°) une édition précédée d'une dissertation qui tend à présenter ce livre non comme très-authentique, mais comme un tableau fidèle des mœurs du neuvième siècle. H. F.

Hist. litter. de la France, t. IV. — Bollandistes, *Acta sanct.*, t. II de janv., p. 875. — *Bibl. des romans*, juill. 1777. — Daunou, *Cours d'études*. — Dunlop, *Hist. of fiction*, t. Ier, p. 368-390. — Ed. du Méril, *Hist. de la poésie scandinave*, p. 300.

TURPIN (*François-Henri*), littérateur français, né en 1709, à Caen, mort en septembre 1799, à Paris. Il fit de bonnes études dans sa ville natale, et montra de bonne heure un goût très-vif pour les lettres. A deux reprises, en 1731 et en 1736, il remporta le prix décerné par l'Académie de Caen à la meilleure ode en l'honneur de l'immaculée Conception. Mais ces pièces de vers sont à peu près les seules qu'il ait

mises au jour, et il renonça vite à la poésie pour demander à la culture de l'histoire des ressources plus certaines. Sans fortune et sans protecteurs, il avait embrassé la carrière de l'enseignement; pendant quinze ou vingt ans il occupa l'une des chaires de l'université de Caen. Par quel motif il la résigna, on l'ignore; mais on le retrouve à Paris, dans la société ou plutôt parmi la clientèle d'Helvétius, cherchant péniblement à faire sa place dans la mêlée littéraire. Il frisait alors la cinquantaine. Au nombre des protégés du financier philosophe, il en était un, Sabatier de Castres, qui l'accueillit avec cordialité et qui à sa façon resta fidèle à sa mémoire. Si dans *les Trois Siècles* il représente son ami Turpin « aspirant à la gloire, quoique la nature lui eût refusé les moyens d'en acquérir, » il prétend aussi que ses biographies sont des chefs-d'œuvre du genre, et « qu'aucun écrivain n'a porté plus loin le talent de répandre l'intérêt sur les plus petits détails ». Turpin ne rencontra pas souvent des critiques si indulgents. il s'entendit reprocher par La Harpe de prétendre au surnom de *Plutarque français*, lui qui n'était ni Plutarque ni français. Avec des talents supérieurs à ceux de Velly et de Crevier, il fut moins connu qu'eux. On ne rendit justice ni à son style, parfois brillant et animé, ni à ses idées, souvent justes et neuves, ni à la multiplicité de ses recherches. Peut-être la faiblesse qu'il avait eue de suivre Sabatier dans les rangs des anti-philosophes fut-elle en partie la cause du peu de profit et de célébrité que lui rapportèrent ses nombreux ouvrages. Le malheur de Turpin fut d'être réduit à mettre sa plume aux gages des libraires; la nécessité de travailler vite l'empêcha de se développer. En 1795 il fut compris pour 3,000 livres dans les secours que la Convention accorda aux gens de lettres. Il mourut à quatre-vingt-dix ans, dans l'indigence. Voici la liste de ses écrits : *Lettre à M.... avec une Ode sur le départ de Voltaire*; s. l., 1750, in-12; — *Vie de Louis II de Bourbon, prince de Condé; Vies de Charles et de César de Choiseul du Plessis-Praslin, maréchaux de France*; Paris, 1767-68, 3 vol. in-12, formant les t. XXIV à XXVI des *Hommes illustres de la France* commencés par d'Auvigny et continués par l'abbé Perau; — *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*; Paris, 1769, in-12 : ouvrage imité plutôt que traduit de l'anglais d'Edward Montague, et tout à fait différent de la version donnée par Mlle Le Geai d'Ourxigne; — *Voyage à Ceylan, ou les Philosophes voyageurs, par Henriquès Pangrapho*; Paris, 1770, 2 part. in-12; reproduit sous le titre : *Les Philosophes aventuriers, par T...*; Amst., 1780, 2 vol. in-12; — *Histoire universelle, imitée de l'anglais*; Paris, 1770-71, t. I-IV, in-12; — *Histoire naturelle et civile du royaume de Siam jusqu'en* 1770; Paris, 1771, 2 vol. in-12 : ouvrage rédigé sur les mémoires du vicaire apostolique de Siam et supprimé par arrêt du conseil, à la requête de ce prélat, qui accusait Turpin de s'être trop écarté de ses idées; — *Cyrus, tragédie* (non représentée); Paris, 1773, in-8° : précédée d'un discours sur la littérature sous forme de lettre au prince Kourakin; — *Histoire de la vie de Mahomet*; Paris, 1773, 2 vol. in-12, et 1780, 3 vol. in-12; trad. en allemand; — *Histoire de l'Alcoran*; Paris, 1775, 2 vol. in-12; — *La France illustre, ou le Plutarque français, contenant l'histoire des généraux, ministres et principaux magistrats*; Paris, 1777-90, 5 vol. in-4°, et 1782, 13 tom. en 7 vol. in-12, portr.; — *Les Fastes ou Tableau historique de la marine française*; Paris, 1784, in-4°; — *Histoire des révolutions d'Angleterre*; Paris, 1786, 2 vol. in-12 : elle s'étend de 1688 à 1747, et fait suite à l'ouvrage du P. d'Orléans; — *Histoire de Louis de Gonzague, duc de Nevers*; Paris, 1789, in-12; — *Histoire des hommes publics tirés du tiers état*; Paris, 1789, 2 vol. in-8°. Il avait composé sous la révolution des *Instructions républicaines*, qui n'ont pas été imprimées. P. L.

Sabatier, *Trois Siècles*. — *La Décade*, t. I, p. 377. — Quérard, *France littéraire*.

TURPIN (*Pierre-Jean-François*), botaniste et dessinateur français, né à Vire (Normandie), le 11 mars 1775, mort à Paris, le 1er mai 1840. Fils d'un artisan sans fortune, il apprit à lire et à écrire, puis fréquenta l'école de dessin de sa ville natale. A quatorze ans, il s'engagea dans le bataillon du Calvados, et fut embarqué pour Saint-Domingue (1794), où il fit la connaissance du botaniste Poiteau, et reçut de lui les premières notions d'une science aux progrès de laquelle il devait plus tard contribuer. Le bataillon du Calvados ayant été ramené en France par le général Hédouville, Turpin fut alors attaché, comme dessinateur, à l'état-major du général Leclerc, qui se trouvait à Rennes. Ce général, qui s'intéressait à lui, le fit nommer sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie, où cependant Turpin ne parut jamais. Il obtint la permission de retourner à Saint-Domingue, et alla, en compagnie de Poiteau, et aux frais de Stevens, consul des États-Unis et grand amateur de plantes, s'installer dans l'île de la Tortue, d'où ils revinrent au bout de près d'un an, avec une assez riche collection de plantes et de dessins. Poiteau s'étant rendu aux États-Unis vers la fin de 1800, Turpin continua de dessiner des plantes pour Stevens, et d'étudier la botanique. Il se trouva dans un dénuement absolu à la mort du général Leclerc; mais Rally, médecin en chef de l'armée, le fit alors nommer pharmacien de seconde classe, sans l'obliger d'en remplir les fonctions. Bientôt après, il alla aux États-Unis, où se trouvait Humboldt, avec lequel il revint en France, à la fin de 1802. Il y retrouva son ami Poiteau, qui

admirable de vérité et de poésie. Puis, dans la dernière partie de sa vie, vers 1835 environ, l'habile artiste paraît se troubler, et, toujours distingué et nouveau, il dépasse la mesure, il entre dans le capricieux domaine de la singularité. C'est toujours la lumière qu'il cherche, mais en frappant son œil le rayon se décompose comme en traversant le prisme, et Turner peint des tableaux qui ressemblent à des arcs-en-ciel, à des feux d'artifice, à de folles visions, où le jaune et le rouge s'emmêlent et se combattent sur des fonds blancs. A partir de cette époque, Turner demeure intéressant; mais il est intéressant comme un malade, il entre dans un monde où nous avons peine à le suivre, et Claude Lorrain cesserait de reconnaître en lui l'un de ses plus intelligents disciples. Mais ces égarements de la dernière heure ne sauraient diminuer la gloire que Turner s'est acquise, et les Anglais ont raison de le considérer comme un des paysagistes les plus éminents de leur école. P. MANTZ.

J. Burnett, *Turner and his works*; Londres, 1852, in-4°. — Wornum, *Catalogue des peintures de la Galerie nationale*, 1862. — W. Bürger, *Hist. des peintres de l'école anglaise*. — J. Ruskin, *Modern painters*, t. Ier. — W. Thornbury, *Life of W. Turner*; Londres, 1862, 2 vol. in-8°.

TURPIN ou *Tilpin*, prélat français, mort le 2 septembre 800. On n'a point de renseignements sur sa patrie, ni sur sa famille, et son nom n'eût peut-être pas brillé au delà des limites du diocèse de Reims, s'il n'eût été rendu fameux par un roman qu'on lui a longtemps attribué. On sait qu'il était moine de Saint-Denis quand il fut appelé à remplacer Abel sur le siége de Reims. Bien que son prédécesseur fût mort en 751, l'élection de Turpin fut retardée par les manœuvres de Milon, et on ne peut la fixer avant 753. C'est l'opinion la plus probable. Turpin fut au nombre des douze évêques de France qui assistèrent en 769 au concile de Rome, où le pape Étienne II fit condamner l'antipape Constantin à une réclusion perpétuelle. La correspondance épistolaire de Turpin avec ce souverain pontife et Adrien Ier, son successeur, ne subsiste plus, à l'exception d'une lettre que lui adressait ce dernier pape vers 775 (1), et dans laquelle il lui accorde le pallium et le charge de prendre des informations sur Lulle, évêque de Mayence. Vers 786, Turpin fut le fondateur d'une chapelle qu'il dédia à saint Denis, et qui fut plus tard convertie en église abbatiale. Il remplaça par des bénédictins les chanoines qui desservaient l'église de Saint-Remi, enrichit la bibliothèque de sa cathédrale en faisant copier de nombreux ouvrages, et obtint de Charlemagne plusieurs priviléges pour son église. Trithem prétend qu'il était secrétaire de ce prince, son ami, son compagnon d'armes; mais là commencent des détails fabuleux indignes de l'histoire. La date que nous avons assignée à sa mort est celle que dom Rivet a adoptée; mais elle n'est pas certaine. Turpin fut inhumé à Saint-Remi. Hincmar fit graver sur sa tombe une épitaphe en dix vers latins.

(1) Elle est insérée dans le *Rec. des Hist. de France*, t. V, p. 588.

Il nous reste à parler de la prétendue *Chronique* de Turpin. Le nom de *Lotharingia* qui s'y lit n'existait pas avant le partage que l'empereur Lothaire fit de ses États en 855, entre ses trois fils; il en est de même de plusieurs noms de terres seigneuriales qui n'ont été constituées que longtemps après Charlemagne. On y remarque des expressions empruntées de l'office de Saint-Martin, rédigé en 930, et il est fait mention du chant musical écrit sur quatre lignes, pratique qui ne remonte pas au delà de 1022. Enfin, aucun des auteurs qui ont écrit entre les années 800 et 1000 n'a eu connaissance de cette chronique devenue si célèbre. Elle n'est donc point antérieure à la millième année de notre ère, et paraît avoir été fabriquée vers la fin du onzième siècle. Le pape Calixte II la déclara authentique en 1122, du moins à ce qu'assure Rolewinck, dans le *Fasciculus temporum*. Il existe de nombreux manuscrits de cette *Chronique* : les plus anciens ne datent que de la fin du onzième siècle, et le premier auteur qui en ait parlé est Raoul de Tortaire, moine de Fleury, qui écrivait de 1096 à 1145. Quant à l'auteur de ce fameux roman, il est difficile de se prononcer avec certitude. Il est intitulé assez inexactement : *De vita Caroli Magni et Rolandi*, et a pour sujet les exploits de l'empereur et de son neveu en Espagne. Il fut traduit en français dès 1206, par un clerc nommé Jehan, attaché à Renaud de Dammartin, comte de Boulogne. Une version moins ancienne est due à Robert Gaguin, et fut imprimée à Paris, s. d., in-4°, et en 1527, in-4°; à Lyon, 1583, in-8°. Le texte latin n'a vu le jour qu'en 1566, dans les *Germanicarum rerum chronographi*, de Schard, et a été reproduit dans une collection donnée par Reuber (1584, in-fol.). Seb. Ciampi, littérateur italien, en fit paraître à Florence (1822, in-8°) une édition précédée d'une dissertation qui tend à présenter ce livre non comme très-authentique, mais comme un tableau fidèle des mœurs du neuvième siècle. H. F.

Hist. littér. de la France, t. IV. — Bollandistes, *Acta sanct.*, t. II de janv., p. 878. — *Bibl. des romans*, juill. 1777. — Daunou, *Cours d'études*. — Dunlop, *Hist. of fiction*, t. Ier, p. 368-390. — Ed. du Méril, *Hist. de la poésie scandinave*, p. 300.

TURPIN (*François-Henri*), littérateur français, né en 1709, à Caen, mort en septembre 1799, à Paris. Il fit de bonnes études dans sa ville natale, et montra de bonne heure un goût très-vif pour les lettres. A deux reprises, en 1731 et en 1736, il remporta le prix décerné par l'Académie de Caen à la meilleure ode en l'honneur de l'immaculée Conception. Mais ces pièces de vers sont à peu près les seules qu'il ait

mises au jour, et il renonça vite à la poésie pour demander à la culture de l'histoire des ressources plus certaines. Sans fortune et sans protecteurs, il avait embrassé la carrière de l'enseignement; pendant quinze ou vingt ans il occupa l'une des chaires de l'université de Caen. Par quel motif il la résigna, on l'ignore; mais on le retrouve à Paris, dans la société ou plutôt parmi la clientèle d'Helvétius, cherchant péniblement à faire sa place dans la mêlée littéraire. Il frisait alors la cinquantaine. Au nombre des protégés du financier philosophe, il en était un, Sabatier de Castres, qui l'accueillit avec cordialité et qui à sa façon resta fidèle à sa mémoire. Si dans *les Trois Siècles* il représente son ami Turpin « aspirant à la gloire, quoique la nature lui eût refusé les moyens d'en acquérir, » il prétend aussi que ses biographies sont des chefs-d'œuvre du genre, et « qu'aucun écrivain n'a porté plus loin le talent de répandre l'intérêt sur les plus petits détails ». Turpin ne rencontra pas souvent des critiques si indulgents. il s'entendit reprocher par La Harpe de prétendre au surnom de *Plutarque français*, lui qui n'était ni Plutarque ni français. Avec des talents supérieurs à ceux de Velly et de Crevier, il fut moins connu qu'eux. On ne rendit justice ni à son style, parfois brillant et animé, ni à ses idées, souvent justes et neuves, ni à la multiplicité de ses recherches. Peut-être la faiblesse qu'il avait eue de suivre Sabatier dans les rangs des anti-philosophes fut-elle en partie la cause du peu de profit et de célébrité que lui rapportèrent ses nombreux ouvrages. Le malheur de Turpin fut d'être réduit à mettre sa plume aux gages des libraires; la nécessité de travailler vite l'empêcha de se développer. En 1795 il fut compris pour 3,000 livres dans les secours que la Convention accorda aux gens de lettres. Il mourut à quatre-vingt-dix ans, dans l'indigence. Voici la liste de ses écrits. *Lettre à M.... avec une Ode sur le départ de Voltaire*; s. l., 1750, in-12; — *Vie de Louis II de Bourbon, prince de Condé; Vies de Charles et de César de Choiseul du Plessis-Praslin, maréchaux de France*; Paris, 1767-68, 3 vol. in-12, formant les t. XXIV à XXVI des *Hommes illustres de la France* commencés par d'Auvigny et continués par l'abbé Perau; — *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*; Paris, 1769, in-12 : ouvrage imité plutôt que traduit de l'anglais d'Edward Montague, et tout à fait différent de la version donnée par Mlle Le Geai d'Ourxigne; — *Voyage à Ceylan, ou les Philosophes voyageurs, par Henriquès Pangrapho*; Paris, 1770, 2 part. in-12; reproduit sous le titre : *Les Philosophes aventuriers, par T...*; Amst., 1780, 2 vol. in-12; — *Histoire universelle, imitée de l'anglais*; Paris, 1770-71, t. I-IV, in-12; — *Histoire naturelle et civile du royaume de Siam jusqu'en* 1770; Paris, 1771, 2 vol. in-12 : ouvrage rédigé sur les mémoires du vicaire apostolique de Siam et supprimé par arrêt du conseil, à la requête de ce prélat, qui accusait Turpin de s'être trop écarté de ses idées; — *Cyrus, tragédie* (non représentée); Paris, 1773, in-8° : précédée d'un discours sur la littérature sous forme de lettre au prince Kourakin; — *Histoire de la vie de Mahomet*; Paris, 1773, 2 vol. in-12, et 1780, 3 vol. in-12; trad. en allemand; — *Histoire de l'Alcoran*; Paris, 1775, 2 vol. in-12; — *La France illustre, ou le Plutarque français, contenant l'histoire des généraux, ministres et principaux magistrats*; Paris, 1777-90, 5 vol. in-4°, et 1782, 13 tom. en 7 vol. in-12, portr.; — *Les Fastes ou Tableau historique de la marine française*; Paris, 1784, in-4°; — *Histoire des révolutions d'Angleterre*; Paris, 1786, 2 vol. in-12 : elle s'étend de 1688 à 1747, et fait suite à l'ouvrage du P. d'Orléans; — *Histoire de Louis de Gonzague, duc de Nevers*; Paris, 1789, in-12; — *Histoire des hommes publics tirés du tiers état*; Paris, 1789, 2 vol. in-8°. Il avait composé sous la révolution des *Instructions républicaines*, qui n'ont pas été imprimées. P. L.

Sabatier, *Trois Siècles*. — *La Décade*, t. I, p. 377. — Quérard, *France littéraire*.

TURPIN (*Pierre-Jean-François*), botaniste et dessinateur français, né à Vire (Normandie), le 11 mars 1775, mort à Paris, le 1er mai 1840. Fils d'un artisan sans fortune, il apprit à lire et à écrire, puis fréquenta l'école de dessin de sa ville natale. A quatorze ans, il s'engagea dans le bataillon du Calvados, et fut embarqué pour Saint-Domingue (1794), où il fit la connaissance du botaniste Poiteau, et reçut de lui les premières notions d'une science aux progrès de laquelle il devait plus tard contribuer. Le bataillon du Calvados ayant été ramené en France par le général Hédouville, Turpin fut alors attaché, comme dessinateur, à l'état-major du général Leclerc, qui se trouvait à Rennes. Ce général, qui s'intéressait à lui, le fit nommer sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie, où cependant Turpin ne parut jamais. Il obtint la permission de retourner à Saint-Domingue, et alla, en compagnie de Poiteau, et aux frais de Stevens, consul des États-Unis et grand amateur de plantes, s'installer dans l'île de la Tortue, d'où ils revinrent au bout de près d'un an, avec une assez riche collection de plantes et de dessins. Poiteau s'étant rendu aux États-Unis vers la fin de 1800, Turpin continua de dessiner des plantes pour Stevens, et d'étudier la botanique. Il se trouva dans un dénuement absolu à la mort du général Leclerc; mais Rally, médecin en chef de l'armée, le fit alors nommer pharmacien de seconde classe, sans l'obliger d'en remplir les fonctions. Bientôt après, il alla aux États-Unis, où se trouvait Humboldt, avec lequel il revint en France, à la fin de 1802. Il y retrouva son ami Poiteau, qui

l'avait précédé à Paris. Tous deux furent alors chargés de la partie iconographique des plus importants ouvrages de botanique publiés au commencement de ce siècle, et notamment de ceux de Humboldt et Bonpland. Les travaux de Turpin sur la physiologie végétale le firent entrer dans l'Académie des sciences en 1833. Nous citerons de lui : *Leçons de Flore, cours complet de botanique, explication de tous les systèmes, introduction à l'étude des plantes de Poiret, suivie d'une Iconographie végétale, en cinquante-six planches coloriées, par Turpin*; Paris, 1819, 3 vol. in-8° et in-4°; — *Essai d'une iconographie élémentaire et philosophique des végétaux, avec un texte explicatif*; Paris, 1820, in-8°;— *Observations sur quelques végétaux microscopiques*; Paris, 1827, in-8°; — *Iconographie végétale, ou Organisation des végétaux*; Paris, 1841, in-8°. Il a inséré des travaux divers dans les *Annales* et les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, et dans les *Annales des sciences naturelles*. Il a publié, avec Poiteau, la nouv. édit. du *Traité des arbres fruitiers* de Duhamel du Monceau, Paris, 1808-36, 6 vol. gr. in-fol., contenant les figures de quatre cents espèces de fruits : les plus beaux dessins de cet ouvrage sont dus à l'habile pinceau de Turpin. Il a fait seul les figures du *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Déterville, des *Icones selectæ plantarum* (1820-21, gr. in-4°), et de la Flore du *Dictionnaire des sciences médicales*. E. R.

Poiteau, dans les *Annales de la Société d'hortic. de Paris*, t. XXVII, p. 90. — A. Richard, *Notice* à la tête de l'*Iconographie végétale*.

TURPIN DE CRISSÉ (*Lancelot*, comte), lieutenant général et tacticien français, né vers 1716, dans la Beauce, mort vers 1795, en Allemagne. Entré aux mousquetaires en 1732, cornette au régiment d'Anjou le 21 mai 1734, capitaine dans celui de Royal-Pologne cavalerie le 11 novembre suivant, il fit ses premières armes à l'attaque des lignes d'Ettlingen et au siége de Philipsbourg. Après avoir servi devant Fribourg, il fut nommé mestre-de-camp du régiment de hussards de Bercheny (15 oct. 1744), combattit à la bataille de Raucoux, et eut un régiment de hussards de son nom (7 juin 1747). Sa belle conduite à Laufeldt et au siége de Maëstricht lui valut le grade de brigadier de cavalerie (10 mai 1748). Il fit toutes les campagnes d'Allemagne, de 1757 à 1762, devint inspecteur général de la cavalerie et des dragons (15 mars 1759), maréchal de camp (20 fev. 1761), lieutenant général (1er mars 1780), et grand-croix de Saint-Louis (1787). A la fin de 1792, il émigra en Allemagne, où il mourut. A un goût très-vif pour l'art militaire il joignait d'excellentes études classiques, qu'il ne cessa de perfectionner, et qui lui permirent de comparer en pleine connaissance de cause la tactique des anciens à celle des modernes. Ses travaux sur la stratégie, commencés dès qu'il vécut dans les camps, ne s'arrêtèrent que pendant quelques mois, lorsque, déjà colonel, il alla s'enfermer à l'abbaye de la Trappe, poussé à cette retraite, de peu de durée du reste, par une cause que l'on soupçonne être une déception d'amour. Les Académies de Berlin, de Nancy et de Marseille le reçurent au nombre de leurs membres. Ses ouvrages, où l'on retrouve, selon Mercier de Saint-Léger, *un vrai preux*, sont : *Essai sur l'art de la guerre*; Paris, 1754, 2 vol. in-4°, fig. : de nombreux exemples pris dans la vie des grands capitaines de tous les temps enrichissent cet *Essai*, qui fut très-estimé et que l'on a traduit en allemand, en anglais et en russe; — *Commentaires sur les Mémoires de Montecuculli*; Paris, 1769, 3 vol. in-4°; Amst., 1770, 3 vol. in-8°, fig. : on a écrit des *Commentaires* sur ces commentaires, avec des anecdotes relatives à l'histoire militaire contemporaine (1777, 3 vol. in-8°), sans nom d'auteur; — *Commentaires sur les Institutions de Végèce*; Montargis, 1779, 3 vol. in-4°, pl.; Paris, 1783, 2 vol in-4°, avec addit : l'auteur ayant jugé que le quatrième livre de Végèce, sur les fortifications, était sans intérêt pour les modernes, et que le cinquième, sur la marine, présentait de trop grandes obscurités, n'a donné que les trois premiers livres; il y a ajouté d'excellents conseils sur les modifications à introduire dans l'habillement, l'armement, la nourriture du soldat, et dans l'administration des hôpitaux; —*Commentaires de César, avec des notes historiques, critiques et militaires*; Montargis, 1785, 3 vol. in-8°, pl.; Amst., 1787 : la traduction, qui est de N.-F. de Wailly, a été corrigée et annotée. Turpin a publié aussi, avec Castillon, les *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis* (Paris, 1754, 1756, in-12) : ouvrage fort médiocre, où la prose et les vers sont entremêlés. Barbier attribue à Turpin des *Lettres sur l'éducation* (Paris, 1762, 2 vol. in-12), anonyme.

Sa femme, TURPIN DE CRISSÉ (comtesse), fille du maréchal de Lowendahl, morte en 1785, est l'un des quatre auteurs de *la Journée de l'amour ou Heures de Cythère* (Gnide, 1776, in-8°). Elle était l'amie de Voisenon, dont elle a publié les *Œuvres complètes* (Paris, 1781, 5 vol. in-8°).

Grimm, *Corresp.* — *Année littéraire*, 1785. — Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

TURQUET. *Voy.* MAYERNE.

TURREAU DE LINIÈRES (*Louis-Marie*, baron), général français, né à Évreux, le 4 juillet 1756, mort à Conches (Eure), le 15 décembre 1816. D'abord surnuméraire dans les gardes du comte d'Artois (1786), puis capitaine, il fut élu le 16 septembre 1792 chef du 3e bataillon de l'Eure. De l'armée de la Moselle il passa dans celle de la Vendée, et bien qu'il n'y eût essuyé que des

échecs, il devint en moins de trois mois général de brigade et général de division (30 juillet et 18 sept. 1793). Appelé à cette dernière date au commandement en chef de l'armée des Pyrénées orientales, il livra le 15 octobre suivant le combat nocturne du camp de Boulou, pendant lequel il livra sept assauts à l'ennemi, retranché sur une hauteur. Mis à la tête de l'armée de l'ouest (28 nov. 1793), il s'empara de l'île de Noirmoutier, défendue par 1,800 hommes et 30 pièces de canon, puis enleva d'assaut la ville du même nom, et fit 1,500 prisonniers, au nombre desquels se trouvait d'Elbée. Il se porta ensuite vers Nantes, et, cédant aux instructions et aux menaces du comité de salut public, il partagea 15,000 hommes d'élite en douze colonnes, auxquelles il donna la triste mission de dévaster en tous sens le territoire vendéen (1). Après le 9 thermidor, il fut dénoncé par Merlin (de Thionville), pour les cruautés commises dans l'exécution des mesures ordonnées par la Convention, et Billaud annonça que le comité de salut public avait ordonné sa suspension. Alquier ayant produit contre lui, dans la séance du 7 vendémiaire an III (28 sept. 1794) un ordre de massacre expédié au général Moulin, un décret d'arrestation fut à l'instant rendu à la presque unanimité. La journée du 13 vendémiaire fut l'occasion d'une amnistie dont Turreau refusa de profiter; il persista à demander des juges, et après une longue détention il fut renvoyé devant un conseil de guerre, qui prononça son acquittement (22 nov. 1795). Toutefois, il ne fut employé qu'à la fin de l'an V, où il commanda une division de l'armée de Mayence (8 sept. 1797). Il servit ensuite en Italie, et s'empara de la ville de Suze. En 1804 il fut nommé à l'ambassade des États-Unis. De retour en 1811, il fut créé baron de l'empire sous le nom de *Linières*. En 1813 il eut sous ses ordres une division d'infanterie placée dans le duché de Wurtzbourg. Mis en non-activité par Louis XVIII, il fut employé en juin 1815 à la défense de la rive gauche de la Seine. Peu après il se retira dans la terre qu'il possédait à Conches. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*; Évreux, s. d. (an III), in-8°; Paris, 1815, in-8°; réimpr. dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française* : on a dit que dans cet ouvrage les Vendéens sont mieux traités par l'écrivain qu'ils ne l'avaient été par le général en chef; — *Aperçu sur la situation politique des États-Unis d'Amérique*; Paris, 1815, in-8° : critique amère du gouvernement fédéral. Le nom de Turreau est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. E. R.

Moniteur univ. — Savary, *Mémoire des insurrections de l'ouest*, p. 152 et 157. — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. IV. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Turreau, *Mémoires*.

(1) Suivant Savary, on pouvait suivre la marche de son armée aux traces de la dévastation, à la lueur des incendies. Ce que Turreau lui-même a avoué permet de considérer comme très-probables les excès qu'on lui a reprochés. Dans une note de la p. 119 de ses *Mémoires* (édit. 1824), on lit : « Le premier peut-être de tous les avantages que nous a procurés l'enchaînement de nos victoires, c'est l'effet qu'a produit sur l'opinion la marche des troupes de Mayence. Une ceinture de feu enveloppait le pays révolté; l'incendie, la terreur et la mort précédaient nos colonnes. »

TURREAU (*Louis*), conventionnel, cousin germain du précédent, né vers 1760, à Orbec (Normandie), mort en 1796, en Italie. Fils d'un receveur des domaines, il quitta la maison paternelle pour s'engager dans un régiment; une de ses tantes lui acheta son congé et l'appela auprès d'elle à Ravières, village peu éloigné de Tonnerre. Là habitait Mme veuve Davout, mère de quatre enfants, dont l'un fut le prince d'Eckmühl; Turreau l'épousa, le 31 août 1789. Nommé en 1790, administrateur de l'Yonne, et en 1791 député suppléant à l'Assemblée législative, où il ne fut point appelé, il représenta, par l'influence de Le Pelletier de Saint-Fargeau, ce département à la Convention, et fut un des membres les plus ardents de la Montagne. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans appel ni sursis. Envoyé en mission dans l'Yonne avec Garnier (de l'Aube), il destitua une grande partie des autorités, et manqua souvent de sagesse dans les choix qu'il fit pour les remplacer. Dans la Vendée (juin nov. 1793), il montra la même exagération de principes, et s'y fit l'instrument des mesures les plus extrêmes. Il fut rappelé par la Convention, ainsi que Bourbotte, son collègue. Après le 9 thermidor, il passa dans les rangs des vainqueurs, et se prononça contre les terroristes avec autant de passion qu'il en avait mis auparavant à exercer lui-même la terreur. Nommé commissaire près l'armée d'Italie (sept. 1794), il y resta jusqu'à l'automne de l'année suivante (1). Il coopéra à la défense de la Convention contre l'insurrection du 13 vendémiaire (5 oct. 1795), et fut, d'après Las Cases, un de ceux qui firent déférer dans cette journée le commandement militaire à Bonaparte (2). Après la clôture de la Convention, il partit comme garde-magasin à l'armée d'Italie, et y mourut, peu de temps après son arrivée.

Danican, *Mémoires*. — *Moniteur*, passim. — *Biogr. conventionnelle*.

TURRETINI, en français *Turrelin*, nom

(1) Il poussait si loin la crainte de déplaire aux puissants du jour qu'il écrivit à la Convention pour se disculper de toute complicité dans les actes révolutionnaires du général Turreau, son cousin.

(2) Bonaparte l'avait connu en Italie, et le *Mémorial de Sainte-Hélène* donne sur lui la note suivante : « Représentant du peuple à l'armée de Nice, assez insignifiant. Sa femme, extrêmement jolie, partageait et parfois dirigeait sa maison. Le ménage faisait le plus grand cas du général d'artillerie (Bonaparte); il s'en était tout à fait engoué, et le traitait au mieux sous tous les rapports. » Cette femme n'était plus Mme Davout; ils avaient divorcé d'un commun accord, vers 1794, et Turreau s'était remarié à la fille d'un chirurgien de Versailles.

d'une famille originaire de Lucques, qu'elle fut obligée de quitter en 1579 pour cause de religion; elle alla s'établir en Suisse, et existe encore à Genève. Elle a donné le jour à plusieurs théologiens, parmi lesquels les plus célèbres sont les suivants.

TURRETINI (*Bénédict*), né à Zurich, le 9 novembre 1588; mort à Genève, le 4 mars 1631. Après avoir fait ses études de théologie dans cette dernière ville, il en fut nommé pasteur et professeur de théologie (1612). Il assista au synode d'Alais (1620), et fut chargé d'aller solliciter auprès des États généraux et des villes anséatiques (1621) des secours nécessaires pour mettre Genève en état de défense contre les entreprises du duc de Savoie, mission qu'il remplit avec un plein succès. Outre un grand nombre de dissertations, on a de lui : *Défense de la fidélité des traductions de la Bible faites à Genève, opposée au livre du P. Cotton;* Genève, 1618-25, 3 vol. in-8°, avec une *Suite*, 1626, in-8°; — *Rechute du jésuite plagiaire, ou Examen du dialogue du P. Cotton;* ibid., 1629, in-4°; — *La Théologie chrétienne et la science du salut;* ibid., nouv. édit., 1721, 3 vol. in-4°; — *Sermons;* ibid., 1630, in-8°.

M. N.

Senebier, *Hist. littér. de Genève*, t. II, p. 125.

TURRETINI (*François*), savant théologien, fils du précédent, né le 17 octobre 1623, à Genève, où il est mort, le 28 septembre 1687. Après avoir étudié la théologie sous Spanheim, Morus et Diodati, il la professa depuis 1653 jusqu'à sa mort. En 1661 il fut envoyé en Hollande, avec une mission semblable à celle dont avait été chargé son père en 1621, et en rapporta une somme considérable, qui fut employée à la construction du bastion qui fut désigné sous le nom de *bastion de Hollande*. Ce fut un des hommes les plus influents de l'Église de Genève. Il avait des connaissances étendues; mais la sévérité de ses opinions dogmatiques allait jusqu'à l'intolérance. On peut lui reprocher le zèle, plus consciencieux qu'éclairé, avec lequel il travailla à faire prévaloir les décisions du synode de Dordrecht et à imposer à l'Église le *Consensus* dressé en Suisse à l'occasion des discussions sur la grâce et la prédestination. De ses nombreux ouvrages les principaux sont : *Theses theologicæ de fidei et religionis veritate et necessitate;* Genève, 1657, in-4°; — *Δυσνοητα theologica theorico-practica;* ibid., 1674, in-4°; — *Institutio theologicæ elenchticæ;* ibid., 1679-85, 3 vol. in-4°; Amst., 1695; Utrecht, 1701, 4 vol. in-4°; nouv. édit., Édimbourg, 1847-48, avec quelques autres ouvrages du même auteur; — *Disputationum miscellanearum decas;* Genève, 1687, in-8°; — *De satisfactione Christi;* ibid., 1691, in-4°. M. N.

Bibl. german., t. XXI. — Senebier, *Hist. littér. de Genève*, t. II, p. 241-244. — Pictet, *Memoria Fr. Turretini celebrata*: Genève, 1688, in-4°.

TURRETINI (*Jean-Alphonse*), célèbre théologien, fils du précédent, né le 13 août 1671, à Genève, où il est mort, le 1[er] mai 1737. Il étudia la théologie à Genève et à Leyde, visita les universités d'Angleterre, et fit quelque séjour à Paris. En 1697 il devint professeur d'histoire ecclésiastique à Genève, et remplaça Louis Tronchin en 1705 dans la chaire de théologie. Un des premiers, il porta son attention sur la religion naturelle. Doué d'un grand sens philosophique, il chercha à écarter de la théologie les discussions subtiles et les questions oiseuses, plus propres à troubler les esprits et à les écarter du christianisme qu'à servir la cause de la religion. Par là il rompit avec la scolastique aride des théologiens orthodoxes du dix-septième siècle. Il se préoccupa aussi de l'union des diverses fractions du protestantisme et, dans le cas qu'elles ne pourraient se rapprocher dans une même église, de la paix et des sentiments de tolérance qui devraient régner entre elles. Il trouva sur ce point des contradicteurs; mais ses efforts ne furent pas entièrement inutiles. Il contribua pour une grande part à engager les Églises protestantes dans une voie plus libérale. Il pensait qu'il ne faut insister en religion que sur les points fondamentaux, points sur lesquels il est toujours possible de s'entendre, et que dans les points obscurs et difficiles il faut tolérer une diversité d'opinions inévitable. Il fut un des principaux promoteurs de la décision que la compagnie des pasteurs de Genève prit en 1706, de ne plus exiger des candidats au ministère évangélique la signature du *Consensus*. Ajoutons, enfin, que ses ouvrages apologétiques obtinrent de son temps l'approbation et l'admiration générales. Les plus importants sont : *Cogitationes et dissertationes theologicæ;* Genève, 1703, 1737, 3 vol. in-4°; — *Nubes testium pro moderato et pacifico de rebus theologicis judicio et instituenda inter protestantes concordia;* ibid., 1719, in-4°; — *De veritate religionis christianæ;* ibid., 1721-23, 6 part. in-4°; réimpr. plusieurs fois et trad. en français; — *Opuscula;* Brunswick, 1725-26, 2 vol. in-8°. — *Défense de la dissertation sur les articles fondamentaux de la religion;* Genève, 1727, in-4°; — *De sacræ Scripturæ interpretandæ methodo:* Dordrecht, 1728, in-8°; réimpr. avec des additions, Francf.-sur-l'Oder, 1776, in-8°; — *Historiæ ecclesiasticæ compendium ad ann. 1700:* Genève, 1734, in-8°; plus. édit., dont la meilleure est celle de Halle, 1750, in-8°, avec une continuation par J. Simonis, trad. franç. (Neuchâtel, 1765, 2 vol. in-8°); trad. allem. avec des notes et une continuation par Telner (Kœnigsberg, 1759, in-8°); — *XII dissertationes de theologia naturali;* ibid., 1737, in-4°. On a un recueil de tous les écrits latins de ce théologien (Leuwarden, 1775, 3 vol. in-4°). M. N.

Biblioth. raisonnée, t. XXI, 1[re] part. — Chaufepié, *Nou-*

nou Dict. hist. — Senebier, *Hist. littér. de Genève*, t. III, p. 7-12. — Herzog, *Theolog. Realencyklop.*

TUSSER (*Thomas*), agronome anglais, né en 1515, à Rivenhall (Essex), mort vers 1580, à Londres. Il avait appris à chanter et servait la messe au château de Wallingford; sa jolie voix le fit enrôler parmi les enfants de chœur de la chapelle royale. Il acheva son éducation musicale à la maîtrise de Saint-Paul, puis au collége d'Eton et à Cambridge, et grâce à la protection de lord William Paget obtint à la cour un petit emploi, probablement en rapport avec ses études favorites. Au bout de dix ans, il se maria, alla s'établir dans une ferme du comté de Suffolk, et s'adonna aux travaux de la terre. Ce fut là qu'il composa l'ouvrage qui lui a valu de la part de Warton le surnom, un peu emphatique, de *Varron anglais*, ouvrage précieux, ajoute-t-il, comme peinture fidèle de l'industrie rurale et domestique du temps passé. Il est écrit en vers familiers, coupé en de nombreux chapitres, et d'une grande variété de sujets et de style; la première édition (*A Hundreth good points of husbandry*; Londres, 1557, in-8°) ne contient qu une centaine d'avis aux laboureurs; celle de 1573, entièrement refondue, en renferme cinq cents. La meilleure est celle de 1812, due à Mavor, qui l'a accompagnée d'une liste de toutes les éditions connues de ce livre populaire. Tusser eut encore bien des vicissitudes dans sa vie : « il trafiqua, dit Fuller avec quelque dédain, sur les bœufs, les moutons, le laitage, les céréales, et sans nul profit; à vendre ou acheter il perdit toujours; » il se remaria, et mourut pauvre et ignoré.

Sa *Vie*, dans l'édit. de 1812. — Fuller, *Worthies.*

TUTILO, célèbre moine allemand, mort, dit-on, en 896. Sa vie entière s'écoula dans le monastère de Saint Gall, où il eut pour confrère un moine, Notker, presque aussi habile que lui à travailler la pierre, le bois et l'ivoire. On le représente comme un génie universel : non-seulement c'était un homme accompli dans les arts du dessin, mais il excellait dans la musique, dans la poésie, dans l'éloquence, et avait aussi l'intelligence des affaires politiques. Du moins, c'est sous ce multiple aspect que le peint Eckard le jeune, un des anciens chroniqueurs de l'Allemagne : « Erat enim valde eloquens, voce clara et dulci, cælaturæ elegans, picturæ artifex, ac mirificus aurifex, musicus », etc. L'empereur Charles le Gros entendit parler de lui, et regretta qu'un homme si bien doué se condamnât à la solitude d'un cloître. Tutilo vécut à Saint-Gall sous la règle de l'abbé Salomon, qui fut un grand patron des arts, et il sculpta pour lui un crucifix d'or, richement orné de bas reliefs et de pierres précieuses. Il fit aussi une célèbre image assise de la Vierge, en or, pour une des églises de Metz, et qui portait cette inscription : *Hoc panthema pia cælaverat ipsa Maria*. Cette peinture fut longtemps en vénération. Dans l'église de Saint-Othmar, à Saint-Gall, l'autel consacré à Saint-Gall était décoré de tablettes de cuivre sur lesquelles des sujets religieux avaient été gravés par Tutilo. On l'a quelquefois confondu avec le moine Théophile (*voy.* ce nom); mais cette confusion n'est plus possible depuis la publication du traité complet de ce dernier. Les poésies latines de Tutilo, entre autres l'hymne *Hodie cantandus*, ont été insérées dans *Antiquæ lectiones* de Canisius, t. II, 3e part.

Goldast, *Rerum alamann. scriptores*. — Metzler, *De viris illustr. S.-Galli*. — Mabillon, *Ann. ord. S. Benedicti*. t. III. — Nagler, *Neues allg. Kunstler-Lexikon.*

TYCHO BRAHE (*Tyge* BRAHE), célèbre astronome danois, né le 14 décembre 1546, à Knudstrup (Scanie), mort, le 24 octobre 1601, à Prague. La famille Brahe était suédoise d'origine, mais Tycho, grand-père de l'astronome, et Otto, son père, appartenaient à une branche qui s'était fixée en Danemark. Le sujet de cet article était le second de dix enfants, le dernier desquels, Sophie, fut connu de son temps par son habileté dans la poésie latine, les mathématiques et l'astrologie. Les dispositions peu communes qu'il manifesta dès l'enfance frappèrent un de ses oncles maternels, Steno, qui un peu moins ignorant que ses autres parents, l'emmena chez lui et se chargea de son éducation. Il lui donna des livres et des maîtres, non sans avoir à lutter contre la volonté du père, qui n'admettait pour un gentilhomme d'autre carrière que celle de l'épée. A treize ans Tycho fut envoyé à l'université de Copenhague. Une éclipse totale de soleil, celle du 21 août 1560, appela son attention sur les phénomènes astronomiques; il se mit à étudier la théorie de la sphère et les éphémérides de Stadius. En 1562 il se rendit à Leipzig sous la conduite d'un gouverneur, et par condescendance pour son oncle, il y suivit les cours de droit; mais cette science n'avait aucun attrait pour lui, et il n'en apprit que juste ce qu'il fallait pour sauver les apparences. Ce qu'il avait de temps et d'argent passait à des instruments d'astronomie; la nuit, pendant que son gouverneur dormait, il observait les étoiles à l'aide d'un petit globe pas plus gros que le poing. Malgré de si faibles ressources, il n'en constata pas moins certaines indications erronées des tables Alphonsines et Pruténiques dans la position des planètes, particulièrement dans le cas d'une conjonction présumée de Saturne et de Jupiter pour 1563. Il se mit alors en tête de corriger ces erreurs, et pour y arriver il fit usage d'un compas ordinaire, qui lui servait à tracer des cercles et à y inscrire les angles des corps célestes. Ce fut ainsi qu'il découvrit les tables Alphonsines et Pruténiques en retard les unes d'un mois, les autres de plusieurs jours. Il se procura une règle parallactique et en redressa les erreurs de graduation au moyen d'une table. Après un court séjour dans son pays, où il ne recueillit pour l'objet de ses études que l'indiffé-

rénée où le mépris de ses pairs, Tycho partit pour Wittenberg (1566). La peste l'ayant chassé de cette ville, il se rendit à Rostock, et y eut avec un Danois nommé Pasberg une querelle pour l'unique motif de savoir quel était le plus fort mathématicien des deux. Un duel s'ensuivit. Tycho perdit la moitié du nez, mais il le remplaça par un nez en or, peint et modelé avec tant d'art qu'il était, dit-on, impossible de le distinguer d'un nez naturel. En 1569 il s'établit à Augsbourg, et y fit construire à son usage un quart de cercle d'une dimension telle que vingt hommes pouvaient à peine le soulever. Sur les instances de son oncle, il revint près de lui (1571) et installa dans une partie de sa maison un observatoire et un laboratoire; car il s'était pris d'un goût très-vif pour les expériences de chimie, et de son propre aveu il se partagea depuis l'âge de vingt-trois ans, avec un zèle presque égal, entre cette science et l'astronomie.

A cette époque de sa vie se place une circonstance qui, selon quelques auteurs mal informés, lui aurait révélé sa vocation scientifique En sortant de son laboratoire, dans la soirée du 11 novembre 1572, il jeta les yeux sur la constellation de Cassiopée, et ne fut pas peu surpris d'y apercevoir une nouvelle étoile, dont l'éclat éclipsait ses voisines. Les gens du pays la virent aussi, et il rentra immédiatement chez lui pour en déterminer la place et la révolution. Dans une excursion qu'il fit à Copenhague au commencement de 1573, il parla du phénomène aux professeurs de l'université qui ne le connaissaient pas encore; ils se récrièrent et raillèrent le gentilhomme astronome; mais il fallut se rendre à l'évidence. Comme on le pressait de publier sa découverte, il envoya le travail dont il l'avait accompagnée à un ami, qui le fit paraître sous le titre de *De nova stella* (1573). L'étoile inconnue de Cassiopée continua d'être visible, bien qu'en s'affaiblissant peu à peu, jusqu'en mars 1574. « L'ouvrage de Tycho, dit un savant critique, est, dans sa partie astronomique, un mélange confus d'observations exactes et d'appréciations erronées. Il affirme, et il a raison, que cette étoile est située bien au delà de notre système planétaire et incomparablement plus loin que Saturne, mais la démonstration qu'il en donne laisse subsister bien des doutes. Il cherche en effet la parallaxe de l'étoile, c'est-à-dire l'angle sous lequel un de ses habitants aperçoit le rayon de notre terre : il trouve cet angle complétement nul, d'où il conclut que la distance est comme infinie; mais à l'aide de la même méthode il obtient pour Saturne une parallaxe de 1/3 de minute. La véritable valeur, bien connue aujourd'hui, est une seconde au plus, et le résultat de Tycho est vingt fois trop grand : cela ne donne pas confiance dans les autres. L'ouvrage dans son ensemble parut excellent, et fit la réputation de l'auteur dans l'Europe entière. On y admire surtout l'analyse critique des nombreux écrits publiés sur la même question : Tycho loue, corrige, reprend les plus célèbres astronomes avec beaucoup de finesse et de supériorité, en remuant une foule de difficultés dont le choix découvrait déjà la pénétration de son esprit exact et précis. On vit dans le nouveau livre la révélation d'un talent de premier ordre, et l'on ne se trompa pas. »

A peine Tycho venait-il de vaincre ses dernières répugnances à compromettre sa dignité de gentilhomme (il avait signé son livre du nom illustre des Brahe), qu'il offensa l'aristocratie danoise d'une manière plus choquante encore, en épousant une simple paysanne (1573) ou du moins une jeune plébéienne de Knudstrup, nommée Christiane, et douée d'une grande beauté. L'année suivante les étudiants de l'université de Copenhague lui demandèrent un cours public; mais il fallut l'intervention expresse du roi, à qui il avait des obligations, pour le décider à se produire en chaire (1574) Il traita en excellents termes de l'importance des études astronomiques; mais il s'efforça en même temps d'établir la certitude des renseignements que l'astrologie peut fournir sur les événements de toute nature. Il donna aussi une leçon sur les tables Pruténiques. En 1575 on retrouve Tycho à Cassel, près du landgrave Guillaume de Hesse, prince passionné pour l'étude du ciel; puis à Bâle, où il avait dessein de se fixer. La position la plus brillante l'attendait à son retour : sur les chaleureuses recommandations du landgrave, le roi Frédéric II lui concéda pour la vie entière la propriété de l'île de Hven ou Hoëne, située à trois lieues de Copenhague, et offrit de payer les frais de son établissement (1) . Cette magnifique proposition fut acceptée avec reconnaissance; et la première pierre du château nommé *Uraniberg* (palais d'Uranie), fut posée le 13 août 1576. Cette résidence vraiment royale, surmontée d'un belvédère qui reçut le nom allégorique de *Stellberg* (château des Étoiles), était située sur le plateau central de l'île, à un quart de lieue de la mer. Tycho y réunit aux convenances d'une existence fastueuse toutes les dispositions favorables à l'étude de l'astronomie (2). En 1577 il commença ses observations, et le 13 novembre de cette année il décou-

(1) Le roi, il ne faut pas oublier de le dire, tint fidèlement ses promesses : il donna à Tycho, outre une rente annuelle de 2,000 dollars, un fief en Norvége et un canonicat dans l'église de Rœskilde.

(2) Gassendi en a donné une longue et minutieuse description. « Autour du château, dit M. Bertrand, s'élevèrent bientôt des ateliers de construction et de réparation, une imprimerie pour la publication des travaux achevés, et des constructions de toutes sortes destinées à recevoir les nombreux instruments dont l'ébranlement du sol des appartements aurait dérangé la rigoureuse précision. Des laboratoires de chimie permettaient enfin, conformément aux idées de l'époque, de mêler à l'étude des astres celle des métaux soumis à leur influence. Une vingtaine de jeunes gens, choisis parmi les plus habiles des universités danoises, étaient employés aux observations et aux calculs. »

vrit la comète, dont le cours donna lieu à son second ouvrage. Vingt années se passèrent sans troubler les calmes et patients travaux de l'industrieuse colonie. A l'avénement du roi Christian IV (1596) tout changea de face. Tycho s'était fait beaucoup d'ennemis. Les nobles ne lui avaient point pardonné d'avoir dérogé à son rang; d'un autre côté, les médecins lui reprochaient de pratiquer leur art sans diplôme, et les prêtres d'avoir sur la religion des opinions indépendantes. On s'appliqua à le décrier dans l'esprit du jeune souverain en mêlant habilement le faux avec le vrai; on le dépeignit comme en butte à une malveillance générale, et s'arrogeant dans son île une autorité sans limites; on critiqua le faste de ses appartements et la somptuosité de ses réceptions; on compta, enfin, les sommes énormes consacrées à des travaux sans utilité. Le roi, convaincu que ces plaintes étaient l'expression de la vérité, nomma une commission d'enquête, laquelle, ignorante de l'astronomie et prévenue d'ailleurs contre Tycho, déclara les découvertes qu'il avait faites complétement stériles pour l'État.

Dédaignant d'entamer avec ses ennemis une lutte inutile, Tycho quitta aussitôt l'île (1597). Peu attentif à ses affaires, il avait vendu peu à peu son patrimoine et se trouvait à peu près ruiné. « Ses misères étaient d'ailleurs des misères de grand seigneur. » Il équipa un vaisseau pour lui, sa femme, ses six enfants et quelques disciples dévoués, et se rendit dans le Holstein. Après avoir reçu pendant un an et demi la généreuse hospitalité du comte de Rantzau, à Wandsbeck, près de Hambourg, il entra au service de l'empereur Rodolphe II (1599), qui lui offrit des avantages égaux à ceux dont il avait joui en Danemark. Il choisit entre plusieurs châteaux qui étaient mis à sa disposition celui de Benateck, a cinq milles de Prague, et y demeura jusqu'en février 1601, où il s'établit dans la ville même. Une maladie cruelle de la vessie le força bientôt d'interrompre ses observations; le délire s'empara de lui, on l'entendit s'écrier plusieurs fois : *ne frustra vixisse videar*, comme s'il voulait faire allusion aux services qu'il avait rendus à la science, et il expira en pleine possession de lui même, moins de deux mois avant d'avoir accompli sa cinquante-cinquième année.

Tycho fut l'un des plus grands observateurs qui aient existé. Malheureusement pour sa mémoire, il employa inutilement un savoir immense à soutenir une hypothèse pour expliquer les principaux phénomènes célestes. Comme Kopernik, il fit tourner les planètes Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne autour du soleil; mais, suivant l'exemple de Ptolémée, il rendit à la terre son immobilité et la donna pour centre aux mouvements du soleil et de la lune. Il a des titres plus réels à la reconnaissance des savants. Signalons en première ligne la perfection inconnue avant lui où il a poussé la construction et l'emploi des instruments. « Tout ce qu'on avait imaginé jusqu'alors en ce genre, rapporte Delambre, Tycho le fit exécuter avec plus de soin et dans de plus grandes dimensions; il perfectionna la division de ces instruments et leurs pinnules; il se procura de grandes armilles, avec lesquelles il pouvait suivre le soleil de l'orient à l'occident. Il fit la première table de réfractions, et s'il ne l'étendit pas au delà de 45°, c'est qu'à cette hauteur la réfraction, par sa petitesse, échappait à toutes ses mesures. Les moyens qu'il employa pour déterminer les positions relatives et absolues des étoiles assurèrent à son nouveau catalogue une immense supériorité sur ceux d'Hipparque et d'Ulugh Beig. Ses tables du soleil étaient d'une précision si *heureuse* que jamais, si nous devons l'en croire, il n'y trouva d'erreur qui passât un quart de minute. Mais il est permis d'en douter, d'après un passage décisif de Longomontanus, et quand on voit Cassini, cent ans plus tard, ne pouvoir éviter des erreurs d'une minute. Il ajouta de nouveaux perfectionnements à la théorie lunaire de Copernic. Il reconnut dans les longitudes de notre satellite une équation considérable, qu'il nomma *variation*, et dans les latitudes une équation analogue à celle qui est connue sous le nom d'*évection*; il en détermina assez exactement la quantité; il entrevit la quatrième équation de la longitude, mais sans en pouvoir fixer assez précisément ni la loi ni la quantité; il laissa à ses successeurs une série régulière d'observations de toutes les planètes; il les avait amassées dans l'intention de composer de nouvelles tables et de prouver l'excellence de son système, et Kepler en fit un usage bien plus heureux pour établir à jamais le système de Copernic. Comme observateur, Tycho s'éleva fort au-dessus de tous ceux qui l'avaient précédé. A ce titre, joignez ses recherches théoriques sur la lune et les comètes, et son nom vous paraîtra digne d'être placé à la suite de ceux d'Hipparque, Ptolémée et Copernic. » N'oublions pas d'ajouter à la gloire de Tycho que, passionné pour la science, il fit un noble usage de son crédit auprès de l'empereur Rodolphe en faveur de ceux qui, comme lui, la cultivaient avec ardeur. Il accueillit avec empressement Kepler, persécuté, et ce fut à lui qu'il légua le soin de terminer ses *Tables Rudolphines* et de veiller à leur publication.

Voici la liste des ouvrages de cet illustre astronome : *De nova stella, anno* 1572, *die nov.* 11, *vesperi*, *in asterismo Cassiopeiæ circa verticem existente;* Copenhague, 1573, in-4°; dans les *Progymn.*, p. 582 et suiv.; trad. en anglais, 1582, in-4°, et en allemand, 1632, in-4°; — *Apologetica responsio ad cujusdam peripatetici in Scotia dubia, sibi de parallaxi cometarum opposita;* Uranlberg, 1591, in-4°; — *Epistolarum astronomicarum libri;* ibid., 1596, in-4°; Francfort, 1610, in-4°, avec un nou-

veau titre; — *Astronomiæ instauratæ mechanica;* Wandsbeck, 1598, in-fol.; Nuremberg, 1602, in-fol. : cet ouvrage étant devenu très-rare, Jeaurat en fit graver les instruments qui y sont décrits et représentés, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences* pour 1763. Après la mort de Tycho on a publié de lui : *Astronomiæ instauratæ progymnasmata;* Prague, 1602, in-4° : recueil de divers écrits, de celui *De nova stella* entre autres; — *De mundi ætherei recentioribus phænomenis;* Prague, 1603, in-4° : ce livre, qui comprend surtout les observations de Tycho sur la comète de 1577, avait été impr. à Uraniberg dès 1558, et quelques exemplaires furent alors envoyés aux amis de l'auteur; mais voulant y ajouter beaucoup d'autres choses, il en différa la publication. Sous le titre impropre d'*Opera omnia* (Francfort, 1648, in-4°), on a fait paraître cet ouvrage ainsi que le précédent; — *Oratio in Academia hafniensi recitata* 1574, *de disciplinis mathematicis;* Copenhague, 1610, in-8°; Hambourg, 1621, in-4°; — *Elegia de exsilio suo;* Rostock, 1614, in-4°; — *Sylloge Ferdinandea;* Vienne, 1657, in-fol.; — *Historia cœlestis, ex observationibus Tychonis Brahe*, 1582-1601, *per L. Barrettum;* Vienne, 1656-66, 2 part., in-fol. En 1627, après vingt-cinq ans de travail, Kepler, selon le vœu de Tycho, mit au jour ses *Tabulæ Rudolphinæ* (Ulm, in-4°). « Avant de publier les chiffres, fait observer M. Bertrand, il voulut les ordonner et les comparer en s'élevant assez haut pour les contempler d'une seule vue. Il a trouvé dans ces recherches l'emploi le plus utile de son génie, et lorsqu'il en déduisit la démonstration de ses lois immortelles, le premier nom inscrit en tête de son livre fut celui de Tycho Brahe. »

J. Jessenius, *Oratio de vita et morte T. Brahei*; Hambourg, 1601, in-4°. — Gassendi, *Vita T. Brahei*; Paris, 1654, in-4°. — Von der Weistritz, *Vie de Tycho de Brahe* (en danois); Copenh., 1756, 2 vol. in-8°. — Helfrecht, *Tycho de Brahe, geschildert*, etc.; Haf., 1798, in-8°. — Pedersen, *Den danske Astronom T. Brahes Liv og Levnet*; Copenh., 1838, in-12. — Teissier, *Éloges*, t. IV. — Riccioli, *Chronicon in Almagesto novo*, t. I, p. 46. — Niceron, *Mémoires*, t. XV. — Kæstner, *Gesch. der Mathem.*, t. II, p. 377-413. — Nyerup et Kraft, *Litteratur-lexikon*. — Delambre, *Astron. mod.*, t. Ier, p. XII-XIV et 148-231. — Lalande, *Bibliogr. astronom.* — J. Bertrand, *Les Fondateurs de l'astron. mod.*, 1865, in-18.

TYCHSEN (*Olaüs-Gerhard*), célèbre orientaliste allemand, né le 14 décembre 1734, à Tondern (Slesvig), mort le 30 décembre 1815, à Rostock. Son père, pauvre tailleur, d'origine norvégienne, et qui s'appelait *Tuka*, ne parvint qu'à force de sacrifices et avec l'aide de quelques âmes charitables à le faire participer aux bienfaits d'une éducation libérale. Olaüs fréquenta l'école de sa ville natale jusqu'à dix-sept ans; les brillantes dispositions dont il fit preuve lui valurent une bourse au collége d'Altona. Il eut pour maîtres Maternus de Cilano, qui appela son attention sur les langues orientales, et Sticht, qui lui enseigna l'hébreu, dans la connaissance duquel il se perfectionna avec le savant rabbin Eibeschütz. A l'université de Halle, il continua de s'appliquer avec une véritable passion aux études philologiques, apprit encore l'hindoustani, le tamoul, l'éthiopien, l'arabe, et parvint à écrire et à parler avec une égale facilité l'hébreu rabbinique et le patois juif-allemand. Callenberg, qui dirigeait alors l'institution fondée en 1729 à Halle pour la conversion des juifs, engagea Tychsen à travailler à cette œuvre. Celui-ci accepta, et parcourut dans les années 1759 et 1760 le nord de l'Allemagne, le Hanovre et la Hesse, cherchant à gagner les juifs au christianisme, soit en leur distribuant des livres de piété, soit en dissertant dans les synagogues; mais cette mission paisible ne compensa par aucun succès les fatigues qu'elle lui coûta. Aussi s'empressa-t-il d'y renoncer pour la modeste place de lecteur dans l'université de Bützow (1760). En 1763 il l'échangea contre la chaire des langues orientales, et l'occupa avec plus d'éclat lorsqu'en 1789 cette université fut transférée à Rostock. Il y eut en outre la triple charge de conserver la bibliothèque, le musée et le cabinet de médailles. Honoré des plus hautes distinctions honorifiques, il fit partie des Académies d'Upsal, de Stockholm, de Copenhague, de Berlin et de Munich. Son érudition au sujet de la littérature et des antiquités sémitiques était immense; il a été le véritable créateur de la paléographie arabe. Ses *Bützowsche Nebenstunden* (Passetemps de Bützow); Butzow, 1766-69, 6 vol. in-8°, sont un trésor d'observations sur toutes les parties les plus épineuses de l'archéologie et de la philologie hébraïque et rabbinique. De tous les côtés de l'Europe on s'adressait à lui pour avoir des éclaircissements sur les mille points curieux des antiquités rabbiniques, et il répondit à toutes ces demandes avec une obligeance qui ne se démentit jamais. Il fut aussi très-souvent choisi pour arbitre dans des contestations entre les juifs, dont il connaissait à fond la législation, si bizarre et si compliquée. L'orgueil légitime qu'il avait conçu en se voyant ainsi consulté comme un oracle par les plus hauts personnages dégénéra parfois en outrecuidance; et comme, par suite de son amour du paradoxe et de son infériorité dans la critique, il lui arrivait de se fourvoyer entièrement, il éclatait, quand on osait relever ses bévues, en injures et en calomnies, qui forment un singulier contraste avec son caractère, du reste si désintéressé et si bienveillant. Ainsi blessé par les remarques que le savant espagnol Bayer avait faites sur son *Traité de la fausseté des monnaies juives*, il laissa imprimer sous son nom un pamphlet diffamatoire contre Bayer, écrit en réalité par Asso; cette diatribe (*Refutacion de los argumentos alegados per Fr. Bayer;* Bützow, 1786, in-8°) fut suivie d'une violente polémique, qui ne se termina pas

à l'honneur de Tychsen. En revanche dans la discussion moins personnelle qu'il eut avec Kennicott sur l'établissement du texte de l'Ancien Testament, il obtint raison sur la majorité des points en litige; les idées qu'il émit alors ont plus tard servi de base à la critique biblique. On a de ce savant : *Dialecti rabbinicæ elementa;* Wismar, 1763, in-8°; — *De delectu veterum Ebræorum;* ibid., 1763, in-4°; — *De Pentateucho Ebræo-Samaritano;* ibid., 1765, in-4°; — *Catalecta arabica;* Bützow, 1765, in-8°; — *Abbreviaturarum hebraicarum supplementa II;* Wismar, 1768, in-4°; — *Tentamen de variis codicum hebraicorum generibus a Judæis et non Judæis descriptis;* Rostock, 1772, in-8°; suivi du *Befreites Tentamen;* ibid., 1774-76, 2 part. in-8°; en réponse aux objections de Bruns, Dathe, Michaelis; — *Die Unæchtheit der jüdischen Münzen mit hebræischen und samaritanischen Buchstaben bewiesen* (Preuve de la fausseté des médailles juives à caractères hébraïques et samaritains); ibid., 1779, in-8°; — *Beurtheilung der Jahreszahlen in den hebræisch-biblischen Handschriften* (Estimation des nombres d'années dans les manuscrits hébraïques de la Bible); ibid., 1786, in-8°; — *Interpretatio inscriptionis cuficæ Venetæ in marmorea templi S. Petri cathedra;* ibid., 1787, 1788, in-4°; suivi d'un *Appendix;* ibid., 1790, in-4°; — *Explicatio cuficæ inscriptionis quæ in columna musei Londinensis conspicitur;* ibid., 1789, in-4°; — *Geschichte der Universitæts-bibliothek zu Rostock* (Histoire de la bibliothèque de l'université de Rostock); ibid., 1790-93, 2 part. in-4°; — *De nummis hebraicis;* ibid., 1791, in-8°; — *Elementa arabica;* ibid., 1791, in-8°; — *Elementa syriaca;* ibid., 1793, in-8°; — *Introductio in rem numariam Muhamedanorum;* ibid., 1794-96, 2 part., in-8°; — *Opuscula IV, antiquitates orientales illustrantia;* ibid., 1794, in-4°; — *De cuneatis inscriptionibus Persepolitanis;* ibid., 1798, in-4°. Comme éditeur Tychsen a publié : *Physiologus Syrus, sive Historia animalium in S. Scriptura memoratorum syriace* (Rostock, 1795, in-8°); *Historia monetæ arabicæ*, de Makrizi (ibid., 1797, in-4°), et *Tractatus de legalibus Arabum ponderibus et mensuris*, du même (ibid., 1800, in-8°), excellentes éditions. La bibliothèque de Tychsen, riche en précieux manuscrits orientaux, sa correspondance et ses manuscrits, parmi lesquels on remarque une *Introduction à la lecture de l'Ancien Testament*, et un *Essai de critique sacrée*, ont passé dans la bibliothèque de l'université de Rostock. E. G.

Hartmann, *O. Tychsen, oder Wanderungen durch die mannichfaltigsten Gebiete der biblisch-asiatischen Literatur;* Rostock, 1818-20, 3 vol. in-8°. — *Zeitgenossen*, n° XLIV. — *Commentationes Gottingenses*, t. VIII, ann. 1831, art. de Heeren.

TYNDALE ou TINDALE (*William*), réformateur anglais, né vers 1477, à Hunt's Court (comté de Gloucester), exécuté en 1536, à Anvers. Il était, dit-on, le fils du dernier des barons de Tyndale, famille puissante, que son attachement au parti d'York avait ruinée; mais on a des motifs de penser que cette généalogie a été fabriquée après coup, et qu'elle ne repose sur aucun fondement authentique. Le plus ancien biographe de Tyndale, Fox, n'en dit absolument rien. « Il vit le jour sur les frontières de Galles, rapporte-t-il, et fut amené tout enfant dans l'université d'Oxford, où par un long séjour il grandit dans la connaissance des arts libéraux et surtout de l'Écriture, dont il fit sa lecture favorite. » Il passa aussi quelque temps à Cambridge, et entra comme précepteur chez un gentilhomme du comté de Gloucester. D'un esprit hardi, il entama tant de controverses avec les dignitaires de l'Église qui fréquentaient le château de son hôte qu'il jugea prudent pour se soustraire à leur courroux, de quitter le pays. Ce fut à Londres qu'il chercha un asile. Là il fit preuve de la même indépendance dans ses idées et dans sa conduite, prêcha ouvertement la réforme religieuse, et finit par rencontrer dans un riche marchand de la Cité, nommé Humphrey Monmouth, un protecteur généreux et un fervent disciple. Il menait alors la vie rude et frugale d'un anachorète; on le voyait sans cesse au travail, et jamais il ne porta que des vêtements de bure. Forcé de quitter l'Angleterre à la suite des premières persécutions contre les libres penseurs, Tyndale se rendit en Saxe, où l'on sait qu'il eut des conférences avec Luther, puis il regagna les Pays-Bas et s'établit à Anvers. Cette ville, témoin de ses glorieux travaux et de sa propagande incessante en faveur des doctrines nouvelles, le fut aussi de son dernier supplice. Il était devenu odieux au clergé: plus d'une fois ses écrits avaient été en chaire l'objet des plus violentes attaques; on recherchait particulièrement sa version anglaise de la Bible pour en détruire les exemplaires. Sa perte fut résolue. A l'instigation secrète du gouvernement anglais, on s'empara de lui, et il fut conduit dans le château de Vilvoord, près d'Anvers; après dix-huit mois de détention préventive on instruisit son procès. Tyndale, reconnu coupable d'hérésie, c'est-à-dire d'un crime que le décret impérial rendu en 1530 à Augsbourg punissait de mort, fut ramené à Anvers : sur le lieu d'exécution, dit Fox, « il fut attaché à un poteau, étranglé par le bourreau, et ensuite consumé dans les flammes du bûcher. » Ses dernières paroles furent, dit-on : « Seigneur, dessiller les yeux du roi d'Angleterre. » Toute cette affaire est encore mal connue, et l'on manque des éléments suffisants pour en dissiper les obscurités. Après Wycliffe, Tyndale est le plus ancien des interprètes de la Bible en Angleterre; mais il n'eut pas le temps d'en donner une version complète, et laissa ce soin à

Coverdale, son collaborateur. Les parties qu'il a traduites sont : *le Nouveau Testament* (Wittemberg, 1525 ou 1526, in-8°; Cologne et Wittemberg, 1526, in-4°), *le Pentateuque* (Malborow en Hesse, 1530, pet. in-8°), et *Jonas* (ibid., 1531, in-8°). Les premières éditions du Nouveau Testament s'écoulèrent rapidement, et la demande en fut si abondante que les libraires de Hollande jugèrent à propos d'en faire exécuter pour leur compte de nombreux tirages. Quant à l'auteur, il ne réimprima son œuvre qu'en 1534 (s. l., in-fol., goth.), après l'avoir retouchée dans un grand nombre d'endroits. Cette édition a été reproduite dans *English hexapla* (Lond., 1841, in-4°), par M. Bagster, qui avait déjà réimpr. la première (ibid., 1836, pet. in-4°), d'après l'unique exemplaire complet qu'on en connaisse et qui se trouve dans le collége des Baptistes à Bristol. Tyndale a écrit en anglais plusieurs ouvrages de controverse, qui, d'abord publiés isolément à l'étranger, ont été recueillis avec ceux de Frith et de Barnes (Londres, 1573, in-fol.), puis avec ceux de Frith seulement (ibid., 1831, 3 vol. in-8°). Comme réformateur il était d'une piété angélique, modeste, doux, actif, désintéressé, et possédait un savoir étendu. Comme écrivain il a le mérite de s'exprimer dans un style aisé, correct, clair, et en même temps plein d'énergie et d'expression. P. L—Y.

Fox, *Acts and monuments*. — Lewis et Newcombe, *Hist. of translations of the Bible*. — Wood, *Athenæ oxon*. — Wordsworth, *Eccles. biogr.*, t. II. — Middleton, *Evangelical biogr.*, t. Ier. — G. Offor, *Notice* à la tête de l'édit. du *N. T.*, 1836.

TYRCONNEL. *Voy.* TALBOT (*Richard*).

TYRRELL (Sir *James*), historien anglais, né en 1642, à Londres, mort en 1718, à Shotover, près d'Oxford. Il était petit-fils du célèbre Usher. Après avoir terminé ses études à Oxford, il fut appelé au barreau en 1667. Il ne put se décider à exercer la profession d'avocat : jouissant d'une fortune indépendante, il consacra ses loisirs à des recherches historiques. Le premier écrit de Tyrrell fut une réponse aux théories gouvernementales de Robert Filmer, sous le titre de : *Patriarcha non Monarcha, or the Patriarch unmonarched* (Londres, 1681, in-8°). Revoqué de ses fonctions de *deputy lieutenant* par Jacques II, pour avoir refusé de regarder comme non avenues les lois pénales dirigées contre les catholiques romains, il devint un des plus chaleureux partisans de la révolution de 1688; il prit la défense du nouveau gouvernement dans une série de dialogues politiques, impr. de 1692 à 1695, puis en 1718 et 1727, sous le titre de *Bibliotheca politica* (Lond., in-fol.). On a encore de lui : *A brief disquisition on the law of nature*; Londres, 1692, in-8° : traduction abrégée du grand ouvrage de l'évêque Cumberland, *De legibus naturæ*; — *General History of England, both ecclesiastical and civil*; Londres, 1700-04, 5 vol. in-fol : cette histoire s'arrête à la mort de Richard II. Ce qui lui donne une grande valeur littéraire, c'est qu'elle est presque entièrement fondée sur les chroniques originales, dont elle présente souvent une traduction fidèle. Néanmoins, c'est plutôt un recueil de matériaux utiles qu'une véritable histoire. Entre autres thèses curieuses, l'auteur prétend démontrer que la conquête normande n'amena presque aucun changement dans la forme du gouvernement anglo-saxon et que le système représentatif d'après lequel les communes ont siégé au parlement britannique a duré sans interruption depuis la période saxonne. Ces opinions se trouvent également développées dans les *Dialogues politiques*.

Wood, *Athenæ oxon.*, t. II. — Chalmers, *General biogr. dict.* — *English cyclop.* (biogr.), édit. Knight.

TYRTÉE (Τυρταῖος), célèbre poëte grec, qui, le premier après Callinus et Archiloque, dans le septième siècle avant notre ère, cultiva le genre de poésie qu'on appelle l'*élégie ancienne*, et dont les accents, voisins de l'épopée, quoique préludant à la muse lyrique, étaient surtout consacrés aux grands intérêts de la patrie. On pourrait même croire qu'il importa cette forme poétique, toute nouvelle encore, d'Asie Mineure et des îles sur le continent de la Grèce, si l'on admettait avec Suidas qu'il fût né à Milet. C'est de cette ville qu'il serait venu à Athènes; mais la plupart des auteurs le font Athénien, et d'autres vont jusqu'à assigner Aphione comme le lieu de l'Attique dont il était originaire. La mention de ce lieu, en relation très-ancienne avec la Laconie par la tradition d'Hélène et des Dioscures, explique, mieux que toute autre circonstance peut-être, que Tyrtée ait été appelé ou envoyé de là à Sparte, dont il fut nommé citoyen pour prix de ses chants et de ses services. Suivant une légende bien des fois répétée, mais qui n'en est pas plus certaine, l'oracle de Delphes ayant ordonné aux Lacédémoniens, vivement pressés par Aristomène dans leur seconde guerre contre Messène, de demander un général aux Athéniens, ceux-ci, par dérision, leur dépêchèrent un maître d'école boiteux et peu sain d'esprit, qui pourtant sauva Sparte par ses conseils, sinon par sa valeur. Ce n'est là, selon toute apparence, qu'un travestissement populaire ou une version intéressée d'un fait antique mal compris ou défiguré à plaisir par la jalousie des Athéniens. En effet, l'orateur Lycurgue, qui nous a conservé un des plus beaux morceaux de Tyrtée, nous met sur la voie de la vérité dans son *Discours contre Léocrate* (XXVIII, § 106). On y voit que le prétendu maître d'école était tout à la fois un homme d'État et un poëte, pour qui des chants inspirés par la vertu guerrière portée jusqu'à l'enthousiasme furent un puissant moyen d'exciter les mêmes sentiments dans les âmes et de servir son pays d'adoption. Il chantait ses élégies en faisant soutenir sa voix par les sons de la flûte, et il apprit aux autres à les chanter; il

en fit une partie essentielle de l'éducation de la jeunesse à Sparte, et les Spartiates portèrent une loi d'après laquelle, dans toute la suite des temps, quand leurs guerriers étaient en campagne, ils devaient se réunir devant la tente du roi pour entendre les poésies de Tyrtée (1). Quelques-unes veulent même que Tyrtée ait été l'inventeur du triple chœur des jeunes gens, des hommes faits et des vieillards, s'exaltant à l'envi par l'éloge de leur valeur passée, présente et future. Ce qui est plus sûr, c'est qu'indépendamment de ses élégies belliqueuses, Tyrtée avait composé, non plus en dialecte ionien ou homérique, mais en dialecte dorien et populaire, de véritables chansons de guerre dans le mètre tout lyrique des anapestes, et que l'armée entonnait en chœur aux sons de la flute, en marchant au combat, d'où vient qu'on les nomma *embateria* ou *marches*.

Mais la mission de Tyrtée ne se borna point là. En même temps qu'il conduisait les guerriers au combat, il apaisait les dissensions que les revers avaient suscitées entre les citoyens, et qui menaçaient Sparte de la plus dangereuse des révolutions. Comme les terres conquises dans la Messénie avaient été reprises, les propriétaires dépouillés demandaient à grands cris un nouveau partage des terres. Ce fut alors que Tyrtée parut sur la place publique, et qu'il récita en cadence la plus fameuse de ses élégies, une élégie toute politique, nommée pour cette raison *Politeia* ou *la Constitution*, et encore *Eunomia*, comme qui dirait *la Légalité* ou *le Bienfait des lois*. Pour ramener les esprits au respect de la loi, il mettait sans doute en contraste les maux de l'anarchie prêts à fondre sur la ville, et le tableau des biens de toutes espèces qu'enfante la bonne harmonie entre les citoyens, fondée sur l'ordre dans l'État. Cette harmonie, il la trouvait réalisée dans les temps antérieurs, dont il traçait rapidement l'histoire, dans les salutaires effets de la législation de Sparte, dont il faisait une magnifique apologie. Tel était, sans aucun doute, le sujet de l'*Eunomie*, comme on peut en juger par les fragments qui en restent, et que nous devons à Strabon, à Plutarque, à Pausanias (2). On y retrouve, mais plus grave, plus calme, et avec des images différentes, cette inspiration si brûlante qui anime les trois élégies guerrières, plus ou moins complètes, dont l'orateur Lycurgue nous a conservé l'une et Stobée les deux autres (3). Elle se fait sentir plus vive encore et plus pressante, à l'heure du combat, dans les deux lambeaux des anapestes qui nous ont été transmis si mutilés par Dion Chrysostome, Tzetzès et Héphestion (1). Les anciens avaient fait cinq livres de ce qu'ils possédaient sous le nom de Tyrtée; ce que nous en avons forme à peine quelques pages dans les recueils de Brunck et de Gaisford, dans les monographies de Klotz et de Bach (2), mais des pages où se revèle l'âme tout entière du poëte guerrier et citoyen. Le sentiment patriotique qui lui dicta ses élégies a passé dans *les Messéniennes* de Casimir Delavigne, placées sous son invocation. M. Baron a donné, sous le titre de *Poésies militaires de l'antiquité*, les chants de Callinus et de Tyrtée, trad. nouv. polyglotte (Brux., 1835, in-8°) Firmin Didot en avait publié antérieurement une édition avec une traduction en vers français et des notes, le tout précédé d'une notice littéraire, en français et en grec moderne (Paris, 1826, in-12). GUIGNIAUT.

Auteurs cités. — Hoffmann, *Lex. bibliogr.* — Fabricius, *Bibl. gr.* t. II. — O. Müller, *Hist. of lit. of Greece.* — Aug. Matthiæ, *De Tyrtæi carminibus*; Altemberg, 1820, in-4°. — N. Bach, *Ueber Tyrtæus*; Breslau, 1830, in-4°. — Schwepfinger, *De ætate et de patria Tyrtæi*; Isenberg, 1833-42, in-4°. — Smith, *Dict. of greek and roman biogr.*

TYRWHITT (*Thomas*), critique anglais, né le 29 mars 1730, à Londres, où il est mort, le 15 août 1786. Il descendait d'une ancienne famille du Lincolnshire, et son père, le révérend Robert, devint archidiacre de Londres et chanoine de Windsor. Il étudia à Eton, puis a Oxford, où il fut nommé agrégé en 1755, et où il résida jusqu'en 1762, bien qu'il se fût fait inscrire au Middle-Temple comme étudiant en droit. En 1762 il obtint le poste de secrétaire de la chambre des communes; mais l'état de sa santé ne lui permit pas de remplir longtemps les devoirs de sa charge, à laquelle il renonça en 1768, afin de s'adonner aux études classiques, qui avaient toujours eu un grand attrait pour lui. Ce n'était pas son premier emploi politique; car à la fin de 1756, par l'intermédiaire de lord Barrington, il avait été nommé sous-secrétaire au département de la guerre. On lui donna en 1784 la seule place qui convint à ses goûts studieux, celle de conservateur du *British museum*. Tyrwhitt faisait partie de la Société royale de Londres. Voici la liste des ouvrages qu'il a laissés, et qui tous témoignent de ses connaissances classiques, de l'étendue de ses recherches, de son goût et

(1) Suivant Philochore, cité par Athénée, la réunion avait lieu le soir, à la fin du repas, et quand le *péan* avait retenti en l'honneur des dieux, l'élégie était chantée tour à tour par les convives, qui disputaient le prix décerné par le polémarque; ce prix, tout à fait assorti à la simplicité des mœurs lacédemoniennes, était une part de viande choisie.

(2) Strab., VI, p. 279, et VIII, p. 362; Plut., *Lycurg.*, 6; Pausan., IV, ch. VI, XIV et XV.

(3) *Florileg.*, titres L et LI.

(1) Dio Chrysost., t. I, p. 92, Reiske; Tzetzes, *Chiliad.*, I, 698 sqq.; Hephest., p. 46, Gaisf. — Deux vers isolés, un hexamètre et un pentamètre, qui ont appartenu aux élégies, sont encore cités par Galien, lib. III, *De Decret. Hipp. et Plat.*, p. 267, et Plutarque, *De Stoicor. repugn.*

(2) Brunck, *Analect.*; Gaisford, *Poet. gr. min.*, t. III; Klotz, *Tyrtæi quæ exstant omnia*, 1764 et 1767; et Bach, *Tyrtæi Aphidnæi carmin. quæ supersunt*, plus court, plus complet et préférable à tous égards. Nous indiquerons encore, comme les meilleures dissertations critiques sur les poëmes de Tyrtée, celles de Thiersch, *De gnomic. carmin. Græcor.*, 2e partie, dans les *Act. philol. monac.*, t. III, et de Matthiæ, *De Tyrtæi carminibus* (Altenbourg, 1820), réfutant les hypothèses dont est rempli le livre trop vanté de Franck, intitulé *Callinus*.

de sa perspicacité comme critique : *An English epistle to Florio* (Ellis); Londres, 1749, in-4°; — *Translations in verse;* Londres, 1752, in-4° : on y trouve de belles traductions latines inspirées par Pope et par Philips; — *Observations and conjectures on some passages in Shakspeare;* Oxford, 1766, in-8°; — *Dissertatio de Babrio*, avec quelques fables inédites; Londres, 1776, in-8°; Erlangen, 1785, in-8°; — *Poems supposed to have been written at Bristol in the XVth century, by Th. Rowley and others*, avec une introduction, des sommaires et un glossaire; Londres, 1777, in-8°, et deux fois en 1778, in-8°, avec un *Appendix* tendant à prouver que ces poésies étaient l'œuvre non d'anciens bardes, mais un pastiche de Chatterton seul; cette opinion souleva une vive querelle, où Tyrwhitt eut pour seconds Malone et Warton, et fut terminée par une défense (*Vindication of the Appendix*); ibid., 1779, in-8°; — *Appendix ad exercitationem Musgravii in Euripidem;* Oxford, 1778, in-8°; — *Conjecturæ in Strabonem;* Londres, 1783, in-8°; Erlangen, 1788, in-8°. Comme éditeur on doit à Tyrwhitt quelques publications recherchées, telles que *Proceedings and debates of the House of Commons in* 1620-1621 (Oxford, 1766, 2 vol. in-8°), *Manner of holding parliaments* (Lond., 1768, in-8°), par H. Elsynge, *Canterbury Tales of Chaucer* (Oxford, 1772-78, 5 vol. in-8°, et 1798, 2 vol. in-4°), excellente édit., avec notes et dissertations; *De lapidibus* (Lond., 1781, in-8°), poëme grec attribué à Orphée; *Discours d'Isée contre Menecles* (ibid., 1785, in-8°). Tyrwhitt a laissé en outre les matériaux qui ont servi à l'excellente édition de l'*Art poétique* d'Aristote publiée par Burgess et Randolph (Oxford, 1794, in-4°); et il a enrichi le journal de la Société des antiquaires (*Archæologia*) de plusieurs dissertations d'un grand mérite. En 1822, un de ses amis fit imprimer à Oxford l'ouvrage suivant : *Th. Tyrwhitti Conjecturæ in Æschylum, Euripidem et Aristophanem* (Londres, in-8°), accompagné des lettres adressées au savant anglais par Valckenaër, Villoison, Brunck, Ruhneken, Schweighæuser et Matthæi.

Nichols et Bowyer, *Literary anecdotes*, t. III et IX. — Chalmers, *General biogr. dict.*

TYSSENS. *Voy.* THYS.

TZETZÈS (*Jean*), (Ἰωάννης Τζέτζης), grammairien grec, vivait à Constantinople, dans le douzième siècle après J.-C. Il a laissé dans le plus connu de ses ouvrages, *les Chiliades*, quelques détails sur lui-même. Nous y voyons que son père se nommait Michel Tzetzès et sa mère Eudocia; que son grand-père, natif de Constantinople, possédait de la fortune, et, quoique peu instruit, honorait les hommes de lettres; que sa grand-mère était Ibérienne. Il fut élevé dans la maison paternelle avec son frère Isaac, et acquit un savoir dont il se vante en toute occasion. Tzetzès est le véritable type du pédant byzantin. Il prétend que ni dans le passé ni dans le présent Dieu ne produisit un homme qui eut une meilleure mémoire que lui; il n'est pas moins fier de la rapidité avec laquelle il écrit, et il se vante d'avoir fait jaillir la vérité du chaos. Ses ouvrages ne justifient guère ce dernier éloge, et il ne paraît pas que ses contemporains l'aient admiré autant qu'il s'admirait lui-même; du moins se plaint-il de leur dédain, qui lui fait craindre que Constantinople ne soit tombée dans la barbarie; il se plaint encore plus amèrement des princes et des grands, qui, loin de récompenser son mérite, le réduisent à gagner sa vie en copiant et vendant ses ouvrages, dont ils voudraient avoir des exemplaires *gratis*. Seule, l'impératrice Irène, femme de Manuel Comnène, voulut bien payer la dédicace que le poëte grammairien lui fit de ses *Allégories homériques ;* mais une partie de la somme qui lui était allouée fut retenue par ceux qui devaient la lui payer. Jean Tzetzès écrivit beaucoup, et il reste un assez grand nombre de ses ouvrages; le plus long et le plus anciennement publié a reçu de son premier éditeur, Gerbelius, le titre de *Chiliades*, c'est-à-dire *les Milliers*, parce que cet éditeur jugea à propos de diviser en treize livres de mille vers chacun, excepté le dernier, qui en a moins, les 12,661 vers dont il se compose. Tzetzès avait intitulé cet ouvrage : *le Livre historique* (Βίβλος ἱστορική), et l'avait divisé en trois *tableaux* (πίνακες), le premier contenant 141 *narrations*, le second 23, le troisième 496. Ces narrations sont empruntées sans aucun ordre à l'histoire et à la mythologie des Grecs; et si elles offrent encore quelque intérêt, c'est uniquement parce que Tzetzès trouvait dans les bibliothèques de Constantinople des livres qui sont maintenant perdus; d'ailleurs, il ne montre aucun art de récit; son style appartient à l'extrême décadence de la langue grecque; sa versification est cette sorte de prose mesurée, sans aucun rhythme, qu'on appelait le *vers politique*. Gerbelius publia pour la première fois cet ouvrage avec une traduction latine de Lacisio (Bâle, 1546, in-fol.); cette édition avec ses nombreuses incorrections fut fidèlement reproduite dans le t. II du *Corpus poetarum græcorum* de Lect (Genève, 1614); celle de T. Kiessling (Leipzig, 1826, in-8°) est à tous égards préférable, bien qu'elle soit assez imparfaite. Les manuscrits ne manquent pas, et si l'ouvrage en valait la peine, on pourrait facilement obtenir un meilleur texte. On a encore de Tzetzès : *Interprétation allégorique d'Homère* (Ὑπόθεσις τοῦ Ὁμήρου ἀλληγορηθεῖσα); ce poëme, si l'on peut donner ce nom à une longue série de vers qui ne contiennent aucune poésie, fut composé sous les auspices de l'impératrice Irène, que Tzetzès qualifie de *très-homérique*, et qui, bien que née en Allemagne, semble avoir eu du goût pour la littérature grecque. Comme

interprétation d'Homère, il n'a aucune utilité; mais, comme le précédent, il représente pour nous un certain nombre d'ouvrages aujourd'hui perdus, et à ce titre il peut être encore consulté avec profit; dans un traité sur la mythologie grecque, on devrait en tenir compte, et il pourrait fournir de précieuses indications. Longtemps on n'en avait connu que de courts fragments cités par divers érudits; Matranga l'a publié au complet dans ses *Anecdota græca*; Rome, 1850, t. I; — *Les Iliaques* (Ἰλιακά); c'est un abrégé et un complément de l'*Iliade* en vers hexamètres; il se divise en trois parties : les précédents de l'*Iliade*, le résumé de l'*Iliade*, la suite de l'*Iliade*; le tout, qui va depuis la naissance de Pâris jusqu'au retour des Grecs après la prise de Troie, forme 1,676 vers; c'est un froid et sec résumé, sans aucune valeur pour ce qui concerne l'*Iliade*, mais utile pour certaines traditions qui dérivaient d'autres poëtes épiques : la première édition complète des *Antehomerica*, *Homerica*, *Posthomerica* fut publiée par Jacobs, Leipzig, 1793, in-8°; Bekker donna un texte plus correct; Berlin, 1816; — une *Théogonie* que Bekker publia pour la première fois dans les *Mémoires de l'Académie de Prusse*, et que Matranga a donnée dans ses *Anecdota*, t. II. On cite encore de Tzetzès divers opuscules publiés ou inédits, mais qui ne méritent guère d'être mentionnés ici, excepté peut-être un dialogue en vers iambiques, publié par Matranga (*Anecdota*, t. II, p. 622), dans lequel l'auteur se plaint amèrement de sa fortune. Cette plainte, comme nous l'avons dit plus haut, revient souvent dans les vers de Tzetzès. Ce grammairien, en dépit de son mauvais goût et de son mauvais style, était un homme instruit, et lorsqu'on songe qu'il vivait au milieu du douzième siècle, on lui sait gré de ses efforts pour maintenir en honneur l'ancienne littérature grecque. L. J.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. XI. — Schoell, *Hist. de la littér. grecque*. — Bernhardy, *Grundriss der Griech. Litter.*, t. II. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Smith, *Dict. of greek and roman biogr.*

TZETZÈS (*Isaac*), grammairien grec, frère du précédent, vivait au douzième siècle. Il fut comme lui un érudit, mais il semble qu'il composa beaucoup moins d'ouvrages. Son nom figure en tête d'un *Commentaire* de Lycophron; mais il est incertain si cet important travail n'appartient pas en grande partie à Jean Tzetzès; les deux frères s'étaient exercés sur le ténébreux poëme de Lycophron, et il est probable que nous avons dans les *scholies*, telles que nous les offrent les manuscrits les plus complets, les résultats de leurs communs travaux. Ce *Commentaire*, qui est très-précieux pour la connaissance de la mythologie grecque, a été publié avec Lycophron (Bâle, 1546, 1568; Oxford, 1697, 1702, in-8°). Müller en a donné une bonne édition séparée (Leipzig, 1811, in-8°).

Müller, *Préface* de son édition.

TZETZI. *Voy*. DECIUS.

U

UBALDI (*Guido*). *Voy.* Guido Ubaldi.

UBALDINI (*Petruccio*), historien italien, né vers 1524, à Florence, mort vers 1600, à Londres. Il était de famille patricienne. On ignore le motif qui lui fit abandonner sa patrie à l'âge de vingt-deux ans environ. A Londres, où il s'était retiré, il se créa des ressources en enseignant l'italien et en enluminant des livres ; son habileté dans cet art lui valut la protection de Henri comte d'Arundel et la faveur du roi Édouard VI, qui le prit à son service. En 1553, il fit un voyage à Venise, où il s'occupa d'une traduction de Cébès, qui resta inédite. De retour à Londres, il se mit à compulser diverses archives, et publia sur la fin de sa carrière : *Vita di Carlo Magno ;* Londres, 1581, 1589, in-4° : c'est le premier ouvrage italien imprimé en Angleterre ; — *Descrizione di Scozia e delle isole sue ;* Anvers, 1588, in-fol. ; — *Discourse concerning of the spanish fleet invading England and overthrowen ;* Londres, 1590, in-4° ; — *Le Vite delle donne illustri d'Inghilterra e di Scozia ;* Londres, 1591, in-4° ; — *Precetti morali, politici e economici ;* ibid., 1592, in-4° ; — *Scelta di alcune attioni e di varii accidenti ;* ibid., 1595, in-4° ; — *Rime ;* ibid., 1596, in-4° ; — *Militia del gran duca di Toscana ;* ibid., 1597, in-4° ; — *Lo Stato delle tre corti ;* ibid., in-4°.

G. B. Ubaldini, *Istoria della casa degli Ubaldini* ; Florence, 1588, in-4°. — Walpole, *Anecdotes*. — Barotti, *Italian library*.

UBERTINO (*Francesco*). *Voy.* Bachiacca.

UCCELLO (1) (*Paolo di* Dono, dit), peintre, né à Florence, en 1389, mort en 1472. Il exerça d'abord la profession d'orfèvre, et travailla comme ouvrier à la première porte fondue par Ghiberti pour le baptistère de Florence. On ignore quel fut son maître en peinture. Guidé par les conseils du mathématicien Manetti, il appliqua le premier les règles de la perspective, mais il le fit au détriment des autres parties de l'art. Doué d'un talent ingénieux et facile, il sut, dans le *chiostro verde* de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence, rendre avec vérité les divers animaux qui accompagnent ses compositions, et montrer dans les paysages une intention d'imitation inconnue jusqu'à lui. Ces fresques, les plus importants ouvrages du maître qui nous soient parvenus, sont peintes en camaieu à la terre verte rehaussée de blanc sur fond orangé ; celles qui sont sûrement de lui ont pour sujets *la Création des animaux et de l'homme, la Tentation d'Adam et Ève, Dieu reprochant à la femme sa désobéissance, le Déluge, le Sacrifice de Noé*, et *l'Ivresse de Noé*. Uccello a peint à fresque, dans la cathédrale de Florence, au-dessus du tombeau de l'Anglais Jean Hawkood, le fameux condottiere, monté sur un cheval qui lève à la fois les deux jambes de droite, faute qui a fourni à Baldinucci l'occasion d'une dissertation de six pages. Cette figure colossale, qui n'a pas moins de 5m,80 de hauteur, est peut-être le premier exemple d'une aussi grande hardiesse en peinture. On doit aussi au même artiste quatre têtes de *Prophètes* peintes en camaieu aux coins de l'horloge de la même cathédrale, et quelques tableaux, tels que *Saint Jérôme* (Pinacothèque de Munich), et les cinq portraits réunis du Giotto, de Donatello, de Brunelleschi, de Manetti et d'Uccello lui-même (au Louvre). Toujours absorbé par ses recherches et ses études de perspective, Uccello finit par être oublié de ses contemporains, et mourut dans la misère, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. E. B--n.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Nagler, *Allgem. Künstler Lexikon*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — D'Agincourt, *Hist. de l'art*.

UCHANSKI (*Jacques*), prélat polonais, né en 1505, à Sluzewo (Moravie), mort le 5 avril 1581, à Lowicz (même province). Sur la recommandation des palatins Tenczynski et Branicki, la reine Bonne Sforza, femme de Sigismond Ier, lui accorda sa confiance, et le fit référendaire du royaume, charge qu'il garda douze ans. En 1556 il fut nommé évêque de Chelmno (Culm), et se distingua par sa tolérance envers les réformés. Transféré dans le diocèse d'Inowloçlaw en Kuiavie (1559), il eut à lutter contre le mauvais vouloir de la cour de Rome, qui, après l'avoir excommunié, finit par consentir à son élévation à l'archevêché de Gnezne (1562). En sa qualité de primat de Pologne, il convoqua la diète d'élection qui devait pourvoir au remplacement de Sigismond-Auguste. La majorité s'étant prononcée en faveur d'Henri, frère de Charles IX (14 mai 1573), Uchanski le couronna le 21 février 1574, et l'élu jura alors le maintien de la tolérance religieuse entre les catholiques et les protestants. Après la fuite d'Henri, dans la nuit du 18 juin 1574, le primat convoqua une nouvelle diète, dans laquelle on

(1) Il dut ce surnom à sa prédilection pour les *oiseaux*, qu'il a semés à profusion dans ses compositions.

arrêta que si Henri n'était pas en Pologne le 12 mai 1575, on élirait un autre roi. Alors l'empereur Maximilien II déploya tant d'intrigues, qu'une partie des Polonais le proclama roi, et Uchanski chanta un *Te Deum* dans la cathédrale de Varsovie; mais la majorité des électeurs ayant repoussé Maximilien, déclara reine Anna Jagellonne, sœur du roi défunt, à la condition qu'elle épouserait Étienne Batory (14 déc. 1575). Sur le refus d'Uchanski d'aller à Cracovie pour y couronner Batory, Karnkowski, évêque de Kujavie, fut chargé de cette cérémonie, le 18 avril 1576. Uchanski, comprenant l'inutilité de son opposition, vint à Varsovie, avec son neveu Paul, offrir son adhésion au roi. Il avait publié un petit écrit intitulé : *Brevis sacrosanctæ missæ sacrificii contra impium Francisci Stancari scriptum assertio* (Cologne, 1577, in-8°).

UCHANSKI (*Paul*), neveu du précédent, né à Uchanié, en 1518, mort à Constantinople, en 1590. Il était palatin de Belz. Il fut chargé successivement de trois ambassades, la première auprès du pape Grégoire XIII (1580), la seconde à la cour de Rodolphe II (1585), et la troisième à Constantinople (1589); mais s'étant cassé la jambe en route, il mourut presque aussitôt son arrivée en Turquie. L. CHODZKO.

Niesiecki, *Armorial polonais*. — Buzenski, *Biogr. des primats*; Wilna, 1860.

UDEN (*Lucas* VAN), paysagiste flamand, né à Anvers, en 1595, mort vers 1673. Élève de son père, dont il ne reste aucune œuvre connue, et peut-être aussi de Jacques Fouquières, il fut reçu en 1626 dans la corporation des maîtres de Saint-Luc. Mais il s'était déjà lié avec Rubens, qui exerça sur le talent du jeune artiste la plus heureuse influence et qui l'employa quelquefois à peindre dans ses tableaux des fonds de paysage. Au temps de ses débuts, van Uden voyait la nature comme un contemporain de Breughel, et sa manière était delicate et petite. Rubens lui apprit à peindre plus largement, mais il ne parvint pas à lui enseigner son coloris, robuste et puissant. Les paysages de van Uden sont le plus souvent d'un ton vert, éteint et passé comme une ancienne tapisserie; ce défaut ne paraît pas avoir nui à son succès. Il peignit pour l'église Saint-Bavon à Gand une série de tableaux où il avait représenté les principales scènes de la vie des Pères du désert; il n'en reste plus que trois aujourd'hui. Les musées d'Anvers, du Louvre, de Dresde et de Madrid possèdent plusieurs paysages de cet artiste ; les figures qui animent ses tableaux sont attribuées à David Teniers, à Jordaens, à Thierry Hals, et même à Rubens; mais van Uden n'avait pas toujours recours aux pinceaux de ces maîtres, car il était lui-même un habile figuriste, ainsi qu'on peut le voir, au Louvre, dans les tableaux de *l'Enlèvement de Proserpine*, de *Cérès* et de *la nymphe Cyané*. Van Uden a aussi gravé à l'eau-forte : il attaquait le cuivre d'une pointe légère et vive; il a reproduit, avec une fidelité spirituelle et libre, quatre paysages de Rubens; les amateurs recherchent aussi les quelques pièces qu'il a gravées d'après Titien et d'après ses propres compositions. Van Uden paraît avoir été lié avec la plupart des grands artistes de l'école d'Anvers, notamment avec van Dyck, qui a fait de lui un beau portrait, dont Luc Vosterman nous a conservé la gravure. P. M.

Catalogue du musée d'Anvers. — *Hist. des peintres de l'école flamande*, livr. 200.

UDINE (*Giovanni* RICAMATORE, dit *Nanni* DA), peintre, né à Udine, en 1489, mort à Rome, en 1561. Il avait étudié à Venise sous le Giorgione, mais à la mort de ce maître (1511) il se rendit à Rome, où, en compagnie de Pierino del Vaga et de Morto da Feltro, il travailla à de nombreuses peintures d'ornement, au Vatican. On avait découvert à cette époque quelques-uns des souterrains des thermes de Titus, et on croit généralement que les peintures qui les décoraient fournirent la première idée des arabesques peintes ou en stuc exécutées par Jean d'Udine sous la direction de Raphael (1). « Les treilles de Jean d'Udine, dit Lanzi, ses chars, ses volières, ses colombiers peints au Vatican et dans d'autres lieux de Rome et de l'Italie trompent les yeux par la vérité de l'imitation. » On raconte des merveilles du talent avec lequel il imitait toutes choses; on cite entre autres certaine tapisserie en peinture dont l'illusion était telle qu'un serviteur du pape voulut l'emporter. Après le sac de Rome (1527), Jean d'Udine travailla dans diverses villes d'Italie et surtout à Udine, dans quelques autres lieux du Frioul, et à Florence, qui lui doit des arabesques au Palazzo Vecchio et les dessins des vitraux de la bibliothèque Laurentienne. Ce maître sut aussi peindre avec beaucoup de grâce des satyres, des nymphes, des amours et même de grandes compositions historiques, ainsi que l'attestent quelques bannières conservées à Udine, et deux sujets du Nouveau Testament ornant le palais archiépiscopal de la même ville, aussi bien que deux tableaux existant à Venise, *la Présentation de Jésus au temple* du palais Manfrin, et *la Dispute avec les docteurs*, de l'Académie des beaux-arts. Jean d'Udine avait reçu de Clément VII une pension de 300 écus sur l'*Uffizio del piombo* (le sceau des bulles), pension qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il avait aussi obtenu un canonicat dans sa patrie, mais il l'avait cédé à

(1) Le fait peut être vrai, mais il faut méconnaître la simplicité de cœur et la timidité de caractère de Jean d'Udine pour admettre l'accusation portée contre lui et son illustre maître d'avoir fait remplir les souterrains des thermes après en avoir copié les stucs et les arabesques. Les peintures des salles rendues au jour dans le dix-huitième siècle ont montré combien cette supposition était dénuée de fondement et combien peu la comparaison de l'antique était à craindre pour les arabesques du Vatican.

un de ses parents pour se marier dans un âge déjà voisin de la vieillesse. Il revint à Rome pour le jubilé de 1550, puis dans un nouveau séjour, qu'il y fit depuis 1556, il y termina sa carrière, à l'âge de soixante-douze ans. Il fut enseveli dans le Panthéon, près de Raphael. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Renaldis, *Della Pittura friulana*. — Baldinucci, *Notizie*.

UFFENBACH (*Zacharie-Conrad* d'), bibliophile allemand, né le 22 février 1683, à Francfort, où il est mort, le 6 janvier 1735. Il était d'une ancienne famille anoblie par l'empereur Rodolphe II, et à laquelle avait appartenu le médecin Pierre Uffenbach, mort en 1635. Il étudia les belles-lettres et la jurisprudence à Strasbourg et Halle. Passionné pour l'étude, au point que dans son enfance on avait été forcé de veiller à ce qu'il ne passât point les nuits à lire, il se mit, après avoir été reçu docteur en droit, à parcourir l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas, pour entrer en relation avec les principaux savants et pour recueillir les livres rares et précieux. Appelé en 1721 dans le sénat de Francfort, puis au conseil privé, il remplit deux fois l'office de bourgmestre. Tous ses loisirs étaient consacrés à la culture des lettres et aux soins qu'exigeait sa magnifique bibliothèque, dont il communiquait les trésors avec la plus grande libéralité, qualité qu'il ne cessa de montrer dès qu'il s'agissait du progrès des sciences ou de secourir des savants. Il entretenait avec les érudits de l'Europe une vaste correspondance, dont son ami Schelhorn a publié une partie, *Commercii epistolici Uffenbachiani selecta, observationibus illustrata;* Ulm, 1753-56, 5 vol., in-8°. Uffenbach a lui-même fait paraître, sous le titre de *Bibliotheca Uffenbachiana universalis* (Francfort, 1729-31, 4 vol. in-8°), un catalogue raisonné de sa riche collection de livres et de manuscrits; il avait déjà décrit ces derniers dans sa *Bibliotheca manuscripta* (Halle, 1720, in-fol.). Il a laissé plusieurs ouvrages inédits, dont il a légué les manuscrits à Schelhorn; on y remarquait un *Glossarium germanicum medii ævi; Adversaria ad rem librariam et litterariam*, 9 vol.; et *Merkwürdige Reisen durch Niedersachsen, Holland und England* (Souvenirs mémorables d'un voyage en basse Saxe, en Hollande et en Angleterre; Ulm, 1753-54, 3 parties, in-8°) : livre intéressant, qui donne des détails sur les bibliothèques et les savants de ce pays.

Schelhorn, *Vita Uffenbachii*, à la tête du *Commercium epistolicum* et des *Reisen*. — *Museum helveticum*, t. VI. — Saxe, *Onomasticon*, t. VI, p. 332. — Hermann, *Uffenbach's Leben*; Ulm, 1753, in-8°.

UFFENBACH (*Jean Frédéric*), littérateur, frère du précédent, né le 10 mai 1687, à Francfort, où il est mort, en 1769. Après avoir accompagné son frère en Hollande et en Angleterre, et terminé ses études de droit à Strasbourg, il revint dans sa ville natale, et entra dans le conseil des échevins. Il employait à la culture des lettres et des arts tous les moments qu'il pouvait dérober aux affaires; habile musicien comme son frère, il dessinait et peignait avec goût, était très-adroit au tour et à d'autres arts mécaniques, et avait fait une étude spéciale de l'architecture. Il possédait une belle bibliothèque, une riche collection de tableaux et d'autres objets d'art, dont la description se trouve dans la *Beschreibung Frankfurts* de Müller. Ses connaissances en physique et en mathématiques le firent agréger en 1751 à l'Académie de Gœttingue. Dans les deux ouvrages qu'il a laissés, il a montré une aptitude particulière à adapter les vers à la musique. Ce sont : *Die Nachfolge Christi* (l'Imitation de Jésus-Christ); Wolfenbuttel, 1726, in-8° : recueil de cantiques, avec une préface sur la musique religieuse, et des vignettes dessinées et gravées par l'auteur; — *Gesammelte Neb narbeit in gebundenen Reden* (Recueil de mes œuvres de loisir en vers); Hambourg, 1733, in-8°, avec une *Defense de l'opera*, genre qui avait été attaqué par Gottsched.

Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

UGHELLI (*Ferdinando*), historien italien, né le 21 mars 1595, à Florence, mort le 19 mai 1670, à Rome. Il était d'une famille ancienne et noble. Après avoir terminé ses humanités, il embrassa la règle de Cîteaux, puis vint à Rome étudier la philosophie et la théologie. Ses progrès rapides et ses talents le firent nommer à divers emplois dans les différents monastères de son ordre en Italie. A son retour à Rome, il fut élu abbé du monastère des Trois Fontaines, et procureur de sa province. Il devint le théologien ordinaire du cardinal Charles de Médicis, et conseiller de la congrégation de l'Index. Il présida souvent les chapitres de son ordre, mais il refusa la dignité de général ainsi que les évêchés auxquels on voulait l'appeler. Alexandre VII le mit au nombre de ses prélats domestiques, et lui donna une pension, que Clément IX augmenta. Les principaux ouvrages d'Ughelli sont : *Italia sacra;* Rome, 1643-62, 9 vol. in-fol.; la 2ᵉ édit. a été revue, corrigée et augmentée par N. Coleti; Venise, 1717-22, 10 vol. in-fol. : cet ouvrage, sans critique et fait avec négligence, comprend l'histoire des archevêques et des évêques d'Italie depuis l'établissement du christianisme; il en existe un abrégé par Lucenti, imprimé à Rome, 1704, in-fol.; — *Cardinalium elogia, qui in ordine cisterciensi floruere;* Florence, 1624, in-fol.; — *Columnensis familiæ cardinalium imagines;* Rome, 1650, in-4°, fig; — *Genealogia de' Capizucchi;* ibid., 1653, in-fol.; — *Albero ed istoria della famiglia de' conti di Marsciano;* ibid., 1667, in-fol.

Son éloge, à la tête de la 2ᵉ édit. de l'*Italia sacra*. — Allacci, *Apes urbanæ*. — Niceron, *Mémoires*, t. XLI.

UGOLIN. *Voy.* GHERARDESCA.

UGONI (*Matthias*), en latin *Ugonius*, prélat italien, mort vers le milieu du seizième siècle. Il

était évêque de Famagouste, dans l'île de Chypre, et assista en 1517 au concile de Latran, convoqué par Léon X. On voit par ses écrits qu'il était aussi instruit que vertueux; il s'éleva avec force contre le dérèglement des ecclesiastiques, établit l'autorité et la nécessité des conciles généraux et la suprématie de ces assemblées sur les papes. Il a publié : *Tractatus de dignitate patriarchali*; Brescia, 1507, in-fol.; — *Synodia Ugonia de conciliis*; ibid., 1532, in-fol., goth. : cet ouvrage, excessivement rare et dont il n'existe qu'une seule édition, est un des plus vigoureux qui aient été écrits en faveur de la primitive Église; quoique approuvé par le pape, il déplut aux prelats romains, qui firent tous leurs efforts pour en detruire les exemplaires et pour en empêcher la réimpression.

Ughelli, *Italia sacra*.

UHLAND (*Jean-Louis*), célèbre poëte allemand, né le 26 avril 1787, à Tubingue, où il est mort, le 13 novembre 1862. Il appartenait à une famille de commerçants établie à Tubingue en 1722 (1); son père y remplissait les fonctions de secrétaire de l'université. Il eut le bonheur de rencontrer des maîtres intelligents, qui ne prirent pas à tâche de contrarier et d'étouffer ses qualités natives, l'imagination et la curiosité; ils lui permirent de s'essayer, tout en apprenant le grec et le latin, à versifier en allemand tant qu'il voulut, et lui laissèrent dévorer à loisir les *Niebelungen*, le poeme le mieux fait pour saisir fortement une jeune imagination et y marquer une empreinte indélébile. Une bourse de trois cents francs, fondée par un de ses parents pour un étudiant en droit à l'université, se trouva disponible en 1801, et lui fut dévolue. Bien qu'âgé seulement de quatorze ans, il n'en fut pas moins inscrit sur le registre au nombre des élèves; mais il ne suivit les cours qu'à dater de 1805. On le voit à l'université rester longtemps indécis dans le choix d'un état. La médecine et la théologie l'attirèrent tour à tour; mais il eût fallu pour s'adonner à l'une ou à l'autre renoncer à la précieuse bourse; après de mûres réflexions, il fut décidé qu'on le garderait, et voilà comment Uhland, avec très-peu de propension a la chicane, fit son droit et devint avocat. La poésie ne fut pourtant pas tout à fait sacrifiée aux Pandectes; quelques-unes des pièces les plus populaires d'Uhland datent de ce temps-là, et on y remarque déjà une correction irréprochable dans le style et une singulière maturité de goût. C'était le temps où se livrait la grande bataille du romantisme. La mêlée était vive et la confusion profonde; même aujourd'hui il n'est pas facile de dire au juste ce que voulaient les promoteurs de ce mouvement. Engagé par sa jeunesse et un peu par hasard dans un parti qu'il connaissait mal, attaché à l'école par le brin de sentimentalité inhérente au caractère souabe, Uhland n'y vit autre chose que la rénovation poétique. De concert avec son ami intime Justinus Kerner (*voy.* ce nom), il publia tous les dimanches une feuille manuscrite sous le titre de *Journal des illettrés* (Sontagsblatt fur ungebildete Læser), et principalement dirigée contre le *Morgenblatt*, ennemi acharné des romantiques (1807); mais cette publicité discrète s'élargit bientôt : dès l'année suivante les vers des deux amis furent insérés dans l'*Almanach des Muses* de Léon de Seckendorf. Après avoir obtenu le titre de docteur par une thèse *Sur les servitudes romaines* (De juris romani servitutum natura; Tubingue, 1810, in-4°), laquelle, au dire des gens du métier, est un chef-d'œuvre de finesse et de solidité, Uhland partit pour Paris, dans l'intention avouée d'étudier sur place la pratique du code Napoléon. A peine arrivé, il délaissa les tournois du barreau pour visiter les bibliothèques, et se plongea dans les manuscrits de vieux poëmes chevaleresques. Les fruits de ces recherches furent une longue dissertation sur les anciens poëmes de la France, insérée en 1812 dans *les Muses* de La Mothe-Fouqué et Neuman, avec la traduction en vers allemands de plusieurs morceaux considérables. Cet écrit, un des premiers qu'on ait composés sur un sujet alors très-obscur, a fourni de précieuses indications et des idées fécondes. Revenu en Allemagne (décembre 1810), Uhland fit paraître avec Kerner l'*Almanach poétique* (Poetischer Almanach) auquel succéda en 1813 un recueil du même genre intitulé *la Forêt des poëtes* (Dichterwald). Sur la représentation de son père, il consentit à entrer dans les bureaux du ministère de la justice (déc. 1812); lors de la grande explosion populaire, il quitta ce modique emploi, et se rangea du parti de la liberté et du droit, non par ambition, mais par générosité naturelle et par rectitude d'esprit. S'il ne prit pas le mousquet, il fut des premiers à proclamer les espérances et la victoire de la patrie, sans affecter l'emportement militaire de Kœrner, ni mettre dans ses vers la fureur d'Arndt et de Rückert. Son rôle grandit sous la restauration. Lorsqu'en 1815 le roi Frédéric Ier, qui, dix ans auparavant, avait aboli la vieille constitution du pays, s'empressa d'en décréter une autre, de sa façon, Uhland prit avec ardeur la défense du *bon et vieux droit* dans des articles vigoureux, auxquels tout le Wurtemberg applaudit, dans des poésies énergiques et fières, qui devinrent bientôt populaires. Cette opposition lui coûta plus d'une amitié précieuse dans les rangs du parti libéral; elle lui valut en revanche l'honneur de représenter sa ville natale dans la deuxième chambre des états (1819). L'indépendance d'esprit dont il y fit preuve s'accentua encore davantage après la révolution de Juillet. Il était depuis le mois de décembre 1829 pro-

(1) Un de ses ancêtres s'était distingué en 1688 au siége de Belgrade en tuant de sa main, dans un combat singulier, un pacha turc. Uhland était très-fier de ce souvenir de famille, puisqu'il l'a consigné dans une de ses poésies intitulée *Schwabenstreich*.

fesseur de littérature à Tubingue, lorsqu'en 1831 il fut élu pour la troisième fois député aux états, et cette fois par la ville de Stuttgard. N'ayant pu obtenir du gouvernement un congé pour remplir son mandat politique, il renonça à sa chaire pour rester libre. Gœthe le blâma de cette démarche, et dit à ce propos : « Des députés comme Uhland on en trouve à la douzaine; mais on peut attendre longtemps un professeur comme lui. » Uhland n'était pas, il est vrai, un homme d'État, et il ne brillait pas à la tribune; toutefois il lutta avec courage contre les tendances réactionnaires, et eut une part notable dans les modifications apportées en 1838 au code pénal de Wurtemberg. En 1839 il donna sa démission. Il se livrait à des travaux d'érudition, lorsque l'année 1848 vint l'en arracher. La révolution ne le surprit pas; comme bien d'autres, il en avait signalé les approches. En 1846 au banquet des philologues allemands réunis à Francfort dans le Rœmer, il avait dit en montrant du doigt les portraits impériaux qui décorent les lambris de la salle : « Le temps n'est pas éloigné où l'on entendra encore parler d'empire et de diète allemande, où l'on verra ces figures impériales descendre de leurs cadres et revivre. » Envoyé au parlement de Francfort par sa ville natale, il y siégea du côté gauche. Sa conduite ne fut pas celle d'un republicain à la mode française, mais d'un partisan réfléchi de l'unité fondée sur la liberté et la monarchie. Lorsque, contre son avis, l'assemblée eut décidé de se transporter à Stuttgard, il l'y suivit, et lorsqu'elle fut menacée à Stuttgard même, il conseilla à ses collègues « d'attendre qu'on les fit sauter par les fenêtres ». Le 30 juin 1849, un peu avant l'heure de la séance, les places et les rues furent occupées par les soldats. On vit toutefois le vieux poëte à la tête d'un petit groupe de députés se rendant à la salle des séances. Bientôt une charge de cavalerie les sépara les uns des autres, et Uhland termina là son rôle politique. Les dernières années de sa vie s'écoulèrent paisiblement au milieu des sympathies universelles. Jamais homme n'a tenu moins que lui à paraître. Il restait volontiers silencieux. Il n'aimait pas les importuns, étant lui-même d'une discrétion parfois excessive. Il avait l'humeur la plus égale. Passionné pour les exercices physiques, marcheur prodigieux, patineur excellent, baigneur intrépide jusqu'à se baigner au mois de novembre 1861, à soixante-quatorze ans, dans le lac de Constance par une température de 11° centigrades, toujours le plus diligent à accourir dans les incendies, où il ne s'épargnait pas, avec cela grand observateur du thermomètre et du baromètre, quoique sa santé ne reçût pas de leurs variations la moindre atteinte, ce rêveur délicat et charmant avait la santé robuste et la simplicité de vie d'un paysan.

Les poésies politiques d'Uhland ont commencé sa réputation, mais elles n'expliquent pas sa popularité en Allemagne. Cette popularité est immense. Chaque année depuis un demi-siècle a vu paraître une ou plusieurs éditions de ses poésies. Le peuple et les étudiants chantent ses *lieds*, les enfants récitent ses ballades, les compositeurs se sont emparés de ses romances; il est admiré des lettrés et aimé des ignorants. Uhland remarquait, en publiant les œuvres de Hœlderlin, que les poëtes du second ordre font mieux comprendre que les plus grands l'essence de la poésie; elle est effacée dans ceux-ci par la puissance de la personnalité. Uhland est le premier des poëtes de cet ordre. Aussi exprime-t-il à merveille les tendances, les qualités et quelques-uns des défauts de l'esprit allemand. On a commis une grossière méprise en le comparant à Béranger. Il n'y a qu'un trait de ressemblance entre eux, c'est l'artifice profond, la brièveté savamment calculée de la composition, et le précieux de la main-d'œuvre, mais avec des bonds plus brusques et des taches nombreuses chez Béranger, avec un style bien autrement plastique chez le poëte allemand. La filiation des chansons de Béranger vous reporte directement aux sociétés chantantes; celle des poésies d'Uhland aux vieux *lieds* populaires, et cette seule différence est un abîme. Ces vieilles chansons, dans lesquelles circule l'esprit poétique de l'Allemagne, c'est le fleuve où il a trempé son talent. Il les a étudiées à la fois en érudit et en poëte. Tandis qu'il amassait ses découvertes, publiées plus tard avec des commentaires précieux, il observait tout ce qui émeut l'âme de l'Allemagne; il s'habituait sans y songer à mesurer sa voix sur le rhythme des palpitations de la patrie. En même temps, de la langue telle que les siècles et le peuple l'ont faite il dégageait le minerai brut et le transformait en un métal pur et vibrant. Plus de ces jets noueux que Bürger conservait soigneusement, et qui reproduisent, dans leurs attitudes tourmentées, l'accent énergique de la vie. Tout ici est pureté, proportion et noblesse. La merveille est que le peuple ait pu reconnaître, sous un art si consommé, les bijoux dont il avait fourni la matière. Le théâtre aussi l'a tenté. Ses deux tragédies, *Louis de Bavière* et *Ernest de Souabe* (Heidelberg, 1817 et 1819, in-8°; Leipzig, 1846, in-8°), ont été jouées, mais sans succès. C'est qu'avec des détails poétiques et un grand mérite de versification elles n'ont pas ce qui remplace tout et ce que rien ne supplée au théâtre, la vie. Nous citerons encore d'Uhland : *Walther von der Vogelweide*; Stuttgard, 1822, in-8°; — *Der Mythus von Thôr* (Le Mythe scandinave de Thôr); ibid., 1836; — *Alter hoch- und niederdeutschen Volkslieder* (Vieux chants populaires de la haute et basse Allemagne); ibid., 1844-45, 2 parties in-8°; — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 47[e] édit., 1863, in-12 : ce recueil de *lieder*, de stances, de ballades, réimpr. chaque année, trad. ou imité dans plusieurs langues, a

mérité à Uhland le glorieux surnom de poëte national. P. Challemel-Lacour.

G. Pfizer, *Uhland und Rückert*; Stuttgard, 1837, in-8°. — Eberh. *Fragments posthumes*. — Fréd. Notter, *Uhland, sein Leben und seine Dichtungen*; Stuttgard, 1863, in-8° — Loménie, *Galerie des contemp. illustres*, t. IX. — Kurz, *Gesch. der deutscher Literatur*. — *Unsere Zeit*, t. VI et VII.

ULFT (*Jacob* van der), peintre hollandais, né à Gorcum, en 1627, mort après 1688. On ignore quel fut son maître; il paraît avoir commencé par faire de la peinture sur verre, et l'on montre encore dans les églises de la province de Gueldre des vitraux qui lui sont attribués. Il s'occupait aussi d'architecture; bien qu'il n'ait jamais vu l'Italie, il s'est complu à reproduire soit à la gouache, soit à l'huile, quelques-uns des monuments antiques de Rome. Van der Ulft aime à grouper, dans des tableaux qui d'ordinaire sont de petite dimension, des édifices en ruines, de hautes colonnades, des temples ornés de sculptures. Dans ces compositions, où le caprice se mêle à la réalité, il introduit de nombreuses figurines, qui, revêtues de costumes éclatants, s'enlèvent gaiement sur le fond grisâtre de l'architecture. Son pinceau est spirituel et léger, bien qu'il ait dans sa manière un peu de minutie. C'était d'ailleurs un homme instruit, et il passe pour avoir étudié la chimie des couleurs. Pendant plusieurs années, il fut bourgmestre de Gorcum. P. M.

Waagen, *Manuel de l'hist. de la peinture*, 1863.

ULLOA (*Alonso* de), littérateur espagnol, né en Castille, mort vers 1580, à Venise. Fils d'un capitaine espagnol qui suivit Charles V dans l'expédition d'Afrique, il embrassa aussi la carrière des armes, et servit quelque temps sous les ordres de Ferdinand de Gonzague. Puis il s'établit à Venise, et y passa la plus grande partie de sa vie dans le commerce des lettrés de cette époque, Louis Dolce et Ruscelli, entre autres. Sa naissance et ses talents dans la diplomatie l'y firent charger de plusieurs négociations politiques, soit par l'empereur Maximilien II et son frère l'archiduc d'Autriche, soit par Philippe II, roi d'Espagne. Comme il possédait parfaitement l'italien, il choisit les ouvrages espagnols et portugais les plus beaux et les plus utiles pour les rendre dans cette langue. Suivant Antonio, le style d'Ulloa est clair, aisé et fort convenable à l'histoire, et l'on peut dire qu'il a fort bien réussi dans toutes ses traductions. Elles sont assez nombreuses, et ont paru à Venise; nous citerons la *Chronique d'Espagne*, de Benter (1556, in-8°), les *Dialogues de P. Mexia* (1557, in-4°), les deux premières décades de la *Conquête des Indes*, de J. de Barros (1562, 1601, in-4°), l'*Histoire de la conquête du Pérou*, de Zarate (1563, in-4°), *la Dignité de l'homme*, d'Oliva (1563, in 8°), *le Véritable honneur militaire*, d'Urrea (1569, in-8°), *le Mont Calvaire* et les *Lettres*, de Guevara (1570, in-4°), la *Vie de Christophe Colomb* (1571, in-8°), par son fils, dont l'ouvrage original s'est perdu; la *Découverte des Indes par les Portugais*, de Castanheda (1577), etc. Ulloa a composé lui-même plusieurs ouvrages historiques, tels que : *Vita dell' imperatore Carlo V*; Venise, 1560, 1566, 1575, 1606, in-4°; — *Vita dell' gran capitano Ferrante Gonzaga*; ibid., 1563, in-4° : c'est une apologie de Gonzague, à la fin de laquelle on trouve un récit des événements militaires de l'Italie depuis 1525 jusqu'en 1557; — *Vita di Ferdinando imperatore*; ibid., 1565, in-4°; — *Istoria dell' impresa di Tripoli da Barberia*; ibid., 1566, 1569, in-4°; — *Comentarios de la guerra de Flandes*; ibid., 1568, in-4° : écrit d'abord en espagnol, puis en italien par l'auteur, cet ouvrage a été traduit en français par Belleforest; — *Le Storie di Europa dall' anno 1564 sin al 1566*; ibid., 1570, in-4°. En outre, il a publié les *Poésies espagnoles* de Boscan (Venise, 1553, in-18), et les *Nouvelles* de Bandello (ibid., 1566, 3 vol. in-4°), édition revue et corrigée. E. Baret.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova*, t. Ier. — Ghilini, *Theatro d'uomini letter.*, t. Ier.

ULLOA (*Antonio* de), savant marin espagnol, de la famille du précédent, né le 12 janvier 1716, à Séville, mort le 3 juillet 1795, dans l'île de Léon. Préparé par de fortes études à la carrière navale, dans laquelle plus d'un membre de sa famille s'était distingué, il entra en 1733 dans les gardes-marine, et fut désigné en 1735, ainsi que Georges Juan, l'un de ses camarades, pour accompagner La Condamine, Bouguer et Godin (*voy.* ces noms), qui allaient mesurer dans l'Amérique du Sud un degré du méridien à l'équateur. Les deux jeunes officiers reçurent en même temps, à titre d'encouragement, le brevet de lieutenant de vaisseau. Partis de Cadix en mai 1735 et débarqués à Carthagène le 9 juillet suivant, ils attendirent cinq mois dans cette ville l'arrivée des Français, et ces loisirs forcés Ulloa les mit à profit pour étudier les productions naturelles du pays. On commença les opérations géodésiques en juin 1736, dans le voisinage de Quito, et ses efforts constants pour les mener à bien furent au-dessus de tout éloge. A la fin de septembre 1740 il fut chargé, par le vice-roi, de mettre, de concert avec son ami, les côtes du Pacifique en état de défense contre l'escadre anglaise du vice-amiral Anson. Cette mission accomplie, ils allaient reprendre le cours de leurs pacifiques travaux lorsqu'on les appela en toute hâte à Guayaquil, où le débarquement des Anglais avait répandu la terreur. Après avoir pris les mesures exigées pour la sûreté de la ville, ils revinrent à Lima, et reçurent l'ordre d'aller croiser avec deux frégates le long du Chili. L'arrivée de quelques renforts les rendit à la liberté; mais en retournant à Quito ils n'y trouvèrent plus que Godin, avec lequel ils observèrent la comète de 1744. En octobre de

cette année ils s'embarquèrent ensemble à Callao, à bord de deux bâtiments français qui devaient les ramener en Europe; les tempêtes les séparèrent, et Ulloa tomba entre les mains d'un corsaire anglais. A Londres, où il fut conduit, on l accueillit avec la plus grande distinction; on le nomma membre de la Société royale, et grâce aux démarches empressées de Martin Folkes, président de cette compagnie, il lui fut bientôt permis de regagner l'Espagne (juill. 1746). Son absence avait duré plus de onze ans. Ce pénible voyage, qui excita beaucoup d'émotion dans le monde savant, ne rapporta à celui qui en avait supporté les plus grandes fatigues que le grade de capitaine de frégate et la surintendance d'une mine de mercure située au Pérou, et dont les produits furent singulièrement amoindris par la rapacité des entrepreneurs. Si le gouvernement de Ferdinand VI laissa Ulloa dans l'ombre, celui de Charles III sut mettre en relief ses qualités brillantes et l'activité de son esprit. Élevé au rang de chef d'escadre et au commandement de la flotte des Indes, il fut envoyé dans la Louisiane, que la paix de 1763 avait donnée à l'Espagne, et tenta d'y organiser l'administration (1766); mais tous ses efforts se brisèrent contre la résistance des colons, et il fut remplacé au bout de deux ans par le général O'Reilly. Malgré cet échec, il fut nommé lieutenant général des armées navales, et placé en 1779 à la tête d'une escadre qui devait surprendre aux Açores huit vaisseaux de la Compagnie anglaise des Indes et de là rallier la Havane pour opérer, avec des forces plus considérables, une descente en Floride. Tout entier à ses recherches scientifiques, Ulloa oublia de décacheter la missive ministérielle, et dans l'ignorance des instructions qu'elle contenait, revint au port après une croisière inutile. Arrêté et traduit devant un conseil de guerre (déc. 1780), il fut acquité honorablement; mais il cessa de figurer dans le service actif de la marine. Sur la fin de sa vie il siégea dans le conseil général du commerce et des monnaies, et présida aux examens de l'école navale de Cadix. S'il ne peut compter au premier rang des savants, Ulloa contribua de tout son pouvoir à cette espèce de renaissance intellectuelle qui marqua la fin du dernier siècle en Espagne. C'est à lui que son pays doit l'établissement de l'observatoire de Cadix, du premier cabinet d'histoire naturelle et du premier laboratoire de métallurgie; la première idée du canal de navigation et d'arrosement de la Vieille Castille; la connaissance du platine, de l'électricité et du magnétisme artificiel. Il perfectionna l'art de la gravure et celui de l'imprimerie, ainsi que la rédaction des cartes géographiques. Il fonda à Ségovie, aux frais du gouvernement, une fabrique de draps, et améliora cette branche d'industrie par un heureux mélange des laines *churlas* à celle des mérinos. Depuis 1748 il était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Les ouvrages principaux d'Ulloa sont : *Relacion historica del viage a la America meridional;* Madrid, 1748, 2 vol. in-4°, avec cartes et fig.; traduit en français par Mauvillon (Amst., 1752, 2 vol. in-4°) : cet ouvrage, divisé en quatre parties, fut rédigé de concert avec Juan, qui se chargea principalement de tous les détails scientifiques de l'expédition; comme nous l'avons dit, Ulloa avait plutôt le goût de la science que le talent nécessaire pour les recherches exactes; la relation qu'il a écrite manque de précision et de méthode, mais elle instruit et intéresse; — *Noticias americanas, entretenimientos physico-historicos sobre la America meridional y la septentrional oriental;* Madrid, 1772, in-4° : recueil de dissertations sur le sol, le climat et les productions, sur les Indiens, leurs usages, leurs antiquités, leur origine; on y voit partout les traces d'un esprit curieux et brillant; — *Observation faite en mer d'une éclipse de soleil* (en espagnol); Cadix, 1778, in-4°; traduit en français par Darquier (Toulouse, 178?, in-4°) : on y trouve l'observation singulière d'un point lumineux que l'auteur regardait comme un véritable trou dans la lune; mais, suivant Lalande, ce ne peut être qu'un volcan. David Barry a publié en 1826 un prétendu *Rapport* secret, œuvre collective d'Ulloa et de Juan adressée au ministre Enseñada, et dont l'État de l'Amérique espagnole est l'objet; mais on ne sait quel degré d'authenticité accorder à ce document, l'éditeur n'ayant pas fait savoir comment le manuscrit était venu en sa possession.

Madoz, *Diccionario geogr. historico.* — Lalande, *Bibliogr. astron.*

ULLOA (*Luis* DE), poëte espagnol, de famille noble, né vers 1590, à Toro (royaume de Léon), mort en 1660. Par l'intermédiaire du comte d'Olivarès, son protecteur, il occupa la charge de *corregidor* à Léon; puis il la résigna pour achever sa vie dans la retraite. Il a laissé des poésies lyriques, et paraît avoir excellé dans le sonnet; ses poésies sont d'un mérite inégal. Les unes sont écrites avec simplicité et élégance, les autres participent des défauts de l'école de Gongora, son contemporain. La meilleure partie du recueil d'Ulloa, publié par son fils (Madrid, 1659, 1674, in-4°), consiste en un petit nombre de pièces sur des sujets religieux, écrites dans l'ancien mètre castillan; et dans cette partie même il faut distinguer le poëme de *Rachel*, d'environ 80 octaves, qui a pour sujet les amours d'Alphonse VIII avec la belle juive de Tolède. C'est le morceau capital du recueil; le style de cette pièce est aussi élégant qu'achevé. On doit aussi à Ulloa deux morceaux en prose : *Jugement sur le* Marcus Brutus, œuvre philosophique de Quevedo; et *Discours pour la défense de la comedie*, composé à l'époque où une assemblée de théologiens venait de décider que les comédies, telles qu'elles avaient été

représentées jusqu'alors, constituaient un amusement illicite, et qu'il y avait péché mortel à les représenter. E. BARET.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova*, t. II. — Ticknor, t. III, p. 212, 239, 388.

ULPHILAS ou **WULFILAS**, c'est-à-dire *Petit loup*, évêque des Goths, né en 31. chez les Visigoths au delà du Danube, mort au commencement de 381, à Constantinople. Selon Philostorge ses parents, originaires de Sadagolthina en Cappadoce, auraient été vers 267 emmenés en captivité par une bande de Goths avec d'autres de leurs compatriotes chrétiens comme eux; mais il y a de fortes raisons de douter de ce récit. Il est plus probable qu'Ulphilas était d'origine purement gothique, et qu'il descendait non d'esclaves, mais d'une famille distinguée. En 328 en effet il fit partie des otages que le chef des Goths fut forcé d'envoyer à Constantinople. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il apprit à fond le grec et le latin et qu'il se convertit à l'Évangile dès lors, comme il le dit lui-même, il professa l'arianisme (1). Il fut ordonné lecteur et employé au service religieux qui se faisait pour les Goths chrétiens disséminés sur les terres de l'empire. C'est à cette époque qu'ayant conçu l'idée de traduire les Écritures à l'usage de ses compatriotes il inventa un alphabet adapté à la langue gothique et commença son œuvre. Cette entreprise, d'autant plus difficile que cette langue n'avait jamais été que parlée et qu'elle n'était pas façonnée à exprimer les idées chrétiennes, attira sur lui l'attention publique. En 341 il passa sans transition de l'emploi de lecteur, le plus infime dans la hiérarchie ecclésiastique, à la dignité d'évêque, et fut sacré à Antioche par Eusèbe, lors du concile tenu dans cette ville. Il retourna alors auprès de ses compatriotes au delà du Danube, et les évangélisa avec un dévouement qui lui fit longtemps supporter avec patience les vexations et les violences dont l'accablaient les païens. En 348 il rassembla tous ceux qu'il avait convertis, leur fit traverser le Danube, et obtint pour eux de l'empereur Constance des terres en Mésie, aux environs de Nicopolis. Ce prince, lorsqu'il lui fut présenté, le traita avec le plus grand respect, et le compara à Moïse, pour avoir comme lui soustrait les croyants aux représailles des païens. Ulphilas alla résider au milieu de ses fidèles ouailles, qui furent appelées depuis les *Petits Goths*; ils le révéraient comme un père : il était leur chef à la fois spirituel et temporel. Il continua en même temps et avec succès ses efforts pour la conversion de ses compatriotes restés au delà du Danube; ceux d'entre eux qui adoptèrent le christianisme furent persécutés par Athanaric, ce qui les décida en 370 à se joindre aux bandes qui sous Fridigern vinrent demander à l'empereur Valens d'habiter sur le sol de l'empire. Lors des négociations à ce sujet Ulphilas fut selon toute vraisemblance, député par le chef des Goths auprès de l'empereur mais il ne s'entendit pas, et Ulphilas se retira en Mésie auprès de ses ouailles, auxquelles il avait su faire perdre les habitudes de pillage invétérées chez les barbares pour en faire de paisibles pasteurs. A la fin de 380 il fut appelé à Constantinople pour assister à une dispute contre les psatyropolistes nouvelle secte arienne qui venait de se former mais à peine arrivé il mourut regretté de tous les gens de bien. Il avait traduit en goth toute la Bible, à l'exception du *Livre des Rois* l'Ancien Testament sur la version des Septante, le Nouveau sur le texte grec. Malheureusement la plus grande partie de sa traduction est perdue; il ne nous reste que des fragments considérables des Évangiles, toutes les Épîtres de saint Paul, sauf quelques passages et quelques morceaux d'un psaume du livre d'Esdras et du livre de Néhémie. Mutilée comme elle est, cette traduction n'en est pas moins un trésor des plus précieux pour la linguistique c'est le plus ancien document des idiomes germaniques. Bien qu'Ulphilas appartînt aux Goths occidentaux, sa version fut adoptée par toutes les tribus de cette race et portée par elles en Espagne et en Italie. Le gothique s'éteignit au neuvième siècle, et après la chute des grands empires fondés par ces barbares la traduction d'Ulphilas fut perdue ou oubliée. Mais on en avait conservé un manuscrit du cinquième siècle dans l'abbaye de Werden, et vers la fin du seizième siècle Arnold Mercator, attaché à la maison du landgrave de Hesse, tira de la poussière ce vieux parchemin, qui contenait de grands fragments des Évangiles sur 320 feuillets. Ce manuscrit, connu sous le titre de *Codex argenteus*, fut plus tard déposé à Prague, et lorsque le comte de Kœnigsmark s'empara de cette ville en 1648, il emporta le précieux manuscrit, auquel on avait déjà enlevé près de 140 feuillets à Upsal, où il est encore conservé; le parchemin est pourpre, les lettres sont d'argent et la reliure en argent massif. Le texte en fut publié en 1655 par Mareschal, Dordrecht, in-4°; il fut reproduit avec une traduction allemande interlinéaire, un glossaire et une grammaire par Reinwald et Zahn, Leipzig, 1805, in-4°. En 1808 le cardinal Maï et le comte de Castiglione découvrirent d'autres fragments importants de la Bible d'Ulphilas dans cinq manuscrits de l'abbaye de Bobbio; ils furent imprimés avec les Évangiles sous le titre de *Ulphilæ Veteris et Novi Testamenti versionis fragmenta cum commentariis et glossario*; Leipzig, 1836-43, 2 vol. in-4°, par Lœbe et Gabelentz. Citons aussi une bonne édit. de Masmann avec trad. gr. et lat., des notes et un glossaire, Stuttgard, 1855, gr. in-8°. E. G.

Philostorge. — Socrate, *Hist. ecclés.* — Aurentius.

(1) Sozomène, Socrate et autres auteurs catholiques ont prétendu à tort qu'il aurait d'abord embrassé la religion orthodoxe, mais qu'en 360, pour se concilier la faveur des ariens, alors influents à la cour impériale, il aurait adopté leurs doctrines.

Vita Ulphilæ: l'auteur était disciple d'Ulphilas; cette vie fut découverte pour la première fois en 1840, par Waitz, dans un manuscrit de la bibliothèque de Paris: c'est depuis lors seulement qu'on a des détails précis sur la vie de l'évêque des Goths. — G. Waitz, *Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila*; Hanovre, 1840, in-8°. — Bessel, *Ueber das Leben des Ulfilas*; Gœttingue, 1860, in-8°. — Ihre, *Scripta Ulphilam illustrantia*; Berlin, 1773, in-4°. — Ad. Regnier, dans les *Mém. des sav. étr.* (Acad. des inscr.), t. III.

ULPIEN (*Domitien* ULPIANUS), célèbre jurisconsulte romain, massacré en 228, à Rome. Il était d'une famille originaire de Tyr. Il écrivit sous Caracalla deux grands traités embrassant tout l'ensemble de la jurisprudence; leur mérite l'ayant signalé à l'attention publique, il fut nommé préfet du prétoire sous Héliogabale; destitué ensuite par ce prince, il rentra en faveur sous Alexandre Sévère (222). Il devint *magister scriniorum*, puis *præfectus annonæ*. Il aida l'impératrice mère à se débarrasser des préfets du prétoire Flavianus et Chrestus, qui voulaient disputer le pouvoir à cette princesse, en laissant libre carrière à la licence des prétoriens; ils furent exécutés, et Ulpien fut nommé à leur place. Les prétoriens, mécontents, se révoltèrent bientôt après; il s'en suivit un massacre qui dura trois jours, et pendant lequel Ulpien fut égorgé par les soldats. Il a laissé une trentaine d'ouvrages de droit, écrits d'un style clair et plein d'elégance, et où il fait preuve d'une connaissance parfaite de tous les details des matières les plus compliquées ainsi que d'un sens pratique des plus éclairés; s'il a moins de netteté que Papinien, il traite les questions à fond, de façon à nous initier complétement à la méthode d'argumentation des juristes romains. Ses écrits obtinrent dès leur publication jusqu'à la fin de l'empire une très-grande autorité. Son nom figure sur la liste des cinq grands jurisconsultes que la fameuse loi des citations de Théodose II ordonne de consulter de preférence aux autres. Près de deux mille cinq cents extraits de ses ouvrages, et dont plusieurs sont très-étendus, ont été recueillis au Digeste, dont ils forment presque un tiers. Ces ouvrages sont : *Ad edictum*. 83 livres; *LI libri ad Sabinum*; *XX libri ad leges Juliam et Papiam*; *X libri De tribunalibus*; *III libri De officio consulis*; *X libri De officio proconsulis*; *IV libri De appellationibus*; *VI libri Fidei commissorum*; *X libri Disputationum*; *VI libri De censibus*; *De adulteriis*; *De officio præfecti urbis*; *De officio curatoris reipublicæ*; *De officio prætoris tutelaris*; *II libri Responsorum*; *De sponsalibus*; *De officio præfecti vigilum*; *De officio questoris*; *VI libri Opinionum*; *Liber singularis Pandectarum*; *Ad edictum ædilium curulium*; *Ad legem Æliam Sentiam*; *De officio consularium*; *Liber excusationum*; *Notæ ad Marcellum*; *Notæ ad Papinianum*; *De interdictis*; *Institutiones*: un court mais important fragment de ce traité a été trouvé en 1835 dans un manuscrit de la bibliothèque de Vienne; et enfin *Liber singularis regularum*. De longs extraits de ce livre, et qui manquent dans le Digeste, se trouvent dans un manuscrit du Vatican; ils ont été publiés par du Tillet (Paris, 1549, in-8°); reproduits plusieurs fois depuis, entre autres dans la *Jurisprudentia ante-justinianea* de Schulting, ils ont été édités plus correctement par Hugo (Berlin, 1834, in-8°) et par Bœcking (Bonn, 1845, in-12). Ce dernier savant a donné aussi une édition complète des fragments d'Ulpien (Leipzig, 1855, in-12). E. G.

Zimmern, *Gesch. des rœmischen privatrechts*, t. I. — Grotius, *Vitæ jurisc.* — Neuber, *Juristischen Classiker.* — J. Lect, *De vita et scriptis Ulpiani*; Genève, 1601, in-8°. — Steger, *De Ulpiano*; Leipzig, 1725, in-4°. — Clodius, *Apologia Ulpiani*; ibid., 1811, in-4°. — Fr. Ad. Schilling, *De Ulpiani fragmentis*; Breslau, 1824, in-8°.

ULPIUS. *Voy.* MARCELLUS.

ULRIC *de Türheim*, minnesinger du treizième siècle On n'a aucun renseignement sur sa vie; à peine sait-on qu'il était originaire du canton de Thurgovie. Il appartenait à l'école des poëtes qui puisaient leurs inspirations dans le génie de Godefroi de Strasbourg, et, à ce qu'il paraît, bientôt après la mort de ce dernier il se décida, sur les prières de Conrad de Wintersteten, à continuer son poëme de *Tristan et Isolt* (vers 1230). Loin d'arriver à la hauteur du talent de son devancier, il aborda cette tâche difficile avec la conviction de son infériorité, et dès le commencement de son travail il le déclare hautement. Un autre continuateur du même poeme, Henri de Friberg, ne fut pas plus heureux que lui. L'œuvre d'Ulric se trouve dans les éditions d'Eberhard de Groote (1821), de Hagen (1823) et de Massmann (1843). Intimement lié avec Wolfram d'Eschenbach, il entreprit aussi de compléter son poëme *Willehelm d'Oranse* (vers 1250), d'après un roman etranger, qui lui avait été fourni par Othon l'Archer, d'Augsbourg. Cette continuation, désignée ordinairement sous le nom de *Vaillant Rennewart* (Der starke Rennewart), renferme des beautes réelles dans beaucoup d'endroits; le caractère du héros y est tracé avec énergie. Le commencement de ce poëme est dû à la plume d'Ulric, qui le composa entre 1253 et 1278. D'après un passage de *Wilhelm*, de Rodolphe d'Ems, on attribue encore à Ulric le poeme d'*Artus*, ainsi que la suite du roman de *Clies*, dont la paternité appartient à Conrad de Fleck. Les travaux d'Ulric se trouvent en manuscrits dans la bibliothèque du Vatican, où ils ont été transportés de Heidelberg.

Gœdeke, *Deutsche Dichtung im Mittelalter*; 1854, in-8°. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. I. — Hagen, Docen et Füsching, *Museum für altdeut. Literatur*; Berlin, 1809.

ULRIC. *Voy.* LICHTENSTEIN.

ULRIQUE-ÉLÉONORE DE DANEMARK, reine de Suède, née le 11 septembre 1656, morte le 26 juillet 1693. Elle était fille de Frédéric III,

roi de Danemark, et de Sophie-Amélie de Brunswick-Lunebourg. Elle fut promise, en 1679, à Charles XI, afin d'assurer le rétablissement de la paix entre la Suède et le Danemark; mais son mariage ne fut célébré que le 6 mai 1680. Charles XI, tout à fait dominé par sa mère Hedwige-Éléonore, à qui il laissa la direction presque complète des affaires du royaume, ne témoigna à sa femme ni confiance ni tendresse. Éléonore, douée d'une intelligence élevée et en même temps d'un caractère vertueux, ne se plaignit pas d'être négligée, se consola dans la culture des lettres, et se contenta de n'avoir dans l'État d'autre pouvoir que de soulager les malheureux et d'adoucir parfois les rigueurs des mesures prises en certaines occasions par son mari. « Elle était, dit Pasch, remarquable par ses études et son érudition; elle savait le latin, le français, l'italien, le danois, le suédois, l'allemand, de telle sorte qu'elle pouvait comprendre les ambassadeurs, les dépêches et les livres de toutes les nations. » Les connaissances et le caractère d'Éléonore ne furent pas sans influence sur l'éducation de son fils Charles XII.

Pasch, *Gynæceum doctum*. — Vertot, *Révol. de Suède*. — Vinding, *Oratio in obitum Ulricæ Eleonoræ, Sueciæ reginæ*; 1693, in-fol. — Isogæus, *Concio in funere reg. Ulricæ Eleonoræ*; Copenhague, 1693, in-fol. — Lillienstedt, *Monumentum reg. Ulricæ Eleonoræ positum*; Id., 1693, in-fol. — Lindeskjoeldh, *Oratio in obitum reg. Ulricæ Eleonoræ*; Stettin, 1693, in-4°. — Flachsen, *Idem.*; Wittemberg, 1693, in-fol. — Berg, *Sermon funèbre*; Stockholm, 1693, in-4°. — Bœcler, *Vita Ulricæ Eleonoræ*; Copenhague, 1697, in-fol. — Bergenhielm, *Vita Ulricæ Eleonoræ*; Copenhague, 1698, in-fol.

ULRIQUE-ÉLÉONORE DE SUÈDE, fille de Charles XI et de la précédente, née le 3 février 1688, à Stockholm, où elle est morte, le 5 décembre 1741. Elle épousa, en 1715, sur la proposition de son frère Charles XII, le prince Frédéric de Hesse-Cassel, qui devint en même temps généralissime au service de la Suède. A la mort de Charles XII un parti se forma pour porter au trône Ulrique-Éleonore et son mari, tandis qu'un parti contraire voulait donner la couronne au duc de Holstein, fils de la sœur aînée du roi défunt. Les états, assemblés en 1719, déclarèrent que ni la princesse Ulrique ni le prince de Holstein n'avaient de droit sur la couronne, et que l'on aurait recours à l'élection. Ulrique fut élue, proclamée le 21 février 1719, et couronnée le 17 mars, à Upsal. Mais bientôt les difficultés de la situation, les attaques pressantes des Russes, les embarras de l'administration l'engagèrent à céder le trône à son mari, pour lequel elle avait une grande affection; les états, auxquels elle en fit la proposition, vers le commencement de 1720, donnèrent leur assentiment à sa résolution. Frédéric de Hesse prit donc en main les rênes de l'administration, et sa femme entra dans la retraite qui convenait à son caractère et à son intelligence. Elle avait en effet un esprit assez juste, mais peu élevé et sans étendue; son caractère, d'une grande douceur, manquait de la fermeté nécessaire à maintenir un pouvoir en butte à un grand nombre d'ennemis et de difficultés. Elle passa ses jours dans la lecture et les bonnes œuvres, aimant toujours son mari au point de lui pardonner des infidélités nombreuses et parfois publiques. Avec elle finit la dynastie de Deux-Ponts, qui avait donné à la Suède Charles X, Charles XI et Charles XII.

Vertot, *Révol. de Suède*. — *Sammlung verschiedener Berichte, betreffend den Tod Carls XII, besonders aber die Erhebung der Kœnigin Ulrika Eleonore*; Iéna, 1719, in-8°.

ULRIQUE. *Voy.* LOUISE-ULRIQUE.

UMEAU, en latin *Ulmus*, nom d'une famille poitevine dont nous mentionnerons quelques membres.

UMEAU (*François*), médecin, mort en 1599, doyen de la faculté de médecine de Poitiers, avait été nommé échevin de cette ville en 1590. Il a laissé un *Discours des signes, causes et guérison du pourpre* (Poitiers, 1575, in-8°).

UMEAU (*Jean*), jurisconsulte, né en 1598, à Poitiers, mort en septembre 1682. D'abord avocat au parlement de Paris, il devint en 1657 professeur de droit dans sa ville natale, où il occupa avec distinction la chaire des Institutes. Il avait dû pour l'obtenir plaider contre les professeurs de l'université, devant le parlement de Paris. Pendant son séjour en cette ville, où il alla suivre son procès, il fit un recueil de pièces latines qui forma une sorte de mémoire dans sa cause, et qu'il intitula *Otia parisina*. De 1655 à 1678, il composa pendant les vacances, sous le titre général d'*Autumnalia subseciva*, des opuscules divisés en sept livres, dont chacun contient une pièce de littérature ou de jurisprudence. Les deux seuls de ces livres que nous ayons trouvés dans les bibliothèques publiques de Paris sont intitulés: *De jure præcipuo duplicis vinculi* (Poitiers, 1665, in-8°), et *Conventus musarum juridici nuper habiti in monte Parnasso* (ibid., 1666, in-8°). On a en outre de lui: *De jure emphyteutico quæstiones legales et forenses*; Poitiers, 1679, in-12.

UMEAU (*François*), petit-fils de François, né à Poitiers, en 1608, mort en 1683. Il fut reçu docteur en médecine en 1628, et mourut doyen de la faculté de Poitiers, après avoir acquis une grande réputation et une belle fortune, qu'il légua aux pauvres de cette ville. Il se prononça contre la circulation du sang. E. R.

Dreux du Radier, *Bibl. hist. du Poitou*.

UMILE *da Foligno*, religieux franciscain et peintre de l'école romaine, vivait au commencement du siècle. Il fut employé à Rome par le cardinal Castaldi à peindre à fresque la tribune de Sainte-Marguerite, et dans le réfectoire du couvent d'Ara Cœli il a laissé des *Noces de Cana* qui le placent au rang des bons peintres à fresque de son époque.

Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

UNZER (*Jean-Auguste*), médecin et littérateur allemand, né le 29 avril 1727, à Halle, mort le 2 avril 1799, à Altona. Il était fils d'un perruquier. Il étudia la médecine à l'université de Halle, et s'appliqua à la fois aux doctrines de Stahl et de Boerhaave. Avant d'avoir vingt et un ans et d'être reçu docteur (ce qui eut lieu en 1748), il publia jusqu'à cinq dissertations sur des matières philosophiques et médicales assez ardues; elles présentaient plusieurs côtés faibles, mais on y trouvait déjà un talent remarquable d'observation. Tout en s'exerçant sous la direction de Junker dans la pratique de son art, il fit des cours de médecine et de philosophie, et se fixa en 1750 à Altona. Il continua en même temps l'étude de la médecine. Son excellent recueil périodique *le Médecin* et son *Dictionnaire médical* répandirent en Allemagne des idées plus saines sur l'hygiène. Un autre mérite d'Unzer fut de combattre les systèmes exclusifs des mécaniciens et des animistes, et de porter les lumières d'une saine philosophie fondée sur l'anatomie, dans la grande question de la production des sensations et de la formation des idées. On a de lui: *Gedanken vom Einflusse der Seele in ihren Kœrper* (Pensées sur l'influence de l'âme sur le corps); Halle, 1746, in-8°; — *Gedanken vom Schicksale der Gelehrten* (Pensées sur le sort des savants); ibid., 1746, in-8°; — *Gedanken vom Schlafe und den Træumen* (Pensées sur le sommeil et les songes); ibid., 1746, in-8°; — *Abhandlung vom Seufzen* (Dissertation sur les soupirs); ibid., 1746, in-8°; — *Philosophische Betrachtung des menschlichen Kœrpers überhaupt* (Considérations philosophiques sur le corps humain en général); ibid., 1750, in-8°; — *Der Arzt, eine medicinische Wochenschrift* (Le Médecin, revue hebdomadaire médicale); Hambourg, 1759-64, 12 vol. in-8°, réimpr. en 1769 et 1770, et trad. en danois, en suédois et en hollandais; — *Sammlung Kleiner Schriften* (Recueil d'opuscules); Leipzig, 1766-67, 3 vol. in-8°; — *Von der Sinnlichkeit der thierischen Kœrper* (Sur la sensibilité des corps animés); Lunebourg, 1768, in-8°; — *Medicinisches Handbuch* (Manuel de médecine); Hambourg, 1770, 2 vol. in-8°, réimpr. quatre fois à Leipzig, la dernière en 1794; trad. en danois et en hollandais; — *Erste Gründe einer physiologie* (Principes de physiologie); Leipzig, 1770, in-8°; — *Ueber die Ansteckung, besonders der Pocken* (De la Contagion, et surtout de la petite vérole); ibid., 1778, in-8°; — *Einleitung zur Pathologie der ansteckenden Krankheiten* (Introduction à une pathologie des maladies contagieuses); ibid., 1782, in-8°; — divers opuscules, beaucoup de mémoires dans le *Magasin de Hambourg*, dans le *Physikalischer und œkonomischer Patriot*, dont il était le rédacteur en chef.

UNZER (*Jeanne-Charlotte* ZIEGLER, madame), femme du précédent, née à Halle, en 1724, morte à Altona, le 29 janvier 1782. Mariée en 1751 avec le docteur Unzer, elle cultiva avec succès la poésie allemande, et reçut en 1753 de l'université d'Helmstædt une couronne de laurier, et devint membre de plusieurs sociétés savantes. On a d'elle: *Versuch in Scherzgedichten* (Essai de poésie badine); Halle, 1751, in-8°, réimpr. en 1763 et en 1766; — *Grundriss einer Weltweisheit für Frauenzimmer* (Esquisse d'une philosophie à l'usage des femmes); ibid., 1751, 1767, in 8°; — *Versuch in sittlichen und zærtlichen Gedichten* (Essai de poésies morales et tendres); ibid., 1754, 1766, in-8°.

Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*. — Bœrner, *Nachrichten von jetztlebenden Ærtzten*. — *Biogr. méd.*

URBAIN Ier (*Urbanus*, saint), pape, mort le 23 mai 230, à Rome, était fils d'un des principaux habitants de cette ville, nommé Pontianus. Après avoir été employé dans le ministère de l'Église, il succéda, le 13 octobre 222, à Callixte Ier. Il fut enterré près de la voie Appienne, et les Romains conservent ses reliques. Quelques auteurs, sur la foi de ses actes, rapportent qu'ayant refusé de sacrifier aux faux dieux il eut la tête tranchée. On lui attribue une épître et quelques décrets; mais tous ces actes sont supposés. Il eut pour successeur Pontien.

Eusèbe, *Hist. eccles.* — Baronius, *Annales*. — Tillemont, *Mém. eccles.*, t. III.

URBAIN II (*Eudes* ou *Odon*), pape, né en Champagne, mort le 29 juillet 1099, à Rome. Originaire de Lagny ou des environs et patroné par les seigneurs du pays, il fit ses études à Reims, où il eut pour maître saint Bruno. Étant entré dans les ordres, il fut chanoine de la cathédrale de cette ville, puis archidiacre; il passa de là dans le monastère de Cluny, dont il fut bientôt nommé prieur par saint Hugues. C'est en cette qualité qu'il fut envoyé auprès du pape Grégoire VII, qui le nomma cardinal et évêque d'Ostie (1078). Investi de la confiance de celui ci, il prit part à plusieurs des actes importants de son pontificat, bien qu'il fût moins éloigné que lui d'une transaction avec l'empereur d'Allemagne. Lorsqu'il fut élu pape le 12 mars 1088, après la mort de Victor III, il déclara qu'il suivrait les traces de Grégoire VII. La lutte du sacerdoce et de l'Empire durait toujours, et le nouveau pontife avait un rival dans l'anti-pape Guibert nommé par l'empereur Henri IV. Par sa conduite modérée il rallia les Romains à sa cause, et Guibert fut chassé de la ville; mais bientôt l'approche des Impériaux releva le parti de celui-ci, qui rentra à Rome; le reste de ce pontificat fut troublé par des luttes mêlées d'alternatives entre les deux compétiteurs. Malgré sa faiblesse à Rome, Urbain II prenait à l'égard des souverains catholiques le langage altier de Grégoire VII Philippe Ier, roi de France, ayant répudié sa femme Berthe pour épouser Bertrade, déjà mariée au comte d'Anjou, il frappa d'anathème l'évêque de Senlis, qui avait béni ce se-

ariage, et le roi, qui fut excommunié aux
d'Autun et de Clermont. Urbain II s'oc-
rtout de la première croisade, encouragea
'Ermite, et après avoir convoqué le con-
Plaisance en 1094, fit décider dans celui
mont (1095) la grande expédition. De
en Italie, il s'occupa de la querelle du
ce et de l'Empire et des démêlés du saint-
ec l'Église grecque. Au concile de Bari il
t de son savoir théologique, qui lui avait
s valu une grande réputation, pour sou-
ntre les Grecs la fameuse polémique re-
u Saint Esprit. Il eut pour successeur
I. On trouve cinquante neuf lettres d'Ur-
ns les *Conciles* du P. Labbe.

s. *Annales* — Ughelli, *Italia sacra*. — Mi-
'ist. des croisades — Ruinart, sa *Vie* en latin,
Œuvres posthumes de Mabillon.

AIN III (*Alberto* CRIVELLI), pape, né à
u commencement du douzième siècle,
Ferrare, le 19 octobre 1187. Après avoir
idiacre à Bourges et à Milan, il fut nommé
que de cette dernière ville en 1182, et
en 1185. Appelé à succéder à Luce III
embre 1185), il eut bientôt de graves
tions avec l'empereur Frédéric Barbe-
u sujet de ses usurpations sur les terres
omtesse Mathilde avait léguées au saint-
ır la dépouille des évêques morts et sur
us des monastères des filles. L'empereur,
d'excommunication, interdit l'Italie à
sujets. Urbain allait fulminer contre lui
nce lorsqu'il mourut, du chagrin que lui
nouvelle de la prise de Jerusalem par
Grégoire VIII lui succéda.

ite, *Hist. mediol.* — Artaud de Montor, *Hist.*
rains pontifes

AIN IV (*Jacques* ou *Hyacinthe* PAN-
, pape, né à Troyes, en Champagne, mort
e, le 22 octobre 1264. Fils d'un pauvre
ier (*sutor veteramentarius*), il em-
'état ecclésiastique, devint archidiacre
puis à Liége, légat en Poméranie, en
t en Prusse, et en 1252 évêque de Ver-
venait d'être élevé à la dignité de pa-
de Jérusalem par Alexandre IV lorsque
e mourut. Les huit cardinaux assemblés
le désignèrent pour lui succéder, le 29
1. Pendant les trois années de son règne
nta le nombre des cardinaux, s'efforça
tenir la paix entre Alfonse, roi de Cas-
Richard, comte de Cornouailles, qui tous
etendaient à l'Empire d'Allemagne, dé-
guerre à Manfred, roi de Sicile, dont
composée en grande partie de Sarrasins,
t la désolation dans les plus belles con-
l'Italie, et offrit la couronne de Sicile et
s à Charles d'Anjou, frère de Louis IX.
d'abord, Manfred reprit l'offensive, et
me assiéger Rome. Le pape se retira à
, et y institua en 1264 la fête du Saint-
nt, dont il fit composer l'office par
d'Aquin. Une révolte des habitants, qui
voulaient se soustraire à son obéissance, déter-
mina le pape à se faire porter en litière à Pérouse,
où il mourut quelques jours après, laissant une
paraphrase du psaume L, un volume de lettres,
dont 61 parurent dans le *Thesaurus novus anecdotorum*, t. II, des PP. Martène et Du-
rand, et une *Description de la Terre-Sainte*,
dont Adrichomius s'est servi. Il eut Clément IV
pour successeur.

Ciacconi, *Vitæ pontificum roman.* — Ughelli, *Italia sacra*. — Sismondi, *Hist. des républiques ital.* — Grosley,
Ephemérides troyennes de 1761. — Courtalon-Delaistre,
Vie du pape Urbain IV; Troyes, 1782, in-18. — Artaud
de Montor, *Hist. des souverains pontifes*.

URBAIN V (*Guillaume* DE GRIMOARD), pape,
né en 1309, à Grisac (diocèse de Mende), mort
le 19 décembre 1370, à Avignon. Fils de Guil-
laume, seigneur de Grisac, et d'Emphélise de
Sabran, il entra de bonne heure dans l'abbaye
bénédictine de Chirac (Gévaudan), devint doc-
teur en droit canonique et en théologie et pro-
fessa avec succès à Toulouse, à Paris et à Avi-
gnon. Nommé grand vicaire à Clermont et à
Uzès, puis abbé de Saint-Germain d'Auxerre et
de Saint-Victor de Marseille, il fut appelé à Avi-
gnon par Innocent VI, qui l'accrédita près de la
reine Jeanne pour l'assister dans son gouverne-
ment après la mort de Louis de Tarente, son
second mari. Élu le 27 septembre 1362 (1), il
fut couronné le 6 novembre suivant, et montra
dans les huit années de son règne une grande
fermeté. Il réprima les violences et les rapines
de Barnabo Visconti, seigneur de Milan, déter-
mina le roi Jean et Pierre de Lusignan à entre-
prendre une nouvelle croisade, et veilla au main-
tien de la paix entre les Génois et les Vénitiens,
et entre l'archevêque de Salzbourg et Rodolphe,
duc de Bavière. Cédant en 1367 aux prières des
Italiens et aux lettres éloquentes de Pétrarque,
il se rendit à Rome, où il reçut l'année suivante
la visite de l'empereur, de l'impératrice et de la
reine Jeanne, et en 1369 celle de Jean Paléologue,
qui sollicitait des secours contre les Turcs. En
1370, les sollicitations du roi de France et des
cardinaux français le déterminèrent à retourner
à Avignon, où il mourut après quelques jours
d'une fièvre violente. Son corps fut déposé dans
l'église de Saint-Victor à Marseille. Zélé pour les
lettres, ce pontife institua l'académie de Cracovie,
augmenta les priviléges de celle de Bologne, et
fonda à Montpellier un collége pour douze en-
fants du diocèse de Mende. On a de lui plusieurs
traités et l'on trouve quelques-unes de ses lettres
dans le *Thesaurus novus anecdotorum* du
P. Martène. Il eut pour successeur Grégoire XI.

Baluze, *Vitæ pap. avenion.* — Baronius, *Annales*. —
Labbe, t. XI. — Petruccelli, *Hist. des conclaves*.

URBAIN VI (*Bartolommeo* PRIGNANI), pape,
né à Naples, en 1318, mort à Rome, le 15 octobre

(1) Les membres du conclave, craignant que les Ita-
liens ne s'opposassent à son retour en France, atten-
dirent qu'il fût débarqué à Marseille pour lui commu-
niquer le décret d'élection, ce qui eut lieu le 28 octobre
suivant.

UNZER (*Jean-Auguste*), médecin et littérateur allemand, né le 29 avril 1727, à Halle, mort le 2 avril 1799, à Altona. Il était fils d'un perruquier. Il étudia la médecine à l'université de Halle, et s'appliqua à la fois aux doctrines de Stahl et de Boerhaave. Avant d'avoir vingt et un ans et d'être reçu docteur (ce qui eut lieu en 1748), il publia jusqu'à cinq dissertations sur des matières philosophiques et médicales assez ardues ; elles présentaient plusieurs côtés faibles, mais on y trouvait déjà un talent remarquable d'observation. Tout en s'exerçant sous la direction de Junker dans la pratique de son art, il fit des cours de médecine et de philosophie, et se fixa en 1750 à Altona. Il continua en même temps l'étude de la médecine. Son excellent recueil périodique *le Médecin* et son *Dictionnaire médical* répandirent en Allemagne des idées plus saines sur l'hygiène. Un autre mérite d'Unzer fut de combattre les systèmes exclusifs des mécaniciens et des animistes, et de porter les lumières d'une saine philosophie fondée sur l'anatomie, dans la grande question de la production des sensations et de la formation des idées. On a de lui : *Gedanken vom Einflusse der Seele in ihren Kœrper* (Pensées sur l'influence de l'âme sur le corps); Halle, 1746, in-8°; — *Gedanken vom Schicksale der Gelehrten* (Pensées sur le sort des savants); ibid., 1746, in-8°; — *Gedanken vom Schlafe und den Træumen* (Pensées sur le sommeil et les songes); ibid., 1746, in-8°; — *Abhandlung vom Seufzen* (Dissertation sur les soupirs); ibid ; 1746, in-8°; — *Philosophische Betrachtung des menschlichen Kœrpers überhaupt* (Considérations philosophiques sur le corps humain en général); ibid., 1750, in-8°; — *Der Arzt, eine medicinische Wochenschrift* (Le Médecin, revue hebdomadaire médicale); Hambourg, 1759-64, 12 vol. in-8°, réimpr. en 1769 et 1770, et trad. en danois, en suédois et en hollandais; — *Sammlung Kleiner Schriften* (Recueil d'opuscules); Leipzig, 1766-67, 3 vol. in-8°; — *Von der Sinnlichkeit der thierischen Kœrper* (Sur la sensibilité des corps animés); Lunebourg, 1768, in-8°; — *Medicinisches Handbuch* (Manuel de médecine); Hambourg, 1770, 2 vol. in-8°, réimpr. quatre fois à Leipzig, la dernière en 1794; trad. en danois et en hollandais; — *Erste Gründe einer physiologie* (Principes de physiologie); Leipzig, 1770, in-8°; — *Ueber die Ansteckung, besonders der Pocken* (De la Contagion, et surtout de la petite vérole); ibid., 1778, in-8°; — *Einleitung zur Pathologie der ansteckenden Krankheiten* (Introduction à une pathologie des maladies contagieuses); ibid., 1782, in-8°; — divers opuscules, beaucoup de mémoires dans le *Magasin de Hambourg*, dans le *Physikalischer und œkonomischer Patriot*, dont il était le rédacteur en chef.

UNZER (*Jeanne-Charlotte* ZIEGLER, madame), femme du précédent, née à Halle, en 1724, morte à Altona, le 29 janvier 1782. Mariée en 1751 avec le docteur Unzer, elle cultiva avec succès la poésie allemande, et reçut en 1753 de l'université d'Helmstædt une couronne de laurier, et devint membre de plusieurs sociétés savantes. On a d'elle : *Versuch in Scherzgedichten* (Essai de poésie badine); Halle, 1751, in-8°, réimpr. en 1763 et en 1766; — *Grundriss einer Weltweisheit für Frauenzimmer* (Esquisse d'une philosophie à l'usage des femmes); ibid., 1751, 1767, in-8°; — *Versuch in sittlichen und zærtlichen Gedichten* (Essai de poésies morales et tendres); ibid., 1754, 1766, in-8°.

Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*. — Bœrner, *Nachrichten von jetztlebenden Ærtzten*. — *Biogr. méd.*

URBAIN Ier (*Urbanus*, saint), pape, mort le 23 mai 230, à Rome, était fils d'un des principaux habitants de cette ville, nommé Pontianus. Après avoir été employé dans le ministère de l'Église, il succéda, le 13 octobre 222, à Calixte Ier. Il fut enterré près de la voie Appienne, et les Romains conservent ses reliques. Quelques auteurs, sur la foi de ses actes, rapportent qu'ayant refusé de sacrifier aux faux dieux il eut la tête tranchée. On lui attribue une épître et quelques décrets; mais tous ces actes sont supposés. Il eut pour successeur Pontien.

Eusèbe, *Hist. eccles.* — Baronius, *Annales*. — Tillemont, *Mem. eccles.*, t. III.

URBAIN II (*Eudes* ou *Odon*), pape, né en Champagne, mort le 29 juillet 1099, à Rome. Originaire de Lagny ou des environs et patroné par les seigneurs du pays, il fit ses études à Reims, où il eut pour maître saint Bruno. Étant entré dans les ordres, il fut chanoine de la cathédrale de cette ville, puis archidiacre; il passa de là dans le monastère de Cluny, dont il fut bientôt nommé prieur par saint Hugues. C'est en cette qualité qu'il fut envoyé auprès du pape Grégoire VII, qui le nomma cardinal et évêque d'Ostie (1078). Investi de la confiance de celui ci, il prit part à plusieurs des actes importants de son pontificat, bien qu'il fût moins éloigné que lui d'une transaction avec l'empereur d'Allemagne. Lorsqu'il fut élu pape le 12 mars 1088, après la mort de Victor III, il déclara qu'il suivrait les traces de Grégoire VII. La lutte du sacerdoce et de l'Empire durait toujours, et le nouveau pontife avait un rival dans l'anti-pape Guibert nommé par l'empereur Henri IV. Par sa conduite modérée il rallia les Romains à sa cause, et Guibert fut chassé de la ville; mais bientôt l'approche des Impériaux releva le parti de celui-ci, qui rentra à Rome; le reste de ce pontificat fut troublé par des luttes mêlées d'alternatives entre les deux compétiteurs. Malgré sa faiblesse à Rome, Urbain II prenait à l'égard des souverains catholiques le langage altier de Grégoire VII. Philippe Ier, roi de France, ayant répudié sa femme Berthe pour épouser Bertrade, déjà mariée au comte d'Anjou, il frappa d'anathème l'évêque de Senlis, qui avait béni ce se-

ıariage, et le roi, qui fut excommunié aux
ı d'Autun et de Clermont. Urbain II s'oc-
ırtout de la première croisade, encouragea
l'Ermite, et après avoir convoqué le con-
Plaisance en 1094, fit décider dans celui
ıont (1095) la grande expédition. De
en Italie, il s'occupa de la querelle du
ıce et de l'Empire et des démêlés du saint-
ec l'Église grecque. Au concile de Bari il
it de son savoir théologique, qui lui avait
is valu une grande réputation, pour sou-
ontre les Grecs la fameuse polémique re-
u Saint-Esprit. Il eut pour successeur
II. On trouve cinquante neuf lettres d'Ur-
ıns les *Conciles* du P. Labbe.

us, *Annales* — Ughelli, *Italia sacra*. — Mi-
Hist. des croisades. — Ruinart, sa *Vie* en latin,
Œuvres posthumes de Mabillon.

AIN III (*Alberto* CRIVELLI), pape, né à
au commencement du douzième siècle,
Ferrare, le 19 octobre 1187. Après avoir
idiacre à Bourges et à Milan, il fut nommé
que de cette dernière ville en 1182, et
l en 1185. Appelé à succéder à Luce III
embre 1185), il eut bientôt de graves
tions avec l'empereur Frédéric Barbe-
u sujet de ses usurpations sur les terres
omtesse Mathilde avait léguées au saint-
ur la dépouille des évêques morts et sur
nus des monastères des filles. L'empereur,
d'excommunication, interdit l'Italie à
sujets. Urbain allait fulminer contre lui
nce lorsqu'il mourut, du chagrin que lui
ı nouvelle de la prise de Jérusalem par
Grégoire VIII lui succéda.

ıte, *Hist. médiol.* — Artaud de Montor, *Hist.
rains pontifes*

AIN IV (*Jacques* ou *Hyacinthe* PAN-
, pape, né à Troyes, en Champagne, mort
se, le 22 octobre 1264. Fils d'un pauvre
ier (*sutor veteramentarius*), il em-
'état ecclésiastique, devint archidiacre
puis à Liége, légat en Poméranie, en
ı t en Prusse, et en 1252 évêque de Ver-
venait d'être élevé à la dignité de pa-
de Jérusalem par Alexandre IV lorsque
e mourut. Les huit cardinaux assemblés
e le désignèrent pour lui succéder, le 29
61. Pendant les trois années de son règne
enta le nombre des cardinaux, s'efforça
tenir la paix entre Alfonse, roi de Cas-
Richard, comte de Cornouailles, qui tous
etendaient a l'Empire d'Allemagne, dé-
guerre a Manfred, roi de Sicile, dont
composée en grande partie de Sarrasins,
it la désolation dans les plus belles con-
l'Italie, et offrit la couronne de Sicile et
es à Charles d'Anjou, frère de Louis IX.
d'abord, Manfred reprit l'offensive, et
ıne assiéger Rome. Le pape se retira à
, et y institua en 1264 la fête du Saint-
nt, dont il fit composer l'office par
d'Aquin. Une révolte des habitants, qui
voulaient se soustraire à son obéissance, déter-
mina le pape à se faire porter en litière à Pérouse,
où il mourut quelques jours après, laissant une
paraphrase du psaume L, un volume de lettres,
dont 61 parurent dans le *Thesaurus novus
anecdotorum*, t. II, des PP. Martène et Du-
rand, et une *Description de la Terre-Sainte*,
dont Adrichomius s'est servi. Il eut Clément IV
pour successeur.

Ciacconi, *Vitæ pontificum roman.* — Ughelli, *Italia
sacra*. — Sismondi, *Hist. des républiques ital.* — Grosley,
Ephemérides troyennes de 1761. — Courtalon-Delaistre,
Vie du pape Urbain IV; Troyes, 1782, in-12. — Artaud
de Montor, *Hist. des souverains pontifes*.

URBAIN V (*Guillaume* DE GRIMOARD), pape,
né en 1309, à Grisac (diocèse de Mende), mort
le 19 décembre 1370, à Avignon. Fils de Guil-
laume, seigneur de Grisac, et d'Emphélise de
Sabran, il entra de bonne heure dans l'abbaye
bénédictine de Chirac (Gévaudan), devint doc-
teur en droit canonique et en théologie et pro-
fessa avec succès à Toulouse, à Paris et à Avi-
gnon. Nommé grand vicaire à Clermont et à
Uzès, puis abbé de Saint-Germain d'Auxerre et
de Saint-Victor de Marseille, il fut appelé à Avi-
gnon par Innocent VI, qui l'accrédita près de la
reine Jeanne pour l'assister dans son gouverne-
ment après la mort de Louis de Tarente, son
second mari. Élu le 27 septembre 1362 (1), il
fut couronné le 6 novembre suivant, et montra
dans les huit années de son règne une grande
fermeté. Il réprima les violences et les rapines
de Barnabo Visconti, seigneur de Milan, déter-
mina le roi Jean et Pierre de Lusignan à entre-
prendre une nouvelle croisade, et veilla au main-
tien de la paix entre les Génois et les Vénitiens,
et entre l'archevêque de Salzbourg et Rodolphe,
duc de Bavière. Cédant en 1367 aux prières des
Italiens et aux lettres éloquentes de Pétrarque,
il se rendit à Rome, où il reçut l'année suivante
la visite de l'empereur, de l'impératrice et de la
reine Jeanne, et en 1369 celle de Jean Paléologue,
qui sollicitait des secours contre les Turcs. En
1370, les sollicitations du roi de France et des
cardinaux français le déterminèrent à retourner
à Avignon, où il mourut après quelques jours
d'une fièvre violente. Son corps fut déposé dans
l'église de Saint-Victor à Marseille. Zélé pour les
lettres, ce pontife institua l'académie de Cracovie,
augmenta les priviléges de celle de Bologne, et
fonda à Montpellier un collége pour douze en-
fants du diocèse de Mende. On a de lui plusieurs
traités et l'on trouve quelques-unes de ses lettres
dans le *Thesaurus novus anecdotorum* du
P. Martène. Il eut pour successeur Grégoire XI.

Baluze, *Vitæ pap. avenion.* — Baronius, *Annales*. —
Labbe, t. XI. — Petruccelli, *Hist. des conclaves*.

URBAIN VI (*Bartolommeo* PRIGNANI), pape,
né à Naples, en 1318, mort à Rome, le 15 octobre

(1) Les membres du conclave, craignant que les Ita-
liens ne s'opposassent à son retour en France, atten-
dirent qu'il fût débarqué à Marseille pour lui commu-
niquer le décret d'élection, ce qui eut lieu le 28 octobre
suivant.

1389. D'une famille originaire de Pise, il se rendit célèbre en Italie par ses qualités personnelles et ses connaissances en droit canon, et devint évêque d'Acerenza (1363), puis archevêque de Bari (1370). Son élection eut lieu le 8 avril 1378, au milieu de circonstances difficiles. Les Romains, craignant qu'un pape français ne reportât sa résidence à Avignon, entouraient la salle du conclave et réclamaient avec menaces un pape romain. Les cardinaux, et surtout ceux du parti français, ne tardèrent pas à se repentir de leur choix. Irrités des reproches et des invectives que leur adressa le nouveau pontife au sujet de leur conduite scandaleuse, ils se retirèrent au nombre de quinze à Anagni, déclarèrent nulle l'élection d'Urbain VI, comme ayant été faite sous la pression populaire, et élurent Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII. Ainsi commença le grand schisme d'Occident, qui dura cinquante et un ans. Urbain défit une armée que Clément VII avait envoyée contre lui (1379), déposa la reine Jeanne pour avoir donné asile à son adversaire (1380), et donna la couronne de Naples à Charles Durazzo, prince de Hongrie, en réservant toutefois pour son neveu Francesco Prignani plusieurs provinces et un grand nombre de villes et de forteresses. Charles, une fois maître de Naples et délivré de la crainte de Louis d'Anjou, qui venait d'être emporté par la fièvre, retint quelque temps le pape prisonnier, et refusa de démembrer ses États en faveur de Francesco Prignani. Les cardinaux, mécontents, refusèrent d'abord de suivre Urbain à Nocera, et conçurent le projet de s'emparer de sa personne et de lui imposer un curateur. Le pape, informé de cette conjuration, en fit arrêter six, et les donna en garde à son neveu, qui leur fit appliquer deux fois la question. Urbain VI était sur le point de tomber au pouvoir de Charles Durazzo, qui le tenait assiégé depuis sept mois dans le château de Nocera, lorsque l'arrivée des troupes de Lothaire de Souabe et de Raimond de Beauce lui permit de s'échapper et de se retirer à Gênes (23 sept. 1385). Il avait fait massacrer en route l'évêque d'Avila, qui retardait sa fuite. Des six cardinaux qu'il tenait prisonniers cinq furent tués secrètement dans les prisons de Gênes ; le cardinal de Sainte-Cécile fut seul épargné, à la prière du roi d'Angleterre. Mécontent des Genois, qui lui refusaient certains honneurs, le pape se retira à Lucques, puis à Pérouse, où il rassembla une armée pour s'emparer du royaume de Naples. Une chute de cheval le contraignit de s'arrêter à Tivoli, et enfin il accepta l'hospitalité que lui offrirent quelques nobles à Rome, où il mourut, empoisonné, à l'âge de soixante-douze ans. Il fut enseveli au Vatican. Il avait institué la fête de la Visitation de la Vierge et réduit à trente-trois ans l'espace du Jubilé. Boniface IX lui succéda.

Th. de Niem, *Hist. schismatis* — Raynald, *Annales ecclés.* — Giannone, *Istoria civile.* — Artaud de Montor, *Hist. des souverains pontifes.*

URBAIN VII (*Giovanni-Battista* Castagna), pape, né le 4 août 1521, à Rome, mort le 27 septembre 1590, à Monte-Cavallo, près de cette ville. D'une noble famille génoise, il fit ses études à l'université de Bologne, où il fut reçu docteur *in utroque*. Auditeur du cardinal Verallo, son oncle, il devint archevêque de Rossano vers 1553. Après avoir assisté au concile de Trente, il occupa successivement les légations de Fano, de Pérouse et de l'Ombrie, et résida sept ans à Madrid en qualité de nonce. Il fut nommé cardinal le 12 décembre 1583. Élu pape le 15 septembre 1590 à la place de Sixte V, il fut atteint dès le lendemain de la maladie qui, au bout de treize jours de règne, le conduisit au tombeau. Grégoire XIV lui succéda.

Ciacconi, *Vitæ roman. pontif.* — Baronius, *Annales.*

URBAIN VIII (*Maffeo* Barberini), pape, né à Florence, le 26 mars 1568, mort à Rome, le 29 juillet 1644. D'une des plus considérables familles de Florence, il donna dès ses plus jeunes années des marques d'une rare intelligence. Il perdit son père à l'âge de trois ans, et sa mère, après avoir veillé sur son éducation, l'envoya terminer sa philosophie à Rome, chez les jésuites, auprès de son oncle Francesco Barberini, protonotaire apostolique. Reçu docteur à Pise (1588), il fut nommé par Sixte V référendaire de justice, et par Grégoire XIV gouverneur de Fano et protonotaire apostolique. En 1601 Clément VIII l'envoya pour féliciter Henri IV au sujet de la naissance du dauphin, et le nomma archevêque *in partibus* de Nazareth (1604). A cette époque, il revint en France en qualité de nonce ordinaire. Il y fit rappeler les jésuites. Paul V le créa cardinal le 11 septembre 1606, et l'appela à l'archevêché de Spoleto (1608). Élu successeur de Grégoire XV, le 6 août 1623, par l'influence de la France, il obligea les évêques à la résidence, s'efforça de ramener les schismatiques d'Orient, et canonisa la reine Élisabeth de Portugal, Andrea Avellino, Gaétan de Thienne, Félix de Cantalice, François Borgia, Ignace de Loyola et saint Roch. En 1630 il supprima l'ordre des jésuitesses, accorda le titre d'éminence aux cardinaux, et montra personnellement une grande fermeté durant la peste qui ravagea l'Italie. On sait positivement aujourd'hui qu'il traita Galilée avec beaucoup de bienveillance. Comme prince temporel il augmenta le domaine de saint Pierre, entre autres provinces, du duché d'Urbin. Il fit élever le fort Urbain entre Modène et Bologne, fortifia le château Saint-Ange, et fonda le collége de la Propagande. En 1639 il déclara la guerre au duc de Parme. Plusieurs fois il remit en vigueur la bulle *In cœna Domini*, et condamna en 1642 le livre de Jansenius. Il mourut après vingt et un ans de règne, et fut enterré au Vatican. Par la douceur et l'aménité de son caractère, il s'était concilié l'affection de ses sujets et des princes étrangers. Zélé protecteur des

lettres et des arts, il s'entoura de savants, et cultiva lui-même la poésie avec succès. Il parlait l'hébreu et surtout le grec avec une telle élégance qu'il mérita le surnom d'*Abeille attique*. On a de lui : *Rime ;* Rome, 1640, in-12 : recueil de sonnets et d'hymnes ; — *Maffei Barberini Poemata ;* Paris, impr. du Louvre, 1642, in-fol.; outre ses poésies italiennes, on y trouve des hymnes et odes en latin, écrites avec beaucoup de grâce et d'éloquence ; des épigrammes sur divers personnages, des paraphrases sur quelques psaumes et cantiques, etc. Urbain VIII eut pour successeur Innocent X.

Simonini, *Sylvæ urbanianæ, seu Gesta Urbani VIII ;* 1637, in-8°. — Siri, *Memorie recondite.* — Ciacconi, *Vitæ roman. pontif.*, t. IV. — Ranke, *Fürsten und Völker von Süd-Europa*, t. II, — Artaud de Montor, *Hist. des souverains pontif.*, t. V.

URBAN (D') *Voy.* FORTIA D'URBAN.

URCEO (*Antonio*), dit *Codrus* (1), érudit italien, né le 14 août 1446, à Rubiera (Modenais), mort en 1500, à Bologne. Sa famille était originaire d'Orzi-Nuovi, près de Brescia, et avait probablement pris son nom de cette place forte. Son père avait acquis quelque bien en vendant des drogues. Trois maîtres alors célèbres développèrent ses dispositions naturelles : Tibraco, à Modène, Guarini et Luca Riva, à Ferrare. Appelé en 1469 à Forli pour y professer les belles-lettres, il attira autour de lui beaucoup d'élèves, et gagna les bonnes grâces du seigneur du lieu, Pino des Ordelaffi, qui lui confia l'éducation de son fils Sinibaldo. « Il avait beaucoup d'adresse à instruire les enfants, rapporte Niceron ; il les châtiait cependant quelquefois avec excès ; car quoiqu'il eût l'air doux et complaisant, il était très-sévère et fort colère. » On ne dit pas s'il exposait le jeune prince à ces écarts de conduite. Codrus logeait au palais, mais dans une chambre si obscure qu'il avait, même dans le jour, besoin d'une lampe pour étudier. Étant sorti une fois sans l'éteindre, le feu prit à ses papiers et dévora tout ce qu'il possédait. Cet accident, qui lui faisait perdre en un instant le fruit de tant de veilles, le jeta dans un accès de rage indescriptible ; il alla se cacher dans la maison d'un menuisier, et demeura là six mois seul et sans ouvrir un livre. Après la mort de son protecteur et du jeune Sinibaldo, Codrus se rendit à Bologne (1482), et y enseigna avec succès la grammaire et l'éloquence. Bien qu'il eût donné lieu pendant sa vie de douter de son orthodoxie, il revint en mourant à des sentiments religieux, et fut enterré dans le monastère de Saint-Sauveur, à qui il avait légué un magnifique manuscrit byzantin des œuvres de saint Basile. On mit sur son tombeau cette épitaphe ambitieuse, qu'il avait rédigée lui-même, *Codrus eram*. Il était d'humeur bizarre, très-simple dans ses habitudes, cynique même, et son amour-propre le portait à dénigrer sans cesse les savants modernes et à dire d'un ton dédaigneux des plus illustres qu'*ils croyaient savoir*. Cependant il eut pour amis Politien et Alde l'ancien, qui lui dédia le recueil des *Epistolographes grecs*. Les ouvrages de Codrus ont été l'objet de quatre éditions : *Ant. Codri Urcei opera quæ exstant omnia ;* Bologne, 1502, in-fol.; Venise, 1506, in-fol.; Paris, 1515, in-4° ; Bâle, 1540, in-4°. La première, due aux soins de Beroaldo, est très-rare, mais la dernière est la plus complète, et contient quinze discours (1), dix lettres, et plusieurs pièces de vers. Tout cela offre un mélange confus de lieux communs, de plaisanteries grossières et de citations entassées les unes sur les autres, d'une latinité simple, mais sans force et sans élévation. Un extrait fort étendu des écrits de Codrus a été inséré par Saint-Hyacinthe dans les *Mémoires littéraires* (1716, in-8°). Ce savant s'est aussi exercé sur Plaute, et on lui doit le cinquième acte en partie de l'*Aulularia*, impr. à part à Cologne, 1510, in-4° ; à Deventer, 1512, in-4° ; et à Leipzig, 1513, in-fol. On voit quelques notes de lui dans les *Rei rusticæ script.*, édit. 1533. P.

Bianchini, sa *Vie*, à la tête des *Œuvres*. — Righetti, dans *Annali letter. d'Italia*, t. III. — Corniani, dans *Nuova Raccolta caloger.*, t. XXI. — Tiraboschi, *Bibl. modenese*, et *Storia della letter.*, t. VI, 1re partie. — Niceron, *Mémoires*, t. IV. — Clément, *Bibl. curieuse*, t. VII. — Brunet, *Manuel du libraire*.

URFÉ (*Anne* D'), poëte français, né en 1555, dans le Forez, mort en 1621. D'une famille très-ancienne et alliée à des maisons princières, il était le fils aîné de Jacques d'Urfé et de Renée de Savoie (2). Il ne reçut presque aucune instruc-

(1) Ce nom, que les Romains donnaient jadis aux mauvais poëtes, lui vint par hasard. Un jour Pino des Ordelaffi, seigneur de Forli, employa en l'abordant cette formule de politesse : *Mi vi raccomando*. Urceo lui repondit en riant : « Les affaires vont bien, puisque Jupiter se recommande à Codrus. » Telle est la version de Bianchini.

(1) Ces discours (*Sermones*) ont fait commettre à Voltaire une double bévue : les prenant pour des *sermons* d'un religieux qu'il nommait le P. Codret, il en cita un passage licencieux dans son *Appel à toutes les nations*. Instruit de cette erreur par le duc de La Vallière, il la corrigea, et écrivit à ce célèbre bibliophile une longue *Lettre*, dont les méprises littéraires forment l'objet. M. du Roure a donné une analyse des discours de Codrus (*Analecta biblion*, t. Ier, p. 218).

(2) Les auteurs anciens donnent à la famille d'Urfé, appelée primitivement d'Ulphé, une antiquité presque fabuleuse et la font originaire de Souabe. Les historiens modernes ne voient pas de raisons suffisantes pour remonter si loin, et n'en cherchent pas l'origine hors de la France. Sous Charles VII, *Pierre* D'ULPHÉ fut grand maître des arbalétriers de France. Son fils, *Pierre II*, changea le nom d'Ulphé en celui d'Urfé ; il mourut en 1508, après avoir servi avec distinction sous Charles VIII et Louis XII.

Le neveu de Pierre II, *François*, baron d'Oroze, se rendit célèbre par son courage, en combattant avec Bayard contre treize Espagnols qui les avaient défiés.

Le fils de Pierre II, *Claude*, fut ambassadeur de France au concile de Trente, puis à Rome, et gouverneur des enfants de France ; il aima les lettres, et forma dans son château de la Bâtie, près de Montbrison, une riche bibliothèque, dont il reste des débris à la Bibliothèque impériale de Paris. Il mourut en 1558.

Jacques, son fils, qui fut chambellan de Henri II, mourut le 23 octobre 1574, laissant plusieurs fils, parmi lesquels *Anne* et *Honoré*.

Cette famille s'éteignit dans la personne de *Joseph-Marie*, marquis d'Urfé, lieutenant général du Limousin, qui mourut le 13 octobre 1724.

tion. « Je n'entray jamais, dit-il, en collége ni en classe pour estudier, ma mère y contrariant par une opinion féminine, craignant que je ne fusse embabouiné de la secte nouvelle, pour quelques légères responces qu'elle m'avoit ouy faire en mon enfance; au lieu de quoi j'ai passé toute ma jeunesse à la suite de la cour ou des armées (1). » Cependant, si l'on en croit Du Verdier, il avait à peine quinze ans qu'il se faisait déjà remarquer par son talent poétique. En 1574, il succéda à son père dans la charge de bailli du Forez. Lorsque la Ligue s'étendit à sa province, il en devint un des principaux chefs; mais après l'abjuration d'Henri IV il embrassa le parti du roi, et vécut dans la retraite. L'union qu'il avait contractée avec Diane de Châteaumorand ne fut pas heureuse, et l'officialité de Lyon l'annula, sur la demande des deux époux (7 janv. 1598). Anne, ayant obtenu ensuite des dispenses du pape, prit les ordres sacrés (juillet 1603). Le prince Maurice, cardinal de Savoie, le nomma son vicaire général en deçà des monts; le chapitre de Lyon le reçut au nombre de ses chanoines; il eut dans la suite le prieuré de Montverdun, et devint doyen de l'église collégiale de Notre-Dame de Montbrison. Anne d'Urfé a laissé un assez grand nombre de poésies; elles n'offrent rien de bien remarquable, ni pour le fond ni pour la forme, et sont presque toutes restées manuscrites. On les connaît sous les titres suivants : *la Diane*, recueil de cent cinquante sonnets, qu'il composa en l'honneur de sa fiancée; *les Misères de la France*, vingt sonnets écrits en 1575 et 1576; *le Gentilhomme champeistre*; des *Discours*, en vers héroïques; une imitation de *la Jérusalem délivrée*. On trouve imprimé de lui : cinq sonnets de *la Diane*, dans la *Bibl. françoise* de Du Verdier; — *L'Honneur et la vaillance*, dialogues; Lyon, 1592, in-4°; — *Le premier livre des Hymnes*; Lyon, 1608, pet. in-4°.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — A. Bernard, *Les d'Urfé*; Paris, 1839, in-8°.

URFÉ (*Honoré* D'), romancier, frère du précédent, né le 11 février 1568 (et non 1567), à Marseille, mort le 1er juin 1625, à Villefranche, en Piémont. Il fut placé par son parrain, le comte de Tende, dans le collége de Tournon, termina ses études, vers 1584, revint au château de la Bâtie, sur les bords du Lignon, et puisa dans ce beau et calme séjour le goût de la nature qui se refléta plus tard dans ses œuvres. Entraîné dans le parti de la Ligue par l'exemple de ses proches, il demeura fidèle au duc de Nemours, à qui l'unissaient les liens d'une vive amitié et, en même temps, par sa mère, des liens de parenté. Ce prince, ayant pris Montbrison, nomma Honoré son lieutenant général. Celui-ci fit des efforts inutiles pour soutenir son parti. Arrêté à Feurs, en février 1595, il resta prisonnier pendant un mois et demi. A peine libre, il apprit que le duc de Nemours était expirant en Savoie; il se hâta d'aller recevoir ses derniers adieux, et retourna à Montbrison, qu'assiégeait l'armée royale. Il fut de nouveau fait prisonnier, et, comme pour la première fois, on ne peut démêler s'il fut arrêté par les royalistes ou par les ligueurs, auxquels il paraît alors être devenu suspect. C'est pendant cette seconde captivité qu'il commença à écrire les *Epistres morales*. Le parti de la Ligue étant définitivement perdu, il se retira à la cour du duc de Savoie. Peu de temps après, il épousa sa belle-sœur, Diane de Châteaumorand, qui était devenue libre par la dissolution de son mariage avec Anne d'Urfé (1). Il n'avait alors que trente-deux ans; elle en avait sept de plus. Elle était hautaine, orgueilleuse de sa beauté, qui l'avait rendue célèbre, et passait son temps à dissimuler sur ses traits les traces de l'âge. Presque toujours elle portait un masque pour garantir sa figure contre l'air et le soleil; très-souvent elle vivait retirée dans sa chambre, et entourée de grands chiens qui répandaient partout, jusque dans son lit, une saleté insupportable. De tels défauts, unis à l'humeur inconstante d'Honoré, ne pouvaient manquer d'amener la froideur et le dégoût. Les deux époux se séparèrent, mais seulement de corps, et sans formalités légales. Honoré, qui était toujours dans la disgrâce d'Henri IV, soit à cause de la conduite qu'il avait tenue pendant la Ligue, soit à cause des bruits que la médisance faisait courir sur un amour conçu pour lui par Marguerite de Valois, se retira de nouveau dans le Piémont. C'est là qu'il commença *l'Astrée*, dont la première partie parut en 1610 et la dernière en 1612. Devenu dès lors célèbre, il revint quelquefois en France, fit des séjours à Paris, et visita ses terres du Forez, où il possédait le comté de Châteauneuf et le marquisat de Valromey. Cependant, il résidait plus habituellement dans une campagne des environs de Turin. Il y continua la composition de *l'Astrée*, dont la troisième partie, dédiée à Louis XIII, fut publiée en 1619. La quatrième partie fut attendue avec impatience, non-seulement en France mais aussi dans les pays étrangers (2). Honoré n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main, quoiqu'il eût travaillé pendant

(1) Préface des *Hymnes de messire Anne d'Urfé*, dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris, suppl. fr. 193.

(1) On a bâti sur Honoré et Diane un roman d'amour qui ne soutient pas l'examen, puisqu'on les représente comme amants avant le mariage d'Anne d'Urfé, époque où Honoré n'avait guère que six ou sept ans. Le fait est qu'Honoré n'épousa Diane que par intérêt, et pour ne pas laisser sortir de la famille les grands biens qu'elle y avait apportés.

(2) Une lettre datée du *Carrefour de Mercure*, le 10 mars 1625, apprit à l'auteur que vingt-neuf princes ou princesses et dix neuf grands seigneurs ou dames d'Allemagne avaient formé, sous le titre d'*Académie des vrais amants*, une réunion pastorale, dans laquelle chacun d'eux avait le nom d'un des personnages de *l'Astrée*; on le suppliait de prendre celui de *Celadon*, qu'aucun des membres n'avait osé usurper, et on le suppliait de donner enfin la quatrième partie de son roman.

vingt-cinq ans à son œuvre; elle fut publiée plus tard, ainsi que la cinquième, par son secrétaire Baro, qui mêla peut-être quelques traits de sa propre imagination aux manuscrits de l'auteur. Honoré, qui s'était déjà distingué dans les troupes du duc de Savoie, et qui avait été récompensé par les ordres de Saint-Lazare et de l'Annonciade, se trouva à l'avant-garde de l'armée qui prit la Piève, ville de l'État de Gênes (mai 1625); une chute de cheval le força de se retirer à Gênes, d'où il se fit transporter à Villefranche en Piémont, où il mourut, à l'âge de cinquante-sept ans (1).

Le premier des ouvrages d'Honoré d'Urfé qui mérite l'attention a pour titre : *Épistres morales;* Lyon, 1598, in-12, et (avec un 3e livre), 1620, in-12. « L'intérêt réel de ce livre, dit M. Feugère, réside dans l'application des théories philosophiques aux événements de la vie réelle; de là son grand succès, attesté par la publication de huit éditions dans l'espace de quelques années. » Il vaut mieux juger d'Urfé sur *l'Astrée* (2). « Là, il est incontestable qu'il n'a pas été sans action sur les destinées de notre idiome. Le style se déploie d'un mouvement calme et continu, avec assez de largeur, mais aussi sans beaucoup d'éclat. Au premier abord, ce pêle-mêle de noms historiques et mythologiques, d'aventures romanesques et burlesques, de fictions et d'événements reels, etonne dans *l'Astrée* et trouble l'esprit. Cependant, une fois initié à ce monde de chevaliers, de bergères, d'enchanteurs, on finit par y circuler avec aisance, et même avec un certain plaisir. La composition, fort compliquée sans doute, ne manque pas d'unité. » Il y a des caractères bien soutenus, comme ceux de Sylvanire et d'Hylas. Ce qui nous choque le plus aujourd'hui dans cette œuvre, c'est peut-être d'y voir les bergers disserter longuement aux dépens de l'action, et, selon la remarque de Fontenelle, « en pointilleux sophistes », de les entendre dans leurs interminables dialogues parler de tout, et faire intervenir même Platon, avec sa philosophie, assez mal comprise. Mais ces discussions étaient dans le goût de la société française à cette époque. Le succès de *l'Astrée* fut extraordinaire. Les plus pieux évêques, entre autres François de Sales, donnèrent à ce roman une attestation de moralité; cependant, comme le remarque Bayle, on y trouve un langage ou même des peintures trop libres. Ce succès dura longtemps, et sans parler du théâtre, où pendant un grand nombre d'années bien des pièces furent tirées de *l'Astrée*, des esprits délicats se plurent à ses fictions : La Rochefoucauld en était un partisan déclaré; La Fontaine l'avait lu « étant petit garçon », et « sa barbe grisonnant », il y revenait encore. J.-J. Rousseau fit comme La Fontaine. Que penser des *Clefs* de *l'Astrée*, et de ces interprétations qui transforment chaque personnage du roman en un personnage réel et contemporain ? Il est assez difficile de ne pas admettre qu'il y en ait quelques-unes de justes, et que, par exemple, Euric, le chevaleresque roi des Visigoths, ne soit pas Henri IV; mais il y en a beaucoup de forcées et d'invraisemblables, et au premier rang l'interprétation qui fait d'Urfé lui-même Céladon, et de Diane de Châteaumorand, Astrée. L'auteur a protesté à ce sujet (1). On cite parmi les éditions de *l'Astrée* celles de Paris, 1637, 5 vol. in-8°, et de Rouen, 1647, 5 vol. pet in-8°, fig. L'abbé Souchay en publia une où il se permit de rajeunir le style et de retrancher les longueurs; Paris, 1733, 5 vol. in-12. Un anonyme l'a abrégé, sous le titre de *la Nouvelle Astrée* (Paris, 1713, in-12). Ce roman a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, même en finnois (Lyckstadt, 1645, in-4°, fig.).

Les vers d'Honoré d'Urfé, ceux qui se trouvent dans *l'Astrée*, comme ceux qui forment des ouvrages séparés, ont quelquefois un tour facile et un abandon gracieux; mais en général ils lui donnent un rang assez peu élevé parmi les poëtes. Ils ont pour titres : *le Sireine* (2); Paris, 1611, 1618, in 8°; — *la Sylvanire, ou la Morte vive, fable bocagère*, en vers non rimés; Paris, 1625, in-8°; — *la Savoysiade*, poëme inédit dont Rosset a inséré un extrait dans les *Délices de la poésie*; — *Paraphrases des psaumes*, inédit. J. M—R—L

Le Mercure français, juin 1633. — Perrault, *Hommes illustres*, t. II. — Niceron, *Mémoires*, t. VI. — D'Artigny, *Mém. de littér.* t. V. — Aug. Bernard, *les d'Urfé*. — N. Bonafous, *Études sur l'Astrée et sur Honoré d'Urfé*; Paris, 1847, in-8°. — De Loménie, dans la *Revue des deux mondes*, 1er dec. 1853. — Feugère, *Les Femmes poëtes du seizième siècle*, 1860, p. 233. — R. de Chantelauze, *Étude sur les d'Urfé*. — Dunlop, *Hist. of fiction*. — Saint Marc-Girardin, *Cours de littér. dram.*, t. III.

URQUIJO (*Mariano-Luis* DE), homme d'État espagnol, né à Bilbao, le 8 septembre 1768, mort à Paris, le 3 mai 1817. Fils d'un avocat et destiné à suivre la même carrière, il fit ses études à Madrid et à Salamanque. Sur les bancs de l'université il puisa dans la lecture des philosophes français et anglais des idées d'indépendance et de liberté auxquelles il demeura attaché toute sa vie, mais qu'il était dangereux de manifester à cette époque en Espagne. Il osa néanmoins dévoiler les nombreux abus de la législation pénale de son pays et exposer ses tendances libérales dans un remarquable *Discours sur le théâtre espagnol*, publié à la tête de sa

(1) On croit que son corps fut transporte en France et enterré à Bonlieu, sepulture ordinaire de la famille d'Urfe, sur les bords du Lignon.

(2) Ce roman, d'un genre nouveau pour la France avait deja des modèles en Italie et en Espagne : l'*Aminte* du Tasse, le *Pastor fido* de Guarini, l'*Arcadie* de Sannazar, la *Diane* de Montemayor.

(1) Sa femme, dont le souvenir vivait encore dans le cœur d'Honore d'Urfé, au moment où il ecrivit la préface de la 3e partie de *l'Astree*, s'appelait Mlle de La Roche-Turpin.

(2) Et non *la Syrène*, comme on le lit dans des biographies; Sireine est le nom d'un berger.

traduction de *la Mort de César*, tragédie de Voltaire. C'était une attaque directe contre l'inquisition. Cette redoutable institution rendit un décret d'emprisonnement contre son jeune et téméraire adversaire; mais le comte de Florida-Blanca le couvrit de son égide en l'attachant au corps diplomatique, et le comte d'Aranda le fit nommer en août 1792 officier de la première secrétairerie d'État. Les inquisiteurs, contraints à la clémence, convertirent leur décret en quelques pénitences spirituelles. En 1795, Urquijo se rendit à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade, et revint en 1797 pour occuper le poste de premier commis au département des affaires étrangères, dont le portefeuille lui fut confié provisoirement en août 1798 Grâce à la protection de la reine, sa nomination définitive ne se fit pas longtemps attendre, et pendant les deux années qu'il occupa ce ministère il ne cessa de réformer les abus et de protéger les lettres, les arts et l'industrie; il favorisa l'agriculture et la marine, et fit ouvrir de nouveaux canaux pour le commerce de l'intérieur. Le 31 mars 1799 il conclut avec le Maroc un traité de paix et de commerce, et signa, en septembre 1800, avec le général Berthier le traité d'Aranjuez, par lequel l'Espagne cédait à la France Parme, l'île d'Elbe, la Louisiane et six vaisseaux de ligne, en échange du royaume d'Étrurie fondé pour l'infant Louis de Parme. Il usa surtout de son influence près du roi pour arracher à l'inquisition ses priviléges tyranniques. Non content de rappeler ceux qui, comme Olavide (*voy.* ce nom), s'étaient expatriés pour échapper aux persécutions du saint-office, il fit rendre successivement plusieurs ordonnances pour éloigner de Madrid une foule de prêtres et de moines, en les contraignant à résider dans leur diocèse respectif (mars 1799); pour affranchir l'Espagne du tribut considérable qu'elle payait à la cour de Rome à l'occasion des dispenses matrimoniales (5 sept. 1799); pour reconnaître l'indépendance et la liberté des livres, papiers et effets des consuls étrangers résidant dans les ports et villes d'Espagne (11 oct. 1799), et enfin pour retirer au saint-office le droit de faire arrêter personne sans l'autorisation du roi, de maintenir les prisonniers au secret, après leur audition judiciaire, de leur refuser la communication des pièces de procédure, de tenir cachés les noms des accusateurs, etc. On doit encore à Urquijo l'introduction de la vaccine en Espagne et l'abolition de l'esclavage. Il fut le protecteur de Clavijo, traducteur de Buffon, et son appui permit au célèbre Humboldt, auquel sa qualité de protestant suscitait de nombreux obstacles, d'entreprendre son voyage scientifique au Nouveau-Monde. Les intrigues de Godoi le perdirent dans l'esprit du faible Charles IV. En décembre 1800, Urquijo reçut l'ordre de se retirer à Bilbao; mais les inquisiteurs, dont la haine ne trouvait pas sa disgrâce assez complète, obtinrent en mars suivant son incarcération dans un cachot du château de Pampelune; il y fut tenu pendant un an et demi, au secret le plus rigoureux, privé d'encre, de papier, de livres et de lumière. Relâché en octobre 1802, il se retira à Bilbao. En 1804 il intervint avec le général Mazarredo pour apaiser les mouvements de la Biscaye. La prison fut encore cette fois la récompense de son zèle et de son dévouement. Mais, en 1808, Ferdinand VII en montant sur le trône le mit à l'abri de toute poursuite, en déclarant injustes les persécutions dont il avait été l'objet. Urquijo tenta vainement de détourner ce prince de se rendre près de Napoléon à Bayonne. Toutefois, il se rallia bientôt au gouvernement, fut secrétaire de la junte des notables, puis ministre secrétaire d'État. Il essaya de rendre moins insupportable le joug de l'étranger; en 1809 il écrivait au roi Joseph « d'abolir l'odieux et terrible ministère de la police, incompatible avec les idées libérales de S. M. et avec le caractère espagnol ». Après la bataille de Victoria il suivit les Français, séjourna quelque temps à Pau, et se fixa en 1814 à Paris, où il mourut, après une maladie de quelques jours, à l'âge de quarante-huit ans. Il était chevalier de l'ordre de Malte. S. R.

A. de Beraza, *Elogio de Urquijo*; Paris, 1820, in-8°.

URRACA, reine de Léon et de Castille, née en 1081, morte le 7 mars 1126, à Saldaña, bourg de Léon. C'était l'unique enfant légitime d'Alfonse VI, qui l'avait eue de Constance de Bourgogne, la troisième de ses six femmes. A peine âgée de neuf ans, elle épousa Raimond, comte de Galice, fils de Guillaume le Grand, comte de Bourgogne (1090), et à la mort de celui-ci elle donna sa main, pour se conformer au vœu paternel, à Alfonse Ier, roi d'Aragon (1109). Dans la même année elle succéda à son père comme reine de Léon et de Castille; jusque-là elle avait porté le titre de princesse de Galice (*totius Gallæciæ domina*). D'un esprit hautain et avide de domination, Urraca prétendit régner seule et reléguer au second rang son mari, qui de son côté voulait user de ses pouvoirs dans toute leur étendue. De là toutes leurs querelles, dont les détails ont déjà été racontés dans l'article d'ALFONSE Ier. Afin de déjouer d'un coup les intrigues de sa femme, ce prince la fit enlever et conduire comme prisonnière dans le château de Castellar, sous prétexte qu'elle blessait la dignité royale par sa conduite inconvenante. Elle n'y resta pas longtemps, et, mettant à profit la haine traditionnelle des Castillans contre les Aragonais, rallia autour d'elle un parti nombreux, composé des grands et du haut clergé; mais ses troupes, sans discipline et mal commandées par les comtes Garcias et Pedro de Lara, ses amants, furent mises en déroute dans le voisinage de Sepulveda (26 oct. 1110). Cependant l'énergie de l'évêque Diego Gelmirez, que la tradition place aussi sur la

longue liste de ses favoris, lui conserva la Galice; il soutint sans trop de désavantage une bataille sanglante non loin de Léon (1111), et envoya au secours de la reine, assiégée dans Astorga par son mari, une nombreuse armée, qui obligea ce dernier à la retraite. Pendant plusieurs années la guerre civile continua avec fureur, fréquemment interrompue par les incursions des Sarrasins. Urraca perdit de jour en jour de son crédit; ses mœurs licencieuses, les faveurs dont elle comblait ses amants, son ambition effrénée lui aliénèrent tous ses partisans, d'abord le fougueux évêque de Saint-Jacques, Diego; puis sa sœur consanguine, Thérèse, comtesse de Portugal, et les grands de Castille; enfin jusqu'au fils qu'elle avait eu de son premier mari, Alfonse-Raimond, qui avait été proclamé roi en 1110 et dont elle avait la tutelle. Sa mort, arrivée subitement, rendit le repos à l'Espagne; mais il se passa un long temps avant que les maux causés par sa tyrannie fussent réparés. A l'exception du courage, Urraca ne possédait aucune des qualités nécessaires pour gouverner. Elle régna en despote et avec toutes les faiblesses de la femme. En vain les historiens modernes ont tenté de pallier ses folles entreprises et ses amours criminelles; on ne peut nier qu'elle n'ait mis pendant près de vingt ans l'Espagne à feu et à sang pour retenir dans ses mains un pouvoir qui appartenait de droit à son mari d'abord, à son fils ensuite.

Hist. Compostell., c. 107, 108, 113-117. — *Chron. Alfons. imper.* — Florez, *Memorias de las reynas catholicas*, t. I[er], p. 280. — Rodrigue de Tolède, lib. VII. — Paquis et Dochez, *Hist. d'Espagne*.

URSICIN ou **URSIN** (*Ursicinus*), antipape. Il était diacre de l'Église romaine lorsqu'en 366 il fut opposé par sa faction à Damase I[er], qui venait de succéder au pape Libère. Les deux partis en vinrent aux mains; un grand nombre de chrétiens furent tués, et Prétextat, gouverneur de Rome, dut exiler Ursin à Calogni pour rétablir la paix. Cédant aux sollicitations des partisans de l'antipape, l'empereur Valentinien I[er] permit à Ursin de rentrer dans Rome (381); mais les troubles qui se renouvelèrent à cette occasion le contraignirent deux mois après à revenir sur sa détermination. En 384, à la mort de Damase, Ursin essaya de faire renaître ses prétentions à la papauté; mais les évêques élurent Sirice à l'unanimité et, le 23 février 385, Valentinien condamna l'antipape à un bannissement perpétuel.

Platina, *De vitis pontificum*. — Du Pin, *Bibliot. des aut. eccles.*

URSINS (JOUVENEL DES), nom d'une famille française originaire de la Champagne. *Jouvenel*, *Juvenal*, *Juvenal*, sont les diverses formes qui servirent à la désigner lorsqu'elle sortit de l'obscurité, au quatorzième siècle. D'autre part, le nom d'Orsini (en français *des Ursins*) est celui de diverses familles de l'Italie, une entre autres très-puissante à Rome. *Neapoleone* Orsini fut chanoine de Paris vers 1280, cardinal en 1286 et mourut à Avignon, en 1342 (1). En 1418 *Jordano degli* Orsini, évêque d'Albano, cardinal, légat du saint-siége, vint en France, passa par Troyes, et prit part aux congrès de Charenton près de Paris et de la Tombe. A cette occasion, le prélat romain fut très-vraisemblablement en rapport avec Jean I[er] Jouvenel (*voy.* ci-après). En 1415 ce dernier, originaire de Troyes (2), possédait à Paris un hôtel connu dès cette époque, dit-on, et depuis, sous le nom d'hôtel des Ursins (3). Il n'existe donc aucun rapport réel, ou du moins prouvé, entre l'origine des Jouvenel ou Juvénal des Ursins et les Orsini d'Italie. Cependant Jean II Jouvenel affirma hardiment cette communauté d'origine, en se fondant sur des allégations évidemment fictives ou erronées, si ce n'est mensongères. Cette fable, d'ailleurs, fut mise en circulation avec le concours et l'adhésion des Orsini eux-mêmes. A partir de cette époque, c'est-à-dire vers 1432, cette prétendue communauté de source fut admise par les deux familles. Les Jouvenel des Ursins et les Orsini d'Italie revendiquaient le même nom, et portèrent, à quelque variante ou brisure près, les mêmes armes (4). La famille de France s'éteignit dans la personne de *François* JOUVENEL DES URSINS, marquis de Trainel, ambassadeur, maréchal de camp, etc., mort en Champagne, le 9 octobre 1650, sans postérité directe, et ayant substitué son nom, ses armes et ses biens à François de Harville, son petit-neveu. A. V. V.

Grosley, *Mémoires sur Troyes*, t. I, p. 368. — *Longueruana*, p. 217. — Sansovino, *Degli huomini della casa Orsina*, Venise, 1562, in-fol., et l'*Historia di casa Orsina*, Venise, 1565, in-fol. — Armoires Baluze, t. 59.

(1) Cabinet des titres, au mot *Ursins*. Liste des chanoines de N.-D., L. L. 180, fol. 146, v°; L. L. 416, fol. 185, v°.

(2) *Jean* JOUVENEY ou JOUVENEL, père (?) de Jean I[er], figure dans un acte de 1360, relatif aux ôtages du roi Jean, parmi les quatre-vingts notables de Troyes qui prirent part à la délibération. Il fut conseiller de ville en 1369. Le premier titre dans lequel on voit paraître ce surnom pour nos Jouvenel est une délibération capitulaire de N.-D. de Paris, qui admet « vénérable homme M[e] *Jacques Juvenal des Ursins*, le 18 avril 1444, comme archidiacre de la cathédrale ». (Comment, dans Mélin, Dupuy, 673, pièce 84, L. L. 218, p. 77.)

(3) *Religieux de Saint-Denis*, in-4°, t. VI, p. 209, 281. Monstrelet, éd. d'Arcq, t. II, p. 256. On ne voit pas toutefois que Jean ait porté lui-même ce surnom. L'hôtel était sis près le val de Glatigny. En 1396 il s'appelait la maison de l'*Image Sainte-Catherine*, à cause de son enseigne, et fut vendu par Guill. d'Hermanville, écuyer, à Jean le Picard, avocat au parlement. Godefroy (*Charles VI*, p. 801), sur la foi de papiers domestiques fournis par la famille des Ursins, a le premier allégué que la ville de Paris avait donné cet hôtel à Jean I[er] en récompense de ses services. Cette donation aurait donc eu lieu de 1396 à 1418. Mais on n'en trouve aucune trace authentique. (Communication de M. Ad. Berty, sous-chef du bureau hist. à la préfecture de la Seine.)

(4) Le nom d'*Urso* fut plus d'une fois porté dans la famille *Orsini*, qui avait des *ours* pour supports. Certains généalogistes pensent qu'*Orsini* est la métalepse de *Rosini*, et se fondent sur le blason de la famille, qui est : bandé d'argent et de gueules de six pièces au chef d'argent chargé d'une rose de gueules boutonnée d'or, soutenu d'une fasce en devise (fasce diminuée) d'or. Ils se rattachaient aussi aux *Rosemberg* d'Allemagne.

traduction de *la Mort de César*, tragédie de Voltaire. C'était une attaque directe contre l'inquisition. Cette redoutable institution rendit un décret d'emprisonnement contre son jeune et téméraire adversaire; mais le comte de Florida-Blanca le couvrit de son égide en l'attachant au corps diplomatique, et le comte d'Aranda le fit nommer en août 1792 officier de la première secrétairerie d'État. Les inquisiteurs, contraints à la clémence, convertirent leur décret en quelques pénitences spirituelles. En 1795, Urquijo se rendit à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade, et revint en 1797 pour occuper le poste de premier commis au département des affaires étrangères, dont le portefeuille lui fut confié provisoirement en août 1798 Grâce à la protection de la reine, sa nomination définitive ne se fit pas longtemps attendre, et pendant les deux années qu'il occupa ce ministère il ne cessa de réformer les abus et de protéger les lettres, les arts et l'industrie; il favorisa l'agriculture et la marine, et fit ouvrir de nouveaux canaux pour le commerce de l'intérieur. Le 31 mars 1799 il conclut avec le Maroc un traité de paix et de commerce, et signa, en septembre 1800, avec le général Berthier le traité d'Aranjuez, par lequel l'Espagne cédait à la France Parme, l'île d'Elbe, la Louisiane et six vaisseaux de ligne, en échange du royaume d'Étrurie fondé pour l'infant Louis de Parme. Il usa surtout de son influence près du roi pour arracher à l'inquisition ses priviléges tyranniques. Non content de rappeler ceux qui, comme Olavide (*voy.* ce nom), s'étaient expatriés pour échapper aux persécutions du saint-office, il fit rendre successivement plusieurs ordonnances pour éloigner de Madrid une foule de prêtres et de moines, en les contraignant à résider dans leur diocèse respectif (mars 1799); pour affranchir l'Espagne du tribut considérable qu'elle payait à la cour de Rome à l'occasion des dispenses matrimoniales (5 sept. 1799); pour reconnaître l'indépendance et la liberté des livres, papiers et effets des consuls étrangers résidant dans les ports et villes d'Espagne (11 oct. 1799), et enfin pour retirer au saint-office le droit de faire arrêter personne sans l'autorisation du roi, de maintenir les prisonniers au secret, après leur audition judiciaire, de leur refuser la communication des pièces de procédure, de tenir cachés les noms des accusateurs, etc. On doit encore à Urquijo l'introduction de la vaccine en Espagne et l'abolition de l'esclavage. Il fut le protecteur de Clavijo, traducteur de Buffon, et son appui permit au celèbre Humboldt, auquel sa qualité de protestant suscitait de nombreux obstacles, d'entreprendre son voyage scientifique au Nouveau-Monde. Les intrigues de Godoï le perdirent dans l'esprit du faible Charles IV. En décembre 1800, Urquijo reçut l'ordre de se retirer à Bilbao; mais les inquisiteurs, dont la haine ne trouvait pas sa disgrâce assez complète, obtinrent en mars suivant son incarcération dans un cachot du château de Pampelune; il y fut tenu pendant un an et demi, au secret le plus rigoureux, privé d'encre, de papier, de livres et de lumière. Relâché en octobre 1802, il se retira à Bilbao. En 1804 il intervint avec le général Mazarredo pour apaiser les mouvements de la Biscaye. La prison fut encore cette fois la récompense de son zèle et de son dévouement. Mais, en 1808, Ferdinand VII en montant sur le trône le mit à l'abri de toute poursuite, en déclarant injustes les persécutions dont il avait été l'objet. Urquijo tenta vainement de détourner ce prince de se rendre près de Napoléon à Bayonne. Toutefois, il se rallia bientôt au gouvernement, fut secrétaire de la junte des notables, puis ministre secrétaire d'État. Il essaya de rendre moins insupportable le joug de l'étranger; en 1809 il écrivait au roi Joseph « d'abolir l'odieux et terrible ministère de la police, incompatible avec les idées libérales de S. M. et avec le caractère espagnol ». Après la bataille de Victoria il suivit les Français, séjourna quelque temps à Pau, et se fixa en 1814 à Paris, où il mourut, après une maladie de quelques jours, à l'âge de quarante-huit ans. Il était chevalier de l'ordre de Malte. S. R.

A. de Beraza, *Elogio de Urquijo*; Paris, 1820, in-8°.

URRACA, reine de Léon et de Castille, née en 1081, morte le 7 mars 1126, à Saldaña, bourg de Léon. C'était l'unique enfant légitime d'Alfonse VI, qui l'avait eue de Constance de Bourgogne, la troisième de ses six femmes. A peine âgée de neuf ans, elle épousa Raimond, comte de Galice, fils de Guillaume le Grand, comte de Bourgogne (1090), et à la mort de celui-ci elle donna sa main, pour se conformer au vœu paternel, à Alfonse Ier, roi d'Aragon (1109). Dans la même année elle succéda à son père comme reine de Léon et de Castille; jusque-là elle avait porté le titre de princesse de Galice (*totius Gallæciæ domina*). D'un esprit hautain et avide de domination, Urraca prétendit régner seule et reléguer au second rang son mari, qui de son côté voulait user de ses pouvoirs dans toute leur étendue. De là toutes leurs querelles, dont les détails ont déjà été racontés dans l'article d'ALFONSE Ier. Afin de déjouer d'un coup les intrigues de sa femme, ce prince la fit enlever et conduire comme prisonnière dans le château de Castellar, sous prétexte qu'elle blessait la dignité royale par sa conduite inconvenante. Elle n'y resta pas longtemps, et, mettant à profit la haine traditionnelle des Castillans contre les Aragonais, rallia autour d'elle un parti nombreux, composé des grands et du haut clergé; mais ses troupes, sans discipline et mal commandées par les comtes Garcias et Pedro de Lara, ses amants, furent mises en déroute dans le voisinage de Sepulveda (26 oct. 1110). Cependant l'énergie de l'évêque Diego Gelmirez, que la tradition place aussi sur la

longue liste de ses favoris, lui conserva la Galice; il soutint sans trop de désavantage une bataille sanglante non loin de Léon (1111), et envoya au secours de la reine, assiégée dans Astorga par son mari, une nombreuse armée, qui obligea ce dernier à la retraite. Pendant plusieurs années la guerre civile continua avec fureur, fréquemment interrompue par les incursions des Sarrasins. Urraca perdit de jour en jour de son crédit; ses mœurs licencieuses, les faveurs dont elle comblait ses amants, son ambition effrénée lui aliénèrent tous ses partisans, d'abord le fougueux évêque de Saint-Jacques, Diego; puis sa sœur consanguine, Thérèse, comtesse de Portugal, et les grands de Castille; enfin jusqu'au fils qu'elle avait eu de son premier mari, Alfonse-Raimond, qui avait été proclamé roi en 1110 et dont elle avait la tutelle. Sa mort, arrivée subitement, rendit le repos à l'Espagne; mais il se passa un long temps avant que les maux causés par sa tyrannie fussent réparés. A l'exception du courage, Urraca ne possédait aucune des qualités nécessaires pour gouverner. Elle régna en despote et avec toutes les faiblesses de la femme. En vain les historiens modernes ont tenté de pallier ses folles entreprises et ses amours criminelles; on ne peut nier qu'elle n'ait mis pendant près de vingt ans l'Espagne à feu et à sang pour retenir dans ses mains un pouvoir qui appartenait de droit à son mari d'abord, à son fils ensuite.

Hist. Compostell., c. 107, 108, 113-117. — *Chron. Alfons. imper.* — Florez, *Memorias de las reynas catholicas*, t. Ier, p. 230. — Rodrigue de Tolède, lib. VII. — Paquis et Dochez, *Hist. d'Espagne*.

URSICIN ou **URSIN** (*Ursicinus*), antipape. Il était diacre de l'Église romaine lorsqu'en 366 il fut opposé par sa faction à Damase Ier, qui venait de succéder au pape Libère. Les deux partis en vinrent aux mains; un grand nombre de chrétiens furent tués, et Pretextat, gouverneur de Rome, dut exiler Ursin à Calogni pour rétablir la paix. Cédant aux sollicitations des partisans de l'antipape, l'empereur Valentinien Ier permit à Ursin de rentrer dans Rome (381); mais les troubles qui se renouvelèrent à cette occasion le contraignirent deux mois après à revenir sur sa détermination. En 384, à la mort de Damase, Ursin essaya de faire renaître ses prétentions à la papauté; mais les évêques élurent Sirice à l'unanimité et, le 23 février 385, Valentinien condamna l'antipape à un bannissement perpétuel.

Platina, *De vitis pontificum*. — Du Pin, *Bibliot. des aut. eccles.*

URSINS (JOUVENEL DES), nom d'une famille française originaire de la Champagne. *Jouvenel, Juvenel, Juvenal*, sont les diverses formes qui servirent à la désigner lorsqu'elle sortit de l'obscurité, au quatorzième siècle. D'autre part, le nom d'Orsini (en français *des Ursins*) est celui de diverses familles de l'Italie, une entre autres très-puissante à Rome. *Neapoleone* Orsini fut chanoine de Paris vers 1280, cardinal en 1285 et mourut à Avignon, en 1342 (1). En 1418 *Jordano degli* Orsini, évêque d'Albano, cardinal, légat du saint-siége, vint en France, passa par Troyes, et prit part aux congrès de Charenton près de Paris et de la Tombe. A cette occasion, le prélat romain fut très-vraisemblablement en rapport avec Jean Ier Jouvenel (*voy.* ci-après). En 1415 ce dernier, originaire de Troyes (2), possédait à Paris un hôtel connu dès cette époque, dit-on, et depuis, sous le nom d'hôtel des Ursins (3). Il n'existe donc aucun rapport réel, ou du moins prouvé, entre l'origine des Jouvenel ou Juvénal des Ursins et les Orsini d'Italie. Cependant Jean II Jouvenel affirma hardiment cette communauté d'origine, en se fondant sur des allégations évidemment fictives ou erronées, si ce n'est mensongères. Cette fable, d'ailleurs, fut mise en circulation avec le concours et l'adhésion des Orsini eux-mêmes. A partir de cette époque, c'est-à-dire vers 1432, cette prétendue communauté de source fut admise par les deux familles. Les Jouvenel des Ursins et les Orsini d'Italie revendiquaient le même nom, et portèrent, à quelque variante ou brisure près, les mêmes armes (4). La famille de France s'éteignit dans la personne de *François* JOUVENEL DES URSINS, marquis de Trainel, ambassadeur, maréchal de camp, etc., mort en Champagne, le 9 octobre 1650, sans postérité directe, et ayant substitué son nom, ses armes et ses biens à François de Harville, son petit-neveu. A. V. V.

Grosley, *Memoires sur Troyes*, t. I, p. 366. — *Longueruana*, p. 217. — Sansovino, *Degli huomini della casa Orsina*, Venise, 1562, in-fol., et l'*Historia di casa Orsina*, Venise, 1565, in-fol. — Armoires Baluze, t. 59.

(1) Cabinet des titres, au mot *Ursins*. Liste des chanoines de N.-D., L. L. 189, fol. 148, v°; L. L. 416, fol. 108, v°.

(2) *Jean* JOUVENEY ou JOUVENEL, père (?) de Jean Ier, figure dans un acte de 1366, relatif aux ôtages du roi Jean, parmi les quatre-vingts notables de Troyes qui prirent part à la délibération. Il fut conseiller de ville en 1369. Le premier titre dans lequel on voit paraître ce surnom pour nos Jouvenel est une délibération capitulaire de N.-D. de Paris, qui admet « vénérable homme Me *Jacques Juvenal des Ursins*, le 18 avril 1441, comme archidiacre de la cathédrale ». (Camusat, dans Mss. Dupuy, 673, pièce 84, L. L. 218, p. 77.)

(3) *Religieux de Saint-Denis*, in-4°, t. VI, p. 202, 251. Monstrelet, ed. d'Arcq, t. II, p. 256. On ne voit pas toutefois que Jean ait porte lui-même ce surnom. L'hôtel était sis près le val de Glatigny. En 1306 il s'appelait la maison de l'*Image Sainte-Catherine*, à cause de son enseigne, et fut vendu par Guill. d'Hermanville, écuyer, à Jean le Picard, avocat au parlement. Godefroy (*Charles VI*, p. 801), sur la foi de papiers domestiques fournis par la famille des Ursins, a le premier allégué que la ville de Paris avait donné cet hôtel à Jean Ier en récompense de ses services. Cette donation aurait donc eu lieu de 1396 à 1418. Mais on n'en trouve aucune trace authentique. (Communication de M. Ad. Berty, sous-chef du bureau hist. à la préfecture de la Seine.)

(4) Le nom d'*Urso* fut plus d'une fois porté dans la famille *Orsini*, qui avait des *ours* pour supports. Certains généalogistes pensent qu'*Orsini* est la metalepse de *Rosini*, et se fondent sur le blason de la famille, qui est : bandé d'argent et de gueules de six pièces au chef d'argent chargé d'une rose de gueules boutonnée d'or, soutenu d'une fasce en devise (fasce diminuée) d'or. Ils se rattachaient aussi aux *Rosemberg* d'Allemagne.

fol. 294. — Armorial du hérault Berry, Ms. fr. 4985, fol. 13, v°, et 171. — Anselme, *Hist. généal.*, au mot JOUVENEL. — Acte faux qui rattache les *Ursins* aux *Orsini*, fabriqué en 1445, à la requête de Jean II, dans Godefroy, *Charles VI*, p. 673. — Boutiot, *Hist. de l'instr. publ. à Troyes*; 1864, in-8°.

URSINS (*Jean Ier* JOUVENEL, appelé rétrospectivement DES), né vers 1360, mort le 1er avril 1431, à Poitiers. Selon toute apparence, il appartenait à l'une de ces familles champenoises qui, vers la première moitié du quatorzième siècle, favorisées par la loi ou coutume locale, s'élevèrent de la glèbe, ou de la servitude, à la classe privilégiée, soit par les richesses acquises dans le commerce ou l'industrie, soit par l'instruction et la carrière cléricale. Son père, natif de Troyes, avait épousé la fille de Thibaut, baron d'Acenay, vicomte de Troyes. Jean Ier acquit de bonne heure ou peut être hérita de son père la baronnie de Trainel en Champagne. Après avoir fait ses études élémentaires, il se rendit à l'université d'Orléans, où il prit ses degrés en droit civil; puis vint s'instruire en droit canon à l'université de Paris, et devint successivement conseiller au Châtelet (8 janv. 1381), puis avocat au parlement. Le 20 juin 1386, il épousa Michelle de Vitry, appartenant à une famille de robe très-influente à Paris. En 1388, le gouvernement de Charles VI, exercé principalement par Jean Le Mercier, seigneur de Noviant, oncle de Michelle, voulut réorganiser la prévôté des marchands, charge jadis élective, et qui avait été mise en la main du roi par suite de la révolte des Maillotins. Jean Jouvenel fut choisi pour la remplir, et ne tarda pas à déployer un zèle actif et éclairé pour les grands intérêts qui lui étaient commis. La navigation commerciale de la Seine contribuait pour une part essentielle à la prospérité de la ville. Jouvenel entreprit une suite de procès qu'il gagna, contre les Rouennais et contre des hanses commerciales qui avaient empiété sur les droits des *marchands de l'eau* de Paris. De plus, le cours de la Marne et autres affluents s'était hérissé de moulins, de constructions diverses, qui barraient ou retardaient les arrivages destinés à la métropole. Jouvenel imagina l'expropriation légale pour cause d'utilité publique. Muni d'un mandement royal, adressé à lui-même, il envoya trois cents « compagnons », ou manouvriers, qui dans une seule nuit « rompirent et abattirent tous lesdits empeschements ». Ceux qui eurent à subir cette exécution durent se résigner à recevoir une indemnité, calculée au denier dix, c'est-à-dire égale à dix ans de revenu. En 1392, les seigneurs de Noviant et de la Rivière, patrons de Jouvenel, furent persécutés par le duc de Bourgogne. Jetés en prison, ils durent la conservation de leurs jours aux mesures habiles et à l'éloquente défense que leur prêta le prévôt des marchands. Jouvenel entra lui-même alors dans le conseil de Louis, duc d'Orléans, et subit à son tour les coups de ses adversaires. Il fut décrété d'accusation par les Bourguignons et ajourné devant le roi, à Vincennes. Trente faux témoins avaient été subornés et devaient déposer contre lui. Deux commissaires, chargés de l'information, allèrent boire au cabaret dit *de l'Échiquier*, et y laissèrent tomber, dans leur ivresse, cette pièce importante. L'hôtelier, qui était ami du prévôt, la recueillit, et vint à minuit la lui apporter, à l'hôtel de ville. Jouvenel, ainsi instruit des charges de l'accusation, se rendit en présence du souverain. Son honnêteté, sa parole habile triomphèrent. Adversaire déclaré des bouchers et des cabochiens, il s'employa pour la paix, essayant de concilier les rivalités antagonistes et favorisant la cause de la monarchie, contre les Bourguignons et les Anglais. En 1400 il résigna son office de prévôt, et fut élu avocat et conseiller du roi au parlement. En 1408, après l'assassinat de Louis, duc d'Orléans, l'avocat du roi fit déférer le gouvernement à la reine. Il favorisa la tenue de cette séance solennelle où Valentine de Milan vint demander justice contre les meurtriers de son époux.

En 1412, il contribua à la condamnation du duc de Lorraine, qui s'était associé à l'insubordination des princes et à l'anarchie. Mis à rançon de deux mille écus, lors de la fameuse émeute des cabochiens, il prit bientôt contre eux l'avantage, et devint chancelier du dauphin, duc de Guienne. Là, comme ailleurs, les brigues, l'intérêt personnel, les intrigues de cour, l'égoïsme et l'avidité dominaient. Un matin, le chancelier se vit apporter des mandements ou mandats financiers, au nom du prince, « montans jusques à la somme de soixante à quatrevingt mille escuz ». Il refusa de les sceller, et en référa au dauphin, qui condescendit à ses représentations. Mais le duc de Berry, intéressé dans cette affaire, intervint; et, quelques jours après, Jean Jouvenel, destitué de son office, était remplacé par Martin Gouge de Charpaigne, évêque de Chartres, créature et déjà chancelier du duc de Berry. Les succès des Bourguignons s'accrurent dès lors, et portèrent préjudice au courageux conseiller de la couronne.

Cependant Jouvenel avait vu s'agrandir sa fortune. « Il possédoit bien 2,000 fr. de rentes et de revenu, avoit belles places et maisons en France, Brie et Champagne. » Son hôtel « estoit garni de meubles qui pouvoient bien valoir de quinze à seize mille escuz en toutes choses. » Dans la nuit du 29 au 30 mai 1418, les Bourguignons s'emparèrent de la capitale. Jouvenel, proscrit, s'enfuit à la hâte. Il dut son salut au nouveau prévôt de Paris, nommé Gui de Bar, à qui lui-même avait antérieurement sauvé la vie. Il suivit le dauphin en Berry, devint président au parlement de Poitiers, puis du parlement de Toulouse, et revint à Poitiers, où il mourut. Seize enfants avaient été le fruit de son mariage; onze existaient en 1418 et vivaient encore en 1445, époque où Jean II Juvénal des Ursins fit exé-

cuter le tableau célèbre qui représente le prévôt des marchands accompagné de sa femme, entouré ou suivi de ses sept fils et quatre filles. Ce tableau de famille, qui est à la fois un précieux monument de l'histoire et de l'art, se conserve aujourd'hui au musée du Louvre. Les galeries de Versailles renferment en outre la statue funéraire, en pierre peinte, et à genoux, de Jean Ier ainsi que celle de sa femme. Enfin, la statue moderne du prévôt des marchands figure parmi celles qui décorent extérieurement l'hôtel de ville de Paris.

Nous pouvons indiquer deux opuscules qui ont pour auteur Jean Ier Jouvenel; savoir : *Harangues et propositions faictes par plusieurs docteurs en théologie, et par Me Jean Juvenal des Ursins, en* 1406; copie du dix-septième siècle, Ms. 870, Saint-Germain français, f° 179 et suiv.; — *Arrêt du parlement de Paris, du 1er août* 1412, *contre Charles II, duc de Lorraine, et avec les remarques qu'y a faites Jean Juvénal des Ursins*; Paris, 1634, in-8°. A. V. V.

Chronique de Juvénal des Ursins, dans Godefroy, *Recueil de Charles VI*, 1653, in-fol. — *Religieux de Saint-Denis*. — Grosley, Anselme, déjà cités. — *Gallia christiana*, t. II, col. 1199, E. — Vaissète, *Hist. du Languedoc*, anno 1486. — Cabinet des titres, dossiers, *Jouvenel*, *Ursins*, *Vitry*.

URSINS (*Jean II* Jouvenel ou Juvénal des), fils du précédent, prélat et historien, né à Paris, le 23 novembre 1388, mort à Reims, le 14 juillet 1473. Comme son père, il fit ses études de droit aux écoles d'Orléans et de Paris. Docteur *in utroque jure*, il fut nommé dès 1416 maître des requêtes de l'hôtel. Deux ans après il vit les biens de sa famille confisqués, et suivit ses parents dans l'exil. Le 28 août 1425 il devint avocat général du roi au parlement de Charles VII, qui se tenait à Poitiers. En 1431 il perdit l'auteur de ses jours, et se conduisit vis-à-vis de ses frères et sœurs non-seulement en frère, mais en père. Quoique célibataire, il perpétua dans sa race et pour les siens l'esprit de famille, l'ambition, le goût de s'étendre et d'acquérir; il déploya de véritables talents politiques et littéraires. Mais il ne manifesta ni la hauteur de vues, ni le désintéressement, ni la générosité de caractère dont il avait eu sous les yeux le modèle. Jean II choisit la carrière ecclésiastique, et colloqua ses frères soit, comme lui, dans l'Église, soit dans les postes les plus lucratifs de l'État. Pour lui, il se tint en dehors du mouvement et de la responsabilité des affaires publiques, se contentant de les faire gérer au grand profit de sa famille, par ses proches, et se renfermant dans une situation éminente, inviolable et sacrée à la fois. Après avoir été à la fois archiprêtre de Carmaing (province de Toulouse) et doyen d'Avranches, sans mettre le pied dans ces diocèses, il fut nommé en 1431 évêque de Beauvais et pair de France.

Durant son séjour à Poitiers, il rédigea la *Chronique de Charles VI*. Cet ouvrage, compilé, en partie, des chroniques de Saint-Denis, s'appuie également sur les souvenirs que Jean II recueillit de la bouche ou de la succession de son père. C'est une des sources d'information historique les plus valables pour l'étude de cette période. Mais un intérêt personnel a guidé aussi, sensiblement, la plume de l'auteur. Jean II n'a pas mis son nom à cette œuvre, et il a eu même recours à une étrange fiction pour donner le change au lecteur sur l'identité de sa personne (1).

Au quinzième siècle la hiérarchie de la naissance présidait, comme principe, au classement des individus dans la hiérarchie sociale. Il semblait indécent que les hautes charges de l'État fussent remplies par des hommes qui ne descendaient pas d'une race *ancienne et d'épée*. Aussi Jean II mit-il son industrie à se rattacher à une race antique et lointaine. Pour commettre cette fraude il s'acquit la complaisante adhésion des Orsini d'Italie : ceux-ci en effet, grâce à la nuance distinctive d'appréciation qui caractérise les Italiens du moyen âge en cette matière, y trouvaient de leur côté un intérêt ou une convenance réciproque (2). Jean avait dû connaître à Paris le cardinal Jordano degli Orsini. Aussitôt nommé évêque de Beauvais, il se rendit à Rome, et se fit sacrer par le cardinal, dans le palais même des Orsini, le 24 mars 1432. Ayant pris possession de son diocèse, où il succédait à Pierre Cauchon, il s'entremit, au moins pour les préliminaires, au traité d'Arras (1435), et composa à cette occasion un écrit politique considérable, et dont on reparlera plus loin. Dans l'intervalle il rédigea un autre opuscule intitulé : *Epistre pour envoyer aux trois estats qui se devoient tenir à Blois en* 1433, laquelle ne fut point envoyée. Il s'y exprime avec une liberté très-hardie sur les malheurs du temps et sur les excès des gens de guerre, même français, et fait allusion aux succès merveilleux et inespérés remportés par la cause royale, mais sans dire un mot de la Pucelle, qui cependant s'était tout récemment illustrée à Beauvais même (3). Le retour de la capitale sous l'obéissance de Charles VII rendit à Jean II son foyer paternel. Il devint en même temps (avril 1436) protecteur de l'université de Paris, distinction attachée à sa dignité d'évêque de Beauvais. En 1439, il prit part aux états généraux d'Orléans, et rédigea à ce sujet, en 1440, une épître adressée (au moins fictivement) au roi, et qui, comme la précédente, paraît n'avoir pas été *envoyée*.

A cette époque sa famille venait de rentrer en possession de l'hôtel paternel, qui d'après une conjecture que nous serions disposé à embras-

(1) Édit. de 1653, p. 376, 377.

(2) En Italie les capitaines étaient partout soumis aux podestà électifs. L'épée n'y primait pas la judicature ni le commerce.

(3) L'évêque de Beauvais, ainsi que son métropolitain Raimond de Chartres, était sans doute alors, tout porte à le croire, au nombre des adversaires de la Pucelle.

ser, s'appelait de *Lurcine* ou *Lourcine*. Jean II, de retour au sein de ce manoir, qui durant dix-huit ans avait passé en d'autres mains, lui communiqua dès lors vraisemblablement le nom d'hôtel des Ursins. A l'instar de ce qu'il avait vu à Rome (et partout ailleurs), il voulut fonder en l'honneur de sa famille une chapelle qui portât son nom, dans l'église mère de la capitale. Des négociations s'engagèrent à ce sujet dès 1442 avec le chapitre de Notre-Dame, qui céda, moyennant une rente annuelle de soixante livres, la chapelle de Saint-Remi, sise près du chœur. Stipulé par acte du 14 juin 1443, cet arrangement fut agréé le 20 décembre suivant. A cette époque les dépouilles mortelles de Jean Ier y étaient déjà inhumées, et le 1er avril suivant son *obit* y fut célébré.

En 1444, Jean II fut transféré sur le siége de Laon, qui donnait droit à une duché-pairie.

Le 16 juin 1445, il fit élever son frère Guillaume à la charge de chancelier de France. Le 30 août suivant un envoyé de la famille recueillait à Rome l'acte apocryphe mentionné plus haut, et qui fut délivré comme extrait des archives orsiniennes, par Latino degli Orsini, archevêque de Trani depuis 1439, qui mourut en 1477, cardinal et père de trois enfants naturels (1). Jean II adressa peu de temps après à son frère un traité fort curieux de l'*Office du chancelier*. Cette place, dont il énumère avec complaisance les innombrables profits, est telle, dit-il, qu'on ne peut la gérer de manière à plaire à tout le monde; il faut transiger, temporiser; de quelque côté que le vent souffle, plier la tête et laisser passer les orages, car en agissant autrement « cela vous feroit bailler le bont (bond) » (2), expression alors consacrée pour désigner la perte des offices et le renvoi des gens de cour. Ce même écrit tend à des vues de conduite, et conclut à un projet de réforme. L'écrivain y passe en revue les abus qu'il a observés, tant dans l'État que dans l'Église. L'institution (récente alors) de l'armée permanente et par conséquent la taille permanente rencontraient de sa part une improbation très-formelle. Il poursuit à mots couverts et de traits acérés la fortune nouvelle, et scandaleuse à ses yeux, de Jacques Cœur, qu'il désigne très-évidemment, sans le nommer. Le luxe des dames de la cour excite au plus haut degré son indignation. Examinant après cela l'état ecclésiastique, il s'étend d'abord avec complaisance sur les prérogatives dues à son ordre, sur les atteintes dont lui-même a souffert, et stigmatise en termes sanglants la dissolution profonde et la démoralisation des gens d'église, en faisant appel aux voies de coërcition et de réformation tant de fois édictées par les synodes et conciles.

(1) Le corps de cet acte contient des assertions fabuleuses. Il a en outre été singulièrement altéré et mutilé dans le texte que nous a transmis Godefroy. Ainsi l'archevêque de Trani y devient un archevêque de *Trêves*. L'une des dates du transumpt y a été omise, etc.

(2) Aujourd'hui *sauter le pas*.

En mars 1449, Jean II, par voie d'échange avec son frère Jacques, passa du siége de Laon à celui de Reims. Il devint ainsi le premier des pairs ecclésiastiques de France et *légat né du saint-siége*, titre qu'il prit dans ses actes (au moins à partir de 1455), et qu'il transmit à ses successeurs. Le roi l'envoya presque aussitôt à Rouen avec Dunois pour traiter de la reddition de cette ville. Il conduisit cette affaire avec tant d'habileté que la Normandie tout entière se trouva bientôt libre du joug des Anglais.

En 1452 il remplit une autre mission diplomatique, auprès de Philippe le Bon, lors des démêlés relatifs aux Gantois. Vers 1453, il adressa au roi un écrit intitulé *Remontrances pour la reforme du royaume*, et y reprit une à une, mais sans plus de succès, toutes les critiques et toutes les satires que renferme le traité de la chancellerie. La condamnation de Jacques Cœur, à laquelle le chancelier de France prit une part odieuse, fut peut être en quelque chose le résultat de cet écrit. Sur un autre point, le roi condescendit aux *Remontrances* de l'archevêque, et lui donna, en 1455, l'autorisation expresse de réunir à Soissons un synode provincial, destiné à réformer les mœurs de son clergé. « Mais, ajoute un historien, fist chacun comme il avoit accoustumé. »

L'archevêque de Reims prit part, dans les dernières années de Charles VII, à diverses affaires, telles que la révision du procès de Jeanne Darc (1456), le jugement du duc d'Alençon, le célèbre procès des Vaudois. Il sacra Louis XI et le harangua, en 1461. Il fut, en 1465, l'un des commissaires du *bien public*. Il siegea aux états de Tours (1467) et de Poitiers (1469). Il se retira enfin dans son diocèse, qu'il avait longtemps administré par procureur. Il y mourut, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et, conformément à ses dernières volontés, un monument funéraire lui fut élevé devant le maître autel de sa cathédrale.

Les ouvrages de Jean II J. des Ursins n'ont point été publiés intégralement, et le seront peut-être un jour, pour satisfaire à la curiosité des érudits. Nous en offrons ci-après une bibliographie aussi exacte et aussi étendue (si ce n'est complète) qu'il nous a été possible.

ŒUVRES LITTÉRAIRES. — I. *Chronique de Charles VI*, composée vers 1430. MANUSCRITS (1) : 1° Ms. fr. 5020, ayant appartenu à de Thou et probablement à la famille des Ursins : ce ms. paraît être contemporain de l'auteur ; 2° Ms. fr. 2596, exécuté, vers 1480, pour la *librairie* de l'échevinage de Rouen : très-beau vélin, miniatures ; 3° et 4° Mss. fr. 5018-5019 (t. I et II) : copie du seizième siècle ; 5° Ms. fr. 3865, copie postérieure : 6° Ms. fr. S. G. 972 : copie, fragment, moderne. — IMPRIMÉS : 1° par Théod. Godefroy, Paris, 1614, in-4° ; 2° par Denis Godefroy (la meilleure édition) dans *Charles VI*,

(1) Nous n'indiquons que ceux de la bibliothèque impériale de Paris. D'autres ont été signalés par divers auteurs. *Voy.* notamment la *Bibliothèque de Fontette*,

Paris, impr. du Louvre, 1653, in-fol.; réimpr. depuis, *économiquement*, avec des suppressions et des fautes nouvelles, dans les divers recueils modernes de Mémoires sur l'histoire de France. — II. Vers 1432 et avant 1445 : *Advis à ceulx qui ont le gouvernement de la juridiction tant spirituelle que temporelle :* MANUSCRITS : Français 2701, f° 119 : ce ms. paraît avoir été compilé du vivant de l'auteur, mais d'après un autre recueil, encore antérieur; copies : Mss. fr. 15,502, f° 391 et s.; Dupuy, 519, f° 331, v° ; S.-G. fr. 231, f° 1691 et s. — III. Vers 1433. *Epître aux états de Blois*. Ms. fr. 2701, p. 1 et s., copies ; mss. fr. 5017, 5021, 4767, 5038, S.-G.; 231, Dupuy 519, Minimes 31 ; volume 295 des 500 de Colbert ; etc. Imprimée partiellement dans Duchesne, *Œuvres d'Alain Chartier*, 1617, in-4°, p. 838 ; Loisel, *Memoires de l'évêché de Beauvais*, etc., 1617, in-4°, p. 329. — IV. Vers 1434. *Harangue du comte d'Eu*. Mss. fr. 2701, f° 121; S.-G. 231, f° 1649, Dupuy 519, fol. 364 et s.; 15,502, p. 402 et s. — V. Vers 1435. *Discours sur la paix d'Arras, etc*. Ms. fr. 5022, signé, à la fin, de l'auteur (*Jehan evesque et conte de Beauvès)*, f° 27 à 61. Mss. fr. 2701, f° 26 ; 5017, 5038, 15,502, Dupuy et S.-G. cités. — VI. En 1440. *Epître relative a l'assemblée d'Orleans*. Mss. fr. 5022, p. 1 ; 2701, f° 7 ; 5017, f° 19 ; 4767, S.-G. et Dupuy, cités. Imprimée partiellement Loisel, *ibidem*. — VII. 1444. *Mémoires et titres extraits du trésor des chartes et dressés par ordre du roi touchant les droits respectifs des maisons de Valois et d'Angleterre à la couronne de France* (Recueil très-important, et qui, modifié successivement, a servi de texte pendant plusieurs règnes aux contestations diplomatiques entre les deux puissances). *Manuscrits :* S. G. fr. 1337, parchemin ; 2701, f° 37, v°, Dupuy, 310, f° 1 et s.; 5017, 15,502, Brienne 35 (et une multitude d'*imitations* subséquentes). — VIII. 1445. *Traité de l'office du chancelier*. Mss. 2701, f° 41, v° ; 5017, 4767 ; 15,302, S.-G. 231, Dupuy, 519. Quelques fragments imprimés dans Godefroy, *Charles VI*, p 561 et *passim* ; — IX. Vers 1453 *Remontrances au roi pour la réformation du royaume, etc*. Mss. fr. 2701, f° 86 ; 5017, f° 266 ; 15,504, f° 250 ; S.-G. 231, f° 843 ; Dupuy 519, f° 217. — X. 1458. *Exhortation au roi de faire misericorde au duc d'Alençon* ; Ms fr. 2701, f° 116, v° ; 15,302, f° 381 et s.; S.-G. 231, f° 1559 et s.; Dupuy, 519, f° 342. Imprimée dans le P. Anselme, *Histoire genéalogique, etc.*, t. III, p. 263 et s. — XI. 1461. *Harangue à Louis XI*. Mss, fr. 2701, f° 120 et s.; 15,502 ; f° 406 et s.; S.-G. 261, f° 1663 et s.; Dupuy, 519, f° 268 et s. Imprimée, Duclos, *Recueil de pièces pour servir de suite a l'Histoire de Louis XI*, 1746, in-12, p. 252. — XII. 1467. *Harangue aux états de Tours*. Mss. fr, 2701, f° 121 ; 15,502, f° 479 et s.; S.-G. 231, f° 1691 ; Dupuy, 519, f° 371. Imprimee, Duclos, *ibid.*, p. 283. — XIII. 1432-1472 ? *Douze sermons composés et prêchés par J.-J. des Ursins*. Mss. fr. 2701 (à la fin) ; 15,502, f° 417 v° et suivants. Coquillart (*voy*. ce nom), poëte célèbre de la fin du quinzième siècle, avant d'être official de Reims, avait été *procureur* de la temporalité de cette métropole. Il est mentionné en cette qualité dans le testament de Jean II. En 1460, jeune encore, il traduisit du latin en français à la requête de l'archevêque de Reims, l'Histoire des Juifs de Josèphe. *Voy*. A. Champollion, *Louis et Charles d'Orleans*, p. 114. *Mémoires lus à la Sorbonne dans les séances des sociétés savantes*, 1863, in-8°, p. 175 et s. *Gall. Christiana*, t. X, col. 80 et s. A. VALLET (DE VIRIVILLE).

Ouvrages cites. — God. Herman, *Hist. de Beauvais*, ms. fr. 8581, t. III, p. 1237 et s. Ms Dupuy 673, pièce 56, 63 et s. *Registre des Archives*, X. X. 8593, f° LXXXX. — Denis Simon, *Suppl. a l'Histoire de Beauvais*, 1704, in-12, p. 129. — *Gallia christiana*, t. IX et X. — Delettre, *Hist. de Beauvais*, 1848, in-8°, t. III, p. 28. — Quicherat, *Procès de la Pucelle*, et *Memoires de Th. Basin*, aux tables. — Vallet (de Viriville), *Hist. de Charles VII*, à la table.

URSINS (*Jacques* JOUVENEL DES), frère du précédent, né le 14 octobre 1410, à Paris, mort le 12 mars 1457, à Poitiers. Nommé en 1441 archidiacre de la cathédrale de Paris, il fut aussi pourvu d'une présidence en la cour des comptes. Par le crédit de son frère Jean, il fut appelé, le 25 septembre 1444, à occuper l'archevêché de Reims, vacant par la mort de Renaud de Chartres. Sa prudence et son habileté le firent employer dans quelques négociations politiques, en Angleterre d'abord avec Louis, comte de Vendôme, puis à Gênes. Après avoir assisté aux conférences de Bourges, où l'on décida, le 28 juin 1447, qu'Amédée de Savoie devait abdiquer la papauté, il fut chargé par le roi de notifier cette décision à Amédée, et se rendit, en juillet 1448, à Rome pour traiter de la paix de l'Église avec Nicolas V, qui voulut le récompenser de son zèle en lui accordant le titre de patriarche d'Antioche (mars 1449). A cette époque Jacques résigna l'archevêché de Reims en faveur de son frère aîné, et obtint l'administration des deux siéges de Poitiers et de Fréjus. Il permuta ce dernier siége avec Jacques Seguin pour le prieuré de Saint-Martin des Champs à Paris (1). H. F.

Gallia christ. — Fisquet, *France pontif.*, dioc. de Reims.

URSINS (*Anne-Marie* DE LA TRÉMOUILLE, princesse DES), fille aînée de Louis de La Trémouille, duc de Noirmoutiers, et de Renée-Julie Aubry, née vers 1641 (1), morte le 5 décembre 1722, à Rome. Mariée, en 1659, à Adrien-Blaise de Talleyrand, prince de Chalais, elle se fit remarquer par son esprit autant que par sa beauté, et brilla à l'hôtel d'Albret, où elle rencontra Mme Scarron, dont la destinée devait plus tard se trouver mêlée à la sienne. On doit aussi noter qu'à cette époque elle connut beaucoup le cardinal de Retz. Un duel entre son mari et La

(1) C'est à ce prélat, ami éclairé des lettres et des arts, qu'on doit le célèbre manuscrit orné de miniatures acquis par M. A.-F. Didot à la vente Soltikof, en 1861, pour le prix de 35,962 f. 50 c. et cédé à la ville de Paris, qui le conserve dans sa bibliothèque publique. Le passage suivant est extrait et traduit du testament latin dicté à Poitiers par Jacques des Ursins, le 7 mars 1457 : « Le testateur a voulu et ordonné que son grand *pontifical neuf* reste et soit donné à son futur successeur évêque de Poitiers, *dans le cas* où celui-ci voudrait quitter et décharger le testateur et ses héritiers des réparations nécessaires à faire dans les héritages, domaines et possessions de l'evêche de Poitiers, à la charge du testateur, ainsi que des dettes et obligations dont les héritiers pourraient se trouver tenus envers le dit successeur à raison du dit évêché. » (Ms. Sorbonne 1105, f° 226.) On peut juger par là combien était dès lors considérable le prix que le possesseur attachait à ce livre somptueux. A. V. V.

(1) Cette date nous semble la plus probable, puisqu'elle s'accorde avec celle du mariage de son père, qui eut lieu en novembre 1640.

Frette, qui l'avait provoqué à la sortie d'un bal au Palais-Royal, interrompit ces succès mondains, en l'obligeant à sortir de France (1663). Fort attachée à son mari, qu'elle adorait, elle le suivit en Espagne, puis en Italie, où elle eut la douleur de le perdre, à Venise (1670), lorsqu'elle même l'avait précédé à Rome pour y fixer leur résidence. Les premières années de son veuvage, passées dans un couvent, furent celles d'une sincère douleur. Peu à peu cependant le goût du monde prit en elle le dessus, et elle y reparut, avec toutes ses grâces, patronée près de la société romaine par le cardinal d'Estrées, l'ambassadeur de France, qui ne le fit pas assurément sans dessein, puisqu'en même temps il attirait sur elle l'attention de Louis XIV. Ce fut donc en grande partie dans des vues politiques, et avec l'aide de la diplomatie des deux frères d'Estrées, que se conclut le second mariage de la princesse de Chalais avec Flavio Orsini, duc de Bracciano, veuf aussi (mars 1675). Dès lors le palais Orsini devint le foyer de l'influence française, qu'augmenta encore le mariage que la duchesse de Bracciano réalisa entre sa sœur Louise-Angélique de La Trémouille, et son beau-frère le duc Lanti (nov. 1682). Toutefois ses prodigalités, jointes aux sentiments trop italiens que son mari manifesta dans les démêlés survenus entre Louis XIV et le pape Innocent XI, ne tardèrent pas à amener quelque mésintelligence entre les époux. Telle fut sans doute la cause de plusieurs séjours qu'elle fit à Paris, l'un en 1677, l'autre, plus prolongé, de 1693 ou 1694 à 1698.

C'était l'époque où le roi préparait l'issue de la succession d'Espagne. Présentée à Mme de Maintenon, très-avant dans l'intimité du maréchal de Noailles et du ministre Torcy, elle fut chargée de seconder à Rome les vues de la France de ce côté. Jusque-là, s'il faut en croire certaines de ses lettres à la duchese Lanti et les *Mémoires* de Louville, qui lui attribue des mœurs *à l'escarpolette*, l'amour des plaisirs avait eu dans sa vie une part au moins égale à la politique; désormais c'est la politique qui dominera tout. Elle avait alors cinquante-six ans. De retour à Rome, elle forma une étroite liaison avec l'archevêque de Tolède, Porto-Carrero, qui prit avec elle l'engagement de ne favoriser en Espagne que les droits d'un prince français. Veuve une seconde fois à la mort du duc de Bracciano (5 avril 1698), avec lequel elle s'était réconciliée, et qui lui laissa par testament toute sa fortune, elle eut cependant un long procès à soutenir contre le prince Livio Odelscalchi, qui prétendait avoir été adopté par le défunt. Après avoir, par une transaction, vendu à son adversaire le duché de Bracciano moyennant une somme de deux millions, elle prit désormais ce titre de *princesse des Ursins* (degli Orsini) sous lequel elle est connue dans l'histoire (1).

Après l'avénement de Philippe V, elle fut chargée de préparer les voies au mariage du jeune roi avec une princesse de Savoie, sœur de la duchesse de Bourgogne, et sur laquelle elle devait exercer une si entière et si persistante influence. C'était désormais à Madrid plus que partout ailleurs qu'il importait à Louis XIV d'avoir quelqu'un qui représentât partout et toujours près des jeunes souverains l'influence française. Nulle ne convenait mieux à ce rôle que Mme des Ursins, et elle fut nommée, sur sa pressante demande et par le crédit de Mme de Maintenon, *camerera mayor* de la nouvelle reine (août 1701). Suivie d'un train qu'elle avait monté avec le plus grand faste, elle quitta Rome et joignit Marie-Louise de Savoie au port de Villefranche pour l'accompagner jusqu'à Figuières, où eut lieu le mariage royal (11 sept. 1701).

La nouvelle reine avait treize ans à peine, le roi dix-huit. Mme des Ursins eut bientôt acquis sur la jeunesse de l'une et sur la mollesse innée de l'autre un empire qui se fortifia d'une intimité qui allait jusqu'aux détails les plus secrets de la vie privée. Si pour plaire au roi elle donnait des fêtes littéraires où on jouait Corneille et Molière, elle cherchait aussi à se concilier les Espagnols en se mettant à la tête d'un tiers parti formé par le comte de Montellano, et qui tout en acceptant la dynastie des Bourbons voulait au moins qu'elle se fît espagnole. Dès lors, adversaire de son ancien ami Porto-Carrero, elle entra dans les vues de Torcy, qui blâmait le zèle compromettant du cardinal, et tendit à faire prévaloir avec ménagement les méthodes françaises. La régence confiée à la reine, pendant l'absence de Philippe V en Italie (1702), contribua singulièrement à fonder le crédit de Mme des Ursins; ce fut là, comme elle le disait, *son premier ministère*. Employant ensuite le cardinal d'Estrées, le nouvel ambassadeur français, à renverser Porto-Carrero, elle parvint à ce but en le compromettant dans la grande affaire de la présence du représentant de la France dans le conseil des ministres (fév. 1703). Manœuvrant ensuite contre d'Estrees lui-même, dont elle redoutait l'influence, elle sut si bien prémunir contre lui l'esprit du roi et de la reine et lui susciter tant de dégoûts, qu'il demanda son rappel à Louis XIV (sept. 1703). Presque au même moment elle obtenait l'envoi en Espagne de Berwick, sur le dévouement duquel elle comptait.

Le triomphe de Mme des Ursins fut de courte durée; entourée elle-même d'ennemis, dont les partisans de Porto-Carrero et de d'Estrées avaient grossi le nombre, elle fut vivement attaquée à la cour de Versailles. Louville et l'abbé d'Estrées, gérant alors l'ambassade française, se répandirent en récits scandaleux sur la grande caméristе et sur son intendant d'Aubigny, « ce grand et beau drôle bien décou-

(1) Ses dettes une fois payées, il ne lui resta plus qu'une rente de 17,000 livres, à laquelle la France, qui s'était entremise dans ce procès, ajouta, en 1699, une pension considérable.

plé », dit Saint-Simon, et qui logeait si près d'elle qu'on les disait mariés. On sait qu'en lisant cette dépêche, qu'elle avait décachetée, suivant une habitude d'espionnage contre la cour de France même, elle sentit, à cette imputation, son orgueil se révolter plus que sa vertu, et écrivit en marge cette singulière rectification : « pour mariés, non (1) ». En même temps elle adressa copie du tout à son frère, le duc de Noirmoutiers, qui prit soin de faire circuler l'aventure à Paris. Louis XIV, résolu dès lors à rappeler Mme des Ursins, dut cependant temporiser jusqu'au départ de Philippe V pour la frontière de Portugal, tant elle avait en celui-ci un puissant appui (6 oct. 1704).

Mme des Ursins avait reçu l'ordre de se retirer en Italie. Les démarches des Noailles et des ducs de Villeroi et d'Harcourt lui ayant obtenu la permission de s'arrêter à Toulouse ; elle y resta quatre mois, et vint ensuite se justifier à Versailles (janv. 1705). Le désordre complet qui régnait en Espagne depuis son départ parlait pour elle mieux encore que sa dextérité et son esprit. On la supplia presque de retourner à Madrid, et cette fois avec une mission avouée. Mais habile à augmenter son autorité par de politiques lenteurs, elle obtint préalablement la réintégration d'Orry dans ses fonctions, et la nomination à l'ambassade de Madrid du président Amelot. Elle s'était en quelque sorte composé son ministère avant son départ. Là se borna sans doute son ambition, et il est difficile d'admettre, avec Saint-Simon, qu'elle ait à ce moment aspiré à la succession de Mme de Maintenon. Son retour en Espagne (15 juin-4 août 1705) fut une véritable marche triomphale; partout le peuple l'acclama, le roi et la reine allèrent au-devant d'elle jusqu'à Canillas. Mais elle se trouva aussitôt aux prises avec les circonstances politiques les plus difficiles. Le 13 septembre Barcelone se rendait à l'archiduc, compétiteur de Philippe V, et la cour était obligée de se réfugier à Burgos (1706). Raffermissant le courage du roi et de la reine, Mme des Ursins travailla énergiquement avec Orry à subvenir à la détresse du trésor. Elle obtint 23,000 pistoles sur sa parole, et fit decreter la revocation des domaines engagés et un emprunt forcé sur les biens du clergé. Touchée des succès du duc d'Orléans devant Lerida et Tortose, elle engagea si peu une lutte malveillante contre lui, que peu avant son rappel en France, a la suite de menées qui tendaient à supplanter Philippe V sur le trône, elle négociait avec la cour de Versailles pour l'erection du comté d'Argenson en faveur de Mlle de Sery, sa maîtresse. Lorsque Louis XIV se vit contraint à abandonner l'Espagne à ses seules ressources et même bientôt à songer à souscrire à la depossession complète de son petit-fils (1709), elle s'éleva à la véritable grandeur. Plus que jamais en faveur auprès de la reine, qui venait de lui confier l'éducation de son premier fils, elle hésita cependant un moment à combattre les conseils de résignation envoyés de Versailles. Vers la fin de 1709 elle demanda très-sérieusement son rappel; mais ne l'ayant pas obtenu, elle prit son parti, et avec une énergie aussi heureuse que politique elle jeta Philippe V entre les bras des Espagnols. Se mettant à la tête du mouvement national, elle décida le roi à expulser en masse tous ses serviteurs non espagnols, mesure qui avait, il est vrai, l'avantage indirect de la débarrasser d'un grand nombre de ses ennemis, présenta au peuple le prince des Asturies, et fit nommer au ministère les ducs de Bedmar et de Medina-Cœli. En même temps qu'elle demandait le rappel d'Amelot et d'Orry, dont l'influence choquait la fierté espagnole, elle obtint de Louis XIV l'envoi en Espagne du duc de Vendôme, dont la brillante victoire de Villaviciosa (10 déc. 1710) affermit à la fois la couronne sur la tête de Philippe V et facilita la paix d'Utrecht. Désireux de donner une preuve de sa reconnaissance à Mme des Ursins, Philippe V, lors des négociations, stipula la réserve d'un territoire dans les Pays-Bas, qu'il cédait à l'Autriche, destiné à former une souveraineté indépendante pour la camerera mayor. Cette négociation, qui porta sur le comté de Limbourg, puis sur la seigneurie de La Roche en Ardenne, et qui ne réussit pas, produisit quelques retards qui accrochèrent la paix, dit Saint-Simon, et indisposèrent contre Mme des Ursins le peuple espagnol autant que la cour de France. On lui reprocha de « jouer à la reine ». Le temps de la mauvaise fortune était venu pour elle. A ce premier échec succéda un événement dont les conséquences devaient être plus graves encore : la mort de Marie-Louise de Savoie, l'amie plus que la souveraine de Mme des Ursins (14 fev. 1714).

Une galerie de communication, qu'elle fit alors construire en toute hâte entre son appartement et celui du roi, la retraite absolue et mystérieuse dans laquelle, pendant huit mois de veuvage, elle tint ce prince, dont le tempérament était si impérieux, prêterent à des propos que l'histoire a recueillis et qui faisaient de cette femme septuagénaire la prétendante à la main d'un roi de trente ans (1). Quoi qu'il en soit, Philippe V avait dit à Mme des Ursins : « Cherchez-moi une femme », et celle-ci, trompée par Alberoni, alors obscur représentant par interim de la cour de Parme à Madrid, contribua à fixer le choix du roi sur Élisabeth Farnèse, qu'on lui dépeignait « comme une bonne Parmesane nourrie de beurre

(1) L'affirmation de Mme des Ursins était sans doute vraie puisque dans une lettre d'elle à Orry, datée de 1718, elle le prie de presenter ses amitiés à la *femme* de M. d'Aubigny.

(1) Il importe, à cet égard, de noter que Saint-Simon, Duclos, Poggiali, qui accréditèrent ces bruits, les avaient recueillis d'Alberoni, dont l'assertion aurait besoin de contrôle.

et de fromage ». Lorsque deux lettres adressées par elle à la princesse, et restées sans réponse, lui eurent fait concevoir des défiances que de nouvelles informations ne confirmèrent que trop, ce fut en vain qu'elle dépêcha à Parme un homme de confiance pour tout arrêter (8 août 1714). Son messager, au témoignage de Duclos, menacé de mort dès son arrivée, garda le silence, et le mariage par procuration eut lieu le 16. Sa ruine était dès lors résolue (1).

Affermie dans son dessein par son entrevue à Saint-Jean de Luz, avec la reine douairière, veuve de Charles II et sa parente, et, à Pampelune, avec Alberoni, Élisabeth s'avançait vers Madrid. Mme des Ursins, bien que prévenue par un sieur Hocquart, munitionnaire français, des projets formés contre elle, se rendit à Guadraque à la rencontre de la reine, soit qu'elle crût qu'on *n'oserait*, soit plutôt qu'elle voulût faire cesser au plus vite un doute qui lui pesait (23 déc. 1714). A peine entrée dans l'appartement de la reine et restée seule avec elle, quelques observations de sa charge sur l'ajustement de celle-ci amenèrent une scène violente dans laquelle Élisabeth s'emporta jusqu'à lui imputer la mort de plusieurs personnes, et à s'écrier, dans un accès de colère réelle ou feinte « qu'on *fît sortir cette folle* de sa présence ». Il était sept heures du soir, et la terre était couverte de neige. Renvoyée, comme une femme de chambre qu'on chasse, « Mme des Ursins, dit Saint-Simon, fut mise en un carrosse avec une de ses femmes, sans avoir eu le temps de changer d'habit ni de coiffure, de prendre aucune précaution contre le froid, d'emporter ni argent ni aucune autre chose, et sans aucune sorte de nourriture dans son carrosse, ni chemise, ni quoi que ce soit pour changer ou se coucher, et à l'âge qu'elle avait ! » Elle n'arriva que le 14 janvier à Saint-Jean de Luz. Ainsi s'accomplit cette disgrâce, soudaine en apparence, mais que l'ambition d'Alberoni et d'Élisabeth Farnèse, les haines de l'inquisition, la lassitude de Philippe V lui-même avaient à la fois préparée. Le rappel du cardinal del Giudice, le rétablissement de l'inquisition dans tous ses priviléges (10 fév.), la retraite de Mancañaz et d'Orry, qui suivirent sa chute, peuvent servir à en fixer le caractère.

Froidement accueillie à Versailles (27 mars 1715), où une rente de 40,000 livres fut tout ce qu'elle obtint; tenue à l'écart de la cour par l'influence du duc d'Orléans, alors très-ménagé du roi et dont la conduite en Espagne lui était sans doute trop bien connue, elle prit bientôt, en prévision de l'avénement de celui-ci à la régence, le parti de se fixer à l'étranger (14 août 1715). Mal reçue en Hollande par les États généraux, établie un instant à Gênes, où l'ennui la gagna, elle fit, en 1719, sonder, par son frère le cardinal de La Trémouille, les intentions de la cour de Rome à son égard. Malgré les assurances bienveillantes qu'elle reçut alors du roi et de la reine d'Espagne à ce sujet, ce ne fut qu'après la chute d'Alberoni (5 déc. 1719) qu'elle alla se fixer dans cette ville. Par un jeu singulier de la fortune, elle s'y rencontra avec Alberoni et Giudice, tous deux fugitifs. Grâce aux pensions de la France, et plus tard de l'Espagne, elle put y faire grande figure, et, en s'attachant aux Stuarts, qu'elle gouverna, eut encore, après tant de vicissitudes « une idée de cour et un petit fumet d'affaires ». Elle mourut à quatre-vingts ans passés, « fraîche encore, dit Saint-Simon, droite, ayant de la joie et des agréments (1) ».

Un certain nombre de lettres de Mme des Ursins étaient déjà connues par les *Mémoires de Noailles*, où l'abbé Millot les avait insérées. Depuis, on a publié ses *Lettres inédites au maréchal de Villeroi* (Paris, 1806, in-12), sa *Correspondance avec Mme de Maintenon* (Paris, 1826, 4 vol. in-8°), et d'après les archives de Stockholm, de France et d'Italie, un nouveau recueil de *Lettres inédites* (Paris, 1858, in-8°). A un point de vue tout littéraire, voici le jugement que M. Sainte-Beuve a porté sur cette femme célèbre : « Mme des Ursins, dit-il, nous apparaît dans ses lettres tout à fait telle qu'on se figure la femme politique. Le rôle pour elle est tout. Elle plaisante avec esprit, avec agrément, mais avec froideur; elle flatte et caresse de même; on sent l'artifice et le rire qui n'est que des dents et des lèvres, et que tout est factice dans sa personne. Le côté *femme* paraît avoir été dans une certaine vanité de pompe, dans cette chimère de la souveraineté, et dans des illusions sur son âge... Mme des Ursins écrit bien, elle écrit d'un grand style, sa phrase a grande tournure, et pourtant on s'aperçoit à certains mots qu'elle est depuis des années absente de France. »

Eug. Asse.

Saint-Simon, Noailles, Berwick, Louville, Saint-Philippe, Torcy, Duclos, *Mémoires*. — *Hist. secrète de la cour de Madrid*, 1701 *à* 1719; Cologne, 1719. — Marq. de Rivas, *Diario de los Viages de Felipe V*, in fol. mss. Bibl. de l'Arsenal. — Grimoard, *Mém. du Mar. de Tessé*. — W. Coxe, *Les Bourbons d'Espagne*. — *Mém. d'un grand d'Espagne*; Rotterd., 1718, in-12. — De Girardot, *Corresp. de Louis XIV et d'Amelot*, 2 vol. in-8°. — Poggiali, *Memorie istoriche*. — F. Combes, *La Princesse des Ursins, essai*; Paris, 1858, in-8°. — L. de Carné, dans la *Revue des deux mondes*, 15 sept. 1859. — De Moüy, dans la *Revue contemporaine*, 1858. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*.

(1) « Je ne vous demande qu'une chose, avait écrit Élisabeth Farnèse à Philippe V, c'est le renvoi de madame des Ursins »; et le roi avait répondu. « Au moins ne manquez pas votre coup; car si elle vous parle seulement deux heures, elle vous enchaînera, et nous empêchera de coucher ensemble, comme avec la feue reine. » (Duclos).

(1) Ce grand portraitiste l'avait représentée ainsi dans l'âge de la maturité : « Elle était plutôt grande que petite, avec des yeux bleus qui disaient sans cesse tout ce qui lui plaisait, avec une taille parfaite, une belle gorge et un visage qui sans beauté était pourtant charmant, l'air extrêmement noble;... flatteuse, caressante, insinuante, mesurée, voulant plaire pour plaire;... une conversation délicieuse, intarissable et d'ailleurs fort amusante;... un ton unique dans sa grâce, son art et sa justesse et une éloquence simple et naturelle en tout... Une extrême décence en tout l'extérieur jusque dans les intérieurs même qui en comportent le moins. »

URSINS (**DES**). *Voy.* BENOIT XIII.

URSINUS (*Jean-Henri*), théologien et philologue allemand, né à Spire, le 26 janvier 1608, mort à Ratisbonne, le 14 mai 1667. Après avoir eu, à cause des vicissitudes de la guerre de Trente ans, une existence assez agitée, il devint en 1635 pasteur dans sa ville natale, et en 1655 surintendant ecclésiastique à Ratisbonne. Parmi ses cinquante et quelques ouvrages nous citerons : *Musagetes, seu De studiis recte instituendis*; Ratisbonne, 1656, in-8°; — *Atrium latinitatis*; Francfort, 1657, in-8°; — *Analecta sacra*; ibid., 1658, 2 vol. in-8°; — *Ecclesiastes, seu De sacris concionibus*; ibid., 1659, in-8°; — *Acerra philologica*; ibid., 1659, in-12; — *Disciplina et institutio puerorum, ex optimis autoribus collecta*; Ratisbonne, 1660, in-8°; — *Analecta rhetorica*; Nuremberg, 1660, in-12; — *De Zoroastre, Hermete Trismegisto, Sanchoniathone eorumque scriptis*; ibid., 1661, in-8°; — *Arboretum biblicum*; ibid., 1663-65, 1672, 2 part. in-8°; — *Miscellanea de theologia naturalis*; ibid., 1666, in-8°; — *De ecclesiarum germanicarum origine et progressu usque ad Carolum Magnum*; ibid., 1668, in-8°.

URSINUS (*Georges-Henri*), philologue, fils du précédent, né à Spire, en 1647, mort le 10 septembre 1707, à Ratisbonne. Il enseigna les belles-lettres au gymnase de Ratisbonne, et en fut recteur depuis 1678. On a de lui : *De Tapobrana, Cerne et Ogyride veterum*; Strasbourg, 1670, in-4°; — *Observationes philologicæ de variarum vocum etymis*; Ratisbonne, 1679, in-8°; — *Onomasticon germanico-græcum*; ibid., 1690, in-12; — *Institutiones linguæ latinæ et germanicæ*; ibid., 1701, 1727, in-8°; — une édit. du *Terræ orbis* de Denys Périégète.

J.-H. Ursini *Lebenslauf*, autobiogr.; Ratisb., 1666, in-8°. — Witte, *Memoriæ theolog.* — Freher, *Theatrum*. — Jœcher, *Gelehrten-Lexikon*.

USHER (*James*), en latin *Usserius*, théologien et érudit anglais, né le 4 janvier 1580, à Dublin, mort le 21 mars 1656, à Ryegate (Surrey). Il était depuis peu de temps au collége de Dublin quand la lecture de l'ouvrage de Sleidan, *De quatuor monarchiis*, lui inspira un goût très-vif pour l'étude de l'histoire, et l'engagea pour toujours dans les travaux d'érudition. Il s'appliqua en même temps à la théologie. Il paraît que son père, qui était l'un des six clercs de la chancellerie d'Irlande, avait d'autres vues sur lui, et le destinait à la jurisprudence; mais sa mort, qui arriva en 1598, laissa le jeune Usher libre de suivre la carrière à laquelle ses aptitudes l'appelaient. Pour pouvoir se livrer tout entier à l'étude, il abandonna l'administration de son héritage à son frère cadet. Usher, ayant eu occasion de lire le *Fortalitium fidei*, ouvrage de controverse de Stapleton, se mit à l'étude des Pères et des scholastiques. Il n'avait eu d'abord d'autre intention que de vérifier les citations de l'écrivain catholique; mais ce travail le conduisit à composer une *Bibliothèque théologique*, qui n'a cependant jamais été publiée, qui ne fut pas même achevée, et dont le manuscrit, en 2 vol. in-fol., est conservé dans la bibliothèque Bodleyenne, à Oxford. Dès 1601 il s'adonna à la prédication. Presque tous ses sermons étaient dirigés en tout ou en partie contre le catholicisme. La controverse était la grande affaire de cette époque. Un voyage qu'il fit à Londres, à Oxford et à Cambridge, pour acheter des livres et des manuscrits destinés à la bibliothèque du collége de Dublin, qu'il avait été chargé de former, le mit en relation avec divers savants; il se lia particulièrement avec Bodley, Rob. Cotton, Allen, Camden et Selden. Ses talents et la faveur du roi Jacques I[er] lui valurent, en 1607, une chaire de théologie à l'université de Dublin, et la charge de chancelier de l'église de Saint-Patrick; en 1620, l'évêché de Meath; en 1623, un siége au conseil privé d'Irlande, et en 1624 l'archevêché d'Armagh. Usher était un grand érudit; mais il avait peu de portée et d'élévation d'esprit. Il était notamment fort prévenu contre la tolérance. Quand, en 1627, on proposa d'adoucir les lois pénales établies contre les catholiques, pour les rattacher au parti royal, il convoqua les évêques d'Irlande, qui, à son instigation, se prononcèrent vivement contre toute modification à la législation existante et empêchèrent lord Falkland, député du roi en Irlande, de prendre des mesures qui auraient peut-être évité la catastrophe qui allait bientôt renverser la royauté. Ce ne fut pas certainement par ses conseils que Charles I[er] signa la condamnation du comte de Strafford, comme on l'en a accusé; mais il n'en est pas moins vrai qu'Usher était un partisan fanatique de la doctrine de l'obéissance passive au souverain. Il fut du reste la victime de ses principes d'intolérance. Il perdit tous ses biens dans la prise d'armes des catholiques d'Irlande en 1641; il ne sauva du pillage que sa bibliothèque, la ville de Drogheda, où elle était, n'ayant pu être prise par les rebelles. Charles I[er], pour le dédommager de ces pertes, lui donna les revenus de l'évêché de Carlisle; mais il n'en retira à peu près rien; l'armée écossaise était déjà maîtresse des environs de cette ville et coupait toutes les communications. Plus tard, Cromwell, qui voulut voir et peut-être gagner un homme qui jouissait d'une si grande renommée, lui promit de l'indemniser des pertes qu'il avait éprouvées en Irlande; cette promesse ne fut suivie d'aucun effet. Pendant les troubles de la révolution, Usher avait mené une existence fort agitée. Fuyant d'Oxford menacé d'un siége, il se retira dans le pays de Galles, à Cardiff, dont Tyrrell, son gendre, était gouverneur. Six mois après il alla au château de Saint-Donat; en s'y rendant, il fut fort maltraité par les habitants des montagnes; on lui enleva ses livres et ses papiers, dont quelques-uns lui furent rendus plus

tard; d'autres, qui contenaient des recherches sur les Vaudois, furent entièrement perdus. Ce fut de là qu'il se retira chez la comtesse de Peterborough (1646); il n'eut depuis point d'autre maison que celle de cette dame, soit à Londres, soit à Ryegate, où il mourut, âgé de soixante-seize ans. Usher fut enterré solennellement à Westminster; ce fut par ordre de Cromwell, qui prit cette décision soit pour rendre hommage aux talents et à la réputation du savant archevêque d'Armagh, soit pour faire plaisir à Nicolas Bernard, qui avait été chapelain d'Usher et que le Protecteur, à qui il avait sauvé la vie à la prise de Drogheda, avait nommé son aumônier. Les nombreux ouvrages d'Usher sont remplis d'érudition; ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la critique, qui en est presque entièrement absente. En outre de quelques sermons et d'un traité de controverse contre un jésuite irlandais, on a de lui : *Gravissimæ quæstiones de christianarum ecclesiarum in Occidentis præsertim partibus ab apostolicis temporibus ad nostrum usque ætatem;* Londres, 1613, in-4°; 3e édit. de beaucoup préférable aux précédentes, ibid., 1687, in-fol. : Usher s'est proposé de montrer dans cet ouvrage que depuis les apôtres jusqu'à la réformation il y a toujours eu dans l'Occident des églises qui ont professé les sentiments propres aux protestants; — *A Discourse of the religion anciently professed by the Irish and British;* impr. à la suite d'un ouvrage de Christ. Sibthorp sur le même sujet, Dublin, 1622, in-4°, ensuite à part, Londres, 1631, in-4° : il s'agit dans ce volume de prouver que le christianisme des anciens Irlandais et des anciens habitants du nord de l'Écosse et de l'Angleterre, fort différent du culte catholique, est analogue dans les points essentiels au protestantisme; — *Gotteschalci et prædestinatianæ controversiæ ab eo motæ historia;* Dublin, 1631, in-4°; Hanovre, 1662, in-8°; — *Veterum epistolarum hibernicarum sylloge;* Dublin, 1632, in-4°; Paris, 1665, in-4° : ces lettres datent du pontificat de Grégoire le Grand jusqu'à la fin du douzième siècle; elles sont d'une utilité réelle pour la connaissance de l'histoire d'Irlande pendant ce laps de temps; — *Immanuel, or the Mystery of the incarnation of the son of God, a Body of divinity, or the summ and substance of christian religion;* Dublin, 1638, in-4°; quatre éditions; — *Britannicarum Ecclesiarum antiquitatis historia;* Dublin, 1639, in-4°; 2e édit., *autoris manu passim aucta;* Londres, 1687, in-fol. : cet ouvrage a été consulté et souvent suivi par tous ceux qui ont écrit l'histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne; il n'est cependant, au jugement de Mackenzie, qu'un amas confus de fables et de fadaises; — *A Discourse of bishops and metropolitans;* Oxford, 1641, in-4°; — *A geographical description of the lesser Asia;* Oxford, 1641, 1643, in-4° : ce petit ouvrage ainsi que le précédent ont été traduits en latin et imprimés avec quelques autres pièces de divers auteurs; Londres, 1687, in-8°; — *Polycarpi et Ignatii Epistolæ, gr. et lat., cum dissertatione de eorum scriptis, deque apostolicis canonibus et constitutionibus Clementi tributis;* Oxford, 1644, in-4°; — *Appendix ignatiana;* Londres, 1647, in-4°; — *De romanæ Ecclesiæ symbolo apostolico vetere aliisque fidei formulis;* Londres, 1647, in-4°; réimpr. avec les *Annales V. et N. T.*, Genève, 1722, in-fol.; — *Annales Veteris et Novi Testamenti;* Londres, 1650-54, 2 vol. in-fol.; Paris, 1673, in-fol.; Genève, 1722, in-fol.; — *Epistola ad Lud. Capellum de Textus hebraici variantibus lectionibus;* Londres, 1652, in-4°; — *De græcæ LXX interpretum versione;* Londres, 1655, in-4°; — *Chronologia sacra;* Oxford, 1660, in-4°; — *Historia dogmaticæ controversiæ de scripturis et sacris vernaculis; accessere dissert. duæ de Pseudo-Dionysii scriptis et de Epistola ad Laodicenos;* Londres, 1690, in-4°; — *The Power of the prince and obedience of the subject stated;* Londres, 1661, in-8°. Bernard a publié en 1658 un recueil peu important des traités théologiques d'Usher, et Richard Parr un recueil de ses lettres, au nombre de trois cents (Londres, 1686, in-fol.), avec sa vie. Les œuvres complètes d'Usher ont été réunies par les soins de MM. Elrington et Todd (Dublin, 1847-1864, 13 vol. in-8°).

M. Nicolas.

R. Parr, *Life of James Usher*, en tête du recueil de ses lettres. — Th. Smith. *Vitæ quorumdam eruditissimorum virorum;* Lond., 1707, in-8°. — Niceron, *Mémoires*, t. V. — Th. Bernard, *Life and death of James Usher;* Londres, 1656, in-4°. — *Life and prophecies of archb. Usher;* (Londres), 1712, in-8°. — Aikin, *Lives of J. Selden and J. Usher;* Londres, 1811, in-8°. — Elrington, sa *Vie*, dans le t. Ier des *Œuvres complètes* — *Biogr. britannica*

USSERIUS. *Voy.* Usher.

USSIEUX (*Louis* d'), littérateur français, né le 30 mars 1744 (1), à Angoulême, mort le 21 août 1805, au château de Vaux, commune de Pontgouin, près Chartres. Dans sa jeunesse il voyagea en Espagne, puis en Allemagne, où il épousa en premières noces une demoiselle d'honneur d'une princesse de Wurtemberg; il lui fit hommage d'un poëme imprimé en Bavière, le premier ouvrage sorti de sa plume. Il se fixa jeune encore à Paris, et devint en 1777 l'un des fondateurs du *Journal de Paris* (2). Il concourut à la plupart des entreprises littéraires du temps, publia des traductions de l'allemand et de l'italien, et fit paraître chaque mois des nouvelles historiques; aussi Rivarol, dans son *Petit Almanach de nos grands hommes*, dit-il alors de l'auteur : « Ce beau génie s'annonça par un débordement; tout fut de son domaine. » A ce

(1) Les registres de l'état civil, où nous avons puisé cette date, lui donnent le nom de *Dussieux*.

(2) Il y gagna 30,000 livres de rente, et fut forcé en 1780 de le vendre à un prix bien au-dessous de sa valeur (130,000 fr.). Ce fut alors qu'il acheta le domaine de Vaux.

moment de la révolution, d'Ussieux se retira à la campagne, près de Chartres. « Il avait pour l'agriculture, lit-on dans *la Bibliographie agronomique*, une passion bien malheureuse. J'ai recueilli à Chartres plusieurs anecdotes qui prouvent combien il était systématique. Mais il était de bonne foi; et s'il fit des dupes, il commença par l'être lui-même. » Après le 31 mai 1793, il fut porté sur les listes de proscription, et dut la vie à l'humanité de Sergent (1). Le département d'Eure-et-Loir l'envoya, en 1795, au conseil des Anciens, où il siégea jusqu'en 1799, et se fit peu remarquer. En 1798 il devint membre de la Société d'agriculture de Paris, et en 1801 il fit partie du conseil général de son département. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais;* Paris, 1770, in-12; — *Les Héros français, ou le Siége de Saint-Jean de Lône, drame héroïque en prose, suivi d'un précis historique de cet événement;* Paris, 1773, in-8° : ce drame fut représenté sans succès en 1780, sur la scène du Théâtre-Français; — *Le Décameron français;* Paris, 1774, 2 vol. in-8°, fig. : la plupart des bibliographes l'ont considéré à tort comme une traduction du *Décameron* de Boccace; — *Nouvelles françaises;* Paris, 1775, 3 vol. in-8°; — *Roland furieux;* Paris, 1775-85, 4 vol. in-8° : traduction que Ginguené juge faible et sans couleur. Il a eu part à la traduction de l'anglais de l'*Histoire universelle* (Paris, 1779-1789, 126 vol. in-8°); avec Bastide aîné à l'*Histoire de la littérature française* (ibid., 1772, t. I-II); avec Chaptal, Rozier et Parmentier, au *Traité sur la culture de la vigne* (ibid., 1801, 2 vol. in-8°). Il a publié, comme éditeur, avec plusieurs écrivains, *Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France* (Paris, 1785-90, 67 vol. in-8°); avec Duchesnay, son beau-père, *Bibliothèque universelle des dames* (ibid., 1785, 154 vol. in-18), espèce de résumé de toutes les sciences. Il a donné des articles à la continuation du *Cours complet d'agriculture* de Rozier, des mémoires au recueil de la Société d'agriculture de Paris, et des notes à l'édit. du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, publiée par cette société.

D'un second mariage avec Mlle Bellier-Duchesnay, d'Ussieux eut une fille, qui a épousé M. Lebrun des Charmettes. E. R.

Sautereau de Marsy, dans le *Magasin encyclop.*, ann. 1803, t. V, p. 401. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Barbier, *Dict. des ouvr. anon.* — *Bibl. agron.* — *Renseign. fournis par M. Roullier* (de Chartres).

USTARROZ. *Voy.* ANDRÈS.

USUARD, hagiographe français, mort le 13 janvier 876 ou 877. C'était dès 840 un simple moine de la communauté de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Il y fut ordonné prêtre, et chargé en 858 par l'abbé Hilduin de se rendre en Espagne pour tâcher de découvrir dans les ruines de Valence le corps de saint Vincent, patron de son monastère. Accompagné d'un autre religieux, du nom d'Odilard, et muni d'un sauf-conduit de Charles le Chauve, il trouva tous les passages occupés par les Sarrasins. Il se dirigea alors vers Cordoue, et en rapporta les corps de Georges d'Aurèle et de Nathalie avec les actes de ces martyrs. Il les transporta à Émont (diocèse de Sens), où sa communauté s'était réfugiée lors de l'invasion des Normands. A leur retour, en 863, ils trouvèrent leur monastère incendié par ces barbares. Charles le Chauve assista à la translation de ces reliques, témoigna à Usuard toute la joie qu'il éprouvait du succès de son voyage, et le chargea de composer un nouveau martyrologe. Cet ouvrage, dédié à l'empereur, est supérieur à ceux de saint Jérôme, de Bède, de Flore et d'Adon, et servit de base au *Martyrologe romain*. Il commence à la veille de Noël, et fut imprimé pour la première fois à Lubeck, 1475, in-fol., à la suite du *Rudimentum noviliorum*. On l'a publié depuis à Utrecht, 1480; Florence, 1486; Pavie, 1487; Cologne et Paris, 1490; Venise, 1498. Le P. Bouillard en donna en 1718 une édition d'après le manuscrit autographe d'Usuard, que l'on conservait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; mais on préfère encore celle que le P. Sollier publia en 1714, à Anvers, avec une préface et des notes explicatives.

Hist. littér. de la France, t. V.

UTRECHT (*Adrien* VAN), peintre flamand, né en 1599, à Anvers, où il est mort, en 1653. Il a excellé dans la peinture des animaux, des fruits et des intérieurs de cuisine. Il entra en 1614 dans l'atelier d'un peintre peu connu, Herman de Ryt, et obtint la maîtrise en 1625. Les biographes assurent qu'il voyagea en France, en Italie et en Allemagne; mais il était de retour à Anvers en 1628, époque à laquelle il épousa la fille du peintre van Nieulant, qui lui donna douze enfants. Van Utrecht paraît avoir été très-employé : le roi d'Espagne, l'empereur et d'autres princes lui demandèrent des tableaux. L'exécution en est hardie et savante; mais le coloris est parfois un peu noir. Son chef-d'œuvre, *la Boutique d'un marchand de poissons*, est conservé au Musée de Gand. Van Utrecht peignait bien la figure; il lui est même arrivé une fois de peindre une scène historique, *l'Arrivée de Ferdinand d'Autriche*, qui se trouve à l'hôtel de ville d'Anvers. P. M.

C. de Bie, *Gulden Cabinet*. — *Catalogue du Musée d'Anvers*, 1861.

UXELLES (D'). *Voy.* BLÉ.

UZ (*Jean-Pierre*), poëte allemand, né le 3 octobre 1720, à Anspach, où il est mort, le 12 mai 1796. Il fit ses études à l'université de Halle, où il se lia intimement avec Gleim. De retour dans sa ville natale, il se voua au culte des lettres et de la poésie. Trois années après, il publia, avec son ami Gœtz, une traduction

(1) Ce dernier, proscrit à son tour par les thermidoriens, trouva pendant six mois un asile aux Vaux.

tard; d'autres, qui contenaient des recherches sur les Vaudois, furent entièrement perdus. Ce fut de là qu'il se retira chez la comtesse de Peterborough (1646); il n'eut depuis point d'autre maison que celle de cette dame, soit à Londres, soit à Ryegate, où il mourut, âgé de soixante-seize ans. Usher fut enterré solennellement à Westminster; ce fut par ordre de Cromwell, qui prit cette décision soit pour rendre hommage aux talents et à la réputation du savant archevêque d'Armagh, soit pour faire plaisir à Nicolas Bernard, qui avait été chapelain d'Usher et que le Protecteur, à qui il avait sauvé la vie à la prise de Drogheda, avait nommé son aumônier. Les nombreux ouvrages d'Usher sont remplis d'érudition; ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la critique, qui en est presque entièrement absente. En outre de quelques sermons et d'un traité de controverse contre un jésuite irlandais, on a de lui : *Gravissimæ quæstiones de christianarum ecclesiarum in Occidentis præsertim partibus ab apostolicis temporibus ad nostrum usque ætatem;* Londres, 1613, in-4°; 3e édit. de beaucoup préférable aux précédentes, ibid., 1687, in-fol. : Usher s'est proposé de montrer dans cet ouvrage que depuis les apôtres jusqu'à la réformation il y a toujours eu dans l'Occident des églises qui ont professé les sentiments propres aux protestants; — *A Discourse of the religion anciently professed by the Irish and British;* impr. à la suite d'un ouvrage de Christ. Sibthorp sur le même sujet, Dublin, 1622, in-4°, ensuite à part, Londres, 1631, in-4° . il s'agit dans ce volume de prouver que le christianisme des anciens Irlandais et des anciens habitants du nord de l'Écosse et de l'Angleterre, fort différent du culte catholique, est analogue dans les points essentiels au protestantisme; — *Gotteschalci et prædestinatianæ controversiæ ab eo motæ historia;* Dublin, 1631, in-4°; Hanovre, 1662, in-8°; — *Veterum epistolarum hibernicarum sylloge;* Dublin, 1632, in-4°; Paris, 1665, in-4° : ces lettres datent du pontificat de Grégoire le Grand jusqu'à la fin du douzième siècle; elles sont d'une utilité réelle pour la connaissance de l'histoire d'Irlande pendant ce laps de temps; — *Immanuel, or the Mystery of the incarnation of the son of God, a Body of divinity, or the summ and substance of christian religion;* Dublin, 1638, in-4°; quatre éditions; — *Britannicarum Ecclesiarum antiquitatis historia;* Dublin, 1639, in-4°; 2e édit., *autoris manu passim aucta;* Londres, 1687, in-fol. : cet ouvrage a été consulté et souvent suivi par tous ceux qui ont écrit l'histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne; il n'est cependant, au jugement de Mackenzie, qu'un amas confus de fables et de fadaises; — *A Discourse of bishops and metropolitans;* Oxford, 1641, in-4°; — *A geographical description of the lesser Asia;* Oxford, 1641, 1643, in-4° : ce petit ouvrage ainsi que le précédent ont été traduits en latin et imprimés avec quelques autres pièces de divers auteurs; Londres, 1687, in-8°; — *Polycarpi et Ignatii Epistolæ, gr. et lat., cum dissertatione de eorum scriptis, deque apostolicis canonibus et constitutionibus Clementi tributis;* Oxford, 1644, in-4°; — *Appendix ignatiana;* Londres, 1647, in-4°; — *De romanæ Ecclesiæ symbolo apostolico vetere aliisque fidei formulis;* Londres, 1647, in-4°; réimpr. avec les *Annales V. et N. T.*, Genève, 1722, in-fol.; — *Annales Veteris et Novi Testamenti;* Londres, 1650-54, 2 vol. in-fol.; Paris, 1673, in-fol.; Genève, 1722, in-fol.; — *Epistola ad Lud. Capellum de Textus hebraici variantibus lectionibus;* Londres, 1652, in-4°; — *De græcæ LXX interpretum versione;* Londres, 1655, in-4°; — *Chronologia sacra;* Oxford, 1660, in-4°; — *Historia dogmaticæ controversiæ de scripturis et sacris vernaculis; accessere dissert. duæ de Pseudo-Dionysii scriptis et de Epistola ad Laodicenos;* Londres, 1690, in-4°; — *The Power of the prince and obedience of the subject stated;* Londres, 1661, in-8°. Bernard a publié en 1658 un recueil peu important des traités théologiques d'Usher, et Richard Parr un recueil de ses lettres, au nombre de trois cents (Londres, 1686, in-fol.) avec sa vie. Les œuvres complètes d'Usher ont été réunies par les soins de MM. Elrington et Todd (Dublin, 1847-1864, 13 vol. in-8°).

M. NICOLAS.

R. Parr, *Life of James Usher*, en tête du recueil de ses lettres. — Th. Smith. *Vitæ quorumdam eruditissimorum virorum;* Lond., 1707, in-8°. — Niceron, *Mémoires*, t. V — Th. Bernard, *Life and death of James Usher;* Londres, 1656, in-4°. — *Life and prophecies of archb. Usher;* (Londres), 1712, in 8°. — Aikin, *Lives of J. Selden and J. Usher;* Londres, 1811, in-8°. — Elrington, sa *Vie*, dans le t. Ier des *OEuvres complètes* — *Biogr. Britannica*

USSERIUS. *Voy.* USHER.

USSIEUX (*Louis* D'), littérateur français, né le 30 mars 1744 (1), à Angoulême, mort le 21 août 1805, au château de Vaux, commune de Pontgouin, près Chartres. Dans sa jeunesse il voyagea en Espagne, puis en Allemagne, où il épousa en premières noces une demoiselle d'honneur d'une princesse de Wurtemberg; il lui fit hommage d'un poëme imprimé en Bavière, le premier ouvrage sorti de sa plume. Il se fixa jeune encore à Paris, et devint en 1777 l'un des fondateurs du *Journal de Paris* (2). Il concourut à la plupart des entreprises littéraires du temps, publia des traductions de l'allemand et de l'italien, et fit paraître chaque mois des nouvelles historiques; aussi Rivarol, dans son *Petit Almanach de nos grands hommes*, dit-il alors de l'auteur : « Ce beau génie s'annonça par un débordement; tout fut de son domaine. » A ce

(1) Les registres de l'état civil, où nous avons puisé cette date, lui donnent le nom de *Dussieux*.

(2) Il y gagna 30,000 livres de rente, et fut forcé en 1780 de le vendre à un prix bien au dessous de sa valeur (130,000 fr.). Ce fut alors qu'il acheta le domaine de Vaux.

moment de la révolution, d'Ussieux se retira à la campagne, près de Chartres. « Il avait pour l'agriculture, lit-on dans *la Bibliographie agronomique*, une passion bien malheureuse. J'ai recueilli à Chartres plusieurs anecdotes qui prouvent combien il était systématique. Mais il était de bonne foi; et s'il fit des dupes, il commença par l'être lui-même. » Après le 31 mai 1793, il fut porté sur les listes de proscription, et dut la vie à l'humanité de Sergent (1). Le département d'Eure-et-Loir l'envoya, en 1795, au conseil des Anciens, où il siégea jusqu'en 1799, et se fit peu remarquer. En 1798 il devint membre de la Société d'agriculture de Paris, et en 1801 il fit partie du conseil général de son département. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais*; Paris, 1770, in-12; — *Les Héros français, ou le Siége de Saint-Jean de Lône, drame héroïque en prose, suivi d'un précis historique de cet événement;* Paris, 1773, in-8° : ce drame fut représenté sans succès en 1780, sur la scène du Théâtre-Français; — *Le Décaméron français;* Paris, 1774, 2 vol. in-8°, fig. : la plupart des bibliographes l'ont considéré à tort comme une traduction du *Décaméron* de Boccace; — *Nouvelles françaises;* Paris, 1775, 3 vol. in-8°; — *Roland furieux;* Paris, 1775-85, 4 vol. in-8° : traduction que Ginguené juge faible et sans couleur. Il a eu part à la traduction de l'anglais de l'*Histoire universelle* (Paris, 1779-1789, 126 vol. in-8°); avec Bastide aîné à l'*Histoire de la littérature française* (ibid., 1772, t. I-II); avec Chaptal, Rozier et Parmentier, au *Traité sur la culture de la vigne* (ibid., 1801, 2 vol. in-8°). Il a publié, comme éditeur, avec plusieurs écrivains, *Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France* (Paris, 1785-90, 67 vol. in-8°); avec Duchesnay, son beau-père, *Bibliothèque universelle des dames* (ibid., 1785, 154 vol. in-18), espèce de résumé de toutes les sciences. Il a donné des articles à la continuation du *Cours complet d'agriculture* de Rozier, des mémoires au recueil de la Société d'agriculture de Paris, et des notes à l'édit. du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, publiée par cette société.

D'un second mariage avec M[lle] Bellier-Duchesnay, d'Ussieux eut une fille, qui a épousé M. Lebrun des Charmettes. E. R.

Sautereau de Marsy, dans le *Magasin encyclop.*, ann. 1808, t. V, p. 404. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Barbier, *Dict. des ouvr. anon.* — *Bibl. agron.* — *Renseign. fournis par M. Roullier* (de Chartres).

USTARROZ. *Voy.* ANDRÈS.

USUARD, hagiographe français, mort le 13 janvier 876 ou 877. C'était dès 840 un simple moine de la communauté de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Il y fut ordonné prêtre, et chargé en 858 par l'abbé Hilduin de se rendre en Espagne pour tâcher de découvrir dans les ruines de Valence le corps de saint Vincent, patron de son monastère. Accompagné d'un autre religieux, du nom d'Odilard, et muni d'un sauf-conduit de Charles le Chauve, il trouva tous les passages occupés par les Sarrasins. Il se dirigea alors vers Cordoue, et en rapporta les corps de Georges d'Aurèle et de Nathalie avec les actes de ces martyrs. Il les transporta à Émont (diocèse de Sens), où sa communauté s'était réfugiée lors de l'invasion des Normands. A leur retour, en 863, ils trouvèrent leur monastère incendié par ces barbares. Charles le Chauve assista à la translation de ces reliques, témoigna à Usuard toute la joie qu'il éprouvait du succès de son voyage, et le chargea de composer un nouveau martyrologe. Cet ouvrage, dédié à l'empereur, est supérieur à ceux de saint Jérôme, de Bède, de Flore et d'Adon, et servit de base au *Martyrologe romain*. Il commence à la veille de Noël, et fut imprimé pour la première fois à Lubeck, 1475, in-fol., à la suite du *Rudimentum novitiorum*. On l'a publié depuis à Utrecht, 1480; Florence, 1486; Pavie, 1487; Cologne et Paris, 1490; Venise, 1498. Le P. Bouillard en donna en 1718 une édition d'après le manuscrit autographe d'Usuard, que l'on conservait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; mais on préfère encore celle que le P. Sollier publia en 1714, à Anvers, avec une préface et des notes explicatives.

Hist. littér. de la France, t. V.

UTRECHT (*Adrien* VAN), peintre flamand, né en 1599, à Anvers, où il est mort, en 1653. Il a excellé dans la peinture des animaux, des fruits et des intérieurs de cuisine. Il entra en 1614 dans l'atelier d'un peintre peu connu, Herman de Ryt, et obtint la maîtrise en 1625. Les biographes assurent qu'il voyagea en France, en Italie et en Allemagne; mais il était de retour à Anvers en 1628, époque à laquelle il épousa la fille du peintre van Nieulant, qui lui donna douze enfants. Van Utrecht paraît avoir été très-employé : le roi d'Espagne, l'empereur et d'autres princes lui demandèrent des tableaux. L'exécution en est hardie et savante; mais le coloris est parfois un peu noir. Son chef-d'œuvre, *la Boutique d'un marchand de poissons*, est conservé au Musée de Gand. Van Utrecht peignait bien la figure; il lui est même arrivé une fois de peindre une scène historique, *l'Arrivée de Ferdinand d'Autriche*, qui se trouve à l'hôtel de ville d'Anvers. P. M.

C. de Bie, *Gulden Cabinet*. — *Catalogue du Musée d'Anvers*, 1861.

UXELLES (D'). *Voy.* BLÉ.

UZ (*Jean-Pierre*), poëte allemand, né le 3 octobre 1720, à Anspach, où il est mort, le 12 mai 1796. Il fit ses études à l'université de Halle, où il se lia intimement avec Gleim. De retour dans sa ville natale, il se voua au culte des lettres et de la poésie. Trois années après, il publia, avec son ami Gœtz, une traduction

(1) Ce dernier, proscrit à son tour par les thermidoriens, trouva pendant six mois un asile aux Vaux.

d'Anacréon (Leipzig, 1746, in-8°). Jamais version d'aucun poëte de l'antiquité n'avait encore été faite en Allemagne avec autant de goût. En 1748, Uz entra comme secrétaire chez un conseiller de justice. Pendant les loisirs que lui laissait cet emploi, longtemps gratuit, il s'occupa de nombreux essais dans le genre lyrique : le petit recueil de poésies dont Gleim soigna l'impression, en 1749, en contient le fruit (*Lyrischer Gedichte*; Berlin, in-8°). Ces vers avaient déjà fondé sa réputation, quand il publia sa *Victoire du dieu de l'amour*, espèce de conte en IV chants; *la Théodicée* (1755), celle de toutes ses productions qui a le plus de valeur poétique, et un poëme didactique en vers alexandrins, intitulé *l'Art d'être toujours joyeux* (Die Kunst, stets frœhlich zu sein; 1760, in-8°), lequel, à l'époque où il parut, mérita d'être distingué parmi les productions de ce genre. Uz avait aussi dès 1755 offert au public deux volumes d'odes et de chansons (*Oden und Lieder*), dont le nombre s'accrut dans la suite jusqu'à former 6 vol. Ce grand recueil, édité complétement avec beaucoup de luxe par les soins de Weisse, en 1768, couronna en quelque sorte la carrière littéraire d'Uz. En 1763, on l'avait enfin nommé assesseur auprès du tribunal impérial, et dès lors les devoirs de sa charge ne lui permirent plus qu'à de rares intervalles de revenir au culte des muses. La sphère de son activité s'agrandit d'ailleurs : en 1771, il devint un des membres du conseil nouvellement chargé de la direction des écoles dans le pays d'Anspach; en 1790, le margrave, son souverain, le promut à la charge de directeur burgravial, et quand les États de ce prince passèrent sous la domination de la Prusse, Uz fut encore désigné pour les fonctions supérieures de conseiller de justice et de juge provincial d'Anspach; mais la mort ne lui permit pas de jouir de ces honneurs : elle le frappa le 12 mai 1796, le jour même de la réception du brevet de sa nomination. Comme poëte lyrique, Uz excelle surtout dans le genre badin, mais l'ode sacrée lui réussit également; ses épîtres en vers se distinguent par la délicatesse de la forme et par la finesse des pensées. Ses cantiques, non moins que sa *Théodicée*, portent l'empreinte de la philosophie de Leibnitz. Ses œuvres poétiques ont été publiées par Ch.-F. Weisse (Vienne, 1804, 4 vol. in-4°). Les compatriotes d'Uz lui ont érigé, en 1825, dans le parc royal d'Anspach, un monument orné de son buste.

Sa *Vie*, par Weisse. — Jœrdens, *Lexikon*.

V

VACCA (*Flaminio*), sculpteur italien, né vers 1538, à Rome, où il est mort, en 1600. Son père, né à Crémone, était établi à Rome longtemps avant sa naissance. Il fut heureux que Sixte V ait eu à sa disposition un artiste du talent de Flaminio pour les nombreuses restaurations d'antiques qu'il fit exécuter; mais pourtant, comment ne pas regretter que la plus grande partie de la vie de cet habile sculpteur ait été consacrée à ce labeur ingrat, quand on voit sa belle statue de *Saint François* à la chapelle Sixtine, et son admirable *Lion de Florence?* Ce lion, le plus beau qui fût encore sorti d'un ciseau italien, avait été commandé pour faire pendant à un lion antique à la villa Médicis. Tous deux en furent enlevés et apportés en 1780 à Florence, où ils ornent l'entrée de la loge d'Orcagna, sur la place du Palais vieux. Mort à l'âge d'environ soixante-deux ans, Vacca repose sous la coupole du Panthéon. Il avait laissé en manuscrit des *Memorie di varie antichità di Roma*, dans lesquels il rendait compte des découvertes faites dans cette ville depuis son enfance jusqu'en 1594; ils ont été mis au jour par Falconieri (Rome, 1704, in-8°), trad. en latin par Montfaucon pour son *Iter italicum*, et réimpr. dans la *Roma antica* de Nardini (1820, édit. de Nibby). E. B—N.

Baglione, *Vite de' pittori*, etc. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

VACCA. *Voy.* BERLINGHIERI et NUÑEZ.

VACCARO (*Andrea*), peintre, né en 1598, à Naples, où il est mort, en 1670. Élève de G. Imparato, il prit d'abord pour modèle le Caravage, puis le Guide. Il fréquenta pendant quelque temps l'école que le Dominiquin avait ouverte à Naples, et se créa une manière franche et gracieuse, qui lui assura un rang honorable parmi ses compatriotes. C'est à cette seconde phase de son talent qu'appartiennent les peintures de Santa-Maria del Rosario et de la Chartreuse de Saint-Martin, et surtout le tableau de Santa-Maria del Pianto, *la Vierge retenant son Fils prêt à foudroyer les Napolitains*, sujet qui avait été mis au concours, et pour lequel il l'emporta sur Luca Giordano, au jugement de Pierre de Cortone. Mais Vaccaro resta bien inférieur à son concurrent dans la fresque, genre qu'il ne pratiqua que dans un âge assez avancé. Les tableaux de cet artiste sont nombreux dans les musées; on voit de lui dans celui de Madrid quatre sujets de la *Vie de saint Gaétan*, *un Combat de femmes*, *la Mort de Cléopâtre*, *Isaac et Rébecca*, *Loth et ses filles*, *Sainte Rosalie*, *la Madeleine dans le désert*, *Sainte Agueda*, *Saint Janvier*, et *la Résurrection de Jésus*; au musée de Naples, *le Massacre des Innocents* et *le Baptême de sainte Candide*; à Dresde, *le Christ ressuscité apparaissant à sa mère*; à Munich, *la Flagellation*; au Louvre, *Vénus pleurant Adonis*. Lors de la révolte de Masaniello, en 1647, Vaccaro fit partie de la fameuse *Compagnie de la mort*, presque entièrement composée d'artistes.

Ses meilleurs élèves furent Giacomo Farelli et son propre fils *Niccolò*. E. B—N.

Dominici, *Pittori napoletani*. — Lanzi, Orlandi, Ticozzi. — Gualandi, *Napoli e suoi contorni*.

VACHER. *Voy.* TOURNEMINE.

VACHER (LE). *Voy.* LE VACHER.

*VACHEROT (*Étienne*), philosophe français, né à Langres, le 29 juillet 1809. Il entra à l'École normale en 1827. Après avoir été chargé de la classe de troisième à Châlons-sur-Marne de 1829 à 1830, il professa la philosophie dans les collèges de Cahors, d'Angers, de Versailles, de Caen et de Rouen. S'étant fait recevoir docteur ès lettres en 1836, il fut nommé directeur des études à l'École normale supérieure, et maître de conférences de philosophie (janvier 1838). En 1839 il suppléa M. Cousin à la Sorbonne. Une discussion s'étant élevée entre lui et l'abbé Gratry, aumônier de l'École, à la suite de la publication de son *Histoire de l'École d'Alexandrie*, M. Vacherot fut mis en disponibilité (1851), et déclaré démissionnaire l'année suivante pour refus de serment. Il a reçu la croix d'Honneur en 1844. Sa place est depuis longtemps marquée à l'Académie des sciences morales, mais il s'est lui-même en quelque sorte frappé d'ostracisme par la franchise et la fermeté de ses convictions. Il a publié : *De rationis auctoritate, tum in se, tum secundum Anselmum considerata*; Paris, 1836, in-8°; — *Théorie des premiers principes suivant Aristote*; Paris, 1836, in-8°; — *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*; Paris, 1846-1850, 3 vol. in-8° : couronnée par l'Institut; — *Lettre à l'abbé Gratry*, en réponse à la brochure de celui-ci : *Étude sur la sophistique contemporaine*; Paris, 1851, in-8°; — *La Métaphysique et la science*;

Paris, 1858, 2 vol. in-8°; — *La Démocratie*; Paris, 1859, 1862, in-18 : cet ouvrage, qui trace à la démocratie son idéal et son avenir, fut saisi en 1862, et l'auteur condamné à trois mois de prison; — *Essai de philosophie critique*; Paris, 1864, in-8°. Il a publié le *Cours d'histoire de la philosophie au dix-huitième siècle, professé en* 1819 *et* 1820 *par M. Cousin* (Paris, 1839-1841, 3 vol. in-8°), et a collaboré au *Dictionnaire des Sciences philosophiques* ainsi qu'à *l'Avenir* (1855).

Vapereau, *Dict. des contemp.*

VADDÈRE (*Jean-Baptiste* DE), historien belge, né vers 1640, à Bruxelles, mort à Anderlecht, près de la même ville, le 3 février 1691. D'abord chapelain à Tervueren, puis secrétaire de l'archevêque de Malines, il obtint en 1671 un canonicat du chapitre d'Anderlecht. Il était très-versé dans l'histoire de sa patrie. On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et duché de Brabant*; Bruxelles, 1672, in-4°; nouv. édition, annotée par Paquot; ibid., 1784, 2 vol. in-8°. L'auteur de ce livre plein de recherches intéressantes réfute les prétentions de Louis XIV sur le duché de Brabant, et soutient dans sa réponse au jésuite Ferrand, que les rois de France de la première race avaient pour armes des abeilles. Vaddère a laissé en manuscrit : *Historia monasterii N.-D. de Gratia, ord. Carthusiensis*, in-fol.; *Recueil historique des Pays-Bas*, 2 vol. in-fol., et un autre recueil ayant le même titre, 2 vol. in-4°.

Foppens, *Bib. belgica.* — Paquot, *Mémoires*, t. VII. — *Recueil de lettres originales adressées par plusieurs savants à M. de Vaddère*, ms. de la Bibl. roy. de Belgique. — *Catal. de la bibl. d'Ant. Nuewens*, n°s 28 et 26.

VADÉ (*Jean-Joseph*), poëte et littérateur français, né à Ham, le 18 janvier 1719 (et non 1720), mort à Paris, le 4 juillet 1757. Il n'avait que cinq ans lorsque son père, qui vivait médiocrement d'un petit commerce dans sa ville natale, vint s'établir à Paris. Il voulut par la suite faire faire à son fils des études classiques; mais le jeune Vadé, rebelle à la volonté paternelle, entraîné d'ailleurs par une imagination fougueuse et par l'ardeur du plaisir, repoussa toute tentative de ce genre, et se livra à la dissipation la plus effrénée. Cependant, comme il était doué d'esprit naturel et d'une intelligence peu commune, il trouva encore moyen au milieu de ses désordres de corriger, du mieux qu'il put, le vice de son éducation par la lecture des bons auteurs français et par la fréquentation des spectacles. Après avoir rempli, pendant quatre ou cinq années, un modeste emploi dans les bureaux des finances, à Soissons, il revint dans la capitale en 1743, pour occuper auprès du duc d'Agenois (depuis d'Aiguillon) le poste de secrétaire. C'est à cette époque qu'il fut l'inventeur du genre *poissard*, qui a attaché à son nom une certaine célébrité : genre bas et trivial sans doute, mais qui a du moins le mérite de peindre la nature. On a dit que Vadé était le *Teniers de la littérature* (1). Dès 1744 devenu le poëte à la mode, il avait acquis une renommée qui le faisait rechercher de toutes les classes de la société, où il était admis non-seulement comme auteur, mais plus souvent encore comme plaisant de profession.

Les excès de toutes espèces auxquels il s'était abandonné vinrent brusquement interrompre sa carrière au milieu de ses triomphes; il mourut à trente-huit ans, d'un abcès à la vessie. Vadé emporta les regrets de tous ses amis; car tous les témoignages contemporains s'accordent à dire qu'il était doux, poli, généreux et sincère. Le genre *poissard* n'est pas le seul qu'il ait cultivé avec succès. Il a composé quelques pièces de vers avouées par le goût, et plusieurs fables ingénieuses qu'on retrouve dans le *Journal de Verdun*. Il est également auteur d'opéras-comiques, dont *Nicaise* et *les Troqueurs* sont les plus connus. Il s'essaya aussi dans la comédie vaudeville, d'un ton plus relevé, et *le Suffisant*, *le Trompeur trompé*, réussirent avec des airs connus, comme *les Raccoleurs* et *Fanchonnette* avec des airs nouveaux. « On s'aperçoit fort bien, dit La Harpe, en lisant ces pièces, que l'auteur n'avait fait aucune étude et savait assez mal le français. »

Voici la liste de ses pièces : *la Fileuse*, *le Poirier*, *le Bouquet du roi*, 1752; — *le Suffisant*, *le Rien*, *les Troqueurs*, 1753; — *Il était temps*, *le Trompeur trompé*, *la Fontaine de Jouvence*, *la Nouvelle Bastienne*, 1754; — *les Troyennes de Champagne*, *Jérôme et Fanchonnette*, *le Confident heureux*, *Follette*, 1755; — *Nicaise*, *les Raccoleurs*, 1756; — *l'Impromptu du cœur*, *le Mauvais plaisant*, 1757; — *la Canadienne*, en vers, 1758; — *la Veuve indécise*, 1759. La comédie des *Visites du jour de l'an*, en vers, jouée en 1749 au Théâtre-Français, a été impr. dans la *Revue rétrospective*, nov. 1837. Les *Œuvres poissardes* de Vadé ont été souvent réimprimées, et l'édit. de Paris, 1796, gr. in-8°, qui est la première, a été suivie jusqu'à nos jours d'une vingtaine d'autres. On les a réunies à son théâtre, sous le titre d'*Œuvres complètes* (Paris, 1775, 4 vol. in-8°; Genève, 1777, 4 vol. in-18, et 1785, 6 vol. in-12; Lyon, 1787, 4 vol. in-12; Troyes, 1798, 6 vol. in-12).

Une fille naturelle qu'il eut débuta à la Comédie française sans succès. Elle mourut jeune, ainsi que son père, et des suites d'une vie déréglée. ED. DE MANNE.

Journal de Verdun, 1757. — *Année littéraire*, 1757. — *Mercure de France*, 1757. — La Harpe, *Cours de littér.* — *Almanach des spectacles.* — Querard, *France littéraire.*

VADIANUS. *Voy.* WATT (DE).

VADIER (*Marc-Guillaume-Alexis*), conventionnel, né en 1736, mort à Bruxelles, le 14 dé-

(1) La Harpe, dans son *Cours de littér.*, l'appelle *le Callot de la poésie*. On lui a aussi donné le surnom de *Corneille des halles*.

cembre 1828. Il était conseiller au présidial de Pamiers, lorsqu'il fut nommé par le tiers état du comté de Foix député aux états généraux de 1789. La part qu'il eut aux travaux de l'Assemblée constituante fut peu considérable ; après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il s'éleva contre l'inviolabilité du roi, et proposa de le traduire devant la haute cour nationale. Envoyé par le département de l'Ariége à la Convention, il se plaça dans les rangs de la Montagne, et vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Sa violence contre les Girondins, et plus tard contre Danton et Camille Desmoulins, lui valut d'entrer au comité de sûreté générale (14 sept. 1793). De concert avec Amar, Voulland et Fouquier-Tainville, il imagina ces prétendues conspirations des prisons qui envoyèrent sans débats à l'échafaud des hommes qui n'avaient eu entre eux aucune relation et qui ne se connaissaient même pas. Lorsqu'il vit Robespierre incliner à des mesures réparatrices, il se tourna contre lui, et commença par dénoncer, sans preuves, Catherine Théot et dom Gerle comme coupables de menées contre la république (15 juin 1794). Les accusés ayant été défendus et sauvés par Robespierre, Vadier n'en devint que plus actif contre lui, et prit une grande part à la révolution de thermidor. Cette conduite ne le sauva pas des menaces de la réaction : dénoncé, un mois après, par Lecointre (de Versailles), comme chef des terroristes (28 août), il monta à la tribune, et, un pistolet à la main, menaça de se tuer si la Convention ne proclamait pas son innocence et ne rendait pas justice *à ses soixante ans de vertu*. Cette dénonciation ne fut point accueillie; mais Legendre la reproduisit plus tard, et le 2 mars 1795 Vadier fut décrété d'arrestation avec Billaud-Varennes, Collot d'Herbois et Barrère. Un décret du 1er avril suivant les condamna à la déportation; mais Vadier n'avait pu être arrêté, et, parvenu à se cacher dans Paris, il resta dans sa retraite jusqu'en mai 1796. Compromis dans la conspiration de Babeuf, et traduit devant la haute cour de Vendôme, il fut acquitté (mai 1797); mais on lui interdit le séjour de Paris et on lui assigna Cherbourg pour résidence. Sous le gouvernement consulaire, il rentra dans tous ses droits de citoyen. Jusqu'à la restauration, il continua à habiter Paris. Proscrit en 1816 comme régicide, il se retira dans les Pays-Bas, où il mourut, à l'âge de quatre-vingt treize ans. Son *Opinion dans le procès du roi* a été publiée (Paris, 1792, in-8°). « Un odieux mélange d'orgueil, de barbarie et de lâcheté, a dit L. Blanc, caractérisait Vadier. Il plaidait contre l'admission des moyens justificatifs comme une partie intéressée, avait baptisé la guillotine *le vasistas*, et prenait plaisir à y entendre *éternuer dans le sac*. » Il fit partie, dans le comité de sûreté générale, des *gens d'expédition*, parti qui appartenait sans réserve au génie de la terreur.

Galerie hist. des contemp. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouvelle des contemporains.* — *Biogr. conventionnelle.* — L. Blanc, *Hist. de la révol. fr.*, t. X.

VAFFARD. *Voy.* ANGE *de Sainte-Rosalie.*

VAGA (DEL). *Voy.* PERINO.

VAHL (*Martin*), botaniste norvégien, né à Bergen, le 10 octobre 1749, mort à Copenhague, le 24 décembre 1804. Après avoir étudié les sciences naturelles à Copenhague, il suivit, de 1769 à 1775, l'enseignement de Linné à Upsal. Nommé en 1779 lecteur de botanique à Copenhague, il visita de 1783 à 1785, aux frais du gouvernement, les principales contrées de l'Europe, ainsi que les côtes de la Barbarie. Il reçut en 1789 l'emploi de premier lecteur d'histoire naturelle à Copenhague, et en 1801 celui de professeur de botanique. Il explora dans l'intervalle la Norvège, et fit aussi en 1799 et 1800 un voyage en Hollande et en France. Vahl, qui fut un des disciples les plus distingués de Linné, a publié, outre les cahiers *XVI* à *XXI* de la *Flora danica*, commencée par Œder et Hornemann, les ouvrages suivants : *Symbolæ botanicæ*; Copenhague, 1790-94, 3 part. in-fol., pl.; — *Eclogæ americanæ, seu Descriptiones plantarum præsertim Americæ meridionalis nondum cognitarum*; ibid., 1796-1807, 3 part., in-fol., avec un vol. de planches, 1798, in-fol.; — *Enumeratio plantarum vel ab aliis vel ab ipso observatarum*; ibid., 1805-1806, 2 vol. in 8°; Gœttingue, 1827, in-8°. Vahl, qui a aussi collaboré à la *Zoologia danica* de Müller, a encore inséré une trentaine de mémoires et de notices dans le recueil de l'Académie des sciences de Copenhague, dont il faisait partie, entre autres la relation de son voyage en Norvège.

Schrader, *Neues Journal für Botanik*, t. I. — Nyerup, *Litteraturlexikon.*

VAILLANT (*Wallerant*), peintre français, né en 1623, à Lille, mort en 1677, à Amsterdam. A l'école d'Érasme Quellyn, d'Anvers, il devint habile dessinateur et bon coloriste ; mais il se borna à peindre le portrait, genre dans lequel il laissa des compositions estimées. En 1656 il alla, d'après le conseil de ses amis, à Francfort, assista à la cérémonie du couronnement de Léopold Ier (1658), et reproduisit avec tant de bonheur les traits du nouvel empereur que les plus grands personnages voulurent poser devant lui. Le maréchal de Grammont l'emmena ensuite en France, le présenta à la cour, et la faveur de la reine mère lui attira pendant quatre ans des travaux multipliés. Vers 1662 il s'établit à Amsterdam avec une grande fortune, et y passa le reste de ses jours. D'après ses dessins il a exécuté au burin quatre portraits devenus très-rares, à savoir ceux de *Léopold Ier*, de *Jean-Philippe, électeur de Mayence*, de *Charles-Louis, comte palatin*, et de *Sophie, sa femme*. Il est aussi l'un des premiers qui aient gravé à la manière noire. Le prince Ru-

d'Anacréon (Leipzig, 1746, in-8°). Jamais version d'aucun poëte de l'antiquité n'avait encore été faite en Allemagne avec autant de goût. En 1748, Uz entra comme secrétaire chez un conseiller de justice. Pendant les loisirs que lui laissait cet emploi, longtemps gratuit, il s'occupa de nombreux essais dans le genre lyrique : le petit recueil de poésies dont Gleim soigna l'impression, en 1749, en contient le fruit (*Lyrischer Gedichte;* Berlin, in-8°). Ces vers avaient déjà fondé sa réputation, quand il publia sa *Victoire du dieu de l'amour*, espèce de conte en IV chants; *la Théodicée* (1755), celle de toutes ses productions qui a le plus de valeur poétique, et un poëme didactique en vers alexandrins, intitulé *l'Art d'être toujours joyeux* (Die Kunst, stets frœhlich zu sein; 1760, in-8°), lequel, à l'époque où il parut, mérita d'être distingué parmi les productions de ce genre. Uz avait aussi dès 1755 offert au public deux volumes d'odes et de chansons (*Oden und Lieder*), dont le nombre s'accrut dans la suite jusqu'à former 6 vol. Ce grand recueil, édité complétement avec beaucoup de luxe par les soins de Weisse, en 1768, couronna en quelque sorte la carrière littéraire d'Uz. En 1763, on l'avait enfin nommé assesseur auprès du tribunal impérial, et dès lors les devoirs de sa charge ne lui permirent plus qu'à de rares intervalles de revenir au culte des muses. La sphère de son activité s'agrandit d'ailleurs : en 1771, il devint un des membres du conseil nouvellement chargé de la direction des écoles dans le pays d'Anspach; en 1790, le margrave, son souverain, le promut à la charge de directeur burgravial, et quand les États de ce prince passèrent sous la domination de la Prusse, Uz fut encore désigné pour les fonctions supérieures de conseiller de justice et de juge provincial d'Anspach; mais la mort ne lui permit pas de jouir de ces honneurs : elle le frappa le 12 mai 1796, le jour même de la réception du brevet de sa nomination. Comme poëte lyrique, Uz excelle surtout dans le genre badin, mais l'ode sacrée lui réussit également; ses épîtres en vers se distinguent par la délicatesse de la forme et par la finesse des pensées. Ses cantiques, non moins que sa *Théodicée*, portent l'empreinte de la philosophie de Leibniz. Ses œuvres poétiques ont été publiées par Ch.-F. Weisse (Vienne, 1804, 4 vol. in-4°). Les compatriotes d'Uz lui ont érigé, en 1825, dans le parc royal d'Anspach, un monument orné de son buste.

Sa *Vie*, par Weisse. — Jœrdens, *Lexikon*.

V

VACCA (*Flaminio*), sculpteur italien, né vers 1538, à Rome, où il est mort, en 1600. Son père, né à Crémone, était établi à Rome longtemps avant sa naissance. Il fut heureux que Sixte V ait eu à sa disposition un artiste du talent de Flaminio pour les nombreuses restaurations d'antiques qu'il fit exécuter; mais pourtant, comment ne pas regretter que la plus grande partie de la vie de cet habile sculpteur ait été consacrée à ce labeur ingrat, quand on voit sa belle statue de *Saint François* à la chapelle Sixtine, et son admirable *Lion de Florence?* Ce lion, le plus beau qui fût encore sorti d'un ciseau italien, avait été commandé pour faire pendant à un lion antique à la villa Médicis. Tous deux en furent enlevés et apportés en 1780 à Florence, où ils ornent l'entrée de la loge d'Orcagna, sur la place du Palais vieux. Mort à l'âge d'environ soixante-deux ans, Vacca repose sous la coupole du Panthéon. Il avait laissé en manuscrit des *Memorie di varie antichità di Roma*, dans lesquels il rendait compte des découvertes faites dans cette ville depuis son enfance jusqu'en 1594 ; ils ont été mis au jour par Falconieri (Rome, 1704, in-8°), trad. en latin par Montfaucon pour son *Iter italicum*, et réimpr. dans la *Roma antica* de Nardini (1820, édit. de Nibby). E. B—n.

Baglione, *Vite de' pittori*, etc. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

VACCA. *Voy.* Berlinghieri et Nuñez.

VACCARO (*Andrea*), peintre, né en 1598, à Naples, où il est mort, en 1670. Élève de G. Imparato, il prit d'abord pour modèle le Caravage, puis le Guide. Il fréquenta pendant quelque temps l'école que le Dominiquin avait ouverte à Naples, et se créa une manière franche et gracieuse, qui lui assura un rang honorable parmi ses compatriotes. C'est à cette seconde phase de son talent qu'appartiennent les peintures de Santa-Maria del Rosario et de la Chartreuse de Saint-Martin, et surtout le tableau de Santa-Maria del Pianto, *la Vierge retenant son Fils prêt à foudroyer les Napolitains*, sujet qui avait été mis au concours, et pour lequel il l'emporta sur Luca Giordano, au jugement de Pierre de Cortone. Mais Vaccaro resta bien inférieur à son concurrent dans la fresque, genre qu'il ne pratiqua que dans un âge assez avancé. Les tableaux de cet artiste sont nombreux dans les musées ; on voit de lui dans celui de Madrid quatre sujets de la *Vie de saint Gaétan*, *un Combat de femmes*, *la Mort de Cléopâtre*, *Isaac et Rébecca*, *Loth et ses filles*, *Sainte Rosalie*, *la Madeleine dans le désert*, *Sainte Agueda*, *Saint Janvier*, et *la Résurrection de Jésus*; au musée de Naples, *le Massacre des Innocents* et *le Baptême de sainte Candide*; à Dresde, *le Christ ressuscité apparaissant à sa mère*; à Munich, *la Flagellation*; au Louvre, *Vénus pleurant Adonis*. Lors de la révolte de Masaniello, en 1647, Vaccaro fit partie de la fameuse *Compagnie de la mort*, presque entièrement composée d'artistes.

Ses meilleurs élèves furent Giacomo Farelli et son propre fils *Niccolò*. E. B—n.

Dominici, *Pittori napoletani*. — Lanzi. Orlandi. Ticozzi. — Gualandi, *Napoli e suoi contorni*.

VACHER. *Voy.* Tournemine.

VACHER (Le). *Voy.* Le Vacher.

***VACHEROT** (*Étienne*), philosophe français, né à Langres, le 29 juillet 1809. Il entra à l'École normale en 1827. Après avoir été chargé de la classe de troisième à Châlons-sur-Marne de 1829 à 1830, il professa la philosophie dans les colléges de Cahors, d'Angers, de Versailles, de Caen et de Rouen. S'étant fait recevoir docteur ès lettres en 1836, il fut nommé directeur des études à l'École normale supérieure, et maître de conférences de philosophie (janvier 1838). En 1839 il suppléa M. Cousin à la Sorbonne. Une discussion s'étant élevée entre lui et l'abbé Gratry, aumônier de l'École, à la suite de la publication de son *Histoire de l'École d'Alexandrie*, M. Vacherot fut mis en disponibilité (1851), et déclaré démissionnaire l'année suivante pour refus de serment. Il a reçu la croix d'Honneur en 1844. Sa place est depuis longtemps marquée à l'Académie des sciences morales, mais il s'est lui-même en quelque sorte frappé d'ostracisme par la franchise et la fermeté de ses convictions. Il a publié : *De rationis auctoritate, tum in re, tum secundum Anselmum considerata*; Paris, 1836, in-8°; — *Théorie des premiers principes suivant Aristote*; Paris, 1836, in-8°; — *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*; Paris, 1846-1850, 3 vol. in-8° : couronnée par l'Institut; — *Lettre à l'abbé Gratry*, en réponse à la brochure de celui-ci : *Étude sur la sophistique contemporaine*; Paris, 1851, in-8°; — *La Métaphysique et la science*;

Paris, 1858, 2 vol. in-8°; — *La Démocratie*; Paris, 1859, 1862, in-18 : cet ouvrage, qui trace à la démocratie son idéal et son avenir, fut saisi en 1862, et l'auteur condamné à trois mois de prison; — *Essai de philosophie critique*; Paris, 1864, in-8°. Il a publié le *Cours d'histoire de la philosophie au dix-huitième siècle, professé en* 1819 *et* 1820 *par M. Cousin* (Paris, 1839-1841, 3 vol. in-8°), et a collaboré au *Dictionnaire des Sciences philosophiques* ainsi qu'à *l'Avenir* (1855).

Vapereau, *Dict. des contemp.*

VADDÈRE (*Jean-Baptiste* DE), historien belge, né vers 1640, à Bruxelles, mort à Anderlecht, près de la même ville, le 3 février 1691. D'abord chapelain à Tervueren, puis secrétaire de l'archevêque de Malines, il obtint en 1671 un canonicat du chapitre d'Anderlecht. Il était très-versé dans l'histoire de sa patrie. On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et duché de Brabant*; Bruxelles, 1672, in-4°; nouv. édition, annotée par Paquot; ibid., 1784, 2 vol. in-8°. L'auteur de ce livre plein de recherches intéressantes réfute les prétentions de Louis XIV sur le duché de Brabant, et soutient dans sa réponse au jésuite Ferrand, que les rois de France de la première race avaient pour armes des abeilles. Vaddère a laissé en manuscrit : *Historia monasterii N.-D. de Gratia, ord. Carthusiensis*, in-fol.; *Recueil historique des Pays-Bas*, 2 vol. in-fol., et un autre recueil ayant le même titre, 2 vol. in-4°.

Foppens, *Bib. belgica*. — Paquot, *Mémoires*, t. VII. — *Recueil de lettres originales adressées par plusieurs savants à M. de Vaddère*, ms. de la Bibl. roy. de Belgique. — *Catal. de la bibl. d'Ant. Nuewens*, n°s 25 et 26.

VADÉ (*Jean-Joseph*), poëte et littérateur français, né à Ham, le 18 janvier 1719 (et non 1720), mort à Paris, le 4 juillet 1757. Il n'avait que cinq ans lorsque son père, qui vivait médiocrement d'un petit commerce dans sa ville natale, vint s'établir à Paris. Il voulut par la suite faire faire à son fils des études classiques; mais le jeune Vadé, rebelle à la volonté paternelle, entraîné d'ailleurs par une imagination fougueuse et par l'ardeur du plaisir, repoussa toute tentative de ce genre, et se livra à la dissipation la plus effrénée. Cependant, comme il était doué d'esprit naturel et d'une intelligence peu commune, il trouva encore moyen au milieu de ses désordres de corriger, du mieux qu'il put, le vice de son éducation par la lecture des bons auteurs français et par la fréquentation des spectacles. Après avoir rempli, pendant quatre ou cinq années, un modeste emploi dans les bureaux des finances, à Soissons, il revint dans la capitale en 1743, pour occuper auprès du duc d'Agenois (depuis d'Aiguillon) le poste de secrétaire. C'est à cette époque qu'il fut l'inventeur du genre *poissard*, qui a attaché à son nom une certaine célébrité : genre bas et trivial sans doute, mais qui a du moins le mérite de peindre la nature. On a dit que Vadé était le *Teniers de la littérature* (1). Dès 1744 devenu le poëte à la mode, il avait acquis une renommée qui le faisait rechercher de toutes les classes de la société, où il était admis non-seulement comme auteur, mais plus souvent encore comme plaisant de profession.

Les excès de toutes espèces auxquels il s'était abandonné vinrent brusquement interrompre sa carrière au milieu de ses triomphes; il mourut à trente-huit ans, d'un abcès à la vessie. Vadé emporta les regrets de tous ses amis; car tous les témoignages contemporains s'accordent à dire qu'il était doux, poli, généreux et sincère. Le genre *poissard* n'est pas le seul qu'il ait cultivé avec succès. Il a composé quelques pièces de vers avouées par le goût, et plusieurs fables ingénieuses qu'on retrouve dans le *Journal de Verdun*. Il est également auteur d'opéras-comiques, dont *Nicaise* et *les Troqueurs* sont les plus connus. Il s'essaya aussi dans la comédie vaudeville, d'un ton plus relevé, et *le Suffisant, le Trompeur trompé*, réussirent avec des airs connus, comme *les Raccoleurs* et *Fanchonnette* avec des airs nouveaux. « On s'aperçoit fort bien, dit La Harpe, en lisant ces pièces, que l'auteur n'avait fait aucune étude et savait assez mal le français. »

Voici la liste de ses pièces : *la Fileuse, le Poirier, le Bouquet du roi*, 1752; — *le Suffisant, le Rien, les Troqueurs*, 1753; — *Il était temps, le Trompeur trompé, la Fontaine de Jouvence, la Nouvelle Bastienne*, 1754; — *les Troyennes de Champagne, Jérôme et Fanchonnette, le Confident heureux, Follette*, 1755; — *Nicaise, les Raccoleurs*, 1756; — *l'Impromptu du cœur, le Mauvais plaisant*, 1757; — *la Canadienne*, en vers, 1758; — *la Veuve indécise*, 1759. La comédie des *Visites du jour de l'an*, en vers, jouée en 1749 au Théâtre-Français, a été impr. dans la *Revue rétrospective*, nov. 1837. Les *Œuvres poissardes* de Vadé ont été souvent réimprimées, et l'édit. de Paris, 1796, gr. in-8°, qui est la première, a été suivie jusqu'à nos jours d'une vingtaine d'autres. On les a réunies à son théâtre, sous le titre d'*Œuvres complètes* (Paris, 1775, 4 vol. in-8°; Genève, 1777, 4 vol. in-18, et 1785, 6 vol. in-12; Lyon, 1787, 4 vol. in-12; Troyes, 1798, 6 vol. in-12).

Une fille naturelle qu'il eut débuta à la Comédie française sans succès. Elle mourut jeune, ainsi que son père, et des suites d'une vie déréglée. Ed. DE MANNE.

Journal de Verdun, 1757. — *Année littéraire*, 1757. — *Mercure de France*. 1757. — La Harpe, *Cours de littér.* — *Almanach des spectacles*. — Quérard, *France littéraire*.

VADIANUS. *Voy.* WATT (DE).

VADIER (*Marc-Guillaume-Alexis*), conventionnel, né en 1736, mort à Bruxelles, le 14 dé-

(1) La Harpe, dans son *Cours de littér.*, l'appelle *le Callot de la poésie*. On lui a aussi donné le surnom de *Corneille des halles*.

; 1828. Il était conseiller au présidial de
-s, lorsqu'il fut nommé par le tiers état
ité de Foix député aux états généraux de
La part l eut aux travaux de l'Assem-
ι ut peu considérable ; après l'ar-
n ue Louis XVI à Varennes, il s'éleva
l'inviolabilité du roi, et proposa de le
e devant la haute cour nationale. Envoyé
département de l'Ariége à la Convention,
ıça dans les rangs de la Montagne, et
mort de Louis XVI sans appel ni sursis.
lence contre les Girondins, et plus tard
Danton et Camille Desmoulins, lui valut
au comité de sûreté générale (14 sept.
ve concert avec Amar, Voulland et Fou-
'ainville, il imagina ces prétendues cons-
ıs des prisons qui envoyèrent sans dé-
l'echafaud des hommes qui n'avaient eu
'ux aucune relation et qui ne se connais-
nême pas. Lorsqu'il vit Robespierre in-
à des mesures réparatrices, il se tourna
lui, et commença par dénoncer, sans
s, Catherine Théot et dom Gerle comme
les de menées contre la république
ı 1794). Les accusés ayant été défendus et
par Robespierre, Vadier n'en devint que
tif contre lui, et prit une grande part à la
ion de thermidor. Cette conduite ne le
›as des menaces de la réaction : dénoncé,
is après, par Lecointre (de Versailles),
· chef des terroristes (28 août), il monta
bune, et, un pistolet à la main, menaça
tuer si la Convention ne proclamait pas
nocence et ne rendait pas justice *à ses*
ıte ans de vertu. Cette dénonciation ne
nt accueillie; mais Legendre la reprodui-
tard, et le 2 mars 1795 Vadier fut dé-
'arrestation avec Billaud-Varennes, Col-
erbois et Barrère. Un décret du 1er avril
: les condamna à la déportation; mais
n'avait pu être arrêté, et, parvenu à
ıer dans Paris, il resta dans sa retraite
'n mai 1796. Compromis dans la cons-
n de Babeuf, et traduit devant la haute
: Vendôme, il fut acquitté (mai 1797);
n lui interdit le séjour de Paris et on lui
ı Cherbourg pour résidence. Sous le
nement consulaire, il rentra dans tous
›ts de citoyen. Jusqu'à la restauration,
ınua à habiter Paris. Proscrit en 1816
régicide, il se retira dans les Pays-Bas,
ourut, à l'âge de quatre-vingt treize ans.
ɔinion dans le procès du roi a été pu-
'aris, 1792, in-8°). « Un odieux mélange
:il, de barbarie et de lâcheté, a dit L.
caractérisait Vadier. Il plaidait contre
sion des moyens justificatifs comme une
intéressée, avait baptisé la guillotine *le*
ıs, et prenait plaisir à y entendre *éternuer*
e sac. » Il fit partie, dans le comité de
générale, des *gens d'expédition*, parti qui
nait sans réserve au génie de la terreur.

Galerie hist. des contemp. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouvelle des contemporains*. — *Biogr. conventionnelle*. — L. Blanc, *Hist. de la révol. fr.*, t. X.

VAFFARD. *Voy.* Ange *de Sainte-Rosalie*.

VAGA (Del). *Voy.* Perino.

VAHL (*Martin*), botaniste norvégien, né à Bergen, le 10 octobre 1749, mort à Copenhague, le 24 décembre 1804. Après avoir étudié les sciences naturelles à Copenhague, il suivit, de 1769 à 1775, l'enseignement de Linné à Upsal. Nommé en 1779 lecteur de botanique à Copenhague, il visita de 1783 à 1785, aux frais du gouvernement, les principales contrées de l'Europe, ainsi que les côtes de la Barbarie. Il reçut en 1789 l'emploi de premier lecteur d'histoire naturelle à Copenhague, et en 1801 celui de professeur de botanique. Il explora dans l'intervalle la Norvège, et fit aussi en 1799 et 1800 un voyage en Hollande et en France. Vahl, qui fut un des disciples les plus distingués de Linné, a publié, outre les cahiers *XVI* à *XXI* de la *Flora danica*, commencée par Œder et Hornemann, les ouvrages suivants : *Symbolæ botanicæ*; Copenhague, 1790-94, 3 part. in-fol., pl.; — *Eclogæ americanæ, seu Descriptiones plantarum præsertim Americæ meridionalis nondum cognitarum*; ibid., 1796-1807, 3 part., in-fol., avec un vol. de planches, 1798, in-fol.; — *Enumeratio plantarum vel ab aliis vel ab ipso observatarum*; ibid., 1805-1806, 2 vol. in 8°; Gœttingue, 1827, in-8°. Vahl, qui a aussi collaboré à la *Zoologia danica* de Müller, a encore inséré une trentaine de mémoires et de notices dans le recueil de l'Académie des sciences de Copenhague, dont il faisait partie, entre autres la relation de son voyage en Norvège.

Schrader, *Neues Journal für Botanik*, t. I. — Nyerup, *Litteraturlexikon*.

VAILLANT (*Wallerant*), peintre français, né en 1623, à Lille, mort en 1677, à Amsterdam. A l'école d'Érasme Quellyn, d'Anvers, il devint habile dessinateur et bon coloriste; mais il se borna à peindre le portrait, genre dans lequel il laissa des compositions estimées. En 1656 il alla, d'après le conseil de ses amis, à Francfort, assista à la cérémonie du couronnement de Léopold Ier (1658), et reproduisit avec tant de bonheur les traits du nouvel empereur que les plus grands personnages voulurent poser devant lui. Le maréchal de Grammont l'emmena ensuite en France, le présenta à la cour, et la faveur de la reine mère lui attira pendant quatre ans des travaux multipliés. Vers 1662 il s'établit à Amsterdam avec une grande fortune, et y passa le reste de ses jours. D'après ses dessins il a exécuté au burin quatre portraits devenus très-rares, à savoir ceux de *Léopold Ier*, de *Jean-Philippe, électeur de Mayence*, de *Charles-Louis, comte palatin*, et de *Sophie, sa femme*. Il est aussi l'un des premiers qui aient gravé à la manière noire. Le prince Ru-

pert, à qui Louis de Siegen (*voy.* ce nom) avait fait part de cette découverte, en communiqua les procédés à Vaillant, qu'il connut, dit-on, à Francfort, mais sous la promesse de ne les révéler à personne. Notre artiste travailla depuis 1656 en commun avec le prince; puis il exécuta seul un grand nombre de planches, et par l'activité qu'il déploya, non moins que par les perfectionnements qu'il introduisit dans l'invention nouvelle, il mérite d'en être regardé comme le second créateur. Dans ce genre il a gravé plus de cent vingt estampes : une vingtaine, comme son *propre portrait*, celui de *sa femme*, *le prince Rupert*, *David rex*, d'après lui-même, et le reste, composé de sujets religieux ou familiers, d'après les maîtres italiens et flamands.

Il avait quatre frères, qui suivent, et qui tous firent avec lui leur éducation artistique.

VAILLANT (*Jean*), né en 1624, à Lille, abandonna la peinture pour s'établir à Francfort et se livrer au commerce.

VAILLANT (*Bernard*), né en 1625, à Lille, mort en 1674, à Leyde, fut tendrement uni à son frère aîné et l'accompagna dans ses voyages. Il acquit de la réputation dans le portrait; ses ouvrages, assez rares, sont recherchés pour le fini du travail et la ressemblance. Il s'était fixé à Rotterdam, où ses bonnes mœurs lui avaient valu la place de diacre de l'église wallonne.

VAILLANT (*Jacques*), né en 1628, à Lille, se perfectionna dans la peinture par un séjour de deux années à Rome. Ses talents le firent appeler en 1672 à la cour de l'électeur de Brandebourg, qui le chargea de plusieurs grands tableaux d'histoire ainsi que du portrait de l'empereur Léopold Ier. Il mourut en 1691, à Berlin.

VAILLANT (*André*), né en 1629, à Lille, mort en 1693, à Berlin, où il avait rejoint son frère Jacques. Il étudia la gravure à Paris, et l'on connaît de lui trois portraits, ceux d'*Aloisio Bevilacqua, patriarche d'Alexandrie*, de l'érudit *J.-E. Schrœder*, et de *Gabriel de La Gardie*.

Sandrart, *Academia*. — Descamps, *Vies des peintres*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*. — L. de Laborde, *Hist. de la manière noire*.

VAILLANT (*Jean* FOY-), numismate français, né le 24 mai 1632, à Beauvais, mort le 23 octobre 1706, à Paris. Il n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père, et il fut élevé par un de ses oncles maternels, qui lui fit apprendre la jurisprudence. Cet oncle étant mort, en lui laissant une partie de sa fortune, Vaillant abandonna l'étude des lois, pour laquelle il n'avait pas de goût, s'appliqua à la médecine, et l'exerça dans son pays natal. Mais bientôt de docteur il devint numismate, et trouva enfin la véritable carrière vers laquelle le poussait la nature de son intelligence. On raconte qu'un fermier lui ayant apporté un assez grand nombre de monnaies antiques qu'il avait trouvées en labourant, Vaillant parvint si facilement à les expliquer, qu'il s'adonna à ce genre d'études; il y acquit en peu de temps une habileté et une érudition extraordinaires. Le numismate P. Seguin, qui eut l'occasion d'en juger, le présenta à plusieurs savants, et Colbert ne tarda pas à lui proposer de voyager pour enrichir et compléter le cabinet du roi. Vaillant visita l'Italie tout entière, la Sicile, la Grèce, et en rapporta un si grand nombre de médailles précieuses, que le cabinet du roi devint le premier de l'Europe. Il retournait à Rome, en 1674, lorsqu'il fut pris par un corsaire, et resta quatre mois et demi prisonnier à Alger. On lui rendit, en le laissant partir, une vingtaine de médailles d'or et deux cents médailles d'argent (1). Les années suivantes, il explora, avec de nouvelles instructions, l'Angleterre et la Hollande, ainsi que l'Italie (il la visita douze fois), puis il partit pour l'Égypte, alla jusqu'en Perse, et récolta dans tous ces pays une abondante moisson de monnaies et d'antiquités. Nommé en 1701 membre associé de l'Académie des inscriptions, il en devint en 1702 pensionnaire, en remplacement de Fr. Charpentier. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, à soixante-quinze ans. « La numismatique, dit Renauldin, lui est redevable de grandes améliorations, d'une multitude de découvertes importantes, et de nombreux ouvrages où brillent la sagacité, la perspicacité et une profonde érudition. » Toutefois il n'est pas exact de dire, comme l'a fait Dacier dans son *Rapport sur les progrès de l'histoire*, qu'il « n'a laissé aucune partie de la science sans lui donner un commencement de culture », puisqu'il ne s'est jamais occupé des monnaies byzantines, gauloises et françaises. On a de J. Vaillant : *Epistola ad totius Europæ antiquarios, utrum laurea Eumenio Pacato concedenda*; Paris, 1662, in-4°; — *Numismata imperatorum romanorum præstantiora, ad Postumum et Tyrannos*; Paris, 1674, in-4°, et 1692, 2 vol. in-4°, fig.; une nouvelle édition (Rome, 1743, 3 vol. gr. in-4°) fut donnée par J.-F. Baldini et augmentée des médailles découvertes depuis la mort de Vaillant, et Khell y ajouta un supplément (Vienne, 1757, in-4°); — *Seleucidarum*

(1) La barque sur laquelle il revenait en France fut poursuivie par un autre corsaire, et Vaillant, craignant pour son trésor, prit le parti d'en avaler une partie; un coup de vent opportun éloigna le corsaire, et la barque aborda à Marseille. Fort inquiet sur les effets qui pouvaient résulter pour sa santé des médailles qu'il avait avalées, il consulta plusieurs médecins qui lui indiquèrent divers remèdes; heureusement, la nature opéra par elle-même, et Vaillant n'était pas arrivé à Lyon que déjà il avait recouvré presque son trésor. « Parmi celles dont il attendait le prochain retour, dit Renauldin, se trouvait une médaille d'Othon, que Sylv. Dufour témoigna le plus vif désir de posséder, quoiqu'elle fût encore cachée dans les entrailles de Vaillant. Celui-ci, pour faire plaisir à son ami, lui promit de lui céder l'invisible pièce lorsqu'elle reparaîtrait. Ce singulier marché fut conclu, et dans la même journée Vaillant se trouva en état de tenir sa parole. » Cette aventure est racontée par Spon, qui la tenait de la bouche même de Vaillant (*Voy.* Spon, *Voy. d'Italie*, t. Ier, p. 9 et suiv.).

imperium, sive Historia regum Syriæ ad fidem numismatum accommodata; Paris, 1681, in-4°, et 1725, 2 vol. in-4°, fig.; La Haye, 1732, in-fol.; Amst., 1738, in-fol.; — *Numismata ærea imperatorum, augustorum et cæsarum, in coloniis, municipiis et urbibus jure latino donatis, percussa*; Paris, 1688, 1697, in fol., fig. : un des meilleurs ouvrages de l'auteur, qui n'y a introduit que les médailles du plus beau choix; il est dédié au duc du Maine, qui possédait un cabinet, dont Vaillant était devenu conservateur; — *Numismata imperatorum, augustorum et cæsarum, a populis romanæ dictionis græce loquentibus percussa;* Paris, 1693, 1698, in-4°; Amst., 1700, in-fol., fig. : recueil dédié à l'intendant N.-J. Foucault; la 2e édition est enrichie de 700 médailles; — *Historia Ptolemæorum Ægypti regum, ad fidem numismatum accommodata;* Amsterdam, 1701, in-fol., fig.; — *Nummi antiqui familiarum romanarum, perpetuis interpretationibus illustrati*; Amst., 1703, 2 vol. in-fol., fig.; — *Arsacidarum imperium, sive Regum Parthorum historia; Achæmenidarum imperium*; Paris, 1725, 2 vol. in-4°, fig.; — quatre *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, t. III; — une *Dissert. sur les médailles de Trajan*, dans le *Journal de Trévoux*, ann. 1702. Il a donné la seconde édition des *Selecta numismata antiqua* (Paris, 1684, in-4°), de P. Seguin, et il a publié les *Selectiora numismata* (Paris, 1694, in-4°), qui composaient la collection de l'abbé Fr. de Camps.

De Boze, *Éloge de Vaillant*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. I. — Cl. de La Feuille, *Vita Vaillantii*; Venise, 1743, in-12. — Niceron, *Mémoires*, t. III. — Chaufepié, *Dict. hist.* — Renauldin, *Les Médecins numismatistes*, p. 262-267.

VAILLANT (*Jean-François* Foy-), numismate, fils du précédent, né le 17 février 1665, à Rome, mort le 17 novembre 1708, à Paris. Lorsqu'il eut achevé ses études au collége de La Marche, à Paris, son père le forma à la numismatique, et se l'associa dans la rédaction du catalogue des médailles du Cabinet du roi; il l'emmena ensuite en Angleterre. Vaillant suivit ensuite les cours de la faculté de médecine, et se fit recevoir docteur (1691). Admis en 1702 dans l'Académie des inscriptions, au titre d'élève, il y lut quatre *Dissertations*, et faisait espérer un habile successeur à la place de son père, lorsqu'il mourut, à quarante-quatre ans, d'un abcès à la tête. Il avait composé, tout jeune, un *Traité sur la nature et l'usage du café*; le manuscrit en a été perdu.

De Boze, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, t. Ier. — Niceron, *Mémoires*, t. XXII. — Chaufepié, *Dict.*

VAILLANT (*Sébastien*), savant botaniste français, né le 26 mai 1669, à Vigny, près de Magny (Seine-et-Oise), mort le 25 mai 1722, à Paris. Il était le quatrième des six enfants d'un modeste cultivateur. Dès l'âge de cinq ans son amour pour les plantes s'était, dit-on, révélé. A sept ou huit ans, il se serait guéri d'une fièvre intermittente par les seules connaissances qu'il avait de leurs propriétés; à onze, il était organiste en titre à Pontoise. Ce fut dans l'hôpital de cette ville qu'il étudia la chirurgie qu'en 1688 il alla pratiquer à Évreux, sous la direction d'un maître habile. En 1690 il y assistait à la bataille de Fleurus, où il avait accompagné le marquis de Goville, qui fut tué. Après cette courte campagne, il revint à Évreux, et en 1691 se rendit à Paris. Il habita quelque temps Neuilly, et pour y vivre pratiqua la chirurgie, en même temps qu'il suivait les cours donnés au Jardin du roi. Ce fut pendant ces études, que les grandes distances qu'il avait à parcourir rendaient extrêmement difficiles, qu'il entendit les leçons de Tournefort, et celui-ci ne tarda pas à reconnaître en lui un disciple intelligent et passionné. Vaillant avait reçu de la nature, avec une organisation puissante, des jambes infatigables, une vue perçante et cette faculté précieuse de pouvoir reconnaître en quelque sorte d'instinct, les différences qui séparent les plantes en apparence les plus semblables. Fagon, qui vit Vaillant, alors secrétaire du P. de Valois, confesseur du duc de Bourgogne, eut l'occasion de l'apprécier; désireux de fournir à ce jeune savant les moyens de se perfectionner en botanique, il lui concéda la direction du Jardin des plantes. En 1708, il fut nommé professeur et sous-démonstrateur de botanique, puis garde du Cabinet des drogues du roi. Profitant des dispositions bienveillantes de Fagon, il demanda et obtint la construction de deux grandes serres, dont une serre chaude (1714), la première qu'on ait eue en France. En 1716 il entra dans l'Académie des sciences. Quoique la constitution de Vaillant fût très-robuste, les études immodérées auxquelles il se livrait la nuit, après avoir fait des courses lointaines dans les environs de Paris, altérèrent sa santé, et abrégèrent sa vie; il devint asthmatique, languit pendant quelques années, et mourut, d'une phthisie calculeuse, à l'âge de cinquante-trois ans. Les travaux manuscrits qu'il avait réunis sur la flore parisienne pendant près de trente ans n'étaient pas encore en état d'être imprimés; il s'en affligeait vivement, et s'adressa, le 15 mai 1721, à Boerhaave pour le prier de se charger de cette publication. Ce grand médecin y consentit, et par ses soins parut le *Botanicon parisiense*. Si ce monument scientifique est glorieux pour l'auteur qui en a fourni les matériaux, il ne l'est pas moins pour le savant étranger qui les a revus, corrigés, mis en ordre et publiés avec un désintéressement et une modestie qu'on ne saurait trop admirer. On a de Séb. Vaillant : *Discours prononcé le 10 juin 1717, à l'ouverture du Jardin royal des plantes, sur la structure des fleurs*; Paris, 1717, in-4°; trad. en latin, Leyde, 1718, 1728, in-4° : c'est le

premier écrit dans lequel en France on ait établi sur des preuves irrécusables la fécondation sexuelle chez les plantes; il inspira au médecin Delacroix un poëme en vers latins, *De connubiis florum*, consacré à la louange du pénétrant observateur; — *Établissement des nouveaux caractères de trois familles de plantes à fleurs composées, savoir : les cynarocéphales, les corymbifères et les chicoracées*, dans les *Mém. de l'Acad. des sc.*, 1718-22 : série de cinq mémoires qui prouvent une connaissance profonde des composées. Presque tous les auteurs, depuis Césalpin jusqu'à Tournefort, en avaient entrevu les caractères; mais Vaillant les a si bien précisés, que Linné en a pu tirer le plus grand parti pour établir les ordres, si ingénieusement créés pour la XIX[e] classe de son système sexuel : la syngénésie; — *Caractères de quatorze genres de plantes, dénombrement de leurs espèces, descriptions et figures*; ibid., 1719; — *Botanicon parisiense, operis majoris prodromus*; Paris, 1723, in-8°; Leyde, 1743, in-12 : c'est un simple catalogue des plantes décrites dans l'ouvrage suivant; — *Botanicon parisiense, ou Dénombrement par ordre alphabétique des plantes qui se trouvent dans les environs de Paris*; Leyde et Amst., 1727, in-fol. avec plus de 200 fig., dues au dessinateur Aubriet : cet ouvrage, important sans doute, n'est guère autre chose qu'un répertoire fait par un habile explorateur de la botanique rurale, qui voit bien et qui voit beaucoup. Le dernier travail de Vaillant fut lu à l'Académie le 17 décembre 1721, peu de temps avant sa mort; ce sont des *Remarques sur la méthode de Tournefort*, impr. dans le recueil des *Mémoires* de cette compagnie, ann. 1722. Ces remarques avaient été communiquées, dès le vivant de Tournefort, à Fagon, c'est-à-dire avant 1708. D'autres personnes aussi les avaient vues, et elles avaient porté atteinte au caractère de leur auteur. C'est là ce qui explique comment Bernard de Jussieu et Dillenius étaient devenus ses adversaires, surtout ce dernier qui, dans l'*Hortus elthamensis*, le traite avec rigueur. Ses critiques sont en général fondées, mais présentées avec trop peu de ménagement et sans aucune trace d'éloges qui puisse en dissimuler l'amertume. Linné, dans sa correspondance avec Haller (1737), le blâme de s'être attaqué à la réputation de son maître; mais il déclare qu'il n'a rien lu en botanique qui fût plus soigné que les ouvrages de Vaillant. « C'était, écrit-il, un grand observateur, et chaque jour j'acquiers l'assurance que personne n'a été plus habile dans l'établissement des genres. » Tournefort lui avait dédié le genre *Valantia*; deux autres plantes rappellent également sa mémoire, *galium Vaillantii* et *bulliarda Vaillantii*. A. Fée.

Sa *Vie*, par Boerhaave, à la tête du *Botan. paris.* — *Biogr. méd.* — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

VAILLANT (*Jean-Baptiste-Philibert*), maréchal de France, né à Dijon, le 6 décembre 1790 (1). Ses humanités terminées à Dijon avec succès, il entra en 1807 à l'École polytechnique, et en 1809, avec le grade de sous-lieutenant élève du génie, à l'école de Metz. Le 5 avril 1811 il fut nommé lieutenant et dirigé sur Dantzig avec un bataillon de sapeurs. Il suivit en Russie le général Haxo, dont il était l'aide de camp et dont plus tard il épousa la veuve, gagna en 1812 les épaulettes de capitaine et la croix d'Honneur, et tomba le 30 août 1813 au pouvoir des Russes. Échangé à la paix générale, il assista aux journées de Ligny et de Waterloo, et fut blessé à la défense de Paris. Sous la restauration il consacra ses loisirs à l'étude des sciences et de l'art militaire, et traduisit l'ouvrage du général anglais Howard Douglas : *Essai sur les principes et la construction des ponts militaires*; Paris, 1823, in-8°, pl. Nommé chef de bataillon le 31 décembre 1826, il prit part à l'expédition d'Alger, et eut la jambe labourée par un biscaïen le 5 juillet 1830, à l'attaque du fort l'Empereur. Les deux années suivantes il fit la campagne de Belgique en qualité de lieutenant-colonel, et sa conduite au siége d'Anvers fixa sur lui l'attention des officiers généraux. Colonel le 7 janvier 1833, chef d'état-major du génie à l'armée du nord le 15 février suivant, il fut chargé le 20 décembre 1837 de la direction des fortifications à Alger, et nommé le 21 octobre 1838 maréchal de camp. Appelé le 18 mai 1839 au commandement de l'École polytechnique, il quitta ce poste le 10 septembre 1840 pour prendre, avec le maréchal Dode de La Brunerie, la direction des fortifications de Paris. Il en élabora presque en entier le plan d'ensemble, et en fit exécuter la partie la plus considérable, celle de la rive droite de la Seine. Lieutenant général le 20 octobre 1845, inspecteur général pendant les trois années suivantes, il fut désigné le 8 mars 1848 pour faire partie de la commission chargée de l'examen de toutes les questions relatives à la défense du territoire, et nommé le 18 juin à la présidence du comité des fortifications. Le 11 mai 1849, lors de l'expédition de Rome, il prit le commandement en chef des troupes du génie, et dirigea toutes les opérations du siége de cette ville. Le succès répondit bientôt à la confiance que l'on avait eue en ses talents. L'habileté qu'il déploya dans cette difficile entreprise lui valut le bâton de maréchal, et le décret inséré à cette occasion dans *le Moniteur* du 11 décembre 1851 justifie cette distinction par les considérations les plus flatteuses. Sénateur de droit, il fut appelé, le 1[er] janvier 1853, aux fonctions de grand maréchal du palais, et le 11 mars 1854 au minis-

(1) Son père avait été représentant pendant les Cent-Jours. A la seconde restauration, il fut destitué de l'emploi de secrétaire général de la préfecture de Dijon, poursuivi et emprisonné comme bonapartiste.

tère de la guerre, en remplacement du maréchal Saint-Arnaud. Pendant les cinq années qu'il occupa ce poste, il présida à la réorganisation des écoles militaires et de la plus grande partie de l'armée, et ordonna la création de plusieurs corps spéciaux. On lui doit également une part des éloges prodigués par la presse européenne à l'administration française pour l'ordre et l'activité qu'elle déploya dans l'organisation et la marche des différents services durant l'expédition de Crimée. Remplacé le 5 mai 1859 par le maréchal Randon, il fut nommé membre du conseil privé et major général de l'armée d'Italie. Le 8 juillet il signa avec le général Hesse la suspension d'armes qui précéda la paix de Villafranca, et fut chargé deux jours après du commandement en chef. Rappelé le 5 juin 1860, il reçut le 4 décembre suivant le portefeuille de ministre de la maison de l'empereur, auquel fut rattaché (3 juin 1863) le département des beaux-arts. Ses travaux scientifiques l'ont fait élire en 1853 membre libre de l'Académie des sciences, et membre du bureau des Longitudes le 30 janvier 1854. Il est grand'-croix de la Légion d'honneur (12 juillet 1849). Entre autres ouvrages du maréchal Vaillant, nous citerons encore : *Description et usage d'un instrument propre à défiler les tranchées*; Paris, 1839, in-fol.; — *Rapport sur la situation de l'Algérie*; Paris, 1855, in-4°.

Moniteur universel. — *La Renommée*, 16e année. — Tisseron, *Le Sénat.*

VAILLANT (Le). *Voy.* Le Vaillant.

VAIR (Du). *Voy.* Du Vair.

VAISSÈTE (*Dominique-Joseph*), historien français, né en 1685, à Gaillac (Albigeois), mort le 10 avril 1756, à Paris. D'une famille honorable, qui le destinait à la magistrature, il étudia le droit à Toulouse, fut admis au barreau, et acheta la charge de procureur du pays albigeois. Mais au bout de quelque temps il résolut de quitter une carrière qui ne s'accordait pas avec ses penchants studieux et tranquilles : à vingt-six ans il embrassa la règle des Bénédictins de Saint-Maur, et prononça ses vœux dans le prieuré de la Daurade, à Toulouse (11 juillet 1711). Son goût pour les recherches historiques le fit appeler, en 1713, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où ses supérieurs le chargèrent de travailler, en collaboration avec dom de Vic, à la composition d'une *Histoire générale du Languedoc* (1). Il y consacra trente années, c'est-à-dire la meilleure partie de sa vie, et comme il eut le malheur de perdre, en 1734, son utile coopérateur, et qu'il resta seul chargé de terminer cette vaste entreprise, on peut lui en attribuer le principal mérite. « Peu d'histoires générales, a dit l'abbé Desfontaines, sont mieux écrites en notre langue ; l'érudition y est profonde et agréable. » Ce qui distingue surtout les auteurs, c'est un rare assemblage d'exactitude, de bon sens et d'impartialité. On a de dom Vaissète : *Dissertation sur l'origine des Français*; Paris, 1722, in-12 : il se prononça contre l'opinion adoptée par Leibniz et le P. Tournemine, et qui donnait aux Français les Tectosages pour ancêtres ; — *Histoire générale de la province du Languedoc, avec des notes*; Paris, 1730 45, 5 vol. in-fol., fig. : elle s'arrête en 1643, à la mort de Louis XIII ; chaque volume est accompagné de pièces justificatives et de dissertations nombreuses sur différents points historiques. Un autre bénédictin, dom Bourotte, avait rédigé un sixième volume, qui n'a pu voir le jour. Cet ouvrage a été réimpr., continué jusqu'en 1830, et augmenté de documents inédits sur le département de la Haute-Garonne, par les soins de M. Du Mége; Toulouse, 1838-47, 10 vol. gr. in-8° ; on peut y joindre un travail intéressant de M. Eug. Thomas, intitulé : *Introduction à l'Histoire du Languedoc*; Montpellier, 1853, in-4° ; — *Abrégé de l'Histoire du Languedoc*; Paris, 1749, 6 vol. in-12 ; — *Dissertation pour servir à l'histoire de Romée de Villeneuve, ministre de Raimond-Bérenger, comte de Provence*; Paris, 1751, in-12 ; — *Géographie historique, ecclésiastique et civile, ou Description de toutes les parties du globe terrestre*; Paris, 1755, 4 vol. in-4° ou 12 vol. in-12 : elle a été regardée comme une des plus méthodiques et des plus exactes du dernier siècle.

Tassin, *Hist. de la congrég. de Saint-Maur*, p. 726-29. — Le Long, *Bibl. hist.*, t. III, p. 821. — Du Mége, *Notice*, à la tête de son édit.

VAJANO (*Orazio*), dit *il Fiorentino*, peintre, né vers 1550, vivait encore à Milan en 1600. Artiste soigneux, mais faible coloriste, il rappelle par ses effets de lumière la manière de Roncalli. Il a peu travaillé à Florence, il passa à Gênes et de là à Milan, où parmi ses ouvrages les plus estimés on compte *la Descente du Saint-Esprit* à Saint-Antoine abbé.

Lanzi, Ticozzi.

VALA. *Voy.* Wala.

VALART (*Joseph*), humaniste français, né à Fortel, près Saint-Pol (Artois), le 25 décembre 1698, mort au même lieu, le 2 février 1781. Après avoir reçu la première instruction d'un

(1) C'est à un prelat recommandable par son amour pour les lettres, M. de La Berchère, archevêque de Narbonne, que revient l'honneur d'avoir conçu le dessein d'une *Histoire complète du Languedoc*, « où en détaillant tous les faits on n'oublierait rien de ce qui concerne les mœurs, les coutumes et le gouvernement politique des peuples ». Il le proposa en 1709 à l'assemblée des états de la province, et s'en remit à la congrégation de Saint-Maur du soin de le mettre en œuvre Deux religieux, les PP. Marchand et Auzières, furent désignés, et chacun d'eux travailla séparément à réunir les matériaux. Leur âge avancé les ayant obligés à prendre du repos (1715), on leur substitua les PP de Vic et Vaissète, qui continuèrent pendant plusieurs années encore à compléter le dépouillement des archives, soit à Paris, soit en Languedoc, sous la protection de M. de Beauvau, successeur de M. de La Berchère.

religieux de l'abbaye de Cercamp, il fut envoyé au collége d'Amiens, aux frais de quelques personnes charitables, embrassa l'état ecclésiastique, et ouvrit dans la même ville une école, que ses talents firent d'abord prospérer; mais son caractère bizarre et son incurie mirent le désordre dans ses affaires, et alors, réduit à une existence embarrassée, il entra chez le fermier général de Brunville, comme précepteur de son fils. L'humeur inquiète de Valart et l'ennui que lui causait la médiocrité de son élève l'ayant déterminé à renoncer à cet emploi, il se rendit à Paris, et fut admis à l'École militaire en qualité de professeur et de préfet des études. Plus tard, il abandonna ces places, et reçut une pension de six cents livres, que Gribeauval, son ancien élève, fit porter à huit cents. Il se fixa alors dans sa province, d'où il revint une fois, à pied, à Paris, en 1772, pour revoir ses amis, dont le plus intime était l'abbé Goujet. Valart, qui était un critique pointilleux et souvent injuste, se trouva fréquemment engagé dans des querelles littéraires, dont la plus fameuse est celle qu'il soutint à l'occasion de son *Examen de la latinité du P. Jouvency* (1746, in-12 de 26 p.). Il signalait 90 fautes dans l'*Appendix de Diis*. Fréron (*Année litt.*, mars 1766), Mercier de Saint-Léger (*Mém. de Trévoux*, juin 1766), Desbillons et Querlon (*Affiches de province*, 21 et 28 janv. 1767) défendirent le P. Jouvency. Valart répondit à chacun de ses adversaires, et dans sa réplique au P. Desbillons il releva, au même écrit, 170 fautes au lieu de 90. Citons encore de lui : *Abrégé de la grammaire latine;* Paris, 1738, 1760, in-8°; — *Prosodie, ou Versification latine;* Paris, 1742, in-12; — *Grammaire française;* Paris, 1742, 1744, in-12; — *Géographie abrégée;* Paris, 1743, in-12 : ce livre élémentaire ayant été critiqué par les journalistes de Trévoux et de Verdun, ainsi que par Lenglet-Dufresnoy, Valart adressa à ce dernier une *Lettre critique* (Paris, 1744, in-8°), où il relève dans deux pages du t. Ier de ses *Tablettes chronologiques* 80 fautes, qui disparurent à l'édition suivante; — *Rudiments de la langue latine;* Paris, 1749, in-8°; 8e édit., 1758, in-8°; — *Prosodie française;* Paris, 1749, in-12; — *Supplément à la* Grammaire générale de M. Beauzée *sur les gallicismes, les latinismes, l'usage de l'ellipse, le supin*, etc.; Paris, 1769, in-8°. Il a trad. en français *l'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1759, in-12), souvent réimprimée (1); *Corn. Nepos* (1759, in-12); *Le Nouveau Testament* (1760, in-24), etc. Comme éditeur, Valart a donné plusieurs éditions annotées de classiques latins pour la collection de Barbou.

France littéraire, de 1769. — Desessarts, *les Siècles litt.* — Le P. Daire, dans *le Magasin encyclop.*, 1812, t. IV, p. 99. — Barbier, *Dict. des ouvrages anonymes.*

(1) Valart fut des plus ardents à propager et à défendre la fausse opinion qui attribuait *l'Imitation* à un prétendu Jean Gersen (*voy.* ce nom), abbé de Verceil.

VALAZÉ (*Charles-Éléonore* DU FRICHE DE), conventionnel, né à Alençon, le 23 janvier 1751, mort à Paris, le 30 octobre 1793. Il reçut une excellente éducation, et prit d'abord le parti des armes; mais, peu après avoir été nommé lieutenant au régiment provincial d'Argentan (1774), il donna sa démission, et s'adonna à l'étude des lois. Il était avocat dans sa ville natale lorsque la révolution éclata, et se fit remarquer par son zèle pour le triomphe des principes nouveaux. Les électeurs de son département l'envoyèrent à la Convention (1792). Il ne tarda pas à s'y lier avec Vergniaud et avec les autres Girondins. Chargé, lors du procès de Louis XVI, de faire un rapport sur les faits reprochés au roi, il le lut le 6 novembre 1792, et lorsque Louis fut traduit à la barre de la Convention (11 déc.), Valazé fut choisi pour lui présenter les diverses pièces une à une, afin de les lui faire reconnaître ou désavouer. « M. Valazé, dit Barère, alors président, qui était cependant regardé comme royaliste, s'approcha de la barre, s'assit en dedans de la salle, et d'un air dédaigneux, ou du moins peu convenant, présentait à Louis XVI, en lui tournant le dos, et comme par-dessus son épaule, les pièces de la correspondance et les autres écritures du procès. » Valazé vota pour l'appel au peuple, pour la mort et pour le sursis. Lorsque la commune et les clubs firent contre les Girondins le mouvement du 31 mai 1793, Valazé, montant à la tribune, demanda aussitôt qu'on recherchât les auteurs du mouvement, et malgré les cris du côté gauche et des tribunes il continua, disant qu'on ne le ferait pas renoncer à son caractère, et qu'il ferait son devoir jusqu'au bout. Suivant l'exemple de Gensonné et de Vergniaud, il persista à rester à Paris lorsqu'il pouvait s'évader. « S'il est bon, écrivait-il, qu'une partie d'entre nous aille réveiller le zèle des départements, il est utile aussi que d'autres restent en otages dans les mains de nos ennemis, pour faire éclater par un procès, et au péril de leur tête, l'innocence de tous. » Décrété d'accusation le 28 juillet, il parut, le 30 octobre, devant le tribunal, avec ses amis. « Valazé, dit Lamartine, avait la contenance d'un soldat au feu. Ses membres grêles, ses traits pâles et macérés, le feu sombre de ses yeux révélaient un de ces hommes obstinés que la conviction dévore. » Au moment où l'on prononça son arrêt, il s'enfonça dans le cœur un poignard qu'il tenait caché sous ses vêtements. « Eh, quoi ! tu faiblis? lui dit Brissot, en s'efforçant de le soutenir. — Non, je meurs, » répondit Valazé. Et il expira. D'après l'ordre du tribunal, son corps fut réintégré dans la prison, conduit au lieu du supplice sur la même charrette que les autres condamnés et inhumé avec eux. On a de Valazé : *Le Rêve, conte philosophique*, inséré dans la *Bibl. des romans*, 1783; — *Les Lois pénales dans leur ordre naturel présentées à la suite du Tableau compara-*

tif des vertus, des devoirs et des crimes; Paris, 1784, in-8° : cet ouvrage, loué par Mallet-Dupan, est dédié au comte de Provence; — *A mon fils* (sur l'éducation); Alençon, 1785, in-8°. Penières, collègue de Valazé à la Convention, a publié : *Défense de C.-E. Dufriche-Valazé, impr. d'après son manuscrit trouvé dans la fente du mur de son cachot*; Paris, an III (1795), in-8°. Il avait laissé quelques ouvrages qui n'ont pas vu le jour.

Louis Dubois, *Notice hist. et littér. sur Valazé*; Paris, 1802, 1811, in-8°. — Lamartine, *Hist. des Girondins*. — Thiers, *Hist. de la révol. française*. — Barère, *Mémoires*.

VALBONNAIS (DE). *Voy.* BOURCHENU.

VALCARCEL. *Voy.* LUMIARES.

VALCKENAER (*Louis-Gaspard*), savant philologue hollandais, né en 1715, à Leeuwarden, mort le 15 mars 1785, à Leyde. Élève distingué de l'académie de Franeker, il y obtint en 1741 la chaire de langue grecque, laissée vacante par Hemsterhuis, son maître, et y réunit en 1755 celle des antiquités grecques. En 1766 il fut appelé à Leyde pour succéder au même savant, et forma à ses leçons un grand nombre d'excellents hellénistes. Ses travaux sont presque tous recherchés, et se recommandent par une saine critique, par un jugement solide et par des commentaires remplis d'érudition. En voici les titres : *De ritibus in jurando a veteribus Hebræis, maxime ac Græcis observatis*; Franeker, 1735, in-4°; — *Specimina academica : de Byrsa; de Herodotea urbe Cadyti; glossæ sacræ ex Hesychio decerptæ*; ibid., 1737, in-4°; — *Ammonius de affinium vocabulorum differentia*; Leyde, 1739, in-4° : suivi de deux opuscules inédits de Philon et de Lesbonax, de trois livres de remarques sur Ammonius et d'un spécimen de scholies inédites d'Homère; — *De causis neglectæ literarum græcarum culturæ*; Franeker, 1741, in-fol.; — *De sacra Novi Fœderis critice a literatoribus, quos vocant, non exercenda*; ibid., 1745, in-4°; — *Virgilius collatione scriptorum græc. illustratus*; Leeuwarden, 1747, in-8°; — *De prisca et nupera rerum belgicarum vicissitudine*; Franeker, 1749, in-fol.; — *Euripidis Phœnissæ*; ibid., 1755, in-4°; — *Orationes II de publicis Atheniensium moribus, et de Philippi Macedonis indole*; Leyde, 1766, in-4°; — *Euripidis Hippolytus et diatribe in deperditas Euripidis tragœdias*; Leyde, 1768, in-4°; — *Theocriti X idyllia*; ibid., 1773, in-4°; — *Theocritis, Bionis et Moschi carmina, gr. et lat.*; ibid., 1779, in-8°. Les publications posthumes de Valckenaer sont : *Hymnus in Apollinem*; Leyde, 1787, in-8°; — *Observationes academicæ*; Utrecht, 1790, in-8° : rien n'est plus précieux que ce recueil, selon un critique, pour la connaissance analogique et étymologique du grec; on en doit l'impression à Everard Scheid; — *Callimachi Elegiarum fragmenta*; Leyde, 1799, in-8°; — *Diatribe de Aristobulo Judæo*; ibid., 1806, in-4° : cet écrit et le précédent sont dus aux soins de Jean Luzac, gendre de l'auteur. Ce dernier a fourni d'excellentes notes à l'édit. d'*Hérodote*, donnée par Wesseling (Amst., 1763, in-fol.). On a réuni ses divers écrits sous le titre d'*Opuscula philologica, critica et oratoria* (Leipzig, 1809, 2 vol. in-8°), ainsi que ses lettres à Ernesti, qui ont paru dans le recueil de Tittmann (ibid., 1812, 2 vol. in-8°). C.-A.R.

Vriemoet, *Athenæ frisiacæ*, n° CXVIII. — Saxe, *Onomasticon*, VI° part., p. 523.

VALCKENAER (*Jean*), homme politique, fils du précédent, né à Franeker, en 1765, mort à Harlem, le 25 janvier 1821. Il débuta dans la carrière de l'enseignement en faisant le cours de droit à l'Académie de Franeker. Ses opinions patriotiques lui valurent, en 1787, la chaire de Tydeman à l'université d'Utrecht. Au bout de quelques mois le parti du stathouder ayant triomphé, il dut, avec beaucoup d'autres de ses amis politiques, se réfugier à l'étranger. Il fit partie, en 1793, de la députation batave qui réclama l'appui et les secours armés de la Convention nationale dans le but de rétablir en Hollande le régime républicain. Ce ne fut qu'en 1795, après que les Autrichiens eurent abandonné la Belgique, que cet appel fut écouté. Rentré dans sa patrie, il publia un journal intitulé *l'Avocat de la liberté batave*, qui paraissait une ou deux fois la semaine. Ce journal vint à disparaître quand Valckenaer accepta le poste de résident à Madrid (1796). Il demeura trois années en Espagne, et, à peine de retour dans son pays, il y retourna avec une mission qui l'y retint jusqu'en 1801. A l'avénement de Louis Bonaparte (1806), il fut chargé de régler avec le gouvernement prussien un différend ayant rapport à l'emprunt autrichien, pour lequel la Silésie avait été donnée en garantie; le succès ne répondit point à son attente. Sa dernière mission diplomatique fit plus que tout le reste pour sa réputation. Ce fut sur lui que le roi Louis jeta les yeux quand il se décida, en 1810, à tenter un dernier effort pour empêcher la réunion de la Hollande à la France. Les événements qui suivirent décidèrent Valckenaer à renoncer à la vie politique. Il donna les dernières années de sa vie aux sciences et aux lettres, et fut l'un des membres les plus actifs de l'Institut des Pays-Bas. On a de lui les deux dissertations suivantes : *De peculio quasi castrensi veteribus jurisconsultis incognito ejusque vera origine*; Leyde, 1781, in-4°; et *Avis juridique dans la cause du stathouder Guillaume V*; Leyde, 1796, in-8°, en collaboration avec M. Bavius. C.-A. R.

VALCKENAER. *Voy.* WALCKENAER.

VALDEGAMAS. *Voy.* DONOSO-CORTÈS.

VALDEMAR. *Voy.* WALDEMAR.

VALDÈS (*Juan* DE), protestant espagnol, né en Catalogne, d'une famille noble et riche, mort

en 1540, à Naples. Il fit de bonnes études à l'université d'Alcala. Il accompagna Charles-Quint en Allemagne, où il eut occasion de voir de près les réformateurs. Il se lia avec eux, et partagea leurs sentiments. Envoyé à Naples comme secrétaire du vice-roi Pedro de Toledo, il apporta dans cette ville les doctrines protestantes, et les communiqua à un petit nombre des personnes distinguées à la fois par leur rang et par leurs lumières. Il se forma ainsi à Naples une petite Église protestante, plus remarquable toutefois par sa piété éclairée que par l'esprit d'initiative. Valdès lui-même n'était pas homme à se mettre à la tête d'un mouvement hardi. Sa santé chancelante, ses habitudes, la nature de son esprit ne le rendaient pas propre à agir sur les masses. Parmi ceux qui lui durent en grande partie d'embrasser les principes de la réforme, il faut nommer en première ligne Vermigli et Ochino. Bayle et quelques autres le mettent au nombre des antitrinitaires; mais ils ne donnent point de preuves à l'appui de cette assertion. Les écrits de Valdès sont extrêmement rares; les plus connus sont les suivants : *Due dialoghi, l'uno di Mercurio e Caronte, nel quale si raconta quelche accade nella guerra dopo l'anno MDXXI; l'altro di Lattantio e di uno archidiacono, nel quale si trattano le cose avenute in Roma nell' anno MDXXVII. Di spagnuolo in italiano, con molta accuratezza e traddotte e revisti*; Venise, s. d., in-8° : l'original espagnol a paru à Londres, 1850, in-8°; — *Le CX considerazioni nelle quali si ragiona delle cose più utili, più necessarie e più perfette della cristiana professione*; Bâle, 1550, in-12 : publié en italien par Curion, qui ne désigne pas le traducteur, et qui en tenait le manuscrit de P.-P. Vergerio : c'est un ouvrage de piété ascétique, qui fut mis en français (Lyon, 1563, in-8°), et en anglais (Oxford, 1668, in-4°); le texte espagnol a été imprimé pour la première fois à Londres, 1855, in-8° de 544 p.; — *Comentario sobre la primera Epistola de S. Pablo a los Corintios*; Venise, 1556, in-8°; Londres, 1856, 2 vol. : cet écrit fut mis à l'index par la cour de Rome; — *Dialogo de las lenguas*, dans le t. II des *Origines de la lengua española* (1737), de Mayans; Londres, 1858, in-8°, d'après un ms. de la bibliothèque royale de Madrid : ce dialogue, inconnu aux contemporains de Valdès, est un excellent traité de rhétorique, écrit dans un style aisé et avec un grand naturel. M. N.

M. Antonio, *Bibl. hisp. nova.* — De Thou, *Hist. sui temp.*, l. III. — Llorente, *Hist. de l'inquisition*, t. II, p. 281 et 478. — M' Crie, *Hist. of the progress of reformation in Spain*, p. 140-146. — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. I.

VALDIVIA (*Pedro* DE), capitaine espagnol, né vers 1510, mort en décembre 1569, au Chili. Il était pour ainsi dire enfant lorsqu'il fit partie de l'armée commandée par Charles V en Italie; il assista à la prise de Milan et à la bataille de Pavie. On ne sait dans quelles circonstances il passa en Amérique, mais il s'y trouvait déjà en 1535, et s'était distingué dans la conquête de Venezuela. Il se rendit ensuite au Pérou, et là ses connaissances militaires le firent apprécier de Pizarre, qui récompensa sa valeur, lors du soulèvement général des Indiens, en le nommant mestre de camp (1537). La conquête du Chili avait été résolue par Almagro (*voy.* ce nom). Après la mort de son rival (1538), Pizarre reprit ses projets, et choisit Valdivia pour les mettre à exécution. Malgré des dépenses énormes dans lesquelles s'engloutit sa fortune particulière, en dépit de sa brillante renommée, ce dernier ne put réunir que cent cinquante Espagnols et un petit nombre d'Indiens, destinés à transporter les bagages. Les officiers supérieurs qui prirent part à cette expédition étaient Pedro Gomez, Pedro de Miranda, et Alonso de Monroy. Le 20 janvier 1540 fut choisi pour commencer cette audacieuse entreprise (1). Après avoir pris du repos à Atacama, Valdivia résolut de gagner immédiatement le Chili en traversant ce morne désert dont le passage a toujours été considéré comme une entreprise des plus difficiles. Un religieux, Antonio Rondon, qui avait accompagné Almagro durant la première invasion, servit de guide. Cette marche dans les sables, à l'ardeur du soleil, se passa d'une façon admirable. On arriva enfin à Copiapo. Ce fut dans cette belle vallée que Valdivia, tenant son épée nue et agitant de l'autre main l'étendard de Castille, prit possession pour le roi d'Espagne de ce vaste pays, que n'avaient pu soumettre entièrement les innombrables armées des Incas (2). Pas un Indien n'avait encore paru. Valdivia se préparait toutefois à marcher contre le camp ennemi, dont on lui avait signalé la présence, lorsque trois Araucans, portant un faisceau de flèches entrelacées d'un ruban bleu, demandèrent à conférer avec lui. Il se contenta de leur reprocher leur manque d'hospitalité, et exigea d'eux seulement un nombre suffisant d'Indiens pour transporter plus loin ses vivres et ses bagages. Les bruits exagérés que l'on faisait courir sur les produits métalliques du pays se confirmèrent durant cette première entrevue; les morceaux énormes de silicate de cuivre, une certaine quantité de pépites et de poudre d'or, que les Araucans abandonnèrent facilement aux étrangers, tout bela fit supposer des richesses prodigieuses cachées dans le pays. Ne se trouvant nullement gêné dans sa marche par les Indiens, qui feignaient des sentiments pacifiques fort différents de ceux dont ils

(1) Au début de la campagne une circonstance, bien simple en apparence, faillit arrêter dans ses opérations Valdivia : c'était le contrôle obligé de Pedro Sanchez de Hoz, auquel, en raison d'une nomination légale, il ne pouvait se soustraire. Sous un prétexte assez futile, il le fit renoncer à son titre le 12 août 1540 par acte authentique passé devant l'écrivain officiel de l'armée.

(2) Toute la campagne prit alors le nom de *Valle de possession*, nom officiel, qui n'a point duré.

étaient animés, Valdivia se dirigea sans retard vers la région qu'il prétendait coloniser, et n'eut qu'un seul combat à livrer dans la plaine d'Aconcagua. Au bout de quelques jours, il campa dans la vallée de Mapocho, et fonda à la base du Huelen, sur un terrain dont il obtint la concession des chefs auxquels le pays obéissait, la ville de Santiago (12 février 1541). Le 5 mars suivant, le *cabildo*, sans lequel il ne pouvait pas y avoir de régime municipal, était organisé, et le 10 il prêtait serment.

Valdivia ne tarda pas à comprendre combien ces progrès rapides dans la colonisation avaient jeté d'inquiétude dans l'esprit des Indiens. S'apercevant qu'on cherchait à lui couper les vivres, il fit entasser dans un fort, construit au pied du mont Santa-Lucia, une provision de maïs suffisante pour nourrir la cité naissante durant deux années entières. Plusieurs revers vinrent fondre à la fois sur la colonie; le plus terrible, en raison du découragement qu'il amena, fut la nouvelle de l'assassinat de Pizarre. Dans ces circonstances critiques, Valdivia fut forcé par ses compagnons d'armes d'accepter le pouvoir absolu, qui le dégageait de toute soumission aux ordres émanés de Cuzco. Au moment où il se disposait à s'embarquer pour le Pérou, il se vit attaqué par Michimalonco, le chef le plus puissant de la contrée. L'artillerie lui donna la victoire; mais durant le combat, qui s'était prolongé, la ville avait été livrée aux flammes; les vivres et les instruments de travail avaient été consumés; il fallait renoncer en un mot à cet établissement, commencé sous les plus heureux auspices, si un homme résolu ne tentait de rétablir les communications entre le Chili et Cuzco. Un des lieutenants de Validivia, Monroy, se dévoua pour tous. Suivi seulement de quatre cavaliers, il se mit en marche sans délai, tomba dans une embuscade où deux de ses compagnons furent massacrés, et parvint à s'échapper après une courte captivité. Le reste du voyage eut lieu sans obstacle. Cabeça de Castro, qui gouvernait alors le Pérou, accueillit Monroy comme il le devait faire, et s'empressa d'envoyer au secours de ses compatriotes en danger un petit bâtiment chargé de vivres et d'ustensiles agricoles. Une fois échappé au danger pressant dans lequel il s'était vu, le reste n'est plus rien pour Valdivia, malgré les combats incessants qu'il lui faut livrer aux Indiens. Les communications avec la capitale du Pérou ne sont plus interrompues; l'agriculture naissante rend des produits énormes, le travail des mines commence (1). Valdivia, du reste, forme une exception aux *conquistadores* célèbres de ce temps; s'il dirige ses recherches vers les richesses métalliques dont ses compagnons se montrent avides, c'est pour fonder sur des bases plus certaines la prospérité agricole du Chili. « Si par sa persévérance et son intrépidité héroïque, dit avec raison M. Eyzaguirre, Valdivia peut être comparé à Cortès, ses hautes qualités et ses vertus lui donnent une place dans l'histoire à laquelle nul *conquistador* ne peut atteindre. La valeur, la prudence, l'humanité, la sobriété dont il fit preuve lui assignent un rang à part. »

(1) En 1544, un habile marin italien, Pastène, offrit ses services au prudent capitaine, découvrit le groupe des Chiloe, et explora les côtes du continent jusqu'au détroit de Magellan.

Bientôt réduit à ses propres forces, Valdivia s'embarqua pour le Pérou (1548), et alla offrir le secours de son épée au président La Gasca, revêtu de pouvoirs absolus par Charles-Quint, pour combattre la rébellion de Gonzalo Pizarre. Mis à la tête d'un petit corps d'armée, il manœuvra si habilement qu'il atteignit les rebelles à cinq lieues de Cuzco, prit sur eux l'avantage du terrain, et leur infligea une déroute complète (9 avril 1548). Après avoir rendu ce service à la couronne d'Espagne, Valdivia regagna Santiago par terre avec un convoi d'armes et d'approvisionnements. A la fin de 1559 un soulèvement des Indiens ayant éclaté à La Conception, il partit avec cinquante hommes, et suivit la côte jusqu'à Arauco. Il ignorait que le fort de Tucapel, au secours duquel il marchait, avait été évacué par Ecija. Lorsqu'il y arriva, il vit que la citadelle était démolie et que les alentours étaient couverts d'une multitude de guerriers araucans. Trente hommes seulement lui restaient; il n'hésita pas à engager le combat. Malgré leur courage héroïque, les Espagnols furent accablés sous le nombre; Valdivia seul tomba vivant à la merci de ses ennemis. Trois jours entiers on le garda prisonnier, mais en le soumettant à des tourments dont les détails font frissonner (1). Un chef survint enfin qui saisit une hache et d'un seul coup finit les souffrances du prisonnier. Valdivia a eu pour chantre de ses exploits un vaillant soldat comme lui : dans quelques vers admirables, Ercilla fait connaître sa valeur et ses vertus. F. Denis.

Archives de Simancas. — Claudio Gay, *Historia de Chile*, t. 1er. — A. de Ovalle, *Historica Relacion del Reino de Chile*; Rome, 1646. — Eyzaguirre, *Hist. de Chile*; Valparaiso, 1850, 3 vol. in-8°. — A. de Gongora Marmolejo, *Hist. de Chile desde su descubrimiento hasta el año de 1575*, dans le *Memorial historico-español de la Real Academia*, 1852, t. IV.

VALDO (*Pierre*), chef de secte, né, dit-on, à Vaux, près Lyon, au douzième siècle. Il était marchand et citoyen de Lyon. Vivement frappé de la mort d'un de ses amis, dans une réunion de plaisir, il renonça au monde, et donna toute son attention à la lecture de la Bible; on dit même qu'il en traduisit quelques livres du latin en langue vulgaire. Il finit par vendre tous ses biens, et en distribua le produit aux pauvres; puis il se mit à prêcher sur les places publiques, enseignant qu'il fallait revenir à la croyance et

(1) Selon les Indiens qui vinrent raconter au camp espagnol la mort du gouverneur, il aurait été dévoré pour ainsi dire tout vivant. Ses ennemis lui faisaient d'horribles morsures, en lui adressant les injures traditionnelles qui se transmettaient de tribu à tribu.

à la conduite des apôtres, et surtout appelant tous les fidèles à l'indépendance, en reconnaissant à tous le même pouvoir qu'ont les prêtres de consacrer et d'administrer les sacrements. Il envoya même des hommes de tous les métiers prêcher dans les campagnes environnantes. L'état de pauvreté auquel il s'était réduit, et qui était un des caractères distinctifs de ceux qui le suivaient, a fait donner à ses disciples le nom de *Pauvres de Lyon*. Sa doctrine fut condamnée, en 1179, par le concile général de Latran, et il fut anathématisé, en 1181, par Jean de Belles-Mains, archevêque de Lyon. Il s'enfuit en Picardie, passa ensuite en Allemagne, et alla mourir en Bohême. Il paraît probable que le nom de Vaudois ne vient pas de Valdo, comme on le croit assez généralement, et que le marchand de Lyon a plutôt lui-même tiré son nom de la ressemblance de sa doctrine avec celle des Vaudois. En effet, d'après M. Monastier, Éberard de Béthune, qui florissait en 1160, parle des hérétiques *Vallenses*, et Bernard, abbé de Foncald, à propos de faits arrivés en 1144, cite le nom des hérétiques *Valdenses ;* or Valdo n'a prêché que vers l'an 1180. De plus, au temps où vivait Pierre, marchand de Lyon, les noms de famille n'existaient pas; on ne portait encore que des noms de baptême. Quant à la dénomination de Vaudois, elle viendrait ou de ce que ces religionnaires habitaient des vallées, ou d'une injure qu'on leur aurait adressée en les appelant *Vaudès*, c'est-à-dire sorciers, mot qui garde encore ce sens dans le patois du canton de Vaud.

Léger, *Hist. générale des Vaudois*. — Monastier, *Hist de l'Église vaudoise*; Genève, 1847, 2 vol. in-8°. — Alexis Muston, *Hist. des Vaudois*; Paris, 1851, 4 vol. in-12. — Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, t. I. — Chorier, *Hist. du Dauphiné*.

VALÉE (*Silvain-Charles*, comte), maréchal de France, né le 17 décembre 1773, à Brienne-le-Château (Aube), mort le 16 août 1846, à Paris. Admis à huit ans dans l'école militaire de Brienne comme élève du roi (1781), il passa, lors de la suppression de cet établissement, dans l'école de Châlons (1er sept. 1792), où il eut pour condisciples Haxo et Duroc, et fut nommé lieutenant au 1er d'artillerie à pied (1er juin 1793). Il fut alors envoyé à l'armée du midi. Élevé à la première classe de son grade le 3 janvier 1794, sa bravoure et ses services distingués lui valurent successivement les épaulettes de capitaine en second au 3e d'artillerie à cheval (27 avril 1795), et de capitaine en premier (13 mai 1800). Pendant cette période Valée fit les rudes campagnes du nord et de l'est aux armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin et du Danube. Il prit part au siége et à la défense du Quesnoy, de Landrecies, de Charleroi, de Valenciennes, de Condé, de Maëstricht. Employé à l'armée de Moreau, il fut remarqué par le général en chef, qui à Wurtzbourg fut frappé de sa bravoure et de son intelligence, et s'enquit de son nom. Un peu plus tard, dans une affaire où sa batterie avait épuisé toutes ses gargousses à boulet, Valée eut la présence d'esprit, afin d'en imposer à l'ennemi, de continuer à faire feu de ses pièces avec quelques cartouches à poudre qui restaient dans ses coffres. C'est alors que Moreau le nomma capitaine en premier, en récompense de sa froide énergie. Chose singulière, au lieu d'admirer ce trait d'audace, qui avait protégé le déploiement de notre infanterie, le ministre de la guerre refusa de ratifier cette promotion si bien méritée. Pour venger le jeune officier de ce déni de justice, Moreau réunit plusieurs batteries, et lui en donna la direction. A l'armée du Rhin, Valée commanda l'artillerie du général Decaen. Il fut nommé chef d'escadron au 5e à cheval le 2 octobre 1802, et employé aux camps des côtes de l'Océan de la fin de 1803 jusqu'en septembre 1805. Promu au grade de lieutenant-colonel (21 juin 1804), il fit les campagnes d'Ulm et d'Austerlitz, et prit une part des plus actives aux guerres de Prusse et de Pologne. Nommé colonel le 12 janvier 1807, il resta avec ce grade à l'état-major général de l'artillerie en qualité de sous-chef, où il était depuis le 29 novembre 1806, mais seulement jusqu'au 13 février 1807, attendu qu'on lui confia alors le commandement du 1er d'artillerie à pied. Les batailles d'Eylau et de Friedland lui donnèrent l'occasion de se signaler; aussi obtint-il le 3 mars 1807 la croix d'officier de la Légion d'honneur, dont il était chevalier depuis le 14 juin 1804. Le 1er octobre 1808 il partit pour la Péninsule. Une année plus tard (30 nov. 1809), il fut chargé d'organiser et de commander l'équipage de siége de nouvelle formation. Il fut d'abord sous les ordres du maréchal Lannes devant Saragosse. Cette place ayant succombé après un siége qui fut un des plus terribles de cette époque, Valée reçut le commandement de l'artillerie du 3e corps, devenu bientôt après armée d'Aragon (22 déc. 1809). Promu général de brigade le 18 juillet 1809, on l'envoya, le 22 août 1810, commander l'École de Douai; mais il fut presque aussitôt rappelé en Aragon par Suchet, dont l'artillerie fut placée sous ses ordres. C'est auprès de cet homme de guerre, devenu un des meilleurs lieutenants de Napoléon, qu'il dirigea avec autant d'habileté que de courage les siéges de Lerida, de Tortose, de Mequinenza, de Sagonte, de Tarragone; cette dernière place avait résisté à cinq assauts. En récompense de ses brillants services, il reçut le grade de général de division (6 août 1811). Il suivit ensuite Suchet devant Valence, qu'il obligea à ouvrir ses portes. Il mit ensuite dans le meilleur état de défense toutes les places situées dans le vaste commandement du duc d'Albufera. Une grande partie de la gloire acquise par Suchet dans la Péninsule revient de droit au commandant de son artillerie. Mais il rendit à sa patrie un service des plus signalés au commencement de 1814, lorsqu'en dépit des armées anglo-espagnoles et des popula-

tions soulevées, il parvint à conserver et à ramener en deçà des Pyrénées son immense matériel. Ce matériel fut très-utile pour les troupes de Lyon; une partie fut envoyée au duc de Castiglione. Valée fut alors employé un instant auprès d'Augereau, et Napoléon, pour témoigner au général sa reconnaissance, le créa comte de l'empire (12 mars 1814). La restauration accueillit Valée avec faveur : Louis XVIII le nomma commandeur de la Légion d'honneur (5 août) et chevalier de Saint-Louis, puis inspecteur général du 3e arrondissement à Strasbourg. Cependant, lors du retour de l'île d'Elbe, le général vint se mettre à la disposition de Napoléon, qui le chargea dès le 27 mars 1815 du commandement de l'artillerie dans la 5e division militaire, et, le 6 mai, le rappela à Paris pour commander en second l'artillerie de réserve à Vincennes. Il fut en outre spécialement chargé de l'armement de Paris, que le général Haxo devait mettre en état de défense.

La seconde restauration ne tint pas rigueur au général Valée d'avoir pris du service pendant les Cent-jours : elle le plaça dès le 2 août 1815 au comité d'artillerie institué pour la réorganisation de cette arme et comme une sorte de compensation à la suppression de la place de premier inspecteur général. C'est pendant la période de 1815 à 1828 que Valée, homme d'une haute intelligence, d'une grande capacité et d'une instruction solide, malgré un caractère quelquefois un peu difficile, rendit les plus grands services et attacha son nom à des réformes relatives à l'artillerie qui offrirent des avantages immenses, dont nous allons parler. Disons d'abord qu'il fut rapporteur du comité (fév. 1816), membre du comité chargé de l'examen du règlement sur le service intérieur des corps (15 janv. 1818), directeur du dépôt central (31 mars 1820), membre du comité spécial et consultatif (7 déc. 1821), président du nouveau comité (13 fév. 1822), inspecteur général (27 janv. 1828), membre du conseil supérieur de la guerre (17 fév. 1828). De concert avec les autres officiers du comité spécial, dont il fut toujours le membre le plus instruit et le plus influent, il soumit le matériel à de nouvelles conditions, qui en le simplifiant de la manière la plus avantageuse procurèrent des avantages et une économie incalculables. Ce système auquel on donne le nom de *système du comité*, mais que le corps de l'artillerie a toujours appelé *le système Valée*, serait encore aujourd'hui le seul employé dans nos armées en campagne, pour l'attaque et la défense des places, si les bouches à feu rayées n'étaient venues depuis 1859 faire faire un nouveau pas au matériel en le modifiant dans beaucoup de ses parties. Valée, en 1827, et après de longues et consciencieuses expériences, après s'être astreint à ne faire aucune proposition de changement que les modifications proposées n'aient eu la consécration de l'usage, fit adopter les calibres de 8 et de 12 pour l'artillerie de campagne au lieu de ceux de 6, de 8 et de 12; les calibres de 24, de 16 et de 12, au lieu de tous ceux dont on se servait, pour l'attaque et la défense des places. Toutes les bouches à feu de campagne et toutes les voitures d'une batterie n'eurent plus qu'un même affût et un même modèle de roues. Afin de faciliter la marche et le transport des canons et obusiers, une nouvelle forme donnée à l'affût rendit les deux parties indépendantes l'une de l'autre. L'artillerie dès lors put franchir tous les obstacles, manœuvrer sur les terrains les plus difficiles; les voitures purent tourner sur elles-mêmes. Un coffret placé sur l'avant-train de la pièce et inséparable d'elle assura à la bouche à feu les munitions qui lui étaient nécessaires pendant les premiers instants du combat. Ce coffret et deux autres semblables disposés sur les voitures permirent aux servants de se trouver, sans fatigue, aussitôt que leur canon, en mesure de charger et de tirer. Bref nous outrepasserions les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer si nous analysions tous les avantages que le système Valée présentait sur les anciens systèmes, abandonnés dès lors par l'artillerie française. Le personnel dut aussi au savant général des améliorations considérables. C'est lui qui fit supprimer le corps du train d'artillerie. La batterie devint un tout complet, où les conducteurs et les canonniers, placés dans les mêmes conditions, obéissaient au même chef. Aussi ne voit-on plus de nos jours, comme cela eut lieu si malheureusement dans les premières guerres de la révolution et même quelquefois sous l'empire, des canons abandonnés sur les champs de bataille, parce que les hommes chargés de les conduire avaient coupé les traits de leurs chevaux d'attelage pour s'enfuir plus facilement ou plus vite. Afin de récompenser tant d'éminents services, Charles X rétablit en faveur de Valée l'emploi de premier inspecteur général de l'artillerie. Il l'éleva ensuite à la pairie le 27 janvier 1830. Lorsque l'expédition d'Alger fut résolue, une commission, composée des officiers les plus capables, fut chargée de donner son avis sur la possibilité et les moyens d'exécution. Valée, appelé un des premiers, y soutint avec chaleur que le succès était certain, indiqua en outre la part de tous les services de l'armée, et organisa spécialement celui de l'artillerie. Il avait été fait grand'-croix de la Légion d'honneur en 1822, et commandeur de Saint-Louis en 1827.

Valée avait été trop élevé par la restauration pour que le gouvernement de Juillet ne se défiât pas un peu de lui; mis en disponibilité, le 8 septembre 1830, il se retira, sans se plaindre, dans sa terre du Loiret pour s'y livrer aux travaux de l'agriculture. Quatre ans plus tard il reçut du gouvernement la proposition d'entrer au con-

seil d'État, et ne voulut pas refuser, d'autant qu'on voulait le charger des questions relatives à la fabrication de la poudre et au commerce du salpêtre. Bientôt on lui rendit la pairie (11 sept. 1835), et en 1837 le cabinet tout entier fut d'avis de lui confier l'artillerie et le génie de la seconde expédition de Constantine. Le roi, qui semblait peu goûter le général, se rendit aux vœux de ses ministres. Valée, âgé alors de soixante-quatre ans, mais encore plein de verdeur, se rendit en Afrique. Au moment de l'assaut, le général en chef Danrémont ayant été tué, il prit, comme le plus ancien divisionnaire, le commandement du siége (12 oct. 1837), et trois jours après il entrait dans Constantine. Nommé le 25 gouverneur de l'Algérie par intérim, et élevé le 11 novembre à la dignité de maréchal de France, il prit le commandement effectif de nos possessions à dater du 1er décembre. Dès lors il ne songea plus qu'à abattre la puissance d'Abd-El-Kader, à organiser la province nouvellement conquise et à essayer un système de colonisation qui pût dédommager la mère-patrie de ses sacrifices. En moins de deux années, il parvint à pacifier la province de Constantine; mais, malgré l'occupation de Blidah et de Coléah, il ne put empêcher l'émir de tenir la campagne et d'inquiéter nos possessions encore assez restreintes. Il employa cependant l'année 1838 à organiser le cercle de Bône. Le 31 mars 1839, le cabinet Molé, dont le maréchal comptait tous les membres pour amis, s'étant retiré, il voulut le suivre dans sa retraite, et envoya sa démission de gouverneur général; mais Soult, qui entrait au pouvoir, parvint à la lui faire reprendre.

Le 27 octobre 1839, Valée fit avec le duc d'Orléans, et en partie pour complaire à ce jeune prince, l'expédition des Portes de fer, expédition qui fit une impression profonde sur les nomades de l'Algérie. A peine de retour de cette course audacieuse, il apprend que l'émir a franchi la Chiffa; qu'il a prêché la guerre sainte, et qu'à la tête de ses réguliers, de nombreux contingents kabyles, des *goums* des provinces de Tittery et d'Alger, il s'avance vers le nord. Le 31 décembre, et quoique n'ayant à sa disposition que trois mille hommes, le maréchal attire l'émir dans la plaine de Bouffarik, lance sur lui ses troupes, qui, sans tirer un seul coup de fusil, culbutent les bataillons réguliers et enlèvent à l'ennemi ses canons et ses drapeaux. Abd-El-Kader est forcé de repasser l'Atlas. Le plan de Valée consistait à faire une guerre opiniâtre et patiente à son adversaire. Il voulait anéantir ses établissements, placer nos troupes et les autorités dans les grands centres commerciaux et militaires, sur une ligne parallèle à la mer, de Constantine à Tlemcen; il voulait avoir dans chacun de ces grands centres une force capable de fournir une colonne de trois à quatre mille hommes toujours prête à rayonner au loin pour combattre et châtier les tribus rebelles. Le gouvernement donna d'abord un assentiment complet à ce plan, et porta l'effectif des troupes en Algérie à 57,000 hommes; mais au moment d'en commencer l'exécution le cabinet tomba, et le ministère du 1er mars 1840 remplaça celui du 12 mai. Le nouveau ministère prescrivit au maréchal d'envoyer dans la province d'Oran une partie des forces dont il disposait. Heureusement les jeunes princes, qui aimaient le maréchal, obtinrent du roi et des ministres que les projets adoptés seraient repris. Les ducs d'Orléans et d'Aumale partirent pour l'Algérie; l'expédition commencée par le brillant combat du col de Mouzaïa eut lieu, et l'émir fut repoussé de nouveau au delà de l'Atlas. Ses meilleures troupes avaient été anéanties; Cherchell, Medéah et Milianah étaient occupées pour toujours, et les tribus turbulentes de la Mitidja avaient reçu les plus rudes châtiments. Le maréchal commençait à respirer et revenait à son plan primitif de colonisation, lorsque le traité de Londres vint tout à coup modifier en Europe la position de la France. En présence des éventualités que présentait l'avenir, le gouverneur général crut qu'il ne devait plus s'occuper qu'à mettre à l'abri de toute insulte extérieure les possessions d'Afrique. Il indiqua les travaux à exécuter pour la défense de la rade d'Alger, et il en faisait étudier d'autres lorsqu'une ordonnance royale mit brusquement fin à l'exercice de ses fonctions (3 janv. 1841). Rentré dans la vie privée, il présida quelque temps la commission pour l'armement de Paris, et mourut à l'âge de soixante-treize ans. Sa dépouille mortelle repose à l'hôtel des Invalides. Sa statue est placée dans les galeries de Versailles.

A. DU CASSE.

Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des hommes du jour*, t. III 1re part. — Molé, son *Éloge prononcé a la chambre des pairs*, dans le *Moniteur univ.*, 1847, p. 2336 et 2379. — *Moniteur de l'armée*, août 1846.

VALENCE (*Cyrus-Marie-Alexandre* DE TIMBRUNE, comte DE), général français, né le 20 août 1757, à Agen, mort le 4 février 1822, à Paris. Il était d'ancienne noblesse, et fils d'un lieutenant général (1). Sa famille jouissait d'une faveur toute particulière dans la maison des princes d'Orléans. Admis en 1774 dans l'artillerie, il eut un avancement rapide : colonel en second du régiment de Bretagne en 1784, il devint tout à la fois, par suite de son mariage improvisé (2) avec la fille cadette de Mme de Genlis, premier écuyer du duc d'Orléans et colonel des

(1) Son oncle, le chevalier de Timbrune, était l'amant de Mme d'Argenson. Comme il demandait à son mari, alors ministre de la guerre, le gouvernement des Invalides ou celui de la Bastille, il s'attira cette réponse si connue : « Si vous obteniez les Invalides, on pourrait dire que c'est ma femme qui vous y envoie, et si vous alliez à la Bastille, on supposerait que c'est moi qui vous y fais mettre. » Vingt ans plus tard il obtint cependant la survivance du gouvernement des Invalides, puis, par le crédit du duc d'Orléans, la direction de l'École militaire.

(2) Selon les mémoires du temps ce fut Mme de Montesson qui *bâcla* ce mariage pour dissimuler les relations secrètes qu'elle entretenait avec le jeune et bel officier. Pulchérie de Genlis était sa nièce.

dragons de Chartres. A l'époque de la révolution il se prononça pour la nécessité des réformes, et devint l'un des députés suppléants de la noblesse de Paris aux états généraux. En 1790 il fut choisi pour commander dans le département de la Sarthe, et le 23 juin 1791 il se présenta à l'Assemblée constituante pour prêter le serment prescrit aux officiers par le décret du 22 juin. M. de Valence fut promu maréchal de camp le 17 décembre 1791, et employé à l'armée de Luckner, puis à celle de Dumouriez, qui lui fit donner le grade de lieutenant général (20 août 1792). A la tête de sa division il prit la première ville et les premiers canons de campagne conquis sur les Autrichiens. A Valmy il commanda la réserve. Pendant la retraite des Prussiens il reçut la capitulation de Verdun, détermina le duc de Brunswick à rendre Longwy, et signa avec lui un traité qui reconnaissait l'indépendance de la France. Nommé général en chef de l'armée des Ardennes (oct. 1792), il déploya beaucoup d'activité à faire évacuer la Belgique par les alliés, battit Beaulieu, et s'empara de Dinan, de Charleroi et de Namur (1). Pendant l'hiver qui suivit ces heureux succès, il concerta avec le gouvernement le plan d'une expédition destinée à envahir les possessions anglaises dans l'Inde; il était désigné pour la commander lorsque, à la demande de Dumouriez, il fut envoyé en Belgique pour l'aider à réparer les échecs que la trahison et l'impéritie avaient fait éprouver aux troupes françaises. Après s'être distingué à Tirlemont, il fut blessé grièvement dans une charge de cavalerie à la bataille de Nerwinde (18 mars 1793), et mécontent de la tournure qu'avaient prise les affaires politiques, il envoya sa démission au ministre de la guerre. Confident des projets de Dumouriez, il eut part à toutes ses négociations avec l'ennemi, et fut un de ceux qui l'accompagnèrent lorsqu'il passa dans leurs rangs (4 avril). Il se rendit d'abord à Londres, d'où il fut expulsé par ordre de Pitt (6 juin), puis dans une ferme isolée du Holstein, située à cinq lieues de Hambourg; là, en compagnie de sa belle-mère et de la comtesse de Celles, sa fille aînée, il vécut obscurément jusqu'à l'établissement de l'autorité consulaire. Rentré en France à la fin de 1799, M. de Valence se fixa dans le département de la Marne, dont le collége électoral l'élut, en 1803, candidat au sénat, et il fut appelé à siéger dans cette assemblée le 1er février 1805. Un an plus tard il hérita de toute la fortune de Mme de Montesson. Après avoir commandé une division de réserve à l'intérieur, il passa en Espagne (1808), et de là en Russie (1812), où il combattit à Mohilef. En décembre 1813, il fut envoyé à Besançon en qualité de commissaire extraordinaire, et fit des efforts inutiles pour empêcher l'invasion des alliés. Revenu à Paris, il signa comme secrétaire du sénat la déchéance de Napoléon (1). Louis XVIII le nomma pair de France (4 juin 1814) et grand officier de la Légion d'honneur (4 janv. 1815). Durant les Cent-jours Napoléon l'appela à la chambre des pairs qu'il forma le 2 juin 1815. Valence en fut le secrétaire, et prit beaucoup de part à ses discussions; il s'opposa vivement à la reconnaissance de Napoléon II, fut désigné, avec les généraux Grenier et Sebastiani pour commander les troupes qui devaient défendre la capitale, et fit partie de la commission chargée de demander un armistice à Blücher. Éliminé de la chambre par l'ordonnance du 25 juillet 1815, il y rentra le 21 novembre 1819, se rangea dans le parti libéral, et prit souvent la parole contre les mesures de réaction. Ses derniers travaux législatifs eurent pour objet d'obtenir la réhabilitation de Lesurques. Les anciens rapports de M. de Valence avec le duc d'Orléans l'avaient conduit aux plus hauts grades de la franc-maçonnerie. Sa fille cadette devint la maréchale Gérard. Il est auteur d'un *Essai sur les finances de la République française et sur les moyens d'anéantir les assignats*; Hambourg, 1796, in-8°.

Lacépède, dans *le Moniteur* du 7 avril 1822. — *Discours du comte de Segur à l'occasion des obsèques maçonniques de M. Valence*; Paris, 1822, in-8°. — Bellecombe, *L'Agenois*. — Dumouriez, *Mémoires*. — Mme de Genlis, *Souvenirs*. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1822.

VALENCIENNES (*Pierre-Henri*), peintre français, né le 6 décembre 1750, à Toulouse, mort le 16 février 1819, à Paris. D'abord élève de Doyen, il alla achever en Italie son éducation artistique, et s'adonna au paysage. Dans ce genre, où il apporta, selon les termes de Landon, un caractère sage, noble et mélancolique, il se fit remarquer par le talent de composition, l'heureux choix des sujets, un dessin correct, une ordonnance pittoresque; il avait conçu le paysage à la manière des maîtres, et il s'efforça de l'élever à la dignité du genre historique. L'école dont il fut en quelque sorte le chef a vu disparaître de nos jours ses derniers représentants. Valenciennes fut admis le 28 juillet 1787 dans l'Académie royale, mais il fut écarté de l'Institut, d'où le genre qu'il cultivait était alors exclu. Ses principales productions sont : *Cicéron faisant abattre les arbres qui cachaient le tombeau d'Archimède*, au Louvre; *Philoctète dans l'île de Lemnos*, *Œdipe trouvé au mont Cithéron*, *Œdipe devant le temple des Euménides*. Il a en outre publié des *Éléments de perspective pratique à l'usage des artistes*; Paris, 1800, 1820, in-4°, fig. : ouvrage rédigé avec une profonde connaissance des secrets de l'art.

(1) Dans Namur il fit plus de quatre cents prisonniers (2 déc.) et repondit au général autrichien qui réclamait une disposition supplémentaire à la capitulation : « Si vous n'êtes pas content, général, vous n'avez qu'à rentrer, nous vous reprendrons. »

(1) Les auteurs du *Mémorial de Sainte-Hélène* ont pretendu que sa signature était fausse, et qu'il s'en était plaint. « C'est très-vrai, aurait ajouté l'empereur, je le sais; Valence a été national. »

Landon, *Annales du Musée*. — Pougens, *Biblioth. française*, t. II, p. 167 — *Biogr. toulousaine*. — Villot, *Catalogue des tableaux du Louvre* (école franç.).

VALENS (*Valerius*), un des trente tyrans, tué en juin 261. Il avait été nommé proconsul d'Achaïe par Gallien, qui récompensait ainsi les talents d'un vaillant soldat. Lorsqu'une partie de l'Orient se souleva en faveur de Macrin, le nouvel empereur, qui redoutait dans Valens un rival et qui le haïssait personnellement, donna ordre à Pison de le surprendre et de lui ôter la vie (260). A cette nouvelle Valens s'empressa de revêtir lui-même la pourpre, marcha aussitôt contre Pison, qui en avait fait autant en Thessalie, et se défit de lui. Cette mort fut suivie bientôt de la sienne, puisqu'au bout de six semaines de règne il fut massacré par ses soldats.

Pollio, *Triginta tyranni*, XVIII.

VALENS (*Aurelius Valerius*), usurpateur romain, était un officier que Licinius, après la bataille de Cibalis (314), associa à l'empire; mais quelques mois plus tard il le fit mettre à mort, quand il conclut la paix avec Constantin. On doute qu'il ait reçu un titre plus élevé que celui de césar.

Victor, *Epit.*, 40. — Zozime, II, 19, 20.

VALENS (*Flavius*), empereur romain, né en 328, à Cibalis (Pannonie), mort le 9 août 378, à Andrinople. Il était fils du comte Gratien, dit *le Cordier*, et frère cadet de Valentinien Ier. Bien qu'attaché à la maison de Julien, il resta, ainsi que son frère, le fidèle partisan du christianisme. Le 28 mars 364, Valentinien l'associa à l'empire, en le chargeant de gouverner l'Orient. Il fut occupé tout d'abord à réprimer les incursions des Goths, que l'on n'arrêta qu'à prix d'or, et à régler des affaires ecclésiastiques. Arien, et de plus intolérant, il commença par annuler une décision d'un concile tenu à Lampsaque, parce que cette assemblée s'était montrée défavorable aux ariens, et par déposséder les orthodoxes de la cathédrale de Constantinople, au profit de ses coreligionnaires. Au printemps de 365, il se rendit en Syrie pour prévenir de nouvelles attaques de la part des Perses, et se vit contraint, arrivé en Bithynie, d'envoyer des renforts au secours de la Thrace, que menaçaient les Goths. A Césarée en Cappadoce, deux nouvelles non moins fâcheuses vinrent le surprendre : celle d'un tremblement de terre qui venait de dévaster la Sicile, la Dalmatie, la Grèce, l'Égypte, et celle du soulèvement de Procope. Les historiens apprécient différemment la conduite de Valens à l'égard des complices réels ou supposés de ce soulèvement. Les uns lui reprochent de la dureté, les autres exaltent sa clémence, bien qu'il n'ait fait peut-être que se montrer tour à tour faible et violent. En 367, il alla attaquer en personne Athanaric, roi des Goths établis entre le Danube et le Dniester. Cette première expédition fut sans résultat; une seconde fut arrêtée par un débordement du Danube; c'est seulement en 369 qu'une troisième campagne, plus décisive, amena la conclusion de la paix. L'année suivante (370) fut signalée par le supplice de quatre-vingts prêtres orthodoxes, que Valens fit jeter sur un esquif et brûler au milieu des flots. Les historiens ecclésiastiques représentent comme une vengeance céleste la famine qui désola peu après la Phrygie. Valens arriva à Antioche, but de son voyage, le 13 avril 372, et resta en Syrie jusqu'en 378, passant l'hiver dans la capitale et le reste de l'année à Hiéropolis, pour être mieux à portée de surveiller la frontière persique. La guerre contre les Perses ne se termina qu'en 377, par un traité qui paraît n'avoir pas été à l'avantage de Valens : d'autres luttes contre les Isauriens, les Sarrasins, les Blemmyes l'avaient occupé en outre dans l'intervalle.

Vers le même temps la vie de l'empereur fut menacée par divers complots, dont le plus dangereux fut celui du secrétaire impérial Théodore. Des magiciens avaient annoncé, dit-on, que Valens aurait pour successeur un homme dont le nom commencerait par les lettres *Théod*. Cette prophétie, qui devait être réalisée par l'avénement de Théodose, coûta la vie à l'infortuné Théodore, ainsi qu'à plusieurs éminents personnages, impliqués à tort ou à raison dans son entreprise. Beaucoup de livres concernant la magie ou l'astrologie furent détruits par suite de cet événement. En même temps, Valens, tolérant pour les païens et les Juifs, faisait une rude guerre à l'orthodoxie, à Antioche, à Édesse, et même en Égypte. Ses persécutions atteignirent les anachorètes même au fond de leurs déserts. En 376, l'invasion des Huns dans la contrée occupée par les Goths causa sur la frontière romaine un bouleversement dont l'empire ne tarda pas à ressentir le contre-coup. Valens accorda à une partie des Goths l'autorisation de venir s'établir en Thrace; mais les vexations des magistrats romains de cette province changèrent bientôt ces colons en ennemis. Ils battirent les légions aux environs de Marcianopolis, et ravagèrent la Thrace entière. Valens marcha contre eux avec ses troupes d'Arménie, et leur livra bataille dans le voisinage d'Andrinople. La cavalerie romaine ne put résister à celle des Alains et des Ostrogoths, et sa déroute amena celle de l'armée tout entière, qui fut aux deux tiers massacrée. Valens, mortellement blessé, chercha un asile dans une hutte : ses ennemis cernèrent bientôt sa retraite et l'incendièrent. Valens périt dans les flammes. Il était âgé de cinquante ans. Gratien, son neveu, lui succéda.

Ammien Marcellin, l. XXVI-XXXI. - Themistius, *Discours* VI-XII. — Socrate, Sozomène, Cédrénus, Zosime. — Tillemont, *Hist. des empereurs*. — Gibbon, *Hist. de la decadence et de la chute de l'empire romain*. — Pauly, *Encyclopædie*.

VALENTIN (*Valentinus*), pape, succéda le 1er septembre 827, à Eugène II, et mourut le

10 octobre suivant, n'ayant occupé le pontificat que six semaines. Il était romain, d'humble origine, et fut élevé dans le palais de Latran; il ne s'était pas élevé au-dessus de la dignité d'archidiacre. Grégoire IV fut son successeur.

Artaud, *Hist. des pontifes romains*, t. Ier.

VALENTIN (Οὐαλεντῖνος), hérésiarque, mort vers 161. On prétend qu'orthodoxe d'abord il s'était flatté de parvenir à l'épiscopat, et que, déçu dans son ambition, il se jeta par dépit dans l'hérésie. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, Valentin fut le chef d'une nouvelle secte de gnostiques, dont les doctrines se rapprochaient de celles de Basilide, et rappelaient tout à la fois la théogonie d'Hésiode et la philosophie de Platon. Le fond de sa métaphysique était un réalisme outré, qu'il s'efforçait de justifier par les interprétations les plus arbitraires et les plus forcées de l'Écriture. Supposant que chacun des noms par lesquels l'Évangile désigne la divinité correspondait à une personne dont le sexe était indiqué par le genre même de ce nom, il arrivait à former, en commençant par l'*Abîme* ou le *Préexistant*, c'est-à-dire l'Être incompréhensible, et sa compagne Sigé (le *Silence*, autrement la *Pensée* ou la *Grâce*), toute une généalogie directe de quinze couples d'*Éons*, ou essences immortelles, dont la réunion constituait le *Plérome* ou la *Plénitude* invisible et spirituelle. Pour expliquer les rapports du plérome avec le monde, Valentin faisait cesser l'impossibilité au dernier degré de la hiérarchie céleste : ce qu'il essayait d'éclaircir ou plutôt de rendre sensible, en mêlant le mythe ou dogme à la manière de Platon. Un jour, disait-il, la dernière personne du plérome, *Sophie* ou la Sagesse, avait essayé de connaître le premier de ses ancêtres, l'Abîme incompréhensible. Ce désir déréglé avait compromis la stabilité du plérome, qui n'avait été définitivement assurée et garantie que par la génération d'un nouveau couple, composé du Christ et du Saint-Esprit. Par là Valentin rattachait artificiellement au christianisme une philosophie toute pénétrée de l'esprit païen. Il ajoutait que lorsque l'avénement du couple nouveau eut remis la paix et la joie dans le plérome, tous les Éons, dans un élan unanime de reconnaissance avec le Père, produisirent Jésus ou le Sauveur, à qui chacun d'eux fit hommage de son propre nom, en y joignant ce qu'il avait de meilleur. Cependant le désir éprouvé par Sophie subsistait, bien qu'exclu du plérome. Douée seulement, à l'origine, d'une existence languissante et imparfaite, cette création nouvelle (*Enthymesis* ou *Hachamoth*, la Réflexion, la Sagesse) reçut bientôt de la pitié du Christ le complément de son être, sauf la connaissance, et enfin la connaissance elle-même, lorsque Hachamoth, lasse de s'abandonner à un désespoir inutile, se fut tournée vers son bienfaiteur pour obtenir de lui un nouveau secours. De ces deux sentiments contraires d'Hachamoth, le découragement et la confiance, résulta le mélange de bien et de mal qui compose le monde où nous sommes. Quant à l'organisation de ce même monde, Valentin supposait, pour l'expliquer, un nouvel intermédiaire, un *Démiurge*, autre rejeton d'Hachamoth exaucée. — Nous ne pouvons d'ailleurs nous flatter de savoir toute la vérité sur une doctrine qui ne nous est guère connue, comme, en général, celles des anciens hérésiarques, que par les témoignages de ceux qui l'ont réfutée. La même observation s'applique aux renseignements qui nous sont parvenus sur la morale des valentiniens. Classant les hommes, d'après les Évangiles, en spirituels, animaux ou psychiques et charnels, ils partaient de là, dit-on, pour prétendre que les charnels ne pouvant être sauvés, et les spirituels devant l'être nécessairement, les psychiques seuls avaient besoin de la sanctification des bonnes œuvres. On conçoit dès lors que leurs adversaires aient pu imputer, au moins à quelques-uns d'entre eux, les plus honteux déréglements. — Valentin était venu à Rome sous le pontificat d'Hygin : il paraît y avoir séjourné encore longtemps après l'excommunication dont il fut frappé, en 142. Il alla ensuite propager son hérésie en Orient. On croit d'ailleurs qu'il ne révélait les parties les plus élevées de sa doctrine qu'à un petit nombre d'initiés. Clément d'Alexandrie lui attribue des *Homélies* et des *Lettres*. Ed. TOURNIER.

Tertullien, *Contra Valentin.* — S. Épiphane, *Hérésies*, ch. 31. — S. Irénée, l. I. — *Chronique d'Eusèbe*, an 141. — Clément d'Alexandrie, *passim*. — Fleury, *Hist. ecclés.*, l. III, ch. 28. — Hodberg, *De Valentino et Valentinianis*; Copenhague, [illegible], in-4°.

VALENTIN (*Valentin* DE BOULONGNE, dit le), peintre français, né en janvier 1591, à Coulommiers, en Brie, mort le 7 août 1634, à Rome. Formé à l'école de Simon Vouet, il alla se perfectionner en Italie par l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la renaissance. Ce fut à Rome qu'il s'établit; il s'y lia d'amitié avec Poussin, dont les conseils ne furent pas sans influence sur ses ouvrages, et acquit la protection du cardinal Fr. Barberini, neveu d'Urbain VIII. Ce prélat lui confia différents travaux, entre autres une grande composition, *le Martyre des saints Processe et Martinien*, destinée à décorer le palais pontifical de Monte-Cavallo, et dont Cristofori a exécuté une copie en mosaïque pour la basilique de Saint-Pierre. Cet artiste périt victime de son imprudence : s'étant baigné au sortir d'un repas dans une fontaine des environs de Rome, il fut saisi d'une fièvre, qui l'emporta peu de jours après au tombeau. A l'exemple du Caravage, le Valentin semble s'être attaché à reproduire la nature avec plus de vigueur que d'élégance, et en recherchant le relief des objets, les jeux de lumière et la puissance des effets. « Son dessin, généralement correct, a dit un critique, a beaucoup de précision; ses expres-

sions sont franches et naïves, sa touche réunit la finesse à la fermeté, et quoiqu'on ait à lui reprocher un ton de couleur un peu sombre, il possédait au plus haut degré l'intelligence du clair-obscur. » Le musée du Louvre possède sept tableaux de cet artiste : *l'Innocence de Suzanne reconnue*, *le Jugement de Salomon*, *le Tribut de César*, deux *Concerts*, *Deux Militaires accompagnés de deux femmes*, et *la Diseuse de bonne aventure*. Citons encore du Valentin : *le Reniement de saint Pierre*, qui de la galerie Corsini passa en Angleterre; *les Quatre âges* et *les Cinq sens*, au musée britannique; *des Musiciens*, à la galerie Bridgewater; *le Lavement des pieds*, *Soldats et bohémiens*, au musée de Berlin; *le Vieux violoniste*, au musée de Dresde; *le Christ bafoué*, et *Arthémise*, à la pinacothèque de Munich; *Moïse montrant les tables de la loi*, au musée de Vienne.

Le seul élève du Valentin est un peintre toulousain, nommé Tournier.

D'Argenville, *Vie des peintres*. — *Hist. des peintres de toutes les écoles*, livr. 10-11. — *Almanach de Seine-et-Marne*, 1862. — Robert-Dumesnil, *Le Peintre graveur*. — Mariette, *Abcdario*.

* VALENTIN-SMITH (*Joannes-Erhard*), magistrat français, né à Trévoux, le 16 septembre 1796. Reçu avocat en 1819, il plaida jusqu'en 1830, à Saint-Étienne (Loire). Juge suppléant depuis 1824 au tribunal de cette ville, il y devint procureur du roi après juillet 1830. Nommé en 1837 conseiller à la cour de Riom, et en 1850 à celle de Lyon, il a été appelé, en 1864, dans la même qualité à celle de Paris. Il a fait partie, sous le dernier règne, du conseil général de la Loire. Ses études particulières le désignèrent en 1839 au choix de M. Dufaure, alors ministre des travaux publics, pour remplir les fonctions de secrétaire dans la commission supérieure des chemins de fer. En 1849, il fut appelé par M. Dufaure, qui occupait le département de l'intérieur, à siéger au même titre dans la commission d'assistance publique chargée spécialement de s'occuper des enfants trouvés.

Après avoir été envoyé en Angleterre pour étudier l'organisation des tribunaux de police (1851), il fit partie des deux commissions formées l'une en 1856, l'autre en 1862 à l'effet de rechercher les moyens propres à abréger la détention préventive. Il est officier de la Légion d'honneur (1863), et appartient à plusieurs sociétés savantes. M. Valentin-Smith est auteur d'un certain nombre d'ouvrages d'histoire et d'économie politique qui se recommandent par des vues saines et élevées, par un esprit indépendant, et par une rare érudition. Nous citerons les suivants : *Aperçu sur l'état de la civilisation en France;* Saint-Étienne, 1828, in-8°; — *Rapport sur les chemins de fer de Saint-Étienne;* Paris, 1835, in-4°; trois édit.; — *Rapport au conseil général de la Loire sur les enfants trouvés;* Clermont-Ferrand, 1839, in-8°; — *Notice historique sur Chalamont* (Ain); ibid., 1847, in-8°; — *Mendicité et travail;* ibid., 1848, in-8°; — *Monographie de la Saône;* Lyon, 1852, in-8°; — *De la Philosophie de la statistique;* ibid., 1854, in-8°; — *Considérations sur la Dombes;* ibid., 1856, in-8°; — *Notions historiques sur les Burgondes;* ibid., 1860, in-8°; — *Étude statistique sur la Dombes;* ibid., 1860, in-8°; — *Du Tribunal de police en Angleterre;* Paris, 1863 : extrait du *Moniteur universel;* — *Lectures à la Sorbonne*, extrait des *Mémoires de la Sorbonne*, 1863-66.

Vapereau, *Dict. des contemporains*.

VALENTIN. *Voy.* BASILE.

VALENTIN (LE). *Voy.* FRANÇOIS (*Simon*).

VALENTINE DE MILAN, femme de Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, née vers 1370, morte le 4 décembre 1408. Elle était fille de Jean-Galéas Visconti, seigneur de Milan, et d'Isabelle de France. Ce fut à la cour paternelle qu'elle puisa ce goût pour l'élégance et les arts qui la caractérisa autant que son inaltérable douceur. Nul doute que son éducation n'ait été l'objet de soins particuliers; et un acte de 1397 prouve qu'elle s'occupait de musique et qu'elle jouait de la harpe (1). Fiancée dès 1386 et mariée au commencement de 1389, avec son cousin, Louis, duc d'Orléans, alors duc de Touraine, elle lui apporta en dot le comté d'Asti, en Piémont, et celui de Vertus, en Champagne, lequel lui venait de sa mère, avec un million de francs (2). Après la célébration de son mariage, qui eut lieu le 17 août, à Melun, en présence de Charles VI, elle fit le 22 avec la reine Isabelle de Bavière, sa belle-sœur, son entrée solennelle dans Paris. Dès son arrivée elle vécut au milieu des fêtes et des plaisirs de toutes sortes. Le duc embellit pour elle le vaste hôtel de Bohême (3). Très-éprise de son mari, auquel dès 1393 elle avait déjà donné deux fils, elle dut d'autant plus souffrir des infidélités de ce prince, qui ne restèrent pas longtemps ignorées d'elle, puisqu'en 1392 Louis chassa d'auprès de lui le sire de Craon pour avoir commis « la félonie » d'avoir révélé ses galanteries à la duchesse. La folie dont Charles VI venait de ressentir le premier accès devait mettre dans tout son jour ce charme et cette inaltérable douceur qui recommandent encore Valentine auprès de la postérité. Pleine de compassion pour l'infortuné roi, elle s'appliqua et réussit souvent à rappeler le calme

(1) *Catalogue des archives du baron de Joursanvault;* Paris, 1838, 2 vol., n° 822.

(2) Une clause du contrat de mariage portait que si les deux fils de Jean-Galéas venaient à mourir sans enfants mâles (ce qui se réalisa le 13 août 1447, par la mort de Philippe-Marie), Valentine ou ses héritiers leur succéderaient au duché de Milan. De là les prétentions de Louis XII sur cette partie de l'Italie et les guerres qui en furent les conséquences.

(3) Cet hôtel, connu plus tard sous le nom d'*hôtel de Soissons*, était situé sur l'emplacement actuel de la Halle au blé.

dans cette intelligence troublée. Le roi ne pouvait se passer d'elle, et l'appelait sa « très-chère sœur ». La crédulité superstitieuse du peuple, habilement exploitée par le parti bourguignon, ne tarda pas à faire de ces assiduités l'objet d'odieuses accusations qui la forcèrent à abandonner le roi à sa démence et aux empiriques auxquels on le livrait. Les choses allèrent si loin, qu'en 1398 deux sorciers du midi, qu'on avait appelés pour guérir le roi, déclarèrent que leurs charmes étaient rendus inutiles par des sortiléges plus puissants, dont ils accusèrent directement Valentine. Des bruits absurdes, recueillis et transmis par Froissart, lui imputaient même d'avoir tenté d'empoisonner le dauphin au moyen d'une pomme, dont un de ses fils, mort récemment, aurait été l'innocente victime. Le duc d'Orléans dut alors éloigner sa femme de la cour, par prudence sans doute plutôt que par un refroidissement injurieux à son égard, et Jean-Galéas, père de Valentine, après avoir envoyé des ambassadeurs en France, défia dans un combat à outrance le roi et ses chevaliers (1). La duchesse se consacra dès lors à l'éducation de ses trois fils, et passa la plus grande partie de l'année au château de Blois. Très-douce et très-aimante, elle n'était dépourvue ni d'activité, ni d'énergie, ni peut-être d'une certaine ambition : associée, en partie du moins, aux projets de son mari, elle était avec ses enfants à Château-Thierry pour une affaire privée qu'il lui avait confiée, lorsqu'elle apprit le crime de la rue Barbette (23 nov. 1407).

Les infidélités de son mari n'avaient pu éteindre l'amour profond qu'elle lui portait, et sa douleur fut extrême. Mais tout était à craindre, et après avoir fait partir, sous bonne escorte, ses deux fils aînés, pour Blois, elle courut avec le troisième à Paris demander justice au roi, « qui était alors assez subtil et relevé de maladie ». Le 10 décembre, elle arriva à Paris, vêtue en grand deuil, son char couvert de drap noir et traîné de quatre chevaux blancs. Elle alla se jeter aux pieds de Charles VI, et « en grandes pleurs, lui requit qu'il eust souvenance de faire bonne justice de la mort de son unique frère ». Deux jours après une seconde entrevue ne fut pas moins touchante, sans être suivie de plus d'effet : le gouvernement royal était impuissant à punir les assassins du duc. Sa femme, au désespoir, partit alors pour Blois, résolue de s'y fortifier. Telle était la puissance des soupçons superstitieux de cette époque qu'à ce moment même le peuple imputait encore à ses sortiléges un de ces accès de folie dans lesquels toute émotion replongeait Charles VI. Désormais indifférente au présent, elle avait pris pour devise :

Rien ne m'est plus,
Plus ne m'est rien.

Déjà malade, mais ne pouvant pardonner aux assassins de son mari, elle exhortait ses enfants, réunis autour de son lit, à venger la mort de leur père. « C'estoit grande pitié, dit Juvenal des Ursins, d'ouyr ses regrets et complaintes, et piteusement regardoit ses enfants et un bâtard nommé Jean [depuis Dunois], lequel elle voyoit volontiers, en disant qu'il lui avoit esté emblé (volé), et qu'il n'y avoit aucun de ses enfants qui fust si bien taillé de venger la mort de son père ». Après avoir été une dernière fois, avec son fils Charles et tous les officiers de sa maison, implorer à Paris, en décembre 1408, la justice du dauphin et de la reine Isabelle, elle mourut peu de jours après, épuisée par ce funèbre et inutile effort. Elle était âgée de trente-huit ans.

De son union avec Louis d'Orléans, elle avait eu huit enfants, dont cinq lui survécurent : *Charles*, duc d'Orléans; *Philippe*, comte de Vertus, né en juillet 1393, mort en 1420, ne laissant qu'un fils naturel, le bâtard de Vertus, exécuté en 1445; *Jean*, comte d'Angoulême, né le 26 juin 1404, mort le 30 avril 1467, et auteur de la branche d'Angoulême, montée sur le trône de France en la personne de François Ier; *Marguerite*, née en 1406, morte le 24 avril 1466, mère de François II, dernier duc de Bretagne. Eug. Asse.

Chroniques de Saint-Denis. — Monstrelet. — Juvénal des Ursins. — Froissart. — Christine de Pisan. — Le Roux de Lincy, *Les Femmes célèbres de France.*

VALENTINIEN Ier (*Flavius* VALENTINIANUS), empereur romain, né en 321, à Cibalis (Pannonie), mort le 17 novembre 375, à Bregetio, près de Presbourg. C'était le fils aîné du comte Gratien, et le frère de Valens (*voy.* ce nom). Tout jeune il entra dans l'armée; mais ses talents militaires donnèrent sans doute de l'ombrage à Constance, qui le dépouilla de son grade (357). Il remplit l'office de tribun dans la garde de Julien, et l'accompagna en cette qualité à Antioche; là ce prince lui ayant commandé de sacrifier aux idoles, Valentinien, qui avait été élevé dans la foi chrétienne, refusa d'obéir, et fut exilé. En 363 il se rendit en Gaule, et faillit être massacré à Reims dans une émeute, qui coûta la vie à Lucilianus, son beau-père. A la mort de Jovien (16 fév. 364), il commandait une compagnie de la garde (*scutarii*); après dix jours d'interrègne les soldats de Jovien, campés autour de Nicée, mandèrent Valentinien au milieu d'eux, et lui décernèrent d'une voix unanime la pourpre impériale (26 fév.). Le premier acte du nouveau souverain fut d'associer Valens, son frère cadet, au pouvoir : il lui donna l'Orient, et garda l'Occident. Après avoir visité plusieurs villes de la haute Italie, il partit pour la

(1) Il existait même, dans la bibliothèque du château de Blois, un livre intitulé : *le Livre du prieur de Salon, fait pour excuser feu Mme d'Orléans et autres des charges à eux imposées sur le fait de la maladie du Roy.* Ce livre, qui n'est autre que *l'Apparition de Jehan de Meun*, par Honoré Bonet, prieur de Salon, a été publié par la Soc. des biblioph. franç., pet. in-4°.

Gaule (oct. 365), où sa présence était devenue nécessaire pour mettre un terme aux irruptions continuelles des tribus de la Germanie. Il s'arrêta quelque temps à Paris, puis s'avança de sa personne jusqu'à Reims, afin de surveiller les mouvements de l'armée qu'il avait envoyée contre les barbares; mais ceux-ci se retirèrent sans combattre, et Valentinien retourna à Paris, dont le séjour lui plaisait, et où il paraît avoir passé presque toute l'année suivante. Ce fut là qu'il apprit la double victoire remportée par Jovin sur les Germains, qui avaient pénétré jusqu'à Châlons-sur-Marne, et qu'il reçut la tête de l'usurpateur Procope. On le retrouve ensuite à Reims, puis à Amiens, où il décora du titre d'auguste son fils Gratien, âgé de huit ans (4 août 367). Vers cette époque, il renvoya sa première femme, Severa ou Valeria Severa, pour épouser une jeune Sicilienne, du nom de Justine, dont il eut un fils, qui lui succéda, et trois filles, Galla entre autres, qui fut mariée à Théodose Ier. Cependant les déprédations des barbares continuaient sur les frontières de l'empire. Après avoir mis la Gaule à l'abri de leurs incursions en élevant sur les rives du Rhin une double ligne de forteresses, Valentinien établit sa résidence à Trèves (368); plusieurs de ses constitutions sont datées de cette ville, d'où il s'éloignait de temps en temps pour entreprendre de courtes mais toujours heureuses expéditions contre les belliqueuses tribus saxonnes. Il venait de passer l'hiver à Milan, et se trouvait sur le Rhin, probablement dans le voisinage de Bâle, lorsqu'il apprit l'invasion de l'Illyrie par les Quades (juin 374). Ce peuple, irrité du meurtre de son chef Gabinius, que les Romains avaient attiré dans une embuscade, avait appelé les Sarmates à son aide, et s'était répandu comme un torrent sur l'Illyrie; deux légions avaient été battues et taillées en pièces; le gouverneur s'était enfermé à la hâte dans Sirmium, et la province entière aurait été conquise sans la vigueur et la présence d'esprit d'un jeune officier, qui fut depuis l'empereur Théodose. Valentinien s'assura, avant de partir, l'alliance ou du moins la neutralité de Macrianus, principal chef des Allemands, et quitta Trèves au mois d'avril 475. Ce fut à Carnentum, dans un lieu situé sur le Danube et au-dessous de Vienne, qu'il fixa son quartier général, qu'il prépara ses plans de campagne et qu'il ordonna de procéder à une enquête contre le gouverneur de l'Illyrie. Il ravagea ensuite le pays des Quades, mais sans remporter sur eux d'avantages décisifs, et repassa le Danube à l'approche de l'hiver pour s'établir à Bregetio (aujourd'hui Bregnitz ?). Les Quades lui députèrent quelques-uns de leurs chefs pour demander la paix; durant cette entrevue, et comme il leur parlait avec chaleur, les menaçant d'exterminer leur nation, il fut frappé d'apoplexie, et mourut bientôt après, à l'âge de cinquante-quatre ans. Son corps fut embaumé et porté à Constantinople; mais il ne fut inhumé qu'en 382. Valentinien II, son fils, fut son successeur.

Valentinien mérite par ses grandes qualités de prendre place parmi les princes illustres de cette époque. Orthodoxe sincère, il s'attacha à maintenir la pure foi de l'Église, mais sans être animé de cet esprit d'intolérance que l'on reproche si justement à son frère, l'arien Valens. S'il interdit sous peine de mort les cérémonies païennes, les artifices de la magie et les sacrifices nocturnes, il ne faut voir dans cette défense qu'une simple mesure de police, rien de plus. Il rétablit sur le labarum le signe de la croix et le nom du Christ, symboles que Julien avait proscrits. Toutefois, soit bon sens, soit indifférence, il ne voulut point se mêler des querelles religieuses, prétendant que ce n'était pas à lui laïque d'être juge entre les évêques; il ne persécuta ni les ariens ni les païens, et laissa chacun maître de suivre en paix sa religion, louable modération qui doit être regardée comme un des traits remarquables de son caractère. De sa personne il était fort, robuste et d'une noble apparence; il parlait aisément, et se divertissait quelquefois à composer des vers. Il était simple, sans luxe, et de mœurs très-pures. Il avait beaucoup de mémoire, un esprit vif et plein de feu, une grande bonté, un abord affable. Ammien loue ses talents militaires et son exactitude à gouverner avec vigilance et impartialité, et il ajoute qu'il avait de si excellentes qualités, que si tout eût été égal en lui, il eût paru aussi grand que Trajan et Marc-Aurèle. Parmi ses défauts on peut compter la bonne opinion qu'il avait de lui-même, et une ardeur de répression qu'il poussait trop souvent jusqu'à la cruauté.

Ammien Marcellin, XXV-XXX. — Zosime, III. — Orose, VII. — Sozomène, VI. — Théodoret, III, IV. — Philostorge, VIII. — Themistius, *Orationes*. — Saint Ambroise, *Epist.* — Symmaque, *Id.* — Baronius, *Annales*. — Tillemont, *Hist. des emp.*, t. V. — Gibbon, *Decline and fall*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. III et IV, éd. Saint-Martin. — Zeller, *Les Empereurs romains*.

VALENTINIEN II (*Flavius*), empereur romain, fils du précédent et de Justine, né vers 371, mort le 15 mai 392, à Vienne, en Dauphiné. Son frère consanguin Gratien, qui avait été élevé en 367 au rang d'auguste, le choisit pour collègue et lui abandonna l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie (375). A la mort de Gratien (388), il lui succéda comme empereur dans la plénitude de ses pouvoirs; encore fut-il obligé d'en partager l'exercice avec Théodose, qui régna de fait sur l'Orient, et avec Maxime, qui s'arrogea l'autorité sur les contrées de l'Occident. Valentinien n'eut en somme à gouverner que l'Italie. Il fixa sa résidence à Milan avec sa mère, l'ambitieuse Justine, qui essaya vainement de le rallier aux doctrines de l'arianisme et de lui faire partager sa haine contre l'orthodoxie. Lorsque Maxime envahit l'Italie, Justine, effrayée, emmena ses enfants à Thessalonique pour implorer la protection de Théodose. L'usurpateur fut battu, et Valenti-

nien rétabli sur le trône (389). Justine mourut avant d'assister au triomphe de son fils, qui retourna aussitôt à la foi catholique. Les auteurs contemporains ne tarissent pas d'éloges sur ses bonnes qualités, sur la pureté de ses mœurs, sur son esprit de justice et de paix ; mais il était d'un caractère faible, et bientôt il tomba de la tutelle de sa mère sous celle d'Arbogaste. Lorsqu'il s'avisa de secouer le joug, il était trop tard, et Arbogaste se débarrassa de lui en le faisant étrangler, à Vienne, où il l'avait attiré. Son corps fut inhumé à Milan, et saint Ambroise prononça en son honneur une oraison funèbre, qui a été conservée. Théodose I[er] lui succéda.

Paul Diacre, II. — Orose, VII, 35. — Aurelius Victor, *Epist.*, 48. — Tillemont, *Hist. des emp.*, t. V. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. IV et V. — Gibbon, *Decline and fall*, ch. XXVII.

VALENTINIEN III (*Flavius Placidius*), empereur romain, né le 3 juillet 419, à Ravenne, tué le 16 mars 455, près de Rome. Il était fils de Constance III et de Galla Placidia, sœur d'Honorius et fille de Théodose I[er]. Déclaré césar en 424, à Thessalonique, il fut décoré le 23 octobre 425 de la pourpre impériale, et reçut de son oncle Théodose II le gouvernement de l'Occident, sous la régence de sa mère. Cette princesse était bien au-dessous d'une pareille tâche, et le caractère méprisable dont son fils fit preuve dans la suite ne fut probablement que la conséquence des pernicieux principes dans lesquels elle l'avait élevé. Ses deux généraux, Aétius et Boniface, qu'on a justement surnommés les derniers des Romains, auraient pu retarder la dissolution de l'empire s'ils avaient agi de concert, mais leurs querelles ne firent que la précipiter. La Gaule, envahie par les Francs, par les Bourguignons et par les Huns, fut perdue sans retour, malgré les brillants exploits d'Aétius, et l'Afrique, où Boniface commandait, passa sous le joug des Vandales. En 437 Valentinien se rendit à Constantinople pour épouser Eudoxie, sa cousine germaine. A peine fut-il en âge de gouverner, et surtout après la mort de sa mère (450), on le vit se livrer sans retenue à l'impétuosité de ses passions. Depuis longtemps la renommée et l'influence d'Aétius avaient éveillé sa jalousie ; à l'instigation de l'eunuque Heraclius, son confident, il l'attira dans son palais, et quand il le vit en son pouvoir, le tua d'un coup d'épée (454). Il fit aussi mourir Boèce et les principaux amis d'Aétius. Quelques mois plus tard il tomba à son tour sous le fer de deux assassins, apostés par Pétrone Maxime, dont il avait enlevé la femme. Les deux filles de Valentinien, Eudoxie et Placidie, épousèrent la première Hunéric, roi des Vandales, la seconde Olibrius. Maxime lui succéda en Occident.

Paul Diacre, V. — Tillemont, *Hist. des emp.*, t. VI. — Gibbon, *Decline and fall*, ch. XXXIII et suiv. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. V et VI.

VALENTINOIS (Duc de). *Voy.* Grimaldi.

VALENTYN (*François*), voyageur hollandais, né à Dordrecht, en avril 1666, mort vers 1725. Il passa une grande partie de sa vie aux Indes orientales, d'où il ne revint pour la seconde fois en Europe qu'en 1714. Il avait rempli pendant plusieurs années les fonctions pastorales dans l'église protestante d'Amboine. On a de lui un grand ouvrage, divisé en cinq parties et intitulé : *Oud en Nieuw Oost-Indie ;* Dordrecht, 1724-26, 8 tomes en 5 gr. vol. in-fol., fig. et cartes : on y trouve des renseignements précieux, et la preuve que l'auteur avait autant de mérite que de bonne foi.

Chalmot, *Biogr. Woordenboek.* — *Biblioth. hulthem.*, t. III.

VALERA (*Diego* de), historien espagnol, né vers 1412, à Cuença, mort vers la fin du siècle. Dès l'enfance il fut attaché à la cour de Castille, et après avoir figuré parmi les pages de Jean II, il fit partie de la maison de l'infant Henri. Le roi, qui l'avait pris en affection, lui donna les meilleurs maîtres, et voulut que pour achever son éducation il visitât les principales cours de l'Europe. Valera se rendit d'abord en France (1436), et de là en Autriche, suivit l'archiduc Albert dans une campagne en Bohême, et le vit, en 1438, couronner empereur d'Allemagne. A son retour (1440) il pouvait passer pour un chevalier accompli et, suivant les expressions du P. Antonio, *fortissimus et duellis aptissimus*. Aussi cette science des cours et des armes, qui avait été l'unique étude de ses voyages, le fit-elle à quelque temps de là choisir par son souverain pour relever le défi que Pierre de Charny avait porté au nom de la noblesse bourguignonne à tous les chevaliers de la chrétienté. La joûte devait être des plus brillantes; plusieurs passes avaient eu déjà lieu (1) entre Dijon et Auxonne, près d'un arbre nommé *l'arbre de Charlemagne*, lorsque le départ du duc Philippe pour la guerre de Luxembourg interrompit cette fête militaire (juill. 1443). Comblé de présents, Valera alla encore soutenir l'honneur castillan dans de pareils tournois qui se tinrent en Hongrie et en Angleterre. Durant les troubles que suscita dans son pays l'élévation du favori Alvaro de Luna, il joua le rôle de conciliateur; député de sa ville natale aux cortès, il conseilla la clémence à l'égard des rebelles, et adressa au roi Jean deux lettres aussi fermes qu'éloquentes pour le rappeler au sentiment de la justice. Sous le règne de Henri IV, il resta à l'écart, tout entier sans doute à la composition des nombreux ouvrages qu'il a laissés. Mais il fut tiré de sa retraite par la reine Isabelle, qui s'empressa de lui confier la charge de majordome (1474), tandis que Ferdinand, son époux, le nommait historiographe. Là s'arrêtent les renseignements qu'on possède sur ce savant gentilhomme, et sa vie s'éteignit dans l'obscurité. On connaît de lui quatre ouvrages impri-

(1) Un autre chevalier espagnol, Pedro Vasco de Saavedra, s'y distingua par sa force et son adresse.

més : *La Chronica de España abreviada, por mandado de Isabel, reyna de Castilla*; Séville, 1482, in-fol.; Burgos, 1487, in-fol.; Tolosa, 1489, in-fol., et cinq fois depuis : cet abrégé fut très-goûté du public, et il mérite encore d'être consulté pour les détails authentiques qu'il contient sur le règne de Jean II; — *Tratado de los rieptos e desafios que entre los cavalleros se acostumbran hazer*; s. l. n. d., in-4°; — *De Providentia*; Séville, 1494, in-fol., et dans *Eloquencia española* de Capmany, t. Ier; — *Tratado de la nobleza y lealtad*; Alcala, 1502, in-4°. Les plus importants ouvrages de Valera sont restés manuscrits, tels que *Coronica de algunos reyes de Castilla*, *Chronica de la antiguedad de Francia*, *Illustres varones de España*, *Historia del rey Enrique IV*, *Tratado de las armas*, *Ceremonial de principes*, *Libro de los linages*, et *Historia de la casa de Zuniga*. Il avait aussi traduit du français *l'Arbre des batailles*, à la prière du connétable de Luna. P. L.

N. Antonio, *Bibl. vetus hisp.*, t. II. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*. — Barante (De), *Hist. des ducs de Bourgogne*, t. VII. — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. Ier.

VALÈRE MAXIME (*P.* ou *M. Valerius Maximus*), historien latin, vivait sous le règne de Tibère. Il paraît avoir appartenu à l'illustre famille des Valerius; on ajoute, mais sans preuve, qu'il tenait par sa mère à la famille Fabia, d'où lui serait venu le surnom de Maximus. Son éducation paraît avoir été soignée, mais conforme aux déplorables habitudes de son époque, et l'on reconnaît dans la prose poétique et le ton déclamatoire de son livre la triple influence du rhéteur, du grammairien et du philosophe de ce temps-là. L'an de Rome 771 (18 av. J.-C.), il fit un voyage en Asie à la suite de M. Sextus, un des affidés de Tibère, qu'il a beaucoup loué dans son livre. On suppose qu'il ne revint à Rome qu'après la mort de Séjan; son livre du moins est postérieur à cette catastrophe, puisqu'il invective contre le favori condamné. Cet ouvrage, intitulé *De dictis et factis memorabilibus*, est un recueil d'anecdotes rangées dans un ordre méthodique. Le Ier livre s'occupe de la religion, le IIe des mœurs et des institutions de Rome et des pays étrangers; le IIIe et les suivants, jusqu'au VIe inclusivement, contiennent des exemples de vertu. Les VIIe et VIIIe renferment des anecdotes curieuses, mais qui n'ont aucune valeur morale; le IXe des exemples de vices et de crimes. Cette division, parfois trop vantée, est régulière et commode pour les recherches. L'ouvrage semble incomplet; il devrait avoir une conclusion, comme il a un préambule. On donne quelquefois pour le Xe livre un petit traité sur les noms des Romains, qui n'a aucun rapport avec l'ouvrage de Valère Maxime, et qui paraît être du grammairien Valerius Probus. Dans l'ouvrage même de notre auteur, on s'accorde à croire que les titres des chapitres ne sont pas de lui. Valère Maxime doit tout son mérite aux ravages du temps qui a détruit les sources où cet écrivain a puisé. Sa compilation, à laquelle il semble attacher une importance ridicule, est pleine d'une bigoterie superstitieuse, d'une adulation effrontée, d'un pédantisme sans goût et sans style. L'auteur confond le bien avec le mal, la fermeté d'âme avec la cruauté; il dénature souvent les faits, qu'il emprunte sans les comprendre; mais il nous a conservé beaucoup de faits, de dates et de détails d'antiquités que nous ne connaîtrions pas sans lui. Son livre, mieux exécuté, pourrait être un bon livre d'éducation; il a donné l'idée du *Selectæ e profanis scriptoribus historiæ*, trop longtemps négligé dans nos colléges; et Hase, dans son excellente édition de Valère Maxime (t. III, p. 424), a cité beaucoup d'ouvrages du même genre. La première édition de Valère Maxime, sans date et sans nom d'auteur, paraît avoir été publiée à Strasbourg, en 1470. Hase indique comme les plus utiles celles de Torrenius, Leyde, 1726, in-4°; de Kapp, Leipzig, 1782, in-8°; de Helfrecht, 1799, in-8°; la 2e de la Société Bipontine, Strasb., 1806. Il faut mettre au premier rang la sienne, qui fait partie de la collection Lemaire (1822-23, 3 vol.). Celle de la collection Panckoucke (1836, 2 vol.) donne en regard du texte latin la traduction française de M. Frémion. D'autres versions françaises avaient déjà paru précédemment. J. Rinn.

Smith, *Dict. of greek and roman biogr.* — Vossius, *De hist. lat.* — Fabricius, *Bibl. lat.*

VALÈRE-ANDRÉ. *Voy.* André.

VALERIA (*Galeria*), impératrice romaine, exécutée en 315, à Thessalonique. Elle était fille de Dioclétien et de Prisca. En 292, lors de la réorganisation de l'empire, elle fut mariée à Maximien Galère, un des nouveaux césars; n'ayant pas d'enfants, elle adopta Candidianus, fils naturel de son époux. Après la mort de ce dernier (311), elle rejeta les propositions de son successeur, Maximien II, qui voulait la contraindre à de secondes noces avant le terme de son deuil. Dépouillée de ses biens et reléguée avec sa mère en Syrie, elle demanda en vain à Dioclétien justice de ces violences : les sollicitations pressantes du vieil empereur ne purent apporter aucun soulagement aux malheurs immérités de sa femme et de sa fille, et cette impuissance où il était réduit ne fut pas sans ajouter aux chagrins qui hâtèrent sa mort. La fin tragique de leur ennemi ne les délivra pas de leurs misères (314). Loin de trouver auprès de Licinius, qui gouvernait à Nicomédie, la protection qu'elles avaient lieu d'espérer, elles virent massacrer Candidianus sous leurs yeux, et n'échappèrent au même sort qu'en s'enfuyant au milieu des montagnes. Elles errèrent ainsi dans plusieurs provinces, menant une vie précaire et misérable, jusqu'au moment où, découvertes à Thessalonique, elles eurent la tête tran-

chée. La mère et la fille avaient manifesté, paraît-il, de l'inclination pour la religion chrétienne, et selon Lactance elles furent les premières que Dioclétien força de se souiller par des sacrifices lorsqu'il commença à persécuter les chrétiens. Aussi Tillemont regarde-t-il leurs souffrances comme un juste châtiment de cet acte de faiblesse, et fait-il remarquer « qu'elles en furent punies dès ce monde ».

Lactance, *De mortibus persec.*, c. 12, 15, 38, 39-42, 50, 51. — Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. IV. — Gibbon, *Decline and fall*, ch. XIV.

VALERIANO (*Giampietro*), en latin *Pierius Valerianus*, érudit italien, né en 1477, à Bellune, mort en 1558, à Padoue. Il était d'une famille patricienne, celle des Bolzani, mais si pauvre qu'elle ne put lui donner aucune éducation. Un oncle, le savant moine Urbano, que son père en mourant lui avait laissé pour tuteur, l'emmena à Venise, et ce fut là qu'il fit de fortes études, sous les plus fameux maîtres, tels que G. Valla, J. Lascaris et Sabellico; celui-ci, témoin de ses heureuses dispositions pour la poésie, lui fit prendre le nom de *Pierius*, par allusion à celui de Piérides, que portent les Muses. Valeriano mena une vie incertaine, tantôt à Venise, tantôt à Rome, jusqu'en 1512, où le cardinal Jean de Médicis, dont son oncle avait été le précepteur, le recueillit parmi les gens de sa maison. Ce prélat, étant devenu pape sous le nom de Léon X (1513), lui confia l'éducation de ses deux neveux, Hippolyte et Alexandre, qui furent dans la suite le premier cardinal, le second duc de Florence. Dès lors il partagea les vicissitudes de cette puissante famille. Sous le pontificat de Clément VII, qui prenait au jeune Alexandre (1) un intérêt particulier, on voit notre savant au comble de la faveur, et cumuler les charges de professeur d'éloquence au collége romain, de protonotaire apostolique, de camérier secret, et de chanoine à Bellune. Puis il accompagna les jeunes Médicis à Florence, en sortit avec eux lorsque le peuple les eut chassés (16 mai 1527), et y rentra à l'époque de leur rétablissement (1530). La mort de ces deux princes, qui périrent de mort violente sous ses yeux, à deux ans l'un de l'autre (1535-1537), le plongea dans un tel chagrin que, renonçant à toutes vues de fortune, il alla se fixer à Padoue, pour s'y livrer entièrement au commerce des lettres. Pendant cette retraite studieuse, sa réputation s'était accrue au point qu'on frappa en son honneur une médaille, et qu'on lui éleva une statue à Venise, en dehors de l'église de' Frati. On a de Valeriano : *De fulminum significationibus*; Rome, 1517, in-8°; dans le t. V des *Antiq. rom* de Grævius; — *Pro sacerdotum barbis defensio*; Rome, 1531, in-8°; Paris, 1533, 1558, in-8° : pièce écrite avec beaucoup de vivacité et qui contient des détails curieux; — *Poemata*; Bâle, 1538, in-8°; — *Amorum lib. V et alia poemata*; Venise, 1549, in-8° : ces poésies sont médiocres; — *Hieroglyphica, sive De sacris Ægyptiorum aliarumque gentium litteris commentariorum lib. LVIII*; Bâle, 1556, in-fol., et 1575, in-fol.; avec deux nouveaux livres par Curione, Lyon, 1579, 1610, in-fol.; trad. deux fois en français, par Chapuis (Lyon, 1576, in-fol.), et par J. de Montlyard (ibid., 1615, in-fol.), et en italien. « C'est le fruit d'une lecture immense, dit Ginguené; mais on serait fort trompé si l'on y cherchait rien de particulier sur les antiquités égyptiennes et sur l'écriture hiéroglyphique. L'auteur ne parle que des symboles qui étaient ou pouvaient être dessinés dans les hiéroglyphes, et il rassemble sur chacun de ces symboles tout ce qu'on peut trouver dans les anciens auteurs de relatif à l'histoire naturelle, à la physique et aux phénomènes de la nature, caché sous ces ingénieux emblèmes. » Un Allemand a fait de cet ouvrage un abrégé, sous le titre d'*Aphorismi hieroglyphici*; Leipzig, 1592, 1606, in-8°; — *Dialogo della volgar lingua*; Venise, 1620, in-4° : mis au jour par Persico; — *Contarenus, seu de Litteratorum infelicitate*; Venise, 1620, in-4°; réimpr. à Amst.. 1647, in-12, avec un *Appendix*, où Corneille Tollius, l'éditeur, a placé lui-même, sans nul fondement, Valeriano parmi les écrivains malheureux; Helmstædt, 1695, in-12; Leipzig, 1707, in-8°; Genève, 1821, gr. in-8°. Cet ouvrage célèbre a été de beaucoup dépassé par celui de B. Disraeli; il est divisé en deux dialogues, dont les interlocuteurs discutent dans le palais de l'ambassadeur de Venise à Rome, Gasp. Contarini, sur les misères et les tribulations qui affligent les gens de lettres, sujet aussi triste qu'attachant, mais que l'auteur a grossi sans nécessité de divers accidents naturels qui sont communs à toutes les professions. On voit par une lettre de Bayle que Minutoli en avait entrepris une version française. Aloisio Lollini, le premier éditeur, a fait suivre cet ouvrage des *Antiquitatum bellunensium lib. IV*, du même. Valeriano a encore écrit des notes et variantes pour le Virgile de Rob. Estienne (1532, in-fol.). P.

Piloni, *Hist. di Belluno*. — *Giornale de' letter.*, t. III, p. 48. — De Thou et Teissier, *Éloges*. — Ghilini, *Theatro*, t. I, p. 100. — Imperiali, *Museum hist.*, p. 30. — Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Tiraboschi, *Storia letter.* — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, t. VII.

VALERIANOS (*Juan* DE FUCA, surnommé *Apostolos*), navigateur grec, né à Céphalonie, où il est mort, en 1602. Il passa en Espagne, et entra au service de Philippe II. On a élevé sur ses prétendues découvertes autant de doutes que sur celles de Ferrer Maldonado. Ce serait en 1592 qu'il aurait accompli celle dont le souvenir donne encore quelque célébrité à son nom; malheureusement le détroit de Fuca, marqué sur plusieurs cartes, est resté fort problématique. En 1596, il se retira à Venise, et ce fut dans

(1) On le disait son fils naturel.

cette ville qu'il répandit pour la première fois le récit de ses aventures. Plus tard, Juan de Fuca, pillé par Candish et délaissé par les Espagnols, offrit ses services et ceux de vingt marins expérimentés, qu'il avait su réunir autour de sa personne, à l'Angleterre; il voulait probablement se venger des dédains de la cour de Madrid; n'ayant pas réussi dans ses derniers projets, il se retira dans sa patrie. F. D.

Duflot de Mofras, *Voyage à l'Orégon et dans la Californie*. — Navarrete, *Historia de la Nautica*.

VALÉRIEN (*Publius Licinius* VALERIANUS), empereur romain, mort en 269, en Perse. Il était de noble famille, ce qui ne l'empêcha point de passer par tous les degrés de la hiérarchie militaire. En 238 il fut élevé à la dignité de prince du sénat, et en 251 à celle de censeur. En 253, il fut chargé par Trebonianus Gallus de réunir une armée contre Émilien; mais Trebonianus étant mort dans la même année, Valérien fut salué empereur par ses soldats, et bientôt la mort d'Émilien lui-même le délivra du seul concurrent qui fût en état de lui disputer le trône. Il prit au sérieux ses nouveaux devoirs, s'attachant surtout à bien choisir les hauts dignitaires de l'empire : les témoignages des historiens sur ce point sont confirmés par plusieurs lettres de ce prince, qu'ils nous ont conservées. Les barbares ne permirent pas à Valérien de consacrer longtemps ses soins à l'administration intérieure. Il dut confier à son fils Gallien et au Gaulois Postumus la défense de l'Occident contre les Francs, qui avaient porté leurs ravages jusqu'en Afrique, et se charger lui-même de celle de l'Orient contre les Perses. Il réussit à reprendre Antioche. Mais, battu ensuite auprès d'Édesse, il se vit réduit à entrer en négociations avec le roi Sapor; ce dernier profita de l'entrevue pour s'emparer de Valérien, au mépris du droit des gens (259). Le malheureux prince passa les dix dernières années de sa vie dans la plus horrible et la plus humiliante captivité.

Trebellius Pollio, *Fragm. vitæ Valeriani*. — Eutrope, IX. — Aurelius Victor, *De Cæsar.*, XXXII. — Zonaras, XII. — Tillemont, *Hist. des emp.*, t. III. — Montegut, *Essai hist. sur la famille de Valérien*; s. l. n. d., in-4°.

VALERIUS (*Julius*), auteur latin d'une époque incertaine. Le cardinal Maï a publié sous ce nom dans le t. VII de ses classiques (Rome, 1835, in-8°), d'après trois manuscrits de la bibliothèque Ambroisienne et de la Vaticane, un ouvrage historique intitulé *Res gestæ Alexandri Macedonis translatæ ex Æsopo græco*, et il y a fait quelques additions tirées d'un mss. de Turin, dans son *Spicilegium romanum* (1842, in-8°). L'original grec doit avoir été composé, à ce qu'on en juge par certains passages, vers le milieu du quatrième siècle. Quant à la traduction, le ton général du style ne permet pas de la faire remonter au delà du cinquième. L'ouvrage, bien qu'imprimé seulement de nos jours, était connu de Vincent de Beauvais, de Saumaise et de Chifflet; il n'est pas indigne d'attention, et contient des détails curieux sur l'Égypte. On ne sait rien de l'auteur ni du traducteur.

Maï, Introd. du t. VII des *Classici Auctores*.

VALERIUS. *Voy*. FLACCUS, MESSALA et PUBLICOLA.

VALERIUS MAXIMUS. *Voy*. VALÈRE MAXIME.

VALESIUS. *Voy*. VALOIS.

VALETTE (LA). *Voy*. LA VALETTE et NOGARET.

VALGUARNERA (*Mariano*), littérateur italien, né le 7 octobre 1564, à Palerme, où il est mort, le 28 août 1634. Il cultiva la poésie, les lettres et les sciences avec succès, apprit en peu d'années le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, le français et l'espagnol, et passa pour un des hommes les plus érudits de Sicile. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, et se voua désormais à l'histoire de sa patrie. La considération qu'il s'était attirée le fit choisir en 1629 pour aller défendre à Madrid les intérêts de ses concitoyens contre l'ambition des habitants de Messine, qui sollicitaient le partage de la Sicile en deux provinces, afin d'ériger leur ville en capitale. Le roi Philippe IV lui accorda l'abbaye de Sainte-Anastasie, et voulut en vain le retenir à la cour en le nommant son chapelain. Outre plusieurs ouvrages inédits dont Mongitore rappelle les titres, on a de lui : *Discorso dell' origine ed antichità di Palermo, e de' primi abitatori della Sicilia e dell' Italia*; Palerme, 1614, in-4°; trad. en latin, et inséré dans le *Thesaurus* de Burmann, t. II. Après avoir réfuté l'opinion, si vraisemblable du reste, de Faselli, qui attribue aux Aramiens l'origine des premiers habitants de la Sicile, l'auteur les fait remonter jusqu'à des géants venus de Thrace; il s'appuie sur les ossements gigantesques trouvés dans les cavernes de la Sicile, et de là voit un fonds de vérité dans les récits des poëtes grecs et des écrivains hébreux sur la race colossale des Hercules et des Cyclopes. Cette explication fit fortune, et ce ne fut que longtemps après que l'on reconnut que ces ossements provenaient d'animaux antédiluviens; — *Epigrammata et anagrammata græca in Urbani VIII laudem*; ibid., 1623, in-fol.; — *Memoriale della deputazione del' reyno di Sicilia e della città di Palermo*; ibid., 1630, in-4°. La traduction en vers *sciolti d'Anacréon*, qu'il avait entreprise, à la demande du pape Urbain VIII, ne fut imprimée qu'en 1795, Palerme, in-12.

Fr. Baroni, *Siculæ nobilit. amphith.*, p. 7. — Pirro, *Notitia eccl. panormitanæ*, p. 87. — V. Gravina, *Dialogi*, p. 155 et suiv. — J. Vintimiglia, *Poetæ siculi*. — Mongitore, *Bibl. sicula*.

VALHUBERT (*Jean-Marie-Melon* ROGER-), général français, né le 22 octobre 1764, à Avranches, tué le 2 décembre 1805, à Austerlitz. Ayant fort jeune manifesté le désir de suivre la carrière des armes, sa famille lui fit donner une éducation en rapport avec ses goûts. Toutefois il ne put être admis dans le corps de l'artillerie, où n'entraient plus, en vertu d'une décision royale, que les enfants de parents nobles. Il s'engagea

alors, avant d'avoir vingt ans, dans le régiment d'infanterie de Rohan-Soubise. Rentré dans sa famille à l'époque de la révolution, il en embrassa avec enthousiasme les principes. Ses concitoyens l'élurent chef du 1er bataillon de la Manche (22 oct. 1791), bataillon qui rejoignit l'armée de Rochambeau. Il entra en Belgique avec Luckner, contribua à la défense de Lille, prit part à l'attaque de la citadelle d'Anvers, à la bataille de Lawfeldt; mais fait prisonnier au Quesnoy (13 sept. 1793), il fut envoyé au fond de la Hongrie. Échangé à la fin de 1795, il fut placé avec son grade dans la 28e demi-brigade, fit la campagne d'Italie de 1800 et un des premiers passa le Pô dans une barque. A Marengo il se distingua, et reçut une blessure des plus graves. Il obtint le 30 décembre 1802 une arme d'honneur, et une gratification de 12,000 fr. qu'il partagea avec ses compagnons d'armes. Mais ce qui pour Valhubert valait mieux encore, c'est la lettre qui accompagnait ces témoignages de la haute estime du premier consul. « Je vous envoie un brevet d'honneur, lui écrivait Bonaparte. Jamais je n'oublierai les services que la bonne et brave 28e a rendus à la patrie; je me souviendrai dans toutes les circonstances de votre conduite à Marengo. Blessé, vous voulûtes vaincre ou mourir sous mes yeux. » Nommé général de brigade le 29 août 1804, Valhubert fut attaché au 5e corps de la grande armée. Le 2 décembre, à Austerlitz, il se trouvait à l'aile droite lorsqu'il reçut en combattant un éclat d'obus qui lui fracassa la jambe; ses soldats s'empressènt autour de lui pour l'enlever du champ de bataille : « Non, mes amis, leur dit-il, rappelez-vous l'ordre de l'armée; restez à vos rangs; vous me relèverez lorsque vous serez vainqueurs. » Il ne tarda pas à expirer, après avoir pu écrire quelques mots à l'empereur, auquel il avait voué une sorte de culte. Valhubert était commandant de la Légion d'honneur dès la fondation de l'ordre. Il fut cité dans le bulletin de la bataille. Napoléon le regretta vivement, prit soin de sa famille, et par un décret du 14 février 1806, ordonna qu'une place de Paris, située au bout du pont d'Austerlitz, porterait le nom de cet héroïque soldat. Sa statue devait être une de celles que l'empereur destinait à l'hôtel des Invalides. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. A. DU C.

Lavallée, *Annales nécrol.* — *Victoires et conquêtes*, t. XXI.

VALIERI (*Bertuccio*), doge de Venise, mort le 30 mars 1658, à soixante-douze ans. Élu le 15 juin 1656 pour succéder à Fr. Cornaro, il essaya en vain de mettre un terme à cette longue guerre de Candie, qui avait coûté tant d'hommes et d'argent à la république. Deux victoires navales remportées en 1656 et en 1657 dans le détroit des Dardanelles, mais chèrement achetées par la mort de deux généralissimes, avaient décidé les Turcs à demander la paix : malgré les efforts du doge, cette proposition fut ajournée; et celui-là même le remplaça au pouvoir, Giovanni Pesaro, qui avait plaidé avec le plus d'énergie la cause de la guerre.

VALIERI (*Salvestro*), doge de Venise, fils du précédent, mort le 5 juillet 1700. Il se distingua contre les Turcs, et quitta la charge de capitaine général pour occuper le trône ducal à la mort de Fr. Morosini (janvier 1694). Alliés de l'empereur, les Vénitiens poursuivaient avec acharnement leur guerre aux infidèles; plusieurs batailles attestèrent encore la supériorité de leur marine; mais ces batailles, fait observer Daru, ne décidaient rien. La lassitude générale autant que le désir de toutes les puissances d'opposer une barrière à l'ambition de Louis XIV fit conclure la paix à Carlowitz (26 janvier 1699), Venise conserva de ses conquêtes toute la Morée, les îles d'Égine et de Sainte-Maure, et trois places fortes dans la Dalmatie. L'année suivante Valieri mourut, et eut pour successeur Luigi Mocenigo.

Sandi, *Storia civile veneziana.* — Daru, *Hist. de Venise*, t. V.

VALIERO (*Agostino*), prélat italien, né le 7 avril 1531, à Venise, mort le 24 mai 1606, à Rome. Il était de famille patricienne et neveu du cardinal Navagero, qui le dirigea dans ses études. Doué d'un esprit vif et pénétrant, il fit de grands progrès dans les sciences profanes et sacrées, et compta bientôt parmi les plus savants littérateurs de sa patrie. A vingt-sept ans il fut chargé par le sénat d'enseigner la philosophie (1558). Son oncle s'étant démis en sa faveur de l'évêché de Vérone (1565), Valiero prit alors l'habit ecclésiastique ; il gouverna son église d'une façon exemplaire, tint plusieurs synodes, érigea un séminaire, et fonda des hôpitaux. En 1605, il fut transféré sur le siége de Palestrina. Grégoire XIII l'avait revêtu de la pourpre (déc. 1583) et placé à la tête de plusieurs congrégations. L'interdit que Paul V jeta sur Venise lui causa, dit-on, un chagrin si grand qu'il en mourut. Nous citerons de ce prélat : *De acolytorum disciplina;* Venise, 1571, in-24; Vérone, 1583, in-4° ; — *Rhetorica ecclesiastica;* Venise, 1574, in-8°; trad. en français : *La Rhétorique des prédicateurs* (Paris, 1750, in-12) : ouvrage estimé ; — *Episcopus;* Milan, 1575, in-4°; — *De recta philosophandi ratione;* Vérone, 1577, in-4°; Venise, 1581, in-4° : avec ce traité on a impr. onze dissertations philosophiques du même; — *Vita Caroli Borromæi;* Rome, 1586, in-4°; — *Cardinalis, sive De optima cardinalis forma;* Vérone, 1586, 1604, in-4°; — *Card. Bernardi Naugerii vita;* ibid.; 1602, in-4°; — *De cautione adhibenda in edendis libris;* Padoue, 1719, in-4° : ouvrage impr. avec le précédent par les soins de G.-A. Volpi; — *Memoriale sopra gli studi a un senatore convenienti;* Venise, 1803, in-4°. « Parmi ses ouvrages inédits on voit, dit Ginguené, une variété singulière, qui atteste l'étendue de ses connaissances; plusieurs

aussi prouvent qu'il avait dans l'esprit autant de justesse que de fécondité. On y voit une dissertation contre l'opinion qu'une comète qui venait de paraître présageait quelque chose de funeste; un livre contre la barbarie des scolastiques, et un autre sur la connexion à établir entre les sciences et les arts, tous objets dont les théologiens d'alors s'occupaient rarement. » Citons encore une *Histoire de Venise*, conçue sous un nouveau point de vue philosophique et moral, et qui se trouve dans la bibliothèque de cette ville.

Rossi, *Pinacotheca*. — Ughelli, *Italia sacra*. — Maffei, *Verona illustrata*. — Niceron, *Mémoires*, t. V. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, t. VII.

VALIN (*René-Josué*), jurisconsulte français, né le 10 juin 1695, à La Rochelle, mort le 23 août 1765, à Nieul, près Jonzac. Il appartenait à une famille catholique de Hollande, du nom de *Waslin*, qui s'était réfugiée dans l'île de Ré pour échapper aux persécutions religieuses. Fils d'un avocat et destiné à la même carrière, il étudia les humanités et le droit à Poitiers, et fut admis en 1715 au barreau de La Rochelle; mais sa timidité, jointe à un goût marqué pour les travaux de cabinet, lui firent négliger la plaidoirie pour s'attacher à la consultation. Il acquit bientôt une réputation étendue, qu'il devait autant à la profondeur et à la variété de son savoir qu'à un rare désintéressement. En 1736 il acheta la place de procureur de l'amirauté et de l'hôtel de ville. Quelque temps auparavant, il avait pris part à la fondation de l'Académie de sa ville natale. Valin passe à bon droit pour un de nos plus savants jurisconsultes; ses ouvrages ont été de sa part l'objet de recherches immenses, et ils sont encore réimprimés de nos jours; l'un d'eux surtout, relatif à l'ordonnance de 1681 sur la marine, a servi de guide aux écrivains anglais, allemands et américains qui avaient à traiter les mêmes matières. En voici les titres : *Nouveau commentaire sur la coutume de La Rochelle et du pays d'Aunis;* La Rochelle, 1756, 3 vol. in-4°; Paris, 1768, 3 vol. in-4° : il s'y range à l'école de Domat, de Daguesseau et de Potier, et adopte avec eux la coutume de Paris comme l'expression du droit commun coutumier; — *Commentaires sur l'ordonn. de la marine du mois d'août* 1681; La Rochelle, 1760, 1766, 1770, 1776, 2 vol. in-4°; abrégé et annoté, Poitiers, 1829, in-4° et in-8°; — *Traité des prises;* La Rochelle, 1762-63, 2 vol. in-8° : cet ouvrage, complément du précédent, est enrichi de nombreux documents fournis à l'auteur par le fameux Emerigon, d'Aix. Dans ses heures de loisir Valin a composé, en prose et en vers, beaucoup de morceaux, écrits avec goût, et qu'il lisait devant ses confrères de l'Académie; on les trouve dans les *Mémoires* de cette compagnie et dans *le Mercure*.

Feaussant, *Éloge de Valin*; La Rochelle, 1838, in-8°. — Giffet-Lepelletier, *Idem*; Poitiers, 1848, in-8°. — Rainguet, *Biogr. saintongeaise*.

VALINCOURT (*Jean-Baptiste-Henri* DU TROUSSET, sieur DE), écrivain français, né le 1er mars 1653, à Paris, où il est mort, le 4 janvier 1730. Il appartenait à une famille d'ancienne noblesse, originaire du Cambrésis, qui s'était distinguée dans l'épée et dans la robe. Il avait à peine six ou sept ans quand il perdit son père, et sa première instruction fut négligée. Ce n'est qu'après avoir terminé ses classes, qu'il sentit s'éveiller en lui quelque penchant pour les lettres. Ses premiers essais furent quelques petits ouvrages en vers, qu'il ne publia pas. Il faut regarder comme son véritable début les *Lettres à la marquise de*** sur la* Princesse de Clèves (Paris, 1678, in-12), qu'on attribua au P. Bouhours, ce qui était alors très-flatteur. C'est une agréable critique, où il y a de la finesse et de la sagacité, avec un peu de minutie. On lui répondit avec amertume par une *Conversation sur la critique de* la Princesse de Clèves (1679, in-12), et Valincourt, qui était d'un tempéramment pacifique, laissa tomber le débat. En 1681 il publia une *Vie de François de Lorraine, duc de Guise* (Paris, in-12), « morceau d'histoire, dit Fontenelle, qui remplit tout ce qu'on demande à un bon historien : des recherches faites avec beaucoup de soin, une narration bien suivie et animée, un style noble et simple, nulle partialité pour le héros. » A cette époque Bossuet le fit entrer dans la maison du comte de Toulouse, grand amiral de France. D'abord simple gentilhomme à la suite, Valincourt devint bientôt secrétaire de la marine, et obtint ensuite le secrétariat des commandements du prince. Il ne voulut pas le quitter à la bataille navale de Malaga (1704), et fut blessé à ses côtés d'un éclat de mitraille à la jambe. Son urbanité et ses qualités aimables le mirent en rapports étroits d'amitié avec quelques grands écrivains, particulièrement avec Racine et Boileau. Il a adressé sur le premier à d'Olivet, pour l'insérer dans son *Histoire de l'Académie*, une *Lettre* assez longue, qui contient quelques particularités intéressantes, mais dont les erreurs ont motivé un jugement sévère de la part de Louis Racine. Le second lui a dédié sa XIe satire sur *le Vrai et le faux honneur*. De plus, après la mort de Racine, Valincourt lui succéda dans l'Académie française (1699), et dans les fonctions d'historiographe. Associé à ce dernier titre à Boileau, il resta seul chargé de cette tâche, quand Boileau eut lui-même rejoint son ami dans la tombe. Valincourt partagea les opinions et les jugements des deux poëtes, et prit parti avec eux dans la querelle des anciens et des modernes, tout en se maintenant en bonnes relations avec le parti contraire : il s'entremit même entre les combattants, et ce fut lui qui plus tard, dans la seconde phase de la querelle, eut la gloire de réconcilier La Motte avec

Mme Dacier. Ayant été amené par les fonctions de secrétaire général de la marine à étudier la physique et les mathématiques, il fut nommé en 1721 membre honoraire de l'Académie des sciences. On ne voit pas qu'il ait laissé grande trace de son passage dans cette compagnie, non plus que dans l'Académie française. Cependant c'est à lui qu'on doit la *Préface* de l'édition du *Dictionnaire*, donnée en 1718.

Valincourt avait travaillé toute sa vie à se former, dans sa maison de campagne de Saint-Cloud, une bibliothèque choisie de six ou sept mille volumes, qui fut consumée par un incendie en 1726. La philosophie dont il se piquait ne se démentit point en cette circonstance : « Je n'aurais guère profité de mes livres, dit-il, si je ne savais pas les perdre. » Dans le même incendie périrent des papiers importants de l'amirauté, des manuscrits nombreux, des ouvrages ébauchés ou finis, parmi lesquels les morceaux de l'*Histoire de Louis XIV* écrits par Boileau et Racine (1). Dans sa vieillesse Valincourt fut attaqué de maladies diverses, qu'il supporta avec résignation. Il mourut célibataire, à l'âge de soixante-dix-sept ans. C'était moins un écrivain qu'un homme de goût, un lettré qui eut le bon esprit d'user de la fortune et de sa position pour se livrer à l'étude, rendre des services aux auteurs, et entrer en commerce suivi avec quelques-uns des plus illustres, à la mémoire desquels son nom est resté attaché. Outre les ouvrages déjà mentionnés, on a de Valincourt : *Discours de réception à l'Académie française;* Paris, 1699, in-4°; — *Observations critiques sur l'Œdipe de Sophocle;* — une traduction en vers de quelques *Odes d'Horace*, qui se trouve dans le *Menagiana*, t. II, et dans *l'Essai d'une traduction d'Horace*; Amst., 1727, in-12; — une *Histoire du connétable de Bourbon*, qui est probablement restée inédite. V. F.

Fontenelle, *Éloges*. — D'Olivet, *Hist. de l'Acad. franç.* edit. Livet, *passim*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXIV. — O. de Vallée, *Valincourt et Racine*, dans le *Moniteur univ.*, 1859, p. 993.

VALLA (*Lorenzo*), célèbre érudit italien, né en 1406, à Rome, mort en août 1457, à Naples. Sa famille était originaire de Plaisance, et son père, docteur en droit civil, occupait un des offices d'avocat consistorial près du saint-siége. A l'âge de treize ans il perdit ce dernier; placé sous la tutelle d'un oncle, secrétaire apostolique, il apprit des meilleurs maîtres le grec et le latin; tel était son zèle pour l'étude de ces langues qu'à trente-sept ans, et déjà professeur, il en prenait encore des leçons auprès de Jean Aurispa. C'est à cette laborieuse persévérance qu'il faut attribuer les éminents services qu'il rendit à son siècle, en même temps qu'il lui doit sa renommée comme latiniste. Il venait d'être ordonné prêtre (1431) lorsque, mécontent du pape Martin V, qui lui avait refusé la charge de secrétaire apostolique, il se retira à Plaisance pour y recueillir un héritage. Les troubles qui survinrent à Rome après l'élection d'Eugène IV l'empêchèrent d'y retourner; il accepta à Pavie la chaire d'éloquence latine. Collègue de Bartole, qui y professait le droit romain dans un langage dont souffraient ses oreilles, il écrivit contre les jurisconsultes un pamphlet, dans lequel Bartole, Accurse, Balde sont qualifiés d'*oies* qui ont succédé aux *cygnes* de la jurisprudence, aux Scævola, aux Paul, aux Ulpien. C'est sous cette forme injurieuse, mais non sans élégance, qu'en général il rédigeait ses diatribes. Valla ne resta pas longtemps à Pavie : les disciples de Bartole lui en rendirent le séjour insupportable, et en outre la peste y fit de si grands ravages que l'université entière fut dispersée. Il alla enseigner à Milan (1432), à Gênes, à Florence jusqu'à ce que le roi d'Aragon, Alphonse V, occupé alors de la conquête du royaume de Naples, l'attachât à sa fortune (1435). Il l'accompagna dans ses voyages et dans ses guerres; cette vie agitée semblait s'accorder avec son humeur changeante et aventureuse. Peu de temps après le triomphe de son royal protecteur, il quitta Naples pour aller s'établir à Rome (1443). Il y revint tout imbu des principes d'une cour ennemie des prétentions temporelles du saint-siége. La prétendue donation de Rome faite aux papes par Constantin était alors hautement affirmée et défendue par la cour pontificale. Valla entreprit de réfuter cette erreur historique, et il le fit avec toute l'âcreté de sa polémique, mais avec beaucoup de logique et de sens. Dès qu'on sut qu'il venait de terminer son ouvrage, le pape Eugène IV et les cardinaux résolurent d'arrêter l'audacieux publiciste; celui-ci s'enfuit sous un déguisement à Ostie, et de là à Naples. Alphonse le combla de témoignages d'amitié, le déclara, par un diplôme, poëte et savant versé dans toutes les sciences divines et humaines, et le nomma son secrétaire avec mission expresse de lui traduire des auteurs grecs. Valla ouvrit une école d'éloquence grecque et latine, et attira autour de lui une grande affluence d'auditeurs. D'un autre côté, son arrogance, le crédit qu'il avait sur le prince, sa liberté de parler et de penser lui firent beaucoup d'ennemis (1). Il eut avec plusieurs savants, admis comme lui à la cour, avec Bart. Fazio, le Panormitain, et quelques autres, des querelles très-vives, entre-

(1) On raconte qu'il avait offert une forte somme d'argent à celui qui sauverait du feu le manuscrit de cette histoire, et qu'un homme du peuple, après s'être courageusement élancé dans la maison en flammes, lui rapporta par erreur un recueil de Gazettes.

(1) « Il ne croyait pas plus, rapporte Ginguené, à la prétendue lettre adressée par Jésus à un certain Abgare qu'à la donation de Constantin; il ne croyait pas non plus, comme le prétendait à Naples un prédicateur fort en vogue, que chacun des articles du Symbole avait été composé séparément par chacun des douze apôtres. Il fut cité, pour cette dernière opinion négative, au tribunal de l'inquisition, et peut-être ne s'en serait-il pas tiré heureusement sans la protection du roi. »

tenues, selon la mode du temps, par des invectives, des injures et des calomnies réciproques. Las enfin du séjour de Naples, il fit des démarches pour retourner dans Rome, et afin de faire oublier ses opinions indépendantes et surtout son livre, il s'excusa en alléguant des suggestions mauvaises et un vain désir de gloire. Nicolas V, alors pape, et plein de zèle pour les lettres, accueillit avec bonté le savant qui lui apportait une partie des poëmes d'Homère, pour la première fois traduits en latin (1447). Valla trouva à Rome de nouveaux succès et aussi de nouveaux combats. Son premier adversaire fut Georges de Trébisonde, et le sujet de leur dispute la question de savoir lequel de Cicéron ou de Quintilien avait écrit dans la plus pure latinité. Georges s'était prononcé avec chaleur pour la doctrine cicéronienne. Cette querelle ne dépassa point toutefois de justes bornes. « Il n'en fut pas ainsi de la guerre qui s'alluma entre Valla et Poggio. Le hasard ayant fait tomber entre les mains de ce dernier une copie de ses lettres, il y aperçut à la marge plusieurs notes où l'on prétendait relever des fautes, et même des barbarismes dans son style. Il attribua ces notes à Valla, quoique celui-ci ait toujours protesté qu'elles étaient d'un de ses élèves. Cette légère étincelle alluma un véritable incendie. Jamais il n'y eut entre deux hommes de lettres une lutte plus furieuse et plus envenimée. Les *Invectives* de Poggio contre Valla, les *Antidotes* et les *Dialogues* de Valla contre Poggio, sont peut-être les plus infâmes libelles qui aient jamais vu le jour. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Valla dédia au pape son *Antidote*, et que le bon Nicolas V ne fit rien pour apaiser cette rixe scandaleuse. Elle le fut au point que Filelfo, si emporté dans ses propres querelles, trouva que celle-ci allait trop loin; il écrivit avec beaucoup de force aux deux champions pour les accorder, mais il ne put y parvenir; ils furent irréconciliables. Pendant ce temps Valla se faisait une autre querelle avec un jurisconsulte bolonais, B. Morando, et la soutenait à peu près de même (Ginguené). » Au milieu de ces orages, il acheva la traduction de Thucydide, et en échange de son travail il reçut du pape cinq cents écus d'or, la charge de secrétaire apostolique, qu'il souhaitait depuis si longtemps, et un canonicat dans l'église de Saint-Jean de Latran. Ce fut ce moment qu'il choisit pour mettre la dernière main au fameux *Traité de la donation de Constantin*; grâce à la tolérance d'un prince ami des lettres, il put faire paraître son livre, sans être exposé à de nouvelles persécutions. Vers la fin de sa vie, il se rendit à Naples, et y mourut, à l'âge de cinquante et un ans.

Valla avait l'esprit vif et étendu, des connaissances profondes et variées, une ardeur infatigable au travail. Il exerça sur le progrès des bonnes études la plus grande influence, et contribua par son enseignement et par ses travaux à ce mouvement vers la renaissance des lettres qui rouvrit à l'Europe les sources de l'éloquence, de la philosophie et du goût. Ses écrits sont assez nombreux; l'imprimerie aussitôt découverte s'empressa de les propager, et il serait presque impossible d'en rapporter exactement les fréquentes éditions. Voici la liste des ouvrages de lui qui ont été publiés séparément : *De elegantia latinæ linguæ lib. VI*; Rome, 1471, in-fol., très-rare; Venise, 1471, gr. in-4°; Paris, 1471, pet. in-fol.; Rome, 1475, in-fol.; Milan, 1475, in-4°; Venise, 1536, pet. in-4°; la plupart de ces éditions sont accompagnées d'un petit traité grammatical de Valla *De reciprocatione sui et suus*; — *In Antonium Raudensem annotationum libellus*; Venise, 1481, in-4°; — *De libero arbitrio*; s. l., 1482, in-fol., avec d'autres écrits; Bâle, 1518, in-4°; — *Lima*; Venise, 1482, 1497, in-4°; — *Antidoti in Poggium lib. IV*; Sienne, 1490, in-fol.; — *Sermo de mysterio Eucharistiæ*, dans l'édit. de Lactance, Strasb., 1490, in-4°; — *De dialectica lib. III*; s. l. n. d., in-4°; Venise, 1499, in-fol.; — *Commentarius in Sallustium*, avec l'édit. de Salluste, Venise, 1500, in-fol.; — *Annotationes in N. T.*; Paris, 1505, in-fol.; — *De amore, cum commento*; Rouen, 1506, in-4°; — *De voluptate et vero bono lib. III*; Paris, 1512, in-4°; — *De donatione Constantini imp.*; s. l., 1520, in-4°; — *Historiarum Ferdinandi regis Aragoniæ lib. III*; Paris, 1521, in-4°, et dans l'*Hispania illustrata*, t. Ier; — *Calumnia theologica L. Vallæ olim Neapoli intentata*; Strasb., 1522, in-4°; — *Emendationes in Livium de bello punico*, dans l'édit. de Tite Live, Paris, 1573, in-fol. Quant aux traductions de Valla, il a mis en latin : *Facetiæ morales, seu Æsopus translatus*; s. l. n. d. (vers 1488), pet. in-4° : cette version de trente-trois fables d'Esope a été trad. en français par Guill. Tardif, sous les titres d'*Apologues et fables de L. Valla* (Paris, vers 1490, in-fol., goth.) et de *Menus propos fabuleux* (ibid., 1542, pet. in-8°, goth.); — *Homeri Ilias*; Venise, 1502, in-fol.; Lyon, 1541, in-8°; — *Herodotus*; Cologne, 1526, in-4°; Francfort, 1589, in-4°; — *Thucydides*; Bâle, 1540, in-4°; Lyon, 1543, in-8°.

A la liste ci-dessus il conviendrait d'ajouter encore d'autres ouvrages de Valla, tels que ses *Épîtres*, ses *Épigrammes* et son *Commentaire de Quintilien*, qui se sont perdus; tous ceux que nous avons mentionnés ont été recueillis dans l'édit. de ses *Œuvres* (Bâle, 1543, in-fol.), à l'exception des commentaires, des traductions et de l'*Histoire de Ferdinand*. [F. Denèque, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

B. Fazio, *De viris illustr.*, p. 22. — Giovio, *Elogia*. — Vossius, *De hist. lat.*, c. VII. — Hanke, *De roman. rerum scriptor.*, t. II. — Blount, *Censura*, p. 462. — Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ latin.*, t. VI. — *Bibl. bunaviana*, t. II. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Ginguené, *Hist. littér. d'I-*

talia, t. III. — *Dict. des sciences philos.* — Poggiali, *Memorie intorno alla vita ed agli scritti di L. Valla*; Plaisance, 1790, in-8°. — J. Wildschut, *De vita et scriptis L. Vallæ*; Leyde, 1830, in-4°.

VALLA (*Giorgio*), érudit et médecin, cousin du précédent, né vers 1430, à Plaisance, mort en 1499, à Venise. On n'a sur ce savant que des données vagues ou contradictoires. Il étudia le grec sous Andronic et la médecine sous Marliani, qui professait alors à Pavie; ce fut probablement dans cette ville qu'il reçut le doctorat. On l'y retrouve en 1471, après avoir suivi ses traces à Milan et à Venise; et en 1476 il y touchait des gages comme professeur de l'université. Il n'est pas certain qu'il ait été à Ferrare; mais en 1481 il occupait une chaire d'éloquence à Venise, où il fut le commensal de Filippo Buonaccorsi et le maître de G.-A. Flaminio, de Gaspare Contarini et de Valeriano. A l'époque de l'invasion des Français dans le Milanais, il eut, dit-on, l'imprudence de faire des vœux en faveur de Trivulce, et fut jeté en prison par le crédit du duc Ludovic le More. Il venait d'être rendu à ses fonctions lorsqu'un matin ses élèves, inquiets de ne pas le voir monter en chaire à l'heure accoutumée, se rendirent chez lui et le trouvèrent mort dans son lit. Tel est du moins le récit de Valeriano, qui l'a rapporté d'après le témoignage de Contarini et de L. da Ponte, tous deux élèves de Valla. Ce savant cultiva, selon l'usage de son temps, toutes les branches des connnaissances humaines, sans s'arrêter de préférence à aucune, et en faisant de l'étude des anciens la base principale de ses recherches. Une partie de ses œuvres fut publiée après sa mort par son fils Gian-Pietro sous ce titre ambitieux : *De expetendis et fugiendis rebus*; Venise, 1501, 2 vol. in-fol., et avec une dédicace au grand Trivulce. Ce recueil, divisé en XLII livres, forme une espèce d'encyclopédie, et traite successivement de la musique, de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astrologie, de la physiologie, de la médecine, de problèmes physiques, de la grammaire, de la dialectique, de la poésie, de la rhétorique, de la philosophie, de la jurisprudence, de l'économie domestique et rurale, de la théologie, et de l'art militaire. Valla disserte avec érudition sur tant de sujets divers; mais il partage les préjugés de ses contemporains sur la quadrature du cercle, les horoscopes, les sortiléges et même le commerce avec le diable (1). On connait encore des ouvrages de lui, soit inédits soit plus complets, entre autres : *Commentarius in libr. Ciceronis ad Herennium*; Venise, 1490, in-fol.; — *Comm. in Ciceronis de fato et de universitate*; ibid., 1492, in-fol.; — *De orthographia*; ibid., 1495, in-fol.; Milan, 1508, in-4°; Lyon, 1570, in-4°; — *Comm. in Ptolomæi quadripartitum*; ibid., 1502, in-fol.; — *De humani corporis partibus*; Bâle, 1527, in-8°; — *De corporis commodis et incommodis*; Strasbourg, 1529, 1531, in-8°; — *De inventa medicina*; ibid., 1529, in-8°; — *De tuenda sanitate*; ibid., 1529, in-8°; — *De universi corporis purgatione*; ibid., 1529, in-8°; — *Comm. in Ciceronis topica*; Bâle, 1541, in-8°; — *De differentiis pulsuum*; Strasb., 1599, in-8°. On doit à Valla des traductions latines des *Problèmes* d'Averroès (Venise, 1488), du *De Cœlo*, de *l'Éthique* et de *la Poétique* d'Aristote (ibid., 1498, in-fol.), du *De febrium causis* d'Alex. d'Aphrodisée (Lyon, 1506, in-8°), du *De natura hominis* de Nemesius (ibid., 1538, in-8°), d'opuscules de Galien, de Rhazès, de Psellus, d'Athénagore, etc., ainsi que des éditions de Juvénal (Venise, 1486, in-fol.), des *Tortellii Commentaria* (Ibid., 1495, in-fol.), des *Aphrodisei Problemata* (ibid., 1529, in-fol.), etc. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits.

Son fils, *Gian-Pietro*, a travaillé à une édit. de Plaute (Venise, 1499, in-fol.), ainsi qu'à un commentaire du même auteur (ibid., 1511, in-fol.), et il a publié seul : *In Plinii Hist. natur. obscuriora loca expositio*; Venise, 1502, in-4°. P.

Giovio, *Elogia erudit.*, p. 256. — Valeriano, *De litter. infelicitate*, lib. II. — Gesner, *Bibl.* — Fabricius, *Bibl. medii ævi*. — Manget, *Bibl. medica*, t. IV. — Bayle, *Dict. hist.* — Argelati, *Bibl. mediol.*, t. II, col. 2181. — Tiraboschi, *Storia letter.*, t. VI, 2e part. — Poggiali, *Storia letter. di Piacenza*, t. I, p. 131-170.

VALLA. *Voy.* VALLE.

VALLADIER (*André*), savant ecclésiastique français, né vers 1565, à Saint-Paul, près Montbrison, mort le 13 août 1638, à Metz. Sa famille, ancienne dans le Forez, tirait son nom du village de Valladier, qu'elle avait habité. Après avoir terminé sa première éducation à Billom en Auvergne, il se rendit à Avignon pour étudier la théologie, et entra dans la Compagnie de Jésus (1586), où il fut chargé d'enseigner les humanités, puis la rhétorique. L'estime qu'il s'était acquise par ses poésies latines et par ses sermons, « qu'on ne lit plus, dit Goujet, si ce n'est pour connaître le mauvais goût de l'auteur », excita la jalousie de ses supérieurs au point qu'il se vit contraint de quitter *sa chère cité* d'Avignon; pendant quelque temps il exerça le ministère de la parole à Moulins, à Dijon et à Lyon. La traduction d'un traité du P. Richeome contre Étienne Pasquier lui fournit l'occasion de produire ses talents sur un théâtre digne de lui. Henri IV, ayant trouvé belle, dit-on, la latinité de cet ouvrage, le fit mander à Paris pour travailler aux annales de son règne (1605.) Mais les jésuites cachèrent à Valladier l'ordre du roi, et lui suscitèrent ensuite tant de tracasseries qu'il résolut de quitter leur société; dans ce dessein il vint à Paris, à la fin de 1607, et après s'être assuré du bienveillant appui du P. Cotton,

(1) On lit dans un passage de Crinito, *De honesta disciplina*, lib. VI, c. 11, qu'Ermolao Barbaro, un des plus savants hommes de son temps, évoqua un jour Satan de concert avec Valla, et qu'ils l'interrogèrent sur les entéléchies d'Aristote.

il prit secrètement le chemin de Rome, pénétra auprès de Paul V, et obtint de ce pape, outre le titre de protonotaire apostolique, des lettres patentes qui lui permirent enfin de reprendre sa liberté (juill. 1608). De retour à Paris, il prêcha à la cour avec un tel succès qu'il devint prédicateur du roi (26 oct. 1608). En 1609 il suivit à Metz le cardinal de Givry, qui le nomma chanoine de son église, et en 1611 il fut élu abbé de Saint-Arnoul. Cette dignité l'entraîna dans un long procès avec le cardinal François de La Rochefoucauld, et l'exposa à beaucoup de persécutions, pendant lesquelles il fut obligé d'errer et de se cacher. Lorsqu'il fut remis en possession de sa maison (1621), il y trouva les bénédictins de Saint-Vanne, que le prince de Vaudemont y avait introduits de son autorité, et dont il eut encore à souffrir. Les principaux ouvrages de Valladier sont : *Le Labyrinthe royal de l'Hercule gaulois*, etc.; Avignon, 1600, in-fol., fig., et dans le t. Ier du *Cérémonial* de Godefroy : c'est la description de l'entrée triomphale de Marie de Médicis dans Avignon; — *Speculum sapientiæ matronalis*; Paris, 1604, in-4°, et en français, 1611, in-4° : c'est la vie de sainte Françoise, dame romaine; — *Varia poemata*; Paris, 1610, in-8°; — *Parénèse royale sur les cérémonies du sacre de Louis XIII*; Paris, 1611, in-8°; — *Le Pontife chrétien*; Paris, 1612, in-8° : vie d'Anne d'Escars, cardinal de Givry; — *La Sainte philosophie de l'âme, sermons*; Paris, 1613, in-8° : il a encore composé six autres volumes de sermons sous différents titres; — *La Basilique de Saint-Arnoul de Metz*; Paris, 1615, in-4°; — *La Tyrannomanie étrangère, ou Plainte libellée au roi pour la conservation des saints décrets, des concordats de France*, etc.; Paris, 1626, in-4° : il n'y est à peu près question que de la vie même de l'auteur et de ses tribulations; — *Les Saintes montagnes et collines d'Orval et de Clairvaux*; Luxembourg, 1629, in-4° : panégyrique de dom Bernard de Montgaillard, abbé d'Orval et fameux ligueur.

La Mure, *Hist. du Forez*. — Calmet, *Hist. de Lorraine*, t. III. — Niceron, *Mémoires*, t. XVIII et XX. — Moreri, *Grand Dict. hist.*, édit. 1759.

VALLARSI (*Domenico*), antiquaire et littérateur italien, né le 13 novembre 1702, à Vérone, où il est mort, le 14 août 1771. Il fit ses humanités chez les jésuites, et étudia avec un tel succès qu'à l'âge de douze ans il soutint en public une thèse de philosophie. Il entra ensuite dans les ordres, et se livra à l'étude de l'hébreu, du grec et de l'histoire ecclésiastique. Nommé réviseur pour les langues orientales, il se rendit à Rome, où il acquit une profonde connaissance de l'antiquité et du moyen âge; son opinion sur ce sujet faisait autorité, et Muratori, Zeno, Mazzocchi, Passeri, Olivieri recouraient souvent à ses lumières. Il trouva dans la bibliothèque de la Minerva un manuscrit de Gaspardo Veronese contenant une explication des satires de Juvénal, et déchiffra, en 1763, l'inscription constatant l'identité des reliques des SS. Fermo et Rustico, dont on venait de trouver le cercueil. La ville de Vérone reconnaissante lui fit présent à cette occasion de 100 onces d'argent. Il mourut âgé de soixante-neuf ans, après avoir légué ses tableaux, ses médailles et ses inscriptions antiques au musée de sa patrie. On a de lui : *S. Hieronymi Opera omnia*; Vérone, 1734, 12 vol. in-fol. : cette édition, dédiée à Clément XII, fut suivie d'une seconde, revue, corrigée, et augmentée; Venise, 1766, 24 vol. in-4°; — *Tyrannii Rufini Opera, cum notis et observationibus*; Vérone, 1745, in-4° : le t. Ier seul a paru; — *La Realtà e lettura delle sacre antiche iscrizioni sulla cassa di piombo contenente le reliquie de' SS. Fermo e Rustico*; ibid., 1763, in-4°. Il prit part à l'édition que les Bénédictins donnèrent de saint Hilaire (Vérone, 1730, 2 vol. in-fol.), et avait commencé d'écrire l'histoire ecclésiastique de sa patrie. Il laissa inédites quelques dissertations et des notes critiques sur la *Verona illustrata*, sur le *Museo veronese* et sur les *Osservazioni letterarie* de Maffei. S. R.

Betti, *Elogj italiani*. — Maffei, *Osservazioni letterarie*. — Vecci, *Dizion. degli uomini illustri*.

VALLE (1) (*Niccolò* DELLA), né vers 1451, à Rome, où il est mort très-probablement, en 1473. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il entreprit de traduire en vers latins Homère et Hésiode; la mort prématurée qui le surprit à vingt-deux ans l'empêcha de terminer son travail. Il était docteur en droit et chanoine de Saint-Pierre de Rome. On a de lui des fragments de *l'Iliade* (1474, 1510, in-4°), et le poëme d'Hésiode (Bâle, 1518, in-4°).

Valeriano, *De litterat. infelic.* — P. Cortese, *De doctis homin.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VI, 2e part.

VALLE (*Pietro* DELLA), voyageur italien, né le 2 avril 1586, à Rome, où il est mort, le 20 avril 1652. D'une noble et ancienne famille, il reçut une éducation distinguée, cultiva avec succès les lettres, la poésie et le dessin, et devint membre de l'Académie des *Umoristi*. Après avoir porté quelque temps les armes au service du pape, il s'embarqua sur un vaisseau espagnol, et donna la chasse en 1611 aux Barbaresques, du nord de l'Afrique. Déçu dans ses rêves de gloire, il revint à Rome, où l'amour lui réservait une déception beaucoup plus sensible : la présence d'un rival préféré lui rendit insupportable le séjour de cette ville. Il fit vœu devant l'autel de passer en Terre Sainte sous l'habit de pèlerin, et s'embarqua le 8 juin 1614 à Venise pour Constantinople. Après un séjour de treize mois dans cette capitale, il fit voile pour Alexandrie. Du Caire, où il arriva le 8 mars 1616, il se rendit par terre à Jérusalem, et de là à Bagdad par Damas et Alep. Au retour d'une excursion aux ruines de Babylone, il tomba amoureux d'une chrétienne de Mardin, nommée Maani et d'une merveilleuse beauté, et l'é-

(1) Tiraboschi le nomme *Valla*.

pousa. Cette circonstance fut sans doute un des motifs qui l'engagèrent à se rendre en Perse. Les parents de sa femme avaient été dépouillés de leurs biens par les Kurdes et chassés de leur patrie. En janvier 1617, Abbas le Grand, qui se trouvait à Ascreff dans le Mazanderan, reçut della Valle avec beaucoup de bienveillance, et lui permit de l'accompagner dans la guerre contre les Turcs. Puis il suivit le sultan à Ispahan, intercéda avec succès en faveur des chrétiens de Perse, et parcourut pendant quatre années les diverses contrées de cet État. Le 1er octobre 1621, il quitta Ispahan; mais les fatigues du voyage et l'insalubrite du climat le forcèrent de s'arrêter à Mina, où il perdit sa femme, le 30 décembre. Il fit embaumer son corps, et le garda fidèlement près de lui durant les quatre années qu'il mit encore à revenir à Rome (1). Il assista au siége d'Ormuz, d'où les Portugais furent chassés, le 1er mai 1622, parcourut les côtes occidentales de l'Inde, revint dans le golfe Persique, traversa le désert d'Alep, et débarqua enfin à Naples. Le 28 mars 1626 il revit sa patrie, et fut admis dès le surlendemain à l'audience d'Urbain VIII, qui le nomma son camérier d'honneur. Ayant tué un cocher sur la place Saint-Pierre le jour de l'Ascension, au moment où le pape donnait sa bénédiction, il se retira pendant quelques mois à Naples. Della Valle a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Oratio in funere Maanis Joëridæ consortis*; Rome, 1627, in-4°; — *Relazione delle condizioni di Abbas, rè di Persia*; Venise, 1628, in-4°; trad. en français par Beaudoin; — *Viaggi descritti in lettere familiari*; Rome, 1650-53, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est divisé en trois parties, la Turquie, la Perse et l'Inde, et composé de 54 lettres adressées à un médecin napolitain. Le style en est vif, facile et naturel. On n'y rencontre ni l'aridité d'un journal ni l'apprêt d'une relation. Les usages et les mœurs des peuples orientaux y sont decrits avec fidélité. La partie qui traite de la Perse est surtout intéressante. Ces *Voyages* furent trad. en français par le P. Carneau (Paris, 1661-63, 4 vol. in-4°); en hollandais (Amst., 1664-65, 6 vol. in-4°), et en allemand (Genève, 1674, 4 vol. in-fol., fig.). On trouve dans divers recueils les essais poétiques de sa jeunesse. S. R.

P. Bellori, *Vita di P. della Valle*, à la suite des *Viaggi*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VIII. — Allacci, *Apes urbanæ*.

VALLE (*Guglielmo* DELLA), historien italien, né vers 1740, à Sienne, où il est mort, en 1794. Dès sa jeunesse il entra dans un couvent de cordeliers. Envoyé a Bologne, il devint l'ami du P. Martini, musicien célèbre dont il écrivit l'éloge (Bologne, 1784, in-4°) et dont il publia comme éditeur les *Memorie storiche* (Naples, 1785, in-8°). Mais l'ouvrage auquel il consacra la plus grande partie de sa vie et qui le fit connaître avantageusement a pour titre : *Lettere sanesi sopra le belle arti*; Venise et Rome, 1782-86, 3 vol. in-4°. Il cherche à prouver que les beaux-arts n'ont jamais cessé de fleurir en Italie, et qu'à Sienne et à Pise les artistes se sont succédé sans interruption. Della Valle devint secrétaire général de son ordre, et donna une édition des *Vite de' pittori*, de Vasari; Sienne, 1791.

Fétis, *Biogr. des musiciens*.

VALLÉE (*Geoffroi*) (1), sieur de La Planchette, déiste, né à Orléans, exécuté à Paris, le 9 février 1574. Son père était contrôleur du domaine. Libre des soucis de l'existence matérielle, il livra son esprit aux spéculations philosophiques. C'était l'époque où les progrès de la réforme en France remuaient toutes les idées, et excitaient les plus hardis à secouer le joug des traditions. Vallée fut du très-petit nombre de ceux qui, sans s'arrêter aux dogmes, laissés debout par Luther et Calvin, rejetèrent toute doctrine religieuse, et s'il toucha un moment à la réforme, ce qui n'est pas prouvé, il la quitta bientôt pour le pur déisme. On comprend sans peine l'animosité que déployèrent contre lui surtout les écrivains catholiques (2) : ils en ont fait un épicurien, un illettré, un fou. L'accusation d'athéisme est nettement repoussée par La Monnoie, qui avait lu le livre de Vallée; elle l'est aussi par le seul passage que nous en connaissions, et que nous ne pouvons nous dispenser de reproduire : « Le *libertin* (3) ne croit ni ne décroit, ne se fiant ni défiant de tout, ce qui le rend toujours douteux, pouvant venir, s'il est bien instruit ou qu'il medite souvent, à plus heureux port que tous les autres qui croient (pourvu qu'il ait passé par la huguenoterie), d'autant qu'il monte en intellect plus que le papiste; aussi s'enferre-t-il lourdement s'il ne se retire, pouvant tomber à l'athéisme (il est vrai que l'homme ne peut jamais être athéiste, et est ainsi créé de Dieu). » Le déisme et le doute philosophique, telle est donc la doctrine de Vallée. Voici le titre de son ouvrage : *La Béatitude des chrestiens*, *ou le Fleo de la Foy*; s. l. n. d., in-8°, de 16 p., réimpr. vers 1770, in-8°. C'est un dialogue entre un catholique, un huguenot, un anabaptiste, un libertin et un athée. L'ouvrage fut dénoncé et détruit (4), l'auteur emprisonné et

(1) Il epousa dans la suite une Géorgienne de la suite de Maani, et en eut plusieurs enfants.

(1) C'est à tort que Bayle l'appelle *de la Vallée*, et d'autres, *du Val*.

(2) Le plus emporté d'entre eux, le P. Garasse, nous montre bien comme, en travestissant tout, la passion conduit à des jugements erronés. « Il y eut dans Paris, dit-il, un méchant homme vagabond... Il soutenait qu'il n'y avait autre Dieu au monde que de maintenir son corps sans souillure. Il avait autant de chemises qu'il y avait de jours en l'année, lesquelles il envoyait laver en Flandre à une certaine fontaine renommée pour la clarté de ses eaux et le blanchiment excellent qui s'y faisait; il était ennemi de toutes les ordures, et de fait et de parole, mais encore plus de Dieu. »

(3) Il ne faut pas oublier que le mot *libertin* signifiait alors *affranchi* des lois de la religion, soit pour la croyance, soit pour la pratique.

(4) Il n'en resta qu'un exemplaire, qui tomba en la possession de La Monnoie, et qui se trouve dans la bibliothèque d'Aix.

condamné, le 18 mai 1572, à être pendu. Le curateur, qui lui avait été donné pour administrer ses biens pendant son procès, appela du jugement, et l'exécution en fut retardée pendant près de deux ans. Mais l'évêque Sorbin, confesseur de Charles IX, lui remontra, le jeudi saint après sa confession, qu'il ne pouvait être en bonne conscience, jusqu'à ce qu'il eût commandé que cet impie fût tiré de sa prison et son procès terminé. Aussitôt le parlement eut ordre de poursuivre l'affaire; il confirma le 8 février 1574 la sentence des premiers juges, et l'exécution eut lieu le lendemain. Vallée fut, selon l'arrêt, « pendu et étranglé à une potence »; puis on livra son cadavre aux flammes.

Le frère de Vallée, *Jacques*, sieur des Barreaux, intendant des finances, eut pour petit-fils le poëte des Barreaux, autre fameux déiste. J. M.

Niceron, *Mémoires*, t. XXIX. — D'Artigny, *Mem. de littér.*, t. II. — Garasse, *La Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps.* — Sallengre, *Mem. de littér.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — La Croix du Maine, *Bibl. française.* — Peignot, *Dict. des livres condamnés au feu*, t. II, p. 169. — Du Roure, *Analecta biblion*, t. II. — *Bulletin du bibliophile*, 10e série, p. 612.

VALLÉE (LA). *Voy.* LA VALLÉE.

VALLEMONT (*Pierre* LE LORRAIN, abbé DE), littérateur français, né le 10 septembre 1649, à Pont-Audemer, où il est mort, le 30 décembre 1721. Sa famille était normande. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut reçu docteur en théologie, et habita Rouen, où son esprit singulier et son caractère inquiet lui attirèrent plusieurs fâcheux différends avec ses confrères. Il vint alors à Paris, et surveilla l'éducation du fils d'un conseiller au parlement; il fut ensuite chargé d'enseigner l'histoire au fils du marquis de Dangeau. Après avoir résidé dix ans à Versailles, il obtint le prieuré de Saint-Jacques de Bressuire en Poitou et une chaire au collége du cardinal Le Moine. On ignore pourquoi il prit le nom de Vallemont. C'était un homme fort zélé au travail, qui lisait beaucoup et qui prétendait à un savoir universel; mais il n'avait point de solidité dans ses connaissances, il manquait de goût et de critique, et il n'a laissé en somme que des compilations médiocres. Nous citerons de lui : *La Physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire;* Paris, 1693, 1709, in-12, fig.; Amst., 1696, in-12; La Haye, 1722, 2 vol. in-12; Paris, 1729, 4 vol. in-12, et 1758, 5 vol. in-12 : selon le P. Le Brun, qui a écrit des *Lettres* contre cet ouvrage, on y voit qu'il n'y a rien que de naturel dans l'usage de la baguette, et que le démon ne peut y avoir de part; — *Les Éléments de l'histoire, ou Ce qu'il faut savoir de chronologie, de géographie, de blason avant que de lire l'histoire particulière;* Paris, 1696, 2 vol. in-12 : ce livre utile, et rédigé avec méthode, quoique insuffisant, a été l'objet de neuf ou dix reimpressions, dont quelques-unes avec des addit. considérables; les meilleures sont celles de l'abbé Le Clerc, Paris, 1729, 4 vol. in-12, et de Goujet, ibid., 1758, 5 vol. in-12; ajoutons que Vallemont est peut-être le premier auteur qui ait appliqué à l'histoire ce titre défectueux d'*Éléments*, dont Millot a tant abusé plus tard; — *Nouvelle explication d'une médaille d'or sur laquelle on voit cette légende* Gallianæ Augustæ; Paris, 1698-99, in-12 : dans ces deux lettres, trad. en italien et en latin, il réfute victorieusement les objections de Baudelot et de Galland; — *La Sphère du monde, selon l'hypothèse de Copernic;* Paris, 1701, 1707, in-12, fig.; — *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation;* Paris, 1703, 1705, in-12; ibid., avec des addit., 1709, in-12, et 1753, 2 vol. in-12, fig. : le *Journal des savants* (4 mai 1705) prétend que l'auteur y a rassemblé à plaisir toutes les chimères qu'il peut avoir lues au sujet de l'agriculture et du jardinage; — *Du Secret des mystères, ou Apologie de la rubrique des missels;* Paris, 1710, 2 vol. in-12 : critique du traité de Cl. de Vert sur les cérémonies de l'église, traité dont le chanoine Baudouin prit aussitôt la défense; — *Éloge de Séb. Le Clerc, dessinateur;* Paris, 1715, in-12. L'abbé de Vallemont s'est fait l'éditeur du *Voyage du tour de la France* (1713, in-12), de H. de Rouvière.

Son neveu, *Jean* LE LORRAIN, a laissé quelques ouvrages religieux.

Moréri, *Grand Dict. hist.*, édit. 1759. — Frère, *Bibliogr. normande.*

VALLÈS (*Francisco*), en latin *Vallesius*, médecin espagnol, né à Covarrubias (1), dans la Vieille-Castille, vivait dans le seizième siècle. Il professa la médecine à Alcala de Henarès, et devint médecin particulier du roi Philippe II, qui le combla de faveurs; on ne possède pas d'autres renseignements sur la vie d'un des plus célèbres médecins de l'Espagne. On doit le regarder, avec Mercuriali, comme un de ceux qui contribuèrent le plus à répandre le goût des principes et de la méthode d'Hippocrate. Ses ouvrages sont estimés, et ont eu de fréquentes réimpressions jusqu'au milieu du dix-septième siècle; en voici les titres : *In meteorologica Aristotelis Commentaria;* Alcala, 1558, in-8°; Padoue, 1591, in-4°; — *Tractatus medicinalis;* Lyon, 1559, in-8°; — *Controversiarum medicarum et philosophicarum lib. X;* Alcala, 1564, 1585, in-fol.; Francfort, 1582, 1590, 1595, in-fol.; Lyon, 1625, in-4°; on y trouve joint un traité *De locis manifeste pugnantibus apud Galenum* : cet ouvrage, le plus important de Vallès, est remarquable par l'érudition, par le goût qu'il montre pour la méthode d'observation, et par une tendance à concilier les idées, si souvent disparates, des médecins grecs et arabes; — *De urinis, pulsibus et febribus;* Alcala, 1569, in-8°; — *De sacra philosophia, sive de iis quæ scripta sunt physice in libris sacris;*

(1) Quelques auteurs le désignent simplement sous le nom du lieu de sa naissance.

Turin, 1587, in-8°; Lyon, 1588, 1592, 1595, 1622, in-8°; — *Methodus medendi*; Venise, 1589, in-8°; Paris, 1651, in-12; — *Tratado de las aguas destiladas, pesos y medidas, de que los boticarios deben usar*; Madrid, 1592, in-8°. Vallès a traduit d'Aristote et accompagné de remarques *la Physique* (Alcala, 1562-63, in-fol.). Ses commentaires sur Hippocrate et sur Galien, d'abord impr. à part, ont été recueillis par Airoldi à Cologne, ceux-là en 1588-89, 2 vol. in-fol., ceux-ci en 1592, in-fol.

Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — Manget, *Bibl. méd.* — *Biogr. méd.*

VALLETTA (*Niccolò*), jurisconsulte italien, né le 22 juin 1738, à Arienzo (roy. de Naples), mort le 21 novembre 1814, à Naples. Ce fut dans cette capitale qu'il acheva ses études. Il y trouva dans Carlo Carfora un Mécène généreux, qui lui confia le soin de sa bibliothèque et lui procura les professeurs les plus distingués. Élève de Genovesi, il concourut à dix-sept ans pour la chaire de philosophie morale, et publia à cette occasion un premier aperçu de ses doctrines. Une faible santé, altérée encore par de fréquentes maladies, lui fit abandonner le barreau pour tenir dans sa maison une école de droit civil et canonique. Chargé du cours d'institutions civiles à l'université (1763), il occupa ensuite la chaire de droit municipal et eut à expliquer pendant quelque temps le code Justinien. En 1812 il fut nommé professeur de droit romain et doyen de la faculté. Il aimait la musique, et prenait plaisir à improviser des *canzonette*, qui ne manquent pas de charme. Nous citerons de Valletta : *De animi virtute ethices*; Naples, 1772, in-8°; — *Elementi del diritto del regno napolitano*; ibid., 1776, in-8°; — *Delle Leggi del regno napolitano*; ibid., 1786, 3 vol. in-8°; — *Institutiones juris feudalis, brevi planaque methodo concinnatæ*; ibid., 1780, in-8°; cet ouvrage fut publié en italien en 1796; — *Juris romani institutiones*; ibid., 1782, 2 vol. in-8°; — *Partitiones juris canonici*; ibid., 1785, in-8°; — *Cicalata sul fascino volgarmente detto Jettatura*; ibid., 1787, 1814, in-8° : badinage curieux traité avec beaucoup d'érudition; — *Canzonette*; Naples, 1787, in-8°; — *Del Governo e della necessità, origine, etc., de la sovranità*; ibid., 1794, in-8°; trad. de Fénelon; — *Giosuè al Giordano*; ibid., 1795, in-4°.

Villarosa, *Ritratti poetici*. — Lampredi, *Notice à la tête de la Cicalata*, édit. de 1814. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. III. — Rosa, *Elogio storico di Niccolò Valletta*; Naples, 1818, in-8°.

VALLIA. *Voy.* WALLIA.

VALLIER (*François-Charles*), comte DU SAUSSAY, poëte, né en 1703, à Paris, où il est mort, au mois de janvier 1778. Il fut capitaine au régiment de Champagne, colonel d'infanterie et chevalier de Saint-Louis; désireux de se distinguer dans les lettres, il courut après la réputation poétique. Ses œuvres sont pleines de négligences; on y chercherait en vain autre chose que des pensées vulgaires et un grand luxe de préceptes moraux. Il appartenait aux académies d'Amiens et de Nancy. Nous citerons de lui : *L'Amour de la patrie, poëme*; Paris, 1756, in-8°; — *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont*; Metz, 1755, in-4°; — *Le Citoyen, poëme*; Paris, 1759, in-8°; — *Le Triomphe de Flore, ballet*; Paris, 1765, in-8° : il fut joué avec quelque succès à Fontainebleau; — *Églé, ou le Sentiment, comédie*; Paris, 1767, in-8° : elle fut représentée le même jour que le ballet précédent; — *Éloge de Chevert, en vers libres*; Paris, 1769, in-12.

Desessarts, *Les Siècles litt.* — Quérard, *France littér.*

VALLIÈRE (LA). *Voy.* LA VALLIÈRE.

VALLISNIERI (*Antonio*, chevalier), célèbre naturaliste italien, né le 3 mai 1661, au château de Tresilico (Modenais), mort le 18 janvier 1730, à Padoue. Il appartenait à une famille noble et ancienne, et un de ses ancêtres avait été créé comte palatin par l'empereur Frédéric III; son père était médecin, et gouvernait pour le duc de Modène le district de Garfagnana, où il vit le jour. Il commença son éducation à Scandiano, en poursuivit le cours à Modène, chez les jésuites, et fit à Reggio son cours de philosophie. Libre de choisir entre l'étude du droit et celle de la médecine, il se décida pour cette dernière, et alla suivre à Bologne les leçons de l'illustre Malpighi, ami de son père. Après avoir pris à Reggio le diplôme de docteur (1685), conformément aux ordres de son souverain, qui avait défendu à ses sujets de recevoir ce degré hors de ses États, il s'empressa de retourner à Bologne, et s'y perfectionna dans la connaissance de l'anatomie, de la botanique et de l'histoire naturelle. Un séjour de deux années à Venise et à Parme lui permit encore d'assister avec fruit aux leçons de Florio, de Grandi et de Sacchi. De retour à Modène (1689), Vallisnieri s'adonna à la pratique de son art, sans toutefois négliger l'histoire naturelle, pour laquelle il se sentait une inclination particulière; aussi son premier soin fut-il de faire une ample moisson des objets qui pouvaient servir à ses observations journalières. Il s'occupa d'abord, comme Malpighi, du ver à soie, et répéta les expériences de Redi sur la génération des insectes; ce qui lui permit de rectifier quelques erreurs échappées à ce naturaliste et de faire quelques découvertes. Son coup d'essai fut imprimé dans *la Galleria di Minerva*, journal de Venise, et accueilli avec beaucoup de faveur. Appelé le 26 août 1700 à Padoue pour y prendre possession de la chaire de médecine pratique laissée vacante par Sacchi, il la conserva jusqu'en 1709, où il fut chargé d'enseigner la médecine théorique. Il eut de longues luttes à soutenir contre les vieux professeurs, qui ne lui pardonnaient pas d'enseigner les nouvelles découvertes en anatomie. Ses démêlements n'étaient qu'un changement d'étude; soit

qu'il observât les insectes et les vers, soit qu'il entreprît quelque voyage à travers l'Italie. Il mourut d'une espèce de pleurésie, dans sa soixante-neuvième année. Les honneurs de toutes sortes ne manquèrent pas à ce savant, dont la vie fut tout entière consacrée au travail. Dès 1707 il fut agrégé à l'académie des Curieux de la nature, et peu après à la Société royale de Londres. Presque toutes les académies d'Italie, celle des Ricovrati en tête, l'admirent dans leur sein. Son attachement à l'université de Padoue lui fit refuser la place de médecin du pape et la première chaire de Turin. L'empereur Charles VI voulut le compter au nombre de ses médecins, et le duc de Modène le gratifia en 1728 d'un diplôme de chevalier, pour lui et tous ses descendants aînés. Sa correspondance était des plus actives, et il y avait peu de savants célèbres à l'étranger qui n'eussent recours à ses lumières. De sa femme, Luigia Mattardi, il laissa dix-huit garçons. — Au milieu des opinions qui divisaient alors les savants sur les divers systèmes de génération, Vallisnieri adopta celui des œufs, et combattit par des arguments nouveaux celui de la génération spontanee. Ses efforts obtinrent le suffrage de Buffon, qui, loin de s'approprier quelques-unes de ses découvertes, ainsi que le firent des membres de l'Académie des sciences, le signala comme un investigateur exact et profond à la fois. Lancisi et Tamburini, d'abord ses adversaires, se rendirent à l'évidence de ses preuves. L'histoire naturelle lui est redevable d'une foule d'observations intéressantes, relatives surtout aux insectes; c'est ainsi qu'il a donné la première description des mœurs du *formica leo*, et une histoire du caméléon plus complète que celle qu'on possédait avant lui. Les botanistes ont rendu hommage à sa mémoire en donnant le nom de *vallisneria* à un genre de plantes de la famille des hydrocharidées. Les ouvrages de Vallisnieri sont : *Dialoghi sopra la curiosa origine di molti insetti*; Venise, 1700, in-8° : ces dialogues entre Pline et Malpighi avaient déjà paru dans *la Galleria di Minerva*, ann 1696 et 1698; — *Prima raccolta d'osservazioni ed esperienze*; ibid., 1710, in-8°; — *Considerazioni intorno al creduto cervello di bue impietrito*; Padoue, 1710, in-4° : il s'agit d'une concrétion osseuse que Duverney avait présentée à l'Académie des sciences comme un cerveau de bœuf pétrifié; — *Considerazioni ed esperienze intorno alla generazione de' vermi ordinarj del corpo umano*; ibid., 1710, in-4°, et 1726, in-4°, avec des additions; trad. en partie dans *Hist. latorum lombricorum* de D. Le Clerc : en relevant les erreurs d'Andry au sujet du ver solitaire, l'auteur s'efforce de montrer que la transmission des germes vermineux au fœtus a lieu, comme celle du sang, par la communication des vaisseaux de l'utérus avec ceux du placenta; — *Varie lettere spettanti alla storia medica e naturale*; ibid., 1713, in-4° : il y traite de l'ovaire, des vases spermatiques, des polypes *vipériformes*, des vers ronds de l'urine, etc.; — *Esperienze ed osservazioni intorno all' origine, sviluppi e costumi di varj insetti*; ibid., 1713, in-4°; — *Nuova idea del male contagioso de' buoi*; Milan, 1714, in-12 : se rangeant au système du P. Kircher, il fait venir l'épizootie d'une prodigieuse quantité de vers invisibles; — *Istoria del cameleonte*; Venise, 1715, in-4°; — *Lezione accademica intorno all' origine delle fontane*; ibid., 1715, 1726, in-4°; — *Istoria della generazione dell' uomo e degli animali, se sia da' vermicelli spermatici o dalle uova, con un Trattato della sterilità e de' suoi rimedj*; ibid., 1721, in-4° : le plus important de ses ouvrages, et celui où il reconnaît l'existence des vers séminaux, qu'il avait combattus jusque-là; — *De' corpi marini che su' monti si trovano*; ibid., 1721, 1728, in-4° : cette question lui paraissant épineuse, il ne se prononce pour aucun des systèmes alors suivis, et se contente d'attribuer le déplacement des coquilles à des submersions partielles et non pas au déluge; les trois lettres ajoutées à la seconde édit., et écrites contre Andry, ont été trad. en français; Paris, 1727, in-12; — *Dell' uso e dell' abuso delle bevande e bagnature calde o fredde*, à la suite d'un traité de Davini; Modène, 1725, in-4° : il se déclare en faveur de l'eau chaude; — des mémoires dans les *Éphémérides des Curieux de la nature*, dans le *Giornale de' letter.* de Venise, et dans la *Raccolta calogerana*. Tous les écrits de ce savant naturaliste ont été recueillis par son fils Antonio (*Opere fisico-mediche, stampate e manoscritte*; Venise, 1733, 3 vol. in-fol.). P.

Sa *Vie*, par Coleti, à la tête des *Opere*. — Configliachi, *Discorso intorno agli scritti d'Ant. Vallisnieri*; Padoue, 1836, in-fol. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. VII. — Niceron, *Memoires*, t. XVI. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — *Biogr. méd.* — Ugoni, dans *Biog. degli Ital. illustri*, de Tipaldo, t. III.

VALLONGUE. *Voy.* PASCAL.

VALLOT (*Antoine*), médecin français, né en 1594, à Reims ou à Montpellier, mort le 9 août 1671, à Paris. On n'est pas fixé sur la Faculté auprès de laquelle il prit le bonnet de docteur. D'abord premier médecin d'Anne d'Autriche, il remplaça Vautier auprès du roi (1652). Il eut pour ennemis Gui Patin et beaucoup d'autres médecins, qui combattaient avec acharnement l'emploi de l'émétique, du quinquina, du laudanum, remèdes dont il fut, ainsi que Vautier et Guénaud, un ardent partisan. Il obtint un vrai triomphe, en 1658, lors de la maladie de Louis XIV, qu'il guérit avec du vin émétique. La même année il eut la place de surintendant du Jardin des Plantes, dont il était déjà administrateur. Il enrichit cet établissement de végétaux qu'il fit venir des pays étrangers, même les plus lointains, et d'un grand nombre d'espèces que Fagon, sous sa direction, alla recueillir dans le midi de la France. Son active et fruc-

tueuse administration lui regagna la faveur du roi, qu'il avait pensé perdre en 1661, lors de l'arrestation de Fouquet, dont il était médecin. Il voyait aussi se calmer l'inimitié de ses confrères, et pouvait espérer une vieillesse heureuse; mais la mort d'Henriette de France, reine d'Angleterre, qu'il avait soignée dans sa maladie en 1669, fut l'occasion d'une nouvelle campagne contre l'émétique et le prétexte d'une foule d'épigrammes.

Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — Astruc, *Mémoires pour l'hist. de la Fac. de Montpellier.* — Gui Patin, *Lettres.*

VALMIKI, poëte indien, né probablement dans le royaume d'Oude, dans le quatrième siècle avant notre ère. Dans le poëme du *Ramayana*, il se dit contemporain du héros dont il célèbre les exploits. Les hagiologues indiens se sont emparés de Valmiki comme de tous les grands hommes de leur pays; ils en ont fait un personnage mythique, dont voici en quelques mots l'histoire. Valmiki, selon eux, est le nom sous lequel Brahma s'incarna au second âge du monde, quand il voulut paraître dans la caste des Tchanderlas ou parias, la plus misérable. Établi près d'une grande route qui traversait une forêt, il offrait l'hospitalité aux voyageurs fatigués, et dans la nuit il les égorgeait et les dépouillait. Un jour deux *richis* se présentèrent à l'habitation du paria, et y couchèrent. Valmiki leur préparait le même sort qu'à leurs prédécesseurs; déjà même il tenait l'arme meurtrière quand il se sentit enchaîné par une force surnaturelle. Pour la première fois son bras se refusait au crime. Cependant les voyageurs s'éveillent; ils voient Valmiki, le couteau dans la main, et l'amènent à la confession volontaire de ses forfaits. Ils lui remontrent l'horreur de sa conduite, et lui apprennent les moyens de faire pénitence. Dès cet instant Valmiki transformé se livra aux exercices de la plus austère piété. Au bout de douze années, les richis reparaissent, et lui déclarent que son humilité et sa dévotion non-seulement ont trouvé grâce pour lui devant l'Éternel, mais lui ont obtenu le don de toutes les sciences. Il se consacra à l'interprétation des Védas, dont il expliquait les passages obscurs avec une merveilleuse facilité. D'après l'ordre de Dieu, il chanta les quatre premières incarnations de Vichnou, arrivées dans le Satya-Youga, et les deux du Treta-Youga, dont il fut témoin oculaire. Puis, par un mouvement prophétique, il composa le *Ramayana*.

Le *Ramayana* raconte les principaux événements de la vie de Rama, roi d'Oude et septième incarnation de Vichnou. L'action principale du poëme est la victoire de Rama sur le géant Ravana, roi de Lanka (Ceylan) et sur les Rakchasas, ou mauvais génies. M. Gorresio pense qu'il a été composé dans le quatrième siècle et pour conserver le souvenir de quelque grande expédition militaire analogue à la guerre de Troie. M. Barthélemy Saint-Hilaire ne partage pas cette opinion, et allègue d'excellentes raisons à l'appui de ses doutes. A chaque page de *l'Iliade* on voit qu'Homère est un historien sincère, tandis que dans le *Ramayana* tout est fabuleux, invraisemblable et même absurde. Mais de grandes beautés brillent au milieu de tous ces défauts. L'épisode de Yadjicadatta est l'un des morceaux les plus touchants que la muse ait jamais dictés. Le *Ramayana* comprend six chants, plus un appendice ajouté postérieurement et que l'on considère comme faisant partie de l'ouvrage. Il contient 24,000 *sloka*, ou distiques, de deux vers de seize syllabes, ayant chacun une césure au milieu et se divisant en quatre pieds chacun de quatre syllabes. Chaque vers se termine par un diiambe. C'est à Valmiki que l'on attribue, mais à tort, l'invention de ce mètre. Voici quelques détails sur les travaux dont le *Ramayana* a été l'objet. De 1806 à 1810 deux missionnaires, Carey et Marshman, en firent une édition accompagnée d'une traduction anglaise, mais ils ne la poussèrent pas au delà du second chant (Serampour, 1806-10, 3 vol. in-8°). Guillaume de Schlegel en publia également deux chants (Bonn, 1829-38). Une traduction complète en a été publiée en italien par M. Gorresio (Paris, 1843-58, 10 vol. in-8°), et une autre en français par M. Hippolyte Fauche (Paris, 1854-1858, 9 vol. in-18). Des morceaux détachés de cette épopée ont paru à diverses époques. En 1814 M. de Chézy donna *la Mort de Isadjnadatta*, avec une traduction littérale en regard. En 1859 M. Guerrier de Dumast a publié une traduction en vers de ce même épisode dans un volume intitulé *Fleurs de l'Inde*. Bopp a fait paraître l'épisode des *Pénitences de Visvamitra*. L. Delatre.

Journal des savants, 1859 et 1860. — Préfaces des différ. traducteurs.

VALMONT DE BOMARE (*Jacques-Christophe*), naturaliste français, né le 17 septembre 1731, à Rouen, mort le 24 août 1807, à Paris. Dans le cours de ses études classiques, qu'il fit à Rouen chez les jésuites, il se distingua par ses progrès dans la langue grecque; puis il vint à Paris (1750), suivit les leçons d'anatomie de Le Cat, et apprit les éléments de la pharmacie. Son père, avocat au parlement de Normandie, le destinait au barreau; mais le jeune Valmont triompha de la volonté paternelle, et s'adonna librement à l'étude de la nature. Bientôt ses maîtres le désignèrent à M. d'Argenson, alors ministre de la guerre : ayant obtenu la commission et les moyens de voyager au nom du gouvernement, il employa plusieurs années à visiter les principaux cabinets de l'Europe, à connaître par lui-même les mines et les ateliers de métallurgie; il pénétra jusqu'en Laponie, et donna une description des volcans de l'Islande (1). A son retour (1756), il ouvrit un cours public sur les

(1) En 1788, en parcourant la Bretagne, il découvrit à Châtelaudren une mine de plomb très-riche en argent.

différentes branches de l'histoire naturelle. Ce cours, qu'il renouvela jusqu'en 1788, a mérité de faire époque dans les annales de la science. La plupart des sociétés savantes s'empressèrent d'admettre Valmont parmi leurs membres; Linné lui adressa ses félicitations. Les cours de Russie et de Portugal voulurent se l'attacher; il rejeta leurs offres dans le temps même où il sollicitait en vain le remboursement de dettes contractées au service de l'État. S'il accepta en 1769 la direction du cabinet de physique et d'histoire naturelle du prince de Condé à Chantilly, ce fut à la condition de ne point recevoir d'émoluments. De 1795 à 1806 il reprit son cours, mais avec moins de succès qu'auparavant, et à cette dernière date il fut nommé censeur des études au lycée Charlemagne, à Paris.

Depuis 1796 il était professeur à l'école centrale de la rue Saint-Antoine et membre associé de l'Institut. Valmont n'a pas ouvert de routes nouvelles à la science; son seul mérite est de l'avoir fait aimer et comprendre. On admirait en lui, outre des talents peu ordinaires, un cœur excellent, un esprit droit, une probité rare et une bienfaisance inépuisable. Ses ouvrages se distinguent surtout par la simplicité du style et l'harmonie qui règne entre les différents objets; nous citerons : *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*; s. l., 1758, in-12 : traduction d'un catalogue très-précieux que le roi de Suède avait fait rédiger pour le prince de Condé; — *Minéralogie, ou Nouvel exposé du règne minéral*; Paris, 1761-62, 1774, 2 vol. in-8°, trad. en allemand : il a adopté le système de Wallerius et la classification de Linné; — *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*; Paris, 1764, 5 vol. in-8°; ibid., 1768-69, 12 vol. in-8°, et 1775, 6 vol. in-4° ou 9 vol. gr. in-8°; Lyon, 1791, 15 vol. in-8° : ce dictionnaire, qui a été remanié et augmenté dans les éditions successives, est le meilleur titre de gloire de Valmont, et tous ceux qui ont paru depuis portent tous l'empreinte du sien. Sous la terreur la crainte d'être compromis lui fit jeter au feu la relation de ses divers voyages, ses diplômes académiques, ainsi que sa correspondance avec Linné et Rousseau.

Magasin encycl, ann. 1807. — Rabbe, *Biogr. des contemp.* — *Monit. univ.*, 23 sept. 1807.

VALMORE (*Marceline - Félicité - Josèphe* Desbordes, dame), femme poète française, née à Douai, vers 1787, morte à Paris, le 7 juillet 1859. Son père, peintre et doreur en blason et en ornements d'église, se trouva sans ressources par suite de la révolution. Il avait en Hollande deux grands-oncles, fort riches, Antoine et Jacques Desbordes, qui, n'ayant pas d'héritiers directs, lui proposèrent de léguer leur fortune à ses enfants, sous la condition qu'ils embrasseraient le protestantisme. La famille Desbordes refusa. Marceline fut donc élevée au milieu de la pauvreté. A treize ans, elle accompagna sa mère à la Guadeloupe à la recherche d'une parente qui était devenue riche. Elle trouva sa cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur. Sa mère ayant succombé sous les atteintes du fléau, Marceline, de vaisseau en vaisseau, fut rapportée au milieu de ses parents, devenus tout à fait pauvres. « C'est alors, dit-elle, que le théâtre offrit, pour eux et pour moi, une sorte de refuge; on m'apprit à chanter. On m'appela au théâtre Feydeau. A seize ans j'étais sociétaire. Mais ma faible part se réduisait alors à quatre-vingts francs par mois, et je luttais contre une indigence qui n'est pas à décrire. Je fus forcée de sacrifier l'avenir au présent, et dans l'intérêt de mon père je retournai en province. A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer. » A trente ans elle épousa l'acteur tragique Valmore (1817). Déjà on connaissait quelques romances de sa composition, publiées dans *le Chansonnier des Grâces* de 1815 et 1816. Son beau-père, homme de goût, fut surpris de ses essais, et lui demanda si elle en avait encore; elle répondit qu'elle avait fait « d'autres petites choses, sans savoir ». On réunit le tout sous le titre d'*Élégies, Marie, et Romances* (Paris, 1818, in-12). Mme Valmore parut comme poëte un peu avant Lamartine et Casimir Delavigne; elle devança ainsi de quelques heures le mouvement poétique qui allait produire un si grand éclat. Vers 1825, le duc de Montmorency lui obtint du roi une pension de 1,500 francs. Toute la vie de Mme Valmore fut une profonde mélancolie, adoucie, seulement par le sourire de ses enfants ou par les consolations de quelques amis. Elle répandit dans ses vers les plaintes de son cœur blessé. Jusqu'à ses dernières années elle écrivit des poésies qui n'étaient point inférieures, pour le sentiment, à celles de sa jeunesse. « Si quelqu'un a été soi dès le début, a dit M. Sainte-Beuve, c'est bien elle : elle a chanté comme l'oiseau chante, sans autre science que l'émotion du cœur. De là dans les premiers chants surtout, qui lui sont échappés avant aucune lecture, quelque chose de particulier et d'imprévu, d'une simplicité un peu étrange, élégamment naïve, d'une passion ardente et ingénue. » Outre le recueil déjà cité, on a de Mme Desbordes-Valmore : *Élégies et poésies nouvelles*; Paris, 1824, in-18; — *Recueil de poésies*; Paris, 1829, 3 vol. in-18; — *Poésies inédites*; Paris, 1829, in-18; — *Les Pleurs*; Paris, 1833, in-8°; — *Pauvres fleurs*; Paris, 1839, in-8°; — *Contes en vers pour les enfants*; Paris, 1840, in-8°; — *Bouquets et prières*; Paris, 1843, in-8°; — *Idylles, élégies, romances*; Paris, 1860, in-18. On a aussi de cette dame des romans et récits en prose, d'une lecture agréable : *les Veillées des Antilles*; Paris, 1820, 2 vol. in-12; — *Une Raillerie de l'amour*; Paris, 1833, in-8°;

— *L'Atelier d'un peintre*; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Le Salon de lady Betty*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Contes en prose pour les enfants*; Paris, 1840, in-12, — *Les Anges de la famille*; Paris, 1850, in-18; — *Jeunes têtes et jeunes cœurs*; Paris, 1855, in-18, etc. Elle a collaboré au *Conteur*, à *la Couronne de fleurs*, au *Livre des Cent et un*, au *Keepsake parisien*, aux *Femmes de Shakespeare*, aux *Beautés de W. Scott*, etc.

Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, t. I. — Quérard, *France littér.* — *Dict. de la Convers.*

VALMY (Duc de). *Voy.* Kellermann.

VALOIS (*Henri* de), en latin *Valesius*, érudit français, né le 10 septembre 1603, à Paris, où il est mort, le 7 mai 1676. Il était d'une famille noble de basse Normandie, et seigneur d'Orcé. Envoyé au collége de Verdun, il y fit de très-bonnes études sous la direction des jésuites, et les acheva à Paris dans celui de Clermont, où il eut pour maîtres les PP. Petau et Sirmond, avec lesquels il conserva les plus affectueuses relations. Après s'être appliqué au droit civil à Bourges, il fut admis au barreau (1623), et le fréquenta pendant sept ans; il le quitta enfin, malgré les exhortations de son père, pour s'adonner entièrement aux lettres. Sa vie n'offre plus dès lors, en dehors de ses travaux de cabinet, d'événement digne de marque. La connaissance qu'il avait acquise, grâce à une lecture incessante et à une mémoire extraordinaire, des antiquités grecques et latines le mit en état d'offrir de temps à autre au public d'excellentes éditions, accompagnées de traductions latines, de notes et de savantes dissertations. C'est ainsi qu'on lui doit : *Polybii, Diodori Siculi, Nicolai Damasceni, Dyonisii Halicarnassii, Appiani et Joannis Antiocheni excerpta*; Paris, 1634, in-4°; et dans le t. Ier de l'*Hist. byzantine* : ces extraits provenaient d'un manuscrit trouvé en Chypre et acquis par Peiresc; — *Ammiani Marcellini rerum gestarum lib. XVIII*; Paris, 1636, in-4°, et 1681, in-fol.; — *Eusebii Ecclesiastica historia, et vita imp. Constantini, gr. et lat.*; Paris, 1659, in-fol; Mayence, 1672; Amst., 1695, in-fol.; — *Socratis Sozomeni, Theodoreti et Evagrii Hist. eccles., item excerpta Philostorgii et Theodori Lectoris, gr. et lat.*; Paris, 1668-73, 2 vol. in-fol.; Mayence, 1677-79, 2 vol. in-fol. : on a reproduit, en l'augmentant, le travail critique de Valois dans les édit. de tous ces historiens ecclésiastiques faites à Amst. et à Cambridge, 1699 et 1720, 3 vol. in-fol. Les versions latines de ce recueil ont le double mérite, suivant du Pin, d'être élégantes et littérales; d'autres écrivains ont cependant reproché à l'auteur d'avoir sacrifié l'exactitude à l'élégance; dans plus d'un endroit, « il aurait eu besoin de ses deux yeux ». Cette remarque de Baillet fait allusion à la cruelle infirmité qui affligea la vie presque entière de notre savant. Sa vue, naturellement faible, s'altéra si fort par suite du déchiffrement des manuscrits qu'avant l'âge de trente ans il perdit l'œil droit. Obligé de donner moins de temps à l'étude, il tâcha d'y suppléer par le commerce de tout ce que la France comptait alors de savants lettrés, tels que Amelot, P. de Marca, Bignon, Sarrau, Gaulmin, Launoy, Dupuy, Ménage, Ogier, etc. Le président de Mesmes lui servit une pension de 2,000 livres jusqu'à sa mort, arrivée en 1650; à cette époque il en reçut une de 600 du clergé de France pour travailler à l'édition des historiens grecs de l'Église; enfin le roi le nomma en 1660 historiographe avec une pension de 1,200 livres, qui fut portée en 1662 à 2,200, sur la demande de Colbert. Dans cette année même Valois demeura aveugle trois mois durant. Cette disgrâce ne l'empêcha point de songer au mariage : on le vit à soixante ans passés épouser une jeune et belle personne, nommée Marguerite Chesneau (1664), qui lui donna quatre garçons et trois filles. A l'étranger on avait de ses talents la plus haute estime : la reine Christine avait en vain cherché à l'attirer en Suède; Barberini, Allacci, Saumaise, Gronovius, Usher, Heinsius, Grævius s'honoraient de ses conseils ou de son amitié. « Avare de louanges, rapporte Niceron, peu d'ouvrages avaient l'avantage de lui plaire; hardi à blâmer ceux des autres, il n'était pas d'humeur à supporter la contradiction. A l'âge de soixante-dix ans il voulait encore passer pour jeune. » On a encore de ce savant : quelques pièces de vers latins, des remarques sur le *Lexique d'Harpocration* (1682, in-4°), et le recueil intitulé *Emendationum lib. V, et de critica lib. II* (Amst., 1740, in-4°), et publié par P. Burman le jeune. Ses livres, chargés de notes, furent achetés par Prousteau, qui les légua à la bibliothèque d'Orléans. C'est là que pendant la terreur Villoison, forcé de s'éloigner de Paris, les retrouva, en fit le dépouillement et en forma un gros volume in-4°, qu'il offrit la veille de sa mort à Dureau-Delamalle, son ami. P. L—y.

Ad. de Valois, *De vita H. Valesii*; Paris, 1677, in-12. — Niceron, *Mémoires*, t. V et X. — Burman, *Sylloge epist.*, t. V. — Baillet, *Jugements des savants*, t. II, 3e part., édit. 1725, in-12. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Perrault, *Éloges*.

VALOIS (*Adrien* de), en latin *Valesius*, érudit, frère du précédent, né le 14 janvier 1607, à Paris, où il est mort, le 2 juillet 1692. Il portait le titre de seigneur de la Mare. Après avoir achevé ses humanités au collége de Clermont, il s'adonna, à l'exemple de son frère aîné, à l'étude des anciens; aidé des conseils de Bignon, de Rigault, de Dupuy, de Sirmond et de Petau, il acquit une connaissance approfondie de la langue latine, et se forma par un continuel exercice un style plein de précision et de clarté. Il avait aussi une mémoire heureuse, le jugement sûr et droit, et une ardeur infatigable au travail; mais, plus favorisé que son frère, il jouit jusque dans une

vieillesse avancée d'une santé robuste et florissante. Comme lui il devint en 1660 historiographe du roi, avec une pension de 1,200 livres; comme lui il se maria tard, et se vanta d'avoir rencontré une femme sage, douce, aimable, « dont la compagnie, loin de le distraire des belles-lettres, l'y enfonça plus que jamais ». La répugnance qu'il avait pour le célibat lui avait fait refuser quelque temps auparavant le poste de sous-précepteur du dauphin, parce qu'il aurait dû en l'acceptant s'engager dans l'état ecclésiastique. « Je perdis là un très-bon poste, dit-il, car je serais à présent évêque. Mais comme les grandeurs ne m'ont jamais tenté, je me trouve cent fois plus heureux dans l'état médiocre où je suis que je ne serais peut-être parmi les honneurs et les richesses (1). » Ajoutons que les deux frères furent aussi étroitement unis par les liens de l'affection que par la communauté de leurs goûts et de leurs études. L'histoire nationale fut de bonne heure l'objet principal des recherches d'Adrien. Deux recueils considérables ont contribué à le faire connaître; le premier a pour titre *Gesta Francorum, seu Rerum francicarum tom. III* (Paris, 1646-58, 3 vol. in-fol.), et s'arrête à la déposition de Childéric III en 752. L'exactitude et l'érudition caractérisent cette histoire, qui peut servir de commentaire sur les récits de Grégoire de Tours, de Frédégaire et d'autres. Colbert sollicitant un jour l'auteur de continuer cet ouvrage, celui-ci, tout effrayé, s'écria : « Eh, Monsieur! me demander ce pénible travail, c'est me demander la vie. » Le second recueil, *Notitia Galliarum ordine litterarum digesta* (Paris, 1675, in-fol.), n'est pas moins utile pour connaître la France sous les deux premières races, et celui que d'Anville a publié sous un titre semblable ne l'a pas fait oublier. Les autres écrits d'Adrien de Valois sont : *P. Montmauri Opera in II tomos, illustrata a Quinto Januario Frontone;* Paris, 1643, in-4° : cette pompeuse publication se réduit à deux courtes pièces latines, accompagnées de notes, d'éclaircissements, d'épigrammes et de la vie de ce célèbre parasite; c'est une débauche d'esprit, réimpr. dans l'*Hist. de Montmaur*, de Sallengre; — *De basilicis quas primi Francorum reges condiderunt;* Paris, 1658-60, 2 part. in-8°; — *Oratio de laudibus Ludovici Adeodati regis;* Paris, 1664, in-4°; — *De cœna Trimalcionis;* Paris, 1666, in-8°, impr. avec une dissertation de Wagenseil sur le même sujet : les deux érudits soutenaient tous deux que le fragment de Pétrone trouvé en Dalmatie n'était qu'une pièce supposée; — *De vita H. Valesii;* Paris, 1677, in-12, et à la tête de l'*Hist. ecclesiastica*, édit. 1667 et 1720; — *Notitiæ Galliarum defensio;* Paris, 1684, in-4° : contre O. Chifflet. Il a mis au jour deux poëmes latins, *De laudibus Berengarii Augusti et Adalberonis episc. ad Robertum regem* (Paris, 1663, in-8°), et la seconde édit. d'Ammien Marcellin (1681, in-fol.).

(1) *Valesiana*, p. 129.

VALOIS (*Charles* DE), fils du précédent, né le 20 décembre 1671, à Paris, où il est mort, le 27 août 1747. Bien qu'admis au barreau en 1696, il ne parut jamais au palais, et se renferma tout entier dans la culture des lettres et de la numismatique. Il avait formé un cabinet où l'on comptait plus de 6,000 médailles, dont le tiers, en bronze, appartenait à l'ère impériale de Rome. Il eut le titre d'antiquaire du roi, et devint en 1705 membre de l'Académie des inscriptions. « Son caractère, dit Fréret, n'offrait rien qu'une modestie et une méfiance de lui-même portées jusqu'à l'excès, et qui peut-être ont empêché de rendre justice à l'étendue de ses connaissances. » Il a composé plusieurs mémoires pour le recueil de sa compagnie; il a revu l'*Histoire des Arsacides* de J.-F. Vaillant, et il a édité le *Valesiana* (Paris, 1694, in-12), mélange curieux de remarques historiques et critiques, d'anecdotes et de poésies latines dues à son père. P. L—Y.

Valesiana. — Niceron, *Memoires*, t. III. — Burman, *Sylloge epist.*, t. V. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'hist.* — Freret, *Éloges*.

VALOIS. *Voy.* ANGOULÊME et MARGUERITE.

VALPERGA DE CALUSO (*Tommaso*), littérateur et mathématicien, né le 20 décembre 1737, à Turin, où il est mort, le 1er avril 1815. Admis dès l'âge de douze ans parmi les pages du grand-maître de Malte, il alla ensuite faire ses études à Rome, au collége Nazaréen, et puisa dans la lecture des campagnes du maréchal de Saxe la résolution d'embrasser la carrière militaire. Il s'embarqua sur une galère de l'ordre (1754), en devint commandant, et passa de là dans la marine piémontaise. Étonnés de ses rares qualités et de son vaste savoir, plusieurs jésuites, dont il fit la rencontre à Nice, mirent en vain tout en œuvre pour le déterminer à entrer dans leur ordre. Plus sensible aux paroles d'un oratorien dont il fit la connaissance à Palerme, il se rendit à Naples pour y prendre l'habit de Saint-Philippe de Neri (1761). Il avait alors vingt-quatre ans. Il occupait dans son monastère la chaire de théologie lorsque Ferdinand IV fit exclure des ordres religieux tous les étrangers (1768). Valperga retourna dans sa ville natale, où, malgré son amour pour la retraite, il se vit recherché par tout ce que Turin possédait d'hommes instruits. Il fonda dans sa propre demeure une société littéraire, devint membre de l'Académie de peinture et secrétaire de celle des sciences, et commença le cours de ses nombreuses publications. A l'instruction que procurent les livres et le commerce des savants, il voulut joindre celle que l'on peut retirer des voyages. Dans ce but il visita diverses contrées de l'Italie et de l'étranger. Il se trouvait en 1772 à Lisbonne lorsqu'il rencontra Alfieri. Ces deux hommes s'unirent d'une amitié aussi étroite que

leurs caractères étaient opposés. Celui-ci ne pouvait séjourner longtemps au même lieu; Valperga le suivit partout, et souvent par sa douce influence il réussit à calmer la violence et l'âpreté de son humeur indomptée. Alfieri s'en montra reconnaissant; il bénit le jour de leur rencontre, accompagna dans ses *Mémoires* le nom de Valperga des expressions les plus affectueuses, lui dédia sa tragédie de *Saül*, et lui confia le soin de publier ses œuvres posthumes. Valperga l'assista dans ses derniers jours. En 1800 il ouvrit dans sa demeure un cours de littérature orientale; il l'avait déjà professée à l'université de Turin. Il fut nommé dans cet établissement membre du grand conseil et directeur de l'observatoire pour la partie astronomique, et devint en 1814 président de l'Académie de Turin (classe des sciences). Il était agrégé à la *Société italienne des sciences*, correspondant de l'Institut de France, membre d'une foule de sociétés savantes et chevalier de la Légion d'honneur. Il mourut à soixante-dix-sept ans, laissant un grand nombre d'ouvrages signés de son nom pour ceux qui avaient trait aux sciences; il prit le nom de *Didymus taurinensis* pour ceux que regardaient les langues orientales, et celui d'*Euforbo Melesigenio*, qui lui avait été donné par les Arcadi de Rome, pour ses compositions poétiques en grec, en latin et en italien. Il avait fait don à la bibliothèque publique de Turin d'un grand nombre de manuscrits hébraïques et arabes, de précieuses éditions du quinzième siècle, et des livres les plus estimés dans les langues orientales. On rappela sa générosité par une inscription gravée au-dessous d'un buste de marbre qu'on lui avait érigé le 8 février 1814 dans une des salles de la bibliothèque; mais cet hommage excita l'envie, et quelque temps après l'inscription disparut. Nous citerons de lui : *Lettere in cui si propone un methodo per la soluzione delle equazioni numeriche d'ogni ordine*, insérées d'abord dans un recueil d'opuscules publié par Briolo; — *Notizie intorno a G.-A. de' Bussi, vescovo di Aleria*, dans les *Piemontesi illustri*, 1781, 2 vol. in-8°; — *Litteratura copticæ rudimentum*; Parme, 1783, in-8°; — *Sulla misura dell' altezza delle montagne per mezzo del barometro*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences* de Turin, t. Ier, 1784; — *Dell' utilità delle projezioni ortografiche in generale*; ibid., 1785; — *Dell' orbita d'Herschel, o Urano, con nuove tavole per quel pianeta*; ibid., 1786-87; — *Dei diversi modi di trattare quella parte delle matematiche che gli uni chiamano Calcolo differenziale*; ibid., 1787; — *Della navigazione sulla sferoide ellittica*; ibid., 1788-89; — *Applicazione delle formole del più breve cammino sulla sferoide ellittica*; ibid., 1790-91; — *Masino, scherzo epico*; Turin, 1791, in-12; Brescia, 1808, in-8°; — *De pronunciatione divini nominis quatuor litterarum*; Parme, 1799, in-8°; — *Della risoluzione delle equazioni numeriche di tutti i gradi*, dans les *Mém. Acad. de Turin*, 1792-1800; — *La Cantica, ed il salmo XVIII secondo il testo ebreo, tradotti in versi*; Parme, 1800, in-8°; — *Di Livia Colonna*, dans les *Mém. de l'Acad. de Turin*, ans X et XI; — *Della impossibilità della quadratura del cerchio*, dans les *Atti* de la Société italienne, IX; — *Prime lezioni di grammatica ebraica*; Turin, 1805, in-4°; — *Della poesia*; Turin, 1806, in-4°; — *Latina carmina, cum specimine græcorum*; Turin, 1807, in-8°; — *Versi italiani*; Turin, 1807, in-8°; — *Progetti di tavole del Sole et della Luna per antichi tempi*, dans les *Mém. de l'Acad. de Turin*, 1805-1808; — *Della trigonometria razionale*; ibid., 1809-10; — *Principii di filosofia per gl' iniziati nelle matematiche*; Turin, 1811, in-8°; — *Epistola Horatii ad Augustum in morte Mæcenatis*; Turin, 1812, in-4°; — *Galleria di poeti italiani*; Turin, 1814, in-4°; — *Horatii Oda ad geminum metrum restituta*, dans l'opuscule *De metris Horatianis* (Turin, 1815, in-8°), de Pr. Balbo. S. R.

L. de Brême, *Vita di T. Valperga-Caluso*; Milan, 1815, in-8°. P. Balbo, *Vita dell' abate Valperga*; Milan, 1816, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. III. — *Magasin encyclop.*, août 1815 (avec une *Bibliographia calusiana*). — Boucheron, *Vita Th. Valpergæ Calusii*; Alexandrie, 1836, in-8°. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*, art. Caluso.

VALSALVA (*Antonio-Maria*), anatomiste italien, né le 17 janvier 1666, à Imola, mort le 2 février 1723, à Bologne. Dans cette dernière ville il exerça la médecine qu'il avait étudiée sous Malpighi, et remplit en même temps les fonctions de chirurgien à l'hôpital des Incurables et celles de professeur d'anatomie à l'université. Il simplifia les instruments de chirurgie, en diminua le nombre et eut le mérite d'abolir définitivement l'emploi de la cautérisation comme moyen d'arrêter l'hémorrhagie dans les amputations. Il déploya pour l'anatomie une habileté remarquable et une infatigable persévérance; à vingt ans, il mit à nu les reins d'un chien sans que cette opération entraînât la mort du l'animal; il disséqua plus d'un millier de têtes humaines, et poursuivit pendant seize ans ses travaux sur l'organe de l'ouïe. En France Duverney avait déjà fait d'importantes découvertes sur la structure de cet organe. Valsalva les porta plus loin encore, et publia un ouvrage devenu classique en Italie, intitulé : *De aure humana*; Bologne, 1704, in-4°, et réimpr. pour la quatrième fois à Venise, 1740, in-4°, d'après les manuscrits de l'auteur et par les soins de Morgagni, son élève.

Fabroni, *Vitæ Ital. illustrium*, t. V. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital illustri*, t. III. — *Biogr. méd.* — Portal, *Hist. de l'anatomie*.

VALSECCHI (*Virginio*), érudit italien, né en 1681, à Brescia, mort le 5 août 1739, à Florence. Jeune encore il embrassa la vie monastique dans

différentes branches de l'histoire naturelle. Ce cours, qu'il renouvela jusqu'en 1788, a mérité de faire époque dans les annales de la science. La plupart des sociétés savantes s'empressèrent d'admettre Valmont parmi leurs membres; Linné lui adressa ses félicitations. Les cours de Russie et de Portugal voulurent se l'attacher; il rejeta leurs offres dans le temps même où il sollicitait en vain le remboursement de dettes contractées au service de l'État. S'il accepta en 1769 la direction du cabinet de physique et d'histoire naturelle du prince de Condé à Chantilly, ce fut à la condition de ne point recevoir d'émoluments. De 1795 à 1806 il reprit son cours, mais avec moins de succès qu'auparavant, et à cette dernière date il fut nommé censeur des études au lycée Charlemagne, à Paris.

Depuis 1796 il était professeur à l'école centrale de la rue Saint-Antoine et membre associé de l'Institut. Valmont n'a pas ouvert de routes nouvelles à la science; son seul mérite est de l'avoir fait aimer et comprendre. On admirait en lui, outre des talents peu ordinaires, un cœur excellent, un esprit droit, une probité rare et une bienfaisance inépuisable. Ses ouvrages se distinguent surtout par la simplicité du style et l'harmonie qui règne entre les différents objets; nous citerons : *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*; s. l., 1758, in-12 : traduction d'un catalogue très-précieux que le roi de Suède avait fait rédiger pour le prince de Condé; — *Minéralogie, ou Nouvel exposé du règne minéral*; Paris, 1761-62, 1774, 2 vol. in-8°, trad. en allemand : il a adopté le système de Wallerius et la classification de Linné; — *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*; Paris, 1764, 5 vol. in-8°; ibid., 1768-69, 12 vol. in-8°, et 1775, 6 vol. in-4° ou 9 vol. gr. in-8°; Lyon, 1791, 15 vol. in-8° : ce dictionnaire, qui a été remanié et augmenté dans les éditions successives, est le meilleur titre de gloire de Valmont, et tous ceux qui ont paru depuis portent tous l'empreinte du sien. Sous la terreur la crainte d'être compromis lui fit jeter au feu la relation de ses divers voyages, ses diplômes académiques, ainsi que sa correspondance avec Linné et Rousseau.

Magasin encycl., ann. 1807. — Rabbe, *Biogr. des contemp.* — *Monit. univ.*, 23 sept. 1807.

VALMORE (*Marceline-Félicité-Josèphe* DESBORDES, dame), femme poëte française, née à Douai, vers 1787, morte à Paris, le 7 juillet 1859. Son père, peintre et doreur en blason et en ornements d'église, se trouva sans ressources par suite de la révolution. Il avait en Hollande deux grands-oncles, fort riches, Antoine et Jacques Desbordes, qui, n'ayant pas d'héritiers directs, lui proposèrent de léguer leur fortune à ses enfants, sous la condition qu'ils embrasseraient le protestantisme. La famille Desbordes refusa. Marceline fut donc élevée au milieu de la pauvreté. A treize ans, elle accompagna sa mère à la Guadeloupe à la recherche d'une parente qui était devenue riche. Elle trouva sa cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur. Sa mère ayant succombé sous les atteintes du fléau, Marceline, de vaisseau en vaisseau, fut rapportée au milieu de ses parents, devenus tout à fait pauvres. « C'est alors, dit-elle, que le théâtre offrit, pour eux et pour moi, une sorte de refuge; on m'apprit à chanter. On m'appela au théâtre Feydeau. A seize ans j'étais sociétaire. Mais ma faible part se réduisait alors à quatre-vingts francs par mois, et je luttais contre une indigence qui n'est pas à décrire. Je fus forcée de sacrifier l'avenir au présent, et dans l'intérêt de mon père je retournai en province. A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer. » A trente ans elle épousa l'acteur tragique Valmore (1817). Déjà on connaissait quelques romances de sa composition, publiées dans *le Chansonnier des Grâces* de 1815 et 1816. Son beau-père, homme de goût, fut surpris de ses essais, et lui demanda si elle en avait encore; elle répondit qu'elle avait fait « d'autres petites choses sans savoir ». On réunit le tout sous le titre d'*Élégies, Marie, et Romances* (Paris, 1818, in-12). Mme Valmore parut comme poëte un peu avant Lamartine et Casimir Delavigne; elle devança ainsi de quelques heures le mouvement poétique qui allait produire un si grand éclat. Vers 1825, le duc de Montmorency lui obtint du roi une pension de 1,500 francs. Toute la vie de Mme Valmore fut une profonde mélancolie, adoucie, seulement par le sourire de ses enfants ou par les consolations de quelques amis. Elle répandit dans ses vers les plaintes de son cœur blessé. Jusqu'à ses dernières années elle écrivit des poésies qui n'étaient point inférieures, pour le sentiment, à celles de sa jeunesse. « Si quelqu'un a été soi dès le début, a dit M. Sainte-Beuve, c'est bien elle : elle a chanté comme l'oiseau chante, sans autre science que l'émotion du cœur. De là dans les premiers chants surtout, qui lui sont échappés avant aucune lecture, quelque chose de particulier et d'imprévu, d'une simplicité un peu étrange, élégamment naïve, d'une passion ardente et ingénue. » Outre le recueil déjà cité, on a de Mme Desbordes-Valmore : *Élégies et poésies nouvelles*; Paris, 1824, in-18; — *Recueil de poésies*; Paris, 1829, 3 vol. in-18; — *Poésies inédites*; Paris, 1829, in-18; — *Les Pleurs*; Paris, 1833, in-8°; — *Pauvres fleurs*; Paris, 1839, in-8°; — *Contes en vers pour les enfants*; Paris, 1840, in-8°; — *Bouquets et prières*; Paris, 1843, in-8°; — *Idylles, élégies, romances*; Paris, 1860, in-18. On a aussi de cette dame des romans et récits en prose, d'une lecture agréable : *les Veillées des Antilles*; Paris, 1820, 2 vol. in-12; — *Une Raillerie de l'amour*; Paris, 1833, in-8°;

— *L'Atelier d'un peintre*; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Le Salon de lady Betty*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Contes en prose pour les enfants*; Paris, 1840, in-12, — *Les Anges de la famille*; Paris, 1850, in-18; — *Jeunes têtes et jeunes cœurs*; Paris, 1855, in-18, etc. Elle a collaboré au *Conteur*, à *la Couronne de fleurs*, au *Livre des Cent et un*, au *Keepsake parisien*, aux *Femmes de Shakespeare*, aux *Beautés de W. Scott*, etc.

Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, t. I. — Quérard, *France littér.* — *Dict. de la Convers.*

VALMY (Duc de). *Voy.* Kellermann.

VALOIS (*Henri* de), en latin *Valesius*, érudit français, né le 10 septembre 1603, à Paris, où il est mort, le 7 mai 1676. Il était d'une famille noble de basse Normandie, et seigneur d'Orcé. Envoyé au collége de Verdun, il y fit de très-bonnes études sous la direction des jésuites, et les acheva à Paris dans celui de Clermont, où il eut pour maîtres les PP. Petau et Sirmond, avec lesquels il conserva les plus affectueuses relations. Après s'être appliqué au droit civil à Bourges, il fut admis au barreau (1623), et le fréquenta pendant sept ans; il le quitta enfin, malgré les exhortations de son père, pour s'adonner entièrement aux lettres. Sa vie n'offre plus dès lors, en dehors de ses travaux de cabinet, d'événement digne de marque. La connaissance qu'il avait acquise, grâce à une lecture incessante et à une mémoire extraordinaire, des antiquités grecques et latines le mit en état d'offrir de temps à autre au public d'excellentes éditions, accompagnées de traductions latines, de notes et de savantes dissertations. C'est ainsi qu'on lui doit : *Polybii, Diodori Siculi, Nicolai Damasceni, Dyonisii Halicarnassii, Appiani et Joannis Antiocheni excerpta*; Paris, 1634, in-4°; et dans le t. Ier de l'*Hist. byzantine* : ces extraits provenaient d'un manuscrit trouvé en Chypre et acquis par Peiresc; — *Ammiani Marcellini rerum gestarum lib. XVIII*; Paris, 1636, in-4°, et 1681, in-fol.; — *Eusebii Ecclesiastica historia, et vita imp. Constantini, gr. et lat.*; Paris, 1659, in-fol; Mayence, 1672; Amst., 1695, in-fol.; — *Socratis Sozomeni, Theodoreti et Evagrii Hist. eccles, item excerpta Philostorgii et Theodori Lectoris, gr. et lat.*; Paris, 1668-73, 2 vol. in-fol.; Mayence, 1677-79, 2 vol. in-fol. : on a reproduit, en l'augmentant, le travail critique de Valois dans les édit. de tous ces historiens ecclésiastiques faites à Amst. et à Cambridge, 1699 et 1720, 3 vol. in-fol. Les versions latines de ce recueil ont le double mérite, suivant du Pin, d'être élégantes et littérales; d'autres écrivains ont cependant reproché à l'auteur d'avoir sacrifié l'exactitude à l'élégance; dans plus d'un endroit, « il aurait eu besoin de ses deux yeux ». Cette remarque de Baillet fait allusion à la cruelle infirmité qui affligea la vie presque entière de notre savant. Sa vue, naturellement faible, s'altéra si fort par suite du déchiffrement des manuscrits qu'avant l'âge de trente ans il perdit l'œil droit. Obligé de donner moins de temps à l'étude, il tâcha d'y suppléer par le commerce de tout ce que la France comptait alors de savants lettrés, tels que Amelot, P. de Marca, Bignon, Sarrau, Gaulmin, Launoy, Dupuy, Ménage, Ogier, etc. Le président de Mesmes lui servit une pension de 2,000 livres jusqu'à sa mort, arrivée en 1650; à cette époque il en reçut une de 600 du clergé de France pour travailler à l'édition des historiens grecs de l'Église; enfin le roi le nomma en 1660 historiographe avec une pension de 1,200 livres, qui fut portée en 1662 à 2,200, sur la demande de Colbert. Dans cette année même Valois demeura aveugle trois mois durant. Cette disgrâce ne l'empêcha point de songer au mariage : on le vit à soixante ans passés épouser une jeune et belle personne, nommée Marguerite Chesneau (1664), qui lui donna quatre garçons et trois filles. A l'étranger on avait de ses talents la plus haute estime : la reine Christine avait en vain cherché à l'attirer en Suède; Barberini, Allacci, Saumaise, Gronovius, Usher, Heinsius, Grævius s'honoraient de ses conseils ou de son amitié. « Avare de louanges, rapporte Niceron, peu d'ouvrages avaient l'avantage de lui plaire; hardi à blâmer ceux des autres, il n'était pas d'humeur à supporter la contradiction. A l'âge de soixante-dix ans il voulait encore passer pour jeune. » On a encore de ce savant : quelques pièces de vers latins, des remarques sur le *Lexique d'Harpocration* (1682, in-4°), et le recueil intitulé *Emendationum lib. V, et de critica lib. II* (Amst., 1740, in-4°), et publié par P. Burman le jeune. Ses livres, chargés de notes, furent achetés par Prousteau, qui les légua à la bibliothèque d'Orléans. C'est là que pendant la terreur Villoison, forcé de s'éloigner de Paris, les retrouva, en fit le dépouillement et en forma un gros volume in-4°, qu'il offrit la veille de sa mort à Dureau-Delamalle, son ami. P. L—y.

Ad. de Valois, *De vita H. Valesii*; Paris, 1677, in-12. — Niceron, *Mémoires*, t. V et X. — Burman, *Sylloge epist.*, t. V. — Baillet, *Jugements des savants*, t. II, 3e part., édit. 1725, in-12. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Perrault, *Éloges*.

VALOIS (*Adrien* de), en latin *Valesius*, érudit, frère du précédent, né le 14 janvier 1607, à Paris, où il est mort, le 2 juillet 1692. Il portait le titre de seigneur de la Mare. Après avoir achevé ses humanités au collége de Clermont, il s'adonna, à l'exemple de son frère aîné, à l'étude des anciens; aidé des conseils de Bignon, de Rigault, de Dupuy, de Sirmond et de Petau, il acquit une connaissance approfondie de la langue latine, et se forma par un continuel exercice un style plein de précision et de clarté. Il avait aussi une mémoire heureuse, le jugement sûr et droit, et une ardeur infatigable au travail; mais, plus favorisé que son frère, il jouit jusque dans une

vieillesse avancée d'une santé robuste et florissante. Comme lui il devint en 1660 historiographe du roi, avec une pension de 1,200 livres; comme lui il se maria tard, et se vanta d'avoir rencontré une femme sage, douce, aimable, « dont la compagnie, loin de le distraire des belles-lettres, l'y enfonça plus que jamais ». La répugnance qu'il avait pour le célibat lui avait fait refuser quelque temps auparavant le poste de sous-précepteur du dauphin, parce qu'il aurait dû en l'acceptant s'engager dans l'état ecclésiastique. « Je perdis là un très-bon poste, dit-il, car je serais à présent évêque. Mais comme les grandeurs ne m'ont jamais tenté, je me trouve cent fois plus heureux dans l'état médiocre où je suis que je ne serais peut-être parmi les honneurs et les richesses (1). » Ajoutons que les deux frères furent aussi étroitement unis par les liens de l'affection que par la communauté de leurs goûts et de leurs études. L'histoire nationale fut de bonne heure l'objet principal des recherches d'Adrien. Deux recueils considérables ont contribué à le faire connaître; le premier a pour titre *Gesta Francorum, seu Rerum francicarum tom. III* (Paris, 1646-58, 3 vol. in-fol.), et s'arrête à la déposition de Childéric III en 752. L'exactitude et l'érudition caractérisent cette histoire, qui peut servir de commentaire sur les récits de Grégoire de Tours, de Frédégaire et d'autres. Colbert sollicitant un jour l'auteur de continuer cet ouvrage, celui-ci, tout effrayé, s'écria : « Eh, Monsieur! me demander ce pénible travail, c'est me demander la vie. » Le second recueil, *Notitia Galliarum ordine litterarum digesta* (Paris, 1675, in-fol.), n'est pas moins utile pour connaître la France sous les deux premières races, et celui que d'Anville a publié sous un titre semblable ne l'a pas fait oublier. Les autres écrits d'Adrien de Valois sont : *P. Montmauri Opera in II tomos, illustrata a Quinto Januario Frontone;* Paris, 1643, in-4° : cette pompeuse publication se réduit à deux courtes pièces latines, accompagnées de notes, d'éclaircissements, d'épigrammes et de la vie de ce célèbre parasite; c'est une débauche d'esprit, réimpr. dans l'*Hist. de Montmaur*, de Sallengre; — *De basilicis quas primi Francorum reges condiderunt;* Paris, 1658-60, 2 part. in-8°; — *Oratio de laudibus Ludovici Adeodati regis;* Paris, 1664, in-4°; — *De cœna Trimalcionis;* Paris, 1666, in-8°, impr. avec une dissertation de Wagenseil sur le même sujet : les deux érudits soutenaient tous deux que le fragment de Pétrone trouvé en Dalmatie n'était qu'une pièce supposée; — *De vita H. Valesii;* Paris, 1677, in-12, et à la tête de l'*Hist. ecclesiastica*, édit. 1667 et 1720; — *Notitiæ Galliarum defensio;* Paris, 1684, in-4° : contre O. Chifflet. Il a mis au jour deux poëmes latins, *De laudibus Berengarii Augusti et Adalberonis episc. ad Robertum regem* (Paris, 1663, in-8°), et la seconde édit. d'Ammien Marcellin (1681, in-fol.).

(1) *Valesiana*, p. 129.

Valois (*Charles* de), fils du précédent, né le 20 décembre 1671, à Paris, où il est mort, le 27 août 1747. Bien qu'admis au barreau en 1696, il ne parut jamais au palais, et se renferma tout entier dans la culture des lettres et de la numismatique. Il avait formé un cabinet où l'on comptait plus de 6,000 médailles, dont le tiers, en bronze, appartenait à l'ère impériale de Rome. Il eut le titre d'antiquaire du roi, et devint en 1705 membre de l'Académie des inscriptions. « Son caractère, dit Fréret, n'offrait rien qu'une modestie et une méfiance de lui-même portées jusqu'à l'excès, et qui peut-être ont empêché de rendre justice à l'étendue de ses connaissances. » Il a composé plusieurs mémoires pour le recueil de sa compagnie; il a revu l'*Histoire des Arsacides* de J.-F. Vaillant, et il a édité le *Valesiana* (Paris, 1694, in-12), mélange curieux de remarques historiques et critiques, d'anecdotes et de poésies latines dues à son père. P. L—y.

Valesiana. — Niceron, *Memoires*, t. III. — Burman. *Sylloge epist.*, t. V. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'hist.* — Freret, *Éloges*.

Valois. *Voy.* Angoulême et Marguerite.

Valperga de Caluso (*Tommaso*), littérateur et mathématicien, né le 20 décembre 1737, à Turin, où il est mort, le 1er avril 1815. Admis dès l'âge de douze ans parmi les pages du grand-maître de Malte, il alla ensuite faire ses études à Rome, au collége Nazaréen, et puisa dans la lecture des campagnes du maréchal de Saxe la résolution d'embrasser la carrière militaire. Il s'embarqua sur une galère de l'ordre (1754), en devint commandant, et passa de là dans la marine piémontaise. Étonnés de ses rares qualités et de son vaste savoir, plusieurs jésuites, dont il fit la rencontre à Nice, mirent en vain tout en œuvre pour le déterminer à entrer dans leur ordre. Plus sensible aux paroles d'un oratorien dont il fit la connaissance à Palerme, il se rendit à Naples pour y prendre l'habit de Saint-Philippe de Neri (1761). Il avait alors vingt-quatre ans. Il occupait dans son monastère la chaire de théologie lorsque Ferdinand IV fit exclure des ordres religieux tous les étrangers (1768). Valperga retourna dans sa ville natale, où, malgré son amour pour la retraite, il se vit recherché par tout ce que Turin possédait d'hommes instruits. Il fonda dans sa propre demeure une société littéraire, devint membre de l'Académie de peinture et secrétaire de celle des sciences, et commença le cours de ses nombreuses publications. A l'instruction que procurent les livres et le commerce des savants, il voulut joindre celle que l'on peut retirer des voyages. Dans ce but il visita diverses contrées de l'Italie et de l'étranger. Il se trouvait en 1772 à Lisbonne lorsqu'il rencontra Alfieri. Ces deux hommes s'unirent d'une amitié aussi étroite que

leurs caractères étaient opposés. Celui-ci ne pouvait séjourner longtemps au même lieu; Valperga le suivit partout, et souvent par sa douce influence il reussit à calmer la violence et l'âpreté de son humeur indomptée. Alfieri s'en montra reconnaissant; il bénit le jour de leur rencontre, accompagna dans ses *Mémoires* le nom de Valperga des expressions les plus affectueuses, lui dédia sa tragédie de *Saül*, et lui confia le soin de publier ses œuvres posthumes. Valperga l'assista dans ses derniers jours. En 1800 il ouvrit dans sa demeure un cours de littérature orientale; il l'avait déjà professée à l'université de Turin. Il fut nommé dans cet établissement membre du grand conseil et directeur de l'observatoire pour la partie astronomique, et devint en 1814 président de l'Académie de Turin (classe des sciences). Il était agrégé à la *Société italienne des sciences*, correspondant de l'Institut de France, membre d'une foule de sociétés savantes et chevalier de la Légion d'honneur. Il mourut à soixante-dix-sept ans, laissant un grand nombre d'ouvrages signés de son nom pour ceux qui avaient trait aux sciences; il prit le nom de *Didymus taurinensis* pour ceux que regardaient les langues orientales, et celui *d'Euforbo Melesigenio*, qui lui avait été donné par les Arcadi de Rome, pour ses compositions poétiques en grec, en latin et en italien. Il avait fait don à la bibliothèque publique de Turin d'un grand nombre de manuscrits hébraïques et arabes, de précieuses éditions du quinzième siècle, et des livres les plus estimés dans les langues orientales. On rappela sa générosité par une inscription gravée au-dessous d'un buste de marbre qu'on lui avait érigé le 8 février 1814 dans une des salles de la bibliothèque; mais cet hommage excita l'envie, et quelque temps après l'inscription disparut. Nous citerons de lui : *Lettere in cui si propone un methodo per la soluzione delle equazioni numeriche d'ogni ordine*, insérées d'abord dans un recueil d'opuscules publié par Briolo; — *Notizie intorno a G.-A. de' Bussi, vescovo di Aleria*, dans les *Piemontesi illustri*, 1781, 2 vol. in-8°; — *Litteratura coptica rudimentum*; Parme, 1783, in-8°; — *Sulla misura dell' altezza delle montagne per mezzo del barometro*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences* de Turin, t. Ier, 1784; — *Dell' utilità delle projezioni ortografiche in generale*; ibid., 1785; — *Dell' orbita d'Herschel, o Urano, con nuove tavole per quel pianeta*; ibid., 1786-87; — *Dei diversi modi di trattare quella parte delle matematiche che gli uni chiamano Calcolo differenziale*; ibid., 1787; — *Della navigazione sulla sferoide ellittica*; ibid., 1788-89; — *Applicazione delle formole del più breve cammino sulla sferoide ellittica*; ibid., 1790-91; — *Masino, scherzo epico*; Turin, 1791, in-12; Brescia, 1808, in-8°; — *De pronunciatione divini nominis quatuor litterarum*; Parme, 1799, in-8°; — *Della risoluzione delle equazioni numeriche di tutti i gradi*, dans les *Mém. Acad. de Turin*, 1792-1800; — *La Cantica, ed il salmo XVIII secondo il testo ebreo, tradotti in versi*; Parme, 1800, in-8°; — *Di Livia Colonna*, dans les *Mém. de l'Acad. de Turin*, ans X et XI; — *Della impossibilità della quadratura del cerchio*, dans les *Atti* de la Société italienne, IX; — *Prime lezioni di grammatica ebraica*; Turin, 1805, in-4°; — *Della poesia*; Turin, 1806, in-4°; — *Latina carmina, cum specimine græcorum*; Turin, 1807, in-8°; — *Versi italiani*; Turin, 1807, in-8°; — *Progetti di tavole del Sole et della Luna per antichi tempi*, dans les *Mém. de l'Acad. de Turin*, 1805-1808; — *Della trigonometria razionale*; ibid., 1809-10; — *Principii di filosofia per gl' iniziati nelle matematiche*; Turin, 1811, in-8°; — *Epistola Horatii ad Augustum in morte Mæcenatis*; Turin, 1812, in-4°; — *Galleria di poeti italiani*; Turin, 1814, in-4°; — *Horatii Oda ad geminum metrum restituta*, dans l'opuscule *De metris Horatianis* (Turin, 1815, in-8°), de Pr. Balbo. S. R.

L. de Brême, *Vita di T. Valperga-Caluso*; Milan, 1815, in-8°. P. Balbo, *Vita dell' abate Valperga*; Milan, 1816, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. III. — *Magasin encyclop.*, août 1815 (avec une *Bibliographie calusiana*). — Boucheron, *Vita Th. Valpergæ Calusii*; Alexandrie, 1836, in-8°. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*, art. CALUSO.

VALSALVA (*Antonio-Maria*), anatomiste italien, né le 17 janvier 1666, à Imola, mort le 2 février 1723, à Bologne. Dans cette dernière ville il exerça la médecine qu'il avait étudiée sous Malpighi, et remplit en même temps les fonctions de chirurgien à l'hôpital des Incurables et celles de professeur d'anatomie à l'université. Il simplifia les instruments de chirurgie, en diminua le nombre et eut le mérite d'abolir définitivement l'emploi de la cautérisation comme moyen d'arrêter l'hémorrhagie dans les amputations. Il déploya pour l'anatomie une habileté remarquable et une infatigable persévérance; à vingt ans, il mit à nu les reins d'un chien sans que cette opération entraînât la mort de l'animal; il disséqua plus d'un millier de têtes humaines, et poursuivit pendant seize ans ses travaux sur l'organe de l'ouïe. En France Duverney avait déjà fait d'importantes découvertes sur la structure de cet organe. Valsalva les porta plus loin encore, et publia un ouvrage devenu classique en Italie, intitulé : *De aure humana*; Bologne, 1704, in-4°, et réimpr. pour la quatrième fois à Venise, 1740, in-4°, d'après les manuscrits de l'auteur et par les soins de Morgagni, son élève.

Fabroni, *Vitæ Ital. illustrium*, t. V. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. III. — *Biogr. méd.* — Portal, *Hist. de l'anatomie*.

VALSECCHI (*Virginio*), érudit italien, né en 1681, à Brescia, mort le 5 août 1739, à Florence. Jeune encore il embrassa la vie monastique dans

la congrégation du Mont-Cassin, et y enseigna la philosophie, les sciences sacrées et le droit canon. Le grand-duc Cosme III lui donna en 1711 une chaire d'Écriture sainte et d'histoire ecclésiastique dans l'université de Pise. Il devint plus tard abbé de son monastère à Florence. Ses principaux écrits sont : *De Elagabali tribunitia potestate* (1711, in-4°), *De initio imperii Severi Alexandri* (1715, in 4°), *Giovanni Gersen, sostenuto autore dell'Imitazione di Gesù-Cristo* (1724, in-4°), et *Compendio della vita di Caterina de' Ricci* (1733, in-4°).

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. VI. — Zeno, *Note al Fontanini*, t. II. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. III.

VALSUZENAY (*Claude-Louis* BRUSLÉ, baron DE), administrateur français, né le 5 décembre 1766, à Paris, où il est mort, le 2 mars 1825. Il venait de succéder, avec dispense d'âge, à son père, qui était procureur au parlement de Paris, lorsque la révolution éclata; bien que privé de sa charge, il se montra ardent patriote, et siégea dans la commune du 10 août. Employé en 1793 à l'organisation de la Belgique, puis adjoint à l'adjudant général Berley-Berthier, il devint en 1797 commissaire du gouvernement dans les Deux-Nèthes, département qui l'élut pour député au conseil des Cinq-Cents. Nommé préfet de l'Aube (9 mars 1800), il administra ensuite l'Oise (12 fév. 1810), et la Gironde (14 avril 1813); forcé de quitter cette dernière préfecture lors de l'entrée des Anglais, il y fut réintégré par Louis XVIII (mars 1814), et seconda durant les Cent-jours les efforts de la duchesse d'Angoulême. Destitué le 22 mars 1815, il obtint en juillet suivant la préfecture de l'Aube avec le titre de conseiller d'État honoraire. On a de lui : *Tableau statistique du département de l'Aube*; Troyes, 1802, gr. in-8°.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1825.

VALTURIO (*Roberto*), écrivain militaire italien, né à Rimini, où il est mort après 1482. Il était conseiller de Sigismondo Malatesta, dessina diverses machines que l'on conserve encore dans le musée d'Urbin, et donna le plan du fort de Rimini, appelé *castello Sismondo*. Deux lettres signées *Roberto Ariminensi* et datées l'une de 1454 et l'autre de 1455, nous apprennent qu'il avait entrepris d'écrire l'histoire de Sigismondo. Son ouvrage *De re militari*, en XII livres (Vérone, 1472, in-fol.), fut traduit en italien par Ramusio et en français par Meigret. On en conserve un beau manuscrit à la bibliothèque de Modène. Il témoigne de la connaissance approfondie que Valturio avait des auteurs de l'antiquité; il décrit avec une grande clarté leurs machines de guerre, et en donne en même temps le dessin. L'ouvrage de Valturio parut ensuite à Bologne, 1483; Paris, 1532, 1534 et 1555. Baluze, dans le IIIe vol., p. 113, de ses *Miscellanea*, Lucques, 1761, rapporte une lettre que Valturio écrivit au nom de Sigismondo Pandolfo à Mahomet II en lui envoyant en même temps son traité de l'art militaire. S. R.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VI, 1re partie. — *Raccolta milanese*, t. II.

VALVASONE (*Erasmo* DE), poëte italien, né en 1523, au château de Valvasone (Frioul), où il est mort, à la fin de 1593. Dès l'enfance il montra pour les lettres une singulière inclination, et s'appliqua avec succès à l'étude du latin et du grec sous la direction de maîtres choisis. Bien que la poésie fût la principale occupation de sa vie, il fut cependant chargé de différentes missions par ses compatriotes; ainsi nous le trouvons député à Venise en 1562, et à Goritz en 1572. Dans son opulente retraite de Valvasone, que ses ancêtres occupaient depuis 1294, il partagea ses loisirs entre la chasse et la littérature, et mérita par ses nombreux poëmes d'être classé parmi les écrivains les plus élégants du seizième siècle. Il était affligé depuis longtemps de la goutte lorsqu'il mourut à l'âge de soixante-dix ans. Outre un grand nombre de *sonnetti*, de *canzoni* et d'autres pièces fugitives, publiées dans divers recueils, il publia : *La Thebaide di Stazio, ridotta in ottava rima*; Venise, 1570, in-4° : l'auteur a mêlé à cette traduction, en forme d'épisodes, les entreprises de quelques héroïnes, en qui l'on peut sans peine reconnaître la princesse d'Urbin et Leonora d'Este, à qui le poëme est dédié. Il consacre également cent stances du chant II à célébrer les louanges des monarques de l'Europe entière et des principaux littérateurs de l'époque; — *I Quattro primi canti del Lancilotto*; Venise, 1580, in-8° : épopée imitée de *l'Amadigi* de Bern. Tasso, et dont Quadrio loue l'élégance et la pureté de style; — *Le Lagrime di S. Maria Maddalena*; Ferrare et Venise, 1586, in-12; Bergame, 1593, in-4°; impr. depuis avec les *Lagrime de S. Pietro* de Tansillo; — *Elettra di Sofocle, fatta volgare*; Venise, 1588, in-8°; — *L'Angeleida*; Venise, 1590, in-4° : ce poëme sur le combat des bons et des mauvais anges attira quelques critiques à son auteur pour avoir revêtu les êtres célestes de formes trop matérielles; — *Della Caccia*; Bergame, 1591, 1593, in-4°, fig.; Venise, 1602, in-8° : un des meilleurs ouvrages didactiques de l'Italie.

Liruti, *Scrittori del Friuli*, t. II, p. 183. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII, 3e partie.

VAMBA. *Voy.* WAMBA.

VAN ACHEN. *Voy.* ACHEN.

VAN AELST. *Voy.* AELST.

VANBRUGH (sir *John*), écrivain dramatique et architecte anglais, né en 1666, à Londres ou à Chester, mort le 26 mars 1726. Son grand-père, citoyen de Gand, se réfugia en Angleterre pour échapper aux persécutions dont les protestants étaient l'objet dans les Pays-Bas. On a peu de détails sur la jeunesse de John. Il est certain qu'il se rendit en France à l'âge de dix-neuf ans; mais il ne poursuivit pas ses études artistiques avec beaucoup d'ardeur, puisque durant son séjour à Paris il embrassa pendant un certain temps la carrière militaire. Il ne serait pourtant

pas sans intérêt de savoir à quelle école se forma un architecte d'un talent assez original; les modèles que lui offrirent nos palais et nos châteaux exercèrent évidemment beaucoup d'influence sur son goût, lui inspirant cet amour de la simplicité qui le caractérise, car il a toujours repoussé l'ornementation un peu compliquée des maîtres italiens. Il avait acquis à vingt-neuf ans une certaine réputation comme architecte, puisqu'en 1695 il fut un des commissaires chargés d'achever le palais de Greenwich et de transformer cet édifice en hôpital. Vers la même époque il commença à se distinguer dans une tout autre vocation, c'est-à-dire comme auteur dramatique. Ses meilleures comédies sont *the Relapse* (1697), *the Provoked wife* (1698), et *the Confederacy* (1699); *les Bourgeoises à la mode* de Dancourt ont servi de modèle pour cette dernière. Les pièces de Vanbrugh ne manquent pas de mérite littéraire; mais elles sont d'une immoralité qui les a bannies de la scène. En 1702 il dessina pour le comte de Carlisle le château d'Howard, dans le comté d'York, noble demeure qui n'a pas moins de 660 pieds de long, mais qui, comme la plupart des constructions de Vanbrugh, offre de jolis détails et pèche par l'ensemble. Son patron reconnaissant le récompensa en obtenant pour lui la sinécure lucrative de héraut d'armes. Vanbrugh bâtit ensuite des demeures aristocratiques dans divers comtés de l'Angleterre, entre autres King's Weston, près de Bristol, Duncombe-Hall et Grimsthorpe, dans le Yorkshire, Oulton-Hall, dans le Cheshire, enfin Blenheim-House, offert par la nation anglaise à Marlborough. La construction de ce dernier château, d'une magnificence pittoresque, a fourni la meilleure preuve du talent de Vanbrugh; mais elle lui rapporta peu d'argent et beaucoup de déboires. Ses œuvres dramatiques ont été publiées plusieurs fois (Londres, 1719, 1727, 1756, 1776, 2 vol. in-12), et réunies par Leigh Hunt aux œuvres de Wycherley, Congreve et Farquhar (1840, in-8°).

Cibber, *Lives of the Poets*. — Baker, *Biogr. dramatica*. — Disraeli, *Curiosities of Literature*.

VAN BUREN. *Voy.* BUREN.

VANCOUVER (*George*), navigateur anglais, né vers 1758, mort le 10 mai 1798, à Petersham (Surrey). A treize ans il entra dans la marine, et se forma à l'école de Cook, qu'il accompagna dans son second (1772-75) et son troisième (1776-80) voyage autour du monde. Nommé lieutenant (9 déc. 1780), il commanda un sloop, et fut mis ensuite sous les ordres de Rodney, aux Antilles. Il continua de servir activement dans ces parages jusqu'en septembre 1789. Dix-huit mois plus tard il devint commandant de *la Découverte*, navire de 340 tonneaux, de construction récente, et fut désigné par l'amirauté pour conduire l'expédition que ce navire et le brick *le Chatham*, de 135 tonneaux, capitaine Broughton, devaient faire en vue de résoudre la question depuis si longtemps débattue entre les géographes de l'existence, du 30e au 60e degré de latitude, d'une mer intérieure ou de canaux de communication entre l'Atlantique et le Pacifique. Partie de Falmouth, le 1er avril 1791, l'expédition, après avoir relâché à Ténériffe et au Cap de Bonne-Espérance, appareilla de la baie de Simon le 17 août, et parvenue le 26 septembre à la côte sud de la Nouvelle-Hollande, par 35°3' sud et 116°35' est de Greenwich, elle découvrit une terre que Vancouver nomma *Chatham*, en l'honneur du premier lord de l'amirauté, au départ des navires. La dyssenterie régnant à son bord et sur sa conserve, il rangea la côte sur une étendue de plusieurs milles, et après avoir découvert le port Georges, il mouilla le 2 novembre à Dusky-bay, dans la Nouvelle-Zelande. Un ouragan qui le lendemain démantela *la Découverte*, l'ayant éloignée du *Chatham*, les deux capitaines opérèrent alors séparément, et se retrouvèrent le 30 décembre à Taïti, après avoir reconnu, Vancouver les écueils nommés les *Snares* et l'île d'*Opero*, et Broughton une petite île qu'il nomma *Chatham*. Le 24 janvier 1792, les deux navires quittèrent Taïti, et firent route au nord. Le 1er mars ils abordèrent à Owyhée, et parvinrent le 16 à la Nouvelle-Albion. Vancouver commença immédiatement, en se dirigeant vers le nord, les travaux qui étaient le but de sa mission. Nous ne le suivrons pas dans les détails minutieux de son exploration de ces côtes depuis le cap Mendocino jusqu'au port de Conclusion, par 56° 14' nord et 225°37' est. « Maintenant, dit-il, en terminant le récit de ses explorations, maintenant que nous avons atteint le but principal que le roi s'était proposé en ordonnant ce voyage, je me flatte que notre reconnaissance très-précise de la côte nord-ouest de l'Amérique dissipera tous les doutes et écartera toutes les fausses opinions concernant un passage par le nord-ouest; qu'on ne croira plus qu'il y ait une communication pour des vaisseaux entre la mer Pacifique du nord et l'intérieur du continent de l'Amérique, dans l'étendue que nous avons parcourue. » Les terres que reconnut Vancouver sont très-découpées, par une multitude de bras de mer, d'entrées et de baies profondes; il pénétra partout, ne laissant pas le plus petit espace sans l'avoir parfaitement exploré, et, se servant le plus souvent de canots, il constata ce que La Pérouse et Dixon avaient déjà soupçonné, que ce qu'on avait cru jusque-là la côte ferme de l'Amérique n'est dans ces parages qu'une continuité d'îles plus ou moins grandes, bordant les rives du véritable continent. Le 12 septembre 1794, il était à Nootka, la plus grande de ces îles, découverte par Cook. Après avoir relâché à Valparaiso, il doubla le cap Horn, et à Sainte-Hélène, le 6 juillet, il s'aperçut qu'ayant fait le tour du monde par l'est, il avait gagné vingt-quatre heures, car dans l'île on ne comptait que le 5. Il entra

le 13 septembre 1795 dans l'embouchure du Shannon (Irlande). Épuisé par les fatigues de son voyage, Vancouver n'en put terminer la publication; ce fut son frère John qui s'en chargea, avec l'aide du capitaine Paget. Cette relation a paru sous ce titre : *A Voyage of the discovery to the north Pacific Ocean, and round the world* (Londres, 1798, 3 vol. gr. in-4°, et atlas); elle a été trad. deux fois en français, l'une par Demeunier et Morellet (Paris, 1799, 3 vol. in-4°), l'autre par Henry (ibid., 1802, 6 vol. in-8°). On la trouve également en abrégé dans les collections de voyages. P. LEVOT.

English cyclopædia (*biogr.*), ed. by Ch. Knight. — Fréminville (de), *Examen des expéd. de decouvertes.*

VAN DAEL. *Voy.* DAEL.

VAN DALE. *Voy.* DALE.

VAN DALEN. *Voy.* DALEN.

VANDAMME (*Dominique-René*), comte D'UNEBOURG, général français, né à Cassel (Flandre), le 5 novembre 1770, mort dans la même ville, le 15 juillet 1830. Il était fils d'un chirurgien de cette petite ville. Ses instincts militaires s'étant fait jour de bonne heure, il fut mis dès l'âge de seize ans à une école préparatoire militaire établie par le maréchal de Biron. Mais il profita si peu des études que sa famille le fit engager comme soldat dans le régiment colonial royal Martinique (8 juill. 1788); il y resta près de deux années. Quoique promu successivement caporal et sergent, quoique fort apprécié de ses chefs pour sa bravoure et son intelligence, il ne put rester au corps, et lui-même se décida à aller trouver un négociant, ami de sa famille, qui le fit embarquer pour la France, où il revint le 29 avril 1790. Il passa le 22 juin 1791 dans le régiment de Brie (depuis 24ᵉ d'infanterie), et reçut son congé définitif le 26 août 1792. Sur la recommandation de ses parents, le général La Bourdonnaye, qui commandait alors la division militaire à Lille, le chargea d'organiser à Cassel une compagnie franche de chasseurs, dont il lui fit avoir le commandement. En peu de jours, la compagnie du Mont-Cassel, dite de Vandamme, compta un effectif de soixante-dix-huit et bientôt après de cent quarante hommes, et fut envoyée à l'avant-garde de l'armée du nord. Au commencement de 1793, elle fut dirigée sur Mons, puis sur Ruremonde, et le 5 septembre de la même année fondue dans le bataillon dit des chasseurs du Mont-Cassel, dont Vandamme fut élu commandant. Il montra dès ses premiers pas dans la carrière des armes une intrépidité, une vigueur, et surtout une exaltation de sentiments patriotiques (1) qui devaient à cette époque aider beaucoup à son avancement dans l'armée. Sa bravoure et son intelligence de la guerre à l'affaire de Hondschoote lui valurent son élévation au grade de général de brigade (27 sept. 1793). Il rendit les plus grands services en s'emparant de Furnes (21 oct. 1793), en contribuant à la prise d'Ypres et à l'investissement de Nieuport (19 juill. 1794) (1), en emportant le fort de Schenck et en chassant l'ennemi de Budwich (6 et 9 nov. 1794). Il serait trop long de suivre le jeune général pas à pas pendant les campagnes de la république. Nous dirons seulement qu'il fut un des plus brillants soldats, un des chefs les plus intelligents des armées du nord en 1793 et 1794; du Rhin en 1795, 1796, 1797; d'Angleterre en 1798; du Danube en 1799. Son ardeur un peu exagérée, son patriotisme, exalté quelquefois jusqu'à l'excès, son goût trop prononcé pour les exactions en pays ennemi et surtout sa façon trop hardie de parler amoncelèrent à plusieurs reprises des orages sur la tête de Vandamme. Ses talents et son intrépidité servirent à les détourner. Malgré les services rendus par lui pendant la campagne de 1794, le 13 juin 1795 il fut disgràcié et mis en réforme; mais le 29 septembre suivant il était rappelé à l'activité. Le 5 février 1799, il fut nommé général de division, avec le commandement de l'aile gauche à l'armée du Danube. Dans une reconnaissance qu'il fit presque seul, il faillit être pris par un poste de dragons autrichiens : quoique attaqué par huit cavaliers, il parvint à se dégager en tuant deux de ses adversaires. Dénoncé encore une fois au gouvernement, il fut traduit devant un conseil de guerre par arrêté du Directoire (27 avril), puis le 19 août suivant envoyé à l'armée des côtes du nord-ouest dite d'Angleterre. Peu de temps après il passa en Hollande; placé à la tête d'une division de l'armée de Brune, il contribua puissamment aux victoires remportées à Berghen et à Kastricum (19 sept. et 6 oct. 1799). On le trouve encore à la fin de la même année à l'armée du Danube, et en 1800 à celle des Grisons.

Le premier consul apprécia vite les brillantes qualités militaires de Vandamme : il lui témoigna à plusieurs reprises sa satisfaction, lui donna une paire de pistolets, le comprit comme grand officier dans la première promotion de l'ordre de la Légion

(1) Ces sentiments exaltes lui furent souvent reproches par la suite; on l'accusa d'avoir eté impitoyable pour les emigres, d'avoir pille des couvents et brûle des villages et des châteaux. Vandamme repondit à ces accusations par la production de l'ordre ci-dessous reproduit et signé du general Houchard, ordre garde precieusement dans la famille, et que nous avons sous les yeux. Le voici : « *Il est ordonne au commandant Vandamme de brûler le plus tôt possible les villages de Rosbrugge et Poperingue, le château de Waton et les bois de Saint-Sixt.* » Hondschoote, 11 septembre 93, 2ᵉ de la republique. Le general en chef des armees du nord et des Ardennes. HOUCHARD.

Du côte opposé à la signature du général se trouve le cachet en cire rouge de la republique.

(1) Il avait eu en 1793 un semblant d'echec devant Nieuport; mais il faut dire que l'attaque de cette place n'etait qu'une diversion faite pour attirer les forces de l'ennemi, menacer Ostende et degager Maubeuge. L'artillerie employée à cette operation était en fer, et ne consistait qu'en pièces longues hors de service, destinées à être laissées dans les tranchées. Une annee plus tard cette même place assiegee en régle fut enlevée après trois heures de feu. Vandamme commandait les attaques principales, comme à Ypres, à Menin et à l'Écluse.

d'honneur, et lui confia en 1802 le commandement de la 16[e] division militaire (Lille), et en 1804 celui d'une des divisions actives du camp de Boulogne. C'est à la tête de cette division, qui allait bientôt devenir célèbre, que Vandamme quitta les bords de la Manche pour marcher avec le corps de Soult, dont elle faisait partie, vers le Rhin et la Forêt Noire. Il porta les premiers coups à l'armée autrichienne à Donawerth et prit une part telle à la bataille d'Austerlitz que l'empereur, après l'avoir promu grand-croix de la Légion d'honneur, lui accorda une dotation de 20,000 francs (24 déc. 1805). Pendant les campagnes de Prusse et de Pologne (1806), il commanda, sous les ordres du prince Jérôme, le 9[e] corps (formé de deux divisions bavaroises et d'une wurtembergeoise), et aida aux succès de la grande armée en attaquant toutes les places de la Silésie, Glogau, Breslau, Neiss, Schweidnitz, le camp retranché de Glatz, et en permettant à Napoleon, alors enfoncé dans la Pologne, de tirer de la riche province prussienne des approvisionnements considérables. Là, Vandamme, d'un caractère peu endurant, ayant cherché à rançonner quelques couvents, eut des discussions avec Jérôme, discussions du reste de peu d'importance. Le 11 novembre 1807 il reçut le commandement de la 16[e] div. mil. (Lille), et y joignit depuis le 16 août 1808 celui du camp de Boulogne.

Le 11 mars 1809 il fut envoyé en Allemagne, et à la tête de dix mille Wurtembergeois, qui formaient le 8[e] corps, il battit, de concert avec le maréchal Lefebvre, les Autrichiens à Abensberg (29 avril), et prit à la bataille d'Eckmühl le château et le village de ce nom. Réintégré le 9 février 1810 dans le commandement du camp de Boulogne (1), il l'échangea le 24 août 1811 contre celui de la 14[e] division militaire (Caen). Le 19 mars 1808 il avait reçu le titre de comte d'Unebourg. Au début de l'expédition de 1812, Vandamme fut mis à la tête du 8[e] corps, entièrement composé des troupes westphaliennes, et formant avec trois autres l'aile droite aux ordres du roi Jérôme. A peine arrivé sur les bords de la Vistule, et les opérations militaires commencées, il eut avec ce prince des discussions dont ce dernier rendit compte à l'empereur. Napoleon manda à son frère de renvoyer le commandant du 8[e] corps, s'il n'en était pas satisfait (ce qui eut lieu le 6 août), en sorte que le général ne fit pas la guerre de Russie. Rappelé le 18 mars 1813 à la grande armée, il eut l'importante mission de maintenir avec le 1[er] corps les départements des bouches de l'Elbe, de s'assurer de la fidelité du Danemark, et de reprendre Hambourg sur les alliés. Le 29 avril il commença le bombardement de cette ville, que les Russes évacuèrent dans la nuit du 30 au 1[er] mai et qui ouvrit ses portes. Il se préparait à marcher contre l'ennemi lorsqu'intervint l'armistice qui suivit les victoires de Lutzen et de Bautzen.

A la reprise des hostilités (août), Vandamme, rappelé des bouches de l'Elbe sur Dresde par l'empereur, fut destiné à une opération du succès de laquelle dépendait pour lui le bâton de maréchal, et qui manqua par des circonstances tout à fait indépendantes de sa volonté; nous voulons parler de l'affaire de Culm. Ayant reçu des ordres positifs, ordres qui existent, de ne s'occuper ni de ses flancs ni de ses derrières qui devaient être protégés par d'autres corps, et de marcher droit sur l'ennemi, Vandamme, avec des troupes jeunes, peu exercées, une artillerie très-faible, battit les vieux corps russes commandés par le prince de Wurtemberg et le général Ostermann. Il enleva le camp de Pirna, culbutant l'ennemi, avantageusement placé en avant des défilés de Peterwald, et le poursuivit jusqu'aux débouchés de Culm. Là, il voulut s'arrêter, mais l'empereur lui avait envoyé par les colonels Montesquiou et Stoffel des ordres itératifs si pressants, le prince Berthier les lui avait répétés d'une façon si nette qu'il obéit, et qu'il se porta rapidement sur Teplitz. Aucune considération, lui disait-on, ne devait l'arrêter. Le 30 août 1813, à la pointe du jour, Vandamme cependant, se voyant en face de troupes autrichiennes et prussiennes bien supérieures aux siennes et du corps d'Ostermann, après s'être consulté avec le général Haxo, qui l'approuva, fit rentrer tous ses détachements et se concentra, décidé à se tenir sur la défensive. Il n'était plus temps; il était enveloppé par toute l'armée ennemie, en retraite devant l'empereur. Attaqué avec vigueur, il se défendit héroïquement. Il ne pouvait que succomber. Fait prisonnier ainsi que le général Haxo, on l'annonça à l'empereur Alexandre qui, loin de l'injurier comme on l'a prétendu, envoya le grand-duc Constantin au-devant de lui. Le grand-duc lui fit compliment sur sa belle défense; Alexandre fit de même et le reçut avec bonté. Conduit le lendemain à Teplitz, il fut dirigé de là sur Moscou et traité partout avec les plus grands égards. Cinq mois plus tard il fut conduit à trois cents lieues plus loin. Il rentra en France le 1[er] septembre 1814. Un ordre du nouveau gouvernement lui enjoignit de se rendre à Cassel.

Le 2 juin 1815, l'Empereur le nomma pair de France et commandant en chef du 3[e] corps d'armée, avec lequel il contribua au gain de la ba-

(1) Il lui arriva là une aventure qui peint l'homme et fait comprendre l'estime que Napoléon avait pour lui comme général. Trouvant à son goût la maison du maire de la ville, il s'installa de force dans son hôtel, et le mit à la porte, en sa qualité de commandant en chef du camp. Le maire se plaignit; Berthier prit les ordres de l'empereur; l'empereur envoya à Vandamme l'ordre de quitter la maison du maire, de garder les arrêts vingt-quatre heures, et de remettre le commandement au général Hatry (16 mars 1810). Cette petite exécution n'ayant pas satisfait le maire, il partit pour Paris, obtint une audience de Napoleon, et se plaignit amèrement de Vandamme. — « Oui, lui dit l'empereur, tout cela est vrai, vous avez raison; mais que voulez-vous, si j'avais deux Vandamme, j'en ferais fusiller un; mais je n'en ai qu'un, j'en ai besoin, et je le garde pour moi. »

taille de Ligny. Placé à l'extrême gauche de la ligne française avec la division Girard, son corps d'armée et cette division enlevèrent les deux villages où s'appuyait la droite des Prussiens. Vandamme passa ensuite à l'aile droite sous le maréchal de Grouchy. On a dit qu'avec le général Gérard il soutint au maréchal qu'on devait marcher au canon de Waterloo. C'est une erreur. Lorsqu'à Sarth-à-Vallain le canon se fit entendre, Vandamme était aux prises avec l'ennemi à Wavres. Il ramena son corps d'armée sur Namur le lendemain de la bataille de Waterloo, contribua à sauver l'aile droite, qui revint à Paris en bon ordre et eût pu encore sauver la France. Il occupa Montrouge, Meudon, Vanves et Issy. Plusieurs généraux vinrent lui offrir le commandement de l'armée. Il refusa. La chambre lui vota des remerciements; mais à peine l'armée, qu'il n'abandonna pas, fut-elle derrière la Loire et Louis XVIII de retour, qu'il fut proscrit (24 juill. 1815). Il s'embarqua pour les États-Unis. L'ordonnance du 1er décembre 1819 mit fin à son exil. Il fut rétabli sur le cadre de disponibilité des officiers généraux, le 1er avril 1820, et prit sa retraite le 1er janvier 1825. Depuis cette époque il vécut dans la retraite. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Le fils unique de Vandamme est mort fort jeune. Le seul héritier de son nom est un de ses petits-neveux, qui au nom de Deswartes vient d'obtenir l'autorisation de joindre celui de Vandamme et qui est officier dans l'armée française.

Vandamme, ainsi qu'on l'a dit, n'a pas laissé de *Mémoires*, mais une curieuse correspondance qui, selon toute apparence, verra sous peu le jour. A. DU CASSE.

Thiers, *Hist. de la révol.*, et *Hist. du Consulat et de l'empire*. — Jomini, *Vie polit. et milit. de Napoléon*. — Vaudoncourt, *Camp. de 1814 et de 1815*. — Raguse (Duc de), *Mémoires*. — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. IV. — *Leben in die Gefangenschaft gerathenen franz. Gener. Vandamme*; Leipzig (1815), in-8°. — *Documents particuliers*.

VAN DEN BOSCH. *Voy.* BOSCH.

VANDERANUS. *Voy.* AA (VAN DER).

VANDERBOURG (*Martin-Marie-Charles* DE BOUDENS, vicomte DE), littérateur français, né à Saintes, le 8 juillet 1765, mort le 16 novembre 1827. Appartenant à une famille noble originaire de la Flandre autrichienne, et fils d'un capitaine d'infanterie, il fut élevé dans les écoles militaires d'Effiat et de Paris. Sous-lieutenant en 1781, il quitta l'armée pour s'enrôler dans la marine (1782), et parvint en 1788 au grade de lieutenant de vaisseau. N'ayant pas voulu adhérer aux principes de la révolution, il émigra le 24 septembre 1793, se réfugia en Allemagne, et se lia particulièrement avec Fr.-H. Jacobi, puis avec M. de Stolberg, l'illustre poëte danois. Celui-ci lui fit obtenir dans les Antilles danoises une mission qu'il remplit avec tact et sagesse, et qui lui valut la reconnaissance de plusieurs riches négociants dont il avait efficacement soutenu les intérêts. Il revint dans le Holstein (juin 1800), et y connut Quatremère de Quincy. De retour en France, en 1802, il s'y livra tout entier à des travaux littéraires et philologiques, pour lesquels il mit à profit les connaissances qu'il avait acquises de la langue et de l'érudition allemandes. En 1814 il remplaça Mercier à l'Institut. En 1815 il fut nommé censeur. L'événement le plus important de la vie littéraire de Vanderbourg est l'apparition des *Poésies de Clotilde de Surville*, dont il fut le premier éditeur (Paris, 1803, in-8°). Quoiqu'il assurât tenir le manuscrit des héritiers du marquis de Surville et qu'il eût fait précéder le livre d'une vie détaillée de l'auteur, les plus érudits parmi les lettrés contestèrent l'authenticité de ces poésies. Raynouard et Daunou n'y virent qu'une imitation moderne des œuvres du moyen âge, qu'il fallait probablement attribuer à l'éditeur. Plus récemment, MM. Sainte-Beuve et Villemain ont cru à une fraude. Peut-être faut-il conclure avec Vanderbourg que ce recueil est « un excellent tableau original retouché par des mains habiles ». Mais quelles sont ces mains habiles? Celles du marquis de Surville, ou celles de l'éditeur lui-même? C'est un problème qu'il n'est pas encore possible de résoudre (*voy.* SURVILLE). Les écrits de Vanderbourg, presque tous relatifs à la philologie, n'ont pas été réunis; ils sont disséminés dans les *Archives littéraires de l'Europe*, *le Publiciste* (1801-1810), *le Mercure étranger*, le *Journal des Savants*, depuis 1816, les *Annales de la littérature et des arts*, depuis 1820, etc. Il a donné aux *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, 2e série, t. VII : *Notice sur la philosophie de Kant; Observations sur les fables récemment publiées à Naples et attribuées à Phèdre.* On a encore de lui les traductions suivantes : *Waldemar*, par J.-H. Jacobi (1796, 2 vol. in-12), *Du Laocoon*, par Lessing (1802, in-8°), *Voyage en Italie*, par Meyer (1802, in-8°), *Cratès et Hipparque*, par Wieland (1818, 2 vol. in-8°), *Odes d'Horace*, en vers (1812-13, 2 vol. in-8°), travail estimé malgré la sécheresse de la versification.

Daunou, *Notice*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XIV, 1re partie. — Raynouard, dans le *Journal des Savants*, juill. 1824. — Rainguet, *Biogr. saintongeaise*.

VANDERBURCH (*Émile-Louis*), littérateur français, né le 30 septembre 1794, à Paris, où il est mort, en mars 1862. Il professa d'abord l'histoire, mais il ne tarda pas à céder au goût qui le portait à travailler pour le théâtre, et y donna son premier ouvrage, *Brelan de Gascons*, à vingt-deux ans (1816). Depuis lors, il ne cessa de faire jouer sur les scènes de genre, soit seul, soit en collaboration, un grand nombre de pièces, qui réussirent presque toutes par une gaieté de bonne aloi, unie à une invention facile, et surtout par l'à-propos. Il aborda une fois le Théâtre-Français, avec le drame de *Jacques II* (1835); son insuccès le ramena bien vite au vaudeville, qui était sa véritable voie. Ses pièces sont trop

nombreuses pour être toutes citées. Les principales sont : *Le Procès, ou Racine conciliateur* (1822), *Jean de Calais* (1827), *Cotillon III, ou Louis XV chez Mme Dubarry* (1831), *l'Avoué et le Normand* (1837), *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois* (1838), *l'Élève de Saumur* (1839), *une Nuit au Louvre*, drame (1846), *le Sanglier des Ardennes*, drame (1854), *le Sergent Frédéric*, vaudeville en 5 actes (1855). Il a fait en collaboration avec Étienne, *l'Oncle en tutelle* (1828) ; avec F. Langle, *le Tailleur et la fée* (1831), et *le Camarade de lit* (1833) ; avec Brunswick, *le Cadet de famille* (1833), et *la Loterie à la mode* (1835) ; avec Bayard, *un Premier amour* (1834), *les Deux Créoles* (1835), *le Gamin de Paris* (1836), *un Oiseau de passage* (1849), etc.; avec Simonnin, *les Hommes de quinze ans* et *le Marchand de chansons* (1837) ; avec Scribe, *Clermont* (1838) ; avec Dupeuty, *la Dame de la halle* (1838), etc. Il a encore eu pour collaborateurs Anicet-Bourgeois, Bouilly, Brazier, Carmouche, de Courcy, Desforges, Desaugiers, Henry, de Leuven, Mélesville, Théaulon, Varin, de Villeneuve, etc.

Vanderbuch a publié en dehors de la scène : *Louis XI et Louis XVIII*, en vers ; Paris, 1824, in-8° ; — (avec Loève-Veimars) *Resumé de l'histoire du monde ;* Paris, 1824, in-18 ; — *Le Petit neveu de Berquin, théâtre d'éducation ;* Paris, 1825, 2 vol. in-12 ; — *Épître à Walter Scott ;* Paris, 1826, in-8° ; — *L'Épingle noire, épisode de* 1816 ; Paris, 1829, 4 vol. in-12 ; — *Le Vieil Écossais, souvenirs ;* Paris, 1832, in-12 ; — *Les Plébéiennes, chansons ;* Paris, 1832, in-18 ; — *Le Roi Maryol, épisode de la fin du quinzième siècle ;* Paris, 1835, 2 vol. in-8° ; — *Le Curé de Salbris, ou le Fénelon de village ;* Paris, 1838, in-12 ; — *Mémorial français ;* Paris, 1855-56, 2 vol. in-8° : histoire des années 1854 et 1855, rédigée en collaboration avec Charles Brainne ; — *L'Océan*, oratorio ; 1857 ; — *L'Armoire de fer, Zizi, Zozo et Zaza, le Panier à salade, la Maison maudite, le Général Polichinelle*, romans, etc.

Vapereau, *Dict. des contemp.* — Quérard, *France littér.* — *Littér. française contemp.*

VAN DER BURCH. *Voy.* BURCH.
VAN DER CAPELLEN. *Voy.* CAPELLEN.
VAN DER DOES. *Voy.* DOES et DOUSA.
VAN DER GOES. *Voy.* GOES.
VAN DER HAER. *Voy.* HAER.
VAN DER HAGEN. *Voy.* HAGEN.
VAN DER HELST. *Voy.* HELST.
VAN DER HEYDEN. *Voy.* HEYDEN.
VAN DER LINDEN. *Voy.* LINDEN.
VAN DER LINT. *Voy.* LINT.
VAN DER MEER. *Voy.* MEER.
VAN DER MERSCH. *Voy.* MERSCH.
VAN DER MEULEN. *Voy.* MEULEN.

VANDERMONDE (*Charles-Augustin*), médecin français, né à Macao, le 18 juin 1727, mort à Paris, le 28 mai 1762. Son père, Jacques-François, né à Landrecies (Flandre française), docteur en médecine de la faculté de Reims, était parti en 1720 pour Macao, où il exerça l'art de guérir. Devenu veuf en 1731, il revint en France, et mourut peu de temps après. Le jeune Augustin termina ses classes sous la direction de l'abbé Batteux, étudia la médecine, devint docteur en 1748, professa la chirurgie aux écoles de la faculté de Paris, et fut nommé censeur royal en 1757. Il était plein d'humanité et soignait les pauvres avec le même dévouement que les riches. On a de lui : *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine ;* Paris, 1756, 2 vol. in-12 : l'auteur y développe une idée alors nouvelle, celle du croisement des races pour la perfection de l'espèce humaine, comme pour celle des animaux ; — *Dictionnaire portatif de santé, par MM. L. et de B. ;* Paris, 1759, 2 vol. in-8° ; 4e édit., ibid., 1771, 2 vol. in-8° : il n'avoua qu'à ses plus intimes amis que cet ouvrage était de lui. Au moment de sa mort, il rédigeait, depuis janvier 1756, le *Journal général de médecine*, qui fut continué par Roux, Dumangin, Bacher, etc. Il a trad. de l'italien et annoté une *Dissert. sur une maladie de la peau* (Paris, 1755, in-12), par Curzio.

Son *Éloge*, dans le t. XVII du *Journal de médecine*.

VANDERMONDE (*N....*), mathématicien, cousin du précédent, né à Paris, en 1735, mort à Paris, le 1er janvier 1796. Élève de Fontaine et de Dionis du Séjour, il fut mis par ses maîtres en rapport avec les plus célèbres géomètres de l'époque, et se montra digne de venir s'asseoir à côté d'eux dans l'Académie des sciences, où il entra en 1771. Cette distinction lui fut surtout accordée à cause de son beau travail *Sur la résolution des équations*, qui fut immédiatement inséré dans les *Mémoires de l'Académie*. C'est dans ce recueil qu'il faut chercher la plupart des autres travaux de Vandermonde. Le *problème du cavalier* (1) reçut de lui une solution élégante. Il est l'auteur de l'ingénieuse théorie des *puissances du second ordre* (ibid., 1772), reproduite par Arbogast sous le nom de *factorielles*. Il en tira, entre autres conséquences, une belle expression transcendante du rapport de la circonférence au diamètre. Vandermonde, qui s'était aussi occupé avec succès de la théorie des accords, concourut avec Monge et Berthollet à la publication de l'*Avis aux ouvriers sur la fabrication de l'acier*, composé, en 1793, par

(1) « Ce problème, dit Lacépède, ne consistait, pour le vulgaire, qu'à trouver la manière de faire parcourir au cavalier du jeu des échecs toutes les cases de l'échiquier sans passer deux fois par la même ; mais pour le profond géomètre sa résolution devait tracer la route que doit suivre tout corps dont la marche est soumise à une loi connue, pour passer, en se conformant à des conditions imposées, par tous les points disposés sur un espace dans un ordre déterminé. Vandermonde s'était particulièrement attaché à trouver pour cette espèce d'analyse une notation simple et propre à rendre les calculs plus aisés à faire... »

ordre de la Convention. Successeur de Vaucanson dans la direction du Conservatoire des arts et métiers, il fut, en 1795, nommé professeur d'économie politique à l'École normale. Cette même année vit organiser l'Institut, et il y reprit la place qu'il avait occupée à l'ancienne Académie des sciences. Il mourut à la suite d'un crachement de sang. Il était d'ailleurs épuisé par les privations qu'il avait supportées pendant les années précédentes : n'ayant aucune fortune personnelle, il s'était vu dénué de toute ressource pendant ces époques difficiles. Mais son attachement aux principes de la révolution n'en avait pas souffert. Attachement bien désintéressé, qui n'a attiré jusqu'à ce jour sur le nom de Vandermonde que les injures d'une aveugle réaction.

E. Merlieux.

Montucla, *Hist. des math.* — Lacépède, *Notice sur la vie et les ouvrages de Vandermonde*, lue le 15 germinal an IV à l'Institut. — Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.* — Montferrier, *Dict. des mathém.* — Fetis, *Biogr. univ. des musiciens.*

VAN DER NEER. *Voy.* Neer.

VAN DER NOOT. *Voy.* Noot.

VAN DER ULFT. *Voy.* Ulft.

VAN DER WERF. *Voy.* Werf.

VAN DOEVEREN. *Voy.* Doeveren.

VAN DYCK. *Voy.* Dyck.

VANE (*Henry*, baron), homme d'État anglais, né le 18 février 1589, dans le Kent, mort à Raby-Castle, à la fin de 1654. Originaire d'une famille dont le nom s'était écrit tour à tour Vane et Fane, il fut fait chevalier par Jacques Ier (1611), et entra au parlement pour la ville de Carlisle; il se fit remarquer par ses opinions royalistes, qui lui valurent la charge de trésorier du jeune prince de Galles. A l'avénement de celui-ci au trône, sous le nom de Charles Ier (1625), il devint membre du conseil privé, et fut chargé de plusieurs ambassades importantes. Poussé par le parti de la reine, il fut nommé secrétaire d'État au moment où Strafford était rappelé d'Irlande (juillet 1639). Mais bientôt un antagonisme profond entre ses vues politiques et celles de ce dernier et, plus que cela, une rivalité d'influence près du monarque ne tardèrent pas à le jeter dans les rangs de l'opposition. Dépouillé alors de tous ses emplois, Vane prit une grande part à la tragique catastrophe de Strafford, et put être soupçonné, quoique sans aucun fondement, de n'avoir pas été étranger aux événements qui précipitèrent la ruine de Charles Ier. La sollicitude du parlement rebelle, qui mit au nombre de ses griefs la disgrâce de Vane, et qui força le roi à le nommer baron, contribua surtout à accréditer ces bruits dont Clarendon s'est fait l'interprète. La vérité est que Vane s'était retiré avec sa famille à Raby-Castle avant le jugement de Charles Ier et qu'il n'exerça aucune influence sur l'issue du procès.

Clarendon, *Memoirs.*

VANE (Sir *Henry*), fils aîné du précédent, né en 1612, décapité, le 14 juin 1662, à Londres. Ses premières années furent aventureuses. Déjà connu à l'école de Westminster et à l'université d'Oxford, où il étudia, par ses opinions républicaines, ce fut sans doute à Genève, où il s'arrêta après avoir visité la France, qu'il prit cette haine pour l'Église anglicane qu'il manifesta dès son retour en Angleterre. Plein d'enthousiasme pour la réforme religieuse qu'il entrevoyait, il résolut d'aller en tenter l'essai à la Nouvelle-Angleterre (1635). Élu pour président par les habitants du Massachusetts, il alarma si bien les esprits par ses audaces religieuses et la faveur qu'il accorda aux doctrines antinomiennes, qu'il se vit forcé, en 1636, d'abandonner le pays. Sa nomination aux fonctions de trésorier de la marine et le titre de chevalier (1640) semblaient l'avoir rapproché de la cour, lorsque la querelle de son père avec Strafford, qu'il embrassa avec sa fougue habituelle, le jeta dans l'opposition la plus vive. Dans la chambre des communes, où il venait d'être admis, il se joignit à Pym et aux amis de celui-ci pour dénoncer Strafford, puis l'archevêque Laud. En 1643 il fut au nombre des commissaires envoyés en Écosse pour former alliance avec le *Covenant*. Son rôle fut celui d'un théoricien religieux et politique plutôt que celui d'un chef de parti et d'un homme d'État, et sur ce point il faut rendre justice à la fermeté et à la sincérité de ses opinions. Entré au conseil d'État en 1649, il y demeura jusqu'à la dissolution du parlement par Cromwell, en 1653 (1). Lorsque Cromwell, dans le dessein de rétablir la monarchie à son profit, eut publié la proclamation du 14 mars 1656, par laquelle il ordonnait trois jours de jeûne pour invoquer sur son gouvernement le secours d'en haut, l'alarme fut grande parmi les républicains. Vane ne se méprit pas sur les vues du Protecteur. De sa retraite favorite de Belleau, dans le comté de Lincoln, où il vivait depuis l'établissement du protectorat, il publia un pamphlet (2) intitulé : *Question de guérison proposée et résolue*. Cet opuscule, qui était un exposé clair et vigoureux des principes essentiels du gouvernement républicain, produisit une grande sensation et alarma Cromwell. Sommé de comparaître devant le conseil d'État sous l'accusation de désaffection, il refusa péremptoirement de s'engager à ne rien entreprendre contre un gouvernement « qui marchait sur les traces du feu roi et jetait dans la disgrâce les amis des lois et des libertés du pays ». Il paya cet acte de franchise d'un emprisonnement de

(1) C'est dans cette séance célèbre que Cromwell, qui avait toujours rencontré dans Henry Vane l'adversaire le plus inébranlable de ses desseins ambitieux, et qui d'ailleurs cherchait à en imposer par de grossières injures prodiguées aux députés qu'il chassait, le traita, en le saisissant par son manteau, de fourbe et de jongleur (*a juggling fellow*).

(2) Cet écrit se trouve dans les *Somers' Tracts*, t. VI, p. 303-315.

quatre mois dans l'île de Wight (sept. 1656-janv. 1657). Hostile au gouvernement éphémère de Richard Cromwell comme à celui de son père, il fut élu député du Hampshire, et s'associa aux projets qui tendaient à substituer la république au protectorat. Le long parlement rétabli, après l'abdication de Richard (1659), sembla un moment amener le triomphe de ce parti, et Vane fut porté au comité de sûreté, et au conseil d'État, dont il devint même président. Sa nouvelle élevation fut de courte durée : écarté bientôt par son propre parti, sans doute moins ferme que lui dans ses opinions républicaines, il avait été confiné dans sa terre de Raby-Castle, avant même que la restauration fût accomplie. La déclaration de Charles II, qui n'exceptait que les régicides de l'amnistie générale, semblait mettre Vane à l'abri de toute poursuite. Il fut pourtant excepté de la grâce royale, et, malgré une adresse favorable des deux chambres, arrêté et enfermé dans la Tour (juillet 1660). Une insurrection de ses amis politiques, qui s'intitulaient *les hommes de la cinquième monarchie* (janv. 1661), motiva de nouvelles rigueurs contre lui. Conduit dans l'île de Scilly, il n'en fut rappelé que pour voir commencer son procès, auquel le parlement, bien changé à son égard, venait de consentir. Prévenu du crime de haute trahison par l'acte d'accusation du 2 juin 1662, il se défendit avec autant de courage que d'éloquence. Le 6, le jury rendit un verdict qui le condamnait à être pendu à Tyburn. On crut lui faire grâce en le décapitant, le 14 juillet, dans la Tour. Les tambours placés près de l'échafaud l'ayant empêché d'adresser la parole aux assistants, comme il le voulait, il fit religieusement ses prières, et se livra ensuite à l'exécuteur avec un calme admirable.

C'est surtout comme réformateur religieux que Vane a marqué parmi ses contemporains et a influé sur eux. Chef de nouveaux dissidents que Baxter appelle, de son nom, *vanists*, et Burnet *seekers* (chercheurs), il prêchait une religion toute négative, dont le point principal était de s'éloigner de toutes les formes reçues et d'attendre tout de l'inspiration divine. Mais nulle part mieux que dans les titres même de ses écrits ne se manifeste l'originalité de ses opinions religieuses. En voici la liste : *A healing question, propounded and resolved*; Londres, 1656, in-4° : c'est le pamphlet qui motiva son emprisonnement; — *The Retired man's meditations, or the Mystery and power of godliness forth in the living world*; Londres, 1656, in-4° : livre singulier où, au milieu de grandes obscurités, il traite de la création, de la nature et de la mission des anges, de l'arbre de la science du bien et du mal, de la chute de l'homme, et enfin du règne du Christ de la millième année; — *Of the Love of God and union with God*; Londres, 1657, in-4°; — *An Epistle general to the mystical body of Christ on earth*; Londres, 1662, in-4°; — *The Face of the times, whereby is briefly discovered,... the rise, progress, and issue, of the enmity and contest between the seed of the woman and the seed of the serpent, to the final breaking of the serpent's head, to the total and irrecoverable ruin of monarchies of the world*; Londres, 1662, in-4°; — *The People's cause stated, meditations*; Londres, 1662, in-4° : ouvrage composé durant la captivité de Vane, et imprimé à la suite de son procès.

The life and death of H. Vane; Lond., 1662, in-8°. — Ludlow, Clarendon, *Memoirs*. — Vane, *Speeches*, conservés en mss au British museum. — Whitelocke, *Trial of sir H. Vane*. — *State trials*, t. II. — Birch, *Lives*. — Neal, *Hist. of New-England*. — Guizot, *Revolut. d'Angleterre*.

VAN EYCK. *Voy.* EYCK.

VAN GOYEN. *Voy.* GOYEN.

VAN HELMONT. *Voy.* HELMONT.

VAN HOECK. *Voy.* HOECK.

VANHOVE (Mme). *Voy.* TALMA.

VAN HUCTENBURGH. *Voy.* HUCTENBURGH.

VAN HULTEM. *Voy.* HULTEM.

VAN HUYSUM. *Voy.* HUYSUM.

VANIÈRE (*Jacques*), poëte latin moderne, né à Causses, près de Béziers, le 9 mars 1664, mort à Toulouse, le 22 août 1739. C'est au sein d'une famille moitié noble moitié campagnarde, et où étaient honorés et même quelque peu pratiqués les travaux rustiques, que naquit celui qu'on devait surnommer le *Virgile de la France*. Élevé au collége des jésuites de Béziers, il est à remarquer qu'il manifesta d'abord une vive répugnance pour la poésie latine, et qu'il fallut les pressants conseils du P. Joubert, alors régent, pour l'aider à triompher d'obstacles qu'il avait crus insurmontables. Reçu dans la Société, en 1680, il alla faire sa philosophie au collége de Tournon. C'est là qu'à l'âge de dix-neuf ans il révéla son talent remarquable pour la poésie en publiant un petit poëme sur les étangs (*Stagna*). Appelé successivement à professer à Toulouse et à Montpellier, il y mit au jour d'autres poëmes, *Columbaria*, *Vitis*, *Olus*, aimables compositions où les travaux des champs étaient peints avec autant de sentiment que de bonheur d'expression, et qui firent dire alors à Santeul « que ce nouveau venu avait dérangé tous les poëtes latins modernes sur le Parnasse. » Encouragé dans cette voie, où il avait si brillamment débuté, par Lamoignon de Basville et par Fléchier, il conçut la pensée de fondre et de développer les précédents morceaux dans un ouvrage plus vaste sous le titre de *Prædium rusticum*. Les fonctions d'*écrivain* au collége de Toulouse, qu'il obtint après six années passées dans la direction de la maison des pensionnaires, lui permirent de poursuivre plus librement l'achèvement de cette œuvre, qui parut en 1707. Dans l'intervalle il s'était essayé dans le genre héroïque en travaillant à un poëme sur saint François Xavier; mais il en fut détourné par les conseils de

son émule poétique le P. de La Rue. Appelé à Paris, en 1730, pour y poursuivre un procès au sujet du legs que son ami M. de La Berchère, archevêque de Narbonne, avait fait de sa bibliothèque aux jésuites de Toulouse, Vanière y reçut de véritables ovations littéraires. Sans parler du P. Porée, disant à des élèves du collége Louis-le-Grand : « Venez voir le plus grand poëte de nos jours ; » sa visite à la bibliothèque royale fut consignée sur les registres de cet établissement, et Titon du Tillet fit exécuter en son honneur un médaillon avec cette légende : *Deliciæ et ruris opes*. Toute cette gloire, non plus qu'une ode que Vanière avait adressée au cardinal de Fleury, ne purent cependant lui faire gagner le procès pour lequel il était venu solliciter, et il retourna à Toulouse, qu'il ne devait plus quitter. Il consacra le reste de sa vie tant à la composition d'un *Dictionarium poeticum* (Lyon, 1710, 1722, 1740, in-4°), qu'à celle d'un grand dictionnaire français-latin, qui devait former 6 vol. in-fol. ; il avait obtenu pour ce travail une pension du roi, mais il ne put l'achever, et il est resté inédit, malgré les soins de son élève le P. Lombard, chargé après lui de le terminer. Il mourut âgé de soixante-seize ans, après une courte maladie. Un des derniers venus parmi ces poëtes latins modernes, les Santeul, les Rapin, les de La Rue, qui forment toute une littérature à part, qui eut, elle aussi, comme les lettres françaises, son apogée au temps de Louis XIV, le P. Vanière est peut-être celui qui a encore le plus de lecteurs, grâce à son *Prædium rusticum*, où les connaissances techniques se mêlent heureusement à un vrai sentiment poétique. Divisé en seize chants, et dédié à Lamoignon de Basville, ce poëme traite successivement des troupeaux, des arbres, de la basse-cour, des abeilles, de la garenne, du parc, en mêlant à des descriptions toujours agréables et précises quelques épisodes qu'on regarde comme la partie la plus faible de l'ouvrage. « La fécondité de l'expression, dit A. Barbier, l'harmonie des vues, l'aménité des descriptions, la multitude des images et la douceur du style, sont en lui particulièrement remarquables. » Publié d'abord en X livres, Paris, 1707, in-12, puis en XVI, ibid., 1730, in-12, ce poëme a été réimpr. à Paris, 1746, 1756, 1758, in-12, et 1774, 1786, in-12 (par les soins de Capperonnier), et 1817, 1829, in-12 ; il a été trad. trois fois en français, par Berland d'Halouvry, (*Économie rurale* ; Paris, 1756, 2 vol. in-12), par Ant. Le Camus dans le *Journal économique* (1755-56), et en vers par Roulhac de Clusaud (Limoges, 1779, in-8°) ; le chant consacré aux abeilles a été imité en anglais, en 1799, par Arthur Murphy, qui en fit un thème de considérations politiques. Les autres poésies de Vanière (*Opuscula* ; Paris, 1730, 1746, in-12) contiennent en particulier neuf églogues sur l'amitié. E. A.

Le P. Lombard, *Vie du P. Vanière*, s. l., 1739, in-12. — *Mém. de Trévoux*, nov. 1739. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Montalant-Bougleux, *Santeul, ou la Poésie latine sous Louis XIV*.

VANINI (*Lucilio*) (1), philosophe italien, né en 1584, à Taurisano (Terre d'Otrante), mort le 19 février 1619, à Toulouse. Son père, Giovan-Battista, était fermier ou intendant de Francesco de Castro, duc de Taurisano et vice-roi de Naples ; sa mère se nommait Béatrix Lopez de Noguera. Il apprit à Rome la philosophie et la théologie, et en continua l'étude à Naples, en y joignant la physique, l'astronomie et un peu de médecine ; il s'appliqua aussi au droit civil en même temps qu'au droit canon. Ayant quitté Naples pour Padoue, il fut ordonné prêtre, et se livra à la prédication, sans négliger ses auteurs de prédilection, Aristote, Averroès, Cardan et Pomponazzi. Si l'on en croit les PP. Mersenne et Garasse, il s'associa ensuite à Naples avec treize ou onze de ses amis dans l'intention d'aller prêcher l'athéisme dans toute l'Europe, et la France lui échut en partage. Il est plus probable qu'il se mit en voyage sans dessein bien arrêté d'avance, et que, possédé du désir de dogmatiser, il sema ses doctrines au gré des occasions qui se présentaient. Après avoir parcouru une partie de l'Allemagne et les Pays-Bas, il se rendit à Genève, puis à Lyon ; là il ouvrit un cours de philosophie qui le mit en danger d'être arrêté ; il s'enfuit. Étant passé en Angleterre (1614), il fut emprisonné pendant quarante-neuf jours à Londres ; ce ne fut sans doute pas, comme il s'en vante dans son *Amphithéâtre*, pour avoir affirmé devant les protestants ses sentiments catholiques, avec l'espoir de recevoir la couronne du martyre. Après avoir recouvré la liberté, il prit le chemin de l'Italie, et s'arrêta à Gênes, où il essaya d'enseigner la jeunesse ; mais l'indépendance de ses doctrines souleva bientôt des plaintes si vives qu'il craignit d'être poursuivi et qu'il partit pour Lyon. C'est alors qu'il publia son premier ouvrage, *l'Amphithéâtre*, avec l'intention avouée de réfuter les erreurs de Cardan, mais en réalité afin de gagner le clergé en dissimulant ses opinions sous un voile hypocrite. Cependant il ne tarda pas à regagner l'Italie, d'où il revint presque aussitôt en France. Le P. Mersenne dit qu'il embrassa à cette époque la vie religieuse dans un monastère de la Guienne, et qu'il en fut chassé pour s'être livré à un vice contre nature. Étant venu à Paris, il se fit accueillir du nonce Ubaldini, et écrivit, pour lui faire sa cour, l'apologie du concile de Trente. Bassompierre le prit pour aumônier, et lui donna une pension de deux cents écus. En même temps qu'il remplissait ces fonctions, Vanini achevait ses *Dialogues de la nature*, qu'il dédia au maréchal, et pour lesquels il obtint, on ne sait par quelle inadvertance des examinateurs, approbation et privilége. Il continuait aussi, à ce qu'il paraît, sa propagande

(1) Plus tard il adopta les prénoms de *Jules-César*.

parmi la jeunesse, et Mersenne, dont l'exagération est ici par trop évidente, porte à cinquante mille, dans Paris, le nombre des athées qui adhéraient à ses doctrines. Cependant la Sorbonne soumettait à un nouvel examen ses *Dialogues*, et les condamnait au feu. A la même époque, il quittait Paris pour se retirer à Toulouse (1617). Il ne tarda pas à exciter contre lui le clergé et les magistrats. Le procureur général le fit arrêter (nov. 1618); on prétend qu'il s'y détermina lorsqu'il vit le premier président Le Mazuyer lui confier l'éducation de ses enfants. Le procès fut conduit avec rigueur, et Vanini fut condamné, comme athée, le 9 février 1619, à avoir la langue coupée et à être pendu et brûlé (1). L'exécution eut lieu, dix jours plus tard, sur la place Saint-Étienne.

Il n'y a en réalité que deux ouvrages de Vanini; une opposition complète les distingue l'un de l'autre. Le premier a pour titre : *Amphitheatrum æternæ Providentiæ divino-magicum, christiano-physicum, nec non astrologo catholicum, adversus veteres philosophos, atheos, epicureos, peripateticos et stoicos;* Lyon, 1615, in-8°. Ce livre se divise en cinquante chapitres où sont admis, sinon établis, l'existence de Dieu et de la Providence, la liberté humaine, l'immortalité de l'âme. L'auteur y donne cette définition de Dieu : « Il est tout, au-dessus de tout, hors de tout, en tout, à côté de tout, avant tout, après tout, et tout entier. » Il y avoue ne croire à l'immortalité de l'âme que parce que le corps doit ressusciter, et il ne croit à la résurrection des corps que sur la foi de l'Écriture. « En résumé, dit M. Cousin, il y a partout semé des protestations peut-être outrées d'orthodoxie; une théodicée incomplète, fondée sur un seul principe, par conséquent des réfutations quelquefois insuffisantes des mauvais systèmes répandus au seizième siècle; un déisme d'une qualité assez médiocre, et, comme on dirait aujourd'hui, des tendances équivoques; le péripatétisme d'Aristote mal développé par celui d'Averroès et de Pomponace. Mais de là à l'impiété et à l'athéisme il y a loin, et, si nous étions appelé à juger Vanini sur ce livre seul, en conscience et ne croyant pas permis de condamner qui que ce soit par voie de conjecture et d'hypothèse, nous prononcerions d'après ce livre : non, Vanini n'est pas athée. » Le second ouvrage est intitulé : *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis lib. IV;* Paris, 1616, in-8°. Le fond des idées se résume en deux points : premièrement, l'intelligence ne peut mouvoir la matière, ni l'âme le corps, c'est la matière qui donne l'impulsion à l'intelligence et le corps à l'âme : donc Dieu n'est pas l'auteur du monde; secondement, nos vertus et nos vices dépendent des humeurs et des germes qui entrent dans la composition de notre être : en conséquence l'unique loi est de suivre nos penchants. A la faveur du dialogue, Vanini se livre à des railleries, à des licences de langage, et quelquefois de pensée, qui pouvaient servir son scepticisme, mais qui compromettraient même une meilleure cause. « Les enfants, dit-il, qui naissent avec l'esprit faible sont par là d'autant plus propres à devenir de bons chrétiens. » Son interlocuteur lui demandant ce qu'il pense de l'immortalité de l'âme, il répond : « J'ai fait vœu à mon Dieu de ne pas traiter cette question avant d'être vieux, riche et Allemand. » Le même interlocuteur, dans un accès d'enthousiasme pour la grandeur de son génie, lui adresse cet éloge : « Si tu n'étais Vanini, tu serais Dieu. » A quoi, il répond avec une nuance de dédain : « Je suis Vanini. » Il va jusqu'à regretter de n'être point un enfant de l'amour, afin d'être plus beau et plus heureux. « Dans les *Dialogues*, dit M. Cousin, Vanini est un ennemi mal dissimulé du christianisme; il n'a guère d'autre Dieu que la nature; sa morale est celle d'Épicure... Oui, l'auteur des *Dialogues* est impie; le pâle déisme qui s'y trouve encore de loin en loin s'évanouit le plus souvent dans une sorte de déification de la nature, et dans ce que l'on appellerait aujourd'hui le panthéisme. » En définitive, Vanini, on le voit par ses œuvres aussi bien que par sa vie, n'a droit à l'estime de la postérité ni comme homme, ni comme philosophe. La seule traduction française de ses écrits qui ait été faite est celle de M. Rousselot (Paris, 1841, in-18); elle contient *l'Amphithéâtre* en entier et une partie des *Dialogues*.

Vanini s'attribue, dans ses *Dialogues*, plusieurs opuscules qui sont introuvables et dont la plupart n'ont peut-être jamais existé. En voici la liste : *Commentarii physici et medici*, *De vera sapientia*, *Tractatus physico-magicus*, *Apologia pro lege mosaica et christiana*, *Apologia pro concilio Tridentino*, etc. J. M.

J.-G. Olearius, *De vita et fatis Jul.-Cæs. Vanini;* Iéna, 1708, 2 part. in-4°. — J.-M. Schramm, *De vita et scriptis famosi athei Vanini;* Custrin, 1709, 1715, in-4°. — Arpe, *Apologia pro Vanino;* Rotterd., 1712, in-8°. — Durand, *La Vie et les sentiments de Vanini;*

(1) Voici ce que dit, à ce sujet, le président Gramond : « Ayant été mis en prison, il contrefit d'abord le catholique, ce qui différa son supplice. Il était même sur le point d'être élargi, faute de preuves suffisantes, lorsque Francon, homme de naissance et de probité, déposa que Vanini lui avait souvent nié l'existence de Dieu et s'était moqué en sa présence des mystères de la religion chrétienne. Vanini interrogé sur ce point répondit qu'il adorait avec l'Église un Dieu en trois personnes, et que la nature démontrait évidemment l'existence de la Divinité. Ayant dans le même temps aperçu une paille qui était à ses pieds, il la prit, et fit un long discours sur la Providence en la construction de cette paille et en la production du blé, d'où il conclut que Dieu était le créateur et l'auteur de tous les êtres. Mais il disait cela plutôt par crainte que par une persuasion intérieure... Je le vis dans le tombereau, lorsqu'on le menait au supplice, se moquant du cordelier qu'on lui avait donné pour l'exhorter à la repentance, et insultant à Notre Seigneur par ces paroles impies : « Il sua de crainte et de faiblesse, et moi je meurs intrépide. » Avant qu'on mît le feu au bûcher, on lui ordonna de présenter sa langue pour être coupée; mais il la refusa, et le bourreau ne put l'avoir qu'avec des tenailles ».

ibid., 1717, in-12. — *Life of Vanini*; Lond., 1730, in-12. — Fuhrmann, *Leben des Vanini*; Leipzig, 1800, in-8°. — Staeudlin, *Spicilegium apologiæ pro Vaninio*; Gœttingue, 1802, in-4°. — La Croze, *Entretiens*. — Garasse, *Doctrine curieuse*. — Mersenne, *Questiones in Genesim*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist* — Peignot, *Dict. des livres condamnes au feu*. — Voltaire, *Corresp.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Cousin, *Introd.* des *Fragments de philos. cartésienne*. — *Dict. des sciences philos.*

VAN KEULEN. *Voy.* KEULEN.

VANLOO (*Jacques*), peintre hollandais, né à l'Écluse, en 1614, mort à Paris, le 26 novembre 1670. Élève de son père van Loo, il alla s'établir à Amsterdam, où il reçut le droit de bourgeoisie en 1652. Il y peignait, non sans succès, des portraits et des figures, lorsque, à une date qui n'a pas encore été précisée, il vint se fixer à Paris. Il se fit, dit-on, naturaliser français, et fut reçu membre de l'Académie royale de peinture le 6 janvier 1663, sur le portrait du peintre Michel Corneille le père, qui est aujourd'hui au Louvre. D'après une assertion partout répétée, il aurait peint des figurines dans les paysages d'Hobbema; mais M. Bürger a fait remarquer l'invraisemblance de cette tradition, puisque le grand paysagiste ne commença à se manifester à Amsterdam que vers 1660, c'est-à-dire au moment où J. Vanloo venait s'établir en France. Les œuvres de ce maître sont rares : on peut citer de lui un *portrait d'homme* et un *portrait de femme*, au musée de Rotterdam (1653), et surtout la grande *Étude de nu*, que Porporati a gravée sous le titre du *Coucher*. Ce tableau, qui appartenait en 1846 à M. de Montenart, est vraisemblablement le chef-d'œuvre de Jacques Vanloo : l'artiste n'a fait aucune concession aux élégances italiennes dans cette figure, qui a été évidemment peinte d'après nature et où il semble n'avoir eu d'autre souci que l'exacte reproduction de la réalité : ses carnations sont souples et vivantes, une abondante lumière accentue le modelé et caresse amoureusement les formes.

VANLOO (*Abraham-Louis*), peintre, fils du précédent, né à Amsterdam, vers 1641, mort à Aix, en 1713. Il fut sans doute amené à Paris par son père, et obtint le huitième prix dans le concours de l'Académie, en 1671. Ce début médiocre ne pouvant le conduire à Rome, il vivait assez obscurément lorsqu'une méchante affaire, un duel dans lequel il avait eu le malheur de tuer son adversaire, l'obligea à fuir. Il se retira à Nice, et voyagea ensuite dans les principales villes de Provence. Il était à Aix en 1683, et y épousa la fille du sculpteur Fossé. S'étant fixé en 1684 à Toulon, il travailla activement aux peintures décoratives dont il était alors d'usage d'orner les vaisseaux du roi. « Ce n'était pas, dit Mariette « un peintre de grand mérite ». L'oubli aurait sans doute enveloppé son nom, s'il n'avait donné à l'école française du dix-huitième siècle deux de ses peintres les plus brillants, *Jean-Baptiste* et *Carle* (*voy.* ci-après).

VANLOO (*Jean*), peintre, frère du précédent, né vers 1650, mort au commencement du dix-huitième siècle. Il étudia la peinture à l'Académie royale, et lors du concours de 1671 il obtint le onzième prix. Dès lors l'histoire le perd de vue pendant plusieurs années ; mais elle le retrouve à Toulon de 1684 à 1691 : il était employé aux travaux de l'arsenal, et décorait les vaisseaux du roi. Nous croyons que Jean, dont la biographie est encore incertaine, ne fait qu'un avec l'artiste du même nom que Mariette mentionne comme l'auteur d'une *Vierge* gravée d'après le Calabrèse. P. M.

Archives de l'Art français, t. VI. — Nagler. — Kramm, *Leven der Holl. Kunst-Schild*, t. III.

VANLOO (*Jean-Baptiste*), peintre français, né le 14 janvier 1684, à Aix, où il est mort, le 19 décembre 1745. Fils et élève de Louis Vanloo, il vint travailler à Toulon vers 1706, et y épousa Marguerite Le Brun, fille d'un avocat. Après un séjour de quelques années en Provence, il alla en 1712 rejoindre son père à Nice, et de là il pénétra en Italie, où il devait achever son éducation d'artiste. A Turin, où il s'occupait à peindre des portraits, il entra en relation avec le prince de Carignan, qui l'attacha à sa maison et l'envoya à Rome avec une pension annuelle de 600 écus. L'école romaine était encore en pleine décadence : Vanloo ne crut pas pouvoir trouver un meilleur maître que le maniériste Benedetto Luti. Il passa trois ans dans son école, et en 1718 il peignit pour l'église Santa-Maria in Monticelli une *Flagellation du Christ*, qui montra qu'aux mérites du portraitiste il pouvait ajouter ceux du peintre d'histoire. En revenant de Rome, il s'arrêta à Turin, et peignit à fresque, pour le roi Victor-Amédée II, deux plafonds au château de Rivoli. En 1719, il vint retrouver à Paris le prince de Carignan, qui en le présentant au régent fut le premier artisan de sa fortune. En même temps que des tableaux religieux et mythologiques, Vanloo peignit les portraits des femmes à la mode, telles que Mmes de Prie et de Sabran. Le duc d'Orléans lui confia le soin de restaurer les cartons de Jules Romain. Bientôt il fut agréé à l'Académie royale (1722), et il touchait à la fois à la réputation et à la richesse, lorsque sa fortune fut compromise dans les désastres de Law. Le portrait, pour lequel il avait une aptitude spéciale, l'enrichit de nouveau. Reçu membre de l'Académie le 23 février 1731, il fut, deux ans après, nommé adjoint à professeur, et il exécuta d'importants travaux pour Louis XV, pour l'hôtel de ville de Paris, et pour les églises. Les critiques contemporains ont cité avec éloge sa restauration des peintures de la galerie de François Ier à Fontainebleau ; le Rosso et Primatice auraient sans doute protesté contre les embellissements que le pinceau peu discret de Vanloo avait ajoutés à leurs fresques. L'artiste avait

cependant un talent réel; mais les leçons de Luti avaient porté leur fruit, et Vanloo était mieux fait pour comprendre l'art facile et ses séductions capricieuses que pour goûter les élégances robustes des maîtres de la Renaissance. Bien que son succès à Paris ne se fût pas démenti un seul jour, il partit pour Londres en 1737, et il y resta trois ou quatre ans, occupé à faire pour l'aristocratie anglaise de nombreux portraits, qui lui furent richement payés. Mais le climat lui étant contraire, il revint en France, et finit par se retirer à Aix, où il mourut, à l'âge d'environ soixante et un ans. Parmi les œuvres qui nous restent de J.-B. Vanloo, nous citerons les portraits de *Louis XV* et de *Marie Lesczynska* (au Grand Trianon), celui du graveur *Nicolas Tardieu* (à Versailles); *Diane et Endymion*, et surtout *l'Institution de l'ordre du Saint-Esprit* (1733), qui, provenant du couvent des Grands-Augustins, est aujourd'hui au musée du Louvre. Ce vaste tableau, où l'on chercherait vainement le sentiment du fait historique que le maître a voulu représenter, est peint d'un pinceau hardi, dans une coloration vigoureuse et forte; la composition est ingénieuse et savante.

J.-B. Vanloo eut six enfants, dont *Louis-Michel*, *François* et *Amédée*, qui suivent.

VANLOO (*Louis-Michel*), peintre, fils aîné du précédent, né à Toulon, le 2 mars 1707, mort à Paris, le 20 mars 1771. Après avoir reçu les leçons de son père, il continua ses études à l'Académie royale, et obtint en 1725 le premier prix de peinture. Il alla, avec son oncle Carle, passer quelques années à Rome, et à son retour à Paris il fut reçu académicien (1733), sur le tableau d'*Apollon poursuivant Daphné*, qui est au musée du Louvre. En 1735, il fut nommé adjoint à professeur. Comme tous les Vanloo, il avait les aptitudes les plus diverses, mais il ne rencontra pas dans tous les genres un égal succès, et il finit par s'adonner de préférence au portrait. Il s'y fit très-vite une réputation un peu exagérée. Après la mort de Ranc, il fut appelé en Espagne (1736), et fut comblé de faveurs par le roi, qui le nomma son premier peintre et lui fit faire plusieurs fois son portrait et ceux des membres de sa famille. Il eut la plus grande part à la création de l'Académie de San-Fernando, dont il fut directeur en 1751. L'année suivante, il revint à Paris, et entre 1753 et 1769 il exposa aux salons du Louvre une foule de portraits, d'une exécution un peu lâchée, qui n'obtinrent pas toujours l'applaudissement des bons juges. Nous nous contenterons de citer ceux de son oncle *Carle Vanloo*, de *Marivaux*, de *Mme de Pompadour*, de *Diderot*, de *l'abbé de Breteuil*, de *Cochin*, etc. Après la mort de Carle (1765), il devint directeur de l'école des élèves protégés, mais il ne fut qu'un professeur sans autorité et sans prestige. Le musée de Versailles et celui de Madrid possèdent un bon nombre de portraits de cet artiste. On connaît le mot de Diderot : « J'aime Vanloo, écrit-il, parce qu'il est simple et honnête, parce que c'est la douceur et la bienfaisance personnifiées. Il avait un ami en Espagne. Il prit envie à cet ami d'équiper un vaisseau. Michel lui confia toute sa fortune. Le vaisseau fait naufrage; la fortune confiée fut perdue, et l'ami noyé. Michel apprend ce désastre, et le premier mot qui lui vient à la bouche, c'est : « J'ai perdu un bon ami. » Cela vaut bien un bon tableau. »

VANLOO (*François*), peintre, frère du précédent, né à Aix, en 1711, mort à Turin, en 1733. Il faisait paraître les dispositions les plus heureuses lorsque en 1727, il partit pour l'Italie avec son oncle Carle. L'année suivante, il remporta à Rome le premier prix de l'Académie de Saint Luc, et il fut même reçu au nombre des pensionnaires de notre école; il y demeura cinq ans. En 1732, comme il revenait en France avec Carle, les chevaux de la voiture, qu'il conduisait lui-même, s'emportèrent au sortir de Lorette, et son pied étant demeuré dans l'étrier, ils le traînèrent sanglant par les chemins et en firent, comme le dit Mariette, « un second Hippolyte ». Blessé de la manière la plus grave, il fut ramené à Turin, et mourut quelques mois après. Au dire de Dandré-Bardon, il aurait laissé des dessins d'après nature, des études peintes « du plus beau ton et d'un pinceau admirable », ainsi qu'un tableau représentant *le Triomphe de Galathée*, qui en 1765 appartenait à son frère Louis-Michel Vanloo, et dont la trace s'est perdue.

VANLOO (*Charles-Amédée-Philippe*), peintre, frère des précédents, né à Turin, en 1718, mort après 1790. Après avoir passé son enfance en Italie, il vint à Paris, fut reçu académicien le 30 décembre 1747, et obtint successivement les titres d'adjoint à professeur en 1760, de professeur en 1770, et d'adjoint à recteur en 1790. Il se montra très-assidu aux expositions du Louvre, où il envoyait d'ordinaire des tableaux mythologiques, et quelquefois des sujets assez singulièrement choisis, comme *un Oiseau dans la machine pneumatique* (1771) et *une Jeune fille électrisée* (1777). Le talent d'Amédée Vanloo était fade et incertain. Appelé à Berlin par le roi de Prusse, il travailla pour lui de 1751 à 1769 : un plafond peint au château de Sans-Souci, et représentant *l'Assemblée des dieux*; une fresque à l'église Saint-Nicolas de Potsdam, des cartons, des tapisseries, plusieurs portraits de Frédéric II, telles sont les œuvres principales qu'il exécuta à cette époque. Bien qu'il ait été un actif producteur, ses tableaux sont devenus rares, et nous ne connaissons guère de lui qu'un *Saint Sébastien*, son morceau de réception à l'Académie, et qui se trouve à Notre-Dame de Versailles. Il passa dans l'obscurité la dernière partie de sa vie. La date et le lieu de sa mort n'ont pas encore été retrouvés.

P. MANTZ.

ibid., 1717, in-12. — *Life of Vanini*; Lond., 1730, in-12. — Fuhrmann, *Leben des Vanini*; Leipzig, 1800, in-8°. — Staudlin, *Spicilegium apologiæ pro Vaninio*; Gœttingue, 1802, in-4°. — La Croze, *Entretiens*. — Garasse, *Doctrine curieuse*. — Mersenne, *Questiones in Genesim*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Peignot, *Dict. des livres condamnés au feu*. — Voltaire, *Corresp.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Cousin, *Introd. des Fragments de philos. cartésienne*. — *Dict. des sciences philos.*

VAN KEULEN. *Voy.* KEULEN.

VANLOO (*Jacques*), peintre hollandais, né à l'Écluse, en 1614, mort à Paris, le 26 novembre 1670. Élève de son père van Loo, il alla s'établir à Amsterdam, où il reçut le droit de bourgeoisie en 1652. Il y peignait, non sans succès, des portraits et des figures, lorsque, à une date qui n'a pas encore été précisée, il vint se fixer à Paris. Il se fit, dit-on, naturaliser français, et fut reçu membre de l'Académie royale de peinture le 6 janvier 1663, sur le portrait du peintre Michel Corneille le père, qui est aujourd'hui au Louvre. D'après une assertion partout répétée, il aurait peint des figurines dans les paysages d'Hobbema; mais M. Bürger a fait remarquer l'invraisemblance de cette tradition, puisque le grand paysagiste ne commença à se manifester à Amsterdam que vers 1660, c'est-à-dire au moment où J. Vanloo venait s'établir en France. Les œuvres de ce maître sont rares : on peut citer de lui un *portrait d'homme* et un *portrait de femme*, au musée de Rotterdam (1653), et surtout la grande *Étude de nu*, que Porporati a gravée sous le titre du *Coucher*. Ce tableau, qui appartenait en 1846 à M. de Montenart, est vraisemblablement le chef-d'œuvre de Jacques Vanloo : l'artiste n'a fait aucune concession aux élégances italiennes dans cette figure, qui a été évidemment peinte d'après nature et où il semble n'avoir eu d'autre souci que l'exacte reproduction de la réalité : ses carnations sont souples et vivantes, une abondante lumière accentue le modelé et caresse amoureusement les formes.

VANLOO (*Abraham-Louis*), peintre, fils du précédent, né à Amsterdam, vers 1641, mort à Aix, en 1713. Il fut sans doute amené à Paris par son père, et obtint le huitième prix dans le concours de l'Académie, en 1671. Ce début médiocre ne pouvant le conduire à Rome, il vivait assez obscurément lorsqu'une méchante affaire, un duel dans lequel il avait eu le malheur de tuer son adversaire, l'obligea à fuir. Il se retira à Nice, et voyagea ensuite dans les principales villes de Provence. Il était à Aix en 1683, et y épousa la fille du sculpteur Fossé. S'étant fixé en 1684 à Toulon, il travailla activement aux peintures décoratives dont il était alors d'usage d'orner les vaisseaux du roi. « Ce n'était pas, dit Mariette « un peintre de grand mérite ». L'oubli aurait sans doute enveloppé son nom, s'il n'avait donné à l'école française du dix-huitième siècle deux de ses peintres les plus brillants, *Jean-Baptiste* et *Carle* (*voy.* ci-après).

VANLOO (*Jean*), peintre, frère du précédent, né vers 1650, mort au commencement du dix-huitième siècle. Il étudia la peinture à l'Académie royale, et lors du concours de 1671 il obtint le onzième prix. Dès lors l'histoire le perd de vue pendant plusieurs années; mais elle le retrouve à Toulon de 1684 à 1691 : il était employé aux travaux de l'arsenal, et décorait les vaisseaux du roi. Nous croyons que Jean, dont la biographie est encore incertaine, ne fait qu'un avec l'artiste du même nom que Mariette mentionne comme l'auteur d'une *Vierge* gravée d'après le Calabrèse. P. M.

Archives de l'Art français, t. VI. — Nagler. — Kramm, *Leven der Holl. Kunst-Schild*, t. III.

VANLOO (*Jean-Baptiste*), peintre français, né le 14 janvier 1684, à Aix, où il est mort, le 19 décembre 1745. Fils et élève de Louis Vanloo, il vint travailler à Toulon vers 1706, et y épousa Marguerite Le Brun, fille d'un avocat. Après un séjour de quelques années en Provence, il alla en 1712 rejoindre son père à Nice, et de là il pénétra en Italie, où il devait achever son éducation d'artiste. A Turin, où il s'occupait à peindre des portraits, il entra en relation avec le prince de Carignan, qui l'attacha à sa maison et l'envoya à Rome avec une pension annuelle de 600 écus. L'école romaine était encore en pleine décadence : Vanloo ne crut pas pouvoir trouver un meilleur maître que le maniériste Benedetto Luti. Il passa trois ans dans son école, et en 1718 il peignit pour l'église Santa-Maria in Monticelli une *Flagellation du Christ*, qui montra qu'aux mérites du portraitiste il pouvait ajouter ceux du peintre d'histoire. En revenant de Rome, il s'arrêta à Turin, et peignit à fresque, pour le roi Victor-Amédée II, deux plafonds au château de Rivoli. En 1719, il vint retrouver à Paris le prince de Carignan, qui en le présentant au régent fut le premier artisan de sa fortune. En même temps que des tableaux religieux et mythologiques, Vanloo peignit les portraits des femmes à la mode, telles que Mmes de Prie et de Sabran. Le duc d'Orléans lui confia le soin de restaurer les cartons de Jules Romain. Bientôt il fut agréé à l'Académie royale (1722), et il touchait à la fois à la réputation et à la richesse, lorsque sa fortune fut compromise dans les désastres de Law. Le portrait, pour lequel il avait une aptitude spéciale, l'enrichit de nouveau. Reçu membre de l'Académie le 23 février 1731, il fut, deux ans après, nommé adjoint à professeur, et il exécuta d'importants travaux pour Louis XV, pour l'hôtel de ville de Paris, et pour les églises. Les critiques contemporains ont cité avec éloge sa restauration des peintures de la galerie de François Ier à Fontainebleau; le Rosso et Primatice auraient sans doute protesté contre les embellissements que le pinceau peu discret de Vanloo avait ajoutés à leurs fresques. L'artiste [illegible]

cependant un talent réel; mais les leçons de Luti avaient porté leur fruit, et Vanloo était mieux fait pour comprendre l'art facile et ses séductions capricieuses que pour goûter les élégances robustes des maîtres de la Renaissance. Bien que son succès à Paris ne se fût pas démenti un seul jour, il partit pour Londres en 1737, et il y resta trois ou quatre ans, occupé à faire pour l'aristocratie anglaise de nombreux portraits, qui lui furent richement payés. Mais le climat lui étant contraire, il revint en France, et finit par se retirer à Aix, où il mourut, à l'âge d'environ soixante et un ans. Parmi les œuvres qui nous restent de J.-B. Vanloo, nous citerons les portraits de *Louis XV* et de *Marie Lesczynska* (au Grand Trianon), celui du graveur *Nicolas Tardieu* (à Versailles); *Diane et Endymion*, et surtout *l'Institution de l'ordre du Saint-Esprit* (1733), qui, provenant du couvent des Grands-Augustins, est aujourd'hui au musée du Louvre. Ce vaste tableau, où l'on chercherait vainement le sentiment du fait historique que le maître a voulu représenter, est peint d'un pinceau hardi, dans une coloration vigoureuse et forte; la composition est ingénieuse et savante.

J.-B. Vanloo eut six enfants, dont *Louis-Michel*, *François* et *Amédée*, qui suivent.

VANLOO (*Louis-Michel*), peintre, fils aîné du précédent, né à Toulon, le 2 mars 1707, mort à Paris, le 20 mars 1771. Après avoir reçu les leçons de son père, il continua ses études à l'Académie royale, et obtint en 1725 le premier prix de peinture. Il alla, avec son oncle Carle, passer quelques années à Rome, et à son retour à Paris il fut reçu académicien (1733), sur le tableau d'*Apollon poursuivant Daphné*, qui est au musée du Louvre. En 1735, il fut nommé adjoint à professeur. Comme tous les Vanloo, il avait les aptitudes les plus diverses, mais il ne rencontra pas dans tous les genres un égal succès, et il finit par s'adonner de préférence au portrait. Il s'y fit très-vite une réputation un peu exagérée. Après la mort de Ranc, il fut appelé en Espagne (1736), et fut comblé de faveurs par le roi, qui le nomma son premier peintre et lui fit faire plusieurs fois son portrait et ceux des membres de sa famille. Il eut la plus grande part à la création de l'Académie de San-Fernando, dont il fut directeur en 1751. L'année suivante, il revint à Paris, et entre 1753 et 1769 il exposa aux salons du Louvre une foule de portraits, d'une exécution un peu lâchée, qui n'obtinrent pas toujours l'applaudissement des bons juges. Nous nous contenterons de citer ceux de son oncle *Carle Vanloo*, de *Marivaux*, de *Mme de Pompadour*, de *Diderot*, de *l'abbé de Breteuil*, de *Cochin*, etc. Après la mort de Carle (1765), il devint directeur de l'école des élèves protégés, mais il ne fut qu'un professeur sans autorité et sans prestige. Le musée de Versailles et celui de Madrid possèdent un bon nombre de portraits de cet artiste. On connaît le mot de Diderot : « J'aime Vanloo, écrit-il, parce qu'il est simple et honnête, parce que c'est la douceur et la bienfaisance personnifiées. Il avait un ami en Espagne. Il prit envie à cet ami d'équiper un vaisseau. Michel lui confia toute sa fortune. Le vaisseau fait naufrage; la fortune confiée fut perdue, et l'ami noyé. Michel apprend ce désastre, et le premier mot qui lui vient à la bouche, c'est : « J'ai perdu un bon ami. » Cela vaut bien un bon tableau. »

VANLOO (*François*), peintre, frère du précédent, né à Aix, en 1711, mort à Turin, en 1733. Il faisait paraître les dispositions les plus heureuses lorsque en 1727, il partit pour l'Italie avec son oncle Carle. L'année suivante, il remporta à Rome le premier prix de l'Académie de Saint Luc, et il fut même reçu au nombre des pensionnaires de notre école; il y demeura cinq ans. En 1732, comme il revenait en France avec Carle, les chevaux de la voiture, qu'il conduisait lui-même, s'emportèrent au sortir de Lorette, et son pied étant demeuré dans l'étrier, ils le traînèrent sanglant par les chemins et en firent, comme le dit Mariette, « un second Hippolyte ». Blessé de la manière la plus grave, il fut ramené à Turin, et mourut quelques mois après. Au dire de Dandré-Bardon, il aurait laissé des dessins d'après nature, des études peintes « du plus beau ton et d'un pinceau admirable », ainsi qu'un tableau représentant *le Triomphe de Galathée*, qui en 1765 appartenait à son frère Louis-Michel Vanloo, et dont la trace s'est perdue.

VANLOO (*Charles-Amédée-Philippe*), peintre, frère des précédents, né à Turin, en 1718, mort après 1790. Après avoir passé son enfance en Italie, il vint à Paris, fut reçu académicien le 30 décembre 1747, et obtint successivement les titres d'adjoint à professeur en 1760, de professeur en 1770, et d'adjoint à recteur en 1790. Il se montra très-assidu aux expositions du Louvre, où il envoyait d'ordinaire des tableaux mythologiques, et quelquefois des sujets assez singulièrement choisis, comme *un Oiseau dans la machine pneumatique* (1771) et *une Jeune fille électrisée* (1777). Le talent d'Amédée Vanloo était fade et incertain. Appelé à Berlin par le roi de Prusse, il travailla pour lui de 1751 à 1769 : un plafond peint au château de Sans-Souci, et représentant *l'Assemblée des dieux*; une fresque à l'église Saint-Nicolas de Potsdam, des cartons, des tapisseries, plusieurs portraits de Frédéric II, telles sont les œuvres principales qu'il exécuta à cette époque. Bien qu'il ait été un actif producteur, ses tableaux sont devenus rares, et nous ne connaissons guère de lui qu'un *Saint Sébastien*, son morceau de réception à l'Académie, et qui se trouve à Notre-Dame de Versailles. Il passa dans l'obscurité la dernière partie de sa vie. La date et le lieu de sa mort n'ont pas encore été retrouvés.

P. MANTZ.

Archives de l'art français. — D'Argenville, *Abrégé de la vie des peintres.* — Achard, *Dict. hist. de la Provence.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.* — Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger.* — *Notice des tableaux du Louvre.*

VANLOO (*Charles-André*, dit *Carle*), peintre français, frère de Jean-Baptiste, né à Nice, le 15 février 1705, mort à Paris, 15 juillet 1765. De tous les artistes qui ont porté le nom de Vanloo, Carle est resté le plus célèbre. Ayant perdu son père en bas âge, il eut pour premier maître Jean-Baptiste, qui le conduisit à Rome et le plaça, encore enfant, dans l'atelier de Luti. Carle y fit de rapides progrès; il travailla aussi avec le sculpteur Legros, et il apprit, sous sa direction, à modeler l'argile et même à tailler le bois. Après la mort de ce dernier (1719), il vint à Paris avec son frère, et, comme lui, il eut pour protecteur le prince de Carignan, qui le logea à l'hôtel de Soissons. Dès lors, tout en poursuivant ses études à l'Académie de peinture, il devint le collaborateur de Jean-Baptiste, qui lui faisait ébaucher ses tableaux. Son frère l'employa aussi dans les travaux de restauration qui lui furent confiés à Fontainebleau et ailleurs. Un instant, Carle semble, au grand regret de ses biographes, avoir déserté les voies de l'art sérieux pour s'enrégimenter parmi les décorateurs de l'Opéra. Quant à nous, nous lui pardonnons d'autant plus cette fantaisie, que loin de s'amoindrir dans la pratique du décor, son pinceau y prit une aisance nouvelle et de plus libres allures. Il prit part au concours de peinture en 1724, et remporta le premier prix; mais il ne partit pour l'Italie que trois ans après, et il emmena avec lui Boucher et deux de ses neveux, Louis-Michel et François Vanloo. A peine arrivé à Rome, il dessina à la sanguine une vaste composition, qui représentait le *Refus de Balthasar*, et qui lui mérita le prix à l'Académie de Saint-Luc. Le cardinal de Polignac, chargé des affaires de France, s'intéressa à ce brillant début, et bientôt le pape accorda le titre de chevalier au jeune artiste, qui venait de peindre à fresque au plafond de l'église Saint-Isidore, *l'Apothéose* de ce saint (1729). En revenant à Paris, Carle s'arrêta à Turin, où le roi lui fit exécuter, dans un des cabinets de son palais, des peintures décoratives dont le motif est emprunté à la *Jérusalem délivrée*, et qui sont de la plus charmante invention et de la plus aimable couleur. De retour à Paris en 1734, il entra le 30 juillet 1735 dans l'Académie royale, qui lui confia successivement toutes les fonctions et tous les grades. Louis XV ne le traita pas avec moins de faveur : directeur de l'école des élèves protégés (1749), Carle reçut le cordon de Saint-Michel (1751) et le titre de premier peintre du roi, aux appointements de 6,000 livres par an (1762). Pendant son séjour à Turin, il avait épousé Anne-Marie Christine Somis (1), une charmante cantatrice qui obtint dans les salons de Paris et même chez la reine de très-vifs succès; chacun faisait fête à ce couple heureux. Carle, dont le pinceau était rapide et qui pendant toute sa vie fut prodigieusement actif, jouit comme artiste et comme professeur d'une autorité considérable. Il peignait des décorations et des portraits, des mythologies et des sujets religieux; tous les procédés de la peinture lui étaient familiers. En 1764 il fut chargé de décorer la chapelle de Saint-Grégoire, aux Invalides, et improvisa de vives esquisses, mais il mourut d'un coup de sang, au moment d'entreprendre ce grand travail.

(1) Elle est morte à Paris, le 12 avril 17..

Vanloo a formé beaucoup d'élèves, dont les plus célèbres sont Doyen et Lagrenée l'aîné. On trouvera dans sa *Vie*, par Dandré-Bardon, une liste presque complète des peintures du maître. Le Louvre possède *Apollon faisant écorcher Marsyas* (morceau de réception de C. Vanloo à l'Académie), *le Mariage de la Vierge*, *Énée portant son père Anchise*, le portrait de *Marie Lesczynska*, et *la Halte de chasse* (1737), qui montre, avec beaucoup d'esprit dans l'exécution, des costumes charmants, des têtes souriantes, et toutes les séductions d'un coloris où se combinent harmonieusement les tons les plus gais de la palette française. Les galeries de Versailles ont donné asile à plusieurs portraits de Carle. Nous citerons encore les trois tableaux de la *Vie de la Vierge*, à Saint-Sulpice; l'*Histoire de saint Augustin*, à l'église des Petits-Pères; *saint Charles Borromée* (1753), à Saint-Merry. Les musées de Dijon, de Bordeaux et de Rouen possèdent aussi des tableaux de cet artiste. Les plus habiles graveurs de son temps, Laurent Cars, Beauvarlet, Balechou, Avril, Desmarteau, etc., ont reproduit ses œuvres. La critique moderne aurait des réserves à faire au sujet de ce maître, si applaudi jadis. C'est un peintre inégal, peu sérieux, inexpressif, étranger aux exigences de l'art sévère; mais son invention est inépuisable, ses colorations sont brillantes, son pinceau a, comme son crayon, des habiletés entraînantes. Malgré ses fautes, il demeure un des plus fidèles représentants de l'art français sous Louis XV.

VANLOO (*Jules-César-Denis*), peintre, fils du précédent, né en 1743, à Paris, où il est mort, le 1er juillet 1821. Il reçut des leçons de son père, se fit paysagiste, et se complut à peindre des effets de neige, des matinées d'hiver, des campagnes accidentées, des monuments en ruines. La plupart de ses tableaux représentent des vues d'Italie, où il a passé une grande partie de sa vie. Il fut reçu à l'Académie royale de Paris le 30 octobre 1784, et de 1785 à 1817, il envoya des tableaux à presque toutes les expositions; il obtint un prix de 1,500 fr. en 1801 et une médaille en 1803. Ses œuvres sont médiocrement prisées : on peut voir de César Vanloo *un Clair de lune*, au ministère de la justice, *un Effet de neige*, au musée de Cherbourg, et à celui de Toulouse cinq paysages ita-

liens. On a aussi de lui une brochure, devenue très-rare, et intitulée : *César Vanloo aux amateurs des beaux-arts*; s. l. n. d., in-8° de 15 pages. P. MANTZ.

Dandré-Bardon, *Vie de Carle Vanloo*; Paris, 1765, in-12. — Achard, *Dict. hist. de la Provence*, t. II. — *Archives de l'art français*, t. VI. — *Nécrologe des hommes célèbres*, 1766. — Ch. Blanc, dans l'*Hist. des peintres*, 102e liv. — A. Houssaye, *les Vanloo*; dans la *Revue des deux mondes*, 1er août 1842.

VAN LOON. *Voy.* LOON.

VAN MONS. *Voy.* MONS.

VAN MUSSCHER. *Voy.* MUSSCHER.

VAN NECK. *Voy.* NECK.

VAN NEVE. *Voy.* NEVE.

VANNI (*Andrea*), peintre italien, natif de Sienne, florissait de 1369 à 1413. Les seuls ouvrages que l'on connaisse de lui dans sa patrie sont une *Madone avec plusieurs saints* à Saint-François, et un *Saint Sébastien* qui est au musée. Il a aussi travaillé dans quelques autres villes, et surtout à Naples, où il fut appelé avant 1373. Cet artiste, aussi distingué par son esprit que par son talent, n'a laissé qu'un petit nombre de peintures, une grande partie de son existence ayant été employée au service de sa patrie. Il fut envoyé par la république de Sienne en ambassade auprès du pape, résidant alors à Avignon. Plus tard, étant *capitano del popolo*, il reçut de son illustre compatriote, sainte Catherine, une lettre que nous possédons et qui contient les plus sages conseils pour le gouvernement de la ville. E. B—N.

Della Valle, *Lettere sanesi*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

VANNI (*Francesco*), peintre, architecte et graveur, né en 1563, à Sienne, où il est mort, le 25 octobre 1609. Il appartenait à la famille du précédent, et fut parrain de son compatriote Flavio Chigi, depuis le pape Alexandre VII. Il eut pour premier maître Arcangelo Salimbeni, second mari de sa mère; puis il entra dans l'atelier de Bart. Passarotti. Après avoir étudié à Rome, sous la direction de Giov. de' Vecchi, les chefs-d'œuvre de Raphael, il revint pour quelque temps dans sa patrie, et c'est à cette époque (1581) qu'il faut placer ses plus anciens ouvrages, la fresque de la voûte de l'oratoire de Saint-Bernardin, et une *Annonciation*, à l'église des Servites. Il alla ensuite étudier à Parme d'après le Corrège, à Bologne dans les académies du Facini et du Mirandola. Il affectionna principalement la manière du Baroccio, qu'il sut s'approprier au point de tromper les connaisseurs. Lorsque Vanni fut rentré définitivement à Sienne, il enrichit cette ville d'une grande quantité de tableaux et de fresques. Parmi ces dernières nous citerons les suivantes : *les Siennois à la croisade* et *le Concile de Sienne* (1593), au palais public; *l'Énergumène* (1593), rare, élégante et correcte composition, à Saint-Dominique; *les Trois saints* (1600), à Sainte-Lucie; un *Calvaire*, en camaïeu, d'un bon effet, hors la porte Camollia, dans une villa dite *la Ripa*, propriété de la famille Vanni. Les tableaux qu'il a peints pour Sienne sont très-nombreux; voici les principaux : *le Martyre de sainte Lucie*, à son église; *le Baptême de Constantin*, à Saint-Augustin; *le Martyre de sainte Catherine*, à l'hospice du Refuge, dans lequel on voit aussi *Saint Galgano dans le désert*, commencé par Ventura Salimbeni, et achevé par Vanni, en 1607; *Saint François-Xavier*, à Saint-Vigile : deux de ses meilleurs tableaux; *la Rencontre de Jésus et de la Vierge*, et *la Fuite en Égypte*, à SS. Quirico-et-Giulitta; et dans l'église de l'ancienne chartreuse de Pontignano un magnifique *Crucifix*, et à Sainte-Agnès de Vignano une *Sainte Agnès*, d'une grande finesse.

Grâce à la protection du cardinal Baronio, Vanni fut appelé à Rome par Clément VIII, qui le chargea de l'exécution de l'un des grands tableaux d'autel de Saint-Pierre. Il peignit sur ardoise *la Chute de Simon le Magicien* (1), son chef-d'œuvre, qui lui valut le titre de chevalier de l'ordre du Christ. Il réussit moins bien dans les autres peintures qu'il exécuta à Rome, telles que *la Vierge reçue au ciel*, fresque d'un coloris sans vigueur, à la grande coupole de Sainte-Marie du peuple; et les tableaux du *Martyre de sainte Cécile*, au palais du Quirinal; de *la Vierge et sainte Cécile*, à Santa-Maria-Nuova, et des *Trois Grâces*, au palais Borghèse. Les autres villes de l'Europe possèdent un grand nombre d'ouvrages de Vanni; nous trouvons à Pise : dans la cathédrale, *la Dispute sur l'Eucharistie*, peinte en concurrence avec Ventura Salimbeni; au baptistère, *le Christ au bord du Jourdain*; — à Pistoja : dans l'église de l'Umiltà, une *Adoration des Mages*, l'un de ses ouvrages les plus parfaits; — à Gênes : à Notre-Dame de Carignan, *Sainte Marie égyptienne*, et au palais Spinola, *le Christ portant sa croix*; — à Pérouse : au palais Sorbello, *la Décollation de saint Jean*; — à Florence : au palais Rosselli del Turco, *Sainte Catherine*, et à la galerie publique, *les Frères de Joseph*; — au Musée de Parme, une petite *Sainte Famille*; — au Musée de Vienne, une *Madone avec saint Georges, saint Géminien et un Ange*; — au musée de Dresde, une *Sainte Famille*; — au musée de Madrid, *les Trois Maries*; — au Louvre, deux *Repos de la Sainte Famille*, et *le Martyre de sainte Irène*.

On sait que Vanni fut architecte et même mécanicien, mais on ne connaît qu'un édifice, et encore de peu d'importance, qui puisse lui être attribué; c'est l'oratoire de S.-Sepolcro, bâti en 1603, près de Sienne. Les eaux-fortes les plus recherchées qu'il nous ait laissées sont une *Vierge avec l'enfant Jésus endormi*, *Sainte Catherine de Sienne recevant les stigmates*, et *Saint François en extase*. Les exemples et les leçons de Vanni eurent sur l'école de Sienne la

(1) On en voit à Sainte-Marie-des-Anges une bonne copie, faite par Tremollière.

Archives de l'art français. — D'Argenville, *Abrégé de la vie des peintres.* — Achard, *Dict. hist. de la Provence.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.* — Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger.* — *Notice des tableaux du Louvre.*

VANLOO (*Charles-André*, dit *Carle*), peintre français, frère de Jean-Baptiste, né à Nice, le 15 février 1705, mort à Paris, 15 juillet 1765. De tous les artistes qui ont porté le nom de Vanloo, Carle est resté le plus célèbre. Ayant perdu son père en bas âge, il eut pour premier maître Jean-Baptiste, qui le conduisit à Rome et le plaça, encore enfant, dans l'atelier de Luti. Carle y fit de rapides progrès; il travailla aussi avec le sculpteur Legros, et il apprit, sous sa direction, à modeler l'argile et même à tailler le bois. Après la mort de ce dernier (1719), il vint à Paris avec son frère, et, comme lui, il eut pour protecteur le prince de Carignan, qui le logea à l'hôtel de Soissons. Dès lors, tout en poursuivant ses études à l'Académie de peinture, il devint le collaborateur de Jean-Baptiste, qui lui faisait ébaucher ses tableaux. Son frère l'employa aussi dans les travaux de restauration qui lui furent confiés à Fontainebleau et ailleurs. Un instant, Carle semble, au grand regret de ses biographes, avoir déserté les voies de l'art sérieux pour s'enrégimenter parmi les décorateurs de l'Opéra. Quant à nous, nous lui pardonnons d'autant plus cette fantaisie, que loin de s'amoindrir dans la pratique du décor, son pinceau y prit une aisance nouvelle et de plus libres allures. Il prit part au concours de peinture en 1724, et remporta le premier prix; mais il ne partit pour l'Italie que trois ans après, et il emmena avec lui Boucher et deux de ses neveux, Louis-Michel et François Vanloo. A peine arrivé à Rome, il dessina à la sanguine une vaste composition, qui représentait le *Refus de Balthasar*, et qui lui mérita le prix à l'Académie de Saint-Luc. Le cardinal de Polignac, chargé des affaires de France, s'intéressa à ce brillant début, et bientôt le pape accorda le titre de chevalier au jeune artiste, qui venait de peindre à fresque au plafond de l'église Saint-Isidore, *l'Apothéose* de ce saint (1729). En revenant à Paris, Carle s'arrêta à Turin, où le roi lui fit exécuter, dans un des cabinets de son palais, des peintures décoratives dont le motif est emprunté à la *Jérusalem délivrée*, et qui sont de la plus charmante invention et de la plus aimable couleur. De retour à Paris en 1734, il entra le 30 juillet 1735 dans l'Académie royale, qui lui confia successivement toutes les fonctions et tous les grades. Louis XV ne le traita pas avec moins de faveur : directeur de l'école des élèves protégés (1749), Carle reçut le cordon de Saint-Michel (1751) et le titre de premier peintre du roi, aux appointements de 6,000 livres par an (1762). Pendant son séjour à Turin, il avait épousé Anne-Marie Christine Somis (1), une charmante cantatrice qui obtint dans les salons de Paris et même chez la reine de très-vifs succès; chacun faisait fête à ce couple heureux. Carle, dont le pinceau était rapide et qui pendant toute sa vie fut prodigieusement actif, jouit comme artiste et comme professeur d'une autorité considérable. Il peignait des décorations et des portraits, des mythologies et des sujets religieux; tous les procédés de la peinture lui étaient familiers. En 1764 il fut chargé de décorer la chapelle de Saint-Grégoire, aux Invalides, et improvisa de vives esquisses, mais il mourut d'un coup de sang, au moment d'entreprendre ce grand travail.

Vanloo a formé beaucoup d'élèves, dont les plus célèbres sont Doyen et Lagrenée l'aîné. On trouvera dans sa *Vie*, par Dandré-Bardon, une liste presque complète des peintures du maître. Le Louvre possède *Apollon faisant écorcher Marsyas* (morceau de réception de C. Vanloo à l'Académie), *le Mariage de la Vierge*, *Énée portant son père Anchise*, le portrait de *Marie Lesczynska*, et *la Halte de chasse* (1737), qui montre, avec beaucoup d'esprit dans l'exécution, des costumes charmants, des têtes souriantes, et toutes les séductions d'un coloris où se combinent harmonieusement les tons les plus gais de la palette française. Les galeries de Versailles ont donné asile à plusieurs portraits de Carle. Nous citerons encore les trois tableaux de la *Vie de la Vierge*, à Saint-Sulpice; l'*Histoire de saint Augustin*, à l'église des Petits-Pères; *saint Charles Borromée* (1753), à Saint-Merry. Les musées de Dijon, de Bordeaux et de Rouen possèdent aussi des tableaux de cet artiste. Les plus habiles graveurs de son temps, Laurent Cars, Beauvarlet, Balechou, Avril, Desmarteau, etc., ont reproduit ses œuvres. La critique moderne aurait des réserves à faire au sujet de ce maître, si applaudi jadis. C'est un peintre inégal, peu sérieux, inexpressif, étranger aux exigences de l'art sévère; mais son invention est inépuisable, ses colorations sont brillantes, son pinceau a, comme son crayon, des habiletés entraînantes. Malgré ses fautes, il demeure un des plus fidèles représentants de l'art français sous Louis XV.

VANLOO (*Jules-César-Denis*), peintre, fils du précédent, né en 1743, à Paris, où il est mort, le 1er juillet 1821. Il reçut des leçons de son père, se fit paysagiste, et se complut à peindre des effets de neige, des matinées d'hiver, des campagnes accidentées, des monuments en ruines. La plupart de ses tableaux représentent des vues d'Italie, où il a passé une grande partie de sa vie. Il fut reçu à l'Académie royale de Paris le 30 octobre 1784, et de 1785 à 1817, il envoya des tableaux à presque toutes les expositions; il obtint un prix de 1,500 fr. en 1801 et une médaille en 1803. Ses œuvres sont médiocrement prisées : on peut voir de César Vanloo un *Clair de lune*, au ministère de la justice, *un Effet de neige*, au musée de Cherbourg, et à celui de Toulouse cinq paysages ita-

(1) Elle est morte à Paris, le 12 avril 1785.

liens. On a aussi de lui une brochure, devenue très-rare, et intitulée : *César Vanloo aux amateurs des beaux-arts*; s. l. n. d., in-8° de 15 pages. P. MANTZ.

Dandré-Bardon, *Vie de Carle Vanloo*; Paris, 1765, in-12. — Achard, *Dict. hist. de la Provence*, t. II. — *Archives de l'art français*, t. VI. — *Nécrologe des hommes célèbres*, 1766. — Ch. Blanc, dans l'*Hist. des peintres*, 102e liv — A. Houssaye, *les Vanloo*; dans la *Revue des deux mondes*, 1er août 1848.

VAN LOON. *Voy.* LOON.

VAN MONS. *Voy.* MONS.

VAN MUSSCHER. *Voy.* MUSSCHER.

VAN NECK. *Voy.* NECK.

VAN NEVE. *Voy.* NEVE.

VANNI (*Andrea*), peintre italien, natif de Sienne, florissait de 1369 à 1413. Les seuls ouvrages que l'on connaisse de lui dans sa patrie sont une *Madone avec plusieurs saints* à Saint-François, et un *Saint Sébastien* qui est au musée. Il a aussi travaillé dans quelques autres villes, et surtout à Naples, où il fut appelé avant 1373. Cet artiste, aussi distingué par son esprit que par son talent, n'a laissé qu'un petit nombre de peintures, une grande partie de son existence ayant été employée au service de sa patrie. Il fut envoyé par la république de Sienne en ambassade auprès du pape, résidant alors à Avignon. Plus tard, étant *capitano del popolo*, il reçut de son illustre compatriote, sainte Catherine, une lettre que nous possédons et qui contient les plus sages conseils pour le gouvernement de la ville. E. B—N.

Della Valle, *Lettere sanesi*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

VANNI (*Francesco*), peintre, architecte et graveur, né en 1563, à Sienne, où il est mort, le 25 octobre 1609. Il appartenait à la famille du précédent, et fut parrain de son compatriote Flavio Chigi, depuis le pape Alexandre VII. Il eut pour premier maître Arcangelo Salimbeni, second mari de sa mère; puis il entra dans l'atelier de Bart. Passarotti. Après avoir étudié à Rome, sous la direction de Giov. de' Vecchi, les chefs-d'œuvre de Raphael, il revint pour quelque temps dans sa patrie, et c'est à cette époque (1581) qu'il faut placer ses plus anciens ouvrages, la fresque de la voûte de l'oratoire de Saint-Bernardin, et une *Annonciation*, à l'église des Servites. Il alla ensuite étudier à Parme d'après le Corrège, à Bologne dans les académies du Facini et du Mirandola. Il affectionna principalement la manière du Baroccio, qu'il sut s'approprier au point de tromper les connaisseurs. Lorsque Vanni fut rentré définitivement à Sienne, il enrichit cette ville d'une grande quantité de tableaux et de fresques. Parmi ces dernières nous citerons les suivantes : *les Siennois à la croisade* et *le Concile de Sienne* (1593), au palais public; *l'Énergumène* (1593), rare, élégante et correcte composition, à Saint-Dominique; *les Trois saints* (1600), à Sainte-Lucie; un *Calvaire*, en camaïeu, d'un bon effet, hors la porte Camollia, dans une villa dite *la Ripa*, propriété de la famille Vanni. Les tableaux qu'il a peints pour Sienne sont très-nombreux; voici les principaux : *le Martyre de sainte Lucie*, à cette église; *le Baptême de Constantin*, à Saint-Augustin; *le Martyre de sainte Catherine*, à l'hospice du Refuge, dans lequel on voit aussi *Saint Galgano dans le désert*, commencé par Ventura Salimbeni, et achevé par Vanni, en 1607; *Saint François-Xavier*, à Saint-Vigile : deux de ses meilleurs tableaux; *la Rencontre de Jésus et de la Vierge*, et *la Fuite en Égypte*, à SS. Quirico-et-Giulitta; et dans l'église de l'ancienne chartreuse de Pontignano un magnifique *Crucifix*, et à Sainte-Agnès de Vignano une *Sainte Agnès*, d'une grande finesse.

Grâce à la protection du cardinal Baronio, Vanni fut appelé à Rome par Clément VIII, qui le chargea de l'exécution de l'un des grands tableaux d'autel de Saint-Pierre. Il peignit sur ardoise *la Chute de Simon le Magicien* (1), son chef-d'œuvre, qui lui valut le titre de chevalier de l'ordre du Christ. Il réussit moins bien dans les autres peintures qu'il exécuta à Rome, telles que *la Vierge reçue au ciel*, fresque d'un coloris sans vigueur, à la grande coupole de Sainte-Marie du peuple; et les tableaux du *Martyre de sainte Cécile*, au palais du Quirinal; de *la Vierge et sainte Cécile*, à Santa-Maria-Nuova, et des *Trois Grâces*, au palais Borghèse. Les autres villes de l'Europe possèdent un grand nombre d'ouvrages de Vanni; nous trouvons à Pise : dans la cathédrale, *la Dispute sur l'Eucharistie*, peinte en concurrence avec Ventura Salimbeni; au baptistère, *le Christ au bord du Jourdain*; — à Pistoja : dans l'église de l'Umiltà, une *Adoration des Mages*, l'un de ses ouvrages les plus parfaits; — à Gênes : à Notre-Dame de Carignan, *Sainte Marie égyptienne*, et au palais Spinola, *le Christ portant sa croix*; — à Pérouse : au palais Sorbello, *la Décollation de saint Jean*; — à Florence : au palais Rosselli del Turco, *Sainte Catherine*, et à la galerie publique, *les Frères de Joseph*; — au Musée de Parme, une petite *Sainte Famille*; — au Musée de Vienne, une *Madone avec saint Georges, saint Géminien et un Ange*; — au musée de Dresde, une *Sainte Famille*; — au musée de Madrid, *les Trois Maries*; — au Louvre, deux *Repos de la Sainte Famille*, et *le Martyre de sainte Irène*.

On sait que Vanni fut architecte et même mécanicien, mais on ne connaît qu'un édifice, et encore de peu d'importance, qui puisse lui être attribué; c'est l'oratoire de S.-Sepolcro, bâti en 1603, près de Sienne. Les eaux-fortes les plus recherchées qu'il nous ait laissées sont une *Vierge avec l'enfant Jésus endormi*, *Sainte Catherine de Sienne recevant les stigmates*, et *Saint François en extase*. Les exemples et les leçons de Vanni eurent sur l'école de Sienne la

(1) On en voit à Sainte-Marie-des-Anges une bonne copie, faite par Tremollière.

plus heureuse influence, et la maintinrent longtemps en honneur. Ses principaux élèves furent, outre *Michel-Ange* et *Raphael*, ses deux fils, Rutilio Manetti, Astolfo Petrazzi, et deux artistes qui, l'ayant aidé constamment dans ses travaux, ont été surnommés Giovanni-Antonio et Giovanni-Francesco del Vanni.

VANNI (*Michelangelo*), peintre, fils du précédent, né en 1583, à Sienne, mort en 1671. Élève de son père, il n'a laissé qu'un petit nombre de tableaux; aussi ne dut-il son titre de chevalier et sa principale réputation qu'à la découverte d'un procédé pour colorer le marbre, procédé dont il fit, en 1656, l'application au monument élevé à son père, dans l'église Saint-Georges de Sienne. Colonnes, frises, festons, petits anges, armoiries, tout est peint sur une grande lame de marbre blanc; chaque partie est coloriée par un procédé chimique qui donne à l'ensemble l'apparence d'une marqueterie de marbres de diverses couleurs. On pense qu'il employait des substances minérales qu'il faisait pénétrer profondément dans le marbre à l'aide de quelque mordant.

VANNI (*Raffaele*), peintre, frère du précédent, né en 1596, à Sienne, mort en 1673. Orphelin dès l'âge de treize ans, il fut recommandé à Annibal Carrache, qui l'admit dans son atelier. Son dessin est large, et on vante la sage disposition de ses ombres et la grâce de son coloris. Il habita longtemps Rome, où il a laissé un assez grand nombre de peintures; mais c'est à Sienne qu'il faut chercher ses principaux ouvrages : *la Victoire de Clovis sur Alaric* (1652), fresque grandiose et du coloris le plus vigoureux, placée dans l'église de la Trinité; une *Assomption*, autre fresque accompagnée de délicieuses figures d'enfants, à la salle de la chancellerie du palais public; *Saint François de Sales*, à la cathédrale, et *Job*, à l'oratoire de Saint-Roch. Nous trouvons de lui à Pise, à Sainte-Catherine, un bon tableau représentant *la Sainte recevant les stigmates*; et à Florence, un *Enlèvement d'Hélène*, à la galerie publique. E. B—N.

Della Valle, *Lettere sanesi*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Romagnoli, *Cenni di Siena*.

VANNI. *Voy.* NELLO PISANO.

VANNUCCHI (*Andrea*), dit *Andrea* DEL SARTO, célèbre peintre, né à Florence, en 1488, mort en 1530. L'une des gloires de sa patrie, il devait illustrer jusqu'à l'humble profession de son père, en léguant à la postérité le surnom d'Andrea del Sarto (*André du tailleur*). Ayant à peine reçu quelques notions de lecture et d'écriture, il fut placé à sept ans chez un orfèvre; là, emporté par une irrésistible vocation, il maniait bien plus souvent le crayon que le burin et le marteau. Gian Barile, artiste d'un talent médiocre, vit les premiers essais du jeune apprenti, lui donna des leçons, et sentant bientôt son insuffisance, le présenta à Pier di Cosimo. Sous ce nouveau maître, Andrea travailla avec ardeur, et étudia surtout les fameux cartons de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, au Palais Vieux. A cette époque il se lia d'une étroite amitié avec Franciabigio (*voy.* ce nom); l'un et l'autre quittèrent leurs maîtres pour vivre ensemble et se livrer à leurs inspirations. Leurs premiers ouvrages furent des rideaux, aujourd'hui perdus, qui couvraient des tableaux du maître-autel de l'Annunziata, et qui représentaient *l'Annonciation* et *la Descente de croix*. Du même temps date sans doute aussi l'exécution du portrait d'Andrea à l'âge de seize ans, qui existe au palais Pitti; c'est une œuvre indécise, mais pleine de grâce. La confrérie laïque de Saint-Jean, dite de *lo Scalzo*, s'adressa aux deux amis pour décorer de peintures le cloître où elle se réunissait. Andrea accepta cette offre, mais n'exécuta alors qu'un seul sujet, *le Baptême de Jésus*; ce ne fut que plus tard, à diverses reprises et en quelque sorte dans tout le cours de sa vie, qu'il acheva cette œuvre (1), composée de quatorze sujets religieux, et où mieux que partout ailleurs on peut suivre les phases de son talent. Il commençait de travailler au Scalzo lorsque, cédant aux sollicitations d'un religieux servite, il entreprit de terminer, à un prix modique, la décoration du cloître *dei Voti*, à l'Annunziata. En peu de temps il peignit à fresque les sept sujets suivants, remarquables par d'excellentes qualités : *Saint Philippe secourant un lépreux*, *les Joueurs foudroyés*, *la Guérison d'une possédée*, *la Mort de saint Philippe*, *les Servites guérissant des enfants malades*, *la Naissance de la Vierge*, et *l'Arrivée des Mages à Bethléem*. Dans un autre cloître du même couvent, plusieurs années après, en 1524, il peignit la fameuse *Madonna del sacco* (2), qui, à fresque du moins, est le meilleur et le plus célèbre de ses ouvrages. Cette Vierge (3), louée par Michel-Ange et le Titien, est un chef-d'œuvre de grâce, de naturel et de pureté; on y trouve même une grandeur de style qui n'est pas ordinaire à Andrea.

Pour en finir avec les fresques de ce maître, il ne reste plus à parler que de celles qu'il fit pour le couvent de S. Salvi, et d'une *Annonciation*, très-finie, mais d'un faire mesquin, qui existe encore dans une rue de Florence. Ce fut après avoir terminé les cinq premières fresques de l'Annunziata qu'Andrea, arrivé à l'apogée de sa réputation, fut appelé à décorer le réfectoire du monastère de Saint-Salvi, situé à un mille de Florence. Il y peignit d'abord, dans des médaillons, *quatre saints* et *la Trinité*, puis *la*

(1) La suite entière a été gravée en 1618 par Theod. Kruger, et depuis sur les dessins de G. Palazzi. Quant au cloître du Scalzo, supprimé en 1785, il est devenu une dépendance de l'Académie des beaux-arts, qui a assuré la conservation des fresques en faisant vitrer les arcades.

(2) On croit que le peintre introduisit un sac dans cette composition parce qu'il ne reçut d'autre payement qu'un sac de grains.

(3) Elle a été admirablement gravée par R. Morghen.

Cène, la plus vaste et la plus grandiose de ses compositions.

Quant aux tableaux d'Andrea, nous allons passer les principaux en revue. A peine avait-il terminé la première fresque du Scalzo qu'il peignit pour le monastère de San-Gallo un *Noli me tangere*, aujourd'hui à l'église de S. Jacopo trà Fossi, et qui eut un tel succès que les mêmes religieux lui demandèrent plus tard deux autres tableaux, qui font maintenant partie de la galerie Pitti, une *Annonciation* et *la Dispute sur la Trinité*. Dans ce tableau figurent saint Augustin, saint Pierre martyr, saint François, saint Laurent, saint Sébastien et sainte Marie-Madeleine. « Je ne connais rien, dit Viardot, qui puisse donner une plus haute et une plus complète idée de sa composition grandiose et savante, de l'élévation de son style, de sa vigueur d'expression, puis enfin de toutes ses qualités d'exécution. Dans un genre tout différent, la *Sainte Agnès* de la cathédrale de Pise passe également pour un des meilleurs ouvrages du maître; la sainte est représentée assise tenant dans la main droite une palme, et appuyant la gauche sur un agneau.

La réputation d'Andrea était parvenue jusqu'en France; François Ier lui fit demander quelqu'un de ses ouvrages, et il lui envoya alors la belle *Madone*, qui est au Louvre, et aussi, selon Vasari, un *Christ au tombeau*, sur lequel on n'a aucun autre renseignement. François Ier fit tous ses efforts pour attirer à sa cour le maître florentin Andrea, arrivé à Paris dans les premiers mois de 1518, fut comblé de bienfaits et d'honneurs. Il peignit d'abord un portrait du jeune dauphin, puis la belle *Charité* du Louvre, enfin plusieurs tableaux pour divers grands personnages. L'intérêt comme la gloire semblaient devoir le fixer à jamais en France. C'est ici le lieu de parler d'une femme qui contribua peut-être au succès d'Andrea en servant de modèle à la plupart de ses madones, mais qui eut sur son existence et même sur son honneur la plus fâcheuse influence. Andrea avait conçu la passion la plus vive pour la femme d'un bonnetier, Lucrezia del Fede, plus remarquable par sa beauté que par sa vertu, et à la mort du mari il eut le malheur d'épouser la veuve. De ce moment ses travaux purent à peine subvenir aux prodigalités de sa nouvelle épouse, et lorsqu'il vint à Paris une lettre de Lucrezia le rappela bientôt, et il ne sut pas résister; il supplia François Ier de le laisser partir, s'engageant sur l'honneur à revenir avec sa femme et à rapporter tous les objets d'art qu'il pourrait acquérir. Le roi céda, et lui remit à cet effet des sommes considérables. Arrivé à Florence, Andrea, aveuglé par son fatal amour, eut bientôt laissé dissiper par Lucrezia l'argent qui lui avait été confié. Peu après François Ier lui avait fait écrire pour lui rappeler sa promesse; il porta cette lettre, si honorable et si pressante, à sa femme, la suppliant de consentir au voyage de Paris. Ses efforts furent inutiles, et ainsi il perdit à la fois l'honneur, le repos de la conscience et la protection d'un grand prince. Plus tard Andrea voulut tenter d'apaiser le juste ressentiment de François Ier, et il lui destina son beau tableau du *Sacrifice d'Abraham*. Mais il n'eut pas le temps de faire cet envoi, qui eût peut-être adouci les remords qui empoisonnèrent le reste de sa vie; en 1530, à l'âge de quarante-deux ans, il fut emporté par une maladie contagieuse. Sa femme n'avait pas attendu pour l'abandonner qu'il eût rendu le dernier soupir. Domenico Conti, son élève et l'héritier de ses dessins, fit placer sur sa sépulture une épitaphe dans un cadre de marbre richement sculpté par Raphael de Montelupo. La maison qu'Andrea s'était construite, et dans laquelle il mourut, existe encore à Florence, *via di San Sebastiano*.

« Si Andrea, dit Vasari, eût eu un esprit plus ferme et plus hardi, aussi bien qu'il avait le génie et l'entente judicieuse et profonde de son art, il eût été certainement sans égal. Mais une certaine timidité d'esprit, un naturel simple et, pour ainsi dire, terre à terre ne lui permirent jamais de montrer cette vive ardeur, cette fierté qui, jointes à ses autres qualités, eussent fait de lui un peintre divin. »

On ne rencontre pas dans les ouvrages d'Andrea des couleurs trop vives, des accidents extraordinaires de clair-obscur, des accessoires magnifiques, des ornements luxueux. Son talent consiste au contraire dans la production de l'effet par des moyens simples, dans la facilité surprenante avec laquelle chaque objet est imité, dans la sûreté de chaque coup de pinceau. L'amitié qui l'unit au grand sculpteur Sansovino, leurs nombreux entretiens, ne durent pas peu contribuer à perfectionner son talent. Enfin, rappelons que Michel-Ange dit un jour à Raphael en parlant d'Andrea : « Il y a à Florence un petit homme qui, s'il était employé comme toi à de grands travaux, te ferait suer le front. »

Ses principaux élèves furent le sculpteur Bandinelli, J. da Pontormo, Andrea Sguazzella, le Salosmeo, M. Tosini, P.-F. di Sandro, Fr. Salviati, et Vasari.

Outre les ouvrages cités, nous mentionnerons encore d'Andrea del Sarto : au Louvre, *l'Annonciation*, et deux autres *Sainte Famille*, sept grands dessins, deux portraits de peintres, une *Sainte Catherine d'Alexandrie*; — au musée de Nantes, *la Vierge et saint Jean-Baptiste*, une *Madone*, première manière, une *sainte Famille*; — à Florence, dix-neuf toiles au palais Pitti, entre autres *la Dispute de la sainte Trinité*, trois *Annonciation*, deux *Assomption*, une *Madone avec saint Jean-Baptiste*, *Sainte Marie-Madeleine*, une *Vierge et plusieurs saints*, un *Saint Sébastien*, son dernier ouvrage, le *Portrait d'Andrea et de sa femme*, et deux autres portraits du peintre;

à la Galerie publique : *une Madone sur un trône avec saint François et saint Jean évangéliste*, chef-d'œuvre placé dans la tribune; *Saint Jacques et deux enfants*; à l'Académie des beaux-arts : *le Christ descendu de la croix*, *Deux enfants*, une fresque à la terre verte représentant *un Intérieur d'hôpital*, et un grand nombre de dessins. Dans les palais de Florence, ainsi qu'à Pise, à Rome, à Modène, à Parme, et dans les musées de l'Europe, on voit aussi des œuvres remarquables de ce fécond artiste. Le musée de Madrid possède un admirable portrait de *Lucrezia del Fede*, qui égale tout ce qu'en ce genre ont fait de plus beau Raphael et Léonard de Vinci. E. BRETON.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Scannelli, *Microcosmo*. — B. Varchi, *Storia*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — F. Fantuzzi, *Descrizione di Firenze*. — L. Viardot, *Musees de l'Europe*. — Lavice, *Musees d'Italie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Catalogues des Musées*. — A. de Reumont, *Andrea del Sarto*; Leipzig, 1835, in-8°. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 296-398.

VANNUCCI (*Pietro*) dit *le Pérugin* (1), peintre célèbre, né en 1446, à Città della Pieve, près de Pérouse, mort en décembre 1524, à Pérouse. Il était fils d'un pauvre paysan, nommé Cristoforo Vannucci. Rien n'est plus incertain que le nom du maître qui guida ses premiers pas dans la carrière des arts. Suivant Vasari, ce n'eût été qu'un peintre très-ordinaire, nommé par les uns Pietro de Pérouse, par les autres Fiorenzo de Lorenzo, Benedetto Bonfigli, ou Pietro della Francesca. Mariotti prétend aussi qu'à Florence il n'aurait point été l'élève d'Andrea del Verocchio, et qu'il aurait dû ses progrès à l'étude des œuvres du Masaccio. Cette opinion, toute hypothétique qu'elle est, est partagée par Lanzi, Bottari, Taja et Resta. Cependant Vasari dit expressément qu'il alla chercher fortune à Florence. « Pendant plusieurs mois, ajoute-t-il, il n'eut pas d'autre lit qu'un coffre. Nuit et jour il se livrait à l'étude avec un zèle infatigable; la peinture était son seul plaisir. Il avait toujours devant les yeux le hideux fantôme de la pauvreté, qui lui donnait le courage d'entreprendre des choses devant lesquelles il aurait reculé s'il eût possédé quelques ressources. » La fatalité semble s'être acharnée aux premières œuvres exécutées à Florence par le Pérugin. Ses peintures à l'église Saint-Martin avaient été détruites avec l'église elle-même dès le temps de Vasari; celles, en plus grand nombre, dont il avait enrichi le couvent des Jésuates furent ruinées pendant le siége de Florence (1529); on sauva seulement deux tableaux, un *Christ au jardin des Oliviers* et une *Pietà*, probablement celle qui est au palais Pitti. Enfin, un grand tableau qu'il avait peint pour Francesco de Sienne a péri dans l'incendie qui désola cette église au milieu du siècle dernier.

La réputation du Pérugin suivit d'un pas égal ses rapides progrès, et bientôt les commandes lui arrivèrent de toutes parts. Vasari énumère un grand nombre d'ouvrages qui remontent à cette époque, entre autres deux compositions admirables, une *Vierge entourée d'anges* à la Chartreuse de Pavie, et *la Vierge avec saint Michel, sainte Catherine, sainte Apollonie et saint Jean*, qui est à la pinacothèque de Bologne. En 1480 le Pérugin fut appelé à Rome pour travailler, de concert avec Signorelli, Rosselli et autres à la décoration de la chapelle Sixtine. Il y peignit trois fresques, *la Naissance de Moïse, l'Assomption de la Vierge* et *la Nativité*, qui furent détruites pour faire place au *Jugement dernier* de Michel-Ange; et deux autres, *le Baptême de Jésus*, et *le Sauveur remettant les clefs à saint Pierre*; celle-ci a été presque refaite par un autre artiste. Il peignit ensuite l'un des plafonds des chambres que plus tard Raphael fut chargé de décorer; ce fut celui de la chambre de l'*Incendie du Bourg*, le seul qui ait été conservé, Raphael ayant voulu qu'on respectât l'œuvre de son maître. C'est à la même époque que Vasari rapporte le beau tableau qu'on admire encore à Saint-Marc, *le Martyre de saint Marc pape* et celui *de saint Marc évangéliste*; au palais des conservateurs au Capitole, quatre sujets à fresque tirés de la guerre punique, *la Descente d'Annibal en Italie, un Conseil de guerre, la Bataille navale entre Catulus et Himilcon*, et *Rome triomphante*, et à Saint-Pierre in Montorio une fresque bien conservée représentant *la Madone et sainte Anne*. Le Pérugin quitta Rome vers 1490, et revint se fixer à Pérouse, qu'il enrichit d'œuvres nombreuses. Sa plus vaste entreprise en cette ville fut la décoration à fresque de la Bourse (*Stanze del Cambio*). Ces peintures, toutes du Pérugin, à l'exception de quelques-unes, attribuées à Raphael (*voy.* ce nom), sont : *les Sibylles*, *les Prophètes* (1), *le Père éternel dans une gloire*, une *Transfiguration*, *la Nativité*, une suite de seize figures entières, historiques ou allégoriques, un peu plus grandes que nature et accompagnées de leurs noms, telles que *Léonidas*, *Scipion*, *Périclès*, *la Tempérance*, etc., le *portrait du peintre*, *les Sept planètes entourant Apollon*, et un *Saint Jean-Baptiste*. Les bancs, bureaux et boiseries, richement sculptés, ont été exécutés également sur les dessins du Pérugin et de Raphael. Aucune autre fresque du Pérugin ne peut être comparée pour l'importance et la perfection à celles des *Stanze del Cambio*; nous ne pouvons cependant passer sous silence un *Christ sur la croix* à Saint-Dominique; *le Père éternel dans une Gloire*, et *la Vierge entre saint Antoine abbé et saint Antoine de Padoue*, au couvent de Sainte-Agnès; un tableau peint à la detrempe, devant et derrière, présentant d'un

(1) Le surnom de *Perugino* lui vient de Perugia, ou Pérouse, sa résidence ordinaire; mais il était né à Città della Pieve, où l'on a conservé sa maison jusqu'en 1839.

(1) La tête de *Jérémie* passe pour être le portrait de Pinturicchio, et Raphael a servi de modèle au *Daniel*.

côté *la Vierge, saint Jean et la Madeleine*, de l'autre *le Couronnement de la Vierge*, à Saint-François-du Mont; enfin, à Saint-Augustin, deux magnifiques tableaux, *le Père éternel et des Seraphins, la Vierge, saint Nicolas, saint Bernardin et saint Jérôme*, et une *Vierge entre saint Pierre et saint Paul* portant la date de 1509, et dans la sacristie huit petits tableaux placés sous verre, représentant divers saints et saintes.

Nous avons décrit dans l'article consacré à Raphael la fresque que Vannucci avait peinte en 1505 dans le monastère de S.-Severo; il devait décorer également la partie inférieure de la muraille, mais il partit pour Florence, laissant son œuvre inachevée. En 1521 il compléta ce bel ensemble en peignant *Saint Jérôme*, *Saint Jean-Baptiste, Saint Grégoire le Grand, Saint Boniface martyr, Sainte Scholastique*, et *Sainte Marthe*. Vasari nous apprend qu'il avait fait pour la cathédrale de Pérouse deux tableaux qu'on y chercherait vainement aujourd'hui, une *Madone et plusieurs saints* et un *Mariage de la Vierge* (1), dont le fond était le même que celui de saint Pierre de la chapelle Sixtine.

Parmi les plus beaux tableaux exécutés à Pérouse par notre artiste, nous citerons : *Saint Jean-Baptiste*, et quatre saints à Saint-François; *le Sauveur mort*, œuvre capitale, et cinq charmants petits sujets de religion, à Saint-Pierre; une *Adoration des Mages*, à Sainte-Marie-Nouvelle; un *Père éternel*, au couvent de Sainte-Julienne; *une Vierge*, dans la dernière manière du Pérugin, celle qui se rapproche le plus de Raphael, à Sainte-Marie de la Victoire; un *Ecce Homo*, au musée; *la Vierge couronnée*, un des chefs-d'œuvre du maître, au palais Penna; enfin, une *Ascension* (1495), « le meilleur, selon Vasari, de tous les tableaux qu'il peignit dans sa patrie », et qui de l'abbaye de Saint-Pierre de Pérouse est passé dans le musée de Lyon.

Ces divers travaux n'empêchèrent pas le Pérugin d'en exécuter bien d'autres, que nous retrouvons en Toscane et dans le reste de l'Italie et de l'Europe. L'Académie des beaux-arts de Florence lui doit une *Assomption* (1500), page magnifique, venant du monastère de Vallombrosa; une *Descente de croix* commencée par Filippino Lippi, et une *Mise au tombeau*. Florence possède encore de lui une : *Madone* à Saint Martin; *la Vierge et quelques saints*, à l'Annunziata; un *Saint Laurent*, dans l'église de ce nom; une *Madone*, une *Madeleine* et deux *Christ sur la croix*, au palais Pitti; et à la galerie publique une *Madone avec saint Jean et saint Sébastien*, et le portrait de l'artiste peint par lui-même, présentant un visage assez commun, mais intelligent. Un souvenir littéraire rattache aussi le Pérugin à Florence. En compagnie de Franciabigio et du Ghirlandajo, il ne dédaigna pas de peindre des décorations pour la fameuse comédie de Machiavel, *la Mandragore*, lorsqu'en 1504 elle fut représentée dans les jardins Ruccellai. On voit encore de lui une belle *Descente de croix* (1500), à l'abbaye de Vallombrosa; un *Christ sur la croix*, à Saint-Augustin de Sienne; une superbe *Pietà* (1521), placée sous verre, dans la cathédrale de Spello près Pérouse; une *Nativité*, et une *Adoration des Anges*, vaste fresque inachevée, dans une chapelle de Città della Pieve. Rome, outre les fresques déjà citées, possède de précieux tableaux du Pérugin; nous trouvons au musée du Vatican la *Nativité*, dite *della Spineta*, peinte avec l'aide de ses élèves Raphael et Pinturicchio; et une *Résurrection du Christ;* le beau tableau du maître-autel de la Madonna di Loreto; un triptyque, à la villa Albani; une *Sainte Famille* et *une Madone* au palais Doria, etc. Naples nous offre à Saint-Janvier une *Ascension*, dont la vue eut une grande influence sur l'école napolitaine; un *Baptême de Jésus* à S. Severino; et au musée une *Madone avec saint François d'Assises et un religieux dans un paysage*.

Les musées étrangers sont assez riches en œuvres du Pérugin; celui de Vienne possède une *Madone et deux saintes femmes*, et une *Madone sur un trône*, datée de 1483; celui de Munich, *la Vierge apparaissant à saint Bernard;* celui de l'Ermitage, une *Adoration des Mages*, et *Saint Jérôme et saint François de Sales prosternés devant Jésus ;* celui de Londres, *la Madone et saint Jean dans un paysage*. Enfin, le Louvre compte huit tableaux de cet artiste (y compris ceux de la collection Campana), à savoir : une *Nativité; la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus adoré par sainte Catherine*, *sainte Rose et deux anges*, tableau rond, acquis en 1850 au prix de 53,302 fr.; *la Vierge*, *l'enfant Jésus, saint Joseph et sainte Catherine; le Combat de l'Amour et de la Chasteté*, composition bizarre peinte à la détrempe en 1505, et ayant fait originairement partie du cabinet d'Isabelle d'Este, duchesse de Mantoue; *la Madeleine enlevée au ciel*, deux *Madones*, et *Saint Pierre marchant sur les eaux*, peint en 1470.

De tous les peintres de son temps, le Pérugin, bien qu'encore un peu sec dans son style, bien que mesquin dans la manière de vêtir ses figures, fut certainement celui qui commença le plus à s'éloigner de la manière ancienne; il compensa ces défauts par le charme de ses têtes, surtout de celles de jeunes gens et de femmes, par la grâce des poses et des mouvements, l'éclat du coloris, l'heureuse et sage distinction

(1) Ce chef-d'œuvre disparut à l'époque de la première contribution de tableaux qui suivit le traité de Tolentino, et on en a perdu la trace. On sait par les gravures que Raphael s'en était inspiré lorsqu'il traita le même sujet.

de ses personnages, la richesse et l'élégance de ses architectures, par ces tons si habilement fondus, ces paysages si bien dégradés. Dans ses derniers ouvrages, on reconnaît le passage à un style plus large, dont il fut sans doute redevable à la vue des œuvres de son immortel élève. Un reproche sérieux peut lui être adressé : c'est celui de n'avoir pas assez varié ses compositions, et de s'être contenté le plus souvent de se répéter lui-même avec de légers changements. Tous les biographes s'accordent à lui donner un caractère défiant et avare; tous lui reprochent sa manière de vivre misérable, malgré les grandes richesses qu'il avait acquises. Il avait épousé une jeune fille d'une rare beauté, dont il eut plusieurs enfants; mais aucun ne paraît avoir embrassé la carrière des arts.

A son retour de Rome, qui dut avoir lieu vers 1490, le Pérugin avait ouvert à Pérouse une école qui n'avait pas tardé à devenir célèbre. En 1495, un enfant de douze ans vint y prendre place : c'était Raphael. Après lui les meilleurs élèves de cette école furent Pinturicchio, l'Ingegno, Fr. Ubertino, Bastiano de San-Gallo, Ghiberti, etc. E. Breton.

Vasari, *Vite*, et *Note* de Bottari. — Orlandi, Lanzi, Ticozzi. — Baldinucci, *Notizie*. — Pascoli, *Vite de' pittori perugini*. — Mariotti, *Lettere pittoriche perugine*. — Gambini, *Guida di Perugia*. — D'Agincourt, *Hist. de l'art*. — *Catalogues des musées*. — B. Orsini, *Vita di P. Perugino*; Perouse, 1804, in-8°. — Mezzanotte, *Comm. storico della vita e delle opere di P. Vannuci*; ibid., 1836, in-8°.

VAN OPSTAL. *Voy.* Opstal.

VAN OSTADE. *Voy.* Ostade.

VAN PRAET. *Voy.* Praet.

VANROBAIS (*Josse*), manufacturier français, né vers 1630, à Courtrai, mort en 1685, à Abbeville. Sa famille était hollandaise. Colbert le fit venir de Middelbourg, où il dirigeait une manufacture importante, dans le but d'affranchir la France du tribut qu'elle payait encore à l'Angleterre et à la Hollande pour les draps fins. Vanrobais arriva en octobre 1665 à Abbeville, avec cinquante ouvriers hollandais, et y établit une fabrique de draps, qui répandit bientôt son nom dans toute l'Europe. Le roi lui avança des sommes considérables, et défendit d'imiter ses draps et d'en fabriquer dans la ville et à dix lieues de distance, à peine d'une amende de 1,500 livres et de la confiscation des marchandises et des métiers. Vanrobais reçut, ainsi que ses ouvriers, des lettres de naturalisation et le droit de professer son culte. Enfin, on lui permit d'associer à ses travaux des gentilhommes, sans que ceux-ci fussent réputés *avoir dérogé à noblesse sous prétexte de marchandise*. Aux approches de la révocation de l'édit de Nantes, il se vit, lui et ses ouvriers, harcelé par les convertisseurs. Colbert, après avoir tenté de modérer le zèle des prêtres, avait fini par céder au torrent. Il écrivait, en septembre 1782, à M. de Breteuil, intendant de Picardie : « Je vous advoue que je serois bien ayse que vous puissiez parvenir à convertir Vanrobais; comme c'est un fort bon homme, ce seroit un un très-grand bien qu'il fût de notre religion, parce qu'il est capable d'establir si fortement la manufacture des draps fins d'Abbeville, qu'elle s'establiroit ensuite dans le royaume et porteroit un grand préjudice aux fabriques de Hollande et d'Angleterre, et un grand advantage aux sujets du roy. » Le 23 décembre, il lui écrivait de nouveau : « Je vous conjure de mettre en pratique tous les expédients que vous croirez capables de convertir ledit Vanrobais et sa famille. » Breteuil obéit sans doute, mais il ne put vaincre la résistance de l'énergique protestant, et, de crainte que ce dernier ne quittât la France, le gouvernement, par une exception presque unique, lui accorda, ainsi qu'à ses descendants, le privilége de faire baptiser ses enfants par le chapelain de l'ambassade de Hollande.

La manufacture de Vanrobais prit un développement considérable, et occupa bientôt cent métiers battants et douze cents ouvriers. Dans les premières années du dix-huitième siècle, son fils fit élever les vastes bâtiments qui existent encore aujourd'hui. Malgré les pertes qu'éprouvèrent les chefs de cet établissement, lors du système de Law, leurs priviléges favorisaient tellement leurs entreprises, qu'ils se trouvèrent en état de prêter des fonds au gouvernement pour l'aider dans la guerre. Ils firent construire le bel édifice nommé *la Maison neuve*, dans la grande rue Notre-Dame, et *Bagatelle*, dans le faubourg Saint-Gilles; cette maison de campagne a été chantée en 1770 par Sedaine. Depuis 1805 la manufacture de draps d'Abbeville n'appartient plus aux descendants de Vanrobais, mais le portrait de ce célèbre étranger existe encore dans l'établissement qu'il a fondé.

E. Regnard.

Louandre, *Hist. d'Abbeville*, t. II, p. 372. — Haag, *France protest.*, t. IX. — Savary, *Dict. univ. de commerce*, V° Manufacturier. — *Correspondance admin. sous le règne de Louis XIV*, t. III, p. 752, et IV, 319. — *Doc. particuliers*.

VAN SCHUPPEN. *Voy.* Schuppen.

VAN SPAENDONCK. *Voy.* Spaendonck.

VANSTABEL (*Pierre-Jean*), amiral français, né le 16 mars 1746, à Dunkerque, où il est mort, le 12 janvier 1797. Entré dans la marine marchande à quatorze ans, il était parvenu au grade de capitaine lorsqu'au commencement de la guerre de 1778 il passa dans la marine royale comme officier auxiliaire. En 1781, dans un combat du cutter *le Rohan-Soubise*, qu'il commandait, contre le corsaire anglais *l'Amiral Rodney*, dont il parvint à s'emparer, il fut atteint de deux balles à la gorge. Dès que l'extraction en fut faite, il remonta sur le pont, et continua de donner des ordres. Ce trait de bravoure lui valut une magnifique épée en argent dont Louis XVI lui fit cadeau. Lieutenant de frégate en 1782, et enseigne de vaisseau en 1792,

il commanda divers bâtiments de guerre, et remplit plusieurs missions avec autant d'exactitude que d'intelligence. Capitaine de vaisseau en février 1793, et à bord de la frégate *la Thetis*, il prit, coula ou incendia, pendant une croisière de quatre mois dans la Manche, environ quarante navires de commerce anglais. Promu au grade de contre-amiral (nov. 1793), il prit le commandement de six vaisseaux, tint la mer pendant un mois et enleva dix navires qui faisaient partie du convoi d'une armée navale aux ordres de l'amiral Howe. Il fut ensuite chargé de réunir et de ramener en France les bâtiments qui contenaient les grains et les farines achetés par des agents du gouvernement français, dans les ports des États-Unis d'Amérique. Parti de Brest en janvier 1794 pour s'acquitter de cette mission, il revint au mois d'avril suivant avec un convoi de cent-soixante-dix voiles, et rentra dans le même port sans en avoir perdu un seul, et après avoir fait en route onze prises à l'ennemi. Un décret de la Convention déclara que Vanstabel avait bien mérité de la patrie. En décembre 1794, il eut sous ses ordres l'escadre légère dans l'armée navale commandée par Villaret Joyeuse, et parvint à conserver tous ses vaisseaux, tandis que l'amiral perdit une partie des siens. L'Escaut et ses ports étaient depuis longtemps fermés aux puissances neutres et amies, lorsque Vanstabel, en intimidant par son audace les commandants des forts placés sur ce fleuve, parvint, en avril 1796, à en franchir les passes, et entra dans le port d'Anvers, trois jours après son départ de Flessingue, avec plusieurs bâtiments de commerce français et suédois. Il succomba dans sa cinquante-unième année à une maladie de poitrine. E. R.

Hennequin, *Biog. maritime*.

VAN SWIETEN. *Voy*. SWIETEN.

VAN UDEN. *Voy*. UDEN.

VAN VEEN. *Voy*. OTTO VENIUS.

VANVITELLI (*Gaspard* VAN WITEL), peintre hollandais, né en 1653, à Amersfoort, près d'Utrecht, mort le 13 septembre 1736, à Rome. Cet artiste n'appartient que par sa naissance à l'école hollandaise; le caractère de son talent le rattache complétement à l'histoire de l'art italien. Il avait commencé à travailler avec son compatriote Mathias Withoos, habile peintre de fleurs et de fruits, lorsqu'il alla s'établir à Rome, en 1679. Il y rencontra Abraham Genoch, qui peignait des paysages, et il s'essaya dans le même genre, mais il montra beaucoup plus de gaieté dans le coloris et de vivacité dans l'exécution. Les Italiens, qui le considérèrent bientôt comme un des leurs, l'avaient surnommé *Gasparo degli occhiali*. Il voyagea, s'arrêta à Venise, fit un long séjour à Naples, et revint se fixer à Rome. Ses tableaux, dans lesquels l'architecture se mêle au paysage, représentent des vues de monuments, des places publiques, des intérieurs de ville, qu'animent de nombreuses figures, très-pittoresquement traitées. Habile dans la peinture à l'huile, il semble plus à son aise encore dans la gouache, où il a fait paraître une grande dextérité de pinceau. Le Louvre possède de Vanvitelli deux *Vues de Venise*, qui ont longtemps été attribuées à Canaletti; la galerie de Vienne, une *Vue de Saint-Pierre de Rome*, et le musée de Florence, deux gouaches représentant, l'une *la Villa Medicis*, l'autre *le Château Saint-Ange*. P. M.

Abcdario de Mariette, dans les *Archives de l'art français*. - Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

VANVITELLI (*Luigi*), architecte et peintre italien, fils du précédent, né à Naples, en 1700, mort à Caserte, en 1773. A l'âge de six ans il dessinait déjà d'après nature. A vingt ans, il peignit à fresque la voûte et à l'huile le tableau d'autel de la chapelle *des reliques* à Sainte-Cécile in Trastevere, entreprise dont l'avait chargé le cardinal Aquaviva. Malgré le succès de ces débuts, il paraît n'avoir plus guère manié le pinceau qu'en amateur, et ses œuvres en ce genre sont fort rares. Sa véritable vocation le portait vers l'architecture; il se mit sous la direction de Filippo Ivara, étudia avec ardeur les œuvres de Vitruve, de Palladio, d'Algarotti, dessina et mesura avec le plus grand soin les antiques monuments de Rome. La première entreprise par laquelle il donna la mesure de ses talents fut à Urbin, par la construction des églises de Saint-François et de Saint-Dominique. Le pape lui confia ensuite les travaux du nouveau port d'Ancône, œuvre dans laquelle il se montra grand artiste. C'est à lui qu'on doit le môle long de 67^m et l'imposant lazaret de forme pentagonale. Après avoir restauré ou dessiné plusieurs des édifices religieux d'Ancône, de Macerata, de Pesaro, et de Pérouse, il fut nommé architecte de Saint-Pierre (1725). Son œuvre capitale à Rome fut le vaste couvent de Saint-Augustin, édifice aussi grandiose qu'élégant. Des lézardes menaçantes ayant été signalées à la coupole de Saint-Pierre, il proposa, entre autres mesures, de l'entourer de trois ou quatre grands cercles de fer, opération qu'il exécuta avec succès, applaudie du reste par Salvi, Teodoli, Ostini, Poleni, mais qui trouva de nombreux contradicteurs (1740). D'autres ouvrages, moins considérables, l'occupèrent encore à Rome, notamment les grandes décorations de Saint-Pierre pour le jubilé de 1750, les funérailles de la reine d'Angleterre, femme de Jacques Stuart (1735) et l'embellissement de Notre-Dame des Anges. Choisi par Charles, roi de de Naples, pour élever à Caserte un palais devant rivaliser de grandeur et de magnificence avec les plus belles habitations souveraines de l'Europe, Vanvitelli se mit aussitôt à l'œuvre, et posa la première pierre le 20 janvier 1752. « L'avantage du palais de Vanvitelli, dit Quatremère, est d'être un dans chacune de ses parties, simple avec variété, complet

sous tous les rapports, ensemble dont on ne pourrait rien retrancher, auquel il serait impossible de rien ajouter. » Le plan du palais de Caserte (1), qui couvre 48,000m carrés, comprend quatre grandes cours avec un pavillon central surmonté d'une coupole et contenant l'escalier, l'une des parties les plus remarquables de l'édifice. En même temps Vanvitelli entreprenait dès 1752 la construction de l'immense conduite qui devait fournir des eaux abondantes à toute la contrée. Ces eaux, empruntées à neuf sources situées à Airola, à douze milles en ligne droite, parcourent un canal qui par ses sinuosités, arrive à une longueur de 42,265m. Le plus grand obstacle à vaincre fut la vallée de Maddaloni près Caserte. Les deux montagnes qui l'enserrent furent percées, tant dans le tuf que dans la pierre dure. Il fallut ensuite les réunir par un aqueduc, monument gigantesque, composé de trois rangs d'arcades superposées. L'eau fut introduite le 7 mai 1762. Pendant la durée de ces grands travaux, Vanvitelli ne laissa pas d'en mener à fin quelques autres de moindre importance, tels que la restauration du palais royal de Milan, la construction à Naples de Saint-Marcellin, des palais d'Angri et de Gensano, de la magnifique église de l'Annunziata, de la place Santo-Spirito, ornée de vingt-quatre statues, et à Resina, celle du beau casino du prince de Campolieto.

Architecte de la cour et directeur des bâtiments royaux, Vanvitelli jouit durant sa vie d'une telle renommée que dans le royaume de Naples aucune œuvre d'architecture n'était commencée avant de lui avoir été soumise. Une mort presque subite le frappa, à l'âge de soixante-treize ans. Doué d'un vaste génie, d'un jugement sain, et d'un goût excellent, il sut se préserver du style déplorable mis à la mode par Borromini et ses successeurs. Dans ses œuvres, l'élégance est toujours unie à la magnificence, et la majesté de l'ensemble n'exclut jamais la beauté et la perfection des détails. Vanvitelli se complaisait aussi à la culture des sciences et des lettres; membre de l'Académie de Saint-Luc, il siégeait aussi dans celle des Arcades. Il forma de nombreux élèves, parmi lesquels ses trois fils, *Carlo, Pietro* et *Francesco*, Pier Marini, Antonio Rinaldi, et Francesco Sabatini, qui suivit Charles III en Espagne et qui avait épousé la fille aînée de son maître. E. Breton.

L. Vanvitelli, *Vita di Luigi Vanvitelli*; Naples, 1823, in-8°. — Milizia, *Memorie degli architetti*, t. II. — Quatremère de Quincy, *Vies des plus célèbres architectes*.

Varanes Ier ou Bahram (Οὐαράνης), roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, fils et successeur d'Hormisdas Ier, régna de 274 à 277. Il entreprit d'injustes guerres contre Zénobie, et se vit, après la chute de cette princesse, attaqué à son tour par l'empereur victorieux; cette lutte fut bientôt interrompue par la mort soudaine d'Aurélien (275). Ce fut sous son règne que l'hérésiarque Manès fut mis à mort; mais chrétiens et manichéens n'en eurent pas moins à subir de cruelles persécutions.

Varanes II, fils et successeur du précédent, 277-294. Occupé à combattre les tribus belliqueuses de l'Indus, il fut rappelé sur l'Euphrate, par la formidable invasion de l'empereur Carus. Ce dernier donna audience aux envoyés du roi, assis par terre et vêtu comme un soldat, et jura que si leur maître ne voulait pas reconnaître la suprématie de Rome, il ferait de la Perse un désert et la rendrait aussi dépouillée d'arbres que son propre crâne l'était de cheveux. Sur le refus du roi de négocier la paix dans de telles conditions, il mit à exécution ses terribles menaces, et s'empara en peu de temps de Séleucie et de Ctésiphon. Carus périt au milieu de ses premiers triomphes (283), et la Perse fut encore une fois sauvée; les fils de Carus battirent en retraite, et Dioclétien, qui leur arracha bientôt le pouvoir, eut trop d'obstacles à vaincre au nord de ses États pour songer à poursuivre les succès de Carus.

Varanes III, fils du précédent, lui succéda et mourut en 294, après huit mois de règne. Il fut remplacé par Narsès, son frère puîné.

Varanes IV, frère et successeur de Sapor III, régna de 390 à 404, ou peut-être moins longtemps. Il fonda la ville de Kermanshah, qui est encore florissante.

Varanes V, dit *l'Onagre*, surnom qu'il devait à sa passion pour la chasse de cet animal, régna de 420 ou 421 à 448. Il était l'aîné des fils d'Yezdedgerd Ier, auquel il succéda, et hérita de sa haine contre les grands, qui s'efforcèrent, mais en vain, de placer le diadème sur la tête de Chosroès, prince du sang royal. Par ses ordres la persécution contre les chrétiens se ralluma avec tant de rage que plusieurs milliers de Perses allèrent chercher un refuge sur les terres de l'empire romain. Il déploya le même esprit d'intolérance et de fanatisme à l'égard de l'arsacide Artaxerxès, qu'il avait fait roi d'Arménie et qu'il essaya de convertir par la violence. Voyant ses États se dépeupler par suite d'une émigration continuelle, il réclama impérieusement l'extradition de ses sujets fugitifs à Constantinople, prétention à laquelle Théodose II refusa noblement de souscrire. La guerre éclata entre les deux puissants voisins (421), se prolongea avec des alternatives de succès et de revers, et fut terminée par une paix négociée du côté des Grecs par Maximin et Procope (422), et qui, jurée pour un siècle, se prolongea jusqu'en 503, douzième année du règne d'Anastase Ier. Sous Varanes V l'Arménie fut partagée entre les Romains et les Perses, et la portion de territoire qui échut à ces derniers reçut le nom de Persarménie. Ce prince, loin de passer la vaste

(1) En 1756, Vanvitelli en publia les dessins sous ce titre : *Dichiarazione dei disegni del real palazzo di Caserta*; in-4°, fig.

de sa vie dans le repos, comme quelques écrivains l'ont affirmé, fut occupé au contraire à batailler contre les Huns, les Turcs et les Indiens, et à réprimer leurs incursions continuelles. Ses exploits et ses aventures de chasse et de guerre ont alimenté pendant des siècles la poésie populaire. Il avait lui-même du goût pour les lettres : il faisait très-bien les vers persans et arabes, et il en composa beaucoup, au rapport de Massoudi; on en trouve quelques-uns dans les *Monumenta Arabiæ*, de Schultens. Varanes périt dans une chasse à l'onagre; étant à cheval, il se noya dans un puits très-profond, et jamais ni son cadavre, ni celui de la bête ne reparurent à la surface (1).

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire.* — Dubeux, *Hist. de Perse* — Malcolm, *Idem.*

VARANO (*Alfonso*, marquis DE), poëte italien, né le 13 décembre 1705, à Ferrare, où il est mort, le 23 juin 1788. Il était de la famille des anciens ducs de Camerino. Il fit ses études au collége des nobles à Modène, et devint chambellan de l'empereur d'Autriche. Il cultiva les lettres, et ne songea qu'à ramener la poésie italienne au point où Dante l'avait laissée. Ses œuvres, réunies sous le titre d'*Opere poetiche* (Parme, 1789, 3 vol. in-12), renferment des sonnets, des chants lyriques sacrés et profanes, des églogues et des tragédies. La seconde édition, dédiée à Marie-Louise, reine d'Étrurie (Venise, 1805, 4 vol. in-8°), est beaucoup plus complète.

Baretti, *Memorie de' letter. ferraresi.* — Corniani, *Secoli della letter.*, t. IX. — Lombardi, *Storia della letter. ital.* — Pannelli, *Elogio storico di Alf. Varano*; Rome, 1826, in-8°.

VARCHI (*Benedetto*), poëte et historien italien, né en 1502, à Florence, mort le 18 décembre 1565, à Monte-Varchi, village situé entre Florence et Arezzo. Placé d'abord dans une maison de banque, sur le conseil d'un certain pédagogue, qui l'avait proclamé incapable de suivre une carrière libérale, il ne tarda pas à prouver la fausseté de cette prophétie par une ardeur singulière à s'instruire, qui détermina son père, un des plus célèbres avocats de Florence, à l'envoyer aux universités de Padoue et de Pise. Pourvu du grade de docteur en droit, il exerça les fonctions de notaire à Florence jusqu'à ce que la mort de son père lui permit de suivre son goût pour les belles-lettres. Attaché au parti des Strozzi, il travailla à l'expulsion des Médicis (1527), assista au combat de Sestino, et fut banni lors de l'avénement de Cosme Ier au pouvoir (9 janv. 1537). Chargé de l'éducation des enfants de Filippo Strozzi, il séjourna à Venise, à Bologne, à Padoue, et se lia avec les principaux écrivains du temps, Caro, Bembo, Daniele Barbaro, Boccadiferro, etc. Ce fut aussi dans cet exil qu'il se rendit célèbre par ses poésies, et sa réputation fut bientôt telle qu'elle engagea Cosme à le rappeler dans sa patrie. Nommé par ce prince membre de l'Académie florentine, et gratifié d'une pension pour écrire l'histoire de Florence, tout en recevant le conseil de le faire avec indépendance, Varchi se consacra avec ardeur à une œuvre pour laquelle un grand nombre de documents furent mis à sa disposition. Il n'en avait encore composé que le premier livre, et ne l'avait communiqué qu'au duc et à Paul Jove, lorsqu'il fut assailli, un soir en rentrant chez lui, par un homme qu'il reconnut parfaitement, mais dont, par générosité, il ne voulut révéler le nom que sous le sceau du secret. Pressé par le pape Paul III de venir se fixer à Rome, il déclina cette offre honorable, et lui préféra le séjour de Florence, ou plutôt de la Topaia, maison de campagne du grand-duc, dont il faisait sa résidence préférée. Pourvu du prieuré de Monte-Varchi, d'où sa famille était originaire, il entra alors dans les ordres. Entretenant avec les lettrés de son temps une correspondance dont la bibliothèque Strozzi a conservé de nombreuses lettres, généreux et ouvrant sa maison à tout ce que l'Italie avait d'illustre, c'est au milieu de ces loisirs intelligents qu'il mourut, frappé d'apoplexie, à soixante-trois ans. Cosme de Médicis lui fit rendre de grands honneurs funèbres. Comme écrivain Varchi a réussi dans les genres les plus divers : non moins bon poëte qu'historien et orateur, il s'est montré philosophe moral et critique, en traitant divers sujets de métaphysique, de grammaire et des arts plastiques. Il n'était pas non plus étranger aux sciences. L'élégance et la pureté de style, bien plus que la force et la pensée, distinguent sa prose aussi bien que ses vers. « Personne, dit Ginguené, n'était plus épris des beautés de sa langue; il en était idolâtre, et paraissait convaincu que l'on ne pouvait, dans aucune autre, rendre aussi bien ses idées. » Voici ses principaux ouvrages : *Orazione funerale sopra la morte di Stefano Colonna*; Florence, 1548, in-8°; — *Due lezioni, nella prima si dichiara un sonetto di Michelagnolo Buonarroti; nella secunda si disputa quale sia più nobile arte, la Scoltura o la Pittura*; ibid., 1549, in-4°, — *Orazione nella morte di Maria Salviata de' Medici*; ibid., 1549, in-8°; — *Sonetti*; ibid., 1555-57, 2 vol. in-8°; — *Orazione funerale nell' essequie di Michelagnolo Buonarroti*; ibid., 1564, in-4°; — *La Suocera* La Belle-mère); ibid., 1569, in-8° : comédie où, en imitant l'*Hécyre* de Térence, il critique les pièces licencieuses de son temps; — *L'Ercolano*; ibid., 1570, 1730, in-4°; Venise, 1570, 1580, in-4°; Padoue, 1744, 2 vol. in-8°; Milan, 1804, 2 vol. in-8° : dialogue estimé, écrit à l'occasion d'une dispute célèbre entre Ann. Caro et Castelvetro et dans lequel il traite de l'origine et de la différence des langues; — *Sonetti spirituali*; ibid., 1573, in-4°; — *Componimenti pastorali*; Bologne, 1576, in-4°. Quelques-unes de

(1) Pendant la visite que fit l'historien Malcolm à ce puits, un soldat de son escorte fut victime du même accident, et son corps ne put être retrouvé.

ces pièces sont d'un naturel inimitable; — *Storia fiorentina*; Cologne (Florence), 1721, in-fol.; Leyde, 1723, in-fol.; Milan, 1803-04, 5 vol. in-8°; trad. en français par Regnier (Paris, 1754, 3 vol. in-8°) : publiée par les soins de Fr. Settimani, elle s'étend de 1527 à 1538; bien que composée sous les yeux du duc Cosme de Médicis, elle est cependant écrite avec probité et indépendance. Tiraboschi lui reproche une narration traînante, un style ordinairement diffus, et une élégance un peu monotone. Varchi a encore traduit *l'Amour fugitif* de Moschus, l'épisode de *Nisus et Euryale* de Virgile, le XIII° livre des *Métamorphoses* d'Ovide, et enfin, à la prière de Cosme de Médicis, *la Consolation* de Boèce (Florence, 1551, in-4°; Parme, 1798, in-4°), ainsi que le *Traité des Bienfaits* de Sénèque (Florence, 1554, in-4°) : ces deux derniers ouvrages passent pour très-fidèles. Éditeur, il publia de son ami Bembo *le Prose* (Florence, 1548, in-4°). E. A.

S. Razzi, sa *Vie*, à la tête de l'*Hist. de Florence*. — L. Salviati, *Orazione funerale di B. Varchi*; Florence, 1565, in-4°. — Bottari, Preface de l'edit. de l'*Ercolano*, 1730. — Crasso, *Elogj d'Huomini letterati*, t. Ier. — Ghilini, *Theatro*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. IX. — Ginguené, *Hist. de la littér. ital.*

VARDES (*François-René* DU BEC-CRESPIN, marquis DE), fameux courtisan, né vers 1620, mort le 3 septembre 1688, à Paris. Descendant d'une famille illustre, et fils du marquis René et de la comtesse de Moret, une des maîtresses d'Henri IV, il fut nommé mestre de camp d'un régiment de son nom (19 juin 1646), fit la guerre de Flandre, et devint maréchal de camp en 1649. Pendant la Fronde, il resta fidèle à la cause royale, et prit part à l'attaque de Charenton, au combat d'Étampes et à celui du faubourg Saint-Antoine. Après s'être distingué à la défaite des Espagnols près de La Roquette, en Piémont, il fut nommé lieutenant général (20 mai 1654), servit à l'armée de Catalogne, et obtint, en 1665, la charge de capitaine-colonel des cent-suisses. Le roi le créa chevalier de ses ordres, à la fin de 1661. Il était depuis 1660 pourvu du gouvernement d'Aigues-Mortes. Un des seigneurs les plus à la mode à la cour, il y eut un grand nombre d'intrigues galantes; Louis XIV conçut pour lui de l'amitié, et le fit le confident de ses amours avec Mlle de La Vallière. « Vardes, dit La Fare, n'était plus alors dans sa première jeunesse, mais plus aimable encore, par son esprit, par ses manières insinuantes et par sa figure, que tous les jeunes gens de la cour. » La comtesse de Soissons s'en fit aimer, et il fut l'instrument de sa jalousie contre la nouvelle favorite. Alors fut adressée à la reine cette lettre supposée du roi d'Espagne à sa fille, et qui l'éclairait sur les galanteries de son mari, Louis XIV. Lorsqu'on en découvrit les auteurs, en 1664, Vardes fut d'abord emprisonné à la Bastille, puis envoyé à la citadelle de Montpellier, où il eut pour compagnon de captivité Corbinelli, l'amant de Mlle de Montalais, qui, étant dépositaire des lettres du comte de Guiche à Madame, les avait laissé voir à Vardes. Au bout de dix-huit mois, Vardes eut la permission de se retirer dans son gouvernement d'Aigues-Mortes. Mme de Sevigne le vit plusieurs fois en Provence, où il visitait souvent Mme de Grignan. En mai 1683, le roi écrivit à Vardes une lettre de sa main, par laquelle il le rappelait à la cour. Son exil durait depuis dix-huit ans; il était parti sur le point d'être duc et pair, il revenait vieilli, sans aucun espoir, ne connaissant lui-même plus rien à la mode des vêtements, du langage, aux exigences de l'étiquette. Lors de sa première entrevue avec Louis XIV, « il se mit à genoux devant le roi, qui lui dit avec beaucoup de grâce : « Je ne vous ai point rappelé tant que mon cœur était blessé; mais présentement c'est de bon cœur et je suis aise de voir. » Vardes répondit parfaitement bien et d'un air pénétré. Ce don des larmes que Dieu lui a accordé ne fit pas mal son effet en cette occasion. » En 1685, ses entrées comme capitaine des cent-suisses lui furent rendues; trois ans après il mourut, d'une fievre lente. Il n'avait eu qu'une fille, mariée, en 1678, à Louis, duc de Rohan-Chabot.

Sevigné, *Lettres*. — *Memoires contemp.* — Anselme, *Grands off. de la couronne*.

VAREN (*Bernhard*), en latin *Varenius*, géographe hollandais, né vers 1620, à Amsterdam, mort vers 1680. Lorsqu'il eut terminé ses cours de médecine et commencé à exercer l'art de guérir, il renonça à cette carrière, puis il l'embrassa de nouveau, et devint l'un des plus estimables praticiens d'Amsterdam. Ayant des connaissances étendues en physique et en mathématiques, il fit d'heureuses applications de ces sciences à la géographie, dont il s'occupait dans ses moments de loisir, et c'est comme geographe qu'il est devenu célèbre. Nous citerons de lui : *Descriptio regni Japoniæ, ex variis auctoribus redacta*; Amst., 1649, in-24, de 320 p.; nouv. édit., sous ce titre : *Descriptio regni Japoniæ et Siam. Item de Japoniorum religione et Siamensium. De diversis omnium gentium religionibus, quibus, præmissa dissertatione de variis rerumpublicarum generibus, adduntur quædam de priscorum Afrorum fide, excerpta ex Leone Africano*; Cambdrige, 1673, in-8° : cette relation est divisée en trois parties dont la seconde est traduite de Schouten; la première seule est fort curieuse et rédigée avec méthode et précision; — *Geographia generalis in qua affectiones telluris explicantur*, etc.; Amst., 1650, 1664, 1671, in-12 : ouvrage fort savant, qui opéra une révolution complète dans la science de la géographie, et dont Newton publia une édition annotée, Cambridge, 1681, in-8°; Londres, 1736, 2 vol. in-8°. Jurin en avait donné une édition plus complète; Cambridge, 1712, in-8°, et Naples, 1715, 2 vol. in-8°. Cette géographie a été traduite en anglais par Dugdale

., 1736, 2 vol. in-8°) et en français, par de
ux (Paris, 1755, 4 vol. in-12). Varen avait
sé un *Traité des sections coniques*,
e put mettre au jour, aucun libraire n'ayant
faire l'avance des frais d'impression.

E. R.

I, *Grand Dict. hist.* — *Preface* de la trad. de
.. — Ch. Pieters, *Annales de l'imp. des Elzevier.*

ENNE (*Jacques*), seigneur de Beost, avocat
s, né vers 1710, à Dijon, mort vers 1780, à
Fils de Claude Varenne, célèbre avocat
lement de Dijon, il devint avocat au même
ent et, en 1752, secrétaire en chef des
de Bourgogne. Lors d'une affaire qu'il
, en 1742, pour la présidente de La
e contre le président Gagne de Perrigny,
nier avait dit, dans une réponse imprimée
némoire de Varenne, en faisant allusion à
ie : « Une femme colère peut tout dire,
udent tout écrire ; on rit de l'une, on mé-
'autre : tous deux sont sans conséquence. »
e d'un mérite rare, mais d'un caractère
re et passionné, Varenne puisa peut-être
: souvenir d'une injure dont il ne put alors
· réparation, la pensée de la lutte qu'il
rit plus tard contre le parlement de Dijon.
us, officiers fort anciens dans l'organisa-
ı duché de Bourgogne, et dont les attri-
s, détruites ou affaiblies par le temps,
taient à asseoir les impôts votés par les
·n étant venus, par l'influence de Varenne,
fre leur mission au sérieux, et ayant di-
urs efforts contre les pouvoirs du parle-
le Dijon, cet avocat publia un *Mémoire
les élus généraux des états de Bour-*
; Paris, 1762, in-8°. Telle est l'origine d'une
ution des plus violentes dont Varenne de-
objet, et d'une lutte prolongée entre les
des cours de justice et ceux du conseil
relativement à son mémoire. Le 5 mai 1762,
· des aides de Paris condamnait cet écrit
ne à être brûlé par la main du bourreau,
juin suivant le parlement de Dijon rendait
êt semblable et faisait publier en même
la défense inique « d'entretenir, sous les
les plus sévères, toute liaison avec aucun
s qui portaient son nom ». Varenne, ré-
Versailles, avait reçu, comme témoignage
faveur royale, le cordon de Saint-Michel.
istère, ne trouvant pas d'autre moyen de le
aire à une condamnation contradictoire, lui
ı des lettres d'abolition ; elles furent enté-
par la cour des aides, en audience publique,
mme en entendit à genoux la lecture. Ma-
bes alors lui adressa ces dures paroles :
nne, le roi vous accorde des lettres de
la cour les entérine, retirez-vous ; la
vous est remise, mais le crime vous reste. »
me de Varenne consistait à avoir soutenu
uvoir administratif contre les prétentions
nagistrature. On a de la peine à s'expliquer
d'hui l'injuste exagération des paroles de
Malesherbes, véritable abus de l'esprit de corps.
La place de Varenne fut supprimée, mais par la
protection du prince de Condé il obtint, en 1766,
celle de receveur général des finances des états
de Bretagne. Il avait recueilli dans les archives
du parlement de Bourgogne des pièces qu'il fit
imprimer sous ce titre : *Registre du parlement de Dijon, de tout ce qui s'est passé pendant la Ligue*; s. l. n. d. (Paris, 1763), in-12. Des
exemplaires ont reçu de nouveaux frontispices
avec le titre suivant : *Monuments curieux et
intéressants pour l'histoire de Bourgogne,
sous le règne de Henri IV* (Paris, 1772). Dénoncé au parlement de Dijon par le conseiller
Guénichot de Nogent, cet ouvrage fut supprimé,
comme « tendant à donner une idée fausse de
la conduite et des sentiments des magistrats ».
On a encore de Varenne : *Considérations sur
l'inaliénabilité du domaine de la couronne;*
Paris, 1775, in-8°. E. R.

Affaire du sieur Varenne, dans les *Mémoires pour servir à l'hist. du droit public de la France en matière d'impôts*; Bruxelles, 1779, in-4°, p. 304. — De La Cuisine, *Le Parlement de Bourgogne*, 2e édit., t. III, ch. XII. — Barbier, *Dict. des ouvrages anon.* — Girault, *Essais hist. et biogr. sur Dijon*, p. 435.

VARGAS (*Louis* DE), peintre espagnol, né
en 1502, à Séville, où il est mort, en 1568. De
très-bonne heure il montra un goût marqué
pour la peinture, et reçut les premières notions
de cet art de Diego de La Barrera. Le désir de
s'affranchir de la manière gothique, généralement
adoptée en Andalousie, et qui favorisait peu
le développement de son talent, le porta à chercher en Italie des modèles plus parfaits. Il se
rendit donc à Rome, et y devint, comme on
le prétend, élève de Perino del Vaga, qui
avait dû son éducation artistique à Raphael.
Après sept ans de séjour, il prit la fuite devant l'invasion des bandes du connétable de
Bourbon (1527), et alla à Pise ; mais sitôt que
l'ordre fut rétabli à Rome, il s'empressa d'y retourner. Selon d'autres écrivains il ne serait
venu en Italie qu'en 1527, et y serait resté vingt-huit ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où il exécuta sa première composition connue (1555).
Revenu à cette date en Espagne, il régénéra l'école de Séville, et mérita d'être rangé parmi les
premiers artistes de son temps. Les ouvrages
qui restent de lui rendent témoignage de l'excellence de son pinceau, tant à fresque qu'à l'huile.
On y admire la perfection des contours, les
formes grandioses, la forme des têtes, les figures pleines d'expression, les draperies habilement exécutées, et rien ne leur manque que la
dégradation de la lumière et des teintes. La vie
de Vargas fut très-édifiante ; il portait un cilice,
s'infligeait la discipline et passait plusieurs
heures par jour dans une bière pour y méditer
sur la mort ; ses austérités hâtèrent sa fin. Ses
œuvres, toutes religieuses, décorent les églises
de Séville. La plus ancienne est une *Nativité*,
dans la cathédrale ; elle remonterait à 1555,

mais l'inscription qui se trouve au bas : *Tunc discebam, Luisius de Vargas*, paraît renverser cette assertion, parce qu'à l'âge de cinquante-trois ans Vargas ne pouvait plus être élève. En 1555 il peignit encore à la fresque *la Vierge du Rosaire* (à Saint-Paul), et de 1568 à 1571 la fameuse *Voie douloureuse* (à la cathédrale); il ne reste plus que des vestiges de cette vaste composition. Son tableau de *la Génération temporelle de Jésus-Christ* se trouve aussi dans la cathédrale. On voit de lui dans la maison de la Miséricorde un *Jugement dernier*, fresque à moitié détruite; dans les arceaux mauresques de la Giralda, des figures, d'une grandeur surnaturelle, des apôtres, des évangélistes, de docteurs et de saints; à l'hôpital de Sainte-Marthe, un tableau sur bois représentant *la Sainte distribuant du pain aux pauvres*; à l'hôpital de las Bubas, un *Calvaire*, qui passe pour son chef-d'œuvre. Vargas excellait dans le portrait; celui de la duchesse d'Alcala est d'une telle perfection, qu'on le croyait l'œuvre de Raphael. Le musée du Louvre possède de lui : *Saint Michel domptant le démon*, imité de Raphael, et une *Madone*.

Nagler, *Künstler-Lexikon*. — Quillet, *Dict. des peintres esp.* — Palomino de Velasco, *Hist. des plus fameux peintres esp.*

VARGAS-MACCIUCCA (*Francesco*), marquis DE VATOLLA, littérateur italien, né à Teramo (Abruzzes), le 26 septembre 1699, mort à Naples, le 17 juillet 1785. D'une ancienne famille originaire d'Espagne, il fut élevé à Naples, dans le collége des nobles, dirigé par les jésuites; l'évêque de Caserta, son oncle, ayant remarqué ses dispositions pour le dessin et la sculpture, l'emmena à Rome. Son esprit, sa vivacité et surtout sa mémoire prodigieuse lui attirèrent l'affection des cardinaux Orsini et Lambertini, qui tous deux occupèrent dans la suite le trône pontifical. A vingt ans à peine il traduisit en italien *le Système intellectuel de la nature* de Cudworth, et n'en publia en 1723 que quelques chapitres. La Société royale de Londres l'inscrivit au nombre de ses membres. Pendant son séjour au château de Vatolla, où l'avait envoyé son père, pour le distraire d'une application trop sérieuse pour son âge, il s'occupa de poésie et de physique, et construisit lui-même des télescopes, des microscopes et des miroirs ardents. De retour à Naples, il étudia l'harmonie, et composa un *Traité du contrepoint*, qui surprit Scarlati, son professeur. Selon le désir de son père, il embrassa la carrière du barreau. Assesseur en 1743, il devint successivement juge à la cour *della Vicaria* (2 nov. 1748), président de la chambre royale (mars 1749) et avocat fiscal du domaine (juillet 1752). Élevé dans la suite aux plus hautes dignités de la magistrature, Vargas se montra zélé protecteur des lettres; sa maison était ouverte à tous ceux qui les cultivaient. Sa conversation était pleine de charme et son érudition des plus variées (1); aussi fut-il appelé par Galanti *magazzino di dottrina*, par Tanucci *biblioteca ambulante*, et par le P. Lami *vir insignis, ad miraculum usque eruditus*. Il conserva la plénitude de ses facultés jusqu'à sa mort, et l'on rapporte qu'à l'âge de soixante-dix-huit ans il dicta sans s'arrêter un poëme plein d'esprit, d'environ cent soixante hexamètres. Il publia dans sa carrière d'avocat divers mémoires et discours. S. R.

Biogr. degli uomini illustri di Napoli, t. I.

VARIGNON (*Pierre*), célèbre géomètre français, né à Caen, en 1654, mort le 22 décembre 1722, à Paris. Fils d'un architecte de médiocre fortune, qui le destina à l'Église, il entra au collége de sa ville natale, où il se distingua assez peu jusqu'au jour où la lecture des *Éléments d'Euclide*, qu'il avait achetés par hasard, et bientôt après celle des œuvres de Descartes le tournèrent avec ardeur vers l'étude des mathématiques. Lié d'étroite amitié avec le jeune abbé de Saint-Pierre, alors son condisciple, et qui voulut partager avec lui une petite fortune de 1,800 livres de rente, ils vinrent ensemble à Paris (1686), où, logés modestement dans le faubourg Saint-Jacques, ils purent le premier se livrer sans partage à sa passion pour les sciences, le second aux méditations politiques qui devaient bientôt le rendre célèbre. Attiré particulièrement vers l'étude des phénomènes de la mécanique, dont il n'existait encore aucune théorie; il s'occupa, à l'instigation de Duhamel et de La Hire, de la composition de son *Projet d'une nouvelle mécanique* (Paris, 1687, in-4°), qui lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences. « Ce livre, dit Montucla, lui fit beaucoup d'honneur, à cause de l'universalité qui y régnait. On y trouve toute la statistique déduite d'un principe unique, et que l'auteur emploie avec succès pour résoudre un grand nombre de problèmes. Ce principe, que Stevin et d'autres avaient entrevu, n'est proprement que celui de la composition du mouvement étendu à l'équilibre. » Nommé en 1688 professeur de mathématiques au collége Mazarin, la fameuse expérience du boulet lancé verticalement, et que l'on attribuait à Descartes et au P. Mersenne, lui inspira une série de méditations, qu'il consigna dans ses *Nouvelles Conjectures sur la cause de la pesanteur* (Paris, 1690, in-12), où il attribuait la pesanteur des corps à la supériorité de la colonne d'air qui pesait sur eux. Leibniz et Newton venaient de créer le calcul différentiel, et le marquis de L'Hospital, initié à cette découverte par Jean Bernoulli, avait publié en 1696 son

(1) Un jour que Minervini lui lisait l'article d'un journal relatif à l'invention des montgolfières, il interrompit brusquement la lecture, assurant que l'invention n'était pas nouvelle, et indiqua l'endroit de sa bibliothèque où se trouvait le *Prodromo di alcune invenzioni*, etc., du P. Lana-Terzi (Brescia, 1670), ainsi que le passage de ce livre qui contenait la description d'un navire volant, soutenu par quatre globes aérostatiques.

Analyse des infiniment petits pour l'intelligence des lignes courbes. Prenant la défense de cette théorie, que Nieuwentyt et Rolle avaient attaquée avec la plus grande vivacité, Varignon composa ses *Éclaircissements sur l'analyse des infiniment petits et sur le calcul exponentiel de Bernoulli* (Paris, 1725, in-4°), qui mirent désormais à l'abri de toute contestation la découverte de Leibniz et de Newton. Nommé en 1704 à la chaire de philosophie du Collége de France, en remplacement de Duhamel, le soin de ses nombreux élèves, une vaste correspondance avec les savants de l'Europe, le commerce assidu de l'Académie et d'amis illustres, parmi lesquels on compte Daguesseau, occupèrent tous ses instants. Atteint d'un rhumatisme dont les douleurs ralentissaient à peine son activité, il mourut presque subitement, à l'âge de soixante-huit ans. Par son testament, il légua tous ses papiers a Fontenelle, son ami, et qui, malgré la promesse qu'il en avait faite, n'a malheureusement pas publié l'intéressante correspondance de Varignon. Plusieurs ouvrages de lui parurent après sa mort; ce sont : *Traité du mouvement et de la mesure des eaux courantes et jaillissantes, avec un traite préliminaire du mouvement en général;* Paris, 1725, in 4°; — *Nouvelle mécanique, ou statique;* Paris, 1725, 2 vol. in-4° : grand ouvrage, dont il avait seulement publié le *Projet* en 1687; — *Éléments de mathématiques;* Paris, 1732, in-4°. Enfin on a publié de lui un ouvrage curieux de théologie sous ce titre : *Démonstration de l'impossibilité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie;* Genève, 1730, 1757, in-8°. Il existe aussi, dans le recueil de l'Académie des Sciences, un grand nombre de ses *Mémoires*, dont Niceron a donné la liste.

Fontenelle, *Éloges*. — Niceron, *Mémoires*, t. XI et XX. — Saverien, *Hist. des philosophes modernes*. — Montucla, *Hist. des mathémat.*, t. II.

VARILLAS (*Antoine*), historien français, né à Guéret, en 1624, d'un procureur au présidial, mort à Paris, le 9 juin 1696. Après avoir terminé ses études, il fut précepteur du fils de M. de Sève, lieutenant général à Lyon, puis du marquis de Caraman. Il obtint en 1648 la charge d'historiographe de Gaston, duc d'Orléans, passa ensuite comme employé dans la bibliothèque du Roi (1655), y travailla avec beaucoup d'assiduité, sous Pierre Dupuy, et néanmoins fut remercié, en 1662, par Colbert, qui lui avait donné, ainsi qu'à Saint-Réal, à collationner une copie des manuscrits de Brienne. Il se retira alors dans la communauté de Saint-Côme, avec une pension de 1,200 livres, et s'y livra à ses travaux historiques. « Écrire était toute son occupation, dit Vigneul-Marville. Il ne prenait d'autre divertissement que d'aller passer l'après-dînée dans le clos des Chartreux, débitant ce qu'il savait à deux ou trois prêtres, qui le suivaient en tous lieux. C'était un philosophe chrétien, vivant de peu. Ses appartements se réduisaient à un galetas où le soleil régnait pleinement en été et le froid en hiver. Un lit mal garni, une table, trois ou quatre siéges, une lampe, une écritoire, faisaient toutes ses richesses. » Les premiers ouvrages de Varillas firent grande sensation dans le monde littéraire. Dans ses préfaces, il parlait des nombreux manuscrits de la bibliothèque du Roi qu'il avait compulsés, du trésor des Chartes qui lui avait été ouvert, et chacun le croyait initié à une foule de secrets historiques et d'intrigues de cabinet. Les États de Hollande lui offrirent une pension, s'il voulait écrire l'histoire des Provinces-Unies, ce qu'il refusa. Colbert, prévenu contre lui, ainsi qu'il le fut à la même époque contre Mézeray, supprima sa pension (1670). L'archevêque de Paris, de Harlay, lui en fit obtenir une du clergé de France, comme encouragement à l'*Histoire de l'hérésie* à laquelle Varillas travaillait. Cette histoire parut en 1686, et essuya une critique des protestants, qui auparavant avaient loué dans leurs journaux les écrits de Varillas. Celui-ci essaya en vain de se défendre. On lut avec d'autres yeux ce qu'il avait mis au jour. On découvrit qu'il mêlait le faux au vrai, que ses citations de titres, d'instructions, de lettres, de mémoires et de relations étaient le plus souvent imaginaires, que sa chronologie était fausse, qu'il cherchait enfin plutôt à amuser qu'à instruire. Ses ouvrages tombèrent alors de toute la hauteur à laquelle on les avait portés, et pour ne plus se relever. Huet avait beaucoup d'estime pour cet historien. « Quoique son langage ne soit pas d'une exacte pureté, dit-il, son style est noble, élevé et vraiment historique. Il a embrassé tant de matières que, faute de mémoire ou peut-être d'exactitude, il est tombé dans quelques contradictions; mais on est amplement dédommagé par l'abondance des nouveautés. » Varillas avait lu dans sa jeunesse un nombre prodigieux de manuscrits, et il en avait perdu la vue. On la lui rétablit, mais ne pouvant lire qu'au grand jour, il fermait ses livres dès que le soleil baissait, et dictait ce qu'il avait dans la tête, sans rien contrôler le lendemain. Que peut-on obtenir avec cette méthode? Ses ouvrages ont pour titres : *La Politique de la maison d'Autriche;* Paris, 1658, in-4°; La Haye, 1659, in-12 : publiée sous le pseudonyme de Bon-Air, nom d'une propriété de M. de Pomponne; — *Factum pour la généalogie de la maison d'Estrées;* Paris, 1678, in-12, sous le même nom; — *Histoire du règne de saint Louis;* La Haye, 1682, in-8°; Amst., 1687, in-8°; Paris, 1689, in-4° : elle ne comprend que le récit de la minorité, de 1226 à 1229; — *Histoire de Charles IX;* Paris, 1683, 2 vol. in-4°; ibid., 1684, 2 vol. in-4°, avec les corrections et additions de Ch. d'Hozier; Cologne, 1686, 2 vol. in-12, avec les principaux endroits retranchés dans l'édition de Paris; — *Histoire de François I*[er]*;* Paris, 1685, 2 vol.

in-4° et 3 vol. in-12 : l'édition de La Haye, 1684, 2 vol. in-8°, incomplète d'ailleurs, fut désavouée par l'auteur; — *La Pratique de l'éducation des princes, ou l'Histoire des premières années de la vie de l'empereur Charles V, sous la conduite de Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres;* Paris, 1684, 1686, in-12; — *Les Anecdotes de Florence, ou l'Histoire secrète de la maison de Médicis;* La Haye, 1685, 1687, in-12 : livre rempli d'erreurs et de faussetés; — *Histoire des Révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion, depuis* 1374 *jusqu'en* 1569; Paris, 1686-89, 6 vol. in-4°, ou 12 vol. in-12 : l'extrait qui avait paru en 1682 sous le titre *d'Histoire de Wiclef, Jean Hus et Jérôme de Prague* (Lyon, 2 vol. in-12) avait été désavoué. « Mon dessein, dit l'auteur, est d'attaquer l'hérésie du côté de la politique et de montrer que tous ceux qui se sont ingérés depuis près de trois cents ans d'enseigner ou de prêcher contre l'ancienne religion ont agi par des motifs purement humains et souvent criminels, et que ceux qui les ont appuyés de leur crédit et de leurs armes l'ont fait pour exciter, dans toutes les contrées de l'Europe, des révolutions qui leur donnassent occasion ou prétexte de les usurper. » — *Réponse à la Critique de Burnet sur les deux premiers tomes de* l'Histoire de l'hérésie; Paris, 1687, in-8°; — *La Politique de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne;* Amst., 1688, in-12; — *Histoire de Louis XI;* Paris, 1686, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12; — *Histoire de Louis XII;* Paris, 1688, 3 vol. in-4° et 6 vol. in-12; — *Histoire de Charles VIII;* Paris, 1691, in-4° et 3 vol. in-12; — *Histoire de Henri II;* Paris, 1692, 2 vol. in-4°, et 3 vol. in-12; La Haye, 1693, 3 vol. in-12; — *Histoire de François II;* La Haye, 1693, in-12; — *Histoire de Henri III;* Paris, 1694, 2 vol. in-4°, et 1695, 6 vol. in-12. Varillas laissa de nombreux manuscrits, qu'il légua à sa famille; mais les libraires ne voulurent point se charger de les faire imprimer à leurs frais. Parmi ses autres legs, un fut destiné à fonder le collége des Barnabites à Guéret, et son neveu fut déshérité parce qu'il ne savait pas l'orthographe.

Martial AUDOIN.

Vigneul-Marville, *Mélanges*, t. II, p. 457 et suiv. — Le Long, *Bibl. hist.*, t. III. — *Menagiana*, t. II, p. 290, et t. IV, p. 276. — *Huetiana*, p. 49. — Niceron, *Mémoires*, t. V et X. — Sabatier (de Castres), *Les Trois siècles*. — Moreri, *Grand Dict. hist.* — Boscheron, son *Éloge* à la tête du *Varillasiana*; Amst., 1734, in-12.

VARIN (*Jean*), graveur français, né en 1604, à Liége, mort le 26 août 1672, à Paris. A onze ans il fut placé comme page dans la maison du comte de Rochefort, dans laquelle son père, Pierre Varin ou Warin, seigneur de Blanchard, remplissait l'office de gentilhomme. Le goût extraordinaire qu'il avait pour le dessin lui fit faire en peu de temps de grands progrès dans cet art, et il ne devint pas moins habile dans la gravure et la sculpture. « La richesse d'une imagination vive et féconde, rapporte l'abbé Lambert, lui fit aussi inventer plusieurs machines très-ingénieuses pour monnoyer les médailles qu'il avait gravées; et ce fut à ce talent particulier qu'il dut la grande fortune où il parvint dans la suite. » Appelé en France pour y exercer ses talents, Varin grava le sceau de l'Académie française (1635), véritable chef-d'œuvre d'exécution et de finesse, qui lui valut la protection du cardinal de Richelieu. Après avoir obtenu la charge de garde général des monnaies de France, il en reçut de Louis XIII deux autres, créées exprès pour lui, celles de conducteur général des monnaies et de graveur général des poinçons. Sous Louis XIV il y joignit encore celle d'intendant des bâtiments de la couronne. Lors de la fondation de l'Académie de peinture (1664), il fut au nombre des premiers membres qui en firent partie. Cet homme de génie, qui mérite d'occuper une place éminente dans le siècle de Louis XIV, cultiva avec une égale facilité toutes les branches de l'art; mais il se montra surtout supérieur dans les médailles, ce qui a fait dire avec raison à Voltaire « qu'il tira cet art de la médiocrité ». Il dirigea la refonte des petites pièces d'or et d'argent (celles de huit et dix pistoles peuvent être mises au rang des plus beaux médaillons), et grava la suite des médailles destinées à perpétuer le souvenir des principaux événements de la régence d'Anne d'Autriche, ainsi que celles placées dans les fondements de la colonnade du Louvre, de l'Observatoire et de l'église du Val-de-Grâce. On lui doit aussi des médaillons représentant *le cardinal Mazarin*, *Monsieur, frère de Louis XIV*, *le prince de Conti*, *Christine de Suède*, *Colbert*, etc. Son habileté ne parut pas moins dans la sculpture : Perrault cite de lui deux statues de Louis XIV, l'une en marbre, l'autre en bronze; un buste en marbre du même prince, qui se voyait autrefois dans les grands appartements de Versailles, et un autre de Richelieu, en or, du poids de 55 louis; cette dernière œuvre passa dans le cabinet du président de Ménars. Enfin, comme peintre, il a exécuté quelques *portraits* « beaux et bien ressemblants », s'il en faut croire Félibien. D'une ardeur infatigable au travail, cet artiste était occupé à une histoire métallique de Louis XIV lorsqu'il mourut, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par des faux monnayeurs. Varin était d'une avarice extrême; mais il ne faudrait pas attribuer uniquement à ce vice, comme on l'a fait, la mort tragique de sa fille unique (1).

(1) Le 26 novembre 1651 cette fille, jeune et belle, avait épousé, par l'ordre de son père, un correcteur des comptes, nommé Oulry, horriblement contrefait. « Elle eut horreur de lui dès le soir de ses noces, en voyant quatre hommes occupés à le déshabiller et à démonter son corps comme à vis, et lui ôter une jambe d'acier qu'il avait et le reste du corps tout contrefait. » Dix jours après, elle s'empoisonna avec du sublimé qu'elle

Son meilleur élève dans la gravure en médailles fut Errard, de Liége.

Perrault, *Hommes illustres*, t. II. — Lambert, *Hist. littér. du règne de Louis XIV*, t. III. — Vigneul-Marville, *Mélanges*, t. III. — Félibien, *Entretiens*. — Becdelièvre-Hamal, *Biogr. liégeoise*, t. II.

VARIN (*Joseph*), graveur français, né le 11 mai 1740, à Châlons-sur-Marne, mort le 6 novembre 1800, à Paris. Il appartenait à la famille du précédent, et eut pour maître son père, graveur sur métaux, qui avait fondé à Châlons une école gratuite, où il enseignait, en même temps que le dessin, la géométrie, l'architecture et la fortification. En 1760 il s'établit à Paris avec son frère (*voy.* ci-après), et ouvrit un atelier, d'où sortirent de nombreux ouvrages remarquables par la correction et l'exactitude. Tandis que son frère se livrait plus particulièrement à la reproduction des tableaux de genre, Joseph, sans cesser de l'avoir pour associé, travailla pour le compte des libraires et se rendit très-habile dans les planches d'architecture et de géographie, dans les vues et les perspectives. Il reçut en 1765 deux médailles, l'une pour sa participation à la grande carte de la Bourgogne, l'autre pour les belles estampes composées en souvenir des fêtes qui avaient eu lieu à Reims au sujet de l'inauguration de la statue de Louis XV. Sa réputation est fondée sur les planches qu'il a fournies à l'*Instruction pour la marine*, de Bellin; au *Cours d'architecture* (1771-74), de Blondel; au *Voyage de la Grèce* (1780), de Choiseul-Gouffier; au *Voyage de Naples et de Sicile* (1781-86), de Saint-Non; au *Tableau de l'empire ottoman* (1787-90), de d'Ohsson; au *Voyage de Syrie, de Phénicie et de Palestine* (1799), de Cassas; à l'*Architecture* (1804), de Le Doux, etc.

VARIN (*Charles-Nicolas*), frère du précédent, né en 1745, à Châlons, mort en 1805, à Paris. Il aida son frère dans ses travaux, et on trouve leurs noms réunis au bas de seize grandes estampes. Outre les portraits de *M. de Juigné* et de *l'abbé Parchappe*, d'après ses propres dessins, il a reproduit des tableaux de Boucher, de Le Prince, de Schenau, de Lavreince, etc., et il a gravé pour le recueil de la galerie d'Orléans.

Becdelièvre-Hamal, *Biogr. liégeoise*, t. II. — Nagler, *Allgem. Kunstler-Lexikon*. — Duplessis, *Hist. de la grav. en France*.

VARIUS (*Lucius*), poëte romain du siècle d'Auguste. Il eut d'abord pour protecteur Pollion, puis Mécène, et fut l'ami de Virgile et d'Horace, qui en parlent l'un et l'autre avec de grands éloges (1). Il se fit connaître d'abord par un poëme *Sur la mort*, sans doute consacré à la mémoire de Jules César, et dont Virgile paraît avoir imité quelques vers dans sa VIII[e] églogue. Ce n'est pas le seul emprunt qu'il ait fait à Varius, si nous en croyons le témoignage et les citations de Macrobe. Varius se signala d'abord comme poëte épique, et c'est en cette qualité qu'il est célébré par Horace, qui ne craint pas de le nommer plusieurs fois à côté de Virgile; il ne faut pas oublier d'ailleurs ce qu'Horace lui-même nous apprend dans un autre passage: que Varius avait été un de ses patrons auprès de Mécène. Mais un suffrage qui ne saurait être imputé à la complaisance, c'est celui de Quintilien, qui rend hommage en ces termes au génie tragique de Varius: « Le *Thyeste* de Varius peut être mis de pair avec n'importe laquelle des tragédies grecques. » On sait aujourd'hui que cette tragédie, dont il ne nous reste qu'un fragment de quelques mots, fut représentée à la fête commémorative de la bataille d'Actium, et qu'Auguste en récompensa l'auteur par un présent d'un million de sesterces. Le dernier ouvrage de Varius fut sans doute ce *Panégyrique d'Auguste* dont Horace a conservé deux vers (1). Toutefois, il survécut certainement à Virgile (mort en l'an 19 av. J.-C.), car il fut l'un des critiques chargés de revoir l'*Énéide*. Ce que rapporte Quintilien de la lenteur avec laquelle Virgile écrivait est emprunté à Varius, et probablement au préambule de son édition. Les fragments de Varius ont été réunis pour la première fois par Robert et Henri Estienne dans *Fragmenta vet. poet. latin.*; Paris, 1564. De nos jours M. Otto Ribbeck, au t. I[er] des *Scenicæ Romanorum poesis fragmenta* (Leipzig, 1852), a publié ce qui reste des tragédies du même poëte (1). Ed. T—R.

Schœll, Pierron, Bernhardy, *Hist. de la littér. romaine*. — Weichert, *De l'ario poeta*; Grimma, 1829, in-4°. — Le même, *De L. Varii et Cassii parmensis vita et scriptis*; ibid., 1836, in-8°. — Chardon de La Rochette, *Mélanges*, t. III, p. 318-842.

VARLET (*Dominique-Marie*), prélat français, né le 15 mars 1678, à Paris, mort le 14 mai 1742, à Rhynwick, près d'Utrecht. Son père s'était retiré sur le mont Valérien près Paris, et y avait passé le reste de ses jours, dans la pénitence. Quant à lui, destiné de bonne heure à l'Église, il fit ses études en théologie au séminaire de Saint-Magloire, et reçut en 1706 l'ordination sacerdotale et le diplôme de docteur. Pourvu peu après de la cure de Conflans-Charenton, il ne tarda pas à s'en démettre, par suite des obstacles qu'il trouva au bien qu'il voulait y faire. Son crime dès lors était de repousser la bulle *Unigenitus* et de témoigner trop d'attachement aux doctrines de Port-Royal. En 1711

versa dans un œuf frais, en disant: « Il faut mourir, puisque l'avarice de mon père l'a voulu ainsi. » *Voy.* à ce sujet Gui Patin, *Lettres choisies*, t. I, p. 190, et Loret, *Gazette* du 3 déc. 1651

(1) Virgile, dans une épigramme du recueil des *Catalecta*, ainsi que dans le vers suivant des *Bucoliques*, où l'on s'accorde généralement aujourd'hui à considérer la leçon *Vario* et non *Varo* comme la véritable :

Nam neque adhuc Vario videor, nec dicere Cinna
Digna. . . .

(1) *Epist. XVI*, liv. I[er], v. 27-28.

(2) Les fables absurdes sur lesquelles on s'est quelquefois appuyé pour contester l'authenticité du *Thyeste* ne prouvent absolument que la supériorité de cette tragédie sur les autres ouvrages de Varius.

il partit pour l'Amérique, et travailla pendant six ans à l'instruction religieuse des habitants de la Louisiane. Rappelé pour être envoyé en Asie, il fut nommé évêque d'Ascalon et coadjuteur de l'évêque de Babylone (17 sept. 1718). Après avoir été sacré dans la chapelle des Missions étrangères (19 fév. 1719), il alla s'embarquer à Amsterdam, traversa la Russie, arriva sur les bords de la mer Caspienne (1er nov.), et y attendit les ordres de la cour de Perse avant de se rendre à Hamadan, lieu de sa résidence. Comme il ne s'était pas encore soumis à la constitution, il reçut par le canal de l'évêque d'Ispahan un bref du pape le déclarant « suspens de tout exercice d'ordre et de juridiction ». Le gouvernement de son diocèse fut donné à un autre missionnaire, et Varlet préféra s'en retourner en Europe plutôt que de fournir le prétexte d'une division scandaleuse, très-préjudiciable aux intérêts de la religion. Il s'établit à Amsterdam (1720), et voyant inutiles les efforts qu'il avait faits auprès d'Innocent XIII pour obtenir justice, il consomma sa séparation d'avec la cour de Rome en appelant de la fameuse bulle au futur concile (15 fév. 1723). Puis il exerça toutes les fonctions de l'épiscopat, et imposa les mains aux quatre archevêques dissidents qui se succédèrent sur le siége d'Utrecht. Il publia à l'occasion de ces différents sacres deux *Apologies* (Amst., 1724-27, in-4°), recommandables, selon van Espen, par l'érudition, l'exactitude et l'esprit de piété. L'évêque de Babylone acheva sa vie en Hollande, partagé entre ses devoirs ecclésiastiques et la publication d'écrits relatifs aux querelles qui troublaient l'Église. Les catholiques continuèrent de le regarder comme un rebelle et un schismatique, tandis que les jansénistes le proclamaient un nouveau Chrysostôme.

Patouillet, *Dict. des jansénistes.* — *Mem. du temps.*

VARLUNGO. *Voy.* CASINI (*Giov*).

VARNHAGEN D'ENSE (*Charles-Auguste-Louis-Philippe*), célèbre littérateur et homme d'État prussien, né le 21 février 1785, à Düsseldorf, mort le 10 octobre 1858, à Berlin. Il descendait d'une famille noble et ancienne, originaire de la vieille Saxe. Encore enfant il suivit ses parents à Strasbourg; mais sous la terreur son père, médecin distingué, qui s'était attaché au parti modéré, se rendit suspect aux jacobins, et dut chercher son salut dans la fuite. Ne voulant pas se séparer de son fils, il l'emmena avec lui dans les différentes villes où il résida. Cette vie active entremêlée d'incidents et d'études mûrit vite l'esprit du jeune Varnhagen. A douze ans il essaya ses forces dans la poésie, et prit pour sujet d'une sorte d'épopée les exploits du général Bonaparte ; il composa aussi en latin quelques esquisses biographiques des hommes célèbres sur le modèle de celles de Nepos et de Valère Maxime. Après la mort de son père (1799), il fut admis, par l'intermédiaire de Kirchhof, dans l'école de médecine de Berlin (1800); mais l'étude de la philosophie et de la littérature avait pour lui bien plus d'attraits. A la suite de discussions réitérées avec un des professeurs, il se vit rayer de la liste des élèves. Devenu libre, il résolut d'aborder la carrière littéraire, et se lia d'amitié avec plusieurs écrivains, Chamisso entre autres. Ce fut en collaboration avec ce dernier qu'il commença en 1804 la publication du *Musenalmanach*, qui eut du succès. Sentant toutefois l'insuffisance de ses études, il alla en poursuivre le cours à l'université de Halle (1806). Deux ans plus tard il écrivit en commun avec Neumann un roman intitulé *Karl's Versuche und Hindernisse*, où l'on remarque l'influence de Jean-Paul et de Gœthe. En 1807 il revint à Berlin, dans l'intention de s'adonner à la médecine; mais les leçons de Schlegel et de Fichte le ramenèrent à l'étude de la critique et de la philosophie. Ce fut à la même époque qu'il rencontra dans le monde une femme, Rachel Levin (*voy.* ci-après), qui devait exercer un grand ascendant sur son esprit. Il s'éprit pour elle d'un amour ardent, malgré la disproportion de l'âge, et afin de s'assurer une position sociale qui lui permît d'obtenir la main de celle qu'il adorait, il prit pour la seconde fois la résolution d'achever ses études médicales, et se rendit aussitôt à Tubingue (1808). Là il rencontra deux poëtes, Kerner et Uhland, qui le remirent de nouveau dans sa véritable voie en le poussant dans la carrière littéraire. En 1809, il s'engagea au service de l'Autriche, obtint un brevet de porte-enseigne, et assista à la bataille de Wagram, où il fut blessé à la jambe. A peine guéri, il rejoignit son régiment en Hongrie, devint aide de camp du prince de Bentheim, et l'accompagna à Paris (1810), puis à Prague, où il connut M. de Stein, le ministre patriote, et Just de Gruner. Quand l'Autriche seconda l'expédition de Russie, Varnhagen quitta l'épaulette, et se rendit à Berlin dans l'espérance d'obtenir une place dans les bureaux d'un ministère. Mais les événements donnèrent un autre cours à ses idées. Après la déroute des armées françaises en 1813, il accepta le grade de capitaine dans un régiment russe, se trouva à la prise de Hambourg ainsi qu'à l'invasion du Holstein et du Slesvig, et fit en qualité d'aide de camp de Tettenborn la campagne de France. Maniant la plume comme l'épée, il avait mis à profit ses rares instants de repos pour écrire trois ouvrages : *Gedichte des Feldzuges* (Chants du soldat); Friedrichstadt, 1813, in-8°; — *Geschichte der Hamburger Ereignisse* (Récit des événements de Hambourg); Londres, 1813, in-8°; — *Geschichte der Kriegszüge Tettenborns* (Histoire de la campagne de Tettenborn); Stuttgard, 1814, in-8°. Bientôt après eut lieu à Tœplitz son mariage avec Rachel (27 sept. 1814). Pendant qu'il était à Paris il avait été admis dans le service diplomatique de la Prusse, et il suivit le prince Hardenberg au congrès de Vienne, et de là à Paris, où il

entra en relations avec plusieurs célébrités. Nommé chargé d'affaires à Carlsruhe (1815), il fut rappelé en 1819 et désigné au poste d'ambassadeur dans l'Amérique du Nord; mais il refusa, et rentra dans la vie privée avec le simple titre de conseiller de légation. En 1829 il fut chargé d'une mission délicate à Cassel et à Bonn, et l'année suivante, sous le ministère de Bernstorff, il s'engagea encore pour quelque temps dans la vie politique. La mort de sa femme, survenue en 1833, le plongea dans une tranquillité morne, et laissa dans son esprit et dans son cœur une empreinte ineffaçable. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans. La plupart de ses écrits appartiennent au domaine de la biographie, et c'est dans ce genre qu'il est maître. Il posséda au plus haut degré l'art de faire revivre sous sa plume les grandes figures du passé. Il mit en partie à exécution l'idée de Schiller, qui voulait écrire un Plutarque allemand. L'harmonie de son style, la simplicité grandiose du récit qui le rend accessible à tous, une délicatesse extrême jointe à une énergie virile et l'art de la composition l'ont placé au rang des plus grands prosateurs de l'Allemagne. Il est facile d'apercevoir chez lui l'influence décisive de Gœthe, à qui il emprunta cet élément sarcastique qui donne de la vie et du mouvement à ses œuvres. Il était un des partisans les plus fervents du système de Hegel. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Deutsche Erzæhlungen* (Nouvelles allemandes); Stuttgard, 1815, in-8°; — *Vermischte Gedichte* (Poésies mêlées); Francfort, 1816, in-8°; — *Geistliche Sprüche des Angelus Silesius* (Sentences spirituelles d'Ange Silesius); Hambourg, 1822, in-8°; 3° édit., sous le titre de *Angelus Silesius und Saint-Martin*; Berlin, 1849; — *Gœthe in den Zeugnissen der Mitlebenden* (Gœthe dans le souvenir des contemporains); Berlin, 1823, in-8°; — *Biographische Denkmale* (Monuments biographiques); Berlin, 1824-30, 5 vol. in-8°; 2° edit.; ibid., 1845-46 : ce recueil contient des études sur le comte de Lippe-Schulenburg, Derfflinger, Léopold d'Anhalt-Dessau, Blucher, le roi Théodore, Flemming, Canitz, Besser et Zinzendorf; — *Das Leben des Generals von Seydlitz* (Vie du général Seydlitz); Berlin, 1834, in-8°; — *Das Leben des Generals von Winterfeld*; ibid., 1836, in-8°; — *Leben der Kœnigin von Preussen Sophie-Charlotte*; ibid., 1837, in-8°; — *Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften* (Souvenirs et Mélanges); Leipzig, 1837-46, 7 vol. in-8°, et ibid., 1843 : on y trouve des critiques, des nouvelles, des poésies, des études politiques et des esquisses biographiques sur La Fayette, Bollmann, Fleury, Condorcet, Schleiermacher, F. Schlegel, Guill. de Humboldt, Chamisso, Nostitz, etc.; — *Leben des Feldmarechals Grafen von Schwerin*; Berlin, 1841, in-8°; — *Leben des Feldm. Keith* (Vie du feldm. Keith); ibid., 1844; — *Hans von Held*; Leipzig, 1845, in-8°; — *Das Leben Karl Müller's*; Berlin, 1847, in-8°; — *Schlichter Vortrag an die Deutschen über die Aufgabe des Tages* (Simple discours adressé aux Allemands sur le problème du jour); ibid., 1848, in-8°; — *Das Leben des Grafen Bülow von Dennewitz*; ibid., 1853, in-8°. Il contribua beaucoup à la fondation du *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*, et ses articles publiés dans ce recueil et dans d'autres ont été réunis sous le titre : *Zur Geschichtschreibung und Literatur* (Documents d'histoire et de littérature); Hambourg, 1833, in-8°. Varnhagen a dédié à la mémoire de sa femme un livre intitulé : *Rahel, ein Buch des Andenkens für ihre Freunde* (Rachel, livre-souvenir pour ses amis); Berlin, 1833, 1834, 3 vol. in-8°, et qui a été suivi d'un autre tiré de ses papiers : *Galerie von Bildnissen aus Rahel's Umgang* (La Société de Rachel; galerie de portraits); Leipzig, 1836, 2 vol. in-8°.

Mænner der Zeit. — *Unsere Zeit*, t. III, et t. Ier, 2° sér.

VARNHAGEN D'ENSE (*Rachel-Antonia-Frédérique* Levin, Mme), femme du précédent, née en juin 1771, à Berlin, où elle est morte, le 6 mars 1833. Ses parents étaient israélites (1) et avaient fait fortune dans les spéculations commerciales. Dès l'enfance elle manifesta pour l'étude des qualités peu communes, et à vingt ans elle attirait déjà sur elle l'attention des hommes les plus distingués. Avec une instruction médiocre (2), elle portait un intérêt ardent à tout ce qui se passait autour d'elle, et s'associa avec enthousiasme au grand mouvement littéraire qui soulevait alors l'Allemagne. Son salon, où régnait la plus aimable cordialité, servit bientôt de rendez-vous aux esprits les plus éminents, tels que les deux Schlegel, Guillaume et Alex. de Humboldt, Gentz, Tieck, Veit, Brinckmann, etc. Gœthe se plaisait à l'appeler *une fille généreuse*. « Elle est puissante par sa manière de sentir, ajoutait-il, et légère dans sa façon d'exprimer ce qu'elle ressent. Le premier de ces dons la rend imposante, le second la fait trouver aimable. Elle est toujours elle-même, bien que toujours elle soit nouvelle; ses dehors sont calmes; elle est de ces âmes que j'aimerais à nommer belles. » On avait déjà vu les mêmes qualités réunies chez Mlle Necker, mais avec moins de simplicité. La beauté extérieure lui manquait. Elle était petite de taille, d'une figure ordinaire; un délicieux sourire rayonnait sur ses traits irréguliers. « Quand je la vis, s'écrie Varnhagen, il me sembla voir la plus aimable des fées. » Comme Mlle de Lespinasse, à laquelle certains côtés du cœur la faisaient ressembler, elle s'attacha à un homme faible et vain, qui ne sut ni l'apprécier ni l'aimer. Abandonnée par lui, elle prit le séjour de Berlin en dégoût,

(1) Ils substituèrent dans la suite au nom de Levin celui de Toransw.

(2) « On veut absolument, disait-elle, que je sois savante, quand je n'ai rien appris. »

et alla faire un voyage en France, attirée vers ce pays par une prédilection marquée. Ce fut en 1808 qu'elle rencontra le jeune Varnhagen, qui venait de prendre à Halle le diplôme de docteur en médecine. L'influence qu'elle exerça sur lui fut assez vive pour lui faire contracter une promesse de mariage, dont les événements politiques retardèrent l'accomplissement jusqu'à la paix. Le 27 septembre 1814 ils se marièrent, et malgré la disproportion d'âge (il était de quatorze ans plus jeune qu'elle), jamais union ne fut plus heureuse. Durant l'absence de son fiancé Rachel s'était convertie au christianisme. Désormais sa vie se confond avec celle de Varnhagen : elle l'accompagna dans ses différentes ambassades; elle continua de rassembler autour d'elle l'élite des lettrés et des artistes, et jusqu'à son dernier jour elle resta digne de l'estime et de l'admiration qu'elle avait su inspirer à ses nombreux amis. Mme Varnhagen n'a rien écrit, du moins en vue de se faire imprimer : tout son bagage littéraire consiste dans trois volumes de lettres, adressées à ce dernier, à ses parents ou à ses amis. « On y trouve tout ensemble, dit C. Selden, l'image d'une vie et l'histoire d'une âme; la réflexion s'y mêle au récit, les dissertations font suite aux narrations. Elle excelle dans les portraits, et toujours par cette vivacité passionnée qui lui fait sentir âprement les traits saillants d'un personnage. »

Varnhagen, *Rachel*. — Custine (De), *Mme Varhagen d'Ense*; Londres, 1838, in-12. — C. Selden, *L'Esprit des femmes de notre temps*; Paris, 1864, in-18.

VARNHAGEN. *Voy.* ASSING (*Rose-Marie*).

VAROTARI (*Dario*), peintre et architecte, né à Vérone, en 1539, mort à Padoue, en 1596. Élève et ami du Véronèse, il se fixa à Padoue, où il devint le chef d'une nouvelle école. Dans ses premiers ouvrages, tels que les peintures de S.-Egidio, il se montra bon dessinateur, bien que les contours de ses figures accusassent un peu de timidité; plus tard il fit preuve de plus de franchise et de sûreté de main. Sa manière fut très-variée, car il imita tantôt le Véronèse, tantôt le Titien ou quelque autre grand artiste. Son plus bel ouvrage à Venise est un *Saint Barnabé*, dans l'église de ce nom. A Padoue, on trouve de lui : à l'université, *les Saintes femmes au sépulcre*; à l'église del Carmine, sur les volets de l'orgue, *le Pape approuvant les statuts de l'ordre des Carmes*; et au palais du Podestat, *l'Alliance conclue entre Pie V, le roi d'Espagne et le doge Louis Mocenigo*, tableau fort endommagé, portant la date de 1573. Varotari pratiqua aussi l'architecture avec quelque succès; il éleva à Dolo la belle villa Mocenigo, et sur le bord de la Brenta un casino pour le médecin Fabrizio d'Acquapendente, et la jolie villa de Montecchia. Il mourut d'une attaque d'apoplexie pendant qu'il priait dans l'église del Carmine. Son fils, qui suit, devint célèbre sous le nom du *Padovanino*. E. B—N.

Ridolfi, *Pittori veneti*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — P. Rossetti, *Guida di Padova*. — Pingeron, *Vies des architectes*, t. II.

VAROTARI (*Alessandro*), dit *le Padovanino*, peintre, fils du précédent, né à Padoue, vers 1580, mort à l'âge de soixante ans. Il reçut de son père des leçons dont il tira un tel profit, qu'étant allé à Venise, il put en peu d'années prendre un rang honorable parmi les artistes. Ses premiers sujets d'étude avaient été les fresques laissées à Padoue par le Titien; à Venise, il continua à prendre ce maître pour modèle, et se pénétra si bien de son style, qu'il fut souvent préféré aux meilleurs de ses élèves. En effet, il sut, comme le Titien, traiter avec grâce les tableaux riants, avec force les sujets sévères, avec grandeur les scènes héroïques. Il connaissait à fond l'art de faire plafonner les figures, et il en donna la preuve dans les trois sujets de la *Vie de Saint André* qu'il peignit à Bergame dans l'église consacrée à cet apôtre. On regarde comme son chef-d'œuvre *les Noces de Cana*, conservées à l'Académie des beaux-arts de Venise. Ses autres peintures dans cette ville sont : *le Sacrifice d'Iphigénie*, au palais Manfrin; *la Femme de Darius*, et *le Christ mort*, à l'Académie; le *Martyre de saint Jean évangéliste*, tableau retouché par le Schiavone, à Saint-Pierre; *Santa Maria della salute*, dans son église; *la Parabole des vierges sages*, aux Incurables; *Saint Dominique calmant une tempête*, à Saints-Jean-et-Paul.

Padoue n'est guère moins riche que Venise en œuvres de cet artiste; nous y trouvons : dans la cathédrale, un *Christ portant sa croix*; aux Eremitani, *l'Incrédulité de saint Thomas*, un de ses bons ouvrages; au palais du podestat, *la Femme adultère*. On voit encore de lui : à Florence, au palais Pitti, un *Christ mort*, qui, comme beaucoup d'ouvrages du maître, a poussé au noir, et à la galerie publique le *Portrait de l'artiste*, et *Lucrèce le poignard à la main*; — à Naples, au musée, une *Sainte Famille*; — dans la galerie de Sienne, *l'Enlèvement d'Europe*; — au musée de Vienne, une *Sainte Famille*, *Judith*, et *la Femme adultère*; — à Dresde, *Judith tenant la tête d'Holopherne*. *la Mort de Cléopâtre*; — à Berlin, un *Ecce homo*; — au Louvre, *Vénus et l'Amour*.

VAROTARI (*Dario*), fils du précédent, pratiqua à la fois, et plutôt en amateur, la peinture, la gravure, la poésie et la médecine. Toutefois, on lui doit quelques tableaux assez bons, dont il faisait présent à ses amis, des portraits dans la manière du Giorgione, et quelques eaux-fortes qui ne sont pas sans mérite. E. B—N.

Ridolfi, *Pittori veneti*. — Orlandi, Lanzi, Ticozzi.

VARRON (*C. Terentius* VARRO), général romain, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant J.-C. D'après Tite Live, il était fils d'un boucher, et se serait élevé aux honneurs en flattant les passions populaires. Il y a sans doute plus de haine que de vérité dans ces assertions,

dont nous ne pouvons, faute de renseignements, contrôler l'exactitude. Il est certain que ce fut le parti plébéien qui porta Varron au consulat en 216. Depuis l'entrée d'Annibal en Italie, les armées romaines, commandées par des généraux choisis dans la noblesse, n'avaient essuyé que des revers. Le peuple, irrité, porta son choix sur un plébéien qui avait déjà rempli les fonctions de questeur, d'édile curule et de préteur. Les nobles combattirent vainement son élection, et ne réussirent qu'à lui faire donner pour collègue un des leurs, Paul Émile. Les deux consuls marchèrent contre Annibal, qui, placé sur le revers oriental des Apennins, menaçait le Samnium et la Campanie. Privé de ligne de retraite, le général carthaginois était dans une position si dangereuse que la moindre défaite l'eût perdu. Varron, se confiant dans la supériorité du nombre, fut d'avis de l'attaquer. Mais les milices romaines n'avaient pas encore appris à résister aux vétérans d'Espagne et à la cavalerie numide. L'armée des deux consuls fut écrasée à Cannes (2 août 216). Paul Émile périt, et Varron se sauva à Venouse avec soixante-dix cavaliers. Dans cet immense désastre il eut du moins le mérite de garder sa présence d'esprit. Informé que les débris de l'armée romaine avaient trouvé un refuge dans Canouse, il y courut, et organisa la défense avec une promptitude qui déconcerta le vainqueur. On a beaucoup agité la question de savoir si Annibal, aussitôt après la victoire de Cannes, n'aurait pas dû marcher sur Rome. Sans doute la cavalerie numide, se précipitant vers la ville, et y devançant la nouvelle de la défaite, aurait pu y pénétrer à la faveur de la surprise. S'y serait-elle maintenue jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, qui même en s'avançant à marches forcées, ne pouvait pas y être rendue avant dix ou douze jours? C'est fort douteux. Ajoutons que du moment qu'il s'agissait d'une opération régulière et non d'un coup de surprise, la marche sur Rome n'offrait aucune chance favorable. Comment Annibal eût-il enlevé Rome, qui était à quatre-vingts lieues du champ de bataille lorsqu'il ne put s'emparer de Canouse, qui en est à trois ou quatre?

Lorsque Varron revint à Rome, toutes les classes de la population se portèrent à sa rencontre; et le sénat en corps le remercia de n'avoir pas désespéré de la république. C'était un magnifique exemple d'union que donnaient les différents ordres de l'État; c'était aussi une preuve qu'on n'imputait pas à Varron le désastre de Cannes, et qu'on lui savait gré de ses récents services. Varron ne fut plus élevé au consulat, mais il eut divers commandements militaires jusqu'à la fin de la seconde guerre punique. En 203 le sénat l'envoya en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine, et en 200 il lui confia une mission en Afrique pour régler les conditions de la paix avec Vermina, fils de Syphax. Le souvenir de Cannes n'avait pas enlevé à Varron l'attachement du peuple, et lui avait peut-être concilié l'esprit du sénat, qui ne le craignait plus depuis cette défaite. L. J.

Tite Live, 23, 26, 35-61. — Polybe, III, 106-116. — Plutarque, XXII, *Fabius*, 14-16. — Appien, *Annib.*, 17-26. — Valère Maxime, III, 4. — Mommsen, *Hist. romaine*, t. III, trad. Alexandre.

VARRON (*Marcus Terentius* VARRO), polygraphe romain, né à Réate, en Sabine, vers 114, mort vers 26 av. J.-C. Issu d'une famille riche et distinguée, quoique plébéienne d'origine, il eut pour maître, à Rome, le grammairien Ælius Stilo, et alla achever son éducation en Grèce. Il paraît y avoir prolongé longtemps son séjour, car il y était encore lorsque Cicéron, plus jeune que lui d'une dizaine d'années, se rendit à son tour à Athènes afin de compléter ses études. Tous deux suivirent ensemble les leçons d'un philosophe académicien, ou plutôt éclectique, Antiochus d'Ascalon. De retour à Rome, Varron se lia avec Pompée, à qui même il rendit le service de composer, sur sa demande et pour son instruction, deux traités l'un *Sur la navigation*, l'autre *Sur la tenue des assemblées du sénat*. La guerre des pirates étant survenue, il fut un des treize lieutenants de Pompée; il se montra digne de ce haut emploi, au point de mériter par sa valeur la couronne rostrale, distinction si rare qu'au temps de Pline l'Ancien elle n'avait encore été décernée que deux fois. La crise politique que Rome traversait alors fournit à Varron l'occasion de montrer un autre genre de courage : il ne craignit pas de protester contre la formation du premier triumvirat, dans un écrit intitulé *le Monstre à trois têtes* (Τρίκρανος). Mais, soit qu'il ait cédé bientôt à l'ascendant de Pompée, soit qu'il fût naturellement disposé à se résigner vite aux faits accomplis, son indignation ne fut pas de longue durée : la même année en effet on le voit accepter du pouvoir nouveau, avec le titre de *vigintivir*, la tâche peu patriotique d'installer une colonie de vétérans. C'est probablement à cette époque qu'il remplit aussi les charges d'édile, de triumvir et de tribun avec un respect de la tradition et des formes légales où la minutie de l'antiquaire paraît avoir eu autant de part que les scrupules du magistrat. La guerre civile associa enfin la cause de Pompée à celle de la république. Varron aurait dû, ce semble, saisir avec empressement cette occasion de se montrer à la fois bon ami et bon citoyen. Il ne se prononça pourtant qu'après bien des tergiversations, si nous devons nous en rapporter à un témoignage suspect sans doute, mais que rien ne contredit, celui de César. Varron était alors en Espagne comme lieutenant de Pompée. Les *Commentaires* nous le montrent indécis d'abord, inactif, et accueillant même avec une sorte de faveur la nouvelle des premiers succès de César; puis, au premier obstacle que rencontra la marche victorieuse du rebelle, changeant tout à coup de langage, et se préparant énergiquement à la résistance. Dès lors il ne néglige rien, fait

des levées, des provisions de vivres, d'argent et d'armes, équipe des galères, sévit contre les partisans de César, et enfin exige de toute la province un serment de fidélité. Ces violences impolitiques n'eurent d'autre résultat que de jeter l'Espagne entière dans le parti de César. A son arrivée, toutes les villes se rallièrent à lui, et Varron, abandonné d'une partie de son armée, dut aller à Cordoue faire sa soumission. Puis il se rendit en Épire, au camp de Pompée, et y fut reçu avec froideur. Il n'en montra que plus d'empressement à se soumettre, après Pharsale, et à revenir en Italie. Inquiété d'abord, à ce que l'on croit, par Antoine, il put enfin rentrer dans sa villa de Tusculum, qu'une lettre de César avait préservée du pillage, et se consacra désormais presque entièrement aux lettres, les circonstances ne lui permettant plus ce genre de vie mêlé d'affaires et d'études, ou, comme il disait, d'action et de loisir, qu'il préférait à tout autre. Cette époque paraît avoir été celle de sa plus grande intimité avec Cicéron, dont la conduite politique n'avait pas été sans rapports avec la sienne, et qui cherchait alors dans des occupations pareilles l'oubli des mêmes déceptions. Tous deux, quand César revint d'Afrique, allèrent le trouver ensemble, afin de désarmer son ressentiment. Le repos qu'ils demandaient leur fut accordé; et le dictateur confia même à Varron une tâche qui flattait ses goûts, celle de réunir des livres pour plusieurs bibliothèques publiques dont il projetait la fondation. Varron donna pourtant encore une marque d'indépendance qui lui fait honneur, en composant l'éloge funèbre de la sœur de Caton. Il est probable aussi qu'après la mort de César il se prononça contre Antoine. Autrement, on ne s'expliquerait guère qu'Antoine ait pu s'emparer violemment de la maison de Varron et y commettre tous les excès dont Cicéron fait le récit; qu'enfin Varron lui-même ait été proscrit, quand Octave, dont il se défiait depuis longtemps, eut donné raison à ces craintes, en s'unissant ouvertement à Antoine. Ce qui ne fait pas moins d'honneur à Varron que ce courage et cette prévoyance, c'est l'empressement avec lequel ses amis se disputèrent le dangereux honneur de le soustraire aux suites de l'arrêt lancé contre lui. Enfin hors de danger, il ne sortit de l'asile qu'il avait choisi, la maison de campagne de Calenus, que pour reprendre le cours de sa vie laborieuse. C'est sans doute dans ses belles villas de Casinum, de Cumes, de Tusculum, converties par ses soins en bibliothèques et en musées, qu'il passa ses vieux jours, en compagnie de sa femme, Fundania, et en paix avec Auguste, qui voulut même, par une faveur exceptionnelle, que *le plus savant des Romains* pût voir avant de mourir son buste et ses ouvrages dans la bibliothèque fondée par Asinius Pollion. Il mourut presque nonagénaire, et, selon Valère Maxime, le travail ne finit pour lui qu'avec la vie.

« Varron avait tant lu, dit saint Augustin, qu'on ne sait où il a pris le temps d'écrire, et il a tant écrit qu'il serait presque impossible de lire ses œuvres complètes. » En effet, nous savons qu'il avait composé environ quatre-vingts ouvrages, formant ensemble près de cinq cents livres, dont une centaine ont dû être publiés dans les six dernières années de sa vie. Nous ne possédons que deux de ces écrits : encore l'un d'eux est-il mutilé; mais tous, à l'exception d'une dizaine peut-être, nous sont aujourd'hui connus par leurs titres. Les *Satires Ménippées* étaient des productions de la jeunesse de Varron. Dans ces compositions mêlées de prose et de vers, et portant des titres piquants ou même bizarres, tantôt grecs, tantôt latins, il avait eu pour objet principal d'initier ses compatriotes à la connaissance de la philosophie grecque. Ses *Logistorici* étaient sans doute des dialogues du genre de ceux que nous a laissés Cicéron. Il y était question de morale, parfois de philosophie proprement dite, et accessoirement d'antiquités romaines. Nous trouvons dans *la Cité de Dieu* de saint Augustin une curieuse analyse du traité *Sur la philosophie*, où Varron s'attachait à résoudre la question du souverain bien, conformément aux doctrines de l'ancienne Académie. On peut aussi rapporter à la partie philosophique de ses ouvrages un recueil de *Sentences* dont l'origine est obscure, la valeur inégale, et dont une partie seulement offre des caractères sérieux d'authenticité, à côté d'autres dont la pensée est niaise ou le style barbare; on croit que ces sentences sont détachées de quelque compilation du moyen âge, formée de morceaux empruntés sans choix à Varron et reliés l'un à l'autre, tant bien que mal, dans la langue du temps. Varron avait composé plusieurs ouvrages de grammaire, dont le plus important nous est seul parvenu, encore bien mutilé : c'est le traité *De lingua latina*, qui avait XXV livres. Mais nous en connaissons le plan : Varron traitait d'abord de l'étymologie, puis de la dérivation, enfin de la syntaxe; cette dernière partie est perdue tout entière. Les six livres que nous avons (du V[e] au X[e]) sont très-défigurés et d'une lecture assez difficile, rendue encore plus ingrate par ces étymologies absurdes qu'on retrouve chez tous les grammairiens de l'antiquité, ainsi que par des discussions subtiles et oiseuses. D'ailleurs on peut y louer une application, nouvelle alors, de l'esprit philosophique à la grammaire, une distinction nettement établie entre les mots racines et les mots dérivés, un sentiment juste des droits de l'usage, enfin un effort méritoire pour éclaircir l'origine des mots au moyen de l'histoire et de l'archéologie. En effet, Varron était avant tout un archéologue. Si dans son ouvrage *De vita populi romani* on entrevoit, outre une idée séduisante et grande, que Florus n'a fait peut-être qu'emprunter à Varron, un regret des mœurs républicaines, propre à

passionner l'histoire et à y mêler l'éloquence, on ne trouvait guère que de l'archéologie avec une chronologie intrépide, que les mythes sacrés eux-mêmes n'effrayaient pas, dans un autre écrit *De gente populi romani*.

Le titre capital de Varron à l'admiration des anciens paraît avoir été un vaste traité d'archéologie, dont il ne reste que des fragments : il était intitulé *Rerum humanarum et divinarum antiquitates*, et comprenait quarante-et-un livres. Les *Antiquités humaines*, proprement dites, se divisaient en quatre sections, consacrées à l'ethnologie, à la géographie, à la chronologie et aux institutions. La première était pleine de fables; la quatrième est pour nous la plus regrettable de toutes. Mais c'est surtout à ses *Antiquités divines* que Varron dut son immense réputation d'érudit. Dans ce traité, il commençait par distinguer trois théologies, la première, mythique, celle des poëtes; la deuxième, naturelle, celle des philosophes; la troisième, civile, celle de l'État. Condamnant la première en principe, comme indigne de la majesté divine, eliminant la deuxième comme supérieure à la portée d'esprit du vulgaire, il se renfermait dans la troisième, celle qui n'impose à l'homme que des pratiques, et non des croyances. C'est par là que Varron, qui dans cet ouvrage paraît s'être montré partisan déterminé de l'exégèse stoïcienne, pouvait accorder la négation la plus radicale du paganisme avec le dessein déclaré et sincère de restituer et de fixer la tradition du culte national; allier, en un mot, une incrédulité complète en fait de religion avec une orthodoxie minutieuse en matière de liturgie. Une fois arrivé à l'objet propre de son ouvrage, Varron, fidèle à la division qu'il avait suivie dans ses *Antiquités humaines*, traitait successivement des *hommes* ou des prêtres, des *lieux* ou des temples, des *temps* ou des fêtes, des *choses* ou des cérémonies. Enfin, les trois derniers livres seulement des *Antiquités divines* étaient consacrés aux dieux. Varron s'occupait d'abord des *dieux certains*, c'est-à-dire de ces vieilles divinités d'origine vraiment romaine; puis des *dieux incertains*, dont les attributions étaient en général moins précises, et qui paraissent avoir été pour la plupart des dieux étrangers; enfin, des *dieux principaux ou d'élite*, ceux qui avaient à Rome le plus grand nombre de temples et de statues. C'est surtout à l'égard de ces derniers dieux que Varron usait sans façon de la méthode stoïcienne, s'attachant à montrer en chacun d'eux la personnification d'un élément ou d'un phénomène physique. Quelles lumières ne jetterait pas sur l'histoire, encore si mal débrouillée du paganisme, ce livre aujourd'hui perdu! On en a imputé la destruction à un pape; mais Pétrarque affirme l'avoir vu, quand il était encore enfant; on ne saurait donc en faire remonter la disparition au delà du quatorzième siècle. Nous avons également perdu les *Hebdomades*, ou *Livre des images*, sorte de biographie générale des hommes célèbres, en cinquante et un ou plus probablement cent et un livres, où Varron avait eu l'idée, neuve et fort remarquée, de joindre à chaque notice, outre un distique qui en contenait la substance, un portrait, fidèle autant que possible, du personnage qu'elle concernait.

Le traité d'agriculture en trois livres, intitulé *De re rustica*, est le seul monument intact qui nous reste de Varron. C'est un dialogue ou plutôt une suite de trois dialogues, indépendants l'un de l'autre quant à l'action et au lieu de la scène, et rattachés seulement par l'unité du sujet, qui y est méthodiquement traité. Le livre I[er] est consacré à l'agriculture proprement dite; le II[e] à l'élève du bétail; le III[e] aux volières, aux ruches, aux viviers. Mieux composé que l'ouvrage de Caton, qui porte le même titre, cet écrit paraît justifier imparfaitement l'admiration que les anciens avaient pour son auteur. Caton avait devant lui des hommes encore fidèles à la vieille tradition romaine et à la vie agricole. Varron, comme Virgile, s'adressa à des Romains dégénérés, habitués déjà à la mollesse, au luxe, aux plaisirs. Lui-même n'est qu'un paysan amateur, mieux fait pour la villégiature que pour le labourage. Mais il a déjà sous les yeux les funestes effets de cette décadence de la vie rustique, et il essaye de régénérer la Rome d'Auguste par des leçons renouvelées de Caton le Censeur.

Les premières éditions sont : pour le *De lingua latina*, celle de Rome (1471); pour le *De re rustica*, celle de Venise (1470); pour les fragments, celle d'Ausonius Popma (Leyde, 1601). Pour les *Sententiæ*, la première complète est celle de M Devit (Padoue, 1843, in-8°). Parmi les plus récentes, nous signalerons particulièrement : celle du *De lingua latina*, due à O. Müller (Leipzig, 1833), reproduite par M. Egger (Paris, 1837); celle du *De re rustica* par Schneider (Leipzig, 1794-97, 4 vol. in-8°); celle des *Satiræ menippeæ* par Fr. Œhler (Quedlimbourg, 1844, in-8°); celle des *Sentences* avec traduction et commentaire par M. Chappuis (Paris, 1856). Une édition complète des fragments se prépare en ce moment à Bonn. Le *Traité d'agriculture* a été traduit en français par M. Wolff dans la collection Nisard, et dans la collection Panckoucke par M. Rousselot.

Ed. Tournier.

Fabricius, *Bibl. latina*. — Orelli, *Onomasticon tullianum*. — C.-F. Schmid. *De Varrone legum XII tab. interprete*; Wittemb., 1794, in-4°. — Berwick, *Life of Pollio, Varro and C. Gallus*; Lond., 1815, in 8°. — Pape, *De Varrone*; Leyde, 1835, in 8°. — Ley, *De vita scriptisque Menippi et de satira Varronis menippea*; Cologne, 1843, in-4°. — G. Boissier, *Essai sur la vie et les ouvrages de Varron*; Paris, 1861, in-8°, couronné en 1859 par l'Acad. des inscr. — *Notices* des différents éditeurs. — Hofmann, *Lex. bibliogr.* — Smith, *Dict. of greek and roman biogr.*

VARRON (*Publius Terentius* Varro), surnommé *Atacinus*, poëte latin, né vers 81 avant

J.-C., dans le bourg d'Atax selon quelques-uns, suivant d'autres dans le voisinage de la rivière qui portait ce nom (auj. l'Aude), et probablement à Narbonne. A l'âge de trente-cinq ans, si l'on en croit Suétone, il se mit à étudier la littérature grecque avec ardeur. Le peu de vers qui nous sont parvenus sous son nom révèlent en effet un poëte formé à la même époque que les grands maîtres du siècle d'Auguste; mais il se distinguait d'eux au moins par le choix de ses sujets, empruntés pour la plupart à un ordre d'études qui paraît offrir peu de ressources à la poésie. Narbonne était une ville très-commerçante : les flottes du monde entier se donnaient rendez-vous dans son port. Ce contact journalier avec des voyageurs et des marins explique la prédilection de Varron pour les sujets géographiques. Les anciens lui attribuent d'abord une *Chorographie*, appelée *Voyage de Varron*, par un poëte obscur, nommé Licentius, qui paraît s'en être inspiré et nous en a conservé quelques traits. Dans cette description des régions terrestres, la cosmographie aussi trouvait place, peut-être au moyen d'une fiction pareille à celle dont Cicéron a fait usage dans le *Songe de Scipion*. Les *Libri navales*, dont Végèce parle comme d'un ouvrage de Varron, sans préciser davantage, semblent convenir par leur titre à un prosateur plutôt qu'à un poëte, à Marcus Varron plutôt qu'à Publius; mais le programme renfermé dans ce titre et d'autres indices encore peuvent faire pencher la balance en faveur du dernier. On ne sait pas davantage avec certitude lequel des deux Varron doit être regardé comme l'auteur d'un livre ou d'un poëme intitulé *Europe*; si c'est Varron de Narbonne, cet ouvrage n'était peut-être qu'une partie de sa *Chorographia*. Deux Grecs avaient déjà écrit sur l'Europe : Mnasée de Patras et le poëte Nicandre. Un autre Grec, Apollonius de Rhodes, avait fourni à Publius Varron la matière et le modèle du plus fameux de ses poëmes, celui où était racontée, sous le titre de *Jason*, l'expédition des Argonautes. La réputation dont cette œuvre jouissait dans l'antiquité ne permet pas néanmoins de supposer que ce fût une simple traduction. Mais la perte de tous ces poëmes géographiques, originaux ou imités, est moins regrettable pour nous que celle de l'épopée où Varron chantait la guerre de Séquanie (*De bello sequanico*), si toutefois il faisait autre chose dans cet ouvrage que suivre servilement le récit de César. Varron s'était aussi essayé dans la satire, mais sans succès, au jugement d'Horace. On vantait au contraire son livre d'élégies (*Leucadia*) en l'honneur de sa maîtresse. Nous avons encore sous son nom une épigramme, qui témoigne d'un attachement honorable à la mémoire de Pompée et surtout à celle de Caton. Properce, Ovide, Stace, Velleius Paterculus, ont parlé de Publius Varron comme d'un grand poëte, et Virgile n'a pas dédaigné de lui faire le même honneur qu'à Ennius. Le premier recueil qu'on ait fait des fragments de Varron est celui de Robert et Henri Estienne dans les *Fragmenta vet. poet. latin.* (Paris, 1564). On les trouve dans le t. IV des *Poetæ latini minores* de Lemaire, reproduction faite d'après Wernsdorf (Helmstædt, 1792, in-8°). E. T.

Notice, de Wernsdorf. — Wöllner, *De P. Terentii Varronis Atacini vita et scriptis*; Münster, 1829, in-8°. — Vossius, *De historicis latinis*. — Schœll; Ficker, Pierron, *Hist. de la littér. rom.*

VARTOMANUS (*Luigi* BARTHEMA, en latin), voyageur italien, né vers 1480 à Bologne, mort dans la première moitié du seizième siècle. On ne sait rien sur les premiers temps de sa vie; mais il est aisé de voir qu'il avait fait des études sérieuses à Bologne, à Gênes, ou à Venise, sur la pyrotechnie, encore si peu avancée de son temps. Il avait même pratiqué l'art du fondeur, et il se vantait à juste raison de pouvoir mettre sur pied des pièces de canon de fort calibre. Il résolut de porter son industrie en Orient, et il partit en 1501 pour Alexandrie. Après avoir visité le Caire, Beyrouth, Tripoli, il arriva à Damas, où il rencontra dans un corps de mamelloucks un renégat italien, qui le fit admettre dans sa compagnie. Grâce à ce déguisement, il lui fut possible d'atteindre La Mecque et de pénétrer jusqu'au tombeau du prophète. Reconnu par un Arabe, qui l'avait vu en Italie, il lui inspira assez de confiance pour être admis à partager son logis durant plusieurs mois; il s'y tenait caché lorsqu'il apprit qu'un ordre du gouverneur expulsait de la Cité sainte, sous peine de la vie, tout mamelouck qui y serait encore. Il s'empresse de quitter l'habitation où il a été si bien traité par les femmes de son hôte, et s'éloigne avec la caravane qui doit le conduire aux Indes; à la suite d'une querelle avec l'un de ses compagnons, il est reconnu pour chrétien et conduit dans le palais du soudan d'Égypte. Pour recouvrer la liberté, il contrefait le fou, et en intéressant à sa cause la favorite du souverain, il parvient à gagner Aden, d'où il entreprend des pointes hardies dans l'Arabie Heureuse, l'île d'Ormuz et quelques villes opulentes de la Perse. Il s'embarque enfin pour les Indes Orientales, terres inconnues et mystérieuses, comme il le dit lui-même. Il le faut dire à son honneur, ce qui frappe le plus Barthema, c'est la moralité de certaines peuplades indiennes, les Guzarates, par exemple. Son ignorance de certains phénomènes naturels, son amour pour le merveilleux en zoologie (il prétend avoir vu la licorne), sa crédulité sur une foule de points qu'acceptait son siècle, rien ne détruit l'importance réelle de sa relation (1). La partie la plus intéressante

(1) Il existe dans la bibliothèque d'Evora un livre inédit intitulé *l'Esmeraldo do mar*, et écrit en 1505 par le fameux Duarte Pacheco. Plusieurs chapitres sont consacrés à la description de l'Inde, et il serait curieux d'établir la comparaison de cette relation inédite avec celle de Barthema.

est celle où il rappelle son long séjour aux Indes, à l'époque où il avait parfois les Portugais pour adversaires et où il exerçait les fonctions d'artilleur chez les indigènes. Son habitude des langues orientales, le costume musulman qu'il se gardait bien de quitter, lui donnaient une facilité d'observation qu'aucun Européen n'avait eue avant lui. Aussi décrit-il les cérémonies religieuses qui avaient lieu à Calicut dans les pagodes. Animé du même esprit de curiosité, il visite l'île de Ceylan, la presqu'île de Malacca, les îles de Sumatra et de Java. Puis il retourne à Calicut, en guerre alors avec les Portugais, et se transforme en fakir et en médecin. Las d'être un objet de vénération pour les fidèles, il se rend à Cananor; bien accueilli de Lourenço de Almeida, fils du vice-roi des Indes; il est envoyé à Cochin et revêtu du titre de *feitor* (facteur), ce qui le met à même de faire de gros profits durant dix-huit mois.

Il y avait sept ans que Barthema se trouvait hors de l'Italie lorsqu'il songea à y rentrer. Il quitta les Indes chargé d'or et d'honneurs (1507). A la suite d'une bataille où il avait combattu valeureusement, Almeida l'avait créé chevalier. Son retour s'effectua par le cap de Bonne-Espérance. Embarqué à bord du *Saint-Vincent*, navire frété par Bartholommeo Marchioni, riche marchand de Florence, il toucha successivement à Mozambique, à Madagascar, à Sainte-Hélène, aux Açores. A peine arrivée en Portugal, il alla se présenter devant le roi Manoel, qui lui fit l'accueil le plus flatteur, ensuite il partit directement pour Rome. On ignore les derniers événements de sa vie. Revenu dans sa patrie, il s'empressa de mettre au jour le récit de ses aventures; mais il crut devoir emprunter la plume d'un littérateur, Madrignano, qui le traduisit en latin sous ce titre : *Lud. Vartomani Novum itinerarium Æthiopiæ, Ægypti, utriusque Arabiæ, Persiæ, Syriæ et Indiæ intra et extra Gangem;* Milan, 1508, in-fol. Tel fut le succès de l'ouvrage qu'en 1511 il fut réimpr. à Milan, et qu'en 1517 le texte italien parut sous le titre d'*Itinerario* (Venise, in-8°). Presque aussitôt il est traduit à l'étranger : l'Allemagne le vulgarise dès 1515, et en donne plusieurs éditions jusque dans le siècle suivant; l'Espagne en a une version de Christoval de Arcos, laquelle date de 1520. En France il a dû être traduit vers la même époque, ainsi qu'on peut le voir par le manuscrit (1) conservé à la Bibliothèque impériale n° 4939, suppl. français). Une autre version, faite par Jean Temporal, est intitulée *les Voyages de Loys de Bartheme, Bolognois* (Lyon, 1556, in-fol.), et parut d'abord comme un chapitre de Ramusio; l'éditeur prévient le public dans la préface qu'il a suivi pour le texte la version latine, mais qu'il s'est aidé beaucoup de la version espagnole. « Et de cette translation, dit-il, me suis aydé à la correction de plusieurs endroits gâtés et corrompus en ce dit auteur. »

F. Denis.

(1) Il a pour titre *le Viateur en la plus grande partie de l'Orient*. Le nom de Barthema n'est pas même indiqué.

Stuk, *Verzeichniss von ältern und neuern Land- und Reisebeschreibungen*. — Ternaux-Compans, *Bibl. asiatique et africaine*.- *De l'Afrique, contenant les navigations des capitaines portugalois et autres faites au dit pais jusques aux Indes*, par Jean Temporal; Lyon, 1556, in-fol. — Boucher de La Richarderie, *Bibl. des voyages*.

VARUS (*P. Quintilius*), général romain, mort en l'an 762 (9 après J.-C.). Son père Sex. Quintilius Varus, d'abord lieutenant de Pompée, puis de Brutus et Cassius, fut un des chefs républicains qui ne voulurent pas survivre à la défaite de Philippes; il se fit tuer par un de ses affranchis. Mais quand la république eut disparu sans retour, les grandes familles qui l'avaient défendue se rattachèrent au nouveau pouvoir, et briguèrent les hautes fonctions de l'empire. Le fils de S. Q. Varus fut consul en l'an 13 avant J.-C., avec Tiberius Claudius Néron (le futur empereur Tibère). Il obtint ensuite le gouvernement de la Syrie. Velleius Paterculus prétend qu'il entra pauvre dans une province riche, et qu'il sortit riche d'une province pauvre. En pressurant une contrée opulente et tranquille, Varus ne s'était pas habitué à un commandement difficile, et Auguste commit une grave faute en lui confiant le gouvernement de la Germanie (en 6 après J.-C.). La région comprise entre le Rhin et le Weser avait été conquise par Drusus. Avec de la prudence et de la fermeté on l'eût probablement amenée à subir les lois et les mœurs des Romains; mais Varus était à la fois indolent et impérieux. Il lui parut tout simple d'imposer aux vaillantes tribus germaniques les formes régulièrement oppressives et vexatoires de l'administration impériale. En agissant ainsi il ne faisait sans doute qu'exécuter les ordres d'Auguste, et la responsabilité de la catastrophe retombe au moins autant sur l'empereur que sur le proconsul. Les Germains, à qui on enlevait peu à peu toutes leurs coutumes nationales, et qui voyaient leurs droits, leurs propriétés et leurs vies à la merci des gouverneurs romains, résolurent de repousser à tous risques la domination étrangère. Un jeune chef de la tribu des Chérusques, Arminius, qui avait servi avec distinction dans l'armée romaine, se fit l'âme d'un vaste complot où entrèrent la plupart des peuples de la Germanie centrale, les Chérusques, les Marses, les Cattes et les Bructères. Dans l'été de l'an 9 Varus alla s'établir avec ses troupes sur la rive occidentale du Weser. Il avait trois légions, avec des troupes légères et de la cavalerie, c'est-à-dire environ trente-cinq mille hommes. Les chefs germains accoururent dans son camp, protestant de leur obéissance et de leur dévouement. Nul ne montrait plus de zèle qu'Arminius. Ils signalèrent au proconsul quelques localités où il serait bon

d'envoyer des troupes pour contenir les mécontents ; quand ils l'eurent ainsi amené à s'affaiblir par des détachements, ils lui annoncèrent qu'un vaste soulèvement venait d'éclater dans le sud. Sur cet avis mensonger Varus résolut de quitter son campement, et de se diriger vers le théâtre de la prétendue révolte. Cependant les avertissements ne lui manquèrent pas. Ségeste, oncle d'Arminius, lui déclara qu'on le trompait par un faux rapport et que des traîtres cherchaient à l'attirer dans un piége. Varus ne tint pas compte de cette révélation, qui lui fut faite dans la soirée qui précéda la levée du camp; il mit même le comble à son imprudence en permettant aux chefs germains de s'éloigner : ils lui promirent de venir bientôt le rejoindre avec leurs contingents.

L'itinéraire de Varus ne nous est pas connu avec précision ; cependant, si l'on rapproche avec soin les vagues témoignages des anciens, on arrive à penser qu'il se dirigea du nord au sud, des environs de Minden jusqu'à la hauteur de Detmold. Pour suivre cette route il dut s'engager dans les gorges ou défilés de Teutobourg, qui s'étendent du nord-ouest au sud-est sur un espace de trente lieues; c'est une région fortement ondulée plutôt que montagneuse, et où les collines boisées alternaient avec les vallons marécageux. Pendant la saison chaude, le chemin, quoique difficile, eût été praticable; malheureusement on touchait à l'automne, et l'armée romaine se mit en marche sous une pluie battante. Le proconsul, ne soupçonnant pas le danger, n'avait pas pris de précautions. A peine la longue file de ses soldats se fut-elle enfoncée dans le défilé, que les Germains assaillirent l'arrière-garde, encombrée de bagages et traînant avec elle beaucoup de femmes et d'enfants. Les légionnaires résistèrent bravement, mais ils ne purent sauver ni les bagages ni les personnes placées sous leur escorte. Le soir, toute l'armée se trouva réunie, humiliée et découragée, quoique encore presque entière. Varus, renonçant dès lors à son mouvement vers le sud, résolut d'atteindre par le chemin le plus court Aliso, station fortifiée que Drusus avait établie sur la Lippe. Le lendemain les Romains se remirent en marche. Ce fut pour eux une journée de combats continuels, dans les bois, sur un sol marécageux et sous la pluie. Le soir, quand ils s'arrêtèrent pour camper, ils étaient déjà très-réduits en nombre. Le matin du troisième jour ils repartirent, espérant sortir enfin de cette région inextricable; mais quand, vers le milieu de la journée, ils débouchèrent dans la plaine qui s'étend entre le défilé de Teutobourg et l'Ems, ils s'aperçurent avec désespoir que les Germains les y avaient devancés. Quoique l'armée romaine fût désorganisée et extrêmement diminuée par cette affreuse marche de trois jours, peut-être aurait-elle réussi à se frayer un passage à travers les lignes ennemies, si son chef avait montré plus de sang-froid et d'énergie. Malheureusement Varus, suivant le mot de Velleius Paterculus, était plus disposé à mourir qu'à combattre. Il se perça de son épée, et beaucoup de ses officiers l'imitèrent. Les soldats, privés de leurs chefs, se battirent au hasard, s'enfuirent ou se rendirent. Très-peu atteignirent Aliso. Les autres furent tués ou réduits en esclavage. Les vainqueurs coupèrent la tête de Varus et l'envoyèrent à Maroboduus, roi des Marcomans, pour l'engager à se joindre à eux. La destruction des légions de Varus produisit un immense effet sur l'Italie, qui se crut menacée d'une invasion des barbares. Auguste et Tibère conjurèrent ce danger, mais le résultat de la victoire des Germains n'en fut pas moins décisif. L'empire recula du Weser au Rhin, et la Germanie échappa à la domination romaine.

L. J.

Velleius Paterculus, II, 117-120. — Dion Cassius, LVI, 18-25. — Suétone, *Augustus*, 23; *Tiberius*, 16, 17. — — Florus, IV, 12. — Tacite, *Annales*, I, 60, 61, 71. — Hœckh, *Rœmische Geschichte*, t. I, 2e part., p. 84. — Uckert, *Geogr. der Griechen und Ræmer*, t. III. — Merivale, *Hist. of the Romans*, t. IV. c. 36.

VASARI (*Giorgio*), biographe, architecte et peintre, né à Arezzo, en 1512, mort à Florence, le 27 juin 1574. Il était issu d'une famille dont l'illustration artistique remontait jusqu'au quatorzième siècle. Aidé sans doute des conseils d'Antonio, son père, il dessina les meilleures peintures de sa ville natale, et fut conduit à Florence par son parent le cardinal Passerini (1524) ; là, en même temps qu'il recevait les avis de Michel-Ange, d'Andrea del Sarto et de plusieurs autres artistes, il lui fut permis d'assister aux leçons que le cardinal donnait à Hippolyte et Alexandre de Médicis, ses élèves. Mais en 1527, les Médicis ayant été expulsés, il revint à Arezzo, où il peignit, pour l'église Saint-Pierre, son premier tableau, représentant à mi-corps *Sainte Agathe, saint Roch et saint Sébastien*. Le Rosso vit cette œuvre, et reconnaissant les rares dispositions de son jeune auteur, lui donna quelques conseils, et lui procura même la commande d'un tableau. C'est en exécutant celui-ci que Vasari reconnut combien il lui restait encore à apprendre, combien surtout il était loin du moment où son pinceau pourrait lui fournir les moyens de subvenir aux besoins de trois sœurs et de deux frères, que la mort de son père avait laissés à sa charge. Il retourna à Florence, où il s'adonna quelque temps à l'orfévrerie. Le siége de 1529 l'ayant forcé de se réfugier à Pise, et de là à Arezzo (1530), il peignit dans l'église de Saint-Bernard quelques fresques, aujourd'hui presque effacées. A cette époque Hippolyte de Médicis, devenu cardinal, l'emmena à Rome. Après le départ de celui-ci pour la Hongrie, il retourna à Florence (1531), et reçut le plus bienveillant accueil du duc Alexandre, qui lui confia divers travaux dans le palais Vieux. En même temps, il commença à étudier sérieusement l'architecture, et lors de l'entrée de Charles V,

en 1536, il fut, avec le Tribolo, chargé des décorations et des arcs de triomphe (1). Après avoir fait à Rome un nouveau voyage d'étude (1537), il revint en Toscane à la fin de 1538, et peignit pour l'église de Monte-San-Savino une *Assomption de la Vierge*, puis pour les Camaldules une *Descente de Croix*, et une *Adoration des Mages*, qui obtint un grand succès. Appelé à Bologne en 1539, par l'abbé de S.-Michele in Bosco, il exécuta pour ce couvent *Abraham et les Anges* (aujourd'hui à l'Académie de Florence), et *Saint Grégoire à table avec douze pauvres*, composition recommandable pour l'entente de la lumière et de la perspective (au musée de Bologne). A Florence, il peignit en 1540 pour S.-Apostolo un de ses meilleurs tableaux, une *Conception*, dont l'esquisse est conservée à la galerie de Florence. En revenant de Venise, où il avait été voir son ami Pietro Aretino, il s'arrêta à Arezzo (août 1542), voulant travailler à la décoration de la maison qu'il avait acquise et presque entièrement reconstruite (2).

De 1542 à 1544 il composa à Rome pour Bindo Altoviti une *Descente de croix*, qui eut l'approbation de Michel-Ange, dont les conseils avaient sur lui la plus heureuse influence; une nouvelle *Conception*, pour l'église del Carmine de Lucques; une *Descente de croix*, comprenant de nombreuses figures, pour la cathédrale de Pise; enfin, il décora à Naples le réfectoire d'un couvent des Olivétains. Ce fut à cette époque que le cardinal Farnèse le chargea de la décoration de la vaste salle de la chancellerie romaine, et que, pour lui complaire, Vasari exécuta en cent jours cet immense travail; aussi les défauts qu'on lui reproche ordinairement sont-ils là plus sensibles que partout ailleurs. Les sujets sont tirés de la vie de Paul III et accompagnés d'un grand nombre de figures allégoriques. En compagnie de Fr. Salviati et de Taddeo Zuccari, Vasari peignit dans un salon du palais Farnèse divers sujets historiques relatifs à François I[er], de Charles-Quint et de Luther. Nous croyons pouvoir rapporter aussi à cette époque les figures de *Saint Pierre* et *Saint Paul* et quatre traits de la *Vie de saint Pierre martyr*, peints dans le cabinet de numismatique, et quatre sujets au-dessous de la coupole de la chapelle du pape Pie V, au Vatican. En 1550 Jules III l'appela à Rome, et le chargea de peindre dans l'église Saint-Pierre in Montorio une *Conversion de saint Paul*, qui existe encore, et lui demanda une foule de projets d'architecture, parmi lesquels celui de la villa Giulia, qui fut revu, modifié et exécuté par Michel-Ange et Vignole. Bien que les travaux ne lui manquassent point à Rome, Vasari accepta les propositions du grand-duc Cosme I[er], qui voulait l'attacher à son service, et il se fixa en 1555 à Florence. Le plus important des travaux dont il fut chargé dans le palais Médicis fut la décoration du grand salon. On n'y compte pas, tant au plafond que sur les murailles, moins de quarante grands tableaux, dont les sujets sont tirés de l'histoire de Florence. Ici, comme pour la chancellerie de Rome, Vasari se plaint amèrement de ses aides, dont il fut souvent obligé d'effacer l'ouvrage. Parmi les autres peintures qu'il fit dans ce palais, les plus remarquables sont celles de la chambre dite de Clément VII. A la même période de sa vie appartiennent une *Adoration des Mages*, peinte pour le pape Pie V; trois grands tableaux, qui sont encore à Saint-Pierre de Pérouse, *les Noces de Cana*, *le Prophète Élisée* et *Saint Benoît*; et à Florence, une *Assomption* (église de la Badia), l'une de ses compositions les mieux réussies; une grande *Cène*, un *Christ portant la croix*, une *Descente du Saint-Esprit*, et *l'Incrédulité de saint Thomas*, à Sainte-Croix; une *Sainte Famille*, au palais Gherardesca; à la confrérie de Saint-Luc, une fresque représentant *l'Apôtre peignant la Vierge*; à Sainte-Marie-Nouvelle, *le Crucifiement* et *la Résurrection*; à l'Académie des beaux-arts, *la Vision du comte Hugues*, et la *Nativité de la Vierge*. En 1572 Vasari obtint de peindre la coupole de la cathédrale de Florence. La mort l'ayant surpris deux ans après, le travail fut continué, mais avec des modifications considérables, par Fréd. Zuccari, aidé du Passignano, du Bruscoli et du Carducci. Notre infatigable artiste trouva encore le temps d'aller à Rome décorer, par ordre de Grégoire XIII, la *sala regia* du Vatican, où l'on voit de lui la *Bataille de Lépante* (1571) et trois scènes de *la Saint-Barthélemy* (1572). Indiquons encore divers autres ouvrages de Vasari, dont, pour la plupart, nous ignorons la date : à Arezzo, *le Festin d'Assuérus* (1549), *Saint Georges tuant le Dragon*, *la Vierge et plusieurs saints* (1569); à Pise, *le Martyre du saint*, à Saint-Étienne, tableau d'un coloris sec et froid, mais bien composé; à Rome, à S.-Giovanni-Decollato, *le Martyre de saint Jean-Baptiste*, un de ses meilleurs ouvrages; à Messine, un *Saint Jean*, à la Madeleine; au musée du Louvre, outre *l'Annonciation* déjà citée, *Saint Pierre marchant sur les eaux*, une *Cène*, et une *Passion* en dix compartiments; au musée de Madrid, *la Charité* et une *Madone*; à celui de Dresde, un *Christ mort* (1548); à Berlin, *Saint Pierre et saint Paul*, et un portrait de *Cosme I[er]*.

En réalité, Vasari ne fut le disciple ni l'imitateur de personne, et on ne saurait même dire à quelle école il tient particulièrement. Il se plaisait à se dire l'élève de Michel-Ange, bien qu'il ne l'ait jamais été dans la véritable acception du mot; seulement il avait étudié avec soin

(1) Avec le produit de ce travail, il fit entrer une de ses sœurs dans un couvent d'Arezzo, auquel il donna en outre une *Annonciation*, qui est aujourd'hui au Louvre.

(2) Cette maison existe encore en très-grande partie dans son ancien état. Les nombreuses peintures de Vasari, à fresque ou à l'huile, ne furent terminées qu'en 1547.

ses ouvrages, et s'étant lié d'amitié avec lui, il avait dû souvent recourir à ses conseils. Il entendait parfaitement l'ornement et l'architecture, et dessinait avec une rare facilité; mais à l'exemple de Michel-Ange, son modèle et son dieu, il négligea le coloris. « Il voulut faire trop de choses, dit Lanzi, et mit trop souvent la célérité à la place du talent. Il en résulta que ses figures ne furent point toutes correctes, quoiqu'il fût bon dessinateur et que dans la plupart de ses ouvrages la parcimonie des couleurs et la légèreté de l'empâtement rendirent sa peinture pâle et sans vigueur. » Comme architecte, Vasari reçut encore moins qu'en peinture la direction d'un maître, et pourtant dans les entreprises qui lui furent confiées il sut partout se montrer digne de la faveur de Cosme Ier. En 1554 il avait donné les dessins de l'église de la Madonna-Nuova près Cortone. Outre de grands travaux de restauration exécutés au Palazzo-Vecchio, il commença en 1560 à élever un vaste édifice destiné à réunir dans un même local les diverses administrations et les tribunaux, et qui renferme aujourd'hui la galerie publique. En 1564, il construisit en cinq mois le long corridor qui, traversant le Ponte-Vecchio, réunit le palais vieux au palais Pitti, et il présida aux pompeuses funérailles que les artistes florentins firent à Michel-Ange dans l'église Saint-Laurent. En 1566, il éleva à Pise la belle église des chevaliers de Saint-Étienne, puis la maison conventuelle de cet ordre, pour laquelle il inventa un nouveau genre de décoration dit *sgrafitto* (1). En 1571, il termina la bibliothèque Laurentienne, commencée par Michel-Ange.

En 1561, Vasari avait été, avec Montorsoli, le fondateur de l'Académie des beaux-arts de Florence, qui succédait à la compagnie de Saint-Luc. On peut reprocher à ce maître d'avoir exercé sur l'école florentine une fâcheuse influence en détournant par son exemple les jeunes artistes de l'ancienne délicatesse du style et en leur faisant adopter une manière plus expéditive, mais plus négligée; aussi parmi ses nombreux élèves, les seuls qui méritent d'être cités sont Bagnacavallo, J. Zucchi, Jean Stradan, et Morandini, dit le *Poggi*.

Le plus beau titre de Vasari à la reconnaissance de la postérité est son grand recueil biographique intitulé : *Le Vite de' più eccellenti pittori, scultori e architetti* (2). Bien que cet ouvrage renferme de nombreuses erreurs, bien qu'on puisse accuser l'auteur de partialité en faveur de l'école florentine, il est écrit avec une élégante simplicité, et c'est encore le plus utile à consulter de tous ceux qui ont traité le même sujet. Dans le principe il devait être écrit par le célèbre Giovio, auquel Vasari devait seulement être adjoint pour la critique d'art et les termes techniques; mais celui-ci prouva bientôt que l'œuvre entière n'était pas au-dessus de ses forces, et il en resta seul chargé. On a encore de lui : *Vita del Sansovino*; s. l. n. d., in-4°; — *Vita del Buonarroti*; Florence, 1568, in-4°; Rome, 1760, in-4°; réimpr. toutes deux dans les *Vite*; — *Ragionamenti sopra le invenzioni depinte in Firenze*; Florence, 1588, in-4°; Arezzo, 1762, in-4°; Pise, 1823, in-8°, et dans les édit. modernes des *Vite*. E. Breton.

Borghini, *Il Riposo*. — Cara, *Lettere pittoriche*. — Bottari, *Giunte al Vasari*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Milizia, *Memorie degli architetti*. — Quatremère de Quincy, *Vies des plus illustres architectes*, et *Dict. d'architecture*. — Gualandi, *Memorie di belle arti*. — Gaye, *Carteggio degli artisti*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Catalogues*.

VASBOURG. *Voy.* Vassebourg.

VASCO. *Voy.* Gama.

VASCONCELLOS (*Agostinho-Manoel* de), historien portugais, né en 1583, à Evora, mort le 29 août 1641, à Lisbonne. D'une famille illustre, il était destiné à l'Église, et fit ses études à Salamanque; mais devenu l'aîné de sa famille, il se maria deux fois, sans avoir d'enfants. S'étant laissé entraîner dans le complot ourdi contre le roi Jean IV par l'archevêque de Braga, il eut, ainsi que trois grands seigneurs, ses complices, la tête tranchée. Il était instruit et a laissé les ouvrages suivants : *Vida de Duarte de Menezes, conde de Viana*; Lisbonne, 1627, in-4°; — *Vida del rey Juan II de Portugal*, Madrid, 1639, in-4°; trad. de l'espagnol en français, Paris, 1641, in-8°; — *Manifesto na aclamaçāo de Joam IV*; Lisbonne, 1641, in-fol.; — *Discurso sobre a caza de Bragança*, ms.

Barbosa-Machado, *Bibl. lusitana*. — Ericeira (De), *Portugal restaurado*. — Niceron, *Mémoires*, t. XLII.

VASCONCELLOS (*Miguel* de), homme d'État portugais, massacré le 1er décembre 1640, à Lisbonne. Fils d'un jurisconsulte en renom, nommé Pedro Barbosa, il fut un des rares seigneurs portugais qui acceptèrent sans réserve le joug de l'Espagne. Tandis que son beau-père, Diego Soarès, dévoué au duc d'Olivarès, résidait à Madrid avec le titre honorifique de secrétaire d'État, il en exerça de son côté les fonctions à Lisbonne, et devint, sous l'administration de la faible Marguerite de Savoie, un ministre absolu

(1) Cette décoration se compose d'une couche de couleur gris foncé étendue à plat sur la muraille, et sur laquelle on grave en blanc à la pointe des compositions d'un fort bon effet.

(2) La première édition, dédiée au grand-duc Cosme Ier, est de Florence, 1550, 3 part., pet. in-4°. La seconde, corrigée et beaucoup plus complète, mais non moins rare que la précédente, est également de Florence, 1568, 3 vol. en 3 part., in-4°, avec 90 pl. Outre la réimpression faite à Bologne (1648), nous citerons les suivantes : Rome (1759-60), 3 vol. in-4°, avec notes de Bottari, reproduite à Livourne (1767); Sienne, 1791, avec notes de P. della Valle; Milan, 1807-11, 16 vol. in-8°; Florence, 1822-23, 6 vol. pet. in-8°; ibid., 1832-38, 2 vol. in-8° à 2 col; ibid., 1846-57, 13 vol. in-12 : celle-ci, publiée chez Le Mercier, est la meilleure et la plus savante. L'ouvrage de Vasari a été traduit en allemand par Schorn, en anglais par J. Forster, et en français par L. Léclanché (Paris, 1839-42, 10 vol. in-8°), avec des commentaires du peintre Jeanron.

Né avec un génie admirable pour les af- dit Vertot, habile, appliqué, laborieux, inventer de nouvelles manières de tirer ent du peuple, inflexible et dur jusqu'à té, sans parents, sans amis, sans en- il ne s'occupait, tout en cherchant à la confiance d'Olivarès, qu'à amasser de s richesses. » Détesté de tout le monde, it une puissance souveraine, et bravait mis avec autant d'insolence que de lé- La conjuration ourdie par Pinto, et qui onner le trône à la maison de Bragance, u milieu même d'une fête donnée en r de Vasconcellos. Cet homme, que le tenait toujours éveillé, refusa de croire qui le menaçait. Les conjurés se préci- en tumulte dans son appartement, se serent, par le pistolet ou par le poignard, ques-uns de ses affidés, et le découvri- l'indication d'une vieille servante, caché armoire. Son corps fut percé de coups et jeté par la fenêtre; ensuite le peuple illa de ses vêtements, l'accabla d'ou- et le traîna dans les rues toute la jour- squ'au moment ou Pinto obtint qu'on lit dans l'église des Frères de la Miséri- Vasconcellos a laissé en manuscrit un de *Rimas varias* et un *Nobiliario de s portuguezas*.

, *Bibl. lusitana*. — Vertot, *Revol. de Portugal*. de, *Hist. de Portugal*. – Ericeira, *O Portugal to*. — F. Denis, *Le Portugal*, dans l'*Univers*.

ONCELLOS. *Voy*. GOES.

OSAN (*Michel*), imprimeur françaıs, né is, vers 1500, mort à Paris, en 1576. Il d'un fourbisseur. De bonne heure il vint apprendre l'art de l'imprimerie. Reçu ur en 1530, il fut nommé libraire juré année, puis en 1566 imprimeur du roi. a Catherine, fille de Josse Bade, qui rié ses deux autres filles à Robert Es- t à Jean de Roigny, et il fut le beau- Frédéric Morel, qui le seconda dans ses Vascosan demeurait rue Saint-Jacques, gne de *la Fontaine*. Jusqu'en 1539, il la tête de ses livres la *Presse Ascen-* avec ces mots *in ædibus Ascencianis*. e était une fontaine avec ces mots 'Εν ... ἡ Σοφίας πηγή. Quelques-unes de ressions portent la date de 1576, année ut. Les ouvrages sortis de ses presses guent par la beauté du papier, l'élégance ctères et la correction du texte. Selon le livre publié par son père en réponse de Cardan *De subtilitate* n'a aucune ouvrage de Bude *De asse et ejus partibus* n-fol. ne contient que les trois fautes s par l'errata. Vascosan fut l'un des pre- primeurs de Paris qui cessèrent d'em- e caractère gothique. On cite parmi ses les plus recherchées: *Quintiliani Opera* n-fol.), *P. Bembi Rerum venetarum historiæ* (1551, in-4°), *les Vies de Plutarque*, trad. d'Amyot (1567, 6 vol. in-8°), et *les Œuvres morales et meslees de Plutarque*, trad. d'Amyot (1574, 7 vol. in-8°). Vascosan est l'auteur de la belle epître latine à François Ier mise à la tête des *Pauli Æmilii veronensis De rebus Francorum* (1539, in-fol.). E. R.

La Caille, *Hist. de l'impr.*, p. 102. - Chevillier, *L'Origine de l'impr. de Paris*, p. 146. — Baillet, *Jugem. des savants*, t. I, 364. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. franç.*, édit. Rigoley de Juvigny, t. II, p. 190. — A.-F. Didot, *Essai sur la typographie*, p. 786.

VASILI Ier (*Basile*), grand-prince de Russie, né en 1236, mort à Kostroma, en 1276. Il succéda sans obstacle, en 1272, à son frère Jaroslaf III. S'étant vu disputer Novgorod par le fils d'Alexandre Nevski, il marcha contre le prince, et il lui suffit de prendre la ville de Tarjok et de la livrer aux flammes pour apaiser la rebellion. L'événement le plus mémorable de son règne est le concile national qui fut tenu à Vladimir en 1274; ses canons offrent un triste tableau des mœurs du clergé et des fidèles. Vasili eut pour successeur Dmitri Ier. A. G—N.

Karamsin, *Hist. de Russie*, t. IV. — Macaire et Philarete, *Hist. de l'Eglise russe*.

VASILI II, grand-prince de Russie, né en 1372, mort le 27 février 1425, était l'aîné des six fils du héros du Don, Dmitri Donskoi. Il succéda à son père en 1389. Comme ses prédécesseurs, il fut obligé d'aller chercher son investiture à la Horde; mais s'il ne réussit pas à briser les fers de la Russie, il en allégea du moins le poids, opposa de fortes digues aux incursions des Lithuaniens et augmenta sa puissance par la réunion de plusieurs apanages. Novgorod fut la seule cité qui lui tint tête, en refusant de reconnaître la juridiction du métropolite de Moscou. On voit déjà à cette époque les tsars juger en dernier ressort des affaires spirituelles. Karamsin rapporte que le jeune Vasili consolidait son pouvoir par des *actes d'une juste sévérité*, et il rend compte de ces actes : « Soixante-dix boyards, accusés d'avoir trempé dans un complot, furent saisis, et le peuple rassemblé sur la place publique fut témoin de l'affreux supplice de ces criminels, tous condamnés à mort. Déjà couverts de sang et en proie aux plus horribles tortures, on leur coupait lentement les pieds et les jambes, en leur répétant : « C'est ainsi que périssent les ennemis du grand-prince ! » Tandis que Vasili travaillait avec si peu de scrupule à étendre sa domination, il faillit voir son œuvre ruinée par un des plus terribles conquérants qui aient désolé la terre : en 1391, Tamerlan, à la poursuite d'un vassal rebelle, franchit l'Oural, et envahit la Russie. A son approche le grand-prince envoya chercher à Vladimir l'image de la Vierge, avec laquelle André Bogolioubski avait triomphé des Bulgares. Au moment de prendre le chemin de Moscou, Tamerlan s'arrêta tout à coup, resta immobile pendant quinze jours entiers, tourna ses eten-

dards vers le sud, et sortit des frontières de Russie. Le grand-prince attribua cet événement inattendu à une puissance surnaturelle, et de retour à Moscou, il fonda une église en l'honneur de la Vierge. Marié à une princesse lithuanienne, il ne sut pas profiter de la défaite des Lithuaniens pour en finir avec ces turbulents voisins et secouer ensuite plus aisément le joug des Mongols. Il avait hérité des talents de son père; il n'en avait pas acquis les vertus, sa bonté, ni surtout sa bouillante valeur. Son fils *Vasili III* lui succéda. A. G—N.

Tatischichef, Karamsin, Solovief, *Hist. de Russie.*

VASILI III *l'Aveugle*, grand-prince de Russie, fils du précédent, né en 1415, mort le 17 mars 1462, est le prince qui a gouverné peut-être le plus tristement la Russie. Son oncle Youri de Galitch lui disputa la couronne, qui lui échut à l'âge de dix ans. Ce prince feignit de se soumettre, en 1432, au jugement du khan Machmet, confirmant la souveraineté de Vasili; mais deux ans plus tard il chassa son neveu de Moscou. L'usurpateur étant mort inopinément (1434), Vasili remonta sur le trône; mais ses cousins ne cessèrent pas durant vingt ans de lui en contester la légitime possession. Youri avait laissé trois fils, Vasili le Louche, prince de Zvenigorod, Dmitri Chemiaka, et Dmitri le Rouge. Une fin étrange débarrassa de ce dernier Vasili; il vainquit aisément le premier, et lui fit crever les yeux. Chemiaka lui rendit la pareille; mais ne parvint pas plus que son père à régner longtemps à Moscou, où Vasili fut une seconde fois restauré (1444), moins par la fidélité de ses sujets que par les fautes de son adversaire. Ces guerres civiles ne furent pas les seuls désastres qui accablèrent la Russie à cette époque : la peste la ravagea à deux reprises (1426 et 1431); les Tatars et les Lithuaniens tentèrent plusieurs fois de l'envahir. Invitée en 1437 à participer au concile de Florence, elle y fut représentée par l'élite de son épiscopat, accompagné de deux cents nobles russes. Le métropolite de Moscou, Isidore (*voy.* ce nom), se hâta de proclamer, à son retour (1439), la réunion des deux Églises. Ecclésiastiques et laïques y accédèrent avec joie. Le grand-prince seul fut d'un avis contraire, fit enfermer Isidore dans un cachot, et replongea son pays dans le schisme. A cette époque, on vit pour la première fois infliger la peine du *knout* en Russie, même aux personnes du plus haut rang. Karamsin avoue que le règne de Vasili III fut souillé de méfaits et plein de superstitions. Deux princes furent privés de la vue et deux autres empoisonnés. Non-seulement la populace, dans sa fureur, noyait et brûlait sans formalités ceux qu'elle croyait coupables de quelque crime; non-seulement les Russes se comportaient de la manière la plus barbare envers les prisonniers, mais jusqu'aux peines commandées par la loi tout indiquait une excessive cruauté. Ivan de Mojaïsk, ayant condamné à mort un boyard considéré comme sorcie[r], [le fit] brûler publiquement avec sa femme. V[asili ex]pira, à peine âgé de quarante-sept ans, [couvert] de plaies dans lesquelles s'était mise la g[angrène]. Quoiqu'il eût passé sa vie à anéantir l[es apa]nages, il les rétablit à son lit de mort. [Ivan III] lui succéda. A. G—[N.]

Karamsin, *Hist. de Russie*, t. V. — Rainald, [*Annales ecclesiasti*]*cles.*, ann. 1437-1440. — *Études religieuses et* [...] *sur la Russie*; Paris, 1858.

VASILI IV, grand-prince de Russie, [fils] du précédent, né en 1479, mort le 21 n[ovembre] 1533, succéda en 1505 à son père, Iv[an III]. Comme lui, il commença son règne par [une ex]pédition infructueuse contre Kazan; [mais il] l'acheva en y établissant, en 1530, un pr[ince] qui permit à son fils, vingt-trois ans pl[us tard,] de s'emparer entièrement de ce royaume. [A peine mon]tant sur le trône, il avait conclu un t[raité de] paix avec Alexandre, roi de Pologne. C[elui-ci] étant mort en 1506, Vasili eut l'ambi[tion de] joindre à sa couronne celles de Lithuan[ie et de] Pologne. « La différence de religion, [dit-il,] ne doit faire aucun obstacle; je m'engag[e par] serment à protéger la foi catholique. » [Les seigneurs] de Pologne crurent plus prudent d'élire [le frère] de leur défunt souverain, qui fut Sigism[ond Ier.] Piqué au vif d'avoir été éliminé, Vasili [ne tarda] pas à lui déclarer la guerre, fut sans c[esse en] lutte avec les Lithuaniens, et leur enleva [définiti]vement Smolensk (1514). Depuis plus [de deux] cents ans, Pskof, fondée par les Slaves [...]ches, jouissait de sa propre constitution, [c'était] une autre Novgorod, dont elle se nommait [la] cadette. Vasili détruisit, en 1520, cett[e] république; trois ans auparavant, il av[ait] réuni à ses États la principauté de Rez[an]. [Il conclut] des traités d'alliance avec la Livonie (15[..]), [les] Villes anséatiques (1514), le Danemar[k,] [l'ordre] Teutonique (1514); il entra en relations av[ec l'em]pereur d'Allemagne, le sultan et même l[es papes]. Léon X et Clément VII le supplièrent [de dé]livrer l'Orient du croissant et de rentrer [dans le] sein de l'Église. Le grand-duc reçut av[ec hon]neur leur légat à Moscou, envoya un [ambassa]deur à Rome, mais éluda la solution [de la] question politique ou religieuse. Il insist[a, à son] lit de mort, pour être revêtu de l'habi[t monasti]cal, et prit le nom de *frère Varlaam*. [Karam]sin lui décerne une place honorable entre I[van III] et Ivan IV. Bien qu'il n'ait pas dévelop[pé un] génie aussi vaste, aussi politique que l[e pre]mier, et que le second lui soit supérieur [par la] vivacité de l'esprit et de l'imagination, il [ne s'é]carta jamais de la route que lui avait tr[acée la] sagesse de son père; et avançant à pas m[esurés il] agrandit la Russie, et ne laissa à ses succ[esseurs] ni le soin ni la gloire de réparer ses [fautes. On] peut le citer comme un bon administ[rateur, qui] aima le bien de ses peuples plus en[core que la] grandeur de son nom; et à ce point [de vue il] est digne de ces éloges véritables que l[...]

de souverains ont su mériter. Son fils *Ivan IV* lui succéda. A. G—n.

Stepnaia Kniga (le Livre des degrés). — *Chronique de Pskof*. — Herberstein, *Rerum moscovitarum commentarii*. — *Trattamento di pace tra il re di Polonia e il principe di Moscovia*; Padoue, 1603. — P. Jove, *De legatione Basilii, magni principis Moscoviæ*; Bâle, 1537, in-8°. — *Chronique de Strikofsky*. — *Hist. de Russie*, par Karamsin, Solovief et Oustrialof.

VASILI V Chouiski, grand-prince de Russie, né en 1553, mort le 12 septembre 1612, appartenait à une vieille famille princière qui possédait Souzdal. Comme tous les boyards de souche antique, il eut beaucoup à souffrir de Boris Godounof, et ne fut pas un des derniers à se ranger, en 1605, sous les drapeaux du premier des faux Dmitri. Bientôt il prétendit, pour s'emparer de la couronne, que l'usurpateur avait l'intention secrète de vendre la Russie à la Pologne (ce qui était mensonger), de la réunir à l'Église catholique (ce qui était peut-être exact), et ces soupçons perfidement propagés, justifiés seulement par une alliance funeste, suffirent pour armer dans l'ombre des bras fanatiques et renverser Dmitri (17 mai 1606). Chouiski, auquel Dmitri venait de faire grâce de la vie, se fit acclamer à sa place, en jurant au peuple russe de ne punir personne sans jugement, de ne point imputer aux enfants les fautes des pères, et de ne tirer aucune vengeance de ceux qui l'avaient offensé. Mais il ne jouit pas longtemps du fruit de ses intrigues. Un autre faux Dmitri, appuyé par les Polonais, lui disputa le trône. Les Suédois ne parvinrent pas à l'y maintenir; les boyards, mécontents, entrèrent en relations avec les ennemis de la patrie, et le forcèrent de prendre l'habit monastique (juin 1610). Zolkiewsky, l'ayant trouvé dans un monastère reculé, l'envoya en Pologne, où il ne tarda pas à terminer ses jours, et où il fut enterré ignominieusement sur le bord d'un grand chemin. Après un court interrègne, Michel Romanof monta sur le trône.

La maison des Chouiski s'est éteinte en Russie en 1638; mais une de ses branches, catholique, existait encore en Lithuanie au commencement de ce siècle. Pce Augustin G—n.

Mémoires contemp. relatifs aux faux Demetrius, rassemblés par M. Oustrialof; Saint-Pétersb., 1859. — Mérimée, *Les faux Démetrius*. — *Hist. de Russie*, par Soloviel. — Dolgoroukof, *Généalogies russes*, t. I.

VASQUEZ DE CORONADO (*Francisco*), voyageur espagnol, né vers 1510, à Salamanque, mort après 1549. Gentilhomme n'ayant que la cape et l'épée, il alla au Mexique pour tenter la fortune. Le vice-roi Mendoça, qui gouvernait alors la Nouvelle-Espagne, l'envoya, vers 1539, contre un parti d'Indiens rebelles. Avant ou plutôt après cette expédition, il épousa la fille d'un certain Estrada, qui passait pour être lui-même un fils naturel de Ferdinand, roi d'Aragon. En 1540, il fut chargé de conquérir les contrées que l'aventureux moine Marcos de Niza venait de parcourir, et dont il faisait de merveilleux récits. Au mois d'avril il quitta Culiacan, et se dirigea vers le nord, avec trois cents Espagnols et huit cents indigènes. Au début il fallut, pour le transport des bagages, surmonter d'incroyables difficultés; au bout de quelques jours, les vivres sur lesquels on avait compté manquèrent. Ce fut bien pis quand on entra dans le désert et quand on eut vu, après quinze jours de marche, ce qu'était en réalité Cibora, misérable bourgade indienne, juchée sur un rocher. Il en fut de même des sept villes dont Marcos de Niza avait vanté les fabuleuses richesses. L'expédition était ruinée. En 1543, après avoir parcouru plus de trois cents lieues, il fut décidé qu'on se remettrait en marche pour Mexico. Décimée par les misères de toutes natures qu'elle avait endurées, la petite armée ne partageait nullement l'avis du général. Elle prétendait coloniser un pays dont les habitants, vers certaines régions, étaient arrivés à un degré avancé de civilisation. Vasquez ne prêta l'oreille à aucune représentation : on se mit en marche pour le Mexique, et une chute de cheval dangereuse que fit le jeune général le mit bientôt à même de persévérer dans le système de mutisme qu'il avait adopté. Porté dans une litière hermétiquement fermée, il ne parla plus à personne, et se vit dès lors abandonné de la plupart de ses compagnons. Il avait tout au plus cent hommes, quand il revint à Mexico. Mendoça fut indulgent pour lui : il établit une audience royale à la Nouvelle-Galice, et Vasquez conserva son gouvernement jusqu'à ce que ce tribunal fût complétement organisé. Rentré dans la vie privée, on n'entendit plus parler de lui. La relation de son voyage a été impr. dans la *Collection Ternaux*. F. D.

Torquemada, *Monarquia indiana*. — F. Denis, *La Californie*, dans l'*Univers pittor.*

VASSE (*Cornélie - Pétronille - Bénédicte* Wouters, baronne de), femme auteur belge, née à Bruxelles, le 14 octobre 1737 (1), morte à Paris, le 3 avril 1802. Elle épousa de bonne heure le baron allemand de Vasse, parcourut avec lui une partie de l'Europe, et acquit des connaissances variées. Elle se retira en France à la mort de son mari, et se trouva réduite à la plus cruelle détresse par l'effet de la guerre, qui lui ôtait les moyens de recevoir les revenus de ses biens, situés en Angleterre et en Allemagne; elle trouva alors des consolations et des ressources dans les travaux littéraires dont elle s'occupait depuis plusieurs années. Elle mourut, dit-on, de joie à la nouvelle de la paix générale. On a de cette dame : *Aveux d'une femme galante*; Paris, 1782, in-12; — *L'Art de corriger et de rendre les hommes constants*; Paris, 1783, in-12, et 1789, in-8° : critique spirituelle de *l'Art de rendre les femmes fidèles*, ouvrage qui jouissait alors d'une certaine vogue; — (avec Marie Wouters, sa sœur) *Traduction du théâtre anglais, depuis l'origine des spectacles*

(1) Prénoms et date vérifiés sur les registres de l'état civil de Bruxelles.

jusqu'à nos jours; Paris, 1784-87, 12 vol. in-8°; — *Le Plutarque anglais;* Paris, 1785, 12 vol. in-8°; trad. de Th. Mortimer, et réimpr. avec des augmentations; ibid., 1800, 12 vol. in-8°; — *Les Imprudences de la jeunesse,* trad. de Mme Bennett; Paris, 1788, 4 vol. in-12; — *Le Mariage platonique,* imité de l'anglais; Paris, 1789, 2 vol. in-12; — *Constitutions des empires, royaumes et républiques de l'Europe,* ouvrage périodique commencé en 1790; — *La belle Indienne, ou les Aventures de la petite-fille du Grand-Mogol;* Paris, 1798, 2 vol. in-12. Mme de Vasse a coopéré à la *Bibliothèque choisie de contes,* et elle a laissé divers ouvrages manuscrits; mais on ignore ce qu'ils sont devenus.

Sa sœur, *Marie,* outre la traduction citée plus haut, a publié : *Le Décameron anglais, ou Recueil des plus jolis contes, traduits de l'anglais,* 6 part. in-18; — *Nelson, ou l'Avare puni;* Paris, 1797, 3 vol. in-12. E. R.

Prudhomme, *Biogr. des femmes célèbres.* — Pigoreau, *Petite bibliogr. biographico-romancière.*

VASSEBOURG (*Richard*), historien français, né à Saint-Mihiel, vers 1482, mort après 1549. Fils de Jean Vassebourg, auquel le duc René accorda des lettres de noblesse, en 1496, il fit ses études au collége de la Marche à Paris, et resta attaché à cet établissement, où il devint régent, procureur, puis principal. Il fut pourvu successivement du doyenné de Saint-Gatien à Tours (1510), d'une cure au diocèse d'Amiens, d'une prébende en l'église de Chartres, et d'un archidiaconé dans celle de Verdun. On a de lui : *Antiquités de la Gaule Belgique, jusqu'à François Ier;* Paris, 1549, 2 vol. in-fol. D'après le P. Benoît de Toul, cet ouvrage « mérite plutôt le titre d'*Histoire générale de l'Europe,* que celui qu'il porte, puisqu'on y trouve les vies des papes, des empereurs, des rois de France et d'Angleterre », etc. L'auteur avait beaucoup de lecture, mais il était trop crédule et sans esprit de critique.

Le P. Benoît (de Toul), *Origine de la maison de Lorraine.* — Calmet, *Bibl. lorraine.* — Le Long, *Bibl. hist. de la France,* t. III.

VASSELIN (*Georges-Victor*), publiciste français, né en 1767, à Paris, mort le 31 juillet 1801. Il se fit recevoir avocat et docteur en droit. Fort modéré dans ses opinions politiques, il collabora au *Journal de Paris,* et fut l'un des secrétaires de Duport-Dutertre. Le 10 juin 1792, il se présenta à la barre de l'Assemblée législative, à la tête d'une députation, et dénonça le ministre Servan sur la formation d'un camp de vingt mille hommes au nord de Paris. Cette déclaration souleva de vives rumeurs, et il fut ordonné aux pétitionnaires de se retirer à l'instant. Il ne fut cependant pas poursuivi, même sous la terreur, et en 1797 il publia un journal intitulé *le Cri public,* et qui fut supprimé lors du coup d'État du 18 fructidor. Vasselin avait ouvert chez lui un cours de droit, qui fut d'une grande utilité à beaucoup de jeunes gens à l'époque où les cours publics étaient interrompus. On a de lui : *Théorie des peines capitales, ou Abus et dangers de la peine de mort et des tourments;* Paris, 1790, in-8°; — *Adresse sur la constitution de 1793;* Paris, 1795, in-8°; — *Respect à la propriété, ou le seul point de ralliement des représentants aux représentés, et des gouvernés aux gouvernants;* Paris, 1795, in-8°, écrit anonyme en faveur des émigrés; — *Mémorial révolutionnaire de la Convention;* Paris, 1797, 4 vol. in-12 : ouvrage qui eut du succès, et d'où est tirée une partie du t. VI de l'édition du président Hénault par Walckenaër; — *Cours élémentaire de droit civil;* Paris, 1801-1802, in-8°; — *Déclaration des droits des enfants et des devoirs des parents;* s. l. n. d., in-8°.

Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.* — Quérard, *France littér.*

VASSIF (*Ahmed*), ministre et historien turc, né à Bagdad, vers 1740, mort près de Scutari, en 1806. Il fit ses études à Van, à Kars et à Haleb, et fut employé comme secrétaire par Ali, fils de Kell-Ahmed-Pacha. Vers 1770, il entra au service d'Abasa-Mohammed-Pacha. Lors de la prise d'Iénikaleh (1771) en Crimée, il fut fait prisonnier par les Russes; mais l'impératrice Catherine II le renvoya au bout de cinq mois avec des propositions de paix. Le grand-vizir le nomma alors *chodscha,* c'est-à-dire maître du divan. Député en 1772 vers le général russe Romanzoff pour lui demander une prolongation de l'armistice, il réussit pleinement dans cette mission, et depuis cette époque il fut initié dans les affaires les plus secrètes du gouvernement turc. Vers 1779 il alla comme ambassadeur en Espagne, et il a écrit lui-même une relation de cette ambassade. A son retour, Abdul-Hamid le nomma président de la chambre des comptes à Anatoli. En 1781 il devint premier président de la comptabilité, et se trouva comme tel au camp de Matchin, où il eut une part active dans les négociations. Après la paix de 1792, il fut exilé à Belgrade. Rappelé peu après, il s'attira une nouvelle disgrâce par la franchise avec laquelle il critiqua les actes du premier ministre, et eut ordre de se retirer à Mytilène. Vers 1800, Selim III le rappela, et le fit secrétaire d'État. En 1805 Vassif fut nommé reis-effendi (ministre des affaires étrangères), poste qu'il ambitionnait depuis longtemps; mais une maladie de l'estomac l'obligea de donner sa démission au bout de deux ans, et il mourut cinq ou six jours après. Vassif est considéré comme un des hommes les plus instruits et les plus respectables de l'empire ottoman. Il possédait, en dehors du turc, l'arabe et le persan. Par ordre de Selim III, il réunit les ouvrages des historiographes antérieurs, Enweri, Hakim, Moussadé, Tchechmisadé et Behdscheti-Hassan, et les publia sous le titre d'*Annales de l'Empire ottoman* (Constantinople, 1804, 2 vol. in-fol.), réimprimées plus

Caire. Ces annales commencent en 1752,
ent en 1773. Vassif publia encore l'his-
e l'empire sous le règne de Selim III
1802, en y intercalant celle qui fut écrite
ri-Bey de 1794 jusqu'en 1799.
r. *Hist. de l'Empire ottoman.*

LI. *Voy.* VASILI.
SUR (LE). *Voy.* LE VASSOR.
TO (DEL). *Voy.* AVALOS.
BLE (*François* WATEBLED) (1), célèbre
ant français, né à Gamaches (Picardie),
Paris, le 16 mars 1547. Il fut d'abord
Bramet dans le Valois, puis professeur
u à Paris, quand François Ier fonda le
royal (1530), enfin abbé de Bellozane. Il
s-versé dans la langue hébraïque; ses le-
Collége royal attiraient un grand concours
eux, parmi lesquels se trouvaient, dit-on,
p de juifs. Les notes que Robert Estienne
sous le nom de Vatable, à sa Bible latine
de Juda (Paris, 1545, in-8°; Genève,
n-fol.; Paris, 1729-45, 2 vol. in-fol.),
la cause ou le prétexte de nombreuses
ries que les docteurs de Sorbonne firent
au savant professeur. Ces notes ne lui
nnent pas cependant, car elles ne sont
compilation de remarques puisées dans
Munster, Fagius, etc.; et il est probable
bert Estienne ne les mit sous le nom de
que pour les soustraire aux attaques de
onne; mais il n'y réussit pas. Robert
e imprima à part les *Psaumes* (Genève,
avec des notes plus étendues, qui avaient
isemblablement recueillies aux leçons
ble; ces notes, insérées dans les *Cri-*
ri, ont été ensuite réimpr. avec celles
tius (Halle, 1767, in-8°). Elles se dis-
t des commentaires de cette époque, qui
ncipalement dogmatiques et polémiques,
caractère philologique. Du reste Vatable
rit et n'a rien fait imprimer lui-même. Il
ssi versé dans le grec et avait traduit en
Parva naturalia d'Aristote; Duval les
s dans son édition. M. N.

Vitæ eruditorum. — Colomiès, *Gallia orien-*
Teissier, *Éloges.* — Sainte-Marthe, *Elogia.*
Gelehrten-Lexikon. — Herzog, *Real-Encyklo-*
die protest. Theologie.

ACE (*Jean III* DUCAS, dit), empereur de
né à Didymotique, en Thrace, en 1193,
30 octobre 1255, à Nymphée, sur le
re Cimmérien. Il appartenait à la famille
as, qui avait autrefois occupé le trône de
ntinople. Cette ville étant alors occupée
Latins, le jeune Vatace mit une intelligence
un grand courage, une persévérance iné-
le, une haine à toute épreuve contre les
au service des souverains grecs qui à
ttendaient l'occasion de relever leur em-
héodore Lascaris, souverain de Nicée, qui
souvent l'occasion d'apprécier ses rares

t du nom latinisé de ce savant, *Vatablus*, qu'a
celui sous lequel il est connu.

qualités contre ses nombreux ennemis, lui donna sa fille, et en 1222, sur son lit de mort, le désigna pour lui succéder. Le dernier empereur laissait, outre un fils en bas âge, deux frères, qui résolurent de disputer la couronne à Vatace, et qui, ne pouvant triompher de sa popularité, implorèrent l'appui de Robert de Courtenay. Celui-ci s'empresse de répondre à leur appel, et à la tête de sa flotte s'avance vers les côtes de l'Asie Mineure; mais il est battu à Pœmanium, avec une perte considérable, et les deux frères de Lascaris, faits prisonniers, ont les yeux crevés (1224). Vatace crut pouvoir alors réaliser ses vastes projets de restauration grecque, fit aux Latins une guerre acharnée, et fut encouragé par les brillantes conquêtes qu'il fit dans les îles, puis en Thrace. Il crut pouvoir profiter de la prompte décadence de l'empire latin pour assiéger Constantinople (1225). Cette ville était sur le point de tomber entre ses mains lorsqu'un secours inattendu la sauva. Le jeune conquérant fut obligé d'abandonner la plupart de ses conquêtes, entre autres Andrinople, et d'opérer sa retraite; mais Robert de Courtenay, impuissant à lutter en même temps contre les Grecs et les Bulgares, signa avec l'empereur de Nicée un honteux traité par lequel il lui abandonnait les villes situées au sud de Lampsaque. En attendant qu'une heureuse occasion se présentât de reprendre l'œuvre de l'expulsion des Latins, Vatace chercha à augmenter ses ressources en gouvernant habilement son petit empire, en se créant des alliances en Orient, en aguerrissant ses troupes par des guerres continuelles contre les peuples voisins, recourant tour à tour à la force, à la ruse, à la perfidie. Sa puissance grandissait, et il était à la veille d'y ajouter Rhodes, dont il faisait le siége en 1233, lorsque l'empereur de Constantinople envahit les côtes de l'Asie Mineure et assiège Lampsaque. Cette ville importante tombe aux mains des Latins, et Vatace éprouve une série de désastres; lui et les Bulgares qu'il a associés à sa cause sont battus à plusieurs reprises, en 1236 et 1237; il est obligé de lever le siége de Constantinople, et, pour comble de malheur, les Bulgares se tournent contre lui. La fortune lui revient bientôt; il regagne les Bulgares et fait alliance avec l'empereur d'Allemagne, qui s'engage à fermer la route aux secours que les Latins attendent de l'Occident. Le découragement passe du côté du souverain grec Beaudoin II, qui est réduit à mettre en gage la couronne d'épines entre les mains des Vénitiens pour obtenir d'eux quelque secours d'argent (1238); il va chercher des renforts en France, détache Frédéric II de la cause de son ennemi, intéresse à sa fortune les Hongrois, les Bulgares et même les Tartares Comans, dont les ravages désolaient les provinces septentrionales, et à la tête de forces considérables attaque Vatace, qui, après avoir levé le siége de Constantinople, est encore forcé d'abandonner presque toutes ses conquêtes en Europe (1240). Il s'en dédommage en Asie, où il conquiert sur les

Français la plupart des villes qu'ils y possédaient encore. Il signa en 1241 une trêve de deux ans pour se préparer à renouveler la lutte; il n'en attendit pas la fin, et se tourna d'abord contre Jean Comnène, qui s'était fait proclamer empereur de Thessalonique; il l'attira perfidement dans une entrevue, et s'empara de sa personne. Il en résulta une guerre acharnée, qui ensanglanta la Macédoine. En 1242 elle se termina, à l'avantage de l'empereur de Nicée. En ce moment une alliance que l'empereur Baudouin signa avec le sultan d'Iconium menaça Vatace d'un grand péril; il fut assez heureux pour la faire rompre, et, profitant des divisions qui régnaient parmi ses ennemis, il s'empara de Thessalonique (1246) et envahit la Bulgarie; plusieurs villes furent à la même époque enlevées aux Français en Europe. Sa renommée était alors si grande en Europe que l'empereur Frédéric II avait consenti en 1244 à lui donner en mariage sa fille naturelle Anne. Pendant qu'il se servait habilement des armes, il portait la même activité dans les négociations, et conférait avec les représentants du pape dans le but d'opérer la réunion des deux églises, soit pour priver l'empereur de Constantinople des secours de l'Occident, soit pour se les assurer à lui-même contre ses ennemis. Il venait de déclarer la guerre à Manuel Comnène, allié de Baudouin, lorsque la mort mit un terme à à cette existence turbulente et agitée. Il eut pour successeur Théodore II Lascaris. Prince courageux, économe et actif, il avait trop souvent souillé ces qualités par la perfidie et la cruauté, habituelles aux princes orientaux.

Pachymère, Nicephore Gregoras. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire.*

VATER (*Jean-Severin*), théologien et philologue allemand, né à Altenbourg (Saxe), le 27 mai 1771, mort à Halle, le 16 mars 1826. Il débuta dans la carrière de l'enseignement par des cours libres, qu'il donna à Halle, puis à Iéna. Après avoir occupé dans cette dernière ville une chaire de théologie, il fut appelé à Halle (1800) pour professer les langues orientales, et y revint en 1820 comme professeur de théologie, science que depuis 1809 il enseignait à Kœnigsberg. En outre de plusieurs dissertations exégétiques, on a de Vater : *Animadversiones et lectiones ad Aristotelis Rhetoricam*; Leipzig, 1794, in-8°; — *Hebr. Sprachlehre* (Grammaire hébraïque); ibid., 1797, in-8°; — *Übersicht der neuesten*, etc. (Des Écrits nouveaux sur la philosophie des langues); Gotha, 1799, in-8°; — *Handbuch der hebr., syr., chald. und arab. Grammatik* (Manuel des grammaires hébraïque, syriaq., chaldéenne et arabe); Leipzig, 1802, in-8°; — *Arab., syr., und chald. Lesebuch* (Livre de lecture arabe, syriaque et chald.); ibid., 1802, in-8°, avec Fr.-Th. Rink : le texte arabe n'est pas toujours très-correct; — *Commentar über den Pentateuch*; Halle, 1802, 3 vol. in-8° : un des meilleurs ouvrages de critique biblique de cette époque; — *Synchron. Tafeln der Kirchengeschichte* (Tableaux synchroniques de l'histoire de l'Église); ibid., 1803, in-fol.; la 5e édit. a été continuée par J.-C. Thilo; — *Hebr. Lesebuch* (Livre de lecture hébr.); ibid., 1807, in-8°; — *Archives générales d'ethnographie*, en allem.; ibid., 1808, in-8°, fig., avec le concours d'Alex. de Humboldt et d'autres savants; — *Russische Grammatik* (Grammaire russe); ibid., 1808, in-8°; — *Mithridates*; Berlin, 1809-17, t. II à IV, in-8° : l'ouvrage avait été entrepris par Adelung, qui n'en put donner qu'un seul volume; — *Amos übersezt und erlæutert*; Halle, 1810, in-4°; — *Ueber die Mysticismus und Protestantismus*; Kœnigsberg, 1812, in-8°; — *Linguarum totius orbis index alphabeticus, quorum grammaticæ, lexica, collectiones vocabulorum recensentur*; Berlin, 1815, in-8°, réimpr. en 1847 avec des addit.; — *Allgemeine Geschichte der christlichen Kirche* (Histoire universelle de l'Église chrétienne, depuis la réforme); Brunswick, 1818-23, 3 vol. in-8°; — *Tableaux comparatifs des langues primitives de l'Europe avec celles du sud-ouest de l'Asie*, en allem.; Halle, 1822, in-8°; — *Novum Testamentum, gr.*; ibid., 1824, in-8°, avec un index et des notes; etc. Vater a aussi publié deux recueils périodiques, intitulés *Journal für Prediger*, et *Kirchenhistorisches Archiv* (1824-26). M. N.

Niemeyer, *Übersicht des Lebens Vater's*, dans la 5e édit. des *Synchron Tafeln*. — Winer, *Handb. der theolog. Literatur.* — *N. Nekrolog der Deutschen*, t. IV.

VATIMESNIL (*Antoine-François-Henri* LEFEBVRE DE), magistrat et homme politique, né à Rouen, le 19 décembre 1789, mort à Paris, le 10 novembre 1860. Fils d'un conseiller au parlement de Normandie, son éducation, confiée à un ecclésiastique, fut toute religieuse, et il ne vint à Paris que pour suivre les leçons de rhétorique de Luce de Lancival. De bonnes études de droit, suivies de son inscription au barreau de Paris, lui ouvrirent à vingt-deux ans les rangs de la magistrature, avec le titre de conseiller auditeur à la cour impériale de Paris (23 janvier 1812). A quelque temps de là il se rallia avec ardeur à la restauration, qui le nommait le 15 octobre 1815 substitut près le tribunal de la Seine. On le voit se signaler aussitôt à l'attention publique dans ces nombreux procès de presse qui prouvèrent tout à la fois et le réveil de la vie politique et la défiance dont il était l'objet. Nommé substitut à la cour de Paris (22 juillet 1818), il fut moins heureux devant la juridiction du jury, nouvellement créée; et ce fut par des acquittements que se terminèrent les procès intentés à la *Bibliothèque historique*, à Cugnet de Montarlot, au sujet des régiments suisses (juillet 1819), et à l'abbé de Pradt, dont on incriminait les opuscules contre la loi électorale du double vote (août 1820). Les longs débats qui suivirent les troubles de juin (ju-

ier 1821) et à la suite desquels M. de Vatimesnil fut nommé premier substitut du procureur général (22 février); la poursuite devant la cour des pairs des auteurs du complot militaire du 19 août; enfin, le procès intenté au poète Barthélemy, avaient achevé et transformé le magistrat en homme politique. Soutien et espoir des royalistes de la droite, il entra dans la combinaison qui amena au pouvoir le ministère Villèle, et devint secrétaire général du ministère de la justice (3 janv. 1822). Commissaire du roi près la chambre des pairs, pour soutenir le projet de loi relatif aux délits commis par la voie de la presse, il parvint à enlever un grand nombre de ces délits à cette juridiction du jury, dont l'éloge est dans la crainte même qu'elle inspire à tous les gouvernements plus ou moins absolus. Sa collaboration à l'œuvre de la justice, pleine d'activité et d'intelligence, se recommande davantage au souvenir de la postérité, bien qu'on y rencontre encore la trace de l'exagération royaliste de ses débuts et que l'on ait prétendu, à tort sans doute, que son zèle alla jusqu'à exiger des billets de confession des jeunes candidats aux fonctions de la magistrature. Élevé, le 6 août 1824, au poste d'avocat général à la cour de cassation, il continua cependant par celles de conseiller d'État en service ordinaire, auxquelles il fut nommé en même temps, à prendre part aux affaires politiques, telles que le commencement d'un grand travail de révision et d'élimination des lois de la république et de l'empire (6 août 1824), la rédaction d'un projet de loi sur la propriété littéraire (nov. 1825), la défense devant la chambre des députés du budget des affaires ecclésiastiques. Bien qu'appartenant à l'extrême droite, M. de Vatimesnil fit partie du ministère Martignac, où il fut destiné, dans la pensée de Charles X, à représenter l'élément religieux et royaliste; il reçut le portefeuille, fort considérable en ce moment, de l'instruction publique (10 février 1828). A peine au pouvoir, il comprit sans doute tout le danger de la ligne de conduite qu'on attendait de lui, et se rallia très-franchement à ce nouvel et dernier essai du gouvernement du centre, qui seul aurait pu sauver la monarchie légitime. La réouverture du cours d'histoire de M. Guizot, fermé depuis le 12 oct. 1822, la création de l'enseignement du droit administratif et du droit des gens à la faculté de droit de Paris, celui des langues vivantes et celui de la philosophie autrement qu'en latin dans les universités (28 mars), enfin l'amélioration apportée au sort des professeurs des colléges en leur attribuant dans les bénéfices de l'établissement un droit proportionnel qui a subsisté jusqu'en 1850, prouvèrent tout d'abord la sollicitude éclairée de son administration. Mais ce qui le signala surtout alors à l'attention des partis, ce fut la part qu'il prit aux ordonnances du 16 juin 1822, qu'il n'avait pas inspirées, mais qu'il défendit énergiquement devant la chambre et dont l'objet était de soumettre au régime universitaire les établissements des jésuites et de limiter le nombre des écoles secondaires ecclésiastiques. Cette conduite de M. de Vatimesnil, fort applaudie par l'opinion libérale, lui attira par contre tout à la fois les rancunes de l'extrême droite, qui la considéra comme une sorte d'apostasie, et l'hostilité sourde de la cour, dont le cœur n'était pas, on le sait, avec le chef du ministère. L'importante réorganisation de l'instruction primaire, dont il prit l'initiative dans un remarquable rapport au roi (21 août 1828), fut certainement l'œuvre la plus méritoire de l'administration de M. de Vatimesnil. Éloigné du pouvoir par la chute du cabinet Martignac (8 août 1829), il regretta moins le ministère que la défaveur particulière que lui témoigna Charles X en lui refusant exceptionnellement le titre de ministre d'État, dont le brevet n'accompagna pas la pension de 12,000 fr. qui lui fut accordée.

Élu député par le double suffrage des colléges de Valenciennes et de Saint-Flour (juin 1830), il adhéra à l'adresse de la chambre en faveur de la lieutenance générale du royaume (31 juillet) et se joignit à la députation qui la présenta au duc d'Orléans. Donner son respect au monarque déchu, sans refuser son concours au gouvernement nouveau, tel semble être dès lors chez M. de Vatimesnil le principe d'une conduite politique qui ne devait satisfaire aucun parti. Il refuse ainsi de prendre part au vote qui prononce sur le sort de la légitimité (7 août 1830), comme plus tard, en 1832, il gardera un silence, plus compromettant peut être qu'un acte, sur la proposition de bannissement de la branche aînée des Bourbons; mais en même temps il fait le rapport de la nouvelle loi électorale qui abolit le principe du double vote, dont il avait soutenu l'excellence contre les attaques de l'abbé de Pradt. En 1831, il se fit remarquer par ses discours contre le divorce, et fut rapporteur du budget de la justice pour 1832. En 1834 les électeurs de Valenciennes, en ne renouvelant pas son mandat, terminèrent la première partie de sa vie politique.

Réinscrit au barreau de Paris, aussitôt après la révolution de Juillet, M. de Vatimesnil se livrait avec éclat à l'exercice de cette profession, lorsqu'un événement, dont les rancunes politiques profitèrent pour se donner satisfaction, l'en écarta violemment. Le 30 janvier 1838, à la suite d'un arrêt de la cour de Paris qui prononçait la séparation de corps en faveur de la dame Dausse, sa cliente, il fut injurieusement interpellé, à l'audience même, par le mari, qui s'emporta jusqu'à le frapper au visage. Au milieu d'un tumulte inexprimable : « Ne craignez rien, monsieur, dit-il à l'insulteur, je n'ai pas besoin de vengeance; vous avez de la religion, j'en ai aussi. » Et s'adressant au président : « Que la cour use d'indulgence, ajouta-t-il;

Français la plupart des villes qu'ils y possédaient encore. Il signa en 1241 une trêve de deux ans pour se préparer à renouveler la lutte; il n'en attendit pas la fin, et se tourna d'abord contre Jean Comnène, qui s'était fait proclamer empereur de Thessalonique; il l'attira perfidement dans une entrevue, et s'empara de sa personne. Il en résulta une guerre acharnée, qui ensanglanta la Macédoine. En 1242 elle se termina, à l'avantage de l'empereur de Nicée. En ce moment une alliance que l'empereur Baudouin signa avec le sultan d'Iconium menaça Vatace d'un grand péril; il fut assez heureux pour la faire rompre, et, profitant des divisions qui régnaient parmi ses ennemis, il s'empara de Thessalonique (1246) et envahit la Bulgarie; plusieurs villes furent à la même époque enlevées aux Français en Europe. Sa renommée était alors si grande en Europe que l'empereur Frédéric II avait consenti en 1244 à lui donner en mariage sa fille naturelle Anne. Pendant qu'il se servait habilement des armes, il portait la même activité dans les négociations, et conférait avec les représentants du pape dans le but d'opérer la réunion des deux églises, soit pour priver l'empereur de Constantinople des secours de l'Occident, soit pour se les assurer à lui-même contre ses ennemis. Il venait de déclarer la guerre à Manuel Comnène, allié de Baudouin, lorsque la mort mit un terme à à cette existence turbulente et agitée. Il eut pour successeur Théodore II Lascaris. Prince courageux, économe et actif, il avait trop souvent souillé ces qualités par la perfidie et la cruauté, habituelles aux princes orientaux.

Pachymère, Nicephore Gregoras. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire.*

VATER (*Jean-Severin*), théologien et philologue allemand, né à Altenbourg (Saxe), le 27 mai 1771, mort à Halle, le 16 mars 1826. Il débuta dans la carrière de l'enseignement par des cours libres, qu'il donna à Halle, puis à Iéna. Après avoir occupé dans cette dernière ville une chaire de théologie, il fut appelé à Halle (1800) pour professer les langues orientales, et y revint en 1820 comme professeur de théologie, science que depuis 1809 il enseignait à Kœnigsberg. En outre de plusieurs dissertations exegétiques, on a de Vater : *Animadversiones et lectiones ad Aristotelis Rhetoricam*; Leipzig, 1794, in-8°; — *Hebr. Sprachlehre* (Grammaire hébraïque); ibid., 1797, in-8°; — *Ubersicht der neuesten*, etc. (Des Écrits nouveaux sur la philosophie des langues); Gotha, 1799, in-8°; — *Handbuch der hebr., syr., chald. und arab. Grammatik* (Manuel des grammaires hebraïque, syriaq., chaldéenne et arabe); Leipzig, 1802, in-8°; — *Arab., syr., und chald. Lesebuch* (Livre de lecture arabe, syriaque et chald.); ibid., 1802, in-8°, avec Fr.-Th. Rink : le texte arabe n'est pas toujours très-correct; — *Commentar über den Pentateuch*; Halle, 1802, 3 vol. in-8° : un des meilleurs ouvrages de critique biblique de cette époque; — *Synchron. Tafeln der Kirchengeschichte* (Tableaux synchroniques de l'histoire de l'Église); ibid., 1803, in-fol.; la 5e édit. a été continuée par J.-C. Thilo; — *Hebr. Lesebuch* (Livre de lecture hébr.); ibid., 1807, in-8°; — *Archives générales d'ethnographie*, en allem.; ibid., 1808, in-8°, fig., avec le concours d'Alex. de Humboldt et d'autres savants; — *Russische Grammatik* (Grammaire russe); ibid., 1808 in-8°; — *Mithridates*; Berlin, 1809-17, t. II à IV, in-8° : l'ouvrage avait été entrepris par Adelung, qui n'en put donner qu'un seul volume; — *Amos übersezt und erlæutert*; Halle, 1810, in-4°; — *Ueber die Mysticismus und Protestantismus*; Kœnigsberg, 1812, in-8°; — *Linguarum totius orbis index alphabeticus, quarum grammaticæ, lexica, collectiones vocabulorum recensentur*; Berlin, 1815, in-8°, réimpr. en 1847 avec des addit.; — *Allgemeine Geschichte der christlichen Kirche* (Histoire universelle de l'Église chrétienne, depuis la réforme); Brunswick, 1818-23, 3 vol. in-8°; — *Tableaux comparatifs des langues primitives de l'Europe avec celles du sud-ouest de l'Asie*, en allem.; Halle, 1822, in-8°; — *Novum Testamentum, gr.*; ibid., 1824, in-8°, avec un index et des notes; etc. Vater a aussi publié deux recueils périodiques, intitulés *Journal für Prediger*, et *Kirchenhistorischen Archiv* (1824-26). M. N.

Niemeyer, *Übersicht des Lebens Vater's*, dans la 5e édit. des *Synchron. Tafeln*. — Winer, *Handb. der theolog. Literatur*. — *N. Nekrolog der Deutschen*, t. IV.

VATIMESNIL (*Antoine-François-Henri* LEFEBVRE DE), magistrat et homme politique, né à Rouen, le 19 décembre 1789, mort à Paris, le 10 novembre 1860. Fils d'un conseiller au parlement de Normandie, son éducation, confiée à un ecclésiastique, fut toute religieuse, et il ne vint à Paris que pour suivre les leçons de rhétorique de Luce de Lancival. De bonnes études de droit, suivies de son inscription au barreau de Paris, lui ouvrirent à vingt-deux ans les rangs de la magistrature, avec le titre de conseiller auditeur à la cour impériale de Paris (23 janvier 1812). A quelque temps de là il se rallia avec ardeur à la restauration, qui le nommait le 15 octobre 1815 substitut près le tribunal de la Seine. On le voit se signaler aussitôt à l'attention publique dans ces nombreux procès de presse qui prouvèrent tout à la fois et le réveil de la vie politique et la défiance dont il était l'objet. Nommé substitut à la cour de Paris (22 juillet 1818), il fut moins heureux devant la juridiction du jury, nouvellement créée; et ce fut par des acquittements que se terminèrent les procès intentés à la *Bibliothèque historique*, à Cugnet de Montarlot, au sujet des régiments suisses (juillet 1819), et à l'abbé de Pradt, dont on incriminait les opuscules contre la loi électorale du double vote (août 1820). Les longs débats qui suivirent les troubles de juin (jan-

vier 1821) et à la suite desquels M. de Vatimesnil fut nommé premier substitut du procureur général (22 février); la poursuite devant la cour des pairs des auteurs du complot militaire du 19 août; enfin, le procès intenté au poete Barthélemy, avaient achevé et transformé le magistrat en homme politique. Soutien et espoir des royalistes de la droite, il entra dans la combinaison qui amena au pouvoir le ministère Villèle, et devint secrétaire général du ministère de la justice (3 janv. 1822). Commissaire du roi près la chambre des pairs, pour soutenir le projet de loi relatif aux delits commis par la voie de la presse, il parvint à enlever un grand nombre de ces délits à cette juridiction du jury, dont l'éloge est dans la crainte même qu'elle inspire à tous les gouvernements plus ou moins absolus. Sa collaboration à l'œuvre de la justice, pleine d'activité et d'intelligence, se recommande davantage au souvenir de la postérité, bien qu'on y rencontre encore la trace de l'exagération royaliste de ses débuts et que l'on ait prétendu, à tort sans doute, que son zèle alla jusqu'à exiger des billets de confession des jeunes candidats aux fonctions de la magistrature. Élevé, le 6 août 1824, au poste d'avocat général à la cour de cassation, il continua cependant par celles de conseiller d'État en service ordinaire, auxquelles il fut nommé en même temps, à prendre part aux affaires politiques, telles que le commencement d'un grand travail de collation et d'élimination des lois de la république et de l'empire (6 août 1824), la rédaction d'un projet de loi sur la propriété littéraire (nov. 1825), et la défense devant la chambre des députés du budget des affaires ecclésiastiques. Bien qu'appartenant à l'extrême droite, M. de Vatimesnil fit partie du ministère Martignac, où il fut destiné, dans la pensée de Charles X, à représenter l'élément religieux et royaliste; il reçut le portefeuille, fort considérable en ce moment, de l'instruction publique (10 février 1828). A peine au pouvoir, il comprit sans doute tout le danger de la ligne de conduite qu'on attendait de lui, et se rallia très-franchement à ce nouvel et dernier essai du gouvernement du centre, qui seul aurait pu sauver la monarchie légitime. La reouverture du cours d'histoire de M. Guizot, fermé depuis le 12 oct. 1822, la création de l'enseignement du droit administratif et du droit des gens à la faculté de droit de Paris, celui des langues vivantes et celui de la philosophie autrement qu'en latin dans les universités (28 mars), enfin l'amélioration apportée au sort des professeurs des colléges en leur attribuant dans les bénéfices de l'établissement un droit proportionnel qui a subsisté jusqu'en 1850, prouvèrent tout d'abord la sollicitude éclairée de son administration. Mais ce qui le signala surtout alors à l'attention des partis, ce fut la part qu'il prit aux ordonnances du 16 juin 1822, qu'il n'avait pas inspirées, mais qu'il défendit énergiquement devant la chambre et dont l'objet était de soumettre au régime universitaire les établissements des jésuites et de limiter le nombre des écoles secondaires ecclésiastiques. Cette conduite de M. de Vatimesnil, fort applaudie par l'opinion libérale, lui attira par contre tout à la fois les rancunes de l'extrême droite, qui la considéra comme une sorte d'apostasie, et l'hostilité sourde de la cour, dont le cœur n'etait pas, on le sait, avec le chef du ministère. L'importante réorganisation de l'instruction primaire, dont il prit l'initiative dans un remarquable rapport au roi (21 août 1828), fut certainement l'œuvre la plus méritoire de l'administration de M. de Vatimesnil. Éloigné du pouvoir par la chute du cabinet Martignac (8 août 1829), il regretta moins le ministère que la défaveur particulière que lui témoigna Charles X en lui refusant exceptionnellement le titre de ministre d'État, dont le brevet n'accompagna pas la pension de 12,000 fr. qui lui fut accordée.

Élu député par le double suffrage des colléges de Valenciennes et de Saint-Flour (juin 1830), il adhéra à l'adresse de la chambre en faveur de la lieutenance générale du royaume (31 juillet) et se joignit à la députation qui la présenta au duc d'Orléans. Donner son respect au monarque déchu, sans refuser son concours au gouvernement nouveau, tel semble être dès lors chez M. de Vatimesnil le principe d'une conduite politique qui ne devait satisfaire aucun parti. Il refuse ainsi de prendre part au vote qui prononce sur le sort de la légitimité (7 août 1830), comme plus tard, en 1832, il gardera un silence, plus compromettant peut être qu'un acte, sur la proposition de bannissement de la branche aînée des Bourbons; mais en même temps il fait le rapport de la nouvelle loi électorale qui abolit le principe du double vote, dont il avait soutenu l'excellence contre les attaques de l'abbé de Pradt. En 1831, il se fit remarquer par ses discours contre le divorce, et fut rapporteur du budget de la justice pour 1832. En 1834 les électeurs de Valenciennes, en ne renouvelant pas son mandat, terminerent la première partie de sa vie politique.

Réinscrit au barreau de Paris, aussitôt après la révolution de Juillet, M. de Vatimesnil se livrait avec éclat à l'exercice de cette profession, lorsqu'un événement, dont les rancunes politiques profitèrent pour se donner satisfaction, l'en écarta violemment. Le 30 janvier 1838, à la suite d'un arrêt de la cour de Paris qui prononçait la séparation de corps en faveur de la dame Dausse, sa cliente, il fut injurieusement interpellé, à l'audience même, par le mari, qui s'emporta jusqu'à le frapper au visage. Au milieu d'un tumulte inexprimable : « Ne craignez rien, monsieur, dit-il à l'insulteur, je n'ai pas besoin de vengeance; vous avez de la religion, j'en ai aussi. » Et s'adressant au président : « Que la cour use d'indulgence, ajouta-t-il;

quant à moi, je fais remise de l'outrage. » La cour, affectant de restreindre le fait à un délit d'audience, condamna le sieur Dausse à deux mois de prison seulement, sans étendre sa sollicitude jusqu'à l'honneur de l'homme indignement outragé. Dès lors M. de Vatimesnil pensa qu'il était de sa dignité de s'abstenir de paraître aux audiences, et il restreignit volontairement l'exercice de sa profession au travail du cabinet. Dominé de plus en plus par le sentiment religieux, il devint le conseil des nombreuses congrégations religieuses dont l'existence ne se maintenait pas sans lutte, et refusant d'elles toute espèce d'honoraire. La vice-présidence du comité électoral de la liberté religieuse (1843), le *Mémoire sur l'État légal en France des associations religieuses non autorisées* (1845, in-8°), enfin la revendication énergique de la liberté d'enseignement, témoignèrent de son activité. Des ouvertures relatives à la pairie qui lui furent faites vers 1841 restèrent sans résultat.

Pensant que la république était plus compatible avec l'indépendance de ses sentiments politiques et religieux, M. de Vatimesnil se mit, en 1848, comme tout le parti catholique, sur les rangs pour la représentation nationale, et ne fut élu qu'en 1849 par le département de l'Eure. Membre influent du parti de l'ordre, il vota avec lui sur toutes les questions importantes de cette époque, fut rapporteur des projets de loi sur le régime hypothécaire, sur l'expropriation forcée et sur l'administration communale (20 juin 1851), que les événements empêchèrent d'aboutir, et attacha particulièrement son nom à l'excellente loi sur l'assistance judiciaire (nov. 1850). Il protesta contre le coup d'État du 2 décembre, en se joignant aux députés un moment réunis à la mairie du dixième arrondissement. Incarcéré quelques heures dans le fort du Mont-Valérien, il rentra pour toujours dans la vie privée, ne se mêlant à la politique que dans les choses où elle était intimement unie avec le droit. C'est ainsi que, lors des décrets du 22 janvier 1852 relatifs aux biens de la maison d'Orléans, il rédigea une consultation mémorable à laquelle adhérèrent MM. Berryer, Dufaure, O. Barrot et Paillet. Cruellement atteint par la mort de sa femme, Mlle Duchesne, il lui survécut peu de mois, et mourut à soixante-onze ans, dans les sentiments d'un chrétien d'un autre âge. M. de Vatimesnil, tel que nous le représentent vers 1845 nos souvenirs personnels, était d'une taille au-dessus de la moyenne, d'assez forte corpulence sans être lourd, le visage plein, quelque peu olivâtre, et empreint d'une gravité douce, le regard vif, le front large, la chevelure blanchie mais belle. De son mariage il laissait deux fils, dont l'aîné a épousé Mlle Lanjuinais. On doit à M. de Vatimesnil : une traduction du traité *De la Clémence* de Sénèque (1832), pour la *Bibliothèque* de Panckoucke, et un certain nombre d'articles publiés dans *le Correspondant*.

Eug. Asse.

Vaulabelle, Viel-Castel, Lamartine, *Hist. de la restauration*. — *Moniteur univ.* — H. de Riancey, dans *l'Union* du 17 déc. 1860. — Pinard, *Le Barreau au dix-neuvième siècle*.

VATOUT (*Jean*), littérateur français, né le 26 mai 1792, à Villefranche (Rhône), mort à Claremont (Angleterre), en novembre 1848. Sa famille vint s'établir à Paris lorsqu'il n'avait encore que huit ans, et il fit ses études avec beaucoup de distinction au collége Sainte-Barbe. Après avoir été secrétaire de Boissy d'Anglas, alors préfet de la Charente, il devint pendant les Cent-jours sous-préfet de Blaye, puis de Libourne, et donna sa démission au retour des Bourbons. Il dut à la protection de M. Decazes, au cabinet duquel il avait été attaché, sa rentrée dans les fonctions administratives : nommé sous-préfet de Semur (1er févr. 1819), il se vit destituer, le 25 avril 1820, par une boutade du duc d'Angoulême, qui passait dans ce département. A la fin de 1822, il entra dans la maison du duc d'Orléans, sous les auspices de Stanislas de Girardin, avec le titre de bibliothécaire. La révolution de Juillet fit de lui un personnage influent. En 1831, élu député à Ruffec et à Semur, il opta pour cette dernière ville, qu'il représenta jusqu'en 1848 ; ses discours à la chambre, surtout en faveur des lettres et des arts, étaient d'un grand bon sens uni à beaucoup de finesse. En 1837, après avoir rédigé le rapport relatif à l'organisation du conseil d'État, il fut attaché à ce corps dans le service extraordinaire. Le 17 mai de la même année il fut nommé président du conseil des bâtiments civils, et le 19 février 1839 directeur des monuments publics et historiques. Premier bibliothécaire de Louis-Philippe depuis le 18 mars 1832, il resta son familier, et il serait presque permis de dire son ami. Le roi se plaisait à ce genre d'esprit qui unissait au sel gaulois un grain de scepticisme voltairien. M. Vatout, suivant l'expression de M. Dupaty, « arriva dans l'Académie sous le doux patronage des sentiments qu'il inspirait » ; élu le 6 janvier 1848, à la place de Ballanche, par dix huit voix sur trente-quatre, il mourut sans avoir atteint le jour de sa réception. La révolution de Février l'avait privé de ses emplois ; mais, au lieu de songer à lui, il s'empressa d'aller rejoindre la famille royale dans l'exil, afin de « consoler dans le malheur ceux qu'il avait aimés dans la puissance ». Un violent accès de colique néphrétique le conduisit tout à coup au tombeau, à cinquante-six ans et demi. « M. Vatout, a dit M. de Saint-Priest, son successeur à l'Académie, a laissé des amis nombreux. Tous se rappellent la sûreté, l'agrément de son commerce, la gaieté, l'égalité de son humeur, et cet art d'obliger qu'il possédait à un degré bien remarquable. Dans une position où il pouvait servir et nuire, M. Vatout servit souvent, et ne nuisit jamais. C'était [illegible]

de beaucoup de cœur et de beaucoup t. » Les lettres ne furent d'abord pour lui amusement; plus tard il les cultiva avec arfois avec honneur, et apporta dans ses de la variété, du laisser-aller, de l'im- Voici ceux qui ont été publiés : *Lettre abitants de l'arr. de Semur;* Paris, 1-8°; — *Les Aventures de la fille d'un ontées par elle-même;* Paris, 1820-21, , in-8° : histoire piquante de la Charte e par Louis XVIII; la 1re partie eut cinq ; — *Les Gouvernements représenta- congrès de Troppau;* Paris, 1821, e 60 p.; — *De l'Assemblée constituante;* 1822, in-8° : cette défense énergique de stituante a été souvent attribuée à tort . de Lameth; — *Catalogue histo- les tableaux appartenant au duc d'Or-* Paris, 1823-26, 4 vol in-8° : les notices rédigées sous la direction particulière du Orleans, et il s'y trouve plusieurs mor- le sa composition; — *La Nièce d'un* ris, octobre, 1824, in-8°, de 30 p.; — *lithographiée des tableaux du duc ins;* Paris, 1824-29, 2 vol. in-fol., fig., uenot : il en a tiré l'*Histoire lithogra- du Palais-Royal;* Paris, 1833-34, in-fol.; — *Hommage à la mémoire islas de Girardin;* Paris, 1827, in-8°; *Polissons;* Paris, 1827, in-8°; — *His- Palais-Royal;* Paris, 1830, in-8°; — *fixe*, roman; Paris, 1830, 2 vol. in-8°; *Conspiration de Cellamare*, roman; 832, 2 vol. in-8°; — *Souvenirs histo- des résidences royales de France;* 1837-46, 7 vol. in-8° : d'après Quérard *cheries littéraires*), les t. I à IV sont de ban et les trois derniers de M. de Beau- autres; ce recueil contient des notices alais de Versailles (réimpr. à part, 1837, le Palais-Royal, le château d'Eu (réimpr. , in-fol., fig.), les palais de Fontaine- de Saint-Cloud, les châteaux d'Amboise mpiègne On attribue à M. Vatout, outre tion des *Mémoires de Bergami* (Paris, 8°), deux chansons fort connues, *l'Écu nce* et *le Maire d'Eu.*

Biogr. univ. et port. des contemp., suppl. — Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, part. — Quérard, *France littér.* — *Disc. de M. de Saint-Priest à l'Acad. fr.*, et *Réponse* ..., 17 janv. 1850.

TEL (*Emmerich* DE), publiciste suisse, 5 août 1714, à Couvet (principauté de tel), mort le 20 décembre 1767, à Neuf- Son père, ministre calviniste, le fit ins- ns les écoles de Bâle et de Genève; et il t de bonne heure attiré par les études hiques, où son esprit sérieux cherchait les questions qui touchent aux destinées nanité, et les principes sur lesquels se les sociétés, les relations des peuples prince et des nations entre elles. La di- rection des études de Vattel ainsi que son goût l'appelaient au maniement des affaires publiques, et parvenu à l'âge de vingt-sept ans, il sollicita un emploi à la cour du grand Frédéric, dont il était sujet. Après une vaine attente de deux années, il se rendit à Dresde (1743), où il fut plus heureux. Le favori ministre, comte de Brühl, lui accorda sa protection; et après avoir obtenu le grade de conseiller d'ambassade, Vattel fut envoyé à Berne en qualité de ministre de l'électeur de Saxe, mission dont il s'acquitta d'une manière distinguée. Auguste III le rappela auprès de lui en 1758; il lui donna une place dans le cabinet et le titre de conseiller privé. La position de Vattel étant honorablement fixée, il se maria à Dresde (1764). La guerre de Sept-Ans fut pendant plusieurs années (1756-1763) la grande affaire de l'Europe; elle intéressait surtout l'Allemagne, et donnait à la politique des divers souverains de cette contrée, même des moins puissants, une importance inaccoutumée. Les occupations de Vattel avaient dépassé ses forces, et bientôt sa constitution, gravement dérangée, exigea du repos et des soins. Il revint dans son pays chercher la santé, et retourna ensuite reprendre ses travaux; mais il ne tarda pas à être contraint de les abandonner tout à fait, et il se retira à Neufchâtel, où il mourut, des suites d'une hydropisie de poitrine, à l'âge de cinquante-trois ans passés. A l'époque où Vattel achevait ses études philosophiques, la renommée de Leibniz, mort seulement depuis quelques années, occupait tout le monde savant, et l'auteur de *la Théodicée*, des *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, aussi bien que du *Codex juris gentium diplomaticus*, fut l'objet de toutes les méditations du jeune publiciste. Vattel consacra son premier ouvrage à l'exposition des doctrines de l'illustre philosophe, ainsi qu'à la réfutation de ses adversaires (*Défense du système de Leibnitz;* Leyde, 1742, in-12). On peut déjà y reconnaître un esprit disposé non-seulement à propager les théories et les observations favorables à la liberté humaine, mais encore à en faire l'application à la science de la politique et du gouvernement. Son *Loisir philosophique* (Dresde, 1747, in-12), sa *Poliergie, ou Mélanges de littérature et de poésie* (Paris, 1757, in-12), suivirent la *Défense du système de Leibnitz;* mais ce fut le livre sur *le Droit des gens* qui fixa son rang parmi les publicistes, et qui établit sa réputation. Il termina sa carrière littéraire par les *Questions de droit naturel, ou Observations sur le Traité du droit de la nature par M. Wolf* (Berne, 1762, in-12); il y discute les propositions du savant publiciste allemand, signale les fautes de sa méthode, la faiblesse de quelques-unes de ses démonstrations; il pose à son tour diverses questions de droit naturel, et en même temps qu'il réfute des erreurs il établit des principes.

Mais quel que soit le mérite des divers ou-

vrages de Vattel, le seul dont on s'occupe aujourd'hui est son traité du *Droit des gens, ou Principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains;* Londres (Neufchâtel), 1758, 2 vol. in-4°. Les bases fondamentales des gouvernements et les constitutions des peuples, les rapports politiques des nations entre elles et avec les princes, les relations commerciales et les autres intérêts qui unissent ou divisent les États, tout cela a changé depuis que Vattel a écrit. On doit donc peu s'étonner si, à la critique de quelques opinions reconnues fausses ou hasardées dès le siècle dernier, de quelques principes dont on contestait alors la vérité ou dont on entrevoyait le danger, on peut ajouter aujourd'hui d'autres critiques. Si on est en droit de lui reprocher de n'avoir pas embrassé son sujet dans toute sa vaste étendue, d'avoir trop souvent négligé d'appuyer ses raisonnements d'autorités historiques, ces défauts ne peuvent manquer d'être plus sensibles aujourd'hui pour nous, éclairés que nous sommes de l'expérience d'une époque si féconde en enseignements. L'ouvrage de Vattel n'en restera pas moins un des livres élémentaires de la science, parce qu'il contient des principes d'une éternelle vérité, parce que c'est un livre de bonne foi, qui s'efforce de donner pour base à la politique la justice et la probité, parce qu'il est éminemment clair dans son exposition, et souvent ingénieux dans ses déductions. Vattel a résumé la science de Grotius, profonde mais confuse; de Puffendorf, plus méthodique, mais dont la méthode n'est pas exempte de subtilités; de Wolf, dont il a rectifié les erreurs, sans cesser de le suivre comme un maître; c'est ce qu'il pouvait faire de mieux pour composer un livre élémentaire à l'époque où il écrivait. L'ouvrage de Vattel a été promptement célèbre; des traductions l'ont popularisé parmi les étrangers presque dès son apparition, et les éditions du texte français se sont multipliées. Celle de 1775 (Amst., 2 vol. in-4°), faite sur les manuscrits laissés par l'auteur, qui, malgré le succès, n'avait pas cessé de s'occuper à perfectionner son œuvre, a servi de modèle aux éditions plus récentes. En la reproduisant (Paris, 1830, 2 vol. in-8°), M. Paul Royer-Collard y a joint la traduction d'un discours de sir James Mackintosh sur le droit de la nature et des gens, et une bibliographie spéciale de cette science. Cette édition a été de beaucoup améliorée par les soins de MM. de Chambrier d'Oleires et de Hoffmanns (Paris, 1839, 2 vol. in-8°).

M. AVENEL.

Leu, *Helvetische Lexikon*, suppl. — Notice des éditeurs.

VATTEVILLE (*Jean* DE), abbé célèbre par ses aventures, né vers 1613, à Besançon, mort le 4 janvier 1702, à l'abbaye de Baume (Franche-Comté). Sa famille, très-ancienne à Berne et nommée *Wattenveil*, avait quitté la Suisse, lors de la réforme, et s'était établie dans le comté de Bourgogne. Il servit d'abord en Italie dans les troupes du roi d'Espagne; mais à la suite d'un duel où il tua son adversaire, il s'enfuit en Franche-Comté, et entra dans un couvent de Chartreux. Il était ordonné prêtre, lorsqu'il s'ennuya de la vie cénobitique, et résolut de s'en affranchir. « Il trouva moyen, dit Saint-Simon, d'avoir des habits séculiers, de l'argent, des pistolets, et un cheval à peu de distance. Tout cela peut-être n'avait pu se pratiquer sans donner quelque soupçon. Son prieur en eut, et avec un passe-partout va ouvrir sa cellule, et le trouve en habit séculier sur une échelle, qui allait sauter les murs. Voilà le prieur à crier; l'autre, sans s'émouvoir, le tue d'un coup de pistolet, et se sauve. » Arrivé à Madrid, il change de nom, est présenté au ministre, et en reçoit la promesse d'être bientôt employé; mais une nuit il se prend de querelle dans la rue avec un passant, et le tue. La supérieure d'une abbaye de dames nobles, qui était sa parente, lui donne asile; il séduit une des religieuses, l'enlève, et va avec elle s'embarquer à Lisbonne pour Smyrne. Il était depuis peu dans cette ville, lorsque sa maîtresse mourut. Il poursuivit sa route jusqu'à Constantinople, se fit circoncire, prit le turban, et entra dans l'armée turque. Son esprit, son courage, et la protection d'un vizir, auquel il avait su plaire, le portèrent aux premiers emplois militaires. Il commandait un corps de troupes considérable sur la frontière de l'Autriche, lorsqu'il s'avisa de le livrer aux impériaux en échange d'un pardon absolu de ses fautes passées. Puis il prit le chemin de Rome, où le pape lui donna, outre l'absolution, l'abbaye de Baume, la seconde de la Franche-Comté (1659). Il fut nommé en [illegible] haut doyen du chapitre de Besançon, et en [illegible] maître des requêtes au parlement de Dôle. Les ministres de Louis XIV jugèrent Vatteville homme de main et d'intrigue, et propre à leur vendre la Franche-Comté; il accepta leurs propositions, et il fut autorisé à promettre de de l'argent et des places à tous ceux qui, suivant son exemple, serviraient les intérêts de la France; un grand nombre de gentilshommes se laissèrent entraîner, et Vatteville fit entrer les soldats français dans Gray et dans plusieurs autres places. Il espérait, en récompense de sa conduite, le siége archiépiscopal de Besançon, il en avait la promesse; mais le pape ne put se décider à donner des bulles à un apostat circoncis, qui avait été tant de fois meurtrier; il le nomma grand bailli d'Amont et coadjuteur de l'abbaye de Luxeuil. Le traité d'Aix-la-Chapelle ayant rendu la Franche-Comté à l'Espagne (1668), Vatteville se retira à Paris, d'où il adressa son *Apologie* à la cour d'Espagne. Il revint dans son pays, en 1674, et vécut à l'abbaye de Baume, faisant grande figure, et ne se contraignant pas sur les [illegible]

Saint-Simon; » il avait, à la mode turque, une espèce de sérail. On le voyait rarement à la cour, où il était reçu pourtant avec distinction. Voici le portrait qu'en a tracé Pellisson, et qui paraît ressemblant : « Un tempérament froid et paisible en apparence, ardent et violent en effet; beaucoup d'esprit, de vivacité et d'impétuosité au dedans; beaucoup de dissimulation et de retenue au dehors; des flammes couvertes de neige et de glace; un grand silence ou un torrent de paroles, propres à persuader. »

VATTEVILLE (*Charles*, baron DE), frère aîné du précédent, représenta le roi d'Espagne aux conférences de 1657, après lesquelles fut signé le traité des Pyrénées. Envoyé ensuite à Londres, comme ambassadeur, il fit, le 10 octobre 1661, un affront sur la préséance au comte d'Estrades, ambassadeur de France, en prenant le pas sur lui dans une cérémonie publique. Louis XIV demanda réparation, et le comte de Fuentès, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, envoyé exprès à Versailles, déclara, le 24 mars 1662, en présence de toute la cour et de vingt-sept ministres étrangers, que les ambassadeurs d'Espagne, en quelque cour que ce fût, n'entreraient jamais en concurrence avec les ambassadeurs de France. Le gouvernement de Madrid ne se vengea pas sur le baron de Vatteville de l'humiliation qu'il était forcé de subir, et lui maintint ses faveurs. Déjà chevalier de la Toison d'or, il reçut le titre de vice roi de Biscaye, et fut envoyé ambassadeur en Portugal. Il mourut à Lisbonne, vers le temps que son frère livrait la Franche-Comté à la France, très-attristé de cette trahison, à laquelle il resta entièrement étranger.

Abbé de Saint-Pierre, *Œuvres*, t. XIII. — Saint-Simon, *Mémoires*, édit. Chéruel, t. II. — Pellisson, *Hist. de la conquête de la Franche-Comté*. — *Le Radoteur*, ann. 1777, t. II. — Duclos, *Mémoires*.

VATTIER (*Pierre*), orientaliste français, né en 1623, à Montreuil l'Argilé, près Lisieux, mort le 7 avril 1667, à Paris. Il fut médecin et conseiller de Gaston, duc d'Orléans. Le désir qu'il eut de lire les ouvrages d'Avicenne dans le texte original fut, dit-on, la cause qui le porta à étudier la langue arabe. Il y fit des progrès assez considérables, et l'enseigna depuis 1658 au Collége de France. La vie laborieuse de Vattier mérite quelque reconnaissance; sous le rapport de la compréhension, c'est un esprit médiocre, et l'on ne peut que sourire de cet éloge emphatique écrit par Samuel Bochart, qui lui était bien supérieur : *Viribus ingenii potest super astra volare*. Les seuls écrits originaux de Vattier sont : *Nouvelles Pensées sur la nature des passions*; Paris, 1659, in-4° : ouvrage peu solide, mal digéré et fort inférieur à celui de La Chambre sur le même sujet; — *Le Cœur détrôné, discours de l'usage du foie, où il est montré que le cœur ne fait pas le sang*; Paris, 1660, in-8°. Il fut plus connu par ses traductions, dont voici les titres : *Histoire mahométane, ou les Quarante-neuf khalifes du Macine* (El Macin), avec un *Sommaire de l'histoire des musulmans en Espagne*, extrait de Rodrigue Ximenès (Paris, 1657, in-4°), traduction qui paraît avoir été faite en grande partie sur la version latine d'Erpenius; *Histoire du grand Tamerlan, traduite d'Achamed, fils de Gueraspe* (ibid., 1658, in-4°); *Logique du fils de Sina, communément appelé Avicenne* (ibid., 1658, in-8°); *Avicennæ De morbis mentis* (ibid., 1659, in-8°); *l'Élégie du Tograï, avec quelques sentences tirées des poètes arabes* (ibid., 1660, in 8°); *l'Onésicrite musulman, par Gaddorhachaman, fils de Nasar* (ibid., 1664, in-12), *l'Égypte de Murtadi, fils du Gaglphe* (ibid., 1666, in-12). Vattier avait fait encore une traduction latine complète des *Œuvres d'Avicenne*, dont il publia un livre. Il a travaillé à l'édition de *Galien*, de R. Chartier.

Goujet, *Mém. sur le Collége royal*, t. III. — Colomiès, *Gallia orientalis*.

VAUBAN (*Sébastien* LE PRESTRE, seigneur DE), maréchal de France, né le 15 mai 1633, à Saint-Léger de Fougeret (1), petit village du Morvan, mort le 30 mars 1707, à Paris. « Né, comme il le disait lui-même, le plus pauvre gentilhomme de France », il était fils d'Albin Le Prestre et d'Edmée Corminolt (2). Son père s'était marié vers 1630, et vivait dans une position si médiocre qu'aujourd'hui on désigne comme lieu de naissance du maréchal une humble maison, « composée d'une seule chambre, d'une grange et d'une écurie, sous une couverture de chaume ». Il n'avait pas encore dix ans lorsque la mort de son père, tué au service, et celle de sa mère le laissèrent orphelin. N'ayant de famille que des neveux, trop jeunes et trop pauvres eux-mêmes pour le secourir, il fut recueilli par le curé de son village, M. de Fontaines, qui lui apprit quelques notions d'arithmétique et la pratique de l'arpentage. A dix-sept ans, prenant le nom seigneurial de sa famille, celui de Vauban, il rejoignit à pied, sur la frontière des Pays-Bas, la compagnie d'un gentilhomme de son voisinage, capitaine au régiment de Condé (1651). Bien jeune encore, mais « ayant, comme il l'a dit lui-même, une assez bonne teinture des mathématiques et des fortifications, et ne dessinant d'ailleurs pas mal (3) », il dut à ce talent d'être occupé, en 1652, aux travaux de défense de Clermont en Argonne. Le siége de Sainte-Menehould, où il suivit Condé, révolté contre l'autorité royale, lui fournit la première occasion de se distinguer particulièrement. Proposé pour être enseigne, il refusa « sur ce qu'il n'était pas en état d'en soutenir le caractère », et se contenta de passer *maître*,

(1) Canton et arr. de Château-Chinon (Nièvre).
(2) Tels sont les noms inscrits sur l'acte de baptême de Vauban.
(3) *Abrégé des services du maréchal, écrit de sa main*, publié en 1839, par le colonel Augoyat.

c'est-à-dire cavalier de fantassin qu'il était. Tombé dans un parti de l'armée royale (1653), il se défendit si bien qu'il ne se rendit qu'avec tous les honneurs de la guerre. « Dûment confessé et converti », comme il le dit, par le cardinal Mazarin, devant lequel il fut conduit, il contribua, sous le chevalier de Clerville, à reprendre pour le roi cette place de Sainte-Menehould (26 nov.) qu'il lui avait enlevée l'année précédente. Pourvu d'une lieutenance dans le régiment de Bourgogne-infanterie, il assista au siége de Stenai (6 août 1654), où il fut blessé par deux fois, puis au combat livré par Turenne à Condé devant Arras, et se trouva mis en relief en conduisant seul le siége de Clermont en Argonne. Le 3 mai 1655, il reçut le brevet d'ingénieur du roi. Placé sous les ordres de Turenne, il dirigea presque seul les siéges de Landrecies, de Condé, et de Saint-Ghislain. Moins heureux l'année suivante, il fut blessé de nouveau à l'attaque infructueuse de Valenciennes, que La Ferté s'était entêté à assiéger par le côté le plus fort (15 juin 1656). Il ne put davantage l'empêcher de commettre devant Montmédy la même faute. Le maréchal avait du moins le mérite de la reconnaissance, et il récompensa les services de son ingénieur en lui donnant deux compagnies dans le régiment de Languedoc En 1657, Vauban passa sous les ordres de Turenne, qui lui laissa la responsabilité entière de ses opérations. Mardyk, qu'il assiégea, fut pris en quatre jours (octobre 1657), et il contribua à faire porter tous ses fruits à la victoire des Dunes, en conduisant en chef les attaques heureuses de Gravelines, d'Oudenarde et d'Ypres (27 juill.-24 sept. 1658). La paix faite, il épousa, le 25 mars 1660, Jeanne d'Aulnay.

La paix ne laissa pas Vauban inactif. Chargé de diriger les travaux de démolition des places fortes de la Lorraine, il séjourna à Nancy de 1661 à 1662. L'année suivante le roi lui fit présent d'une compagnie dans le régiment de Picardie (1). Les fortifications de Brisach, dont Vauban fut alors chargé, le mirent en relation avec Colbert, dans le département duquel se trouvait l'Alsace. Il eut à se plaindre d'être desservi près du ministre par l'intendant de la province, que son exacte probité plus encore que sa réserve un peu hautaine avaient indisposé contre lui. Lors de la guerre de 1667 il se créa de nouveaux titres, en conduisant, sous les yeux mêmes de Louis XIV, les deux siéges de Tournai et de Douai (2), et celui de Lille, qui exigea dix-huit jours de tranchée. En 1668, il coopérait à la prise de Dole, la seule ville de Franche-Comté qu'il fallut assiéger. Louvois, vers cette époque, moitié par pressentiment du mérite de Vauban, moitié par suite de sa rivalité avec Colbert, se déclarait hautement son protecteur, et il allait bientôt devenir presque son élève. C'est la seconde phase de la vie [de] Vauban. Indépendamment du génie, sa p[robité,] son exactitude à faire tout par devis, dont [il ne] s'éloignait jamais, plaisaient singulièrement [à la] régularité de Louvois. Lorsque Louis XIV rés[olut] de fortifier les places de Flandre qu'il venait [de] conquérir, la vieille autorité de M. de Cler[ville] et la réputation bien récente encore de Vau[ban] rendirent entre eux le choix du roi quelque te[mps] indécis. Des plans furent présentés par les d[eux] rivaux pour les fortifications de Lille (14 [...] 1667), d'Arras (juill. 1668) et de Dunkerque ([...] 1668). Vauban l'emporta, grâce à l'appui de L[ou]vois et surtout à la supériorité éclatante [des] projets qu'il proposa. Chargé enfin de tous [les] travaux de fortification, qui se firent en Fla[ndre] de 1667 à 1672, et qui furent comme les préli[mi]naires secrets de la guerre de Hollande, i[l] déploya la plus grande activité. D'une vigil[ance] infatigable, il réprime les gains illicites de[s of]ficiers et des entrepreneurs, et s'offre, avec [une] noble colère, à rendre le premier compte de [sa] conduite (15 déc. 1671), en même temps q[u'il] inspecte toute la frontière flamande et qu'il [fait,] avec Louvois, un voyage en Piémont, dans [le]quel il examine les travaux de Pignerol, [et] au profit du duc de Savoie, l'allié de la [France,] des plans de fortification pour Turin, Ver[ue et] Verceil (juill. 1670). Enfin, il complète en quel[que] sorte son œuvre en rédigeant un *Mémoire p[our] servir d'instruction sur la conduite des si[éges]* (fév. 1672), mémoire dont il disait à Lou[vois] « qu'il était plein de la plus fine marchandise [qui] fût dans sa boutique ».

La guerre de Hollande venait de s'ouvrir. [Après] la marche rapide des Français jusqu'à Utr[echt,] l'opinion de Vauban eût été, dans la camp[agne] de 1673, de se replier et de porter tous ses [efforts] sur la Flandre espagnole, dont le territoire a[urait] si bien complété les conquêtes de la guerre [pré]cédente. Il n'en fut pas ainsi, et il dut a[ller] conduire, sous les yeux de Louis XIV, le si[ége] de Maëstricht. D'après la volonté expresse du [roi,] il y eut seul la conduite des travaux d'approc[he,] et pour la première fois on vit cette partie sépa[rée] des attributions des généraux. Sans inv[enter] peut-être le système des parallèles, dont il [put] avoir connaissance par un de ses auxiliair[es,] l'ingénieur Paul, qui avait vu les Turcs l'ap[pli]quer au siége de Candie, il lui donna tout [au] moins une telle perfection qu'il put passer p[our] en être l'inventeur. La place capitula ap[rès treize] jours de tranchée ouverte, pendant lesque[ls, grâce] à sa constante sollicitude pour la vie des [soldats,] l'armée ne perdit que seize cents hommes. [In]terrompant les travaux commencés pre[sque] aussitôt pour augmenter les fortifications de [cette] importante conquête, il court tracer le plan [du] siége de Trèves, entrepris par le maréchal de [Ro]chefort et, sans en attendre la reddition, don[t il] a fixé le jour (30 août-8 sept. 1673), i[l va] mettre en état de défense les places de [...]

(1) Une note de l'*Estat et Controolles des troupes du roy* le qualifie à cette époque de « bon ingenieur et bon officier ».

(2) Ce fut au second qu'il reçut un coup de mousquet à la joue, blessure dont il garda toujours la marque.

et d'Alsace. Il trace en même temps un système de défense pour les côtes françaises, inaccès par les flottes de la Hollande, et fixe surtout son attention sur l'île de Ré. En 1674, il accompagne le roi en Franche Comté, et prend sous ses yeux la place de Besançon, dont la reddition est assurée par deux batteries de quarante canons hissés sur les rochers de Chaudanne et de Brégille (1), reputés inaccessibles (3-22 mai 1674), et celle de Dôle. Trois mois plus tard il se jette dans Oudenarde, et force Guillaume d'Orange d'en lever le siege. Le 21 août 1674 il avait été nommé brigadier des armees du roi.

Les événements ayant porté en 1675 tous les efforts de la France du côté du Rhin, Vauban, pendant cette espèce de loisirs, obtint de Louvois la création du corps des ingénieurs, et tenta, mais moins heureusement, de faire organiser des compagnies speciales de sapeurs. Au siége de Condé, Vauban donna une nouvelle preuve de son génie en enlevant à cette place, par l'application ingénieuse des galiotes et des batteries flottantes, la protection qu'elle tirait des inondations artificielles de l'Escaut. La prise de Bouchain, qui suivit, et surtout le sage conseil d'abandonner Maestricht à son sort plutôt que de compromettre l'armée et de la secourir, ajoutèrent encore aux services de Vauban qui, le 3 août 1676, fut elevé au grade de maréchal de camp. La campagne de 1677 fut marquee par deux sieges considérables, entrepris au printemps : celui de Valenciennes (9-17 mars), remarquable par l'immense developpement que Vauban donna a ses paralleles (plus de 450 toises), et par l'innovation d'un assaut en plein jour, et celui de Cambrai (28 mars-17 avril) (2). La reddition de Saint-Omer suivit de quelques jours (19 avril) celle de Cambrai. Vauban ne se delassait de ces rudes travaux qu'en traçant les plans qui devaient ajouter aux merveilleuses défenses de Dunkerque un port, tout entier a créer, mais menaçant pour l'Angleterre (3). La prise de Saint-Ghislain, de Gand et d'Ypres amena l'ouverture des négociations de Nimègue (11 août 1678), pendant lesquelles Vauban s'employa a démanteler avec un art infini et mysterieux les places que la France se proposait de rendre, et à en lever d'excellents plans pour l'avenir.

(1) Il les fit entrer plus tard dans le système de defense de Besançon.

(2) S'il faut, comme toujours, admirer ici la science profonde de Vauban et « ces curiosites » incorrigibles qui le portaient a s'exposer plus que de besoin, on doit surtout rendre hommage a ce profond souci de la vie des hommes qui le fit resister même a Louis XIV quand il s'agit de risquer une attaque prematurée, et à cette noblesse d'âme avec laquelle il persuada au roi de ne pas se venger de la résistance prolongee de la place en la traitant avec une rigueur impitoyable.

(3) Comment ne pas citer a ce sujet cette lettre de lui où respire une sorte d'enthousiasme patriotique : « Je suis persuadé que Sa Majesté doit tout mettre en usage pour faire accommoder cette place, en dût-il prendre les fonds sur ses menus plaisirs, voire en retrancher sa propre table Quant à moi, j'offre de bon cœur mes soins et un voyage exprès s'il le faut, eussé-je la mort entre les dents. » (18 juillet 1677.)

Les dix annees de paix qui suivirent montrent Vauban rendant à la France des services peut-être plus grands encore, en l'entourant, de Dunkerque aux Pyrénees orientales, d'une admirable ceinture de forteresses. Le 4 janvier 1678 il avait succédé à Clerville dans la charge de commissaire général des fortifications, et il put dès lors imprimer à ses plans une unité qui embrasse le royaume entier dans un système général de défense. En 1678 il achève les travaux de la place et du port de Dunkerque. A Toulon il trace une nouvelle enceinte, que protégeront les forts de l'Éguillette et de Saint-Louis, établit un arsenal, une corderie, des ateliers, des cales immenses, et creuse un second port, *la Nouvelle Darse*, capable de contenir cent vaisseaux de guerre. Il ajoute de nouvelles défenses à Perpignan, élève une chaîne de forts sur les sommets des Pyrenées orientales, et à l'entree de la Cerdagne la citadelle de Mont-Louis. L'année 1680 le retrouve dans le nord (1). Maubeuge et Charlemont fortifiées assurent la ligne militaire de la mer à la Meuse en se reliant à Philippeville ; entre la Meuse et le Rhin, les places de Verdun, Longwy, Thionville, la citadelle de Mont Louis sur la Moselle, Sarre-Louis, nouvellement créée, protègent désormais cette frontière, la plus vulnerable de la France. Les fortifications de Bitche, Phalsbourg, Lichtenberg, Haguenau dominent et ferment les Vosges, tandis que par Landau il assure à la France l'entrée du Palatinat, et par Fribourg celle des montagnes Noires. Sur le Rhin même, Schelestadt ferme la vallée du Rhin, et Belfort celles comprise entre les Vosges et le Jura, tandis que Huningue tient Bâle en echec (2). Agrandissant le système de défense de Besançon, et se bornant du côté de la Savoie à renforcer la place de Pignerol, il complète au midi le système des Pyrenées, où il construit la citadelle de Bayonne, les forts d'Andaye et de Saint-Jean-Pied-de-Port. En 1681 les côtes de l'Océan attirent l'attention de Vauban : les citadelles de Saint-Martin de Ré et de La Rochelle sont relevées, des forts construits à l'Ile d'Aix, au goulet de Brest, aux pointes de Camaret et de Bertheaume. Grâce à lui, Strasbourg devint à la fois le boulevard de toute la frontière de l'est, et, par les forts de Kehl et de l'île du Rhin, une tête de pont contre l'Allemagne. Pour amener les matériaux des Vosges Vauban creusa le canal de la Brusch, qui subsiste encore, et une médaille avec cette légende : *Clausa Germanis Gallia*, perpétua le souvenir de cette entreprise (3). Les

(1) Cette année-là il indique à Ambleteuse la situation d'un port, qui aurait desservi la côte inhospitalière de Picardie. En 1681, il marque egalement a la Hougue l'emplacement d'un grand port militaire.

(2) Ces places étaient si bien choisies que la plupart ont été enlevées ou démolies par les ennemis de la France en 1815.

(3) De 1679 à 1681, au dire de Pellisson, *Lettres hist.*, t. III, 36 millions avaient été consacrés à ces immenses

convoitises de Louis XIV sur la ville de Luxembourg rencontrèrent plus d'obstacles, et il fallut que Vauban, secondé de l'armée du maréchal de Créqui, après s'être emparé en courant de Courtrai (1-6 nov. 1683), vint régulièrement assiéger cette place, que l'art joint à la nature avait rendue inexpugnable, et dont le siége dura du 8 mai au 4 juin. Après avoir ajouté aux fortifications de cette nouvelle conquête tout ce que son génie lui suggéra, il retourna en Alsace hâter la construction des places commencées, et en particulier de Landau, dont l'inachèvement, lorsque éclata la guerre de 1688, devait être une des causes de l'incendie du Palatinat. Tant de travaux militaires ne l'avaient pas empêché de donner ses soins à ceux, moins utiles, de l'aqueduc de Maintenon, ni à certains perfectionnements apportés à l'œuvre de Riquet, au canal du Midi.

Le 24 août 1688, à la veille de l'ouverture de la guerre, Vauban obtint enfin le grade de lieutenant général. Employé dans l'armée d'Allemagne, il conduisit le siége de Philipsbourg, qui se rendit après vingt-quatre jours de tranchée (29 oct.), celui de Manheim et de Frankenthal, dans lesquels il se servit pour la première fois de batteries à ricochets de son invention (1). En revenant dans son château de Bazoches (Morvan), il put y placer quatre pièces de canon, dont le Dauphin, avec l'approbation du roi, lui avait fait présent. Ce fut vers cette époque que, ne pouvant plus garder le silence sur les funestes conséquences de la persécution infligée aux protestants, il eut le courage, sans doute unique alors, de faire passer à Louvois et peut-être à Louis XIV, des *Mémoires* dont les conclusions étaient : rappel des huguenots fugitifs, amnistie générale, et rétablissement pur et simple de l'edit de Nantes (2). Il ne fut pas exaucé ; tout ce qu'il put pour la France fut de diriger, avec son succès ordinaire, les grands siéges de Mons (24 mars-10 avril 1691), et de Namur (30 mai-5 juin 1692), où la lutte se concentra contre le fort Neuf, chef-d'œuvre de Coehorn, qui le défendit en personne. En 1691 il avait perdu Louvois, son protecteur, et il eut à regretter ce ministre, qu'il n'avait jamais flatté, mais dont il avait fait servir la toute puissance à réaliser dans l'armée plus d'une innovation utile (1). Après avoir fortifié Briançon et Fenestrelles, et construit le fort de Mont-Dauphin, pour mettre le Dauphiné à l'abri du duc de Savoie, qui s'était déclaré contre la France ; après avoir, en 1693, donné l'idée de la création de l'ordre militaire de Saint-Louis (2) et, après la victoire de Neerwinde, avoir dirigé le siége de Charleroi, qu'il avait construit lui-même et qu'il lui fallut vingt-sept jours pour reprendre (11 oct.), il semble tout à coup disparaître du théâtre de la guerre. Ses services se portent sur les côtes de France, menacées par les flottes anglo-hollandaises. A l'annonce d'une descente projetée à Brest, il arme rapidement les forts, les rochers et jusqu'aux barques plates de la rade, de plus de trois cents canons et quatre-vingt-dix mortiers ; et quand l'amiral Berkeley se présente au Camaret, suivi de trente-six vaisseaux et de douze galiotes, il le repousse avec des pertes énormes (18 juin 1694). Soit crainte de nouvelles descentes, soit que déjà le temps de la faveur fût passé pour lui, on ne le voit reparaître qu'en 1697, au siége d'Ath, où il se servit pour la première fois de trois parallèles. En 1699 il était élu membre honoraire de l'Académie des sciences, et le 14 janvier 1703 il parvenait à la dignité de maréchal de France (3). Le 2 février 1705 il reçut le cordon bleu.

Ce fut après la paix de Ryswick que Vauban tourna son activité vers des idées qui ont fait de lui le précurseur des économistes modernes. Infatigable chercheur de tout ce qui pouvait l'éclairer sur l'état de la France, « il n'épargnait, dit Fontenelle, aucune dépense pour amasser la quantité infinie d'instructions et de mémoires dont il avait besoin, et il occupait sans cesse un grand nombre de secrétaires, de dessinateurs, de calculateurs et de copistes ». Telle fut l'origine de cette collection d'écrits sur toutes matières qu'il intitulait lui-même, par une touchante antinomie, *Oisivetés de M. de Vauban, ou Ramas de plusieurs mémoires de sa façon sur différents sujets*, et que Fontenelle porte à 12 vol. in-fol. Créateur de la statistique (de la chose, sinon du mot), « il conçut le premier, dit Eug. Daire, l'importance des renseignements qu'elle pourrait fournir à l'administration, et suggéra les ordres qui furent donnés par les ministres aux intendants, en 1698, d'opérer le dénombrement de la population et de recueillir dans leurs généralités toutes les notions qui pouvaient profiter aux intérêts du commerce et de l'agriculture ». Pour remplacer l'odieux sys-

travaux, dont Vauban traçait les plans et dirigeait l'exécution. En 1682 ces dépenses s'élevèrent à 9,327,000 fr., suivant Forbonnais.

(1) Tout en perfectionnant ainsi l'art de l'attaque des places, il n'en blâmait pas moins ouvertement la « bombarderie » de Coblentz, qu'exécutait en ce moment même le maréchal de Boufflers.

(2) « Si l'on veut poursuivre, disait-il, dans un de ces *Mémoires*, cité par Rulhières dans ses *Éclaircissements*, il est nécessaire d'exterminer les protestants nouveaux comme des rebelles ou de les bannir comme des furieux : projets exécrables, contraires à toutes les vertus chrétiennes, morales et civiles ; l'intérieur du royaume est ruiné ; et peut-être est-il de la sagesse du roi de faire du bien aux protestants avant que des traités l'y forcent, afin de ne pas en perdre le mérite vis-à-vis de ses sujets. »

(1) C'est ainsi qu'en 1688 il inventait la baïonnette à douille, l'arme la mieux appropriée à la furie fançaise, et un peu plus tard le fusil-mousquet, qui réunissait, dans une même pièce, les avantages du serpentin, du mousquet et du chien du fusil.

(2) Les preuves de noblesse n'étaient pas exigées : Vauban en fut dès la fondation grand'crorx (8 mai 1693).

(3) Il fit autant d'instances auprès du roi pour ne pas recevoir le bâton de maréchal que d'autres pour l'obtenir. Il pressentait que sa nouvelle dignité enchaînerait ses services.

tème de racollement, qui servait à alimenter les armées, il proposa un système de tirage au sort qui, sauf les détails, n'est autre chose que celui du recrutement actuel. Il traçait encore des plans pour l'amélioration du sol; et la canalisation du territoire, aujourd'hui presque achevée, n'en est que l'application.

Enfin, il composa cette fameuse *Dîme royale* qui, après avoir peut-être hâté sa mort, a ajouté à sa gloire militaire une autre gloire, non moins éclatante et durable. Le titre de cette œuvre a donné quelquefois le change sur sa portée, et il n'est pas exact de dire que dans la pensée du maréchal la dîme royale dût tenir lieu de tous les impôts existants. Le projet économique de Vauban consistait 1° à remplacer la multitude de taxes arbitraires, telles que taille, aides, et douanes de province, par une contribution UNIQUE DU DIXIÈME au *maximum*, du revenu en nature de toutes les terres et du revenu en argent de tous les autres biens; 2° à régulariser dans la quotité, le mode et le domaine de perception, l'impôt sur le sel, dont le prix était abaissé à 18 livres, *minimum*, et à 30 liv. *maximum*, le minot. Il conservait, au contraire, les parties casuelles (contrôle, papier timbré, postes), les douanes extérieures, mais en les diminuant, et ne répugnait pas à un impôt sur les marchandises et denrées de luxe, parmi lesquelles il faisait figurer l'eau-de-vie.

Quant à l'idée fondamentale du livre, c'est que *tout sujet* doit contribuer à tous les besoins de l'État *en proportion de ses facultés*, et non en proportion de ses besoins, et que tout privilége qui exempte de cette contribution est injuste. A côté de ce grand principe, qui était toute une revolution, il enseignait encore, d'après l'exacte analyse faite par M. Daire: « que le souverain doit protection égale à tous ses sujets; que le travail est le principe de toute richesse; qu'on doit toujours se tenir plutôt en deçà qu'au-delà des limites que la raison commande d'assigner à l'impôt; qu'il faut simplifier les éléments de l'impôt pour en réduire les frais de perception; que les taxes indirectes nuisent au commerce et à la consommation; enfin, que les emprunts ont pour conséquence d'enrichir les traitants et de ruiner les nations. »

Telle était, en y joignant un tableau saisissant des misères des classes inférieures à cette époque, l'immense portée de ce livre, fruit des méditations de toute la vie de Vauban. Il ne parut qu'en 1707, et, d'après le résumé que nous en avons présenté, on peut sans peine en croire Saint-Simon quand il dit « que le roi,prévenu et investi, reçut très-mal le maréchal de Vauban lorsqu'il le lui presenta ». Les suites de ce mécontentement royal ne se firent pas attendre : le 14 février 1707 parut un arrêt du conseil qui en ordonnait la saisie et la confiscation, lequel ne suffit pas sans doute puisqu'il fut suivi d'un nouveau, en date du 19 mars; mais Vauban ne survécut pas de beaucoup à cette double injure faite à son dévouement et à son génie : il mourut à Paris, le 30 mars suivant (1), n'ayant pas accompli sa soixante-quatorzième année. Si l'on rapproche cette date de celle des arrêts qui proscrivaient *la Dîme royale*, peut-être y trouvera t-on la confirmation de ce récit de Saint-Simon : « Le roi, dit-il, ne vit plus en lui qu'un insensé pour l'amour du public et qu'un criminel qui attentait à l'autorité de ses ministres, par conséquent à la sienne. Le malheureux maréchal, porté dans tous les cœurs français, ne put survivre aux bonnes grâces de son maître, pour qui il avait tout fait. Il mourut peu de mois après, ne voyant plus personne, consumé de douleur et d'une affliction que rien ne put adoucir, et à laquelle le roi fut insensible jusqu'à ne pas faire semblant qu'il eût perdu un serviteur si illustre. » Dans ses dernières années, il avait dirigé le siége de Brisach (6 sept. 1703); après la défaite de Ramillies (23 mai 1706), il avait sauvé Dunkerque en traçant autour de cette ville un vaste camp retranché, et lors du siége de Turin, il s'était offert, avec une abnégation admirable, à servir comme simple volontaire sous les ordres de La Feuillade. Fontenelle a calculé que Vauban avait construit trente-trois places neuves et fait travailler à trois cents places anciennes; qu'il avait conduit cinquante-trois siéges, dont trente eurent lieu sous les ordres du roi ou de ses fils, et qu'il s'était trouvé à cent quarante actions de vigueur.

De son mariage, il n'avait eu que deux filles : *Charlotte*, mariée, en 1679, au comte de Villebertin, et *Jeanne-Françoise*, qui épousa, en 1691, Louis, marquis d'Ussé, par laquelle la postérité du maréchal s'est perpétuée, par les femmes, dans les familles Le Peletier d'Aulnay et le Peletier de Rosambo.

Saint-Simon a tracé de Vauban ce portrait, qui ne ressemble guère à la belle et noble figure que nous en ont laissée Rigaud et Le Brun : « C'était un homme de basse mine, dit-il, modeste, réservé, dont la physionomie ne promettait rien. » Carnot a ainsi apprécié Vauban comme homme de guerre : « La fortification de Vauban n'offre à l'œil qu'une suite d'ouvrages connus avant lui; mais elle offre à l'esprit de celui qui sait observer des résultats sublimes, des combinaisons profondes, des chefs-d'œuvre multipliés d'industrie. C'est dans l'art de disposer respectivement ces ouvrages connus avant lui; c'est dans l'art de profiter de toutes les circonstances locales, c'est dans les manœuvres d'eau ingénieusement imaginées, c'est dans l'art de placer une simple redoute dans un lieu inaccessible, d'où elle prenne des revers sur les tranchées; c'est dans l'art d'enfiler une branche d'ouvrages

(1) Les restes de Vauban, transportés et inhumés au château de Bazoches, furent dispersés lors de la révolution. Mais son cœur ayant été sauvé, il fut, le 26 mai 1808, transféré à l'hôtel des Invalides, et déposé, sous le buste du maréchal, en face du tombeau de Turenne.

si habilement qu'on ne puisse la battre ni en brèche ni par ricochet; c'est, dis-je, en tout cela que consiste l'art de Vauban. » M. Allent, dans son *Histoire du corps du génie*, dit aussi : « Un meilleur relief, un tracé plus simple, des dehors plus vastes et mieux disposés, telles sont les seules modifications qu'il ait faites d'abord dans le système en usage. Deux grandes idées brillent toutefois parmi ces améliorations, celles de placer des lunettes et des ouvrages à corne au delà du glacis et de construire des camps retranchés sous les places. » Rétablissant l'équilibre que l'invention des bombes et du tir à ricochet venait de rompre au profit des assiégeants, il opposa à ses moyens d'attaque, ajoute le même écrivain, « des souterrains, et, comme à Béfort, des traverses voûtées... Il abrite sous des casemates quelques feux de canon ou de mousqueterie. » Ménager des cultures et des pâtures entre l'inondation et la place, pour la subsistance des habitants, construire sous elle des camps retranchés, sont encore des inventions dues au génie de Vauban. Vauban, ou plutôt son système, a eu cependant ses détracteurs, et un homme singulier, romancier licencieux, mais officier de mérite, Laclos, ne se borna pas à contester le genie spécial de Vauban, il fit remonter jusqu'à lui la cause du déficit dans les finances, par suite des sommes énormes consacrées par Louis XIV aux fortifications, et qu'il évaluait à 1,140 millions, tandis que Forbonnais les réduit à 190 millions. La multiplicité des places construites par Vauban peut avec plus de raison être stratégiquement critiquée; mais il est juste de remarquer que le système général de défense du royaume, tel qu'il l'exécuta, n'est pas entièrement le sien. Il résulte de sa correspondance avec Catinat qu'il n'approuvait pas une multiplication aussi excessive de places fortes. « C'est un inconvénient, écrivait-il, dont on s'apercevra quand on ne sera plus autant en état d'attaquer que de se defendre. » (*Mem. de Catinat*, t. I, p. 34.)

Les ouvrages spéciaux de Vauban ont en partie été réunis sous le titre d'*Œuvres militaires* (Paris, 1796, 3 vol. in-8°, pl.), par le général de La Tour-Foissac, qui les a enrichis de rectifications, de développements, de notes et de tables; les éditions antérieures qu'il en avait données (1779, 1791, 3 vol. in-8°), sont moins complètes. Mais ce recueil ne contient que les trois grands traités du maréchal, et qui avaient déjà paru en Hollande. Voici la liste de ceux qui ont été imprimés : *Traité de l'attaque et de la défense des places*, suivi d'un *Traité des mines*; La Haye, 1737, 2 vol. in-4°, et 1742, 2 vol. in-8°; le *Traité de l'attaque* a été réimprimé par les soins de M. Augoyat, Paris, 1829, in 8°; le *Traite de la defense* par Jombert, Paris, 1769, in 8°, et par le général Valazé; ibid., 1829, in-8° et atlas; enfin, le *Traite des mines* a eu deux éditions séparées : Paris, 1740, 1779, in-8°; — *Essais sur la fortification*; Paris, 1739, in-12; — *Mémoire pour servir d'instruction dans la conduite des siéges et dans la défense des places*; Leyde, 1740, in-4°; — *Traité des siéges*; Berlin, 1747, in-8°; Paris, 1829, in-8°; — *De l'importance dont Paris est à la France, et le soin que l'on doit prendre de sa conservation*; Paris, 1821, in-8°, mémoire qui a servi d'argument à M. Thiers lors des débats parlementaires sur les fortifications de Paris; — *Communauté de principes entre la tactique et la fortification*; Paris, 1825, 1835, in-8°; — *Cinq Lettres inedites, adressées au baron de Vuoerdas*, dans les *Archives hist. du Nord*, ann. 1829; — *Abrégé des services de Vauban, fait par lui en 1703, avec un supplément*; Paris, 1839, in-8° : publié par M. Augoyat, ainsi que les mémoires qui suivent; — *Mémoires inedits sur Landau et Luxembourg*; Paris, 1841, in-8°; — *Oisivetés de M. de Vauban*; Paris, 1843-46, 4 vol. in-8° : ce recueil n'embrasse qu'une faible partie des écrits si divers et si nombreux de Vauban, qui traitent des siéges, des places et des frontières, des rivières et des canaux navigables, des côtes de France, des questions relatives à l'entretien ou l'amélioration des armées, de la statistique, du commerce et de l'industrie, des finances, de la marine, de la géographie et de l'histoire, des mathématiques, etc. La plupart de ces précieux manuscrits sont aujourd'hui perdus, ou du moins ils auraient été disperses après la mort des deux gendres de Vauban, qui en avaient hérité. De ses ouvrages non militaires le plus connu est le *Projet d'une Dixme royale*, imprimé d'abord s. l. n. d., 1707, in-4° et in 12, puis à Bruxelles, 1708, in-12, et par Eug. Daire dans les *Économistes français du dix-huitième siècle*; Paris, 1843, gr. in-8°. Cette dernière édition contient un chapitre supplémentaire inédit, intitule : *Raisons secrètes contre le système de la dîme royale*, et qui a eté retrouvé dans une foule de brouillons et de notes volantes joints à l'un des deux manuscrits de *la Dime* que possède la Bibliothèque impériale. Eug. Asse.

Fontenelle, *Éloges*. — D'Arçon, *Considér. sur l'influence du génie de Vauban*; Paris, 1786, in-8°. — Carnot, *Eloge de Vauban*; Paris, 1784, in-8°. — Dembarrère, *Eloge hist. de Vauban*; Paris, 1784, in-8°. — Laclos, *Lettre a l'Academie fr. sur l'eloge de Vauban*; La Rochelle, 1785, in-8°. — Carnot, *Observations sur la lettre de Laclos*; Paris, 1785, in-8°. — Coré (De), *Mémoires pour servir a l'éloge de Vauban*; Paris, 1786, in 8°. — D'Antilly, *Eloge de Vauban*; Paris, 1790, in-8°. — Sauviac, *Idem*; Paris 1790, in-8°. — Noël, *Idem*; Paris, 1790, in-8°. — Amanton, *Notice sur Vauban*; Dijon, 1829, in-8°. — Chambray (De), *Notice hist. sur Vauban*; Paris, 1845, in-8°. — Rousset, *La Jeunesse de Vauban*, dans la *Revue des deux mondes*, 1er août 1863. — Le même, *Hist. de Louvois*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Pinard, *Chronol. milit.*, t. III. — Quincy (De), *Hist. milit. de Louis XIV*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Courcelles (De), *Dict. hist. des generaux français*, t. VIII. — Sismondi, H. Martin, *Hist. de France*. — Boisguillebert, *Testament polit. de Vauban*; 1707, 2 vol. in-12, œuvre apocryphe. — Allent, *Hist. du corps du*

gnale. — *Dict. de l'Econom. polit.*, t. II. — E. Daire, *Notice*, à la tête de la *Dîme royale*.

VAUBAN (*Antoine* LE PRESTRE, comte DE), lieutenant général, cousin du précédent, né en 1659, mort le 10 avril 1731, à Béthune. Il était fils de Paul Le Prestre, major de la citadelle de Lille, et fut surtout connu sous le nom de *Du Puy-Vauban*. Entré au service en 1672 comme lieutenant au régiment de Champagne, il obtint en 1674 une compagnie dans celui de Normandie, et commença la même année à faire office d'ingénieur au siége de Besançon, où il fut blessé de deux coups de fusil. Il servit ensuite à tous les siéges dont son illustre parent eut la direction, l'accompagna dans presque toutes les visites que fit celui-ci des places fortes du royaume, et travailla aux projets de fortifications qui furent exécutées d'après ses dessins. Seul il fut chargé de la conduite de plusieurs siéges, entre autres ceux de Courtrai (1683), de Huy (1693), et d'Ath (1697). Nommé maréchal de camp en 1702, il détermina, par la fermeté de son attaque, la reddition de Brisach (1703). Il fut élevé le 26 octobre 1704 à la dignité de lieutenant général. Après avoir contribué à la défense de Lille (1708), il se vit bloqué dans Béthune (1710), dont il avait reçu le gouvernement en 1704, et bien que la place fût petite, mal munie et la garnison très-faible, il tint pendant quarante-deux jours de tranchée ouverte. En 1714 il dirigea le siége de Barcelone sous les ordres de Berwick. En récompense de ses longs services la terre de Saint-Servien, qu'il possédait dans le Mâconnais, fut érigée en 1725 en comté de Vauban. Il s'était trouvé, rapporte Moreri, dans un grand nombre d'actions, où il avait reçu seize blessures, et il avait vu périr de son temps plus de six cents ingénieurs.

Mercure de France, avril et mai 1731. — Moreri, *Dict. hist.* — Anselme, *Grands off. de la couronne*, t. VII.

VAUBAN (*Jacques-Anne-Joseph* LE PRESTRE, comte DE), petit-fils du précédent, né le 10 mars 1754, à Dijon, où il est mort, le 20 avril 1816. Fils d'un lieutenant général, Jacques-Philippe-Sébastien, il montra un goût décidé pour les armes, et fut à seize ans en possession d'une sous-lieutenance aux dragons de La Rochefoucauld (1770). Il suivit Rochambeau en Amérique, lui servit d'aide de camp, et regagna la France en 1782. Deux ans plus tard le duc d'Orléans, dont il était chambellan, le fit nommer colonel du régiment d'infanterie de son nom (1784). En 1791 il émigra avec la plus grande partie des officiers de ce corps, rejoignit à Coblentz le comte d'Artois, et prit part à la campagne de 1792. Devenu aide de camp de ce prince, il partit avec lui pour la Russie, et de là pour l'Angleterre. Admis par Puisaye au nombre des officiers destinés à l'expédition des côtes de Bretagne (1795), il fut chargé de diriger une troupe de quinze cents hommes vers l'intérieur, et entra sans obstacle dans Auray; mais obligé de rétrograder, il s'engagea dans la péninsule de Quiberon, et n'échappa qu'avec peine au désastre. Cependant il accepta peu après la difficile mission de porter des dépêches au conseil général de l'armée royale de Bretagne, et ne se rembarqua qu'après avoir vu les affaires de son parti entièrement perdues. Sous le consulat Vauban rentra en France. Arrêté en 1806 sous prétexte d'intrigues royalistes, il fut enfermé au Temple. C'est là qu'il composa ses *Mémoires historiques pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée* (Paris, 1806, 1815, in-8°), qui, malgré deux éditions, sont devenus fort rares (1). Mis en liberté après l'apparition de cet ouvrage, il se retira dans le Charolais, où une partie de ses biens lui avait été rendue. Lors du second retour des Bourbons, il fit le voyage de Paris, et sollicita en vain l'honneur de leur être présenté. Cette mortification le jeta dans un sombre accès de mélancolie, auquel il succomba bientôt.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

VAUBECOURT. *Voy.* NETTANCOURT.

VAUBLANC (*Vincent-Marie* VIÉNOT, comte DE), homme politique, né à Saint-Domingue, le 2 mars 1756, mort à Paris, le 21 août 1845. Son père, issu d'une famille originaire de Bourgogne, était passé à Saint-Domingue, avec le titre de commandant de la province de l'Ouest, et s'y était marié avec une créole. Rentré en France en 1763, il fut d'abord placé dans un pensionnat de Paris, puis au collége de La Flèche, et admis à l'École militaire (1770). Il en sortit en 1774, avec une sous-lieutenance au régiment de la Sarre, dont son oncle était lieutenant-colonel. Des lettres de service qu'il obtint pour Saint-Domingue, lui ayant permis d'accompagner dans cette colonie son père et son frère, qu'y appelaient des intérêts de famille, il y épousa Charlotte de Fontenelle, fille d'un aide de camp du maréchal de Saxe, et de retour en France (1782), il quitta l'armée et s'établit dans les environs de Melun. Élu secrétaire de la noblesse du bailliage de Melun, en 1789, puis député de Seine-et-Marne à l'Assemblée législative, en 1791, il se rangea parmi les membres du parti constitutionnel. Appelé à la présidence le 14 novembre, il fut chargé

(1) Voici ce que M. de Montveran raconte de ce livre dans ses *Souvenirs personnels*, encore inédits. Le comte de Vauban, qui s'était gravement compromis dans les menées vendéennes, était en état d'arrestation. Il rédigea, dans sa prison, des *Mémoires* apologétiques de la guerre de la Vendée. Avec, ou sans sa permission, le manuscrit lui fut enlevé, et communiqué au chef de l'État. Napoléon, qui désirait de tout son cœur la pacification de la Vendée, vit qu'on pouvait tirer un très-grand parti de ces *Mémoires*, écrits par un des hommes les plus dévoués à la cause des Vendéens, en y faisant toutefois des altérations que la politique réclamait. Une proposition d'élargissement fut faite au comte de Vauban, à condition qu'il abandonnerait son manuscrit; et la proposition fut acceptée par lui. Les *Mémoires* du comte de Vauban furent remis à Alph. de Beauchamp, qui les arrangea d'après les instructions qu'il avait reçues, et compromit par là le nom de Vauban près des royalistes.

de rédiger un message destiné à vaincre la résistance du roi au décret rendu contre les émigrés, ce qu'il fit avec beaucoup de fermeté; il le présenta ensuite au roi, et eut grand soin de faire observer, en rendant compte de sa mission, « que le roi s'était incliné le premier et qu'il n'avait fait que lui rendre son salut » (29 nov.), conduite et langage qui étonneraient de la part d'un homme dont le courage et les sentiments royalistes ne peuvent être mis en doute, si l'on ne savait combien, même parmi les amis les plus déclarés de la royauté, les idées de liberté et de dignité civique avaient alors de puissance. En effet les votes et les discours de Vaublanc prouvent que s'il était partisan de la monarchie, il ne la séparait pas de la liberté, et qu'il cédait même volontiers à l'esprit un peu emphatique mais généreux de cette époque. Il défendit de sa parole les ministres Bertrand de Molleville, de Lessart et de Narbonne (10 mars 1792), ainsi que M. de Noailles, ambassadeur à Vienne, et le maréchal de Rochambeau; il provoqua la poursuite de Jourdan et des auteurs des massacres de la Glacière (19 mars), et demanda celle de Marat à propos de son journal *incendiaire* (3 mai), en même temps qu'il votait l'abolition graduelle de l'esclavage dans les colonies (9 avril), et qu'il réclamait la formation d'un comité diplomatique organisé contre les menées des princes émigrés (1er mars). Adversaire clairvoyant du parti girondin, il prit contre lui la défense de La Fayette (8 août 1792), et poursuivi, au sortir de cette séance orageuse, par des cris menaçants, parvint avec peine à se réfugier au corps de garde du Palais-Royal. La proposition qu'il fit le lendemain d'écarter immédiatement de la capitale les fédérés et les Marseillais, ainsi que le compte qu'il demanda à Petion et à Rœderer de leur conduite dans la journée du 20 juin soulevèrent contre lui des ressentiments violents, et le 10 août il ne dut la vie qu'au dévouement d'un jeune officier du génie, plus tard le général Bertrand, qui détourna un coup de sabre dont il était menacé.

Non réélu à la Convention, il parvint, par son silence et par une vie errante, à échapper au régime de la terreur; il ne reparut sur la scène politique qu'après la révolution du 9 thermidor. Prenant part alors au mouvement du 13 vendémiaire (5 oct. 1795), il présida la section Poissonnière, et fut, après la défaite de son parti, condamné à mort par contumace par la commission militaire Lepelletier (17 oct.). Deux jours auparavant, il avait été nommé député des Cinq-Cents par les électeurs de Seine-et-Marne (15 oct.). Aucune poursuite officielle n'étant dirigée contre lui, il put dès le 28 janvier 1796 réclamer son admission au conseil; mais ce ne fut que sept mois après que le jugement rendu contre lui fut déclaré nul comme *inconstitutionnel* par un vote parlementaire (30 août 1796). Le 2 septembre, il prit séance dans cette assemblée, et comme il allait prêter le serment obligatoire de haine à la royauté: « Plus haut! » lui cria Savary. — « Et vous, plus bas! » répliqua-t-il, avec plus d'à-propos peut-être que d'autorité, puisque le gouvernement républicain n'avait pas encore cessé d'être celui de la France. Tout en affectant les dehors du républicanisme, comme par exemple en appuyant la motion de Jean Debry, relative aux vainqueurs de la Bastille (14 juill. 1797), Vaublanc, qui était du parti clichien, se fit remarquer par ses attaques contre l'administration des colonies; provocateur de la loi qui ordonna la fermeture des sociétés politiques, et en particulier celle que les jacobins venaient de rouvrir, il fut, après un discours violent contre plusieurs des institutions républicaines, nommé un des inspecteurs chargés de défendre l'Assemblée contre le coup d'État dont la menaçait le Directoire (10 août). En vain essaya-t-il de rallier Carnot à la fraction extrême du parti réactionnaire, la journée du 18 fructidor (4 sept. 1797) amena une troisième proscription de Vaublanc. Inscrit sur la liste de déportation, il se réfugia en Suisse, puis en Italie. Rentré en France après le 18 brumaire, et désigné par le sénat comme membre du corps législatif (25 nov. 1800), ce fut lui qui fut chargé du rapport sur le consulat à vie (12 mai 1802). Devenu un des partisans les plus enthousiastes de Napoléon, Vaublanc fut nommé successivement président, puis questeur du corps législatif en janvier 1804, commandant de la Légion d'honneur, préfet de la Moselle (1er fév. 1805), baron puis comte de l'empire en 1810 et en 1813, et se distingua plus d'une fois par l'exagération de ses harangues adulatrices. « Quel fut celui, disait-il le 14 janvier 1805, lors de l'inauguration de la statue de l'empereur, qui parut tout à coup comme un astre bienfaisant pour combler l'abîme prêt à s'ouvrir?.. Vous répondrez avec moi : c'est le grand homme dont nous voyons l'image. » Il faillit en 1813 mourir de la maladie épidémique qu'il avait contractée en visitant les hôpitaux de Metz, encombrés par les malades et les blessés de l'armée de Mayence. Maintenu dans sa préfecture par la restauration, qu'il avait acclamée avec l'ardeur d'un ancien royaliste, et nommé par Louis XVIII grand officier de la Légion d'honneur (27 déc. 1814), il fit, lors du retour de l'île d'Elbe, de vains efforts pour y maintenir l'autorité royale. Averti secrètement que le général Durutte avait reçu l'ordre de l'arrêter, il s'enfuit à Luxembourg, et de là courut rejoindre Louis XVIII à Gand. Rentré en France à la suite de ce prince, auquel il adressa alors plusieurs mémoires sur la situation du pays, il fut nommé conseiller d'État et préfet des Bouches-du-Rhône (10 juillet).

Vaublanc entra, avec le portefeuille de l'intérieur, dans le ministère Richelieu (24 sept. 1815); mais à peine le choix de M. de Vaublanc était-il

publié que des regrets immédiats faillirent faire révoquer la dépêche télégraphique qui le mandait à Paris. Sa première circulaire adressée aux préfets, dans laquelle il les invitait à « exercer la plus active surveillance sur tous les fonctionnaires publics », le soin qu'il prit d'omettre le nom du duc d'Otrante, lors de l'appel des députés pour la prestation du serment à l'ouverture des chambres, les épurations nombreuses auxquelles il soumit le personnel des préfets, lui acquirent toutes les sympathies de la chambre *introuvable*. Favori particulier de Monsieur, chef lui même du parti ultra-royaliste, il accomplissait en même temps une réorganisation de toutes les gardes nationales, dans l'intention d'en faire un vaste réseau de force armée et de police. Ces mesures impolitiques portèrent bientôt leur fruit : les troubles de Nîmes et d'Avignon (nov. 1815) leur répondirent, en même temps que s'engageaient de nombreux procès politiques, parmi lesquels celui du maréchal Ney, où Vaublanc figura en qualité de commissaire du roi. Plus rapproché que ses collègues des sentiments de la chambre sur la fameuse loi d'amnistie, il répondit aux attaques fougueuses de La Bourdonnaie contre le système plus clément des exceptions nominatives, par des protestations de royalisme, thème ordinaire de son éloquence (2 janvier 1816). Son département comprenait, outre l'intérieur, tout ce qui concernait les lettres, les arts et les sciences; partout son système de réaction se fit sentir Les épurations atteignirent ainsi les conseils de département, d'arrondissement et même ceux des communes, et jusqu'à l'Institut, qui venait d'être réorganisé. L'École polytechnique, comprise dans ses attributions, était dissoute. Par une imprévoyance singulière, le cabinet s'en remit à M. de Vaublanc seul pour poser les bases de la loi électorale. Le système qu'il adopta se résumait ainsi : élections à deux degrés par la coopération des colléges communaux et départementaux dans lesquels à un assez petit nombre d'électeurs désignés par le cens venaient s'adjoindre une foule de fonctionnaires de tous rangs; fixation à vingt-cinq ans du droit d'éligibilité et à 402 du nombre des députés, enfin le renouvellement de la chambre par cinquième. Il le présenta le 18 décembre 1815, et on assure que, par une bien aveugle confiance, il voulut en improviser l'exposé des motifs. Nul mieux que lui du reste n'indiqua le caractère de la loi, en disant qu'elle était l'application de ce principe posé par Montesquieu que *dans une monarchie tous les pouvoirs devaient etre subordonnés et dépendants*. Ce projet, par une sorte de phénomène parlementaire, ne fut pas même discuté par la chambre, qui lui en substitua un autre, élaboré par M. de Villèle. M. de Vaublanc, qui se prononçait ainsi de plus en plus en faveur de la chambre *introuvable*, vit au commencement d'avril son maintien au ministère devenir une des conditions mises par celle-ci à son acceptation de la loi élective provisoire que le rejet du projet Villèle par les pairs avait rendue nécessaire. Ce fut au milieu de ces nouveaux débats que, se séparant brusquement de la politique du cabinet, il déclara à la tribune « qu'il avait toujours été pour le renouvellement intégral, et qu'il lui avait toujours paru que ce mode avait pour lui bien plus de motifs que le renouvellement par cinquième ». Ces paroles, si étranges dans la bouche de l'auteur même de la disposition relative au renouvellement partiel, parurent une véritable trahison aux membres du cabinet. Une circulaire maladroite aux préfets, dans laquelle il leur disait « que le succès était un devoir sacré et que le non-succès n'avait pas d'excuse », la destitution de M. Pepin de Bellisle, préfet de Rennes, et celle de M. Delaître, préfet de Versailles, hâtèrent l'issue de la crise, et le 8 mai 1816 M. de Vaublanc était remplacé par M. Lainé, au moment même où il venait de présenter au roi un mémoire sur la nécessité d'affirmer davantage les principes purement monarchiques. Le 6 avril précédent il avait été élu le premier membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il ne reparut plus qu'en 1820 à la chambre, où il fut envoyé par le Calvados. — Membre influent du côté droit, il fut porté à la vice présidence en 1821 et dans presque toutes les sessions suivantes Tout en rappelant la proposition du maréchal Macdonald relative aux émigrés, et en votant la septennalité, et pour une liste civile en faveur de la famille d'Orléans en 1824, il se prononça énergiquement contre la prolongation de la loi de censure en 1821, et prit, comme délégué de la Guadeloupe, qui l'avait élu pour son représentant près du gouvernement, en 1822, la défense des intérêts du commerce et de l'industrie. Nommé, en 1824, membre du conseil supérieur du commerce, il fut hostile au cabinet Villèle, qu'il trouvait trop facile aux concessions, et se vit supprimer les libres entrées qu'il avait eues jusque-là auprès de Charles X. Non réélu après la dissolution de 1827, il fut appelé, par une ordonnance du 25 juillet 1830, à participer aux délibérations du conseil d'État, sans toutefois être mis dans la confidence des funestes mesures qui se préparaient. Depuis lors, retiré complétement de la scène politique, il a consacré aux lettres les restes d'une existence encore active, qui se termina, à quatre-vingt-neuf ans passés. M. Sainte-Beuve a tracé ce portrait de Vaublanc : « Esprit léger, présomptueux, ne doutant de rien, tranchant de l'homme d'État, se payant de paroles creuses, « une outre gonflée de vent », comme on l'appelait, ou encore « une cymbale retentissante ».

On a de M. de Vaublanc les ouvrages suivants : *Considérations critiques sur la nouvelle ère*; Paris, 1801, in-8°; — *Rivalité de la France et de l'Angleterre*; Paris, 1808, in-8° :

de rédiger un message destiné à vaincre la résistance du roi au décret rendu contre les émigrés, ce qu'il fit avec beaucoup de fermeté; il le présenta ensuite au roi, et eut grand soin de faire observer, en rendant compte de sa mission, « que le roi s'était incliné le premier et qu'il n'avait fait que lui rendre son salut » (29 nov.), conduite et langage qui étonneraient de la part d'un homme dont le courage et les sentiments royalistes ne peuvent être mis en doute, si l'on ne savait combien, même parmi les amis les plus déclarés de la royauté, les idées de liberté et de dignité civique avaient alors de puissance. En effet les votes et les discours de Vaublanc prouvent que s'il était partisan de la monarchie, il ne la séparait pas de la liberté, et qu'il cédait même volontiers à l'esprit un peu emphatique mais généreux de cette époque. Il défendit de sa parole les ministres Bertrand de Molleville, de Lessart et de Narbonne (10 mars 1792), ainsi que M. de Noailles, ambassadeur à Vienne, et le maréchal de Rochambeau; il provoqua la poursuite de Jourdan et des auteurs des massacres de la Glacière (19 mars), et demanda celle de Marat à propos de son journal *incendiaire* (3 mai), en même temps qu'il votait l'abolition graduelle de l'esclavage dans les colonies (9 avril), et qu'il réclamait la formation d'un comité diplomatique organisé contre les menées des princes émigrés (1er mars). Adversaire clairvoyant du parti girondin, il prit contre lui la défense de La Fayette (8 août 1792), et poursuivi, au sortir de cette séance orageuse, par des cris menaçants, parvint avec peine à se réfugier au corps de garde du Palais-Royal. La proposition qu'il fit le lendemain d'écarter immédiatement de la capitale les fédérés et les Marseillais, ainsi que le compte qu'il demanda à Petion et à Rœderer de leur conduite dans la journée du 20 juin soulevèrent contre lui des ressentiments violents, et le 10 août il ne dut la vie qu'au dévouement d'un jeune officier du génie, plus tard le général Bertrand, qui détourna un coup de sabre dont il était menacé.

Non réélu à la Convention, il parvint, par son silence et par une vie errante, à échapper au régime de la terreur; il ne reparut sur la scène politique qu'après la révolution du 9 thermidor. Prenant part alors au mouvement du 13 vendémiaire (5 oct. 1795), il présida la section Poissonnière, et fut, après la défaite de son parti, condamné à mort par contumace par la commission militaire Lepelletier (17 oct.). Deux jours auparavant, il avait été nommé député des Cinq-Cents par les électeurs de Seine-et-Marne (15 oct.). Aucune poursuite officielle n'étant dirigée contre lui, il put dès le 28 janvier 1796 réclamer son admission au conseil; mais ce ne fut que sept mois après que le jugement rendu contre lui fut déclaré nul comme *inconstitutionnel* par un vote parlementaire (30 août 1796). Le 2 septembre, il prit séance dans cette assemblée, et comme il allait prêter le serment obligatoire de haine à la royauté: « Plus haut! » lui cria Savary. — « Et vous, plus bas! » répliqua-t-il, avec plus d'à-propos peut-être que d'autorité, puisque le gouvernement républicain n'avait pas encore cessé d'être celui de la France. Tout en affectant les dehors du républicanisme, comme par exemple en appuyant la motion de Jean Debry, relative aux vainqueurs de la Bastille (14 juill. 1797), Vaublanc, qui était du parti clichien, se fit remarquer par ses attaques contre l'administration des colonies; provocateur de la loi qui ordonna la fermeture des sociétés politiques, et en particulier celle que les jacobins venaient de rouvrir, il fut, après un discours violent contre plusieurs des institutions républicaines, nommé un des inspecteurs chargés de défendre l'Assemblée contre le coup d'État dont la menaçait le Directoire (10 août). En vain essaya-t-il de rallier Carnot à la fraction extrême du parti réactionnaire, la journée du 18 fructidor (4 sept. 1797) amena une troisième proscription de Vaublanc. Inscrit sur la liste de déportation, il se réfugia en Suisse, puis en Italie. Rentré en France après le 18 brumaire, et désigné par le sénat comme membre du corps législatif (25 nov. 1800), ce fut lui qui fut chargé du rapport sur le consulat à vie (12 mai 1802). Devenu un des partisans les plus enthousiastes de Napoléon, Vaublanc fut nommé successivement président, puis questeur du corps législatif en janvier 1804, commandant de la Légion d'honneur, préfet de la Moselle (1er fév. 1805), baron puis comte de l'empire en 1810 et en 1813, et se distingua plus d'une fois par l'exagération de ses harangues adulatrices. « Quel fut celui, disait-il le 14 janvier 1805, lors de l'inauguration de la statue de l'empereur, qui parut tout à coup comme un astre bienfaisant pour combler l'abîme prêt à s'ouvrir?.. Vous répondrez avec moi : c'est le grand homme dont nous voyons l'image. » Il faillit en 1813 mourir de la maladie épidémique qu'il avait contractée en visitant les hôpitaux de Metz, encombrés par les malades et les blessés de l'armée de Mayence. Maintenu dans sa préfecture par la restauration, qu'il avait acclamée avec l'ardeur d'un ancien royaliste, et nommé par Louis XVIII grand officier de la Légion d'honneur (27 déc. 1814), il fit, lors du retour de l'île d'Elbe, de vains efforts pour y maintenir l'autorité royale. Averti secrètement que le général Durutte avait reçu l'ordre de l'arrêter, il s'enfuit à Luxembourg, et de là courut rejoindre Louis XVIII à Gand. Rentré en France à la suite de ce prince, auquel il adressa alors plusieurs mémoires sur la situation du pays, il fut nommé conseiller d'État et préfet des Bouches-du-Rhône (10 juillet).

Vaublanc entra, avec le portefeuille de l'intérieur, dans le ministère Richelieu (24 sept. 1815); mais à peine le choix de M. de Vaublanc était-il

publié que des regrets immédiats faillirent faire révoquer la dépêche télégraphique qui le mandait à Paris. Sa première circulaire adressée aux préfets, dans laquelle il les invitait à « exercer la plus active surveillance sur tous les fonctionnaires publics », le soin qu'il prit d'omettre le nom du duc d'Otrante, lors de l'appel des députés pour la prestation du serment à l'ouverture des chambres, les épurations nombreuses auxquelles il soumit le personnel des préfets, lui acquirent toutes les sympathies de la chambre *introuvable*. Favori particulier de Monsieur, chef lui même du parti ultra-royaliste, il accomplissait en même temps une réorganisation de toutes les gardes nationales, dans l'intention d'en faire un vaste réseau de force armée et de police. Ces mesures impolitiques portèrent bientôt leur fruit : les troubles de Nîmes et d'Avignon (nov. 1815) leur répondirent, en même temps que s'engageaient de nombreux procès politiques, parmi lesquels celui du maréchal Ney, où Vaublanc figura en qualité de commissaire du roi. Plus rapproché que ses collègues des sentiments de la chambre sur la fameuse loi d'amnistie, il répondit aux attaques fougueuses de La Bourdonnaie contre le système plus clément des exceptions nominatives, par des protestations de royalisme, thème ordinaire de son éloquence (2 janvier 1816). Son département comprenait, outre l'intérieur, tout ce qui concernait les lettres, les arts et les sciences; partout son système de réaction se fit sentir Les épurations atteignirent ainsi les conseils de département, d'arrondissement et même ceux des communes, et jusqu'à l'Institut, qui venait d'être réorganisé. L'École polytechnique, comprise dans ses attributions, était dissoute. Par une imprévoyance singulière, le cabinet s'en remit à M. de Vaublanc seul pour poser les bases de la loi électorale. Le système qu'il adopta se résumait ainsi : élections à deux degrés par la coopération des colléges communaux et départementaux dans lesquels à un assez petit nombre d'électeurs désignés par le cens venaient s'adjoindre une foule de fonctionnaires de tous rangs; fixation à vingt-cinq ans du droit d'éligibilité et à 402 du nombre des députés, enfin le renouvellement de la chambre par cinquième. Il le présenta le 18 décembre 1815, et on assure que, par une bien aveugle confiance, il voulut en improviser l'exposé des motifs. Nul mieux que lui du reste n'indiqua le caractère de la loi, en disant qu'elle était l'application de ce principe posé par Montesquieu que *dans une monarchie tous les pouvoirs devaient être subordonnés et dépendants*. Ce projet, par une sorte de phénomène parlementaire, ne fut pas même discuté par la chambre, qui lui en substitua un autre, élaboré par M. de Villèle. M. de Vaublanc, qui se prononçait ainsi de plus en plus en faveur de la chambre *introuvable*, vit au commencement d'avril son maintien au ministère devenir une des conditions mises par celle-ci à son acceptation de la loi élective provisoire que le rejet du projet Villèle par les pairs avait rendue nécessaire. Ce fut au milieu de ces nouveaux débats que, se séparant brusquement de la politique du cabinet, il déclara à la tribune « qu'il avait toujours été pour le renouvellement intégral, et qu'il lui avait toujours paru que ce mode avait pour lui bien plus de motifs que le renouvellement par cinquième ». Ces paroles, si étranges dans la bouche de l'auteur même de la disposition relative au renouvellement partiel, parurent une véritable trahison aux membres du cabinet. Une circulaire maladroite aux préfets, dans laquelle il leur disait « que le succès était un devoir sacré et que le non-succès n'avait pas d'excuse », la destitution de M. Pepin de Bellisle, préfet de Rennes, et celle de M. Delaitre, préfet de Versailles, hâtèrent l'issue de la crise, et le 8 mai 1816 M. de Vaublanc était remplacé par M. Lainé, au moment même où il venait de présenter au roi un mémoire sur la nécessité d'affirmer davantage les principes purement monarchiques. Le 6 avril précédent il avait été élu le premier membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il ne reparut plus qu'en 1820 à la chambre, où il fut envoyé par le Calvados. — Membre influent du côté droit, il fut porté à la vice présidence en 1821 et dans presque toutes les sessions suivantes Tout en rappelant la proposition du maréchal Macdonald relative aux émigrés, et en votant la septennalité, et pour une liste civile en faveur de la famille d'Orléans en 1824, il se prononça énergiquement contre la prolongation de la loi de censure en 1821, et prit, comme délégué de la Guadeloupe, qui l'avait élu pour son représentant près du gouvernement, en 1822, la défense des intérêts du commerce et de l'industrie. Nommé, en 1824, membre du conseil supérieur du commerce, il fut hostile au cabinet Villèle, qu'il trouvait trop facile aux concessions, et se vit supprimer les libres entrées qu'il avait eues jusque-là auprès de Charles X. Non réélu après la dissolution de 1827, il fut appelé, par une ordonnance du 25 juillet 1830, à participer aux délibérations du conseil d'État, sans toutefois être mis dans la confidence des funestes mesures qui se préparaient. Depuis lors, retiré complétement de la scène politique, il a consacré aux lettres les restes d'une existence encore active, qui se termina, à quatre-vingt-neuf ans passés. M. Sainte-Beuve a tracé ce portrait de Vaublanc : « Esprit léger, présomptueux, ne doutant de rien, tranchant de l'homme d'État, se payant de paroles creuses, « une outre gonflée de vent », comme on l'appelait, ou encore « une cymbale retentissante ».

On a de M. de Vaublanc les ouvrages suivants : *Considérations critiques sur la nouvelle ère*; Paris, 1801, in-8°; — *Rivalité de la France et de l'Angleterre*; Paris, 1808, in-8° :

tableau rapide des événements militaires depuis 1066 jusqu'à la rupture du traité d'Amiens; — *Tables synchroniques de l'histoire de France;* Paris, 1818, 1829, in-8°; — *Du Gouvernement représentatif en France;* Paris, 1820, in-8°; — *Du Commerce de la France en 1820 et 1821;* Paris, 1822, in 8°; — *Du Commerce de la France, examen des états du directeur général des douanes;* Paris, 1824, in-8°; — *Des Administrations provinciales et municipales;* Paris, 1828, in-8°; — *Du Commerce maritime considéré sous le rapport de la liberté entière du commerce et sous le rapport des colonies;* Paris, 1828, in-8°; — *Mémoires sur la révolution de France;* Paris, 1833, 4 vol in-8°: ils sont intéressants, bien que trop personnels; — *Essai sur l'éducation d'un prince au dix-neuvième siècle;* Paris, 1833, in-8°; — *Discours en vers sur le courage des Françaises;* Paris, 1834, in-8°; — *Le Dernier des Césars, ou la Chute de l'empire romain,* poème en XII chants; Paris, 1836, in-8° : d'après Barbier, il aurait déjà paru, en 1819, sous le voile de l'anonyme; — *Fastes mémorables de la France;* Paris, 1838, in-8°; — *Tragédies;* Paris, 1839. in-8° : il y en a cinq, dont aucune n'a été représentée; — *Mémoires et Souvenirs;* Paris, 1839, 2 vol. in-8°; abrégés par M. Barrière en 1 vol. in-18, ibid., 1859; — *Contes et mélanges,* en prose; Paris, 1840, in-8°; — *De la Navigation des colonies;* Paris, 1843, in-8°. E. Asse.

Vaublanc, *Mémoires.* — Châteaubriand, *Mém. d'outre-tombe.* — Vaulabelle, Lamartine, Viel-Castel, *Hist. de la restaur.* — Duvergier de Hauranne, *Hist. du gouv. representatif.* — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour,* t. III. 2e part. — Tisseron, *Annales hist.,* ann. 1861.

VAUBOIS (Comte de). *Voy.* Belgrand.

VAUCANSON (*Jacques* de), célèbre mécanicien, né à Grenoble, le 24 février 1709 mort à Paris, le 21 novembre 1782. Il fit ses études chez les jésuites de sa ville natale, et montra de bonne heure une aptitude particulière pour la mécanique. Ayant réussi, malgré son extrême jeunesse et avec des instruments grossiers, à exécuter une horloge en bois qui marquait exactement les heures (1), il puisa dans ce succès une ardeur nouvelle. Au sortir du collége il résida quelque temps à Lyon. Le besoin d'étudier les sciences exactes l'amena à Paris, et à la vue de la statue du *Flûteur* au jardin des Tuileries, l'idée lui vint de faire un automate qui jouât des airs : il y parvint au bout de plusieurs années. Terminé en 1738, ce chef d'œuvre fut présenté à l'Académie des sciences, et excita l'admiration générale. A cette machine en succédèrent d'autres, plus compliquées. Bientôt Vaucanson appliqua son génie pour la mécanique à des travaux plus utiles. Le cardinal de Fleury l'ayant chargé de l'inspection des manufactures de soie, il perfectionna le métier à organsiner et inventa d'admirables machines pour dévider la soie, pour former une chaîne sans fin, etc., etc. En proie depuis longtemps à des souffrances aiguës, qui ne lui laissaient aucun repos, il mourut dans sa soixante-quatorzième année, ne laissant qu'une fille, mariée au marquis de Salvert. Membre de l'Académie des sciences depuis 1746, Vaucanson a imprimé dans les recueils de cette compagnie quelques mémoires où il décrit des mécanismes de son invention. Il possédait à un degré rare le talent de décrire les machines avec clarté et précision.

Vaucanson passe pour avoir surpassé tous ses rivaux en ce genre. Il fit d'abord un *flûteur* imitant tous les mouvements de l'instrumentiste et toutes les modulations de l'instrument, non moins curieux sous le rapport musical que sous celui de la mécanique; puis un autre automate, exécutant sur le galoubet, en s'accompagnant du tambourin, une vingtaine de menuets et contredanses : roulements sur le tambourin, coups de langue sur le galoubet, tout était rendu avec une précision presque impossible à l'homme; enfin un *canard* artificiel, barbotant, mangeant avec la gloutonnerie naturelle à son espèce, secouant le cou avec précipitation et faisant claquer son bec; les ailes, copiées exactement d'après nature, présentaient les apophyses, les cavités, la représentation et le jeu naturel des trois os qui les forment. Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire c'est que les aliments avalés éprouvaient non pas une digestion naturelle produisant du chyle et du sang, mais une transformation analogue en apparence, et étaient rejetés dans cet état par l'anus. Vaucanson avait encore fait pour la *Cléopâtre* de Marmontel un aspic qui s'élançait en sifflant sur le sein de l'actrice, ce qui fit dire à un plaisant interrogé sur ce qu'il pensait de la pièce : « Moi, je suis de l'avis de l'aspic. » On dit que dans un voyage à Lyon, s'étant vu poursuivi par les ouvriers, instruits qu'il cherchait à simplifier les métiers, il construisit pour se venger une mécanique avec laquelle un âne exécutait une étoffe à fleurs. Peu de personnes savent le sort des chefs-d'œuvre de Vaucanson : à sa mort il avait donné son cabinet de mécanique à la reine, qui, appréciant peu ce présent, l'abandonna à l'Académie des sciences; mais les intendants du commerce ayant réclamé les machines relatives aux manufactures, il en résulta des discussions par suite desquelles cette précieuse collection fut dissipée et perdue pour la France. Le flûteur, le joueur de tambourin, etc., ont passé en Allemagne.

Condorcet, *Éloges.* — Robert Houdin, *Confidences d'un prestidigitateur.* — Rochas, *Biogr. du Dauphiné.*

VAUDEMONT (*Antoine* de Lorraine, comte de), guerrier célèbre, mort en 1447. Il avait

(1) « Le plaisir d'arranger une petite chapelle, raconte Condorcet, était au nombre des amusements que sa mère lui permettait; bientôt il orna cette chapelle de petits anges qui agitaient leurs ailes, et de prêtres automates, qui imitaient quelques fonctions ecclésiastiques. »

Ferri, second fils de Jean Ier, duc de
et qui, par son mariage avec Marguerite,
de Vaudemont, devint la tige de la se-
ranche des comtes de ce nom. A la
son oncle paternel, Charles, duc de
(25 janv. 1431), il disputa la succes-
et État, qu'il prétendait être un fief mas-
René d'Anjou, alors simple duc de
époux d'Isabelle, fille du dernier duc,
it institué son héritier. S'étant présenté
our soutenir ses droits devant le con-
orraine, qui repoussa ses prétentions
1431), il en appela aux armes. Protégé
e de Bourgogne, à la maison duquel
nt dévoué, il reçut de lui un subside
livres et l'assistance du grand maré-
de Toulongeon (*voy.* ce nom), suivi
reuses milices, tandis que son rival
s moins chaudement appuyé par son
re, Charles VII, roi de France. Pendant
assiége ses châteaux de Vaudemont et
ise, il ravage si impitoyablement le
ue celui-ci, ému pour ses malheureux
e décide à abandonner le siége de ces
our marcher à leur secours. De son
ine venait d'abandonner ce pays épuisé
lorsqu'il rencontra, entre Sandrecourt
ville, l'armée de son adversaire, forte
e mille hommes. Bien qu'il n'en eût que
et malgré les avis prudents de Toulon-
rit de si bonnes dispositions en fortifiant
par des chariots et des pieux, que Bar-
n commandait les troupes de René, con-
ttendre et de réduire l'ennemi par la
Une entrevue qui eut lieu entre les
mpétiteurs ne fit qu'accroître leur ani-
t la bataille eut lieu le 2 juillet. Une bat-
sque, manœuvre inconnue jusqu'alors,
moins d'un quart d'heure la victoire
r d'Antoine. René d'Anjou, fait prison-
s l'action, ne fut cependant pas remis
mains, mais en celles du duc de Bour-
u lieu de pénétrer en Lorraine, Antoine
t avec Isabelle, femme de René, une
i donna lieu à de nombreuses négocia-
n décembre 1432 eut lieu à Bruxelles,
auspices de duc de Bourgogne, une
transaction par laquelle René remit sa
ande au comte de Vaudemont, qui de-
qu'elle serait nubile, la faire épouser à
Ferri. Toutefois ce grand procès ayant
s à l'arbitrage de l'empereur Sigismond,
, après avoir entendu les avocats des
ies, adjugea par provision le duché à René
Antoine protesta contre cette sentence,
mença, en 1438, les hostilités, qui ne
t que par le mariage de son fils Ferri
lande, en 1444. De son mariage avec
Harcourt (1417), il avait eu neuf enfants,
e, Ferri, eut pour fils René II, qui par-
duché de Lorraine en 1473, après la
Nicolas d'Anjou, et qui fut l'auteur de la
branche de Lorraine qui monta sur le trône im-
périal.

Monstrelet, *Chronique*. — Olivier de la Marche, *Mémoires*. — D. Calmet, *Hist. de Lorraine*. — Paradin, *Hist. de Bourgogne*. — Villeneuve-Bargemon, *Hist. de René d'Anjou*. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*.

VAUDONCOURT (*Frédéric-François* Guillaume (1), baron de), général français, né le 24 septembre 1772, à Vienne (Autriche), mort le 2 mai 1845, à Passy près Paris. Il reçut de son père (2) une instruction spéciale et littéraire des plus solides, acheva ses études, et entra à seize ans, dans les bureaux du comité supérieur de la guerre. Renvoyé en 1789 dans ses foyers, il compléta son éducation et se fit recevoir maître ès arts en 1790. Enrôlé volontaire au premier bataillon de la Moselle avec le grade de lieutenant (19 sept. 1791), il passa en 1792 dans un corps franc, placé sous les ordres de son père, qui lui en donna le commandement en second. Il fit ses premières armes dans la défense de Thionville, et sa conduite y fut si brillante que les habitants de Metz lui décernèrent une couronne civique. Au commencement de 1793, le corps franc fut envoyé à l'armée de Custine, et bientôt après Guillaume en prit le commandement, son père, blessé, ayant été fait général. En juin il culbuta devant Deux-Ponts les avant-postes ennemis et aussi la division Hohenlohe. Attaché au corps des Vosges que commandait Moreaux, il assista au combat de Pirmasens (14 sept.), et fut fait prisonnier après avoir reçu six blessures. Revenu de captivité (avril 1795), il rejoignit l'armée de Rhin et Moselle qui bloquait Mayence, sauva à la levée du siége douze bouches à feu, et alla servir en Italie comme aide de camp de son père (1796). Ayant attiré, par quelques faits d'armes brillants, l'attention de Bonaparte, il fut nommé major (10 sept. 1797), avec la mission d'organiser l'artillerie de la république cisalpine. Après des prodiges de zèle et d'activité, il sut en dix-huit mois mettre ce corps en état de servir avec distinction dans la désastreuse campagne de 1799. Enfermé dans Peschiera, il déploya une énergie telle que longtemps il empêcha la capitulation. Lorsqu'enfin elle eut lieu, le 6 mai, Souvorof, furieux des obstacles que lui avait opposés le chef de l'artillerie, voulut séparer son sort de celui de la garnison. Le grand-duc Constantin ne permit pas cette inique dérogation aux lois de la guerre, et au commencement de 1800 Guillaume put prendre le commandement de l'artillerie de l'aile droite de l'armée française. Promu colonel le 19 juillet, après Marengo, il fut une fois en-

(1) C'était son nom de famille. Il prit celui de *Vaudoncourt*, sous lequel il est connu, de l'une de ses propriétés, située en Lorraine.

(2) Guillaume (*Paul*), natif de la Lorraine, fut appelé à Vienne par Frédéric II, et employé comme professeur et examinateur d'artillerie à l'école des cadets. De retour en France, il prit part aux guerres de la république, se distingua dans l'armée de la Moselle, et mourut en l'an VII, général de brigade, en Italie.

core chargé de la réorganisation de l'artillerie de l'armée italienne. Il fit sous le général Dupont la campagne de Toscane, et reçut, le 10 juillet 1801, le titre de directeur général du corps formé par ses soins. L'année suivante, ce fut lui qui rédigea, avec l'approbation du premier consul, les bases du système de défense à adopter par l'Italie. Enfin il eut en 1803 la nouvelle mission de donner une organisation définitive à l'artillerie italienne, à laquelle l'Autriche avait été forcé de céder un matériel considérable. Refonte des bouches à feu de différents calibres, arsenaux de construction, fonderies, poudrières, forges, manufactures d'armes, tout était à créer sur une échelle plus large et pour un État dont l'armée avait alors un effectif de soixante mille combattants. Tout fut terminé en 1804, et, chose des plus flatteuses pour son caractère et sa probité bien reconnue, on admit sur sa seule signature toutes ses dépenses montant, à plus de 30 millions de francs. Le 10 août 1804 il fut nommé membre de la commission de législation militaire, le 30 novembre suivant chef du corps des ingénieurs géographes et du dépôt de la guerre, enfin mis à la tête des opérations relatives à la formation de la carte du royaume d'Italie. Après avoir fait la campagne de 1805 comme directeur général du parc de campagne de l'armée française d'Italie, il se rendit auprès des beys de la Bosnie et des pachas de Scutari et de Janina (1807), réussit à faire échouer une expédition anglaise, à créer deux forteresses importantes à Janina et à Prevesa, et cependant, malgré la série de services rendus, il n'obtint aucun avancement. Fatigué de ce déni de justice, qu'il attribuait à sa position dans l'artillerie, il demanda à servir dans les troupes de ligne. En qualité d'adjudant général, il prit une part glorieuse aux batailles de Sacile et de Raab, et devint général de brigade (30 mai 1809). puis baron sous le nom de Vaudoncourt (1810).

En 1812, Vaudoncourt reçut le commandement d'une des brigades du 4e corps (prince Eugène). Le 10 décembre, à Vilna, il fut fait prisonnier par les Russes; il était à moitié mort du typhus. Heureusement pour lui, le grand-duc Constantin lui envoya son propre médecin, et le fit transporter dans sa propre maison de campagne, à Strelna, près Saint-Pétersbourg. Ce prince lui offrit, en 1814, de lui donner du service en Russie, mais le général refusa et revint en France. Au retour de l'île d'Elbe, il se présenta à Napoléon, qui le reçut à merveille et qui le nomma général de division, en ajoutant : « Pour vos bons et anciens services. Vous n'avez pas de fortune, ajouta-t-il ; je vous destine une dotation de 30,000 francs, mais je vous charge en même temps d'écrire l'histoire militaire de la France. » Pendant la campagne de Waterloo, il fut chargé de l'organisation des fédérés de la Moselle. A la seconde restauration, il fut condamné à mort par contumace, et se réfugia en Belgique et de là en Allemagne. Il fut sur le point de jouer un grand rôle politique et militaire en 1821, lors de la révolution du Piémont. On voulut lui donner le commandement de l'armée. Il faillit être pris et gagna avec peine l'Espagne, où il se lia avec les principaux chefs du parti patriote. Il était en 1823 à Cadix lorsque les Français se présentèrent devant cette place. Il en sortit difficilement en se hasardant sur un bateau contrebandier qui le conduisit en Angleterre. Le 28 mai 1825 l'amnistie lui rouvrit les portes de la France. Il se hâta d'y revenir, mais il ne put obtenir d'être reconnu pour le traitement de réforme, dans le grade de lieutenant général. En 1821, il avait été atteint par la mort civile, en sorte que les héritiers d'un premier lit avaient pu le dépouiller de son héritage paternel. En 1826 il perdit sa mère, et ces mêmes enfants se firent attribuer encore ce patrimoine. Il ne lui resta d'autre ressource que celle de ses travaux littéraires. Il fonda à cette époque le *Journal des sciences militaires*, qui subsiste encore. La révolution de 1830 trouva dans Vaudoncourt un chaud partisan. Il se mit à la tête de l'insurrection dans les quartiers du Roule et des Tuileries. Nommé en août au commandement du Finistère, menacé d'une levée de boucliers légitimistes, il passa en 1831 dans la Charente et fut mis en 1832 à la retraite, sur sa demande.

Voici la liste des ouvrages publiés par Guillaume de Vaudoncourt, ouvrages sérieux, pleins de recherches, et qui, comme presque tous ceux de cette nature, furent loin de l'enrichir, car il laissa dans la misère la compagne de son existence : *Histoire des campagnes d'Annibal en Italie*, suivie d'un *Abrégé de la tactique des Romains et des Grecs*; Milan, impr. roy., 1812, 3 vol. in-4°, et atlas; — *Relation impartiale du passage de la Bérézina*; Paris, 1812, 1815, in-8°; — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en* 1812; Londres, 1816, in-4°; Paris, 1817, in-4°, avec 1 vol. de planches; — *Mémoires sur les îles Ioniennes et Ali pacha* (en anglais); Londres, 1816, in-8°; — *Mémoires sur la campagne du vice-roi en Italie*, en 1813 *et* 1814; Londres (Allemagne), 1817, in-4°, et atlas; — *Histoire de la guerre soutenue par les Français en Allemagne en* 1813; Paris, 1818, 2 vol. in-4°; — *Carte de la Turquie d'Europe*; Munich, 1819, en 4 feuilles; — *Lettres sur l'état politique de l'Espagne, de* 1820 *à* 1823 (en anglais); Londres, 1825, in-8°; — *Histoire des campagnes de* 1814 *et de* 1815 *en France*; Paris, 1826, 5 vol. in-8°; — *Histoire politique et militaire du prince Eugène, vice-roi d'Italie*; Paris, 1828, 2 vol. in-8°, plans et cartes; — *Quinze années d'un proscrit*; Paris, 1835, 4 vol. in-8°; — *Essai sur l'organisation défensive de la France*; Paris, 1835, in-8°. Il a aussi fait insérer plusieurs mémoires et articles dans le *Journal*

des sciences militaires, le *Dictionnaire de la Conversation*, la *Revue du Nord*, etc. Vaudoncourt n'était à sa mort que simple chevalier de la Légion d'honneur. A. DE CASSE.

Quinze années d'un proscrit. — Victoires et conquêtes. — Rabbe, Biogr. univ. et portat. des contemp. — Sarrut et Saint-Edme, Hommes du jour, t. II, 2e partie. — *Littér. française contemp.*

VAUDREUIL (*Louis-Philippe* DE RIGAUD, comte DE), marin français, d'une ancienne famille du Languedoc, né à Quebec (Canada), en 1691, mort à Rochefort, le 27 novembre 1763. Il était l'aîné des onze fils de Philippe, marquis de Vaudreuil, capitaine de vaisseau, mort à Quebec, le 10 octobre 1725, après vingt et un ans d'exercice de ses fonctions de gouverneur du Canada, remplies avec une vigilance et une fermeté le plus souvent couronnées de succès. Il servit au Canada jusqu'à la mort de son père, et vint alors en France. Capitaine de vaisseau depuis 1738, il prit, comme commandant de *l'Intrépide*, une part brillante au combat livré aux Anglais le 25 octobre 1747, à quatre-vingt-huit lieues nord-ouest du cap Finistère. *Le Tonnant*, monté par le chef d'escadre, M. de L'Estenduère, était aux prises avec trois vaisseaux lorsque Vaudreuil, qui combattait a une demi-lieue de là, vira de bord, vint se placer par le travers du *Tonnant*, le dégagea et le remorqua ensuite jusqu'à Brest. Louis XV, pour perpétuer le souvenir de cet acte héroïque, fit faire un tableau représentant *l'Intrépide* aux prises avec la flotte anglaise, tableau qu'il donna à Vaudreuil, et dont une copie existe au musée de Versailles. Il fut promu chef d'escadre en raison de sa belle conduite, puis lieutenant général (août 1753).

VAUDREUIL (*Louis Philippe* DE RIGAUD, marquis DE), fils du précédent, né à Rochefort, le 28 octobre 1724, mort a Paris, le 14 décembre 1802. Il était enseigne lorsqu'il combattit, aux côtes de son père, sur *l'Intrépide*. Lieutenant de vaisseau depuis 1754, il escortait, à bord de la frégate *l'Arethuse*, un nombreux convoi, au salut duquel il se sacrifia, en soutenant, à l'entree de la baie d'Audierne, contre une frégate et trois vaisseaux anglais, un combat de deux heures, ou il eut le bras cassé par une balle, et fut obligé d'amener son pavillon (19 mai 1759). Chef d'escadre en 1777, il partit de Brest, en décembre 1778, avec une division portant des troupes aux Antilles, et chemin faisant s'empara de Saint-Louis (Sénégal). Vaudreuil, qui avait pris part aux combats des 17 avril, 15 et 19 mai 1780, fut ensuite nommé grand'croix de Saint-Louis et gouverneur de Saint-Domingue. Préferant la vie militaire à une position sédentaire, il reprit la mer, rallia le pavillon du comte de Grasse, et assista, le 12 avril 1782, au combat livré à Rodney sous la Dominique. A la fin du combat, sentant que la position critique du vaisseau amiral *la Ville de Paris* pouvait empêcher le commandant en chef de s'occuper des autres, il fit des signaux généraux qui furent approuvés; mais après que *la Ville de Paris* eut amené son pavillon, de Grasse formula une plainte contre Vaudreuil, qui, sur sa demande, fut ainsi que les autres officiers qui avaient concouru à l'affaire, traduit devant un conseil de guerre, assemblé à Lorient (mars 1784). Les raisons déduites par Vaudreuil furent pleinement accueillies par le conseil, qui, par sa décision du 21 mai suivant, « le déchargea de toute accusation, et loua sa conduite dans toutes les circonstances de la journée ». Élevé, le 14 août 1782, au grade de lieutenant général, puis nommé inspecteur général des classes, il fut député, en 1789, par la noblesse du bailliage de Castelnaudary, aux états généraux. Il siégea au côté droit de cette assemblée, et y fit partie du comité de la marine. Dans la nuit du 5 au 6 octobre, il réussit a pénétrer auprès de la famille royale, et par sa fermeté il contint la populace qui envahissait le palais. En 1791 il émigra en Angleterre, et revint à Paris sous le consulat. P. LEVOT.

Voltaire, *Siècle de Louis XV*. — Hennequin, *Biogr. maritime*. — Lapeyrouse-Bonfils, *Hist. de la marine française*, t. II et III. — Rainguet, *Biogr. saintongeaise*.

VAUGELAS (*Claude* FAVRE DE), célèbre grammairien français, né à Meximieux, près de Trévoux, le 6 janvier 1585, mort à Paris, en février 1650. C'était le second fils du président Favre (*voy.* ce nom). Il porta longtemps la qualité de baron de Péroges, qu'il aliéna par la suite, et il jouissait d'une pension de deux mille livres, que son père, en 1619, lui avait fait obtenir de Louis XIII; mais cette pension, d'ailleurs assez mal payée, formait à peu près tout son revenu, et elle fut supprimée plus tard par Richelieu. Il vint à Paris jeune encore, et s'attacha, en qualité de gentilhomme ordinaire, à Gaston d'Orléans, dont il fut ensuite un des chambellans. Malheureusement Gaston n'avait pas pour coutume de solder fort exactement les gages de ses *domestiques*, et Vaugelas, qui dut l'accompagner dans ses fréquentes retraites hors du royaume, ne tarda pas à contracter des dettes qui pesèrent sur toute sa vie. Il avait été dans son enfance l'un des hôtes assidus de l'Académie Florimontane, établie à Annecy par les soins de son père et de François de Sales; il y avait pris le goût de l'étude et de la discussion. Doué d'un esprit grave, minutieux et réfléchi, il s'acquit de bonne heure la réputation d'un homme qui savait à fond toutes les règles de la langue française, et qui la parlait avec une irréprochable correction. Il n'en fallait pas davantage pour le faire choisir, bien qu'il n'eût rien écrit encore, comme un des premiers membres de l'Académie (1635). Il se rendit fort utile dans le travail du dictionnaire (1). Il fut agréé par Richelieu, qui consentit à rétablir sa pension. Comme il allait le remercier de cette

(1) « M. de Vaugelas, qui avait fait depuis longtemps, dit Pellisson, plusieurs belles et curieuses observations sur la langue, les offrit à la compagnie, qui les accepta, et ordonna qu'il en confererait avec M. Chapelain, et que tous deux ensemble ils donneraient des mémoires pour le plan et pour la conduite de ce travail. »

faveur : « Eh bien, lui dit le cardinal, vous n'oublierez pas du moins dans le dictionnaire le mot de *pension*. » Sur quoi Vaugelas répliqua : « Non, monseigneur, et moins encore celui de *reconnaissance*. » Il commença dès lors à dresser les cahiers du dictionnaire, qu'il rapportait ensuite à la compagnie : « On les discutait dans les assemblées ordinaires, auxquelles on joignit bientôt, pour aller plus vite, une assemblée spéciale, qui se tenait le mercredi, en deux bureaux séparés. Vaugelas était l'oracle de ces discussions; c'était lui qui notait les points en litige, et se livrait aux recherches nécessaires pour les éclaircir. Mais chaque mot donnait lieu à d'interminables discussions. Les scrupules de Vaugelas et son purisme exagéré, non plus que ses manies, n'étaient de nature à accélérer le travail. Ainsi il avait conçu tant d'estime pour les écrits de Coëffeteau, qu'il avait grand' peine à recevoir dans le dictionnaire quelque phrase qui n'y fût pas employée. Ce fut seulement en 1647 qu'il publia ses *Remarques sur la langue françoise* (Paris, in-4°), et il ne put jamais arriver à donner avant sa mort un second volume, dont il préparait les matériaux. Il travailla trente ans à une version de Quinte-Curce, qu'il changeait et corrigeait sans cesse, et qu'il eut l'intrépide constance de refaire en entier, comme il le déclare lui-même, lorsqu'une traduction de P. d'Ablancourt (celle d'Arrien), qui avait paru dans l'intervalle, l'eût éclairé sur les défauts de la sienne. Vaugelas se montrait fort assidu à l'hôtel Rambouillet, et il y dirigeait dans le même sens toutes les facultés de son esprit, s'occupant à recueillir les décisions de l'usage et à noter les façons de parler de la bonne compagnie. Vers la fin de sa vie, il devint gouverneur des enfants du prince Thomas de Savoie. Il avait aussi un appartement dans l'hôtel de Soissons; mais malgré ces avantages, malgré le rétablissement de sa pension, toujours assez mal payée, il ne put jamais échapper entièrement à la gêne. Sa vieillesse fut attristée par de cruelles souffrances. Au mois de février 1650, ayant été extraordinairement travaillé, pendant cinq ou six semaines, d'un abcès dans l'estomac, qui le tourmentait depuis plusieurs années, il se sentit soulagé tout à coup, et, se croyant guéri, voulut aller prendre l'air dans le jardin de l'hôtel de Soissons. Le lendemain matin, son mal le reprit avec plus de force. Vaugelas avait deux valets; l'un était sorti, il envoya l'autre chercher du secours. Sur ces entrefaites, le premier revint, et trouva son maître qui rendait son abcès par la bouche : « Qu'y a-t-il donc? » demanda ce garçon effrayé. — « Vous voyez, mon ami, répondit Vaugelas, avec le flegme d'un grammairien qui démontre une règle, vous voyez le peu de chose qu'est l'homme. » Ce fut sa dernière parole. Son bien ne se trouva pas suffisant pour payer ses créanciers, et après sa mort ils saisirent, avec le reste de ses écrits, les cahiers du dictionnaire, que l'Académie ne put recouvrer qu'à grand' peine, par une sentence du Châtelet, datée du 17 mai 1651. Vaugelas, dit Pellisson, « était un homme agréable, bien fait de corps et d'esprit, de belle taille; il avait les yeux et les cheveux noirs, le visage bien rempli et bien coloré. Il était fort dévot, civil et respectueux jusques à l'excès, particulièrement envers les dames. Il craignait toujours d'offenser quelqu'un, et le plus souvent il n'osait pour cette raison prendre parti dans les questions que l'on mettait en dispute ». La douceur de son caractère ainsi que ses talents lui avaient fait beaucoup d'amis, parmi lesquels étaient Faret, de Chaudebonne, Voiture, Chapelain et Conrart.

Ses ouvrages ne sont pas nombreux. Suivant Pellisson, il avait fait quelques vers italiens très-estimés; il faisait aussi des vers français, mais seulement en façon d'*in-promptus*. L'influence et l'autorité de ses *Remarques* furent très-considérables, et pendant longtemps on ne jura que par Vaugelas. Sa grande règle est l'usage, entendu et restreint dans certaines limites; il distingue l'usage de la cour et du grand monde de l'usage bas et populaire, et porte dans les exclusions qu'il prononce contre certains termes une délicatesse que plusieurs ont accusée d'exagération et de caprice. Mais il rencontra plus d'un ennemi : La Mothe-Levayer et Dupleix écrivirent contre son livre; Ménage attaqua ses étymologies. Les matériaux qu'il avait préparés pour un second volume avaient été perdus dans la saisie de ses papiers : c'est là sans doute ce qui décida l'avocat Aleman à publier en 1690 les *Nouvelles Remarques* de Vaugelas, qui paraissent être réellement de lui, mais ne sont que des notes rassemblées au hasard, roulant sur des phrases et des termes surannés, et qu'il avait probablement laissées lui-même de côté. Les *Remarques* ont eu plusieurs réimpressions, parmi lesquelles nous citerons celle de 1704, avec les *Observations de l'Académie française* (Paris, in-4°), et celle de 1738 (ibid., 3 vol. in-12) avec les notes de Patru et de Th. Corneille. La traduction de Quinte-Curce parut pour la première fois en 1653 (Paris, in-4°), par les soins de Conrart et de Chapelain, qui eurent à choisir parmi les cinq ou six différentes versions que Vaugelas avait laissées de la plupart des périodes. La seconde édition est semblable à la première; puis on retrouva une nouvelle copie, qui servit à Patin à en donner (1659) une troisième, meilleure que les précédentes, et toujours considérée depuis comme l'édition définitive. C'est de ce travail que Balzac a écrit : « L'Alexandre de Philippe est invincible, et celui de Vaugelas est inimitable. » Vaugelas avait voulu faire de cette traduction un exemple à l'appui de ses *Remarques*, pour y tracer le modèle après avoir donné les préceptes; c'est ce qui explique le temps énorme qu'il y avait dépensé et l'importance qu'on y attacha.

V. Fournel.

Pellisson, *Hist. de l'Académie*. — [illegible], *Hist. de*

- Baillet, *Jugement des savants*, t. III. — *Mémoires*, t. XIX.

...ONDY. *Voy.* ROBERT.

...LABELLE (*Achille* TENAILLE DE), his... français, né en octobre 1799, à Chatel-... (Yonne), d'une famille ancienne de la ...e. Après avoir fait ses études au lycée ...ns, il vint à Paris (1818), et se mêla à ...nique des journaux de l'opposition libé... 1824, il tenta de ressusciter *le Nain* ... et figura parmi les fondateurs du journal ... *et le Contre*. Après la révolution de ... fut rédacteur en chef du *Messager*, feuille ...ition libérale. Après être resté longtemps ... des diverses fractions de la démocratie, ... en 1838 dans la rédaction du *National*, ...rta dans la polémique autant de modé... ...ue de talent. Il avait fait de l'histoire son ...vorite. Son premier ouvrage en ce genre ...é pour le recueil de l'expédition d'Égypte, ... le titre d'*Histoire moderne de l'Égypte* ... *le départ des Français* (Paris, 1835-36, ...n-8°). Malgré le mérite de cette publica... ...e devait être effacée par une œuvre plus ...rable, et à laquelle il a consacré de ... années; nous voulons parler de l'*His... ...s deux Restaurations jusqu'à la chute ...rles X* (Paris, 1844 et suiv., 6 vol. in-8°, ...tes et plans). Ce livre, dont trois éditions ...s épuisé le succès, est remarquable par ...ude et la variété des recherches, par la ...e des convictions et par l'ardeur du pa...e. La révolution de 1848 porta M. de ...lle sur la scène politique. Le gouverne... ...ovisoire lui fit offrir par M. de Lamartine ...sade de Londres, puis celle de Berlin, ...fusa l'une et l'autre. Élu représentant de ... à l'Assemblée constituante, il y fit partie ...ité de constitution, et présida celui de ...tion publique. Votant d'habitude avec la ... modérée du parti démocratique, il se ...a pour le bannissement de la famille ...ns, contre le système des deux chambres, ... au travail, la proposition Rateau et l'ex... ... de Rome. Nommé, en quelque sorte ...lui, ministre de l'instruction publique (5 ...48), il réorganisa le service des inspec... ...et développa l'étude de l'histoire et des ... vivantes. Mais après l'introduction de ...ufaure et Vivien dans le cabinet du général ...iac, il ne voulut pas suivre le gouverne... ...ans la voie qu'indiquaient ces choix, et ... place à M. Freslon (13 oct.). Il ne fut pas ... l'Assemblée législative, et demeura depuis ...ent étranger aux événements politiques.

...au, *Dict. univ. des contemp.*

...LABELLE (*Éléonore* TENAILLE DE), lit... ...r, frère du précédent, né le 12 octobre ... Châtel-Censoir (Yonne), mort le 12 oc... ...859, à Paris. Après avoir fait à Paris d'ex... ...s études, il embrassa la carrière des lettres, ...ita par sa collaboration anonyme à *l'Épître à Sidi-Mahmoud* (1825, in-8°), qui fut aussi le premier ouvrage du poëte Méry. Pendant dix ans il s'occupa de journalisme, travailla au *Nain jaune*, au *Figaro*, à *l'Europe littéraire*, au *Courrier de la jeunesse*, à *la France littéraire*, et fut un des fondateurs du *Journal des enfants*. Ce fut après 1830 qu'il composa, dit-on, en société avec Alphonse Karr, la *légende de Mayeux*, débauche d'esprit qui eut un succès de vogue. Sous le pseudonyme d'Ernest Desprez, il écrivit des romans et des contes, tels que *Un Enfant* (1833, 3 vol. in-12), *les Femmes vengées* (1834, 2 vol. in-8°), et *les Jours heureux* (1836, in-12), recueil d'où il a tiré quelques petites pièces pour le théâtre de Comte. C'est sur les scènes de genre, pour lesquelles il a écrit, de 1833 jusqu'à sa mort, soixante-dix ouvrages de drames ou vaudevilles, le plus souvent en collaboration, que M. de Vaulabelle a marqué sa place parmi les littérateurs de son époque. Nous signalerons parmi les plus remarquables : *les Trois Dimanches* (1838), *la Propriété c'est le vol* (1848), *le Bourgeois de Paris* (1849), *Turlututu* (1858). Il avait adopté au théâtre le nom de Jules Cordier. On trouve de lui quelques articles dans *le Livre des Cent et un*, dans *le Tableau de Paris*, et dans *le Dictionnaire de la Conversation*. Depuis longtemps il avait réuni une grande quantité de matériaux pour un dictionnaire historique de la langue française; mais la mort est venue interrompre ce vaste travail, entrepris avec autant d'érudition que de modestie.

VAULABELLE (*Hippolyte* DE), frère du précédent, a été tué par accident le 12 janvier 1856, en faisant une ronde de nuit dans le cimetière du Père La Chaise, dont il était inspecteur.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

VAULX-CERNAY. *Voy.* PIERRE.

VAUMORIÈRE. *Voy.* ORTIGUE (D').

VAUQUELIN (*Jean*), sieur DE LA FRESNAYE, poëte français, né en 1535, au château de La Fresnaye, près Falaise, mort en 1607. Sa famille était normande, et lui-même représente bien le gentillâtre campagnard d'une époque de guerres et d'aventures. Il eut dès l'enfance le goût des vers, et on le voit à onze ans demander et obtenir un privilége pour le recueil des *Foresteries*, qui ne fut imprimé que huit ans plus tard. Avant vingt-trois ans il avait passé plusieurs années à Poitiers, à Paris et à Bourges pour étudier le droit, disait-il, mais en réalité pour s'amuser. Conter fleurette fut la moindre de ses peccadilles; ses œuvres sont pleines de jolies chansons folâtres, qu'on éprouve encore quelque grand plaisir à relire. En 1560 il contracta avec Anne de Bourgueville une union qui fut heureuse. Lorsque arrivèrent les guerres civiles, La Fresnaye suivit Matignon dans sa campagne contre Montgomery, et fut blessé au siége de Saint-Lô. Henri III le nomma lieutenant général à Caen, et Henri IV présida au

faveur ; « Eh bien, lui dit le cardinal, vous n'oublierez pas du moins dans le dictionnaire le mot de *pension*. » Sur quoi Vaugelas répliqua : « Non, monseigneur, et moins encore celui de *reconnaissance*. » Il commença dès lors à dresser les cahiers du dictionnaire, qu'il rapportait ensuite à la compagnie : « On les discutait dans les assemblées ordinaires, auxquelles on joignit bientôt, pour aller plus vite, une assemblée spéciale, qui se tenait le mercredi, en deux bureaux séparés. Vaugelas était l'oracle de ces discussions; c'était lui qui notait les points en litige, et se livrait aux recherches nécessaires pour les éclaircir. Mais chaque mot donnait lieu à d'interminables discussions. Les scrupules de Vaugelas et son purisme exagéré, non plus que ses manies, n'étaient de nature à accélérer le travail. Ainsi il avait conçu tant d'estime pour les écrits de Coëffeteau, qu'il avait grand' peine à recevoir dans le dictionnaire quelque phrase qui n'y fût pas employée. Ce fut seulement en 1647 qu'il publia ses *Remarques sur la langue françoise* (Paris, in-4°), et il ne put jamais arriver à donner avant sa mort un second volume, dont il préparait les matériaux. Il travailla trente ans à une version de Quinte-Curce, qu'il changeait et corrigeait sans cesse, et qu'il eut l'intrépide constance de refaire en entier, comme il le déclare lui-même, lorsqu'une traduction de P. d'Ablancourt (celle d'Arrien), qui avait paru dans l'intervalle, l'eût éclairé sur les défauts de la sienne. Vaugelas se montrait fort assidu à l'hôtel Rambouillet, et il y dirigeait dans le même sens toutes les facultés de son esprit, s'occupant à recueillir les décisions de l'usage et à noter les façons de parler de la bonne compagnie. Vers la fin de sa vie, il devint gouverneur des enfants du prince Thomas de Savoie. Il avait aussi un appartement dans l'hôtel de Soissons; mais malgré ces avantages, malgré le rétablissement de sa pension, toujours assez mal payée, il ne put jamais échapper entièrement à la gêne. Sa vieillesse fut attristée par de cruelles souffrances. Au mois de février 1650, ayant été extraordinairement travaillé, pendant cinq ou six semaines, d'un abcès dans l'estomac, qui le tourmentait depuis plusieurs années, il se sentit soulagé tout à coup, et, se croyant guéri, voulut aller prendre l'air dans le jardin de l'hôtel de Soissons. Le lendemain matin, son mal le reprit avec plus de force. Vaugelas avait deux valets; l'un était sorti, il envoya l'autre chercher du secours. Sur ces entrefaites, le premier revint, et trouva son maître qui rendait son abcès par la bouche : « Qu'y a-t-il donc ? » demanda ce garçon effrayé. — « Vous voyez, mon ami, répondit Vaugelas, avec le flegme d'un grammairien qui démontre une règle, vous voyez le peu de chose qu'est l'homme. » Ce fut sa dernière parole. Son bien ne se trouva pas suffisant pour payer ses créanciers, et après sa mort ils saisirent, avec le reste de ses écrits, les cahiers du dictionnaire, que l'Académie ne put recouvrer qu'à grand' peine, par une sentence du Châtelet, datée du 17 mai 1651. Vaugelas, dit Pellisson, « était un homme agréable, bien fait de corps et d'esprit, de belle taille; il avait les yeux et les cheveux noirs, le visage bien rempli et bien coloré. Il était fort dévot, civil et respectueux jusques à l'excès, particulièrement envers les dames. Il craignait toujours d'offenser quelqu'un, et le plus souvent il n'osait pour cette raison prendre parti dans les questions que l'on mettait en dispute ». La douceur de son caractère ainsi que ses talents lui avaient fait beaucoup d'amis, parmi lesquels étaient Faret, de Chaudebonne, Voiture, Chapelain et Conrart.

Ses ouvrages ne sont pas nombreux. Suivant Pellisson, il avait fait quelques vers italiens très-estimés; il faisait aussi des vers français, mais seulement en façon d'*in-promptus*. L'influence et l'autorité de ses *Remarques* furent très-considérables, et pendant longtemps on ne jura que par Vaugelas. Sa grande règle est l'usage, entendu et restreint dans certaines limites ; il distingue l'usage de la cour et du grand monde de l'usage bas et populaire, et porte dans les exclusions qu'il prononce contre certains termes une délicatesse que plusieurs ont accusée d'exagération et de caprice. Mais il rencontra plus d'un ennemi : La Mothe-Levayer et Dupleix écrivirent contre son livre; Ménage attaqua ses étymologies. Les matériaux qu'il avait préparés pour un second volume avaient été perdus dans la saisie de ses papiers : c'est là sans doute ce qui décida l'avocat Aleman à publier en 1690 les *Nouvelles Remarques* de Vaugelas, qui paraissent être réellement de lui, mais ne sont que des notes rassemblées au hasard, roulant sur des phrases et des termes surannés, et qu'il avait probablement laissées lui-même de côté. Les *Remarques* ont eu plusieurs réimpressions, parmi lesquelles nous citerons celle de 1704, avec les *Observations de l'Académie française* (Paris, in-4°), et celle de 1738 (ibid., 3 vol. in-12) avec les notes de Patru et de Th. Corneille. La traduction de Quinte-Curce parut pour la première fois en 1653 (Paris, in-4°), par les soins de Conrart et de Chapelain, qui eurent à choisir parmi les cinq ou six différentes versions que Vaugelas avait laissées de la plupart des périodes. La seconde édition est semblable à la première; puis on retrouva une nouvelle copie, qui servit à Patin à en donner (1659) une troisième, meilleure que les précedentes, et toujours considérée depuis comme l'édition définitive. C'est de ce travail que Balzac a écrit : « L'Alexandre de Philippe est invincible, et celui de Vaugelas est inimitable. » Vaugelas avait voulu faire de cette traduction un exemple à l'appui de ses *Remarques*, pour y tracer le modèle après avoir donné les préceptes; c'est ce qui explique le temps énorme qu'il y avait dépensé et l'importance qu'on y attacha.

V. Fournel.

Pellisson, *Hist. de l'Académie*. — Guichenon, *Hist. de*

Baillet, *Jugement des savants*, t. III. — *Nicerons*, t. XIX.

ONDT. *Voy.* ROBERT.

LABELLE (*Achille* TENAILLE DE), hisançais, né en octobre 1799, à Chatel-(Yonne), d'une famille ancienne de la ie. Après avoir fait ses études au lycée ns, il vint à Paris (1818), et se mêla à ique des journaux de l'opposition libé-1824, il tenta de ressusciter *le Nain* t figura parmi les fondateurs du journal *et le Contre.* Après la révolution de ut rédacteur en chef du *Messager*, feuille ion libérale. Après être resté longtemps des diverses fractions de la démocratie, n 1838 dans la rédaction du *National*, ta dans la polémique autant de modéie de talent. Il avait fait de l'histoire son vorite. Son premier ouvrage en ce genre pour le recueil de l'expédition d'Égypte, e titre d'*Histoire moderne de l'Égypte e départ des Français* (Paris, 1835-36, -8°). Malgré le mérite de cette publicadevait être effacée par une œuvre plus able, et à laquelle il a consacré de années; nous voulons parler de l'*Hisdeux Restaurations jusqu'à la chute les X* (Paris, 1844 et suiv., 6 vol in-8°, es et plans). Ce livre, dont trois éditions épuisé le succès, est remarquable par ude et la variété des recherches, par la des convictions et par l'ardeur du pa-. La révolution de 1848 porta M. de le sur la scène politique. Le gouvernevisoire lui fit offrir par M. de Lamartine ade de Londres, puis celle de Berlin, isa l'une et l'autre. Élu représentant de à l'Assemblée constituante, il y fit partie té de constitution, et présida celui de ion publique. Votant d'habitude avec la modérée du parti démocratique, il se pour le bannissement de la famille s, contre le système des deux chambres, au travail, la proposition Rateau et l'exde Rome. Nommé, en quelque sorte ui, ministre de l'instruction publique (5 18, il réorganisa le service des inspect développa l'étude de l'histoire et des vivantes. Mais après l'introduction de Faure et Vivien dans le cabinet du général ac, il ne voulut pas suivre le gouvernens la voie qu'indiquaient ces choix, et place à M. Freslon (13 oct.). Il ne fut pas Assemblée législative, et demeura depuis ent étranger aux événements politiques.

u. *Dict. univ. des contemp.*

ABELLE (*Éléonore* TENAILLE DE), lit-, frère du précédent, né le 12 octobre Châtel-Censoir (Yonne), mort le 12 oc-59, à Paris. Après avoir fait à Paris d'exétudes, il embrassa la carrière des lettres, a par sa collaboration anonyme à l'*Épître à Sidi-Mahmoud* (1825, in-8°), qui fut aussi le premier ouvrage du poëte Méry. Pendant dix ans il s'occupa de journalisme, travailla au *Nain jaune*, au *Figaro*, à *l'Europe littéraire*, au *Courrier de la jeunesse*, à *la France littéraire*, et fut un des fondateurs du *Journal des enfants*. Ce fut après 1830 qu'il composa, dit-on, en société avec Alphonse Karr, la *légende de Mayeux*, débauche d'esprit qui eut un succès de vogue. Sous le pseudonyme d'Ernest Desprez, il écrivit des romans et des contes, tels que *Un Enfant* (1833, 3 vol. in-12), *les Femmes vengées* (1834, 2 vol. in-8°), et *les Jours heureux* (1836, in-12), recueil d'où il a tiré quelques petites pièces pour le théâtre de Comte. C'est sur les scènes de genre, pour lesquelles il a écrit, de 1833 jusqu'à sa mort, soixante-dix ouvrages de drames ou vaudevilles, le plus souvent en collaboration, que M. de Vaulabelle a marqué sa place parmi les littérateurs de son époque. Nous signalerons parmi les plus remarquables : *les Trois Dimanches* (1838), *la Propriété c'est le vol* (1848), *le Bourgeois de Paris* (1849), *Turlututu* (1858). Il avait adopté au théâtre le nom de Jules Cordier. On trouve de lui quelques articles dans *le Livre des Cent et un*, dans *le Tableau de Paris*, et dans *le Dictionnaire de la Conversation*. Depuis longtemps il avait réuni une grande quantité de matériaux pour un dictionnaire historique de la langue française; mais la mort est venue interrompre ce vaste travail, entrepris avec autant d'érudition que de modestie.

VAULABELLE (*Hippolyte* DE), frère du précédent, a été tué par accident le 12 janvier 1856, en faisant une ronde de nuit dans le cimetière du Père La Chaise, dont il était inspecteur.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

VAULX-CERNAY. *Voy.* PIERRE.

VAUMORIÈRE. *Voy.* ORTIGUE (D').

VAUQUELIN (*Jean*), sieur DE LA FRESNAYE, poëte français, né en 1535, au château de La Fresnaye, près Falaise, mort en 1607. Sa famille était normande, et lui-même représente bien le gentillâtre campagnard d'une époque de guerres et d'aventures. Il eut dès l'enfance le goût des vers, et on le voit à onze ans demander et obtenir un privilége pour le recueil des *Foresteries*, qui ne fut imprimé que huit ans plus tard. Avant vingt-trois ans il avait passé plusieurs années à Poitiers, à Paris et à Bourges pour étudier le droit, disait-il, mais en réalité pour s'amuser. Conter fleurette fut la moindre de ses peccadilles; ses œuvres sont pleines de jolies chansons folâtres, qu'on éprouve encore quelque grand plaisir à relire. En 1560 il contracta avec Anne de Bourgueville une union qui fut heureuse. Lorsque arrivèrent les guerres civiles, La Fresnaye suivit Matignon dans sa campagne contre Montgomery, et fut blessé au siége de Saint-Lô. Henri III le nomma lieutenant général à Caen, et Henri IV président au

présidial de la même ville; il mourut investi de cette charge et entouré d'enfants, quatre fils et autant de filles. Les poésies de La Fresnaye sont pleines de charme, et ne méritent pas les reproches que leur ont faits les critiques du dix-huitième siècle d'être obscures. C'est aussi le premier écrivain qui ait donné des idylles en vers français. On a de lui : *Les deux premiers livres des Foresteries;* Poitiers, 1555, in-8°; — *Pour la monarchie de ce royaume contre la division;* Lyon, 1567, 1570, in-8°; — *Oraison de ne croire légèrement à la calomnie;* Caen, 1587, in-4°; — *Œuvres poétiques;* Caen, 1605, 1612, in-8° : le premier recueil de vers n'y est point compris. Du Verdier et la Croix du Maine lui attribuent encore *l'Israélite, ou l'Histoire de David;* ce poëme n'a point été imprimé. L. LACOUR.

La Croix du Maine et du Verdier, *Bibl. française*. — Sabatier, *Les Trois siècles*. — V. Choisy, *Jean Vauquelin de la Fresnaye*; Falaise, 1841, in-8°. — J. Pichon, *Notices biogr. sur la vie et les écrits de J. Vauquelin de La Fresnaye et N. V. des Yveteaux*.

VAUQUELIN (*Nicolas*), sieur DES YVETEAUX, poëte, fils aîné du précédent, né en 1567, au château de La Fresnaye, près Falaise, mort le 9 mars 1649. C'est en partie à Caen, en partie au château des Yveteaux, que s'écoula l'enfance du jeune Nicolas, que sa famille destinait à l'Église. Cependant jamais il n'entra dans les ordres; car nous voyons qu'en 1595 il était, à la place de son père, lieutenant général du bailliage de Caen (1). Le maréchal d'Estrées passant par cette ville eut occasion d'apprécier le mérite de des Yveteaux, et il l'engagea à venir à la cour. Celui-ci se rendit à ce conseil, et ayant cédé sa charge, moyennant une assez forte somme, à Guillaume, son frère puîné, il fut choisi en 1606 pour être le précepteur de César de Vendôme, fils naturel d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. C'est pour son élève qu'il composa son poëme sur l'*Institution du prince*. Le 28 août 1609 le roi signa les lettres patentes qui lui conféraient la qualité de précepteur du dauphin. S'il fallait ajouter foi à ce qu'on dit de lui dans le *Recueil des éloges des illustres François*, imprimé à Caen en 1752, « il étoit, outre ses fonctions, employé à répondre aux ambassadeurs, tantôt à entretenir Sa Majesté à son lever et à son dîner, et tantôt dans son cabinet à faire des dépêches aux pays étrangers ». A la mort du roi son affliction fut si grande, qu'il résolut de quitter la cour, ce qu'il fit au bout d'une année (1611), malgré les efforts que la reine et le jeune roi tentèrent pour l'y retenir (2). Il est plus à propos de croire que sa conduite licencieuse et les désordres de sa vie le firent expulser de la cour. Peu après, il fut même privé de sa pension par Richelieu. Tant qu'il demeura précepteur du dauphin, il avait contracté vis-à-vis de son élève une liberté de langage et un franc parler peu ordinaires, qu'il conserva lorsque celui-ci fut devenu roi. Une fois, il entra dans la chambre de ce prince qu'il trouva battant du tambour sur les vitres avec ses doigts. Faisant l'étonné, il donna lieu au roi de s'enquérir du sujet de sa surprise: « C'est que, lui dit-il, je suis embarrassé à trouver dans le monde le capitaine dont vous pourriez être le tambour. » Peu satisfait de l'empire que le roi laissait prendre sur lui par ses ministres, il ne l'appelait jamais que Louis XIII, et Balzac lui prête ce propos que « de toute l'autorité royale et de tout le pouvoir de la couronne de France, il n'avait conservé que celui de guérir les écrouelles ». Tombé en disgrâce, il rentra avec bonheur dans la vie privée; car il possédait une grande fortune. Sa vie fut celle d'un épicurien; Chaulieu lui en fait un titre de gloire, et l'appelle « un parfait philosophe ». « Avec tout son esprit et son érudition, dit Vigneul-Marville, il y avait bien de la bizarrerie et de l'extravagance dans la conduite de ce vieillard, et l'amour des plaisirs l'enivra et le rendit ridicule aux yeux de ceux même qui étaient les plus disposés à excuser ses faiblesses. »

Il passait alternativement l'hiver à Paris et l'été dans son château des Yveteaux, pour lequel il eut toujours une prédilection marquée. Lui-même a donné la mesure de son égoïsme et de ses goûts, dans le sonnet suivant :

> Avoir peu de parens, moins de train que de rente,
> Et chercher en tout temps l'honneste volupté;
> Contenter ses desirs, maintenir sa santé;
> Et l'ame de procez et de vices exempte;
> A rien d'ambitieux ne mettre son attente,
> Voir ceux de sa maison en quelque authorité;
> Mais sans besoin d'appuy garder sa liberté,
> De peur de s'engager à rien qui mescontente;
> Les jardins, les tableaux, la musique, les vers,
> Une table fort libre et de peu de couverts,
> Avoir bien plus d'amour pour soy que pour sa dame,
> Estre estimé du prince et le voir rarement,
> Beaucoup d'honneur sans peine et peu d'enfans sans femme
> Font attendre à Paris la mort fort doucement (1).

Des Yveteaux n'avait jamais voulu s'engager dans les liens du mariage. Il posséda quelques bénéfices simples, fut abbé de Saint-Symphorien,

(1) En cette année il publia *Trois harangues* (Caen, 1595, in-18), dont l'une fut prononcée en prenant possession de sa charge; elle a été reproduite intégralement par M. Travers dans la brochure citée aux sources. Ce petit volume avait échappé jusqu'ici aux recherches de tous les bibliographes.

(2) Il se retira dans sa maison sise rue du Colombier, n. 1, au faubourg Saint-Germain. Cette rue fait aujourd'hui partie de la rue Jacob.

(1) Ce sonnet, « qui ne se peut excuser, dit Huet, que par la liberté que donne la poésie, » fut invoqué dans le scandaleux procès de famille que des Yveteaux eut à soutenir. Dans sa *Réponse à la lettre du président de La Fresnaye, son frère*, pièce in-4°, qui n'a pas été réimpr. dans la récente édition des *Œuvres* du poète, il justifie avec une certaine dignité sa vie et ses habitudes. En voici un passage : « Je n'ai point vu que la douceur des plaisirs ou la violence des passions, ni les plus friands objets aient jamais irrité mes sens jusqu'à passer à un desir irrégulier ou étranger. Et si c'est un vice d'aimer la musique, la poésie, la peinture et l'architecture, qui éteignent la passion de l'avarice et de l'envie, j'avoue que je suis et veux être des plus blâmables du monde. »

près de Beauvais et de Notre-Dame du Val ; il abandonna ce dernier à l'abbé de Rancé. On cite au nombre de ses faiblesses son amour effréné pour une célèbre joueuse de harpe, nommée *la Dupuits*. Cette bohémienne était la compagne d'un de ces ménétriers qui courent de cabaret en cabaret (1). Huet prétend qu'avant d'expirer le poete épicurien se repentit de ses égarements ; Saint-Évremond rapporte, au contraire, qu'il dit alors à sa maîtresse : « Ma mie, jouez-moi une sarabande, pour que je passe plus doucement. » Il a été inhumé dans l'église Saint-Arnould de Vareddes en Brie.

Des Yveteaux laissa éditer le poeme *De l'Institution du prince* (Paris, 1604, in-8°), et ne s'occupa que de la publication de ses pièces fugitives, qui comprennent des odes, des stances, des sonnets, etc. « Il n'est pas un poëte à mépriser, dit M. Rathery, et il eut sur son père, avec un talent moins original peut-être, l'avantage de se trouver dans la sphère du mouvement de réforme imprimé à la langue par l'école nouvelle de Desportes, de Bertaud, de Racan, et surtout de Malherbe, dont il ne faut pas oublier qu'il fut l'introducteur à la cour. » Ses œuvres ont été recueillies et annotées par les soins de M. Prosper Blanchemain sous le titre d'*Œuvres poétiques* (Paris, 1854, in-8°). Malgre le zèle apporté par l'éditeur, il y aurait encore de nombreuses pièces inédites à recueillir pour que cette édition fût complète.

Ed. DE MANNE.

Vigneul Marville, *Melanges*. — Balzac, *Lettres*. — Huet, *Origines de Caen*. — Viollet-Leduc, *Bibl poetique*. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, edit. Paris et Monmerqué. — J. Pichon, *Notices biogr. et litter. sur la vie et les ouvrages de J. Vauquelin de La Fresnaye et N. Vauquelin des Yveteaux*; Paris, 1846, in-8°. — Blanchemain, *Notice*. — Rathery, *Vauquelin des Yveteaux*; Paris, 1854, in-8°. — J. Travers, *Addition a la vie et aux œuvres de V. des Yve'eaux*; Caen, 1856, in-8°.

VAUQUELIN (*Louis-Nicolas*), né le 16 mai 1763, à Saint-André d'Hébertot, près de Pont-l'Évêque (Calvados), mort le 14 novembre 1829, dans le même lieu. Né pauvre, il fut envoyé à l'école de son village par sa mère; puis il entra comme garçon chez un apothicaire de Rouen, qui enseignait la chimie à quelques personnes. Il assistait aux leçons; il écoutait religieusement, et il prenait en cachette des notes qu'il relisait souvent. Son patron, l'ayant surpris un jour dans sa lecture, lui enleva son cahier, le déchira, et lui fit défense de perdre ainsi son temps a l'avenir. Vauquelin pleura son cahier; puis, avec un seul écu dans sa bourse, il quitte Rouen et arrive à Paris. Mais il y tombe malade, et on le transporte à l'hôtel-Dieu. Sortant de l'hôpital, pâle, débile, il errait sans ressources dans la rue Saint-Denis, lorsqu'un pharmacien, nommé Cheradame, touché de sa misère, le recueillit et l'installa dans son laboratoire. Vauquelin se remit au travail avec courage, faisant en secret des expériences, contemplant avec admiration les précipités qu'il obtenait. Il commença des études de botanique, et, pour suppléer à son ignorance du latin, il déchirait les feuillets d'un vieux dictionnaire qu'il apprenait par cœur en faisant ses commissions. Le pharmacien, étonné de ses succès, touché des efforts incessants qu'il faisait pour apprendre, en parla à Fourcroy, son cousin. Fourcroy appela Vauquelin chez lui, dirigea son éducation, l'associa à ses travaux, et pendant vingt-cinq ans l'intimité la plus parfaite unit ces deux grands chimistes. Puis, quand la mort, frappant Fourcroy, brisa cette noble amitié, Vauquelin reçut dans sa maison les deux sœurs de celui qui avait été son bienfaiteur. Il était reçu pharmacien depuis quelques années lorsqu'en 1792 il prit la direction de l'officine de Goupil, située rue Sainte-Anne, à Paris. Nommé en 1793 pharmacien de l'hôpital militaire de Melun, il parcourut les départements voisins, et en fit sortir des milliers de salpêtre qu'il expédia pour les ateliers de la capitale. Lors de la réorganisation des écoles (1795), il eut sa place à l'École des mines comme inspecteur et professeur de docimasie, et à l'École polytechnique comme professeur adjoint de chimie, ainsi que dans l'Institut national (classe des sciences). Sous le consulat, il remplaça Darcet au Collége de France (1801), fut nommé essayeur des matières d'or et d'argent à la Monnaie (1802), directeur de l'École spéciale de pharmacie (1803), et chevalier de la Légion d'honneur (1804) (1). La mort de Brongniart père ayant laissé vacante au Jardin des plantes la chaire de chimie appliquée aux arts, Vauquelin, désigné d'une voix unanime par ses collègues de l'Institut et par les inspecteurs des études, obtint cette chaire (avril 1804), et se rapprocha ainsi de Fourcroy, au crédit duquel il avait dû un avancement si rapide. Il eut le malheur de le perdre à la fin de 1809. « La chaire de chimie à la Faculté de médecine, dit Pariset, n'appartenait plus à personne. Il fallait, pour l'occuper, l'obtenir au concours et avoir le titre de docteur en médecine. Ce titre, Vauquelin ne l'avait pas; mais il en était digne, et par des connaissances médicales très-étendues, et par d'autres connaissances que n'ont pas toujours les médecins de profession. Il écrivit, sur l'analyse de la matière cérébrale, considérée dans l'homme et dans les animaux, une thèse qui lui valut à la fois le doctorat et la chaire. » Après douze années de professorat, cette chaire lui fut retirée par le ministère Villèle, et il ne fut pas

(1) Suivant Tallemant, qui exagérait peut-être, des Yveteaux passait des journées entieres a soupirer aux pieds de sa belle des vers anacreontiques. Il avait fini par pousser si loin l'extravagance, qu'au dire des mémoires du temps il fit de son jardin une petite Arcadie, où il se promenait la houlette à la main, la pannetière au côté, le chapeau de paille sur le chef et chantant avec son Amaryllis des vers qu'il avait composés sur ses plaisirs pastorans

(1) On lui composa un blason tout chimique en quelque sorte : la croix d'honneur entre trois creusets. Charles X lui donna en 1827 le cordon de Saint-Michel.

compris parmi le personnel de la Faculté remanié tout entier par l'ordonnance du 2 février 1823. A la fin de 1820 il était entré dans l'Académie de médecine. Aux élections de 1827 il accepta le mandat du collége de Lisieux, et se fit remarquer par son assiduité aux débats de la chambre. Sa santé, longtemps chancelante, était gravement altérée. Il se retira dans son pays natal. Une promenade à cheval empira sa maladie, et il mourut dans sa cinquante-septième année.

Aucun savant de son temps n'a mieux que Vauquelin servi la science par ses travaux. Suivant l'expression de Cuvier, « il était tout chimiste, chimiste chaque jour de sa vie et pendant la durée de chaque jour ». Ses différents cours ont formé un grand nombre d'hommes distingués, tels que Chevreul, Orfila, Payen, Kœchlin, Bouchardat, etc.; ses recherches d'analyse immédiate ont ouvert la voie à Pelletier, Caventou, Robiquet et Braconnot. Dans l'analyse des minéraux, il s'est associé à Fourcroy et à Haüy, et il a signalé un des premiers de nouvelles substances élémentaires; son nom demeurera attaché à la découverte, faite en 1798, du chrôme et de la glucine. Parmi les services qu'il a rendus à l'hygiène et à l'industrie, il convient de rappeler ses observations touchant l'action du vin, du vinaigre, de l'huile sur les vases de plomb et d'étain, ainsi que ses expériences sur les fers, les aciers, le plomb, sur l'eau de couleur des bijoutiers, sur la fabrication du laiton, de l'alun, de la cendre gravelée. Il a soumis à l'analyse un grand nombre de plantes dont il a déterminé les principes immédiats, travail qui l'a conduit à découvrir l'asparagine, avec Robiquet; il reprit seul d'abord, puis en compagnie d'un Portugais éclairé, M. Correa de Serra, les expériences que Deyeux avait tentées sur la sève des végétaux, et publia les résultats qu'il avait obtenus de celle de l'orme, du bouleau, du hêtre et du charme. Dans le règne animal on lui doit des recherches délicates sur la respiration des insectes et des vers, sur la liqueur séminale et l'urine de l'homme, sur la laite des poissons, sur le chyle du cheval, sur la coquille des œufs, sur les concrétions urinaires. « Une longue habitude des expériences avait conduit Vauquelin aux moyens les plus simples de les faire. Un corps nouveau lui était-il présenté, il le décomposait par les sens avant de le décomposer par les réactifs, et presque toujours cette seconde analyse ne faisait que confirmer la première; semblable en ce point, comme en beaucoup d'autres, à l'illustre Scheele, avec moins de vigueur d'esprit peut-être, Vauquelin avait la même netteté. Uniquement occupé des faits, il y voyait une variété qui le rendait circonspect sur les conséquences. Lavoisier était créateur, Fourcroy apôtre, Vauquelin disciple. » (Pariset.) Outre ses nombreux *Mémoires* (soixante en communauté avec Fourcroy, et cent quatre-vingt seul), publiés d *Annales de chimie*, le *Journal des* ... les *Annales du Muséum*, le *Journal de p*-*sique*, l'*Encyclopédie méthodique*, le rec de l'Académie des sciences (1), Vauquel laissé les ouvrages suivants : *Instruction* *la combustion des végétaux, et sur la m*-*nière de saturer les eaux salpêtrées*; To 1794, 1799, 1803, in-4°; — *Expériences* *les sèves des végétaux*; Paris, 1798, in- — *Réflexions sur le mémoire de M. D*-*champs, pharmacien*, Sur les extraits; L 1799, in-8° : Deschamps répliqua dans la année; — *Analyse de la matière cérébr*-*thèse*; Paris, 1811, in-4°; — *Manuel de l'*-*sayeur, approuvé par l'administration* *monnaies*; Paris, 1812, in-8°, et 1835, in- avec beaucoup d'addit. par Vergnaud : — *sur les opérations chimiques et p*-*tiques*; Rouen, 1820, in-4°. ARM. VAUQUEL

Cuvier, *Éloges*. — Pariset, *Hist. de l'Acad. de m*-*cine*, t. 1er. — Hoefer, *Hist. de la chimie*.

VAUTIER (*François*), médecin français, à Arles, en Provence, en 1589, mort en 165 étudia la médecine à Montpellier, et y fut r docteur en 1612, puis il se rendit à Paris, et vint, en 1624, premier médecin de la reine M de Médicis. L'ascendant qu'il prit sur l'e de cette princesse le rendit odieux au cardina Richelieu, qui le fit emprisonner en 1631 à Sen et plus tard à la Bastille, dont il ne sortit q près la mort de ce ministre (1643). Il rep alors à la cour, et il obtint, en 1646, la plac premier médecin de Louis XIV. Il réclama cette qualité, la surintendance du Jardin du r qui y était primitivement attachée, mais q après la mort de Gui de La Brosse, avait donnée à Bouvard de Fourqueux, son parent. demande de Vautier lui fut accordée par ar du conseil des 14 juillet 1646 et 28 mars 16 Entre autres améliorations qu'on lui dut, il citer la substitution d'un cours d'anatomie leçons insignifiantes qu'on donnait alors dan Jardin. En 1649, le roi, pour reconnaître soins qu'il avait eus de lui et de Monsieur, frère, disposa en sa faveur de l'abbaye de Sa Taurin d'Evreux. Vautier employa le prem les préparations chimiques, les émétiques a moniaux, le quinquina, etc., ce qui souleva co lui nombre de ses confrères. Si l'on en croit Patin, il mourut victime de l'antimoine, q faisait toujours entrer dans ses prescriptions

Éloy, *Dict. hist. de la médecine*.

VAUVENARGUES (*Luc* DE CLAPIERS, m-quis DE), écrivain français, né à Aix, en P-vence, le 6 août 1715, mort à Paris, le 28 1747. Il était fils de Joseph de Clapiers, gneur de Vauvenargues et de Claps, et guerite de Bermond; son père, premier co d'Aix, était resté seul à son poste avec un ...

(1) La liste détaillée de ces *Mémoires* se trouve d *la France littéraire* de Quérard.

pendant la peste qui, en 1720, désola cette
it avait vu pour ce fait sa terre érigée en
isat. Placé au collège d'Aix, il n'y fit que
liocres études, par suite de la faiblesse ex-
de sa constitution; celui qui devait être un
ailleurs écrivains français ne sut jamais
atin ni le grec. A dix-huit ans il obtint
us-lieutenance au régiment du roi, et se
arquer dans la campagne d'Italie de 1734,
ns celle de Bohême en 1742. Après avoir
pieds gelés dans la retraite de Prague, il
l'année suivante à la bataille de Dettingen
Il avait ainsi conquis, avec le touchant
de *père* que la reconnaissance des sol-
i avait donné, le grade de capitaine, lorsque
e complète de sa santé, achevée par ces
es épreuves, le força de rentrer en France.
vu de fortune, il avait dû se contraindre
une fois à s'ouvrir sur de pénibles néces-
'argent à un de ses amis, Fauris de Saint-
s, fils d'un conseiller à la chambre des
s de Provence. Telle était sa gêne qu'il ne
e, faute d'une somme de 2,000 livres, un
en Angleterre, où l'appelaient à la fois son
'étude et des médecins à consulter pour
x et ses autres infirmités. Comprenant la
militaire à la façon des sages, comme Ca-
en avait fait une consolation à ces préoc-
ns inferieures de la vie. Obligé de renoncer
ier des armes (1743), où ce qu'il y avait
e véritablement héroïque trouvait naturel-
sa place, il se tourna vers la diplomatie,
vit à ce sujet au roi et au ministre des
étrangères deux lettres, qui restèrent
éponse (janv. 1744). Une troisième reçut
Amelot quelques espérances. « J'ai passé
na jeunesse, y disait Vauvenargues, loin
stractions du monde, pour tâcher de me
capable des emplois où j'ai cru que mon
re m'appelait, et j'osais penser qu'une
si laborieuse me mettrait du moins au
de ceux qui attendent toute leur fortune
s intrigues et de leurs plaisirs. » Qu'au-
ité, devenu diplomate? Il nous le dit dans
ximes, où il conçoit une diplomatie nou-
ont la franchise et la droiture auraient fait
té suprême. Atteint à son retour à Aix
petite vérole maligne (juin 1744), il en
cablé d'infirmités telles qu'il dut renoncer
fonction publique. C'est alors que, son
repandant en quelque sorte au dehors,
trouver dans les lettres cette gloire qui
eule passion de sa vie. Doué d'une âme
se et élevée, il a lui-même indiqué la
où il devait puiser quand il a écrit: « Les
pensées viennent du cœur. » Ce n'était
moins sans préparation qu'il entrait dans
ère littéraire, et sa correspondance avec
de Saint-Vincens et avec le marquis de
u, son cousin, père du célèbre orateur,
montre s'essayant déjà aux développe-
oratoires. En 1737, étant en garnison à
Besançon, il avait achevé son traité *Du libre arbitre*. Se formant par la lecture et plus encore par la réflexion, il n'avait pas cessé ces travaux à Arras, à Péronne, partout où le devoir militaire l'avait conduit. Une lettre datée du 4 avril 1743, qu'il écrivit de Nancy à Voltaire pour soumettre à son appréciation un morceau de critique sur les mérites comparés de Corneille et de Racine, fut le début de cette liaison à laquelle l'illustre écrivain se porta avec une sympathie généreuse. Après deux voyages à Paris, en 1738, puis en 1744 (janvier-mai), il s'y établit définitivement en 1746, se lia avec Marmontel, fréquenta les cercles des Tuileries et du Luxembourg, et s'occupa surtout de préparer la publication de ses écrits. En février 1746 parut le premier, et malheureusement le seul, ouvrage de Vauvenargues, sans nom d'auteur et sous le titre d'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, *suivie de Réflexions et de Maximes* (Paris, in-12). Le livre eut du succès, et Voltaire disait « qu'il n'en connaissait guère de plus capable de former une âme bien née et digne d'être instruite ». Un mois plus tard la Provence était envahie par les Autrichiens et les Piémontais, et l'on aime à entendre Vauvenargues se souvenir qu'il a porté une épée. « Toute la Provence est armée, écrit-il, et je suis ici bien tranquillement au coin de mon feu; le mauvais état de mes yeux et de ma santé ne me justifie point assez, et je devrais être où sont tous les gentilshommes de la province. Mandez-moi, je vous prie, incessamment s'il reste encore de l'emploi dans nos troupes nouvellement levées, et si je serais sûr d'être employé en me rendant en Provence. » C'était le dernier élan de son âme. Attaqué d'une maladie de poitrine, qui s'était déclarée à la suite de la petite vérole, il mourut à trente et un ans passés, « avec les sentiments d'un chrétien philosophe », rapporte Marmontel. Vauvenargues s'est peint lui-même dans son portrait de *Clazomène*, et aussi dans un autre portrait intitulé : *l'Homme vertueux dépeint par son génie*.

Comme écrivain, Vauvenargues a une énergie et une grâce sobre et juvénile qui le rapprochent beaucoup des Grecs. « Il a proprement, dit M. Sainte-Beuve, cette netteté qui est l'ornement de la justesse. Il a l'excellence de l'acception, une énergie sans trace d'efforts. Les images chez lui sont rares et sobres. Il a de ces traits d'une imagination jeune, nette et sobre, comme on se les figure chez Xénophon et chez Périclès. » On doit aussi remarquer, et ce trait complète ce noble visage, qu'il ne sacrifia pas à la mode d'incrédulité systématique qui régnait de son temps : il fut religieux, mais librement. La réputation de Vauvenargues grandit rapidement après sa mort : elle fut en partie l'œuvre de Voltaire. Suard lui consacra une notice, qui est un des plus longs et des plus animés de ses écrits. Depuis, MM. Guizot, Villemain, Thiers, Sainte-Beuve,

Prévost-Paradol, ont tour à tour apprécié cet aimable et généreux esprit. En 1856 l'Académie française a mis au concours son éloge.

Vauvenargues avait deux frères puînés, morts sans enfants. L'un d'eux avait adopté son cousin *Jacques-Auguste-Michel-Marie* DE CLAPIERS, qui devint un des chefs des *Compagnons du Soleil*, et qui, comme tel, fut fusillé le 16 janvier 1801. La famille de Vauvenargues subsiste encore en la personne du comte Henri de Clapiers, d'une branche collatérale.

Après la mort de Vauvenargues parut l'édition qu'il avait préparée lui-même et qu'achevèrent les abbés Trublet et Seguy (Paris, 1747, in-12, et 1781, in-12). Ensuite il faut signaler l'édition *revue et augmentée sur les manuscrits communiqués par la famille*, donnée par M. Fortia d'Urban (Paris, 1797, 2 vol. in-8° et 2 vol. in-12); celle de Suard (ibid., 1806, 2 vol. in-8°), accompagnée de notes critiques rédigées par Voltaire et Morellet; celle de Brière (ibid., 1821, 3 vol. in-8°), dont le t. III contient de nouvelles œuvres inédites; enfin, celle de M. Gilbert (ibid., 1862, in-8°), qui est la plus complète, et dans laquelle l'éditeur a fait entrer de nombreux fragments posthumes, déjà publiés en 1857; la partie la plus curieuse est une suite de 115 *lettres* adressées au marquis de Mirabeau, *l'ami des hommes*, au président de Saint-Vincens, à MM. de Villevieille, etc. Eug. ASSE.

Voltaire, *Corresp.* — Marmontel, *Mémoires.* — La Harpe, *Cours de littér.* — Villemain, *Tableau de la littér. du dix-huitième siècle.* — É. Chasles, les *Confessions de Vauvenargues*, dans la *Revue contemporaine*, 15 janv. 1857. — Suard, Ch. de Saint-Maurice, Thiers, *Notices.* — Nisard, dans la *Revue européenne*, fév. 1859. — Prevost-Paradol, *Essais de littér. et de morale.* — Sainte Beuve, *Causeries du lundi*, t. III et XIV. — Gilbert, *Éloge de Vauvenargues, couronné par l'Académie française.*

VAUVILLIERS (*Jean*), humaniste français, né vers 1698, à Noyers (Bourgogne), mort le 20 juillet 1766, à Paris. Après avoir terminé ses études dans le collége d'Harcourt, à Paris, il obtint une chaire de troisième dans celui de Beauvais, et y remplaça, en 1746, Crevier comme professeur de rhétorique. En 1757, il fut chargé d'enseigner le grec au Collége royal, avec le titre de coadjuteur à l'abbé Vatry (*voy.* ce nom); mais il mourut avant le titulaire, laissant deux discours latins et l'édit. du *Lexicon græco-latinum* (1752, gr. in-8°), de Schrevelius.

VAUVILLIERS (*Jean-François*), helléniste, fils du précédent, né à Noyers, dans le département de l'Yonne (arr. de Tonnerre), le 24 septembre 1737, mort à Saint-Pétersbourg, le 23 juillet 1801. Élevé par son père, sous la direction duquel il acquit de bonne heure une connaissance approfondie du grec et du latin, il occupa d'abord un emploi à la bibliothèque royale, et devint, en 1766, professeur de grec au Collége de France, où il compta plus tard, en 1790, P.-L. Courier, parmi ses auditeurs. Un *Examen historique et politique du gouvernement de Sparte* (Paris, 1769, in-12), dans lequel il répondait aux d proposés par Mably sur l'ordre naturel des so et ses *Essais sur Pindare* (Paris, 1772, i le firent, en 1782, admettre dans l'Académ inscriptions. L'un des derniers savants q conservé les traditions de l'ancienne érud il fut désigné par ses confrères pour tra aux *Notices et extraits des manuscrits Bibliothèque du Roi*; il en rédigea seize s manuscrits de Pindare, douze sur ceux chyle, et une sur l'*Œdipe à Colone* de Sop Chargé, après la mort de Capperonnier, d'ac le Sophocle que celui-ci se proposait de d il en composa toutes les notes, et le fit pa en 1781, Paris, 2 vol. in-4°. Bien qu'amèr critiquée par Brunck, cette édition a été déf par Harles, et fonda alors la réputation d auteur. D'autres travaux d'érudition, tels q *Notes* pour l'édition du Plutarque d'Amyot d par Cussac (1785-87), des *Vies* pour le *Recue portraits des hommes et des femmes ill* de Duflos (1787, in-fol.), mêlés à quelques cices universitaires de circonstance, comm *Éloge funèbre de Louis XV*, en latin (177 une *Idylle sur la naissance du Dau* (1781, in-4°), avaient successivement o l'activité de Vauvilliers, lorsque la révoluti 1789, dont il adopta les principes, le jeta a lieu du tumulte des événements. Élu prés du district de Sainte-Geneviève, puis déput́ pléant à l'Assemblée constituante, il ne v pas cependant y siéger lorsqu'une vacance l fournit l'occasion. Nommé membre de la n cipalité, et lieutenant du maire de Paris au b des subsistances, il eut en cette dernière q à combattre la disette de 1790, prit avec ra des mesures qui ramenèrent une abondanc lative, et, quoique souvent exposé aux ins d'un peuple affamé, parvint par sa ferme son éloquence à lui arracher plusieurs victi Félicité pour cette conduite par l'Assembl tionale le 17 avril 1790, il s'efforça avec la n énergie d'arrêter l'envahissement de la mu palité par les révolutionnaires, en repous surtout l'établissement du comité des recher demandé par Danton et Legendre : « Vous vo dit-il à la commune assemblée, des cens d'office, des inquisiteurs à gages qui seront bie vos tyrans et les nôtres... Eh bien, vou aurez à satiété dans tous les coins de la Fr A qui vous en prendrez-vous lorsque vou serez les premières victimes ? » Après la co tution civile du clergé, il fut nommé com saire pour recevoir à Paris le serment exigé ecclésiastiques; mais il donna sa démission ne pas participer à une mesure qui répugn sa modération. C'est alors que parurent d brochures qui lui furent attribuées : *Témoign de la raison et de la foi contre la consti tion civile du clergé* (Paris, 1791, in-8° *les Vrais principes de l'Église, de la mo et de la raison sur la constitution civile*

(ibid., 1794, in-8°). L'obligation du serment ayant été exigée des professeurs, il donna sa démission de sa chaire au Collége de France, et eut Gail pour son successeur, et se tint le temps caché chez l'avocat Blonde, son arrêté à Corbeil chez son frère, à la suite journée du 10 août, pendant laquelle il rendu aux Tuileries, en habit de garde al, pour y défendre la famille royale, il tantôt remis en liberté par les soins d'un anciens élèves. Rendu au calme de l'étude le 9 thermidor, il s'occupait d'un ouvrage aux assemblées représentatives, lorsque Directoire le ministre Benezech l'appela irection générale des approvisionnements . Ses services et ses succès furent les qu'en 1790; mais, comme précédemment il donna sa démission lorsqu'on exigea de serment de haine à la royauté, et publia à ce sujet une brochure piquante intitulée : *ion sur les serments ou promesses poli-* (Bâle, 1796, in-8°). Impliqué dans le comyaliste de l'abbé Brottier et La Villeheurl fut acquitté par le conseil de guerre il 1797). Le 12 du même mois il était élu e du conseil des Cinq-Cents par le dépar. de Seine-et-Oise. Dans cette assemblée il emarquer par ses discours sur le serment, té des cultes, la séparation et la délimitas pouvoirs, sur le divorce; mais, toujours onné d'opinions royalistes et compris dans i clichien, il fut compris sur la liste de ption du 18 fructidor (4 sept. 1797). Réd'abord en Suisse, puis appelé en Russie ul Ier, qui le nomma membre de l'Acades sciences de Saint-Pétersbourg et lui une pension, il mourut dans cette derville, laissant en manuscrit un ouvrage sur *les Sociétés politiques*.

eur univ. — *Notice*, dans les *Nova acta Acad. litanæ*, t. XV. — Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.*

X (*Noël* DE JOURDA, comte DE), maréchal nce, né en 1705, au château de Vaux, u Puy en Velay, mort le 14 septembre Grenoble. Sa famille, originaire du Gé, était ancienne, mais pauvre. D'abord ant dans le régiment d'Auvergne (1724), il en Italie, puis en Corse (1738), où il dévec une rare énergie et malgré l'infériorité re, le couvent de Guarsamuni. Il se disencore dans les guerres d'Allemagne et de , surtout à la défense de Prague, à la bae Fontenoy, aux siéges de Tournay et de monde, et à celui de Bruxelles, après lele nomma brigadier (1746). Il fut blessé éclat de bombe à Berg-op-Zoom. Élevé le de lieutenant général (1759), il eut à déen 1760, Gœttingue contre le prince Ferqu'il obligea à la retraite. Chargé, en 1769, mettre la Corse, il accomplit sa mission mois. Le 14 juin 1783, ses nombreux furent récompensés par le bâton de maréchal. Des troubles ayant éclaté à Grenoble en 1788, il fut envoyé dans cette ville pour les apaiser; peu de temps après son arrivée il tomba malade, et mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il ne laissa que deux filles, mariées aux marquis de Vauborel et de Fougières. Sévère, équitable et simple, il alliait à un grand zèle pour la discipline une bonté naturelle qui lui gagnait les esprits.

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*. — *Journal de Paris*, 1er oct. 1788.

VAUXCELLES (*Simon-Jérôme* BOURLET, abbé DE), littérateur, né le 11 août 1733, à Versailles, mort le 18 mars 1802, à Paris. Des études brillantes, le goût des lettres, un talent distingué pour la chaire lui firent donner le titre de prédicateur du roi (1756) et plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Vauxcelles, dont il porta le nom. C'était un ecclésiastique aimable, de mœurs honnêtes et polies; il vécut à Paris, fréquenta les salons littéraires, sans se mêler aux ardentes discussions du jour, et s'honora de l'amitié de Delille et de Thomas, ses condisciples au collége du Plessis. Pendant la révolution il n'émigra point; mais sa collaboration à *la Quotidienne* et au *Mémorial*, feuilles réactionnaires, le fit comprendre parmi les journalistes proscrits après le coup d'État du 18 fructidor. Ayant échappé à la déportation, il obtint sous le consulat l'autorisation de rester à Paris, et y chercha des ressources dans de nouvelles publications littéraires. Un goût sûr, un esprit juste et délicat l'avaient fait surnommer par La Harpe *le Chaulieu de la prose*. On a de Bourlet : *Éloge de Daguesseau*; Paris, 1760, in-8°; — *Panégyrique de saint Louis*; Paris, 1761, in-8°; — *Oraison funèbre de Louis XV, prononcée dans la cathédrale de Noyon*; Paris, 1774, in-4°; — *Discours prononcé à la fête des Bonnes Gens*; Paris, 1776, in-8°; — *Discours aux enfants du duc d'Orléans sur la mort de leur aïeul*; Paris, 1786, in-8°; — *Neckeriana, ou Lettres sur les Mélanges de Mme Necker*; Paris, 1798, in-8°. Outre la révision faite avec Gence de la cinquième édition du *Dict. de l'Académie* (1798), et celle des *Lettres sur Constantinople* de l'abbé Sevin, on lui doit comme éditeur les *Opuscules philosophiques et littéraires* (Paris, 1796, in-12), recueil de mélanges inédits, les *Lettres Mme de Sévigné* (1801, 10 vol. in-12), *l'Éducation des filles de Fénelon* (1801, in-12), les *Oraisons funèbres de Bossuet*, avec commentaires (1805, in-8°), ainsi qu'une foule d'articles piquants et variés dans *le Mercure* et le *Journal de Paris*.

Daniel de Saint-Anthoine, *Biogr. de Seine-et-Oise*.

VAUXCELLES. *Voy.* HONORÉ *de Sainte-Marie*.

VAUZELLES (*Matthieu* DE), magistrat français, né vers 1490, à Lyon, où il est mort, en 1561. Étienne, son père, était avocat, et, suivant quelques-uns, président du parlement de Dombes. Après s'être fait recevoir docteur ès droits,

Matthieu fut dans sa patrie juge mage (1517), échevin (1524), et recteur de l'aumône générale. Pourvu, le 10 mars 1535, des charges d'avocat du roi en la sénéchaussée de Lyon et d'avocat général au parlement de Dombes, il les exerça concurremment jusqu'en 1559. Il était à cette date premier avocat général, « ce qui lui donna occasion, dit Le Laboureur, de compiler et rédiger en meilleur ordre les coustume, loix et ordonnances du petit Estat de Dombes, auparavant confuses et informes ». Il publia en outre un *Traité des secondes noces*, et un *Traité des péages* (Lyon, 1550, in-4°), le seul que nous ayons de lui. Membre de l'Académie de Fourvière, dite *l'Angélique*, l'une des premières qui aient été fondées en France, il cultiva les lettres avec succès, composa des *Emblèmes* en vers français, et vécut dans l'intimité de Clément Marot et de Maurice Scève, dont il avait épousé en premières noces la sœur, Claudine, célèbre elle-même par son esprit.

Il avait deux frères, *Georges*, chevalier de Rhodes, commandeur de la Tourrette, et *Jean*, qui suit. Tous trois ont été célébrés par leurs contemporains.

Vauzelles (*Jean* de), littérateur, frère puîné du précédent, né à Lyon, où il est mort, en 1557. D'abord curé de Saint-Romain, il devint, vers 1527, prieur commendataire de Montrottier, dépendance de l'abbaye de Savigny. Maître des requêtes de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, et aumônier de ce prince, il leur dédia plusieurs de ses ouvrages, à la tête desquels il mettait quelquefois son nom, mais plus habituellement sa devise : *D'un vray zèle*, ou *Crainte de Dieu vault zèle*. Ami de Marot et de Maurice Scève, il a laissé des poésies, qu'on trouve éparses dans les recueils que publiaient ces poëtes et quelques autres de leur société. Il composa aussi pour la reine de Navarre, et peut-être en collaboration avec elle, quelques *moralités* ou comédies pieuses. On a de lui : *Histoire évangélique des quatre Évangélistes*; Lyon, 1526, pet. in-8°; — *Le Blason de la Mort*; Lyon, 1537, in-8°; réimpr. par Méon avec d'autres blasons; Paris, 1807, in-8°; — *Les Simulachres et historiées faces de la Mort*; Lyon, 1538, pet. in-4°. On lui doit aussi la traduction de quatre ouvrages de l'Arétin, avec lequel il était en commerce de lettres : *De l'Humanité de Jésu-Christ* (Lyon, 1539, pet. in-8°), *la Passion de Jésu-Christ* (ibid., 1539, in-8°), *les Pseaulmes de la pénitence* (Paris, 1541, pet. in-8°), et *la Genèse* (Lyon, 1542, in-8°). Jacques de Vintimille, ramené de Rhodes par son frère, en 1522, lui dédia un poëme latin sur la prise de cette ville par les Turcs. L. de Vauzelles.

Du Verdier et La Croix du Maine, *Biblioth. franç.* — Guichenon, *Hist. de Dombes*. — Le Laboureur, *Mazures de l'Isle-Barbe*. — Menestrier, *Éloge histor. de Lyon*. — Colonia, *Hist. litter. de Lyon*. — Pernetti, *Les Lyonnais*. — Poullin de Lumina, *Abrégé chron. de l'hist. de Lyon*. — D'Assier de Salenches, *Memorial de Dombes*.

Vavasseur (*François*), p[...] 1605, à Paray (Charolais), mort le 16 d[...] 1681, à Paris. Admis en 1621 dans la co[...] de Jésus, il régenta les humanistes et le[...] riciens, et fut appelé en 1644 au collége de C[...] mont pour y expliquer, à la place du P. P[...] l'Écriture sainte. C'était, au jugement de [...] livet, un des meilleurs humanistes de son te[...] il écrivait le latin avec une rare élégance [...] outre Niceron loue en lui un sens droit, u[...] gement solide, beaucoup d'exactitude, et [...] grande application au travail. Ses poésies la[...] ont été publiées par le P. Lucas; Paris, 1[...] in-8°; elles se composent d'une paraphra[se du] livre de Job (Paris, 1638, 1679, in-12), [...] poëme intitulé *Theurgicon, sive de mira[culis] Christi* (ibid., 1644, in-4°, et 1645, in-12), [...] quatre livres d'épigrammes, d'odes et d'él[égies]. Parmi les autres écrits de Vavasseur, qui r[...] aux précédents forment ses œuvres comp[lètes] (Amst., 1709, in-fol.), nous signalerons : [...] *tiones*; Paris, 1646-62, 2 vol. in-8° : relati[...] des sujets sacrés et profanes; — *De fo[...] Christi*; Paris, 1649, in-8° : ne se pron[once] ni pour la beauté ni pour la laideur corpo[relle] de Jésus, il est d'avis qu'il tenait un m[ilieu] entre ces deux extrémités; — *Jansenius [...] pectus*; Paris, 1650, in-8°; — *Ant. Godel[...] ep. grassensis*; Constance (Paris), 1650, in[...] on ne peut excuser, dit Niceron, le style [...] dant et satirique de ces (deux) pièces, où l[...] teur, non content d'attaquer les écrits de God[eau] s'en prend aussi à sa personne; — *De lud[icra] dictione*; Paris, 1658, in-4° : c'est un trait[é du] burlesque au point de vue des écrivains de l'a[nti]quité; — *De epigrammate*; Paris, 1669, in-[...] excellent écrit; — *Remarques sur les [Ré]flexions* (du P. Rapin) touchant la poétiq[ue]; Paris, 1675, in-12 : irrité de voir que R[apin] semblait dans ses *Réflexions* l'exclure du n[om]bre des poëtes latins modernes, Vavasseur tr[aita] son confrère avec beaucoup de malignité; [le] président Lamoignon, qui les aimait tous de[ux] ne trouva pas d'autre moyen de les acco[rder] que de supprimer les *Remarques* de l'un, e[t la] réponse qu'y fit l'autre.

Southwell, *Bibl. script. Soc. Jesu*. — *Notice*, à la [tête] des *Poésies latines*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXVII[...] Papillon, *Auteurs de Bourgogne*. — Titon du Til[let] *Parnasse français*.

Veaux (*Antoine-Joseph*, baron), [...] français, né à Seurre, en Bourgogne, le [...] tembre 1764, mort à Dijon, dans la nuit du [...] au 24 septembre 1817. Soldat au régiment [de] Beauvais infanterie (1785), il fut congédié [...] juin 1791. Capitaine au 1er bataillon de la C[ôte-] d'Or (27 août 1792), il fit partie des armées [du] nord et des Alpes, et mérita, le 7 octobre 1[...] le grade de chef de bataillon sur le champ [de] bataille. Envoyé à l'armée d'Italie, et deve[nu] adjudant général chef de brigade (juin 179[...] il assista aux batailles de Rivoli et de la Fa[vo]rite. Nommé général de brigade le 10 mars 1[...]

expédition d'Égypte, et fut grièvement levant Saint-Jean d'Acre. Il revenait en , à bord de *la Marianne*, lorsque ce fut pris par les Anglais. Échangé peu de après, Veaux fit la campagne de l'an VIII ée des Grisons. Il servit en 1806 au hui- corps de la grande armée, reçut en 1808 de baron, et fut appelé en 1809 à com- le département de la Côte-d'Or. Après dirigé la levée en masse en janvier 1814, is en non-activité par le gouvernement l alla au-devant de Napoléon en 1815, commandement de la 18e division mi- et fut nommé général de division (15 et s); mais ce nouveau grade ne fut pas par le roi. Veaux fut même traduit de- cour d'assises de Dijon, qui l'acquitta oût 1816. Il vivait retiré à Aloxe, près une, et il avait déjà donné des signes tion mentale, lorsque, se trouvant à Dijon ercer ses droits électoraux, il se tua d'un pistolet.

de la Légion d'honneur, t. IV.

CHIO (Il). *Voy.* MENZOCCHI.

ELLIO (*Tiziano*), dit *le Titien*, prince le vénitienne, né en 1477, a Cadore, de dame vénitienne, et de Gregorio Vecellio, 27 août 1576, à Venise. Sa famille, d'une noblesse, avait, dit-on, compté parmi ses s saint Titien, evêque d'Oderzo. Les es leçons lui furent données par son com- Antonio Rossi, et à l'âge de huit ans, t ce que plus tard le Giorgione dit de lui, *vait ete peintre dès le ventre de sa* il peignit à Cadore un petit tabernacle oie publique. A dix ans il fut envoyé à confie aux soins de son oncle Antonio , et placé dans l'atelier de Zuccati, qu'il bientôt pour celui de Giovanni Bellini, uquel il resta jusqu'à vingt ans. Il ne sut prime abord se défendre de la sécheresse e de son maître, et cette phase de son constitue sa première manière, à la- ppartiennent la *Sainte Famille* du mu- Naples, *le Passage de la mer Rouge* s royal de Venise, et, bien qu'il puisse s au nombre de ses bons ouvrages, le *Marc avec les saints Côme, Damien, ien et Roch* (1), à Santa-Maria della de la même ville. Il ne tarda pas, ar son genie, par l'étude de la nature et le du Giorgione, son condisciple, à ac- un faire plus large, un style plus vigou- itien avait deja atteint sa trentième année pour la première fois il fut chargé d'une ise publique : un patricien, Barbarigo, lui a decoration de la façade latérale du Fon- ' Tedeschi. Telle fut la ressemblance de re et de celle du Giorgione, qui avait peint de principale de cet édifice, qu'on les première vue, de la même main. A peine reste-t-il quelques traces reconnaissables de ces fresques grandioses. De 1507 date également *l'Ange Raphael guidant Tobie*, belle composition (1), qui se voit encore à S.-Marziale. C'est à Padoue qu'il peignit dans la *scuola del Santo* les mieux conservées de ses fresques (2), « peintes avec tant de délicatesse, dit Ridolfi, qu'on les prendrait pour des peintures à l'huile ». Nous en citerons trois : *Saint Antoine faisant parler un enfant pour rassurer son père sur la fidélité de sa femme*, composition simple, qui rappelle la manière du Masaccio ou de Filippino Lippi; *le Saint ressuscitant une femme tuée injustement par son mari*, chef-d'œuvre d'expression, dans lequel on remarque le merveilleux raccourci du corps de la victime, et *le Saint rattachant le pied qu'un jeune bûcheron s'était abattu*. Les autres, probablement dues à ses élèves, sont inférieures d'exécution.

Après la mort du Giorgione (1511), le gouvernement vénitien confia au Titien le soin de terminer pour la salle du grand conseil du palais ducal une vaste page commencée par son rival, et qui représentait *Frédéric Barberousse faisant amende honorable aux pieds d'Alexandre III* (3). Le Titien fit de notables changements à la composition primitive, et y introduisit divers portraits de personnages contemporains. « Le sénat, dit Vasari, récompensa le Titien en lui donnant l'office de courtier de l'entrepôt des Allemands, office dont le revenu annuel est de trois cents écus. La seigneurie confère ordinairement cet office au peintre le plus éminent de la ville, en lui imposant l'obligation de faire à chaque élection le portrait du nouveau doge, moyennant huit écus seulement. » Le Titien a peint en effet les portraits de trois doges, Lando (1531), Donato (1545), et Trevisano (1553).

Appelé à Ferrare en 1514 par Alphonse Ier, le Titien peignit pour ce prince deux *Bacchanales* (4), qui étaient, au dire d'Augustin Carrache, *les merveilles de l'art*, et dont l'une est à Londres et l'autre à Madrid; *le Denier de César* (5), tableau celèbre, connu sous le nom du *Christo alla moneta*, et placé au musée de Dresde; *Alphonse Ier, sa femme et son fils adorant la Vierge* (musée de Dresde), le portrait d'*Alphonse Ier* (musée de Madrid), celui de sa femme, *Lucrezia Borgia*, et celui de la belle *Laura de' Dianti*, que le duc épousa en troisièmes noces. Il reproduisit plusieurs fois les traits de Laura à diverses époques. Selon toute apparence,

(1) Gravé par Wagner.

(1) Gravée par A. Zucchi.

(2) Elles ont été gravees plusieurs fois; la meilleure suite est celle de H. Vincent.

(3) Cette peinture fut détruite par le feu, qui ravagea le palais, en 1577.

(4) Gravées sur cuivre par G. A. Podesta.

(5) Gravé par Ruota et L. Zucchi. Le Titien en l'exécutant parait s'être proposé de rivaliser de fini avec Albert Durer.

le beau tableau du Louvre désigné longtemps sous le nom de *la Maîtresse du Titien* (1), jeune femme à sa toilette, n'est autre chose que le portrait de cette dame. Il en est de même au musée de Florence d'un délicieux portrait de femme à peine vêtue, tenant un bouquet de fleurs qui lui a valu le nom de *la Flore* (2). Ce fut à Ferrare que le Titien se lia d'amitié avec l'Arioste, dont il a laissé un beau portrait, aujourd'hui à Vienne au palais Manfrin.

Après avoir, à son retour à Venise, peint *un Berger marchant en tête de son troupeau* (musée de Vienne), le Titien entreprit cette magnifique *Assomption* (3), qui le 20 mai 1518 fut placée sur le maître-autel de Santa-Maria de' Frari, et qu'on voit depuis 1815 à l'Académie. Dans la même église est resté un superbe tableau de cet artiste, représentant *la Madone, saint Pierre, saint Georges, saint François et les donateurs agenouillés* (4). Il peignit ensuite une *Madone dans les airs au-dessus d'une muraille circulaire en ruines renfermant saint François, sainte Catherine, saint Sébastien, saint Pierre, saint Antoine et saint Ambroise* (5), qui, placée à San-Niccoletto de' Frari, a été acquise par Clément XIV et fait partie du musée du Vatican; à San-Rocco, un *Christ portant la croix*, dont une répétition réduite est au musée de Parme; pour Santa-Maria-Maggiore, un *Saint Jean-Baptiste dans le désert* (Académie de Venise); le beau tableau (1522) du maître-autel des SS. Mazaro e Celso de Brescia, divisé en cinq compartiments, et où l'on trouve une *Vierge* d'une beauté angélique, et un *Portrait d'homme* (1523), qui est au musée de Munich. Le Titien, d'après Vasari, fit le portrait de *François Ier* lorsque ce roi retourna en France. Ce portrait (6), aujourd'hui au Louvre, a dû être fait, suivant la conjecture très-vraisemblable de Mariette, d'après quelque médaillon. Nous pensons que l'admirable tableau de *la Mort de saint Pierre martyr* (7) dut être peint pour l'église des SS. Jean-et-Paul, où on l'admire encore, de 1529 à 1530. « Les plus grands maîtres, dit Algarotti, convinrent qu'il leur avait été impossible d'y trouver un défaut. » Le Titien a donné à cette production un caractère très-remarquable d'énergie. Les figures sont nobles, le paysage d'un bel effet et les draperies agitées par le vent sont très-naturelles (8). Le

(1) Gravé par H. Danckaert et par Forster. Une répétition de ce sujet, ayant appartenu à Christine de Suède, a passé de la galerie d'Orléans dans la collection Bryan, en Angleterre.

(2) Gravé par J. Piccini et par Sandrart.

(3) Schiavone l'a très-bien gravée.

(4) Gravé par Val. Le Fèvre et par Cochin.

(5) C'est du *Saint Sébastien* et de la *Sainte Catherine* que Vasari a dit qu'ils semblaient moulés sur nature, et c'est devant eux que Pordenone s'écria : « *Carne e non colori.* »

(6) Gravé par Petit, Massard et Leroux.

(7) Gr. par Val. Le Fèvre et par Rota. Peint sur bois, il fut, pendant qu'il faisait partie du musée Napoléon, transporté sur toile.

(8) On rapporte qu'un amateur offrit 18,000 écus de

maître reproduisit deux fois ce sujet, mais avec moins de bonheur; l'un de ces martyres est à la pinacothèque de Bologne, l'autre à la bibliothèque ambroisienne de Milan.

Le doge Andrea Gritti, frappé de la beauté du tableau des SS. *Jean-et-Paul*, fit confier au [Titien] pour la salle du grand conseil l'exécution [d'une] vaste page représentant *la Bataille de Chiar[a] d'Adda*, et qui a péri dans l'incendie de 15[77]. Au jugement de Vasari, c'était une des meilleu[res] de cette salle. *Le Repas d'Emmaüs* a fourni au Titien le sujet de plusieurs compositions différentes. Vasari en cite une qu'il fit pour [les] Contarini, et qui est peut-être une de celles qu'on voit aux musées de Turin ou de Sienne. Quant au sujet que possède le Louvre (1), il passa de la galerie du duc de Mantoue dans celle du r[oi] d'Angleterre Charles Ier, et fut acquis par le banquier Jabach, qui le céda à Louis XIV. Suivant la tradition, le [...] eur [...] les [...] de Charles-Quint, le [...] d[...] cardinal Ximenès, et le pag[e] [...] le jeune prince qui devint [...] Il. Vasari cite encore comme de ce temp[s] [...] vissant les degrés du temple* (à [...] Venise), *Saint Jean l'Aumônier distribuant des secours aux pauvres*, à son église [du] Rialto, tableau avec lequel Pordenone essay[a] vainement de rivaliser, ainsi qu'un *Saint Jérôme pénitent*, détruit par le feu. Ce dernier sujet a été plusieurs fois traité par le Titien; [on] le retrouve aux musées de Brera, de Madrid, du Louvre et de Tours.

Appelé à Bologne par Charles-Quint à la fi[n] de 1429, sur la recommandation de Pietro Aretino, son ami, il fit d'après ce prince un p[ortrait] équestre (2), payé 500 écus d'or et [qui lui] valut la faveur de l'empereur, qui déso[rmais ne] voulut plus être peint que par lui. De [retour à] Venise, il peignit une *Annonciation* [...] Santa-Maria degli Angeli de Murano; la [somme] de 500 écus qu'il en demandait lui ay[ant été re]fusée, il fit présent du tableau à l'imp[ératrice] Isabelle, qui, enchantée de ce chef-d'œuvre, [lui fit] compter 2,000 écus.

Aretino ayant présenté le Titien à Frédéric I[er], duc de Mantoue, ce prince l'emmena dans [ses] États, lui fit faire son portrait, et pour [...] de son palais les médaillons des douze [...] à mi-corps (3). Lorsque, dans ce vo[yage], le [...] passa à Parme, il refusa, dit-on, [...] coupole de la cathédrale, indiquant lui [...]

ce chef-d'œuvre aux Dominicains; le sénat défendit sous peine de mort de le laisser sortir du territoire de la [ré]publique.

(1) Il a été gravé par Chauveau (1656), et par Masson, dont la planche est connue sous le nom de *la Nappe* [de] *Masson*.

(2) En 1533 il en fit un autre, qui est au palais [...] ainsi que celui du cardinal Hipp. de Médicis.

(3) Le maître n'en exécuta que onze; le douzième [fut] ajouté plus tard par Ant. Campi. Cette suite précieuse, bien que péchant par l'absence de vérité du costume, qui est celui du seizième siècle, a été gravée par Sadl[er].

Corrége comme le plus digne de cette entreprise. De retour à Venise, il peignit pour sa ville natale, à laquelle il en fit don, un tableau où il se représenta *agenouillé aux pieds de la Vierge et de saint Titien, évêque;* puis le portrait de l'*amiral Mauro* (1538), qui est à Berlin; le portrait de *Francesco-Maria Ier, duc d'Urbin* (1), et celui de sa maîtresse, connu sous le nom de *la Vénus du Titien,* deux chefs-d'œuvre d'un fini extraordinaire, et qui sont le plus bel ornement de la tribune dans la galerie de Florence; et quatre de ses plus grandioses compositions (1541) pour Santa-Maria della Salute, *la Descente du Saint-Esprit, le Sacrifice d'Abraham, David tranchant la tête de Goliath,* et *le Meurtre d'Abel* (2). Vers cette époque, c'est-à-dire avant 1543, on peut placer le portrait du pape *Paul III* en pied, dont il y a des répétitions aux musées de Naples, de Turin et de Vienne; les deux portraits du *marquis du Guast,* représenté d'une part haranguant ses soldats (musée de Madrid), et de l'autre caressant sa maîtresse (au Louvre), et une belle composition du musée de Vienne, *la Présentation du Christ au peuple* (1543).

Depuis longtemps Paul III avait invité le Titien à venir à Rome; ce ne fut qu'à la fin de 1545 qu'il se décida à faire le voyage sur de nouvelles instances du cardinal Farnèse. Il fut reçu avec les plus grands honneurs, et Vasari fut chargé de lui servir de guide. Arrivé à l'apogée de son talent, il ne pouvait plus guère profiter de la vue des chefs-d'œuvre que lui offrait la ville éternelle pour réformer ce que son dessin avait parfois d'incorrect. Pendant son séjour, qui fut du reste de peu de durée, il peignit de nouveau *Paul III,* et fit aussi les portraits du *cardinal Alexandre Farnèse* et du *duc Octave,* son frère. Ce fut pour ce dernier qu'il exécuta la *Danaé* du musée de Naples, délicieuse figure à laquelle Michel-Ange reprocha pourtant quelques fautes de dessin (3).

Revenu à Venise, sa résidence favorite (mai 1546), le Titien, déjà septuagénaire, peignit, à la demande de Charles-Quint, une grande toile représentant *les Princes de la maison d'Autriche aux pieds de la sainte Trinité et de la Vierge* (musée de Madrid), surnommée *la Gloire du Titien,* et qui accompagna l'empereur au couvent de Saint Just. Peu de temps après, il fit le célèbre portrait de *Charles-Quint à cheval à la bataille de Muhlberg* (4), les figures colossales de *Prométhée* et de *Sisyphe,* et la charmante *Vénus cherchant à retenir Adonis partant pour la chasse* (1), tableaux qui décorent également le musée de Madrid. De 1553 date le magnifique *Couronnement d'épines* (2) qui de Santa-Maria delle Grazie de Milan est passé au Louvre. C'est aussi dans cet âge avancé qu'il peignit un *Crucifix avec la Vierge, saint Jean et saint Dominique* pour la cathédrale d'Ancône; plusieurs *Madeleine;* une *Cène* (1553), vaste page détruite par l'humidité, et dont on voit les vestiges à l'Escurial; trois grands tableaux pour le palais municipal de Brescia (1554), et qui ont péri dans un incendie; enfin, un de ses tableaux les plus étonnants d'effet, *le Martyre de saint Laurent* (3) (musée de Madrid), et une excellente répétition de ce sujet pour l'église des Jésuites de Venise. *Une Session du concile de Trente* (musée du Louvre) dut être achevée vers 1555; *Diane et Actéon* et *Diane et Calisto,* deux charmantes compositions existant au musée de Madrid, portent la date de 1561, et le portrait de l'antiquaire *G. Strada* (musée de Vienne), celle de 1566; enfin *la Bataille de Lépante* (musée de Madrid) a été peinte par le Titien à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Enfin, quand, en 1574, Henri III, quittant la Pologne, passa par Venise et vint visiter le grand artiste, il le trouva, à quatre-vingt-dix-sept ans, le pinceau à la main, peignant une *Descente de Croix,* qu'il voulait faire placer au-dessus de son tombeau, et qui est aujourd'hui à l'Académie de Venise. Ce tableau, qu'il ne put terminer, fut achevé par Palma le jeune.

Nous avons achevé de passer en revue les ouvrages du Titien dont nous pouvions suivre la chronologie avec quelque certitude. Ceux dont l'époque précise ne peut être indiquée sont plus nombreux encore; aussi devrons-nous nous borner à citer ici les principaux : Venise, à la confrérie de Saint-Roch, une *Annonciation;* à Saint-Sébastien, *Saint Nicolas et un Ange tenant sa mitre;* — Milan, musée de Brera, *Adoration des Mages;* Bibliothèque ambroisienne, *Mise au tombeau;* — Gênes, palais Balbi, *la Vierge avec saint Dominique, sainte Catherine et saint Jérôme;* — Florence, galerie publique, *Madone et sainte Catherine présentant une grenade à l'enfant Jésus;* galerie Pitti, *Mariage mystique de sainte Catherine,* portraits d'*André Vesale* et de *Pietro Aretino;* — Rome, au Capitole, *la Femme adultère;* Académie de Saint-Luc, *Diane et Calisto, la Vanité;* palais Borghèse, *les Trois Grâces, Vénus bandant les yeux de l'Amour, Judith;* palais Corsini, *une Nymphe et un Satyre;* — Naples, au musée, *Charles-Quint et un cardinal, Philippe II;* — Paris, au Louvre, *Madone avec saint Étienne, saint*

(1) C'est à tort que Vasari place l'exécution de ces peintures après 1543; le duc était mort à la fin de 1538. La *Vénus* a été reproduite par le burin de Vasceliini; elle a pour pendant, au même musée, le portrait de la femme du Titien, dite *la Vénus couchée.*

(2) Gravés par Cochin, Le Fèvre et Mitelli.

(3) Il y en a une répétition au musée de l'Ermitage. Le Titien a traité deux autres fois le même sujet, mais avec des variantes; l'une de ces dernières est au musée de Vienne.

(4) Il le représenta encore en 1548 et en 1550.

(1) Gravé en 1600 par Sanuto et en 1610 par R. Sadler.

(2) Gravée par L. Scaramuccia, Le Fèvre et Ribault.

(3) Il a été gravé par Cort et par Sadler.

Ambroise et saint Maurice, une *Sainte Famille*, dite *la Vierge au lapin*, *Madone avec sainte Agnès et saint Jean*, *le Christ conduit au supplice*, *la Mise au tombeau*, *Jupiter et Antiope*, dit la *Vénus del Pardo*; — Vienne, au musée, *Lucrèce et Tarquin*, *Diane et Calisto*, *Mise au tombeau*, *la Femme adultère*, *l'Adoration des Mages*; — Dresde, au musée, *Madone avec saint Jean*, *saint Jérôme et saint Paul*, *Vénus endormie*; — Munich, à la pinacothèque, *Madone avec saint Antoine*, *saint François et saint Jérôme*, *Vénus et une Bacchante*, *Charles-Quint*, *Jupiter et Antiope*, demi-fig.; — Berlin, au musée, *Adoration des bergers*, *Lavinia, fille du Titien, tenant un plat de fruits*, *Vierge de douleurs*, *Adoration des Mages*; — Darmstadt, au musée, *Vénus couchée dans un paysage*; — Angleterre, National Gallery, *Sainte Famille*, *Vénus et Adonis*, *l'Enlèvement de Ganymède*, *Bacchus et Ariane*, l'une des fameuses *Bacchanales* de Ferrare; dans les galeries particulières, *la Fille du Titien tenant une cassette*, dite *la Cassette du Titien* (lord Grey), *Hérodiade*, payée 226,250 fr. (Baring), *Vénus à la coquille* (lord Stafford), *les Amours des dieux* (Blenheim); — Saint-Pétersbourg, au musée, *la Toilette de Vénus*, *Danaé*; — Madrid, au musée, le plus riche du monde en œuvres du Titien : *Vierge en contemplation*, *Ecce homo* (sur ardoise), *Salomé*, *la Foi catholique*, *le Péché originel*, que Rubens voulut copier, *l'Offrande à la Fécondité*, *l'Arrivée de Bacchus à Naxos*, la seconde des *Bacchanales* de Ferrare, *Doña Isabelle*, et *Charles-Quint*. Un assez grand nombre d'ouvrages du maître ne nous sont connus que par Vasari ou par les gravures; il suffira de citer *le Passage de la mer Rouge*, en dix feuilles gravées sur ses dessins en 1549 par Dom. delle Greche.

Le Titien n'a point gravé sur bois, comme on l'a prétendu, *le Triomphe de la Foi*, immense composition en plusieurs feuilles, qui est l'œuvre d'Andreani. Nous connaissons de lui trois pièces authentiques à l'eau-forte, *la Mort*, représentée sous la forme d'un chevalier debout et armé de toutes pièces; un *Voyageur dormant dans un paysage au clair de lune*, et *un Berger jouant de la flûte à la tête de son troupeau*. On attribue généralement au Titien, quoique d'autres la donnent à Niccolò Vicentino, une caricature du *Laocoon* de Bandinelli, qui se vantait d'avoir fait mieux que l'antique; Laocoon et ses fils y sont remplacés par des singes.

Les dessins du Titien sont très-rares, et ce ne sont en général que des croquis à la plume; quelques-uns sont à la pierre noire et à la sanguine et rehaussés de blanc.

Cette liste si longue et cependant incomplète de travaux exécutés par un seul homme n'étonne pas quand on pense à l'étonnante facilité du maître, et surtout quand on se rappelle qu'ayant pris le pinceau dès sa plus tendre enfance, le Titien ne le quitta que pour se coucher dans la tombe à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Arrivé à cette extrême vieillesse, il conservait toutes ses facultés, se plaignant seulement d'un peu d'affaiblissement de la vue, et disant que c'était dommage de ne pas être servi par les yeux et la main, au moment où il commençait à comprendre ce que c'était que la peinture. Il eût probablement vécu plus que centenaire si la peste n'eût pas envahi Venise en 1576. Il s'empressa d'abandonner la ville avec son fils Orazio, et débarqué à Mestre se dirigeait vers Cadore, quand, arrivé à Serravalle, il trouva la route interceptée par la masse des fuyards. Forcé de revenir à Venise, il fut bientôt victime du fléau. Bien qu'en ce moment les funérailles publiques fussent défendues, le sénat permit que les siennes fussent célébrées avec la plus grande pompe. Il fut inhumé à Santa-Maria de' Frari, où un mausolée a été érigé en 1852.

La postérité a placé le Titien à côte de Raphael et du Corrège; s'il le cède au premier pour la beauté idéale des formes et la philosophie de l'expression, au second pour le clair-obscur, il l'emporte sur tous deux par le coloris et la véritable imitation. Doué de l'esprit d'observation plus encore que du talent d'inventer, constamment attaché à reproduire la nature avec jugement et exactitude, il sut reconnaître dans chaque objet la couleur qui en détermine au dehors le caractère essentiel. Ne faisant rien sans consulter la nature, il la suivit de plus près qu'aucun autre, et partout il imprima à ses œuvres le cachet de la vérité. On a pu lui reprocher quelque incorrection de dessin, mais il serait injuste de soutenir avec Raphael Mengs « qu'on ne peut le mettre au rang des bons dessinateurs, parce que son goût s'éloigne de l'antique »; il faut plutôt, comme Zanetti, le placer au premier rang pour le dessin entre les bons coloristes. Il avait même fait une étude approfondie de l'anatomie. Que de qualités d'ailleurs rachètent quelques rares imperfections! Quoique le style du Titien ne soit pas aussi classique que celui de quelques autres écoles d'Italie, dit Reynolds, il a cependant une sorte de dignité sénatoriale, et dans les portraits ce fut un peintre du caractère le plus élevé. » Dans les figures de femmes et d'enfants, il fut toujours d'une parfaite élégance, et les formes qu'il donne aux hommes sont généralement grandes, savantes et majestueuses. Comme coloriste, le Titien n'est sans égal; plus vrai, plus solide que Rubens et Paul Véronese, il n'a pas moins de charme et de relief s'il n'a point autant d'éclat. Il emploie les ombres avec discernement et discrétion, évite, principalement dans le nu, la trop grande vigueur des teintes sombres qui diminuent la délicatesse des chairs, et c'est avec justesse que

'el a pu dire de lui *qu'il peignait avec* *air broyés* (1). Le Titien eut trois ma- parfaitement distinctes : la première ancienne, à l'exemple des Bellini ; la grande, large et vigoureuse, inspirée ne des œuvres du Giorgione ; enfin, la e, que Vasari a bien caractérisée. « Ses ouvrages, dit-il, sont heurtés à grands e pinceau, de sorte qu'il faut s'en éloi- ır les voir dans leur perfection. Mais procéder avec promptitude, on recon- l revenait à maintes reprises sur ses s touches. Cette méthode, qui consiste à er les difficultés et à imprimer à chaque véritable caractère de la nature, est licieuse que surprenante. » Le talent embrassait les genres les plus variés ; tout se tient ; le plus petit détail a sa omme l'ensemble. Rien de plus chrétien tableaux religieux ; rien de plus païen lus charmant que les sujets qu'il em- la mythologie. Il fut le plus habile des d'histoire dans l'art du paysage, dont er le plus grand parti. Quant à l'archi- il en avait fait une étude spéciale, et isieurs de ses ouvrages on trouve des que n'eût point désavoués le Véronèse. tien, respectueux envers les grands, ne t jamais jusqu'à la bassesse. Supérieur , il ne chercha jamais à desservir ses eurs, et encouragea de tout son pouvoir s lesquels il reconnaissait le feu sacré. point d'élèves à proprement parler, ucoup reçurent ses avis et conservèrent 1 ; parmi ceux-ci, les plus connus, n frère Francesco, son fils Orazio, son Cesare et son neveu Marco, sont Bat- Verona, Natalino da Murano, Jean Cal- ris Bordone, Girolamo Dante, Santo surtout ses plus heureux imitateurs, ne et Bonifazio.

e ne fut pour ainsi dire qu'un long e ; il fut honoré de la protection de Quint, qui en 1553 le fit chevalier de cques et comte palatin ; de Philippe II, çois Ier, de Henri VIII, des papes, des e Venise, des seigneurs de Ferrare, de et d'Urbin. Tous ces princes s'efforcè- l'attirer à leur cour ; mais il refusa tou- aliéner son indépendance. On a dit à le Titien était allé en Espagne ; il fut nt appelé à Augsbourg en 1548 et 1550 pereur Charles-Quint, qu'il accompagna Inspruck en 1555. En public, à la pro- l'empereur lui cédait toujours la droite : s bien créer un duc, disait-il, mais où is-je un autre Titien ? » Il compta pour plus grands artistes et littérateurs de son temps, entre autres Arioste, Arétin, Va- sari, Bembo, Véronèse et Bern. Tasso. Il aimait les plaisirs, mais avec mesure ; il menait à Venise une vie magnifique et presque royale ; sa mai- son était splendide, et il y recevait les plus grands seigneurs ; nous avons vu qu'il y fut visité par le roi de France Henri III. Enfin, Charles-Quint, ramassant son pinceau, disait aux courtisans étonnés : « Titien mérite bien d'être servi par César ! » E. Breton.

Vasari, *Vite.* — Boschini, *Carta del navegar pittoresco.* — Lomazzo, *Idea del tempio della pittura.* — Zanetti, *Pittura veneziana.* — Ridolfi, *Pittori veneti.* — Reynolds, *Delle Arti del disegno.* — Orlando, *Abbecedario.* — Bottari, *Giunte al Vasari.* — Lud. Dolce, *Dialogo della pittura.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.* — Viardot, *Musées.* — Lavice, *Musées d'Italie.* — G. Planche, *Titien et ses ouvrages*, dans la *Revue des deux mondes*, 1857. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 135-137. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Cappelandi, *Memorie di belle-arti.* — *Catalogues et Guides.* — *Compendio della vita di T. Vecellio*, Venise, 1622, in-4°. — Landonello, *Elogio di T. Vecellio* ; ibid., 1808, in-8°. — Ticozzi, *Vite dei pittori Vecellii* ; Milan, 1817, in-8°. — Wiegmann, *Ueber die Malerweise des Tizian* ; Dusseldorf, 1827, in-8°. — Northcote, *Life of Tizian* ; Londres, 1830, 2 vol. in-8°. — J. Cadorin, deux Notices, en italien ; Venise, 1833-34, in-8°.

VECELLIO (*Francesco*), peintre, frère aîné du précédent, né en 1475, à Cadore, où il est mort, en 1560. Entraîné par l'exemple de son jeune frère, qui devait être un jour l'immortel Titien, il voulut se livrer à la peinture, et passa quatre années dans l'atelier de Gentile Bellini, à Venise. Par malheur il interrompit ses études à l'âge de quinze ans, pour s'enrôler dans les troupes de la république, et ne revit sa patrie qu'à celui de trente-huit. Sur le conseil de son frère, il reprit les pinceaux, et exécuta quelques ouvrages, tels que *la Madeleine aux pieds du Christ ressuscité*, à Oriago, et une belle *Nativité*, à Saint-Joseph de Bellune, qui firent dire au Titien que Francesco seul pouvait rivaliser avec lui. La mort de son père le rappela à Cadore ; il n'abandonna cependant pas la peinture (1), ainsi que l'attestent le beau tableau de *San Vito*, dans l'église de ce nom à Cadore, l'*Ecce homo* du musée de Dresde, et *la Vierge sur un trône* du musée de Berlin. E. B—n.

Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ridolfi, *Pittori veneti.* — Zanetti, *Della Pittura veneziana.* — Ticozzi, *Dizionario.*

VECELLIO (*Orazio*), peintre, fils aîné du Titien, né en 1515, à Venise, où il est mort, en 1576. Élève de son père, il sut se rendre digne de travailler près de lui dans la salle du grand conseil. Le tableau qu'il y exécuta a péri dans l'incendie de 1577 ; il était fort beau, mais il

---

(1) Maxime favorite, qui nous a été transmise par ... était que « celui qui veut être peintre doit bien ... trois couleurs et s'en rendre maître, savoir le ... rouge et le noir ».

(1) Les faits seuls suffisent à démentir l'accusation portée par Lanzi contre le Titien d'avoir, dans la crainte de trouver en lui un rival redoutable, conseillé à son frère de s'adonner au commerce, et même d'avoir obtenu pour lui de Charles-Quint plusieurs privilèges et exemptions qui lui permirent de trouver dans le trafic des grains et des bois une large compensation aux profits qu'il aurait tirés de la peinture. Or on sait que le Titien n'acquit la faveur de l'empereur qu'en 1530, époque où son frère était déjà âgé de cinquante-sept ans.

fant dire qu'il avait été retouché par le Titien. C'est surtout dans le portrait qu'Orazio se distingua. En 1546, il fit pour Guidubaldo II, duc d'Urbin, celui du fameux joueur de violon Battista Siciliano et de plusieurs autres personnages. On a aussi de lui un beau *portrait d'homme*, conservé au musée de Vienne. Il employa presque toute sa vie à aider le Titien dans ses travaux, et il n'a laissé qu'un petit nombre d'œuvres originales. A l'âge de soixante et un ans, il fut enlevé par le fléau qui mit fin à la longue carrière de son père. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Ticozzi, *Vite dei Vecellii*.

VECELLIO (*Cesare*), peintre, cousin du Titien, né vers 1530, à Cadore, mort en 1606, à Venise. Ainsi que son frère Fabrizio, qui mourut fort jeune, en 1560, il étudia la peinture avec Francesco Vecellio, et reçut les leçons du Titien, dont il saisit habilement la manière. Habile dans l'architecture et la perspective, il introduisit presque toujours dans ses ouvrages quelque bel édifice. Les principaux sont, dans la cathédrale de Bellune, *Plusieurs Saints avec un dévot agenouillé devant eux*; au musée de Brera, un petit *Christ en croix*; au palais public de Cadore, une *Vue du palais ducal de Venise*, remarquable par la quantité de figures, touchées avec beaucoup d'esprit; à l'église Saint-Antoine, près Cadore, *Saint Antoine et deux autres saints*. Il est surtout connu par l'un des deux recueils qu'il a laissés. Le second, aujourd'hui très-rare, est la *Corona delle nobile e vertuose donne* (Venise, 1591, 3 tom. en 1 vol. pet. in-fol.), composé d'une série de planches donnant des specimen des diverses sortes de travaux de gravure au burin et à la pointe. Le premier a pour titre *Degli Abiti antichi e moderni in diverse parte del mondo* (Venise, 1590, in-8°, avec 420 pl.). Ce curieux recueil de costumes, auquel on croit que le Titien prit part, fut mis en latin, puis réimpr. en italien (ibid., 1598, in-8°, et 1664, in-8°, avec plus de 500 fig.). MM. Didot ont rendu un véritable service aux artistes en en donnant une nouvelle édition en français (Paris, 1861-62, 2 vol. pet. in-4°), exécutée avec le plus grand soin et suivie d'un remarquable travail de M. Ambroise-Firmin Didot sur l'histoire de la gravure sur bois. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Renaldi, *Della Pittura friulana*. — Ticozzi, *Vite dei Vecellii*.

VECELLIO (*Marco*), peintre, cousin du Titien, né en 1545, à Venise, où il est mort, en 1611. Confié presque enfant au Titien, et élevé dans sa maison, il se montra digne de cette tendre sollicitude par son talent comme par son affection. Il l'accompagna dans ses voyages, l'aida dans ses travaux, et plus qu'aucun autre approcha de son style; on désirerait seulement dans ses œuvres plus de mouvement et d'expression. Il a surtout travaillé à Venise; ainsi nous voyons de lui au palais des Doges *le Congrès tenu à Bologne en 1529 par Clem[...] et par Charles-Quint*; *la Victoire des [...]tiens sur Roger, roi de Sicile*; *le Doge [...] Doni présenté à la Vierge par saint [...]*; *l'Élection de saint Laurent Giustini[...] patriarchat de Venise*; à Saint-Jean l'[...]nier, *Saint Jean*, *Saint Marc*, *et le[s] Carnavali recevant le doge dans son [...]*; à Saint Jacques de Rialto, *les Fiançailles [de] la Vierge*; à Saints-Jean-et-Paul, *le Chris[t] droyant*, *la Vierge*, *Saint Domin[ique], saint François d'Assise*, et à Saint-D[...] Murano une *Descente du Saint-Espri[t]*. [On] connaît de Marco quelques tableaux d'a[...] Trévise, et dans l'église de Cadore un *Cru[cifix]* entre deux scènes tirées de la vie de [sainte] Catherine d'Alexandrie, *sa dispute ave[c les] docteurs* et *son martyre*. E. B—[N].

Vasari, *Vite*. — Ridolfi, *Pittori veneti*. — [...] *Della Pittura veneziana*. — Orlandi, Ticozzi. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*.

VECELLIO (*Tiziano*), dit *Tizianello*, [pein]tre, fils du précédent, né à Venise, en [...] mort en 1650. Élève de son père, il pri[t pour] modèle les œuvres de son illustre paren[t, et] réussit d'abord à s'approprier sa manière [avec] un tel bonheur que Canova voyant le ta[bleau] d'autel de l'église de Lan, près de Feltre, [n'hé]sitait pas à l'attribuer au Titien, quand il d[écou]vrit la signature *Titianus Vecellius*, ac[com]pagnée de la date de 1622. Plus tard il se [laissa] entraîner par les innovations des discipl[es du] Caravage, et par le *maniérisme* de Palm[a le] jeune, et devint ce que nous le montrent l[es ta]bleaux de *la Cène* et de *la Flagellation* [à] S. Giacomo dall' Orio à Venise, et de [Saint] *Charles Borromée distribuant des aum[ônes]* à Santa-Maria de' Frari. Une des mosaïqu[es de] Saint-Marc, *Saint Thomas devant un [...]* été exécutée sur son carton vers 1602. [Avec] un peu d'afféterie, Tizianello sut donner [de la] grandeur à ses formes; son coloris est [...]reux; son pinceau a de la franchise, mais [...] que d'agrément. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Ridolfi, *Pittori veneti*. — [...] *Pittura veneziana*. — Orlandi, Lanzi, Ticozzi.

VEDRIANI (*Lodovico*), historien ital[ien, né] vers 1601, à Modène, où il est mort, le [...] vrier 1670. D'après une ancienne traditi[on, il] aurait travaillé comme forgeron dans sa jeu[nesse]. Quoi qu'il soit, il étudia la théologie à Fer[rare] et y reçut le laurier de docteur en 1640. P[uis il] prit l'habit de Saint-Charles, et s'occupa [acti]vement de recueillir une foule de d[ocuments] relatifs à l'histoire de sa ville natale. [Ses ou]vrages, écrits sans critique et sans disc[erne]ment, sont d'une lecture fastidieuse. On [doit] néanmoins savoir gré à l'auteur [d'a]voir s[auvé] de l'oubli quantité de faits impor[tants et de] choses intéressantes. Il a publié : [...] *B. Camilla Pia*; Modène, 1644, in-4°; [...]gne, 1678, in-12; — *Raccolta de' pitt[ori], scultori ed architetti modenesi*; ibid., 1[...]

in-4°; — *Vite ed elogi de' cardinali modenesi*; ibid., 1662, in-4°; — *Memorie de' santi martiri, confessori e beati modenesi*; ibid., 1663, in-4°; — *Storia di Modena*; ibid., 1664-67, 2 part., in-4°; — *Vita di S. Geminiano*; ibid., 1665, in-4°; — *Dottori modenesi di teologia, filosofia, leggi*, etc.; ibid., 1665, in-4°; — *Cento avvenimenti ridicolosi*; ibid., 1665, in-8°, sous le pseudonyme de Filadelfo Dionigi; — *Catalogo de' vescovi modenesi*; ibid., 1669, in-4°; — *Breve racconto della famiglia de' Cortesi, da Modena*; Bologne, 1671, in-4°, œuvre posthume.

Borsetti, *Hist. gymn. ferrar.*, t. II, p. 314. — Tiraboschi, *Bibl. modenese*.

VEEN (VAN). *Voy.* OTTO VENIUS.

VEGA. *Voy.* GARCIAS LASO et LOPE.

VÉGÈCE (*Vegetius Flavius Renatus*), écrivain militaire romain, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle. Les manuscrits lui donnent l'épithète de *vir illustris*, et quelques-uns y ajoutent le titre de *comes* (comte). Végèce était donc un fonctionnaire de l'empire, et l'on sait de plus, par la dédicace et un passage de son ouvrage, qu'il vivait sous Valentinien II (375-392). C'est tout ce que l'on connaît de son histoire personnelle. Il nous reste de lui un traité de l'art militaire, *Rei militaris instituta*, ou *Epitome rei militaris*, en cinq livres. Le Ier livre traite des levées de recrues, des pays où doit se faire le recrutement, des exercices auxquels on soumet les jeunes soldats, des armes, de la fortification des camps; le IIe traite de l'organisation de la légion, telle qu'elle existait dans les anciennes armées romaines; le IIIe s'occupe des opérations d'une armée en campagne, du service sanitaire, et des manœuvres sur un champ de bataille; le IVe a pour objet l'attaque et la défense des places fortes; le Ve est consacré à la tactique navale. Végèce, vivant à une époque où les institutions militaires de son pays étaient en pleine décadence, n'est qu'un compilateur, et il a tous les défauts de ce genre d'écrivains. Il a pris ses matériaux dans Caton l'Ancien, dans Cornelius Celsus, Frontin, Paternus, et les ordonnances des empereurs Auguste, Trajan et Adrien. Mais il a fait un médiocre usage de ces excellents documents, confondant toutes les époques, mêlant les institutions de la république avec celles de l'empire. Malgré ce défaut capital, sa compilation n'est pas sans utilité, et l'archéologie peut tirer parti de ses renseignements, à condition de les soumettre à une critique sévère. Les trois premières éditions de Végèce ne portent ni date ni indication de lieu; on croit que la plus ancienne est d'Utrecht, 1473, in-4°, les deux autres sont de Cologne et de Paris (1476, 1478); ces dates sont incertaines. La première édition datée est de Rome, 1487, in-4°, 1494. Le traité de Végèce fut souvent réimprimé au seizième siècle et dans les siecles suivants; parmi ces éditions il suffira de citer celles de Scriverius, Leyde, 1633, in-12; de Schwebel, Nuremberg, 1767, in-4°; d'Oudendorp et de Bessel, Strasbourg, 1806, in-8°, moins complète que la précédente, mais la plus commode pour l'usage ordinaire. L'édition de Schwebel contient une traduction française. On peut citer aussi, à titre de curiosités bibliographiques, une traduction française imprimée en 1488, et une traduction anglaise publiée en 1489 par Caxton sous ce titre : *The Fayt of armes and chyvalry from Vegetius*. L. J.

Prefaces mises à la tête de l'édition de Strasbourg. F. Haese, dans les *Ann. für Phil.*, de Jahn et Seebode, 1835, t. XIV. — Fabricius, *Bibl. latina*.

VEGIO. *Voy.* MAFFEO.

VEIMARS. *Voy.* LOEVE.

VELA (*Blasco-Nuñez*), vice-roi du Pérou, né vers la fin du quinzième siècle, tué le 20 janvier 1546, près de Quito. Il appartenait par sa naissance aux premières familles de l'Espagne. Après avoir été gouverneur de Malaga, il remplissait les fonctions de *revisor* (inspecteur général des gardes), ou, selon d'autres, de directeur des douanes, lorsqu'il fut choisi par Charles Quint, en 1543, pour aller pacifier le Pérou, dévoré par les factions. Pour donner plus de force à l'administration qu'il allait fonder, on avait institué une audience royale et une chancellerie qui devaient résider à Lima. Les membres de ce conseil étaient les légistes Diego de Cepeda, Lison de Texada, Pedro Ortiz de Zarate et Juan Alvarez. Agostin de Zarate, si connu par son histoire, fut revêtu du titre de secrétaire. Accompagné de ces savants docteurs, qu'il qualifiait d'une façon légère, Vela arriva à Nombre de Dios (aujourd'hui Porto-Bello), le 10 janvier 1544. Il donna presque aussitôt la preuve de ses sympathies politiques pour la race indienne; mais il manqua de prudence, et les confiscations, qu'il multiplia au profit du trésor, lui aliénèrent les esprits. Son prédécesseur, Vaca de Castro, fut incarcéré d'une façon ignominieuse; un homme considérable de la nouvelle colonie, Guillen Juarès de Carvajal, subit la mort sans motif suffisant. Au bout de quelques mois, l'indignation fut portée à son comble. Les colons se révoltèrent, et déférèrent l'autorité suprême à Gonzalo Pizarre (*voy.* ce nom). Cette levée de boucliers eut un plein succès; le vice-roi tenta d'opposer quelque résistance, mais il se vit contraint de se fortifier dans Lima même, dont les habitants lui étaient hostiles. Pour mettre fin à ce conflit, les membres du conseil décidèrent qu'il retournerait en Europe. Que se passa-t-il en mer sur la frêle embarcation qui l'emportait? Nul aujourd'hui ne le peut savoir. Quelques historiens supposent qu'il y avait dans cette fuite simulée une comédie jouée entre les membres du conseil et leur prisonnier. On sait seulement qu'Alvarès, celui d'entre eux qui devait l'accompagner jusqu'à Séville, se jeta aux genoux du vice-roi et lui rendit la liberté. Sur ces entrefaites Pizarre était entré à Lima, et avait signé une sorte de traité

avec les auditeurs. L'autorité lui demeura, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il en usa avec modération et habileté. Quant à Vela, errant dans les montagnes, il avait réuni une petite troupe de quatre-cent-cinquante hommes, assez mal armés pour la plupart; mais, n'ayant nulle confiance dans ses officiers, il en fit exécuter plusieurs, quitte à se repentir plus tard, comme le rappelle avec une si sanglante ironie celui qui fut à la fois son rival et son vainqueur (1). Les marches prodigieuses que firent ces petites armées, qui se cherchaient dans l'âpre contrée qu'elles parcouraient, ont certes de quoi frapper l'imagination. Des mois se passèrent ainsi. Enfin, en décembre 1545, Vela accourut du Popayan pour livrer bataille à son rival, et ce fut dans les gorges d'Iñi-Quito que ce drame sanglant se dénoua. Ayant appris à son arrivée que les rebelles avaient des forces doubles des siennes, il voulut battre en retraite, mais il n'était plus temps. Benalcaçar et Alvarès lui conseillèrent de se rendre par capitulation; il refusa, et voyant la fuite impossible, engagea résolûment l'action. Elle ne dura pas longtemps, et se tourna en faveur des rebelles. Le vice-roi, atteint d'un coup de pique sous le déguisement d'Indien qu'il avait revêtu, demanda un confesseur au soldat qui venait de le frapper; il fut reconnu, et Carvajal, qui avait à venger la mort de son frère, le fit décapiter sur le champ de bataille. Cette tête, qui venait de tomber, passa de main en main, et subit les sauvages insultes de la soldatesque. Cette exécution avait eu lieu à l'insu de Pizarre: dès qu'il la connut, la tête fut rapprochée près du cadavre, et des obsèques honorables furent faites au malheureux chevalier. F. D.

A. de Zarate, *Hist. del descubrimiento del Peru.* — Xeres, *Conquista del Peru.*

VELASQUEZ (*Diego*), homme de guerre et administrateur espagnol, né vers 1460, à Cuellar (Vieille-Castille), mort en 1523. Ce personnage, qu'on place à un rang si secondaire dans l'histoire du Nouveau-Monde, fut cependant la cause première de la conquête du Mexique, et sa capacité avait été reconnue par Colomb. L'historien Torquemada affirme qu'il avait l'âme noble et l'esprit élevé, et il cite à l'appui de cette opinion plusieurs traits de lui, mis à profit du reste par Prescott. Velasquez avait été serviteur en titre de Barthélemy Colomb. En souvenir des bons services qu'il avait rendus à son oncle, Diego Colomb, devenu amiral, l'expédia vers Cuba, pour en faire la conquête (1511). Il le pourvut à ses frais de vivres et d'armes, et celui-ci s'acquitta avec zèle de l'office dont il se trouvait chargé; il paraît qu'en cette occasion il fut même charmé de voir Fernand Cortès, nommé à un emploi ayant quelque analogie avec celui d'intendant militaire d'Haïti. L'île soumise, il donna à Cortès à titre d'*encomendero* les Indiens de Manicarao. Lorsque Cortès eut épousé Cathalina Juarez, la bonne intelligence qui régnait entre lui et le gouverneur de Cuba subit une notable altération; il paraît même qu'il recevait chez lui les mécontents, qui venaient se plaindre de l'administration. Ce fut Velasquez qui expédia Grijalva (*voy.* ce nom) vers le littoral du continent américain. Après le retour du navigateur, il prit légalement le titre d'*adelantado du Yucatan y Uloa.* La conquête de Cortès n'eut lieu que sur les renseignements obtenus par cette expédition, dont on a trop peu apprécié l'importance. Il est bien avéré aujourd'hui que l'heureux capitaine qui s'empara du Mexique n'eût rien accompli, en se confiant uniquement à son audace, s'il eût été réduit à ses propres ressources et s'il n'eût puisé dans la bourse de Velasquez. Il usa d'abord fort habilement des ressources de son associé, et plus tard, en 1520, quand celui-ci réclama ses droits sur le terrain, il fut assez heureux pour mettre Pamphile Narvaez, son lieutenant, en pleine déroute. Ce dernier échec amena pour Velasquez la fin de toute influence politique (1). F. D.

Ternaux-Compans, *Collect. de voyages.* — Torquemada, *Monarquia Indiana.* — Major, *Letters of Cortez.* — Prescott, *Hist. du Mexique.* — Orellana, *Varones del Nuevo Mondo.*

VELASQUEZ DE SILVA (*Diego-Rodriguez*), peintre espagnol, né le 6 juin 1599, à Séville, mort le 7 août 1660, à Madrid. Ses parents, du côté de son père, étaient Portugais d'origine. Il montra de bonne heure de véritables dispositions pour le dessin, et fut placé dans l'atelier de Herrera le Vieux, chez lequel il ne put demeurer, tant était emporté et violent le caractère de ce peintre. Il reçut ensuite des leçons de Fr. Pacheco, qui reconnut dans son élève un artiste appelé aux plus hautes destinées, et qui lui donna sa fille Juana en mariage. Par bonheur, Velasquez sut se tenir en garde contre les influences diverses qui avaient guidé son talent naissant, et, ne prenant chez ses maîtres que ce qui lui parut strictement utile, il se créa une manière originale. En 1622 il se rendit à Madrid pour y peindre le poëte Gongora, à qui son beau-père l'avait recommandé. Le chanoine Fonseca, son compatriote, l'accueillit chaudement, prôna son talent à la cour, et lui fit obtenir la permission de peindre le duc d'Olivarès (1623). Ce portrait, un de ses meilleurs, fut l'instrument de sa fortune. Le roi Philippe IV en fut si charmé qu'il nomma aussitôt l'auteur son peintre en titre, et qu'il ne voulut désormais poser que devant lui. La protection royale aidant, Velasquez acquit

(1) *Voy.* la lettre si curieuse, et jusqu'à ce jour inédite, de Gonzalo Pizarre à Valdivia, dans laquelle il fait connaître minutieusement la marche de son ennemi, ses fautes et en même temps ses inutiles cruautés. Elle a été publiée par l'Académie de Madrid, dans son *Memorial historico*, 1852, t. IV.

(1) Une lettre fort étendue de Velasquez au gouvernement espagnol explique dans le plus grand détail les griefs du gouverneur de Cuba contre son heureux compétiteur. Elle a été insérée dans le *Memorial historico* de l'Acad. de Madrid, 1850, t. Ier.

promptement une renommée qui n'a fait que grandir. Lors du voyage de Rubens à la cour d'Espagne (août 1628), ce fut notre artiste qui se chargea de montrer à son illustre confrère toutes les richesses de l'Escurial. Le 10 août 1629 il s'embarqua à Barcelone pour l'Italie; il visita d'abord Venise, puis Ferrare, séjourna une année à Rome, où il exécuta *les Forges de Vulcain* et *la Tunique de Joseph*, célèbre composition, qui est au musée de Madrid, et passa quelque temps à Naples dans l'intimité de Ribera. Il quitta cette dernière ville sur un ordre du roi, qui le rappelait en Espagne (1631). Plus tard Philippe le chargea de présider à la fondation d'une école des beaux-arts, et lui fit entreprendre un second voyage en Italie, dans le but de réunir des modèles de peinture et de statuaire pour cette institution. Velasquez partit en novembre 1648, s'arrêta à Gênes, à Milan, à Venise, à Bologne, à Parme et à Rome, et reçut partout l'accueil le plus flatteur. Il ne se contenta pas d'acquérir toutes les œuvres d'art qu'il jugea dignes de servir de modèles, il commanda encore aux peintres les plus en renom des toiles qui font aujourd'hui l'honneur du Musée de Madrid. A son retour (juin 1651), il reçut, en récompense de ses services, le titre de premier maréchal-des-logis du palais. Cette charge, purement honorifique, ne l'empêcha point de se livrer à ses travaux habituels; il continua à peindre les portraits de presque tous les grands personnages de l'Espagne, et, au mois de mars 1660, il fut chargé de décorer dans l'île des Faisans la maison où devaient avoir lieu les fiançailles de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. Les travaux qu'avaient exigés ces préparatifs fatiguèrent singulièrement le grand artiste, qui mourut peu de temps après, à soixante-et-un ans passés.

Le talent de Velasquez, que l'on ne peut qu'imparfaitement étudier à Paris, se distingue avant tout par une entente singulière de l'harmonie; les toiles les plus célèbres de cet artiste, conservées presque toutes à Madrid, sont peintes avec une franchise surprenante; elles dénotent toutes une facilité de pratique que bien peu de peintres ont eue à un égal degré, et à côté de cette aisance extérieure apparaît une étude approfondie de la physionomie humaine. Par leur nature indépendante, les œuvres de Velasquez étaient presque impossibles à reproduire par la gravure, et un seul artiste, né plus d'un siècle après l'illustre peintre, parvint à retracer jusqu'à un certain point l'aspect de ses tableaux : c'est Goya. G. DUPLESSIS.

Cean Bermudez, *Diccionario de las bellas artes*. — Quillet, *Dict. des peintres espagnols*. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon*. — *Hist. des peintres de toutes les écoles*, livr. 68-69.

VELASQUEZ. *Voy*. GONZALÈS.

VELDE (*Isaïe* VAN DEN), peintre hollandais, né vers 1597, à Leyde, où il est mort, après 1652. La généalogie de cette famille n'est pas rigoureusement établie, et aucun document n'est venu encore justifier la conjecture des historiens qui supposent qu'Isaïe est l'oncle des deux peintres qui se rendirent célèbres, l'un par ses paysages, l'autre par ses marines. Pierre Deneyn passe pour avoir été le maître d'Isaïe; mais cette hypothèse a contre elle l'autorité des dates. Les débuts de ce dernier furent précoces, puisque dès 1614 il gravait déjà à l'eau-forte (1). Peu après il aborda la peinture, et, à une époque où l'école hollandaise hésitait encore sur la voie qu'elle devait suivre, il lui montra le chemin en peignant, dans des dimensions restreintes, des paysages, des scènes rustiques et aussi des tableaux de bataille. Il semble s'être attaché à représenter avec une parfaite exactitude les costumes de ses contemporains. Bien que ses tableaux soient devenus rares, et qu'il soit aujourd'hui plus connu comme graveur que comme peintre, on peut citer parmi ses œuvres les mieux réussies un paysage (1619) qui appartient à M. C. de Brou, un autre paysage (1620) dans la galerie Moltke, à Copenhague, une *Fête en l'honneur du prince Maurice de Nassau* (collection Six van Hillegom), un *Combat de cavalerie* (musée de Vienne), et quelques autres tableaux dans les galeries de l'Allemagne et de la Hollande. Isaïe, qui habitait Harlem en 1626, paraît s'être fixé ensuite à Leyde, où il est mort. On a longtemps cité comme sa dernière œuvre une série de douze paysages, très-habilement gravés à l'eau-forte, en 1645; mais on connaît de lui un dessin daté de 1652. Dans ses scènes de la vie militaire et ses chocs de cavalerie, il a été imité par les deux Palamède; dans le paysage, il a eu pour élèves Jean Asselyn et peut-être van Goyen. P. MANTZ.

W. Bürger, *Musées de la Hollande*.

VELDE (*Guillaume* VAN DEN), dit *le Vieux*, probablement frère du précédent, peintre, né à Leyde, en 1610, mort à Londres, en 1693. Il commença par être marin, et sans autre guide que les spectacles qu'il avait sous les yeux, il apprit à reproduire à la plume les moindres détails de la structure d'un vaisseau et les grands aspects de la mer. Il y avait dans ses dessins une exactitude intelligente, une netteté d'exécution qui frappèrent les connaisseurs. En 1675 il fut appelé à la cour de Charles II, qui lui accorda, avec le titre de peintre royal, une pension de 1,000 écus par an. Cette situation lui fut conservée sous Jacques II, et dès lors l'Angleterre fut pour lui comme une seconde patrie. Guillaume est plutôt un dessinateur qu'un peintre. Ce n'est guère que vers la fin de sa vie qu'il abandonna

(1) S'il est vrai qu'il était fils cadet de Jean VAN DEN VELDE, il reçut probablement des leçons de son père. Ce Jean a gravé son propre portrait, et l'a accompagné de cette mention : *Ætatis suæ LIV*, anno 1621. On a aussi de lui un recueil très-rare, intitulé : *Deliciæ variarum insigniumque scripturarum*; Harlem, 1604, in-4°; trad. en flamand (Amst., 1605, in-fol.), et en allemand (Rotterd., 1605, in-fol.).

quelquefois la plume pour le pinceau, et il s'est borné à peindre des grisailles, où le soin précieux du détail est d'ailleurs poussé aussi loin que dans ses dessins à l'encre de Chine. Sa renommée fut éclipsée par celle de ses deux fils, *Guillaume* et *Adrien*, qui suivent. P. M.

H. Walpole, *Anecdotes of painting.*

VELDE (*Guillaume* VAN DEN), dit *le Jeune*, peintre, fils aîné du précédent, né à Amsterdam, en 1633, mort à Greenwich, le 6 avril 1707. Après avoir reçu les leçons de son père, il acheva de se former dans l'atelier de Simon de Vlieger. Son talent s'affirma de bonne heure, et il faut dire qu'aucun peintre n'apporta plus de zèle dans l'étude spéciale de son art. La guerre s'étant engagée, il assista, en 1665 et en 1666, avec une commission spéciale des États généraux, aux combats que Ruiter et Opdam livrèrent aux flottes anglaises. « Il venait chaque jour auprès des vaisseaux hollandais pour prendre des esquisses de ce qui allait se passer, écrit G. Brandt; il se faisait conduire sur une galiote aux points d'où l'on pouvait le mieux voir la bataille. » Les deux tableaux du musée d'Amsterdam qui représentent la prise de divers navires anglais ont donc été peints d'après nature, ou peu s'en faut. Il est à regretter que le patriotisme de Guillaume n'ait pas été à la hauteur de son talent : après avoir célébré les victoires des Hollandais, il alla rejoindre son père, qui était fixé à Londres, et il s'associa à ses travaux comme à sa fortune. Charles II lui accorda en 1675 une pension égale à celle que touchait van den Velde le Vieux; le père et le fils travaillaient ensemble, l'un faisait les dessins, l'autre les reproduisait en couleur. Bien que Walpole ne le dise pas, il semble que Guillaume est revenu, au moins une fois, dans son pays, car on cite de lui une *Vue d'Amsterdam*, qui est conservée au musée de cette ville et qui a été peinte en 1686, très-vraisemblablement d'après nature. Quoi qu'il en soit, l'artiste passa en Angleterre la seconde partie de sa vie; il s'était logé à Greenwich, et il pouvait voir de sa fenêtre glisser sur la Tamise les navires de tous les pays du monde. Guillaume le Jeune, dont le catalogue de J. Smith enregistre deux cent soixante-deux tableaux, a peint la mer sous tous ses aspects; mais il a particulièrement réussi dans la représentation de ces temps calmes où l'eau semble à peine caressée par une brise légère. Son pinceau, d'une admirable finesse, excelle à rendre la transparence de l'atmosphère, la course rapide des nuages, la fluide profondeur des flots, et, toujours habile à accentuer la valeur relative des tons, il est d'une vérité parfaite lorsqu'il détache sur des fonds lumineux ses navires bruns ou noirs. Guillaume donne à ses peintures tantôt une coloration légèrement dorée, tantôt une pâleur d'argent, soit qu'il veuille représenter un effet de soleil ou de brouillard, les gaietés du printemps ou les tristesses de l'automne. Ses tableaux les plus importants sont restés en Angleterre, notamment à Hampton-Court, à la galerie Bridgewater, chez sir Robert Peel, chez lord Ashburton, etc. Mais on peut voir de lui aux musées de La Haye et d'Amsterdam d'excellentes peintures. La *Marine* que le musée du Louvre a acquise en 1852 ne saurait occuper qu'un rang secondaire dans l'œuvre de ce peintre admirable. P. MANTZ.

W. Bürger, *Musées de la Hollande.* — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 72. — Walpole, *Anecdotes.* — Brandt, *Leven van Ruiter*, 1687.

VELDE (*Adrien* VAN DEN), peintre et graveur, frère du précédent, né en 1639, à Amsterdam, où il est mort, le 21 janvier 1672. Élève du paysagiste Jean Wynants, il se signala par une précocité singulière : à quatorze ans, il gravait à l'eau-forte cinq planches qui montrent déjà un vif sentiment de la nature. Deux ans après, il peignait le tableau des *Deux Vaches* (au musée de Berlin), et bientôt il pouvait être cité au premier rang parmi les paysagistes et les peintres d'animaux de la Hollande. Wouwerman, son condisciple, lui apprit à dessiner la figure, et Adrien y réussit si bien que Hobbema, Ruysdael, J. Hackaert, van der Heyden et Wynants lui-même, lui confiaient le soin d'*étoffer* leurs tableaux. Les charmantes figurines qu'il a semées d'une main si généreuse dans les ouvrages de ses amis et de ses maîtres sont merveilleuses d'esprit et de délicatesse. La plupart des tableaux d'Adrien sont de petite dimension, et représentent des animaux ou des paysages; il a cependant peint pour une église d'Amsterdam une composition religieuse, la *Descente de croix*. Il n'a pas, comme ses parents, quitté la Hollande. Il aima à représenter la *Plage de Scheveningen :* ce sujet, qu'il a traité plusieurs fois, se retrouve au Louvre dans un tableau, daté de 1660, où l'on reconnaît le prince d'Orange, se promenant sur le rivage dans un carrosse attelé de six chevaux. C'est un des chefs-d'œuvre du maître. Il n'y a ni moins de finesse ni moins de charme que dans ses deux *paysages* (1661) et dans *le Canal glacé* (1668), qui font partie de la même collection. Un des tableaux les plus importants d'Adrien est celui du musée van der Hoop à Amsterdam, où il a introduit son portrait, celui de sa femme et de ses deux enfants (1667). C'est un morceau plein de force dans la couleur, plein d'élégance dans le dessin. Dans la représentation des animaux, il est moins puissant que Paul Potter, mais il est ingénieux, délicat, exquis.

Malgré le succès qu'obtenaient ses tableaux, van den Velde ne négligea jamais la gravure. En 1670 il exécuta à l'eau-forte une suite de six planches, qui représentent des animaux. D'après Bartsch, son œuvre gravé se compose de vingt et une pièces; des recherches nouvelles permettent aujourd'hui d'en cataloguer vingt-quatre. P. MANTZ.

Bürger, *Musées de la Hollande.* — Ch. Blanc, *Histoire des peintres*, livr. 63 65. — Bartsch, *Le Peintre-graveur.*

VELDECKE (*Henri de*), poete allemand du douzième siècle. L'histoire de sa vie est très-peu connue. On sait qu'il était issu d'une famille noble de la Westphalie qui jouissait des revenus de l'abbaye de Saint-Truyden. Son poeme de *l'Eneide* fut commencé entre 1175 et 1184. Le comte Henri de Schwarzbourg le lui enleva lorsqu'il n'etait encore qu'aux trois quarts, et Henri ne retrouva son œuvre que neuf ans plus tard entre les mains d'Hermann I[er], landgrave de Thuringe. Il l'acheva alors, fut attaché à la personne d'Hermann, et accompagna ce prince au tournoi des *minnesænger* de la Wartbourg. On lui doit en outre un poéme épique *Herzog Ernst von Baiern* (Ernest, duc de Bavière), et on lui attribue la legende de *Saint Gervais évêque de Maestricht*. Gervinus dit de ce poete qu'il « donna le premier aux vers allemands la cadence et la melodie, et qu'il les soumit à des lois fixes ». R. L.

Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. I, p. 269-295. — Gottsched, *De antiquissima Æneidos versione*; Leipzig, 1745, in-4°. — Bouterweck, *Gesch. der Poesie und Beredsamkeit*. — L. Ettmuller, *Eenrich von Veldecke*; Leipzig, 1852, in-8°.

VELLEDA, et mieux VELEDA, prophétesse germaine, vivait dans la seconde moitié du premier siècle. Elle appartenait à la nation des Bructeri; on la regardait dans toute la Germanie centrale comme inspirée de la prescience divine. Elle habitait une haute tour sur les bords de la Lippe (*Luppia*); mais personne, à l'exception de ses proches parents, n'etait admis en sa présence, afin de ne pas altérer le sentiment de vénération qui lui etait dû. En 70, lorsque la Gaule presque entiere se souleva à la voix de Civilis, Veleda prit part à ce grand mouvement, et prédit la défaite des Romains, en proie aux guerres civiles. Puis des qu'ils eurent repris l'offensive, elle contribua a pacifier les nations révoltées (71). Il parait neanmoins que sous le règne de Domitien, vers l'an 85, elle appela de nouveau ses concitoyens à la liberté; car elle fut prise par Rutilius Gallicus et menee en triomphe à Rome.

Tacite, *Hist.*, IV, 61 65; V, 22, 24; *Germ.*, 8. — Stace, *Silv.*, I, 4, 90. — Dion Cassius, LXVII, 5.

VELLEIUS PATERCULUS. *Voy.* PATERCULUS.

VELLEJUS (*Andre* SOERENSEN, dit), savant danois, ne le 3 novembre 1542, a Vejle, d'ou il a pris nom, mort a Ribe, le 13 fevrier 1616. Fils d'un senateur, il visita l'Allemagne en compagnie de Tycho Brahe, et se fit en 1566 recevoir maître es arts à Wittemberg. En 1568 il devint predicateur de la cour de Danemark, et obtint en 1580 un canonicat à Ribe, en même temps que l'office d'historiographe. Il était un des Danois les plus instruits de son temps. Nous citerons de lui : *Antichristus romanus : de romerske Pavers Levnet* (Vies des papes, d'après Platina, en vers danois); Copenhague, 1571, in-8°; — *De origine appellationis regni Daniæ*; Slesvig, 1584, in-4°; — *Et Hundred advalgte danske Viser* (Choix de cent chants héroïques danois); Ribe, 1591; Copenhague, 1632, 1643, 1671, in-8°: précieux recueil, important pour l'histoire de la langue et de la civilisation en Danemark; — *Den gode Davids Psalme* (Le Psaume XC, expliqué en neuf sermons); Ribe, 1592, in-8°; — *Jesu Christi Dœds historie* (La Passion de Jésus-Christ); ibid., 1593, in-8°; — *Vita Suenonis Tiuffeskæg*; Sora, 1642, in-8°; — *Tragica eller gamle danske historiske Elskovs viser* (Anciennes poésies amoureuses et historiques des Danois); Copenhague, 1657, in-8°; — *Svend Tveskjaegs Bedrifter* (Exploits de Svend Tveskjaeg); ibid., 1705, in-8°; — *Om den danske Kronike* (Sur les chroniques danoises); ibid., 1787, in-8°; — *Historia Canuti ducis*, dans le t. IV des *Script. rerum danicarum*. Outre plusieurs oraisons funèbres (notamment celle du roi Frédéric II), Vellejus a encore donné une traduction danoise de *Saxo Grammaticus* (Copenhague, 1575, 1610, in-fol.); comme éditeur il a publié le premier l'*Historia ecclesiastica* d'Adam de Brême (ibid., 1579, in-4°), et la *Descriptio Islandiæ* de Gudbrand Thorlacius. E. G.

Mœller, *Cimbria litterata*, t. II. — Nyerup, *Om de danske Historiographer*, *danske Digtekonsthistorie*, t. I, et *Litteraturlexikon*.

VELLINI. *Voy.* CAMERS.

VELLUTI (*Donato*), chroniqueur italien, né le 16 juillet 1313, à Florence, où il est mort, le 1[er] juillet 1370. Il était d'une ancienne famille, qui, comme tous les nobles florentins, n'avait pas cru déroger en se livrant au commerce. Après avoir étudié la jurisprudence à Bologne, puis à Careggi, il devint juge à Colle, sur les domaines d'un de ses parents, et retourna dans sa patrie avec la réputation d'un savant légiste. Lorsque Gaultier, duc d'Athènes, fut porté au pouvoir suprême (8 sept. 1342), Velluti fut appelé à siéger parmi les prieurs (*priori di libertà*), et après l'expulsion du duc (juill. 1343) il indiqua la plupart des changements qui transformèrent cette institution aristocratique. En 1350, il fut nommé gonfalonier de justice. Son expérience et son savoir le firent charger à différentes reprises de négociations délicates dans les nombreux différends de la république avec les petits États voisins. Il est auteur de mémoires très-intéressants mis au jour par Manni, sous le titre de *Cronica di Firenze, dall' anno* 1300 *fino al* 1370 (Florence, 1371, in-4°).

Préface de Manni, à la tête de la *Cronica*.

VELLY. *Voy.* DUDIEU.

VELLY (*Paul-François*), historien français, né le 9 avril 1709, à Crugny, près de Reims, mort le 4 septembre 1759, à Paris. Après avoir fait ses etudes au collège des jésuites, à Reims, il entra dans leur société, en 1726, et professa durant plusieurs années. Il les quitta, on ne sait pour quelle cause, à la fin de 1740; mais il n'en conserva pas moins avec eux de bons rapports.

et dès 1741 fut admis, avec le titre de précepteur, au collége Louis-le-Grand. Aimable et gai dans le commerce de la vie, il évitait cependant de se prodiguer, et s'imposait un travail assidu. Son ardeur à l'étude ne fut pas sans influence sur sa santé, qui s'altéra peu à peu. Il mourut à cinquante ans, aimé et estimé de tous ceux qui avaient pu connaître les qualités de son esprit et de son cœur. Le monde savant s'affligea d'une perte qui laissait inachevé un ouvrage important, l'*Histoire générale de France*, et on ne tarda pas à chercher un érudit capable de le continuer; le choix tomba sur Villaret, qui, mort lui-même en 1766, eut pour continuateur l'abbé Garnier. L'œuvre de Velly, aujourd'hui bien négligée par suite du progrès des sciences historiques, était en général supérieure aux *Histoires* de Mézerai et de Daniel. Si Mézerai est plus pittoresque, il est fort inexact pour les premiers temps jusqu'au règne de saint Louis; si Daniel entend mieux les choses de la guerre, il néglige presque tout le reste, surtout le tableau des mœurs et l'étude des institutions. Velly conçut avec plus de sagesse l'ensemble de son *Histoire;* il en disposa mieux le plan et tâcha de ne négliger aucune des parties qui devaient concourir à l'intelligence de nos annales. Il ne tira pas à la vérité tout le parti désirable des documents que venait de réunir dom Bouquet; mais, porté par le mouvement même des esprits, qui de tous côtés cherchaient à remonter aux sources, il fut, malgré des erreurs graves, plus exact que ses prédécesseurs. Il n'eut pas, comme écrivain, une originalité marquée, mais son style est assez bien approprié à l'exposition historique. C'est en 1755 qu'il publia les deux premiers volumes de son ouvrage; il avait commencé le huitième et atteignait le règne de Philippe de Valois lorsqu'il mourut. Au commencement du t. III se trouve sa réponse aux critiques qui lui avaient été faites par l'abbé Lebeuf, par *le Journal de Trévoux*, et dans un factum intitulé *Lettre importante*. Il y a deux éditions de l'*Histoire de France*, par Velly, Villaret et Garnier, jusqu'au règne de Charles IX; Paris, 1765-85, 33 vol. in-12, en y comprenant la *Table des matières* (3 vol.), et 1770-85, 15 vol. in-4°, fig. On joint à ces deux éditions une collection de portraits (1778-85, 8 vol. in-4°, ou 1785, 2 vol. in-12), Fantin-Desodoards continua cette histoire jusqu'à la mort de Louis XVI (Paris, 1808-1812, 26 vol. in-12). Une dernière édition a été donnée par Dufau (Paris, 1819-21, 43 vol. in-12). Velly a aussi trad. un opuscule de Swift : *le Procès sans fin* (Londres, 1753, in-12).

L'Année littéraire, 1760, t. III. — Le Long, *Bibl. hist.*, t. III. — *Journal de Trévoux*, 1755. — Gaillard, *Observations sur l'histoire de France de Velly, Villaret et Garnier*, 1807, 4 vol. in-12.

VELPEAU (*Alfred-Armand-Louis-Marie*), chirurgien français, né le 18 mai 1795, à Brèche (Indre-et-Loire). Fils d'un pauvre maréchal-ferrant de village, il n'avait pas même reçu l'instruction ordinaire des enfants des campagnes; quinze ans il savait à peine lire. Déjà, un g[…] naturel très-prononcé le portait à traiter les m[…] ladies des animaux, et même celles des homme[…] quelques personnes s'intéressèrent à lui, et […] fournirent les moyens d'aller étudier à Tours. vingt et un ans, il se mit à apprendre sim[…] tanément le français, le latin, la méde[…] et les notions scientifiques indispensables d[…] la carrière qu'il voulait embrasser. Deven[…] terne d'un médecin célèbre, Bretonneau, il p[…] suivit les études du doctorat tout en gagnant nécessaire à l'aide du titre d'officier de santé. […] maîtres remarquèrent sa louable ambition, l'e[…] couragèrent et lui prêtèrent même de l'arg[…] pour venir à Paris (1820). Là M. Velpeau m[…] une vie de privations et de fatigues, telles qu[…] serait tenté de ne pas y ajouter foi, si les tém[…] gnages de ses contemporains n'étaient unanim[…] à cet égard. Attaché à l'hôpital Saint-Louis, remporta en 1821 le double prix d'anatom[…] de physiologie de l'école pratique, et y obt[…] au concours de 1822 une place d'aide d'ana[…] mie. En même temps il était le premier aide […] Bougon, médecin de la duchesse de Berry. Re[…] docteur le 17 mai 1823, il ouvrit avec succès […] cours particulier d'accouchements et de médec[…] opératoire, et fut nommé en 1828 chirurgien […] l'hôpital Saint-Antoine, d'où il passa en 183[…] celui de la Pitié. La mort de Boyer ayant la[…] vacante la chaire de clinique chirurgicale à […] Faculté, il se mit sur les rangs pour l'obtenir, sortit vainqueur d'un concours où il avait […] pour émules Blandin, Sanson et Lisfranc (ju[…] 1834). Sans cesser d'occuper cette chaire, fut nommé en 1841 chirurgien en chef de l'h[…] pital de la Charité, où il se trouve égalem[…] encore. En 1833 il avait été élu membre de l'[…] cadémie de médecine, et le 3 avril 1843 il succ[…] à Larrey dans l'Académie des sciences. Dep[…] le 11 août 1859, il est commandeur de la Lég[…] d'honneur. Ces distinctions et ces hautes p[…] tions scientifiques ont été conquises par un tr[…] vail sans relâche, aidé d'une mémoire peu co[…] mune et d'un bon jugement. Sans s'être signalé p[…] de grandes découvertes, M. Velpeau a perfection[…] la chirurgie dans un grand nombre de ses pa[…] ties. Nous signalerons les services qu'il a rend[…] à la science en énumérant ses principaux ouvrage[…] *An tuberculorum crudorum in pulmonibus* […] Paris, 1824, in-4° : thèse de doctorat; — *Trai[…] d'anatomie chirurgicale;* Paris, 1825-26, […] vol. in-8°, fig.; et 1833, 1837, 2 vol. in-8°, […] atlas; trad. en allemand (1827), en anglais (18[…] et 1838), et en italien (1834 et 1840) : ouvra[…] très-complet, qui reflète l'engouement des ana[…] tomistes de cette époque pour les feuillets apo[…] névrotiques qu'ils multipliaient à l'infini; — *Mémoire sur l'inflammation aiguë des mem[…] branes synoviales tendineuses et articu[…] laires;* Paris, 1826, in-8°; — *Traité de l'a[…] des accouchements;* Paris, 1829, 1835, 2 vo[…]

gr, in-8°, fig.; Bruxelles, 1837, in-8°; trad. en anglais et en italien : l'expérience et les exactes recherches de l'auteur ont donné beaucoup de prix à ce traité; — *Remarques sur les positions vicieuses et la version du fœtus*; Paris, 1830, in-8°; — *Nouvelles Remarques sur la membrane caduque*; Paris, 1830, in-8°; — *Recherches sur la cessation spontanée des hémorrhagies traumatiques primitives*; Paris, 1830, in-8° : on y trouve de curieuses expériences sur les animaux; — *Dissertation sur les généralités de la chirurgie*, thèse; Paris, 1831, in-4°; — *Dissertation sur les généralités de la physiologie*, thèse; Paris, 1831, in-4°; — *Du Choléra épidémique de Paris*; Paris, 1832, in-8°; — *Nouveaux Éléments de médecine opératoire*; Paris, 1832, 3 vol. in-8°, et atlas; 2e édit., ibid., 1838, 4 vol. in-8°, fig., entièrement refondue et augmentée d'un *Traité de petite chirurgie* : au point de vue de l'érudition chirurgicale, c'est l'ouvrage le plus complet que l'on possède; — *Embryologie*; Paris, 1833, pet. in-fol., pl.; trad. en allemand et en italien; c'est le résultat de plus de dix années de dissections minutieuses; — *Des Contusions dans tous les organes*, thèse; Paris, 1833, in-4°; — *Des Convulsions chez les femmes pendant la grossesse et après l'accouchement*; Paris, 1834, in-8°; — *De l'Opération du trépan dans les plaies de tête*, thèse; Paris, 1834, in-8°; — *Mémoire sur les anus contre nature*; Paris, 1836, in-8°; — *Petit Traité des maladies du sein*; Paris, 1838, in-8°; refondu et augmenté en 1854, et réimpr. en 1858 : il dépasse de beaucoup pour la précision des descriptions, pour la classification nosologique et pour la séméiotique, tout ce que la littérature étrangère a produit sur la pathologie de cet organe; outre le chapitre des *Tumeurs adénoïdes*, dû presque exclusivement aux recherches de l'auteur, on y trouve l'exposé de ses doctrines sur le cancer, et la critique la plus sérieuse des prétentions des micrographes sur la façon de déterminer la bénignité ou la malignité des tumeurs par la présence ou l'absence de la cellule dite cancéreuse; — *Manuel pratique des maladies des yeux*; Paris, 1839, gr. in-18 : recueil de ses leçons publié par M. Jeanselme; — *Leçons orales de clinique chirurgicale, faites à l'hôpital de la Charité*; Paris, 1840-41, 3 vol. gr. in-8° : recueillies par MM. Jeanselme et Pavillon; — *Du Strabisme*; Paris, 1842, in-8°; — *Recherches sur les cavités closes de l'économie animale*; Paris, 1843, in-8°; les applications qu'on a faites de nos jours des injections iodées sont la conséquence des idées émises dans ce travail; — *Des Injections médicamenteuses dans les cavités closes*; Paris, 1846, in-8°. En outre M. Velpeau a écrit un très-grand nombre d'articles dans l'*Encycl. des sciences médicales*, le *Journal de médecine*, la *Revue chirurgicale*, qu'il avait fondée en 1840, les *Annales de chirurgie*, la *Revue médicale*, les *Archives générales*, la *Gazette des hôpitaux*, les *Mém. de l'Acad. des sciences*, etc. Plusieurs renferment des vues particulières, dont la valeur a été vivement contestée; il faut citer son excellente description de *la Crépitation douloureuse des tendons*, maladie très-peu connue avant lui; son article *sur l'hydrocèle*; sa théorie *sur les transformations du sang épanché dans les tissus*, etc.

A l'Académie de médecine, M. Velpeau est un des orateurs les plus remarquables; un grand nombre de discussions chirurgicales ont été vivement éclairées par la part qu'il y a prise; celles par exemple sur les plaies d'armes à feu, la cure radicale des hernies, le traitement des kystes de l'ovaire, et surtout la discussion sur le cancer du sein, dans laquelle il a soutenu une lutte brillante contre presque toute la presse médicale et défendu la supériorité de l'observation clinique, attaquée par les partisans des investigations microscopiques. Comme professeur de clinique, il a une réputation européenne; son enseignement a toujours été très-suivi. Outre les hardiesses thérapeutiques qui attiraient la jeunesse, injections iodées dans les articulations, appareils inamovibles dextrinés dans les fractures, etc., on y a trouvé un puissant attrait dû à l'application constante de l'anatomie chirurgicale à la pathologie, à la saine critique et à l'expérimentation judicieuse des médications nouvelles, ainsi que l'a montré récemment l'épreuve faite dans son service du prétendu spécifique du cancer annoncé par Vriès. Dr Duchaussoy.

Sachaile, *Les Médecins de Paris*. — Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.* — Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, t. II, 2e part. — Hennnel, *Galerie des hommes du jour*, 1862. — Callisen, *Medic. Schriftsteller-Lexicon*.

VENCE (*Henri-François* de), hébraïsant français, né vers 1675, à Pareid en Voivre (Barrois), mort le 1er novembre 1749, à Nancy. Il embrassa l'état ecclésiastique, et prit ses degrés en Sorbonne. Après avoir été précepteur des enfants de Léopold, duc de Lorraine, il fut nommé, en récompense de ses soins, prévôt de l'église primatiale de Nancy. Chargé de surveiller l'impression de la Bible du P. de Carrières (Nancy, 1738-43, 22 vol. in-12), il y ajouta de nombreuses dissertations et une explication des psaumes. Ces dissertations ont été insérées dans la Bible de Calmet (1748-50, 14 vol. in-4°), dont Rondet a donné une nouvelle édition (Avignon, 1767-73, 17 vol. in-4°), édition désignée soit sous le nom de *Bible de Vence*, soit aussi sous celui de *Bible d'Avignon*. D'après Calmet, Vence joignait à une vaste érudition une critique sage et lumineuse. M. N.

Calmet, *Bibl. lorraine*.

VENCESLAS. *Voy.* Wenceslas.

VENDELIN. *Voy.* Wendelin.

VENDÔME (*César*, duc de), fils naturel d'Henri IV, roi de France, et de Gabrielle d'Estrées, né au château de Couci, en Picardie, en

juin 1594, mort à Paris, le 22 octobre 1665. Premier né de cette maîtresse, qui faillit partager le trône de France, il inspira au roi la plus vive tendresse, malgré les doutes que les assiduités de Bellegarde pouvaient faire naître sur sa filiation; ce prince, après l'avoir légitimé (janv. 1595), lui donna, malgré les remontrances du Parlement, l'ancien duché de Vendôme (1598), en même temps qu'il le fiançait avec la fille unique du duc de Mercœur, qui se démit en faveur de cet enfant de son gouvernement de Bretagne. En 1610, il lui permit de prendre rang après les princes du sang : fâcheux exemple, qui plus tard ne devait être que trop bien suivi par Louis XIV. Agé de seize ans à la mort de son père (1610), César ne tarda pas à figurer au nombre des mécontents qui prirent les armes contre Marie de Médicis. S'enfuyant du Louvre (19 fév. 1614), où il était gardé, il se retira en Bretagne, continua à cabaler avec Condé, dont il favorisa la seconde prise d'armes en 1615, jusqu'à ce que la marche d'une armée royale l'amena, lui et ses amis, à accepter les conditions, très-favorables du reste, du traité de Loudun (6 mai 1616). Créé chevalier des ordres du roi (31 déc. 1619), ce prince ne s'était guère montré fils de Henri IV que par son esprit, lorsque la prise d'armes des protestants en 1621 vint lui offrir l'occasion de se signaler d'une autre manière. Après s'être assuré de la Bretagne en occupant cette année même les villes de Vitré, de Rohan, etc., il accompagna Louis XIII en Languedoc, où il s'empara de Clérac, et de Lombez, après avoir battu les huguenots sous ses murs. Tenu à l'écart par Richelieu, qui se méfiait de lui, il se laissa facilement entraîner par le grand prieur, son frère, dans la conspiration du jeune Chalais (1626). Retirés tous deux en Bretagne, ils y attendaient les événements lorsque le roi les manda à Blois, où était la cour. Espérant détourner les soupçons par leur présence, ils se rendirent dans cette ville. Deux jours après, le 13 juin, ils furent arrêtés et conduits au château d'Amboise, puis à celui de Vincennes. Le grand prieur y mourut bientôt, non sans soupçon de poison (8 févr. 1629), et Vendôme ne vit au bout de quatre ans cesser cette captivité que par l'abandon qu'il fit de son gouvernement. Retiré d'abord en Hollande, où il assista, en 1631, comme volontaire au combat de Lillo, il ne revint habiter ses résidences d'Anet et de Vendôme que pour être presque aussitôt obligé de fuir en Angleterre la vengeance du cardinal, qui l'accusait de conspirer et d'intriguer avec le comte de Soissons. Rentré en France après la mort de Richelieu, mais toujours poussé par une ambition brouillonne et turbulente, il se mit avec son fils, le duc de Beaufort, à la tête de la cabale des *importants*, et tandis que celui-ci était envoyé à Vincennes, il reçut de Mazarin l'ordre de s'éloigner de la cour (2 sept. 1643). Ce fut le dernier acte d'opposition de ce prince, qui se montra dévoué à Mazarin et à Anne d'Autriche; après l'emprisonnement de Condé, il reçut, le 1er février 1650, le gouvernement de Bourgogne, et le 12 mai suivant la charge de surintendant général de la navigation, dont la reine se démit en sa faveur. Envoyé en Guienne (1653), il s'empara de Libourne et de Bordeaux. La Fronde terminée, la guerre ne continuait plus que contre l'Espagne : le duc livra un des derniers combats qui précédèrent la paix des Pyrénées : le 29 septembre 1655, il mit en fuite et détruisit en partie l'escadre espagnole à la hauteur de Barcelone. De son mariage avec Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur, qui mourut le 8 septembre 1669, il avait eu *Louis*, qui suit; *François*, duc de Beaufort (*voy.* ce nom), et *Élisabeth*, mariée à Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours, morte le 19 mai 1664.

Retz, Cheverny, L'Estoile, Fontenay-Mareuil, Richelieu, Montglat, Mmes de Nemours et de Motteville, *Mémoires*. — Le Vassor, Bazin, *Hist. de Louis XIII*. — Sainte-Aulaire, *Hist. de la Fronde*. — Dreux du Radier, *Les Maîtresses de Henri IV*.

VENDÔME (*Louis*, duc DE), fils aîné du précédent et frère du duc de Beaufort, né en 1612, mort le 6 août 1669, à Aix en Provence. Jusqu'à la mort de son père, il porta le titre de duc de Mercœur. Après avoir fait ses premières armes dans l'expédition de Savoie (1630), il servit en Flandre, et se distingua au siége d'Arras (1640), où malgré une grave blessure il resta pendant quatre heures exposé au feu des Espagnols. Bien qu'il n'eût pas été impliqué dans le procès intenté à son père, il s'éloigna de la cour et n'y reparut qu'à la mort de Richelieu, leur ennemi. Envoyé en Catalogne avec le titre de vice-roi et le commandement des troupes françaises qui opéraient dans cette province (4 et 5 nov. 1649), il eut d'abord à déjouer les intrigues d'un partisan de Condé, le comte de Marsin, qu'il fit enfermer dans la citadelle de Perpignan; puis il reprit Castel-Léon sur l'ennemi, et résigna ses pouvoirs faute de renforts suffisants pour se maintenir contre l'insurrection qui le menaçait (oct. 1651). Il commanda en 1652 en Provence, y apaisa les troubles, et se rendit maître de Toulon. En 1654, il passa en Lombardie, s'unit au duc de Modène pour prendre Valence, et repoussa toutes les attaques du gouverneur du Milanais. Après la mort de sa femme (8 févr. 1657), il embrassa l'état ecclésiastique. Nommé cardinal par Alexandre VII (7 mars 1667), il reçut de Clément IX la charge de légat *a latere* en France, et tint en cette qualité le grand dauphin sur les fonts baptismaux. De Laure Mancini, sa femme, qui était nièce de Mazarin, il eut trois fils, dont deux, *Louis-Joseph* et *Philippe*, ont des articles particuliers.

Anselme, *Hist. des gr. off. de la couronne*. — *Mém. du temps*.

VENDÔME (*Louis-Joseph*, duc DE), célèbre général, fils aîné du précédent, né le 1er juillet 1654, à Paris, mort le 15 juin 1712, à Vinaroz (roy. de Valence). Jusqu'à la mort de son père, il porta le titre de duc de Penthièvre. Le roi d'Es-

, Philippe V, lui demandait un jour : « Comse fait-il qu'étant le fils d'un père si mé-e, vous ayez de si grands talents? — C'est non esprit vient de plus loin, » répondit le ndant d'Henri IV. Cependant son éducation assez négligée; il montra d'abord peu de pour les lettres et pour les arts; mais à l de Bouillon, auprès de la duchesse sa il contracta le goût des vers badins et des ons, que plus tard il développa dans ses ures célèbres du Temple et d'Anet (1). Garde rps dans la campagne de Hollande (1672), apprenant la guerre sous Turenne, en Allee et en Alsace, il fut blessé au combat d'Alin (1675), fut nommé brigadier en 1677, tingua par son courage aux siéges de Condé Cambrai, et devint maréchal de camp le nvier 1678. Pendant la paix, quoique gouur de Provence (2), il vécut le plus souvent is ou à Anet, à la tête du petit groupe des *ts forts*, dont le Temple était le quartier al, dans cette société qui formait contraste la cour de Versailles, et où régnaient les faciles et les plaisirs, la licence spirituelle crédulité. Chaulieu, La Fare, Sainte-Aulaire, er, parfois La Fontaine, charmaient les rs du Temple par cette poésie légère, qui inspirer Voltaire. Campistron fut longle secrétaire de ses commandements; c'est ii a dit que dans la maison du duc de Venon courait toujours le risque de mourir de ou d'indigestion. Mais ces paroles se rapnt surtout à une époque postérieure: Venavait alors moins de cynisme; il recevait nt à Anet le dauphin et ses courtisans, lonnait des fêtes magnifiques; mais il préla vie plus facile de Paris. Il faillit même in peu compromis dans l'affaire des poisons; mpagné de son ami Chaulieu, il avait un suivi sa tante chez la Voisin; mais il se nta de demander si le duc de Beaufort était ment mort à Candie et où était le duc de s. Lorsque la guerre contre la ligue d'Augs commença, Vendôme fut nommé lieutegénéral et chevalier des ordres (24 et 31 déc. ; mais, malgré son courage et ses talents ires, Louis XIV lui refusa longtemps, par ne, le commandement des armées. Il se gua, sous Luxembourg, aux siéges de Mons Namur, au combat de Leuze et surtout à kerque (3 juin 1692); dans cette journée il t à la tête des gardes, et secondant les princes du sang et Luxembourg, il contribua, après trois charges sanglantes, à rejeter les Anglais dans les défilés par où ils étaient venus, après leur avoir pris leur artillerie et leurs bagages, et leur avoir mis hors de combat plus de douze mille hommes. Puis il servit sous Catinat dans le Piémont, et commandait l'aile gauche à la bataille de la Marsaille (4 oct. 1693). Il succéda au duc du Maine dans la charge de général des galères (1er sept. 1694). Enfin Louis XIV se décida à lui donner le commandement de l'armée de Catalogne (8 juin 1695). C'était un choix heureux; Vendôme, par ses qualités comme par ses défauts, rappelait Luxembourg; il était, comme lui, de l'école de Condé. En 1696, il battit la cavalerie espagnole près d'Ostalrich, mais ne put attaquer Barcelone qu'en 1697. L'entreprise était difficile; mais il inspira son audace à ses soldats, repoussa ceux qui venaient au secours de la place, et força le gouverneur à capituler (10 août 1697). La prise de Barcelone décida la paix de Ryswick.

De retour en France, il passa plusieurs années dans l'inaction, ou plutôt dans des plaisirs trop souvent scandaleux, si l'on en croit les détails donnés par Saint-Simon, qui du reste ne l'aimait pas. « Il était, dit-il, d'une taille ordinaire pour la hauteur, un peu gros, mais vigoureux, fort et alerte; un visage fort noble et l'air haut; de la grâce naturelle dans le maintien et dans la parole; beaucoup d'esprit naturel, qu'il n'avait jamais cultivé, une énonciation facile, soutenue d'une hardiesse naturelle; beaucoup de connaissance du monde, de la cour, des personnages successifs..., et qui sut tirer avantage jusque de ses plus grands vices, à l'abri du faible du roi pour sa naissance.... Sa paresse était à un point qui ne se peut concevoir. Il a pensé être enlevé plusieurs fois pour s'être opiniâtré dans un logement plus commode, mais trop éloigné.... Sa saleté était extrême, il en tirait vanité; les sots le trouvaient un homme simple. Il était plein de chiens et de chiennes dans son lit. » On connaît tous les détails incroyables et qu'on ne peut rapporter du scandale de ses mœurs et du cynisme de sa conduite et de ses propos. Le portrait qu'en a fait Voltaire est plus flatté, mais se rapproche assez de la vérité. « Il ne passait pas, dit-il, pour méditer ses desseins avec la même profondeur que le prince Eugène. Il négligeait trop les détails; il laissait périr la discipline militaire; la table et le sommeil lui dérobaient trop de temps... Mais un jour d'action il réparait tout par une présence d'esprit et par des lumières que le péril rendait plus vives, et ces jours d'action il les cherchait toujours. Ce désordre et cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison et même sur sa personne; à force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cynique, dont il n'y a point d'exemple; et son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut qui lui fit

'hôtel de Vendôme, d'abord hôtel de Mercœur, ait avec ses jardins un espace de dix-huit arpents; situé rue Saint-Honoré, à l'endroit où est aujourla place Vendôme. Le duc, qui l'habita peu, le en 1685 au roi pour 600,000 livres. Il vivait habirent au Temple, dans l'hôtel de son frère le grand de France, situé au coin des rues du Temple Corderie, et qui a été démoli en 1808. Vendôme aussi au château d'Anet, près de Dreux, château enait de la duchesse de Mercœur, son aïeule.

avait été nommé à ce gouvernement en janvier uis il n'en prit possession qu'en 1681.

perdre par son dérangement beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits (1). »

Louis XIV chargea, en 1702, Vendôme d'aller réparer en Italie les fautes de Villeroi. L'armée l'accueillit avec joie. Arrivé à Milan, le 18 février, il battit les ennemis à Ustiano, à San-Vittoria, les chassa du Parmesan, trompa le prince Eugène par d'habiles manœuvres, le repoussa au delà du Mincio, et débloqua Mantoue. Philippe V vint le rejoindre et le nomma ministre d'Espagne. Puis il se jeta sur le Modenais, et attira l'ennemi au sud du Pô; mais au moment où il se mettait en marche pour aller à la rencontre du prince Eugène, il se laissa surprendre à Luzzara (15 août 1702); il lui fallut toute sa présence d'esprit et la fermeté de ses soldats pour rétablir une situation compromise. La journée fut indécise, mais on la regarda en France, comme une victoire; Vendôme avait pris Luzzara en présence de l'ennemi (16 août). Philippe V le récompensa en lui donnant l'ordre de la Toison d'Or. Dans le reste de la campagne, il se montra excellent stratégiste; il prit Guastalla, Borgoforte, Governolo, et refoula décidément Eugène au delà du Mincio. Mais il était si mauvais administrateur, que les soldats manquaient de vivres, que les blessés étaient abandonnés sans aucun soin, et que l'Italie devait nous dévorer chaque année quinze à vingt mille hommes plutôt par les maladies que par le fer des ennemis. En 1703, Vendôme montra beaucoup d'incertitude et de négligence; sa santé était délabrée par suite de ses débauches; puis, il n'était pas maître de ses mouvements. Ce fut à regret qu'il dut marcher vers le Tyrol, pour obéir aux ordres de Louis XIV; cependant il bombardait déjà Trente, lorsque la défection du duc de Savoie le rappela dans le Piémont. Le 29 septembre, il fit arrêter et désarmer trois mille soldats que Victor-Amédée avait encore dans le camp français, et s'avança rapidement pour le punir lui-même. Mais son armée était décimée par les fièvres, il revint vers son camp de la Secchia, et ne put empêcher Stahremberg d'aller rejoindre le duc de Savoie par une marche hardie au sud du Pô, quoiqu'il eût battu plusieurs fois son arrière-garde (janv. 1704). Au printemps, il reçut des renforts, débarrassa la Lombardie, et menaça le Piémont. Il prit Verceil (20 juill.), Ivrée, le fort de Bard, poursuivit avec une constance admirable le siége de Verrue pendant tout l'hiver, et força la ville à se rendre (9 avril 1705). On pouvait désormais entreprendre le siége de Turin, le dernier asile de Victor-Amédée. Eugène arriva d'Allemagne au secours de ce prince; Vendôme courut au-devant de lui, arrêta son avant-garde près de Goito, le força à reculer, et laissa le commandement à son frère le grand-prieur pour retourner au siége de Chivasso. C'était une grande imprudence. Eugène en profita pour reprendre l'offensive avec succès; les Français étaient déjà débordés, battus, menacés d'une ruine complète, lorsque Vendôme accourut, se précipita sur l'ennemi au pont de Cassano sur l'Adda, chargea l'épée au poing, et força le prince Eugène à sonner la retraite (16 août). Eugène se tint sur la défensive; Vendôme insistait pour qu'on dirigeât la plus grande partie des forces françaises au siége de Turin. Louis XIV décida qu'il fallait plutôt attaquer les Impériaux et les chasser de l'Italie. Vendôme agit avec vigueur et habileté; quand les ennemis se retirèrent dans le pays de Trente, leur armée était réduite à quinze mille hommes en mauvais état. Au printemps de 1706, Vendôme assaillit les quartiers impériaux établis sur la Chiese; l'infanterie à la baïonnette, la cavalerie [illegible]sant d'ardeur détruisirent en partie la cavalerie impériale sur les hauteurs de Calcinato (19 avril). C'est alors que le siége de Turin fut décidé. Eugène voulut délivrer la ville; il avait reçu des renforts considérables; il résolut de tromper les Français, et il réussit. Vendôme venait d'être rappelé par Louis XIV, pour remplacer en Flandre Villeroi, le vaincu de Ramillies. Malheureusement pour sa gloire, il garda encore un mois le commandement (juin-juillet), en attendant l'arrivée du duc d'Orléans et de Marsin; il laissa l'ennemi franchir le bas Adige et le Pô, puis se dirigea à marches forcées vers le Piémont; il rejeta ces mauvais succès sur le découragement causé dans l'armée par son rappel; lui-même était coupable de négligence et d'imprévoyance.

Louis XIV, en confiant l'armée du nord à Vendôme, voulait *rendre aux troupes l'esprit de force et d'audace naturel à la nation française;* c'étaient ses expressions. Cependant il lui défendit de chercher une bataille; puis il eut la malheureuse idée, en 1708, de lui adjoindre son petit-fils, le duc de Bourgogne, accompagné en outre d'un détestable entourage. Rien n'était plus opposé que le caractère des deux princes; Vendôme était, comme dit Saint-Simon, hardi, audacieux, avantageux, imprudent, méprisant tout, incapable de contrainte, de retenue [illegible] respect, âcre et intraitable à la dispute, et tout d'un honteux cynisme; le duc de [illegible]gogne, au contraire, était réservé, chaste, [illegible], circonspect; d'une intelligence droite, éclairée, mais moins ferme qu'étendue. Des int[illegible] ouvrirent d'abord aux Français les portes [illegible] Gand (5 juill. 1708); mais la division [illegible] l'incertitude dans le conseil de guerre : on [illegible]dit du temps. « On fut mis en dér[illegible] vers [illegible]narde (11 juill.), dit Voltaire; ce [illegible] grande bataille, mais ce fut une [illegible] Les fautes se multiplièrent. Les [illegible] où ils pouvaient, sans recevoi[illegible] y eut même plus de quatre [illegible] furent pris en chemin par [illegible]

(1) On raconte qu'un de ses domestiques voulut quitter son service parce qu'il ne pouvait le voir piller effrontément : « N'est-ce que cela? dit-il; eh bien, pille comme les autres. »

milles du champ de bataille. — Les ennemis profitant du désordre de l'armée française vinrent assiéger Lille; Berwick, qui venait d'arriver, ne s'entendit point avec Vendôme, et quitta son commandement pour ne point servir sous ses ordres. On s'avança jusqu'auprès de Mons-en-Puelle, pour délivrer Lille; mais les divisions entre Vendôme et le duc de Bourgogne permirent aux ennemis de se retrancher de manière à ne pouvoir être forcés. Quand Vendôme, après la capitulation de Lille, revint à Versailles, il voulut se justifier en renouvelant ses accusations; il y eut deux cabales ennemies qui se firent une guerre acharnée. Vendôme fut soutenu par le dauphin lui-même, qui parut jaloux de son fils; il publia des mémoires justificatifs où les faits étaient défigurés. L'opinion publique parut assez bien disposée en sa faveur; Louis XIV, toutefois, le tint dans une sorte de disgrâce jusqu'en 1710.

Ce fut alors que Philippe V, pour la seconde fois chassé de Madrid, réclama avec instance les secours de son aïeul, et lui demanda, à défaut d'une armée, Vendôme, un général. Il quitta son château d'Anet, où il avait repris ses habitudes. Dès qu'il mit les pieds en Espagne, son nom seul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent : les communautés des villes, les villages et des religieux en donnèrent. « Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. » (Voltaire.) Il ramena Philippe V à Madrid (3 déc. 1710), poursuivit vivement les ennemis, surprit Stanhope à Brihuega, et le fit prisonnier avec cinq mille Anglais (9 déc.); puis, le lendemain, remporta une victoire complète sur l'armée de Stahremberg, à Villaviciosa. Vendôme, quoique malade de la goutte, avait montré la plus grande activité, et, par son exemple, entraîné Philippe V lui-même (1). Cette victoire assurait le trône d'Espagne à Philippe V; aussi Vendôme fut-il comblé d'honneurs. Il ne devait pas jouir longtemps de [illegible]; pour être plus en liberté, il s'était séparé des officiers généraux et avait fixé sa résidence, avec deux ou trois de ses familiers, dans un petit bourg du royaume de Valence, au bord de la mer, nommé Viñaroz, afin, dit [illegible], « d'y manger du poisson tout son [illegible]. » Il s'en donna à cœur-joie pendant un [illegible] et finit par y mourir d'une indigestion. [illegible] trépas peu héroïque et digne de la [illegible] cynique de Vendôme. On ajoute que ses [illegible], fidèles aux habitudes qu'il leur [illegible] se prendre, pillèrent sa maison, et [illegible]

(1) [illegible] assure qu'après la bataille, le roi ayant [illegible] lui dit : « Je vais vous faire donner le plus beau [illegible] lequel jamais roi ait couché. » Et il fit [illegible] les étendards et les drapeaux pris sur les [illegible]

[illegible] sang de prince du sang [illegible] levres, [illegible] jamais les [illegible] à ses [illegible]

dirent jusqu'aux matelas sur lesquels il avait expiré. Philippe V [illegible] que l'Espagne prît le deuil, et il le fit ensevelir à l'Escurial, dans le caveau des infants. Il avait épousé, le 15 mai 1710, Marie-Anne de Bourbon-Condé, laide et âgée de trente-deux ans; il vécut, comme s'il n'avait pas été marié. Sa femme mourut à Paris, le 11 avril 1718, brûlée de liqueurs fortes.

L'on a porté des jugements divers sur le duc de Vendôme; la plupart des écrivains se sont accordés à reconnaître qu'il eut plusieurs des parties du grand général, qu'il fut aimé des soldats et qu'il eut d'heureuses inspirations sur le champ de bataille; la plupart lui ont reproché le scandale de sa vie privée, sa malpropreté, son entourage d'hommes méprisables, surtout dans la dernière partie de sa vie; on sait comment Alberoni lui plut et comment Vendôme fut le premier auteur de sa fortune. On a dit que Louis XIV ne l'aimait pas et l'estimait peu; mais qu'il le traita souvent avec bienveillance, à cause de son origine et pour justifier en quelque sorte l'élévation de ses propres enfants illégitimes.

L. Grégoire.

Villeneuve, *Éloge du duc de Vendôme*; Agen, 1781, in-8°. — *Le duc de Vendôme en Espagne, précis historique de sa vie et de ses dernières campagnes, par un ancien militaire*; Paris, 1836, in-8°. — Saint-Simon, Louville, Berwick, de Bausset, Saint-Hilaire, *Mémoires*. — Quincy, *Hist. militaire de Louis XIV*. — Pelet, *Mémoires militaires relatifs à la guerre de la succession d'Espagne*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Basnage, *Hist. de Louvois*. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

VENDÔME (*Philippe*, chevalier de, grand prieur de France, frère du précédent, né le 23 août 1655, à Paris, où il est mort, le 24 janvier 1727. Reçu chevalier de Malte [illegible], il suivit son oncle, le duc de Beaufort, à Candie, et se signala par son courage, [illegible] que quatorze ans. Il [illegible] trouva au passage du Rhin [illegible] campagnes de 1672 à 1678 [illegible] maréchal de camp [illegible] une brigade au siège [illegible] Hommes d'Afrique [illegible] lorsque il fut nommé [illegible] 1693. Il [illegible] que par une [illegible] par des liaisons [illegible] affinité [illegible] sous « Cassan. » [illegible] tendant [illegible] heures sur [illegible] son frère [illegible] [illegible]

[illegible] ans '99, 'une sien, r ses

en Allemagne, et le grand prieur put continuer son voyage. Après la mort de Louis XIV, il obtint la permission de revenir à Paris (1715); mais presque aussitôt il fut obligé de partir pour Malte, ayant été nommé généralissime des troupes de la religion. Les desseins d'Ahmed III n'eurent pas d'exécution, et le grand prieur revint s'établir dans le palais du Temple, dont il fit le théâtre de toutes ses débauches. Il continua d'y résider jusqu'à sa mort, quoique, sur sa démission, il eût été remplacé comme grand prieur par le chevalier d'Orleans, fils du régent. On l'appela alors prince de Vendôme. Cependant, il ne négligea pas les lettres, pour lesquelles il avait toujours montré du goût, et s'il admit dans sa société des hommes qui ne se distinguaient que par leurs excès, il rechercha aussi les epicuriens délicats, comme Chaulieu, et le Temple fut souvent le rendez-vous des esprits distingués. Quoiqu'il n'eût pas hérité du duché de son frère, à cause de ses vœux dans l'ordre de Malte, il jouissait d'un grand revenu, et possédait à sa mort les abbayes de la Trinité de Vendôme, de Saint-Victor de Marseille, de Cerisy, de Saint-Honorat de Lerins, d'Ivry et de Saint-Mansuy de Toul. Le grand prieur se faisait remarquer, dans la conversation, par le brillant de son esprit; il avait eu dans sa jeunesse un visage singulièrement beau et une tournure parfaite; les débauches altérèrent ses traits et détruisirent peu à peu tous ses avantages extérieurs. « Il avait, dit Saint-Simon, tous les vices de son frère. Sur la débauche il avait de plus que lui d'être au poil et à la plume, et d'avoir l'avantage de ne s'être jamais couché le soir, depuis trente ans, que porté dans son lit ivre mort. Menteur, escroc, fripon, voleur, malhonnête homme jusque dans la moelle des os, suprêmement avantageux et singulièrement bas et flatteur aux gens dont il avait besoin, et prêt à tout faire et à tout souffrir pour un écu, avec cela le plus désordonné et le plus grand dissipateur du monde. »

Anselme, *Hist. des grands officiers de la couronne.* - De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — Saint-Simon, *Mémoires.* — Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

VENDÔME. *Voy.* GEOFFROI et MATTHIEU.

VENDRAMINO (*Andrea*), doge de Venise, né en 1400, mort le 6 mai 1478. Il avait été procurateur de Saint-Marc. Élevé le 5 mars 1477 à la dignité ducale pour remplacer Pietro Mocenigo, il eut pour successeur le frère de ce dernier, Giovanni Mocenigo. Une irruption des Turcs dans le Frioul fut le seul fait remarquable de son règne.

Sanuto, *Vite de' duchi.*

VENERONI. *Voy.* VIGNERON.

VENETTE (*Nicolas*), médecin français, né en 1633, à La Rochelle, où il est mort, en 1698. Il étudia la médecine à Bordeaux, et y fut reçu docteur; puis il se rendit à Paris (1657), et suivit les cours de Gui Patin et de Pierre Petit. Il voyagea ensuite en Portugal et en Italie, [illegible] retour à La Rochelle, il exerça la médecine [illegible] succès et devint, en 1668, professeur [illegible] natomie et de chirurgie. Nous citerons de [illegible] *Traité du scorbut et de toutes les ma[ladies] qui arrivent sur mer;* La Rochelle, [illegible] in-12 : la maladie est assez bien décrite, [illegible] traitement est trop compliqué; — *Observ[ations] sur les eaux minérales de la Rou[illasse en] Saintonge;* ibid., 1682, in-12; — *L'Art de [tail]ler les arbres;* Paris, 1683, in-12; — *T[ableau] de l'amour considéré dans l'état du ma[riage];* Amst., 1686, pet. in-12, sous le nom de [Sala]nici, Vénitien : les bibliophiles recherchent [les] anciennes éditions de Hollande ainsi [que les] exemplaires en grand papier de celle de [illegible] (Paris), 1751, 2 vol. in-12, sous ce titre : *Génération de l'homme, ou Tableau d[e l'a]mour conjugal.* Cet ouvrage, traduit e[n alle]mand, en anglais, en hollandais, et très-[souvent] réimprimé, « est, dit la *Biographie méd[icale],* un livre populaire, rempli d'erreurs d[e tous] genres, et peu digne de trouver place d[ans la] bibliothèque du médecin »; il a été entie[rement] refondu par Dubuisson; Paris, 1810, in-12; — *Remède infaillible contre les [fièvres] intermittentes;* La Rochelle, 1693, in-[12]; — *Traité du rossignol, qui enseigne [à] connaître ces oiseaux;* Paris, 1697, in-12; — *Traité des pierres qui s'engen[drent] dans les terres et dans les animaux;* [illegible] 1701, in-12, fig. : il contient une théorie d[e] fausses sur les pétrifications. Tous ce[s ouvrages,] qui parurent sans le nom de l'auteur, à l'exception du troisième, tombèrent dans u[n ou]bli complet.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine.* — [illegible] *Biogr. saintongeaise.* — Ch. Nisard, *Hist. des [livres] populaires,* 2e édit., t. II, p. 283. — *Biogr. méd.*

VENEZIANO (*Pol.*). *Voy.* LANZANI.

VENIERO (*Antonio*), doge de Venise, [mort] le 23 novembre 1400. Élu le 22 octobre [1382] pour succéder à Michele Morosini, son rè[gne fut] glorieux : non-seulement il releva les [illegible] Chiozza, détruite par un long siége, il r[éparа les] pertes occasionnées par la guerre [illegible] soutenue contre Gênes, il rétablit le comm[erce,] mais il étendit le domaine de Venise et [fit de] comme l'arbitre souverain des puissance[s voi]sines. Ne pouvant rien entreprendre cont[re les] Visconti, il s'allia avec eux pour partag[er les] dépouilles des Carrare, leur ennemi com[mun;] ce fut ainsi que Trévise fit partie de la [Répu]blique (déc. 1388). D'autres acquisitio[ns ne] manquèrent pas d'importance, comme cel[les de] Corfou (1386), de Durazzo et d'Alessio [sur la] côte d'Albanie, d'Argos, de Nauplie et d[e Pa]tari en Grèce. La restauration du jeune C[arrare] dans le Padouan, à laquelle Venise fut en [illegible] favorable, la délivra de l'inquiétude qu['] inspirait le voisinage de l'ambitieux duc d[e Mi]lan. On cite de Veniero un trait qui prouv[e]

la ... Son ... amitié ... nommé ... ; il y ... mourir plutôt que de ... à la sentence. Il eut ... pour successeur.

... de' duchi. — Amelot de La Houssaye, ... de Venise, 1re part. — Daru, Hist. de ...

(*Francesco*), doge de Venise, ... juin 1556, succéda le 11 juin 1554 à ... visani, et fut remplacé au bout de ... par L. Priuli.

... de Venise.

...O (*Sebastiano*), doge de Venise, mort ... 1578. Il avait paru avec gloire à la ... rmées navales, et c'était à lui que re... grande partie l'honneur de la victoire ... e (7 oct. 1572), où il avait commandé ... e la république. Élu le 11 juin 1576 à ... L. Mocenigo, il mourut, dit-on, du ... ue lui causa la destruction presque ... palais ducal, dévoré par un incendie. Niccolò da Ponte lui succéda.

... de' duchi. — Daru, Hist. de Venise, t. IV.

... (*Domenico*), poëte, de la famille des ..., né en 1517, à Venise, où il est mort, ... er 1582. Il fit de rapides progrès à l'é... ista Egnazio et dans la compagnie de ... avec lequel il s'était lié d'une étroite ... vingt-cinq ans sa réputation de poëte ... établie, comme on le voit par les ... lui adressa Paolo Manuzio en lui ... s *Lettere volgari* (1542). En 1548 ... nna la carrière des emplois publics. ... die nerveuse accompagnée de dou... ès le priva pour le reste de sa vie de ... ses jambes, et le força de garder la ... t bien souvent le lit (1). Il chercha dans ... une distraction à ses souffrances, et ... l'une société d'hommes instruits, avec ... passait chaque jour de longues heures ... er. De ces réunions sortit l'académie ..., qui regarda Veniero comme son fon... ec Badoaro. Le Tasse l'avait en grande ... lui demandait des conseils. Les poésies ... o se distinguent par la vivacité des ... par l'énergie de l'expression. Tiraboschi ... ne d'avoir introduit dans la poésie ita... rostiche, dont on a tant abusé depuis. ... de Veniero, éparses dans les recueils ... et de Ruscelli, ne furent réunies que ... après par l'abbé Serassi; Bergame, ...°. Veniero avait commencé une tra... *ottava rima* des *Métamorphoses* ... On en trouve divers extraits dans les ... *rili* de Ruscelli et dans ses *Discorsi* ... ce.

... (*Francesco*), frère aîné du précé... ers 1505, à Venise, où il est mort, en octobre 1581. Destiné par sa naissance à remplir des emplois élevés dans la république, il s'y distingua par sa prudence et son intégrité. Ami des lettres, il s'occupa spécialement lui-même de philosophie, et réunit dans son palais une foule d'antiquités, dont il forma un cabinet cité par Vico comme l'un des plus importants de Venise. On a de lui : des discours *Sopra i libri Dell' anima* (Venise, 1555, in-8°), et *Sopra i libri Della generazione* (ibid., 1579, in-4°), d'Aristote.

(1) ... dit pas trente et un ans quand cet accident ... ainsi qu'on le voit dans une lettre de l'Arétin ... pello, en date de mai 1548.

VENIERO (*Lorenzo*), frère des précédents, né vers 1510, à Venise, où il est mort, en octobre 1550. Il montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la poésie; mais ses liaisons avec de jeunes débauchés le plongèrent dans des excès qui abrégèrent sa vie, et son amitié pour Pietro Aretino, dont il se proclamait le disciple, lui inspira des chants qui lui valurent une triste célébrité. Il laissa : *La Putana errante* et *la Zaffeta* (Venise, 1531, 1538, in-8°). Ces deux poëmes obscènes et satiriques, dirigés contre Angiola Zaffetta, maîtresse de l'Arétin, furent réimprimés avec d'autres compositions semblables, à Lucerne (1651, in-8°) par un éditeur protestant, qui les fit précéder du portrait de Maffeo Veniero, archevêque de Corfou, auquel il les attribua. Il suffit de dire que cet archevêque n'était pas encore né lorsque ces poëmes parurent pour la première fois.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Zeno, *Note al Fontanini*, t. II. — Zilioli, *Storia de' poeti*. — Ghilini, *Theatro d'huomini letterati*. — Brunet, *Manuel du libraire*.

VENIUS. Voy. OTTO.

VENTENAT (*Étienne-Pierre*), botaniste français, né à Limoges, le 1er mars 1757, mort à Paris, le 14 août 1808. Fils d'un négociant qui avait treize enfants vivants, il fut destiné à l'état ecclésiastique, et entra dès l'âge de quinze ans dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Il y fit ses études avec succès, et montra du talent pour la chaire. Parmi les emplois qu'il pouvait obtenir il préféra celui de bibliothécaire, qui le mettait à même d'augmenter ses connaissances. Il s'occupa surtout de botanique, et fut envoyé à Londres, en 1788, pour y acheter des livres. En revenant en France, il perdit dans un naufrage, qui faillit lui coûter la vie, les livres et les plantes qu'il rapportait d'Angleterre. Il devint en 1796 membre de l'Institut et conservateur de la bibliothèque du Panthéon. Il se maria pendant le cours de la révolution, et il a laissé un fils et une fille. Il avait fait en 1796, au Lycée, un cours publié sous le titre de *Principes de botanique* (Paris, 1797, in-8°), ouvrage insuffisant, dont il s'efforça de supprimer tous les exemplaires. Deux années après il en refondit ce qu'il y avait de bon dans le *Tableau du règne végétal* (Paris, 1799, 4 vol. in-8°), dont le fonds n'est à vrai dire qu'une traduction du *Genera plantarum* de Jussieu. Ventenat s'est particulièrement distingué par ses

en Allemagne, et le grand prieur put continuer son voyage. Après la mort de Louis XIV, il obtint la permission de revenir à Paris (1715); mais presque aussitôt il fut obligé de partir pour Malte, ayant été nommé généralissime des troupes de la religion. Les desseins d'Ahmed III n'eurent pas d'exécution, et le grand prieur revint s'établir dans le palais du Temple, dont il fit le théâtre de toutes ses débauches. Il continua d'y résider jusqu'à sa mort, quoique, sur sa démission, il eût été remplacé comme grand prieur par le chevalier d'Orléans, fils du régent. On l'appela alors prince de Vendôme. Cependant, il ne négligea pas les lettres, pour lesquelles il avait toujours montré du goût, et s'il admit dans sa société des hommes qui ne se distinguaient que par leurs excès, il rechercha aussi les épicuriens délicats, comme Chaulieu, et le Temple fut souvent le rendez-vous des esprits distingués. Quoiqu'il n'eût pas hérité du duché de son frère, à cause de ses vœux dans l'ordre de Malte, il jouissait d'un grand revenu, et possédait à sa mort les abbayes de la Trinité de Vendôme, de Saint-Victor de Marseille, de Cerisy, de Saint-Honorat de Lerins, d'Ivry et de Saint-Mansuy de Toul. Le grand prieur se faisait remarquer, dans la conversation, par le brillant de son esprit; il avait eu dans sa jeunesse un visage singulièrement beau et une tournure parfaite; les débauches altérèrent ses traits et détruisirent peu à peu tous ses avantages extérieurs. « Il avait, dit Saint-Simon, tous les vices de son frère. Sur la débauche il avait de plus que lui d'être au poil et à la plume, et d'avoir l'avantage de ne s'être jamais couché le soir, depuis trente ans, que porté dans son lit ivre mort. Menteur, escroc, fripon, voleur, malhonnête homme jusque dans la moelle des os, suprêmement avantageux et singulièrement bas et flatteur aux gens dont il avait besoin, et prêt à tout faire et à tout souffrir pour un écu, avec cela le plus désordonné et le plus grand dissipateur du monde. »

Anselme, *Hist. des grands officiers de la couronne.* — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — Saint-Simon, *Mémoires.* — Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

VENDÔME. *Voy.* GEOFFROI et MATTHIEU.

VENDRAMINO (*Andrea*), doge de Venise, né en 1400, mort le 6 mai 1478. Il avait été procurateur de Saint-Marc. Élevé le 5 mars 1477 à la dignité ducale pour remplacer Pietro Mocenigo, il eut pour successeur le frère de ce dernier, Giovanni Mocenigo. Une irruption des Turcs dans le Frioul fut le seul fait remarquable de son règne.

Sanuto, *Vite de' duchi.*

VENERONI. *Voy.* VIGNERON.

VENETTE (*Nicolas*), médecin français, né en 1633, à La Rochelle, où il est mort, en 1698. Il étudia la médecine à Bordeaux, et y fut reçu docteur; puis il se rendit à Paris (1657), et suivit les cours de Gui Patin et de Pierre Petit. Il voyagea ensuite en Portugal et en Italie. De retour à La Rochelle, il exerça la médecine avec succès et devint, en 1668, professeur royal d'anatomie et de chirurgie. Nous citerons de lui : *Traité du scorbut et de toutes les maladies qui arrivent sur mer*; La Rochelle, 1671, in-12 : la maladie est assez bien décrite, mais le traitement est trop compliqué; — *Observations sur les eaux minérales de la Rouillasse en Saintonge*; ibid., 1682, in-12; — *L'Art de tailler les arbres*; Paris, 1683, in-12; — *Tableau de l'amour considéré dans l'état du mariage*; Amst., 1686, pet. in-12, sous le nom de Salocini, Vénitien : les bibliophiles recherchent les anciennes éditions de Hollande ainsi que les exemplaires en grand papier de celle de Lyon (Paris), 1751, 2 vol. in-12, sous ce titre : *Génération de l'homme, ou Tableau de l'amour conjugal.* Cet ouvrage, traduit en allemand, en anglais, en hollandais, et très-souvent réimprimé, « est, dit la *Biographie médicale*, un livre populaire, rempli d'erreurs de tous genres, et peu digne de trouver place dans la bibliothèque du médecin »; il a été entièrement refondu par Dubuisson; Paris, 1810, in-12; — *Remède infaillible contre les fièvres intermittentes*; La Rochelle, 1693, in-12; — *Traité du rossignol, qui enseigne à connaître ces oiseaux*; Paris, 1697, in-12; — *Traité des pierres qui s'engendrent dans les terres et dans les animaux*; 1701, in-12, fig. : il contient une théorie des idées fausses sur les pétrifications. Tous ces écrits, qui parurent sans le nom de l'auteur, sont, à l'exception du troisième, tombés dans un oubli complet.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine.* — Rainguet, *Biogr. saintongeaise.* — Ch. Nisard, *Hist. des livres populaires*, 2e édit., t. II, p. 283. — *Biogr. méd.*

VENEZIANO (*Pol.*). *Voy.* LANZANI.

VENIERO (*Antonio*), doge de Venise, élu le 23 novembre 1400. Élu le 22 octobre pour succéder à Michele Morosini, son règne fut glorieux : non-seulement il releva les ruines de Chiozza, détruite par un long siége, il répara les pertes occasionnées par la guerre meurtrière soutenue contre Gênes, il rétablit le commerce, mais il étendit le domaine de Venise et la fit regarder comme l'arbitre souverain des puissances voisines. Ne pouvant rien entreprendre contre les Visconti, il s'allia avec eux pour partager les dépouilles des Carrare, leur ennemi commun, et ce fut ainsi que Trévise fit partie de la république (déc. 1388). D'autres acquisitions ne manquèrent pas d'importance, comme celles de Corfou (1386), de Durazzo et d'Alessio sur la côte d'Albanie, d'Argos, de Nauplie et de Lepanto en Grèce. La restauration du jeune Carrare dans le Padouan, à laquelle Venise fut encore favorable, la délivra de l'inquiétude que lui inspirait le voisinage de l'ambitieux duc de Milan. On cite de Veniero un trait qui prouve

avant ... sa ... il ... Il est ... pour succes...

... de' duchi. — ...Ia de La Houssaye, ... de Venise, 1re part. — Daru, Hist. de ... II.

...ERO (*Francesco*), doge de Venise, 12 juin 1556, succéda le 11 juin 1554 à Trevisani, et fut remplacé au bout de L. Priuli.

... Venise.

...IO (*Sebastiano*), doge de Venise, mort 1578. Il avait paru avec gloire à la ... armées navales, et c'était à lui que re... grande partie l'honneur de la victoire ...nte (7 oct. 1572), où il avait commandé ... de la république. Élu le 11 juin 1576 à ... le L. Mocenigo, il mourut, dit-on, du ... que lui causa la destruction presque ... u palais ducal, dévoré par un incendie. ...x Niccolò da Ponte lui succéda.

... Vite de' duchi. — Daru, Hist. de Venise, t. IV.

...ERO (*Domenico*), poëte, de la famille des ...nts, né en 1517, à Venise, où il est mort, ...rier 1582. Il fit de rapides progrès à l'é... Battista Egnazio et dans la compagnie de ..., avec lequel il s'était lié d'une étroite ... A vingt-cinq ans sa réputation de poëte ...éjà établie, comme on le voit par les ...que lui adressa Paolo Manuzio en lui ... ses *Lettere volgari* (1542). En 1548 ... donna la carrière des emplois publics. ...aladie nerveuse accompagnée de dou... gues le priva pour le reste de sa vie de ... de ses jambes, et le força de garder la ...e et bien souvent le lit (1). Il chercha dans ...ie une distraction à ses souffrances, et ...a d'une société d'hommes instruits, avec ... il passait chaque jour de longues heures ...rser. De ces réunions sortit l'académie ...ne, qui regarda Veniero comme son fon... avec Badoaro. Le Tasse l'avait en grande ... et lui demandait des conseils. Les poésies ...iero se distinguent par la vivacité des ...et par l'énergie de l'expression. Tiraboschi ...oche d'avoir introduit dans la poésie ita... l'acrostiche, dont on a tant abusé depuis. ...ne de Veniero, éparses dans les recueils ...e et de Ruscelli, ne furent réunies que ...ps après par l'abbé Serassi; Bergame, ...n-8°. Veniero avait commencé une tra... en *ottava rima* des *Métamorphoses* ... On en trouve divers extraits dans les ...*ntarii* de Ruscelli et dans ses *Discorsi* ... Dolce.

...RO (*Francesco*), frère aîné du précé... vers 1505, à Venise, où il est mort, en octobre 1581. Destiné par sa naissance à remplir des emplois élevés dans la république, il s'y distingua par sa prudence et son intégrité. Ami des lettres, il s'occupa spécialement lui-même de philosophie, et réunit dans son palais une foule d'antiquités, dont il forma un cabinet cité par Vico comme l'un des plus importants de Venise. On a de lui : des discours *Sopra i libri Dell' anima* (Venise, 1555, in-8°), et *Sopra i libri Della generazione* (ibid., 1579, in-4°), d'Aristote.

(1) ... avait pas trente et un ans quand cet accident ..., ainsi qu'on le voit dans une lettre de l'Arétin ... Cappello, en date de mai 1548.

VENIERO (*Lorenzo*), frère des précédents, né vers 1510, à Venise, où il est mort, en octobre 1550. Il montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la poésie; mais ses liaisons avec de jeunes débauchés le plongèrent dans des excès qui abrégèrent sa vie, et son amitié pour Pietro Aretino, dont il se proclamait le disciple, lui inspira des chants qui lui valurent une triste célébrité. Il laissa : *La Putana errante* et *la Zaffeta* (Venise, 1531, 1538, in-8°). Ces deux poëmes obscènes et satiriques, dirigés contre Angiola Zaffetta, maîtresse de l'Arétin, furent réimprimés avec d'autres compositions semblables, à Lucerne (1651, in-8°) par un éditeur protestant, qui les fit précéder du portrait de Maffeo Veniero, archevêque de Corfou, auquel il les attribua. Il suffit de dire que cet archevêque n'était pas encore né lorsque ces poëmes parurent pour la première fois.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Zeno, *Note al Fontanini*, t. II. — Zilioli, *Storia de' poeti*. — Ghilini, *Theatro d'huomini letterati*. — Brunet, *Manuel du libraire*.

VENIUS. *Voy.* OTTO.

VENTENAT (*Étienne-Pierre*), botaniste français, né à Limoges, le 1er mars 1757, mort à Paris, le 14 août 1808. Fils d'un négociant qui avait treize enfants vivants, il fut destiné à l'état ecclésiastique, et entra dès l'âge de quinze ans dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte Geneviève. Il y fit ses études avec succès, et montra du talent pour la chaire. Parmi les emplois qu'il pouvait obtenir il préféra celui de bibliothécaire, qui le mettait à même d'augmenter ses connaissances. Il s'occupa surtout de botanique, et fut envoyé à Londres, en 1788, pour y acheter des livres. En revenant en France, il perdit dans un naufrage, qui faillit lui coûter la vie, les livres et les plantes qu'il rapportait d'Angleterre. Il devint en 1796 membre de l'Institut et conservateur de la bibliothèque du Panthéon. Il se maria pendant le cours de la révolution, et il a laissé un fils et une fille. Il avait fait en 1796, au Lycée, un cours publié sous le titre de *Principes de botanique* (Paris, 1797, in-8°), ouvrage insuffisant, dont il s'efforça de supprimer tous les exemplaires. Deux années après il en refondit ce qu'il y avait de bon dans le *Tableau du règne végétal* (Paris, 1799, 4 vol. in-8°), dont le fonds n'est à vrai dire qu'une traduction du *Genera plantarum* de Jussieu. Ventenat s'est particulièrement distingué par ses

travaux de botanique descriptive. On a de lui : *Description des plantes nouvelles et peu connues cultivées dans le jardin de J.-M. Cels*; Paris, 1800, gr. in-4°, avec 200 pl.; — *Le Jardin de la Malmaison*; Paris, 1803 et suiv., 2 vol. gr. in-fol., avec 120 pl. col., dessinées par Redouté : magnifique recueil, entrepris par l'ordre de l'impératrice Joséphine et supérieur pour le fini de l'exécution à tout ce qu'on avait fait jusqu'alors en France ; — *Choix de plantes dont la plupart sont cultivées dans le Jardin de Cels*; Paris, 1803 et suiv., 3 vol. in fol.; — *Decus generum novorum*; Paris, 1808, in-fol. L'auteur a en outre donné des mémoires au recueil de l'Institut, au *Choix des mémoires sur divers objets d'histoire naturelle*, au *Magasin encyclopédique*, et aux *Annales de botanique* d'Usteri. Il a eu part à l'*Histoire des champignons* de Bulliard, et il a aussi rédigé une flore intitulée *le Botaniste voyageur aux environs de Paris* (Paris, 1803, in-12). E. R.

Journal de botanique, oct. 1808. — G. Cuvier, *Éloges hist.*, t. III.

VENTIDIUS BASSUS, général romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il était né dans le Picenum et de parents obscurs, si l'on s'en rapporte aux auteurs, fort secondaires, qui parlent de lui. Une circonstance pourrait faire douter de leur témoignage. Sa mère, faite prisonnière à Asculum, dans la guerre sociale, figura au triomphe de Pompée Strabon, en 89 avant J.-C. Il semble que le triste rôle d'accompagner le char du vainqueur n'eût point été assigné à une captive sans importance. Ventidius, alors tout enfant et tombé dans une condition presque servile, ne dut son élévation qu'à son énergie et à son intelligence. Il paraît qu'il gagna d'abord sa vie en louant des mules et des voitures aux magistrats qui se rendaient de Rome dans leurs provinces. Le surnom de *muletier* (mulio) lui en resta, et les plaisants de Rome ne manquèrent pas de le lui rappeler quand il atteignit les premières dignités de l'État. On lit dans Aulu-Gelle :

Nam mulos qui fricabat consul factus est.

Ventidius accompagna César en Gaule, et dans une position encore très-inférieure il se rendit assez utile pour que César lui confiât d'importantes missions pendant la guerre civile et le fit entrer au sénat. Ventidius était préteur désigné pour 43 lorsque son général périt assassiné; il resta fidèle à la mémoire du dictateur, et se joignit à Antoine dans la guerre contre Brutus. L'entente d'Antoine et d'Octave, qui s'étaient d'abord combattus, amena bientôt la réunion de tous les partis césariens contre les républicains, et dans la distribution de dignités qui eut lieu peu après, Ventidius fut nommé consul substitué (*suffectus*) à la place d'Octave, qui s'était démis du consulat. Resté comme lieutenant d'Antoine dans la Gaule cisalpine, il se trouva dans une position embarrassante quand Fulvia, femme du triumvir, et le consul L. Antonius, son frère, rompirent avec Octave. Ignorant si cette prise d'armes était approuvée par Antoine, il ne fit que de faibles efforts pour secourir Pérouse (41), et se tint sur la défensive, attendant le retour de son général en Italie. Antoine n'arriva qu'après la prise de Pérouse, et s'accommoda avec Octave (40). En l'absence du triumvir, un des derniers chefs républicains, Labienus tenta de reconquérir la Syrie avec le secours des Parthes. Ventidius, envoyé en toute hâte dans cette province, battit les Parthes, et réduisit Labienus à s'enfuir presque seul (39). Puis il trompa, par de faux avis, le roi des Parthes Pacorus sur l'endroit où il avait l'intention de l'attaquer, et, grâce à ce stratagème, il concentra ses forces près du lieu où les Parthes passèrent l'Euphrate. Pacorus fut vaincu et tué (38). Au lieu de poursuivre les Parthes au delà de l'Euphrate, Ventidius se porta contre Antiochus, roi de Comagène, et il allait le réduire à acheter chèrement la paix lorsque Antoine arriva. Le triumvir semble avoir vu avec jalousie le succès de son lieutenant; il se hâta de le congédier. Ventidius revint à Rome, où le sénat lui accorda les honneurs du triomphe (nov. 38). Depuis cette époque il n'est plus question de lui. Peut-être mourut-il peu après; peut-être fut-il laissé à l'écart. Avec de grands talents militaires Ventidius reste toujours au second plan; la bassesse de sa première condition ne cessa de peser sur lui, même en un temps où les bouleversements politiques rendaient moins sensibles les distinctions de rang. L. J.

Dion Cassius, XLIII, 51; XLVIII, 10, 39, 40; XLIX, 21. — Appien, *Bell. civ.*, V, 31, 35. — Aulu-Gelle, [illegible] — Valère Maxime, VI, 9. — Plutarque, *Anton.*, 34.

VENTURA (*Gioacchino*), [illegible] 8 décembre 1792, mort à Ve[illegible] 1861. Fils de don Gand Ve[illegible] lica, il acheva de bonne heure [illegible] l'âge de seize ans entra dans la [illegible] Jésuites, récemment rétablis par [illegible] Il [illegible] royaume de Naples, avaient à P[illegible] Il occupa avec succès la c[illegible] de [illegible] sortit que lors de la [illegible] son ordre par le gouver[illegible] Reçu alors dans l'ordre de[illegible] taient de grandes disp[illegible] tion, il se fit bientôt r[illegible] en même temps qu'il [illegible] avec ardeur à des travaux de p[illegible] Un écrit de circonstance, *La* [illegible] *al tribunale del buon senso*, [illegible] fendit la cause du clergé rég[illegible] qui sortit de sa plume; mais [illegible] sa collaboration active à l'*Enciclop*[illegible] *siastica*, publiée à Naples, qu'il se fit [illegible] Nommé censeur de la presse et m[illegible] seil royal de l'instruction pu[illegible] administratives ne le déto[illegible] dant de ses études favorites. [illegible] mouvement religieux qui n[illegible]

uration de 1814, il devint en Italie un moteurs des opinions que La Mennais t alors avec tant d'éclat. Après avoir en- une traduction italienne de l'*Essai sur férence*, il traduisit lui-même le livre *Du* le J. de Maistre, et celui sur *la Législa- imitive*, de M. de Bonald, deux hommes se proclamait l'élève, et en développant l'Académie de la religion catholique cette tion, « que la raison humaine n'a pu et ne jamais avoir une parfaite connaissance ligion hors du catholicisme ». En 1826 sit un traité *De jure ecclesiastico*, dans l exposait les doctrines de Bonald, de J. de , de Haller et de saint Victor. Les fonc- procureur général de son ordre, dont il tu, l'oraison funèbre du pape Pie VII, fut chargé, la chaire de droit public ecclé- e, que Léon XII lui confia en le dispen- son cours, sa nomination comme au- de l'université et comme membre de la sion de censure, témoignaient assez de la llance de la cour romaine à son égard, l se démit volontairement, en 1828, et les instances, dit-on, de deux cardinaux s par le pape, de ses fonctions de profes- collége de la Sapience. Fut-ce par suite euses accusations », ou, ce qui est plus iblable, à cause de son ouvrage *De me- philosophandi* (Rome, 1828, in-8°) et ollaboration au *Mémorial catholique*, avaient suscité quelques difficultés ? La e de ces suppositions est la seule vrai- ble. La réconciliation que le P. Ventura uelque temps après entre le pape et Cha- nd, dont la hauteur avait déplu, le con- qu'il négocia avec le duc de Modène et ite duquel ce prince demanda pour lui le , prouvent que même à cette époque il core en parfait accord avec le saint-siége. t d'être élu à l'unanimité général de son 28 fev. 1830), lorsque l'apparition des s numéros de *l'Avenir*, le nouveau jour- La Mennais, dont, tout en en blâmant les ses dans une lettre publiée par *la Ga- e France*, il ne voulut pas se séparer ment, lui suscita de nouveaux désagré- a la suite desquels il prit la résolution de ns la retraite. Partageant alors son temps 'étude approfondie de l'Écriture, des t de saint Thomas d'Aquin et les devoirs rédication, ce fut l'époque la plus bril- e ses succès comme orateur et comme . *Les Beautés de la Foi* (Rome, 1839, in-8°), la *Bibliotheca parva, seu gra- elegantiora opera veterum SS. Eccle- rum, ad usum juventutis* (ibid., 1839), nze années d'une prédication assidue à ierre de Rome et surtout dans l'eglise de re, à Saint-André della Valle, tels furent ltats de cette retr ite toute chrétienne du ura. Sans aller aussi loin que son ancien maître La Mennais, il désirait des réformes politiques, auxquelles l'exaltation de Pie IX au trône pontifical vint donner carrière. Placé alors à la tête du parti réformateur modéré, le P. Ventura, qu'entourait une grande popularité, prononça, au milieu des agitations de l'année 1847, deux oraisons funèbres qui furent un événement politique, celle d'O'Connell et celle des victimes du siége de Vienne en 1848. Prenant part, au double titre d'Italien et d'enfant de la Sicile, au mouvement séparatiste de Palerme, il y vint puissamment en aide, non-seulement en acceptant, en 1848, avec l'agrément de Pie IX, comme il l'a prétendu, les fonctions de ministre plénipotentiaire du nouveau gouvernement sicilien auprès de la cour de Rome, mais encore en publiant trois brochures politiques intitulées, 1° *la Question sicilienne résolue suivant les vrais intérêts de la Sicile, de Naples, et de l'Italie;* 2° *l'Indépendance de la Sicile;* 3° *de la Légitimité des actes du gouvernement sicilien ;* et qui, ainsi qu'un ouvrage plus considérable, *les Mensonges diplomatiques* (Rome, 1848, in-8°), produisirent une grande impression dans la péninsule. Cependant l'agitation croissait à Rome, et la part que le P. Ventura prit aux graves événements qui s'y produisirent ne fut pas moins importante. Adversaire de la création d'une chambre des pairs, qu'il combattit au profit de la restauration du sacré collége dans ses anciennes attributions, il travailla avec l'abbé Rosmini à l'établissement d'une confédération italienne dont le pape aurait été le chef, projet grandiose qui, selon lui, ne manqua que par l'opposition qu'il rencontra dans l'abbé Gioberti et dans le roi de Sardaigne, et donna ensuite à Pie IX le conseil, suivi trop tard, d'accorder une constitution au peuple romain. Après la fuite du pape à Gaëte (24 nov. 1848), le P. Ventura, resté à Rome, chercha à concilier, sans trop y réussir, la réserve que lui imposait son caractère ecclésiastique, avec ses opinions individuelles. Ainsi, bien qu'il ait refusé toute candidature à l'Assemblée constituante, il se prononça énergiquement dans le *Monitore romano* pour la séparation complète du temporel et du spirituel. « Aujourd'hui, y écrivait-il, le clergé doit renoncer absolument à toute participation, même indirecte, au gouvernement temporel de l'État. Aujourd'hui sa seule occupation doit être de prêcher au peuple libre, et par la parole et par l'exemple, la vraie doctrine de l'Église, afin de prévenir tout égarement, afin d'empêcher le grand mouvement de devenir protestant ou voltairien, de chrétien qu'il a été et qu'il est encore. » En même temps il n'hésitait pas à assister, avec le P. Gavazzi, l'abbé Spola lorsque celui-ci célébra la messe sur l'autel réservé au pape seul et donna sa bénédiction au peuple, et il rééditait sous le titre: *la Religion de la Démocratie*, l'oraison funèbre des victimes de Vienne en y ajoutant une préface et une

note sur la fuite du pape. L'intervention française l'ayant décidé à quitter Rome (4 mai 1849), il tenta cependant, dans une entrevue qu'il eut à Palo avec le général Oudinot, d'amener une entente entre le chef de l'armée française et le triumvirat romain en sollicitant une déclaration que la France ne prétendait imposer aucun gouvernement aux États-Romains. Cette tentative resta sans effet, et il continua sa route vers la France. Retiré d'abord à Montpellier, où il passa deux ans, il y apprit la condamnation à Rome de son oraison funèbre des morts de Vienne (6 juin 1849), et accepta cet arrêt avec une grande humilité, se consacrant tout entier à la prédication et à la composition de ses *Lettres à un ministre protestant* (1849, in-12), dans lesquelles il s'efforça de prouver le séjour de saint Pierre à Rome. Étant venu se fixer à Paris en 1851, il devait y prêcher à l'église Notre-Dame, lorsque le coup d'État du 2 décembre, qui avait renversé la tribune, commanda aussi le silence à la chaire. Peu de temps après les conférences qu'il fit soit à Saint-Louis d'Antin, soit à l'Assomption, soit à la Madeleine, furent suivies par un grand nombre d'auditeurs, attirés non-seulement par une science théologique pleine de hardiesse, mais aussi par une éloquence vive à laquelle donnaient plus de piquant encore les hasards souvent heureux d'une parole où l'orateur italien ne disparaissait pas entièrement derrière le sermonnaire français. Désigné, en 1857, pour prêcher le carême à la chapelle des Tuileries, il choisit pour sujet le pouvoir politique et chrétien, et fit dans cette circonstance preuve d'une certaine indépendance. A la différence de La Mennais, que la politique avait jeté hors de la religion, le P. Ventura resta catholique, tout en étant démocrate; et à son ancien maître lui disant, en 1852 : « L'humanité est grosse d'une religion nouvelle », il répondait : « Vous vous trompez, je lui ai tâté le pouls : elle n'est pas grosse, elle est atteinte d'hydropisie. » Pendant les dix années qu'il passa en France, le P. Ventura y composa en français et y publia les ouvrages suivants : *La Femme chrétienne, ou Histoire de Virginie Bruni*; Paris, 1851, in-12; — *Traité sur le culte de la Vierge*; Lyon, 1852, in-12; — *La Raison philosophique et la Raison catholique*; Paris, 1852-59, 3 vol. in-8°; — *Les Femmes de l'Évangile*; Paris, 1853, in-12; — *Essai sur l'origine des idées*; Paris, 1853, in-8°; — *La Femme catholique*; Paris, 1854, 3 vol. in-8°; — *L'École des miracles, ou les Œuvres de la puissance et de la grandeur de Jésus-Christ*; Paris, 1854-58, 3 vol. in-18; — *La Tradition et les semi-pélagiens de la philosophie, ou le Semi-rationalisme dévoilé*; Paris, in-8° : œuvre capitale, dans laquelle il expose sa doctrine philosophique et religieuse; — *Le Pouvoir politique et chrétien, sermons prononcés aux Tuileries*, avec une introduction par L. Veuillot; Paris, 1857, in-8°; — *Essai sur le pouvoir public*; Paris, 1859, in-8°; — *Exposition des lois naturelles de l'ordre social*, in-8°. C'est au milieu de ses nombreux travaux que le P. Ventura mourut, le 2 août 1861, à Versailles, où il se retirait souvent. Rapporté en Italie par le P. [illegible], son corps repose aujourd'hui à Rome, dans l'église de son ordre, au pied même de la chaire où il avait si souvent prêché. On a traduit en français la plupart de ses ouvrages italiens, et on a publié après sa mort le recueil de ses *Homélies sur les paraboles* (Paris, 1863, 2 vol. in-8°).

L'Union, août 1861. — *Le Monde*, id.

VENTURI (*Pompeo*), littérateur italien, né le 21 septembre 1693, à Sienne, mort le 12 mai 1752, à Ancône. Admis à dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus, il professa la philosophie à Florence, et la rhétorique à Sienne, à Prato, à Florence et à Rome. En 1746 ses supérieurs lui laissèrent le repos dont il avait besoin pour achever les nombreux ouvrages qu'il avait entrepris sur l'éducation de la jeunesse, sur la langue et la poésie italiennes, etc.; mais aucun de ceux-là ne vit le jour, et il n'est aujourd'hui connu que par un commentaire étendu sur la *Divine Comédie*. Cet ouvrage, intitulé *Dante* (Lucques, 1732, 3 vol. in-8°), et réimpr. d'une façon plus complète à Vérone et à Venise (1749 et 1751, in-8°), semble n'avoir été écrit que pour tourner le poëte en ridicule, et l'auteur, à l'exemple de ses confrères les PP. Bettinelli et Zaccaria, ne lui épargne ni les traits satiriques ni de injustes sévérités.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VI.

VENUSTI (*Marcello*), dit *le Mantouan*, peintre de l'école florentine, né en 1515, à Mantoue, mort en 1580. Après avoir d'abord étudié sous Pierino del Vaga, il le quitta pour devenir disciple de Michel-Ange, qui plus d'une fois lui fournit les dessins de ses tableaux d'autel ou de galerie. C'est ainsi qu'il exécuta deux *Annonciations* pour Saint Jean de Latran et pour Santa Maria della Pace, *la Descente aux limbes* du palais Colonna, *le Christ allant au Calvaire* de la galerie Borghèse, une *Sainte Famille* du palais Bracceschi de Pérouse, et une *Résurrection* du musée de Forli (1). Il ne manquait cependant pas d'esprit d'invention, ainsi que l'attestent les sujets tirés de l'*Histoire de la Vierge* peints par lui dans l'église de la Minerva à Rome, *le Christ en croix* du palais Faragina à Gênes, le *Christ portant sa croix* du musée de Darmstadt; la *Nativité* de Vienne, et *le Christ au jardin des Oliviers* de Berlin. Il cop[illegible] une rare habileté, et on a vu figu[illegible] à l'e[illegible] de Manchester, en 1857, une ex[illegible] duction de l'*Ascension* de Séba[illegible] On regarde comme son chef-d'œuvre [illegible]

(1) Nous croyons qu'on devrait ranger dans la même catégorie un petit *Calvaire* qui dans la sacristie de Saint-Ignace de Viterbe est donné comme une œuvre originale de Michel-Ange.

du *Jugement dernier* de Michel-Ange, écuta sur la demande du cardinal Farqui est au musée de Naples. E. B—s.

, *Microcosmo*. — Vasari, *Vite*. — Baglione, *pittori*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, ...

...TI (*Niccolò-Marcello*), antiquaire ita... en 1700, à Cortone, où il est mort, en ...755. Après avoir fait ses humanités à ... à Sienne et à Prato, il vint à dix-sept ...ier les sciences et le droit à Pise. Il fut ...s la suite à la charge de grand conser... e l'ordre de Saint-Étienne, et fit partie ... du cortége d'honneur qui se porta ...t de l'infant don Carlos à Antibes. ...ce, devenu roi de Naples, lui permit ...mpagner dans ses nouveaux États, ...rda pas à lui donner l'occasion d'u... n érudition et sa profonde connaissance ...uité. En même temps qu'il réorganisait ...hèque, la galerie et le musée de la ...arnèse, Venuti reçut une mission d'une ...e importance. Un paysan des environs ...i avait trouvé en 1713 des marbres et ...natériaux en abondance en creusant le ...a maison. Le prince d'Elbeuf, qui se ...struire une villa, lui acheta son terrain ...a les fouilles : elles amenèrent la dé... de statues, de colonnes, d'inscrip... . C'était l'antique cité d'Herculanum ... là, engloutie depuis seize siècles. Les ...nterrompues par ordre du gouverne... ent reprises avec ardeur sous don Car... en 1736, acheta au prince d'Elbeuf sa ...terrains qui recelaient tant de choses ... Venuti, chargé de présider aux re... fit creuser des puits de quatre-vingts ... profondeur, et reconnut bientôt l'exis...e ville entière. Il découvrit le temple ..., le théâtre, une foule d'inscriptions, ... de mosaïques, de peintures. Étudiant tous les objets dont chaque jour ame...couverte, et reconnaissant de quelle ...ourraient être pour l'histoire ancienne, ...a *Descrizione delle prime scoperte ...ca città di Ercolano* (Rome, 1749, ...enise, in-8°), ouvrage qui fut traduit ...ue toutes les langues de l'Europe. Cri...lusieurs à son apparition comme plein ...t d'explications fantastiques, il valut ... à son auteur le titre de marquis et ...de colonel et de lieutenant de galère. ...onsidération dont il jouissait à Naples, ...put résister au désir de revoir sa ville ... publia sa lettre *Dell' Antichità e Cortona*, reproduite par Gori dans le ...*rizioni di Toscana*, et imprima une ...ctivité aux travaux de l'Académie ... Cortone, fondée par son frère Ri... 1726.

Elogio di M. Venuti; Florence, 1755, in-4°. ...*Biogr. degli Ital. ill.*, t. V.

... (*Ridolfino*), antiquaire, frère du précédent, né à Cortone, en novembre 1705, mort à Rome, le 30 mars 1763. Il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat. Il remplit pendant plusieurs années la charge de secrétaire de l'Académie étrusque, dont il avait été l'un des fondateurs, et commença d'en publier les mémoires, sous le titre de *Saggi*. On y trouve un grand nombre d'articles et de dissertations remarquables signés de son nom. Le désir de s'instruire lui fit abandonner son canonicat pour étudier les antiquités romaines. Ses talents et son érudition le firent nommer préfet du musée Albani à Rome, avec le titre d'auditeur du cardinal Alessandro, président de l'académie *Capitolina*, et associé des principales académies de l'Europe. Il mourut âgé de cinquante-sept ans, au moment où Clément XIII se réservait de l'appeler à des fonctions plus importantes. Profondément versé dans les diverses branches de l'archéologie, il laissa une foule de mémoires, de dissertations et d'ouvrages estimés sur les inscriptions, les bas-reliefs, les médailles, les urnes, etc. A la clarté et à la précision avec lesquelles il exposait ses idées il joignait un jugement profond, un tact exquis et un discernement remarquable. Nous citerons de lui : *Osservazioni sopra un' antica iscrizione, aggiunta al museo Corsini*; Rome, 1733, in-4°; — *Collectanea antiquitatum romanarum*; ibid., 1736, gr. in-fol. oblong, fig.; — *Antiqua numismata maximi moduli ex museo Albano in Vaticanam bibliothecam translata*; ibid., 1739-44, 2 vol. in-fol., fig.; — *Numismata romanorum pontificum a Martino V ad Benedictum XIV*; ibid., 1744, in-4°; — *Ragionamento sopra un frammento d'un antico diaspro intagliato*; ibid., 1747, in-4°; — *Osservazioni sopra il fiume Clitunno detto oggi le Vene nel territorio spoletino*; ibid., 1753, in-4°; — *Spiegazione de' bassirilievi che si osservano nell' urna sepolcrale d'Alessandro Severo*; ibid., 1756, in-4°; — *Marmora albana, sive in duas inscriptiones gladiatorias*; ibid., 1756, in-4°; — *La Favola di Circe rappresentata in un antico bassorilievo di marmo*; ibid., 1758, in-4°; — *De dea Libertate, ejusque cultu apud Romanos*; ibid., 1762, in-4°; — *Descrizione topografica delle antichità di Roma*; ibid., 1763, 2 vol. in-4°. Il en parut en 1803 une seconde édition, augmentée de toutes les découvertes opérées depuis la mort de Venuti; — *Descrizione topografica ed istorica di Roma moderna*; ibid., 1766, 2 vol. in-4°: ouvrage posthume, qui fait suite au précédent; — *Vetera monumenta quæ in hortis cœlimontanis et in ædibus Mathæorum adservantur*; ibid., 1763-79, 3 vol. in-fol. : pour cet ouvrage relatif aux antiquités du palais et de la villa Mattei, l'auteur s'était adjoint l'abbé Amaduzzi, qui en acheva l'impression.

VENUTI (*Filippo*), antiquaire et littérateur, frère du précédent, né en 1709, à Cortone, où

il est mort, en 1769. Versé comme son frère dans l'archéologie, il le rejoignit à Rome, où il fut nommé chanoine de Saint-Jean de Latran. Ce chapitre possédait en Guienne l'abbaye de Clérac; Venuti fut chargé, en 1739, d'en gérer les revenus. Pendant les onze années qu'il passa en France, il s'occupa de divers travaux de littérature et cultiva l'amitié de plusieurs hommes distingués, et en particulier de Montesquieu, qui le reçut dans son château de la Brède. Le mémoire qu'il adressa à l'Académie des inscriptions sur le temple de Janus remporta le prix en 1741, et deux ans après cette académie l'inscrivit au nombre de ses associés étrangers. Venuti dirigea les fêtes que la ville de Bordeaux offrit, en 1745, à la dauphine, et écrivit pour l'académie de Bordeaux, dont il était membre, de curieuses dissertations sur les antiquités de la Guienne. Contraint de retourner à Rome en 1750, il fut élevé peu de temps après à la prévôté de Livourne, qui n'était pas encore érigée en évêché. En 1768 il se retira dans sa famille. On a de lui : *Della Religione;* Avignon, 1748, in-8° : traduction en vers *sciolti* du poëme de Louis Racine; — *Il Trionfo letterario della Francia;* ibid., 1750, in 8° : petit poëme où l'auteur célèbre les savants et les poëtes français de cette époque; — *De Cruce cortonensi;* Livourne, 1751, in-4° : cette croix avait été apportée de Constantinople; — *Dissertations sur les anciens monuments de Bordeaux, les gabrets, les antiquités et les ducs d'Aquitaine;* Bordeaux, 1754, in-4°, fig. : recueil intéressant, publié par les soins du fils de Montesquieu; — *Expositio duodenorum numismatum, antehac ineditorum, ex gazophylacio Ant. de Froy, Angli;* Livourne, 1760, in-4°, fig. Venuti traduisit encore la tragédie de *Didon* de Le Franc de Pompignan, *le Temple de Gnide*, et diverses autres poésies. On trouve quelques dissertations de lui dans les *Memorie della società Colombaria* (1752), et dans les *Memorie dell' Accad. di Cortona* (t. V et VI), et on lui attribue une satire latine contre L. Settano. S. R.

Pozzetti, *Elogio di Rid. Venuti;* Florence, 1789, in-8°. — Lombardi, *Storia della letter. ital.* — Montesquieu, *Lettres familières.*

VERA (*Pedro* DE), capitaine espagnol, né en 1440, à Jerez de la Frontera, où il est mort, vers 1500. Il était fils de don Diego-Gomez de Mendoza; Vera était le nom de sa mère. Élevé à la cour d'Henri IV, il fut nommé par ce prince alcade de sa ville natale. Sa conduite turbulente le fit envoyer aux îles Canaries, en remplacement de Juan Rejon, par Isabelle et Ferdinand (1480). Son premier acte fut un décret de spoliation qui dépouillait son prédécesseur d'une partie de sa fortune. Puis il trompa indignement deux cents Canariens alliés des Espagnols, et, sous prétexte de les expédier à Ténériffe, il les envoya comme esclaves à Séville après leur avoir garanti leur liberté au pied des autels. Lors de la reprise des hostilités contre les Guanches, il tua de sa main en combat singulier Doramas, leur chef. Ces premiers exploits de Vera menaçaient d'être interrompus par le retour de Rejon, qu'Isabelle et Ferdinand venaient de nommer *adelantado* pour l'achèvement de la conquête, lorsque ce dernier fut assassiné sur la plage d'Armiga à la Gomère. Loin de subir le châtiment qu'il méritait pour ne point s'être entremis dans cette affaire, Vera reçut d'Espagne des secours, qui lui permirent de surprendre l'ennemi sur le chemin d'Altenara, d'entrer dans Galdar, et de s'emparer de la personne d'un puissant chef ou *guanartème*, Tenesor Semidan, qui, après avoir été baptisé, devint un des agents les plus actifs de la conquête (1482). Avec l'aide d'un millier d'hommes aguerris, il entama dans les montagnes une série de combats, où il n'eut pas toujours l'avantage, et conclut, dans la v[illegible] traité qui pacifiait la grande [illegible] 1483). A cette nouvelle le [illegible] et un autre chef indigène, [illegible] fait de l'indépendance des Guan[illegible] dans les bras l'un de l'autre [illegible] du haut d'une roche qui don[illegible] une guerre intestine se [illegible] l'évêque Juan de Frias, [illegible] plus humains pour la popul[illegible] ribles exécutions, qui vont [illegible] peut imaginer, prouvèrent que se [illegible] n'était qu'une déception. A la suite [illegible] ment qu'avait amené la tyrannie d'un [illegible] pagnol nommé Hernando Peraza, [illegible] ches âgés de plus de quinze ans [illegible] sans miséricorde (1488). Cette c[illegible] et aussi les plaintes énergiques [illegible] enfin rappeler Vera, vers [illegible] dans le siége de Grenade, [illegible] ses nouveaux exploits militaires furent réc[illegible]ensés par le[illegible] hautes distinctions. Il [illegible] fort âgé. [illegible] aujourd'hui chargé de l'exécration des siècles, [illegible] souvenir de l'anéantissement d'une race infortunée, dont les vainqueurs eux-mêmes se sont plu à vanter l'héroïsme et même les vertus privées. F. D.

Webb et Berthelot, *Hist. des îles Canaries*, t. Ier, *Miscellanées*, in-fol. — Vieira, *Hist. de las islas Canarias.* — Navarrete, *Coleccion de Viages*, t. V. — [illegible] de la Laguna, *Conquista y antiguedades de las islas de la gran Canaria*, 1676.

VERANZIO (*Antoine*), en dalmate *Wrancsy*, prélat hongrois, né le 20 mai 1504, à Sebenico (Dalmatie), mort le 15 juin 1573, à Eperies (Hongrie). Il appartenait à une des plus illustres familles du pays. Devenu orphelin en bas âge, il passa son enfance près de son oncle Pierre Berislas et Jean Statileo, évêque de Veszprim et de Transylvanie. Après avoir complété ses études dans les académies de Padoue, de Vienne et de Cracovie, il fut présenté à la cour de Hongrie, et gagna les bonnes grâces du roi Jean Ier, qui le prit pour secrétaire (1530), l'investit de la prévôté de Bude, et lui confia plusieurs négociations, dont Veranzio s'acquitta

nanière brillante. Durant la guerre contre
md Ier, archiduc d'Autriche (1530), il alla
ıassade en Pologne, à Rome, en France
Angleterre à l'effet d'obtenir des secours
on souverain. Après la mort de Jean Ier
ouronnement de son fils Jean-Sigismond
Ferdinand envahit la Hongrie pour re-
ıer ses droits. Soliman II, sur les prières
de Pologne, accourut au secours du jeune
lefit son adversaire (1541), mais en même
l leva le masque, ordonna à la reine mère
lh de se retirer en Transylvanie, et com-
a exécuter son projet de la conquête de
ırie. Ce fut alors que Veranzio alla pour
ème fois en Pologne (1543), où, dans un
s touchant adresse à la diète, il invoqua
ui en faveur de son malheureux maître.
'Élisabeth abdiqua au nom de son fils
entre les mains de Ferdinand, Veranzio
u service de ce dernier, et fut nommé
des Cinq-Églises (1549). La guerre avec
quie continuait sans relâche, épuisant
les forces de Ferdinand, qui se décida
traiter avec le sultan. Veranzio et l'ami-
nçois Zay furent choisis pour cette mis-
s arrivèrent à Constantinople en février
ıais Soliman se trouvait alors à la tête de
ıee aux prises avec les Persans. Les en-
e suivirent en Asie, et une entrevue eut
ımarie, où ils ne réussirent qu'à obtenir
istice de huit mois. Veranzio retourna à
ıtinople (24 juin), et employa tous les
nts pour contracter avec la Porte une paix
euse. Soliman refusa obstinément tout
ıodement, et après cinq ans de négocia-
corda une trêve plus longue. A son re-
Vienne (oct. 1557), Veranzio fut nommé
d'Erlau. Dix ans plus tard il se rendit de
ı en Turquie, et parvint à obtenir de Se-
ıne paix avantageuse pour huit années.
ıs services furent récompensés par l'ar-
e de Gran (1568) et le titre de vice-roi
Il allait recevoir la pourpre romaine
l mourut, à l'âge de soixante-neuf ans.
Pendant son ambassade à Constantinople,
tra 'uit en latin la chronique turque ano-
dite *Tarikhi-Ali-khan*; cette version,
sous le nom de *Codex veranzianus*,
ıte imprimée, mais Leunclavius en a tiré
ales sultanorum Othmanidarum et
la historiæ turcicæ (Francfort, 1588,
On lui doit aussi des travaux et des do-
précieux relatifs à l'histoire de la Hon-
i restent encore inédits et dont le cata-
ete publié par Kovachich.

Legationis turcicæ epistolæ IV; Paris, 1589,
I-Ovachi, *De rebus hungaricis*. — Mailath,
r *Magyaren* t. IV et V. — Zedler, *Universal-*

ARD (*Antoine*), imprimeur-libraire
, né dans la seconde moitié du quinzième
mort vers 1513. On manque de détails
e Le plus ancien livre, avec date cer-

taine, que l'on connaisse de lui est le *Décaméron* de Boccace, trad. par Laurent du Premier Fait (Paris, 1485, in-fol.); il en donna quelque temps après, avec gravures en bois, mais sans date ni adresse, une édition plus belle que la première. Verard demeurait alors sur le pont Notre-Dame, et il continua d'y habiter jusqu'à la chute de ce pont, à la fin de 1499; il alla s'établir alors près le carrefour Saint-Severin. En septembre 1500, on le retrouve dans la rue Saint-Jacques, près le Petit-Pont, et en septembre 1503 devant la rue Neuve-Notre-Dame, où il resta jusqu'à sa mort, en conservant toujours son enseigne *à Saint Jehan l'Evangéliste*. En outre, il n'avait pas cessé d'avoir une échoppe, où se trouvait sans doute son étalage, « au Palais, au premier pillier devant la chapelle où l'on chante la messe de messeigneurs les présidens ». On ne cite pas de livres publiés par lui après 1512, et il n'existait plus au mois d'août 1514, comme le prouve un passage du privilége placé à la fin du t. III des *Chroniques de Saint-Denis* (édit. Guill. Eustace, 1514). On a de Verard plus de deux cents éditions d'ouvrages français, notamment des chroniques, des romans de chevalerie, des mystères et des ouvrages en vers qui sont de plus en plus recherchés des bibliophiles. La Caille a mentionné les romans, « dont il y a, dit-il, plus de cent volumes imprimés sur du vélin, ornés de très-belles miniatures en imitant le plus soigneusement les manuscrits ». Enfin, M. Léon de Laborde a retrouvé ses titres de calligraphe et enlumineur de la cour, en publiant un compte de l'argenterie de la duchesse d'Angoulême, de l'an 1497, qui lui paye de grandes, moyennes et petites histoires et autres parties d'un Tristan et d'un Boèce. En 1494, Verard fit paraître le roman de Lancelot du Lac, en 3 vol. in-fol. à deux colonnes, caractères gothiques; et la même année il en donna deux autres éditions, également en 3 vol. in-fol., que l'on distingue par la grosseur des caractères et le nombre des lignes. Un des livres les plus curieux sortis des presses de Verard est celui des *Loups ravissants*; s. d. (vers 1503), composé par Robert Gobin, prêtre (1). On a aussi de Verard plusieurs éditions sans date du *Roman de la Rose*, et deux éditions, aussi sans date, des *Chroniques de Monstrelet*, 3 vol. pet. in-fol. Il publia en 1487 des *Heures*, dont il renouvela plus de vingt-cinq fois l'édition jusqu'en 1513, et il faisait en même temps paraître de nombreuses éditions de ces livres légendaires dont le principal était la *Légende dorée*; il en existe plusieurs de 1490 à 1496, avec des bordures et des figures en bois. Les caractères gothiques employés par

(1) « Dans cet ouvrage de morale, dit M. A.-F. Didot, mais écrit avec une grande licence, on lit plusieurs fables très-bien narrées, entre autres celle du *Meunier, son Fils et l'Ane*, dont La Fontaine se croyait redevable à Malherbe. »

Verard sont fort beaux. Sa marque était l'écu de France tenu par deux anges, et un cœur au chiffre AVR, tenu par deux faucons s'élançant l'un contre l'autre, au-dessus d'un champ de fleurs.

Antoine Verard eut pour successeur *Barthélemi* Verard, de qui l'on a *les Triumphes de Pétrarque*, portant la date du 23 mai 1514, et une édition sans date de la *Bible* de Comestor, en français; puis l'on trouve, dès 1518, à la même adresse, *deuant la rue Neufue Nostre-Dame*, un second *Antoine* Verard, qu'il ne faut pas confondre avec le premier, et qui fit paraître cette année-là, en société avec plusieurs autres libraires, une édition de Froissart, et seul, le 25 août 1519, *le Séjour d'honneur* d'Octavien de Saint-Gelais. E. Regnard.

La Caille, *Hist. de l'impr.* — Brunet, *Manuel du libraire*. — J. Renouvier, *Des Gravures en bois dans les livres d'Ant. Verard*; Paris, 1859, in-8°. — Aug. Bernard, *Ant. Verard et ses livres à miniatures*, dans le *Bulletin du Bibliophile*, oct. 1860. — Léon de Laborde, *La Renaissance des arts*, t. I, p. 275. — A.-F. Didot, *Essai sur la typographie*.

Verbiest (*Ferdinand*), jésuite astronome belge, né à Pitthem (Flandre occidentale), le 9 octobre 1623 (1), mort à Pékin, le 23 janvier 1688. Il fit ses premières études à Courtrai, et sa philosophie à Louvain; il se rendit plus tard en Espagne, et suivit un cours de théologie à Séville, où il soutint, en avril 1655, une thèse dont un exemplaire se trouve aux archives du royaume de Belgique. Il était entré dans la Société de Jésus, et avait appris les mathématiques sous la direction d'André Tacquet lorsque le P. Schall (*voy.* ce nom) l'appela en Chine pour travailler à la propagation de l'Évangile. Parti en 1657, Verbiest arriva à Macao en 1659, et fut chargé l'année suivante d'aider Schall dans son emploi de président du bureau des mathématiques. Pendant la minorité de Khang-Hi, une violente persécution s'éleva contre les chrétiens, et Verbiest fut emprisonné (1665); mais dans la suite l'empereur le chargea de réformer le calendrier de la Chine, dont il avait démontré les erreurs. Devenu président du bureau des mathématiques, il obtint en 1671 le rappel des missionnaires exilés et le libre exercice de la religion catholique. L'empereur lui ayant confié le soin de faire pour l'observatoire des instruments semblables à ceux dont se servaient les Européens, il employa quatre années à ce travail, puis il expliqua la construction, la théorie et l'usage de ces instruments dans seize volumes écrits en langue chinoise, qu'il offrit à Khang-Hi. Il dressa des tables des mouvements célestes et des éclipses pour deux mille ans, et en composa trente-deux volumes de cartes accompagnées d'un texte explicatif. Verbiest devint vice-provincial de son ordre à la place d'Antoine de Govea, mort en 1677. Il dirigea pendant plus d'une année la fabrication de trois cents canons, qu'il bénit [illegible] que pièce le nom d'un saint [illegible] il écrivit ensuite un traité de l[illegible] fonte des pièces d'artillerie. Le pape [illegible] adressa à l'habile missionnaire un bref, du 3 décembre 1681, pour le louer d'av[oir] si sagement servir les sciences profanes au[x] des Chinois. Verbiest accompagna en 16[..] 1683 l'empereur dans des voyages, dont il a [..] le récit. A sa mort, ce prince composa son [..] qui fut lu devant son cercueil (1). Outre l[es ou]vrages ci-dessus mentionnés, nous citerons [de] lui : *Liber organicus astronomiæ euro[pææ] apud Sinas restitutæ sub imp. Cam-H[i ap]pellato*; 1633, in-fol., fig., sur papier de C[hine], dont les feuillets ne sont imprimés que [d'un] seul côté : il se trouve à la bibliothèque de C[..]; il a été publié de nouveau avec des augm[enta]tions et des commentaires, par les soin[s du] P. Couplet, sous le titre d'*Astronomia E[uro]pæa*; Dillingen, 1687, pet. in-4°; — *Eph[emé]rides Tartaricæ septem planetarum* [..] 1686, *tartarice*; gr. in-fol. impr. sur papi[er de] Chine : il est à la bibliothèque royale de Brux[elles]; — *Cœli phenomena*: cet ouvrage, dont [la bi]bliothèque impériale de Paris possède un e[xem]plaire, se compose de deux parties : la pre[mière], restée manuscrite, est un calendrier pour [..] il indique les conjonctions de la lune [et des] autres planètes, et leurs conjonctions av[ec les] fixes; la seconde partie, qui est imprimée, [pré]sente le tableau du mouvement des [pla]nètes pour 1679; — *Voyages de l'empe[reur de] la Chine dans la Tartarie, auxquels [est] joint une nouvelle decouverte au Mex[ique]*; Paris, 1685, pet. in-12 : cette relation est [repro]duite dans la *Description de la Chine* [de] du Halde, t. IV. Les archives générales d[e Bel]gique conservent trois lettres de Verbies[t; la] première, datée du 5 septembre 1667, est [datée] de sa prison; la bibliothèque royale de Be[lgique] en a une quatrième, du 15 août 1678, d[ont la] traduction française a été publiée à Paris, [..] in-12. E. Regnar[d].

Lecomte, *Nouveaux Mémoires sur la Chine*, let[..] et III. — C. Carton, *Notice biogr. sur le P. Ver[biest]*; Bruges, 1839, in-8°. — *Catalogi bibliothecæ regu[..] prima, complectens codices orientales*, t. I, p. [..] *Miscellanea berolinensia*, t. VI, p. 180.

Vercingétorix, chef gaulois, o[..] du pays des Arvernes, mort en 46 avan[t J.-C.] Le personnage que César et tous les histo[riens] désignent par ce nom ou plutôt par ce titre [..] cinn-cedo-righ, *grand capitaine*, *génér[alis]sime*) était d'une ancienne et illustre fa[mille]. Son père, Celtill, s'était même cru assez p[uissant] pour asservir ses concitoyens; mais le de[..]

(1) Date vérifiée sur les registres de l'état civil.

(1) Avant le départ de Verbiest pour la Chine, [sa fa]mille avait fait faire son portrait qui se trouvait da[ns la] collection de Goethals-Vercruysse, mort à Courtr[ai en] 1838. Du Halde a donné dans la *Description de la C[hine]*, t. III, p. 67, un autre portrait de Verbiest repr[ésenté] dans son costume de président du bureau des m[athé]matiques.

supplice avait puni cette entreprise criminelle. D'ailleurs, le joug, de plus en plus intolérable, de la domination romaine ne permit bientôt plus à quiconque portait un cœur gaulois de nourrir une autre ambition que celle de la délivrance nationale. César eut beau prodiguer les caresses au fils de Celtill et faire briller à ses yeux l'appât du pouvoir inutilement convoité par son père, Vercingétorix aima mieux mettre au service de sa patrie l'autorité que lui donnaient sa naissance, ses talents, ses vertus. Les Carnutes n'eurent pas plus tôt donné le signal d'un soulèvement auquel l'absence de César, retenu en Italie par l'imminence de la guerre civile, allait permettre de se propager avec rapidité, que Vercingétorix, élu chef, en dépit d'une faction dévouée aux Romains, par les Arvernes insurgés, se hâta d'envoyer chez toutes les nations conjurées le mot d'ordre de la révolte (52 av. J.-C.). Les Gaulois nommèrent un conseil suprême, qui récompensa le zèle patriotique du chef arverne en le proclamant à l'unanimité généralissime de l'armée nationale. Les pouvoirs attachés à ce titre paraissent avoir été sans limites. Tous les peuples du centre et de l'ouest de la Gaule vinrent se ranger sous les drapeaux de la confédération. Déjà Vercingétorix songeait à provoquer une invasion de la province romaine, et le Cadurque Luctère, son lieutenant, négociait dans ce sens avec les peuplades voisines, lorsque César, informé du péril, repasse en Gaule, écarte Luctère, et arrive brusquement dans le pays des Arvernes. Puis, laissant son armée en face de Vercingétorix, il court rallier un corps de cavalerie et des légions qui se trouvaient dispersées dans l'est, du pays des Allobroges à celui des Lingons. Pour empêcher l'exécution de ce projet, Vercingétorix eut recours à une manœuvre habile. Il entra avec une partie de son armée sur le territoire des Boies-Eduens, et assiégea Gergovie, leur capitale (1). Les Boies étaient clients des Eduens. César ne pouvait les abandonner sans mécontenter la seule nation de cette partie de la Gaule sur laquelle il pût compter encore. Malheureusement l'impatience d'un bon nombre de Gaulois, dont César, sur son passage, ravageait les terres et réduisait les familles en servitude, força Vercingétorix de lever le siége de Gergovie pour marcher sur Noviodunum, ville du pays des Bituriges, occupée alors par les Romains. Son arrivée les en chassa d'abord; mais bientôt un avantage qu'ils remportèrent en vue de la ville, sur la cavalerie gauloise, leur permit d'y rentrer. Vercingétorix comprit alors qu'il devait renoncer à un genre de guerre que la discipline romaine rendait trop inégal. Il convoqua les chefs de son armée, et leur exposa son nouveau plan, qui était d'affamer l'ennemi tout en cherchant à le détruire en détail par des surprises. Pour y parvenir, il voulait qu'on brûlât toutes les habitations isolées, tous les villages, et même celles des villes qui n'étaient pas en état de se défendre. Accueillie à l'unanimité, cette résolution héroïque fut sur-le-champ mise à exécution. Seulement, malgré les instances de Vercingetorix, on commit la faute d'épargner Avaricum (Bourges), dont le plan adopté commandait la destruction. C'était une proie qu'on laissait à César : il y courut; mais Vercingétorix le suivit. Il sut si bien inquieter l'ennemi et lui couper les vivres que César aurait levé le siége, si ses excellents soldats ne l'avaient retenu. Sur ces entrefaites, un fâcheux hasard, la coïncidence d'une attaque nocturne des Romains avec une absence momentanée de Vercingétorix faillit détruire la confiance que l'élu de la Gaule inspirait à son armée. On osa parler de trahison. Le discours que César prête à son héroïque ennemi, forcé de se justifier, est très-éloquent; celui que prononça Vercingétorix ne l'était pas moins sans doute, car il eut à peine fini de parler que ceux qui l'accusaient le saluèrent de mille acclamations. Vercingétorix sut mettre à profit cette heure d'enthousiasme. Il persuada aux siens de jeter dans la place un renfort de dix mille hommes, afin, disait-il, que l'honneur de la délivrance d'Avaricum fût commun à toutes les nations coalisées. Quarante mille hommes étaient dès lors enfermés dans la place; mais leur nombre, leur courage et même l'habileté de leur résistance ne purent prévaloir contre la constance des légions romaines, qui dans cette occasion se montrèrent supérieures à leur chef. C'eût été un spectacle trop décourageant pour l'armée gauloise que celui des faibles débris de cette puissante garnison. Vercingétorix eut soin de les disséminer, de telle manière que les siens ne pussent faire le compte de leurs pertes. L'arrivée de recrues nouvelles lui permit de se replier sur Gergovie des Arvernes (près de Clermont). Il coupa les ponts de l'Allier, et réussit durant plusieurs jours à défendre le passage de cette rivière contre César, qui dut recourir à un stratagème pour la franchir. Les Romains se trouvèrent bientôt en présence d'un obstacle plus redoutable. Vercingétorix avait eu le temps de fortifier si bien Gergovie que le proconsul renonça tout d'abord à l'idée d'une attaque de vive force, et bientôt même à celle d'un blocus. Une surprise faillit avoir plus de succès. Mais une charge vigoureuse refoula les Romains dans leur camp, au moment où ils pouvaient se croire maîtres de la place; deux jours après ils repassaient l'Allier.

La gloire de Vercingétorix est alors à son apogée; les Éduens eux-mêmes lui envoient des ambassadeurs pour le féliciter. De toutes parts des soulèvements éclatent. Une assemblée convoquée à Bibracte, et à laquelle, seuls entre les Gaulois, firent défaut les Remes, les Lingons et les Trévires, maintint presque unanimement Ve-

(1) Il ne faut pas la confondre avec celle des Arvernes; on croit que c'est aujourd'hui Moulins.

cingétorix dans ses fonctions de généralissime. Appelé à pourvoir aux nouveaux besoins de la guerre, Vercingétorix se borna à demander un renfort de quinze mille cavaliers, en insistant fortement pour que la dévastation de la contrée prévînt partout l'arrivée de l'ennemi. En même temps qu'il travaillait la Narbonnaise par des émissaires et la faisait attaquer par quelques peuples voisins, il se dirigeait en personne sur le pays des Lingons, où César se trouvait alors, réduit à recourir aux Germains pour le recrutement de son armée, et n'aspirant qu'à regagner la Province pour rétablir ses communications avec l'Italie. Vercingétorix crut pouvoir profiter de cette retraite pour tenter un combat de cavalerie. L'issue en fut longtemps incertaine : César faillit être pris, et laissa son épée entre les mains des Arvernes. Enfin, un mouvement habile de la cavalerie germaine auxiliaire des Romains décida la victoire en leur faveur. Le carnage fut horrible : Vercingétorix réussit pourtant à rallier les siens, mais non à les rassurer : et bientôt, cédant à leur épouvante, il se dirigea vers Alesia, capitale des Mandubies, obstinément poursuivi par César, qui lui tua près de trois mille hommes, et vint prendre position dès le lendemain, à peu de distance de la ville et des Gaulois réfugiés sous ses murs.

Alesia, dont l'emplacement a été le sujet d'une discussion qui dure encore (1), était digne, d'après tous les témoignages anciens, par sa forte position comme aussi par son importance politique et religieuse, de devenir le théâtre de la lutte suprême qui se préparait. Diodore va jusqu'à appeler cette ville le foyer et la métropole de la Gaule. Vercingétorix ne pouvait faire choix d'un plus solide rempart. Mais il commit la faute de concentrer ses forces aux abords de la place, ce qui permit à César de bloquer dans une même enceinte de travaux et la ville et l'armée gauloise. Vercingétorix comprit bientôt le danger qu'il courait, et, après avoir essayé inutilement d'arrêter les progrès de la circonvallation, il se hâta de profiter des passages qui restaient encore ouverts pour faire échapper par là ses cavaliers, avec ordre de lui amener au plus vite, de tous les points de la Gaule, tous les hommes en état de porter les armes; puis, il s'enferma dans la place avec son infanterie. Plus de trente jours s'étaient écoulés, et la famine faisait sentir ses horreurs aux assiégés : ils avaient dû renvoyer, c'est-à-dire dévouer à une mort certaine, tout ce qui était incapable de combattre. Tout à coup l'armée nationale se montra sur une éminence, moins d'un mille en arrière de la ligne romaine. Pendant ce temps, César avait donné à ses retranchements une force proportionnée à leur prodigieuse étendue. Les Gaulois le trouvèrent gardé sur ses derrières comme il l'était du côté de la ville. En vain des sorties de Vercingétorix secondèrent à deux reprises les efforts des auxiliaires. Il fallut battre en retraite, la première fois devant la cavalerie germaine, la seconde fois devant les obstacles de toutes sortes, fossés, pointes de fer, chausses-trappes, dont les Romains avaient fortifié leurs défenses. Dès lors la situation de Vercingétorix subordonnait ses opérations à celles de l'armée extérieure dont les mouvements devaient tout décider, qui aurait eu besoin, plus que la garnison, d'un général éprouvé. Enfin s'engagea une action qui semblait mieux combinée, et qui devait être décisive. Vercingétorix et les siens en profitèrent pour attaquer avec énergie les retranchements romains, sur plusieurs points successivement. La défaite de l'armée extérieure les ayant déterminés à rentrer dans la ville, la partie de cette armée qui avait échappé au massacre se mit en fuite, et ne revint plus. Alesia était perdue sans ressource (52 av. J.-C.). Vercingétorix ne songea plus dès lors qu'à épargner aux siens l'extrémité de choisir entre une mort affreuse et la honte de livrer leur général. Il offrit sa personne aux mains; mais le proconsul voulut avoir à sa discrétion la garnison tout entière. Les compagnons de Vercingétorix furent réduits en servitude; quant à lui, il n'attendit point les sommations du vainqueur. Équipé comme pour une bataille, il lança son cheval au galop jusqu'au camp romain, arrivé devant le tribunal que César avait fait dresser, il sauta à terre, et sans mot dire, jeta ses armes aux pieds du proconsul. César, dit-on, ne rougit pas d'insulter par une ridicule imputation d'ingratitude à une infortune dont tout le monde autour de lui se montrait touché. Garrotté sur-le-champ, Vercingétorix fut envoyé à Rome : il sortit de prison au bout de six années pour orner le triomphe de son ennemi, qui, après l'avoir promené devant son char, le fit conduire au supplice.

Éd. TOURNIER.

César, *Guerre des Gaules*, l. VII. — Plutarque, *C*... — Dion Cassius, XL. — Florus, l. III, 10. — Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*. — H. Martin, *Hist. de France*; ... même, *Vercingétorix*, 1865, in-8°; *Vercingétorix*, ... en vers.

(1) Les titres qu'Alaise, en Franche-Comté, peut opposer aux vieilles prétentions d'Alise en Auxois ont été mis pour la première fois en lumière par M. Delacroix, architecte à Besançon. Depuis, M. Delacroix lui-même, MM. Jules Quicherat, Castan et d'autres encore les ont fait valoir à plusieurs reprises avec beaucoup de vigueur et de talent. On trouvera dans les intéressants *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* la plupart de ces dissertations, ainsi que des indications et des figures relatives aux fouilles que la même société a fait exécuter sur le territoire d'Alaise, avec un succès qu'a solennellement constaté le résultat du concours ouvert en 1858 entre les sociétés savantes.

VERDI (*Giuseppe*), compositeur italien, né le 9 octobre 1814, à Busseto (duché de Parme). Ses heureuses dispositions pour la musique se développèrent sous la direction d'un organiste de l'endroit, nommé Proversi. Tout jeune encore il tenait l'orgue dans l'église de Busseto, et étudiait avec ardeur l'harmonie et le contrepoint. Après quelques années employées en essais de composition, il se rendit à Milan (1833), et che

pour maître Lavigna, qui remplissait alors les fonctions de *maestro al cembalo* au théâtre de la Scala. Nous n'entrerons pas dans le détail des tribulations qu'il eut à subir avant que les portes du théâtre ne s'ouvrissent devant lui; disons seulement qu'après avoir surmonté une foule d'obstacles, il parvint à faire accepter son premier opéra, *Oberto, conte di San-Bonifazio*, qui fut représenté à la Scala, le 17 novembre 1839. Ce début de bon augure lui valut un engagement pour trois autres ouvrages. Sur ces entrefaites il perdit une jeune femme à laquelle il venait de s'unir. Soit que la douleur qu'il ressentit de cette perte nuisît à ses inspirations, soit qu'il ne fût pas né pour traiter le genre bouffe, *il Finto Stanislao* tomba à la première représentation (1840). Le directeur du théâtre rompit l'engagement qu'il avait contracté avec le jeune compositeur; celui-ci, découragé, désespérait de pouvoir jamais tenter une nouvelle épreuve, lorsqu'un de ses amis, l'ingénieur Pasetti, vint à son secours, le décida à écrire un nouvel opéra, et offrit au directeur de se rendre garant des dépenses que lui occasionnerait la mise en scène de l'ouvrage, dans le cas où il ne réussirait pas. Cette offre fut acceptée. Verdi ne trompa pas les espérances de son protecteur, et *Nabucodonosor*, joué en mars 1842 sur le grand théâtre de Milan, obtint le plus éclatant succès. Cette production, remarquable par l'élévation des idées, la vigueur et l'originalité du style, fut suivie de *I Lombardi* (1843), au même théâtre, d'*Ernani* (mars 1844), à Venise, et de *I Due Foscari* (nov. 1844), à Rome, qui ajoutèrent encore à la réputation de leur auteur. Citons aussi, comme appartenant à la même époque, les trois opéras suivants : *Giovanna d'Arco* (fév. 1845), représenté à Milan; *Alzira* (1845), au théâtre San-Carlo, à Naples, et *Attila* (mars 1846), à Venise. Verdi, qui n'avait d'autre rival à redouter que Mercadante, régna bientôt en maître sur la scène lyrique italienne. Après avoir donné *Macbeth* (mars 1847), à Florence, il fut appelé à Londres où il fit représenter *I Masnadieri* (juillet 1847), dont le principal rôle fut écrit pour Jenny Lind. Dans la même année la pièce des *Lombardi*, traduite en français, était jouée avec succès à l'Opéra sous le titre, mieux approprié, de *Jerusalem* (nov. 1847). Peu de temps après, Verdi, de retour en Italie, donna successivement *Il Corsaro* (1848), à Trieste, *la Battaglia de Legnano* (1849), à Rome, *Luisa Miller* (1849), à Naples, et *Stiffelio* (1850), à Trieste. A l'époque où Verdi commençait à écrire pour le théâtre, l'influence de la littérature étrangère et des nouvelles théories sur l'art avaient excité les compositeurs italiens à rechercher l'expression violente des passions et à délaisser la peinture des sentiments aimables et délicats pour celle des sombres emportements de l'âme. Esprit sérieux, doué d'une riche imagination, Verdi devint le chef de la nouvelle école; sa musique est accentuée et dramatique; c'est par la vigueur, l'énergie, la verve, une certaine âpreté, par de puissants effets de sonorité, qu'il conquit une immense popularité dans son pays, où jusqu'alors on n'avait presque jamais réussi que par le charme, la suavité et l'abondance des mélodies. Mais si Verdi avait ses partisans, il avait aussi des adversaires qui lui reprochaient l'abus des moyens dont il se servait. *Rigoletto* (Venise, mars 1851) marqua une transformation dans le talent du compositeur. Tout en conservant à sa manière le cachet qui lui est propre, Verdi la modifia en donnant une plus large part à la pensée mélodique. Il en fut de même du *Trovatore* (Rome, janv. 1853), dont la scène du *Miserere* fit la fortune, et de *la Traviata* (Venise, mars 1853). Vinrent ensuite *les Vêpres siciliennes* (13 juin 1855), ouvrage écrit pour l'Opéra de Paris. En Italie, Verdi donna à Venise, *Simone Boccanegra* (mars 1856), opéra dans lequel il tenta un essai de la nouvelle manière allemande; puis il refit son *Stiffelio* pour la foire de Rimini, sous le titre d'*Aroldo* (août 1857). En 1858 il écrivit pour Naples *un Ballo in maschera*, dont la censure empêcha la représentation, et qui ne fut joué qu'en 1859, à Rome. *La Forza del destino*, composé pour Pétersbourg (1863), est jusqu'à présent le dernier opéra de Verdi. La plupart des partitions que nous venons de citer ont été publiées, à Paris, par MM. Escudier frères, qui ont également édité un grand nombre de mélodies du même compositeur. Verdi est depuis 1861 membre de la chambre des députés du royaume d'Italie; il est décoré de plusieurs ordres. L'Académie des beaux-arts l'a élu en 1864 membre associé, en remplacement de Meyerbeer. D. DENNE-BARON.

Revue et Gazette musicale, de Paris. — *Revista contemporanea*, nov. 1855. — Bermani, *Schizze sulla vita di G. Verdi*; Milan, 1846, in-8°. — A. Basevi, *Studio sulle opere di G. Verdi*. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*, 2e édit.

VERDIER (*Henri*), comte DE LACOSTE, homme politique, né vers 1770, à Nîmes, mort en 1821, à Paris. Ayant embrassé en 1793 la cause des Girondins, il fut décrété d'accusation, mis hors la loi et inscrit sur la liste des émigrés. Après le 9 thermidor, il rentra en France, exerça plusieurs fonctions administratives, fit partie du corps législatif, d'où il sortit en l'an XIII, et fut alors nommé chef de division aux archives de la police générale. Élu membre de la chambre des représentants en 1815, il se montra opposé au gouvernement des Cent-jours, et après Waterloo se prononça l'un des premiers pour la déchéance de Napoléon. Au second retour des Bourbons, il participa à la rédaction de plusieurs journaux, entre autres *la Quotidienne*. On a de lui : *Washington, ou les Représailles*; Paris, 1813, in-8° : fait historique en trois actes et en prose, représenté avec quelque succès à l'Odéon; —

Appel aux promesses de l'empereur; Paris, 1815, in-8° : brochure qui, malgré la hardiesse des observations, n'attira aucune poursuite contre l'auteur; — *Alfred le Grand, ou le Trône reconquis*; Paris, 1817, 2 vol. in-12, grav.; — *Quelques scènes de la vie des femmes, ou les Aventures d'un chevalier français*, roman; Paris, 1817, 3 vol. in-12; — *Chroniques allemandes*; Paris, 1818, 6 vol. in-12, fig., imitées librement de l'allemand.

Biogr. du Gard. — Quérard, *La France litt.*

VERE (Sir *Francis*), général anglais, né en 1554, mort le 28 août 1608. Il était de la famille des anciens comtes d'Oxford. De la première moitié de sa vie on ne connaît rien de certain ; il avait embrassé le métier des armes, et à trente ans on le trouve au nombre des capitaines qui servaient en Hollande sous les ordres du comte de Leicester. Ce pays devait être le principal théâtre de sa gloire. La bravoure qu'il déploya dans la défense des places de Sluys et de Berg-op-Zoom lui valut la dignité de chevalier (1588). L'année suivante il occupa l'île de Bommel avec six cents hommes, et la fortifia avec tant de diligence et d'habileté que Mansfeldt n'osa point l'y attaquer, bien qu'il disposât de forces supérieures ; puis il ravitailla à deux reprises la ville de Berg, qui était assiégée, eut à la seconde fois son cheval tué sous lui, et faillit perdre la vie avant d'avoir été dégagé par les siens. Dans la suite il reprit Burick (1590), se rendit très-utile à Maurice de Nassau lors du siége de Deventer, et contribua à la déconfiture signalée qu'essuya le duc de Parme devant le fort de Knodzenburg, près Nimègue (1591). Sans cesser d'être au service des États généraux, il entra au parlement comme député de Leominster. Au printemps de 1596, sir Fr. Vere accompagna le comte d'Essex dans son expédition contre Cadix et les Açores. Après avoir assisté à la déroute infligée aux Espagnols dans les environs de Turnhout (24 janv. 1597), il fut nommé gouverneur de La Brille, l'une des places de sûreté remises à l'Angleterre, et commandant des troupes anglaises au service de la république. On le voyait fréquemment à la cour de Londres, où il servait d'intermédiaire habituel entre Élisabeth et le gouvernement hollandais. C'était un des favoris de la reine, et à ce titre il eut à compter avec la jalousie de Raleigh et de Cecil. En 1600 il se couvrit de gloire dans la mémorable bataille remportée sur les Espagnols à Nieuport, et termina sa carrière militaire par la brillante défense d'Ostende, dont il soutint le siége durant huit mois ; une grave blessure qu'il avait reçue à la tête l'obligea de résigner le commandement de cette ville (7 mars 1602), qui prolongea, comme on sait, sa résistance plus de deux ans et demi encore. Il mourut en Angleterre, à l'âge de cinquante-quatre ans, et fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Sir Fr. Vere fut un des bons capitaines d'une époque féconde en guerriers illustres ; il était vaillant, [illegible], redouté des soldats, qu'il maintenait dans le devoir, d'un caractère difficile et [illegible]. Comme Montluc, il a raconté lui-même sa carrière militaire dans des mémoires intitulés *Commentaries of sir Fr. Vere*, et publiés à Cambridge, [illegible] in-fol., par W. Dillingham.

VERE (*Horatio*, baron), général, frère du précédent, né en 1565, à Kirby-Hall (Essex), mort le 2 mai 1635, à Londres. Il suivit son frère Francis en Hollande ainsi qu'à l'expédition de Cadix, le seconda dans la plupart de ses entreprises, se distingua par une valeur brillante à Nieuport et à Ostende, et parvint en 1605, avec un corps de 4,000 hommes, à effectuer sa retraite en si bon ordre que Spinola, qui le poursuivait, en fit publiquement les plus grands éloges. A la mort de son frère il lui succéda dans le gouvernement de La Brille et à la tête de l'armée anglaise entretenue par la république. En 1618 il aida le prince d'Orange à soumettre les Arminiens d'Utrecht, acte de violence dont l'un des résultats fut le massacre du vieux Barneveldt, qui avait été l'a[illegible] de sir Fr. Vere. Il commanda les troupes [illegible] 1er envoya à l'électeur palatin p[illegible] (1620); dans cette [illegible] montra ses talents [illegible] longtemps que possible les [illegible] jusqu'au moment où il fut [illegible] dans Mannheim, la dernière p[illegible] à défendre, entre les mains de [illegible] Lorsque Charles Ier monta sur le trône, sir H. Vere fut le premier que ce prince honora de la pairie sous le titre de baron de Tilbury (2[illegible] juill. 1625). En 1629 il fut élevé à la charge de grand maître de l'artillerie. Il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante, pendant qu'il était à dîner chez sir Henry Vane. L'une de ses filles épousa le général Fairfax.

Biogr. britannica. — Fuller, *Worthies.* — Lodge, *Illustrations.* — Chalmers, *General biogr. dict.* — *Elegy celebrating the memory of sir Horatio Vere*; [illegible], 1642, in 8°.

VERELIUS (*Olaüs*), historien et antiquaire suédois, né le 12 février 1618, à Bagnildstorp (prov. de Linkœping), mort le 1er janvier 1682, à Upsal. Il était fils d'un ministre luthérien. Après avoir étudié à Dorpat et à Upsal, il devint en 1648 précepteur de deux gentilshommes, avec lesquels il visita la plus grande partie de l'Europe, et notamment Paris, où il prolongea son séjour une année entière. Nommé en 1652 professeur d'eloquence à Dorpat, il passa en 1653 à Upsal en qualité de questeur, et y enseigna depuis 1662 les antiquités nationales. Dans l'intervalle il avait été appelé aux fonctions d'antiquaire de la Suède (1666), et élu membre du collége des antiquaires. Les travaux de Verelius, où l'on remarque une érudition des plus étendues, ont beaucoup contribué à éclaircir l'ancienne histoire de sa patrie. On a de lui : *Epistola ad B. Oxenstiernam*; Upsal,

1644, in-4° ; — *Memoria Axelii Oxenstierna* ; ibid., 1655, in-fol. ; — *Gothrici et Rolfi Westrogothiæ regum historia, lingua antiqua gothica conscripta, cum versione et notis* ; ibid., 1664, in-4°, avec 48 planches reproduisant des monuments ruiques ; — *Fragmentum historiæ Olai Tryggiaronii regis, cum notis* ; ibid., 1665, in-8° ; — *Herrauds och Bosa Saga, hoc est Herraudi et Bosæ historia, cum nova interpretatione et notis* ; ibid., 1666, in-8° ; — *Hervara Saga, lingua islandica cum interpretatione suecica et annotationibus* ; ibid., 1672, in-fol. ; suivi d'un *Auctarium notarum*, 1674, in-fol. ; — *De Fanin* ; ibid., 1674, in-fol. ; — *Manuductio compendiosa ad runographiam scandicam antiquam* ; ibid., 1675, in-fol. : c'est un des premiers essais sur les monuments runiques ; — *Annotationes ex scriptis Caroli episcopi Arosiensis excerptæ* ; ibid., 1678, in fol. : cet ouvrage, où l'auteur attaque avec violence son ancien ami Scheffer, a trait à la situation du temple païen qui se trouvait sur l'emplacement d'Upsal ; sur une réponse de Scheffer, Verelius répliqua par des *Notæ in epistolam defensoriam J. Schefferi* ; ibid., 1681, lesquelles furent censurées par le gouvernement, qui, voulant arrêter cette polémique, défendit la lecture des *Notæ* sous peine de mille écus d'amende (*voy.* à ce sujet les *Prolegomena monum. Ecclesiæ veteris sueo-gothicæ*, de Benzel) ; — *Index linguæ veteris scytho-scandicæ sive gothicæ ex vetusti ævi monumentis* ; ibid., 1691, in-fol ; — *Epitomarum historiæ sueo-gothicæ lib. IV et Gothorum rerum extra patriam gestarum lib. II* ; Stockholm, 1730, in-4° : avec une *Vie* de l'auteur ; — *Vereliana, seu Verelii varia opuscula* ; Linköping, 1730, in-8°. Verelius a laissé en manuscrit : *Libri epistolarum III*, et *Cosmopolitana*.

Nettelbladt, *Memoria virorum in Suecia eruditissimorum*. — Gezelius, *Biographiskt-Lexikon*.

VERGÈCE (*Ange*), célèbre calligraphe, né en Crète, au commencement du seizième siècle, se fit connaître d'abord en Italie, d'où il passa en France. Son écriture grecque était admirable ; « elle servit d'original, dit Bayle, à ceux qui gravèrent les caractères de cette langue pour les impressions royales sous François Ier ». Vergèce resta attaché à la cour des Valois jusque sous Charles IX, ainsi que le témoignent ces vers de Baïf adressés à ce dernier roi, dans l'épître dédicatoire de ses *Poésies* :

> Ange Vergèce, Grec à la gentile main,
> Pour l'escriture grecque écrivain ordinaire,
> De vos grandpère et mère et le vostre eut salaire
> Pour a l'accent des Grecs ma parole dresser,
> Et ma main sur le trac de sa lettre adresser.

Parmi les œuvres calligraphiques de Vergèce on cite le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de François Ier, et la copie du *Cynegeticon* d'Oppien, que Henri II lui commanda pour la duchesse de Valentinois. Au talent du calligraphe, il unissait la connaissance des lettres anciennes, et il a traduit en latin le traité *De fluviorum et montium nominibus* (Paris, 1556 ; in-8°) (1).

VERGÈCE (*Nicolas*), fils du précédent, né aussi en Crète, passa en France vers 1540, et reçut à Paris des leçons de Toussain, en même temps que Baïf, avec lequel il se lia d'une amitié durable ; on dit qu'il fit des vers sur la mort d'un autre de ses condisciples, Adrien Turnèbe, et il est certain qu'il s'occupa de littérature et de poésie.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Marchand, *Dict. hist.*

VERGENNES (*Charles* GRAVIER, comte DE), diplomate français, né à Dijon, le 28 décembre 1717, mort à Versailles, le 13 février 1787. Il était le second fils d'un président à mortier du parlement de Bourgogne. Protégé par un oncle de sa belle-sœur, M. de Chavigny, fort habile diplomate, il le suivit en 1740 à Lisbonne et en 1741 à Francfort, où s'engagèrent d'actives négociations qui amenèrent l'élection de l'électeur de Bavière à l'empire. Rappelé en Portugal avec Chavigny (20 janvier 1745), il attira l'attention du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, par un mémoire sur les difficultés pendantes entre les cours de Madrid et de Lisbonne au sujet du territoire de Montevideo. Il fut, en 1750, nommé ministre près l'électeur de Trèves. L'habileté qu'il déploya pour dissuader ce prince de prêter le concours de sa voix au projet que poursuivait Marie-Thérèse de faire élire son fils roi des Romains le désigna naturellement au choix du roi pour contrecarrer ces mêmes desseins lorsqu'ils furent renouvelés avec l'assentiment de l'Angleterre, au congrès de Hanovre en 1752. Son succès n'y fut pas moindre, et après avoir déjoué les intrigues du duc de Newcastle, il parvint encore à empêcher à Manheim, où il était accouru (1753), la signature d'un traité entre Marie-Thérèse et l'électeur de Bavière, qui, voyant ses projets démasqués, envoya à Versailles M. de Wreden pour s'y disculper. A la fin de 1754 le chevalier de Vergennes, adroitement protégé par son oncle, partit pour Constantinople avec le titre de ministre plénipotentiaire, qu'il ne tarda pas à échanger contre celui d'ambassadeur. Pendant treize ans qu'il occupa ce poste, les événements se multiplièrent pour en augmenter les difficultés et l'importance. L'alliance de la France avec l'Autriche et la Russie (mai 1756), ayant éveillé les méfiances de la Porte, l'Angleterre et la Prusse en profitèrent pour la pousser à une guerre contre l'Autriche et la Russie, qui aurait fait une heureuse diversion en leur faveur. M. de Vergennes, peu favorable cependant à cette alliance avec la cour de Vienne, parvint à calmer les craintes du sultan. Les menées am-

(1) On a dit que le proverbe *écrire comme un ange* dérivait d'Ange Vergèce ; mais, autant que nous pouvons en juger, il ne paraît pas remonter si haut.

bitieuses de Catherine II en Pologne, après la mort d'Auguste III, firent naître de nouvelles complications. Résolu de maintenir l'indépendance polonaise, Choiseul donna pour instructions à M. de Vergennes de pousser le plus vivement possible la Turquie à prendre les armes pour la Pologne, dont elle avait garanti l'intégrité de territoire. Celui-ci n'agit pas assez vigoureusement au gré de l'impatience de Choiseul, qui le rappela (octobre 1768), au moment même où il venait, par une insistance froide mais résolue, d'obtenir de la Porte une déclaration de guerre à la Russie. Le mariage de Vergennes avec une jeune veuve grecque, dont la condition n'égalait pas la beauté, servit de prétexte à cette disgrâce, dont le duc lui-même ne tarda pas à manifester quelque regret. Retiré en Bourgogne, il resta sans fonctions jusqu'à l'avénement au ministère du duc d'Aiguillon, qui se hâta d'enlever à M. d'Usson l'ambassade de Suède pour la donner à Vergennes (mars 1771).

Frédéric-Adolphe était mort le 12 février 1771, et le nouveau roi, Gustave III, se trouvait comme son prédécesseur en butte aux factions rivales des *bonnets* et des *chapeaux*. Les instructions de Vergennes étaient, à l'intérieur « de travailler à rapprocher les esprits », à l'extérieur « de tenir la Suède et le Danemark étroitement unis pour maintenir l'équilibre du Nord contre les vues de la Russie et pour mettre un frein à des projets d'ambition et de despotisme ». C'était à peu près la même politique que celle qu'il avait suivie à Constantinople (1). Aussi travailla-t-il activement à une révolution qui, en fortifiant le pouvoir royal par l'anéantissement des partis, devait donner à la France un allié plus libre de lui-même. A cet effet Vergennes put disposer annuellement d'un subside de 1,500,000 fr. Il n'est pas exact de dire que, peu confiant dans l'énergie de Gustave III, il entra pour très-peu de chose dans ses desseins; tout au contraire, dès le 21 mai 1772 il reçut la confidence d'une partie du plan, et le 18 août un billet l'avertit de la résolution prise pour le coup d'État du lendemain (2). Mais restaient la Russie, la Prusse et le Danemark, dont l'attitude hostile inspirait les plus vives inquiétudes à M. de Vergennes. Ce fut à conjurer ces dangers qu'il employa activement le reste du temps qu'il demeura encore en Suède.

M. de Vergennes était encore à Copenhague lorsque le renvoi du duc d'Aiguillon le fit appeler, sur la recommandation du comte de Maurepas, à lui succéder au ministère des affaires étrangères (8 juin 1774). A peine avait-il pris possession de ces fonctions qu'il se prononçait énergiquement contre le rappel du parlement. Porté en gén[éral] vers les maximes et les pratiques du pouv[oir] absolu, il ne fut pas entièrement étranger à [la] chute de Turgot (12 mai 1776), dont les ré[formes] l'effrayaient. A l'extérieur sa politique ten[dait à] préparer l'abaissement de l'Angleterre pa[r de] fortes alliances sur le continent. Admettant [loya]lement les faits accomplis, mais tournant [toute] son habileté à en tirer parti, il ne cherch[a pas] à être un obstacle aux partages de la Polo[gne] ou de l'empire turc, qui lui paraissaient in[évi]tables; mais il voulait acquérir pour la Fra[nce] des compensations sur le Rhin, en Italie et [dans] la Méditerranée. Pour atteindre ce résultat, [il] chercha son appui dans une union des Éta[ts se]condaires sous la protection de la France, [et ce] fut en particulier par une ligue de neutralité p[our] la liberté des mers qu'il se prépara à l[a lutte] avec l'Angleterre. Le 28 mai 1777 il renouv[ela] un traité d'alliance avec les cantons suisses. [Si,] sans favoriser ouvertement les *insurgents* d'[A]mérique, il ne s'opposa efficacement ni à l[e dé]part de La Fayette et de ses amis, ni aux e[n]vois d'armes qu'opérait Beaumarchais, avec [le]quel il s'était mis secrètement en relation; car lorsqu'un conflit entre l'Angleterre et la Fra[nce] parut ne pouvoir plus être évité, il envoya [en] Amérique M. de Rayneval, qui conclut le tra[ité] d'alliance offensive et défensive du 6 février 17[78]. Le rappel des ambassadeurs et les premi[ères] hostilités ayant bientôt suivi la dénonciation [de] ce traité, ce fut lui qui rédigea le manifeste [des]tiné à expliquer aux yeux de l'Europe mo[nar]chique l'appui donné par la France à des su[jets] révoltés. Ce travail remarquable par lui-mê[me] l'est peut-être encore plus par les nombreu[ses] remarques dont Louis XVI en couvrit les marg[es]. Plus attentif que jamais à éviter un conflit [sur] le continent, la succession de Bavière (30 d[éc.] 1777) le mit, à ce point de vue, aux prises av[ec] des difficultés d'autant plus grandes qu'aux p[ré]tentions de l'Autriche se joignit l'influence q[ue] la reine, poussée par les sollicitations incessan[tes] de Marie-Thérèse, prétendait exercer sur [les] décisions que prendrait la cour de France. Il refusa à appuyer les prétentions de Joseph [II], et au lieu d'une alliance effective sollicitée p[ar] celui-ci, parvint à faire accepter une médiation qui amena la paix de Teschen (13 mai 17[79]). On peut faire observer cependant que la réser[ve] de la France, en jetant l'empereur du côté de [la] Russie, contribua peut-être à amener un nouve[au] partage de la Pologne. Cette même crainte d'ê[tre] détourné de la guerre maritime par un conf[lit] européen porta M. de Vergennes à engager [la] Porte à accorder à la Russie la libre navigat[ion] de la mer Noire et du Bosphore, prix bien é[levé] d'une paix précaire (1779), et à ne pas fai[re] obstacle à l'élection de l'archiduc Maximilien [à] la coadjutorerie de Cologne et de Munster (178[0]). Il prépara et signa le traité de Paris (3 sep[t.] 1783) qui, tout en vengeant la France de cel[...]

(1) Documents puisés aux archives des affaires étrangères et cités par M. Geffroy.

(2) D'après les récits du temps, ce fut debout sur une échelle appliquée aux murs du parc d'artillerie, qu'il suivit la marche des événements, et qu'il apprit, par les acclamations populaires, le succès du coup d'État.

de 1783, fut au-dessous de ce qu'on devait attendre de nos succès sur mer et surtout dans l'Inde. S'il ne put s'opposer à la conquête de la Crimée par la Russie, il réussit, par une conduite plus ferme, à regler les différends survenus entre l'empereur et les Provinces-Unies, et qui avaient eté soumis à l'arbitrage de Louis XVI (traité du 10 nov. 1785). Le traité de commerce signé avec l'Angleterre, le 26 septembre 1786, fut la derniere œuvre diplomatique de Vergennes, et l'industrie française ne s'en montra pas satisfaite. Relativement aux affaires de l'intérieur, dont il cherchait a se tenir le plus possible a l'ecart, son influence n'avait pas ete cependant sans laisser sa trace. Il avait en 1781 contribué à la chute de Necker, par des mémoires critiques qu'il adressa au roi sur le celèbre *Compte-rendu* de ce ministre; aussi plus tard, lorsqu'il allégua pour hâter la conclusion du traite de Paris la pénurie des finances, put-on lui reprocher le renvoi de celui-la même qui aurait pu trouver les ressources qui manquaient alors. Nommé en 1783 chef du conseil royal des finances, il essaya de succeder a la puissance de premier ministre qu'avait eue Maurepas en faisant creer un *Comite des finances*, a la tete duquel il fut placé et à qui tous les autres ministres devaient rendre leurs comptes. Il lui fallut l'appui de la reine pour maintenir cette innovation, que du reste il abandonna bientôt de lui-même. Il prit une part decisive à la nomination de M. de Calonne, au génie financier duquel il ajouta foi. Contrairement à l'opinion du ministre Breteuil, il fut d'avis de ne pas rendre publique l'*affaire du Collier* en la deferant au parlement, et s'opposa encore, plus tard, a ce qu'on commuât la peine de Mme de La Motte. L'administration de Calonne n'ayant fait que creuser plus profondement l'abîme du deficit, M. de Vergennes, qui fut alors chargé d'examiner avec Miromesnil la situation des finances, essaya d'abord de repousser les reformes que Calonne lui-même proclamait indispensables. Mais bientôt, convaincu de la nécessité de la convocation des notables, il se preparait à en tirer d'heureux resultats pour la France, lorsqu'il mourut, le 13 fevrier 1787, au moment où ses conseils et son autorite sur l'esprit du roi auraient peut-être évité bien des fautes. Les événements de Pologne ne furent pas, dit-on, sans influence sur les progrès du mal qui l'enleva. Il laissait une fortune considerable à ses deux fils. Son frère aîné, d'abord président de la cour des comptes de Dijon, puis employé dans la diplomatie, fut le grand-pere de l'aimable et spirituelle Mme de Remusat, fille de Mme de Vergennes, née de Bastard, dont le salon fut celebre sous la Restauration.

Outre plusieurs *Mémoires* du comte de Vergennes inserés dans *la Politique de tous les cabinets*, on a encore de lui un *Mémoire historique et politique sur la Louisiane* (Paris, an x, in-8°), suivi d'autres *Memoires* sur l'Indostan, Saint-Domingue, la Corse et la Guyane.

Eug. Asse.

Portrait du comte de Vergennes; s. l. (Liége), 1788, in-8°. — Mayer, *Vie publique et privée du comte de Vergennes*; Paris, 1789, in-8°. — Rulhieres, *Le comte de Vergennes premiere cause des etats generaux*; s. l. n. d. (1789), in-8°. — Levis (Duc de), *Souvenirs et Portraits*. — Vicq d'Azyr, *Eloges*. — Capefigue, *Louis XVI, son administration, etc.* — Besenval, *Mémoires*. — Bachaumont, *Mem. secrets*. — Metra, *Corresp. secrète*. — Droz, *Hist. du règne de Louis XVI*. — Geffroy, *Gustave III et la cour de France*, dans la *Revue des deux mondes*, fevr. 1864.

VERGERIO (*Pietro-Paolo*), dit *l'ancien*, savant littérateur italien, né vers 1349, à Capo d'Istria, mort vers 1420, en Hongrie. D'une famille illustre, mais ruinée, il s'adonna de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et parcourut plusieurs villes d'Italie, où il donna des preuves éclatantes de son savoir dans la philosophie, le droit civil, les mathématiques, la langue grecque et la rhétorique. A Florence il avait eu pour maître le canoniste Zabarella, depuis cardinal, qui, charmé de ses talents et de sa docilité, le logea dans sa maison et le prit quelque temps pour domestique. Une étroite amitié les lia bientôt l'un à l'autre; Vergerio accompagna son protecteur à Rome, où il occupa des emplois obscurs, et à Padoue; dans cette dernière université il remplit avec succès, de 1393 à 1400, la chaire de dialectique. Le 7 mars 1404 il y reçut le diplôme de docteur en droit civil et canonique, dans les arts et en médecine. « On ne sait quel fut le motif, dit Niceron, qui l'engagea à prendre ces degrés dans un âge si avancé, ayant alors environ cinquante-cinq ans; lui surtout qui s'était déjà fait un grand nom parmi les savants de son temps. » Il fut choisi par François II de Carrare, seigneur de Padoue, pour être le précepteur de ses enfants; mais il tira plus d'honneur que de profit de cette situation, et la ruine des Carrare en 1406 laissa notre savant plus pauvre que jamais. L'étude et l'enseignement lui vinrent sans doute en aide, et aussi son fidèle ami Zabarella, qui l'emmena avec lui au concile de Constance (1415). Après la mort de ce dernier (1417), Vergerio, déjà cassé et vacillant d'esprit, se mit en quête d'un nouveau patron, et s'attacha à l'empereur Sigismond, qui adoucit les infirmités de sa vieillesse. On dit que son intelligence s'était égarée, et qu'il n'en jouissait plus que par intervalles. En 1419 il fit un voyage en Hongrie, et ne reparut plus à la cour. On a de lui : *De ingenuis moribus*; s. l. n. d. (vers 1472), in-4°; Rome, s. d. (vers 1474), in-4° : ces deux éditions paraissent être les plus anciennes d'un traité de pédagogie qui obtint une telle vogue qu'on alla jusqu'à l'expliquer dans les écoles; réimpr. avec des écrits du même genre à Milan, 1474, 1477, in-4°; à Brescia, 1485; à Paris, 1494; à Venise, 1499, in-4°, et fréquemment dans le siècle suivant; — *Petrarchæ vita*, dans *Petrarcha redivivus*, 1650, de Tomasini; — *Vitæ principum Car-*

bitieuses de Catherine II en Pologne, après la mort d'Auguste III, firent naître de nouvelles complications. Résolu de maintenir l'indépendance polonaise, Choiseul donna pour instructions à M. de Vergennes de pousser le plus vivement possible la Turquie à prendre les armes pour la Pologne, dont elle avait garanti l'intégrité de territoire. Celui-ci n'agit pas assez vigoureusement au gré de l'impatience de Choiseul, qui le rappela (octobre 1768), au moment même où il venait, par une insistance froide mais résolue, d'obtenir de la Porte une déclaration de guerre à la Russie. Le mariage de Vergennes avec une jeune veuve grecque, dont la condition n'égalait pas la beauté, servit de prétexte à cette disgrâce, dont le duc lui-même ne tarda pas à manifester quelque regret. Retiré en Bourgogne, il resta sans fonctions jusqu'à l'avénement au ministère du duc d'Aiguillon, qui se hâta d'enlever à M. d'Usson l'ambassade de Suède pour la donner à Vergennes (mars 1771).

Frédéric-Adolphe était mort le 12 février 1771, et le nouveau roi, Gustave III, se trouvait comme son prédécesseur en butte aux factions rivales des *bonnets* et des *chapeaux*. Les instructions de Vergennes étaient, à l'intérieur « de travailler à rapprocher les esprits », à l'extérieur « de tenir la Suède et le Danemark étroitement unis pour maintenir l'équilibre du Nord contre les vues de la Russie et pour mettre un frein à des projets d'ambition et de despotisme ». C'était à peu près la même politique que celle qu'il avait suivie à Constantinople (1). Aussi travailla-t-il activement à une révolution qui, en fortifiant le pouvoir royal par l'anéantissement des partis, devait donner à la France un allié plus libre de lui-même. A cet effet Vergennes put disposer annuellement d'un subside de 1,500,000 fr. Il n'est pas exact de dire que, peu confiant dans l'énergie de Gustave III, il entra pour très-peu de chose dans ses desseins; tout au contraire, dès le 21 mai 1772 il reçut la confidence d'une partie du plan, et le 18 août un billet l'avertit de la résolution prise pour le coup d'État du lendemain (2). Mais restaient la Russie, la Prusse et le Danemark, dont l'attitude hostile inspirait les plus vives inquiétudes à M. de Vergennes. Ce fut à conjurer ces dangers qu'il employa activement le reste du temps qu'il demeura encore en Suède.

M. de Vergennes était encore à Copenhague lorsque le renvoi du duc d'Aiguillon le fit appeler, sur la recommandation du comte de Maurepas, à lui succéder au ministère des affaires étrangères (8 juin 1774). A peine avait-il pris possession de ces fonctions qu'il se prononçait énergiquement contre le rappel du parlement. Porté en général vers les maximes et les pratiques du pouvoir absolu, il ne fut pas entièrement étranger à la chute de Turgot (12 mai 1776), dont les réformes l'effrayaient. A l'extérieur sa politique tendit à préparer l'abaissement de l'Angleterre par de fortes alliances sur le continent. Admettant facilement les faits accomplis, mais tournant toute son habileté à en tirer parti, il ne chercha guère à être un obstacle aux partages de la Pologne ou de l'empire turc, qui lui paraissaient inévitables; mais il voulait acquérir pour la France des compensations sur le Rhin, en Italie et dans la Méditerranée. Pour atteindre ce résultat, il chercha son appui dans une union des États secondaires sous la protection de la France, et ce fut en particulier par une ligue de neutralité pour la liberté des mers qu'il se prépara à la lutte avec l'Angleterre. Le 28 mai 1777 il renouvela un traité d'alliance avec les cantons suisses, et sans favoriser ouvertement les *insurgents* d'Amérique, il ne s'opposa efficacement ni au départ de La Fayette et de ses amis, ni aux envois d'armes qu'opérait Beaumarchais, avec lequel il s'était mis secrètement en relation; enfin, lorsqu'un conflit entre l'Angleterre et la France parut ne pouvoir plus être évité, il envoya en Amérique M. de Rayneval, qui conclut le traité d'alliance offensive et défensive du 6 février 1778. Le rappel des ambassadeurs et les premières hostilités ayant bientôt suivi la dénonciation de ce traité, ce fut lui qui rédigea le manifeste destiné à expliquer aux yeux de l'Europe monarchique l'appui donné par la France à des sujets révoltés. Ce travail remarquable par lui-même l'est peut-être encore plus par les nombreuses remarques dont Louis XVI en couvrit les marges. Plus attentif que jamais à éviter un conflit sur le continent, la succession de Bavière (30 déc. 1777) le mit, à ce point de vue, aux prises avec des difficultés d'autant plus grandes qu'aux prétentions de l'Autriche se joignit l'influence que la reine, poussée par les sollicitations incessantes de Marie Thérèse, prétendait exercer sur les décisions que prendrait la cour de France. Il se refusa à appuyer les prétentions de Joseph II, et au lieu d'une alliance effective sollicitée par celui-ci, parvint à faire accepter une médiation qui amena la paix de Teschen (13 mai 1779). On peut faire observer cependant que la réserve de la France, en jetant l'empereur du côté de la Russie, contribua peut-être à amener un nouveau partage de la Pologne. Cette même crainte d'être détourné de la guerre maritime par un conflit européen porta M. de Vergennes à engager la Porte à accorder à la Russie la libre navigation de la mer Noire et du Bosphore, prix bien élevé d'une paix précaire (1779), et à ne pas faire obstacle à l'élection de l'archiduc Maximilien à la coadjutorerie de Cologne et de Munster (1780). Il prépara et signa le traité de Paris (3 sept. 1783) qui, tout en vengeant la France de celui

(1) Documents puisés aux archives des affaires étrangères et cités par M. Geffroy.

(2) D'après les récits du temps, ce fut debout sur une échelle appliquée aux murs du parc d'artillerie, qu'il suivit la marche des événements, et qu'il apprit, par les acclamations populaires, le succès du coup d'État.

de 1763, fut au-dessous de ce qu'on devait attendre de nos succès sur mer et surtout dans l'Inde. S'il ne put s'opposer à la conquête de la Crimée par la Russie, il réussit, par une conduite plus ferme, à regler les différends survenus entre l'empereur et les Provinces-Unies, et qui avaient été soumis à l'arbitrage de Louis XVI (traité du 10 nov. 1785). Le traité de commerce signé avec l'Angleterre, le 26 septembre 1786, fut la dernière œuvre diplomatique de Vergennes, et l'industrie française ne s'en montra pas satisfaite. Relativement aux affaires de l'intérieur, dont il cherchait à se tenir le plus possible a l'écart, son influence n'avait pas été cependant sans laisser sa trace. Il avait en 1781 contribué à la chute de Necker, par des mémoires critiques qu'il adressa au roi sur le celèbre *Compte-rendu* de ce ministre; aussi plus tard, lorsqu'il allégua pour hâter la conclusion du traite de Paris la pénurie des finances, put-on lui reprocher le renvoi de celui-la même qui aurait pu trouver les ressources qui manquaient alors. Nommé en 1783 chef du conseil royal des finances, il essaya de succeder a la puissance de premier ministre qu'avait eue Maurepas en faisant créer un *Comité des finances*, a la tête duquel il fut placé et à qui tous les autres ministres devaient rendre leurs comptes. Il lui fallut l'appui de la reine pour maintenir cette innovation, que du reste il abandonna bientôt de lui-même. Il prit une part décisive à la nomination de M. de Calonne, au génie financier duquel il ajouta foi. Contrairement à l'opinion du ministre Breteuil, il fut d'avis de ne pas rendre publique l'*affaire du Collier* en la déferant au parlement, et s'opposa encore, plus tard, à ce qu'on commuât la peine de Mme de La Motte. L'administration de Calonne n'ayant fait que creuser plus profondément l'abîme du déficit, M. de Vergennes, qui fut alors chargé d'examiner avec Miromesnil la situation des finances, essaya d abord de repousser les reformes que Calonne lui-même proclamait indispensables. Mais bientôt, convaincu de la nécessité de la convocation des notables, il se préparait à en tirer d'heureux resultats pour la France, lorsqu'il mourut, le 13 fevrier 1787, au moment où ses conseils et son autorité sur l'esprit du roi auraient peut-être évité bien des fautes. Les événements de Pologne ne furent pas, dit-on, sans influence sur les progrès du mal qui l'enleva. Il laissait une fortune considérable à ses deux fils. Son frère aîné, d'abord président de la cour des comptes de Dijon, puis employé dans la diplomatie, fut le grand-père de l'aimable et spirituelle Mme de Remusat, fille de Mme de Vergennes, née de Bastard, dont le salon fut celebre sous la Restauration.

Outre plusieurs *Mémoires* du comte de Vergennes insérés dans *la Politique de tous les cabinets*, on a encore de lui un *Mémoire historique et politique sur la Louisiane* (Paris, an x, in-8°), suivi d'autres *Mémoires* sur l'Indostan, Saint-Domingue, la Corse et la Guyane. Eug. Asse.

Portrait du comte de Vergennes; s. l. (Liége), 1788, in-8°. - Mayer, *Vie publique et privée du comte de Vergennes*; Paris, 1789, in 8°. — Rulhières, *Le comte de Vergennes première cause des etats generaux*; s. l. n. d. (1789), in-8°. — Levis (Duc de), *Souvenirs et Portraits*. — Vicq d'Azyr, *Eloges*. — Capefigue, *Louis XVI, son administration, etc.* — Besenval, *Mémoires*. — Bachaumont, *Mém. secrets*. — Metra, *Corresp. secrète*. — Droz, *Hist. du règne de Louis XVI*. — Geffroy, *Gustave III et la cour de France*, dans la *Revue des deux mondes*, févr. 1864.

VERGERIO (*Pietro-Paolo*), dit *l'ancien*, savant littérateur italien, né vers 1349, à Capo d'Istria, mort vers 1420, en Hongrie. D'une famille illustre, mais ruinée, il s'adonna de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et parcourut plusieurs villes d'Italie, où il donna des preuves éclatantes de son savoir dans la philosophie, le droit civil, les mathématiques, la langue grecque et la rhétorique. A Florence il avait eu pour maître le canoniste Zabarella, depuis cardinal, qui, charmé de ses talents et de sa docilité, le logea dans sa maison et le prit quelque temps pour domestique. Une étroite amitié les lia bientôt l'un à l'autre; Vergerio accompagna son protecteur à Rome, où il occupa des emplois obscurs, et à Padoue; dans cette dernière université il remplit avec succès, de 1393 à 1400, la chaire de dialectique. Le 7 mars 1404 il y reçut le diplôme de docteur en droit civil et canonique, dans les arts et en médecine. « On ne sait quel fut le motif, dit Niceron, qui l'engagea à prendre ces degrés dans un âge si avancé, ayant alors environ cinquante-cinq ans; lui surtout qui s'était déjà fait un grand nom parmi les savants de son temps. » Il fut choisi par François II de Carrare, seigneur de Padoue, pour être le précepteur de ses enfants; mais il tira plus d'honneur que de profit de cette situation, et la ruine des Carrare en 1406 laissa notre savant plus pauvre que jamais. L'étude et l'enseignement lui vinrent sans doute en aide, et aussi son fidèle ami Zabarella, qui l'emmena avec lui au concile de Constance (1415). Après la mort de ce dernier (1417), Vergerio, déjà cassé et vacillant d'esprit, se mit en quête d'un nouveau patron, et s'attacha à l'empereur Sigismond, qui adoucit les infirmités de sa vieillesse. On dit que son intelligence s'était égarée, et qu'il n'en jouissait plus que par intervalles. En 1419 il fit un voyage en Hongrie, et ne reparut plus a la cour. On a de lui : *De ingenuis moribus*; s. l. n. d. (vers 1472), in-4°; Rome, s. d. (vers 1474), in-4° : ces deux éditions paraissent être les plus anciennes d'un traité de pédagogie qui obtint une telle vogue qu'on alla jusqu'à l'expliquer dans les écoles; réimpr. avec des écrits du même genre à Milan, 1474, 1477, in-4°; à Brescia, 1485; à Paris, 1494; à Venise, 1499, in-4°, et fréquemment dans le siècle suivant; — *Petrarchæ vita*, dans *Petrarcha redivivus*, 1650, de Tomasini; — *Vitæ principum Car-*

variensium; Epistola de morte Fr. Zabarellæ; Orationes et epistolæ variæ historicæ, dans le t. XVI des Rerum ital. script. de Muratori. Parmi les ouvrages manuscrits de Vergerio l'ancien il faut signaler : la Vie d'Alexandre, par Arrien, en latin; des harangues, des poésies et des épîtres latines; une comédie intitulée *Paulus*. L'*Abrégé de Quintilien*, que Jean du Tillet a mis en français (1564, in-8°), et qu'il a attribué à Vergerio, n'est probablement pas de lui. P. LOUISY.

P. Giovio, *Elogia*. — Bayle, *Dict. hist.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVIII. — Muratori, Préface du t. XVI des *Rerum ital. script.* — Tiraboschi, *Storia letter.*, t. VI.

VERGERIO (*Pietro-Paolo*), dit *le jeune*, réformateur, de la même famille que le précédent, né vers 1495, à Capo d'Istria, mort le 4 octobre 1565, à Tubingue. Après le cours de ses études qu'il fit à Padoue, il y reçut le diplôme de docteur en droit, et en 1522 la chaire de notariat. En même temps il fréquenta le barreau, acquit de la réputation dans plusieurs affaires civiles, qu'il plaida soit à Padoue, soit à Venise, et remplit même dans la première de ces villes l'emploi de vicaire du podestat. Sa femme étant morte au bout de quelques années de mariage, il se rendit à Rome, et grâce à ses talents, à son renom de probité et au crédit de son frère Aurelio, s'avança fort avant dans les bonnes grâces de Clément VII. Ce pontife, qui avait à cœur de réparer les échecs que les progrès de la réforme avaient fait subir à l'Église, envoya Vergerio auprès de Ferdinand, roi des Romains, en qualité de nonce (1530), avec l'ordre de s'opposer par toutes les voies à la tenue d'un concile national. Celui-ci soutint avec vigueur et adresse les intérêts de l'Église, et s'efforça mais en vain de faire accepter aux protestants la proposition d'un concile qui serait assemblé dans une ville d'Italie (1533). Paul III, qui fut élu en 1534, parut plus disposé que son prédécesseur à souscrire aux vues de l'empereur et aux réclamations générales de l'Allemagne. Après avoir rappelé à Rome son légat pour connaître précisément de lui l'état de la question, il le chargea d'annoncer qu'il adhérait à la mesure si vivement souhaitée, en fixant la réunion du futur concile pour le 23 mai 1537 à Mantoue. Tel fut l'objet des conférences que Vergerio eut avec plusieurs princes, et notamment avec Luther, qu'il entretint en passant à Wittemberg (1). Au retour de sa mission, il en remplit une nouvelle auprès de Charles V, qui était à Naples, et fut élevé à l'épiscopat en récompense de ses services, ce qui l'obligea d'embrasser l'état ecclésiastique, dont il n'avait porté jusqu'alors que les insignes extérieurs. D'abord évêque de Madrusch, bourg d'Istrie (1536), puis transféré à la fin de la même année à Capo d'Istria, il s'acquitta avec beaucoup d'ardeur et de zèle de devoirs qu'il n'avait pas recherchés. En 1540 il accompagna en France le cardinal Hippolyte d'Este, et en 1541 il assista au congrès de Worms avec une mission particulière de François I[er], « afin d'être moins suspect aux Allemands, raconte Sarpi, et par là plus en état de servir utilement le pape sous le nom d'autrui ». Quoi qu'il en soit du double rôle qu'il paraît avoir joué dans cette circonstance, il devint suspect à la cour de Rome, et se retira dans son diocèse pour travailler à sa justification. Il commença un livre contre les protestants; mais en étudiant leurs écrits pour mieux les réfuter, il ne tarda pas à se convaincre qu'ils avaient raison, et amena le même changement dans l'esprit de son frère Giambattista, évêque de Pola. Tous deux se mirent dès lors à propager la réforme.

Les persécutions commencèrent bientôt contre les prélats novateurs et leurs adhérents, déjà nombreux. Ne se voyant plus en sûreté à Capo d'Istria, Vergerio partit pour Mantoue (1545), et de là se présenta au concile de Trente (1546); on refusa de l'y admettre, par ordre exprès du pape, qui aurait préféré de l'attirer à Rome (1). Sa cause fut renvoyée devant le nonce Giovanni della Casa et le patriarche de Venise; il tira l'affaire en longueur pendant deux années, au bout desquelles il lui fut défendu d'approcher de son diocèse (1548), où il faisait de temps à autre quelques visites à la dérobée. Son frère l'évêque étant mort à cette époque, Vergerio se persuada qu'on l'avait empoisonné; ayant appris d'ailleurs qu'un de ses plus violents ennemis avait été chargé de le poursuivre en qualité d'inquisiteur général, il s'exila volontairement (1[er] mai 1549), et passa chez les Grisons, puis dans la Valteline, et enfin à Tubingue (1553). Ce fut là qu'il mourut, faisant fonctions de ministre évangélique, après avoir entrepris plusieurs voyages en Pologne, en Prusse, en Allemagne, dans l'intérêt de la communion qu'il avait embrassée. Dans les derniers temps de sa vie il fut mêlé à beaucoup de négociations politiques et religieuses, dans le détail desquelles il serait fastidieux d'entrer, et qui semblent corroborer cette réflexion de Sarpi que notre ex-évêque « n'ayant pas moins de hardiesse que de vivacité, était de l'humeur de certaines gens qui ne peuvent vivre sans manier des affaires, et qui s'imaginent que les affaires ne peuvent être traitées sans eux ». Au reste il ne jouissait pas d'une influence bien grande; les protestants le soupçonnèrent d'avoir envie de retourner au papisme, parce qu'il conseillait l'alliance des deux religions, et Seckendorf prétend que c'était un esprit versatile et un théologien peu profond. Du côté des catholiques italiens, Vergerio fut exposé aux invectives les plus passionnées; della Casa, dépassant

(1) Cette dernière entrevue n'offrit rien de remarquable, et les détails circonstanciés qu'en a donnés Sarpi ont été pleinement réfutés par Pallavicini et Seckendorf.

(1) Il fut repoussé pour le motif apparent qu'il avait nié l'authenticité des légendes de saint Georges et de saint Christophe, réputées apocryphes du reste par Paul III.

en fureur les attaques de Muzio et d'Hosius, l'accusa d'avoir assassiné sa femme.

Les écrits de Vergerio sont devenus très-rares, parce que l'inquisition s'est appliquée à les supprimer rigoureusement; presque tous sont des opuscules de quelques pages. Nous citerons les suivants : *De republica veneta liber*; Rome, 1526, in-4° : attribué à tort par Gesner à Vergerio l'ancien; — *De unitate et pace Ecclesiæ*; Venise, 1542, in-4° : harangue prononcée au congrès de Worms; — *XII trattatelli*; Bâle, 1549, 1550, in-8°; — *Le VIII difesioni del Vergerio, ovvero Trattato delle superstitioni d'Italia e dell' ignoranza de' sacerdoti*; Bâle, 1550, in-8° : impr. par les soins de Celio Curione; — *A principi d'Italia*; s. l., 1550, in-8° : lettre dirigée contre le culte de la Vierge et des saints; — *Il Vergerio a papa Giulio III*; s. l. n. d. (1551), in-8° : c'est une réfutation des *Vergeriane* de Muzio; — *Concilium non modo Tridentinum sed omne papisticum, perpetuo fugiendum esse omnibus piis*; s. l. (Berne), 1553, in-4°; — *Della Camera e statua della Madonna chiamata di Loreto*: Tubingue, 1554, in-8°; trad. en latin; — *Retrattazioni del Vergerio*; ibid., 1556, in-8°; — *De Gregorio papa ejus nominis primo*; Kœnigsberg, 1556, in-4°; — *Historia di papa Giovanni VIII, che fù femina*; s. l., 1556, in-8°; — *Dialogi IV de libro quem St. Hosius contra Vergerium edidit*; Tubingue, 1559, in-4°; — *Postremus catalogus hæreticorum conflatus Romæ*; Pfortzheim, 1560, in-8°. Vergerio a publié comme éditeur quelques ouvrages de controverse, qu'il a accompagnés de notes. En 1563 il commença de recueillir ses propres écrits; mais le t. Ier a seul paru (*Opera adversus papatum*; Tubingue, in-4°.)

VERGERIO (*Aurelio*), frère du précédent, cultiva la poésie avec distinction; il mourut en 1532, a Rome. P. LOUISY.

Schelhorn, *Apologia pro P.-P. Vergerio*; Ulm, 1754, 1760, in-4°. — Carli, *Vita di P. P. Vergerio*, dans ses *Œuvres*, t. XV. — Sixt, *Vie du même* (en allem.); Brunswick, 1856, in-8°. — Adam, *Vitæ theolog. exter.* — Verheiden, *Elogia*, p. 181. — Gesner, *Bibl.* — Fischlin, *Supplem. ad theol. Wittemberg.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Niceron, *Memoires*, t. XXXVIII. — Seckendorf, *Hist. lutheranismi.* — Sarpi, *Hist. concilii tridentini.* — Mac-Crie, *Hist. of the reformation in Italy*; 1827, in-8°.

VERGERS (*Marin* NOEL DES), député, né à Ervy (Aube), le 19 août 1759, mort à Paris, le 8 août 1836. Dans l'article que nous avons consacré à son fils (*voy.* NOEL), nous avons dit par erreur que Marin Noel des Vergers avait été anobli par Louis XVI. Appartenant à une ancienne famille de Normandie dont les titres remontaient au quatorzième siècle (1), il n'avait nul besoin d'une faveur royale, dont sa naissance le dispensait et que ses goûts modestes ne l'auraient pas porté à solliciter s'il n'en avait pas été en possession. Tandis que son frère aîné faisait ses preuves pour entrer dans un régiment de cavalerie, des Vergers se destinait par ses études à la magistrature, lorsque la dissolution des parlements et la révolution arrêtèrent brusquement sa carrière. Il ne crut pas devoir quitter son pays, et quoique menacé par les orages politiques, bien qu'obligé d'abandonner Paris pendant la terreur, il se voua à l'industrie et sut s'y s'y créer une position des plus honorables. Retiré de bonne heure des affaires, il s'est dès lors consacré tout entier à des fonctions honorifiques. Pendant dix ans il siégea comme juge au tribunal de commerce, et s'il en refusa à plusieurs reprises la présidence, qui lui fut offerte avec instance, il sut mettre du moins au service de ses fonctions consulaires les connaissances qu'il avait acquises dans l'étude de la jurisprudence : ses travaux manuscrits sur le droit commercial le mettaient souvent en effet dans le cas d'éclairer ses collègues sur les questions les plus ardues. Chaque année, pendant longtemps, il se vit choisi par les notables commerçants de Paris pour présider leur assemblée, et appelé tour à tour à la chambre de commerce du département de la Seine, au conseil de la Banque de France, il fut en 1831 nommé député de l'arrondissement de Tonnerre, que sa famille habitait depuis deux siècles, et siégea jusqu'en 1834. Il mourut à soixante-dix-sept ans, avec la conscience d'avoir servi son pays dans le nouvel ordre de choses par son dévouement et ses conseils comme ses ancêtres l'avaient autrefois servi par leurs armes.

Moniteur univ., passim. — *Doc. part.*

VERGIER (*Jacques*), poète français, né à Lyon, le 3 janvier 1655, mort à Paris, le 18 août 1720. Il était fils d'un cordonnier. Dès sa jeunesse il vint à Paris pour y achever ses études en théologie; mais il ne dépassa point le degré de bachelier en Sorbonne, et quitta le petit collet. Son protecteur, M. de Seignelay, lui donna, en 1688, une place d'écrivain principal au Havre, et le nomma, en 1690, commissaire ordonnateur de la marine. Il devint ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque, et ne quitta ses fonctions qu'en 1714, pour aller vivre à Paris et passer sa verte vieillesse en compagnie des beaux-esprits. Il y habitait depuis six ans, lorsqu'il fut attaqué dans la rue du Bout-du-Monde, près de la rue Montmartre, par plusieurs assassins de la bande de Cartouche, qui le tuèrent à coups de pistolet et de poignard. Vergier a fait un grand nombre de poésies légères une historiette en vers, *Zeila, ou l'Africaine*, et une nouvelle en prose et en vers, *Don Juan et Isabelle*. Ses chansons de table eurent, au commencement du dix-huitième siècle, une grande réputation pour leur naturel et leur délicatesse; elles sont tout

(1) Extrait des registres du conseil d'État en date du 15 mai 1789 et certificat de Chérin, généalogiste des ordres du Roi d'où il résulte que la famille des NOEL descend par une succession non interrompue en légitime mariage de Jean Noël, écuyer, seigneur de Feuquerolles, de Plainville, de Vallenay, tué en 1415, sur le champ de bataille d'Azincourt.

à fait oubliées aujourd'hui. Ses contes sont ses meilleurs ouvrages : le style en est simple, naïf, quelquefois élégant, mais plus souvent négligé, faible, prosaïque; il y a de l'invention et de la gaieté, mais parfois la licence y est poussée jusqu'à la grossièreté. Les œuvres de Vergier n'ont été publiées qu'après sa mort, sous les titres d'*Œuvres diverses* (Rouen, 1726, 2 vol. in-12; Amst. (Genève], 1726, 1742, 2 vol. in-12), de *Contes, Nouvelles et Poésies* (Amst. [Paris], 1727, 2 vol. in-8°), d'*Œuvres* (Amst., 1731, 2 vol. in-12; La Haye, 1731, 3 vol. in-12; Lausanne, 1750, 1752, 2 vol. in-12), d'*Œuvres et Contes* (Londres [Paris], 1780, 3 vol. in-18); et de *Contes et poésies érotiques, suivis d'un choix de ses chansons bachiques et galantes* (Paris, 1801, 2 vol. in-18), édit. de Nougaret.

Titon du Tillet, *le Parnasse français*. — Moréri, *Grand Dict hist.* — J.-B. Rousseau, *Corresp.* — Amanton, *Lettres bourguignonnes*.

VERGILIANUS (*Quintus Fabius*), lieutenant d'Appius Claudius Pulcher en l'an 51 av. J.-C. Il se rangea au parti de Pompée lorsqu'éclata la guerre civile.

Cicéron, *Ad fam.*, III, 3, 4; *ad Attic.*, VIII, 11.

VERGNIAUD (*Pierre-Victurnien*), un des chefs du parti girondin, né à Limoges, le 31 mai 1753 (1), exécuté à Paris, le 31 octobre 1793. Il était fils d'un fournisseur des vivres du régiment de cavalerie en garnison à Limoges. Confié de bonne heure à un savant jésuite, ancien congréganiste du collége de cette ville, il fit d'excellentes humanités. Turgot l'appelait souvent chez lui, l'encouragea par ses éloges, et, après la ruine de son père, qui arriva en 1771, par l'effet de la cherté des grains, il lui procura une bourse au collége du Plessis à Paris. Au sortir de ce collége Vergniaud suivit les cours de théologie au séminaire de la Sorbonne; mais là, flottant entre ses goûts et ses besoins, poussé par la nécessité vers l'état ecclésiastique, et retenu par les tendances philosophiques de son esprit, il songeait moins à se faire prêtre qu'à étudier Voltaire et Montesquieu, et à écrire des pièces de poésie légère. Le succès de ses vers lui ouvrit le salon de Thomas; il y connut le président Dupaty, ainsi qu'un directeur des tailles au contrôle général, Dailly, qui le plaça dans cette administration. Ce genre de travail le rebuta promptement : il se retira, et perdit par sa faute le bureau de recette qu'on songeait à lui donner. Il revint à Limoges auprès de son père (févr. 1780), sans avoir de profession, sans savoir même s'il en aurait jamais une. Ce fut son beau frère, l'ingénieur géographe Alluaud, qui l'éclaira sur sa véritable vocation : il lui conseilla de pratiquer le barreau, en lui promettant de subvenir à ses frais d'étude. Vergniaud se rendit à Bordeaux avec une recommandation pressante pour Dupaty. Arrivé le 22 avril 1780, il fut accueilli à bras ouverts par Dupaty, qui l'accepta pour secrétaire aux appointements de 400 livres. Le 4 mai 1781 il était bachelier en droit, et le 25 août suivant admis comme avocat au parlement. Il plaida sa première cause le 13 avril 1782, et la gagna. Dès lors il cessa d'être à charge à sa famille, et les émoluments de sa profession, croissant chaque jour, lui formèrent en peu d'années une fortune modeste, qui depuis suffit constamment à ses besoins (1). Ses plaidoiries l'avaient déjà placé au nombre des membres les plus célèbres du barreau de Bordeaux, lorsque la révolution de 1789, saluée par lui avec enthousiasme, vint ouvrir à son beau talent une plus vaste carrière. Cependant il n'eut pas le bonheur de faire partie de l'Assemblée constituante; mais il suivit ses travaux avec le plus vif intérêt, et il commença son apprentissage politique en exerçant les fonctions d'administrateur du département de la Gironde (1790). Enfin, lors des élections du mois de septembre 1791, il fut élu député à l'Assemblée législative par l'assemblée électorale du département.

Dès son début Vergniaud se plaça sur les bancs de l'opposition, et sembla manifester des tendances républicaines. Six jours après l'ouverture de la session (6 oct.), il prit la parole pour appuyer les motions démocratiques de Grangeneuve et de Couthon, sur le cérémonial à observer avec le roi, et pour la suppression des mots *sire* et *majesté*, comme entachés d'une couleur féodale. Néanmoins, il ne rompit pas trop ouvertement avec le principe monarchique. Il en résulta que les républicains le regardèrent comme royaliste et que le parti de la cour et le parti constitutionnel le crurent républicain. Tout porte à croire qu'il avait pris Mirabeau pour modèle; mais s'il parvint souvent à rappeler le grand orateur de la Constituante, si quelquefois, suivant une expression du temps, « la foudre de Mirabeau se rallumait dans ses mains, » il s'en fallait de beaucoup qu'il eût comme lui les qualités de l'homme d'État. A son exemple, il crut pouvoir quand il aurait, avec l'appui du peuple, dompté le parti contre-révolutionnaire, tout puissant auprès du roi, obliger ce prince à marcher avec la constitution. Mais, contrairement à Mirabeau, qui, dans son système de bascule, avait au moins l'avantage de ne jamais dévier du principe de la monarchie constitutionnelle, Vergniaud pencha trop ouvertement pour la république. D'ailleurs, à cette époque le rapprochement de ces deux éléments, si contraires, ne pouvait être qu'une illusion. Mais ses

(1) Extrait des registres de la paroisse de Saint-Michel des Lions : « Le 31 mai 1753 a été baptisé, dans cette église, Pierre-Victurnien, fils de Pierre Vernian (sic) et de Catherine Baubiat, son épouse, né le même jour, rue du Clocher. A été parrain Pierre Victurnien Dassier, ancien greffier au bureau des finances de Limoges, et marraine demoiselle Catherine Baubiat. »

(1) C'est à tort que M. de Lamartine, confondant les époques et les circonstances, a dit dans l'*Histoire des girondins* (t. III, l. XVIII), que Vergniaud, devenu député, vivait à Paris, grâce aux secours pécuniaires que lui fournissait son beau-frère.

erreurs furent trop durement expiées en 1793, pour qu'on puisse encore aujourd'hui manquer d'indulgence à son égard. S'il eut plusieurs moments de faiblesse, il montra le plus souvent un vrai patriotisme. De tous les girondins c'est, avec Condorcet, celui dont la perte a causé le plus de regrets.

Jusqu'au 24 mars 1792, c'est à-dire jusqu'à ce que le ministère feuillant eût été remplacé par les ministres de la Gironde, Vergniaud resta dans l'opposition. Il prit la parole moins souvent que Guadet, l'improvisateur par excellence; mais chaque fois qu'il parut à la tribune, ce fut pour y produire une impression profonde. Les émigrés, les frères du roi, les ministres de Narbonne, Bertrand de Molleville et de Lessart, éprouvèrent tour à tour le pouvoir de son éloquence, tantôt grave, tantôt impétueuse, toujours élégante, toujours fleurie, en même temps que pleine d'images, de richesse et de pompe. Dès le commencement de la session (25 oct.), son discours contre les émigrés fut son premier triomphe; il fut porté à la vice-présidence le 16 octobre, et le 31 a la présidence. Il occupait encore le fauteuil lorsque le ministre de la justice, après avoir informé l'Assemblée que le roi donnait sa sanction au décret concernant son frère (depuis Louis XVIII), mais la refusait au décret contre les émigrés, avant de l'avoir soumis à un plus mûr examen, voulut expliquer les motifs de ce refus. On pensait que selon l'esprit de la constitution il n'en avait pas le droit. Vergniaud le lui fit connaître en ces termes : « Oserai-je vous représenter, monsieur, que vous opinez dans la question? — Osez, osez, monsieur le président! » cria-t-on de toutes parts, et la parole fut retirée au ministre. Comme tous les députés de son parti, il se montra grand partisan de la guerre. En effet, il n'y avait pas d'autre moyen de mettre les emigrés a la raison et de faire accepter la révolution par les rois étrangers. D'un autre côté, du moins les girondins se l'imaginaient-ils, la guerre devait les porter au pouvoir et les y consolider. Detestes par la cour, mais craignant de se voir deborder par les montagnards, ils espéraient, à l'aide de quelque victoire importante, dominer en même temps le peuple et le roi. Malheureusement il n'en fut rien; ils arrivèrent bien au pouvoir, mais les opérations militaires furent insignifiantes ou inefficaces, et la division s'etablit au sein de leur ministère. Vergniaud garda quelque temps le silence après le 24 mars 1792, jour de l'installation du nouveau cabinet, où figuraient Roland et Clavière avec Dumouriez. Cependant, lorsqu'il vit la cour repousser systématiquement Roland, et le regarder comme un sans culotte, lorsqu'il vit Dumouriez rompre avec la Gironde, il retrouva son ancienne énergie, et avec elle toute son éloquence.

Après la destitution de Roland, de Clavière et de Servan (13 juin), Vergniaud reprit ouvertement son rôle d'opposant. Le 18 juin il blâma fortement la conduite du général La Fayette, qui avait adressé une lettre presque menaçante à l'Assemblée. Le 20 juin, au moment où le peuple envahissait les Tuileries, il fit décréter que soixante commissaires se rendraient auprès du roi pour le protéger tant qu'il y aurait du danger. Mais Dumolard ayant demandé qu'on prît des mesures pour dissiper le rassemblement par la force, Vergniaud repoussa cette demande, qui aurait renouvelé la scène sanglante du Champ-de-Mars. D'ailleurs les girondins n'étaient pas étrangers aux événements de cette journée, qui suivant eux devait ramener leurs protégés au ministère. Vergniaud fut lui-même choisi pour faire partie de la députation, et il s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de fermete. Toutefois le 20 juin n'ayant pas répondu à l'attente de la Gironde, il se vit obligé de renouveler ses attaques contre la cour. Plusieurs fois déjà il s'était plaint de l'existence d'un comité autrichien dans le château des Tuileries; il porta ses coups encore plus haut, quand il vit le roi lui-même se conduire comme s'il eût eté d'accord avec les cabinets étrangers. Le 3 juillet la discussion s'étant ouverte sur le rapport de Jean Debry, relativement à la situation de la France, Vergniaud parut le premier à la tribune. Jamais discours plus adroit et en même temps plus audacieux n'avait été à l'adresse du roi. Mêlant les allusions aux menaces, présentant les faits sous la couleur d'une supposition, il commença par rappeler que c'était *au nom du roi* que les princes français essayaient de soulever contre la nation toutes les cours de l'Europe; que c'était *pour venger la dignité du roi* qu'avait eté conclu le traité de Pilnitz; que c'était *pour défendre le roi* que les émigrés s'apprêtaient à dechirer le sein de leur patrie. Il invoqua ensuite le texte de la constitution, portant que le roi serait censé avoir abdiqué la royaute s'il ne s'opposait pas par un acte formel aux entreprises armées dirigées contre la nation, et il donna à entendre que le temps était venu d'appliquer cette disposition; car il ne fallait pas, selon lui, juger un monarque sur ses actes officiels, mais sur l'effet de ses démarches occultes, sur l'esprit et le résultat de l'ensemble de son administration. Enfin, il termina par une apostrophe des plus foudroyantes :

« O roi, qui sans doute avez cru avec le tyran Lysandre que la vérité ne valait pas mieux que le mensonge, et qu'il fallait amuser les hommes par des serments, comme on amuse les enfants avec des hochets; qui n'avez feint d'aimer les lois que pour conserver la puissance qui vous servirait à les braver; la constitution, que pour qu'elle ne vous précipitat pas du trône, où vous aviez besoin de rester pour la détruire; la nation, que pour assurer le succès de vos perfidies, en lui inspirant de la confiance : pensez-vous nous donner le change sur la cause de nos malheurs par l'artifice de vos excuses et l'audace de vos sophismes? Était-ce nous défendre que d'opposer aux soldats étrangers des

forces dont l'infériorité ne laissait pas même d'incertitude sur leur défaite? La constitution vous laissa-t-elle le choix des ministres pour notre bonheur ou notre ruine? Vous fit-elle chef de l'armée pour notre gloire ou notre honte? Vous donna-t-elle enfin le droit de sanction, une liste civile et tant de prérogatives pour perdre constitutionnellement la constitution et l'empire? Non, non, homme que la générosité des Français n'a pu émouvoir; homme que le seul amour du despotisme a pu rendre sensible, vous n'avez point rempli le vœu de la constitution : elle peut être renversée; mais vous ne recueillerez point le fruit de votre parjure. Vous ne vous êtes point opposé par un acte formel aux victoires qui se remportaient en votre nom sur la liberté; mais vous ne profiterez pas de ces indignes triomphes. Vous n'êtes plus rien pour cette constitution, que vous avez si indignement violée; pour ce peuple, que vous avez si lâchement trahi. »

Toutefois il ne tira aucune conclusion directe contre Louis XVI, et se borna à demander que la patrie fût déclarée en danger, et que les ministres fussent rendus responsables des troubles intérieurs et de toute invasion du territoire. Ce contraste entre l'énergie de son discours et la mollesse de ses motions s'explique par une circonstance toute particulière. Au moment où Vergniaud tonnait avec tant de force, Louis XVI avait reçu ou allait recevoir la fameuse lettre que les triumvirs girondins avaient secrètement remise au peintre Boze, lequel s'était chargé de la faire tenir au roi par l'intermédiaire de Thierry, son premier valet de chambre. Dans ce mémoire apostillé par eux, Gensonné, Guadet et Vergniaud s'engageaient à sauver Louis XVI s'il consentait à reprendre pour ministres Roland, Clavières et Servan. Soit que Thierry eût déjà fait connaître son refus, et que Vergniaud eût encore l'espérance de faire rétracter ce refus, il est évident qu'il se proposait avant tout d'intimider la cour. Sa dernière phrase révèle tout le sens de son discours, qui n'était rien autre chose qu'une proposition de paix, précédée d'une menace de guerre.

« Mais non (s'était-il empressé d'ajouter au milieu des applaudissements qui avaient accueilli sa péroraison), si nos armées ne sont point complètes, le roi n'en est sans doute pas coupable; *sans doute, il prendra les mesures nécessaires pour nous sauver;* sans doute, la marche des Prussiens ne sera pas aussi triomphante qu'ils l'espèrent; mais il fallait tout prévoir et tout dire, *car la franchise peut seule nous sauver.* »

Ce qu'il y a de certain, c'est que si les Girondins l'avaient voulu, il ne leur aurait pas été difficile de faire prononcer la déchéance de Louis XVI après le discours de Vergniaud. Ils ne le firent pas, dans l'espoir que les négociations entamées avec la cour arriveraient à bonne fin. Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au 10 août, le parti girondin, effrayé de l'ascendant que prenaient les jacobins, manifesta moins de violence dans son opposition.

Lorsque éclata le mouvement insurrectionnel, auquel coopé[illegible] d'entre eux, n[illegible] qué les chefs [illegible] d'arrêter le mouvem[illegible] l'échafaudage de la [illegible] Tout indique qu'alors [illegible] Louis XVI sur le trône [illegible] pour successeur, [illegible] rité du nouveau [illegible] régence. Ver[illegible] dèrent succe[illegible] législative. La [illegible] des vingt et un, [illegible] proposer la déchéan[illegible] cida pour sa suspension [illegible] gniaud qui au nom de [illegible] faire la proposition. « Je [illegible] senter une mesure [illegible] douleur dont vous êtes [illegible] que vous jugerez comb[illegible] au salut de la patrie. » [illegible] sans discussion. Le 2 se[illegible] trouva des paroles courage[illegible] nait, et l'on ignorait encore [illegible] larme appelât en [illegible] patrie et au massacre [illegible]

« C'est aujourd'hui, s'écria [illegible] doit vraiment se montrer dan[illegible] Je reconnais son courage à la dé[illegible] de faire, et c'est maintenant qu'[illegible] patrie est sauvée..... Mais [illegible] rances flatteuses, il est [illegible] pas dissimuler. Nos enn[illegible] c'est celui des terreurs [illegible] vez, il est des hommes [illegible] geux qu'ils se décomposent à l[illegible] Que Paris résiste à ces terreurs. [illegible] ronnera nos efforts. Ho[illegible] 10 août, c'est vous qu[illegible] chanté, célébré la liberté, [illegible] n'est plus temps de discourir, [illegible] de nos ennemis, ou chaque pa[illegible] pioche la nôtre. »

Ces paroles eurent beaucoup de retentissement dans l'Assemblée et au dehors. Mais quoique Vergniaud fût complétement étranger aux massacres de septembre, on peut lui reprocher de n'avoir pas montré assez d'énergie pour les arrêter lorsqu'il en était temps encore. Quelle plus belle occasion de déployer toutes les ressources de l'éloquence en faveur de l'humanité! A sa voix, l'Assemblée tout entière aurait été se jeter entre les bourreaux et les victimes. Ne l'ayant pas fait, il aurait dû au moins éviter de revenir trop souvent sur cet horrible attentat, lui qui avait montré une indulgence excessive pour les meurtriers d'Avignon. Loin d'agir ainsi, il essaya plusieurs fois de faire peser sur toute la Montagne la responsabilité d'un massacre qui n'avait été conçu et dirigé que par quelques meneurs cachés. D'ailleurs, sa haine contre la Commune de Paris ne l'empêchait pas de réchauffer le patriotisme des Français. Le 16 septembre,

avoir longtemps parlé contre les massacres, il terminait son discours en ces termes : « au camp, citoyens, au camp! *Oublions tout, excepté la patrie!* Au camp, citoyens, au camp! »

Tel fut le rôle de Vergniaud à l'Assemblée législative, rôle de grand orateur plus que d'homme d'État. Sa réélection à la Convention nationale le mit dans une position d'autant plus délicate que dès sa première séance cette assemblée décréta la république. Jusque là Vergniaud avait bien fait quelquefois de l'opposition tant soit peu républicaine; mais en définitive, il s'était avant tout montré partisan de la monarchie représentative. Il avait donc le désavantage d'arriver avec des précédents royalistes, désavantage dont ses rivaux allaient profiter. Sa liaison avec Guadet et Gensonné devait aussi lui devenir funeste, parce que ses deux collègues se laissaient presque toujours mener, et souvent compromettre, l'un par Brissot, l'autre par Dumouriez. Il semble qu'il le sentit lui-même, car il se rapprocha de Ducos et de Boyer-Fonfrède, également députés de la Gironde, mais bien plus franchement républicains que Guadet et Gensonné. Malheureusement, Ducos et Fonfrède rêvaient une république à la manière des États-Unis d'Amérique, ou sur le modèle de la Hollande et de la Suisse. Il en résulta que Vergniaud fut accusé tantôt d'oligarchie pour ses relations avec Gensonné et Guadet sous la Législative, tantôt de fédéralisme pour ses rapports avec Ducos et Fonfrède, qui partageaient à peu près les mêmes idées de Buzot. Enfin, comme les girondins oligarques (les brissotins) et les girondins fédéralistes (les buzotins) avaient tous cela de commun, qu'ils haïssaient Paris, Vergniaud, qui n'eut pas assez de supériorité ou assez d'énergie pour dominer les uns et les autres, se trouva presque toujours dans l'alternative de se voir isolé ou de se voir confondu avec une foule de députés dont il n'approuvait le plus souvent ni les opinions ni la conduite.

Dès l'ouverture de la session conventionnelle (21 sept. 1792) Vergniaud fut nommé secrétaire avec Brissot, Guadet, Condorcet, etc. Dès le début de la session aussi il se prononça fortement contre la Montagne. Le 10 octobre il fut élu membre du premier comité de constitution. Lors du procès du roi, il se trouva dans une position fort embarrassante. Le souvenir des négociations qu'il avait entamées avec Louis XVI pendant la session de l'Assemblée législative le portait, autant que l'humanité, à faire prévaloir le parti de l'indulgence; aussi le vit-on d'abord voter pour l'appel au peuple. Cette mesure ayant été rejetée, il se prononça pour la mort. Il quitta le fauteuil de la présidence (1) pour motiver son vote en ces termes : « Dans mon opinion, les principes et des considérations politiques d'un intérêt majeur faisaient un devoir à la Convention de recourir à la volonté nationale, exprimée dans les assemblées primaires. La Convention en a décidé autrement; j'obéis, ma conscience est acquittée. Il s'agit maintenant de la peine à infliger à Louis; j'ai déclaré hier que je le reconnaissais coupable de conspiration contre la liberté et la sûreté nationale; il ne m'est pas permis aujourd'hui d'hésiter sur la peine; la loi parle : c'est la mort. Mais en prononçant ce mot terrible, inquiet sur le sort de ma patrie, sur les dangers qui menacent même la liberté, sur tout le sang qui peut être versé, j'exprime le même vœu que Mailhe, et je demande qu'il soit soumis à une délibération de l'Assemblée. » Enfin (ce qu'on n'aurait pas dû croire), après avoir voté pour l'appel au peuple et manifesté, à l'exemple du député Mailhe, le désir que l'Assemblée différât l'exécution, il vota contre le sursis. C'était lui qui, en qualité de président, avait à prononcer la sentence du roi : il s'acquitta avec beaucoup de dignité de cette tâche pénible. « Citoyens, dit-il, je vais proclamer le résultat du scrutin. Vous allez exercer un grand acte de justice; j'espère que l'humanité vous engagera à garder le plus profond silence : quand la justice a parlé, l'humanité doit avoir son tour. » Puis, après avoir lu le recensement des votes, il ajouta, avec l'accent de la douleur : « Je déclare, au nom de la Convention nationale, que la peine qu'elle prononce contre Louis Capet est la mort. »

Malgré la sévérité de son vote, dans la question de l'application de la peine et dans la question du sursis, Vergniaud ne put regagner la confiance du parti populaire. En effet, dans la séance du 3 janvier 1793, Gasparin avait dénoncé le mémoire que les triumvirs girondins avaient fait remettre au roi, vers la fin de juillet 1792; et le fait avait été avoué par eux. Cette malheureuse circonstance fit le plus grand tort aux girondins, et ne contribua pas peu à faire retomber sur Vergniaud lui-même une part de discrédit. Les intrigues de Brissot et la trahison de Dumouriez vinrent encore aggraver la position des girondins et celle de Vergniaud; d'accusateurs, ils devinrent accusés. Vergniaud se défendit d'abord avec autant de talent que de courage. Attaqué par Robespierre, dans le commencement du mois d'avril, il n'eut pas de peine à repousser le reproche de complicité avec Dumouriez; mais il n'en était pas de même pour Gensonné, qui correspondait avec le général et qui était l'ami de Vergniaud. Aussi, dans sa réplique, ce dernier ne put-il obtenir qu'un succès d'éloquence (10 avril). Après l'imprudent décret d'arrestation lancé contre Marat par les girondins, le parti populaire résolut de frapper ces derniers avec leurs propres armes; menacé dans son existence même, il ne connut plus de bornes. Dès le 15 avril des pétitionnaires

(1) Il l'occupa du 11 au 23 janvier 1793.

forces dont l'infériorité ne laissait pas même d'incertitude sur leur défaite? La constitution vous laissa-t-elle le choix des ministres pour notre bonheur ou notre ruine? Vous fit-elle chef de l'armée pour notre gloire ou notre honte? Vous donna-t-elle enfin le droit de sanction, une liste civile et tant de prérogatives pour perdre constitutionnellement la constitution et l'empire? Non, non, homme que la générosité des Français n'a pu émouvoir; homme que le seul amour du despotisme a pu rendre sensible, vous n'avez point rempli le vœu de la constitution : elle peut être renversée; mais vous ne recueillerez point le fruit de votre parjure. Vous ne vous êtes point opposé par un acte formel aux victoires qui se remportaient en votre nom sur la liberté; mais vous ne profiterez pas de ces indignes triomphes. Vous n'êtes plus rien pour cette constitution, que vous avez si indignement violée; pour ce peuple, que vous avez si lâchement trahi. »

Toutefois il ne tira aucune conclusion directe contre Louis XVI, et se borna à demander que la patrie fût déclarée en danger, et que les ministres fussent rendus responsables des troubles intérieurs et de toute invasion du territoire. Ce contraste entre l'énergie de son discours et la mollesse de ses motions s'explique par une circonstance toute particulière. Au moment où Vergniaud tonnait avec tant de force, Louis XVI avait reçu ou allait recevoir la fameuse lettre que les triumvirs girondins avaient secrètement remise au peintre Boze, lequel s'était chargé de la faire tenir au roi par l'intermédiaire de Thierry, son premier valet de chambre. Dans ce mémoire apostillé par eux, Gensonné, Guadet et Vergniaud s'engageaient à sauver Louis XVI s'il consentait à reprendre pour ministres Roland, Clavières et Servan. Soit que Thierry eût déjà fait connaître son refus, et que Vergniaud eût encore l'espérance de faire rétracter ce refus, il est évident qu'il se proposait avant tout d'intimider la cour. Sa dernière phrase révèle tout le sens de son discours, qui n'était rien autre chose qu'une proposition de paix, précédée d'une menace de guerre.

« Mais non (s'était-il empressé d'ajouter au milieu des applaudissements qui avaient accueilli sa péroraison), si nos armées ne sont point complètes, le roi n'en est sans doute pas coupable; *sans doute, il prendra les mesures nécessaires pour nous sauver;* sans doute, la marche des Prussiens ne sera pas aussi triomphante qu'ils l'espèrent; mais il fallait tout prévoir et tout dire, *car la franchise peut seule nous sauver.* »

Ce qu'il y a de certain, c'est que si les Girondins l'avaient voulu, il ne leur aurait pas été difficile de faire prononcer la déchéance de Louis XVI après le discours de Vergniaud. Ils ne le firent pas, dans l'espoir que les négociations entamées avec la cour arriveraient à bonne fin. Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au 10 août, le parti girondin, effrayé de l'ascendant que prenaient les jacobins, manifesta moins de violence dans son opposition.

Lorsque éclata le mouvement insurrectionnel, auquel coopérèrent quelques-uns des plus obscurs d'entre eux, il dépassa le but que s'étaient marqué les chefs de la Gironde. Ils s'efforcèrent d'arrêter le mouvement populaire et de relever l'échafaudage de la monarchie représentative. Tout indique qu'alors ils désiraient sinon replacer Louis XVI sur le trône, du moins lui donner son fils pour successeur, combinaison qui, vu la minorité du nouveau prince, aurait nécessité une régence. Vergniaud, Guadet et Gensonné présidèrent successivement le 10 août l'Assemblée législative. La commission extraordinaire dite des vingt et un, où leur parti dominait, évita de proposer la déchéance de Louis XVI, et se décida pour sa suspension provisoire Ce fut Vergniaud qui au nom de cette commission vint en faire la proposition. « Je viens, dit-il, vous présenter une mesure bien rigoureuse; mais la douleur dont vous êtes tous pénétrés m'assure que vous jugerez combien elle est nécessaire au salut de la patrie. » Le décret fut adopté sans discussion. Le 2 septembre Vergniaud trouva des paroles courageuses. Le tocsin sonnait, et l'on ignorait encore que ce signal d'alarme appelât en même temps à la défense de la patrie et au massacre des prisonniers.

« C'est aujourd'hui, s'écria Vergniaud, que Paris doit vraiment se montrer dans toute sa grandeur! Je reconnais son courage à la démarche qu'il vient de faire, et c'est maintenant qu'on peut dire que la patrie est sauvée..... Mais au milieu de ces espérances flatteuses, il est une réflexion qu'il ne faut pas dissimuler. Nos ennemis ont un grand moyen, c'est celui des terreurs paniques; car, vous le savez, il est des hommes pétris d'un limon si fangeux qu'ils se décomposent à l'idée du danger..... Que Paris résiste à ces terreurs, et la victoire couronnera nos efforts. Hommes du 14 juillet et du 10 août, c'est vous que j'invoque..... Vous avez chanté, célébré la liberté, il faut la défendre... Il n'est plus temps de discourir, il faut piocher la fosse de nos ennemis, ou chaque pas qu'ils font en avant pioche la nôtre. »

Ces paroles eurent beaucoup de retentissement dans l'Assemblée et au dehors. Mais quoique Vergniaud fût complétement étranger aux massacres de septembre, on peut lui reprocher de n'avoir pas montré assez d'énergie pour les arrêter lorsqu'il en était temps encore. Quelle plus belle occasion de déployer toutes les ressources de l'éloquence en faveur de l'humanité! A sa voix, l'Assemblée tout entière aurait été se jeter entre les bourreaux et les victimes. Ne l'ayant pas fait, il aurait dû au moins éviter de revenir trop souvent sur cet horrible attentat, lui qui avait montré une indulgence excessive pour les meurtriers d'Avignon Loin d'agir ainsi, il essaya plusieurs fois de faire peser sur toute la Montagne la responsabilité d'un massacre qui n'avait été conçu et dirigé que par quelques meneurs cachés. D'ailleurs, sa haine contre la Commune de Paris ne l'empêchait pas de réchauffer le patriotisme des Français. Le 16 septembre,

après avoir longtemps parlé contre les massacreurs, il terminait son discours en ces termes : « Au camp, citoyens, au camp! *Oublions tout, excepté la patrie!* Au camp, citoyens, au camp! »

Tel fut le rôle de Vergniaud à l'Assemblée législative, rôle de grand orateur plus que d'homme d'État. Sa réélection à la Convention nationale le mit dans une position d'autant plus délicate que dès sa première séance cette assemblée décréta la république. Jusque là Vergniaud avait bien fait quelquefois de l'opposition tant soit peu républicaine; mais en définitive, il s'était avant tout montré partisan de la monarchie représentative. Il avait donc le désavantage d'arriver avec des précédents royalistes, désavantage dont ses rivaux allaient profiter. Sa liaison avec Guadet et Gensonné devait aussi lui devenir funeste, parce que ses deux collègues se laissaient presque toujours mener, et souvent compromettre, l'un par Brissot, l'autre par Dumouriez. Il semble qu'il le sentit lui-même, car il se rapprocha de Ducos et de Boyer-Fonfrède, également députés de la Gironde, mais bien plus franchement républicains que Guadet et Gensonné. Malheureusement, Ducos et Fonfrède rêvaient une république à la manière des États-Unis d'Amérique, ou sur le modèle de la Hollande et de la Suisse. Il en résulta que Vergniaud fut accusé tantôt d'oligarchie pour ses relations avec Gensonné et Guadet sous la Législative, tantôt de fédéralisme pour ses rapports avec Ducos et Fonfrède, qui partageaient à peu près les mêmes idées de Buzot. Enfin, comme les girondins oligarques (les brissotins) et les girondins fédéralistes (les buzotins) avaient tous cela de commun, qu'ils haïssaient Paris, Vergniaud, qui n'eut pas assez de supériorité ou assez d'énergie pour dominer les uns et les autres, se trouva presque toujours dans l'alternative de se voir isolé ou de se voir confondu avec une foule de députés dont il n'approuvait le plus souvent ni les opinions ni la conduite.

Dès l'ouverture de la session conventionnelle (21 sept. 1792) Vergniaud fut nommé secrétaire avec Brissot, Guadet, Condorcet, etc. Dès le début de la session aussi il se prononça fortement contre la Montagne. Le 10 octobre il fut élu membre du premier comité de constitution. Lors du procès du roi, il se trouva dans une position fort embarrassante. Le souvenir des négociations qu'il avait entamées avec Louis XVI pendant la session de l'Assemblée législative le portait, autant que l'humanité, à faire prévaloir le parti de l'indulgence; aussi le vit-on d'abord voter pour l'appel au peuple. Cette mesure ayant été rejetée, il se prononça pour la mort. Il quitta le fauteuil de la présidence (1) pour motiver son vote en ces termes : « Dans mon opinion, les principes et des considérations politiques d'un intérêt majeur faisaient un devoir à la Convention de recourir à la volonté nationale, exprimée dans les assemblées primaires. La Convention en a décidé autrement; j'obéis, ma conscience est acquittée. Il s'agit maintenant de la peine à infliger à Louis; j'ai déclaré hier que je le reconnaissais coupable de conspiration contre la liberté et la sûreté nationale; il ne m'est pas permis aujourd'hui d'hésiter sur la peine; la loi parle : c'est la mort. Mais en prononçant ce mot terrible, inquiet sur le sort de ma patrie, sur les dangers qui menacent même la liberté, sur tout le sang qui peut être versé, j'exprime le même vœu que Mailhe, et je demande qu'il soit soumis à une délibération de l'Assemblée. » Enfin (ce qu'on n'aurait pas dû croire), après avoir voté pour l'appel au peuple et manifesté, à l'exemple du député Mailhe, le désir que l'Assemblée différât l'exécution, il vota contre le sursis. C'était lui qui, en qualité de président, avait à prononcer la sentence du roi : il s'acquitta avec beaucoup de dignité de cette tâche pénible. « Citoyens, dit-il, je vais proclamer le résultat du scrutin. Vous allez exercer un grand acte de justice; j'espère que l'humanité vous engagera à garder le plus profond silence : quand la justice a parlé, l'humanité doit avoir son tour. » Puis, après avoir lu le recensement des votes, il ajouta, avec l'accent de la douleur : « Je déclare, au nom de la Convention nationale, que la peine qu'elle prononce contre Louis Capet est la mort. »

Malgré la sévérité de son vote, dans la question de l'application de la peine et dans la question du sursis, Vergniaud ne put regagner la confiance du parti populaire. En effet, dans la séance du 3 janvier 1793, Gasparin avait dénoncé le mémoire que les triumvirs girondins avaient fait remettre au roi, vers la fin de juillet 1792; et le fait avait été avoué par eux. Cette malheureuse circonstance fit le plus grand tort aux girondins, et ne contribua pas peu à faire retomber sur Vergniaud lui-même une part de discrédit. Les intrigues de Brissot et la trahison de Dumouriez vinrent encore aggraver la position des girondins et celle de Vergniaud; d'accusateurs, ils devinrent accusés. Vergniaud se défendit d'abord avec autant de talent que de courage. Attaqué par Robespierre, dans le commencement du mois d'avril, il n'eut pas de peine à repousser le reproche de complicité avec Dumouriez; mais il n'en était pas de même pour Gensonné, qui correspondait avec le général et qui était l'ami de Vergniaud. Aussi, dans sa réplique, ce dernier ne put-il obtenir qu'un succès d'éloquence (10 avril). Après l'imprudent décret d'arrestation lancé contre Marat par les girondins, le parti populaire résolut de frapper ces derniers avec leurs propres armes; menacé dans son existence même, il ne connut plus de bornes. Dès le 15 avril des pétitionnaires

(1) Il l'occupa du 11 au 28 janvier 1793.

vinrent, au nom de trente-cinq sections, demander l'expulsion de vingt-deux députés; inutile de dire que le nom de Vergniaud figurait sur la liste des proscrits. Cette première tentative échoua, ainsi qu'une seconde, renouvelée trois jours après; mais bientôt la commission des douze, création toute girondine, alarma de nouveau le peuple par des mesures non moins illégales que maladroites, et alors, les masses, après avoir renversé la commission des douze dans la journée du 31 mai, vinrent, dans la journée du 2 juin, arracher par la violence un décret d'arrestation contre les vingt-deux députés déjà désignés. La conduite de Vergniaud à cette terrible époque a été taxée de mollesse. Si par ce mot on veut dire indécision, le reproche est fondé; mais cette indécision même prouve que Vergniaud était loin d'approuver l'opiniâtreté de Guadet, les fautes de la commission des douze et l'ensemble de la conduite du parti girondin. Si sa conviction n'eût pas été ébranlée par le spectacle de tant d'imprudences, alors, comme dans tous les moments de danger, il eût retrouvé son courage, et avec lui sa noble éloquence. Désabusé sur la sagesse de son parti, manquant de confiance dans Brissot, qui mettait en avant l'impétueux Guadet, il s'efforça de réparer leurs fautes en faisant appel aux sentiments d'union. Mais loin de les sauver par une modération, d'ailleurs un peu tardive, il fut entraîné dans leur chute. Ce n'est pas au sein des révolutions que les passions raisonnent, et bien du temps a dû s'écouler avant que l'impartialité de l'histoire fît à chacun la part qui lui revient.

Le 1er juin, sentant qu'il ne combattait plus que pour l'honneur de son parti, Vergniaud avait repoussé avec énergie le projet de proclamation présenté par Barrère, où celui-ci défigurait odieusement les événements de la ville. Le 2, prisonnier sur parole, il n'essaya point d'échapper par la fuite, et aima mieux se présenter devant le tribunal révolutionnaire que d'aller rejoindre ceux de ses collègues et de ses amis qui ne craignirent point d'allumer la guerre civile dans les départements, à une époque où le territoire était envahi par l'étranger. Cette fois encore les fautes de son parti lui devinrent funestes. Transféré depuis le 25 juin à la Force, il fut traduit quatre mois après devant le tribunal (25 oct.). Il avait été convenu entre les girondins que chacun d'eux défendrait sa propre cause. Vergniaud, qui parla le premier, circonscrivit sa défense dans un cercle fort étroit, et se borna à présenter des considérations sur les devoirs d'un bon citoyen. Il interroge tour à tour les juges et les jurés, et se demande à lui-même : « Que fallait-il faire pour assurer le triomphe de la république? Je l'ai fait. » Puis il raconte sa vie politique, emploie constamment la forme contradictoire, qui lui était familière, et se posant à chaque phrase la même question, répond invariablement par ces mots : « Je l'ai fait. » Puis, en terminant : « Que faut-il faire encore, ajoute-t-il, pour consolider la république par l'exemple des plus énergiques de ses enfants? Mourir? Je le ferai. » Condamné à mort le 30, il monta le lendemain sur l'échafaud, et mourut avec un calme courage. Depuis longtemps il portait sur lui du poison : il ne voulut pas s'en servir afin d'accompagner au supplice Ducos et Fonfrède, ses deux plus chers amis.

Ainsi se termina la carrière politique de Vergniaud. Son plus grand tort fut celui de Condorcet, de Ducos, de Fonfrède et de tous les girondins honorables : il manquait de force de caractère. Or, dans les révolutions, la faiblesse passe souvent pour un crime, parce qu'alors la moindre erreur peut perdre un État. Était-il devenu sincèrement républicain sous la Convention après avoir été royaliste constitutionnel sous la Législative? C'est une question qui sera toujours assez obscure. En tout cas, il n'était point fédéraliste. Une des meilleures preuves qu'on en puisse donner, c'est qu'il vota contre la proposition de Buzot, tendant à créer une garde départementale. En outre, dans une réunion chez Roland (fin d'avril), il réfuta avec force l'opinion de Brissot sur le gouvernement des États-Unis. L'émule de Mirabeau devait naturellement apprécier les avantages de l'unité. C'est peut-être ce qui explique la sévérité avec laquelle il est jugé dans les *Mémoires* de Mme Roland : « Dédaignant les hommes, dit-elle, *assurément parce qu'il les connaît bien*, il ne se gêne pas pour eux; mais alors il faut rester particulier oisif, autrement la paresse est un crime, et Vergniaud est grandement coupable à cet égard..... Il est à regretter qu'un talent comme le sien n'ait pas été employé avec l'ardeur d'une âme dévorée de l'amour du bien public et la ténacité d'un esprit laborieux. »

Vergniaud était de moyenne taille, et fortement constitué : il avait les lèvres épaisses, l'œil noir et vif, les sourcils saillants, le front large et découvert, le teint peu coloré et les cheveux châtains. Au repos sa figure manquait d'expression; mais quand il s'animait, elle devenait noble et imposante. Ses habitudes étaient simples et ses goûts modestes. Il lisait beaucoup, et écrivait le moins possible.

Par décret de Napoléon Ier la statue de Vergniaud décora l'escalier d'honneur au palais du Sénat; elle était l'œuvre de Cartellier.

Ch. Emmanuel.

Genty de la Borderie, *Éloge de Vergniaud*; Limoges, 1809, in-8°. — Mme Roland, *Mémoires*. — Paganel, *Hist. de la Révolution*. — Thiers, Michelet, L. Blanc, Lacretelle, *Idem*. — Nodier, *Souvenirs*. — Buchez et Roux, *Hist. parlementaire*. — Lamartine, *Hist. des girondins*. — Granier de Cassagnac, *Les Girondins et les massacres du 2 sept.* — Ternaux, *Hist. de la Terreur*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Choix de rapports, opinions et discours*, 1818-25, 1re série. — Touchard-Lafosse, *Hist. parlem. et vie intime de Vergniaud*; Paris, 1848, in-18.

VERGY, nom d'une des plus illustres maisons

de la Bourgogne; elle remontait à l'établissement de la féodalité, et s'éteignit en 1602, après avoir produit un grand nombre de personnages qui ont marqué dans l'Église et dans les armes.

VERGY (*Jean III*, sire DE), dit *le Grand*, mort le 25 mai 1418, succéda en 1352 à son père Jean II dans la charge de sénéchal de Bourgogne, et devint ensuite maréchal des états de ce pays et gouverneur du comté proprement dit. Il fut en 1496 un des trois seigneurs envoyés auprès de Bajazet pour négocier le rachat du comte de Nevers et des chevaliers faits prisonniers dans la bataille de Nicopolis, et les ramena l'année suivante. En 1408 il se signala au combat de Montenay contre les Liégeois. De Jeanne de Châlons, sa première femme, il eut *Antoine*, qui suit.

VERGY (*Antoine* DE), comte de Dammartin, maréchal de France, mort le 29 octobre 1439. Par ses grands biens et ses alliances, il était un des plus puissants seigneurs bourguignons. Chambellan du duc Jean, il l'assista dans son entreprise de chasser de Paris le dauphin et les partisans du duc d'Orléans (1418), et fut un des dix chevaliers qui le suivirent à l'entrevue de Montereau (1419), où il fut blessé et fait prisonnier. Il reçut d'Henri V, roi d'Angleterre, le titre de maréchal de France (22 janv. 1422), nomination que Charles VII ne voulut jamais reconnaître. De concert avec les Anglais, il força les Français à évacuer Crevant, et les mit en déroute (31 juill. 1423). Sa réputation militaire lui valut la charge de capitaine général des états de Bourgogne (1423), celle de gouverneur de Champagne pour le roi d'Angleterre (1427) et le collier de la Toison d'or. Il couronna glorieusement sa carrière en contribuant, sous les ordres de Toulongeon (*voy.* ce nom), à la victoire remportée à Bulgnéville sur René d'Anjou.

VERGY (*Guillaume* DE), cousin du précédent, mort en 1520. Sénéchal et maréchal de Bourgogne, il combattit avec Charles le Téméraire aux journées de Morat et de Nancy, passa ensuite au service de la duchesse Marie, et fut battu en essayant de surprendre Arras. Louis XI l'attira à sa cour, et lui accorda des terres, ainsi qu'une place dans son conseil. Après la mort de Charles VIII, il se retira dans le comté de Bourgogne, qui relevait alors de l'Empire, et en devint maréchal (1498); il fut aussi depuis 1504 lieutenant du roi d'Espagne (Franche-Comté) pour le duché de Gueldre. Il mourut chargé d'années, après avoir élevé sa maison au plus haut degré de splendeur.

VERGY (*Antoine* DE), prélat, fils du précédent, né en 1488, mort le 29 décembre 1541, à Besançon. A quatorze ans il fut postulé par le chapitre pour occuper l'archevêché de Besançon (10 oct. 1502), et à vingt-neuf il prit possession de son siége (1517). Ce fut un prélat plein de zèle et de charité; mais il eut à cause de son intolérance de longues querelles avec les gouverneurs de la ville et avec le parlement de Dôle. Les uns ayant refusé de reconnaître l'indépendance de la juridiction ecclésiastique, il les mit en interdit; l'autre s'étant élevé contre l'abus que les tribunaux religieux faisaient de l'excommunication (1), il le dénonça dans les termes les plus violents à l'empereur. Il tint en 1520 à Gy un synode, dont les statuts furent publiés.

Du Chesne, *Généalogie de la maison de Vergy*; Paris, 1625, in-fol. — Barante, *Hist. des ducs de Bourg.* — Lampinet, *Bibl. séquanoise*, t. II, ms.

VERGY (*Gabrielle* DE), plus connue au moyen âge sous le nom de *la dame de Fayel*, mais qui sous le premier fut le sujet d'une tragédie de de Belloy. En effet, il paraît y avoir eu en Vermandois une terre de *Vergies* appartenant à la famille de l'épouse du sire de Fayel, différente de la maison historique de Vergy, en Bourgogne Quoi qu'il en soit, nous avons dit, à l'art. COUCY (*Raoul* DE), qu'un neveu de Raoul I[er] de Coucy fut l'amant célèbre de cette épouse infidèle. Frappé à mort au siége de Saint-Jean d'Acre (1191), avant de rendre le dernier soupir, il chargea son écuyer d'emporter son cœur en France et de le remettre aux mains de la dame de ses pensées. Mais le message fut intercepté par le mari de la châtelaine, qui, dit la tradition, lui fit servir à table le cœur de son amant. Inconsolable d'en avoir mangé, Gabrielle de Vergy se laissa mourir de faim.

Voy. les sources indiquées à COUCY (*Raoul* DE).

VERHEYDEN (*François-Pierre*), peintre et sculpteur hollandais, né en 1657, à La Haye, où il est mort, le 23 septembre 1711. Il se forma sous la conduite de Jacques Romans, sculpteur et architecte, et devint habile à modeler les figures décoratives. Lors de l'entrée de Guillaume III à La Haye (1691), il travailla à orner de symboles mythologiques les arcs de triomphe élevés à cette occasion. Il aida ensuite Guillaume Lecocq dans l'exécution des sculptures de la maison royale de Breda. Ce n'est que vers 1697 que se développa chez lui une vocation tardive pour la peinture. Dès lors Verheyden, qui, après quelques hésitations, s'était fait peintre de chasses, d'animaux, de gibier, n'est plus qu'un imitateur plus ou moins heureux de Snyders, dont il n'a pas le coloris léger et la grande allure, et de Hondecoeter, dont il n'a point la conviction puissante et le dessin vigoureux. Ses tableaux sont rares, ou du moins ils sont difficiles à reconnaître, parce qu'ils figurent dans les galeries sous un autre nom que le sien; c'est le destin des œuvres sans originalité.

Verheyden laissa plusieurs fils : l'un, *François*, fut sculpteur et peintre, comme son père;

(1) On ne comptait pas moins à cette époque de 40,000 excommuniés dans la Franche-Comté. « Dans les villages, rapporte Lampinet, des femmes portaient le gonfanon dans la procession parce que tous les hommes se trouvaient excommuniés pour des affaires de néant

l'autre, *Matthieu*, peignit le portrait et l'histoire. P. M.

Descamps, *Vie des peintres.*

VERHEYEN (*Philippe*), célèbre anatomiste belge, né le 23 avril 1648, à Verbroeck (Flandre orientale), mort le 28 janvier 1710, à Louvain. Fils d'un laboureur, il s'occupa des travaux de la culture jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Le curé de son village, qui reconnut ses dispositions pour les sciences, lui enseigna les éléments de la langue latine, puis, frappé de ses progrès rapides, il l'envoya à Louvain. En 1677 Verheyen sortait vainqueur du concours annuel de cette université. Il se livra alors à l'étude de la théologie; mais, atteint d'une violente inflammation de la jambe, bientôt accompagnée de gangrène, il subit l'amputation. Devenu peu propre aux fonctions ecclésiastiques, il s'adonna aux sciences médicales, et à trente-trois ans, le 1er février 1681, il prit le grade de licencié. Après avoir suivi à Leyde les cours de Ruysch et de Swammerdam, il fut admis, en 1683, à soutenir ses thèses pour le doctorat; mais il ne prit ce grade qu'en 1693. Depuis 1689 il occupait à Louvain la chaire d'anatomie, à laquelle il joignit, en 1693, celle de chirurgie. Ses leçons, claires et méthodiques, eurent le plus grand succès. « L'*Anatomie* de Verheyen fut dans son temps un ouvrage classique, réimprimé en différents pays, et traduit en plusieurs langues; il fut à la fois l'objet de pompeux éloges et de critiques amères. Morgagni surtout l'attaqua avec une ténacité et un acharnement qui semblent tenir de la passion. Il mourut pauvre, et demanda par son testament à être inhumé dans le cimetière public, *ne templum Dei deshonestaret, aut nocivis halitibus inficeret.* Nous citerons de lui: *Compendii theoriæ practicæ pars I et II;* Louvain, 1683, in-4°; — *De febribus;* ibid., 1692, in-12; — *Anatomia corporis humani;* ibid., 1693, in-4°; Leipzig, 1699, 1731, in-8°; Bruxelles, 1710, in-4°; 1726, in-4°: édit. la plus estimée; Amst., 1731, in-8°; — *Lettre à un maître chirurgien;* Paris, 1698, in-12; — *Vera historia de horrendo sanguinis fluxu ex oculis, naribus, auribus et ore, et miraculosa ejusdem sanatione;* Louvain, 1708, in-8°; — *Supplementum anatomicum, sive anatomiæ corporis humani liber secundus, etc. Accedit Descriptio anatomica partium fœtus et recenter nato propriarum. Item controversia de foramine ovali inter auctorem et D. Mery;* Bruxelles, 1710, in-4°; Naples, 1717, in-4° : ce supplément est un véritable traité complet de physiologie.

Journal des savants, 1710, p. 109. — *Biogr. médicale.* — Brœcks, *Hist. de la méd. belge.* — François, *Eloge de Verheyen*, dans les *Mem. de l'Acad. roy. de méd. de Belgique*, t. I, p. 409. — Niceron, *Mémoires*, t. IV et X.

VERHUELL (*Charles-Henri*), comte DE SEVENAAR, amiral, né le 11 février 1764, à Doetichem, au pays de Gueldre (Hollande), mort le 25 octobre 1845, à Paris. Sa famille était ancienne et distinguée. D'abord cadet dans un régiment d'infanterie en 1775, il fut admis en 1779 dans le service de mer en qualité de garde, et embarqué sur la frégate *l'Argo*, commandée par le capitaine Kingsbergen. Cette frégate fut employée à diverses croisières dans la mer du Nord, et le 5 août 1781 elle prit part à la sanglante affaire de Doggersbank, qui ne cessa qu'au moment où les amiraux Zoutman et Parker virent leurs navires désemparés hors d'état d'exécuter les manœuvres qu'ils commandaient. La belle conduite de Verhuell lui valut le grade de lieutenant de vaisseau. Vers la fin de 1785, se trouvant dans le Zuiderzée, il se distingua par un trait d'intrépidité. L'équipage d'un vaisseau s'était soulevé et avait mis aux fers ses officiers. Verhuell, chargé d'apaiser cette révolte, s'embarqua dans une chaloupe avec deux officiers, quelques matelots et une compagnie de soldats, s'approcha par surprise, s'élança le premier sur le pont, et après avoir terrassé plusieurs matelots, se rendit maître du vaisseau. Dans l'intervalle qui sépara la guerre d'Amérique de la révolution française, il eut divers commandements : il organisa un corps de canonniers de marine, explora les côtes de la Guyane, et établit des croisières dans le voisinage des colonies hollandaises de l'Amérique. Après le renversement du stathouderat, il suivit l'exemple de la presque totalité des officiers de marine, et quitta le service, bien que le grade de capitaine de vaisseau vînt de lui être conféré (1795). Lors du débarquement de l'armée anglo-russe en Hollande (1799), il se rallia au prince d'Orange, et après la capitulation qui mit fin à cette expédition, il alla de nouveau habiter la campagne. Il reprit du service en 1803, avec le grade de contre-amiral, fut chargé d'une mission auprès du gouvernement français, et bientôt après appelé au commandement de la flottille fournie par la Hollande, pour l'exécution du fameux projet de descente en Angleterre. Entre Flessingue et Ostende il livra au commodore Sidney Smith trois combats heureux (mars 1804), où il déploya autant d'audace que de sang froid. Ayant ensuite reçu l'ordre de conduire des chaloupes à Ambleteuse, près de Boulogne, il atteignit Dunkerque sans trop de difficultés; mais à cause des vents contraires il ne put entrer que deux mois plus tard dans le port de Calais. Après avoir embarqué à son bord le maréchal Davout, il mit à la voile, força les lignes de l'escadre anglaise, et soutint contre l'amiral Keith, à la hauteur du cap Grinez, un engagement (18 juill. 1805) qui excita l'enthousiasme de l'armée accourue sur les côtes pour être témoin de ce spectacle. Vice-amiral en juin 1806, il fut appelé au ministère de la marine en Hollande; mais il refusa de l'accepter avant d'avoir réuni la flottille hollandaise aux forces navales françaises. Il reçut le commandement en chef

de l'armée destinée à opérer contre les côtes d'Angleterre, et après le désarmement de la flottille réunie dans les ports de la Manche, il alla prendre possession du ministère de la marine en Hollande. En 1806, il présida la députation chargée de demander Louis Bonaparte pour roi de Hollande. Le nouveau monarque le nomma maréchal (21 déc. 1806), et en décembre 1807 ambassadeur en France. Dès lors il fixa sa résidence à Paris, et fut present, le 20 avril 1808, à l'acte officiel qui constata la naissance d'un prince royal de Hollande (depuis Napoleon III). Les Anglais ayant opéré une descente dans l'île de Walcheren, en 1809, Verhuell protégea efficacement les côtes, et reçut en récompense de ce service le titre de comte de Sevenaar (29 avril 1810). Après la fuite du roi Louis, il présida l'assemblée instituée à l'occasion de la réunion de la Hollande à la France. Chargé du commandement general des forces navales sur les côtes de la mer du Nord et de la Baltique, il établit des chantiers de construction dans les ports de Brême, de Hambourg et de Lubeck. Il reçut, le 1er mars 1811, une pension de 15,000 fr. et le titre de comte de l'empire avec une dotation de 10,000 fr. Dans la même année il vint représenter dans le corps legislatif le departement de l'Yssel supérieur. Enfin, le 7 avril 1813, il commanda l'armée navale du Helder et du Texel et les forces réunies dans le Zuiderzée. Quand, vers la fin de 1813, la Hollande s'insurgea pour secouer le joug de la France, Verhuell fit entrer dans le port de New-Diep la flotte placée sous ses ordres, congédia tous les marins hollandais, puis s'enferma avec les équipages français et la garnison du Helder dans les forts La Salle et Morland, qu'il ne consentit à rendre qu'après l'abdication de l'empereur. Louis XVIII accorda à Verhuell, sur sa demande, des lettres de grande naturalisation (déc. 1814). En 1815, le gouvernement provisoire mit deux fregates du port de Rochefort à la disposition de Napoleon, qui voulait se rendre aux États-Unis, mais qu'une escadre anglaise attendait à sa sortie de ce port. Napoléon avait demandé que Verhuell commandât ces deux navires; mais le ministre Decrès fit observer, dans la chambre des pairs, que le grade de l'amiral lui paraissait trop eleve pour le charger du commandement de deux simples frégates. Verhuell etait alors absent de Paris (1). Admis à la retraite en 1816, il fut nommé pair de France, le 5 mars 1819. Il professait la religion protestante, et il eut souvent à defendre, dans la chambre haute, la cause de ses co-religionnaires; il le fit quelquefois avec succès. Membre du consistoire de Paris, et vice-président de la société biblique protestante, il représenta cette société en 1824 à l'assemblée des sociétés bibliques de l'Angleterre, à Londres, où il fut accueilli avec la plus grande distinction. E. R.

(1) Selon le *Memorial de Sainte-Hélène*, Napoleon aurait dit plus tard : « Si cette mission avait été confiée à Verhuell, ainsi qu'on me l'avait promis, il es probable qu'il eût passé. »

Moniteur univ. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Hennequin, *Biogr. maritime*, t. III — *Fastes de la Legion d'honneur*, t. IV. — Pelet (de la Lozère), son *Eloge*, lu à la chambre des pairs, le 13 fevrier 1846.

VERJUS (*Louis*), comte DE CRÉCY, diplomate français, né en 1629, à Paris, où il est mort, le 13 décembre 1709. D'une famille de robe et fils d'un conseiller au parlement, il eut la charge de secrétaire du cabinet du roi. Les talents qu'il montra et la protection du P. de La Chaise, ami intime de son frère, le mirent en évidence. Il fut d'abord chargé d'une mission en Portugal, et y gagna la confiance de la reine Isabelle de Savoie-Nemours, qui le nomma secretaire de ses commandements. Rappelé en 1669, il fut envoyé en Allemagne, pour attirer dans l'alliance française les souverains opposés à l'empereur, et y eut des démêlés très-vifs avec le baron de Lisola. En 1679, il alla comme plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne. Second plenipotentiaire au congrès de Ryswick (1697), il partagea le sort de ses collègues, et fut, comme eux, en butte aux railleries des beaux-esprits de Versailles et de Paris, qui, ne comprenant pas la nécessité de la paix, ne comprirent pas le traité qui l'avait conclue. Le comte de Crécy faisait partie, depuis le 24 juillet 1679, de l'Académie française, où il avait remplacé l'abbé Cassagne. Cette nomination n'était pas due à ses œuvres; D'Alembert l'attribue à son talent pour l'éloquence, « un des principaux que doit avoir un négociateur ». Saint-Simon donne le portrait du comte de Crécy, à l'occasion de sa mort : « C'était un petit homme accort, doux, poli, respectueux, adroit, qui avait passé toute sa vie dans les emplois étrangers, et qui en avait pris toutes les manières, jusqu'au langage... Il avait beaucoup d'insinuation, l'art de redire cent fois la même chose, toujours en différentes façons, et une patience qui, à force de ne se rebuter point, réussissait très-souvent. » On lui attribue quelques *Pièces* qui parurent dans les *Recueils* du temps, et la *Réfutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabruck*; Paris, 1674, in-12 : c'est une réponse à un pamphlet intitulé *la Sauce au Verjus*, que Lisola, ambassadeur d'Autriche, avait publié contre lui, lors de sa mission près les cours d'Allemagne.

D'Alembert, *Hist. de l'Acad. française*, t. II. — *Recueil des Harangues de l'Acad. fr.*, t. III. — Saint-Simon, *Memoires*, t. I, V.

VERJUS (*Jean*), prédicateur, frère du précédent, mort en 1663, à Paris, âgé de trente-trois ans. Dès sa plus tendre enfance il manifesta des dispositions singulières pour l'étude, et il fit, sous la direction des jésuites, de rapides progrès dans la connaissance des lettres profanes et sacrées. Il fut reçu docteur en Sorbonne, se rendit à Rome, et y écrivit à plusieurs savants des épîtres recherchées pour leur érudition et leur élégance. Dans sa jeunesse il obtint des succès

l'autre, *Matthieu*, peignit le portrait et l'histoire. P. M.

Descamps, *Vie des peintres*.

VERHEYEN (*Philippe*), célèbre anatomiste belge, né le 23 avril 1648, à Verbroeck (Flandre orientale), mort le 28 janvier 1710, à Louvain. Fils d'un laboureur, il s'occupa des travaux de la culture jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Le curé de son village, qui reconnut ses dispositions pour les sciences, lui enseigna les éléments de la langue latine, puis, frappé de ses progrès rapides, il l'envoya à Louvain. En 1677 Verheyen sortait vainqueur du concours annuel de cette université. Il se livra alors à l'étude de la théologie; mais, atteint d'une violente inflammation de la jambe, bientôt accompagnée de gangrène, il subit l'amputation. Devenu peu propre aux fonctions ecclésiastiques, il s'adonna aux sciences médicales, et à trente-trois ans, le 1er février 1681, il prit le grade de licencié. Après avoir suivi à Leyde les cours de Ruysch et de Swammerdam, il fut admis, en 1683, à soutenir ses thèses pour le doctorat; mais il ne prit ce grade qu'en 1693. Depuis 1689 il occupait à Louvain la chaire d'anatomie, à laquelle il joignit, en 1693, celle de chirurgie. Ses leçons, claires et méthodiques, eurent le plus grand succès. « L'*Anatomie* de Verheyen fut dans son temps un ouvrage classique, réimprimé en différents pays, et traduit en plusieurs langues; il fut à la fois l'objet de pompeux éloges et de critiques amères. Morgagni surtout l'attaqua avec une ténacité et un acharnement qui semblent tenir de la passion. Il mourut pauvre, et demanda par son testament à être inhumé dans le cimetière public, *ne templum Dei deshonestaret, aut nociris halitibus inficeret*. Nous citerons de lui : *Compendii theoriæ practicæ pars I et II;* Louvain, 1683, in-4°; — *De febribus;* ibid., 1692, in-12; — *Anatomia corporis humani;* ibid., 1693, in-4°; Leipzig, 1699, 1731, in-8°; Bruxelles, 1710, in-4°; 1726, in-4°: édit. la plus estimée; Amst., 1731, in-8°; — *Lettre à un maître chirurgien;* Paris, 1698, in-12; — *Vera historia de horrendo sanguinis fluxu ex oculis, naribus, auribus et ore, et miraculosa ejusdem sanatione;* Louvain, 1708, in-8°; — *Supplementum anatomicum, sive anatomiæ corporis humani liber secundus, etc. Accedit Descriptio anatomica partium fœtus et recenter nato propriarum. Item controversia de foramine ovali inter auctorem et D. Mery;* Bruxelles, 1710, in-4°; Naples, 1717, in-4° : ce supplément est un véritable traité complet de physiologie.

Journal des savants, 1710, p. 109. — *Biogr. médicale*. — Brœckx, *Hist. de la méd. belge*. — François, *Éloge de Verheyen*, dans les *Mém. de l'Acad. roy. de méd. de Belgique*, t. I, p. 409. — Niceron, *Mémoires*, t. IV et X

VERHUELL (*Charles-Henri*), comte DE SEVENAAR, amiral, né le 11 février 1764, à Doetichem, au pays de Gueldre (Hollande), mort le 25 octobre 1845, à Paris. Sa famille était ancienne et distinguée. D'abord cadet dans un régiment d'infanterie en 1775, il fut admis en 1779 dans le service de mer en qualité de garde, et embarqué sur la frégate *l'Argo*, commandée par le capitaine Kingsbergen. Cette frégate fut employée à diverses croisières dans la mer du Nord, et le 5 août 1781 elle prit part à la sanglante affaire de Doggersbank, qui ne cessa qu'au moment où les amiraux Zoutman et Parker virent leurs navires désemparés hors d'état d'exécuter les manœuvres qu'ils commandaient. La belle conduite de Verhuell lui valut le grade de lieutenant de vaisseau. Vers la fin de 1785, se trouvant dans le Zuiderzée, il se distingua par un trait d'intrépidité. L'équipage d'un vaisseau s'était soulevé et avait mis aux fers ses officiers. Verhuell, chargé d'apaiser cette révolte, s'embarqua dans une chaloupe avec deux officiers, quelques matelots et une compagnie de soldats, s'approcha par surprise, s'élança le premier sur le pont, et après avoir terrassé plusieurs matelots, se rendit maître du vaisseau. Dans l'intervalle qui sépara la guerre d'Amérique de la révolution française, il eut divers commandements : il organisa un corps de canonniers de marine, explora les côtes de la Guyane, et établit des croisières dans le voisinage des colonies hollandaises de l'Amérique. Après le renversement du stathouderat, il suivit l'exemple de la presque totalité des officiers de marine, et quitta le service, bien que le grade de capitaine de vaisseau vînt de lui être conféré (1795). Lors du débarquement de l'armée anglo-russe en Hollande (1799), il se rallia au prince d'Orange, et après la capitulation qui mit fin à cette expédition, il alla de nouveau habiter la campagne. Il reprit du service en 1803, avec le grade de contre-amiral, fut chargé d'une mission auprès du gouvernement français, et bientôt après appelé au commandement de la flottille fournie par la Hollande, pour l'exécution du fameux projet de descente en Angleterre. Entre Flessingue et Ostende il livra au commodore Sidney Smith trois combats heureux (mars 1804), où il déploya autant d'audace que de sang froid. Ayant ensuite reçu l'ordre de conduire des chaloupes à Ambleteuse, près de Boulogne, il atteignit Dunkerque sans trop de difficultés; mais à cause des vents contraires il ne put entrer que deux mois plus tard dans le port de Calais. Après avoir embarqué à son bord le maréchal Davout, il mit à la voile, força les lignes de l'escadre anglaise, et soutint contre l'amiral Keith, à la hauteur du cap Grinez, un engagement (18 juill. 1805) qui excita l'enthousiasme de l'armée accourue sur les côtes pour être témoin de ce spectacle. Vice-amiral en juin 1806, il fut appelé au ministère de la marine en Hollande; mais il refusa de l'accepter avant d'avoir réuni la flottille hollandaise aux forces navales françaises. Il reçut le commandement en chef

de l'armée destinée à opérer contre les côtes d'Angleterre, et après le désarmement de la flottille réunie dans les ports de la Manche, il alla prendre possession du ministère de la marine en Hollande. En 1806, il présida la députation chargée de demander Louis Bonaparte pour roi de Hollande. Le nouveau monarque le nomma maréchal (21 déc. 1806), et en décembre 1807 ambassadeur en France. Dès lors il fixa sa résidence à Paris, et fut présent, le 20 avril 1808, à l'acte officiel qui constata la naissance d'un prince royal de Hollande (depuis Napoléon III). Les Anglais ayant opéré une descente dans l'île de Walcheren, en 1809, Verhuell protégea efficacement les côtes, et reçut en récompense de ce service le titre de comte de Sevenaar (29 avril 1810). Après la fuite du roi Louis, il présida l'assemblée instituée à l'occasion de la réunion de la Hollande à la France. Chargé du commandement général des forces navales sur les côtes de la mer du Nord et de la Baltique, il établit des chantiers de construction dans les ports de Brême, de Hambourg et de Lubeck. Il reçut, le 1er mars 1811, une pension de 15,000 fr. et le titre de comte de l'empire avec une dotation de 10,000 fr. Dans la même année il vint représenter dans le corps législatif le département de l'Yssel supérieur. Enfin, le 7 avril 1813, il commanda l'armée navale du Helder et du Texel et les forces réunies dans le Zuiderzée. Quand, vers la fin de 1813, la Hollande s'insurgea pour secouer le joug de la France, Verhuell fit entrer dans le port de New-Diep la flotte placée sous ses ordres, congédia tous les marins hollandais, puis s'enferma avec les équipages français et la garnison du Helder dans les forts La Salle et Morland, qu'il ne consentit à rendre qu'après l'abdication de l'empereur. Louis XVIII accorda à Verhuell, sur sa demande, des lettres de grande naturalisation (déc. 1814). En 1815, le gouvernement provisoire mit deux frégates du port de Rochefort à la disposition de Napoléon, qui voulait se rendre aux États-Unis, mais qu'une escadre anglaise attendait à sa sortie de ce port. Napoléon avait demandé que Verhuell commandât ces deux navires; mais le ministre Decrès fit observer, dans la chambre des pairs, que le grade de l'amiral lui paraissait trop élevé pour le charger du commandement de deux simples frégates. Verhuell était alors absent de Paris (1). Admis à la retraite en 1816, il fut nommé pair de France, le 5 mars 1819. Il professait la religion protestante, et il eut souvent à défendre, dans la chambre haute, la cause de ses co-religionnaires; il le fit quelquefois avec succès. Membre du consistoire de Paris, et vice-président de la société biblique protestante, il représenta cette société en 1824 à l'assemblée des sociétés bibliques de l'Angleterre, à Londres, où il fut accueilli avec la plus grande distinction. E. R.

(1) Selon le *Memorial de Sainte-Hélène*, Napoléon aurait dit plus tard : « Si cette mission avait été confiée à Verhuell, ainsi qu'on me l'avait promis, il es probable qu'il eût passé. »

Moniteur univ. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Hennequin, *Biogr. maritime*, t. III — *Fastes de la Legion d'honneur*, t. IV. — Pelet (de la Lozère), son *Eloge*, lu à la chambre des pairs, le 13 février 1846.

VERJUS (*Louis*), comte DE CRÉCY, diplomate français, né en 1629, à Paris, où il est mort, le 13 décembre 1709. D'une famille de robe et fils d'un conseiller au parlement, il eut la charge de secrétaire du cabinet du roi. Les talents qu'il montra et la protection du P. de La Chaise, ami intime de son frère, le mirent en évidence. Il fut d'abord chargé d'une mission en Portugal, et y gagna la confiance de la reine Isabelle de Savoie-Nemours, qui le nomma secrétaire de ses commandements. Rappelé en 1669, il fut envoyé en Allemagne, pour attirer dans l'alliance française les souverains opposés à l'empereur, et y eut des démêlés très-vifs avec le baron de Lisola. En 1679, il alla comme plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne. Second plénipotentiaire au congrès de Ryswick (1697), il partagea le sort de ses collègues, et fut, comme eux, en butte aux railleries des beaux-esprits de Versailles et de Paris, qui, ne comprenant pas la nécessité de la paix, ne comprirent pas le traité qui l'avait conclue. Le comte de Crécy faisait partie, depuis le 24 juillet 1679, de l'Académie française, où il avait remplacé l'abbé Cassagne. Cette nomination n'était pas due à ses œuvres; D'Alembert l'attribue à son talent pour l'éloquence, « un des principaux que doit avoir un négociateur ». Saint-Simon donne le portrait du comte de Crécy, à l'occasion de sa mort : « C'était un petit homme accort, doux, poli, respectueux, adroit, qui avait passé toute sa vie dans les emplois étrangers, et qui en avait pris toutes les manières, jusqu'au langage... Il avait beaucoup d'insinuation, l'art de redire cent fois la même chose, toujours en différentes façons, et une patience qui, à force de ne se rebuter point, réussissait très-souvent. » On lui attribue quelques *Pièces* qui parurent dans les *Recueils* du temps, et la *Réfutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabruck*; Paris, 1674, in-12 : c'est une réponse à un pamphlet intitulé *la Sauce au Verjus*, que Lisola, ambassadeur d'Autriche, avait publié contre lui, lors de sa mission près les cours d'Allemagne.

D'Alembert, *Hist. de l'Acad. française*, t. II. — *Recueil des Harangues de l'Acad. fr.*, t. III. — Saint-Simon, *Mémoires*, t. I, V.

VERJUS (*Jean*), prédicateur, frère du précédent, mort en 1663, à Paris, âgé de trente-trois ans. Dès sa plus tendre enfance il manifesta des dispositions singulières pour l'étude, et il fit, sous la direction des jésuites, de rapides progrès dans la connaissance des lettres profanes et sacrées. Il fut reçu docteur en Sorbonne, se rendit à Rome, et y écrivit à plusieurs savants des épîtres recherchées pour leur érudition et leur élégance. Dans sa jeunesse il obtint des succès

dans la chaire, et le cardinal de Retz fut son protecteur. L'abbé Verjus avait le double titre de conseiller et d'aumônier du roi. On a de lui, sous le titre de *Panégyriques* (Paris, 1664, in-4°), un recueil composé d'éloges des saints, de discours, et de différentes pieces en français et en latin, et publié par l'évêque de Grasse, neveu de l'auteur.

Dict. des prédicateurs.

VERJUS (*Antoine*), jésuite, frère des précédents, né le 22 janvier 1632, à Paris, où il est mort, le 16 mai 1706. Admis à dix neuf ans dans la Compagnie de Jésus, il professa quelque temps les humanités en Bretagne, et rejoignit, par ordre du roi, le comte de Crécy, son frère, en Allemagne (1672), où il rédigea plusieurs manifestes en faveur des princes et contre les prétentions de la maison d'Autriche. Son vœu le plus cher était de travailler à la conversion des infidèles; il pressa à diverses reprises ses supérieurs de l'envoyer dans les contrées éloignées; mais ses infirmités et les instances de son frère aîné, qui l'aimait de l'affection la plus tendre, l'empêchèrent d'obtenir cette grâce. Toutefois il fut choisi pour remplacer le procureur des missions du Levant avec le titre, créé exprès pour lui, de directeur. « Ces missions, qui manquaient d'ouvriers en plusieurs endroits, dit le P. Oudin, changèrent bientôt de face. Il fit partout de nouveaux établissements, et pour faire passer les missionnaires dans les Indes, chercha à s'ouvrir de nouveaux chemins par la Pologne, par la Perse et par la mer Rouge. » Son grand âge et ses maladies l'obligèrent à se decharger des devoirs de son emploi quelques années avant sa mort. On a du P. Verjus : *Vie de Michel Le Nobletz*; Paris, 1666, 1668, in 8°, sous le nom de l'abbé de Saint-André; — *Vie de saint François de Borgia*; Paris, 1672, in-4°; — *Remarques sur la réponse donnée à Puffendorf au nom de l'empereur, sur le sujet de l'enlèvement du prince Guillaume de Furstemberg*; s. l., 1674, in-12; — *Traité curieux sur l'enlèvement du prince de Furstemberg*; s. l., 1676, in-12. Il a traduit deux opuscules du P. Ant. Vieira, et publié *Selectæ orationes panegyricæ, PP. Soc. Jesu* (Lyon, 1667, 2 vol. in-12), et *le Catéchisme de P. Canisius* (Paris, 1688, in-12) Enfin il eut beaucoup de part à *l'Académie de l'ancienne et de la nouvelle éloquence* (Lyon, 1666, 2 vol. in-12).

VERJUS (*François*), neveu du précédent, mort le 7 décembre 1710, fut tiré des prêtres de l'Oratoire pour être nommé évêque de Grasse. Ce fut lui qui mit au jour les *Panégyriques* de son oncle l'abbé (*voy.* plus haut).

Le Gobien, *Epître dédicatoire*, du t. VIII des *Lettres édifiantes* — Oudin, dans le *Dict. hist.* de Moréri.

VERMANDOIS (*Louis* DE BOURBON, comte DE), fils naturel de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière, né à Paris, le 2 octobre 1667, mort à Courtrai, le 18 novembre 1683. Légitimé, en 1669, il fut nommé amiral de France le 12 novembre de la même année, et mourut à seize ans, au moment où il allait revenir de sa première campagne. Cette fin prématurée a donné lieu de supposer qu'il était le prisonnier connu sous le nom du *Masque de fer*; on a même tiré du nom de ce personnage, Marchiali, un anagramme applicable au comte de Vermandois : *hic amiral*. Voici ce que racontent à ce sujet les *Mémoires pour servir à l'histoire de la cour de Perse* (France) : « Le comte de *Giafer* (Vermandois) était beau, bien fait, plein d'esprit, mais fier, emporté, et, ne pouvant prendre sur lui de rendre à *Sephi-Mirza* (le dauphin) le respect qu'il devait à un prince né pour être un jour son roi... Il s'oublia au point de lui donner un soufflet... Le roi assemble les ministres, qui tous opinent à la mort, sauf un seul, qui propose de l'envoyer à l'armée, puis de semer le bruit qu'il était attaqué de la peste, et de le transférer de nuit avec un grand secret à la citadelle de l'île Sainte-Marguerite. » Saint-Foix a fait ressortir l'impossibilité de cette anecdote : le comte de Vermandois n'etait ni fier ni emporte, mais doux, poli caressant, et rappelant toutes les grâces de sa mère; il n'était pas, comme le dit le pamphlet anonyme, à peu près du même âge que le dauphin, mais il avait six ans de moins; on ne peut donc supposer entre eux une querelle d'enfants qui en viennent à se frapper, le dauphin étant déjà marié et père du duc de Bourgogne; enfin, le comte, qui avait été exilé de la cour, vers la fin de 1682, pour s'être trouvé dans quelque partie de débauche, n'y vint passer que quatre jours avant son départ pour l'armee, et ne s'y montra presque pas. « Il était fort retiré, sans voir personne, dit Mlle de Montpensier; il ne sortait que pour aller à l'académie, et le matin à la messe... Il fut bien prêché; il fit une confession générale, et l'on croyait qu'il se fût fait un fort honnête homme... Il tomba malade au siege de Courtrai d'avoir bu trop d'eau de-vie. On dit qu'il avait donné de grandes marques de courage. »

Saint-Foix, *Essais hist. sur Paris.* — Mlle de Montpensier, *Mémoires.*

VERMEULEN. *Voy.* MEULEN.

VERMIGLI (*Pietro-Martire*), dit *Pierre Martyr*, réformateur italien, né à Florence, le 8 septembre 1500, mort à Zurich, le 12 novembre 1562. Il appartenait à une famille considérable. Sa mère, Maria Fulmantini, possédait des connaissances littéraires bien plus étendues que celles qu'on a coutume de trouver dans les personnes de son sexe. Elle enseigna elle-même la langue latine à son fils; elle développa en même temps en lui une piété vive et profonde. Sous l'influence de ce sentiment, il prit le parti, dès l'âge de seize ans, d'entrer dans l'ordre des Augustins, ordre qu'il préféra à tous les autres, parce que les études littéraires y étaient en honneur. Son père s'opposa en vain à l'accomplissement de ce dessein; il en éprouva une contrariété telle qu'en mourant il le deshérita, donna tout

son bien aux pauvres, et ne lui laissa qu'une pension de cinquante écus. Pierre Martyr ne se laissa pas ébranler. Dans le couvent de Fiesole, près de Florence, où il prononça ses vœux, il se livra avec ardeur à la théologie et à la prédication. A Padoue, où il fut envoyé pour continuer ses études, il apprit le grec sans maître et etudia la philosophie dans les ouvrages d'Aristote. Lorsqu'il eut atteint sa vingt-sixième année, on le chargea de prêcher, d'abord à Brescia, ensuite à Rome, à Bologne, à Pise, à Venise, à Mantoue, à Bergame. En même temps il donnait dans les couvents de son ordre des leçons de littérature latine et de philosophie. A Vercelli il expliqua Homère. Il apprit alors l'hebreu pour lire le texte même de l'Ancien Testament, et profita de son sejour à Bologne pour prendre des leçons de cette langue d'un medecin juif. Bientôt après, il fut nommé abbé du couvent de Spoleto et chargé de rétablir la discipline dans cette maison, où des desordres regrettables s'étaient introduits. Après un sejour de trois ans dans cette ville, il fut envoyé à Naples en qualité de prieur de Saint-Pierre *ad Aram*. Ce fut alors qu'il commença à s'initier aux principes de la réformation. Il lut les commentaires de Bucer sur les Évangiles, le traité de Zwingle *De vera et falsa religione*, une traduction italienne des *Loci communes* de Melanchthon et quelques autres livres protestants. Il put augmenter ses lumières auprès de Juan Valdès, qui en Allemagne avait vu de près les reformateurs et avait apporté leurs doctrines à Naples. Ses nouveaux sentiments ne furent bientôt plus un mystère pour personne. Il expliquait alors la première *Epître de saint Paul aux Corinthiens*. Arrivé aux versets 13 et 14 du ch. III, sur lesquels on appuie la doctrine du purgatoire, il les commenta d'après leur sens naturel, sans attaquer toutefois directement la croyance reçue. On l'accusa aussitôt d'avoir nié le purgatoire. Il lui fut interdit de continuer ses explications. En ayant appelé au pape, Pierre Martyr réussit, par l'influence des cardinaux Bembo, Fregoso, Contarini et Polus, à faire lever l'interdiction dont il avait été frappé. Il reprit alors ses cours et ses predications; mais ce ne fut que pour peu de temps. Molesté sans cesse par ses adversaires, n'ayant plus ni la liberté ni le repos qu'auraient reclamé ses occupations, il tomba gravement malade, après avoir eu la douleur de voir mourir son ami d'enfance, Benoît Cusano. Il obtint la permission de quitter Naples, et il fut nommé visiteur général des Augustins en Italie. La sévérité, trop juste toutefois, avec laquelle il remplit cette charge lui attira de nombreuses inimitiés. Il fut peu de temps après transféré a Lucques comme prieur de San-Fridiano. Voyant qu'ils ne pouvaient l'attaquer dans une ville, qui s'etait tout entière declarée en sa faveur, les chefs de son ordre lui enjoignirent de comparaître devant eux à Gênes. Informé par ses amis du piége qu'on lui tendait, il mit ordre à ses affaires, quitta Lucques secrètement, passa à Pise, où il célébra la Cène à la manière des protestants, avec quelques personnes qui avaient embrassé la réforme, traversa Florence, où il trouva Ochino, à qui il conseilla de se retirer dans les pays étrangers, au lieu de se rendre à Rome, où il était cité, et se réfugia en Suisse. Il arriva à Zurich en 1542. Appelé à Strasbourg par l'entremise de Bucer, il y fut chargé de l'interprétation de l'Écriture sainte, à la place de Capiton, qui venait de mourir, et trois amis qui l'avaient suivi furent nommés, Lacisio professeur de grec, Tremellio d'hébreu et Massario de medecine.

En 1547, le duc de Somerset et Cranmer l'invitèrent à passer en Angleterre pour aider au triomphe de la réformation. Pierre Martyr partit avec Ochino. Au commencement de l'année suivante, il devint professeur à Oxford. L'exercice de ces fonctions lui fut souvent pénible, et l'exposa plus d'une fois à des dangers sérieux au milieu des troubles incessants du règne d'Édouard VI. Il n'en continua pas moins son œuvre avec courage. Il releva les études à Oxford. Il fit partie, en 1552, de la commission chargée de la réformation des lois ecclésiastiques en Angleterre; cette commission ayant été réduite à trois membres, tout le travail retomba sur Vermigli. La mort d'Édouard VI (avril 1553) amena de terribles changements dans les affaires religieuses. Pierre Martyr, ne pouvant plus rester en Angleterre, demanda officiellement son congé, et alla reprendre sa chaire à Strasbourg. Sa position dans cette ville devint bientôt intolérable. Le plus étroit luthéranisme régnait parmi les prédicateurs, qui, sous la direction de Jean Marbach, attaquaient avec acharnement tous ceux qui tenaient encore à l'ancienne doctrine helvétique. Les querelles sur la Cène occupaient tous les esprits. Pierre Martyr s'abstint avec soin de tout ce qui pouvait animer la haine théologique. On ne laissa pas de le poursuivre à outrance comme un homme dangereux. Las enfin de se voir en butte aux diatribes des predicateurs, et malgré les supplications du sénat de la ville, qui voulait le retenir, il quitta Strasbourg le 13 juillet 1556, et se rendit à Zurich, où il succéda à Pellican dans la chaire d'hébreu et de théologie, et où on lui conféra aussitôt le titre de bourgeois. Heureux de la liberté dont il jouissait dans cette ville, il refusa, malgré les instances de Calvin, la place de pasteur de l'église italienne de Genève; on essaya aussi inutilement de le faire retourner en Angleterre, où Norfolk l'avait appelé au nom de la reine Elisabeth. Plus d'une fois il fut consulté par les Anglais sur les affaires de leur Église, quoiqu'il se fût toujours prononcé contre le culte épiscopal, qui lui paraissait beaucoup trop empreint de souvenirs catholiques. Enfin, en 1561 il fut désigné par le sénat de Zurich, sur la demande des réformés de France, pour assister au colloque de Poissy; Catherine désirait de son

côté d'y voir Pierre Martyr, qui était son compatriote, et sur lequel elle comptait peut-être avoir quelque ascendant. Il y apporta un grand esprit de modération. Vermigli était par caractère ennemi des discordes religieuses. Les injures de ses ennemis n'avaient que peu d'effet sur lui ; il cédait volontiers à leurs exigences, quand il ne s'agissait que de disputes de mots ou de matières de peu d'importance. « Sa place, comme on l'a fait remarquer, n'était pas au milieu d'hommes superstitieux et turbulents ; ceux-là avaient besoin d'un Luther, d'un Calvin, d'un Farel ; à la tête d'une Église paisible, instruite, animée de charité, il aurait peut-être fait plus de bien encore qu'il n'en put faire dans sa vie errante. S'il n'eut pas cette énergie qui remue et gouverne les masses, il ne poussa jamais la condescendance jusqu'à trahir en rien ce qu'il tenait pour la vérité. Quand les circonstances le demandaient, il savait être ferme et intrépide, comme il le montra à Oxford et à Strasbourg. Aucune ambition ne trouvait place en son âme, aucun désir de briller dans le monde, dont il évitait le bruit. L'équité et l'impartialité s'alliaient en lui à la modestie et étaient égales à sa science variée et profonde. Calvin le tenait pour un des plus grands esprits de son temps. »

Les principaux ouvrages de Pierre Martyr sont : *Catechismus, ovvero Expositione del symbolo apostolico*; Bâle, 1546, in-8° ; trad. en latin dans ses *Loci communes*; — *Comm. in priorem Epist. ad Corinthios*; Zurich, 1551, in-fol.; quatre autres éditions ; — *Tractatio de sacramento Eucharistiæ*; ibid., 1552, in-8° ; trad. en français (Lyon, 1562, in-16) et en anglais ; — *Comm. in Epist. Pauli ad Romanos*; Bâle, 1558 in-8° ; six autres édit.; trad. en anglais ; — *Defensio ad Ric. Smythæi Angli II libellos de cœlibatu sacerdotum et votis monasticis*; ibid., 1559, in-8° ; — *Defensio doctrinæ veteris et apostolicæ de Eucharistia*; Zurich, 1559, in-fol.; — *Comm. in librum Judicum*; ibid., 1561, in fol.; quatre édit.; trad. en anglais ; — *Dialogus de utraque Christi natura*; ibid., 1561, in 8° ; trad. en français, Lyon, 1565, in-4° ; — *In Ethica Aristotelis*; ibid., 1563, in-4° : commentaire inachevé ; — *P. Martyris Scripta quædam de causa Eucharistiæ nunquam ante hac edita* : ibid., 1563, in-4° : recueil de pièces fort courtes, édité par J. Simler ; — *Comm. in Samuelem*; ibid., 1564, 1567, 1595, in fol ; — *Comm. in II lib. Regum*; ibid., 1566, 1581, in fol ; — *Preces ex psalmis Davidis desumptæ*; ibid., 1566, in 8° ; trad. en français, sous ce titre : *Prières chrétiennes* (Lyon, in-16) et en anglais ; — *Comm. in Genesim*; ibid., 1572, 1579, 1596, in-fol.; Heidelberg, 1606, in-fol. : ce commentaire s'arrête à la fin du ch. XLII ; — *Loci communes D. P. Martyris Vermilii, ex variis ipsius scriptis in unum librum collecti*; Londres, 1576, in-fol.; Bâle, 1580-83 ; Genève, 1624 ; Heidelberg, 1603, en 3 vol. in-fol. : celle-ci est la plus complète ; cet ouvrage se compose d'extraits de commentaires de Vermigli et de quelques-uns de ses opuscules ; mais l'arrangement de ces diverses pièces n'est pas de sa main ; il est l'œuvre de Robert Masson, pasteur français à Londres, qui réunit les passages les plus importants des écrits de Vermigli, les coordonna d'après un plan régulier, et y ajouta des notes ; — *Comm. in Threnos*; Zurich, 1629, in-4°. Plusieurs des ouvrages dogmatiques de Vermigli ont été traduits en anglais par Ant. Martin (Londres, 1583, in-fol.).

Michel NICOLAS.

Simler, *De Vita P. Martyris Vermilii*, à la tête des *Opuscules*, des *Loci communes*, et dans *Vitæ theolog. exterorum* d'Adam. — Wood, *Athenæ oxonienses*, t. I. — Teissier, *Éloges*. — Du Pin, *Bibl. des auteurs hérétiques*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXIII. — M' Crie, *Hist. of the reformation in Italy*. — Schlosser, *Leben Pet. Martyr's*; Heidelberg, 1809, in-8°. — Ch. Schmidt, *Vie de Pierre-Martyr Vermigli*; Strasb., 1835, in-8°.

VERMOND (*Matthieu-Jacques* DE), ecclésiastique français, né vers 1735, mort à Vienne en Autriche, dans les dernières années du dix-huitième siècle. Il était fils d'un chirurgien de village, et se livra à l'étude de la théologie. En 1757, il reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, et fut ensuite bibliothécaire du collége Mazarin. Sur la recommandation de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, il fut désigné, en 1769, pour aller à Vienne achever l'éducation de Marie-Antoinette, promise au dauphin. Cette princesse, après son mariage (1770), le garda auprès d'elle avec le titre de lecteur. La correspondance, jusqu'alors inédite, de Marie-Antoinette, publiée par M. d'Arneth, a montré sous un jour assez favorable l'abbé de Vermond. Sincèrement attaché à sa royale élève, il fut loin de prendre immédiatement sur son esprit l'ascendant qu'on lui a supposé. Au lieu d'encourager en elle le goût des frivolités, il cherchait sans cesse, sans pouvoir y réussir, à développer son intelligence par des lectures sérieuses, et à lui faire rédiger des comptes rendus de ses lectures. Dans ses lettres à M. de Mercy, l'ambassadeur de Marie-Thérèse, il se plaint de ce que la dauphine n'a que peu ou point d'égard à ses recommandations. Trois fois il manifeste l'intention de quitter la cour à raison des dégoûts qu'il y éprouvait. Le rôle politique qu'on lui a prêté n'a jamais été défini par aucune démarche publique, ou du moins il n'est pas sorti du secret de ses pensées. Louis XVI ne l'aimait point, il est vrai ; mais ses mauvaises dispositions ainsi que celles de Mesdames tantes à son égard tenaient surtout à ce qu'il était une créature du duc de Choiseul, objet de leur animosité commune. Il est probable que Vermond ne vit pas sans peine la faveur de Mmes de Lamballe et de Polignac, et ce fut peut-être la cause de sa retraite en 1779. Mais quinze jours s'étaient à peine écoulés qu'il revenait, sur l'invitation de Marie-Antoinette, et tirait de son exil volontaire un accroissement de position : ses revenus étaient portés à 80,000 livres en biens ecclé-

siastiques, et l'on promettait qu'il ne recevrait jamais d'ordre que de la reine en personne. Déjà, lorsque la reine était enceinte de madame Royale, il avait obtenu que son frère, *Charles-Thomas*, fût placé auprès d'elle en qualité de médecin accoucheur. C'est lui qui dans l'affaire du collier (1785) porta Marie-Antoinette à demander une vengeance publique, dont l'éclat lui fut si fatal. Mais l'ambition secrète de Vermond allait, à ce qu'on prétend, jusqu'à vouloir s'immiscer dans les affaires de l'État. Après dix-sept ans de sourdes manœuvres, il vit son rêve s'accomplir, et fit nommer son ancien protecteur, l'archevêque Loménie de Brienne, chef du conseil des finances (1787), puis principal ministre Vermond prit alors une attitude plus importante, et manifesta ouvertement son crédit. Il commença à recevoir, à donner audience aux membres de clergé, aux prélats, et enfin aux ministres eux-mêmes. On sait que l'incapacité de Brienne fut une des causes les plus prochaines du soulèvement des esprits, et la reine accrut sa propre impopularité en lui donnant ostensiblement sa protection. Ainsi le triomphe politique de l'abbé de Vermond n'eut pas pour lui les avantages qu'il en espérait, et la prise de la Bastille ayant précipité les événements, l'abbé, rendu odieux au peuple par sa position et par les paroles haineuses d'un grand nombre de personnes du parti de la cour non moins que par les rumeurs du parti contraire, fut obligé, pour échapper à des dangers réels, de quitter Versailles le 17 juillet 1789. Il s'enfuit à Valenciennes, puis passa bientôt à Coblentz, et de là à Vienne en Autriche, où il termina ses jours dans l'obscurité. On a dit que la vie de l'abbé de Vermond se résumait dans la poursuite d'une influence dominatrice sur l'esprit de Marie-Antoinette; mais, à part quelques vagues indications, on ne voit pas quels mobiles il mit en jeu pour atteindre ce but, et l'on reste surtout étonné de son succès quand on rapproche de la physionomie de la reine le portrait de l'abbé, tracé par ses contemporains. Sans grâce, sans élégance, il affectait la simplicité, la franchise, et avait au fond une rudesse brusque qui se trahissait dans ses yeux sombres, presque farouches; disposé à tout blâmer, il donnait un libre cours à ce penchant, et n'adoucissait jamais le ton de ses mercuriales par le sourire de l'esprit ou l'indulgence de la charité.

M[me] Campan, de Besenval, Georgel, *Mémoires*. — *Corresp. de Marie-Antoinette*; Vienne, 1865. — M. de Lescure, *La Vraie Marie-Antoinette*; Paris, 1866, in-8°.

FIN DU QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUARANTE-SIXIÈME.

—

Verne (La). — Zyll.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUARANTE-SIXIÈME.

—

Verne (La). — Zyll.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE D[r] HOEFER.

Tome Quarante-Sixième.

PARIS.

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie], ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXVI.

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

V

VERNE (LA). LA VERNE.

VERNES (*Jacob*), littérateur suisse, né en 1728, à Genève, où il est mort, le 22 octobre 1791. Il était fils d'un huguenot réfugié, originaire du Vivarais. Ses études en théologie terminées, il fut admis au ministère (1751), mais il n'obtint que dix ans plus tard la petite cure de Coligny (1761). Dans cet intervalle il donna ses soins à un recueil de pièces en vers et en prose, intitulé *le choix littéraire* (Genève, 1755-60, 24 vol. in-8°). Avant d'entreprendre cette publication périodique, médiocre et peu remarquée du reste, il avait consulté J.-J. Rousseau, avec lequel il entretenait des relations amicales; le philosophe s'efforça de l'en dissuader, en lui représentant que des hommes nés pour être architectes ne devaient pas se faire manœuvres. Vernes, qui se croyait un écrivain, ne pardonna pas à Rousseau cet accès de franchise; il continua néanmoins de correspondre avec lui, et ne se joignit ouvertement à ses adversaires que lors du procès de *l'Émile*. Puis, sans tenir compte de ses sentiments religieux, il l'attaqua dans ses *Lettres* et dans ses *Dialogues*, écrits impr. tous deux en 1763 (Genève, in-8°), et le confondit avec les plus violents ennemis de toute religion. Toutefois il n'alla pas jusqu'à diriger contre lui, comme Rousseau l'a cru, le factum intitulé *Sentiments des citoyens* (1763, in-8°), et qui est une réponse aussi violente qu'hypocrite aux *Lettres de la montagne*. Le véritable auteur, on le sait, est Voltaire, qui avait trouvé plaisant de se cacher sous le masque d'un citoyen de Genève pour appeler sur son ennemi les rigueurs de la république. « Cette susceptibilité de Vernes à l'égard du christianisme de Jean-Jacques, a fait observer Weiss, se comprendrait mieux s'il avait été lui-même un calviniste orthodoxe et surtout s'il n'avait été lié d'une manière intime avec Voltaire. » Appelé en 1770 à Genève, il y exerça les fonctions pastorales jusqu'en 1782, fut exilé alors par le parti populaire, et ne put y revenir qu'en 1789. Outre les ouvrages cités, on cite encore de lui : *Confidence philosophique*; Genève, 1772, in-8°, et 1776, 1788, 2 vol. in-8° : réfutation, sous forme de roman, des principes de l'école encyclopédiste; — *Catéchisme*; ibid., 1774, in-8°; — *Sermons*; Lausanne, 1790, in-8°; Genève, 1792, 2 vol. in-8°.

Ses deux fils, *Jacob* et *François*, ont cultivé la littérature.

Senebier, *Hist. littér. de Genève*. — Weiss, *Hist. des protest. réfugiés*. — Sayous, *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*, t. II. — Musset-Pathay, *Rousseau et ses ouvrages*. — Haag frères, *France protest.*

VERNET (*Jacob*), théologien suisse, né le 29 août 1698, à Genève, où il est mort, le 26 mars 1789. Sa famille était originaire de la Seyne, en Provence, mais réfugiée vers 1650 à Genève, pour cause de religion; son père, négociant aisé, le laissa orphelin en 1706, et le sixième de neuf enfants. Destiné à l'Église, il fit de fortes études, et dut aux conseils de son oncle maternel Daniel Le Clerc le goût de la littérature classique. Après avoir passé près de huit ans à Paris dans le commerce des écrivains et des gens d'esprit, il parcourut l'Italie, et surveilla l'éducation du jeune Marc Turretini. Admis en 1722 au ministère, il l'exerça successivement dans les paroisses de Jussey (1730) et de Saconnex (1731), puis à Genève (1734). Élu recteur de l'Académie de cette ville en 1737, il y professa d'abord les belles-lettres et l'histoire, et depuis 1756 la théologie. Vernet a beaucoup écrit; ses ouvrages principaux sont : *Lettres sur la guérison de Marguerite de La Fosse*; Genève, 1726, in-8°, avec *Deux Lettres* nouvelles en 1727 : dirigées contre l'authenticité d'un miracle attesté par le cardinal de Noailles; — *Traité de la vérité de la religion chrétienne, tiré en partie du latin de J.-A. Turretin*; ibid., 1730-82, 10 vol. in-8°; les t. I et II ont été

NOUVELLE

BIOGRAPHIE

GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

V

VERNE (LA). LA VERNE.

VERNES (*Jacob*), littérateur suisse, né en 1728, à Genève, où il est mort, le 22 octobre 1791. Il était fils d'un huguenot réfugié, originaire du Vivarais. Ses études en théologie terminées, il fut admis au ministère (1751), mais il n'obtint que dix ans plus tard la petite cure de Coligny (1761). Dans cet intervalle il donna ses soins à un recueil de pièces en vers et en prose, intitulé *le choix littéraire* (Genève, 1755-60, 24 vol. in-8°). Avant d'entreprendre cette publication périodique, médiocre et peu remarquée du reste, il avait consulté J.-J. Rousseau, avec lequel il entretenait des relations amicales; le philosophe s'efforça de l'en dissuader, en lui représentant que des hommes nés pour être architectes ne devaient pas se faire manœuvres. Vernes, qui se croyait un écrivain, ne pardonna pas à Rousseau cet accès de franchise; il continua néanmoins de correspondre avec lui, et ne se joignit ouvertement à ses adversaires que lors du procès de *l'Émile*. Puis, sans tenir compte de ses sentiments religieux, il l'attaqua dans ses *Lettres* et dans ses *Dialogues*, écrits impr. tous deux en 1763 (Genève, in-8°), et le confondit avec les plus violents ennemis de toute religion. Toutefois il n'alla pas jusqu'à diriger contre lui, comme Rousseau l'a cru, le factum intitulé *Sentiments des citoyens* (1763, in-8°), et qui est une réponse aussi violente qu'hypocrite aux *Lettres de la montagne*. Le véritable auteur, on le sait, est Voltaire, qui avait trouvé plaisant de se cacher sous le masque d'un citoyen de Genève pour appeler sur son ennemi les rigueurs de la république. « Cette susceptibilité de Vernes à l'égard du christianisme de Jean-Jacques, a fait observer Weiss, se comprendrait mieux s'il avait été lui-même un calviniste orthodoxe et surtout s'il n'avait été lié d'une manière intime avec Voltaire. » Appelé en 1770 à Genève, il y exerça les fonctions pastorales jusqu'en 1782, fut exilé alors par le parti populaire, et ne put y revenir qu'en 1789. Outre les ouvrages cités, on cite encore de lui : *Confidence philosophique;* Genève, 1772, in-8°, et 1776, 1788, 2 vol. in-8° : réfutation, sous forme de roman, des principes de l'école encyclopédiste; — *Catéchisme;* ibid., 1774, in-8°; — *Sermons;* Lausanne, 1790, in-8°; Genève, 1792, 2 vol. in-8°.

Ses deux fils, *Jacob* et *François*, ont cultivé la littérature.

Senebier, *Hist. littér. de Genève.* — Weiss, *Hist. des protest. réfugiés.* — Sayous, *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*, t. II. — Musset-Pathay, *Rousseau et ses ouvrages.* — Haag frères, *France protest.*

VERNET (*Jacob*), théologien suisse, né le 29 août 1698, à Genève, où il est mort, le 26 mars 1789. Sa famille était originaire de la Seyne, en Provence, mais réfugiée vers 1650 à Genève, pour cause de religion; son père, négociant aisé, le laissa orphelin en 1706, et le sixième de neuf enfants. Destiné à l'Église, il fit de fortes études, et dut aux conseils de son oncle maternel Daniel Le Clerc le goût de la littérature classique. Après avoir passé près de huit ans à Paris dans le commerce des écrivains et des gens d'esprit, il parcourut l'Italie, et surveilla l'éducation du jeune Marc Turretini. Admis en 1722 au ministère, il l'exerça successivement dans les paroisses de Jussey (1730) et de Sacconex (1731), puis à Genève (1734). Élu recteur de l'Académie de cette ville en 1737, il y professa d'abord les belles-lettres et l'histoire, et depuis 1756 la théologie. Vernet a beaucoup écrit; ses ouvrages principaux sont : *Lettres sur la guérison de Marguerite de La Fosse;* Genève, 1726, in-8°, avec *Deux Lettres* nouvelles en 1727 : dirigées contre l'authenticité d'un miracle attesté par le cardinal de Noailles; — *Traité de la vérité de la religion chrétienne, tiré en partie du latin de J.-A. Turretin*; ibid., 1730-82, 10 vol. in-8°; les t. I et II ont été

réimpr. en 1753, à Paris, avec des corrections d'un théologien catholique; — *Anecdotes ecclésiastiques, tirées de l'*Histoire de Naples, *par Giannone;* Amst., 1738, in-8°; — *Catéchisme familier;* Genève, 1741, in-12; — *Dialogues socratiques, ou Entretiens sur divers sujets de morale;* ibid., 1746, 1756, in-12 : ils sont écrits, selon Palissot, avec une pureté remarquable; — *Instruction chrétienne;* Neuveville, 1752, 4 vol. in-8°; Genève, 1756, 1807, 5 vol. in-12, et 1771, 5 vol. in-8° : c'est un véritable cours de théologie biblique; — *Abrégé d'histoire universelle;* Genève, 1753, 1761, in-12; *Lettres à M. de Voltaire;* La Haye, 1757, in-8°; — *De animorum immortalitate;* ibid., 1762, in-4°; — *Lettres critiques* (treize) *d'un voyageur anglais sur l'article Genève du* Dictionnaire encyclopédique; Utrecht, 1766, 6 vol. in-8°; — *Réflexions sur les mœurs, la religion et le culte;* ibid., 1769, in-8°; — *De ortu mundi juxta Mosem;* ibid., 1770, in-8°; — *De Christi deitate;* ibid., 1777, in-8°; — *Selecta opuscula;* ibid., 1784, in-8°. Il a en outre fourni des articles à la *Bibliothèque italique*, à la *Bibl. germanique*, etc., et il a eu une grande part à la version de la Bible de Genève. On lui doit comme éditeur : *Théorie des sentiments agréables* (Gen., 1747, in-8°), par Lévêque de Pouilly; *Sermons posthumes* (ibid., 1761-67, 2 vol. in-8°), par A. Lullin; *Elementa juris naturalis* (ibid., 1754, in-8°), par Burlamaqui; *l'Esprit des lois* (ibid., 1748, 2 vol. in-4°), par Montesquieu.

Sayous, *Le Dix-huitième siècle à l'étranger.*

VERNET (*Claude-Joseph*), célèbre peintre français, né à Avignon, le 14 août 1714, mort à Paris, le 4 décembre 1789. Il était le second des vingt-deux enfants d'Antoine (1), et de Marie-Thérèse Gravier. Très-jeune encore, il aidait son père dans ses travaux, lorsque ses premiers essais, remarqués par un cardinal avignonnais, client de sa famille, décida celle-ci à l'envoyer à Aix, où il eut pour maîtres Jacques Viali, J.-B. de La Rose et P. Sauvan. A dix-sept ans il obtint, par l'intermédiaire de M. de Caumont, la décoration de l'hôtel que la marquise de Simiane faisait construire à Aix, et il s'en acquitta à son honneur. Ses heureuses dispositions engagèrent bientôt son protecteur à lui faire, de concert avec d'autres amateurs provençaux, un petit pécule, qui, joint aux économies de son père, lui permit d'aller étudier à Rome (1734). Tout en y recevant les leçons de deux peintres de marine en renom, l'Italien Fergioni et le Lyonnais Manglard, dont le style se rattachait à celui de Claude Lorrain, ce fut surtout à l'étude directe et incessante de la nature qu'il demanda ses inspirations. Marcheur infatigable, il sillonna pendant onze ans la campagne de Rome et celle de Naples, et composa une série d'innombrables études qu'il devait reproduire désormais dans presque tous ses tableaux. Rappelé par M. de Caumont à l'imitation de l'antique, il y acquit cette habileté particulière à peindre les personnages, qui devait ajouter tant de charme à ses paysages et à ses marines. Ses premières compositions furent, comme *une Éruption du Vésuve* et *une Tempête*, envoyées à MM. de Caumont et de Quinson. A vingt-cinq ans sa réputation était faite, et l'on voit figurer parmi les amateurs qui achètent ses tableaux, le duc de de Saint-Aignan, ambassadeur de France à Rome, auquel il vendit *une Caravane au mont Vésuve* et *une Vue intérieure de cette montagne;* le duc de Crillon, le marquis de Villeneuve, M. de Villette, qui resta toujours son admirateur déclaré et pour lequel il peignit en 1741 *une Chasse aux canards*, qui payée 25 écus fut revendue 1,000 livres en 1765. Il était non moins apprécié par les prélats italiens et par les riches étrangers. Lié d'amitié avec de Troy, alors directeur de l'Académie de France, avec Parrocel, Soufflot, Slodtz, Vien, Subleyras, il avait encore vécu dans l'intimité la plus affectueuse avec Pergolèse, à qui il présagea, dit-on, le succès futur de ce fameux *Stabat*, dont le grand musicien avait d'abord désespéré. Reçu en 1743 dans l'Académie de Saint-Luc, Vernet sembla encore vouloir s'attacher plus étroitement à Rome, en épousant, en décembre 1745, Cecile-Virginie Parker, d'origine irlandaise, mais dont le père commandait les galères du pape. Riche, car il vendait tous ses tableaux; heureux, car il était fort amoureux de sa femme, il fit avec celle-ci un voyage à Naples, pendant lequel il peignit pour don Carlos *une Chasse aux canards sur le lac de Patria* (1). Il avait exposé pour la première fois au salon de 1746 (quatre tableaux), puis à ceux de 1747, de 1748 et de 1750, et ses toiles avaient tout d'abord été l'objet des éloges les plus marqués des critiques d'alors. Ce fut cette réputation qu'à son arrivée

(1) **VERNET** (*Antoine*), né le 3 juillet 1689, à Avignon, où il est mort, le 10 décembre 1753, s'était fait une certaine réputation comme peintre d'attributs. Il décorait des panneaux de voiture et de chaises à porteurs. Le musée Calvet, à Avignon, possède de lui un *Bouquet de fleurs accompagné d'oiseaux*, et un *Double écusson armorié*. Trois autres de ses fils furent des peintres plus ou moins habiles :

Antoine-Ignace, né le 7 juin 1726, à Avignon, mort avant 1778. Élève de Joseph, il alla vers 1746 se fixer à Naples, où il peignit des *marines*, et surtout des *éruptions du Vésuve*.

François-Gabriel, né le 18 mars 1728, à Avignon. Il ne quitta point sa patrie, et peignit des sujets religieux.

Antoine-François, né à Avignon, le 12 mars 1730, mort à Paris, le 15 février 1779. Fixé à Paris dès 1755, il s'y exerça dans le genre décoratif. Avec l'aide de Joseph, il obtint le titre de peintre des bâtiments du roi, et travailla pour les châteaux de Versailles, de Fontainebleau et de Choisy. Le musée d'Avignon possède de lui un *Paysage* et des *Fleurs*.

Une des sœurs de Joseph, *Agathe-Faustine*, née à Avignon, le 28 janvier 1723, épousa, en 1745, Honoré Guibert, sculpteur habile, qui concourut à la décoration de la salle de spectacle de Versailles.

(1) On en voit une copie, de la main même de Vernet, au musée de Versailles.

en Italie (1750) M. de Marigny consacra, en commandant au peintre deux tableaux pour Mme de Pompadour, sa sœur. Vernet ne se décida pas immédiatement à quitter Rome, et ce ne fut pas, comme on l'a cru, par un ordre du roi et pour exécuter sa grande série des *Ports de France* qu'il revint se fixer dans sa patrie.

Avant de dire un adieu définitif à l'Italie, qui l'avait si bien inspiré, il fit en 1751, 1752 et 1753 trois voyages en France, sans aller plus loin que Marseille, où il peignit une trentaine de tableaux, entre autres *la Tempête* et *les Baigneuses*, chefs-d'œuvre de leur auteur. Ensuite il se rendit à Paris pour présenter à l'Académie de peinture *un Soleil couchant* (aujourd'hui au palais de Saint-Cloud), qui le fit aussitôt nommer membre de ce corps (29 août 1753); il y avait été agréé en 1745. Le salon de cette année, où figurait ce tableau accompagné de onze autres, choisis parmi ses meilleurs ouvrages, dont *un Pèlerinage* et *les Différents travaux d'un port de mer*, fut un des plus brillants de J. Vernet. A la même époque il était chargé par le roi de peindre *les Ports de mer de France*. Cette série devait se composer de vingt toiles, huit pour la Méditerranée, douze pour l'Océan. Une somme de 6,000 fr. était allouée pour chacune d'elles, et le ministre traçait dans le plus grand détail un « projet d'itinéraire (1) », dans lequel on lui indiquait pour chaque port non-seulement le nombre de vues, mais encore on lui imposait à l'avance l'aspect sous lequel il devait considérer chacun des sites qu'il aurait à reproduire. Vernet commença immédiatement cette œuvre considérable, à laquelle il devait consacrer neuf années. Arrivé le 16 octobre 1753 à Marseille, le premier port qu'il devait peindre, il y demeura jusqu'en septembre 1754, et séjourna successivement, en compagnie de sa famille, à Toulon et Antibes, à Cette (1756), à Bordeaux (1757), à Bayonne (1759). La Rochelle et Rochefort (1761) furent les derniers ports qu'il visita, tout en achevant, pour la bibliothèque du dauphin, *les Quatre parties du jour*, qui figurent au Louvre. Quinze vues seulement étaient faites, cinq restaient encore; mais Vernet, las de cette vie nomade, mal payé par le gouvernement, empêché du reste par la guerre avec l'Angleterre d'explorer les côtes de la Manche, revint enfin se fixer à Paris (14 juillet 1762). Logé au Louvre, il fréquentait assidûment les salons à la mode, notamment celui de Mme Geoffrin. Bien que l'entreprise des *Ports de France* fût entièrement abandonnée, cependant, après un court séjour à Dieppe en 1763, il termina en 1765 une *Vue de Dieppe*, qui fut la dernière dont se compose cette œuvre. Il éprouva en 1774 un chagrin profond en se voyant obligé de se séparer de sa femme, dont l'humeur, d'abord bizarre, s'était changée en une déplorable folie. La faveur dont

(1) *Voy.* ce curieux document dans les *Archives de l'art français*, t. IV.

ses œuvres étaient toujours l'objet, et mieux encore le mariage de sa fille Émilie avec l'architecte Chalgrin, en 1776, les succès de son fils Carle, avec lequel il fit en 1778 un voyage en Suisse, adoucirent un peu cette séparation douloureuse. Enthousiaste de musique, il était l'ami de Gluck, de Piccinni, et du jeune Grétry, dont il devina le talent. Au salon de 1787 J. Vernet avait encore exposé douze tableaux. Bientôt il s'éteignit doucement, au milieu des siens, dans sa soixante-seizième année. Il fut enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois, mais la révolution en a fait disparaître son tombeau.

Peintre d'une habileté merveilleuse, on peut cependant reprocher à Joseph Vernet de n'avoir pas assez varié sa manière et de manquer de simplicité. Moins remarquable dans son œuvre officielle des *Ports de France*, où la monotonie se fait souvent sentir, que dans d'autres tableaux, c'est surtout sur ses compositions plus faciles et plus naturelles, telles que ses charmants *Effets de matin*, ou du *Soleil couchant*, qu'il faut le juger. Le musée du Louvre, outre les quinze vues des *Ports de France*, possède encore vingt-six autres toiles de cet artiste. La plupart des musées des départements, et les châteaux de Saint-Cloud et de Versailles, sont riches aussi d'un assez grand nombre de ses œuvres. Parmi les graveurs qui les ont reproduites, citons Cochin et Le Bas, puis Martini, Masquelier, Le Veau, Aliamet, mais avant tous Balechou. Il existe deux portraits de J. Vernet, celui de L.-M. Vanloo, et celui de Mme Lebrun.

De son mariage étaient nés quatre enfants, dont *Carle*, qui suit, et *Marguerite-Émilie-Félicité*, née le 20 juillet 1760, à Bayonne, morte sur l'échafaud, le 13 juillet 1794, à Paris. Elle avait épousé Chalgrin. Emprisonnée sous la terreur, on a reproché au peintre David, que sa beauté ou celle de sa fille n'avait pas laissé insensible, de s'être refusé à demander son élargissement. Eug. Asse.

Marmontel, *Mémoires*. — Bachaumont, *Mémoires secrets*. — Diderot, *Salons*. — H. Delaborde, dans la *Revue des deux mondes*, 1er avril 1852. — Bignon, *Éloge hist. de J. Vernet* (en vers); Vaucluse, 1826, in-12. — L. Lagrange, *J. Vernet et la peinture au dix-huitième siècle*; Paris, 1864, in-8° et in-18. — Durande, *Joseph, Carle et Horace Vernet*; Paris, 1868, in-18. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*, livr. 70-71. — A. Houssaye, *Hist. de l'art français au dix-huitième siècle*.

VERNET (*Antoine-Charles-Horace*), appelé *Carle Vernet*, peintre, fils du précédent, né à Bordeaux, le 14 août 1758, mort à Paris, le 28 novembre 1836. La délicatesse de sa santé, qui avait d'abord presque fait désespérer de lui, et de précoces dispositions pour le dessin, le maintinrent constamment près de son père. Confié à onze ans à Lépicié, il risquait à quatorze son premier essai de peinture. Mais avant d'être un artiste, il fut un élégant. Compagnon assidu de son père, qui aimait à le conduire avec lui dans la société la plus recherchée de Paris, il s'y lia avec le marquis de Villette et le comte de Lau-

réimpr. en 1753, à Paris, avec des corrections d'un théologien catholique; — *Anecdotes ecclésiastiques, tirées de l'*Histoire de Naples, *par Giannone;* Amst., 1738, in-8°; — *Catéchisme familier;* Genève, 1741, in-12; — *Dialogues socratiques, ou Entretiens sur divers sujets de morale;* ibid., 1746, 1756, in-12 : ils sont écrits, selon Palissot, avec une pureté remarquable; — *Instruction chrétienne;* Neuveville, 1752, 4 vol. in-8°; Genève, 1756, 1807, 5 vol. in-12, et 1771, 5 vol. in-8° : c'est un véritable cours de théologie biblique; — *Abrégé d'histoire universelle;* Genève, 1753, 1761, in-12; *Lettres à M. de Voltaire;* La Haye, 1757, in-8°; — *De animorum immortalitate;* ibid., 1762, in-4°; — *Lettres critiques* (treize) *d'un voyageur anglais sur l'article Genève du* Dictionnaire encyclopédique; Utrecht, 1766, 6 vol. in-8°; — *Réflexions sur les mœurs, la religion et le culte;* ibid., 1769, in-8°; — *De ortu mundi juxta Mosem;* ibid., 1770, in-8°; — *De Christi deitate;* ibid., 1777, in-8°; — *Selecta opuscula;* ibid., 1784, in-8°. Il a en outre fourni des articles à la *Bibliothèque italique*, à la *Bibl. germanique*, etc., et il a eu une grande part à la version de la Bible de Genève. On lui doit comme éditeur : *Théorie des sentiments agréables* (Gen., 1747, in-8°), par Lévêque de Pouilly; *Sermons posthumes* (ibid., 1761-67, 2 vol. in-8°), par A. Lullin; *Elementa juris naturalis* (ibid., 1754, in-8°), par Burlamaqui; *l'Esprit des lois* (ibid., 1748, 2 vol. in-4°), par Montesquieu.

Sayous, *Le Dix-huitième siècle à l'étranger.*

VERNET (*Claude-Joseph*), célèbre peintre français, né à Avignon, le 14 août 1714, mort à Paris, le 4 décembre 1789. Il était le second des vingt-deux enfants d'Antoine (1), et de Marie-Thérèse Gravier. Très-jeune encore, il aidait son père dans ses travaux, lorsque ses premiers essais, remarqués par un cardinal avignonnais, client de sa famille, décida celle-ci à l'envoyer à Aix, où il eut pour maîtres Jacques Viali, J.-B. de La Rose et P. Sauvan. A dix-sept ans il obtint, par l'intermédiaire de M. de Caumont, la décoration de l'hôtel que la marquise de Simiane faisait construire à Aix, et il s'en acquitta à son honneur. Ses heureuses dispositions engagèrent bientôt son protecteur à lui faire, de concert avec d'autres amateurs provençaux, un petit pécule, qui, joint aux économies de son père, lui permit d'aller étudier à Rome (1734). Tout en y recevant les leçons de deux peintres de marine en renom, l'Italien Fergioni et le Lyonnais Manglard, dont le style se rattachait à celui de Claude Lorrain, ce fut surtout à l'étude directe et incessante de la nature qu'il demanda ses inspirations. Marcheur infatigable, il sillonna pendant onze ans la campagne de Rome et celle de Naples, et composa une série d'innombrables études qu'il devait reproduire désormais dans presque tous ses tableaux. Rappelé par M. de Caumont à l'imitation de l'antique, il y acquit cette habileté particulière à peindre les personnages, qui devait ajouter tant de charme à ses paysages et à ses marines. Ses premières compositions furent, comme *une Éruption du Vésuve* et *une Tempête*, envoyées à MM. de Caumont et de Quinson. A vingt-cinq ans sa réputation était faite, et l'on voit figurer parmi les amateurs qui achètent ses tableaux, le duc de de Saint-Aignan, ambassadeur de France à Rome, auquel il vendit *une Caravane au mont Vésuve* et *une Vue intérieure de cette montagne;* le duc de Crillon, le marquis de Villeneuve, M. de Villette, qui resta toujours son admirateur déclaré et pour lequel il peignit en 1741 *une Chasse aux canards*, qui payée 25 écus fut revendue 1,000 livres en 1765. Il était non moins apprécié par les prélats italiens et par les riches étrangers. Lié d'amitié avec de Troy, alors directeur de l'Académie de France, avec Parrocel, Soufflot, Slodtz, Vien, Subleyras, il avait encore vécu dans l'intimité la plus affectueuse avec Pergolèse, à qui il présagea, dit-on, le succès futur de ce fameux *Stabat*, dont le grand musicien avait d'abord désespéré. Reçu en 1743 dans l'Académie de Saint-Luc, Vernet sembla encore vouloir s'attacher plus étroitement à Rome, en épousant, en décembre 1745, Cécile-Virginie Parker, d'origine irlandaise, mais dont le père commandait les galères du pape. Riche, car il vendait tous ses tableaux; heureux, car il était fort amoureux de sa femme, il fit avec celle-ci un voyage à Naples, pendant lequel il peignit pour don Carlos *une Chasse aux canards sur le lac de Patria* (1). Il avait exposé pour la première fois au salon de 1746 (quatre tableaux), puis à ceux de 1747, de 1748 et de 1750, et ses toiles avaient tout d'abord été l'objet des éloges les plus marqués des critiques d'alors. Ce fut cette réputation qu'à son arrivée

(1) VERNET (*Antoine*), né le 3 juillet 1689, à Avignon, où il est mort, le 10 décembre 1753, s'était fait une certaine réputation comme peintre d'attributs. Il décorait des panneaux de voiture et de chaises à porteurs. Le musée Calvet, à Avignon, possède de lui un *Bouquet de fleurs accompagné d'oiseaux*, et un *Double écusson armorié*. Trois autres de ses fils furent des peintres plus ou moins habiles :

Antoine-Ignace, né le 7 juin 1726, à Avignon, mort avant 1778. Élève de Joseph, il alla vers 1746 se fixer à Naples, où il peignit des *marines*, et surtout des *éruptions du Vésuve*.

François-Gabriel, né le 18 mars 1728, à Avignon. Il ne quitta point sa patrie, et peignit des sujets religieux.

Antoine-François, né à Avignon, le 12 mars 1730, mort à Paris, le 13 février 1779. Fixé à Paris dès 1755, il s'y exerça dans le genre décoratif. Avec l'aide de Joseph, il obtint le titre de peintre des bâtiments du roi, et travailla pour les châteaux de Versailles, de Fontainebleau et de Choisy. Le musée d'Avignon possède de lui un *Paysage* et des *Fleurs*.

Une des sœurs de Joseph, *Agathe-Faustine*, née à Avignon, le 28 janvier 1723, épousa, en 1745, Honoré Guibert, sculpteur habile, qui concourut à la décoration de la salle de spectacle de Versailles.

(1) On en voit une copie, de la main même de Vernet, au musée de Versailles.

en Italie (1750) M. de Marigny consacra, en commandant au peintre deux tableaux pour Mme de Pompadour, sa sœur. Vernet ne se décida pas immédiatement à quitter Rome, et ce ne fut pas, comme on l'a cru, par un ordre du roi et pour exécuter sa grande série des *Ports de France* qu'il revint se fixer dans sa patrie.

Avant de dire un adieu définitif à l'Italie, qui l'avait si bien inspiré, il fit en 1751, 1752 et 1753 trois voyages en France, sans aller plus loin que Marseille, où il peignit une trentaine de tableaux, entre autres *la Tempête* et *les Baigneuses*, chefs-d'œuvre de leur auteur. Ensuite il se rendit à Paris pour présenter à l'Académie de peinture un *Soleil couchant* (aujourd'hui au palais de Saint-Cloud), qui le fit aussitôt nommer membre de ce corps (29 août 1753); il y avait été agréé en 1745. Le salon de cette année, où figurait ce tableau accompagné de onze autres, choisis parmi ses meilleurs ouvrages, dont *un Pèlerinage* et *les Différents travaux d'un port de mer*, fut un des plus brillants de J. Vernet. A la même époque il était chargé par le roi de peindre *les Ports de mer de France*. Cette série devait se composer de vingt toiles, huit pour la Méditerranée, douze pour l'Océan. Une somme de 6,000 fr. était allouée pour chacune d'elles, et le ministre traçait dans le plus grand détail un « projet d'itinéraire (1) », dans lequel on lui indiquait pour chaque port non-seulement le nombre de vues, mais encore on lui imposait à l'avance l'aspect sous lequel il devait considérer chacun des sites qu'il aurait à reproduire. Vernet commença immédiatement cette œuvre considérable, à laquelle il devait consacrer neuf années. Arrivé le 16 octobre 1753 à Marseille, le premier port qu'il devait peindre, il y demeura jusqu'en septembre 1754, et séjourna successivement, en compagnie de sa famille, à Toulon et Antibes, à Cette (1756), à Bordeaux (1757), à Bayonne (1759). La Rochelle et Rochefort (1761) furent les derniers ports qu'il visita, tout en achevant, pour la bibliothèque du dauphin, *les Quatre parties du jour*, qui figurent au Louvre. Quinze vues seulement étaient faites, cinq restaient encore; mais Vernet, las de cette vie nomade, mal payé par le gouvernement, empêché du reste par la guerre avec l'Angleterre d'explorer les côtes de la Manche, revint enfin se fixer à Paris (14 juillet 1762). Logé au Louvre, il fréquentait assidûment les salons à la mode, notamment celui de Mme Geoffrin. Bien que l'entreprise des *Ports de France* fût entièrement abandonnée, cependant, après un court séjour à Dieppe en 1763, il termina en 1765 une *Vue de Dieppe*, qui fut la dernière dont se compose cette œuvre. Il éprouva en 1774 un chagrin profond en se voyant obligé de se séparer de sa femme, dont l'humeur, d'abord bizarre, s'était changée en une déplorable folie. La faveur dont ses œuvres étaient toujours l'objet, et mieux encore le mariage de sa fille Émilie avec l'architecte Chalgrin, en 1776, les succès de son fils Carle, avec lequel il fit en 1778 un voyage en Suisse, adoucirent un peu cette séparation douloureuse. Enthousiaste de musique, il était l'ami de Gluck, de Piccinni, et du jeune Grétry, dont il devina le talent. Au salon de 1787 J. Vernet avait encore exposé douze tableaux. Bientôt il s'éteignit doucement, au milieu des siens, dans sa soixante-seizième année. Il fut enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois, mais la révolution en a fait disparaître son tombeau.

(1) *Voy.* ce curieux document dans les *Archives de l'art français*, t. IV.

Peintre d'une habileté merveilleuse, on peut cependant reprocher à Joseph Vernet de n'avoir pas assez varié sa manière et de manquer de simplicité. Moins remarquable dans son œuvre officielle des *Ports de France*, où la monotonie se fait souvent sentir, que dans d'autres tableaux, c'est surtout sur ses compositions plus faciles et plus naturelles, telles que ses charmants *Effets de matin*, ou du *Soleil couchant*, qu'il faut le juger. Le musée du Louvre, outre les quinze vues des *Ports de France*, possède encore vingt-six autres toiles de cet artiste. La plupart des musées des départements, et les châteaux de Saint-Cloud et de Versailles, sont riches aussi d'un assez grand nombre de ses œuvres. Parmi les graveurs qui les ont reproduites, citons Cochin et Le Bas, puis Martini, Masquelier, Le Veau, Aliamet, mais avant tous Balechou. Il existe deux portraits de J. Vernet, celui de L.-M. Vanloo, et celui de Mme Lebrun.

De son mariage étaient nés quatre enfants, dont *Carle*, qui suit, et *Marguerite-Émilie-Félicité*, née le 20 juillet 1760, à Bayonne, morte sur l'échafaud, le 13 juillet 1794, à Paris. Elle avait épousé Chalgrin. Emprisonnée sous la terreur, on a reproché au peintre David, que sa beauté ou celle de sa fille n'avait pas laissé insensible, de s'être refusé à demander son élargissement. Eug. Asse.

Marmontel, *Mémoires*. — Bachaumont, *Mémoires secrets*. — Diderot, *Salons*. — H. Delaborde, dans la *Revue des deux mondes*, 1er avril 1852. — Bignon, *Éloge hist. de J. Vernet* (en vers); Vaucluse, 1826, in-12. — L. Lagrange, *J. Vernet et la peinture au dix-huitième siècle*; Paris, 1864, in-8° et in-18. — Durande, *Joseph, Carle et Horace Vernet*; Paris, 1863, in-18. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*, livr. 70-71. — A. Houssaye, *Hist. de l'art français au dix-huitième siècle*.

VERNET (*Antoine-Charles-Horace*), appelé *Carle Vernet*, peintre, fils du précédent, né à Bordeaux, le 14 août 1758, mort à Paris, le 28 novembre 1836. La délicatesse de sa santé, qui avait d'abord presque fait désespérer de lui, et de précoces dispositions pour le dessin, le maintinrent constamment près de son père. Confié à onze ans à Lépicié, il risquait à quatorze son premier essai de peinture. Mais avant d'être un artiste, il fut un élégant. Compagnon assidu de son père, qui aimait à le conduire avec lui dans la société la plus recherchée de Paris, il s'y lia avec le marquis de Villette et le comte de Lau-

raguais, et devint comme eux un des plus ardents promoteurs de l'*anglomanie* et des courses de chevaux. Passionné pour les jeux de mots, que M. de Bièvre avait mis à la mode, on raconte qu'il en vendait à son père pour un petit écu la pièce. Au retour d'une excursion en Suisse, il se présenta au concours de Rome, et obtint le second prix (1779). En 1782, on lui décerna le premier prix sur le sujet de *l'Enfant prodigue*. Il partit pour Rome; mais le souvenir d'une jeune personne qu'il aimait, certaines crises de mélancolie noire, qui le poussait quelquefois à revêtir l'habit monastique le décidèrent à revenir bientôt en France (mai 1783). Carle reprit alors sa vie mondaine; sa préoccupation dominante, en fait d'art, était l'étude du cheval. Pour répondre aux exigences de l'école, il composa une vaste toile, *le Triomphe de Paul-Émile*, où l'on remarquait surtout le quadrige qui trahissait les tendances personnelles de l'auteur. Il fut agréé à l'Académie le 24 août 1789. La journée du 10 août où il reçut une balle à la main en fuyant avec sa femme et deux enfants au milieu de la place du Carrousel, la mort de sa sœur Mme Chalgrin, pour laquelle il avait en vain imploré l'influence de David, son ami, tournèrent en haine la vive sympathie qu'il avait d'abord ressentie pour la révolution. Rendu sous le Directoire à sa verve naturelle, il composa alors ses *Merveilleuses* et ses *Incroyables*, et de nombreuses études de chevaux, charmants dessins dont les graveurs Demarteau et Debucourt se firent les incomparables interprètes. Toujours cavalier passionné, il était aussi un des meilleurs marcheurs de son temps; à la suite d'une gageure, il fournit une course à pied dans le Champ de Mars, et remporta le prix. Quelques dessins composés en 1798 pour les *Tableaux historiques des campagnes d'Italie* n'annonçaient encore que faiblement celui qui avec Gros fut le promoteur de la peinture militaire moderne, lorsque parut au salon de 1804 sa *Bataille de Marengo*, qui fut une révélation à cet égard : la peinture de bataille à la fois historique et pittoresque était créée. Puis vinrent avec non moins de succès, en 1808 *le Matin d'Austerlitz*, qui lui valut la croix d'honneur; en 1810, *le Bombardement de Madrid*, et *la Bataille de Rivoli;* en 1812, *la Chasse de l'empereur*, et auparavant cette *Revue dans la place du Carrousel*, où son talent uni à celui d'Isabey produisit un chef-d'œuvre. Peintre du dépôt de la guerre depuis 1806, Carle Vernet fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts lors de sa réorganisation, en 1816. Sous la restauration, tout en exécutant pour les Bourbons le portrait du *duc de Berry* (1814), *la Prise de Pampelune* (1824), *une Chasse dans les bois de Meudon* (1825), il fut cependant, comme l'était déjà son fils, un peintre de l'opposition, en multipliant à l'infini ces charmantes et spirituelles lithographies qui eurent alors tant de succès, telles que *la Promenade anglaise*, *le Cosaque galant*, *les Anglais à Paris*, *les Adieux d'un Russe à une Parisienne*. Doué d'un talent essentiellement novateur, il fraya la route à Grandville, à Monnier et à Gavarni, comme dans la série de ses scènes populaires, *la Danse des chiens*, *la Toilette d'un clerc de procureur*, et *les Joueurs de boule*. Pour beaucoup de critiques éclairés la véritable gloire de Carle est dans ces compositions faciles, spirituelles et souvent mordantes, dont le nombre ne s'élève pas à moins de six cent soixante. Au milieu de ses propres succès une autre gloire, qui était aussi la sienne, celle de son fils, Horace, s'était développée, et à la fin de 1819 il le conduisit en Italie. Ce fut dans ce voyage de quelques mois que le père et le fils, rivaux volontaires, peignirent une course de chevaux libres, *les Barberi*. En 1828 on les retrouve tous deux dans la villa Médicis, à Rome. Les années n'avaient point refroidi chez Carle la verve de l'esprit ni diminué ses succès de causeur et d'homme du monde. « Le grand-père Carle, écrivait alors Mendelssohn, dansa ce soir-là une contredanse; il était si léger, faisait de si beaux entrechats et des pas si variés qu'on ne pouvait regretter qu'une chose : à savoir qu'il ait soixante-douze ans. Il fatigue deux chevaux par jour, peint et dessine un peu, et le soir il faut qu'il soit dans le monde. » Au commencement de 1835, il revint à Paris avec Horace, et, fidèle à ses vieilles habitudes, alla encore égayer de ses contes et de ses facéties ses amis du café de Foy; mais cette humeur bizarre, qu'il tenait de sa mère, reprenant quelquefois le dessus, il attristait souvent sa famille par des exigences singulières ou des manies incroyables. Il mourut d'une fluxion de poitrine, à la suite d'une imprudence qui l'avait exposé à une pluie très-froide; il avait soixante-dix-huit ans passés. Moins vive aujourd'hui que celle de Joseph et d'Horace, la réputation de Carle Vernet ne doit pas moins être maintenue par la postérité. On ne doit pas oublier en effet que le premier il abandonna le cheval de convention pour étudier de plus près la nature, et fraya ainsi la route à Géricault, son élève; mais qu'il fut encore, avec Gros, le peintre fidèle et animé de ces batailles du dix-neuvième siècle qui ne ressemblent pas plus à celles des siècles précédents par la tactique des généraux qui les gagnèrent que par le genre et la manière des peintres qui les retracèrent sur la toile.

De son mariage avec Fanny, fille du graveur Moreau le jeune, et qu'il avait épousée en 1787, Carle eut deux enfants, *Horace*, qui suit, et *Camille*, femme du peintre Hippolyte Lecomte. On a deux portraits de lui, l'un par Lépicié, l'autre par Isabey. Eug. Asse.

Mémoires de l'Acad. des beaux-arts, t. IX. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*, livr. 20-21. — Durande, *Joseph, Carle et Horace Ver-*

net; Paris, 1863, in-18. — L. Lagrange, *Les Vernet* (*Carle et Horace*); Paris, 1864, in-8°.

VERNET (*Jean-Émile-Horace*), peintre, fils du précédent, né le 30 juin 1789, à Paris, où il est mort, le 17 janvier 1863. Son éducation fut incomplète; la faiblesse paternelle favorisait les allures d'un esprit amoureux de sa liberté, qui se dérobait à l'étude parce que l'étude était un joug. Il suivit pendant quelque temps les cours de l'école centrale des Quatre-Nations, mais les quitta bientôt pour s'adonner aux arts. Il traversa plutôt qu'il ne fréquenta les ateliers de Carle Vernet, de Moreau, son grand-père maternel, de Chalgrin, son oncle, et de Vincent. Il concourut en vain pour le prix de Rome (1810). Inconstant, mais enivré par l'adresse de ses doigts, il se jouait tour à tour avec le crayon, avec le burin, avec le pinceau. Son père l'idolâtrait; aveuglé par sa tendresse, il le détournait du travail, de peur que le travail n'altérât sa santé; il aimait mieux l'initier aux plaisirs du monde, lui communiquer sa passion pour les chevaux, pour les armes, pour la chasse. Avant d'être original, Vernet fut imitateur. Il n'imita, il est vrai, ni Raphael ni Michel-Ange; il imita son père, et fit comme lui des chevaux, des gravures de modes, des caricatures. Comme toute la jeunesse de l'empire, Vernet avait l'humeur belliqueuse; son éducation, son adresse aux exercices du corps, l'auraient poussé vers la carrière des armes, si son père ne se fût hâté de le marier, avant qu'il eût vingt ans (1). Ce fut donc par prédilection, et non par complaisance, qu'il choisit des scènes militaires pour sujets de ses premiers essais. L'impératrice Marie-Louise et Jérôme, roi de Westphalie, le protégeaient. Ce fut pour ce prince qu'il composa la *Prise d'un camp retranché près de Glatz*, qui lui valut une première médaille au salon de 1812.

Les événements de 1814 et de 1815 eurent une influence décisive sur les idées d'Horace Vernet. Sous-lieutenant de la garde nationale en 1814, il s'était distingué par son courage à la barrière de Clichy, et avait reçu la croix de la Légion d'honneur. La restauration le rendit ardent bonapartiste. Il ne fit pas de peinture officielle, et s'enferma dans de petits cadres, n'empruntant à la guerre que des faits isolés ou des détails familiers. C'est ainsi qu'il peignait *la Prise d'une redoute*, *la Mort de Poniatowski*, *le Bivouac du colonel Moncey*, *un Polonais couché auprès de son cheval*, *le Chien du régiment*, *le Cheval du trompette*. Ces tableaux eurent beaucoup de succès dans les salons de 1817 à 1819 (2); ils étaient une nouveauté auprès des œuvres un peu solennelles de l'école de David. Une façon leste d'aborder la nature, la hardiesse d'en présenter les côtés intimes, l'intention rendue vivement, un mélange d'esprit et de sensibilité, ces qualités, déjà nettes et dégagées, charmèrent le public. Horace contribua, par ses tableaux pathétiques, à former cette légende napoléonienne, où l'imagination avait autant de part que les regrets et que chantaient à l'envi les poëtes, les historiens, les romanciers. Dans les plus pauvres chaumières, tout en répétant les refrains de Béranger, on clouait sur la muraille les lithographies d'après Vernet, arrachées au colporteur. *Les Adieux de Fontainebleau*, *Napoléon le soir de Waterloo*, *le Rocher de Sainte-Hélène*, *le Soldat laboureur*, *la Dernière cartouche*, *une Scène d'Auvergne en* 1815, tant d'autres œuvres qui ont ému nos pères, la gravure les répandait aussitôt par milliers. Vernet n'agissait ni par calcul ni par tactique. En retraçant nos désastres, son accent était élégiaque plutôt que tragique; une sensibilité vraie, mais un peu bourgeoise, animait ses tableaux, qu'il ne s'efforçait point de rehausser par des tons héroïques; ils étaient par là plus propres à remuer la foule. La popularité d'Horace Vernet était déjà bien grande: il n'y manquait, pour qu'elle fût immense, qu'un peu de persécution. Il eut la bonne fortune de voir écarter les toiles qu'il présenta au Salon de 1822 : on allégua les cocardes tricolores, qui blessaient les yeux. Horace déclara que son exposition se ferait, et elle se fit. A la vérité, ce ne fut pas le gouvernement qui fournit un local aux tableaux refusés; l'atelier de l'artiste suffit à sa vengeance (1); tout bon Français avait juré d'y étouffer. Quels éloges! quel enthousiasme! quels transports, commandés surtout par la politique! Au lieu de s'abandonner au courant qui l'emportait triomphant, Horace redoubla d'efforts, de sévérité envers lui-même; il voulut s'élever à la grande peinture et représenter de véritables batailles. C'est de 1822 à 1827 que parurent les batailles de *Jemmapes*, de *Montmirail*, de *Hanau*, de *Valmy* (2), *la Défense de la barrière de Clichy*, *le Pont d'Arcole*, en un mot, les toiles graves et consciencieuses qui assurèrent à leur auteur une renommée préférable aux succès d'un jour, et qui apprirent à la France que van der Meulen, le Bourguignon et Gros avaient un successeur. Cependant Vernet ne relève d'aucun d'eux; il ne ressemble à personne, soit dans l'école française, soit dans les autres écoles; il n'a point de souci des traditions ou des systèmes; il ne vise même pas à l'originalité, et s'il l'a rencontrée, c'est parce qu'il est resté lui-même. L'ensemble d'une bataille et ses détails retracés à la fois sur une toile restreinte, des compositions solides et bril-

(1) Avec Mlle Louise Pujol (1810). L'année suivante il fut attaché comme dessinateur au dépôt de la guerre.

(2) Celui du *Massacre des Mameluks*, exposé en 1819, est aujourd'hui au musée du Luxembourg.

(1) Il y en eut une quarantaine d'exposés. MM. Jay et de Jouy en publièrent un catalogue très-élogieux.

(2) Ces quatre toiles avaient été commandées par le duc d'Orléans pour la galerie du Palais-Royal, qui plus tard s'enrichit de *l'Arrestation des princes* en 1830, de *Camille Desmoulins arborant la cocarde nationale*, du *Duc d'Orléans se rendant à l'hôtel de ville*, etc.

lantes, toutes les proportions heureuses, une exactitude qui satisfaisait même les hommes du métier, une clarté qui ne laissait rien de douteux pour les ignorants, un don d'intuition qui devinait la guerre et unissait la stratégie au pittoresque, une impression directe et saisissante pour le spectateur, l'intérêt des épisodes subordonné à l'action générale, partout le mouvement le plus hardi et en même temps le plus juste, partout une précision scientifique qui ne nuisait point à un parfait naturel, partout la passion, le feu, la vie, mais sans que la main de l'artiste perdît jamais son allure aisée et sa touche spirituelle : tels étaient les principaux mérites de ces tableaux, qui ouvrirent, le 24 juin 1826, à H. Vernet les portes de l'Académie des beaux-arts (1).

La faveur royale vint le trouver; elle le désarma, et lui fut par là plus funeste que la disgrâce. Charles X, jaloux, dit-on, de la protection que le duc d'Oléans accordait à Horace Vernet, permît au peintre d'exposer *le Pont d'Arcole* et *la Campagne de France* (1827); il lui donna un plafond du Louvre à décorer; il lui commanda les batailles de *Bouvines* et de *Fontenoy* (2), Fontenoy, une de ses compositions les plus belles et les plus charmantes; il voulut même lui servir de modèle en lui commandant sa *Revue au Champ-de-Mars*, réunion de portraits équestres, œuvre capitale parmi les portraits de Vernet, où l'agencement savant des personnages, une ressemblance noble, des coursiers magnifiques, une exécution forte, des plans larges et des ombres vigoureuses sont dignes d'un maître. En outre, Vernet fut nommé, au mois d'août 1828, directeur de l'École de Rome. Avant de quitter Paris, il avait déjà exposé *la Dernière chasse de Louis XVI*, les deux épisodes tirés du poëme de *Mazeppa* (3), *Édith cherchant le corps d'Harold*, *l'Évasion de La Valette*. A Rome, il peignit *les Brigands et les Carabiniers*, *la Confession du Brigand*, *la Chasse dans les marais Pontins*, *le Pape porté dans la basilique de Saint-Pierre*, *la Rencontre de Raphael et de Michel-Ange*. Ces compositions avaient des qualités frappantes; mais elles furent mal accueillies par les critiques. Fallait-il avoir atteint la force de l'âge et du talent, fallait-il vivre dans la ville éternelle, en commerce journalier avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la Renaissance, pour aboutir au genre pittoresque ou romantique? N'eût-il pas mieux valu rester dans l'atelier de la rue des Martyrs (4), où l'on faisait des armes, où l'on sonnait du cor, où l'on se livrait à tant de charmantes fanfaronnades, mais où l'artiste était libre, où il puisait à pleines mains dans nos fastes militaires? Vernet le sentait bien; il l'avouait plus tard, dans son langage expressif : « J'étais à la villa Médicis, disait-il, peignant un costume ou une madone; mais le moindre tambour me faisait courir à la fenêtre ». Le séjour de Rome (1) fut pour Vernet un temps de repos, de concentration, de bonheur surtout. Il avait alors toutes les joies domestiques. Autour de lui se groupaient des artistes distingués, des savants et des voyageurs, le monde des ambassades; les plus nobles étrangers se disputaient l'honneur d'être admis à la villa Médicis, renommée pour son hospitalité, ses séductions, ses plaisirs, qui étaient principalement des plaisirs de l'esprit.

Lorsque Vernet revint à Paris (fév. 1835), il trouva sur le trône le prince qui l'avait soutenu contre les ministres de Louis XVIII. Il pouvait donc reprendre ses sujets favoris, et il peignit aussitôt *Iéna*, *Friedland*, *Wagram* (2), qui sont moins des batailles que des épisodes. Combien est supérieur le tableau du *Siége d'Anvers*, où l'artiste fait sentir la situation morale d'une armée et où la poésie, loin de détruire l'énergie des faits, complète la vérité! La grande tâche d'Horace Vernet commença en 1836 et finit en 1841. Il acheva en cinq ans, avec une rapidité qui tient du prodige, la série de peintures que le roi lui avait demandées pour la salle de Constantine, à Versailles. A cette époque, quelle ardeur, quelle verve montre Horace Vernet! combien sa vie est active, vaillante, multipliée! La mer plusieurs fois traversée, l'Algérie pénétrée (3), non sans péril, des voyages qui ressemblaient à des expéditions (4), les champs de bataille visités, les sites esquissés d'un trait pittoresque, les types arabes saisis au vol, les costumes analysés dans leurs moindres détails, les chevaux, d'une race si noble, admirablement observés : que de nouveautés propres à enivrer un artiste! Il se réjouissait de vivre dans les camps, c'était le rêve de sa jeunesse; il adorait le soldat, il le dessinait dans mille attitudes; il recueillait les émotions profondes qui lui ont inspiré ces trois pages si martiales et si vivantes qui retracent *le Siége de Constantine*. Quelques difficultés avec le roi, difficultés que le caractère de Vernet n'était pas très-propre à aplanir, le firent partir brusquement pour la Russie (juin 1842) (5). On sait par quelles distinctions, par quelles flatteries le retint l'empereur Nicolas,

(1) Il fut élu à la place de Le Barbier. Le 18 janvier 1825 il avait reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

(2) Elles sont au musée de Versailles.

(3) Le *Mazeppa aux loups* est au musée d'Avignon.

(4) Il était situé au nº 11. Un tableau de Vernet, composé en 1822, nous en a conservé la physionomie.

(1) Son directorat se place entre celui de P. Guérin et celui de M. Ingres.

(2) Elles se trouvent au musée de Versailles.

(3) Il la visita à quatre reprises différentes, d'abord en mai juin 1833, puis d'octobre à décembre 1837, après la prise de Constantine; de mars à mai 1845, pour peindre la bataille d'Isly; enfin, il prit part à l'expédition de la grande Kabylie (mai-juill. 1853).

(4) Son voyage en Orient, pendant lequel il parcourut l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure et la Turquie, dura depuis octobre 1839 jusqu'à avril 1840.

(5) En 1836 il y avait fait un rapide voyage de deux mois; en 1836 il y passa encore les mois de mai et de juin.

qui se réjouissait surtout d'enlever à Louis-Philippe son peintre et son ami. Il a travaillé très-peu à Saint-Pétersbourg; les seules toiles considérables qu'il y ait peintes sont *le Carrousel du mois de mai* 1842, et *la Prise de Wola*, et il avouait lui-même, avec une franchise qui ressemblait à de la joie, que c'étaient des œuvres médiocres. C'est pourquoi, lorsqu'il fut de retour à Paris (juill. 1843) et que Versailles lui fut rendu, lorsqu'il fut chargé de représenter *la Smalah d'Abd-el-Kader surprise*, il attaqua le sujet avec un feu, une jeunesse, qui le poussaient à quelque chose d'immense. Il conçut alors ce tableau, un des plus grands qui aient jamais été exécutés, et il y réunit tous ses souvenirs d'Afrique pour en former un vaste trophée offert à l'orgueil national. Sa manière s'agrandit, les proportions des figures se développent, la bataille est immédiatement sous nos yeux, moins complète, malgré sa dimension, plus émouvante peut-être, car le drame gagne ce que perd la stratégie. Tout est en perspective, à sa place, au point le plus juste et le plus attachant de l'action. *La Smalah* fut achevée en huit mois et exposée en 1845, avec un *Portrait du frère Philippe*, dont on admira la bonhomie fine, les tons dorés, la simplicité digne des portraits espagnols. Aussitôt Vernet repartit pour l'Afrique, où *la Bataille d'Isly* attendait son historien. Dès l'année suivante, cette nouvelle page prenait place à Versailles à côté de *la Smalah*, moins vaste, mais d'une parfaite unité.

La révolution de 1848 fut un coup pour Horace Vernet; elle déconcerta ses affections, ses habitudes, ses espérances. Il n'avait pas soixante ans, et se comparait volontiers à une lame de fleuret, toujours droite et non rouillée. Cependant les naufrages auxquels il avait assisté pesaient sur son esprit, la vieillesse commençait à lui faire entrevoir ses horizons plus sombres, les détracteurs s'enhardissaient, l'opinion se lassait d'être constante, et, quoiqu'il affectât de dédaigner une injustice dont il fut bientôt vengé, il était de ces natures qui ne peuvent se passer des enivrements de la popularité. Les circonstances s'offraient encore favorables, et déjà il cessait de profiter des circonstances. Ainsi le siége de Rome ne lui inspira qu'un tableau malheureux; ainsi la guerre de Crimée ne l'eut point pour peintre, parce qu'il y avait renoncé après avoir été témoin de la triste expédition de la Dobrutscha (juin-nov. 1854). Toujours infatigable, tantôt à Paris, tantôt en Algérie, où il possédait une terre considérable, tantôt auprès d'Hyères, où il faisait bâtir, il produisit moins de toiles importantes dans les dernières années. Les plus remarquables furent le *Portrait équestre de Napoléon III*, et *une Messe au camp de Kabylie*, belle composition, frappante de vérité, au milieu d'un site grandiose. L'exposition universelle de 1855 lui ménageait un triomphe qui est rarement accordé aux vivants. Non-seulement l'admiration publique fut reconquise et asservie par l'ensemble des œuvres de Vernet, mais un jury de peintres choisis dans tous les pays de l'Europe, c'est-à-dire une assemblée de rivaux, lui décerna la grande médaille d'honneur (1) : c'était comme un jugement anticipé de la postérité. Dès lors le monde n'avait plus rien à lui promettre, la mort plus rien à lui ravir. Il l'attendait de pied ferme, et quoiqu'elle ait été précédée des douleurs les plus cruelles, d'opérations répétées, d'une agonie de plusieurs mois, il souffrit stoïquement, mourut en soldat; lorsque Napoléon III, qui voulait couronner à son tour le consécrateur de nos victoires, lui conféra la croix de grand officier de la Légion d'honneur (7 déc. 1862), les insignes furent déposés sur un lit de mort, qui valait un champ de bataille.

Telle fut la vie d'un artiste qui a rempli de son activité plus d'un demi-siècle et dont les œuvres sont innombrables. Peintre de batailles éminent, il a étendu à tous les genres son habileté consommée; il a même créé un genre nouveau en transportant l'histoire sainte dans le désert et en revêtant de costumes arabes les figures de l'Ancien Testament, tentative que ne condamnent point ceux qui ont admiré la simplicité toute biblique des Sémites, mais pour laquelle il ne fallait rien moins que le style de Poussin ou la touche céleste de Raphael. Comme chez lui l'énergie du corps secondait l'ardeur de l'esprit, il a pu allier un travail prodigieux à une existence joyeuse, militante, pleine d'aventures, de voyages, d'expéditions, livrée à la faveur des rois, aux exigences de la popularité, à la camaraderie des camps. Homme d'impression, prompt à traduire ce qu'il avait senti, Vernet avait aussi une imagination souple qui reconstruisait les batailles, recomposait les scènes, pénétrait du premier coup dans l'esprit de chaque sujet. Il avait à un degré rare cette faculté qu'on dit la première de l'historien, l'intelligence. Il comprenait tout et faisait tout comprendre; le caractère des époques et des personnages était accusé vigoureusement, les intentions spirituellement rendues, les actions expliquées. Même dans les chocs d'armées, dans ces mêlées confuses dont les détails échappent à ceux qui sont sur le terrain, Vernet portait l'ordre et la lumière. Il était bon dessinateur, parce qu'il avait présents les contours les plus exacts, les mouvements et les gestes les plus variés; toutes les formes vivaient, agissaient dans sa mémoire. Il était coloriste, non par la puissance des tons, mais à force de clarté.

Dans ses dernières années H. Vernet s'était marié en secondes noces avec une veuve, Mme de Boisricheux. Sa fille unique, *Louise*, épousa à Rome Paul Delaroche (28 janv. 1835); elle est morte à Paris, le 18 décembre 1845, en laissant

(1) On ne fit pas d'exception pour lui comme le jury international l'avait proposé : il obtint la grande médaille en même temps que MM. Decamps, Delacroix, Heim, H. Dupont, Ingres et Meissonier.

deux fils, *Horace* et *Philippe*, qui ont obtenu l'autorisation d'ajouter à leur nom patronymique celui de Vernet (1). BEULÉ.

Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.*, suppl. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Galerie de la presse et des arts.* — Loménie (De), *Galerie des contemp. ill.*, t. III. — Mirecourt (De), *H. Vernet*; Paris, 1855, in-32. — Th. Sylvestre, *Hist. des artistes vivants*; Paris, 1857, in-8°. — *Revue contemp.*, 15 fév. 1863. — Sainte-Beuve, dans *le Constitutionnel*, 18 et 26 mai, 1er, 8 et 9 juin 1863. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 392 à 395. — Lagrange, *les Vernet* (*C. et H.*); Paris, 1864, in-8°. — A. Durande, *Joseph, Carle et Horace Vernet*; Paris, 1865, in-18. — Nagler, *Künstler-Lexikon*, t. XX.

VERNEUIL (*Catherine-Henriette* DE BALZAC D'ENTRAIGUES, marquise DE), maîtresse de Henri IV, née en 1579, à Orléans, morte le 9 février 1633, à Paris. Fille de François de Balzac, seigneur d'Entraigues, et de l'ancienne maîtresse de Charles IX, Marie Touchet, elle avait de l'esprit, de l'agrément, et, avec un visage irrégulier, le plus gracieux sourire; mais elle gâta ces aimables dons de la nature par son ambition, son avidité et ses intrigues. Aimée de Henri IV, après la mort de Gabrielle d'Estrées (10 avril 1599), elle se fit donner par ce prince d'abord 100,000 écus, puis la promesse de l'épouser si dans l'année elle avait un fils. Sully ayant déchiré cette promesse, elle parvint à en obtenir une autre, et la garda soigneusement. Devenue grosse, elle espérait réaliser son rêve et devenir reine de France; mais le tonnerre étant tombé dans sa chambre, la frayeur la fit accoucher avant terme (juill. 1600). Lorsqu'elle sut que le mariage entre Henri IV et Marie de Médicis était conclu, son emportement n'eut pas de bornes; Henri IV la calma en lui donnant le marquisat de Verneuil. Après le mariage du roi, elle entendit cependant continuer à exercer son influence, et obtint un logement au Louvre. La reine, qui voulait éloigner cette rivale, demanda d'abord à Henri IV de lui reprendre sa promesse de mariage; la marquise refusa de s'en dessaisir, tint des discours blessants contre la reine, insulta le roi en face, et exaspéra sa colère au point qu'il faillit la souffleter. La marquise vit alors qu'elle avait perdu, par sa propre faute, tout le fruit de ses intrigues ambitieuses, et elle demanda la permission de passer en Angleterre avec ses enfants. Henri IV la lui accorda à condition qu'elle rendrait la promesse de mariage; la marquise résista encore, marchanda et finit par la remettre (juill. 1604) en échange de 20,000 écus comptants (2). Toutefois, elle ne quitta pas la France, et forma contre le roi une conspiration dans laquelle elle entraîna son père et son frère utérin, le comte d'Auvergne. Le complot, découvert, fut déféré au parlement (7 déc. 1604), et le comte en rejeta sur sa sœur toute la responsabilité. A cette nouvelle, elle s'écria, selon L'Estoile, qu'elle demandait au roi trois choses, une corde pour son frère, un pardon pour son père, et une justice pour elle. D'Entraigues et son fils furent condamnés à mort (1er févr. 1605), et la marquise eut pour prison l'abbaye de Beaumont-lès-Tours, jusqu'à plus ample informé. Le lendemain, sur les instances de Mme d'Entraigues, le roi, malgré l'avis unanime du conseil, fit grâce de la vie aux deux condamnés, et « pour le regard de la marquise, ajoute L'Estoile, la délivra à pur et à plein, encore que jamais elle ne s'abaissa jusque-là de demander pardon ». L'influence qu'elle exerçait sur Henri IV était telle, qu'il l'eut encore pendant quelque temps pour maîtresse; mais bientôt un nouvel amour la lui fit oublier. Après l'assassinat du roi, elle fut soupçonnée d'y avoir pris part, et la demoiselle de Coman, femme de la reine Marguerite, déposa surtout contre elle; mais cette personne fut condamnée pour faux témoignage à une prison perpétuelle. La marquise avait eu de ses amours avec Henri IV une fille, *Gabrielle-Angélique*, légitimée de France, mariée, en 1622, au duc d'Épernon, morte le 24 avril 1627, et un fils, qui suit.

Sully, *Mémoires*. — L'Estoile, *Journal*. — De Lescure, *Les Amours d'Henri IV*; Paris, 1863, in-18. — *Hommes ill. de l'Orléanais*, t. II.

VERNEUIL (*Gaston-Henri*, duc DE), fils d'Henri IV et de la précédente, né en octobre 1601, à Paris, mort le 28 mai 1682. Légitimé en 1603, il fut pourvu, en 1608, de l'évêché de Metz, dont il ne se démit qu'en 1632, et de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il fut nommé chevalier des Ordres du roi en 1662, duc et pair le 15 décembre 1663, avec le titre de duc de Verneuil, et reçut en 1665 une mission extraordinaire en Angleterre. Sa veuve, Charlotte Seguier, fille du chancelier, qu'il avait épousée en 1668, mourut le 3 juin 1704, avec le rang de princesse légitimée, et Louis XIV porta son deuil.

Moreri, *Grand Dict. hist.*

VERNIER (*Pierre*), mathématicien français, né vers 1580, à Ornans (Franche-Comté), où il est mort, le 14 septembre 1637. Il eut pour maître dans les sciences exactes Claude Vernier, son père. « Dès mes plus jeunes ans, dit-

(1) H. Vernet a publié : *Du Droit des peintres et des sculpteurs sur leurs ouvrages* (Paris, 1841, in-8° de 32 p.) et *Des Rapports qui existent entre le costume des Hébreux et celui des Arabes modernes*, mémoire lu à l'Institut, inséré dans *l'Illustration* du 12 fév. 1848, et impr. à part en 1856, in-8°. Des extraits de sa correspondance intime parurent, sans son autorisation, dans *la Presse* (8-11 avril 1866) : M. Durande l'a publiée tout entière dans son étude sur les Vernet (p. 100 à 279). On a un *Catalogue de l'œuvre lithographique d'Horace Vernet* (Paris, 1826, in-8°), par Bruzard.

(2) Cette pièce singulière est conservée aux manuscrits de la Bibliothèque impériale. Elle débuta ainsi : « Nous Henri quatrième, roy de France et de Navarre, promettons et jurons devant Dieu, en foy et parole de roy, à messire Fr. de Balsac, sieur d'Entraigues, que nous donnant pour compagne damoiselle Henriette-Catherine de Balsac, sa fille, au cas que dans six mois, à commencer du premier jour du présent, elle devienne grosse et qu'elle accouche d'un fils, alors et à l'instant nous prendrons à femme et légitime espouze, dont nous solemniserons le mariage publiquement et en face nostre mère sainte Église; etc. » Elle est datée du bois Malesherbes, le 1re octobre 1599.

ll, je me suis étudié particulièrement à examiner toutes sortes d'instruments, non-seulement par spéculation, mais par pratique. » Il fut employé par le gouvernement espagnol à diverses commissions, puis nommé commandant du château d'Ornans, conseiller d'État et directeur général des monnaies dans le comté de Bourgogne. On a de lui : *La Construction, l'usage et les propriétés du quadrant nouveau de mathématiques* (Bruxelles, 1631, in-8°), ouvrage devenu très-rare, et qui contient aussi la construction de la table des sinus et la méthode de trouver les angles d'un triangle par la connaissance des côtés. C'est là qu'il y décrit un instrument de son invention, « en tout admirable, » qui reçut d'abord le nom de Nonius, puis, sur les réclamations de Lalande, celui de *Vernier* : c'est un quart de cercle, divisé en 90 degrés égaux, placé sur un secteur mobile, partagé en 70 parties égales, et enfermé dans deux lignes de foi, qui servent à vérifier la justesse de la machine et l'exactitude des opérations.

Delambre, *Hist. de l'astron. mod.*, t. II, p. 119-128. — Lalande, *Bibl. astronom.*

VERNIER (*Théodore*), comte DE MONT-ORIENT, homme politique, né à Lons-le-Saulnier, le 28 juillet 1731, mort à Paris, le 3 février 1818. Après avoir fait ses études à Besançon, il s'engagea dans la petite gendarmerie de Lunéville. Après quelques années de service, il se fit recevoir avocat, et exerça cette profession avec succès. Élu député par ses compatriotes aux états généraux (1789), il s'occupa surtout des questions de finances, et présidait l'Assemblée nationale lorsqu'elle termina la constitution, en septembre 1791. Membre de la Convention, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour le bannissement. Décrété d'arrestation pour avoir protesté contre la révolution du 31 mai, il s'enfuit dans le Jura, d'où il passa dans le canton de Zurich. Rappelé dans la Convention par le décret du 8 décembre 1794, il la présidait lors des journées de prairial (mai 1795), et ne céda le fauteuil à Boissy d'Anglas que lorsqu'il y fut contraint par la fatigue. Ayant passé dans le Conseil des anciens, il le présida le jour anniversaire du 21 janvier en l'an IV, et prononça à cette occasion un discours très-républicain. Après le coup d'État du 18 brumaire, dans lequel il seconda Bonaparte, il devint sénateur (25 déc. 1799) et commandant de la Légion d'honneur. Son opposition aux projets du premier consul l'ayant fait tomber dans une sorte de disgrâce, il se retira dans le château de Beauregard, près Villeneuve-Saint-Georges, et s'y adonna à la culture des lettres. Appelé dans la chambre des pairs par Louis XVIII (4 juin 1814), il mourut peu de temps après, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Créé comte le 1er mars 1808, il ajouta à ce titre le nom de Mont-Orient, domaine qu'il possédait dans le Jura. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Éléments de finances*; Paris, 1789, 1792, in-8°; — *Caractère des passions au physique et au moral*; Paris, 1797, 1807, 2 vol. in-8°; — *Sur l'éducation*; Paris, 1802, in-8° de 41 p.; — *Description de la maison de Mont-Orient et de ses points de vue*; Lons-le-Saulnier, 1807, in-8°; — *Le Château de Beauregard*; Paris, 1807, in-8°; — *Notices et observations pour faciliter la lecture des* Essais de Montaigne; Paris, 1810, in-8°; — *Du Bonheur individuel*; Paris, 1811, in-8°; — *Abrégé analytique de la vie et des œuvres de Sénèque*; Paris, 1812, in-8°.

Barante, *Hist. de la Convention*. — Monnier, *Les Jurassiens*. — Son *Éloge*, par M. de Richebourg, dans le *Moniteur* du 26 févr. 1818.

VERNINAC SAINT-MAUR (*Raimond*), homme politique, né en 1762, à Gourdon (Quercy), mort le 1er juin 1822, à Mansle, près d'Angoulême. De bonne heure il vint à Paris; au lieu d'y suivre la carrière du barreau, qu'il avait embrassée, il fréquenta le monde, où un extérieur agréable lui assura des succès, et envoya quelques pièces de vers à l'*Almanach des Muses*. La révolution le tira de l'obscurité. Le 1er juin 1791 il fut nommé, à la demande du ministre Duport-Dutertre, un des trois commissaires médiateurs chargés de rétablir la tranquillité dans le comtat Venaissin; ses deux collègues étaient Mulot et Lescène des Maisons. Ils mirent un terme aux querelles de Carpentras et des communes voisines; mais ayant échoué dans leurs tentatives pour pacifier Avignon, et n'ayant pu d'ailleurs se mettre d'accord entre eux, ils revinrent à Paris. Verninac, à qui l'on reprochait de s'être laissé gagner au parti révolutionnaire, défendit ses nouveaux amis dans le rapport communiqué le 10 septembre à la Constituante. La veille, Duprat jeune et Rovère avaient parlé dans le même sens que lui. Ces discours affaiblirent l'effet du récit contradictoire qu'avait fait Lescène des Maisons, et décidèrent l'Assemblée à rendre, le 14, le décret de réunion de tout le Comtat à la France; toutefois, l'exécution en fut différée jusqu'à plus complète connaissance de la situation. Cette mesure impolitique ralluma la haine des partis opposés, et occasionna le massacre de la Glacière; mais ce serait une grande injustice d'en attribuer, comme on l'a fait, la responsabilité à un homme qui ne pouvait le prévoir. Verninac partit ensuite pour la Suède en qualité de chargé d'affaires (avril 1792); il y déploya de la fermeté, et fit reconnaître le nouveau pavillon français; mais l'interruption des relations diplomatiques après la mort de Louis XVI l'obligea de se retirer. Nommé envoyé extraordinaire à Constantinople où il remplaça Descorches de Sainte-Croix, il fit son entrée à la fin d'avril 1795, et parut à l'audience du grand visir dans un cérémonial inaccoutumé. On dit qu'il fut le premier ambassadeur étranger qui obtint l'autorisation d'imprimer un journal dans sa propre langue. Là, comme à Stockholm, il

échoua dans son projet d'alliance, et rentra en France (mai 1797), après avoir été retenu six mois à Naples et gardé à vue. Sous le consulat il administra durant dix-huit mois la préfecture du Rhône (févr. 1800), fut envoyé en Suisse avec le titre de ministre plénipotentiaire (août 1801), et se vit remplacé (août 1802) pour avoir commis la double faute de favoriser l'indépendance du Valais et de contrarier ainsi les vues de Bonaparte, qui aurait voulu réunir à la France cette grande province si nécessaire aux communications avec l'Italie. En 1805 les Valaisans lui témoignèrent leur gratitude en lui conférant, ainsi qu'à sa famille, les droits de citoyens parmi eux. On a de Verninac : *Recueil de poésies fugitives*; Paris, 1787, in-18; — *Description physique et politique du dép. du Rhône;* Paris, 1802, in-8°. Il a aussi trad. les *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre* (Paris, 1790, in-8°), de Blackstone.

* VERNINAC-SAINT-MAUR (*Raimond-Jean-Baptiste*), marin, né le 11 juin 1794, est fils du précédent et d'une fille de Charles Delacroix, ministre sous le Directoire. Entré en 1812 dans la marine militaire, il parvint le 22 mars 1842 au grade de capitaine de vaisseau. En 1835 il avait été chargé de transporter de Thèbes à Paris l'obélisque érigé sur la place de la Concorde, et il publia le compte-rendu de sa mission, sous le titre de *Voyage du* Luxor *en Égypte* (Paris, 1835, in-8°, pl.). Après la révolution de février, il remplit au ministère de la marine le poste de sous-secrétaire d'État (6 juin-17 juill. 1848), et prit à cette dernière date comme ministre la direction de ce département, qu'il résigna le 20 décembre suivant. Le général Cavaignac l'éleva, avant de quitter le pouvoir exécutif, au grade de contre-amiral (16 déc. 1848). Nommé gouverneur de l'île de la Réunion (1849), puis des établissements français dans l'Inde (1852), il fut rappelé en 1856, et admis dans le cadre de réserve.

Archives hist. du Rhône, t. IV. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — *Annuaire de la marine.*

VERNIQUET (*Edme*), architecte français, né le 9 octobre 1727, à Châtillon-sur-Seine, mort le 26 novembre 1804, à Paris. Les travaux de cet artiste sont considérables; s'il n'attacha son nom à aucun de ces monuments qui immortalisent leur auteur, il a construit dans différentes provinces de France, et surtout en Bourgogne, un grand nombre d'usines, de ponts, de chaussées et d'édifices remarquables sous le rapport de l'art et de la solidité. On ne connaît pas moins de cinq églises et abbayes et de douze châteaux qu'il a bâtis de fond en comble, sans compter ceux qu'il a restaurés ou agrandis. La révolution les a détruits pour la plupart, notamment le beau château de Pons d'Hostun à Verdun-sur-Saône. Vers 1774, il alla se fixer à Paris, où il exécuta son œuvre principale, le plan de cette ville et de ses faubourgs. Ce travail immense, qui occupa Verniquet pendant vingt-huit ans, le plus souvent la nuit à cause des embarras des rues durant le jour, et pour lequel il a employé jusqu'à soixante ingénieurs et plus de quatre-vingts aides à cheval, consiste : 1° en toutes les opérations trigonométriques; 2° en un plan général; 3° en trois doubles des plans particuliers de chacune des rues, places, etc., à une ligne par pied, avec toutes les cotes des opérations; 4° dans le plan de tous les monuments publics et particuliers, à l'échelle de trois lignes par toise, dessiné sur papier et collé sur toile; 5° dans l'atlas du plan général de Paris, gravé, composé de soixante-douze feuilles gr. in-fol. Verniquet était l'un des quatre inspecteurs-voyers du département de la Seine, et architecte du Jardin des plantes, qui lui doit particulièrement le grand amphithéâtre et les serres chaudes. Son portrait, dessiné par Bouché, a été gravé par J.-B. Dien. Il a publié : *Exposition d'un projet de loi sur le Muséum d'histoire naturelle et sur une ménagerie;* Paris, an XI, in-8°. J.-P. Abel JEANDET.

Journal des monuments et des arts, n° 19, 7 frimaire, an XIII. — Lalande, *Bibliogr. astron.*, p. 694. — Peignot, *Dict. hist.*

VERNON (*Edward*), marin anglais, né le 12 novembre 1684, à Westminster, alors près de Londres, mort le 29 octobre 1757, à Nacton (Suffolk). D'une famille honorable du Stafford, il était fils de James Vernon, secrétaire d'État de 1697 à 1700. Il reçut une éducation très-soignée, et n'oublia jamais, dit-on, ses classiques grecs et latins; mais rien ne put le détourner de sa vocation pour la marine, et lorsqu'il lui fut permis de la suivre, il s'embarqua sur *le Prince Georges*, et assista à la destruction des flottes française et espagnole dans la rade de Vigo (1702). A vingt et un ans il était parvenu au grade de capitaine, à vingt-quatre à celui de contre-amiral (1708), dans lequel il fut envoyé aux Indes occidentales. Dès l'avénement de Georges II, il entra au parlement, et y représenta de 1727 à 1741 les électeurs de Penryn et ceux de Portsmouth. Il y prit une place éminente, selon Smollett, « en blâmant avec énergie toutes les mesures du ministère, et en disant nettement son opinion, quelle qu'elle fût, sans tenir compte des personnes, et parfois sans égard pour les convenances ». Un jour, au milieu d'une discussion, il offrit de s'emparer de Porto-Bello, qui appartenait alors à l'Espagne, et se fit même fort de le réduire avec six vaisseaux seulement. Cette bravade courut tout le royaume; on porta Vernon aux nues, il devint l'idole du peuple, le héros whig, un autre Raleigh. Tout ce bruit fatigua le ministère. Autant pour se débarrasser d'un censeur gênant que pour apaiser ses adversaires, il finit par envoyer Vernon aux Antilles avec une commission de vice-amiral, six bâtiments et l'ordre de détruire les établissements espagnols (juill. 1739). C'était réaliser le vœu du marin. Il mit à la voile sans tarder, arriva le 20 novembre devant Porto-Bello, attaqua la ville

le lendemain, et y entra le 22; mais, n'ayant pas de forces suffisantes pour en rendre l'occupation durable, il l'abandonna après avoir fait sauter les fortifications. De concert avec Wentworth, il dirigea, au printemps de 1741, l'expédition désastreuse armée contre Carthagène. Confiant dans son heureuse étoile, ses compatriotes célébrèrent par avance la prise de cette place : dans le temps où il en levait le siége, ils firent frapper une médaille, rapporte Voltaire, avec cette légende : *Il a pris Carthagène*. Toutefois, cet échec ne diminua en rien la popularité de l'amiral, dont le nom fut acclamé à une grande majorité dans trois bourgs électoraux; il choisit celui d'Ipswich, et reprit sa place accoutumée dans le parlement. Après avoir été employé durant l'insurrection de 1745 à garder les côtes du Kent et du Sussex, il s'attira à propos d'une question de service une fâcheuse affaire avec le conseil de l'amirauté, et se vit rayer des cadres. C'était un brave, énergique et habile marin, mais d'un caractère emporté, dont il ne savait ou ne voulait pas se rendre maître. P. L—y.

Life of admiral Vernon; Lond., 1758, in-12. — Charnock, *Biogr. navalis*. — *Lives of the british commanders*. — Smollett, *Hist. of England*.

VERNULZ (*Nicolas* DE), en latin *Vernulæus*, érudit et poëte belge, né le 10 avril 1583, à Robelmont (Luxembourg), mort le 5 janvier 1649, à Louvain. Il était fils d'un gentilhomme, capitaine au service de Philippe II. Après avoir fait ses études à Trèves et à Cologne, il entra dans la carrière de l'enseignement, qu'il ne devait plus quitter et dans laquelle il acquit le double renom d'un bon humaniste et d'un brillant orateur. Appelé en 1608 à Louvain, il enseigna la rhétorique au collége du Porc, et joignit depuis 1611 jusqu'en 1614 à cette chaire celle d'éloquence à l'université; dans l'une et dans l'autre il remplaça J.-B. Gramaye, son protecteur. En 1646, il devint professeur de langue latine au collége des Trois Langues. Les honneurs ne manquèrent point au savant que l'archiduc Léopold disait être « né pour le bien public » : il fut président du collége de Luxembourg, licencié en théologie, chanoine de Saint-Pierre, historiographe du roi d'Espagne et de l'empereur, trois fois recteur de l'université. On le représente d'un caractère doux, poli, bienfaisant. Il avait beaucoup de lecture, un savoir plus étendu que solide, un esprit vif, et une surprenante facilité. Ses ouvrages, tous écrits en latin, sont au nombre d'une cinquantaine; nous citerons les suivants : *Rhetorum collegii Porcensis orationes*; Louvain, 1614, in-12; Cologne, 1619, 2 vol. in-16; 10e édit., Anvers, 1684, in-12 : le style de ces harangues, selon Paquot, est pur, harmonieux et toujours varié; on y trouve des réflexions utiles, une morale saine, et souvent des pensées neuves; — *De arte dicendi, una cum praxi rhetoricæ et II de inventione libris*; Louvain, 1619, in-12; six édit.; — *Institutionum politicarum lib. IV*; ibid., 1624, 1635, in-12, et 1647, in-fol.; — *Institutionum moralium lib. IV*; ibid., 1625, 1640, in-12, et 1649, in-fol.; — *Institutionum œconomicarum lib. II*; ibid., 1626, 1640, in-12, et 1649, in-fol. : de ces trois ouvrages, composés sur un plan identique, le second est le meilleur; les sujets en sont bien choisis, traités avec netteté, et fortifiés par des exemples amenés à propos; — *Academia Lovaniensis; ejus origo, facultates, viri illustres, res gestæ*; ibid., 1627, in-4° : c'est un tableau plutôt qu'une histoire; il y en a une réimpr., continuée par Langendonck jusqu'en 1667, ibid., 1667, in-4°; — *Annus austriacus*; ibid.; 1628, in-12 : recueil d'éphémérides de la maison d'Autriche; — *Dissertationum politicarum decades II*; ibid., 1629-46, 2 vol. in-12; — *Orationes sacræ*; ibid., 1630, 1635, in-12; — *Tragœdiæ*; ibid., 1631, in-12, et 1656, 2 vol. in-12 : la 2e édit. en renferme quatorze; — *Elogia oratoria et orationes miscellaneæ*; ibid., 1634, in-12; — *Apologia pro gente austriaca*; ibid., 1635, in-4°; — *De propagatione fidei christianæ in Belgio per sanctos ex Hibernia viros*; ibid., 1639, 1654, in-12; — *Virtutum gentis austriacæ lib. III, exemplis adornati*; ibid., 1640, in-4°; — *Oratio in funere Erycii Puteani*; ibid., 1646, in-4°; — *Imperatorum symbola, cum comm. in Alciati Emblemata*; ibid., 1650, in-4°; — *Observationum politicarum syntagma, ex C. Taciti operibus*; ibid., 1651, in-12; — *Historia austriaca*; ibid., 1651, in-12; — *Epitome historiarum*; ibid., 1654, in-4°.

Dave, *Oratio in funere Vernulæi*; Louvain, 1649, in-4°. — Valère André, *Bibl. belgica*. et *Fasti academ*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIII. — Paquot, *Mémoires*, t. III.

VEROCCHIO (*Andrea* DEL), peintre et sculpteur, né à Florence, en 1432, mort à Venise, en 1488. Ayant reçu les leçons de Donatello, il s'adonna à l'orfévrerie, et fut appelé à Rome par Sixte IV, qui lui avait demandé plusieurs apôtres d'argent pour orner l'autel de sa chapelle pontificale. Ce fut alors qu'il se mit à travailler le marbre, et qu'il exécuta le mausolée que Francesco Tornabuoni érigea à sa femme dans l'église de la Minerve. De retour à Florence, il fit un *David* de bronze (haut de 1m,45), qui fut placé au sommet de l'escalier du palazzo Vecchio; une *Madone entre deux anges en adoration*, au fronton du tombeau de l'historien Leonardo Bruni à Santa-Croce; deux bustes de bronze, *Alexandre le Grand* et *Darius*, que Laurent de Médicis envoya avec d'autres présents à Matthias Corvin, roi de Hongrie, et le mausolée de Giovanni et Pietro de Médicis à Saint-Laurent, dont les ornements sont fondus et ciselés avec un art exquis. Il modela ensuite et fondit pour l'une des niches extérieures de l'église d'Orsanmichele deux statues colossales représentant *l'Incrédulité de saint Thomas*. Verocchio cultiva aussi la peinture. On connaît de lui quatre

tableaux, dont deux au musée de Munich, une *Sainte Famille* et *les Trois archanges*; une autre *Sainte Famille*, au marquis de Westminster, et un *Baptême de Jésus-Christ*, à l'Académie de Florence. Sur la demande de Laurent de Médicis, il fit pour la fontaine de Careggi un *Enfant de bronze étranglant un poisson*, figure d'une beauté merveilleuse. Après avoir restauré, aux applaudissements de tous les connaisseurs, un torse antique de *Marsyas écorché*, il venait de commencer en 1474, pour la cathédrale de Pistoja, le mausolée du cardinal Niccolò Forteguerri, lorsqu'il partit pour Venise, où il devait exécuter la statue équestre de Bartolommeo Colleoni, général de la république; mais il n'eut pas le temps de la terminer entièrement, étant mort d'une fluxion de poitrine, quelques jours avant d'y avoir pu mettre la dernière main. Ce fut Alessandro Leopardo qui amena l'œuvre à sa perfection et qui la fondit en 1495. « Le cheval, dit Cicognara, a beaucoup d'énergie dans son mouvement, et bien que rien en lui ne soit exagéré, il semble avancer et descendre du piédestal. Les proportions sont grandioses sans être trop pesantes, et l'anatomie est bien rendue. » On attribue à Verocchio l'invention du procédé employé pour mouler sur nature.

Il eut Léonard de Vinci et le Pérugin pour élèves. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

VÉRON (*François*), controversiste français, né vers 1575, à Paris, mort le 6 décembre 1649, à Charenton, près Paris. Il était d'une famille de robe. Admis, en 1595, dans la Société de Jésus, il s'appliqua durant ses études à la controverse, s'y rendit fort habile, et travailla avec un zèle extraordinaire à la conversion des réformés. Ce fut même la grande et l'unique affaire de sa vie. Parcourant sans cesse les provinces, il défiait en tous lieux les hérétiques, leurs savants et leurs théologiens, et les provoquait à d'interminables joûtes oratoires, où chaque combattant s'occupait bien plus d'étaler sa propre érudition que d'éclairer les âmes. Après la fameuse conférence qu'il eut à Caen avec Samuel Bochart, et qui dura neuf jours (22 sept.-3 oct. 1628), un catholique qui était présent écrivit à des huguenots : « Pour vous dire la vérité, on ne peut pas assurer que notre savant soit plus savant que votre savant. » Par lettres patentes du 19 mars 1622, Véron fut autorisé à prêcher sur les places publiques et à disputer avec le premier venu, sans pouvoir en être empêché. Différentes assemblées du clergé récompensèrent ses services en lui accordant une pension de six cents livres et en payant les frais d'impression de ses ouvrages. Quand il quitta les jésuites (1620), il fut pourvu de la cure de Saint-Brice, et plus tard de celle de Charenton. Nous citerons de lui : *Traité de la puissance du pape*; Paris, 1626, in-8° : il y soutient que l'Église doit être soumise à la puissance royale; — *Notables défauts de la Cène des ministres*; Paris, 1629, in-12; — *Actes de la conférence de Caen*; Caen, 1629, in-12 : la relation de Bochart est plus exacte (Saumur, 1630, 2 vol. in-8°); Véron y répondit par des écrits tellement diffamatoires que le parlement de Rouen lui imposa silence par arrêt du 18 janvier 1631; — *Méthode de traiter les controverses de religion*; Paris, 1638, in-fol. : ouvrage qui avait paru d'abord en 1615, et qui a eu un grand nombre d'éditions; — *Le Moyen de la paix chrétienne*; Paris, 1639, in-8°; — *De la Primauté de l'Église, ou de la Hiérarchie en icelle*; Paris, 1641, in-8°; — *Règle générale de la foi catholique*; Paris, 1645, in-fol.; Lyon, 1674, in-12; Paris, 1768, 1825, in-12; trad. en latin : c'est son meilleur ouvrage; — *Le Baillon des Jansénistes*. La plupart de ces écrits ont été réunis en 2 vol. in-fol. On a encore de Véron une version française du *Nouveau Testament* (Paris, 1647, in-4°), où il s'est livré à de singuliers écarts.

Labouderie, *Éloge*, à la tête de la *Règle génér.*, édit. 1825. — Le Long, *Bibl. sacra*. — Southwell, *De script. Soc. Jesu*.

VÉRON (*François*), sieur DE FORBONNAIS, publiciste français, né au Mans, le 3 octobre 1722, mort à Paris, le 19 septembre 1800. Il appartenait à une famille de marchands drapiers (1) qui s'étaient acquis une légitime réputation de probité jointe à des vues élevées et fécondes. Sa mère était Marguerite Plumard, sœur de l'économiste de ce nom. Après avoir fait ses études au collége de Beauvais, à Paris, il se livra à la fabrication des étamines; mais au lieu de s'occuper pour son compte de l'industrie héréditaire parmi les siens, il se mit à voyager, et pendant cinq années, qu'il passa chez un de ses oncles maternels, armateur à Nantes, il y étudia, en observateur intelligent, le commerce maritime et colonial, son influence sur le revenu public. L'ensemble de ses études le conduisit à se faire à lui-même un corps de doctrines d'où ont découlé les nombreux écrits qu'il a publiés. Il vint à Paris en 1750, et présenta au ministre chargé de l'administration du commerce un mémoire qui, comme son auteur, fut dédaigneusement accueilli. Justement blessé de cette réception, Forbonnais en appela à la France, en publiant de 1751 à 1756 quinze ouvrages sur les matières qui avaient été l'objet de ses méditations. Comme tous ont pour but le développement et l'application des mêmes idées fondamentales, il suffira de faire connaître l'esprit dominant des trois principaux. Imbu des théories qui prévalaient parmi les économistes du dix-huitième siècle, c'est-à-dire partisan du système prohi-

(1) Un de ses ancêtres, *Jean* VÉRON, mort en 1680, fut l'inventeur des étamines ou camelotes blanches du Mans. Le fils de Jean, *Guillaume*, mort en 1720, donna une grande extension à ce commerce.

bitif, il trouve, comme eux, dans les *Éléments du commerce* et dans les *Principes et observations économiques*, la balance du commerce dans cet équilibre du gain et de la perte des valeurs existantes, système doublement incomplet, en ce qu'il ne tient compte ni des valeurs créées, ni même de l'augmentation de prix que peuvent acquérir par elles-mêmes les valeurs existantes. Dans les *Recherches sur les finances*, il suit dans toutes ses phases le développement de la fortune publique en France sous Sully, Mazarin, Colbert et leurs successeurs jusqu'à Law, dont il expose le système. Si le plus souvent il loue et approuve Colbert, parfois cependant il le critique, notamment en ce qui concerne le commerce des grains. Disons toutefois que les théories de Colbert ayant été violemment attaquées dans l'*Encyclopédie*, Forbonnais, sans renoncer entièrement à sa première opinion, se montra plus tard disposé à excuser les erreurs de Colbert, en abandonnant, dans les *Principes et observations*, ses chiffres primitifs pour adopter ceux que Dupré de Saint-Maur avait consignés dans son *Essai sur les monnaies*. Les principes professés par Forbonnais sont donc contestables sur certains points; mais si les progrès qu'ont faits de nos jours les sciences économiques ne permettent pas de les adopter sans réserve, ses travaux n'en ont pas moins eu un grand caractère d'utilité, surtout ses *Recherches sur les finances*, où ont nécessairement puisé tous ceux qui, après lui, ont recherché les causes et déterminé les effets des variations qu'ont éprouvées les ressources financières de la France. Par les documents qu'il y a réunis, il a en effet raconté l'histoire budgétaire de la France pendant une période de cent vingt-six ans, et par une conséquence de son plan, qui embrassait l'histoire financière des pays d'états comme de ceux qui avaient été incorporés à la couronne sans réserve, il a bien souvent expliqué les causes médiates de certaines résistances à l'autorité royale.

Quoi qu'il en soit des erreurs de Forbonnais, il fut nommé en 1756 inspecteur général des monnaies, et investi en même temps de la confiance de trois ministres, MM. Berryer, de Choiseul et de Belle-Isle, qui le chargèrent de divers travaux. En 1759, ce fut sur sa proposition que fut adoptée la création dans les fermes générales de soixante-douze mille actions de mille francs chacune, attribuant aux actionnaires la moitié des bénéfices dont jouissaient auparavant les fermiers généraux. Les 72 millions que cette opération fit entrer en vingt-quatre heures dans les caisses du trésor sans grever l'État, la suppression de plusieurs priviléges et la réduction de beaucoup de dépenses publiques sont l'œuvre spéciale de Forbonnais. Jaloux de voir que la faveur publique s'attachait à l'auteur bien connu de ces mesures, Silhouette cessa de le consulter, et quitta bientôt le contrôle général. Forbonnais aurait pu lui succéder; mais on exigeait de lui des sacrifices incompatibles avec les principes de l'homme qui avait nettement déclaré qu'une révolution politique serait tôt ou tard inévitable, si, au lieu des palliatifs auxquels on recourait vainement, l'on n'adoptait pas une réforme radicale du régime financier de la France. Louis XV lui accorda une pension de 5,000 fr., à la condition qu'il ne refuserait jamais ses conseils au gouvernement. Il ne les épargna pas. Quoiqu'il n'eût pas réussi, en 1760, à faire adopter un projet de paix qui eût écarté le honteux traité de 1763, il ne se rebuta pas, et après la conclusion de ce traité il présenta un plan de finances qu'appuyèrent le conseil d'État et le dauphin père de Louis XVI, mais que firent repousser les intrigues de Mme de Pompadour. Il fut même exilé, et se retira dans son château de Forbonnais (1). Il ne cessa pourtant jamais de correspondre avec les contrôleurs généraux qui se succédèrent, notamment avec l'abbé Terray, qui fit de vains efforts pour lui faire accepter un poste dans son administration. Entré dans l'ordre de la noblesse par l'acquisition d'une charge de conseiller au parlement de Metz, il renonça aux priviléges dont cette position le faisait jouir en matière d'impôt, et soumit à la taille toutes ses propriétés (1764). En 1789 il ne fut point élu aux états généraux. Le comité des monnaies de l'Assemblée nationale répara cette maladresse en appelant Forbonnais à Paris, où pendant cinq mois il concourut à ses travaux. Revenu dans sa terre, il s'isola plus que jamais jusqu'au moment où, menacé par les chouans dans ses biens et dans sa vie, il se réfugia à Paris. Associé à l'Institut lors de sa formation, il assista exactement à ses séances. Le Directoire l'avait placé à la tête d'une commission des finances chargée de rétablir le crédit public l'avant-veille du coup d'État de brumaire.

Les ouvrages publiés par Forbonnais sont : *Essai sur la partie politique du commerce de terre et de mer, de l'agriculture et des finances*; s. l., 1751, in-12; — *Extrait de l'Esprit des lois, avec des observations*; Paris, 1753, in-12 : il y combat quelques-uns des principes émis par Montesquieu en matière commerciale; — *Le Négociant anglais*; Dresde (Paris), 1753, 2 vol. in-12 : traduction abrégée du *British Merchant*, accompagnée de notes critiques sur le commerce de l'Angleterre; — *Théorie et pratique du commerce et de la marine*; Paris, 1753, in-4° : trad. librement de l'espagnol de Ustaritz; — *Considérations sur les finances d'Espagne, relativement à celles de France*; Dresde (Paris), 1753, 1755, in-12 : ce livre produisit une telle sensation en Espagne, que le gouvernement de ce pays voulut s'assurer les conseils de Forbonnais en l'attirant à lui en

(1) Cette terre seigneuriale, achetée par son père en 1732, est dans la commune de Champaissant (Sarthe).

qualité de consul général de France; — *Éléments du commerce;* Leyde et Paris, 1754, 2 vol. in-12; 4e édit., ibid., 1796, avec addit.; plusieurs des chapitres de cet ouvrage ont été insérés dans l'*Encyclopédie*, tels que *Commerce en général*, *Concurrence*, *Assurances*, *et Change*; — *Examen des avantages et des désavantages de la prohibition des toiles peintes*; Marseille, 1775, in-12; — *Questions sur le commerce des Français au Levant;* Marseille (Paris), 1755, in-12; — *Lettre à M. F...., ou Examen politique des prétendus inconvénients de la faculté de commercer en gros, sans déroger à la noblesse;* s. l. n. d. (1756), in-12; — *Mémoire sur la manufacture des glaces;* Paris, 1756, in-12, sous le pseudonyme de Leclerc; — *Divers mémoires sur le commerce;* Paris, 1756, in-12; — *Recherches et considérations sur les finances de France depuis* 1595 *jusqu'en* 1721; Bâle, 1758, 2 vol. in-4o; Liége, 1758, 6 vol. in-12; — *Principes et observations économiques;* Amst., 1767, 2 vol. in-8°; — *Prospectus sur les finances;* Paris, 1789, in-12; — *Observations succinctes sur l'émission de deux milliards d'assignats;* Paris, 1790, in-12; — *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation;* Paris, 1800, pet. in-12. Forbonnais avait en outre publié quelques poésies légères, et il avait inseré beaucoup de notes, sous le pseudonyme d'*un Vieillard de la Sarthe*, dans le *Journal* de Dupont (de Nemours). Ses travaux inédits sont plus considérables que ceux qui ont vu le jour : Delisle de Sales ne mentionne pas moins de huit mémoires sur la législation, dix sur la diplomatie, sept sur la marine et les colonies, onze sur les finances, cent cinquante-deux sur les monnaies, sept sur l'économie politique, et cinq travaux littéraires. D'après l'inventaire dressé après la mort de Forbonnais, il faut ajouter à cette nomenclature la tragédie de *Coriolan*, un opéra de *Sapho*, la traduction des *Annales* de Tacite, ainsi que des dix-huit premiers livres de *Roland furieux*, des *Considérations sur la Savoie*, et sa propre *Vie*, écrite par lui-même. P. Levot.

Delisle de Sales, *Vie litt. de Forbonnais*; Paris, 1801, in-8°. — Leprince d'Ardenay, *Éloge hist. de Fr. Véron de Forbonnais;* Le Mans, an IX. in-8°. — P. Clement, *Hist. de Colbert*, *et Du système protecteur en France.* — *Documents inédits.*

VÉRON. *Voy.* Ducommun.

VERONA (*M.-A.* da). *Voy.* Bassetti.

VÉRONÈSE (1) (*Paolo* Caliari, dit), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, en 1530, mort à Venise, le 19 mai 1588. Il était fils d'un sculpteur médiocre, Gabriele, qui lui donna quelques principes de dessin. Il eut pour principal maître, non Giov. Caroto, comme le prétend Vasari, mais son oncle maternel Antonio Badile. A son école, et aussi en copiant assidûment les dessins du Parmesan et les gravures d'Albrecht Durer, il fit de rapides progrès. Il avait beaucoup de facilité et une intelligence extraordinaire. Les premiers ouvrages de sa jeunesse paraissent être une *Madone avec saint Jean-Baptiste et saint Zénon*, à S.-Fermo-Maggiore de Vérone, et *la Guérison de la belle-mère de saint Pierre*, au musée du Louvre. Conduit à Mantoue par le cardinal Ercole Gonzaga, avec trois de ses compatriotes, pour décorer la cathédrale, il y exécuta *la Tentation de saint Antoine*, qui fut jugée supérieure aux tableaux de ses concurrents. Forcé de céder à la nécessité, il peignit quelques ouvrages dans des villas du Vicentin et du Trévisan. Étant enfin venu à Venise (1555), il perfectionna son coloris par l'étude des œuvres du Titien et du Tintoret, qu'il s'efforça dès lors de surpasser par l'élégance et la variété des ornements. L'*Histoire d'Esther*, composée en trois sujets pour Saint-Sébastien, commença sa réputation. Sur la recommandation de Daniele Barbaro, patriarche d'Aquilée, pour la villa duquel il avait peint des sujets empruntés à la fable et à l'allégorie, il fut chargé, pour la salle du grand conseil du palais ducal, d'un grand tableau représentant *Frédéric Barberousse baisant la main de l'anti-pape Octavien*, et de quatre grandes figures allégoriques. Après l'incendie de 1576, il figura de nouveau parmi les artistes qui concoururent à la décoration de la salle restaurée. Ainsi il peignit au plafond cette magnifique *Apothéose de Venise* (1), regardée comme l'un de ses chefs-d'œuvre, accompagnée de *la Défense de Scutari* et de *la Prise de Smyrne*, et sur la muraille *le Retour du doge Andrea Contarini, vainqueur des Génois en* 1378.

Comme on a peu de données précises sur les époques où furent exécutés les divers ouvrages du Véronèse, dont un fort petit nombre est daté, nous nous contenterons de les passer en revue dans les lieux où ils se trouvent aujourd'hui. Ne sortons pas encore du palais des doges. La salle du conseil des Dix présente au centre du plafond *un Vieillard assis et une jeune femme*, et celle de l'*anti-collegio* un de ses tableaux les plus exquis, *l'Enlèvement d'Europe* (2), qui a fait partie du musée Napoléon. C'est un des sujets que le Véronèse aimait le plus à traiter. Outre une répétition au musée du Capitole, cette scène est diversement reproduite par lui au musée de Dresde, et à la galerie nationale de Londres. Dans le *collegio* on voit d'abord une des œuvres capitales du maître, représentant *le Sauveur dans une gloire*, *Venise personnifiée*, *saint Marc*, *la Foi et sainte Justine*, *le doge Seb. Veniero et le provéditeur Agostino Barbarigo;* puis, au pla-

(1) Ce surnom, en italien *il Veronese*, aurait été plus exactement rendu par *le Véronais*, de même qu'on dit le Mantouan, le Parmesan, Jules Romain, etc.

(1) Gravée par Val. Le Fèvre.

(2) Gravé par le même.

fond, *Neptune et Mars*, *la Foi assistant à un sacrifice*, et *Venise assise sur un globe*; huit *Vertus*, et entre elles seize petits sujets historiques peints à la terre verte. Dans le salon des chefs du conseil des Dix, au plafond est un *Ange chassant les Vices*. A la voûte d'une pièce occupée par le bibliothécaire, on voit une belle *Adoration des Mages*, l'un des sujets favoris du maître. Dans la salle de la *bussola* existait au plafond un grand ovale représentant *Jupiter foudroyant les Vices* (1). Emportée en France en 1798, cette œuvre grandiose, et qui sous plus d'un rapport n'eût pas été désavouée par Michel-Ange, fut placée à Versailles, puis au musée du Louvre, où posée à plat sur le mur et trop près de l'œil, elle perd beaucoup de son effet.

Lorsque les procurateurs de la république ouvrirent un concours entre les plus habiles artistes du temps, promettant une chaîne d'or à celui qui décorerait de la plus belle peinture la grande salle de l'ancienne bibliothèque de Saint-Marc (aujourd'hui le palais royal), destinée à renfermer la bibliothèque du cardinal Bessarion, le Véronèse l'emporta sur tous, non-seulement de l'avis des juges, mais aussi de ses concurrents eux-mêmes. On admire encore à sa place la belle allégorie qui lui valut cette victoire, et qui représente *la Musique* sous les traits de trois jeunes femmes d'une beauté ravissante. Dans la même salle, deux autres compartiments du plafond sont occupés par *la Géométrie et l'Arithmétique*, et par *l'Apothéose de l'Honneur*, du même artiste. Le palais royal possède encore de lui : *Venise entourée d'Hercule, de Cérès et de plusieurs génies*, *le Christ au jardin des Oliviers*, et *l'Institution du Rosaire par saint Dominique*. Il règne une grande incertitude sur l'époque où Paul Véronèse fit un voyage à Rome, où il fut conduit par l'ambassadeur Girolamo Grimani; s'il n'en rapporta pas un dessin plus correct, au moins y apprit-il à donner à ses figures une expression plus noble. Plusieurs des belles peintures que nous avons citées, notamment *les Vices foudroyés*, sont postérieures à ce voyage.

Les œuvres du Véronèse sont presque innombrables dans les églises de Venise. De 1550 à 1565, il enrichit Saint-Sébastien de plusieurs ouvrages, dont un surtout est compté parmi ses chefs-d'œuvre : c'est *le Premier martyre de saint Sébastien*. A S.-Francesco della Vigna, on voit une *Résurrection*; une *Madone et des Anges*; *la Vierge et quelques saints*; à Saint-Luc, *le Saint écrivant son Évangile*; à Saint-André, *Saint Jérôme dans le désert* (2), figure dont le nu est justement admiré; à Saint-Barnabé, une petite *Sainte Famille*; à S.-Giacomo dall'Ovio, *Saint Laurent, saint Marc et saint Augustin*, *les Quatre Vertus théologales*, et *Quatre docteurs*; à Saint-Paul, un *Mariage de la Vierge*; à Saint-Sylvestre, une *Adoration des mages*, peinte en 1571; à Saint-Julien, une *Cène*, et *le Christ mort soutenu par des anges et quelques saints*; aux SS.-Apôtres, *la Chute de la manne*, œuvre du maître et de ses élèves; à Saints-Jean-et-Paul, une remarquable *Nativité*; à Sainte-Catherine, *le Mariage mystique de la sainte*, etc. Signalons encore à Venise un beau portrait au palais Manfrin. Naguère, nous aurions pu indiquer au palais Pisani l'une des œuvres capitales du maître, *la Famille de Darius présentée à Alexandre* (1), composition merveilleuse de coloris, sinon d'expression, vendue au gouvernement anglais pour la somme de 350,000 fr. Enfin à l'Académie des beaux-arts, outre *la Cène*, dont nous parlerons bientôt, nous trouvons *le Martyre de sainte Christine* et deux autres traits de sa vie; les prophètes *Ezéchiel* et *Isaïe*, camaïeux; *le Peuple de Myre allant au-devant de saint Nicolas*; *la Vierge sur un trône avec saint Joseph, saint Jean, saint Jérôme et saint Marc*, beau tableau qui a figuré au Musée Napoléon; *la Bataille des Curzolari*; *le Couronnement de la Vierge*; *la Charité et la Foi*, camaïeux; une *Assomption*, inférieure à celle du Titien; une *Annonciation*, qui n'est qu'un prétexte à une magnifique architecture, et *les Évangélistes saint Marc et saint Matthieu*.

Il est un certain nombre de sujets que Véronèse aimait à reproduire sous différents aspects; nous les grouperons ici, afin d'abréger autant que possible la liste, si longue, de ses œuvres : *Adoration des Mages* (2), musées de Saint-Pétersbourg, Madrid, Vienne, Munich, Dresde, Carlsruhe, Milan et Bordeaux, Santa-Corona de Vicence, Saint-Sylvestre et Saint-Sébastien de Venise, palais des Doges, palais Carega de Gênes; — *Adoration des Bergers* (3), musée de Bruxelles; — *Résurrection de Jésus*, musée de Saint-Pétersbourg, et S.-Francesco della Vigna de Venise; — *Annonciation*, musées de Vienne et de Florence; palais Brignole, à Gênes; — *Repos en Égypte*, musées de Saint-Pétersbourg et de Munich; — *Descente de croix* et *Mise au tombeau* (4), musées de Saint-Pétersbourg, Berlin et Vienne, palais Doria à Rome, Saint-Julien de Venise; — *Repas d'Emmaüs*, musées de Paris et de Dresde; — *Mariage mystique de sainte Catherine* (5), galeries de Bruxelles et de Florence, Sainte-Catherine de Venise, palais Durazzo de Gênes; — *Jésus sur la croix*, musées de Paris, Madrid, Dresde et Florence, et Saint-Sébastien de

(1) Gravé par Gellle.
(2) Gravé par Val. Le Fèvre.

(1) Gravée par R.-N. Cochin.
(2) Gravée par N. Dupuis, Le Bas, Troyen, Saint-Non, C. Sacchi, etc.
(3) Gravée par M. Sadeler, Matham (1631), Mitelli, Piccioni (1641), L. Jacob, etc.
(4) Cette dernière a été gravée par Aug. Carrache (1582).
(5) Gravée par J. Piccino, Hortemels, Aug. Carrache, et lithogr. par Llanta.

qualité de consul général de France; — *Éléments du commerce;* Leyde et Paris, 1754, 2 vol. in-12; 4e édit., ibid., 1796, avec addit.; plusieurs des chapitres de cet ouvrage ont été insérés dans l'*Encyclopédie*, tels que *Commerce en général, Concurrence, Assurances, et Change;* — *Examen des avantages et des désavantages de la prohibition des toiles peintes;* Marseille, 1775, in-12; — *Questions sur le commerce des Français au Levant;* Marseille (Paris), 1755, in-12; — *Lettre à M. F...., ou Examen politique des prétendus inconvénients de la faculté de commercer en gros, sans déroger à la noblesse;* s. l. n. d. (1756), in-12; — *Mémoire sur la manufacture des glaces;* Paris, 1756, in-12, sous le pseudonyme de Leclerc; — *Divers mémoires sur le commerce;* Paris, 1756, in-12; — *Recherches et considérations sur les finances de France depuis* 1595 *jusqu'en* 1721; Bâle, 1758, 2 vol. in-4o; Liége, 1758, 6 vol. in-12; — *Principes et observations économiques;* Amst., 1767, 2 vol. in-8°; — *Prospectus sur les finances;* Paris, 1789, in-12; — *Observations succinctes sur l'émission de deux milliards d'assignats;* Paris, 1790, in-12; — *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation;* Paris, 1800, pet. in-12. Forbonnais avait en outre publié quelques poésies légères, et il avait inséré beaucoup de notes, sous le pseudonyme d'*un Vieillard de la Sarthe*, dans le *Journal* de Dupont (de Nemours). Ses travaux inédits sont plus considérables que ceux qui ont vu le jour : Delisle de Sales ne mentionne pas moins de huit mémoires sur la législation, dix sur la diplomatie, sept sur la marine et les colonies, onze sur les finances, cent cinquante-deux sur les monnaies, sept sur l'économie politique, et cinq travaux littéraires. D'après l'inventaire dressé après la mort de Forbonnais, il faut ajouter à cette nomenclature la tragédie de *Coriolan*, un opéra de *Sapho*, la traduction des *Annales* de Tacite, ainsi que des dix-huit premiers livres de *Roland furieux*, des *Considérations sur la Savoie*, et sa propre *Vie*, écrite par lui-même. P. LEVOT.

Delisle de Sales, *Vie litt. de Forbonnais*; Paris, 1801, in-8°. — Leprince d'Ardenay, *Éloge hist. de Fr. Véron de Forbonnais*; Le Mans, an IX, in-8°. — P. Clément, *Hist. de Colbert, et Du système protecteur en France.* — *Documents inédits.*

VÉRON. *Voy.* DUCOMMUN.

VERONA (*M.-A.* DA). *Voy.* BASSETTI.

VÉRONÈSE (1) (*Paolo* CALIARI, dit), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, en 1530, mort à Venise, le 19 mai 1588. Il était fils d'un sculpteur médiocre, Gabriele, qui lui donna quelques principes de dessin. Il eut pour principal maître, non Giov. Caroto, comme le prétend Vasari, mais son oncle maternel Antonio Badile. A son école, et aussi en copiant assidûment les dessins du Parmesan et les gravures d'Albrecht Durer, il fit de rapides progrès. Il avait beaucoup de facilité et une intelligence extraordinaire. Les premiers ouvrages de sa jeunesse paraissent être une *Madone avec saint Jean-Baptiste et saint Zénon*, à S.-Fermo-Maggiore de Vérone, et *la Guérison de la belle-mère de saint Pierre*, au musée du Louvre. Conduit à Mantoue par le cardinal Ercole Gonzaga, avec trois de ses compatriotes, pour décorer la cathédrale, il y exécuta *la Tentation de saint Antoine*, qui fut jugée supérieure aux tableaux de ses concurrents. Forcé de céder à la nécessité, il peignit quelques ouvrages dans des villas du Vicentin et du Trévisan. Étant enfin venu à Venise (1555), il perfectionna son coloris par l'étude des œuvres du Titien et du Tintoret, qu'il s'efforça dès lors de surpasser par l'élégance et la variété des ornements. L'*Histoire d'Esther*, composée en trois sujets pour Saint-Sébastien, commença sa réputation. Sur la recommandation de Daniele Barbaro, patriarche d'Aquilée, pour la villa duquel il avait peint des sujets empruntés à la fable et à l'allégorie, il fut chargé, pour la salle du grand conseil du palais ducal, d'un grand tableau représentant *Frédéric Barberousse baisant la main de l'anti-pape Octavien*, et de quatre grandes figures allégoriques. Après l'incendie de 1576, il figura de nouveau parmi les artistes qui concoururent à la décoration de la salle restaurée. Ainsi il peignit au plafond cette magnifique *Apothéose de Venise* (1), regardée comme l'un de ses chefs-d'œuvre, accompagnée de *la Défense de Scutari* et de *la Prise de Smyrne*, et sur la muraille *le Retour du doge Andrea Contarini, vainqueur des Génois en* 1378.

Comme on a peu de données précises sur les époques où furent exécutés les divers ouvrages du Véronèse, dont un fort petit nombre est daté, nous nous contenterons de les passer en revue dans les lieux où ils se trouvent aujourd'hui. Ne sortons pas encore du palais des doges. La salle du conseil des Dix présente au centre du plafond *un Vieillard assis et une jeune femme*, et celle de l'*anti-collegio* un de ses tableaux les plus exquis, *l'Enlèvement d'Europe* (2), qui a fait partie du musée Napoléon. C'est un des sujets que le Véronèse aimait le plus à traiter. Outre une répétition au musée du Capitole, cette scène est diversement reproduite par lui au musée de Dresde, et à la galerie nationale de Londres. Dans le *collegio* on voit d'abord une des œuvres capitales du maître, représentant *le Sauveur dans une gloire, Venise personnifiée, saint Marc, la Foi et sainte Justine, le doge Seb. Veniero et le provéditeur Agostino Barbarigo;* puis, au pla-

(1) Ce surnom, en italien *il Veronese*, aurait été plus exactement rendu par *le Véronais*, de même qu'on dit le Mantouan, le Parmesan, Jules Romain, etc.

(1) Gravée par Val. Le Fèvre.

(2) Gravé par le même.

fond, *Neptune et Mars*, *la Foi assistant à un sacrifice*, et *Venise assise sur un globe;* huit *Vertus*, et entre elles seize petits sujets historiques peints à la terre verte. Dans le salon des chefs du conseil des Dix, au plafond est un *Ange chassant les Vices*. A la voûte d'une pièce occupée par le bibliothécaire, on voit une belle *Adoration des Mages*, l'un des sujets favoris du maître. Dans la salle de la *bussola* existait au plafond un grand ovale représentant *Jupiter foudroyant les Vices* (1). Emportée en France en 1798, cette œuvre grandiose, et qui sous plus d'un rapport n'eût pas été désavouée par Michel-Ange, fut placée à Versailles, puis au musée du Louvre, où posée à plat sur le mur et trop près de l'œil, elle perd beaucoup de son effet.

Lorsque les procurateurs de la république ouvrirent un concours entre les plus habiles artistes du temps, promettant une chaîne d'or à celui qui décorerait de la plus belle peinture la grande salle de l'ancienne bibliothèque de Saint-Marc (aujourd'hui le palais royal), destinée à renfermer la bibliothèque du cardinal Bessarion, le Véronèse l'emporta sur tous, non-seulement de l'avis des juges, mais aussi de ses concurrents eux-mêmes. On admire encore à sa place la belle allégorie qui lui valut cette victoire, et qui représente *la Musique* sous les traits de trois jeunes femmes d'une beauté ravissante. Dans la même salle, deux autres compartiments du plafond sont occupés par *la Géométrie et l'Arithmétique*, et par *l'Apothéose de l'Honneur*, du même artiste. Le palais royal possède encore de lui : *Venise entourée d'Hercule, de Cérès et de plusieurs génies*, *le Christ au jardin des Oliviers*, et *l'Institution du Rosaire par saint Dominique*. Il règne une grande incertitude sur l'époque où Paul Véronèse fit un voyage à Rome, où il fut conduit par l'ambassadeur Girolamo Grimani; s'il n'en rapporta pas un dessin plus correct, au moins y apprit-il à donner à ses figures une expression plus noble. Plusieurs des belles peintures que nous avons citées, notamment *les Vices foudroyés*, sont postérieures à ce voyage.

Les œuvres du Véronèse sont presque innombrables dans les églises de Venise. De 1550 à 1565, il enrichit Saint-Sébastien de plusieurs ouvrages, dont un surtout est compté parmi ses chefs-d'œuvre : c'est *le Premier martyre de saint Sébastien*. A S.-Francesco della Vigna, on voit une *Résurrection*; une *Madone et des Anges*; *la Vierge et quelques saints*; à Saint-Luc, *le Saint écrivant son Évangile*; à Saint-André, *Saint Jérôme dans le désert* (2), figure dont le nu est justement admiré; à Saint-Barnabé, une petite *Sainte Famille*; à S.-Giacomo dall'Ovio, *Saint Laurent, saint Marc et saint Augustin*, *les Quatre Vertus théologales*, et *Quatre docteurs*; à Saint-Paul, un *Mariage de la Vierge*; à Saint-Sylvestre, une *Adoration des mages*, peinte en 1571; à Saint-Julien, une *Cène*, et *le Christ mort soutenu par des anges et quelques saints*; aux SS.-Apôtres, *la Chute de la manne*, œuvre du maître et de ses élèves; à Saints-Jean-et-Paul, une remarquable *Nativité*; à Sainte-Catherine, *le Mariage mystique de la sainte*, etc. Signalons encore à Venise un beau portrait au palais Manfrin. Naguère, nous aurions pu indiquer au palais Pisani l'une des œuvres capitales du maître, *la Famille de Darius présentée à Alexandre* (1), composition merveilleuse de coloris, sinon d'expression, vendue au gouvernement anglais pour la somme de 350,000 fr. Enfin à l'Académie des beaux-arts, outre *la Cène*, dont nous parlerons bientôt, nous trouvons *le Martyre de sainte Christine* et deux autres traits de sa vie; les prophètes *Ezéchiel* et *Isaïe*, camaïeux; *le Peuple de Myre allant au-devant de saint Nicolas*; *la Vierge sur un trône avec saint Joseph, saint Jean, saint Jérôme et saint Marc*, beau tableau qui a figuré au Musée Napoléon; *la Bataille des Curzolari*; *le Couronnement de la Vierge*; *la Charité et la Foi*, camaïeux; une *Assomption*, inférieure à celle du Titien; une *Annonciation*, qui n'est qu'un prétexte à une magnifique architecture, et *les Évangélistes saint Marc et saint Matthieu*.

Il est un certain nombre de sujets que Véronèse aimait à reproduire sous différents aspects; nous les grouperons ici, afin d'abréger autant que possible la liste, si longue, de ses œuvres : *Adoration des Mages* (2), musées de Saint-Pétersbourg, Madrid, Vienne, Munich, Dresde, Carlsruhe, Milan et Bordeaux, Santa-Corona de Vicence, Saint-Sylvestre et Saint-Sébastien de Venise, palais des Doges, palais Carega de Gênes; — *Adoration des Bergers* (3), musée de Bruxelles; — *Résurrection de Jésus*, musée de Saint-Pétersbourg, et S.-Francesco della Vigna de Venise; — *Annonciation*, musées de Vienne et de Florence; palais Brignole, à Gênes; — *Repos en Égypte*, musées de Saint-Pétersbourg et de Munich; — *Descente de croix* et *Mise au tombeau* (4), musées de Saint-Pétersbourg, Berlin et Vienne, palais Doria à Rome, Saint-Julien de Venise; — *Repas d'Emmaüs*, musées de Paris et de Dresde; — *Mariage mystique de sainte Catherine* (5), galeries de Bruxelles et de Florence, Sainte-Catherine de Venise, palais Durazzo de Gênes; — *Jésus sur la croix*, musées de Paris, Madrid, Dresde et Florence, et Saint-Sébastien de

(1) Gravé par Gellle.
(2) Gravé par Val. Le Fèvre.

(1) Gravée par R.-N. Cochin.
(2) Gravée par N. Dupuis, Le Bas, Troyen, Saint-Non, C. Sacchi, etc.
(3) Gravée par M. Sadeler, Matham (1621), Mitteill, Piccioni (1641), L. Jacob, etc.
(4) Cette dernière a été gravée par Aug. Carrache (1582).
(5) Gravée par J. Piccino, Hortemels, Aug. Carrache, et lithogr. par Llanta.

Venise; — *La Femme adultère*, musées de Madrid, Vienne, Munich et Bordeaux; — *Jésus et le Centurion*, musées de Munich, Dresde, Madrid, et Naples; — *Nativité de Jésus*, Saint-Joseph et Saints-Jean-et-Paul de Venise, palais Brignole de Gênes; — *Baptême de Jésus*, musée de Madrid, palais Pitti; — *Saint Sébastien*, palais du Quirinal, musée de Vienne; — *Éliézer et Rebecca* (1), musée de Madrid, coll. Yarborough en Angleterre; — *Moïse sauvé des eaux*, musées de Naples, Madrid, Dresde et Turin; — *Suzanne au bain*, musées de Paris, Madrid et Dresde, et Académie de Saint-Luc; — *Évanouissement d'Esther*, Louvre, galerie de Florence, Saint-Sébastien de Venise; — *Judith*, musée de Vienne, palais Brignole à Gênes; — *Mort de Lucrèce*, musées de Madrid et de Vienne, palais Braschi à Rome; — *Vénus et Adonis*, musée de Madrid, palais Doria à Gênes.

Arrivons aux admirables chefs-d'œuvre qui suffiraient seuls à immortaliser le Véronèse. Rien ne prêtait plus à la pompe des costumes, à la richesse des détails, à la magnificence de l'architecture, que ces repas splendides où sacrifiant, il est vrai, toute vérité historique, il pouvait se livrer à l'abondance de son imagination et à la fougue de son exécution. Quatre *Cènes* de lui sont célèbres entre toutes. *Les Noces de Cana* (2), peintes en 1563 pour le réfectoire du couvent de S.-Giorgio-Maggiore, sont l'un des ornements du grand salon du Louvre. Elles ont 6m,66 de hauteur et 9m,90 de largeur; elles comprennent environ 130 figures, parmi lesquelles on reconnaît Charles-Quint, François Ier, Éléonore d'Autriche, Marie d'Angleterre, Soliman II, le marquis du Guast, Vittoria Colonna, etc. Le Véronèse s'est représenté lui-même au centre du tableau sous les traits d'un joueur de viole; près de lui, Titien joue de la contrebasse; Tintoret et le Bassan font partie du même groupe. Sous le rapport de la peinture et de l'effet, cette composition (3) est prodigieuse d'air et de richesse; la magie des couleurs est incomparable; aucun peintre n'a jamais vaincu d'aussi grandes difficultés. La seconde des grandes *Cènes* (4), peinte en 1570 pour le couvent de Saint-Sébastien de Venise, est, quoique fort belle, la moins estimée des quatre. La troisième (5) fut faite en 1573 pour le réfectoire des Servites, et donnée en présent à Louis XIV, en 1665, par la république. Elle est au Louvre, dans le grand salon, en face des *Noces de Cana* (1). La quatrième (2), peinte en 1573 pour le réfectoire des dominicains de SS.-Jean-et-Paul, est depuis 1816 à l'Académie des beaux-arts de Venise. Des monuments admirables d'élégance et de perspective décorent cette vaste page, qui retrace *le Repas que Matthieu donna à Jésus lors de sa vocation*.

(1) Gravé par Moyreau, C. Normand, et L. Jacob.
(2) Gravées par Zachée Prévost.
(3) D'après le contrat conservé dans les archives du couvent et passé le 6 juin 1562, on voit que l'artiste s'engagea à exécuter cette œuvre immense moyennant 326 ducats d'argent, qui aujourd'hui représenteraient environ 3,000 fr., outre les dépenses de bouche et le don d'un tonneau de vin.
(4) Gravée par G.-M. Mittelli.
(5) Gravée par Z. Prévost.

Parmi les autres tableaux du Véronèse représentant des scènes de ce genre, l'un des plus importants était *le Repas donné par saint Grégoire à des pauvres*. Cette composition, large de près de 10m et haute de 5m, ornait le réfectoire du couvent de Santa-Maria di Monte-Berico près Vicence. Mise en pièces en 1848 par des Croates, elle a été grossièrement recousue, et elle est exposée à Vicence dans le palais Chiericati. On voit encore du Véronèse des *Noces de Cana* aux musées de Madrid, de Darmstadt, de Dresde et de Milan; *le Repas chez Simon le Pharisien* (3), au palais royal de Gênes, tableau précieux et d'une parfaite conservation; d'autres dans la même ville, au palais Balbi, et à Milan, au musée de Brera; enfin des *Cènes* à Saint-Julien de Venise et à la galerie publique de Florence. Toutes ces œuvres sont magnifiques de grandeur et de majesté (4).

Nous donnerons ici la liste des ouvrages du Véronèse que nous n'avons pu citer. Vérone : à Saint-Georges, *le Martyre du saint*, le meilleur tableau de la ville; à S.-Paolo di Campo Marzo, une *Vierge avec saint Jean-Baptiste et saint François*; — Brescia, à Sainte-Afra, *le Martyre de la sainte*, l'un des chefs-d'œuvre de l'auteur, tant pour la pensée que pour l'exécution; — Padoue : à Sainte-Justine, *le Martyre de la sainte* (1575), œuvre capitale; — Gênes, palais Grillo-Cattaneo, *Samson à la colonne*; — Milan : musée de Brera, *Saint Cornelius, pape*; une composition comprenant un double sujet, *le Baptême du Christ* et *Jésus tenté par le diable*; *les Quatre docteurs*, et *le Christ au jardin des Oliviers*; — Florence : galerie publique, *Portrait de Paul Véronèse*, *Résurrection de Lazare*, *Sainte Catherine d'Alexandrie*, *l'Annonciation*, *la Vierge, saint Jean et un évêque*, *la Prudence et l'Espérance liées par l'amour*, *Sainte Agnès et deux anges*, *la Création*, paysage, et un *Portrait de vieillard*; palais Pitti, *Portrait de femme*, dit *la Nourrice du Véronèse* (5), *le Christ quittant sa mère avant la Passion*, *Saint Benoît et plusieurs autres Saints*, et un magnifique *portrait de Daniele Barbaro* (6); — Rome : Vatican, *Vision de sainte Hélène*; palais Borghèse, *Saint Antoine*, *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, *Vénus et*

(1) Une reproduction faite par le maître est à Gênes au palais Doria, et quoique plus petite, elle n'est guère inférieure à l'original.
(2) Gravée par Chataignier.
(3) Gravé par Volpato, en 1772.
(4) Le Véronèse y faisait sans difficulté et sans désordre entrer un nombre considérable de figures; pour éviter la confusion, il se servait, disent les historiens, de petites figures modelées en cire, qu'il arrangeait et disposait suivant les exigences de sa composition. Il en avait même, dit-on, un si grand nombre, qu'il pouvait faire figurer tous ses personnages sous ses yeux, habillés des étoffes nécessaires.
(5) Gravée par Forster.
(6) Gravé par Paradisi.

un satyre; palais Chigi, *Laure de Noves;* palais Corsini, *la Présentation au temple*, remarquable par l'effet de lumière; — Paris, au Louvre : *un Ange conduisant Loth et ses filles hors de Sodome* (1); *la Vierge, sainte Catherine, saint Benoît et saint Georges; la Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, sainte Élisabeth, la Madeleine et une Religieuse bénédictine; Jésus guérissant la belle-mère de saint Pierre; une Femme et un petit garçon*; — Versailles, *Saint Marc couronnant les Vertus théologales;* — Musée de Berlin, *Jupiter et plusieurs figures allégoriques, le Temps amenant le triomphe de la Religion sur l'Hérésie, Minerve armant Mars;* — Musée de Vienne, *la Samaritaine, l'Annonciation*, les portraits de *Marcantonio Barbaro* et de *Catarina Cornaro, Vénus et l'Amour, le Dévouement de Curtius, Adam et Ève chassés du paradis*; — Pinacothèque de Munich, *la Justice et la Prudence, l'Amour maternel, la Foi et la Dévotion*, etc.; — Musée de Dresde, *le Bon Samaritain, Jésus allant au Calvaire*; — à la Galerie nationale de Londres, *Consécration de saint Nicolas, évêque de Myre*; — Musée de Madrid, *Jésus mort adoré par saint Pie V*, une *Assomption, Caïn et sa famille, Martyre de S. Ginesio*; — Musée de Saint-Pétersbourg, seize ouvrages qui consistent en esquisses, études, et tableaux achevés comme un *Saint Georges* et une *Sainte Famille* (2).

Paul Véronèse ne vécut que cinquante-huit ans, étant mort d'une fièvre gagnée en suivant une procession, le 19 mai 1588, ainsi que nous l'apprend l'épitaphe tracée sur son tombeau dans l'église de Saint-Sébastien de Venise. Ce grand artiste ne se recommande pas seulement comme l'un des plus illustres qu'ait possédés l'Italie, mais encore comme un homme sincère, honorable, désintéressé. Il fut l'ami de ses rivaux, Titien et le Tintoret. Une activité prodigieuse lui acquit assez de fortune pour soutenir honorablement sa famille. Sa vie était simple et frugale, et sa principale dépense consistait dans l'achat à tout prix des splendides étoffes qui lui servaient de modèles. Si son coloris, encore plus rempli de charme que celui de Titien, n'a point autant de corps et de puissance, si le Véronèse n'égale pas la force et la fougue du Tintoret, si son dessin est parfois incorrect, si l'habitude de peindre toujours d'après nature l'empêcha souvent d'atteindre à la beauté idéale, par combien de qualités n'approcha-t-il pas du premier de ses rivaux et ne l'emporta-t-il pas sur le second! Avec quelle noblesse et quelle vérité il rendait la nature! Quelle imagination féconde et élevée déploya-t-il dans ses architectures! Que de vérité et de naturel dans ses airs de tête! Que de richesse et de pompe dans l'ordonnance de ses compositions! Il peignait avec une rapidité étonnante. Sa méthode était de faire des fonds clairs et d'employer autant que possible des teintes vierges, ce qui contribuait beaucoup à la fraîcheur de son œuvre.

(1) Gravé par B. Audran.

(2) Nous pourrions encore indiquer d'autres ouvrages du maître, dont nous ignorons la destinée, mais qui sont connus par la gravure, tels que *le Sacrifice d'Abraham, les Israélites sortant d'Égypte*, une *Visitation*, autrefois à Saint-Jacques de Murano, une *Transfiguration*, etc.

Le Véronèse eut de nombreux disciples; outre son frère Benedetto, ses fils *Carletto* et *Gabriele* (*voy.* Caliari), et son neveu Luigi dal Friso, les principaux furent Maffeo da Verona, Fasolo, les Castagnoli, Michele, Fr. Montemezzano, Aliprandi, Canneri, etc. Après l'avoir pendant sa vie aidé dans ses travaux, Benedetto, Carletto et Gabriele terminèrent après sa mort les ouvrages qu'il avait laissés inachevés, et les signèrent : *les héritiers de Paul Véronèse* (Paoli Veronensis hæredes). E. Breton.

Vasari, *Vite*. — Boschini, *Miniere della pittura*. — Lomazzo, *Idea del tempio della pittura*. — Zanetti, *Della Pittura veneziana*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Bennassuti, *Guida di Verona*. — — Ch. Blanc, dans l'*Hist. des peintres*, livr. 236-238. — Ridolfi, *Vita di P. Cagliari*; Venise, 1648, in-4°. — Zabeo, *Elogio di P. Cagliari*; Venise, 1813, in-8°. — Lecarpentier, *Notice sur Paul Caliari*; Rouen, 1816, in-8°. — L. Detouche, *Notice biogr. sur la vie et les ouvrages de Paul Veronèse*.

VERRÈS (*Caius*), magistrat romain, connu par le procès où il eut Cicéron pour accusateur, mort en 43 avant J.-C. On ne sait à quelle *gens* il appartenait, car on n'a aucune preuve qu'il tînt par la naissance ou par l'adoption aux deux grandes maisons, les *Cornelii* et les *Cæcilii*, auxquelles on a voulu le rattacher. Il était plutôt d'une noblesse provinciale et d'une de ces familles italiotes qui obtinrent le droit de cité dans la guerre sociale. Il entra d'abord dans le parti populaire, et fut questeur du consul Cn. Papirius Carbon en 82, puis il déserta au parti opposé, emportant les fonds qui lui avaient été confiés. Sa trahison lui valut auprès de Sylla l'impunité et même une certaine faveur, dont il usa pour s'enrichir dans les proscriptions. Mais il était aussi prodigue que rapace, et sa fortune semble avoir toujours été à refaire. Proquesteur du préteur Dolabella en Cilicie (80-79), il s'associa aux rapines de son chef, ce qui ne l'empêcha pas de les dénoncer à Rome. Pour la seconde fois il achetait l'impunité par la trahison. Avec l'argent rapporté de l'Achaïe et de l'Asie, il acquit la préture en 74. Désigné par le sort pour administrer la justice à Rome, il se comporta de manière à faire prévoir quelle serait sa conduite dans un gouvernement éloigné. Au sortir de charge, il reçut la plus riche province de l'empire, la Sicile. Il y allait avec l'intention de piller au plus vite cette magnifique proie; et comme son administration au lieu d'un an en dura trois, il eut tout le temps d'exécuter son dessein. Il déclarait lui-même que le produit de la première année suffisait pour l'enrichir, qu'avec le produit de la seconde il payerait ses avocats, et qu'il achèterait ses juges avec le produit de la troisième : ce calcul se serait trouvé juste sans une circonstance imprévue. Crassus et Pompée venaient d'obtenir le consulat; tous deux désiraient abaisser le parti oligarchique et sénatorial. Verrès, un des plus vils

instruments de l'oligarchie, leur offrait une précieuse occasion de frapper sur un homme décrié le parti tout entier. Quand Verrès revint en 70, rapportant l'or extorqué des provinciaux, les merveilleux objets d'art volés dans les villes grecques, il se trouva immédiatement sous le coup d'une accusation. Cicéron, jeune encore et avide de célébrité, prit en main la cause des Siciliens pillés et opprimés. L'affaire était d'une extrême importance. Le sénat et les chevaliers se disputaient le droit de rendre la justice. Depuis la législation de Sylla le sénat avait recouvré cette prérogative, que le parti populaire cherchait à lui reprendre. Si le sénat acquittait Verrès, il se couvrait de honte, et se montrait indigne d'exercer la justice; s'il le condamnait, il frappait l'oligarchie, car la plupart des gouverneurs pris dans son sein se conduisaient comme Verrès. Tout l'effort du parti oligarchique consista donc à éviter ce terrible procès. Pour cela il suffisait de gagner quelques mois, car l'année suivante on devait avoir pour consuls et pour préteurs les Hortensius, les Metellus, c'est-à-dire des partisans déclarés de l'oligarchie. Avec eux ou il n'y aurait pas de procès, ou le jugement serait une formalité dérisoire. Mais si les défenseurs de Verrès avaient tout intérêt à gagner du temps, ses accusateurs avaient tout intérêt à ne pas en perdre. Cicéron, soutenu par les consuls, poussa l'attaque avec une rare vigueur. Dans un discours, chef-d'œuvre d'argumentation pressante (*Divinatio in Q. Cæcilium*), il fit rejeter la demande de Cæcilius, qui, d'accord au fond avec les défenseurs de Verrès, réclamait le droit de l'accuser le premier. L'enquête en Sicile, pour laquelle on lui avait accordé cent dix jours, fut terminée en quarante. Il revint avec un ensemble de témoignages accablants, et, pour éviter toute perte de temps, il renonça à introduire les résultats de son enquête dans une accusation lentement élaborée : il produisit simplement les témoins à charge. Pendant neuf jours une série de révélations, dont Hortensius, défenseur de Verrès, essaya à peine de contester la véracité, déroula devant des milliers de spectateurs tous les crimes dont un gouverneur romain était capable : spoliations d'orphelins et de marchands, rapts de jeunes filles, vols de tableaux et de statues, emprisonnements et homicides, rien n'y manquait. Verrès n'attendit pas la fin de cette effrayante énumération; il prévint sa condamnation par un exil volontaire, et se retira à Marseille. Là, jouissant de ses richesses mal acquises, il passa tranquillement vingt-six ans; il apprit successivement l'humiliation et la chute de l'oligarchie, qui n'avait pas pu le sauver, la mort des deux consuls qui avaient préparé sa perte, et enfin le meurtre du grand orateur qui l'avait condamné à un exil perpétuel. Mais, par une singulière coïncidence, il périt victime des mêmes circonstances qui coûtèrent la vie à son illustre accusateur. Antoine, non moins amateur que lui des chefs-d'œuvre de l'art grec, et qui s'en procurait par les mêmes moyens, le fit tuer pour s'approprier sa collection de vases précieux. Verrès fut donc compris dans les grandes proscriptions de 43. Cette fin, trop honorable pour lui, n'a pu préserver sa mémoire de l'infamie. Les deux discours que Cicéron prononça dans cette affaire, et les cinq qu'il publia après la fuite du coupable, constituent une flétrissure ineffaçable pour l'administrateur qui commit de tels actes et pour le parti qui employait de tels instruments. L. J.

Cicéron, *In Q. Cæcilium*; *Proœmium*; *Verrina*, avec les *Scholies* dans l'édit. d'Orelli. — Drumann, *Gesch. Roms*, t. V, p. 263-328. — Smith, *Dict. of greek and roman biography*.

VERRI (*Gabriele*, comte), jurisconsulte italien, né le 16 avril 1696, à Milan, où il est mort, en 1782. D'une famille noble établie dès le seizième siècle en Lombardie, il se livra dans sa jeunesse à des travaux de littérature et d'archéologie qui le firent admettre à dix-neuf ans dans l'Académie des Arcades. Il s'acquit dans la jurisprudence une telle réputation que le grand-duc Cosme III le consulta au sujet de ses démêlés avec Gaston, son fils, et le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Étienne. Il fut successivement pourvu par Marie-Thérèse de la charge d'avocat général du fisc, de sénateur, de régent du conseil suprême d'Italie à Vienne, et en 1774 de conseiller d'État. De sa femme, Barbara Dati della Somaglia, il laissa quatre fils (*voy.* ci-après), qui ont acquis dans les lettres un nom plus ou moins illustre. Parmi les écrits qu'il a publiés on remarque : *Apparatus ad historiam juris mediolanensis antiqui et novi* (Milan, 1747), et *De titulis insigniisque temperandis*.

Lombardi, *Storia della letter. ital.*

VERRI (*Pietro*, comte), économiste, fils du précédent, né le 12 décembre 1728, à Milan, où il est mort, le 29 juin 1797. Après avoir fait ses études à Monza, à Rome et à Parme, il entra comme capitaine au régiment Clerici, assista en 1745 au combat de Sorr en Bohême et séjourna quelque temps à Vienne. De retour à Milan, il s'occupa de questions administratives et financières, et adressa en 1763 au prince Kaunitz ses *Considerazioni sul commercio dello Stato di Milano*, où il demandait le renvoi des trois fermiers généraux qui ruinaient le pays depuis plus de vingt ans. Élu conseiller l'année suivante (1764), il dressa, sur la demande du ministre de Marie-Thérèse, un état des recettes et des dépenses du Milanais. Le grand conseil d'économie, dont il fit partie en 1765, adopta ses conclusions. Le fermage des impôts fut aboli, et les économies réalisées par cette réforme suffirent à l'entretien de la cour de l'archiduc Ferdinand, qui vint alors se fixer à Milan. En 1772 Verri fut appelé aux fonctions de vice-président de la chambre des comptes, dont il devint président en 1780, et en 1783 il fut nommé conseiller d'État.

En 1786, par suite d'une réorganisation du duché, il perdit tous ses emplois, et se retira à la campagne, où il vécut dix ans dans la retraite. A l'arrivée des Français en Italie, il fit partie de la municipalité de Milan, et succomba peu après à une attaque d'apoplexie, dans la salle même des séances. Il devança son siècle non-seulement par les idées libérales exprimées dans ses écrits, mais encore par ses actes. Magistrat intègre, il poursuivit sévèrement les abus de son époque. Il forma avec Alessandro, son frère, Beccaria, Frisi, Carli, et quelques autres lettrés, un cercle intime, qui bientôt fut connu sous le nom de *Società del Caffè*, et qui commença en 1764 à publier, sur le modèle du *Spectateur* d'Addison, un journal intitulé *Il Caffè;* Brescia et Venise, 1765-66, 2 vol. in-4°, et trad. en partie en allemand par Füssli (Zurich, 1769, in-8°), et en français dans *la Gazette littéraire de l'Europe*. Verri avait traduit dans sa jeunesse le théâtre de Destouches, *la Colombiade* de Mme du Boccage, et s'était essayé sans plus de succès dans le genre dramatique; mais on lut avidement les spirituels opuscules qu'il publia sous la forme d'almanachs tels que *la Burlanda, il Gran Zoroastro, il Mal di milza, il Collegio delle marionette*, *Dissertazione sull' innesto del vaiuolo*, etc. Il y raille avec une finesse et une ironie digne de Voltaire les préjugés du peuple et la mollesse dépravée de la noblesse. Son *Discorso sull' indole del piacere e del dolore* (Milan, 17.., in-12), trad. en français par Couret de Villeneuve et par Mingard, est un essai philosophique, où il prouve que le plaisir n'est autre chose que la prompte cessation de la douleur. Il se plaça au premier rang des économistes de l'époque par ses *Meditazioni sull' economia politica* (Milan, 1771, in-8°; Turin, 1801, in-8°), trad. en français par Mingard (1778, in-12), ouvrage estimable, qui a mérité d'être loué par J.-B. Say et par Mac-Culloch. Nous citerons de lui : *Opere filosofiche*; Paris, 1784, in-8° ; — *Riflessioni sulle leggi vincolanti principalmente nel commercio de' grani;* Milan, 1796, in-8° ; — *Storia di Milano;* Milan, 1783-98, 2 vol. in-4°, et 1824-25, 4 vol. in-8° : complétée par l'abbé Frisi; la réimpr. de 1835 à Milan contient un supplément de Custodi; — *Scritti inediti;* Londres (Lugano), 1825, in-8°. On doit attribuer à Verri et à son frère Alessandro une grande part dans la publication du fameux traité de Beccaria. Le caractère de ce philosophe était d'une telle apathie qu'il fallait la chaleur et la vivacité des discussions de la *Società del Caffè* pour le déterminer à jeter ses idées sur le papier; P. Verri se chargeait ensuite de les mettre en ordre et de les rédiger. S. R.

Isid. Bianchi, *Elogio storico di P. Verri;* Crémone, 1803, in-8°. — A. Rossi, *Oraz. in lode di P. Verri;* Pavie, 1818, in-8°. — Custodi, *Notizie sulla vita di P. Verri;* Milan, 1843, in-8°. — Nessi, *Elogio di P. Verri*; Milan, 1844, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. IV, p. 96-108. — Ugoni, *Storia della letter. ital.*, 1857, t. IV. — Tommaseo, *Dizionario estetico*.

VERRI (*Alessandro*, comte), littérateur, frère du précédent, né le 9 juin 1741, à Milan, mort le 23 septembre 1816, à Rome. Il commença ses études sous les PP. Somasques et les continua au collége impérial de Milan dirigé par les Barnabites. Au sortir du collége en 1761, loin de mener l'existence vide et frivole des jeunes seigneurs de l'époque, il voulut se former au style de la bonne latinité, et avoir une connaissance approfondie de la philosophie moderne et de la poésie. Cédant au désir de son père, il apprit en même temps sous l'avocat Longo la jurisprudence, qui seule alors ouvrait la voie des charges publiques. Bientôt il se vit chargé de la défense des prisonniers, dont il plaida souvent la cause avec une éloquence et une pureté d'expression que n'eussent pas désavouées les orateurs du Forum antique. Mais ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était la société élégante et polie que recevait son frère Pietro. Il donna au journal *il Caffè*, que publia cette société, trente-deux articles sur le droit civil et public, sur la philosophie morale et sur les belles-lettres. Il y aborda les sujets les plus graves avec une aisance merveilleuse, et surprit les savants autant par l'étendue et la variété de ses connaissances que par la profondeur et la nouveauté de ses idées. Dans l'article intitulé *Rinuncia avanti notaio*, il s'éleva, non sans s'exposer à la redoutable férule de G. Baretti, contre la prétention de l'Académie de la Crusca, qui condamnait, pour quelques irrégularités grammaticales, des ouvrages d'un mérite supérieur. Cesarotti et Monti reprirent à leur tour la plupart de ses arguments et les développèrent. Il faut dire que Verri regretta plus tard cette attaque violente, et qu'il apporta la sévérité d'un puriste dans le choix rigoureux des expressions. Le 18 octobre 1766 il vint à Paris, en compagnie de son ami Beccaria. L'abbé Morellet, chargé de les complimenter au nom de toute la société philosophique, les introduisit chez le baron d'Holbach. Ils y assistèrent aux célèbres soupers qui, le dimanche et le jeudi de chaque semaine, réunissaient Diderot, D'Alembert, Marmontel, Helvétius et les autres encyclopédistes. Après un séjour de sept semaines à Paris, Beccaria retourna en Italie, et Verri partit pour Londres, où il connut Fox et Sterne, et où se refroidit peu à peu l'enthousiasme que lui avaient inspiré les philosophes français. Il traversa de nouveau Paris, visita Gênes et la Toscane, et arriva à Rome sur la fin de 1767. Les facilités qu'il rencontra pour se livrer à l'étude et pour mener une vie exempte des charges et des obligations auxquelles il n'aurait pu se dérober à Milan, le déterminèrent d'autant plus volontiers à se fixer définitivement à Rome, qu'il y avait contracté dès les premiers jours une tendre liaison qui ne devait finir qu'avec la mort. Margherita

Sparapani, femme du marquis Boccapadule Gentili, qui lui avait inspiré cette étroite et douce amitié, cultivait à la fois les lettres et les sciences. Les matinées étaient consacrées au travail, mais chaque soir le palais Gentili s'ouvrait à toutes les célébrités de Rome. Les instances de ses amis et de ses parents non plus que la faveur de la cour de Vienne et les emplois élevés que l'on fit briller à ses yeux ne purent arracher Verri aux charmes de cette existence et le ramener à Milan. Il songea en 1768 à publier un *Saggio di storia d'Italia* auquel il travaillait depuis cinq ans sur un plan que Muratori lui avait tracé; mais dès les premiers chapitres il en suspendit l'impression. Puis il étudia Shakespeare, traduisit *Hamlet* et *Othello*, et ne se décida pas davantage à mettre ces tragédies au jour. Il passa ensuite à l'étude du grec, qu'il avait négligée jusqu'alors, et eut la malencontreuse idée d'abréger l'*Iliade* (Rome, 1789, in-4°), travail qui lui coûta beaucoup de peine et qui n'eut aucun succès. Il étudia la chimie et la musique, et prit part aux représentations qui se donnaient de temps en temps au palais Gentili. Il avait composé deux tragédies: *la Pantea*, tirée de la *Cyropédie* de Xénophon, et *la Congiura di Milano* sur la mort du duc Galeazzo Sforza, l'une et l'autre froidement accueillies et impr. ensemble (*Tentativi drammatici;* Livourne, 1779, in-8°). Il revint à ses études sur l'antiquité, et publia les *Avventure di Saffo* (Rome, 1780, in-8°, et 1806, 2 vol. in-16), roman plein de charmes, qui fut l'objet d'universels applaudissements. La découverte du tombeau des Scipions frappa si vivement son imagination qu'il résolut d'exposer dans un cadre grandiose les destinées de la Rome antique. Évoquant les grandes figures de Rome sous la république et sous les Césars, il les fit parler entre eux et mêla ses discours aux leurs. Tel fut le sujet de ses *Notti romane* (Rome, 1792, 1804, in-4°, fig., et Paris, 1816, 1820, 1824, 1828, 2 vol. in-12), trad. en français par Grasset en 1796 et par Lestrade en 1812. Les Italiens avouent qu'il y a dans cet ouvrage plus d'éloquence et de poésie que dans tous les morceaux récités dans leurs académies. La *Vita di Erostrato*, publiée en 1815 (Rome, in-16; Paris, 1824, in-12), fut le dernier ouvrage de Verri. Dans ses dernières années il rédigeait des mémoires intitulés: *Vicende memorabili de' suoi tempi*, qui ont été publiés à Milan, 1858, 2 vol. in-8°, par les soins de Tullio Dandolo. Un recueil de ses meilleurs ouvrages, *Sapho*, *les Nuits* et *Érostrate*, a paru à Milan sous le titre d'*Opere scelte*; 1822, 2 vol. in-8°. S. R.

A. Levati, *Elogio storico di A. Verri*; Milan, 1808, in-8°. — Maggi, *Vita del medesimo*; ibid., 1822, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. IV, p. 39-62.

VERRI (*Carlo*, comte), agronome, frère des précédents, né le 21 février 1743, à Milan, mort en juillet 1823, à Vérone. Il s'appliqua à l'étude des sciences naturelles et de l'agriculture, et fut un des membres les plus actifs de la société des Géorgophiles de Florence et de l'Académie des beaux-arts de Milan, dont il était président. Il passait une grande partie de l'année à la campagne, s'occupant lui-même de divers essais de culture et propageant les bonnes méthodes. Après avoir été préfet du département de la Mella (Brescian) (1802), il entra en 1805 au conseil d'État du royaume d'Italie, veilla en 1808 à l'organisation de la Romagne en trois départements, et devint en 1809 sénateur. Élu en 1814 président du gouvernement provisoire de Milan après la chute de Napoléon, il fit tous ses efforts pour le maintien de l'ordre. Nous citerons de lui: *Saggio sul modo di propagare, allevare et regolare i gelsi* (mûriers), inséré dans la *Biblioteca scelta di opere italiane*, et trad. en français (Lyon, 1826, in-8°); — *Sulla coltivazione delle viti*, traité devenu classique en Italie; — *Osservazioni sul volume intitolato* Del Cenacolo di L. da Vinci, *di Luigi Bossi*; Milan, 1812, in-8°.

Rosnati, *Cenni storici di C. Verri*; Milan, 1832, in-8°.

VERRIUS FLACCUS. *Voy.* FLACCUS.

VERROCHIO. *Voy.* VEROCCHIO.

VERRUE (*Jeanne-Baptiste* D'ALBERT DE LUYNES, comtesse DE), née le 18 septembre 1670, morte le 18 novembre 1736. Elle était fille de Louis-Charles, duc de Luynes, qui fut si lié avec les solitaires de Port-Royal, et d'Anne de Rohan, sa seconde femme. On la maria à treize ans, à Joseph Scaglia, comte de Verrue, en Piémont (5 août 1683), maréchal de camp au service de la France (1). Le comte était jeune, bien fait, riche, spirituel; sa jeune femme était fort belle et douée d'un esprit charmant: ils se plurent l'un à l'autre, et passèrent quelques années dans le bonheur de s'aimer. Le duc de Savoie, Victor-Amédée II, les voyait souvent; il trouva bientôt la comtesse à son gré; elle s'en aperçut, et le dit à son mari et à sa belle-mère, qui n'en tinrent aucun compte. Le duc redoubla de soins, et, contre sa coutume et son goût, donna des fêtes qui n'avaient d'autre objet que de prouver et de faire agréer son amour. M[me] de Verrue avertit son père, qui crut agir sagement en confiant l'honneur de sa fille à l'abbé de Verrue, oncle de son mari. Ce vieillard s'éprit d'une folle passion pour sa nièce, et, ne pouvant s'en faire écouter, ne négligea rien auprès de la belle-mère et du mari pour la rendre malheureuse. Après avoir souffert quelque temps en silence, la comtesse se livra au duc, pour se délivrer des persécutions. Bientôt, dit Saint-Simon, « la nouvelle maîtresse domina impérieusement toute la cour de Savoie. Elle avait part aux grâces, disposait des faveurs de son amant, et se faisait craindre et compter parmi les ministres. Sa hauteur la fit haïr. Elle fut empoisonnée; M. de Savoie lui

(1) Il fut tué à la bataille d'Hochstædt (août 1704).

donna d'un contrepoison qui heureusement se trouva propre au poison qu'on lui avait donné. Elle guérit; sa beauté n'en souffrit point, mais il lui en resta des incommodités fâcheuses, qui pourtant n'altérèrent pas le fond de sa santé. Elle eut la petite vérole; M. de Savoie la vit, et la servit durant cette maladie comme aurait fait une garde, et, quoique son visage en eût souffert, il ne l'en aima pas moins après. Mais il l'aimait à sa manière. Il la tenait fort enfermée, parce qu'il aimait lui-même à l'être. » Elle finit par s'ennuyer de la gêne, de l'étiquette, des manœuvres de ses ennemis, et désira reprendre sa liberté. Pour faciliter sa fuite, elle se concerta avec le chevalier Charles de Luynes, son frère, qui servait dans la marine; celui-ci vint à Turin, et mettant à profit l'absence de Victor-Amédée, ils sortirent furtivement de ses États, avant qu'il eût le moindre soupçon (oct. 1700). Arrivée à Paris, elle chercha d'abord un asile dans un couvent, puis elle prit une maison à Paris, y fit grande chère, et attira autour d'elle les gens d'esprit, les amis des lettres et de la philosophie épicurienne. On la nomma *la Dame de volupté*. Elle avait aussi le goût des choses sérieuses, des antiquités, des objets d'art, et dépensait en livres, en tableaux, en curiosités, une bonne partie de la fortune qu'elle devait au duc de Savoie. Le *Catalogue* de ses livres a été publié par Gabriel Martin (Paris, 1737, in-8°). Elle vécut jusqu'à soixante-six ans, sans rien perdre de son esprit et de son aimable insouciance. Voici l'épitaphe qu'elle s'était composée :

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette *dame de volupte*
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

Outre quatre enfants qu'elle avait eus de son mari, dont deux filles qui furent abbesses, elle eut de son royal amant *Victor-François-Philippe-Benoît*, marquis de Suze, mort sans alliance, et *Victoire-Françoise*, née le 9 février 1690, légitimée en 1701, et mariée le 7 novembre 1714 avec le prince de Carignan (1). J. M—R—L.

Saint-Simon, *Mémoires*. — P. de Musset, *Les Femmes de la regence*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

VERSÉ (*Noël* AUBERT, sieur DE), controversiste français, né vers 1650, au Mans, mort en 1714, à Paris. Il étudia la médecine à Paris, et y prit ses grades. « Esprit original, dit M. Hauréau, mais léger, plein d'emportement et incapable de repos, il prit une part très-active aux controverses religieuses du dix-septième siècle, et ses brusques changements d'opinion ne causèrent pas moins de scandale que la violence de ses discours. » Ayant conçu des doutes sur le mystère de la Trinité, il fut conduit à abjurer le catholicisme, et afin d'échapper à la persécution, il se rendit en Hollande pour y pratiquer librement la religion réformée. S'étant lié d'amitié avec Christophe Sand, il s'engagea plus avant dans les doctrines sociniennes, et fut bientôt suspendu par le consistoire des fonctions de ministre. Ayant été admis au nombre des bourgeois d'Amsterdam, il se fit agréger au collége de médecine; mais la pratique de l'art médical ne lui procurant pas des ressources suffisantes, il se livra à des travaux littéraires et devint, en 1684, collaborateur des *Nouvelles solides et choisies*, feuille périodique. Il eut ensuite des démêlés avec le fougueux Jurieu, qui, dans un factum plein d'invectives, le dénonça comme un homme dangereux à tous les souverains de l'Europe, puis il se sépara insensiblement des sociniens, et ayant obtenu, en 1689, la permission de revenir en France, il rentra dans le sein de l'Église romaine, et ne rougit pas de recevoir une pension du clergé pour écrire contre ses anciens co-religionnaires. On a de lui : *Réponse au Traité de M. de Meaux* (Bossuet) De la Communion sous les deux espèces; Cologne (Amst.), 1683, in-12; — *Le Protestant pacifique, ou Traité de la paix de l'Église*, etc.; Amst., 1684, in-12, sous le nom de Léon de La Guitonière : dans cet ouvrage, dirigé contre *le Préservatif* de Jurieu et écrit avec beaucoup de verve, il proclame des maximes de tolérance absolue; — *L'Impie convaincu, ou Dissertation contre Spinoza*; ibid., 1684, in-8°, rare; — *Le Nouveau Visionnaire de Rotterdam, ou Examen des parallèles mystiques de Jurieu*; Cologne (Amst.), 1686, in-12, sous le nom de Théognoste de Berée; — *L'Avocat des protestants, ou Traité du schisme*; Amst., 1686, in-12; — *Le Tombeau du socinianisme, ou Nouvelle méthode d'expliquer le mystère de la Trinité;* Francfort (Amst.), 1687, in-12; — *Traité de la liberté de conscience;* Cologne (Amst.), 1687, in-16, sous le nom de Léon de La Guitonière; — *Manifeste contre l'auteur d'un libelle diffamatoire intitulé* Factum aux puissances; Amst., 1687, in-4° : réplique au factum, qui est de Jurieu; — *La Véritable Clef de l'Apocalypse, ouvrage où en réfutant les systèmes qu'on a bâtis dessus jusqu'ici, l'on indique la véritable, et où l'on découvre en particulier l'illusion des prédictions de J. F. P. D. R.* (Jurieu, faux prophète de Rotterdam); Cologne (Amst.), 1690, in-12; — *L'Anti-socinien, ou Nouvelle Apologie de la foi catholique*; Paris, 1692, in-12; — *La Clef de l'Apocalypse de saint Jean, ou Histoire de l'Église chrétienne sous la quatrième monarchie;* Paris, 1703, 2 vol. in-12, dédiée au pape. Aubert de Versé a trad. du latin l'*Histoire du papisme*, de Heidegger (Amst., 1685, 2 part. in-8°), et le t. Ier des *Acta erudit.* de Leipzig (La Haye, 1685, 2 vol. in-12), et il a mis en latin l'*Histoire critique de l'Ancien Testament* de Simon (Amst., 1681, in-4°). C'est par erreur qu'on lui a attribué *les Trophées de Port-Royal renversés* (1688,

(1) Ce prince appartenait à une branche cadette de la maison de Savoie, laquelle monta, en 1831, sur le trône de Sardaigne avec Charles-Albert, un de ses descendants directs.

in-12), *le Platonisme dévoilé*, l'*Histoire du Kouakérisme*, etc. E. R.

Bayle, *Dict. hist.* et *Lettres*. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. IV. — Barbier, *Dict. des ouvrages anon.* — Haag frères, *France protest.*, t. Ier.

VERT (*Claude* DE), liturgiste français, né le 4 octobre 1645, à Paris, mort le 1er mai 1708, à Abbeville. Après avoir été élevé à Nanterre, chez les chanoines de Sainte-Geneviève, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît (1661), et reçut l'habit des mains de son oncle maternel Pierre Marion, alors prieur de Lihons, et qui fut élevé plus tard à l'évêché de Gap. Lorsqu'il eut terminé à Avignon son cours de théologie, il entreprit de visiter l'Italie. Frappé de la pompe du culte romain, il résolut d'en chercher l'origine; de retour dans son monastère, il se livra avec ardeur à l'étude des cérémonies ecclésiastiques, et se rendit familière, pour satisfaire à ce dernier objet, toute l'antiquité sacrée et profane. Aussi fut-il employé selon son mérite. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux de son ordre, et fut élu en 1676 trésorier de l'abbaye de Cluny, et dans la suite visiteur (1678), et définiteur de la province de France, vicaire général (1694), enfin prieur de Saint-Pierre d'Abbeville (1695). Il mourut subitement, d'une colique, à l'âge de soixante-trois ans. Dom de Vert joignait à une érudition rare une piété exemplaire et un grand amour pour les pauvres. « L'étude et la science, ajoute Niceron, ne lui avaient rien donné de cette humeur fâcheuse et de ce faste impérieux dont peu de savants sont exempts; on ne s'apercevait de sa capacité que dans la lecture de ses ouvrages, singuliers et presque uniques dans le genre de littérature qu'il avait cultivé. » On a de lui : (avec dom Rabusson) *Breviarium Cluniacense*; Paris, 1686, in-8° : la plupart des hymnes de cette édition réformée sont de Santeul et du président Le Tourneux; — *La Règle de Saint-Benoît, nouvellement traduite et expliquée selon son véritable esprit*; Paris, 1689, 2 vol. in-4° : les notes dont il accompagna cet ouvrage, qui est de l'abbé de Rancé, et surtout la signification réelle du mot de *messe*, l'engagèrent dans une dispute avec Mabillon; — *Éclaircissement sur la réformation du Bréviaire de Cluny*; Paris, 1690, in-12 : la suite, qui était annoncée, n'a point paru; — *Lettre à M. Jurieu sur les cérémonies de la messe*; Paris, 1690, in-12 : il cherche à prouver aux protestants que, loin d'avoir leur origine dans des allégories, ces cérémonies sont fondées sur des raisons simples et naturelles; — *Explication du ch. XLVIII de la Règle de Saint-Benoît pour servir d'éclaircissement à la question des études monastiques*; Paris, 1694, in-12; — *Dissertation sur les mots de messe et de communion*; Paris, 1694, in-12 : en réponse au traité publié sur ce sujet en 1690 par Mabillon, de Vert soutient avec du Vergier de Hauranne et Lancelot, que la messe doit désigner tout l'office, et que la communion signifie parfois autre chose que la manducation réelle du corps de Jésus-Christ; — *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Église*; Paris, 1706-13, 4 vol. in-8°, fig.; les t. I et II furent réimpr. avec des addit. en 1709, par les soins du P. Desmolets, qui publia aussi les deux autres : dans toutes les cérémonies, selon l'auteur, c'est l'action qui amène les paroles, ou c'est la parole qui attire l'action; plusieurs de ses explications sont ingénieuses, mais il y en a un grand nombre tirées de trop loin. D'ailleurs l'ouvrage, plein d'érudition, manque de liaison et d'ordre. Il a été combattu vivement par l'évêque de Soissons (Paris, 1715, in-12), qui proclame la nécessité dans un culte des interprétations morales, mystiques et symboliques.

Desmolets, *Éloge*, à la tête de l'*Explicat. des Cérémonies*. — *Mémoires de Trévoux*, août 1708. — Du Pin, *Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*. — Niceron, *Mémoires*, t. XI.

VERTEILLAC. *Voy.* LA BROUSSE.

VERTOT (*René* AUBERT, sieur DE), écrivain français, né le 25 novembre 1655, au château de Benetot (pays de Caux), mort le 15 juin 1735, à Paris. Issu d'une ancienne famille normande, il était fils de François Aubert, chevalier, et de Louise de Hanyvel de Mennevillette. Doué d'une imagination vive, qui se porta avec exaltation vers la piété, il entra au séminaire après de bonnes études chez les Jésuites, à Rouen. Il y était depuis deux ans lorsqu'il alla secrètement se confiner chez les capucins d'Argentan, où il fit profession sous le nom de *frère Zacharie* (1671). Mais sa santé délicate, gravement compromise par des austérités, les sollicitations de sa famille, qui obtint à ce sujet un bref du pape (7 fév. 1675), le décidèrent à passer dans l'ordre des Prémontrés. Admis, le 7 juin 1677, dans leur abbaye de Val-Serry (diocèse de Soissons), il attira sur lui l'attention de l'abbé de Colbert, général de l'ordre, qui se l'attacha à titre de secrétaire (1678) et le pourvut du prieuré de Joyenval, près Saint-Germain-en-Laye (25 oct. 1683). Quelques difficultés soulevées par la jalousie de ses confrères l'ayant déterminé à se démettre de ce riche bénéfice, il obtint, avec la tranquillité, la petite cure de Croissy-la-Garenne, près Chatou (1686), où il put se livrer à ses goûts pour l'étude. Encouragé par Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre, ses compatriotes et ses amis, il composa son *Histoire de la conjuration de Portugal* (1). D'un style soigné, et plutôt littéraire qu'historique, cette première œuvre de Vertot eut un grand succès. Mme de Sévigné la trouvait « fort belle », et Bossuet déclarait l'auteur « une plume taillée pour écrire la vie de M. de Turenne ». Pourvu de la cure de Fréville (1693), puis de

(1) Cette première édition, sans nom d'auteur, est dédiée à la dauphine. Dans celles qui suivirent, le commencement et la fin ont été entièrement refaits; elles portent depuis 1711 pour titre : *Révolutions de Portugal*.

celle de Saint-Paer (1695), toutes deux près de Rouen, Vertot put se livrer plus que jamais à son goût pour les livres, ainsi qu'aux douceurs d'une compagnie choisie. Il mit six ans à composer son second ouvrage l'*Histoire des révolutions de Suède* (Paris, 1695, 2 vol. in-12), qui eut cinq éditions successives. Nommé en 1701 membre associé de l'Académie des inscriptions, et membre titulaire en 1703, il vint à cette époque se fixer pour toujours à Paris. Son existence ne manque pas d'une certaine pointe de romanesque, et à l'ardeur enthousiaste du jeune capucin, qui avait marqué le début de sa carrière, devait répondre, presqu'à la fin de celle-ci, un autre sentiment, plus tendre et qui, sans aller au delà, ne faisait peut-être que changer d'objet. Ce fut cette piquante M[lle] de Launay (plus tard M[me] de Staal), qui en fut l'occasion et le sujet. Il la vit au couvent de Saint-Louis à Rouen, et s'attacha à elle. « C'était, a-t-elle dit de lui, un homme d'une imagination excessivement vive. Je ne sais sous quel aspect il me vit, mais d'abord il se transporta d'une violente amitié pour moi. Je reconnus ensuite tous les caractères d'une passion dans les sentiments de cet abbé, et surtout à l'opinion si parfaite qu'il avait de moi. »

Outre sa collaboration aux *Mémoires* de l'Académie (1), l'abbé de Vertot publia le *Traité historique de la mouvance de Bretagne* (Paris, 1710, in-12), dans lequel il essaya de combattre historiquement les prétentions des Bretons à cette espèce d'autonomie qui jusqu'en 1789 leur fut si chère (2); puis les *Révolutions romaines* (Paris, 1719, 2 vol., et 1720, 3 vol. in-12), le plus célèbre de ses ouvrages. Acceptant l'histoire romaine telle que l'avait faite une tradition plus ou moins fidèle, il la prit bien moins comme un sujet de critique historique que comme un thème admirablement propre à développer les qualités d'un style qui cherchait avant tout à plaire et à briller. Telle était cependant sa réputation d'historien que lord Stanhope, ministre de Georges I[er], s'adressait à lui pour résoudre quelques questions obscures de la constitution du sénat romain, et que l'ordre de Malte lui confiait la rédaction de ses héroïques annales. L'*Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem* (1) fut le dernier de ses ouvrages. Comprenant le moyen âge comme il avait compris Rome, il en fit le sujet d'un récit facile et intéressant, sans chercher à tracer un tableau fidèle des mœurs, des institutions ou des caractères. Plus attaché cependant qu'on ne l'a cru à cette vérité historique qui se déduit des faits et de leur succession chronologique, il ne répondit, d'après le témoignage très-vraisemblable de Renouard, ce mot devenu proverbe : « Mon siége est fait, » que pour se défaire d'un importun qui le pressait d'employer des matériaux, dont l'authenticité lui était suspecte. Pourvu à la fin de sa vie de la charge de secrétaire des langues de Louis, duc d'Orléans, et de celle de secrétaire des commandements de la duchesse, sa femme (2), il mourut presque octogénaire, au Palais-Royal, où il avait un logement, et méditant encore d'écrire d'autres *révolutions*, telles que celles de Pologne, de Carthage, etc. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Eustache. M. Villemain a très-bien jugé Vertot et le genre historique de son temps. « Il faut l'avouer, dit-il, sauf l'incomparable génie de Bossuet, et malgré l'excellent style de Saint-Réal et de Vertot, l'histoire sous Louis XIV était bien dégénérée du grand caractère que lui avait imprimé le seizième siècle; ou du moins, pour le garder, elle se cachait dans la liberté des mémoires posthumes. Hors de là, elle était officielle et menteuse, même dans le passé le plus lointain. C'était une tradition, une habitude non-seulement de taire ou d'altérer certains faits par circonspection politique, mais de falsifier la couleur générale des événements et des mœurs par respect pour le temps présent. »

Outre les ouvrages que nous venons de citer, Vertot, qui dans l'intimité de la maison de Noailles, pour laquelle il avait composé un *Mémoire* pour soutenir ses prétentions contre la maison de Bouillon, en 1701, avait eu à sa disposition les archives de cette famille, entreprit le récit des ambassades de François et d'Antoine de Noailles en Angleterre. Cet ouvrage, resté manuscrit pendant sa vie, parut, par les soins de Villaret (Paris, 1763, 5 vol. in-12). On a encore de Vertot : *Origine de la grandeur de la cour de Rome et de la nomination aux évêchés et aux abbayes de France;* La Haye, 1737, pet. in-8°; Paris, 1745, 1753, in-12 : dans lequel il prouve que pendant plus de sept cents ans les papes n'ont eu que la puissance spirituelle. Les ouvrages de cet écrivain n'ont pas été réunis; quelques-uns d'entre eux ont été l'objet de fréquentes réimpressions jusqu'à nos jours. Il y a un recueil de ses *Œuvres choi-*

(1) On y trouve huit dissertations de lui, toutes relatives à notre histoire, à savoir : *Sur l'origine des Français*, *Sur les lois saliques*, *Si la France a été un État héréditaire ou électif*, *Sur les rois fainéants de la première race*, *Sur le royaume d'Yvetot*, *Sur l'établissement des lois somptuaires*, *Sur la sainte ampoule*, *Sur l'ancienne forme des serments.*

(2) Dom Lobineau, qui, avec plus de raison, avait soutenu la thèse contraire dans son *Histoire de Bretagne*, répondit à Vertot en 1712. Celui-ci, poursuivant la lutte avec une vivacité extrême, ne se borna pas seulement à composer une réplique sous le titre d'*Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules* (Paris, 1720, 2 vol. in-12), mais il représenta encore le pauvre bénédictin à peu de chose près comme un criminel d'État, coupable de soustraire rétrospectivement la Bretagne à la souveraineté du roi de France.

(1) Paris, 1726, 4 vol. in-4°, fig., et 1727, 1755, 1772, 1778, 7 vol. in-12; ibid., 1819, 7 vol. in-8°; Lyon, 1829, 5 vol. in-12.

(2) A ces titres il joignait celui d'historiographe de l'ordre de Malte (17 mai 1715) et de commandeur de Santeny. Il était aussi docteur en droit canon.

sies (Paris, 1819, 5 vol. in-8°), reproduit dans l'édition de Paris, 1830-34, 6 vol. in-8°. E. A.

Notice sur sa vie; Paris, 1795, in-8°. — De Boze, *Éloges*. — Moreri, *Grand Dict. hist.*, édit. 1759. — Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*. — Nisard, *Hist. de la littér. française*. — D'Olivet, *Hist. de l'Acad. française*. — Renouard, *Catalogue d'un amateur*, t. IV.

VERTRON (*Claude-Charles* GUYONNET, sieur DE), littérateur français, né vers 1645, à Nemours, mort le 30 novembre 1715, à Paris. Il était fils d'un receveur général des tailles qui avait été maire de Nemours. Après avoir exercé la profession d'avocat, il acquit une charge d'avocat général au parlement de Metz; mais il ne put exécuter les conditions de son traité. Son goût pour la littérature et les arts d'agrément lui avait procuré des succès dans le monde. Un discours sur le mérite des dames, publié sous le titre de *Pandore*, lui ayant donné l'occasion de faire preuve de beaucoup de galanterie, des dames de province lui en témoignèrent leur reconnaissance en lui offrant une médaille d'argent à l'effigie de Minerve, et présentant au revers une double couronne de laurier et d'olivier, avec ces mots : *Au protecteur du beau sexe*. Il devint historiographe de Louis XIV, se maria, sur le retour de l'âge, avec une femme jeune et coquette, et fut l'époux le plus malheureux. Il appartenait à plusieurs académies. Nous citerons de lui : *Parallèle de Louis le Grand avec les princes qui ont été nommés grands*; Paris, 1685, in-12; reproduit sous le titre de *Nouveau Panthéon*, en 1686; — *La Nouvelle Pandore, ou les Femmes illustres du règne de Louis le Grand*; Paris, 1698, 2 vol. in-12; reproduit sous le titre de *Recueil de pièces académiques sur la préférence des sexes*, en 1701, et sous celui de *les Femmes illustres*, en 1721. On y trouve, outre les morceaux qui appartiennent à l'auteur, des pièces de Mmes des Houlières, de Scudery, de La Suze, etc.; — *Prières et affections pour servir d'exercices pendant la Messe*; Paris, 1728, in-12, fig. : publié par l'abbé Goujet. Les œuvres de Santeul (édit. de Paris, t. III, p. 163) contiennent des vers latins de Vertron. E. R.

Moreri, *Grand Dict. hist.*, édit. 1759. — *La Pandore*, t. II, p. 359. — Titon du Tillet, *Le Parnasse français*, p. 538. — *Nouvelles de la rep. des lettres*, sept. 1685.

VERTUE (*George*s), graveur anglais, né en 1684, à Londres, où il est mort, le 24 juillet 1756. Vers l'âge de treize ans il fut mis en apprentissage chez un graveur français en armoiries; mais, se sentant l'ambition et le génie nécessaire pour une carrière plus relevée, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'art du dessin, et chercha à rapporter ses progrès à la gravure, où il eut pour maître un artiste hollandais, Michel van der Gucht. S'étant établi pour son compte (1709), il dut à la protection du peintre Kneller de nombreuses commandes, et parvint ainsi à soutenir du fruit de son travail sa mère et ses frères et sœurs, qui étaient tombés à sa charge. Le portrait de Tillotson, dont il fut chargé par lord Somers, commença l'édifice de sa réputation et de sa fortune. Dès lors jusqu'au dernier jour de sa vie il se dévoua tout entier à son art; il travailla sans relâche, copia avec une exactitude sévère, mais il n'atteignit jamais ce goût et cette élégance qui devaient donner du prix à son travail. Dans ses heures de loisir il apprit le français, l'italien et le hollandais, et cultiva la musique ainsi que la peinture. Ses ouvrages jouirent d'une vogue jusque-là sans exemple; la Société des antiquaires l'admit dans son sein et lui confia l'exécution de presque tous les dessins qu'elle fit paraître; les libraires eurent recours à son burin pour enrichir leurs livres de portraits; enfin le patronage des grands seigneurs ne lui manqua pas, et il compta pour mécènes les comtes d'Oxford et de Winchelsea, lord Coleraine, H. Walpole, et jusqu'au prince de Galles. Vertue était surtout né antiquaire; c'était la carrière qu'il parcourut avec le plus de succès. Ses recherches s'étendaient sur tout; il entreprit plusieurs voyages dans les provinces pour tirer de l'oubli des objets d'art ou des monuments précieux. Il avait formé quarante volumes de divers formats des pièces qu'il avait recueillies sur les peintres et la peinture en Angleterre. Ce fut d'après ses papiers que Walpole rédigea les *Anecdotes of painting* (Londres, 1762, 4 vol. in-4°). Ce célèbre amateur peint Vertue comme un artiste habile, studieux, correct, et comme un homme simple, modeste, réfléchi, d'une probité scrupuleuse. Bien qu'appartenant à la religion catholique et fort dévot, il fut enterré dans l'abbaye de Westminster. La liste de ses œuvres est interminable, celle de ses portraits notamment, et il a gravé d'après Kneller, Dahl, Richardson, Jervase, Gibson et autres peintres anglais.

Walpole, *Anecdotes*, et *Catalogue of engravers*. — Strutt, *Dict. of engravers*. — Nagler, *Künstler Lexikon*. — Lowndes, *Bibliographer's manual*.

VERUS. *Voy.* ÆLIUS et MARC-AURÈLE.

VERVILLE. *Voy.* BEROALDE.

VESALE (*André*), en latin *Vesalius*, célèbre anatomiste belge, né à Bruxelles, le 31 décembre 1514, mort dans l'île de Zanthe, le 15 octobre 1564. Sa famille était originaire de Wesel, dans le duché de Clèves, d'où elle prit le nom de *Wesele* ou *Wessale*, bien qu'elle s'appelât véritablement *Wittings* (1) Envoyé à l'université de Louvain pour y faire ses humanités, il fit preuve d'une intelligence extraordinaire. A seize ou dix-sept ans, outre le latin et le grec qu'il savait assez bien pour que Junta, imprimeur de Venise,

(1) Le père de Vesale, qui avait aussi le prénom d'*André*, était pharmacien de Charles-Quint. Son grand-père *Everard*, mathématicien habile, auteur de divers ouvrages sur la médecine, qu'il cultivait, s'était illustré par ses commentaires sur Rhazès, ainsi que sur les quatre premières sections des *Aphorismes* d'Hippocrate. Son bisaïeul, *Jean*, médecin de l'empereur Maximilien, avait employé une partie de sa fortune à réunir des manuscrits précieux. Son trisaïeul, *Pierre*, avait également acquis de la célébrité dans l'exercice de la médecine.

le chargeât plus tard de corriger les épreuves du texte de Galien, il connaissait la langue arabe. Lorsque le moment de commencer ses études en médecine fut arrivé, il se rendit à Montpellier, et bientôt après, vers 1532, à Paris, pour s'y occuper plus spécialement d'anatomie et de chirurgie. Il se distingua par son zèle et par son esprit entreprenant, et à une époque où les lois, d'accord avec les préjugés religieux, ne permettaient pas les dissections cadavériques, on le voyait souvent dans le cimetière des Innocents, ou à la butte de Montfaucon, disputer à des chiens une proie déjà en putréfaction. Il obtint l'affection de l'un des professeurs, Gonthier d'Andernach, qui devina le mérite de son élève, et qui lors de la publication de ses ouvrages le chargea de les revoir. La guerre ayant éclaté entre la France et Charles-Quint, Vesale retourna à Louvain, où il donna des leçons publiques d'anatomie, et où il parvint à se procurer, non sans peine, un squelette complet. Il revint à Paris vers 1535; il n'avait que vingt ans et était chirurgien des armées de l'empereur. Il eut alors pour la première fois l'occasion d'ouvrir un cadavre humain, car, pendant le cours de ses études à Paris, il avait seulement assisté deux fois à des opérations de ce genre. Il quitta la France pour aller en Italie, alors théâtre de la guerre. Dans les villes qui possédaient des universités, il soutenait des thèses et faisait des démonstrations publiques; il ne prenait aucun repos, et, plus dévoué à la science que les professeurs eux-mêmes, il n'hésitait pas à solliciter les magistrats afin d'en obtenir, pour les dissections, les corps des suppliciés. Le sénat de Venise, connaissant sa haute réputation, l'appela, en 1537, à la chaire d'anatomie de Padoue. Vesale avait déjà remarqué que les descriptions de Galien ne s'accordaient point avec les résultats des dissections; néanmoins, craignant d'avoir lui-même mal observé, il n'avait pas osé signaler les erreurs du médecin de Pergame; toutefois, quand les occasions de disséquer furent devenues plus fréquentes, il reconnut que l'anatomie de Galien se rapportait, non à l'homme, mais à celui des mammifères qui s'en rapproche le plus par sa structure, c'est-à-dire au singe. C'est alors qu'il s'occupa de la composition de son traité *De corporis humani fabrica*, qui devait changer la face de la science. Vesale passa sept ans en Italie, et outre ses cours à Padoue, il en fit à Bologne, et à Pise, où Cosme de Médicis lui facilita les dissections. En 1543, il revint dans sa patrie, et fut aussitôt envoyé, comme chirurgien, à l'armée qui opérait dans la Gueldre. Il fit un assez long séjour à Nimègue pour y soigner le légat de Venise, tombé dangereusement malade, et après lui avoir rendu la santé il rejoignit à Ratisbonne l'empereur, qui souffrait de la goutte. La publication de son grand ouvrage sur l'anatomie fut pour lui le signal des attaques les plus violentes. Parmi ses adversaires, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir démontré leur ignorance, on remarque son ancien maître, Sylvius, qui, aveuglé par le culte qu'il avait voué à Galien, fit paraître un pamphlet intitulé : *Sylvius, Vesalii calumnias depulsandus*. Vesale ne répondit pas, mais Eustachi, s'étant aussi constitué le défenseur de Galien, il se rendit à Padoue, où l'université lui procura les cadavres nécessaires à ses démonstrations; il y appela ses contradicteurs, les combattit, et obtint sur eux le triomphe le plus complet. Ayant séjourné à Bâle en 1546, pour la réimpression de son *Anatomie*, il donna des leçons publiques, et fit alors présent à la faculté de médecine d'un squelette humain, encore conservé de nos jours au cabinet anatomique.

Après l'abdication de Charles-Quint (1555), Vesale suivit Philippe II en Espagne; mais il fut loin de vivre heureux dans une cour triste et remplie de préjugés, et où, comme étranger, les médecins du pays voyaient en lui un usurpateur de leurs droits. C'est alors que, selon divers écrivains, le tribunal de l'inquisition aurait prononcé contre lui la peine de mort, que le roi aurait commuée en un voyage expiatoire à la Terre-Sainte. Les témoignages ne s'accordent pas sur les causes de cette condamnation. Suivant une première version, après avoir soigné un Espagnol de qualité, dont il n'avait pu déterminer la maladie, Vesale obtint la permission de faire l'autopsie; mais à peine le cœur eut-il été mis à découvert qu'on le vit battre et palpiter. Ambroise Paré, qui écrivait vers 1562, c'est-à-dire à l'époque même de l'accident, le rapporte tout différemment, et parle d'une femme tombée en léthargie par suite d'une suffocation de la matrice. On ne peut admettre qu'un homme aussi instruit que Vesale ait ouvert un cadavre lorsqu'il pouvait y avoir encore des présomptions de vie. Aucun auteur contemporain n'a mentionné la sentence de l'inquisition. Ch. de L'Écluse (*Clusius*), le savant botaniste, arrivé à Madrid le jour même du départ de Vesale, écrivit peu après à de Thou que, restant contre sa volonté en Espagne, Vesale avait été atteint d'une maladie dont il avait difficilement guéri, et à la suite de laquelle il demanda instamment au roi la permission d'accomplir le vœu qu'il avait fait de se rendre à la Terre-Sainte; que non-seulement il obtint alors ce qu'il désirait, mais qu'on lui accorda toutes les facilités pour exécuter ce voyage. « J'ai appris, ajoute de L'Écluse, toutes ces particularités de Ch. Tisnacq, chef du conseil des Pays-Bas à Madrid. » Quoi qu'il en soit, il passa dans l'île de Chypre, avec Jacques Malatesta, général des troupes vénitiennes, puis il se rendit à Jérusalem. Il était encore en Palestine quand le sénat de Venise lui offrit la chaire d'anatomie vacante à Padoue par la mort de Fallope, son ancien élève. En revenant en Europe, le vaisseau qui le

portait fit naufrage sur les côtes de l'île de Zanthe, et l'homme de génie qui avait pour ainsi dire créé la science de l'anatomie, qui, suivant l'expression de Sénac, avait découvert un monde nouveau, mourut de maladie et de misère dans la ville du même nom. Un orfèvre, qui l'avait reconnu, le fit inhumer dans une chapelle dédiée à la Vierge.

Vesale avait épousé Anne van Hamme, fille d'un conseiller à la chambre des comptes de Bruxelles; il en eut une fille, mariée à Jean de Mol, grand fauconnier du roi d'Espagne. La statue de Vesale, œuvre de Geefs, a été inaugurée sur l'une des places publiques de Bruxelles, le 31 décembre 1847.

On a de Vesale les ouvrages suivants : *Paraphrasis in nonum librum Rhazæ*, *De affectuum singularum corporis partium curatione;* Bâle, 1537, in-8°; Lyon, 1551, in-12; Wittemberg, 1587, in-8°; — *Epistola docens venam axillarem cubiti in dolore laterali secandam, et melancholicum succum ex venæ portarum ramis ad sedem pertinentibus purgari;* Bâle, 1539, in-4° : cet opuscule n'a pas été inséré dans les *Œuvres complètes* de l'auteur; — *De corporis humani fabrica librorum epitome;* Bâle, 1542, in-fol.; Leyde, 1616, in-4°, avec les commentaires et les notes de P. Pauw; Amst., 1642, in-fol., avec les remarques de N. Frontani; — *Epistola rationem modumque propinandi radicis Chinæ decocti, quo nuper Carolus V usus est, pertractans;* Venise, 1546, in-8°; Bâle, 1543, in-8° : l'auteur avait fait usage de la squine, récemment introduite en Europe, pour guérir les violents accès de goutte qui tourmentaient Charles-Quint; — *De humani corporis fabrica lib. VII;* Bâle, 1543, in-fol., avec des grav. sur bois, faites sur les dessins de Jean Calcar; Bâle, 1555, gr. in-fol., contenant des augmentations dans le texte et dans les figures (1); Anvers, 1572, in-fol., avec de fort belles planches, aux frais desquelles les magistrats de cette ville concoururent; Venise, 1604, in-fol., avec des fragments de Rufus et de Soranus : avant Vesale il n'existait pas de traité complet d'anatomie descriptive; — *Anatomicarum Gab. Fallopii observationum examen;* Venise, 1564, in-4°; Hanovre, 1609, in-8°; — *Chirurgia magna in VII lib. digesta;* Venise, 1569, in-8° : c'est une compilation due aux soins de l'éditeur Borgarucci. Vesale avait publié avec des corrections et des augmentations les *Anatomicæ institutiones* de Gonthier d'Andernach (Padoue, 1558, in-8°). On doit à Boerhaave et à Albinus : *Andreæ Vesalii Opera omnia anatomica et chirurgica;* Leyde, 1725, 2 vol. in-fol., avec de belles planches et un portrait de l'auteur.

E. R—D.

(1) M. A.-F. Didot a donné des renseignements curieux sur ces deux éditions, et sur les contre-façons dont se plaint Vesale dans l'intérêt de la science.

Boerhaave et Albinus, *Præfatio*, à la tête des *Opera*. — F.-V. Goethals, *Lectures relatives à l'hist. des sciences*, t. II, p. 112. — Burggraeve, *Études sur Vesale;* Gand, 1841, in-8°. — Mersman, *Éloge de Vesale;* Bruges, 1845, in-12. — Weynants, *Idem* (en latin); Louvain, 1846, in-8°. — Portal, *Hist. de l'Anatomie*, t. I, p. 394. — Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. IV. — Haller, *Bibl. anat.* — A.-F. Didot, *Essai sur la gravure sur bois.*

VESLING (*Jean*), anatomiste allemand, né en 1598, à Minden (Westphalie), mort le 30 août 1649, à Padoue. Élevé avec soin par son père, qui le conduisit lui-même à Vienne pour qu'il y fît ses humanités, il étudia dans cette ville la philosophie et la médecine; il se rendit ensuite en Orient, séjourna longtemps en Égypte, et revint en Europe par Jérusalem, où il fut reçu chevalier du Saint-Sépulcre. En 1628 il alla s'établir à Venise, et il y commença des leçons particulières d'histoire naturelle, qui eurent un si grand succès, qu'il fut pourvu en 1632 d'une chaire d'anatomie à Padoue. Malgré un bégayement prononcé, il réussit à captiver l'attention de ses auditeurs, et ne tarda pas encore à recevoir les chaires de botanique et de chirurgie; en 1638 il renonça cependant à cette dernière, pour se livrer à l'étude exclusive des plantes. Peu de temps après avoir été explorer la flore de Candie et d'autres contrées du Levant, il mourut, épuisé par les fatigues de ce voyage. On lui doit la découverte du tronc commun des vaisseaux lactés et lymphatiques et des vaisseaux lactés du mésentère et les lymphatiques de l'estomac. On a de lui : *Observationes et notæ ad Pr. Alpini librum de plantis ægyptiis, cum additamento aliarum plantarum ejusdem regionis;* Padoue, 1638, in-4°; — *Syntagma anatomicum;* ibid., 1641, in-4° : cette première édition, sans figures, fut suivie de plusieurs autres, dont les planches sont médiocres : Padoue, 1647, 1677, 1728, in-4°, et 1651, in-8°; Amst., 1659, 1666, in-4°, avec des additions de G. Blasius; trad. en anglais, en allemand, en hollandais et en italien; — *Catalogus plantarum horti Patavini;* Padoue, 1642, 1644, in-12; — *Opobalsami veteribus cogniti vindiciæ;* ibid., 1644, in-8°; — *De pullitione Ægyptiorum et aliæ observationes anatomicæ et epistolæ medicæ;* Copenhague, 1664, in-8°; La Haye, 1740, in-8°.

Witte, *Diarium biogr.* — Papadopoli, *Hist. gymnasii patavini.* — Eloy, *Dict. hist. de la médecine.* — Brunemann, *De doctis Westphalis.*

VESPASIEN (*Titus Flavius Sabinus* VESPASIANUS), empereur romain, né à Phalacrine, village près de Reate (Sabine), le 17 novembre 9 après J.-C., mort à Cutilies (même province), le 24 juin 79. Par son père, Titus Flavius Sabinus, il appartenait à une petite famille provinciale, mais par sa mère Vespasia Polla, sœur d'un sénateur, il touchait à la noblesse romaine. Cette parenté ne lui fut pas inutile. Doué d'une énergie patiente, d'un grand esprit d'ordre et de quelques talents militaires, il parcourut sans

éclat compromettant la série des grades et charges : tribun des soldats en Thrace, questeur en Crète et à Cyrène, édile, préteur, légat en Germanie et en Bretagne, où il conquit l'île de Wight (43), jusqu'au consulat, qu'il exerça en 51. Il devait cette dernière dignité à la protection de Narcisse; la chute du tout-puissant favori amena sa propre disgrâce (54). Il ne revint aux affaires que lorsque Agrippine eut succombé à son tour (59). Quatre ans après (63), il gouverna l'Afrique comme proconsul. Dans toutes ces fonctions il montra de la capacité, mais trop d'amour pour l'argent; cependant on ne l'accuse point d'avoir pillé sa province, et malgré sa sévérité il sut se faire aimer de ses soldats. La frugalité de ses manières, non moins que son avarice, rappelait les vieux Romains. A la cour de Néron, il ne parvint pas à dissimuler l'ennui que lui causaient les extravagances de ce prince. L'empereur, quoique irrité au point de l'exclure de sa présence, rendait pourtant justice à son mérite, et quand éclata la révolte des Juifs, il lui confia le soin de la réprimer (66).

Tandis que Vespasien guerroyait contre les insurgés de Judée, Néron, Galba, Othon perdaient l'un après l'autre à Rome le pouvoir et la vie. Au milieu de ces révolutions, Vespasien se tenait sur une réserve prudente. Cependant il vint un moment où il fallut se décider; les légions d'Espagne, les prétoriens, les légions de Germanie avaient fait leur empereur; les armées d'Orient en voulaient faire un à leur tour. Ce serait Vespasien s'il acceptait; s'il refusait, ce serait tout autre. Mucien, proconsul de Syrie, eut ou manifesta le premier l'idée de l'appeler à l'empire. Des conférences se tinrent entre les deux généraux. Vespasien se laissa persuader, bien qu'il eût prêté serment à Vitellius. Son adhésion entraîna tout en Orient. Le préfet d'Égypte, Tiberius Alexandre, se prononça pour le nouvel empereur, qui fut proclamé à Alexandrie, le 1er juillet 69. Le 3 juillet les légions de Judée prêtèrent à leur tour serment à Vespasien, qui prit les titres d'auguste et de césar, et le 15 juillet la même cérémonie eut lieu dans l'armée de Syrie, d'où le mouvement était parti. Mucien marcha aussitôt sur l'Italie, et avant même qu'il en eût atteint les frontières un nouveau mouvement militaire rendit désespérée la position de Vitellius (*voy.* ce nom). Tandis que ses lieutenants se hâtaient vers Rome, Vespasien se rendit en Égypte, dont il lui importait de s'assurer fortement. Vitellius fut tué le 21 décembre 69. Le sénat conféra aussitôt au nouveau prince les honneurs et prérogatives de l'empire. Le 1er janvier 70 Vespasien et son fils aîné Titus furent investis des fonctions consulaires; et comme ils étaient absents l'un et l'autre, le pouvoir resta entre les mains de Mucien, qui venait d'arriver. Malgré son désir de se rendre promptement en Italie, où l'appelaient des circonstances impérieuses, Vespasien dut différer son départ jusqu'à la fin de mai 70. D'abord il fallait régler les affaires d'Orient. Titus reçut, avec le commandement de l'armée, la mission de terminer la guerre de Judée. Ensuite des vents du nord-ouest soufflèrent tout le printemps, et rendirent difficile la navigation entre l'Égypte et l'Italie. Pendant ce séjour prolongé à Alexandrie s'accomplirent quelques faits qu'on ne saurait omettre dans la biographie de Vespasien. La population d'Alexandrie, composée en partie de Juifs et de gens de tous les pays de l'Orient, était singulièrement superstitieuse. Pour elle la puissance suprême ne s'attestait que par des miracles; elle en espérait, elle en demandait de Vespasien. Un aveugle le supplia de lui toucher les yeux avec sa main; un boiteux le pria de poser le pied sur sa jambe estropiée. Le vieux soldat, qui n'était pas exempt de superstition lui-même, se prêta à la fantaisie des deux infirmes; il toucha l'un de la main, l'autre du pied, et l'aveugle vit clair, le boiteux marcha droit. Dès lors Vespasien se montra particulièrement dévôt à Sérapis, par l'intercession duquel il avait accompli ces deux miracles attestés par de graves historiens. Ces prodiges, où l'on peut, sans trop de scepticisme, soupçonner quelque imposture, eurent beaucoup de retentissement parmi les populations orientales, et ne restèrent pas sans effet même sur les Romains. L'Italie venait de traverser dans ces deux années 68, 69 la plus affreuse période qu'elle eût vue depuis les guerres civiles de Marius et de Sylla; elle aussi appelait un sauveur de tous ses vœux. Enfin, vers le milieu de juillet 70, l'empereur fit son entrée dans Rome.

La situation était des plus graves. Si la guerre de Judée touchait à sa fin, des soulèvements au nord de la Gaule menaçaient d'ouvrir l'empire aux invasions des barbares. Les armées, très-réduites en nombre par deux ans de guerres civiles, avaient encore plus perdu en discipline. Les provinces, épuisées par le despotisme de Néron et par deux ans d'anarchie, payaient difficilement l'impôt; l'Italie et Rome dévastées réclamaient des secours à grands cris; le trésor était vide. Enfin, l'esprit d'aventures que développent les révolutions agitait la population; quelques-uns rêvaient de rétablir la république, beaucoup de recommencer les guerres civiles. Pour remettre de l'ordre dans cette immense confusion, Vespasien apportait du bons sens et de l'expérience, un esprit sans éclat et sans illusions, ne s'exagérant pas les difficultés et ne s'en créant pas de nouvelles. Il savait bien les ressources militaires qui restaient à l'empire, et il se sentait sûr de l'immense majorité du peuple, qui voulait à tout prix du repos et de la sécurité. Rassuré du côté de l'armée et des provinces, il se mit à l'œuvre de restauration. Ce fut un Auguste bourgeois, et après les folies des Césars on ne pouvait rien désirer de mieux. Les monuments qui nous restent de lui, parfaitement d'accord avec

le témoignage de Suétone, le représentent comme un homme de stature courte et carrée, avec un gros cou, un large menton, une tête ronde et chauve. Les yeux sont petits, les lèvres et le nez épais, le front est profondément creusé de rides, toute la figure trahit la fatigue et l'effort. Nous savons de plus qu'il avait une santé robuste et menait un régime sévère. Levé avant le jour, il lisait ses lettres et dépêches, puis recevait ses amis. Sa conversation était simple, mêlée de plaisanteries, parfois peu délicates, mais qui dénotaient toutes un rude bon sens.

Retenu au centre de l'empire, il laissa ses lieutenants rétablir la tranquillité dans les provinces et assurer la sécurité des frontières. La prise de Jérusalem par Titus (10 août 70) termina une guerre qui en se combinant avec une invasion des Parthes pouvait mettre l'Orient en danger. En Gaule et sur le Rhin la lutte ne se prolongea pas plus longtemps. Les Bataves établis près des bouches du fleuve fournissaient des soldats auxiliaires à Rome. Un des chefs de ce petit pays, Julius ou Claudius Civilis (*voy.* ce nom), imagina de soulever les Bataves et le nord de la Gaule. Au milieu de l'anarchie de l'an 69, il réussit à battre quelques détachements romains, et occupa la rive gauche du Rhin jusqu'aux environs de Mayence. Il eut quelques conférences avec un certain Julius Sabinus, du pays des Lingons, qui se proclama césar de Gaule. Une puissante tribu gauloise, les Séquanais, peu désireuse d'un césar indigène, dispersa les troupes de Julius Sabinus, qui disparut. L'empire rhénan de Civilis dura quelques mois. Mucien, à peine arrivé à Rome, détacha de son armée deux légions; il en tira quelques autres d'Espagne et de Bretagne, et deux corps d'armée, placés sous les ordres supérieurs de Cerialis, marchèrent rapidement sur la vallée du Rhin. Civilis et ses deux lieutenants, Tutor et Classicus, firent à peine une tentative sérieuse pour empêcher cette accablante concentration de forces. Cerialis entra dans Trèves, et y reçut la soumission des Gaulois insurgés : Trévires, Rémois, Lingons. Dans un discours remarquable, dont la forme appartient à Tacite, mais dont le fond paraît vrai, il leur représenta que l'empire leur donnait la tranquillité, en leur ouvrant la carrière des honneurs comme aux Romains eux-mêmes, que sans le gouvernement romain toutes les tribus gauloises tomberaient dans l'anarchie et se détruiraient entre elles. Tout cela était vrai, et les Gaulois le sentaient bien; c'est ce qui explique le peu d'extension et la prompte défaillance de leur révolte.

A la nouvelle de la soumission des Gaulois, Civilis essaya de réparer le temps perdu. Par une brusque irruption dans le camp ennemi, il mit en danger l'armée romaine, et faillit s'emparer de Trèves. Il fut repoussé cependant, et battit en retraite; mais il s'arrêta à Vetera, décidé à y livrer une lutte suprême. La bataille fut acharnée. Les Bataves, vaincus une seconde fois, repassèrent le Rhin, et rompirent les digues; mais les légions les poursuivirent, et Civilis fit sa soumission. On ignore quelles conditions il obtint pour lui et son pays; on ne sait pas davantage ce qu'il devint ni quel fut le sort de ses deux lieutenants Classicus et Tutor. L'ombre qui s'étend sur les héros de cette insurrection ne s'est dissipée que pour un seul, Julius Sabinus. Celui-ci, s'étant fait passer pour mort, se cacha dans un souterrain, où il vécut neuf ans, consolé par sa femme Éponine. Au bout de ce temps Sabinus, croyant sa folle tentative oubliée ou pardonnée, se rendit à Rome avec sa femme et deux enfants qu'ils avaient eus dans le souterrain, et implora la clémence de Vespasien. L'empereur fut inflexible; il accorda pour toute grâce à Éponine de mourir avec son mari. Les deux enfants furent internés à Delphes, où Plutarque apprit de l'un d'eux leur tragique histoire. Un récent historien de l'empire romain, M. Merivale, a essayé de jeter quelques doutes sur ce récit, dont on voudrait douter en effet pour l'honneur de Vespasien; mais Plutarque rapporte ici ce qu'il a appris du fils d'Éponine. Celui-ci lui aurait-il fait un conte pour exciter son intérêt? Plutarque aurait-il inventé un petit roman pathétique? Ces deux hypothèses nous semblent inadmissibles. D'ailleurs le récit de Plutarque est confirmé indirectement par Tacite, directement par Dion. Si à ces deux faits importants, conquête de la Judée, soumission des provinces rhénanes (69-70), on joint quelques expéditions dans la Grande-Bretagne, à peu près perdue sous Néron : de Cerialis contre les Brigantes (Yorkshire) (70 et suiv.), de Frontinus contre les Silures (pays de Galles), de Julius Agricola contre les Ordovices (78-79); si l'on rappelle que le roi des Parthes, Vologèse, rechercha assiduement l'amitié des Romains, on aura indiqué tous les événements extérieurs du règne de Vespasien. Son administration intérieure fut plus compliquée, et réclamerait plus de détails. Par malheur les autorités nous manquent. Quelques pages du biographe Suétone ou de l'abréviateur de Dion Cassius ne comblent pas la lacune laissée par la perte des derniers livres des *Histoires* de Tacite. Dans cette indigence de documents, un tableau complet et suivi du règne de Vespasien est impossible. On n'en peut donner que les traits les plus saillants et le résultat.

Raffermi sur le trône par deux années de possession incontestée et par le concours de son fils Titus, Vespasien assuma les fonctions délicates de censeur (72), dont il partagea la responsabilité avec Titus. Il s'agissait de réviser la liste des citoyens romains, de combler les vides produits par les guerres civiles et le temps dans les différentes classes, et d'en exclure les indignes. Vespasien créa de nouveaux patriciens, choisis

parfois, comme Julius Agricola, parmi les provinciaux; il reporta à mille le nombre des familles sénatoriales, réduit à deux cents; il effectua des changements analogues dans l'ordre équestre. De pareilles réformes ne pouvaient s'accomplir sans exciter de nombreux mécontentements, et c'est peut-être dans cette censure exercée avec fermeté qu'on trouve la source de l'impopularité dont Titus et Vespasien furent l'objet, du moins dans les hautes classes. A Titus on reprochait l'effervescence de sa jeunesse et ses habitudes orientales; à Vespasien, son avidité à se procurer de l'argent. Il est certain que Vespasien en arrivant à l'empire s'effraya du désordre que les folies de Néron avaient produit dans les finances, et qu'il mit une sorte d'âpreté à combler ce vide dangereux. Si l'on en croit Suétone, et si le texte de Suétone est ici exact, il estimait en arrivant à Rome à 40 milliards de sesterces (plus de 8 milliards de francs) la somme nécessaire pour subvenir au déficit du passé et pourvoir aux nécessités de l'avenir. Comme cette somme représentait à peu près vingt fois les recettes annuelles de l'empire, on imagine à quels moyens extraordinaires il eût fallu recourir pour se la procurer. Heureusement (en supposant que Vespasien ait dit le mot que lui attribue Suétone) ce calcul était fort exagéré. La centralisation assez faible de l'empire permettait de laisser à la charge des provinces et des villes la plupart des dépenses qui grèvent nos budgets modernes. Un empereur romain n'avait à s'occuper que de l'armée, des travaux publics exécutés à Rome, des distributions de blé et d'argent faites aux habitants indigents de cette ville, et des dépenses de sa maison; or, à tous ces objets une somme de 300 à 400 millions suffisait, s'ils étaient bien employés. Mais il fallait se les procurer, et ce n'était pas facile après le despotisme de Néron et deux ans d'anarchie.

D'abord Vespasien augmenta le nombre des provinces sujettes au fisc. L'Achaie, que Néron avait déclarée libre, fut ramenée à sa condition de dépendance; la Lycie, Rhodes, Byzance et Samos perdirent également leur autonomie. Les souverainetés qui avaient subsisté jusque-là en Thrace, en Cilicie, à Comagène furent supprimées. L'impôt s'étendit à tous ces pays. Vespasien rétablit quelques taxes abolies par Galba; il en créa de nouvelles; il augmenta et quelquefois doubla les tributs des provinces. Après de pareilles mesures on ne s'étonne pas de trouver chez les anciens tant de traits de parcimonie attribués à Vespasien : qu'il cherchait des gains honteux dans des spéculations, qu'il vendait les places aux ambitieux et le pardon aux criminels, qu'il confiait les gouvernements les plus importants aux hommes les plus rapaces, afin d'avoir le droit de leur reprendre l'argent dérobé à leurs administrés. Nous ignorons jusqu'à quel point ces reproches sont fondés, mais nous en savons assez pour être assurés que la parcimonie de Vespasien n'était pas absolue. Sous son règne les travaux publics furent poursuivis avec une sage activité. Ils avaient en grande partie pour but de fournir un salaire aux citoyens pauvres. Un jour qu'on proposait à l'empereur une machine pour le transport des matériaux employés aux constructions, il refusa, demandant qu'on lui permît de nourrir le petit peuple. Les effets du terrible incendie qui sous Néron avait consumé une partie de Rome n'étaient pas encore réparés; mais le soin de reconstruire les maisons sur les emplacements vacants regardait les particuliers, qui s'en acquittèrent dès que la tranquillité fut revenue. Vespasien s'occupa des édifices publics. Le Capitole, détruit pendant la lutte des soldats de Vitellius contre les partisans de Vespasien, fut rebâti dans de plus grandes dimensions et avec plus de magnificence. Les plus importants documents de l'histoire romaine : sénatus-consultes, plébiscites, traités de paix et d'alliance, gravés sur des tables d'airain et placés dans le temple avaient été détruits par l'incendie; Vespasien les fit restituer d'après les meilleures autorités, et il forma de nouvelles archives, qui contenaient trois mille pièces. Un temple de la Paix, monument digne du prince qui avait fermé le temple de Janus, un nouveau Forum conservèrent particulièrement la mémoire de l'empereur. Les Thermes de Titus et le Colisée, commencés aussi sous son règne, appartiennent plutôt à son fils. Ce qui lui appartient en propre, c'est la fondation d'une bibliothèque dans son Forum, c'est l'institution de professeurs salariés qui devaient y enseigner les lettres et la philosophie. Lui, si économe, il donnait 500,000 sesterces (100,000 f.) au poëte Saleius Bassus et des présents considérables à des artistes. On s'étonne qu'après avoir donné ces marques de considération pour les lettres et les arts, Vespasien ait rendu le décret qui expulsait de Rome les philosophes stoïques et cyniques; mais cette persécution, qui assombrit les dernières années de Vespasien, tenait à des causes politiques.

Il s'était formé sous Néron un parti qui, tout en se mêlant peu activement des affaires publiques, n'en faisait pas moins au pouvoir une opposition redoutable par l'indépendance de ses principes et l'austère énergie de sa morale. Thrasea fut le chef de ce parti de la vertu, auquel les stoïciens et les cyniques, deux sectes qui se touchaient de très-près, apportèrent les croyances élevées de la philosophie grecque. Néron en faisant tuer Thrasea ne détruisit pas ce parti; il le poussa plutôt vers une sorte d'exaltation religieuse. Thrasea, quoiqu'il célébrât, dit-on, pieusement la fête de Brutus et de Cassius, semble avoir été prudent et modéré; son gendre Helvidius Priscus apporta dans ses opinions républicaines une ferveur aussi noble qu'imprudente. Exilé sous Néron, rappelé sous Galba, préteur en 70, il présida aux premiers travaux

portait fit naufrage sur les côtes de l'île de Zanthe, et l'homme de génie qui avait pour ainsi dire créé la science de l'anatomie, qui, suivant l'expression de Sénac, avait découvert un monde nouveau, mourut de maladie et de misère dans la ville du même nom. Un orfèvre, qui l'avait reconnu, le fit inhumer dans une chapelle dédiée à la Vierge.

Vesale avait épousé Anne van Hamme, fille d'un conseiller à la chambre des comptes de Bruxelles; il en eut une fille, mariée à Jean de Mol, grand fauconnier du roi d'Espagne. La statue de Vesale, œuvre de Geefs, a été inaugurée sur l'une des places publiques de Bruxelles, le 31 décembre 1847.

On a de Vesale les ouvrages suivants : *Paraphrasis in nonum librum Rhazæ, De affectuum singularum corporis partium curatione;* Bâle, 1537, in-8°; Lyon, 1551, in-12; Wittemberg, 1587, in-8°; — *Epistola docens venam axillarem cubiti in dolore laterali secandam, et melancholicum succum ex venæ portarum ramis ad sedem pertinentibus purgari;* Bâle, 1539, in-4° : cet opuscule n'a pas été inséré dans les *Œuvres complètes* de l'auteur; — *De corporis humani fabrica librorum epitome;* Bâle, 1542, in-fol.; Leyde, 1616, in-4°, avec les commentaires et les notes de P. Pauw; Amst., 1642, in-fol., avec les remarques de N. Frontani; — *Epistola rationem modumque propinandi radicis Chinæ decocti, quo nuper Carolus V usus est, pertractans;* Venise, 1546, in-8°; Bâle, 1543, in-8° : l'auteur avait fait usage de la squine, récemment introduite en Europe, pour guérir les violents accès de goutte qui tourmentaient Charles-Quint; — *De humani corporis fabrica lib. VII;* Bâle, 1543, in fol., avec des grav. sur bois, faites sur les dessins de Jean Calcar; Bâle, 1555, gr. in-fol., contenant des augmentations dans le texte et dans les figures (1); Anvers, 1572, in-fol., avec de fort belles planches, aux frais desquelles les magistrats de cette ville concoururent; Venise, 1604, in-fol., avec des fragments de Rufus et de Soranus : avant Vesale il n'existait pas de traité complet d'anatomie descriptive; — *Anatomicarum Gab. Fallopii observationum examen;* Venise, 1564, in-4°; Hanovre, 1609, in-8°; — *Chirurgia magna in VII lib. digesta;* Venise, 1569, in-8° : c'est une compilation due aux soins de l'éditeur Borgarucci. Vesale avait publié avec des corrections et des augmentations les *Anatomicæ institutiones* de Gonthier d'Andernach (Padoue, 1558, in-8°). On doit à Boerhaave et à Albinus : *Andreæ Vesalii Opera omnia anatomica et chirurgica;* Leyde, 1725, 2 vol. in-fol., avec de belles planches et un portrait de l'auteur.

E. R—D.

(1) M. A.-F. Didot a donné des renseignements curieux sur ces deux éditions, et sur les contre-façons dont se plaint Vesale dans l'intérêt de la science.

Boerhaave et Albinus, *Præfatio*, à la tête des *Opera*. — F.-V. Goethals, *Lectures relatives à l'hist. des sciences*, t. II, p. 112. — Burggraeve, *Études sur Vesale;* Gand, 1841, in-8°. — Mersseman, *Éloge de Vesale*; Bruges, 1845, in-12. — Weynants, *Idem* (en latin); Louvain, 1846, in-8°. — Portal, *Hist. de l'Anatomie*, t. I, p. 394. — Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. IV. — Haller, *Bibl. anat.* — A.-F. Didot, *Essai sur la gravure sur bois.*

VESLING (*Jean*), anatomiste allemand, né en 1598, à Minden (Westphalie), mort le 30 août 1649, à Padoue. Élevé avec soin par son père, qui le conduisit lui-même à Vienne pour qu'il y fît ses humanités, il étudia dans cette ville la philosophie et la médecine; il se rendit ensuite en Orient, séjourna longtemps en Égypte, et revint en Europe par Jérusalem, où il fut reçu chevalier du Saint-Sépulcre. En 1628 il alla s'établir à Venise, et il y commença des leçons particulières d'histoire naturelle, qui eurent un si grand succès, qu'il fut pourvu en 1632 d'une chaire d'anatomie à Padoue. Malgré un bégayement prononcé, il réussit à captiver l'attention de ses auditeurs, et ne tarda pas encore à recevoir les chaires de botanique et de chirurgie; en 1638 il renonça cependant à cette dernière, pour se livrer à l'étude exclusive des plantes. Peu de temps après avoir été explorer la flore de Candie et d'autres contrées du Levant, il mourut, épuisé par les fatigues de ce voyage. On lui doit la découverte du tronc commun des vaisseaux lactés et lymphatiques et des vaisseaux lactés du mésentère et les lymphatiques de l'estomac. On a de lui : *Observationes et notæ ad Pr. Alpini librum de plantis ægyptiis, cum additamento aliarum plantarum ejusdem regionis;* Padoue, 1638, in-4°; — *Syntagma anatomicum;* ibid., 1641, in-4° : cette première édition, sans figures, fut suivie de plusieurs autres, dont les planches sont médiocres : Padoue, 1647, 1677, 1728, in-4°, et 1651, in-8°; Amst., 1659, 1666, in-4°, avec des additions de G. Blasius; trad. en anglais, en allemand, en hollandais et en italien; — *Catalogus plantarum horti Patavini;* Padoue, 1642, 1644, in-12; — *Opobalsami veteribus cogniti vindiciæ;* ibid., 1644, in-8°; — *De pullitione Ægyptiorum et aliæ observationes anatomicæ et epistolæ medicæ;* Copenhague, 1664, in-8°; La Haye, 1740, in-8°.

Witte, *Diarium biogr.* — Papadopoli, *Hist. gymnasii patarini.* — Eloy, *Dict. hist. de la médecine.* — Brunemann, *De doctis Westphalis.*

VESPASIEN (*Titus Flavius Sabinus* VESPASIANUS), empereur romain, né à Phalacrine, village près de Reate (Sabine), le 17 novembre 9 après J.-C., mort à Cutilies (même province), le 24 juin 79. Par son père, Titus Flavius Sabinus, il appartenait à une petite famille provinciale, mais par sa mère Vespasia Polla, sœur d'un sénateur, il touchait à la noblesse romaine. Cette parenté ne lui fut pas inutile. Doué d'une énergie patiente, d'un grand esprit d'ordre et de quelques talents militaires, il parcourut sans

éclat compromettant la série des grades et charges : tribun des soldats en Thrace, questeur en Crète et à Cyrène, édile, préteur, légat en Germanie et en Bretagne, où il conquit l'île de Wight (43), jusqu'au consulat, qu'il exerça en 51. Il devait cette dernière dignité à la protection de Narcisse; la chute du tout-puissant favori amena sa propre disgrâce (54). Il ne revint aux affaires que lorsque Agrippine eut succombé à son tour (59). Quatre ans après (63), il gouverna l'Afrique comme proconsul. Dans toutes ces fonctions il montra de la capacité, mais trop d'amour pour l'argent; cependant on ne l'accuse point d'avoir pillé sa province, et malgré sa sévérité il sut se faire aimer de ses soldats. La frugalité de ses manières, non moins que son avarice, rappelait les vieux Romains. A la cour de Néron, il ne parvint pas à dissimuler l'ennui que lui causaient les extravagances de ce prince. L'empereur, quoique irrité au point de l'exclure de sa présence, rendait pourtant justice à son mérite, et quand éclata la révolte des Juifs, il lui confia le soin de la réprimer (66).

Tandis que Vespasien guerroyait contre les insurgés de Judée, Néron, Galba, Othon perdaient l'un après l'autre à Rome le pouvoir et la vie. Au milieu de ces révolutions, Vespasien se tenait sur une réserve prudente. Cependant il vint un moment où il fallut se décider; les légions d'Espagne, les prétoriens, les légions de Germanie avaient fait leur empereur; les armées d'Orient en voulaient faire un à leur tour. Ce serait Vespasien s'il acceptait; s'il refusait, ce serait tout autre. Mucien, proconsul de Syrie, eut ou manifesta le premier l'idée de l'appeler à l'empire. Des conférences se tinrent entre les deux généraux. Vespasien se laissa persuader, bien qu'il eût prêté serment à Vitellius. Son adhésion entraîna tout en Orient. Le préfet d'Égypte, Tiberius Alexandre, se prononça pour le nouvel empereur, qui fut proclamé à Alexandrie, le 1er juillet 69. Le 3 juillet les légions de Judée prêtèrent à leur tour serment à Vespasien, qui prit les titres d'auguste et de césar, et le 15 juillet la même cérémonie eut lieu dans l'armée de Syrie, d'où le mouvement était parti. Mucien marcha aussitôt sur l'Italie, et avant même qu'il en eût atteint les frontières un nouveau mouvement militaire rendit désespérée la position de Vitellius (*voy.* ce nom). Tandis que ses lieutenants se hâtaient vers Rome, Vespasien se rendit en Égypte, dont il lui importait de s'assurer fortement. Vitellius fut tué le 21 décembre 69. Le sénat conféra aussitôt au nouveau prince les honneurs et prérogatives de l'empire. Le 1er janvier 70 Vespasien et son fils aîné Titus furent investis des fonctions consulaires; et comme ils étaient absents l'un et l'autre, le pouvoir resta entre les mains de Mucien, qui venait d'arriver. Malgré son désir de se rendre promptement en Italie, où l'appelaient des circonstances impérieuses, Vespasien dut différer son départ jusqu'à la fin de mai 70. D'abord il fallait régler les affaires d'Orient. Titus reçut, avec le commandement de l'armée, la mission de terminer la guerre de Judée. Ensuite des vents du nord-ouest soufflèrent tout le printemps, et rendirent difficile la navigation entre l'Égypte et l'Italie. Pendant ce séjour prolongé à Alexandrie s'accomplirent quelques faits qu'on ne saurait omettre dans la biographie de Vespasien. La population d'Alexandrie, composée en partie de Juifs et de gens de tous les pays de l'Orient, était singulièrement superstitieuse. Pour elle la puissance suprême ne s'attestait que par des miracles; elle en espérait, elle en demandait de Vespasien. Un aveugle le supplia de lui toucher les yeux avec sa main; un boiteux le pria de poser le pied sur sa jambe estropiée. Le vieux soldat, qui n'était pas exempt de superstition lui-même, se prêta à la fantaisie des deux infirmes; il toucha l'un de la main, l'autre du pied, et l'aveugle vit clair, le boiteux marcha droit. Dès lors Vespasien se montra particulièrement dévôt à Sérapis, par l'intercession duquel il avait accompli ces deux miracles attestés par de graves historiens. Ces prodiges, où l'on peut, sans trop de scepticisme, soupçonner quelque imposture, eurent beaucoup de retentissement parmi les populations orientales, et ne restèrent pas sans effet même sur les Romains. L'Italie venait de traverser dans ces deux années 68, 69 la plus affreuse période qu'elle eût vue depuis les guerres civiles de Marius et de Sylla; elle aussi appelait un sauveur de tous ses vœux. Enfin, vers le milieu de juillet 70, l'empereur fit son entrée dans Rome.

La situation était des plus graves. Si la guerre de Judée touchait à sa fin, des soulèvements au nord de la Gaule menaçaient d'ouvrir l'empire aux invasions des barbares. Les armées, très-réduites en nombre par deux ans de guerres civiles, avaient encore plus perdu en discipline. Les provinces, épuisées par le despotisme de Néron et par deux ans d'anarchie, payaient difficilement l'impôt; l'Italie et Rome dévastées réclamaient des secours à grands cris; le trésor était vide. Enfin, l'esprit d'aventures que développent les révolutions agitait la population; quelques-uns rêvaient de rétablir la république, beaucoup de recommencer les guerres civiles. Pour remettre de l'ordre dans cette immense confusion, Vespasien apportait du bons sens et de l'expérience, un esprit sans éclat et sans illusions, ne s'exagérant pas les difficultés et ne s'en créant pas de nouvelles. Il savait bien les ressources militaires qui restaient à l'empire, et il se sentait sûr de l'immense majorité du peuple, qui voulait à tout prix du repos et de la sécurité. Rassuré du côté de l'armée et des provinces, il se mit à l'œuvre de restauration. Ce fut un Auguste bourgeois, et après les folies des Césars on ne pouvait rien désirer de mieux. Les monuments qui nous restent de lui, parfaitement d'accord avec

le témoignage de Suétone, le représentent comme un homme de stature courte et carrée, avec un gros cou, un large menton, une tête ronde et chauve. Les yeux sont petits, les lèvres et le nez épais, le front est profondément creusé de rides, toute la figure trahit la fatigue et l'effort. Nous savons de plus qu'il avait une santé robuste et menait un régime sévère. Levé avant le jour, il lisait ses lettres et dépêches, puis recevait ses amis. Sa conversation était simple, mêlée de plaisanteries, parfois peu délicates, mais qui dénotaient toutes un rude bon sens.

Retenu au centre de l'empire, il laissa ses lieutenants rétablir la tranquillité dans les provinces et assurer la sécurité des frontières. La prise de Jérusalem par Titus (10 août 70) termina une guerre qui en se combinant avec une invasion des Parthes pouvait mettre l'Orient en danger. En Gaule et sur le Rhin la lutte ne se prolongea pas plus longtemps. Les Bataves établis près des bouches du fleuve fournissaient des soldats auxiliaires à Rome. Un des chefs de ce petit pays, Julius ou Claudius Civilis (*voy.* ce nom), imagina de soulever les Bataves et le nord de la Gaule. Au milieu de l'anarchie de l'an 69, il réussit à battre quelques détachements romains, et occupa la rive gauche du Rhin jusqu'aux environs de Mayence. Il eut quelques conférences avec un certain Julius Sabinus, du pays des Lingons, qui se proclama césar de Gaule. Une puissante tribu gauloise, les Séquanais, peu désireuse d'un césar indigène, dispersa les troupes de Julius Sabinus, qui disparut. L'empire rhénan de Civilis dura quelques mois. Mucien, à peine arrivé à Rome, détacha de son armée deux légions; il en tira quelques autres d'Espagne et de Bretagne, et deux corps d'armée, placés sous les ordres supérieurs de Cerialis, marchèrent rapidement sur la vallée du Rhin. Civilis et ses deux lieutenants, Tutor et Classicus, firent à peine une tentative sérieuse pour empêcher cette accablante concentration de forces. Cerialis entra dans Trèves, et y reçut la soumission des Gaulois insurgés : Trévires, Rémois, Lingons. Dans un discours remarquable, dont la forme appartient à Tacite, mais dont le fond paraît vrai, il leur représenta que l'empire leur donnait la tranquillité, en leur ouvrant la carrière des honneurs comme aux Romains eux-mêmes, que sans le gouvernement romain toutes les tribus gauloises tomberaient dans l'anarchie et se détruiraient entre elles. Tout cela était vrai, et les Gaulois le sentaient bien; c'est ce qui explique le peu d'extension et la prompte défaillance de leur révolte.

A la nouvelle de la soumission des Gaulois, Civilis essaya de réparer le temps perdu. Par une brusque irruption dans le camp ennemi, il mit en danger l'armée romaine, et faillit s'emparer de Trèves. Il fut repoussé cependant, et battit en retraite; mais il s'arrêta à Vetera, décidé à y livrer une lutte suprême. La bataille fut acharnée. Les Bataves, vaincus une seconde fois, repassèrent le Rhin, et rompirent les digues; mais les légions les poursuivirent, et Civilis fit sa soumission. On ignore quelles conditions il obtint pour lui et son pays; on ne sait pas davantage ce qu'il devint ni quel fut le sort de ses deux lieutenants Classicus et Tutor. L'ombre qui s'étend sur les héros de cette insurrection ne s'est dissipée que pour un seul, Julius Sabinus. Celui-ci, s'étant fait passer pour mort, se cacha dans un souterrain, où il vécut neuf ans, consolé par sa femme Éponine. Au bout de ce temps Sabinus, croyant sa folle tentative oubliée ou pardonnée, se rendit à Rome avec sa femme et deux enfants qu'ils avaient eus dans le souterrain, et implora la clémence de Vespasien. L'empereur fut inflexible; il accorda pour toute grâce à Éponine de mourir avec son mari. Les deux enfants furent internés à Delphes, où Plutarque apprit de l'un d'eux leur tragique histoire. Un récent historien de l'empire romain, M. Merivale, a essayé de jeter quelques doutes sur ce récit, dont on voudrait douter en effet pour l'honneur de Vespasien; mais Plutarque rapporte ici ce qu'il a appris du fils d'Éponine. Celui-ci lui aurait-il fait un conte pour exciter son intérêt? Plutarque aurait-il inventé un petit roman pathétique? Ces deux hypothèses nous semblent inadmissibles. D'ailleurs le récit de Plutarque est confirmé indirectement par Tacite, directement par Dion. Si à ces deux faits importants, conquête de la Judée, soumission des provinces rhénanes (69-70), on joint quelques expéditions dans la Grande-Bretagne, à peu près perdue sous Néron : de Cerialis contre les Brigantes (Yorkshire) (70 et suiv.), de Frontinus contre les Silures (pays de Galles), de Julius Agricola contre les Ordovices (78-79); si l'on rappelle que le roi des Parthes, Vologèse, rechercha assidument l'amitié des Romains, on aura indiqué tous les événements extérieurs du règne de Vespasien. Son administration intérieure fut plus compliquée, et réclamerait plus de détails. Par malheur les autorités nous manquent. Quelques pages du biographe Suétone ou de l'abréviateur de Dion Cassius ne comblent pas la lacune laissée par la perte des derniers livres des *Histoires* de Tacite. Dans cette indigence de documents, un tableau complet et suivi du règne de Vespasien est impossible. On n'en peut donner que les traits les plus saillants et le résultat.

Raffermi sur le trône par deux années de possession incontestée et par le concours de son fils Titus, Vespasien assuma les fonctions délicates de censeur (72), dont il partagea la responsabilité avec Titus. Il s'agissait de réviser la liste des citoyens romains, de combler les vides produits par les guerres civiles et le temps dans les différentes classes, et d'en exclure les indignes. Vespasien créa de nouveaux patriciens, choisis

parfois, comme Julius Agricola, parmi les provinciaux; il reporta à mille le nombre des familles sénatoriales, réduit à deux cents; il effectua des changements analogues dans l'ordre équestre. De pareilles réformes ne pouvaient s'accomplir sans exciter de nombreux mécontentements, et c'est peut-être dans cette censure exercée avec fermeté qu'on trouve la source de l'impopularité dont Titus et Vespasien furent l'objet, du moins dans les hautes classes. A Titus on reprochait l'effervescence de sa jeunesse et ses habitudes orientales; à Vespasien, son avidité à se procurer de l'argent. Il est certain que Vespasien en arrivant à l'empire s'effraya du désordre que les folies de Néron avaient produit dans les finances, et qu'il mit une sorte d'âpreté à combler ce vide dangereux. Si l'on en croit Suétone, et si le texte de Suétone est ici exact, il estimait en arrivant à Rome à 40 milliards de sesterces (plus de 8 milliards de francs) la somme nécessaire pour subvenir au déficit du passé et pourvoir aux nécessités de l'avenir. Comme cette somme représentait à peu près vingt fois les recettes annuelles de l'empire, on imagine à quels moyens extraordinaires il eût fallu recourir pour se la procurer. Heureusement (en supposant que Vespasien ait dit le mot que lui attribue Suétone) ce calcul était fort exagéré. La centralisation assez faible de l'empire permettait de laisser à la charge des provinces et des villes la plupart des dépenses qui grèvent nos budgets modernes. Un empereur romain n'avait à s'occuper que de l'armée, des travaux publics exécutés à Rome, des distributions de blé et d'argent faites aux habitants indigents de cette ville, et des dépenses de sa maison; or, à tous ces objets une somme de 300 à 400 millions suffisait, s'ils étaient bien employés. Mais il fallait se les procurer, et ce n'était pas facile après le despotisme de Néron et deux ans d'anarchie.

D'abord Vespasien augmenta le nombre des provinces sujettes au fisc. L'Achaïe, que Néron avait déclarée libre, fut ramenée à sa condition de dépendance; la Lycie, Rhodes, Byzance et Samos perdirent également leur autonomie. Les souverainetés qui avaient subsisté jusque-là en Thrace, en Cilicie, à Comagène furent supprimées. L'impôt s'étendit à tous ces pays. Vespasien rétablit quelques taxes abolies par Galba; il en créa de nouvelles; il augmenta et quelquefois doubla les tributs des provinces. Après de pareilles mesures on ne s'étonne pas de trouver chez les anciens tant de traits de parcimonie attribués à Vespasien : qu'il cherchait des gains honteux dans des spéculations, qu'il vendait les places aux ambitieux et le pardon aux criminels, qu'il confiait les gouvernements les plus importants aux hommes les plus rapaces, afin d'avoir le droit de leur reprendre l'argent dérobé à leurs administrés. Nous ignorons jusqu'à quel point ces reproches sont fondés, mais nous en savons assez pour être assurés que la parcimonie de Vespasien n'était pas absolue. Sous son règne les travaux publics furent poursuivis avec une sage activité. Ils avaient en grande partie pour but de fournir un salaire aux citoyens pauvres. Un jour qu'on proposait à l'empereur une machine pour le transport des matériaux employés aux constructions, il refusa, demandant qu'on lui permît de nourrir le petit peuple. Les effets du terrible incendie qui sous Néron avait consumé une partie de Rome n'étaient pas encore réparés; mais le soin de reconstruire les maisons sur les emplacements vacants regardait les particuliers, qui s'en acquittèrent dès que la tranquillité fut revenue. Vespasien s'occupa des édifices publics. Le Capitole, détruit pendant la lutte des soldats de Vitellius contre les partisans de Vespasien, fut rebâti dans de plus grandes dimensions et avec plus de magnificence. Les plus importants documents de l'histoire romaine : sénatus-consultes, plébiscites, traités de paix et d'alliance, gravés sur des tables d'airain et placés dans le temple avaient été détruits par l'incendie; Vespasien les fit restituer d'après les meilleures autorités, et il forma de nouvelles archives, qui contenaient trois mille pièces. Un temple de la Paix, monument digne du prince qui avait fermé le temple de Janus, un nouveau Forum conservèrent particulièrement la mémoire de l'empereur. Les Thermes de Titus et le Colisée, commencés aussi sous son règne, appartiennent plutôt à son fils. Ce qui lui appartient en propre, c'est la fondation d'une bibliothèque dans son Forum, c'est l'institution de professeurs salariés qui devaient y enseigner les lettres et la philosophie. Lui, si économe, il donnait 500,000 sesterces (100,000 f.) au poëte Saleius Bassus et des présents considérables à des artistes. On s'étonne qu'après avoir donné ces marques de considération pour les lettres et les arts, Vespasien ait rendu le décret qui expulsait de Rome les philosophes stoïques et cyniques; mais cette persécution, qui assombrit les dernières années de Vespasien, tenait à des causes politiques.

Il s'était formé sous Néron un parti qui, tout en se mêlant peu activement des affaires publiques, n'en faisait pas moins au pouvoir une opposition redoutable par l'indépendance de ses principes et l'austère énergie de sa morale. Thrasea fut le chef de ce parti de la vertu, auquel les stoïciens et les cyniques, deux sectes qui se touchaient de très-près, apportèrent les croyances élevées de la philosophie grecque. Néron en faisant tuer Thrasea ne détruisit pas ce parti; il le poussa plutôt vers une sorte d'exaltation religieuse. Thrasea, quoiqu'il célébrât, dit-on, pieusement la fête de Brutus et de Cassius, semble avoir été prudent et modéré; son gendre Helvidius Priscus apporta dans ses opinions républicaines une ferveur aussi noble qu'imprudente. Exilé sous Néron, rappelé sous Galba, préteur en 70, il présida aux premiers travaux

de reconstruction du Capitole, et proposa que ces travaux se fissent au nom du sénat et du peuple, et non pas au nom de l'empereur. Le sénat eut l'air de ne pas entendre cette motion, mais Vespasien ne l'oublia pas. L'opposition d'Helvidius Priscus finit par devenir si vive que l'empereur résolut de ne pas la souffrir plus longtemps. Il le fit venir, et, si l'on en croit Épictète, qui nous a transmis le souvenir d'Helvidius, comme on transmet la légende d'un saint, le dialogue suivant s'engagea entre l'empereur et le sénateur. Vespasien lui demanda de ne plus venir au sénat. « Raye-moi de la curie, lui dit Helvidius; si tu me laisses sénateur, il faut que je vienne au sénat. — Viens-y donc, mais n'y parle pas. — Je me tairai si tu ne me demandes pas mon avis. — Je dois te le demander. — Alors je dirai ce qui me paraîtra bon à dire. — Si tu parles, je te ferai mourir. — T'ai-je dit que j'étais immortel? Nous jouerons chacun notre rôle; ton rôle est de me tuer, le mien est de mourir sans crainte; ton rôle est de m'exiler, le mien est de partir sans regret. » On peut douter de l'authenticité de ce dialogue; ce qui est certain, c'est que Vespasien exila Helvidius Priscus, et quelque temps après le fit tuer. On prétend que cet ordre lui fut arraché par des conseillers trop zélés, qu'il se repentit de l'avoir donné avant même qu'on l'eût mis à exécution, et qu'il l'aurait révoqué si on ne lui eût assuré qu'il était trop tard. Quoi qu'il en soit, l'exil d'Helvidius, bientôt suivi de sa mort, ne resta pas un acte isolé. Tous les philosophes stoïciens et cyniques (à l'exception de Musonius Rufus) reçurent l'ordre de quitter Rome. Deux d'entre eux, Hostilius et Demetrius, celui-ci fameux pour avoir assisté Thrasea dans ses derniers moments, furent déportés dans des îles.

Ces mesures de rigueur eurent une fatale influence sur la dynastie flavienne. En rompant violemment avec le seul parti qui eût de l'avenir, Vespasien se replaçait dans la position périlleuse des Césars; il se condamnait à un despotisme précaire et peu durable. Il vécut trop peu, et son fils Titus régna trop peu aussi pour que l'un et l'autre s'aperçussent des dangers de cette politique; mais le troisième Flavien se trouva aux prises avec les difficultés que lui léguaient son père et son frère, et, après avoir tenté de les surmonter par la force, il périt victime des inimitiés qu'il s'était créées. Sans prévoir les périls de l'avenir, Vespasien continua son œuvre, travaillant jusqu'au dernier jour. Se trouvant fatigué, il se rendit dans son pays natal, la Sabine, aux eaux froides de Cutilies. Il sentait sa mort prochaine, et disait : « Je crois que je deviens dieu. » La maladie ne l'empêchait pas de vaquer aux affaires; il dictait des lettres, recevait des députations. Un moment avant d'expirer, il demanda qu'on le soulevât sur son lit, disant : « Un empereur doit mourir debout. » On prétend que ce furent ses dernières paroles. Il avait près de soixante-dix ans, et il en avait régné dix. Il laissa deux fils : *Titus* et *Domitien*.

En racontant la vie de Vespasien, nous avons exposé les services immenses qu'il rendit à l'empire romain. Son bon sens, sa modération et sa fermeté étaient les qualités les plus précieuses après cette suite de princes insensés ou furieux qui avaient succédé à Auguste. On lui reproche à peine son avarice, indispensable peut-être au rétablissement des finances; on ne s'étonne pas que ce plébéien, arrivé tard au pouvoir suprême, ait manqué de distinction dans ses manières; mais on regrette qu'il n'ait pas eu assez de grandeur d'âme pour comprendre la supériorité morale du parti stoïcien, et qu'il ait laissé à Nerva et à Trajan la gloire de faire de ce parti l'honneur et le soutien de l'empire. Léo JOUBERT.

Tacite, *Hist.*, II, III, IV. — Suétone, *Vespasianus*. — Dion Cassius, LXVI. — Bernegger, *Speculum boni principis, seu Vita imp. Vespasiani*; Strasb., 1623, in-8°. — Heumann, *De miraculis Vespasiani*; Iena, 1707, in-8°. — Cnoblach, *De sic dictis Vesp. miraculis*; Wittemberg, 1711, in-4°. — Eckhard, *De Vesp. pro Messia habito*; Eisenach, 1759, in-4°. — P. van Spaan, *De imperio Vesp.*, Leyde, 1768, in-4°. — Cramer, *Fl. Vespasianus*; Iena; 1785, in-8°. — Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. II. — Merivale, *Hist. of the Romans under the empire*, t. VI et VII. — De Champagny, *Rome et la Judée*, et *Les Antonins*, t. I.

VESPUCCI (*Amerigo* (1)), en français *Vespuce*, navigateur italien, naturalisé espagnol, né le 9 mars 1451, à Florence, mort le 22 février 1512, à Séville. Sa famille, qui avait acquis les droits de noblesse, avait donné à Florence des hommes éminents, entre autres un envoyé à la cour de France. Il était fils d'Anastagio, notaire, et de Lisabetta Mini. De bonne heure il fut placé sous la direction de son oncle paternel Giorgio-Antonio, savant religieux dominicain, qui donnait des leçons publiques de grammaire et de littérature à la jeunesse florentine, et il eut pour condisciple dans ses études Pietro Soderini, le futur gonfalonier de la république. Il ne partagea qu'à un faible degré les goûts littéraires d'un si habile maître, et non-seulement il resta étranger à la grâce et à la majesté du style, mais il n'acquit pas même la netteté, la précision, et cet enchaînement d'idées qui donne du charme aux plus simples narrations. Il apprit à écrire le latin d'une façon à peu près correcte; il étudia pourtant avec plus de fruit les mathématiques, la physique, l'astrologie, et se perfectionna surtout dans l'histoire et dans la cosmographie. Il arriva ainsi à un certain degré de savoir, qui plus tard le servit dans ses voyages. Il fallait choisir une carrière; les frères d'Amerigo n'avaient pas été heureux dans le commerce qu'ils avaient entrepris, et celui qui s'était établi en Palestine, Girolamo, avait éprouvé une ruine complète. Il est probable que pendant qu'il hésitait encore quelque ami de sa famille établi à Séville fit en-

(1) Ce nom, très-répandu alors à Florence, et qui a prévalu d'une façon si étrange dans la dénomination imposée à un vaste continent, est l'une des variétés d'Alberic ou Aubry. Humboldt a épuisé sur ce point la matière.

trevoir à Amerigo la possibilité d'utiliser ses connaissances dans la capitale de l'Espagne. Vers 1490, celui-ci quitta Florence, mais sans un but absolument déterminé, et emmena avec lui plusieurs jeunes gens qui désiraient faire un voyage hors de l'Italie, et parmi eux Giovanni, son propre neveu. A peine arrivé en Espagne, on le voit s'occuper de transactions commerciales; il manque même une affaire sur les sels, par suite de la rareté des bâtiments de transport. Il fut d'abord simple commis dans la grande maison de banque et d'exportation dirigée par son compatriote Juanito Berardi, à Séville. Puis après la mort de ce dernier, c'est-à-dire vers 1494, il fut chargé par ses héritiers de conduire les opérations commerciales. Par le genre d'entreprises qu'elle faisait, cette maison était une sorte d'école ouverte au profit de la science, et il ne faut pas oublier qu'auprès de Berardi, chef habile de tant d'armements maritimes, Amerigo vit se grouper plus d'une fois les hommes éminents sur lesquels reposait alors l'espoir des grandes découvertes. Tout nous prouve que Vespucci eut de nombreux rapports avec Colomb, et que ces rapports furent de la meilleure nature (1).

Ne prospérant que médiocrement en définitive dans le genre d'entreprises commerciales qui lui avait été légué, Vespucci abandonna la maison de Séville, et il résolut de se vouer aux grandes explorations (sans qu'on l'ait chargé néanmoins d'en diriger aucune). Très-médiocre humaniste, rempli de souvenirs pédantesques assez maladroitement appliqués, il avait des connaissances assez rares alors en astronomie nautique et en cartographie. Il fit quatre voyages sur lesquels on ne saurait élever aujourd'hui un doute : deux de ces expéditions maritimes furent entreprises pour le compte de l'Espagne; les deux autres eurent lieu au profit du Portugal; il en est une cinquième, que l'on soupçonne plus qu'elle n'est complétement avérée (2).

Colomb était bien près de terminer sa carrière, et il gémissait dans la pauvreté lorsqu'une renommée menteuse, qui s'attachait au nom de son ancien ami, vint le priver d'une gloire qui lui appartenait. L'explication de cette grande iniquité,

(1) Ce grand homme se plait du reste à le reconnaître. S'adressant à son fils Diego, il lui écrit, le 5 février 1505 : « *J'ai parlé à Amerigo Vespuchy, qui va à la cour, où il est appelé pour être consulté sur des objets relatifs à la navigation. Il a toujours eu le désir de m'être agréable. C'est tout à fait un homme de bien*; la fortune lui a été contraire, comme à beaucoup d'autres. Ses travaux ne lui ont pas porté profit, comme il avait droit de s'y attendre, etc. »

(2) Dans un livre récent, M. Varnhagen fait observer avec raison que la lettre latine de Vespucci, publiée en 1504 et adressée à son ancien patron Lorenzo-Pier-Francesco de' Medici, a été le premier écrit qui fit connaître à l'Europe le nom du navigateur florentin. Vespucci y rend compte « de son voyage aux côtes du Brésil depuis mai 1501 à septembre 1502. La lettre dans cette traduction latine ne porte pas de date, mais de son simple contenu on reconnait que l'original a dû être écrit vers le mois de mars ou d'avril 1503; l'original italien n'a jamais existé et probablement il n'existe plus ».

à laquelle le monde entier prit part, a été mise dans son vrai jour, et il a été complétement démontré par Humboldt que le nom d'*Amérique* n'a pas été imposé au nouveau monde par le navigateur florentin. L'auteur de cette supercherie est un obscur savant d'Allemagne, Martin Waldseemüller (*voy.* ce nom), qui publia en 1507 un livre intitulé *Cosmographiæ introductio* (Saint-Dié, in-4°), et dédié à l'empereur Maximilien Ier. C'est là qu'est émise ouvertement l'idée de donner le nom d'Amerigo à la quatrième partie du monde (1). Les éditions de cette espèce de géographie populaire se multiplièrent en peu de temps, et bientôt l'injustice se trouva consommée sans qu'aucune voix autorisée se mît en devoir de la réparer. Quelle fut alors l'attitude de Vespucci? Eut-il immédiatement connaissance des bruits qui circulaient en Allemagne et dans le nord de l'Europe sur la valeur de ses découvertes et de l'immense honneur qu'on lui faisait? Aucun monument écrit de quelque valeur ne nous le prouve, sinon la véhémente indignation que souleva dans l'âme généreuse de Las Casas le bruit de cette iniquité naissante. Le saint évêque n'hésita pas à la flétrir dans les termes les plus énergiques (2); mais sa voix, cette fois encore, ne fut pas plus entendue que lorsqu'il défendait une cause plus sacrée, celle qui réclamait la pitié pour les Indiens. Vespucci, sans doute, se fût acquis une juste réputation de droiture aux yeux de la postérité en n'acceptant pas une renommée glorieuse qui ne pouvait lui appartenir, mais il était loin de la petite ville de Saint-Dié, dont le nom probablement lui était même inconnu; mille détails d'administration comme *piloto mayor* réclamaient ses instants. Ce qui nous semble aujourd'hui très-clair en géographie se trouvait alors obscurci par les doutes les plus étranges; nous ne savons pas d'ailleurs quelle conduite il eût tenue s'il eût eu le loisir ou le pouvoir d'édifier le monde par la publication des *Quatro giornate*. Ne soyons pas plus sévères que Colomb, et ne flétrissons pas sa mémoire.

Il suffit d'avoir lu avec quelque attention les lettres d'Amerigo pour être bien convaincu de leur peu de valeur au point de vue scientifique ou littéraire. C'est une correspondance familière, qui s'est faite au jour le jour. Il ne faut pas perdre de vue que Vespucci renvoie sans cesse à ses *Quattro giornate*, ouvrage plus solide sans doute, qui ne nous est point parvenu et dans lequel il avait consigné les faits, à ce qu'il nous semble, d'une façon plus précise. Vespucci pouvait être pour son époque un excellent marin pratique; il

(1) Pour être exact, cette idée se rencontre déjà dans un mince volume dont la publication est antérieure, et qui a pour titre *Mundus novus* (Vicence, J. Ottmar, 1504, in-4°); mais il n'est pas probable que ce volume, rarissime aujourd'hui, et qui n'a point été réimprimé, ait été connu de Waldseemüller.

(2) L'apostrophe qu'il adresse aux partisans d'Amerigo se trouve dans son *Historia de las Indias*, restée jusqu'à ce jour inédite.

n'eut certes jamais le don précieux qui constate les incidents dont doit être marquée toute grande expédition maritime. Bien qu'elles n'aient point été sans résultats pour la science, les discussions qui se sont élevées à son sujet en ces derniers temps n'ont pas eu de conclusion définitive. « Il y a, fait observer Humboldt à ce sujet, comme un sort jeté pour embrouiller dans les documents les plus authentiques tout ce qui tient au navigateur florentin. » Toutefois bien des doutes ont été éclaircis. Personne ne met plus en doute les quatre expéditions du Florentin. Les lieux qu'elles ont eu pour objet, le nom des personnages dont Amerigo fut le compagnon, sont restés seuls un problème en ce qui concerne surtout les premières expéditions. Le premier voyage, si controversé, fut entrepris, d'après Varnhagen, en 1497; Humboldt le recule jusqu'en 1499. Parti le 10 mai, au dire de Varnhagen, Vespucci entre le 10 juin suivant dans le golfe de Honduras; il suit les côtes du Yucatan, qu'il explore ainsi bien avant Grijalva; il voit Tampico, puis, avançant de huit cent soixante-dix lieues, après avoir navigué sur le Mississipi, il parvient, vers la fin d'avril 1498, à la pointe de la Floride. Contraint de faire radouber son navire dans un port du golfe de Saint-Laurent, il relâche trente-sept jours sur ce point. Il se rend ensuite à un cap situé non loin de Belle-Isle. En octobre 1498, il est à Cadix. Le second voyage de Vespucci coïncide avec celui de Hojeda; il le fit avec Diego de Lepe, déc. 1499-sept. 1500, selon Humboldt et M. d'Avezac. Quant aux troisième et quatrième, il faut, dans l'hypothèse de Humboldt, les identifier avec les voyages de Cabral (10 mai 1501-7 sept. 1502) et de Coelho (10 mai 1503-18 juin 1504), entrepris l'un et l'autre aux frais du Portugal. On pourrait supposer qu'après avoir accompli quatre voyages, d'une importance incontestable, Vespucci se trouva en possession d'une fortune indépendante : il n'en fut rien. A Lisbonne comme à Séville il vécut dans la pauvreté. C'est pour sortir de cette situation précaire qu'il repassa en Espagne (1505), où il épousa probablement à cette époque une dame castillane nommée Maria Carezo. Embarqué de nouveau, il aurait fait un cinquième voyage, qui l'aurait conduit avec Juan de La Cosa dans les eaux du Darien; mais le fait en lui-même ne dépasse pas les bornes d'une simple conjecture. Le 22 mars 1508, il fut revêtu de la charge de *piloto mayor*. Si l'on fait attention qu'en 1507 il s'était occupé de l'équipement et de l'approvisionnement des navires de l'État, que dans ses nouvelles fonctions il se voyait chargé de la construction des cartes officielles, qu'avec un traitement régulier le gouvernement de Philippe Ier lui accordait de fortes gratifications, on comprendra que ses dernières années furent bien différentes de celles qu'eut à subir le malheureux Colomb. On peut se sentir indigné, et l'on a raison de l'être, à la vue ces jeux cruels de la fortune, mais ce n'est pas une cause suffisante pour flétrir à jamais le nom du Florentin.

Giovanni Vespucci, son neveu, héritier de ses biens, fut nommé, en 1512, avec Juan Dias de Solis maître de la construction des cartes marines, puis *piloto mayor*, et ce fut en cette qualité qu'il dressa en partie les instructions de Magellan.

Ferdinand Denis.

A.-M. Bandini, *Vita e lettere di Amerigo Vespucci*, Florence, 1745, in-4°. — *Compendio della vita di Am. V.*; ibid., 1779, in-4°. — Lastri, *Elogio storico di Am. V.*; ibid., 1787, in-4°. — Canovai, *Elogio d'Am. V.*; ibid., 1788, 1798, in-8°. — Le même, *Dissert. sopra il primo viaggio d'Am. V.*; ibid., 1809, in-8°; et *Esame critico del primo viaggio*; ibid., 1811, in-8°. — Napione, *Del primo scopritore del continente del Nuovo Mondo e dei più antichi storici che ne scrissero*; Turin, 1809, in-4°; le même, *Esame critico del primo viaggio d'Am. V.*; ibid., 1811, in-4°. — Bartolozzi, *Ricerche istoricho-critiche circa alle scoperte d'Am. Vespucci, con l'aggiunta di una Relazione del medesimo fin ora inedita*; Florence, 1789, in-8°. — A. de Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, t. IV et V. — Navarrete, *Coleccion de Viages*, t. II. — Santarem, *Recherches hist., critiques et bibliogr. sur Americ Vespuce et ses voyages*; Paris, 1842, in-8°. — W. Irving, *Hist. de Colomb.* — J.-B. Muñoz, *Hist. del Nuevo Mondo*, in-4°, p. 16. — D'Avezac, *Les Voyages de Améric Vespuce au compte de l'Espagne*; Paris, 1858, in-8°. — Ad. Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage*, Paris, 1858, in-8° de 31 p. — Le même, *A. Vespucci, son caractère, ses ecrits, sa vie et ses navigations*, avec une carte; Lima, 1865, pet. in-fol. — Ghillani, *Gesch. der Ritters Martin Behaim und des ältesten Karten*; 1853, in-4°. — Peshel, *Gesch. des Zeitalters der Entdeckungen*; Stuttgard, 1858. — Herrera, *Descripcion de las Indias occid.* — Gomara, *Hist. general de las Indias*. — Harrisse, *Biblioth. americana vetustissima*; New-York, 1865-66, gr. in-8°.

VESTRIS (*Gaetano-Apollino-Baldassare* Vestri, en français), danseur italien, né le 18 avril 1729, à Florence, mort le 27 septembre 1808, à Paris. Conduit vers 1740 à Paris, il fut mis entre les mains du fameux danseur Dupré, et ne tarda pas à éclipser son maître. Ses débuts à l'Opéra eurent lieu en 1748, avec d'unanimes applaudissements. Admis l'année suivante (nov. 1749), il y tint l'emploi de danseur *seul* de 1751 jusqu'en 1769. Dans la suite il devint membre de l'Académie de danse (1755), maître des ballets en survivance (1761), et compositeur et maître des ballets (1770). Il résigna cette dernière place en 1776, et quitta la scène en 1781. Il avait alors 4,500 livres de pension, et le roi lui en accorda une de 6,000. Lorsque Vestris débuta dans la carrière qui l'a illustré, il eut à lutter contre une imperfection naturelle qu'il parvint à faire oublier à force de travail. Il était ce qu'on appelle en termes d'art *jarreté*, c'est-à-dire qu'il avait les hanches étroites et les jambes trop rapprochées; mais il avait une taille élégante, une figure distinguée, et la grâce de ses poses effaçait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans ce genre. De concert avec Noverre et Dauberval, il opéra une véritable révolution au théâtre en créant la danse en action, et en se débarrassant du masque, des paniers et des autres accoutrements ridicules qui nuisaient si fort au développement des avantages physiques des danseurs. L'enthousiasme qu'il excita pendant tout le cours de sa carrière lui a

fait décerner le nom de *dieu de la danse*. Vestris, qu'on a aussi surnommé *le Grand*, avait une vanité au moins égale à son talent; aussi accepta-t-il cette dénomination de bonne foi. Il était d'une complète ignorance, mais son originalité la faisait aisément pardonner. On cite de lui une foule de traits; celui de tous qui le caractérise le mieux est ce mot, bien connu : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe, le roi de Prusse, Voltaire et moi. » Mais cette folle et naïve vanité n'est-elle pas en quelque sorte justifiée quand on se rappelle que, dans un de ses voyages à Londres, la chambre des communes, pour le voir danser, ajourna la séance où l'illustre Burke devait proposer son bill économique? Vestris avait eu de Marie Allard (*voy.* ce nom), danseuse célèbre dans le genre comique, morte en janvier 1802, un fils, dont nous allons parler, qui hérita de ses talents et de sa gloire. Il n'en vivait pas moins bien avec sa femme, Anne-Frédérique Heynel (1), qui était la première danseuse de son temps dans le genre noble. Vestris reparut sur la scène, le 1er mars 1800, pour le début de son petit-fils. Cette curieuse représentation, où l'on vit figurer ensemble trois générations de Vestris, fut avancée d'un jour pour ne pas faire concurrence au conseil d'État que devait présider le premier consul. Vestris mourut à près de quatre-vingts ans. Comme compositeur de ballets, il n'a laissé que de médiocres souvenirs. On ne connaît de lui qu'*Endymion* (1773) et *le Nid d'oiseaux* (1786).

Vestris (*Marie-Auguste*), fils naturel du précédent et de Marie Allard, né le 27 mars 1760, à Paris, où il est mort, le 6 décembre 1842. Il ne pouvait faillir à sa destinée : aussi son père s'appliqua-t-il de bonne heure à développer ses heureuses dispositions, et le mit-il en état de débuter le 18 septembre 1772, à l'âge de douze ans et demi. Reçu élève de l'école de danse en 1775, Auguste devint danseur seul et *en double* de 1776 à 1779. Premier sujet en 1780, il ne prit sa retraite qu'en 1816. Plus petit, mais plus vigoureux que son père, il imagina un genre plus vif, plus animé, dans lequel il déployait une légèreté si prodigieuse que le grand Vestris avait coutume de dire de lui, dans le feu de son enthousiasme : « Si Auguste ne craignait pas d'humilier ses camarades, il resterait toujours en l'air. » On a du reste reproché à Vestris II l'abus des pirouettes, dont il était l'inventeur; mais on n'a pu lui contester son talent de mime, où il resta sans rival. L'orgueil héréditaire qu'il tenait de son père le fit jeter à la Force un jour qu'il refusa de danser devant la reine et devant le roi de Suède Gustave III, quoiqu'il n'eût aucune raison plausible à donner de son refus (1784). Cependant sa vie dissipée ne nuisit en rien à sa carrière d'artiste, qu'il parcourut avec un grand éclat jusqu'au moment où il se retira, dans la cinquante-sixième année de son âge. Nommé en 1819 professeur de grâce et de perfectionnement au Conservatoire, il y resta jusqu'en 1828.

(1) Elle était née à Bareuth, le 28 décembre 1752, et mourut en 1808, à Paris, quelques mois avant son mari.

Il avait épousé, vers 1795, Anne-Catherine Augier, connue sous le nom d'*Aimée* à l'Opéra, où elle avait débuté avec succès en 1793, et morte en 1809. Il en eut un fils, *Auguste-Armand*, qui a débuté le 1er mars 1800, sous les auspices de son père et de son aïeul, dans le troisième acte de *la Caravane*. Il n'est pas resté à l'Opéra, et a porté ses talents à l'étranger. — *Charles* Vestris, élève et cousin de Vestris II, après avoir aussi débuté à l'Opéra (3 octobre 1809), passa en Angleterre, et y acquit une fortune considérable.

Vestris (*Angiolo-Maria-Gasparo*), frère cadet du premier Vestris, né en novembre 1730, à Florence, mort le 10 juin 1809, à Paris. Après avoir dansé à l'Opéra, il passa en 1769 à la Comédie-Italienne pour y jouer les amoureux; il en sortit au bout de onze ans, et donna à l'Opéra le ballet d'*Ariane à Naxos* (1782). Déaddé.

Noverre, *Lettres sur la danse*. — De Leris, *Alman. des théâtres*. — Castil-Blaze, *Hist. de l'Acad. roy. de musique*.

Vestris (*Françoise-Rose* Gourgaud, Mme), actrice française, femme d'Angiolo Vestris, née à Marseille, le 7 avril 1743, morte à Paris, le 5 octobre 1804. Issue d'une famille honorable, elle était la seconde fille de Pierre-Antoine Gourgaud, qui exerçait en 1747, à Marseille, les fonctions de directeur des hôpitaux militaires. Des revers de fortune changèrent plus tard la position de cette famille, et l'on retrouve vers 1766 Rose Gourgaud comme actrice au théâtre royal de Stuttgard. C'est dans cette ville qu'elle épousa un des frères du fameux Vestris, très-médiocre acteur, mais fort joli garçon (1). Ne se piquant nullement de fidélité conjugale, elle se sépara bientôt de son mari, et accueillit les nombreux hommages des admirateurs de sa beauté.

Le 19 décembre 1768, elle débuta au Théâtre-Français par le rôle d'Aménaïde, dans *Tancrède*, réussit complétement, et fut reçue sociétaire le 11 février 1769. Une actrice qui lui était supérieure régnait alors sur la scène française, où elle avait débuté avec éclat, deux ans auparavant : Mlle de Saint-Val l'aînée (2) était alors en possession des grands rôles. Mme Vestris fut admise au partage; elle avait sur sa rivale l'avantage de la beauté, qui lui avait valu la protection du duc de Choiseul et celle, plus intéressée encore, du duc de Duras, tout puissant à la Comédie-Française. L'antagonisme des deux actrices divisa la ville et la cour. Si celle-ci, par esprit de corps, soutenait la protégée du

(1) Le duc régnant, dont elle était la favorite, l'ayant surprise dans un tête-à-tête équivoque avec Angiolo, les força, le pistolet sur la gorge, de se marier. Du même coup, le théâtre fut supprimé et les deux époux furent renvoyés en France.

(2) *Marie-Pauline-Christine* Alziary de Roquefort, née à Coursegoules, en Provence, le 18 décembre 1743, morte à Paris, le 12 juin 1830. Elle avait débuté le 5 mai 1766.

premier gentilhomme de la chambre, M[lle] de Saint-Val avait dans son parti le public, qui épousa sa cause avec chaleur. A partir de ce moment, la bienveillance du parterre échappa à M[me] Vestris, à qui il fit chèrement payer l'ordre injuste d'exil qui avait fait de M[lle] Saint-Val une victime du bon plaisir. Les choses en vinrent à ce point que lorsque cette actrice jouait il fallait doubler, tripler même la garde, afin de maintenir la tranquillité parmi les spectateurs. En vain le célèbre Gerbier, qui était au mieux avec elle, publia-t-il un factum tendant à prouver la validité de son droit; il fut réfuté victorieusement par Target, dans un mémoire signé de Tronson du Coudray, où un persiflage spirituel le disputait à la force des arguments. Au début de la révolution, M[me] Vestris, entraînée par l'exemple de son frère Dugazon, quitta la vieille Comédie-Française, et suivit au théâtre de la rue de Richelieu la minorité républicaine. Elle fut comprise dans la fusion générale de 1799; mais elle aurait agi plus sagement en se retirant à cette époque; car ses moyens avaient subi une telle décadence, que le public l'accueillait avec une froideur générale. Elle prit sa retraite le 2 juin 1803, dans une représentation à son bénéfice, donnée à l'Opéra. Cette actrice obtint dans sa carrière de grands succès qui l'ont fait comparer à M[lle] Clairon, à qui cependant elle fut fort inférieure. Élève favorite de Le Kain, elle causait une grande sensation dans certains rôles à effet, comme celui de *Gabrielle de Vergy;* mais elle avait de l'apprêt, de l'emphase, des gestes étudiés.

Sa sœur aînée, *Marie-Anne*, avait débuté le 12 novembre 1767, sous le nom de M[lle] *Dugazon;* elle quitta la comédie en 1788. Elle avait épousé un sieur Jean-Louis Galinié, et elle est morte à Paris, le 18 février 1799. E. DE MANNE.

La Harpe, Grimm, *Corresp. littér.* — *Mercure de France* — *Journal de Paris.* — *Almanach des spectacles.* — *Documents particuliers.*

VESTRITIUS SPURINNA (1), général et poëte latin, vivait vers la fin du premier siècle après J.-C. Nous savons par Tacite que dans la guerre civile il commanda un des corps de l'armée d'Othon, et par une lettre de Pline qu'il fut chargé (sous Nerva ou Trajan) de ramener dans ses États le roi des Bructères, allié des Romains, chassé par ses sujets; il s'acquitta avec succès de cette mission, pour laquelle Trajan lui accorda une statue triomphale. Pline dit, entre autres choses, que Spurinna écrivait en grec et en latin et qu'il composa des poésies lyriques très-doctement. Aucun autre auteur ne parle des ouvrages de Vestritius Spurinna, et on n'aurait jamais songé à le mettre au nombre des poëtes, si G. Barth n'avait découvert à Mersebourg une série de vers lyriques intitulée *Incipit Vesprucius Spurinna de contemtu seculi, ad Martium.* Barth les publia dans ses *Venatici et Bucolici latini* (Hanovre, 1613, in-8°); il les inséra ensuite dans ses *Adversaria*, et cette fois il en identifia l'auteur avec le Vestritius Spurinna de Pline. C'est bien en effet le même nom, mais il est douteux que ce nom désigne l'auteur réel. Les vers obscurs *De contemtu seculi* nous paraissent appartenir à la basse latinité; ils sont l'œuvre de quelque grammairien chrétien, peut-être d'un moine qui, ayant retenu avec le nom de Vestritius Spurinna le souvenir de sa vie paisible et retirée, a imaginé de mettre sous ce nom quelques moralités versifiées sur le mépris du monde et la douceur de la retraite. Remarquons pourtant que la latinité du *De contemtu seculi* a quelques rapports avec celle de Perse, et que son obscurité tient en partie au mauvais état du texte qui nous est parvenu en lambeaux. On ne saurait donc affirmer avec certitude que ces vers ne sont pas du contemporain de Tacite et de Pline; mais l'hypothèse précédente nous paraît plus vraisemblable. Les fragments lyriques de Spurinna ont encore été insérés dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf, t. III, et donnés séparément avec une traduction allemande et un commentaire par Maurice Axt : *Vestritii Spurinnæ lyricæ reliquiæ;* Francfort, 1840, in-8°. L. J.

(1) Le nom de *Spurinna* indique une origine étrusque.

Pline, *Epist.*, III, 1, 7. — Tacite, *Hist.*, II, 11, 18, 36. — Bayer, dans les *Mém. de l'Acad. de Petersbourg*, t. IX (1739).

VETRANIO, général romain, né dans la Mésie, mort en 356, à Pruse, dans un âge avancé. C'était un brave et prudent officier, qui avait vieilli dans le métier des armes; ses soldats le chérissaient, à cause de ses manières simples et de la douceur de son caractère. Il commandait les légions campées dans l'Illyrie et la Pannonie lorsque Magnence entreprit traîtreusement de détrôner l'empereur Constance (350). A cette nouvelle son premier mouvement fut d'écrire à l'empereur pour l'assurer de son concours et le presser en même temps de marcher avec toute la diligence possible contre l'usurpateur. Bientôt après cependant, cédant aux sollicitations de son armée ainsi qu'aux instantes représentations de Constantina, sœur aînée de Constantin le Grand, il se laissa revêtir de la pourpre à Sirmium (mars 350). En butte aux obsessions des deux parties belligérantes, il conclut d'abord un traité avec Constance, puis l'abandonna, et se déclara l'allié de Magnence. Enfin, par suite d'habiles manœuvres, Vetranio consentit, dans l'entrevue qui fut ménagée entre Constance et lui aux environs de Sardique (25 déc. 350), à abdiquer le pouvoir qu'il avait exercé un peu moins de dix mois, et à résigner toutes ses prétentions en faveur du souverain légitime. On lui donna de grands biens, et il lui fut permis de se retirer à Pruse, en Bithynie, où il vécut encore six années, dans la pratique des vertus chrétiennes. Il est assez évident, autant qu'on en peut juger d'après les

récits confus et contradictoires qui nous sont parvenus sur ces événements, que la conduite ambiguë de Vetranio doit être attribuée à son indécision naturelle ou à la faiblesse d'un vieillard, plutôt qu'à l'esprit d'intrigue. Les historiens rendent un favorable témoignage à son caractère, excepté Aurelius Victor, qui le peint comme un homme imbécile et malfaisant.

Julien, *Orat.*, 1-2. — Themistius, *Orat.*, 3-4. — Amm. Marcellin, XV, 1; XXI, 8. — Victor, *De Cæs.*, 41-42; *Epist.*, 41. — Eutrope, X, 6. — Zosime, II, 43-44. — Zonaras, XIII, 7. — Socrate, *Hist. eccl.*, II, 28.

VETRARO. *Voy.* BEMBO (*Giov.-Fr.*).

VETTORI (*Pietro*), en latin *Victorius*, littérateur italien, né le 11 juillet 1499, à Florence, où il est mort, le 18 décembre 1585. Sa famille était patricienne. Il étudiait le droit à Pise lorsqu'il épousa en 1517 Maddalena Medici. En 1522 il accompagna en Catalogne le commandant de la flotte pontificale, Paolo Vettori, son parent, et recueillit une foule d'inscriptions antiques. Dans les troubles qui agitèrent sa patrie à cette époque, il se jeta dans le parti contraire aux Médicis, et le servit de son éloquence et de son épée. Après le meurtre d'Alexandre (1537), il se retira à Rome; mais Cosme de Médicis l'appela l'année suivante à la chaire d'eloquence latine et grecque à Florence (1538). Vettori l'occupa avec beaucoup d'éclat pendant près d'un demi-siècle, et eut la gloire de ramener l'Italie aux véritables sources de l'éloquence et de former la plupart des savants qui rendirent cette époque célèbre dans les fastes de la littérature. Le duc d'Urbin, Francesco-Maria Ier, lui donna un collier d'or, et le cardinal Alexandre Farnèse lui envoya un vase d'argent rempli de monnaies d'or. Jules III le décora du titre de comte. On frappa quatre fois des médailles en son honneur. L'académie florentine en 1542 l'élut consul par acclamation, et Cosme l'éleva en 1553 au rang de sénateur. Il mourut dans sa quatre-vingt-septième année, regretté des Florentins, dont il s'était acquis non-seulement l'estime par son savoir et ses travaux, mais encore l'amour par son caractère doux et ses manières affables. Vettori laissa un grand nombre de corrections, de notes et de commentaires sur les écrivains grecs et latins. Il revit les *Œuvres* de Cicéron, dont il publia une édition, fort recherchée (Venise, 1534-37, 4 vol. in-fol.), Térence, Varron, Salluste, l'*Électre* d'Euripide, Porphyre, Michel d'Éphèse, Platon, Xénophon, Hipparque, Denys d'Halicarnasse, Aristote, Eschyle, Clément d'Alexandrie, etc., et il publia de remarquables *Commentaires sur la Rhétorique, la Poétique, la Politique et la Morale* d'Aristote (Florence, 1548-84, 4 vol. in fol.), et sur le *Traité de l'élocution*, de Démétrius de Phalère, avec une traduction latine (ibid., 1562, in-fol.). Ses autres ouvrages sont : *Trattato delle lodi e della coltivazione degli ulivi;* Florence, 1569, in-4°; l'édit. de 1574 est plus complète : ce petit traité, devenu classique en Italie, est écrit dans un style pur et élégant; on en a multiplié les réimpressions, et on l'a souvent réuni avec d'autres traités sur la vigne de Soderini et de Davanzati; — *Variarum lectionum lib. XXXVIII;* ib., 1582, in-fol.; — *Epistolarum lib. X; Orationes XIV; Liber de laudibus Joannæ Austriacæ;* ibid., 1586, in-fol.; — *Viaggio di Annibale per la Toscana;* Naples, 1780, in-8° : dissertation inédite due aux soins de Gualtieri.

Salviati, *Oraz. fun. delle lodi di P. Vettori;* Florence, 1585, in-4°. — Benivieni, *Vita di P. Vettori;* ibid., 1585, in-4°. — A.-M. Bandini, *Idem;* Livourne, 1756, in-4°. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII, 3e part.

* **VEUILLOT** (*Louis*), littérateur et journaliste français, né en 1813, à Boynes (Loiret). Son père était ouvrier tonnelier; manquant de travail dans son village, il vint à Paris en 1818, et ouvrit un débit de vin sur le port de Bercy. Louis, qui était l'aîné de quatre enfants, fut envoyé à l'école mutuelle; il en sortit pour travailler dans une étude d'avoué. La lecture des romans, la fréquentation des théâtres développèrent en lui les instincts litteraires. Il chercha à combler comme il put les lacunes de son éducation. Livré à ses propres forces, il consacrait à l'étude une partie de ses nuits. A dix-neuf ans, il essaya de vivre de sa plume. Après être entré dans les bureaux d'un journal « pour tout faire, » il fut envoyé à Rouen en 1832 par le gouvernement pour collaborer à *l'Écho de la Seine-Inférieure*, et à la fin de cette année à Périgueux, comme rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne;* il déploya dès lors un remarquable talent pour la polémique; mais le ton agressif et acerbe de ses articles lui attira plusieurs duels. De retour à Paris en 1837, il écrivit d'abord dans *la Charte de* 1830, journal ministériel, puis comme rédacteur en chef dans *la Paix*, journal doctrinaire (1838). C'est à cette époque que remonte la conversion de M. Veuillot. Il a confessé que jusqu'alors il était resté étranger à toute pensée sérieuse. N'ayant ni foi politique ni foi religieuse, raillant ses adversaires, quels qu'ils fussent, ne reculant pas, pour mettre les rieurs de son côté, devant les bouffonneries et la chanson, il n'avait pas d'autre but que celui de devenir un « condottière de la presse ». Dans un voyage à Rome, qu'il fit avec son ami M. Olivier Fulgence, il fut vivement frappé par les cérémonies de la semaine sainte. Depuis lors il se voua à la défense des intérêts catholiques. Les premiers fruits de sa conversion furent des livres pieux, tels que *Pèlerinages en Suisse* (Paris, 1839, 1841, 2 vol. in-12), *Pierre Saintive* (1840, in-12), roman sous forme épistolaire; *Rome et Lorette* (1841, 2 vol. in-12), souvenirs de son voyage en Italie avec une introduction biographique; *Agnès de Laurens, ou Mémoires de sœur Saint-Louis* (1842, in-12, et 1845, 2 vol. in-12), tableau d'un pensionnat de jeunes filles; *les Nattes* (1844, in-12), *l'Honnête femme*, roman (1844, 2 vol. in-18), etc. Il composa aussi des cantiques

qui font plus d'honneur à sa piété qu'à son talent poétique. Pendant son séjour à Périgueux, M. Veuillot s'était lié avec le général Bugeaud. Ce dernier l'emmena en Afrique comme secrétaire (1842). L'ouvrage intitulé *les Français en Algérie* (1846, in-8°) fut le résultat de ce voyage. A son retour, M. Veuillot entra au cabinet du ministre de l'intérieur mais il ne garda cette place que dix-huit mois. Entré en 1843 dans la rédaction de *l'Univers religieux*, il dirigea bientôt ce journal, dont il fit une puissance politique. Lorsque s'éleva la querelle sur la liberté de l'enseignement, il déclara une guerre à outrance à l'université, et expia ses violences par quelques mois de prison (1844). En 1847, il encouragea la résistance du Sonderbund en Suisse contre la majorité des cantons. Lorsque la révolution de 1848 éclata, M. Veuillot l'accueillit avec joie; mais bientôt il en poursuivit les actes et les hommes avec une sorte de fureur Il marcha d'accord avec MM. de Montalembert et de Falloux, chefs du parti catholique, jusqu'au 10 décembre, accablant de tous ses traits les philosophes, les révolutionnaires, les socialistes, et n'épargnant pas même *l'Ami de la religion* et *l'Ère nouvelle*. *Les Libres penseurs* (1848, in-18), recueil de satires et de portraits contemporains *l'Esclave Vindex* (1849, in-18), pamphlet plein de verve; *le Lendemain de la victoire* (1849, in-12), scènes socialistes *Petite philosophie* (1849, gr. in-32), *la Légalité* (1852, in-12), dialogues, marquèrent son activité littéraire. Dans le débat qui s'éleva au sujet des écrivains classiques M. Veuillot adversaire de l'antiquité, osa blâmer les évêques qui ne partageaient pas les opinions exclusives de *l'Univers*. Censuré par l'archevêque de Paris pou le ton de sa polémique, il en appela au pape, alla à Rome plaider sa cause, et revint absous. Son journal n'en fut pas moins interdit dans quelques diocèses. Dans la polémique suscitée à la suite de la guerre d'Italie, par la question du pouvoir temporel, il soutint ardemment la cause de la papauté contre ses ennemis ouverts ou secrets. *L'Univers* ayant été supprimé 29 janv. 1860), *le Monde* fut créé pour le remplacer; mais M. Veuillot n'eut pas la permission de prendre part à sa rédaction. Depuis 1860, il a fait plusieurs demandes pour fonder un journal, sans avoir pu obtenir une réponse favorable. Sa plume n'est pourtant pas restée inactive. Il a publié : *le Parfum de Rome* (1863, in-8°), des *Satires en vers* (1863), donné des articles *la Revue catholique*, dirigée par son frère Eugène. On a encore de lui : *Corbin et d'Aubecourt* 1850), essai de roman chrétien; *Histoire de la bienheureuse Germaine Cousin* 854), *le Droit du seigneur* (1854), réfutation d'une allégation de M. Dupin; le recueil de ses articles, sous le titre de *Mélanges religieux historiques et littéraires* 1857-60, 6 vol. in-8°), *De quelques erreurs sur la papauté* (1859, in-8°), *Çà et là* (1859, 2 vol. in-18); *Vie de Jésus-Christ* (1864, in-8°); *le Guêpier italien* (1865, broch. in-8°), etc.

On peut reconnaître dans M. Veuillot les qualités d'un écrivain de talent, celles surtout qui conviennent aux pamphlétaires, qui sont d'usage dans la polémique, beaucoup de verve dans la pensée, de l'esprit même, un style vif et incisif; mais il a les défauts du genre la violence et la grossièreté ont été trop souvent ses armes de prédilection. C'est par là qu'il a cru servir et a servi peut-être la cause de l'ultramontanisme mais on peut regretter qu'il ait tout fait pour confondre les vérités religieuses avec les intérêts d'un parti, prodigué gratuitement l'insulte aux plus grands esprits, fait un crime aux chrétiens sages de leur modération, et augmenté le nombre des adversaires de l'Église ou du moins provoqué leurs colères. On ne doit pas mettre en doute sa bonne foi; mais il est permis de penser que des lumières plus étendues et un goût plus épuré eussent mieux assuré la réputation à laquelle il a droit dans l'avenir et moins nui au succès de la cause qu'il embrasse et qu'il défend

E. de Mirecourt, *L. Veuillot*; Paris, 1856, in-32.

VEYSSIÈRE DE LA CROZE (*Mathurin*), orientaliste français, né à Nantes, le 4 décembre 1661, mort à Berlin le 21 mai 1739. Dégoûté de l'étude par la sévérité mal entendue de son maître il s'embarqua, à quatorze ans, pour la Guadeloupe, où son père, négociant éclairé, avait des relations d'affaires. Pendant le séjour qu'il fit dans cette île, il acquit la connaissance des langues anglaise, espagnole et portugaise. A son retour il entra comme novice dans le couvent des bénédictins à Saumur (1677), et y prit l'habit (1682). Bien que la vie studieuse de cette congrégation fût de son goût, il eut des démêlés avec le supérieur et fut menacé de la prison Effrayé du sort qu'il croyait l'attendre, il réussit à s'évader, et gagna Bâle (1696), où il embrassa le protestantisme. En même temps il prit le nom de *La Croze*, qui était celui d'un petit bien de sa famille. Ayant passé à Berlin, il devint bibliothécaire de l'électeur (févr 1697), aux modiques appointements de 200 écus par an. Il se chargea aussi de l'éducation du margrave de Schwedt. Leibniz avec qui il était lié, le fit nommer professeur à l'université d'Helmstædt mais il fallait, pour remplir ces fonctions, faire acte de luthéranisme : La Croze se refusa à ce changement de confession. Bientôt après, on lui confia l'éducation de la princesse royale depuis margrave de Baireuth. Son auguste élève fit augmenter son traitement de bibliothécaire et lui procura la chaire de philosophie au Collége français (1724). Dans sa vieillesse, il fut assailli par des affections fort graves, la gravelle et l'hypocondrie, résultat de son application excessive à l'étude. Il mourut à soixante-dix-sept ans, d'un mal à la jambe. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'un es-

prit pénétrant, La Croze fut un érudit fort distingué. Il ne lui manqua, pour devenir un homme éminent, qu'un jugement d'une plus haute portée. Ses qualités morales, non moins que ses connaissances étendues, lui firent de nombreux amis, parmi lesquels il faut citer Spanheim, Bayle, Beausobre, Lenfant, Leibniz, Cuper et A. Fabricius. On a de lui : *Actes et titres de la maison de Bouillon;* Cologne (Berlin), 1698, in-12 : observations critiques sur les pièces employées par Baluze dans son *Histoire de la maison d'Auvergne;* — *Dissertations historiques sur divers sujets;* Rotterdam, 1707, in-8° : il y en a trois qui traitent : du socinianisme et du mahométisme, dont les principes fondamentaux sont les mêmes, d'après lui; du système du P. Hardouin sur l'origine supposée des écrits des anciens; et de l'état de la religion chrétienne dans les Indes ; — *Vindiciæ veterum scriptorum contra Harduinum;* ibid., 1708, in-8° : réfutation d'une hypothèse qui lui paraissait pleine de dangers, et sur laquelle il revint encore dans deux lettres, l'une impr. dans la *Relation du voyage littér.* de Jordan, l'autre dans la *Biblioth. german.*, t. XXXIII, La Croze s'était imaginé que le paradoxe du P. Hardouin était le résultat d'un complot formé par la société tout entière des Jésuites, sans doute pour détruire le prestige de la littérature ancienne; — *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique;* Cologne (Amst., 1711, in-12) : outre quatre entretiens avec un juif, on y trouve une dissertation sur l'athéisme, trad. en anglais, et une critique, aussi injuste que passionnée, de l'*Histoire des Juifs* de Basnage; — *Histoire du christianisme des Indes;* La Haye, 1724, pet. in-8°, et 1758, 2 vol. in-12; trad. en allemand : c'est son meilleur ouvrage; — *Histoire du christianisme d'Éthiopie et d'Arménie;* ibid., 1739, pet. in-8° : cet écrit est bien inférieur au précédent; — *Thesaurus epistolicus Lacrozianus;* Leipzig, 1742-46, 3 vol. in-4° : recueil publié par le professeur Uhle; — *Lexicon ægyptiaco-latinum;* Oxford, 1775, in-4° : le manuscrit de cet ouvrage considérable a été revu par Scholtz, et annoté par Woide, qui l'a fait paraître aux frais de l'université d'Oxford. Chaque mot copte est suivi de son équivalent en grec et en latin, mais sans autre explication (voy. *Oriental. und exeges. Biblioth.*, de Michaelis, t. I, p. 202 et suiv., et *Recherches sur l'Égypte*, par Quatremère); — un grand nombre d'articles dans des publications périodiques. Parmi les ouvrages inédits de ce savant, il faut citer un *Dictionnaire arménien*, qui lui avait coûté de longues recherches; un *Dictionnaire slavon*, et un *Dictionnaire syriaque*. M. N.

Jordan, *Hist. de la vie et des ouvrages de M. de La Croze;* Amst., 1741, in-8°. — Formey, *Eloges des académiciens de Berlin*, t. II. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Haag frères, *France protest.*

VEZZOSI (*Anton-Francesco*), biographe italien, né le 4 octobre 1708, à Arezzo, mort le 9 mai 1783, à Rome. Tout jeune il se destina à l'Église, et entra en 1731 dans la congrégation des Théatins. Après avoir professé la philosophie de 1736 à 1738 dans le séminaire de Rimini, il fut envoyé à Rome (1742) pour y occuper la chaire de théologie à S.-André della Valle. Ses talents et l'orthodoxie de son enseignement le firent connaître d'une manière avantageuse : ses supérieurs le chargèrent de surveiller l'édition des œuvres complètes du cardinal Tommasi (Rome, 1747-69, 11 vol. in-4°), et il s'en acquitta si bien que le pape Benoît XIV le nomma professeur d'histoire ecclésiastique au collége de la Sapience (1752) et examinateur des candidats à l'épiscopat. Dans la suite il fut élu supérieur général de son ordre. On a de lui : *De laudibus Leonis X oratio;* Rome, 1752, in-4°; — *I Scrittori de' Chierici regolari detti Teatini;* Rome, 1780, 2 vol. in-4° : recueil utile et exact, dans lequel l'auteur a fondu la *Bibl. teatina* du P. Silos.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. IV.

VIAIXNES (*Thierri* Fagnier de), controversiste français, né le 18 mars 1659, à Châlons-sur-Marne, mort le 31 octobre 1735, à Rhynwick, près d'Utrecht. Il fut élevé chez les Jésuites, et voulut, malgré les répugnances de ses parents, entrer en religion : il embrassa la règle de Saint-Benoît, pour laquelle il avait de l'attrait (1), et prononça ses vœux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons (1677), qui relevait de la congrégation réformée de Saint-Vanne. Après avoir perfectionné ses connaissances en théologie et en philosophie dans les maisons de Saint-Vincent de Metz et de Beaulieu en Argonne, il reçut l'ordination sacerdotale (1683), et partagea depuis ses occupations entre les devoirs de son état, la prédication et l'étude. En 1689 il éprouva une disgrâce passagère pour s'être opposé à certains changements inopportuns que quelques-uns de ses supérieurs tentaient d'introduire dans le gouvernement de la congrégation : il fut exilé dans l'abbaye de Saint-Michel en Thiérache; mais le crédit de son père et l'appui d'un grand nombre de ses confrères le firent rappeler au bout de quelques mois. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses résidences; qu'il suffise de marquer son passage à Hautvilliers (diocèse de Reims), où il dirigea, de 1696 à 1703, une sorte d'académie, destinée à faciliter l'étude en commun des sciences ecclésiastiques. La part qu'il eut aux querelles du jansénisme (2) lui occasionna de nombreuses tribulations; il se dé-

(1) Ce fut alors qu'il prit le prénom de *Thierri*, au lieu de celui de Joseph, qu'il avait reçu au baptême.

(2) C'était, selon Daguesseau, *un janséniste des plus outrés.* En 1696 il fit, en compagnie de dom Thiroux, un voyage en Flandre; il vit le P. Quesnel, et entretint depuis avec lui un commerce de lettres. Quand Quesnel fut arrêté à Bruxelles, on trouva dans ses papiers les lettres de dom de Viaixnes; il n'en fallut pas davantage pour en faire un criminel d'État.

clara appelant et réappelant de la bulle *Unigenitus* au futur concile; il prêcha sur ce sujet avec une fermeté et une indépendance telles qu'on ne crut pouvoir mieux le réduire au silence qu'en le faisant enfermer à deux reprises (1704 et 1714) à Vincennes; il passa ainsi plus de huit ans en captivité. Rien ne put le faire fléchir dans l'expression sincère de ses sentiments. Aussi après avoir subi un nouvel exil fut-il banni hors du royaume (mai 1721). Il se retira en Belgique; les mêmes persécutions l'y attendaient. Enfin, abreuvé de dégoûts, il passa en Hollande (1722), et termina son orageuse existence dans le travail et la méditation. Thierri de Viaixnes a publié un grand nombre d'écrits contre la bulle et les Jésuites, et il a édité *Acta congregationum et disputationum de auxiliis*, de Th. de Lemos (Louvain [Reims], 1702, in-fol.), et *De ecclesiastica et politica potestate*, d'Edm. Richer (Cologne, 1702, 2 vol. in-4°); à la tête de ce dernier livre il consigna l'expression énergique de ses sentiments, ne doutant pas « que la bulle ne soit brûlée avec infamie en plein concile, et que son auteur (Clément XI) n'y soit déclaré hérétique et même hérésiarque ».

Moreri, *Dict. hist.*, éd. 1759. — Patouillet, *Dict. des Jansénistes.*

VIALART. *Voy.* CHARLES DE SAINT-PAUL.

VIASSOLO (*Giovanni-Battista*), plus connu sous le nom de *Camillo* FEDERICI (1), auteur dramatique, né le 9 avril 1749, à Garesio (Piémont), mort le 23 décembre 1802, à Padoue. Il fit ses études à Turin, et dès sa jeunesse montra son goût pour le théâtre par de petites pièces composées pour des amateurs. Comme il était pauvre, il se mit, en 1787, aux gages du directeur du théâtre Sant-Angelo à Venise. Bientôt les pièces qu'il y donna furent jouées sur toutes les scènes de l'Italie. Sa renommée s'en accrut, mais non sa fortune; car, ne s'étant pas pourvu d'un privilége soit pour l'impression, soit pour la représentation de ses ouvrages, il fut victime de la piraterie littéraire, trop commune en Italie. Il s'était établi depuis longtemps à Padoue, s'y maria, et trouva dans le produit des comédies qu'il composa pour la troupe qui portait le nom de Goldoni, et dans la protection de Francesco Barisan, citoyen opulent de cette ville, les moyens de s'assurer un sort moins précaire. Ce riche amateur avait fait construire à sa villa de Castel-Franco un théâtre où Federici ne brillait pas moins comme auteur que comme acteur. Une grave maladie de poitrine vint interrompre le cours de ses succès en 1791 et en 1794, et en 1802 il s'occupait enfin de donner une édition complète de ses comédies, qui ne s'élèvent pas à moins de cinquante-six, lorsqu'une seconde maladie l'enleva, dans les derniers jours de cette année. Le théâtre de Federici, impr. d'abord à Turin (1802, 10 vol.), a encore été l'objet de deux reproductions, l'une à Venise, l'autre à Florence. Le genre mélodramatique, alors en faveur, domine dans ces compositions, inferieures à celles de Goldoni. Voici ce qu'en dit un critique italien : « Des reconnaissances de personnages mystérieux, telle est l'invariable recette du bon Federici. La manie de piquer la curiosité jette souvent de l'invraisemblance dans l'action et des lacunes de pensées et de sentiments dans le dialogue. Il a de plus la manie de faire dire à ses personnages tout ce qu'ils ont sur le cœur, sans se douter que les traits les plus intimes du caractère se révèlent surtout par ce qu'on ne dit pas, défauts incomplétement rachetés par l'entente des effets scéniques et la moralité du but (*Antologia*, t. XXX). » MM. Roger et Creuzé de Lesser ont imité, sous le titre de *la Revanche*, *la Bugia vive poco*, une des meilleures pièces de Federici; une autre, intitulée *le Remède pire que le mal*, a été traduite dans la *Collection des Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. E.-J.-B. R—Y.

(1) Il prit ce nom, qu'il transmit à ses enfants, d'une de ses premières pièces, intitulée *Camillo e Federico*.

Neumayr, dans la *Biogr. degli Ital. ill.*, de Tipaldo, t. V. — Ugoni, *Della Letter. ital.*, 2e édit.

VIAU (*Théophile* DE), plus souvent nommé *Théophile* (1), poëte français, né à Clairac (Agenois), en 1590, mort à Paris, le 25 septembre 1626. On ne sait pas grand'chose de son enfance. Il vint à Paris en 1610, et son talent naissant pour la poésie, joint à sa belle humeur, à sa vivacité, à son amour des plaisirs, ne tarda pas à lui donner un certain renom parmi les beaux-esprits. Il se lia particulièrement avec Balzac d'une étroite amitié, qui ne fut pas respectée par la médisance. Ils se brouillèrent à la suite d'un voyage commun fait en Hollande, en 1612; mais les motifs de cette rupture sont demeurés obscurs, malgré les récriminations publiques qu'ils échangèrent à ce propos l'un contre l'autre. D'après les *Lettres de Phyllarque*, qui accusent Balzac d'avoir *joué un mauvais tour* à Théophile, il semble que les torts vinrent du côté du premier; cette présomption est confirmée par une lettre bien connue, et qui mérite d'autant plus créance qu'elle est restée sans réponse, où Théophile, répliquant à de vagues accusations de son ancien ami, lui rappelle, en termes qui ne devaient être compris que de lui, ses aventures fâcheuses en ce pays et l'obligation où il se trouva lui-même de tirer l'épée pour le sauver du bâton. De retour à Paris, Théophile entra dans la maison du duc de Montmorency. Il se mit à composer des vers pour les ballets et les autres divertissements de cour. C'est alors aussi qu'il aurait écrit cette tragédie de *Pasiphae*, détestable à tous les points de vue, et qui fut publiée seulement en 1631, avec un avertisse-

(1) Suivant le P. Garasse, son ennemi, il s'appelait simplement Viaud, et il était fils d'un tavernier. Mais d'après Théophile, son aïeul était secrétaire de la reine de Navarre. Son père, huguenot, fut chassé par la guerre civile de Bordeaux, où il était avocat, et contraint de se retirer dans son manoir de Boussères (Agenois).

ment du libraire, qui s'autorise de l'attestation formelle d'un ami pour la mettre sous son nom. Vers cette époque il fit la tragédie de *Pyrame et Thisbé*, jouée avec un grand succès en 1617, et qui malgré des *concetti* de mauvais goût, dont Boileau s'est moqué, a gardé sa place parmi les meilleures pièces du théâtre naissant. Quelques-uns lui attribuèrent aussi, mais sans nul fondement, la *Sophonisbe* de Mairet, qui faisait partie de la domesticité du duc de Montmorency comme Théophile, et était devenu son ami. Théophile avait fait profession dès sa jeunesse d'une grande licence d'esprit, que son voyage en Hollande semblait avoir encore développée. A cette licence d'esprit se joignait la licence des mœurs, et toutes deux se traduisaient par celle de ses écrits. Son humeur satirique, fertile en bons mots et en saillies mordantes, contribua sans doute aussi a lui créer de puissantes inimitiés, dont il ne devait pas tarder à sentir tout le poids. Ses ennemis mirent sous les yeux du roi ses vers impies et obscènes, et Théophile fut exilé du royaume (mai 1619).

Il réussit à éluder quelque temps la rigueur de l'ordonnance, en se réfugiant d'abord à Boussères, puis à Montpellier, chez son ami, le baron de Panat; puis il fit quelques excursions dans l'intérieur de la France. A Agen, il assistait à l'exorcisme d'une possédée, et manifestait hautement son incrédulité; à Tours, il refusait de se découvrir sur le passage du Saint-Sacrement. Soupçonné de plus d'avoir encore pris part à la composition de pasquins contre le duc de Luynes, favori du roi, il dut passer en Angleterre. Là Théophile chercha vainement à se faire présenter à Jacques I[er] et à entrer dans la faveur de Buckingham. Il resta un peu moins de deux ans dans cet exil, d'où il adressa à Louis XIII une de ses meilleures odes. Grâce à l'intercession de ses protecteurs et à force de belles promesses, il obtint la permission de rentrer en France. A peine de retour, Théophile se fit instruire en la foi romaine par les PP. Athanase, Arnoux, et Séguiraud. Il suivit Louis XIII dans ses campagnes de 1621 et de 1622. Mais en abjurant le calvinisme il n'avait pas dépouillé le vieil homme. Lié avec Saint-Pavin, des Barreaux et quelques autres esprits forts, il demeurait toujours suspect à beaucoup de gens, et ses ennemis n'attendaient qu'une occasion pour le perdre. Elle ne tarda pas à se présenter. En 1622 avait paru la première édition d'un recueil obscène, *le Parnasse satyrique*, qui comprenait plusieurs pièces licencieuses de cet écrivain. Son nom fut mis à la tête de l'édition de 1623 : il est très-probable que ce fut sans son assentiment, mais il ne s'en trouva pas moins gravement compromis. A la première nouvelle du désastreux effet produit par ce livre immonde, il se pourvut devant le prévôt de Paris pour en obtenir la suppression, et se hâta de faire paraître la deuxième partie de ses œuvres, avec une apologie. *Le Parnasse satyrique* fut saisi; on jeta libraire et imprimeur en prison, et quoique ni l'un ni l'autre n'eussent accusé Théophile et qu'il ne fût point coupable de la composition et de la publication du recueil, mais simplement, ce qui était déjà trop, il est vrai, des pièces qu'on lui avait empruntées, un arrêt du 19 août 1623 le condamna à être brûlé vif.

Heureusement Théophile était en fuite, et il ne fut brûlé qu'en effigie. Le duc de Montmorency lui avait donné asile à Chantilly; le roi et le parlement semblaient fermer les yeux sur sa fuite; mais ses ennemis (et dans le nombre plusieurs jésuites se distinguèrent par leur acharnement) le faisaient suivre à la piste. Il fut saisi au Catelet, et ramené ignominieusement à Paris, couvert de chaînes. Le 28 septembre 1623 il était déposé à la Conciergerie, dans le cachot de Ravaillac. Malgré tout ce qu'il eut à souffrir dans cette prison, il ne perdit pas courage, et adressa au roi requête sur requête. Cet emprisonnement et cette persécution, qui firent alors très-grand bruit et donnèrent naissance à une multitude de libelles et de pièces volantes, exercèrent une influence salutaire sur son esprit. Il paraît avoir fait alors un retour sérieux sur lui-même, et dans les morceaux datés de sa prison son style a acquis plus de dignité, d'élévation et de force. La procédure, qui ne commença qu'après six mois d'attente, dura dix huit mois. On possède encore le projet d'interrogatoire (1), très-sévère et très-minutieux, dressé par le procureur général Matthieu Molé. Théophile répondit avec courage, et se défendit du mieux qu'il put par la plume et par la parole. Balzac choisit ce moment pour se tourner contre son ancien ami. Théophile riposta par une lettre écrasante, où il faisait au passé de Balzac de mystérieuses allusions, que celui-ci ne releva pas. Enfin, le 1[er] septembre 1625, ces longs débats se terminèrent par la révocation de la sentence de mort, que le parlement commua en un bannissement perpétuel. Théophile alla rejoindre le duc de Montmorency, dont la protection persévérante lui fit même obtenir quelque temps après la permission de revenir à Paris sans être inquiété. Mais il ne jouit pas longtemps de ce repos, car il mourut, dans l'hôtel du duc, le 25 septembre 1626, d'une fièvre tierce. Il n'était âgé que de trente-six ans.

Théophile eut de son temps de grands admirateurs, et fut regardé comme un des premiers poëtes français. Après avoir été placé par quelques-uns au-dessus de Malherbe, après avoir été admis par l'Académie, quand elle dressa le premier projet de son *Dictionnaire*, au nombre des poëtes faisant autorité, il tomba dans un discrédit presque aussi exagéré. Il est très inégal dans ses vers; la trame de son style n'est pas assez serrée : il a de beaux élans, mais le prosaïsme revient vite. L'ode *A la solitude*, une de ses plus

(1) Il a été inséré dans les *Mémoires de Molé*, t. I[er].

célèbres, est loin de se soutenir d'un bout à l'autre à la même hauteur. En un mot, l'aisance, la clarté, la souplesse nous paraissent les principaux caractères de cette poésie, qui manque surtout, quoi qu'on en ait dit, de force, de verve soutenue, d'originalité même, et dont la lecture ne tarde pas à devenir monotone. Quand il veut s'élever, Théophile se perd souvent dans l'emphase, puis trébuche tout à coup dans la platitude. Sa prose est préférable à ses vers. En bien des passages de son *Histoire comique*, on peut louer un style vif et net; ses apologies sont d'un tour vigoureux, d'une discussion habile et serrée. Les *Œuvres de Théophile* ont été imprimées pour la première fois en 1621, Paris, in-8°, et il y en eut une nouvelle édition en 1622 et une troisième en 1623 (*Œuvres revues, corrigées et augmentées;* Paris, in-8°), qui peut passer pour l'édition définitive de cette première partie. On y trouve le *Traité de l'immortalité de l'âme*, un grand nombre de poésies diverses, et un conte latin, intitulé *Larissa*. La deuxième partie parut en 1623, Paris, in-8°; elle comprend les *Fragments d'une histoire comique*, des odes, sonnets, élégies, et la tragédie de *Pyrame et Thisbé*. La troisième, dont beaucoup de pièces furent d'abord imprimées séparément, parut en 1624; elle contient surtout des pièces relatives à son procès, et *la Maison de Sylvie*, petit poëme. Les trois parties furent réunies en 1626 (Paris, in-8°). On trouve la *Lettre à Balzac* dans l'édition de Lyon, 1630, in-8°. Scudery en donna une (Rouen, 1632, in-12), qu'il fit précéder d'une préface en style de matamore et d'une pièce de vers intitulée *le Tombeau de Théophile*, où il défend la mémoire de son ami. Quinze ans après sa mort, Mairet, qui avait été également son ami, publia les *Nouvelles Œuvres de feu M. Théophile, composées d'excellentes lettres françoises et latines* (Paris, 1641, in-8°) : cette correspondance se compose de soixante-douze lettres françaises, dont un grand nombre sont adressées à de hauts personnages, et de vingt-quatre lettres latines. Les réimpressions totales ou partielles des œuvres de Théophile furent très-nombreuses jusqu'en 1677, puis elles s'arrêtèrent. M. Alleaume en a donné une nouvelle édition complète dans la *Bibliothèque elzevirienne* (1856, 2 vol. in-16). V. FOURNEL.

Garasse, *Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps*. — Théophile, ses *Apologies* et sa *corresp*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVI : on y trouvera la liste de toutes les pièces relatives à son procès. — *Mercure françois* de 1626. — P. Marchand, *Dict hist*. — Th. Gautier, *Les Grotesques*. — Ph. Chasles, dans la *Revue des deux mondes*, 1er août 1839. — Bellecombe, *L'Agenais*. — Haag frères, *France protest*., t. IX. — Alleaume, *Notice*, en tête de l'édit. de 1856.

VIBIUS CRISPUS, ou mieux CRISPUS (*Vibius*), orateur romain, né à Verceil, vivait dans le premier siècle apr. J.-C. Il avait amassé de grandes richesses, et jouissait de beaucoup d'influence. Ses harangues, dont Quintilien a cité quelques fragments, se faisaient remarquer par les agréments et l'élégance du style; celles qu'il avait prononcées dans des affaires civiles étaient supérieures à ses discours politiques. On trouve le nom de Crispus parmi les délateurs de cette époque.

Tacite, *Hist*., II, IV; *Ann*., XIV; *De orat*., 8. — Quintilien, V, VIII, X, XII. — Dion Cassius, LXV, 2.

VIBIUS SEQUESTER, géographe latin, qui vivait probablement au quatrième siècle. Il n'est connu que par une nomenclature *De fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas mentio fit*, qu'il avait rédigée pour son fils Virgilianus. La meilleure édition de ce traité, dont la latinité est pure et élégante, a été donnée par Oberlin, avec de savants commentaires, Strasb., 1778, in-8°. Il avait paru d'abord à Rome, 1505, in-4°, puis à Bâle, 1575, in-12, à Toulouse, 1615, in-12, et à Rotterdam, 1711, pet. in-8°; par les soins de Fr. Hessel. M. Baudet a traduit ce petit géographe dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, t. VI (1843).

Préfaces des éditeurs. — Smith, *Dict. of roman and greek biogr*.

VIC (*Claude* DE), érudit français, né en 1670, à Sorèze, mort le 23 janvier 1734, à Paris. A dix-sept ans il revêtit l'habit des bénédictins de Saint-Maur, à Toulouse. Il enseignait la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Sever, en Gascogne, lorsque ses supérieurs l'envoyèrent à Rome pour y servir de secrétaire au procureur général de la congrégation (1701). Sa modestie, sa droiture, sa piété, son zèle pour l'étude lui acquirent un grand nombre d'amis en Italie, ainsi que la protection du pape Clément XI et de Marie-Casimire, reine de Pologne. Il fut d'un utile secours à ses savants confrères en leur fournissant différents mémoires, et en collationnant pour eux plusieurs manuscrits du Vatican. Rappelé en 1715, il devint le collaborateur de dom Vaissète (*voy*. ce nom), et travailla jusqu'à sa mort à l'*Histoire générale du Languedoc*, dont ils avaient été chargés ensemble. Le cardinal de Noailles lui confia la direction de plusieurs communautés religieuses de Paris, emploi qui l'obligea d'interrompre fréquemment le cours de ses recherches historiques. Il fut élu procureur général en 1733, et se disposait à partir pour Rome lorsqu'il mourut subitement. Le seul ouvrage qu'on ait de lui seul est une version latine de la *Vie de Mabillon*, par dom Ruinart (Padoue, 1714, in-4°).

Vaissète, dans le *Mercure*, mars 1734. — Le Cerf, *Bibl. hist. de la congr. de Saint-Maur*.

VICENCE (DUC DE). *Voy*. CAULAINCOURT.

VICENTE (*Gil*), poëte dramatique portugais, né vers 1480, à Lisbonne (1), mort en 1557, à Evora. On ne possède aucun renseignement sur sa famille. On a voulu qu'il fût d'une origine illustre; mais en lui appliquant certains vers,

(1) C'est l'opinion la plus généralement admise. D'autres l'ont fait naître à Guimaraens, à Barcellos ou dans une bourgade nommée Pedcracira.

qu'il met dans la bouche d'un de ses personnages, il ne serait plus que le fils d'un muletier et d'une sage-femme. Quoi qu'il en soit, il étudia la jurisprudence à l'université de Lisbonne, et devint un légiste habile. Ce qu'il y a de certain (car le poëte lui-même en fait l'aveu), c'est que ce commensal des rois, qui faisait les délices d'une cour magnifique et que le peuple cependant avait adopté, vécut dans une pauvreté étroite. Les premiers essais dramatiques de Vicente datent de 1502, année où il composa, à l'occasion de la naissance de Jean III, une pastorale en douze stances, qui fut récitée en présence de la reine Marie (7 juin), et un poëme sur la nativité du Christ, dans lequel il introduisit six bergers (24 déc.). Ce dernier ouvrage n'était qu'un dialogue aimable, sans nulle action dramatique; mais peu à peu son génie observateur et original se développa. A la demande de la reine, il écrivit coup sur coup six autres pièces, dont la plus curieuse et la plus caractéristique a pour titre *la Sibylle Cassandre;* elle est en espagnol, et fut représentée un matin dans le vieux couvent d'Enxobregas. Il forma une troupe d'acteurs, en fut à la fois le chef et le modèle, surveilla la mise en scène, et composa même la musique de ses chansons. En présence des nécessités poignantes auxquelles l'exposait l'oubli de la cour et aussi son humeur insouciante, il se désespérait, il gémissait pour lui et pour sa famille de n'avoir pas suivi une autre voie. On le trouvait cependant plein de courage, quand l'occasion l'exigeait. En 1531, il y eut en Portugal des secousses violentes de tremblement de terre, qui bouleversèrent la plupart des provinces. Le peuple attribua à la présence des juifs ces marques de la colère divine, et se rua sur eux pour les massacrer. Vicente se trouvait alors à Santarem. Apprenant que les chefs des ordres religieux préparaient une manifestation menaçante contre les juifs, il courut les trouver, leur parla en termes pathétiques, et parvint à sauver d'une mort certaine des milliers de victimes. La tradition raconte encore que ses ennemis l'ayant accusé de plagiat, il leur demanda un sujet et les confondit en écrivant sans désemparer, et sous leurs yeux, la jolie pièce de *Mofina Mendes*. Gil Vicente n'eut jamais dans la péninsule une renommée égale à celle de Lope de Vega ou de Calderon, qu'il précéda de tant d'années, mais il ne fut pas complétement inconnu hors de sa patrie. Érasme apprit, dit-on, le portugais pour lire son théâtre (1); Resende le vanta sans mesure et l'égala aux anciens; mais à la fin du siècle il était tombé dans un oubli absolu. De sa femme, Blanche Bezerra, il eut deux fils, *Gil*, qui se distingua dans la poésie et alla mourir en combattant aux Indes, et *Luis*, qui fut l'éditeur de son théâtre, ainsi qu'une fille, *Paula*, dame du palais de la princesse Maria de Portugal.

(1) Si ce fait, raconté par plusieurs auteurs, est vrai, il est probable qu'Érasme voulait en même temps s'initier aux choses de l'Orient par les Décades de Barros, que continuait Diogo de Couto.

Le théâtre de Gil Vicente se compose d'environ quarante-deux pièces; sur ce nombre dix-sept seulement sont écrites en portugais, les autres sont ou espagnoles ou mi-castillanes, mi-portugaises. Sans avoir d'autre maître que Juan de La Enzina, Vicente n'arriva que par degrés à composer des drames, qui sans nul talent d'intrigue et sans aucune intention de se conformer aux règles de la convenance ou du goût, n'en sont pas moins supérieurs à tout ce qu'un genre encore dans l'enfance avait produit dans la péninsule. *La Veuve*, jouée en 1514, ne ressemble pas encore à une œuvre dramatique; mais *Rubena* (1521) en approche davantage, et *don Duardos*, *Amadis*, *Breve summario da historia de Deos*, et quelques autres, pleines de saillies, de vérité et d'imagination, exercèrent une notable influence sur le développement de l'art dramatique. Du reste le talent réel de Vicente est non dans l'arrangement ou l'intérêt de ses fables comiques, mais dans la verve des morceaux lyriques qu'il y a semés à profusion, dans l'harmonie et la suavité de son langage. Aucun des ouvrages de ce poëte n'a paru de son vivant; il s'était contenté de les transcrire de sa main, et ce fut l'unique héritage qu'il laissa à ses enfants. Luis et Paula en publièrent le recueil complet sous ce titre : *Copilaçam de todas as obras de Gil Vicente, a qual se reparte em V livros : cousas de devaçam, comedias, tragicomedias, farsas, obras miudas;* Lisbonne, 1562, in-fol.; goth.; on n'en connaît que trois ou quatre exemplaires complets. La seconde édition (ibid., 1586, in-8°) est presque aussi rare; c'est à tort néanmoins que Barbosa Machado en vante la correction : non-seulement on y remarque l'absence entière de pages réprouvées par l'inquisition, mais certains vers y sont tronqués et plusieurs *coplas* ont été imprimées d'une façon très-incomplète. De nos jours Vicente a été réimpr. deux fois en 3 vol. in-8°, à Hambourg (1834) et à Lisbonne (1843). Quelques-unes de ses pièces ont eu dans le dix-septième siècle des éditions séparées. F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana*, t. II. — J. de Barros, *Obras varias*, in-12. — Notice des éditeurs d'Hambourg. — Bouterweek, *Littér. esp. et portug.* — Sismondi, *Hist. des littér. du midi.* — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. Ier. — *Memorias da Acad. real das sciencias*, t. V. — *Revue britannique*, févr. 1847. — C.-A. de la Berrero, *Catalogo bibliogr. y biogr. del teatro antiguo español*; Madrid, 1860, in-8°.

VICENTINI. *Voy.* THOMASSIN.

VICENTINO. *Voy.* MICHELI (*Andrea*).

VICHMANN (*Burkhard*), historien russe, né à Riga, en août 1786, mort à Saint-Pétersbourg, le 1er août 1822. Il fit ses études en Allemagne, embrassa la profession de médecin, et l'abandonna bientôt pour se livrer à l'étude de l'histoire et de la géographie. S'étant établi, en 1808, à Saint-Pétersbourg, il fut successivement pro-

fesseur d'histoire au corps des cadets, précepteur des enfants de la princesse de Romantzoff et conservateur de sa bibliothèque. Pendant les années 1817 et 1818, il dirigea les écoles de la Courlande, et vendit à cette époque au prince de Labanoff-Rostovsky, pour la somme de 15,000 roubles, une bibliothèque de trois milles volumes qu'il avait composée uniquement d'ouvrages relatifs à la Russie. En 1820, il céda également à la bibliothèque de l'état-major de l'empereur Alexandre une nouvelle collection de manuscrits et d'ouvrages qu'il avait rassemblés dans le même but que la première. On a de lui : *Darstellung der russischen Monarchie* (Tableau de la monarchie russe); Leipzig, 1813, in-8° : extrait de l'ouvrage de Hassel, dont il a réctifié les erreurs; — *Sammlung bis her nochungedruckter Kleiner Schriften zür altern Geschichte Russlands* (Collection d'ouvrages inédits relatifs à l'histoire ancienne de la Russie); Berlin, 1820, t. 1er, in-8°; — *Russlands national Museum ;* Riga, 1820, in-8° : c'est le plan d'un établissement qu'il tenta vainement de fonder en Russie; — *Chronologische Uebersicht der neuesten russischen Geschichte* (Aperçu chronologique de l'histoire moderne russe); Leipzig, 1821, 2 vol. in-8° : ouvrage estimé. Vichmann a coopéré à la rédaction de plusieurs journaux allemands, et des *Archives du Nord*, journal russe, ainsi qu'à la *Nouvelle Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

Mahul, *Ann. nécrol.*, ann. 1822.

VICHNOU-SARMA. *Voy.* PILPAÏ.

VICO (*Enea*), graveur et antiquaire italien, né vers 1520, à Parme, mort vers 1570, probablement à Ferrare. Il règne beaucoup d'incertitude sur la vie de cet éminent artiste. On lui donne pour premier maître Barlacchi, graveur et marchand d'estampes à Rome. Il étudia ensuite les procédés de Marc-Antoine, ou de son école, et se rendit en 1545 à Florence, où Franc Floris lui confia la reproduction de *la Conversion de saint Paul*. Ce début dans le genre sérieux lui fit beaucoup d'honneur, et il passa plusieurs années à graver les plus belles peintures de Michel-Ange et de Raphael. On le retrouve en 1568 à Ferrare, travaillant pour le duc Alfonse II, qui l'avait appelé à sa cour. Vico était un graveur prompt et habile; il dessinait aussi avec facilité, et le nombre de ses compositions originales s'élève à plusieurs centaines; elles sont pourtant moins recherchées que ses portraits, entre autres ceux de ses contemporains, Charles-Quint, Michel-Ange, Bembo, Cosme et Jean de Medicis, Vignole, Doni, Arioste, etc. Il s'était adonné avec ardeur à l'étude des médailles anciennes. Les ouvrages qu'il a laissés ont eu du succès; en voici les titres : *Le Imagini e le vite degli imperatori, tratte dalle medaglie;* Parme, 1548, in-4°; réimpr. avec un titre latin, ibid., 1553, 1554, in-4°, et Rome, 1614, in-4°; ibid., 1730, in-fol., avec des notes de Bellori; — *Discorsi sopre le medaglie degli antichi;* Venise, 1555, 1558, in-4°; Parme, 1691, in-4°; — *Le Imagini delle donne Auguste;* Venise, 1557, in-4°; trad. en latin par N. Conti, ibid., 1558, in-4° : Vico s'est beaucoup servi pour cet ouvrage des *Illustrium imagines* de F. Orsini; — *Ex lib. XXIII commentariorum in vetera imper. roman. numismata lib. I;* Venise, 1560, in-4° : ce livre ne contient que l'histoire de Jules César; elle a été reproduite, ainsi que les *Discorsi*, dans l'édit. des *Imagines imperatorum* (Paris, 1619, in-4°), donnée par J.-B. Duval.

Bartsch, *le Peintre graveur.* — Huber et Rost, *Manuel des curieux.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

VICO (*Giovanni-Battista*), célèbre philosophe italien, né en 1668, à Naples, où il est mort, le 21 janvier 1743. Fils d'un pauvre libraire, à quinze ans il dut songer à gagner sa vie. Il avait devant lui les trois carrières du clergé, des tribunaux et de l'instruction : il choisit la dernière, et partit pour le château de Vatolla, en qualité de précepteur des enfants du marquis della Rocca. Il resta neuf ans à la campagne, presque isolé. Il profita de ses loisirs pour compulser les volumes de la bibliothèque du monastère qu'il y avait dans le village : il lut Platon, Tacite, Bacon; il lut même Descartes, dont il ignorait la renommée et l'importance. Vico savait assez bien le latin; il écrivait de mauvais vers; il était d'une obséquiosité à toute épreuve envers ses mécènes, ce qui lui valut une chaire de rhétorique à l'université de Naples (1697), aux appointements de cent ducats par an (1). A l'arrivée et au départ de tous les vice-rois espagnols il faisait de longues harangues en latin, où il les comparait naïvement à César, à Caton, à Alexandre. En 1701 il écrivit un pitoyable pamphlet contre les rebelles qui avaient conspiré en faveur de l'Autriche, et en 1708 il fit par ordre le panégyrique de ces mêmes rebelles, alors triomphants. Plus tard (1716), il accepta d'une des grandes familles de Naples la charge de raconter la vie de Caraffa, et d'un général justement abhorré il fit un héros; il décalqua une à une toutes les phrases de Tacite pour composer l'apothéose la plus servile qui soit sortie de la plume d'un écrivain. Vico donnait des leçons dans les familles, écrivait une foule de vers et d'épitaphes. En 1734 il fut nommé historiographe du royaume. Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans, accablé d'infirmités et dans le plus grand dénuement.

Sous le titre ambitieux, quoique légitime, de *Science nouvelle*, Vico a créé la philosophie de l'histoire. L'Italie, l'Europe entière la méconnut pendant plus d'un siècle. C'est à la révolution française que revient en quelque sorte l'honneur de l'avoir mise en évidence en la faisant passer dans l'ordre des faits; c'est depuis lors

(1) En 1699 il épousa une jeune fille illettrée, Teresa-Caterina Destito, qui lui donna trois fils et deux filles.

seulement qu'elle a pu devenir populaire parmi les philosophes et les historiens. « L'Allemagne et la France, dit M. Baudrillart, donnèrent droit de cité à cet exilé du dix-septième siècle, et se partagèrent les dépouilles de son génie. Vico, esprit cosmopolite, trouva des disciples dans plusieurs nations, au moment où elles se rapprochaient après de longs combats, et où l'esprit humain, par un naturel échange d'idées, s'élevait à une plus pleine conscience de son unité. » En France, tandis que Ballanche prêtait aux idées de Vico le charme d'une poétique allégorie, M. Michelet les traduisait en grande partie, et M. Cousin leur consacrait une de ses leçons.

A quarante ans, Vico avait fait une sorte de compromis entre l'autorité et la raison, et il en serait probablement resté là si, plusieurs années après, il ne s'était appliqué à la jurisprudence. Grotius s'était insurgé contre le droit romain, comme Descartes contre l'autorité philosophique; il y avait guerre ouverte entre la jurisprudence romaine et la jurisprudence rationnelle. Fallait-il nier l'histoire ou la philosophie, l'autorité ou la raison? C'était un nouveau problème, et Vico écrivit, en vue de le résoudre, son *Droit universel*. D'après lui, il y a un droit métaphysique et un droit physique, comme il y a une physique et une métaphysique de la nature. Le droit physique, c'est le droit romain tel qu'il existe dans l'histoire; il sort des intérêts politiques, il est dicté par le pouvoir des patriciens, des plébéiens ou des empereurs. Le droit philosophique sort de la raison, c'est la loi de la liberté et de l'égalité déduite de la considération abstraite de la nature humaine. En apparence, ces deux espèces de droit se détruisent; cependant il y a des instants dans l'histoire où ils se confondent, et où les législateurs sont des philosophes; c'est l'époque de Périclès à Athènes, d'Auguste à Rome. Cette fusion n'est pas improvisée par quelques individus, ce n'est pas une révolution soudaine, qui détruit les rapports de la société : elle sort de la marche des nations; c'est l'autorité qui, après avoir épuisé toutes les combinaisons politiques pour régler les intérêts de la société, se trouve naturellement amenée au droit philosophique. L'histoire de Rome en fournit la preuve. Elle commence par la guerre de tous contre tous; de cette guerre sort la féodalité solitaire des familles qui commandent à leurs feudataires et qui luttent contre les nomades. Mais les feudataires se révoltent; alors les patriciens se réunissent dans la ville, constituent l'aristocratie, combattent les rebelles et organisent la victoire dans le sénat; le peuple de Rome (*plebs*) n'est que la cohue des vaincus. Avec le temps, le nombre des plébéiens s'accroît, ils se révoltent de nouveau; alors l'aristocratie est obligée de céder : le peuple obtient des lois, des champs, le mariage, l'état civil; enfin il tourne ou détruit les lois religieuses et féodales de la vieille Rome. Arrivent ensuite des empereurs : ils nivellent toutes les classes, détruisent tous les priviléges, ils proclament des lois qui sont des généralités philosophiques; alors le droit physique disparaît, et la force de l'autorité va se confondre avec celle de la raison. Évidemment la Providence a préétabli dans l'histoire des peuples une harmonie entre l'autorité et la raison; la première conduit à la seconde, comme la sensation conduit à l'idée. Mais si l'histoire de Rome était un simple accident? C'était la secrète appréhension de Vico, appréhension à laquelle il n'hésita pas à sacrifier l'histoire de toutes les nations. Athènes, pour lui, ne fait que reproduire l'histoire de Rome. De même pour les Hébreux, pour l'Égypte, pour l'Europe même, qui commence par le patriciat, c'est-à-dire par les fiefs, qui avance par l'émancipation des serfs, et qui se civilise par la monarchie. Au delà des temps historiques il y a des traditions populaires, des mythes, les poëmes d'Homère; ce sont autant d'images de l'histoire romaine. Hercule, Hermès, Zoroastre, jouent le rôle de l'aristocratie latine chez les nations de la Grèce, de l'Égypte et de l'Asie; les héros de l'*Iliade* sont des patriciens suivis de leurs feudataires; tout l'Olympe n'est qu'une vaste aristocratie, et Jupiter lui-même obéit aux arrêts du sénat, c'est-à-dire au *Fatum*. C'est ainsi que l'autorité conduit les nations à travers le pouvoir des pères, des fiefs, des aristocraties, des républiques et des monarchies; la philosophie ne paraît qu'à la fin, quand la réflexion se substitue à la spontanéité. Revenant de ces idées à l'origine de Rome, Vico écartait du récit de Tite Live tout ce qui choquait la régularité scientifique de son histoire de l'autorité : il rejetait parmi les mythes l'existence de Romulus, et préludait ainsi aux travaux de la critique moderne.

De tant de faits rapportés à l'histoire de Rome résultait l'uniformité de toutes les histoires. Vico saisit ce principe dans *la Science nouvelle*; dès lors une grande révolution est accomplie pour lui, et il laisse tomber un regard de compassion superbe sur la foule des philosophes et des érudits. Qu'ont fait les Grotius, Platon, tous les philologues? L'un n'a été qu'un véritable démolisseur du droit des gens; il a critiqué la jurisprudence romaine, parce qu'il ne l'a pas comprise; les philosophes ont voulu régénérer les hommes, comme si leur mission d'un jour pouvait troubler le cours de l'autorité; quant aux philologues, ils ont recueilli des dates, les traditions, les faux bruits de l'antiquité, comme si c'était de l'histoire. Posez au milieu de cela le type de l'histoire idéale, il va devenir le *criterium* de toutes les vérités, de toutes les traditions; il fera justice des prétentions de la philosophie et des rêves de la philologie.

Nous allons voir l'histoire idéale aux prises avec les derniers problèmes qui se présentèrent à Vico. Il y a des traditions qui rat-

tachent à un peuple, aux Grecs, aux Égyptiens, la civilisation des autres nations; ce sont des démentis à l'histoire idéale, qui doit se réaliser tout entière dans chaque nation. Comment conserver l'intégrité du type éternel si la religion de Jupiter a été transmise par les Égyptiens aux Grecs et aux Italiens? Tous ces Hercule, répond Vico, ces Mercure, ces Jupiter qu'on trouve chez les peuples d'Occident, et qui semblent dériver d'une même origine, ne sont que des symboles originels; ils se ressemblent, parce que toutes les histoires et toutes les langues se ressemblent; mais ils n'ont passé d'un peuple à l'autre qu'à l'époque où le commerce a montré aux nations les mystérieuses analogies de leurs traditions populaires. Il y a eu alors des historiens, des poëtes qui ont voulu s'expliquer ces analogies, et l'on a imaginé les voyages d'Énée, d'Hermès, de Bacchus, etc., qui ont rattaché à l'Égypte, à la Grèce et à d'autres nations l'origine de la civilisation.

On attribue d'ordinaire l'origine des lois et des arts à des philosophes et à des législateurs, tels que Pythagore, Solon, Dracon, etc. Comment concilier cette influence primitive de la raison avec la spontanéité des premiers âges, avec l'origine toute providentielle des civilisations? Cette objection était déjà prévue en partie, car dans *le Droit universel*, Hermès, Zozoastre, etc., sont relégués parmi les symboles des anciennes aristocraties. Ici l'interprétation mythique va plus loin : Vico sauve son système en considérant Pythagore comme le symbole des aristocraties perdues dans les révolutions populaires de la Grande-Grèce; il dit que Solon, Ésope, Dracon, n'ont jamais existé, ou qu'ils ne furent que des hommes politiques, comme Decius et Manlius. On en a fait des philosophes, parce qu'on n'a pas compris la tradition populaire qui admirait leur sagesse politique. — L'existence d'Homère est impossible, irrationnelle, observée au point de vue de l'histoire idéale. Il n'y a pas d'exemple d'une individualité semblable à Homère. Pourquoi ce fait exceptionnel aux origines de la Grèce? C'est qu'il faut supposer qu'Homère est un symbole, que ses poëmes sont la poésie populaire de toute une nation. Alors on peut comprendre sa grandeur mythique, sa double épopée, qui résume plusieurs époques, plusieurs peuples, et qui crée la mythologie sans profaner la religion.

Il restait un dernier problème à soumettre à *la Science nouvelle*, c'étaient l'appréciation du moyen âge et l'avenir de l'Europe. Vico dès son début avait déjà comparé Descartes à Crisippe, la réforme aux sectes d'Alexandrie; dans *le Droit universel*, il avait conçu les fiefs par le patriciat, les monarchies modernes par la monarchie d'Auguste. Il ne restait qu'à ajouter une dernière méprise, et à mettre sur la même ligne le polythéisme et le christianisme. C'est ce que fit Vico avec une intrépidité systématique bien singulière. Le dernier mot de *la Science nouvelle* achève d'une manière bien triste le parallélisme des anciens et des modernes, en prophétisant à l'Europe la chute de l'empire romain. C'est ici que l'histoire idéale se renferme dans un cercle perpétuel, et ne peut se renouveler qu'en retombant dans la barbarie.

Voilà l'histoire de Vico dégagée d'une foule d'idées accessoires sur les langues, les religions, les poésies, les familles primitives, et de tous ces détails capricieux sur les sépultures, les géants, les stemmes, etc., qui donnent une physionomie si bizarre à *la Science nouvelle*. Vico s'était trouvé entre la révolution de l'Europe moderne et la vieille nationalité italienne; d'une part, les débuts du criticisme le conduisaient à faire une science de l'autorité; de l'autre, les réminiscences nationales égaraient cette science dans le monde ancien. Le problème de Vico était moderne et chrétien, la solution classique et païenne; c'était le droit romain qui lui donnait la science de l'autorité politique, c'était le polythéisme qui lui donnait la science de l'autorité religieuse; c'était d'après la vieille seigneurie italienne que Vico s'était fait ses idées sur la constitution des nations isolées; c'était le vieux siècle de Léon X qui le poussait à faire du monde moderne une sorte de commentaire du monde ancien. De là l'ignorance étonnante de Vico. Pas un mot sur tous les grandes invasions qui se superposèrent aux anciens habitants de l'Europe et modifièrent les anciennes nationalités; pas un mot non plus de l'industrie, du commerce, des grandes inventions modernes. La découverte de l'imprimerie et celle de l'Amérique ne laissent pas seulement une trace sur le type éternel de l'histoire idéale; ce sont des choses que la réflexion européenne n'avait pas encore analysées au seizième siècle. Jusque dans les détails de *la Science nouvelle*, le problème moderne de l'autorité historique heurte les bornes des vieilles idées italiennes. Aussi après la critique hardie sur Homère et Tite Live, on voit Vico presque muet devant *la Divine Comédie* de Dante. Combien d'autres choses singulières dans *la Science nouvelle!* Par exemple, les géants qui grandissent dans la boue, les premiers mariages qui se font par la peur des orages, la race noire qui provient de l'habitude de se teindre en noir, etc.! Enfin, le style même, bizarre, étrange, de *la Science nouvelle* tient à la décadence de la nationalité italienne, à l'état de la langue nationale qui laisse primer les patois, et va se détacher de la pensée. Rien de plus aride que la forme de *la Science nouvelle;* et cependant remarquez bien que Vico était professeur de rhétorique, littérateur, poëte; mais il écrivait mieux le latin que l'italien, et ses vers étaient fort inférieurs à la poésie napolitaine de Capasso.

Ainsi Vico, produit posthume du siècle de Léon X, échappe à toute classification; il n'y a pas

moyen de le comparer aux autres historiens de l'humanité. Quelle différence entre Bossuet, si catholique, et Vico, si païen ; entre Herder, si orientaliste, si progressif, et Vico, si fixe, si monotone dans ses idées romaines ; entre Condorcet, positif jusqu'à réduire l'histoire de l'esprit humain à la succession des découvertes et des inventions, et Vico naïf jusqu'à les négliger toutes ! Vico est absolument isolé ; il n'a pas laissé de disciples, il est mort non compris ; les savants même, comme Duni, Filangieri, qui lui ont emprunté quelques idées, n'ont jamais mesuré la hauteur systématique de sa conception.

Les ouvrages de Vico ont pour titres : *De Parthenopea conjuratione*; Naples, 1701, in-4° ; — *Publicum Caroli Sangrii et Josephi Cupycii, nobilium neapolitanorum, funus*; ibid., 1709, in-8° ; — *De nostri temporis studiorum ratione*; ibid., 1709, in-12 ; — *De antiquissima Italorum sapientia ex linguæ latinæ originibus eruenda*; ibid., 1710, in-4°, et 1743, in-8° ; trad. en 1816 en italien ; — *Risposta ai giornalisti di Venezia, e Replica alla risposta de' medesimi*; ibid., 1711-12, in-12 ; — *De rebus gestis Ant. Caraphæi lib. IV*; ibid., 1716, in-4° ; — *De universi juris uno principio et fine uno*; ibid., 1720, in-4° ; — *De constantia jurisprudentiæ*; ibid., 1721, in-4° : il fit suivre ces deux ouvrages de remarques, *Notæ*; ibid., 1722, in-4° ; — *Principj di una nuova Scienza intorno alla natura delle nazione*; ibid., 1725, 1732, 1744, 2 vol. in-12 ; Milan, 1816, 3 vol. in-8° ; Naples, 1826, 2 vol. in-8° ; trad. en 1822 en allemand par Weber, et en français par Michelet (Paris, 1827, in-8°), et par Mme de Belgiojoso (ibid., 1857, in-8°), avec une introduction ; — *Latinæ orationes*; Naples, 1766, in-8° : réunies par les soins de Fr. Daniele ; — des *poésies*, insérées dans les recueils du temps. Les opuscules de Vico ont été recueillis par le marquis de Villarosa (Naples, 1818, 4 vol. in-8°). Ses *Œuvres choisies* ont été publiées par Michelet (Paris, 1835, 2 vol. in-8°), et ses *Œuvres complètes* par M. Ferrari (Milan, 1834-35, 6 vol. in-8°), d'après les textes originaux ou manuscrits.

Sa *Vie*, écrite par lui-même, à la tête de *la Scienza nuova*, 1re édit., et réimpr. à Milan, 1821, in-8°. — M. Parma, *Studj IV sopra Vico*; Milan, 1838, in-8°. — J. Ferrari, *Vico et l'Italie*; Paris, 1839, in-8°. — Rocco, *Elogio storico di Vico*; Naples, 1844, in-8°. — Michelet, *Introd.* à sa traduct. de *la Science nouvelle*. — *La Liberté de penser*, 15 oct. 1848. — Bartholmèss, dans le *Dict. des sciences philos.* — Tommaseo, dans *Biogr. degli Ital. illust.*, de Tipaldo, t. IX. — *Journal de Trévoux*, sept. 1726. — Le Clerc, *Bibl. ancienne et mod.*, t. XVIII. — Orelli, dans *le Musée suisse*, t. II, p. 86. — Savigny, *Vermischte Schriften*, 1850, t. IV. — Cousin, *Cours de philosophie*. — Baudrillart, *Études*, t. Ier.

VICOMTERIE (La). *Voy.* La Vicomterie.

VICQ D'AZYR (*Félix*), savant médecin français, né le 23 avril 1748, à Valognes (Normandie), mort le 20 juin 1794, à Paris. Il avait d'abord songé à embrasser l'état ecclésiastique, dans le but de consacrer aux lettres, qu'il cultivait avec ardeur, les loisirs du sacerdoce ; mais les conseils de son père, médecin estimé, le déterminèrent à embrasser la profession dans laquelle il devait acquérir une si belle renommée. Arrivé à Paris en 1765, il s'y livra avec un zèle ardent à l'étude des différentes branches des sciences physiques et naturelles, et à l'anatomie comparée, qu'il enseignait avec éclat dès 1773, n'étant encore que simple licencié, à l'amphithéâtre des écoles de médecine. Choisi par Antoine Petit pour lui succéder dans la chaire d'anatomie du Jardin des plantes, il se vit évincé par suite d'intrigues auxquelles l'envie, excitée par ses succès, ne fut peut-être pas étrangère. Loin de se décourager, il ouvrit des cours particuliers, dans lesquels il se proposa d'éclairer l'anatomie et la physiologie humaines par la comparaison des mêmes organes et des mêmes fonctions chez les animaux ; conception éminemment philosophique, qu'il a reproduite dans l'*Encyclopédie méthodique*, et dans un *Traité*, dont il n'a pu donner que la première partie. Ces leçons, auxquelles un langage élégant, un débit chaleureux, des idées neuves donnaient un attrait singulier, lui avaient fait une réputation précoce ; son mariage avec une nièce de Daubenton lui créa des relations parmi les célébrités scientifiques du temps. L'Académie des sciences, dont il avait enrichi les mémoires de recherches nouvelles sur des animaux étrangers, lui ouvrit ses portes en 1774. L'année suivante il fut chargé d'aller étudier les causes d'une épizootie qui dévastait nos provinces méridionales. Une société fut créée, sous son impulsion, pour l'étude des maladies épidémiques. C'est de là que sortit en 1776 la *Société royale de médecine*, dont les travaux s'étendirent bientôt à toutes les branches des sciences médicales, et spécialement à la topographie médicale et à l'hygiène publique, connaissances jusqu'alors trop négligées. Vicq d'Azyr, qui avait été élu secrétaire perpétuel de cette compagnie, fut à ce propos en butte aux pamphlets et aux attaques passionnées de la faculté, qui ne voyait pas sans déplaisir s'élever une institution rivale. Chargé de l'éloge des académiciens, il se révéla dans cette partie de sa tâche comme un écrivain ingénieux et sagace, plein d'élégance et de goût ; succès littéraire dont son élection à l'Académie française (1788), où il succédait à Buffon, fut la consécration éclatante. Il était à l'apogée de sa réputation ; ce fut aussi celle de son bonheur. Lorsque arrivèrent avec la chute de la royauté les proscriptions de la terreur, Vicq d'Azyr, qui avait été nommé en 1789 premier médecin de la reine et premier médecin consultant du roi, dut concevoir les plus vives inquiétudes pour sa sécurité personnelle. D'un caractère très-sensible, et douloureusement éprouvé par la mort de sa femme, arrivée après dix-huit mois de mariage ; d'une constitution délicate, déjà épuisée par des travaux et des oc-

cupations multipliées, il se croyait, en outre, atteint d'une lésion organique du cœur. Pour qu'il sortît de ce concours de conditions fâcheuses un résultat fatal, il ne fallait qu'une circonstance : elle se présenta malheureusement le 8 juin 1794, jour où se célébrait la fête de l'Être suprême. Vicq d'Azyr, obligé d'y assister, y contracta le germe d'une pneumonie à laquelle il succomba, âgé seulement de quarante-six ans.

Les travaux de cet éminent médecin, presque tous relatifs, comme nous l'avons vu, à l'anatomie et à la physiologie humaines et comparées, et en particulier au système nerveux, sont disséminés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, de la Société royale de médecine, et dans le *Bulletin* de la Société philomatique. On doit à Moreau (de la Sarthe) une bonne édition annotée des *Œuvres de Vicq d'Azyr* ; Paris, 1805, 6 gros vol. in-8°, avec un vol. de pl. gr. in-4°; à l'exception de *la Médecine des bêtes à cornes* (Paris, 1781, 2 vol. in-8°), recueil de travaux sur les épizooties, elle contient tous ses mémoires ou articles ainsi que ses ouvrages publiés à part, entre autres le *Traité de l'anatomie du cerveau* (nouv. édit., Paris, 1813, in-4° et atlas), le *Traité d'anatomie et de physiologie* (Paris, 1786-89, 8 livr. gr. in-fol., avec fig. col.), le *Système anatomique des quadrupèdes*, terminé par Hipp. Cloquet (4 vol. in-4°), et les *Éloges lus dans la Société roy. de médecine* (Paris, 1778-88, in-4°, et 1803, 3 vol. in-8°). L'*Éloge de Franklin*, qui ne se trouve pas dans ce recueil, a paru pour la première fois dans la *Revue rétrospective*, 2e série, t. II.

D[r] SAUCEROTTE.

Moreau, *Éloge hist. de F. Vicq d'Azyr* ; Paris, 1797, in-8°. — Lemontey, *Idem* ; Paris 1825, in-4°. — Cuvier, *Éloges*. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.* — Maury, *Hist. de l'Acad. des sciences*.

VICTOIRE DE FRANCE (*Louise-Marie-Thérèse*), fille de Louis XV et de Marie Lesczynska, née à Versailles, le 11 mai 1733, morte à Trieste, le 7 (et non le 8) juin 1799. Bonne, pieuse et d'une grande pureté de mœurs, elle vécut au milieu des vices de la cour, respectée de tous, et sans que rien pût ternir ses excellentes qualités. Elle fit preuve envers son père d'une vive affection, s'enferma dans sa chambre pour le soigner pendant sa dernière maladie (1774), et fut atteinte elle-même de la petite vérole. Sous Louis XVI, elle résida presque toujours au château de Bellevue, en compagnie de sa sœur Adélaïde. Ces deux princesses émigrèrent ensemble, le 19 février 1791, et se rendirent dans les États Sardes, d'où elles ne tardèrent pas à gagner Rome. Reçues avec beaucoup de déférence par Pie VI, elles s'éloignèrent seulement en 1798, lorsqu'on apprit l'arrivée des troupes républicaines. Le roi de Naples, auprès duquel elles allèrent chercher un asile, leur donna le palais de Caserte pour résidence. Bientôt les armées françaises menacèrent Naples, et les deux princesses furent obligées de s'embarquer pour Trieste (23 déc. 1798); mais elles ne parvinrent dans ce port qu'après une navigation de quatre mois, accomplie au milieu des fatigues et des dangers. Mme Victoire succomba dix-huit jours après son arrivée; sa sœur la suivit, au bout de six mois, dans la tombe. Leurs restes, inhumés dans la cathédrale de Trieste, furent apportés en France et déposés dans les caveaux de Saint-Denis, le 16 janvier 1817.

D'Argenson, de Luynes, *Mémoires*. — Comte de Chastellux, *Relation du voyage de Mesdames, tantes du roi* ; Paris, 1817, in-8°.

VICTOR (*Claudius*), neveu de Civilis, servit sous son oncle dans la révolte des Bataves (69-70 apr. J.-C.), et fut envoyé avec Julius Maximus contre Vocula.

Tacite, *Hist.*, IV, 33.

VICTOR (*Flavius*), fils de l'usurpateur Maxime, qui régna quelque temps sur l'Espagne, la Gaule et la Bretagne. En 383 il avait été associé au gouvernement avec le titre d'auguste. Tandis que son père franchissait les Alpes pour arracher l'Italie aux mains du faible Valentinien II (387), il demeura en Gaule; mais à peine Maxime eut-il été battu et massacré, qu'Arbogaste, général de Théodose, assaillit Victor, dispersa ses troupes, et le fit mettre à mort (388).

Mêmes sources qu'à l'art. MAXIME.

VICTOR I, pape, de 185 à 197, succéda à Éleuthère. Il était Africain de naissance. Pendant son pontificat, qui dura douze ans, il poursuivit avec vigueur les hérétiques, Théodote de Byzance, entre autres, qui niait la divinité du Christ, et fixa, malgré les réclamations des églises d'Asie, la fête de Pâques au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars (196). Saint Irénée lui écrivit à cette occasion pour lui reprocher son intolérance. Quelques auteurs le font vivre jusqu'en 202; mais la date de 197 est plus généralement admise. Il a été rangé parmi les saints, et l'on célèbre sa fête au 28 juillet, jour présumé de sa mort. On a sous son nom quelques épîtres apocryphes. Il eut Zéphyrin pour successeur.

Eusèbe, V, 23-24. — S. Jérôme, *In Catal.*, c. 34. — Ceillier, *Auteurs ecclés.*, t. II.

VICTOR II (*Gebhard*), pape, mort le 28 juillet 1057, à Florence. Il y avait un an que Léon IX était mort lorsque l'élection de Gebhard, évêque d'Eichstædt, mit fin à l'interrègne (13 avril 1055). Le nouveau pape prit le nom de Victor. Il appartenait à la famille, alors puissante, des comtes de Calw, et avait été vers 1042 pourvu du siége d'Eichstædt. Le moine Hildebrand, qui fut depuis Grégoire VII, avait suggéré le choix de ce prélat aux Romains; il se chargea de le faire ratifier par l'empereur Henri III, qui ne consentit qu'avec répugnance à se séparer de Gebhard, son ami (d'autres disent son parent) et l'un de ses plus fidèles conseillers. Après un séjour de quelques mois à Rome, Victor revint en Allemagne, à la demande de l'empereur (1056), l'assista dans ses derniers moments, et aplanit autant que possible les obstacles que rencontrait la régence de l'im-

pératrice Agnès. Dans le gouvernement de l'Église il poursuivit les réformes de son prédécesseur afin d'arriver à l'unité de doctrine : il ne convoqua pas moins de cinq conciles, qui furent tenus à Florence, à Tours, à Lyon, à Rouen et à Narbonne; celui de Tours, particulièrement dirigé contre l'hérésie de Bérenger, eut lieu sous la présidence d'Hildebrand. Victor II eut pour successeur Étienne IX.

Baronius, t. XVII. — Cave, Pagi.— Fleury, *Hist. ecclés.*

VICTOR III (*Didier*), pape, né vers 1027, à Bénévent, mort le 16 septembre 1087, au Mont-Cassin. Petit-fils de Landulfe V, duc de Bénévent, il devint en 1057 abbé du Mont-Cassin, et acquit une haute influence non-seulement par sa naissance illustre et par un caractère ferme et digne, mais par une instruction étendue et par son amour des lettres. Il recueillit un grand nombre de manuscrits, en fit exécuter des copies par d'habiles calligraphes, et rebâtit l'église de son couvent avec beaucoup de magnificence. A plusieurs reprises il fut choisi pour arbitre entre les divers princes dont les querelles avaient fait de l'Italie méridionale un champ de perpétuel carnage. Ainsi il opposa par son intervention en faveur de Jourdain, duc de Capoue, une barrière aux envahissements des Normands et de Robert Guiscard, leur chef; puis il donna asile à Grégoire VII, et plaida chaudement sa cause dans une entrevue qu'il eut avec l'empereur. Ce fut sur le vœu qu'exprima ce pontife à son lit de mort que les cardinaux réunis à Salerne lui donnèrent l'abbé du Mont-Cassin pour successeur (mai 1085). Mais Didier, préférant son repos à un si périlleux honneur, opposa pendant un an la plus vive résistance. Attiré par ruse au milieu des cardinaux rassemblés à Rome, il fut élu le 24 mai 1086. « Ils le prirent malgré lui, rapporte Fleury, et le traînèrent à l'église de Sainte-Luce, où ils l'élurent pape dans les formes d'un consentement unanime, et lui donnèrent le nom de Victor III; ils le revêtirent de la chape rouge, mais ils ne purent lui mettre l'aube, à cause de sa résistance. » Quatre jours après il quitta Rome furtivement, se dépouilla à Terracine des insignes pontificaux, et alla s'enfermer dans son abbaye, où il demeura sourd aux prières ainsi qu'aux menaces. Après la levée du concile de Capoue, il consentit enfin à confirmer l'élection faite en sa personne (21 mars 1087), et fut ramené à Rome par les princes de Capoue et de Salerne, qui en chassèrent l'anti-pape Guibert. Le seul acte de son règne fut la tenue du concile de Bénévent, où Guibert et Hugues, archevêque de Lyon, furent excommuniés. Urbain II lui succéda.

On a de ce pape quelques ouvrages, entre autres *Dialogorum lib. IV* (Rome, 1651, in-4°), édités par J.-B. Mari, et *De miraculis a S. Benedicto aliisque monachis cassinensibus gestis*, en manuscrit. P. L.

Baronius, Possevino, Cave, Pagi, Platina. — Pierre Diacre, *De viris illustr. bened.* — Fleury, *Hist. ecclés.*

VICTOR, antipape. *Voy.* INNOCENT II.

VICTOR (*Claude* PERRIN, dit), duc DE BELLUNE, maréchal de France, né le 7 décembre 1764, à La Marche (Vosges), mort le 1er mars 1841, à Paris. Il était fils d'un huissier, nommé Charles Perrin. Ses parents et un professeur l'élevèrent avec soin. A dix-sept ans, il s'engagea dans le 4e régiment d'artillerie (10 oct. 1781), reçut son congé le 1er mars 1791, et s'établit à Valence. Élu adjudant sous-officier au 3e bataillon de volontaires de la Drôme (12 oct. 1791), il passa comme adjudant-major au 5e bataillon des Bouches-du-Rhône (4 août 1792). Le 15 septembre suivant il eut le commandement de ce même bataillon. L'organisation, la discipline, l'instruction qu'il sut donner à ce corps appelèrent sur le jeune Victor l'attention des généraux. Bientôt il alla rejoindre l'armée d'Italie, et soutint avec honneur à Coaraza, village du comté de Nice, un combat de plusieurs heures contre trois mille Piémontais et un régiment d'émigrés; ce fait d'armes fut mis à l'ordre de l'armée. Envoyé au siége de Toulon, il enleva dans la nuit les retranchements qui couronnaient les hauteurs dites du Pharon (30 nov. 1793), et les défendit le lendemain avec tant de bravoure contre des forces de beaucoup supérieures, qu'il fut nommé par le représentant Saliceti adjudant général et chef de brigade sur le champ de bataille. Chargé alors de diriger les troupes de la division de droite, il prépara tout pour l'attaque de la fameuse redoute du *Petit Gibraltar*, marcha à la tête des grenadiers, pour s'en emparer, y entra malgré la résistance acharnée des Anglais, et fut blessé d'un éclat d'obus (18 déc.). Le lendemain, les Anglais ayant voulu reprendre la position, Victor la défendit énergiquement et fut blessé de nouveau, mais très-grièvement. On sait que cette opération vigoureuse contribua plus que toute autre à la prise de Toulon ; aussi lui valut-elle le grade de général de brigade (20 déc.), grade dans lequel il ne fut confirmé que le 13 juin 1795. A peine guéri de ses blessures, il fut employé à l'armée des Pyrénées orientales, et assista aux siéges et aux attaques du fort Saint-Elme et de Collioure. Il passa en 1795 en Italie sous les ordres de Scherer, qui lui confia le commandement de l'avant-garde. Son premier acte fut de chasser l'ennemi de la forte position qu'il avait prise en face de Borghetto (2 oct.). Après avoir contribué à la victoire de Loano, il se distingua sous Bonaparte en 1796 à Cossaria, à Dego, à Mondovi, et eut la bonne fortune de recevoir du Directoire la lettre de félicitations la plus flatteuse. Placé à la division Massena, il rendit les plus importants services à la Corona; à Lonato, où avec huit cents hommes, sommé par quatre mille Autrichiens de se rendre, il fit si bonne contenance qu'il donna le temps à Bonaparte arrivant de Salo de faire mettre bas les armes à la colonne ennemie; à Castiglione, où il

tachent à un peuple, aux Grecs, aux Égyptiens, la civilisation des autres nations; ce sont des démentis à l'histoire idéale, qui doit se réaliser tout entière dans chaque nation. Comment conserver l'intégrité du type éternel si la religion de Jupiter a été transmise par les Égyptiens aux Grecs et aux Italiens? Tous ces Hercule, répond Vico, ces Mercure, ces Jupiter qu'on trouve chez les peuples d'Occident, et qui semblent dériver d'une même origine, ne sont que des symboles originels; ils se ressemblent, parce que toutes les histoires et toutes les langues se ressemblent; mais ils n'ont passé d'un peuple à l'autre qu'à l'époque où le commerce a montré aux nations les mystérieuses analogies de leurs traditions populaires. Il y a eu alors des historiens, des poëtes qui ont voulu s'expliquer ces analogies, et l'on a imaginé les voyages d'Énée, d'Hermès, de Bacchus, etc., qui ont rattaché à l'Égypte, à la Grèce et à d'autres nations l'origine de la civilisation.

On attribue d'ordinaire l'origine des lois et des arts à des philosophes et à des législateurs, tels que Pythagore, Solon, Dracon, etc. Comment concilier cette influence primitive de la raison avec la spontanéité des premiers âges, avec l'origine toute providentielle des civilisations? Cette objection était déjà prévue en partie, car dans *le Droit universel*, Hermès, Zoroastre, etc., sont relégués parmi les symboles des anciennes aristocraties. Ici l'interprétation mythique va plus loin : Vico sauve son système en considérant Pythagore comme le symbole des aristocraties perdues dans les révolutions populaires de la Grande-Grèce; il dit que Solon, Ésope, Dracon, n'ont jamais existé, ou qu'ils ne furent que des hommes politiques, comme Decius et Manlius. On en a fait des philosophes, parce qu'on n'a pas compris la tradition populaire qui admirait leur sagesse politique. — L'existence d'Homère est impossible, irrationnelle, observée au point de vue de l'histoire idéale. Il n'y a pas d'exemple d'une individualité semblable à Homère. Pourquoi ce fait exceptionnel aux origines de la Grèce? C'est qu'il faut supposer qu'Homère est un symbole, que ses poëmes sont la poésie populaire de toute une nation. Alors on peut comprendre sa grandeur mythique, sa double épopée, qui résume plusieurs époques, plusieurs peuples, et qui crée la mythologie sans profaner la religion.

Il restait un dernier problème à soumettre à *la Science nouvelle*, c'étaient l'appréciation du moyen âge et l'avenir de l'Europe. Vico dès son début avait déjà comparé Descartes à Crisippe, la réforme aux sectes d'Alexandrie; dans *le Droit universel*, il avait conçu les fiefs par le patriciat, les monarchies modernes par la monarchie d'Auguste. Il ne restait qu'à ajouter une dernière méprise, et à mettre sur la même ligne le polythéisme et le christianisme. C'est ce que fit Vico avec une intrépidité systématique bien singulière. Le dernier mot de *la Science nouvelle* achève d'une manière bien triste le parallélisme des anciens et des modernes, en prophétisant à l'Europe la chute de l'empire romain. C'est ici que l'histoire idéale se renferme dans un cercle perpétuel, et ne peut se renouveler qu'en retombant dans la barbarie.

Voilà l'histoire de Vico dégagée d'une foule d'idées accessoires sur les langues, les religions, les poésies, les familles primitives, et de tous ces détails capricieux sur les sépultures, les géants, les stemmes, etc., qui donnent une physionomie si bizarre à *la Science nouvelle*. Vico s'était trouvé entre la révolution de l'Europe moderne et la vieille nationalité italienne; d'une part, les débuts du criticisme le conduisaient à faire une science de l'autorité; de l'autre, les réminiscences nationales égaraient cette science dans le monde ancien. Le problème de Vico était moderne et chrétien, la solution classique et païenne; c'était le droit romain qui lui donnait la science de l'autorité politique, c'était le polythéisme qui lui donnait la science de l'autorité religieuse; c'était d'après la vieille seigneurie italienne que Vico s'était fait ses idées sur la constitution des nations isolées; c'était le vieux siècle de Léon X qui le poussait à faire du monde moderne une sorte de commentaire du monde ancien. De là l'ignorance étonnante de Vico. Pas un mot sur tous les grandes invasions qui se superposèrent aux anciens habitants de l'Europe et modifièrent les anciennes nationalités; pas un mot non plus de l'industrie, du commerce, des grandes inventions modernes. La découverte de l'imprimerie et celle de l'Amérique ne laissent pas seulement une trace sur le type éternel de l'histoire idéale; ce sont des choses que la réflexion européenne n'avait pas encore analysées au seizième siècle. Jusque dans les détails de *la Science nouvelle*, le problème moderne de l'autorité historique heurte les bornes des vieilles idées italiennes. Aussi après la critique hardie sur Homère et Tite Live, on voit Vico presque muet devant *la Divine Comédie* de Dante. Combien d'autres choses singulières dans *la Science nouvelle!* Par exemple, les géants qui grandissent dans la boue, les premiers mariages qui se font par la peur des orages, la race noire qui provient de l'habitude de se teindre en noir, etc.! Enfin, le style même, bizarre, étrange, de *la Science nouvelle* tient à la décadence de la nationalité italienne, à l'état de la langue nationale qui laisse primer les patois, et va se détacher de la pensée. Rien de plus aride que la forme de *la Science nouvelle;* et cependant remarquez bien que Vico était professeur de rhétorique, littérateur, poëte; mais il écrivait mieux le latin que l'italien, et ses vers étaient fort inférieurs à la poésie napolitaine de Capasso.

Ainsi Vico, produit posthume du siècle de Léon X, échappe à toute classification; il n'y a pas

moyen de le comparer aux autres historiens de l'humanité. Quelle différence entre Bossuet, si catholique, et Vico, si païen ; entre Herder, si orientaliste, si progressif, et Vico, si fixe, si monotone dans ses idées romaines ; entre Condorcet, positif jusqu'à réduire l'histoire de l'esprit humain à la succession des découvertes et des inventions, et Vico naïf jusqu'à les négliger toutes ! Vico est absolument isolé ; il n'a pas laissé de disciples, il est mort non compris ; les savants même, comme Duni, Filangieri, qui lui ont emprunté quelques idées, n'ont jamais mesuré la hauteur systématique de sa conception.

Les ouvrages de Vico ont pour titres : *De Parthenopea conjuratione* ; Naples, 1701, in-4° ; — *Publicum Caroli Sangrii et Josephi Cupycii, nobilium neapolitanorum, funus* ; ibid., 1709, in-8° ; — *De nostri temporis studiorum ratione* ; ibid., 1709, in-12 ; — *De antiquissima Italorum sapientia ex linguæ latinæ originibus eruenda* ; ibid., 1710, in-4°, et 1743, in-8° ; trad. en 1816 en italien ; — *Risposta ai giornalisti di Venezia, e Replica alla risposta de' medesimi* ; ibid., 1711-12, in-12 ; — *De rebus gestis Ant. Caraphæi lib. IV* ; ibid., 1716, in-4° ; — *De universi juris uno principio et fine uno* ; ibid., 1720, in-4° ; — *De constantia jurisprudentiæ* ; ibid., 1721, in-4° : il fit suivre ces deux ouvrages de remarques, *Notæ* ; ibid., 1722, in-4° ; — *Principj di una nuova Scienza intorno alla natura delle nazione* ; ibid., 1725, 1732, 1744, 2 vol. in-12 ; Milan, 1816, 3 vol. in-8° ; Naples, 1826, 2 vol. in-8° ; trad. en 1822 en allemand par Weber, et en français par Michelet (Paris, 1827, in-8°), et par Mme de Belgiojoso (ibid., 1857, in-8°), avec une introduction ; — *Latinæ orationes* ; Naples, 1766, in-8° : réunies par les soins de Fr. Daniele ; — des *poésies*, insérées dans les recueils du temps. Les opuscules de Vico ont été recueillis par le marquis de Villarosa (Naples, 1818, 4 vol. in-8°). Ses *Œuvres choisies* ont été publiées par Michelet (Paris, 1835, 2 vol. in-8°), et ses *Œuvres complètes* par M. Ferrari (Milan, 1834-35, 6 vol. in-8°), d'après les textes originaux ou manuscrits.

Sa *Vie*, écrite par lui-même, à la tête de *la Scienza nuova*, 1re édit., et réimpr. à Milan, 1821, in-8°. — M. Parma, *Studj IV sopra Vico* ; Milan, 1838, in-8°. — J. Ferrari, *Vico et l'Italie* ; Paris, 1839, in-8°. — Rocco, *Elogio storico di Vico* ; Naples, 1844, in-8°. — Michelet, *Introd.* à sa traduct. de *la Science nouvelle*. — *La Liberté de penser*, 15 oct. 1848. — Bartholmèss, dans le *Dict. des sciences philos.* — Tommaseo, dans *Biogr. degli Ital. illust.*, de Tipaldo, t. IX. — *Journal de Trévoux*, sept. 1726. — Le Clerc, *Bibl. ancienne et mod.*, t. XVIII. — Orelli, dans *le Musée suisse*, t. II, p. 86. — Savigny, *Vermischte Schriften*, 1850, t. IV. — Cousin, *Cours de philosophie*. — Baudrillart, *Études*, t. Ier.

VICOMTERIE (LA). *Voy.* LA VICOMTERIE.

VICQ D'AZYR (*Félix*), savant médecin français, né le 23 avril 1748, à Valognes (Normandie), mort le 20 juin 1794, à Paris. Il avait d'abord songé à embrasser l'état ecclésiastique, dans le but de consacrer aux lettres, qu'il cultivait avec ardeur, les loisirs du sacerdoce ; mais les conseils de son père, médecin estimé, le déterminèrent à embrasser la profession dans laquelle il devait acquérir une si belle renommée. Arrivé à Paris en 1765, il s'y livra avec un zèle ardent à l'étude des différentes branches des sciences physiques et naturelles, et à l'anatomie comparée, qu'il enseignait avec éclat dès 1773, n'étant encore que simple licencié, à l'amphithéâtre des écoles de médecine. Choisi par Antoine Petit pour lui succéder dans la chaire d'anatomie du Jardin des plantes, il se vit évincé par suite d'intrigues auxquelles l'envie, excitée par ses succès, ne fut peut-être pas étrangère. Loin de se décourager, il ouvrit des cours particuliers, dans lesquels il se proposa d'éclairer l'anatomie et la physiologie humaines par la comparaison des mêmes organes et des mêmes fonctions chez les animaux ; conception éminemment philosophique, qu'il a reproduite dans l'*Encyclopédie méthodique*, et dans un *Traité*, dont il n'a pu donner que la première partie. Ces leçons, auxquelles un langage élégant, un débit chaleureux, des idées neuves donnaient un attrait singulier, lui avaient fait une réputation précoce ; son mariage avec une nièce de Daubenton lui créa des relations parmi les célébrités scientifiques du temps. L'Académie des sciences, dont il avait enrichi les mémoires de recherches nouvelles sur des animaux étrangers, lui ouvrit ses portes en 1774. L'année suivante il fut chargé d'aller étudier les causes d'une épizootie qui dévastait nos provinces méridionales. Une société fut créée, sous son impulsion, pour l'étude des maladies épidémiques. C'est de là que sortit en 1776 la *Société royale de médecine*, dont les travaux s'étendirent bientôt à toutes les branches des sciences médicales, et spécialement à la topographie médicale et à l'hygiène publique, connaissances jusqu'alors trop négligées. Vicq d'Azyr, qui avait été élu secrétaire perpétuel de cette compagnie, fut à ce propos en butte aux pamphlets et aux attaques passionnées de la faculté, qui ne voyait pas sans déplaisir s'élever une institution rivale. Chargé de l'éloge des académiciens, il se révéla dans cette partie de sa tâche comme un écrivain ingénieux et sagace, plein d'élégance et de goût ; succès littéraire dont son élection à l'Académie française (1788), où il succédait à Buffon, fut la consécration éclatante. Il était à l'apogée de sa réputation ; ce fut aussi celle de son bonheur. Lorsque arrivèrent avec la chute de la royauté les proscriptions de la terreur, Vicq d'Azyr, qui avait été nommé en 1789 premier médecin de la reine et premier médecin consultant du roi, dut concevoir les plus vives inquiétudes pour sa sécurité personnelle. D'un caractère très-sensible, et douloureusement éprouvé par la mort de sa femme, arrivée après dix-huit mois de mariage ; d'une constitution délicate, déjà épuisée par des travaux et des oc-

cupations multipliées, il se croyait, en outre, atteint d'une lésion organique du cœur. Pour qu'il sortît de ce concours de conditions fâcheuses un résultat fatal, il ne fallait qu'une circonstance : elle se présenta malheureusement le 8 juin 1794, jour où se célébrait la fête de l'Être suprême. Vicq d'Azyr, obligé d'y assister, y contracta le germe d'une pneumonie à laquelle il succomba, âgé seulement de quarante-six ans.

Les travaux de cet éminent médecin, presque tous relatifs, comme nous l'avons vu, à l'anatomie et à la physiologie humaines et comparées, et en particulier au système nerveux, sont disséminés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, de la Société royale de médecine, et dans le *Bulletin* de la Société philomatique. On doit à Moreau (de la Sarthe) une bonne édition annotée des *Œuvres de Vicq d'Azyr*; Paris, 1805, 6 gros vol. in-8°, avec un vol. de pl. gr. in-4°; à l'exception de *la Médecine des bêtes à cornes* (Paris, 1781, 2 vol. in-8°), recueil de travaux sur les épizooties, elle contient tous ses mémoires ou articles ainsi que ses ouvrages publiés à part, entre autres le *Traité de l'anatomie du cerveau* (nouv. édit., Paris, 1813, in-4° et atlas), le *Traité d'anatomie et de physiologie* (Paris, 1786-89, 8 livr. gr. in-fol., avec fig. col.), le *Système anatomique des quadrupèdes*, terminé par Hipp. Cloquet (4 vol. in-4°), et les *Éloges lus dans la Société roy. de médecine* (Paris, 1778-88, in-4°, et 1803, 3 vol. in-8°). L'*Éloge de Franklin*, qui ne se trouve pas dans ce recueil, a paru pour la première fois dans la *Revue rétrospective*, 2e série, t. II.

Dr Saucerotte.

Moreau, *Éloge hist. de F. Vicq d'Azyr*; Paris, 1797, in-8°. — Lemontey, *Idem*; Paris 1825, in-4°. — Cuvier, *Éloges*. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.* — Maury, *Hist. de l'Acad. des sciences*.

VICTOIRE DE FRANCE (*Louise-Marie-Thérèse*), fille de Louis XV et de Marie Lesczynska, née à Versailles, le 11 mai 1733, morte à Trieste, le 7 (et non le 8) juin 1799. Bonne, pieuse et d'une grande pureté de mœurs, elle vécut au milieu des vices de la cour, respectée de tous, et sans que rien pût ternir ses excellentes qualités. Elle fit preuve envers son père d'une vive affection, s'enferma dans sa chambre pour le soigner pendant sa dernière maladie (1774), et fut atteinte elle-même de la petite vérole. Sous Louis XVI, elle résida presque toujours au château de Bellevue, en compagnie de sa sœur Adélaïde. Ces deux princesses émigrèrent ensemble, le 19 février 1791, et se rendirent dans les États Sardes, d'où elles ne tardèrent pas à gagner Rome. Reçues avec beaucoup de déférence par Pie VI, elles s'éloignèrent seulement en 1798, lorsqu'on apprit l'arrivée des troupes républicaines. Le roi de Naples, auprès duquel elles allèrent chercher un asile, leur donna le palais de Caserte pour résidence. Bientôt les armées françaises menacèrent Naples, et les deux princesses furent obligées de s'embarquer pour Trieste (23 déc. 1798); mais elles ne parvinrent dans ce port qu'après une navigation de quatre mois, accomplie au milieu des fatigues et des dangers. Mme Victoire succomba dix-huit jours après son arrivée; sa sœur la suivit, au bout de six mois, dans la tombe. Leurs restes, inhumés dans la cathédrale de Trieste, furent apportés en France et déposés dans les caveaux de Saint-Denis, le 16 janvier 1817.

D'Argenson, de Luynes, *Mémoires*. — Comte de Chastellux, *Relation du voyage de Mesdames, tantes du roi*; Paris, 1817, in-8°.

VICTOR (*Claudius*), neveu de Civilis, servit sous son oncle dans la révolte des Bataves (69-70 apr. J.-C.), et fut envoyé avec Julius Maximus contre Vocula.

Tacite, *Hist.*, IV, 33.

VICTOR (*Flavius*), fils de l'usurpateur Maxime, qui régna quelque temps sur l'Espagne, la Gaule et la Bretagne. En 383 il avait été associé au gouvernement avec le titre d'auguste. Tandis que son père franchissait les Alpes pour arracher l'Italie aux mains du faible Valentinien II (387), il demeura en Gaule; mais à peine Maxime eut-il été battu et massacré, qu'Arbogaste, général de Théodose, assaillit Victor, dispersa ses troupes, et le fit mettre à mort (388).

Mêmes sources qu'à l'art. Maxime.

VICTOR I, pape, de 185 à 197, succéda à Éleuthère. Il était Africain de naissance. Pendant son pontificat, qui dura douze ans, il poursuivit avec vigueur les hérétiques, Théodote de Byzance, entre autres, qui niait la divinité du Christ, et fixa, malgré les réclamations des églises d'Asie, la fête de Pâques au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars (196). Saint Irénée lui écrivit à cette occasion pour lui reprocher son intolérance. Quelques auteurs le font vivre jusqu'en 202; mais la date de 197 est plus généralement admise. Il a été rangé parmi les saints, et l'on célèbre sa fête au 28 juillet, jour présumé de sa mort. On a sous son nom quelques épîtres apocryphes. Il eut Zéphyrin pour successeur.

Eusèbe, V, 23-24. — S. Jérôme, *In Catal.*, c. 34. — Ceillier, *Auteurs ecclés.*, t. II.

VICTOR II (*Gebhard*), pape, mort le 28 juillet 1057, à Florence. Il y avait un an que Léon IX était mort lorsque l'élection de Gebhard, évêque d'Eichstædt, mit fin à l'interrègne (13 avril 1055). Le nouveau pape prit le nom de Victor. Il appartenait à la famille, alors puissante, des comtes de Calw, et avait été vers 1042 pourvu du siége d'Eichstædt. Le moine Hildebrand, qui fut depuis Grégoire VII, avait suggéré le choix de ce prélat aux Romains; il se chargea de le faire ratifier par l'empereur Henri III, qui ne consentit qu'avec repugnance à se séparer de Gebhard, son ami (d'autres disent son parent) et l'un de ses plus fidèles conseillers. Après un séjour de quelques mois à Rome, Victor revint en Allemagne, à la demande de l'empereur (1056), l'assista dans ses derniers moments, et aplanit autant que possible les obstacles que rencontrait la régence de l'im-

pératrice Agnès. Dans le gouvernement de l'Église il poursuivit les réformes de son prédécesseur afin d'arriver à l'unité de doctrine : il ne convoqua pas moins de cinq conciles, qui furent tenus à Florence, à Tours, à Lyon, à Rouen et à Narbonne; celui de Tours, particulièrement dirigé contre l'hérésie de Bérenger, eut lieu sous la présidence d'Hildebrand. Victor II eut pour successeur Étienne IX.

Baronius, t. XVII. — Cave, Pagi.— Fleury, *Hist. ecclés.*

VICTOR III (*Didier*), pape, né vers 1027, à Bénévent, mort le 16 septembre 1087, au Mont-Cassin. Petit-fils de Landulfe V, duc de Bénévent, il devint en 1057 abbé du Mont-Cassin, et acquit une haute influence non-seulement par sa naissance illustre et par un caractère ferme et digne, mais par une instruction étendue et par son amour des lettres. Il recueillit un grand nombre de manuscrits, en fit exécuter des copies par d'habiles calligraphes, et rebâtit l'église de son couvent avec beaucoup de magnificence. A plusieurs reprises il fut choisi pour arbitre entre les divers princes dont les querelles avaient fait de l'Italie méridionale un champ de perpétuel carnage. Ainsi il opposa par son intervention en faveur de Jourdain, duc de Capoue, une barrière aux envahissements des Normands et de Robert Guiscard, leur chef; puis il donna asile à Grégoire VII, et plaida chaudement sa cause dans une entrevue qu'il eut avec l'empereur. Ce fut sur le vœu qu'exprima ce pontife à son lit de mort que les cardinaux réunis à Salerne lui donnèrent l'abbé du Mont-Cassin pour successeur (mai 1085). Mais Didier, préférant son repos à un si périlleux honneur, opposa pendant un an la plus vive résistance. Attiré par ruse au milieu des cardinaux rassemblés à Rome, il fut élu le 24 mai 1086. « Ils le prirent malgré lui, rapporte Fleury, et le traînèrent à l'église de Sainte-Luce, où ils l'élurent pape dans les formes d'un consentement unanime, et lui donnèrent le nom de Victor III; ils le revêtirent de la chape rouge, mais ils ne purent lui mettre l'aube, à cause de sa résistance. » Quatre jours après il quitta Rome furtivement, se dépouilla à Terracine des insignes pontificaux, et alla s'enfermer dans son abbaye, où il demeura sourd aux prières ainsi qu'aux menaces. Après la levée du concile de Capoue, il consentit enfin à confirmer l'élection faite en sa personne (21 mars 1087), et fut ramené à Rome par les princes de Capoue et de Salerne, qui en chassèrent l'anti-pape Guibert. Le seul acte de son règne fut la tenue du concile de Bénévent, où Guibert et Hugues, archevêque de Lyon, furent excommuniés. Urbain II lui succéda.

On a de ce pape quelques ouvrages, entre autres *Dialogorum lib. IV* (Rome, 1651, in-4°), édités par J.-B. Mari, et *De miraculis a S. Benedicto aliisque monachis cassinensibus gestis*, en manuscrit. P. L.

Baronius, Possevino, Cave, Pagi, Platina. — Pierre Diacre, *De viris illustr. bened.* — Fleury, *Hist. ecclés.*

VICTOR, antipape. *Voy.* INNOCENT II.

VICTOR (*Claude* PERRIN, dit), duc DE BELLUNE, maréchal de France, né le 7 décembre 1764, à La Marche (Vosges), mort le 1er mars 1841, à Paris. Il était fils d'un huissier, nommé Charles Perrin. Ses parents et un professeur l'élevèrent avec soin. A dix-sept ans, il s'engagea dans le 4e régiment d'artillerie (10 oct. 1781), reçut son congé le 1er mars 1791, et s'établit à Valence. Élu adjudant sous-officier au 3e bataillon de volontaires de la Drôme (12 oct. 1791), il passa comme adjudant-major au 5e bataillon des Bouches-du-Rhône (4 août 1792). Le 15 septembre suivant il eut le commandement de ce même bataillon. L'organisation, la discipline, l'instruction qu'il sut donner à ce corps appelèrent sur le jeune Victor l'attention des généraux. Bientôt il alla rejoindre l'armée d'Italie, et soutint avec honneur à Coaraza, village du comté de Nice, un combat de plusieurs heures contre trois mille Piémontais et un régiment d'émigrés; ce fait d'armes fut mis à l'ordre de l'armée. Envoyé au siége de Toulon, il enleva dans la nuit les retranchements qui couronnaient les hauteurs dites du Pharon (30 nov. 1793), et les défendit le lendemain avec tant de bravoure contre des forces de beaucoup supérieures, qu'il fut nommé par le représentant Saliceti adjudant général et chef de brigade sur le champ de bataille. Chargé alors de diriger les troupes de la division de droite, il prépara tout pour l'attaque de la fameuse redoute du *Petit Gibraltar*, marcha à la tête des grenadiers, pour s'en emparer, y entra malgré la résistance acharnée des Anglais, et fut blessé d'un éclat d'obus (18 déc.). Le lendemain, les Anglais ayant voulu reprendre la position, Victor la défendit énergiquement et fut blessé de nouveau, mais très-grièvement. On sait que cette opération vigoureuse contribua plus que toute autre à la prise de Toulon ; aussi lui valut-elle le grade de général de brigade (20 déc.), grade dans lequel il ne fut confirmé que le 13 juin 1795. A peine guéri de ses blessures, il fut employé à l'armée des Pyrénées orientales, et assista aux siéges et aux attaques du fort Saint-Elme et de Collioure. Il passa en 1795 en Italie sous les ordres de Scherer, qui lui confia le commandement de l'avant-garde. Son premier acte fut de chasser l'ennemi de la forte position qu'il avait prise en face de Borghetto (2 oct.). Après avoir contribué à la victoire de Loano, il se distingua sous Bonaparte en 1796 à Cossaria, à Dego, à Mondovi, et eut la bonne fortune de recevoir du Directoire la lettre de félicitations la plus flatteuse. Placé à la division Massena, il rendit les plus importants services à la Corona; à Lonato, où avec huit cents hommes, sommé par quatre mille Autrichiens de se rendre, il fit si bonne contenance qu'il donna le temps à Bonaparte arrivant de Salo de faire mettre bas les armes à la colonne ennemie; à Castiglione, où il

exécuta sur la gauche de l'armée un mouvement des plus heureux; à Peschiera, où à la tête de la 18e demi-brigade il déploya une bravoure sans égale; à Roveredo, où avec cette même demi-brigade formée en colonne par bataillons il enleva la ville au pas de charge; à Cerea, où avec un renfort de quatre cents grenadiers, que lui envoya le général en chef, il reprit l'offensive contre l'ennemi, se croyant un instant vainqueur, le culbuta et le mit en pleine déroute. Peu de temps après cette affaire brillante, Victor, dirigeant une des principales attaques à l'affaire de Saint-Georges, fut blessé assez sérieusement pour être retenu au lit pendant un mois. En 1797, il contribua à la reddition de Porto-Lignano, et au combat de la Favorite, à la tête de la 57e demi-brigade, il accula la division Provera et força les six mille hommes qui la composaient à capituler. Tant de brillants faits d'armes valurent à Victor le grade de général de division (10 mars 1797). C'est en cette qualité qu'il fut chargé de seconder les opérations de Lannes contre Rome. Il occupa successivement après le passage du Senio, Faenza, Forli, la Romagne, le duché d'Urbin et la Marche d'Ancône. La paix de Tolentino ayant fait rappeler Victor à l'armée active, il déjoua, de concert avec Kilmaine, le complot ourdi contre les Français par le sénat de Venise et quelques puissances (1). Mis à la tête de la 12e division militaire (Nantes), le 17 mars 1798, il retourna le 3 mai suivant en Italie, et commanda en Piémont. A la fin de mars 1799 il fut chargé par Scherer de contenir avec sa division et celle de Hatry trente mille Autrichiens concentrés dans Vérone. Le combat dura quatorze heures, et ce ne fut qu'après des prodiges de valeur que les treize mille Français se retirèrent lentement en bon ordre devant les forces presque triples de l'ennemi. Aux combats sanglants des 17, 18, 19 juin, à la Trebbia, il combattit avec la plus grande énergie, et le 4 décembre, à Fossano, il balança longtemps la victoire.

Appelé par le premier consul à la tête de l'armée de réserve (18 mars 1800), Victor décida en grande partie le gain de la journée de Montebello; à Marengo, il soutint pendant quatre heures les efforts de l'ennemi, et contribua à la prise du village qui donna son nom à la bataille. Il reçut à la suite de sa brillante conduite un sabre d'honneur (6 juill.). Nommé lieutenant du général en chef de l'armée de Batavie, il exerça ces fonctions depuis le 25 juillet 1800 jusqu'au 9 août 1802, époque à laquelle il devint capitaine général de la Louisiane. Il échangea ce dernier titre le 6 juin 1803, pour aller commander en chef l'armée de Batavie. Le 14 juin 1804 il fut créé grand officier de la Légion d'honneur, et le 6 mars 1805 grand'croix. Il résidait depuis le 19 février 1805 à Copenhague comme ministre plénipotentiaire, lorsqu'en septembre 1806, lors de la rupture avec la Prusse, il vint prendre au 5e corps d'armée les fonctions de chef d'état-major général. Le 10 octobre il assista au combat de Saalfed, qui inaugura la campagne, et le 14 à la bataille d'Iéna. Le 5 janvier 1807, l'empereur ayant créé un 10e corps de la grande armée, en confia le commandement à Victor. Pendant qu'il se rendait à Stettin, en voiture avec un aide de camp et un domestique, il fut enlevé par un poste de cavalerie légère battant l'estrade. Échangé bientôt après, il ne put reprendre le commandement du 10e corps, donné à Lefebvre, mais en mai il fut chargé du siége de Graudentz. Le 14 juin à Friedland il eut le commandement du 1er corps, détermina le succès de cette décisive affaire, et fut élevé en récompense de sa brillante conduite à la dignité de maréchal (13 juillet 1807). Après la paix de Tilsitt, il fut chargé du gouvernement de la Prusse, et créé duc de Bellune en juillet 1808. Apppelé au mois d'août suivant au commandement du 1er corps destiné à opérer en Espagne, il attaqua et battit si complétement le général Blake à Espinosa de los Monteros (10 et 11 nov.), que de cinquante mille hommes qu'ils avaient les Espagnols ne purent en rallier qu'une dizaine de mille. Ce fut le 1er corps qui enleva le défilé de Sommo-Sierra (30 nov.), et qui contribua le plus énergiquement à la reddition de Madrid (2 déc.).

Le 18 janvier 1809, Victor mit en déroute près d'Uclès l'armée du duc de l'Infantado. Lors de l'invasion du Portugal, il opéra sur les frontières de l'Estramadure, et battit le 17 mars l'armée de Cuesta sur la Ybor, et le 28 à Medelin, lui faisant perdre dix mille hommes. Il allait entrer en Portugal à la suite de ce succès, lorsqu'il fut rappelé sur la ligne de la Guadiana et du Tage par l'arrivée d'une armée anglo-portugaise. Le 1er corps opéra sa jonction le 25 juillet avec l'armée du roi Joseph marchant de Madrid sur Tolède, et prit la part la plus active le 28 à la bataille de Talaveyra de la Reyna. Après la victoire d'Ocaña (18 nov.), le maréchal entra en Andalousie par la Sierra-Morena, et, sans s'arrêter à Cordoue ni à Séville, marcha sur Cadix et l'île de Léon. Il commença aussitôt le siége de Cadix, et pendant trente mois fit échouer toutes les tentatives de l'ennemi. Le 5 mars 1811 les Espagnols et les Anglais essayèrent de faire lever le siége de Cadix. Le duc de Bellune avec six mille hommes les culbuta, et les força à se rembarquer. Il ne put voir la fin de ce

(1) Lorsque les armées de la république s'empressèrent à l'envi d'envoyer au Directoire des adresses dirigées contre les manœuvres du parti contre-révolutionnaire, Victor se signala parmi les plus enthousiastes, et fit parvenir la sienne au nom de la 8e division, qu'il commandait; elle est insérée dans *le Moniteur* du 26 thermidor an V (14 août 1797). Elle se termine ainsi : « Nous voulons que les lois constitutionnelles soient respectées, exécutées, et qu'elles frappent sans pitié tous les ennemis de notre juste cause. Il est temps d'apporter un terme à l'excès de leurs abominations. Plus d'indulgence, plus de demi-mesures : *la République ou la mort!* »

siége. De retour à la grande armée (3 avril 1812), il prit le commandement du 9e corps, et se dirigea de Tilsitt sur Vilna. Le 14 novembre, à Muliany, il rendit le plus signalé service à nos troupes désorganisées en maintenant sa position malgré les efforts de quarante-cinq mille Russes pour la lui enlever. Il couvrit ensuite la retraite sur la Bérésina. Il repassa le Rhin, et revint en France avec les débris de son corps d'armée, et ne tarda pas à se remettre à la tête d'un autre corps, le 2e, avec lequel il combattit pendant la campagne de 1813, depuis Lutzen (2 mai) jusqu'à Vachau et Leipzig. Dans ces deux grandes batailles, données à un jour d'intervalle, le duc de Bellune fut admirable de courage et de sang-froid. Laissé sur le Rhin pour protéger la frontière de l'est, il fut obligé, par suite de la faiblesse numérique de ses troupes, de se replier successivement sur la Moselle et sur la Meuse, puis sur l'Ornain et la Marne. Le 29 janvier 1814 il coopéra vigoureusement à la bataille de Brienne. Le 1er février, à La Rothière, il commanda le centre de l'armée; le 17 il battit la cavalerie de Pahlen à Marmont et le général bavarois Lamotte à Valjouan. Ayant reçu l'ordre de marcher sur Montereau, il crut pouvoir laisser reposer quelques heures ses troupes à Salins (Seine-et-Marne). Cette halte le mit en retard. Il ne put occuper à temps les ponts. L'empereur, furieux, lui ôta son commandement à la suite d'une explication des plus vives, et le donna à Gérard. Le duc de Bellune, blessé dans son amour-propre, ne put pardonner à Napoléon ce qu'il considérait comme un déni de justice. Il accueillit avec empressement les Bourbons. Disons cependant que le 7 mars, à Craonne, le maréchal avait voulu combattre et qu'il l'avait fait avec son intrépidité ordinaire.

Les Bourbons nommèrent Victor gouverneur de la 2e division militaire (6 déc. 1814). Il était à Sedan le 10 mars 1815, lorsqu'il apprit le débarquement de Napoléon : aussitôt il publia un ordre du jour d'une violence extrême (1), et se rendit à Paris, d'où il adressa, le 18 mars, une circulaire, aussi violente que son ordre du jour, aux chefs des corps sous ses ordres. Le 20 il tenta d'entraîner à sa suite les troupes de sa division, réunies à Châlons-sur-Marne; mais n'ayant pu y réussir, il alla rejoindre Louis XVIII à Gand. A la seconde restauration, il fut nommé pair de France et major général de la garde royale (17 août et 12 oct. 1815). Il accepta en outre la présidence de la commission chargée d'examiner la conduite des officiers de tous grades qui avaient servi pendant l'usurpation. Le 10 janvier 1816 il fut mis à la tête de la 16e division militaire. Ministre de la guerre le 14 décembre 1821, il prépara la campagne de 1823 en Espagne. Il devait faire cette guerre comme major général de l'armée sous les ordres du duc d'Angoulême; il avait même sa nomination à ce poste signé, mais ce prince ne voulut pas l'agréer. Il remit, le 19 octobre 1823, son portefeuille au baron de Damas. En 1825 il commanda le camp de Reims, et entra en 1828 au conseil supérieur de la guerre. Malgré les faveurs dont il avait été comblé sous la restauration, le maréchal ne crut pas devoir refuser son serment au gouvernement de Juillet; mais il se tint en dehors des affaires politiques. On a de lui un *Mémoire sur les marchés Ouvrard* (Paris, 1826, in-8°). Des *Extraits de ses Mémoires inédits* (ibid., 1846, in-8°), on été publiés par son fils.

(1) Il y parlait ainsi de Napoléon : « Tous les Français seront prêts, s'il le faut, à repousser leur ennemi; car c'est l'homme qui a tyrannisé, désolé et trahi la France pendant douze ans, qu'il faudrait poursuivre, ainsi que les satellites qui l'assisteraient dans ses brigandages. »

Marié deux fois, il eut de sa seconde femme, Julie Vosch, dame du palais, deux fils, et une fille, qui épousa le général Chateaux.

A. du Casse.

Moniteur univ. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. II. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. I, 2e part. — Thiers, *Hist. de l'empire.*

VICTOR-AMÉDÉE Ier, duc de Savoie, fils de Charles-Emmanuel Ier et de Catherine d'Autriche, né à Turin, le 8 mai 1587, mort à Verceil, le 7 octobre 1637. Il reçut une rude éducation militaire et politique à l'école de son père, prince turbulent et d'une ambition inquiète; associé à ses travaux, il prit une part active aux luttes de la guerre, et mérita souvent de le remplacer dans le conseil; toutefois, malgré ces témoignages d'estime, que justifiaient son caractère et son expérience précoce, il eut plus d'une fois à souffrir de l'injurieuse défiance de son père. En 1619 ce dernier, dont la vie se passa à changer d'alliés, se rapprocha de la France, et fit épouser à son fils Christine, sœur de Louis XIII. Lorsqu'il lui succéda (1630), Victor-Amédée trouva le Piémont en lutte ouverte avec la France, qui s'était emparée de plusieurs de ses places; il parvint cependant à arrêter l'invasion, et empêcha les Français de jeter des secours dans Casal. Le désir de faire la paix l'engagea à prêter l'oreille aux propositions de Mazarin, sous les auspices duquel une trêve fut signée, le 8 septembre 1630, au château de Revel. Un mois plus tard la paix générale était conclue à Ratisbonne (3 oct.). Comme il devait s'y attendre, Victor-Amédée y fut sacrifié. Pour sa part du Montferrat il obtint Trino et son territoire; le reste fut donné au duc de Nevers; la France restitua le Piémont, mais elle conserva garnison à Pignerol, à Veillane et à Suse. Cette paix ne satisfaisait personne. Le 26 octobre les armées ennemies étaient sur le point d'en venir aux mains sous les murs de Casal, lorsque Mazarin parvint à prévenir l'effusion du sang; des conférences s'ouvrirent à Cherasco. Richelieu voulait à tout prix obtenir aux dépens du duc des places qui lui per-

missent d'envahir à volonté l'Italie; il employa vainement avec Victor-Amédée l'intimidation et les promesses. Christine, qui avait su prendre sur son mari un grand ascendant, fut plus persuasive. Vaincu par ses séductions, Victor-Amédée céda, et consentit au traité de Cherasco (15 sept. 1631), qui le dépouillait de Pignerol. En échange de cette place il accepta une partie du Montferrat. On a voulu expliquer cette énorme concession par la perspective que Mazarin aurait fait luire à ses yeux de la cession de Genève. Mais il n'est pas besoin d'invoquer cette improbable hypothèse: l'ambition de ce prince se tournait à l'est et au sud; on connaît le mot célèbre qu'il prononça alors, et qui a été si souvent répété depuis : « L'Italie septentrionale est un artichaut, que ma famille doit avoir feuille à feuille. » On comprend qu'animé de ces espérances il fut disposé à faire de grands sacrifices à son idée favorite. A la même époque le duc signa avec Gênes le traité de Madrid (27 nov. 1631), sous la médiation de l'Espagne. Cependant Richelieu, encouragé par les succès qu'il avait obtenus, voulut occuper Cavour ou Turin. Cette fois Victor-Amédée résista, et les larmes de Christine furent impuissantes à ébranler sa résolution. Les deux frères du duc, le prince Thomas et le cardinal Maurice et leur sœur, la princesse Marguerite, duchesse douairière de Mantoue, associèrent leurs efforts pour combattre le parti français dans la personne de Christine. Richelieu fit entendre d'aigres récriminations contre la famille de Victor-Amédée, et celui-ci, pour éviter une rupture avec la France, prit le parti de confisquer les terres de ses frères, qui trouvèrent des dédommagements en Espagne et à Rome. Au milieu de ces tiraillements Richelieu put s'emparer ouvertement de Casal (1634), sans susciter d'autre opposition que celle des réclamations et des plaintes. Le moment était venu où le Piémont n'allait pouvoir se tenir en dehors des luttes qui menaçaient d'ensanglanter l'Europe; l'intervention ouverte de la France dans la guerre de trente ans était imminente. Richelieu, en sollicitant l'alliance du duc, lui proposa le Milanais, le Montferrat et quelques provinces de l'Italie méridionale en retour de la Savoie, qui deviendrait française. Le duc hésita, consulta plusieurs princes italiens pour s'assurer de leurs dispositions, et faillit s'engager avec l'Espagne; mais une question d'étiquette (celle de savoir si on devait lui reconnaître la qualité, fort illusoire, de roi de Chypre) fit rompre les négociations, à peine entamees. Mis alors en demeure par Richelieu de se prononcer et de choisir entre une alliance ou une guerre implacable, il se résigna pour la première alternative, et souscrivit le traité de Rivoli (11 juill. 1635). Il fut aussitôt nommé commandant en chef des troupes françaises en Italie. On pouvait croire qu'ayant entrepris cette guerre avec une profonde répugnance, il ne la ferait qu'avec mollesse et dégoût; il n'en fut rien. Après s'être voué à la tâche ingrate de réparer les fautes du maréchal de Créqui, il envahit les États des ducs de Modène et de Parme, pénétra ensuite dans le Milanais, et remporta, après une lutte acharnée, une victoire sur les Espagnols, qui avaient assailli Créqui sur les bords du Tessin (22 juin 1636). Ce service signalé ne ramena pas Créqui à de meilleures dispositions envers le duc, et la campagne de 1637 fut entravée par les mêmes misères, au milieu desquelles le duc montra la même abnégation et les mêmes aptitudes militaires. Il venait de gagner le combat de Monbaldone (8 sept.), lorsqu'à la suite d'un dîner qu'il fit à Verceil, chez le maréchal, il tomba malade; il succomba onze jours plus tard, à l'âge de cinquante ans. Les circonstances qui avaient précédé sa mort et la haine qu'avait toujours manifestée Créqui à son égard firent croire à un empoisonnement; on fit l'autopsie de son cadavre, et rien ne porta témoignage du crime.

De Christine de France, ce prince eut cinq enfants, à savoir : *François-Hyacinthe*, et *Charles-Emmanuel II*, qui lui succédèrent; *Louise-Marie-Christine*, qui épousa le prince Maurice de Savoie, son oncle, née en 1629, morte en 1692; *Marguerite-Yolande*, mariée à Ranuccio II, duc de Parme, née le 15 mai 1635, morte en 1663; *Adélaïde-Henriette*, mariée à Ferdinand, électeur de Bavière, née le 6 novembre 1636, morte en 1676. L. Collas.

Costa de Beauregard, *Mém. hist. de la maison de Savoie*. — Mme de Belgiojoso, *Hist. de la maison de Savoie*. — Botta, *Hist. d'Italie*. — Ricotti, *Storia della monarchia piemontese*. — Richelieu, *Mémoires*.

VICTOR-AMÉDÉE II (*François*), duc de Savoie, puis roi de Sicile et de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel II et de Jeanne de Savoie-Nemours, né le 14 mai 1666, mort le 30 octobre 1732, à Moncalieri. Il avait neuf ans lorsqu'il succéda, le 12 juin 1675, à son père, dont il avait involontairement causé la mort. Sa mère prit le titre de régente, et se signala par une hostilité passionnée contre la France, que modéra à peine la crainte d'encourir la colère d'un voisin puissant. Elle joignait à ce sentiment une violente ambition; aussi pour prolonger son pouvoir elle tourna toute l'activité de son fils vers les plaisirs, et tenta de le marier avec l'infante de Portugal, sa nièce (1680). Cette union avait pour elle l'avantage de faire entrer la couronne des Bragance dans sa famille et d'éloigner le prince, qui dans cette combinaison aurait délégué à d'autres mains le gouvernement de ses États héréditaires. Mais quand tout fut prêt, Victor-Amédée déclara qu'il ne s'embarquerait pas, et se mit résolument à faire l'apprentissage du gouvernement. La duchesse n'essaya pas de lutter contre une détermination qu'elle sentait irrévocable; elle n'intervint d'une manière sérieuse dans les affaires qu'à l'occasion du mariage de son fils avec Anne, fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV (9 avril 1684). La situation n'était pas sans difficultés avec

un voisin comme Louis XIV, qui prétendait traiter la Savoie en pays vassal. Victor-Amédée consentit d'abord à expulser de ses États les protestants français qui y avaient cherché asile, et à envoyer une partie de ses troupes en Flandre et dans les Cévennes. Ces actes de soumission ne satisfirent pas Louis XIV, qui exigea que l'armée piémontaise tout entière se joignit aux Français, et que les forteresses de Verrue et de Turin fussent livrées immédiatement. Le duc entra alors par trois traités successifs dans la ligue d'Augsbourg (juin-oct. 1690). Ses débuts militaires ne furent pas heureux. Soldat intrépide plutôt que bon capitaine, il fut complétement battu par Catinat près de l'abbaye de la Staffarde (18 août 1690). Saluces, Fossano, Savigliano, Suse tombèrent au pouvoir des Français; Nice, Rivoli, Montmeillan se rendirent en 1691, mais Coni résista avec succès. Victor-Amédée n'en lutta pas moins avec un courage que rien ne pouvait ébranler. Malheureusement il était fort mal secondé par le général allié Caraffa et par les troupes allemandes, qui compromettaient sa cause par leurs excès et par leur indiscipline. C'est ce qui arriva lorsqu'en 1692 il tenta de reporter l'invasion en France; les populations du Dauphiné, furieuses des cruautés et des pillages qui marquaient le passage des étrangers, se jetèrent sur eux et les forcèrent de repasser les Alpes. Il résolut de réparer cet échec par une pointe hardie sur Pignerol. Catinat marcha au secours de cette place, et remporta la victoire décisive de la Marsaille (4 oct. 1693), qui coûta dix mille hommes au duc et où il faillit perdre la vie. A partir de ce moment la guerre traîna en longueur, et ne présenta d'autre opération importante que la reddition de Casal aux Piémontais (1695). Le duc, que le pape Innocent XII pressait de sortir de la ligue, était séduit par les instances et les propositions avantageuses du roi de France, d'autant plus qu'il était loin d'être pleinement satisfait de ses alliés. Après des négociations tortueuses, qui remplirent une partie de l'année 1696, un traité fut signé le 29 août entre lui et Louis XIV. Les conditions en étaient singulièrement avantageuses pour le duc; on lui restituait le comté de Nice, la Savoie, Pignerol, Villefranche; on lui donnait quatre millions de francs à titre de dédommagement; sa fille aînée, Marie-Adélaïde, devait épouser le duc de Bourgogne. Le 16 septembre il joignit ses troupes à celles de la France, et en prit le commandement en chef. Cette défection inattendue décida l'empereur et l'Espagne à consentir à la paix de Ryswick. La succession au trône d'Espagne amena une nouvelle conflagration de l'Europe. Victor-Amédée, fidèle à la politique traditionnelle de sa famille, essaya vainement de faire acheter son alliance à Louis XIV par des concessions importantes du côté du Milanais. Pour gagner du temps, il se prononça d'abord en faveur de la France; il fit épouser sa seconde fille, Marie-Louise, à Philippe V, et se porta au-devant des Impériaux, qui avaient franchi les Alpes tyroliennes. Il assista à la bataille de Chiari (1er sept. 1701), où Villeroi fut défait par le prince Eugène; mais les désagréments que lui causa la morgue du maréchal furent si grands qu'il s'abstint de prendre personnellement part à la campagne suivante. Peut-être saisit-il l'occasion de poursuivre avec plus de sécurité les négociations secrètement entamées avec les agents de l'empereur. Louis XIV en ayant été informé ordonna à Vendôme de désarmer les troupes piémontaises, au nombre de six mille hommes, ce qui eut lieu le 29 septembre 1702 (1). Victor-Amédée, courroucé, fit arrêter tous les Français qui étaient dans ses États, et se ligua le 8 novembre avec les adversaires de Louis XIV. Ceux-ci achetaient son concours en lui promettant le Montferrat, Alexandrie, Valence, la Valsesia, la Lomelline et un subside de 80,000 ducats par mois.

La guerre fut d'abord heureuse pour les Français, qui arrivèrent rapidement jusque sous les murs de Turin. Si La Feuillade réussissait dans le siége de cette ville, pour lequel il faisait d'immenses préparatifs, c'en était fait de l'indépendance du duc. Aussi, déployant une activité infatigable, il harcela La Feuillade, et l'entraîna à sa poursuite dans différentes parties de ses États. Aussitôt qu'il eut fait sa jonction avec le prince Eugène, il engagea la bataille, et la gagna (7 sept. 1706). On sait comment l'avis du duc d'Orléans fut écarté et comment l'opinion de Marsin l'emporta sur toutes les règles de la guerre. Les Français ayant attendu l'attaque dans leurs retranchements, trop étendus pour être défendus avec succès, furent écrasés; cette belle armée s'enfuit avec une confusion extrême, et quelques jours après il en restait à peine la moitié sous les drapeaux. Tout le Piémont fut évacué par les Français; les alliés, qui se trouvèrent bientôt après maîtres du reste de l'Italie, abandonnèrent à Victor-Amédée les portions de territoire dont la cession avait été antérieurement stipulée. Ils résolurent de rendre à la France le fléau de l'invasion; mais la politique intéressée de l'Angleterre força Victor-Amédée et le prince Eugène à suivre la côte et à diriger leurs efforts contre Toulon. En effet cette place fut assaillie par eux (juill. 1707); les préparatifs du maréchal de Tessé, l'opiniâtre résistance des populations firent échouer l'entreprise. La guerre se prolongea plusieurs années, sans autre fait remarquable que

(1) Aussitôt après avoir exécuté le désarmement, Vendôme fit tenir au duc ce billet autographe de Louis XIV : « Monsieur, puisque la religion, l'honneur et votre propre signature ne servent de rien entre nous, j'envoie mon cousin le duc de Vendôme pour vous expliquer mes volontés. Il vous donnera vingt-quatre heures pour vous décider. »

Victor-Amédée répondit sur-le-champ : « Sire, les menaces ne m'épouvantent point. Je prendrai les mesures qui me conviendront le mieux relativement à l'indigne procédé dont on a usé envers mes troupes. Je n'ai que faire de mieux m'expliquer, et ne veux entendre à aucune proposition. »

missent d'envahir à volonté l'Italie; il employa vainement avec Victor-Amédée l'intimidation et les promesses. Christine, qui avait su prendre sur son mari un grand ascendant, fut plus persuasive. Vaincu par ses séductions, Victor-Amédée céda, et consentit au traité de Cherasco (15 sept. 1631), qui le dépouillait de Pignerol. En échange de cette place il accepta une partie du Montferrat. On a voulu expliquer cette énorme concession par la perspective que Mazarin aurait fait luire à ses yeux de la cession de Genève. Mais il n'est pas besoin d'invoquer cette improbable hypothèse: l'ambition de ce prince se tournait à l'est et au sud; on connaît le mot célèbre qu'il prononça alors, et qui a été si souvent répété depuis : « L'Italie septentrionale est un artichaut, que ma famille doit avoir feuille à feuille. » On comprend qu'animé de ces espérances il fut disposé à faire de grands sacrifices à son idée favorite. A la même époque le duc signa avec Gênes le traité de Madrid (27 nov. 1631), sous la médiation de l'Espagne. Cependant Richelieu, encouragé par les succès qu'il avait obtenus, voulut occuper Cavour ou Turin. Cette fois Victor-Amédée résista, et les larmes de Christine furent impuissantes à ébranler sa résolution. Les deux frères du duc, le prince Thomas et le cardinal Maurice et leur sœur, la princesse Marguerite, duchesse douairière de Mantoue, associèrent leurs efforts pour combattre le parti français dans la personne de Christine. Richelieu fit entendre d'aigres récriminations contre la famille de Victor-Amédée, et celui-ci, pour éviter une rupture avec la France, prit le parti de confisquer les terres de ses frères, qui trouvèrent des dédommagements en Espagne et à Rome. Au milieu de ces tiraillements Richelieu put s'emparer ouvertement de Casal (1634), sans susciter d'autre opposition que celle des réclamations et des plaintes. Le moment était venu où le Piémont n'allait pouvoir se tenir en dehors des luttes qui menaçaient d'ensanglanter l'Europe; l'intervention ouverte de la France dans la guerre de trente ans était imminente. Richelieu, en sollicitant l'alliance du duc, lui proposa le Milanais, le Montferrat et quelques provinces de l'Italie méridionale en retour de la Savoie, qui deviendrait française. Le duc hésita, consulta plusieurs princes italiens pour s'assurer de leurs dispositions, et faillit s'engager avec l'Espagne; mais une question d'étiquette (celle de savoir si on devait lui reconnaître la qualité, fort illusoire, de roi de Chypre) fit rompre les négociations, à peine entamées. Mis alors en demeure par Richelieu de se prononcer et de choisir entre une alliance ou une guerre implacable, il se résigna pour la première alternative, et souscrivit le traité de Rivoli (11 juill. 1635). Il fut aussitôt nommé commandant en chef des troupes françaises en Italie. On pouvait croire qu'ayant entrepris cette guerre avec une profonde répugnance, il ne la ferait qu'avec mollesse et dégoût; il n'en fut rien. Après s'être voué à la tâche ingrate de réparer les fautes du maréchal de Créqui, il envahit les États des ducs de Modène et de Parme, pénétra ensuite dans le Milanais, et remporta, après une lutte acharnée, une victoire sur les Espagnols, qui avaient assailli Créqui sur les bords du Tessin (22 juin 1636). Ce service signalé ne ramena pas Créqui à de meilleures dispositions envers le duc, et la campagne de 1637 fut entravée par les mêmes misères, au milieu desquelles le duc montra la même abnégation et les mêmes aptitudes militaires. Il venait de gagner le combat de Monbaldone (8 sept.), lorsqu'à la suite d'un dîner qu'il fit à Verceil, chez le maréchal, il tomba malade; il succomba onze jours plus tard, à l'âge de cinquante ans. Les circonstances qui avaient précédé sa mort et la haine qu'avait toujours manifestée Créqui à son égard firent croire à un empoisonnement; on fit l'autopsie de son cadavre, et rien ne porta témoignage du crime.

De Christine de France, ce prince eut cinq enfants, à savoir : *François-Hyacinthe*, et *Charles-Emmanuel II*, qui lui succédèrent; *Louise-Marie-Christine*, qui épousa le prince Maurice de Savoie, son oncle, née en 1629, morte en 1692; *Marguerite-Yolande*, mariée à Ranuccio II, duc de Parme, née le 15 mai 1635, morte en 1663; *Adélaïde-Henriette*, mariée à Ferdinand, électeur de Bavière, née le 6 novembre 1636, morte en 1676. L. COLLAS.

Costa de Beauregard, *Mém. hist. de la maison de Savoie*. — Mme de Belgiojoso, *Hist. de la maison de Savoie*. — Botta, *Hist. d'Italie*. — Ricotti, *Storia della monarchia piemontese*. — Richelieu, *Mémoires*.

VICTOR-AMÉDÉE II (*François*), duc de Savoie, puis roi de Sicile et de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel II et de Jeanne de Savoie-Nemours, né le 14 mai 1666, mort le 30 octobre 1732, à Moncalieri. Il avait neuf ans lorsqu'il succéda, le 12 juin 1675, à son père, dont il avait involontairement causé la mort. Sa mère prit le titre de régente, et se signala par une hostilité passionnée contre la France, que modéra à peine la crainte d'encourir la colère d'un voisin puissant. Elle joignait à ce sentiment une violente ambition; aussi pour prolonger son pouvoir elle tourna toute l'activité de son fils vers les plaisirs, et tenta de le marier avec l'infante de Portugal, sa nièce (1680). Cette union avait pour elle l'avantage de faire entrer la couronne des Bragance dans sa famille et d'éloigner le prince, qui dans cette combinaison aurait délégué à d'autres mains le gouvernement de ses États héréditaires. Mais quand tout fut prêt, Victor-Amédée déclara qu'il ne s'embarquerait pas, et se mit résolument à faire l'apprentissage du gouvernement. La duchesse n'essaya pas de lutter contre une détermination qu'elle sentait irrévocable; elle n'intervint d'une manière sérieuse dans les affaires qu'à l'occasion du mariage de son fils avec Anne, fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV (9 avril 1684). La situation n'était pas sans difficultés avec

un voisin comme Louis XIV, qui prétendait traiter la Savoie en pays vassal. Victor-Amédée consentit d'abord à expulser de ses États les protestants français qui y avaient cherché asile, et à envoyer une partie de ses troupes en Flandre et dans les Cévennes. Ces actes de soumission ne satisfirent pas Louis XIV, qui exigea que l'armée piémontaise tout entière se joignît aux Français, et que les forteresses de Verrue et de Turin fussent livrées immédiatement. Le duc entra alors par trois traités successifs dans la ligue d'Augsbourg (juin-oct. 1690). Ses débuts militaires ne furent pas heureux. Soldat intrépide plutôt que bon capitaine, il fut complétement battu par Catinat près de l'abbaye de la Staffarde (18 août 1690). Saluces, Fossano, Savigliano, Suse tombèrent au pouvoir des Français; Nice, Rivoli, Montmélian se rendirent en 1691, mais Coni résista avec succès. Victor-Amédée n'en lutta pas moins avec un courage que rien ne pouvait ébranler. Malheureusement il était fort mal secondé par le général allié Caraffa et par les troupes allemandes, qui compromettaient sa cause par leurs excès et par leur indiscipline. C'est ce qui arriva lorsqu'en 1692 il tenta de reporter l'invasion en France; les populations du Dauphiné, furieuses des cruautés et des pillages qui marquaient le passage des étrangers, se jetèrent sur eux et les forcèrent de repasser les Alpes. Il résolut de réparer cet échec par une pointe hardie sur Pignerol. Catinat marcha au secours de cette place, et remporta la victoire décisive de la Marsaille (4 oct. 1693), qui coûta dix mille hommes au duc et où il faillit perdre la vie. A partir de ce moment la guerre traîna en longueur, et ne présenta d'autre opération importante que la reddition de Casal aux Piémontais (1695). Le duc, que le pape Innocent XII pressait de sortir de la ligue, était séduit par les instances et les propositions avantageuses du roi de France, d'autant plus qu'il était loin d'être pleinement satisfait de ses alliés. Après des négociations tortueuses, qui remplirent une partie de l'année 1696, un traité fut signé le 29 août entre lui et Louis XIV. Les conditions en étaient singulièrement avantageuses pour le duc; on lui restituait le comté de Nice, la Savoie, Pignerol, Villefranche; on lui donnait quatre millions de francs à titre de dédommagement; sa fille aînée, Marie-Adélaïde, devait épouser le duc de Bourgogne. Le 16 septembre il joignit ses troupes à celles de la France, et en prit le commandement en chef. Cette défection inattendue décida l'empereur et l'Espagne à consentir à la paix de Ryswick. La succession au trône d'Espagne amena une nouvelle conflagration de l'Europe. Victor-Amédée, fidèle à la politique traditionnelle de sa famille, essaya vainement de faire acheter son alliance à Louis XIV par des concessions importantes du côté du Milanais. Pour gagner du temps, il se prononça d'abord en faveur de la France; il fit épouser sa seconde fille, Marie-Louise, à Philippe V, et se porta au-devant des Impériaux, qui avaient franchi les Alpes tyroliennes. Il assista à la bataille de Chiari (1er sept. 1701), où Villeroi fut défait par le prince Eugène; mais les désagréments que lui causa la morgue du maréchal furent si grands qu'il s'abstint de prendre personnellement part à la campagne suivante. Peut-être saisit-il l'occasion de poursuivre avec plus de sécurité les négociations secrètement entamées avec les agents de l'empereur. Louis XIV en ayant été informé ordonna à Vendôme de désarmer les troupes piémontaises, au nombre de six mille hommes, ce qui eut lieu le 29 septembre 1702 (1). Victor-Amédée, courroucé, fit arrêter tous les Français qui étaient dans ses États, et se ligua le 8 novembre avec les adversaires de Louis XIV. Ceux-ci achetaient son concours en lui promettant le Montferrat, Alexandrie, Valence, la Valsesia, la Lomelline et un subside de 80,000 ducats par mois.

La guerre fut d'abord heureuse pour les Français, qui arrivèrent rapidement jusque sous les murs de Turin. Si La Feuillade réussissait dans le siége de cette ville, pour lequel il faisait d'immenses préparatifs, c'en était fait de l'indépendance du duc. Aussi, déployant une activité infatigable, il harcela La Feuillade, et l'entraîna à sa poursuite dans différentes parties de ses États. Aussitôt qu'il eut fait sa jonction avec le prince Eugène, il engagea la bataille, et la gagna (7 sept. 1706). On sait comment l'avis du duc d'Orléans fut écarté et comment l'opinion de Marsin l'emporta sur toutes les règles de la guerre. Les Français ayant attendu l'attaque dans leurs retranchements, trop étendus pour être défendus avec succès, furent écrasés; cette belle armée s'enfuit avec une confusion extrême, et quelques jours après il en restait à peine la moitié sous les drapeaux. Tout le Piémont fut évacué par les Français; les alliés, qui se trouvèrent bientôt après maîtres du reste de l'Italie, abandonnèrent à Victor-Amédée les portions de territoire dont la cession avait été antérieurement stipulée. Ils résolurent de rendre à la France le fléau de l'invasion; mais la politique intéressée de l'Angleterre força Victor-Amédée et le prince Eugène à suivre la côte et à diriger leurs efforts contre Toulon. En effet cette place fut assaillie par eux (juill. 1707); les préparatifs du maréchal de Tessé, l'opiniâtre résistance des populations firent échouer l'entreprise. La guerre se prolongea plusieurs années, sans autre fait remarquable que

(1) Aussitôt après avoir exécuté le désarmement, Vendôme fit tenir au duc ce billet autographe de Louis XIV : « Monsieur, puisque la religion, l'honneur et votre propre signature ne servent de rien entre nous, j'envoie mon cousin le duc de Vendôme pour vous expliquer mes volontés. Il vous donnera vingt-quatre heures pour vous décider. »

Victor-Amédée répondit sur-le-champ : « Sire, les menaces ne m'épouvantent point. Je prendrai les mesures qui me conviendront le mieux relativement à l'indigne procédé dont on a usé envers mes troupes. Je n'ai que faire de mieux m'expliquer, et ne veux entendre à aucune proposition. »

la reprise de quelques places au delà des Alpes; mais des expéditions contre la Savoie, entreprises de concert avec les Impériaux, restèrent sans résultat. Lorsque l'Angleterre changea de politique et abandonna la maison d'Autriche, Victor-Amédée, profondément irrité contre celle-ci et ébloui par la perspective d'une couronne royale qu'on faisait luire à ses yeux, entra dans la même voie qu'elle. Par le traité d'Utrecht (11 janv. 1713), il obtint la restitution de la Savoie, de plusieurs vallées et du comté de Nice; dans les dépouilles de l'Espagne il reçut avec le titre de roi l'île de Sicile.

Victor-Amédée, après avoir été sacré à Palerme (24 déc. 1713), passa toute une année dans ses nouveaux États, et put se convaincre que c'était une acquisition plus séduisante que réellement avantageuse. L'ambition de Philippe V, stimulée par Élisabeth de Parme, sa nouvelle femme, et secondée par l'habileté d'Alberoni, préparait la rupture du traité d'Utrecht. En 1717 la Sardaigne fut conquise sur les Impériaux par les Espagnols; après de feintes négociations avec Victor-Amédée, leur flotte attaqua Palerme (30 juin 1718). La conquête de l'île ne présenta pas de difficultés, car le roi était depuis quelque temps familiarisé avec l'idée que cette île lui serait enlevée et échangée avec la Sardaigne. L'invasion des Espagnols ne fit que hâter un événement déjà arrêté dans les conseils de la quadruple alliance. Victor-Amédée s'y prêta sans résistance, et prit dès lors le titre de roi de Sardaigne; mais il fut forcé d'attendre jusqu'en 1720 le consentement de l'Espagne pour occuper cette île. Dès lors le règne de ce prince fut exempt de guerres; mais il eut à soutenir des luttes violentes avec le saint-siége. Le pape Clément XI s'efforça à plusieurs reprises, et sans y réussir, de lui enlever la prérogative accordée jadis au duc Louis de nommer aux bénéfices vacants dans ses États, tant en deçà qu'au delà des monts. Très-jaloux de ses droits, il tenta ce qu'aucun autre prince catholique n'aurait peut-être osé faire, en soumettant à l'impôt foncier les terres ecclésiastiques aussi bien que celles des autres citoyens. Ce qui envenima encore contre lui la haine de la cour romaine, ce fut la disgrâce complète des Jésuites, qui eut lieu en 1716, sans qu'on en connaisse bien la cause.

A bien des égards le Piémont était en retard sur les autres États à l'avénement de Victor-Amédée. Ce prince s'appliqua avec une ardeur infatigable à y porter des réformes et des améliorations. L'armée et les finances furent l'objet de sa sollicitude; un nouveau cadastre fut exécuté; les impôts s'élevèrent de 7 à 14 millions de fr. Il créa les archives publiques; il encouragea les différentes branches de l'industrie, améliora les races de troupeaux, introduisit sur une grande échelle la culture du mûrier, établit un conseil de salubrité pour combattre les épidémies. Le code de lois qu'il promulgua (*code Victorien*) est le plus complet qui eût encore paru depuis Charlemagne; publié en 1723, il reparut avec plus de développements en 1729 (Turin, 3 vol. in-4°), et était divisé en trois parties : la législation civile, la législation criminelle, et l'instruction publique. Victor-Amédée possédait à un haut degré plusieurs des qualités qui constituent un grand prince : il avait le sentiment du devoir et l'énergie de la volonté; sévère pour lui-même, il exigeait le même zèle de ceux qui avaient mission de le seconder, et châtiait rigoureusement toute infraction à ses ordres. Simple dans ses habitudes, économe des deniers publics, il savait inspirer le respect et conservait dans son attitude une majesté vraiment royale. Profond politique, il fit plus pour l'avenir de sa maison qu'aucun de ses prédécesseurs.

Le 3 septembre 1730, Victor-Amédée renonça publiquement au trône et y appela Charles-Emmanuel, son fils. Un règne de cinquante-cinq ans avait-il épuisé sa robuste constitution et amené la lassitude? Avait-il fait à l'Autriche et à l'Espagne des promesses contradictoires, et voulut-il se soustraire aux embarras de sa situation en abdiquant? On l'a dit, mais rien ne le prouve. Il est plus probable qu'il résigna le pouvoir, parce qu'il y trouvait une entrave pour ses affections privées. Un mois auparavant il avait contracté un mariage secret avec une ancienne maîtresse, la comtesse de Saint-Sébastien, qui prit dès lors le titre de marquise de Spino. L'abdication, dont le secret ne lui avait pas été livré, fut pour cette femme ambitieuse une douloureuse déception; le jeune roi devint l'objet de sa haine, et elle ne négligea rien pour aigrir contre lui le vieillard. Celui-ci trouva bientôt qu'on ne l'initiait plus aux affaires de l'État. Le séjour de Chambéry lui pesait. Dans l'été de 1731, il profita de l'éloignement de Charles-Emmanuel pour rentrer inopinément dans sa capitale et remonter sur le trône. A peine était-il arrivé à Rivoli que son fils, averti à temps, le gagnait de diligence et faisait avorter cette première tentative. Le vieux roi, qui s'était établi à Moncalieri, ne tarda pas à la renouveler. Dans la nuit du 25 au 26 septembre 1731, il manda près de lui le ministre del Borgo, et réclama son acte d'abdication. Puis pour presser les événements il monta à cheval, et suivi d'un seul serviteur, alla sommer le gouverneur de la citadelle de Turin de lui ouvrir les portes. Sur le refus péremptoire de ce dernier, le malheureux vieillard fut réduit à regagner Moncalieri avec la confusion d'un double échec. A ces graves nouvelles Charles-Emmanuel, encouragé par ses courtisans et surtout par l'archevêque de Turin, donna l'ordre d'arrêter son père. Quarante-huit heures plus tard l'ordre fut exécuté par le marquis d'Ormea; il fallut employer la force pour faire descendre le vieillard de son lit, ainsi que pour le mettre en voiture. Il refusa de s'habiller, et on l'emporta roulé dans ses draps et ses couvertures. Il essaya de parler aux soldats : un roulement de tambour le réduisit au silence.

Conduit au château de Rivoli, il y resta plusieurs jours dans un isolement absolu. Après s'être livré à des accès de fureur où s'égara sa raison, il tomba dans un morne abattement, dont il ne sortit plus. On adoucit alors son captivité; il fut réuni à sa femme, et transporté à Moncalieri. Mais, tout en lui permettant la distraction des livres, on mit un acharnement puéril à lui interdire les journaux et tout commerce qui aurait pu le mettre au courant des affaires publiques. Il mourut à soixante-six ans passés, absorbé dans les pratiques d'une piété exaltée. La marquise de Spino se retira au couvent de la Visitation à Turin, et y mourut, en 1733.

D'Anne-Marie d'Orléans, sa femme, morte le 26 août 1728, à Turin, ce prince eut six enfants: *Victor-Amédée*, prince de Piémont, 1699-1715; *Charles-Emmanuel III*, qui lui succéda; *Marie-Adélaïde*, duchesse de Bourgogne; *Marie-Louise-Gabrielle*, reine d'Espagne (*voy.* ces noms), et deux autres, morts dans l'enfance. — De sa maîtresse, la comtesse de Verrue (*voy.* ce nom), il laissa aussi deux enfants, légitimés l'un et l'autre. L. COLLAS.

Lamberti, *Hist. de l'abdication de Victor-Amédée, roi de Sardaigne*; Paris, 1734, in-4°. — Carutti, *Storia di Vittorio-Amedeo II*; Turin, 1856, in-8°. — A. de Reumont, dans *Histor. Zeitschrift*, 1860 — Botta, *Hist. d'Italie*. — Pinelli, *Storia militare del Piemonte*; Turin, 1858, 3 vol. in-8°. — Mme de Belgiojoso, *Hist. de la maison de Savoie*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — *Correspond. de la duch. de Bourgogne avec la reine d'Espagne*; Paris, 1865, in-8°.

VICTOR-AMÉDÉE III (*Marie*), roi de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel III et de Polyxène de Hesse-Rhinfels, né à Turin, le 26 juin 1726, mort au château de Moncalieri, le 16 octobre 1796. Connu d'abord sous le titre de duc de Savoie, il monta sur le trône le 20 février 1773. Son premier soin fut de modifier l'organisation de l'armée, qui n'était pas en rapport avec les changements survenus dans la tactique militaire; en même temps il fit construire la citadelle de Tortone et achever les fortifications d'Alexandrie. Il agrandit le port de Nice, fit élever un observatoire à Turin, fonda une académie des sciences et une académie des beaux-arts. Le commerce et l'agriculture étaient florissants, le crédit de l'État respecté, et le pays paraissait dans de véritables conditions de prospérité, bien que le Piémont se plaignît de la partialité du roi pour la Savoie, de ses profusions, et de la double alliance qu'il avait contractée avec la France, ennemie héréditaire de sa maison, en mariant deux de ses filles aux frères de Louis XVI. Les gendres de Victor-Amédée vinrent se réfugier à Turin, avec un grand nombre de gentilshommes, au commencement de la révolution française, et des troupes sardes s'avancèrent en Savoie et à Nice pour s'opposer à des tentatives hostiles, et au besoin pour prendre part à une coalition. Mais dès le dernier mois de 1792 la Savoie et le comté de Nice furent envahis par les Français, et réunis à la république. Aidé par les troupes autrichiennes, le roi reprit bientôt l'offensive. De légers succès l'encouragèrent d'abord, mais la lenteur du général autrichien de Vins et l'activité de l'armée républicaine amenèrent bientôt l'envahissement du royaume. Le 6 avril 1794, les Français attaquèrent la ligne de Saorgio, qui défendait le bassin de Tende, en même temps qu'une autre division de leur armée marchait sur le Piémont par Novi et le bord de la mer. Le col de Tende fut occupé ainsi que le petit Saint-Bernard et le Mont-Cenis, tandis qu'au midi la vallée de Tanaro tombait au pouvoir des envahisseurs. En 1795, l'armée piémontaise, renforcée par les secours de l'Autriche, montait à soixante-cinq mille hommes; celle des Français était de beaucoup inférieure; cependant il n'y avait eu que des actions insignifiantes lorsque, le 24 novembre, Scherer prit l'offensive et gagna la bataille de Loano, qui redonna aux Français la position qu'ils avaient perdue l'année précédente. Pendant l'hiver, le roi, décidé à continuer la lutte, obtint de la cour de Vienne un corps d'armée considérable avec Beaulieu pour général. Celui-ci fit avec le baron de Colli, chef des forces piémontaises, un plan qui consistait à couper la ligne de l'ennemi. L'habileté de Bonaparte, qui venait d'être mis à la tête des troupes françaises, rendit inutiles les savantes combinaisons de ce plan. Il se porta rapidement entre les Sardes et les Autrichiens, s'empara de Cherasco, et menaça Turin. A cette nouvelle Beaulieu retourna en arrière, et abandonna le Piémont à lui-même. Victor-Amédée proposa une suspension d'armes; il l'obtint en donnant pour places de sûreté Coni et Tortone, et Bonaparte, maître du Piémont, s'élança à la poursuite de Beaulieu. Un traité de paix (15 mai 1796) reconnut l'incorporation de la Savoie et de Nice à la république française. Le Piémont, entouré et occupé par ses troupes, ne fut plus pour ainsi dire qu'une province de la France, et le Directoire lui imposa ses volontés. Victor-Amédée ne survécut que six mois à sa capitulation; il mourut frappé d'apoplexie.

De Marie-Antoinette-Ferdinande d'Espagne, sa femme, qu'il avait épousée le 31 mai 1750, il eut cinq fils, dont trois régnèrent successivement après lui: *Charles-Emmanuel IV*, *Victor-Emmanuel Ier*, et *Charles-Félix* (*voy.* ces noms).

J. de Maistre, *Éloge de Victor-Amédée III*: Lyon (Chambéry), 1775, in-8°. — Saluces, *Hist. milit. du Piémont*. — *Traités de la maison de Savoie avec les puissances étrangères*; Paris, 1854, 7 vol. in-8°. — Botta, *Hist. d'Italie*.

VICTOR-EMMANUEL Ier (*Gaston-Jean-Népomucène*), roi de Sardaigne, fils puîné de Victor-Amédée III et de Marie-Antoinette d'Espagne, né à Turin, le 24 juillet 1759, mort à Moncalieri, le 10 janvier 1824. Il reçut le titre de duc d'Aosti, et eut, en 1780, la charge de capitaine général. En 1792 il fut mis à la tête des troupes sardes contre la France, et en 1793 il dirigea, de concert avec le général Strasoldo, les

opérations militaires vers l'embouchure du Var; mais les lenteurs du général autrichien de Vins l'obligèrent de battre en retraite. En 1795, il tenta près du mont Genèvre une attaque, qui fut vaine. Après l'abdication forcée de Charles-Emmanuel IV, son frère (9 déc. 1798), acte auquel les agents français l'avaient invité à souscrire, il accompagna la famille royale en Sardaigne, où elle arriva le 3 mars 1799. Mais le roi s'était retiré de son côté à Rome, et, avant d'y chercher le repos dans un couvent de jésuites, il renonça à la couronne en faveur de Victor-Emmanuel (4 juin 1802). Ce prince, qui résidait alors à Rome, passa ensuite à Naples, et rentra en Sardaigne en février 1806. Il chercha à améliorer le sort du peuple, encouragea l'agriculture, et traitant son île comme un royaume de vaste étendue, il y établit quinze préfectures, y organisa une armée de vingt et un régiments, et ne négligea pas la marine. Protégé par la mer contre les bouleversements qui changeaient la carte de l'Europe, oublié dans son île, il vécut en paix à l'aide des subsides que lui fournissait l'Angleterre. En 1814, il recouvra son royaume de terre ferme, auquel la sainte-alliance ajouta Gênes, et il rentra à Turin le 20 mai. Il se hâta d'y établir l'ancien mode de gouvernement et de détruire tout ce qu'avait fait l'empire, même les plus utiles améliorations. En 1815 il s'unit aux Autrichiens, et ses troupes occupèrent Grenoble. Le second traité de Paris agrandit encore ses possessions d'Annecy et de Monaco, qu'il enleva à la France. Victor-Emmanuel avait traversé les plus grands événements sans y rien comprendre. Les anciennes lois, les privilèges de certaines classes, l'étiquette de cour, les superstitions religieuses, les costumes, tout fut remis en honneur autour de lui. Les moines revinrent en foule. Les murmures des libéraux ne tardèrent pas à éclater contre le pouvoir absolu et contre la prépondérance accordée à l'Autriche. Le 11 janvier 1821, le mouvement commença par une émeute des étudiants de l'université de Turin; la garnison la réprima, mais le 9 mars une insurrection éclata à Alexandrie, et la citadelle fut prise. Les insurgés demandaient la constitution d'Espagne et la guerre contre l'Autriche. Le roi, qui avait promis aux puissances alliées de ne jamais donner de constitution et reculant d'ailleurs devant les mesures répressives qu'il allait être forcé de prendre, préféra de descendre du trône, et le 13 mars 1821 il abdiqua en faveur de Charles-Félix, son frère cadet. Puis il quitta la Sardaigne pour résider à Modène; il reparut à Turin le 8 juin 1822, et alla se fixer au château de Moncalieri, où il resta jusqu'à sa mort.

De sa femme Marie-Thérèse d'Autriche, qu'il avait épousée le 21 avril 1789, il eut quatre filles, *Marie-Béatrice*, née en 1792, morte en 1832, femme de François IV, duc de Modène; deux jumelles, nées le 19 septembre 1803, et mariées l'une, *Marie-Thérèse*, à Charles II duc de Parme (15 août 1820), et l'autre, *Marie-Anne-Caroline*, à Ferdinand I[er], empereur d'Autriche (27 fév. 1831); et *Marie-Christine*, reine des Deux-Siciles, première femme de Ferdinand II, née en 1812, morte en 1836.

La Farina, *Storia d'Italia da* 1815; Turin, 1851-60, 6 vol. in-8°. — Reuchlin, *Hist. d'Italie*, en allem. — Santa-Rosa, *Hist. de la révolut. piémontaise de* 1821; Paris, 1821, in-8°.

* **VICTOR-EMMANUEL II** (*Marie-Albert-Eugène-Ferdinand-Thomas*), roi d'Italie, né à Turin, le 14 mai 1820. Il est l'aîné des deux fils de Charles-Albert, roi de Sardaigne, et de Marie-Thérèse d'Autriche. C'est dans la villa de Poggio-Imperiale, voisine de Florence, que s'écoula l'enfance de Victor-Emmanuel, sous la surveillance de sa mère, qui s'occupa avec sollicitude de son éducation. Lors de l'avénement de son père au trône (1831), il prit le titre de duc de Savoie. Il eut pour précepteur l'abbé Charvaz, depuis archevêque de Gênes. Il se jeta avec ardeur dans les exercices militaires, et s'associa aux efforts de son père pour augmenter les forces du Piémont; il se fit ainsi connaître et aimer dans l'armée, où il passa successivement par tous les grades jusqu'à celui de général de division. Le 12 avril 1842, il épousa Marie-Adélaïde d'Autriche, sa cousine germaine. Les actes du gouvernement de Charles-Albert firent entrer l'esprit de son fils dans un ordre d'idées auquel il devait toujours rester fidèle, les principes de la liberté constitutionnelle et la haine de l'Autriche. Ardent promoteur de la guerre de l'indépendance en 1848, il y prit une part active aux côtés de son père; à Goïto notamment il rallia les Piémontais, surpris et déconcertés, arracha aux Autrichiens la victoire dont ils se croyaient assurés, et fut blessé. Il assista aussi au désastre de Novare (23 mars 1849). Dans la soirée son père abdiqua entre ses mains, et il fut proclamé le 27 par les troupes roi de Sardaigne. Son premier soin fut de conclure la paix. Après avoir repoussé avec indignation la double condition d'abroger le statut constitutionnel et de contracter une alliance étroite avec l'Autriche, il accorda 100 millions d'indemnité de guerre, le licenciement des corps d'étrangers au service du Piémont, et l'occupation de quelques parties de son territoire par les Autrichiens. Les partis extrêmes rendaient la royauté responsable des désastres du pays; Gênes se révoltait avec une folle colère contre l'arrêt du sort (avril 1849); l'armée était en proie au découragement, le trésor vide. Le roi repoussa les conseils de ceux qui l'engageaient à se renfermer dans l'égoïsme de souverain piémontais, et accepta le lourd héritage de représentant de la nationalité italienne. Ce fut dès lors autour de son nom que gravita le mouvement qui entraînait l'Italie vers des destinées meilleures.

Presque aussitôt après son avénement, le roi avait placé à la tête du ministère le comte Massimo d'Azeglio (11 mai 1849); c'est sous lui que fut

adoptée en 1850 la loi Siccardi, qui abolissait le for ecclésiastique, le droit d'asile et restreignait le droit de main-morte. En septembre 1850 le ministère se fortifia par l'arrivée au pouvoir du comte Cavour, qui prit le portefeuille du commerce. L'action de cette puissante intelligence se fit bientôt sentir; des traités de commerce avec la Belgique et l'Angleterre étendirent au dehors l'influence du Piémont. Placé à la tête du cabinet (nov. 1852), ce dernier fit prévaloir une politique plus ferme et plus hardie; c'est la gloire du roi d'avoir patriotiquement accepté son ascendant sans vaine susceptibilité. Un appel au pays suivi de la composition d'une nouvelle chambre toute favorable au système du ministre l'encouragea dans cette voie; il prépara dès lors le pays à une nouvelle lutte en faveur de l'indépendance et guida l'opinion publique. L'union de Cavour et de Rattazzi, qui prit le portefeuille de l'intérieur, affermit encore le gouvernement. Une puissante impulsion fut donnée à l'activité industrielle du Piémont; les émigrés italiens y trouvèrent un accueil bienveillant et empressé; par eux s'accrut l'action de la maison de Savoie sur toute la Péninsule. Victor-Emmanuel poursuivit son œuvre avec une décision inébranlable, malgré l'opposition qu'il rencontrait dans sa famille, où sa mère, sa femme, son frère, le duc de Gênes, tentaient de lui inspirer une politique plus circonspecte; il ne craignait même pas d'avoir de longs entretiens avec les chefs du parti démocratique, tels que Valerio, de Pretis, Brofferio, que rapprochait de lui une haine commune contre l'Autriche. Cette puissance ayant, à la suite d'une émeute à Milan, placé sous le sequestre les biens des Lombards réfugiés dans les États sardes, le roi prit en main leurs intérêts, et, après des discussions irritantes, rappela son envoyé. Depuis six ans le pays avait marché rapidement dans la voie du progrès en tous genres, lorsque, le 26 janvier 1855, fut signé un traité d'après lequel quinze mille Sardes devaient aller en Crimée combattre à côté des Français et des Anglais et y rester jusqu'à la fin de la guerre d'Orient. Une pensée profonde guidait le roi et son ministre; toutefois le traité rencontra dans le parlement une violente opposition, et ne fut ratifié que par 95 voix contre 64 qui se prononcèrent contre lui. Cavour quitta le ministère, où il fut remplacé par le général Durando; mais la voix puissante de l'opinion, d'accord avec les vœux du roi, força bientôt de rappeler l'homme d'État dont les vues recevaient alors une éclatante sanction à la bataille de Traktir. Peu de temps après Victor-Emmanuel s'étant rendu à Paris et à Londres put s'assurer, à l'accueil enthousiaste qui lui fut fait, que les sympathies de l'Europe étaient acquises à sa politique. Il fut encouragé à oser davantage et admis à prendre part au congrès de Paris (mars 1856), où il se borna à réclamer des réformes dans les provinces autrichiennes et à insister sur la nécessité d'introduire une administration meilleure dans les États de l'Église. La France, l'Angleterre appuyèrent les plaintes du Piémont; la Russie y prêta une oreille sympathique, et malgré les protestations acrimonieuses de l'Autriche les droits de l'Italie prirent place dans le code de la diplomatie. Cavour, tout en fortifiant Casal, Alexandrie, la Spezia, en prenant une attitude provocante à l'égard de l'Autriche, ne négligeait rien pour assurer à ses projets le concours de la France. C'est dans ce but qu'après l'attentat d'Orsini (janv. 1858), il proposa aux chambres un projet de loi pour faciliter la répression des tentatives contre les souverains étrangers. Victor-Emmanuel, uni d'intentions avec son ministre, lui laissa exercer une véritable dictature, surtout après la retraite de Rattazzi. L'entrevue de Plombières entre Napoléon III et Cavour lia plus intimement les deux alliés, et fut accompagnée de stipulations peu connues, mais dont la conséquence était une guerre avec l'Autriche.

L'idée de l'unitarisme, l'enthousiasme pour le prince *libérateur et unificateur* faisaient de rapides progrès. Les espérances de toute l'Italie étaient tournées vers lui, les opinions les plus extrêmes, sauf le parti de Mazzini, se reposaient sur lui du soin de faire la grandeur du pays. Manin s'était déjà rallié à celui « qui avait encore exercé et fait admettre le droit de parler au nom de l'Italie ». Pallavicino, La Farina, Garibaldi en faisaient autant, et prenaient pour guide la maison de Savoie. La société nationale, interprète de l'Italie démocratique, publiait en 1858 une adresse animée du même esprit et que l'on peut considérer comme le programme de la révolution qui se préparait. Le 1er janvier 1859 les paroles de Napoléon III à l'ambassadeur de la cour de Vienne furent le prélude de la lutte que Victor-Emmanuel appelait de tous ses vœux. Elle éclata le 23 avril par l'invasion du Piémont par les Autrichiens. Victor-Emmanuel s'y prépara avec enthousiasme : « Eh bien, disait-il, si nous perdons la partie, et que je ne sois pas tué, je trouverai toujours bien une place de colonel quelque part. » Lorsqu'il se présenta au sénat pour faire appel au patriotisme et appela autour de lui les hommes de toutes les opinions, ne réclamant pour lui-même que le titre de premier soldat de l'indépendance, l'empressement universel avec lequel on répondit à sa voix prouva que la nation entière était à l'unisson de sentiments avec lui. Les autres parties de l'Italie, qui étaient déjà représentées dans le conseil du roi, ne se bornèrent pas à envoyer des combattants; le 27 avril la Toscane se souleva et proclama la dictature de Victor-Emmanuel; à Parme et à Modène, à Bologne, dans la Romagne la même révolution s'accomplit aussi pacifique, aussi unanime. Déjà le Piémont était envahi par une nombreuse armée autrichienne, qui mieux conduite aurait pu mettre Turin en grand péril. Des engagements partiels avaient eu lieu le 3 et

le 4 mai à Frassinetto et à Valenza; mais ce ne fut qu'après l'entrée en ligne des Français que la campagne commença. Le 20 mai les troupes du général de Sonnaz rivalisèrent de courage avec celles du général Forey à Montebello, pendant qu'au nord Garibaldi s'emparait de Varèse et de Côme. Le 30 Victor-Emmanuel prit une part glorieuse à la journée de Palestro, et le 31 il soutint avec le même succès le choc des Autrichiens qui tentaient de reprendre cette position. Le 4 juin il assistait à la bataille de Magenta, et le 25 à celle de Solferino. Dans cette journée les Piémontais, au nombre de trente-six mille, eurent leur bataille séparée à San-Martino. Leurs quatre divisions engagées pendant quinze heures, après avoir perdu plusieurs fois la position, en restèrent maîtresses, mais elles eurent cinq mille cinq cent vingt et un hommes hors de combat. Ces succès faisaient espérer une exécution prochaine du programme de Napoléon III « l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique », lorsque ce prince proposa seul un armistice à l'empereur d'Autriche, et régla avec lui les préliminaires du traité de Villafranca. L'organisation des États italiens en confédération sous la présidence du pape y était stipulée avec le retour des princes dépossédés et des réformes.

Cependant les circonstances nouvelles impliquaient un changement de ministère; sur le conseil de Cavour lui-même, le roi le remplaça par Rattazzi, qui prit pour programme de tirer du traité de Villafranca toutes les conséquences favorables à l'indépendance, en écartant au nom du principe des nationalités les stipulations qui gênaient l'expansion du mouvement italien, et dans cette politique, qui demandait plus de souplesse que d'audace, le gouvernement fut admirablement secondé par l'esprit de discipline qui avait chez les Italiens succédé à la turbulence bruyante de 1849. Le roi avait écrit au sujet des préliminaires de Villafranca : « J'accepte pour ce qui me concerne. » Il s'appuya sur cette restriction pour invoquer le droit des peuples à régler leurs destinées et leur organisation intérieure; ceux-ci s'empressèrent d'agir pour rendre impossible le retour des princes expulsés et le système trompeur d'une confédération. En Toscane une assemblée constituante, réunie par Ricasoli, se prononça à l'unanimité pour l'annexion au Piémont. Cet exemple fut immédiatement suivi par Modène, Parme et la Romagne. Victor-Emmanuel n'osa pas rompre avec la France en acceptant ouvertement; il promit seulement aux populations de se faire l'interprète de leurs vœux auprès de l'Europe. Six mois plus tard il céda le comté de Nice et la Savoie à la France, qui les réclamait dans l'intérêt de sa propre défense. Il comprit qu'au prix de ce sacrifice douloureux il liait le gouvernement impérial à sa politique par une étroite solidarité.

Cet événement eut pour résultat d'amener la rupture du gouvernement avec le parti avancé. L'activité de ce parti se porta dès lors sur les États pontificaux et sur le royaume de Naples, qu'il résolut de faire entrer dans le mouvement de la révolution italienne. Garibaldi, qui commandait l'avant-garde de l'armée de la ligue de l'Italie centrale, se prépara à prendre l'initiative, et il allait se jeter sur les États du pape lorsque le ministère arrêta son entreprise. Il donna alors sa démission de général, et se décida à agir en dehors des pouvoirs officiels. Dans la nuit du 5 au 6 mai il partit pour la Sicile avec un millier de volontaires que portaient deux bâtiments. « Notre cri de guerre, écrivait-il au roi, sera : *Vive l'unité de l'Italie ! vive Victor-Emmanuel, son premier et son plus brave soldat !* Si nous réussissons, je serai heureux d'orner la couronne de Votre Majesté de ce nouveau joyau. » Le 11 il débarquait à Marsala et gagnait le 15 le combat de Calatafimi. Le 27 il entra à Palerme, et bientôt après Messine succombait à la suite du combat de Melazzo. Le 21 août il commença à faire passer sur la terre ferme ses troupes, dont le chiffre n'avait cessé de grossir; les défections se multiplièrent alors dans l'administration et dans l'armée; aucun obstacle n'arrêta la marche des envahisseurs, et le 7 septembre 1860 Garibaldi arriva presque seul à Naples. Malgré la victoire du Vulturne, remportée le 1er octobre sur les troupes napolitaines, le siége de Gaëte n'avançait pas; il était urgent que le gouvernement sarde substituât au plus tôt son action régulière à celle de Garibaldi et de ses volontaires. Mais, avant de régler les intérêts de Naples, le gouvernement sarde régla ses démêlés avec celui du pape, qui se trouvait sur sa route. Le saint-siége venait de faire appel aux volontaires de tous les pays catholiques, et il avait formé sous les ordres de La Moricière une armée qui lui inspira assez de confiance pour qu'il réclamât la fin de l'occupation française. Après avoir sommé le pape de disperser ce rassemblement d'étrangers, il donna l'ordre au général Cialdini d'employer la force. La lutte ne fut pas longue, et le 18 septembre La Moricière était battu à Castel-Fidardo. Pie IX ne retenait plus sous son autorité que la campagne de Rome et le patrimoine de Saint-Pierre. Le 9 octobre Victor-Emmanuel entra avec vingt mille hommes dans les Abruzzes, où l'armée démoralisée de François II ne lui opposa aucune résistance sérieuse. Le 1er novembre commença le bombardement de Capoue, qui se rendit la nuit même; le 7, le roi fit son entrée à Naples ayant à ses côtés Garibaldi, qui ne tarda pas à se retirer à Caprera. Le 5 novembre les Piémontais avaient commencé l'investissement de Gaëte, et malgré un réveil d'énergie chez François II, malgré la protection de la flotte française, qui empêcha quelque temps le blocus par mer, la place, décimée par les maladies et par la famine, fut réduite à capituler le 13 mars 1861.

Les derniers événements, si peu conformes aux traditions de la diplomatie, soulevèrent en Europe de violentes récriminations contre la maison de Savoie; mais la France se borna à rappeler pour quelques mois son ambassadeur, et l'Angleterre, par l'organe de lord Russell, témoigna hautement sa sympathie pour la marche qu'avait suivie la révolution italienne. La convocation du parlement fut pour le roi l'occasion d'un nouveau triomphe (18 fév. 1861). Pour la première fois on vit les représentants de la péninsule entière, sauf l'État pontifical et Venise, se réunir dans un même sentiment patriotique. Victor-Emmanuel fut salué roi d'Italie (5 mai) et le statut piémontais adopté pour toutes les provinces. Cavour, tout en revendiquant hautement Venise et Rome, annonça l'intention de laisser au temps le soin de donner ces annexes au nouvel État et de se vouer à la tâche de constituer celui-ci sur des bases solides. A peine l'avait-il entreprise qu'il mourut inopinément, comme enseveli dans son propre triomphe (6 juin 1861). Le roi choisit pour lui succéder dans le cabinet M. de Ricasoli, dont les principaux actes furent l'organisation des cadres de la garde nationale mobile, le retour à l'unité des dettes des États annexés, un emprunt de cinq cents millions, la concession de 2,700 kilomètres de chemins de fer, de grands travaux d'amélioration et de défense, l'exposition de l'industrie à Florence. Malheureusement l'agitation des provinces napolitaines faisait ombre à ce tableau consolant de l'Italie régénérée; le brigandage, aidé par le parti bourbonien, se donnait librement carrière. Le général Cialdini, envoyé à Naples avec des pouvoirs étendus, employa des remèdes dont l'énergie était en rapport avec la gravité des circonstances, et les soldats du général Pinelli, son lieutenant, exaspérés par les cruautés des brigands, y répondirent souvent par de terribles représailles. L'opinion publique attribuait la persistance de ces troubles aux menées de la cour romaine. Ricasoli apporta dans ses rapports avec elle une irritation dont s'était abstenu Cavour. Après avoir récriminé avec beaucoup de vivacité contre elle dans une circulaire adressée aux puissances, il s'exprima plus franchement encore dans le sénat, proclamant fièrement la nécessité d'aller à Rome. Depuis quelque temps des attaques, souvent injustes et même contradictoires, étaient dirigées contre lui; le plus sérieux des griefs allégués par l'opposition était de n'avoir jamais pu constituer complétement son cabinet, de sorte qu'il était chargé par intérim de plusieurs portefeuilles. Victor-Emmanuel avait toujours conservé son affection à M. Rattazzi. De plus, comme ce ministre passait pour avoir la confiance de Napoléon III, auprès duquel il venait de faire un court voyage, on pouvait croire qu'il ferait cesser le refroidissement survenu entre les deux cours et qu'il obtiendrait l'adhésion du puissant voisin aux vœux de l'Italie. Le 3 mars 1862 il fut donc chargé de former un nouveau ministère. La tâche ne fut pas sans difficulté, et M. Rattazzi dut subir les exigences des partis dont la coalition avait préparé son retour aux affaires. Au milieu d'un voyage à Naples, où il avait accompagné le roi, il fut rappelé à Turin par la découverte d'un coup de main qui devait être tenté sur le Tyrol et la Vénétie par le parti d'action (13 mai). La reconnaissance du royaume d'Italie par la Russie et par la Prusse fut un dédommagement de ces difficultés.

C'est alors qu'un événement mémorable vint mettre en question les destinées de l'Italie. Garibaldi avait choisi la Sicile pour sortir d'une inaction qui lui pesait. Il tenta de renouveler, au cri de *Rome ou la mort!* l'expédition qui lui avait réussi en 1860. Il espérait sans doute entraîner Victor-Emmanuel dans sa folle entreprise, et il ne manquait pas de gens pour croire à la complicité secrète de ce prince. Il y avait là un danger sérieux, d'autant plus que Garibaldi attaquait Napoléon avec une véhémence extrême. Le roi crut devoir intervenir personnellement, et publia le 3 août 1862 une proclamation destinée à faire cesser les équivoques; il y disait : « Fidèle au statut juré par moi, j'ai tenu haut le drapeau de l'Italie. Celui-là ne suit pas ce drapeau qui viole les lois et porte atteinte à la liberté, à la sécurité de la patrie, en se constituant juge de ses destinées. » Garibaldi refusa de s'arrêter; suivi d'une armée de quatre mille hommes, il se rendit à Cefalù, puis à Caltanisetta et à Catane, et, trompant la surveillance des généraux chargés de l'arrêter, s'empara de deux navires marchands, y fit monter la moitié des siens, et débarqua le 25 août à Melito, à peu de distance de l'endroit où il avait touché terre en 1860. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes; le général Cialdini plaça des troupes dans l'isthme de Triolo, entre les deux golfes de Squillace et de Sainte-Euphémie. C'est là, sur les hauteurs d'Aspromonte, qu'eut lieu le 28 août la rencontre entre la colonne de Pallavicini et les volontaires de Garibaldi; les balles des bersagliers le frappèrent de deux blessures; les siens comptèrent sept morts et vingt blessés, les troupes royales cinq morts et vingt-quatre blessés. Telle fut l'issue de cette malheureuse expédition, arrêtée à temps pour prévenir une collision entre les Français établis à Rome et les Italiens. Le ministère ne vit dans cette victoire qu'une occasion d'abattre le parti de l'action en préparant le jugement de son plus illustre chef. Heureusement Victor-Emmanuel intervint contre la décision des généraux, de la majorité des ministres, et prévint par une amnistie (7 oct. 1862) le fâcheux effet qu'aurait eu soit une condamnation, soit un acquittement. Le 1er décembre suivant M. Rattazzi, sur lequel on faisait peser la double accusation de ne savoir ni préserver le pays des troubles intérieurs, ni

le 4 mai à Frassinetto et à Valenza; mais ce ne fut qu'après l'entrée en ligne des Français que la campagne commença. Le 20 mai les troupes du général de Sonnaz rivalisèrent de courage avec celles du général Forey à Montebello, pendant qu'au nord Garibaldi s'emparait de Varèse et de Côme. Le 30 Victor-Emmanuel prit une part glorieuse à la journée de Palestro, et le 31 il soutint avec le même succès le choc des Autrichiens qui tentaient de reprendre cette position. Le 4 juin il assistait à la bataille de Magenta, et le 25 à celle de Solferino. Dans cette journée les Piémontais, au nombre de trente-six mille, eurent leur bataille séparée à San-Martino. Leurs quatre divisions engagées pendant quinze heures, après avoir perdu plusieurs fois la position, en restèrent maîtresses, mais elles eurent cinq mille cinq cent vingt et un hommes hors de combat. Ces succès faisaient espérer une exécution prochaine du programme de Napoléon III « l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique », lorsque ce prince proposa seul un armistice à l'empereur d'Autriche, et régla avec lui les préliminaires du traité de Villafranca. L'organisation des États italiens en confédération sous la présidence du pape y était stipulée avec le retour des princes dépossédés et des réformes.

Cependant les circonstances nouvelles impliquaient un changement de ministère; sur le conseil de Cavour lui-même, le roi le remplaça par Rattazzi, qui prit pour programme de tirer du traité de Villafranca toutes les conséquences favorables à l'indépendance, en écartant au nom du principe des nationalités les stipulations qui gênaient l'expansion du mouvement italien, et dans cette politique, qui demandait plus de souplesse que d'audace, le gouvernement fut admirablement secondé par l'esprit de discipline qui avait chez les Italiens succédé à la turbulence bruyante de 1849. Le roi avait écrit au sujet des préliminaires de Villafranca : « J'accepte pour ce qui me concerne. » Il s'appuya sur cette restriction pour invoquer le droit des peuples à régler leurs destinées et leur organisation intérieure; ceux-ci s'empressèrent d'agir pour rendre impossible le retour des princes expulsés et le système trompeur d'une confédération. En Toscane une assemblée constituante, réunie par Ricasoli, se prononça à l'unanimité pour l'annexion au Piémont. Cet exemple fut immédiatement suivi par Modène, Parme et la Romagne. Victor-Emmanuel n'osa pas rompre avec la France en acceptant ouvertement; il promit seulement aux populations de se faire l'interprète de leurs vœux auprès de l'Europe. Six mois plus tard il céda le comté de Nice et la Savoie à la France, qui les réclamait dans l'intérêt de sa propre défense. Il comprit qu'au prix de ce sacrifice douloureux il liait le gouvernement impérial à sa politique par une étroite solidarité.

Cet événement eut pour résultat d'amener la rupture du gouvernement avec le parti avancé. L'activité de ce parti se porta dès lors sur les États pontificaux et sur le royaume de Naples, qu'il résolut de faire entrer dans le mouvement de la révolution italienne. Garibaldi, qui commandait l'avant-garde de l'armée de la ligue de l'Italie centrale, se prépara à prendre l'initiative, et il allait se jeter sur les États du pape lorsque le ministère arrêta son entreprise. Il donna alors sa démission de général, et se décida à agir en dehors des pouvoirs officiels. Dans la nuit du 5 au 6 mai il partit pour la Sicile avec un millier de volontaires que portaient deux bâtiments. « Notre cri de guerre, écrivait-il au roi, sera : *Vive l'unité de l'Italie! vive Victor-Emmanuel, son premier et son plus brave soldat!* Si nous réussissons, je serai heureux d'orner la couronne de Votre Majesté de ce nouveau joyau. » Le 11 il débarquait à Marsala et gagnait le 15 le combat de Calatafimi. Le 27 il entra à Palerme, et bientôt après Messine succombait à la suite du combat de Melazzo. Le 21 août il commença à faire passer sur la terre ferme ses troupes, dont le chiffre n'avait cessé de grossir; les défections se multiplièrent alors dans l'administration et dans l'armée; aucun obstacle n'arrêta la marche des envahisseurs, et le 7 septembre 1860 Garibaldi arriva presque seul à Naples. Malgré la victoire du Vulturne, remportée le 1er octobre sur les troupes napolitaines, le siége de Gaète n'avançait pas; il était urgent que le gouvernement sarde substituât au plus tôt son action régulière à celle de Garibaldi et de ses volontaires. Mais, avant de régler les intérêts de Naples, le gouvernement sarde régla ses démêlés avec celui du pape, qui se trouvait sur sa route. Le saint-siége venait de faire appel aux volontaires de tous les pays catholiques, et il avait formé sous les ordres de La Moricière une armée qui lui inspira assez de confiance pour qu'il réclamât la fin de l'occupation française. Après avoir sommé le pape de disperser ce rassemblement d'étrangers, il donna l'ordre au général Cialdini d'employer la force. La lutte ne fut pas longue, et le 18 septembre La Moricière était battu à Castel-Fidardo. Pie IX ne retenait plus sous son autorité que la campagne de Rome et le patrimoine de Saint-Pierre. Le 9 octobre Victor-Emmanuel entra avec vingt mille hommes dans les Abruzzes, où l'armée démoralisée de François II ne lui opposa aucune résistance sérieuse. Le 1er novembre commença le bombardement de Capoue, qui se rendit la nuit même; le 7, le roi fit son entrée à Naples ayant à ses côtés Garibaldi, qui ne tarda pas à se retirer à Caprera. Le 5 novembre les Piémontais avaient commencé l'investissement de Gaète, et malgré un réveil d'énergie chez François II, malgré la protection de la flotte française, qui empêcha quelque temps le blocus par mer, la place, décimée par les maladies et par la famine, fut réduite à capituler le 13 mars 1861.

Les derniers événements, si peu conformes aux traditions de la diplomatie, soulevèrent en Europe de violentes récriminations contre la maison de Savoie; mais la France se borna à rappeler pour quelques mois son ambassadeur, et l'Angleterre, par l'organe de lord Russell, témoigna hautement sa sympathie pour la marche qu'avait suivie la révolution italienne. La convocation du parlement fut pour le roi l'occasion d'un nouveau triomphe (18 fév. 1861). Pour la première fois on vit les représentants de la péninsule entière, sauf l'État pontifical et Venise, se réunir dans un même sentiment patriotique. Victor-Emmanuel fut salué roi d'Italie (5 mai) et le statut piémontais adopté pour toutes les provinces. Cavour, tout en revendiquant hautement Venise et Rome, annonça l'intention de laisser au temps le soin de donner ces annexes au nouvel État et de se vouer à la tâche de constituer celui-ci sur des bases solides. A peine l'avait-il entreprise qu'il mourut inopinément, comme enseveli dans son propre triomphe (6 juin 1861). Le roi choisit pour lui succéder dans le cabinet M. de Ricasoli, dont les principaux actes furent l'organisation des cadres de la garde nationale mobile, le retour à l'unité des dettes des États annexés, un emprunt de cinq cents millions, la concession de 2,700 kilomètres de chemins de fer, de grands travaux d'amélioration et de défense, l'exposition de l'industrie à Florence. Malheureusement l'agitation des provinces napolitaines faisait ombre à ce tableau consolant de l'Italie régénérée; le brigandage, aidé par le parti bourbonien, se donnait librement carrière. Le général Cialdini, envoyé à Naples avec des pouvoirs étendus, employa des remèdes dont l'énergie était en rapport avec la gravité des circonstances, et les soldats du général Pinelli, son lieutenant, exaspérés par les cruautés des brigands, y répondirent souvent par de terribles représailles. L'opinion publique attribuait la persistance de ces troubles aux menées de la cour romaine. Ricasoli apporta dans ses rapports avec elle une irritation dont s'était abstenu Cavour. Après avoir récriminé avec beaucoup de vivacité contre elle dans une circulaire adressée aux puissances, il s'exprima plus franchement encore dans le sénat, proclamant fièrement la nécessité d'aller à Rome. Depuis quelque temps des attaques, souvent injustes et même contradictoires, étaient dirigées contre lui; le plus sérieux des griefs allégués par l'opposition était de n'avoir jamais pu constituer complétement son cabinet, de sorte qu'il était chargé par intérim de plusieurs portefeuilles. Victor-Emmanuel avait toujours conservé son affection à M. Rattazzi. De plus, comme ce ministre passait pour avoir la confiance de Napoléon III, auprès duquel il venait de faire un court voyage, on pouvait croire qu'il ferait cesser le refroidissement survenu entre les deux cours et qu'il obtiendrait l'adhésion du puissant voisin aux vœux de l'Italie. Le 3 mars 1862 il fut donc chargé de former un nouveau ministère. La tâche ne fut pas sans difficulté, et M. Rattazzi dut subir les exigences des partis dont la coalition avait préparé son retour aux affaires. Au milieu d'un voyage à Naples, où il avait accompagné le roi, il fut rappelé à Turin par la découverte d'un coup de main qui devait être tenté sur le Tyrol et la Vénétie par le parti d'action (13 mai). La reconnaissance du royaume d'Italie par la Russie et par la Prusse fut un dédommagement de ces difficultés.

C'est alors qu'un événement mémorable vint mettre en question les destinées de l'Italie. Garibaldi avait choisi la Sicile pour sortir d'une inaction qui lui pesait. Il tenta de renouveler, au cri de *Rome ou la mort!* l'expédition qui lui avait réussi en 1860. Il espérait sans doute entraîner Victor-Emmanuel dans sa folle entreprise, et il ne manquait pas de gens pour croire à la complicité secrète de ce prince. Il y avait là un danger sérieux, d'autant plus que Garibaldi attaquait Napoléon avec une véhémence extrême. Le roi crut devoir intervenir personnellement, et publia le 3 août 1862 une proclamation destinée à faire cesser les équivoques; il y disait : « Fidèle au statut juré par moi, j'ai tenu haut le drapeau de l'Italie. Celui-là ne soit pas ce drapeau qui viole les lois et porte atteinte à la liberté, à la sécurité de la patrie, en se constituant juge de ses destinées. » Garibaldi refusa de s'arrêter; suivi d'une armée de quatre mille hommes, il se rendit à Cefalù, puis à Caltanisetta et à Catane, et, trompant la surveillance des généraux chargés de l'arrêter, s'empara de deux navires marchands, y fit monter la moitié des siens, et débarqua le 25 août à Melito, à peu de distance de l'endroit où il avait touché terre en 1860. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes; le général Cialdini plaça des troupes dans l'isthme de Triolo, entre les deux golfes de Squillace et de Sainte-Euphémie. C'est là, sur les hauteurs d'Aspromonte, qu'eut lieu le 28 août la rencontre entre la colonne de Pallavicini et les volontaires de Garibaldi; les balles des bersagliers le frappèrent de deux blessures; les siens comptèrent sept morts et vingt blessés, les troupes royales cinq morts et vingt-quatre blessés. Telle fut l'issue de cette malheureuse expédition, arrêtée à temps pour prévenir une collision entre les Français établis à Rome et les Italiens. Le ministère ne vit dans cette victoire qu'une occasion d'abattre le parti de l'action en préparant le jugement de son plus illustre chef. Heureusement Victor-Emmanuel intervint contre la décision des généraux, de la majorité des ministres, et prévint par une amnistie (7 oct. 1862) le fâcheux effet qu'aurait eu soit une condamnation, soit un acquittement. Le 1[er] décembre suivant M. Rattazzi, sur lequel on faisait peser la double accusation de ne savoir ni préserver le pays des troubles intérieurs, ni

le faire respecter à l'étranger, donna sa démission. Le cabinet qui lui succéda (7 déc.) compta dans son sein MM. Farini, Peruzzi et Minghetti, et tourna toute son attention vers les affaires intérieures. Après avoir conclu un traité de commerce avec la France, il s'occupa de remédier à l'état désastreux des finances en proposant d'augmenter les recettes par la péréquation de l'impôt foncier et par un impôt unique sur le revenu mobilier, et en négociant un emprunt de trois cents millions. En toute occasion sa conduite était empreinte d'une extrême réserve; c'est ainsi qu'il accueillit la proposition de s'associer aux négociations de la France et de l'Angleterre au sujet de la Pologne avec une froideur que l'avenir devait justifier. — L'année 1864 vit se poursuivre ces efforts énergiques pour mettre l'Italie au niveau des pays les plus avancés relativement aux intérêts matériels. Entre autres faits importants, nous signalerons la construction de nombreuses routes dans la Sardaigne et le midi de la péninsule, la refonte de l'ancienne monnaie de billon, la suppression des dîmes, la subordination des établissements ecclésiastiques à l'autorisation royale et la conversion de leurs biens en rentes sur l'État, une expédition du général La Marmora contre les bandes de brigands, le voyage de Garibaldi en Angleterre, enfin la convention du 15 septembre. Aux termes de la convention, le gouvernement italien devait transférer sa capitale à Florence et cesser toute revendication de Rome. Il s'engageait à ne rien entreprendre contre les possessions territoriales du saint-siége et à le protéger contre les tentatives hostiles qui pourraient venir du dehors. De son côté, la France s'engageait à retirer ses troupes de Rome dans deux ans au plus tard, à partir de la translation de la capitale à Florence; elle laissait au pape toute liberté pour constituer pendant ce délai une force armée défensive, à la condition qu'elle ne pût dégénérer en moyen d'attaque contre le royaume d'Italie. Cette convention provoqua les plus injustes accusations de la part du parti extrême et des défenseurs du pouvoir temporel à la fois. De plus les intérêts locaux étaient lésés, et le 21 septembre éclata à Turin un mouvement insurrectionnel qui exigea l'emploi de la force armée. Cette émeute devint l'une des causes de la chute du ministère, que l'on accusa d'en avoir agi trop légèrement à l'égard de la capitale du Piémont. Sous les auspices d'une administration présidée par La Marmora (30 sept.), la chambre des députés adopta à une grande majorité les questions relatives à la convention. Les Italiens sanctionnèrent cette décision; il n'y eut guère de dissidences que dans le parti de l'action, lequel protesta par une tentative téméraire dans le Frioul, dont l'Autriche eut facilement raison.

D'Adélaïde d'Autriche, fille de l'archiduc Regnier, qu'il épousa le 12 avril 1842, née le 3 juin 1822, et morte le 20 janvier 1855, Victor-Emmanuel a eu trois fils et deux filles, à savoir : *Humbert*, prince royal, né le 14 mars 1844; *Amédée*, né le 30 mai 1845; *Othon*, né le 11 juillet 1846, mort en février 1866; *Clotilde*, née le 2 mars 1843, mariée, le 30 janvier 1859, au prince Napoléon Bonaparte; *Marie-Pie*, née le 16 octobre 1847, mariée le 27 novembre 1862, à Louis, roi de Portugal. L. COLLAS.

Ch. de La Varenne, *Le roi Victor-Emmanuel*; Paris, 1878, in-8°. — Arrivabene, *L'Italie sous Victor-Emmanuel*, 1865. — Ch. Mazade, *L'Italie moderne*. — *Annuaire de la Revue des deux mondes*, 1848-65. — La Farina, *Storia d'Italia*.

* **VICTORIA** (*Alexandrina*), reine de la Grande-Bretagne, née le 24 mai 1819, au palais de Kensington, près Londres. Elle est la fille unique du duc de Kent, quatrième fils de Georges III, et de Victoria-Marie-Louise de Saxe-Cobourg, veuve du prince de Leiningen. Deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de la princesse Charlotte, la fille si regrettée de Georges IV, et la jeune Victoria lui succéda dans le titre d'héritière présomptive. Le décès de son père suivit de près sa naissance (1820); mais sa mère, femme éclairée et amie des idées libérales, lui donna de bonne heure une éducation saine, tant au physique qu'au moral, éducation qui, dirigée d'abord par la baronne Lehzen, et plus tard par la duchesse de Northumberland, embrassa, outre les études sérieuses indispensables à une femme destinée au trône, celle des langues modernes, de la musique, et de la botanique. Comme son père, dans les dernières années, s'était rattaché au parti whig, elle puisa à cette source son éducation politique. Ce fut lord Melbourne qui l'initia aux principes de la constitution anglaise, et il dut à cette circonstance un ascendant marqué sur la jeune reine au début de son règne. Elle succéda à Guillaume IV le 20 juin 1837, au moment où elle venait d'accomplir sa dix-huitième année (1). Lorsque, le 28 juin 1837, elle reçut solennellement à Westminster la couronne qu'Élisabeth et Anne avaient déjà portée avec gloire, on vit cette nation si flegmatique saluer l'avénement de sa jeune et gracieuse souveraine par les démonstrations d'un enthousiasme qui dans certains cerveaux s'exalta jusqu'au délire, et d'une loyale affection que près de trente ans de règne n'ont pas refroidie. Un des premiers actes de Victoria, lors de l'ouverture du nouveau parlement (20 nov. 1837), fut de proclamer sa confiance dans les ministres whigs (*voy.* MELBOURNE, PALMERSTON, RUSSELL) qu'elle trouva en possession du pouvoir. Sans prétendre retracer ici en détail les événements purement politiques de ce règne, dont la place est aux articles concernant les divers ministères qui s'y sont succédé, nous nous attacherons de préférence aux faits qui semblent tenir plus intimement à la personne du souverain. Tel

(1) Le Hanovre, qui n'admet pas la succession féminine, fut séparé de la couronne, et échut au duc de Cumberland, frère du feu roi (*voy.* ERNEST-AUGUSTE).

fut le petit épisode ministériel de mai 1839, où sa volonté, nettement prononcée, retint au pouvoir le cabinet whig, que la majorité parlementaire venait d'abandonner. On sait que les tories exigeaient le renvoi des dames de la reine, pour la plupart épouses ou parentes des ministres qui se retiraient. « La reine, leur fut-il répondu, ayant réfléchi à la proposition que sir Robert Peel lui a faite hier, de renvoyer ses dames, ne peut consentir à une mesure qu'elle juge contraire à l'usage aussi bien que blessante pour ses affections privées. » Cet incident valut à la reine les injures d'un parti qui a la prétention de donner l'exemple du respect pour l'autorité royale, et le ministère Melbourne prolongea son existence jusqu'au moment où les sympathies de la souveraine durent céder devant un vote formel de non-confiance (3 sept. 1840). Le 10 février 1840, on célébra le mariage de la reine avec le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, et cette union, en assurant le bonheur privé des deux époux, ne fut pas sans influence sur la sagesse et l'éclat du règne, malgré le soin scrupuleux que mit à se renfermer dans son rôle modeste, mais difficile, le prince époux (*consort*), titre que la reine lui donna en 1842, non sans quelque opposition de la part du ministère d'alors. Ce cabinet, tory modéré (*voy.* PEEL), resta au pouvoir depuis le 30 août 1841 jusqu'au 29 juin 1846. Parmi les faits qui se rapportent à cette période de cinq ans, il suffit d'indiquer, à l'extérieur, l'union des deux Canadas, les hostilités en Chine et au Cap, la guerre du Caboul et des Sikhs, l'expédition de Franklin au pôle nord; à l'intérieur, l'agitation du rappel en Irlande et le procès d'O' Connell, la loi des céréales, l'impôt sur les revenus, réformes importantes auxquelles la reine s'associa par son discours au parlement (22 janv. 1846), enfin le retour à l'alliance française, dont on vit un premier gage dans la visite de Victoria au château d'Eu en septembre 1843, visite que Louis-Philippe lui rendit en octobre 1844. Elle visita aussi l'Allemagne avec le prince Albert (août 1845), et reçut partout les témoignages de respectueuse sympathie auxquels elle était habituée dans l'intérieur de ses États, soit que l'auguste couple offrît, dans sa résidence favorite d'Osborne (île de Wight), le spectacle d'un accord conjugal dont les souverains de l'Angleterre n'avaient pas toujours donné l'exemple à leurs sujets, soit que parcourant, comme il le faisait presque chaque année, les sites romantiques de l'Écosse, il recueillit sur son passage les hommages des vieux clans et des grandes familles du pays. Cependant on compta jusqu'à trois attentats dirigés contre cette princesse si populaire. Le 10 juin 1840, un jeune homme nommé Oxford lui tira deux coups de pistolet, comme elle se promenait en calèche découverte à Constitution-Hill. Le 30 mai 1842, John Francis réitéra contre elle, et toujours sans l'atteindre, une tentative semblable, et le 3 juillet suivant G.-W. Bean allait également tirer sur la reine, mais il en fut empêché par un spectateur. Lord John Russell donna son nom au cabinet qui resta aux affaires depuis le 6 juillet 1846 jusqu'au 26 février 1852, sauf une légère interruption du 22 février au 3 mars de cette dernière année. La révolution de 1848 en France amena sur le sol anglais Louis-Philippe et sa famille. Ce fut avec une respectueuse sympathie que Victoria les vit s'établir au palais de Claremont, qui lui rappelait plus d'un souvenir de ses jeunes années. Cette révolution eut aussi en Angleterre son contre-coup dans les démonstrations chartistes et dans les procès politiques de l'Irlande. Le 17 octobre 1848, le Punjab fut annexé aux possessions anglaises dans l'Inde. En août 1849, Victoria, qui venait de sanctionner le bill destiné à régler le gouvernement des colonies australiennes et notamment de celle qui portait son nom, s'embarqua à Osborne pour visiter le roi des Belges. A l'ouverture du parlement en février 1851, elle fit allusion au bill des titres ecclésiastiques en réponse à la bulle du saint-siége qui, établissant en Angleterre une hiérarchie catholique, semblait porter atteinte à sa suprématie religieuse. Le 1er mai suivant fut inaugurée à Londres la première exposition des produits de l'industrie de toutes les nations, qui marqua une ère nouvelle dans l'histoire économique. La part prise par la reine et son époux aux progrès des arts et de l'industrie ne se borna pas à leur rôle officiel dans cette imposante manifestation. Le haut patronage de l'une et la collaboration intelligente, active, chaleureuse de l'autre furent dès lors acquis à tout ce qui pouvait favoriser un objet si important : telles furent la création du palais de cristal à Sydenham (juin 1854), la deuxième exposition universelle (1862), celle des trésors de l'art à Manchester (mai 1857), et la fondation du musée de Kensington.

Mais nous devons revenir sur nos pas pour indiquer le ministère de lord Aberdeen (déc. 1852 à fév. 1855), suivi immédiatement de celui de lord Palmerston, qui s'est prolongé jusqu'à la mort de cet homme d'État (18 oct. 1865), sauf un intervalle d'un an (26 février 1858 au 17 juin 1859), où lord Derby et les tories occupèrent de nouveau le pouvoir. Cette période fut principalement signalée par la guerre contre la Russie, où les forces anglaises s'unirent à celles de la France, où les marins et les soldats des deux nations agirent de concert aux bombardements d'Odessa, de Kertch, de Sveaborg, ainsi que sur les champs de bataille de l'Alma, d'Inkermann, de Balaklava et de Sébastopol. Plus tard la guerre de Chine (1860-1861) devait voir la France et l'Angleterre unir de nouveau leurs efforts et leurs armes. Le 17 avril 1855, l'empereur et l'impératrice des Français firent une visite à Windsor à la reine Victoria, qui leur rendit cette visite à Paris, le 22 août

suivant, et le souvenir de cet événement fut consacré par le nom d'*avenue Victoria* donné à l'une des voies conduisant à l'hôtel de ville. La révolte de l'Inde, qui éclata en mai 1857, en révélant certains vices de l'administration de l'Angleterre dans cette contrée, vint mettre à l'épreuve la constance de ses généraux et la fermeté de son gouvernement.

Mais cette princesse était réservée à des épreuves personnelles qui devaient la frapper dans ses affections les plus intimes. Déjà elle avait eu à pleurer sa mère, la duchesse de Kent, morte le 16 mars 1861, lorsque, le 14 décembre suivant, une fin prématurée lui enleva dans le prince Albert « celui, dit M. Guizot, qui avait été pendant vingt et un ans le premier sujet et le premier conseiller de la reine, son intime et seul secrétaire, associé sans bruit à toutes ses délibérations, habile à l'éclairer et à la seconder dans ses rapports avec son ministère, sans gêner ni offusquer le ministère lui-même, exerçant à côté du trône une judicieuse et salutaire influence, sans jamais dépasser son rôle ni porter atteinte aux conditions du régime constitutionnel ». La reine se montra inconsolable de cette perte, jusqu'à songer, dit-on, à une abdication que de hautes raisons politiques l'auraient seules empêchée de réaliser. Longtemps elle s'abstint de toute cérémonie extérieure, de toute apparition en public. Tout entière à sa profonde douleur, elle n'en sortait, en dehors des devoirs indispensables de la royauté, que pour s'occuper de léguer à l'avenir des témoignages durables de sa perte et de ses regrets.

Dans les années qui suivirent, les principales affaires dont le gouvernement de la reine Victoria eut à se préoccuper furent celle du Slesvig-Holstein, où lord Russell, par une lettre du 24 septembre 1862, se prononça contre les actes et les prétentions du Danemark; celle de la Grèce, où il se déclara prêt (24 déc.) à céder à cette puissance, sous certaines conditions, les îles Ioniennes, sur lesquelles s'exerçait depuis 1815 le protectorat de l'Angleterre; celle de Pologne, où il joignait inutilement (17 juin 1863) ses représentations à celles de la France et de l'Autriche. A leur tour, les gouvernements anglais et russe avaient refusé d'accéder à la proposition, faite par la France dès le 30 octobre 1862, d'intervenir dans la guerre civile qui venait d'éclater aux États-Unis, et persistèrent jusqu'à la fin dans leur rôle de neutralité. Parmi les complications que cette guerre amena dans la Grande-Bretagne, il faut compter la crise de l'industrie cotonnière, dont la grève des ouvriers de Lancashire (mars 1863) fut un des épisodes, et la vaste association des *fenians* ou démocrates d'Irlande et d'Amérique, qu'ont révélée de récents procès à Dublin (sept. et oct. 1865). Avec les élections générales de juillet et août 1865, la mort de lord Palmerston, qui les suivit de près et qui constitua lord Russell chef du cabinet, les fêtes navales de Cherbourg et de Portsmouth, qui ont rapproché pacifiquement les marines de France et d'Angleterre, nous touchons aux faits contemporains, et nous devons arrêter ici cette esquisse d'un règne qui, en offrant aux Anglais le modèle des vertus privées sur le trône, a prouvé une fois de plus que chez eux les femmes pouvaient glorieusement porter le sceptre interdit ailleurs à leur sexe.

Victoria a eu du prince Albert neuf enfants, savoir : *Victoria-Adélaide-Mary-Louisa*, née le 21 nov. 1840, mariée le 25 janvier 1858 à Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse; *Albert-Edward*, prince de Galles, né le 9 octobre 1841, marié le 10 mars 1863, à la princesse Alexandra de Danemark; *Alice-Maud-Mary*, née le 25 avril 1843, mariée le 1er juillet 1862, au prince Louis de Hesse-Darmstadt; *Alfred-Ernest-Albert*, né le 6 août 1844; *Helena-Augusta-Victoria*, née le 25 mai 1846; *Louisa-Carolina-Alberta*, née le 18 mars 1848; *Arthur-William-Patrick-Albert*, né le 1er mai 1850; *Leopold-Georges-Duncan-Albert*, né le 7 avril 1853; *Beatrice-Mary-Victoria-Feodore*, née le 15 avril 1857. E.-J.-B. RATHERY.

J. Peyrot, *Hist. anecdot. de la reine Victoria*, trad. de l'anglais; Paris, 1838, in-16. — *Queen Victoria*; Londres, 1840, 2 vol. in-8°. — W. French, *Ancestry of queen Victoria and of prince Albert*; ibid., 1842, in-8°. — A. de Busnes, *Notice biogr. sur Victoria*; Paris, 1855, in-4°. — Em Jœglé, *La reine Victoria*; Paris, 1855, in-8°. — H. Castille, *Victoria*, dans les *Portraits politiques*, 1859, in-32. — Knight, *English Cyclop.*, *biogr.* — *Annual Register*. — *Annuaire de la Revue des deux mondes*.

VICTORIA. *Voy*. VICTORINA.

VICTORIN DE FELTRE. *Voy*. VITTORINO.

VICTORINA ou **VICTORIA**, mère de Victorinus, et inscrite par Pollio dans le catalogue qu'il a dressé des tyrans de la Gaule au troisième siècle. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance qu'elles lui donnèrent le surnom de *Mère des armées* (mater castrorum). Elle les conduisit elle-même au combat, et Gallien n'eut point d'ennemi plus acharné. On frappa des monnaies à son effigie, en cuivre, en argent et en or. Après avoir vu périr son fils et son petit-fils (268), elle résigna la pourpre, et la fit donner d'abord à Marius, puis au sénateur Tetricus, son gendre. Elle ne survécut que quelques mois à cet événement : selon les uns Tetricus, jaloux de sa grande influence, lui ôta la vie; selon d'autres, sa mort fut naturelle.

Pollio, *Trig. tyr.*, IV. VI, XXX. — Aur. Victor, *De Cæsar.*, XXXIII. — Eckhel, t. VII, p. 456.

VICTORINUS (*Marcus Piauvonius*), un des trente tyrans, tué en 268, à Cologne. Il était fils de la célèbre Victorina (*voy.* ci-dessus), selon Pollio, qui l'a compris au nombre des trente tyrans. Il porta les armes de bonne heure, et se fit estimer par ses talents politiques et militaires. Associé vers 265 au gouvernement des Gaules

par Postumus, il lui apporta un utile concours dans la guerre contre l'empereur Gallien, et fut proclamé auguste par les soldats qui venaient de massacrer son collègue (267). L'année suivante il périt sous le poignard d'un de ses officiers, dont il avait outragé la femme.

Les témoignages des auteurs que nous citons varient beaucoup sur ce personnage, et ce serait peine perdue d'entreprendre à les concilier. Selon Pollio, Victorinus avait un fils, nommé aussi VICTORINUS, qu'il aurait appelé au partage du pouvoir, et qui serait tombé victime de l'assassin de son père.

Pollio, *Trig. tyrann.*, V. — Aur. Victor, *De Cæsar.*, XXXIII. — Eutrope, IX, 7.

VICTORINUS, écrivain ecclésiastique latin, souffrit le martyre durant la persécution de Dioclétien, probablement en 303. Il était évêque de Petabium en Styrie, d'où son surnom de *Petavionensis* ou *Pictaviensis*, qui a fait longtemps supposer qu'il appartenait à l'église de Poitiers. D'après saint Jérôme, il entendait mieux le grec que le latin, et cela expliquerait pourquoi ses ouvrages, fertiles en belles pensées, sont écrits dans une si pauvre langue. Cassiodore prétend, d'un autre côté, que Victorinus aurait dans l'origine enseigné la rhétorique. Aucun de ses nombreux écrits ne paraît être arrivé jusqu'à nous; saint Jérôme, qui parle de lui dans plusieurs endroits, fait notamment l'éloge de ses commentaires sur l'ancien Testament et sur l'Apocalypse. On en trouve un sous ce dernier titre et avec le nom de Victorinus dans la *Bibl. Patrum maxima* (1677, t. III); mais les meilleurs juges l'ont rejeté comme apocryphe. Le fragment publié par Cave dans son *Hist. littér.*, t. Ier, et intitulé *De fabrica mundi*, pourrait être, avec plus de raison, un extrait du commentaire de la Genèse. On a donné à Victorinus sans aucune preuve la paternité de différentes poésies religieuses, tels que *De Jesu Christo*, *De pascha Domini*, et *De cruce Domini*, qui se trouvent dans le recueil de Fabricius.

Cet écrivain a été confondu avec Victorinus Afer (*voy.* ci-après) jusqu'au dix-septième siècle, où Rivinus et Launoy ont les premiers éclairci quelques-unes des particularités qui le distinguent.

S. Jérôme, *De viris ill.*, 74. — Cassiodore, *Instit. divina*, 5, 7, 9. — Launoy, *De Victorino episcopo et martyre*; Paris, 1664, in-4°.

VICTORINUS (*Caius* ou *Fabius Marius*), dit *l'Africain*, rhéteur et grammairien latin, né en Afrique, mort en 370. Il fit probablement ses études à Rome, et y enseigna la rhétorique avec tant d'éclat qu'on lui éleva une statue dans le forum de Trajan. Après avoir professé longtemps le paganisme, il se convertit dans sa vieillesse à la foi nouvelle, et lorsque Julien défendit aux chrétiens de donner des leçons publiques de belles-lettres (362), Victorinus aima mieux fermer son école que de renier sa religion. Le récit de sa conversion est raconté avec détails, sur l'autorité de Simplicianus, évêque de Milan, dans *les Confessions* de saint Augustin, qui ne tire pas une mince gloire d'un si éminent prosélyte. On a prétendu, en se fondant sur les leçons fautives de quelques manuscrits, qu'il avait géré le consulat, ou au moins qu'il avait été consulaire; toutefois son nom ne se retrouve pas dans les fastes, et il faut en conclure ou qu'il a été confondu avec Aurelius Victor, consul en 369, ou bien qu'il n'a eu que le titre de consul subrogé. La renommée dont Victorinus a joui comme rhéteur ne peut que s'affaiblir à la lecture de ses traités de théologie. Écrits d'un style faible et entortillé, dans une phraséologie souvent barbare, sans être soutenus par une ample érudition ni relevés par de brillants développements, ils méritent la critique sévère de saint Jérôme, qui juge l'auteur aussi obscur qu'ignorant. L'exposition du traité *De inventione* est plus difficile à comprendre que le texte auquel il sert de commentaire; quant aux hymnes, elles sont dépourvues de toute inspiration poétique et même contraires aux lois de la prosodie. On a de Victorinus : *Expositio in Ciceronis Rhetoricam, sive De inventione lib. II*; Milan, 1474, in-fol.; Paris, 1508, in-fol., et 1537, in-4°; Venise, 1522, in-8°, avec les notes d'Asconius Pedianus; dans les *Antiqui rhet. lat.* de Pithou, 1599 et 1756, et dans le *Cicéron* d'Orelli, t. V; — *De generatione Verbi divini*, contre l'arien Candide; impr. dans les *Conceptiones in Genesim* de J. Ziegler (Bâle, 1528, in-fol.), avec un fragment du traité de Candide; puis dans les *Orthodoxographa* d'Hérold (1555), dans l'*Hæresiologia* (1556), du même, dans les *Analecta vetera* de Mabillon (1685, t. IV), et dans la *Bibl. Patrum* de Galland, t. VIII; — *De Trinitate contra Arium lib. IV*, impr. dans l'*Antidotum contra hæreses* (Bâle, 1528, in-fol.), et suivi du *De* ὁμοουσίῳ *recipiendo*, abrégé du traité précédent, et des *Hymni III de trinitate*, par le même; le tout a été inséré dans la *Bibl. Patrum* de Galland, t. VIII; — *Ars grammatica de orthographia et ratione metrorum*, en quatre livres; Tubingue, 1537, in-4°, et dans les *Grammatici antiqui* de Putsch (1605); les traductions de Platon mentionnées par saint Augustin se sont perdues; — *Ad Justinum Manichæum contra duo principia manichæorum et de vera carne Christi*; *De verbis Scripturæ* Factum est vespere et mane dies unus; deux pièces impr. dans les *Opera dogmatica vetera* de Sirmond (1630, in-8°), et dans la *Bibl. Patrum* de Galland, t. VIII; — *Commentarius in epist. Pauli ad Galatas*, en deux livres; *In epist. Pauli ad Philippenses*, un livre; *In epist. Pauli ad Ephesios*, deux livres; *De physicis*, contre les philosophes qui attaquaient la Genèse : ces quatre ouvrages, découverts dans la Vaticane par

A. Maï, sont insérés dans le t. III de ses *Scriptorum veterum nova collectio* (Rome, 828, in-4°). Outre les écrits ci-dessus, il en est encore un, intitulé *De fratribus VII Maccabæis interfectis* poëme épique en sept livres et qui a été tour à tour attribué à Victorinus Afer et à Hilaire d'Arles, mais qui appartiendrait plutôt à ce dernier s'il pouvait être de l'un ou de l'autre. P. L.

S. Jérôme, *De viris ill.*, 101; *Proœm. in epist. ad Galat. Chron. ad. ann.* 360; *Adv. Rufinum.*— S. Augustin, *Confess.*, l. III, c. II, IV; V. — Galland, *Bibl. Patrum*, t. VIII. — Schœnemann, *Bibl. Patrum latin.*, t. I. — Rivinus, *Reliquiæ duum Victorinorum, Pictaviensis uniusepiscopi, Afri alterius C. Marii*; Gotha, 1652, in-8°.

VICTORIUS. *Voy.* VETTORI.

VIDA (*Marco-Girolamo*), poëte latin moderne, né à Crémone, vers 1480 (1), mort à Albe, le 27 septembre 566. Son père, Guglielmo, et sa mère, Leona Osacala, nobles d'origine mais pauvres, n'épargnèrent rien pour son éducation, et il fit avec éclat ses études à Padoue, à Bologne et à Mantoue. Après avoir reçu les ordres sacrés, il entra fort jeune encore dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc à Mantoue. Il y resta peu de temps et se rendit à Rome, où il devint chanoine de Saint-Jean-de Latran. Sans négliger les profondes études théologiques auxquelles il s'était livré jusque-là, il commença à composer ces poésies latines qui devaient le mettre au premier rang des poëtes modernes. Son premier essai fut un poëme sur le combat de treize Français contre treize Italiens sous les murs de Barletta. Mais ce qui devait attirer sur lui les faveurs du pape Léon X ce fut son poëme sur les échecs : telle était en effet la grâce du langage, la facilité avec laquelle le jeune auteur s'était joué des difficultés du sujet et de l'expression, que le pape, émerveillé de cette œuvre, se fit présenter Vida par l'évêque de Vérone, Giberti, qui s'était déclaré son protecteur. Il fut pourvu, par ce pontife (2), du prieuré de Saint-Sylvestre, à Frascati, où il passa une grande partie de sa vie, s'inspirant sans doute du calme et du bien-être où il vivait pour faire passer dans ses vers une partie de la douceur de son maître Virgile. A l'instigation de Léon X, qui pensait « que la crèche de Bethléem renfermait une épopée, et qu'il n'existait qu'un livre où le chrétien pût trouver un sujet digne de la divinité », Vida commença dans cette belle retraite le poëme de *la Christiade*. Clément VI tint à honneur de le nommer au siége épiscopal d'Alba, dans le Montferrat (6 fév 1532).

(1) Niceron le fait naître en 1470, et l'abbé Souquet de La Tour en 1507 deux dates qui paraissent également incompatibles avec l'apparition de sa première œuvre en 1508.

(2) Dans une *élégie*, qui est une autobiographie, Vida reconnaît ainsi tout ce qu'il dut à Leon X :

> Leo jam carmina nostra
> Ipse libens relegebat. Ego illi carus et auctus
> Muneribus, opibusque et honoribus insignitus ;
> Omnia erant mihi læta ; animo nihil amplius ultra
> Optabam...

Aussi bon évêque qu'il était excellent poëte, Vida montra un grand courage pendant le siége que cette ville eut à soutenir contre les Français, et parvint, par son exemple autant que par ses paroles, à organiser une résistance qui triompha de tous les efforts de l'ennemi (1542). Le renom de savant théologien que Vida s'était depuis longtemps acquis le fit choisir pour accompagner au concile de Trente les légats du pape (1545). Paul III songeait à le nommer à l'évêché de Crémone, lorsque la mort vint le surprendre (1549). Quelque temps auparavant il avait trouvé le moyen de nourrir les habitants d'Albe pendant une disette, et de réparer et de bâtir plusieurs églises.

Les poésies latines de Vida ont paru pour la première fois ensemble sous le titre *De arte poetica ; De bombyce ; De ludo scacchorum Hymni et Bucolica* Rome, 527 in-4° Nous allons passer successivement en revue les morceaux qui composent cette édition *Scacchia ludus* (Jeu des échecs) trad en français au seizième siècle par Des Masures (Paris, 556, in-4°, et par un écrivain anonyme du Dauphiné (ibid., 1862, pet. in-12), puis par Levée avec *les Vers à soie*, et par Alliey, dans ses *Poëmes sur le jeu des échecs* (ibid. 1851, in-8°). La partie a lieu entre Apollon et Mercure, à l'occasion des noces de l'Océan et de la Terre et en présence de Jupiter, de Vénus, de Mars et de Vulcain; la victoire reste à Mercure. Très-apprécié des poëtes, ce livre a été l'objet de critiques sérieuses de la part des joueurs d'échecs — *De arte poetica* divisé en trois chants, ce poëme, dedié à François, dauphin fils de François Ier, traite de l'éducation du poëte, de l'invention, dont Virgile, peut-être au détriment d'Homère, est offert comme le plus parfait modèle et de l'élocution. Vida, à la différence de Boileau, n'a devant les yeux qu'un seul type de poésie, le poëme épique, sans rien dire des autres genres. Annoté par le P Oudin, dans les *Poemata didascalica*, où il est compris, cet ouvrage didactique a été trad. en prose par l'abbé Batteux dans ses *Quatre poétiques* (1771), et en vers par Barrau Paris, 1808, 1845, in-8°), par Valant (*l'Éducation du poëte*; ibid., 1814, in-12), par Gaussein (Bruxelles, 1819, 1821, in-8°), et par P. Bernay (Nevers, 1845, in-8°), avec une vie de l'auteur et des remarques — *De bombyce* (le Ver à soie), poëme, dédié à Isabelle d'Este, et dans lequel, avec beaucoup d'élégance et de pureté, Vida décrit les mœurs et le travail de cet insecte; trad. en prose par Crignon Paris, 1786, in-16, par J.-B. Levée (ibid 809, in-8°), et en vers par M. Bonafous Paris, 840, in-8°, et 1843, in-12); — *Hymni de rebus divinis* ces hymnes, au nombre de trente-sept, consacrés à célébrer Dieu, Jésus, la Vierge, les Apôtres, etc., sont faits à l'imitation de ceux d'Homère et de Callimaque; si l'auteur y est un peu théologien, c'est surtout du côté où la théologie touche à la phi-

losophie; — *Carminum liber*, recueil d'élégies, d'odes, d'épîtres et d'épigrammes sur les événements du jour. Le poëme de *la Christiade* fut d'abord impr. à Crémone : *Christiados lib. VI*, 1535, in-4°. C'est l'œuvre la plus importante de l'auteur. Inférieur toutefois au poëme *De partu Virginis*, de Sannazar, on reproche à celui de Vida, outre une singulière confusion de souvenirs païens et de traditions chrétiennes, de devoir davantage à la rhétorique qu'à l'inspiration poétique. « On peut, dit M. Saint-Marc-Girardin, faire dater de Vida l'introduction dans la littérature du quinzième siècle de la paraphrase et de la périphrase. Tout y est paraphrasé, c'est-à-dire que le récit y a toujours une sorte de mouvement oratoire, au lieu du mouvement libre et aisé de la narration; et comme si ce n'était pas assez d'altérer ainsi le caractère des événements, la périphrase est là pour effacer le peu qui restait de vérité. Les vers sont élégants, mais c'est une élégance vieille et morte. Jamais l'horreur du mot propre et l'effort pour trouver le prétendu mot élégant n'ont été poussés plus loin. » C'est la langue et souvent la pensée de Virgile. Le Saint-Esprit s'appelle *Aura*, l'Eucharistie *Cerealia dona*, Jésus lui-même *Rex opimus*. Mais à côté de ces défauts, fruits d'un amour presque païen de l'antiquité, il faut citer, non pas tant la mort de Jésus, morceau cependant très-vanté, que son entrée triomphante aux enfers, dont les beaux vers ne sont pas gâtés par trop de réminiscences païennes. Trad. en espagnol par Cordero (1554), en italien par Ercolini (1792), en allemand par Muller (1811), ce poëme l'a été en français par l'abbé Souquet de La Tour (Paris, 1826, in-8°), avec élégance et fidélité.

Vida a de plus publié en prose les ouvrages suivants : *Constitutiones synodales ;* Crémone, 1550, in-8° ; — *Discorsi contra gli abitanti di Pavia;* Crémone, 1550, in-8°; Paris, 1562, in-8°; Venise, 1764, in-8° : il s'agit dans ces trois harangues, écrites en latin, d'un droit de préséance de Crémone sur Pavie, et que l'évêque fut chargé de soutenir; — *Dialogi de Reipublicæ dignitate;* Crémone, 1556, pet. in-8° : les entretiens de Vida avec les cardinaux Cervini, Pole, dal Monte, avec Flaminio et Priuli, font le sujet de ces dialogues. Les poésies de Vida ont toutes été recueillies dans l'édit. de Crémone, 1550, 2 tom. pet. in-8°, laquelle a été reproduite avec peu de changements dans celles de Lyon, 1548, 1554, 1559, 1581, in-16; d'Oxford, 1722-33, 4 part., gr. in-8°, fig.; et de Crémone, 1733, 3 vol. in-8°. L'édition la plus correcte et la plus recherchée est celle des Volpi (*Poemata omnia, cum dialogis;* Padoue, 1731, 2 vol. in-4°), qui a servi de modèle à la réimpr. de Londres (1732, 4 tom. in-12). E. A.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII, 3e part. — Vairani, *Cremonensium monumenta*. — Tadisi, *Vita di Vida ;* Bergame, 1788, in-8°. — Ughelli, *Italia sacra*. — Freher, *Theatrum*. — Ghilini, *Theatro d'Uomini letterati*. — Tessier, *Éloges de M. de Thou*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXIX. — Marcheselli, *Défense de J. Vida ;* Padoue, 1775. — Schizzi, *Sulle principali opere di Vida ;* Milan, 1840, in-8°. — Lancetti, *Della vita e degli scritti di Vida*; Milan, 1840, in-8°. — Mansuetti, *Orazione in lode di Vida* ; Alba, 1846, in-8°. — Souquet de la Tour, *Notice*. — Saint-Marc-Girardin, dans la *Revue des deux mondes* du 1er avril 1850. — Lefèvre-Deumier, *Études biogr.*

VIDIUS (*Guido* GUIDI, en latin *Vidus*), médecin italien, né vers 1500, à Florence, mort le 26 mai 1569, à Pise. De famille patricienne, il était fils de Giuliano Guidi et de Costanza de Domenico. Après avoir exercé la médecine avec succès dans sa patrie, il se rendit en France, attiré sans doute par les sollicitations de son compatriote Luigi Alamanni, qui était en grande faveur auprès de François Ier. Ce fut vers 1542 qu'il entreprit ce voyage, puisqu'on le trouve dans cette année-là en possession de la charge de premier médecin du roi et d'une chaire au Collége royal. Par une exception bien rare dans l'histoire des sciences, et qui n'en est que plus flatteuse pour le mérite de celui qui en était l'objet, le nouveau professeur n'excita pas, quoique étranger, l'envie de ses confrères; non-seulement ils s'empressèrent autour de lui, et le prièrent de joindre à ses leçons théoriques des démonstrations d'anatomie, mais ils appliquèrent, selon Duval, à son arrivée en France cette phrase toute césarienne : *Vidus venit*, *Vidus vidit*, *Vidus vicit*. Outre son double traitement et les émoluments d'une riche clientèle, Guidi reçut du prince plusieurs bénéfices ecclésiastiques. A la mort de son bienfaiteur (1547), il accepta l'offre que lui fit le grand-duc Cosme Ier d'enseigner la philosophie à Pise, où bientôt après il devint professeur de médecine. La plupart de ses ouvrages ont été publiés après sa mort par son neveu Guido Guidi, professeur à Pise et médecin de la reine Catherine de Médicis, et réunis sous le titre d'*Ars medicinalis* (Venise, 1611, 3 vol. in-fol., et Francfort, 1626, 1645, 1667, in-fol.). Ce recueil contient entre autres : *De chirurgia lib. V;* Paris, 1544, in-fol. : traduction d'un traité d'Oribase, et d'un autre d'Hippocrate avec les commentaires de Galien et ceux de l'auteur; ces derniers ont été mis en français par Fr. Le Fèvre (Paris, 1555, in-12); l'ouvrage est dédié à François Ier; — *De febribus lib. VII, quibus accedunt Institutionum medicinalium lib. III ;* Florence, 1585, in-4°; Padoue, 1591, 1595, in-4°; — *De anatomia lib. VII ;* Venise, 1611, in-fol., avec 78 pl., grossièrement exécutées et peu fidèles. Guidi a contribué dans une certaine mesure au progrès de l'anatomie; il a décrit les vertèbres, les cartilages, le cerveau, le cœur et l'œil avec une exactitude remarquable, mais en profitant, on doit le dire, des travaux de Vesale et de Fallope. P. L—Y.

Salvini, *Fasti consolari dell' Acad. florent.* — *Illustri Toscani*, t. IV. — Guill. Duval, *Hist. du Collége royal*. — Goujet, *Idem*, t. III, in-12. — Tiraboschi, *Storia letter.*, t. VI, 2e partie. — *Biogr. med.*

VIEIL (LE). *Voy.* LE VIEIL.

VIEILH DE BOISJOLIN. *Voy.* BOISJOLIN.

VIEILLEVILLE (*François* DE SCEPEAUX (1), sire DE), comte de Duretal, maréchal de France, né en 1510, mort au château de Duretal, le 1er décembre 1571. Issu d'une ancienne maison de l'Anjou, il était fils de René de Scepeaux, chevalier, et de Marguerite de La Jaille. Élevé, comme enfant d'honneur dans la maison de Louise de Savoie, il y était depuis quatre ans, lorsque, grossièrement insulté par le maître d'hôtel de cette princesse « il lui donna de l'épée au travers du corps ». Sans attendre les conséquences de ce coup, « qui ne fut pas tenu pour mauvais », il s'enfuit chez son père, et, y réunissant une petite troupe de gentilshommes, alla avec eux rejoindre, à Chambéry, Lautrec, son parent, qui se préparait à l'expédition de Naples (fév. 1528). Sa conduite au siége de Pavie, et à celui de Melfi, où il refusa de recevoir une rançon de 60,000 écus du prince de cette ville tombé entre ses mains, lui acquit une éclatante réputation de bravoure, et le fit placer par le roi auprès de son fils, le duc d'Orléans, plus tard Henri II. A la reprise des hostilités (1536), il se rendit en Provence, et se signala particulièrement à la prise d'Avignon, nouvel exploit qui lui valut d'être armé chevalier par François Ier. Employé en Italie, sous les ordres du comte d'Enghien, c'est à lui que ce jeune prince dut en partie la victoire de Cerisolles (11 avril 1544), par l'habile conseil qu'il lui donna de ne pas se hâter imprudemment contre une forte réserve de l'ennemi. Nommé ambassadeur à Londres par Henri II (avril 1547), il s'acquitta habilement d'une mission dont le but était de disputer à l'Espagne l'alliance de l'Angleterre en offrant à Édouard VI la main d'Élisabeth de France. Appelé au conseil d'État (1551), il y fit preuve d'un esprit politique aussi sûr que dégagé de préjugés religieux en conseillant l'alliance avec les protestants d'Allemagne et l'envahissement des Trois-Évêchés à la place d'une nouvelle expédition en Italie, que proposait Montmorency. Puis il assista à la prise de Metz, de Toul, et d'Yvoi, devint maréchal de camp (24 juin 1552), et contribua au salut de Metz en harcelant sans relâche les troupes de l'empereur, et en s'emparant de Pont-à-Mousson. Nommé le 1er mai 1553 au gouvernement de Metz, il déjoua par sa vigilance plusieurs entreprises du comte de Mexia, en 1554 et en 1555, pour reprendre cette place, et négocia une alliance avec les princes protestants d'Allemagne. Après la prise de Thionville (22 juin 1558), dont il avait dirigé le siége avant l'arrivée de Guise, il reçut, le 15 février 1559, un brevet qui lui assurait la première place vacante de maréchal de France. Dans les conférences qui amenèrent le traité de Cateau-Cambrésis, il eut le courage de combattre les articles qui abandonnaient toutes les conquêtes de la France en Savoie et en Piémont. Assez tolérant pour avoir passé auprès de ses contemporains pour favoriser les nouvelles doctrines, il fit les plus grands efforts pour dissuader le roi d'aller au parlement arrêter les six conseillers suspects d'hérésie. Après la mort d'Henri II (10 juill. 1559), auquel il avait mis l'armet en tête dans ce tournoi qui lui fut si fatal, et qu'il avait en vain détourné de fournir une autre course, Vieilleville fut successivement chargé, sous François II, d'arrêter la marche des conjurés d'Amboise sur Orléans (15 mars 1560), et de réprimer les entreprises des religionnaires de Rouen et de Dieppe. Au début du règne de Charles IX, il fut envoyé d'abord à Vienne, où il fit les premières ouvertures d'un mariage, qui se réalisa plus tard, entre le roi et Élisabeth d'Autriche, puis en Angleterre pour dissuader la reine Élisabeth de secourir les protestants de France. A son retour, il trouva la guerre allumée, et par son énergie sauva la capitale des entreprises de Condé, qui s'était avancé pour la surprendre (2 déc. 1562).

Nommé peu de jours après maréchal de France, à la place de Saint-André (19 déc. 1562), il fallut pour décider Vieilleville à accepter ce titre que le roi et Catherine de Médicis vinssent chez lui l'en prier. Un semblable refus qu'il opposa en 1567 à l'acceptation de la charge de connétable le rendit d'autant plus cher à la cour, qu'il facilita ainsi la création des hautes fonctions de lieutenant général du royaume en faveur du duc d'Anjou. Tout en réprimant avec énergie les troubles de Rouen (1563), où il tint tête au sire de Villebon, son parent, ceux du Poitou (1567), de la Bourgogne et du Lyonnais (1570), il chercha cependant à calmer la fureur des factions. C'est pendant un séjour, qui dura plus d'un mois, de la cour à la terre de Duretal, dont la belle forêt avait beaucoup d'attrait pour Charles IX, que le maréchal mourut, presque subitement. Le poison abrégea-t-il ses jours ? On ne peut rien affirmer à ce sujet. Voici le récit de François du Paz, qui a accrédité cette version : « Quelques méchants, jaloux du bon visaige et de l'amitié que luy portoit le Roy, ce dernier jour de novembre 1571, le firent empoisonner, et mourut en douze heures après que le poison luy fut donné. » Brave et expérimenté capitaine, Vieilleville fut surtout recommandable par une modération bien rare dans le temps où il vécut ; il était du petit nombre de ces politiques « qui ne voulaient rien troubler, mais pacifier tout ». Brantôme a dit de lui : « Ce maréchal avoit acquis de tout temps la réputation d'estre brave et vaillant. Avec cette hardiesse et vaillance, il estoit homme de grandes affaires et de gentil esprit, et fort fin : ainsy le tenoit-on à la cour. » Les *Mémoires* qui portent son nom ont été rédigés par Vincent Carloix, son secrétaire ; édités pour la première fois par Griffet (Paris, 1757, 5 vol. in-8°), ils font partie des collections Michaud et Petitot.

De son mariage avec Renée Le Roux, Vieilleville ne laissa que deux filles.

(1) Scepeaux est une terre entre Laval et Craon. Vieilleville existe encore sur les bords du Loir ; mais ce n'est plus qu'une ferme, située à huit kilomètres de Duretal (dép. de Maine-et-Loire).

Mém. de Vieilleville. — Brantôme, *Grands capitaines français.* — Le Laboureur, *Mémoires de Castelnau*, addit. — Du Paz, *Hist. de plusieurs maisons illustres de Bretagne.* — Montluc, *Mémoires.*

VIEIRA (*Antonio*), missionnaire portugais, né le 6 février 1608, à Lisbonne, mort le 18 juillet 1697, à Bahia. Il était fils de Christovam Vieira et de Maria de Azevedo, tous les deux appartenant à de bonnes familles. Emmené par ses parents au Brésil, il fut placé à Bahia, dans l'une des écoles des jésuites, fit sous leur direction de brillantes études, et embrassa leur règle en 1625. Un ardent désir de répandre l'Évangile parmi les tribus indiennes le porta à faire une étude approfondie de leurs principaux idiomes et même de ceux des nègres. Au lieu de l'envoyer dans les forêts, ses supérieurs lui firent suivre les cours de philosophie et de théologie. Choisi par le vice-roi pour accompagner en Portugal son fils Fernando de Mascarenhas, il s'embarqua avec lui en février 1641. Tous deux furent assaillis à leur débarquement par le peuple, qui les prenait pour des partisans de l'Espagne; le jeune homme fut grièvement blessé à la tête, et Vieira jeté en prison. Admis peu après à la cour, il prêcha avec un remarquable talent devant le roi Jean IV, qui le nomma son prédicateur et l'appela dans ses conseils. A partir de ce moment Vieira devient un véritable diplomate. Les mémoires qu'il présente accusent des vues d'une étendue qui auraient fait peut-être renaître les beaux temps du Portugal si on les avait suivis. En 1646 il remplit une courte mission à Paris et à La Haye. Il y revint en 1647, et passa de là à Londres, dans la vue de pourvoir son pays d'une marine que depuis des années il avait perdue. En 1650 il se rendit à Rome afin de conclure un mariage pour l'infant Théodose; mais la jalousie de l'ambassadeur d'Espagne l'ayant exposé à perdre la vie dans un guet-apens, il alla à Naples, chargé d'une mission nouvelle. Ce ne fut qu'à la fin de 1652 qu'il lui fut permis d'accomplir son vœu le plus cher, celui de se consacrer à l'instruction chrétienne des sauvages. Arrivé au Brésil en janvier 1653, il fut envoyé dans les missions du Para, et s'enfonça dans les solitudes baignées par le Tocantin; là, ayant voulu arracher les Indiens à l'esclavage et au travail forcé que leur avaient imposé les colons, il vit échouer tous ses efforts contre le mauvais vouloir de ces derniers, et résolut d'en appeler au pouvoir central. Il retourna en Portugal, obtint tout ce qu'il demanda, et malgré les instances du roi, qui voulait le garder auprès de lui, se rembarqua pour le Brésil, où il arriva le 18 mai 1655. Le gouverneur du Maranham le favorisa de son appui, et la cause des indigènes triompha un moment. Six années d'un zèle infatigable propagèrent dans le désert les bienfaits de la civilisation. A la mort de Jean IV Vieira se trouva sans protecteur. La haine des colons éclata : il fut arrêté, jeté sur un vaisseau et conduit comme un criminel à Lisbonne (1661). On refusa d'abord de l'entendre; néanmoins, après un plus mûr examen, la régente, Louise de Guzman, lui donna raison, et désigna un nouveau gouverneur du Maranham. Vieira n'accompagna point le chargé de pouvoirs de la régente; il fut même exilé à Porto, puis à Coïmbre par le ministre Castelmelhor. Durant le cours de ses travaux apostoliques, Vieira avait évoqué les mystiques légendes des sébastianistes, et avait essayé à l'aide des prophéties de reconstruire un monde idéal, paré de la vieille gloire du pays. C'était le rêve d'un illuminé; il fit un livre où ses espérances étaient consignées; notre missionnaire n'en répandit que des copies, mais dès qu'on eut examiné à Coïmbre le *Quinto imperio do Mundo* (1), le saint office s'en émut, et fit renfermer l'auteur dans un de ses cachots. Cette dure réclusion dura depuis novembre 1665 jusqu'au 23 septembre 1667. Le pape Alexandre VII, qui avait approuvé les poursuites, voulut bien se contenter d'une simple dénégation de principes de la part de l'accusé. Après avoir été relégué à Pedroso, celui-ci rentra dans la capitale, où il donna dans ses prédications la mesure de son génie, et se rendit en 1669 à Rome. L'ordre de Saint-Ignace se porta à sa rencontre à deux milles de la cité, et le général le reçut comme en triomphe. Le pape l'accueillit; la reine Christine voulut faire de lui son confesseur; il refusa ces honneurs, mais il ne renonça point à la diplomatie. Au bout de six ans il retourna à Lisbonne, et quitta cette ville le 27 janvier 1681, pour le Brésil. Il y fut chargé par le général des jésuites de diriger les couvents de l'ordre ainsi que le mouvement général des missions. Bien qu'accablé sous le poids de l'âge, devenu sourd et aveugle, il n'en conserva pas moins jusqu'à sa mort la pureté admirable de son style et la force de son imagination.

Vieira passe à bon droit pour un des plus grands prosateurs qu'ait produits le Portugal, si ce n'est peut-être le premier. Ses principaux ouvrages sont : *Sermões;* Lisbonne, 1683-1754, 16 vol. in-4° : on en a fait un choix, ibid., 1852-53, 6 vol. in-8°; — *Historia do futuro;* ibid., 1718, in-4°; — *Cartas;* ibid., 1735-46, 3 vol. in-4°, et 1854, 3 vol. : cette correspondance, bien que volumineuse, n'en est pas moins incomplète; — *Voz sagrada, politica, rhetorica e metrica;* ibid., 1748, in-4° : collection des œuvres diverses en latin et en portugais, parmi lesquelles se trouvent les poésies de l'auteur; — *Ecco das voces saudosas*; ibid., 1757, in-4°; — *Noticias reconditas do modo de proceder a inquisição de Portugal;* ibid., 1821, in-8°; — *Cartas a D.-R. de Macedo;* ibid., 1827, in-4°. On a attribué au P. Vieira l'*Arte de furtar* (Amst., 1652, in-4°), livre célèbre, qui a eu beaucoup d'éditions; le procès littéraire auquel il a donné lieu n'a pas encore eu de solution satisfaisante. F. Denis.

(1) Le ms. original de ce curieux ouvrage existe à la Bibliothèque imp. de Paris.

Memorias do Instituto historico do Brasil, 18 oct. 1854. — *Revista trimensal*, t. XIX. — Fr. de Fonseca, *Vida de P. Vieira*; Barcelone, 1734, in-fol. — A. de Barros, *Vida de P. Vieira*; Lisbonne, 1746, in-8°. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIV. — F.-A. Lobo, *Discurso historico e critico*; Coïmbre, 1823, in-8°. — Magnin, *Causeries littéraires*. — Roquete, *Epitome da vida do P. Antonio Vieira*, à la tête des *Cartas selectas*, réimpr. avec corrections dans la *Revista trimensal* de 1844. — Inn. da Sylva, *Diccion. bibliogr. portuguez*, t. Ier.

VIEN (*Joseph-Marie*, comte), peintre français, né à Montpellier, le 18 juin 1716, mort à Paris, le 27 mars 1809. Placé d'abord chez un procureur de Montpellier, puis chez un ingénieur du cadastre, qui l'employa à dresser la carte du territoire de Frontignan, un goût décidé pour la peinture le porta à entrer comme simple décorateur dans une fabrique de faïence, puis dans l'atelier de Giral, élève de La Fosse. Quelques portraits de magistrats, le dessin du catafalque du duc du Maine (1736), attirèrent l'attention sur ses premiers essais, et en 1741 il partit pour Paris, où il entra dans l'atelier de Natoire. Ayant obtenu le grand prix sur le sujet de *David se résignant à la volonté du Seigneur qui avait frappé son royaume de la peste* (1743), il alla à Rome comme pensionnaire du roi. Par une heureuse innovation, qui devait faire de lui le précurseur de l'école de David, il s'adonna tout à la fois à l'étude de la nature et à celle des maîtres de la Renaissance. Ce fut dans ces intentions qu'il composa le charmant tableau de l'*Ermite endormi*, aujourd'hui au Louvre, une suite de trente-deux eaux-fortes sous le titre de *Caravane du sultan à La Mecque, mascarade donnée par les pensionnaires de l'Académie de France en* 1748 (Paris, in-4°), et six grands tableaux représentant la *Vie de sainte Marthe*, pour les capucins de Tarascon. A son retour (1750), il persista dans cette réaction contre le maniérisme en vogue, et à Mme Geoffrin, qui lui demandait une tête dans le goût de Vanloo, il répondit : « J'en suis fâché, madame, mais je ne sais faire que des Vien. » Cependant son *Embarquement de sainte Marthe* lui conquit le suffrage de Boucher lui-même, qui décida l'Académie à le recevoir agréé (30 oct. 1751). Le 30 mars 1754 il en était élu membre, sur une œuvre, *Dédale et Icare* (au Louvre), où la vulgarité se mêle désagréablement au sentiment de l'idéal. La véritable gloire de Vien devait être dans son enseignement; à cet égard, comme le disait Diderot, il n'avait pas de rival. Dès qu'il fut professeur (6 juillet 1754), il rendit l'étude du modèle vivant obligatoire, ajouta d'intéressantes discussions sur l'art antique, et forma à ses leçons Regnault, Vincent, Ménageot, David enfin, le chef futur de la nouvelle école française. Une grande composition de cette époque caractérise le mieux son talent : c'est *la Prédication de saint Denis*, qui se trouve encore à Saint-Roch. Directeur de l'Académie de France à Rome (1775-1781) après Natoire, il ne s'y occupa pas seulement de l'intérêt de ses élèves en obtenant pour eux une augmentation de pension et en créant une exposition annuelle de leurs œuvres, mais il prit encore une grande part à ce retour vers les études de l'art antique que Winckelmann et Mengs venaient de propager. Recteur de l'Académie de peinture le 7 juillet 1781, il devint premier peintre du roi le 17 mai 1789. Si la révolution lui enleva ses places et ses pensions, elle acheva de faire triompher dans l'art les idées dont il avait été le précurseur; et, âgé de soixante-quinze ans, il composa *les Vicissitudes de la guerre*, et sur *le Bonheur de la vie* une suite de dessins où l'imitation de l'antique nous semble aujourd'hui n'avoir pas tout à fait atteint le modèle qu'elle se proposait. Telle était la réputation de Vien, qu'après le 18 brumaire il fit partie du sénat (déc. 1799), et qu'il reçut le titre de commandant de la Légion d'honneur (1802), et celui de comte (1808). Agé de quatre-vingt-treize ans il esquissait encore une *Andromaque montrant les armes d'Hector à son fils*, lorsqu'il s'éteignit sans maladie. Son corps fut déposé au Panthéon. Sa femme (*voy.* ci-après) et son fils ont cultivé également la peinture.

Le musée du Louvre ne possède de Vien que quatre tableaux : *Saint Germain et saint Vincent*, *Dédale et Icare*, *l'Ermite endormi*, *Amours jouant avec des fleurs, des cygnes et des colombes*. Des 179 tableaux qu'il avait composés, un grand nombre se trouvent dans les musées de Montpellier (*Saint Jean-Baptiste dans le désert*, *Saint Grégoire le Grand*, *Vieillard endormi*), de Nîmes, de Toulouse, et d'autres villes des départements. On a aussi de lui quarante pièces, et une foule de dessins, les uns à la plume et au bistre, les autres aux crayons noir et blanc. Ducis lui a consacré une belle épître en vers, où sont décrits ses principaux tableaux.

VIEN (*Marie* REBOUL, Mme), femme du précédent, née en 1728, à Paris, où elle est morte, le 28 décembre 1805. Elle peignit avec talent la nature morte, et fut reçue à l'Académie de peinture, le 30 juillet 1757, sur une miniature représentant *un Coq qui met la patte sur un œuf* (musée du Louvre).

Chaussard, *Notice hist.*, dans le *Pausanias français*. — *Magasin encyclop.*, ann. 1809. — *Moniteur univ.*, ann. 1809. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 20?.

* **VIENNET** (*Jean-Pons-Guillaume*), poëte français, né à Béziers, le 18 novembre 1777. Son père, *Jacques-Joseph*, membre de la Convention, contesta le droit de cette assemblée à juger Louis XVI, et vota la réclusion jusqu'à la paix. Son oncle, *Esprit*, avait été curé de Saint-Merry pendant trente ans, et lui-même était destiné par sa famille à recueillir cet héritage; mais la révolution en décida autrement, et au lieu d'une soutane il revêtit un uniforme. Entré, en 1796, comme lieutenant en second dans l'artillerie de marine, il fut pris l'année suivante par les Anglais sur

le vaisseau *l'Hercule*, et passa huit mois dans les pontons de Plymouth. Rendu à la liberté par échange, il reprit son grade. Ses votes négatifs contre le consulat à vie et contre l'empire l'empêchèrent d'avancer autrement qu'à l'ancienneté. En 1813 il fit comme capitaine la campagne de Saxe, se distingua aux batailles de Lutzen et de Bautzen, reçut la croix de la Légion d'honneur, assista à la bataille de Dresde, et fut fait prisonnier à Leipzig. Il ne rentra en France qu'à la restauration, reconnut sans peine le gouvernement nouveau, et fut pris pour aide de camp par le général de Montélégier. Aux Cent-jours, il refusa de voter pour l'acte additionnel. Admis en 1818 dans le corps royal d'état-major, et nommé chef d'escadron en 1823, il fut rayé des contrôles par M. de Clermont-Tonnerre (1827), en punition de son *Épître aux chiffonniers*, attaque courageuse et spirituelle contre la législation qui régissait la presse. M. Viennet commença alors à prendre une part active aux luttes du libéralisme; il travailla au *Constitutionnel*, à *l'Abeille* et à *la Minerve*, et, élu député de Béziers (1827), il siégea dans les rangs de l'opposition. Le 30 juillet 1830 il était à l'hôtel de ville, et le 31 il lut au peuple la proclamation du duc d'Orléans comme lieutenant général du royaume. Rétabli sur les cadres de l'état-major, il devint, le 16 juin 1834, lieutenant-colonel, et ne tarda pas à prendre sa retraite. Il faisait partie de l'Académie française depuis novembre 1830, et il y remplaçait le comte de Ségur. A la chambre des députés, dont il fut membre pour sa ville natale jusqu'en 1837, où son élection fut annulée, il se distinguait chaque année par des attaques inattendues d'abord, mais pleines de franchise et de vivacité méridionale, contre les révolutionnaires. La conduite politique de M. Viennet lui attira la haine des partis et l'impopularité; on se vengea de lui par des sarcasmes, des caricatures, des satires. « Le ridicule, a-t-il écrit lui-même, fut versé à pleines mains sur mon nom, sur ma personne, sur mes ouvrages, sur mon épi de cheveux rebelle et ma redingote verte. Traqué dans les provinces par les charivaris, poursuivi dans la capitale par l'index et les regards des dandies et des loustics de toutes les classes, j'aurais fait ma fortune en trois mois si je m'étais montré derrière un rideau, à côté de la femme géante. » Il fut nommé le 4 janvier 1836 commandeur de la Légion d'honneur, et le 7 novembre 1839 pair de France. Depuis 1848 il s'est tout à fait retiré de la scène politique, et une seule fois son nom s'est trouvé mêlé incidemment à un acte du pouvoir, lorsqu'en 1862 il a refusé, comme grand-maître du rite écossais, de reconnaître l'obédience du maréchal Magnan, nommé par le gouvernement grand-maître du Grand-Orient de France.

Ce qui donne à M. Viennet une physionomie très-personnelle, c'est moins son rôle politique que son rôle littéraire. Il a été l'ennemi le plus persistant du mouvement romantique, et plus d'une fois le bon sens de sa muse a lancé des traits mordants et bien aiguisés contre les exagérations de la nouvelle école. Il s'est attiré à lui-même les satires et les épigrammes, en modelant sur les formes du dernier siècle son vers, d'ailleurs spirituel et facile. On aime à reconnaître et à louer en lui cet amour des lettres qui l'a possédé dès son début dans la vie, et qu'il garde encore intact en sa verte vieillesse. De toutes ses œuvres, celles qui nous paraissent destinées à une plus longue vie sont ses fables et quelques-unes de ses épîtres. Il a publié : *Essais de poésie et d'éloquence;* Lorient et Paris, 1803, in-8°; — *L'Austerlide;* Paris, 1808, in-8°, sous le pseudonyme de *Pons de Ventine*, anagramme de son nom; — *Épîtres et fragments d'un poëme de Marengo;* s. d., in-12; — *Épîtres;* Paris, 1813, in-12; — *Lettre d'un Français à l'empereur sur la situation de la France et de l'Europe et sur la constitution qu'on nous prépare;* Paris, 1815, in-8°; — *Opinion d'un homme libre sur la constitution proposée;* Paris, 1815, in-8°; — *Épître à l'empereur Alexandre;* Paris, 1815, in 8°; — *Lettre d'un vrai royaliste à M. de Châteaubriand sur sa brochure intitulée* De la monarchie selon la charte; Paris, 1816, in-8°; — *Parga*, poëme; Paris, 1820, in-8°; — *Dialogues des morts;* Paris, 1824, in-8°; — *Promenade philosophique au cimetière du Père La Chaise;* Paris, 1824, in-8°, et 1855, in-18 : prose mêlée de vers; — *Le Siége de Damas*, poëme; Paris, 1825, in-8°; — *Sédim, ou les Nègres*, poëme; Paris, 1826, in-18; — *La Philippide*, poëme en 24 chants; Paris, 1828, 2 vol. in-18 : le héros en est Philippe-Auguste; — un grand nombre d'*épîtres* en vers, entre autres celles *Aux Muses sur les romantiques* (1824), *A l'abbé de La Mennais* (1825), *A Hoffman, en faveur des jésuites* (1826), *Aux chiffonniers sur les crimes de la presse* (1827), *Aux mules de don Miguel* (1829), etc.; — *La Tour de Montlhéry*, roman; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Le Château Saint-Ange*, roman; Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *Fables;* Paris, 1842, 1855, in-18; — *La Franciade*, poëme; Paris, 1863, in-18. Il a réuni ses *Œuvres* en 1827, 2 vol. in-18, et ses *Épîtres et satires* en 1845, in-12. Il a donné au théâtre *Cloris* (1820), *Arbogaste* (1842), qui n'eut qu'une seule représentation, tragédies; *les Serments* (1839), et *la Course à l'héritage* (1847), comédies; *Michel Brémond* (1846), drame, etc. Il a fait plusieurs autres pièces qui n'ont pas été représentées, tragédies, comédies, opéras; parmi ces derniers, *Sardanapale* avait été accueilli, en 1823, par l'Académie royale de musique et confié à Rossini; le tableau final en a été transporté dans *le Prophète*. M. Viennet a collaboré à l'*Histoire militaire des Français*, au *Livre des Cent-et-un*, au *Plutarque français*, etc.

S.

Son *Autobiographie*, dans le *Dict. de la Conversation*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, suppl. — Besuchet, *Biogr. maçonne*. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. Ier, 2e part. — Robin, *Galerie de la presse*. — *Biogr. des députés*. — E. de Mirecourt *Viennet*; Paris, 1856, in-32.

VIÈTE (*François*), en latin *Vieta*, géomètre français, né en 1540, à Fontenay (Poitou), mort en février 1603 (1), à Paris. Il fut élevé dans la communion protestante. Après avoir terminé son droit à Poitiers, il suivit quelque temps la carrière du barreau dans sa ville natale, et y renonça en 1567. Dans la suite il siégea parmi les conseillers au parlement de Bretagne. Les guerres civiles l'ayant chassé de Rennes, il obtint, à la sollicitation du duc de Rohan, d'être nommé maître des requêtes du roi (1580). A deux reprises le roi de Navarre écrivit à Henri III pour le faire réintégrer dans sa première charge (3 mars et 26 avril 1585), mais sans pouvoir y réussir. Ce fut dans ces temps troublés qu'il composa son fameux « ouvrage d'analyse, où il expose pour la première fois, dit Fourier, une des théories les plus profondes et les plus abstraites que l'esprit humain ait inventées ». Dans sa dédicace à Catherine de Parthenay, sa constante protectrice, il la remercie vivement des bienfaits sans nombre qu'il a reçus d'elle, et témoigne qu'il lui doit la vie, et plus encore, qu'il lui doit même cet amour des mathématiques que par ses conseils et son exemple elle a fait naître en lui. Viète suivit à Tours le parlement de Paris, qui y avait été transféré par l'édit du 24 mars 1589. Dans cette ville il rendit, suivant de Thou, un éminent service à Henri IV. Ce prince lui ayant envoyé plusieurs lettres importantes des Espagnols qui venaient d'être saisies, mais qu'on n'avait pu lire parce que leur chiffre était composé de plus de cinq cents caractères, Viète les expliqua sans peine, ainsi que toutes les autres qui lui furent remises. Tallemant des Réaux raconte de lui un trait non moins curieux. Un jour, à la suite d'une conversation avec l'ambassadeur des Provinces-Unies, qui prétendait que la France ne possédait aucun savant en état de résoudre un problème proposé par Adrien Romain, Henri IV fit sur-le-champ appeler Viète, et quelques instants suffirent à ce dernier pour remettre au roi deux solutions du problème écrites au crayon. Il mourut en possession de sa charge, à l'âge de soixante-trois ans, laissant une fille, qui vécut dans le célibat. La modestie de Viète égalait sa science et son érudition : il ne faisait imprimer ses écrits qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, qu'il distribuait à ses amis. Après sa mort, Alexandre Anderson publia quelques-uns de ses manuscrits. La plupart de ses travaux ont été réunis par Fr. van Schooten (*Opera mathematica*; Leyde, 1646, in-fol.); mais on n'y trouve pas le recueil des tables trigonométriques que Viète avait mis au jour sous le titre de *Canon mathematicus*; Paris, 1579, gr. in-fol. (1). Vossius et Boulliau citent de ce savant un *Harmonicon cœleste*, traité manuscrit qui avait été dérobé au P. Mersenne.

Tel est l'homme illustre à qui l'algèbre doit une complète révolution. Scipion Ferro, Cardan, Tartaglia, Ferrari, avaient, il est vrai, fait faire à cette science de notables progrès, en résolvant les équations du troisième et du quatrième degré; mais l'imperfection de leur notation présentait un obstacle invincible pour aller au delà. On peut dire que la langue algébrique n'existait pas. Ainsi, les opérations ne se faisaient que sur des nombres; l'inconnue seule et ses puissances étaient représentées par des signes (le plus souvent simples abréviations), comme dans Diophante et chez les Arabes; on ne figurait point d'opérations sur ces signes eux-mêmes, et si, par exemple, on se servait de lettres, le produit de deux quantités ainsi exprimées était représenté par une autre lettre. « On conçoit, dit M. Chasles, que cet état restreint et d'imperfection ne constituait pas la science algébrique de nos jours, dont la puissance réside dans ces combinaisons des signes eux-mêmes, qui suppléent au raisonnement d'intuition, et conduisent par une voie mystérieuse aux résultats désirés... Ce fut Viète qui créa cette science des symboles et apprit à les soumettre à toutes les opérations que l'on était accoutumé d'exécuter sur des nombres. C'est cette idée féconde qui a fait de l'algèbre un instrument universel des mathématiques. Viète avait appelé cette science, qu'il créait, *logistique spécieuse*, ou *calcul des symboles* (species), par opposition à la logistique *numérique*, et il la regardait comme l'introduction à l'*art analytique* des anciens, c'est-à-dire à l'art de résoudre les problèmes, *nullum non problema solvere*. En effet, elle facilitait merveilleusement la mise en pratique de la *méthode analytique* de Platon, puisqu'elle permettait de faire indistinctement, sur les quantités connues et inconnues, les mêmes opérations arithmétiques, et d'introduire toutes ces quantités au même titre dans les équations et dans le raisonnement. » Dans le traité *De emendatione æquationum*, Viète traite des diverses transformations qu'on peut faire subir à une équation

(1) Cette date est indiquée par L'Estoile, qui ajoute que Viète mourut, « ayant, suivant le bruit commun, vingt mille écus au chevet de son lit. »

(1) Voici les édit. originales des ouvrages de Viète : *In artem analyticem isagoge*; Tours, 1591, in-fol.; trad. en français par Vaulezard (Paris, 1629, in-8°), par Vasset (ibid., 1630, in-4°), et par Duret (ibid., 1644, in-16); — *Zeteticorum lib. IV*; Tours, 1593, in-fol.; trad. par Vaulezard (Paris, 1630, in-8°), avec additions; — *Variorum de rebus mathematicis responsorum*, *de duplicatione cubi et quadratione circuli*; Tours, 1593, in-fol. — *Munimen adversus nova cyclometrica*; Paris, 1594, in-4°; — *De numerosa potestatum resolutione*; Paris, 1600, in-folio; — *Relatione calendarii vere Gregoriani*, s. l. 1600, in-4°; — *Apollonius Gallus ad Adr. Romanum*; Paris, 1600, in-4°; — *Adversus Christ. Clavium expostulatio*; Paris, 1602, in-4°; — *De æquationum recognitione et emendatione*; Paris, 1615, in-4°.

pour faciliter sa résolution. On peut dire que toutes ces transformations lui appartiennent, soit qu'il les ait entièrement créées, soit qu'il ait généralisé l'application qu'en faisaient ses devanciers aux équations d'un degré inférieur au cinquième. Il montre par quel artifice on peut toujours faire disparaître le second terme des équations, quel que soit leur degré. Enfin il établit des règles pour calculer approximativement les racines des équations numériques : ces règles sont certainement moins expéditives que celles de Newton et de Lagrange; mais il n'est pas moins vrai que Viète a ouvert la carrière.

Viète s'occupa également de la construction des formules, c'est-à-dire de l'interprétation graphique des relations algébriques. S'il eût eu l'idée des coordonnées, il devançait Descartes dans la création de la géométrie analytique. Mais il suffit à sa gloire d'être regardé comme le fondateur de l'algèbre. E. MERLIEUX.

De Thou, *Hist. sui temp.* — Vossius, *De scientiis mathem.* — Filleau, *Dict. hist. de l'ancien Poitou.* — Tallemant des Réaux, *Historiettes.* — Montucla, *Hist. des mathém.* — Haag frères, *France protest.* — Fourier, dans la *Galerie française.* — Chasles, *Traité de Géométrie supérieure.* — *Comptes rendus de l'Acad. des sciences*, t. XII, p. 741-756; t. XIII, p. 487-526 et 601-626, ann. 1841.

VIEUSSENS (*Raimond* DE), anatomiste français, né en 1641, au village de Vieussens (Rouergue), mort en 1715, à Montpellier. Il était fils d'un lieutenant-colonel au régiment de Blésois, qui le laissa sans fortune. Livré à lui-même, il suivit son goût pour la médecine, et après avoir achevé sa philosophie à Rodez alla prendre ses degrés à Montpellier. En 1671 il fut attaché à l'hôpital de Saint-Éloi. Dans cet emploi il cultiva avec ardeur la science de l'organisation, et s'appliqua surtout à la névrologie, encore peu connue et négligée, malgré les beaux travaux de Willis. Ce fut après un travail de dix années qu'il fut en état de mettre au jour sa *Nevrologia universalis* (1685), qui lui ouvrit à la fois et dès cette époque les portes de l'Académie des sciences de Paris et de la Société royale de Londres. Appelé en 1688 à la cour pour y donner ses soins à un grand seigneur, Vieussens reçut du roi une pension de mille livres, et en 1690 il devint médecin de M[lle] de Montpensier. A la mort de cette princesse (1693), il revint prendre sa place à l'hôpital de Saint-Éloi, et s'adonna aux recherches chimiques. Vers 1698 s'éleva entre lui et Chirac cette fameuse dispute sur l'acide du sang, fondée sur une chimère, et qui n'eut d'autre résultat que de faire tort aux deux adversaires en raison de l'aigreur qu'ils déployèrent l'un contre l'autre. « Vieussens était avide de gloire et très-laborieux, rapporte Astruc; il aurait été loin s'il avait eu de l'esprit et surtout un jugement critique. Son style était long et prolixe, et son latin plein de gallicismes; mais il était clair, et on le lit sans peine. » On a de lui : *Nevrologia universalis*; Lyon, 1685, 1761, in-fol., fig.; Ulm, 1690, in-8°; Toulouse, 1775, in-4° : ouvrage très-remarquable, qui donne une juste idée de l'organisme cérébral et de la moëlle épinière, malgré beaucoup d'erreurs rectifiées par les travaux des modernes; malheureusement toute la partie relative à la physiologie est au-dessous de la critique; — *Tractatus II de remotis et proximis mixti principiis, et de fermentatione*; Lyon, 1688, 1715, in-4°, fig. : l'auteur s'y montre un zélé partisan de la physique cartésienne et surtout de la fermentation, théorie pour laquelle il se refroidit dans la suite; — *Consultations*; Aix, 1691, in-12; — *Dissertations sur l'extraction du sel acide du sang, et sur la proportion de ses principes sensibles*; Montpellier, 1698, in-8°; — *Epistola nova quædam in corpore humano inventa exhibens*; ibid., 1703, in-4°; — *Novum vasorum corporis humani systema*; Amst., 1705, in-8°, fig.; exposition de la théorie des vaisseaux névro-lymphatiques, particulière à l'auteur, et que les progrès de l'anatomie ont renversée; — *Nouvelles découvertes sur le cœur*; Toulouse, 1706, in-12; — *Traité sur la structure de l'oreille*; ibid., 1714, in-4°, fig.; — *Traité sur les liqueurs du cœur humain*; ibid., 1715, in-4°; — *Traité nouveau de la structure et des causes du mouvement naturel du cœur*; ibid., 1715, in-4°; — *Expériences et réflexions sur la structure et l'usage des viscères*; Paris, 1755, in-12; — *Histoire des maladies internes*; Toulouse, 1774-76, 4 vol. in-4° : ouvrage posthume publié par les soins du petit-fils de l'auteur, David-Louis de Vieussens, qui l'a fait suivre de la *Nevrologia* et du *Traité des vaisseaux*. P. L.

Astruc, *Hist. de la fac. de Montp.* — Éloy, *Dict. hist. de la méd.*

VIEYRA. *Voy.* VIEIRA.

VIGÉE (*Louis*), peintre français, né en 1727, mort en 1767, à Paris. Il y peignit le portrait et le genre, mais sans s'élever au-dessus de la médiocrité. Toutefois il sut comprendre et diriger les rares dispositions de sa fille (*voy.* LE BRUN), et l'on peut dire qu'elle fut son plus bel ouvrage. Balechou et Wille ont gravé d'après lui les portraits de *M. de Sartine*, du chirurgien *Petit*, de *La Popelinière*, et de *Belidor*, et Basan a reproduit deux scènes de genre.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

VIGÉE (*Louis-Jean-Baptiste-Étienne*), littérateur français, fils du précédent, né le 2 décembre 1758, à Paris, où il est mort, le 7 août 1820. Il était frère de la célèbre M[me] Le Brun (*voy.* ce nom), mais il avait pour mère une coiffeuse. Un esprit vif et léger, une figure agréable, le patronage de sa sœur le firent admettre de bonne heure dans les plus brillantes compagnies; après y avoir gagné de faciles applaudissements grâce à des bagatelles en vers, où il avait pris Dorat pour modèle, il se livra à la dissipation, étant, d'après son propre aveu, « paresseux par nature et du plaisir ami ». En 1783 il écrivit

pour le Théâtre-Français une petite comédie, *les Aveux difficiles,* dont le talent des acteurs fit presque tout le succès. Le baron d'Estat, qui venait de traiter ce sujet sous le même titre, à la Comédie-Italienne, cria au plagiat, et les deux auteurs échangèrent leurs récriminations dans *le Journal de Paris;* peut-être avaient-ils chacun de leur côté, ainsi qu'on le fit remarquer, puisé leur sujet dans la comédie de *l'Amour usé,* de Destouches. Peu après Vigée obtint, par la protection de M. de Vaudreuil, la place de secrétaire du cabinet de la comtesse de Provence et celle de contrôleur à la caisse d'amortissement. Il continua de travailler pour le théâtre, et composa successivement *la Fausse coquette* (6 nov. 1784), *les Amants timides* (18 janv. 1785), *la Belle-mère,* et *l'Entrevue* (24 juill. et 6 déc. 1788), pièces froides, sans originalité, nulles d'intrigue et d'un style prétentieux; à peine si des détails heureux, quelques situations intéressantes, de jolis vers aident à en soutenir la lecture. Il adopta avec un enthousiasme de commande le nouvel ordre de choses, le célébra même dans une *Ode à la liberté,* et présida une société populaire. Arrêté sous l'accusation de complicité avec le parti girondin (déc. 1793), il fut enfermé à Port-Royal, puis aux Carmes, et ne recouvra la liberté que le 7 août 1794. Bien qu'il eût été compris pour 2,000 fr. dans les secours accordés par la Convention aux gens de lettres, Vigée se déclara contre elle au 13 vendémiaire, et sut se dérober aux poursuites. En 1795 il devint chef de bureau à la liquidation de la dette des émigrés, et conserva cette place jusqu'au 18 brumaire. Forcé de donner des leçons pour vivre, il forma quelques élèves pour le théâtre, entre autres Mlle Duchesnois, et ne craignit pas, en 1803, de remplacer La Harpe à l'Athénée; il n'y fut supérieur à son célèbre devancier que dans l'art de lire les vers, où il excellait. Il n'épargna les louanges ni à Bonaparte général ni à Napoléon empereur; cependant il n'obtint rien. Louis XVIII se souvint de l'ancien secrétaire de Madame; il le prit pour lecteur (nov. 1814), et lui donna la croix de la Légion d'honneur, distinction qui permit au vaniteux poëte de s'affubler du titre de chevalier. Jusqu'à la fin de sa vie il trancha du ton leste et fat, des manières arrogantes d'un petit-maître. Il mourut dans de grands sentiments de piété. Un des traits caractéristiques de ce littérateur, dit la *Biographie des contemporains,* c'est que son talent fut aussi versatile que ses opinions politiques. Il chanta tous les pouvoirs sous lesquels il vécut. De même on le vit successivement imiter dans ses écrits l'école de Dorat, l'élégante facilité de Gresset, l'esprit satirique de Boileau, la causticité laconique de Piron, et de ces divers genres se former un genre mixte. » Il se fit beaucoup d'ennemis par sa partialité dans l'admission ou le rejet des pièces qui lui étaient envoyées pour *l'Almanach des Muses,* dont il fut directeur après Sautreau de Marsy, de 1789 à 1820. Parmi les épigrammes qu'il lança contre l'Académie française, on a retenu celle-ci :

> Ci-gît qui fit des vers, les fit mal et ne put,
> Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

La réponse de François (de Neufchâteau) est injuste et trop dure; elle se trouve dans *l'Almanach des Muses* de 1820, avec des variantes proposées par l'éditeur :

> Vigée écrit qu'il est un sot.
> Pense-t-il qu'on le contredise?
> Non, l'épitaphe est si précise
> Que tout Paris le prend au mot.

Outre les ouvrages dramatiques cités de lui, il est auteur des suivants : *le Projet extravagant* et *la Matinée d'une jolie femme* (1792), *la Vivacité à l'épreuve* (1793), *Ninon de l'Enclos* (1797), *la Princesse de Babylone* (1815), opéra. Quelques-unes de ces pièces ont été recueillies dans la *Biblioth. dram.*, 1824, IVe série. On lui doit encore : *Manuel de littérature;* Paris, 1809, in-12, anonyme; — *La Tendresse filiale, poëme;* Paris, 1812, in-16, fig.; — *Poésies;* Paris, 5e édit., 1813, in-18; la 1re édit. porte le titre de *Poëmes de Legouvé et de Vigée,* 1799, in-8° : les plus jolis morceaux de ce recueil sont *les Visites, Ma détention, les Conventions, Ma journée, Épître à Ducis sur la médiocrité;* ils sont écrits avec élégance et légèreté; — *Procès et mort de Louis XVI;* Paris, 1814, in-8° : fragment d'un poëme sur la révolution; — *Le Pour et le Contre, dialogue en vers;* Paris, 1818, in-8°. Vigée a travaillé aux *Veillées des Muses,* à la *Nouvelle bibliothèque des romans* (1799 et suiv.), et au *Courrier des spectacles.* P. L.

Paillsset, *Mém. littér.* — Mme Le Brun, *Souvenirs.* — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1821. — Ladoucette, *Notice* à la tête des *OEuvres dram.* — *Notice,* dans la *Suite du Répertoire du Théâtre-Français,* t. XXIII, p. 83-85. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

VIGÉE (Mme). *Voy.* LE BRUN.

VIGENÈRE (*Blaise* DE), littérateur français, né le 5 avril 1523, à Saint-Pourçain (Bourbonnais), mort le 19 février 1596, à Paris. De parents nobles, il était fils d'un contrôleur des guerres. Après avoir fait son éducation dans la maison paternelle et à Paris, il fut produit à la cour et employé d'abord dans les bureaux du premier secrétaire d'État; puis il accompagna l'envoyé de France, M. de Grignan, à la diète de Worms (1545). Pendant deux ans il voyagea pour son plaisir, parcourut l'Allemagne et les Pays-Bas, et accepta à son retour le poste de secrétaire du duc de Nevers (1547). La mort de ce seigneur, suivie de celle de son fils (1562), lui permit de quitter la cour et de reprendre la suite de ses anciennes études. Quoique arrivé à l'âge mûr, il redevint écolier et reçut des leçons de Turnèbe et de Dorat pour le grec et l'hébreu. De 1566 à 1569 il résida à Rome comme secrétaire d'ambassade. Henri III lui donna le titre de secrétaire de sa chambre. « C'étoit un homme

très-docte, mais vicieux », dit L'Estoile. Il mourut à soixante-quinze ans, d'un mal honteux, « qui lui gagna de telle façon la bouche, que nonobstant tous les remèdes des médecins il demeura suffoqué, faute de respiration ». Malgré l'engouement des contemporains pour un écrivain dont les trop nombreuses productions sont tombées dans un juste oubli, malgré les éloges de Vossius et de Dacier, malgré un savoir réel mais indigeste, Vigenère n'a plus aujourd'hui que le mérite d'avoir contribué à répandre le goût des lettres. Mais il manquait de la connaissance des langues, ainsi qu'en a jugé sainement Huet; ses traductions si vantées sont de beaucoup inférieures à celles d'Amyot, et pour la fidélité, et pour le style, dont un long séjour à la cour n'avait pu polir la dureté et la barbarie. Ses propres ouvrages sont : *Entrée d'Henri III à Mantoue;* Paris, 1576, in-4°; — *Traité des comètes, avec leurs causes et effets;* Paris, 1578, in-8°; — *Traité des chiffres, ou Secrète manière d'écrire;* Paris, 1586, in-4° : il y a beaucoup d'érudition cabalistique; — *De la pénitence;* Paris, 1587, in-8°; — *Discours sur l'histoire de Charles VII, jadis écrite par Alain Chartier, où se peut voir que Dieu n'abandonne jamais la couronne de France;* Paris, 1589, 1594, in-8° : ouvrage passionné, qui contient cependant des recherches curieuses; — *Prières et oraisons;* Paris, 1595, in-8°; — *Traité du feu et du sel;* Paris, 1608, 1619, in-4°; Rouen, 1642, in-4°; trad. en latin dans *Theatrum chimicum*, 1613, t. V, et en anglais (1649, in-4°) : on y trouve une recette pour faire de l'or. Vigenère a mis en français les ouvrages suivants : *Chroniques et annales de Pologne*, d'Herbert de Fulstyn (Paris, 1573, in-4°), *Commentaires de César* (1576, in-fol. et in-4°, et sept fois depuis), *Histoire de la décadence de l'empire grec*, de Nic. Chalcondyle (1577, in-4°), *Dialogues de l'amitié*, de Platon, Cicéron et Lucien (1579, in-4°), *les Images, ou tableaux de plate peinture*, des deux Philostrate (1579, 1596, in-4°, fig.; et 1614, 1629, 1637, in-fol.), *Histoires de Tite Live* (1580, 2 vol. in-fol.), la première décade seulement; les autres sont dues à J. Amelin et Ant. de La Faye; *les Psaumes en vers* (1588, in-8°), *l'Aiguillon de l'amour divin*, de saint Bonaventure (1588, in-12), *Lamentations de Jérémie, en vers* (1588, in-12), *la Jérusalem*, du Tasse (1595, in-4°, et 1599, in-8°), où il avoue avoir souvent « varié, changé, retranché, ajouté plusieurs choses » qui ne sont pas dans le texte; *l'Art militaire*, d'Onosander (1605, in-4°), *Vie d'Apollonius Thyanéen*, de Philostrate (1611, 2 tom. in-4°), avec des commentaires d'Arthur Thomas. Enfin il a publié l'*Histoire de la conquête de Constantinople* (Paris, 1584, in-4°), en rajeunissant le style de Villehardouin. P. L.

La Croix du Maine et du Verdier, *Bibl. franç.* — Du Verdier, *Prosopographie*, t. III, p. 2570. — Colomiès, *Gallia orientalis*. — Niceron, *Mémoires*, t. XVI et XX. — Goujet, *Bibl. franç.*, t. VIII, p. 19-21.

VIGIER (*Gérald*), hagiographe français, mort en 1638. C'était un carme déchaussé, connu en religion sous le nom de *Dominique de Jésus*. On a de lui : *Histoire parénétique des trois saints protecteurs de la haute Auvergne;* Paris, 1535, in-8°; — *La Monarchie sainte, historique, chronologique et généalogique de France;* Paris, 1670-72, 2 vol. in-fol.; Clermont, 1677, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage, composé en latin, et trad. en français par le P. Modeste de Saint-Amable, religieux du même ordre, ne contient que les vies des saints et bienheureux issus de la première race royale, au nombre de quatre-vingts.

Journal des savants, ann. 1678, p. 28. — Le Long, *Bibl.*

VIGILANTIUS, hérétique de la fin du quatrième siècle, né, à ce que l'on croit, chez les Convenæ, à Calagorris (aujourd'hui Cazères, pays de Comminges). Il quitta son pays pour aller vendre du vin en Espagne, puis devint prêtre de l'église de Barcelone. Ami de saint Paulin et recommandé par lui à saint Jérôme, il accompagna ce dernier dans son voyage en Palestine, et se trouvait à Jérusalem lors du tremblement de terre de 394. Il se rendit ensuite en Égypte et dans d'autres pays, où il commença à enseigner des opinions hétérodoxes. Il ne craignit point d'accuser d'origénisme saint Jérôme, qui répondit à cette imputation dans une lettre que nous avons encore. Vers 404, il publia un livre que le même Père réfuta dans un écrit spécial, également conservé. Les erreurs signalées par saint Jérôme attaquent principalement certains points du culte et de la discipline, comme la continence des clercs, les honneurs rendus aux reliques, les veilles publiques dans les églises, les prières pour les morts, la vie monastique. Vigilantius est le premier hérésiarque gaulois dont l'histoire fasse mention. E. T.

S. Jérôme, *Adv. Vigil.*; *Epist.*, 13, 53, 75. — Fleury, *Hist. ecclés.* — Lindner, *De Vigilantio et Joviano*; Leipzig, 1839, in-8°.

VIGILE (*Vigilius*), pape, né à Rome, mort le 15 janvier 555, à Syracuse. Il n'était encore que diacre lorsqu'il fut envoyé à Constantinople par Agapet. Théodora, femme de Justinien, lui promit de le mettre sur le siége de saint Pierre, pourvu qu'il s'engageât à casser les actes d'un concile tenu à Constantinople contre les prélats schismatiques, qu'elle soutenait. Vigile promit tout, et fut élu pape le 22 novembre 537, du vivant même de Silvère, qui fut envoyé en exil. Après la mort de ce dernier (538), il parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des Acéphales, pour satisfaire l'impératrice; mais peu après il alla à Constantinople, où il excommunia les hérétiques et Théodora. Sa fermeté se démentit : il assembla un concile de soixante-dix évêques, et le rompit après quelques sessions; il aima mieux prier les évêques de donner leur avis par écrit, et envoya tous ces écrits au palais. « Il en agis-

sait ainsi, disait-il, pour éviter qu'on ne trouvât quelque jour dans les archives de l'Église romaine ces réponses contraires au concile de Chalcédoine. » On doit remarquer que le pape n'était pas libre à Constantinople; on le voit par une protestation qu'il fit dans une assemblée, où, se voyant pressé avec la dernière violence de condamner les trois chapitres, il s'écria : « Je vous déclare que, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas saint Pierre. » On appelle *les trois chapitres*, trois fameux écrits qui furent déférés au jugement de l'Église, comme remplis des blasphèmes de Nestorius, à savoir : les écrits de Théodore de Mopsueste, le maître de Nestorius; la lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, à Maris, et les réponses de Théodoret, évêque de Cyr, aux écrits de Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius. Vigile condamna et approuva tour à tour ces trois ouvrages, anathématisés par le concile de Constantinople. Justinien, mécontent de sa conduite, l'envoya en exil. Il n'y fut pas longtemps; mais, comme il retournait en Italie, il mourut de la pierre, en passant à Syracuse. On a de lui 18 *Épîtres* (Paris, 1642, in-8°). Pélage Ier lui succéda.

Wernsdorf, *De Silverio et Vigilio*; Wittemberg, 1789, in-4°. — J.-E. Schubert, *Gesch. des Pabstes Vigilius*; Halle, 1769, in 8°. — Labbe, *Acta concil.* — Fleury, *Hist. ecclés.*

VIGILE (*Vigilius*), évêque de Tapse, en Afrique, vivait vers la fin du cinquième siècle. Enveloppé dans la persécution qu'Huneric, roi des Vandales, excita en 484 contre les chrétiens orthodoxes, il fut dépouillé de son siége, et se réfugia à Constantinople, où il composa les ouvrages que nous avons de lui. La crainte d'irriter les dissidents contre lui ou le désir d'augmenter la force de ses arguments lui suggéra une fraude littéraire qu'on a eu beaucoup de peine à démêler : au lieu d'écrire sous son propre nom, il emprunta celui des Pères les plus illustres, Athanase, Idace, Augustin; il les mit aux prises avec des personnages également historiques, leur attribua ses sentiments, et leur prêta jusqu'à des actes imaginaires. « Cet artifice de Vigile, dit Fleury, a produit de la confusion dans les ouvrages des Pères; car on a longtemps attribué les siens aux auteurs dont il avait emprunté le nom, et les nouveaux critiques lui en ont attribué d'autres, dont les auteurs sont moins certains. » Voici ceux qu'on s'accorde généralement à lui donner : *Adversus Nestorium et Eutychem lib. V pro defensione synodi chalcedonensis*; Tubingue, 1528, in-fol.; Cologne, 1575, in-8°; — *Altercatio sub nomine Athanasii adversus Arium*, deux dialogues; — *De Trinitate lib. XII*; — *De Trinitate adversus Varimadum lib. III*; — *Contra Palladium*. Ces différents écrits ont été recueillis par P.-Fr. Chifflet (Dijon, 1664, in-4°), et dans la *Bibl. Patrum maxima*, t. VIII.

Introd. de Chifflet. — Walch, *Bibl. patrist.*, c. x.

VIGIU (*Silla da*). *Voy.* LUNCHI.

VIGNE (LA). *Voy.* LA VIGNE.

VIGNERON (*Jean*), dit *Veneroni*, grammairien, né en 1642, à Verdun, mort le 27 juin 1708, à Paris. Ayant étudié l'italien avec soin et voulant en donner des leçons à Paris, il se dit Florentin et italianisa son nom. La clarté de ses principes lui procura beaucoup d'écoliers, et il contribua beaucoup à propager en France le goût de la littérature italienne. Il eut le titre de secrétaire interprète du roi. On a de lui : *Le Maître italien, ou Grammaire françoise et italienne de Veneroni*; Paris, vers 1680, in-12; 15e édit., Lyon, 1778, in-8° : cette excellente grammaire, réimpr. un grand nombre de fois jusqu'à nos jours, a été remaniée et améliorée par Gattel (1800), Barrère (1803), Dupont et Pujoulx (1803), Lauri (1816), Zotti (1844), et a servi de modèle à celle de Vergani; — *Dictionnaire italien-français et français-italien*; Paris, 1708, in-4°; Venise, 1730, 2 vol. in-4°; Cologne, 1766, 2 vol. in-4°, édit. de Placardi : ouvrage bien fait, mais qui a été effacé par celui d'Alberti. Veneroni a trad. en français les *Lettres du card. Bentivoglio* et celles de J.-F. Loredano.

Hommes remarquables de la Meuse; 1843, in-8°. — Quérard, *France litt.*

VIGNEUL DE MARVILLE. *Voy.* ARGONNE.

VIGNIER (*Nicolas*), historien français, né en 1530, à Bar-sur-Seine, mort le 13 mars 1596, à Paris. Conformément à la volonté de son père, qui était avocat du roi dans sa ville natale, il s'appliqua à Paris à la jurisprudence, après y avoir achevé ses études classiques; mais en même temps, cédant à son goût particulier, il suivit les cours de la faculté de médecine. Sur les bancs de l'école il se lia avec quelques jeunes calvinistes, et se convertit à leurs doctrines. Afin d'échapper à la recrudescence de persécution qui signala la fin du règne d'Henri II, il fut obligé de fuir, résida quelque temps à Bar-sur-Seine, et, ne s'y trouvant pas en sûreté, il passa en Allemagne. Dénué de ressources, il pratiqua la médecine, et acquit même assez de réputation pour être appelé en consultation auprès de plusieurs princes de ce pays. Ce fut dans son exil qu'il composa en grande partie ses ouvrages historiques, et notamment la *Bibliothèque historiale*; l'étude attentive qu'il fit pour ce recueil considérable des Pères et des annales de l'Église lui ouvrit, dit-on, les yeux sur ses erreurs, et il revint en France pour rentrer dans la communion catholique. Sa femme n'ayant pas voulu suivre son exemple, il la laissa de l'autre côté du Rhin ainsi que ses deux fils. Cette tardive conversion lui valut les bonnes grâces d'Henri III, qui le choisit pour médecin et le pourvut des charges d'historiographe et de conseiller d'État. On a de N. Vignier : *Rerum Burgundionum chronicon*; Bâle, 1575, in-4° : extrait de la *Bibl. historiale*, lequel s'étend depuis 408 jusqu'en 1482; — *Sommaire de*

l'histoire des François, en IV livres extraits de la Bibliothèque historiale; Paris, 1579, in-fol. : cet ouvrage, finissant à la mort de Louis XII, est exact, curieux et plein de recherches; — *Traité de l'origine, état et demeure des anciens François;* Troyes, 1582, in-4° : déjà inséré à la tête du *Sommaire* qui précède, puis impr. avec des additions, il a été trad. en latin par l'auteur, et cette traduction fait partie de la collection Du Chesne, t. I, p. 134; — *De la Noblesse, ancienneté, remarques et mérites d'honneur de la troisième maison de France;* Paris, 1587, in-8°; — *Les Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains;* Paris 1588, in-4°; — *La Bibliothèque historiale;* Paris, 1588, t. I à III, in-fol., et 1650, t. IV, avec addit. et correct. aux précédents : recueil assez estimé, quoique commun et peu recherché; — *Vraie histoire de l'Église;* Leyde, 1601, in-fol. : ses fils, qui étaient huguenots, « y ont fourré, dit Niceron, tout ce qu'ils ont voulu »; — *Histoire de la maison de Luxembourg;* Paris, 1617, in-8° : publiée par Du Chesne, qui l'a continuée de 1557 à 1616, et réimpr. par N. Pavillon; ibid., 1619, in-4°, avec des augmentations; — *Traité de l'ancien État de la petite Bretagne et du droit de la couronne de France sur icelle;* Paris, 1619, in-4°.

G. Colletet, *Notice* à la tête du t. IV de la *Bibl. historiale*. — De Thou et Teissier, *Éloges*. — Niceron, *Mémoires*, t. XLII. — Haag frères, *France protest.* — Lenglet du Fresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire.*

VIGNIER (*Nicolas*), théologien protestant, fils du précédent, né vers 1575, en Allemagne, mort vers 1645, à Blois. Élevé par son père dans la communion réformée, il étudia la théologie à Leyde, et en 1601 il remplissait les fonctions de ministre à Blois. Ce fut en cette qualité qu'il assista comme secrétaire aux synodes nationaux de Gap et d'Alais, qu'il fut député en 1609 par le Berri à l'assemblée politique de Grenoble, et qu'il présida quatre synodes provinciaux, les deux derniers tenus en 1638 et en 1643. « Ces preuves réitérées d'estime et de confiance, disent MM. Haag, prouvent le cas que ses coreligionnaires faisaient de lui. » Elles prouvent aussi qu'il ne rentra pas, comme l'a prétendu Niceron, dans la religion catholique, dont ses écrits montrent qu'il fut toujours le violent ennemi. Nous citerons de lui : *De Venetorum excommunicatione contra Baronium;* Saumur, 1606, in-8°; — *Traité de la vraie participation du corps et du sang de Jésus-Christ;* Genève, 1607, in-8° : il fut attaqué par le capucin Sylvestre Duval; — *Théâtre de l'Antechrist;* s. l., 1610, in-fol.; Genève, 1613, in-8° : composé à la demande du synode national de La Rochelle, cet ouvrage fit du bruit et fut supprimé par ordre du roi; le synode de Privas accorda à l'auteur une somme de 2,200 fr. comme dédommagement; — *L'Art de bien mourir;* La Rochelle, 1625, in-8°; — *Sermons;* Charenton, 1645, in-8°; — *Le Pêcheur d'hommes;* Blois, 1652, in-12.

De ses trois fils, l'aîné, *Nicolas*, desservit aussi l'église de Blois, et mourut à vingt-quatre ans; le second, *Jérôme*, vient ci-après.

Bernier, *Hist. de Blois*. — Liron, *Bibl. chartraine*. — Niceron, *Mémoires*, t. XLII. — Haag, *France protest.*

VIGNIER (*Jérôme*), érudit, fils du précédent, né en 1606, à Blois, mort le 14 novembre 1661, à Paris. Il s'appliqua à l'étude du droit, acheta la charge de bailli de Beaugency, et fut en 1627 commissaire du roi au synode de Châtillon-sur-Loing. Au moment de se marier, il rompit la parole qu'il avait engagée, et entra dans un couvent de Chartreux, d'où la délicatesse de sa santé l'obligea de passer chez les Oratoriens. La protection du cardinal de Berulle le fit élever à la dignité de supérieur, et il administra successivement les maisons de Tours, de La Rochelle, de Lyon et de Paris. Très-versé dans la connaissance des médailles, il en amassa un grand nombre, qui servirent à enrichir le cabinet du duc d'Orléans. Outre la publication d'un *Supplementum operum S. Augustini* (Paris, 1654, 2 tom. in-fol.), on a de lui : *Oraison funèbre de J.-B. Le Gouz de La Berchère;* Dijon, 1632, in-4°; — *Véritable origine de la maison d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche, de Bade, et de plusieurs autres;* Paris, 1649, in-fol.; — *Stemma austriacum millenis abhinc annis;* Anvers, 1650, in-fol., avec des notes de J.-J. Chifflet.

Perrault, *Hommes illustres*, t. II. — Liron, *Bibl. chartraine*. — Niceron, *Mémoires*, t. II.

VIGNOLA (*Giacomo* Barozzio, dit *da*), en français *Vignole*, architecte italien, né à Vignola (Modenais), en 1507, mort à Rome, en 1573. Il appartenait à une famille noble de Milan, mais ruinée par les guerres civiles. Envoyé à Bologne pour étudier sous Passarotti, il fit des progrès rapides, et composa pour Guicciardini, gouverneur de cette ville, quelques dessins, qui furent admirés. Bientôt il s'adonna à la pratique de l'architecture. Après avoir, presque sans secours, deviné les règles de la perspective, il se rendit à Rome pour y compléter son éducation d'après les antiquités. Après avoir passé deux années en France, où l'avait emmené le Primatice, il s'établit à Bologne, fut chargé de la reconstruction du portique *del Cambio*, et fournit les plans du palais ducal de Plaisance, dit *la Citadella*, et dont la partie inachevée suffit à faire comprendre quelle eût été la magnificence de l'ensemble. L'église, si remarquable, de Notre-Dame-des-Anges, près Assises, dite *la Portiuncula*, fut aussi élevée sur ses dessins. Nommé en 1550 architecte de Jules III, Vignole exécuta pour ce pontife un casin dont l'idée première était due à Michel-Ange, mais qui, à cause des modifications qu'il y apporta, peut être regardé comme son ouvrage. On peut en dire autant du château de Caprarola, près de Ronciglione, résidence du cardinal Alex. Farnèse, et qui avait été commencé par Antonio da San-Gallo. L'aspect exté-

rieur est d'un caractère majestueux, élégant et solide. Sa forme générale est un pentagone, dont le soubassement, flanqué de cinq espèces de bastions, donne à l'ensemble une apparence tenant à la fois de la forteresse et du palais. Une des parties les plus remarquables de cet édifice, chef-d'œuvre de son auteur, est l'escalier tournant, si étonnant de hardiesse et d'effet. Dans les salles, richement décorées, sont plusieurs perspectives peintes par Vignole lui-même. Vignole éleva ensuite pour Jules III un temple en l'honneur de saint André sur la voie Flaminienne. L'élégante rotonde de ce temple est du style le plus pur et l'un des ouvrages de Vignole spécialement recommandés à l'étude des jeunes architectes. Alexandre Farnèse lui demanda les dessins de l'église *del Giesù*, qui, commencée en 1568, fut exécutée en partie sous la direction de son élève Giacomo della Porta, qui n'a pas toujours suivi scrupuleusement les plans du maître. Rome doit encore à Vignole l'achèvement de la porte du Peuple, dessinée en 1561 par Michel-Ange, le tombeau du cardinal Ranuccio Farnèse à Saint-Jean de Latran, une partie du palais Monti, dit de Florence, l'église Sainte-Anne *de' palafrenieri*, et dans ses environs, l'église de Santa-Maria *scala cœli*, à Saint-Paul aux trois fontaines. Michel-Ange étant mort en 1564, Vignole lui succéda comme architecte de Saint-Pierre, et y marqua son passage par l'érection des deux belles coupoles latérales qui sont d'un si heureux effet.

Tant et de si magnifiques édifices eussent suffi pour assurer à Vignole un rang distingué parmi les plus grands architectes du seizième siècle, et cependant il dut une renommée plus généralement répandue à son livre des *Regole de' cinque ordini d'architettura* (s. l. n. d. [1563], in-fol., fig.). Ce traité, le plus célèbre et le plus utile qui ait jamais été publié sur l'architecture, a été réimpr. un grand nombre de fois jusqu'à nos jours et trad. dans toutes les langues; les principales éditions sont celles de Venise, 1570, 1582, 1596, 1648, in-fol.; de Sienne, 1635, in-fol.; de Rome, 1732, 1765, 1780, 1790, in-fol.; et de Naples, 1795, in-fol. Il a été mis en français par Le Muet (Amst., 1638, pet. in-8°), et par Jombert (Paris, 1764, gr. in-8°, pl.). On a du même auteur *le Due Regole della prospettiva pratica* (Rome, 1583, pet. in-fol., fig.), avec des commentaires d'Egnazio Danti, petit traité réimpr. à Rome, 1611, 1644, in-fol., et ailleurs. Les *Œuvres complètes* de Vignole ont été publiées en français par MM. Le Bas et Debret (Paris, 1815, gr. in-fol. fig.). E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Quatremère de Quincy, *Hist. des plus célèbres architectes*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

VIGNOLLES (*Alphonse* DE) (1), érudit français, né le 19 octobre 1649, au château d'Aubais (bas Languedoc), mort le 24 juillet 1744, à Berlin. Sa famille était de noblesse ancienne et originaire du Bigorre, où était située la terre de Vignolles; elle comptait parmi ses ancêtres un des capitaines de Charles VII, le fameux La Hire (*voy.* ce nom). Au milieu du seizième siècle elle s'était convertie à la communion réformée. Jacques de Vignolles, major de cavalerie, eut de Louise Baschi, sa femme, neuf enfants, qui passèrent tous à l'étranger. Le plus connu d'entre eux fut Alphonse, sieur de Saint-Geniès. Peu s'en fallut, rapportent MM. Haag, que la sévérité outrée et le pédantisme de ses premiers instituteurs n'étouffassent en lui le germe des talents distingués qu'il avait reçus de la nature. Les soins du pasteur Bruguier le ramenèrent dans la bonne voie, et il avait fait de rapides progrès dans les sciences lorsqu'il alla suivre en 1672 les cours de Tannegui Le Fèvre et de Gaussen à Saumur. Un séjour de quelques mois dans l'université d'Oxford compléta son éducation. Admis en 1675 au ministère évangélique, il desservit l'église d'Aubais, puis celle du Cailar jusqu'en 1684; il fut compromis à cette époque dans une révolte de ses coreligionnaires, et condamné à l'amende et à une interdiction de six ans. La révocation de l'édit de Nantes, qui suivit de près, le força de s'expatrier : après avoir résidé successivement à Genève, à Lausanne, à Berne, il se rendit à la fin de 1685 dans le Brandebourg, et fut pasteur des églises françaises de Berlin, de Halle (1688), et de Brandebourg (1689). Lors de la fondation de l'Académie des sciences (1701), Vignolles fut porté sur la liste des membres, et en 1703 il fut appelé par le roi à Berlin sur la demande expresse de Leibniz. Sans renoncer absolument à l'exercice des fonctions pastorales, il s'adonna principalement aux travaux historiques et à la composition de sa *Chronologie*, qui l'occupa quarante ans. La situation tranquille dans laquelle il vivait, la considération des savants et la parfaite égalité de son humeur contribuèrent beaucoup à prolonger sa vieillesse; il s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans passés, sans laisser d'enfants. Son principal ouvrage a pour titre *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone* (Berlin, 1738, 2 vol. in-4°); La Croze en fait un grand éloge, surtout au point de vue de l'ordre, de la netteté et de l'exactitude. On doit encore à Vignolles des travaux littéraires qui ont jeté beaucoup de jour sur des points obscurs de l'histoire, et insérés dans les *Miscell. berolinensia*, la *Bibl. germanique*, l'*Hist. de la rép. des lettres*, et une *Epistola chronol. adversus Harduinum*, à la suite des *Vindiciæ* de La Croze. Il a publié l'*Hist. de la papesse Jeanne* (édit. de 1720), dont plusieurs parties sont de lui. P. L.

Nouv. Bibl. german., t. II, 2e part. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Haag frères, *France protest.*

(1) Il a été aussi appelé, mais moins exactement, *des Vignoles*.

VIGNY (*Alfred-Victor*, comte DE), écrivain français, né à Loches, le 27 mars 1797, mort à Paris, le 17 septembre 1863. Sa famille était originaire de la Beauce. Il était venu faire ses études à Paris dans l'institution Hix; comme il y devenait plus impérialiste que ne le souhaitait sa famille, restée à l'écart du nouveau régime, sa mère le rappela, et lui donna un précepteur particulier. Admis dans les gendarmes de la maison rouge (1er juin 1814), il escorta avec sa compagnie Louis XVIII jusqu'à la frontière, et passa en mars 1816 comme sous-lieutenant dans la garde royale. Lieutenant en 1822, capitaine en 1823, il n'assista qu'en spectateur à la guerre d'Espagne, et donna sa démission en 1827, après treize années de service, quoique marié depuis peu (1). Ces années militaires n'avaient pas été perdues pour le talent du jeune poëte. Lié avec les frères Deschamps, il avait compris qu'il ne fallait pas s'obstiner aux vieux procédés de Delille et de son école. Son premier recueil (*Poëmes*; Paris, 1822, in-8°) est comme une transition souvent heureuse entre les deux écoles : il y a une mise en scène savante, mais la pensée philosophique manque. En 1824 parut *Eloa, ou la Sœur des Anges, mystère* (Paris, in-8°). « C'est, disait M. Magnin dans *le Globe* du 21 octobre 1829, une grande et touchante conception, un mythe qui rappelle ceux d'Hésiode et de Milton, une fable aussi fraîche, aussi gracieuse que celle de Pandore; une allégorie aussi belle, aussi délicate et plus prolongée que celle des Prières. » Dans cette sœur des anges, née d'une larme du Sauveur, dans cette suave image de la piété qui se perd, quelle peinture touchante et pure des plus douces faiblesses de la terre! Cet attrait qui pousse Eloa vers un ange déchu, cette tendresse pour le malheur, ce besoin d'essuyer les larmes, toutes ces causes de la chute d'Eloa font penser à d'autres chutes causées aussi par une tendre pitié pour les entraînements du cœur. Sauf quelques taches dans l'expression, l'ensemble était exquis, et l'artiste avait fait acte de haute poésie en déroulant ces beaux tableaux, ces admirables comparaisons, ces couplets majestueux et pleins de grâce. *Le Déluge*, *Moïse*, *Dolorida* furent insérés dans les *Poëmes antiques et modernes* (Paris, 1826, 1837, in-8°), et l'auteur s'y montre supérieur à ses premiers essais; mais on l'y voit de plus en plus subir l'influence de Victor Hugo. Cette influence est trop évidente dans une pièce de vers écrite en 1828 (*Mme de Soubise*), et surtout dans celle de *Paris* (1831, in-8°); on y cherche vainement ce qui constitue l'originalité du poëte, c'est-à-dire une certaine sobriété de style et ce soin curieux de détail qui donnent aux poëmes d'*Eloa*, de *Moïse* et de *Dolorida* une valeur réelle, qui les empêchera de vieillir tout à fait. Heureusement pour M. de Vigny que le prosateur devait soutenir sa gloire près de la postérité. *Cinq-Mars, ou une Conjuration sous Louis XIII*, date de 1826 (Paris, 2 vol. in-8°); il eut un succès de salon prodigieux; les éditions se succédèrent rapidement, mais aujourd'hui on ne lit plus ce roman historique, où il y a plus d'imagination que d'histoire, plus de science que d'intérêt. De Vigny avait voulu rivaliser avec Walter Scott; c'était une prétention fort légitime. Si la nature un peu efféminée de son talent ne lui permit pas d'atteindre son modèle, il fut dans la partie descriptive un écrivain des plus agréables. Quelques figures, comme celles de Louis XIII, du duc d'Orléans et d'Anne d'Autriche, sont esquissées avec un art presque parfait. Mais celle de Richelieu est manquée; la grandeur du personnage a écrasé le romancier, qui d'ailleurs a eu la maladresse de le présenter comme un tyran vulgaire. Quant à Cinq-Mars, étourdi, médiocre et niaisement ambitieux, il ne parvient pas à en faire un héros.

Après *Cinq-Mars* de Vigny fut à l'apogée de son talent et même de sa renommée. Lié avec le parti romantique, et l'un des rédacteurs de *la Muse française*, il fut glorifié par ce parti, qui trouvait politique d'adopter, au moins jusqu'à nouvel ordre, cette réputation éclose dans les salons. A la même époque commençait entre lui et Lamartine une amitié qui devait survivre à des dissidences politiques. Il n'aborda le théâtre qu'en 1829. Son *Othello* fut représenté au Théâtre-Français. Il était exactement traduit de Shakespeare, mais il n'obtint pas tout le succès qu'avait rêvé l'auteur. La préface qu'il y joignit (*Lettre à lord*** sur la soirée du* 24 *oct.* 1829 *et sur un système dramatique*), l'avant-propos qui y fut ajouté en 1839, semblent aujourd'hui plus prétentieux que hardis, surtout à ceux qui ont lu la préface de *Cromwell*. *La Maréchale d'Ancre*, jouée à l'Odéon, le 25 juin 1831, n'est encore qu'une tentative. Ce n'est qu'avec *Chatterton* (12 fév. 1835) que de Vigny allait décidément connaître les grands succès dramatiques. Mais auparavant il publia *Stello* (1832, in-8°) et *Servitude et grandeur militaire* (1835, in-8°). *Stello* était un démenti hardiment sceptique donné aux tendances légitimistes des poésies et de *Cinq-Mars*. Quelques dilettantes eurent beau s'exclamer sur l'épisode d'André Chénier, qui est vraiment assez beau, il est certain que l'on ne comprit pas beaucoup le livre, malgré le goût qu'on avait alors pour les personnages désolés. Aussi bien la thèse de l'auteur qui veut prouver que sous la monarchie absolue, sous la république et sous la monarchie constitutionnelle, les poëtes sont également prédestinés à mourir de faim, cette thèse n'est qu'un paradoxe. Le défaut de *Stello*

(1) Il avait épousé une Anglaise, fort distinguée et riche, qu'il avait rencontrée à Pau, Mlle Lydia Bunbury. Cette union eut plus d'un nuage. De Vigny, dans la vie, ne fut pas toujours amant de l'idéal, et il n'épargna pas à sa femme des infidélités vulgaires, et dont le retentissement dut singulièrement blesser l'âme délicate et fière de sa femme.

c'était d'être non-seulement entortillé mais chimérique, dénué de vérité dans l'ensemble et dans les détails. Aussi le livre intitulé *Servitude et grandeur militaire* est-il bien supérieur. Malgré force invraisemblances (c'est le défaut d'Alfred de Vigny), la vie s'y retrouve, et avec elle l'intérêt dramatique; car c'est en interrogeant les souvenirs de sa vie militaire qu'il écrivit ce livre, où il y a, au milieu d'une foule de pages curieuses, fines, maniérées, une glorification de l'honneur qui est d'un bel effet. « Rien de ce qui est histoire n'y est exact, a dit Sainte-Beuve, rien n'y est vu naturellement, ni simplement rendu. L'auteur transfigure tout, dénature tout. » Cela est vrai, nous l'avouons, mais il y a deux dramatiques épisodes, *la Canne de jonc* et *Laurette*, et avec cela un livre ne meurt pas. *Chatterton* (1) fut le grand événement de la vie littéraire d'Alfred de Vigny. En passant du récit romancé dans le drame l'idée fondamentale n'est pas devenue moins fausse. On l'a bien vu en 1857, où l'œuvre, remise à la scène, a été jugée par le public avec une froideur et une sévérité singulière.

Après *Chatterton*, de Vigny rentra dans le silence, et n'en sortit qu'en 1841 pour adresser à la chambre des députés un *Mémoire sur la propriété littéraire*, où il demandait pour les héritiers d'un auteur un droit sur chaque nouvelle édition de ses œuvres; c'était un moyen de revenir à sa fameuse thèse sur les droits du poëte et les devoirs de la société envers lui. Élu le 8 mai 1845 membre de l'Académie française, à la place d'Étienne, il y fut reçu le 29 janvier 1846 par M. Molé (2). La révolution de 48 ne le surprit ni le contrista. Depuis l'empire il fut reçu plusieurs fois à la cour. Au milieu des souffrances qui assaillirent ses dernières années, il revit avec un soin scrupuleux les poëmes qu'il devait léguer à l'amitié de M. Ratisbonne, et dont l'ensemble composa le recueil posthume des *Destinées* (1864, in-8°). Il y règne un scepticisme, un découragement singulier chez un poëte qui après tout n'avait pas à se plaindre du sort. On y trouve mêmes qualités et mêmes défauts que dans les premiers poëmes : le coloris y manque plus que la force; l'élan lyrique y fait défaut. F. COLINCAMP.

(1) C'est à l'occasion de *Chatterton* que de Vigny noua une longue et intime liaison avec Mme Dorval; elle eut beaucoup de retentissement parmi les gens de lettres : le poëte eut d'indignes rivaux, s'en aperçut à la fin, et cela ne diminua point sa passion.

(2) On a fait beaucoup de bruit de cette séance : bien des gens ont accusé M. Molé de dureté à l'égard du récipiendaire et même d'incivilité. Dans la *Revue des deux mondes* du 15 avril 1864 M. Sainte-Beuve entre dans les détails les plus curieux sur cette séance. Le discours de M. de Vigny, diffus et prolixe, et débité d'une manière déplorable, fut accueilli par un silence glacial. Celui de M. Molé, court, sensé et bien dit, reçut des applaudissements unanimes. Des amis charitables firent remarquer ce contraste au poëte, qui s'en prit à tout le monde excepté à lui-même : il cria qu'on l'avait mystifié, et refusa d'être présenté au roi.

G. Planche, *Portraits littér.*, t. I. — A. de Lamartine, *Cours familier de littér.*, Entretiens 94 et 95. — Magnin, *Causeries littér.* — Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, t. I. — De Loménie, *Galerie des contemp. ill.*, t. II. — *Revue des deux mondes*, 1er août 1832, 15 oct. 1835, 15 avril 1864. — Ch. de Mouy, dans *la Presse*, 12 janv. et 7 mars 1864. — *Disc. de récept. de M. C. Doucet à l'Acad. fr.*, fév. 1866. — Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les hommes*, t. III et IV.

VIGOR (*Simon*), prélat français, né vers 1515, à Évreux, mort le 1er novembre 1575, à Carcassonne. Il était fils de Renaud Vigor, médecin de Charles IX, d'Henri III et de Catherine de Médicis, et eut son père pour premier maître. Agrégé en 1540 à la maison de Navarre, il devint dans le même temps recteur de l'université et curé de Saint-Germain-le-Vieux. En 1545 il prit le diplôme de docteur en théologie. Nommé bientôt après pénitencier de l'église d'Évreux, il accompagna en cette qualité son évêque, Gabriel Le Veneur, au concile de Trente, s'y distingua, dit-on, par son érudition, et fut à son retour pourvu de la cure de Saint-Paul, à Paris (1565). Il déploya beaucoup de zèle dans la conversion des réformés (1), prêcha dans plusieurs villes, et soutint plus d'une dispute avec des ministres huguenots. Car, selon son panégyriste, le théologal Christi, Vigor répétait souvent « que la tempête ne serait jamais apaisée en France tant que la diversité de religion y serait tolérée et que le peuple aurait congé de vivre en liberté de conscience ». Ce fougueux adversaire de Calvin participa aux faveurs de la cour : outre la théologale de l'église de Paris, il eut le titre de prédicateur de Charles IX, et à la demande de ce prince l'archevêché de Narbonne (1570). On a de lui : *Oraison funèbre d'Élisabeth de France, reine d'Espagne*; Paris, 1568, in-8°; — *Actes de la conférence tenue à Paris, en 1566, entre deux docteurs de Sorbonne* (Vigor et Cl. de Sainctes) *et deux ministres de Calvin* (J. de l'Espine et du Rosier); Paris, 1568, in-8°; — *Sermons et prédications*; Paris, 1577, 3 vol. in-8° : publiés par Christi, théologal de Nantes; — *Sermons catholiques sur le Saint-Sacrement*; Paris, 1585, in-8° : les sermons de Vigor ont été réimpr. ensemble; Paris, 1584, 1597, in-4°.

VIGOR (*Simon*), neveu du précédent, né en 1556, mort le 29 février 1624, fut conseiller au grand conseil, et défendit avec vigueur les prérogatives de l'Église gallicane. Outre ses écrits de controverse, réunis en 1683, Paris, in-4°, on a de lui : *Historia eorum quæ acta sunt inter Philippum Pulchrum et Bonifacium VIII*; Paris, 1613, in-4° : très-rare.

La Croix du Maine, *Bibl. fr.* — *Gallia christ.* — Du Pin, *Auteurs ecclés. du seizième siècle.* — Le Brasseur, *Hist. d'Évreux.* — Frère, *Bibliogr. normande.*

VIGUIER (*Paule* DE), baronne DE FONTENILLE, surnommée *la belle Paule*, née en 1518,

(1) On a mis au nombre des convertis Pierre Pithou. « Tant qu'il vécut, rapportent MM. Haag, il continua par prudence à aller à la messe, mais sur son lit de mort il refusa de recevoir les sacrements de l'Église romaine. »

à Toulouse, où elle est morte, en 1610. Issue de deux familles illustres en Languedoc, les Viguier et les Lancefoc, elle avait à peine quinze ans et était dans toute la fleur de sa beauté quand François Ier visita en 1533 sa ville natale; aussi les capitouls ne crurent-ils pas pouvoir mieux honorer et réjouir le roi qu'en la choisissant pour lui débiter une harangue poétique et lui offrir les clefs de la ville. En la voyant paraître, le galant monarque ne put retenir un cri d'admiration, et le nom de *belle Paule*, qu'il lui donna dans un moment d'enthousiasme, fut désormais celui sous lequel on devait toujours la désigner. Dans le nombre des gentilhommes qui l'entouraient d'une cour assidue, elle avait distingué Philippe de La Roche, baron de Fontenille; mais elle dut étouffer cette inclination secrète, et céder aux vœux de ses parents en épousant le sire de Baynaguet, conseiller au parlement. Devenue veuve au bout de peu d'années, elle donna sa main au baron, et jouit dans cette union d'un bonheur sans nuages. A quarante ans passés elle était encore rayonnante de grâce et de majesté, et Catherine de Médicis, qui visitait avec Charles IX les provinces méridionales, voulut qu'elle lui fût présentée (1563); la reine, éblouie, lui dit qu'elle était encore au-dessus de sa réputation, et le connétable de Montmorency ajouta qu'on pouvait la placer au nombre des merveilles de l'univers. Paule se montra toujours aussi sage que belle, et tous les poëtes qui la chantèrent à l'envi célébrèrent sa vertu à l'égal de ses charmes. Le plus curieux monument qui nous reste de l'admiration qu'excita parmi ses contemporains cette femme célèbre est l'ouvrage, bien rare aujourd'hui, portant pour titre : *De la Beauté, discours divers suivis de la Paulegraphie, ou Description des beautez d'une dame Tholosaine, nommée la belle Paule* (Lyon, 1587, in-8°). L'auteur de ce livre singulier, Gabriel de Minut, nous apprend qu'elle avait les cheveux d'un blond doré, les yeux bleus et très-brillants, les sourcils demi-circulaires, la bouche petite et vermeille, etc.; il entre dans les plus grands détails sur les beautés de son adorable cousine, qu'il compromettrait par ses descriptions indiscrètes si la vertu de la *belle Paule* ne nous était attestée par tous ceux qui l'ont célébrée. Il nous reste de cette dame quelques vers élégants, que ne désavoueraient pas les meilleurs poëtes de cette époque. Aussi sa réputation s'était-elle répandue au loin; on accourait à Toulouse pour admirer un instant sa beauté incomparable; quand elle sortait de chez elle, la foule se pressait sur ses pas et lui faisait cortége, si bien qu'incommodée de ces admirations indiscrètes, elle dut se résigner à ne se montrer au dehors que couverte d'un voile épais. L'imagination méridionale a inventé cette fable gracieuse dont la tradition s'est emparée, d'un procès que les Capitouls auraient intenté à la belle Toulousaine pour l'obliger à paraître deux fois par semaine à visage découvert et à contenter ainsi les désirs d'une foule enthousiaste. Après avoir dicté son testament, qui porte la date du 26 septembre 1607, elle s'éteignit en 1610, âgée de quatre-vingt-douze ans. Aug. Doat.

La Faille, *Annales de Toulouse*. — Cayla, *Hist. de Toulouse*. — *Biogr. toulousaine*.

VIGUIER (*Pierre-François*), orientaliste français, né le 20 juillet 1745, à Besançon, mort le 7 février 1821, à Paris. Il embrassa l'état ecclésiastique, et professa la rhétorique au collége de Besançon; étant ensuite passé dans la congrégation de Saint-Lazare, il enseigna la théologie au séminaire de Sens. Ce fut sur sa demande qu'on l'envoya à Alger pour y assister les chrétiens esclaves (1772). Les établissements fondés dans le Levant par la Compagnie de Jésus ayant été remis en 1762 entre les mains des lazaristes, il se rendit en qualité de préfet apostolique à Constantinople (1783), et le long séjour qu'il fit dans cette ville lui permit d'acquérir une connaissance approfondie des idiomes de l'Orient. Depuis son retour en France (1802), il vécut dans la retraite, occupé de recherches savantes qui avaient la religion pour objet immédiat. On a de lui : *Éléments de la langue turque;* Constantinople, impr. du palais de France, 1790, in-4° : « Ce n'est qu'un traité élémentaire, dit le *Journal asiatique;* cependant on y trouve des observations d'une nouveauté et d'une justesse vraiment remarquables; » l'auteur annonçait, pour y faire suite, des *Dialogues* et un *Précis de l'histoire sacrée et de la religion chrétienne*, dans les deux langues, le tout formant 5 vol. in-8°, qui n'ont pas vu le jour; — *De la Distinction primitive des Psaumes en monologues et en dialogues;* Paris, 1806, in-12; réimpr. sous le titre d'*Exposition du sens primitif des Psaumes;* ibid., 1818-19, 2 vol. in-8°, avec une version française, une introduction et des notes; — *La véritable prophétie du vénérable Holzauzer, avec l'explication;* Paris, 1815, in-12; — *Prophétie du pape Innocent XI, avec une explication;* Paris, 1816, in-12. De plus, Viguier a édité *le Sacrifice perpétuel*, du P. Gourdan (Paris, 1820, in-12), *Saint Joseph de Copertino* (ibid., 1820, in-12), trad. par Denis, et il a mis en français l'ouvrage de J.-J. de Rossi intitulé *De' Ritratti* (ibid., 1809, in-4°.)

L'Ami de la Religion, t. XXVI et XXVII, p. 408 et 24. — *Bibliogr. de la France*, 1821, p. 441. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1821.

VILAIN XIIII, nom d'une famille belge, qui tire son origine de Wichman, frère d'Herman, duc de Saxe, au neuvième siècle. Wichman et ses héritiers obtinrent de l'empereur le comté de Gand, et fondèrent une maison qui s'allia aux plus illustres de Belgique et de France. Ce fut en 1240 que le nom de Vilain devint propre à une branche de cette famille. Quant au chiffre qu'elle ajoute depuis longtemps à son nom, la tradition populaire qui en rapporte l'origine

à un privilége accordé par Louis XIV, est évidemment erronée, car Lindanus écrivait dès 1612 que les Vilain portaient aux deux côtés de leurs armoiries le chiffre XIIII, et de là sans doute l'addition faite à leur nom (1). Nous citerons de la famille Vilain les personnages suivants :

Vilain XIIII (*Jean-Jacques-Philippe*, vicomte), né à Alost, le 1er mai 1712, mort à Wetteren, le 15 août 1777. Après avoir été élu pensionnaire de la Flandre pour 1754, il remplit deux fois les fonctions de premier échevin de la *keure* de Gand (bourgmestre), d'abord de 1755 à 1759, et puis de 1761 à 1774, époque à laquelle il devint en outre grand-bailli. Il publia, sous le titre de *Réflections* (sic) *sur les finances de la Flandre*, s. l. n. d. (Gand, 1755), in-8°, un travail anonyme, dans lequel il attaquait beaucoup d'abus. L'impératrice Marie-Thérèse établit bientôt un nouveau système d'administration sur les bases proposées par l'auteur, et, en 1758, elle le créa vicomte. Ce fut vers 1769 qu'il conçut la première idée du système pénitentiaire, qui lui appartient sans aucun doute pour la Belgique et probablement pour l'Europe. Au commencement de 1771, il présenta aux états de Flandre un rapport sur cette matière, et ses plans, d'après lesquels chaque détenu devait avoir un réduit séparé, furent adoptés par l'impératrice, qui ordonna, par lettres patentes du 17 janvier 1772, la construction de la maison de force de Gand. L'année précédente, Vilain XIIII avait été nommé conseiller d'État et chevalier de Saint-Étienne. Il présenta aux états de Flandre, en janvier 1775, un nouveau *Mémoire sur les moyens de corriger les malfaiteurs et fainéants à leur propre avantage et de les rendre utiles à l'État;* Gand, 1775, gr. in-4°, pl.; nouv. édit., précédée du premier mémoire inédit; Bruxelles, 1841, in 8°. L'ouverture de la maison de force de Gand (vulgairement appelée *Rasphuys*) eut lieu au mois de mai de mai 1775.

Vilain XIIII (*Charles-Joseph-François*), fils du précédent, né à Gand, le 22 juin 1759, mort à Wetteren, le 8 septembre 1808. Officier au régiment de Clerfayt, il a écrit des *Mémoires militaires sur la campagne de l'armée belgique dans les Pays-Bas pendant la révolution de* 1790 (Londres, 1791, in-8°, pl.).

Vilain XIIII (*Philippe-Louis-Marie-Ghislain*, comte), petit-fils de Jean-Jacques-Philippe, né à Gand, le 17 décembre 1778, mort à Bruxelles, le 27 avril 1856. Maire de Gand sous l'empire, puis chambellan du roi des Pays-Bas, il fit partie de la seconde chambre des états généraux, y vota avec le parti libéral, et en fut éliminé en 1829, par un abus de pouvoir contre lequel protesta une ovation populaire. Élu député au congrès national de 1830, il se prononça pour l'exclusion des Nassau, et fut envoyé en 1831 au sénat, dont il fut vice-président pendant le cours de dix-sept sessions. En 1848 il renonça à la carrière parlementaire.

(1) L'historien de Termonde explique ce chiffre en disant que la maison de Gand ou Vilain a donné six comtes de Gand et huit comtes d'Alost, et qu'elle a fourni en outre quatorze châtelains de la ville de Gand. Par malheur, la liste de ces seigneurs, telle que la dresse Lindanus, n'est pas tout à fait conforme à celle qu'ont faite des écrivains plus exacts que lui.

*Vilain XIIII (*Charles-Hippolyte*, vicomte), cousin germain du précédent, né à Paris, le 7 mai 1796. Après avoir servi comme officier de hussards, il siégea dans les états de la Flandre occidentale et dans le congrès national de 1830, assista aux conférences de Londres, et fit partie de la députation qui offrit la couronne au prince Léopold. De 1831 à 1839 il représenta Termonde à la chambre des représentants. En 1840 il fut accrédité auprès des cours de Sardaigne et de Toscane en qualité de chargé d'affaires, puis de ministre résident. De retour en 1843, il reçut en 1855 une mission extraordinaire pour les cabinets de Turin et de Naples. Nous citerons de lui : *Appel au Congrès;* Gand, 1830, in-8°; — *Coup-d'œil sur les inondations des Flandres;* Bruxelles, 1832, in-8°; — *Essais poétiques;* ibid., 1843, gr. in-8°.

*Vilain XIIII (*Charles-Ghislain-Guillaume*, vicomte), fils de Philippe, né à Bruxelles, le 15 mai 1803. Il a fait ses études classiques à Paris, au collége Charlemagne, chez les jésuites de Saint-Acheul, et à l'université de Liége. Ayant embrassé les doctrines de La Mennais, il devint, en 1830, l'un des collaborateurs du journal *l'Avenir*. Un des secrétaires du congrès national, il lut en cette qualité au roi Léopold la constitution que ce prince devait jurer. Envoyé, en 1831, à la chambre des représentants, il ne put prendre une part bien active à ses travaux, le roi l'ayant nommé en 1832 ministre plénipotentiaire près du saint-siége et des autres cours d'Italie. Rappelé en 1834, il exerça ces mêmes fonctions, de 1835 à 1839, près du roi de Naples et du grand-duc de Toscane. Il avait été dans l'intervalle gouverneur de la Flandre orientale. Élu à plusieurs reprises vice-président de la chambre, il appuya la politique conservatrice, et fut l'un des soutiens des deux cabinets de Theux. Après la défaite du parti libéral, il reçut, le 30 mars 1855, le portefeuille des affaires étrangères. On se rappelle l'impression qu'il produisit dans la chambre et le pays quand, interpellé sur des projets de changements à apporter à la constitution sous l'influence étrangère, il répondit : « Jamais », mot qui fut accueilli par des applaudissements unanimes. M. Vilain XIIII s'est retiré avec ses collègues, en 1857, à l'occasion de la loi sur la charité; mais il a repris sa place dans la chambre des représentants aux élections générales suivantes.

E. Regnard.

Du Chesne, *Hist. généal. des maisons de Guines, d'Ardres, de Gand et de Coucy.* — Pinard, *Chronol. milit.* — J.-J. Lambin, *Esquisses hist. sur les châtelains et les vicomtes d'Ypres;* Ypres, [illegible], in-8°. — De Smet. *Note sur l'origine, le nom et la devise de la famille*

Villain, dans les *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, t. IX, 1°, p. 244. — Gœthals, *Lectures relatives à l'hist. des sciences, des lettres, etc.*, t. 1, p. 240; *Dict. généal. des familles nobles*, t. IV. — J. Broeckaert, *Geschiedenis van Wetteren*; Gand, 1862, in-8°.

VILATE (*Joachim*), agent politique, né en 1768, à Ahun (Limousin), exécuté le 7 mai 1795, à Paris. Fils d'un médecin, il fit ses études à Bourges, et professa les humanités dans les colléges de Guéret et de Limoges. En 1792, il vint à Paris, fréquenta le club des Jacobins, se lia avec les principaux révolutionnaires, et fut au nombre des plus ardents meneurs dans la journée du 10 août. Le 10 décembre, la Convention décerna une mention honorable à un *Plan d'éducation républicaine*, dont il lui avait fait hommage. Après le 31 mai 1793, il s'attacha de plus en plus au parti de Robespierre, fut logé aux Tuileries, et prit le nom de *Sempronius Gracchus*. Plusieurs députés, entre autres Chénier et Legendre, le dénoncèrent comme ayant été l'espion des comités, avant qu'il eût aucun emploi, et même après qu'il eut été nommé juré au tribunal révolutionnaire. Emprisonné à la Force, le 2 thermidor an II, il employa sa captivité à composer des écrits dans lesquels il accusait bassement Robespierre pour se justifier lui-même, espérant ainsi d'échapper à l'échafaud. Il fut néanmoins condamné à mort et exécuté. Il ne montra ni calme ni courage, mais la lâcheté et l'emportement d'un agent subalterne sans conviction. Ses écrits seraient curieux s'ils étaient dignes de foi; les ennemis même de Robespierre les ont repoussés comme mensongers et indignes de l'attention des hommes qui mettent la vérité au-dessus de la passion. On a de lui : *De nos maux, et des remèdes qu'il faut y apporter*; Paris, déc. 1793, in-8°; — *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*; Paris, 1795, 2 part. in-8°, en y comprenant la suite, qui parut avec le même titre; — *Mystères de la mère de Dieu* (Catherine Théot) *dévoilés*; Paris, 1795, in-8°.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

VILLALOBOS (*Francisco* DE), médecin et poëte espagnol, né vers 1480, à Tolède, mort vers 1560, à Madrid. Appartenant à une famille qui depuis plusieurs générations successives se consacrait à l'art de guérir, il suivit la même carrière et étudia à Salamanque. Il fut attaché comme médecin à la personne de Charles-Quint pendant les séjours, ordinairement assez courts, que faisait ce prince en Espagne, et si l'on en juge par les expressions d'une de ses lettres, il ne paraît pas s'être trouvé fort heureux de cet emploi. Il finit par se retirer tout à fait de la cour, triste et assez pauvre, après la mort de l'impératrice Isabelle, qui eut lieu en 1539. A l'imitation du genre didactique, mis à la mode par les Italiens, Villalobos a laissé deux ouvrages extrêmement rares, à savoir : *Sumario de la medicina*; Salamanca, 1498, in-fol. : c'est un abrégé de la doctrine d'Avicenne, rédigé en cinq cents strophes de cinq vers; il est suivi d'un *Tratado sobre las pestiferas bubas*, également en vers, et qui traite du mal vénérien; suivant l'auteur, ce mal aurait été observé pour la première fois à Madrid, en 1474, pendant le séjour de Ferdinand et d'Isabelle; — *Problemas, con dos dialogos de medicina*; Zamora, 1543, pet. in-fol., goth.; Medina, 1543, in-fol.; Séville, 1574, in-8° : la première partie, assez courte, traite du soleil, de la lune, des planètes, des quatre éléments, et du paradis terrestre; la seconde, plus étendue, a pour sujet l'homme et ses diverses humeurs. Le ton de ces traités est des plus variés : la plus grande partie est écrite en style grave et sententieux, comme le *Discours sur les chevaliers et prélats*; d'autres sont d'un ton léger et badin, comme le chapitre du vieillard qui se marie. Les meilleurs passages sont ceux où l'auteur lâche la bride à sa verve satirique. Villalobos a publié aussi en 1515 une élégante traduction en prose de l'*Amphitryon* de Plaute, laquelle a été réimpr. avec les *Problèmes*, et une *Glossa in Plinii historiæ naturalis I et II lib.* (Alcala, 1524, in-fol.). Ses œuvres ont été réunies et publiées à Saragosse, 1544, in-4°. Dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid ayant appartenu à Salazar, on rencontre un grand nombre de lettres de Villalobos en espagnol et en latin. E. BARET.

N. Antonio, *Biblioth. vetus hispana*. — Ticknor, *Hist. of spanish literature*.

VILLALPANDO (*Jean-Baptiste* DE), érudit espagnol, né en 1552, à Cordoue, mort le 23 mai 1608, à Rome. Admis à vingt-six ans dans la Compagnie de Jésus, et déjà habile dans le dessin, les mathématiques et l'architecture, il fut mis à la disposition du P. Prado, qui le conduisit à Rome afin d'y composer ensemble le grand ouvrage qu'il avait entrepris, à la demande de Philippe II, sur les prophéties d'Ézéchiel. La mort de ce dernier (1595) fit retomber tout le poids du travail sur Villalpando, qui mourut à son tour en le laissant incomplet. On a de lui : *In Ezechielem explanationes et apparatus urbis ac templi Hierosolymitani*; Rome, 1596-1606, 3 vol. gr. in-fol.; pl. : Prado n'a eu part qu'à l'explication des XXVI premiers chapitres d'Ézéchiel; le reste est de son collaborateur, qui a décrit la ville et le temple avec de minutieux détails; on lui reproche d'avoir hasardé bien des conjectures douteuses et surtout d'avoir, tout plein du souvenir de ses premières études, donné libre carrière à son imagination en multipliant, contre l'autorité de la Bible, les cours, les portiques, les pavés de porphyre, les murailles de marbre. Il a publié un *Tractatus in epistolas Pauli*, dans le t. V de la *Bibl. magna Patrum*, qu'il attribuait à saint Remi, et qui est de Remi, moine d'Auxerre.

Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — Southwell, *De script. Soc. Jesu*. — Calmet, *Dict. de la Bible*.

VILLALPANDO (*François* DE TORREBLANCA et), jurisconsulte, neveu du précédent, mort vers 1645, à Cordoue, sa ville natale. Il fut un des plus savants avocats de Grenade, *divinarum atque humanarum rerum eruditione non leviter tinctus;* ainsi s'exprime Antonio, qui ajoute que vers la fin de sa vie il renonça à la pratique des lois pour se livrer à de savantes recherches sur les origines du droit, qu'il puisait dans l'Écriture. On a de lui : *Epitome delictorum, in quibus aperta vel occulta invocatio Dæmonum intervenit lib. IV;* Séville, 1618, in-fol., très-rare; — *Demonologia seu Magia naturalis;* Mayence, 1623, in-4° : cet opuscule avait déjà paru dans l'*Epitome* qui précède, mais sous le titre espagnol de *Defensa en favor de los libros catolicos de la magia;* — *Juris spiritualis practicabilium lib. XV, ex lege Domini, sive revelatis a Deo per Sacram Scripturam, vel in communi Ecclesiæ, vel in particulari hominum;* Cordoue, 1635, 2 tom. in-fol. L'auteur annonçait d'autres écrits sur les mêmes matières, lesquels n'ont pas vu le jour.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.* — Debure, *Bibliogr. instructive*, n° 1406.

VILLANDON. *Voy.* LHÉRITIER.

VILLANI (*Giovanni*), historien italien, né vers 1280, à Florence, où il est mort, en 1348. Il était d'une famille aussi considérable par son ancienneté que par ses richesses, et Villano di Stoldo, son père, avait fait partie de la seigneurie. En 1300, au sortir de l'adolescence, il fit un voyage à Rome, et puisa, selon son aveu, dans la contemplation des monuments de l'antiquité le dessein d'écrire l'histoire de sa patrie. Il visita aussi la France, et se trouvait en 1302 en Flandre, à l'époque de l'invasion de Philippe le Bel. Élu prieur en 1316, il contribua en 1317 à entraîner les Lucquois et les Pisans dans l'alliance de Florence. Comme directeur de la monnaie, il tint de sa propre main un registre exact, et dont on possède le manuscrit, de toutes les monnaies frappées de son temps et des anciennes qui avaient cours encore à cette époque. Quatre ans après Villani occupa une seconde fois la charge de prieur. En 1323 il marcha avec l'armée florentine contre Castruccio, tyran de Lucques, parvint, en 1328, à éteindre la disette qui désolait sa patrie et fit accepter en 1332 le nom de *Firenzuola* à la forteresse que les Florentins venaient de fonder au pied des Apennins. Emmené, en 1341, comme otage avec d'autres notables à Ferrare par Mastino della Scala, il y fut retenu deux mois et demi. La faillite des Bonaccorsi lui fit perdre, en 1345, une grande partie de ses biens. On le jeta même en prison à cette occasion, et on l'accusa d'avoir dilapidé les deniers publics lorsqu'en 1321 il avait présidé à la reconstruction des remparts. Reconnu innocent et remis en liberté, il n'en conçut pas moins un vif chagrin qui remplit ses dernières années d'amertume. Il mourut de la peste. Villani avait un esprit cultivé; Tiraboschi le considère comme un des hommes les plus érudits de son siècle, et sa chronique est devenue pour les historiens une source des plus fécondes. Il la commence à la fondation de Florence, et la conduit jusqu'à l'année même de sa mort. Elle est remarquable par l'élégance et la pureté du style; elle tient même lieu de chronique générale, car l'auteur y rapporte les principaux événements accomplis dans les autres pays. Outre les fables et les erreurs que l'on trouve dans ses premiers livres, les critiques lui reprochent d'avoir copié de longs passages de la chronique de Malaspini sans le nommer, et de n'avoir pu se défendre d'une certaine partialité en faveur des guelfes.

Matteo, son frère, continua jusqu'en 1363 les *Storie fiorentine*, et fut exact et fidèle, mais diffus dans son récit. Il mourut également de la peste, le 12 juillet 1363.

Filippo, son fils, ajouta 42 chapitres, et s'arrêta à 1364. Il remplit longtemps les fonctions de chancelier de Pérouse, et fut chargé, comme professeur, en 1401 et en 1404, de l'explication du Dante. Il rédigea en latin les *Vies des hommes illustres de Florence;* mais le manuscrit original n'est point parvenu jusqu'à nous. L'abbé Mehus en trouva une traduction italienne peu fidèle et fort inexacte; Mazzuchelli la publia en 1747, Venise, in-4°, et l'enrichit d'annotations.

Les *Storie fiorentine* de Villani parurent pour la première fois au seizième siècle : Venise, 1537, liv. I-X, in-fol., et Florence, 1554, liv. XI-XII, in-8°; puis ensemble à Venise, 1559, in-4°. La continuation de Matteo fut impr. à Venise, 1562, 1581, in-4°, et celle de Filippo à Florence, 1577, in-4°. On les joignit depuis au corps de l'ouvrage dans les édit. de Milan, 1729, 2 vol. in-fol. (recueil des *Script. rer. ital.* de Muratori, t. XIII et XIV); de Milan, 1802-03, 8 vol. in-8° (recueil des *Class. ital.*), et de Florence, 1823, 8 vol. in-8°; ibid., 1825-26, 6 vol. in-8°, et 1848, 7 vol. in-8°, fig. S. R.

Mehus, *Specimen hist. litter. florent.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. V.

VILLAREAL. *Voy.* FERNANDEZ.

VILLARET (*Guillaume* DE), grand-maître de Saint-Jean de Jérusalem, mort en 1307, à Limasso (Chypre). Sa famille était une des plus anciennes de la Provence. Grand prieur de Saint-Gilles en Languedoc, il fut élu grand maître, à la mort d'Odon de Pins (1300); il se rendit en Chypre, et se vit bientôt forcé par le mauvais vouloir du roi Henri de Lusignan de chercher pour l'ordre un asile qui garantît son indépendance. Il tourna ses vues sur l'île de Rhodes, alors occupée par des Grecs révoltés et des corsaires musulmans; mais les infirmités ne lui permirent pas d'exécuter son projet.

VILLARET (*Foulques* DE), grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, frère du précédent, mort le 1er septembre 1327, au château de Teiran (Languedoc). A peine élu (1307), il mit à exécu-

Con les desseins de son frère sur Rhodes. Ayant obtenu de Philippe le Bel et de Clément V, qu'il trouva réunis à Poitiers, la permission de prêcher une croisade, il réunit des forces considérables, s'empara de la plus grande partie de l'île, et mit le siége devant la capitale. La courageuse résistance des assiégés trompa les espérances des croisés, qui peu à peu abandonnèrent le camp pour retourner chez eux. Les chevaliers restaient presque seuls, lorsque l'empereur Andronic II envoya une armée qui se porta sur les derrières des assiégeants, et les plaça ainsi entre deux ennemis. Villaret, sans donner aux habitants de Rhodes le temps de profiter du danger qui le menaçait, se jeta sur les Grecs, et les tailla en pièces. Cette victoire enflamma le courage des chevaliers, et Rhodes, pressée avec plus d'ardeur, fut prise d'assaut, le 15 août 1310. Dès lors ce fut le chef-lieu de l'ordre, qui s'enrichit bientôt d'une partie des biens confisqués aux templiers. Le sultan Othman I[er] n'avait pu voir sans inquiétude les progrès des hospitaliers dans une île si voisine de ses possessions; il vint assiéger Rhodes en 1315. Villaret, secouru par Amédée V, comte de Savoie, força les Turcs à battre en retraite. Mais bientôt, enivré des faveurs de la fortune, il se laissa entraîner au despotisme, au luxe et aux plaisirs; il poussa si loin les abus d'autorité, qu'une révolte générale éclata; les chevaliers, assemblés en chapitre, le déposèrent, et le pape Jean XXII nomma Gérard de Pins vicaire général. En 1319, Villaret résigna de lui-même ses pouvoirs, et alla finir ses jours en France, auprès de sa sœur.

Vertot, *Hist. des chevaliers de Malte*, t. II. — *Art de vérifier les dates* 2[e] part., t. V.

VILLARET (*Claude*), historien français, né vers 1715, à Paris, mort en février 1766. Après avoir terminé ses études classiques, il suivit quelque temps les cours de droit, puis débuta dans les lettres par une comédie et par des romans médiocres. Le mauvais état de ses affaires l'obligea de quitter Paris en 1748; il s'éprit alors d'amour pour une comédienne, se fit acteur sous le nom de *Dorval*, et joua dans plusieurs villes de province. Il était directeur de théâtre à Liége lorsqu'il quitta cette carrière, en 1756, pour revenir à Paris, en qualité de premier commis à la chambre des comptes. On ne vit plus en lui la légèreté de conduite qui avait troublé sa jeunesse; il se plongea dans l'étude des archives, et acquit une connaissance assez approfondie de l'histoire de France pour qu'on le chargeât de continuer l'ouvrage de Velly (*voy.* ce nom), qui venait de mourir. Le succès avec lequel il accomplit cette tâche lui valut un gain considérable pour l'époque, qui monta, dit-on, à 4,500 livres par volume, et la place de secrétaire des ducs et pairs, qui fut créée pour lui. Une forte rétention d'urine le fit souffrir beaucoup dans ses dernières années; ayant eu l'imprudence, dans un accès du mal, de se sonder lui-même, il se blessa; l'inflammation qui en résulta fut mortelle. La continuation de l'*Histoire de France* de Velly a fait vivre le nom de Villaret. Les critiques, à part Sabatier, s'accordent à dire qu'il a surpassé son modèle. S'appuyant sur des documents plus complets, mettant à profit les travaux de l'Académie des inscriptions, il a exposé en détail l'état de la France au quatorzième siècle et au quinzième; on peut même lui reprocher de s'être trop livré à l'esprit de système. Sa diction est élégante, animée; mais elle manque quelquefois de goût et de pureté. Villaret a conduit l'*Histoire de France* depuis 1329 jusqu'à 1469; il a eu Garnier pour successeur. On cite encore de lui: *Lettre à M. de V. sur sa tragédie de* Mahomet; 1742, in-12; — *Le Quartier d'hiver*, comédie en un acte, en vers, avec Bret et D'Aucourt, jouée en 1743 au Théâtre-Français; Paris, 1745, in-8°; — *Histoire du cœur humain, ou Mémoires du marquis de****; La Haye (Paris), 1745, in-12; — *La Belle Allemande;* Amst. (Paris), 1745, in-12; — *Considérations sur l'art du théâtre;* Genève, 1758, in-8°: assez bonne réponse à la *Lettre sur les spectacles* de J.-J. Rousseau; — *Esprit de M. de Voltaire;* s. l., 1759, in-8°. Il a collaboré au *Cours d'histoire* de Luneau de Boisjermain (1760), et il a édité les *Ambassades de MM. de Noailles en Angleterre*, rédigées par Vertot (Paris, 1763, 5 vol. in-12). On a attribué, sans preuves suffisantes, à Villaret les écrits suivants: *Prédictions générales et particulières pour l'année* 1741; Paris, in-16: recueil satirique, dirigé contre des auteurs et des comédiens; — *Le Coq, ou Mémoires du chevalier V...;* 1742, in-12; — *Anti-Paméla, ou Mémoires de M. D...;* Londres (Paris), 1742, in-12.

Nécrologe de France, 1767. — Sabatier, *Les Trois siècles*.

VILLARET DE JOYEUSE (*Louis-Thomas*, comte), vice-amiral français, né à Auch, en 1750, mort à Venise, le 24 juillet 1812. Issu d'une ancienne famille de Gascogne, et destiné d'abord à l'état ecclésiastique, une inclination prononcée pour l'art militaire le porta à entrer dans les gendarmes de la maison du roi. Un duel, dans lequel il tua son adversaire, l'ayant forcé de quitter son corps, il entra dans la marine (1766). Protégé par son parent, M. de Ternay, gouverneur de l'île de France, il devint lieutenant de vaisseau (1773), et fit plusieurs campagnes dans les mers de l'Inde. Distingué après le combat de Gondelour par le bailli de Suffren, il commanda la frégate *la Naïade*, et, chargé d'une mission périlleuse, il lutta pendant huit heures contre *le Sceptre*, vaisseau de soixante-quatre canons; il ne se rendit qu'avec huit pieds d'eau dans la cale et coulant bas (1782). Décoré de la croix de Saint-Louis, il se rendit, vers la fin de 1783, dans les eaux de Batavia pour traiter avec la compagnie

hollandaise. Il assista, sans enthousiasme mais aussi sans hostilité, à la révolution de 1789. Lorsque Jean-Bon-Saint-André et Prieur (de la Marne) furent envoyés à Brest, Villaret-Joyeuse reçut d'eux, avec le grade de contre-amiral, le commandement de la flotte (septembre 1793), composée de vingt-deux vaisseaux, dernière ressource navale de la France depuis l'occupation de Toulon par les Anglais. Après dix mois consacrés à améliorer, de concert avec les commissaires de la Convention, l'instruction et l'armement des navires, il eut ordre d'aller à la rencontre d'un convoi considérable de grains venu d'Amérique et qu'escortait le contre-amiral Vanstabel (16 mai 1794). Il partit le jour même, monté avec Jean-Bon-Saint-André sur le vaisseau *la Montagne*, et ayant sous ses ordres vingt-cinq vaisseaux de ligne et seize frégates ou corvettes. Il s'agissait avant tout de la subsistance de la république; aussi l'ordre du comité de salut public était-il de ne livrer bataille qu'autant que cela serait nécessaire au salut du convoi. Depuis douze jours il croisait devant Brest, capturant de nombreux bâtiments de commerce anglais, lorsque le 28 mai, avant que le convoi attendu eût été encore signalé, apparut la flotte de l'amiral Howe, forte de trente-trois vaisseaux et de douze frégates. Le 29 mai (10 prairial an II) eut lieu un premier combat, dans lequel l'arrière-garde, chaudement attaquée par Howe, fut dégagée par une manœuvre énergique de Villaret, qui donna l'ordre à ses navires d'arriver tous ensemble contre l'ennemi, et parvint ainsi à rester maître du champ de bataille. Il aurait pu honorablement rentrer dans Brest; mais il fallait avant tout mettre la flotte anglaise hors d'état de s'opposer à l'arrivée du convoi de grains, et l'ordre fut donné par Jean-Bon-Saint-André de joindre encore l'ennemi. Après deux journées d'un épais brouillard (30 et 31 mai), l'amiral Howe, avec trois vaisseaux de plus, et Villaret-Joyeuse, dont l'arrivée du contre-amiral Nielly n'avait encore porté les forces qu'à vingt-six vaisseaux, se trouvèrent de nouveau en présence le 1er juin (13 prairial). Le combat s'engagea à neuf heures du matin. Une fausse manœuvre du *Jacobin* ayant permis de couper la ligne française, le vaisseau amiral *la Montagne* fut entouré de six vaisseaux ennemis, dont il parvint cependant à se dégager en coulant l'un d'entre eux. Tous les efforts de l'ennemi portèrent sur le centre et sur l'arrière-garde, qui soutinrent admirablement ce combat inégal, et illustrèrent à jamais la marine par l'héroïsme du *Vengeur*, qui, refusant d'amener son pavillon, s'enfonça dans les flots aux cris de *Vive la République!* (1), et de *l'Impétueux*, qui s'abîma également plutôt que d'abandonner *le Terrible*, dont il était le matelot. A deux heures les Anglais cessèrent les premiers le feu. Il ne restait à Villaret que dix-neuf gros vaisseaux, avec lesquels, tout maltraités qu'ils étaient, il voulait recommencer la lutte le lendemain; mais, malgré l'enthousiasme des équipages, Jean-Bon-Saint-André refusa de commettre à ces hasards ce qui restait de la flotte française et de compromettre avec elle le salut de ce convoi qu'attendait la nation affamée. Tel fut ce combat, très-glorieux pour la France, et dans lequel la flotte anglaise eût été détruite si l'instruction des chefs et des équipages eût été à la hauteur de leur courage. En somme Villaret atteignit le but qu'on s'était proposé: car, après avoir du 10 au 22 juin donné la chasse à une croisière ennemie, il eut la satisfaction de voir entrer dans Brest le convoi tant désiré. En 1795, il s'opposa vainement à la funeste croisière dite du *grand hiver* pendant laquelle les tempêtes détruisirent un grand nombre de vaisseaux, sans qu'il pût empêcher le débarquement de Quiberon. Dans une nouvelle sortie, il se trouva, le 23 juin, dans les parages de l'île de Groix, aux prises avec la flotte de l'amiral Bridport, d'un tiers supérieure à la sienne. Ce fut en vain que, usant de toutes les ressources de la tactique, il manœuvra pour ne pas être entouré; ses ordres ne purent être exécutés par suite de l'impéritie de ses capitaines; trois vaisseaux restèrent au pouvoir des Anglais. S'étant prononcé contre l'expédition d'Irlande, on lui donna pour successeur Morard de Galles (1796), qui ne fit pas mentir ses funestes prévisions. Élu en 1797 député au conseil des Cinq-cents par le Morbihan, il s'attacha au parti clichien, et fut compris sur la liste des déportés lors du coup d'État du 18 fructidor (4 sept. 1797); mais, étant parvenu à se soustraire aux poursuites, ce fut volontairement qu'il se rendit plus tard à l'île d'Oleron, lieu d'exil assigné par le Directoire à ceux qui avaient échappé à la déportation.

Un autre coup d'État, celui du 18 brumaire, rappela Villaret-Joyeuse à l'activité. En 1801, il appareilla de Brest à la tête des forces navales chargées de reprendre possession de Saint-Domingue. Arrivé le 6 février 1802 à Port-au-Prince, il ne put qu'arrêter les ravages de l'horrible incendie que Christophe venait d'y allumer.

Nommé capitaine général de la Martinique (3 avril 1802), et resté sans communication avec la France à la suite du désastre de Trafalgar, il ne remit la colonie aux Anglais qu'après avoir soutenu, dans le fort Bourbon, le bombardement le plus terrible (30 janv.-24 fév. 1809). Aucun reproche ne pouvait être adressé ni à son habileté ni à son courage. Blâmé dans un rapport fait par un conseil d'enquête, il demanda longtemps en vain à être jugé par un conseil de guerre. En 1811, après un sévère examen fait par Napoléon lui-même, il fut, avec une approbation expresse de sa conduite, nommé gouverneur gé-

(1) Tout l'équipage ne périt pas, comme on l'a cru. « Je suis bien aise, disait Bréard, le 8 septembre, d'apprendre à la Convention que tout l'équipage du *Vengeur* n'a pas péri; le commandant est de retour à Brest, où il vient d'être promu au commandement du *Jemmapes.* » On connaît la belle ode de Le Brun, sur cet épisode du *Vengeur*.

néral de Venise. C'est dans ces fonctions qu'il mourut, d'une hydropisie. Villaret-Joyeuse joignait à une grande science navale un courage et une résolution qui auraient dû lui donner un rôle plus important sous l'empire. Il avait été nommé grand' croix de la Légion d'honneur le 2 février 1805, et comte en 1808. Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile. E. A.

Kerguelen, *Hist. des guerres maritimes entre la France et l'Angleterre*. — Thiers, L. Blanc, Michelet, *Hist. de la révolut.* — Nicolas, *Jean-Bon-Saint-André, sa vie et ses écrits*. — Jurien de La Gravière, *Guerres maritimes de la républ. et de l'empire*. — Chasseloup-Laubat, *Documents sur la marine*.

VILLARS, nom d'une famille originaire de Lyon, et que fit anoblir un fréquent exercice des charges municipales. Dans le seizième siècle elle se partagea en deux branches, l'aînée, qui s'éteignit bientôt, et la cadette, d'où sortit le vainqueur de Denain.

VILLARS (*François* DE), né en 1514, à Lyon, où il est mort, le 1er novembre 1582, était fils de Pierre, qui fut, à ce que croit Pernetti, huit fois échevin de sa ville natale. Lieutenant du présidial, il rendit des services considérables pendant la guerre contre les huguenots, qui pillèrent sa maison en 1562. Il laissa un *Abrégé du sacrement de l'autel*, que Balthasar, un de ses fils, mit au jour en 1594.

VILLARS (*Pierre Ier* DE), prélat, frère du précédent, né en 1517, à Lyon, mort le 14 novembre 1592, à Moncalieri (Piémont). Après avoir été reçu docteur *in utroque* à Padoue (1539), où il fit probablement ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et s'attacha au cardinal de Tournon, qui lui confia plusieurs missions importantes. Ce puissant personnage lui procura la charge de conseiller clerc au parlement de Paris (1555), et l'évêché de Mirepoix (1561); Villars occupa ce siége jusqu'à son élévation à l'archevêché de Vienne (1575), présida plusieurs fois les états tenus à Montpellier ou à Béziers, et fit plusieurs voyages à la cour pour les affaires de la province. L'un des conseillers ordinaires d'Henri III, il soutint avec zèle les droits du prince dans les états de Blois, et fut un des trois députés chargés de ramener le roi de Navarre dans le giron de l'Église. En septembre 1586, il résigna toutes ses dignités par dégoût du monde, et alla finir ses jours à Moncalieri, dans un couvent de capucins. On a de lui trois traités ascétiques, écrits en latin.

VILLARS (*Pierre II* DE), neveu du précédent et fils de François, né le 3 mars 1545 (et non 1543), à Lyon, mort le 18 juillet 1613, à Saint-Genis-Laval, près Lyon. « C'était, dit Pernetti, un homme vertueux, zélé, et qui avait fait d'assez bonnes études. » Il venait d'être nommé docteur de Sorbonne lorsqu'il succéda à son oncle dans le diocèse de Mirepoix (1575); douze ans plus tard il prenait, également après lui, possession de l'archevêché de Vienne (1587). Ses infirmités le firent penser de bonne heure à la retraite, et après avoir sacré son frère Jérôme, qu'il avait choisi pour successeur (24 juin 1599), il se fixa d'abord à Annonay, puis à Lyon. Transporté le 12 juillet 1613 dans la maison de ses pères à Saint-Genis, il y mourut quelques jours après. Il a publié ensemble (Lyon, 1598, 2 vol. in-fol.) tous les ouvrages qu'il avait composés sur des matières religieuses.

VILLARS (*Jérôme* DE), frère du précédent, mort le 18 janvier 1626. Conseiller clerc au parlement de Paris en 1594, chanoine et archidiacre de Vienne, il remplaça son frère aîné sur ce siége (1599), et montra un grand zèle pour les doctrines et les intérêts de Rome; dans l'assemblée du clergé tenue en 1604 à Paris, il fit d'inutiles efforts pour obtenir du roi la publication en France des actes du concile de Trente. Ajoutons que dans cette année-là il faillit être compris dans une promotion de cardinaux; mais Sully fit nommer du Perron en son lieu.

VILLARS (*Pierre III* DE), cousin du précédent, fut son coadjuteur en 1612, et lui succéda, en 1626, comme archevêque de Vienne. Il mourut en 1663.

VILLARS (*Henri* DE), neveu du précédent, né en 1620, mort le 28 décembre 1693. Coadjuteur de son oncle depuis 1652, puis archevêque (1), il observa scrupuleusement le devoir de la résidence, et contribua à l'établissement de plusieurs institutions charitables.

Gallia christ. — *Mémoires du temps.* — Rochas, *Biogr. du Dauphiné*.

VILLARS (*Pierre* DE), lieutenant général, né en 1623, mort le 20 mars 1698, à Paris. On lui donnait par courtoisie le titre de *marquis de Villars*. Il était fils de Claude, mestre de camp et gentilhomme de la chambre du roi. « Personne de son temps, a écrit le maréchal, son fils, ne porta la valeur à un plus haut point. Il reçut à la guerre de grandes blessures, et eut le malheur, alors presque inévitable, de se trouver engagé dans plusieurs combats particuliers, et enfin dans le fameux combat des ducs de Nemours et de Beaufort. Il tua le second de Beaufort (1652), et fut obligé de s'éloigner. Cet événement et les troubles que les guerres civiles apportèrent dans le royaume dérangèrent les commencements de sa fortune. » Lorsque le prince de Conti eut le commandement des armées, Villars servit en qualité de lieutenant général dans celles d'Italie et de Catalogne. C'était, au jugement de Saint-Simon, « l'homme de France le mieux fait et de la meilleure mine ». Son « air de héros » lui avait fait donner le surnom d'Orondate, un des personnages du roman de *Cyrus*, et le surnom ne lui déplaisait pas. Galant et discret, il réussit fort auprès des dames; Mme Scarron elle-même ne le vit pas avec indifférence. En 1651, Villars avait épousé une tante du maréchal de Belle-

(1) Durant cent dix-huit années le siége de Vienne fut occupé par les membres de la famille de Villars; Henri fut le dernier.

fonds (*voy.* ci-après); cette alliance avec la famille d'un homme ennemi déclaré de tous les ministres lui attira leur haine, et surtout celle de Louvois. Rebuté par les obstacles que lui suscita ce dernier, il quitta la carrière des armes, et eut recours à la protection de Lionne pour entrer dans la diplomatie : après avoir été employé auprès des princes d'Allemagne et d'Italie, il occupa successivement les ambassades d'Espagne (1672 et 1679), de Savoie (1676), et de Danemark (1683), et se fit partout estimer pour les agréments de son esprit et la probité de son caractère. Loin de s'enrichir au service de l'État, il fut obligé de vendre deux de ses baronnies, et ne recueillit d'autres fruits d'une carrière honorablement employée que les titres de conseiller d'État d'épée, de chevalier des ordres du roi (1688), et de chevalier d'honneur de la duchesse de Chartres (1692). Il avait écrit ce qu'il avait vu dans ses deux voyages en Espagne; sa relation, où Mme d'Aulnoy avait fait des emprunts, parut sous le titre de *Mémoires de la cour d'Espagne depuis* 1679 *jusqu'en* 1681 (Paris, 1733, in-8°) et sans nom d'auteur; elle a été reproduite à Londres, 1861, in-8°, par les soins de W. Stirling.

Sa femme, *Marie* GIGAULT DE BELLEFONDS, né en 1624, morte le 24 juin 1706, à Paris, était fille d'un gouverneur de Caen, et remontait, du côté de sa mère, Jeanne aux Épaules, jusqu'à Madeleine de Dreux, arrière-petite-fille de Robert de France, comte de Dreux (1). Elle fut renommée pour son esprit, et passa sa vie dans la meilleure compagnie. La reine d'Espagne Louise l'honora de son amitié. « Elle était salée, plaisante, méchante, dit Saint-Simon; elle s'émerveillait de l'énorme fortune de son fils, et lui recommandait toujours de beaucoup parler de lui au roi, et jamais à personne. » Pendant son séjour à Madrid, elle écrivit à Mme de Coulanges des lettres d'un style agréable et facile, et qui font regretter que la collection n'en ait pas été conservée tout entière; elles ont été recueillies par l'éditeur de Mme de Sevigné, Perrin (Amst., 1759, in-12; Paris, 1762, in-12), et réimpr. en 1805, avec celles de Mmes de La Fayette et de Tencin.

Le marquis de Villars laissa huit enfants, entre autres *Louis-Hector* et *Armand*, qui suivent; *Félix*, abbé de Moustier, agent général du clergé en 1688, mort en 1691, à Florence; et *Agnès*, abbesse de Chelles de 1707 à 1719, morte en 1723.

Villars, Saint-Simon, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal*. — Monmerqué, *Mém. sur Mme de Sevigné*.

VILLARS (*Claude-Louis-Hector*, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né à Moulins, le 8 mai 1653 (2), mort à Turin, le 17 juin 1734. Après avoir fait au collége de Juilly des études qui furent brillantes, il débuta, en 1670, par être page de la grande écurie. Une figure avantageuse, une physionomie noble et de la vivacité le firent bientôt distinguer de Louis XIV. Du reste, ne manquant pas plus d'habileté que d'ambition, il prit pour règle « de se tenir le plus près du roi qu'il lui serait possible ». Il avait déjà accompagné à Berlin son parent, le comte de Saint-Géran, lorsque s'ouvrit la guerre de Hollande (1672). Remarqué au passage du Rhin, et au siége de Maëstricht, il mérita cette boutade flatteuse de Louis XIV : « Il semble dès que l'on tire en quelque endroit que ce garçon sorte de terre pour s'y trouver. » En 1673 et 1674, il fit sous Turenne les campagnes de Franconie et d'Alsace. Le matin de la bataille de Senef, la plupart des généraux, trompés par un mouvement de l'ennemi, le croyaient en retraite. « Ils ne fuient pas, s'écrie Villars; ils changent seulement leur ordre. — Jeune homme, qui vous en a tant appris? lui dit le prince. » Nommé colonel de cavalerie à la suite de cette journée (28 août 1674), il continua à servir en Flandre, sous Luxembourg et Schomberg. En 1677, à Cassel, Villars, qui commandait une réserve de cinq escadrons, conseilla sur la droite des ennemis une charge qui eût rendu plus complète encore cette belle victoire si Monsieur ne s'y fût opposé. A l'armée d'Alsace, il ne se fit pas moins remarquer : à Kocksberg, il tint tête à presque toute une armée; à Fribourg et à Kehl, il monta un des premiers à l'assaut. Quelques intrigues galantes auxquelles il se laissa emporter avec sa fougue habituelle, semblaient, après la paix de Nimègue (août 1678), l'avoir jeté dans une sorte de disgrâce, lorsque l'impatience du repos et un bruit de guerre en Hongrie lui firent solliciter et obtenir d'être envoyé à Vienne pour complimenter l'empereur sur la mort de sa mère (déc. 1686). Donnant à cette mission assez insignifiante une tout autre portée, il déploya une habileté consommée à détacher de la cour de Vienne le jeune électeur de Bavière et à le rapprocher de la France, sans négliger l'occasion de prendre part à la bataille de Mohacz. A son retour il obtint à la fois le brevet de brigadier (24 août 1688), et la faveur des deux grandes puissances de la cour, Mme de Maintenon, qui l'admit aux représentations données à Saint-Cyr, et de Louvois, qui le nomma peu après commissaire général de la cavalerie (2 sept. 1689). La guerre de la ligue d'Augsbourg commença. Successivement maréchal de camp (10 mars 1690), puis lieutenant général (30 mars 1693), gouverneur de Fribourg (14 nov.), ce qu'il faut remarquer alors dans la vie de Villars, c'est moins peut-être sa belle conduite aux combats de Leuze en Flandre (19 sept. 1691) et de Wislock sur le Rhin (25 juin 1694), que son opinion sur les opérations de la guerre : il faisait parvenir à Louis XIV des mémoires et des plans hardis, tels que celui de pénétrer en Allemagne par la Forêt-Noire. A peine la paix était-elle conclue (30 oct. 1697), que se posait la séduisante éventualité de la succession d'Espagne, et, l'œuvre de la diplomatie précédant

(1) Outre le maréchal de Bellefonds, elle était aussi tante du fameux abbé de Saint-Pierre et des frères Davy d'Amfreville, marins distingués.

(2) Cette date résulte de l'acte de baptême du maréchal, récemment découvert.

celle des armes, Villars fut nommé ambassadeur à Vienne, où il arriva le 16 août 1698. Pendant trois ans il y déploya une grande finesse jointe à beaucoup de sang-froid, et parvint à empêcher la prise de possession provisoire des États espagnols d'Italie du vivant même de Charles II. Mais après la mort de celui-ci et l'ouverture du testament qui faisait le petit-fils de Louis XIV héritier de la monarchie espagnole (1er nov. 1700), la position de Villars devint des plus difficiles à Vienne. Non-seulement chacun l'abandonna, et le roi des Romains s'oublia jusqu'à l'insulter; mais encore on chercha à l'impliquer dans les menées de Ragoczi, qui venait d'être arrêté, et dans l'insurrection hongroise (mai 1701). Le prince Eugène et le margrave de Bade seuls continuèrent à le voir.

Rentré en France, Villars fut employé en Italie, sous les ordres de Villeroi, puis, à l'armée du Rhin, où commandait Catinat. Cependant l'électeur de Bavière s'était déclaré l'allié de Louis XIV, et, en s'emparant d'Ulm (8 sept. 1702), avait mis celui-ci en demeure d'appuyer ses succès par une armée française. Ce fut Villars auquel le roi confia la mission aventureuse de percer la ligne ennemie pour venir joindre les Bavarois au cœur de l'Allemagne. Villars, âgé alors de quarante-neuf ans, n'avait jamais commandé en chef. Avec trente bataillons, quarante escadrons et trente pièces de canon (25 sept.), il remonta le Rhin jusqu'à Huningue, pensant tourner le prince de Bade posté dans la Forêt-Noire, mais il trouva celui-ci, qui avait suivi tous ses mouvements, fortement retranché en face de lui sur les hauteurs de Friedlingen et lui barrant la route de la Bavière. Une fausse attaque dirigée contre Neubourg permit à Villars de passer le Rhin et d'aborder hardiment le prince rangé en bataille sur la colline de Tulick. La victoire fut complète (14 oct.). Le soir même Villars était salué par ses soldats du titre de maréchal. Le 20 octobre, Louis XIV, sans consulter ses ministres, confirma ces acclamations, en lui envoyant le bâton, auquel il ajouta le commandement de l'armée du Rhin, que venait de quitter Catinat, disgracié. Les neiges empêchèrent cependant Villars de joindre l'armée bavaroise. En 1703, il repassa le Rhin (janv. 1703), s'empara de Kehl en treize jours, tourna le prince de Bade, traversa la Forêt-Noire avec des difficultés inouïes, et réussit à opérer sa jonction avec l'électeur (8 mai). Dès lors il conçut le projet de marcher droit sur Vienne. Sentant que la paix était dans la capitale de l'Autriche, il avait combiné un double plan de campagne tendant également vers ce but. Dans l'un, pendant que lui-même contenait l'armée de Stirum postée sur le Necker, l'électeur traversait le Tyrol, donnait la main à Vendôme, qui était maître du cours de l'Adige, et revenait avec lui tomber sur Vienne (1). L'autre plan, qu'il préférait, consistait à marcher droit sur Vienne en descendant le cours du Danube. L'incertitude de l'électeur, qui essaya chacun de ces deux plans sans en suivre aucun jusqu'au bout, sa retraite précipitée du Tyrol (30 août), la défection du duc de Savoie, qui obligea Vendôme à reculer, firent échouer cette belle combinaison de Villars; mais telle avait été la sûreté de son coup d'œil en la proposant, que l'empereur délibéra s'il ne devait pas quitter sa capitale. Ces événements précipités rendirent sa situation fort critique. N'ayant à espérer aucun secours, manquant presque de poudre, il ne pouvait se sauver que par une victoire. Il livra, le 21 septembre, la bataille d'Hochstedt. Tombant sur Stirum, il l'attaqua avec une telle furie, qu'il le culbuta d'un premier choc, et lui tua huit mille hommes. Un désaccord violent éclata aussitôt entre lui, résolu à ramener son armée par Memmingen vers sa base d'opérations, et l'électeur, qui voulait l'entraîner en Bavière, désaccord dont la conséquence fut la démission de Villars (nov. 1703).

Très-bien accueilli par Louis XIV, Villars reçut l'offre du commandement d'une seconde armée d'Italie destinée à seconder les opérations de Vendôme. A ce vaste théâtre il préféra, peut-être par un sentiment personnel, dont la postérité doit lui faire un reproche, la mission de réprimer l'insurrection des Cévennes. Répudiant le système d'extermination employé par ses prédécesseurs, il débuta par offrir une amnistie à tous les insurgés qui rentreraient chez eux dans un délai de huit jours, et divisa son armée en petits corps avec lesquels il enveloppa les camisards comme dans un réseau. Cette conduite amena la soumission de plusieurs chefs, celle de Cavalier entre autres. Ayant ainsi semé la division parmi les rebelles, il pénétra dans le pays, brûla les villages qui restaient hostiles, et fit pendre les hommes. Cette pacification si prompte lui valut le titre de duc (21 janv. 1705).

Pendant ce temps Tallard était vaincu à Hochstedt. Villars ne manqua pas l'occasion d'écrire un mémoire au roi pour lui indiquer ce qu'il eût fallu faire pour n'être pas vaincu. Le 4 avril 1795 il fut chargé, avec l'armée de la Moselle, forte d'environ soixante mille hommes, de défendre la frontière. Ce fut une de ses campagnes les plus utiles. Le projet des alliés était de pénétrer par la vallée de la Sarre et de prendre l'Alsace à revers, ou, en laissant de côté cette province, de s'avancer au cœur de la France. Villars choisit une excellente position à Sierck, où Marlborough, qui lui était deux fois supérieur, n'osa pourtant l'attaquer, et fit ainsi échouer le plan d'invasion. A peine libre, il entra en Alsace, se joignit à Marsin, prit Wissembourg et les lignes de la Lauter, passa le Rhin, et mit à contribution le pays de Bade. En 1706, il reprit Lauterbourg et Haguenau à l'ennemi, auquel il fit en outre quatre

(1) C'était, comme on l'a fait remarquer, le projet même que Carnot, en 1796, conçut pour les armées de Moreau et de Bonaparte.

mille prisonniers. Mettant à profit, en 1707, la mort de Louis de Bade et l'inexpérience de son successeur, Christian de Bareuth, Villars, tandis que les autres généraux défendaient péniblement les frontières, osa prendre l'offensive. Il prépara une flottille; puis quand on le croyait fort occupé au bal qu'il avait donné aux dames de Strasbourg, il traversa le fleuve, et lança son infanterie contre les fameuses lignes de Stolhofen, que l'Allemagne considérait comme son meilleur rempart. Elles furent emportées à la baïonnette (23 mai), et livrèrent au vainqueur d'immenses approvisionnements et cent soixante-six canons. Cet obstacle abattu, il se porta rapidement jusqu'au Necker et au Danube, à travers Bade et la Franconie, et, par une idée grandiose, qui eût renouvelé la période suédoise de la guerre de Trente ans, il proposa à Charles XII, qui venait de chasser de Dresde l'électeur de Saxe, de se joindre à lui à Nuremberg pour envahir l'Autriche. Malheureusement le roi de Suède, emporté par sa haine contre la Russie, n'accéda pas à ce grand dessein, et Villars, menacé de se voir couper la retraite par l'électeur de Hanovre, qui avait reformé l'armée impériale près de Philipsbourg, repassa le Rhin, satisfait de ces deux résultats considérables, d'avoir par cette diversion ralenti les progrès de Marlborough en Flandre, et relevé la confiance de sa propre armée (juin 1707).

Devenu le général des circonstances désespérées, Villars fut envoyé en 1708 contre le duc de Savoie, qui menaçait le Dauphiné. Il n'avait que seize mille hommes; mais, suppléant au nombre par l'audace, il prit lui-même l'offensive, et sauva Chambéry en pénétrant dans le Piémont par la vallée de la Doire, et ne fut ramené en arrière que par la reddition prématurée d'Exiles, dont il fit dégrader le gouverneur. Appelé à Versailles après la défaite d'Oudenarde (11 juillet), il appuya, mais en vain, l'avis de Vendôme, qui proposait d'attaquer les alliés sous les murs de Lille. L'année suivante il le remplaça en Flandre (janv. 1709). Jamais commandement n'avait été reçu dans des circonstances plus difficiles. Aux rigueurs de l'hiver de 1709 s'était jointe la famine : les soldats, nus pieds, mourant de faim, se nourrissaient de racines; on les vit vendre leur sac et leur fusil, et les officiers, leur épée, pour un morceau de pain. A force d'activité, d'intelligence et d'héroïque bonne humeur, Villars parvint à réorganiser les troupes, releva surtout leur courage, et put à la fin d'avril déboucher dans les plaines de Douai à la tête de quatre-vingt mille hommes. Trop faible contre les alliés, qui s'avançaient alors du côté de Lille avec cent vingt mille hommes, il se contenta de fermer la frontière, en prenant, derrière la Bassée, une position qu'il rendit formidable par d'immenses travaux de défense. Les alliés, n'osant l'affronter, allèrent investir Tournai. Comptant sur la résistance de cette place, dont le gouverneur, M. de Surville, avait reçu de lui l'ordre de tenir « jusqu'au dernier morceau de pain », Villars travailla à fermer la frontière en prolongeant ses lignes jusqu'à la Meuse. D'ailleurs, toujours poursuivi par la disette, tous ses efforts et son habileté parvenaient à peine à assurer le pain du jour (1). Ce ne fut qu'après la prise de Tournai (2 sept.) qu'il obtint de la cour la permission de combattre. Boufflers, bien que le plus ancien maréchal, vint se mettre sous ses ordres, avec une modestie qui les honorait tous deux. Alors, pendant que Paris et toute la France disaient les prières des quarante heures, Villars sort de ses retranchements, et, après avoir marché toute la nuit, se trouve, le 9 au matin, en présence de l'ennemi, qui venait d'achever l'investissement de Mons et s'était posté en avant du village de Malplaquet. Disposant ses troupes en croissant, son centre dans une large clairière dominée par les collines boisées de Laguières et de Sars où s'établirent sa droite et sa gauche, il engagea l'action le 11, à huit heures du matin. Tout d'abord la droite fit reculer les Hollandais ; mais la gauche étant près de plier, Villars s'y transporta en toute hâte avec une partie du centre. Il fut alors blessé au genou et mis hors de combat. Sur ces entrefaites le prince Eugène, sentant notre centre dégarni, l'aborda avec vigueur et l'enfonça. Alors s'engagea entre la cavalerie française, massée au fond de la clairière et celle des alliés, soutenue par toute l'artillerie, un combat suprême dans lequel celle-ci fut six fois rejetée sur ses pièces, ce qui aurait peut-être ramené la victoire si Marlborough, traversant le bois de Sars, que la retraite de la gauche avait rendu libre, n'était venu placer les cavaliers français entre deux feux. Boufflers, qui avait pris le commandement, ordonna la retraite; elle se fit en si bon ordre que les soldats « avaient jusqu'à leurs marmites ». Telle fut cette glorieuse défaite de Malplaquet, qui sur vingt-sept mille morts en coûta aux alliés vingt mille, l'élite de leur infanterie, et dont Villars a pu dire qu'il « s'imaginait être à la tête des anciennes légions romaines ». Quant à lui, sa blessure était fort grave, et mit quelque temps ses jours en danger. Transporté à Versailles à petites journées, les populations s'empressèrent sur son passage, et Louis XIV, qui avait ajouté la pairie à son titre de duc (sept. 1709), lui donna dans son palais

(1) Il faut citer, à l'éloge de son cœur comme à la gloire éternelle de son armée héroïque, ce passage de ses *Mémoires* : « Plusieurs fois nous avons cru que le pain manquerait absolument, et puis par des efforts on en a fait arriver pour un demi-jour. On gagne le lendemain en jeûnant. C'est une merveille que la vertu et la fermeté du soldat à souffrir la faim. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, me disaient-ils quelquefois quand je parcourais les rangs après qu'ils n'avaient eu que le quart et que demi-ration. Je les accompagnais, je leur faisais des promesses. Ils se contentaient de plier les épaules, et me regardaient d'un air de résignation qui m'attendrissait, mais sans plaintes ni murmures. »

l'appartement du prince de Conti, où toute la cour et jusqu'à Mme de Maintenon vint le visiter. En avril 1710, il se fit transporter à son armée, le genou emboîté dans un appareil de fer; pendant que l'ennemi perdait plus de vingt mille hommes devant les places de Béthune, d'Aire et de Saint-Venant, il mit à l'abri par de nouvelles lignes, l'Artois et la Picardie, et se mêla par une correspondance active aux négociations entamées à Gertruydemberg.

En 1711 l'affaiblissement de l'armée du nord, dont une partie avait servi à augmenter celle du Rhin, chargée d'entraver l'élection de Charles VI à l'Empire, imposa à Villars l'attitude de la défensive. En 1712 la France n'avait plus qu'une seule armée. Louis XIV la confia à Villars, en lui disant, dit-on : « Si elle est perdue, vous l'écrirez à moi seul; je monterai à cheval, je passerai par Paris, votre lettre à la main : je connais les Français; je vous mènerai deux cent mille hommes, et je m'ensevelirai avec vous sous les ruines de la monarchie. » A défaut de Marlborough, qui venait d'être disgrâcié, Eugène commandait les alliés. Il assiégeait Landrecies, la dernière place de la France, et n'était relié avec Marchiennes, dont il tirait ses approvisionnements, que par le camp de Denain, situé à cinq lieues de là, et par une double ligne de retranchements prolongés dans cet intervalle de neuf lieues, et qu'il appelait *le grand chemin de Paris*. Villars conçoit l'idée heureuse de rompre cette ligne oblique en s'emparant de Denain. Pour cacher son dessein, il feint une attaque sur Landrecies, attire Eugène sur ses pas, retourne brusquement à marche forcée sur Denain, que défendent les douze mille Hollandais du comte d'Albemarle. A peine arrivé, sous un feu terrible, sans combler les fossés par des fascines, il lance ses colonnes à l'assaut du camp. Quelques centaines d'hommes échappent au carnage, et la victoire était complète (24 juill. 1712) lorsqu'Eugène arriva, et Villars était maître de la place et en sûreté derrière l'Escaut, dont il avait rompu tous les ponts. En moins de trois mois Villars prit Marchiennes, Douai, Le Quesnoy, Bouchain, et, en forçant Eugène à repasser la frontière et à se retirer sous Bruxelles (oct.), il hâta la signature de la paix d'Utrecht (11 avril 1713). Il avait la gloire d'avoir sauvé la France.

L'Autriche persistant seule dans la lutte, Villars fut chargé d'aller lui imposer la paix (1713). Il força le prince Eugène à se retirer derrière les lignes d'Ettlingen, et pendant ce temps il enleva avec une incroyable rapidité Spire, Worms, Landau et Fribourg. L'empereur se hâta de demander la paix. Eugène, qui avait reçu de pleins pouvoir, et Villars se rendirent au château de Rastadt pour en discuter les conditions, et s'y témoignèrent réciproquement une sincère estime. Cette fois encore le succès fut du côté de Villars, qui obtint la cession de Landau et le rétablissement des électeurs de Bavière et de Cologne. Louis XIV et la France lui surent autant de gré de la conclusion de la paix que de ses victoires. Sa faveur à la cour était immense. Il eut à Versailles l'appartement du duc de Bourgogne avec les grandes entrées; il fut pourvu du gouvernement de Provence et décoré de la Toison d'or. L'Académie française tint à honneur de le compter parmi ses membres (23 juin 1714). Mais ce fut vainement qu'il aspira à cette épée de connétable, que le roi n'entendait rendre à personne.

Villars fut un des hommes, peu nombreux, qui regrettèrent Louis XIV; il professait une véritable admiration pour lui, et avait au contraire peu de goût pour le duc d'Orléans. On lui laissa, jusqu'au 24 sept. 1718, toutes ses dignités. Il fut membre du conseil de régence, et président du conseil de guerre. Dans le second, il travailla à quelques réformes relatives à la discipline de l'armée et aux fournitures. Dans le premier, il représenta constamment la politique de Louis XIV, combattit le cardinal Dubois, arrêta autant qu'il put les persécutions que le régent et son entourage dirigeaient contre les princes légitimés, montra le danger des réformes financières de Law, et s'opposa à la quadruple alliance. Son esprit d'opposition faillit le faire impliquer dans la conspiration de Cellamare. Après la régence il entra au conseil avec le titre de ministre d'état 1723 et prit un grand ascendant sur Louis XV, malgré les efforts de Fleury. En 1733 la succession de la Pologne étant devenue vacante, il insista fortement dans le conseil sur la nécessité d'enlever la Pologne à l'influence russe en soutenant Stanislas, et il appuya le plan de porter les coups contre l'Autriche, qui était l'alliée de la Russie. La guerre fut résolue malgré Fleury. Villars avait alors quatre-vingts ans, mais on lui voyait encore toute l'ardeur de la jeunesse. Le roi lui donna, avec le titre de maréchal général (18 oct.), le commandement de l'armée d'Italie. Pendant l'hiver il entra résolument dans le Milanais; Novare, Tortone, Pizzighettone, Milan tombèrent en son pouvoir. Le roi de Sardaigne, satisfait, voulait qu'on s'arrêtât; Villars au contraire pensait qu'il fallait pousser jusqu'aux Alpes pour empêcher un retour offensif des Impériaux. Ce fut une cause de froideur entre le prince et le maréchal; celui-ci, qui d'ailleurs était malade, demanda et obtint son rappel; mais la maladie ne lui laissa pas le temps de revoir la France : forcé de s'arrêter à Turin, il se rendit un compte exact de son état, appela un prêtre, et ne songea plus qu'à mourir.

Saint-Simon a tracé de Villars ce portrait : « Il était grand, brun, bien fait, avec une physionomie vive, ouverte, sortante et véritablement un peu folle, à quoi la contenance et le geste répondaient. » Il l'appelle dédaigneusement un enfant de la fortune, et trouve qu'il eut « un bonheur inouï, infatigable, et qu'il fut le plus complétement et la plus constamment heureux de tous

les millions d'hommes nés sous le long règne de Louis XIV ». Voltaire l'appelle aussi « l'heureux Villars ». Mais en reconnaissant dans cette longue carrière une singulière constance de bonheur, bonheur d'être parvenu de grade en grade à travers mille périls et malgré la haine d'une série de ministres de la guerre, bonheur d'avoir plu au roi et à Mme de Maintenon, bonheur d'avoir été blessé et mis hors de combat dans la seule bataille où la fortune allait lui être contraire; en reconnaissant tout cela, on ne peut pourtant refuser à cet homme un mérite réel, ni croire, comme Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, qu'il ait pu faire illusion à ses contemporains pendant soixante ans. Son coup d'œil et son sang-froid dans l'action étaient remarquables. Il se faisait aimer des soldats et savait éveiller leur gaieté et leur entrain au milieu des plus grands périls. Il était populaire parmi eux, et pourtant il ne sacrifiait rien de la discipline. Il avait affaire à des généraux circonspects, froids dans leurs calculs, prudents dans tous leurs mouvements et qui ne faisaient la guerre que suivant les règles. Villars les étonna par la promptitude de ses conceptions, par la rapidité et la hardiesse de ses manœuvres. S'agissait-il d'enlever une position difficile, ses soldats le voyaient presque toujours le premier au feu. Ayant des qualités très-réelles, il mettait un art merveilleux à les faire valoir. Ses contemporains lui reprochaient un goût trop vif pour les louanges et un penchant à se vanter, qui allait jusqu'à la fanfaronnerie. Il fatiguait tout le monde de soi, ne craignait pas les envieux, et semblait même se réjouir d'en susciter. On voit par les mémoires du temps qu'il a eu fort peu d'amis. La cour se moquait volontiers de sa jalousie. Il avait épousé (1er févr. 1702) Mlle de Varangeville, d'une rare beauté, et l'on prétendait qu'il en était jaloux au point de se faire suivre d'elle dans ses campagnes. On lui reprochait avec plus de justice son ardeur extrême à s'enrichir, et « son avidité de harpie, qui lui valut des monts d'or pillés à la guerre, sans pudeur d'y employer des détachements exprès, et de diriger à cette fin les mouvements de son armée ». Cette accusation que porte Saint-Simon est confirmée, sauf le dernier trait, par tous les contemporains et par l'aveu de Villars lui-même, qui ne se cachait pas de ses pillages, qui même les croyait permis, et disait qu'après tout il ne s'enrichissait qu'aux dépens des ennemis du roi, ce que Louis XIV ne trouva jamais mauvais.

Il eut deux fils : *Honoré-Armand*, qui suit, et *Louis*, mort en bas âge.

Il existe des *Mémoires de Villars* (La Haye, 1734, 1758, 3 vol. in-12); mais de cette compilation, rédigée par l'abbé de La Pause de Margon, le premier volume seul, au témoignage de Voltaire, est du maréchal. Plus tard Anquetil, chargé par le maréchal de Castries d'écrire la la vie de Villars, reproduisit non-seulement une partie de la correspondance militaire déposée aux archives, mais encore un journal du maréchal rédigé par lui-même. Les *Mémoires de Villars* insérés dans les collections Petitot et Michaud sont une combinaison de ces deux ouvrages.

E. Asse.

Folard, *Oraison fun. de Villars*; Arles, 1734, in-4°. — Peyssonnel, *Éloge de Villars*; Marseille, 1734, in-12. — L'abbé Seguy, *Oraison fun. du même*; Paris, 1735, in-4°. — Anquetil, *Vie du mar. de Villars*; Paris, 1784, 4 vol. in-12. — Gayot de Pitaval, *Campagne de Villars en 1712*; Paris, 1713, in-12. — Carlet de La Rosière, *Camp. de Villars en 1703*; Amst., 1762, 2 vol. in-12. — D'Alembert, *Hist. des membres de l'Acad.* — La Barre du Parc, *Portraits militaires*. — Saint-Simon, Berwick, Catinat, Saint-Hilaire, *Mémoires*. — *Journal* de Dangeau et de Barbier. — Mmes de Sévigné, des Ursins, de Maintenon, *Lettres*. — De Quincy, *Hist. milit. de Louis XIV*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Rousset, *Hist. milit. du prince Eugène*, et *Hist. de Louvois*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIII.

VILLARS (*Armand*, comte DE), frère puîné du précédent, mort le 20 août 1712. Il fit avec le maréchal les campagnes de 1703 et 1704 en Bavière, et mérita par ses services le grade de maréchal de camp (26 oct. 1704). Nommé chef d'escadre en 1705, il renforça en 1706 la garnison du port Mahon, y revint en 1707 avec trois vaisseaux, battit les insurgés, et fit rentrer l'île de Minorque sous la domination de Philippe V. Après avoir été créé lieutenant général (19 juin 1708), il combattit à Malplaquet, puis dans les Flandres, et devint gouverneur de Gravelines. Il assistait au siége de Douai lorsqu'une fièvre maligne l'emporta. Saint-Simon parle de lui comme d'un fort honnête homme, modeste et très-estimé.

De Courcelles, *Dict. des gén. fr.*

VILLARS (*Honoré-Armand*, duc DE), prince DE MARTIGUES, fils du maréchal, né le 4 décembre 1702, mort en mai 1770, à Aix, en Provence. La gloire de son père fit toute sa fortune, et il ne sut pas répondre aux faveurs du sort par ses qualités personnelles. A six ans il était pair, à seize mestre-de-camp de cavalerie. Il fit quelques campagnes sur le Rhin et en Italie et reçut le grade de brigadier (13 fév. 1734). Il hérita, par la mort de son père, de la grandesse d'Espagne, du gouvernement de Provence, et même de son siége à l'Académie française, où il fut admis le 9 décembre 1734. Son seul titre fut de posséder « dans un degré éminent, rapporte D'Alembert, un talent très-rare, celui de la déclamation théâtrale ». En 1736, il reçut le collier de la Toison d'Or. A en croire Le Kain, la déclamation du duc de Villars était froide, monotone, empesée; il se croyait en effet capable d'éclairer de ses conseils les comédiens; mais ceux-ci les acceptaient avec politesse, et n'avaient garde de les suivre. Il joua plus d'une fois à Ferney, où il résida souvent, bien accueilli par Voltaire, l'ancien adorateur de la maréchale de Villars. Un jour, après une représentation de *l'Orphelin de la Chine*, il dit d'un air satisfait à l'auteur : « Eh bien ! comment trouvez-vous que j'ai rempli mon rôle ? — Monseigneur, ré-

pondit Voltaire, vous avez joué comme un duc et pair. » La critique était fine et mordante; elle ne fut pas comprise. Villars passa presque toute sa vie dans son gouvernement, où il se fit aimer par sa bonté et sa bienfaisance. Grimm et Bachaumont l'ont accusé de vices contre nature; Voltaire y a fait allusion dans le XVIII[e] chant de *la Pucelle*. Le duc de Villars avait épousé, en 1721, une fille du maréchal de Noailles; il n'en eut qu'une fille, qui se fit religieuse.

D'Alembert, *Hist. de l'Acad. française*, t. IV. — Grimm et Voltaire, *Corresp.* — Bachaumont, *Mémoires secrets*.

VILLARS (*N*... DE MONTFAUCON, abbé DE), littérateur français, né près de Toulouse, en 1635, mort vers la fin de 1673. Il était neveu du célèbre érudit Bernard de Montfaucon. Ayant pris les ordres, il vint à Paris en 1667, dans le dessein de s'y avancer par la prédication, et il brilla en effet par son esprit et ses talents; mais ses ouvrages l'arrêtèrent dans sa carrière ecclésiastique : celui qu'il publia le premier et qui fit le plus de bruit, *le Comte de Gabalis*, fut supprimé, et l'auteur lui-même, dit Moreri, fut supprimé de la prédication. Peu d'années après l'abbé de Villars fut tué sur la route de Lyon, d'un coup de pistolet, à l'âge de trente-huit ans. *Le Comte de Gabalis* (Paris, 1670, in-12) se divise en deux parties, l'une contenant cinq entretiens sur les sciences secrètes, et l'autre intitulée : *les Génies assistants et les Gnômes irréconciliables* (1). Le tour du dialogue rappelle *les Provinciales*, et une finesse ironique éveille d'un bout à l'autre le sourire sur cette magie des Rose-Croix si fort à la mode à cette époque. Les adeptes firent du bruit et élevèrent facilement une accusation d'impiété contre ce qui n'était qu'un badinage spirituel, parfois un peu vif, surtout pour un prêtre. L'auteur fut traité d'incrédule; on fit ressortir avec malignité ses plaisanteries contre les moines; on cria à l'impudeur à propos des amours des sylphides avec les démons incubes, à propos de la manière dont Gabalis interprétait le premier péché d'Adam et racontait l'infortune de Noé, fait eunuque par Cham, pendant son sommeil (2). On obtint sans peine de l'autorité ecclésiastique des mesures de rigueur. *Le Comte de Gabalis* fut réimpr. avec une *Lettre apologétique*; Paris, 1684, in-12; Amst. Genève), 1700, in-12; Amst. (Paris), 1708, in-12, et 1742, 2 vol. in-12. La *Suite du Comte de Gabalis, ou Nouveaux entretiens sur les sciences secrètes touchant la nouvelle philosophie* (Amst., 1715, in-12), ouvrage posthume, contient sept entretiens : l'interlocuteur de Villars est un pédant nommé Jean le Brun (Janus Brunus), qui accepte dans toutes ses conséquences la philosophie cartésienne, ce qui fournit à l'auteur l'occasion d'attaquer, souvent avec bonheur, la doctrine de Descartes et de ses disciples. Les autres écrits de Villars ne sont, ni pour le style, ni pour l'esprit, égaux aux précédents; en voici les titres : *L'Amour sans faiblesse, ou Anne de Bretagne et Almanzaris*; Paris, 1671, 3 vol. in-12 : traduction prétendue de l'arabe, roman moitié historique, moitié philosophique, dont une partie fut réimpr. en 1729 (*le Geomyler*; Paris, in-12); — *De la Délicatesse*; Paris, 1671 : réponse médiocre faite aux *Sentiments de Cléanthe*, de Barbier d'Aucour; — *Critique de la* Bérénice *de Racine et de P. Corneille*; Paris, 1671, in-12; — *Réflexions sur la vie de la Trappe*; — *Critique des* Pensées *de Pascal*; — *Lettres contre M. Arnauld* : ces trois factums sont faits dans un esprit très-hostile aux doctrines de Port-Royal.

Moreri, *Grand Dict. hist.* — D'Artigny, *Mémoires de littér.*, t. I, p. 120.

VILLARS (*Dominique*), botaniste français, né le 14 novembre 1745, au hameau de Villars, près Gap, mort le 27 juin 1814, à Strasbourg. Jusqu'à dix-huit ans il fut obligé de se livrer tout entier aux travaux de la ferme dont les revenus faisaient vivre sa famille. Un vif désir d'étudier la nature l'entraîna en 1765 à faire une excursion, en compagnie d'un colporteur, à travers les provinces voisines. Aidé des conseils de Liotard, il fit de grands progrès en botanique, et fut, à sa recommandation, admis comme interne à l'hôpital de Grenoble (1771). Lorsqu'il eut pris ses grades à la faculté de Valence, il devint médecin en chef de l'hôpital militaire de Grenoble (1782), et professeur au jardin botanique (1783). La réputation méritée de Villars lui valut, en 1794, la chaire d'histoire naturelle à l'école centrale de l'Isère, puis un secours de 1,500 francs de la Convention, et le titre de membre associé de l'Institut (1796). Après la suppression de l'hôpital de Grenoble et des écoles centrales, il fut appelé à enseigner dans la faculté de Strasbourg (1805). On a donné en son honneur le nom de *villarsia* à plusieurs plantes. Outre des *Mémoires* sur la médecine et la botanique, Villars a publié : *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné*; Grenoble, 1786-89, 3 vol. in-8°, pl. : Villars ne suit qu'en partie le système de Linné, et il rejette, comme

(1) Bayle dit, dans son article BORRI : « *La Chiave del gabinetto*, de J.-F. Borri, contient dix lettres, dont les deux premières, datées de Coppenhagen l'an 1666, ne sont autre chose en substance que *le Comte de Gabalis*, que M. l'abbé de Villars publia l'an 1670. »

(2) « Quoi! mon fils, dit Gabalis, êtes-vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'histoire de la pomme à la lettre? Ha! sachez que la langue sainte use de ces innocentes métaphores pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a causé tous les malheurs du genre humain... Sachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur que l'homme et la femme eussent des enfants comme ils en ont. Le dessein du très-sage ouvrier était bien plus noble; il voulait bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est, si le misérable Adam n'eût pas désobéi grossièrement à l'ordre qu'il avait reçu de Dieu de ne toucher point à Ève, et qu'il se fût contenté de tout le reste des fruits du jardin de volupté, de toutes les beautés des nymphes et des sylphides; le monde n'eût pas eu la honte de se voir rempli d'hommes si imparfaits. »

trop fugitifs, les caractères tirés des pistils et de la proportion respective des étamines; — *Principes de médecine et de chirurgie*; Lyon, 1797, in-8°; — *Instructions élémentaires de météorologie*; Grenoble, 1797, in-8°; — *Mémoires sur la topographie et l'histoire naturelle*; Paris, 1804, in-8°; — *Mémoire sur la construction et l'usage du microscope*; Strasbourg, 1806, in-8°; — *Catalogue méthodique des plantes du jardin de l'école de médecine de Strasbourg*; ibid., 1807, in-8°; — *Essai de littérature médicale*; ibid., 1811, in-8°; — *Précis d'un voyage botanique fait en Suisse*; ibid., 1812, in-8°, pl.

De Ladoucette, *Notice biogr. de Villars*; Paris, 1818, in-8°.

VILLARS-BRANCAS. *Voy.* BRANCAS.

VILLE (*Antoine*, chevalier DE), ingénieur français, né en 1596, à Toulouse, mort en 1656. Sa famille, originaire du Dauphiné, s'était établie dans le Languedoc vers la fin du quinzième siècle. Après de bonnes études, il apprit la fortification, telle qu'on l'enseignait alors d'après les ouvrages de Jean Érard. Il assista d'abord comme chevau-léger au siége de Montauban, et passa ensuite dans l'armée du duc de Savoie, qui lui accorda en récompense de ses services l'ordre de Saint-Maurice. Il venait de rentrer en France lorsque les Espagnols envahirent la Picardie : aussitôt il rejoignit les troupes royales, et contribua à la reprise de Corbie (1636), ainsi qu'à l'attaque de plusieurs places en Artois. A la paix (1648) il fut chargé de fortifier les villes cédées à la France. Ce fut alors qu'il fit les premiers essais de son système particulier, dont plusieurs détails furent adoptés par Vauban. Le premier parmi nos ingénieurs il connut parfaitement la construction et les effets des mines; pendant longtemps il n'eut d'autre rival de gloire que le comte de Pagan. Le grade de maréchal de camp fut le prix de ses travaux. De Ville joignait à une valeur brillante un esprit élevé et de grandes connaissances littéraires. On a de lui : *Les Fortifications du chevalier Antoine de Ville*; Lyon, 1629, 1636, 1640, in-fol., avec 55 pl. dessinées et gravées par l'auteur; Amst., 1672, in-8°; dans les éditions in-fol., il y a en tête un portrait de l'auteur gravé par Jérôme David d'après Artemisia Gentileschi; — *Pyctomachio veneta, seu de pugna Venetorum in ponte*, etc.; Venise, 1633, in-4°, réimpr. dans le *Thesaurus antiq. ital.*, de Burman, t. V; — *Descriptio urbis Polæ antiquitatum*; Venise, 1633, in-4°, fig.; même recueil, t. VI; — *Obsidio Corbeiensis* (Siége de Corbie); Paris, 1637, in-fol., fig.; — *Le Siége de Landrecies*; Paris, 1637, in-8°; — *Le Siége d'Hesdin*; Lyon, 1639, in-fol., fig.; — *De la Charge du gouverneur des places*; Lyon et Paris, 1639, in-fol.; Paris, 1655, 1656, in-8°.

Biogr. toulousaine, t. II.

VILLE (LA). *Voy.* LA VILLE.

VILLEBRUNE. *Voy.* LEFEBVRE.

VILLEDIEU (*Marie-Catherine-Hortense* DESJARDINS, plus connue sous le nom de Mme DE), femme auteur française, née en 1631, à Saint-Remi du Plain, près de Fougères, morte en novembre 1683, dans le même lieu. Son père était prévôt de la maréchaussée d'Alençon, et sa mère femme de chambre de la duchesse de Rohan. Ayant pour les lettres un talent naturel, qui se manifesta de bonne heure, elle fut plus d'une fois détournée de l'étude par les emportements d'une imagination passionnée. Un de ses cousins fut le premier objet de son amour. Ne pouvant plus cacher à ses parents les résultats de sa faute, elle alla chercher un refuge près de la duchesse de Rohan, qui l'accueillit avec bienveillance. L'enfant qu'elle mit au monde ne vécut que six mois. Catherine ne tarda pas à oublier son cousin pour un jeune capitaine d'infanterie nommé Boisset de Villedieu, qui promit de l'épouser. Les bans furent publiés; mais la fille d'un notaire de Paris se déclara l'épouse légitime du sieur de Villedieu, et celui-ci prenant la fuite se dirigea vers Cambrai, où son régiment tenait garnison. Catherine, en habit d'homme, le poursuivit, dans le dessein de lui demander raison, les armes à la main. Les deux amants, dès qu'ils se virent, se réconcilièrent et passèrent en Hollande. Ils revinrent bientôt en France, unis, dit-on, par un pasteur hollandais, et, quoi qu'il en fût, vécurent à Paris en gens mariés, après avoir fait taire toutes les plaintes. Villedieu ne fut pas fidèle, et Catherine s'était déjà vengée de son abandon par de nouvelles passions, lorsqu'il mourut des suites d'une blessure reçue dans un combat ou dans un duel. Catherine continua le cours de sa vie galante. La mort subite d'une de ses amies lui inspira des sentiments de repentir, et elle entra dans un couvent, où elle devint une novice exemplaire; mais le bruit de sa vie scandaleuse étant parvenu jusqu'à la supérieure, on lui enjoignit de quitter la maison. Elle rentra dans le monde, et y reprit ses habitudes. Parmi ses adorateurs, le marquis de Chatte, vieillard de soixante ans, lui offrit de l'épouser. Le mariage eut lieu et fut déclaré nul, le marquis ayant une première femme, qu'il avait abandonnée. Un enfant était né de cette union condamnée par les lois; il n'accomplit pas sa première année, et le marquis mourut peu de temps après lui. « Ainsi, dit M. Hauréau, deux fois mariée et deux fois mère, Catherine n'avait pu conserver ni ses enfants ni ses maris, et elle ne pouvait, sans braver les lois, prendre le titre de veuve. » Elle continua sa vie d'amours et de prodigalités. Ses mariages ne l'avait pas enrichie; mais elle recevait de Barbin cinq livres pour chaque page de ses romans, et elle touchait quelques secours sur la cassette du roi. Elle passa les dernières années de sa vie dans le lieu de sa naissance, et y retrouvant le cousin qui avait été son premier amour, elle

l'épousa. Malgré l'éclat de ses déréglements, Mme de Villedieu fut liée avec les femmes du plus haut monde, Mme de Chevreuse, Mme de Montbazon, etc.; et son second enfant fut tenu sur les fonts de baptême par le dauphin et Mlle de Montpensier. Voici le portrait qu'elle a tracé d'elle-même : « J'ai la physionomie heureuse et spirituelle, les yeux noirs et petits, mais pleins de feu; la bouche grande, mais d'assez belles dents; le teint aussi beau que peut l'être un reste de petite vérole maligne; le tour du visage ovale; mais j'ose dire que j'aurais bien plus d'avantage à montrer mon âme que mon corps. » En ce dernier point, elle se faisait quelque illusion, car son âme se montra peu à son avantage dans sa conduite, et on en lisait assez bien les sentiments sur son visage, puisque Tallemant dit d'elle : « A sa mine, vous ne jugeriez jamais qu'elle fût bien sage. » Elle a du reste résumé sa morale dans ce passage de ses vers :

Si l'amour est un vice,
C'est un vice plus beau que toutes les vertus.

Comme auteur, Mme de Villedieu eut une réputation, tout à fait éteinte aujourd'hui, mais qui ne fut pas entièrement imméritée. Sa prose a de l'élégance; ses poésies fugitives, quelquefois trop libres, sont gaies, faciles et naturelles; ses pièces de théâtre présentent de bons vers; ses romans, qui pour la plupart font partie de la révolution opérée contre les ouvrages de Mlle de Scudery, sont vifs, passionnés, souvent bien conduits. Elle a laissé : *le Récit en prose et en vers des* Précieuses, 1660 : très-rare; — *Alcidamie*, roman; Paris, 1661, 2 vol. in-8°; — *Recueil de poésies*; Paris, 1662, in-12; — *Le Carrousel du Dauphin*; Paris, 1662, in-12; — *Manlius Torquatus*; Paris, 1662, in-12; Amst., 1718, 1741, in-12; — *Nitetis*; Paris, 1664, 1741, in-12 : cette tragédie et la précédente furent jouées, la première le 4 mai 1662 et la seconde le 27 avril 1663, à l'hôtel de Bourgogne; la première seule fut bien accueillie; — *le Favori*; Paris, 1663, 1665, in-12 : comédie en vers représentée avec succès, le 3 juin 1663, sur le théâtre du Palais-Royal; — *Recueil de quelques lettres et relations galantes*; Paris, 1668, in-12; — *Les Annales galantes*; Paris, 1670, in-12; — *Fables, ou Histoires allégoriques*; Paris, 1670, in-12; — *Journal amoureux*; Paris, 1671, 1680, in-12; — *Aventures ou Mémoires de Henriette-Sylvie de Molière*; Paris, 1672, in-12; —*Galanteries grenadines*; Paris, 1673, in-12; — *Les Exilés*; Paris, 1675, 1684, in-12; — *Amours des grands hommes*; Paris, 1679, in-12; — *Carmente*; Paris, 1680, in-8°; — *les Désordres de l'amour*; — *Annales galantes de Grèce*; etc. Les *Œuvres* de Mme de Villedieu ont été réunies après sa mort; Paris, 1702, 2 vol. in-12; Toulouse, 1703, 6 vol. in-12; Paris, 1721, 1741, 12 vol. in-12. L'édition de Toulouse est incomplète; celles de 1721 et 1741 contiennent plusieurs romans faussement attribués à Catherine Desjardins. J. M.

Goujet, *Bibl. française*, t. XVIII, p. 128. — *Hist. littér. des dames françaises*, t. II. — Tallemant, *Historiettes*. — Parfaict frères, *Hist. du Théâtre-Français*. — Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. IV.

VILLEDIEU. *Voy.* ALEXANDRE. J.-M.

VILLEFORE (*Joseph-François* BOURGOIN DE), littérateur français, né le 24 décembre 1652, à Paris, où il est mort, le 2 décembre 1737. Fils d'un juge à la monnaie de Paris, il vécut dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis. L'Académie des inscriptions lui ouvrit ses portes en 1706, mais deux ans après il s'en retira. Il occupait un petit appartement dans le cloître Notre-Dame, et était uniquement livré à l'étude et à des exercices de piété. On a de lui : *Vie de S. Bernard*; Paris, 1704, in-4°; — *Vies des Pères des déserts et des saintes solitaires d'Orient et d'Occident*; Paris, 1706-08, 5 vol. in-12, fig.; Amst., 1714, 4 vol. in-8°; — *Vie de sainte Thérèse*; Paris, 1712, in-4°, et 1748, 2 vol. in-12; — *Anecdotes, ou Mémoires secrets sur la constitution* Unigenitus; Paris, 1730-33, 3 vol. in-12 : ouvrage supprimé par arrêt du 28 janvier 1734; Lafitau en fit une réfutation (1734, 2 vol. in-8°), qui eut un pareil sort; — *Vie de la duchesse de Longueville*; Paris, 1738, in-12; Amst., 1739, 2 vol. in-12. Villefore a trad. du latin plusieurs ouvrages, entre autres *Lettres de S. Bernard* (Paris, 1714, 2 vol. in-8°), et *Oraisons de Cicéron* (1732, 8 vol. in-12). Il a laissé manuscrite une *Vie de Claude Le Pelletier, contrôleur des finances*.

Bibl. française, t. XXVIII 1re part.

VILLEFOSSE. *Voy.* HÉRON.

VILLEFROY (*Guillaume* DE), orientaliste français, né le 5 mars 1690, à Paris, où il est mort, le 4 avril 1777. Il acheva ses études dans l'abbaye de Tiron, où il s'appliqua surtout à la connaissance des idiomes sémitiques, et dans le séminaire de Besançon; ce fut là qu'il reçut l'ordination sacerdotale et le doctorat en théologie. Sur la recommandation du chancelier Daguesseau, il devint secrétaire du pieux duc d'Orléans, fils du régent, qui lui procura l'abbaye de Blasimont en Guienne. Il se fit connaître dans le monde savant par l'inventaire détaillé qu'il dressa des cent vingt-huit manuscrits arméniens rapportés de Constantinople par l'abbé Sevin; on ajoute même à ce sujet qu'il était alors à Paris le seul orientaliste qui connût cette langue. Plein de zèle pour le progrès de ses études favorites, il forma dans des cours particuliers plusieurs élèves, et fonda, en 1744, dans le couvent de la rue Saint-Honoré, une société de linguistes connue sous le nom de *capucins hébraïsants*. Cette société, s'inspirant des théories du maître, mit au jour de nouveaux commentaires des livres de l'Ancien Testament, et s'attacha entre autres choses à expliquer les prophéties au moyen d'un double sens littéral, système repris peu après par Svedenborg, et dont M. de Bunsen est le

dernier disciple. L'abbé de Villefroy fut nommé, en 1752, professeur d'hébreu au Collége de France. On a de lui : *Lettre au rév. P... en lui envoyant une traduction française des cantiques arméniens, composés dans le cinquième ou le sixième siècle*; Paris, 1735, in-4° de 16 p.; ces cantiques avaient paru en français dans le *Journal de Trévoux*, août 1735; — *Notices des livres arméniens mss. de la Bibliothèque impériale*, dans *Bibl. bibliothecarum* de Montfaucon (1739) et dans *Compendio di memorie concernanti la nazione armena* (1786, t. III, in-8°); — *Lettres de l'abbé de*** à ses élèves pour servir d'introduction à l'intelligence des Écritures, et principalement des livres prophétiques*; Paris, 1750-54, 2 vol. in-12 : attaqué par Le Roy, Besoigne, Dupuy, Ladvocat et Houbigant, il laissa à ses élèves le soin de défendre ses théories; — *J. Chrysostomi Encomium sancti Gregorii illuminatoris, ex armeno versum*, dans les *Œuvres* de saint Chrysostôme, édit. Montfaucon, t. XII; — *Vie de saint Christophe, trad. de l'arménien*; on ignore si elle a été imprimée.

Relland, *Essai sur la langue arménienne*. — Feller, *Dict. hist.*

VILLEGAGNON (*Nicolas* DURAND, chevalier DE), amiral français, né en 1510, à Provins (1), mort le 9 janvier 1571, à Beauvais, près de Nemours. Issu d'une ancienne famille, il fut admis en 1531 dans l'ordre des hospitaliers, dont son oncle, Villiers de l'Isle-Adam, était grand-maître. Joignant aux dons de l'esprit toutes les qualités extérieures de force, de mâle beauté et de courage, il fit avec éclat ses premières armes, et prit part à l'expédition désastreuse de Charles-Quint contre Alger (oct. 1541). Employé ensuite par Henri II, il transporta en Écosse les troupes françaises (juin 1548) qui, sous le commandement de Montalembert d'Essé, devaient secourir la régente, et feignit de remettre à la voile pour la France, afin de déjouer la surveillance des navires anglais; mais dès qu'il fut hors de vue il se dirigea vers le nord, et, par une navigation regardée comme très-hardie, fit le tour de l'Écosse, et revint prendre à Dunbarton la jeune Marie Stuart, qu'il débarquait le 13 juillet sur les côtes de Bretagne. Ayant eu connaissance par le connétable de Montmorency des projets que les Turcs nourrissaient contre Malte, il se rendit auprès du grand-maître, et l'aida à mettre l'île en état de défense (1551). Les Turcs, dans cet intervalle, ayant été assiéger Tripoli, qui appartenait aux chevaliers, Villegagnon fut envoyé dans cette ville pour la secourir; mais, malgré son activité et son courage, il ne put empêcher l'ennemi de s'en emparer. Nommé peu après vice-amiral de Bretagne, il croisa alors avec sa flotte le long des côtes d'Angleterre, prêt à favoriser les entreprises que les partisans de Jane Grey, protégés secrètement par la France, pourraient tenter contre l'autorité mal affermie de Marie Tudor. Aucun de ces projets n'ayant réussi, Villegagnon, mécontent d'ailleurs de la conduite du gouverneur de Brest à son égard, ou plutôt porté vers les opinions calvinistes, proposa alors à l'amiral de Coligny de fonder au Brésil une colonie française où ceux de la religion réformée pourraient aller pratiquer librement leur foi. Ce projet ayant été agréé, il mit à la voile, le 12 juillet 1555 (1), du port du Havre, muni de 10,000 livres, et avec deux bâtiments de deux cents tonneaux. Le 10 ou le 13 novembre suivant, il jeta l'ancre dans la baie du Rio Janeiro, et y prit possession d'une île à laquelle il donna le nom de Coligny. L'arrivée d'un premier convoi d'émigrants, parmi lesquels se trouvaient les ministres Pierre Richer, Guillaume Chartier, P. du Pont et Jean de Lery (10 mars 1557), semblait assurer l'avenir de la nouvelle colonie, lorsque de regrettables disputes éclatèrent au sujet de la célébration de la Cène avec du pain sans levain, et dans lesquelles Villegagnon oublia un peu trop qu'il était parti dans le dessein de procurer un asile à la liberté religieuse. P. du Pont et Richer s'étant embarqués avec d'autres émigrants, le 4 janvier 1558, pour aller soumettre à Calvin les difficultés qui s'étaient élevées, Villegagnon, croyant à un complot, fit emprisonner et bientôt jeter dans la mer trois colons qui s'étaient séparés de Richer, et avaient regagné l'île de Coligny (9 fév. 1558); puis il en fit conduire plusieurs autres sur les bords de la Plata et sur les côtes du Brésil. Désespérant enfin de rien fonder avec le peu de compagnons qui lui restait, il abandonna à elle-même la colonie, qui se donna bientôt aux Portugais, et retourna en France. Là il fut en butte à la haine des réformés, qui l'accusèrent de les avoir en quelque sorte trahis et qui l'appelèrent *le Caïn de l'Amérique*. La polémique qu'il entreprit contre Calvin contribua encore à multiplier les libelles qui parurent contre lui. Soupçonné d'hérésie par les catholiques, comme il l'était d'apostasie par les protestants, Villegagnon dut sans doute attribuer à la méfiance des deux partis de ne plus reparaître sur la scène politique. Choisi en 1568 pour représenter l'ordre de Malte à la cour de France, il se démit de cet emploi en 1570, et mourut l'année suivante, dans sa commanderie de Beauvais, près de Nemours. Très-mal mené par les écrivains protestants, comme de Bèze, qui l'appelle « présomptueux jusques au bout et fantasque », Villegagnon fut cependant un marin habile et un écrivain non sans mérite. Comme historien, il a écrit : *Caroli V imp. expeditio in Africam ad Argieram*; Paris, 1542, in-8°; — *De Bello melitensi et ejus eventu Francis imposito, ad Carolum V, commentarius*; Paris, 1553, in-4°;

(1) Ou peut-être à Villegagnon, village qui n'en est qu'à trois lieues.

(1) Cette date est la plus généralement admise.

traduit en français (Lyon, 1553, in 8°), par N. Edoart. Ses ouvrages de controverse sont les suivants : *Ad articulos Calvinianæ, de sacramento Eucharistiæ, traditionis, ab ejus ministris in Francia Antarctica evulgatæ responsiones*; Paris, 1560, in-4° : c'est à la fois une apologie de sa conduite au Brésil et une réfutation de la doctrine de Calvin et du ministre Richer sur l'Eucharistie; Richer y répondit dans ses *Apologetici libri*; Genève, 1561, in-4°; — *De Cœnæ controversiæ Melanchthonis judicio*; Paris, 1561, in-4°; — *Responce aux remonstrances faictes à la Reyne mère*; Paris, 1561, in-4°; — *Responce aux libelles d'injures publiés contre lui*; Paris, 1561, in-4°; — *Propositions contentieuses entre Villegaignon et J. Calvin, contenant la vérité de l'Eucharistie*; Paris, 1562, in-4°; — *De consecratione mystici sacramenti adversus Vannium*; Paris, 1569, in-4°.

N. Barré, *Discours sur la navigation de Villegagnon en Amérique*; Paris, 1558, in-8°. — *Navigation de Villegagnon, en 1555*; Paris, 1557, in-8°. — Thevet, *Singularités de la France antarctique*. — J. de Lery, *Hist. d'un voyage fait en la terre du Bresil*, etc.; La Rochelle, 1578, in-8°. — Regnier de la Planche, *Hist. de France sous François II*. — De Bèze, *Hist. ecclés.*, liv. II. — De Thou, *Hist. sui temp.*, liv. V et XVI. — Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Haag frères, *France prot.*

VILLEGAS (*Esteban-Manuel* DE), poëte lyrique espagnol, né en 1596, à Najera (Vieille-Castille), mort le 3 septembre 1669. Né de parents pauvres, il fit son éducation en partie à Madrid, en partie à Salamanque, où il se perfectionna dans l'étude des lois. Son talent paraît avoir été des plus précoces, car il publia dès 1617 une édition de ses poésies (*las Eroticas*; Najera, in-4°), qu'il se vante d'avoir composées pour la plupart à l'âge de quatorze ans. Marié au plus tard en 1626, il renonça à peu près complétement à la culture des lettres, pour se livrer à l'exercice de sa profession, seul moyen de subvenir à l'existence de sa famille. Il trouva néanmoins le temps de publier un certain nombre de dissertations sur les auteurs classiques, et de faire des additions au code Théodosien. En 1665, accablé de malheurs et de dégoûts, il traduisit pour se consoler le livre de Boèce, et fit de cette version (fort remarquable dans sa partie versifiée) un modèle de prose castillane. Il mourut à soixante-treize ans, toujours pauvre et sans appui. Il espérait mieux de la vie, à l'époque où, dans l'ivresse de la jeunesse, il s'annonçait comme un soleil levant, et dirigeait des attaques contre Cervantes, avec l'espoir de plaire aux Argensolas. Le recueil des *Eroticas* contient d'une part la traduction de quelques odes d'Horace et de tout Anacréon, ainsi que diverses imitations de ce poëte, et de l'autre des satires et des élégies, des églogues, des sonnets à la manière de Pétrarque, et des poëmes en latin. Les traductions d'Anacréon, assez libres du reste, sont ce qu'il y a de plus remarquable : on y retrouve la gaieté, la voluptueuse insouciance du chantre de Téos, à un degré de naturel que l'on chercherait en vain dans aucune autre littérature moderne.

Les poésies légères de Villegas ont été réimpr. avec la *Consolation de Boèce* et quelques pièces inédites à Madrid, 1774, 2 vol. in-8°, et 1797, 2 vol. in-8°, ainsi que dans *le Parnasse espagnol*, t. IX. E. BARET.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — *Bibl. de escritores del reinado de Carlos III*, 1788, t. V, p. 19. — Maury, *L'Espagne poétique*, t. I. — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. II.

VILLEHARDOUIN (*Geoffroi*, sire DE), chroniqueur français, né vers 1155, au château de Villehardouin, près de Troyes, mort vers 1213, à Messinople. Il était d'assez bonne noblesse, riche en terres domaniales, et déjà père de cinq enfants, lorsqu'il prit la croix en 1199, à l'exemple du comte de Champagne, auprès duquel il remplissait l'office de maréchal. Les croisés s'étant plusieurs fois réunis en parlement à Soissons, à Compiègne, au nombre de plus de dix mille hommes, ils nommèrent six députés pour trouver les vaisseaux et les vivres nécessaires à l'armée. Placé à la tête de cette députation, Geoffroi se rendit à Venise (1201), et obtint de la république qu'elle transporterait sur ses vaisseaux trente-cinq mille hommes, dont quinze mille cavaliers, pour le prix de 85,000 marcs d'argent, environ quatre millions. Il prit la parole à cette occasion devant le peuple assemblé sur la place Saint-Marc, et l'adjura dans une courte et touchante harangue « de venger la honte de Jésus-Christ » et « d'avoir pitié de la Terre Sainte d'outre mer ». Puis il se jeta en pleurant aux pieds des assistants, qui d'une commune voix octroyèrent sa demande. Le comte de Champagne, Thibaut III, étant mort, Geoffroi parvint à faire nommer « seigneur de l'ost » Boniface, marquis de Montferrat. Mais les croisés, n'ayant plus leur premier chef, ne s'entendirent point pour s'acquitter envers Venise; les uns voulurent s'en aller en Terre-Sainte par cette dernière ville, les autres par la Pouille. Les premiers ne pouvant seuls payer le prix convenu, le sage Dandolo leur proposa de s'acquitter en prenant pour le compte des Vénitiens la ville de Zara (oct. 1202), qui, malgré les réclamations d'Innocent III, fut bientôt soumise, ainsi que Trieste et toute l'Istrie. Alors le prince Alexis, fils d'Isaac l'Ange (*voy.* ce nom), vint prier les croisés de rétablir son père, qu'un usurpateur avait détrôné. Le 14 mai 1203, les barons français partirent de Corfou, et arrivèrent à la fin de juin à Constantinople, d'où ils chassèrent l'usurpateur après une vive résistance. La mauvaise foi d'Alexis et la turbulence de ses sujets amenèrent la ruine de l'empire grec, la prise et le pillage de Constantinople et l'élection du comte Baudouin au trône (9 mai 1204). On créa pour le marquis de Montferrat le royaume de Thessalonique. Villehardouin eut sa part dans

tous ces événements ; homme de cœur, de tête et de main, il fut employé souvent à rétablir la paix et l'union entre les chefs latins, et combattit avec courage dans les guerres de partisans qui suivirent. Après avoir vu Baudouin tomber, à la bataille d'Andrinople, entre les mains des Bulgares, il rallia l'arrière-garde, et la ramena en bon ordre. Il appuya de tout son pouvoir le nouvel empereur Henri Ier (1206), et, profitant d'un moment de trêve, il se retira en 1207 en Thessalie, où il avait reçu en fiefs du marquis de Montferrat plusieurs places, entres autres Messinople, ainsi que le titre de maréchal de Romanie. Cessant d'être mêlé aux affaires, il voulut les raconter ; c'est dans cette retraite paisible qu'il rédigea sa chronique, la première de ce genre écrite en prose française. Dans Villehardouin on rencontre bien des tournures, et surtout bien des mouvements, des traits de sensibilité empruntés aux chansons des trouvères. L'ouvrage offre un mélange de naïveté et de grandeur qui vient de l'émotion d'une âme forte à la vue d'importants événements. La première édition de *la Conqueste de Constantinople* fut impr. à Paris, 1585, in-4°, par les soins de Vigenère, avec une traduction en regard. Le texte seul, corrigé d'après un manuscrit apporté de Venise, reparut à Lyon, 1601, in-fol. Du Cange en fit l'objet d'un important travail, Paris, 1657, in-fol. Depuis, le texte remanié de Du Cange a été reproduit successivement par les auteurs du *Recueil des historiens des Gaules*, par Buchon, par Petitot, par Michaud et Poujoulat dans leurs collections de mémoires. M. Paulin Paris, dans une nouvelle édit. de Villehardouin, publiée par la Société de l'histoire de France (Paris, 1838, in-8°), s'est efforcé de rétablir autant que possible le texte primitif de l'auteur.

A l'époque où il se retirait de la vie active, Villehardouin, bien loin d'oublier sa patrie, dotait l'abbaye de Froissy et celle de Troyes, où ses sœurs et ses filles étaient religieuses. La branche aînée de sa famille s'étant éteinte en 1400, les descendants de son neveu, nommés aussi Geoffroi, la continuèrent jusqu'au moment où elle se fondit avec la maison de Savoie.

Fr. Monnier.

Chronique de Villehardouin. — Notices des éditeurs. — *Hist. littér. de la France*, t. XVII. — Sainte Beuve, dans *le Moniteur*, 1854, p. 119 et 147. — Michaud, *Hist. des croisades.*

VILLÈLE (*Jean-Baptiste-Séraphin-Joseph*, comte DE), homme d'État français, né le 14 août 1773, à Toulouse, où il est mort, le 13 mars 1854. D'une famille noble du Languedoc, il entra de bonne heure dans la marine, et fit, sur une corvette d'instruction, un premier voyage à Saint-Domingue, suivi bientôt d'un second à l'île de France sous les ordres du contre-amiral de Saint-Felix, son parent. Il était dans cette colonie avec le titre d'aide-major, lorsqu'en 1792 la nouvelle des événements du 10 août l'engagea à donner sa démission. Réfugié alors à l'île Bourbon avec M. de Saint-Félix, qu'il avait contribué à sauver, il s'y fixa par un mariage avec Mlle Panon Desbassyns, et se consacra à l'exploitation d'une propriété qu'il y avait acquise. Élu membre de l'assemblée coloniale, il fit preuve dans des circonstances difficiles de sagacité, de prudence et d'activité. Ayant réalisé une partie de sa fortune, il revint en France, et se retira dans son domaine de Marville, près Toulouse, livré à des travaux agricoles. Les fonctions de conseiller général de la Haute-Garonne furent les seules qu'il remplit sous l'empire. Partisan très-ardent de la Restauration, il publia en 1814 des *Observations sur le projet de Constitution*, où il combattait la théorie d'une charte et d'une chambre élective. Nommé par le duc d'Angoulême maire de Toulouse (juillet 1815), il venait d'être installé dans ses fonctions lors de l'assassinat du général Ramel, qu'il ne put empêcher. Au mois de septembre il alla représenter sa ville natale dans la chambre *introuvable*, et y vota constamment avec cette majorité passionnée, qui s'efforçait de jeter le gouvernement dans les réactions. Les débats de la loi électorale (déc. 1815), présentée par M. de Vaublanc vinrent augmenter son importance parlementaire. Membre de la commission, il combattit énergiquement la théorie ministérielle des *électeurs de droit*, qui livrait l'élection aux fonctionnaires et par suite à l'administration même. La pensée de M. de Villèle était de donner pour appui au parti royaliste les classes inférieures, où ce parti rencontrait moins d'hostilité que dans la bourgeoisie. Nommé rapporteur, il développa un contre-projet qui, tout en maintenant les deux degrés d'élection, composait les colléges cantonaux de *tous* les citoyens âgés de vingt-cinq ans et payant 50 fr. de contributions directes, et limitait le taux de 300 fr. aux électeurs des colléges départementaux dont le nombre était fixé à trois cents. Remanié de nouveau, et objet d'un second rapport de M. de Villèle, le projet fut voté, mais avec des modifications qui en diminuaient la portée démocratique. La chambre de 1816 contenait encore une centaine de membres de l'ancienne majorité. C'est alors que M. de Villèle fit preuve d'une haute capacité par la manière dont il sut organiser son parti, le discipliner, harceler le ministère en adoptant le rôle des minorités et en prenant la défense des libertés publiques. Ainsi il attaqua avec force en 1817 l'influence de l'administration en matière électorale, la censure et la suspension de la liberté individuelle, le cumul et l'élévation des traitements, la centralisation, qu'il représenta comme la source de tous les maux, les emprunts qu'il assimilait à des impôts, le recrutement, etc. Ce n'était pas seulement à la tribune qu'il attaquait le ministère : dans la presse, *le Conservateur* était le principal organe de son opposition. Un instant proposé pour le ministère de la marine dans les combinaisons qui accompagnè-

rent la chute du premier cabinet Richelieu (7 déc. 1818), puis de nouveau lorsque l'élection de Grégoire porta le cabinet Decazes à tenter une alliance avec la droite (23 oct. 1819), M. de Villèle ne cessa point cette opposition, qui s'était encore accentuée pendant les débats de la loi de 1819 sur la presse. L'assassinat du duc de Berry amena la formation du second cabinet Richelieu et rendit à la fois nécessaire et plus facile une alliance avec la droite. L'intervention de M. de Villèle pour décider M. Clausel de Coussergues à retirer sa folle accusation contre M. Decazes; le secours de sa parole prêté aux lois qui suspendirent la liberté individuelle et mirent cinq journaux en état de surveillance, furent les premiers actes de cette alliance. Quand la loi du double vote eut envoyé une majorité réactionnaire, cette majorité imposa d'abord au cabinet MM. de Villèle et de Corbière, comme ministres sans portefeuille (21 déc. 1820); puis, mécontente de la marche incertaine et timide de ce cabinet, affaibli du reste par la démission de M. de Villèle (25 juillet 1821), elle le renversa par sa coalition avec la gauche, pour en composer un parmi les hommes qui avaient sa confiance (15 déc. 1821).

Ici commence la longue administration de M. de Villèle, dans laquelle il mit une capacité incontestable au service d'une cause impopulaire. Cette administration ne présente qu'une série de concessions arrachées chaque année par la majorité royaliste. C'était pour satisfaire la faction ultra-monarchique, soutenue par la congrégation, qu'on élaborait successivement ces lois rétrogrades dont le souvenir pèse sur le triumvirat Villèle, Corbière et Peyronnet. Comme orateur, il avait la voix nasillarde et des formes disgracieuses, mais une puissance de raisonnement unie à un ton de simplicité qui allait à tous les esprits; il plaisait à la majorité par le soin avec lequel il s'attachait à répondre à toutes les objections; nul n'éludait une difficulté avec plus d'adresse, un argument avec plus de dextérité. Au pouvoir, il se distingua par le rare talent d'écouter, par l'esprit d'ordre, et par une immense aptitude pour embrasser les détails des affaires. Administrateur habile, il continua l'œuvre laborieusement commencée par ses prédécesseurs MM. Roy et Corvetto; il apporta de nombreuses améliorations dans les finances, perfectionna la comptabilité, et établit l'ordre et l'économie dans la gestion du trésor. Comme ministre dirigeant, il était supérieur à tous ses collègues, mais ses vues n'embrassaient qu'un horizon borné; ses idées, essentiellement pratiques, se mouvaient dans une sphère étroite; sa politique, circonscrite aux intérêts du moment, était incapable de sacrifier à une pensée grande, généreuse, ou à une vue d'avenir. En un mot, M. de Villèle était un homme d'affaires bien plus qu'un homme d'État. Cependant il avait beaucoup plus qu'aucun de ses collègues le sentiment des besoins réels de la France, et l'esprit de modération qui en était la conséquence fut la cause principale du crédit qu'il finit par obtenir auprès de Louis XVIII. Ce prince lui pardonnait en faveur de la rectitude de sa raison ses manières un peu bourgeoises.

La première affaire grave dans laquelle parut l'action de M. de Villèle comme ministre dirigeant fut celle de la guerre d'Espagne, et il est juste de dire qu'il fit tout ce qui était en lui pour l'éviter ou pour l'éloigner. Il était soutenu dans sa résistance par l'opinion publique, par la banque, l'industrie et le commerce, avec lesquels il s'était mis en rapport intime. Mais il avait derrière lui un parti ardent, qui le poussait et qu'il était tenu de satisfaire; il ne gardait le pouvoir qu'à ce prix. M. de Villèle fit comprendre au roi, dont l'estime grandissait pour lui, la nécessité d'une présidence du conseil, comme moyen de s'opposer aux engagements imprévus que M. de Montmorency, alors ministre des affaires étrangères, aurait pu prendre. Il y fut appelé (7 septembre 1822), sur la retraite de ce dernier (1). Les tentatives d'accommodement, soit avec les cortès, soit avec Ferdinand VII, échouèrent des deux côtés. M. de Villèle ne pouvait néanmoins se décider aux hostilités; mais la réunion Piet s'expliqua si nettement que le président du conseil vit l'impossibilité de résister au torrent. Le discours de la couronne dut parler de guerre (26 janv. 1823). L'occupation de l'Espagne ne fut guère pour l'armée française qu'une marche triomphale. En même temps un emprunt fut négocié pour subvenir aux frais de cette guerre; il fut adjugé à la maison Rothschild au prix de 89 fr. 55 c., le taux le plus élevé qu'eût encore atteint la rente. Cette série de succès marqua pour l'opinion royaliste une époque d'exaltation triomphante. On profita de l'abattement des partis pour consolider le ministère par la grande mesure de la septennalité et du renouvellement intégral de la Chambre. Les élections de 1824 amenèrent 410 députés royalistes; 19 seulement appartenaient à la gauche. Alors se forma ce bataillon des trois cents, qui manœuvrait si docilement à la voix et au geste de M. de Villèle. Toutefois celui-ci sentit plus tard la faute qu'il avait faite d'éliminer trop complétement l'opposition de gauche. Une opposition bien autrement dangereuse pour lui, dirigée par M. de La Bourdonnaie, son plus violent adversaire, devait se former au sein de la majorité même.

En attendant, M. de Villèle méditait un projet de conversion des rentes, lié dans sa pensée à l'indemnité des émigrés, impérieusement exigée par les chefs royalistes comme gage d'alliance avec le cabinet. Pour trouver le milliard de l'indemnité, il proposait le remboursement de la dette publique, en abaissant l'intérêt de la rente. Le 5 p. 100 avait atteint le pair à la fin de 1823,

(1) Le 17 août précédent il avait été créé comte.

et la tendance à la hausse était des plus prononcées. L'amortissement se trouvait obligé de racheter au-dessus du pair des rentes vendues au-dessous de 100 fr. La combinaison imaginée par le ministre pour réaliser l'indemnité promise à l'émigration sans charger les contribuables était donc à la fois un chef-d'œuvre financier et une excellente mesure d'économie sociale. Mais l'alliance d'un projet impopulaire la décrédita dans l'opinion publique, alors peu éclairée et défiante. L'opposition libérale déploya toutes ses ressources pour attaquer le projet, et aucun des députés dévoués à M. de Châteaubriand ne prit la parole pour le défendre. Au scrutin (5 mai 1824), sa majorité se trouva diminuée; il ne réunit que 238 voix contre 145. A la chambre des pairs (3 juin), le projet fut rejeté par 128 voix contre 94. C'était un échec des plus graves pour M. de Villèle. Mais il était trop puissant dans la chambre des députés et trop soutenu à la cour pour se retirer. M. de Châteaubriand, qui avait hautement désapprouvé le projet, reçut sa démission, même avec des formes assez brutales. Dès lors la fraction Bertin de Veaux et Agier passa à l'opposition, et *le Journal des Débats*, ainsi que *la Quotidienne*, devint une machine de guerre formidable contre le ministère. A la session suivante, pour mener à fin l'indemnité, le projet de loi pour la conversion des rentes fut représenté, mais modifié et amendé (26 mars 1825) : la conversion du 5 p. 100 en 4 1/2 ou en 3 p. 100 n'était plus que facultative : ce n'était donc plus qu'une demi-mesure, qui dès lors perdait toute son efficacité.

Dans l'intervalle, Louis XVIII était mort (16 sept. 1824), et Charles X était monté sur le trône. Déjà précédemment M. de Villèle s'était attaché à conquérir la confiance du comte d'Artois; il resta donc l'homme indispensable du nouveau roi. Mais les difficultés qui l'entouraient et les exigences qu'il fallait satisfaire ne firent que s'accroître. Le parti réactionnaire grandissait et envahissait chaque jour les avenues du gouvernement. De cette époque date la création du ministère des affaires ecclésiastiques, et l'entrée des évêques au conseil d'État (26 août 1824), l'invasion patente des jésuites, dénoncée par le comte de Montlosier; puis la loi du sacrilége (15 avril 1825), les congrégations autorisées par simple ordonnance, les procès du *Constitutionnel* et du *Courrier français*, le projet sur le droit d'aînesse et les substitutions (8 avril 1826). On demandait ouvertement la remise des registres de l'état civil au clergé, la célébration du mariage religieux avant l'acte civil. Les jésuites de Rome correspondaient avec Charles X par le canal de M. Franchet. M. de Villèle sentait combien le ministère était compromis par toutes ces intrigues; la congrégation lui pesait, mais il devait la subir. On ne le souffrait lui-même que parce qu'il faisait parfaitement les affaires d'argent du parti. En sa qualité de ministre des finances, il comprenait que le crédit de l'État ne se soutiendrait qu'en secondant par des mesures intelligentes le mouvement commercial et industriel. C'est dans cet esprit qu'il conçut l'importante mesure de l'émancipation de Saint-Domingue, moyennant une indemnité de 150 millions (18 avril 1826), mesure que nul autre ministre peut-être n'eût été en position de faire accepter à son parti. Il voulait, par cet exemple, amener l'Espagne à reconnaître l'indépendance de ses colonies d'Amérique. Peu scrupuleux d'ailleurs sur les moyens de conserver son pouvoir, il ne se refusait ni les fraudes électorales ni les manœuvres pour éteindre la presse soit par les persécutions, soit par la corruption. Aussi l'opinion publique ne le séparait pas de l'impopularité que déversaient sur le cabinet entier les projets de loi présentés par ses collègues. On sait que des feux de joie éclatèrent dans Paris lors du retrait de la *loi d'amour* (17 avril 1827), ce code draconien combiné pour l'asservissement complet de la presse. La revue de la garde nationale, du 29 avril suivant, s'était faite aux cris de : *A bas les ministres!* cris répétés particulièrement sous les fenêtres du ministre des finances. La garde nationale fut licenciée (30 avril). Les derniers votes de la chambre des pairs avaient constaté l'incompatibilité de l'esprit du ministère avec cette assemblée. Pour y introduire une promotion nouvelle, il fallait disloquer la majorité de la chambre élective; on n'osait pas d'ailleurs user du privilége de la septennalité en présence de l'opinion si fortement prononcée. M. de Villèle se décida donc à dissoudre la chambre (5 nov.), en disant : « Aujourd'hui je hasarde l'existence du ministère, plus tard ce serait l'existence de la monarchie. » Partout les élections se firent en présence d'un grand mouvement d'esprit public. Le ministère tomba devant une majorité nouvelle (4 janv. 1828), qui lui imprima le nom de *ministère déplorable*.

Promu à la pairie le 3 janvier, avec MM. de Corbière et de Peyronnet, M. de Villèle résista longtemps à une nomination qui privait Charles X de son influence sur la chambre élective. « Vous voulez donc vous imposer à moi comme ministre, lui écrivit le roi. — Le roi sait bien le contraire, répondit M. de Villèle; mais puisqu'il a pu l'écrire, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. Dieu veuille qu'il n'ait pas à s'en repentir. » Sa carrière politique était terminée : quoique membre de la chambre des pairs, il garda le silence à l'égard d'un gouvernement qu'il aimait, mais dont il jugeait la marche devenir de jour en jour plus aventureuse. Retiré à Toulouse après juillet 1830, il ne rompit le silence qu'il s'était imposé que pour écrire en 1839 des articles remarquables dans *la Gazette de France* sur le suffrage universel et sur la situation financière.

ARTAUD.

Moniteur univ. — Vaulabelle, Viel-Castel, Lamartine. Nettement, *Hist. de la restaur.* — D'Audiffret, *Souvenirs de l'admin. financière de M. de Villèle*; Paris, 1855, in-8°. — De Neuville, *Notice sur M. de Villèle*; Paris, 1855, in-8°.

VILLEMAIN (*Abel-François*), écrivain et homme politique, né le 9 juin 1790, à Paris. Les heureuses dispositions qui se révélèrent chez lui dès ses premières années furent cultivées avec une intelligente sollicitude par sa mère, femme distinguée par l'esprit et par le cœur. Placé en pension chez M. Planche, le jeune Villemain y reçut des soins excellents, dont il profita avec l'aptitude extraordinaire d'une nature d'élite. Dès l'âge de douze ans il jouait la tragédie en grec, à sa pension (1), dans les exercices de la fin de l'année. La pension de M. Planche le conduisait aux cours du Lycée impérial (collége Louis-le-Grand). Il eut pour professeur de rhétorique Luce de Lancival. Parfois la mauvaise santé de ce dernier le forçait de s'absenter de sa classe. Il prenait alors pour remplaçant l'élève qui effaçait tous les autres : c'était M. Villemain; et, transporté dans la chaire à l'improviste, le rhétoricien de dix-sept ans s'y acquittait de son rôle avec une présence d'esprit et un éclat d'imagination qui charmaient ses camarades. Au sortir du collége, il commença son droit. Mais l'université était jalouse d'attirer dans son sein un jeune homme de tant d'avenir. M. de Fontanes, à qui il fut présenté, vit par lui-même tout ce qu'on pouvait attendre d'un si brillant élève. Il s'empressa de l'attacher au corps enseignant, en le chargeant d'une chaire de rhétorique au lycée Charlemagne, et en le mettant au nombre des maîtres de conférence de l'École normale (1808), où il se distingua. A l'estime qu'il avait conçue pour lui tout d'abord il joignit bientôt les témoignages d'une vive affection. En 1812 M. Villemain eut l'honneur de prendre la parole dans la solennité du concours général. L'usage des harangues latines venait d'être rétabli : son discours frappa l'auditoire, non-seulement par l'excellente latinité du style, mais par une élévation de pensées et une chaleur de mouvements qui faisaient pressentir l'orateur. Dans la même année (23 mars), il obtenait le prix d'éloquence sur l'*Éloge de Montaigne*, proposé par l'Institut (classe de langue et de littérature). Cette élégante composition le fit accueillir et rechercher dans le grand monde; il y consolida sa réputation naissante d'homme d'esprit par la singulière vivacité, la grâce piquante, l'amusante variété de sa conversation, et prit sa place parmi les plus spirituels causeurs de la société d'alors. Aux deux concours académiques qui suivirent, M. Villemain triompha avec la même facilité et le même éclat. Son *Discours sur les avantages et les inconvénients de la critique* (1814) traitait le sujet avec une justesse d'idées et une finesse d'aperçus qui annonçaient un homme prêt à remplir lui-même tous les devoirs et à revendiquer tous les priviléges de cet art aussi important que délicat. Son *Éloge de Montesquieu* (1816) offrait partout unis ce talent d'analyse qui décompose et explique avec une pénétrante sagacité les productions du génie, et cet enthousiasme d'admiration qui jette naturellement dans un morceau de critique les mouvements et les tours de l'éloquence, et donne à un jugement littéraire le charme et le prix d'une production originale.

Dès la première restauration M. Villemain fut appelé à l'enseignement supérieur des facultés. A la fin de mai 1814, M. Guizot l'avait chargé de le suppléer dans la chaire d'histoire moderne de la faculté des lettres de Paris. En novembre 1816 il fut nommé à la chaire d'éloquence. Jamais professeur ne fut entouré d'un public plus nombreux, écouté avec plus d'intérêt, applaudi avec plus de sympathie et d'enthousiasme. Pendant toute la durée de sa carrière de professeur, M. Villemain vit se presser autour de sa chaire une foule avide d'entendre sa parole élégante, animée, aussi amusante qu'instructive, aussi brillante que facile, abondante comme l'improvisation et substantielle comme l'éloquence méditée. Malheureusement, une partie seulement de ses leçons a été conservée. De toutes celles qui se succédèrent de 1816 à 1826, on ne possède aujourd'hui que deux discours d'ouverture. Il ne commença à publier son cours qu'en 1827, au moment où il avait conduit l'histoire de la littérature française jusqu'à la seconde moitié du dix huitième siècle. La série de leçons où il traita cet important sujet, complétée assez longtemps après par la reprise et la publication de celles qu'il avait faites, en 1826, sur la première partie du dix-huitième siècle, forme aujourd'hui un ouvrage à part et sans lacune, que l'on peut considérer comme sa production la plus originale, comme son plus beau titre de critique et d'écrivain.

M. Villemain, comme tous les esprits originaux, fut novateur dans le genre auquel il se consacra. La critique au dix-huitième siècle avait été raisonnable, élégante, ingénieuse, mais timide, étroite, exclusive. Elle ne comprenait que sous certaines formes déterminées le beau, qui peut en avoir mille. Elle expliquait avec justesse et clarté les beautés de notre littérature classique; mais hors de là elle croyait que les modernes n'avaient rien fait; elle répétait sans cesse qu'il n'y avait rien à faire qu'en suivant les mêmes routes; et par cet esprit exclusif, par cette importance excessive donnée aux formes extérieures de l'art, non-seulement elle entravait ou faussait les talents, dont elle gênait l'essor, mais même elle s'éloignait parfois du point de vue le meilleur pour apprécier ce qui avait fait la vraie force et la grandeur réelle de notre littérature classique. M. Villemain porta dans la cri-

(1) On jouait *Philoctète*. M. Villemain remplissait le rôle d'Ulysse, qu'il sait encore tout entier.

tique un esprit plus hardi, plus généreux et non moins sage. Partout où il trouve le vrai présenté sous une forme agréable ou frappante, il salue le beau, sans s'inquieter à quelle nation appartient l'écrivain, à quelle école il se rattache, à quelles règles extérieures il s'est assujetti. Il n'impose qu'un précepte aux jeunes écrivains français : peindre fidèlement la nature; trouver le moyen de flatter l'imagination en instruisant la raison et en respectant la langue; du reste, user librement de toutes les formes de l'art. M. Villemain fut le fondateur de cet éclectisme littéraire qui donne à la critique le pouvoir de conseiller et de diriger utilement les talents, et lui ôte tout désir de les asservir à une règle uniforme, qui en multipliant pour elle les sujets d'etude et les points de comparaison, en lui permettant d'observer et d'admirer sur un horizon plus vaste, ajoute singulièrement à son expérience et à ses lumières, et l'élève par là même à un rôle plus sérieux et plus utile. M. Villemain signale le mérite partout où il le trouve, à quelque degré qu'il le rencontre, et se plaît à l'apprécier; mais il lui dispense sa part d'éloge avec une justice rigoureuse et un tact délicat; mais si le mal se présente à côté du bien, il sait voir l'un et l'autre, et personne n'est plus habile que lui à fondre ensemble la louange et le blâme selon les proportions que le sujet exige. En quoi ses principes littéraires sont-ils, comme on l'a dit, incertains, mal arrêtés, flottants? Y a-t-il une question littéraire importante, soit de celles qui sont aujourd'hui hors de la discussion, soit de celles qui ont soulevé tant de debats de notre temps, sur laquelle on ne puisse trouver dans ses écrits une opinion arrêtée, un jugement précis, et conséquent au reste de ses idées? Ceux qui ne craignent pas de lui intenter une pareille accusation ont-ils pris soin de la vérifier par une lecture attentive? Ce qui les trompe, c'est que M. Villemain ne traite jamais les questions *ex professo :* dans ses leçons rapides, pleines de faits et d'idées, il mêle l'analyse litteraire, la biographie, l'histoire, la théorie; il donne à l'exposition de tout ce qu'il a appris ou observé la forme d'une conversation éloquente : anecdotes piquantes, jugements de détail ingénieux, généralités profondes, vives saillies du moment, il répand tout très-vite, non pêle-mêle, mais d'après la logique rapide et secrète d'un esprit original et impétueux qui improvise. A propos de tel ou tel ouvrage, de tel ou tel fait littéraire qu'il a rencontré sur son chemin, il decide toute une grande question par un trait expressif et concis, qui se complete ou se confirme par un autre trait placé ailleurs dans ses leçons. M. Villemain a compris que pour pénétrer au fond des œuvres de l'écrivain il fallait étudier l'homme en lui et ne pas le séparer de son temps, et il se fit une règle constante d'éclairer la critique littéraire par la biographie et l'histoire, soit morale, soit politique. Mille aperçus nouveaux, mille lumières nouvelles jaillirent de cette méthode. Sans doute l'idée de cette heureuse innovation était venue avant lui à deux penseurs éminents, M[me] de Stael et Guillaume Schlegel. Il est possible que M. Villemain l'ait puisée à cette source; mais s'il a commencé par l'emprunter, il l'a tellement etendue par sa forte intelligence et rectifiee par son goût sévère, qu'on peut bien dire qu'il se l'est appropriée.

Nous n'avons rien dit encore de la carrière politique de M. Villemain; en voici les principaux faits. Aussitôt après la seconde restauration, ses liaisons avec M. Decazes, alors ministre de la police, le firent nommer chef de la division de l'imprimerie et de la librairie (déc. 1815), fonctions qu'il continua de remplir, du 29 décembre 1817 au 21 février 1820, au ministère de l'intérieur. Nommé maître des requêtes au conseil d'État, le 4 novembre 1818, il prit place en 1820, dans le service ordinaire; mais en 1827, lorsque le gouvernement présenta aux chambres le projet de loi sur la censure, M. Villemain fut le seul membre du conseil d'État qui fit entendre sa voix en faveur de la liberte de la presse, qu'il appelait *la plus vitale de nos libertés;* et l'Académie française, où il etait entre le 25 avril 1821, en remplacement de M. de Fontanes, ayant décidé que, par une supplique au roi, la compagnie lui exposerait les dangers dont les lettres étaient menacées, il fut chargé de la rédaction de cette adresse conjointement avec MM. de Châteaubriand et Lacretelle. Il perdit le même jour sa place au conseil d'État (7 janv.), et se trouva engagé dans l'opposition. On le vit alors porter dans sa chaire de professeur les passions d'un ardent libéralisme : abordant, à propos des écrivains du dix-huitième siècle, toutes les grandes idees de rénovation sociale et de liberté, il rencontra ou fit naître mille occasions d'allusions satiriques, de traits détournés et mordants contre le pouvoir, que l'auditoire comprenait aussitôt et accueillait par des explosions de sympathie, et où la souplesse malicieuse de son esprit lui permettait de mettre sans danger beaucoup d'audace.

La révolution de Juillet, qu'il avait ainsi préparée à sa manière, l'enleva aux lettres pour le jeter presque entièrement dans la politique. Élu député par le collège départemental de l'Eure, en juillet 1830, M. Villemain fut du nombre des députés qui se réunirent le 26 juillet chez M. Delaborde et rédigèrent une protestation contre les ordonnances. Il n'eut pas à la chambre les mêmes succès qu'à la Sorbonne : s'il n'y fut pas le plus éloquent, il s'y montra certainement le plus élegant de nos orateurs politiques. Nommé le 13 août 1830, membre du conseil royal de l'instruction publique, il fit encore partie de la commission législative chargee de réviser les lois relatives à l'enseignement. Tout en soutenant à la

chambre le nouveau gouvernement, il ne se montra pas cependant l'aveugle et permanent approbateur de ses actes. Jusqu'à son entrée dans le cabinet de 1839, il fit partie de l'opposition dynastique du centre droit. C'est ainsi qu'il s'était prononcé en faveur de l'inamovibilité de la magistrature, et du droit pour la chambre de se faire justice à elle-même dans les attaques dont elle serait l'objet, et qu'il avait voté contre la peine de mort en matière politique. Son mandat parlementaire ne lui fut pas renouvelé aux élections de 1831. Nommé pair de France le 11 octobre 1832, il crut, au milieu des difficultés que créaient les insurrections de Paris et de la Vendée, ne pas devoir refuser au gouvernement les moyens de se défendre, et fut amené (15 fév. 1833), à la suite d'allusions personnelles fort vives de M. de Dreux-Brezé, à approuver la mise de Paris en état de siége, qui avait eu lieu en juin précédent. Mais en même temps il blâmait énergiquement l'usage de déférer à la chambre des pairs les nombreux procès politiques, qui en se renouvelant sans cesse compromettaient au milieu des haines et des ressentiments des partis la dignité de cette assemblée. Lors de la présentation des *lois de septembre*, il défendit avec force, dans un discours qui fit sensation, les attributions du jury en matière de presse, disant que « les délits de cette nature étaient des délits d'opinion, qui ne pouvaient ressortir que d'un tribunal d'opinion ». La politique toutefois ne prenait qu'une partie des soins de M. Villemain. Nommé président du conseil royal de l'instruction publique (19 nov. 1834), et élu secrétaire perpétuel de l'Académie à la place d'Arnault (11 déc.), il se trouva en quelque sorte à la tête du mouvement académique et universitaire de la France. Défenseur du cabinet Molé et adversaire de la coalition qui amena sa chute, il entra en 1839 dans le ministère du 12 mai. Chargé du portefeuille de l'instruction publique, il favorisa le développement des études historiques, en imprimant une activité nouvelle à la grande publication des *Documents inédits sur l'histoire de France*, et en préparant une meilleure organisation des bibliothèques publiques.

Tombé avec le cabinet dont il faisait partie (1er mars 1840), M. Villemain reprit son portefeuille dans l'administration de M. Guizot (29 oct.). Au moment même où il rentrait dans ces hautes fonctions s'ouvraient le grand débat sur la liberté de l'enseignement et la lutte si vive engagée contre l'université. Sans abandonner cette institution, et sans résoudre la question de liberté, M. Villemain s'efforça de faire pour l'instruction secondaire ce que la loi de 1833 avait fait pour l'instruction primaire. En conséquence il présenta, en 1841 et 1844, deux projets de loi qui faisaient faire au principe de liberté de notables progrès; malheureusement ils rencontrèrent une vive opposition et n'aboutirent à aucun résultat. De nombreux rapports sur l'instruction primaire, sur l'organisation et le développement des écoles préparatoires de médecine et de pharmacie, sur la rédaction du catalogue des bibliothèques et des archives départementales, la publication des œuvres de La Place et de Fermat signalèrent une administration aux soins de laquelle s'étaient mêlées les luttes parlementaires relatives aux députés fonctionnaires, au noviciat judiciaire, à l'organisation du conseil d'État, aux événements d'Haïti et à la liberté d'enseignement. Rien ne faisait présager la retraite du ministre lorsqu'un dérangement subit de sa santé le força, vers la fin de décembre 1844, à donner sa démission. Depuis le 12 février 1841 M. Villemain faisait partie de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il succédait à Daunou, et il avait été nommé grand-officier de la Légion d'honneur, le 29 octobre 1843. Du reste il ne tarda pas à rentrer dans la pleine possession de lui-même; et au bout de quelques mois il reprenait ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie, et en était, comme d'habitude, l'interprète aux funérailles d'Étienne (14 mars 1845). Resté en dehors du ministère Guizot, il ne prit part à la politique que dans la chambre des pairs, où il prononça plusieurs discours sur la question des réfugiés politiques (1846) et sur l'enseignement de la médecine (1847).

En faisant rentrer M. Villemain dans le calme forcé et prématuré de la vie privée, la révolution de 1848 et surtout les événements du 2 décembre 1851 l'ont au moins rendu tout entier à la culture des lettres; et l'on serait tenté d'y applaudir en énumérant les écrits que depuis cette époque il a donnés au public, et qui n'ont pu qu'ajouter à sa gloire littéraire. M. Villemain, qui n'avait figuré dans aucune des nouvelles assemblées politiques, mais qui avait sans doute contribué à relever ce qu'on a appelé avec plus de dépit que de dédain la tribune de l'Institut, fut admis en 1852 à faire valoir, comme professeur, ses droits à la retraite, et son nom disparut dès lors, avec ceux de MM. Cousin et Guizot, de la liste des professeurs de la Sorbonne. On ne lui laissa que le titre de professeur honoraire (7 mai). C'est à cette période de retirement, qu'on pourrait appeler sa nouvelle jeunesse littéraire, qu'il faut rattacher les ouvrages suivants, qui parurent d'abord par fragments dans la *Revue des deux mondes*, dans la *Revue contemporaine*, et dans *le Correspondant* : *Souvenirs d'histoire et de littérature : M. de Narbonne*; Paris, 1853, in-8°; — *Les Cent-jours*; Paris, 1855, in-8°; — *M. Desmousseaux de Givré, ancien député*; Paris, 1855, in-8°; — *La Tribune moderne, M. de Châteaubriand*; Paris, 1857, in-8°; — *Choix d'études sur la littérature contemporaine*; Paris, 1857, in-8°, et 1858, in-18; —

Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique; Paris, 1859, in-8°; — *La France, l'Empire et la Papauté;* Paris, 1860, broch. in-8°. Enfin on annonce la deuxième partie de *la Tribune moderne*, consacrée à M. Royer-Collard.

Après avoir groupé séparément les derniers ouvrages de M. Villemain, parce que les événements leur ont donné un caractère particulier, il convient d'indiquer ceux qui ont paru antérieurement. Ce sont : *Le Roi, la Charte et la Monarchie;* Paris, 1816, broch. in-8°; — *Histoire de Cromwell;* Paris, 1819, 2 vol. in-8°; — *La République de Cicéron, avec une traduction française, un discours préliminaire, et des dissertations historiques;* Paris, 1823 2 vol. in-8°, et 1860, in-18; — *Discours et mélanges littéraires;* Paris, 1823, in-12; 1825, in-8°, et 1846, 1860, in-18 : on y trouve les *Eloges de Montaigne et de Montesquieu;* le *Discours sur la critique*, les *Études sur Fenelon et Pascal;* son *Discours de réception à l'Académie*, etc.; — *Lascaris, ou les Grecs du quinzième siècle;* Paris, 1825, in-8°; — *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires;* Paris, 1827, in-8°; — *Cours de littérature française*, comprenant 1° *Tableau de la littérature au moyen âge en France, en Espagne et en Angleterre;* 2° *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle;* Paris, 1828-29-38, 5 vol. in-8°; ibid., 1860, 5 vol. in-18; — *Études de littérature ancienne et étrangère;* Paris, 18.., in-8°, et 1864, in-8° et in-18 : elles contiennent les études sur Hérodote, Lucrèce, Cicéron, Plutarque, Lucain, Tibère, sur la corruption des lettres romaines, l'Essai sur les romans grecs, et les notices de Shakespeare, Milton, Pope, Wicherley, Young et Byron; — la remarquable *Préface* du *Dictionnaire de l'Acad. fr.*, édit. de 1835; — *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle;* Paris, 1846, 1865, in-8° et in-18; — *Études d'histoire moderne;* Paris, 1846, 1862, in-8° et in-18, renfermant le discours sur l'état de l'Europe au quinzième siècle, *Lascaris*, etc. M. Villemain a en outre activement collaboré au *Journal des savants*, de la commission duquel il est membre depuis décembre 1836; ainsi qu'à la *Revue des deux mondes*, au *Livre des Cent et un*, à la *Collection des théâtres étrangers*, enfin à la *Biographie universelle* et à la *Biographie générale*. On serait injuste envers cet écrivain si l'on ne parlait aussi des nombreux *Rapports* qu'il a rédigés comme secrétaire perpétuel de l'Académie française, morceaux si achevés de goût, d'érudition et de mesure, et qui sont devenus les modèles du genre.

Moniteur universel. — Guizot, *Mémoires.* — De Nouvion, *Hist. du règne de Louis-Philippe.* — Sainte-Beuve, *Portraits contemp.* t. III; *Causeries du lundi*, 1851. — De Loménie, *Galerie des contemp. ill.*, t. IV. — Sarrut et Saint Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. I, 2° partie.

VILLEMAIN. *Voy.* ABANCOURT.

VILLENAVE (*Matthieu-Guillaume-Thérèse*), littérateur français, né le 13 avril 1762, à Saint-Félix de Caraman (Languedoc), mort le 16 mars 1846, à Paris. Son père, qui avait sept enfants et peu de fortune, le destinant à l'état ecclésiastique, le fit tonsurer à l'âge de neuf ans. Il porta le petit collet jusqu'à l'époque de la révolution. S'étant distingué dans ses études au collége de Sorèze, il fut envoyé à Paris, près de l'abbé Dominique Ricard, qui était ami de sa famille. Chargé d'abord de l'éducation des fils du comte de Pontgibaud, il fit ensuite celle des ducs d'Aumont et de Pierre, fils du duc de Richelieu. Il fut même question de le placer auprès du dauphin, en qualité de précepteur. Son début en littérature est une *Ode sur le dévouement du duc de Brunswick* (Paris, 1786, in-12) qu'il envoya au concours de l'Académie française. Royaliste par sentiment, il n'accueillit qu'avec beaucoup de réserve la révolution. Après s'être mêlé un instant à la politique militante, il alla à Nantes épouser une Anglaise, miss Tasset (1791), et se fixa dans cette ville, où il exerça la profession d'avocat. Il donna pendant plusieurs mois, en 1792, un refuge à Bailly dans sa propre maison. Suspect pour cause de modérantisme, il fut arrêté, par ordre de Carrier (9 sept. 1793), et conduit à Paris avec cent trente et un accusés. Sa détention dura une année, et il était encore en prison lorsqu'il publia la *Relation du voyage de cent trente-deux Nantais*, brochure dont il se fit sept à huit éditions en quinze jours. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, deux mois après le 9 thermidor, il entendit prendre contre lui des conclusions à mort; cependant il fut acquitté ainsi que ses compagnons. Cet acquittement eut surtout pour auteur Topino-Lebrun, l'un des jurés. Villenave, de retour à Nantes, reprit la profession d'avocat, et se distingua dans la défense des chefs vendéens, notamment de Charette. Il revint ensuite à Paris, collabora au *Journal des lois de la République* et fonda le *Journal de Nantes, qui dura depuis le* 22 septembre 1797 jusqu'au 31 mai 1800. Sous l'empire, il ne s'occupa guère que de travaux littéraires; pourtant il accepta la direction du *Journal des curés, ou Mémorial de l'Église gallicane* (15 sept. 1806 au 30 déc. 1809), créé par le gouvernement pour soutenir les principes du concordat. Pendant la première restauration, il collabora à *la Quotidienne*. Après la seconde, il fonda *le Mémorial religieux, politique et littéraire* (1er sept. 1815), puis les *Annales politiques et littéraires* (16 déc. 1815 au 20 juin 1819). Lorsque ce dernier journal devint l'organe des doctrinaires, sous le titre *le Courrier* (21 juin 1820), Villenave resta un des principaux rédacteurs jusqu'en 1821, où il quitta la politique et ne s'occupa plus que des lettres. De 1824 à 1831 il fit à l'Athénée un cours d'histoire littéraire de la France, avec un grand succès, dû non moins aux avantages extérieurs de

sa physionomie et de sa voix qu'à la variété et à l'étendue de ses connaissances. Ce savant littérateur avait un des salons les mieux fréquentés de Paris. Outre une conversation de bon goût et d'un esprit élégant, sa maison offrait de rares trésors : une bibliothèque renfermant vingt-cinq mille volumes de choix, une collection d'estampes fort curieuse et une des plus intéressantes collections d'autographes. Villenave fut secrétaire général de l'Académie celtique, de la Société des antiquaires de France, président de la Société philotechnique et de la deuxième classe de l'Institut historique, vice-président de la Société de la morale chrétienne. Il fit partie du comité de la paix, du comité grec, du comité de l'œuvre des orphelins, etc. La croix d'Honneur lui fut donnée sous le ministère de M. de Salvandy (fév. 1839).

Les nombreux écrits de Villenave témoignent d'une activité d'esprit extraordinaire. Nous citerons de lui : *Prophéties de Suzette de La Brousse, concernant la révolution française*; s. l. (Paris), 1790, in-8°; — *Noyades et fusillades, ou Reponse au rapport de Carrier*; Paris, août 1794, in-8°, de 106 p.; — *Le Cri du républicain persécuté, mémoires écrits dans les prisons*; Paris, 1794, in-4°; — *La Jacobiniade, fragment d'un poëme héroï-comique, en prose*; Paris, 1795, in-8°; — *Étrennes de Nantes et de la Loire-Inférieure*; Nantes, 1800, in-24; — *Catalogue de la bibliothèque de G.-T. V*; ibid., 1803, in-8°; — *Les Métamorphoses d'Ovide*; Paris, 1807-22, 4 vol. in-8° et in-4°, fig.; ibid., 1825, 4 vol. in-12 : cette traduction, accompagnée d'une vie du poëte et de notes critiques, est encore estimée, et a le plus contribué à fixer la réputation de Villenave comme latiniste érudit; — *Nouvel Abrégé des Vies des saints*; Paris, 1812-13, 4 vol. in-8° et 5 vol. in-12 : bonne compilation, rédigée d'après Butler, mais qui ne comprend que les huit premiers mois de l'année; — *L'Énéide*, trad en prose (les quatre derniers livres sont d'Amar), pour la *Bibliothèque de Panckoucke*; Paris, 1832, 3 vol. in-8°; — *Abélard et Héloïse*; Paris, 1834, in-8°; — *La Vie future*, fragments d'un poëme; Paris, 1837, in-8°. On formerait huit ou dix volumes des éloges et des notices biographiques écrits par Villenave soit à part, comme ceux de Mme de Kercado (1808), de Bourdaloue (1812), de Marmontel et de Thomas (1820), de Duclos (1821), de Lacépède (1826), de Mme Talma (1836), de Gence (1840), soit dans la *Biographie universelle* et dans l'*Encyclopédie des gens du monde*. Il a édité de 1817 à 1821, pour le libraire Belin, les œuvres de Barthélemy, de Duclos, de Marmontel, de Thomas; *les Pensées d'un esprit droit* (Paris, 1829, in-8°), ouvrage inédit de J. J. Rousseau; des extraits des *Mémoires du marquis de Paroy* (1836), et dans la collection Guizot, les *Mémoires de Noailles*. Outre les journaux indiqués il avait fondé *le Rôdeur français* (22 nov. 1789 à fin mars 1790), et il a en outre donné un grand nombre d'articles aux feuilles citées plus haut ainsi qu'à *la Semaine littéraire* de Victorin Fabre, à *la France littéraire* de Ch. Malo, au *Journal de l'Institut historique*, au *Journal de la Société de la morale chrétienne*, aux *Hommes illustres* de Jarry de Mancy, etc.

Le fils et la fille de Villenave ont cultivé les lettres. Sa fille, *Mélanie*, née vers la fin de 1796, est connue, sous le nom de Mme Waldor, comme poëte et romancière. Son fils, *Théodore*, né le 26 juillet 1798, a donné des pièces de vers au *Mercure* et à l'*Almanach des Muses*, a fait représenter à l'Odéon *Walstein* (1828), drame en cinq actes, et a publié une *Histoire du Saint-Simonisme* (1847, in-8°).

Quérard, *France littér.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

VILLENEUVE (*Hélion* DE), grand-maître de Saint-Jean de Jérusalem, né vers 1270, en Provence, mort en juin 1346. Sa famille était une des plus anciennes de la Provence, où dans la suite elle posséda les baronnies de Vence, de Vauclause et de Bargemon, le comté de Tourrettes, et le marquisat de Trans; elle a produit une foule de personnages considérables, et s'est continuée jusqu'à nos jours. Après avoir été grand-prieur de Saint-Gilles, Hélion fut désigné, en 1319, pour succéder à Villaret comme grand-maître des Hospitaliers. Dans un chapitre qu'il tint à Montpellier, l'ordre fut divisé en sept langues, et la primauté adjugée à celle de Provence. En 1328, il commanda, à la bataille de Mont-Cassel, le troisième bataillon français avec le sire de Beaujeu. Il ne se rendit à Rhodes qu'en 1336, et signala aussitôt son administration par d'utiles réformes. En 1344, il organisa contre Smyrne une expédition, qui réussit à s'emparer du château qui commandait le port. Il se distingua par sa piété et sa bienfaisance, gouverna avec sagesse, et acquitta toutes les dettes de la religion. Il eut Gozon pour successeur.

Vertot, *Hist. des chevaliers de Malte*, t. II.

VILLENEUVE (*Louis* DE), marquis DE TRANS, de la famille du précédent, né vers 1451, mort en juillet 1516, à Digne. Il fit ses premières armes sous René d'Anjou, et devint chambellan de Charles VIII. Chargé, lors de la guerre contre Naples, de commander l'armée navale, avec le duc de Salerne, il reçut du roi la principauté d'Avellino. Sous Louis XII, il remplit deux ambassades à la cour de Rome, en 1498 et en 1500. Ami et compagnon d'armes de Gaston de Foix et de Bayard, il prit part aux batailles d'Agnadel, de Fornoue et de Cerisoles, et vit récompenser ses services par l'érection de la baronnie de Trans en marquisat (1505); c'était la première fois que ce titre était octroyé dans le royaume.

Bouchet, *Mémoires d'Aquitaine*. — André de La Vigne, *Le Vergier d'honneur*.

VILLENEUVE-BARGEMON (*Christophe*, comte DE), littérateur, de la famille des précédents, né à Bargemon (Provence), le 3 mars 1771, mort à Marseille, le 4 novembre 1829. Après avoir servi deux ans comme sous-lieutenant au régiment de Roussillon, il entra dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, et après la suppression de ce corps se retira à Bargemon. La protection du général Lacuée ayant ouvert à sa famille la carrière de l'administration, il fut inspecteur des poids et mesures (1803), sous-préfet de Nérac (1804), et préfet de Lot-et Garonne (1806). Il continua d'occuper ce poste sous la première restauration, et succéda, le 8 octobre 1815, à M. de Vaublanc dans la prefecture des Bouches-du Rhône. Nous citerons de lui : *Notice historique sur Nérac;* Agen, 1807, in-8°; — *Voyage dans la vallee de Barcelonnette;* ibid., 1816, in-8°; — *Précis historique sur René d'Anjou;* Marseille, 1819, in-8°; Aix, 1820, in-8°; — *Notice sur la peste de Marseille en 1720 et 1721;* ibid., 1819, in-8°; — *Statistique du département des Bouches-du-Rhône;* ibid., 1821-29, 4 vol. in-4°, et atlas in-plano; — *Adèle, ou la Jeune Turque à Marseille, nouvelle historique;* ibid., 1823, in-8°. Il a donné des articles aux *Memoires de la Société royale des antiquaires.*

VILLENEUVE-BARGEMON (*Emmanuel-Ferdinand*, marquis DE), frère du precédent, né le 25 décembre 1777, à Bargemon, mort le 26 janvier 1835, à Grasse. Après avoir fait plusieurs campagnes aux armées de la république, il devint en 1815 sous-préfet de Castellane, et tenta, lors du débarquement de l'île d'Elbe, d'arrêter la marche de Napoléon sur Paris. Il administra depuis les préfectures des Basses-Alpes (14 juillet 1815), des Pyrénées-Orientales (22 juill. 1818), de la Nièvre (26 juin 1822), et de la Somme (1828-1830). De 1820 à 1827 il siégea pour le département des Basses-Alpes dans la chambre des députés.

VILLENEUVE-BARGEMON (*Joseph*, comte DE), frère des précédents, est né à Bargemon, le 9 janvier 1782. D'abord secrétaire du général Lacuee, il entra, en 1807, comme référendaire à la cour des comptes. Le 14 juillet 1815, il fut appelé à la prefecture de la Haute-Saône, qu'il échangea, le 5 octobre 1825, contre celle de Saône-et-Loire. Envoyé à la chambre des députés, en 1827, par le premier de ces départements, il y vota avec le ministère, et devint, le 13 février 1828, directeur général des douanes, puis le 13 novembre suivant directeur général des postes. La révolution de 1830 termina sa carrière administrative.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Moniteur univ.*, 16 nov 1829. — *Documents part.*

VILLENEUVE-BARGEMON (*Jean-Paul-Alban*, vicomte DE), économiste, frère des trois précédents, né à Saint-Auban, près Grasse (Provence), le 8 août 1784, mort à Paris, le 8 juin 1850. D'abord auditeur au conseil d'État, il fut en 1811 sous-préfet à Zierickzee (Bouches-de-l'Escaut), en 1812 préfet à Lerida (Catalogne), et le 3 janvier 1814 à Namur. Nommé le 10 juin suivant préfet de Tarn-et-Garonne par le gouvernement des Bourbons, qu'il salua, ainsi que ses frères, avec le plus vif empressement, il perdit, lors du retour de Napoléon, cette place, que lui rendit la seconde restauration. Il administra ensuite les départements de la Charente (6 août 1817), de la Meurthe (19 avril 1820), de la Loire-Inférieure (22 sept. 1824), et du Nord (août 1828), mais il cessa de remplir cette dernière fonction après la révolution de Juillet. Élu député du Var (sept. 1830), il vota avec le parti légitimiste, et quitta la chambre l'année suivante. Lorsqu'en 1832 la duchesse de Berry prépara son débarquement sur les côtes de Provence, Villeneuve accepta le titre éventuel de commissaire royal dans le Var, et il en reçut le brevet; lors de l'arrivée de la princesse, il se réunit à elle, et l'accompagna pendant quelque temps. Il se fixa plus tard à Paris, s'y livra avec ardeur à l'étude de l'économie politique, et devint en 1841 correspondant et le 12 avril 1845 membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Lakanal. Cependant en 1840 il avait accepté le mandat des électeurs d'Hazebrouck, et les représenta jusqu'en 1848. Il a publié : *Économie politique chrétienne, ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe, et sur les moyens de le soulager et de le prévenir;* Paris, 1834, 3 vol. in-8° : ce livre valut à l'auteur un prix Montyon; — *Histoire de l'économie politique, ou Études historiques, philosophiques et religieuses sur l'économie politique des peuples anciens et modernes;* Paris, 1841, 2 vol. in-8° : c'est la reproduction, avec des développements, d'un cours inséré en 1835, 1836 et 1837, dans *l'Université catholique;* — *Le Livre des affligés, ou Douleurs et consolations;* Paris, 1841, 2 vol. in-18; 4e édit., 1843, 2 vol. in-12; — *Notice sur l'état actuel de l'économie politique en Espagne, et sur les travaux de Ramon de la Sagra;* Paris, 1844, in-8° de 40 p. Il a collaboré au *Journal des économistes* et au *Plutarque français.*

VILLENEUVE-TRANS (*Louis-François*, marquis DE), littérateur, frère jumeau du précédent, né à Saint-Auban, le 8 août 1784, mort à Nancy, le 19 septembre 1850. Après des études fortes et variées, il consacra tous ses moments à des travaux historiques et littéraires. Il fut élu, le 10 janvier 1840, membre libre de l'Académie des inscriptions. Il avait présidé en 1837 le congrès scientifique tenu à Metz. Nous citerons de lui : *Précis de l'histoire en général jusqu'à nos jours;* Paris, 1821, 1838, in-8°; — *Lyonnel,*

ou la Provence au treizième siècle; Paris, 1824, 5 vol in-12; — *Histoire de René d'Anjou;* Paris, 1825, 3 vol. in-8°, pl.; — *Chapelle ducale de Nancy, ou Notice historique sur les ducs de Lorraine;* Nancy, 1826, 1827, in-8°; — *Monuments des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean-de Jérusalem, accompagnés de notes historiques;* Paris, 1829, 2 vol. in 8°; — *Histoire de saint Louis, roi de France;* Paris, 1836, 3 vol. in-8°; — *Notice sur la tapisserie de Charles le Téméraire, conservée à la cour royale de Nancy;* Nancy, 1838, in-8°; — *Notice sur les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne;* ibid., 1840, in-8°. Il a collaboré au *Plutarque français.* E. REGNARD.

J. Nollet, *Notice sur Alban de V.*; Nancy, 1851, in-8°. — *Annales de la charité chrétienne*, 1850.

VILLENEUVE (*Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre* DE), vice-amiral français, né le 31 décembre 1763, à Valensoles (Basses-Alpes), mort le 22 avril 1806, à Rennes. Issu d'une branche de la famille des précédents, il était garde-marine à quinze ans et garde-pavillon à seize. Il se distingua dans la guerre d'Amérique, où il se lia d'amitié avec Decrès. Capitaine de vaisseau en 1793, chef de division, puis contre-amiral en 1796, ce fut en cette qualité qu'il fut appelé à prendre part à l'expédition d'Irlande. Mais retenu dans la Méditerranée par des vents contraires, qui à ce moment même dispersaient la flotte sortie de Brest, il arriva trop tard dans le port de Lorient (23 déc. 1796), après avoir échappé aux Anglais. On ne le voit plus figurer dans aucune action navale jusqu'à l'expédition d'Égypte, à laquelle il fut associé. Commandant l'aile droite de la flotte embossée dans la rade d'Aboukir, lorsque celle-ci fut placée entre deux feux par l'audace de Nelson, il n'aperçut pas les signaux que lui fit Brueys d'opérer la même manœuvre contre l'amiral anglais, et le lendemain, lorsqu'il aurait encore pu l'accabler avec ses cinq vaisseaux intacts, il donna le signal de la retraite (1er août 1798), manœuvre aussi funeste qu'elle fut en partie inutile puisqu'il ne put gagner Malte qu'avec trois de ses vaisseaux, les deux autres s'étant jetés à la côte. Nommé vice-amiral (30 mai 1804), il remplaça La Touche-Tréville à la tête de la flotte de Toulon, dont dépendait la réussite de la descente en Angleterre (20 août). L'approche de l'hiver ayant changé le premier plan de Napoléon, qui était de porter directement toutes ses flottes dans la Manche, Villeneuve reçut l'ordre de sortir de Toulon, et d'attirer à lui une partie des navires anglais en se portant, de concert avec Missiessy, sorti de Rochefort, vers Surinam et les Antilles anglaises, pour revenir ensuite en toute hâte rejoindre la grande flotte de Brest dans la Manche et coopérer à la descente projetée. Après une tentative infructueuse faite le 18 janvier 1805, il sortit de Toulon avec onze vaisseaux (30 mars), rallia à Cadix les six navires espagnols de l'amiral Gravina, et, sans avoir pu être atteint par Nelson, parvint à la Martinique, où s'était montrée dès le 14 mai la flotte de Missiessy. Mais Gantheaume, bloqué dans Brest, manquant au rendez-vous, Villeneuve reçut du contre-amiral Magon, dépêché vers lui (4 juin), l'ordre de revenir en Europe avec Gravina, de joindre devant Rochefort Missiessy, revenu d'Amerique, et avec toutes ces forces de venir débloquer les flottes du Ferrol et de Brest. Abandonnant précipitamment les Antilles (10 juin), sans se donner même le temps d'y débarquer les renforts dont il était chargé, il arriva le 22 juillet à quarante lieues du Ferrol, et rencontra l'escadre de Calder, qui bloquait ce port. Une brume épaisse réduisit la bataille qui s'engagea entre eux à une canonnade de vaisseau à vaisseau, mais dans laquelle les Anglais furent plus maltraités que les Français. Par excès de prudence, Villeneuve n'osa reprendre deux vaisseaux espagnols, ni poursuivre la flotte anglaise inférieure en nombre et ayant le vent contre elle. Après avoir rallié au Ferrol les deux divisions française et espagnole, il résolut de revenir à Cadix, convaincu, sur de fausses nouvelles, que Nelson avait rejoint les amiraux Calder et Cornwallis devant Brest. Malgré les vives remontrances de Lauriston, qui était monté sur son bord, il persista dans cette décision funeste, et entra le 20 août à Cadix, sans même avoir pris la faible croisière anglaise qui y était quelques heures auparavant. En apprenant cette manœuvre, qui faisait avorter ses grands desseins, Napoléon entra dans une colère violente contre l'amiral, s'emporta jusqu'à l'appeler, en présence de Decrès, un lâche et un traître. Villeneuve cependant était un marin brave et fidèle, mais ses qualités étaient comme paralysées par une incertitude d'esprit singulière et un sentiment insurmontable de défiance en ses propres ressources. Quoi qu'il en soit, les conséquences de sa conduite furent immenses; on sait que l'armée du camp de Boulogne, faisant volte-face, marcha des bords de la Manche sur le Danube.

La flotte de Brest s'étant séparée faute du grand but qui lui était proposé, Villeneuve fut chargé de se rendre devant Tarente pour y porter au général Saint-Cyr un secours de quatre mille soldats. Malheureusement à ces instructions, Napoléon, en défiance de la timidité de Villeneuve, ajouta l'ordre de ne pas se laisser enfermer dans le port de Cadix, et de ne jamais refuser le combat lorsque les Anglais lui seraient inférieurs en force (1). Le désespoir de l'amiral d'avoir encouru la colère de l'empereur devait donner à ces paroles une

(1) « Notre intention est que partout où vous trouverez l'ennemi en forces inférieures, vous l'attaquiez sans hésiter et ayez avec lui une affaire décisive... Nous vous recommandons dans cette importante expédition *l'audace* et la plus grande activité. » 14 sept. 1805. (*Corresp. de Napoléon*, t. X.)

bien funeste interprétation. Après avoir employé tout le mois de septembre à perfectionner son armement et son tir, il sortit de Cadix (19 oct.), malgré l'avis du conseil de guerre. La flotte combinée était composée de trente-trois vaisseaux, de cinq frégates et de deux bricks, et divisée en deux escadres, l'une de bataille, placée sous son commandement, l'autre de réserve sous celui de Gravina et de Magon. Le 21 parut la flotte anglaise, forte de trente-trois ou trente-quatre vaisseaux. A peine la bataille engagée, près du cap de Trafalgar, Nelson et Collingwood, formés en deux colonnes, coupèrent, chacun de leur côté la ligne française, rendirent l'avant-garde inutile, et enfermèrent Villeneuve dans un cercle de feu. Quant à lui, monté sur *le Bucentaure*, qu'il avait lié étroitement à *la Trinidad*, il soutint un combat acharné sans pouvoir être secouru et sans pouvoir lui-même se mouvoir. Lorsqu'il vit son navire rasé comme un ponton, la poupe démolie, les mâts abattus, presque tout son équipage hors de combat, il amena son pavillon. Magon, Gravina tués, dix-sept vaisseaux pris, un coulé, six à sept mille hommes tués ou noyés, telle était la perte des Français dans cette journée, perte dont la mort de Nelson fut peut-être la seule compensation. Villeneuve ne revint en France, pour être échangé, qu'en avril 1806. Débarqué à Morlaix, et se dirigeant vers Paris, il s'arrêta le 17 à Rennes, pour attendre du ministre Decrès, auquel il avait écrit, une réponse relative aux dispositions de l'empereur à son égard. Ces dispositions tendaient-elles, ainsi qu'on l'a prétendu, à le faire passer devant un conseil de guerre pour expliquer sa conduite après le combat du Ferrol et à Trafalgar? Beaucoup d'obscurités, qui n'ont pas encore été éclaircies, règnent à ce sujet. Cependant une lettre en date du 22 avril 1806, écrite par Napoléon au ministre de la marine, peut jeter un jour nouveau sur cette question. « M. Decrès, y est-il dit, donnez ordre à l'amiral Villeneuve de se rendre chez lui, en Provence, et d'y rester jusqu'à son échange. » Ainsi il s'agissait tout au moins d'une disgrâce et d'une sorte d'exil. Le même jour où cette lettre était écrite, et avant peut-être qu'elle lui parvînt, Villeneuve était trouvé mort, dans la chambre de l'hôtel où il était descendu, frappé au cœur de six coups de couteau. Une lettre écrite à sa femme (1) et plusieurs sommes d'argent avec les noms du donataire inscrits de sa main, indiquaient un suicide.

Villeneuve avait été nommé grand officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.

(1) On y lit les passages suivants : « C'en est fait, je suis arrivé au terme où la vie est un opprobre et la mort un devoir. Seul ici frappé d'anathème par l'empereur, repoussé par son ministre, qui fut mon ami, chargé d'une responsabilité immense dans un désastre qui m'est attribué et auquel la fatalité m'a entraîné, je dois mourir... Quel bonheur que je n'aie aucun enfant pour recueillir mon horrible héritage et qui soit chargé du poids de mon nom ! »

Kerguelen, *Hist. des guerres maritimes de 1778 à 1796*. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*. — Jurien de la Gravière, *Guerres maritimes de la républ. et de l'empire*. — *Moniteur univ*, 1806. — Magendie, *Mémoire nécrol. sur le vice-amiral de Villeneuve*; Toulouse, 1814, in-4°.

VILLENEUVE. *Voy.* Arnaud, Ducrest et Thomas.

VILLEQUIER (Mme de). *Voy.* Maignelais.

VILLERMÉ (*Louis-René*), économiste français, né le 10 mai 1782, à Paris, où il est mort, le 16 novembre 1863. Fils d'un procureur au Châtelet, il passa son enfance dans le village de Lardy (Seine-et-Oise), se livra vers 1801 à l'étude de la médecine, et entra dans l'armée en 1804 comme chirurgien de troisième classe. Il était chirurgien major lorsque la chute de l'empire le rendit à la vie civile. Le 22 août 1814, il fut reçu docteur à Paris avec une thèse *Sur les fausses membranes*. Porté par un amour sincère et profond de l'humanité vers les questions d'hygiène et d'améliorations sociales, il avait renoncé à la pratique de son art, lorsqu'il la reprit un instant, en 1832, pour combattre le choléra, qui ravageait la capitale. Collaborateur depuis 1818 du *Grand Dictionnaire des sciences médicales*, auquel il avait fourni des articles qui attirèrent sur lui l'attention, il fut en 1823 élu membre de l'Académie de médecine, et ne cessa dès lors d'être l'un des rédacteurs les plus assidus des *Mémoires* et des *Bulletins* de cette compagnie. En 1820, il avait publié le livre *Des Prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être* (Paris, in-8°), qu'il compléta, en 1829, après une enquête personnelle dans les dépôts de Saint-Denis, de Laon, d'Auch, de Metz, etc., par un *Mémoire sur la mortalité des prisons* (Paris, broch. in-8°). Il eut ainsi l'honneur d'attirer le premier sur ce grave sujet l'attention des philosophes et des gouvernements. Ne se bornant pas à retracer un tableau fidèle de ces horribles geôles où toutes les perversités, tous les âges et tous les sexes étaient confondus, et où il constatait une mortalité de vingt-cinq à trente pour cent, il indiquait aussi le remède au mal en demandant la division des prisonniers par catégories nombreuses et l'obligation d'un travail moralisateur; mais en même temps il combattait, comme contraire à la nature même de l'homme, le système de l'emprisonnement cellulaire. Fondateur en 1829 des *Annales d'hygiène*, auxquelles il a fourni un grand nombre d'articles, il fut le premier qui tenta d'appliquer aux questions d'hygiène les documents de la statistique : heureuse innovation, dont il montra toute la portée dans de nombreux écrits où il étudia sous toutes ses faces ce problème de la mortalité, si fécond en enseignements pratiques. C'est à cette pensée qu'il faut rattacher les *Mémoires* de Villermé *Sur l'influence de l'aisance et de la misère sur la mortalité*, et *Sur la mortalité en France*, dans les *Mém. de*

l'Acad. de méd., t. 1er; *la Distribution par mois des conceptions et de la naissance de l'homme dans ses rapports avec les climats, les saisons, etc.* (Paris, 1831, in-8°); *l'Influence de la température sur la mortalité des enfants nouveau-nés; la Distribution de la population française, par sexe et par état civil, et sur la nécessité de perfectionner nos tableaux de population et de mortalité*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences morales*, 1837. Travaux remarquables, dans lesquels il établit que la mortalité est en raison inverse de l'aisance, que la fin de l'hiver et le commencement du printemps est l'époque de l'année où se produit à la fois le maximum des décès et des naissances; et où il arrive à cette conclusion que la population d'un pays s'accroît d'autant moins qu'elle est plus dense, sans aller cependant, comme Malthus, jusqu'à affirmer qu'elle obéit fatalement à une progression géométrique. L'intérêt et le nombre des travaux que Villermé avait déjà publiés le désignèrent, en 1832, au choix de l'Académie des sciences morales et politiques qui venait d'être constituée. Placé dans la section de statistique, qu'il abandonna, en 1851, pour remplacer M. Droz dans celle de morale il fut la même année nommé membre du conseil de salubrité. Le développement de l'industrie combiné avec le principe de libre concurrence n'avait pas été sans engendrer pour les classes ouvrières une situation nouvelle, où se révélaient bien des maux. Là encore Villermé fut un des premiers à porter les investigations de la science. Dès 1829, dans une assemblée générale de la Société philanthropique de Paris, il signalait les avantages des sociétés de prévoyance; pénétrant plus à fond dans cette étude des classes ouvrières, il entreprit en 1835, à la demande et sous les auspices de l'Académie des sciences morales, une longue et minutieuse enquête dans les villes manufacturières de l'est, du nord et du midi de la France, ainsi que dans une grande partie de l'Europe. En 1839, il présenta à l'Académie le résultat de ses patients travaux, dans un *Rapport* qui devint le plus important de ses ouvrages, sous le titre de : *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (Paris, 1840, 2 vol. in-8°), et dans lequel il signala les terribles ravages de la pneumonie, conséquence du battage à la main des cotons, et s'éleva avec énergie contre la trop longue durée du travail des enfants dans les manufactures. Après la révolution de 1848, il entra dans le comité supérieur d'hygiène, et donna aux ouvriers les conseils de son expérience dans un petit traité sur *les Associations ouvrières* (Paris, 1849, in-18); il y combattit la substitution générale et forcée de l'association au salaire, principe qui, suivant lui, devait aboutir à l'omnipotence de l'État. Reprenant le cours de ses études favorites, il publia encore deux excellents écrits, l'un sur *les Cités ouvrières* (Paris, 1850, in-8°), pour en condamner la gênante communauté, qui en est le vice radical, l'autre sur les *Accidents produits dans les ateliers industriels par les appareils mécaniques* (1851, in-8°). Marié en 1818, avec Mlle Morel d'Arleux, fille d'un conservateur des musées royaux, Villermé en a eu deux enfants, dont un fils, *Louis*, agronome distingué. Outre les ouvrages mentionnés, Ce savant a collaboré activement aux *Archives générales de médecine*, et au *Journal des Économistes*. « Modéré en tout, dit M. Béclard, il a signalé avec simplicité, mais sans faiblesse, ce qui lui a paru contraire à la morale et à la justice. Dans les rapports ordinaires de la vie, il était d'une familiarité cordiale et communicative. Il avait une affabilité souriante qui attirait. Sa sincérité, poussée jusqu'à la brusquerie, donnait à sa conversation une saveur originale. »

J. Béclard, son *Éloge*, dans la *Gazette des hôpitaux*, 14 déc. 1865. — Guerard, dans les *Annales d'hygiène*, ann. 1863.

VILLEROI (*Nicolas* DE NEUFVILLE, seigneur DE), secrétaire d'État, né en 1542, mort à Rouen, le 12 novembre 1617. Il était fils de *Nicolas*, trésorier de l'ordinaire des guerres et prévôt des marchands de la ville de Paris (1). Issu d'une famille pourvue assez récemment d'emplois de finances, son mariage avec Madeleine, fille du secrétaire d'État Claude de l'Aubespine, prépara sa haute fortune (17 juin 1559). Introduit dans la confiance de Catherine de Médicis, il fut employé dès 1560 à Madrid pour quelques détails d'exécution du traité de Cateau-Cambrésis. Pourvu de la charge de secrétaire d'État à la mort de son beau-père (11 nov. 1567), et aidé des conseils de Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, et de Sébastien de l'Aubespine, évêque de Limoges, tous deux ses alliés, et dont la prudence suppléa d'abord à sa jeunesse, il sut plaire au roi Charles IX, qui lui confia en 1570 la mission de régler les articles de son mariage avec Élisabeth d'Autriche, et en 1573 celle, plus délicate, de conclure la paix avec les huguenots. En mourant, ce prince le recommanda à son frère, qui lui laissa également toute sa confiance. Admis dans le conseil secret où se traitaient toutes les questions relatives aux protestants, Villeroi, qui faisait peut-être déjà partie de la Ligue, qui venait de se former en 1576, conseilla au roi d'embrasser ouvertement le parti des catholiques et de gouverner avec eux. Dénoncé en 1582 par l'aventurier Salcède comme faisant partie du complot dont celui-ci était l'agent (21 juillet), il n'en vit pas son crédit amoindri. Une querelle survenue entre lui et d'Épernon éveilla pourtant les défiances de Henri III à son égard : en plein conseil d'Épernon l'accusa d'être gagné par les doublons d'Espagne (oct. 1587). « Exhorté à la

(1) Il mourut en 1594. Ce fut son père qui vendit à Louise de Savoie le terrain dit des *Thuilleries*, sur lequel Catherine de Médicis fit depuis construire le palais actuel.

patience » par le roi, qui ne voulut pas accepter sa démission, Villeroi en conçut pour le duc une haine violente, dont ses conseils se ressentirent. Chargé après la journée des barricades de négocier avec la Ligue et les Guises, devenus tout puissants, peut-être se montra-t-il trop facile à conclure cet *édit d'Union* qui mettait en réalité le roi dans la dépendance de la Ligue ; telle fut du moins l'opinion des familiers du roi, qui l'accusèrent d'avoir en cette circonstance outrepassé ses pouvoirs (15 juillet 1588). L'influence de ces derniers le fit exiler avec Bellièvre et Cheverny au moment même où s'ouvraient les états de Blois. Jeté ainsi dans le parti de la Ligue, il devint un des affidés les plus intimes du duc de Mayenne, qui le nomma membre du conseil de l'union (fév. 1589). Après avoir déterminé Mayenne à proclamer roi le cardinal de Bourbon, il reçut, de l'aveu de celui-ci, dès août 1589, les ouvertures que lui fit faire Henri IV, et devint le principal agent des longues négociations qui s'ouvrirent entre eux. Au commencement de 1594, il fit sa paix avec le roi, fut réintégré, le 25 septembre de cette année, dans ses fonctions de secrétaire d'État, malgré les prières de Catherine de Bourbon, la sœur du roi, et des églises réformées.

Chargé principalement de la direction des affaires étrangères, Villeroi négocia avec succès la reconnaissance et l'absolution d'Henri IV par Clément VIII (16 sept. 1595), le traité de Vervins (1598), le mariage du roi avec Marie de Médicis, ainsi que la paix avec le duc de Savoie, qui céda la Bresse et le Bugey à la France (17 janv. 1601), et la soumission du duc de Bouillon (1606). Ses sympathies pour une politique exclusivement catholique l'ayant porté à se prononcer en faveur d'une alliance avec l'Espagne, il se trouva par là en désaccord profond avec Sully, qui inaugurait, avec l'assentiment du roi, ce système de résistance à l'ambition de la maison d'Autriche. Ces sentiments, joints à l'arrestation d'un de ses commis, Nicolas L'Hoste, convaincu d'entente avec la cour de Madrid, firent naître un instant sur la fidélité du ministre lui-même des soupçons, que Henri IV fut le premier à dissiper en allant le visiter chez lui (1604). Cette rivalité de politique obligea plus d'une fois ce prince à s'entremettre entre ses deux serviteurs. « Il a une grande routine dans les affaires, disait-il de Villeroi, et une connaissance entière de celles qui se sont faites de son temps. Il tient un grand ordre dans l'administration. Cependant il ne peut souffrir que l'on contredise ses opinions, croyant qu'elles doivent tenir lieu de raison » (*Mém.* de Sully.) La grande influence qu'exerçait Villeroi sur Marie de Médicis, à qui il avait contribué à faire décerner la régence par le parlement, se manifesta par la disgrâce de Sully et surtout par un changement complet dans la politique extérieure, où triompha enfin son système d'alliance avec la maison d'Autriche. Le mariage de Louis XIII avec une infante fut résolu. Lors de la prise d'armes des princes (1614), il en conseilla une énergique répression, à laquelle Concini préféra les concessions pacifiques, et négocia avec Condé la paix de Loudun. Sacrifié à Concini et exilé pendant quelques mois à Conflans, il venait d'être rappelé à la mort du favori lorsqu'il mourut, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait été le protecteur des cardinaux d'Ossat et Duperron. Le cardinal de Richelieu l'a ainsi jugé : « Il fut un homme de grand jugement, non aidé d'aucunes lettres, et présumait beaucoup de soi. Il était timide de son naturel..., plus mémoratif des injures que des obligations, auxquelles il avait peu d'égards, jaloux et soupçonneux, mais qui eut toujours les mains nettes. »

Des *Mémoires* de Villeroi ont été publiés sous ce titre : ***Mémoires d'État, servant à l'histoire de notre temps, depuis* 1567 *jusqu'en* 1604**, d'abord par Auger de Mauléon (Paris, 1622, et in-4° et in-8°), puis par Dumesnil-Basire (ibid., 1634-36, 4 vol. in-8°, et Amst., 1729, 7 vol in-12), lequel y ajouta une continuation jusqu'en 1620. Ce ne sont pas, à proprement parler, de vrais mémoires, c'est une double *apologie* de la conduite de Villeroi écrite par lui-même. Excepté un grand nombre de pièces relatives à cette époque, ces mémoires ont été insérés dans les collections Michaud et Petitot. On a encore de Villeroi des ***Lettres écrites au maréchal de Matignon*, 1581-96** (Montélimar, 1749, in-12).

P. Mathieu, *Remarques sur la vie et les services de M. de Villeroy* ; Lyon, 1618, in-12. — P. Cotton, *Oraison fun. de M. de Villeroy* ; Paris, 1618, in-8°. — Cl. de Morenne, *Idem* ; Paris, 16..., in-8°. — Fr. Monier, *Oratio in funere ejusdem* ; Rome, 1618, in-8°. — *Discours sur sa mort* ; Paris, 1618, in-8°. — Jeannin, *Negociations*. — Sully, *Économies royales*. — Richelieu, Bassompierre, Pontchartrain, d'Estrées, Tavannes, Cayet, L'Estoile, *Mémoires*. — De Thou, *Hist. sui temp.* — Poirson, *Hist. d'Henri IV*. — Bazin, *Hist. de Louis XIII*.

VILLEROI (*Charles* DE NEUFVILLE, marquis DE), fils du précédent, né vers 1560, mort le 18 janvier 1642. Connu d'abord sous le titre de marquis d'Alincourt, il fit ses premières armes sous Lesdiguières ; puis ayant suivi son père dans le parti de la Ligue, il fut nommé, par le crédit du duc de Mayenne, gouverneur de Pontoise (1589) et prévôt de Paris (12 juin 1592), malgré l'échec qu'il avait éprouvé devant Mantes. Rallié à la cause royale (1593), il se fit, comme tous les seigneurs de ce temps, payer fort cher sa soumission (500,000 fr. et le gouvernement du Lyonnais). La préférence qu'Henri IV donna à Sully pour la grande-maîtrise de l'artillerie, et que son père avait sollicitée pour lui, fut une des causes de la rivalité qui s'éleva entre ces deux ministres. Nommé ambassadeur à Rome en 1600, pour y aplanir les difficultés que soulevait le mariage du roi, il prétendit après la mort de ce prince obtenir une garde particulière, et cette prétention devint sous la régence de Marie de Médicis la cause du renvoi de Sully, qui s'y était opposé.

Éloigné depuis des événements, il laissa de son second mariage avec Jacqueline de Harlay (11 févr. 1596), six enfants, parmi lesquels *Nicolas*, qui suit, et *Camille*, archevêque de Lyon, né à Rome, le 22 août 1606, mort le 3 juin 1698.

Moreri, *Grand Dict. hist.* — Anselme, *Grands-officiers de la couronne.*

VILLEROI (*Nicolas* DE NEUFVILLE, marquis, puis duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 14 octobre 1598, mort le 28 novembre 1685, à Paris. Enfant d'honneur de Louis XIII, il obtint en 1615 la survivance de la charge de gouverneur du Lyonnais. Il servit sous Lesdiguières en Piémont, puis contre les protestants du Poitou et du Languedoc (1620-1621). Maréchal de camp en 1624, il servit au siége de La Rochelle et au Pas de Suze, commanda de 1631 à 1635 dans Pignerol (1), et combattit en Flandre, en Franche-Comté, devant Turin, en Catalogne et en Lorraine. Lieutenant général en 1643, il devint maréchal de France le 20 octobre 1646, et gouverneur du jeune Louis XIV. Il ne joua qu'un rôle secondaire, par prudence et par modération, sut se maintenir, quoiqu'il ne fût pas aimé par Mazarin, servant ses amis suivant sa possibilité au milieu des troubles de la Fronde, et méritant, par ses qualités aimables et faciles, la bienveillance du roi. Il fut nommé chef du conseil des finances (15 sept. 1661), mais il laissa tout le pouvoir à Colbert. Sa terre de Villeroi fut érigée en duché-pairie, en septembre 1663. Il mourut à quatre-vingt-sept ans passés, ayant la réputation d'un courtisan fin, délié, un peu égoïste, mais honnête homme.

De Madeleine de Créqui, petite-fille de Lesdiguières, il eut quatre enfants, dont *François*, qui suit; *Françoise*, mariée trois fois, et morte le 11 mai 1701; *Catherine*, comtesse d'Armagnac, morte le 25 décembre 1707.

Mémoires du temps. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.*

VILLEROI (*François* DE NEUFVILLE, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 7 avril 1644, à Paris, où il est mort, le 18 juillet 1730. Élevé avec Louis XIV, qui se le rappela toujours, il se fit d'abord connaître par les agréments de sa personne, son extrême élégance, ses succès auprès des dames, qui l'appelaient *le Charmant*. Aussi fut-il mêlé dans plusieurs aventures galantes, avec son maître, de Vardes, qu'il remplaça auprès de la comtesse de Soissons. Nommé colonel du régiment de Lyonnais (18 janv. 1664), il fit ses premières armes en Hongrie, et assista à la bataille de Saint-Gothard, où il eut le bras percé d'une flèche. Après avoir pris part à la première campagne de Flandre (1667) et à la prise de Dôle (1668), il servit sous Condé au passage du Rhin, et sous Turenne en Allemagne. C'est en qualité de maréchal de camp (13 fév. 1674) qu'il se signala par sa bravoure au siége de Besançon et à la bataille de Senef. Promu au grade de lieutenant général (25 fév. 1677), il dut son avancement moins à la faveur du roi qu'à ses services militaires. Dès lors il fut employé dans toutes les campagnes avec honneur, mais sans éclat; on le vit à Steinkerque jouer de l'épée comme un simple officier. Malheureusement pour la France Villeroi aspirait à une gloire plus haute; ayant de ses propres talents une idée excessive, il se croyait appelé à commander en chef. Compris dans la promotion des sept maréchaux qui fut faite le 27 mars 1693, il retourna en Flandre et se distingua à Nerwinde, où il emporta le village de ce nom, et à la fameuse marche depuis Vignamont jusqu'au port d'Espierres. Après la mort de Luxembourg, il reçut la charge de capitaine des gardes (1[er] fév. 1695) et la mission, bien plus difficile, de remplacer ce grand homme de guerre à la tête de l'armée des Pays-Bas (20 avril). Alors commence véritablement sa carrière politique. « C'était, a dit de lui Voltaire, un homme d'une figure agréable et imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. Mais ses ennemis disaient qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur et du plaisir de commander, que des desseins d'un grand capitaine. » Saint-Simon est plus près de la vérité en peignant le maréchal comme un « galant de profession, parfaitement au fait des intrigues galantes de la cour et de la ville, dont il savait amuser le roi, qu'il connaissait à fond, et des foiblesses duquel il sut profiter; glorieux à l'excès par nature, bas aussi à l'excès pour peu qu'il en eût besoin, et à l'égard du roi et de M[me] de Maintenon valet à tout faire. C'était un homme fait exprès pour présider à un bal, pour être le juge d'un carrousel, et, s'il avait eu de la voix, pour chanter à l'Opéra les rôles de rois et de héros; fort propre encore à donner les modes, et rien du tout au delà. » . . . .

Villeroi débuta fort mal, se laissa tromper par Guillaume III, qui vint assiéger Namur, manœuvra maladroitement devant le prince de Vaudemont, qu'il aurait pu écraser, et se contenta d'aller inutilement bombarder Bruxelles (15 août). Il n'eut pas ou ne fit pas naître l'occasion de se relever pendant les campagnes de 1696 et de 1697, que termina la paix de Ryswick. Au début de la guerre de la succession d'Espagne, soutenu par M[me] de Maintenon, il sut persuader au roi qu'il réparerait l'honneur de la nation compromis par Catinat en Italie (août 1701). Il ne montra que de la présomption, et ne fit que donner des dégoûts au duc de Savoie, le traitant comme un général à la solde de la France et ne l'appelant que *mons de Savoie*. Le 1[er] septembre il ordonna à Catinat d'attaquer le prince Eugène à Chiari, et perdit deux mille hommes à l'assaut des retranche-

(1) L'évacuation de cette place était une des conditions du traité de Cherasco (juin 1631); mais Richelieu, ne pouvant s'y resoudre, donna l'ordre à Villeroi de la conserver à tout prix. Celui ci eut recours à la ruse, et fit sortir la garnison en présence des commissaires espagnols, à l'exception de trois cents hommes, qu'il cacha dans un grenier. Au bout de quelques jours il s'empara avec eux des portes et des remparts, et reprit possession de la ville.

Bouchet, *Mémoires d'Aquitaine*. — André de La Vigne, *Le Vergier d'honneur*.

VILLENEUVE-BARGEMON (*Christophe*, comte DE), littérateur, de la famille des précédents, né à Bargemon (Provence), le 3 mars 1771, mort à Marseille, le 4 novembre 1829. Après avoir servi deux ans comme sous-lieutenant au régiment de Roussillon, il entra dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, et après la suppression de ce corps se retira à Bargemon. La protection du général Lacuée ayant ouvert à sa famille la carrière de l'administration, il fut inspecteur des poids et mesures (1803), sous-préfet de Nérac (1804), et préfet de Lot-et-Garonne (1806). Il continua d'occuper ce poste sous la première restauration, et succéda, le 8 octobre 1815, à M. de Vaublanc dans la préfecture des Bouches-du-Rhône. Nous citerons de lui : *Notice historique sur Nérac*; Agen, 1807, in-8°; — *Voyage dans la vallée de Barcelonnette*; ibid., 1816, in-8°; — *Précis historique sur René d'Anjou*; Marseille, 1819, in-8°; Aix, 1820, in-8°; — *Notice sur la peste de Marseille en 1720 et 1721*; ibid., 1819, in-8°; — *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*; ibid., 1821-29, 4 vol. in-4°, et atlas in-plano; — *Adèle, ou la Jeune Turque à Marseille, nouvelle historique*; ibid., 1823, in-8°. Il a donné des articles aux *Mémoires de la Société royale des antiquaires*.

VILLENEUVE-BARGEMON (*Emmanuel-Ferdinand*, marquis DE), frère du précédent, né le 25 décembre 1777, à Bargemon, mort le 26 janvier 1835, à Grasse. Après avoir fait plusieurs campagnes aux armées de la république, il devint en 1815 sous-préfet de Castellane, et tenta, lors du débarquement de l'île d'Elbe, d'arrêter la marche de Napoléon sur Paris. Il administra depuis les préfectures des Basses-Alpes (14 juillet 1815), des Pyrénées-Orientales (22 juill. 1818), de la Nièvre (26 juin 1822), et de la Somme (1828-1830). De 1820 à 1827 il siégea pour le département des Basses-Alpes dans la chambre des députés.

VILLENEUVE-BARGEMON (*Joseph*, comte DE), frère des précédents, est né à Bargemon, le 9 janvier 1782. D'abord secrétaire du général Lacuée, il entra, en 1807, comme référendaire à la cour des comptes. Le 14 juillet 1815, il fut appelé à la préfecture de la Haute-Saône, qu'il échangea, le 5 octobre 1825, contre celle de Saône-et-Loire. Envoyé à la chambre des députés, en 1827, par le premier de ces départements, il y vota avec le ministère, et devint, le 13 février 1828, directeur général des douanes, puis le 13 novembre suivant directeur général des postes. La révolution de 1830 termina sa carrière administrative.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Moniteur univ.*, 16 nov 1829. — *Documents part.*

VILLENEUVE-BARGEMON (*Jean-Paul-Alban*, vicomte DE), économiste, frère des trois précédents, né à Saint-Auban, près Grasse (Provence), le 8 août 1784, mort à Paris, le 8 juin 1850. D'abord auditeur au conseil d'État, il fut en 1811 sous-préfet à Zierickzee (Bouches-de-l'Escaut), en 1812 préfet à Lerida (Catalogne), et le 3 janvier 1814 à Namur. Nommé le 10 juin suivant préfet de Tarn-et-Garonne par le gouvernement des Bourbons, qu'il salua, ainsi que ses frères, avec le plus vif empressement, il perdit, lors du retour de Napoléon, cette place, que lui rendit la seconde restauration. Il administra ensuite les départements de la Charente (6 août 1817), de la Meurthe (19 avril 1820), de la Loire-Inférieure (22 sept. 1824), et du Nord (août 1828), mais il cessa de remplir cette dernière fonction après la révolution de Juillet. Élu député du Var (sept. 1830), il vota avec le parti légitimiste, et quitta la chambre l'année suivante. Lorsqu'en 1832 la duchesse de Berry prépara son débarquement sur les côtes de Provence, Villeneuve accepta le titre éventuel de commissaire royal dans le Var, et il en reçut le brevet; lors de l'arrivée de la princesse, il se réunit à elle, et l'accompagna pendant quelque temps. Il se fixa plus tard à Paris, s'y livra avec ardeur à l'étude de l'économie politique, et devint en 1841 correspondant et le 12 avril 1845 membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Lakanal. Cependant en 1840 il avait accepté le mandat des électeurs d'Hazebrouck, et les représenta jusqu'en 1848. Il a publié : *Économie politique chrétienne, ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe, et sur les moyens de le soulager et de le prévenir*; Paris, 1834, 3 vol. in-8° : ce livre valut à l'auteur un prix Montyon; — *Histoire de l'économie politique, ou Études historiques, philosophiques et religieuses sur l'économie politique des peuples anciens et modernes*; Paris, 1841, 2 vol. in-8° : c'est la reproduction, avec des développements, d'un cours inséré en 1835, 1836 et 1837, dans *l'Université catholique*; — *Le Livre des affligés, ou Douleurs et consolations*; Paris, 1841, 2 vol. in-18; 2e édit., 1843, 2 vol. in-12; — *Notice sur l'état actuel de l'économie politique en Espagne, et sur les travaux de Ramon de la Sagra*; Paris, 1844, in-8° de 40 p. Il a collaboré au *Journal des économistes* et au *Plutarque français*.

VILLENEUVE-TRANS (*Louis-François*, marquis DE), littérateur, frère jumeau du précédent, né à Saint-Auban, le 8 août 1784, mort à Nancy, le 19 septembre 1850. Après des études fortes et variées, il consacra tous ses moments à des travaux historiques et littéraires. Il fut élu, le 10 janvier 1840, membre libre de l'Académie des inscriptions. Il avait présidé en 1837 le congrès scientifique tenu à Metz. Nous citerons de lui : *Précis de l'histoire en général jusqu'à nos jours*; Paris, 1821, 1838, in-8°; — *Lyonnel*,

ou la Provence au treizième siècle; Paris, 1824, 5 vol in-12; — *Histoire de René d'Anjou*; Paris, 1825, 3 vol. in-8°, pl.; — *Chapelle ducale de Nancy, ou Notice historique sur les ducs de Lorraine*; Nancy, 1826, 1827, in-8°; — *Monuments des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean-de Jérusalem, accompagnés de notes historiques*; Paris, 1829, 2 vol. in 8°; — *Histoire de saint Louis, roi de France*; Paris, 1836, 3 vol. in-8°; — *Notice sur la tapisserie de Charles le Téméraire, conservée à la cour royale de Nancy*; Nancy, 1838, in-8°; — *Notice sur les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne*; ibid., 1840, in-8°. Il a collaboré au *Plutarque français*.

E. REGNARD.

J. Nollet, *Notice sur Alban de V.*; Nancy, 1851, in-8°. — *Annales de la charité chrétienne*, 1850.

VILLENEUVE (*Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre* DE), vice-amiral français, né le 31 décembre 1763, à Valensoles (Basses-Alpes), mort le 22 avril 1806, à Rennes. Issu d'une branche de la famille des précédents, il était garde-marine à quinze ans et garde-pavillon à seize. Il se distingua dans la guerre d'Amérique, où il se lia d'amitié avec Decrès. Capitaine de vaisseau en 1793, chef de division, puis contre-amiral en 1796, ce fut en cette qualité qu'il fut appelé à prendre part à l'expédition d'Irlande. Mais retenu dans la Méditerranée par des vents contraires, qui à ce moment même dispersaient la flotte sortie de Brest, il arriva trop tard dans le port de Lorient (23 déc. 1796), après avoir échappé aux Anglais. On ne le voit plus figurer dans aucune action navale jusqu'à l'expédition d'Égypte, à laquelle il fut associé. Commandant l'aile droite de la flotte embossée dans la rade d'Aboukir, lorsque celle-ci fut placée entre deux feux par l'audace de Nelson, il n'aperçut pas les signaux que lui fit Brueys d'opérer la même manœuvre contre l'amiral anglais, et le lendemain, lorsqu'il aurait encore pu l'accabler avec ses cinq vaisseaux intacts, il donna le signal de la retraite (1er août 1798), manœuvre aussi funeste qu'elle fut en partie inutile puisqu'il ne put gagner Malte qu'avec trois de ses vaisseaux, les deux autres s'étant jetés à la côte. Nommé vice-amiral (30 mai 1804), il remplaça La Touche-Tréville à la tête de la flotte de Toulon, dont dépendait la réussite de la descente en Angleterre (20 août). L'approche de l'hiver ayant changé le premier plan de Napoléon, qui était de porter directement toutes ses flottes dans la Manche, Villeneuve reçut l'ordre de sortir de Toulon, et d'attirer à lui une partie des navires anglais en se portant, de concert avec Missiessy, sorti de Rochefort, vers Surinam et les Antilles anglaises, pour revenir ensuite en toute hâte rejoindre la grande flotte de Bruix dans la Manche et coopérer à la descente projetée. Après une tentative infructueuse faite le 18 janvier 1805, il sortit de Toulon avec onze vaisseaux (30 mars), rallia à Cadix les six navires espagnols de l'amiral Gravina, et, sans avoir pu être atteint par Nelson, parvint à la Martinique, où s'était montrée dès le 14 mai la flotte de Missiessy. Mais Gantheaume, bloqué dans Brest, manquant au rendez-vous, Villeneuve reçut du contre-amiral Magon, dépêché vers lui (4 juin), l'ordre de revenir en Europe avec Gravina, de joindre devant Rochefort Missiessy, revenu d'Amérique, et avec toutes ces forces de venir débloquer les flottes du Ferrol et de Brest. Abandonnant précipitamment les Antilles (10 juin), sans se donner même le temps d'y débarquer les renforts dont il était chargé, il arriva le 22 juillet à quarante lieues du Ferrol, et rencontra l'escadre de Calder, qui bloquait ce port. Une brume épaisse réduisit la bataille qui s'engagea entre eux à une canonnade de vaisseau à vaisseau, mais dans laquelle les Anglais furent plus maltraités que les Français. Par excès de prudence, Villeneuve n'osa reprendre deux vaisseaux espagnols, ni poursuivre la flotte anglaise inférieure en nombre et ayant le vent contre elle. Après avoir rallié au Ferrol les deux divisions française et espagnole, il résolut de revenir à Cadix, convaincu, sur de fausses nouvelles, que Nelson avait rejoint les amiraux Calder et Cornwallis devant Brest. Malgré les vives remontrances de Lauriston, qui était monté sur son bord, il persista dans cette décision funeste, et entra le 20 août à Cadix, sans même avoir pris la faible croisière anglaise qui y était quelques heures auparavant. En apprenant cette manœuvre, qui faisait avorter ses grands desseins, Napoléon entra dans une colère violente contre l'amiral, s'emporta jusqu'à l'appeler, en présence de Decrès, un lâche et un traître. Villeneuve cependant était un marin brave et fidèle, mais ses qualités étaient comme paralysées par une incertitude d'esprit singulière et un sentiment insurmontable de défiance en ses propres ressources. Quoi qu'il en soit, les conséquences de sa conduite furent immenses; on sait que l'armée du camp de Boulogne, faisant volte-face, marcha des bords de la Manche sur le Danube.

La flotte de Brest s'étant séparée faute du grand but qui lui était proposé, Villeneuve fut chargé de se rendre devant Tarente pour y porter au général Saint-Cyr un secours de quatre mille soldats. Malheureusement à ces instructions, Napoléon, en défiance de la timidité de Villeneuve, ajouta l'ordre de ne pas se laisser enfermer dans le port de Cadix, et de ne jamais refuser le combat lorsque les Anglais lui seraient inférieurs en force (1). Le désespoir de l'amiral d'avoir encouru la colère de l'empereur devait donner à ces paroles une

(1) « Notre intention est que partout où vous trouverez l'ennemi en forces inférieures, vous l'attaquiez sans hésiter et ayez avec lui une affaire décisive... Nous vous recommandons dans cette importante expédition l'audace et la plus grande activité. » 14 sept. 1805. (*Corresp. de Napoléon*, t. X.)

bien funeste interprétation. Après avoir employé tout le mois de septembre à perfectionner son armement et son tir, il sortit de Cadix (19 oct.), malgré l'avis du conseil de guerre. La flotte combinée était composée de trente-trois vaisseaux, de cinq frégates et de deux bricks, et divisée en deux escadres, l'une de bataille, placée sous son commandement, l'autre de réserve sous celui de Gravina et de Magon. Le 21 parut la flotte anglaise, forte de trente-trois ou trente-quatre vaisseaux. A peine la bataille engagée, près du cap de Trafalgar, Nelson et Collingwood, formés en deux colonnes, coupèrent, chacun de leur côté la ligne française, rendirent l'avant-garde inutile, et enfermèrent Villeneuve dans un cercle de feu. Quant à lui, monté sur *le Bucentaure*, qu'il avait lié étroitement à *la Trinidad*, il soutint un combat acharné sans pouvoir être secouru et sans pouvoir lui-même se mouvoir. Lorsqu'il vit son navire rasé comme un ponton, la poupe démolie, les mâts abattus, presque tout son équipage hors de combat, il amena son pavillon. Magon, Gravina tués, dix-sept vaisseaux pris, un coulé, six à sept mille hommes tués ou noyés, telle était la perte des Français dans cette journée, perte dont la mort de Nelson fut peut-être la seule compensation. Villeneuve ne revint en France, pour être échangé, qu'en avril 1806. Débarqué à Morlaix, et se dirigeant vers Paris, il s'arrêta le 17 à Rennes, pour attendre du ministre Decrès, auquel il avait écrit, une réponse relative aux dispositions de l'empereur à son égard. Ces dispositions tendaient-elles, ainsi qu'on l'a prétendu, à le faire passer devant un conseil de guerre pour expliquer sa conduite après le combat du Ferrol et à Trafalgar? Beaucoup d'obscurités, qui n'ont pas encore été éclaircies, règnent à ce sujet. Cependant une lettre en date du 22 avril 1806, écrite par Napoléon au ministre de la marine, peut jeter un jour nouveau sur cette question. « M. Decrès, y est-il dit, donnez ordre à l'amiral Villeneuve de se rendre chez lui, en Provence, et d'y rester jusqu'à son échange. » Ainsi il s'agissait tout au moins d'une disgrâce et d'une sorte d'exil. Le même jour où cette lettre était écrite, et avant peut-être qu'elle lui parvint, Villeneuve était trouvé mort, dans la chambre de l'hôtel où il était descendu, frappé au cœur de six coups de couteau. Une lettre écrite à sa femme (1) et plusieurs sommes d'argent avec les noms du donataire inscrits de sa main, indiquaient un suicide.

Villeneuve avait été nommé grand officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.

(1) On y lit les passages suivants : « C'en est fait, je suis arrivé au terme où la vie est un opprobre et la mort un devoir. Seul ici frappé d'anathème par l'empereur, repoussé par son ministre, qui fut mon ami, chargé d'une responsabilité immense dans un désastre qui m'est attribué et auquel la fatalité m'a entraîné, je dois mourir... Quel bonheur que je n'aie aucun enfant pour recueillir mon horrible héritage et qui soit chargé du poids de mon nom! »

Kerguelen, *Hist. des guerres maritimes de 1778 à 1796*. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*. — Jurien de la Gravière, *Guerres maritimes de la républ. et de l'empire*. — *Moniteur univ*, 1806. — Magendie, *Mémoire nécrol. sur le vice-amiral de Villeneuve*; Toulouse, 1814, in-4°.

VILLENEUVE. *Voy.* ARNAUD, DUCREST et THOMAS.

VILLEQUIER (Mme DE). *Voy.* MAIGNELAIS.

VILLERMÉ (*Louis-René*), économiste français, né le 10 mai 1782, à Paris, où il est mort, le 16 novembre 1863. Fils d'un procureur au Châtelet, il passa son enfance dans le village de Lardy (Seine-et-Oise), se livra vers 1801 à l'étude de la médecine, et entra dans l'armée en 1804 comme chirurgien de troisième classe. Il était chirurgien major lorsque la chute de l'empire le rendit à la vie civile. Le 22 août 1814, il fut reçu docteur à Paris avec une thèse *Sur les fausses membranes*. Porté par un amour sincère et profond de l'humanité vers les questions d'hygiène et d'améliorations sociales, il avait renoncé à la pratique de son art, lorsqu'il la reprit un instant, en 1832, pour combattre le choléra, qui ravageait la capitale. Collaborateur depuis 1818 du *Grand Dictionnaire des sciences médicales*, auquel il avait fourni des articles qui attirèrent sur lui l'attention, il fut en 1823 élu membre de l'Académie de médecine, et ne cessa dès lors d'être l'un des rédacteurs les plus assidus des *Mémoires* et des *Bulletins* de cette compagnie. En 1820, il avait publié le livre *Des Prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être* (Paris, in-8°), qu'il compléta, en 1829, après une enquête personnelle dans les dépôts de Saint-Denis, de Laon, d'Auch, de Metz, etc., par un *Mémoire sur la mortalité des prisons* (Paris, broch. in-8°). Il eut ainsi l'honneur d'attirer le premier sur ce grave sujet l'attention des philosophes et des gouvernements. Ne se bornant pas à retracer un tableau fidèle de ces horribles geôles où toutes les perversités, tous les âges et tous les sexes étaient confondus, et où il constatait une mortalité de vingt-cinq à trente pour cent, il indiquait aussi le remède au mal en demandant la division des prisonniers par catégories nombreuses et l'obligation d'un travail moralisateur; mais en même temps il combattait, comme contraire à la nature même de l'homme, le système de l'emprisonnement cellulaire. Fondateur en 1829 des *Annales d'hygiène*, auxquelles il a fourni un grand nombre d'articles, il fut le premier qui tenta d'appliquer aux questions d'hygiène les documents de la statistique : heureuse innovation, dont il montra toute la portée dans de nombreux écrits où il étudia sous toutes ses faces ce problème de la mortalité, si fécond en enseignements pratiques. C'est à cette pensée qu'il faut rattacher les *Mémoires* de Villermé *Sur l'influence de l'aisance et de la misère sur la mortalité*, et *Sur la mortalité en France*, dans les *Mém. de*

l'Acad. de méd., t. Ier; *la Distribution par mois des conceptions et de la naissance de l'homme dans ses rapports avec les climats, les saisons, etc.* (Paris, 1831, in-8°); *l'Influence de la température sur la mortalité des enfants nouveau-nés; la Distribution de la population française, par sexe et par état civil, et sur la nécessité de perfectionner nos tableaux de population et de mortalité*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences morales*, 1837. Travaux remarquables, dans lesquels il établit que la mortalité est en raison inverse de l'aisance, que la fin de l'hiver et le commencement du printemps est l'époque de l'année où se produit à la fois le maximum des décès et des naissances; et où il arrive à cette conclusion que la population d'un pays s'accroît d'autant moins qu'elle est plus dense, sans aller cependant, comme Malthus, jusqu'à affirmer qu'elle obéit fatalement à une progression géométrique. L'intérêt et le nombre des travaux que Villermé avait déjà publiés le désignèrent, en 1832, au choix de l'Académie des sciences morales et politiques qui venait d'être constituée. Placé dans la section de statistique, qu'il abandonna, en 1851, pour remplacer M. Droz dans celle de morale il fut la même année nommé membre du conseil de salubrité. Le développement de l'industrie combiné avec le principe de libre concurrence n'avait pas été sans engendrer pour les classes ouvrières une situation nouvelle, où se révélaient bien des maux. Là encore Villermé fut un des premiers à porter les investigations de la science. Dès 1829, dans une assemblée générale de la Société philanthropique de Paris, il signalait les avantages des sociétés de prévoyance; pénétrant plus à fond dans cette étude des classes ouvrières, il entreprit en 1835, à la demande et sous les auspices de l'Académie des sciences morales, une longue et minutieuse enquête dans les villes manufacturières de l'est, du nord et du midi de la France, ainsi que dans une grande partie de l'Europe. En 1839, il présenta à l'Académie le résultat de ses patients travaux, dans un *Rapport* qui devint le plus important de ses ouvrages, sous le titre de : *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (Paris, 1840, 2 vol. in-8°), et dans lequel il signala les terribles ravages de la pneumonie, conséquence du battage à la main des cotons, et s'éleva avec énergie contre la trop longue durée du travail des enfants dans les manufactures. Après la révolution de 1848, il entra dans le comité supérieur d'hygiène, et donna aux ouvriers les conseils de son expérience dans un petit traité sur *les Associations ouvrières* (Paris, 1849, in-18); il y combattit la substitution générale et forcée de l'association au salaire, principe qui, suivant lui, devait aboutir à l'omnipotence de l'État. Reprenant le cours de ses études favorites, il publia encore deux excellents écrits, l'un sur *les Cités ouvrières* (Paris, 1850, in-8°), pour en condamner la gênante communauté, qui en est le vice radical, l'autre sur les *Accidents produits dans les ateliers industriels par les appareils mécaniques* (1851, in-8°). Marié en 1818, avec Mlle Morel d'Arleux, fille d'un conservateur des musées royaux, Villermé en a eu deux enfants, dont un fils, *Louis*, agronome distingué. Outre les ouvrages mentionnés, Ce savant a collaboré activement aux *Archives générales de médecine*, et au *Journal des Économistes*. « Modéré en tout, dit M. Béclard, il a signalé avec simplicité, mais sans faiblesse, ce qui lui a paru contraire à la morale et à la justice. Dans les rapports ordinaires de la vie, il était d'une familiarité cordiale et communicative. Il avait une affabilité souriante qui attirait. Sa sincérité, poussée jusqu'à la brusquerie, donnait à sa conversation une saveur originale. »

J. Béclard, son *Éloge*, dans la *Gazette des hôpitaux*, 14 déc. 1865. — Guerard, dans les *Annales d'hygiène*, ann. 1863.

VILLEROI (*Nicolas* DE NEUFVILLE, seigneur DE), secrétaire d'État, né en 1542, mort à Rouen, le 12 novembre 1617. Il était fils de *Nicolas*, trésorier de l'ordinaire des guerres et prévôt des marchands de la ville de Paris (1). Issu d'une famille pourvue assez récemment d'emplois de finances, son mariage avec Madeleine, fille du secrétaire d'État Claude de l'Aubespine, prépara sa haute fortune (17 juin 1559). Introduit dans la confiance de Catherine de Médicis, il fut employé dès 1560 à Madrid pour quelques détails d'exécution du traité de Cateau-Cambrésis. Pourvu de la charge de secrétaire d'État à la mort de son beau-père (11 nov. 1567), et aidé des conseils de Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, et de Sébastien de l'Aubespine, évêque de Limoges, tous deux ses alliés, et dont la prudence suppléa d'abord à sa jeunesse, il sut plaire au roi Charles IX, qui lui confia en 1570 la mission de régler les articles de son mariage avec Élisabeth d'Autriche, et en 1573 celle, plus délicate, de conclure la paix avec les huguenots. En mourant, ce prince le recommanda à son frère, qui lui laissa également toute sa confiance. Admis dans le conseil secret où se traitaient toutes les questions relatives aux protestants, Villeroi, qui faisait peut-être déjà partie de la Ligue, qui venait de se former en 1576, conseilla au roi d'embrasser ouvertement le parti des catholiques et de gouverner avec eux. Dénoncé en 1582 par l'aventurier Salcède comme faisant partie du complot dont celui-ci était l'agent (21 juillet), il n'en vit pas son crédit amoindri. Une querelle survenue entre lui et d'Épernon éveilla pourtant les défiances de Henri III à son égard : en plein conseil d'Épernon l'accusa d'être gagné par les doublons d'Espagne (oct. 1587). « Exhorté à la

(1) Il mourut en 1594. Ce fut son père qui vendit à Louise de Savoie le terrain dit des *Thuilleries*, sur lequel Catherine de Médicis fit depuis construire le palais actuel.

patience » par le roi, qui ne voulut pas accepter sa démission, Villeroi en conçut pour le duc une haine violente, dont ses conseils se ressentirent. Chargé après la journée des barricades de négocier avec la Ligue et les Guises, devenus tout puissants, peut-être se montra-t-il trop facile à conclure cet *édit d'Union* qui mettait en réalité le roi dans la dépendance de la Ligue ; telle fut du moins l'opinion des familiers du roi, qui l'accusèrent d'avoir en cette circonstance outrepassé ses pouvoirs (15 juillet 1588). L'influence de ces derniers le fit exiler avec Bellièvre et Cheverny au moment même où s'ouvraient les états de Blois. Jeté ainsi dans le parti de la Ligue, il devint un des affidés les plus intimes du duc de Mayenne, qui le nomma membre du conseil de l'union (fév. 1589). Après avoir déterminé Mayenne à proclamer roi le cardinal de Bourbon, il reçut, de l'aveu de celui-ci, dès août 1589, les ouvertures que lui fit faire Henri IV, et devint le principal agent des longues négociations qui s'ouvrirent entre eux. Au commencement de 1594, il fit sa paix avec le roi, fut réintégré, le 25 septembre de cette année, dans ses fonctions de secrétaire d'État, malgré les prières de Catherine de Bourbon, la sœur du roi, et des églises réformées.

Chargé principalement de la direction des affaires étrangères, Villeroi négocia avec succès la reconnaissance et l'absolution d'Henri IV par Clément VIII (16 sept. 1595), le traité de Vervins (1598), le mariage du roi avec Marie de Médicis, ainsi que la paix avec le duc de Savoie, qui céda la Bresse et le Bugey à la France (17 janv. 1601), et la soumission du duc de Bouillon (1606). Ses sympathies pour une politique exclusivement catholique l'ayant porté à se prononcer en faveur d'une alliance avec l'Espagne, il se trouva par là en désaccord profond avec Sully, qui inaugurait, avec l'assentiment du roi, ce système de résistance à l'ambition de la maison d'Autriche. Ces sentiments, joints à l'arrestation d'un de ses commis, Nicolas L'Hoste, convaincu d'entente avec la cour de Madrid, firent naître un instant sur la fidélité du ministre lui-même des soupçons, que Henri IV fut le premier à dissiper en allant le visiter chez lui (1604). Cette rivalité de politique obligea plus d'une fois ce prince à s'entremettre entre ses deux serviteurs. « Il a une grande routine dans les affaires, disait-il de Villeroi, et une connaissance entière de celles qui se sont faites de son temps. Il tient un grand ordre dans l'administration. Cependant il ne peut souffrir que l'on contredise ses opinions, croyant qu'elles doivent tenir lieu de raison » (*Mém.* de Sully.) La grande influence qu'exerçait Villeroi sur Marie de Médicis, à qui il avait contribué à faire décerner la régence par le parlement, se manifesta par la disgrâce de Sully et surtout par un changement complet dans la politique extérieure, où triompha enfin son système d'alliance avec la maison d'Autriche. Le mariage de Louis XIII avec une infante fut résolu. Lors de la prise d'armes des princes (1614), il en conseilla une énergique répression, à laquelle Concini préféra les concessions pacifiques, et négocia avec Condé la paix de Loudun. Sacrifié à Concini et exilé pendant quelques mois à Conflans, il venait d'être rappelé à la mort du favori lorsqu'il mourut, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait été le protecteur des cardinaux d'Ossat et Duperron. Le cardinal de Richelieu l'a ainsi jugé : « Il fut un homme de grand jugement, non aidé d'aucunes lettres, et présumait beaucoup de soi. Il était timide de son naturel..., plus mémoratif des injures que des obligations, auxquelles il avait peu d'égards, jaloux et soupçonneux, mais qui eut toujours les mains nettes. »

Des *Mémoires* de Villeroi ont été publiés sous ce titre : ***Mémoires d'État, servant à l'histoire de notre temps, depuis* 1567 *jusqu'en* 1604**, d'abord par Auger de Mauléon (Paris, 1622, et in-4° et in-8°), puis par Dumesnil-Basire (ibid., 1634-36, 4 vol. in-8°, et Amst., 1729, 7 vol in-12), lequel y ajouta une continuation jusqu'en 1620. Ce ne sont pas, à proprement parler, de vrais mémoires, c'est une double *apologie* de la conduite de Villeroi écrite par lui-même. Excepté un grand nombre de pièces relatives à cette époque, ces mémoires ont été insérés dans les collections Michaud et Petitot. On a encore de Villeroi des *Lettres écrites au maréchal de Matignon*, 1581-96 (Montélimar, 1749, in-12).

P. Mathieu, *Remarques sur la vie et les services de M. de Villeroy* ; Lyon, 1618, in-12. — P. Cotton, *Oraison fun. de M. de Villeroy* ; Paris, 1618, in-8°. — Cl. de Morenne, *Idem* ; Paris, 16..., in-8°. — Fr. Monier, *Oratio in funere ejusdem* ; Rome, 1618, in-8°. — *Discours sur sa mort* ; Paris, 1618, in-8°. — Jeannin, *Negociations*. — Sully, *Économies royales*. — Richelieu, Bassompierre Pontchartrain, d'Estrées, Tavannes, Cayet, L'Estoile, *Mémoires*. — De Thou, *Hist. sui temp.* — Poirson, *Hist. d'Henri IV*. — Bazin, *Hist. de Louis XIII*.

VILLEROI (*Charles* de Neufville, marquis de), fils du précédent, né vers 1560, mort le 18 janvier 1642. Connu d'abord sous le titre de marquis d'Alincourt, il fit ses premières armes sous Lesdiguières ; puis ayant suivi son père dans le parti de la Ligue, il fut nommé, par le crédit du duc de Mayenne, gouverneur de Pontoise (1589) et prévôt de Paris (12 juin 1592), malgré l'échec qu'il avait éprouvé devant Mantes. Rallié à la cause royale (1593), il se fit, comme tous les seigneurs de ce temps, payer fort cher sa soumission (500,000 fr. et le gouvernement du Lyonnais). La préférence qu'Henri IV donna à Sully pour la grande-maîtrise de l'artillerie, et que son père avait sollicitée pour lui, fut une des causes de la rivalité qui s'éleva entre ces deux ministres. Nommé ambassadeur à Rome en 1600, pour y aplanir les difficultés que soulevait le mariage du roi, il prétendit après la mort de ce prince obtenir une garde particulière, et cette prétention devint sous la régence de Marie de Médicis la cause du renvoi de Sully, qui s'y était opposé.

Éloigné depuis des événements, il laissa de son second mariage avec Jacqueline de Harlay (11 févr. 1596), six enfants, parmi lesquels *Nicolas*, qui suit, et *Camille*, archevêque de Lyon, né à Rome, le 22 août 1606, mort le 3 juin 1698.

Moreri, *Grand Dict. hist.* — Anselme, *Grands-officiers de la couronne.*

VILLEROI (*Nicolas* DE NEUFVILLE, marquis, puis duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 14 octobre 1598, mort le 28 novembre 1685, à Paris. Enfant d'honneur de Louis XIII, il obtint en 1615 la survivance de la charge de gouverneur du Lyonnais. Il servit sous Lesdiguières en Piémont, puis contre les protestants du Poitou et du Languedoc (1620-1621). Maréchal de camp en 1624, il servit au siége de La Rochelle et au Pas de Suze, commanda de 1631 à 1635 dans Pignerol (1), et combattit en Flandre, en Franche-Comté, devant Turin, en Catalogne et en Lorraine. Lieutenant général en 1643, il devint maréchal de France le 20 octobre 1646, et gouverneur du jeune Louis XIV. Il ne joua qu'un rôle secondaire, par prudence et par modération, sut se maintenir, quoiqu'il ne fût pas aimé par Mazarin, servant ses amis suivant sa possibilité au milieu des troubles de la Fronde, et méritant, par ses qualités aimables et faciles, la bienveillance du roi. Il fut nommé chef du conseil des finances (15 sept. 1661), mais il laissa tout le pouvoir à Colbert. Sa terre de Villeroi fut érigée en duché-pairie, en septembre 1663. Il mourut à quatre-vingt-sept ans passés, ayant la réputation d'un courtisan fin, délié, un peu égoïste, mais honnête homme.

De Madeleine de Créqui, petite-fille de Lesdiguières, il eut quatre enfants, dont *François*, qui suit; *Françoise*, mariée trois fois, et morte le 11 mai 1701; *Catherine*, comtesse d'Armagnac, morte le 25 décembre 1707.

Mémoires du temps. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.*

VILLEROI (*François* DE NEUFVILLE, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 7 avril 1644, à Paris, où il est mort, le 18 juillet 1730. Élevé avec Louis XIV, qui se le rappela toujours, il se fit d'abord connaître par les agréments de sa personne, son extrême élégance, ses succès auprès des dames, qui l'appelaient *le Charmant*. Aussi fut-il mêlé dans plusieurs aventures galantes, avec son maître, de Vardes, qu'il remplaça auprès de la comtesse de Soissons. Nommé colonel du régiment de Lyonnais (18 janv. 1664), il fit ses premières armes en Hongrie, et assista à la bataille de Saint-Gothard, où il eut le bras percé d'une flèche. Après avoir pris part à la première campagne de Flandre (1667) et à la prise de Dôle (1668), il servit sous Condé au passage du Rhin, et sous Turenne en Allemagne. C'est en qualité de maréchal de camp (13 fév. 1674) qu'il se signala par sa bravoure au siége de Besançon et à la bataille de Senef. Promu au grade de lieutenant général (25 fév. 1677), il dut son avancement moins à la faveur du roi qu'à ses services militaires. Dès lors il fut employé dans toutes les campagnes avec honneur, mais sans éclat; on le vit à Steinkerque jouer de l'épée comme un simple officier. Malheureusement pour la France Villeroi aspirait à une gloire plus haute; ayant de ses propres talents une idée excessive, il se croyait appelé à commander en chef. Compris dans la promotion des sept maréchaux qui fut faite le 27 mars 1693, il retourna en Flandre et se distingua à Nerwinde, où il emporta le village de ce nom, et à la fameuse marche depuis Vignamont jusqu'au port d'Espierres. Après la mort de Luxembourg, il reçut la charge de capitaine des gardes (1er fév. 1695) et la mission, bien plus difficile, de remplacer ce grand homme de guerre à la tête de l'armée des Pays-Bas (20 avril). Alors commence véritablement sa carrière politique. « C'était, a dit de lui Voltaire, un homme d'une figure agréable et imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. Mais ses ennemis disaient qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur et du plaisir de commander, que des desseins d'un grand capitaine. » Saint-Simon est plus près de la vérité en peignant le maréchal comme un « galant de profession, parfaitement au fait des intrigues galantes de la cour et de la ville, dont il savait amuser le roi, qu'il connaissait à fond, et des foiblesses duquel il sut profiter; glorieux à l'excès par nature, bas aussi à l'excès pour peu qu'il en eût besoin, et à l'égard du roi et de Mme de Maintenon valet à tout faire. C'était un homme fait exprès pour présider à un bal, pour être le juge d'un carrousel, et, s'il avait eu de la voix, pour chanter à l'Opéra les rôles de rois et de héros; fort propre encore à donner les modes, et rien du tout au delà. »

Villeroi débuta fort mal, se laissa tromper par Guillaume III, qui vint assiéger Namur, manœuvra maladroitement devant le prince de Vaudemont, qu'il aurait pu écraser, et se contenta d'aller inutilement bombarder Bruxelles (15 août). Il n'eut pas ou ne fit pas naître l'occasion de se relever pendant les campagnes de 1696 et de 1697, que termina la paix de Ryswick. Au début de la guerre de la succession d'Espagne, soutenu par Mme de Maintenon, il sut persuader au roi qu'il réparerait l'honneur de la nation compromis par Catinat en Italie (août 1701). Il ne montra que de la présomption, et ne fit que donner des dégoûts au duc de Savoie, le traitant comme un général à la solde de la France et ne l'appelant que *mons de Savoie*. Le 1er septembre il ordonna à Catinat d'attaquer le prince Eugène à Chiari, et perdit deux mille hommes à l'assaut des retranche-

(1) L'évacuation de cette place était une des conditions du traité de Cherasco (juin 1631); mais Richelieu, ne pouvant s'y résoudre, donna l'ordre à Villeroi de la conserver à tout prix. Celui ci eut recours à la ruse, et fit sortir la garnison en présence des commissaires espagnols, à l'exception de trois cents hommes, qu'il cacha dans un grenier. Au bout de quelques jours il s'empara avec eux des portes et des remparts, et reprit possession de la ville.

ments. Le 1er février 1702, les Impériaux, à la faveur d'un coup de main, le surprirent dans Crémone, où il était arrivé la veille, et l'emmenèrent avec eux, mais sans réussir à occuper la ville (1). Villeroi fut conduit prisonnier à Gratz, où il resta dix mois. Renvoyé en Flandre avec Boufflers pour second (1703), il laissa Marlborough occuper le pays entre la Meuse et le Rhin et rejoindre Eugène en Allemagne par une marche rapide et hardie. Opposé au même général en 1705, il remporta quelques légers avantages, et se fit battre sur la Gheete, entre Landen et Tillemont. En 1706, Louis XIV enjoignit à Villeroi de reprendre Leewe et de livrer bataille si l'ennemi s'y opposait. Le maréchal s'avança plein de présomption, sans attendre un corps d'armée que Marsin lui amenait, prit les plus mauvaises dispositions près de Ramillies, repoussa les sages conseils de Gassion, et perdit complétement la bataille (23 mai). La retraite, commencée en bon ordre, se changea bientôt en une effroyable déroute. La Flandre espagnole était perdue; Marlborough entra victorieux dans Anvers et Bruxelles. Villeroi, au désespoir, attendit cinq jours avant d'envoyer de courrier à Louis XIV. A son retour, il vit chez Louis Mme de Maintenon : *cela fut court et sec;* le roi ne lui parla plus que pour des choses de sa charge. Il ne reparut plus à la tête des armées, et, malgré son âge, sembla vouloir reprendre le cours de ses anciennes galanteries. Toutefois, grâce à la duchesse de Bourgogne et surtout à Mme de Maintenon, en se rendant l'écho et l'instrument de la cabale qui voulait perdre le duc d'Orléans, il regagna plus de crédit que jamais, et fut déclaré ministre d'État (1714). Louis XIV lui donna une suprême marque de confiance : il le nomma par son testament secret membre du conseil de régence, et par ses dernières dispositions gouverneur du prince qui devait lui succéder. Mais en même temps, s'il faut en croire Saint-Simon, Villeroi, avec assez peu d'honnêteté, révéla au duc d'Orléans le codicille du roi, qui lui était si contraire; ce qui permit au duc de prendre les mesures nécessaires pour s'emparer de la régence.

Villeroi fut récompensé : il fit partie du conseil de régence, fut nommé président du conseil des finances; mais il n'eut aucune autorité réelle, et ne put que cacher sa nullité sous un faux air de grandeur. Il se montra l'un des plus ardents pour la requête des ducs contre les bâtards, mais bientôt se déclara en toutes choses opposé au régent, qui chercha vainement à le gagner. Tantôt il se distinguait par son affectation à rendre des visites journalières à Mme de Maintenon, et intriguait avec le duc et la duchesse du Maine; tantôt il semblait se rapprocher du régent, pour éloigner des finances le duc de Noailles, dont il ne pouvait souffrir l'intelligence supérieure. Tantôt il se déclarait l'ennemi de Dubois; tantôt il recherchait son appui et défendait mollement le duc du Maine, qu'il avait promis de soutenir. Le régent le ménageait, parce qu'il était gouverneur du roi et que Louis XV l'aimait, à cause de ses attentions et de ses flatteries. De concert avec la duchesse de Ventadour, son ancienne maîtresse, il prenait les précautions les plus injurieuses pour protéger la vie de son jeune maître, qu'il affectait de croire menacée. Il assistait à ses repas, goûtait tout ce qu'il mangeait et buvait, enfermait lui-même dans un buffet, dont il gardait la clef, le pain et l'eau qui devaient être servis sur sa table. Il donnait à Louis XV des leçons, dont on a souvent parlé; après une courte maladie du jeune prince, après les *Te Deum* qu'il avait multipliés, en présence de la foule qui se pressait autour des Tuileries, il lui répétait : « Voyez donc, mon maître, tout ce monde et tout ce peuple; tout cela est à vous, tout cela vous appartient, vous en êtes le maître; regardez-les donc un peu pour les contenter, car ils sont tous à vous. » Cependant la majorité du roi approchait. Dubois, dès lors tout puissant, décida le régent à agir. Après une scène dans laquelle Villeroi s'opposa à un entretien secret du régent avec le roi, le maréchal osa se présenter chez le duc d'Orléans, voulut forcer la porte, qu'il trouva fermée, fut arrêté, et mené dans sa terre de Villeroi (13 août 1722). Il fut bientôt oublié. On lui permit de reprendre son gouvernement de Lyon. Villeroi resta toujours le même, pompeux et vaniteux, même quand il revint parfois à la cour, où il affectait de se donner comme le modèle de l'homme de goût et du parfait courtisan.

Villeroi mourut à quatre-vingt-six ans passés. De son mariage avec Marguerite de Cossé-Brissac (28 mars 1662), il laissa six enfants, entre autres : *Louis-Nicolas*, qui suit, et *François-Paul*, né en 1677, archevêque de Lyon en 1714, mort le 6 février 1731, à Lyon. L. GRÉGOIRE.

Saint-Simon, Saint-Hilaire, Feuquières, Berwick, Duclos, *Mémoires*. — Quincy, *Hist. mil. de Louis XIV*. — Barbier, *Journal*. — Mme de Sevigné, *Lettres*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Lemontey, *Hist. de la Regence*. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*. — Renaud, *Descript. de la pompe funèbre du duc de Villeroy*; Lyon, 1730, in-fol.

VILLEROI (*Louis-Nicolas* DE NEUFVILLE, duc DE), fils du précédent, né le 25 décembre 1663, à Paris, où il est mort, le 22 avril 1734. Colonel du régiment de Lyonnais et brigadier d'infanterie en 1693, il fit quelques campagnes en Flandre et en Italie, et assista aux batailles de Luzzara et de Ramillies. Il fut nommé maréchal de camp en 1696, et lieutenant général le 13 septembre 1702. Il n'eut qu'un rôle effacé à la cour, accoutumé qu'il était à trembler devant son père comme un enfant. Après la disgrâce de ce dernier, il obtint sa survivance dans la charge de capitaine des

(1) Cet événement donna lieu à ce quatrain :

Français, rendez grâce à Bellone,
Votre bonheur est sans égal :
Vous avez conservé Crémone,
Et perdu votre général.

Louis seul défendit Villeroi en disant : « On se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori. »

gardes du corps (1708) et dans celle de gouverneur du Lyonnais (1712). Il était duc et pair, par démission de son père, depuis 1696. De Marguerite Le Tellier, fille de Louvois, morte le 23 avril 1711, il eut deux fils, et deux filles, mariées l'une au duc d'Harcourt, l'autre au duc de Boufflers, puis au maréchal de Luxembourg.

VILLEROI (*Louis-François-Anne* DE NEUFVILLE, duc DE), fils aîné du précédent, né en octobre 1695, porta d'abord le titre de duc de Retz, succéda en 1722 aux honneurs de son père, et devint, après la mort de celui-ci, gouverneur du Lyonnais et capitaine des gardes du corps. Il mourut sans postérité.

VILLEROI (*Gabriel-Louis* DE NEUFVILLE, marquis, puis duc DE), neveu du précédent, né le 8 octobre 1731, à Paris, occupa sous Louis XVI les emplois devenus en quelque sorte héréditaires dans sa famille, fut arrêté pendant la révolution comme ex-noble, et périt sur l'échafaud, le 28 avril 1794, à Paris. Son nom s'éteignit avec lui.

Sa femme, *Jeanne-Louise-Constance* D'AUMONT, née le 11 février 1731, était sœur des ducs de Villequier et d'Aumont-Mazarin. Ses habitudes de simplicité et d'indépendance, la franchise de son caractère, son humeur libre et gaie donnaient un tour original à son esprit. Elle se piquait d'écrire, et a laissé, dit-on, des ouvrages manuscrits. On prétend qu'elle avait fourni plus d'un spirituel article aux *Actes des Apôtres* et au *Petit Gautier*, journaux royalistes. Elle mourut à Versailles, où elle s'était retirée, le 1er octobre 1816.

Anselme, *Grands-off. de la couronne*. — La Chesnaye-Desbois, *Dict. hist. de la noblesse*.

VILLETERQUE (*Alexandre-Louis* DE), littérateur français, né à Ligny (Barrois), le 31 juillet 1759, mort à Paris, le 8 avril 1811. Fils d'un major de cavalerie, il entra en 1777 dans le régiment de Normandie, et y devint capitaine. Ayant déposé son épée en 1791, il chercha des ressources dans la culture des lettres, pour lesquelles il avait une vocation réelle. Après avoir travaillé au *Journal des arts*, il fut pendant douze ans l'un des plus utiles rédacteurs du *Journal de Paris*. Atteint d'une maladie incurable, il y succomba après de longues et cruelles douleurs. On a de Villeterque : *Essais dramatiques et autres œuvres*; Paris, 1793, in-8° : on y trouve quatre pièces, *Zena*, *Lucinde*, *le Mari jaloux*, et *le Solitaire*, ainsi qu'un conte, *les Veillées d'un malade*, morceaux qui ont aussi paru isolément en 1792 et en 1793; — *Quelques doutes sur la théorie des marees par les glaces polaires*; Paris, 1793, in-8°; — *Veillées philosophiques, ou Essais sur la morale expérimentale et sur la physique systématique*; Paris, 1795, 2 vol. in-8° : dialogues fondés sur de bons principes, mais que des digressions et l'abus du néologisme rendent d'une lecture pénible. Il a aussi trad. de l'anglais : *Lettres athéniennes* (Paris, 1803, 3 vol. in-8°), et *Fleetwood* (1805, 3 vol. in-12), roman de Godwin. Il a édité les *Satires de Juvénal trad. par Dusaulx* (4e édit., Paris, 1803, 2 vol. in-8°), avec une notice sur le traducteur.

Magasin encyclop., ann. 1811, t. 156.

VILLETTE (*Charles*, marquis DE), né le 4 décembre 1736, à Paris, où il est mort, le 9 juillet 1793. Son père, trésorier de l'extraordinaire des guerres, lui laissa 150,000 livres de rente; sa mère était recherchée par son esprit et sa beauté : il fit donc dans le monde un chemin facile. Après avoir fait quelques campagnes, il revint à Paris (1763), avec le grade de maréchal général des logis de la cavalerie. Il fut enfermé, on ne sait pour quelle cause, dans la citadelle de Strasbourg; lorsqu'il en sortit, au bout de six mois, il alla trouver à Ferney Voltaire, qui avait été l'ami de sa mère. « J'ai actuellement chez moi pour me ragaillardir, écrivait Voltaire, un jeune M. de Villette, qui sait tous les vers qu'on ait jamais faits, et qui en fait lui-même, qui chante, qui contrefait son prochain fort plaisamment, qui fait des contes, qui est pantomime, qui réjouirait jusqu'aux habitants de la triste Genève. » Sous les auspices du philosophe, qu'il ne craignait pas d'appeler son père, Villette se lança dans le monde littéraire, fit beaucoup de vers, concourut à l'Académie française pour des prix qu'il n'obtint pas, et surtout chanta sur tous les tons l'éloge de Voltaire, qui le lui rendit avec usure, en l'appelant *le Tibulle français*. Affichant avec effronterie le goût des vices contre nature, comme le témoignent les contemporains, on croyait qu'il ne se marierait pas, lorsqu'il épousa dans la chapelle de Ferney, en 1777, une personne aussi distinguée par ses vertus que par ses qualités aimables (*voy.* ci-après), et il devint ainsi, selon la parole tristement plaisante du patriarche de Ferney, docteur *in utroque*. Il en eut un fils, qu'il fit baptiser, en 1792, sous le nom de *Voltaire-Villette*. Le mariage ne l'empêcha ni de retourner à ses habitudes vicieuses, ni de nouer des intrigues scandaleuses avec des femmes à la mode, parmi lesquelles on cite Mlles Arnould et Raucourt. A l'époque de la révolution, Villette rédigea les cahiers du bailliage de Senlis, dans lesquels il se prononça avec chaleur pour les principes nouveaux, et il collabora à *la Chronique de Paris*. Nommé député de l'Oise à la Convention (1792), il protesta vivement dans une lettre contre les massacres de septembre, et vota, dans le procès de Louis XVI, pour la réclusion. Il succomba quelques mois plus tard à une maladie de langueur. Il possédait l'hôtel qu'habita Voltaire à Paris, sur le quai qui porte aujourd'hui son nom; il acquit le château de Ferney, et y conserva le cœur de son protecteur (1) dans une urne qui portait cette inscription :

Son esprit est partout et son cœur est ici.

(1) Cette relique, conservée par son fils, a été donnée en 1864 au gouvernement, qui l'a fait placer dans une des salles de la Bibliothèque impériale.

ments. Le 1er février 1702, les Impériaux, à la faveur d'un coup de main, le surprirent dans Crémone, où il était arrivé la veille, et l'emmenèrent avec eux, mais sans réussir à occuper la ville (1). Villeroi fut conduit prisonnier à Gratz, où il resta dix mois. Renvoyé en Flandre avec Boufflers pour second (1703), il laissa Marlborough occuper le pays entre la Meuse et le Rhin et rejoindre Eugène en Allemagne par une marche rapide et hardie. Opposé au même général en 1705, il remporta quelques légers avantages, et se fit battre sur la Gheete, entre Landen et Tillemont. En 1706, Louis XIV enjoignit à Villeroi de reprendre Leewe et de livrer bataille si l'ennemi s'y opposait. Le maréchal s'avança plein de présomption, sans attendre un corps d'armée que Marsin lui amenait, prit les plus mauvaises dispositions près de Ramillies, repoussa les sages conseils de Gassion, et perdit complétement la bataille (23 mai). La retraite, commencée en bon ordre, se changea bientôt en une effroyable déroute. La Flandre espagnole était perdue; Marlborough entra victorieux dans Anvers et Bruxelles. Villeroi, au désespoir, attendit cinq jours avant d'envoyer de courrier à Louis XIV. A son retour, il vit chez Louis Mme de Maintenon : *cela fut court et sec;* le roi ne lui parla plus que pour des choses de sa charge. Il ne reparut plus à la tête des armées, et, malgré son âge, sembla vouloir reprendre le cours de ses anciennes galanteries. Toutefois, grâce à la duchesse de Bourgogne et surtout à Mme de Maintenon, en se rendant l'écho et l'instrument de la cabale qui voulait perdre le duc d'Orléans, il regagna plus de crédit que jamais, et fut déclaré ministre d'État (1714). Louis XIV lui donna une suprême marque de confiance : il le nomma par son testament secret membre du conseil de régence, et par ses dernières dispositions gouverneur du prince qui devait lui succéder. Mais en même temps, s'il faut en croire Saint-Simon, Villeroi, avec assez peu d'honnêteté, révéla au duc d'Orléans le codicille du roi, qui lui était si contraire; ce qui permit au duc de prendre les mesures nécessaires pour s'emparer de la régence.

Villeroi fut récompensé : il fit partie du conseil de régence, fut nommé président du conseil des finances; mais il n'eut aucune autorité réelle, et ne put que cacher sa nullité sous un faux air de grandeur. Il se montra l'un des plus ardents pour la requête des ducs contre les bâtards, mais bientôt se déclara en toutes choses opposé au régent, qui chercha vainement à le gagner. Tantôt il se distinguait par son affectation à rendre des visites journalières à Mme de Maintenon, et intriguait avec le duc et la duchesse du Maine; tantôt il semblait se rapprocher du régent, pour éloigner des finances le duc de Noailles, dont il ne pouvait souffrir l'intelligence supérieure. Tantôt il se déclarait l'ennemi de Dubois; tantôt il recherchait son appui et défendait mollement le duc du Maine, qu'il avait promis de soutenir. Le régent le ménageait, parce qu'il était gouverneur du roi et que Louis XV l'aimait, à cause de ses attentions et de ses flatteries. De concert avec la duchesse de Ventadour, son ancienne maîtresse, il prenait les précautions les plus injurieuses pour protéger la vie de son jeune maître, qu'il affectait de croire menacée. Il assistait à ses repas, goûtait tout ce qu'il mangeait et buvait, enfermait lui-même dans un buffet, dont il gardait la clef, le pain et l'eau qui devaient être servis sur sa table. Il donnait à Louis XV des leçons, dont on a souvent parlé; après une courte maladie du jeune prince, après les *Te Deum* qu'il avait multipliés, en présence de la foule qui se pressait autour des Tuileries, il lui répétait : « Voyez donc, mon maître, tout ce monde et tout ce peuple; tout cela est à vous, tout cela vous appartient, vous en êtes le maître; regardez-les donc un peu pour les contenter, car ils sont tous à vous. » Cependant la majorité du roi approchait. Dubois, dès lors tout puissant, décida le régent à agir. Après une scène dans laquelle Villeroi s'opposa à un entretien secret du régent avec le roi, le maréchal osa se présenter chez le duc d'Orléans, voulut forcer la porte, qu'il trouva fermée, fut arrêté, et mené dans sa terre de Villeroi (13 août 1722). Il fut bientôt oublié. On lui permit de reprendre son gouvernement de Lyon. Villeroi resta toujours le même, pompeux et vaniteux, même quand il revint parfois à la cour, où il affectait de se donner comme le modèle de l'homme de goût et du parfait courtisan.

Villeroi mourut à quatre-vingt-six ans passés. De son mariage avec Marguerite de Cossé-Brissac (28 mars 1662), il laissa six enfants, entre autres : *Louis-Nicolas*, qui suit, et *François-Paul*, né en 1677, archevêque de Lyon en 1714, mort le 6 février 1731, à Lyon. L. GRÉGOIRE.

Saint-Simon, Saint-Hilaire, Feuquières, Berwick, Duclos, *Mémoires*. — Quincy, *Hist. mil. de Louis XIV*. — Barbier, *Journal*. — Mme de Sevigné, *Lettres*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Lemontey, *Hist. de la Régence*. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*. — Renaud, *Descript. de la pompe funèbre du duc de Villeroy*; Lyon, 1730, in-fol.

VILLEROI (*Louis-Nicolas* DE NEUFVILLE, duc DE), fils du précédent, né le 25 décembre 1663, à Paris, où il est mort, le 22 avril 1734. Colonel du régiment de Lyonnais et brigadier d'infanterie en 1693, il fit quelques campagnes en Flandre et en Italie, et assista aux batailles de Luzzara et de Ramillies. Il fut nommé maréchal de camp en 1696, et lieutenant général le 13 septembre 1702. Il n'eut qu'un rôle effacé à la cour, accoutumé qu'il était à trembler devant son père comme un enfant. Après la disgrâce de ce dernier, il obtint sa survivance dans la charge de capitaine des

(1) Cet événement donna lieu à ce quatrain :

Français, rendez grâce à Bellone,
Votre bonheur est sans égal :
Vous avez conservé Crémone,
Et perdu votre général.

Louis seul défendit Villeroi en disant : « On se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori. »

gardes du corps (1708) et dans celle de gouverneur du Lyonnais (1712). Il était duc et pair, par démission de son père, depuis 1696. De Marguerite Le Tellier, fille de Louvois, morte le 23 avril 1711, il eut deux fils, et deux filles, mariées l'une au duc d'Harcourt, l'autre au duc de Boufflers, puis au maréchal de Luxembourg.

VILLEROI (*Louis-François-Anne* DE NEUFVILLE, duc DE), fils aîné du précédent, né en octobre 1695, porta d'abord le titre de duc de Retz, succéda en 1722 aux honneurs de son père, et devint, après la mort de celui-ci, gouverneur du Lyonnais et capitaine des gardes du corps. Il mourut sans postérité.

VILLEROI (*Gabriel-Louis* DE NEUFVILLE, marquis, puis duc DE), neveu du précédent, né le 8 octobre 1731, à Paris, occupa sous Louis XVI les emplois devenus en quelque sorte héréditaires dans sa famille, fut arrêté pendant la révolution comme ex-noble, et périt sur l'échafaud, le 28 avril 1794, à Paris. Son nom s'éteignit avec lui.

Sa femme, *Jeanne-Louise-Constance* D'AUMONT, née le 11 février 1731, était sœur des ducs de Villequier et d'Aumont-Mazarin. Ses habitudes de simplicité et d'indépendance, la franchise de son caractère, son humeur libre et gaie donnaient un tour original à son esprit. Elle se piquait d'écrire, et a laissé, dit-on, des ouvrages manuscrits. On prétend qu'elle avait fourni plus d'un spirituel article aux *Actes des Apôtres* et au *Petit Gautier*, journaux royalistes. Elle mourut à Versailles, où elle s'était retirée, le 1er octobre 1816.

Anselme, *Grands-off. de la couronne*. — La Chesnaye-Desbois, *Dict. hist. de la noblesse*.

VILLETERQUE (*Alexandre-Louis* DE), littérateur français, né à Ligny (Barrois), le 31 juillet 1759, mort à Paris, le 8 avril 1811. Fils d'un major de cavalerie, il entra en 1777 dans le régiment de Normandie, et y devint capitaine. Ayant déposé son épée en 1791, il chercha des ressources dans la culture des lettres, pour lesquelles il avait une vocation réelle. Après avoir travaillé au *Journal des arts*, il fut pendant douze ans l'un des plus utiles rédacteurs du *Journal de Paris*. Atteint d'une maladie incurable, il y succomba après de longues et cruelles douleurs. On a de Villeterque : *Essais dramatiques et autres œuvres;* Paris, 1793, in-8° : on y trouve quatre pièces, *Zena*, *Lucinde*, *le Mari jaloux*, et *le Solitaire*, ainsi qu'un conte, *les Veillées d'un malade*, morceaux qui ont aussi paru isolément en 1792 et en 1793; — *Quelques doutes sur la théorie des marées par les glaces polaires;* Paris, 1793, in-8°; — *Veillées philosophiques*, *ou Essais sur la morale expérimentale et sur la physique systématique;* Paris, 1795, 2 vol. in-8° : dialogues fondés sur de bons principes, mais que des digressions et l'abus du néologisme rendent d'une lecture pénible. Il a aussi trad. de l'anglais : *Lettres athéniennes* (Paris, 1803, 3 vol. in-8°), et *Fleetwood* (1805, 3 vol. in-12), roman de Godwin. Il a édité les *Satires de Juvénal trad. par Dusaulx* (4e édit., Paris, 1803, 2 vol. in-8°), avec une notice sur le traducteur.

Magasin encyclop., ann. 1811, t. III.

VILLETTE (*Charles*, marquis DE), né le 4 décembre 1736, à Paris, où il est mort, le 9 juillet 1793. Son père, trésorier de l'extraordinaire des guerres, lui laissa 150,000 livres de rente; sa mère était recherchée par son esprit et sa beauté : il fit donc dans le monde un chemin facile. Après avoir fait quelques campagnes, il revint à Paris (1763), avec le grade de maréchal général des logis de la cavalerie. Il fut enfermé, on ne sait pour quelle cause, dans la citadelle de Strasbourg; lorsqu'il en sortit, au bout de six mois, il alla trouver à Ferney Voltaire, qui avait été l'ami de sa mère. « J'ai actuellement chez moi pour me ragaillardir, écrivait Voltaire, un jeune M. de Villette, qui sait tous les vers qu'on ait jamais faits, et qui en fait lui-même, qui chante, qui contrefait son prochain fort plaisamment, qui fait des contes, qui est pantomime, qui réjouirait jusqu'aux habitants de la triste Genève. » Sous les auspices du philosophe, qu'il ne craignait pas d'appeler son père, Villette se lança dans le monde littéraire, fit beaucoup de vers, concourut à l'Académie française pour des prix qu'il n'obtint pas, et surtout chanta sur tous les tons l'éloge de Voltaire, qui le lui rendit avec usure, en l'appelant *le Tibulle français*. Affichant avec effronterie le goût des vices contre nature, comme le témoignent les contemporains, on croyait qu'il ne se marierait pas, lorsqu'il épousa dans la chapelle de Ferney, en 1777, une personne aussi distinguée par ses vertus que par ses qualités aimables (*voy.* ci-après), et il devint ainsi, selon la parole tristement plaisante du patriarche de Ferney, docteur *in utroque*. Il en eut un fils, qu'il fit baptiser, en 1792, sous le nom de *Voltaire-Villette*. Le mariage ne l'empêcha ni de retourner à ses habitudes vicieuses, ni de nouer des intrigues scandaleuses avec des femmes à la mode, parmi lesquelles on cite Mlles Arnould et Raucourt. A l'époque de la révolution, Villette rédigea les cahiers du bailliage de Senlis, dans lesquels il se prononça avec chaleur pour les principes nouveaux, et il collabora à *la Chronique de Paris*. Nommé député de l'Oise à la Convention (1792), il protesta vivement dans une lettre contre les massacres de septembre, et vota, dans le procès de Louis XVI, pour la réclusion. Il succomba quelques mois plus tard à une maladie de langueur. Il possédait l'hôtel qu'habita Voltaire à Paris, sur le quai qui porte aujourd'hui son nom; il acquit le château de Ferney, et y conserva le cœur de son protecteur (1) dans une urne qui portait cette inscription :

Son esprit est partout et son cœur est ici.

(1) Cette relique, conservée par son fils, a été donnée en 1864 au gouvernement, qui l'a fait placer dans une des salles de la Bibliothèque impériale.

D'un talent littéraire fort mince, Villette était vraiment ce que l'appelait Mme du Deffand, « un personnage de comédie ». Les beaux-esprits du temps ne l'épargnèrent pas; on riait surtout de la part qu'il croyait pouvoir se faire dans la renommée de Voltaire, et cette épigramme courut longtemps tout Paris :

Petit Villette, c'est en vain
Que vous pretendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un geant à la foire.

Cependant il était bon, dévoué à ses amis, et montra lors de la révolution un vrai courage à soutenir ses opinions contre les préjugés de la noblesse et contre les excès révolutionnaires. Palissot assure que les meilleurs ouvrages de Villette doivent être attribués à Gugeland, son secrétaire. Quoi qu'il en soit, voici les œuvres qu'il fit imprimer : *Éloge de Henri IV*; Paris, 1770, in-4°; — *Éloges historiques de Charles V et de Henri IV*; Amst. (Paris), 1772, in-4°; — *La Patroclée, ou Commencement du seizième chant de l'Iliade, traduction litterale en vers*; Paris, 1778, in-8° : Palissot l'attribue à Voltaire; — differentes pièces, dans l'*Almanach des Muses*, réimpr. dans les *Œuvres de Boufflers et de Villette*; Londres (Paris), 1782, in-18; — *Œuvres du marquis de Villette*; Londres et Paris, 1784, in-12, et 1786, in-16; Édimbourg et Paris, 1788, in-8° : ses *Lettres*, en général, contiennent des anecdotes curieuses. Villette a présenté à l'Académie royale de musique, de 1784 à 1792, huit opéras, qui paraissent n'avoir été ni représentés ni reçus.

VILLETTE (*Reine-Philiberte* ROUPH DE VARICOURT, marquise DE), femme du précédent, née à Pougny, le 3 juin 1757, morte à Paris, le 13 novembre 1822. Son père, lieutenant-colonel de cavalerie, habitait près de Ferney, et elle fut elevée, sous les yeux de Voltaire, par Mme Denis, qu'avaient séduite les grâces de sa figure et les charmes de son caractère. Mariee, le 12 novembre 1777, au marquis de Villette, elle ne tarda pas à être délaissee par celui-ci, mais elle souffrit en silence, et resta le modèle des vertus et des plus aimables qualités. Son affection, ou pour mieux dire, sa veneration envers Voltaire ne cessa qu'avec sa vie : chaque jour, elle brûlait un grain d'encens devant son buste. Douce, simple, bienfaisante, elle ne se laissa jamais détourner de ses devoirs par la vanite, ni par les adorateurs que sa beaute attirait auprès d'elle, et jusqu'à la fin elle garda sur son entourage l'influence que donnent l'esprit et la grâce, unis a la dignité de soi-même.

Voltaire, Grimm, *Corresp.* — Bachaumont, *Memoires secrets*. — Palissot, *Mem. de littér.*

VILLIAUMÉ (*Nicolas*), historien et économiste, né le 12 août 1814, à Pont-à-Mousson (Lorraine). Son père descend de Pierre, frère de Jeanne Darc, et sa mère des anciens comtes de Sorcy. Après avoir reçu dans sa famille une education très-soignée, il alla étudier le droit à Paris, et se fit inscrire comme avocat au barreau de Nancy, où il obtint les succès les plus honorables. Lié d'amitié avec les principaux représentants du parti démocratique, il n'accepta cependant aucun emploi en 1848, et se contenta de défendre quelques-uns des accusés devant la haute cour de Versailles, en 1849. Après le coup d'État, il remplit le même office devant le conseil de guerre de Lyon (1852). Depuis cette époque il s'est entièrement renfermé dans les travaux d'histoire et d'économie politique qui lui ont acquis le juste renom d'un écrivain sincère et consciencieux, joignant des vues droites et élevées au mérite d'une erudition peu commune. Voici les titres de ses ouvrages : *Histoire de la revolution française*; Paris, 1850, 4 vol. in-8°; 7e édit., augmentée, ibid., 1865, 3 vol. gr. in-8°. « M. Villiaume, a dit M. Pelletan, est un historien precis, exact, qui cherche avant toute chose la vérité du fait, l'algèbre de l'événement. Il a longuement etudie, compulsé toutes les archives de la revolution; il a soigneusement visité, interrogé les derniers survivants de cette tragédie. » — *Nouveau Traite d'economie politique*; Paris, 1857, 2 vol. in-18; — *L'Esprit de la guerre*; Paris, 1860, in-18 : théorie nouvelle du droit des gens, fondee sur les meilleurs principes de stratégie; — *De l'Espagne et de ses chemins de fer*; Paris, 1860, in-8°; — *Le Salut de l'Italie*; Paris, 1860, broch. in-8° : l'auteur s'est placé dans cet ecrit au point de vue de la confédération des États italiens organisés en république; — *Histoire de Jeanne Darc*; Paris, 1863, in-18 : ouvrage curieux, qui renferme des vues neuves sur l'éducation et le procès de l'héroïne, et sur la guerre qu'elle a conduite. M. Villiaumé annonce comme prochaine la publication d'une *Histoire du Directoire*, et de *Mélanges politiques et littéraires*.

Docum. partic.

VILLIERS (*Jean* DE), seigneur DE L'ISLE-ADAM, maréchal de France, ne vers 1384, tue à Bruges, le 22 mai 1437. Sa famille, originaire de l'Ile de France, était ancienne et illustre; son grand-père, *Pierre*, avait été un personnage considérable sous les règnes de Jean, de Charles V et de Charles VI, et avait rempli les emplois de conseiller et de chambellan du roi et de porte-oriflamme. La terre de l'Isle-Adam fut acquise par lui en 1364. Jean porta les armes dès son extrême jeunesse; il tomba aux mains des Anglais, au siége de Harfleur (1415). S'etant engagé dans la faction bourguignonne, il entra avec elle dans Paris (29 mai 1418), et s'empara de la Bastille. Nommé maréchal de France le 12 juin suivant, il assista aux horribles massacres de cette journée, dans laquelle les Armagnacs furent livrés aux fureurs de la populace, et périrent dans toutes sortes de supplices, sans distinction d'âge ou de sexe. Le duc de Bourgogne s'étant uni aux Anglais (1421), l'Isle-Adam suivit sa fortune; mais, ayant déplu

au roi Henri V par des paroles inconsidérées, il fut accusé de vouloir livrer Paris au dauphin, et enfermé le 8 juin à la Bastille. Mis en liberté par Bedford, en 1422, il commanda une partie de l'armée anglaise au siége de Meulan, et fut nommé capitaine du Louvre (1428), chevalier de la Toison d'Or (1429), et gouverneur de Paris (1430). Il fut battu, en 1432, près de Lagny, par Dunois; en 1434, il s'empara de Beaumont-sur-Oise, qu'il fit raser, de Creil, de Neuville, de Pont-Sainte-Maxence, de Clermont en Beauvoisis et de Crépy. En 1436, il prit et fit raser la ville de Saint-Denis. A la paix d'Arras (21 sept. 1435), il rentra au service de son souverain légitime, avec la dignité de maréchal de France. Dès ce moment il racheta ses torts en combattant vaillamment les Anglais. Après les avoir défaits dans deux combats, livrés sous les murs de Paris (1436), il s'avance vers la capitale, fait dresser les échelles, s'élance le premier sur la muraille, arbore la bannière royale, et donne le temps aux troupes du connétable de Richemont d'occuper la ville. Après avoir été surpris et battu à Pontoise par Talbot (1437), il suivit le duc de Bourgogne en Flandre, et périt dans une sédition populaire, à Bruges.

Anselme, *Grands officiers de la couronne*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*Philippe* DE), grand-maître des chevaliers de Rhodes, petit-fils du précédent, né en 1464, à Beauvais, mort le 22 août 1534, à Malte. Il fut d'abord grand hospitalier de l'ordre, chef de la langue de France, et depuis 1513 ambassadeur auprès du roi. Le 22 janvier 1521 il fut élu dans la dignité de grand maître, à la place de Caretto. L'ordre se trouvait alors exposé aux plus grands périls. Soliman II se préparait à faire le siége de Rhodes. L'Isle-Adam, avant de quitter le continent, mit tous ses soins à se procurer le secours des princes chrétiens; mais il n'obtint rien d'eux, et le pape lui-même (Adrien VI) ne lui offrit que des prières. Il dut se borner à fournir Rhodes de vivres et de munitions, et à augmenter tous ses moyens de défense. Elle n'avait pour garnison que six cents chevaliers et quatre mille cinq cents soldats, lorsque la flotte de Soliman bloqua le port, le 26 juin 1522. Les Turcs étaient, dit-on, au nombre de cent cinquante mille, sans compter les paysans et les ouvriers; ils prirent terre sans opposition, et ouvrirent la tranchée, le 9 juillet. La résistance fut très-énergique; le sultan eut besoin de toute son autorité pour empêcher les révoltes de ses soldats, qui se lassaient d'être toujours repoussés. De son côté, l'Isle-Adam fit arrêter Andres d'Amaral, grand-prieur de Castille, qu'on accusait d'intelligence avec l'ennemi. Depuis longtemps d'Amaral haïssait le grand-maître : il avait été son rival dès 1510, lorsqu'ils commandaient ensemble l'escadre de la religion contre la flotte du soudan d'Égypte; il avait été encore son rival comme candidat au magistère. Condamné à perdre la tête, il fut exécuté le 30 octobre. Cependant les ressources de la ville étaient épuisées, ses fortifications détruites, le nombre de ses défenseurs diminué; munitions et vivres allaient manquer; sur les représentations du conseil de l'ordre, le grand-maître signa, le 22 décembre, une capitulation qui permit aux chevaliers de quitter Rhodes avec leurs armes, les reliques et les vases sacrés. Après avoir reçu la visite et les félicitations de Soliman, il partit, le 1er janvier 1523. L'ordre perdait ainsi, par la négligence des princes chrétiens, cette île de Rhodes, où il régnait avec tant de gloire depuis près de deux cent vingt ans. La flotte toucha à Candie, et relâcha à Messine vers la fin d'avril; mais chassés par la peste, les chevaliers allèrent s'établir sur le golfe de Baia (7 juillet), d'où le pape Clément VII leur permit de choisir Viterbe pour résidence. L'Isle-Adam avait commencé des négociations avec Charles-Quint pour obtenir la cession des îles de Malte et de Gozzo; elles aboutirent enfin après de nombreux délais, et l'acte fut signé, le 24 mars 1530; en échange des îles, l'ordre se chargeait d'entretenir dans Tripoli une garnison suffisante. L'Isle-Adam arriva à Malte le 26 octobre; les chevaliers le suivirent sur ce rocher aride, recouvert à peine dans quelques endroits d'une légère superficie de terre. Peu de temps après, deux renégats l'étant venus trouver, s'engagèrent à lui livrer la place de Modon, en Morée. Il accepta leurs offres; mais le grand armement qu'il fit pour cette conquête aboutit seulement au pillage de Modon, qu'il fallut abandonner aussitôt. Les derniers jours de l'Isle-Adam furent empoisonnés par les dissensions qui éclatèrent entre les chevaliers des différentes langues, et qui eurent pour cause le meurtre d'un chevalier français, tué par un gentilhomme florentin, de la maison de Salviati, prieur de Rome (1533). Remarquable par sa valeur, par sa fermeté, par la douceur et la sagesse de son gouvernement, il laissa des regrets unanimes à Malte et dans l'Europe. On grava sur son tombeau l'inscription suivante, qui résume sa vie : *C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune.*

Vertot, *Hist. des chevaliers de Malte*, t. III et IV. — *Art de vérifier les dates*, 2e part., t. V. — E. de Montagnac, *Hist. des chevaliers de Malte*; Paris, 1863. — J. de Bourbon, *Relation du siége de Rhodes*.

VILLIERS (*Pierre* DE), littérateur français, né le 10 mai 1648, à Cognac, mort le 14 octobre 1728, à Paris. Sa famille était parisienne. Après avoir fait de bonnes études, il entra dans la Société de Jésus (1666), s'y distingua par des talents peu communs pour la chaire, et la quitta au bout de vingt-trois ans (1689), sans que cette démarche, qui fit beaucoup parler, lui eût rien fait perdre de l'estime qu'il s'était acquise par ses connaissances et par sa droiture. Il passa dans l'ordre de Saint-Benoît, et fut pourvu du prieuré de Saint-Taurin. Faisant de

D'un talent littéraire fort mince, Villette était vraiment ce que l'appelait Mme du Deffand, « un personnage de comédie ». Les beaux-esprits du temps ne l'épargnèrent pas; on riait surtout de la part qu'il croyait pouvoir se faire dans la renommée de Voltaire, et cette épigramme courut longtemps tout Paris :

> Petit Villette, c'est en vain
> Que vous pretendez à la gloire;
> Vous ne serez jamais qu'un nain
> Qui montre un geant à la foire.

Cependant il était bon, dévoué à ses amis, et montra lors de la révolution un vrai courage à soutenir ses opinions contre les préjugés de la noblesse et contre les excès révolutionnaires. Palissot assure que les meilleurs ouvrages de Villette doivent être attribués à Gugeland, son secrétaire. Quoi qu'il en soit, voici les œuvres qu'il fit imprimer : *Éloge de Henri IV;* Paris, 1770, in-4°; — *Éloges historiques de Charles V et de Henri IV;* Amst. (Paris), 1772, in-4°; — *La Patroclée, ou Commencement du seizième chant de l'Iliade, traduction littérale en vers;* Paris, 1778, in-8° : Palissot l'attribue à Voltaire; — différentes pièces, dans l'*Almanach des Muses*, réimpr. dans les *Œuvres de Boufflers et de Villette;* Londres (Paris), 1782, in-18; — *Œuvres du marquis de Villette;* Londres et Paris, 1784, in-12, et 1786, in-16; Édimbourg et Paris, 1788, in-8° : ses *Lettres*, en général, contiennent des anecdotes curieuses. Villette a présenté à l'Académie royale de musique, de 1784 à 1792, huit opéras, qui paraissent n'avoir été ni représentés ni reçus.

VILLETTE (*Reine-Philiberte* ROUPH DE VARICOURT, marquise DE), femme du précédent, née à Pougny, le 3 juin 1757, morte à Paris, le 13 novembre 1822. Son père, lieutenant-colonel de cavalerie, habitait près de Ferney, et elle fut élevée, sous les yeux de Voltaire, par Mme Denis, qu'avaient séduite les grâces de sa figure et les charmes de son caractère. Mariée, le 12 novembre 1777, au marquis de Villette, elle ne tarda pas à être délaissée par celui-ci, mais elle souffrit en silence, et resta le modèle des vertus et des plus aimables qualités. Son affection, ou pour mieux dire, sa vénération envers Voltaire ne cessa qu'avec sa vie : chaque jour, elle brûlait un grain d'encens devant son buste. Douce, simple, bienfaisante, elle ne se laissa jamais détourner de ses devoirs par la vanité, ni par les adorateurs que sa beauté attirait auprès d'elle, et jusqu'à la fin elle garda sur son entourage l'influence que donnent l'esprit et la grâce, unis à la dignité de soi-même.

Voltaire, Grimm, *Corresp.* — Bachaumont, *Mémoires secrets.* — Palissot, *Mém. de littér.*

*VILLIAUMÉ (*Nicolas*), historien et économiste, né le 12 août 1814, à Pont-à-Mousson (Lorraine). Son père descend de Pierre, frère de Jeanne Darc, et sa mère des anciens comtes de Sorcy. Après avoir reçu dans sa famille une éducation très-soignée, il alla étudier le droit à Paris, et se fit inscrire comme avocat au barreau de Nancy, où il obtint les succès les plus honorables. Lié d'amitié avec les principaux représentants du parti démocratique, il n'accepta cependant aucun emploi en 1848, et se contenta de défendre quelques-uns des accusés devant la haute cour de Versailles, en 1849. Après le coup d'État, il remplit le même office devant le conseil de guerre de Lyon (1852). Depuis cette époque il s'est entièrement renfermé dans les travaux d'histoire et d'économie politique qui lui ont acquis le juste renom d'un écrivain sincère et consciencieux, joignant des vues droites et élevées au mérite d'une érudition peu commune. Voici les titres de ses ouvrages : *Histoire de la révolution française;* Paris, 1850, 4 vol. in-8°; 7e édit., augmentée, ibid., 1865, 3 vol. gr. in-8°. « M. Villiaumé, a dit M. Pelletan, est un historien précis, exact, qui cherche avant toute chose la vérité du fait, l'algèbre de l'événement. Il a longuement étudié, compulsé toutes les archives de la révolution; il a soigneusement visité, interrogé les derniers survivants de cette tragédie. » — *Nouveau Traité d'économie politique;* Paris, 1857, 2 vol. in-18; — *L'Esprit de la guerre;* Paris, 1860, in-18 : théorie nouvelle du droit des gens, fondée sur les meilleurs principes de stratégie; — *De l'Espagne et de ses chemins de fer;* Paris, 1860, in-8°; — *Le Salut de l'Italie;* Paris, 1860, broch. in-8° : l'auteur s'est placé dans cet écrit au point de vue de la confédération des États italiens organisés en république; — *Histoire de Jeanne Darc;* Paris, 1863, in-18 : ouvrage curieux, qui renferme des vues neuves sur l'éducation et le procès de l'héroïne, et sur la guerre qu'elle a conduite. M. Villiaumé annonce comme prochaine la publication d'une *Histoire du Directoire*, et de *Mélanges politiques et littéraires.*

Docum. partic.

VILLIERS (*Jean* DE), seigneur DE L'ISLE-ADAM, maréchal de France, né vers 1384, tué à Bruges, le 22 mai 1437. Sa famille, originaire de l'Ile de France, était ancienne et illustre; son grand-père, *Pierre*, avait été un personnage considérable sous les règnes de Jean, de Charles V et de Charles VI, et avait rempli les emplois de conseiller et de chambellan du roi et de porte-oriflamme. La terre de l'Isle-Adam fut acquise par lui en 1364. Jean porta les armes dès son extrême jeunesse; il tomba aux mains des Anglais, au siége de Harfleur (1415). S'étant engagé dans la faction bourguignonne, il entra avec elle dans Paris (29 mai 1418), et s'empara de la Bastille. Nommé maréchal de France le 12 juin suivant, il assista aux horribles massacres de cette journée, dans laquelle les Armagnacs furent livrés aux fureurs de la populace, et périrent dans toutes sortes de supplices, sans distinction d'âge ou de sexe. Le duc de Bourgogne s'étant uni aux Anglais (1421), l'Isle-Adam suivit sa fortune; mais, ayant déplu

au roi Henri V par des paroles inconsidérées, il fut accusé de vouloir livrer Paris au dauphin, et enfermé le 8 juin à la Bastille. Mis en liberté par Bedford, en 1422, il commanda une partie de l'armée anglaise au siége de Meulan, et fut nommé capitaine du Louvre (1428), chevalier de la Toison d'Or (1429), et gouverneur de Paris (1430). Il fut battu, en 1432, près de Lagny, par Dunois; en 1434, il s'empara de Beaumont-sur-Oise, qu'il fit raser, de Creil, de Neuville, de Pont-Sainte-Maxence, de Clermont en Beauvoisis et de Crépy. En 1436, il prit et fit raser la ville de Saint-Denis. A la paix d'Arras (21 sept. 1435), il rentra au service de son souverain légitime, avec la dignité de maréchal de France. Dès ce moment il racheta ses torts en combattant vaillamment les Anglais. Après les avoir défaits dans deux combats, livrés sous les murs de Paris (1436), il s'avance vers la capitale, fait dresser les échelles, s'élance le premier sur la muraille, arbore la bannière royale, et donne le temps aux troupes du connétable de Richemont d'occuper la ville. Après avoir été surpris et battu à Pontoise par Talbot (1437), il suivit le duc de Bourgogne en Flandre, et périt dans une sédition populaire, à Bruges.

Anselme, *Grands officiers de la couronne*. — Moreri, *Grand Dict. hist.*

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*Philippe* DE), grand-maître des chevaliers de Rhodes, petit-fils du précédent, né en 1464, à Beauvais, mort le 22 août 1534, à Malte. Il fut d'abord grand hospitalier de l'ordre, chef de la langue de France, et depuis 1513 ambassadeur auprès du roi. Le 22 janvier 1521 il fut élu dans la dignité de grand maître, à la place de Caretto. L'ordre se trouvait alors exposé aux plus grands périls. Soliman II se préparait à faire le siége de Rhodes. L'Isle-Adam, avant de quitter le continent, mit tous ses soins à se procurer le secours des princes chrétiens; mais il n'obtint rien d'eux, et le pape lui-même (Adrien VI) ne lui offrit que des prières. Il dut se borner à fournir Rhodes de vivres et de munitions, et à augmenter tous ses moyens de défense. Elle n'avait pour garnison que six cents chevaliers et quatre mille cinq cents soldats, lorsque la flotte de Soliman bloqua le port, le 26 juin 1522. Les Turcs étaient, dit-on, au nombre de cent cinquante mille, sans compter les paysans et les ouvriers; ils prirent terre sans opposition, et ouvrirent la tranchée, le 9 juillet. La résistance fut très-énergique; le sultan eut besoin de toute son autorité pour empêcher les révoltes de ses soldats, qui se lassaient d'être toujours repoussés. De son côté, l'Isle-Adam fit arrêter Andres d'Amaral, grand-prieur de Castille, qu'on accusait d'intelligence avec l'ennemi. Depuis longtemps d'Amaral haïssait le grand-maître : il avait été son rival dès 1510, lorsqu'ils commandaient ensemble l'escadre de la religion contre la flotte du soudan d'Égypte; il avait été encore son rival comme candidat au magistère. Condamné à perdre la tête, il fut exécuté le 30 octobre. Cependant les ressources de la ville étaient épuisées, ses fortifications détruites, le nombre de ses défenseurs diminué; munitions et vivres allaient manquer; sur les représentations du conseil de l'ordre, le grand-maître signa, le 22 décembre, une capitulation qui permit aux chevaliers de quitter Rhodes avec leurs armes, les reliques et les vases sacrés. Après avoir reçu la visite et les félicitations de Soliman, il partit, le 1er janvier 1523. L'ordre perdait ainsi, par la négligence des princes chrétiens, cette île de Rhodes, où il régnait avec tant de gloire depuis près de deux cent vingt ans. La flotte toucha à Candie, et relâcha à Messine vers la fin d'avril; mais chassés par la peste, les chevaliers allèrent s'établir sur le golfe de Baia (7 juillet), d'où le pape Clément VII leur permit de choisir Viterbe pour résidence. L'Isle-Adam avait commencé des négociations avec Charles-Quint pour obtenir la cession des îles de Malte et de Gozzo; elles aboutirent enfin après de nombreux délais, et l'acte fut signé, le 24 mars 1530; en échange des îles, l'ordre se chargeait d'entretenir dans Tripoli une garnison suffisante. L'Isle-Adam arriva à Malte le 26 octobre; les chevaliers le suivirent sur ce rocher aride, recouvert à peine dans quelques endroits d'une légère superficie de terre. Peu de temps après, deux renégats l'étant venus trouver, s'engagèrent à lui livrer la place de Modon, en Morée. Il accepta leurs offres; mais le grand armement qu'il fit pour cette conquête aboutit seulement au pillage de Modon, qu'il fallut abandonner aussitôt. Les derniers jours de l'Isle-Adam furent empoisonnés par les dissensions qui éclatèrent entre les chevaliers des différentes langues, et qui eurent pour cause le meurtre d'un chevalier français, tué par un gentilhomme florentin, de la maison de Salviati, prieur de Rome (1533). Remarquable par sa valeur, par sa fermeté, par la douceur et la sagesse de son gouvernement, il laissa des regrets unanimes à Malte et dans l'Europe. On grava sur son tombeau l'inscription suivante, qui résume sa vie : *C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune.*

Vertot, *Hist. des chevaliers de Malte*, t. III et IV. — *Art de vérifier les dates*, 2e part., t. V. — E. de Montagnac, *Hist. des chevaliers de Malte*; Paris, 1863. — J. de Bourbon, *Relation du siége de Rhodes*.

VILLIERS (*Pierre* DE), littérateur français, né le 10 mai 1648, à Cognac, mort le 14 octobre 1728, à Paris. Sa famille était parisienne. Après avoir fait de bonnes études, il entra dans la Société de Jésus (1666), s'y distingua par des talents peu communs pour la chaire, et la quitta au bout de vingt-trois ans (1689), sans que cette démarche, qui fit beaucoup parler, lui eût rien fait perdre de l'estime qu'il s'était acquise par ses connaissances et par sa droiture. Il passa dans l'ordre de Saint-Benoît, et fut pourvu du prieuré de Saint-Taurin. Faisant de

la culture des lettres son délassement favori, il a composé une quinzaine d'ouvrages, remarquables par un caractère de netteté et de simplicité, ennemi de toute affectation; mais il n'a mis son nom à aucun d'eux. Boileau l'appelle dans ses poésies *le Matamore de Cluny*, « parce qu'il avait l'air audacieux et la parole impérieuse ». On a de l'abbé de Villiers : *Entretien sur les tragédies de ce temps*; Paris, 1675, in-12; — *L'Art de prêcher, poëme en IV chants*; Cologne (Paris), 1682, in-12; 17[e] édit. corrigée; Paris, 1692, in-12 : il a été réimpr. plus de trente fois; l'auteur y a principalement en vue les jeunes abbés et les écoliers de théologie, et il y donne les principales règles de la vraie éloquence; — *Réflexions sur les défauts d'autrui*; Paris, 1690, 1693, 2 vol. in-12, suivies *de Nouvelles Réflexions*; ibid., 1697, 2 vol. in-12, et réimpr. ensemble, ibid., 1734, 2 vol. in-12; — *De l'Amitié, poëme satirique* (en IV chants) *contre les faux amis*; Paris, 1692, 1697, in-8°; — *Pensées et réflexions sur les égarements des hommes dans la voie du salut*; Paris, 1693, 1732, 3 vol. in-12; — *Traité de la Satire*; Paris, 1695, in-12; La Haye, 1716, in-12 : il y blâme fortement les satiriques qui s'abandonnent à des traits personnels, et s'attira par là l'épithète que lui décocha Boileau; — *Conduite chrétienne dans le service de Dieu et de l'Église, avec l'office de la Vierge*; Paris, 1699, in-12 : très-rare; — *Entretiens sur les contes des Fées et sur quelques autres ouvrages du temps*; Paris, 1699, in-12; — *Vérités satiriques*, en cinquante dialogues; Paris, 1725, in-12; — *Sur ma vieillesse*, poésies; Paris, 1727, in-12; *Poésies de M. D. V.*; Paris, 1728, in-12 : ce recueil contient, outre les pièces désignées ci-dessus, *l'Éducation des rois*, poëme. On lui a attribué les *Mémoires du comte D...*, qu'il a désavoués; les *Sentiments critiques sur La Bruyère*, qui sont plutôt de Bonav. d'Argonne; *les Moines*, comédie et musique, etc.

Moréri, *Dict. hist.*, édit. 1759.

VILLIERS (*Cosme* DE), historien ecclésiastique, né le 8 septembre 1683, à Saint-Denis, près Paris, mort en 1758. En sortant du collége d'Harcourt, il embrassa la règle des Carmes, professa la philosophie à Ploërmel, puis la théologie à Nantes, à Hennebon et à Saint-Pol de Léon, et se livra depuis 1727 à la prédication. Ayant fixé sa résidence à Orléans, il devint définiteur de la province et fut directeur du couvent de Sainte-Madeleine. On a de lui : *Bibliotheca carmelitana*; Orléans, 1752, 2 tom., in-fol. : ouvrage plein de recherches et de curieux détails, mais déparé par un grand nombre de fautes typographiques; il est accompagné d'une introduction sur la vie monastique, dont l'origine est attribuée au prophète Élie, et de dissertations qui ont pour objet de réfuter les sentiments du P. Papebroch.

Feller et Weiss, *Biogr. universelle*.

VILLIERS. *Voy*. BUCKINGHAM et CLARENDON.

VILLOISON. *Voy*. DANSSE.

VILLON (*François*), poëte français, né en 1431, à Paris, mort entre 1480 et 1489, soit en Poitou, soit à Paris. Il n'y a rien de moins authentique que la plupart des notices qui lui ont été consacrées, depuis celle de Colletet jusqu'aux recherches de Prompsault. Les détails positifs que nous avons sur lui sont rares; ils se trouvent dans ses vers. C'est Villon qui a dit dans un quatrain cynique :

> Je suis François, dont ce me poise,
> Né de Paris, emprès Pontoise;
> Qui d'une corde d'une toise
> Sçaura mon col que mon cul poise (1).

C'est un enfant de Paris, né dans l'année même où mourait Jeanne Darc. Ce qui prouve qu'il s'appelait Villon, c'est qu'à chaque instant dans ses vers l'auteur signe de son nom. C'est par lui que nous savons qu'il était pauvre, qu'il était de *petite extrace*, que son père, peut-être cordonnier de son état « n'eut oncq grand richesse », qu'il répétait souvent devant Villon enfant, qui s'en souvint trop bien plus tard,

> Qu'il n'est trésor que de vivre à son aise.

Quant à sa mère, c'était une bonne femme pleine de tendresse pour son enfant et de dévotion pour la Vierge et les saints. Il alla de bonne heure s'asseoir aux bancs des écoles de l'université, mais ce ne fut pas pour y travailler. Car dans un morceau fameux il regrette le temps de « sa jeunesse folle, où il fuyait l'escolle, comme faict le mauvais enfant ».

Il montre au vif la misère des pauvres *housseurs* (2); mais, au lieu de tremper son caractère, la pauvreté eut vite raison de lui, et lui souffla les plus fâcheux conseils. Il a beau poétiquement plaider la cause des gens

> Oublyans naturel devoir
> Par faulte d'ung peu de chevance;

il a beau, pour excuser les voleurs, ou, si l'on veut, les escrocs répéter que

> Nécessité faict gens mesprendre
> Et fait saillir le loup du bois,

on regrette qu'un des patriarches de la poésie française soit aussi un des fondateurs de l'art de vivre aux dépens du prochain, et que ses licences l'aient mené si loin qu'un pas de plus la potence de Montfaucon eût coupé court à sa verve poétique. Nous devinons, sans avoir besoin de recourir au commentateur, ce que furent pour lui la *belle heaulmière*, *Blanche la savatière*, la *gente saulcissière*, la *belle gantière*, *Katherine l'éperonnière*, sans parler de *Katherine*

(1) Ces vers sont authentiques : il n'en est pas de même de ceux que le président Fauchet prétend avoir trouvés dans un manuscrit que depuis personne n'a jamais revu :

> Je suis François, ce dont me poise
> Nommé *Corbueil* en mon surnom,
> Natif d'Auvers emprès Pontboise
> Et du commun nommé Willon, etc.

(2) C'est-à-dire des écoliers qui se couvraient la tête et les épaules avec des *housses* ou couvertures.

de Vauzcelles, ni surtout de cette *Margot sa mie* chez qui *il tenait son estat*, disait-il, ajoutant avec ce cynisme qui déconcerte un peu le biographe :

> Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuit ;
> Je suis paillard, la paillarde me duit.
> L'ung vault l'autre ; c'est à mau chat mau rat.
> Ordure amons, ordure nous affuyt.
> Nous desfuyons honneur, il nous deffuyt,
> En ce b...el où *tenons notre estat*.

Les amis qu'il fréquentait ne semblent pas avoir été d'une moralité beaucoup plus relevée que les héroïnes dont nous venons de parler. C'était une compagnie fort redoutée non-seulement « du tavernier qui brouille notre vin (1) », mais surtout des honnêtes gens. Si nous en jugeons par la légende qui est consignée dans les *Repues franches*, cette troupe d'écoliers ressemblait fort à une troupe de filous : ils avaient fondé leur cuisine ordinaire sur des tours d'adresse qui relevaient du lieutenant criminel; et ils avaient les notions les plus singulières sur le droit de propriété. Quelques démêlés que Villon ait eus avec le prévôt, nous pouvons beaucoup pardonner à l'étudiant indiscipliné quand nous relisons la patriotique ballade intitulée : *Qui mal voudrait au royaume de France!* Quelque mésaventure, peut-être une disgrâce amoureuse, le décida en 1456 à quitter Paris; mais avant de se rendre à Angers, il lui fit ses adieux par une série de *lays* ou de legs, dont l'ensemble composa ce que dès 1489 les éditeurs ont désigné sous le titre de *Petit Testament*. « Le *Petit Testament*, dit M. Campaux, se compose de quarante-cinq octaves qui se balancent chacune sur trois rimes croisées, dont vingt-cinq de legs, encadrés entre un préambule plein d'émotion et une sorte d'épilogue qui de religieux devient bien vite burlesque, par un de ces soubresauts qui ne sont pas rares chez Villon. » Ce qui rend vraiment originale cette œuvre de jeunesse, c'est la haute bouffonnerie, c'est la verve capricieuse de ces legs qu'il adresse à chacun de ses compagnons et aussi à chacun de ses ennemis, je veux dire ces professeurs qui le rappelaient au travail et à la règle.

Villon ne resta pas longtemps à Angers : vers la fin de 1457 nous le retrouvons dans les environs de Paris, à la tête de quelques mauvais garnements et compromis avec eux dans un audacieux attentat, qui pourrait bien être un vol à main armée. Enfermé dans le Châtelet, il fut mis à la question et condamné à mort. C'est alors qu'il en appela au parlement. Villon nous a redit toutes ses angoisses dans la ballade dite *de son appel*. Il paraît que son affaire était compliquée; elle passa par des phases assez peu rassurantes : plusieurs des compagnons du poëte furent condamnés; il put craindre le même sort, et essaya de sourire à la mort dans des ballades d'un réalisme vraiment tragique, où il se représente pendu en nombreuse compagnie.

> La pluie nous a debuez et lavez,
> Et le soleil dessechez et noircis ;
> Pies, corbeaulx nous ont les yeux cavez,
> Et arrachez la barbe et les sourcilz.....
> Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

Charles d'Orléans intervint auprès du parlement en faveur du poëte : il en fut quitte pour le bannissement. Il quitta donc Paris Nous le perdons de vue, et ne le revoyons plus qu'au milieu de 1461. Alors encore il est en prison à Meung-sur-Loire par le fait de Thibaut d'Aussigny, évêque d'Orléans. De quel délit était-il coupable? On ne sait. On a conjecturé, non sans quelque raison, que c'est après cette retraite forcée, qui dura tout un été, qu'il composa *le Grand Testament*. « Cet ouvrage, dit M. Campaux, renferme une longue suite de legs satiriques; mais ces legs, au lieu de constituer le fond même du poëme, n'en sont en réalité que le prétexte et que la partie accessoire. Le fond du *Grand Testament*, ce sont les plaintes, les regrets, les remords et les confessions qui remplissent le préambule et la plus grande partie du *Codicille*. » Au reste ce système ne s'élève pas si haut qu'on a bien voulu le répéter : il en veut à l'évêque et aux geôliers parce qu'ils l'ont fait

> Boire eau maints soirs et matins.

Que devint-il après sa sortie de prison? Où composa-t-il son *Grand Testament?* Est-ce à Paris? Est-ce en Poitou, à Saint-Maixent, où Rabelais affirme qu'il se retira sur *ses vieulx jours soubs la faveur d'ung homme de bien?* Alla-t-il en Angleterre, comme l'affirme aussi Rabelais dans son *Pantagruel*, où il lui attribue une facétie évidemment empruntée à la légende dont Villon devint le héros dans la bohême parisienne? Ce sont des questions dont la solution n'ajoute rien à la renommée du poëte; seulement s'il est vrai qu'il ait écrit le *Dialogue de MM. de Mallepaye et de Baillevent* et le *Monologue du franc archier*, ce qui n'est nullement prouvé, il faudrait admettre que Villon a prolongé sa vie jusqu'à soixante ans passés; dans le *Dialogue* en effet on lit une allusion à la défaite de Charles le Téméraire, qui eut lieu en 1477, sous les murs de Nancy, et le *Monologue* doit avoir été composé, après 1480, année où fut supprimé le corps des archers.

La plus ancienne édition des œuvres de Villon parut sous ce titre : *Le Grand Testament Villon et le Petit. Son codicille. Le Jargon et ses Ballades* (Paris, 1489, pet. in-4°, goth., fig.). Elle fut reproduite dans la même année, avec d'autres figures et des caractères latins (Paris, 1489, in-4°). De 1489 à 1542 il y eut vingt-neuf réimpressions consécutives de Villon, toutes faites à Paris, trois exceptées, qui sont de Lyon; qu'on y joigne seize parodies ou imitations de ses deux *Testaments*, et l'on aura une idée du retentis-

(1) Ballade de Villon, publiée en entier dans la *Notice* de M. Campaux, p. 85-86.

sement de l'œuvre villonesque dans le commencement du seizième siècle. De tous ces hommages posthumes le plus flatteur sans contredit pour notre poëte, c'est l'édition de ses œuvres publiée par Cl. Marot (Paris, 1533, pet. in-8°), et dédiée à François Ier. Sans doute Marot ne lui attribuait pas *les Repues franches*, que depuis 1532 on a souvent mises à la suite du *Grand Testament*, et qui sont d'ignobles légendes de filous versifiées en termes d'argot. Après 1542 les éditions de Villon s'arrêtent pendant près de deux siècles. Patru cependant le goûtait; La Fontaine le lisait, et Boileau lui consacrait ces deux vers, plus concis que clairs :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

En 1723 parut l'édition de Coustelier (Paris, pet. in-8°), avec les notes de Marot et de Laurière, et une lettre du P. du Cerceau, et en 1742 celle de Marchand (La Haye, pet. in-8°, en 2 part.), avec des fragments inédits. Bientôt Lenglet-Dufresnoy prépara son commentaire qui resta manuscrit et qui est à la Bibliothèque de l'Arsenal. En 1832 une édition procurée par Prompsault (Paris, in-8°) ramena l'attention du public savant vers les lacunes du texte. Enfin la plus récente et la meilleure est celle qui fait partie de la *Bibliothèque elzevirienne* (Paris, 1854, pet. in-12).

Aujourd'hui on rend pleine justice à Villon, à son inspiration sincère et naïve; on lui sait gré d'avoir aimé la France, alors qu'il y avait à peine une France, d'avoir cru au Dieu du ciel, quand il était si fort avant dans la fange de la terre; on lui sait gré d'avoir su dans un cadre si restreint être si varié, d'avoir tantôt ri, tantôt pleuré, quelquefois avec grâce, mais toujours de bonne foi; quelques-uns aussi le louent pour avoir été le poëte du peuple et des pauvres, alors qu'il n'y avait que les grands qui eussent le privilége d'inspirer nos trouvères. Comme dit fort bien Daunou, « Villon vient le premier de nos poëtes, il vient avant Ch. d'Orléans, parce que le progrès de l'art des vers est sensible chez lui, parce qu'il a plus d'idées, plus de saillies, des tours plus piquants, des formes plus diverses, enfin parce qu'il ne demeure pas resserré dans le genre érotique, ni dans les limites étroites de la galanterie chevaleresque. » Pour tous ces motifs Villon peut prendre rang dans ce chœur de poëtes vraiment nationaux, où brillent Marot, La Fontaine, Molière, Voltaire, Béranger, tous ceux qui ont eu le naturel, l'esprit, la verve, l'instinct de la liberté, le discernement qui voit le mal, la sensibilité qui s'en afflige, la philosophie qui en rit quelquefois, n'en pleure jamais longtemps, chez lesquels se retrouve cet ensemble de dons heureux qu'on pourrait appeler sinon la poésie, au moins le sens poétique en France. F. COLINCAMP.

Lettre du P. du Cerceau, dans l'édit. de Coustelier. — Goujet, *Bibl. française*. — Villemain, *Cours de littér. fr.* — Saint-Marc-Girardin, Sainte-Beuve, Ph. Chasles, *Tableau de la littér. française*. — Daunou, dans le *Journal des savants*, sept. 1832. — Th. Gautier, *les Grotesques*. — D. Nisard, *Hist. de la littér. française*. — Nagel, *Essai sur la vie et les œuvres de Villon*; Mulheim, 18.., in-8°. — Profillet, *De la vie et des ouvrages de Villon*; Châlons, 1856, in-8°. — Campaux, *Villon, sa vie et ses œuvres*; Paris, 1859, in-8°.

VILLOTTE (*Jacques*), missionnaire français, né le 1er novembre 1656, à Bar-le Duc, mort le 14 janvier 1743, à Saint-Nicolas, près Nancy. Admis en 1673 dans la Compagnie de Jésus, il enseigna quelque temps les humanités, et fut envoyé en 1688 en Arménie, où le 15 août 1691 il fit profession des quatre vœux. Les jésuites avaient établi dans l'Orient plusieurs missions qui étaient en voie de prospérité, et bien qu'ils s'y fussent rendus les derniers, ils étaient devenus plus nombreux et plus influents que les capucins, les augustins, les carmes, les théatins et les dominicains, qui les avaient précédés depuis longtemps. Le P. Villotte montra beaucoup de zèle pour la propagation de la religion catholique; il n'épargna point dans cette vue les courses les plus fatigantes ni les travaux les plus assidus. Il fit à Ispahan un long séjour, qu'il mit à profit d'une part pour détacher les Arméniens de l'obéissance à leur patriarche, et de l'autre pour observer les mœurs, les usages, le gouvernement, le commerce de la Perse, qu'il a décrits avec assez d'exactitude. Le 29 octobre 1708 il se mit en route pour revenir en France par Constantinople, et, après avoir rendu compte de sa mission, il se rendit à Rome (1709) pour y surveiller l'impression de ses ouvrages arméniens. De retour en Lorraine, il gouverna différents colléges de sa société, et mourut presque nonagénaire. On a de lui : *L'Arménie chrétienne, ou Catalogue des rois et patriarches arméniens jusqu'en* 1712; Rome, 1730, in-12; — *Voyages d'un missionnaire en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie, et en Barbarie;* Paris, 1730, in-12, revus et publiés par le P. Nicolas Frizon. Ses ouvrages écrits à l'usage des Arméniens et impr. au collége de la Propagande sont : *Explication de la foi catholique* (1711, in-12), *Abrégé de la doctrine chrétienne* (1713, in-12), *Commentaire sur les Évangiles* (1714, in-4°), et *Dictionarium latino-armenicum* (1714, in-fol.) Il a aussi trad. en français les *Quatre maximes de la philosophie chrétienne* (Rome, 1714, in-12), du P. Vanori.

Calmet, *Bibl. lorraine*.

VINCENT *de Lerins* (*Vincentius*, saint), religieux du cinquième siècle, mort vers 450. Il était d'une province de la Gaule Celtique ou de la Belgique. Il reçut une éducation distinguée, porta les armes pendant sa jeunesse, et se retira au monastère de Lerins (1), où il acquit une profonde connaissance des saintes Écritures et de la doctrine de l'Église. Élevé au sacerdoce et chargé de la direction de Salonius et de Veranus, fils de saint Eucher, il se fit connaître autant

(1) Situé dans l'île de ce nom, à deux lieues d'Antibes, et qui s'appelle aujourd'hui Saint-Honorat.

par sa sagesse et sa sainteté que par son éloquence et les mérites de ses écrits. Il mourut sous le règne de Théodose le jeune et de Valentinien III. Son corps, conservé dans l'église de son monastère, fut longtemps l'objet de la vénération des fidèles. Depuis 1600, le 24 mai est le jour consacré à honorer sa mémoire. Il ne reste de Vincent qu'un petit traité intitulé *Commonitorium pro catholicæ fidei antiquitate;* encore est-il incomplet. Écrit trois ans après le concile d'Éphèse, c'est-à-dire en 434, il comprenait deux parties, l'une contre les innovations des hérétiques; l'autre sur le concile d'Éphèse. Celle-ci fut dérobée à l'auteur, et nous ne la connaissons que par l'abrégé récapitulatif qu'il joignit à la première partie. Cet ouvrage a pour but d'établir l'autorité de la tradition, de réfuter les erreurs des donatistes, des ariens et des anabaptistes, et de donner une règle certaine de maintenir intacte la doctrine de l'Église. Il est remarquable autant par la clarté des expressions, l'élégance et la pureté du style que par l'enchaînement logique des idées. Imprimé pour la première fois au commencement du seizième siècle (Venise, s. d., in-8°), le *Commonitorium* eut depuis plus de trente éditions, et fut annoté, commenté, traduit par les théologiens les plus distingués. Baluze en donna une édition estimée (Paris, 1663, 1669, 1684, 1688, in-8°). C'est à tort que divers auteurs lui ont attribué le *Prædestinatus* et le livre des *Objections* réfutées par saint Prosper d'Aquitaine. On ne saurait trouver dans ces ouvrages ni le style ni les idées de Vincent de Lerins.

Gennadius, *De viris illustr.*, 64. — *Hist. littér. de la France*, t. II. — *Biblioth. sacrée*, t. 26. — Schœnemann, *Bibl. Patrum lat.*, t. II. — Elpelt, *Vincentius von Lerina*; Breslau, 1840, in-8°.

VINCENT FERRIER (*Vicente* FERRER, saint), religieux espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, né à Valence (Espagne), le 23 janvier 1355, mort à Vannes, le 5 avril 1419. Guillaume Ferrer, son père, et Constance Miguel, sa mère, malgré leur médiocre état de fortune, ne négligèrent rien pour développer les rares facultés qu'ils remarquèrent en lui. A douze ans il étudia la philosophie, et à dix-sept il passait pour avoir surpassé ses professeurs. Le 5 février 1374 il prit l'habit de Saint-Dominique. Après avoir enseigné quelque temps la philosophie aux jeunes religieux, il alla prêcher à Barcelone, et se rendit en 1384 à Lerida pour y recevoir le bonnet de docteur en théologie. Chargé en 1385 d'expliquer l'Écriture à la cathédrale de Valence, il se livra en même temps à la prédication, et acquit une telle renommée qu'en 1391 le légat Pierre de Luna l'emmena avec lui à Paris, et qu'en 1394, devenu pape sous le nom de Benoît XIII, il le choisit pour confesseur et pour maître du sacré palais. Mais à la cour d'Avignon Vincent cherchait autre chose que les dignités : il eût voulu ramener l'unité dans l'Église; s'apercevant que ses conseils ne seraient jamais suivis, il reprit en 1397 le cours de ses prédications. Allant de ville en ville et de province en province, il parcourut successivement l'Espagne, la France, l'Italie, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et l'Irlande. Il parlait avec une égale facilité la langue particulière à chacun de ces divers pays; il y opéra un nombre infini de conversions. La mort, le péché, l'enfer étaient ses sujets habituels. Sa voix, dominant l'auditoire, remuait profondément les âmes et y jetait la terreur. Souvent il dut s'interrompre tant les sanglots éclataient avec force. La confiance qu'il inspirait était universelle : les peuples, les prélats et les souverains recoururent plus d'une fois à ses conseils. En 1412 il fut délégué par les états de Valence pour concourir à l'élection d'un successeur à la couronne d'Aragon; son choix tomba sur Ferdinand de Castille, et il parvint à le faire agréer. Consulté par le concile de Constance, en 1415, sur le moyen le plus convenable de mettre fin au schisme, il proposa de déposer les trois pontifes qui se disputaient la tiare, et quand cet acte fut accompli, malgré son amitié pour Benoît XIII, son compatriote et son bienfaiteur, il se déclara pour Martin V. En 1417, Jean V, duc de Bretagne, l'appela dans ses États. A la nouvelle de son approche, le duc et toute sa maison se portèrent au-devant de lui et l'amenèrent à Vannes en triomphe. Vincent Ferrier mourut dans cette ville, à l'âge de soixante-quatre ans; il y fut inhumé, dans une chapelle élevée derrière le chœur de la cathédrale. Calixte III le canonisa le 29 juin 1455; cependant la bulle de sa canonisation ne fut publiée que le 1er octobre 1458.

Outre trois vol. de *Sermons* et de *Lettres* (Lyon, 1530, in-8°, et 1539, 1550, in-4°; Anvers, 1569; Venise, 1573, in-8°), on a de lui plusieurs traités, parmi lesquels nous citerons : *De vita spirituali* (Venise, 1568, in-16), *De fine mundi*, *Suppositionum liber*, *De sacrificio missæ*, *Tractatus consolationis in fidei tentationibus.* Les œuvres complètes de saint Vincent furent publiées à Valence, 1591, in-4°, et plusieurs de ses manuscrits sont conservés dans la bibliothèque Vaticane.

Touron, *Hist. des hommes ill. de Saint-Dominique.* — N. Antonio, *Bibl. hisp. vetus.* — Echard et Quetif, *Bibl. ord. prædicat.*, t. 1er. — Coelho, *Hist. da vida de S. Vinc. Ferrer*; Lisbonne, 1713, in-4°. — Ferrarini, *Ragguaglio istorico della vita di S. Vinc. Ferreri*; Milan, 1782, in-4°. — Fuesi, *Vie de S. Vinc. Ferrer*, (en hongrois); Œdembourg, 1749, in-4°. — Heller, *V. Ferrer, nach seinen Leben und Wirken*; Berlin, 1830, in-8°.

VINCENT DEPAUL (1) (Saint), né le 24 avril 1576, au village de Pouy (2), près Dax, mort le 27 septembre 1660, à Paris. Son père, Guillaume, avait six enfants, qu'il élevait dans les travaux de la vie champêtre, et qui cultivaient avec lui un petit bien non loin des Pyrénées. Les premières années de Vincent se passèrent à garder les troupeaux de son père, qui, reconnaissant en

(1) Toutes les signatures authentiques du saint portent ce nom écrit en un seul mot.

(2) Appelé Saint-Vincent de Paul par ord. du 3 déc. 1[illegible].

lui d'heureuses dispositions, le mit en pension chez les cordeliers de Dax; ses progrès furent si rapides que le juge de Pouy lui confia l'éducation de ses enfants; et dès lors Vincent put continuer ses études sans être à charge à sa famille. A l'âge de vingt ans, il se rendit à Toulouse, où il fit son cours de théologie, en dirigeant une petite école, entra dans les ordres sacrés, et fut élevé au sacerdoce en 1600. Un de ses amis, mort à Marseille, lui ayant fait un legs de 1,500 livres, il alla dans cette ville pour le recueillir, et il retournait par mer à Narbonne, lorsque le bâtiment qui le portait fut attaqué par trois brigantins d'Afrique. Une flèche l'atteignit, trois de ses compagnons de voyage furent tués, et plusieurs autres blessés. Maîtres du navire, les pirates égorgèrent le pilote, enchaînèrent l'équipage et abordèrent à Tunis. Vincent, vendu comme esclave, servit sous trois maîtres différents : il convertit le dernier, qui était un renégat italien, ainsi que sa femme, et il s'enfuit avec eux sur une barque. Le 28 juin 1607 il aborda à Aigues-Mortes, et se rendit à Avignon, où son pénitent prononça son abjuration. Conduit en 1608 à Rome par le vice-légat Montorio, il y connut le cardinal d'Ossat, gagna toute sa confiance, et reçut de lui une mission secrète pour Henri IV. Vincent partit pour Paris, et se logea près de l'hôpital de la Charité, où il allait servir et consoler les malades. Ses vertus ne restèrent pas longtemps ignorées. Marguerite de Valois, descendue du trône, avait cherché dans la religion un asile contre le regret des grandeurs éclipsées : elle voulut voir Vincent, et lui donna le titre de son aumônier ordinaire. Bérulle, depuis fondateur de la congrégation de l'Oratoire, l'avait décidé à accepter la cure de Clichy près Paris (1611), et le nouveau pasteur y était généralement aimé et vénéré, lorsque le comte de Joigny (Philippe-Emmanuel de Gondi), général des galères, lui confia l'éducation de ses enfants.

C'est à l'année 1616 qu'est fixée l'époque où Vincent conçut la première pensée de ses deux grandes congrégations. Favorisé dans ses projets par les Gondi, il établit sur les vastes domaines de cette famille, à Folleville (diocèse d'Amiens), sa première *mission* ou compagnie pour la prédication des pauvres paysans (25 janv. 1617). Sorti un moment de la maison de Gondi, par suite du zèle apostolique qui l'animait, il occupa pendant cinq mois la cure de Châtillon lès-Dombes (1617-1618). Là, quelques mois après, le 12 décembre 1617, il établissait la première confrérie des servantes et des gardes des pauvres. L'institution, protégée par les Gondi et approuvée par l'archevêque de Paris (1618) et par l'évêque d'Amiens (1620), s'étendit rapidement à Bourg, Villepreux, Joigny, Montmirail d'abord, puis enfin à Paris, sur la paroisse Saint-Sauveur, rue Pavée. La grande innovation de Vincent, celle qui explique ce prompt développement, était d'avoir introduit l'élément laïque dans ces associations de charité (1). Ce qu'il prêchait, ce n'était pas, comme autrefois, la vie contemplative, mais la vie active, sociale, un christianisme mis au service de toutes les misères humaines. Vincent faillit, à ce qu'il paraît, rencontrer quelque obstacle dans l'administration, et il excita un projet de réquisitoire du lieutenant de Beauvais, qui n'eut pas de suite, mais qui fait mention « d'un certain prêtre Vincent, lequel, au mépris de l'autorité royale, sans en communiquer aux officiers royaux, fait assembler un grand nombre de femmes ». A l'origine Vincent avait eu la pensée d'associer les hommes à son œuvre, et en octobre 1620 une confrérie de charité d'hommes fut autorisée à Amiens. Laissant aux femmes le soin des malades, les hommes devaient se charger des pauvres valides; mais ces associations d'hommes n'eurent pas le même succès que celles de femmes, et furent bientôt abandonnées par leur fondateur. Rappelé à Paris par les sollicitations du comte et de la comtesse de Joigny, qui l'avaient pour directeur, il fut chargé par eux de fonder une *mission* perpétuelle, et reçut à cet effet une somme considérable (45,000 fr.). L'archevêque de Paris mit le collége des Bons-Enfants à la disposition de Vincent, qui s'y installa, avec sa nouvelle communauté (avril 1625). Louis XIII autorisa cette association par lettres patentes, en 1627, et le pape Urbain VIII l'érigea en congrégation par une bulle du 12 janvier 1632. Ce ne fut qu'en 1658 que Vincent donna des constitutions à ses disciples, qui prirent le nom de *Prêtres de la Mission ;* on les appela aussi *Lazaristes,* parce qu'en 1632 il leur fut fait cession du prieuré de Saint-Lazare.

Vincent visitait souvent les galériens détenus dans les prisons de Paris; le changement qui s'opéra chez eux fut si remarquable, que, par un brevet du 8 février 1619, Louis XIII nomma le zélé missionnaire aumônier général des galères de France. En 1622, il fit un voyage à Marseille. On a dit que, touché du désespoir d'un malheureux galérien, et n'ayant pu réussir à le consoler, il demanda, par un héroïsme de charité, et obtint de prendre sa place, qu'il fut chargé des mêmes chaînes, et qu'il les porta pendant quelque temps; mais Vincent n'a pas besoin pour sa gloire de ce trait, qui n'est pas suffisamment prouvé. C'est à cet homme vraiment apostolique qu'est dû, à Marseille, la fondation d'un hôpital pour les galériens. De retour de ses visites aux galères, Vincent, sans parler de l'œuvre des *missions*, qui se développait rapidement, s'occupa encore de la réforme ecclésiastique et des moyens de fournir aux campagnes de dignes pasteurs. Les exercices des *ordi-*

(1) Le procureur, d'après les statuts, devait être indifféremment un ecclésiastique ou un bourgeois de la ville, et chaque année les comptes devaient être rendus par le trésorier en présence du curé, du procureur, du chapelain, de l'un des syndics et du recteur de l'hôpital.

nauds, les retraites ecclésiastiques, les grands et petits séminaires lui durent beaucoup. Enfin, il travailla avec ardeur à l'établissement des aumôniers des armées, et, par ses soins, quinze d'entre eux furent envoyés en 1636 aux troupes françaises qui combattaient en Allemagne.

Une œuvre plus populaire encore, et à laquelle le nom de Vincent Depaul est resté glorieusement attaché, est celle des *Enfants trouvés.* La vue d'un mendiant qui déformait les membres d'un malheureux enfant trouvé pour exploiter la compassion publique, et une visite à la maison de *la Couche*, en 1638, l'engagea dans cette nouvelle œuvre. Un grand nombre d'enfants abandonnés étaient souvent exposés aux portes des églises ou dans les places publiques. D'abord les officiers de police les enlevaient, mais sans pourvoir à leurs besoins. Une multitude de ces êtres infortunés périssaient tous les jours. Quelquefois, pour s'en débarrasser, on les vendait ou on les donnait à qui voulait les prendre. Vivement ému, à l'aspect de ce tableau d'un intérêt déchirant et terrible, Vincent prit douze de ces enfants tirés au sort, et les remit à Mme Le Gras et à ses *Filles de la Charité.* Pendant dix ans l'œuvre ne se soutint qu'avec peine, et en 1648 elle menaçait de périr. Vincent réunit toutes les dames de charité, et dans une de ces improvisations que le génie chercherait en vain, et que l'âme peut seule inspirer, émut toute l'assemblée, qui ne répondit que par des larmes; l'œuvre fut reprise, continuée, et les enfants trouvés eurent bientôt un établissement permanent, un asile national. On obtint du roi les bâtiments de Bicêtre pour y loger ceux des enfants qui n'avaient plus besoin de nourrice; mais l'air y étant trop vif, on les transporta dans le faubourg Saint-Lazare, où leur éducation fut confiée à douze filles de la Charité qui devenaient les *tantes* de ces enfants. Dans la suite on acheta, pour les recevoir, deux maisons, l'une au faubourg Saint-Antoine, l'autre près du parvis Notre-Dame. Les revenus de ces établissements furent successivement augmentés par les rois de France, et le nombre des enfants trouvés se montait sous Louis XVI à plus de dix mille.

Vincent, avec l'aide d'un donateur « connu de Dieu seul » qui avait versé entre ses mains une somme de 150,000 livres, fonda dans le faubourg Saint-Martin l'hospice dit du *nom de Jésus*, pour quarante vieillards. A côté de ces œuvres principales il faut encore mentionner les essais faits par lui en faveur des aliénés, et ceux relatifs à une maison morale de correction pour les jeunes détenus dont les familles avaient à se plaindre. Mais la fondation qui, avec celle des *Enfants trouvés*, devait rendre le nom de Vincent particulièrement respectable et populaire auprès de la postérité, est celle des *Filles de la Charité*, dont nous avons raconté l'origine. Dans cette œuvre, qui fut un des plus grands bienfaits pour l'humanité, Vincent eut depuis 1629 pour auxiliaire et pour coopératrice Mme Le Gras, fille de Louis de Marillac, nièce du garde-des-sceaux et du maréchal du même nom. Bientôt cet établissement grandit; et dans le dernier siècle il ne comptait pas moins de trente maisons dans la seule ville de Paris. Des campagnes l'œuvre se répandit dans les villes, où elle recruta beaucoup de grandes dames. Ces femmes du monde, ne pouvant remplir tous les devoirs de la charité, s'adjoignirent un certain nombre de filles pieuses, mais pauvres, qui les remplaçaient dans les travaux les plus rudes. De là l'origine de la double association des *Dames de Charité* et des *Servantes des pauvres*, qui le 25 mars 1634 furent réunies en congrégation sous le patronage de Mme Le Gras.

Vincent jouissait dans le royaume de la plus grande vénération : on le regardait, même à la cour, comme un envoyé du ciel. Louis XIII l'appela pour l'assister dans ses derniers moments, comme Louis XI avait appelé François de Paule. La reine régente, Anne d'Autriche, le nomma membre du conseil de conscience pour la direction des affaires ecclésiastiques. François de Sales, qui était son ami, le fit le premier supérieur des religieuses de la Visitation, qu'il venait d'établir à Paris. Il fut nommé aussi supérieur de plusieurs autres communautés religieuses, entre autres de celle des filles de la Providence, établies, en 1643, sous ses auspices, par Mme de Polaillon. En 1658, il convoqua, à Saint-Lazare, l'assemblée des membres de sa congrégation, et lui donna les règles qu'il avait dressées. La congrégation fut approuvée et confirmée par Alexandre VII et Clément X.

Les troubles de la Fronde et la terrible misère qui, avec la famine et les ravages des gens de guerre, en furent la conséquence mirent à une nouvelle épreuve l'inépuisable charité de Vincent. C'est alors que lui fut donné par le gouverneur de Saint-Quentin ce titre de *père de la patrie*, qui ne fut que comme un écho de la reconnaissance des populations dont il avait secouru les souffrances. Véritable créateur de ce qu'on nomme aujourd'hui l'assistance publique, Vincent Depaul, aidé par sa petite armée d'héroïques *Frères de la mission* et de *Sœurs grises*, vint au secours d'abord des Parisiens, pillés par l'armée de Condé, et pour lesquels il alla implorer vainement Anne d'Autriche à Saint-Germain (13 janv. 1649); puis il assista les malheureuses provinces de Lorraine, de Champagne, où, à la suite du combat de Saint-Étienne, il envoya dix-huit de ses principaux auxiliaires, pour enterrer les morts, et où il se rendit aussi lui-même. Telle fut l'importance des services rendus alors à la France par Vincent qu'une ordonnance royale, bien remarquable, le mit en quelque sorte à la tête de l'assistance publique en lui donnant le pouvoir d'éloigner sur un ordre de lui les gens de guerre des localités qu'il désignerait (14 fév. 1651). Accablé d'infirmités, il

trouva encore assez d'énergie, dans son zèle charitable, pour subvenir aux travaux que l'effroyable misère de cette époque lui imposa. On peut dire qu'il termina sa vie sur le champ de bataille de la charité. Ce fut pendant le rigoureux hiver de 1659, qu'obligé de recourir à la bienveillance publique, il eut l'idée de *placards charitables* par lesquels il mettait la nation tout entière en demeure de subvenir à des misères que la charité individuelle était impuissante à soulager. Vincent Depaul s'éteignit à près de quatre-vingt-cinq ans. Ses funérailles furent célébrées à Saint-Lazare, en présence du nonce romain, du prince de Conti et d'un grand nombre de personnes distinguées.

Des voix pieuses, parmi lesquelles on distinguait celles de Bossuet, de Fénelon, de Fléchier, ne tardèrent point à s'élever de toutes parts pour demander la canonisation de Vincent Depaul. Un célèbre magistrat, Chrétien-François de Lamoignon, qui avait été lié avec lui, et dont sa grand'mère et Mlle de Lamoignon, sa tante, avaient été les plus utiles coopératrices, écrivit à Rome, et d'autres illustres personnages se joignirent à lui pour solliciter, en faveur de Vincent, le culte des autels. Tout le clergé de France, plusieurs évêques de Pologne, d'Italie, d'Espagne et d'Irlande, Louis XIV, Louis XV, la reine Marie Lescszinska, le roi d'Angleterre Jacques II, les ducs de Lorraine et de Toscane, la république de Gênes, etc., écrivirent au pape pour demander la canonisation de Vincent Depaul. La congrégation des Rites délégua (1731) l'archevêque de Paris (de Vintimille), l'évêque de Bethléem (de Moronval) et l'ancien évêque de Vannes (de Bourchenu), assistés de deux promoteurs et de Charles Tournois, notaire apostolique, pour procéder, à Paris, dans la cause de la canonisation. Déjà Benoît XIII avait mis, en 1629, Vincent au nombre des bienheureux; mais pour la canonisation il fallait des miracles constatés (1). L'enquête commença le 24 septembre 1731, et ne fut terminée que le 24 avril 1733. La procédure, dont l'original minute comprend plus de 1,100 pages in-fol., et cent rôles numérotés, contient les divers actes, déclarations et interrogatoires de plus de deux cents témoins, parmi lesquels on distingue des savants et des académiciens, des médecins et des chirurgiens, le célèbre Ant. de Jussieu, des archevêques et des évêques. C'est par suite de cette volumineuse enquête qu'après un long examen Vincent fut canonisé par Clément XII, le 16 juin 1737.

Vincent n'a publié de son vivant que les *Regulæ seu constitutiones communes congregationis missionis* (Paris, 1658, in-16). En 1826 on a mis au jour, d'après ses manuscrits, les *Conférences spirituelles pour l'explication des règles des Sœurs de la Charité* (ibid., in-4°). Il a laissé en outre une correspondance très-volumineuse et encore inédite. [*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

(1) Or, comme l'écrivait au chef de l'Église le premier président de Lamoignon, « il ne faut pas de plus grands miracles pour permettre d'invoquer M. Vincent comme un saint, que les immenses charités qu'il a procurées par ses prières, et qu'il a répandues dans tous les lieux du monde où il a connu des malheureux. »

Abelly, *Vie du venerable serviteur de Dieu Vincent de Paul*; Paris, 1664, 1729, in-4°; ibid., 1828, 5 vol. in-12, et 1843, 2 vol. in-8°. — Noiret, *Abrege de la vie du bienheureux Vincent de Paul*; Paris, 1729, in-12. — P. Collet, *Vie de saint Vincent de Paul*; Nancy, 1748, 2 vol. in-4°, et 1818, 4 vol. in-12. — Le même, *Vie abregee*; Avignon, 1764, in-12. — A.-J. Ansart, *Esprit de saint Vincent de Paul*; Paris, 1780, in-8°. — Begat, *Vie du même*; Paris, 1787, 2 vol. in-12. — Galura, *Vincenz von Paula*; Augsb., 1807, 2 vol. in-8°. — Léop. de Stolberg, *Leben des heil. V. von P.*; Munster, 1818, in-8°, et 1833, in-12. — Mme Guénard, *S. V. de P., l'apôtre des affliges*; Paris, 1818, 4 vol. in-12. — E.-A. Boulogne, *Panégyrique du même*; Paris, 1822, in-8°. — Lemaire, *Vie du même*; Paris, 1823, in-16. — Maury (Abbé), *Panegyrique du même*; Paris, 1827, in-8°. — Capefigue, *Vie du même*; Paris, 1827, in-8°. — Reboul-Berville, *Vie du même*; Paris, 1828, in-12. — Sambuga, *Gesch. der Lebens und der Tugenden des heil. V. von P.*; Munich, 1823, in-8°. — De Naylies, *Abrege de la vie et des vertus du même*; Paris, 1830, in-12. — Simonnin, *S. V. de P. peint par ses actions*; Paris, 1830, in-12. — *Der heil. Vincentius von Paul*; Vienne, 1836, 2 vol. in-8°. — A. Challamel, *S. Vinc. de P.*; Paris, 1841, in-8°. — Th. Nisard, *Vie du même*; Paris, 1844, in-8°. — Feillet, *La Misère du temps de la Fronde et S. Vincent de Paul*; Paris, 1863, in-8°.

VINCENT *de Beauvais*, savant dominicain français, né en France, vers 1190, mort vers 1264. Cet écrivain, si souvent cité, a été longtemps célèbre; cependant on ne sait presque rien de sa vie. C'est par fausse conjecture qu'on l'a fait évêque de Beauvais : il n'a jamais quitté son ordre, et n'a jamais été évêque, ni de Beauvais ni d'aucun autre lieu. Ce surnom *de Beauvais* lui vient, assurent des critiques, de ce qu'il résida longtemps dans la maison que les dominicains possédaient en cette ville. C'est là encore une conjecture, mais qui n'est pas du moins invraisemblable. Vincent nous apprend qu'il fut plus d'une fois appelé par Louis IX au monastère de Royaumont, et que ce roi, moins lettré qu'ami des lettres, prenait plaisir à l'entendre lire et prêcher; il ajoute que ses propres écrits ne déplurent pas à Louis, qui lui donna de l'argent pour l'aider à les continuer. Voilà ce qui est certain; mais nous ne nous croyons pas autorisé à répéter qu'il fut en outre son bibliothécaire et le précepteur de ses enfants. Quelque découverte qu'on puisse faire touchant la vie obscure de Vincent, sa vaste érudition sera toujours son titre principal à une juste renommée. Il fut très-instruit, mais dans un temps où les gens instruits ne manquaient pas. Il a composé de gros livres; mais ces livres, presque dépourvus de toute originalité, sont, pour la plupart, des compilations. Hâtons-nous maintenant de reconnaître que les compilations de Vincent ont été très-utiles à ses contemporains, et qu'aujourd'hui elles nous fournissent de précieux renseignements, puisque plusieurs des livres cités par lui sont perdus, ou n'ont pas encore été retrouvés. Le principal ouvrage de

Vincent, intitulé, dans les manuscrits, *Bibliotheca mundi*, *Speculum majus*, *Speculum triplex*, a été souvent imprimé; la plus célèbre, et, suivant Daunou, la plus fidèle édition de cet ouvrage est celle de Jean Mentelin, Strasbourg, 1473, 10 vol. gr. in-fol. Des trois parties qui le composent, une seule, le *Speculum historiale*, a été traduite en français par Jean du Vignay, sous le titre de *Miroir historial* (Paris, 1495-96, 5 vol. in-fol.). C'est encore la plus consultée (1). Le *Speculum naturale* nous offre trois cent cinquante noms d'auteurs grecs, latins et arabes, suivant Fabricius, qui en a dressé une liste complète, *Bibl. græca*, t. XIV, p. 107. Vincent ne savait ni le grec ni l'arabe, et quelques-uns des auteurs grecs ou arabes qu'il cite n'avaient pas encore été traduits en latin; il cite donc souvent d'après autrui. Ce recueil d'histoire naturelle est néanmoins digne d'être scrupuleusement étudié. Le *Speculum doctrinale*, qui traite de la théologie, de la philosophie et même de la politique, est la moins considérable des trois parties. Cependant un examen attentif des textes ici publiés ou analysés par l'auteur, conduirait, nous n'en doutons pas, à quelque découverte dont l'histoire de la philosophie ferait son profit. Ainsi nous y avons retrouvé le seul passage imprimé de l'ouvrage perdu et très-regrettable de Michel Scot, qui avait pour titre *Quæstiones Nicolai Peripatetici*. Mais il ne faut pas, avec M. l'abbé Bourgeat, attribuer une trop grande importance aux doctrines théologiques, qui ne sont que des lieux communs.

Outre le vaste ensemble de ces *Miroirs*, Vincent de Beauvais a laissé divers ouvrages, pour la plupart inédits, dont Daunou a fait l'exact dénombrement. On n'a pas d'ailleurs manqué de mettre à son compte un assez grand nombre d'autres écrits qui ne lui appartiennent pas. B. H.

Oudin, *Script. eccl*, t. III. — Quetif et Échard, *Script. ord. Prædicat.* — Fabricius, *Bibl. medii ævi*, et *Bibl. græca*. — Touron, *Hist. des hommes illustres de Saint-Dominique*. — Du Boullay, *Hist. univ. paris.*, t. III. — Daunou, dans l'*Hist. littér. de la France*, t. XVIII. — *Dict. des sciences philos.* — J.-B. Bourgeat, *Études sur Vincent de Beauvais*; Paris, 1857, in 8°. — Vogel, *Notizen über den Gelehrten Vincenz von Beauvais*; Fribourg, 1843, in-4°.

VINCENT (*William*), savant et prédicateur anglais, né le 2 novembre 1739, à Londres, où il est mort, le 21 décembre 1815. Il était fils d'un emballeur. Élève boursier à l'école de Westminster, il termina de brillantes études à Cambridge, où il obtint les titres d'agrégé et de docteur en théologie. En 1763, il rentra en qualité de maître d'études à Westminster, et y remplaça bientôt Lloyd comme sous-directeur. A la même époque, il fut nommé un des chapelains du roi, puis vicaire de Langdon (Worcestershire), et à la fin de 1778 pasteur à Londres. En 1788, il succéda au docteur Smith comme directeur de l'école de Westminster, et conserva cette position jusqu'en 1802, époque à dater de laquelle son savoir et ses prédications lui valurent divers bénéfices ecclésiastiques. Outre un certain nombre de *sermons* (1) où la politique se mêle à la théologie (Vincent était un ardent conservateur), il a laissé sur la philologie et l'histoire ancienne plusieurs ouvrages estimés; nous citerons: *De legione Manliana*; Londres, 1793, in-4° : il y établit un accord entre les descriptions, apparemment contradictoires, de la légion romaine données par Polybe et par Tite Live; — *The Origination of the greek verb, an hypothesis*; ibid., 1794, in-8°; — *The Voyage of Nearchus to the Euphrates, from the original journal preserved by Arrian*; ibid., 1797, in-4° : suivi, en 1800, du *Periplus of the Erythræan sea, containing an account of the navigation of the ancients from Suez to the coast of Zanguebar*; la seconde partie de cet ouvrage, relative à la navigation du golfe d'Ælana à l'île de Ceylan, ne fut publiée que quelques années après. Ces trois derniers travaux, réimpr. sous le titre général de *History of the commerce and navigation of the ancients in the Indian Ocean* (Londres, 1807, 2 vol. in-4°), sont un des recueils les plus utiles et les plus importants que les savants modernes aient rédigés sur l'histoire de la navigation chez les anciens. Vincent est aussi l'auteur de nombreux articles insérés dans le *Classical Journal* et le *British critic*.

Chalmers, *General biogr. dict.* — Edw. Nares, sa *Vie*, à la tête des *Sermons*.

VINCENT (*François-André*), peintre français, né le 30 décembre 1747, à Paris, où il est mort, le 3 août 1816. Il était fils de *François-Élie* VINCENT, habile miniaturiste, qui mourut à Paris, le 29 mars 1790. Grâce à l'intervention du peintre suédois Roslin, que ses heureuses dispositions avaient frappé, il obtint de son père la permission d'entrer dans l'atelier de Vien. A dix-neuf ans il fut jugé digne du second prix de Rome (1766), et à vingt-et-un il remporta le premier (1768), sur le sujet de *Germanicus apaisant la sédition dans son camp*. Arrivé à Rome, la religion protestante, à laquelle il était sincèrement attaché, lui attira d'abord l'animadversion de Natoire, alors directeur; mais, protégé par l'ambassadeur de France lui-même, il put se livrer tout entier à l'étude de l'antique et des maîtres, en particulier de Raphael, d'après lequel il exécuta un grand nombre de dessins d'une beauté et d'une exactitude remarqua-

(1) En 1866 l'Académie des inscriptions a proposé comme sujet de prix la recherche des sources du *Speculum historiale*, c'est-à-dire la recherche des auteurs compilés, mais pas toujours nommés par Vincent de Beauvais. Le prix a été remporté par M. Boutaric. Quand M. Boutaric aura publié son mémoire, qui contient des tables exactes et curieuses, on saura que Vincent a mis peu du sien dans le *Speculum historiale*.

(1) Un de ces sermons (*A sermon preached at St-Margaret for the Grey-Coat school*; 1792, in-8°), imprimé, aux frais et à la demande de l'association contre les républicains, s'est répandu à vingt mille exemplaires. Les *Sermons* de Vincent forment 2 vol. in-8°, 1819-1836.

bles. De retour à Paris, il entra dans l'Académie royale, et devint agréé (31 mai 1777), sur un *Saint Jérôme* (musée de Montpellier), titulaire le 27 avril 1782, et professeur le 31 mars 1792. En même temps il exposa aux salons de 1777 à 1801 de nombreuses compositions, toujours remarquées, entre autres, en 1777, *Bélisaire réduit à la mendicité* (musée de Montpellier); en 1779, *le Président Molé saisi par les factieux près de la Croix du Trahoir*, le chef-d'œuvre de Vincent, dont l'original orne aujourd'hui la salle du corps législatif, et dont une copie faite par l'auteur lui-même fut donnée par Louis XVI au président Molé; en 1781, *le Combat des Romains et des Sabins*; en 1783, *le Paralytique guéri à la piscine* (église de l'hôpital de Rouen); en 1787, *Henri IV rencontrant Sully blessé à la bataille d'Ivry*, et en 1789, *Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de la ville de Crotone* (tous deux au Louvre); en 1792, *la Leçon de labourage* (musée de Bordeaux), et en 1795, *Guillaume Tell renversant la barque qui porte Gesler*. Membre de l'Institut dès sa création en 1796, Vincent fut sous l'empire nommé chevalier de la Légion d'honneur et professeur à l'École polytechnique (23 nov. 1808). On a encore de lui : *Arria et Pætus*, *Pyrrhus à la cour de Glaucias* (1788), *Boyer-Fonfrède et sa famille* (musée de Versailles), et un *portrait de Bergeret* (musée de Besançon). Ses principaux élèves furent Guyard, Thevenin, Meynier, Mérimée, Pajou, Labadie, Ansiaux, etc.

Quatremère de Quincy, *Notice sur Vincent*; Paris, 1817, in-4°. — *Le Pausanias français*, 1806. — *Revue univ. des arts*, 1863, t. XVII, p. 40.

VINCENT (*Adélaïde* La Bille des Vertus, Mme), peintre, femme du précédent, née en 1749, à Paris, où elle est morte, le 8 avril 1803. Élève de Vincent père et de Delatour, elle avait épousé en premières noces le sculpteur Guyard. Nommée premier peintre de Mesdames de France, elle fut reçue à l'Académie de peinture le 31 mai 1783, la même année que Mme Vigée-Lebrun, sur le *portrait de Pajou* (musée du Louvre). Elle a composé un grand nombre d'ouvrages, qui se distinguent par la fermeté du dessin et par la vigueur du coloris.

J. Lebreton, *Notice sur Mme Vincent*; Paris, 1803.

VINCENT (*François-Nicolas*), agent révolutionnaire, né en 1767, à Paris, où il est mort, le 24 mars 1794. Son père, qui était concierge dans une prison de Paris, lui fit donner quelque instruction, et il exerçait les fonctions de clerc chez un procureur à l'époque où la révolution commença. Membre du club des Cordeliers, il s'y fit bientôt remarquer par ses violences, et prit place parmi les plus ardents meneurs le 10 août 1792. Pache lui donna, au mois d'octobre, une place de chef de bureau dans le ministère de la guerre. Renvoyé par Beurnonville (fév. 1793), Vincent fut rappelé par Bouchotte et nommé secrétaire général. Dès lors les Cordeliers furent les maîtres à la guerre; on n'y voyait plus que les hommes de ce parti, qui avait pour chefs Vincent et Ronsin, Hébert, Chaumette et Clootz. Le despotisme de Vincent dans ses bureaux fut poussé si loin, et ses menaces contre la Convention devinrent si audacieuses que Fabre d'Églantine le dénonça, en même temps que Ronsin. Tous deux furent arrêtés, le 17 décembre 1793, et emprisonnés au Luxembourg, où leurs violences remplirent d'effroi les autres détenus. « Vincent, dit M. Thiers, était une espèce de frénétique dont le fanatisme allait jusqu'à la maladie, et chez lequel il y avait encore plus d'aliénation que d'ambition personnelle. » Le comité de salut public fut bientôt obligé de lui rendre la liberté, ainsi qu'à Ronsin; mais il ne tarda pas à voir qu'il venait de déchaîner des furieux, prêts à tout pour se venger. Ils tenaient des discours d'une férocité qui allait jusqu'à la démence. Vincent, compris dans le procès des Hébertistes, fut condamné à mort. En entendant son arrêt, il fut pris de convulsions, qui n'étaient pas calmées lorsqu'on le conduisit à l'échafaud.

Thiers, L. Blanc, *Hist. de la révol. franç.* — Esquiros, *Hist. des montagnards*.

VINCI (*Leonardo da*), peintre, sculpteur et architecte italien, né en 1452, au château de Vinci, près Florence, mort le 2 mai 1519, au château de Clou, près d'Amboise (France). Il était fils naturel de Pietro da Vinci, qui fut en 1484 notaire de la seigneurie de Florence; on ne connaît pas le nom de sa mère. Il montra tout jeune une aptitude singulière pour les arts du dessin, ainsi que pour les mathématiques et la musique. Des dessins, qu'il exécuta en toute liberté et loin de toute influence, dénotaient déjà une habileté suffisante pour que son père en montrât quelques-uns à Verocchio (*voy.* ce nom). Cet artiste, surpris, accepta volontiers la tâche de diriger un élève de si grande espérance. Mieux qu'aucun de ses contemporains, il était à même de deviner les hautes destinées qui attendaient Léonard, et il n'est que juste de reconnaître qu'il s'efforça d'encourager les tentatives de son élève plutôt que de lui imposer ses procédés et sa manière de voir. Celui ci acquit promptement une sûreté de main et une aisance de travail qui lui permirent de se passer de maître, et il est permis de supposer qu'en 1472 il avait quitté l'atelier de Verocchio. Avant cette date, il avait déjà produit quelques peintures qui ont été conservées. On voit à l'Académie de Florence un tableau de Verocchio, *le Baptême de Jésus*, dans lequel, si l'on en croit une légende très-admissible, Léonard aurait peint la tête d'un des anges agenouillés. On y voit aussi une *Tête de Méduse*, œuvre de jeunesse exécutée avec une minutieuse précision et une énergie extraordinaire, et qui avait été originairement vendue 300 ducats au duc de Milan. D'autres ouvrages, dont la men-

tion seule est venue jusqu'à nous, datent également de la jeunesse de Léonard, entre autres un carton d'*Adam et Ève* destiné à être exécuté en tapisserie pour le roi de Portugal, un *Neptune* qui avait été commandé par Antonio Segni, et une *Vierge* dite *à la Carafe*, que d'Argenville affirme avoir existé encore au Vatican au dix-septième siècle, c'est-à-dire vers 1683. Peu de temps après être sorti de l'atelier de Verocchio, Léonard dut exécuter deux œuvres admirables, *l'Adoration des Mages* de la galerie des *Uffizi*, et *la Vierge aux rochers*, du musée du Louvre. *L'Adoration des Mages* n'est qu'une vaste ébauche, un camaïeu sous lequel apparaissent çà et là de puissants traits de plume. De nombreux croquis conservés dans les musées de Florence, de Milan, de Parme et de Paris, croquis exécutés en vue de ce tableau, nous montrent le soin que Léonard avait pris de rendre son œuvre parfaite; et pour expliquer les motifs qui l'empêchèrent de la terminer, il faut songer d'une part au caractère toujours inquiet de Léonard, et de l'autre à son départ précipité pour Milan. *La Vierge aux rochers*, peinte dans cette ville pour l'église des Franciscains et acquise par François I[er], est une œuvre finie avec le soin le plus précieux. D'autres travaux, d'un genre différent, signalèrent la présence de l'éminent artiste dans la haute Italie. Vasari raconte que la première fois que Léonard parut devant Louis Sforza, ce fut dans une fête que donnait le duc; il se présenta avec une lyre façonnée de ses mains, et ravit tellement l'assemblée par les sons mélodieux qu'il en sut tirer que, malgré le grand nombre de musiciens présents à cette fête, tous les suffrages furent pour lui. Louis Sforza, grand amateur de musique, chercha dès lors à s'attacher Léonard, et lui commanda une *Nativité de Jésus*, qu'il donna plus tard à l'empereur Frédéric III. Ce panneau a disparu, ou du moins on ignore ce qu'il est devenu.

C'était sur le désir exprimé par le duc que Léonard avait quitté Florence pour se rendre à Milan, et la réception splendide qui lui fut faite par Louis le More s'explique lorsqu'on songe aux talents variés et à la réputation, déjà immense à cette époque, de Léonard de Vinci. Un document précieux, relatif à ce voyage, est venu jusqu'à nous: c'est une lettre adressée par Léonard au duc de Milan, lettre dont nous transcrivons les passages suivants :

« J'ai un moyen de faire des pontons très-légers, faciles à transporter, avec lesquels on peut poursuivre ou éviter l'ennemi. Je puis en construire aussi qui soient incombustibles, qui puissent résister à la bataille, et de plus faciles à jeter et à lever. — Je sais de quelle manière, pendant le siége d'une place, on peut tarir l'eau des fossés, et faire une grande quantité de ponts volants à échelons, ainsi que d'autres instruments nécessaires pour faire réussir pareille opération. — Item, si par la hauteur des bords et par la conformation naturelle du lieu, on ne pouvait faire usage de bombardes, je saurai détruire toute place forte, si elle n'est pas bâtie sur le roc. — Je possède encore le secret de faire des bombardes faciles à transporter, avec lesquelles on peut lancer en détail la tempête, et dont la fumée, en frappant les ennemis d'épouvante, les jette dans la confusion. — Item, au moyen de chemins creux, étroits et tracés en zigzag, j'ai le moyen de faire parvenir les troupes sans aucun bruit, jusqu'à un certain (ici un mot laissé en blanc) dans le cas où il faudrait passer sous des fossés ou quelque ruisseau.

Item, je fais des chariots couverts que l'on ne saurait détruire, avec lesquels on pénètre dans les rangs de l'ennemi et on détruit son artillerie. — Là où les bombardes ne pourraient produire leur effet, je composerai des catapultes, des balistes ou d'autres instruments dont l'effet est admirable et tout à fait inconnu. — Dans le cas où l'on serait en mer, je puis employer beaucoup de moyens offensifs et défensifs, entre autres, construire des vaisseaux à l'épreuve des bombardes, puis composer des poudres et des fumées. — En temps de paix, je crois pouvoir bien remplir, et sans craindre la comparaison avec personne, l'office d'architecte, soit pour les édifices publics et privés, soit pour ceux qui servent à la conduite et à la distribution des eaux.

« Item, je puis conduire et mettre à fin toute espèce de travaux de sculpture en terre, en marbre et en bronze. — Item, en peinture, je puis faire ce que l'on désirera tout aussi bien que qui que ce soit.

Il est curieux de voir, dans ce mémoire, Léonard faisant à Louis le More ses offres de service insister beaucoup plus longuement sur ses connaissances scientifiques que sur ses facultés d'artiste; ce n'est en effet qu'en finissant qu'il se déclare capable d'exécuter la statue de François Sforza et de faire en peinture tout aussi bien que qui que ce soit. Cette bizarrerie s'explique si l'on admet qu'il ait été appelé à Milan pour se mettre à la tête d'une académie comprenant à la fois tout ce qui touchait aux sciences et aux beaux-arts. Dès son arrivée à Milan il s'occupa activement de cette institution, et il est permis de supposer que c'est vers cette époque qu'il composa un certain nombre des manuscrits qui nous ont été conservés. On ne trouve en effet qu'assez tard, vers 1490 seulement, trace de quelques peintures de lui, comme le portrait de la maîtresse du duc, *Cecilia Gallerani* (une copie est au musée de Brera), une *Vierge portant l'enfant Jésus*, aujourd'hui en Angleterre, dans la collection Davenport Bromley, et les portraits de *Louis le More* et de sa femme *Béatrice d'Este*, dans la galerie Ambroisienne à Milan. Ces deux derniers portraits sont peints avec une certaine sécheresse, et leur authenticité ne devient incontestable qu'après un examen très-attentif qui permet de constater la singulière beauté du dessin, et la perfection du modelé.

En 1489, Léonard avait été chargé des décorations faites à l'occasion du mariage de Jean-Galéas Sforza avec Isabelle d'Aragon. En 1491 il travailla au dôme de Milan, et en 1493 il fit le second modèle pour la statue équestre de François

Sforza. C'est pour cet important travail, qui fut, assure-t-on, terminé, mais que détruisirent, en 1499, les troupes du roi Louis XII, que Léonard composa un *Traité complet de l'anatomie du cheval*, ouvrage demeuré manuscrit et qui subit le même sort que la statue. Le modèle de ce monument fut exposé à l'époque des noces de l'empereur Maximilien avec Bianca-Maria Sforza (1494); les dimensions en étaient énormes, et 200,000 livres de bronze devaient être absorbés pour couler cette statue, qui, si l'on en croit Pacioli, aurait même été fondue. Après avoir tracé au pied du calvaire peint par Montorfani les figures, aujourd'hui tout à fait dégradées, de Louis le More, de Béatrice d'Este et de leurs enfants, Léonard entreprit l'œuvre la plus importante de sa vie, *la Cène* du réfectoire de Sainte-Marie des Grâces, qui est peut-être bien le chef d'œuvre de la peinture moderne. Cette composition, bien connue par l'estampe célèbre de Raphael Morghen, l'occupa certainement bien avant 1497, où il commença de la peindre. La recherche exacte des sensations diverses qu'éprouvent les apôtres entendant le Christ prononcer ces mots : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira », força Léonard à se préparer de longue date à étudier la physionomie humaine sous ses aspects les plus divers, et un certain nombre de dessins, tracés précieusement d'après des têtes ridicules et grotesques, semblent exécutés par l'artiste en vue de connaître à fond le jeu si divers de la physionomie. Malheureusement cette peinture, dans laquelle Léonard avait épuisé toutes les ressources de son génie, est aujourd'hui dans un état de dégradation presque complet. L'humidité de la muraille, le peu de respect des religieux dominicains, premiers dépositaires de ce chef-d'œuvre, l'ignorance des soldats autrichiens et français tour à tour habitants de cet ancien couvent converti en caserne, des retouches imprudentes enfin, ont à peu près anéanti cet ouvrage admirable, dont le succès fut tellement grand à son apparition que l'on signale à présent encore plus de vingt copies presque contemporaines de l'original, et dont quelques-unes semblent dignes d'avoir été faites dans l'atelier même de Léonard. Au nombre de ces dernières il faut compter le tableau attribué à Marco d'Oggione, qui se voit à l'Académie de Londres, la toile assez réduite du musée du Louvre, une copie à l'huile conservée à Milan, et une autre copie, également attribuée à Marco d'Oggione, placée dans l'église deSaint-Barnabé à Milan. « Le mérite éminent de cette composition, dit M. Delécluze, ce qui lui donna une importance prodigieuse lorsqu'elle apparut, c'est la profondeur et la vérité avec lesquelles les passions de l'âme sont peintes sur les traits des apôtres, et la gradation délicate et savante à l'aide de laquelle le peintre s'est élevé depuis les traits bas et repoussants de Judas, jusqu'à la douceur angélique de saint Jean et à la divinité du Christ. Avant Léonard de Vinci, aucun artiste moderne n'avait exprimé cette gamme ascendante et descendante de la beauté dans la forme, en s'en servant comme du signe visible au moyen duquel se manifestent les traits de l'intelligence, les mouvements du cœur et l'élévation de l'âme. » Si les copies anciennes de *la Cène* ne donnent qu'une idée fort imparfaite de ce que devait être la peinture originale, quelques études dessinées par le maître lui-même et conservées au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg après avoir appartenu à sir Thomas Lawrence et au roi de Hollande, permettent de la mieux juger. Le dessin de la tête du Christ que possède le musée de Brera donne, assure-t-on, une idée exacte des dessins relégués en Russie. Deux autres dessins pour la même tête, conservés à l'Ambroisienne, montrent la persistance que mit Léonard à concevoir la figure du Christ, pour laquelle il désespérait de trouver sur la terre un modèle assez accompli.

En 1499 *la Cène* était terminée, et l'artiste reprenait le modèle de la statue équestre de François Sforza lorsque les troubles politiques arrêtèrent encore cette entreprise. Louis XII, devenu maître du Milanais, fit ou laissa détruire tout ce qui pouvait rappeler à Milan la présence des Sforza, et la statue de leur glorieux chef ne fut pas épargnée. Loin de suivre le duc dans sa fuite, Léonard était resté à Milan (sept. 1499); mais lorsqu'il se fut convaincu que les vainqueurs faisaient assez peu de cas de ses talents, il retourna à Florence (1500), en compagnie de son élève favori, Salai, et de son ami Luca Pacioli. Bien accueilli du gonfalonier Pietro Soderini, qui lui fit accorder une pension annuelle, il rédigea d'abord plusieurs projets pour rendre l'Arno navigable, puis il se remit à la peinture, et exécuta trois œuvres admirables, qui sont au musée du Louvre, le portrait de *Madonna Lisa del Giocondo*, dite *la Joconde*, celui de *Ginevra di Amerigo Benci*, dite *la belle Ferronnière*, et *la Vierge sur les genoux de sainte Anne*. Il est superflu de décrire ici *la Joconde ;* tous ceux qui l'ont vue sont demeurés surpris du charme indéfinissable de cette tête bizarre et au premier aspect insaisissable, « et d'une exécution, dit Vasari, à faire trembler et reculer l'artiste le plus habile du monde qui voudrait l'imiter ». Il existe de ce portrait de nombreuses copies, et M. Clément, qui indique celles qui se trouvent à Madrid, à Munich, chez MM. Hume et Woodburn à Londres, à l'Ermitage, chez le prince Torlonia à Rome, et à Florence dans la *Casa* Mozzi, assure qu'une des meilleures qu'il ait vues fait partie de la collection Brownlow. Celui de *la Belle Ferronnière* n'a pas aussi longtemps préoccupé Léonard ; son exécution précieuse et sa physionomie bien caractérisée et toute sympathique méritent cependant à cette figure une place importante dans l'œuvre du maître. Quant à *la Vierge assise sur les genoux de sainte Anne*, nous ne sau-

rions nous ranger à l'avis de ceux qui attribuent ce tableau à l'un de ses élèves; aucun n'a poussé aussi loin la finesse des expressions, le charme du modelé et la science du coloris. De nombreuses copies dispersées dans les plus riches collections de l'Europe, entre autres celles des musées de Brera, de Munich et de Florence, attestent le haut mérite que l'on sut de tout temps reconnaître à ce panneau transporté assez récemment sur toile. On regarde encore comme ayant été peinte vers la même époque une charmante *Tête de Vierge*, qui se trouve au musée de Parme; l'authenticité de cette suave figure a été, comme la plupart des œuvres de Léonard, contestée, quoique chacun en ait reconnu la singulière beauté et l'expression suave.

En 1502, César Borgia nomma Léonard architecte et ingénieur en chef de ses États. Après avoir parcouru la Toscane pour surveiller les travaux que le duc faisait faire, notamment la canalisation de l'Arno dans les environs de Pise, Léonard revint passer à Florence quelques mois; pendant son séjour dans cette ville, il perdit son père (1504), et c'est presque aussitôt après cet événement, qui le laissait seul, qu'il se rendit probablement dans l'Italie centrale. On ne trouve en effet antérieurement aucune trace de son passage à Rome, et la fresque superbe de San-Onofrio, qui représente *la Vierge et le donataire*, témoigne que le grand artiste demeura au moins quelque temps dans la ville éternelle. Il se reprit à plusieurs fois pour terminer le carton qui devait faire face dans le palais vieux à la composition de Michel-Ange. C'est de 1501 à 1505, en effet, qu'il exécuta cette œuvre célèbre, aujourd'hui détruite et connue uniquement par une gravure de Gérard Edelinck, qui ne retrace qu'un des groupes principaux connu sous la dénomination des *Quatre Cavaliers* (1). Contre sa coutume, il avait choisi un sujet très-mouvementé; il avait voulu représenter *la Bataille d'Anghiari*, et ce carton, terminé en 1505, reçut même un commencement d'exécution. Bientôt il renonça à cette gigantesque entreprise, reprit l'ébauchoir, fit les modèles des trois statues qui surmontent la porte septentrionale du baptistère de Florence, et confia à Francesco Rustici le soin de les couler en bronze. A peine cet ouvrage fut-il terminé qu'il se rendit à Milan (1507), et c'est alors que s'établirent ses relations avec le maréchal de Chaumont. Cependant Soderini lui reprochait amèrement dans ses lettres de ne pas terminer le carton de *la Bataille d'Anghiari*. Léonard, froissé de ces récriminations, rassembla la somme d'argent, équivalant aux avances qui lui avaient été faites, et porta cette somme au gonfalonier, qui ne voulut pas, il est vrai, l'accepter. Ce différend ne laissa pas que de contribuer à éloigner Léonard de Florence; il n'y demeura que de rares intervalles; de 1506 à 1507, il y fit cependant deux tableaux que possède le musée du Louvre, *Saint Jean-Baptiste* et *Bacchus*, et deux *Madones* dont on ne retrouve nulle part la trace. En 1507, il peignit son propre portrait (galerie des Uffizi), admirable toile qui donne une noble idée de cette organisation merveilleuse. En 1508, il écrivit son traité *Sur la Canalisation de la Martesana*, et ne se remit à la peinture qu'après avoir achevé le réservoir du canal de San-Cristoforo. L'année suivante il exécuta dans la maison de campagne de son ami Melzi, et avec l'aide de celui-ci, une fresque admirable à moitié détruite aujourd'hui, et qui avait pour sujet *la Madone avec l'enfant Jésus* (1509). A la même époque, suivant une hypothèse tout à fait probable, il dessina une *Léda* (1), dont la peinture originale n'est pas connue, mais dont un dessin existe dans la collection particulière de la reine d'Angleterre. Un procès que Léonard intenta à ses frères à la suite de la mort de son oncle Francesco da Vinci le rappela à Florence en 1511; au bout de quelques mois il retourna à Milan. On n'a pas de documents certains sur les travaux qui l'occupèrent pendant ce nouveau séjour; on pense qu'il y peignit alors le portrait du duc Maximilien Sforza. Après la défaite des Français à Novare, il revint encore une fois dans sa patrie, et partit, le 24 septembre 1514, avec Julien de Médicis, qui allait assister au sacre de Léon X. Il ne fut pas accueilli à Rome avec la distinction qu'il méritait. On a voulu voir dans la réception froide qui lui fut faite une jalousie de la part des grands artistes alors dans tout l'épanouissement de leur gloire, et on attribue encore à la facilité avec laquelle Léonard avait salué tous les vainqueurs l'indifférence dont il fut l'objet; ce qui est incontestable, c'est que Léonard de Vinci, froissé dans son amour-propre, quitta en 1514 l'Italie pour ne plus y revenir. Il retourna à Milan, où se trouvait François I[er], contribua aux fêtes qui furent données à ce prince, et l'accompagna en France lors de son retour. Léonard se fixa au château de Clou, près d'Amboise, avec son ami Melzi, et après avoir tenté de mettre à profit ses connaissances mathématiques pour faire passer un canal au milieu de la Sologne, il mourut le 2 mai 1519. Il était âgé de soixante-sept ans.

Le testament de Léonard de Vinci, publié par Amoretti, nous le montre parfait chrétien et plein de reconnaissance pour ses frères, pour ses amis et fidèles serviteurs Melzi, Salai et de Vilanis; il lègue à chacun d'eux, après avoir fait la part des pauvres, ce qui lui reste et ces innombrables croquis qui font aujourd'hui la fortune de ceux

(1) On sait avec quelle liberté l'artiste flamand interprétait les tableaux qu'il tentait de copier, et combien son originalité propre s'opposait à toute reproduction fidèle. Il faut donc ne reconnaître à cette estampe d'autre mérite, abstraction faite de l'habileté singulière du graveur, que celui de retracer les lignes principales du groupe le plus important d'une composition perdue. Une lithographie exécutée d'après un dessin que possédait le peintre Bergeret en donne une idée plus complète, mais sans transmettre davantage le caractère original.

(1) Une gravure récente de J.-M. Leroux a popularisé cette charmante figure.

qui les possèdent. Melzi fut l'heureux héritier de tous les manuscrits de son ami, et après avoir passé de mains en mains ces inappréciables agendas sont devenus pour la plupart la propriété de la France. Il est impossible de donner une description détaillée de ce que contient chacun de ces manuscrits; outre la difficulté matérielle que l'on éprouve à les lire (ils sont écrits à l'envers et ne peuvent être déchiffrés qu'à l'aide d'un miroir), nous avouons notre incompétence en matière scientifique, et nous renvoyons le lecteur au mémoire lu en 1797 à l'Institut national par J.-B. Venturi, et principalement au t. III de l'*Histoire des sciences mathématiques en Italie*, de M. Libri. Les savants trouveront dans ces publications faites avec une érudition spéciale le germe de découvertes récemment approuvées, et pourront se faire ainsi une idée exacte des connaissances multiples et du génie exceptionnel de Léonard de Vinci. On trouvera aussi dans *le Cabinet de l'Amateur* (1862, p. 49-66), une liste et une analyse sommaire des manuscrits aujourd'hui connus du maître florentin.

La question de savoir si Léonard a gravé a été soulevée plusieurs fois, et n'est pas encore résolue d'une façon définitive; cependant il est permis de croire que cet esprit, toujours en quête de nouveautés, s'est essayé également dans un art qui en était encore à ses débuts. Loin de prétendre qu'il ait gravé les bois qui ornent la *Divina proportione* de Lucà Pacioli, nous nous bornons à lui attribuer trois têtes de chevaux qui existent au cabinet des estampes de Paris, à l'Ambroisienne de Milan, et dans la bibliothèque particulière de la reine d'Angleterre, et que M. Passavant donne au maître de Léonard, à Verocchio.

Georges Duplessis.

Lettre de Mariette sur Léonard de Vinci, 1767. — Amoretti. *Memorie storiche sulla vita... di L. da Vinci*; Milan, 1784, 1804, in-8°. — Dom. Pino, *Storia genuina del Cenacolo di L. da Vinci*, 1796. — Venturi, *Essai sur les ouvrages physico-mathém. de L. de Vinci*; Paris, 1797, in-4°. — Gault de Saint-Germain, *Vie de Léonard de Vinci*; Paris, 1803, in-8°. — L'abbé Guillon, *Cénacle de L. de Vinci*; Milan, 1811, in-8°. — G. Bossi, *Vita di L. de Vinci*; Padoue, 1814, in-4°. — Braun, *L. da Vinci's Leben*; Halle, 1819, in-8°. — J.-W. Brown, *Life of L. da Vinci*; Londres, 1828, in-8°. — Gallenberg, *Leon. da Vinci*; Leipzig, 1834, in-8°. — Delécluze, *Essai sur L. de Vinci*; Paris, 1844, in-8°. — Ranalli, *Considerazioni intorno a L. da Vinci*; Florence, 1848, in-8°. — Rigollot, *Catalogue de l'œuvre de L. de Vinci*; 1849. — A. Dumesnil, *Léonard de Vinci*; Paris, 1850, in-8°. — F. Rio, *L. de Vinci et son école*; Paris, 1855, in-8°. — Ch. Clément, *Michel-Ange; L. de Vinci, Raphael*; Paris, 1861, in-18. — Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, Lanzi, Ticozzi. — Fantozzi, *Descriz. di Firenze*. — Lavice, *Musées d'Italie*. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon*. — G. Planche, *Portraits*. — Libri, *Hist. des mathém. en Italie*, t. III.

VINCIGUERRA (*Marco-Antonio*), poëte italien, qui vivait au quinzième siècle. On ne sait rien de sa naissance, ni de sa mort, et fort peu de choses sur sa vie. Il eut longtemps le titre de secrétaire de la république de Venise, se rendit auprès du pape Innocent VIII comme orateur de la république, et fut envoyé, en 1480, dans l'île de Veglia, pour disputer sa possession aux comtes de Frangipani, qui l'avaient usurpée. Vinciguerra est regardé comme le créateur de la satire en Italie; il ne faut pas pourtant s'attendre à trouver dans ses vers des personnalités, des allusions, des traits malins; ses œuvres ressemblent plus à de petits traités de morale qu'à des satires proprement dites. Elles sont écrites en tercets un peu secs et rudes; mais on y trouve du feu, de l'énergie, de la couleur, de l'originalité, des métaphores hardies, dont l'audace même est parfois excessive et va jusqu'à la limite du mauvais goût. Ce qui le distingue surtout et lui donne une place élevée parmi les poëtes, c'est le sentiment mélancolique avec lequel il parle des faiblesses, des vices et des souffrances de l'homme sur cette terre. L'Italie en proie aux sept péchés mortels, la brièveté de la vie, la lutte presque toujours impuissante de l'âme contre les sens, les tourments qui s'attachent à la possession de la femme, tous ces sujets si graves pour la poésie lui inspirent des vers puissants, élevés, convaincus, dont le pathétique vient heureusement adoucir l'austérité. Les contemporains leur firent un accueil enthousiaste, et l'on frappa une médaille en son honneur. L'œuvre de Vinciguerra, intitulé : *Opera nuova*, parut à Bologne, 1495, in-8°, et fut réimpr. à Venise, 1517, in-12, et 1527, 1538, in-8°. Sansovino l'a insérée dans les *Satire* (Venise, 1560, in-8°). L'auteur avait d'abord publié séparément sa cinquième satire : *Chronici liber, utrum deceat sapientem ducere uxorem, an in cœlibatu vivere* (Bologne, 1495, in-4°).

Sansovino, *Préface*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VI, 2e part.; t. VII, 3e part. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, t. IX.

VINDEX (*Caius Julius*), général romain, né en Aquitaine, mort devant Vesontio (Besançon), en 68. Fils de sénateur et de race royale, au dire de Dion Cassius, il appartenait par là tout à la fois à la noblesse romaine et à celle de son pays. Il gouvernait la Lugdunaise en qualité de propréteur quand un voyage qu'il fit à Rome le rendit témoin des folies et des cruautés de Néron. La Gaule abhorrait ce misérable prince : Vindex, homme entreprenant et courageux, crut pouvoir compter sur elle pour le renverser. Dans cette pensée, il s'aboucha avec les principaux personnages de la contrée, qui d'un commun accord résolurent d'appeler à l'empire Galba, alors à la tête des légions d'Espagne (68). Cela fait, il proclama la déchéance de Néron et l'élévation de Galba. En même temps il envoyait des émissaires tant à Galba lui même, encore indécis, qu'aux généraux des armées du Rhin, et faisait répandre jusque dans Rome des proclamations où Néron était livré au mépris public. Bientôt proscrit, Vindex enchérit sur les promesses faites à qui livrerait sa tête, en l'offrant lui-même à qui lui apporterait celle de Néron. Les

légions du Rhin, jalouses de la préférence accordée à l'armée d'Espagne, vinrent, conduites par Verginius Rufus, assiéger Vesontio. Une conférence parut réconcilier Verginius et Vindex, qui fut autorisé à entrer dans la place. Mais l'armée du nord, en voyant ce mouvement, fondit sur les troupes de Vindex : ce fut le signal d'une horrible mêlée. Vindex, après avoir fait d'inutiles efforts, ainsi que Verginius, pour séparer les combattants, se frappa de son épée.

Dion Cassius, l. LXIII. — Suétone, *Nero*. — Tacite, *Hist.*, l. I. — Plutarque, *Galba*. — Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*.

VINET (*Élie*), érudit français, né en 1509, au hameau des Vinets (1), près Barbezieux (Saintonge), mort le 14 mai 1587, à Bordeaux. Ses parents étaient des laboureurs aisés, qui lui donnèrent une éducation libérale. Après avoir terminé ses études à Poitiers, il ouvrit une école à Barbezieux, « dans le dessein d'amasser quelque argent, dit Niceron, pour faire le voyage de Paris, où il voulait aller pour se perfectionner dans la connaissance des belles-lettres et des mathématiques ». Accomplit-il ce dessein, ou continua-t-il d'instruire la jeunesse de sa province, c'est ce que le savant biographe ne dit point. Il ajoute seulement qu'André de Gouvea, ayant entendu parler avantageusement de lui, le fit venir à Bordeaux (1541) et l'attacha comme professeur au collége de Guienne qu'il dirigeait alors. Vinet compta parmi ses élèves le jeune Michel de Montaigne. En 1547 il accompagna en Portugal Gouvea, à qui le roi Jean III avait donné charge d'établir à Coïmbre un collége sur le modèle de celui de Bordeaux; mais au bout de quelques mois son maître mourut (9 juin 1548), et Vinet, de retour à Bordeaux, y reprit possession de sa chaire. En 1558 il remplaça Jean Gelida dans les fonctions de principal, et les remplit avec beaucoup d'assiduité pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'en 1583, où ses infirmités l'obligèrent à la retraite. C'était un homme grave, infatigable au travail, d'une érudition variée; de Thou, Cujas et Jos. Scaliger le tenaient en grande estime. Ses ouvrages originaux sont : *La Manière de faire les solaires ou cadrans;* Poitiers, 1564, in-4°; — *L'Antiquité de Bordeaux, de Bourg sur mer, d'Angoulême et autres lieux;* Bordeaux, 1565, 1574, in-4°, fig., et 1861, in-4° : ouvrage plein de recherches curieuses; — *L'Antiquité de Saintes et de Barbezieux;* ibid., 1571, in-4°, rare; —*Narbonensium votum et aræ dedicatio, monumenta Narbonæ reperta ann.* 1566; ibid., 1572, in-8°; — *De logistica;* ibid., 1573, in-8°; — *L'Arpenterie, livre de géométrie, en* VII *livres;* ibid., 1577, 1583, in-4°, fig.; — *Schola aquitanica;* ibid., 1583, in-12 : ce sont les règlements du collége de Guienne, dressés par Vinet. Critique habile et judicieux, possédant à fond la littérature ancienne, il a publié des édit. corrigées et enrichies de notes ou de commentaires de Sidoine Apollinaire (Lyon, 1552, in-8°), d'Eutrope (Poitiers, 1553, in-8°), du *Polyhistor* de Solin (ibid., 1554, in-4°), du traité *De rhetoribus* de Suétone (ibid., 1556, in-4°), de *la Sphère* de Sacrobosco (Paris, 1566, in-8°), de Perse (Poitiers, 1560, in-4°), de Florus (ibid., 1563, in-4°), des traités *De nummis, ponderibus, mensuris* (Paris, 1565, in-8°), de Priscien et autres; de celui *De die natali* de Censorinus (Poitiers, 1568, in-4°), avec une dissertation sur l'année romaine; de Pomponius Mela (Paris, 1572, in-4°), des œuvres complètes d'Ausone (Bordeaux, 1575, 1590, 1604, in-4°), etc. Il a traduit en latin, dans un style clair, facile et correct, Théognis (Bâle, 1543, in-8°), *la Sphère de Proclus* (Paris, 1557, in-8°), dont, en 1544, il avait donné une version française; l'abrégé de Michel Psellus sur la musique et la géométrie (Paris, 1557, in-8°), et deux livres d'Euclide (Bord., 1575, in-4°). Enfin on lui doit la plus ancienne traduction française de la *Vie de Charlemagne*, par Eginhard (Poitiers, 1546, 1558, in-8°). P. L.

Sa *Vie*, dans les édit. d'Ausone, 1580 et 1604. — Sainte-Marthe, *Elogia*. — Gab. de Lurbe, *De illustr. Aquitaniæ viris*, p. 153. — De Thou et Teissier, *Éloges*. — Niceron *Mémoires*, t. XXX. — Jouannet, *Éloge d'Élie Vinet*; Périgueux, 1816, in-8°.

(1) Ce hameau s'appelait *les Planches*; la famille Vinet, originaire du Poitou, lui imposa son nom en venant s'y établir en 1470.

VINET (*Alexandre-Rodolphe*), littérateur et théologien suisse, né le 17 juin 1797, à Ouchy (canton de Lausanne), mort le 10 mai 1847, à Clarens. D'une famille d'origine française, et fils d'un secrétaire au département de l'intérieur, il fit ses premières études sous la direction de son père et les continua à l'Académie de Lausanne, où il se distingua par un talent précoce pour les lettres. Chargé, en 1817, du cours de littérature française à l'université de Bâle, il occupa cette chaire pendant vingt ans, et acquit par son enseignement et ses écrits la réputation d'un critique unissant la finesse à la solidité. Aussitôt qu'il eut été nommé ministre (1819), il se mêla aux luttes qui divisaient alors les églises de la Suisse. C'était l'époque du *réveil*, ou des efforts de la conscience libre contre le culte officiel. Vinet fit partie de ces chrétiens qui voulurent fonder sur des principes d'indépendance une dévotion plus rigoureuse, et qu'on qualifia de *mômiers;* il fut un des plus dévoués défenseurs de la liberté de conscience. Son premier écrit, que la société de la morale chrétienne couronna, en 1823, d'après un rapport de M. Guizot, était un mémoire *Sur la liberté des cultes.* « On l'a vu, dit M. Saint-René Taillandier, attaquer le système des églises nationales avec autant de dignité que de vigueur; on l'a vu réclamer la liberté religieuse absolue, non-seulement la liberté de conscience, mais la liberté de culte; on l'a vu enfin demander la séparation du spirituel et du temporel, au nom des intérêts de l'âme. » En 1837, il fut appelé à

Lausanne pour y enseigner l'éloquence de la chaire, et devint un des maîtres les plus goûtés de l'Académie de cette ville, où professaient alors MM. Monnard, Vuillemin, secrétaire, Chappuis, Olivier, Mickiewicz et Sainte-Beuve. Mêlé de nouveau aux discussions religieuses, il fit partie de la commission chargée dans le canton de Vaud de constituer l'Église. N'ayant pu faire triompher ses convictions, il se sépara de l'Église officielle, et de concert avec quelques autres ministres forma une Église indépendante. Vers cette époque éclata la révolution qui mit aux mains des radicaux le gouvernement du canton (fév. 1845). La rigueur doctrinaire des *mômiers* et leur austère propagande, en blessant les instincts du peuple vaudois, avait favorisé et justifiait jusqu'à un certain point le triomphe des radicaux. Le 20 mai 1845, Vinet se démit de sa chaire d'éloquence; mais bientôt après, l'Académie de Lausanne le nomma professeur de littérature française. Ses écrits contre les tendances du nouveau gouvernement le firent révoquer, le 2 décembre 1846. Il continua ses cours dans sa maison, jusqu'à ce que sa santé, depuis longtemps ébranlée, le força de renoncer à tout enseignement. Il mourut à l'âge de cinquante ans. « Vinet, dit M. Sainte-Beuve, est à la fois un écrivain très-français et un écrivain tout à fait de la Suisse française... Chez lui, la régularité du raisonnement, la propriété un peu étudiée de l'expression laissent place à tout un atticisme véritable. Toutefois, on trouve encore, là où il est le plus parfait, quelques défauts essentiels à relever. Il y a des duretés de mots et d'images; il y a de ternes et pénibles endroits, des invasions du style doctrinaire et rationnel, qui font que tout d'un coup la transparence a cessé. Comme pasteur et prédicateur évangélique, il est le plus sympathique des protestants. Plusieurs de ses discours sont des modèles de ce genre, mi-partis de dissertation et d'éloquence, de cette psychologie chrétienne qui forme une branche nouvelle dans la prédication réformée... Comme professeur, il avait une éloquence élevée et pénétrante, un langage fin et serré, grave à la fois et intérieurement ému. » Vinet comme critique n'est pas moins remarquable; M. Sainte-Beuve fait ressortir chez lui une sagacité caractérisée de penseur, les qualités de précision, de propriété, de suite, de relief en peu d'espace, fondues entre elles et en équilibre avec le sujet même, et principalement une concision excellente qui, pour ainsi dire, frappe la pensée comme une médaille, et fait ressortir vivement tout point essentiel.

On a de Vinet : *Du respect des opinions*; 1824, in-8°; — *Sur la Liberté des cultes*; Paris, 1826, in-8°; — *Chrestomathie française*; Bâle, 1829 30, 1833-36, 3 vol. in-8°, graduée en trois parties pour l'enfance, l'adolescence et l'âge mûr, avec des analyses, des notes, des notices sur les auteurs et trois discours excellents sur la littérature en général; deux volumes de cet ouvrage ont été réimpr. à part, sous les titres de *Littérature de l'enfance* (1839), et *Littérature de l'adolescence* (1841); — *Discours sur quelques sujets religieux*; Bâle, 1835, in-8°; 5e édit., Paris, 1853, in-8°; — *Essais de philosophie morale et de morale religieuse, suivis de quelques essais de critique littéraire*; Paris, 1837, in-8°; — *Nouveaux Discours sur quelques sujets religieux*; Paris, 1841, in-8°; 3e édit., 1848, in-8°; — *Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Église et de l'État*; Paris, 1842, 1858, in-8° : un des écrits les plus importants de l'auteur; — *Études évangéliques*; Paris, 1847, in-8°; — *Méditations évangéliques*; Paris, 1849, in-8°; — *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle*; Paris, 1849, 2 vol. in-8°; — *Théologie pastorale, ou Théorie du ministère évangélique*; Paris, 1850, in-8°; — *Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle*; Paris, 1851, 2 vol. in-8°; — *Homilétique, ou Théorie de la prédication*; Paris, 1853, in-8°; — *Liberté religieuse et questions ecclésiastiques*, Paris, 1854, in-8°; — *L'Éducation, la famille et la société*; Paris, 1855, in-8° : recueil de morceaux, où l'on remarque principalement l'étude sur le *Socialisme considéré dans son principe*; — *Études sur Blaise Pascal*; Paris, 1856, in 8° : ouvrage où Vinet tourne ingénieusement au bénéfice du protestantisme les *Pensées* de Pascal; — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*; Paris, 1859, in-8°; — *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au dix-septième siècle*; Paris, 1860, in-8°. On a encore de Vinet une *Notice* sur P.-A. Stapfer, à la tête des *Mélanges* de cet écrivain (Paris, 1844), des articles dans le *Nouvelliste vaudois*, et un grand nombre d'études critiques sur les ouvrages contemporains dans *le Semeur*. J.-F. Astié a publié l'*Esprit d'Alexandre Vinet* (Genève, 1861, 2 vol. in-8°.).

Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, t. II. — Edm. Scherer, *A. Vinet, sa vie et ses écrits*; Paris, 1853, in-8°. — Saint-René Taillandier, dans la *Revue des deux mondes*, 15 janv. 1864.

VINNEN (*Arnold*), en latin *Vinnius*, jurisconsulte hollandais, né le 2 janvier 1588, à Monster, près La Haye, mort le 1er septembre 1657, à Leyde. Il était arrière-petit-fils de Bernard Vinnen, chancelier de Christiern II, roi de Danemark, qui se réfugia en Hollande lorsque ce prince fut privé de la couronne. Il étudia à Leyde, et obtint le grade de docteur en droit. Devenu en 1619 recteur du collége des humanités à La Haye, il exerça ces fonctions jusqu'en 1633, époque de sa nomination à la chaire du Digeste, de l'université de Leyde, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il joignait à beaucoup de pénétration et de jugement une profonde connais-

sance des langues anciennes, du droit, et des antiquités romaines. On a de lui : *Jurisprudentiæ contractæ, sive Partitionum juris civilis lib. IV;* La Haye, 1631, in-4°; Leyde, 1647, in 4°; Rotterdam, 1663, in-4°; — *In IV lib. Institutionum imperialium commentarius;* Leyde, 1642, in-4°; Amst., 1655, 1659, in-4°; 4° édit., Amst., Elsevier, 1665, in-4° : cette édition est fort belle; G. Heineccius en a donné une autre à Leyde, 1726, in-4° : cet ouvrage, fort estimé, et souvent réimprimé, fut mis à l'index en 1725, à cause du passage où l'auteur critique la désision du concile de Trente relative aux mariages des enfants, contractés sans le consentement de leurs parents; — *Justiniani Institutionum lib. IV, notis illustrati;* Leyde, 1646, pet. in-12; Amst., 1652, 1658, 1663, 1669, in-16; — *Tractatus IV de pactis, jurisdictione, collationibus et transactionibus;* Amst., 1651, in-12; Leyde, 1654, in-12; 4° edit., augmentée, et à laquelle sont joints deux discours de Simon Vinnius, fils d'Arnold; Rotterdam, 1664, in-4°; 6° édit., Utrecht, 1722, in-4°. Vinnius a publié comme éditeur le *Commentaire* de Gérard Tuning, son maître, *sur les Institutes* (Leyde, 1618, in-4°), et il a fait des additions au *Commentaire* de Matthieu Wesembeck *sur le Digeste et sur le Code* (Leyde, 1648, in-4°). E. R.

Ad. Reeckerts, *Oratio fun. in obitum A. Vinnii;* Leyde, 1657, pet. in-fol. — Paquot, *Mémoires*, t. II. — Ch. Pieters, *Annales de l'impr. des Elsevier.*

VINSAUF. *Voy.* GEOFFROI.

VINTIMILLE (*Jacques,* comte DE), littérateur et magistrat, né vers 1512, dans l'île de Cos ou Lango, mort en 1582, à Dijon. Il était issu des comtes souverains de Vintimille, de la branche des Lascaris, et descendait, par sa mère, des Paléologues, empereurs de Constantinople. Alexandre, son père, possédait quelques villes et châteaux sur la côte d'Italie, entre Nice et Gênes; les séditions fomentées par les Génois l'ayant forcé de s'expatrier, il se réfugia dans l'île de Rhodes, où résidaient quatre de ses frères, chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, y épousa une riche veuve de l'île de Lango, et trouva la mort en 1522, au siége de Rhodes par Soliman II. Jacques, son second fils, aurait infailliblement péri dans le désordre qui suivit la prise de la ville, s'il n'avait été sauvé par le compagnon d'armes de son père, Georges de Vauzelles, et conduit en France. La famille de Vauzelles (*voy.* ce nom) l'accueillit généreusement, et lui fit donner une éducation conforme à sa naissance, l'envoyant successivement aux écoles de Lyon, de Paris et de Toulouse. A l'âge de vingt ans, Vintimille prit du service dans les armées françaises, et profita de leur séjour en Italie pour suivre, à Pavie, les leçons d'Alciat. Il accompagna Charles-Quint dans son expédition contre Alger (1541), visita l'Espagne et revint à Lyon. Il avait étudié avec succès l'histoire, la jurisprudence, les mathématiques et jusqu'à l'architecture, parlait avec facilité la plupart des langues anciennes et modernes, et cultivait tout à la fois la peinture, la musique et la poésie. Des connaissances si étendues, réunies à des talents si variés, lui valurent l'estime des lettrés, tels que Scève, Voulté et Marot, et la protection de François I[er] et d'Henri II, qui le chargèrent de traduire en français plusieurs ouvrages grecs. Diane de Poitiers voulut aussi qu'il composât des devises pour le château d'Anet. Il fut pourvu, le 6 mars 1549, d'une charge de conseiller au parlement de Bourgogne, à la tête duquel il se plaça bientôt par son mérite. Cette compagnie ayant refusé d'enregistrer l'édit du 17 janvier 1562, qui, dans un but de conciliation, faisait aux protestants quelques concessions relatives à l'exercice de leur culte, Vintimille se sépara de la majorité de ses collègues, fut banni comme suspect, par l'influence de Tavannes, et, voyant qu'on en voulait à sa vie, quitta la France. Mais bientôt rappelé, pour préparer avec L'Hospital la célèbre ordonnance de Moulins (1566), il fut déclaré bon catholique par lettres patentes du roi, procéda en 1569, avec Jean Begat et le premier président de La Guesle, sur la désignation des députés des trois états de la Bourgogne, à la réformation de la coutume de cette province, travail considérable et qui fut achevé en moins d'une année, et eut l'honneur, avec Jeannin, de préserver la Bourgogne des massacres qui suivirent la Saint-Barthélemy. Devenu veuf, il embrassa le sacerdoce, sans renoncer à ses fonctions.

Vintimille mérita, comme le dit Colletet, « la réputation qu'il eut de son temps de bien faire tout ce qu'il faisait ». Il résista, avec un sentiment du génie français bien remarquable chez un Grec, à l'introduction, témérairement tentée par Ronsard et son école, des idiotismes grecs et latins dans notre langue. Ses traductions, très-fidèles pour le temps, sont écrites d'un style simple et élevé. On trouve les mêmes qualités dans ses poésies latines, souvent peu correctes, mais qui s'élèvent parfois jusqu'à l'éloquence. On a de lui : *Carmen saturnalitium, ou Carme saturnal,* poëme en latin et en français, précédé de *Théagès, ou la Sapience,* par Tredehan; Lyon, 1564, in-4°; — *De victoria navali Christianorum adversus Turcas, non. oct. MDLXI,* poëme; Dijon, 1572, in-4°; — *Apologie et défense de Lysias, sur le meurtre d'Ératosthène,* avec un commentaire de Bugnyon; Lyon, 1576, in-8°; — *Macuti Pomponii, senatoris divionensis, monumentum a Musis burgundicis erectum et consecratum;* Paris, 1580, pet. in-8°. On lui doit une édit. du *Code,* des *Novelles* et du *Digeste* (Paris, 1548-50, 9 vol. in-8°), et il a trad. en français *la Cyropédie* (Paris, 1547, in-4°, et 1572, in-8°), ainsi qu'*Hérodien* (Lyon, 1554, in-fol.; Paris, 1580, in-4°). La Bibliothèque impériale de Paris pos-

Lausanne pour y enseigner l'éloquence de la chaire, et devint un des maîtres les plus goûtés de l'Académie de cette ville, où professaient alors MM. Monnard, Vuillemin, secrétaire, Chappuis, Olivier, Mickiewicz et Sainte-Beuve. Mêlé de nouveau aux discussions religieuses, il fit partie de la commission chargée dans le canton de Vaud de constituer l'Église. N'ayant pu faire triompher ses convictions, il se sépara de l'Église officielle, et de concert avec quelques autres ministres forma une Église indépendante. Vers cette époque éclata la révolution qui mit aux mains des radicaux le gouvernement du canton (fév. 1845). La rigueur doctrinaire des *mômiers* et leur austère propagande, en blessant les instincts du peuple vaudois, avait favorisé et justifiait jusqu'à un certain point le triomphe des radicaux. Le 20 mai 1845, Vinet se démit de sa chaire d'éloquence; mais bientôt après, l'Académie de Lausanne le nomma professeur de littérature française. Ses écrits contre les tendances du nouveau gouvernement le firent révoquer, le 2 décembre 1846. Il continua ses cours dans sa maison, jusqu'à ce que sa santé, depuis longtemps ébranlée, le força de renoncer à tout enseignement. Il mourut à l'âge de cinquante ans. « Vinet, dit M. Sainte-Beuve, est à la fois un écrivain très-français et un écrivain tout à fait de la Suisse française... Chez lui, la régularité du raisonnement, la propriété un peu étudiée de l'expression laissent place à tout un atticisme véritable. Toutefois, on trouve encore, là où il est le plus parfait, quelques défauts essentiels à relever. Il y a des duretés de mots et d'images; il y a de ternes et pénibles endroits, des invasions du style doctrinaire et rationnel, qui font que tout d'un coup la transparence a cessé. Comme pasteur et prédicateur évangélique, il est le plus sympathique des protestants. Plusieurs de ses discours sont des modèles de ce genre, mi-partis de dissertation et d'éloquence, de cette psychologie chrétienne qui forme une branche nouvelle dans la prédication réformée... Comme professeur, il avait une éloquence élevée et pénétrante, un langage fin et serré, grave à la fois et intérieurement ému. » Vinet comme critique n'est pas moins remarquable; M. Sainte-Beuve fait ressortir chez lui une sagacité caractérisée de penseur, les qualités de précision, de propriété, de suite, de relief en peu d'espace, fondues entre elles et en équilibre avec le sujet même, et principalement une concision excellente qui, pour ainsi dire, frappe la pensée comme une médaille, et fait ressortir vivement tout point essentiel.

On a de Vinet : *Du respect des opinions*; 1824, in-8°; — *Sur la Liberté des cultes*; Paris, 1826, in-8°; — *Chrestomathie française*; Bâle, 1829-30, 1833-36, 3 vol. in-8°, graduée en trois parties pour l'enfance, l'adolescence et l'âge mûr, avec des analyses, des notes, des notices sur les auteurs et trois discours excellents sur la littérature en général; deux volumes de cet ouvrage ont été réimpr. à part, sous les titres de *Littérature de l'enfance* (1839), et *Littérature de l'adolescence* (1841); — *Discours sur quelques sujets religieux*; Bâle, 1835, in-8°; 5e édit., Paris, 1853, in-8°; — *Essais de philosophie morale et de morale religieuse, suivis de quelques essais de critique littéraire*; Paris, 1837, in-8°; — *Nouveaux Discours sur quelques sujets religieux*; Paris, 1841, in-8°; 3e édit., 1848, in-8°; — *Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Église et de l'État*; Paris, 1842, 1858, in-8° : un des écrits les plus importants de l'auteur; — *Études évangéliques*; Paris, 1847, in-8°; — *Méditations évangéliques*; Paris, 1849, in-8°; — *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle*; Paris, 1849, 2 vol. in-8°; — *Théologie pastorale, ou Théorie du ministère évangélique*; Paris, 1850, in-8°; — *Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle*; Paris, 1851, 2 vol. in-8°; — *Homilétique, ou Théorie de la prédication*; Paris, 1853, in-8°; — *Liberté religieuse et questions ecclésiastiques*, Paris, 1854, in-8°; — *L'Éducation, la famille et la société*; Paris, 1855, in-8° : recueil de morceaux, où l'on remarque principalement l'étude sur le *Socialisme considéré dans son principe*; — *Études sur Blaise Pascal*; Paris, 1856, in-8° : ouvrage où Vinet tourne ingénieusement au bénéfice du protestantisme les *Pensées* de Pascal; — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*; Paris, 1859, in-8°; — *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au dix-septième siècle*; Paris, 1860, in-8°. On a encore de Vinet une *Notice* sur P.-A. Stapfer, à la tête des *Mélanges* de cet écrivain (Paris, 1844), des articles dans le *Nouvelliste vaudois*, et un grand nombre d'études critiques sur les ouvrages contemporains dans *le Semeur*. J.-F. Astié a publié l'*Esprit d'Alexandre Vinet* (Genève, 1861, 2 vol. in-8°).

Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, t. II. — Edm. Scherer, *A. Vinet, sa vie et ses écrits*; Paris, 1853, in-8°. — Saint-René Taillandier, dans la *Revue des deux mondes*, 15 janv. 1864.

VINNEN (*Arnold*), en latin *Vinnius*, jurisconsulte hollandais, né le 2 janvier 1588, à Monster, près La Haye, mort le 1er septembre 1657, à Leyde. Il était arrière-petit-fils de Bernard Vinnen, chancelier de Christiern II, roi de Danemark, qui se réfugia en Hollande lorsque ce prince fut privé de la couronne. Il étudia à Leyde, et obtint le grade de docteur en droit. Devenu en 1619 recteur du collége des humanités à La Haye, il exerça ces fonctions jusqu'en 1633, époque de sa nomination à la chaire du Digeste, de l'université de Leyde, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il joignait à beaucoup de pénétration et de jugement une profonde connais-

sance des langues anciennes, du droit, et des antiquités romaines. On a de lui : *Jurisprudentiæ contractæ, sive Partitionum juris civilis lib. IV;* La Haye, 1631, in-4°; Leyde, 1647, in 4°; Rotterdam, 1663, in-4°; — *In IV lib. Institutionum imperialium commentarius;* Leyde, 1642, in-4°; Amst., 1655, 1659, in-4°; 4e édit., Amst., Elsevier, 1665, in-4° : cette édition est fort belle; G. Heineccius en a donné une autre à Leyde, 1726, in-4° : cet ouvrage, fort estimé, et souvent réimprimé, fut mis à l'index en 1725, à cause du passage où l'auteur critique la désision du concile de Trente relative aux mariages des enfants, contractés sans le consentement de leurs parents; — *Justiniani Institutionum lib. IV, notis illustrati;* Leyde, 1646, pet. in-12; Amst., 1652, 1658, 1663, 1669, in-16; — *Tractatus IV de pactis, jurisdictione, collationibus et transactionibus;* Amst., 1651, in-12; Leyde, 1654, in-12; 4e édit., augmentée, et à laquelle sont joints deux discours de Simon Vinnius, fils d'Arnold; Rotterdam, 1664, in-4°; 6e édit., Utrecht, 1722, in-4°. Vinnius a publié comme éditeur le *Commentaire* de Gérard Tuning, son maître, *sur les Institutes* (Leyde, 1618, in-4°), et il a fait des additions au *Commentaire* de Matthieu Wesembeck *sur le Digeste et sur le Code* (Leyde, 1648, in-4°). E. R.

Ad. Reeckerts, *Oratio fun. in obitum A. Vinnii;* Leyde, 1657, pet. in-fol. — Paquot, *Mémoires*, t. II. — Ch. Pieters, *Annales de l'impr. des Elsevier.*

VINSAUF. *Voy.* Geoffroi.

VINTIMILLE (*Jacques*, comte de), littérateur et magistrat, né vers 1512, dans l'île de Cos ou Lango, mort en 1582, à Dijon. Il était issu des comtes souverains de Vintimille, de la branche des Lascaris, et descendait, par sa mère, des Paléologues, empereurs de Constantinople. Alexandre, son père, possédait quelques villes et châteaux sur la côte d'Italie, entre Nice et Gênes; les séditions fomentées par les Génois l'ayant forcé de s'expatrier, il se réfugia dans l'île de Rhodes, où résidaient quatre de ses frères, chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, y épousa une riche veuve de l'île de Lango, et trouva la mort en 1522, au siége de Rhodes par Soliman II. Jacques, son second fils, aurait infailliblement péri dans le désordre qui suivit la prise de la ville, s'il n'avait été sauvé par le compagnon d'armes de son père, Georges de Vauzelles, et conduit en France. La famille de Vauzelles (*voy.* ce nom) l'accueillit généreusement, et lui fit donner une éducation conforme à sa naissance, l'envoyant successivement aux écoles de Lyon, de Paris et de Toulouse. A l'âge de vingt ans, Vintimille prit du service dans les armées françaises, et profita de leur séjour en Italie pour suivre, à Pavie, les leçons d'Alciat. Il accompagna Charles-Quint dans son expédition contre Alger (1541), visita l'Espagne et revint à Lyon. Il avait étudié avec succès l'histoire, la jurisprudence, les mathématiques et jusqu'à l'architecture, parlait avec facilité la plupart des langues anciennes et modernes, et cultivait tout à la fois la peinture, la musique et la poésie. Des connaissances si étendues, réunies à des talents si variés, lui valurent l'estime des lettrés, tels que Scève, Voulté et Marot, et la protection de François Ier et d'Henri II, qui le chargèrent de traduire en français plusieurs ouvrages grecs. Diane de Poitiers voulut aussi qu'il composât des devises pour le château d'Anet. Il fut pourvu, le 6 mars 1549, d'une charge de conseiller au parlement de Bourgogne, à la tête duquel il se plaça bientôt par son mérite. Cette compagnie ayant refusé d'enregistrer l'édit du 17 janvier 1562, qui, dans un but de conciliation, faisait aux protestants quelques concessions relatives à l'exercice de leur culte, Vintimille se sépara de la majorité de ses collègues, fut banni comme suspect, par l'influence de Tavannes, et, voyant qu'on en voulait à sa vie, quitta la France. Mais bientôt rappelé, pour préparer avec L'Hospital la célèbre ordonnance de Moulins (1566), il fut déclaré bon catholique par lettres patentes du roi, procéda en 1569, avec Jean Begat et le premier président de La Guesle, sur la désignation des députés des trois états de la Bourgogne, à la réformation de la coutume de cette province, travail considérable et qui fut achevé en moins d'une année, et eut l'honneur, avec Jeannin, de préserver la Bourgogne des massacres qui suivirent la Saint-Barthélemy. Devenu veuf, il embrassa le sacerdoce, sans renoncer à ses fonctions.

Vintimille mérita, comme le dit Colletet, « la réputation qu'il eut de son temps de bien faire tout ce qu'il faisait ». Il résista, avec un sentiment du génie français bien remarquable chez un Grec, à l'introduction, témérairement tentée par Ronsard et son école, des idiotismes grecs et latins dans notre langue. Ses traductions, très-fidèles pour le temps, sont écrites d'un style simple et élevé. On trouve les mêmes qualités dans ses poésies latines, souvent peu correctes, mais qui s'élèvent parfois jusqu'à l'éloquence. On a de lui : *Carmen saturnalitium, ou Carme saturnal,* poëme en latin et en français, précédé de *Théagès, ou la Sapience,* par Tredehan; Lyon, 1564, in-4°; — *De victoria navali Christianorum adversus Turcas, non. oct. MDLXI,* poëme; Dijon, 1572, in-4°; — *Apologie et défense de Lysias, sur le meurtre d'Ératosthène,* avec un commentaire de Bugnyon; Lyon, 1576, in-8°; — *Macuti Pomponii, senatoris divionensis, monumentum a Musis burgundicis erectum et consecratum;* Paris, 1580, pet. in-8°. On lui doit une édit. du *Code,* des *Novelles* et du *Digeste* (Paris, 1548-50, 9 vol. in-8°), et il a trad. en français *la Cyropédie* (Paris, 1547, in-4°, et 1572, in-8°), ainsi qu'*Hérodien* (Lyon, 1554, in-fol.; Paris, 1580, in-4°). La Bibliothèque impériale de Paris pos-

siède de J. de Vintimille deux ouvrages inédits, un poëme latin *De bello rhodio*, fonds latin, n° 6069, et un *Discours des hommes illustres de la race des comtes de Vintimille*, fonds S.-Germ. fr., n° 1400. L. DE VAUZELLES.

Du Verdier et La Croix du Maine, *Biblioth. franç.* — — Palliot, *Parlement de Bourgogne.* — Jacob, *De claris script. cabilonensibus.* — Moréri, *Dict. hist.* — De Colonia, *Hist. litter. de Lyon.* — De la Cuisine, *Hist. du parlement de Bourgogne.* — Ludovic de Vauzelles, *Jacques de Vintimille*; Orléans, 1865, in-8°, portr.

VINTIMILLE DU LUC (*Charles-Gaspard-Guillaume* DE), archevêque de Paris, né le 15 novembre 1655, dans le diocèse de Fréjus, mort le 13 mars 1746, à Paris. De la famille du précédent et de la branche des comtes du Luc, il était fils de François, maréchal de camp, mort le 2 février 1667, et d'Anne de Forbin, sa seconde femme. Aussitôt qu'il eut pris sa licence en Sorbonne, il obtint de son oncle Jean de Vintimille, évêque de Toulon, un canonicat dans sa cathédrale, et il était prieur de trois abbayes en Provence lorsqu'il fut désigné au siége épiscopal de Marseille (27 juin 1684); mais les démêlés de la France avec la cour de Rome retardèrent sa préconisation jusqu'au 9 janvier 1692. Il s'appliqua surtout à maintenir la discipline ecclésiastique, et travailla à de sages règlements qui furent proclamés dans le synode assemblé par ses ordres, le 6 avril 1698. Très-attaché aux droits du saint-siége, il publia la constitution d'Innocent XII contre le livre des *Maximes des Saints*, ainsi que celle de Clément XI, si connue sous le nom de bulle *Unigenitus*. Le 1[er] février 1708 il fut transféré à l'archevêché d'Aix, en remplacement de M. de Cosnac. Lors de la peste qui ravagea la Provence en 1720, ce prélat, non moins que Belzunce, s'illustra par son courage et par sa charité. Il était âgé de soixante-quatorze ans lorsque le choix de Fleury l'appela à remplacer sur le siége de Paris le cardinal de Noailles (12 mai 1729), qui venait de mourir. Également éloigné de l'exagération des jansénistes et des molinistes, il s'efforça tout d'abord d'arrêter les persécutions et les violences dont le monde religieux offrait alors le spectacle; mais peu familier avec les arguties théologiques et d'un caractère doux et faible, il ne fut pour ainsi dire qu'un instrument entre les mains du vieux ministre et surtout du théatin Boyer, qui prit beaucoup d'empire sur lui. Son premier soin fut de publier une ordonnance et une instruction pastorale pour l'acceptation de la bulle si passionnément disputée (29 sept. 1729). L'une et l'autre ayant été mal accueillies, il se plaignit au roi, et provoqua par sa lettre du 8 février 1730 l'édit du 24 mars suivant, par lequel il fut enjoint à tous les ecclésiastiques de signer le formulaire, sous la menace du retrait de leurs bénéfices. Malgré l'opposition du parlement, les mémoires des appelants réfractaires et les pamphlets qui attaquaient son administration, il ne s'arrêta pas dans la voie des rigueurs : en 1731 il condamna les prétendus miracles opérés sur la tombe du diacre Pâris; en 1732, il fit fermer au nom du roi le petit cimetière de Saint-Médard (27 janv.), et il défendit, sous peine d'excommunication, la lecture des *Nouvelles ecclésiastiques* (27 avril), organe du parti janséniste. Ce dernier mandement, aussi inutile qu'impolitique, ne fit qu'exaspérer les esprits : vingt-deux curés de Paris refusèrent de le publier, le parlement le dénonça aux gens du roi pour être examiné, et cent cinquante-huit de ses membres donnèrent leur démission. L'archevêque, étourdi de tout ce bruit, eut la sagesse de temporiser, et après la sentence qu'il rendit le 8 novembre 1735 et qui déclara les miracles du diacre Pâris illusoires, cette agitation se calma un peu. Un des derniers actes de sa vie fut la publication pour le diocèse de Paris d'un nouveau bréviaire (1738), rédigé par Viger, Mesenguy et Coffin, et qui fut adopté par plus de cinquante diocèses de France. M. de Vintimille mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans passés, et eut M. de Bellefonds pour successeur. H. F.

Achard, *Dict. hist. de la Provence*, — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée.* — Fisquet, *France pontificale.*

VINTIMILLE (*Charles-François* DE), comte DU LUC, diplomate, frère aîné du précédent, né en 1653, mort le 19 juillet 1740, en son château de Savigny (Manche). Il servit dans la première compagnie des mousquetaires, et perdit le bras droit à la bataille de Cassel (1677). A la suite de cet accident, il passa dans le service de mer avec le grade de capitaine de galères, et prit part aux siéges de Roses et de Barcelone. Il était lieutenant de roi en Provence lorsqu'il reçut l'ambassade de Suisse (1708). Chargé de renouveler l'alliance de la France avec tout le corps helvétique, malgré les menées de la maison d'Autriche, il espéra de forcer les protestants par les catholiques, et conclut d'abord un traité avec ces derniers. Les cantons protestants, animés par les émissaires de Vienne, de Londres et de Hollande, regardèrent cet accord séparé comme une injure, refusèrent l'alliance, et comme ils étaient plus forts, quoique moins nombreux, se vengèrent en faisant durement sentir leur supériorité aux cantons catholiques. En 1714, du Luc fut nommé second plénipotentiaire à Bade, et en 1715, conseiller d'État d'épée et ambassadeur à Vienne. Protecteur de J.-B. Rousseau, il lui donna asile, lorsque le fameux procès des couplets l'obligea de quitter la France. Tout le monde connaît la belle ode que le poëte a dédiée au comte du Luc.

VINTIMILLE DU LUC (*Gaspard-Magdelon-Hubert* DE), comte du Luc, fils du précédent, né le 9 mars 1687, fut fait lieutenant général le 24 février 1738, et mourut le 17 mars 1748.

VINTIMILLE (*Jean-Baptiste-Félix-Hubert* marquis DE), comte DU LUC, fils du précédent, né le 23 juillet 1720, mort dans l'année 1775. Il

était mestre de camp, lorsqu'il consentit à épouser, le 27 septembre 1739, la maîtresse de Louis XV, Pauline Félicité de Mailly, qui était enceinte. Celle-ci mourut subitement, moins de deux ans après (9 sept. 1741). On prétendit d'abord que son mari l'avait empoisonnée; mais cette accusation était dénuée de preuves et même de vraisemblance, car en lui donnant sa main il avait agi en pleine connaissance de cause. Il fut nommé maréchal de camp le 10 mai 1742, et lieutenant général le 17 décembre 1759.

Son fils, *Charles-Emmanuel-Marie-Magdelon*, avait une grande ressemblance avec le roi, et les courtisans l'appelaient le *demi-Louis*.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — De Courcelles, *Dict. des généraux français.* — De Luynes, d'Argenson, *Mémoires.*

VINTIMILLE. *Voy.* APROSIO et LASCARIS.

VIO. *Voy.* CAJETAN.

VIOLE (*Daniel-Georges*), érudit français, né en 1598, à Soulaire (dioc. de Chartres), mort le 21 avril 1669, à Auxerre. Sa famille était noble et ancienne. Admis en 1623 parmi les bénédictins de Saint-Maur, il acheva ses études en théologie à Corbie, sous la conduite de dom Mongin, remplit différents emplois, et termina ses jours au milieu des recherches historiques et des exercices de piété. La plupart de ses travaux sont restés inédits; il n'en a publié que deux : *Vie de sainte Reine*; Paris, 1649, in-8°, et 1653, in-12 : il cherche à démontrer que le corps de cette sainte a été réellement transféré d'Alise à Flavigny, et qu'il y est resté; les cordeliers d'Alise, qui prétendaient le contraire, firent réfuter ses assertions par le P. Goujon; — *Vie de saint Germain d'Auxerre, avec un catalogue des hommes illustres de cette ville*; Paris, 1654, in-4°. Les ouvrages mss. de dom Viole sont : *Histoire de l'abbaye de Flavigny; Histoire de la ville et du diocèse d'Auxerre* (7 vol. in-fol.), dont l'abbé Lebeuf n'a pu tirer, dit-il, presque aucun parti; *Hist. abbatum monasterii S. Germani autissiodorensis* (5 vol. in-fol.), et *Hist. monasterii pontiniacensis* (de Pontigny), in-fol., publiée dans le *Thesaurus anecdoctorum* de Martène, t. III.

Liron, *Singularités hist.*, t. I, p. 478. — Le Cerf, *Bibl. de la congr. de Saint-Maur.* — Tassin, *Hist. littér.* de la dite congr.

VIOMÉNIL (*Antoine-Charles* DU HOUX, baron DE), général français, né à Fauconcourt (Vosges), le 30 novembre 1728, mort à Paris, le 9 novembre 1792. Issu d'une ancienne famille d'épée de Lorraine, il était à douze ans sous-lieutenant au régiment de Limousin, et capitaine à dix-neuf. Blessé en 1747 au siége de Berg-op-Zoom, il servit plus tard dans le Hanovre et en Corse, devint maréchal de camp le 3 janvier 1770, et partit l'année suivante pour la Pologne, où il combattit dans le parti des confédérés contre les Russes, et dirigea la défense du château de Cracovie. Envoyé dans l'Amérique, en 1780, pour commander en second sous les ordres de Rochambeau, il se comporta bravement à la prise de New-York et dans plusieurs autres circonstances. Nommé lieutenant général le 13 juin 1783, il eut le gouvernement de La Rochelle, et resta dans le repos jusqu'en 1789, où il fit partie de l'armée réunie près de Paris sous les ordres de Broglie. Tout dévoué aux principes monarchiques, il ne cessa de se déclarer pour une résistance énergique contre la révolution. Dans la journée du 10 août 1792 il se montra l'un des premiers et des plus courageux à la défense de la famille royale; blessé grièvement, il fut recueilli et caché dans une maison amie, où il mourut, au bout de trois mois. Grimoard a publié : *Lettres particulières du baron de Vioménil sur les affaires de Pologne en* 1771 *et* 1772; Paris, 1808, in-8°.

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — *Nobiliaire universel de France.*

VIOMÉNIL (*Charles-Joseph-Hyacinthe* DU HOUX, marquis DE), maréchal de France, frère du précédent, né le 22 août 1734, à Ruppes (Vosges), mort le 5 mars 1827, à Paris. Élève de l'école des cadets de Lunéville, il entra au service en 1747 dans le régiment de Limousin, fit la campagne de 1757, en qualité d'aide de camp de Chevert, et se distingua en plusieurs rencontres. Après avoir servi en Allemagne, il fut envoyé en Corse, où sa belle conduite lui valut le grade de brigadier (1770). Maréchal de camp le 4 mars 1780, il partit avec son frère pour l'Amérique, et eut comme lui une part active à la guerre. En 1783 il revint en France, et reçut du roi une pension de 5,000 livres. En 1789 il alla prendre le gouvernement de la Martinique et des îles du Vent, et en fut rappelé à la fin de 1790. Il émigra en 1791, et fit dans l'armée de Condé les campagnes de 1792 et 1793, contre la France. En 1794 il obtint un régiment de son nom, à la solde de l'Angleterre. Ce régiment fut réformé en 1795, et Vioménil revint à l'armée de Condé, où il commanda une brigade de cavalerie en 1796 et 1797. Après le licenciement de ce corps, il passa en Russie, où Paul I[er] le nomma lieutenant général dans ses armées (1798), et lui confia le commandement de l'armée de Samogitie, puis des quarante-sept mille hommes qu'il avait résolu d'envoyer en Suisse, et bientôt des dix-sept mille Russes cantonnés dans les îles de Jersey et de Guernesey. Le rappel de ce corps et le peu de fond que l'on pouvait faire sur le caractère capricieux de Paul I[er] décidèrent Vioménil à se rendre en Portugal. Il y fut bien accueilli par le roi Jean VI (1801), et reçut le titre de maréchal général du royaume; il avait depuis quelques mois celui de lieutenant général des armées du roi de France. En 1808, lors de l'invasion française, il passa en Angleterre, d'où il rentra dans sa patrie à la suite de Louis XVIII, qui le nomma pair le 4 juin 1814. Il suivit le roi à Gand, et à la seconde restauration il fut appelé au commandement de la

22ᵉ division militaire (Bordeaux), puis à celui de la 13ᵉ (Rennes) le 10 janvier 1816. Créé maréchal de France le 3 juillet de la même année, marquis le 31 août 1817, et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le 30 septembre 1820, il termina ses jours dans sa quatre-vingt-treizième année.

Son *Eloge*, prononcé à la chambre des pairs, le 10 mars 1827, par le duc de Damas-Crux. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

VIOTTI (*Jean-Baptiste*), célèbre violoniste italien, né le 23 mai 1753, à Fontanetto (Piémont), mort le 3 mars 1824, à Brighton. Fils d'un maréchal ferrant, il était encore tout enfant lorsque son père, qui jouait du cor, lui enseigna les premiers éléments de la musique, et dès l'âge de huit ans il annonçait sa vocation par l'intelligence avec laquelle il jouait du violon. Alphonse del Pozzo, prince de la Cisterna, ne voulant pas que d'aussi belles dispositions restassent infructueuses, le recueillit dans son palais de Turin, et le confia aux soins du célèbre Pugnani. En peu de temps Viotti, ajoutant au style large et grandiose de son maître, le brillant, l'élégance et l'inspiration qui étaient en lui-même, devint le talent le plus parfait qu'on eût encore entendu. Tout en poursuivant ses études, il était devenu violoniste de la chapelle royale; mais en 1780 il abandonna cette position pour voyager avec Pugnani, qu'il accompagna en Allemagne, en Prusse, en Pologne et en Russie. Partout son talent produisit la plus vive sensation. Puis ils se rendirent ensemble à Londres, et en 1782 à Paris. Ce fut dans cette ville que Viotti se sépara de son maître, pour lequel il conserva les plus tendres sentiments de reconnaissance. Presque aussitôt son arrivée, il se fit entendre au concert spirituel, et y excita un enthousiasme extraordinaire. Ses compositions, aussi supérieures que son exécution à tout ce qu'on avait connu jusqu'alors, firent bientôt oublier les concertos de Jarnowick, et l'école française du violon entra dans une voie plus large. Le prince de Soubise lui confia le soin de conduire l'orchestre de ses concerts. Viotti établit chez lui des matinées de quatuors, où, devant un auditoire choisi, il exerçait ses élèves et essayait la plupart de ses œuvres à mesure qu'il les terminait. Ce fut lui qui recruta l'excellente troupe italienne qui inaugura ses représentations, le 6 janvier 1789, dans la salle des Tuileries, sous le nom de *Théâtre de Monsieur*. Après la journée du 6 octobre 1789, qui ramena Louis XVI de Versailles à Paris, la troupe italienne fut obligée de se réfugier dans la salle de Nicolet, à la foire Saint-Germain, en attendant qu'on eût construit la salle Feydeau, dont l'ouverture se fit le 6 janvier 1791. On avait adjoint aux bouffons italiens une autre troupe, qui, alternativement avec eux, jouait l'opéra français. L'entreprise parut d'abord réussir, mais les événements de la révolution ayant amené l'émigration à l'étranger des principaux actionnaires du nouveau théâtre, Viotti, resté presque seul, vit toutes ses économies s'engloutir dans cette affaire. Après la journée du 10 août, Viotti alla à Londres se faire entendre dans les brillants concerts dirigés par Salomon. Le bruit courut alors parmi les émigrés qu'en plusieurs circonstances Viotti avait été employé comme agent secret par le parti révolutionnaire. Rien n'était moins fondé que cette accusation, qui vraisemblablement avait pris sa source dans la faveur que le duc d'Orléans avait accordée à l'artiste. Cependant les choses en vinrent au point que Viotti, forcé de céder à l'orage, alla se réfugier dans une maison de campagne située près de Hambourg, attendant dans l'isolement qu'on reconnût son innocence. Enfin, en 1795, il put revenir en Angleterre; mais, renonçant à se faire entendre en public, il s'associa à un commerce de vins, et ne s'occupa plus de musique que comme délassement. Ce fut néanmoins à cette époque qu'il écrivit ses admirables concertos désignés par les lettres A, B, C, D, etc. En 1802, après la paix d'Amiens, le désir de revoir Paris et les amis qu'il y avait laissés le ramena dans cette ville, où il séjourna quelques mois. Cédant alors aux instances de Cherubini, de Garat, de Rode, et des autres professeurs du Conservatoire, il exécuta dans la salle de cet établissement plusieurs de ses concertos; c'était toujours le même feu, le même brillant, le même goût, le même grandiose que vingt ans auparavant. En 1814, Viotti fit un autre voyage en France, mais en 1818 il se fixa définitivement à Paris. Nommé directeur de l'Opéra en 1819, il fit de vains efforts pour relever ce théâtre de l'état de décadence dans lequel il était tombé. Loin de lui en savoir gré, on finit par lui attribuer le mal dont il ne pouvait être responsable, et en 1822 on lui retira sa place en lui donnant une pension de 6,000 fr. Viotti en conçut un vif chagrin; sa santé s'altéra; il essaya de se distraire en voyageant, et alla mourir en Angleterre. On a de lui vingt-neuf concertos de violon; deux symphonies concertantes pour deux violons; vingt et un quatuors pour deux violons, alto et basse; vingt-un trios pour deux violons et violoncelle; cinquante et un duos pour deux violons; dix-huit sonates pour violon et basse; une sonate pour piano seul. Les autres sonates pour piano et violon qui ont paru sous son nom sont des quatuors arrangés. L'abondance des idées, l'exquise sensibilité, le goût, le mérite de la forme, sont autant de qualités que l'on retrouve partout dans les œuvres de ce grand artiste. Sans avoir étudié l'art d'écrire, il était harmoniste d'instinct, et avec une organisation comme la sienne la pratique et l'expérience eurent bientôt suppléé à ce qui lui manquait pour instrumenter suffisamment ses concertos. Viotti n'a formé qu'un petit nombre d'élèves, au premier rang desquels figure Rode. D. Denne-Baron.

Fayolle, *Notices sur Corelli, Tartini, Gaviniès, Paganini et Viotti*; Paris, 1810, in-8°. — Baillot, *Notice sur J.-B. Viotti*; Paris, 1825, in-8°. — Miel, *Notice hist. sur Viotti*; Paris, 1827, in-8°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

VIPERANO (*Giovanni-Antonio*), littérateur italien, né en 1535, à Messine, mort en mars 1610, à Giovenazzo (Pouille). Il n'eut d'autre instituteur que son propre père, qui lui donna une instruction aussi diverse que nourrie; aussi lui en témoigna-t-il à la tête de son traité *De summo bono* la plus tendre reconnaissance. Dans un voyage en Espagne il reçut de Philippe II le double titre, purement honorifique, d'historiographe et de chapelain, et en 1581 l'emploi de chantre de la chapelle royale de Palerme. Il venait d'être nommé chanoine de Girgenti lorsque le pape Sixte V l'appela sur le siége épiscopal de Giovenazzo, dans le royaume de Naples. Nous citerons de ce prélat : *Laudatio funebris Caroli V imp.*; Messine, 1558, in-4°; — *De bello melitensi*; Pérouse, 1567, in-4°; — *De scribenda historia*; Anvers, 1569, in-8°; Bâle, 1576, in-8° : ouvrage assez méthodique et qui contient d'excellents préceptes; — *De rege et regno*; Anvers, 1569, 1618, in-8°; — *De summo bono libri V*; Naples, 1575, in-8°; — *De poetica*; Anvers, 1579, in-8°; — *Orationes VI*; ibid., 1581, in-8°; — *De componenda oratione*; ibid., 1581, in-8°; — *De obtenta Portugallia a Philippo rege*; Naples, 1588, in-4°, et dans l'*Hispania illustrata*, 1603, t. II; — *De virtute*; Naples, 1592, in-4°; — *Poemata*; ibid., 1593, in-8°; — *Conciones*; Venise, 1599, in-8°. Tous les écrits de Viperano ont été réunis à Naples, 1606, 3 vol. in-fol., édit. unique et très-rare.

Toppi, *Bibl. napoletana*. — Mongitore, *Bibl. sicula*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXV.

VIRET (*Pierre*), réformateur français, né en 1511, à Orbe (pays de Vaud), mort en avril 1571, à Orthez. Il était fils d'un tondeur de drap. Porté par un entraînement irrésistible aux études, il les commença dans sa patrie et les finit à Paris. C'est dans cette ville qu'il vit Farel et qu'il reçut de lui les premières idées de la réformation. Il se mit bientôt lui-même à la tête du mouvement; en 1531 il prêcha la réforme avec succès à Orbe, à Granson, et à Payerne. Ce ne fut pas cependant sans rencontrer une vive opposition qu'il se fit entendre dans cette dernière ville. Un prêtre répondit à ses arguments par un coup d'épée. A peine guéri de cette blessure, qui affaiblit beaucoup sa constitution, naturellement délicate, il fut invité à accompagner à Genève, avec Farel et Froment, les délégués de Berne. A Genève, les trois réformateurs eurent avec le dominicain Furbity des conférences publiques, dans lesquelles l'avantage leur resta; on assure que le clergé catholique, effrayé de leur succès, voulut y mettre un terme en les faisant empoisonner. Les réformateurs échappèrent aux effets du poison; mais la santé de Viret en fut pour toujours ruinée. En 1536, il prêcha à Lausanne avec un tel succès qu'à la suite d'une conférence, dont il soutint presque seul tout le poids, la population tout entière se déclara protestante. Viret fut nommé second pasteur. En 1540 il alla exercer à Genève les fonctions du ministère en l'absence de Calvin. Ayant rencontré à Lausanne, pour l'établissement d'une discipline sévère, les mêmes difficultés que Calvin à Genève et Farel à Neuchâtel, il échoua dans son entreprise, principalement par l'opposition du sénat de Berne, qui se déclara contre lui. Le résultat de la lutte qui s'engagea sur cette affaire fut la retraite de Viret, qui se retira à Genève, où, le 25 décembre 1559, on lui fit don de la bourgeoisie et où il exerça pendant environ deux ans les fonctions de prédicateur. Après avoir passé l'hiver de 1561 à Nîmes et à Montpellier pour rétablir sa santé délabrée, il fut obligé de quitter définitivement Genève (13 mars 1563), à cause de l'inclémence du climat. A son passage à Lyon, l'église réformée de cette ville réclama ses services. Il se rendit à ce vœu, mais le P. Auger, avec qui il était entré en controverse, lui ayant fait appliquer la déclaration de Charles IX, qui interdisait aux ministres étrangers d'exercer leurs fonctions en France, il fut chassé de Lyon. Il se retira à Vienne : Gordes ordonna de l'arrêter. Viret se sauva à Orange, d'où la reine de Navarre l'appela dans le Béarn pour lui confier l'enseignement de la théologie au collége qu'elle avait fondé à Orthez. Fait prisonnier pendant la révolte du Béarn, il ne dut la vie qu'à cette circonstance que Montluc se proposa de l'échanger contre son guidon la Planche, pour lequel il avait une vive affection. La prise d'Orthez par Montgomery lui rendit la liberté; mais il ne survécut pas longtemps à sa délivrance.

Viret a laissé la réputation d'un prédicateur plein d'onction. C'est le témoignage que lui rend Théodore de Bèze, dans une petite pièce de vers latins où il met en parallèle Calvin, Farel et Viret :

Et miratur adhuc fundentem mella Viretum,
Quo nemo fatur dulcius.

Ses écrits sont très-nombreux. Le style en est lourd et prolixe, mais clair, véhément et mordant; il a quelque chose de rabelaisien. Les épigrammes, les traits piquants, les jeux de mots, les hardiesses poussées parfois jusqu'à la licence y abondent. Calculée ou non, cette forme les rendit populaires. Senebier fait remarquer que les livres de Viret sont fort rares, plus rares même que ceux des hommes qui ont écrit dans le même goût que lui. Ils ont eu cependant, pour la plupart, un grand nombre d'éditions. Il suffit ici de mentionner les principaux : *Exposition familière, faicte par dialogues, sur le symbole des Apostres, contenant les articles de la foy et un sommaire de la religion chrestienne*; Genève, 1543,

in-8°; cinq autres éditions; — *Disputations chrestiennes en manière de devis*; ibid., 1544, in-8°; trad. angl., Londres, 1579, in-4°; — *Seconde et troisième partie des Disputations chrestiennes. Dialogues du désordre qui est à présent au monde et des causes d'iceluy, et du moyen pour y remédier; desquels l'ordre et le titre est le Monde à l'empire* (allant pire), *le Monde difforme, la Métamorphose, la Réformation*; ibid., 1545, in-8°; trad. latine, ibid., 1545, in 8°; — *Du ministère de la parole de Dieu*; ibid., 1548, in-8°; — *Physicæ papalis dialogi V*; ibid., 1551, in 8°; trad. franç. : *la Physique papale*; ibid., 1552, in-8°, contenant la médecine, les bains, l'eau bénite, le feu sacré et l'alchimie; — *Expositio familiaris Orationis dominicæ*; ibid., 1551, in-16 : publiée d'abord en franç., ibid., 1548, in-8°; trad. angl., Londres, 1581, in-4°; — *De la Nature et diversitez des vœux et des loix qui ont esté baillées de Dieu*; s. l, 1552, in-8°, et en latin; — *L'Office des morts fait par dialogues, l'Enterrement, les Suffrages, le Deuil, les Anniversaires, la Messe*; Genève, 1552, in-8°; — *Disputations touchant l'estat des trepassez*; ibid., 1552. 1554, in-8°; — *Métamorphose chrestienne*; ibid., 1552, 1561, 1592, in 8° : la 1re partie, intitulée *l'Homme*, comprend la transformation du pécheur en chrétien régénéré; dans la 2e, *l'École des bêtes*, l'homme reçoit des animaux d'excellents préceptes sur la politique, les arts, la religion, les langues, etc.; — *Commentaire sur l'Évangile selon S. Jean*; ibid., 1553, in-fol.; — *Des Actes des vrais successeurs de Jésus-Christ et des apostats de l'Église papale*; ibid., 1554, 1559, in-8°; trad. en latin et en italien : c'est une histoire ecclésiastique sous une forme populaire; — *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*; ibid., 1560, in-8°; — *De la Vraye et fausse religion touchant les vœux et sentiments licites et illicites*; ibid., 1560, 1590, in-8°; — *Sommaire des principaux poincts de la foy et religion chrestienne*; ibid., 1561, in-16; Metz, 1564, in-8°; trad. angl., Londres, 1573, in-8°; — *Le Monde à l'empire et le Monde démoniaque*; ibid., 1561, in-8°; — *Dialogues du combat des hommes contre leur propre salut*; ibid., 1561, in-8°; — *Les Cautèles, canons et cérémonies de la Messe, latin et françois, avec certaines annotations*; Lyon, 1563, 1564, in-8°; — *Commentarius in acta Apostolorum*; s. l. n. d., in-8°; — *De l'Authorité et perfection de la doctrine des Escritures*; Lyon, 1564, in-8°; — *L'Intérim par dialogues* : 1° *Les moyenneurs*; 2° *Les transformateurs*; 3° *Les libertins*; 4° *Les persécuteurs*; 5° *Les idiots*; 6° *Les moderez*; Lyon, 1565, in-8°. M. Nicolas.

Niceron, *Mémoires*, t. XXXV. — Senebier, *Hist. littér. de Genève*, t. I. — Haag, *France protest.* — Sayous, *Études sur les réformateurs.* — Chenevière, *Farel, Froment, Viret, réformateurs religieux*; Genève, 1835, in-8°. — Jaquemot, *Viret, réformateur de Lausanne*; Strasb., 1836, in-4°. — Gaullieur, *Hist. de la bibl. de Genève.*

VIRGILE (*Publius Virgilius* ou *Vergilius* (1) Maro), célèbre poète latin, né le 15 octobre 70, à Andès (Pietola?), village voisin de Mantoue, mort le 22 septembre 19 avant notre ère, à Brindes. Un *viateur* (messager des magistrats) possédait sur les bords du Mincio, près de Mantoue, au village d'Andès, un petit bien; il le fit valoir par les soins d'un honnête fermier, nommé Maro, dont il fut si content qu'il lui donna sa fille Maia en mariage. Quelques spéculations industrieuses du gendre augmentèrent le patrimoine, pauvre encore, mais qui suffisait à soutenir la dignité d'un humble citoyen romain. De cette union naquit l'enfant qui devait être le prince des poëtes latins. S'il fut doué en naissant de toutes les qualités qui composent le génie du poëte, il faut reconnaître que toutes les circonstances de temps, de lieu, d'éducation, concoururent pour en favoriser chez lui le développement. Depuis ses premiers ans jusqu'à son adolescence, il reçut les suaves et pures impressions de la nature champêtre, d'une vie simple et vertueuse; et l'on put dire dans la suite qu'il décrivait de réminiscence les pénates de l'antique laboureur (2) et le séjour du bon Évandre (3). Lorsqu'il revêtit la robe virile, les mêmes consuls, Pompée et Crassus, qui avaient marqué l'époque de sa naissance, marquèrent encore cette année (55), qui serait aussi celle de la mort du poëte Lucrèce si l'on en croyait Donatus, contredit par la chronique de saint Jérôme. Le bon agriculteur devina-t-il le talent de son fils, ou était-il averti par un songe de sa femme et par la croissance miraculeuse du rameau planté, selon la coutume, au lieu même où le nouveau-né était sorti du sein maternel, auprès d'une vigne? Ces pronostics-là ne se remarquent d'ordinaire et ne se comprennent qu'après que les hommes supérieurs ont rempli leur destinée. Quoi qu'il en soit, Virgile, ainsi qu'Horace (4), n'aurait pas pu demander à un père patricien une instruction plus brillante, surtout plus variée et plus solide. Il fut élevé jusqu'à sept ans à Crémone; plus tard, il fréquenta les écoles de Milan et de Naples. C'est ainsi qu'il amassa cette nourriture qui aida si fortement à la croissance de son génie, et par laquelle il devint, de même qu'Homère, le plus savant homme de son temps pour en être le plus bel écrivain. Virgile embrassa tous les genres d'études, lettres latines et grecques, monuments historiques et mythologiques de la Grèce et de la vieille Ausonie, mathématiques et astronomie, lois civiles et religieuses, sans perdre les idées et le goût des pratiques agricoles, gravées dans sa mémoire par les habitudes d'enfance en traits

(1) On disait l'un et l'autre indifféremment, comme *vergilia* et *virgilia*, *Verginius* et *Virginius*.
(2) *Georg.*, II, 513-40.
(3) *Eneid.*, VIII, 306-69.
(4) *Sat.* I, 6, 71-80.

ineffaçables. Il approchait de sa vingt-cinquième année, qu'il n'avait produit encore que de faibles et obscurs essais (1). On pourra, nonobstant l'assertion de Scaliger, contester avec toute raison l'authenticité des petits poëmes qui s'impriment à la suite des œuvres complètes; mais les titres (2), pour la plupart du moins, rappellent des pièces dont il fut certainement l'auteur; quoiqu'il s'en trouve plusieurs que la décence interdit de nommer, et qui démentiraient étrangement le surnom virginal, *Parthenias*, qu'on lui avait donné à cause de sa pudeur, si toutefois il ne lui venait pas de son grand attachement pour son maître Parthenius. Pline le jeune nous autorise d'ailleurs à soupçonner que Virgile s'était permis quelques licences de ce genre (3).

Les productions légitimes, dont ces misérables suppositions ont usurpé les titres, avaient bien quelque prix, puisqu'au temps de Martial quelques-unes encore étaient jugées dignes d'être envoyées en cadeau à des amis (4). Mais jusque-là Virgile n'avait pu donner aux autres, ni concevoir lui-même, qu'un sentiment confus et très-imparfait de la vertu de son intelligence. Ce fut l'imitation de Théocrite qui en fit luire le premier rayon à tous les yeux; imitation vers laquelle il était naturellement porté par les souvenirs du toit paternel. Il commença par des copies partielles et habilement ajustées ensemble de plusieurs tableaux du Sicilien; espèces de pastiches admirables, où le copiste s'égalait presque aux grâces naïves de son modèle par une finesse plus exquise du dessin, par une expression plus élégante et plus tendre des figures (5). Fut-il connu déjà de Jules César, selon la conjecture tirée d'une églogue, *Amavit me quoque Daphnis?* fut-il salué dès l'an 45 ou 44 par le peuple romain et par Cicéron, au théâtre? Pures inventions d'un commentateur et des grammairiens du moyen âge. Comment Pollion, deux ou trois ans après, aurait-il eu besoin de le faire connaître à Mécène, et de le présenter, de concert avec Mécène, à César Octavien? Cependant ce genre de poésie ne suffisait point à soutenir, ni surtout à contenir son génie. Et d'ailleurs, la pastorale pure était-elle longtemps possible à l'habitant d'un municipe romain et, pour ainsi dire, de la banlieue de Rome? Pour Théocrite, qui avait passé, il est vrai, par la cour des rois d'Égypte et de Syracuse, mais qui voyait toujours les campagnes fortunées de la Sicile, il y avait dans les chants bucoliques une réalité embellie, mais encore une réalité. Pour l'habitant de l'Italie en proie aux guerres civiles, ce ne pouvait être qu'un monde fantastique, une forme

(1) Stace, *Silv.*, II, 7, 74.

(2) *Culex, Ciris, Copa, Moretum, Hortulus, Catalecta, Priapeia.* Une traduction en prose des six premiers ouvrages a été insérée dans la *Bibl. lat. fr.* de Panckoucke.

(3) *Epist.*, V, 3.

(4) *Epigr.* XIV, 186.

(5) *Eclog.* II et III.

littéraire. Aussi les églogues de Virgile, excepté les délicieuses études d'après les idylles grecques, ses bergers, ses dieux, ses nymphes ne sont que les interprètes de ses malheurs et de sa reconnaissance, des fêtes, des gloires, de la politique, des amours de ses illustres amis. L'intérêt principal en apparence n'est véritablement que secondaire : déguisement spirituel et délicat, mais toujours déguisement. L'intérêt dominant est celui qui se cache sous le voile de ces prosopopées, et qui appartient à un autre ordre d'idées, plus positif et plus sérieux. Virgile dut à ses vers un succès plus cher à son cœur que les applaudissements et les louanges : il rendit à son père le champ d'où l'invasion militaire l'avait chassé; il protégea ses concitoyens contre les édits de spoliation. Mais il avait failli périr lui-même, lorsqu'il vint la première fois réclamer, avec l'autorisation du triumvir, sa maison, dont un centurion s'était emparé. L'injuste détenteur le poursuivit l'épée à la main, et l'aurait tué infailliblement s'il ne s'était dérobé par la fuite. C'était à peu près la même année (40) que Virgile ajoutait au mérite de ses ouvrages l'honneur d'un noble caractère, en refusant la dépouille des proscrits, que lui offrait Octave, et en procurant à Horace la protection de Mécène.

Après les *Bucoliques* (1), il prit possession d'un terrain plus ferme, plus étendu, plus fertile : il commença les *Géorgiques* (2), qui lui coûtèrent sept ans de travail (37-31) Est-ce, comme on l'a conté, Mécène qui, dans un dessein de politique et de pacification, en suggéra l'idée à Virgile presque d'autorité, *jussu Mæcenatis?* Il n'y a que les poëmes médiocres qui se commandent. Celui de Virgile n'a pu naître que d'une inspiration spontanée, qu'éveillèrent ses prédilections pour le séjour des campagnes, pour les joies des laboureurs, et peut-être la renommée plutôt que l'exemple d'Hésiode :

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

(1) La plus ancienne édit. séparée, et aussi la première qu'on ait faite de Virgile, est celle d'Ulric Zell (Cologne, vers 1467, in-4°). Citons encore une édit. du même temps, in-fol. à grandes marges, et de la plus grande rareté; une troisième, s. l. n. d. (vers 1475), in-4°, goth.; celles de Brescia, vers 1480, in-4°, goth.; de Deventer, 1492, 1495, 1499, in-4°, et 1494, in fol, avec commentaire, etc; de Londres, Caxton, 1512, in-4°. — Les *Bucoliques* ont été trad. en français : par Guill. Michel (Paris, 1516, pet. in-4°, goth., fig.), par Cl. Marot et Rich. Le Blanc (ibid., 1555, in-8°), par Gresset (Blois, 1734, in-12), par Tissot (Paris, 1801, in-8°), par Domergue, par de Langeac (ibid., 1806, gr. in-4°, fig), par Firmin Didot (ibid., 1806, 1828, in-12), par Millevoye (ibid., 1809, in-18), par Dupont, G. de Mancy, Desaugiers aîné, Malzony de Lauréal, etc., en vers. En italien la version poétique de Pulci (Florence, 1481, in-4°) est très-rare.

(2) A part une édit. in-fol. du quinzième siècle, et qui paraît impr. avec les gros caractères romains employés par Gering et ses associés, on ne voit à mentionner de publication isolée que celle de G. Wakefield, Cambridge, 1788, in-8°. — Les traductions françaises sont très nombreuses; citons en vers : Guill. Michel (Paris, 1519, in-8°, goth.), P. Tredehan (Genève, 1580, in-8°), Segrais (Paris, 1712, in-8°), Delille (ibid., 1770, in-8°), Le Franc de Pompignan (ibid., 1784, in-8°), et Mollevaut (ibid., 1820-24, 4 vol. in-18).

On a critiqué la composition des *Géorgiques*. Nous avouons que nous ne sommes ni juge très-sévère ni admirateur enthousiaste des plans de poëmes didactiques. Pourvu que l'auteur ne tourmente ni n'embrouille point la matière, nous sommes tout prêt à recevoir ses préceptes dans l'ordre où il voudra les exposer, s'il ne cesse point de nous plaire et de nous attacher par le charme de la description et des objets qu'il y entremêle, plus que par l'importance graduée des enseignements. Et d'ailleurs, après la culture des céréales, celle des arbres et de la vigne, puis l'éducation des troupeaux, enfin le soin des abeilles, une telle succession ne nous semble pas si mauvaise, et nous ne croyons pas qu'il soit juste de faire un reproche de stérilité au IV[e] livre des *Géorgiques*. L'histoire de ces petites républiques qui vivent dans les ruches, histoire si féconde en merveilles d'industrie, en traits de courage, en catastrophes de guerre, laisse-t-elle un moment le lecteur froid et insensible? C'est toute une Iliade en miniature, *in tenui labor, at tenuis non gloria*. Et quel couronnement pour un poëme que le récit d'Aristée, dont la beauté cependant aurait coûté trop cher au poëte si l'on pouvait croire qu'il eût substitué cet épisode aux louanges de Gallus après la disgrâce! Comment se serait-il déshonoré par une lâcheté inutile? Car le passage supprimé n'aurait pas manqué d'être le plus recherché des lecteurs.

Nul ne fut moins empressé ni moins habile courtisan. Par bonheur il se rencontra dans ce temps, auprès du pouvoir, quelques amis des lettres, littérateurs eux-mêmes, Pollion, Mécène, et ce même Gallus, dont Virgile n'a point renié l'amitié. Leur sollicitude généreuse et l'éclat de sa renommée le dispensèrent des soins qui pouvaient conduire à la richesse; car il serait resté pauvre. On ne savait ce qu'on devait le plus priser en lui, de l'élévation de son génie ou de l'ingénuité de son âme. Simple dans ses manières, quelquefois jusqu'à la gaucherie et à la rudesse, poussant la négligence de la parure jusqu'au désordre, il apprêtait souvent à rire aux gens accoutumés à considérer l'habit plus que l'homme. Son teint basané, sa haute taille sans distinction et sans élégance, sa conversation dépourvue d'agrément et de légèreté ne le recommandaient point au premier abord. Mais il se faisait chérir de tous ceux qui avaient commerce avec lui; car il pratiquait la maxime qu'il se plaisait à redire : « Tout est commun entre amis ». Ainsi sa bibliothèque, qui était fort belle, appartenait, de même que ses autres biens, à qui en avait un besoin légitime. Sans jalousie pour le talent d'autrui, sans orgueil pour lui-même, il cultiva la poésie avec un amour religieux et timide, comme un don sacré, qu'il aurait craint de profaner par une production facile et téméraire. Aussi cherchait-il plus la solitude et la retraite que les palais de Rome; il se plaisait dans les champs de la Sicile et de la Campanie, et quand il lui arrivait de venir à la ville, il fuyait les témoignages de l'admiration publique, et courait se cacher dans la première maison connue qu'il rencontrait, dès qu'il voyait les yeux se tourner de son côté, et qu'il entendait dire autour de lui : « C'est lui, c'est Virgile! » Mais cette pudeur craintive n'était pas de la faiblesse; et quoiqu'il ait exagéré dans ses écrits l'expression de la reconnaissance jusqu'à l'idolâtrie, il se montrait indépendant, sans complaisance dans ses habitudes avec l'empereur. Nulle instance ne pouvait le distraire de ses travaux ni hâter prématurément ses publications (1).

Dès longtemps, avant l'âge de la maturité, les germes de l'épopée fermentaient, s'agitaient dans sa pensée et s'étaient même échappés quelquefois en essais infructueux, tantôt l'antique royaume d'Albe (2), tantôt les exploits de César Octavien (3). Heureusement son goût et son grand sens, ou, comme il l'appelle, son Apollon l'avait averti qu'il s'engageait dans de fausses routes (4). En effet, aux chroniques des Aurunces et des Osques manquait la grandeur et l'éclat, et aux guerres civiles cette perspective prolongée qui se prête seule aux fantaisies de l'idéal et du merveilleux. Et cependant il sentait que la poésie épique ne peut avoir de vie et de durée que si elle sort, pour ainsi dire, des entrailles du pays, et prend sa substance dans un sentiment intime, universel de nationalité ou de religion, mais à condition aussi de se reculer dans une antiquité où les objets s'agrandissent jusqu'au contact avec la nature divine. Lorsqu'il eut conçu l'idée d'identifier et d'unir ensemble le Jupiter du Capitole avec le Jupiter homérique, de fondre les légendes naïves du Latium dans la brillante mythologie des Hellènes, et d'envelopper des splendeurs de l'apothéose les origines de Rome en remontant au delà du berceau de Romulus, au delà des rois Albains, jusqu'au fils de Vénus et d'Anchise, alors il put se flatter que cette région pure et sublime de poésie héroïque, objet de ses rêveries enthousiastes, vers laquelle il aspirait depuis sa jeunesse, et qui lui avait échappé tant de fois, il l'avait enfin trouvée, *Italiam, Italiam!* l'Énéide naissait (1).

(1) Macrob., *Sat.* I, 24.

(2) Pseudo-Donat, c. 8; Servius, *sur l'égl.* VI, v. 3.

(3) Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas Cæsaris.

(4) *Ecl.*, VI, 3.

(5) Les plus anciennes édit. séparées de l'*Énéide* sont celles de Barcelone, vers 1488, in-4° (fort incorrecte), et de Deventer, vers 1496, in-4° goth. — Traducteurs français, en vers : Oct. de Saint-Gelais (Paris, 1509, 1514, in-fol. goth.), L. des Mazures (Ibid., 1560, in-4°), Perrin (ibid., 1648-58, in-4°). Segrais (ibid., 1668-81, 2 vol. in-4°); Marolles (ibid., 1673, 2 vol. in-4°), Boissière (ibid., 1798, 2 vol. in-8°), Delille (ibid., 1804, 4 vol. in-18, très-souvent réimpr.; de Gaston (ibid., 1806-17, 2 vol. in-8°). Mollevaut (ibid., 1822, 4 vol. in-18), Barthélemy (ibid., 1835-38, 4 vol. in-8°). Ajoutons pour mémoire le badinage, si connu, de Scarron sur l'Énéide (*Virgile travesti*; Paris, 1648 et suiv., in-4°), et qui a donné lieu à l'étranger à des imitations plus ou moins réussies. —

Il faudrait des livres entiers pour récapituler seulement les éloges et les critiques de *l'Énéide* et pour examiner tant de beautés, et aussi quelques défauts. Contentons-nous de saisir des aperçus. Les six premiers livres, a-t-on dit, rappellent l'*Odyssée*, comme les six derniers l'*Iliade*, sans avoir ni la puissante énergie de la seconde, ni la simplicité attachante de la première; double copie sur un tissu moins uni, avec un nœud moins serré. Mais si l'on compte les sensations, les émotions éprouvées, qu'on nous dise, après avoir contemplé la tempête de Sicile et l'arrivée des Troyens aux bords d'Afrique (lib. I), le désastre d'Ilion (II), les adieux à la terre natale et la rencontre de la veuve d'Hector (III), les amours et la mort de Didon (IV)[1], les spectacles des jeux funèbres d'Anchise (V), les demeures du Tartare et de l'Élysée, si remplies d'épouvantes et d'enchantements et d'une si haute moralité (VI), le songe de Turnus et la guerre allumée par Tisiphone (VII), l'hospitalité d'Évandre et le bouclier prophétique de Vulcain (VIII), le dévouement de Nisus et d'Euryale et le deuil maternel (IX), le conseil de l'Olympe, la mort de Pallas et l'héroïsme filial de Lausus (X), la querelle de Turnus et de Drancès et le trépas de Camille (XI), enfin le dernier jugement du sort de l'Italie avec le combat d'Énée et de Turnus (XII), tant de scènes diverses attachées à cette lutte obstinée de Junon contre les destins, de Carthage naissante contre Rome future, quel poëme excite un intérêt plus grand, plus soutenu? Il ne faut pas juger *l'Énéide* seulement comme la production d'un art savant et agréable; c'était quelque chose d'un ordre plus élevé, c'était un poëme national, un poëme sacré pour les Romains. Ce qu'elle a pu perdre en unité, en entraînement pour la fable dramatique, elle le regagne ainsi par un autre genre d'intérêt, plus vivace et plus profond. Il n'y a pas une époque célèbre, presque pas un nom illustre marquant un de ces moments décisifs dans la vie du peuple romain, depuis la postérité albaine d'Énée et d'Iule jusqu'au terrible fondateur de la liberté républicaine, depuis l'anéantissement des ligues étrusque, latine, samnite jusqu'aux guerres puniques, depuis la ruine de Carthage jusqu'à l'avénement des Césars, qui ne soit inscrit ou rappelé par allusion dans ce panthéon éclos du cerveau de Virgile. Il est vrai que ces préoccupations historiques traversant de moment en moment les fictions de la poésie, cette double vue d'horizons si différents, ces narrations d'avant-scène et ces révélations d'avenir entre lesquelles marche continuellement l'action, peuvent la ralentir souvent, l'éclipser quelquefois; en sorte qu'à considérer l'effet de l'ensemble, l'intérêt réfléchi tend à prédominer sur l'intérêt immédiat, et que les Romains, quoique retirés dans des régions lointaines et vaporeuses, ravissent trop au peuple troyen l'attention et l'amour du lecteur. Que ce soit là le défaut et aussi la beauté de cet admirable ouvrage; mais qu'on veuille en faire une machine politique, concertée, fabriquée par un esprit de flatterie pour couronner d'une auréole de légitimité l'ambition d'un usurpateur, c'est ce que dément l'âme qui anime toute la composition.

Des censeurs ont trouvé mauvais que Virgile ait motivé les incidents de sa fable par l'intervention des divinités, qui n'étaient pour les Romains déjà bien avant Lucrèce que des noms sans foi, sans réalité. Ils oubliaient que le merveilleux n'est pas moins essentiel que la versification à l'épopée, qui ne se distingue pas autrement de l'histoire et du drame; ils oubliaient encore que la vraisemblance du merveilleux, que la complaisance des lecteurs à se prêter à ce genre d'illusion, est en rapport non pas avec leurs opinions personnelles, ni avec celles de leurs contemporains, mais avec les superstitions et la crédulité des temps où se passe l'action. La machine épique transportée de *l'Iliade* dans *l'Énéide* a subi une grande réforme, et s'est compliquée de ressorts nouveaux. On voit que la gravité romaine et les commencements de la hiérarchie impériale ont discipliné l'Olympe homérique, y ont mis l'ordre, le décorum, la majesté, peut-être aux dépens de la vivacité de sa participation dans les événements terrestres et des passions qui le commettaient parfois indiscrètement avec les mortels, mais qui trouvaient sympathie, sinon dans la raison, du moins dans l'imagination du lecteur. On s'est plaint aussi, non sans quelque justice, de la multiplicité des oracles qui nous rassurent trop sur l'issue des entreprises d'Énée et de ses dangers. Avouons-le donc, c'est une composition imparfaite, dont les parties sont des chefs-d'œuvre; c'est une imitation, devenue la source la plus féconde de créations poétiques. Depuis qu'elle eut vu le jour, quelles amantes affligées n'ont pas eu des réminiscences de Didon? Combien de fois Andromaque, celle de Virgile, a-t-elle servi de modèle aux poëtes et aux peintres? Marfise, et Bradamante, et Clorinde, ces chastes guerrières, ne doivent-elles pas la vie à l'amazone Camille? Toutes les affections les plus tendres de père, de mère, de fils, de frère, d'amitié, de patrie, de compassion pour l'infortune, et, par un contraste saisissant, tous les emportements des âmes cruelles et violentes, qui les a exprimés avec l'accent de la vérité qu'il n'ait eu Virgile pour maître ou pour émule? Voyez Priam, Évandre, la mère d'Euryale, le vieil Alèthe, Lausus, Pallas, Juturne, le guerrier qui meurt

[1] Traducteurs de *l'Énéide*, en italien : Ann. Caro (Venise, 1581, in-4°; Rome, 1819, 2 vol. gr. in-fol.), ouvrage estimé; Bondi (1790), et Alfieri (1804); en anglais : Dryden (Londres, 1698, in-fol., et 1806, 3 vol. in-8°), Ch. Pitt (1740), Seymours (1817), King (1847); en espagnol : Velasco (Anvers, 1557, in-12); en allemand : Voss (Brunswick, 1799, 3 vol. in-8°); en hollandais : Vondel (Amst., 1646, in-4°). — La version en prose de M. de Pongerville (Paris, 1846, in-12) est d'une élégante fidélité.

loin d'Argos, et Mézence, ce cœur de fer, vulnérable seulement à la douleur paternelle, et l'impérieuse Amate, et dans Junon cette fierté implacable de haine et de colère. L'effort de la critique moderne, non pas de celle des anciens, s'est porté sur le caractère du héros. Il ne semble pas assez amoureux, ni d'une bravoure assez impétueuse; peu s'en faut que Le Batteux et La Harpe ne l'accusent de n'avoir pas l'âme chevaleresque. Mais s'il convenait de montrer dans le père de la nation romaine le type du Romain accompli, non pas absolument tel qu'il fut, mais tel qu'on se le figurait et qu'on le préconisait, soumis aux dieux, patient et invincible dans les périls et dans les adversités, sacrifiant tout au devoir, pitoyable aux malheureux et même à l'ennemi humilié, triomphant des autres au prix de se vaincre toujours soi-même, Virgile a rempli parfaitement sa vocation de poëte national, il a satisfait les Romains, il satisfait encore les hommes qui savent, à travers les différences de civilisation, se placer à son point de vue. Sous le rapport de l'éthopée vulgaire et de la matière descriptive, les archéologues romains devaient rencontrer dans son poëme beaucoup d'anachronismes, d'autant plus répréhensibles, si c'étaient des fautes, qu'elles ont été commises avec connaissance de cause, avec intention. Les ouvrages d'art et d'industrie, les pratiques de la vie sociale et de la vie domestique, les dispositions de la tactique militaire, les cérémonies de la religion, tout y porte l'empreinte d'un âge plus poli et plus cultivé. Les Romains d'Auguste étaient au même point que les Français de Louis XIV, si pleins de la grandeur présente, qu'ils auraient pu s'offenser d'une vérité trop rude, trop loin de leurs habitudes et des besoins de leur esprit.

Quant au style, que dire qu'on n'ait dit déjà cent fois, de cette correction irréprochable qui ne fait rien perdre au naturel, de cette facilité si heureuse qui allie les plus fines délicatesses de l'art au charme de la plus naïve sensibilité, de cette féerie de langage qui prend tous les mouvements et toutes les formes, tour à tour grâce exquise, majesté sublime, force imposante? Cette *Énéide*, que Voltaire proclame « le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité, » combien elle était loin encore de l'idée que l'auteur s'était formée, et par combien d'études et de méditations il se préparait à l'achever, quand la mort vint le surprendre à l'âge de cinquante et un ans, non sans lui avoir donné dès longtemps de fréquents et tristes avertissements par les douleurs de tête, les affections gutturales et les vomissements de sang dont son extrême sobriété ne put jamais le garantir! Il allait visiter les lieux de la Grèce et de l'Asie, théâtres de son poëme, auquel il consacrait quelques années encore, et le reste de sa vie devait s'écouler dans un loisir qui emprunterait à la philosophie sa dignité, à l'amitié ses douceurs. Vains projets! Il rencontra dans Athènes Auguste au retour de l'Orient, et voulut l'accompagner. Une langueur qui l'atteignit subitement à Mégare ne l'arrêta pas. La navigation ayant aggravé son mal, Brindes le reçut défaillant, et là il n'eut que le temps d'instituer héritiers de ses biens Proculus, son demi-frère, avec Auguste, Mécène, Tucca et Varius, et de composer l'inscription de sa tombe :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Il avait ordonné, par son testament, de brûler l'*Énéide*, dernier trait de modestie aux derniers moments. On sait avec quelle pieuse et éloquente indignation Auguste abolit cette dernière volonté du mort, dont la mémoire fut sacrée pour lui. L'obéissance eût été aussi une trop grande impiété envers les Romains et la postérité (1).

NAUDET.

Horace, *Sat.*, I. — Properce, *Eleg.*, II, 34, V, 61. — Aulu-Gelle, *Saturn.*, III-VI. — Macrobe, *Sat.*, I, 24; V, 17. — Dion Cassius, XLVIII. — Appien, *Bell. civ.*, V, 12 et suiv. — Servius, *Comm. ad Virgilium*. — Donatus, *P. Virgilii Maronis vita*. — Fabricius, *Bibl. lat.*, t. Ier. — Saxe, *Onomasticon liter.* — J.-W. Berger, *De Virgilio oratore*; Wittemberg, 1703, in-4°. — Reusch, *De Virgilio jurisconsulto*; Helmstædt, 1728, in-4°. — Meusel. *De Theocriti et Virgilii, parte bucolica*; Gœttingue, 1766, in-4°. — C.-G. Francke, *De Virgilio scientiis mo*

(1) Il est presque impossible de dresser une bibliographie complète de Virgile, et nous sommes obligé de renvoyer pour les détails au *Manuel du libraire* de Brunet, à la notice de Heyne et au *Lexicon* d'Hoffman. Qu'il suffise de mentionner les éditions remarquables des œuvres complètes L'édit. *princeps* est celle de Sweinheim et Pannartz; Rome, s. d. (1469), pet. in-fol., lettres rondes; les mêmes imprimeurs l'ont reproduite en 1471. L'édit. de Mentelin (Strasb., vers 1469), in fol. goth., et celle, plus correcte (de Vendelin, Venise, 1470), in-fol., sont des raretés typographiques. Jusqu'en 1480, c'est-à-dire en onze ans, on en compte *vingt-huit*; toutes sont précieuses, et la plupart se rencontrent rarement. La plus ancienne édition critique est de Venise, 1475, gr. in-fol., dans laquelle le commentaire de Servius a été joint au texte. Citons, dans le seizième siècle, Venise, Alde, 1501, in-8°, premier livre impr. en lettres *italiques*; Florence, Junta, 1517, pet. in-8°; Paris, R. Estienne, 1532, in-fol.; Grenade, 1541, in-4°, revue par Ant. de Lebrixa; Genève, H. Estienne, 1583, in-8°; — dans le dix-septième siècle : Lyon, 1612-19, 3 vol. in-fol., avec notes de La Cerda; Sedan, 1625, in-32, remarquable par l'exiguïté des caractères; Leyde, 1636, 1676, pet. in-12 : les deux meilleures éditions des Elzevier, la première pour la beauté, la seconde pour la correction; Paris, 1682, in-4°, *ad usum Delphini*, avec un bon commentaire de La Rue; — dans le dix-huitième siècle : Londres, 1715, in-12, revue par Maittaire; Rome, 1741, in-fol., recherchée à cause des gravures; Amst., 1746, 4 vol. in 4°, édit. estimée de P. Burmann; Birmingham, 1757, gr. in-4°, le chef d'œuvre de Baskerville; Strasb., 1789, gr. in-4°, édit. de Brunck; Parme, Bodoni, 1793, 2 vol. gr. in-fol.; Paris, Didot jeune, 1798, gr. in-fol., fig. de Gérard et de Girodet. Le Virgile de Heyne (Leipzig, 3e édition, 1800, 6 vol. gr. in-8°, fig.), véritable chef-d'œuvre de critique classique, a relégué au second rang tous ceux qui l'avaient précédé : il a servi de modèle au Virgile de Lemaire (Paris, 1819-22, 8 vol. in-8°), et a été réimpr. à Leipzig, 1830-41, 5 vol. gr. in-8°, avec des addit. et correct. nombreuses par Wagner. Les éditions de Valpy (Londres, 1819, 10 vol. in-8°), de Peerlkamp (Leyde, 1843, 2 vol. in-8°), de Forbiger (Leipzig, 1852, 3 tom. in-8°), de Dübner (Paris, Didot, 1858, in-16), et de Ribbeck (Leipzig, 1860-68, 5 vol. in 8°), méritent une mention particulière. — Les collections de Panckoucke et de Nisard contiennent des traductions en prose de Virgile.

similitudinis architetto; Friedrichstadt, 1776, in-4°. — Lauter, *De Virgilio imitatore Homeri*; Heidelberg, 1796, in-4°. — Tissot, *Études sur Virgile*; Paris, 1825-1830, 4 vol. in-8°. — Helliez, *Géographie de Virgile*, Paris, 1771, in-8°, et 1820, in-12. — H. Tœpfer, *Virgilii geographiæ in Æneide opera*; Amst., 1828-38, 4 part. in-4°. — Eichhoff, *Études grecques sur Virgile, ou Recueil de tous les passages des poëtes grecs imités dans ses œuvres*; Paris, 1825, 3 vol. in-8°. — Lersch, *Antiquitates Virgilianæ ad vitam populi romani*; Bonn, 1843, in-8°. — Roppert, *De l'Influence de Virgile au moyen âge*, en allem.; Vienne, 1851, in-8°. — Sainte-Beuve, *Virgile*; Paris, 1857, 2 vol. in-8°. — Reinaud, *Relations polit. et commerc. de l'empire romain*, ch. II. — Pauly, *Encyclopædia*. — Smith, *Dict. of greek and roman biogr*. — Bæhr, *Gesch. des röm. Literatur*.

VIRGILE. *Voy*. POLYDORE.

VIRIATHE (*Viriathus*), chef lusitanien, tué en 140 avant J.-C. La première expédition de Sergius Galba en Lusitanie n'avait pas eu de résultat; celle qu'il entreprit l'année suivante avec le proconsul L. Lucullus eut plus de succès (150). Les Lusitaniens, effrayés, offrirent de se soumettre; mais à peine eurent-ils quitté leurs montagnes pour venir occuper les terres qu'on leur promettait dans la plaine que les généraux romains les firent envelopper par leurs soldats et tuer traîtreusement. Parmi les survivants de ce massacre se trouva un jeune Lusitanien, Viriathe, qui se jeta dans les montagnes avec quelques compagnons, et soutint contre les Romains une guerre d'embuscades et d'excursions parfaitement appropriée à la nature du pays. Cette bande grossit rapidement, et en 147 Viriathe en fut reconnu pour chef. Cette même année il battit au sud du Tage un corps de 10,000 Romains, et poursuivit les vaincus dans la Celtibérie, dont les habitants étaient alors alliés de la république. En 146, attaqué par le préteur C. Plautius, il rentra dans la Lusitanie, et choisit sur une montagne une position si forte que le préteur fut complétement battu en essayant de l'en déloger. A la suite de cette victoire il s'empara de Segobriga, la principale ville des Celtibériens. Il devint assez redoutable pour qu'on envoyât contre lui en 145 le consul Q. Fabius Æmilianus, fils de Paul Émile. Le consul resta toute la première année sur la defensive, se gardant bien d'user son armée à courir dans les montagnes après un insaisissable ennemi, tâchant plutôt de l'attirer en plaine. Cette tactique finit par lui réussir. Viriathe, battu en 144, perdit presque toutes ses conquêtes, et rentra en Lusitanie. Mais la longue inaction du consul avait eu des résultats aussi fâcheux qu'une défaite. Les Celtibériens, redoutant moins l'armée romaine, s'étaient révoltés, et devant cette formidable insurrection les *guerillas* de Viriathe n'avaient plus qu'une importance secondaire. On regrette que cette lutte des Espagnols pour leur indépendance, cette guerre de Numance, nous soit si peu connue. Peut-être Viriathe ne s'associa-t-il pas assez activement aux efforts des Celtibériens, ses anciens ennemis? Peut-être espéra-t-il, en profitant des embarras des Romains obtenir d'eux de meilleures conditions? En 143, il battit le propréteur Q. Pompeius au même endroit où il avait remporté sa victoire sur Plautius. En 142, il tint tête au consul Q. Fabius Servilianus, qui envahit la Lusitanie avec 16,000 fantassins et 1,600 cavaliers, et l'année suivante il infligea à ce général une défaite sanglante. Mais il n'abusa pas de sa victoire : il laissa l'armée romaine s'éloigner librement à condition qu'on lui garantirait la possession de la Lusitanie. Servilianus se hâta d'accepter cette proposition, et conclut avec le chef lusitanien un traité qui fut ratifié par le sénat.

La paix semblait assurée; en réalité elle eut à peine la durée d'une courte trêve. Le consul Servilius Cæpion, frère et successeur de Servilianus, triompha aisément des scrupules du sénat, et recommença les hostilités. Viriathe, étonné de cette agression, chargea trois de ses amis, Audax, Ditalco et Minurus, de porter au consul des propositions de paix. Cæpion en promettant à ces trois envoyés de grandes récompenses leur persuada de tuer leur général. Les trois traîtres de retour au camp de Viriathe l'égorgèrent pendant son sommeil, et s'enfuirent avant qu'on se fût aperçu du crime. Le consul eut tout le profit de cet acte atroce, dont il refusa pourtant de leur payer le prix. Les Lusitaniens, après avoir fait à leur vaillant chef de magnifiques funérailles, essayèrent vainement de continuer la lutte; ils durent se soumettre avant la fin de l'année. Ainsi se termina par la trahison une guerre que la trahison avait provoquée, et qui est restée une des plus tristes pages de l'histoire des Romains, *triste et contumeliosum bellum*, dit Velleius Paterculus.

L. J.

Appien, *Hisp.*, 60-75. — Eutrope, IV, 16. — Orose, V, 4. — Florus, II, 17. — Tite Live, *Epit.*, 54. — Frontin, II, 5, 13; III, 10, 11; IV, 5. — Velleius Paterculus, II, 1. — Aurelius Victor, *De vir. illust.*, 71. — Valère Maxime, IX, 6. — Diodore de Sicile, *Excer.*, XXXII. — Dion Cassius, *Fragm.*, 78. — Becker, *Viriath und die Lusitanier*; Altona, 1826, in-8°.

VIRIEU (*François-Henri*, comte DE), né le 13 août 1754, à Grenoble, tué le 15 octobre 1793, au siége de Lyon. Issu d'une ancienne famille du Dauphiné, il était fils de Louis-François-René, marquis de Virieu, colonel des grenadiers de France, et de M[lle] de Tourzel. Orphelin à dix ans, il fut confié à la duchesse de Rohan-Chabot, intime amie de sa mère, et fit de rapides études au collége d'Harcourt. Mousquetaire gris par ordre exprès du roi, le 21 décembre 1768, il fut lieutenant d'infanterie en 1770 et capitaine en 1772. Il venait d'épouser M[lle] de Digeon lorsque du régiment de Monsieur, où il commandait en second, il passa, le 12 mars 1786, dans celui de Limousin en qualité de colonel. Doué d'un esprit vif, sérieux et solide, il avait acquis une instruction peu commune. Il s'occupa beaucoup des questions qui pouvaient intéresser son pays et sa province en particulier. Sincèrement libéral, il s'associa, avec l'ardeur d'une âme passionnée pour le bien, au mouvement qui fut en Dauphiné comme l'aurore de la révolution. Les gen-

tilshommes réunis à Grenoble après les troubles du 10 mai 1788 envoyèrent à Versailles M. de Virieu accompagné de deux autres délégués pour y porter des explications sur les événements. Il eut assez de crédit pour aplanir les difficultés et obtenir une convocation de l'assemblée provinciale; mais sa mission le retint à Paris, et il ne prit aucune part à la fameuse séance de Vizille, pas plus qu'à celle de Romans. Élu député de la noblesse aux états généraux (1789), M. de Virieu fut un des quarante-sept membres de l'ordre de la noblesse qui se réunirent au tiers état le 25 juin. Dans la nuit du 4 août il proposa l'abolition du droit des colombiers, en disant qu'il « venait comme Catulle apporter son moineau sur l'autel de la patrie ». En agissant ainsi, il espérait que cette nouvelle proposition faite à la fin de la séance exigeant une nouvelle délibération, le vote serait remis au lendemain, et qu'ainsi quelques heures seraient gagnées à la réflexion; mais son but ne fut pas atteint. Il prit part aux débats sur les bases de la constitution. Il attira plusieurs fois l'attention sur lui, surtout lorsqu'il s'agit de défendre les droits de la couronne et de la religion. Il s'opposa à l'établissement d'un comité des recherches et à tout ce qui pouvait favoriser l'arbitraire, mais aussi à tout ce qui pouvait ébranler le pouvoir royal. Il combattit la prétention de l'assemblée de nommer aux emplois et aux charges militaires. Il vota pour que le roi fût investi du droit de paix et de guerre, et réclama la continuation des poursuites contre les auteurs des événements des 5 et 6 octobre. Porté, le 27 avril 1790, à la présidence, il donna sa démission quand on exigea de lui qu'il fit le serment de ne protester contre aucun des actes de l'assemblée, sanctionnés ou non par le roi. Ami de MM. de Clermont-Tonnerre, de Lally-Tolendal, de Boufflers, Malouet, Mounier, il eut dans sa conduite politique la constante approbation du roi, avec lequel il pouvait, sans être remarqué, entretenir des relations suivies, grâce à sa tante, la marquise de Tourzel, gouvernante des enfants de France. Après la clôture de l'assemblée, il resta quelque temps à Paris, dans l'espoir d'être utile à la cause monarchique. Par l'ordre de Mme Élisabeth, il fit secrètement un voyage à Coblentz pour éclairer les princes sur le véritable état des choses en France.

M. de Virieu se trouvait à Lyon avec sa famille lorsque cette ville s'insurgea contre la Convention (29 mai 1793). Il prit une part active à la journée du 29 mai 1793, où la municipalité républicaine fut renversée; il en dirigea les luttes, mais son nom ne parut nulle part. Quand on eut résolu de résister à l'armée de Kellermann, ce fut encore lui qui, de concert avec MM. de Précy et de Nervo, eut l'art de lier cette insurrection formidable avec celle du midi et de diriger l'une et l'autre vers le même but, le rétablissement de la monarchie; non-seulement il entretint une correspondance suivie avec les chefs royalistes du midi, mais il chercha un point d'appui dans les opérations militaires des puissances qui occupaient nos frontières. Un plan fut proposé aux alliés de chasser les Français des lignes de Weissembourg pendant que le prince de Condé, à la tête d'un corps d'armée, se jetterait dans la Franche-Comté et s'avancerait vers Lyon. Quelle que soit la part de M. de Virieu dans ces tristes circonstances, on ne peut nier qu'il n'y ait fait preuve d'une activité, d'une intelligence et de talents stratégiques dignes d'éloges. Il déclina le commandement de l'armée assiégée, lequel fut donné à M. de Précy, dans la crainte que son nom, qui avait marqué parmi les défenseurs du trône et de l'autel, n'accusât trop ouvertement les secrètes tendances de l'insurrection. Plus tard, M. de Chenelette, commandant de la Croix-Rousse, ayant été tué, Virieu consentit à lui succéder. Au bout de soixante-quatre jours de siége les Lyonnais furent forcés de céder à la trahison, qui incendiait l'arsenal et dirigeait les feux de l'ennemi, surtout à la famine, qui était devenue affreuse.

Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1793, la petite armée quitta la ville, divisée en deux colonnes. La première, sous les ordres de Précy, parvint à s'échapper grâce à l'obscurité. La seconde, commandée par Virieu, ne put se mettre en marche qu'au jour; attaquée par des forces dix fois supérieures au défilé de Saint-Cyr, elle fut anéantie, et son chef tué par un boulet de canon.

Notice sur le comte de Virieu; Grenoble, 1863, in-8°.

VIROTTE (La). *Voy.* La Virotte.

VISACCI (*Antonio* Cimatori, dit *le*), peintre, né à Urbin, vivait au seizième siècle. Élève de F. Barocci, il excellait dans les peintures en camaïeu et les dessins à la plume; Lanzi donne aussi des éloges à un tableau de *Sainte Monique*, qui est à Saint-Augustin d'Urbin.

Lazzari, *Dizionario storico*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

VISCAINO (*Sebastiano*), navigateur espagnol, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort au dix-septième. On avait en Espagne une haute idée des richesses de la Californie, que l'on croyait surtout abondantes en perles, lorsqu'en 1596 le comte de Monterey reçut l'ordre au Mexique de faire explorer le littoral de cette presqu'île. Il fit choix d'un officier expérimenté, Viscaino, qui s'embarqua à Acapulco, en compagnie de quatre missionnaires. Il avait trois navires sous son commandement, et sans quitter de vue les côtes, il alla compléter ses approvisionnements au port de Zalagua. Parvenu à l'entrée du golfe de Californie, il débarqua sur ces rivages qui avaient vu soixante ans auparavant la petite armée de Cortez, et dépêcha un de ses navires pour explorer ces plages inconnues. Mais en avançant dans les terres on rencontra des tribus belliqueuses; on livra des combats sanglants, qui forcèrent les envahisseurs à rebrousser chemin, et bientôt le chef de l'expédition se vit forcé de mettre le cap sur

Acapulco. Philippe III s'était préoccupé outre mesure des traditions fantastiques qu'on avait répandues alors sur le prétendu détroit d'Anian. Ce n'était plus les richesses naturelles de cette région sauvage que l'on croyait rencontrer, c'était une ville magnifique, bâtie, disait-on, dans ce désert, qu'il fallait découvrir pour l'Espagne. Monterey reçut l'ordre de préparer une nouvelle exploration. Pour ce voyage, il fit choix encore de Viscaino, auquel il conféra le titre de capitaine général, et il lui adjoignit en qualité de pilote le capitaine Toribio Gomez, ainsi que deux cosmographes expérimentés, Gaspar de Alarcon et Geronimo Martin. La flottille mit à la voile d'Acapulco le 5 mai 1602. Ces mers étaient alors si peu connues qu'on ne mit pas moins de neuf mois pour se rendre au cap Saint-Sébastien, qui se projette derrière le cap Mendocino. Le port de Pinos, dans lequel entra Viscaino, reçut le nom de Monterey. Une série d'admirables explorations commença dès lors: les côtes de la Californie furent pour la première fois relevées avec soin, et Humboldt a pu dire en admirant les cartes de Viscaino que jamais aucun pilote n'avait fait un tel travail avec le soin scrupuleux qu'il remarquait dans celui-ci. Philippe III, ne trouvant point d'or sur toute l'étendue de ce vaste territoire, ne chercha pas même à le coloniser. Viscaino réclama : le conseil des Indes se montra sourd à ses suppliques; un ordre de colonisation fut arraché au pouvoir; l'infortuné marin allait entreprendre une nouvelle expédition. Il mourut comme on en faisait les préparatifs. F. DENIS.

Duflot de Mofras, *Descript. de l'Orégon et de la Californie*. — Venegas, *Noticia de la California y de su conquista*; Madrid, 1757, 3 vol. pet. in-4°, trad. en franç. — F. Denis, *Les Californies*, dans *l'Univers pitt.*

VISCH (*Charles* DE), biographe belge, né vers 1596, à Bulscamps, près de Furnes (Flandre), mort le 11 avril 1666, à Bruges. Vers l'âge de vingt ans, il entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut envoyé en 1629 au monastère d'Erbach, près de Mayence, pour y enseigner la théologie. La guerre, qui faisait alors fureur dans cette partie de l'Allemagne, ayant forcé les religieux à se disperser, il revint à Bruges, et y fut élu prieur de l'abbaye des Dunes, après avoir dirigé pendant douze ans le couvent des femmes du Val-Céleste, à Dixmude. On a de lui : *Historia monasterii ebirbacensis*, dans *Notitia abbatiarum ord. cisterc.* de Jongelin; 1640, in-fol.; — *Bibliotheca scriptorum ord. cisterciensis*; Douai, 1649, in-4°; Cologne, 1656, in-4°, avec des addit. : « C'est ce que nous avons de meilleur, dit Paquot, sur les écrivains de l'ordre de Cîteaux; l'auteur a fait des recherches et des découvertes, mais il y avait beaucoup à y ajouter pour rendre l'ouvrage complet; » — *Vita Adriani Cancellier, monasterii dunensis abbatis*; Bruges, 1655, 1656, in-12; — *Vitæ Eberardi de Commeda et Richardi de Frisa, monach. ord. cisterc.*; ibid., 1655, in-12; — *Compendium chronologicum abbatiæ de Dunis*; Bruxelles, 1660, in-12. Le P. de Visch a aussi donné une édition des écrits d'Alain de Lille (Anvers, 1653, in-fol.).

Foppens, *Bibl. belgica*. — Paquot, *Mémoires*, t. X.

VISCHER. *Voy.* VISSCHER.

VISCLÈDE (LA). *Voy.* LA VISCLÈDE.

VISCONTI, nom d'une famille célèbre de la Lombardie, qui s'empara de la souveraineté à Milan, à la fin du treizième siècle. Plusieurs membres de cette famille avaient déjà joué un rôle considérable en Lombardie; un Uberto Visconti avait été nommé podestat de Milan, en 1186, par l'empereur Frédéric I[er]; mais l'archevêque Ottone est le véritable fondateur de la puissance politique des Visconti.

VISCONTI (*Ottone* DE'), archevêque de Milan, né en 1208, à Ucogne, bourg situé entre le lac Majeur et le Simplon, mort le 18 août 1295, au couvent de Chiaravalle. De bonne heure attaché au cardinal Ottaviano Ubaldini, il fut présenté par lui au pape Urbain IV, qui le nomma archevêque de Milan, le 12 juillet 1262. Martino della Torre, chef du parti guelfe dans la ville, avait destiné ces hautes fonctions à son parent Raimond; il ne permit pas à l'archevêque d'entrer dans Milan, et dès lors Ottone se mit à la tête des nobles qui suivaient le parti gibelin. Les Visconti furent d'abord battus par Martino, par son frère Filippo, et par leur cousin, Napoleone della Torre; ils furent chassés d'Arona, d'Angera, de Brebbia, des autres châteaux qu'ils possédaient près du lac Majeur, malgré l'excommunication lancée contre les maîtres de Milan. Vainement Grégoire X voulut ramener dans la ville Ottone et la noblesse proscrite; la guerre continua de désoler la Lombardie. Les nobles furent encore vaincus (1276), et trente-quatre d'entre eux décapités par l'ordre de Napoleone, entre autres Teobaldo Visconti, neveu de l'archevêque. Ottone, altéré de vengeance, se mit ouvertement à la tête des gibelins, et, secondé par la ville de Côme, il s'avança jusque auprès de Milan, rencontra les guelfes à Desio, et les tailla en pièces (21 janv. 1277). Napoleone et la plupart de ses parents, faits prisonniers, furent enfermés dans des cages de fer. L'archevêque fit une entrée triomphale à Milan, au milieu des plus bruyantes acclamations, et fut investi de la seigneurie par le grand conseil. Vainement Cassone della Torre continua la guerre avec acharnement; Ottone, soutenu par les villes gibelines de la Lombardie, prit à sa solde Guillaume, marquis de Montferrat, et Cassone fut vaincu et tué au combat de Veprio (mai 1281). Dès lors c'en était fait de la puissance des Torriani. Comme le marquis voulait agir en maître, l'archevêque s'entendit avec les nobles, et, profitant d'une absence de Guillaume, il chassa ses soldats de la ville (déc. 1282). Le peuple, sous les Torriani, s'était habitué au pouvoir despotique; les nobles étaient affaiblis; la plus

loin d'Argos, et Mézence, ce cœur de fer, vulnérable seulement à la douleur paternelle, et l'impérieuse Amate, et dans Junon cette fierté implacable de haine et de colère. L'effort de la critique moderne, non pas de celle des anciens, s'est porté sur le caractère du héros. Il ne semble pas assez amoureux, ni d'une bravoure assez impétueuse ; peu s'en faut que Le Batteux et La Harpe ne l'accusent de n'avoir pas l'âme chevaleresque. Mais s'il convenait de montrer dans le père de la nation romaine le type du Romain accompli, non pas absolument tel qu'il fut, mais tel qu'on se le figurait et qu'on le préconisait, soumis aux dieux, patient et invincible dans les périls et dans les adversités, sacrifiant tout au devoir, pitoyable aux malheureux et même à l'ennemi humilié, triomphant des autres au prix de se vaincre toujours soi-même, Virgile a rempli parfaitement sa vocation de poëte national, il a satisfait les Romains, il satisfait encore les hommes qui savent, à travers les différences de civilisation, se placer à son point de vue. Sous le rapport de l'éthopée vulgaire et de la matière descriptive, les archéologues romains devaient rencontrer dans son poëme beaucoup d'anachronismes, d'autant plus répréhensibles, si c'étaient des fautes, qu'elles ont été commises avec connaissance de cause, avec intention. Les ouvrages d'art et d'industrie, les pratiques de la vie sociale et de la vie domestique, les dispositions de la tactique militaire, les cérémonies de la religion, tout y porte l'empreinte d'un âge plus poli et plus cultivé. Les Romains d'Auguste étaient au même point que les Français de Louis XIV, si pleins de la grandeur présente, qu'ils auraient pu s'offenser d'une vérité trop rude, trop loin de leurs habitudes et des besoins de leur esprit.

Quant au style, que dire qu'on n'ait dit déjà cent fois, de cette correction irréprochable qui ne fait rien perdre au naturel, de cette facilité si heureuse qui allie les plus fines délicatesses de l'art au charme de la plus naïve sensibilité, de cette féerie de langage qui prend tous les mouvements et toutes les formes, tour à tour grâce exquise, majesté sublime, force imposante? Cette *Énéide*, que Voltaire proclame « le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité, » combien elle était loin encore de l'idée que l'auteur s'était formée, et par combien d'études et de méditations il se préparait à l'achever, quand la mort vint le surprendre à l'âge de cinquante et un ans, non sans lui avoir donné dès longtemps de fréquents et tristes avertissements par les douleurs de tête, les affections gutturales et les vomissements de sang dont son extrême sobriété ne put jamais le garantir! Il allait visiter les lieux de la Grèce et de l'Asie, théâtres de son poëme, auquel il consacrait quelques années encore, et le reste de sa vie devait s'écouler dans un loisir qui emprunterait à la philosophie sa dignité, à l'amitié ses douceurs. Vains projets! Il rencontra dans Athènes Auguste au retour de l'Orient, et voulut l'accompagner. Une langueur qui l'atteignit subitement à Mégare ne l'arrêta pas. La navigation ayant aggravé son mal, Brindes le reçut défaillant, et là il n'eut que le temps d'instituer héritiers de ses biens Proculus, son demi-frère, avec Auguste, Mécène, Tucca et Varius, et de composer l'inscription de sa tombe :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Il avait ordonné, par son testament, de brûler *l'Énéide*, dernier trait de modestie aux derniers moments. On sait avec quelle pieuse et éloquente indignation Auguste abolit cette dernière volonté du mort, dont la mémoire fut sacrée pour lui. L'obéissance eût été aussi une trop grande impiété envers les Romains et la postérité (1).

NAUDET.

Horace, *Sat.*, I. — Properce, *Eleg.*, II, 34, V, 61. — Aulu-Gelle, *Saturn.*, III-VI. — Macrobe, *Sat.*, I, 24; V, 17. — Dion Cassius, XLVIII. — Appien, *Bell. civ.*, V, 12 et suiv. — Servius, *Comm. ad Virgilium.* — Donatus, *P. Virgilii Maronis vita.* — Fabricius, *Bibl. lat.*, t. Ier. — Saxe, *Onomasticon liter.* — J.-W. Berger, *De Virgilio oratore ;* Wittemberg, 1703, in-4°. — Reusch, *De Virgilio jurisconsulto ;* Helmstædt, 1728, in-4°. — Meusel. *De Theocriti et Virgili, parte bucolica ;* Gœttingue, 1766, in-4°. — C.-G. Francke, *De Virgilio scientiis mo*

(1) Il est presque impossible de dresser une bibliographie complète de Virgile, et nous sommes obligé de renvoyer pour les détails au *Manuel du libraire* de Brunet, à la notice de Heyne et au *Lexicon* d'Hoffman. Qu'il suffise de mentionner les éditions remarquables des œuvres complètes L'édit. *princeps* est celle de Sweinheim et Pannartz ; Rome, s. d. (1469), pet. in-fol., lettres rondes ; les mêmes imprimeurs l'ont reproduite en 1471. L'édit. de Mentelin (Strasb., vers 1469), in-fol. goth., et celle, plus correcte (de Vendelin, Venise, 1470), in-fol., sont des raretés typographiques. Jusqu'en 1480, c'est-à-dire en onze ans, on en compte *vingt-huit ;* toutes sont précieuses, et la plupart se rencontrent rarement. La plus ancienne édition critique est de Venise, 1475, gr. in-fol., dans laquelle le commentaire de Servius a été joint au texte. Citons, dans le seizième siècle, Venise, Alde, 1501, in-8°, premier livre impr. en lettres *italiques ;* Florence, Junta, 1517, pet. in-8° ; Paris, R. Estienne, 1532, in-fol. ; Grenade, 1541, in-4°, revue par Ant. de Lebrixa ; Genève, H. Estienne, 1583, in-8° ; — dans le dix-septième siècle : Lyon, 1612-19, 3 vol. in-fol., avec notes de La Cerda ; Sedan, 1625, in-32, remarquable par l'exiguïté des caractères ; Leyde, 1636, 1676, pet. in-12 : les deux meilleures éditions des Elsevier, la première pour la beauté, la seconde pour la correction ; Paris, 1682, in-4°, *ad usum Delphini*, avec un bon commentaire de La Rue ; — dans le dix-huitième siècle : Londres, 1715, in-12, revue par Maittaire ; Rome, 1741, in-fol., recherchée à cause des gravures ; Amst., 1746, 4 vol. in-4°, édit. estimée de P. Burmann ; Birmingham, 1757, gr. in-4°, le chef-d'œuvre de Baskerville ; Strasb., 1789, gr. in-4°, édit. de Brunck ; Parme, Bodoni, 1793, 2 vol. gr. in-fol. ; Paris, Didot jeune, 1798, gr. in-fol., fig. de Gérard et de Girodet. Le Virgile de Heyne (Leipzig, 3e édition, 1800, 6 vol. gr. in-8°, fig.), véritable chef-d'œuvre de critique classique, a relégué au second rang tous ceux qui l'avaient précédé : il a servi de modèle au Virgile de Lemaire (Paris, 1819-22, 8 vol. in-8°), et a été réimpr. à Leipzig, 1830-41, 8 vol. gr. in-8°, avec des addit. et correct. nombreuses par Wagner. Les éditions de Valpy (Londres, 1819, 10 vol. in-8°), de Peerlkamp (Leyde, 1843, 2 vol. in-8°), de Forbiger (Leipzig, 1852, 3 tom. in-8°), de Dübner (Paris, Didot, 1858, in-16), et de Ribbeck (Leipzig, 1859-62, 3 vol. in-8°), méritent une mention particulière. — Les collections de Panckoucke et de Nisard contiennent des traductions en prose de Virgile.

similitudinis architetto; Friedrichstadt, 1776, in-4°. — Lauter, *De Virgilio imitatore Homeri*; Heidelberg, 1796, in-4°. — Tissot, *Études sur Virgile*; Paris, 1825-1830, 4 vol. in-8°. — Helliez, *Géographie de Virgile*, Paris, 1771, in-8°, et 1820, in-12. — H. Tœpfer, *Virgilii geographia in Æneide opera*; Amst., 1828-33, 4 part. in-4°. — Eichhoff, *Études grecques sur Virgile, ou Recueil de tous les passages des poëtes grecs imités dans ses œuvres*; Paris, 1825, 3 vol. in-8°. — Lersch, *Antiquitates Virgilianæ ad vitam populi romani*; Bonn, 1843, in-8°. — Roppert, *De l'Influence de Virgile au moyen âge*, en allem.; Vienne, 1851, in-8°. — Sainte-Beuve, *Virgile*; Paris, 1857, 2 vol. in-8°. — Reinaud, *Relations polit. et commerc. de l'empire romain*, ch. II. — Pauly, *Encyclopædia*. — Smith, *Dict. of greek and roman biogr*. — Bæhr, *Gesch. der röm. Literatur*.

VIRGILE. *Voy*. POLYDORE.

VIRIATHE (*Viriathus*), chef lusitanien, tué en 140 avant J.-C. La première expédition de Sergius Galba en Lusitanie n'avait pas eu de résultat; celle qu'il entreprit l'année suivante avec le proconsul L. Lucullus eut plus de succès (150). Les Lusitaniens, effrayés, offrirent de se soumettre; mais à peine eurent-ils quitté leurs montagnes pour venir occuper les terres qu'on leur promettait dans la plaine que les généraux romains les firent envelopper par leurs soldats et tuer traîtreusement. Parmi les survivants de ce massacre se trouva un jeune Lusitanien, Viriathe, qui se jeta dans les montagnes avec quelques compagnons, et soutint contre les Romains une guerre d'embuscades et d'excursions parfaitement appropriée à la nature du pays. Cette bande grossit rapidement, et en 147 Viriathe en fut reconnu pour chef. Cette même année il battit au sud du Tage un corps de 10,000 Romains, et poursuivit les vaincus dans la Celtibérie, dont les habitants étaient alors alliés de la république. En 146, attaqué par le préteur C. Plautius, il rentra dans la Lusitanie, et choisit sur une montagne une position si forte que le préteur fut complétement battu en essayant de l'en déloger. A la suite de cette victoire il s'empara de Segobriga, la principale ville des Celtibériens. Il devint assez redoutable pour qu'on envoyât contre lui en 145 le consul Q. Fabius Æmilianus, fils de Paul Émile. Le consul resta toute la première année sur la défensive, se gardant bien d'user son armée à courir dans les montagnes après un insaisissable ennemi, tâchant plutôt de l'attirer en plaine. Cette tactique finit par lui réussir. Viriathe, battu en 144, perdit presque toutes ses conquêtes, et rentra en Lusitanie. Mais la longue inaction du consul avait eu des résultats aussi fâcheux qu'une défaite. Les Celtibériens, redoutant moins l'armée romaine, s'étaient révoltés, et devant cette formidable insurrection les *guerillas* de Viriathe n'avaient plus qu'une importance secondaire. On regrette que cette lutte des Espagnols pour leur indépendance, cette guerre de Numance, nous soit si peu connue. Peut-être Viriathe ne s'associa-t-il pas assez activement aux efforts des Celtibériens, ses anciens ennemis? Peut-être espéra-t-il, en profitant des embarras des Romains obtenir d'eux de meilleures conditions? En 143, il battit le propréteur Q. Pompeius au même endroit où il avait remporté sa victoire sur Plautius. En 142, il tint tête au consul Q. Fabius Servilianus, qui envahit la Lusitanie avec 16,000 fantassins et 1,600 cavaliers, et l'année suivante il infligea à ce général une défaite sanglante. Mais il n'abusa pas de sa victoire : il laissa l'armée romaine s'éloigner librement à condition qu'on lui garantirait la possession de la Lusitanie. Servilianus se hâta d'accepter cette proposition, et conclut avec le chef lusitanien un traité qui fut ratifié par le sénat.

La paix semblait assurée; en réalité elle eut à peine la durée d'une courte trêve. Le consul Servilius Cæpion, frère et successeur de Servilianus, triompha aisément des scrupules du sénat, et recommença les hostilités. Viriathe, étonné de cette agression, chargea trois de ses amis, Audax, Ditalco et Minurus, de porter au consul des propositions de paix. Cæpion en promettant à ces trois envoyés de grandes récompenses leur persuada de tuer leur général. Les trois traîtres de retour au camp de Viriathe l'égorgèrent pendant son sommeil, et s'enfuirent avant qu'on se fût aperçu du crime. Le consul eut tout le profit de cet acte atroce, dont il refusa pourtant de leur payer le prix. Les Lusitaniens, après avoir fait à leur vaillant chef de magnifiques funérailles, essayèrent vainement de continuer la lutte; ils durent se soumettre avant la fin de l'année. Ainsi se termina par la trahison une guerre que la trahison avait provoquée, et qui est restée une des plus tristes pages de l'histoire des Romains, *triste et contumeliosum bellum*, dit Velleius Paterculus.

L. J.

Appien, *Hisp.*, 60-75. — Eutrope, IV, 16. — Orose, V, 4. — Florus, II, 17. — Tite Live, *Epit.*, 54. — Frontin, II, 5, 13; III, 10, 11; IV, 5. — Velleius Paterculus, II, 1. — Aurelius Victor, *De vir. illust.*, 71. — Valère Maxime, IX, 6. — Diodore de Sicile, *Excer.*, XXXII. — Dion Cassius, *Fragm.*, 78. — Becker, *Viriath und die Lusitanier*; Altona, 1826, in-8°.

VIRIEU (*François-Henri*, comte DE), né le 13 août 1754, à Grenoble, tué le 15 octobre 1793, au siége de Lyon. Issu d'une ancienne famille du Dauphiné, il était fils de Louis-François-René, marquis de Virieu, colonel des grenadiers de France, et de Mlle de Tourzel. Orphelin à dix ans, il fut confié à la duchesse de Rohan-Chabot, intime amie de sa mère, et fit de rapides études au collége d'Harcourt. Mousquetaire gris par ordre exprès du roi, le 21 décembre 1768, il fut lieutenant d'infanterie en 1770 et capitaine en 1772. Il venait d'épouser Mlle de Digeon lorsque du régiment de Monsieur, où il commandait en second, il passa, le 12 mars 1786, dans celui de Limousin en qualité de colonel. Doué d'un esprit vif, sérieux et solide, il avait acquis une instruction peu commune. Il s'occupa beaucoup des questions qui pouvaient intéresser son pays et sa province en particulier. Sincèrement libéral, il s'associa, avec l'ardeur d'une âme passionnée pour le bien, au mouvement qui fut en Dauphiné comme l'aurore de la révolution. Les gen-

tilshommes réunis à Grenoble après les troubles du 10 mai 1788 envoyèrent à Versailles M. de Virieu accompagné de deux autres délégués pour y porter des explications sur les événements. Il eut assez de crédit pour aplanir les difficultés et obtenir une convocation de l'assemblée provinciale; mais sa mission le retint à Paris, et il ne prit aucune part à la fameuse séance de Vizille, pas plus qu'à celle de Romans. Élu député de la noblesse aux états généraux (1789), M. de Virieu fut un des quarante-sept membres de l'ordre de la noblesse qui se réunirent au tiers état le 25 juin. Dans la nuit du 4 août il proposa l'abolition du droit des colombiers, en disant qu'il « venait comme Catulle apporter son moineau sur l'autel de la patrie ». En agisseant ainsi, il espérait que cette nouvelle proposition faite à la fin de la séance exigeant une nouvelle délibération, le vote serait remis au lendemain, et qu'ainsi quelques heures seraient gagnées à la réflexion; mais son but ne fut pas atteint. Il prit part aux débats sur les bases de la constitution. Il attira plusieurs fois l'attention sur lui, surtout lorsqu'il s'agit de défendre les droits de la couronne et de la religion. Il s'opposa à l'établissement d'un comité des recherches et à tout ce qui pouvait favoriser l'arbitraire, mais aussi à tout ce qui pouvait ébranler le pouvoir royal. Il combattit la prétention de l'assemblée de nommer aux emplois et aux charges militaires Il vota pour que le roi fût investi du droit de paix et de guerre, et réclama la continuation des poursuites contre les auteurs des événements des 5 et 6 octobre. Porté, le 27 avril 1790, à la présidence, il donna sa démission quand on exigea de lui qu'il fît le serment de ne protester contre aucun des actes de l'assemblée, sanctionnés ou non par le roi. Ami de MM. de Clermont-Tonnerre, de Lally-Tolendal, de Boufflers, Malouet, Mounier, il eut dans sa conduite politique la constante approbation du roi, avec lequel il pouvait, sans être remarqué, entretenir des relations suivies, grâce à sa tante, la marquise de Tourzel, gouvernante des enfants de France. Après la clôture de l'assemblée, il resta quelque temps à Paris, dans l'espoir d'être utile à la cause monarchique. Par l'ordre de Mme Élisabeth, il fit secrètement un voyage à Coblentz pour éclairer les princes sur le véritable état des choses en France.

M. de Virieu se trouvait à Lyon avec sa famille lorsque cette ville s'insurgea contre la Convention (29 mai 1793). Il prit une part active à la journée du 29 mai 1793, où la municipalité républicaine fut renversée; il en dirigea les luttes, mais son nom ne parut nulle part. Quand on eut résolu de résister à l'armée de Kellermann, ce fut encore lui qui, de concert avec MM. de Précy et de Nervo, eut l'art de lier cette insurrection formidable avec celle du midi et de diriger l'une et l'autre vers le même but, le rétablissement de la monarchie; non-seulement il entretint une correspondance suivie avec les chefs royalistes du midi, mais il chercha un point d'appui dans les opérations militaires des puissances qui occupaient nos frontières. Un plan fut proposé aux alliés de chasser les Français des lignes de Weissembourg pendant que le prince de Condé, à la tête d'un corps d'armée, se jetterait dans la Franche-Comté et s'avancerait vers Lyon. Quelle que soit la part de M. de Virieu dans ces tristes circonstances, on ne peut nier qu'il n'y ait fait preuve d'une activité, d'une intelligence et de talents stratégiques dignes d'éloges. Il déclina le commandement de l'armée assiégée, lequel fut donné à M. de Précy, dans la crainte que son nom, qui avait marqué parmi les défenseurs du trône et de l'autel, n'accusât trop ouvertement les secrètes tendances de l'insurrection. Plus tard, M. de Chenelette, commandant de la Croix-Rousse, ayant été tué, Virieu consentit à lui succéder. Au bout de soixante-quatre jours de siége les Lyonnais furent forcés de céder à la trahison, qui incendiait l'arsenal et dirigeait les feux de l'ennemi, surtout à la famine, qui était devenue affreuse.

Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1793, la petite armée quitta la ville, divisée en deux colonnes. La première, sous les ordres de Précy, parvint à s'échapper grâce à l'obscurité. La seconde, commandée par Virieu, ne put se mettre en marche qu'au jour; attaquée par des forces dix fois supérieures au défilé de Saint-Cyr, elle fut anéantie, et son chef tué par un boulet de canon.

Notice sur le comte de Virieu; Grenoble, 1863, in-8°.

VIROTTE (LA). *Voy.* LA VIROTTE.

VISACCI (*Antonio* CIMATORI, dit *le*), peintre, né à Urbin, vivait au seizième siècle. Élève de F. Barocci, il excellait dans les peintures en camaïeu et les dessins à la plume; Lanzi donne aussi des éloges à un tableau de *Sainte Monique*, qui est à Saint-Augustin d'Urbin.

Lazzari, *Dizionario storico*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

VISCAINO (*Sebastiano*), navigateur espagnol, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort au dix-septième. On avait en Espagne une haute idée des richesses de la Californie, que l'on croyait surtout abondantes en perles, lorsqu'en 1596 le comte de Monterey reçut l'ordre au Mexique de faire explorer le littoral de cette presqu'île. Il fit choix d'un officier expérimenté, Viscaino, qui s'embarqua à Acapulco, en compagnie de quatre missionnaires. Il avait trois navires sous son commandement, et sans quitter de vue les côtes, il alla compléter ses approvisionnements au port de Zalagua. Parvenu à l'entrée du golfe de Californie, il débarqua sur ces rivages qui avaient vu soixante ans auparavant la petite armée de Cortez, et dépêcha un de ses navires pour explorer ces plages inconnues. Mais en avançant dans les terres on rencontra des tribus belliqueuses; on livra des combats sanglants, qui forcèrent les envahisseurs à rebrousser chemin, et bientôt le chef de l'expédition se vit forcé de mettre le cap sur

Acapulco. Philippe III s'était préoccupé outre mesure des traditions fantastiques qu'on avait répandues alors sur le prétendu détroit d'Anian. Ce n'était plus les richesses naturelles de cette région sauvage que l'on croyait rencontrer, c'était une ville magnifique, bâtie, disait-on, dans ce désert, qu'il fallait découvrir pour l'Espagne. Monterey reçut l'ordre de préparer une nouvelle exploration. Pour ce voyage, il fit choix encore de Viscaino, auquel il conféra le titre de capitaine général, et il lui adjoignit en qualité de pilote le capitaine Toribio Gomez, ainsi que deux cosmographes expérimentés, Gaspar de Alarcon et Geronimo Martin. La flottille mit à la voile d'Acapulco le 5 mai 1602. Ces mers étaient alors si peu connues qu'on ne mit pas moins de neuf mois pour se rendre au cap Saint-Sébastien, qui se projette derrière le cap Mendocino. Le port de Pinos, dans lequel entra Viscaino, reçut le nom de Monterey. Une série d'admirables explorations commença dès lors: les côtes de la Californie furent pour la première fois relevées avec soin, et Humboldt a pu dire en admirant les cartes de Viscaino que jamais aucun pilote n'avait fait un tel travail avec le soin scrupuleux qu'il remarquait dans celui-ci. Philippe III, ne trouvant point d'or sur toute l'étendue de ce vaste territoire, ne chercha pas même à le coloniser. Viscaino réclama: le conseil des Indes se montra sourd à ses suppliques; un ordre de colonisation fut arraché au pouvoir; l'infortuné marin allait entreprendre une nouvelle expédition. Il mourut comme on en faisait les préparatifs. F. DENIS.

Duflot de Mofras, *Descript. de l'Orégon et de la Californie*. — Venegas, *Noticia de la California y de su conquista*; Madrid, 1757, 3 vol. pet. in-4°, trad. en franç. — F. Denis, *Les Californies*, dans *l'Univers pitt.*

VISCH (*Charles* DE), biographe belge, né vers 1596, à Bolscamps, près de Furnes (Flandre), mort le 11 avril 1666, à Bruges. Vers l'âge de vingt ans, il entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut envoyé en 1629 au monastère d'Erbach, près de Mayence, pour y enseigner la théologie. La guerre, qui faisait alors fureur dans cette partie de l'Allemagne, ayant forcé les religieux à se disperser, il revint à Bruges, et y fut élu prieur de l'abbaye des Dunes, après avoir dirigé pendant douze ans le couvent des femmes du Val-Céleste, à Dixmude. On a de lui : *Historia monasterii ebirbacensis*, dans *Notitia abbatiarum ord. cisterc.* de Jongelin; 1640, in-fol.; — *Bibliotheca scriptorum ord. cisterciensis*; Douai, 1649, in-4°; Cologne, 1656, in-4°, avec des addit. : « C'est ce que nous avons de meilleur, dit Paquot, sur les écrivains de l'ordre de Cîteaux; l'auteur a fait des recherches et des découvertes, mais il y avait beaucoup à y ajouter pour rendre l'ouvrage complet; » — *Vita Adriani Cancellier, monasterii dunensis abbatis*; Bruges, 1655, 1656, in-12; — *Vitæ Eberardi de Commeda et Richardi de Frisa, monach. ord. cisterc.*; ibid., 1655, in-12; — *Compendium chronologicum abbatiæ de Dunis*; Bruxelles, 1660, in-12. Le P. de Visch a aussi donné une édition des écrits d'Alain de Lille (Anvers, 1653, in-fol.).

Foppens, *Bibl. belgica*. — Paquot, *Mémoires*, t. X.

VISCHER. *Voy*. VISSCHER.

VISCLÈDE (LA). *Voy*. LA VISCLÈDE.

VISCONTI, nom d'une famille célèbre de la Lombardie, qui s'empara de la souveraineté à Milan, à la fin du treizième siècle. Plusieurs membres de cette famille avaient déjà joué un rôle considérable en Lombardie; un Uberto Visconti avait été nommé podestat de Milan, en 1186, par l'empereur Frédéric Ier; mais l'archevêque Ottone est le véritable fondateur de la puissance politique des Visconti.

VISCONTI (*Ottone* DE'), archevêque de Milan, né en 1208, à Ucogne, bourg situé entre le lac Majeur et le Simplon, mort le 18 août 1295, au couvent de Chiaravalle. De bonne heure attaché au cardinal Ottaviano Ubaldini, il fut présenté par lui au pape Urbain IV, qui le nomma archevêque de Milan, le 12 juillet 1262. Martino della Torre, chef du parti guelfe dans la ville, avait destiné ces hautes fonctions à son parent Raimond; il ne permit pas à l'archevêque d'entrer dans Milan, et dès lors Ottone se mit à la tête des nobles qui suivaient le parti gibelin. Les Visconti furent d'abord battus par Martino, par son frère Filippo, et par leur cousin, Napoleone della Torre; ils furent chassés d'Arona, d'Angera, de Brebbia, des autres châteaux qu'ils possédaient près du lac Majeur, malgré l'excommunication lancée contre les maîtres de Milan. Vainement Grégoire X voulut ramener dans la ville Ottone et la noblesse proscrite; la guerre continua de désoler la Lombardie. Les nobles furent encore vaincus (1276), et trentre-quatre d'entre eux décapités par l'ordre de Napoleone, entre autres Teobaldo Visconti, neveu de l'archevêque. Ottone, altéré de vengeance, se mit ouvertement à la tête des gibelins, et, secondé par la ville de Côme, il s'avança jusque auprès de Milan, rencontra les guelfes à Desio, et les tailla en pièces (21 janv. 1277). Napoleone et la plupart de ses parents, faits prisonniers, furent enfermés dans des cages de fer. L'archevêque fit une entrée triomphale à Milan, au milieu des plus bruyantes acclamations, et fut investi de la seigneurie par le grand conseil. Vainement Cassone della Torre continua la guerre avec acharnement; Ottone, soutenu par les villes gibelines de la Lombardie, prit à sa solde Guillaume, marquis de Montferrat, et Cassone fut vaincu et tué au combat de Veprio (mai 1281). Dès lors c'en était fait de la puissance des Torriani. Comme le marquis voulait agir en maître, l'archevêque s'entendit avec les nobles, et, profitant d'une absence de Guillaume, il chassa ses soldats de la ville (déc. 1282). Le peuple, sous les Torriani, s'était habitué au pouvoir despotique; les nobles étaient affaiblis; la plus

grande république lombarde devenait une principauté, qui, grâce à la fortune et à l'habileté des Visconti, soumit peu à peu à ses lois toute la Lombardie. Ottone s'appuya sur les empereurs Rodolphe Ier et Adolphe de Nassau; il abandonna dans ses dernières années le soin des affaires à son petit-neveu, *Matteo*, qui suit.

VISCONTI (*Matteo Ier* DE'), surnommé *le Grand*, né le 15 août 1250, à Invorio, sur le lac Majeur, mort le 24 juin 1322, au couvent de Crescenzago, près Milan. Il était fils de Teobaldo et d'Anastasia de Pirovano. D'abord capitaine du peuple (1288), il se distingua par son courage dans les luttes continuelles contre les Torriani. Il fut également reconnu comme capitaine de Novare, de Verceil, de Côme, du Montferrat, après la mort de Guillaume; Alexandrie reconnut son autorité, et l'empereur Adolphe de Nassau lui donna, moyennant de grosses sommes d'argent, le titre de vicaire impérial (1294). Au moment de la mort de son oncle, sa juridiction s'étendait sur toute la Lombardie, et il fortifia son autorité par des alliances de famille. Au moment où il se croyait tout puissant, il fut renversé par une ligue imprévue de ses ennemis, les Torriani, joints au jeune comte Jean de Montferrat et aux seigneurs de Plaisance, de Pavie, de Crémone, de Lodi, et d'autres villes, que la prospérité de Milan rendait jaloux. Galeazzo, son fils aîné, commandait la milice; mais, jeune, hautain, et sans expérience, il indisposa contre lui les Milanais, qui se mutinèrent et le battirent. Alors Matteo, abandonné par ses alliés, déposa le pouvoir suprême (14 juin 1302), et se retira à Nogarola, près Vérone. Guido della Torre fut mis à sa place comme capitaine du peuple, et continua d'en remplir l'office jusqu'à l'arrivée de l'empereur Henri VII (23 déc. 1310). Matteo fut bien accueilli par ce prince, et profita avec autant de bonheur que d'habileté des rixes qui éclatèrent entre les Allemands et les Italiens, pour achever la ruine définitive des Torriani et se faire nommer vicaire impérial (juill. 1311); il avait acheté ce titre 40,000 florins d'or, outre la redevance annuelle, qui était de 25,000. Il se conduisit dès lors avec une prudente circonspection, et peu à peu rétablit son autorité sur les villes voisines. Son fils Galeazzo fut reconnu seigneur de Plaisance, en 1313; Côme, Bergame, Tortone, Pavie, Alexandrie se soumirent à lui. Il chercha à gagner le pape Jean XXII, quoique celui-ci voulût relever le parti guelfe en Italie; mais, lorsque le chapitre de Milan eut élu archevêque Giovanni, son fils, le pape refusa de le reconnaître, et nomma le moine franciscain Aicardo. Ce fut le signal d'une lutte nouvelle entre les gibelins, que dirigeait Matteo, et les guelfes, excités par Jean XXII. Le roi Robert de Naples fut repoussé près de Gênes par Marco Visconti, fils de Matteo (1318), qui parvint à organiser une puissante ligue gibeline, dont il fit habilement donner le commandement à Cane della Scala, seigneur de Vérone. Le pape, irrité de la résistance opiniâtre de Matteo, finit par le déclarer ennemi de l'Église. Vainement celui-ci offrit à Jean XXII toute espèce de concessions; il lui fallut de nouveau combattre le roi Robert ainsi que Philippe du Maine (plus tard Philippe VI), placé à la tête des guelfes. Matteo réunit des forces considérables, et le prince français, intimidé ou peut-être gagné à prix d'or, repassa les Alpes (1320). Le pape renouvela solennellement l'excommunication lancée contre lui, ses fils et les villes qui lui obéissaient (20 févr. 1321); il exhorta tous les chrétiens à prendre les armes contre l'ennemi de l'Église. Matteo avait jusqu'alors résisté avec courage; mais affaibli par l'âge, effrayé par les menaces du légat du pape, il allait peut-être s'humilier pour éviter les tourments de l'enfer, lorsque Galeazzo le força en quelque sorte à abdiquer. L'âme troublée par les remords, il errait d'église en église pour implorer la miséricorde divine, lorsqu'il tomba malade et mourut en conjurant ses fils de se réconcilier avec l'Église. Bon capitaine, habile politique, mais superstitieux et condamnant lui-même les moyens qu'il employait pour s'élever, il n'en a pas moins fondé la puissance de sa famille.

De Bonacossa di Squarcino Borri, sa femme, qu'il avait épousée en 1269, Matteo avait eu six fils et six filles, entre autres *Galeazzo*, *Lucchino* et *Giovanni*, qui suivent; *Marco*, brave et entreprenant capitaine, mort en 1329; et *Stefano*, mort en 1327, laissant *Matteo II*, *Galeazzo II*, et *Barnabò*, qui viendront ci-après.

VISCONTI (*Galeazzo Ier* DE'), fils aîné du précédent, né le 21 janvier 1277, mort le 6 août 1328, à Pescia. Habile dans les exercices chevaleresques et passionné pour la guerre, il fut l'un des principaux lieutenants de son père, auquel il succéda dans Milan. Pour empêcher la paix avec le pape, il se montra soupçonneux et violent; plusieurs des amis de son père le forcèrent à quitter la ville (8 nov. 1322) et à se retirer à Lodi. Un mois après, il fut rappelé par ceux qui ne voulaient pas tomber sous la domination du pape. Le légat réunit près de quarante mille hommes contre lui, et, malgré le courage de Marco et de Lucchino Visconti, il s'empara de tous les châteaux voisins de Milan et même des faubourgs, qui furent brûlés (juin 1323). Les Visconti furent secourus par l'empereur Louis de Bavière; une épidémie décima l'armée du pape et la dispersa. En 1324, elle fut encore battue près de Vaprio, et Galeazzo rentra dans Monza, après un long siége. Trois ans plus tard l'empereur revint à Milan, se fit couronner roi de Lombardie, le 31 mai 1327, nomma Galeazzo son vicaire, puis, le 5 juillet, il le fit arrêter avec son fils Azzone et ses deux frères, Lucchino et Giovanni, et prétendit, pour justifier cette honteuse

perfidie, qu'il conspirait contre lui avec le pape. Les malheureux Visconti furent enfermés dans les horribles cachots de Monza, que Galeazzo avait lui-même fait construire. Les instances de Marco et l'intercession intéressée de Castruccio Castracani délivrèrent Galeazzo (25 mars 1328), moyennant une grosse rançon.

Il eut de Béatrice d'Este, sa femme, qu'il avait épousée en 1300, *Azzo*, qui suit.

VISCONTI (*Azzo* DE'), fils du précédent, né en 1302, mort le 16 août 1339, à Milan. Il profita des embarras pécuniaires de Louis de Bavière pour obtenir de lui le titre de vicaire impérial, moyennant 60,000 florins (janv. 1329). Puis, voyant les fautes de l'empereur, il ne s'empressa pas de lui payer les sommes promises, chassa ses troupes de Monza, et le décida à quitter l'Italie. Il parut alors se réconcilier avec l'Église; Jean XXII révoqua l'anathème lancé contre les Visconti et même le nomma vicaire pontifical (sept. 1329). Comme les factions ennemies continuaient à désoler par leurs luttes la plupart des villes, on appela pour rétablir l'ordre le chevaleresque Jean de Bohême. Bientôt l'antipathie des Italiens contre les Allemands reparut, et une ligue fut formée, le 8 août 1332, entre Azzo, Mastino della Scala, Lodovico de Gonzague, le marquis d'Este, etc.; les Florentins et le roi de Naples y adhérèrent même. Azzo profita des circonstances pour s'agrandir; avec les secours de ses alliés, il prit Bergame, Pizzighettone, Pavie; Jean de Bohême s'empressa d'abandonner l'Italie. Alors la plupart des villes réclamèrent la protection d'Azzo, dont la modération était généralement reconnue; Verceil, Crémone, Côme, Lodi, Crême, Plaisance, Brescia se soumirent successivement à son autorité (1334-1337). Il put soutenir heureusement Florence et Venise contre l'ambition de Mastino della Scala. Son cousin Lodrisio, réunissant les débris des troupes allemandes à des bandes de mercenaires pillards, espéra de surprendre Milan, pour la dévaster. Azzo envoya contre lui son oncle Lucchino, qui remporta, le 12 février 1339, une victoire sanglante à Parabiago (1). Ce fut un prince distingué, libéral, juste, habile; il entoura Milan de murailles, avec plus de cent tours et des portes en marbre; il pava les rues, éleva un palais qu'il fit orner de peintures par Giotto et d'autres artistes. Le premier de la famille, il mit sur les monnaies son nom et la couleuvre des Visconti. Il mourut sans avoir eu d'enfants.

VISCONTI (*Lucchino* DE'), troisième fils de Matteo, né en 1287, mort le 24 janvier 1349. A la mort de son neveu Azzo, il fut nommé seigneur de Milan. Suivant plusieurs chroniqueurs, livré à une débauche crapuleuse, entouré de maîtresses et de bâtards, il se montra implacable dans ses vengeances; suivant d'autres, il se fit remarquer plutôt par sa justice, souvent excessive, mais nécessaire. Francesco della Pusterla, d'une famille illustre, et deux Aliprandi se mirent à la tête d'une conjuration, pour élever à la seigneurie ses trois neveux, Matteo, Barnabò et Galeazzo (1340). Le complot fut découvert; les deux Aliprandi, torturés, moururent de faim dans leur cachot; Pusterla s'enfuit à Avignon, fut attiré à Pise par de fausses lettres, livré à Lucchino, et décapité avec ses deux jeunes fils. Lucchino agrandit les domaines qu'il avait reçus de ses prédécesseurs; il s'empara de Pavie, malgré les Beccaria; de Parme, malgré la résistance d'Obizzo d'Este; Asti, Tortone, Alexandrie, Chierasco, une partie du Piémont, se donnèrent à lui. Il fit avec succès la guerre aux Florentins et aux Pisans. Il éleva de somptueux édifices, fit des vers, fut loué par Pétrarque, qui résida à sa cour, et établit des fabriques de soie. Il mourut de la peste noire, suivant les uns, empoisonné, suivant d'autres, par sa seconde femme, Isabelle de Fieschi, belle et galante, qui fut accusée de l'avoir trahi.

VISCONTI (*Giovanni* DE'), quatrième fils de Matteo, né en 1290, mort le 5 octobre 1354, à Milan. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé cardinal, grâce à la protection de Louis de Bavière, par l'antipape Nicolas V (1329), et devint évêque de Novare (1330). Désigné dès 1317 par le chapitre pour occuper le siége de Milan, il obtint de Jean XXII la charge d'administrateur du diocèse (1333), et de Clément VI le titre d'archevêque (17 juill. 1342). A la mort d'Azzo (1339), il avait été élu seigneur de Milan avec son frère Lucchino; mais il lui abandonna tout le pouvoir. Lorsqu'il le reprit, en 1349, il rappela de l'exil les trois fils de Stefano Visconti, et les associa à la seigneurie. Clément, mais ambitieux et de mauvaise foi, parlant de la paix et voulant s'agrandir, il troubla bientôt l'Italie septentrionale. Clément VI aurait bien voulu reprendre Bologne; Giovanni acheta cette grande ville aux Pepoli, qui ne pouvaient plus la défendre, pour 200,000 florins d'or (oct. 1350). Le pape ayant menacé de l'excommunier, l'archevêque parut dans la cathédrale de Milan, avec une croix et une épée, en disant : « Avec l'une je défendrai l'autre. » Il fit si bien que Clément VI le nomma vicaire du saint-siége à Bologne, moyennant 100,000 florins d'or et une redevance annuelle de 12,000 florins. En même temps ses généraux avaient fait heureusement la guerre aux villes guelfes de Toscane, et les avaient forcées à signer la paix de Sarzane (1353). Puis les Génois, accablés par les Vénitiens et souffrant de la disette, lui offrirent la seigneurie de leur ville. Mais une ligue de presque toute la haute Italie se forma contre lui: Venise combattait sur mer; les seigneurs de Mantoue, de Ferrare et de Padoue, l'attaquèrent en Lombardie. Avec les armées de *condottieri* redoutables, Giovanni avait commencé à leur résister, lorsqu'il mourut.

VISCONTI (*Matteo II* DE'), neveu du précé-

(1) Dans le bréviaire de 1490 on trouve encore une messe distincte pour cette victoire.

dent, mort le 29 septembre 1355, à Monza. Après la mort de Giovanni, leur oncle, les trois fils de Stefano de' Visconti lui succédèrent dans la seigneurie de Milan : Matteo, l'aîné, eut pour sa part Bologne, Parme, Bobbio, Plaisance, Pontremoli et Lodi. Il voulut consolider son pouvoir à Bologne, où Giovanni da Oleggio, fils naturel de l'archevêque, se conduisait en maître; ses mesures imprudentes hâtèrent la révolte de ce dernier (18 avril 1355). Au moment de marcher contre lui, il mourut subitement, empoisonné, dit-on, par ses frères, qui du reste se partagèrent ses dépouilles.

VISCONTI (*Galeazzo II* DE'), frère puîné du précédent, né vers 1320, mort le 4 août 1378, à Pavie. Dans le partage des États de sa famille, il eut Côme, Pavie, Novare, Verceil, Asti, Alexandrie, Tortone; à la mort de Matteo, il hérita de Plaisance et de Bobbio. De concert avec Barnabò, il dominait à Milan et à Gênes. Ils eurent à lutter contre une grande ligue, qui comprenait les marquis d'Este, les Gonzague, les Carrare, les della Scala, le marquis de Montferrat, et l'empereur Charles IV (1356). Galeazzo perdit Asti, Alba, Chierasco, Chieri et Pavie. Les confédérés, soutenus par les compagnies franches du comte Lando, auraient triomphé s'ils ne s'étaient divisés. Les deux frères mirent à la tête de leurs troupes leur cousin Leodrisio, qui fut vainqueur à Corsorate; mais Gênes se souleva contre eux, et élut pour doge Simone Boccanegra; puis le fameux légat Albornoz s'unit à la ligue, et les Visconti furent heureux de pouvoir signer la paix (1358). L'année suivante, ils reprirent la guerre contre Pavie, qui fut forcée de capituler, et tentèrent de reconquérir Bologne; mais Giovanni da Oleggio vendit la ville au cardinal Albornoz, et la guerre commença entre les troupes papales et celles de Milan. Une partie de l'Italie fut désolée par les mercenaires étrangers dont on achetait les services; Barnabò fut excommunié; il n'en leva pas moins de nouvelles taxes, même sur les églises, tandis que Galeazzo dépensait des sommes énormes pour satisfaire ses goûts de plaisirs et de magnificence. A peine les Visconti venaient-ils d'abandonner Bologne au pape (13 déc. 1361), qu'ils eurent sur les bras un nouvel adversaire, le marquis de Montferrat, qui voulait reprendre Pavie. Ce dernier prit à son service la fameuse compagnie blanche, composée d'Anglais, qui désolait alors le midi de la France; la peste suivit les aventuriers, et l'on dit qu'à Milan seulement soixante-dix-sept mille personnes périrent. Après deux ans d'une lutte acharnée, la paix fut signée (3 mars 1364) : Galeazzo garda Pavie et Novare, mais il céda Asti au marquis de Montferrat. Alors surtout il se montra cruel à l'égard de ses ennemis intérieurs; il les fit condamner aux plus horribles supplices, accabla le pays d'impôts excessifs, éleva partout des fortifications. Il agissait en véritable tyran, s'entourait de satellites et d'espions, et gouverna comme jadis à Rome les empereurs, dont il rappela trop souvent, sur un théâtre restreint, les vices, la dépravation et la cruauté. Malade de la goutte et craignant les embûches de son frère, il transféra sa résidence à Pavie (1365). Une ligue se forma contre les Visconti (1368); Barnabò en soutint surtout les efforts; puis Galeazzo eut encore à combattre le marquis de Montferrat, qui voulait reprendre Alba et Côme (1370). Il voulut profiter de la mort du marquis (1372) pour dépouiller ses fils, fut excommunié par le pape Grégoire XI, et se vit menacé jusqu'auprès de Pavie par l'armée pontificale, que commandait Amédée VI, comte de Savoie; mais son fils fut vainqueur à Montechiaro. Cependant les excès des soldats excitaient partout des révoltes; les Visconti, partout menacés et près d'être accablés, demandèrent la paix. On conclut un armistice; mais les mercenaires, se réunissant sous les ordres d'Hawkwood, le plus fameux chef de bande, se mirent à ravager l'Italie pour leur propre compte. Galeazzo, depuis 1375, remit presque tout le pouvoir à son fils, et s'efforça de se réconcilier avec le pape. Sa mort parut un événement heureux dans la Lombardie. On a vanté son esprit et son enthousiasme pour les œuvres de l'intelligence; il a fondé la célèbre école de Pavie (1361), et y a réuni les savants les plus capables; il a protégé Pétrarque, et l'a plusieurs fois chargé de missions importantes.

Marié, en 1350, avec Marie-Blanche de Savoie, il en eut trois enfants : *Giovanni-Galeazzo*, qui vient ci-après; *Maria*, et *Violante*, mariée, en 1368, à Lionel, duc de Clarence.

VISCONTI (*Barnabò* DE'), frère des deux précédents, né en 1319, mort le 19 décembre 1385. Il avait reçu, dans le partage des États de son oncle, Bergame, Brescia, Crême et Crémone, avec la souveraineté collective de Milan et de Gênes; il y ajouta Lodi, Parme et Bologne, à la mort de Matteo. Nous ne reviendrons pas sur les événements où il eut part avec son frère, et dont le récit se trouve déjà dans l'article qui précède. Plus encore que Galeazzo ce fut un tyran cruel, odieux et fantasque; opiniâtre dans ses entreprises, ambitieux, toujours en guerre pour s'agrandir, libéral seulement pour les capitaines de bande, qui firent sa force, ou pour les traîtres, dont il achetait les services dans les villes qu'il voulait soumettre. Les deux frères rivalisaient d'audace et de cruauté; les tyrannies odieuses et folles des empereurs romains semblent reparaître : ainsi Barnabò défend de sortir la nuit, sous peine de perdre un pied; de prononcer les noms de guelfe ou de gibelin, sous peine d'avoir la langue coupée. Passionné pour la chasse, il entretenait une meute de cinq mille chiens, qu'il plaçait chez les citoyens pour les nourrir; celui qui laissait périr un de ces animaux perdait toute sa fortune. Quiconque tuait un lièvre ou un sanglier était mutilé, pendu ou forcé de manger l'animal entier et cru. Barnabò faisait mourir en

mutiler des hommes dont il avait rêvé ou qu'il rencontrait quand il ne voulait pas être vu; il fit enfermer deux de ses secrétaires dans une cage avec un sanglier; il obligeait parfois le premier venu à remplir les fonctions de bourreau. Ayant appris qu'un curé exigeait plus qu'on ne lui devait pour les funérailles d'un mort, il le fit enterrer avec le cadavre. Cependant un pareil tyran affectait la dévotion; il jeûnait le tiers de l'année; il fonda des églises, des monastères, des bénéfices, mais surtout des forteresses. Aussi débauché que cruel, il eut trente ou quarante enfants légitimes ou bâtards; ses violences amoureuses inspiraient partout l'épouvante ou le dégoût. Il chercha d'illustres alliances de famille; il maria sa fille Verde à Léopold, duc d'Autriche; il plaça les autres dans les maisons de Nuremberg, d'Ingolstadt, de Bavière, de Wurtemberg, de Thuringe, de Saxe, de Mantoue; il en donna une au roi de Chypre avec 100,000 florins, une autre à l'aventurier Hawkwood. Pour les doter, il fallait accabler le peuple d'exactions ou s'enrichir par des confiscations; quelques prêtres eurent la témérité de faire des remontrances; Barnabò les fit brûler *pour cette nouvelle hérésie*.

Urbain V, irrité, forma une troisième ligue; Louis, roi de Hongrie, l'empereur, la plupart des princes italiens y accédèrent; on prit pour prétexte la destruction de toutes les compagnies d'aventure qui désolaient l'Italie. Les Visconti devinèrent les desseins des confédérés, s'unirent aux Anglais d'Hawkwood, et commencèrent la guerre dans le Mantouan. Ils se moquèrent d'une nouvelle excommunication, triomphèrent des troupes impériales, que commandait Charles IV lui-même, lui donnèrent de l'argent, et conclurent une paix avantageuse (11 fév. 1369). En 1370, l'infatigable Barnabò s'efforça d'étendre son autorité en Toscane. Une quatrième ligue se forma; les *condottieri* d'Hawkwood le soutinrent encore, et tout s'apaisa. En 1371, il parvint par corruption à s'emparer de Reggio, et menaça Modène; les troupes des Gonzague, des Carrare et du pape furent battues, et de nouveau les deux frères furent excommuniés. On prêcha contre eux une sorte de croisade; le cardinal de Bourges, légat, conduisit une armée dans le pays de Plaisance et de Brescia, mais Gian-Galeazzo le battit à Montechiaro. Lorsque son frère se décida à vivre en paix, Barnabò continua de lutter; ce fut d'abord contre les héritiers de Cane della Scala, qui consentirent à lui payer 400,000 florins d'or et une pension viagère de 200,000 florins (1379); puis contre son propre neveu, dont il convoitait les États. En 1385, celui-ci annonça à Barnabò qu'il allait faire un pèlerinage près de Varèse, qu'il désirait l'embrasser, mais n'osait entrer à Milan. Barnabò et deux de ses fils, Rodolfo et Lodovico, allèrent au-devant de lui près de la ville; ils étaient sans défiance; ils furent arrêtés le 6 mai. Gian-Galeazzo fut accueilli à Milan avec enthousiasme; toutes les villes, tous les châteaux se soumirent. On fit le procès de Barnabò, et les pièces en furent adressées à tous les princes voisins; puis on le conduisit au château de Trezzò; il y fut, dit-on, empoisonné.

Marié, en 1350, avec Beatrice della Scala, surnommée *Regina* à cause de son caractère hautain, il en eut dix-sept enfants. De ses dix-huit ou vingt bâtards descendent les branches des Visconti existant encore.

VISCONTI (*Giovanni-Galeazzo* DE), premier duc de Milan, fils de Galeazzo II, né en 1347, mort le 3 septembre 1402, à Melegnano. Dissimulé et réfléchi, occupé de sciences et d'affaires, il acquit une grande expérience, et succéda, en 1378, à son père. On a vu comment il trompa les défiances de son oncle, et comment il s'empara par trahison de sa personne et de celles de ses deux fils (1385). Dès lors il se trouva maître des possessions considérables des Visconti; soupçonneux, avare, perfide, encore plus ambitieux; tramant sans cesse de ténébreuses intrigues, secondé par les meilleurs capitaines de *condottieri*, il s'efforça de dominer l'Italie, et plusieurs fois parut sur le point de réussir. Il s'unit d'abord à Francesco de Carrare contre Antonio della Scala, qu'ils dépouillèrent de Vérone et de Vicence (1387). Puis, trompant son allié, il l'attaqua à son tour, avec les secours de Venise, lui enleva Padoue et Trévise, l'attira par de fausses promesses ainsi que son fils, les retint prisonniers; et, s'avançant jusqu'aux lagunes, menaça Venise elle-même. Après avoir également dépouillé les maisons des Corregio, des Cavalcabò, des Benzoni, des Beccaria, des Langoschi, des Rusca, etc., il se trouva maître de plus de vingt cités, qui lui donnaient un énorme revenu. Théodore, marquis de Montferrat, vivait à sa cour, presque prisonnier; les princes d'Este et de Gonzague étaient ses humbles protégés; il menaçait Gênes et même la Sicile; mais c'était surtout la Romagne et la Toscane qu'il ambitionnait. Florence, sérieusement menacée, se prépara à une défense énergique; elle prit à sa solde Hawkwood, et appela le duc de Bavière et le comte d'Armagnac, Jean III; elle fut surtout secondée par les troupes de Bologne et par la haine active de Francesco de Carrare, qui, après mille aventures, rentra dans Padoue (1390), souleva Vérone et fut soutenu par les Vénitiens. En 1391, le Milanais fut attaqué à l'ouest par les Français, à l'est par Carrare et Hawkwood; mais Jacopo del Verme battit et tua près d'Alexandrie l'imprudent comte d'Armagnac, puis il rompit les digues de l'Adige, enferma Hawkwood au milieu d'un pays inondé, et celui-ci n'échappa qu'à force de hardiesse et d'habileté. Malgré ses succès, Gian-Galeazzo consentit à traiter (1392); il laissa Padoue à Carrare, et promit de ne plus se mêler des affaires de la Toscane. Pendant la paix, il poussa ses mercenaires contre les guelfes de Toscane; il fit

assassiner à Pise Pietro Gambacorta, chef du parti républicain, par les Appiani, qui lui vendirent la ville; il déjoua une nouvelle ligue guelfe formée contre lui par Francesco de Gonzague. L'empereur Wenceslas lui vendit, en mai 1395, le titre de duc de Milan pour 100,000 florins. Des fêtes magnifiques célébrèrent cet événement, qui semblait annoncer un maître à l'Italie.

Dès 1397 le nouveau duc déclara la guerre à Francesco de Gonzague, seigneur de Mantoue, sous le prétexte de venger la mort de Catarina Visconti, femme de Gonzague, que son mari avait fait périr, trompé par les rapports calomnieux de Gian-Galeazzo lui-même. Mais les succès de ses lieutenants furent arrêtés par l'intervention de Florence et de Pise. Le duc se fit alors reconnaître seigneur à Sienne, à Pérouse, à Assises. Les Carrare, les Florentins et le pape implorèrent les secours de l'empereur Robert, qui descendit en Italie (oct. 1401); ses troupes furent repoussées par les bandes du duc, et Robert, abandonné de ses alliés, repassa honteusement en Allemagne (avril 1402). Gian-Galeazzo en profita pour s'emparer de Bologne, et Florence fut enveloppée de toutes parts. Le duc se croyait triomphant; il offrait à Venise Feltre et Cividale si elle voulait le reconnaître comme roi d'Italie; il avait même fait préparer les insignes royaux, et se proposait de se faire couronner à Florence, lorsqu'il mourut de la peste, à cinquante-cinq ans. Il favorisa les arts et les sciences, fit commencer la cathédrale de Milan et la Chartreuse de Pavie, fonda une académie d'architecture et de peinture, forma une riche bibliothèque, donna un code complet aux Milanais, rétablit l'université de Plaisance; en un mot, ce fut l'un des tyrans les plus remarquables de l'Italie. Un grand nombre de lettres de lui, écrites en latin, sont conservées dans les bibliothèques de l'Italie; Muratori en a inséré plusieurs dans les *Rer. ital. script.*, t. XVI. Son *Oratio ad Venetos de perseverantia pacis* a été impr. à Nuremberg, 1480, in-fol.

Gian-Galeazzo fut marié deux fois, avec Isabelle de Valois, fille du roi Jean (1360), et avec Catarina (2 oct. 1380), fille de Barnabò; il eut de sa première femme *Valentine* (*voy.* ce nom), duchesse d'Orléans, et de sa seconde *Giovanni-Maria* et *Filippo-Maria*, qui lui succédèrent, et entre lesquels il partagea ses États.

VISCONTI (*Giovanni-Maria* DE'), duc de Milan, fils aîné du précédent, né en 1389, tué le 16 mai 1412, à Milan. Il succéda, en 1402, dans le duché de Milan; il eut le pays du Tessin au Mincio, avec Bologne, Sienne et Pérouse. Gabriele-Maria, son frère naturel, mais légitimé, fut seigneur de Crème et de Pise. Le testament du feu duc avait institué une régence que présidait Catarina, sa veuve. L'anarchie fut bientôt à son comble; les nobles cherchaient à se débarrasser de la tyrannie; les *condottieri* s'établissaient en maîtres dans les villes du duché. La Lombardie fut plus malheureuse que jamais; à Brescia, on vendit publiquement de la chair humaine chez les bouchers. La régente eut vainement recours aux supplices; elle ne tarda pas à succomber, et mourut prisonnière au château de Monza, peut-être empoisonnée (17 oct. 1404). Pendant que Gabriele-Maria perdait toutes ses possessions ou les vendait aux Français, aux Florentins, pour aller mourir décapité à Gênes, prisonnier de Boucicaut, qui l'avait indignement trompé (15 déc. 1408), Jacopo del Verme chercha, sans y parvenir, à rétablir un peu d'ordre; Facino Cane, Carlo Malatesta, Boucicaut et beaucoup d'autres se disputèrent le pouvoir, sans arriver à aucun résultat. Quant au jeune duc, lâche et féroce, il ne se distingua que par son ardeur à commander les supplices; il aimait à chasser les condamnés ou ses ennemis avec des chiens courants. Le peuple, pressé par la famine et menacé par la guerre, demandant la paix à grands cris, le duc se précipita sur la foule avec son escorte; deux cents personnes furent tuées, et défense fut faite de prononcer le mot de pain, même à la messe. Cependant Facino Cane parvint à s'emparer de presque toute l'administration à Milan et à Pavie; l'ordre commençait à se rétablir, lorsqu'il tomba malade. Les nobles gibelins, craignant après sa mort une vengeance terrible du duc, formèrent un complot, et massacrèrent Giovanni-Maria dans l'église de Saint-Gothard.

VISCONTI (*Filippo-Maria* DE'), duc de Milan, frère du précédent, né en 1391, mort le 13 août 1447, à Milan. Il eut en partage, à la mort de son père, le comté de Pavie et beaucoup d'autres villes. Pendant sa minorité, ses tuteurs, les Beccaria surtout, s'emparèrent de l'autorité. L'assassinat de son frère lui fit déployer une activité extraordinaire (1412). Il gagna d'abord à sa cause la veuve du grand capitaine Facino Cane, et par son mariage avec Béatrice Tenda, quoiqu'elle eût vingt ans de plus que lui, il eut des places fortes, Tortone, Novare, Verceil, Alexandrie, une bonne armée, et 400,000 florins d'or. Avec l'appui des soldats il arracha Pavie et Milan aux usurpateurs. Lâche et dissimulé, cruel et ambitieux, ce tyran, si laid qu'il craignait de se montrer, si timide qu'il tremblait au bruit du tonnerre, résolut de refaire la puissance de sa maison. Comme son père, il se servit des *condottieri*, qui combattirent pour lui; son règne est rempli de guerres, de perfidies et de crimes. Il commença par faire périr sa femme, dont il n'avait plus besoin, et qu'il accusa d'adultère (1418); puis, grâce aux talents militaires de Carmagnola, il parvint à reconquérir toute la Lombardie, ville à ville. Les Génois furent forcés de le proclamer seigneur et de recevoir pour doge son capitaine, Carmagnola (1421). Florence, de nouveau menacée, s'allia à Alfonse d'Aragon; mais les *condottieri* qu'elle prit à sa solde furent six fois vaincus par ceux de Milan. Filippo-Maria, jaloux de la gloire de Carmagnola, avait

résolu de le perdre; celui-ci, pressentant une disgrâce prochaine, s'enfuit de Gênes, et décida Venise à s'unir à Florence, aux ducs de Savoie et de Ferrare, au roi d'Aragon (1426). A cette ligue formidable, le duc opposa les *condottieri* les plus fameux, Malatesta, Niccolo Piccinino et Francesco Sforza; mais il n'éprouva que des revers, et fut obligé de céder à Venise le pays au delà de l'Adda, Brescia et Bergame (1428). Il recommença la guerre, et fut plus heureux; Piccinino défit les Florentins près du Serchio (1430); Sforza fut vainqueur de Carmagnola près de Soncino, et la flotte milanaise détruisit en partie la flotte vénitienne près de Crémone. Le duc signa cependant la paix à Ferrare avec Venise et Florence, dans l'espoir de profiter des événements qui troublaient le reste de l'Italie. Eugène IV était en lutte contre le concile de Bâle; à Florence, Cosme de Médicis triomphait avec peine des Albizzi; à Naples, René d'Anjou disputait le trône à Alfonse V, roi d'Aragon. Filippo-Maria se déclara pour le concile, et ses capitaines, Fr. Sforza et Forte Braccio, chassèrent Eugène IV de ses États; une flotte partit de Gênes, pour soutenir René d'Anjou, battit Alfonse d'Aragon (5 août 1435), et le roi, pris avec ses deux frères, fut mené en triomphe à Milan. Cosme de Médicis seul l'arrêta; avec l'appui de Capponi et de Sforza, qu'il avait gagné, il repoussa les troupes milanaises, à Barga (1437). Changeant subitement de politique, le duc rendit la liberté à Alfonse, et se déclara son allié contre René, conclut une trêve de dix ans avec les Florentins, et réunit toutes ses forces contre le pape, auquel il enleva Bologne, contre Venise, qu'il attaqua au delà de l'Adda. Mais les Génois, rivaux acharnés des Catalans, se soulevèrent contre l'allié du roi d'Aragon, et reprirent leur liberté; Florence se déclare de nouveau contre l'ambitieux duc de Milan et soutient les Vénitiens; Sforza reprend les armes pour soutenir le pape (1439). La guerre désole toute l'Italie; le schisme ajoute encore à la confusion : les uns soutiennent Eugène IV, les autres Félix V. Alors les deux condottieri rivaux, Sforza et Piccinino, à la tête de leurs bandes, se retrouvèrent en présence. Sforza, vainqueur au nord du lac de Garde, reprit Vérone, puis chassa les Milanais du territoire vénitien, tandis que Cosme de Médicis et Neri Capponi battaient les troupes de Visconti, dans cet engagement d'Anghiari où, après un combat de dix heures, il n'y eut qu'*un homme de tué*. Filippo-Maria, pressé par ses ennemis, se débarrassa du plus redoutable, Sforza, en lui donnant en mariage sa fille Bianca avec Crémone et Pontremoli; puis la paix fut signée à Capriana (1441). Dès lors il ne songea plus qu'à se débarrasser de son gendre. Réconcilié avec plusieurs de ses anciens ennemis, il voulut former une ligue contre Sforza, et fut, sans le vouloir, l'une des principales causes de sa grandeur. L'heureux et habile aventurier, se voyant menacé de tous côtés par les armes et par les trahisons, concentra toutes ses forces dans les Marches, battit les Piccinino (1444), et fut bientôt secondé par Venise et Florence, dont les troupes se jetèrent sur le Milanais. Alors, réduit à l'extrémité, le duc demanda la paix à son gendre, en lui promettant sa succession. Peu après il succomba à une attaque de dyssenterie. Avec ce misérable prince finit la maison des Visconti; celle des Sforza la remplaça sur le trône de Milan. Louis Grégoire.

Voir les nombreux historiens cités par Sismondi, *Hist. des républiques ital.* — Lebret, *Gesch. von Italien.* — Leo et Botta, *Hist. d'Italie.* — Cantu, *Hist. d'Italie.* — Muratori, *Rerum ital. Script.* — Corio, *Mediol. historia.* — Verri, *Storia di Milano.* — Rosmini, *Idem.* — Argelati, *Bibl. mediolanensis.* — Giovio, *De vita et rebus gestis XII Vicecomitum Mediolani principum;* Paris, 1549, in-8°. — Volpi, *Dell'istoria de' Visconti e delle cose d'Italia;* Naples, 1737-48; 2 vol. in-8°. — Merula, *Antiquitatis Vicecomitum lib. X;* Milan, 1500, in-fol. — Sickel; *Die Visconti von Milan;* 1859, in-8°. — Litta, *Famiglie celebri d'Italia.*

VISCONTI (*Gasparo*), poëte italien, né en 1461, à Milan, où il est mort, le 8 mars 1499. De l'illustre maison de ce nom, il reçut une éducation distinguée, apprit le latin, le grec et l'hébreu sous Guidotto de Prestinari, et cultiva la musique et surtout la poésie. Ses contemporains l'estimèrent à l'égal de Pétrarque; mais la postérité n'a point ratifié ce jugement. Il vécut à la cour de Galeas Sforza, qui le nomma sénateur, et le chargea près de divers princes étrangers de missions diplomatiques. Louis le More l'eut ensuite en grande amitié. Visconti avait épousé la fille du célèbre Cecco Simonetta. On a de lui : *Rithmi;* Milan, 1493, in-4°; — *Poema di Paolo e Daria amanti, canti VIII;* ibid., 1495, in-4° : ces deux ouvrages sont devenus très-rares. Il a aussi donné une édit. des *Opere poetiche* de Pétrarque (ibid., 1494, in-fol.). Il dédia à Béatrix, duchesse de Milan, un splendide manuscrit contenant cent cinquante-neuf sonnets écrits sur vélin en caractères d'or et d'argent, et dont plusieurs ont été insérés dans le t. Ier de la *Raccolta milanese.*

Argelati, *Bibl. mediolanensis.*

VISCONTI (*Giuseppe*), liturgiste italien, de la famille des précédents, né vers 1570, à Milan, où il est mort, en 1633. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut un des quatre docteurs choisis par le cardinal F. Borromeo pour distribuer par ordre les livres et les manuscrits de la bibliothèque Ambroisienne, que ce prélat venait de fonder. Chargé de tout ce qui concerne les rites et les cérémonies de l'Église, il s'acquitta de sa tâche avec zèle et intelligence. On a de lui : *De capitatione;* Milan, 1611, in-4°; — *Observationes ecclesiasticæ;* ibid., 1615-26, 4 vol. in-4° : le t. Ier a été réimpr. à Paris, 1618, in-8° : l'ouvrage est fort curieux; le style en est clair et méthodique; mais du Pin, qui l'a analysé tout entier, reproche à l'auteur de n'avoir pas été assez sévère dans le choix de ses autorités.

Boscha, *De origine et statu biblioth. ambros.* — Argelati, *Bibl. mediol.* — Du Pin, *Bibl. ecclésiast.*, t. XVII.

VISCONTI (*Giovanni-Battista-Antonio*), archéologue italien, né à Vernazza (État de Gênes), le 26 décembre 1722, mort à Rome, le 2 septembre 1784. Sa famille, originaire de Gênes, était alliée à celle des Visconti de Milan. Son père exerçait la médecine; il le perdit de bonne heure, mais il fut recueilli par un archiprêtre, son grand oncle, qui, en 1736, l'envoya terminer ses études à Rome. Il s'y livra à l'étude des mathématiques et des langues anciennes, et cultiva la poésie. Il contribua au rétablissement de l'Académie *de' Varj*, dont il fut secrétaire. Bientôt après il acheta une charge de notaire apostolique; mais un invincible penchant l'entraînait toujours vers les antiquités. Les rapides progrès qu'il fit dans ce genre d'étude lui valurent l'estime et l'amitié de Winckelmann, qui le désignait comme le seul homme capable de lui succéder dans son emploi de préfet des antiquités. Il lui succéda en effet (30 juin 1768), et reçut de Clément XIV l'ordre de rassembler tous les marbres antiques dont il pourrait faire l'acquisition pour former au Vatican le nouveau musée, qui vingt ans après, sous le nom de *museo Pio-Clementino*, fit l'admiration de tous les savants de l'Europe. Pendant quinze ans Visconti dirigea les fouilles qui se faisaient au compte du gouvernement et celles entreprises par des particuliers; elles amenèrent de nombreuses découvertes, entre autres celle du tombeau des Scipions. Outre la publication du t. Ier du *Museo Pio-Clementino*, qui fut presque entièrement rédigé par son fils, il laissa : *Dissertazioni sopra la statua del Discobolo*; Rome, 1806, in-8°; — des *poésies* insérées dans l'*Antologia romana*; — des lettres, des notices et des mémoires. S. R.

Cancellieri, *Notice à la tête des Dissertazioni*, 1806. — Ugoni, *Storia della letter. ital.*, 2e édit., t. IV.

VISCONTI (*Ennius-Quirinus*), célèbre archéologue, fils du précédent, né à Rome, le 1er novembre 1751, mort à Paris, le 7 février 1818. On peut dire qu'il fut célèbre dès le berceau. Doué d'une singulière intelligence, il apprenait avec une extrême facilité et n'oubliait rien de ce qu'il avait une fois appris. A peine âgé de trois ans, il discernait sur les médailles les têtes des quarante premiers empereurs romains, citait les principaux traits de leur vie, expliquait trois cents tableaux de l'histoire sainte, lisait le grec et comprenait le latin. Son père, qui s'était chargé seul de son instruction dans le but de prouver la supériorité de l'éducation privée sur celle des colléges, fit constater ces résultats par un examen public. Deux nouvelles épreuves, qui eurent lieu avec une certaine solennité, l'une en 1762, au palais du cardinal Rossi, l'autre, en 1764, dans la bibliothèque Angelica, mirent le comble à la réputation du jeune prodige. Les programmes en furent publiés sous le titre d'*Experimentum domesticæ institutionis* (Rome, 1762-64, 2 part. in 4°). La première portait sur la géographie, la chronologie, les langues anciennes, la numismatique, l'histoire romaine et la géométrie; la seconde comprenait, outre les matières précédentes, la trigonométrie, l'analyse et le calcul différentiel. Des traductions qu'il avait faites à cette époque, il ne publia que celle de l'*Hécube* d'Euripide (Rome, 1765). Pendant quelques années il cultiva la poésie avec passion. Moins par goût que par obéissance à la volonté de son père, qui rêvait pour lui les premières dignités de l'Église, il se fit recevoir docteur *in utroque jure*, le 7 août 1771. Il fut nommé la même année camérier d'honneur du pape et sous-bibliothécaire du Vatican. Son refus obstiné d'entrer dans les ordres lui fit retirer ces emplois et les pensions dont il jouissait. Mais Ennius resta inébranlable dans sa résolution; il aimait une jeune et vertueuse personne nommée Angela-Teresa Doria, qu'il épousa le 12 janvier 1785. Le prince Ferdinando Chigi le prit alors en qualité de bibliothécaire, et pour ne point le distraire de ses études sur l'antiquité, il lui donna pour secrétaire l'abbé Carlo Fea (*voy.* ce nom). Antonio Visconti avait été chargé en 1778 de décrire les antiques qui composaient le musée Pio-Clementino; incapable d'entreprendre un tel travail (il souffrait cruellement d'une maladie chronique), il recourut aux lumières et à l'activité de son fils, et parvint à le remettre en possession de ses premiers emplois. Le t. Ier du *Museo Pio-Clementino* parut en 1782, sous le nom du père de Visconti; mais on ne saurait douter qu'Ennius en fût le principal auteur. Ce volume inaugura de la manière la plus éclatante la longue suite d'écrits qui servirent à la gloire d'Ennius en contribuant si puissamment à la restauration de l'antiquité et qui donnèrent à ses opinions un si grand crédit. En 1784 il fut nommé conservateur du musée du Capitole. Tout en poursuivant le cours de la description du musée Pio-Clementino, il trouva le moyen de s'occuper de la collection d'antiquités de Thomas Jenkins, des mosaïques du chevalier Azara, du bas-relief que M. Wortley avait transporté d'Athènes en Angleterre, du fameux groupe connu sous le nom de *Pasquino*, d'un superbe camée représentant Jupiter armé de l'égide, des *marbres Triopéens* que le prince Marc-Antonio Borghèse avait recueillis dans sa villa, des précieux restes trouvés dans les ruines de Gabies, et d'une foule d'autres monuments. Lors de l'occupation de Rome par les Français, le général Berthier établit un gouvernement provisoire (oct. 1797). Visconti fut appelé au ministère de l'intérieur, et dans les premiers jours de janvier 1798 il fut un des cinq consuls de la nouvelle république romaine. Sa droiture et sa modération le mirent en butte avec ses collègues aux attaques violentes et réitérées du *Monitore italiano*, journal qui se publiait à Milan. Après un consulat de sept mois, sous lequel fut fondé l'Institut romain, il rentra dans la vie privée; mais les haines que *le Moniteur de Milan* avait excitées contre lui le contraignirent

à se réfugier à Pérouse (nov. 1798). Au bout de vingt-six jours il rentra dans sa patrie, à la suite des armées françaises; mais un an après les Napolitains s'emparèrent une seconde fois de Rome, et Visconti, séparé de sa femme et de ses enfants, s'embarqua pour la France.

Avant même d'arriver à Marseille, Visconti reçut un brevet en date du 18 décembre 1799, qui le nommait administrateur du musée des antiques et des tableaux du Louvre, avec le titre de surveillant. A son arrivée à Paris, il fut accueilli avec toute la distinction que l'on devait à un homme de son mérite, et il fut mis en possession d'une chaire d'archéologie créée pour lui. En 1803 il fut nommé conservateur des antiques et membre de l'Institut, dans la classe des beaux-arts, d'où il passa en 1804 dans celle d'histoire et de littérature ancienne. Jusqu'alors il ne s'était occupé que de l'organisation du Musée; il en avait dressé le catalogue et publié diverses descriptions; mais selon le désir de Napoléon il entreprit de réunir et de graver les portraits des Grecs et des Romains illustres. Ce travail immense ne l'empêcha point de rédiger une foule de notices sur les sujets les plus divers, et de donner aux artistes et aux littérateurs des avis et des conseils, comme il l'avait fait déjà en Italie. Les académies se disputaient l'honneur de le posséder et en appelaient souvent à ses décisions; l'Angleterre même le prit pour arbitre. Voici à quelle occasion. Lord Elgin avait dépouillé le Parthénon de ses sculptures, œuvre de Phidias et de ses élèves. Lorsqu'il voulut les céder au gouvernement anglais, les savants se trouvèrent en désaccord sur leur mérite. Visconti fut appelé à Londres pour régler ce différend (nov. 1814). Il ne tarda pas à reconnaître et à démontrer toute la perfection de ces sculptures; il en fixa lui-même le prix à 32,000 liv. st. (800,000 fr.), chiffre des déboursés. Cet arrêt ne trouva aucun contradicteur, et Visconti, après un mois de séjour en Angleterre, revint à Paris, où il songea à retracer l'ensemble des chefs-d'œuvre qu'il venait d'apprécier. Ce fut son dernier ouvrage. Une maladie organique de la vessie, dont il avait senti les premières atteintes en 1816, l'enleva dans sa soixante-septième année.

Ce savant illustre avait les mœurs simples et le caractère affable et doux. Aussi heureusement doué par la nature que favorisé par les circonstances, il put embrasser dans leur ensemble les branches diverses de l'archéologie. Profitant des travaux de ses devanciers, des récentes découvertes d'Herculanum et de Pompéi et des vues élevées de Winckelmann, il posa des principes, établit des vérités, fit des parallèles et trouva des autorités. Substituant les faits qui avaient manqué jusqu'alors, il procéda du connu à l'inconnu, bannit toutes conjectures, soumit à un nouveau doute méthodique tout ce qui avait été admis sans preuve, et cita, pour ainsi dire, à comparaître devant lui l'antiquité tout entière. On trouvera la liste complète des écrits de Visconti à la tête de l'édition de ses *Œuvres;* en voici les principaux : *Ecuba, di Euripide, tradotta in versi;* Rome, 1765, 1769, in-4°; — *Lettres sur la Sicile*; 1778, in-12; — *Monumenti degli Scipioni*, impr. en 1780 dans *l'Antologia romana*, et par F. Piranesi en 1785, à la tête des gravures du *Tombeau des Scipions;* — *Museo Pio-Clementino;* Rome, 1782-96, t. I-VI, et Paris, 1807, t. VII, in-fol.; trad. en français par Sergent-Marceau; Milan, 1822, 7 vol. in-8°; — *Catalogo de' monumenti scritti del museo Tommaso Jenkins;* Rome, 1787, in-4°, fig.; — *Osservazioni su due musaici antichi storiati;* Parme, 1788, in-8°, fig.; — *Di uno basso rilievo rappresentante Giove e Minerva... dissertazioni;* Londres, 1788, dans le *Museum Worslianum;* — *Osservazioni sopra un antico cammeo, rappresentante Giove Egioco;* Padoue, 1793, in-4°; — *Iscrizioni greche Triopee, ora Borghesiane;* Rome, 1794, in-fol. : cet ouvrage est l'un des plus intéressants de l'auteur; — *Pitture di un antico vaso fittile, trovato nella Magna Grecia, ed appartenente al principe Stan. Poniatowski;* Rome, 1794, in-fol.; — *Monumenti Gabini della villa Pinciana;* Rome, 1797, in-8°; — *Notice des statues, bustes et bas-reliefs de la galerie des antiques du musée national du Louvre;* Paris, 1801, in-12; souvent réimpr. et toujours avec de nouvelles additions. La dernière édition a pour titre : *Description des antiques du Musée royal*, 1817, in-12; — *Description des vases peints du Musée;* Paris, 1802, in-12; — *Explication de la tapisserie de la reine Mathilde;* Paris, 1803, in-12; — *Lettre sur le costume des statues antiques*, dans *la Décade philosophique*, ann. 1804; — *Iconographie ancienne, ou Recueil des portraits authentiques des empereurs, rois et hommes illustres de l'antiquité;* la 1re partie : *Iconographie grecque, avec notices chronologiques et historiques;* Paris, 1808, 3 vol. in-fol., est tout entière de Visconti; la 2me partie : *Iconographie romaine*, Paris, 1817-25, 2 vol. in-fol., fut achevée par Mongez; les deux parties parurent en 1811-21, 5 vol. in-4° avec 2 atlas gr. in-fol.; — *Mémoires sur les ouvrages de sculpture du Parthénon et de quelques édifices de l'Acropole à Athènes;* Paris, 1818, in-8°; — *Illustrazioni di monumenti scelti Borghesiani;* Rome, 1821, in-fol. : ouvrage posthume, publié par Stefano Piale et J.-G. de' Rossi. Les publications artistiques de Visconti ont été réunies sous le titre d'*Opere;* Milan, 1818-22, 12 vol. in-4°, et ses œuvres diverses, italiennes et françaises, ont été recueillies et publiées par Jean Labus; Milan, 1827-30, 3 vol. in-8°. Visconti a donné en outre un grand nombre d'articles, de notices, de mémoires et de lettres sur l'antiquité à divers recueils, tels que *le Magasin encyclopédique*, la *Biographie universelle*,

le *Journal des savants*, *le Musée français*. On conserve ses nombreux manuscrits à la bibliothèque impériale. S. ROLLAND.

Novelle letterarie, t. XVI. — Mazzucchelli, *Scrittori d'Italia*, t. II. — *Annales encyclop.*, 1818, t. II. — *Moniteur universel*, 11 févr. 1818, et 1853, p 1388 et 1389, art. d'Alfred Maury. — Dacier, *Éloge hist. d'E.-Q. Visconti*. — Quatremère de Quincy, *Eloge du même*. — Ugoni, *Storia della letter. ital.*, 2e édit., t IV. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. VI. — *Nouveaux Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. VIII. — Quérard, *France littér.* — J. Labus, *Notice*, à la tête des *Opere varie*. — Émeric David, *Notices*.

VISCONTI (*Filippo-Aurelio*), antiquaire, frère du précédent, né le 10 juillet 1754, à Rome, où il est mort, le 30 mars 1831. Suivant les exemples qu'il avait dans sa famille, il consacra tout son temps à l'étude des médailles. Il succéda à son père en qualité de commissaire du musée et des antiquités de Rome, et fut en outre secrétaire de l'Académie d'archéologie, président de la commission des beaux-arts, un des inspecteurs des églises, et depuis 1816 secrétaire de la commission consultative des beaux-arts. Il apporta un grand perfectionnement dans la reproduction des médailles. On lui doit une nouvelle édition de la *Roma* de Venuti (1803), le t. Ier du *Museo Chiaramonti*, le catalogue du *Museo Obiziano* de Venise et du *Museo Borgiano* de Velletri, et divers opuscules, parmi lesquels nous citerons ses *Notices* sur les statues de Vertumne, de Jupiter et d'Hébé, sur un bas-relief trouvé près du portique d'Octavie, et sur l'inscription du tombeau de Valentine, martyre, et ses *Descriptions* des fresques du Masaccio dans une chapelle de la basilique de Saint-Clément, des temples d'Antonin et de Faustine, de la Sibylle, de Vesta, de Jupiter Stator et de Jupiter Tonnant.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. II.

VISCONTI (*Louis-Tullius-Joachim*), architecte, fils d'Ennius, né à Rome, le 11 février 1791, mort à Paris, le 29 décembre 1853. Amené en France en 1801 auprès de son père, qui était venu y chercher un asile deux ans auparavant, il fut naturalisé presque aussitôt. Ce fut au Louvre, au milieu des chefs d'œuvre de l'art, que la conquête commençait dès lors à y accumuler, qu'il fut élevé sous les yeux et sous la direction de son père, l'illustre ami et successeur de Winckelmann. D'heureuses dispositions le portant vers l'architecture, il eut Percier pour maître. Entré à l'École des beaux-arts en 1808, il en sortit en 1817, après avoir remporté cinq médailles, le prix départemental et, en 1814, le second grand prix sur son *Projet d'une bibliothèque-musée*. Malgré ces excellentes études et son nom célèbre dans les arts, Visconti débuta dans la carrière qu'il devait parcourir par les modestes fonctions de conducteur de travaux à l'entrepôt des vins, auxquelles succédèrent celles de sous-inspecteur (1820), puis d'inspecteur des travaux au ministère des finances (1822) et d'architecte voyer des 3e et 8e arrondissements de Paris. A ce dernier titre il éleva en 1824 la fontaine, assez médiocre, du carrefour Gaillon. Nommé, en 1825, architecte de la bibliothèque du roi, il fit de la restauration et de l'aménagement de ce vaste établissement un des rêves de sa vie d'artiste : plus de vingt-neuf projets qu'il traça attestent sa persévérance à cet égard. En 1835 il commença la fontaine de la place Louvois, chef-d'œuvre d'élégance et de légèreté. Dès lors les grands travaux ne manquèrent plus à Visconti. Comme architecte du ministère de l'intérieur pour les fêtes publiques, il se fit dans ce genre, où l'imagination a une si grande part, une véritable réputation, que lui méritèrent particulièrement la décoration des funérailles de Napoléon en 1840 et celle de la fête du 15 août 1853. La construction de la fontaine Molière (1841) et de celle de la place Saint-Sulpice (1842), les tombeaux des maréchaux Suchet, Lauriston, Gouvion Saint-Cyr, plus tard celui du maréchal Soult, les hôtels de Pontalba (Faubourg-Saint-Honoré), Collot (quai d'Orsay), une de ses plus élégantes et plus pures productions, d'une maison rue Fortin, qu'il éleva pour lui-même et qu'il vendit en 1849 à la suite de la mort de sa femme, ne firent qu'ajouter à sa réputation. Mais son œuvre capitale, celle qu'il a pu entièrement achever et que la postérité consacrera, c'est celle du mausolée de Napoléon, difficile mission, qui lui fut confiée le 1er avril 1842. Soigneux de conserver au dôme des Invalides toute sa beauté et sa pureté primitive, il conçut l'idée originale et vraiment grandiose de creuser le sol même et de placer le tombeau dans une sorte de crypte mystérieuse. Ce fut encore lui, qui, au milieu des nombreuses difficultés de toutes natures contre lesquelles il eut à lutter, fit amener de Finlande ce bloc de porphyre indestructible qu'il voulut donner pour enveloppe au cercueil impérial. Visconti se trouva naturellement désigné par son nom et par son talent au choix du prince Louis-Napoléon lorsque le 12 mars 1852 parut le décret qui ordonnait la réunion du Louvre au Tuileries. Chargé d'une œuvre qui rapprochait son nom des plus grands arhitectes de la France, de Philibert Delorme, de Pierre Lescot, de Metezeau, et de Du Cerceau, sans compter ceux qui, comme Desgodets, Bellanger, Mangin, Desmarais, Percier et Fontaine, avaient fourni des plans de 1728 à 1806, il ne chercha qu'à dissimuler et non à faire entièrement disparaître le défaut de parallélisme entre les deux palais, et sut habilement, au moyen d'une double galerie latérale, triompher de la différence de niveau existant entre les constructions du bord de l'eau et celles de la rue de Rivoli. Enfermé dans le délai de cinq années, que le gouvernement avait imposé, il se mit au travail avec une grande ardeur : en 1853, toutes les fondations étaient achevées, les constructions faisant suite au vieux Louvre élevées à moitié de leur hauteur, et celles longeant la rue

de Rivoli jusqu'au faîte. Mais Visconti mourut d'apoplexie, peut-être accablé sous ce labeur énorme, dans lequel l'énergie des efforts avait dû tenir lieu du temps qu'on avait refusé. Quel que soit le mérite de l'architecte qui lui fut donné pour successeur (M. Lefuel), on doit peut-être regretter pour l'art cette mort prématurée, qui ne permit à l'architecte ni de rectifier quelques-unes de ses conceptions, ni surtout de présider à l'ornementation de ce monument, où le goût est trop souvent remplacé par la richesse et l'abondance des détails. Il avait remplacé Blouet dans l'Académie des beaux-arts (août 1853).

Moniteur univ., 6 janv. 1854.

VISDELOU (*Claude* DE), missionnaire français, né en août 1656, au château de Bienassis, en Pléneuf (Côtes-du-Nord), mort le 11 novembre 1737, à Pondichéry. Il entra à quinze ans chez les Jésuites de Paris. Des études variées et approfondies lui firent acquérir une solide connaissance non seulement de la théologie, mais encore des mathématiques et des langues mortes et vivantes. Aussi, par son mérite comme par sa piété, tout à la fois vive et éclairée, se trouva-t-il naturellement désigné au choix de Louis XIV lorsque ce prince envoya en Chine le P. Tachard (*voy.* nom) et d'autres missionnaires (1685). Il se rendit assez familières la langue et l'écriture du pays pour pouvoir traduire et commenter les livres réputés les plus difficiles à comprendre. Les Chinois furent si surpris de ces résultats inespérés que l'héritier présomptif de la couronne impériale crut devoir consigner l'expression de l'admiration commune dans un éloge qu'il écrivit, selon l'usage, sur une pièce de soie, éloge qui fut communiqué plus tard au pape Benoît XIV. Visdelou débrouilla le chaos des annales de la Chine et de la Tartarie, embrassant une période de vingt-cinq siècles, ce qui lui permit de suppléer les lacunes ou de rectifier les erreurs de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. Son manuscrit fut envoyé en France, et il y a tout lieu de croire que de Guignes s'en est servi pour composer son *Histoire des Huns*, bien que l'*Histoire de la Tartarie* de Visdelou n'ait paru que vingt-et-un ans plus tard, dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque oientale*, 1777-79, 4 vol. in-4° ou 2 vol. in-fol. Au manuscrit de Visdelou était jointe une double interprétation française avec des notes de la fameuse inscription de *Si-an-Fou*, constatant l'introduction du christianisme à la Chine, au septième siècle, interprétation plus exacte que la version latine du P. Boym, donnée par Kircher. Pendant les vingt années que le P. Visdelou passa à la Chine, il se livra à divers travaux du même genre, et si le nombre de ceux qu'il laissa à sa mort n'a pas été aussi considérable qu'il eût pu l'être, la cause en est à la part qu'il prit aux débats suscités entre les jésuites et les missionnaires appartenant à d'autres ordres religieux. Dans le cours de ces débats arriva l'abbé de Tournon (*voy.* ce nom), que Clément XI avait nommé son vicaire apostolique à la Chine. Accueilli avec une grande solennité à la cour de Péking, le légat du pape reçut bientôt l'ordre de s'éloigner, ordre motivé sur les tentatives qu'il faisait pour établir à la Chine un supérieur général des missions, qui serait devenu l'intermédiaire entre ce pays et le saint-siége. Obligé de sortir de Péking, le 3 août 1706, Tournon se rendit à Nanking, d'où il fulmina son fameux mandement du 28 janvier 1707, par lequel il interdit aux nouveaux chrétiens les anciennes cérémonies, et enjoignit aux missionnaires de se conformer à ses instructions, sous les peines canoniques. L'empereur, irrité, le fit conduire à Macao. Visdelou, qui s'était rangé au parti de Tournon, fut enveloppé dans les ressentiments que s'était attirés le légat, et sa position personnelle devint de plus en plus difficile lorsque Tournon l'eut nommé, le 12 janvier 1708, vicaire apostolique, chargé de l'administration de plusieurs provinces de la Chine et, un mois après, évêque de Claudiopolis. N'ayant pu être sacré que nuitamment (2 fév. 1709) et dans la prison du cardinal (Tournon venait de recevoir ce titre), Visdelou, dont l'institution était présentée comme apocryphe, fut obligé de quitter Macao, le 24 juin 1709, et de s'embarquer pour Pondichéry, où il trouva un bref de Clément XI qui approuvait sa conduite. Il semblerait qu'il en fut tout autrement en France, car dans une lettre qu'il avait adressée en janvier 1718 au roi, et qui fut remise au régent, il se plaignait de ce que, sans motif fondé, on voulait l'envoyer au Bengale. Le régent lui ayant enjoint de rester à Pondichéry, Visdelou, se conformant à cette injonction, passa le reste de sa vie dans cette ville, d'où il ne s'absenta qu'une seule fois, pour aller à Madras. Aux ouvrages déjà cités de ce savant jésuite, il faut ajouter 105 pages d'observations sur divers articles de la *Bibliothèque orientale*, et une *Lettre apologétique à Louis le Grand, et autres pièces dédiées au pape Benoît XIV*; Cadix, 1742, in-8°. P. LEVOT.

Norbert, *Oraison funèbre du P. Visdelou*; Lucques, 1742, in-8°. — Moréri, *Dict. hist.* — *Lettres édifiantes.* — *Biographie bretonne.*

VISÉ. *Voy.* DONNEAU.

VISMES DU VALGAY (*Anne-Pierre-Jacques* DE), musicographe et littérateur, né en 1745, à Paris, mort en avril 1819, à Caudebec. Il était sous-directeur des fermes, lorsqu'il soumissionna, en septembre 1777, la régie de l'Académie royale de musique; ses offres, qui furent acceptées, portaient qu'il donnerait un cautionnement de 500,000 fr., que la ville de Paris lui payerait une indemnité annuelle de 80,000 fr., et que son privilége s'étendrait à douze années. Il entra dans l'exercice de sa concession, le 1er avril 1778, et déploya une grande activité. En moins d'un an, il reprit les principales œuvres de Lully, de Rameau et de Gluck, fit re-

nir la première troupe de *bouffons* qu'on ait entendue à Paris, commença à habituer le public aux intermèdes musicaux de Paisiello, d'Anfossi, et donna deux opéras de Piccinni, *Roland* et *Atys*. La représentation de ces deux pièces fit éclater l'orage qu'avaient soulevé contre de Vismes ses essais de réforme dans les abus qui viciaient l'administration. *Lullistes*, *ramistes* et *gluckistes* se réunirent contre la nouvelle musique, et les *piccinistes*, bien que soutenus par la reine, furent impuissants à garantir de Vismes des attaques de ses ennemis. Aux épigrammes succédèrent les cabales; des amateurs puissants par leur richesse ou par leur position, le financier La Borde, les agents du ministre Maurepas, empiétaient sur son autorité; il offrit de résilier son bail, et le conseil d'État accepta sa demande (19 fév. 1779). De Vismes resta cependant administrateur, mais sous la dépendance du prévôt des marchands. Les intrigues ne cessèrent pas, et le conseil d'État, par arrêt du 17 mars 1780, retira le privilége de l'Opéra à la ville, le rendit au roi, et déclarant que de Vismes « n'avait pas les connaissances requises », lui enleva ses fonctions. Il revint à l'Opéra en 1799, en qualité de co-administrateur, en devint directeur le 18 mars 1800, et vit ses fonctions supprimées par arrêté du 28 décembre suivant. De Vismes se retira en Normandie, où il mourut. On a de lui : *Pasilogie, ou la Musique considérée comme langue universelle*; Paris, 1806, in-8°; — *Eléonore d'Amboise, duchesse de Bretagne*, roman historique; Paris, 1807, 2 vol. in-12; — *Recherches nouvelles sur l'origine et la destruction des pyramides d'Égypte, suivies d'une Dissertation sur la fin du globe terrestre*; Paris, 1812, in-8°. Il a donné au théâtre Montansier deux opéras-comiques, *la Double récompense*, *Eugène et Lanval*, tous deux représentés en 1800.

Sa femme, *Jeanne-Hypolyte* MOYROUD, née vers 1767, à Lyon, a composé la musique de *Praxitèle*, donné à l'Opéra en 1800.

VISMES (*Alphonse-Denis-Marie* DE), dit *de Saint-Alphonse*, auteur dramatique, frère du précédent, né en 1746, à Paris, où il est mort, le 18 mai 1792. D'abord officier d'artillerie, puis lecteur du cabinet du prince de Condé, et directeur général des fermes, il occupa ses loisirs par la littérature, et fut membre de l'Académie de Dijon. Il a donné à l'Académie royale de musique *les Trois âges de l'Opéra*, en un acte, musique de Grétry (1778), *Amadis de Gaule*, opéra de Quinault, réduit à trois actes (1779), *Hellé*, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

VISSCHER (*Roemer*), poëte hollandais, né en 1547, à Amsterdam, mort le 11 février 1620, à Alkmaar. Une belle fortune, gagnée dans le commerce, l'avait mis en évidence, car nulle part il n'est question de charges publiques qui lui eussent été confiées. Il échappait souvent au tracas des affaires pour prendre part aux travaux de la célèbre chambre de rhétorique d'Amsterdam, dite *in Liefde bloeyende*, et il contribua largement à l'influence que cette société littéraire exerça sur la formation de la langue néerlandaise actuelle. Quand les troubles religieux vinrent à éclater, Visscher, de même que son ami Henri Spiegel, se retira à Alkmaar. Quand les événements lui permirent de rentrer à Amsterdam, il continua à rivaliser, non sans bonheur, avec les meilleurs poëtes de son temps. On l'appelait le nouveau Martial depuis qu'il avait publié son livre d'emblèmes : *Zinnepoppen* (Amst., 1614, in-4° oblong, fig.; ibid., s. d., in-8°, et 1669, 1678, in-8°), et un recueil d'épigrammes : *Brabbelinghen* (Leyde, 16.., in-12; Amst., 1614, 1669, in-8°).

VISSCHER (*Marie-Tesselschade*), fille du précédent, née le 25 mars 1597, à Amsterdam, où elle est morte, le 20 juillet 1649. La poésie, la musique vocale ou instrumentale étaient ses occupations les plus chères. Des talents joints à beaucoup d'esprit et à une grande beauté lui firent de bonne heure une espèce de cour. L'historien Hooft l'élevait jusqu'aux nues. On a conservé les lettres qu'il lui adressait, et qui touchent à tous les sujets et quelquefois aux plus graves, à ceux surtout qu'une femme redoute d'approfondir. Elle avait entrepris une traduction en vers hollandais de la *Jérusalem délivrée*; mais il n'est rien resté de ce travail, qu'elle ne termina pas du reste. En 1623 elle avait épousé Allard de Krombalg, dont elle eut deux filles. Son mari étant mort à Alkmaar, en 1634, elle quitta cette ville pour aller vivre à Amsterdam, où elle mourut, catholique malgré les efforts de ses nombreux amis pour l'engager à sortir de cette église.

VISSCHER (*Anne-Roemer*), autre fille du précédent, née en 1587, à Amsterdam, où elle est morte, le 6 décembre 1651. Elle était à la fois poëte, musicienne, peintre et graveur. Au château de Muyden, où résidait Hooft, l'historien, on ne pouvait se passer d'elle. Anne composait de charmantes chansons, et les chantait elle-même, tantôt à table et tantôt au salon. On prétend qu'elle a ajouté des pièces de vers assez remarquables à des emblèmes composés par son père. Elle avait épousé Booth van Wesel. Nous ne croyons pas que Huyghens et Barlæus lui aient adressé des vers ou des louanges comme à sa sœur; mais il paraît certain que Heinsius lui avait voué les sentiments les plus tendres; il chanta en vers flamands ses grâces, ses talents et son esprit. C.-A. RAHLENBECK.

Scheltema, *Anna en Maria-Tesselschade, de dochters van Roemer Visscher*; Amst., 1808, in-8°.

VISSCHER (*Corneille*), graveur hollandais, né vers 1629, à Harlem, où il est mort, en 1658 (1).

(1) Cette date nous est fournie par l'inscription qui se

Élève de P. Houtman, il ne tarda pas à dépasser son maître; il avait en effet une exécution plus large que lui, son dessin avait plus de souplesse, et les portraits de Gelius de Bouma, de Winius, de J. de Paep, de Guill. van den Zande, de Guill. de Ryck, de Robert du Jon et de quelques autres exécutés par cet artiste, libre de toute discipline, sont supérieurs à ceux qu'il signait ainsi : *Petro Houtmanno dirigente et excudente*. Tandis que sous la direction de Houtman il se sert uniquement du burin, lorsqu'il est livré à lui-même il avance ses planches à l'eau-forte de telle sorte que, au lieu d'une exécution forcément métallique, il obtient un travail moelleux et doux, que n'avaient pas à un même degré les estampes qu'il avait exécutées dans sa jeunesse. A côté des estampes citées, il convient de parler de deux autres, *la Faiseuse de koucks* et *le Marchand de mort aux rats*, l'une et l'autre inventées et gravées par Visscher. Les personnages qu'il met en scène agissent aisément; ils sont bien disposés et dessinés avec fermeté.

G. D.

Cabinet de l'Amateur, t. IV, 1846. — Nagler, *Künstler-Lexicon*. — Huber et Rost, t. V.

VITAL (Saint), né vers 1050, à Tierceville, près Mortain (Normandie), mort le 16 septembre 1122, au prieuré de Dampierre. Il quitta sa terre natale pour s'instruire près des hommes les plus savants de son temps, entra dans les ordres, et devint, vers 1080, chapelain de Robert, comte de Mortain, qui le gratifia peu après d'une prébende dans la collégiale de Saint-Évroul, qu'il venait de fonder (1082). Malgré ses bonnes œuvres et la réputation de sainteté qu'elles lui avaient acquise, il renonça au monde vers 1091, et se retira dans les rochers de Mortain. Le nombre toujours croissant de ceux qui vinrent le joindre le força, dès 1093, à émigrer dans la forêt de Craon, auprès de Robert d'Arbrisselles, puis dans celle de Fougères. Le seigneur de cette ville lui ayant abandonné la forêt de Savigny, près Mortain, ce fut là que Vital fonda vers 1105 une abbaye dédiée à la Trinité, et dont, en 1112, une charte confirme la donation. Zélé et habile prédicateur, il fit de longues tournées pour prêcher les peuples, les princes, les prélats, les papes eux-mêmes; Calixte II l'ayant entendu au concile de Reims en 1119 déclarait que « personne jusque-là ne lui avait si bien représenté les obligations des papes ». En 1120, étant passé en Angleterre, il y fit un grand nombre de conversions. Ce fut également à la même époque que Vital, qui avait bâti, pour sa sœur sainte Adeline, un couvent de femmes, dans un lieu voisin de Savigny, le transféra au Neuf-Bourg de Mortain. Il mourut en célébrant l'office de matines, au prieuré de Dampierre, dont Henri Ier, roi d'Angleterre, lui avait fait présent trois années auparavant. Quant à la maison qu'il avait fondée, elle prit un prompt accroissement, et donna naissance, tant en France qu'en Angleterre, à un grand nombre de monastères qui en relevaient, et parmi lesquels on remarque ceux de la Trappe, de Foucarmont et d'Aulnoy; elle passa, en 1148, dans l'ordre de Cîteaux. Un des derniers abbés successeurs de saint Vital fut Massillon (8 janv. 1721).

Mabillon, *Acta Sanctorum ord. S. Benedicti*. — *Annales cistercences*, t. I, p. 63. — Orderic Vital, *Hist. eccles.*, t. VIII. — *Gallia christiana*, t. XI, col. 542. — *Hist. littér. de la France*, t. X.

VITAL *de Blois*, poëte latin du douzième siècle. Il était contemporain de Pierre de Blois et de Matthieu de Vendôme, et originaire de la ville dont il prit le nom; c'est tout ce qu'on sait de sa vie. Il composa en 1186 un poëme en quatre chants et en vers élégiaques, intitulé *De querolo*, et qui est une imitation du *Querolus*, pièce longtemps attribuée à Plaute (1). Le travail de Vital de Blois consista à convertir en un poëme cette comédie dans laquelle un parasite du nom de *Mandrogeras* cherche à s'emparer d'une marmite remplie d'argent et cachée dans le jardin d'un jeune homme dont le père est mort en pays étranger en lui révélant ce secret. Le style de Vital est poétique bien que souvent sentencieux. La mesure n'est pas toujours observée dans ses vers; mais l'auteur ne semble pas s'en préoccuper beaucoup, car il le dit lui-même : *Prodire... non auderemus cum claudo pede*. Le poëme de Vital a été impr. en 1595 par Rittershuys à la suite du *Querolus, antiqua comœdia*. Une excellente édition critique en a été donnée à Amsterdam, 1830, in-8°, avec les notes de F.-C. Klinkhamar.

Vossius, *De poetis lat.* — Liron, *Bibl. chartraine*, p. 96. — Bernier, *Hist. de Blois*. — Fabricius, *Bibl. latina*. — *Hist littér. de la France*, t. XV.

VITAL. *Voy*. ORDERIC.

VITALE. *Voy*. BOLOGNA (*Vitale da*).

VITALIEN (*Vitalianus*), pape, né à Segni, en Campanie, mort le 27 ou 29 janvier 672, à Rome. Élu le 30 juillet 657, à la place d'Eugène Ier, il envoya des légats à Constant II pour lui faire part de son élévation au pontificat, et reçut en retour de cet hommage de riches présents de l'empereur. Peu de temps après, ce dernier, qui avait formé le projet de placer encore une fois le centre de l'empire à Rome même, entra dans cette ville le 5 juillet 663, avec une partie de son armée. Vitalien alla au-devant de lui à la tête de son clergé. Pendant douze jours l'empereur visita les églises, donnant partout des marques de dévotion et de libéralité; mais lorsqu'il se retira devant le succès des Lom-

trouve au bas du portrait du calligraphe Coppenol. *C. de Visscher ad vivum; delineavit tribus diebus ante mortem. Ultimam manum imposuit anno 1658.*

(1) Les uns nomment Rutilius Numatianus, les autres Gildas le Breton. *Voy.* sur cette question Magnin, *Revue des deux mondes* (15 juin 1835), Ampère, *Hist. littér.*, t. I, Éd. du Méril, *Origines latines du théâtre moderne*, et Madvig, dans l'édit. du *De oratore* de Cicéron donnée par Orelli en 1830.

bards et qu'il eut perdu l'espoir de s'établir d'une façon durable à Rome, il pilla les églises, reprit ce qu'il avait donné, et dépouilla jusqu'aux antiques monuments de ce qu'ils contenaient encore de bronzes et d'objets d'art. En 666, une querelle s'éleva entre le pape et Maur, archevêque de Ravenne, qui refusait de reconnaître au siége de Rome le droit d'investiture. Après s'être excommuniés l'un et l'autre, ils eurent recours à Constant, qui avait fixé sa résidence en Sicile, et le prirent pour juge du différend. L'empereur le trancha en faveur de l'église de Ravenne, qu'il déclara pour jamais indépendante de toute autorité ecclésiastique. Vitalien eut pour successeur Adéodat II.

Muratori, *Annali d'Italia*. — Fleury, *Hist. eccl.*

VITELLIUS (*Aulus*), empereur romain, né à Luceria, le 24 septembre 15 (1) après J.-C., mort le 21 décembre 69, à Rome. Il existait à Rome sous la république une ancienne famille des *Vitelli;* mais il est fort douteux que l'empereur s'y rattachât autrement que par le nom. Sa famille à lui datait de l'empire. Son grand-père *P. Vitellius*, né à Luceria, devint procurateur d'Auguste. Des quatre fils de Publius celui qui eut la fortune la plus éclatante et la plus durable fut *Lucius Vitellius*, père du futur empereur. Courtisan consommé, il se concilia successivement la faveur de Tibère, de Caïus et de Claude. Cependant l'imperturbable effronterie de son adulation faillit échouer contre les caprices imprévus de la férocité de Caïus. En vain il donna le premier l'exemple de l'adorer comme un dieu, en vain, interrogé par l'empereur s'il avait été témoin de son commerce avec la Lune, il répondit humblement que de pareils mystères n'étaient pas faits pour les yeux d'un mortel comme lui, Caïus, jaloux de la manière dont il avait amené les Parthes à conclure la paix, résolut de le mettre à mort : Vitellius se sauva à force de bassesse. Les mêmes moyens lui valurent l'amitié de Claude, et, ce qui était plus difficile, lui permirent d'obtenir la protection d'Agrippine, après avoir été un des plus odieux instruments de Messaline. Trois fois consul, censeur avec Claude, en 48, Lucius Vitellius mourut au comble des honneurs, en 52, après avoir vu ses deux fils, Lucius et Aulus, consuls dans la même année où il était censeur. Le sénat lui vota des funérailles publiques et une statue sur le Forum, avec cette inscription : *Pietatis immobilis erga principem*. Ce personnage si méprisable à la cour se montra pourtant dans les provinces dont il eut le gouvernement un administrateur intègre et vigilant. Aulus Vitellius fut digne d'un tel père. Comme lui, il montra dans son gouvernement d'Afrique de la modération et de l'honnêteté, mais il l'égala aussi comme flatteur infatigable des plus mauvais empereurs. On assure qu'il fut un des conseillers les plus écoutés de Néron; ce prince cependant ne lui conféra ni dignités ni commandements. Vitellius vécut donc à Rome, connu surtout comme énorme mangeur et intrépide buveur. A force de boire et de manger, il dépensa toute sa fortune. Il était criblé de dettes quand Néron périt. On s'étonne de voir Galba choisir ce vieux débauché ruiné pour commander les légions de la basse Germanie. Galba savait que la mort du dernier prince de la famille des Césars avait rompu le charme qui rattachait les légions au centre de l'empire, que chaque armée aspirait à faire son empereur. Tout général devenait donc un prétendant, et plus il avait de talent plus il était redoutable. La servilité, les grossiers appétits et la pauvreté de Vitellius rassuraient Galba.

(1) Selon Dion Cassius. Tacite le fait naître deux ans plus tôt.

Vitellius en arrivant dans son armée la trouva mécontente, prête à la révolte (déc. 68). Les soldats n'oubliaient pas qu'ils avaient battu récemment Vindex, allié de Galba, qu'ils n'avaient aucune faveur à attendre du nouveau prince. Recrutés presque tous dans la Gaule et sur les bords du Rhin, ils mêlaient à un reste d'attachement pour Néron une sorte de dédain pour l'Italie et de haine pour les prétoriens. Vitellius ne songea pas à les réprimer, et, suivant la pente de son caractère plutôt qu'un dessein préconçu, il se mit à caresser les soldats et à leur prodiguer l'argent. Deux commandants de légions, Cécina et Valens, prirent l'initiative du mouvement. Ils représentèrent à Vitellius qu'il lui serait aussi facile d'accepter l'empire qu'il lui était dangereux de rester simple particulier. Tandis qu'il hésitait encore, les soldats le proclamèrent empereur (janv. 69). Toutes les provinces voisines adhérèrent promptement à cette révolution militaire. Valens et Cécina, avec quelques milliers de légionnaires et des masses d'auxiliaires gaulois et germains, descendirent sur l'Italie. Leurs forces réunies s'élevaient à près de quatre-vingt mille hommes. C'était une véritable invasion de barbares, semant partout sur son passage le ravage et la terreur (*voy.* OTHON). Vitellius suivit lentement avec une troisième armée. Il était à peine à quelques journées de Cologne lorsqu'il apprit la victoire de ses lieutenants à Bedriacum et la mort d'Othon (15 avril 69). Il continua sa route sans plus de hâte, descendant en bateau le cours de la Saône. Lors de son avénement à Cologne, il n'avait pas voulu du titre de César et s'était contenté de celui de *Germanicus*. En arrivant à Lyon, il rencontra les deux généraux vaincus, Suetonius Paullinus et Proculus, qui implorèrent un pardon qu'il ne sut pas leur refuser. D'ailleurs il n'était actif pour rien, pas même pour le mal, et son apathie eut plus d'une fois les effets de la clémence. Il laissait ses soldats piller et voler; lui-même, moins avide que prodigue, ne confisqua point les biens de ses ennemis. Sa passion la plus coûteuse était une prodigieuse gourman-

dise. Il s'avançait vers sa capitale à travers une série d'interminables repas, que lui offraient les provinciaux épouvantés. Sa position était encore bien précaire. Les Othoniens, dispersés mais non détruits, brûlaient de prendre leur revanche d'une défaite qu'ils attribuaient à la trahison; les légions d'Illyrie, arrivées trop tard pour secourir Othon, voulaient le venger sur son vainqueur. Ces dangers ne troublaient point la lourde quiétude de Vitellius. Il s'arrêta à Crémone et à Bologne, où Cecina et Valens le firent assister à de magnifiques jeux de gladiateurs. Entre les deux spectacles il alla visiter le champ de bataille, et montra devant les corps non ensevelis des victimes de cette journée une brutale insensibilité. La nouvelle que les légions d'Orient lui avaient prêté serment mit le comble à sa confiance. Il entra dans Rome avec le titre d'auguste, et commença son règne, plus honteux que cruel (juillet 69).

Son sort était déjà décidé. Quelques jours auparavant les légions de Syrie et de Judée avaient fait un nouvel empereur (*voy.* VESPASIEN). Mais la nouvelle ne lui arriva que plus tard. En attendant il jouissait de l'empire à sa manière. Laissant Cecina, Valens et quelques affranchis gouverner à leur guise, il donnait tout son temps à la table et au sommeil. Malgré l'épuisement du trésor public, qui ne lui permettait même pas de distribuer à ses soldats le *donativum* promis, il trouvait de l'argent pour satisfaire ses grossiers appétits. Tacite prétend qu'en quelques mois il dépensa 900,000,000 de sesterces (environ 180,000,000 fr.). Il faisait jusqu'à quatre grands repas par jour, sans compter un souper la nuit. Dans un repas que lui donna son frère, L. Vitellius, on servit deux mille poissons et sept mille oiseaux. L'empereur avait un immense plat, qu'il appelait le bouclier de Minerve, et qui se composait de langues de paons et de faisans, de laites de poissons délicats, etc. On a peine à croire à toutes ces extravagances, quoiqu'elles soient attestées par des écrivains contemporains, Suétone et Pline l'ancien.

La nouvelle de la défection des légions d'Orient ne le tira pas de son engourdissement; il laissa ses lieutenants prendre les mesures urgentes. On demanda en toute hâte des secours en Espagne, en Bretagne, en Germanie; mais les commandants de ces provinces, qui ne croyaient pas à la durée du règne de Vitellius, s'abstinrent sous divers prétextes d'envoyer des soldats. Enfin Valens et Cecina durent se décider à tenir tête avec leurs seules troupes aux armées d'Orient, dont l'avant-garde, formée des légions d'Illyrie et commandée par Antonius Primus, avait déjà franchi les Alpes Juliennes; dès lors ils semblent avoir désespéré de la cause de Vitellius; Valens resta en arrière, sous prétexte de maladie, et Cecina, alors consul, ne se porta en avant que pour trahir. Les deux armées opposées étaient placées, l'une sur le Pô inférieur, de Crémone à Ravenne, l'autre près de Vérone. Il sembla d'abord qu'il n'y aurait pas même de bataille; la flotte de Ravenne se déclara pour Vespasien, et Cecina ne demandait qu'à livrer son armée. Mais ses soldats le mirent aux fers, et engagèrent le combat dans les mêmes champs de Bedriacum où six mois plus tôt ils avaient remporté leur victoire. Trahis par leurs chefs comme les Othoniens, ils se battirent avec le même courage, et eurent le même sort. Les légions victorieuses se précipitèrent sur Crémone à la suite des fuyards, et pillèrent cette ville durant quatre jours (fin oct. 69). Valens, quoique plus fidèle, ne fut pas plus utile à la cause de Vitellius. S'étant embarqué avec l'intention d'aller renouveler la lutte dans la Gaule, des vents contraires le jetèrent à la côte; il fut fait prisonnier par Valerius Suetonius, procurateur de la Narbonnaise, qui s'était rallié à Vespasien. La nouvelle de cette capture importante décida la Gaule, l'Espagne et la Bretagne à abandonner Vitellius. Valens fut mis à mort peu après, et sa tête montrée aux vitelliens leur apprit qu'ils n'avaient plus de général.

Ces nouvelles arrivant coup sur coup purent à peine tirer Vitellius de sa torpeur. « Après le départ de Cecina et de Valens, dit Tacite, il enfouit ses soucis dans les plaisirs. Il ne rassembla point de troupes, ne harangua ni n'exerça les soldats, et ne se montra point en public. Se cachant à l'ombre de ses jardins, comme ces animaux paresseux qui dès qu'ils ont eu leur nourriture se couchent et dorment, il oubliait également le passé, le présent et l'avenir. » Son frère prit pour lui quelques mesures convenables. Un camp fut établi à Mevania, au pied des Apennins, pour en fermer l'issue aux vainqueurs. En même temps l'empereur tâchait de se concilier l'appui des Italiens. Aux nobles il prodiguait les places, au peuple les promesses, aux alliés le droit de cité. Vains efforts! l'insurrection gagnait, enveloppant Rome d'un cercle de plus en plus resserré. La flotte de Misène se révolta, et entraîna la Campanie dans sa défection. Primus franchit les Apennins sans trouver d'autres obstacles que ceux que lui offrait une saison rigoureuse (premiers jours de déc. 69), et reçut la soumission des troupes vitelliennes abandonnées de leurs généraux et de leur empereur. A la nouvelle de cette défection décisive Vitellius accepta les offres de Primus, confirmées par Mucien. On lui promettait, s'il abdiquait l'empire, la vie sauve et une retraite opulente dans la Campanie. Mais beaucoup d'habitants de Rome voyaient approcher avec épouvante les destructeurs de Crémone, et les restes surtout des légions de Germanie étaient exaspérés à l'idée de se rendre aux soldats d'Antonius Primus. Ainsi, lorsque l'empereur s'abandonnait, ses défenseurs ne l'abandonnaient pas encore. Le 18 décembre il quitta le palais, vêtu de noir, entouré de sa famille en deuil. Le

cortége, semblable à des funérailles, descendit au Forum. Là Vitellius prononça quelques paroles, puis, les larmes l'empêchant de continuer, il détacha son épée, et la présenta au consul Cecilius, qui refusa de la recevoir Ce spectacle touchait la foule, et parmi les soldats produisit une émotion furieuse. Ils ramenèrent de force l'empereur au palais, et préparèrent tout pour la résistance. Cette émeute militaire changeait brusquement la face des affaires. Les sénateurs, qui venaient de porter leur adhésion à Sabinus, frère de Vespasien Sabinus surtout, qui allait prendre le pouvoir au nom de son frère, se trouvaient dans un danger imminent; ils se réfugièrent au Capitole, où une soldatesque furieuse les assiégea. La nuit, grâce à la pluie qui survint, fut assez tranquille; mais le lendemain matin les soldats donnèrent l'assaut au Capitole, l'incendièrent, au milieu de l'horreur de la population romaine, et massacrèrent ceux de ses défenseurs qu'ils purent atteindre. Sabinus fut égorgé tandis que son neveu Domitien, fils de Vespasien, put s'échapper sous un déguisement. En ce moment même, l'avant-garde des légions d'Illyrie, commandée par Cerialis arrivait à la porte Colline, qu'elle croyait trouver ouverte, et était rudement repoussée. Antonius Primus arriva le lendemain. Il refusa d'écouter les propositions de paix que Vitellius lui fit apporter par les Vestales il refusa également à ses soldats impatients l'ordre d'attaquer sur-le-champ, ne voulant pas exposer Rome aux horreurs d'une prise d'assaut pendant la nuit. L'attaque commença le lendemain (21 déc.), au point du jour. L'armée flavienne, s'avançant en trois divisions, culbuta dans le Champ de Mars les cohortes vitelliennes peu nombreuses et mal commandées. Vainqueurs et vaincus se précipitèrent pêle-mêle dans la ville, et le combat recommença dans les rues, sous les yeux d'une population curieuse, pour qui ces scènes de mort étaient un spectacle. Vers le milieu du jour les vitelliens ne gardaient plus que le camp des prétoriens. Ils s'y défendirent avec le courage désespéré de gens qui n'espéraient pas de quartier Les flaviens les attaquèrent avec fureur, mirent le feu aux portes, et, pénétrant dans le camp massacrèrent tout ce qui survivait de ses défenseurs. Vitellius, dès qu'il sut que les flaviens avaient pénétré dans la ville, sortit du palais par une porte de derrière, et se fit transporter en litière dans la maison de sa femme sur l'Aventin il espérait s'y cacher pendant le reste du jour, pour gagner à la faveur de la nuit Terracine, où son frère tenait encore quelques cohortes. Son inquiétude l'empêchant de rester en place il revint dans le palais, qu'il trouva presque entièrement désert. Ce fut là, dans une cachette, que des soldats le découvrirent. Ils lui lièrent les mains derrière le dos et le poussèrent devant eux, au milieu des huées de la populace. Un soldat germain le rencontrant ainsi, et voulant sans doute abréger son supplice, le frappa d'un coup d'épée qui blessa en même temps le tribun militaire qui le conduisait. L'escorte du tribun tua aussitôt le Germain. Vitellius n'était pas mortellement blessé. Les soldats continuèrent de le pousser avec les pointes de leurs piques, lui mettant une épée sous le menton pour le forcer à tenir la tête levée. On le mena ainsi jusqu'à l'escalier des Gémonies, où on l'acheva. Dans cette effroyable agonie il eut une parole digne. Au tribun qui l'insultait, il répondit : « J'ai pourtant été votre empereur » Son frère, qui se rendit aux vainqueurs, et son fils, encore enfant, furent mis à mort sa mère etait morte pendant son principat; sa femme et sa fille furent épargnées.

Vitellius mourut dans sa cinquante-septième année suivant Tacite dans sa cinquante-cinquième d'après le témoignage plus précis de Dion, huit mois après la mort d'Othon. Il ne sut pas, comme son rival, relever par la noblesse de sa fin une vie peu honorable. On cherche vainement dans son histoire un acte qui appelle la sympathie ou provoque la pitié; on n'y trouve que des vices bas ou des qualités vulgaires. Il a fallu le hasard d'une insurrection militaire pour donner une valeur historique à ce vieux sénateur, paresseux gourmand et prodigue, à peine digne de figurer dans une satire de Juvénal. L. J.

Suetone, *Vitellius*. — Tacite, *Hist.*, II, III. — Dion Cassius LXV. Tillemont, *Hist des empereurs*, t. I. — Merivale, *Hist. of the Romans under the empire*, t. VI. — F. Horn, *Galba*, *Otho*, *Vitellius*; Berlin, 1812, in-8°.

VITERIC, roi des Visigoths, mort en 610. Dans sa jeunesse il avait pris part à un complot ourdi contre Récarède I[er] et il obtint sa grâce en dénonçant ses complices. Sous son fils Liuva II il leva de nouveau l'étendard de la rébellion, se proclama arien s'empara du jeune prince, et le fit mettre à mort (603) Après être monté sur le trône, il tâcha en vain de rétablir l'arianisme. Ses efforts pour agrandir sa domination aux dépens des Grecs ne réussirent pas non plus, bien que le courage ne lui manquât point. En 607, il accorda sa fille Ermenberge à Thierri, roi de Bourgogne; mais, sur les conseils de Brunehaut, sa grand'-mère, Thierri répudia son épouse et la renvoya honteusement à son père. Pour venger cette insulte, Viteric s'allia à Théodebert, roi d'Austrasie, à Clotaire roi de Neustrie, et à Agilulfe, roi des Lombards mais la guerre n'éclata pas, on ignore pour quel motif. Le mauvais succès de ses armes le dérèglement de ses mœurs et surtout ses persécutions contre le clergé catholique lui attirèrent la haine du peuple. Un complot se forma contre lui. Il fut massacré à sa propre table, au milieu d'une orgie, et son cadavre resta sans sépulture comme celui d'un malfaiteur. Gondemar lui succéda.

Aschbach, *Geschichte der Westgothen*.

VITET (*Ludovic*), écrivain français, né à

Paris, le 18 octobre 1802. Il est petit-fils de Louis Vitet, médecin et conventionnel, mort en 1809. Admis à l'École normale en 1819, il professa peu de temps, débuta dans la littérature, et se mêla au mouvement politique du libéralisme : il écrivit dans *le Globe*, et fit partie de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. La révolution de Juillet donna le pouvoir à ses amis, et le 23 octobre 1830 il fut nommé par M. Guizot inspecteur général des monuments historiques, place qui fut créée pour lui. Le 10 avril 1834 il devint secrétaire général au ministère du commerce, sous M. Duchâtel, et la même année les électeurs de Bolbec (Seine-Inférieure) l'envoyèrent à la chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1848. Le 19 septembre 1836, il fut nommé conseiller d'État. Sa conduite et ses paroles dans ces deux assemblées furent constamment favorables à la politique conservatrice. Le 15 décembre 1839 il fut élu membre libre de l'Académie des inscriptions, et le 26 mars 1846 il entra dans l'Académie française, en remplacement de Soumet. Après s'être présenté sans succès aux élections de l'Assemblée constituante, il fut plus heureux à celles de la Législative (1849), où il vota avec le parti monarchique. Le coup d'État du 2 décembre 1851 l'a fait rentrer dans la vie privée. Il est officier de la Légion d'honneur (30 avril 1843). Le rôle politique de M. Vitet n'a pas été sans éclat, mais il est loin d'égaler l'importance de son rôle littéraire. Disciple de Jouffroy, il se donna pour mission d'appliquer aux beaux-arts les principes de la psychologie; on peut regarder comme le chef-d'œuvre de sa maturité en ce genre le beau travail sur Le Sueur. « Il est, dit M. Sainte-Beuve, l'un des écrivains qui ont le plus contribué comme critiques à l'organisation et au développement des idées nouvelles dans la sphère des arts... En fait d'architecture, il a été l'un des premiers chez nous qui aient promulgué des idées générales et produit une théorie historique complète de génération pour les époques du moyen âge : sur ces points-là, bien des notions, aujourd'hui vulgaires, viennent de lui... Ce qui l'a distingué de bonne heure, ç'a été le talent de généraliser et de peindre les idées critiques; il y met dans l'expression du feu, de la lumière et une verve d'élégante abondance. » Les ouvrages de M. Vitet sont : *Les Barricades, scènes historiques;* Paris, 1826, in-8° ; — *Les États de Blois, scènes;* Paris, 1827, in-8°; — *La Mort de Henri III;* Paris, 1829, in-8° : ces trois livres, qui sont dans un même cadre et sur une même époque, ont été réunis ensemble sous le titre de *la Ligue*, 1844, 2 vol. in-12 ; — *Rapport au ministre de l'intérieur sur les monuments, les bibliothèques, etc., de l'Oise, de l'Aisne*, etc.; Paris, 1831, in-8° ; — *Histoire de Dieppe;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Eustache Le Sueur, sa vie et ses œuvres;* Paris, 1843, in-4°; — *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon* (plans, coupes, détails, par Daniel Ramée); Paris, 1845, in-4°, et atlas de planches; — *Fragments et mélanges;* Paris, 1846, 2 vol. in-12 : le t. I est intitulé *Beaux-arts, critique littéraire et artistique*, le t. II *Archéologie du moyen âge;* — *Histoire financière du gouvernement de Juillet;* Paris, 1848, in-12; — *Les États d'Orléans;* Paris, 1849, in-8° : scènes historiques et dramatiques dans le même genre que celles de *la Ligue*, mais inférieures. M. Vitet a publié de nombreux articles littéraires et de critique artistique dans la *Revue des deux mondes*, la *Revue contemporaine*, et le *Journal des savants*.

Sainte-Beuve, dans la *Revue des deux mondes*, 1er avril 1846. — Quérard, *France littér.*

VITIGÈS, roi des Ostrogoths, mort à la frontière de Perse, en 542. D'une naissance obscure, il s'éleva par sa valeur dans la hiérarchie militaire, et se distingua sous Théodoric dans la guerre contre les Gépides. Il commandait l'armée réunie contre Bélisaire en Campanie quand ses soldats, accusant Théodat de trahison, le proclamèrent roi à sa place (août 536). Après avoir fait assassiner Théodat, Vitigès se rendit à Rome et de là à Ravenne, où il répudia sa femme pour épouser la fille d'Amalasonte, nommée Matasonte. Pour s'assurer de l'alliance ou du moins de la neutralité des Francs dans la guerre contre Justinien, il conclut avec eux un traité en vertu duquel il céda aux rois Childebert, Théodebert et Chilpéric toutes les contrées que les Goths possédaient depuis les Alpes jusqu'au Rhône, comprenant la seconde Narbonnaise, les Alpes maritimes, les Alpes grecques et la seconde Viennoise. Peu après Rome ouvrit ses portes à Bélisaire (10 déc. 536), et plusieurs chefs, découragés, firent leur soumission. Vitigès, dont les troupes avaient éprouvé de nouveaux revers en Dalmatie, en Ombrie et en Toscane, marcha sur Rome, le 21 février 537, à la tête d'une nombreuse armée. Il avait cru d'abord vaincre aisément la petite garnison de Bélisaire; mais il trouva en elle une résistance héroïque, et au bout d'un an il fut obligé de battre en retraite devant l'arrivée de forces supérieures (mars 538). Il tenta vainement de reprendre Rimini. Réduit à s'enfermer dans Ravenne, abandonné de ses principaux officiers, et trahi par sa femme, qui s'entendait avec ses ennemis, il parvint pourtant à susciter en 539 à Justinien un nouvel adversaire dans la personne de Chosroès, roi des Perses; il obtint par ce moyen que l'empereur consentît à lui accorder la paix en lui laissant le titre de roi avec tous les pays situés au nord du Pô. Bélisaire, désireux de rendre à l'empire l'Italie entière, feignit de céder aux instances des Goths, qui lui offrirent la couronne, entra à Ravenne triomphalement, et s'assura de Vitigès, qu'il emmena à Constantinople (déc. 539). Justinien traita avec honneur le roi déchu, le revêtit des titres de comte et de patrice, et lui assigna des terres sur les frontières de la Perse, où il mourut deux ans après.

Vitigès eut Hildebald pour successeur chez les Ostrogoths.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire.*

VITIKIND. *Voy.* WITIKIND.

VITIZA. *Voy.* WITIZA.

VITON. *Voy.* SAINT-ALLAIS.

VITRÉ (1) (*Antoine*), imprimeur français, né vers 1595, à Paris, où il est mort, en 1674. Fils de Pierre Vitré, imprimeur à Paris, il acheta l'imprimerie de Jacques Duclou, mort vers 1616, et adopta l'enseigne et la devise de son prédécesseur, un Hercule terrassant un monstre, avec ces mots : *Virtus non territa monstris*. Le premier livre sorti de ses presses paraît être *le Brûlement des moulins des Rochellois*, 1621, in-8°. L'année suivante il publia le *Dictionarium latino-arabicum* de J.-B. Du Val, et en 1625 il employa le premier, à Paris, des caractères syriaques en mettant au jour un *Psautier* syriaque et latin. En 1628, il imprima le *Corpus juris civilis*, de Denis Godefroy, 2 vol. in-fol. Vitré fut nommé imprimeur du roi en langues orientales (7 avril 1630), imprimeur du clergé (5 juin 1635), syndic de sa communauté, puis consul en 1664, et directeur de l'hôpital général. Colbert lui donna la direction de l'imprimerie royale. Les livres sortis des presses de cet habile artiste sont fort beaux, et ses Bibles in-fol. et in-12 sont au nombre des ouvrages les mieux imprimés du dix-septième siècle. Richelieu l'ayant chargé d'acquérir en son nom, mais pour le compte du roi, quatre-vingt-dix-sept manuscrits rapportés de Constantinople par Savary de Brèves, et des caractères orientaux qui devaient servir à la publication d'une Bible polyglotte, Vitré les obtint pour un prix qui ne lui fut jamais remboursé, et il eut à supporter par suite de cette acquisition des procès et beaucoup d'autres désagréments. L'avocat Le Jay se chargea des frais de l'impression de cette Bible polyglotte (2), et il s'y ruina. La publication de cet ouvrage, commencée en 1628, fut achevée en 1645; il se compose de 9 tom. en 10 vol. (le t. VIII étant divisé en deux parties) de format atlantique. La beauté du papier et l'exécution typographique sont remarquables; mais l'incommodité du format et le grand nombre des fautes en ont beaucoup diminué la valeur. La Caille et Chevillier ont prétendu que Vitré fit détruire les caractères qui avaient servi à l'impression de la polyglotte, afin qu'ils ne pussent pas servir après sa mort; mais de Guignes a prouvé l'injustice de ce reproche.

Son frère, *Barthélemi*, mort en 1683, laissa un fils, *Marin* VITRÉ, qui fut reçu imprimeur libraire à Paris, en 1662. E. R.

La Caille, *Hist. de l'impr. et de la libr.*, p. 2[illegible]. — Chevillier, *L'Origine de l'impr. de Paris*, p. 2[illegible]. — Baillet, *Jugem. des savants.* — Maittaire, *Annales typog.*, 3° part., append. — De Guignes, *Essai hist. sur les caractères orient. de l'impr. roy.*, dans les *Notices et extr. des mss. de la Bibl. du roi*, t. I. — A. F. Didot, *Essai sur la typographie.* — Aug. Bernard, *A. Vitré et les caractères orientaux de l'anc. impr. roy.*; Paris, 1880, in-8°.

(1) Ce nom est aussi écrit *Vitray* sur les frontispices ou aux dernières pages des livres qu'il a imprimés.

(2) Elle est en sept langues, l'hébreu, le samaritain, le chaldéen, le grec, le syriaque, le latin et l'arabe.

VITRINGA (*Kempe*), orientaliste hollandais, né à Leuwarden, le 16 mai 1659, mort à Franeker, le 31 mars 1722. Il était fils d'Horace Vitringa, greffier de la cour fiscale de Frise, mort en 1698, et auteur d'*Annales* de sa province, en 3 vol. in-fol., qui n'ont pas été livrées à l'impression. Il étudia d'abord au collége de sa ville natale sous Gaspard Romberg, puis suivit à Franeker les cours de théologie. Il prit le bonnet de docteur à Leyde en 1679, et fut admis en 1680 au ministère évangélique. « C'était, dit Kok, un miracle d'érudition et un flambeau du genre humain. » Le fait est qu'il était doué de qualités peu communes. Dès l'âge de vingt et un ans il professa à la fois à Franeker la théologie et les langues orientales, qu'il possédait à fond. Son voëtianisme marchait de pair avec le dévouement le plus exalté pour la maison d'Orange. En 1689, il refusa, malgré des avantages pécuniaires considérables, une chaire à Utrecht. On a de lui beaucoup de travaux, dont nous ne pouvons citer que les plus importants pour les bien connaître : *Sacrarum observationum lib. VI*; Franeker, 1683-1708, in-4°, et 1711, 1712, 1719, in-4°; — *Archisynagogus*; ibid., 1685, in-4°; réimpr. sous le titre de *De Synagoga vetere*; ibid., 1696, in-4°; — *Anacrisis Apocalypseos*; ibid., 1705, in-4°; Amst., 1719, in-4°; Leuwarden, 1721, in 4°; — *Hypotyposis historiæ et chronologiæ sacræ*; Franeker, 1708, in-8°; — *Typus theologiæ practicæ*; ibid., 1716, in-8°; trad. en français, en allemand et en hollandais; — *Commentarius in librum prophetiarum Isaiæ*; Leuwarden, 1714-20, 2 vol. in-fol. : ouvrage plein d'érudition ; — plusieurs dissertations et plusieurs discours académiques, dont les principaux sont : *De amore veritatis*, *De synodis*, et *De officio probi sacrarum literarum interpretis*. C.-A. R.

A. Schultens, *Laudatio fun. in mem. C. Vitringæ*; Franeker, 1722. in-fol. — *Bibl. de Brême*, t. VI. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXV. — J. Kok, *Vaderl. Woordenboek*, t. XXIX.

VITRINGA (*Kempe*), théologien, fils du précédent, né à Franeker, le 23 mars 1693, mort dans la même ville, le 11 janvier 1723. Il atteignit presque à la réputation de son père. Il se forma à Franeker, à Leyde et à Utrecht, et passa en 1715 avec le plus grand succès son doctorat en théologie. L'année suivante il devint le suppléant de son père dans la chaire de théologie à Franeker. Herman Venema a réuni et publié, en 1731, ses *Dissertationes sacræ*; Franeker, in-4°.

C.-A. RAHLENBECK.

Hemsterhuys, *Oratio fun. in mem. C. Vitringæ filii*, à la tête des *Diss. sacræ*.

VITTORINO DE FELTRE, instituteur italien, né vers 1379, à Feltre (Lombardie), mort le 2 février 1447, à Mantoue. Après avoir poussé très-

avant ses études dans la grammaire, les langues anciennes, la philosophie et les mathématiques, il obtint, en 1422, dans l'université de Padoue, les deux chaires de rhétorique et de philosophie à la fois. Mais comme il ne voulait pas se borner à instruire ses élèves, et qu'il ne se vit pas assez libre de diriger leur éducation morale, il abandonna sa place l'année suivante, pour aller à Venise, où il fonda une école (1423). Son entreprise eut un plein succès, et la renommée s'en répandit dans les États voisins. En 1425, Jean-François de Gonzague, seigneur de Mantoue, appela Vittorino à sa cour, le chargea d'élever ses deux fils et sa fille, et lui donna vingt écus d'or par mois, appointements fort élevés pour l'époque. Il lui permit en même temps de tenir une école publique, et mit à sa disposition une maison qu'il fit somptueusement décorer. « On y voyait, dit Tiraboschi, des galeries, des promenades charmantes et des peintures agréables. On l'appelait *la joyeuse maison*. » Le zèle de l'instituteur récompensa la générosité du prince, et l'école de Mantoue devint bientôt l'égale des plus célèbres académies. Nulle part l'enseignement n'était aussi complet : outre la grammaire, la philosophie et les mathématiques, on y apprenait encore le dessin, le chant, la musique instrumentale, la danse et l'équitation. De toutes les parties de l'Italie, de la France, de la Grèce, s'y rendaient des élèves, dont plusieurs devinrent illustres, et parmi lesquels on cite Georges de Trébizonde, Th. Gaza, le Prendilacqua, J. de San-Cassiano, Sassuolo, etc. Vittorino était le père de ses élèves ; en même temps qu'il joignait ses leçons à celles des maîtres nombreux dont il avait fait choix, il veillait avec un soin paternel à leur éducation, il redressait les caractères, et détruisait dans leur germe les habitudes vicieuses. N'oubliant jamais qu'il était né de parents pauvres, et que le manque d'argent avait failli plus d'une fois l'arrêter dans ses études, il donnait gratuitement à ceux qui étaient sans ressources la nourriture, l'entretien et la science. L'exercice de sa charité ne se bornait pas à l'intérieur de son école, et tous ses bénéfices étaient dépensés en bonnes œuvres. On doit donc de toutes façons le compter parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Il mourut pauvre ; un grand concours de peuple suivit son convoi à l'église de San-Spirito, où il fut inhumé. Mittarelli a publié une *Lettre* de Vittorino dans le *Catalogue des Mss. de la bibliothèque Saint-Michel*, 1779 ; mais il ne reste rien de ses poésies latines et italiennes.

Prendilacqua, *Vita di Vittorino da Feltre* ; Padoue, 1774, in-8°. — *Revue encyclop.*, t. XVIII et XIX. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VI, 2e part. — Ginguené, *Hist. litter. d'Italie*, t. III. — C. Rosmini, *Idea dell' ottimo precettore nella vita e disciplina di Vittorino da Feltre* ; Bassano, 18.., in-8°. — Racheli, *Intorno a Vittorino da Feltre* ; Milan, 1832, in-8°. — Benoît, *Victorin de Feltre* ; Paris, 1853, in-8°.

VITROLLES (*Eugène-François-Auguste* D'ARNAUD, baron DE), homme politique français, né le 11 août 1774, à Vitrolles, près d'Aix en Provence, mort le 1er août 1854, à Paris. Issu d'une famille parlementaire, il émigra dès l'âge de quinze ans, servit dans l'armée de Condé, et ne rentra en France qu'à la fin de 1799. Rallié au nouveau gouvernement, il fut nommé, par la protection de M. de Montalivet, son ami, inspecteur temporaire des bergeries impériales créées pour l'élève des mérinos. Lié intimement avec le duc de Dalberg, qu'il avait connu en Allemagne, et par celui-ci mis en rapport avec Talleyrand, alors disgracié, il fut associé par eux aux pensées et aux desseins qu'ils nourrissaient contre l'empire. Sa vivacité d'esprit, sa résolution le firent choisir par le prince de Bénévent pour contrecarrer mystérieusement dans le congrès de Châtillon l'éventualité d'une solution pacifique qui aurait maintenu Napoléon sur le trône. Il quitta Paris sous le nom de Saint-Vincent (1er fév. 1814), s'arrêta à peine à Châtillon, et se rendit à Troyes, où se trouvaient réunis les souverains alliés. Assez froidement accueilli par les représentants de la Russie et de l'Autriche, MM. de Nesselrode et de Metternich, qui poursuivaient l'amoindrissement territorial de la France plutôt que le renversement de l'empire, il s'adressa directement au tsar Alexandre (17 mars), et dans cette entrevue plaida avec chaleur la cause des Bourbons contre ce prince lui-même, qui lui parla de la régence de Marie-Louise, du prince Eugène, de Bernadotte et même de la république, de tout enfin, excepté de Louis XVIII. Admis désormais aux conférences des ministres étrangers, il contribua à faire repousser le contre-projet de Caulaincourt, qui réduisait le territoire de l'empire aux limites des Alpes et du Rhin, et à amener la rupture définitive du congrès de Châtillon (19 mars). Puis le 26 il eut une entrevue avec le comte d'Artois, qui venait d'arriver à Nancy, et le disposa facilement à accepter les services de Talleyrand. Arrivé à Paris le 1er avril, le lendemain même de la capitulation de cette ville, Vitrolles insista en vain sur l'admission immédiate et sans condition du comte d'Artois comme lieutenant général du royaume, et fut chargé d'aller faire part à ce prince de conditions mises à la rentrée des Bourbons par le gouvernement provisoire. Il l'accompagna ensuite depuis Nancy jusqu'à Paris, et reçut le titre de secrétaire d'État provisoire dans le conseil organisé par ce prince (16 avril 1814). Après avoir contresigné en cette qualité la déclaration de Saint-Ouen, il vit son rôle singulièrement effacé par l'influence de M. de Blacas et de l'abbé de Montesquiou, et n'obtint que le titre de secrétaire des conseils du roi, sans exercer de fonctions réelles. Homme d'action avant tout, Vitrolles aurait peut-être rendu d'importants services, au milieu des événements du 20 mars, si on eût écouté ses conseils. Son projet était que le roi se jetât dans les provinces de l'ouest, et en appelât à son droit et à son épée. Ayant eu la mission de soulever les provinces du midi, il s'installa à Toulouse, concentra entre

ses mains les pouvoirs civils et militaires, forma une sorte d'union entre vingt-sept départements environnants, et, de concert avec le maréchal Perignon, organisa la création des volontaires royaux. Ces mesures rapides auraient peut-être été couronnées de succès si le 4 avril le soulèvement d'un bataillon d'artillerie n'eût amené l'arrestation de MM. de Vitrolles et de Damas-Crux. Porté par Napoléon sur une liste de proscription (12 mars 1815), il dut la vie à l'intervention du duc de Vicence et fut détenu à Vincennes, puis à l'Abbaye, d'où il ne sortit qu'après l'abdication, et sur un ordre de Fouché. Devenu l'âme des intrigues royalistes, il chercha à entraîner dans ses projets Grouchy, alors à Soissons, Merlin (de Thionville), et même Davout, ministre de la guerre, avec lequel il eut une longue entrevue pendant la nuit. Après le retour de Louis XVIII, il se rendit à Toulouse, où le duc d'Angoulême établit une sorte de gouvernement indépendant, que Vitrolles dirigea pendant quelque temps dans une ligne réactionnaire en opposition avec le cabinet du roi. Ce prince fut rappelé à Paris, et l'homme qui avait en quelque sorte mis la couronne sur la tête de Louis XVIII resta sans grand crédit et presque sans emploi sous le gouvernement de ce monarque. Il ne reçut en échange de son titre de secrétaire des conseils que celui, purement nominal, de ministre d'État et de membre du conseil privé (19 sept. 1815). Élu député par le département des Basses-Alpes, il prit place, dans la chambre de 1815, parmi les membres du parti ultrà-royaliste, s'opposa énergiquement avec Monsieur, dont il était le conseil, à la dissolution de cette chambre, et fut le rédacteur d'un *Mémoire confidentiel* que ce prince adressa aux cabinets étrangers, et dans lequel on tendait à établir en France un système d'aristocratie nobiliaire, ecclésiastique et marchande.

Non réélu en 1816, M. de Vitrolles se renferma dans sa position, encore très-active, de confident de Monsieur, et rédigea, en 1818, la fameuse *Note secrète* que celui-ci adressa à l'empereur Alexandre, et dans laquelle le respect pour la Charte était peut-être plus apparent que réel. Rayé de la liste des ministres d'État à la suite de cette manifestation politique (24 juillet), il n'y fut réintégré que le 7 janvier 1824, et sans que l'avénement de Charles X à la couronne fût pour lui la réalisation d'espérances qu'il aurait pu avoir légitimement conçues. Nommé ministre plénipotentiaire en Toscane (déc. 1827), il ne tarda pas à venir se mêler de nouveau aux affaires intérieures (sept. 1828). Il contribua à la formation du cabinet Polignac, et fut élevé à la pairie, le 27 janvier 1830. Malgré cette marque de faveur, il avait cessé d'être dans les secrets de la royauté, car il ne connut rien des célèbres ordonnances de Juillet. Le 29 il obtint du roi en compagnie de MM. de Semonville et d'Argout la promesse du retrait des ordonnances. Arrivé à l'hôtel de ville, M. de Vitrolles y fut accueilli par ces mots de Casimir Perier : « Nous croit-il donc assez forts pour le sauver? » A peine écouté, faute de pouvoir même affirmer authentiquement sa mission, il retourna en toute hâte à Saint-Cloud, où il arracha, pour ainsi dire, à Charles X, couché et presque endormi, la signature des ordonnances qui rapportaient les précédentes. Ces mesures vinrent trop tard, et M. de Vitrolles trouva à Paris la révolution triomphante.

Depuis les événements de 1830 jusqu'à sa mort, le nom de M. de Vitrolles ne reparut plus dans la politique qu'un instant à l'occasion de l'insurrection de la Vendée, en 1832, dans laquelle il joua un rôle plus secret qu'ostensible. Sourd à quelques avances discrètes que lui avait faites le gouvernement de Juillet, il consacra les années, encore nombreuses, d'une verte vieillesse à des relations de société très-étendues et où sa conversation était des plus appréciées. Sans parler d'une correspondance régulière qu'il entretenait avec ses amis et en particulier avec La Mennais, cet ancien ami dont la politique ne put jamais l'éloigner, M. de Vitrolles a laissé manuscrits des *Mémoires* personnels, et deux portraits politiques de Talleyrand et de l'abbé de Pradt. On a de lui deux brochures, intitulées : *De l'Economie publique réduite à un principe* (Paris, 1801, in-8°), et *le Ministère dans le gouvernement représentatif* (ibid., 1814, in-8°).

Moniteur univ. — *Hist. de la restauration*, par MM. de Vaulabelle, de Lamartine, Nettement, de Viel-Castel. — Duvergier de Hauranne, *Hist. du gouvernement parlementaire*. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*. — Boullée, *Biographies contemporaines*.

VITRUVE (*Marcus* VITRUVIUS *Pollio*), célèbre architecte romain, vivait dans le premier siècle avant notre ère (1). Il n'y a peut-être pas d'écrivain de marque chez les anciens sur lequel on possède aussi peu de renseignements que sur Vitruve. Son nom figure avec une simple mention sur la liste des auteurs que Pline a consultés, et Frontin le cite pour lui attribuer l'invention de la mesure quinaire. On ne connaît exactement ni l'époque ni le lieu de sa naissance, et si l'on s'accorde à le croire natif de Formies, en Campanie, c'est à cause de plusieurs inscriptions relatives à la *gens Vitruvia*, et qui ont été trouvées dans cet endroit. Ses parents, à ce qu'il dit lui-même (2), lui firent donner une éducation libérale : en vue de la carrière qu'il avait choisie, il s'appliqua à toutes les sciences utiles, et passa pour posséder des connaissances étendues. En philosophie il connaissait bien les différentes doctrines de la Grèce et de Rome, et penchait vers celle d'Épicure. De plusieurs passages de ses préfaces on peut aisément inférer qu'il n'avait pas hérité des siens une grande fortune et qu'il ne réussit jamais à se la procurer

(1) La seule date exacte que l'on connaisse dans sa vie est celle de la campagne d'Afrique, qui eut lieu en 46. En supposant qu'il eût alors vingt-cinq à trente ans, Vitruve serait né entre 80 et 81 avant notre ère.

(2) *De archit.*, VI, præf.

par lui-même. La protection de l'empereur Auguste finit par le placer au-dessus du besoin pour le reste de ses jours, et lui permit d'assister sans jalousie, mais non sans quelque indignation, au triomphe de ses rivaux. Dans sa jeunesse il servit comme ingénieur militaire. Jules César le connut, et l'emmena en Afrique (46 av. J.-C.). Sur la recommandation de sa sœur Octavie, Auguste donna à Vitruve la construction des machines de guerre, emploi dont il partageait l'exercice avec Marcus Aurelius, P. Numisius et Cn. Cornelius; plus tard il obtint du même prince l'inspection des bâtiments publics. Le seul édifice élevé d'après ses dessins est le temple de Fanum. Ce fut à la demande d'Auguste que Vitruve, déjà vieux, composa, d'après les ouvrages grecs qui existaient alors, d'après sa propre expérience et en se conformant aux pratiques établies, son traité *De architectura*, qu'il publia, à ce qu'on présume, peu de temps après la mort d'Octavie (11 av. J.-C.). Cette hypothèse s'appuie sur la façon dont il parle de Lucrèce, de Cicéron et de Varron. Le style en est simple, sans prétention, et pourtant obscur, à cause de la matière. Ce qui donne à cet ouvrage une valeur particulière, c'est qu'il est le seul de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous, c'est qu'il renferme des notions importantes pour l'histoire de l'art, c'est qu'il a été écrit à une époque où l'architecture à Rome atteignit à sa plus grande perfection. Cette perfection est une des gloires d'Auguste, et Vitruve la partage.

Le traité *De architectura* est divisé en dix livres. Dans le premier l'auteur, après la dédicace impériale et une esquisse à grands traits de l'éducation qu'il convient de donner à un architecte, s'occupe de l'emplacement de la cité, de son aménagement, de ses fortifications, et des édifices qu'elle doit renfermer. Le second livre est consacré aux matériaux propres à bâtir; le troisième ainsi que le quatrième, aux temples et aux quatre ordres classiques; le cinquième, aux bâtiments publics; le sixième, aux maisons d'habitation, et le septième, à la décoration intérieure. Dans le huitième Vitruve traite des eaux, comment on les trouve, leurs différentes sortes et propriétés, la manière de les faire servir à l'approvisionnement des villes. Dans le neuvième livre il parle des cadrans solaires et d'autres moyens de mesurer le temps; et il termine, avec le dixième, par la description des machines et instruments de construction ainsi que des engins militaires. Le traité de Vitruve parut pour la première fois à la fin du quinzième siècle (Rome, vers 1486, in-fol.), en même temps que celui de Frontin *De aquæductibus*. La réimpression de Florence, 1496, in-fol. suit le texte avec plus d'exactitude, et a été reproduite à Venise, 1497, in-fol. Ces trois éditions n'ont point de figures. Le premier essai d'une édit. critique, avec commentaires et gravures sur bois, a été tenté par l'architecte Giocondo (Venise, 1511, in-fol.), et elle a servi de modèle aux édit. florentines de 1513 et de 1522, in-8o. Nous citerons ensuite parmi les plus remarquables celle de Philandrier, Lyon, 1552, in-4°, fig., dont le commentaire avait paru isolément à Rome, 1544, et à Paris, 1545, in-8°; celle de J. de Laet, Amst., 1649, pet. in-fol., avec notes de Daniel Barbaro et de Saumaise, très-belle mais peu exacte; celle de Bode, Berlin, 1800, in-4°, fig.; celle de J.-G. Schneider, Leipzig, 1807-08, 3 vol. in-8°, bien supérieure aux précédentes pour la correction et pour la distribution, plus rationnelle, des chapitres de chaque livre; celle de Stratico, Udine, 1825-30, 4 vol. in-8°, fig., avec un *Lexicon vitruvianum;* celle de Marini, Rome, 1836, 4 vol. gr. in-fol., pl., magnifique et très-chère. — Les traductions de Vitruve sont nombreuses, surtout en Italie; en français il a eu pour interprètes J. Martin (Paris, 1547, pet. in-fol.; ibid, 1572, in-fol., avec des figures exécutées par Jean Goujon), Cl. Perrault (Paris, 1673, 1684, gr. in-fol., fig.), Brioul (Bruxelles, 1816, in-4o, fig.), Maufras (*Biblioth. Panckoucke*, 1847-48, 2 vol. in-8o), et E. Tardieu et fils (Paris, 1859, 3 tom. en 2 vol. in-4°, et Caussin atlas). Parmi les versions étrangères nous signalerons celles de D. Barbaro (Venise, 1556, in fol.), de Galiani (Naples, 1758, in-fol.), de Viviani (Udine, 1830-33, 5 vol. in-8°, fig.), en italien; celle de Bode (Leipzig, 1796, 2 vol. in-4°), en allemand; celles de W. Newton (Londres, 1771-91, gr. in-fol., fig.) et de J. Gwilt (ibid, 1826, gr. in-8°, fig.), en anglais, et de P. Koek, en hollandais. F. DEHÈQUE.

Pline l'ancien. — Frontin, *De aquæd.*, 25. — Fabricius, *Bibl. latina*. — Préfaces de Newton, Schneider, Stratico, etc. — Hirt, *Gesch. d. Baukunst bei den Alten*, t. II, p. 303. — Bern. Baldi, *De verborum vitruvian. significatione; accedit vita Vitruvii;* Augsb., 1612, in-4°. — Polent, *Exercitationes vitruvianæ*; Padoue, 1739-41, in-fol. — Genelli, *Exeget. Briefe über Vitruv. Baukunst;* Brunswick, 1801-04, in-4°. — Quatremère de Quincy, *Dict. des architectes*.

VITRY (*Louis* DE L'HOSPITAL, marquis DE), général français, né vers le milieu du seizième siècle, mort en 1611, à Paris. Il descendait d'une famille italienne, les Gallucci, une des plus considérables du royaume de Naples, et qui s'était établie en France dans le quatorzième siècle; elle y posséda plusieurs seigneuries, et forma les deux branches des comtes de Sainte-Mesme et des ducs de Vitry. Louis était fils de François, seigneur de Vitry, et d'Anne, sœur du maréchal de La Châtre. D'abord gentilhomme du duc d'Alençon (1575), qu'il accompagna en Flandre et en Angleterre, il suivit ensuite le parti royal jusqu'à la mort d'Henri III, se déclara alors pour la Ligue, et fut un des lieutenants du duc de Mayenne. Il prit part à la défense de Paris (1590), faillit s'emparer de la personne d'Henri IV après le combat d'Aumale (1591), et contribua à faire entrer dans Rouen le secours qui obligea le roi de lever le siége (1592). Aux états généraux

que Mayenne réunit à Paris, en 1593, il s'opposa vivement, au nom des intérêts du pays, à ce que l'on donnât le trône à l'infante Isabelle. Après l'abjuration d'Henri IV, Vitry, qui avait fait pour ce résultat des vœux et des démarches, se retira dans Meaux, dont il était gouverneur, renvoya la garnison, et livra la ville au roi, qui y fit son entrée le 1er janvier 1694. Après avoir amené son oncle, le maréchal de La Châtre, et l'amiral de Villars à suivre son exemple, il entra dans Paris, à la tête d'un détachement de l'armée royale. En 1595, il combattit à Fontaine-Française. Henri IV récompensa largement Vitry : il lui fit don d'une somme de 180,000 livres, le nomma capitaine de ses gardes (1595), chevalier de ses ordres (1597), marquis de Vitry, puis mestre de camp de la cavalerie légère. Ce fut lui qui arrêta Biron (1602); il était de service le jour de l'assassinat de Henri IV (14 mai 1610), mais le roi n'avait pas voulu de gardes.

De son mariage avec Françoise de Brichanteau étaient nés trois filles et deux fils, *Nicolas*, qui suit, et *François* (*voy.* L'HOSPITAL).

L'Estoile, *Journal.* — Sully, *Économies royales.* — Poirson, *Hist. d'Henri IV.*

VITRY (*Nicolas* DE L'HOSPITAL, marquis, puis duc DE), maréchal de France, fils aîné du précédent, né en 1581, mort dans sa maison de Nandy, près de Melun, le 28 septembre 1644. Nommé enseigne des gendarmes du dauphin, le 1er avril 1605, il devint capitaine des gardes (16 janv. 1611), et gouverneur de Meaux. Bientôt une étroite amitié le lia à de Luynes, et ils ne tardèrent pas à comploter, avec l'agrément du jeune roi, la mort du favori de la reine mère, Concini. Vitry était en quartier lorsqu'il accepta de diriger l'assassinat, après avoir reçu la promesse d'obtenir le bâton de maréchal. Il fit venir son frère et son beau-frère pour le seconder, et choisit un certain nombre de gentilshommes qu'il plaça en différents postes dans la cour du Louvre. Concini sortit de sa chambre à dix heures du matin; il arrivait au pont dormant qui tenait au pont-levis du Louvre, lorsqu'il fut rejoint par les meurtriers. L'un d'eux lui tira un coup de pistolet, qui le fit tomber à genoux; Vitry et quelques autres l'achevèrent à coups d'épée. Puis il posta des gardes à la porte de la reine mère pour qu'elle ne pût sortir de son appartement. Le même jour (24 avril 1617), il fut créé maréchal de France, et le 29 il obtint des lettres d'abolition pour la mort de Concini. Craignant cependant qu'on ne lui fît un jour un crime de cette action, il demanda que l'on créât pour lui une charge de conseiller de robe courte, afin que, si l'on venait à le poursuivre dans la suite, il ne fût jugé que par les chambres assemblées, et prêta serment pour cette charge au parlement de Paris, le 23 mai 1617. Il commanda, en 1622, l'aile droite de l'armée qui défit Soubise dans l'île de Ré, et dirigea le siége de Royan, ainsi que les opérations du blocus de La Rochelle. En 1632, il garantit Beaucaire contre les attaques du duc de Montpensier. De 1635 à 1637, il commanda en Provence. M. de Sourdis (*voy.* ce nom) lui ayant reproché que l'expédition contre les îles Sainte-Marguerite avait échoué par sa faute, Vitry s'emporta contre l'archevêque, jusqu'à lui donner des coups de bâton. A la suite de cet acte de brutale colère, il fut arrêté, et conduit, le 27 octobre 1637, à la Bastille, d'où il ne sortit que le 19 janvier 1643, avec ordre de se retirer à Châteauvillain. Il fut nommé, en 1644, duc et pair par brevet, et mourut quelques mois après avoir reçu cette dernière faveur, non moins imméritée que toutes celles dont la cour avait récompensé l'assassin du maréchal d'Ancre.

Il avait épousé, en 1617, Lucrèce-Marie Bouhier, veuve du marquis de Noirmoutiers, et qui lui donna deux fils (*voy.* ci-après); elle mourut le 19 février 1666.

VITRY (*François-Marie* DE L'HOSPITAL, duc DE), fils aîné du précédent, mort le 9 mai 1679, fut gouverneur de Meaux, mestre de camp du régiment de la reine mère, et conseiller d'État d'épée. De Marie-Louise-Élisabeth-Aimée Pot, sa femme, il eut deux fils et une fille; l'aîné des fils, *Louis-Marie-Charles*, comte de Châteauvillain, enfant d'honneur du grand dauphin, fut tué malheureusement à Paris, le cadet mourut jeune dans la nuit du 20 novembre 1674. Quant à la fille, elle épousa le marquis de Torcy, et mourut le 19 octobre 1694; en sa personne s'éteignit la branche de l'Hospital-Vitry.

VITRY (*Nicolas-Marie* DE L'HOSPITAL, marquis DE), fils cadet du maréchal, mourut sans postérité, le 11 février 1685, après avoir occupé les ambassades d'Autriche et de Pologne.

Anselme, *Hist. des grands-officiers de la couronne.* — Le Paige, *Oraison funèbre de Nic. de l'Hospital, maréchal de Vitry*; Paris, 1644, in-4°. — Richelieu, Fontenay-Mareuil, Retz, *Mémoires.* — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — Bazin, *Hist. de Louis XIII.*

VITRY (*Jacques* DE). *Voy.* JACQUES.

VITSCHMANN. *Voy.* CORTLI.

VIVÈS (*Jean-Louis*), célèbre érudit espagnol, né en mars 1492, à Valence, mort le 6 mai 1540, à Bruges. Après avoir terminé ses humanités dans sa ville natale, il alla étudier la philosophie à Paris, dans le collége de Beauvais; mais bientôt, dégoûté de la mauvaise méthode des maîtres, dont toute l'habileté consistait à disputer sans fin sur de vaines subtilités, il fit un tour à Bruges (1512), et passa à Louvain. Là il rencontra Érasme, et sous sa conduite il se perfectionna dans les langues grecque et latine. En 1520 on lui permit d'enseigner; il donna des cours tant à l'Académie que dans une maison particulière, c'est-à-dire il expliqua les auteurs latins, Cicéron (1), Pline l'ancien, Virgile. Un

(1) On raconte qu'ayant demandé à expliquer *le Songe de Scipion*, le recteur de l'université, à qui Cicéron n'était point familier, se mit à rire, et le renvoya à la fa-

de ses disciples fut Guillaume de Croï, depuis archevêque de Tolède. Un de ses premiers ouvrages fut l'ample commentaire qu'il rédigea sur *la Cité de Dieu* de St. Augustin, et qui fut longtemps regardé comme un des chefs-d'œuvre du genre. Il l'avait dédié à Henri VIII, et ce prince, qui se piquait d'érudition, en fut si charmé qu'il invita le jeune savant à venir en Angleterre (1522) pour enseigner le latin à la princesse Marie, sa fille, alors âgée de six ans. Vivès accepta cette offre, et écrivit à l'usage de sa royale écolière deux petits traités d'instruction élémentaire. C'était à Oxford, où il avait pris le bonnet de docteur en droit, qu'il résidait d'ordinaire; il y donna des cours de droit et d'humanités. De temps à autre il retournait à Bruges, pour y refaire sa santé, altérée par un climat trop humide; il y publiait ses livres, et il s'y maria en juin 1524, avec une Espagnole. S'étant trouvé en Angleterre lorsque Henri VIII voulut répudier Catherine d'Aragon, il prit le parti de la reine, et l'appuya même par écrit. Cet acte de courage irrita le roi: Vivès fut mis en prison, et au bout de six semaines (1) il n'en sortit qu'avec défense de paraître à la cour (1528). Cette légère persécution le rendit prudent, et par crainte d'offenser de nouveau l'irascible monarque, il aima mieux sortir du royaume et perdre sa pension que d'accepter le périlleux honneur d'être un des avocats de la reine devant la cour des légats (juin 1529). De retour à Bruges, il reprit le cours de ses études favorites et de ses leçons particulières, ayant néanmoins beaucoup de peine à subsister, et tourmenté de la goutte. Il mourut à quarante-huit ans, usé par l'excès du travail. Vivès était en commerce suivi avec Érasme, Th. More, Linacre, et tous les ardents amis de la saine littérature. Humaniste médiocre, « il a été, selon Paquot, un habile critique et un philosophe très-judicieux. Son style est passablement pur, mais dur, sec, et quelquefois un peu forcé ». En le comparant avec Érasme, il paraît moins universel, moins éloquent et moins agréable, mais plus ferme dans ses principes et plus philosophe. Aujourd'hui, de cette grande réputation du seizième siècle il ne reste plus qu'un nom, et c'est un beau titre de gloire de le trouver associé, comme en une sorte de triumvirat littéraire, avec ceux d'Érasme et de Budée.

Les écrits de Vivès, au nombre d'une soixantaine, et tous en latin, sont donnés complétement dans les *Mémoires* de Niceron et de Paquot; la plupart, accueillis avec la plus grande faveur du public, ont eu de nombreuses réimpressions; nous nous contenterons de rappeler les suivants: *De initiis, sectis et laudibus philosophiæ;* Bâle, 1521, in-4°, avec deux autres opuscules; — *In Somnium Scipionis vigilia;* ibid., 1521, in-4°; — *De Civitate Dei lib. XXII, commentariis illustrati;* ibid., 1522, 1570, in-fol.; et 1610, 2 vol. in-fol., trad. en français par G. Hervet (Paris, 1574, in-fol.): il y a dans ce commentaire beaucoup d'érudition, mais les docteurs de Louvain le blâmèrent, et il fut mis dans l'*Index* de Rome; entre autres erreurs, Vivès place dans le ciel Caton, Numa, Camille et d'autres idolâtres; — *De subventione pauperum lib. II;* Bruges, 1526, in-12; Lyon, 1531, in-8°; trad. par Girard (*l'Aumosnerie;* Lyon, 1583, in-12): au sujet de la suppression de la mendicité, dont il était question, il propose un plan de règlements pour assister les pauvres et les rendre utiles à l'État; — *De officio mariti;* Bruges, 1528, in-12; — *De concordia lib. IV; De pacificatione;* Anvers, 1529, in-12; — *Opuscula;* ibid., 1531, in-12; Lyon, 1532, in-12, etc.: on y trouve deux lettres *De ratione studii puerilis*, et deux recueils de morale, *Ad sapientiam introductio* et *Satellitia*, contenant ensemble 805 maximes, rédigées à l'usage de la princesse Marie; le premier a été traduit en français par J. Colin (1548) et par G. Paradin (1550); — *De causis corruptarum artium lib. VII; De tradendis disciplinis lib. V; De prima philosophia;* Bruges, 1531, in-12; Lyon, 1551, in-8°; Leyde, 1636, in-16 (les deux premiers ouvrages seulement): il y a un riche fonds de savoir mis en œuvre avec un grand sens, et d'excellentes leçons de religion et de morale; Rich. Simon (*Bibl. choisie*, II, 137) va jusqu'à dire qu'il préfère ces livres de Vivès à tout ce qu'Érasme a écrit sur les belles-lettres; — *Philalethæ hyperborei in Anticatoptrum parasceve;* Lunebourg, 1533: il n'est pas sûr que cet ouvrage, écrit contre Henri VIII, soit celui que Vivès composa, sur la demande du cardinal d'York, pour blâmer le divorce de ce prince; — *Exercitationes animi in Deum;* Anvers, 1535, in-16; trad. en français; — *De ratione dicendi;* Bâle, 1537, in-8°; — *Exercitatio linguæ latinæ;* Bale, 1538, in-8°; très-souvent réimpr. et trad. en plusieurs langues, notamment deux fois en français (Lyon, 1560, et Paris, 1578): c'est un recueil de dialogues sur des exercices d'écolier: — *De institutione christianæ fœminæ;* Bâle 1538, in-12; trad. deux fois en français; — *In Virgilii Bucolica interpretatio;* Milan, 1539, in-12; — *De veritate fidei christianæ lib. V;* Bâle, 1543, in-fol.: l'un de ses meilleurs écrits de controverse; — *Epistolarum farrago;* Anvers, 1556, pet. in-12: on trouve d'autres lettres de Vivès dans le recueil épistolaire d'Érasme, 1642, in-fol. Tous ses ouvrages ont été recueillis (Bâle, 1555, 2 vol. in-fol.), à l'exception du commentaire sur *la Cité de Dieu*. P. L—Y.

Valère André, *Bibl. belgica*. — Antonio, *Bibl. hispana nova*. — Du Pin, *Auteurs ecclés*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXI. — Paquot, *Mémoires*, t. II.

culté de qui cette matière dépendait. Il fallut, paraît-il, plus d'une assemblée pour décider cette grave question; suivant Paquot, on se prononça pour la faculté des arts.

(1) Et non six mois, comme le rapporte Niceron. *Voy.* la lettre XXXIVe, dans son *Epist. farrago*.

VIVIANI (*Vincenzo*), célèbre géomètre italien, né à Florence, le 5 avril 1622, mort dans la même ville, le 22 septembre 1703. Appartenant à une noble famille de Florence, il fit de bonnes études au collége des Jésuites, suivit les leçons de philosophie du P. Sébastien de Pietra-Santa, qui lui enseigna ce précepte, dont il devait si bien profiter, que la géométrie était la meilleure de toutes les logiques. Comme il travaillait sous la direction du P. Clément de San-Carlo, élève de Michelini, il attira l'attention du grand-duc, qui le recommanda à Galilée; il fut pendant trois ans avec Torricelli l'hôte assidu de ce grand homme, auprès duquel il demeura jusqu'à sa mort (8 janv. 1642). Telle était sa vénération pour lui que plus tard il ne mit son nom à aucun de ses ouvrages sans l'accompagner du titre de *disciple de Galilée*. Jusqu'en 1645 il continua à étudier la géométrie sous Torricelli, et l'aida dans ses expériences sur le baromètre et la pesanteur de l'air. A vingt-quatre ans il conçut la pensée de restituer les cinq livres perdus d'Aristée l'Ancien sur les *Sections coniques*, dont il ne subsistait qu'une mention dans Pappus. Interrompu dans ce travail par plusieurs missions qu'il tint de la confiance du grand-duc, il fut chargé de visiter les forteresses de la Toscane, et reçut le titre de premier ingénieur. A l'instigation du même prince, il entreprit de restituer le 5me livre des *Sections coniques* d'Apollonius de Perga. Ce nouveau travail de *divination* scientifique était déjà fort avancé lorsque Boselli, ayant découvert, en 1656, parmi les manuscrits de la bibliothèque Laurentienne une traduction arabe des huit premiers livres du traité d'Apollonius, entreprit, avec le secours d'Abraham Echellensis, d'en donner une traduction, qui parut en 1659. La même année Viviani, qui n'avait eu aucune connaissance de l'ouvrage original ainsi retrouvé, publiait sa restitution d'Apollonius, sous le titre de : *De maximis et minimis geometrica divinatio* (Florence, 1659, in-fol.), et avait la satisfaction de voir qu'il avait, suivant une expression de Fontenelle, « plus que deviné, mais qu'il avait été beaucoup plus loin qu'Apollonius sur la même matière ». Sa réputation l'avait déjà fait agréger aux Académies *del Cimento*, de *la Crusca*, et des Arcades, lorsqu'en 1664 Louis XIV le mit sur la liste des savants étrangers auxquels il accordait une pension. Pour l'attacher davantage à sa cour, le grand-duc Ferdinand II le nomma en 1666 son premier mathématicien, titre d'autant plus glorieux qu'il avait été porté par Galilée, et lui confia avec Cassini la mission de régulariser, de concert avec le gouvernement romain, le cours de la Chiana et de faire exécuter les travaux nécessaires pour en empêcher les débordements. Si Viviani ne vit pas exécuter le plan qu'il avait proposé à cet égard, il mit du moins à profit son intimité avec Cassini pour faire avec lui d'importantes observations astronomiques ainsi que des recherches sur l'histoire naturelle et sur les antiquités étrusques. Il avait entrepris la composition d'un traité sur la résistance des solides, lorsque Marchetti fit paraître en 1669 son traité *De resistentia solidorum*, et Viviani en profita pour ajouter à son ouvrage une défense de Galilée, à qui ce dernier avait contesté ses découvertes en cette matière.

En 1674 il publia : *Quinto libro degli Elementi d'Euclide, ovvero Scienza universale delle proporzioni spiegata colla dottrina del Galileo* (Florence, 1674, in-4°), ouvrage dans lequel se trouvent les détails les plus intéressants sur la vie et sur les derniers travaux de son maître. Le *Diporto geometrico* (ibid., 1676, in-4°), ou récréation géométrique, dans lequel il résolut douze problèmes proposés par un anonyme de Leyde; et l'*Enodatio problematum universis geometris propositorum* (ibid., 1677, in-4°), que sa reconnaissance dédia à la mémoire de Chapelain, et aussi le problème qu'il proposa dans les *Acta erudit. lips.* de 1692, sont des ouvrages de même nature, où il sacrifia à la mode du temps en résolvant, dans le premier, plusieurs problèmes proposés par Comiers, prévôt de Ternant, et, dans le second, en indiquant lui-même celui de la *voûte quarrable*, et en donnant une solution que Montucla estime supérieure à celles fournies par Leibniz, Bernoulli et le marquis de L'Hospital. En 1699, Viviani, qui depuis 1696 faisait partie de la Société royale de Londres, fut admis dans l'Académie des sciences de Paris. Parvenu à une extrême vieillesse, il n'avait rien perdu ni de son amour pour les sciences ni de son zèle pour leur étude. Retiré dans la belle maison qu'il avait fait construire avec les dons de la munificence de Louis XIV, et sur la façade de laquelle on lisait cette inscription, qui ressemble à une réminiscence de Virgile : *Ædes a Deo datæ*, il consacra ses dernières années à achever le traité de la *Divination sur Aristée*, qui parut enfin en 1701 sous ce titre : *De locis solidis secunda Divinatio geometrica in V libros amissos Aristæi* (Florence, in-fol.); quelque merveilleux que paraisse encore aujourd'hui ce tour de force scientifique, « il faut convenir, dit Montucla, qu'on réduirait ce volume à quelques pages, en se servant de l'analyse algébrique ». Viviani mourut à quatre-vingt-deux ans, et fut inhumé à Santa-Croce, où reposait déjà Galilée. Depuis 1735 un mausolée unique réunit les restes de ces deux savants. Viviani s'était appliqué pendant de longues années à rassembler les manuscrits de son maître, dans la pensée d'en donner une édition complète; mais il se vit forcé de les enfouir dans un *silo* pour les soustraire aux recherches actives des moines tout-puissants à la cour de Cosme III. Découverts après sa mort par un domestique, ils furent employés aux plus vils usages, jusqu'à ce que le sénateur Nelli en sauva les restes. Quant

aux nombreux manuscrits que Viviani lui-même avait laissés, et parmi lesquels se trouvait un curieux traité intitulé *Geometrica moralis*, dans lequel la géométrie était appliquée à la morale chrétienne, conservés d'abord dans la bibliothèque de l'hôpital de Santa-Maria-Nuova de Florence, puis dispersés plus tard, ils furent en partie recueillis par le même Nelli et existent encore aujourd'hui à Florence. Ajoutons aux ouvrages déjà cités : *Formazione e misura di tutti i cieli, con la struttura et quadratura esatta dell' intero e delle parti d'un nuovo cielo ammirabile, ed uno degli antichi delle volte regolari degli architetti;* Florence, 1692, in-4°.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. Ier. — Fontenelle, *Éloges*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIV. — Tiraboschi, *Storia della letter. italiana*, t. VIII. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Nelli, *Storia letter. fiorentina del secolo XVI*.

VIVIEN (*Joseph*), peintre français, né en 1657, à Lyon, mort le 5 décembre 1735, à Bonn. Élève de Le Brun, il remporta en 1678 le second prix de peinture; mais il abandonna bientôt la peinture à l'huile pour le pastel, et se fit dans ce genre une réputation qui s'étendit aux pays étrangers. Donnant au pastel une vigueur et une puissance jusque-là inconnues, il osa s'en servir pour représenter des personnages en pied, de grandeur naturelle, et même pour grouper sur une même toile un grand nombre de figures. Pourvu d'une pension, logé au Louvre, et employé aux compositions dont les Gobelins faisaient une si grande consommation, il fut élu membre de l'Académie de peinture le 30 juillet 1701, et conseiller le 28 septembre 1703. Recherché par l'électeur de Bavière, qui le nomma son premier peintre et l'attira à sa cour, il s'y rencontra avec le poëte Gacon, qui ne l'épargna pas toujours dans ses épigrammes. Parmi les œuvres qu'il fit en Bavière, citons deux portraits de l'électeur *Max.-Emmanuel*, dont l'un à l'huile, placé aujourd'hui à la Pinacothèque, et ceux de *Thérèse Sobieska*, seconde femme de l'électeur, de *Clément-Auguste, évêque de Munster*, *de Ferdinand-Marie, duc de Bavière* (au musée de Darmstadt), de *Joseph-Clément, électeur de Cologne*, du *prince Eugène*, de *l'empereur Charles VII*, et de *Philippe V, roi d'Espagne*. En France, Vivien, qui avait une réputation d'esprit autant que de désintéressement, était fort apprécié du roi et de la cour : aussi fit-il beaucoup de portraits d'après ses contemporains. Malheureusement la fragilité de son genre favori, le pastel, joint à l'incurie des familles, n'en a laissé subsister qu'un assez petit nombre. Cependant on peut voir de lui au musée du Louvre les portraits de l'architecte *Robert de Cotte* et du sculpteur *Girardon*, qui furent ses morceaux de réception à l'Académie, et à Versailles, celui de *Fénelon*. Enfin, les gravures de G. Edelinck, de Vermeulen, des Audran, de Poilly, nous ont conservé ses portraits d'*André Hameau*, de *Jules Hardouin-Mansart*, de *N. Blampignon*, de *l'abbé Bignon*, et du sculpteur *van Clève*. Cet artiste, qui depuis près de dix-huit ans travaillait à un tableau de *la Famille électorale de Bavière*, vaste composition destinée à réconcilier les deux branches de cette maison, venait d'achever cette tâche laborieuse lorsqu'il mourut, d'une fluxion de poitrine, dans le palais de Bonn, où il avait voulu, consultant son désir plus que son âge et ses forces, venir présenter lui-même son œuvre à l'électeur. Parmi les mais de Notre-Dame, figurait de lui une *Adoration des Mages* (1698), et son portrait fait par lui-même se trouve dans la galerie des Uffizi, à Florence.

Archives de l'art français. — Mariette, *Abecedario*. — Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — Villot, *Notice des tableaux du Louvre*.

VIVIEN (*Alexandre-François-Auguste*), homme politique, né le 3 juillet 1799, à Paris, où il est mort, le 7 juin 1854. Il était fils d'un avocat nommé A.-J.-B. de Goubert. Destiné d'abord à la carrière militaire, les événements de 1814 le portèrent vers celle du barreau. Reçu avocat en 1820, il alla d'abord exercer à Amiens, où l'appelaient des relations de famille, et y acquit rapidement une réputation qui le décida à se faire inscrire, en 1826, sur le tableau des avocats de Paris. C'est à cette époque qu'il écrivit *le Joueur à Paris, ou les Jeux dans leurs conséquences sur la moralité des individus et la fortune des familles* (Paris, 1825, in-8°), ouvrage couronné par la Société de la morale chrétienne, et, en collaboration avec M. Edmond Blanc, un *Traité de la législation des théâtres* (Paris, 1830, in-8°). Sans avoir pris une part directe à la révolution de 1830, il se trouva porté, par ses relations de palais, au nombre des hommes nouveaux qui aidèrent de leur concours le gouvernement de Juillet. Nommé procureur général à Amiens (10 août 1830), par suite de l'intervention de M. Barthe, il se signala dans ses nouvelles fonctions par une fermeté que des troubles survenus dans le département de la Somme mirent en évidence. La politique de résistance s'étant accentuée davantage, il remplaça, le 21 février 1831, M. Baude comme préfet de police. On lui reprocha de n'avoir pas montré assez de décision dans la répression des émeutes républicaines des 15 et 16 avril, du 11 au 17 juin et du 14 juillet; car, après un désaccord survenu entre lui et le ministre de l'intérieur, Casimir Périer, il céda la place à M. Gisquet, et passa avec le rang de conseiller ordinaire dans le conseil d'État (17 sept. 1831). Par son zèle au travail et par son intelligence des matières administratives, il ne tarda pas à s'y rendre indispensable. Élu député, le 17 février 1833, par l'arrondissement de Saint-Quentin *extra-muros*, et réélu jusqu'en 1848, il sut conserver à la chambre une indépendance dont tous les fonctionnaires ne donnaient pas alors l'exemple, et prit une part importante à la discussion des lois relatives à

l'organisation des conseils de département et d'arrondissement, en 1833, et aux attributions municipales en 1837. Tout membre qu'il était de l'opposition centre gauche, il n'en fut pas moins nommé président du comité de législation (13 oct. 1839).

Lors de la formation du cabinet du 1er mars 1840, sous la présidence de M. Thiers, M. Vivien reçut le portefeuille de la justice; il prépara par son rapport au roi l'ordonnance du 27 avril qui étendit aux contumaces l'amnistie de 1837, et attacha son nom à la suppression des juges suppléants devant le tribunal de la Seine. L'avénement du cabinet Guizot (29 oct. 1840) le fit rentrer dans l'opposition dynastique. Il commença dès lors à publier dans la *Revue des deux mondes* une série d'études sur l'administration, et d'autres travaux d'une nature plus politique, tels que *la Matinée d'un ministre* (1842), *la Question de cabinet*, et *Situation et devoir du parlement* (1843). La nomination de M. Dumon au ministère des travaux publics ayant rendu vacante au conseil d'État la présidence du comité de législation, M. Vivien ne crut pas devoir refuser des fonctions dont son indépendance ne devait pas être le prix (25 déc. 1843). « Nous savons bien que Vivien votera contre nous le lendemain comme la veille de sa nomination, disait alors M. Martin (du Nord), mais le conseil d'État a besoin de ses lumières. » En effet il n'en continua pas moins de suivre à la chambre la ligne politique de M. Thiers. La publication de ses *Études administratives* (Paris, 1845, in-8°, et 1853, 2 vol. in-18) l'ayant désigné aux suffrages de l'Académie des sciences morales et politiques, il en fut élu membre le 26 décembre 1845.

La révolution de 1848 dépassa de beaucoup les désirs comme les prévisions de M. Vivien; néanmoins il se porta candidat dans le département de l'Aisne, qui l'élut pour son représentant à l'Assemblée constituante. Comme membre du comité de constitution, il prit une part importante aux longs débats qui s'engagèrent à ce sujet, et s'associa en outre à tous les votes du parti modéré. Le 13 octobre 1848, il fit partie, avec MM. Dufaure et Freslon, de la modification ministérielle par laquelle le général Cavaignac chercha à mettre le cabinet plus en rapport avec les sentiments de la majorité; chargé du portefeuille des travaux publics, il le conserva jusqu'à l'élection du prince Louis-Napoléon. Rapporteur de la loi qui organisait le conseil d'État sur de nouvelles bases (11 janv. 1849), porté le troisième sur la liste des candidats à la vice-présidence de la république, il fut, le 11 avril, élu conseiller d'État, et placé le 19 suivant par le choix de ses collègues à la tête de la section de législation. Après trois années, pendant lesquelles on lui dut des enquêtes sur les théâtres, le crédit foncier, les tarifs différentiels des chemins de fer, il n'hésita point à se démettre de ses fonctions après le coup d'État du 2 décembre 1851. En rentrant dans la vie privée, M. Vivien reporta, comme tant d'autres exilés de la politique, vers les travaux littéraires une activité à laquelle l'oisiveté eût été à charge. Un mémoire lu à l'Académie dont il était membre *Sur les états généraux de* 1593, et une *Étude sur la Hollande à deux époques* (Louis Bonaparte et Guillaume Ier), insérée dans la *Revue des deux mondes*, avaient révélé chez M. Vivien une heureuse aptitude pour les investigations de l'histoire, lorsque, après deux hivers passés dans le midi dans l'espérance de conjurer les suites d'une fluxion de poitrine, une crise subite l'emporta, le 7 juin 1854, à près de cinquante-cinq ans (1). M. de Cormenin a dit de lui : « Fonctionnaire indépendant et sans préjugés, prompt, lucide, intelligent, M. Vivien est un des hommes les plus savants de la chambre en droit administratif et en économie politique. » Aujourd'hui encore les *Études administratives* de M. Vivien sont un des meilleurs livres à consulter sur cette matière, bien qu'on y regrette que l'auteur ne se soit pas plus souvent élevé à des considérations de nature à mettre son œuvre en harmonie avec les réformes que ce sujet a toujours fait désirer. Eug. Asse.

Moniteur univ. — Documents particuliers.

VIVONNE (*Louis-Victor* de Rochechouart, comte, puis duc de Mortemart et de), maréchal de France, né le 25 août 1636, mort à Chaillot, le 15 septembre 1688. Issu de l'illustre maison de Rochechouart, il était fils unique de Gabriel, duc de Mortemart, et de Diane de Grandseigne, et avait pour sœurs les marquises de Thianges et de Montespan, et Gabrielle, abbesse de Fontevrauld. Un des six enfants d'honneur de Louis XIV, il gagna ses bonnes grâces par cet esprit qui passait pour héréditaire chez les Mortemart. Pourvu, le 16 juillet 1654, d'une compagnie, il fit en 1655 ses premières armes sous Turenne dans l'armée de Flandre, qu'il ne quitta plus jusqu'à la paix des Pyrénées. Mestre de camp le 15 février 1659, il fit partie, en 1663, des troupes envoyées en Italie pour appuyer les négociations du duc de Créqui avec le saint-siége, et reçut, à son retour, le brevet de maréchal de camp (21 mars 1664). A une époque où le service de terre n'était pas encore entièrement séparé de celui de mer et où un grand nom suffisait d'ordinaire à un grand emploi, le comte de Vivonne, qui, en 1664, avait pris part sous le duc de Beaufort à l'inutile expédition de Gigeri, reçut le 1er avril 1665 la charge de capitaine général des galères, et en mars 1669 celle de général des galères, qui donnait le commandement de presque toutes les forces navales de la Méditerranée. Envoyé à l'armée de Flandre (1667), il assista à la prise de Douai et de Lille. A peine la paix d'Aix-la-Chapelle fut-elle conclue qu'il alla imposer aux

(1) Homme de mérite, mais non exempt d'ambition, il avait conçu un profond chagrin de l'inaction politique à laquelle il avait été condamné, et aussi d'une pension que la modicité de sa fortune l'avait contraint à accepter d'un gouvernement auquel il n'aurait rien voulu devoir.

Algériens un traité de commerce avec la France. Puis il suivit Beaufort à la misérable expédition de Candie (5 juin 1669), commanda en chef la flotte française après la mort de ce dernier, et effectua, le 24 juillet, le bombardement du camp turc. Le mal causé à l'ennemi fut assez insignifiant, et Vivonne, qui était monté sur la galère *la Réale*, faillit être tué par l'explosion du vaisseau amiral *la Thérèse*. Bientôt le manque de vivres et l'état de la mer le forcèrent à ordonner, de concert avec le maréchal de Navailles, le rembarquement des troupes (31 août 1669), qui fut presque aussitôt suivi de la capitulation de Candie. Quoique partagé entre la résidence de Marseille, où le retenait sa charge et où il retrouvait la belle Mme de Grignan, et son assiduité à la cour, où sa sœur, depuis 1668, avait remplacé Mlle de La Vallière dans le cœur du roi, mais paré de son brillant courage, aimable, plein d'esprit, protecteur et ami des lettres, admis dans la société la plus intime du roi, qu'il égayait de mille bons contes, Vivonne joua dès cette époque un des rôles les plus particuliers que nous offre ce qu'on a appelé le *grand siècle*. Lorsque éclata la guerre de Hollande, il se distingua au passage du Rhin (1), puis au grand siége de Maëstricht, et reçut, en 1674, le gouvernement de Champagne et de Brie.

La Sicile révoltée contre la domination espagnole obtenait alors des secours de la France; mais tandis que Louvois voulait restreindre cette guerre à une simple diversion, Seignelay y voyait une conquête facile, qui aurait donné l'empire de la Méditerranée à la France. Ce fut pour opposer à la résistance de Louvois une influence toute puissante qu'il fit nommer Vivonne gouverneur et vice-roi de Sicile (9 janv. 1675). Sorti de Toulon, peu de jours après, avec trois mille hommes et sous l'escorte de la flotte de Du Quesne, il entra en sauveur à Messine, après avoir dispersé, à la suite d'un combat sanglant, la flotte espagnole, qui lui était bien supérieure (10 fév.). Renforcé d'un secours de trois mille six cents soldats, il emporta d'assaut la place d'Agosta (17 août), où il trouva de grands magasins de blé. La récompense avait pour Vivonne devancé le service, car il avait été nommé maréchal de France le 30 juillet. La jalousie de l'intendant Colbert de Terron, la fuite du munitionnaire Courville, la difficulté des approvisionnements, la fatigue extrême des troupes, enfin la trahison d'un certain abbé Lipari (fév. 1676), paralysèrent encore les projets de Vivonne, qui ne put que repousser une attaque des Espagnols sur Messine (29 mars), sans oser livrer les Messinais à eux-mêmes. Profitant d'un secours venu de France, et assisté de Du Quesne, il mit à la voile avec vingt-huit vaisseaux, vingt-cinq galères et neuf brûlots, et remporta l'éclatante victoire de Palerme, qui coûta à la flotte hispano-hollandaise dix-huit bâtiments brûlés ou coulés (1er juin 1676). Ce fut la victoire navale la plus complète que la France eût jamais gagnée. L'histoire, peu équitable jusqu'ici pour Vivonne, l'a accusé d'avoir indisposé les Messinais par sa rapacité et sa tyrannie, alors que, tout au contraire, il avançait 10,000 écus de ses deniers, et engageait une lutte énergique contre l'intendant d'Oppède, coupable de toutes ces tracasseries impolitiques. Malgré les difficultés administratives et l'insuffisance des ressources, il conquit cependant quelques places situées sur la côte orientale. Le 26 avril 1677, l'arrivée d'un important renfort, et plus encore le bon vouloir, au moins apparent, de Louvois, firent espérer à Vivonne qu'il achèverait la conquête de l'île. Il résolut de s'emparer de Syracuse; mais une première tentative (30 mai) échoua par suite des vents contraires, qui retinrent les navires français dans le port, et une seconde fut subitement arrêtée par un ordre de Louis XIV, qui rappela la flotte, alors en pleine mer et en vue de Syracuse, pour la tenir prête à combattre les Hollandais (24 août). Cette campagne, objet de tant d'espérances, se termina par la perte de La Mole (19 déc.). Rappelé le 14 janvier 1678, Vivonne emporta la réputation de « gouverneur prudent, et de bon politique plus que de soldat (1). » La mort de son père, arrivée le 26 décembre 1675, l'ayant mis en possession du titre de duc et de la charge de premier gentilhomme de la chambre, il ne quitta plus guère la cour que pour suivre le roi au siége de Gand (9 mars 1678) et, après le départ de celui-ci, pour commander sous les ordres de Monsieur l'armée de Flandre, que les préliminaires de la paix de Nimègue réduisirent à l'inaction.

Très-adonné aux jouissances de l'esprit et aussi à d'autres plaisirs, moins avouables, qui présageaient déjà les mœurs libres de la régence, Vivonne fréquentait les gens de lettres tout autant que les salons de Versailles. Très-lié avec Boileau, qu'il avait présenté à Louis XIV en 1672, et qui s'est souvenu de lui dans plus d'un passage de ses œuvres, il était aussi l'ami de Molière; il se mêlait volontiers aux querelles littéraires du temps, et faisait de vigoureuses sorties contre les modernes. Son embonpoint trop florissant l'exposait à des plaisanteries, au-devant desquelles il allait du reste avec bonne grâce. Il mourut à cinquante-deux ans passés, « entre les mains, mentionne Dangeau, d'un médecin calabrais qu'on dit qui l'a tué, » et, ajoute Mme de Sevigné, « aussi pourri de l'âme que du corps ».

Le duc de Vivonne avait épousé, en septembre 1655, Antoinette-Louise (1), fille unique du pré-

(1) Atteint à l'épaule d'un coup de feu qui depuis le força à porter son bras en écharpe et presque renversé par un faux pas de son cheval. Il l'apostrophait ainsi de cette joyeuse saillie : « Tout beau, Jean le Blanc, voudrais-tu faire mourir en eau douce un général des galères ? »

(1) *Voy.* sur son gouvernement la curieuse *Historia de las rebolucionas de Messina* (Bibl. imp., mss. 10236, 8, Colb.).

(2) Elle mourut en 1700, âgée de soixante-huit ans.

sident Henri de Mesmes, très-riche héritière, et dont l'esprit était digne de s'allier à celui des Mortemart. Inépuisable en saillies de toutes sortes, elle fut de la société la plus intime de Louis XIV, qui s'en amusait beaucoup, et en tous points appareillée avec son mari. « C'étaient, dit Saint-Simon, des farces de les voir ensemble ; mais ils n'y étaient pas souvent. » Peu retenue dans ses mœurs, « elle était haute, libre et capricieuse, ne se souciait de faveur ni de privance, et ne voulait que son amusement. » De ce mariage naquirent *Louis*, duc DE MORTEMART, mort le 3 avril 1688, et dont les belles qualités inspirèrent des regrets aux duc de Beauvilliers et de Chevreuse, et cinq filles, *Charlotte, Marie-Élisabeth, Gabrielle-Victoire*, qui épousèrent le duc d'Elbœuf, le marquis de Castries, et le duc de Créqui-Lesdiguières ; *Gabrielle* et *Louise-Françoise*, l'une abbesse de Beaumont-lès-Tours, l'autre de Fontevrauld.

Eug. ASSE.

P. Muret, *Oraison funèbre du duc de Vivonne*; Marseille, 1688, in-4°. — Mme de Sévigné, *Lettres*. — Bussy-Rabutin, Saint-Simon, Choisy, Montglat, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal*. — Anselme, *Grands off. de la couronne*. — De Quincy, *Hist. militaire de Louis XIV*. — C. Rousset, *Hist. de Louvois*. — Comte de Rochechouart, *Hist. de la maison de Rochechouart*; Paris, 1859, 2 vol.

VIZZANI (*Pompeo*), historien italien, né le 24 juin 1540, à Bologne, où il est mort, le 21 août 1607. D'une famille ancienne et noble, il reçut une éducation conforme à sa naissance. En 1559, de concert avec ses deux frères, il se fit bâtir un magnifique palais, qu'il enrichit de tableaux de maîtres et d'une riche bibliothèque. En 1589, il suivit à Prague le cardinal Santa-Croce; mais, deux mois après, la mort de ce légat lui fit quitter la cour impériale et reprendre ses études d'histoire et de philosophie. On cite de lui : *Regole per gli fratelli professi di Santa-Maria de' Servi*; Bologne, 1588, in-4° ; — *Istorie di Bologna*; ibid., 1596, 1602, in-4°, en dix livres; ibid., 1608, in-4°, et Milan, 1611, in 4°, en douze livres; — *Descrizione della città ed altre cose notabili di Bologna*; Bologne, 1602, in-12 ; —*Compendio della scienza de' costumi*; ibid., 1609, in-4°. Vizzani a aussi trad. en italien *l'Asinio d'oro*, d'Apulée (Bologne, 1607, in-8°, et plusieurs fois depuis), et il a laissé de nombreux ouvrages manuscrits.

VIZZANI (*Enea*), médecin, de la même famille que le précédent, né en 1549, à Bologne, où il est mort, le 4 octobre 1602. Reçu docteur en 1575 dans sa patrie, il y enseigna successivement la logique, la philosophie, la médecine théorique et la médecine pratique.

VIZZANI (*Carlo-Emmanuele*), philosophe, petit neveu de Pompeo, né à Bologne, en 1617, mort à Rome, en 1661. Il déploya dans le cours de ses études une intelligence si fort au dessus de son âge qu'il obtint à seize ans le grade de docteur en philosophie, et que deux ans après le sénat, par une faveur toute spéciale, lui confia une chaire de professeur à l'université. Il passa en 1638 à Padoue comme premier professeur de logique. Obligé quelque temps après de se rendre à Rome pour y soutenir ses intérêts, compromis dans un procès considérable, il quitta l'enseignement, entra dans les ordres, et devint docteur en droit. Sous Innocent X, il fut nommé avocat consistorial (1652), et sous Alexandre VII référendaire des deux signatures et chanoine de Saint-Pierre du Vatican. Vizzani fut en outre recteur de l'université de la Sapienza. On a de lui : *Ocellus Lucanus de universi natura*, traduct. latine; Bologne, 1646, et Amst., 1661, in-4° ; — *De mandatis principum*; Bologne, 1633, et Amst., 1656, in-4°.

Facciolati, *Fasti gymn. patav.* — Orlandi, Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*.

VLADIMIR Ier (Saint), premier tzar de Russie, mort très-âgé, en 1015, à Berestof. Arrière-petit-fils de Rurik, il avait reçu de Sviatoslaf, son père, Novgorod en apanage. S'y voyant menacé par son frère aîné, Iaropolk, Vladimir se réfugia chez les Varègues (977), revint avec eux au bout de deux ans, et, ne se contentant plus de reprendre son patrimoine, il s'empara de celui d'Iaropolk par le crime et la ruse, comme celui-ci en avait d'ailleurs agi avec leur frère Oleg, prince des Drevliens. Une fois souverain unique de la Russie, il se débarrassa des mercenaires qui l'avaient aidé à la conquérir, et s'occupa alternativement à l'agrandir ou à la défendre contre ses voisins. Il reprit, en 981, la Gallicie, qui s'était échappée des faibles mains d'Iaropolk; il soumit, les années suivantes, les Viatitches et les Radimitches, subjugua les Iatviagues, qui campaient entre la Lithuanie et la Pologne; il étendit ses conquêtes vers le nord-ouest jusqu'à la mer Baltique, et alla imposer aux Bulgares une paix glorieuse. Ardent au combat, Vladimir, encore païen, l'était également pour les plaisirs des sens : non content de posséder quatre épouses à la fois, il aurait eu, s'il faut en croire la chronique, près de mille concubines. Ébranlé peut-être davantage par le souvenir de son aïeule, sainte Olga, que par les discours des représentants des divers cultes établis tant en Europe qu'en Asie qui vinrent essayer de l'attirer à eux, Vladimir résolut de conquérir, pour ainsi dire, la religion chrétienne. Il rassembla une nombreuse armée (988), et alla assiéger Cherson (1), dont on voit encore les ruines près de Sevastopol. Libres depuis longtemps, les habitants se défendirent avec courage, dans l'espérance de voir les Grecs arriver à leur secours; mais la trahison d'un archer grec les força bientôt de se soumettre. Après cette conquête, Vladimir envoya déclarer aux empereurs Basile et Constantin qu'il entendait épouser leur sœur, Anne, et qu'en cas de refus il les viendrait assiéger dans Constantinople. Les deux princes, effrayés, s'empressèrent d'accéder à cet ordre, et

(1) Souvent confondu avec la ville du même nom fondée en 1778, sur la rive droite du Dnieper.

firent partir leur sœur pour Cherson. D'après la légende, le tzar souffrait alors d'un mal d'yeux si violent qu'il en était devenu aveugle; sa fiancée lui persuada de se faire baptiser sans délai, et au moment où l'eau coula sur son front il recouvra la vue. Témoins de ce miracle, les boyards se firent aussitôt chrétiens, en même temps que leur maître; cette cérémonie se passa dans l'église de Saint-Basile, sur l'emplacement de laquelle le gouvernement russe a fait construire en 1865 un temple colossal. Cet événement eut lieu en 988, à une époque où l'église de Constantinople était en parfaite union avec le centre et le reste de la catholicité; les origines religieuses de la Russie sont donc complétement catholiques. Une des preuves les plus concluantes à l'appui de ce fait considérable, c'est que nous voyons la Russie, à peine éclairée par la lumière de l'Évangile, ouvrir ses portes à des prêtres venus directement de Rome. Si Vladimir, qui ne voulut emporter de Cherson que les reliques du pape Clément, avait eu réellement pour le *papisme* l'aversion que les historiographes officiels lui attribuent, comment expliquer le respect qu'il témoigna en 1006 à saint Boniface, le secours qu'il prêta à sa mission au milieu des Petchenègues, chez lesquels le zèle conduisit cet apôtre *parce qu'en Russie* il *n'avait plus rien à faire?* Karamzin appelle cette mission un conte, et se moque de Baronius, qui l'a consigné dans ses *Annales;* et de nos jours l'archevêque de Mohilef, pour prouver que l'Église russe n'a jamais été unie à l'Église catholique, a affirmé que saint Boniface n'a jamais mis le pied en Russie (1). Malheureusement pour ces auteurs, on vient de publier dans une revue de Moscou (2) un document dont l'authenticité ne peut être mise en question : c'est une épître de Boniface à l'empereur Henri I[er], dans laquelle il raconte lui-même son voyage en Russie, et nous montre Vladimir en parfaite communion avec lui, envoyé du saint-siége.

Une fois chrétien, Vladimir ne s'occupa plus que de renverser les idoles qui faisaient naguère l'objet de son adoration; il congédia toutes ses concubines, ne fit plus que des excursions contre les Petchenègues, et déploya un zèle particulier à soigner les pauvres et les malades. Autrefois féroce, ce prince ne péchait plus que par l'excès d'une miséricorde peu éclairée. Une certaine analogie peut être établie entre Vladimir et Charlemagne. Par leurs exploits, par leur amour pour les sciences, par leurs travaux dans l'administration, ces deux souverains ont mérité une belle place dans les romans de la chevalerie, dans les chants du peuple et dans les fastes de l'histoire. On retrouve le nom de Vladimir dans les chroniques arabes, dans les *sagas* et les chansons des Scandinaves. L'Église l'a inscrit dans le catalogue des saints, et célèbre sa fête le 15 juillet. Son corps, conservé à Novgorod, a été solennellement déposé en 1862 dans un superbe tombeau à l'occasion du jubilé millénaire de la Russie. Il eut pour successeur Sviatopolk I[er], son fils adoptif. P[ce] A. G—N.

La Chronique de Nestor. — *Antiquités russes d'après les documents hist. des Islandais et des anciens Scandinaves*; Copenhague, 1850. — Kulcinius, *Specimen Ecclesiæ Ruthenicæ.* — *Les Bollandistes,* t. II, sept., pref. — Martinov, *Annus ecclesiasticus græco-slavicus.* — Macaire, *Hist. du christianisme en Russie et de l'Église russe.* — *Hist. de Russie,* par Tatischtchef, Karamzin et Soloviеf. — Prozorovski, dans les *Mém. de l'Acad. imp. des sciences* de Pétersbourg, 1864, t. V. — Verdière, *Études de théologie*, t. II, 1[re] série.

(1) *Des rapports de l'Église romaine avec les autres Églises chrétiennes* (en russe); Saint-Petersbourg, 1854, t. II, p. 123.

(2) *La Causerie russe,* 1856, n° 1.

VLADIMIR II, dit *Monomaque*, tzar de Russie, né en 1053, mort le 19 mai 1126, à Kief. Fils de Vsévolod I[er], il gouverna Peréiaslav, Smolensk et Novgorod, et se distingua contre les Polovtzi, infatigables ennemis des Russes, avant d'être appelé, en 1113, sur le trône de Kief par le vœu unanime de ses concitoyens, contrairement à l'ordre de succession qui était alors établi et qui donnait la première couronne russe à David, fils d'Iziaslaf. Il succéda au tzar Sviatopolk II, son cousin. Ce souverain est un de ceux dont la mémoire est à juste titre la plus chère à la Russie. Il la pacifia, et, la dotant des bienfaits d'une sage législation, il consolida peut-être davantage sa puissance en réprimant la turbulence de ses propres princes qu'en triomphant d'ennemis extérieurs. Il prit le surnom de *Monomaque*, parce qu'il était petit-fils par sa mère de l'empereur Constantin Monomaque. Marié à Gida, fille de Harold II, roi d'Angleterre, il eut d'elle Mstislaf, qui lui succéda. Une de ses petites-filles fut reine de Norvège, puis de Danemark; une autre devint l'épouse de saint Canut, roi des Obotrites, père du fameux Valdemar de Danemark; une troisième épousa Alexis, fils de l'empereur grec Jean. Monomaque a laissé un testament qui a été justement comparé aux leçons que saint Louis devait aussi donner à ses fils avant de mourir.

Un autre VLADIMIR, prince de Serpoukhof, fut un des héros de la bataille de Koulikovo (1380), qui mit fin à la domination des Tatares à Moscou. P[ce] A. G—N.

Hist. de Russie, par Tatischtchef, Karamzin et Soloviеf.

VLADISLAS. *Voy.* WLADISLAS.

VLAMING (*Pierre*), poëte hollandais, né à Amsterdam, le 29 mars 1686, mort au village de Hœgerwoerd, le 2 février 1733. Après avoir terminé à Leyde ses études de droit, il fit paraître, avec J.-B. Wellekens, un recueil estimé d'idylles sous le titre de *Dichtlievende Uitspanningen* (Amst., 1710, in-8°), et divorça dès lors complétement avec le barreau. En 1719, il s'estima heureux d'accepter un emploi dans la Compagnie des Indes, ce qui lui permit de demeurer à Amsterdam, d'y voir ses amis, et de rimer à ses moments perdus. C'est ainsi qu'il trouva moyen

d'éditer le *Hertspiegel* d'Henri Spieghel (Amst., 1723, in-8°), avec la vie de l'auteur; *l'Art poétique* de David van Hoochstraten (ibid., 1725, in-8°), *Opera latina Sannazari* (ibid., 1728, in-8°), et *Mich. Hospitalii Carmina* (ibid., 1732, in-8°), et de traduire en vers *l'Arcadie* de Sannazaro (1730, in-8°). Il s'occupait à mettre la dernière main à une *Description poétique d'Amsterdam*, lorsqu'il mourut presque subitement, à sa campagne. C.-A. R.

Wagenaar, *Beschryving von Amsterdam.*

VLEESCHOUWER (*Jean*), en latin *Carnarius*, médecin belge, né à Gand, vers 1520, mort en 1562. Il professa son art à Padoue. On a de lui: *De Podagræ laudibus*; Padoue, 1553, in-12.

Paquot, *Mémoires*, t. XI.

VOET (*Gisbert*), en latin *Voetius*, théologien hollandais, né le 3 mars 1589, à Heusden, où il est mort, le 1[er] novembre 1676. Son désir étant d'étudier la théologie, qui passionnait de son temps les meilleurs esprits, il se rendit à Leyde et y reçut le bonnet de docteur (1611). Il devint alors pasteur de Vlymen, village des environs d'Heusden, et remplit les mêmes fonctions dans sa patrie avec un zèle admirable. Il resta toute sa vie un calviniste des plus orthodoxes, toujours prêt à entrer en lice contre tous ceux qui n'avaient point son exaltation et sa rigidité de principes. La meilleure preuve qu'on puisse en citer est sa querelle avec Samuel des Marets, alors professeur à Bois-le-Duc. Il prétendit, contre l'avis de ce savant et du magistrat de la ville, qu'il fallait absolument interdire les confréries catholiques là où l'on était maître de le faire. Cette dispute à grands coups de pamphlets, dont Bayle nous a donné un plaisant récit, dura plus de vingt ans. Voet assista pendant six mois au fameux synode de Dordrecht (1619); il s'y montra adversaire décidé de l'arminianisme. Cette attitude, qu'il n'abandonna plus, en fit un chef de parti. Il remua singulièrement les passions dans son Église. Les partisans de Coccejus éprouvèrent surtout les effets de sa colère, et furent plus d'une fois écrasés sous le poids de son érudition. Il refusa toutes les propositions qui lui furent faites pour l'arracher à sa ville natale. Il consentit seulement, à partir de 1634, à professer la théologie et les langues orientales à l'université d'Utrecht. Ses attaques contre le système de Descartes eurent du retentissement; elles n'ont cependant qu'une valeur purement théologique. Ses principaux ouvrages ont été réunis sous le titre de *Selectæ disputationes theologicæ* (Utrecht, 1648-69, 5 vol. in-4°), et de *Politica ecclesiastica* (Amst., 1663-76, 4 vol. in-4°). C.-A. R.

Kok, *Vaderl. Woordenboek.* — Bayle, *Dict. hist.*, t. III. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — *Jubilé séculaire de l'université d'Utrecht*, 1736. — A. Erpenius, *Oratio fun. G. Voetii*; Utrecht, 1677, in-4°.

VOET (*Paul*), jurisconsulte, fils du précédent, né le 7 juin 1619, à Heusden, mort le 1[er] août 1677, à Utrecht. Disciple de son père, il enseigna successivement à Utrecht la logique, la métaphysique, la langue grecque et le droit civil. On a de lui: *De duellis*; Utrecht, 1646, in-12; — *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*; ibid., 1658, in-12; — *De jure militari*; ibid., 1666, in-8°; — *De mobilium et immobilium natura*; ibid., 1666, in-8°; — *Commentarius in Institutiones imperiales*; Gorcum, 1668, 2 vol. in-4°; — *Origine, progrès et gestes mémorables des seigneurs de Brederode*, en hollandais; trad. en français par B. Pailhot (Amst., 1663, in-4°).

VOET (*Daniel*), né à Heusden, le 31 décembre 1629, mort le 26 juillet 1660, professa la philosophie à Utrecht, et publia: *Meletemata philosophica et physiologica, sive de rerum natura*; Amst., 1661, in-8°; Utrecht, 1688, in-8°.

VOET (*Jean*), fils de Paul, né à Utrecht, le 3 octobre 1647, mort à Leyde, le 11 septembre 1714, professa le droit à Herborn, à Utrecht, et à Leyde. Nous citerons: *Compendium juris*; Leyde, 1688, in-4°; Louvain, 1730, in-4°; — *Commentarius ad Pandectas*; Leyde, 1698, 2 vol. in-fol.; La Haye, 1731, 2 vol. in-fol.: ouvrage fort estimé, souvent réimprimé, et dont une nouvelle édition est de Besançon, 1827-1829, 1831, 5 vol. in-4°. Il en existe aussi une édition de Venise, 1827, 5 vol. in-4°, augmentée des traités *De familia erciscunda*, et *De jure militari*. E. R.

Foppens, *Bibl. belgica.*

VOGEL. *Voy.* FOGEL.

VOGLI (*Giovanni-Giacinto*), médecin italien, né le 20 avril 1697, au château de Budrio, près Bologne, mort dans cette ville, le 23 juin 1762. Après avoir terminé ses études à Bologne, il suivit les cours de médecine de Stefano Danielli, fut reçu docteur en 1714, et se rendit à Florence, où il fut attaché pendant quelque temps à l'hôpital de S.-Maria Novella. Il prit dans une thèse publique la défense de Sbaraglia contre Malpighi, et en publia une apologie intitulée: *De antropogonia*; Bologne, 1718, in-4°. Après avoir exercé pendant quelque temps la médecine dans le duché d'Urbin, il revint à Bologne, obtint en 1725 un emploi de professeur honoraire, et fut nommé titulaire en 1730 de la chaire d'anatomie. Benoît XIV l'admit au nombre des professeurs de l'institut de Bologne, et le chargea de recueillir un certain nombre de dissertations pour les insérer dans les *Actes* de cette académie, et d'écrire la vie des membres qui la composaient. Une maladie d'yeux, qui souvent lui donnait le vertige, l'empêcha de terminer les travaux qu'il avait entrepris. Il mourut frappé d'apoplexie, à l'âge de soixante-cinq ans. On a de lui: *Fluidi nervei historia*; Bologne, 1720, in-8°; — *Tavole cronologiche degli uomini illustri dell' università di Bologna*; ibid., 1726, in-4°: travail estimé. Il laissa inédit un *Cours de médecine* en 3 vol. in-4° et un *Traité de la génération de l'homme et des animaux vivipares*. S. R.

Nuova raccolta degli opuscoli scientifici, t. XIII. — Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*. — Schiassi, *Commentarius vitæ J. Vogli*; Bologne, 1812, in 8°.

VOÏART (*Anne-Élisabeth* PETITPAIN, connue sous le nom d'*Élisa*), femme auteur française, née en 1786, à Nancy, où elle est morte, le 21 janvier 1866. D'une famille honorable, mais peu fortunée, elle commença dès ses premières années la vie de travail qu'elle continua jusqu'à la vieillesse. Son père était organiste. Il mourut laissant sa famille dans la gêne. Mme Petitpain se remaria avec M. Wouters, et la jeune Élisa fut chargée d'aider sa mère dans l'éducation de ses frères et sœurs. Son mariage avec M. Voïart, homme de lettres, qui était veuf et père de deux enfants, dont l'un est devenu Mme Tastu, porta Élisa à cultiver le talent qu'elle avait montré de bonne heure pour la littérature, et qui lui avait valu de l'impératrice Joséphine une pension de 600 fr. Elle débuta par des traductions de romans allemands, puis composa des ouvrages de fantaisie ou d'éducation, et se fit remarquer par la simplicité gracieuse de son style. D'un caractère aimable, d'un esprit délicat, elle sut conserver jusqu'à la fin l'amitié et l'estime qu'elle avait inspirées. En 1846 elle se retira à Nancy, où elle vécut modestement auprès de sa fille. On a de Mme Voïart : *le Hussard, roman*; Paris, 1819, in-12; — *La Vierge d'Arduenne, traditions gauloises*; Paris, 1820, in-8°; — *Essai sur la danse*; Paris, 1823, in-8°; — *Notice sur Prud'hon*; Paris, 1824, in-8°; — *La Femme, ou les Six amours* (l'amour filial, fraternel, conjugal et maternel, l'amour, l'amitié); Paris, 1827, 6 vol. in-12 : ouvrage qui eut le prix Montyon en 1828; — *L'Algérien, épisode*; Paris, 1830, in-12; — *Nouvelles étrennes, dédiées aux enfants*; Strasbourg, 1833, 2 vol. in-18; — *Le Mariage et l'amour*; Paris, 1834, in-8°; — *Mignonne*; Paris, 1834, 2 vol. in-8°: — (avec Mme Tastu) *Le Livre des enfants, contes*; Paris, 1836-37, 8 vol. in-16; — *Or, devinez! tradition lorraine*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Jacques Callot, roman*; Paris, 1841, 2 vol. in-8°; etc. Elle a traduit de l'allemand des romans d'Aug. La Fontaine, de Mme C. Pichler, de W. Blumenhagen, de Glatz, de Kruse; le *Robinson suisse* de Campe (1837, 2 vol.), les *Contes populaires* de miss Edgeworth (1822-35), les *Chants populaires des Serviens* (1834, 2 vol. in-8°). Elle a collaboré au *Dictionnaire de la Conversation*, au *Livre des Cent et un*, à l'*Encyclopédie des dames*, au *Journal des demoiselles*, au *Journal des jeunes personnes*, aux *Femmes de Shakespeare*, aux *Femmes de Walter Scott*, aux *Heures du soir*, au *Salmigondis*, etc.

Michel, *Biogr. lorraine*. — *Biogr. des femmes auteurs contemp. françaises*, t. I. — Quérard, *la France littéraire*.

VOIGT (*Godefroi*), érudit allemand, né en avril 1644, à Delitsch en Misnie, mort le 7 juillet 1682, à Hambourg. Fils d'un riche négociant, il étudia à Altembourg et à Wittemberg, et fut à vingt-trois ans jugé digne de la place de recteur de l'école de Güstrow. Depuis 1680 il occupa un semblable poste à la tête de l'école Saint-Jean, à Hambourg. Il succomba peu de temps après, par suite des infirmités contractées par un travail trop assidu. On a de lui : *Curiositates physicæ : De resuscitatione brutorum ex mortuis; De resurrectione plantarum; De cautione cygnea; De congressu et partu viperarum, et de chamæleonis victu*; Güstrow, 1668, in-8°; Leipzig, 1698, in-12; — *Disputatio contra nivis albedinem*; ibid., 1669, in-8°; — *Deliciæ physicæ : De stillicidio sanguinis ex interemti hominis cadavere præsente reo; De lachrymis crocodili; De conventu sagarum ad sua sabbatha; De catulis ursarum; De amore ovis et lupi; De piscibus fossilibus atque volantibus, et De infantibus supposititiis*; Rostock, 1671, in-8°; — *Vita Constantini Magni*; ibid., 1675, in-4°; — *Antiquitates Græcorum nondum christianorum ecclesiasticæ*; ibid., 1678, in-4°; — *De SS. unius Divinitatis triade, seu Imago Trinitatis ante tempora christiana*; Güstrow, 1680, in-4°; — *Sex indices latinitatis corruptæ atque incorruptæ*; Hambourg, 1686, in-8°; Marbourg, 1694, et Osnabrück, 1715, in-8°; — *Physikalischer Zeitvertreiber* (Amusements de la physique, où l'on répond à trois cents questions tirées du livre de la nature); Leipzig, 1694; Stettin, 1712, in-12; — *Thysiasteriologia, seu de altaribus veterum christianorum*; Hambourg, 1709, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur par Fabricius. Voigt a laissé en manuscrit un *Lexicon antiquitatum romanarum*; des *Antiquitates ecclesiasticæ sæculorum singulorum*, et une trentaine de dissertations sur des points curieux de l'histoire naturelle ou des croyances populaires.

Witte, *Diarium biogr.* — Ludovici, *Schul-Historie*, t. III. — Mœller, *Cimbria liter.* — Fabricius, *Memoriæ hamburgensium*, t. VIII. — Fr. Thomas, *Analecta gustroviensia*.

VOIGT (*Jean*), bibliographe allemand, né le 5 août 1695, à Beverstædt (Hanovre), mort le 28 août 1765, à Brême. Fils d'un pasteur protestant, il étudia la théologie à Wittemberg, fut nommé en 1719 prédicateur à Hornebourg, et fut attaché en 1733 au clergé de la cathédrale de Brême. On a de lui : *Historia litteraria Constantini Magni*; Hambourg, 1720, in-8°: — *Bibliotheca hæresiologica*; ibid., 1723-29, 2 vol. in-8°; — *Horneburgische Reformations Geschichte* (Histoire de la réforme à Hornebourg); Stade, 1725, in-fol.; — *Catalogus historico-criticus librorum rariorum*; Hambourg, 1732, 1738, 1747, 1753, in-8°; nouvelle édit., augmentée, Leipzig, 1793, in-8° : des suppléments à cet utile répertoire se trouvent dans les t. I et II du *Brem. et Verdisches Hebeopfer*; — *Monumenta inedita*; Brême, 1740-52, 2 vol. in-8°; — *Historia fistulæ eucharisticæ*; ibid., 1740, in-4°; — des articles et dissertations

dans les *Hannœverische Anzeigen*, et dans l'*Apparatus litterarius Societatis colligentium*, où Voigt a inséré, entre autres, une *Apologia pro Mureto criminis sodomiæ postulato*.

Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

VOISENON (*Claude-Henri* DE FUZÉE, abbé DE), littérateur français, né le 8 juillet 1708, au château de Voisenon, près Melun, mort le 22 novembre 1755, dans la même résidence. Il vint au monde avec une santé déplorable, et son enfance fut une maladie continuelle; mais son intelligence s'éveilla de bonne heure : dès l'âge de onze ans il adressa une épître à Voltaire, qui lui répondit : « Soyez mon élève, et venez me voir », et dont il fut plus tard le *cher ami Greluchon*. Il alla à Paris, où sa naissance et la position de sa marraine, Mme Doublet, qui tenait bureau d'esprit, lui valurent d'être admis dans le meilleur monde. « Sa légèreté, son badinage, dit M. Desnoiresterres, le charme de ses saillies, ce je ne sais quoi de petillant, de bondissant et de papillonnant, qui le faisait appeler par le marquis de Polignac *petite poignée de puces*, devait faire fortune dans ces salons frivoles. » Une aventure arrivée dans un château près de Rouen lui donna l'idée de *l'Heureuse ressemblance*, comédie en un acte, en vers, qui fut jouée en 1738 par les héros même de l'histoire réelle. Il donna, le 14 octobre 1739, au Théâtre-Français, *l'École du monde*, comédie en trois actes, en vers, qui fut mal accueillie du public; elle était précédée d'un prologue de Brécourt, intitulé *l'Ombre de Molière*. Un mois plus tard il fit avec esprit, sur la même scène, la critique de la pièce dans *le Retour de l'ombre de Molière* (21 nov.). Cependant, sa famille le pressait d'entrer dans les ordres; à la suite d'un duel, dans lequel il blessa grièvement son adversaire, il éprouva un vif repentir, et reçut l'ordination sacerdotale. M. Henriot, son parent, évêque de Boulogne, le choisit pour grand vicaire (1740), et lui confia le soin de composer ses mandements. A la mort du prélat (1741), Voisenon fut, dit-on, désigné malgré sa grande jeunesse pour occuper le siége vacant. Il supplia le cardinal de Fleury de n'en rien faire. « Comment veulent-ils que je les conduise, lui dit-il, lorsque j'ai tant de peine à me conduire moi-même? » Fleury récompensa la démarche du grand vicaire en lui donnant l'abbaye du Jars, voisine du château de Voisenon, et qui n'obligeait pas à la résidence. Il se fixa dès lors à Paris, vécut dans l'intimité de Mme du Châtelet, et fréquenta assiduement la société de Mlle Quinault, du comte de Caylus et du duc de La Vallière. Ayant rencontré plusieurs fois à Bagatelle Favart et Mme Favart, il devint l'ami du mari et plus que l'ami de la femme. Il avait recommencé à travailler pour le théâtre, et le 10 mars 1746 il donna aux Italiens *la Coquette fixée*, en trois actes et en vers, qui est, par le plan, les caractères et le style, la plus jolie de ses comédies. Petites pièces de vers, romans, comédies, parodies, ballets, oratorios, il écrivit tout avec la même facilité, la même pointe d'esprit à la mode, unies à peu de fond dans les idées et à une grande médiocrité de conception. Élu membre de l'Académie française, le 4 décembre 1762, il fut admis, le 22 janvier 1763, à la place de Crébillon père. Son élection ne se fit pas sans quelques difficultés, résultant de la légèreté de ses productions. Quelle que fût alors la licence des mœurs jusque chez les dignitaires de l'Église, le scandale de la conduite de l'abbé et de quelques-unes de ses œuvres finit par émouvoir certains membres du clergé, et son confesseur en vint à lui refuser l'absolution. Heureusement, Voisenon avait le recours au pape, qui lui accorda le pardon de ses fautes, à la condition qu'il remettrait à son confesseur deux mille écus à distribuer aux pauvres, et qu'il dirait tous les matins son bréviaire. M. de Lauraguais raconte qu'il le disait avant de quitter le lit. M. de Choiseul, qui protégeait Voisenon, le fit admettre dans l'intimité de Mme de Pompadour, lui confia l'emploi de composer des essais historiques à l'usage des jeunes princes, petits-fils de Louis XV, et lui alloua une pension de six mille livres sur les affaires étrangères. Il la perdit, à la chute de ce ministre; mais il ne tarda pas à avoir les bonnes grâces de son successeur, le duc d'Aiguillon, qui le fit nommer ministre plénipotentiaire, à Paris, du prince évêque de Spire (1771). Il quitta Paris le 15 septembre 1775, et alla s'installer dans son château, où il mourut deux mois après, à soixante-huit ans, d'un asthme que lui avait, dit-on, communiqué sa nourrice, et dont il avait souffert toute sa vie (1). Voltaire lui composa cette épitaphe :

> Ici gît, ou plutôt frétille,
> Voisenon, frère de Chaulieu.
> A sa muse vive et gentille
> Je ne prétends point dire adieu,
> Car je m'en vais au même lieu,
> Comme cadet de la famille.

Si nous n'avions que ces vers pour juger Voisenon, nous pourrions voir en lui le frère aîné de Voltaire; mais ses œuvres restent, et nous montrent l'exagération d'un tel éloge. On sera juste à son égard en disant que malgré les indécisions de sa phrase, les lourdeurs de son style,

(1) Il était, malgré sa maladie et quoiqu'il assurât ne contenir que chopine, d'une gourmandise à tuer les mieux portants. Voici le détail de sa journée écrit par lui-même : « Il se lève à sept heures et demie du matin, prend aussitôt trois tasses de petite sauge de Provence, à dix heures une tasse de chocolat, à onze une tasse de café, dîne à une heure et mange les ragoûts les plus piquants, il boit un demi-verre de scubac, ensuite du café, à cinq heures trois tasses de véronique et un verre d'eau de six graines, à neuf heures deux œufs frais, du ratafia, une tasse de chocolat, à onze heures une tasse de café, quelquefois du kermès, du soufre lavé ou différents opiats, et quelquefois du lilium : à ses repas, des anchois, des huîtres vertes, et du vin de Chypre, avec des fruits à l'eau-de-vie. » Ailleurs, et à plusieurs reprises, il fait le détail des mets divers dont il « se gavait ».

le vide et la banalité de plusieurs de ses pièces, il mérite quelquefois, par le naturel, par la grâce et la vivacité de l'esprit, d'être rangé dans la famille des rimeurs aimables. Outre les comédies citées, il a publié : *Les Mariages assortis*, trois actes, en vers ; Paris, 1744, in-8° : comédie jouée le 10 fév. 1744 au Théâtre-Italien ; — *Zulmis et Zelmaïde ;* Amst., 1745, 1747, in-12 : conte licencieux inséré dans *le Cabinet des fées*, t. XXXVII ; — *Le sultan Misapouf et la princesse Grisemine*, conte ; Londres (Paris), 1746, 1760, 2 vol. in-12 ; — *Histoire de la félicité*, conte ; Amst. (Paris), 1751, in-12 ; — *Réponse du coin du roi au coin de la reine ;* Paris, 1753, in-12 ; — *Œuvres de théâtre de M..;* Paris, 1753, in-12 ; — *Les Magots*, parodie de *l'Orphelin de la Chine*, en un acte, jouée le 19 mars 1756 ; — *La petite Iphigénie, parodie de la grande*, en un acte ; Paris, 1758 ; jouée, le 21 juillet 1757, sous le nom de Favart ; — *Les Israélites à la montagne d'Oreb*, poëme ; Paris, 1758, in-4° ; — *Les Fureurs de Saül*, poëme ; Paris, 1759, in-4° ; — *L'Amour et Psyché*, opéra en un acte, joué en 1760 ; — *Hylas et Zélis*, pastorale ; Paris, 1762, in-4° : cet acte fut ajouté aux *Caractères de la Folie*, de Duclos, lors de la reprise de cet opéra, en 1762 ; — *La jeune Grecque*, comédie en trois actes, en vers, Paris, 1762, in-12 : jouée avec succès, le 16 déc. 1756, au Théâtre-Italien ; — *Romans et contes*, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; réimpr. en 1775, 1798, 2 vol. in-12, et 1818, 3 vol. in-18 ; — *Les Amours de Philogène et Victorine*, à la suite de *Zély*, par de Fourqueux ; Paris, 1775, in-8°. On a donné après sa mort : *Fleur d'épine*, comédie en deux actes ; Paris, 1776, in-8° ; — *Brixène*, ballet en un acte ; Paris, 1780, in-4°. Il est l'un des dix auteurs des *Étrennes de la Saint-Jean* (Troyes, 1742, in-12) ; il a fait, avec Caylus, *Quelques aventures de bals des bois* (Paris, 1745, in-12) ; il a eu part au *Recueil de ces Messieurs* (1745, in-12), et à plusieurs pièces de Favart. Quelques personnes lui ont attribué : *Turlubleu, histoire grecque ;* Amst., 1745, in-12 ; — *Tant mieux, conte plaisant ;* Paris, 1760, in-12. Mme de Turpin a publié les *Œuvres complètes de Voisenon ;* Paris, 1781, 5 vol. in-8° : elles comprennent les *Anecdotes littéraires*, où se trouvent quelques traits piquants, peu de nouveauté et beaucoup de bavardage inutile. J. M—R—L.

Nécrologe français, ann. 1776. — G. Desnoiresterres, *Les Originaux*. — *Notice*, par Mme de Turpin, dans l'édition des *Œuvres complètes*. — Favart, *Mémoires*. — Voltaire. — La Harpe, *Corresp*. — *L'Espion anglais*, t. II. — *Journal de Collé*, t. II.

VOISIN. *Voy.* VOYSIN.

VOITURE (*Vincent*), écrivain français, né à Amiens, en 1598, mort à Paris, le 26 mai 1648. Il était le deuxième fils d'un riche marchand de vins, suivant la cour, homme de bonne chère et fort connu des grands Tout jeune encore, il se trouva en relations avec le monde d'où sa naissance semblait devoir l'exclure. Son père, le voyant de complexion délicate, l'envoya au collége de Calvi, puis à celui de Boncour, où il eut pour condisciple Claude de Mesmes d'Avaux. On a gardé une pièce latine qu'il composa à quatorze ans, en l'honneur du premier président de Verdun, des vers français et latins de la même date sur la mort de Henri IV, et des stances françaises à Gaston d'Orléans, qu'il fit imprimer en 1614, et qui lui valurent la faveur de ce prince. Nommé contrôleur général de sa maison, et, par la suite, introducteur des ambassadeurs au Luxembourg, il eut ainsi un pied dans la haute société. Son ancien condisciple, le comte d'Avaux, le poussa dans le grand monde et dans les cercles de beaux-esprits. Présenté vers 1625 par Chaudebonne à l'hôtel Rambouillet, alors dans tout son éclat, il ne tarda pas à en devenir l'oracle par son esprit, sa verve, l'agrément et la *politesse* de sa galanterie, son talent pour la raillerie et le badinage, l'art qu'il avait d'amuser les grands. Il y dînait presque tous les jours ; il trônait à toutes les réceptions. En 1630, entraîné par les fonctions qu'il remplissait auprès de Gaston, il suivit ce prince dans l'aventure qui devait aboutir à la fatale journée de Castelnaudary, passant avec lui successivement en Lorraine, puis à Bruxelles, enfin dans le Languedoc, et de tous ces points écrivant à ses amis des lettres qu'on s'arrachait, et auxquelles on peut rattacher le commencement de sa réputation d'*épistolier*. Avant le dénoûment de cette équipée, il saisit l'occasion de s'en tirer sain et sauf, en accompagnant le fondé de pouvoirs que Gaston envoyait en Espagne pour solliciter le concours du comte d'Olivarès. Il avait déjà fait, on ne sait au juste à quel propos ni à quelle époque, un voyage dans ce pays, dont il parlait parfaitement la langue, et ce furent là sans doute des raisons qui engagèrent Monsieur à le choisir. Resté seul chargé du poids des négociations, il s'acquitta de cette tâche avec habileté, quoique sans succès, à cause des irrésolutions de son maître. Pendant cette mission, Voiture parvint sans peine à s'insinuer dans les bonnes grâces du comte d'Olivarès, qui se plaisait beaucoup à son entretien. Mais, pressé de revenir, il écrivait lettre sur lettre pour hâter l'envoi de son remplaçant, M. de Lingendes. Enfin, après bien des difficultés, il quitta Madrid pour aller retrouver Gaston à Bruxelles : ne pouvant traverser la France, il se dirigea sur Lisbonne, par Grenade et Séville, poussa jusqu'à Gibraltar, franchit le détroit, et fit jusqu'à Ceuta une excursion qu'il a agréablement décrite. Du reste, les lettres assez nombreuses adressées par Voiture à ses amis pendant tout le cours de ce voyage comptent parmi ses plus spirituelles et ses plus intéressantes, bien qu'entachées toujours de sa recherche ordinaire. Arrivé à Lisbonne, il fut obligé d'y attendre encore plus d'un mois, et prit passage enfin sur un

vaisseau anglais, qui le débarqua à Londres (nov. 1633); de là il se rendit à Bruxelles. Il ne rentra à Paris qu'après une absence d'environ trois ans, lorsque Gaston eut fait son accommodement avec Richelieu. On le reçut en triomphe à l'hôtel Rambouillet, où il reprit possession de la royauté, que son faible rival, Godeau, avait essayé de lui ravir. Voiture partagea encore, bien malgré lui, l'exil de son patron à Blois : ce fut la dernière de ses disgrâces; et quand celui-ci rentra en faveur, Voiture fut définitivement rendu à son vrai théâtre, qu'il ne devait plus abandonner désormais que pour suivre la cour ou pour s'acquitter de missions officielles. Sans abandonner Gaston, il eut soin dès lors de se ménager l'amitié du puissant cardinal, par la lettre (24 nov. 1636) sur la prise de Corbie, qui est assurément son chef-d'œuvre. Cette apologie de Richelieu, où l'écrivain a laissé de côté les gentillesses ordinaires de son style, est adressée à un personnage que la suscription ne désigne pas, et qui pourrait bien être purement imaginaire. On peut croire que la liaison de Voiture avec le cardinal de La Valette et avec Mme de Combalet, nièce de Richelieu, qui, à son retour de Bruxelles, s'était employée à lui faire obtenir le brevet de gentilhomme ordinaire et maître d'hôtel de Madame, ne fut pas étrangère à ces avances de l'écrivain, auxquelles le ministre se montra sensible. En 1638, Voiture fut désigné par lui pour aller notifier au grand-duc de Toscane la naissance du dauphin. On doit regretter qu'il ne nous reste pour ainsi dire aucune trace de cette carrière diplomatique de Voiture dans ses écrits : à en juger par la lettre sur la prise de Corbie, cette perte est peut-être plus fâcheuse qu'on ne serait tenté de le croire, au premier abord. Voiture poussa ensuite jusqu'à Rome, où Mme de Rambouillet avait un procès pour lequel il sollicita beaucoup. Le cardinal Barberini l'accueillit avec empressement, et il fut élu membre de l'Académie des humoristes. Il faisait partie de l'Académie française depuis son origine.

Quelque temps après son retour (1639), Voiture fut nommé maître d'hôtel du roi. Très en faveur à la cour, il accompagna le roi à Grenoble, à Amiens (1640), puis, en 1642, à Lyon et dans le midi. Toutes ces excursions donnaient à sa correspondance une activité et une étendue dont ses amis de l'hôtel Rambouillet s'applaudissaient comme d'une bonne fortune; mais il est bien peu question des grandes affaires du temps dans ces badinages parfois puérils, ou il n'en est question qu'en passant. Ce fut encore en 1642 que le comte d'Avaux le nomma son premier commis, aux appointements de 4,000 livres; à cette sinécure s'ajouta, en 1643, la pension de 1,000 écus, que lui fit accorder Anne d'Autriche. Apres la mort de Richelieu, il retrouva en Mazarin un autre bienfaiteur. Il obtint les fonctions d'interprète des ambassadeurs chez la reine, et en 1645 on le voit accompagner jusqu'à Péronne la nouvelle reine de Pologne, Marie de Gonzague, en qualité de maître d'hôtel du roi, titre qui lui avait été confirmé depuis l'avénement de Louis XIV. Tant en pensions qu'en traitements, Voiture jouissait d'un revenu d'environ 18,000 livres, qu'il gaspillait en partie au jeu, car c'était un joueur acharné et généralement malheureux. A cette passion il joignait celle des femmes. Très-recherché et très à la mode, gâté par ses succès en tous genres, l'avantageux et frivole Voiture était le plus grand conteur de fleurettes qu'on pût voir; à cinquante ans, *il galantisait* encore; ce fut précisément à cet âge qu'il tomba amoureux de la plus jeune fille de Mme de Rambouillet, et qu'il se battit pour elle aux flambeaux dans le jardin de l'hôtel, avec l'intendant Chavaroche. Parmi ses autres passions, il faut citer surtout Mlle Paulet, *la lionne*, celle de toutes à laquelle il resta le plus fidèle, et Mme Sainctot, qu'il désespéra bientôt par ses dédains, mais qui lui resta obstinément attachée, et qui de concert avec la fille du gazetier Renaudot, lui prodigua les soins les plus dévoués à ses derniers moments.

Voiture mourut de la goutte, dans toute la force de l'âge, à cinquante ans. Il ne s'était pas marié, mais il avait eu deux filles naturelles, dont l'une fut religieuse, et dont l'autre mourut sans postérité, vraisemblablement avant son père.

Pour faire le portrait physique de Voiture, nous n'avons pas besoin d'autre peintre que lui-même : « Ma taille, écrivait-il en 1636, est deux ou trois doigts au-dessous de la moyenne. J'ai la tête assez belle, avec beaucoup de cheveux gris (il grisonna avant quarante ans), les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez niais (l'air d'un mouton qui rêve, disait le marquis de Rambouillet). » Très-coquet de sa personne, plein de galanterie et d'enjouement, mais aussi de suffisance, beau joueur, ne reculant pas devant un coup d'épée, il avait, quoique roturier au premier chef, tous les vices élégants du gentilhomme, sauf un seul : il ne savait pas *faire la débauche*, comme on disait, et ce fils de marchand de vin ne buvait que de l'eau. On a remarqué qu'il fut presque le premier bourgeois qui s'introduisit et vécut dans la haute société. Il ne pouvait s'y maintenir sur un pied d'égalité qu'à force d'esprit. Non-seulement il y était reçu, mais tous s'inclinaient devant sa royauté, et lui-même en usait sans façon, comme un souverain populaire qui sait jusqu'à quel point il peut abuser de la faveur publique. Peu civil de sa nature, quand il n'avait pas de raisons particulières de l'être, il prenait en tout son avantage, et abusait de son talent pour la raillerie. Il n'épargnait pas la reine elle-même, et l'on connaît les vers très-jolis, mais passablement audacieux, où il osait rappeler à Anne d'Autriche son attachement pour Buckingham.

On le vit un jour ôter ses galoches en présence de Mme la Princesse, pour se chauffer plus à l'aise; mais peut-être, quoi qu'en ait dit Tallemant, était-ce là une simple distraction, car Voiture avait ses heures de rêverie, où il devenait le personnage le moins divertissant du monde. On remplirait bien des colonnes du récit de ses mystifications et de ses froides plaisanteries, dont il eut plus d'une fois à se repentir. Les habitués de l'hôtel lui passaient tout, sauf le sévère Montausier, qui, gardant une mine renfrognée à chaque badinage de l'oracle, répétait sans cesse : « Mais cela est-il plaisant? » Le mot le plus cruel et le plus juste sur ces nombreux *oublis* du personnage fut celui de M. le Prince, qui disait : « Si Voiture était de notre condition, il n'y aurait pas moyen de le souffrir. » A sa mort, toute l'Académie prit le deuil, quoiqu'il eût été le plus volage et le moins assidu de ses membres, et ses funérailles furent honorées d'une lutte à outrance entre Girac, *tenant* de Balzac, et Costar, champion de Voiture. Cette petite guerre partagea en deux camps toute la société polie. On connaît aussi la querelle qui s'éleva entre les *uranistes* et les *jobelins*, c'est-à-dire les partisans du sonnet d'Uranie par Voiture et ceux du sonnet de Job par Benserade. Des flots d'encre furent répandus par chaque parti pour soutenir la prééminence de son poëte; c'était la seconde fois qu'un sonnet de Voiture avait cette bonne fortune de passionner la ville et la cour, et la lutte entre les champions des deux *Belle Matineuse* (la sienne et celle de Maleville) avait précédé celle qui s'engagea après sa mort entre les jobelins et les uranistes. Mentionnons aussi la *Pompe funèbre de Voiture*, par Sarrazin, un de ses rivaux posthumes : cette pièce burlesque était aussi, dans son genre, un hommage à la gloire de Voiture et une preuve de l'émotion produite par sa mort. Mis très-haut, beaucoup trop haut, de son vivant, il garda quelque temps encore après sa mort la gloire qu'il avait si aisément conquise, et obtint, même des juges les plus sévères, des éloges qu'on a peine à comprendre aujourd'hui. Boileau l'a nommé sur la même ligne qu'Horace, et plus tard, dans sa satire *sur l'Équivoque* et sa lettre à Perrault (1700), il le cite encore avec honneur, bien qu'avec plus de modération dans la louange. « Il méprise les règles, mais en maître, » écrivait Pellisson. Et Mme de Sévigné : « Tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas ! » Au siècle suivant, J.-B. Rousseau le rapprochait encore de La Fontaine. Bouhours, ce qui se comprend mieux, l'a fort exalté aussi. Bref, les critiques du temps sont à peu près unanimes dans leurs éloges de cet homme d'esprit, dont la séduction semble avoir eu quelque chose d'irrésistible, même pour les intelligences les plus graves : « On est forcé d'admirer Balzac, a dit Costar, mais on aime à admirer Voiture. » Ce mot précieux caractérise assez bien ces deux talents divers et leur diverse influence. Voiture travailla la langue dans un tout autre sens que Balzac, dans un sens même quelquefois opposé, et qui faisait un contrepoids salutaire : il lui a rendu service en la dénouant, en l'assouplissant, en la dégourdissant, si j'ose ainsi dire, pour la plier à tous ces petits tours de force ou d'adresse que les contemporains goûtaient à un si haut degré dans ses lettres. C'est là le côté utile de son œuvre, et qui doit lui faire pardonner jusqu'à un certain point cette recherche incessante du joli et de l'ingénieux, ces plaisanteries froides et forcées, cette monotonie, et tant d'autres défauts qui nous choquent à juste titre. Ses procédés sont toujours les mêmes, et on en pourrait dresser la recette. L'esprit de Voiture, qui trahit toujours l'effort, a perdu la plus grande partie de son arôme et s'est éventé en arrivant jusqu'à nous. Si l'on veut justement apprécier Voiture, il faut avant tout le replacer dans son cadre et dans son milieu : c'est un esprit essentiellement local, et qui n'a rien d'universel; c'est l'homme de la *société polie* du dix-septième siècle, rien autre et rien de plus. Il est de ceux qui obtiennent leur renommée comptant, et dont la gloire ressemble à une mode, exagérée comme elle et comme elle aussi passagère.

Il se souciait beaucoup de l'opinion de ses contemporains, fort peu de la postérité : « Vous verrez, disait-il six mois avant de mourir, qu'il y aura quelque jour d'assez *sottes* gens pour aller chercher çà et là ce que j'ai fait, et après le faire imprimer. » Il y en eut en effet, et d'ailleurs Voiture lui-même avait pris soin de commencer le triage et la correction de tout ce qu'il avait écrit pour en préparer la publication. Son neveu Martin Pinchêne se chargea d'achever cette tâche, et donna une première édition de Voiture en 1650: elle était encore très-incomplète. Le succès fut tel qu'il fallut, au bout de quelques mois, en faire une seconde, remaniée et augmentée. Cette deuxième édition devint le type des trois suivantes, imprimées de 1650 à 1656. Dans les autres, on ajouta quelques pièces et quelques fragments, entre autres, l'*Histoire d'Alcidalis et Bélide*, espèce de petit roman sans intérêt. Ces réimpressions s'arrêtèrent à l'édition de 1745 (Paris, 2 vol. in-12). Cependant on donna en 1779 ses *Œuvres choisies* (Paris, in-12), ses *Lettres choisies*, jointes à celles de Balzac, en 1807, etc. Tout récemment on en a publié deux éditions; l'une, la plus complète, par les soins de M. Ubicini (Paris, 1855, 2 vol. in-18), avec le commentaire inédit de Tallemant des Reaux; l'autre, par M. Am. Roux (Paris, 1858, in-8°), avec des pièces inédites. Les œuvres de Voiture ont été traduites en italien, en espagnol et en anglais. V. FOURNEL.

Tallemant des Réaux, *Historiettes*. — Pellisson, *Hist. de l'Acad. françaises*. — Baillet, *Jugements des savants*, t. VIII — Halphen, *Étude sur Voiture*. — Ubicini, Roux, *Notices*. — Cousin, *La Jeunesse de Mme de Longueville*,

et *La Société franç. au dix-septième siècle.* — Campenon, dans la *Galerie française.*

VOLFIUS (*Jean-Baptiste*), prélat français, né le 7 avril 1734, à Dijon, où il est mort, le 8 février 1822. Il était fils d'un procureur au parlement de Bourgogne. Après des études remarquables chez les jésuites de Dijon, il entra dans leur Société, et lors de sa suppression, en 1763, il devint professeur d'éloquence au collége de sa ville natale. Il remplit cette chaire avec un rare talent, et plusieurs sujets distingués se formèrent à ses leçons. Admis à l'Académie de Dijon en 1784, il prit une large part à ses travaux. Il adopta les principes de 1789 avec enthousiasme et s'empressa de prêter serment à la constitution, qui, disait-il, « tracée d'après les maximes de l'Évangile, consacrait les droits et la dignité de la nature humaine, et qui en régénérant la patrie allait régénérer la religion ». Choisi pour aumônier de l'armée confédérée des gardes nationales des quatre départements formés de l'ancienne Bourgogne, il bénit, en cette qualité, le serment que ces citoyens soldats prêtèrent lors de la fédération de Dijon (18 mai 1790). Élu le 16 février 1791 évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, il fut sacré à Paris, le 13 mars suivant. La vie de Volfius fut en proie à toutes les agitations qui tourmentèrent les hommes ardents de cette époque. Les années vinrent, et avec elles les craintes, les désillusions, puis les défaillances de la foi politique. Lors du concordat, en 1801, Volfius avait donné sa démission d'évêque. Quinze ans après, le chaud patriote de 1790, devenu un vieillard glacé par quatre-vingt-dix hivers, écrivait d'une main défaillante au pape une lettre dans laquelle, faisant l'aveu de ses fautes, il en implorait le pardon. Le 25 mai 1816 sa réconciliation était accomplie. Volfius fut un homme de mœurs pures, doué d'un grand talent oratoire et possédant à fond la littérature ancienne et moderne. Il a laissé en portefeuille des travaux qui sont restés inédits. Outre plusieurs morceaux remarquables lus dans les séances de l'Académie de Dijon, on a de lui : *Discours prononcé, le 18 mai 1790, à la cérémonie du serment fédératif*; Dijon, 1790, in-8°; — *Rhétorique française à l'usage des lycées*; ibid., s. d., in-18; 3e édit., 1810. J.-P. Abel JEANDET.

Journal de la Côte-d'Or, fév. 1822. — *Petites affiches de Dijon*, 17 fév. 1822. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1822. — Amanton, *Notice sur J.-B. Volfius*; Dijon, 1823, in-8°. — *Annuaire de la Côte-d'Or*, 1822, p. 188.

VOLMERANGES. *Voy.* PELLETIER.

VOLNEY (*Constantin-François* CHASSEBOEUF, comte DE), philosophe français, né le 3 février 1757, à Craon (Anjou), mort le 25 avril 1820, à Paris. Il avait à peine deux ans lorsqu'il perdit sa mère, et son enfance fut à peu près abandonnée à une servante de campagne et à une vieille parente, qui lui donnèrent une première éducation, bien peu digne d'un tel esprit. Son père, avocat à Craon, ne voulut pas qu'il portât le nom de Chasseboeuf, et lui donna celui de Boisgirais, que lui-même changea pour le nom de Volney. Entré à sept ans au collége d'Ancenis, il passa ensuite à celui d'Angers, d'où il sortit à dix-sept ans, après avoir fait de brillantes études. Son père, qui s'était fort peu occupé de l'enfant, pour s'occuper encore moins du jeune homme, le fit émanciper, et lui remit le bien de sa mère (1,110 livres de rente). Le jeune Boisgirais se hâta de se rendre à Paris, où il continua avec ardeur ses études. La médecine offrit d'abord quelque attrait à son esprit observateur et curieux ; mais l'étude des peuples était l'objet de ses travaux en même temps que l'étude de la nature, et il publia un mémoire *Sur la chronologie d'Hérodote* (1781, in-4°), qui commença sa réputation au moment où s'ouvraient pour lui les salons de la société philosophique qui faisait alors à Paris la destinée des gens de lettres. Il rencontra chez le baron d'Holbach et chez Mme Helvétius l'élite de cette société, qui l'accueillit avec distinction, et dès lors il tourna ses vues d'avenir vers une autre célébrité que celle de la profession à laquelle il s'était d'abord destiné. Il songea à visiter l'Orient, cette terre antique des grands enseignements. Une succession d'environ 6,000 fr. qui lui échut en 1781 fut consacrée par lui à accroître non son patrimoine, mais ses connaissances, et il la destina à un voyage en Égypte et dans la Syrie. Volney s'y prépara comme à une sérieuse et grande entreprise. Après une année de rudes exercices, où il s'était habitué aux fatigues et aux privations, il partit pour Marseille, à pied, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, et muni de 6,000 fr. renfermés dans une ceinture de cuir (fin de 1782). Peu de temps après son arrivée au Caire, il sentit la nécessité de parler la langue du pays qu'il voulait connaître, et il se confina durant plusieurs mois dans un couvent des montagnes du Liban. Dans cette pérégrination de trois à quatre années à travers l'Égypte et la Syrie, le jeune voyageur visita les tribus nomades aussi bien que les villes, étudia avec cette supériorité d'esprit dont il était doué une civilisation alors peu connue en Europe et curieuse pour l'histoire du genre humain. Aussi le *Voyage en Égypte et en Syrie*, qu'il publia à son retour (Paris, 1787, 2 vol. in-4° et in-8°; 5e édit., ibid., 1822, 2 vol. in-8°, fig.), obtint-il tout d'abord une approbation dont il jouit encore aujourd'hui, et qui n'a semblé que mieux méritée depuis que notre expédition militaire et d'autres voyages entrepris avec de grandes ressources ont attesté l'exactitude et l'observation savante de ce voyageur isolé. Des *Considérations sur la guerre des Turcs et de la Russie* (Londres, 1788, in-8°) suivirent le premier ouvrage de Volney (1). Vers la même époque,

(1) Il ne s'y montrait point défavorable aux projets de Catherine II, qui récompensa son zèle en lui adressant une médaille d'or. Lorsque la Russie se déclara contre

il publia à Rennes le journal *la Sentinelle*.

La célébrité de Volney commençait ainsi à l'époque où la révolution française ouvrait les carrières publiques à tous les talents, et la province d'Anjou lui donna le mandat du tiers état pour les états généraux (1789). Il déploya dans cette illustre assemblée ses vues philosophiques, ses sentiments amis d'une noble indépendance et d'une liberté intelligente, ses principes, basés quelquefois sur des idées spéculatives plus que sur l'expérience et la pratique. Mais quelque avancées que fussent les opinions de Volney, il ne laissa pas de s'apercevoir des périls de l'exaltation du moment et de témoigner, même par sa conduite dans l'assemblée, son inquiétude sur l'avenir. Les préoccupations politiques ne détournaient point Volney de ses travaux littéraires. Il envoya au concours de l'Académie des inscriptions en 1790 un mémoire sur la *Chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xerxès en Grèce* (Paris, in-4°), et en 1791 il publia le livre célèbre intitulé : *Les Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires* (Genève, in-8°; 10[e] édit.; Paris, 1822, in-8°; trad. en espagnol et en anglais), livre trop connu et trop souvent jugé pour qu'il soit nécessaire de parler ici de ses beautés et de ses défauts.

Avant la convocation des états généraux, Volney avait été nommé par le gouvernement d'alors directeur général de l'agriculture et du commerce en Corse : il avait dû, bien à contre-cœur, renoncer à cette mission (28 janv. 1790); mais libre de ses fonctions législatives par la clôture de l'Assemblée constituante, Volney tourna ses regards vers cette île où il y avait tant de choses à créer. Il acheta, aux environs d'Ajaccio, un domaine, qu'il nommait *ses petites Indes*, et où il commençait des cultures coloniales, lorsque ses essais furent interrompus par les troubles politiques dont cette île fut agitée, et il n'est resté de cette entreprise que l'opuscule intitulé *Précis de l'état actuel de la Corse*, publié pour la première fois dans *le Moniteur* des 20 et 31 mars 1793, et un autre écrit, qui n'a été imprimé qu'après la mort de l'auteur : *De l'État physique de la Corse*. Ce fut aussi en 1793 qu'il fit paraître un traité de morale sous ce titre : *La Loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen français* (Paris, in-16). Dans ce traité, où Volney définit la loi naturelle « l'ordre constant et régulier par lequel Dieu régit l'univers, » et où il montre que le but de cette loi est la conservation et le perfectionnement de l'espèce humaine, il a voulu donner à la morale une base indépendante de toute religion révélée. Depuis, Volney a fait de ce livre une espèce d'appendice au livre des *Ruines*.

L'attachement de Volney au parti girondin l'exposa aux persécutions de 1793. Il subit une détention de dix mois, qui sans le 9 thermidor eût eu peut-être une issue funeste. Volney sortit de prison pour monter dans la chaire de l'École normale, où il professa l'histoire (1794) dans une suite de leçons très-ingénieuses (*Leçons d'histoire;* Paris, 1799, 1822, in-8°), mais où il place si haut les conditions de certitude, qu'elles ne réussissent guère qu'à établir le doute. Après la cessation des cours de cette célèbre école, Volney partit pour les États-Unis (1795). Il s'y fit une querelle philosophique avec Priestley, auquel il adressa une lettre recueillie dans ses œuvres, et une querelle politique avec le gouvernement de l'Union, qui l'accusa assez ridiculement d'être venu pour livrer la Louisiane au Directoire. A son retour en France (1798), il songea, selon son habitude, à rendre compte, dans un livre, de ce que lui avait appris son voyage : diverses circonstances le déterminèrent à abandonner en partie ce dessein et à ne donner qu'un *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique* (Paris, 1803, 2 vol. in-8°). Durant son voyage, il avait été nommé membre de l'Institut pour la classe des sciences morales et politiques, et lorsque cette classe fut supprimée il passa dans l'Académie française.

Volney avait connu Bonaparte en Corse, et avait, dit-on, deviné son génie. Le 18 brumaire le trouva bien disposé en faveur de l'homme et d'une révolution dont le triomphe lui semblait menacer l'anarchie plus que la liberté. Son adhésion fut certainement fort désintéressée, car il refusa le ministère de l'intérieur. La familiarité entre eux dura encore quelque temps, puis elle s'éteignit insensiblement (1). Nommé sénateur (1799), il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il devait faire opposition à un régime qu'il avait contribué à établir, et il fut un des membres de cette imperceptible minorité que Napoléon rencontra dans le sénat. Il n'en fut pas moins créé commandant de la Légion d'honneur (14 juin 1804), et comte en 1808 (2). Au reste, souffrant, affaibli et découragé, Volney s'occupa plus assidûment des lettres que des affaires (3). Il

la France, en 1791. Volney renvoya cette médaille à l'impératrice. La lettre dont il l'accompagna a été publiée par Barbier (Paris, 1828, in-8°).

(1) A l'époque du concordat Volney sentit le vieil homme se soulever en lui, et il le laissa voir avec aigreur. « La France veut une religion, » lui dit un jour le premier consul. « La France, répliqua-t-il soudain, veut les Bourbons! » La colère de Bonaparte éclata à cette parole de défi, d'une façon terrible. Volney, épouvanté de l'effet qu'elle avait produite, perdit connaissance : il fallut le transporter chez son ami La Métherie.

(2) Lors de la proclamation de l'empire, il adressa à Napoléon cette démission qui fit tant de bruit en Europe; mais le sénat décréta qu'il n'accepterait la démission d'aucun de ses membres.

(3) Il était de la société d'Auteuil avec Destutt de Tracy et Cabanis, ses collègues au sénat. Il habitait sous l'empire une maison située rue de *La Rochefoucauld*, et il y avait fait mettre cette inscription philosophique, « qui semblait protester à demi, selon M. Sainte-Beuve, contre ces honneurs que pourtant il ne répudiait pas » : *En 1802 le voyageur Volney devenu sénateur, peu confiant dans la fortune, a bâti cette petite maison, plus grande que ses désirs.* Après l'avoir

vaisseau anglais, qui le débarqua à Londres (nov. 1633); de là il se rendit à Bruxelles. Il ne rentra à Paris qu'après une absence d'environ trois ans, lorsque Gaston eut fait son accommodement avec Richelieu. On le reçut en triomphe à l'hôtel Rambouillet, où il reprit possession de la royauté, que son faible rival, Godeau, avait essayé de lui ravir. Voiture partagea encore, bien malgré lui, l'exil de son patron à Blois : ce fut la dernière de ses disgrâces; et quand celui-ci rentra en faveur, Voiture fut définitivement rendu à son vrai théâtre, qu'il ne devait plus abandonner désormais que pour suivre la cour ou pour s'acquitter de missions officielles. Sans abandonner Gaston, il eut soin dès lors de se ménager l'amitié du puissant cardinal, par la lettre (24 nov. 1636) sur la prise de Corbie, qui est assurément son chef-d'œuvre. Cette apologie de Richelieu, où l'écrivain a laissé de côté les gentillesses ordinaires de son style, est adressée à un personnage que la suscription ne désigne pas, et qui pourrait bien être purement imaginaire. On peut croire que la liaison de Voiture avec le cardinal de La Valette et avec Mme de Combalet, nièce de Richelieu, qui, à son retour de Bruxelles, s'était employée à lui faire obtenir le brevet de gentilhomme ordinaire et maître d'hôtel de Madame, ne fut pas étrangère à ces avances de l'écrivain, auxquelles le ministre se montra sensible. En 1638, Voiture fut désigné par lui pour aller notifier au grand-duc de Toscane la naissance du dauphin. On doit regretter qu'il ne nous reste pour ainsi dire aucune trace de cette carrière diplomatique de Voiture dans ses écrits : à en juger par la lettre sur la prise de Corbie, cette perte est peut-être plus fâcheuse qu'on ne serait tenté de le croire, au premier abord. Voiture poussa ensuite jusqu'à Rome, où Mme de Rambouillet avait un procès pour lequel il sollicita beaucoup. Le cardinal Barberini l'accueillit avec empressement, et il fut élu membre de l'Académie des humoristes. Il faisait partie de l'Académie française depuis son origine.

Quelque temps après son retour (1639), Voiture fut nommé maître d'hôtel du roi. Très en faveur à la cour, il accompagna le roi à Grenoble, à Amiens (1640), puis, en 1642, à Lyon et dans le midi. Toutes ces excursions donnaient à sa correspondance une activité et une étendue dont ses amis de l'hôtel Rambouillet s'applaudissaient comme d'une bonne fortune; mais il est bien peu question des grandes affaires du temps dans ces badinages parfois puérils, ou il n'en est question qu'en passant. Ce fut encore en 1642 que le comte d'Avaux le nomma son premier commis, aux appointements de 4,000 livres; à cette sinécure s'ajouta, en 1643, la pension de 1,000 écus, que lui fit accorder Anne d'Autriche. Après la mort de Richelieu, il retrouva en Mazarin un autre bienfaiteur. Il obtint les fonctions d'interprète des ambassadeurs chez la reine, et en 1645 on le voit accompagner jusqu'à Péronne la nouvelle reine de Pologne, Marie de Gonzague, en qualité de maître d'hôtel du roi, titre qui lui avait été confirmé depuis l'avénement de Louis XIV. Tant en pensions qu'en traitements, Voiture jouissait d'un revenu d'environ 18,000 livres, qu'il gaspillait en partie au jeu, car c'était un joueur acharné et généralement malheureux. A cette passion il joignait celle des femmes. Très-recherché et très à la mode, gâté par ses succès en tous genres, l'avantageux et frivole Voiture était le plus grand conteur de fleurettes qu'on pût voir; à cinquante ans, *il galantisait* encore; ce fut précisément à cet âge qu'il tomba amoureux de la plus jeune fille de Mme de Rambouillet, et qu'il se battit pour elle aux flambeaux dans le jardin de l'hôtel, avec l'intendant Chavaroche. Parmi ses autres passions, il faut citer surtout Mlle Paulet, *la lionne*, celle de toutes à laquelle il resta le plus fidèle, et Mme Sainctot, qu'il désespéra bientôt par ses dédains, mais qui lui resta obstinément attachée, et qui de concert avec la fille du gazetier Renaudot, lui prodigua les soins les plus dévoués à ses derniers moments.

Voiture mourut de la goutte, dans toute la force de l'âge, à cinquante ans. Il ne s'était pas marié, mais il avait eu deux filles naturelles, dont l'une fut religieuse, et dont l'autre mourut sans postérité, vraisemblablement avant son père.

Pour faire le portrait physique de Voiture, nous n'avons pas besoin d'autre peintre que lui-même : « Ma taille, écrivait-il en 1636, est deux ou trois doigts au-dessous de la moyenne. J'ai la tête assez belle, avec beaucoup de cheveux gris (il grisonna avant quarante ans), les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez niais (l'air d'un mouton qui rêve, disait le marquis de Rambouillet). » Très-coquet de sa personne, plein de galanterie et d'enjouement, mais aussi de suffisance, beau joueur, ne reculant pas devant un coup d'épée, il avait, quoique roturier au premier chef, tous les vices élégants du gentilhomme, sauf un seul : il ne savait pas *faire la débauche*, comme on disait, et ce fils de marchand de vin ne buvait que de l'eau. On a remarqué qu'il fut presque le premier bourgeois qui s'introduisit et vécut dans la haute société. Il ne pouvait s'y maintenir sur un pied d'égalité qu'à force d'esprit. Non-seulement il y était reçu, mais tous s'inclinaient devant sa royauté, et lui-même en usait sans façon, comme un souverain populaire qui sait jusqu'à quel point il peut abuser de la faveur publique. Peu civil de sa nature, quand il n'avait pas de raisons particulières de l'être, il prenait en tout son avantage, et abusait de son talent pour la raillerie. Il n'épargnait pas la reine elle-même, et l'on connaît les vers très-jolis, mais passablement audacieux, où il osait rappeler à Anne d'Autriche son attachement pour Buckingham.

On le vit un jour ôter ses galoches en présence de Mme la Princesse, pour se chauffer plus à l'aise; mais peut-être, quoi qu'en ait dit Tallemant, était-ce là une simple distraction, car Voiture avait ses heures de rêverie, où il devenait le personnage le moins divertissant du monde. On remplirait bien des colonnes du récit de ses mystifications et de ses froides plaisanteries, dont il eut plus d'une fois à se repentir. Les habitués de l'hôtel lui passaient tout, sauf le sévère Montausier, qui, gardant une mine renfrognée à chaque badinage de l'oracle, répétait sans cesse : « Mais cela est-il plaisant? » Le mot le plus cruel et le plus juste sur ces nombreux *oublis* du personnage fut celui de M. le Prince, qui disait : « Si Voiture était de notre condition, il n'y aurait pas moyen de le souffrir. » A sa mort, toute l'Académie prit le deuil, quoiqu'il eût été le plus volage et le moins assidu de ses membres, et ses funérailles furent honorées d'une lutte à outrance entre Girac, *tenant* de Balzac, et Costar, champion de Voiture. Cette petite guerre partagea en deux camps toute la société polie. On connait aussi la querelle qui s'éleva entre les *uranistes* et les *jobelins*, c'est-à-dire les partisans du sonnet d'Uranie par Voiture et ceux du sonnet de Job par Benserade. Des flots d'encre furent répandus par chaque parti pour soutenir la prééminence de son poëte; c'était la seconde fois qu'un sonnet de Voiture avait cette bonne fortune de passionner la ville et la cour, et la lutte entre les champions des deux *Belle Matineuse* (la sienne et celle de Maleville) avait précédé celle qui s'engagea après sa mort entre les jobelins et les uranistes. Mentionnons aussi la *Pompe funèbre de Voiture*, par Sarrazin, un de ses rivaux posthumes : cette pièce burlesque était aussi, dans son genre, un hommage à la gloire de Voiture et une preuve de l'émotion produite par sa mort. Mis très-haut, beaucoup trop haut, de son vivant, il garda quelque temps encore après sa mort la gloire qu'il avait si aisément conquise, et obtint, même des juges les plus sévères, des éloges qu'on a peine à comprendre aujourd'hui. Boileau l'a nommé sur la même ligne qu'Horace, et plus tard, dans sa satire *sur l'Équivoque* et sa lettre à Perrault (1700), il le cite encore avec honneur, bien qu'avec plus de modération dans la louange. « Il méprise les règles, mais en maître, » écrivait Pellisson. Et Mme de Sévigné : « Tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas! » Au siècle suivant, J.-B. Rousseau le rapprochait encore de La Fontaine. Bouhours, ce qui se comprend mieux, l'a fort exalté aussi. Bref, les critiques du temps sont à peu près unanimes dans leurs éloges de cet homme d'esprit, dont la séduction semble avoir eu quelque chose d'irrésistible, même pour les intelligences les plus graves : « On est forcé d'admirer Balzac, a dit Costar, mais on aime à admirer Voiture. » Ce mot précieux caractérise assez bien ces deux talents divers et leur diverse influence. Voiture travailla la langue dans un tout autre sens que Balzac, dans un sens même quelquefois opposé, et qui faisait un contrepoids salutaire : il lui a rendu service en la dénouant, en l'assouplissant, en la dégourdissant, si j'ose ainsi dire, pour la plier à tous ces petits tours de force ou d'adresse que les contemporains goûtaient à un si haut degré dans ses lettres. C'est là le côté utile de son œuvre, et qui doit lui faire pardonner jusqu'à un certain point cette recherche incessante du joli et de l'ingénieux, ces plaisanteries froides et forcées, cette monotonie, et tant d'autres défauts qui nous choquent à juste titre. Ses procédés sont toujours les mêmes, et on en pourrait dresser la recette. L'esprit de Voiture, qui trahit toujours l'effort, a perdu la plus grande partie de son arôme et s'est éventé en arrivant jusqu'à nous. Si l'on veut justement apprécier Voiture, il faut avant tout le replacer dans son cadre et dans son milieu : c'est un esprit essentiellement local, et qui n'a rien d'universel; c'est l'homme de la *société polie* du dix-septième siècle, rien autre et rien de plus. Il est de ceux qui obtiennent leur renommée comptant, et dont la gloire ressemble à une mode, exagérée comme elle et comme elle aussi passagère.

Il se souciait beaucoup de l'opinion de ses contemporains, fort peu de la postérité : « Vous verrez, disait-il six mois avant de mourir, qu'il y aura quelque jour d'assez *sottes* gens pour aller chercher çà et là ce que j'ai fait, et après le faire imprimer. » Il y en eut en effet, et d'ailleurs Voiture lui-même avait pris soin de commencer le triage et la correction de tout ce qu'il avait écrit pour en préparer la publication. Son neveu Martin Pinchêne se chargea d'achever cette tâche, et donna une première édition de Voiture en 1650 : elle était encore très-incomplète. Le succès fut tel qu'il fallut, au bout de quelques mois, en faire une seconde, remaniée et augmentée. Cette deuxième édition devint le type des trois suivantes, imprimées de 1650 à 1656. Dans les autres, on ajouta quelques pièces et quelques fragments, entre autres, l'*Histoire d'Alcidalis et Bélide*, espèce de petit roman sans intérêt. Ces réimpressions s'arrêtèrent à l'édition de 1745 (Paris, 2 vol. in-12). Cependant on donna en 1779 ses *Œuvres choisies* (Paris, in-12), ses *Lettres choisies*, jointes à celles de Balzac, en 1807, etc. Tout récemment on en a publié deux éditions; l'une, la plus complète, par les soins de M. Ubicini (Paris, 1855, 2 vol. in-18), avec le commentaire inédit de Tallemant des Reaux; l'autre, par M. Am. Roux (Paris, 1858, in-8°), avec des pièces inédites. Les œuvres de Voiture ont été traduites en italien, en espagnol et en anglais. V. FOURNEL.

Tallemant des Réaux, *Historiettes*. — Pellisson, *Hist. de l'Acad. française*. — Baillet, *Jugements des savants*, t. VIII — Halphen, *Étude sur Voiture*. — Ubicini, Roux, *Notices*. — Cousin, *La Jeunesse de Mme de Longueville*,

et *La Société franç. au dix-septième siècle*. — Campenon, dans la *Galerie française*.

VOLFIUS (*Jean-Baptiste*), prélat français, né le 7 avril 1734, à Dijon, où il est mort, le 8 février 1822. Il était fils d'un procureur au parlement de Bourgogne. Après des études remarquables chez les jésuites de Dijon, il entra dans leur Société, et lors de sa suppression, en 1763, il devint professeur d'éloquence au collége de sa ville natale. Il remplit cette chaire avec un rare talent, et plusieurs sujets distingués se formèrent à ses leçons. Admis à l'Académie de Dijon en 1784, il prit une large part à ses travaux. Il adopta les principes de 1789 avec enthousiasme et s'empressa de prêter serment à la constitution, qui, disait-il, « tracée d'après les maximes de l'Évangile, consacrait les droits et la dignité de la nature humaine, et qui en régénérant la patrie allait régénérer la religion ». Choisi pour aumônier de l'armée confédérée des gardes nationales des quatre départements formés de l'ancienne Bourgogne, il bénit, en cette qualité, le serment que ces citoyens soldats prêtèrent lors de la fédération de Dijon (18 mai 1790). Élu le 16 février 1791 évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, il fut sacré à Paris, le 13 mars suivant. La vie de Volfius fut en proie à toutes les agitations qui tourmentèrent les hommes ardents de cette époque. Les années vinrent, et avec elles les craintes, les désillusions, puis les défaillances de la foi politique. Lors du concordat, en 1801, Volfius avait donné sa démission d'évêque. Quinze ans après, le chaud patriote de 1790, devenu un vieillard glacé par quatre-vingt-dix hivers, écrivait d'une main défaillante au pape une lettre dans laquelle, faisant l'aveu de ses fautes, il en implorait le pardon. Le 25 mai 1816 sa réconciliation était accomplie. Volfius fut un homme de mœurs pures, doué d'un grand talent oratoire et possédant à fond la littérature ancienne et moderne. Il a laissé en portefeuille des travaux qui sont restés inédits. Outre plusieurs morceaux remarquables lus dans les séances de l'Académie de Dijon, on a de lui : *Discours prononcé, le 18 mai 1790, à la cérémonie du serment fédératif*; Dijon, 1790, in-8°; — *Rhétorique française à l'usage des lycées*; ibid., s. d., in-18; 3e édit., 1810. J.-P. Abel Jeandet.

Journal de la Côte-d'Or, fév. 1822. — *Petites affiches de Dijon*, 17 fév. 1822. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1822. — Amanton, *Notice sur J.-B. Volfius*; Dijon, 1822, in-8°. — *Annuaire de la Côte-d'Or*, 1822, p. 188.

VOLMERANGES. *Voy*. Pelletier.

VOLNEY (*Constantin-François* Chassebœuf, comte de), philosophe français, né le 3 février 1757, à Craon (Anjou), mort le 25 avril 1820, à Paris. Il avait à peine deux ans lorsqu'il perdit sa mère, et son enfance fut à peu près abandonnée à une servante de campagne et à une vieille parente, qui lui donnèrent une première éducation, bien peu digne d'un tel esprit. Son père, avocat à Craon, ne voulut pas qu'il portât le nom de Chassebœuf, et lui donna celui de Boisgirais, que lui-même changea pour le nom de Volney. Entré à sept ans au collége d'Ancenis, il passa ensuite à celui d'Angers, d'où il sortit à dix-sept ans, après avoir fait de brillantes études. Son père, qui s'était fort peu occupé de l'enfant, pour s'occuper encore moins du jeune homme, le fit émanciper, et lui remit le bien de sa mère (1,110 livres de rente). Le jeune Boisgirais se hâta de se rendre à Paris, où il continua avec ardeur ses études. La médecine offrit d'abord quelque attrait à son esprit observateur et curieux; mais l'étude des peuples était l'objet de ses travaux en même temps que l'étude de la nature, et il publia un mémoire *Sur la chronologie d'Hérodote* (1781, in-4°), qui commença sa réputation au moment où s'ouvraient pour lui les salons de la société philosophique qui faisait alors à Paris la destinée des gens de lettres. Il rencontra chez le baron d'Holbach et chez Mme Helvétius l'élite de cette société, qui l'accueillit avec distinction, et dès lors il tourna ses vues d'avenir vers une autre célébrité que celle de la profession à laquelle il s'était d'abord destiné. Il songea à visiter l'Orient, cette terre antique des grands enseignements. Une succession d'environ 6,000 fr. qui lui échut en 1781 fut consacrée par lui à accroître non son patrimoine, mais ses connaissances, et il la destina à un voyage en Égypte et dans la Syrie. Volney s'y prépara comme à une sérieuse et grande entreprise. Après une année de rudes exercices, où il s'était habitué aux fatigues et aux privations, il partit pour Marseille, à pied, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, et muni de 6,000 fr. renfermés dans une ceinture de cuir (fin de 1782). Peu de temps après son arrivée au Caire, il sentit la nécessité de parler la langue du pays qu'il voulait connaître, et il se confina durant plusieurs mois dans un couvent des montagnes du Liban. Dans cette pérégrination de trois à quatre années à travers l'Égypte et la Syrie, le jeune voyageur visita les tribus nomades aussi bien que les villes, étudia avec cette supériorité d'esprit dont il était doué une civilisation alors peu connue en Europe et curieuse pour l'histoire du genre humain. Aussi le *Voyage en Égypte et en Syrie*, qu'il publia à son retour (Paris, 1787, 2 vol. in-4° et in-8°; 5e édit., ibid., 1822, 2 vol. in-8°, fig.), obtint-il tout d'abord une approbation dont il jouit encore aujourd'hui, et qui n'a semblé que mieux méritée depuis que notre expédition militaire et d'autres voyages entrepris avec de grandes ressources ont attesté l'exactitude et l'observation savante de ce voyageur isolé. Des *Considérations sur la guerre des Turcs et de la Russie* (Londres, 1788, in-8°) suivirent le premier ouvrage de Volney (1). Vers la même époque,

(1) Il ne s'y montrait point défavorable aux projets de Catherine II, qui récompensa son zèle en lui adressant une médaille d'or. Lorsque la Russie se déclara contre

il publia à Rennes le journal *la Sentinelle*.

La célébrité de Volney commençait ainsi à l'époque où la révolution française ouvrait les carrières publiques à tous les talents, et la province d'Anjou lui donna le mandat du tiers état pour les états généraux (1789). Il déploya dans cette illustre assemblée ses vues philosophiques, ses sentiments amis d'une noble indépendance et d'une liberté intelligente, ses principes, basés quelquefois sur des idées spéculatives plus que sur l'expérience et la pratique. Mais quelque avancées que fussent les opinions de Volney, il ne laissa pas de s'apercevoir des périls de l'exaltation du moment et de témoigner, même par sa conduite dans l'assemblée, son inquiétude sur l'avenir. Les préoccupations politiques ne détournaient point Volney de ses travaux littéraires. Il envoya au concours de l'Académie des inscriptions en 1790 un mémoire sur la *Chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xerxès en Grèce* (Paris, in-4°), et en 1791 il publia le livre célèbre intitulé : *Les Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires* (Genève, in-8°; 10e édit.; Paris, 1822, in-8°; trad. en espagnol et en anglais), livre trop connu et trop souvent jugé pour qu'il soit nécessaire de parler ici de ses beautés et de ses défauts.

Avant la convocation des états généraux, Volney avait été nommé par le gouvernement d'alors directeur général de l'agriculture et du commerce en Corse : il avait dû, bien à contre-cœur, renoncer à cette mission (28 janv. 1790); mais libre de ses fonctions législatives par la clôture de l'Assemblée constituante, Volney tourna ses regards vers cette île où il y avait tant de choses à créer. Il acheta, aux environs d'Ajaccio, un domaine, qu'il nommait *ses petites Indes*, et où il commençait des cultures coloniales, lorsque ses essais furent interrompus par les troubles politiques dont cette île fut agitée, et il n'est resté de cette entreprise que l'opuscule intitulé *Précis de l'état actuel de la Corse*, publié pour la première fois dans *le Moniteur* des 20 et 31 mars 1793, et un autre écrit, qui n'a été imprimé qu'après la mort de l'auteur : *De l'État physique de la Corse*. Ce fut aussi en 1793 qu'il fit paraître un traité de morale sous ce titre : *La Loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen français* (Paris, in-18). Dans ce traité, où Volney définit la loi naturelle « l'ordre constant et régulier par lequel Dieu régit l'univers, » et où il montre que le but de cette loi est la conservation et le perfectionnement de l'espèce humaine, il a voulu donner à la morale une base indépendante de toute religion révélée. Depuis, Volney a fait de ce livre une espèce d'appendice au livre des *Ruines*.

L'attachement de Volney au parti girondin l'exposa aux persécutions de 1793. Il subit une détention de dix mois, qui sans le 9 thermidor eût eu peut-être une issue funeste. Volney sortit de prison pour monter dans la chaire de l'École normale, où il professa l'histoire (1794) dans une suite de leçons très-ingénieuses (*Leçons d'histoire;* Paris, 1799, 1822, in-8°), mais où il place si haut les conditions de certitude, qu'elles ne réussissent guère qu'à établir le doute. Après la cessation des cours de cette célèbre école, Volney partit pour les États-Unis (1795). Il s'y fit une querelle philosophique avec Priestley, auquel il adressa une lettre recueillie dans ses œuvres, et une querelle politique avec le gouvernement de l'Union, qui l'accusa assez ridiculement d'être venu pour livrer la Louisiane au Directoire. A son retour en France (1798), il songea, selon son habitude, à rendre compte, dans un livre, de ce que lui avait appris son voyage : diverses circonstances le déterminèrent à abandonner en partie ce dessein et à ne donner qu'un *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique* (Paris, 1803, 2 vol. in-8°). Durant son voyage, il avait été nommé membre de l'Institut pour la classe des sciences morales et politiques, et lorsque cette classe fut supprimée il passa dans l'Académie française.

Volney avait connu Bonaparte en Corse, et avait, dit-on, deviné son génie. Le 18 brumaire le trouva bien disposé en faveur de l'homme et d'une révolution dont le triomphe lui semblait menacer l'anarchie plus que la liberté. Son adhésion fut certainement fort désintéressée, car il refusa le ministère de l'intérieur. La familiarité entre eux dura encore quelque temps, puis elle s'éteignit insensiblement (1). Nommé sénateur (1799), il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il devait faire opposition à un régime qu'il avait contribué à établir, et il fut un des membres de cette imperceptible minorité que Napoléon rencontra dans le sénat. Il n'en fut pas moins créé commandant de la Légion d'honneur (14 juin 1804), et comte en 1808 (2). Au reste, souffrant, affaibli et découragé, Volney s'occupa plus assidument des lettres que des affaires (3). Il

la France, en 1791. Volney renvoya cette médaille à l'impératrice. La lettre dont il l'accompagna a été publiée par Barbier (Paris, 1828, in-8°).

(1) A l'époque du concordat Volney sentit le vieil homme se soulever en lui, et il le laisa voir avec aigreur. « La France veut une religion, » lui dit un jour le premier consul. « La France, répliqua-t-il soudain, veut les Bourbons! » La colère de Bonaparte éclata à cette parole de défi, d'une façon terrible. Volney, épouvanté de l'effet qu'elle avait produite, perdit connaissance : il fallut le transporter chez son ami La Métherie.

(2) Lors de la proclamation de l'empire, il adressa à Napoléon cette démission qui fit tant de bruit en Europe; mais le sénat décréta qu'il n'accepterait la démission d'aucun de ses membres.

(3) Il était de la société d'Auteuil avec Destutt de Tracy et Cabanis, ses collègues au sénat. Il habitait sous l'empire une maison située rue de *La* Rochefoucauld, et il y avait fait mettre cette inscription philosophique, « qui semblait protester à demi, selon M. Sainte-Beuve, contre ces honneurs que pourtant il ne répudiait pas » : *En 1802 le voyageur Volney devenu sénateur, peu confiant dans la fortune, a bâti cette petite maison, plus grande que ses désirs.* Après l'avoir

remania son travail sur la chronologie, et le publia en 1808 sous le titre de *Supplément à l'Hérodote de Larcher* (in-8°); il le réimprima de nouveau avec sa *Chronologie d'Hérodote* (1809, in-8°) dans le t. II de ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (Paris, 1814, 3 vol. in-8°, et 1822, 2 vol. in-8°). Volney faisait marcher de front, avec ses travaux historiques, ses travaux sur l'étude des langues; il y trouvait un des moyens les plus infaillibles pour remonter à la vie des peuples et pénétrer jusqu'aux sources de leur origine. Il a consacré à cette étude quatre ouvrages, dont trois parurent isolément : *Simplification des langues orientales* (Paris, 1795, in-8°), *l'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques* (ibid., 1819, in-8°), *Discours sur l'étude philosophique des langues* (ibid., 1820, in-8°); le dernier ne fut imprimé qu'en 1826, dans le t. VIII de ses Œuvres complètes. Il voulut contribuer, même après sa mort, aux progrès de cette étude, qui avait occupé les deux tiers de sa vie scientifique : par une des clauses de son testament, il fonda un prix annuel de 1,200 fr. pour récompenser ces sortes de travaux, et spécialement la recherche d'un alphabet commun aux diverses langues que parlent les hommes.

Volney continua, sous la restauration, à se montrer dans la chambre des pairs, où il était entré, le 4 juin 1814, au nombre des partisans modérés de la liberté. Le dernier ouvrage qu'il publia fut composé à l'occasion du sacre annoncé de Louis XVIII, et dans cette *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois* (Paris, 1819, 1820, in-12), il parlait des livres saints avec la liberté dont il avait toujours usé dans la discussion des matières qui touchaient à la religion. Il mourut, âgé de soixante-trois ans seulement, mais vieilli avant le temps par l'étude et les infirmités qui altérèrent de bonne heure une constitution peu robuste. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 8 vol. in-8° (Paris, 1820-26, fig.). Il a laissé dans ses ouvrages les preuves d'un talent où l'on reconnait plusieurs des qualités du grand écrivain; et l'on retrouve dans les actions de sa vie, avec quelques erreurs de jugement, les vertus de l'homme de conscience. « Son honneur durable, dit M. Sainte-Beuve, si on le dégage de tout ce qui a mérité de périr en lui, sera d'avoir été un excellent voyageur, d'avoir bien vu tout ce ce qu'il a vu, de l'avoir souvent rendu avec une exactitude si parfaite que l'art d'écrire ne se distingue pas chez lui de l'art d'observer. »

M. AVENEL.

Ad. Bossange, *Notice sur la vie et les ecrits de Volney*; Paris, 1821, in-8°. — De Pastoret, *Disc. de recept. à l'Acad. fr.* — Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.* — Bodin, *Recherches sur l'Anjou*, t. II. — Eug Berger, *Etudes sur Volney*; Paris, 1852, in-8°. — Sainte Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII.

vendue à Dureau de La Malle, il alla habiter un hôtel de la rue de Vaugirard.

VOLOGÈSE Ier, roi des Parthes, monta sur le trône en 50 après J.-C. Il succéda à Vonones II, qui l'avait eu d'une concubine grecque, suivant Tacite; mais Josèphe prétend qu'il était fils d'Artaban III. Pour se concilier l'amitié de ses frères, Tiridate et Pacorus, il donna au premier l'Arménie, qu'il venait de conquérir sur l'usurpateur Rhadamiste, et la Médie au second. Ces événements causèrent beaucoup d'inquiétude à Rome, et Néron s'empressa d'envoyer en Orient son meilleur général, Corbulon (55). D'abord Vologèse se laissa persuader par ce dernier de maintenir la paix avec Rome et de livrer comme otages plusieurs princes arsacides; mais en 58 il s'opposa par les armes à l'invasion de l'Arménie, fut battu, et ne put empêcher la prise d'Artaxata et de Tigranocerte non plus que l'expulsion de Tiridate, dont la couronne fut donnée à Tigrane, petit-fils d'Archelaüs, roi de Cappadoce (60). La guerre recommença bientôt. Pendant que Tiridate et ses alliés rentraient en Arménie, Vologèse se jeta sur la Syrie; mais il trouva Corbulon sur ses gardes, et se contenta de conclure avec lui une convention d'après laquelle Romains et Parthes évacueraient chacun de leur côté le pays en litige. La convention n'ayant pas été ratifiée par l'empereur, Vologèse envahit à son tour l'Arménie, remporta quelques avantages sur Cæsenninus Pætus, le bloqua dans son camp, et ne lui permit de se retirer qu'après avoir reconnu l'autorité des Parthes (62). L'année suivante Tiridate fut rétabli par Néron lui-même. Le reste du règne de Vologèse paraît avoir été glorieux et tranquille, à l'exception d'une guerre passagère qu'il soutint contre les Alains (75), et dans laquelle il implora vainement l'appui de Vespasien. La date de sa mort n'est pas connue; il vécut, à ce qu'on croit, jusqu'à l'avénement de Domitien (81), et eut *Pacorus*, son fils, pour successeur.

Tacite, *Ann.*, XII-XV. — Josèphe, *Antiq.*, XX. 2; *B. J.*, VII, 5, 7. — Dio Cassius, LXII, LXIII, LXVI. — Suetone, *Nero.*

VOLOGÈSE II, roi des Parthes, fils et successeur de Chosroès, régna probablement de 122 à 149. La Médie, alors province soumise aux Parthes, fut envahie en 133 par les Alains, qui ravagèrent aussi des cantons de l'Arménie et de la Cappadoce; l'or de Vologèse autant que la crainte des légions romaines campées en Cappadoce contribua à leur retraite. C'est le seul fait militaire de ce règne. Demeurant en paix avec l'empire, Vologèse envoya une ambassade à Antonin pour le féliciter de son avénement (138) et lui offrir une couronne d'or. Plus tard il réclama de lui le rétablissement du trône royal des Parthes, renversé par Trajan, et fit des préparatifs pour entrer en Arménie; mais il fut détourné de ce dernier projet par les représentations d'Antonin.

VOLOGÈSE III, fils du précédent, inaugura son règne en 149. A la mort d'Antonin la guerre qui

menaçait depuis longtemps éclata. En 162, Vologèse envahit l'Arménie, et tailla en pièces, à Elegeia, une légion romaine commandée par Severianus. Il pénétra ensuite en Syrie, battit Attidius Cornelianus, gouverneur de cette province, et y fit de grands ravages; ainsi que dans la Cappadoce. L'empereur Verus s'avança pour arrêter ses progrès; mais à peine arrivé à Antioche, il ne poussa pas plus loin, et laissa la conduite de la guerre à ses généraux. Bien qu'elle dura quatre années, on n'en connaît que diverses particularités, sans ordre et sans suite. Cassius s'empara de Séleucie et de Ctésiphon, et les livra aux flammes; de son côté Statius Priscus, opérant en Arménie, occupa Artaxate, la capitale. Les Parthes essuyèrent de grandes pertes, notamment dans une grande bataille qui se donna sur les bords de l'Euphrate, et ils furent obligés, à ce qu'il semble, de céder la Mésopotamie aux Romains (1).

Dio Cassius, LXIX-LXXI. — Capitolinus, *Anton. Pius*, 9; *Verus*, 6, 7. — Lucien, *Alex. Pseudom.*, 27. — Eutrope, VIII, 10. — Tillemont, *Hist. des emp.* — Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, t. III, p. 528; t. VII, p. 5, 10.

VOLPATO (*Giovanni*), graveur italien, né à Bassano, en 1733, mort à Rome, le 21 août 1802. Après avoir exercé jusqu'à vingt ans le métier de brodeur et de dessinateur sur étoffes, il quitta l'aiguille pour le burin, et publia, sous le pseudonyme transparent de *Jean Renard*, plusieurs gravures dont le trait hardi et vigoureux, sinon correct, témoignait des heureuses dispositions de l'auteur. Bartolozzi l'accueillit à Venise, le prit dans sa maison, et l'initia à tous les secrets de l'art. Il se rendit ensuite à Rome, et s'y distingua entre tous les artistes choisis pour graver les peintures de Raphael. Plus que tout autre, il contribua à la vogue dont jouit la gravure sur la fin du dix-huitième siècle. Il forma un grand nombre de bons élèves, entre autres Morghen, à qui il donna sa fille en mariage. Il se jouait avec une égale facilité de toutes les difficultés de son art; il en raisonnait avec une justesse et une clarté surprenantes, et ses gravures se distinguent autant par la fidélité et la précision que par l'énergie et l'effet. Volpato perfectionna les estampes peintes à l'aquarelle; il fit paraître également des dessins en miniature qui donnent au moyen des couleurs une idée plus parfaite des originaux. On a de lui : *Principes du dessin, tirés des meilleurs statues antiques*; Rome, 1786, gr. in-fol., et atlas de 35 pl. Il fut peint à soixante-sept ans par Angelica Kauffmann; Morghen grava son portrait, et Canova sculpta en son honneur en 1807 un monument inspiré par la reconnaissance.

Gualandi, *Memorie sulle belle arti*, t. II. — Gamba, *Bassanesi illustri*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

VOLPI (*Giuseppe*), historien italien, né le 15 octobre 1680, à Bitetto, près Bari, mort le 28 février 1756, à Capaccio. D'une famille noble, il descendait d'un seigneur guelfe que les dissensions civiles forcèrent en 1335 de quitter Côme, sa patrie. A seize ans il se rendit à Rome, étudia la théologie et la jurisprudence, et reçut le laurier doctoral *in utroque jure*; on le destinait alors à l'Église. En 1704, son oncle Fr. de' Nicolai, ayant été nommé évêque de Capaccio, voulut avoir auprès de lui un parent qu'il affectionnait tendrement; Volpi céda à ses vœux, renonça à ses études historiques et à l'amitié de quelques écrivains, comme le poëte Guidi, et alla s'exiler au fond d'une province. Sa vie entière s'y écoula, sauf quelques rares voyages à Naples, pour y surveiller l'impression de ses ouvrages. Au moment de s'engager à l'Église par des vœux solennels, il reçut de son père l'ordre de se marier; Volpi, toujours docile, épousa aussitôt la future qui lui était désignée, une descendante des Visconti (1797). Il mourut subitement, d'une syncope. On a de lui : *Genealogia della famiglia de' Volpi*; Naples, 1718, in-4°; — *Cronologia de' vescovi Pestani ora detti di Capaccio*; Naples, 1720, 1752, in-4° : cet ouvrage, qui n'est pas exempt d'erreurs, l'entraîna dans une querelle de plume avec Antonini; — *Istoria de' Visconti e delle principali cose d'Italia avvenute sotto di essi*; Naples, 1737-48, 2 part. in-4° : estimée et très-rare; les deux dernières parties n'ont pas vu le jour.

Gatta, *Lucania illustrata*. — Tafuri, *Scrittori napoletani*. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VIII.

VOLPI (*Gianantonio*), savant humaniste et éditeur italien, né le 10 novembre 1686, à Padoue, où il est mort, le 25 octobre 1766. Il était fils d'un apothicaire. Après avoir fait de bonnes études au collége des Jésuites, il cultiva la poésie latine, et entreprit de la *Jérusalem délivrée* une traduction qu'il conduisit jusqu'au neuvième livre; mais peu satisfait de son œuvre, il la li-

(1) Depuis cette époque jusqu'à la chute de l'empire des Parthes il y a une extrême confusion dans la succession des rois. D'après certains historiens modernes les événements du règne de Vologèse III appartiendraient à celui de Vologèse II, et ils prolongent en conséquence la vie de ce dernier jusqu'après la mort de l'empereur Commode, c'est-à-dire en 192; mais cette hypothèse paraît inadmissible, puisqu'elle donnerait au règne de ce prince une durée d'environ soixante-dix ans. S'il est vrai d'autre part que Vologèse III monta sur le trône en 149, comme l'ont fait supposer les médailles rapportées par Eckhel, il devient tout aussi improbable qu'il soit le monarque de ce nom dont il est question vers 212, sous Caracalla. Afin de combler cette lacune historique il faudrait donc reconnaître l'existence de deux autres princes également appelés Vologèse.

VOLOGÈSE IV, contemporain de Commode à son avénement, prit part à la lutte qui s'engagea entre Pescennius Niger et Sévère, tous deux prétendants à l'empire. Il se rangea au parti du premier (193), et vit ses États envahis par Sévère, sa capitale prise et livrée au pillage (199). C'est lui qu'Hérodien nomme à tort Artaban.

VOLOGÈSE V, fils du précédent, eut d'abord à combattre les prétentions de ses frères à la couronne. Ayant refusé de restituer aux Romains Tiridate et Antiochus, qui s'étaient réfugiés à sa cour, il fut attaqué par Caracalla (216), qui porta le fer et le feu à travers la Mésopotamie. Au milieu de cette guerre il paraît avoir été détrôné par son frère, qui lui succéda sous le nom d'Artaban IV (216). (*Voy.* pour ces deux règnes Hérodien, III, 1, 9, 10; Dio Cassius, LXXV à LXXVII; Spartien, *Severus*, 15, 16; Tillemont, *Hist. des emp.*)

remania son travail sur la chronologie, et le publia en 1808 sous le titre de *Supplément à l'Hérodote de Larcher* (in-8°); il le réimprima de nouveau avec sa *Chronologie d'Hérodote* (1809, in-8°) dans le t. II de ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (Paris, 1814, 3 vol. in-8°, et 1822, 2 vol. in-8°). Volney faisait marcher de front, avec ses travaux historiques, ses travaux sur l'étude des langues; il y trouvait un des moyens les plus infaillibles pour remonter à la vie des peuples et pénétrer jusqu'aux sources de leur origine. Il a consacré à cette étude quatre ouvrages, dont trois parurent isolément : *Simplification des langues orientales* (Paris, 1795, in-8°), *l'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques* (ibid., 1819, in-8°), *Discours sur l'étude philosophique des langues* (ibid., 1820, in-8°); le dernier ne fut imprimé qu'en 1826, dans le t. VIII de ses Œuvres complètes. Il voulut contribuer, même après sa mort, aux progrès de cette étude, qui avait occupé les deux tiers de sa vie scientifique : par une des clauses de son testament, il fonda un prix annuel de 1,200 fr. pour récompenser ces sortes de travaux, et spécialement la recherche d'un alphabet commun aux diverses langues que parlent les hommes.

Volney continua, sous la restauration, à se montrer dans la chambre des pairs, où il était entré, le 4 juin 1814, au nombre des partisans modérés de la liberté. Le dernier ouvrage qu'il publia fut composé à l'occasion du sacre annoncé de Louis XVIII, et dans cette *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois* (Paris, 1819, 1820, in-12), il parlait des livres saints avec la liberté dont il avait toujours usé dans la discussion des matières qui touchaient à la religion. Il mourut, âgé de soixante-trois ans seulement, mais vieilli avant le temps par l'étude et les infirmités qui altérèrent de bonne heure une constitution peu robuste. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 8 vol. in-8° (Paris, 1820-26, fig.). Il a laissé dans ses ouvrages les preuves d'un talent où l'on reconnaît plusieurs des qualités du grand écrivain; et l'on retrouve dans les actions de sa vie, avec quelques erreurs de jugement, les vertus de l'homme de conscience. « Son honneur durable, dit M. Sainte-Beuve, si on le dégage de tout ce qui a mérité de périr en lui, sera d'avoir été un excellent voyageur, d'avoir bien vu tout ce ce qu'il a vu, de l'avoir souvent rendu avec une exactitude si parfaite que l'art d'écrire ne se distingue pas chez lui de l'art d'observer. »

M. AVENEL.

Ad. Bossange, *Notice sur la vie et les écrits de Volney*; Paris, 1821, in-8°. — De Pastoret, *Disc. de récept. à l'Acad. fr.* — Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.* — Bodin, *Recherches sur l'Anjou*, t. II. — Eug. Berger, *Études sur Volney*; Paris, 1852, in-8°. — Sainte Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII.

vendue à Dureau de La Malle, il alla habiter un hôtel de la rue de Vaugirard.

VOLOGÈSE Ier, roi des Parthes, monta sur le trône en 50, après J.-C. Il succéda à Vonones II, qui l'avait eu d'une concubine grecque, suivant Tacite; mais Josèphe prétend qu'il était fils d'Artaban III. Pour se concilier l'amitié de ses frères, Tiridate et Pacorus, il donna au premier l'Arménie, qu'il venait de conquérir sur l'usurpateur Rhadamiste, et la Médie au second. Ces événements causèrent beaucoup d'inquiétude à Rome, et Néron s'empressa d'envoyer en Orient son meilleur général, Corbulon (55). D'abord Vologèse se laissa persuader par ce dernier de maintenir la paix avec Rome et de livrer comme otages plusieurs princes arsacides; mais en 58 il s'opposa par les armes à l'invasion de l'Arménie, fut battu, et ne put empêcher la prise d'Artaxata et de Tigranocerte non plus que l'expulsion de Tiridate, dont la couronne fut donnée à Tigrane, petit-fils d'Archelaüs, roi de Cappadoce (60). La guerre recommença bientôt. Pendant que Tiridate et ses alliés rentraient en Arménie, Vologèse se jeta sur la Syrie; mais il trouva Corbulon sur ses gardes, et se contenta de conclure avec lui une convention d'après laquelle Romains et Parthes évacueraient chacun de leur côté le pays en litige. La convention n'ayant pas été ratifiée par l'empereur, Vologèse envahit à son tour l'Arménie, remporta quelques avantages sur Cæsenninus Pætus, le bloqua dans son camp, et ne lui permit de se retirer qu'après avoir reconnu l'autorité des Parthes (62). L'année suivante Tiridate fut rétabli par Néron lui-même. Le reste du règne de Vologèse paraît avoir été glorieux et tranquille, à l'exception d'une guerre passagère qu'il soutint contre les Alains (75), et dans laquelle il implora vainement l'appui de Vespasien. La date de sa mort n'est pas connue; il vécut, à ce qu'on croit, jusqu'à l'avénement de Domitien (81), et eut *Pacorus*, son fils, pour successeur.

Tacite, *Ann.*, XII-XV. — Josèphe, *Antiq.*, XX, 2; *B. J.*, VII, 5, 7. — Dio Cassius, LXII, LXIII, LXVI. — Suétone, *Nero*.

VOLOGÈSE II, roi des Parthes, fils et successeur de Chosroès, régna probablement de 122 à 149. La Médie, alors province soumise aux Parthes, fut envahie en 133 par les Alains, qui ravagèrent aussi des cantons de l'Arménie et de la Cappadoce; l'or de Vologèse autant que la crainte des légions romaines campées en Cappadoce contribua à leur retraite. C'est le seul fait militaire de ce règne. Demeurant en paix avec l'empire, Vologèse envoya une ambassade à Antonin pour le féliciter de son avénement (138) et lui offrir une couronne d'or. Plus tard il réclama de lui le rétablissement du trône royal des Parthes, renversé par Trajan, et fit des préparatifs pour entrer en Arménie; mais il fut détourné de ce dernier projet par les représentations d'Antonin.

VOLOGÈSE III, fils du précédent, inaugura son règne en 149. A la mort d'Antonin la guerre qui

menaçait depuis longtemps éclata. En 162, Vologèse envahit l'Arménie, et tailla en pièces, à Elegeia, une légion romaine commandée par Severianus. Il pénétra ensuite en Syrie, battit Attidius Cornelianus, gouverneur de cette province, et y fit de grands ravages, ainsi que dans la Cappadoce. L'empereur Verus s'avança pour arrêter ses progrès; mais à peine arrivé à Antioche, il ne poussa pas plus loin, et laissa la conduite de la guerre à ses généraux. Bien qu'elle dura quatre années, on n'en connait que diverses particularités, sans ordre et sans suite. Cassius s'empara de Séleucie et de Ctésiphon, et les livra aux flammes; de son côté Statius Priscus, opérant en Arménie, occupa Artaxate, la capitale. Les Parthes essuyèrent de grandes pertes, notamment dans une grande bataille qui se donna sur les bords de l'Euphrate, et ils furent obligés, à ce qu'il semble, de céder la Mésopotamie aux Romains (1).

Dio Cassius, LXIX-LXXI. — Capitolinus, *Anton. Pius*, 9; *Verus*, 6, 7. — Lucien, *Alex. Pseudom.*, 27. — Eutrope, VIII, 10. — Tillemont, *Hist. des emp.* — Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, t. III, p. 528; t. VII, p. 5, 10.

VOLPATO (*Giovanni*), graveur italien, né à Bassano, en 1733, mort à Rome, le 21 août 1802. Après avoir exercé jusqu'à vingt ans le métier de brodeur et de dessinateur sur étoffes, il quitta l'aiguille pour le burin, et publia, sous le pseudonyme transparent de *Jean Renard*, plusieurs gravures dont le trait hardi et vigoureux, sinon correct, témoignait des heureuses dispositions de l'auteur. Bartolozzi l'accueillit à Venise, le prit dans sa maison, et l'initia à tous les secrets de l'art. Il se rendit ensuite à Rome, et s'y distingua entre tous les artistes choisis pour graver les peintures de Raphael. Plus que tout autre, il contribua à la vogue dont jouit la gravure sur la fin du dix-huitième siècle. Il forma un grand nombre de bons élèves, entre autres Morghen, à qui il donna sa fille en mariage. Il se jouait avec une égale facilité de toutes les difficultés de son art; il en raisonnait avec une justesse et une clarté surprenantes, et ses gravures se distinguent autant par la fidélité et la précision que par l'énergie et l'effet. Volpato perfectionna les estampes peintes à l'aquarelle; il fit paraître également des dessins en miniature qui donnent au moyen des couleurs une idée plus parfaite des originaux. On a de lui : *Principes du dessin, tirés des meilleurs statues antiques*; Rome, 1786, gr. in-fol., et atlas de 36 pl. Il fut peint à soixante-sept ans par Angelica Kauffmann; Morghen grava son portrait, et Canova sculpta en son honneur en 1807 un monument inspiré par la reconnaissance.

Gualandi, *Memorie sulle belle arti*, t. II. — Gamba, *Bassanesi illustri*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

VOLPI (*Giuseppe*), historien italien, né le 15 octobre 1680, à Bitetto, près Bari, mort le 28 février 1756, à Capaccio. D'une famille noble, il descendait d'un seigneur guelfe que les dissensions civiles forcèrent en 1335 de quitter Côme, sa patrie. A seize ans il se rendit à Rome, étudia la théologie et la jurisprudence, et reçut le laurier doctoral *in utroque jure*; on le destinait alors à l'Église. En 1704, son oncle Fr. de' Nicolai, ayant été nommé évêque de Capaccio, voulut avoir auprès de lui un parent qu'il affectionnait tendrement; Volpi céda à ses vœux, renonça à ses études historiques et à l'amitié de quelques écrivains, comme le poëte Guidi, et alla s'exiler au fond d'une province. Sa vie entière s'y écoula, sauf quelques rares voyages à Naples, pour y surveiller l'impression de ses ouvrages. Au moment de s'engager à l'Église par des vœux solennels, il reçut de son père l'ordre de se marier; Volpi, toujours docile, épousa aussitôt la future qui lui était désignée, une descendante des Visconti (1797). Il mourut subitement, d'une syncope. On a de lui : *Genealogia della famiglia de' Volpi*; Naples, 1718, in-4°; — *Cronologia de' vescovi Pestani ora detti di Capaccio*; Naples, 1720, 1752, in-4° : cet ouvrage, qui n'est pas exempt d'erreurs, l'entraîna dans une querelle de plume avec Antonini; — *Istoria de' Visconti e delle principali cose d'Italia avvenute sotto di essi*; Naples, 1737-48, 2 part. in-4° : estimée et très-rare; les deux dernières parties n'ont pas vu le jour.

Gatta, *Lucania illustrata*. — Tafuri, *Scrittori napoletani*. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VIII.

VOLPI (*Gianantonio*), savant humaniste et éditeur italien, né le 10 novembre 1686, à Padoue, où il est mort, le 25 octobre 1766. Il était fils d'un apothicaire. Après avoir fait de bonnes études au collége des Jésuites, il cultiva la poésie latine, et entreprit de la *Jérusalem délivrée* une traduction qu'il conduisit jusqu'au neuvième livre; mais peu satisfait de son œuvre, il la li-

(1) Depuis cette époque jusqu'à la chute de l'empire des Parthes il y a une extrême confusion dans la succession des rois. D'après certains historiens modernes les événements du règne de Vologèse III appartiendraient à celui de Vologèse II, et ils prolongent en conséquence la vie de ce dernier jusqu'après la mort de l'empereur Commode, c'est-à-dire en 192; mais cette hypothèse paraît inadmissible, puisqu'elle donnerait au règne de ce prince une durée d'environ soixante-dix ans. S'il est vrai d'autre part que Vologèse III monta sur le trône en 149, comme l'ont fait supposer les médailles rapportées par Eckhel, il devient tout aussi improbable qu'il soit le monarque de ce nom dont il est question vers 212, sous Caracalla. Afin de combler cette lacune historique il faudrait donc reconnaître l'existence de deux autres princes également appelés Vologèse.

VOLOGÈSE IV, contemporain de Commode à son avénement, prit part à la lutte qui s'engagea entre Pescennius Niger et Sévère, tous deux prétendants à l'empire. Il se rangea au parti du premier (193), et vit ses États envahis par Sévère, sa capitale prise et livrée au pillage (199). C'est lui qu'Hérodien nomme à tort Artaban.

VOLOGÈSE V, fils du précédent, eut d'abord à combattre les prétentions de ses frères à la couronne. Ayant refusé de restituer aux Romains Tiridate et Antiochus, qui s'étaient réfugiés à sa cour, il fut attaqué par Caracalla (215), qui porta le fer et le feu à travers la Mésopotamie. Au milieu de cette guerre il paraît avoir été détrôné par son frère, qui lui succéda sous le nom d'Artaban IV (216). (*Voy.* pour ces deux règnes Hérodien, III, 1, 9. 10; Dio Cassius, LXXV à LXXVII; Spartien, *Severus*, 15, 16; Tillemont, *Hist. des emp.*)

vra aux flammes. Ses études de prédilection ne l'empêchèrent pas d'acquérir des connaissances assez solides en philosophie, en théologie et en jurisprudence. Une édition soignée de classiques latins fut l'objet de sa préoccupation constante, et, afin de réaliser son projet, il fonda, d'un accord commun avec son frère Gaetano, un établissement typographique (1717), dont il confia la direction à Giuseppe Comino (*voy.* ce nom). Les livres qui sortirent des presses de ce vaste atelier, connu sous le nom de *Libreria Cominiana* ou *Volpi-Cominiana*, ne tardèrent pas à lui assurer une réputation bien méritée par la correction du texte, par l'élégance des caractères et par les annotations critiques qui les accompagnent. Les éditions de classiques anciens et modernes enrichies de commentaires et de notes savantes, dues à la plume de Volpi et généralement recherchées des érudits, sont le principal titre de sa gloire. On regarde l'édition de Catulle (1710) comme son chef-d'œuvre. L'université de Padoue, où Volpi professait la philosophie depuis 1727, lui offrit en 1736 la chaire d'éloquence latine, devenue vacante par la mort de Lazzarini, dont il fut le digne successeur. L'excès de travail ébranla sa santé et le priva de la vue. Il mourut d'apoplexie à près de quatre-vingts ans. On a de lui : *Vita Andreæ Naugerii*, à la tête de ses œuvres; Padoue, 1718, in-4°; — *Vita del Sertorio Orsati*, dans les *Marmi eruditi*; ibid., 1719, in-4°; — *Vita Jacobi Sannazarii*, à la tête de ses *Poemata*; ibid., 1719, in-4°; — *Discorso che non debbono ammettersi le donne allo studio delle scienze e delle belle arti*; ibid., 1723, in-4°; — *Carmina et Opuscula varia*; ibid., 1725, in-4°, et 1742, in-8°; — *Opere varie latine et italiane*; ibid., 1735, in-4°; — *Rime*; ibid., 1741, in-8°; — *De satyræ latinæ natura ed ratione*; ibid., 1744, in-8°; — *Opuscula philosophica*; ibid., 1744, in-8°; — *Divinatio in diptychum olim Quirimanum, nunc Vaticanum*; ibid., 1750, in-8°; — *Polinnia*, *ovvero i frutti della solitudine*, poëme; ibid., 1751, in-8°; — *Canzoniere*; Venise, 1807, in-8°, publié par Morelli. Il a trad. du grec le *Dialogue de Zacharie le scolastique* (1735, 1744, in-4°). Parmi ses éditions savantes on remarque : *Catulli, Tibulli et Propertii carmina cum observationibus* (Padoue, 1710, gr. in-8°), *Canzoniere di Petrarca* (1722, 1732, in-8°), *Aminta di Tasso* (1722, in-8°), *La Divina Commedia, con doppio rimario e tre indici* (1726-27, 3 vol. in-8°), *Opere volgari di Castiglione* (1733, in-4°), *Catullus cum novis commentariis* (1737, in-4°), *Tibullus* (1749, in-4°), *Propertius* (1755, in-4°), *Opere di Tacito* (1755, 2 vol. in-4°), etc.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XIII. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VIII. — Federici, *Annali della tipografia Volpi-Cominiana*; Padoue, 1809, in-8°. — Gamba, *Testi di lingua italiana*

VOLPI (*Gaetano*), érudit, frère du précédent, né à Padoue, le 15 juin 1689. Il embrassa l'état ecclésiastique. Associé à la direction de l'imprimerie fondée par son frère, il partagea activement ses travaux, et apporta autant de zèle que d'habileté à la publication d'œuvres des écrivains italiens, qu'il enrichit de notes critiques, et parmi lesquels on remarque : *Castiglione* (1733), *Poliziano* (1728, in-8°; 1751, gr. in-8°), *Fiore di virtù* (1751, in-8°), *Lettres de Bernard Tasso* (1733, 3 vol. in-8°), *Ercolano* de Varchi (1744, 2 vol. in-8°). En 1756 il quitta la librairie, et dressa un catalogue de livres publiés sous son administration, sous le titre de *la Libreria de' Volpi e la stamperia Cominiana, illustrata con utili e curiose annotazioni*; Padoue, 1756, in-8°.

VOLPI (*Giuseppe-Rocco*), littérateur, frère des précédents, né à Padoue, le 16 août 1692, mort à Rome, le 27 septembre 1746. Il fit profession chez les Jésuites à Rome. Ses connaissances solides lui valurent la charge de préfet des études au collége grec, et ensuite celle de censeur. Il fit aussi partie de la congrégation des rites. Ses principaux ouvrages sont : *Vetus Latium profanum et sacrum*; Padoue et Rome, 1726-36, 9 vol. in-4° : suite de l'ouvrage de Corradini; — *Tabula antiatina e ruinis veteris Antii nuper effossa*; Rome, 1726, in-4°; — *Venetia sacra purpurata*; Padoue, 1730-34, 2 vol. in-fol. : recueil des vies des cardinaux de Venise.

VOLPI (*Giambattista*), frère des précédents, mort en 1757. Élève de Morgagni, il professa l'anatomie à l'université de Padoue depuis 1722. On lui doit quelques dissertations scientifiques.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. Ier.

VOLTA (*Alessandro*), célèbre physicien italien, né à Côme, le 19 février 1745, mort dans la même ville, le 5 mars 1827. Fils de Filippo Volta et de Maddalena, des comtes Inzaghi, il commença ses études dans l'école publique de sa ville natale, et se distingua, parmi ses condisciples par sa capacité et son amour du travail. A dix-huit ans il entretenait une correspondance avec l'abbé Nollet. Vers la même époque, il composa un poëme latin, encore inédit, sur les questions et les découvertes les plus importantes de la physique. Ses deux premiers mémoires, dont l'un fut adressé à Beccaria (*De vi attractiva ignis electrici*, 1769), et l'autre à Spallanzani (*De modo construendi novam machinam electricam*, 1771), lui valurent la chaire de physique à l'école royale de Côme (1774). Dès ce moment l'électricité devint son étude favorite. Nous exposerons plus loin les travaux qui illustrèrent son nom.

En 1777 Volta se mit pour la première fois à voyager hors de l'Italie. Il visita d'abord la Suisse, ou il séjourna plusieurs semaines. A Berne, il fit connaissance avec Haller; à Ferney, il eut avec Voltaire un entretien dont le souvenir resta profondément gravé dans sa mémoire; à Genève,

il se lia d'amitié avec Bén. de Saussure (1). En 1779 il fut nommé professeur à l'université de Pavie. Une multitude de jeunes gens, accourus de tous les pays, vinrent se presser autour de sa chaire, et chacun se glorifiait d'avoir été le disciple de Volta. En 1782 il entreprit un plus long voyage, en compagnie du célèbre chirurgien Scarpa. Il visita les capitales de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Angleterre et de la France, pour se mettre directement en rapport avec des savants tels que Lichtenberg, van Marum, Priestley, La Place, Lavoisier.

Volta revint à Paris en 1801, sur l'invitation du premier consul. Il y répéta ses expériences sur l'électricité par contact devant une commission de l'Institut. Voici le récit qu'en a donné Arago : « Le premier consul voulut assister en personne à la séance dans laquelle les commissaires rendirent un compte détaillé de ces grands phénomènes (2 déc. 1801). Leurs conclusions étaient à peine lues qu'il proposa de décerner à Volta une médaille en or destinée à consacrer la reconnaissance des savants français. Les usages, les règlements académiques ne permettaient guère de donner suite à cette demande; mais les règlements sont faits pour les circonstances ordinaires, et le professeur de Pavie venait de se placer hors de ligne. On vota donc la médaille par acclamation (2); et comme Bonaparte ne faisait rien à demi, le savant voyageur reçut le même jour, sur les fonds de l'État, une somme de 2,000 écus pour ses frais de route. » En 1802 il fut un des huit associés étrangers désignés par l'Institut.

Volta fut comblé de faveurs par Napoléon Ier. Décoré des croix de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer, il fut nommé membre de la consulte de Lyon, et en octobre 1810 élevé à la dignité de sénateur du royaume d'Italie, avec le titre de comte. En 1804 il voulut prendre sa retraite. « Je ne saurais, disait l'empereur, consentir à la retraite de Volta. Si ses fonctions de professeur le fatiguent, il faut les réduire. Qu'il n'ait, si l'on veut, qu'une leçon à faire par an; mais l'université de Pavie serait frappée au cœur le jour où je permettrais qu'un nom aussi illustre disparût de la liste de ses membres; d'ailleurs, ajoutait-il, un bon général doit mourir au champ d'honneur. » Ainsi encouragé, Volta continua d'attirer la jeunesse à ses cours.

Plus d'un curieux fit le voyage d'Italie pour voir de près le physicien qui remplissait le monde de sa renommée. Humphry Davy, qui le vit, en 1814, à Milan, nous en a laissé le portrait suivant : « C'était, dit-il, un homme déjà avancé en âge (Volta avait alors soixante-neuf ans), et d'une mauvaise santé. Sa conversation n'était pas brillante; ses vues étaient assez bornées, mais marquaient beaucoup d'ingénuité. Ses manières étaient d'une simplicité parfaite. Il n'avait pas l'air d'un courtisan, ni même celui d'un homme qui a vécu dans le monde. En général, les savants italiens sont sans affectation dans leurs manières, bien qu'ils manquent de grâce et de dignité (1). » Ce portrait n'est pas flatté. Cependant c'est à la pile de Volta que le célèbre chimiste anglais doit ses plus grandes découvertes.

Le portrait qu'en a tracé Arago est plus complet et mieux senti. Volta était l'un des huit associés de l'Académie des sciences de Paris, et particulièrement connu de l'ancien secrétaire perpétuel de cette Académie. « Volta avait, dit Arago, une taille élevée, des traits nobles et réguliers comme ceux d'une statue antique, un front large, que de laborieuses méditations avaient profondément sillonné, un regard où se peignaient également le calme de l'âme et la pénétration de l'esprit... Ses manières conservèrent toujours quelques traces d'habitudes campagnardes contractées dans sa jeunesse. Bien des personnes se rappellent avoir vu Volta à Paris entrer journellement chez les boulangers, et manger ensuite dans la rue les gros pains qu'il venait d'acheter, sans même se douter qu'on pourrait en faire la remarque... Intelligence forte et rapide, idées grandes et justes, caractère affectueux et sincère, telles étaient ses qualités dominantes. L'ambition, la soif de l'or, l'esprit de rivalité, ne dictèrent aucune de ses actions. Chez lui l'amour de l'étude, unique passion qu'il ait éprouvée, resta pur de toute alliance mondaine. »

En 1819, ce grand physicien quitta définitivement ses fonctions à l'université de Pavie, et passa la fin de ses jours dans sa ville natale. Quatre ans après sa retraite, il éprouva une légère attaque d'apoplexie, dont les suites alarmantes ne tardèrent pas à se dissiper. Au commencement de mars 1827, il fut atteint d'une fièvre qui en peu de jours abattit les forces de l'illustre vieillard. Le 5 du même mois, il s'éteignit, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. — Marié, en 1794, avec Teresa de' Peregrini, Volta eut trois fils, dont l'un mourut à dix-huit ans; les deux autres, *Zannino* et *Luigi*, lui ont survécu.

Découverte de la pile. Pour bien fixer les idées, il importe de se rappeler les deux principaux modes des manifestations électriques. Le premier mode connu est celui d'un bâton de résine ou d'une tige de verre frotté attirant des corps légers, tels qu'un brin de paille, une barbe de plume, une balle de moëlle de sureau, etc. En répétant ces expériences, déjà connues des anciens, on remarque que les mêmes corps, d'abord attirés, sont ensuite repoussés par la même force inconnue. C'est ce qui fit naître l'idée de deux fluides, neutralisés à l'état naturel, mais se sé-

(1) La relation de cette excursion a paru sous le titre de *Relazione del prof. Volta, di un suo viaggio letterario nella Svizzera* ; Milan, 1827, in-8°.

(2) En 1794 la Société royale de Londres lui avait décerné la grande médaille d'or de Copley.

(1) *Memoirs of the life of sir Humphry Davy*, p. 187 (Lond., 1839, in-8°).

parant sous l'influence d'une cause excitatrice, et agissant alors en sens opposé. Ces deux fluides reçurent les noms d'électricité vitrée ou *positive* et d'électricité *résineuse* ou *négative*. L'idée simple d'une force universelle s'effaça ainsi devant la conception d'un fluide impondérable, être hybride, qui n'était ni force ni matière. On imagina une machine pour la produire à volonté (*la machine électrique*), et pour l'accumuler dans un vase, comme on ferait d'un fluide (*la bouteille de Leyde*); on assimila les étincelles et les détonations électriques aux phénomènes de la foudre et du tonnerre; mais rien ne put faire abandonner la première manière de voir. Ce qui contribuait encore à y maintenir les esprits, ce fut la division des corps en *isolants* et en *conducteurs*. Volta prit lui-même une part active à ces recherches, auxquelles Nollet, Franklin, Lichtenberg, van Marum, avaient donné une impulsion extraordinaire. Par ses travaux, qui tous portent le cachet de l'originalité, il attacha son nom à l'électrophore, à l'électromètre, mais plus particulièrement à l'*eudiomètre*. Cet instrument, réduit à sa plus simple expression, est un tube de verre gradué et à parois fort épaisses. Il servait autrefois à l'analyse de l'air. A cet effet, on y introduisait un mélange d'air et d'hydrogène, et on foudroyait ce mélange par des étincelles électriques. Il faut se rappeler que l'hydrogène forme avec l'oxygène de l'eau, et que l'oxygène entre dans cette formation pour un tiers et l'hydrogène pour deux tiers de volume; en d'autres termes, l'oxygène de l'air prend, à l'aide de l'étincelle électrique, le double de son volume d'hydrogène pour former de l'eau; de sorte que la quantité d'hydrogène étant connue, celle de l'oxygène l'est également. Si l'hydrogène est employé en excès par rapport à l'oxygène, il y aura un résidu d'hydrogène. Si l'on dépasse certaines proportions, et que, par exemple, l'hydrogène soit à l'oxygène comme 16 : 1, l'étincelle électrique ne produira plus aucun effet. L'eudiomètre a été depuis remplacé par des moyens d'analyse plus exacts. — Tous les phénomènes électriques dont il est question dans les livres publiés jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ne se rapportent qu'à ce qu'on appelle l'électricité *statique* ou *discontinue*, telle qu'on l'obtient, par exemple, à l'aide de la machine électrique.

La connaissance du second mode de manifestation des phénomènes électriques ne date que de la découverte de Galvani, vers 1786 (*voy.* à l'article GALVANI l'histoire des mouvements musculaires de la grenouille déterminés par le contact de deux métaux différents). L'électricité *par contact* est-elle différente de l'électricité *par frottement*? Telle fut la question alors posée dans le monde savant. L'école de Bologne, dont Galvani était le chef, soutenait que les phénomènes obtenus sur les animaux étaient dus à un fluide particulier, analogue, sinon identique, au fluide nerveux. Pour mieux le différencier, on employa les noms de *galvanisme* ou d'*électricité animale*. L'école de Pavie, à la tête de laquelle était Volta, rattachait tous les phénomènes alors en discussion à une seule et même cause. Les mémorables controverses engagées entre les deux écoles italiennes, et auxquelles s'intéressaient les savants de tous les pays, appartiennent à l'histoire de la physique. Nous n'avons donc pas à y insister ici; mais nous devons faire ressortir la sagacité de Volta au milieu de débats fort embrouillés.

Remarquant que les mouvements convulsifs de la grenouille ne s'obtenaient que très-rarement avec un seul métal, et seulement lorsque l'irritabilité était encore très-vive, tandis qu'on les reproduisait constamment et pendant plus longtemps avec un arc composé de métaux hétérogènes, Volta en conclut que le principe de ces mouvements convulsifs résidait non pas dans l'animal, mais dans les métaux employés; et comme ce principe devait être de nature électrique, puisque sa transmission était arrêtée par toutes les substances isolantes, l'habile physicien en vint à se demander s'il ne *pourrait pas produire de l'électricité par le seul contact des métaux*. Pour résoudre la question, il se servit de son *condensateur électrique*. Voici les expériences qui l'avaient conduit à imaginer cet instrument. Si l'on prend un plateau de cuivre isolé, qu'on l'électrise et qu'on le pose bien à plat sur un support formé d'un corps peu conducteur de l'électricité, tel que de marbre poli, de bois sec, d'ivoire, de papier, etc., le plateau conservera son électricité fort longtemps. Quoique le support soit en communication avec le sol, on peut toucher le plateau électrisé, avec la main ou avec un corps conducteur, sans lui enlever son électricité. Si l'on pose le plateau sur des supports métalliques, après l'avoir recouvert d'une étoffe de soie, d'un morceau de taffetas verni, de toile cirée, ou enduit d'une légère couche de poix, de vernis, de cire d'Espagne, le plateau conservera également son électricité. Mais pour que l'électricité ne soit pas enlevée par l'attouchement de la main, ou d'un corps conducteur communiquant au réservoir commun, il est nécessaire que ce support soit placé sur le sol, ou que sa surface inferieure soit en communication avec le réservoir commun. Si le plateau était isolé, le disque ou plateau condensateur perdrait bientôt son électricité; il la perdrait au premier contact avec la main. Volta avait remarqué que si le plateau condensateur ne touchait le plateau support que par un de ses côtés, ou par une très-petite surface, il conserverait peu d'électricité, et qu'il en conserve d'autant plus que le nombre des points de contact est plus considérable; enfin, que des surfaces parfaitement polies, posées les unes sur les autres, conservent plus longtemps l'électricité que lorsque les surfaces sont brutes ou couvertes d'aspérités. A la suite de ces obser-

vations, le grand physicien imagina de placer un disque métallique isolé sur l'un des plateaux supports qui favorisent la conservation de l'électricité; il plaça le disque support sur le sol ou sur un corps communiquant avec le réservoir commun; il mit le disque en relation avec des corps faiblement électrisés, et il remarqua, en rompant la communication, et en séparant le disque du support, qu'il donnait des signes d'électricité, quelquefois très-forts, mais toujours d'une plus grande électricité que celle du corps préalablement électrisé. Partant de là, il considéra cette réunion de disques comme un moyen de *condenser l'électricité* (1). Voilà le moyen qu'employa Volta pour s'assurer si le seul contact des métaux ne suffisait pas pour produire de l'électricité. Pour augmenter l'intensité électrique, il multiplia le nombre des disques. Ses tentatives furent longtemps infructueuses. Il remarqua même qu'en plaçant un disque de cuivre entre deux disques de zinc, ou un disque de zinc entre deux disques de cuivre, l'électrisation était détruite. C'est ce qui lui suggéra l'idée de *séparer les doubles disques par un corps conducteur*. Il vit en effet qu'en plaçant entre deux doubles disques métalliques un papier mouillé l'intensité électrique était immédiatement doublée. Dès lors rien de plus simple que de songer à augmenter le nombre des disques en séparant chaque paire par une rondelle de drap mouillé, pour s'assurer si l'intensité électrique suit le même rapport. Et voilà comment la *pile* fut trouvée.

Mais écoutons l'inventeur lui-même rendre compte de son immortelle découverte dans une lettre adressée à un savant français, à La Métherie, et publiée dans le *Journal de Physique*, année 1801, t. II, p. 311.

« Après avoir bien vu, dit Volta, quel degré d'électricité j'obtiens d'une seule de ces couples métalliques, à l'aide du condensateur dont je me sers, je passe à montrer qu'avec deux, trois, quatre, etc. couples bien arrangées, c'est-à-dire tournées toutes dans le même sens et communiquant les unes avec les autres par autant de couches humides (qui sont nécessaires pour qu'il n'y ait pas des actions en sens contraire, comme je l'ai montré), on a justement le double, le triple, le quadruple, etc.; de sorte que si avec une seule couple on arrivait à électriser le condensateur au point de lui faire donner à l'électromètre, par exemple, trois degrés, avec deux couples on arriverait à six, avec trois à neuf, avec quatre à douze, etc., sinon exactement, du moins à très-peu près.

« Voilà donc déjà, ajoute l'illustre inventeur, une petite *pile* construite; elle ne donne pourtant pas encore des signes à l'électromètre, sans le secours du condensateur. Pour qu'elle en donne immédiatement, pour qu'elle arrive à un degré entier de tension électrique, qu'on pourra à peine distinguer, étant marqué par une demi-ligne que s'écarteront les pointes des paillettes, il faut qu'une telle pile soit composée d'environ soixante de ces couples de cuivre et de zinc, à raison d'un soixantième de degré que donne chaque couple, comme j'ai fait remarquer. Alors elle donne aussi quelques secousses, si on touche les extrémités avec des doigts qui ne soient pas secs, et de beaucoup plus fortes si on les touche avec des métaux qu'on empoigne par de larges surfaces avec les mains bien humides, établissant ainsi une beaucoup meilleure communication. De cette manière on peut déjà avoir des commotions d'un appareil, soit à pile, soit à tasse, de trente et même de vingt couples, pourvu que les métaux soient suffisamment nets et propres, et surtout que les couches humides interposées ne soient pas de l'eau simple et pure, mais des solutions salines assez concentrées. »

Telle est la description que Volta a donnée lui-même de sa merveilleuse invention. La découverte de la pile voltaïque inaugura dignement le dix-neuvième siècle, qu'on pourra nommer à juste titre le *siècle de la vapeur et de l'électricité*.

La pile de Volta reçut bientôt de nombreux perfectionnements, qui se trouvent indiqués aux noms de leurs auteurs. Il serait trop long d'énumérer tous les services qu'elle a rendus en chimie, en médecine, et dans tous les arts utiles. Il suffit de rappeler qu'elle a provoqué la plus grande découverte des temps modernes, la télégraphie électrique. Le gouvernement français vient de proposer un prix de cinquante mille francs pour encourager le perfectionnement et les applications économiques de la pile. Tous les savants français et étrangers sont appelés à concourir.

Les travaux de Volta, disséminés dans divers journaux et recueils périodiques, ont été réunis, à peu d'exceptions près, par Antinori sous le titre d'*Opere di Volta* (Florence, 1816, 3 tom. en 5 vol. in-8°). Nous citerons particulièrement : *Memoria sull' elettricità animale; discorso recitato nell' aula dell' Università in occasione di una promozione, il dì* 5 *maggio* 1792 : ce mémoire a été reproduit par Mayer, dans *Alex. Volta's Schriften über die thierische Electricität*; Prague, 1793; — *Memorie sull' elettricità animale di L. Galvani al celebre abbate Lazzaro Spallanzani*; Bologne, 1797, in-4° : les idées de Volta sur l'identité de l'électricité animale de Galvani et l'électricité ordinaire, ainsi que ses débats avec les galvanistes se trouvent exposés dans Brugnatelli, *Annali di chimica*, année 1794 et suivantes; — *Lettres à Cavallo*, dans lesquelles Volta expose lui-même ses premières découvertes, dans *Philosophical Transactions*, année 1793. — La découverte de *l'électricité par contact*, suivie de l'invention de la pile (faite à la fin de l'année 1799) fut pour la première fois annoncée par Volta lui-même dans une lettre écrite de Côme, le 20

(1) Voy. le *Journal de Physique*, année 1783.

parant sous l'influence d'une cause excitatrice, et agissant alors en sens opposé. Ces deux fluides reçurent les noms d'électricité vitrée ou *positive* et d'électricité *résineuse* ou *négative*. L'idée simple d'une force universelle s'effaça ainsi devant la conception d'un fluide impondérable, être hybride, qui n'était ni force ni matière. On imagina une machine pour la produire à volonté (*la machine électrique*), et pour l'accumuler dans un vase, comme on ferait d'un fluide (*la bouteille de Leyde*); on assimila les étincelles et les détonations électriques aux phénomènes de la foudre et du tonnerre; mais rien ne put faire abandonner la première manière de voir. Ce qui contribuait encore à y maintenir les esprits, ce fut la division des corps en *isolants* et en *conducteurs*. Volta prit lui-même une part active à ces recherches, auxquelles Nollet, Franklin, Lichtenberg, van Marum, avaient donné une impulsion extraordinaire. Par ses travaux, qui tous portent le cachet de l'originalité, il attacha son nom à l'électrophore, à l'électromètre, mais plus particulièrement à l'*eudiomètre*. Cet instrument, réduit à sa plus simple expression, est un tube de verre gradué et à parois fort épaisses. Il servait autrefois à l'analyse de l'air. A cet effet, on y introduisait un mélange d'air et d'hydrogène, et on foudroyait ce mélange par des étincelles électriques. Il faut se rappeler que l'hydrogène forme avec l'oxygène de l'eau, et que l'oxygène entre dans cette formation pour un tiers et l'hydrogène pour deux tiers de volume; en d'autres termes, l'oxygène de l'air prend, à l'aide de l'étincelle électrique, le double de son volume d'hydrogène pour former de l'eau; de sorte que la quantité d'hydrogène étant connue, celle de l'oxygène l'est également. Si l'hydrogène est employé en excès par rapport à l'oxygène, il y aura un résidu d'hydrogène. Si l'on dépasse certaines proportions, et que, par exemple, l'hydrogène soit à l'oxygène comme 16 : 1, l'étincelle électrique ne produira plus aucun effet. L'eudiomètre a été depuis remplacé par des moyens d'analyse plus exacts. — Tous les phénomènes électriques dont il est question dans les livres publiés jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ne se rapportent qu'à ce qu'on appelle l'électricité *statique* ou *discontinue*, telle qu'on l'obtient, par exemple, à l'aide de la machine électrique.

La connaissance du second mode de manifestation des phénomènes électriques ne date que de la découverte de Galvani, vers 1786 (*voy.* à l'article GALVANI l'histoire des mouvements musculaires de la grenouille déterminés par le contact de deux métaux différents). L'électricité *par contact* est-elle différente de l'électricité *par frottement?* Telle fut la question alors posée dans le monde savant. L'école de Bologne, dont Galvani était le chef, soutenait que les phénomènes obtenus sur les animaux étaient dus à un fluide particulier, analogue, sinon identique, au fluide nerveux. Pour mieux le différencier, on employa les noms de *galvanisme* ou d'*électricité animale*. L'école de Pavie, à la tête de laquelle était Volta, rattachait tous les phénomènes alors en discussion à une seule et même cause. Les mémorables controverses engagées entre les deux écoles italiennes, et auxquelles s'intéressaient les savants de tous les pays, appartiennent à l'histoire de la physique. Nous n'avons donc pas à y insister ici; mais nous devons faire ressortir la sagacité de Volta au milieu de débuts fort embrouillés.

Remarquant que les mouvements convulsifs de la grenouille ne s'obtenaient que très-rarement avec un seul métal, et seulement lorsque l'irritabilité était encore très-vive, tandis qu'on les reproduisait constamment et pendant plus longtemps avec un arc composé de métaux hétérogènes, Volta en conclut que le principe de ces mouvements convulsifs résidait non pas dans l'animal, mais dans les métaux employés; et comme ce principe devait être de nature électrique, puisque sa transmission était arrêtée par toutes les substances isolantes, l'habile physicien en vint à se demander s'il ne *pourrait pas produire de l'électricité par le seul contact des métaux*. Pour résoudre la question, il se servit de son *condensateur électrique*. Voici les expériences qui l'avaient conduit à imaginer cet instrument. Si l'on prend un plateau de cuivre isolé, qu'on l'électrise et qu'on le pose bien à plat sur un support formé d'un corps peu conducteur de l'électricité, tel que de marbre poli, de bois sec, d'ivoire, de papier, etc., le plateau conservera son électricité fort longtemps. Quoique le support soit en communication avec le sol, on peut toucher le plateau électrisé, avec la main ou avec un corps conducteur, sans lui enlever son électricité. Si l'on pose le plateau sur des supports métalliques, après l'avoir recouvert d'une étoffe de soie, d'un morceau de taffetas verni, de toile cirée, ou enduit d'une légère couche de poix, de vernis, de cire d'Espagne, le plateau conservera également son électricité. Mais pour que l'électricité ne soit pas enlevée par l'attouchement de la main, ou d'un corps conducteur communiquant au réservoir commun, il est nécessaire que ce support soit placé sur le sol, ou que sa surface inferieure soit en communication avec le réservoir commun. Si le plateau était isolé, le disque ou plateau condensateur perdrait bientôt son électricité; il la perdrait au premier contact avec la main. Volta avait remarqué que si le plateau condensateur ne touchait le plateau support que par un de ses côtés, ou par une très-petite surface, il conserverait peu d'électricité, et qu'il en conserve d'autant plus que le nombre des points de contact est plus considérable; enfin, que des surfaces parfaitement polies, posées les unes sur les autres, conservent plus longtemps l'électricité que lorsque les surfaces sont brutes ou couvertes d'aspérités. A la suite de ces obser-

vations, le grand physicien imagina de placer un disque métallique isolé sur l'un des plateaux supports qui favorisent la conservation de l'électricité; il plaça le disque support sur le sol ou sur un corps communiquant avec le réservoir commun; il mit le disque en relation avec des corps faiblement électrisés, et il remarqua, en rompant la communication, et en séparant le disque du support, qu'il donnait des signes d'électricité, quelquefois très-forts, mais toujours d'une plus grande électricité que celle du corps préalablement électrisé. Partant de là, il considéra cette réunion de disques comme un moyen de *condenser l'électricité* (1). Voilà le moyen qu'employa Volta pour s'assurer si le seul contact des métaux ne suffisait pas pour produire de l'électricité. Pour augmenter l'intensité électrique, il multiplia le nombre des disques. Ses tentatives furent longtemps infructueuses. Il remarqua même qu'en plaçant un disque de cuivre entre deux disques de zinc, ou un disque de zinc entre deux disques de cuivre, l'électrisation était détruite. C'est ce qui lui suggéra l'idée de *séparer les doubles disques par un corps conducteur*. Il vit en effet qu'en plaçant entre deux doubles disques métalliques un papier mouillé l'intensité électrique était immédiatement doublée. Dès lors rien de plus simple que de songer à augmenter le nombre des disques en séparant chaque paire par une rondelle de drap mouillé, pour s'assurer si l'intensité électrique suit le même rapport. Et voilà comment la *pile* fut trouvée.

Mais écoutons l'inventeur lui-même rendre compte de son immortelle découverte dans une lettre adressée à un savant français, à La Métherie, et publiée dans le *Journal de Physique*, année 1801, t. II, p. 311.

« Après avoir bien vu, dit Volta, quel degré d'électricité j'obtiens d'une seule de ces couples métalliques, à l'aide du condensateur dont je me sers, je passe à montrer qu'avec deux, trois, quatre, etc. couples bien arrangées, c'est-à-dire tournées toutes dans le même sens et communiquant les unes avec les autres par autant de couches humides (qui sont nécessaires pour qu'il n'y ait pas des actions en sens contraire, comme je l'ai montré), on a justement le double, le triple, le quadruple, etc.; de sorte que si avec une seule couple on arrivait à électriser le condensateur au point de lui faire donner à l'électromètre, par exemple, trois degrés, avec deux couples on arriverait à six, avec trois à neuf, avec quatre à douze, etc., sinon exactement, du moins à très-peu près.

« Voilà donc déjà, ajoute l'illustre inventeur, une petite *pile* construite; elle ne donne pourtant pas encore des signes à l'électromètre, sans le secours du condensateur. Pour qu'elle en donne immédiatement, pour qu'elle arrive à un degré entier de tension électrique, qu'on pourra à peine distinguer, étant marqué par une demi-ligne que s'écarteront les pointes des paillettes, il faut qu'une telle pile soit composée d'environ soixante de ces couples de cuivre et de zinc, à raison d'un soixantième de degré que donne chaque couple, comme j'ai fait remarquer. Alors elle donne aussi quelques secousses, si on touche les extrémités avec des doigts qui ne soient pas secs, et de beaucoup plus fortes si on les touche avec des métaux qu'on empoigne par de larges surfaces avec les mains bien humides, établissant ainsi une beaucoup meilleure communication. De cette manière on peut déjà avoir des commotions d'un appareil, soit à pile, soit à tasse, de trente et même de vingt couples, pourvu que les métaux soient suffisamment nets et propres, et surtout que les couches humides interposées ne soient pas de l'eau simple et pure, mais des solutions salines assez concentrées. »

Telle est la description que Volta a donnée lui-même de sa merveilleuse invention. La découverte de la pile voltaïque inaugura dignement le dix-neuvième siècle, qu'on pourra nommer à juste titre le *siècle de la vapeur et de l'électricité.*

La pile de Volta reçut bientôt de nombreux perfectionnements, qui se trouvent indiqués aux noms de leurs auteurs. Il serait trop long d'énumérer tous les services qu'elle a rendus en chimie, en médecine, et dans tous les arts utiles. Il suffit de rappeler qu'elle a provoqué la plus grande découverte des temps modernes, la télégraphie électrique. Le gouvernement français vient de proposer un prix de cinquante mille francs pour encourager le perfectionnement et les applications économiques de la pile. Tous les savants français et étrangers sont appelés à concourir.

Les travaux de Volta, disséminés dans divers journaux et recueils périodiques, ont été réunis, à peu d'exceptions près, par Antinori sous le titre d'*Opere di Volta* (Florence, 1816, 3 tom. en 5 vol. in-8°). Nous citerons particulièrement : *Memoria sull' elettricità animale; discorso recitato nell' aula dell' Università in occasione di una promozione, il dì* 5 *maggio* 1792 : ce mémoire a été reproduit par Mayer, dans *Alex. Volta's Schriften über die thierische Electricitæt*; Prague, 1793; — *Memorie sull' elettricità animale di L. Galvani al celebre abbate Lazzaro Spallanzani*; Bologne, 1797, in-4° : les idées de Volta sur l'identité de l'électricité animale de Galvani et l'électricité ordinaire, ainsi que ses débats avec les galvanistes se trouvent exposés dans Brugnatelli, *Annali di chimica*, année 1794 et suivantes; — *Lettres à Cavallo*, dans lesquelles Volta expose lui-même ses premières découvertes, dans *Philosophical Transactions*, année 1792. — La découverte de *l'électricité par contact*, suivie de l'invention de la pile (faite à la fin de l'année 1799) fut pour la première fois annoncée par Volta lui-même dans une lettre écrite de Côme, le 20

(1) Voy. le *Journal de Physique*, année 1782.

mars 1800, au président de la Société royale de Londres, lettre traduite en anglais et insérée, sous le titre de : *On the Electricity excited by the mere contact of conducting substances of different kinds*, dans les *Philosophical Transactions*, année 1800, p. 402 et suiv. — Les détails et les résultats des expériences de Volta devant la commission de l'Institut à Paris, en 1801, ont été consignés dans le *Journal de Physique*, et dans Gilbert, *Annalen der Physik*, t. XIII, p. 262 et suiv. (1). F. HOEFER.

Journal de Physique. — Arago, *Éloge de Volta*. — Gehler, *Physikalisches Wörterbuch*, art. GALVANISME. — Fischer, *Gesch. der Physik*, t. VIII. — Zuccala, *Elogio storico di A. Volta*; Bergame, 1827, in-8°. — Bianchi di Lecco, *Vita del conte Volta*; Côme, 1829, in-8°. — Mocchetti, *Vita del conte Volta*; Côme, 1833, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. IX. — Monti, *Storia di Como*.

VOLTAIRE (*François-Marie* AROUET DE), né à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694 (2), mort à Paris, le 30 mai 1778. Il était le troisième enfant de « maître François Arouet et de demoiselle Marie-Marguerite Daumart », tous deux originaires du Poitou (3). Bien que son père dût plus tard s'opposer très-vivement à sa vocation poétique, ce n'était pas, à ce qu'il paraît, le premier écrivain que comptât sa famille, et parmi ses ancêtres paternels, qui habitèrent longtemps le bourg de Saint-Loup (arrondissement de Parthenai), on rencontre un certain René Arouet, auteur de plusieurs ouvrages restés inédits, et dont la mort fut, en 1499, célébrée en vers par Antoine Dumoustier, son ami. Maître Arouet, d'abord notaire au Châtelet de Paris, venait de se démettre, en 1692, de ses fonctions lorsque, deux ans plus tard, naquit François-Marie Arouet. Il est probable qu'il n'était encore pourvu à cette époque d'aucune charge judiciaire, car d'une part l'acte de naissance de son fils le qualifie seulement d'ancien notaire, et de l'autre ce ne fut qu'en 1701 qu'il devint receveur des épices de la chambre des comptes (1). Il habitait sans doute sur la paroisse de Saint-André-des-Arcs, où, le 22 novembre 1694, fut baptisé le jeune Arouet. Suivant une tradition, constatée en 1826 par M. Clogenson, et que Condorcet avait déjà recueillie dans sa *Vie de Voltaire*, madame Arouet étant allée faire une promenade aux bois de Verrières, revenait le soir à Paris, lorsque traversant le village de Châtenay elle se sentit prise des douleurs de l'enfantement. Obligée de s'arrêter chez un sieur Marchand, attaché à la maison du prince de Condé (peut-être le même que le Marchand oncle ou cousin de Voltaire), elle y accoucha prématurément d'un fils. Cet enfant naquit si faible qu'on ne put le baptiser que neuf mois après, et en indiquant alors une fausse date de naissance pour dissimuler ce long retard (2). Il eut pour parrain François Castagnière, abbé de Châteauneuf, à qui la médisance, grandement secondée, il est vrai, par les mœurs galantes de l'abbé, a souvent attribué une parenté beaucoup plus directe. Tout ce que l'on peut dire, d'après Voltaire lui-même et sans aucune insinuation maligne, c'est que « madame Arouet, sa mère, était fort amie de l'abbé de Châteauneuf ». Femme aimable et spirituelle, elle était sans doute une de ces bourgeoises dans la société desquelles on voyait presque autant de gens de cour que d'hommes de lettres. Elle avait connu Boileau, et mourut avant l'année 1714. On peut supposer, sans grande témérité, que si sa mère eût plus longtemps vécu, le jeune Arouet aurait trouvé en elle une indulgente protection pour ses premiers essais poétiques contre la rigueur de son père. Il était encore bien jeune lorsque, par suite des nouvelles fonctions de receveur des épices de la chambre des comptes, dont son père venait

(1) Parmi ses ouvrages inédits Volta a laissé : *Lezioni di fisica*, en latin et en italien ; plusieurs harangues académiques ayant trait à ses études favorites ; un petit poëme latin sur divers phénomènes de physique et de chimie, des poésies italiennes, etc.

(2) Le jour et le lieu de naissance de Voltaire ont donné lieu à une controverse assez vive parmi ses biographes, les uns tenant pour le 20 février et pour Châtenay, les autres pour le 21 novembre et pour Paris. En optant pour la première de ces deux dates, on se met en contradiction avec les registres de baptême de la paroisse Saint-André-des-Arcs ; mais on est mieux d'accord avec l'affirmation de Voltaire lui-même, et sans doute aussi avec la vérité. « Je suis entré, écrivait-il en 1765, dans ma soixante-douzième année, en dépit de mes estampes, qui, par un mensonge imprimé, me font naître le 20 de novembre, quand je suis né le 20 de février. » Wagnière, Baculard d'Arnaud, Condorcet donnent cette date. Quant à la question du lieu de naissance, elle est encore plus douteuse. Condorcet affirme que Voltaire naquit à Châtenay, et il est certain qu'il y avait des parents, et son père probablement une propriété. Pour nous il résulte de tout cela que, sans pouvoir rien affirmer, il n'y aurait rien cependant de bien téméraire à dire que pour une raison ou pour une autre il y eut certaines irrégularités commises lors de la naissance de Voltaire.

(3) M. Beauchet-Filleau, dans son *Dict. hist. et généal. des familles de l'ancien Poitou* (Poitiers, 1840-54, 2 vol. in-8°), mentionne comme membres de la famille Arouet : *Bonaventure* AROUET, qui rendit en 1579 un aveu à René Isoré, seigneur d'Airvault ; *Pierre*, procureur fiscal du canton de Secondigny (1627) ; *Samuel*, notaire de la baronnie de Saint-Loup (1618-1641). Le même auteur fait remonter la filiation suivie de Voltaire à *Helenus* AROUET, marchand à Saint-Loup, lequel décéda le 18 juin 1631. De son mariage avec Jacqueline Marcheteau, il aurait eu un fils, qui vint s'établir à Paris, où il se livra au commerce, et fut père de Me *François* Arouet.

Les armes de cette famille, assez bourgeoise ce semble, auraient été d'azur à trois flammes d'or.

(1) C'est à tort qu'on donne souvent au père de Voltaire le titre de *trésorier* de la chambre des comptes. Ses véritables fonctions étaient celles de *receveur des épices*. Les plaideurs, on le sait, payaient alors leurs juges, et cela suffit à faire comprendre la nature de cet office.

(2) Voici cet extrait de baptême : « Le lundi vingt-deuxième jour de novembre 1694 fut baptisé dans l'église Saint-André-des-Arcs, par M. Bouché, prêtre vicaire de la dite église, soussigné, François-Marie Arouet, né le jour précédent, fils de maître François Arouet, conseiller du roi, ancien notaire au Châtelet de Paris, et de demoiselle Marie Marguerite Daumart, sa femme, le parrain, messire François de Castagnier (*sic*), abbé commendataire de Varenne, et la marraine, dame Marie Parent, épouse de M. Simphorien Daumart, écuyer, contrôleur de la gendarmerie du Roi. » — La maison de Châtenay où la tradition fait naître Voltaire existait encore en 1826, rue des Vignes, n° 70.

d'être revêtu, il alla, vers 1701, habiter avec sa famille le voisinage de la Sainte-Chapelle. Il s'en est souvenu dans ce vers de son *Épître à Boileau* :

Dans la cour du Palais je naquis ton voisin.

Il ne paraît pas qu'une grande affection ni une grande intimité ait jamais existé entre lui et son frère aîné, Armand, plus âgé d'environ dix ans, et qu'il appelait plus tard *Arouet-Quesnel* ou *mon janséniste de frère* (1). Il en fut sans doute autrement de sa sœur Marie (2), mariée en 1709, à P.-F. Mignot, correcteur de la chambre des comptes, et dont la mort, arrivée en 1726, lui causa de vifs regrets.

En résumé, l'intérieur de cette famille, privée par la mort de madame Arouet de son chef le plus aimable, semble avoir été assez froid, sans grands épanchements, et l'on n'y sent ni dans les folies jansénistes et convulsionnaires de l'aîné des enfants de maître Arouet, ni dans le choix des premières sociétés que fréquenta le plus jeune, la direction d'un guide tendre mais ferme et éclairé.

I. Jeunesse de Voltaire. — Le collége. — La société du Temple. — *Œdipe*. — *La Henriade*. 1704-1726.

François Arouet avait dix ans lorsque son père, par crainte d'en faire un janséniste, comme l'était déjà son frère aîné, ou peut-être pour l'entourer de jeunes camarades capables de devenir plus tard ses protecteurs, le mit en 1704 au collége Louis-le-Grand, dirigé par les jésuites et où la plus haute noblesse faisait instruire ses enfants. Le P. Le Picart était alors recteur de cet établissement, mais il eut bientôt pour successeur le trop célèbre P. Tellier, peu après remplacé lui-même par les PP. Forcet et Dauchez. Ce fut sous leur direction supérieure que Voltaire passa les sept années consacrées à son éducation. Le P. Thoulier, connu plus tard sous le nom d'abbé d'Olivet, mais qui, âgé alors de vingt-trois ans environ, était le préfet de la *chambrée* dont le jeune Arouet faisait partie, exerça, par son aménité et par la pureté de son langage, une heureuse influence sur son élève. Celui ci tint peut-être de lui cette admiration pour le génie de Racine qu'il conserva toute sa vie. Il y connut encore le P. Tournemine, directeur du *Journal de Trévoux* et commensal de Louis-le-Grand, auquel, tout en demandant en 1738 une sorte de brevet de gloire pour *Mérope*, il fut loin cependant d'emprunter ni son admiration pour Corneille, ni son jugement assez sévère sur la philosophie de Locke. Tout prouve que le jeune Arouet fut un brillant élève, et que la vivacité de son esprit se prêtait merveilleusement à cette éducation des jésuites, dans laquelle ce qu'on appelait alors les *académies*, c'est-à-dire ces jeux d'esprit, pièces de vers, discours, comédies et tragédies, récités et même composés par les disciples comme par les maîtres, tenaient une si grande place. Témoin ce placet poétique qu'à l'âge de onze ans, en 1705, il composa pour un soldat invalide, et qui valut au pauvre solliciteur quelques louis d'or du Dauphin, et au poëte enfant la singulière amitié de Ninon de Lenclos. Cette beauté célèbre et surannée désira en effet voir le jeune Arouet, et il lui fut présenté par l'abbé de Châteauneuf, qui passait pour son dernier amant. « Elle m'exhorta, a-t-il dit lui-même, à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire... Il lui plut de me mettre dans son testament : elle me légua 2,000 livres pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite et son testament. » (17 oct. 1705) Si, par la vivacité de ses saillies et une hardiesse de pensée assez naturelle chez un filleul de Châteauneuf et un protégé de Ninon, il faisait quelquefois le désespoir de ses maîtres, et s'il est vrai que l'un d'eux se soit écrié : « Malheureux enfant! vous serez le coryphée du déisme (1)! » il est encore plus certain qu'il leur donnait au moins autant de satisfaction que de crainte. Au mois d'août 1710, J.-B. Rousseau, à l'apogée de sa gloire, assistant à la distribution des prix et entendant plusieurs fois proclamer le nom du jeune Arouet, dont il connaissait le père, se le fit présenter par le P. Tarteron, l'embrassa et lui prédit, assure-t-on, de brillantes destinées littéraires. L'année suivante, Arouet entrait en rhétorique sous le P. Le Jay et le P. Porée (1711), dont l'un, âgé de cinquante-quatre ans, *faisait* le latin, et l'autre, beaucoup plus jeune, le français. Voltaire n'a jamais rien dit du P. Le Jay, dont cependant alors il tra-

(1) Né vers 1685, Armand Arouet succéda à son père à la chambre des comptes, le 20 décembre 1721, et mourut célibataire, le 18 février 1745, âgé d'environ soixante ans. Voltaire a dit de lui qu'il prenait ses maîtresses parmi les plus jolies convulsionnaires du diacre Pâris. On conserve à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg un *Recueil de convulsions* qu'il avait composé. Dulaure affirme qu'il existait avant 1789 dans la chapelle de l'église Saint-André-des-Arcs un *ex-voto* placé par lui.

(2) Elle eut quatre enfants : 1° *Louise*, née vers 1710, que Voltaire voulut marier en 1737, à M. de Champbonin, son parent, et qui épousa en 1738 M. Denis, ancien officier, devenu commissaire des guerres. Veuve en 1744, elle tint la maison de Voltaire à partir de 1756, se remaria en 1779, à un sieur du Vivier, et mourut en 1790. — 2° N..., conseiller correcteur à la chambre des comptes, né vers 1711, mort en juin 1740. — 3° *Marie-Élisabeth*, née en 1715, mariée en 1738, à M. Dompierre de Fontaine, veuve en 1756, remariée en 1762, au marquis de Florian, oncle du fabuliste, et morte en février 1771. Son fils, M. Dompierre d'Hornoy, mourut en 1828. — 4° *Alexandre Jean*, né vers 1725, mort en 1790, d'abord militaire puis abbé et conseiller-clerc au grand conseil. Il fut un des correspondants de Voltaire, et le fit inhumer à son abbaye de Notre-Dame de Scellières.

Pour compléter la liste des parents de Voltaire, il faut ajouter un cousin germain du nom de Marchand. Il était négociant, et eut deux fils, dont l'un, Marchand de la Houllière, était brigadier des armées du roi en 1770, et l'autre, Marchand de Varenne, après avoir été maître d'hôtel du roi, obtint l'emploi de fermier général. Voltaire s'en servit souvent dans les diverses spéculations qu'il fit sur les vivres et habillements des armées.

(1) On a prétendu que sur un registre tenu par les jésuites, et où le nom de chaque élève était accompagné d'une note succincte, celui de Voltaire était suivi de ces mots : *Puer ingeniosus sed insignis nebulo*.

mars 1800, au président de la Société royale de Londres, lettre traduite en anglais et insérée, sous le titre de : *On the Electricity excited by the mere contact of conducting substances of different kinds*, dans les *Philosophical Transactions*, année 1800, p. 402 et suiv. — Les détails et les résultats des expériences de Volta devant la commission de l'Institut à Paris, en 1801, ont été consignés dans le *Journal de Physique*, et dans Gilbert, *Annalen der Physik*, t. XIII, p. 262 et suiv. (1). F. Hoefer.

Journal de Physique. — Arago, *Éloge de Volta.* — Gehler, *Physikalisches Wörterbuch*, art. Galvanisme. — Fischer, *Gesch. der Physik*, t. VIII. — Zuccala, *Elogio storico di A. Volta*; Bergame, 1827, in-8°. — Bianchi di Bello, *Vita del conte Volta*; Côme, 1829, in-8°. — Mocchetti, *Vita del conte Volta*; Côme, 1833, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. IX. — Monti, *Storia di Como.*

VOLTAIRE (*François-Marie* Arouet de), né à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694 (2), mort à Paris, le 30 mai 1778. Il était le troisième enfant de « maître François Arouet et de demoiselle Marie-Marguerite Daumart », tous deux originaires du Poitou (3). Bien que son père dût plus tard s'opposer très-vivement à sa vocation poétique, ce n'était pas, à ce qu'il paraît, le premier écrivain que comptât sa famille, et parmi ses ancêtres paternels, qui habitèrent longtemps le bourg de Saint-Loup (arrondissement de Parthenai), on rencontre un certain René Arouet, auteur de plusieurs ouvrages restés inédits, et dont la mort fut, en 1499, célébrée en vers par Antoine Dumoustier, son ami. Maître Arouet, d'abord notaire au Châtelet de Paris, venait de se démettre, en 1692, de ses fonctions lorsque, deux ans plus tard, naquit François-Marie Arouet. Il est probable qu'il n'était encore pourvu à cette époque d'aucune charge judiciaire, car d'une part l'acte de naissance de son fils le qualifie seulement d'ancien notaire, et de l'autre ce ne fut qu'en 1701 qu'il devint receveur des épices de la chambre des comptes (1). Il habitait sans doute sur la paroisse de Saint-André-des-Arcs, où, le 22 novembre 1694, fut baptisé le jeune Arouet. Suivant une tradition, constatée en 1826 par M. Clogenson, et que Condorcet avait déjà recueillie dans sa *Vie de Voltaire*, madame Arouet étant allée faire une promenade aux bois de Verrières, revenait le soir à Paris, lorsque traversant le village de Châtenay elle se sentit prise des douleurs de l'enfantement. Obligée de s'arrêter chez un sieur Marchand, attaché à la maison du prince de Condé (peut-être le même que le Marchand oncle ou cousin de Voltaire), elle y accoucha prématurément d'un fils. Cet enfant naquit si faible qu'on ne put le baptiser que neuf mois après, et en indiquant alors une fausse date de naissance pour dissimuler ce long retard (2). Il eut pour parrain François Castagnière, abbé de Châteauneuf, à qui la médisance, grandement secondée, il est vrai, par les mœurs galantes de l'abbé, a souvent attribué une parenté beaucoup plus directe. Tout ce que l'on peut dire, d'après Voltaire lui-même et sans aucune insinuation maligne, c'est que « madame Arouet, sa mère, était fort amie de l'abbé de Châteauneuf ». Femme aimable et spirituelle, elle était sans doute une de ces bourgeoises dans la société desquelles on voyait presque autant de gens de cour que d'hommes de lettres. Elle avait connu Boileau, et mourut avant l'année 1714. On peut supposer, sans grande témérité, que si sa mère eût plus longtemps vécu, le jeune Arouet aurait trouvé en elle une indulgente protection pour ses premiers essais poétiques contre la rigueur de son père. Il était encore bien jeune lorsque, par suite des nouvelles fonctions de receveur des épices de la chambre des comptes, dont son père venait

(1) Parmi ses ouvrages inédits Volta a laissé : *Lezioni di fisica*, en latin et en italien ; plusieurs harangues académiques ayant trait à ses études favorites ; un petit poëme latin sur divers phénomènes de physique et de chimie, des poésies italiennes, etc.

(2) Le jour et le lieu de naissance de Voltaire ont donné lieu à une controverse assez vive parmi ses biographes, les uns tenant pour le 20 février et pour Châtenay, les autres pour le 21 novembre et pour Paris. En optant pour la première de ces deux dates, on se met en contradiction avec les registres de baptême de la paroisse Saint-André-des-Arcs ; mais on est mieux d'accord avec l'affirmation de Voltaire lui-même, et sans doute aussi avec la vérité. « Je suis entré, écrivait-il en 1765, dans ma soixante-douzième année, en dépit de mes estampes, qui, par un mensonge imprimé, me font naître le 20 de novembre, quand je suis né le 20 de février. » Wagnière, Baculard d'Arnaud, Condorcet donnent cette date. Quant à la question du lieu de naissance, elle est encore plus douteuse. Condorcet affirme que Voltaire naquit à Châtenay, et il est certain qu'il y avait des parents, et son père probablement une propriété. Pour nous il résulte de tout cela que, sans pouvoir rien affirmer, il n'y aurait rien cependant de bien téméraire à dire que pour une raison ou pour une autre il y eut certaines irrégularités commises lors de la naissance de Voltaire.

(3) M. Beauchet-Filleau, dans son *Dict. hist. et généal. des familles de l'ancien Poitou* (Poitiers, 1840-54, 2 vol. in-8°), mentionne comme membres de la famille Arouet : *Bonaventure* Arouet, qui rendit en 1539 un aveu à René Isore, seigneur d'Airvault ; *Pierre*, procureur fiscal du canton de Secondigny (1627) ; *Samuel*, notaire de la baronnie de Saint-Loup (1618-1641). Le même auteur fait remonter la filiation suivie de Voltaire à *Helenus* Arouet, marchand à Saint-Loup, lequel décéda le 18 juin 1631. De son mariage avec Jacqueline Marcheton, il aurait eu un fils, qui vint s'établir à Paris, où il se livra au commerce, et fut père de Me *François* Arouet.

Les armes de cette famille, assez bourgeoise ce semble, auraient été d'azur à trois flammes d'or.

(1) C'est à tort qu'on donne souvent au père de Voltaire le titre de *trésorier* de la chambre des comptes. Ses véritables fonctions étaient celles de *receveur des épices*. Les plaideurs, on le sait, payaient alors leurs juges, et cela suffit à faire comprendre la nature de cet office.

(2) Voici cet extrait de baptême : « Le lundi vingt-deuxième jour de novembre 1694 fut baptisé dans l'église Saint-André-des-Arcs, par M. Bouché, prêtre vicaire de la dite église, soussigné, François-Marie Arouet, né le jour précédent, fils de maître François Arouet, conseiller du roi, ancien notaire au Châtelet de Paris, et de demoiselle Marie Marguerite Daumart, sa femme, le parrain, messire François de Castagnier (*sic*), abbé commendataire de Varenne, et la marraine, dame Marie Parent, épouse de M. Symphorien Daumart, écuyer, contrôleur de la gendarmerie du Roi. » — La maison de Châtenay où la tradition fait naître Voltaire existait encore en 1856, rue des Vignes, n° 70.

d'être revêtu, il alla, vers 1701, habiter avec sa famille le voisinage de la Sainte-Chapelle. Il s'en est souvenu dans ce vers de son *Épître à Boileau* :

> Dans la cour du Palais je naquis ton voisin.

Il ne paraît pas qu'une grande affection ni une grande intimité ait jamais existé entre lui et son frère aîné, Armand, plus âgé d'environ dix ans, et qu'il appelait plus tard *Arouet-Quesnel* ou *mon janséniste de frère* (1). Il en fut sans doute autrement de sa sœur Marie (2), mariée en 1709, à P.-F. Mignot, correcteur de la chambre des comptes, et dont la mort, arrivée en 1726, lui causa de vifs regrets.

En résumé, l'intérieur de cette famille, privée par la mort de madame Arouet de son chef le plus aimable, semble avoir été assez froid, sans grands épanchements, et l'on n'y sent ni dans les folies jansénistes et convulsionnaires de l'aîné des enfants de maître Arouet, ni dans le choix des premières sociétés que fréquenta le plus jeune, la direction d'un guide tendre mais ferme et éclairé.

I. Jeunesse de Voltaire. — Le collége. — La société du Temple. — *Œdipe*. — *La Henriade*. 1704-1726.

François Arouet avait dix ans lorsque son père, par crainte d'en faire un janséniste, comme l'était déjà son frère aîné, ou peut-être pour l'entourer de jeunes camarades capables de devenir plus tard ses protecteurs, le mit en 1704 au collége Louis-le-Grand dirigé par les jésuites et où la plus haute noblesse faisait instruire ses enfants. Le P. Le Picart était alors recteur de cet établissement, mais il eut bientôt pour successeur le trop célèbre P. Tellier, peu après remplacé lui-même par les PP. Forcet et Dauchez. Ce fut sous leur direction supérieure que Voltaire passa les sept années consacrées à son éducation. Le P. Thoulier, connu plus tard sous le nom d'abbé d'Olivet, mais qui, âgé alors de vingt-trois ans environ, était le préfet de la *chambrée* dont le jeune Arouet faisait partie, exerça, par son aménité et par la pureté de son langage, une heureuse influence sur son élève. Celui ci tint peut-être de lui cette admiration pour le génie de Racine qu'il conserva toute sa vie. Il y connut encore le P. Tournemine, directeur du *Journal de Trévoux* et commensal de Louis-le-Grand, auquel, tout en demandant en 1738 une sorte de brevet de gloire pour *Mérope*, il fut loin cependant d'emprunter ni son admiration pour Corneille, ni son jugement assez sévère sur la philosophie de Locke. Tout prouve que le jeune Arouet fut un brillant élève, et que la vivacité de son esprit se prêtait merveilleusement à cette éducation des jésuites, dans laquelle ce qu'on appelait alors les *académies*, c'est-à-dire ces jeux d'esprit, pièces de vers, discours, comédies et tragédies, récités et même composés par les disciples comme par les maîtres, tenaient une si grande place. Témoin ce placet poétique qu'à l'âge de onze ans, en 1705, il composa pour un soldat invalide, et qui valut au pauvre solliciteur quelques louis d'or du Dauphin, et au poëte enfant la singulière amitié de Ninon de Lenclos. Cette beauté célèbre et surannée désira en effet voir le jeune Arouet, et il lui fut présenté par l'abbé de Châteauneuf qui passait pour son dernier amant. « Elle m'exhorta, a-t-il dit lui-même, à faire des vers elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. Il lui plut de me mettre dans son testament : elle me légua 2,000 livres pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite et son testament. (17 oct. 1705) Si, par la vivacité de ses saillies et une hardiesse de pensée assez naturelle chez un filleul de Châteauneuf et un protégé de Ninon, il faisait quelquefois le désespoir de ses maîtres, et s'il est vrai que l'un d'eux se soit écrié : « Malheureux enfant ! vous serez le coryphée du déisme (1) ! » il est encore plus certain qu'il leur donnait au moins autant de satisfaction que de crainte. Au mois d'août 1710, J.-B. Rousseau, à l'apogée de sa gloire, assistant à la distribution des prix et entendant plusieurs fois proclamer le nom du jeune Arouet, dont il connaissait le père, se le fit présenter par le P. Tarteron, l'embrassa et lui prédit, assure-t-on, de brillantes destinées littéraires. L'année suivante, Arouet entrait en rhétorique sous le P. Le Jay et le P. Porée (1711), dont l'un, âgé de cinquante-quatre ans, *faisait* le latin, et l'autre, beaucoup plus jeune, le français. Voltaire n'a jamais rien dit du P. Le Jay, dont cependant alors il tra-

(1) Né vers 1685, Armand Arouet succéda à son père à la chambre des comptes, le 29 décembre 1721 et mourut célibataire, le 18 février 1745, âgé d'environ soixante ans. Voltaire a dit de lui qu'il prenait ses maîtresses parmi les plus jolies convulsionnaires du diacre Pâris. On conserve à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg un *Recueil de convulsions* qu'il avait composé. Dulaure affirme qu'il existait avant 1789 dans la chapelle de l'église Saint-André-les-Arcs un *ex voto* placé par lui.

(2) Elle eut quatre enfants : 1° *Louise*, née vers 1710, que Voltaire voulut marier en 1737, à M. de Champbonin, son parent, et qui épousa en 1738 M. Denis, ancien officier, devenu commissaire des guerres. Veuve en 1744, elle tint la maison de Voltaire à partir de 1754, se remaria en 1779, à un sieur du Vivier, et mourut en 1790. — 2° *N.*, conseiller correcteur à la chambre des comptes, né vers 1711, mort en juin 1740. — 3° *Marie-Elisabeth*, née en 1715, mariée en 1738, à M. Dompierre de Fontaine, veuve en 1756, remariée en 1762, au marquis de Florian, oncle du fabuliste et morte en février 1771. Son fils, M. Dompierre d'Hornoy, mourut en 1828. — 4° *Alexandre Jean*, né vers 1723, mort en 1790, d'abord militaire puis abbé et conseiller-clerc au grand conseil. Il fut un des correspondants de Voltaire, et le fit inhumer dans son abbaye de Notre-Dame de Scellières.

Pour compléter la liste des parents de Voltaire, il faut ajouter un cousin germain du nom de Marchand. Il était négociant et eut deux fils, dont l'un, Marchand de la Houlière, était brigadier des armées du roi en 1720, et l'autre, Marchand de Varenne, après avoir été maître d'hôtel du roi, obtint l'emploi de fermier général. Voltaire s'en servit souvent dans les diverses spéculations qu'il fit sur les vivres et habillements des armées.

(1) On a prétendu que sur un registre tenu par les jésuites, et où le nom de chaque élève était accompagné d'une note succincte, celui de Voltaire était suivi de ces mots : *Puer ingeniosus sed insignis nebulo.*

duisit en vers français l'*Ode sur sainte Geneviève* (1); mais il conserva toujours une vive reconnaissance pour le P. Porée, avec lequel il resta en correspondance. « Rien n'effacera dans mon cœur, a-t-il écrit, la mémoire du P. Porée... Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses. » La poésie n'était pas réprouvée des jésuites; aussi continuait-il à s'y essayer sur les bancs du collége. Sans parler d'une tragédie intitulée *Amulius et Numitor* (2), composée vers 1706, mais qu'il brûla plus tard, on doit rapporter à cette époque et l'*Ode sur le vrai Dieu* (3), qu'il désavoua en 1773, comme « digne d'un cocher de Vertamon devenu capucin », mais qu'il traduisit alors très-réellement du latin du P. Lefèvre, et encore plusieurs petites pièces charmantes sur *Galatée*, sur *Léandre*, imitées de l'*Anthologie* et qui durent sans doute à leur ton galant de n'encourir jamais son désaveu.

Sorti des mains des jésuites, en 1711, à la fin de sa rhétorique, Voltaire savait suffisamment le latin, très-peu ou point de grec, avait beaucoup d'esprit et déjà une grande habileté littéraire; quant au reste, voici ce qu'il en a dit lui-même : « Je ne savais ni si François Ier avait été fait prisonnier, ni où était Pavie; je ne connaissais ni les lois principales ni les intérêts de ma patrie; pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie : je savais du latin et des sottises » (*Dict. philos.*, art. *Éducation*). Ajoutons qu'il possédait une certaine célébrité d'enfant prodige, qu'heureusement il ne devait pas faire mentir, et peut-être aussi, à force de jouer les tragédies du P. Porée et du P. Le Jay, un peu de cette passion tragique qui l'anima toujours (4). C'est au collége Louis-le-Grand qu'il connut Le Cornier de Cideville, Pont de Veyle, le marquis et le comte d'Argenson, avec lesquels il demeura toujours étroitement lié. « J'ai refusé, a-t-il dit, dans le *Mémoire sur la Satire*, la charge d'avocat du roi à Paris, que ma famille, qui a exercé longtemps des charges de judicature en province, voulait m'acheter. » Cette ambition paternelle, assez raisonnable du reste, fut cause que le jeune Arouet, à sa sortie des jésuites, fut envoyé aux écoles de droit : il avait dix-sept ans. Il fut si « choqué, à ce qu'il prétend, de la manière dont on y enseignait la jurisprudence que cela seul le tourna entièrement du côté des belles-lettres. » Malgré cette assertion un peu dédaigneuse, on peut croire qu'il eut d'autres raisons, beaucoup moins philosophiques sans doute, pour ne pas suivre la carrière qu'on ouvrait devant lui. Châteauneuf, qui s'était plu à lui faire réciter enfant *la Moïsade* de J.-B. Rousseau, achevait la libre éducation de son filleul, en l'introduisant dans cette société débauchée et frondeuse qu'on appelait la *société du Temple*, et où brillaient le prieur de Vendôme, le prince de Conti, le duc de Sully, le marquis de La Fare, et les galants abbés de Chaulieu, Servien et Courtin. Il y devint bientôt à la mode, et on l'appelait le *familier des princes*. Il est probable que, dans ce monde de grands seigneurs libertins, ce n'était pas tout à fait « en célébrant les saints » que le jeune émule de Chaulieu pouvait dire assez cavalièrement au prince de Conti : « Sommes-nous ici tous princes ou tous poëtes? » Et cependant il composait en 1712 l'*Ode sur le vœu de Louis XIII* (1), dont le sujet venait d'être mis au concours par l'Académie, et la faisait suivre, en 1713, de l'*Ode sur les malheurs du temps*. Voltaire débutait donc dans les lettres par l'ode et la poésie sacrée : deux genres pour lesquels assurément il n'était pas né. On peut ajouter que ces deux compositions annonçaient moins un poëte qu'un versificateur. A la même époque il commençait à travailler à une tragédie d'*Œdipe*; mais bien loin de songer à prendre pour modèle la simplicité de la pièce de Sophocle, comme il l'a prétendu plus tard à propos d'*Oreste*, il ne cherchait qu'à embellir son sujet et à le parer d'une fausse élégance où il croyait prendre Racine pour modèle.

Quoi qu'il en soit, son père, alarmé, comme tous les pères de cette époque, de la vocation littéraire de son second fils, ce qui lui faisait dire qu'*il avait pour enfants deux fous, l'un en prose et l'autre en vers*, et inquiet plus encore de sa vie trop mondaine, l'attacha en qualité de secrétaire au marquis de Châteauneuf, frère de l'abbé et ambassadeur auprès des Provinces-Unies. Voltaire, exilé ainsi à La Haye, se jeta pour se consoler dans une dissipation qui alla jusqu'au désordre. A ces excès de jeunesse se joignit bientôt une liaison amoureuse avec la fille cadette de Mme du Noyer, espèce d'aventurière qui, à peine retournée à la religion protestante qu'elle avait abjurée, s'était séparée de son mari et réfugiée en Hollande, où elle vivait d'écrits ressemblant fort à des libelles. Après avoir laissé s'échanger entre les deux amants une correspondance qu'elle devait plus tard joindre elle-même à ses *Lettres historiques*

(1) Cette *Ode* fut d'abord imprimée sans date in-4°, avec cette suscription : *Par F. Arouet, étudiant en rhétorique et pensionnaire au collége Louis-le-Grand*; et réimprimée dans le *Recueil C*, Paris, 1750, in-12. Voltaire la désavoua, fort inutilement, dans une note sur ce vers de *la Pucelle* :

Je ne suis né pour célébrer les saints.

(2) On en trouve des fragments dans les *Pièces inédites* publiées par Jacobsen; Paris, 1820, in-8°.

(3) Elle fut impr. pour la première fois dans le *Nouveau choix de pièces de poésie*; Paris, 1715, pet. in-8°. Voltaire l'a désavouée dans le dialogue de *Pégase et le Vieillard*.

(4) *Voy.* sur toute cette jeunesse de Voltaire le livre si intéressant et si neuf de M. Alexis Pierron : *Voltaire et ses maîtres*; Paris, 1866, in-12. Nul n'a donné plus de renseignements précis sur l'éducation de Voltaire et sur le système d'études des jésuites.

(1) Impr. pour la première fois dans le recueil de *Poésies diverses*, à la suite de *La Ligue, ou Henri le Grand*, Amst., 1724, in-8°.

et galantes, cette mère prudemment complaisante alla se plaindre au marquis de Châteauneuf. Le jeune Arouet, consigné d'abord quelques jours à l'hôtel de l'ambassade, où il compliqua son petit roman en recevant sa chère « Pimpette » sous un déguisement, reçut enfin l'ordre de quitter La Haye et de retourner en France (18 déc. 1713). Arrivé à Paris, son premier soin fut avant tout de cacher sa retraite (1) à son père, qui venait de le déshériter et d'obtenir contre lui une lettre de cachet, et ensuite de mettre tout en œuvre pour soustraire Mlle du Noyer aux intrigues maternelles et la rappeler à Paris, où elle avait son père. Comme amoureux, ce projet lui tenait fort à cœur; aussi n'hésita-t-il pas à conseiller à la jeune personne de feindre une conversion, qui sous un règne dévot devait lever tous les obstacles. « Insistez surtout auprès de l'évêque d'Évreux, lui écrivait-il, sur l'article de la religion; dites-lui que le roi souhaite la conversion des huguenots, et que, étant ministre du Seigneur et votre parent, il doit par toutes sortes de raisons, favoriser votre retour. » Soit que le P. Tournemine, auquel il s'était adressé et qui devait agir auprès de Le Normant, évêque d'Évreux, ait éventé ce petit complot, soit que les démarches faites n'aient pas réussi, Mlle du Noyer ne quitta pas La Haye, et bientôt la correspondance cessa entre les deux amants (10 février 1714).

Comme un malheur ne vient jamais seul, le jeune Arouet, afin de rentrer tout à fait en grâce auprès de son père, qui s'était déjà adouci jusqu'à consentir « à l'envoyer seulement aux îles avec du pain et de l'eau, » s'était résigné à s'enfermer dans l'étude d'un procureur, maître Alain, domicilié rue Pavée-Saint-Bernard « près les degrés de la place Maubert » (janvier 1714). Mais les clercs de la basoche ont toujours été un peu rimeurs, et parmi eux il rencontra plus d'un confrère en Apollon. C'est là en effet qu'il se lia avec un M. Bainart, et surtout avec Thieriot, garçon d'esprit et de plaisir, plus jeune que lui de deux années, et dont il resta toujours l'ami. A part ces deux compagnons, la demeure du procureur et même de la procureuse n'était pas le séjour des Muses. « Quel saut, s'écriait-il plus tard, nous avons fait de chez madame Alain dans *le Temple du Goût!* Assurément, cette dame Alain ne se doutait pas qu'il y eût une pareille église au monde. » Mais Arouet courait, avec Thieriot, les cafés et les théâtres, bien autant que les salles du palais, et il rimait parfois quelques vers, probablement meilleurs que ceux de l'*Ode sur le vœu de Louis XIII*. L'Académie en effet venait de préférer à celle ci (25 août 1714) les vers, plus mauvais encore, de l'abbé du Jarri, pauvre poëte de soixante-cinq ans, dont son jeune concurrent se vengea par le ridicule et qui ouvre la liste des victimes littéraires de Voltaire. Mieux inspiré par cette société aimable et galante dont il n'avait pas cessé de fréquenter les salons, ou qu'il rencontrait « à l'Opéra, à la Comédie, aux Tuileries, » il adressait de charmantes *Épîtres* à la comtesse de Fontaines, qui lui avait lu en manuscrit son roman de *la Comtesse de Savoie*, à Mme et à Mlle de Montbrun-Villefranche. Il rimait pour Mlle Duclos, actrice qui avait bien près d'un demi-siècle lorsqu'il se crut amoureux d'elle, et qui lui préféra son ami le comte d'Uzès, puis encore pour une inconnue, femme d'un mari jaloux incommode, ces contes de *l'Anti-Giton* et du *Cadenas*, qui semblent d'une année en avance sur les mœurs de la régence. Ce n'était pas tout à fait la vie d'un clerc de procureur; aussi ce fut sans doute en désespoir de cause que son père consentit, en 1715, à le confier à M. de Caumartin, oncle maternel des deux d'Argenson, qui l'emmena à son château de Saint-Ange, près Fontainebleau. Le père de son hôte était un vieillard qui à un vif enthousiasme pour Henri IV et Sully, qu'il tenait de Le Febvre de Caumartin, garde des sceaux sous Louis XIII joignait la connaissance la plus particulière des événements et des personnes du règne de Louis XIV. Le jeune Arouet, avec cette vivacité qui fut la source même de son talent, conçut aussitôt l'idée d'un poëme qui devait être *la Henriade* et d'une histoire qui fut *le Siècle de Louis XIV*. Résolu dès lors à suivre la carrière des lettres, et à vaincre par de plus sérieux succès les répugnances paternelles, ce fut à la suite de ce séjour, où il avait

> Fait avec faisans et perdrix
> Son carême au château Saint-Ange,

qu'il se retira à Notre-Dame des Vertus, auprès de Louis Racine, pour y retoucher sa tragédie d'*Œdipe*, qu'il avait lue cette année même à la marquise de Mimeure, une de ces *amies* tendres et aimables que les mœurs faciles du dix-huitième siècle ne refusèrent jamais aux grands écrivains et même aux petits.

Cependant Louis XIV était mort le 1er septembre 1715, et le jeune Arouet, lié avec toute la société frondeuse et libertine du Temple, ami de cet abbé Servien qui, pour ses propos hardis, avait été mis à la Bastille au commencement de 1714, et auquel il avait adressé des consolations plus poétiques qu'orthodoxes, pouvait bien être de ceux qui, par habitude plutôt que par politique, se mirent à médire du nouveau gouvernement. Quoi qu'il en soit, des vers où il était fait allusion aux relations criminelles qu'on prétendait exister entre le régent et sa fille la duchesse de Berri lui furent attribués, et l'on doit dire que ceux, plus cyniques encore, dans lesquels il s'en défendit, ne font guère croire à son innocence. Exilé d'abord à Tulle pour ce fait (5 mai 1716), il obtint que cet exil fût changé en un ordre de séjour à Sully-sur-Loire, où « il avait des parents dont les instructions et

(1) Il habitait probablement rue Maubuée, à l'auberge de *la Rose rouge*, sous le nom de du Tillt.

les exemples auraient pu, espérait son père, corriger son imprudence et tempérer sa vivacité » (1). Jamais exil ne fut plus joyeux. Hôte du château de Sully, qui appartenait au duc de Sully, le neveu de cet abbé Servien qu'il avait connu au Temple, il s'y rencontra avec MM. de Perigny, d'Espars, de La Vallière, de Guiche, de Roussé, l'aimable abbé Courtin, et composa pour une fête galante donnée à Mmes de La Vallière et de Listenai le divertissement des *Nuits blanches de Sully*. Comme il le disait, il ne lui « manquait enfin pour être parfaitement heureux » dans cet agréable séjour « que la liberté d'en pouvoir sortir ». C'est à quoi il travailla en faisant présenter au régent par le duc de Brancas une *Épître* dans laquelle il se justifiait par ce parallèle, plus ingénieux que concluant :

Lis seulement mes vers et juge de leur prix,
Vois ce que l'on m'impute et vois ce que j'écris.

Ces vers produisirent sans doute l'effet que désirait le poëte, car, après avoir visité à Preuilli le baron de Breteuil, père de celle qui devait beaucoup plus tard être pour lui la « divine Émilie », puis à Ussé le marquis d'Ussé, gendre de Vauban, il revint à Paris. C'était le moment où La Motte faisait beaucoup parler de lui (2); Arouet, qui lui gardait rancune pour n'avoir pas aidé, croyait-il, au succès académique de l'*Ode sur le vœu de Louis XIII*, prit partie dans cette querelle littéraire, et le choisit pour sujet de ses épigrammes.

Il était à peine de retour que de nouveaux couplets circulèrent contre le régent, et la police les lui attribua encore. Quelques semaines passées chez M. de Caumartin pendant le carnaval de 1717 n'apaisèrent pas les soupçons. On l'accusait alors d'être l'auteur d'une satire ou plutôt d'une inscription latine commençant par ces mots *Regnante puero*. Dénoncé par un certain Beauregard, qui sous l'uniforme d'officier exerçait le métier d'espion et lui avait fait, à ce qu'il prétend, avouer dans une conversation intime la paternité de ces œuvres satiriques (3), il fut arrêté chez lui, rue de la Calandre, *au Panier vert*, le 16 mai 1717. C'était le jour de la Pentecôte; et cette circonstance alluma sa verve déjà très-peu chrétienne :

Un mien valet qui du soir était ivre :
Maître, dit-il, le Saint-Esprit est là.

Le lendemain 17, il fut écroué à la Bastille (1). Sa détention dura près d'un an. Du reste ce temps ne fut pas perdu pour lui. Dès le 21 mai il demandait qu'on lui envoyât au plus vite un Homère, grec-latin, et l'on peut facilement deviner pourquoi. C'est là en effet, dans la première chambre de la *Tour du Coin*, qui avait eu précédemment pour hôtes Biron, Montmorenci, Bassompierre et où Le Maistre de Saci avait traduit la *Bible*, qu'il écrivit les deux premiers chants de *la Henriade* (2) et qu'il acheva son *Œdipe*, commencé depuis 1712. Le 10 avril 1718 il fut mis en liberté (3), mais avec ordre de séjourner à Châtenay, où son père avait une maison de campagne. De cette nouvelle retraite forcée, le poëte adressa plusieurs lettres au jeune ministre Maurepas pour obtenir la permission de venir passer quelques jours à Paris; on lui accorda toutes ces demandes, mais pour un temps limité seulement. Enfin, le 12 octobre 1718, il eut sa liberté pleine et entière. Est-il vrai que, présenté un mois après par M. de Nocé au régent, qui lui remit une gratification de 1,000 écus, il lui ait dit : « Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement? » Le mot est joli et, dit par Voltaire, assez vraisemblable. C'est après sa sortie de la Bastille qu'il changea son nom d'Arouet contre celui de Voltaire : « J'ai été, écrivait-il à Mlle du Noyer, trop

(1) Ce ne fut donc pas, comme on l'a dit, la pièce satirique intitulée : *Les J'ai vu*, et qui finissait par ce vers

J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans,

qui le fit mettre en 1717 à la Bastille. En effet ces vers, dont l'auteur était Antoine-Louis Le Brun, né en 1680 et mort en 1743, circulaient dès le 28 septembre 1715. Buvat dans son *Journal* les transcrit à cette date et les attribue « au sieur d'Harouet, fils d'un notaire de Paris ».

(2) Dans la querelle des anciens et des modernes, qui durait encore, Voltaire, malgré ses objections si raisonnables et ses épigrammes si spirituelles contre Perrault et La Motte, est du parti de La Motte et de Perrault. *Voy.* Rigault, *Hist. de la querelle des anciens et des modernes*; Paris, 1856, in-8°.

(3) Voici ce rapport de l'espion Beauregard : « Je le vis trois jours après chez lui, où il me demanda ce qu'on disait de nouveau. Je lui répondis qu'il avait paru quantité d'ouvrages sur M. le duc d'Orléans et Madame, duchesse de Berri. Il se mit à rire et me demanda si on les avait trouvés beaux, je lui ai dit qu'on y avait trouvé beaucoup d'esprit et qu'on lui mettait tout cela sur son compte, mais que je n'en croyais rien. Il me répondit que j'avais tort... Je lui demandai ce que le duc d'Orléans lui avait fait; il était couché en ce moment; il se leva comme un furieux et me répondit : « Comment vous ne savez pas ce que ce b... là m'a fait? Il m'a exilé parce que j'avais fait voir en public que sa Messaline de fille était une p... » *Voy.* sur ce premier exil et cette détention : *Revue rétrospective*, 1re sér., t. II, p. 123; *Voltaire*, édit. Beuchot, t. I, p. 398; J. Delort, *Hist. de la détention des gens de lettres*, t. II; *Journal de Buvat*.

(1) Saint-Simon, qui dans ses *Mémoires*, n'a parlé que deux fois de Voltaire, écrit à cette occasion : « Je ne dirais pas ici qu'Arouet fut mis à la Bastille pour avoir fait des vers très-effrontés, sans le nom que ses poésies, ses aventures et la fantaisie du monde lui ont fait. Il était fils du notaire de mon père, que j'ai vu bien des fois lui apporter des actes à signer. Il n'avait jamais pu rien faire de ce fils libertin, dont le libertinage a fait enfin la fortune sous le nom de Voltaire, qu'il a pris pour déguiser le sien. » — Comme il n'a garde d'oublier ce notaire qui apportait des actes à signer aux nobles ducs de Saint-Simon! Mais Voltaire n'a-t-il pas dit lui-même en parlant de J.-B. Rousseau : « Il aurait dû ajouter qu'il me fit cette visite parce que son père avait chaussé le mien pendant vingt ans? »

(2) Delort n'a rien pu découvrir à l'appui de cette tradition : « Nous croirions plutôt, ajoute-t-il, qu'il resta sans encre et sans papier. » Mais il est impossible d'admettre avec Wagnière que le second chant ait été composé « en dormant », et que Voltaire l'ayant retenu n'y trouva rien à changer.

(3) Suivant le *Journal de Buvat*, le jeune Arouet aurait été « condamné à être transféré à Lyon pour être renfermé le reste de ses jours dans le château de Pierre-Encise », en sorte que ce séjour à la Bastille eût été un premier adoucissement de peine.

malheureux sous mon premier nom; je veux voir si celui-ci me réussira mieux. » Peut-être aussi Voltaire, qui s'est montré si habile à ridiculiser les noms de ses adversaires, n'était-il pas très-satisfait du sien, qui ressemblait trop, a-t-il dit encore, à celui du méchant poëte Roy (1).

Le beau succès d'*Œdipe* (2), qui fut joué le 18 novembre 1718, le réconcilia tout à fait avec la fortune. La pièce était brillamment écrite, quoique un peu trop amoureuse et française. Mais « Voltaire, a dit très-bien M. Villemain, croyait à Corneille et à Racine, les admirait beaucoup plus que les Grecs, qu'il entendait moins bien, et avait d'ailleurs sur la dignité et les bienséances théâtrales toutes les traditions de la cour de Louis XIV. » Aussi ne songea-t-il à suivre, quoi qu'il en ait dit plus tard, ni les conseils du vieux Dacier, qui en 1713 le pressait d'y introduire des chœurs, ni ceux de Malezieux et de la société de la duchesse du Maine, qui le dissuadaient de faire une Jocaste amoureuse. Dans les *Lettres à M. de Genonville*, dont il fit précéder la publication d'*Œdipe*, il traite Sophocle avec une extrême légèreté, et raille un peu la simplicité antique en faveur de ce qu'il appelle le goût moderne. Félicité en véritable confrère par le prince de Conti, qui lui adressa de jolis vers, gracieusement accueilli par la belle maréchale de Villars, Voltaire devint plus que jamais le poëte à la mode, l'ami et le commensal des grands. Il avait dédié *Œdipe* à la duchesse d'Orléans, femme du régent, et depuis il fit assez souvent l'éloge de ce prince pour qu'on puisse croire qu'il ne lui garda pas rancune de son emprisonnement. Sans doute on était toujours quelque peu en défiance de lui, puisque lors de l'arrestation de son ami le duc de Richelieu (29 mars 1719) et de la découverte de la conspiration de Cellamare, il dut encore une fois par ordre s'absenter de Paris et passer quelque temps à Sully; mais c'est à peine si l'on s'aperçoit de ce nouvel exil, tant il ressemble à l'une de ces fréquentes visites qu'il fait aux châteaux des bords de la Loire. Sa vie en effet est alors aussi dissipée qu'elle est cependant laborieuse. C'est l'époque (1719-1725) où il court avec passion le plus grand monde jusqu'au jour où l'insulte du chevalier de Rohan le tirera de cet enchantement; c'est aussi celle où il poursuit et achève *la Henriade*, où il fait jouer *Artemire* (3), composée à Sully pendant son second exil, et qui, jouée le 15 février 1720, ne réussit pas plus que la jeune actrice Mlle de Corsambleu, pour laquelle il l'avait écrite; puis *Mariamne*, dans laquelle il reprit le même sujet, et enfin *l'Indiscret*, dans ce genre de la comédie qui lui fut toujours si peu propice. A des liaisons passagères avec Mlle de Corsambleu, avec Mlle Livri, qu'un ami encore, Genonville, lui enleva, succède celle, plus durable, avec la galante présidente de Bernières, à laquelle il payera pension dans sa maison de la rue de Beaune et à sa campagne de La Rivière-Bourdet, pour lui et pour son ami Thieriot. Mais il partage aussi sa vie entre les Villars, les Sully, les Richelieu, les d'Ussé, les La Feuillade, et la Touraine le voit sans cesse aller de l'un à l'autre. Parmi ces hôtes aimables, il en faut noter un surtout, lord Bolingbroke, qu'il visita à son château de La Source (décembre 1721), et dont la philosophie déiste et sensualiste eut une grande influence sur la direction que devait bientôt prendre son esprit. Cependant, au milieu de ses travaux et de ses plaisirs, il songe à ses affaires de fortune. Ses amis les grands seigneurs lui sont aussi des amis utiles; par eux il obtient plus d'un privilége, qu'il revend ensuite à des traitants. Il s'occupe on ne sait de quelle « caisse de Juifrerie », il place une partie de son bien dans la Compagnie des Indes. Poëte de cour, il fait des vers pour cette brillante fête que le duc d'Orléans donna à Saint-Cloud à sa maîtresse Mme d'Averne (20 juillet 1721); il courtise le cardinal Dubois, que dans une *Épître* il compare à Richelieu (1721), et, tourmenté par cette manie diplomatique qui le poussa toujours à chercher à se mêler, même en subalterne, d'affaires d'État, il s'offre pour espionner un certain Salomon Lévi, dont la conduite inspirait des craintes au ministre (mai 1722) (1).

Cette vie si diverse et si active, sans nuire à sa jeune réputation et en y aidant même, ne fut peut-être pas aussi favorable au perfectionnement de ses premières œuvres littéraires. Bien que, comme il le disait alors « Virgile et Homère fussent ses dieux domestiques », on peut répéter avec M. Sainte-Beuve que « le poëme de *la Henriade* n'y reçut jamais ce dernier achèvement de la méditation et de la solitude, ce je ne sais quoi de sacré que donne la visite silencieuse de la muse ». Ses véritables chefs-d'œuvre à cette époque sont les *épîtres* charmantes et les poésies légères qu'il semait sans compter comme sans effort; car s'il ne devenait pas le poëte épique par excellence, il devenait du moins « l'esprit le plus fin, le plus élégant, le plus vif et le plus aisé qui fut jamais ». Mais cette brillante médaille avait aussi son revers, et à cette date même il recevait un premier et cruel affront, qui, pour avoir été à peine remarqué de la postérité, ne fut pas moins vivement ressenti par lui. Ayant rencontré en 1722, à Versailles, chez le ministre de la guerre Le Blanc, ce même Beauregard qui l'avait autrefois dénoncé à la police : « Je savais

(1) On prononçait alors Arouet comme *fouet*.

(2) Paris, 1719, in-12 et in-8°; réimpr. dans la même année. La pièce eut trente représentations de suite.

(3) Le sujet en était emprunté à *la Comtesse de Savoie*, roman de Mme de Fontaines, son amie. Voltaire ne la fit jamais imprimer, et il n'en reste que quelques fragments.

(1) Il faut citer sa lettre au cardinal Dubois du 28 mai 1722 : « Je peux plus aisément que personne au monde passer en Allemagne sous le pretexte d'y voir Rousseau, à qui j'ai écrit il y a deux mois... Si ces considérations pouvaient engager Son Éminence à m'employer à quelque chose, je la supplie de croire qu'elle ne serait pas mécontente de moi et que je lui aurais une reconnaissance éternelle de m'avoir permis de la servir. »

bien, dit-il, avec une hauteur qui ne déplaît pas qu'on payait les espions, mais je ne savais pas encore que leur récompense était de manger à la table des ministres. » Beauregard se vengea du propos en homme de sa sorte; il attendit Voltaire sur le pont de Sèvres, et, tombant sur lui à l'improviste comme il passait dans sa chaise, « il le bâtonna et le marqua au visage » (juillet 1722). Voltaire chercha sans doute auprès de la justice la réparation d'une aussi inqualifiable brutalité. On le voit en effet cette année même, du fond de la Touraine, poursuivre avec passion un procès contre ce Beauregard, mais rien ne prouve qu'il ait reçu la satisfaction qu'il avait le droit d'attendre. Le ministre Le Blanc n'avait-il pas répondu à cet honnête homme, qui le pressentait sur son digne projet : « Fais donc en sorte qu'on n'en voye rien (1). »

Peu de temps après, Voltaire accompagnait en Hollande Mme de Rupelmonde. Nous voudrions croire que le sieur Salomon Lévi ne fut pour rien dans cette course, bien que Matth. Marais mentionne qu'avant son départ il alla prendre congé du cardinal Dubois. Quoi qu'il en soit, le résultat le plus certain de ce voyage (juillet-octobre 1722) fut de le brouiller avec J.-B. Rousseau, qu'il visita à Bruxelles (2). Voltaire venait, tout en courant les chemins, de composer pour Mme de Rupelmonde sa belle *Épître à Uranie*, le premier de ses ouvrages dans lequel il fit connaître ouvertement ses opinions sur la religion et la morale (3). Rousseau, auquel il lut ce petit poëme, s'en montra, à ce qu'il a dit, fort scandalisé. De son côté, Voltaire raconte que Rousseau lui ayant montré son *Ode à la postérité* : « Mon ami, aurait-il répondu, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse. » Telle fut l'origine entre les deux poëtes d'une brouille qui dura jusqu'à la mort de Rousseau, et dans laquelle Voltaire eut au moins le tort d'avoir attaqué avec une violence extrême, et en toute occasion, un homme dont l'âge et la triste destinée auraient dû tout au moins lui inspirer plus de modération. En faisant ce voyage en Hollande, Voltaire avait eu un autre but que celui de voir et même de se fâcher avec Rousseau, il cherchait un imprimeur pour *la Henriade*, alors presque achevée, et dont les hardiesses ne le laissaient pas sans quelque inquiétude. S'il ne trouva pas ce qu'il cherchait, il tira de ses peines un autre profit. Ce voyage en effet fut en quelque sorte le prélude de celui d'Angleterre : la vue d'Amsterdam et de tout ce pays lui donna un avant-goût de liberté. « On ne voit personne, disait-il, qui ait de cour à faire; on ne se met pas en haie pour voir passer un prince : on ne connaît que le travail et la modestie. »

De retour à Paris vers la fin de septembre 1722, il n'y resta pas longtemps; mais au milieu de ses courses au Bruel, à Ussé, à Vaux-Villars, où il ne perd pas de vue son affaire avec Beauregard, à la Source, où *la Henriade* profite des conseils de Bolingbroke (décembre 1722), à La Rivière-Bourdet, où sa santé « délabrée » commence à tenir une grande place dans ses lettres, il trouve le temps de mettre la dernière main à *la Henriade* et de refaire *Artémire* sous le nom de *Mariamne*. Deux importants événements allaient cependant marquer pour Voltaire l'année 1723 : d'abord l'apparition subreptice de *la Henriade*, que l'abbé Desfontaines, qu'il avait connu par Thieriot et qu'il voyait à La Rivière-Bourdet, fit imprimer frauduleusement à Rouen, sous le titre de *La Ligue, ou Henri le Grand, poëme épique*; Genève, 1723, in-8°; et ensuite une grave maladie, qui cette fois le mit presque aux portes du tombeau. Ce fut en effet le 4 novembre 1723 qu'il fut pris de la petite vérole, au château de Maisons, chez son ami le jeune président de Maisons. Pendant onze jours il fut à l'extrémité; la célèbre tragédienne Adrienne Le Couvreur, avec laquelle il s'était lié récemment (1), ne voulut pas le quitter avant l'arrivée de Thieriot; le médecin Gervasi et sans doute aussi la bonne constitution du malade conservèrent ses jours (15 novembre). Plus heureux que son ami Genonville, dont il avait déploré si éloquemment la perte dans l'*Épître à ses mânes* (1720), Voltaire se vit bientôt hors de danger, et put être transporté à Paris le 1er décembre. A peine avait-il quitté le château de Maisons que le feu prit dans la chambre même qu'il avait occupée et consuma une partie des bâtiments. Il était encore convalescent lorsque fut jouée sa tragédie de *Mariamne* (6 mars 1724), et le demi-succès qu'elle obtint lui fit dire plaisamment, et par allusion à sa récente maladie « qu'il avait été frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs (2) ». Cependant sa réputation de poëte tragique n'était pas assez à dédaigner pour que J.-B. Rousseau, devenu décidément son ennemi, ne se hâtât pas de lui opposer la *Mariamne* de Tristan l'Hermite, qu'il rajeunit pour ce louable dessein. Quant à Voltaire, le soin de sa santé, pour laquelle il se rendit aux eaux de Forges, alors fort à la mode et où il rencontra encore plus de nobles désœuvrés que de

(1) *Voy.* sur cette aventure : *Journal de Matthieu Marais*; Paris, 1868, 4 vol. in-8°, le seul chroniqueur du temps qui entre dans les détails; Boisjourdain, Beuchot et Delort. Desfontaines, dans sa *Voltairomanie*, prétend qu'il reçut un dédommagement pécuniaire de 1,000 livres.

(2) On peut consulter : *Voltaire à Bruxelles*, article des *Archives histor. et littér. du nord de la France*, nouv. série, t. II.

(3) Cette *Épître*, dans laquelle le christianisme est attaqué avec violence mais où il est aussi défendu en très-beaux vers, ce qui lui a valu ce second titre, *le Pour et le Contre*, ne fut imprimée qu'en 1772, et attira alors une nouvelle tempête sur la tête de l'auteur.

(1) Il était souvent des soupers que donnait Adrienne Le Couvreur, et s'y rencontrait avec Fontenelle, du Marsais, d'Argental, le comte de Caylus, l'abbé d'Amfreville et le maréchal de Saxe.

(2) Cette tragédie fut sifflée par suite d'une mauvaise plaisanterie du parterre, où l'on cria : La Reine boit ! au moment où Mariamne prenait la coupe empoisonnée. La 1re édition authentique est celle de 1725; Paris, in-8°.

malades (juillet-août 1724), ne l'empêcha de suivre la cour et de chercher à se rendre favorable le gouvernement du duc de Bourbon, qui venait de succéder à celui du régent. Ce fut en effet à cette époque, à la fin de 1724, qu'il tenta pour la première fois l'aventure de poëte courtisan, qu'il devait renouveler plus d'une fois. Protégé par la marquise de Prie, il compose pour elle la comédie de *l'Indiscret*, qu'il lui dédie (18 août 1725); il a son appartement chez elle pendant le séjour du roi à Fontainebleau, et se fait l'ordonnateur et le poëte de la fête de Belébat, donnée par elle au comte de Clermont. C'était un acheminement à de plus grands honneurs, et celui qu'on a avec quelque raison appelé *le Roi Voltaire* fut enfin chargé de composer pour les fêtes du mariage du roi Louis XV un *Divertissement*, qui ne fut pas joué. Du moins eut-il plus d'un dédommagement. La nouvelle reine Marie Leczinska rit à *l'Indiscret* et pleura à *Mariamne*, l'appela « son pauvre Voltaire », et lui accorda sur sa cassette une pension de 1,500 livres.

Tout en poursuivant la gloire, Voltaire n'avait pas négligé la fortune, et dès lors il jouissait d'un revenu considérable. En 1722, il avait déjà reçu du roi une pension de 2,000 livres, à laquelle était venue se joindre presque aussitôt la succession de son père, mort le 1er janvier 1722 (1), et qu'il a évaluée lui-même à 4,250 livres de rente. C'est aussi l'année où il se lie avec les frères Pâris, qui lui seront utiles de plus d'une façon. « Je suis très-bien, écrit-il, avec le second premier ministre, M. Duverney. Je compte sur l'amitié de Mme de Prie. Je ne me plains plus de la vie de cour, je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis. » Quel cri de triomphe! il semble désormais sûr de l'avenir, et quelques jours à peine le séparent d'une nouvelle prison et d'un nouvel exil. De retour de Fontainebleau, au mois de décembre 1725, étant à table chez le duc de Sully (d'autres disent à la Comédie-Française, dans la loge de Mlle Le Couvreur), il y parlait avec sa vivacité ordinaire, lorsque le chevalier de Rohan (2) se prit à dire : « Quel est donc ce jeune homme qui parle si haut? — C'est, répondit Voltaire, un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais qui sait honorer celui qu'il porte. » Mais laissons raconter Matthieu Marais : « Le chevalier, dit-il, leva sa canne, ne le frappa pas, et dit qu'on ne devait lui répondre qu'à coups de bâton. Mlle Le Couvreur tombe évanouie; on la secourt, la querelle cesse. Le chevalier fait dire à Voltaire, à deux ou trois jours de là, que le duc de Sully l'attendait à dîner; Voltaire y va, ne croyant pas que le message vînt du chevalier. Il dîne bien, un laquais vient lui dire qu'on le demande : il descend, va à la porte, et trouve trois messieurs garnis de cannes, qui lui régalèrent les épaules et les bras gaillardement. On dit que le chevalier de Rohan était dans un fiacre (Marais avait dit d'abord « dans une boutique vis-à-vis »), *lors de l'exécution*, qu'il criait aux frappeurs : *Ne lui donnez point sur la tête*, et que le peuple d'alentour disait : *Ah! le bon seigneur!* Mon poëte crie comme un diable, met l'épée à la main, remonte chez le duc de Sully, qui trouva le fait violent et incivil; va à l'Opéra conter sa chance à Mme de Prie, qui y était, et de là on court à Versailles, où on attend la décision de cette affaire, qui ne ressemble pas mal à un assassinat. » (Lettre au P. Bouhier, du 6 février 1726). Ce qui doit aujourd'hui nous étonner tout autant que le lâche procédé du chevalier de Rohan, c'est l'indifférence presque approbatrice des contemporains. D'Argenson, le condisciple et l'ami de Voltaire, appelle cette triste affaire une « amusante tragédie »; le prince de Conti, la veille encore flatteur de l'auteur d'*Œdipe*, dit « que ces coups de bâton avaient été bien reçus et mal donnés (1) »; enfin, ce duc de Sully, ce protecteur déclaré et qui de plus avait à faire respecter son hôte et son convive, se refusa à l'aider à obtenir satisfaction. Obligé alors de ne compter que sur lui-même, il disparaît, s'enferme, passe ses journées chez un maître d'armes de la rue Saint-Martin nommé Leyrault, et change plusieurs fois de logis pour dépister la police, dont il a lieu de redouter l'intervention sollicitée. Sortant de sa retraite au bout de six semaines, il envoie un cartel au chevalier de Rohan. Celui-ci accepta pour le lendemain (2); mais dans l'intervalle le lieutenant de police Hérault, qui depuis longtemps faisait observer Voltaire, donna l'ordre de l'arrêter dans la nuit du 17 au 18 avril 1726. On le trouva « muni de pistolets de poche », et il fut de nouveau conduit à la Bastille, où il eut pour voisine de captivité Mme de Tencin, compromise par la mort de La Fresnaye.

Telle était encore l'infériorité sociale des gens de lettres, même de ceux fréquentant la cour et

(1) Voici son acte de décès, important par les renseignements qu'il contient : « Le 2 janvier 1722 a été inhumé en cette église (Saint-Barthelemy) François Arouet, conseiller du roi, receveur des épices de la chambre des comptes de Paris, âgé d'environ soixante-douze ans, décédé le jour précédent, cour vieille du Palais de cette paroisse. Ont assisté au convoi Armand Arouet, conseiller du roi, receveur des épices de ladite chambre des comptes, François-Marie Arouet de Voltaire, tous deux fils dudit défunt, demeurant susdites cour et paroisse, P.-F. Mignot, conseiller du roi, correcteur en ladite chambre des comptes... et plusieurs autres. » Voltaire eut à l'occasion de cette succession un procès qui fut terminé en 1726.

(2) C'était le second fils du duc de Rohan-Chabot. Il avait alors quarante-deux ans, et devait à sa naissance plus qu'à son mérite le grade de maréchal de camp.

(1) Marais ajoutait : « Le pauvre battu se montre, le plus qu'il peut, à la cour, à la ville; mais personne ne le plaint, et ceux qu'il croyait ses amis lui ont tourné le dos. » Le régiment de la Calotte lui donna le brevet de *bâtonnier*.

(2) On a prétendu, non sans raison, que la jalousie du duc de Bourbon ne fut pas étrangère à l'arrestation de Voltaire : « le chevalier de Rohan ayant charitablement averti ce prince de l'intimité qui régnait entre Mme de Prie, sa maîtresse, et le poëte, coupable ainsi d'une double témérité. »

les princes, que cette tentative de Voltaire pour demander raison à un grand seigneur indigne parut une sorte de folie, et que la famille du poëte, s'il faut en croire ur rapport de police, « applaudit à une mesure qui lui épargnait quelque nouvelle sottise ». La captivité de Voltaire ne dura qu'un mois. Quand il en sortit, sa première parole fut pour demander à passer en Angleterre, tant son ressentiment était grand contre une société où la dignité et la liberté humaines avaient si peu de garanties. Mais avant de quitter la France il revint furtivement à Paris, dans l'espoir de s'y rencontrer avec son ennemi. « Je n'y cherchais, a-t-il dit, qu'un seul homme, que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. » Si vive était son indignation qu'il hésita encore à se rendre en Angleterre, où Bolingbroke l'appelait. Il ne pouvait abandonner l'espoir d'une réparation : « Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie, écrivait-il le 17 août 1726 : l'une de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes. » Cependant il se décida, vers la fin d'août 1726, à se rendre en Angleterre, où il vécut d'abord dans un secret si absolu que les lettres de ses amis et même de sa famille ne lui parvenaient pas. Quand il renoua en quelque sorte avec la France et le passé, ce fut pour apprendre la nouvelle de la mort d'une sœur pour laquelle il avait toujours montré beaucoup de tendresse et dont la perte ajouta encore à l'amertume de ses premiers jours d'exil.

II. Séjour en Angleterre. — Retour en France. — Les *Lettres philosophiques*. 1726-1734.

Voltaire venait à ses dépens d'apprendre ce que valait un pays libre : aussi, obligé de sortir de France, avait-il choisi pour asile cette Angleterre où Bolingbroke, qui lui en avait déjà fait apprécier la libre philosophie, était rentré en 1726, amnistié et rappelé par son pays. Par un rapprochement que l'histoire doit consigner, presque à la même époque Montesquieu, qui allait faire dans la politique la même révolution que Voltaire réalisa dans l'ordre religieux et philosophique, visitait aussi l'Angleterre sous les auspices de lord Chesterfield et y passait deux années (1729-32). Arrivé à Londres au mois d'août 1726, Voltaire se retira d'abord à Wandsworth, à deux lieues de Londres, dans la maison d'un riche négociant, M. Falkener, à qui, dans la suite, il dédia *Zaïre*. Du reste, pendant les trois années qu'il passa en Angleterre, il s'éloigna peu de Londres et de sa banlieue; et l'espèce de misanthropie ou de dédain dans lequel il se renferma est la cause de l'extrême rareté de documents et de lettres sur cette période de sa vie. Ce qui est certain, c'est qu'il se trouva immédiatement en contact avec la société de lettrés et de libres penseurs que Bolingbroke réunissait auprès de lui dans sa belle retraite de Dawley. C'est là qu'il connut Pope, dont il devait développer l'optimisme dans ses *Discours en vers*, mais qui, plus religieux que lui, se levait d'impatience en entendant un jour ses sorties d'incrédulité; Swift, qui venait de publier ses *Voyages de Gulliver*, et auquel dans la suite il fut redevable de plus d'une inspiration bouffonne. En attendant il patronait celui-ci un peu vaniteusement peut-être auprès d'un ministre du roi de France, le comte de Morville. Le 20 mars 1727, il put voir porter à Westminster le corps du grand Newton, dont plus tard il devait contribuer à faire connaître en France les découvertes scientifiques, et célébrer le vaste génie dans des vers où se retrouve la trace de ceux que cette mort inspira alors au poëte Thompson. Moins frappé de la constitution politique de l'Angleterre que de la liberté de penser qui y régnait et de la dignité des lettres, il enviait pour elles cette influence qui avait porté Addison au ministère, Prior à une grande ambassade, Swift à la tête d'un parti puissant. Ces années furent celles où il étudia le plus et où commença à se former, d'éléments aussi nombreux que divers, le Voltaire que connaît la postérité. « Je mène la vie d'un rose-croix, écrivait-il, toujours ambulant, toujours caché. » Il lit Shakespeare et le *Caton* d'Addison, auxquels il empruntera l'inspiration libre et vigoureuse de ses pièces romaines, *Brutus, la Mort de César*, *Catilina*, *Rome sauvée*. Il se pénètre des écrits des sceptiques anglais, alors si nombreux, et trouve dans *le Christianisme sans mystère* de Toland (1696), dans les discours contre *les Miracles de Jésus-Christ*, que Woolston publiait en ce moment même, dans les livres de Tendal, de Collins et de Shaftesbury, ces arguments contre le christianisme qu'il mettra plus tard en œuvre. La poésie, qui en France n'était guère qu'un jeu d'esprit, il la vit chez Pope appliquée, sans rien perdre de sa grâce et en y gagnant de l'élévation, aux sciences naturelles et à la métaphysique, et s'il y rencontra quelques tirades sentencieuses de *la Henriade*, il s'en inspira aussi dans ses beaux poëmes philosophiques, qui sont une partie de sa gloire. Quelques réunions de sectaires, où il pénétra alors et qu'il a ironiquement décrites dans les *Lettres philosophiques*, développèrent en lui, par l'effet puissant du contraste, cette passion pour la tolérance religieuse qui a été le côté irréprochable de sa vie, et eurent ainsi une influence bien déterminée sur ceux de ses écrits empreints encore et comme animés de ce généreux sentiment.

Ce séjour de Voltaire en Angleterre pendant trois années, très-occupé et très-laborieux, fut cependant dans sa vie plutôt une époque d'étude et de méditation que de composition littéraire. On peut remarquer aussi que les deux

seuls ouvrages qu'il y ait alors publiés furent écrits en anglais; ce sont l'*Essay on epic poetry* (1), 1726, in-12, destiné à servir d'introduction à *la Henriade*, et l'*Essay upon the civil wars of France, extracted from curious manuscripts*; Londres, in-8° (2). Ces deux opuscules n'étaient en quelque sorte que des appendices de *la Henriade*, alors entièrement revue et achevée, et dont Voltaire s'était décidé à donner lui-même une édition authentique. Ce poëme en effet, qui avait excité les défiances des ministres de France, et dont le jeune roi Louis XV avait refusé d'accepter la dédicace, avait été au contraire fort bien accueilli des Anglais, flattés du rôle que l'auteur y avait donné à la reine Élisabeth. Le jeune poëte français, après en avoir changé la dédicace, qu'il adressa cette fois à la reine d'Angleterre, ouvrit à Londres une souscription, qui réussit complétement et augmenta sensiblement sa fortune. Ce fut donc en Angleterre que parut le seul poeme national qu'eût encore produit la France moderne. Beaucoup de souscriptions avaient été recueillies à Paris par Thieriot; mais on sait que cet honnête ami en garda pour lui environ 90, que Voltaire fut obligé de rembourser de ses deniers (3). Bien que *la Henriade* n'ait pas encouru de persécution directe, les premiers exemplaires n'en furent introduits en France que furtivement, et plus d'un passage fit accuser l'auteur d'impiété. Le clergé songea un moment à censurer le livre comme entaché d'erreurs semi-pélagiennes, et à la cour on considérait Voltaire comme un séditieux pour avoir fait l'éloge de l'amiral de Coligny. Reproches singuliers, mais qui ne se trompaient cependant que d'objet et surtout de mesure, car l'histoire doit remarquer que la plupart des hardiesses qui marquèrent la carrière de Voltaire et celle des philosophes du dix-huitième siècle étaient déjà un peu plus qu'en germe dans ce poëme (1).

Un ministre moins sévère, M. de Maurepas, ne s'opposant pas à son retour en France, Voltaire revint à Paris au printemps de 1729. Il vécut d'abord solitaire, dans un faubourg éloigné : il composait *Brutus*, dont il avait écrit en anglais toute la première scène pendant son séjour à Wandsworth, et achevait l'*Histoire de Charles XII*, sur laquelle il avait reçu de précieux renseignements du chevalier des Alleurs, ancien serviteur de ce prince, retiré à Londres. En même temps il augmentait considérablement sa fortune par d'heureuses spéculations financières. Le contrôleur général Des Forts avait établi une loterie pour acquitter les dettes de la ville. En prenant tous les billets on avait la certitude de gagner un million. C'est le calcul que Voltaire fit avec La Condamine. Il s'associa avec une compagnie nombreuse, et fut heureux; mais il lui fallut soutenir un procès contre le contrôleur général, qui n'avait pas compté sur ces associations, et il le gagna devant le grand conseil (2). Il courait aussi en Lorraine pour prendre des actions dans je ne sais quel emprunt, ce qui ne l'empêchait pas de rimer de jolis vers en accompagnant à Plombières le duc de Richelieu (juillet 1729) (3).

(1) Cet écrit fut sous les yeux de Voltaire traduit en français et publié par l'abbé Desfontaines sous ce titre : *Essai sur la poesie épique, trad. de l'anglais, de M. de Voltaire*; Paris, 1728, in-12. Il fut beaucoup augmenté par Voltaire, et réimprimé en 1733.

(2) Traduit par l'abbé Granet, cet ouvrage, défendu en France, ne put paraître qu'en Hollande, sous ce titre : *Essai sur les guerres civiles de la France*, trad. de l'anglais; La Haye, 1729, 1731, in-8°. Il ne fut compris dans les œuvres de Voltaire que dans l'édition de 1768.

(3) Cette 1re édition authentique a pour titre : *La Henriade de M. de Voltaire, poëme épique*; Londres, 1728, in-4°, orné de gravures. Très-différente de l'édition subreptice de 1723, elle comprenait alors X chants au lieu de IX, et le VIe et le VIIe avaient été considérablement modifiés. De plus Voltaire, par un ressentiment bien naturel de la conduite du duc de Sully à son égard, avait substitué au célèbre ministre de ce nom le personnage de Duplessis-Mornay. A partir de cette époque, *la Henriade* n'a plus éprouvé que de légères corrections, si ce n'est dans l'édit. des *Œuvres* de 1756, 17 vol. in-8°, où la fin du Ve chant est nouvelle. Parmi les éditions subséquentes on peut citer celles-ci : Londres, 1728, in-8°; La Haye, 1728, pet. in-8°, avec les « *Pensées sur la Henriade* »; Londres, 1733, in-12, avec l'*Essai sur la poesie épique*; ibid. (Paris), 1737, in-8°, avec une *préface* de Linant; Paris, 1746, 2 vol. in-12, avec la *préface* de Marmontel; s. l. (Toulouse). 1769, in-12, donnée par La Beaumelle avec un commentaire (Voltaire la fit saisir, ce qui n'empêcha pas Freron de la réimprimer; Berlin et Paris, 1775, in-4° et 2 vol. in-8°). Comme chef-d'œuvre typographique, il faut citer les éditions de 1790, Paris, Didot, grand in-4°, avec 11 figures de Moreau, et surtout l'édition imprimée par Firmin Didot, 1819, in-4°, avec notes de Daunou et les gravures d'après les dessins de Gérard. — *La Henriade* a été traduite en italien, par Rolelli, Paris, 1816, in-18; en espagnol, par Bazan de Mendoza, Alais, 1816, in-8°; et en vers latins par Caux de Cappeval, Amsterdam et Paris, 1772, in-8°, et par un ancien professeur M. L.-B., Toulouse, 1811, in-12. — Le roi de Prusse avait composé pour ce poëme une préface qui fait partie de l'édition de 1780, Berlin et Paris, in-12.

(1) Le jugement des contemporains, qui n'est jamais indifférent en matière d'histoire littéraire, se trouve ainsi formulé dans M. Marais : « Le poëme de *la Ligue*, par Arouet, dont on a tant parlé, se vend en secret. Je l'ai lu; c'est un ouvrage merveilleux, un chef-d'œuvre d'esprit, beau comme Virgile; et voilà notre langue en possession du poëme épique, comme des autres poésies... On ne sait où Arouet, si jeune, en a pu tant apprendre. C'est comme une inspiration. Ce qui surprend, c'est que tout y est sage, réglé, plein de mœurs; on n'y voit ni vivacité, ni brillants, et ce n'est partout qu'élégance, correction, tours ingénieux et déclamations simples et grandes, qui sentent le génie d'un homme consommé, et nullement le jeune homme. » Au point de vue religieux, on peut voir plus loin que son appréciation était bien loin d'être aussi favorable à Voltaire.

(2) Il disait à ce sujet : « Pour faire fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les arrêts du conseil. Il est rare qu'en fait de finances le ministère ne soit pas forcé à faire des arrangements dont les particuliers profitent. »

(3) Pour en finir une fois pour toutes avec l'histoire de la fortune de Voltaire, disons qu'en 1733 et 1734 il prit, sur les conseils de Pâris-Duverney, un intérêt dans les vivres de l'armée d'Italie, qui lui rapporta de 7 à 800,000 francs; qu'il fit à diverses reprises (1738 et 1746) le trafic des grains avec un sieur Dumoulin, qui en envoyait acheter en Barbarie; qu'il s'associa en 1743 avec Marchand, son parent, pour la fourniture de dix mille habillements destinés à la milice, et avec l'abbé Moussinot pour le commerce des tableaux; qu'il prit encore des intérêts dans plusieurs vaisseaux qui faisaient le commerce de Cadix et même des Indes orientales, et qu'en-

Depuis longtemps *Brutus* était terminé; mais Voltaire entendait dire partout que Crébillon s'était ligué avec le chevalier de Rohan pour faire tomber cette pièce : aussi ne fut-elle représentée que le 11 décembre 1730. C'est le premier ouvrage de lui où se sente manifestement l'influence de Shakespeare, dont il allait bientôt traduire en vers le monologue d'*Hamlet*. Sans imiter entièrement ce grand poëte, qu'il fit connaître à la France et qu'il ne traitait pas encore de Gilles, il voulut du moins, comme il le disait, « composer dans le goût anglais ». Dans le *Discours sur la Tragédie à lord Bolingbroke*, qui précède cette pièce, il fait plus d'une critique à notre théâtre, et se vante d'avoir introduit sur la scène les sénateurs en robe rouge allant aux opinions. En réalité Voltaire était plutôt un émule d'Addison. Cet essai fut d'abord peu goûté. *Brutus* n'obtint qu'un succès médiocre, et ce fut alors que Fontenelle déclara Voltaire impropre à la tragédie « parce que son style était trop fort, trop pompeux, trop brillant ». « Je vais donc relire vos *Pastorales*, » lui répondit Voltaire (1).

Cependant dès 1730 il avait commencé à faire imprimer le t. Ier de l'*Histoire de Charles XII*; mais, toujours défiant à son égard, on lui avait refusé le privilége nécessaire pour qu'elle pût paraître : les diplomates de la police « craignaient, a-t-il dit, que le roi Auguste II de Pologne ne se trouvât pas assez flatté dans cet ouvrage. » En vain Voltaire pensait-il qu'en France « on devait plutôt ménager son compétiteur Stanislas-Auguste, père de la reine, » et que Marie Leczinska ne lui saurait pas mauvais gré du bien qu'il en avait dit. Il ne put convaincre la censure, et il lui fallut, au commencement de 1731, prier son ami Cideville de lui chercher à Rouen un libraire complaisant qui imprimerait le livre sans permission, ou un premier président (M. de Pontcarré) qui fermerait les yeux. Cideville lui trouva Jore, auquel ses démêlés avec Voltaire ont fait une espèce de nom. Peu de temps auparavant, le 20 mars 1730, son amie Adrienne Le Couvreur était morte presque entre ses bras. Indigné du refus de sépulture dont ses restes avaient été l'objet, il venait d'écrire une pièce de vers qui aujourd'hui ne paraît pas beaucoup plus hardie que les beaux vers de Boileau sur la mort de Molière, mais qui alors déchaîna contre lui un nouvel orage. Autant pour se mettre à l'abri d'un troisième emprisonnement que pour surveiller l'impression de *Charles XII*, Voltaire alla passer plusieurs mois en Normandie, non sans avoir préalablement répandu le bruit de son départ pour l'Angleterre. C'est dans cette laborieuse et douce retraite, tantôt à Rouen, à l'*hôtel de Mantes*, assez vilain gîte, tantôt auprès de ses amis Formont et Cideville, à Canteleu et à Launai, qu'il termina ou composa en cinq mois, comme il le dit, *Charles XII*, *Ériphile* et *Jules César* (mars-juillet 1731). Dès son apparition, l'*Histoire de Charles XII* obtint un grand succès (1), et, malgré la haine de certains critiques, qui l'accusèrent plus tard d'avoir pillé le P. Barre, dont l'*Histoire d'Allemagne* n'avait pas même encore paru, ouvrit glorieusement à son auteur la carrière de l'histoire. « Cet ouvrage, a dit M. Villemain, est un chef-d'œuvre de narration. Il est dans un goût parfait d'élégance rapide et de simplicité. Nul détail oiseux, nulle déclamation, nulle parure : tout est net, intelligent, précis, au fait, au but. Il y a même un rapport singulier et qui plaît entre l'action soudaine du héros et l'allure svelte de l'historien (2). »

L'orage aussitôt passé, Voltaire était revenu finir à Paris l'année 1731. Logé près du Palais royal (3), dans la maison de la baronne de Fontaine-Martel, femme d'esprit, à qui il dédia *le Temple de l'Amitié*, il faisait représenter *Ériphile* dans son salon, recherchait pour *la Mort de César* l'approbation de ses anciens maîtres les jésuites, et, tantôt chez le duc de Richelieu, tantôt à Arcueil, chez le prince de Guise, commençait *le Temple du Goût*, improvisait la comédie des *Originaux*, qui ne fut jamais jouée que sur un théâtre de société, et écrivait enfin pour Rameau, dont il avait deviné le génie, l'opéra de *Samson*, qu'il ne put cependant parvenir à faire représenter (4). Une des parties les plus honorables du caractère de Voltaire est d'avoir ressenti très-vivement la perte des amis, les meilleurs de sa jeunesse, qu'un destin funeste lui enleva prématurément. Nulle mort ne lui coûta plus de larmes que celle du jeune président de Maisons (13 sept. 1731), qu'il consultait sur toutes ses œuvres. C'est peu de temps après que fut jouée *Ériphile* (7 mars 1732), qu'il avait lue et relue à cet ami, et qu'il

fin il fit à plusieurs princes ou grands seigneurs des prêts sous forme de rentes viagères. Le 19 février 1768 il avait hérité par la mort de son frère d'une fortune de 900,000 livres.

(1) Impr. à Paris, 1730, in-12, et 1731, in-8°. *Brutus* fut repris avec un immense succès en 1790. C'était alors presque une pièce de circonstance, et le marquis de Villette prononça, à la troisième représentation, un discours pour demander le transport du cercueil de Voltaire au Panthéon.

(1) La 1re édition est de Rouen, 1731, 2 vol. in-12, reprod. à Amst., 1731, in-8°. Vinrent ensuite celles de Bâle, 1732, 1733, in-12, avec *les remarques de La Motraye*; s. l., 1756, pet. in-12; Genève, 1776, 2 vol. in-12, Lausanne, 1776, in-8°; Neufchâtel, 1789, in-12.

(2) Napoléon, qui lut l'*Histoire de Charles XII*, pendant la campagne de Russie de 1812, la trouvait, en la comparant aux lieux mêmes, inexacte et faible.

(3) Rue Traversière-Saint-Honoré, dans la maison où il habita plus tard avec Mme du Châtelet.

(4) Mettre la Bible en opéra semblait un scandale, et *Samson* ne fut imprimé qu'en 1756, non sans avoir été de la part de Voltaire l'objet de négociations aussi persistantes que vaines. Plus tard un chœur de cet opéra, mis en musique par Gossec, fut chanté lors du transfert des restes de Voltaire au Panthéon.

avait d'abord voulu dédier au comte de Clermont. Ce prince du sang semblait alors vouloir se déclarer son protecteur. Cette pièce, dans laquelle, s'inspirant d'Hamlet, il faisait apparaître l'ombre sanglante d'Amphiaraüs, n'eut pas de succès (1). Cette chute ne fit qu'aiguillonner son courage. Dès le 29 mai il avait conçu et tracé le plan de *Zaïre*, et le 13 août 1732 fut représenté ce chef-d'œuvre de son art, cette pièce « enchanteresse », comme la nomme Rousseau. Tout, et jusqu'à la dédicace qu'il en fit à son ami « Falkener, marchand anglais », et qui est pleine des souvenirs de l'Angleterre, porte à croire qu'*Othello* était présent à son esprit lorsqu'il composa cette tragédie. « Mais ce qu'il a créé dédommage, écrit M. Villemain, de ce qu'il a faiblement imité, et c'est l'épisode chrétien, c'est Lusignan et la croisade qui fait l'immortelle beauté de *Zaïre*. » Voltaire en effet venait de créer la tragédie nationale.

Il semblait avoir désarmé l'envie et sur le point de jouir en paix de la renommée qui devait appartenir à l'auteur de tant d'œuvres supérieures, lorsque l'apparition de plusieurs écrits où il mettait en question bien des choses sur lesquelles il eût été prudent de garder le silence, vint troubler cette tranquillité éphémère et le rejeter dans de nouvelles aventures, qui ne devaient prendre fin que par son établissement définitif à Ferney. Ce ne fut pas uniquement en effet l'*Épître à Uranie*, imprimée en 1732, qui excita contre lui le clergé et à sa suite le gouvernement, ce furent aussi et surtout ses *Lettres sur les Anglais* (2), qu'il avait en partie composées à Londres. Dans cet ouvrage, écrit déjà avec cette liberté d'esprit moqueuse qui fit la puissance de Voltaire, il ne révélait pas seulement à la France et la littérature anglaise, et la philosophie de Locke, et le grand nom de Newton, que Maupertuis avait déjà commencé à prononcer, et le procédé si nouveau de l'inoculation, qu'il ne devait voir triompher que peu avant sa mort; mais il discutait encore les sectes religieuses de l'Angleterre avec une hardiesse et une force d'ironie qui dut faire dès lors trembler pour le christianisme en général et le catholicisme en particulier.

Ce fut le premier ouvrage de Voltaire qui eut les honneurs du bûcher. Dénoncées au parlement, ces *Lettres* furent condamnées à être brûlées par arrêt du 10 juin 1734, et un décret de prise de corps fut lancé contre l'auteur. Au milieu de ces ennuis, accrus encore par la mort de Mme de Fontaine-Martel (janvier 1733), Voltaire, retiré dans cette maison de la rue du Long-Pont où, avec Linant et Lefebvre (1), il n'avait guère d'autre société que le son des cloches de Saint-Gervais, commençait *Adélaïde du Guesclin*, écrivait en se jouant un nouvel opéra, *Tanis et Zélide*, et manquait peut-être l'Académie, où la mort de La Motte avait fait une vacance (26 déc. 1731), pour avoir publié ce *Temple du Goût*, dont il était très-digne d'être le grand-prêtre, mais qui choquait trop de vanités littéraires pour qu'elles lui pardonnassent. De Boze, un de ces immortels, que la postérité a cependant depuis longtemps oublié, disait alors de Voltaire « qu'il ne serait jamais un sujet académique ». Un fait plus digne de remarque, parce qu'il eut une grande influence sur son avenir, est la connaissance plus intime que Voltaire fit à cette époque d'Émilie de Breteuil, marquise du Châtelet, âgée de vingt-huit ans, et dont il avait autrefois rencontré le père dans ses courses de Touraine (juillet 1733). Il l'appelait alors « une femme très-aimable et très-calomniée »; aussi lui dédia-t-il son *Épître sur la Calomnie*, dans laquelle, en médisant beaucoup de J.-B. Rousseau, on peut dire qu'il ne prêcha pas assez d'exemple. Sa tragédie d'*Adélaïde du Guesclin*, qui fut représentée le 18 janvier 1734, se ressentit sans doute des nombreuses inimitiés que *le Temple du Goût* avait suscitées contre son auteur, et, avec plus d'entraînement que de raison, « le public fut de l'avis de ce plaisant qui entendant Vendôme demander : Es-tu content, Coucy? s'était écrié : *Coussi, Coussa* ». Toutefois le public revint de cette injuste sévérité, et plus tard, en 1765, applaudit cette pièce avec enthousiasme (2). Cependant les *Lettres sur les Anglais* venaient d'être déférées au parlement; Jore, qui les avait imprimées, était jeté à la Bastille. Voltaire était à Monjeu, avec Mme du Châtelet, assistant aux fêtes d'un mariage auquel il n'avait pas été étranger, celui du duc de Richelieu avec Mlle de Guise, lorsqu'il apprit qu'il était lui-même menacé (7 avril 1734). Conseillé, pressé par ses hôtes, il prit le parti de s'enfuir, et courut se cacher sur les confins de la Lorraine, dans le *désert* de Cirey, terre que Mme du Châtelet avait mise à sa disposition et d'où, ne se trouvant pas encore assez en sûreté, il passa bien vite à Bâle (23 mai). Pen-

(1) Elle ne fut imprimée qu'en 1779, d'après un manuscrit que possédait Le Kain.

(2) Ces lettres sont plus connues sous le titre de *Lettres philosophiques* (Rouen, 1731, in-12). Si l'on en croit la *Correspondance* de Voltaire, elles furent aussi, en 1733, imprimées en Angleterre, et en anglais, par les soins de Thieriot. En 1734 il en parut cinq éditions subreptices à Amsterdam, in-8° et in-12. Le libraire Jore fut pour cette cause mis en 1734 à la Bastille et privé de son état. De là un procès entre lui et Voltaire, duquel, au milieu de bien des calomnies et des injures contenues dans le *Mémoire* publié par Jore, il résulte que ce libraire réclamait à Voltaire 1,000 livres de dommages-intérêts que celui-ci ne voulait pas lui payer. Le factum de Jore se trouve dans le *Voltairiana*; Paris, 1748, in-8°.

(1) Ils ouvrent la liste des secrétaires de Voltaire. Linant, qu'il avait connu à Rouen, et qu'il encourageait dans ses essais dramatiques, mourut en 1749.

(2) Le sujet pathétique de cette tragédie plaisait beaucoup à Voltaire; aussi est-il un de ceux qu'il a le plus souvent remaniés. *Le Duc d'Alençon*, composé en 1750, *Amélie, ou le Duc de Foix*, jouée le 17 août 1752, et enfin *Alamire*, écrite peu avant sa mort, ne sont que les formes différentes, et souvent affaiblies, du même sujet.

dant ce temps (1), ses amis, Mme du Deffand, la duchesse d'Aiguillon, et jusqu'à la princesse de Conti, s'employaient en sa faveur. L'orage un peu calmé, il put revenir à Cirey, où va commencer pour lui une des périodes les plus calmes, les plus heureuses et les plus glorieusement fécondes de sa vie (juin 1734).

III. Cirey. — Mme du Châtelet. — La cour de Lunéville. Juin 1734-sept. 1749.

Femme étrange, mais supérieure, qui, au milieu des intrigues galantes, des parties de jeu et des soupers, avait perfectionné une excellente éducation littéraire et scientifique, et assez étudié la géométrie et la métaphysique pour comprendre Leibniz et Newton : telle était la personne avec laquelle il forma cette liaison célèbre, qui dura plus de quinze ans et ne fut rompue que par la mort. A part quelques orages, nés du choc de deux caractères chacun d'une pétulance et d'une vivacité extrême, Voltaire, dans cette période de sa vie, connut le véritable bonheur. « Il était réellement sous le charme, dit M. Sainte-Beuve; il admirait Mme du Châtelet, il la proclamait sublime, il la trouvait belle, il se plaît à donner son adresse chez elle. » Voltaire cependant ne se fixa pas tout d'abord définitivement à Cirey : la retraite continue ne date que de 1736; jusque-là ce sont des refuges rapides, des apparitions. Mais il avait l'heureuse faculté de pouvoir travailler partout, et à peine est-il arrivé, toujours courant depuis Autun, dans cette habitation où rien n'est préparé pour le recevoir, qu'il continue *Alzire*. Il écrit encore pour Mme du Châtelet un *Traité de métaphysique*, d'autant plus précieux qu'il n'était pas destiné à être imprimé et qu'il contient les véritables opinions de son auteur sur Dieu et sur l'âme. Tout en se livrant à ces graves méditations philosophiques, il augmente, dans ses heures de gaieté souvent trop libertine, le nombre des chants de *la Pucelle*, qui, commencée peut-être dès 1730, en comptait déjà huit au commencement de 1735 (2). Puis il interrompt ces travaux pour aller trouver au camp de Philipsbourg le duc de Richelieu, sans pouvoir cependant prévenir un duel funeste entre ce dernier et le prince de Lixen (juillet 1734). De retour à Cirey, il se fait maçon, et avec une étonnante activité surveille les nombreux ouvriers auxquels il a livré le château et les jardins, tout en écrivant, « au milieu des plâtras », le conte de *la Mule du Pape*, et la comédie de *l'Échange, ou Quand est-ce qu'on me marie* (1), qui cette même année inaugura le théâtre de Cirey. Cependant l'orage qui l'avait jeté à Cirey, après s'être un moment dissipé, sembla grandir de nouveau, et Voltaire, prenant l'alarme sur un avis qui lui était venu, crut devoir partir en plein mois de novembre et passer pour plus de sûreté à Bruxelles, pendant que la nouvelle duchesse de Richelieu et d'autres amis tâchaient d'apaiser le garde des sceaux Chauvelin. Voltaire aurait pu céder aux offres brillantes qui lui furent faites alors par la cour de Russie; il refusa cependant, et préféra Cirey à Saint-Pétersbourg. « Il n'y a que mes amis, écrivait-il alors, qui puissent me faire rester en France. » La résolution prise, il ne songea plus qu'à s'y établir le mieux possible. Mme du Châtelet fit merveille. « Elle est devenue, écrivait-il, architecte et jardinière. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes, et trans-

(1) Il est probable que cette sévérité n'était qu'apparente, car le garde des sceaux Chauvelin, tout en signant l'ordre d'arrêter Voltaire, en instruisit officieusement d'Argental, son *bon ange*, qui se hâta d'envoyer un courrier à Monjeu près d'Autun.

(2) *La Pucelle* tient trop de place dans l'existence de Voltaire, pour qui elle fut un sujet de crainte autant que de distraction littéraire, pour qu'on n'indique pas ici la destinée de ce poëme. En 1736, Voltaire écrivait : « Il y a dix ans que je refuse d'en laisser prendre copie, » ce qui en placerait les premiers vers en 1726, bien que cette date soit sans doute prématurée. Au commencement de 1735 il en existait déjà huit chants; au milieu de cette même année le neuvième était fait. En 1736, Mme du Châtelet mit sous son séquestre amical les dix chants déjà écrits. Le onzième fut terminé en 1738, et le fameux chant de l'âne était composé avant la mort de Mme du Châtelet. Le quatorzième et le quinzième furent écrits en 1752 et 1753, au milieu des déboires du séjour de Prusse. Lors de l'aventure de Francfort, Collini en cacha le manuscrit dans sa culotte. Tout en multipliant les copies de ce poëme, dont l'une était par lui-même envoyée à Mme de Pompadour en juillet 1755, il se plaignait de leur existence au lieutenant général de police et le priait de faire des recherches à ce sujet (juin 1755). Suivant Palissot, Voltaire était lui-même l'origine de ces copies, qui, toutes différentes les unes des autres et remplies « de vers détestables et de turpitudes révoltantes », qu'il fournissait à dessein, lui offraient l'occasion et le moyen de « désavouer hautement un ouvrage qui semblait devenir l'objet des spéculations d'une foule de corsaires ». C'est ainsi qu'il put écrire, tout en les répudiant, les vers célèbres du chant deuxième sur Mme de Pompadour :

> Telle plutôt cette heureuse grisette
> Que la nature ainsi que l'art forma...

et l'hémistiche célèbre du chant quinzième sur Louis XV :

> Qu'on méprise et qu'on aime,

vers que La Harpe et M. Beuchot n'ont pas hésité à lui attribuer. En 1755 parut la première édition subreptice de ce poëme, sous ce titre : *La Pucelle d'Orléans, poëme par M. de V***; Louvain, 1755, in-12. L'ex-capucin Maubert en était l'éditeur. Les quinze chants de cette édition correspondent aux chants I-VII, X-XV, XX et XXI de l'édition Beuchot. Parmi les éditions qui suivirent, il faut citer : *La Pucelle d'Orléans, poëme héroï-comique*; Londres, 1756, in-32. Elle est divisée en dix-huit chants, parmi lesquels figurent pour la première fois celui de *Corisandre*, alors le quatorzième, et dans le dix-huitième le trop fameux épisode de l'âne, que Voltaire déclarait *intolérable*, deux morceaux qui disparurent dans l'édition authentique de 1762. — Celles de Genève, 1757, 2 vol. pet. in-8°; de Londres, 1761, pet. in-12, et pet. in-8°. La première édition avouée est celle de 1762, sous ce titre : *La Pucelle d'Orléans, poëme divisé en vingt chants, avec des notes; nouvelle édition, corrigée sur les manuscrits de l'auteur*; s. l. (Genève), 1762, in-8°, fig. Elle contient cinq chants nouveaux, les VIII, IX, XVI, XVII et XIX de l'édition Beuchot. *Corisandre* et l'épisode de l'âne n'y existent pas. — En 1764, parut, dans le volume intitulé *Contes de Guillaume Vadé*, un *chant détaché d'un poëme épique*, que Voltaire appelait *la Capilotade*, et qui a formé depuis le chant XVIII de *la Pucelle*. Ce nouveau chant avait été composé en 1761; il fut réuni pour la première fois à *la Pucelle* dans l'édition de 1773 et porta à vingt-un le nombre total des chants.

(1) Appelée d'abord *le Comte de Boursoufle* et impr. à Vienne en 1761, elle a été représentée sous le même titre, en 1864, sur la scène de l'Odéon.

forme les cheminées en escaliers. Elle change des guenilles en tapisseries, elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien. » Mais ce n'était plus cependant l'hospitalité de Mme de Fontaine-Martel, qui ne se payait qu'en reconnaissance; Voltaire, qui avait dès lors près de 80,000 livres de rente, y contribuait largement : aussi Mme du Deffand pouvait-elle, sans calomnie sinon sans médisance, décocher ce trait à l'adresse de *la divine Émilie* : « C'est à lui qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir, et en attendant elle lui doit *ce qui fait vivre* dans le siècle présent (1). »

Vers cette époque Voltaire écrivait : « Ne me dites point que je travaille trop ; ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation... » ou encore, en parlant des Muses : « Je les aime toutes les neuf, et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut ». Sa vie était en parfait accord avec ces maximes. Sans parler du *Siècle de Louis XIV*, auquel il ne se mit sérieusement qu'au commencement de 1735, il commençait à s'associer aux études de Mme du Châtelet sur la physique et la géométrie. Ces nouveaux travaux, tout en étant sans doute une erreur de vocation, prouvent du moins l'étendue et la flexibilité de son génie. Rassuré momentanément sur les dispositions des ministres à son égard, il revint à Paris avec Mme du Châtelet (30 mars-7 mai 1735), et profita de ce séjour pour tenter une représentation de *la Mort de César*, tragédie commencée à Wandsworth, retouchée depuis, et qui fut jouée au collége d'Harcourt, le 11 août de cette année. Mais telles étaient les défiances qui existaient contre lui qu'il ne put obtenir de privilége pour l'impression, et qu'il dut courir les chances d'une publication furtive (2). Critiquée très-violemment par l'abbé Desfontaines, dans ses *Observations sur les écrits modernes*, cette pièce, où Voltaire disait « qu'il y avait de la férocité romaine », se faisait remarquer par l'absence de tout amour, ressort ordinaire de l'action dramatique, et que Voltaire sembla un moment considérer comme indigne de la grandeur et de la simplicité tragiques.

Après avoir été passer deux mois à la cour de Lunéville, où déjà il avait des amis, Saint-Lambert par exemple, il revint à Cirey parler de Locke et de Newton avec Algarotti et Mme du Châtelet. Il y était encore lorsque, le 27 janvier 1736, fut jouée à Paris avec un très-grand succès sa tragédie d'*Alzire*, dont le troisième acte est considéré comme un des chefs-d'œuvre de la scène française. Le 10 octobre suivant il obtenait un nouveau triomphe, avec la comédie de *l'Enfant prodigue*, la meilleure qu'il ait faite, et qui fut alors représentée sous le voile de l'anonyme. Cependant, par un contraste qui choque trop souvent dans la vie de Voltaire, en même temps qu'il écrivait ces beaux vers d'*Alzire* inspirés de la morale chrétienne la plus pure, il s'abandonnait contre le malheureux J.-B. Rousseau à des invectives qui ne relèvent même pas la médiocrité de *la Crépinade*, de l'*Ode sur l'Ingratitude*, et de cette *Vie de Rousseau*, qu'on est obligé, malgré ses dénégations, de lui attribuer.

L'apparition du *Mondain* vint exciter contre lui une nouvelle persécution. Le prétexte en fut sans doute quelques plaisanteries sur Adam et Ève, contenues dans ce poëme badin, qui aujourd'hui doit surtout être signalé comme le premier des écrits nombreux dans lesquels Voltaire fit l'apologie du luxe et des arts. Menacé peut-être de la Bastille, il se hâta, au milieu de l'hiver, de fuir en Hollande (1) (fin déc. 1736). Peu de mois auparavant, le 8 août 1736, il avait reçu de Frédéric, prince royal de Prusse, une lettre, début d'une correspondance qui eut plus d'une vicissitude, et dans laquelle cet héritier présomptif d'une couronne lui « promettait de conserver dans le sein du secret les manuscrits qu'il trouverait à propos de cacher aux yeux du public, et de se contenter d'y applaudir en son particulier ». Sollicité, à l'approche de ce nouvel orage, par Frédéric et par le duc de Holstein-Gottorp de se réfugier auprès d'eux, Voltaire ne céda pas encore à la tentation. Cette prudente conduite lui était surtout inspirée par Mme du Châtelet, qui ne cessa de lui recommander le plus grand *incognito*, ainsi que la plus exacte sévérité sur le choix des écrits destinés à ses éditions de Hollande. Voltaire n'en tint pas tout à fait compte, et, au grand déplaisir de son amie, il adressa à Frédéric une copie de sa *Métaphysique* : « Il faut à tout moment le sauver de lui-même, s'écriait Mme du Châtelet, et j'emploie plus de politique pour le conduire que tout le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers. » Le séjour de la Hollande ne fut pas en effet pour lui sans quelques vicissitudes : retiré d'abord à Leyde, sous le nom de Revol, et logé chez le libraire Ledet, un de ceux que ses ouvrages avaient enrichis, il travaillait à achever ses *Éléments de Newton*, commencés à Cirey et qu'il voulait faire imprimer, lorsque la vieille inimitié qui existait entre lui et le poëte Rousseau lui suscita

(1) L'appartement de Voltaire et celui de Mme du Châtelet étaient ornés avec toute l'élégance coquette du dix-huitième siècle. Voltaire habitait une petite aile du château. « C'était, dit Mme de Graffigny, des encoignures de laque admirable, des porcelaines, des marabouts, une pendule soutenue par des marabouts d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées, et surtout d'une propreté à baiser le parquet, une cassette ouverte où il y a une vaisselle d'argent. » Venait ensuite une galerie ornée de statues, du Cupidon avec la célèbre épigraphe, d'instruments de physique et d'astronomie.

(2) Cette tragédie, qui est loin d'être une tragédie de collége, et qu'on a appelée « une belle étude d'après Corneille et Shakespeare », en eut cependant d'abord la destinée. On peut en effet remarquer qu'après avoir été jouée chez le comte de Toulouse, à Vernon-sur-Seine (21 août 1738), elle le fut en 1748, par les jeunes pensionnaires du couvent de Beaune, pour lesquelles Voltaire composa tout exprès un prologue. Le 31 août 1743 elle fut représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français.

(1) Il avait quitté Paris en juillet 1736; il n'y retourna plus qu'en août 1739.

de nouveaux ennuis. A l'en croire, il paraîtrait que celui-ci avait répandu le bruit qu'il « venait d'être condamné en France à une prison perpétuelle, et qu'il se disposait à prêcher l'athéisme à Leyde ». Ce qui est vrai, c'est que Voltaire rimait tout simplement alors la *Défense du mondain*, qu'il appelait un « petit essai de morale mondaine », et où il cherchait à prouver « que ceux qui crient contre *le luxe* ne sont guère que *des pauvres* de mauvaise humeur ». On est un peu étonné que ces doctrines, à une époque qui n'était pas assurément celle des lois somptuaires, parussent si fort suspectes aux ministres de Louis XV.

Au reste le danger ne fut pas de longue durée, car Voltaire crut pouvoir revenir à Cirey à la fin de février 1737. Toutefois, l'alarme avait été assez vive pour qu'il ne reparût plus à Paris, jusqu'en 1739, et qu'il se fixât définitivement à Cirey, d'où il pouvait assez prudemment encore braver les persécutions, plus bruyantes du reste qu'efficaces, dont il était l'objet. Son genre de vie était à la fois celui d'un auteur laborieux, infatigable et d'un homme du monde qui ne néglige rien des devoirs de la société. Après un déjeûner au café, qui se prenait dans sa chambre, et que suivait une assez courte conversation avec ses hôtes, il se mettait au travail, et « il fallait, à neuf heures du soir, l'arracher à son secrétaire pour le souper ». A table « son valet de chambre, dit Mme de Graffigny, ne quitte point sa chaise, et ses valets lui remettent (au valet de chambre) ce qui lui est nécessaire, comme les pages aux gentilshommes du roi.. Il a une façon plaisante d'ordonner.., il ajoute toujours en riant : *Et qu'on ait bien soin de Madame* ». Au salon les plaisirs de l'esprit abondent. Les hôtes les plus fréquents y sont Maupertuis, avec lequel Voltaire en est encore à l'admiration, Clairaut, le président Hénault, Helvétius, Bernoulli, Algarotti, dom Calmet, l'abbé de Breteuil, bon vivant, gai, spirituel, un peu plus tard Saint-Lambert et l'abbé de Voisenon, qu'on appelle l'abbé *Greluchon*. Le théâtre est aussi une grande affaire : on y joue la tragédie, la comédie, la farce et jusqu'aux marionnettes. On en arrive à ce point de répéter et de jouer « en vingt-quatre heures trente-cinq actes ». Voltaire montre la lanterne magique, « avec des propos à mourir de rire, où il fourre la coterie de M. de Richelieu, l'histoire de l'abbé Desfontaines, le tout sur le ton savoyard ». Les premiers ouvrages que Voltaire produisit dans cette retraite furent les *Éléments de la philosophie de Newton* (Amst., 1738 (1), in-8°), et l'*Essai sur la nature du feu et sur sa propagation* (2). Dans le premier de ces ouvrages Voltaire résumait et vulgarisait les grandes découvertes de Newton : mais il ne serait pas juste, comme on l'a fait, de lui attribuer exclusivement l'honneur d'avoir révélé ce grand génie à la France. Dès 1724 Maupertuis avait prêché déjà le newtonianisme à l'Académie des sciences, et même au grand applaudissement de Voltaire, et son *Discours sur la figure des astres* avait paru en 1732. Mais il faut remarquer que Voltaire en se faisant l'apôtre des théories de Newton n'était pas poussé par l'amour seul de la science : à son insu peut-être le système de l'attraction, « ce système qui, comme dit Montesquieu, soulage si fort la Providence », plaisait beaucoup à son esprit, parce qu'il venait en aide à l'incrédulité en rendant en quelque sorte Dieu inutile dans l'univers.

Ces premières années de séjour à Cirey, consacrées presque exclusivement aux sciences, ont été souvent reprochées à Mme du Châtelet comme un attentat contre le génie poétique de Voltaire, qu'elle semblerait avoir ainsi détourné de sa véritable vocation, celle des lettres. S'il est vrai qu'il lui soit échappé parfois de traiter Tacite « de bégueule qui dit des nouvelles de son quartier » et qu'elle ait un peu trop retenu sous clef l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, il est plus exact encore de dire que ce ne furent là que des excès passagers de jalousie scientifique, et qu'elle écrivait elle-même : « Il aurait bien tort d'abandonner les vers : il ne les a jamais faits si facilement, et sa plume peut à peine suivre le torrent de ses idées. » Quant à Voltaire, il sut très-bien rester fidèle aux vers, aux épîtres, aux tragédies, à l'histoire, à tout son passé enfin, et il écrivait : « Nous sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour les mathématiques. Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art. » On peut même dire que Mme du Châtelet ne fut pas sans exercer une heureuse influence sur le talent de Voltaire en en modérant les écarts et en lui inspirant un respect de lui-même qu'il oublia trop souvent depuis. Non-seulement en effet elle s'efforçait de lui faire mettre plus de prudence et de réserve dans ses écrits et dans sa conduite, et tenait, par exemple, sous sa garde personnelle le manuscrit de *la Pucelle*, dont tant qu'elle vécut le roi de Prusse lui-même ne put obtenir aucune copie, mais encore elle contint plus d'une fois son humeur satirique et cette violence de bile qui le portait à épuiser les traits du sarcasme sur ses ennemis. Elle ne réussissait pas toujours, témoin ce pamphlet du *Préservatif* (1), que Voltaire lança en 1738 contre Desfontaines, et qu'il rendit encore plus cruel en le faisant précéder d'un frontispice et de vers véritablement odieux. C'était appeler les représailles, et Desfontaines, rendant libelle pour libelle, publia sous le voile de l'anonyme *la Vol-*

(1) Cette première édition ne contenait qu'une partie de l'ouvrage de Voltaire, le libraire l'ayant fait achever par un mathématicien du pays. En 1741, Voltaire en donna une édition authentique ; Londres (Paris), in-8°.

(2) Mémoire composé pour un concours ouvert par l'Académie des sciences, et inséré dans le t. IV des prix de cette compagnie, ann. 1739

(1) *Le Préservatif, ou Critique des Observations sur les écrits modernes* ; La Haye (Paris), nov. 1738, in-12, sans nom d'auteur. Mouhy ne le signa point, comme on l'a dit ; il se contenta de l'éditer.

tairomanie, *ou Lettre d'un jeune avocat en forme de Mémoire* (1738, in-12), dans laquelle il avait accumulé toutes les anecdotes scandaleuses que l'envie et la calomnie avaient pu inventer ou débiter contre son adversaire. Voltaire en éprouva d'abord une véritable stupeur d'indignation, augmentée encore par le lâche silence de Thieriot, dont le témoignage aurait pu anéantir les plus fâcheuses imputations de Desfontaines. Mais bientôt, avec une activité prodigieuse et une incroyable habileté de procureur, il s'engagea dans toutes les procédures d'une action criminelle. Telle était son irritation qu'il se crut à peine satisfait par un désaveu écrit de Desfontaines, et qu'il se donnait du moins le plaisir de le faire publier dans *la Gazette d'Amsterdam* (4 avril 1739). Sans doute Voltaire était vengé, mais mal vengé, et aux regrets d'avoir perdu son temps à obtenir médiocrement justice. « Ne parlons plus de Desfontaines, disait-il... Je dois oublier cet homme-là, et songer à réparer le temps perdu. » La comédie de *l'Envieux* (1), composée à la fin de 1738, et dans laquelle il avait voulu peindre son ennemi, n'était en effet ni un bon ouvrage ni même, comme il le croyait « une bonne action »; et il fallut toute l'influence de Mme du Châtelet pour le dissuader de faire représenter cette sorte de libelle sur la scène française. Ce fut probablement pour regagner, comme il le disait, le temps perdu qu'il composa en quelques jours *Zulime*, tragédie « pleine d'amour », dans laquelle il s'était inspiré du *Bajazet* de Racine, et qui cependant fut jouée sans succès, le 8 juin 1740. A cette année se rapportent encore l'opéra de *Pandore*, la comédie de *la Prude*, imitée de Wycherley, et d'autres écrits qu'on pourrait appeler *les petites œuvres de Cirey*. Mais on doit aussi dater de ce séjour les beaux *Discours sur l'homme* (1738), restés les modèles de la poésie didactique et philosophique.

La correspondance de Voltaire avec le prince royal de Prusse était devenue de plus en plus suivie; c'était un échange continu de vers et d'épîtres, vraies galanteries de prince à homme de lettres. A la fin de mai 1740, Frédéric étant monté sur le trône, Voltaire, qui déjà mettait sa plume au service du nouveau souverain, en écrivant *le Sommaire des droits du roi de Prusse sur Herstall*, ne résista pas au désir d'avoir une entrevue avec celui qu'il commençait à appeler *le Salomon du Nord*. Elle eut lieu, près de Clèves, dans le château de Meurs. Voltaire l'y trouva au lit, avec la fièvre. « J'aperçus dans un cabinet, a-t-il raconté, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu : c'était le roi, qui suait et qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la révérence, et commençai la connaissance par lui tâter le pouls. » L'intimité devint bien vite plus grande. Algarotti, Kaiserling, Maupertuis accompagnaient le roi de Prusse, qui avait avec lui plus de littérateurs que d'aides de camp. On soupa, et « l'on traita à fond de l'immortalité de l'âme, de la liberté, et des androgynes de Platon ». Cependant les instances et les offres de Frédéric ne purent déterminer Voltaire à le suivre à sa cour. L'*ultima ratio regum*, dont celui-ci usait en ce moment même envers les Liégeois, lui avait sans doute donné à réfléchir sur la différence qu'un roi peut mettre entre ses actions et ses écrits. Mais il entrait assez facilement dans la faiblesse des hommes en général, et des rois en particulier, et, après avoir beaucoup loué *l'Anti-Machiavel*, il mit l'auteur assez à l'aise sur cet ouvrage d'*avant le règne*. « Le dernier conseil, disait-il à Frédéric, que Machiavel eût donné à un roi eût été de le réfuter. » Il fit plus. Après trois ou quatre jours passés dans cette royale compagnie (11-15 septembre 1740), il se rendit, au grand déplaisir de Mme du Châtelet, en Hollande pour obtenir du libraire van Duren la suppression d'un livre qui pourrait un jour mettre le prince en contradiction avec l'auteur. La négociation fut longue et infructueuse. En vain Voltaire mit au service du roi de Prusse l'expérience, un peu rusée (1), dont il était pourvu en cette matière. Le livre parut, par lui corrigé et orné d'une préface. Frédéric d'ailleurs n'était pas « fâché d'être imprimé » et pensait peut-être que le meilleur conseil que lui aurait donné Machiavel eût été de le réfuter. Ce fut pour le même objet que Voltaire, retardant encore son retour à Cirey, se rendit à Berlin, où il put cette fois voir le roi de Prusse dans sa gloire, et fort occupé des préparatifs secrets pour ce coup de main que l'histoire a appelé la conquête de la Silésie et dont la mort de l'empereur Charles VI lui fournit l'occasion (20 octobre-3 décembre 1740). Il revint bientôt à La Haye, et de là, par mer, à Bruxelles, où ayant pris Mme du Châtelet, que des affaires avaient retenue jusque-là dans cette ville, il « retourna enfin philosopher dans la retraite de Cirey ».

Dans cet intervalle de paix, il acheva *Mérope* et *Mahomet*, que, contrairement à ses habitudes, il mit et remit sans cesse sur le métier, et s'occupa des deux plus importants ouvrages qu'il ait écrits en prose, *le Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les mœurs des nations*. La tragédie de *Mahomet*, qu'il avait terminée à Bruxelles, fut jouée pour la première fois à Lille, où résidait alors sa nièce, Mme Denis. Interprétée par une troupe excellente, dont faisaient partie La Noue et Mlle Clairon (avril 1741), elle obtint

(1) Voltaire en avait donné par charité le manuscrit à l'abbé de La Mare; elle fut imprimée pour la première fois en 1834, Paris, in-8°.

(1) « Je dis à van Duren, raconte-t-il, que je ne venais que pour corriger quelques pages des manuscrits.., mais ayant obtenu six chapitres à la fois, je les ai raturés de façon, et j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias et des coq-à-l'âne si ridicules, que cela ne ressemble plus à un ouvrage. »

un succès qui engagea Voltaire à faire de nouvelles tentatives pour que cette pièce fût représentée à Paris. Arrivé dans cette ville au commencement de février 1742 (1), il vit la cour et ses amis les plus puissants, et obtint enfin de la faire jouer au Théâtre-Français, le 9 août. Elle réussit, mais il devint bientôt si visible que les traits dirigés contre le fanatisme musulman l'étaient en réalité contre la religion catholique, que le cardinal de Fleury, qui avait d'abord lu et approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer. Desfontaines et un nommé Bonneval avaient fort contribué, il est vrai, à ce résultat (2). Voltaire alors employa une tactique qui lui était habituelle : il paya d'audace, et dédia *Mahomet* au pape lui-même. Dans ce siècle, où rien n'était sérieux, hommes ni choses, Benoît XIV crut devoir être aussi rusé, ou pour mieux dire aussi léger que Voltaire, et accepta la dédicace avec force louanges et bénédictions apostoliques. Le brillant succès de *Mérope*, qui suivit presque aussitôt (20 février 1743), mit décidément Voltaire au rang des premiers poëtes tragiques. Tel fut l'enthousiasme du parterre que, par une innovation glorieuse, il demanda l'auteur à grands cris, et que, porté en triomphe dans la loge de la maréchale de Villars, Voltaire, aux applaudissements répétés des spectateurs, dut être embrassé par la belle-fille de celle ci, la jeune duchesse de Villars. Un si éclatant succès semblait avoir désarmé l'envie, et Voltaire crut qu'il pouvait sans trop d'ambition aspirer au fauteuil académique, que la mort du cardinal de Fleury venait de laisser vacant (29 janvier). L'influence du duc de Richelieu et de la duchesse de Châteauroux lui avait déjà obtenu l'agrément de Louis XV, qui, dans un souper, avait annoncé que ce serait lui « qui prononcerait l'oraison funèbre du cardinal ». Pour désarmer tous les ressentiments, il avait même adressé à l'abbé de Rothelin une lettre où, avec sa facilité ordinaire à prendre tous les tons et à jouer tous les rôles, il n'épargnait pas les protestations d'attachement au catholicisme. Mais il échoua devant la ligue formée entre le ministre Maurepas, qui, en haine de la favorite, avait, à ce qu'il paraît, « juré de l'écraser », Languet de Gergy, archevêque de Sens, et surtout l'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, récemment pourvu de la feuille des bénéfices, et à qui il fit payer cher son opposition en lui infligeant le surnom d'*âne de Mirepoix*. L'Académie préféra à l'auteur de *la Henriade* et de *Mérope* un prélat dont les titres littéraires, si ce n'est le nom, sont encore inconnus, Paul d'Albert de Luynes, évêque de Bayeux ; et il ne faut peut-être pas s'étonner de cette préférence, tout ecclésiastique, si l'on songe que l'Académie ne comptait pas alors moins de dix-huit prêtres parmi ses membres. Cette exclusion piqua Voltaire d'autant plus au vif, que cette même année la quadruple élection de Marivaux, de Mairan, de Maupertuis et de Bignon en fit un cas de récidive, et il fallut tout l'ascendant que Mme du Châtelet avait sur lui pour qu'il ne courût pas jusqu'en Prusse se consoler auprès de Frédéric, qui avait très-habilement exploité l'irritation de l'auteur blessé. La postérité doit penser qu'il trouva dans l'amitié et dans l'estime du jeune Vauvenargues (1), avec lequel il entra alors en correspondance, une compensation qui n'était pas inférieure à ses ennuis.

Cependant le roi de Prusse venait, au grand désappointement de la France, engagée dans une guerre contre Marie-Thérèse, de signer avec cette princesse la paix de Breslau. Toute la politique de Louis XV tendait à lui faire reprendre les armes. Pour atteindre ce but, le comte d'Argenson, ministre de la guerre depuis le 7 janvier 1743, songea à employer Voltaire et à mettre à profit cette intimité du poëte avec Frédéric, dont toute l'Europe s'occupait alors. Voltaire accepta, non sans avoir préalablement usé de son nouveau crédit en faveur de son cousin Marchand et de ses demandes de *fournitures* d'armée, et partit pour La Haye, donnant assez malicieusement pour raison de ce voyage et les cabales dont il était victime et les avances de Frédéric (juin 1743). Logé à La Haye dans le *palais de la Vieille Cour*, propriété du roi de Prusse, il y passa près de deux mois à surveiller l'attitude des Hollandais et les forces que l'Angleterre avait dans ce pays, et à tâcher de faire refuser à celles-ci le passage sur le territoire prussien (27 juin-23 août). Cette mission diplomatique avait ses inconvénients, et il n'est pas bien sûr que Frédéric n'ait pas un peu regardé Voltaire comme un espion que la France lui envoyait. Mais sa situation s'éclaircit, les nuages se dissipèrent, et il partit pour Berlin, où le roi l'avait de nouveau sollicité de se rendre. Voltaire était véritablement dans l'enivrement de son zèle, et sous le charme de *l'Alexandre du Nord*, comme il appelait alors Frédéric. Entouré d'attentions et presque de prévenances par la margrave de Bareuth et par la princesse Ulrique, avec lesquelles il se lie par un galant commerce poétique, il compose pour cette dernière la charmante épître du *Rêve*, où l'esprit et la grâce ne brillèrent jamais d'un plus vif éclat, et qui, bien à tort, a passé pour avoir froissé la dignité jalouse du roi de Prusse. Tel est son enchantement qu'il semble avoir oublié complétement Cirey

(1) En attendant que le bel hôtel Lambert, acheté en 1739 par Mme du Châtelet, fût restauré et meublé, Voltaire habita avec celle-ci rue Traversière-Saint-Honoré, dans la maison qui avait appartenu à Mme de Fontaine-Martel, où il avait déjà demeuré et qu'il acheta en 1750.

(2) Voltaire retira sa pièce le 16 août, après la troisième représentation, et elle ne fut reprise que le 20 septembre 1751.

(1) Il se fit connaître à Voltaire par une lettre écrite de Nancy (avril 1743), dans laquelle il lui soumit un jugement littéraire sur les mérites comparés de Corneille et de Racine. Rien n'honore plus Voltaire que la sympathie avec laquelle il accueillit Vauvenargues et la sûreté de son goût pour discerner tout d'abord le génie du moraliste inconnu.

et Mme du Châtelet. A peine a-t-il quitté Berlin (30 août-12 octobre 1743), qu'il court, on ne sait pour quelle nouvelle mission diplomatique, les petites principautés voisines, Brunswick, Baireuth, etc. « Il est ivre absolument, il est fou des cours d'Allemagne », écrit Mme du Châtelet avec dépit. Ce ne fut en effet qu'au mois de novembre que Voltaire la rejoignit à Lille et qu'il partit avec elle pour Paris. Du reste il avait à peu près échoué dans sa mission, et était tout au plus parvenu à adoucir les railleries de Frédéric sur nos malheureuses troupes battues à Dettingen. Quant à ramener ce prince sur les champs de bataille par la crainte d'un retour des Autrichiens en Silésie,

Ils seront reçus, biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Telle avait été la conclusion de son hôte de Berlin, qui se crut sans doute dispensé de répondre autrement que par ce pont-neuf à un poëte diplomate. Toutefois, en 1744, Frédéric prit de nouveau les armes, et il serait téméraire d'affirmer que le voyage de Voltaire à Berlin n'ait pas été pour quelque chose dans cette résolution. On le peut d'autant moins que tout prouve que ses services avaient été appréciés par la cour. Le remplacement du ministre Amelot par son ancien condisciple le marquis d'Argenson ne fit que l'engager davantage dans une voie où l'espoir d'avoir raison de ses ennemis, un peu de vanité (1), et beaucoup de cette activité d'esprit qui le dévorait sans cesse l'avaient jeté. Laissant de côté les travaux sérieux et de longue haleine, il se fait poëte de circonstance. Même dans la retraite de Cirey, dont « la félicité » lui est encore chère, il songe à la cour; il retouche l'opéra de *Pandore* pour les fêtes qu'on doit y donner, et compose le *Poëme sur les événements de l'année 1744*. Enfin, mettant sa plume au service de la politique du ministère, il écrit plus d'un *manifeste* diplomatique, parmi lesquels il faut remarquer celui qui précéda la descente de Charles-Édouard en Écosse (2).

Soigneux d'éviter le reproche qu'il avait adressé à M. de Maurepas, de « se brouiller avec toutes les maîtresses de son maître », Voltaire, après avoir fait sa cour à Mme de Prie, à Mme de Mailly et à Mme de Châteauroux, se voyait alors bien plus avant encore dans les bonnes grâces de la nouvelle favorite, Mme de Pompadour. Il l'avait souvent rencontrée dans ses séjours chez le duc de La Vallière, à Champs-sur-Marne, et visitée quelquefois à son château d'Étiolles. Aussi l'année 1745 nous montre-t-elle Voltaire à l'apogée de cette fortune de poëte courtisan qu'il eut la faiblesse de tenter. Le mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne avait fait ordonner de grandes fêtes. Voltaire composa pour cette circonstance *la Princesse de Navarre* (1), comédie-ballet dont la musique était de Rameau, et qui fut représentée à Versailles, le 25 février 1745. Cet opéra, que Voltaire traitait lui-même de farce de la foire, lui rapporta en honneurs de cour plus que tous ses précédents chefs-d'œuvre. Il reçut en effet le titre d'historiographe de France et une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, avec permission de la vendre et d'en conserver le titre et les privilèges (2). Dans une société où la valeur publique des hommes empruntait beaucoup des dignités dont ils étaient revêtus, Voltaire ne dédaigna jamais ces distinctions honorifiques, dont il se servait à l'occasion et contre certaines gens. On le vit par la même raison se prévaloir plus tard de son titre de comte de Tourney, et solliciter celui de directeur des haras du roi dans le pays de Gex. Très-reconnaissant de ces faveurs, et devenu le poëte en titre de Louis XV, il écrivit coup sur coup le *Poëme de Fontenoy*, à l'occasion de cette brillante victoire dont il avait été immédiatement averti par le marquis d'Argenson, et l'opéra du *Temple de la Gloire*. C'était une flatterie directe adressée au roi. Sous l'emblème de Trajan vainqueur et pacificateur, couronné par la Gloire et introduit par elle dans son temple, qui se change aussitôt en *temple du Bonheur* (3), il avait voulu représenter Louis XV (27 novembre 1745). Malgré la musique de Rameau, l'œuvre était médiocre et donna lieu à une spirituelle et mordante critique de Fréron, dans ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*. Voltaire fut vivement ému de cette attaque d'un nouvel adversaire, qui prenait la place de Desfontaines, mort au mois de décembre 1745, mais moins peut-être que de la froideur avec laquelle Louis XV affecta de le tenir à l'écart. Avec une familiarité de louange qui était dans ses habitudes, il s'était

(1) « Ce n'était pas assez pour lui, dit Marmontel, d'être le plus illustre des gens de lettres, il voulait être homme de cour. Dès sa jeunesse la plus tendre, il avait la flatteuse habitude de vivre avec les grands. Or cette noblesse était admise aux soupers du roi. Pourquoi lui n'en était-il pas? C'était l'une de ses envies. »

(2) Ce fut dans cette circonstance qu'il connut pour la première fois le général de Lally, dont plus tard il devait défendre la mémoire.

(1) Cet opéra doit être surtout remarqué en ce qu'il devint l'occasion des premiers rapports de Voltaire avec J.-J. Rousseau. Celui-ci en effet ayant été chargé par le duc de Richelieu, qu'il rencontrait chez M. de La Popelinière, de faire quelques changements à la musique et aux paroles de *la Princesse de Navarre*, écrivit à Voltaire pour lui demander son agrément. La lettre et la réponse sont pleines de choses flatteuses. Voltaire était sans doute sincère dans ces premières politesses, bien que J.-J. Rousseau ait dit dans ses *Confessions* : « Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu: et la souplesse courtisane qu'on lui connaît l'obligeait à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit. » — Le nouvel opéra ainsi remanié fut joué le 22 déc. 1745, sous le titre des *Fêtes de Ramire*.

(2) Il s'empressa d'en profiter, et vendit cette charge 60,000 livres.

(3) Ce fut à cette occasion que, par allusion à ses quatre *Temples*, du *Goût*, de la *Gloire*, du *Bonheur* et de l'*Amitié*, Voltaire reçut de ses ennemis le surnom de *templier*. « Si j'osais, disait Fréron, je proposerais à l'auteur d'en construire un cinquième, *le Temple de l'Amour-propre*. »

approché du roi, auquel il avait dit : « Trajan est-il content ? » Le roi passa sans répondre (1).

Voltaire n'imita point Racine, et ne mourut pas du dédain royal. Il pensa seulement que le moment était venu de mettre à profit ses amitiés de cour, et se présenta de nouveau à l'Académie pour remplacer le président Bouhier. C'était la troisième tentative de ce genre qu'il faisait depuis 1730. Assuré de l'appui de Mme de Pompadour, qui le protégeait encore, il ne voulut pas échouer cette fois devant l'opposition du clergé. En conséquence, il chercha avant tout à se concilier les Jésuites, et par eux l'ancien évêque de Mirepoix, que cependant, depuis l'élection de 1743, il n'appelait plus que l'*âne de Mirepoix*. De là la lettre véritablement singulière qu'il écrivit au P. de La Tour, et dans laquelle, après un éloge pompeux des Jésuites, il faisait cette profession de foi : « Que si jamais, disait-il, on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de la paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui ; je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. » Ces contradictions sont trop fréquentes dans la vie de Voltaire pour qu'on s'en étonne. Ce fut en effet un des plus grands vices de son caractère, bien que peut-être un des éléments les plus actifs de son talent, de croire que tous les moyens, mensonges, calomnies, démentis donnés à lui-même, étaient bons contre ses adversaires, et d'y glisser toujours assez d'ironie pour qu'il rassurât sans doute sa conscience en se persuadant que personne n'était plus dupe de lui qu'il ne l'était lui-même. Quoi qu'il en soit, le 9 mai 1746, Voltaire fut admis à l'Académie française, sans aucune opposition de la part de l'évêque de Mirepoix et avec la voix de Montesquieu, qui avait dit : « Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été. » Son discours de réception eut cela de remarquable qu'il y substitua le premier une discussion littéraire aux lieux communs qu'on y débitait d'ordinaire. Mais à côté de cette heureuse innovation « une légère teinte de pédanterie, dit M. Charles Nisard, une manière de juger les choses assez cavalière, un mépris finement déguisé de la contradiction s'y font remarquer à peu près à chaque page ». En parlant de ce discours, Voltaire avait dit que ce « serait le chant du cygne ». Voltaire vécut encore longtemps, et sous ce rapport ce ne fut pas son œuvre dernière ; mais l'Académie, à laquelle il gardait sans doute rancune, resta longtemps sans l'entendre. Les critiques acerbes dont Batteux, dans le journal de Fréron, accueillit son discours, une assez fâcheuse affaire qu'il eut au même sujet avec Travenol (2), violon de l'opéra, et qui donna lieu à d'injurieux mémoires publiés par l'avocat Mannoury, commençaient à lui faire regretter la retraite de Cirey, lorsque la faveur singulière dont tout à coup Crébillon le tragique devint l'objet de la part du roi et de Mme de Pompadour lui ouvrit enfin les yeux sur la vanité de ses succès de cour et lui fit amèrement regretter les quatre années qu'il venait de perdre. Il était encore tout agité du dépit que pouvait lui causer l'impression au Louvre des tragédies de son rival, honneur qu'on lui avait constamment refusé, lorsqu'un incident, dont il pouvait craindre les suites, mit fin brusquement à cette période mondaine et stérile de sa vie et l'éloigna encore une fois de Paris. Il se trouvait, au mois de novembre 1746, à Fontainebleau avec Mme du Châtelet : une perte considérable que celle-ci fit au jeu lui ayant fait adresser, en anglais, quelques observations qui n'étaient pas à la louange de la probité de certains joueurs, il pensa qu'il était prudent de se mettre à l'abri des moyens dont d'autres chevaliers de Rohan pourraient se servir pour venger leur honneur. De là sa fuite soudaine au château de Sceaux, auprès de la duchesse du Maine, qui pendant près de deux mois le cacha dans un appartement écarté, dont les volets restaient fermés tout le jour (novembre 1746). Voltaire y travaillait aux bougies, et composa dans cette retraite les premiers de ses romans, entre autres *Zadig* (1), « dont il descendait, dit M. Sainte-Beuve, chaque soir régaler la princesse, qui, n'ayant pas l'habitude de dormir, dormait ces nuits-là moins que jamais. » On aimait beaucoup le théâtre à cette petite cour, et plus d'une fois Voltaire y joua ses propres pièces ou celles des autres, tout en achevant sa comédie de *la Prude*, qu'il voulut bien ne pas intituler *la Dévote*, et qui fut représentée à Anet, au mois d'août 1747. Mme du Châtelet l'accompagnait dans ses aimables résidences. Mais il faut bien dire que l'un et l'autre mêlaient à leur science et à leur esprit quelques travers qui firent quelquefois sourire à leurs dépens. Peignant un jour l'arrivée de Mme du Châtelet et de Voltaire à Anet, la spirituelle mais méchante Mme de Staal disait : « Ils apparaissent sur le minuit comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés. » Tout le jour en effet était consacré à l'étude ; de là les mécomptes de la société frivole de la duchesse du Maine. « Mme du Châtelet, ajoute la même charitable personne, est d'hier à son troisième logement... elle persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galants, qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite insolite. » En un mot la pétulance de la verve de Voltaire, comme la tournure d'esprit hardie et un peu

(1) Voltaire datait ainsi une lettre du 1er décembre 1748 : *A Versailles et jamais à la cour*.

(2) Voltaire, avec une intolérance qui lui est habituelle en matière littéraire, avait fait mettre en prison ce Travenol, comme distributeur de satires faites contre lui. Il se trouva que le fils de cet homme était le vrai coupable de là un procès à fin de dommages-intérêts.

(1) Poursuivant son ressentiment jusque dans cette œuvre charmante, il avait peint Boyer dans le personnage de *Yebor*, et Maurepas dans celui de *l'Envieux*.

virile de sa compagne, étonnèrent cette cour vouée au bel esprit, tout ce petit monde ingénieux et apprêté auquel Fontenelle et La Motte avaient donné le ton.

Cependant Voltaire, écrivain du premier mouvement par excellence, et que les sentiments si divers et si prompts qui l'agitaient inspiraient bien plus que les pures conceptions de l'art, avait formé le projet de lutter avec Crébillon en refaisant une à une toutes les pièces de son rival (1). Dès 1747 il s'engagea dans cette voie, où il se condamnait à suivre un écrivain qu'il traitait de « barbare ». Il commença une tragédie de *Sémiramis*, sujet que Crébillon avait mis avec succès sur la scène en 1717. Il y travailla avec d'autant plus d'ardeur que la jeune dauphine, l'infante d'Espagne, s'intéressait à son œuvre et qu'il n'était pas encore assez entièrement détaché de la cour pour ne pas en concevoir quelques espérances. La mort prématurée de cette princesse, en le privant de cet appui, le décida sans doute à quitter Paris et à se rendre, avec Mme du Châtelet, à la cour de Lunéville (février 1748). La bonhomie du roi Stanislas, la liberté dont on jouissait à sa cour, les amusements de l'esprit et surtout ceux du théâtre, qui en étaient les plaisirs ordinaires, semblaient promettre à Voltaire le repos et la tranquillité d'esprit dont il avait besoin. Mais la liaison de Mme du Châtelet avec la marquise de Boufflers, l'amie fort tendre du roi, certaines intrigues de boudoir où l'on voulut lui faire jouer un rôle à son insu, ne tardèrent pas à augmenter les défiances que l'on conservait à Versailles contre Voltaire, et à lui aliéner de plus en plus l'esprit de la reine. Il s'en aperçut lorsque, *Sémiramis* étant achevée, il se rendit à Paris pour en préparer la représentation (mars-juin 1748). Depuis son séjour en Angleterre, Voltaire cherchait à faire une sorte de révolution dans l'art dramatique, en ajoutant au pathétique des situations, qui avait suffi à ses prédécesseurs, un appareil théâtral, tantôt pompeux, tantôt terrible, propre à frapper les yeux et à préparer les esprits. Il entendait donc que sa pièce, où apparaissait l'ombre de Ninus « fit pleurer, fit frissonner » ; c'était chose assez difficile en raison des habitudes d'une époque où la scène était encore encombrée de spectateurs. Voltaire, après beaucoup de démarches, obtint quelques réformes et une décoration où s'était évertué le talent pompeux des Slodtz, et telle que l'avait conçue son imagination. La première représentation eut lieu le 29 août 1748, et Voltaire, venu tout exprès de Commercy, y assista ainsi qu'à la seconde. Le tumulte qui s'y manifesta, et dont l'apparition de l'ombre de Ninus doit autant peut-être que les partisans de Crébillon porter la responsabilité, le forcèrent à refaire à la hâte un cinquième acte et à retrancher cette scène de terreur, qui était la conception la plus originale de sa tragédie. Très-docile aux critiques exprimées par l'amitié et surtout dans le secret de l'intimité, Voltaire n'admettait guère celles qui prenaient le public pour juge. La parodie de *Zoramis*, qui parut bientôt après sur le Théâtre de la Foire, l'irrita donc d'autant plus qu'il lui fallut employer toutes les ressources de son crédit pour empêcher qu'on ne fît à cette pièce les honneurs d'une représentation à Versailles.

Le 15 septembre 1748, Voltaire était de retour à la cour de Stanislas, qui résidait à Commercy ; mais Mme du Châtelet était alors bien changée à son égard, et, par comparaison, peut-être trouva-t-il moins cruels les petits désagréments littéraires qu'il venait d'essuyer. L'année précédente en effet, à Lunéville et dans la société de la marquise de Boufflers, Mme du Châtelet avait rencontré Saint-Lambert, âgé alors de trente ans, et à qui une *Épître à Chloé* avait fait quelque réputation. Une intimité d'un caractère très-tendre n'avait pas tardé à s'établir entre eux. Lorsque Voltaire ne put douter plus longtemps de la vérité, et que sa douleur et sa colère se furent exhalées dans un premier éclat, il resta cependant l'*ami* de celle qui pendant quatorze ans avait fait le bonheur de sa vie, et pardonna à Saint-Lambert, en lui disant avec une résignation à demi risible et à demi touchante : « Mon enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît, jouissez de ces instants trop courts : un vieillard, un malade comme je suis n'est plus fait pour les plaisirs. » La blessure fut cruelle sans doute, mais les lettres étaient la grande, la seule passion de Voltaire ; et comme elles avaient peut-être un peu contribué à son malheur, elles aidèrent aussi à l'en consoler. Il sembla en effet redoubler alors d'activité intellectuelle. Au milieu même des représentations de *Zaïre* et de *Mérope* que le roi de Pologne donne en son honneur, il aspire à de nouveaux succès sur la scène. Après avoir, sous l'aiguillon du *Catilina* de Crébillon, ébauché à grands traits cette *Rome sauvée*, où il se peindra si bien lui-même dans ce beau vers placé dans la bouche de Cicéron :

Romains, j'aime la gloire et ne veux pas m'en taire,

il entreprend dans *Oreste* de lutter avec la sévérité du drame antique. *Nanine* (1) est achevée, et pendant que cette comédie, dont le sujet emprunté à *Paméla* de Richardson, est représentée avec succès à Paris (16 juin 1749), il compose pour le théâtre de Lunéville son badinage de *la Femme qui a raison* (2). Puis à

(1) Il reprit ainsi *Électre* dans *Oreste*, *Catilina* dans *Rome sauvée*, *Atrée* dans *les Pélopides*, et *le Triumvirat* dans la pièce de ce nom. Sans se demander s'il sortit victorieux de cette lutte, on peut remarquer que la représentation de *Sémiramis* (29 août 1748) sembla ranimer la vieille veine de Crébillon, qui, après vingt-deux ans de silence, donna au théâtre *Catilina* (20 décembre 1748), puis *le Triumvirat* (23 déc. 1754).

(1) Paris, 1749, in-12.

(2) Genève, 1759, in-12.

de nouveaux ennuis. A l'en croire, il paraîtrait que celui-ci avait répandu le bruit qu'il « venait d'être condamné en France à une prison perpétuelle, et qu'il se disposait à prêcher l'athéisme à Leyde ». Ce qui est vrai, c'est que Voltaire rimait tout simplement alors la *Défense du mondain*, qu'il appelait un « petit essai de morale mondaine », et où il cherchait à prouver « que ceux qui crient contre *le luxe* ne sont guère que *des pauvres* de mauvaise humeur ». On est un peu étonné que ces doctrines, à une époque qui n'était pas assurément celle des lois somptuaires, parussent si fort suspectes aux ministres de Louis XV.

Au reste le danger ne fut pas de longue durée, car Voltaire crut pouvoir revenir à Cirey à la fin de février 1737. Toutefois, l'alarme avait été assez vive pour qu'il ne reparût plus à Paris, jusqu'en 1739, et qu'il se fixât définitivement à Cirey, d'où il pouvait assez prudemment encore braver les persécutions, plus bruyantes du reste qu'efficaces, dont il était l'objet. Son genre de vie était à la fois celui d'un auteur laborieux, infatigable et d'un homme du monde qui ne néglige rien des devoirs de la société. Après un déjeûner au café, qui se prenait dans sa chambre, et que suivait une assez courte conversation avec ses hôtes, il se mettait au travail, et « il fallait, à neuf heures du soir, l'arracher à son secrétaire pour le souper ». A table « son valet de chambre, dit M[me] de Graffigny, ne quitte point sa chaise, et ses valets lui remettent (au valet de chambre) ce qui lui est nécessaire, comme les pages aux gentilshommes du roi.. Il a une façon plaisante d'ordonner.., il ajoute toujours en riant : *Et qu'on ait bien soin de Madame* ». Au salon les plaisirs de l'esprit abondent. Les hôtes les plus fréquents y sont Maupertuis, avec lequel Voltaire en est encore à l'admiration, Clairaut, le président Hénault, Helvétius, Bernoulli, Algarotti, dom Calmet, l'abbé de Breteuil, bon vivant, gai, spirituel, un peu plus tard Saint-Lambert et l'abbé de Voisenon, qu'on appelle l'abbé *Greluchon*. Le théâtre est aussi une grande affaire : on y joue la tragédie, la comédie, la farce et jusqu'aux marionnettes. On en arrive à ce point de répéter et de jouer « en vingt-quatre heures trente-cinq actes ». Voltaire montre la lanterne magique, « avec des propos à mourir de rire, où il fourre la coterie de M. de Richelieu, l'histoire de l'abbé Desfontaines, le tout sur le ton savoyard ». Les premiers ouvrages que Voltaire produisit dans cette retraite furent les *Éléments de la philosophie de Newton* (Amst., 1738 (1), in-8°), et l'*Essai sur la nature du feu et sur sa propagation* (2). Dans le premier de ces ouvrages Voltaire resumait et vulgarisait les grandes découvertes de Newton : mais il ne serait pas juste, comme on l'a fait, de lui attribuer exclusivement l'honneur d'avoir révélé ce grand génie à la France. Dès 1724 Maupertuis avait prêché déjà le newtonianisme à l'Académie des sciences, et même au grand applaudissement de Voltaire, et son *Discours sur la figure des astres* avait paru en 1732. Mais il faut remarquer que Voltaire en se faisant l'apôtre des théories de Newton n'était pas poussé par l'amour seul de la science : à son insu peut-être le système de l'attraction, « ce système qui, comme dit Montesquieu, soulage si fort la Providence », plaisait beaucoup à son esprit, parce qu'il venait en aide à l'incrédulité en rendant en quelque sorte Dieu inutile dans l'univers.

(1) Cette première édition ne contenait qu'une partie de l'ouvrage de Voltaire, le libraire l'ayant fait achever par un mathématicien du pays. En 1741, Voltaire en donna une édition authentique; Londres (Paris), in-8°.

(2) Mémoire composé pour un concours ouvert par l'Académie des sciences, et inséré dans le t. IV des prix de cette compagnie, ann. 1739.

Ces premières années de séjour à Cirey, consacrées presque exclusivement aux sciences, ont été souvent reprochées à M[me] du Châtelet comme un attentat contre le génie poétique de Voltaire, qu'elle semblerait avoir ainsi détourné de sa véritable vocation, celle des lettres. S'il est vrai qu'il lui soit échappé parfois de traiter Tacite « de bégueule qui dit des nouvelles de son quartier » et qu'elle ait un peu trop retenu sous clef l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, il est plus exact encore de dire que ce ne furent là que des excès passagers de jalousie scientifique, et qu'elle écrivait elle-même : « Il aurait bien tort d'abandonner les vers : il ne les a jamais faits si facilement, et sa plume peut à peine suivre le torrent de ses idées. » Quant à Voltaire, il sut très-bien rester fidèle aux vers, aux épîtres, aux tragédies, à l'histoire, à tout son passé enfin, et il écrivait : « Nous sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour les mathématiques. Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art. » On peut même dire que M[me] du Châtelet ne fut pas sans exercer une heureuse influence sur le talent de Voltaire en en modérant les écarts et en lui inspirant un respect de lui-même qu'il oublia trop souvent depuis. Non-seulement en effet elle s'efforçait de lui faire mettre plus de prudence et de réserve dans ses écrits et dans sa conduite, et tenait, par exemple, sous sa garde personnelle le manuscrit de *la Pucelle*, dont tant qu'elle vécut le roi de Prusse lui-même ne put obtenir aucune copie, mais encore elle contint plus d'une fois son humeur satirique et cette violence de bile qui le portait à épuiser les traits du sarcasme sur ses ennemis. Elle ne réussissait pas toujours, témoin ce pamphlet du *Préservatif* (1), que Voltaire lança en 1738 contre Desfontaines, et qu'il rendit encore plus cruel en le faisant précéder d'un frontispice et de vers véritablement odieux. C'était appeler les représailles, et Desfontaines, rendant libelle pour libelle, publia sous le voile de l'anonyme *la Vol-*

(1) *Le Préservatif, ou Critique des Observations sur les écrits modernes*; La Haye (Paris), nov. 1738, in-12, sans nom d'auteur. Mouhy ne le signa point, comme on l'a dit; il se contenta de l'éditer.

taironianie, *ou Lettre d'un jeune avocat en forme de Mémoire* (1738, in-12), dans laquelle il avait accumulé toutes les anecdotes scandaleuses que l'envie et la calomnie avaient pu inventer ou débiter contre son adversaire. Voltaire en éprouva d'abord une véritable stupeur d'indignation, augmentée encore par le lâche silence de Thieriot, dont le témoignage aurait pu anéantir les plus fâcheuses imputations de Desfontaines. Mais bientôt, avec une activité prodigieuse et une incroyable habileté de procureur, il s'engagea dans toutes les procédures d'une action criminelle. Telle était son irritation qu'il se crut à peine satisfait par un désaveu écrit de Desfontaines, et qu'il se donnait du moins le plaisir de le faire publier dans *la Gazette d'Amsterdam* (4 avril 1739). Sans doute Voltaire était vengé, mais mal vengé, et aux regrets d'avoir perdu son temps à obtenir médiocrement justice. « Ne parlons plus de Desfontaines, disait-il... Je dois oublier cet homme-là, et songer à réparer le temps perdu. » La comédie de *l'Envieux* (1), composée à la fin de 1738, et dans laquelle il avait voulu peindre son ennemi, n'était en effet ni un bon ouvrage ni même, comme il le croyait « une bonne action »; et il fallut toute l'influence de Mme du Châtelet pour le dissuader de faire représenter cette sorte de libelle sur la scène française. Ce fut probablement pour regagner, comme il le disait, le temps perdu qu'il composa en quelques jours *Zulime*, tragédie « pleine d'amour », dans laquelle il s'était inspiré du *Bajazet* de Racine, et qui cependant fut jouée sans succès, le 8 juin 1740. A cette année se rapportent encore l'opéra de *Pandore*, la comédie de *la Prude*, imitée de Wycherley, et d'autres écrits qu'on pourrait appeler *les petites œuvres de Cirey*. Mais on doit aussi dater de ce séjour les beaux *Discours sur l'homme* (1738), restés les modèles de la poésie didactique et philosophique.

La correspondance de Voltaire avec le prince royal de Prusse était devenue de plus en plus suivie; c'était un échange continu de vers et d'épîtres, vraies galanteries de prince à homme de lettres. A la fin de mai 1740, Frédéric étant monté sur le trône, Voltaire, qui déjà mettait sa plume au service du nouveau souverain, en écrivant *le Sommaire des droits du roi de Prusse sur Herstall*, ne résista pas au désir d'avoir une entrevue avec celui qu'il commençait à appeler *le Salomon du Nord*. Elle eut lieu, près de Clèves, dans le château de Meurs. Voltaire l'y trouva au lit, avec la fièvre. « J'aperçus dans un cabinet, a-t-il raconté, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu : c'était le roi, qui suait et qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la révérence, et commençai la connaissance par lui tâter le pouls. » L'intimité devint bien vite plus grande. Algarotti, Kaiserling, Maupertuis accompagnaient le roi de Prusse, qui avait avec lui plus de littérateurs que d'aides de camp. On soupa, et « l'on traita à fond de l'immortalité de l'âme, de la liberté, et des androgynes de Platon ». Cependant les instances et les offres de Frédéric ne purent déterminer Voltaire à le suivre à sa cour. L'*ultima ratio regum*, dont celui-ci usait en ce moment même envers les Liégeois, lui avait sans doute donné à réfléchir sur la différence qu'un roi peut mettre entre ses actions et ses écrits. Mais il entrait assez facilement dans la faiblesse des hommes en général, et des rois en particulier, et, après avoir beaucoup loué *l'Anti-Machiavel*, il mit l'auteur assez à l'aise sur cet ouvrage *d'avant le règne*. « Le dernier conseil, disait-il à Frédéric, que Machiavel eût donné à un roi eût été de le réfuter. » Il fit plus. Après trois ou quatre jours passés dans cette royale compagnie (11-15 septembre 1740), il se rendit, au grand déplaisir de Mme du Châtelet, en Hollande pour obtenir du libraire van Duren la suppression d'un livre qui pourrait un jour mettre le prince en contradiction avec l'auteur. La négociation fut longue et infructueuse. En vain Voltaire mit au service du roi de Prusse l'expérience, un peu rusée (1), dont il était pourvu en cette matière. Le livre parut, par lui corrigé et orné d'une préface. Frédéric d'ailleurs n'était pas « fâché d'être imprimé » et pensait peut-être que le meilleur conseil que lui aurait donné Machiavel eût été de le réfuter. Ce fut pour le même objet que Voltaire, retardant encore son retour à Cirey, se rendit à Berlin, où il put cette fois voir le roi de Prusse dans sa gloire, et fort occupé des préparatifs secrets pour ce coup de main que l'histoire a appelé la conquête de la Silésie et dont la mort de l'empereur Charles VI lui fournit l'occasion (20 octobre-3 décembre 1740). Il revint bientôt à La Haye, et de là, par mer, à Bruxelles, où ayant pris Mme du Châtelet, que des affaires avaient retenue jusque-là dans cette ville, il « retourna enfin philosopher dans la retraite de Cirey ».

Dans cet intervalle de paix, il acheva *Mérope* et *Mahomet*, que, contrairement à ses habitudes, il mit et remit sans cesse sur le métier, et s'occupa des deux plus importants ouvrages qu'il ait écrits en prose, *le Siècle de Louis XIV* et *l'Essai sur les mœurs des nations*. La tragédie de *Mahomet*, qu'il avait terminée à Bruxelles, fut jouée pour la première fois à Lille, où résidait alors sa nièce, Mme Denis. Interprétée par une troupe excellente, dont faisaient partie La Noue et Mlle Clairon (avril 1741), elle obtint

(1) Voltaire en avait donné par charité le manuscrit à l'abbé de La Mare; elle fut imprimée pour la première fois en 1834, Paris, in-8°.

(1) « Je dis à van Duren, raconte-t-il, que je ne venais que pour corriger quelques pages des manuscrits.., mais ayant obtenu six chapitres à la fois, je les ai raturés de façon, et j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias et des coq-à-l'âne si ridicules, que cela ne ressemble plus à un ouvrage. »

un succès qui engagea Voltaire à faire de nouvelles tentatives pour que cette pièce fût représentée à Paris. Arrivé dans cette ville au commencement de février 1742 (1), il vit la cour et ses amis les plus puissants, et obtint enfin de la faire jouer au Théâtre-Français, le 9 août. Elle réussit, mais il devint bientôt si visible que les traits dirigés contre le fanatisme musulman l'étaient en réalité contre la religion catholique, que le cardinal de Fleury, qui avait d'abord lu et approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer. Desfontaines et un nommé Bonneval avaient fort contribué, il est vrai, à ce résultat (2). Voltaire alors employa une tactique qui lui était habituelle : il paya d'audace, et dédia *Mahomet* au pape lui-même. Dans ce siècle, où rien n'était sérieux, hommes ni choses, Benoît XIV crut devoir être aussi rusé, ou pour mieux dire aussi léger que Voltaire, et accepta la dédicace avec force louanges et bénédictions apostoliques. Le brillant succès de *Mérope*, qui suivit presque aussitôt (20 février 1743), mit décidément Voltaire au rang des premiers poëtes tragiques. Tel fut l'enthousiasme du parterre que, par une innovation glorieuse, il demanda l'auteur à grands cris, et que, porté en triomphe dans la loge de la maréchale de Villars, Voltaire, aux applaudissements répétés des spectateurs, dut être embrassé par la belle-fille de celle ci, la jeune duchesse de Villars. Un si éclatant succès semblait avoir désarmé l'envie, et Voltaire crut qu'il pouvait sans trop d'ambition aspirer au fauteuil académique, que la mort du cardinal de Fleury venait de laisser vacant (29 janvier). L'influence du duc de Richelieu et de la duchesse de Châteauroux lui avait déjà obtenu l'agrément de Louis XV, qui, dans un souper, avait annoncé que ce serait lui « qui prononcerait l'oraison funèbre du cardinal ». Pour désarmer tous les ressentiments, il avait même adressé à l'abbé de Rothelin une lettre où, avec sa facilité ordinaire à prendre tous les tons et à jouer tous les rôles, il n'épargnait pas les protestations d'attachement au catholicisme. Mais il échoua devant la ligue formée entre le ministre Maurepas, qui, en haine de la favorite, avait, à ce qu'il paraît, « juré de l'écraser », Languet de Gergy, archevêque de Sens, et surtout l'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, récemment pourvu de la feuille des bénéfices, et à qui il fit payer cher son opposition en lui infligeant le surnom d'*âne de Mirepoix*. L'Académie préféra à l'auteur de *la Henriade* et de *Mérope* un prélat dont les titres littéraires, si ce n'est le nom, sont encore inconnus, Paul d'Albert de Luynes, évêque de Bayeux ; et il ne faut peut-être pas s'étonner de cette préférence, tout ecclésiastique, si l'on songe que l'Académie ne comptait pas alors moins de dix-huit prêtres parmi ses membres. Cette exclusion piqua Voltaire d'autant plus au vif, que cette même année la quadruple élection de Marivaux, de Mairan, de Maupertuis et de Bignon en fit un cas de récidive, et il fallut tout l'ascendant que Mme du Châtelet avait sur lui pour qu'il ne courût pas jusqu'en Prusse se consoler auprès de Frédéric, qui avait très-habilement exploité l'irritation de l'auteur blessé. La postérité doit penser qu'il trouva dans l'amitié et dans l'estime du jeune Vauvenargues (1), avec lequel il entra alors en correspondance, une compensation qui n'était pas inférieure à ses ennuis.

Cependant le roi de Prusse venait, au grand désappointement de la France, engagée dans une guerre contre Marie-Thérèse, de signer avec cette princesse la paix de Breslau. Toute la politique de Louis XV tendait à lui faire reprendre les armes. Pour atteindre ce but, le comte d'Argenson, ministre de la guerre depuis le 7 janvier 1743, songea à employer Voltaire et à mettre à profit cette intimité du poëte avec Frédéric, dont toute l'Europe s'occupait alors. Voltaire accepta, non sans avoir préalablement usé de son nouveau crédit en faveur de son cousin Marchand et de ses demandes de *fournitures* d'armée, et partit pour La Haye, donnant assez malicieusement pour raison de ce voyage et les cabales dont il était victime et les avances de Frédéric (juin 1743). Logé à La Haye dans le *palais de la Vieille Cour*, propriété du roi de Prusse, il y passa près de deux mois à surveiller l'attitude des Hollandais et les forces que l'Angleterre avait dans ce pays, et à tâcher de faire refuser à celles-ci le passage sur le territoire prussien (27 juin-23 août). Cette mission diplomatique avait ses inconvénients, et il n'est pas bien sûr que Frédéric n'ait pas un peu regardé Voltaire comme un espion que la France lui envoyait. Mais sa situation s'éclaircit, les nuages se dissipèrent, et il partit pour Berlin, où le roi l'avait de nouveau sollicité de se rendre. Voltaire était véritablement dans l'enivrement de son zèle, et sous le charme de *l'Alexandre du Nord*, comme il appelait alors Frédéric. Entouré d'attentions et presque de prévenances par la margrave de Bareuth et par la princesse Ulrique, avec lesquelles il se lie par un galant commerce poétique, il compose pour cette dernière la charmante épître du *Rêve*, où l'esprit et la grâce ne brillèrent jamais d'un plus vif éclat, et qui, bien à tort, a passé pour avoir froissé la dignité jalouse du roi de Prusse. Tel est son enchantement qu'il semble avoir oublié complétement Cirey

(1) En attendant que le bel hôtel Lambert, acheté en 1739 par Mme du Châtelet, fût restauré et meublé. Voltaire habita avec celle-ci rue Traversière-Saint-Honoré, dans la maison qui avait appartenu à Mme de Fontaine-Martel, où il avait déjà demeuré et qu'il acheta en 1750.

(2) Voltaire retira sa pièce le 16 août, après la troisième représentation, et elle ne fut reprise que le 30 septembre 1751.

(1) Il se fit connaître à Voltaire par une lettre écrite de Nancy (avril 1743), dans laquelle il lui soumit un jugement littéraire sur les mérites comparés de Corneille et de Racine. Rien n'honore plus Voltaire que la sympathie avec laquelle il accueillit Vauvenargues et la sûreté de son goût pour discerner tout d'abord le génie du moraliste inconnu.

et Mme du Châtelet. A peine a-t-il quitté Berlin (30 août-12 octobre 1743), qu'il court, on ne sait pour quelle nouvelle mission diplomatique, les petites principautés voisines, Brunswick, Baireuth, etc. « Il est ivre absolument, il est fou des cours d'Allemagne », écrit Mme du Châtelet avec dépit. Ce ne fut en effet qu'au mois de novembre que Voltaire la rejoignit à Lille et qu'il partit avec elle pour Paris. Du reste il avait à peu près échoué dans sa mission, et était tout au plus parvenu à adoucir les railleries de Frédéric sur nos malheureuses troupes battues à Dettingen. Quant à ramener ce prince sur les champs de bataille par la crainte d'un retour des Autrichiens en Silésie,

Ils seront reçus, biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Telle avait été la conclusion de son hôte de Berlin, qui se crut sans doute dispensé de répondre autrement que par ce pont-neuf à un poëte diplomate Toutefois, en 1744, Frédéric prit de nouveau les armes, et il serait téméraire d'affirmer que le voyage de Voltaire à Berlin n'ait pas été pour quelque chose dans cette résolution. On le peut d'autant moins que tout prouve que ses services avaient été appréciés par la cour. Le remplacement du ministre Amelot par son ancien condisciple le marquis d'Argenson ne fit que l'engager davantage dans une voie où l'espoir d'avoir raison de ses ennemis, un peu de vanité (1), et beaucoup de cette activité d'esprit qui le dévorait sans cesse l'avaient jeté. Laissant de côté les travaux sérieux et de longue haleine, il se fait poëte de circonstance. Même dans la retraite de Cirey, dont « la félicité » lui est encore chère, il songe à la cour; il retouche l'opéra de *Pandore* pour les fêtes qu'on doit y donner, et compose le *Poëme sur les événements de l'année* 1744. Enfin, mettant sa plume au service de la politique du ministère, il écrit plus d'un *manifeste* diplomatique, parmi lesquels il faut remarquer celui qui précéda la descente de Charles-Édouard en Écosse (2).

Soigneux d'éviter le reproche qu'il avait adressé à M. de Maurepas, de « se brouiller avec toutes les maîtresses de son maître », Voltaire, après avoir fait sa cour à Mme de Prie, à Mme de Mailly et à Mme de Châteauroux, se voyait alors bien plus avant encore dans les bonnes grâces de la nouvelle favorite, Mme de Pompadour. Il l'avait souvent rencontrée dans ses séjours chez le duc de La Vallière, à Champs-sur-Marne, et visitée quelquefois à son château d'Étiolles. Aussi l'année 1745 nous montre-t-elle Voltaire à l'apogée de cette fortune de poëte courtisan qu'il eut la faiblesse de tenter. Le mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne avait fait ordonner de grandes fêtes. Voltaire composa pour cette circonstance *la Princesse de Navarre* (1), comédie-ballet dont la musique était de Rameau, et qui fut représentée à Versailles, le 25 février 1745. Cet opéra, que Voltaire traitait lui même de farce de la foire, lui rapporta en honneurs de cour plus que tous ses précédents chefs-d'œuvre. Il reçut en effet le titre d'historiographe de France et une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, avec permission de la vendre et d'en conserver le titre et les priviléges (2). Dans une société où la valeur publique des hommes empruntait beaucoup des dignités dont ils étaient revêtus, Voltaire ne dédaigna jamais ces distinctions honorifiques, dont il se servait à l'occasion et contre certaines gens. On le vit par la même raison se prévaloir plus tard de son titre de comte de Tourney, et solliciter celui de directeur des haras du roi dans le pays de Gex. Très-reconnaissant de ces faveurs, et devenu le poëte en titre de Louis XV, il écrivit coup sur coup le *Poëme de Fontenoy*, à l'occasion de cette brillante victoire dont il avait été immédiatement averti par le marquis d'Argenson, et l'opéra du *Temple de la Gloire*. C'était une flatterie directe adressée au roi. Sous l'emblème de Trajan vainqueur et pacificateur, couronné par la Gloire et introduit par elle dans son temple, qui se change aussitôt en *temple du Bonheur* (3), il avait voulu représenter Louis XV (27 novembre 1745). Malgré la musique de Rameau, l'œuvre était médiocre et donna lieu à une spirituelle et mordante critique de Fréron, dans ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*. Voltaire fut vivement ému de cette attaque d'un nouvel adversaire, qui prenait la place de Desfontaines, mort au mois de décembre 1745, mais moins peut-être que de la froideur avec laquelle Louis XV affecta de le tenir à l'écart. Avec une familiarité de louange qui était dans ses habitudes, il s'était

(1) « Ce n'était pas assez pour lui, dit Marmontel, d'être le plus illustre des gens de lettres, il voulait être homme de cour. Dès sa jeunesse la plus tendre, il avait la flatteuse habitude de vivre avec les grands. Or cette noblesse était admise aux soupers du roi. Pourquoi lui n'en était-il pas? C'était l'une de ses envies. »

(2) Ce fut dans cette circonstance qu'il connut pour la première fois le général de Lally, dont plus tard il devait défendre la mémoire.

(1) Cet opéra doit être surtout remarqué en ce qu'il devint l'occasion des premiers rapports de Voltaire avec J.-J. Rousseau. Celui-ci en effet ayant été chargé par le duc de Richelieu, qu'il rencontrait chez M. de La Popelinière, de faire quelques changements à la musique et aux paroles de *la Princesse de Navarre*, écrivit à Voltaire pour lui demander son agrément. La lettre et la réponse sont pleines de choses flatteuses. Voltaire était sans doute sincère dans ces premières politesses, bien que J.-J. Rousseau ait dit dans ses *Confessions* : « Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu: et la souplesse courtisane qu'on lui connaît l'obligeait à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connut mieux la mesure de son crédit. » — Le nouvel opéra ainsi remanié fut joué le 22 déc. 1745, sous le titre des *Fêtes de Ramire*.

(2) Il s'empressa d'en profiter, et vendit cette charge 60,000 livres.

(3) Ce fut à cette occasion que, par allusion à ses quatre *Temples*, du *Goût*, de la *Gloire*, du *Bonheur* et de l'*Amitié*, Voltaire reçut de ses ennemis le surnom de *templier*. « Si j'osais, disait Fréron, je proposerais à l'auteur d'en construire un cinquième, *le Temple de l'Amour-propre*. »

approché du roi, auquel il avait dit : « Trajan est-il content ? » Le roi passa sans répondre (1).

Voltaire n'imita point Racine, et ne mourut pas du dédain royal. Il pensa seulement que le moment était venu de mettre à profit ses amitiés de cour, et se présenta de nouveau à l'Académie pour remplacer le président Bouhier. C'était la troisième tentative de ce genre qu'il faisait depuis 1730. Assuré de l'appui de Mme de Pompadour, qui le protégeait encore, il ne voulut pas échouer cette fois devant l'opposition du clergé. En conséquence, il chercha avant tout à se concilier les Jésuites, et par eux l'ancien évêque de Mirepoix, que cependant, depuis l'élection de 1743, il n'appelait plus que l'*âne de Mirepoix*. De là la lettre véritablement singulière qu'il écrivit au P. de La Tour, et dans laquelle, après un éloge pompeux des Jésuites, il faisait cette profession de foi : « Que si jamais, disait-il, on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de la paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui ; je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. » Ces contradictions sont trop fréquentes dans la vie de Voltaire pour qu'on s'en étonne. Ce fut en effet un des plus grands vices de son caractère, bien que peut-être un des éléments les plus actifs de son talent, de croire que tous les moyens, mensonges, calomnies, démentis donnés à lui-même, étaient bons contre ses adversaires, et d'y glisser toujours assez d'ironie pour qu'il rassurât sans doute sa conscience en se persuadant que personne n'était plus dupe de lui qu'il ne l'était lui-même. Quoi qu'il en soit, le 9 mai 1746, Voltaire fut admis à l'Académie française, sans aucune opposition de la part de l'évêque de Mirepoix et avec la voix de Montesquieu, qui avait dit : « Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été. » Son discours de réception eut cela de remarquable qu'il y substitua le premier une discussion littéraire aux lieux communs qu'on y débitait d'ordinaire. Mais à côté de cette heureuse innovation « une légère teinte de pédanterie, dit M. Charles Nisard, une manière de juger les choses assez cavalière, un mépris finement déguisé de la contradiction s'y font remarquer à peu près à chaque page ». En parlant de ce discours, Voltaire avait dit que ce « serait le chant du cygne ». Voltaire vécut encore longtemps, et sous ce rapport ce ne fut pas son œuvre dernière ; mais l'Académie, à laquelle il gardait sans doute rancune, resta longtemps sans l'entendre. Les critiques acerbes dont Batteux, dans le journal de Fréron, accueillit son discours, une assez fâcheuse affaire qu'il eut au même sujet avec Travenol (2), violon de l'opéra, et qui donna lieu à d'injurieux mémoires publiés par l'avocat Mannoury, commençaient à lui faire regretter la retraite de Cirey, lorsque la faveur singulière dont tout à coup Crébillon le tragique devint l'objet de la part du roi et de Mme de Pompadour lui ouvrit enfin les yeux sur la vanité de ses succès de cour et lui fit amèrement regretter les quatre années qu'il venait de perdre. Il était encore tout agité du dépit que pouvait lui causer l'impression au Louvre des tragédies de son rival, honneur qu'on lui avait constamment refusé, lorsqu'un incident, dont il pouvait craindre les suites, mit fin brusquement à cette période mondaine et stérile de sa vie et l'éloigna encore une fois de Paris. Il se trouvait, au mois de novembre 1746, à Fontainebleau avec Mme du Châtelet : une perte considérable que celle-ci fit au jeu lui ayant fait adresser, en anglais, quelques observations qui n'étaient pas à la louange de la probité de certains joueurs, il pensa qu'il était prudent de se mettre à l'abri des moyens dont d'autres chevaliers de Rohan pourraient se servir pour venger leur honneur. De là sa fuite soudaine au château de Sceaux, auprès de la duchesse du Maine, qui pendant près de deux mois le cacha dans un appartement écarté, dont les volets restaient fermés tout le jour (novembre 1746). Voltaire y travaillait aux bougies, et composa dans cette retraite les premiers de ses romans, entre autres *Zadig* (1), « dont il descendait, dit M. Sainte-Beuve, chaque soir régaler la princesse, qui, n'ayant pas l'habitude de dormir, dormait ces nuits-là moins que jamais. » On aimait beaucoup le théâtre à cette petite cour, et plus d'une fois Voltaire y joua ses propres pièces ou celles des autres, tout en achevant sa comédie de *la Prude*, qu'il voulut bien ne pas intituler *la Dévote*, et qui fut représentée à Anet, au mois d'août 1747. Mme du Châtelet l'accompagnait dans ses aimables résidences. Mais il faut bien dire que l'un et l'autre mêlaient à leur science et à leur esprit quelques travers qui firent quelquefois sourire à leurs dépens. Peignant un jour l'arrivée de Mme du Châtelet et de Voltaire à Anet, la spirituelle mais méchante Mme de Staal disait : « Ils apparaissent sur le minuit comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés. » Tout le jour en effet était consacré à l'étude ; de là les mécomptes de la société frivole de la duchesse du Maine. « Mme du Châtelet, ajoute la même charitable personne, est d'hier à son troisième logement... elle persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galants, qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite insolite. » En un mot la pétulance de la verve de Voltaire, comme la tournure d'esprit hardie et un peu

(1) Voltaire datait ainsi une lettre du 1er décembre 1745 : *A Versailles et jamais à la cour.*

(2) Voltaire, avec une intolérance qui lui est habituelle en matière littéraire, avait fait mettre en prison ce Travenol, comme distributeur de satires faites contre lui. Il se trouva que le fils de cet homme était le vrai coupable : de là un procès à fin de dommages-intérêts.

(1) Poursuivant son ressentiment jusque dans cette œuvre charmante, il avait peint Boyer dans le personnage de *Yebor*, et Maurepas dans celui de *l'Envieux*.

virile de sa compagne, étonnèrent cette cour vouée au bel esprit, tout ce petit monde ingénieux et apprêté auquel Fontenelle et La Motte avaient donné le ton.

Cependant Voltaire, écrivain de premier mouvement par excellence, et que les sentiments si divers et si prompts qui l'agitaient inspiraient bien plus que les pures conceptions de l'art, avait formé le projet de lutter avec Crébillon en refaisant une à une toutes les pièces de son rival (1). Dès 1747 il s'engagea dans cette voie, où il se condamnait à suivre un écrivain qu'il traitait de « barbare ». Il commença une tragédie de *Sémiramis*, sujet que Crébillon avait mis avec succès sur la scène en 1717. Il y travailla avec d'autant plus d'ardeur que la jeune dauphine, l'infante d'Espagne, s'intéressait à son œuvre et qu'il n'était pas encore assez entièrement détaché de la cour pour ne pas en concevoir quelques espérances. La mort prématurée de cette princesse, en le privant de cet appui, le décida sans doute à quitter Paris et à se rendre, avec Mme du Châtelet, à la cour de Lunéville (février 1748). La bonhomie du roi Stanislas, la liberté dont on jouissait à sa cour, les amusements de l'esprit et surtout ceux du théâtre, qui en étaient les plaisirs ordinaires, semblaient promettre à Voltaire le repos et la tranquillité d'esprit dont il avait besoin. Mais la liaison de Mme du Châtelet avec la marquise de Boufflers, l'amie fort tendre du roi, certaines intrigues de boudoir où l'on voulut lui faire jouer un rôle à son insu, ne tardèrent pas à augmenter les défiances que l'on conservait à Versailles contre Voltaire, et à lui aliéner de plus en plus l'esprit de la reine. Il s'en aperçut lorsque, *Sémiramis* étant achevée, il se rendit à Paris pour en préparer la représentation (mars-juin 1748). Depuis son séjour en Angleterre, Voltaire cherchait à faire une sorte de révolution dans l'art dramatique, en ajoutant au pathétique des situations, qui avait suffi à ses prédécesseurs, un appareil théâtral, tantôt pompeux, tantôt terrible, propre à frapper les yeux et à préparer les esprits. Il entendait donc que sa pièce, où apparaissait l'ombre de Ninus « fit pleurer, fit frissonner » ; c'était chose assez difficile en raison des habitudes d'une époque où la scène était encore encombrée de spectateurs. Voltaire, après beaucoup de démarches, obtint quelques réformes et une décoration où s'était évertué le talent pompeux des Slodtz, et telle que l'avait conçue son imagination. La première représentation eut lieu le 29 août 1748, et Voltaire, venu tout exprès de Commercy, y assista ainsi qu'à la seconde. Le tumulte qui s'y manifesta, et dont l'apparition de l'ombre de Ninus doit autant peut-être que les partisans de Crébillon porter la responsabilité, le forcèrent à refaire à la hâte un cinquième acte et à retrancher cette scène de terreur, qui était la conception la plus originale de sa tragédie. Très-docile aux critiques exprimées par l'amitié et surtout dans le secret de l'intimité, Voltaire n'admettait guère celles qui prenaient le public pour juge. La parodie de *Zoramis*, qui parut bientôt après sur le Théâtre de la Foire, l'irrita donc d'autant plus qu'il lui fallut employer toutes les ressources de son crédit pour empêcher qu'on ne fît à cette pièce les honneurs d'une représentation à Versailles.

Le 15 septembre 1748, Voltaire était de retour à la cour de Stanislas, qui résidait à Commercy ; mais Mme du Châtelet était alors bien changée à son égard, et, par comparaison, peut-être trouva-t-il moins cruels les petits désagréments littéraires qu'il venait d'essuyer. L'année précédente en effet, à Lunéville et dans la société de la marquise de Boufflers, Mme du Châtelet avait rencontré Saint-Lambert, âgé alors de trente ans, et à qui une *Épître à Chloé* avait fait quelque réputation. Une intimité d'un caractère très-tendre n'avait pas tardé à s'établir entre eux. Lorsque Voltaire ne put douter plus longtemps de la vérité, et que sa douleur et sa colère se furent exhalées dans un premier éclat, il resta cependant l'*ami* de celle qui pendant quatorze ans avait fait le bonheur de sa vie, et pardonna à Saint-Lambert, en lui disant avec une résignation à demi risible et à demi touchante : « Mon enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît, jouissez de ces instants trop courts : un vieillard, un malade comme je suis n'est plus fait pour les plaisirs. » La blessure fut cruelle sans doute, mais les lettres étaient la grande, la seule passion de Voltaire ; et comme elles avaient peut-être un peu contribué à son malheur, elles aidèrent aussi à l'en consoler. Il sembla en effet redoubler alors d'activité intellectuelle. Au milieu même des représentations de *Zaïre* et de *Mérope* que le roi de Pologne donne en son honneur, il aspire à de nouveaux succès sur la scène. Après avoir, sous l'aiguillon du *Catilina* de Crébillon, ébauché à grands traits cette *Rome sauvée*, où il se peindra si bien lui-même dans ce beau vers placé dans la bouche de Cicéron :

> Romains, j'aime la gloire et ne veux pas m'en taire,

il entreprend dans *Oreste* de lutter avec la sévérité du drame antique. *Nanine* (1) est achevée, et pendant que cette comédie, dont le sujet emprunté à *Paméla* de Richardson, est représentée avec succès à Paris (16 juin 1749), il compose pour le théâtre de Lunéville son badinage de *la Femme qui a raison* (2). Puis à

(1) Il reprit ainsi *Électre* dans *Oreste*, *Catilina* dans *Rome sauvée*, *Atrée* dans *les Pélopides*, et *le Triumvirat* dans la pièce de ce nom. Sans se demander s'il sortit victorieux de cette lutte, on peut remarquer que la représentation de *Sémiramis* (29 août 1748) sembla ranimer la vieille veine de Crébillon, qui, après vingt-deux ans de silence, donna au théâtre *Catilina* (20 décembre 1748), puis *le Triumvirat* (23 déc. 1754).

(1) Paris, 1749, in-12.
(2) Genève, 1760, in-12.

côté de ces œuvres de poésie et d'imagination, c'étaient encore d'autres travaux, que la postérité a un peu oubliés, mais par lesquels il entendait bien alors prouver que la charge d'historiographe de France n'était pas pour lui un vain titre. Tels étaient l'*Histoire de la guerre de* 1741 (1), pour laquelle il s'était fait ouvrir plusieurs dépôts d'archives; l'*Éloge des officiers qui sont morts dans la campagne de* 1741; le *Panégyrique de Louis XV*, et celui de *Saint Louis* (2), qui mit à la mode le genre philosophique dans la chaire. La publication du *Testament du cardinal de Richelieu*, dont la duchesse d'Aiguillon avait retrouvé le manuscrit, l'engagea vers la même époque dans une polémique qu'il soutint dans son opuscule des *Mensonges imprimés* (3), et dans laquelle son scepticisme historique le servit mal en le portant à nier l'authenticité d'un document dont la certitude fut établie par l'érudit Foncemagne. Dans les arts comme en philosophie et en politique, Voltaire professait surtout la doctrine de l'*utile*. C'est elle, jointe à un sentiment très-vif pour le luxe de son époque, qui lui inspira les écrits, si vifs et si agréables, des *Embellissements de Paris*, et du *Philosophe indien et le Bostangi, ou les Embellissements de la ville de Cachemire* (4). Mais si l'on doit se souvenir que bien des travaux d'art et d'assainissement exécutés depuis dans la capitale de la France n'ont été que la réalisation des vues de Voltaire en 1749, il ne faut pas non plus oublier qu'ennemi, comme tous les hommes du dix-huitième siècle, de l'art gothique et de la renaissance, il demandait la démolition de Notre-Dame « monument, disait-il, d'une architecture barbare », et celle de l'hôtel de ville, qui était selon lui » du plus mauvais goût du monde ».

C'est au milieu de cette activité littéraire merveilleuse, à la veille de *Catilina* et d'*Oreste*, pour lesquels il se préparait à « rappeler à Mme de Pompadour l'exemple d'Henriette d'Angleterre faisant travailler Racine et Corneille à *Bérénice*, que vint le frapper le coup le plus cruel qu'il ait jamais ressenti. Mme du Châtelet, après être accouchée d'une fille dans la nuit du 3 au 4 septembre 1749, mourut presque subitement à Lunéville, dans la soirée du 10 septembre, pendant que Voltaire et M. du Châtelet soupaient chez Mme de Boufflers. En apprenant la fatale nouvelle, il alla tomber au pied de l'escalier près de la guérite d'une sentinelle; et quand il recouvra un peu de calme, ce fut pour écrire à son ami d'Argental ces lignes, où l'on sent de véritables larmes: « Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée; j'aime à parler à son mari, à son fils. Enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. » Revenu à Cirey, où sa fortune, confondue depuis longtemps avec celle de son amie, nécessitait sa présence, il tint à l'égard de MM. du Châtelet une conduite aussi digne que désintéressée, mais où parfois prenaient place quelques intermèdes presque comiques. Ainsi, un jour le marquis voulant ouvrir le chaton d'une bague que portait habituellement Mme du Châtelet, Voltaire, qui savait que ce bijou contenait son portrait, tâcha vainement à l'en dissuader. Mais le mari, indocile, fut peut-être moins surpris que l'amant en voyant apparaître le portrait de Saint-Lambert. « Croyez-moi, monsieur, dit Voltaire, ne nous vantons de ceci ni l'un ni l'autre. » Rentré chez lui, et seul avec son secrétaire Longchamp, il ajouta : « J'en avais ôté le duc de Richelieu, Saint-Lambert m'en a chassé : ainsi vont les choses de ce monde (1). » Marmontel, dans ses *Mémoires*, a raconté également comment Voltaire, de retour à Paris, et encore tout plein de sa douleur, en entretenait ses amis avec une vivacité très-sincère, et passait presque sans transition de cette émotion aux propos et souvent aux plaisanteries les plus contraires.

La mort de Mme du Châtelet ne brisa pas seulement le cœur de Voltaire, elle brisa aussi l'existence paisible et sûre qu'il s'était faite à Cirey. Elle le livra encore une fois à ses vivacités imprudentes et à de nouvelles aventures, qui eurent une grande influence sur le caractère, de plus en plus agressif et passionné, de ses écrits. « Privé de l'amie qui le fixait, a dit M. Sainte-Beuve, et qui tenait pour lui le gouvernail, il ne savait plus que devenir ni à quoi se rattacher. Il fut près de faire un coup de tête. Sa première idée était de se retirer à l'abbaye de Senones, auprès de dom Calmet, pour s'enfoncer dans l'étude; sa seconde idée fut d'aller en Angleterre auprès de lord Bolingbroke, pour se livrer à la philosophie. » Il prit un parti plus sage en revenant à Paris, où le poussait le désir de faire jouer *Rome sauvée* et *Oreste*, et où l'appelait la sollicitude affectueuse de ses *anges*, M. et

(1) On prétend que Voltaire cessa de travailler à cet ouvrage en apprenant l'arrestation de Charles-Édouard à l'Opéra (10 décembre 1748). Il fut imprimé malgré lui. Amst. (Paris), 1755, in-12; La Haye, 1756, in-12. Il forme aujourd'hui les ch. XLVII à L du *Siècle de Louis XV*.

(2) *Ce Panégyrique* fut prononcé par l'abbé d'Arty, dans la chapelle du Louvre, en présence de l'Académie française, le 25 août 1749

(3) La première partie en parut à la suite de *Sémiramis*, Paris, 1749, in-12 et la seconde à la suite d'*Oreste*, Paris, 1750, in-12.

(4) Voltaire, sur un sujet analogue, avait déjà composé en 1748 le poëme intitulé *la Police sous Louis XIV*.

(1) Pour être juste envers tout le monde, il faut ajouter que Voltaire eut bien aussi quelque tort envers Mme du Châtelet, et que ses longues absences en Prusse et dans les petites cours d'Allemagne, ses préoccupations d'écrivain plus que d'amant la firent beaucoup souffrir avant de la détacher de lui. « Que de choses à lui reprocher ! écrivait-elle en 1748, et que son cœur est loin du mien : Avoir à me plaindre de lui est une sorte de supplice que je ne connaissais pas »

Mme d'Argental. Le 25 septembre 1749, il quitta Cirey pour n'y plus revenir (1).

IV. Paris : *Oreste, la Voix du sage et du peuple.* — Séjour en Prusse. 1749-1753.

Voltaire, après avoir passé quelques jours à Châlons et à Reims (2) pour « mettre, disait-il, un temps entre le coup qui l'avait frappé et son retour », arriva à Paris vers le 10 octobre 1749. Obligé de se créer un nouvel état de maison, et on pourrait dire une nouvelle existence, il s'était fait céder par le marquis du Châtelet l'appartement même que la marquise avait occupé rue Traversière-Saint-Honoré. « Je vous avouerai, écrivait-il alors à d'Argental, qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est pas désagréable. » En même temps il appelait auprès de lui sa nièce, Mme Denis, âgée alors de trente-neuf ans et qui n'était pas encore, ainsi que la représentent en 1779 les *Mémoires* de Bachaumont, « laide et grosse comme un muid ». Femme visant à la littérature, coupable déjà d'une comédie, *la Coquette punie*, que toute l'affection de son oncle ne put rendre supportable, elle plaisait à Voltaire par une passion prononcée pour le théâtre et par sa bonne volonté à prendre des rôles dans les pièces de son oncle. Le premier soin de Voltaire, assez grand seigneur pour faire jouer ses tragédies dans sa propre maison, avait été de disposer chez lui un petit théâtre intime où il conviait ses amis, et où un jeune homme, dont il avait deviné le génie tragique, Louis Le Kain, débuta au mois de février 1750. Toutefois il n'en faisait pas moins assidument sa cour à la duchesse du Maine, à laquelle il demandait docilement son avis sur ses « Grecs et ses Romains » (*Oreste* et *Rome sauvée*). Il reparaissait aussi à Versailles, et pour se concilier sans doute le dauphin, il corrigeait une tragédie de la belle-sœur de ce prince, Amélie de Saxe, reine des Deux-Siciles, et s'étonnait de ne pas trouver « une faute de français dans tout l'ouvrage ». Tout cela entrait un peu dans le système de « fortifications » qu'il préparait contre « l'assaut des barbares », c'est-à-dire contre les partisans de Crébillon. Le 12 janvier 1750 en effet eut lieu la première représentation d'*Oreste*, que, par une prédilection paternelle pour *Rome sauvée*, il avait voulu risquer avant cette dernière pièce, qu'il considérait comme son chef-d'œuvre. Cette fois, renonçant à affaiblir la grandeur du sujet grec en y mêlant une intrigue amoureuse, Voltaire avait cherché à se rapprocher autant que possible de Sophocle. Le succès ne répondit pas à son attente. « Tout ce qui pouvait donner prise à la critique, dit Marmontel, témoin oculaire, fut relevé par des murmures ou tourné en ridicule. Le spectacle en fut troublé à chaque instant. Voltaire y vint, et, dans un moment où le parterre tournait en ridicule un trait de pathétique, il se leva et s'écria : « Eh, barbares ! c'est du Sophocle ! » Suivant son habitude, il céda au goût du public en refaisant à la hâte le cinquième acte de sa pièce, mais surtout il gourmanda le zèle de ses amis, et en particulier de la duchesse du Maine, à qui elle avait été dédiée. En vain *Oreste* obtint-il plus de faveur à la reprise qui en fut faite le 19, en vain la petite cour de Sceaux sembla-t-elle décerner à Voltaire le triomphe en le couvrant d'applaudissements dans *Rome sauvée*, où il déclama lui-même avec un feu extraordinaire le rôle de Cicéron (1), il commença à regretter d'être revenu à Paris, où il avait presque autant à souffrir de l'indifférence de ses amis que des cabales de ses ennemis. Dégoûté des gens de lettres, il ne l'était pas moins de la cour, où la froideur continue du roi, celle, plus récente, de Mme de Pompadour, qu'il avait blessée par une de ces paroles dont le ton flatteur ne faisait pas toujours passer la familiarité (2), et les défiances religieuses de la reine et du dauphin (3) causaient bien des mécomptes aux petites ambitions dont il ne pouvait pas se guérir. « La place d'historiographe, dit-il lui-même, n'était qu'un vain titre ; je voulus la rendre réelle, en travaillant à l'*Histoire de la guerre de* 1741 ; mais malgré mes travaux Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas. » Soit qu'il voulût faire consacrer par un titre public l'universalité de son génie, soit, comme il le raconte, qu'il cherchât à se « faire une espèce de rempart des Académies contre les persécutions », il poursuivit alors un double fauteuil à l'Académie des

(1) Ce fut dans ce dernier séjour à Cirey, au milieu des règlements de comptes et de succession, que furent brûlés un grand nombre de papiers ayant appartenu à Mme du Châtelet. Parmi ceux-ci on doit regretter une volumineuse correspondance, dont il n'est absolument rien resté.

(2) Un hasard poétique lui fit connaître dans cette ville un nommé Tinois, qu'il s'attacha comme secrétaire, qu'il emmena en Prusse en cette qualité, et dont il eut beaucoup à se plaindre.

(1) Cette représentation eut lieu le 21 juin 1750. Le Kain, qui y remplit le rôle de Lentulus Sura, a dit : « Je ne crois pas qu'il soit possible de rien entendre de plus pathétique et de plus vrai que M. de Voltaire ; c'était en vérité Cicéron lui-même tonnant de la tribune aux harangues... »

(2) On lui attribuait ces vers adressés à Mme de Pompadour, qui trouvait qu'une caille servie à son dîner était *grassouillette* :

Grassouillette, entre nous, me semble un peu caillette ;
Je vous le dis tout bas, belle Pompadourette.

(3) Voici ce que Voltaire lui-même raconte à ce sujet : « Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage, intitulé *le Philosophe chrétien*. Il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac, et envoya le manuscrit à la reine, sa fille, la priant de lui en dire son avis... La reine manda au roi son père que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée ; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que Mme du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour Mme de Boufflers, et que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à M. le dauphin et à ses filles. » (Lettre au duc de Richelieu, août 1750.)

côté de ces œuvres de poésie et d'imagination, c'étaient encore d'autres travaux, que la postérité a un peu oubliés, mais par lesquels il entendait bien alors prouver que la charge d'historiographe de France n'était pas pour lui un vain titre. Tels étaient l'*Histoire de la guerre de* 1741 (1), pour laquelle il s'était fait ouvrir plusieurs dépôts d'archives; l'*Éloge des officiers qui sont morts dans la campagne de* 1741; le *Panégyrique de Louis XV*, et celui de *Saint Louis* (2), qui mit à la mode le genre philosophique dans la chaire. La publication du *Testament du cardinal de Richelieu*, dont la duchesse d'Aiguillon avait retrouvé le manuscrit, l'engagea vers la même époque dans une polémique qu'il soutint dans son opuscule des *Mensonges imprimés* (3), et dans laquelle son scepticisme historique le servit mal en le portant à nier l'authenticité d'un document dont la certitude fut établie par l'érudit Foncemagne. Dans les arts comme en philosophie et en politique, Voltaire professait surtout la doctrine de l'*utile*. C'est elle, jointe à un sentiment très-vif pour le luxe de son époque, qui lui inspira les écrits, si vifs et si agréables, des *Embellissements de Paris*, et du *Philosophe indien et le Bostangi, ou les Embellissements de la ville de Cachemire* (4). Mais si l'on doit se souvenir que bien des travaux d'art et d'assainissement exécutés depuis dans la capitale de la France n'ont été que la réalisation des vues de Voltaire en 1749, il ne faut pas non plus oublier qu'ennemi, comme tous les hommes du dix-huitième siècle, de l'art gothique et de la renaissance, il demandait la démolition de Notre-Dame « monument, disait-il, d'une architecture barbare », et celle de l'hôtel de ville, qui était selon lui » du plus mauvais goût du monde ».

C'est au milieu de cette activité littéraire merveilleuse, à la veille de *Catilina* et d'*Oreste*, pour lesquels il se préparait à « rappeler à Mme de Pompadour l'exemple d'Henriette d'Angleterre faisant travailler Racine et Corneille à *Bérénice*, que vint le frapper le coup le plus cruel qu'il ait jamais ressenti. Mme du Châtelet, après être accouchée d'une fille dans la nuit du 3 au 4 septembre 1749, mourut presque subitement à Lunéville, dans la soirée du 10 septembre, pendant que Voltaire et M. du Châtelet soupaient chez Mme de Boufflers. En apprenant la fatale nouvelle, il alla tomber au pied de l'escalier près de la guérite d'une sentinelle; et quand il recouvra un peu de calme, ce fut pour écrire à son ami d'Argental ces lignes, où l'on sent de véritables larmes: « Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée; j'aime à parler à son mari, à son fils. Enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. » Revenu à Cirey, où sa fortune, confondue depuis longtemps avec celle de son amie, nécessitait sa présence, il tint à l'égard de MM. du Châtelet une conduite aussi digne que désintéressée, mais où parfois prenaient place quelques intermèdes presque comiques. Ainsi, un jour le marquis voulant ouvrir le chaton d'une bague que portait habituellement Mme du Châtelet, Voltaire, qui savait que ce bijou contenait son portrait, tâcha vainement à l'en dissuader. Mais le mari, indocile, fut peut-être moins surpris que l'amant en voyant apparaître le portrait de Saint-Lambert. « Croyez-moi, monsieur, dit Voltaire, ne nous vantons de ceci ni l'un ni l'autre. » Rentré chez lui, et seul avec son secrétaire Longchamp, il ajouta : « J'en avais ôté le duc de Richelieu, Saint-Lambert m'en a chassé : ainsi vont les choses de ce monde (1). » Marmontel, dans ses *Mémoires*, a raconté également comment Voltaire, de retour à Paris, et encore tout plein de sa douleur, en entretenait ses amis avec une vivacité très-sincère, et passait presque sans transition de cette émotion aux propos et souvent aux plaisanteries les plus contraires.

La mort de Mme du Châtelet ne brisa pas seulement le cœur de Voltaire, elle brisa aussi l'existence paisible et sûre qu'il s'était faite à Cirey. Elle le livra encore une fois à ses vivacités imprudentes et à de nouvelles aventures, qui eurent une grande influence sur le caractère, de plus en plus agressif et passionné, de ses écrits. « Privé de l'amie qui le fixait, a dit M. Sainte-Beuve, et qui tenait pour lui le gouvernail, il ne savait plus que devenir ni à quoi se rattacher. Il fut près de faire un coup de tête. Sa première idée était de se retirer à l'abbaye de Senones, auprès de dom Calmet, pour s'enfoncer dans l'étude; sa seconde idée fut d'aller en Angleterre auprès de lord Bolingbroke, pour se livrer à la philosophie. » Il prit un parti plus sage en revenant à Paris, où le poussait le désir de faire jouer *Rome sauvée* et *Oreste*, et où l'appelait la sollicitude affectueuse de ses *anges*, M. et

(1) On prétend que Voltaire cessa de travailler à cet ouvrage en apprenant l'arrestation de Charles-Édouard à l'Opéra (10 décembre 1748). Il fut imprimé malgré lui, Amst. (Paris), 1755, in-12; La Haye, 1756, in-12. Il forme aujourd'hui les ch. XLVII à L du *Siècle de Louis XV*.

(2) Ce *Panégyrique* fut prononcé par l'abbé d'Arty, dans la chapelle du Louvre, en présence de l'Académie française, le 25 août 1749.

(3) La première partie en parut à la suite de *Sémiramis*, Paris, 1749, in-12 et la seconde à la suite d'*Oreste*, Paris, 1750, in-12.

(4) Voltaire, sur un sujet analogue, avait déjà composé en 1748 le poème intitulé *la Police sous Louis XIV*.

(1) Pour être juste envers tout le monde, il faut ajouter que Voltaire eut bien aussi quelque tort envers Mme du Châtelet, et que ses longues absences en Prusse et dans les petites cours d'Allemagne, ses préoccupations d'écrivain plus que d'amant la firent beaucoup souffrir avant de la détacher de lui. « Que de choses à lui reprocher ! écrivait-elle en 1748, et que son cœur est loin du mien ! Avoir à me plaindre de lui est une sorte de supplice que je ne connaissais pas »

Mme d'Argental. Le 25 septembre 1749, il quitta Cirey pour n'y plus revenir (1).

IV. Paris : *Oreste, la Voix du sage et du peuple.* — Séjour en Prusse. 1749-1753.

Voltaire, après avoir passé quelques jours à Châlons et à Reims (2) pour « mettre, disait-il, un temps entre le coup qui l'avait frappé et son retour », arriva à Paris vers le 10 octobre 1749. Obligé de se créer un nouvel état de maison, et on pourrait dire une nouvelle existence, il s'était fait céder par le marquis du Châtelet l'appartement même que la marquise avait occupé rue Traversière-Saint-Honoré. « Je vous avouerai, écrivait-il alors à d'Argental, qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est pas désagréable. » En même temps il appelait auprès de lui sa nièce, Mme Denis, âgée alors de trente-neuf ans et qui n'était pas encore, ainsi que la représentent en 1779 les *Mémoires* de Bachaumont, « laide et grosse comme un muid ». Femme visant à la littérature, coupable déjà d'une comédie, *la Coquette punie*, que toute l'affection de son oncle ne put rendre supportable, elle plaisait à Voltaire par une passion prononcée pour le théâtre et par sa bonne volonté à prendre des rôles dans les pièces de son oncle. Le premier soin de Voltaire, assez grand seigneur pour faire jouer ses tragédies dans sa propre maison, avait été de disposer chez lui un petit théâtre intime où il conviait ses amis, et où un jeune homme, dont il avait deviné le génie tragique, Louis Le Kain, débuta au mois de février 1750. Toutefois il n'en faisait pas moins assidûment sa cour à la duchesse du Maine, à laquelle il demandait docilement son avis sur ses « Grecs et ses Romains » (*Oreste* et *Rome sauvée*). Il reparaissait aussi à Versailles, et pour se concilier sans doute le dauphin, il corrigeait une tragédie de la belle-sœur de ce prince, Amélie de Saxe, reine des Deux-Siciles, et s'étonnait de ne pas trouver « une faute de français dans tout l'ouvrage ». Tout cela entrait un peu dans le système de « fortifications » qu'il préparait contre « l'assaut des barbares », c'est-à-dire contre les partisans de Crébillon. Le 12 janvier 1750 en effet eut lieu la première représentation d'*Oreste*, que, par une prédilection paternelle pour *Rome sauvée*, il avait voulu risquer avant cette dernière pièce, qu'il considérait comme son chef-d'œuvre. Cette fois, renonçant à affaiblir la grandeur du sujet grec en y mêlant une intrigue amoureuse, Voltaire avait cherché à se rapprocher autant que possible de Sophocle. Le succès ne répondit pas à son attente. « Tout ce qui pouvait donner prise à la critique, dit Marmontel, témoin oculaire, fut relevé par des murmures ou tourné en ridicule. Le spectacle en fut troublé à chaque instant. Voltaire y vint, et, dans un moment où le parterre tournait en ridicule un trait de pathétique, il se leva et s'écria : « Eh, barbares! c'est du Sophocle! » Suivant son habitude, il céda au goût du public en refaisant à la hâte le cinquième acte de sa pièce, mais surtout il gourmanda le zèle de ses amis, et en particulier de la duchesse du Maine, à qui elle avait été dédiée. En vain *Oreste* obtint-il plus de faveur à la reprise qui en fut faite le 19, en vain la petite cour de Sceaux sembla-t-elle décerner à Voltaire le triomphe en le couvrant d'applaudissements dans *Rome sauvée*, où il déclama lui-même avec un feu extraordinaire le rôle de Cicéron (1), il commença à regretter d'être revenu à Paris, où il avait presque autant à souffrir de l'indifférence de ses amis que des cabales de ses ennemis. Dégoûté des gens de lettres, il ne l'était pas moins de la cour, où la froideur continue du roi, celle, plus récente, de Mme de Pompadour, qu'il avait blessée par une de ces paroles dont le ton flatteur ne faisait pas toujours passer la familiarité (2), et les défiances religieuses de la reine et du dauphin (3) causaient bien des mécomptes aux petites ambitions dont il ne pouvait pas se guérir. « La place d'historiographe, dit-il lui-même, n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle, en travaillant à l'*Histoire de la guerre de* 1741; mais malgré mes travaux Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas. » Soit qu'il voulût faire consacrer par un titre public l'universalité de son génie, soit, comme il le raconte, qu'il cherchât à se « faire une espèce de rempart des Académies contre les persécutions », il poursuivit alors un double fauteuil à l'Académie des

(1) Ce fut dans ce dernier séjour à Cirey, au milieu des règlements de comptes et de succession, que furent brûlés un grand nombre de papiers ayant appartenu à Mme du Châtelet. Parmi ceux-ci on doit regretter une volumineuse correspondance, dont il n'est absolument rien resté.

(2) Un hasard poétique lui fit connaître dans cette ville un nommé Tinois, qu'il s'attacha comme secrétaire, qu'il emmena en Prusse en cette qualité, et dont il eut beaucoup à se plaindre.

(1) Cette représentation eut lieu le 21 juin 1750. Le Kain, qui y remplit le rôle de Lentulus Sura, a dit : « Je ne crois pas qu'il soit possible de rien entendre de plus pathétique et de plus vrai que M. de Voltaire; c'était en vérité Cicéron lui-même tonnant de la tribune aux harangues... »

(2) On lui attribuait ces vers adressés à Mme de Pompadour, qui trouvait qu'une caille servie à son dîner était *grassouillette* :

Grassouillette, entre nous, me semble un peu caillette;
Je vous le dis tout bas, belle Pompadourette.

(3) Voici ce que Voltaire lui-même raconte à ce sujet : « Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage, intitulé *le Philosophe chrétien*. Il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac, et envoya le manuscrit à la reine, sa fille, la priant de lui en dire son avis... La reine manda au roi son père que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que Mme du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour Mme de Boufflers, et que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à M. le dauphin et à ses filles. » (Lettre au duc de Richelieu, août 1750.)

sciences et à celle des inscriptions et belles-lettres. L'échec qu'il éprouva lui fut d'autant plus sensible qu'il avait compté sur l'influence que le comte d'Argenson exerçait sur ces deux compagnies, et qu'il eut dès lors la juste mesure du mauvais vouloir de la cour à son égard. Enfin, Voltaire, sortant du domaine littéraire, où depuis quelque temps il semblait se renfermer, venait, dans deux opuscules, pleins de verve mais de hardiesse, de toucher à deux questions alors fort périlleuses. Défenseur de Montesquieu et de *l'Esprit des lois* dans son *Remerciement sincère à un homme charitable* (1), il commettait encore la généreuse imprudence de défendre contre le clergé cette ordonnance du contrôleur général Machault qui avait établi l'impôt du vingtième sur tous les biens et revenus sans exception. Mais cette égalité de l'impôt que prêchait Voltaire dans *la Voix du sage et du peuple* (2) était une idée révolutionnaire, qui fit bientôt reléguer au ministère de la marine le ministre qui l'avait conçue et persécuter de nouveau l'écrivain qui y avait applaudi. L'ancien évêque de Mirepoix « éclata » contre Voltaire, qui ne se savait pas si coupable. Cet ouvrage, en effet, dit-il avec un bon sens ironique, « soutenait les droits du roi; mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits; et ceux qui les usurpent persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent ». Ces dégoûts, les uns augmentés par une susceptibilité d'amour-propre qu'on peut blâmer, mais le plus grand nombre inspirés par un noble et juste souci de la dignité et de l'indépendance des lettres, déterminèrent Voltaire à céder enfin aux sollicitations du roi de Prusse et à accepter auprès de lui non pas seulement l'hospitalité d'un admirateur et d'un élève, mais des fonctions et des honneurs qui avaient le grave inconvénient de faire de lui un sujet, un officier de ce prince (3). Toutefois, la gravité de la résolution, son bon sens, qui était un pressentiment, le faisaient encore hésiter, lorsque quelques vers de Frédéric, évidemment prémédités, le décidèrent tout à coup. Comment douter de l'effet que produisit sur Voltaire cette épître où ce prince disait au médiocre Baculard d'Arnaud (1) :

Bientôt sans être téméraire,
Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
Vous pourrez *égaler* Voltaire,
Et près de Virgile et d'Homère
Jouir de vos succès heureux.
Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence;
Venez briller à votre tour,
Élevez-vous, s'il *baisse* encore;
Ainsi le *couchant* d'un beau jour
Promet une *plus belle aurore*.

Voltaire, irritable comme on le connaît, devait ou traiter le roi de Prusse à la manière d'un Desfontaines ou d'un Fréron, ou bien lui donner des preuves éclatantes que son génie était encore dans toute sa puissance. Il choisit ce dernier parti, le seul peut-être qu'il n'aurait pas dû prendre (2). Toutefois il ne laissa pas sans réponse le parallèle, plus politique qu'aimable, du roi de Prusse, et il se fit en quelque sorte précéder à sa cour par ces vers de fâcheux augure :

Quel diable de Marc-Antonin!
. . . .
Et quelle malice est la vôtre!
Vous égratignez d'une main
Lorsque vous caressez de l'autre!
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze lustres,
Sent encor la plus noble ardeur
Pour le premier des rois illustres.

Ce fut le 24 ou 25 juin 1750 que Voltaire quitta Paris. Il ne devait plus y rentrer que le 10 février 1778 pour y recevoir un accueil enthousiaste et y mourir.

Frédéric II, dans les loisirs que lui avait faits la paix d'Aix-la-Chapelle, s'occupait plus que jamais de compositions littéraires : admirateur sincère du génie de Voltaire, il n'était pas fâché non plus d'avoir auprès de lui un maître dont les conseils seraient fort utiles à la correction et au lustre de ses propres écrits. Voltaire, quoiqu'il eût eu déjà plus d'une fois sujet de s'en repentir, ne dédaignait ni la société ni les faveurs des princes; aussi fut-ce avec une véritable joie qu'il se mit en route. « Je compte les heures, écrivait-il au *Marc-Aurèle de Potsdam*; elles seront longues de Compiègne à Sans-Souci. » Parti de cette ville, où il avait été demander l'agrément

(1) Amst., mai 1750, in-12. Cet homme charitable était J.-P. de La Roche, rédacteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui ne cessait d'écrire contre *l'Esprit des lois*.

(2) Amst., 1750, in-12. Ce sujet lui inspira encore la facétie : *Extrait du décret de la sacrée congrégation de l'inquisition de Rome, à l'encontre d'un libelle intitulé Lettres sur le vingtième*. Il est juste de dire que dans ces deux écrits Voltaire traitait à côté bien des questions où il allait bien plus loin que le ministre. On y doit surtout remarquer un penchant à exagérer l'autorité du prince dans les matières ecclésiastiques et religieuses.

(3) Ce fut là en effet le thème principal des reproches, plus nombreux qu'on ne croit, qui lui furent faits alors, même par ses amis. Il s'en justifie ainsi auprès du duc de Richelieu : « Il fallait bien que j'acceptasse une pension, parce que les autres en ont, parce que lorsque je la rendrai il y aura beaucoup plus de noblesse à la remettre que de honte à la recevoir. »

On voit dans les *Mémoires* de Mme du Hausset que les marchands d'estampes criaient dans les rues : *Voilà Voltaire, ce fameux Prussien! Le voyez-vous avec son gros bonnet de peau d'ours, pour n'avoir pas froid? A six sous le fameux Prussien!*

(1) On doit remarquer que Baculard avait été protégé par Voltaire, qui l'avait patronné auprès du roi de Prusse.

(2) Il faut lire dans les *Mémoires* de Marmontel la scène de la lecture de l'ode de Baculard et de celle du roi de Prusse, faite par Voltaire. « Passant à l'ode du roi, dit-il, Voltaire lut un moment en silence et d'un air de pitié; mais quand il en fut à ce vers :

Voltaire est à son couchant;
Vous êtes à votre aurore;

il fit un haut le corps, et sauta de son lit, bondissant de fureur : « Voltaire est à son couchant et Baculard à son aurore! Et c'est un roi qui écrit cette sottise énorme! Ah! qu'il se mêle de régner! » Nous avions de la peine, Thieriot et moi, à ne pas éclater de rire de voir Voltaire en chemise, gambadant de colère, et apostrophant le roi de Prusse. « J'irai, dit-il, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes; » et dès ce moment-là son voyage fut décidé. »

du roi de France (1), le 28 juin 1750, il n'arriva probablement que le 23 juillet à Berlin, après avoir visité les champs de bataille de Fontenoi, de Raucoux et de Laufelt, et avoir été plus de quinze jours retenu à Clèves par un retard survenu dans les relais que Frédéric avait donné ordre de préparer. Accueilli avec transport, comblé d'attentions et d'honneurs, décoré du titre de chambellan et de cet *ordre du Mérite* qui ne lui était pas indifférent, pourvu d'un traitement de 20,000 livres, il se crut transporté dans le pays de la liberté, de la philosophie et de la gloire. « Cent cinquante mille soldats victorieux, écrivait-il, point de procureurs; opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant est vrai! » Il ne devait pas se maintenir au même degré d'enthousiasme. Cependant ce ciel de Prusse fut d'abord sans nuages, et les premières appréhensions dont Voltaire n'avait pu se défendre eurent bientôt disparu. Comment en eût-il été autrement lorsque, quelques jours après son arrivée, on le voit être le véritable héros d'une fête donnée en l'honneur de la margrave de Bayreuth, et comment aurait-il pu dès lors ne pas prendre Berlin pour la « brillante Athènes »? Quand « l'auteur de *la Henriade* y parut, dit Collini, il s'éleva parmi les spectateurs un murmure d'admiration au milieu duquel on entendait répéter : *Voltaire, Voltaire*. » Le spectacle « d'un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-Neuf », une représentation de *Phaéton*, le touchaient moins sans doute que « les bontés excessives du roi, » auquel il trouvait à la fois la docilité d'un élève volontaire et presque le génie d'un émule. « Il a plus d'imagination que moi, disait-il, mais j'ai plus de routine que lui... Il ne m'envoie point aux Carrières pour avoir critiqué ses vers, il me remercie, il les corrige.. » En effet, tout en s'occupant du *Siècle de Louis XIV*, en retouchant *Rome sauvée*, qu'il gardait en réserve pour illustrer un jour sa rentrée en France, il consacrait à Frédéric II la plus grande partie de son temps. Le matin, pendant plusieurs heures, il travaillait avec lui ou revoyait ses écrits, le poëme de *la Guerre*, par exemple, ou l'*Histoire de Brandebourg*. Tâche aride! Le soir il soupait chez le roi en compagnie d'Algarotti, de d'Argens, de La Mettrie, de Maupertuis, de Pœllnitz, et là chacun, avec une liberté entière de parole, renchérissait sur les opinions philosophiques de Locke, de Bolingbroke et de Shaftesbury. « Jamais, a-t-il dit lui-même, on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris. Dieu était respecté; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés (1). » A côté du roi philosophe, Voltaire semblait être le philosophe roi. « Les plus grands personnages, dit Formey, briguaient la faveur de ses audiences », et Frédéric a dit lui-même dans l'*Éloge de Voltaire*, composé en 1778 : « Rien n'échappait à ses connaissances; sa conversation était aussi instructive qu'agréable, son imagination aussi brillante que variée, son esprit aussi prompt que présent; en un mot il faisait les délices de toutes les sociétés. » Peut-être aussi Voltaire aurait-il voulu faire les délices des Prussiens, en jouant auprès du roi le rôle d'un conseiller politique, car il aimait plus qu'on ne l'a remarqué à prendre part aux choses de gouvernement.

Au milieu même de ces premiers enivrements du séjour de Berlin, Voltaire n'était pas sans éprouver quelques secrètes inquiétudes. Tout en plaisantant sur la perte de son *historiographerie*, c'est-à-dire de son titre d'historiographe de France, que Louis XV venait de lui retirer pour le donner à Duclos (nov. 1750), il ne vit pas sans quelques regrets une mesure qui annonçait les mauvaises dispositions du gouvernement français à son égard (2). D'un autre côté, il commençait à ne plus être aussi certain que Frédéric II fût le plus accompli des monarques et sa cour le plus fortuné des asiles. Dès le mois d'août 1750 Maupertuis, l'ami du roi et le président de l'Académie de Berlin, était pour lui « l'insociable Maupertuis ». Il ne trouvait plus si bons les opéras de *Phaéton* et d'*Iphigénie en Aulide*, refaits par le roi et dont il estimait les vers « dignes du temps de Hugues Capet » (septembre 1750). Engagé dans un démêlé assez obscur avec Baculard d'Arnaud, où il s'agissait de connivence avec Fréron et, comme toujours, de manuscrits volés et publiés (3), il en appela à l'autorité de Frédé-

(1) Ce départ de Voltaire fut très-mal vu par Louis XV, qui se sentit un peu blessé des attentions du poëte pour un roi voisin et déjà presque ennemi. Cependant Mme de Pompadour « le chargea de présenter ses respects à Frédéric II ». Elle y mit, dit Voltaire, « toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse de prendre cette liberté! Je croyais que le compliment serait bien reçu du roi, il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas*. »

(1) On est quelque peu étonné de cet éloge sans restriction des soupers de Potsdam, et il est difficile de ne pas le trouver fort compromettant pour Voltaire lorsqu'on le rapproche de cette description qui le précède : « On soupait, dit-il, dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont il avait donné le dessin à Pesne, son peintre... C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant des femmes, des nymphes sous des satyres, des amours qui jouaient au jeu des Encolpes et des Gitons.... Les repas n'étaient pas souvent *moins philosophiques*. Un survenant qui nous aurait écoutés, en voyant cette peinture, aurait cru entendre les sept sages de la Grèce au b..... ».

(2) Voltaire ne cessa jamais de chercher à atténuer l'effet fâcheux que son séjour en Prusse avait produit à la cour. « J'avoue, écrivait-il à Moncrif, que je ne me consolerais pas si Mme de Pompadour pouvait me soupçonner de la moindre ombre d'ingratitude. Je vous conjure donc de faire valoir mes raisons, mes regrets, mon attachement. » (17 juin 1751.)

(3) Ce fut à cette occasion qu'il renvoya son secrétaire Tinois, lequel fut remplacé par Collini.

ric, et Baculard dut quitter la Prusse. Ces rivalités déplaisaient beaucoup au roi, qui commença dès lors à être moins indulgent pour l'humeur intolérante du poëte. Voltaire lui-même, avec un bon sens que la passion ne pouvait obscurcir en lui, écrivait alors : « Mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur... On me fait plus que jamais patte de velours, mais.... » (24 nov. 1750). Ce n'était pas un faux pressentiment, et quelques semaines plus tard un procès qu'il soutint contre un certain juif nommé Hirschell, et où il s'agissait d'argent prêté et de diamants reçus en gage, devint la cause d'un premier refroidissement entre lui et le roi. Voltaire crut devoir se justifier, et il le fit avec la grâce et l'esprit qui lui étaient habituels; mais cette aventure laissa toujours un souvenir fâcheux dans l'esprit de Frédéric, qui écrivait vers cette époque : « Voltaire s'en tirera par une gambade, mais son caractère sera plus méprisé que jamais. » Quelques indiscrétions aigrirent bientôt ces premiers mécontentements. Voltaire en effet, avec plus de sincérité que de prudence, ne cachait pas à ses amis de France les bons offices qu'il rendait au monarque écrivain, et il s'intitulait volontiers son *blanchisseur* et son *teinturier*. En même temps il laissait parvenir à leur adresse les satires et les épigrammes que Frédéric avait composées sur Mme de Pompadour et l'abbé de Bernis, et, au mois de mai 1751, il était obligé de se disculper d'avoir répandu à Paris ce poëme du *Palladium* que Frédéric gardait aussi secret que Voltaire pouvait faire de *la Pucelle*. Au mois de juillet 1751 il y avait déjà assez de défiance au fond de l'esprit de Voltaire pour qu'il pût dire à Frédéric de ce ton plaisant qui faisait tout passer : « Ne me faites jamais de niches! » Mais lui-même ne donnait-il pas en ce point un mauvais exemple au roi de Prusse, s'il est vrai que dès cette époque il traçait dans son poëme de *la Loi naturelle*, dédié d'abord à la margrave de Bayreuth, le portrait suivant de ce prince :

> Assemblage éclatant de qualités contraires,
> Écrasant les mortels et les nommant ses frères,
> Misanthrope farouche avec un air humain,
> Souvent impétueux et quelquefois trop fin,
> Modeste avec orgueil, colère avec faiblesse,
> Pétri de passion et cherchant la sagesse,
> Dangereux politique et dangereux auteur,
> Mon patron, mon disciple et mon persécuteur.

Un peu de jalousie contre Maupertuis, dont l'esprit dans la conversation n'était pas toujours inférieur au sien, et pour lequel le roi de Prusse ne cachait pas sa préférence, fut la cause première de la fameuse querelle qui devait bientôt amener la brusque séparation du roi et du poëte. « Maupertuis, écrivait Voltaire au mois de novembre 1750, n'a pas les ressorts bien liants; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. » Une fois sur cette pente, rien n'était plus facile à Voltaire que de trouver dans les théories philosophiques ou scientifiques de Maupertuis une source inépuisable de railleries drôlatiques. Il ne put résister à la tentation, et il est très-probable que le roman de *Micromegas* fut plutôt dirigé contre le président de l'Académie de Berlin que contre le vénérable Fontenelle, dont il s'occupait alors beaucoup moins. S'animant de plus en plus à cette lutte de sarcasmes et d'épigrammes, il ne perdit pas l'occasion de se mêler à la querelle qui s'éleva en 1751 entre Kœnig et Maupertuis sur la *loi de la moindre action*, que le premier attribuait à Leibniz, tandis que le second s'en proclamait l'inventeur. C'est alors que Voltaire, prompt à tirer parti d'une de ces discussions de savants dont son esprit découvrait du premier coup le côté ridicule, composa, en 1752, la célèbre *Diatribe du docteur Akakia* (1). Dans cette bouffonne facétie il ne prenait pas seulement, contre Euler et de Merian, la défense de Kœnig, que l'Académie de Berlin venait de rayer du nombre de ses membres, il couvrait encore de ridicule le président de cette Académie et l'Académie elle-même. Frédéric, qui d'ailleurs estimait et aimait le caractère loyal et conciliant de Maupertuis, ressentit vivement cette attaque, dirigée contre une compagnie établie et protégée par lui. Aussi dès qu'il eut connaissance de cet écrit supplia-t-il Voltaire de le détruire. Le sacrifice fut même accompli en sa présence, et le manuscrit jeté au feu. Mais Voltaire en avait une copie, et il trouvait trop bonne sa facétie pour en priver le public. Une édition, imprimée en Hollande, circula bientôt dans Berlin, et alors le roi, non moins irritable que le poëte, donna l'ordre de faire brûler la brochure par la main du bourreau et sur la place d'armes. Cette exécution édifia tout à fait Voltaire sur les douceurs du séjour de Berlin, et le 1er octobre 1752 il écrivait ces lignes, bien différentes de celles dont il avait salué son arrivée dans cette ville : « Quel Platon que Maupertuis! Quelle académie! Quel siècle! et où suis-je? » Bientôt il ne songeait plus qu'à « s'échapper de chez madame Alcine ». C'est le nom qu'il donnait à celui qu'il qualifiait naguère de *Salomon du Nord*. Sans nier l'injustice des premières attaques de Voltaire contre Maupertuis, qui avait été son ami et auquel il avait même quelques obligations, on doit cependant ajouter que le singulier procédé de l'Académie de Berlin, excluant un de ses membres pour n'avoir pas été d'accord avec le président sur une question scientifique, avait bien quelque droit à encourir les railleries de Voltaire.

L'harmonie était ainsi troublée dans l'*église*, c'est-a-dire dans la société littéraire de Potsdam, lorsque l'arrivée de La Beaumelle à Berlin et la querelle de celui-ci avec Voltaire vint encore

(1) *Diatribe du docteur Akakia, médecin du Pape; decret de l'inquisition et rapport des professeurs de Rome au sujet d'un prétendu président*; Rome (Berlin), 1752, in-8°; Rome (Leipzig), 1753, in-8°.

davantage diviser les esprits. Âgé alors de vingt-quatre ans, La Beaumelle arrivait en droite ligne de Copenhague, où il avait professé les belles-lettres françaises; il voulait, disait-il, « voir Frédéric et Voltaire ». Il faut avouer qu'il avait quelque audace à compter sur la protection de celui-ci, s'étant fait précéder à la cour de Prusse par un livre intitulé : *Mes pensées, ou le Qu'en dira-t-on?* dans lequel on lisait ce passage, qui avait déjà fort irrité Voltaire : « Qu'on parcoure l'histoire ancienne et moderne disait-il, on ne trouvera point d'exemple de prince qui ait donné 7,000 écus de pension à un homme de lettres à titre d'homme de lettres. Il y a eu de plus grands poëtes que Voltaire; il n'y en eut jamais de si bien récompensés. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talents, précisément par les mêmes raisons qui engagent un prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain. » Ces lignes étaient assez difficiles à défendre; La Beaumelle l'essaya pourtant, dans une première entrevue, où il soutint « qu'elles étaient à la gloire de Voltaire encore plus qu'à celle du roi ». Explication évidemment aussi ridicule qu'audacieuse, mais dont Voltaire eut la faiblesse de faire presque une affaire d'État, en la rapportant à sa manière pendant un souper donné chez le roi. En effet, le parallèle établi par La Beaumelle entre Frédéric et les principicules de l'Allemagne, entre les bouffons auliques et les gens de lettres dont ce prince faisait ses amis, mit tout le monde mal à l'aise, et la situation de Voltaire en devint plus difficile. En vain Voltaire prétendit que le marquis d'Argens était seul auteur de la dénonciation, et que, quant à lui il avait presque mis la main sur la bouche de celui-ci en lui disant : « Taisez-vous donc, vous révélez les secrets de l'église ». Sa dénégation ne convainquit personne, et Maupertuis, pour lui faire pièce, crut ou feignit de croire à l'intention innocente de La Beaumelle. On comprend assez comment l'animosité de Voltaire contre celui-ci s'accrut de tous les griefs qu'il avait ou qu'il pensait avoir contre le président de l'Académie de Berlin. Il en résulta que Voltaire fit tous ses efforts pour rendre à l'auteur de *Mes pensées* le séjour de Berlin impossible, et ne fut peut-être pas tout à fait étranger à certain emprisonnement qui fut la suite d'une aventure galante de La Beaumelle avec une intrigante nommé Mme Cocchius. Du moins La Beaumelle en fut convaincu, et aussitôt après sa sortie de la forteresse de Spandau il eut avec lui une explication violente dans laquelle, même en ajoutant foi à son récit, l'avantage de la modération resta à Voltaire (mai 1752-53). En vain une amie de celui-ci, l'aimable comtesse de Bentinck, s'efforça-t-elle de mettre fin à cette querelle ridicule, qui avait fait parler à Berlin presque autant de La Beaumelle que de l'auteur de *la Henriade*, La Beaumelle ne quitta Berlin, au mois de mai 1752, qu'en menaçant « d'examiner *le Siècle de Louis XIV* ». Cet ouvrage s'imprimait alors à Francfort, chez Walter; La Beaumelle se rendit dans cette ville, et vendit ses notes au libraire Esslinger, qui eut l'audace de donner une édition de cet ouvrage, *augmentée d'un très-grand nombre de remarques par M. de La B***. La critique était souvent brutale et injurieuse; mais il faut convenir que Voltaire mit à poursuivre le malheureux La Beaumelle un acharnement qui n'allait à rien de moins qu'à faire jeter le coupable « dans un cul de basse fosse ». Mettant habilement à profit quelques imputations fâcheuses des notes contre le régent, les Noailles et d'autres importants personnages, il sut intéresser le gouvernement à sa cause, et la confondit en quelque sorte avec celle de l'État. Il fit agir ses amis, et députa madame Denis au ministre d'Argenson pour lui dénoncer cet ouvrage. La Beaumelle fut mis à la Bastille (23 avril 1753) (1). Cette querelle n'était pas encore finie (2) que Voltaire, qui depuis la brûlure de la *Diatribe du docteur Akakia* sur la place des Gendarmes, le 24 décembre 1752, n'aspirait plus qu'à fuir la cour du roi de Prusse, parvenait, non sans peine, à rompre sa chaîne. Le travail, l'irritation surtout (3) avaient alors compromis gravement sa santé. Malade à Berlin, un bon congé, comme il le disait, aurait été le meilleur remède à ses maux; mais Frédéric ne lui envoyait que du quinquina. Cet envoi le servit cependant mieux peut-être qu'il ne le

(1) Nul doute que Voltaire n'ait demandé et n'ait surtout poussé le duc d'Orléans à demander l'emprisonnement de La Beaumelle; mais il ne paraît pas que cette plainte ait été la cause déterminante de la captivité de celui-ci. « Je viens de lire, dit le marquis d'Argenson dans ses *Mémoires*, l'écrit qui a causé l'emprisonnement du sieur La Beaumelle : c'est un portrait du roi de Prusse tel qu'il est.., c'est pour cela qu'on a emprisonné La Beaumelle, et non pas pour les plaintes de Voltaire ni de M. le duc d'Orléans, comme on avait dit. »

(2) Pendant que La Beaumelle était à la Bastille, Voltaire publia son *Supplément au Siècle de Louis XIV*, ainsi qu'un *Mémoire*, composés uniquement en vue de La Beaumelle et contre lui. Celui-ci y répondit par ses *Apostilles*, ou *Mémoire de M. de Voltaire, apostillé par M. de La Beaumelle*, que Maupertuis, au dire de Voltaire, se chargea de publier à Cassel, et par une *Réponse au Supplément*, 1753, in-12, qui est certainement le meilleur de ses écrits. Un instant assoupie, la colère de Voltaire se ranima en 1756, lors de la publication des *Mémoires de Mme de Maintenon*, qui conduisirent de nouveau La Beaumelle à la Bastille. Plus tard, en 1767, il sembla tout près de regretter d'avoir défendu la famille Calas, en apprenant que La Beaumelle avait épousé la fille de l'avocat Lavaysse impliqué injustement dans cette affaire.

(3) La lettre suivante fait facilement comprendre la colère de Voltaire : « Votre effronterie, lui écrivait alors Frédéric, m'étonne. Après ce que vous venez de faire, et qui est clair comme le jour, vous persistez au lieu de vous avouer coupable... Si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, et l'on verra que si vos ouvrages méritent qu'on vous érige des statues, votre conduite vous mériterait des chaînes. » Il s'agissait de la publication de la *Diatribe*. Voltaire, qui trouvait les chaînes qu'il portait déjà assez pesantes, n'attendit pas celles que lui promettait son ancien et royal ami.

ric, et Baculard dut quitter la Prusse. Ces rivalités déplaisaient beaucoup au roi, qui commença dès lors à être moins indulgent pour l'humeur intolérante du poëte. Voltaire lui-même, avec un bon sens que la passion ne pouvait obscurcir en lui, écrivait alors : « Mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur... On me fait plus que jamais patte de velours, mais.... » (24 nov. 1750). Ce n'était pas un faux pressentiment, et quelques semaines plus tard un procès qu'il soutint contre un certain juif nommé Hirschell, et où il s'agissait d'argent prêté et de diamants reçus en gage, devint la cause d'un premier refroidissement entre lui et le roi. Voltaire crut devoir se justifier, et il le fit avec la grâce et l'esprit qui lui étaient habituels; mais cette aventure laissa toujours un souvenir fâcheux dans l'esprit de Frédéric, qui écrivait vers cette époque : « Voltaire s'en tirera par une gambade, mais son caractère sera plus méprisé que jamais. » Quelques indiscrétions aigrirent bientôt ces premiers mécontentements. Voltaire en effet, avec plus de sincérité que de prudence, ne cachait pas à ses amis de France les bons offices qu'il rendait au monarque écrivain, et il s'intitulait volontiers son *blanchisseur* et son *teinturier*. En même temps il laissait parvenir à leur adresse les satires et les épigrammes que Frédéric avait composées sur Mme de Pompadour et l'abbé de Bernis, et, au mois de mai 1751, il était obligé de se disculper d'avoir répandu à Paris ce poëme du *Palladium* que Frédéric gardait aussi secret que Voltaire pouvait faire de *la Pucelle*. Au mois de juillet 1751 il y avait déjà assez de défiance au fond de l'esprit de Voltaire pour qu'il pût dire à Frédéric de ce ton plaisant qui faisait tout passer : « Ne me faites jamais de niches! » Mais lui-même ne donnait-il pas en ce point un mauvais exemple au roi de Prusse, s'il est vrai que dès cette époque il traçait dans son poëme de *la Loi naturelle*, dédié d'abord à la margrave de Bayreuth, le portrait suivant de ce prince :

Assemblage éclatant de qualités contraires,
Écrasant les mortels et les nommant ses frères,
Misanthrope farouche avec un air humain,
Souvent impétueux et quelquefois trop fin,
Modeste avec orgueil, colère avec faiblesse,
Pétri de passion et cherchant la sagesse,
Dangereux politique et dangereux auteur,
Mon patron, mon disciple et mon persécuteur.

Un peu de jalousie contre Maupertuis, dont l'esprit dans la conversation n'était pas toujours inférieur au sien, et pour lequel le roi de Prusse ne cachait pas sa préférence, fut la cause première de la fameuse querelle qui devait bientôt amener la brusque séparation du roi et du poëte. « Maupertuis, écrivait Voltaire au mois de novembre 1750, n'a pas les ressorts bien liants; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. » Une fois sur cette pente, rien n'était plus facile à Voltaire que de trouver dans les théories philosophiques ou scientifiques de Maupertuis une source inépuisable de railleries drôlatiques. Il ne put résister à la tentation, et il est très-probable que le roman de *Micromegas* fut plutôt dirigé contre le président de l'Académie de Berlin que contre le vénérable Fontenelle, dont il s'occupait alors beaucoup moins. S'animant de plus en plus à cette lutte de sarcasmes et d'épigrammes, il ne perdit pas l'occasion de se mêler à la querelle qui s'éleva en 1751 entre Kœnig et Maupertuis sur la *loi de la moindre action*, que le premier attribuait à Leibniz, tandis que le second s'en proclamait l'inventeur. C'est alors que Voltaire, prompt à tirer parti d'une de ces discussions de savants dont son esprit découvrait du premier coup le côté ridicule, composa, en 1752, la célèbre *Diatribe du docteur Akakia* (1). Dans cette bouffonne facétie il ne prenait pas seulement, contre Euler et de Merian, la défense de Kœnig, que l'Académie de Berlin venait de rayer du nombre de ses membres, il couvrait encore de ridicule le président de cette Académie et l'Académie elle-même. Frédéric, qui d'ailleurs estimait et aimait le caractère loyal et conciliant de Maupertuis, ressentit vivement cette attaque, dirigée contre une compagnie établie et protégée par lui. Aussi dès qu'il eut connaissance de cet écrit supplia-t-il Voltaire de le détruire. Le sacrifice fut même accompli en sa présence, et le manuscrit jeté au feu. Mais Voltaire en avait une copie, et il trouvait trop bonne sa facétie pour en priver le public. Une édition, imprimée en Hollande, circula bientôt dans Berlin, et alors le roi, non moins irritable que le poëte, donna l'ordre de faire brûler la brochure par la main du bourreau et sur la place d'armes. Cette exécution édifia tout à fait Voltaire sur les douceurs du séjour de Berlin, et le 1er octobre 1752 il écrivait ces lignes, bien différentes de celles dont il avait salué son arrivée dans cette ville : « Quel Platon que Maupertuis! Quelle académie! Quel siècle! et où suis-je? » Bientôt il ne songeait plus qu'à « s'échapper de chez madame Alcine ». C'est le nom qu'il donnait à celui qu'il qualifiait naguère de *Salomon du Nord*. Sans nier l'injustice des premières attaques de Voltaire contre Maupertuis, qui avait été son ami et auquel il avait même quelques obligations, on doit cependant ajouter que le singulier procédé de l'Académie de Berlin, excluant un de ses membres pour n'avoir pas été d'accord avec le président sur une question scientifique, avait bien quelque droit à encourir les railleries de Voltaire.

L'harmonie était ainsi troublée dans l'*église*, c'est-à-dire dans la société littéraire de Potsdam, lorsque l'arrivée de La Beaumelle à Berlin et la querelle de celui-ci avec Voltaire vint encore

(1) *Diatribe du docteur Akakia, médecin du Pape; decret de l'Inquisition et rapport des professeurs de Rome au sujet d'un pretendu président*; Rome (Berlin), 1752, in-8°; Rome (Leipzig), 1753, in-8°.

davantage diviser les esprits. Agé alors de vingt-quatre ans, La Beaumelle arrivait en droite ligne de Copenhague, où il avait professé les belles-lettres françaises; il voulait, disait-il, « voir Frédéric et Voltaire ». Il faut avouer qu'il avait quelque audace à compter sur la protection de celui-ci, s'étant fait précéder à la cour de Prusse par un livre intitulé : *Mes pensées, ou le Qu'en dira-t-on?* dans lequel on lisait ce passage, qui avait déjà fort irrité Voltaire : « Qu'on parcoure l'histoire ancienne et moderne disait-il, on ne trouvera point d'exemple de prince qui ait donné 7,000 écus de pension à un homme de lettres à titre d'homme de lettres. Il y a eu de plus grands poëtes que Voltaire; il n'y en eut jamais de si bien récompensés. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talents, précisément par les mêmes raisons qui engagent un prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain. » Ces lignes étaient assez difficiles à défendre; La Beaumelle l'essaya pourtant, dans une première entrevue, où il soutint « qu'elles étaient à la gloire de Voltaire encore plus qu'à celle du roi ». Explication évidemment aussi ridicule qu'audacieuse, mais dont Voltaire eut la faiblesse de faire presque une affaire d'État, en la rapportant à sa manière pendant un souper donné chez le roi. En effet, le parallèle établi par La Beaumelle entre Frédéric et les principicules de l'Allemagne, entre les bouffons auliques et les gens de lettres dont ce prince faisait ses amis, mit tout le monde mal à l'aise, et la situation de Voltaire en devint plus difficile. En vain Voltaire prétendit que le marquis d'Argens était seul auteur de la dénonciation, et que, quant à lui il avait presque mis la main sur la bouche de celui-ci en lui disant : « Taisez-vous donc, vous révélez les secrets de l'église ». Sa dénégation ne convainquit personne, et Maupertuis, pour lui faire pièce, crut ou feignit de croire à l'intention innocente de La Beaumelle. On comprend assez comment l'animosité de Voltaire contre celui-ci s'accrut de tous les griefs qu'il avait ou qu'il pensait avoir contre le président de l'Académie de Berlin. Il en résulta que Voltaire fit tous ses efforts pour rendre à l'auteur de *Mes pensées* le séjour de Berlin impossible, et ne fut peut-être pas tout à fait étranger à certain emprisonnement qui fut la suite d'une aventure galante de La Beaumelle avec une intrigante nommé Mme Cocchius. Du moins La Beaumelle en fut convaincu, et aussitôt après sa sortie de la forteresse de Spandau il eut avec lui une explication violente dans laquelle, même en ajoutant foi à son récit, l'avantage de la modération resta à Voltaire (mai 1752-53). En vain une amie de celui-ci, l'aimable comtesse de Bentinck, s'efforça-t-elle de mettre fin à cette querelle ridicule, qui avait fait parler à Berlin presque autant de La Beaumelle que de l'auteur de *la Henriade*, La Beaumelle ne quitta Berlin, au mois de mai 1752, qu'en menaçant « d'examiner *le Siècle de Louis XIV* ». Cet ouvrage s'imprimait alors à Francfort, chez Walter; La Beaumelle se rendit dans cette ville, et vendit ses notes au libraire Esslinger, qui eut l'audace de donner une édition de cet ouvrage, *augmentée d'un très-grand nombre de remarques par M. de La B***. La critique était souvent brutale et injurieuse; mais il faut convenir que Voltaire mit à poursuivre le malheureux La Beaumelle un acharnement qui n'allait à rien de moins qu'à faire jeter le coupable « dans un cul de basse fosse ». Mettant habilement à profit quelques imputations fâcheuses des notes contre le régent, les Noailles et d'autres importants personnages, il sut intéresser le gouvernement à sa cause, et la confondit en quelque sorte avec celle de l'État. Il fit agir ses amis, et députa madame Denis au ministre d'Argenson pour lui dénoncer cet ouvrage. La Beaumelle fut mis à la Bastille (23 avril 1753) (1). Cette querelle n'était pas encore finie (2) que Voltaire, qui depuis la brûlure de la *Diatribe du docteur Akakia* sur la place des Gendarmes, le 24 décembre 1752, n'aspirait plus qu'à fuir la cour du roi de Prusse, parvenait, non sans peine, à rompre sa chaîne. Le travail, l'irritation surtout (3) avaient alors compromis gravement sa santé. Malade à Berlin, un bon congé, comme il le disait, aurait été le meilleur remède à ses maux; mais Frédéric ne lui envoyait que du quinquina. Cet envoi le servit cependant mieux peut-être qu'il ne le

(1) Nul doute que Voltaire n'ait demandé et n'ait surtout poussé le duc d'Orléans à demander l'emprisonnement de La Beaumelle; mais il ne paraît pas que cette plainte ait été la cause déterminante de la captivité de celui-ci. « Je viens de lire, dit le marquis d'Argenson dans ses *Mémoires*, l'écrit qui a causé l'emprisonnement du sieur La Beaumelle : c'est un portrait du roi de Prusse tel qu'il est.., c'est pour cela qu'on a emprisonné La Beaumelle, et non pas pour les plaintes de Voltaire ni de M. le duc d'Orléans, comme on avait dit. »

(2) Pendant que La Beaumelle était à la Bastille, Voltaire publia son *Supplément au Siècle de Louis XIV*, ainsi qu'un *Mémoire*, composés uniquement en vue de La Beaumelle et contre lui. Celui-ci y répondit par ses *Apostilles*, ou *Mémoire de M. de Voltaire, apostillé par M. de La Beaumelle*, que Maupertuis, au dire de Voltaire, se chargea de publier à Cassel, et par une *Réponse au Supplément*, 1753, in-12, qui est certainement le meilleur de ses écrits. Un instant assoupie, la colère de Voltaire se ranima en 1756, lors de la publication des *Mémoires de Mme de Maintenon*, qui conduisirent de nouveau La Beaumelle à la Bastille. Plus tard, en 1767, il sembla tout près de regretter d'avoir défendu la famille Calas, en apprenant que La Beaumelle avait épousé la fille de l'avocat Lavaysse impliqué injustement dans cette affaire.

(3) La lettre suivante fait facilement comprendre la colère de Voltaire : « Votre effronterie, lui écrivait alors Frédéric, m'étonne. Après ce que vous venez de faire, et qui est clair comme le jour, vous persistez au lieu de vous avouer coupable... Si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, et l'on verra que si vos ouvrages méritent qu'on vous érige des statues, votre conduite vous mériterait des chaînes. » Il s'agissait de la publication de la *Diatribe*. Voltaire, qui trouvait les chaînes qu'il portait déjà assez pesantes, n'attendit pas celles que lui promettait son ancien et royal ami.

supposait, et il put retourner à Potsdam le 18 mars 1753. Ce ne fut pas pour longtemps, et le 26 mars 1753 « il quitta cette ville pour n'y plus revenir ». Telle fut l'issue de cette querelle entre Kœnig et Maupertuis, que Voltaire, en s'y mêlant, comparait « au procès du lapin et de la belette plaidant pour un trou fort obscur, » et qui eut cependant des conséquences plus graves encore qu'on ne pourrait le supposer. Voltaire en effet, mécontent et irrité, ne garda pas au roi de Prusse le secret des plaisanteries et des épigrammes dont ce prince ne se faisait pas faute contre Louis XV, Mme de Pompadour et l'abbé de Bernis (1). Ces indiscrétions ne furent pas sans influence sur l'alliance de la France avec la cour de Vienne et sur la désastreuse guerre de Sept ans qui en fut la suite.

Cependant le séjour de Voltaire en Prusse, malgré son travail de correction au profit du roi, n'avait pas été perdu pour les lettres françaises. Il y acheva *le Siècle de Louis XIV*, qui parut à Berlin, 1752, 2 vol. pet. in-12 (2). Il faut encore dater de cette époque l'agréable conte de *Micromégas* et le beau poëme de *la Loi naturelle*, qu'il dédia au roi de Prusse, et où il établit, dans des vers souvent admirables, l'existence d'une morale universelle, indépendante de toute religion révélée et même de tout système particulier sur la nature de l'Être suprême. C'était, disait-il, son *Petit Carême*, ou encore, son *Testament en vers* : aussi est-on quelque peu étonné de le voir renier plus tard le titre d'un ouvrage objet de sa prédilection (3). Mais on doit dire que ses tragédies du *Duc de Foix* et du *Duc d'Alençon*, dans lesquelles il reprit le sujet d'*Adélaïde du Guesclin*, répondaient peu au succès que *Rome sauvée* venait d'obtenir à Paris, où elle avait été jouée pour la première fois le 24 février 1752 (4).

(1) Évitez de Bernis la stérile abondance,

disait un vers de Frédéric II.

(2) Commencé en 1732, les deux premiers chapitres avaient déjà paru dans un *Recueil de pièces fugitives par M. de V.*; 1740, in-8°. De nombreuses copies et la première édition parurent coup sur coup; La Haye, Leipzig (Paris), Édimbourg, Dresde (Lyon ou Trevoux), 2 vol. in-12. La seconde édition (Leipzig, 1752, 2 vol. in-12), contient des *additions*. Depuis Voltaire ne cessa de corriger et d'augmenter cet ouvrage. Après l'avoir fait figurer dans l'édition de l'*Essai sur l'Histoire générale*, donnée en 1756, avec trois nouveaux chapitres, il en publia, en 1768, une nouvelle édition en XXXIX chapitres et augmentée *d'un précis du Siècle de Louis XV*. On doit mentionner que Lessing, alors fort jeune, ayant emporté par indiscrétion de chez le secrétaire de Voltaire, son ami, le manuscrit de cet ouvrage, reçut de l'auteur une assez vive réprimande. Attaqué violemment dans le *Journal de Gœttingue*, auquel Voltaire répondit, *le Siècle de Louis XIV* fut condamné à Rome les 22 février et 16 mai 1753.

(3) Ce poeme ne fut imprimé qu'en 1756, avec celui sur le *Désastre de Lisbonne*. Il a donné naissance aux *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle* (1756, in-8°), par Thomas.

(4) *Rome sauvée, ou Catilina* ; Paris, 1752, in-8°. L'édition publiée par l'auteur est celle imprimée à la suite du *Supplément au Siècle de Louis XIV*, Dresde, 1753, pet. in-8°.

V. Francfort. — Colmar. Mars 1753-1754.

Le 26 mars 1753, Voltaire et Frédéric se séparèrent pour ne plus se revoir, l'un sans regret, l'autre tout joyeux d'avoir reconquis sa liberté. « Qu'il ne revienne jamais ! écrivait le roi. C'est un homme bon à lire, mais dangereux à connaître. » — « Il voulut, disait de son côté le poëte à Mme Denis, que je soupasse avec lui ; je fis donc encore un souper de Damoclès, après quoi je partis avec la promesse de revenir et avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie. » Voltaire devait se rendre aux eaux de Plombières ; mais à peine fut-il sorti de Berlin qu'il sembla fort peu pressé d'atteindre le but de son voyage. S'avançant à petites journées et commodément, dans une large berline (1), en compagnie de son secrétaire Collini, il arrive le 27 mars à Leipzig. Pendant une vingtaine de jours qu'il passa dans cette ville, il visite l'illustre Gottsched, confère avec l'imprimeur Breitkopf, qu'il avait chargé d'imprimer plusieurs de ses ouvrages, et surtout décoche une nouvelle flèche à Maupertuis dans la *Lettre du docteur Akakia au natif de Saint-Malo* : réponse à un cartel que celui-ci lui avait adressé, et qui n'eut d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle source à ses plaisanteries. De Leipzig, il alla passer un mois à la petite cour de Gotha, où l'avaient attiré les sollicitations de la duchesse Louise-Dorothée (2). Il venait de descendre à l'hôtel des *Hallebardes* lorsque le duc et la duchesse l'obligèrent à loger au château (21 avril-25 mai 1753). Voltaire en vérité n'était pas heureux avec les princes, et il semble qu'avec eux il changeât seulement d'infortune, car c'est là, pour témoigner sa reconnaissance à ses illustres hôtes, qu'il commença ses *Annales de l'Empire* (3), le plus aride de ses ouvrages et le seul peut-être qu'on ne lise jamais. Malheureusement pour lui Voltaire égayait ces graves travaux par des malices et des épigrammes dirigées contre Frédéric, et il se vengeait de ses déboires de Potsdam en montrant à tout le monde un *Recueil de poésies* que celui-ci lui avait donné, et dans lequel il raillait plus d'un souverain étranger

(1) Collini décrit ainsi ce confortable véhicule : « C'était un carrosse coupé, large, commode, bien suspendu, garni partout de poches et de magasins. Le derrière était chargé de deux malles, et le devant de quelques valises. Sur le banc étaient placés deux domestiques... Quatre chevaux de poste et quelquefois six, selon la nature des chemins, étaient attelés à sa voiture. Voltaire et moi occupions l'intérieur avec deux ou trois portefeuilles qui renfermaient les manuscrits dont il faisait le plus de cas et une cassette où était son or, ses lettres de change.... »

(2) Elle avait alors quarante-deux ans. Raynal, Grimm et Diderot furent ses correspondants littéraires. Les nombreuses lettres que Voltaire écrivit à cette princesse, de 1752 à 1767, n'ont pas été brûlées, comme on l'avait cru d'abord : elles ont été publiées pour la première fois en 1860, par M. E. Bavoux, qui en avait reçu communication d'Ernest II, duc regnant de Saxe-Cobourg-Gotha. (*Voltaire à Ferney* ; Paris, 1860, in-8°).

(3) Cet ouvrage fut composé en dix mois, au milieu des plus grandes tribulations par lesquelles Voltaire ait passé, « y travaillant cinq heures par jour, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en Tarquins, et de palais en prison et cabarets ».

et de leurs ministres. Voltaire était encore à Leipzig lorsque le roi de Prusse, alarmé assez justement par cette indiscrétion du poëte, résolut de lui reprendre à tout prix le trop fameux *Recueil*. Mais, s'y prenant avec une rudesse despotique, qui légitime tout ce que Voltaire a pu en dire plus tard, il fit, le 11 avril 1753, adresser par son chambellan, M. de Federsdorff, au baron de Freytag, résident prussien à Francfort, l'ordre « de redemander à Voltaire, lorsqu'il passerait par Francfort, sa clef de chambellan ainsi que la croix et le ruban de l'ordre *pour le Mérite*, et surtout de saisir toutes les lettres et écritures de la main du roi ainsi qu'un livre pareillement contenu dans les bagages ». Cette instruction, telle qu'elle a été publiée récemment par Varnhagen d'Ense, se terminait ainsi : « Comme ce Voltaire est fort intrigant, vous aurez soin de prendre toutes les précautions pour qu'il ne puisse rien soustraire à vos recherches... Dans le cas où Voltaire ne consentirait pas de bonne grâce à la saisie, on le menacera de l'arrêter; si cela ne suffit pas, on l'arrêtera en effet, puis, l'opération terminée, sans compliments, on le laissera poursuivre son voyage. »

Pendant que Freytag et le conseiller Schmid prenaient toutes les précautions imaginables pour réussir dans leur expédition et engageaient à ce sujet une correspondance avec Berlin, Voltaire, sans défiance, quittait Gotha le 25 mai et passait à Cassel, où il rendait visite au landgrave (1). Après avoir visité les mines de Friedberg, où le guettait depuis six semaines un espion de Freytag, il entra enfin dans Francfort, le 31 mai 1753, au soir. C'est là, à l'hôtel du *Lion d'Or*, où il était descendu, que le lendemain matin, au moment où il se disposait à repartir, Freytag, accompagné du sénateur Rücker et du lieutenant Brettwitz, officier de recrutement, se présenta pour accomplir l'importante mission dont il était chargé (1er juin). Cette visite domiciliaire ne dura pas moins de huit heures, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, et, pour le malheur de Voltaire, Freytag ne trouva pas l'*œuvre de poëshie du roi son gracieux maître*; elle était à Leipzig avec le reste des bagages. Voltaire, pour en assurer la restitution, dut s'engager à rester au *Lion d'Or* prisonnier sur parole jusqu'à l'arrivée du précieux ballot, et donna encore en garantie « deux paquets de ses papiers enveloppés et scellés de sa main ». Il est vrai qu'il reçut en retour ce billet, qu'il a si joyeusement corrigé dans l'inimitable récit de l'aventure de Francfort .

« J'ai reçu de M. de Voltaire deux paquets d'écriture cachetés de ses armes, et que je lui rendrai après avoir reçu la grande malle de Leipzig ou de Hambourg où se trouve l'œuvre des poésies que le roi demande. »

« FREYTAG, résident. »

« Francfort, le 1er juin 1753. »

Après dix-sept jours d'attente, le ballot si impatiemment désiré arrivait enfin le 17 juin. Mais alors Freytag, au mépris d'une promesse écrite, mais que, dans sa conscience de diplomate, il ne considérait plus que comme donnée *pro forma*, refuse d'ouvrir le ballot et de rendre à Voltaire sa liberté tant qu'il n'aura pas reçu de nouveaux ordres (1). En agissant ainsi, le résident prussien était en contradiction formelle avec Frédéric, qui, par un ordre daté du 16 juin, mais qui ne parvint à Francfort que le 23, commandait expressément d'élargir Voltaire sous condition, c'est-à-dire sous une condition, que l'arrivée du ballot de Leipzig réalisait dès le lendemain. On comprend la fureur de Voltaire. Outré de ce manque de foi et craignant « que Freytag n'eût des desseins plus violents », il prépara, avec Collini et sa nièce, tout pour son évasion. Ayant réussi, le 20 juin, à se procurer un carrosse dans lequel il monta avec Collini et ses papiers les plus précieux, il était déjà parvenu jusqu'à une porte de la ville, lorsqu'il y fut arrêté et conduit dans la boutique de Schmid, d'où, après des scènes aussi odieuses que ridicules, qui ne durèrent pas moins de deux heures, il fut mené par *le redoutable Dorn*, dans sa nouvelle prison, l'auberge du *Bouc*. Le même jour sa nièce était enlevée de l'hôtel du *Lion d'Or*, et brutalement conduite à cette auberge du *Bouc*, où les baïonnettes de quatre soldats « lui tinrent lieu de rideaux et de femmes de chambre ». Dès le lendemain, 21 juin, arrive de Berlin l'ordre d'élargissement; mais Freytag décide que la tentative d'évasion a créé une situation nouvelle, et il se garde bien d'obéir à cette instruction. En vain Voltaire et Mme Denis, qui se sont humiliés devant lui pour obtenir au moins leur réintégration à l'hôtel du *Lion d'Or*, écrivent à Frédéric et à sa sœur la margrave de Bayreuth; en vain, le 25 juin, arrive un nouvel ordre libérateur du roi (2). Freytag, par on ne sait quel zèle de fonctionnaire imbécile, s'en-

(1) Il n'y rencontra pas cependant sans quelque défiance un courtisan de Frédéric, le baron de Pœllnitz. C'était une espèce de bouffon qui, suivant Duvernet, aurait dit un jour, entendant Frédéric se plaindre vivement de Voltaire : « Dites un mot, sire, et je vais le poignarder. »

(1) Voltaire s'est longuement et plaisamment étendu sur les actes d'inhumanité ridicule de Freytag. Le résident est déjà assez odieux pour avoir prolongé, contre les ordres du roi, comme on le verra, la captivité de Voltaire, pour qu'on puisse retrancher de sa conduite tout ce qui n'est pas de certitude absolue. Or, on lit dans son rapport : « Comme il (Voltaire) est réellement faible et dans un misérable état de santé, je lui ai donné le meilleur médecin de la ville; j'ai mis aussi à sa disposition ma cave et ma maison tout entière. »

(2) Le 26 juin, Frédéric écrivait à Freytag : « J'ai reçu une lettre de la nièce de Voltaire, que je n'ai pas trop comprise; elle se plaint que vous l'avez fait enlever à son auberge... Je ne vous avais rien ordonné de tout cela. Il ne faut jamais faire plus de bruit qu'une chose ne le mérite. Je voulais que Voltaire vous remît la clef, la croix et le volume de poésies que je lui avais confié. Dès que tout cela vous a été remis, je ne vois pas de raison qui ait pu vous engager à faire ce coup d'éclat. Rendez-lui donc la liberté dès ma lettre reçue. »

têta cependant à ne pas laisser partir Voltaire, et il fallut que celui-ci réussît à faire intervenir en sa faveur le bourgmestre de Francfort pour que cette pénible aventure eût un terme. Ce fut le 6 juillet 1753, après trente-six jours d'emprisonnement, « toute cette affaire d'Ostrogoths et de Vandales étant finie », que Voltaire quitta enfin la ville libre de Francfort, qui ne l'était que de nom (1).

Échappé à ses geôliers, Voltaire arriva le soir même à Mayence, où il passa trois semaines pendant que sa nièce se rendait à Paris pour s'enquérir sans doute s'il pourrait sans danger se rendre dans cette ville. Le 29 juillet il était à Manheim, qu'il quittait presque aussitôt pour se rendre à Schwetzingen, à la cour de l'électeur palatin, Charles-Théodore, qui lui avait adressé les plus pressantes invitations. Retenu pendant quinze jours dans cette résidence, où, au milieu des fêtes données en son honneur, on lui fit « la galanterie de faire jouer quatre de ses pièces », il y conçut le plan de *l'Orphelin de la Chine*. Cependant, rappelé en France par sa santé et par ce qu'il appelait un peu à la légère « les bontés de sa cour », il quitta l'électeur, et après avoir passé à Rastadt et à Kehl entra à Strasbourg, le 16 août 1753.

Son intention avait d'abord été de se rendre aux eaux de Plombières; mais, dissuadé de ce dessein par son médecin Gervasi, il se décida à s'installer dans une « petite maisonnette » appartenant à une dame Léon, vis-à-vis de l'Ile-Jard et près du château de son amie la comtesse de Lutzelbourg (21 août). Il y resta jusqu'au 2 octobre, mettant à profit la science de Schœpflin, de Lorenz, et de l'avocat Dupont, très-versés dans l'histoire de l'Allemagne, pour achever les *Annales de l'Empire*, et s'employant aussi pour M. de Klinglin, ancien préteur royal de Strasbourg et père de Mme de Lutzelbourg, accusé de malversation (2). Il attendait le moment où il pourrait sans danger revenir à Paris, lorsque la connaissance qu'il eut des mauvaises dispositions de Louis XV et surtout du clergé à son égard le décidèrent à rester en Alsace et à se fixer à Colmar, où l'appelèrent l'impression des *Annales* et certaine propriété qu'il avait acquise à Horbourg à la suite d'un contrat de rente viagère passé avec le duc de Wurtemberg. Arrivé dans cette ville le 4 ou le 5 octobre 1753, il alla demeurer rue des Juifs, chez une Mme de Goll, dans la maison de laquelle il loua un rez-de-chaussée. Tout sembla d'abord contribuer à lui assurer le calme qu'il cherchait. Mais la publication tronquée et subreptice de l'*Abrégé de l'Histoire universelle*, que le libraire Néaulme fit alors à La Haye, et surtout les intrigues des jésuites vinrent bientôt le dégoûter de Colmar. Louis XV, choqué par la préface, trop peu monarchique, de l'*Abrégé*, avait déclaré à Mme de Pompadour qu'il ne le laisserait pas rentrer à Paris, et d'un autre côté Voltaire, bien que déjà sollicité par MM. Polier de Bottens et de Brenles de venir s'établir à Lausanne, ne s'y était pas encore préparé un refuge. Il résolut donc de temporiser avec ses ennemis. Déjà un moine allemand s'était présenté pour le confesser. *Safez-vous barler français?* lui dit le moine. — *Un peu*, répliqua Voltaire, et il se confessa. Il alla plus loin dans ces complaisances, en faisant publiquement ses Pâques au mois d'avril 1754 (1). Cette palinodie lui valut au moins quelques mois de repos, et le 8 juin il quittait Colmar pour rejoindre d'Argental aux eaux de Plombières. La nouvelle que Maupertuis et La Condamine s'y étaient déjà rendus l'obligea à s'arrêter à l'abbaye de Senones. Il y demeura près d'un mois, auprès de dom Calmet, « lisant les Pères et les Conciles », employant les bons frères à lui copier maints passages, qu'il destinait déjà à l'*Essai sur les mœurs*, « vivant enfin comme un moine soumis aux ordres de son abbé », sauf à composer en secret pour l'*Encyclopédie* des articles qu'il adressait à D'Alembert (8 juin-2 juillet). Après une quinzaine de jours passés à Plombières, il était le 22 juillet de retour à Colmar, où Mme Denis vint le rejoindre. Suspendu entre le désir qu'il avait de se fixer dans un pays qui lui plaisait et la crainte d'y être en butte aux inimitiés religieuses, il publiait, au milieu de ces incertitudes, le t. III de son *Histoire universelle*, afin, disait-il, de prouver combien peu les deux premiers, qui avaient paru chez Néaulme, pouvaient lui être attribués, lorsque l'apparition de nombreuses copies de *la Pucelle*, cette bombe qu'il craignait depuis si longtemps de voir éclater, le détermina brusquement à s'enfuir en Suisse. Sorti de Colmar, le 11 novembre 1754, il arriva, le 15 à Lyon, où il avait donné rendez-vous au duc de Richelieu, qui se rendait dans son gouvernement du Languedoc.

L'amitié seule n'avait pas conduit Voltaire près de *son héros*: il désirait surtout savoir par lui à quoi s'en tenir sur les dispositions de la cour à son égard. Les confidences qu'il en obtint ne durent pas être favorables, si l'on en juge par la conduite de l'archevêque de Lyon, Tencin, qui ne fit sans doute que se conformer aux sentiments du roi en refusant de recevoir chez lui l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Le complaisant convertisseur de Law venait d'ailleurs de

(1) *Voy.* sur l'aventure de Francfort : *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même.* — Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*; Paris, 1807, in-8°. — Varnhagen d'Ense, *Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften*; Leipzig, 1859. — Saint-René Taillandier, *Voltaire à Francfort*, dans la *Revue des deux mondes* du 15 avril 1865.

(2) *Mémoires du marquis d'Argenson*, t. VII, p. 16.

(1) A ce moment « je jetai, dit Collini, un coup d'œil subit sur le maintien de Voltaire. Il présentait sa langue, et fixait ses yeux bien ouverts sur le prêtre. Je connaissais ces regards-là ».

dénoncer cet ouvrage avec beaucoup de violence. Voltaire en fut dédommagé par les applaudissements du public, qui se porta en foule aux représentations de *Brutus* et de *Mérope*, et par les prévenances de la margrave de Bayreuth, avec laquelle il se rencontra à l'auberge du *Palais-Royal* et qui ne perdit pas cette occasion d'adoucir les souvenirs amers de Francfort. Les attaques qu'un prédicateur dirigea en chaire contre D'Alembert et l'*Encyclopédie* lui rappelèrent, qu'il n'était pas dans le pays de la tolerance et hâtèrent son départ plus encore que le rhumatisme pour lequel on lui conseillait de prendre les eaux d'Aix. Parti de Lyon le 11 décembre 1754, il arrivait le lendemain soir à Genève, et les portes de cette ville, fermées à cette heure, lui étaient immédiatement ouvertes.

VI. **Les Délices** : *L'Essai sur les mœurs; l'Encyclopédie* et les Pompignades. Fréron et *l'Écossaise*. 1755-1760. — Ferney : *Le Sermon des cinquante; Tancrède;* les Calas. 1760-1778.

Voltaire ne se fixa pas cependant à Genève, dont il redoutait par avance l'humeur calviniste et républicaine, et pendant deux mois il s'établit au château de Prangins (1), mis par le propriétaire à sa disposition, et où le sublime spectacle des Alpes et le sentiment de sa liberté conquise lui inspirèrent ces beaux vers :

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Georgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains,
Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier : c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
La Liberté... (2)

Jaloux d'une indépendance que la hardiesse de ses écrits lui rendait chaque jour plus nécessaire, il employa à se choisir sa nouvelle demeure la même habileté stratégique que met l'homme de guerre à occuper le lieu d'où il sera maître de l'attaque et de la retraite. On lui avait d'abord proposé d'acquérir le château d'Allaman, *la Grotte* de Prelaz près de Lausanne, Hauteville près de Vevai, car les Suisses étaient enthousiastes de leur nouvel hôte, du « bonhomme Cinéas », comme il s'appelait, et chaque ville se le disputait. Enfin il se détermina pour deux résidences à la fois, pour Monrion (3) et pour *les Délices* (1), achetées à quelques jours de distance (7 janvier-9 février 1755), et qui avaient le grand avantage, outre d'être l'une son *palais d'été* et l'autre son *palais d'hiver*, d'appartenir, la première à l'État de Berne, et la seconde à celui de Genève. L'acquisition qu'il fit plus tard (1758) de Ferney et de Tourney compléta cette situation stratégique, d'où il pouvait braver l'intolérance française en Suisse et l'intolérance genevoise en France. « J'appuie ma gauche au mont Jura, dit-il alors, ma droite aux Alpes, et j'ai le lac de Genève au-devant de mon camp, un beau château sur les limites de la France, l'ermitage des Délices au territoire de Genève, une bonne maison à Lausanne; rampant ainsi d'une tanière dans l'autre, je me sauve des rois. » Car, disait-il encore, « il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux ». Établi aux Délices dès le 8 mars 1755, il y goûta à la fois et les jouissances du propriétaire qui se sent *chez lui*, et celles de l'écrivain qui peut dire à peu près ce qu'il veut. Comme autrefois à Cirey, il bâtit d'abord, il plante. Puis il se remet à lire, à jouer la comédie et la tragédie en société, et il le fait avec d'autant plus de passion que c'est là un fruit défendu à Genève. Le Kain le visite, l'on joue *Zaïre*, et il triomphe d'avoir fait pleurer tout le grand Conseil. L'apparition subreptice de l'*Histoire de la guerre de 1741* (1755, in-12), que le marquis de Ximenès avait su dérober à la trop tendre Mme Denis, et surtout celle de *la Pucelle*, troublent bien par moments sa tranquillité; mais il multiplie les désaveux, et prend d'ailleurs les devants en adressant au ministre d'Argenson et à Mme de Pompadour elle-même de magnifiques copies, sans doute *expurgées*, de ce poëme. Malgré ses craintes, *Jeanne* était le grand régal qu'il offrait à ses hôtes » sans en excepter « le résident de France » et plus d'un grave magistrat de Genève (2). En même temps il mettait la dernière main à *l'Orphelin de la Chine*, qui obtint un éclatant succès à Paris, le 20 août 1755 (3). Bientôt même cette tragédie était jouée à Fontainebleau devant la cour, grâce à l'influence de Mme de Pompadour, qui engageait alors Voltaire, par l'intermédiaire du duc de La Vallière, à traduire les *Psaumes* en vers. Complaisance dont les philosophes ne devaient pas s'effrayer, puisqu'elle aboutit au *Précis de l'Ecclésiaste*

(1) Il habita l'aile gauche de ce château, alors propriété du baron Guiguer. Joseph Bonaparte l'a depuis occupé, en 1815, et il appartient aujourd'hui au prince Napoléon.

(2) On doit remarquer que cette belle *Épître* fut jugée à Paris presque ridicule.

(3) Monrion (*Mons rotundus*), colline située aux portes de Lausanne, près du chemin qui descend au petit port d'Ouché. Résidence d'hiver de Voltaire, il l'habita du 18 décembre 1755 au 20 mars 1756, et du 10 janvier au 6 avril 1757. La maison se composait de deux ailes de cinq fenêtres chacune, réunies par un pavillon du milieu, le tout formant rez-de-chaussée élevé, surmonté de mansardes. Voltaire. la quitta en juin 1757 pour s'établir à Lausanne même, *au Chêne*. Monrion fut ensuite acquis par le médecin Tissot.

(1) Cette propriété s'appelait Sur-Saint-Jean lorsque Voltaire l'acquit du conseiller Mallet moyennant 87,000 livres, mais à la condition qu'on lui rendrait 38,000 livres quand il en sortirait. Elle est située entre la route de Genève à Lyon et sur la rive droite du Rhône, immédiatement au-dessous du confluent de ce fleuve et de l'Arve, et domine au nord-est Genève.

(2) Ceux de France ne restaient pas tous en arrière, témoin Malesherbes, qui, dit-on, savait *la Pucelle* par cœur.

(3) Mlle Clairon « osa jouer dans le rôle d'*Idamé* sans panier ». La pièce fut imprimée à Paris, 1755, in-8°.

et au *Cantique des Cantiques*, et que Voltaire marchanda d'autant moins à la favorite qu'il avait affaire à une auxiliaire plutôt qu'à une ennemie : « Elle était des nôtres », disait-il d'elle un peu plus tard.

Ces premiers temps de calme durèrent peu. Le poëme du *Désastre de Lisbonne*, dans lequel Voltaire développait un pessimisme accusateur de la Providence, et surtout l'apparition de l'*Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours* (Genève, 1756, 7 vol. in-8°) (1), excitèrent contre lui de nouvelles attaques. Elles vinrent non pas seulement de France, mais encore de Genève, et des protestants tout autant que des catholiques. Cette œuvre, admirable en beaucoup de points, mais où l'esprit de parti et les préoccupations anti-cléricales et anti-monacales se font trop souvent sentir, semble mériter plus que toute autre ce jugement de Montesquieu : « Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent. » Au pessimisme désolant du *Désastre de Lisbonne* J.-J. Rousseau avait déjà répondu par une lettre éloquente (18 août 1756), qui accrut l'antipathie naturelle que Voltaire se sentait pour les doctrines de celui-ci. Ce fut un ministre calviniste, Vernet (2), qui, dans un article adressé à la *Bibliothèque germanique* de Formey, réfuta un des premiers l'*Essai sur les mœurs*.

Cette hostilité naissante du rigorisme genevois, jointe à la circonspection que le conseil de Genève mit à soutenir Voltaire dans ses démêlés avec le libraire Grasset (3), le refroidirent beaucoup pour la cité de Calvin, qu'il commença à appeler « une pétaudière ridicule, la petitissime, parvulissime, pédantissime république ». Les mœurs, plus mondaines, de Lausanne lui plaisaient bien davantage; aussi Monrion, où il passa les hivers de 1756 et de 1757, et la maison *du Chêne* (1), qu'il acquit ensuite à Lausanne même, furent-ils, avant Ferney, les endroits du monde où il fut le plus à l'aise et le plus heureux. Les Délices restèrent toujours, jusqu'en 1761, le séjour d'été de Voltaire, mais il n'était pas fâché que l'hiver le rappelât à Lausanne. Il se hâta, suivant sa coutume, de s'y faire un théâtre, non pas chez lui, mais au sein même de Lausanne, à Monrepos, chez le marquis de Langalerie « dont la fille était belle comme le jour et devint vraiment actrice ». Il faisait les pièces, il présidait aux répétitions (non sans gourmander souvent un peu vivement ses élèves), il enrôlait dans la troupe ses hôtes, ses amis, ses visiteurs; il jouait lui-même, le reste applaudissait. Il se plut aussi à donner des festins et des soirées. La mode commençait aussi de venir le visiter de Paris ; Palissot, Ximenès, D'Alembert, Grimm et Mme d'Épinay avaient commencé (1755-1760); d'autres suivirent en foule. Lui, cependant, ne se laissait pas distraire des lettres par le monde, et il savait se réserver ses heures de solitude et d'étude. « On vient chez moi, disait-il, on se promène, on lit, on est en liberté et moi aussi. » Jamais en effet il n'avait été plus laborieux ni plus fécond. Jusque-là le caractère purement littéraire avait à tout prendre dominé dans ses œuvres ; c'est le contraire maintenant, il se met à la tête de ce mouvement prodigieux des esprits qui marqua la seconde moitié du dix-huitième siècle, et la polémique religieuse, politique, économique, parlementaire lui fait enfanter d'innombrables écrits.

L'*Encyclopédie*, après des débuts assez pacifiques, commençait à faire beaucoup parler d'elle, et était devenue la grande machine de guerre contre tout ce que les philosophes prétendaient détruire ou réformer. Or Voltaire ne se bornait pas à écrire des articles pour l'*Encyclopédie*, il en était véritablement l'âme. En 1756 il ne lui fournit pas moins de onze articles à la fois, qu'il adresse « au bureau qui instruit le genre

(1) Dès 1753 avait paru l'*Abregé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint*; Paris, 2 vol. in-12. Cette édition avait été faite, à l'insu de Voltaire, sur un manuscrit ayant appartenu à Frédéric II, et volé à ce prince à la suite de la bataille de Sorr (30 sept. 1745). Voltaire la désavoua en en publiant lui-même la suite, sous ce titre : *Essai sur l'histoire universelle*, t. III°; Dresde, 1754, in-12. L'édition de 1756 était divisée en 215 chapitres, et contenait *le Siècle de Louis XIV*. Voltaire donna une seconde édit., Genève, 1761-63, 8 vol. in-8°. En 1765 parurent, sous le titre de *la Philosophie de l'histoire, par feu l'abbé Bazin*, Genève, 1765, in-8°, les 53 paragraphes qui depuis ont formé l'*Introduction* à l'*Essai sur les mœurs*. Ce fut en 1769, dans l'édition in-4° de ses œuvres, que Voltaire fit de la *Philosophie de l'histoire* le Discours préliminaire de son *Histoire universelle*, à laquelle il donna aussi le titre qui lui est resté d'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

(2) En relation avec Voltaire dès 1733, Vernet s'était brouillé avec lui en 1755. Les *Lettres critiques d'un voyageur anglais*, qu'il publia en 1766 pour refuter l'article de l'*Encyclopédie*, allumèrent de nouveau contre lui la bile de Voltaire. On peut penser que celui-ci, dans la *Lettre curieuse de M. Robert Covelle*, 1766, in-8°, dans l'*Hypocrisie* (1767) et dans *la Guerre civile de Genève* (1768), dépassa de beaucoup à l'égard de Vernet les droits de la polémique.

L'*Essai sur les mœurs* engendra encore deux écrits de Nonnotte : l'*Examen critique du livre des mœurs* (Paris, 1757), et les *Erreurs de Voltaire* (Avignon, 1762).

(3) Voltaire avait d'abord, en 1755, voulu poursuivre Grasset comme détenteur de copies subreptices de la *Pucelle*, mais plus tard, en 1758, il eut avec lui un démêlé beaucoup plus grave au sujet d'un livre que ce libraire avait publié sous le titre de *Guerre à M. de Voltaire*. Ce livre était un recueil de plusieurs écrits dans lesquels on remarquait la *Défense de milord Bolingbroke*, et une *Lettre à Thieriot*, que Voltaire persistait à désavouer. C'est au sujet de cette querelle que le célèbre Haller lui écrivit : « J'ai été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai un homme riche, indépendant, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols et qu'un tel n'est pas convaincu d'en avoir fait ! »

(1) « On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie que j'ai fait l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville » (Lettre du 27 juin 1757). Cette maison était située rue du Grand Chêne, n. 6, à côté de la promenade de Montbenon.

humain ». Dans ces articles, où d'abord il avait traité de préférence les questions de style (*Goût*, *Style facile*, *Finesse*, 1756-1757), il s'attache bientôt avec prédilection aux matières religieuses, et il n'est pas sans mettre à profit l'érudition calviniste de ses voisins de Genève et de Lausanne. C'est ainsi qu'il revoyait, en y imprimant la marque de son génie, les mots *Liturgie*, *Mages*, *Magicien*, *Messie*, que lui avait fournis son ami Polier de Bottens (1), premier ministre de Lausanne. Aucune hardiesse ne l'effrayait, et il se plaignit plus d'une fois à D'Alembert des « petites orthodoxies » et des articles « dignes du *Journal de Trévoux* » qu'on trouvait trop souvent dans ce vaste répertoire. Aussi lorsque les témérités du septième volume, et en particulier de l'article *Genève*, eurent attiré à la fois sur D'Alembert et les dénonciations de Chaumeix (2) en France, et les protestations des pasteurs genevois, blessés dans leur croyance à la divinité de Jésus-Christ, Voltaire fut-il le premier à donner le signal des représailles en attaquant avec une violence inouïe les Nonnotte, les Chaumeix, les Vernet, les Moreau, les Berthier (3), dont les noms deviennent sous sa plume synonymes de sottise et de ridicule. Malheur à qui, par conviction ou par métier, ne tient pas pour l'*Encyclopédie* ! Aussitôt paraît le drame de *Socrate* (Amsterdam, 1759, in-12), allégorie transparente où, parmi les *pédants protégés* par Anitus, figurent *Nonoti*, *Chomos* et *Bertios*. L'avocat général Joly de Fleury fait un réquisitoire contre le livre *De l'Esprit* d'Helvetius et contre le poëme de *la Loi naturelle* (23 janvier 1759) : de quels traits désormais Voltaire ne peindra-t-il pas

Ce petit singe à face de Thersite ?

Le malheureux et un peu vaniteux Pompignan est élu à l'Académie, et aggrave encore ce périlleux honneur par un discours de réception fort peu respectueux pour les philosophes (10 mars 1760) : qui n'a ri alors et qui ne rit encore aujourd'hui aux *quand*, aux *car*, aux *ah!* et à toutes ces *pompignades* (4), qui assaillirent le pauvre académicien? Gresset lui-même eut son épigramme pour avoir renoncé, avec trop d'ostentation peut-être, au théâtre, cette *œuvre de démon*. « Mon Dieu, rendez nos ennemis bien ridicules ! » telle était la fervente prière de Voltaire. Le 8 mars 1759, le privilége de l'*Encyclopédie* ayant été révoqué, Voltaire s'en retira peu à peu, comme l'avait fait D'Alembert, et s'indigna même contre « ceux qui continuaient à écrire, sous la patente », une œuvre qu'il aurait voulu voir s'imprimer sous les presses libres de la Hollande. Toutefois la comédie des *Philosophes* de Palissot (2 mars 1760), dont la gaieté était bien plus funeste aux encyclopédistes que tant d'autres écrits à prétention, ne l'irrita pas autant qu'on aurait pu s'y attendre, et le nom de Palissot ne vint pas grossir la liste de ceux qu'il voua au ridicule dans la satire du *Pauvre Diable*, œuvre pleine de verve et où l'imagination et le style prêtent leurs charmes à ce que la polémique a de plus outré et de plus violent (1760). En même temps que Voltaire livrait ainsi bataille à tout le parti anti-philosophique, il engageait avec Fréron un combat singulier en le mettant en scène dans sa comédie de *l'Écossaise* (26 juillet 1760) (1). Mais le rédacteur de l'*Année littéraire* eut en partie les rieurs de son côté en publiant de cette première représentation, à laquelle il avait hardiment assisté, un récit qu'il intitula *Relation d'une grande bataille* et qu'il terminait par cette épigramme : « Tout finit le lendemain par un *Te Deum* solennel, non, je me trompe, par un *Te Voltarium* (2). »

Bien que la polémique, la facétie et la satire prissent chaque jour plus de place dans la vie de Voltaire, cette première période de son séjour en Suisse, celle des Délices et de Lausanne (1754-1761), fut encore marquée par deux œuvres diversement célèbres : *Tancrède* (3), tragédie qui fut le dernier et brillant éclat de sa muse tragique, et où il fit l'essai des rimes croisées (3 septembre 1760), et *Candide* (4), chef-d'œuvre à la fois d'esprit et de turpitude, qui inspire l'admiration et le dégoût, et dans lequel il reprit sa thèse désormais favorite du pessimisme. C'est en quelque sorte à la traverse de ces œuvres importantes et d'autres compositions, plus légères, telles que le *Précis du Cantique des Cantiques* (1759), que Voltaire prenait part à une négociation dont le but n'était rien de moins que de rapprocher le roi de Prusse de la France et d'arrêter dès son début cette guerre de Sept ans qui allait nous être si funeste. Sous le coup de la défaite de Kollin (18 juin 1757), qui semblait devoir amener la

(1) Il écrivait à ce sujet en février 1757 : « Voici encore le mot *Liturgie*, qu'un savant prêtre m'a apporté et que je vous dépêche, à vous, illustre et ingénieux fléau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien... »

(2) Il avait publié, en 1758, les *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*; Paris, 6 vol. in-12. Voltaire lui dédia ironiquement *le Pauvre Diable*.

(3) *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier* (1759).

(4) Pompignan y répondit par un *Mémoire justificatif au Roi*, qu'il voulut faire imprimer avec faste.

(1) *Le Café, ou l'Écossaise, comédie en cinq actes et en prose, traduite de l'anglais de M. Hume, par Jérôme Carré*, 1760, in-12. Au nom de Frelon, sous lequel il avait voulu désigner Fréron, Voltaire substitua, lors de la représentation, le nom de Wasp (*guêpe*, en anglais).

(2) Voltaire, obligé de renouveler l'attaque contre Fréron, publia la même année un écrit anonyme intitulé : *Anecdotes sur Fréron, écrites par un homme de lettres à un magistrat qui voulait être instruit des mœurs de cet homme*. Pour mieux désavouer ce pamphlet, qui dépassait toute mesure, il le mit sur le compte de La Harpe. La guerre continua ainsi de part et d'autre jusqu'en 1770, Voltaire lançant maints lardons à Fréron dans *la Capilotade*, et celui-ci s'égayant sur l'adoption de Mlle Corneille et sur l'affaire des Calas.

(3) Paris, 1761, in-8°. Cette pièce était dédiée à la marquise de Pompadour « pour plus d'une raison ». Corneille, dans *Agésilas*, s'était déjà servi de rimes croisées et de vers libres.

(4) *Candide, ou l'Optimisme*; Genève, 1759, 1761, in-12.

ruine de la monarchie prussienne, Frédéric II avait écrit à son ancien admirateur pour le remercier de « s'intéresser à ses malheurs ». Voltaire, qui ne se souvenait peut-être que de l'aventure de Francfort, mais que cette lettre et surtout celle que lui écrivit la margrave de Bayreuth (19 août 1757) avaient désarmé, consentit à être l'intermédiaire d'une négociation très-sérieuse entre la margrave, le cardinal de Tencin et la cour de France. Il écrivit également à ce sujet au maréchal de Richelieu, alors à la tête de l'armée de Hanovre; et peut-être cette intervention du poëte ne fut-elle pas étrangère à l'inaction de celui-ci après la capitulation de Closterseven (8 sept. 1757). La mort de Tencin (2 mars 1758) mit fin à cette diplomatie extra-officielle, à laquelle Frédéric, victorieux à Rosbach, n'apportait plus d'ailleurs le même empressement (1). Le seul résultat de cette intervention généreuse de Voltaire fut de rétablir entre le roi et le poëte une correspondance, où l'on sent parfois l'amertume des anciens souvenirs, mais qui se continua sans gros nuages jusqu'à la mort de celui-ci. La dédicace qu'il fit à ce prince du *Précis de l'Ecclésiaste* (1759) fut la marque publique de leur réconciliation.

Tout en continuant à habiter les Délices, Voltaire était devenu, en 1758, propriétaire de deux nouvelles terres, celle de Tourney (le comté de Tourney), qu'il acheta à vie du président de Brosses, et celle de Ferney, que lui céda M. Budée de Boisi, toutes deux situées en France, dans le pays de Gex (2). Ces résidences, qu'il n'avait d'abord acquises, disait-il, que par un désir qu'il avait « toujours eu de s'établir dans un canton abandonné, pour le vivifier », et qui ne devaient d'abord être que le supplément des Délices, finirent bientôt par leur être préférées. Voltaire en effet revenait d'autant plus à l'idée de se fixer sur un sol français, qu'il y sentait moins de danger depuis l'avénement au ministère du duc de Choiseul, son correspondant et son admirateur (1758), et que, d'un autre côté, la turbulence de Genève l'irritait davantage. Cependant ce ne fut guère qu'en 1760 qu'il s'établit tout à fait à Tourney, non sans l'avoir préalablement bouleversé de fond en comble avec son activité ordinaire. Tourney eut aussi son théâtre; on y mena la vie mondaine et littéraire que nous connaissons; mais c'était folie de tant dépenser à un bien viager; aussi Voltaire finit-il par se fixer définitivement à Ferney, qui devint et resta son séjour unique. Bien qu'il se soit défait, en 1765 seulement, de toutes ses autres habitations, il faut rapporter aux années 1760 ou 1761 le commencement de cette nouvelle et dernière période de son existence, celle du *patriarche de Ferney*.

Comme le domaine, l'existence de Voltaire devient aussi seigneuriale et quasi royale. Ferney est la « capitale du monde littéraire », et Voltaire y donne le mot d'ordre à tout le parti philosophique. Ses auxiliaires ne sont plus seulement des écrivains, mais toute une nouvelle génération de gentilshommes et de souverains, les Lauraguais et les Villette, les Christian VII et les Gustave III, qui prêchent ses doctrines dans les cours ou les appliquent sur le trône. D'adversaire encore modéré qu'il était, il se fait agresseur violent, déterminé : il prend sa revanche des parlements, de l'université, de la Sorbonne. Ses écrits sont de plus en plus des actions, et ce vieillard presque octogénaire assiste à la chute des jésuites et des parlements, au ministère de Turgot et de Malesherbes, événements qu'il a préparés et dont il peut dire aussi *et quorum pars magna fui*. Ferney était d'ailleurs en parfait accord avec cette existence souveraine. « Je me suis fait, écrivait-il, un assez joli royaume (1). » Il bâtit et il planta. Quatre tours qui cachaient une très-belle vue furent détruites par lui, les jardins embellis et augmentés. En dehors du parc était un domaine utile très-étendu. Là Voltaire se fit agriculteur, et plus d'un de ses vers d'alors est empreint d'une sorte de sérénité virgilienne. Quoi qu'on ait pu dire sur les sentiments secrets qui animèrent Voltaire dans les travaux qu'il fit exécuter pour améliorer le domaine de Ferney et le sort de ses habitants, c'est substituer une conjecture malveillante à la noble réalité que de n'y voir que les soins d'un spéculateur avide et infatigable. Il faut reconnaître qu'il fut le créateur généreux du village de Ferney, en y bâtissant des maisons (2) qu'il loua ensuite à des agricul-

(1) Dans ses *Mémoires*, Voltaire a voulu donner à cette affaire la couleur d'une mortification à l'adresse de Tencin et d'une petite vengeance ourdie contre ce cardinal, qui l'avait si mal reçu à Lyon, en 1754. Cette assertion est complétement démentie par la *Correspondance* publiée par M. de Cayrol, Paris, 1856, 2 vol. in-8°.

A côté de cette *œuvre diplomatique* de Voltaire, on doit mentionner une *œuvre de balistique* à laquelle il attachait une grande importance: c'était une espèce de char de guerre armé de faux, dont il attendait les effets les plus terribles. Il en avait confié le secret au marquis de Florian, et il insista beaucoup auprès de Richelieu pour qu'on mît son invention à l'épreuve. En 1770, il offrit encore à Catherine II cette « petite drôlerie » grâce à laquelle, « avec six cents hommes et six cents chars on détruirait en plaine, disait-il, une armée de dix mille hommes ».

(2) L'acquisition de Tourney eut lieu le 11 décembre 1758, moyennant un prix de 35,000 livres, et l'obligation de faire pour 12 000 livres de dépense sur cette terre jusqu'au jour de sa restitution. Cette clause et une autre qui, à la mort de Voltaire, assurait tous les meubles du château à l'ancien propriétaire, devinrent l'objet de discussions assez acerbes entre lui et le président de Brosses, lequel finit par renoncer à cette dernière (*Voy.* Foisset, *Voltaire et le président de Brosses*). Ferney avait été acheté vers le 10 novembre 1758, au prix de 80,000 livres environ.

(1) Voltaire s'était en effet *arrondi* par diverses acquisitions, et Ferney et Tourney formaient une propriété à peu près d'un seul tenant, comprenant environ deux lieues de pays. Son train de maison était de trente personnes et de douze chevaux.

(2) En 1778 il portait à quatre-vingt-quatorze le nombre des habitations qu'il avait construites. D'après sa *Correspondance* la population de Ferney se composait en 1758 « de quarante-neuf malheureux paysans dans la pauvreté ». En 1778 un dénombrement la fixait à douze

teurs, et plus encore, à d'habiles ouvriers horlogers que les discordes civiles de Genève forcèrent à s'établir dans cette espèce de refuge ouvert par lui. Telle fut en effet l'origine de la petite colonie industrielle qui bientôt se forma à Ferney sous sa protection (1). Il prêta de l'argent à tous ces ouvriers pour les aider à travailler, et leur confia bientôt une manufacture de montres. Elle devint considérable, et attira une foule de marchands de toutes espèces. D'autres fabriques s'établirent à côté, les unes pour les étoffes de soie, les autres pour les blondes (1770-1772). Celles de montres dominèrent cependant, et Voltaire mit une activité incroyable à en placer les produits en France, à l'étranger, partout où il avait des admirateurs et des amis. « Notre dessein, disait-il, est de ruiner saintement le commerce de Genève. » En 1776 le produit de ces manufactures pouvait s'évaluer à 600,000 livres. Comment ne pas admirer cette prodigieuse activité de Voltaire mise au service de quelques agriculteurs et de quelques ouvriers, à l'époque même où il composait ces écrits qui, par leur nombre, leur vivacité et leur audace, surpassent tous ceux de sa jeunesse et de son âge mûr !

Jamais en effet le talent de Voltaire ne s'était tourné avec plus d'ardeur vers l'attaque et la polémique, et il est alors bien peu de ces écrits qui ne portent ce caractère. Enhardi par la sûreté de l'asile qu'il s'est ménagé et aussi par les progrès de l'esprit philosophe, son arrivée à Ferney est marquée par la première attaque directe et à front découvert qu'il dirigea contre la religion catholique. En 1761 il publie le *Sermon des cinquante*, auquel succédèrent presque sans interruption l'*Extrait des sentiments de Jean Meslier* (1762), les *Questions sur les miracles* (1765), l'*Examen de milord Bolingbroke* (1767), *Dieu et les hommes* (1769), la *Collection d'anciens évangiles* (1769) et cette *Bible enfin expliquée*, où la haine du christianisme va jusqu'à la fureur et à l'injure (1776) (2). Sans doute on a pu prétendre et même prouver que la phrase célèbre *Écrasons l'infâme*, qui revient si souvent dans sa correspondance, n'a jamais désigné que la superstition ; mais le ridicule et les invectives dont il poursuit les dogmes chrétiens ne peuvent guère laisser douter qu'il ne les considérât comme une superstition, et l'on ne voit plus alors que le déisme en dehors de son terrible *delenda Carthago*. Aussi trouva-t-il autant d'adversaires parmi les calvinistes de Genève que parmi les catholiques de Paris et de Rome (1). Hostile au pouvoir temporel de l'Église, il fut conduit, après avoir déjà donné dans l'*Essai sur les mœurs* une place disproportionnée aux querelles du sacerdoce et de l'Empire, à l'attaquer plus violemment encore dans les *Droits des hommes et les usurpations des papes* (1768) et dans *le Cri des nations* (1769). Mais ce n'était pas pour proclamer l'indépendance réciproque des deux pouvoirs, et il était tout prêt à n'en admettre qu'un seul, maître des corps et des âmes, et à le placer dans la main d'un monarque. « Le prince philosophe, dit-il dans *la Voix du sage et du peuple*, empêchera qu'on ne discute sur le dogme. » Déplaçant en quelque sorte l'intolérance, il allait, en haine des disputes théologiques et de la superstition, jusqu'à considérer un janséniste comme un mauvais citoyen et un rebelle, et à armer les rois contre la conscience religieuse. « On ne s'était pas douté, écrivait-il à D'Alembert, que la cause des rois fût celle des philosophes ; cependant il est évident que des sages qui n'admettent pas deux puissances sont les premiers soutiens de l'autorité royale. » Confiant sans doute à l'avenir le soin d'achever l'œuvre, il prêchait la révolte contre les autorités spirituelles tout en conseillant la soumission à un monarque. C'est ainsi qu'il faisait encore une guerre sans relâche au célibat des prêtres, au repos du dimanche, et à la multiplication des couvents et des moines, supputant ce que l'État y perdait en population et en richesses. Aveuglé souvent par sa passion, il suffisait que Catherine II prît astucieusement parti en faveur des dissidents de Pologne pour qu'il ne vît plus là qu'une question de tolérance et donnât aux Polonais ce singulier conseil : « Sachez que les Russes tirent mieux que vous ; n'obligez pas vos protecteurs à vous détruire ; ils sont venus établir la tolérance en Pologne, mais ils puniront

cents personnes. Le *Dictionnaire* de Vosgien de 1826 donne au bourg de Ferney sept cent vingt habitants, et le *Dictionnaire des postes* de 1859 onze cent trente-huit.

(1) Voltaire sut habilement mettre à profit le projet que le duc de Choiseul avait eu de créer à Versoix une ville libre, rivale de l'industrie genevoise ; et lorsque ce dessein eut été abandonné, il obtint pour la colonie de Ferney les franchises et les exemptions d'impôts promises à Versoix (1770).

(2) Avec plus de modération, il réduisait, dans le *Dictionnaire philosophique* (art. *Religion*), le christianisme à une pure morale, et tout en plaçant Jésus-Christ au-dessus des sages antiques, il lui faisait dire qu'il n'avait pas prétendu fonder une religion. L'emportement de Voltaire en cette matière le conduisit souvent à émettre des théories ridicules, témoin celle où les grands amas de coquilles fossiles ne seraient que la défroque des anciens pèlerins ou des huîtres mangées par les voyageurs. Il niait tout déluge avant l'homme comme depuis. Ces discussions scientifiques amenèrent sa brouille avec Buffon. Il disait de l'*Histoire naturelle* de celui-ci : « Pas si naturelle ». S'étant cependant réconcilié avec lui, il l'appela Archimède Ier, à quoi Buffon répondit « qu'on ne dirait jamais Voltaire II ».

(1) C'est ainsi que le drame de *Saül* (Genève, 1763, in-8°), qui fut condamné à Rome, le 8 juillet 1765, lui occasionna beaucoup de désagréments à Genève même.

Parmi les livres publiés alors en France pour répondre aux attaques de Voltaire contre le christianisme, il faut citer surtout les *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais* (Paris, 1769, in-8°), par l'abbé Guénée. Voltaire riposta par la facétie d'*Un Chrétien contre six juifs* (1776). Toutefois, il se sentit atteint, et disait de l'auteur : « Le secrétaire juif n'est pas sans esprit ni sans connaissance, mais il est malin comme un singe : il mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main. »

les intolérants qui les reçoivent à coups de fusil...

Pour en finir avec ce qu'on pourrait appeler les erreurs de Voltaire, il convient de parler de sa querelle avec J.-J. Rousseau, querelle fort regrettable pour sa mémoire, mais qui du moins montre combien la passion et le premier mouvement avaient d'empire sur lui, puisqu'il s'attaquait à un homme qu'un peu plus de calcul et de politique lui aurait conseillé de ménager. Jusqu'en 1755 les relations de Voltaire avec Rousseau avaient été polies, quoique circonspectes. Le *Discours sur les sciences et les arts* (1750), cette éloquente invective contre la civilisation, avait bien excité le rire ironique de Voltaire et lui avait fourni le sujet de *Timon ;* mais il était à peine fixé en Suisse qu'une lettre, dans laquelle Rousseau lui parlait « de l'honneur qu'il faisait à sa patrie » (10 sept. 1755), lui avait dicté une réponse où il le pressait de venir philosopher à Ferney. Cette paix n'avait pas même été troublée par cette autre admirable lettre dans laquelle Rousseau réfutait si éloquemment les désolantes doctrines du *Tremblement de terre de Lisbonne* (18 août 1756). La malencontreuse invitation qu'en 1758, dans l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*, Dalembert adressa indirectement aux Genevois d'autoriser l'établissement d'un théâtre, devint la cause première d'une querelle célèbre en mettant aux prises les passions des deux écrivains. J.-J. Rousseau écrivit alors sa fameuse *Lettre sur les spectacles*, et on comprend combien Voltaire, passionné pour le théâtre et d'ailleurs instigateur secret de l'article de l'*Encyclopédie*, fut irrité d'un écrit qui trompait l'espérance qu'il nourrissait de voir l'austère ville de Calvin applaudir bientôt ses chefs-d'œuvre dramatiques. Dès lors il revint à son premier sentiment que Rousseau était un barbare qui voulait proscrire tous les moyens de civilisation, et il prit presque pour un outrage l'hommage que celui-ci lui fit d'un exemplaire de son ouvrage. Toutefois ce ne fut d'abord qu'entre amis et dans sa correspondance qu'il donna cours à son humeur contre ce « Diogène, qui, du fond de son tonneau, s'avisait d'aboyer contre le théâtre et les philosophes. » Il n'y tint plus lorsque Jean-Jacques, avec une sorte de naïveté de paysan du Danube qui était pour beaucoup un effet de l'art, lui eut écrit une lettre qui se terminait par cette étrange invective : « Je ne vous aime point, monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être le plus sensibles. Vous avez perdu Genève pour prix de l'asile que vous y avez reçu, etc. » (17 juin 1760). Mais ce qui détermina la crise fut la publication des *Lettres de la montagne*, en 1764, dans lesquelles l'auteur d'*Émile* renvoyait ironiquement les Genevois prendre des conseils de tolérance auprès de Voltaire, qu'il montrait en même temps comme l'un des instigateurs de la condamnation dont cet ouvrage venait d'être frappé. Voltaire se vengea de cette épigramme du pauvre Rousseau en publiant l'écrit anonyme intitulé : *Sentiments des citoyens* (1), libelle véritablement odieux, dans lequel il représente celui-ci « déguisé en saltimbanque, portant les marques funestes de ses débauches, traînant de village en village la malheureuse dont il fit mourir la mère ». Enfin, prenant parti dans ces querelles intestines dont la condamnation de Jean-Jacques avait été le signal à Genève, il se fit un des défenseurs les plus zélés du petit conseil, auteur du décret lancé contre Rousseau, et commença à rimer cette *Guerre civile de Genève* (2), que l'on voudrait pouvoir retrancher de la liste de ses œuvres. Irritable au dernier point, Voltaire n'était pas cependant un envieux du génie de Rousseau. Il n'était point jaloux ; il était passionné, injuste, et obéissait à ses antipathies contre la nature roide, exagérée et souvent emphatique de celui-ci.

Si l'on peut regretter pour la gloire même de Voltaire plus d'un de ses derniers écrits, comment ne pas admirer sans partage et le bienfaiteur de M[lle] Corneille, et surtout l'apôtre infatigable de la tolérance et le dénonciateur courageux des vieilleries barbares de l'ancienne législation criminelle ? Averti en 1760, par le poëte Le Brun, de l'existence d'une jeune fille pauvre, parente collatérale (on la croyait alors petite-fille) du grand Corneille (3), il l'appela aussitôt à Ferney, soigna lui-même son éducation, la dota d'une rente viagère de 1400 livres et d'un capital de 20,000 francs, et la maria deux ans plus tard à un des propriétaires voisins de Ferney, M. Dupuits (mars 1761). Le *Commentaire sur Corneille* (4), qui fut la suite de cette bonne action, vint malheureusement la gâter un peu en prêtant à la médisance. Trop sévère pour le vieux tragique dans cet ouvrage, on put mettre sur le compte de l'envie ce qui n'était que la conséquence de ses idées particulières sur le style (5). « Dans ce commentaire, a-t-on dit, il fut sincère : là même où sa critique nous paraît excessive et trop peu intelligente de l'ancienne langue, il obéit à son goût personnel, à ses ha-

(1) Genève, 1765 (déc. 1764), in-8°. Rousseau l'attribua d'abord au ministre Vernes, et se contenta de le faire réimprimer à Paris en y ajoutant quelques notes.

(2) *La Guerre civile de Genève, poëme héroïque en V chants ;* Londres, 1768, in-8°.

(3) Elle descendait de Françoise Corneille, cousine germaine de Pierre Corneille. Déjà protégée par Titon du Tillet, M[lle] Marie Corneille avait alors seize ans, et était depuis plusieurs mois à l'abbaye Saint-Antoine. Le 10 mars 1760 une représentation de *Rodogune*, donnée au bénéfice de sa famille, avait produit une recette de 5,800 livres. Son père, François Corneille, qui vivait encore, avait été successivement mouleur de bois, employé dans les hôpitaux et enfin facteur de la petite poste de Paris. Retiré à Évreux, après l'adoption de sa fille, il y tomba de nouveau dans la misère.

(4) Paris, 1764, 2 vol. in-12 ; réimpr. chez Didot, 1806, 3 vol. in-12.

(5) C'est en effet une des plus graves erreurs de Voltaire que de poser en principe qu'un vers n'est bon qu'à la condition de pouvoir être décomposé en excellente prose.

bitudes d'élégance. » Publié par souscription, le *Commentaire* produisit une somme de 100,000 livres, dont Mlle Corneille eut la plus grande partie.

Déjà Voltaire était engagé dans une nouvelle lutte, dont l'éclat allait donner à son nom une popularité qui le fit pénétrer dans toutes les classes de la société et aider singulièrement à la ruine prochaine des parlements. Le 9 mars 1762 avait été exécuté à Toulouse Jean Calas, vieillard protestant, accusé d'avoir pendu son fils, jeune et vigoureux. Obligée de s'expatrier, la famille de ce malheureux se réfugia à Genève, d'où son histoire parvint jusqu'à Voltaire. Déjà convaincu de l'innocence de la victime par l'invraisemblance de l'accusation, il compose ce *Traité sur la Tolérance, à l'occasion de la mort de J. Calas* (1763, in-8°), qui est un des livres le plus éloquemment écrits en faveur de l'humanité. Il va plus loin, et entreprend cette tâche si difficile de faire reviser un procès criminel. Grâce à lui, à sa correspondance infatigable, aux *Mémoires* succincts et énergiques qu'il rédigea, à l'habileté qu'il mit à intéresser à cette affaire Choiseul lui-même, la sentence de Toulouse fut enfin cassée et Calas proclamé innocent (9 mars 1765). En songeant à ce qu'il lui fallut d'énergie, de persévérance pour atteindre ce but, on ne le trouve ni exagéré ni vain quand il dit : « Durant ces trois ans, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. » Proclamé dès lors par la voix publique l'avocat des victimes judiciaires, Voltaire en remplit la mission avec une ardeur que sa haine des parlements n'était pas sans entretenir. A l'affaire Calas succèdent le procès de Sirven, dans lequel dix-huit années de résistance ne le découragent pas, ceux du chevalier de La Barre et d'Etalonde, de l'abbé Claustre contre la famille de La Borde, de Montbailly, de Mlle Camp, des serfs du mont Jura contre les chanoines de Saint-Claude; du malheureux Lally, enfin, dont la réhabilitation, préparée par ses écrits, lui causait une des dernières joies qu'il ait ressenties (25 mars 1778).

C'est l'époque aussi où, à la suite de Beccaria, dont le célèbre livre *Des délits et des peines* venait de paraître (1764), il fait pénétrer la lumière de la philosophie dans le droit criminel et en prépare la réforme. On connaît peu ce qu'on pourrait appeler *Voltaire criminaliste*, et cependant c'est là un des côtés les plus honorables de sa longue carrière. Avec quelle persistance et quelle force il demande une juste proportion entre le délit et la peine; l'abolition de la torture, « invention excellente pour sauver le coupable robuste et pour perdre l'innocent faible de corps et d'esprit »; l'abolition de la procédure secrète, de la confiscation, des supplices raffinés qui ajoutent à la mort même; celle de la peine de mort, « sauf dans le cas où il n'y aurait pas d'autre moyen de sauver la vie du plus grand nombre, le cas où l'on tue un chien enragé! » Le procès Morangiès (1772), affaire où celui qu'il défendit n'était peut-être pas digne de sa protection, lui fournit pourtant l'occasion de développer les principes de la raison en matière de preuve, ceux qui exigent que la conscience du juge pèse les témoignages et ne les compte pas. Ce qu'il veut, c'est qu'on cherche à prévenir les crimes plus encore qu'à les punir (1). Comment s'étonner que sous l'empire de ces généreuses préoccupations Voltaire ait écrit cette *Histoire du parlement de Paris* (2), qui semble plutôt un pamphlet qu'une œuvre historique, et qu'il ait deux ans plus tard applaudi au coup d'État du chancelier Maupeou. Sans être ingrat pour Choiseul, dont l'exil avait précédé et préparé la chute des parlements, et tout en adressant à cet homme d'État l'*Épître à la femme de Giafar le Barmécide*, il se déclara pour le nouveau parlement. Cette fois Voltaire fut en désaccord avec l'opinion publique; mais, sans s'inquiéter si les parlements avaient quelquefois posé des barrières à l'autorité absolue, il ne voulait voir en eux que les persécuteurs de la philosophie et les juges de Calas et de La Barre. Pour la première fois aussi son esprit parut pâlir devant celui d'un autre, et les *Mémoires* de Beaumarchais firent un instant oublier les écrits venus de Ferney (3).

L'université et la Sorbonne, qui maintes fois avaient prêté main forte aux parlements contre la *philosophie*, ne furent pas, on le pense bien, à l'abri des terribles railleries de Voltaire. La faculté de théologie ayant en 1769 (26 juin) censuré le *Bélisaire* de Marmontel, il n'est pas de facéties dont il ne s'égaya aux dépens de Riballier, syndic de Sorbonne, qu'il travestit en *Ribaudier*, et du professeur Coger, dont il fit si plaisamment *coge pecus* (4). Le latin universitaire ne trouva même pas grâce devant lui ou plutôt devant *les Trois Empereurs en Sorbonne* :

Quel latin, juste ciel! les héros de l'Empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.

Mais ce fut bien pis lorsqu'en 1772 le même Coger, très-honnête homme du reste, eut, en qualité de recteur de l'université, proposé ce sujet

(1) Ces idées ont été développées par Voltaire dans les ouvrages suivants : *Commentaire sur le livre Des délits et des peines* (1766), *Lettre à Beccaria sur Morangiès* (1772), *Essai sur les probabilités en fait de justice* (1772), *Nouvelles probabilités en fait de justice* (1772), *Fragment sur la justice* (1778), *Éloge historique de la raison* (1774), *Commentaire sur l'Esprit des Lois* (1777), *Prix de la justice et de l'humanité* (1777), etc.

(2) Amst., 1769, 2 vol. in-8°, sous le nom de l'abbé Bigorre.

(3) Il ne faut pas oublier non plus que Voltaire avait pris au sérieux les réformes judiciaires dont le chancelier avait coloré son coup d'État. Toutefois, il se ravisa un peu : « Sa naïveté m'enchante », disait-il de Beaumarchais, qu'il appelait encore le « brillant écervelé ».

(4) Voltaire ne ménagea pas les secours à Marmontel, témoins : les *Anecdotes sur Bélisaire*, la *Lettre de Gérofle à Coger*, la *Prophétie de la Sorbonne* (1767). Il appelait cela « envoyer du pied des Alpes à Paris des fusées volantes qui crèvent sur la tête des sots ».

les intolérants qui les reçoivent à coups de fusil.

Pour en finir avec ce qu'on pourrait appeler les erreurs de Voltaire, il convient de parler de sa querelle avec J.-J. Rousseau, querelle fort regrettable pour sa mémoire, mais qui du moins montre combien la passion et le premier mouvement avaient d'empire sur lui, puisqu'il s'attaquait à un homme qu'un peu plus de calcul et de politique lui aurait conseillé de ménager. Jusqu'en 1755 les relations de Voltaire avec Rousseau avaient été polies, quoique circonspectes. Le *Discours sur les sciences et les arts* (1750), cette éloquente invective contre la civilisation, avait bien excité le rire ironique de Voltaire et lui avait fourni le sujet de *Timon ;* mais il était à peine fixé en Suisse qu'une lettre, dans laquelle Rousseau lui parlait « de l'honneur qu'il faisait à sa patrie » (10 sept. 1756), lui avait dicté une réponse où il le pressait de venir philosopher à Ferney. Cette paix n'avait pas même été troublée par cette autre admirable lettre dans laquelle Rousseau réfutait si éloquemment les désolantes doctrines du *Tremblement de terre de Lisbonne* (18 août 1756). La malencontreuse invitation qu'en 1758, dans l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*, Dalembert adressa indirectement aux Genevois d'autoriser l'établissement d'un théâtre, devint la cause première d'une querelle célèbre en mettant aux prises les passions des deux écrivains. J.-J. Rousseau écrivit alors sa fameuse *Lettre sur les spectacles*, et on comprend combien Voltaire, passionné pour le théâtre et d'ailleurs instigateur secret de l'article de l'*Encyclopédie*, fut irrité d'un écrit qui trompait l'espérance qu'il nourrissait de voir l'austère ville de Calvin applaudir bientôt ses chefs-d'œuvre dramatiques. Dès lors il revint à son premier sentiment que Rousseau était un barbare qui voulait proscrire tous les moyens de civilisation, et il prit presque pour un outrage l'hommage que celui-ci lui fit d'un exemplaire de son ouvrage. Toutefois ce ne fut d'abord qu'entre amis et dans sa correspondance qu'il donna cours à son humeur contre ce « Diogène, qui, du fond de son tonneau, s'avisait d'aboyer contre le théâtre et les philosophes. » Il n'y tint plus lorsque Jean-Jacques, avec une sorte de naïveté de paysan du Danube qui était pour beaucoup un effet de l'art, lui eut écrit une lettre qui se terminait par cette étrange invective : « Je ne vous aime point, monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être le plus sensibles. Vous avez perdu Genève pour prix de l'asile que vous y avez reçu, etc. » (17 juin 1760). Mais ce qui détermina la crise fut la publication des *Lettres de la montagne*, en 1764, dans lesquelles l'auteur d'*Émile* renvoyait ironiquement les Genevois prendre des conseils de tolérance auprès de Voltaire, qu'il montrait en même temps comme l'un des instigateurs de la condamnation dont cet ouvrage venait d'être frappé. Voltaire se vengea de cette épigramme du pauvre Rousseau en publiant l'écrit anonyme intitulé : *Sentiments des citoyens* (1), libelle véritablement odieux, dans lequel il représente celui-ci « déguisé en saltimbanque, portant les marques funestes de ses débauches, traînant de village en village la malheureuse dont il fit mourir la mère ». Enfin, prenant parti dans ces querelles intestines dont la condamnation de Jean-Jacques avait été le signal à Genève, il se fit un des défenseurs les plus zélés du petit conseil, auteur du décret lancé contre Rousseau, et commença à rimer cette *Guerre civile de Genève* (2), que l'on voudrait pouvoir retrancher de la liste de ses œuvres. Irritable au dernier point, Voltaire n'était pas cependant un envieux du génie de Rousseau. Il n'était point jaloux ; il était passionné, injuste, et obéissait à ses antipathies contre la nature roide, exagérée et souvent emphatique de celui-ci.

Si l'on peut regretter pour la gloire même de Voltaire plus d'un de ses derniers écrits, comment ne pas admirer sans partage et le bienfaiteur de M[lle] Corneille, et surtout l'apôtre infatigable de la tolérance et le dénonciateur courageux des vieilleries barbares de l'ancienne législation criminelle ? Averti en 1760, par le poëte Le Brun, de l'existence d'une jeune fille pauvre, parente collatérale (on la croyait alors petite-fille) du grand Corneille (3), il l'appela aussitôt à Ferney, soigna lui-même son éducation, la dota d'une rente viagère de 1400 livres et d'un capital de 20,000 francs, et la maria deux ans plus tard à un des propriétaires voisins de Ferney, M. Dupuits (mars 1761). Le *Commentaire sur Corneille* (4), qui fut la suite de cette bonne action, vint malheureusement la gâter un peu en prêtant à la médisance. Trop sévère pour le vieux tragique dans cet ouvrage, on put mettre sur le compte de l'envie ce qui n'était que la conséquence de ses idées particulières sur le style (5). « Dans ce commentaire, a-t-on dit, il fut sincère : là même où sa critique nous paraît excessive et trop peu intelligente de l'ancienne langue, il obéit à son goût personnel, à ses ha-

(1) Genève, 1765 (déc. 1764), in-8°. Rousseau l'attribua d'abord au ministre Vernes, et se contenta de le faire réimprimer à Paris en y ajoutant quelques notes.

(2) *La Guerre civile de Genève, poëme héroïque en V chants ;* Londres, 1768, in-8°.

(3) Elle descendait de Françoise Corneille, cousine germaine de Pierre Corneille. Déjà protégée par Titon du Tillet, M[lle] Marie Corneille avait alors seize ans, et était depuis plusieurs mois à l'abbaye Saint-Antoine. Le 10 mars 1760 une représentation de *Rodogune*, donnée au bénéfice de sa famille, avait produit une recette de 5,300 livres. Son père, François Corneille, qui vivait encore, avait été successivement mouleur de bois, employé dans les hôpitaux et enfin facteur de la petite poste de Paris. Retiré à Évreux, après l'adoption de sa fille, il y tomba de nouveau dans la misère.

(4) Paris, 1764, 2 vol. in-12 ; réimpr. chez Didot, 1806, 4 vol. in-12.

(5) C'est en effet une des plus graves erreurs de Voltaire que de poser en principe qu'un vers n'est bon qu'à la condition de pouvoir être décomposé en excellente prose.

bitudes d'élégance. » Publié par souscription, le *Commentaire* produisit une somme de 100,000 livres, dont Mlle Corneille eut la plus grande partie.

Déjà Voltaire était engagé dans une nouvelle lutte, dont l'éclat allait donner à son nom une popularité qui le fit pénétrer dans toutes les classes de la société et aider singulièrement à la ruine prochaine des parlements. Le 9 mars 1762 avait été exécuté à Toulouse Jean Calas, vieillard protestant, accusé d'avoir pendu son fils, jeune et vigoureux. Obligée de s'expatrier, la famille de ce malheureux se réfugia à Genève, d'où son histoire parvint jusqu'à Voltaire. Déjà convaincu de l'innocence de la victime par l'invraisemblance de l'accusation, il compose ce *Traité sur la Tolérance, à l'occasion de la mort de J. Calas* (1763, in-8°), qui est un des livres le plus éloquemment écrits en faveur de l'humanité. Il va plus loin, et entreprend cette tâche si difficile de faire reviser un procès criminel. Grâce à lui, à sa correspondance infatigable, aux *Mémoires* succincts et énergiques qu'il rédigea, à l'habileté qu'il mit à intéresser à cette affaire Choiseul lui-même, la sentence de Toulouse fut enfin cassée et Calas proclamé innocent (9 mars 1765). En songeant à ce qu'il lui fallut d'énergie, de persévérance pour atteindre ce but, on ne le trouve ni exagéré ni vain quand il dit : « Durant ces trois ans, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. » Proclamé dès lors par la voix publique l'avocat des victimes judiciaires, Voltaire en remplit la mission avec une ardeur que sa haine des parlements n'était pas sans entretenir. A l'affaire Calas succèdent le procès de Sirven, dans lequel dix-huit années de résistance ne le découragent pas, ceux du chevalier de La Barre et d'Etalonde, de l'abbé Claustre contre la famille de La Borde, de Montbailly, de Mlle Camp, des serfs du mont Jura contre les chanoines de Saint-Claude; du malheureux Lally, enfin, dont la réhabilitation, préparée par ses écrits, lui causait une des dernières joies qu'il ait ressenties (25 mars 1778).

C'est l'époque aussi où, à la suite de Beccaria, dont le célèbre livre *Des délits et des peines* venait de paraître (1764), il fait pénétrer la lumière de la philosophie dans le droit criminel et en prépare la réforme. On connaît peu ce qu'on pourrait appeler *Voltaire criminaliste*, et cependant c'est là un des côtés les plus honorables de sa longue carrière. Avec quelle persistance et quelle force il demande une juste proportion entre le délit et la peine ; l'abolition de la torture, « invention excellente pour sauver le coupable robuste et pour perdre l'innocent faible de corps et d'esprit » ; l'abolition de la procédure secrète, de la confiscation, des supplices raffinés qui ajoutent à la mort même ; celle de la peine de mort, « sauf dans le cas où il n'y aurait pas d'autre moyen de sauver la vie du plus grand nombre, le cas où l'on tue un chien enragé ! » Le procès Morangiès (1771), affaire où celui qu'il défendit n'était peut-être pas digne de sa protection, lui fournit pourtant l'occasion de développer les principes de la raison en matière de preuve, ceux qui exigent que la conscience du juge pèse les témoignages et ne les compte pas. Ce qu'il veut, c'est qu'on cherche à prévenir les crimes plus encore qu'à les punir (1). Comment s'étonner que sous l'empire de ces généreuses préoccupations Voltaire ait écrit cette *Histoire du parlement de Paris* (2), qui semble plutôt un pamphlet qu'une œuvre historique, et qu'il ait deux ans plus tard applaudi au coup d'État du chancelier Maupeou. Sans être ingrat pour Choiseul, dont l'exil avait précédé et préparé la chute des parlements, et tout en adressant à cet homme d'État l'*Épître à la femme de Giafar le Barmécide*, il se déclara pour le nouveau parlement. Cette fois Voltaire fut en désaccord avec l'opinion publique ; mais, sans s'inquiéter si les parlements avaient quelquefois posé des barrières à l'autorité absolue, il ne voulait voir en eux que les persécuteurs de la philosophie et les juges de Calas et de La Barre. Pour la première fois aussi son esprit parut pâlir devant celui d'un autre, et les *Mémoires* de Beaumarchais firent un instant oublier les écrits venus de Ferney (3).

L'université et la Sorbonne, qui maintes fois avaient prêté main forte aux parlements contre la *philosophie*, ne furent pas, on le pense bien, à l'abri des terribles railleries de Voltaire. La faculté de théologie ayant en 1769 (26 juin) censuré le *Bélisaire* de Marmontel, il n'est pas de facéties dont il ne s'égaya aux dépens de Riballier, syndic de Sorbonne, qu'il travestit en *Ribaudier*, et du professeur Coger, dont il fit si plaisamment *coge pecus* (4). Le latin universitaire ne trouva même pas grâce devant lui ou plutôt devant *les Trois Empereurs en Sorbonne* :

> Quel latin, juste ciel ! les héros de l'Empire
> Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.

Mais ce fut bien pis lorsqu'en 1772 le même Coger, très-honnête homme du reste, eut, en qualité de recteur de l'université, proposé ce sujet

(1) Ces idées ont été développées par Voltaire dans les ouvrages suivants : *Commentaire sur le livre* Des Délits et des peines (1766), *Lettre à Beccaria sur Morangiès* (1772), *Essai sur les probabilités en fait de justice* (1772), *Nouvelles probabilités en fait de justice* (1772), *Fragment sur la justice* (1778), *Éloge historique de la raison* (1776), *Commentaire sur l'Esprit des Lois* (1777), *Prix de la justice et de l'humanité* (1777), etc.

(2) Amst., 1769, 2 vol. in-8°, sous le nom de l'abbé Bigorre.

(3) Il ne faut pas oublier non plus que Voltaire avait pris au sérieux les réformes judiciaires dont le chancelier avait coloré son coup d'État. Toutefois, il se ravisa un peu : « Sa naïveté m'enchante », disait-il de Beaumarchais, qu'il appelait encore le « brillant écervelé ».

(4) Voltaire ne ménagea pas les secours à Marmontel, témoins : les *Anecdotes sur Bélisaire*, la *Lettre de Gérofle à Coger*, la *Prophétie de la Sorbonne* (1767). Il appelait cela « envoyer du pied des Alpes à Paris des fusées volantes qui crèvent sur la tête des sots ».

de prix d'éloquence latine : *Non magis Deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia*. Mis sur la voie par D'Alembert, Voltaire traduisit immédiatement cette proposition par celle-ci, qui en était le contre-pied : *La philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois* (1), et composa sur ce sujet le facétieux *Discours de Mᵉ Belleguier* (1773). Ce fut encore pour le ridiculiser qu'il se souvint du pauvre Coger dans *l'Aventure de la Mémoire* (1774). Toutefois, il faut rendre cette justice à Voltaire, que tout en se portant sans cesse à la défense des philosophes et de leurs écrits, il ne les suivit pas lorsque d'Holbach et Diderot proclamèrent l'athéisme dans *le Système de la nature* (1770). Son indignation fut alors aussi violente qu'elle était sincère.

Ces œuvres, qu'on pourrait appeler les campagnes militaires de Voltaire, n'étaient pas exclusives d'autres compositions plus littéraires, et dans la plupart desquelles brillait encore tout l'éclat de son génie. Il faut cependant en excepter ses dernières pièces de théâtre, sur lesquelles on peut sans injustice porter le jugement qu'il avait porté lui-même sur celles de la vieillesse de Corneille. Après *Olympie*, où son génie tragique avait encore jeté quelques lueurs (17 mars 1764), c'est à peine si l'on doit mentionner *le Triumvirat* (5 juillet 1764), *les Scythes* (16 mars 1767), *Sophonisbe* (15 janvier 1774), qui ne purent se soutenir à la scène, *les Guèbres, ou la Tolérance* (1769), *les Pélopides* (1771), *les Lois de Minos* (1772), *Don Pèdre* (1775), qui ne furent jamais représentés. Après *le Droit du Seigneur*, qui fut joué sans succès, à Paris le 18 janvier 1762, les comédies que composa encore Voltaire, *Charlot* (1767), *le Dépositaire* (1772), ne servirent, ainsi que ses deux opéras, *le Baron d'Otrante* et *les Deux Tonneaux*, qu'à égayer le répertoire tragique des hôtes de Ferney. Mais si le théâtre ne retentissait plus de ses succès, le genre qu'il y avait créé, celui des tragédies philosophiques, y régnait encore par ses imitateurs, les Le Mierre, les de Belloy, les Saurin. « Vous êtes donc de notre tripot », disait-il à ce dernier en le félicitant de son *Aménophis*, pièce toute pleine de tirades contre les prêtres et le fanatisme. Après avoir mis en quelque sorte Shakespeare à la mode, Voltaire, que les imitations tragiques de Ducis agaçaient un peu, revint sur cette première admiration, et sa prétendue imitation de *Jules César* (1767) ne fut guère qu'une parodie, à laquelle D'Alembert lui-même refusait de croire.

En histoire Voltaire ne se soutient encore que par la netteté et la simplicité du style. *L'Histoire de Russie*, œuvre de complaisance pour Catherine II (1759 et 1763), *la Philosophie de l'histoire* 1765) (1) et *l'Histoire du Parlement* (1769) restent bien loin de ses premières œuvres historiques, dont elles n'ont plus que les défauts, l'absence de gravité et le retour trop fréquent des mêmes idées. Mais une fois ces concessions faites en quelque sorte à l'âge, Voltaire est encore supérieur à tous ses contemporains dans les deux genres qui semblent cependant pouvoir se passer le moins de fraîcheur et d'imagination, celui du roman et de la poésie légère. Que d'œuvres charmantes on peut citer de lui, depuis les *Contes en vers de Catherine Vadé* (1764) jusqu'aux romans de *Jeannot et Colin* (1764) et de *l'Ingénu* (1767) ! En 1770 Voltaire, âgé de soixante-seize ans, fait certainement les meilleurs vers de son temps, témoin *la Tactique*, *le Russe à Paris*, et surtout *l'Épître à Horace*, si pleine de sel et d'urbanité. « Il était, a dit M. Villemain, le souverain modèle de cette poésie mondaine, tour à tour insouciante ou parée et à laquelle sa vieillesse même donne parfois plus d'originalité qu'elle ne lui ôtait de coloris. » Comment aussi oublier parmi ces œuvres supérieures de sa vieillesse cette *Correspondance* immense, et qui avec les années semble augmenter en agrément et en étendue !

Lié par un commerce épistolaire avec presque tous les souverains de l'Europe, qui briguent l'honneur d'une lettre de lui, Voltaire, comme on l'a dit heureusement, fut en quelque sorte « le ministre des relations extérieures de la philosophie ». Le duc de Würtemberg, l'électeur palatin, le duc et la duchesse de Saxe-Gotha sont presque ses flatteurs. Après le pape Benoît XIV, qui n'a pas osé refuser la dédicace de *Mahomet*, Elisabeth et ensuite Catherine II ne négligent rien pour gagner sa plume à leur cause et à leur politique. Christian VII, roi de Danemark, s'honore d'avoir appris de lui à penser. Gustave III place sous son patronage la révolution politique qu'il accomplit à Stockholm (août 1772) (2). Joseph II, tout en s'abstenant, par déférence à la volonté de Marie-Thérèse, de le visiter à Ferney (1777), médite déjà ces terribles édits contre les prêtres qui auraient si fort réjoui celui dont il était en réalité l'élève. Voltaire pouvait dire avec la familiarité du joueur qui gagne la partie : « J'ai brelan de roi quatrième ».

Mais avec de tels correspondants Voltaire rentrait forcément dans la politique, et il y soutenait des causes dont on serait étonné de le voir l'avocat si l'on ne savait qu'avant tout il était du

(1) Tout le sel de cette plaisanterie était de traduire littéralement *non magis* par *n'est pas plus*, et de convaincre le recteur de solécisme, en prétendant qu'il aurait dû mettre *non minus*. M. Pierron (*Voltaire et ses maîtres*) a montré que Coger avait dit très-bien et en très-bon latin ce qu'il voulait dire.

(1) Elle fut attaquée par Larcher, dans le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*, 1767, in-8°, et par le cordelier Viret, qui écrivit la *Réponse à la Philosophie de l'histoire*, 1767, in-12. Voltaire répondit par la *Défense de mon oncle*, et n'oublia plus dans ses épigrammes ni Larcher ni Viret.

(2) Voltaire lui adressa une *Épître* à l'occasion de la liberté de la presse qu'il venait de rétablir dans ses États (1772).

parti des rois *philosophes*. Il avait encensé Mme de Pompadour, il ne recula pas devant Mme du Barry, et écrivit pour elle le madrigal des *Trois Baisers*. Après s'être d'abord indigné du meurtre de Pierre III, les avances que Catherine adressa aux philosophes le firent bientôt changer d'avis : « Feu monsieur son mari, écrivit-il, aura tort dans la postérité ». Dès lors il lui dédia *la Philosophie de l'histoire*, applaudit à ses victoires en Pologne et en Turquie, qui lui semblèrent celles de la « tolérance » et de la « civilisation », l'appela *la Sémiramis du Nord*, et s'écria :

> C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Le partage de 1772 n'eut pas de plus habile et de plus zélé apôtre que lui. Gourmandant les lenteurs hypocrites de Frédéric II, il écrivait, en 1770, « qu'il serait content si dans ce charivari le roi arrondissait la Prusse ». Toutefois il faut dans cette politique de Voltaire tenir grand compte de sa passion pour la civilisation. Il se trompa sans doute, mais ce sentiment était sincère (la vanité y aidant souvent un peu), et sous son empire il réclamait plus justement, en 1770, la destruction des pirates barbaresques, et il justifiait contre l'opinion publique la conquête peu populaire de la Corse (1). Enfin, on a pu dire avec quelque raison que c'était moins à la Russie qu'à la civilisation qu'il voulait donner Constantinople. Ce n'était pas certainement à la liberté ; car autant la liberté politique tient de place dans les écrits de J.-J. Rousseau, autant elle préoccupe peu Voltaire. Il ne désirait que ce qu'on pourrait appeler la liberté littéraire, et toute son ambition était de voir remplacer l'ancienne aristocratie par une aristocratie de savoir, de bon goût et de philosophie. Disposé à accroître l'influence du gouvernement, rien n'est moins démocrate que Voltaire. « A l'égard du peuple, écrivait-il en nov. 1768, il sera toujours sot et barbare. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin. » Ce mépris, qui révolterait si l'on ne connaissait ses exagérations de style, s'alliait cependant chez lui à la préoccupation continuelle de soulager ceux qu'il appelait volontiers « la canaille », ou encore un composé « d'ours et de singes ». Mais ne calomniait-il pas et l'humanité et lui-même quand il disait : « C'est parce qu'on a reçu dans un palais la rebuffade d'un valet insolent qu'on gémit sur les campagnes désolées? »

On ne saurait passer sous silence les écrits philosophiques qui tinrent tant de place dans l'existence du *patriarche de Ferney* ; presque tous en effet, le *Dictionnaire philosophique* (1764) (2), *le Philosophe ignorant* (1766), les *Lettres au prince de Brunswick* (1767), *Il faut prendre un parti* (1772), le traité *De l'âme* (1776), et les *Dialogues d'Evhémère* (1777), furent les fruits de ce séjour, où il semblait accroître ses hardiesses dans la sécurité. En philosophie il se montre disciple de Locke, mais il corrige souvent son maître. Son principe fondamental est la croyance au sens commun. S'il réfute la théorie des idées innées, il croit à une raison innée, à une loi morale nécessaire, universelle (*Dialogue de Ku-su et Kou*, 1764), à la liberté humaine, à l'existence de Dieu, et il ne peut songer

> Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.

Toutefois son théisme ne fut pas toujours aussi décidé. Après avoir, dans *le Philosophe ignorant* (1766), défendu le théisme de Bayle contre le panthéisme de Spinosa, il enseigna, dans *Il faut prendre un parti, ou le Principe d'action* (1772), l'éternité d'action dans la matière, principe qui est le point de départ même du panthéisme. Enfin, délaissant l'optimisme de Pope, qu'il avait peint de si brillantes couleurs dans ses *Discours sur l'homme* (1734-1737), il en arriva, dans *le Désastre de Lisbonne* et surtout dans *Candide* (1755-1759), à un pessimisme sarcastique qui semble tout à fait incompatible avec l'idée de Providence. Mais Voltaire n'était rien moins que métaphysicien, et il ne faut pas trop le juger sur les conséquences des principes qu'il pose. On peut même dire qu'il ne croyait pas à la philosophie, dans le sens ancien du mot : « Tout cela, s'écriait-il, questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles : qu'est-ce que la lumière? » Aussi croit-il fermement, comme Locke, à l'être simple, à l'âme matérielle, ce qu'il ne faut pas confondre avec la négation même de l'âme. « C'est faire injure à Dieu, écrivait-il, c'est vouloir mettre des bornes à sa puissance que de prétendre qu'il n'ait pu donner la pensée à la matière (1735, Lettre au P. Tournemine). » Cette croyance, si respectable, ne le mène pas bien loin, et après avoir adressé, dans son poëme de *la Loi naturelle* (1752), cette admirable prière à un Dieu juste et rémunérateur :

> O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
> Entends les derniers mots que ma bouche prononce :
> Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.
> Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
> Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître...

il écrit en 1773 à Mme Necker : « La faculté pensante se perd comme la faculté mangeante, buvante et digérante. Les marionnettes de la Providence, enfin, *ne sont pas faites pour durer autant qu'elle.* »

Cependant cette activité prodigieuse, cet esprit qui paraît même l'erreur de couleurs enchante-

(1) « Il se peut, disait-il, que la Corse devienne nécessaire dans les dissensions qui surviendront en Italie. Cette guerre exerce le soldat et l'accoutume à manœuvrer dans un pays de montagnes. »

(2) Commencé dès 1752, à Potsdam, il fut imprimé en 1764, sous le titre de *Dictionnaire philosophique portatif* ; Genève, 1764, in-8°. La 4e édition parut sous le titre de *la Raison par alphabet* ; Amsterdam, 1767, 2 vol. in-8°. Plus tard Voltaire publia les *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs*, 1770-1772, 9 vol. in-8°, qui furent refondues dans le *Dictionnaire philosophique* par les éditeurs de Kehl. Cet ouvrage fut condamné par le parlement de Paris et par la cour de Rome, le 19 mars et le 8 juillet 1765.

resses, cet accord singulier entre le génie de l'écrivain et celui de son siècle, cette gloire enfin qui occupait sans cesse la renommée sans la fatiguer, avaient en quelque sorte fait la France et Paris à l'image de Voltaire. A la mort de Louis XV, tout était préparé pour l'avénement et le triomphe des idées philosophiques (mai 1774). L'élévation de Turgot et de Malesherbes au ministère fut accueillie par Voltaire avec un généreux enthousiasme. S'abandonnant aux espérances auxquelles les débuts du règne de Louis XVI donnèrent carrière, il s'écriait : « Nous sommes dans l'âge d'or jusqu'au cou. » Il parut reprendre une vie nouvelle, et les édits réformateurs de Turgot n'eurent pas de plus spirituel apologiste ni de plus zélé défenseur. Voltaire en effet, après s'être d'abord égayé aux dépens des *physiocrates* et du *produit net* dans *l'Homme aux quarante écus* (1767), s'était converti aux théories économiques du *laisser faire* et du *laisser passer* (1). Comment en effet n'aurait-il pas applaudi aux édits qui supprimaient la corvée et proclamaient la liberté du commerce, à ceux enfin qui affranchissaient le pays de Gex de toute vexation fiscale moyennant une contribution de 30,000 livres (2) ? Prenant part, avec sa vivacité accoutumée, à la polémique que la proclamation de la liberté du commerce des grains avait fait naître, il écrivit coup sur coup le *Petit écrit sur l'arrêt du Conseil du 13 sept.* 1774, la *Diatribe à l'auteur des Éphémérides* (l'abbé Baudeau), et rendit hommage au ministre et au roi réformateurs dans ses poëmes du *Temps présent* et de *Sésostris*. Enfin, quand les intrigues de cour eurent renversé Turgot, il le vengea noblement de ses ennemis dans l'*Épître à un homme*. Voltaire, qui disait naguère : « J'aime mieux du pain bis en Suisse que d'être tyrannisé en France », se familiarisait si bien avec le nouveau règne, qu'il composait pour une fête que Monsieur devait donner à la reine au château de Brunoy *le Divertissement de l'hôte et de l'hôtesse* (sept. 1776), et qu'il résistait de moins en moins au désir de revoir Paris, d'où il était comme exilé depuis 1749. Tout en effet était en quelque sorte préparé pour ce retour, qui devait être un triomphe. Marie-Antoinette elle-même avait demandé que Voltaire fût reçu à la cour, et si elle n'avait pas obtenu qu'on rompît jusque-là avec le passé, le roi du moins avait promis de ne pas s'opposer à un séjour du poëte à Paris.

Pressé par Mme Denis, qui commençait à s'ennuyer de la Suisse, poussé surtout par un besoin irrésistible de gloire, Voltaire quitta Ferney le 6 février 1778, et arriva à Paris le mardi 10, à quatre heures du soir. Descendu chez le marquis de Villette (1), dont l'hôtel était situé rue de Beaune, n° 1, il alla le jour même rendre visite à d'Argental, logé sur le quai d'Orsay. Bien que douloureusement affecté par la mort récente de Le Kain, et tout occupé de la tragédie d'*Irène*, dont il prépare la représentation, à peine la nouvelle de son arrivée est-elle connue qu'il est obligé de recevoir la foule, qui se presse chez lui comme à l'audience d'un souverain. C'était un délire universel. Le 12 l'Académie française l'envoie complimenter par le prince de Beauvau ; le 14 les Comédiens en corps, sous la conduite de Bellecour, lui rendent leurs hommages. Tant de fatigues exaspèrent une strangurie dont il était tourmenté, et il est obligé une première fois de garder la chambre (15 février-4 mars). Mais alors l'adoration redouble. Le comte d'Artois, la reine lui font transmettre des marques de leur intérêt. Malgré les prescriptions de Tronchin, on entoure le lit du malade ; à l'illustre Franklin, dont il bénit le fils en prononçant les mots de *Dieu, liberté et tolérance* (16 février), succèdent le duc de Richelieu, la comtesse du Barry (21 février), le comte d'Angiviller, qui lui annonce que le roi a commandé

(1) Les écrits où Voltaire s'est occupé d'économie politique portent à la fois l'empreinte de son amour profond pour l'humanité et des erreurs qui étaient alors très-répandues. Ainsi, si d'une part il ne cessa de réclamer contre les servitudes féodales au nom de la liberté et du bien-être et s'il les abolit dans le pays de Gex ; si, dans ses *Observations sur MM. Law, Melon et Dutot*, il demêla très-bien ce que le système de Law avait eu d'utile, c'est-à-dire la révélation et la création d'une force nouvelle, le crédit ; si surtout, grâce à l'influence de Turgot, qui lui révéla bien des vérités économiques, il écrivit alors en faveur de la diminution des impôts de consommation, de la liberté de l'industrie et de la liberté du commerce des grains à l'intérieur ; si enfin, avec une vigueur et un enthousiasme tout juvéniles, il soutint de sa plume le ministère réparateur de Turgot, il paya cependant un large tribut aux opinions surannées de son temps, en prétendant, comme dans *le Mondain*, que les petits ne vivent que du luxe des grands, en supposant que la monnaie est la richesse, ce qui le conduit à attribuer la pauvreté des États à la sortie du numéraire, à condamner les achats qu'une nation fait à l'étranger, et à soutenir, comme dans l'article *Patrie* de l'*Encyclopédie*, l'idée d'une inimitié nécessaire entre les peuples. Adversaire des *physiocrates* et de Mercier de La Rivière, il les attaqua avec une verve à laquelle on peut reprocher d'avoir ridiculisé plutôt que réfuté des théories qu'il ne pénétrait pas toujours très-bien. C'est ainsi qu'après avoir beaucoup raillé l'impôt unique sur la terre, qui, suivant lui, ruinerait le propriétaire foncier au profit du financier ou du marchand, il attribue, bien à tort, à Mercier de La Rivière d'avoir, à propos de l'impôt, développé la théorie du droit de l'État sur la propriété. « L'énormité de l'estomac de la puissance législative et exécutrice, dit-il, me fit faire un grand signe de croix. Que serait-ce si cette puissance, qui préside à l'ordre essentiel des sociétés, avait ma terre en entier ? L'une est encore plus divine que l'autre. » Ces réflexions, très-justes en elles-mêmes, n'avaient qu'un tort, celui de ne pas s'appliquer à Mercier de La Rivière, dont le grand mérite, dit M. Baudrillart, fut précisément d'avoir posé scientifiquement, en face du système despotique de l'État propriétaire, la théorie de la liberté et du travail comme sources de la propriété, et qui n'a jamais donné de droit à l'État que sur le *produit net*, et non sur le sol.

(2) De 1761 à 1776 Voltaire composa un très-grand nombre de *Mémoires* en faveur des habitants du pays de Gex ; la plupart furent adressés à Turgot.

(1) Il avait épousé en 1777 Mlle de Varicourt, fille d'un officier des gardes du corps, à laquelle Voltaire s'était beaucoup attaché, qui habitait Ferney depuis 1775, et qu'il dota de l'aimable surnom de *Belle et Bonne*.

son buste au sculpteur Pigalle, puis encore Mme Necker, l'ambassadeur d'Angleterre, Gluck, Mlle Clairon, etc. Cependant le mal semble s'aggraver; une répétition d'*Irène*, donnée chez lui le dimanche 23, est suivie d'un crachement de sang. En même temps l'orage gronde de nouveau sur sa tête. A la modération politique du garde des sceaux, Miromesnil, qui avait donné l'ordre de ne rien écrire contre lui, succède le zèle exalté de l'archevêque de Paris, qui demande qu'on l'exile de nouveau. Cependant, après avoir d'abord, le 28, remis à son secrétaire Wagnière cette déclaration écrite : *Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis et en détestant la superstition*, Voltaire se confesse le 2 mars à l'abbé Gaultier, ex-jésuite, chapelain des Incurables, et signa la rétractation que celui-ci exigea de lui. Quel était le sens de cet acte? « Avant sa maladie, raconte D'Alembert, il m'avait demandé comment je lui conseillais de se conduire... Ma réponse fut qu'il ferait bien d'agir en cette circonstance comme tous les philosophes qui l'avaient précédé..., qui avaient suivi l'usage. — Je pense de même, me dit-il; il ne faut pas être jeté à la voirie, comme j'y ai vu jeter la pauvre Le Couvreur » (Lettre au roi de Prusse, 17 juillet 1778). Mais Voltaire avait en lui une force de vitalité extraordinaire. Rétabli et debout le 2 mars, repris légèrement le 17 après s'être exténué à retoucher *Irène*, à achever *Agathocle*, il rentrait le 19 dans ce tourbillon de fatigue et de gloire auquel il n'avait pas le courage de s'arracher. Le 16 mars avait eu lieu la première représentation d'*Irène*, et le soir, plus de trente cordons bleus étaient venus s'inscrire chez lui. Ce n'était pas assez, et l'enthousiasme de ses contemporains lui préparait une apothéose dont la vie d'aucun écrivain n'avait encore offert l'exemple. « Le lundi 30 mars, raconte M. Villemain, Voltaire sortant du vieux Louvre et de l'Académie, traversa le Carrousel aux applaudissements d'une foule immense, pour aller au Théâtre-Français assister à la sixième représentation d'*Irène*. Vêtu à l'ancienne mode, avec sa grande perruque poudrée et ses longues manchettes de dentelles, il portait une magnifique fourrure de zibeline, présent de Catherine II; un feu extraordinaire brillait dans ses regards, et les mots ingénieux lui échappaient sans cesse. *Irène*, ou plutôt Voltaire, excitait l'enthousiasme. » Le peuple applaudissait dans la rue, des hommes de cour remplissaient le parterre; les femmes parées, debout dans les loges, battaient des mains; et quand, après la représentation, le buste du poete fut couronné sur la scène, ce fut un nouveau délire. Voltaire, placé dans la loge des gentilshommes, forcé par les cris enthousiastes des spectateurs, « de se mettre au premier rang auprès des dames », enivré de gloire et pleurant de joie, disait : « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir? » Le comte d'Artois avait assisté *incognito* à cette représentation, et la reine ne s'en était abstenue que sur un billet du roi qu'elle reçut à l'Opéra. Comme si la gloire lui eût donné une nouvelle vie, l'activité de Voltaire semble s'accroître. Le 1er avril il se rend à l'Académie française pour la déterminer à faire son dictionnaire sur un nouveau plan, et, afin d'exciter le zèle de ses confrères, il se charge de la lettre A, qu'il commence aussitôt. Le 2 il se fait recevoir à la loge des Neuf Sœurs. Deux fois le duc d'Orléans l'invite à entendre la comédie chez Mme de Montesson. Lui-même visite ce prince au Palais-Royal, où le duc de Chartres lui présente ses enfants (1). Malgré les dénonciations dont l'abbé de Beauregard faisait retentir la chapelle de Versailles, et auxquelles se joignaient les vers de Gilbert, dans son *Apologie*, Voltaire songeait à se fixer à Paris et achetait un hôtel rue de Richelieu. Mais tant de travaux avaient épuisé ses forces. Le 20 mai repris de la strangurie, et peu docile aux conseils de Tronchin (2), qui ordonnait le calme le plus absolu, il usa et abusa d'un elixir opiacé que lui procura le maréchal de Richelieu, ou plutôt *son frère Caïn*,

(1) Parmi eux se trouvait le duc de Valois, qui fut depuis le roi Louis-Philippe; il avait alors cinq ans. Voltaire, en le voyant, prétendit qu'il ressemblait au régent.

(2) Il faut citer tout au long cette lettre de Tronchin, homme honorable et, comme on sait, ami de Voltaire, sur les derniers moments de celui-ci : elle est datée du 20 juin 1778 et adressée à Bonnet : « Si mes principes avaient eu besoin que j'en serrasse le nœud, l'homme que j'ai vu dépérir, agoniser et mourir sous mes yeux, en aurait fait un nœud gordien; et en comparant la mort de l'homme de bien, qui n'est que la fin d'un beau jour, à celle de Voltaire, j'aurais vu bien sensiblement la différence qu'il y a entre un beau jour et une tempête... Cet homme donc était prédestiné à mourir entre mes mains. Je lui ai toujours parlé vrai, et, malheureusement pour lui, j'ai été seul... « Oui, mon ami, m'a-t-il dit bien souvent, il n'y a que vous qui m'ayez donné de bons conseils. Si je les avais suivis, je ne serais pas dans l'état affreux où je suis. Je serais retourné à Ferney; je ne me serais pas enivré de la fumée qui m'a fait tourner la tête. Oui, je n'ai avalé que de la fumée; vous ne pouvez m'être plus bon à rien. Envoyez-moi le médecin des fous! Ayez pitié de moi; je suis fou. » Il devait partir le surlendemain des folies de son couronnement à la Comédie-Française; mais il reçut une députation de l'Académie, qui le conjurait de l'honorer, avant de partir, de sa presence. Il s'y rendit, et là, par acclamation, il fut fait directeur de la compagnie. Il accepta la direction... Dès ce moment-là jusqu'à sa mort ses jours n'ont plus été qu'un ouragan de folie. Il en était honteux; quand il me voyait, il m'en demandait pardon. Il me priait d'avoir pitié de lui, de ne pas l'abandonner surtout ayant de nouveaux efforts à faire pour engager l'Académie à travailler à un dictionnaire... Ce dictionnaire a été sa dernière idée dominante, sa dernière passion. Il s'était chargé de la lettre A, et il avait distribué les autres à vingt-trois académiciens, dont plusieurs, s'en étant chargés de mauvaise grâce, l'avaient singulièrement irrité. Ce sont des fainéants, disait-il; mais je les ferai marcher; et c'était pour les faire marcher que, dans l'intervalle de deux séances il a pris tant de drogues et a fait toutes les folies qui l'ont jeté dans l'état de désespoir et de démence le plus affreux. Je ne me le rappelle pas sans horreur. Dès qu'il vit que tout ce qu'il avait fait pour augmenter ses forces avait produit un effet contraire, la mort fut toujours devant ses yeux. Dès ce moment la rage s'est emparée de son âme. Rappelez-vous les fureurs d'Oreste. *Furiis agitatus obiit.* »

comme il l'appelait avec un dernier sourire. Plongé dès lors dans une sorte de léthargie, il n'en sortit que pour expirer le 30 mai 1778, à onze heures et un quart du soir. Trois heures auparavant l'abbé Gaultier avait été introduit avec le curé de Saint-Sulpice près de Voltaire, mais il déclara « qu'il l'avait trouvé hors d'état de l'entendre en confession (1) ». Il était âgé de quatre-vingt-quatre ans, trois mois et dix jours. Pour éviter les difficultés avec le clergé de Paris, qui paraissait disposé à refuser la sépulture à ses restes, son neveu l'abbé Mignot les fit transporter à l'abbaye de Scellières, dont il était commendataire. Ils y arrivèrent le lundi 1er juin, accompagnés de MM. d'Hornoi, de Varenne et de La Houlière, et après qu'une messe solennelle eut été célébrée, ils furent inhumés au milieu de la nef de l'abbaye, tout près du sanctuaire. Le jour même, mais trop tard, l'évêque de Troyes, J. de Barral, ordonnait à dom Potherat de Corbière, prieur de l'abbaye, de ne point « procéder à l'enterrement ». (Lettre du 2 juin 1778). L'Académie s'étant adressée à l'église des Cordeliers pour faire célébrer un service funèbre comme elle le faisait à la mort de chaque académicien, et ayant éprouvé un refus, elle décida qu'il n'y en aurait plus pour aucun de ses membres jusqu'à ce que celui de Voltaire eût été autorisé (2). Le 1er février 1779 La Harpe fit représenter *les Muses rivales, ou l'Apothéose de Voltaire*. Mais le premier hommage solennel rendu à la mémoire du grand écrivain vint du roi de Prusse. Le 26 novembre 1778, ce prince lut à l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, extraordinairement convoquée pour cet objet, un *Éloge de Voltaire* qu'il venait de composer au camp de Schatzar, au milieu des préoccupations politiques de la succession de Bavière. L'année suivante l'Académie française, dans une des séances les plus brillantes de ses annales, entendit à la fois l'éloge de Voltaire par D'Alembert, par Ducis, qui avait été élu à sa place, et par l'abbé de Radonvilliers, qui lui répondit (4 mars 1779).

Aujourd'hui la véritable gloire de Voltaire, comme littérateur, est dans ses romans, dans sa correspondance, dans l'*Histoire de Charles XII*, dans ses épîtres et dans ses poésies légères. « Là, a dit M. Nisard de ces dernières, c'est l'homme lui-même, à nous croire en sa présence. Facilité, pétulance, esprit jaillissant et intarissable, art de plaire, flatteries qui ont l'air d'amitiés caressantes, louanges qui demandent du retour, art d'occuper les autres de soi sans les en fatiguer et d'intéresser leur vanité à sa gloire ; toutes les grâces du langage poli dans la patrie de la société, comme Voltaire appelait Paris : c'est la France elle-même en coquetterie avec toutes les nations civilisées... Les vers y sont purs de tous les défauts des grands ouvrages en vers de Voltaire, imitation des maîtres du dix-septième siècle, Corneille énervé, Racine amolli, vers tombant deux à deux, et le second trouvé avant le premier... Ici tout coule de source ; tous les vers semblent éclos au même moment, et chaque pièce est comme faite d'un seul jet. » Du reste la gloire de Voltaire a eu elle-même ses vicissitudes. Très-grande de son vivant, malgré certaines restrictions faites par les plus sensés (1), elle atteignit son apogée au début de la révolution française, pâlit un peu devant celle de Rousseau sous la Convention et l'empire, et brilla d'un nouvel éclat avec la restauration et le développement du parti libéral. De la naissance de l'école romantique date la période de réaction littéraire contre cette grande renommée ; et on peut lire dans V. Hugo et dans A. de Musset (*Rolla*) d'éloquentes invectives qu'un culte nouveau pour Gœthe, Shakespeare et Byron devait naturellement inspirer. Aujourd'hui le temps de l'équité calme et sans passion semble être venu pour Voltaire. « On rend, dit M. Sainte-Beuve, plus de justice à ce naturel parfait, à cette langue qui ne demande qu'à être l'organe rapide du plus agréable bon sens, qui l'est si souvent chez lui. On s'est laissé reprendre à tant de qualités de vive justesse, de raison railleuse et de grâce. »

Voltaire dans sa jeunesse avait les cheveux bruns. Ses jambes étaient longues et menues. Il était plutôt grand que petit ; c'était, disait-il de lui-même, « un squelette de cinq pieds trois pouces de haut sur un pied et demi de circonférence ». Sa physionomie était extrêmement mobile, ses yeux noirs brillaient comme des escarboucles. « Je

(1) La mort de Voltaire a donné lieu aux récits les plus contradictoires. Selon les écrivains *philosophiques*, il serait mort calme et tranquille, répondant au curé de Saint-Sulpice et à l'abbé Gaultier : *Laissez-moi mourir en paix*. D'autres, au contraire, dont on ne peut méconnaître la gravité des témoignages (Formey, d'Allonville, l'abbé Depéry dans la *Biog. des hommes célèbres du dép. de l'Ain*, le font mourir comme un damné, fou de terreur et de rage, « portant à sa bouche son vase de nuit pour étancher une soif ardente qui l'étouffait ».

(2) En 1791 l'Assemblée nationale, après un premier décret qui avait ordonné la translation des restes de Voltaire de l'abbaye de Scellières dans l'église de Romilly (8 mai), décreta le 30 mai que « M.-F. Arouet était digne de recevoir les honneurs decernés aux grands hommes, et qu'en conséquence ses cendres seraient transférées de l'église de Romilly dans celle de Sainte-Geneviève de Paris ». Cette translation, à laquelle on donna le caractère d'une fête nationale, eut lieu le lundi 11 juillet. David et Cellerier en furent les ordonnateurs. M.-J. Chenier composa un hymne que Gossec mit en musique. En 1821, le Panthéon ayant repris le nom de Sainte-Geneviève, l'autorité, par crainte de quelque profanation, fit enlever les sarcophages de Voltaire et de J.-J. Rousseau de la crypte où ils étaient, pour les placer dans des caveaux situés sous le grand porche de l'edifice, et dont l'entrée fut murée. Ils furent retablis à leur ancienne place en 1830. Le cœur de Voltaire, après avoir été déposé à Ferney, puis au château de Villette, près Pont-Sainte-Maxence, a été donne à la Bibliothèque impériale par les héritiers Villette, en 1864.

(1) Mme du Deffand disait de lui : « Il faut lui passer des faiblesses et des misères, il brûle des chandelles au diable faute de saint devant qui il en puisse brûler. » Mme d'Épinay, qui l'avait visité à Ferney, écrivait à Grimm : « Il n'a nulle philosophie dans la tête ; il est tout hérissé de petits préjugés d'enfants ; on les lui passerait... s'il ne s'affichait pas pour les secouer tous. »

m'attendais bien, dit Mme de Genlis, à les trouver brillants et pleins de feu : ils étaient en effet les plus spirituels que j'aie vus; mais ils avaient en même temps quelque chose de velouté et une douceur inexprimable. » Les traits de Voltaire ont été reproduits plusieurs fois par la peinture et la sculpture. Le premier portrait en date est celui de Largillière, peint vers 1720, et dont Voltaire fit présent à Mlle de Livry, devenue plus tard marquise de Gouvernet; il a été gravé par A. Tardieu et Demautort. Viennent ensuite celui conservé au musée de Versailles sous le no 2674, et celui du pastelliste La Tour, exécuté vers 1736. Ce dernier, que l'on place le plus souvent en tête des œuvres de Voltaire, a été reproduit par les graveurs Balechou, Cathelin, Ticquet et Langlois. En 1770 Pigalle exécuta, pour la célèbre souscription ouverte par Mlle Clairon, et dont on voulut exclure l'offrande de J.-J. Rousseau, la statue en marbre que l'on voit aujourd'hui à l'Institut. Le cabinet Denon possédait aussi un buste en terre cuite de Voltaire par le même sculpteur. Ce fut au salon de 1781 que Houdon exposa la célèbre statue assise que l'on admire dans le péristyle du Théâtre-Français, et qui fut alors offerte par Mme Denis à l'Académie française. Sans parler des gravures médiocres de Folkema, de Saint-Aubin, qui a reproduit un buste de J.-B. Lemoyne, et de Henriquez, d'après un portrait possédé par d'Argental, on doit citer les nombreux dessins du peintre suisse Huber, lesquels donnent une idée saisissante de l'expression satirique de Voltaire.

Au point de vue littéraire, Voltaire a été apprécié par La Harpe, Palissot, Geoffroy, de Bonald, Villemain, Nisard, A. Vinet, Sainte-Beuve, etc. (1). Gœthe a dit de lui : « Génie, imagination, profondeur, étendue, raison, goût, philosophie, élévation, originalité, naturel, esprit et bel esprit et bon esprit, variété, justesse, finesse, chaleur, charme, grâce, force, instruction, vivacité, correction, clarté, élégance, éloquence, gaieté, moquerie, pathétique et vérité : voilà Voltaire. C'est le plus grand homme en littérature de tous les temps, c'est la création la plus étonnante de l'auteur de la nature. » Parmi les œuvres poétiques que sa mémoire a inspirées il faut citer la belle *Épître à Voltaire* de M.-J. Chénier. L'influence philosophique et sociale de Voltaire a été très-diversement jugée par MM. Cousin, L. Blanc, Bartholmèss, etc. (2).

La bibliographie des œuvres de Voltaire a fourni à Peignot et à Querard le sujet de livres spéciaux. Après avoir indiqué plus haut les premières éditions de ses principaux écrits, nous ne nous occuperons ici que des œuvres complètes. Bien qu'on ne puisse guère donner ce nom aux divers recueils des écrits de Voltaire publiés de son vivant, nous citerons cependant les éditions suivantes : *Œuvres de Voltaire;* Amsterdam, 1738-39, 4 vol. in-8°, fig. : Voltaire en corrigea les épreuves. La préface est de son secrétaire Linant; — *Œuvres diverses;* Londres, 1746, 6 vol. in-12, avec une préface intéressante; — *Œuvres;* Dresde, 1748, 8 vol. in-8°, avec un portrait de Voltaire, gravé par Balechou d'après La Tour; — *Œuvres;* Dresde, 1752, 7 vol. in-12 : corrigée par Voltaire pendant son séjour à Mayence. Fixé en Suisse, puis à Ferney, il donna les trois éditions suivantes : Genève, Cramer, 1757, 17 vol.; 1764, 21 vol.; 1768-78, 30 vol. in-8°. En 1775, parut l'édition dite *encadrée*, Genève, 1775, 40 vol. in-8o, dont Voltaire revit, dit-on, les épreuves. Mais la première édition véritablement complète de Voltaire est celle si connue sous le nom d'édition de Kehl : *Œuvres complètes de Voltaire avec des avertissements et des notes par Condorcet, imprimées aux frais de Beaumarchais, par les soins de M. Decroix, de l'imprimerie de la Société littéraire typographique;* s. l., 1785-89, 70 vol. in-8o, et 1785 et suiv., 92 vol. in-12. Le projet en avait été conçu par le libraire Panckoucke et par Decroix, un de ses amis, qui se rendirent à Ferney au mois de juin 1777 pour soumettre à Voltaire un tableau méthodique de ses écrits, lequel, agréé par lui, a servi depuis de type à la classification de ses œuvres, et en même temps pour lui remettre un exemplaire interfolié de l'édition *encadrée* sur lequel il devait consigner toutes ses corrections. Après la mort de Voltaire, cette entreprise ayant été cédee par Panckoucke à Beaumarchais, celui-ci établit à Kehl une vaste imprimerie, où la nouvelle édition fut composée avec des caractères achetés à l'imprimeur anglais Baskerville. Elle est divisée en deux grandes parties, *Poésie* et *Prose;* et la *Correspondance*, rassemblée pour la première fois, y est classée en *Correspondance générale*, et en *Correspondance particulière* avec le roi de Prusse, Catherine II et D'Alembert. A partir de cette époque les éditions complètes de Voltaire se sont rapidement multipliées, surtout sous la restauration, où les tendances cléricales du gouvernement leur donnèrent une couleur et une faveur d'opposition. Les plus remarquables sont celles : de Palissot, Paris, Stoupe et Servière, 1792-1800, 55 vol. in-8o, et 1798, 40 vol. in-8o : annoncée comme supérieure à celle de Kehl par un soin sévère à n'admettre que les écrits incontestés de Voltaire, elle n'est remarquable en

(1) *Voy.* La Harpe, *Comm. sur le théâtre de Voltaire, et le Lycée.* — Palissot, *Mémoires*, et *le Génie de Voltaire apprécié dans ses ouvrages;* Paris, 1806, in-8°. — Geoffroy, *Cours de littér. dram.* — De Bonald, *Mélanges littér.* — Villemain, *Tableau de la littér. du dix-huitième siècle.* — Nisard, *Hist. de la littér. française*, t. IV. — Vinet, *Hist. de la littér. fr. au dix-huitième siècle.* — Geruzez, *Hist. de la littér. de la France.*

(2) *Voy.* Cousin, *Philosophie sensualiste du dix-huitième siècle*, et *Hist. de la philosophie.* — L. Blanc, *Hist. de la révolution*, t. I. — Bartholmèss, *Hist. de l'Académie de Prusse*, t. II, et *Hist. des doctrines religieuses de la philos. moderne*, t. II. — Bersot, *Philosophie de Voltaire;* Paris, 1849, in-18.

réalité que par des préfaces et des notices finement écrites; — de Desoer, Paris, 1817 et suiv., 12 vol. in-8o, augmentée de la correspondance avec Bernis et avec d'Olivet, et de celle publiée en 1808 par Auger; — de Renouard, Paris, 1819-23, 66 vol. in-8°, avec 160 grav. de Moreau le jeune, et des notes de Clogenson; — de Lequien, Paris, 1820 et suiv., 70 vol. in-8°; — de Touquet, Paris, 1821 et suiv., 75 vol. in-12 : la première en date des éditions populaires de Voltaire; — de Dalibon, Paris, 1824 et suiv., 95 vol. in-8°, avec des préfaces et des notes par Daunou, Ch. Nodier, Auguis, Clogenson et L. Dubois; on y ajoute la table analytique rédigée par Miger, ibid., 1832, 2 vol. in-8° : la correspondance, augmentée de lettres à Mlle Quinault, à Valory, à Vauvenargues, y est pour la première fois classée dans l'ordre chronologique absolu; — de Roux-Durfort, Paris, 1825-32, 1 vol. in-8o, en quatre parties; — enfin celle de Beuchot (1), Paris, 1829-34, 70 vol. in-8°. Justement célèbre par la pureté de son texte et par des notes aussi nombreuses que savantes, cette édition se fait remarquer par une classification différente de celle des éditeurs de Kehl. En dehors des poésies et des grandes compositions de Voltaire, tous ses autres écrits y sont, sous le titre de *Mélanges*, classés par ordre chronologique (t. XXXVIII à L); il en est de même de la *Correspondance*, augmentée de plus de cinq cents lettres. C'est sur cette excellente édition qu'a été faite celle de MM. F. Didot, Paris 13 vol. gr. in-8°, avec table détaillée et figures. Depuis on doit citer l'édition populaire d'Hachette; Paris, 1860-61, 35 vol. in-18.

Sans mentionner les recueils de lettres antérieurs à l'édition Beuchot, et dont celle-ci s'est augmentée, on a publié plus récemment : *Correspondance inédite de Voltaire avec Frédéric II, le président de Brosses et autres personnages*; Dijon et Paris, 1836, in-8°; et sous ce titre : *Voltaire et le président de Brosses*; ibid., 1860, in-8°; — *Lettres inédites*; Paris, 1840, in-8°; — *Lettres inédites recueillies par M. de Cayrol, et annotées par M. Alph. François*; Paris, 1856, 2 vol. in-8°; — *Voltaire à Ferney. Sa correspondance avec la Duchesse de Saxe-Gotha, suivie de lettres et de notes historiques entièrement inédites, publiées par MM. E. Bavoux et A. F.*; Paris, 1860, in-8°; — *Lettres inédites sur la tolérance, publiées par A. Coquerel*; Paris, 1863, in-18. On trouve encore des lettres de Voltaire, négligées par ses éditeurs ou publiées depuis, dans les *Mémoires de Le Kain*; dans les *Lettres inédites de Henri IV et de plusieurs personnages célèbres* (Paris, 1802, in-8o); dans les *Lettres inédites de plusieurs hommes célèbres*, publiées par Girault (Dijon, 1819, in-8° et in-12); dans les *Lettres diverses recueillies en Suisse*, par le comte Golowkin (Genève, 1821, in-8° et in-4°); dans le journal *le Temps* (1er mai 1840); dans les *Œuvres de Condorcet* (Paris, 1847-48, 12 vol. in-8°); dans la *Revue française*, fév. 1866, etc. Citons encore un recueil intitulé *le Dernier volume des œuvres de Voltaire* (Paris, 1862, in-8o), contenant, avec diverses pièces inédites, son testament autographe, toutes les pièces relatives à sa mort, et l'histoire de son cœur.

Eugène Assé.

(1) Un exemplaire de cette édition avait été enrichi par M. de Saint-Mauris de *mille huit cent soixante figures*, qui ne lui avaient pas coûté moins de *vingt mille francs*. Cédé à la mort de cet amateur au prix de 6,100 fr., il a été revendu 4,800 en 1856.

Outre les ouvrages cités au cours de cet article, on peut consulter : *Mémoires et anecdotes pour servir à l'histoire de Voltaire au Temple de la Gloire*; 1780, 2 vol. in-8°. — Luchet, *Hist. littér. de Voltaire*; Cassel (Paris), 1781, 6 vol. in-8°. — Le P. Harel, *Voltaire : particularités curieuses de sa vie et de sa mort*; Porentruy, 1781, et Paris, 1817, in-8°. — Chaudon, *Mémoires pour servir à l'histoire de Voltaire*; Amst., 1785, in-12. — Taillefer, *Tableau hist. de l'esprit et du caractère des littérateurs français*; Versailles, 1785, in-8°. — L'abbé Duvernet, *Vie de Voltaire*; s. l., 1786, in-12. — Condorcet, *Vie de Voltaire*; Genève, 1787, in-8°. — Lepan, *Vie politique, littér. et morale de Voltaire*; Paris, 1817, in-8°. — Durdent, *Hist. littér. et philos. de Voltaire*; Paris, 1818, in-8° — Mazure, *Vie de Voltaire*; Paris, 1821, in-8°. — Paillet de Warcy, *Hist. de la vie et des ouvrages de Voltaire*; Paris, 1823, 2 vol. in-8°. — Auger, *Notice sur la vie et les ouvrages de Voltaire*; Paris, 182., in-8°. — Berville, *Notice hist. sur Voltaire*; Paris, 182., in-8°. — F.-A. Harel, *Discours sur Voltaire, couronné par l'Acad. franç.*; Paris, 1844, in-18. — R. Cornut, *Disc. sur Voltaire*; Paris, 1844, in-8°. — Lord Brougham, *Voltaire et Rousseau*; Paris, 1845, in-8°. — Ph. Chasles, dans *le Plutarque français*, et dans l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*. — P. Leroux, dans l'*Encyclopédie nouvelle*. — Bungener, *Voltaire et son temps*; Paris, 1851, 2 vol. in-18. — Léouzon-Leduc, *Études sur la Russie et le nord de l'Europe*; Paris, 1853, in-8° : on y trouve des renseignements précieux sur la bibliothèque et les manuscrits de Voltaire, achetés de Mme Denis par Catherine II. — Ch. Nisard, *Les ennemis de Voltaire*, Paris, 1853, in-8°. — Nicolardot, *Ménage et finances de Voltaire*; Paris, 1854, in-8°. — A. Houssaye, *Le roi Voltaire*; Paris, 1861, in-8°. — Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*; Paris 1807, in-8°. — Longchamps et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire et ses ouvrages*; Paris, 1826, 2 vol. in-8°. — *Mémoires contemporains*. — *Lettres de Mme du Deffand*; Paris, 1865, 2 vol. in-8°. — Mme Suard, *Lettres sur son voyage de Ferney*; Dampierre, 1802, in-8°. — Mme de Grafigny, *Vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet*; Paris, 1820, in-8°. — Desnoiresterres, *les Intérieurs de Voltaire*, dans la *Revue de Paris*, 1855. — Mme L. Colet, dans la *Revue des deux mondes*, 15 sept 1845. — Thiébault, *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*; Paris, 1813, 4 vol. in-8°. — Formey, *Souvenirs d'un citoyen*; 1789, 2 vol. in-8°. — La Beaumelle, *Vie de Maupertuis*; Paris, 1856, in-12. — J. Venedey, *Friedrich der Grosse und Voltaire*; Leipzig, 1859, in-8°. — H. Hettner, *Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts*; Brunswick, 1856-64, 4 vol. in-8°. — O. Honore, *Voltaire à Lausanne*; Paris, 1858, in-8°. — P. Duprat, *Voltaire et l'Encyclopédie*; Paris, 1866, in-8°. — *Revue Suisse*, juin-juillet 1855. — Gaberel, *Voltaire et les Genevois*; Paris, 1860, in-12. — Sayous, *Le dix-huitième siècle à l'étranger*; Paris, 1861, 2 vol. in-8°. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II et XIII. — Pontmartin, *Causeries du samedi*, t. I et IV. — Rabbe, *Sur... ven*; Paris, 18.., in-12. — A. Coquerel, *Calas et sa famille*; Paris, 1858, in-12. — De Manne, *Galerie hist. des comédiens de la troupe de Voltaire*; Lyon, 1861, in-8°. — Peignot, *Recherches sur les œuvres de Voltaire*; Dijon, 1817, in-8°. — Quérard, *Bibliogr. voltairienne*; Paris, 1842, in-8°. — Brunet, *Manuel du libraire*.

VOLTERRANO. *Voy.* FRANCESCHINI.

VOLTERRE (*Daniel* DE). *Voy.* RICCIARELLI.

VOLUMNIUS (*Publius*), chevalier romain, vivait dans le premier siècle avant notre ère. Il reçut le surnom d'*Eutrapelus* (Εὐτράπελος), à cause de la gentillesse de son esprit. C'était l'intime ami d'Antoine et le compagnon de ses plaisirs; il ne savait rien lui refuser, et alla jusqu'à lui donner sa propre maîtresse, la belle Cytheris, qui s'appelait aussi Volumnia, du nom de son premier amant. Après la mort de César, il devint dans l'État une sorte de personnage : on le vit protéger auprès d'Antoine Cicéron et Atticus, et ce fut à la prière de ce dernier qu'il raya des listes de proscription le nom du poëte Julius Celidus. Deux lettres de Cicéron sont adressées à Eutrapelus, et Horace l'a mentionné dans sa première *Épître*.

Smith, *Dict. of greek and roman biogr.*

VOLUSIANUS (*Caius Vibius*), fils de l'empereur Gallus, fut décoré des titres de *césar* et de *prince de la jeunesse* à l'avénement de son père (251). L'année suivante il tint la charge de consul, et reçut la dignité d'auguste. D'après ce qu'on peut recueillir chez les historiens de cette époque, son caractère était aussi méprisable que celui de son père; il l'accompagna dans sa marche contre Émilien, et fut massacré avec lui par les soldats de son armée, à Interamna (254).

Aur. Victor, *De Cæsar.*, 30; *Epit.*, 30. — Eutrope, IX, 5. — Zosime, I, 25. — Zonaras, XII, 21.

VONDEL (*Josse* VAN DEN), célèbre poëte hollandais, né à Cologne, le 17 novembre 1587, mort à Amsterdam, le 5 février 1679. Ses parents, de pauvres anabaptistes anversois, persécutés à cause de leurs opinions religieuses, ne trouvèrent un refuge assuré qu'à Amsterdam, où ils se mirent dans le commerce de la bonneterie. Vondel reprit en 1610 la boutique de son père. Dès ce moment il ne fit plus que rimer, abandonnant à sa femme, qui, par bonheur s'y entendait fort bien, la conduite de ses affaires. Sa tragédie d'*Henri IV*, assez faible début, date de 1610; celle du *Pacha, ou la Sortie d'Égypte* (1), vint deux ans plus tard; ses progrès étaient si sensibles, son talent si réel et de si bon aloi qu'il vit toutes les portes s'ouvrir devant lui. Les deux *chambres de rhétorique* d'Amsterdam et la pléiade littéraire d'alors le reçurent dans leur sein et lui prodiguèrent les conseils et les encouragements. Par malheur, la politique et la religion, ces deux choses auxquelles d'ordinaire les poëtes s'entendent fort mal, le préoccupaient beaucoup trop. La fin tragique de Barneveld, par exemple, lui inspira sa tragédie de *Palamède* (1625). Vondel fut traduit devant les tribunaux comme calomniateur et condamné à une amende de 300 florins. La pièce ayant été défendue, il fallut en faire en peu de temps jusqu'à trente éditions. Il perdit sa place de diacre de la communauté anabaptiste, à cause du zèle indiscret avec lequel il avait épousé la querelle des remontrants; ceux-ci, de leur côté, accueillirent si froidement les vers qu'il écrivit en leur faveur, qu'il leur tourna le dos, et, de dépit sans doute, se fit catholique romain. Sa foi nouvelle lui inspira plusieurs poëmes; l'un d'eux, *les Vierges* (1639), fait allusion à la légende de sainte Ursule; un autre, beaucoup plus étendu, porte pour titre : *les Mystères de l'autel*. On le calomnia à cause de son changement de religion; on lui intenta des procès, qu'il perdit; mais le châtiment le plus cruel de son inconsistance se rencontra pour lui dans sa propre famille. Sa fille Anne le quitta pour entrer au couvent, et son fils Josse le ruina si complétement qu'il s'estima heureux, en 1658, de remplir un emploi de teneur de livres au mont de piété. Il continua cependant à faire des tragédies. On en compte jusqu'à trente-deux, dont quelques-unes seulement furent représentées. Tant de dignité dans le malheur lui ramena des sympathies, et décida le sénat à lui accorder, en 1668, la démission honorable de son emploi au mont de piété, avec pleine et entière jouissance de son traitement. Les services rendus par Vondel à sa patrie d'adoption sont incontestables. Il passe à bon droit pour le père de la poésie néerlandaise et le restaurateur de la langue nationale des Pays-Bas. La postérité vient de lui rendre justice en lui élevant un monument auquel Hollandais et Belges ont contribué. Outre les ouvrages cités, on lui doit une traduction des *Psaumes* de David dédiée à la reine Christine de Suède, des traductions en vers et en prose de Virgile, d'Ovide et d'Horace, d'Euripide, de Sophocle et même de du Bartas. Ses tragédies ont été publiées deux fois à Amsterdam, en 1662, in-8°, et en 1720, 2 vol. in-4°. Ses poésies diverses ont paru en 1682, à Franeker, 2 vol. in-4°. On avait donné en 1820 un recueil de ses œuvres (*Dichtelyke Werken*; Amst., 1820, 21 vol. in-8°); mais la nouvelle édition, publiée par J. van Lennep, avec une vie de l'auteur et des remarques (ibid., 1850-61, 7 vol. gr. in-8°, fig.), est beaucoup plus complète. Deux tragédies de Vondel, *Gisbert d'Amstel* et *Lucifer*, ont été trad. dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. CH. RAHLENBECK.

L.-V. Ollefen, *Leven van J. van den Vondel*; Amst., 1783, in-8°. — Van der Aa, *Nieuw Woordenboek der nederl. Dichters.* — Zeeman, *Vie de Vondel*; Amst., 1831, in-12. — Sybrandi, *Vondel et Shakespeare* (en holl.); Harlem, 1841, in-4°. — *Niederl. Museum*, t. I.

VONONÈS Ier, roi des Parthes, de la dynastie des Arsacides, tué en 19 après J.-C. L'un des quatre fils que Phraatès IV avait envoyés en ôtages à Rome, il y avait pris durant un séjour de trente années des habitudes pacifiques, le

(1) Elle présente ceci de particulier que l'auteur, ne trouvant point, à ce qu'il paraît, les allusions de sa muse pour suffisamment transparentes, ajouta au livret de sa pièce une postface intitulée : « Comparaison entre l'exode des enfants d'Israel et l'affranchissement des Provinces-Unies des Pays-Bas. »

goût des arts et de la magnificence. C'était plutôt un Romain qu'un Parthe. Aussi à peine ses compatriotes l'eurent-ils donné, avec le congé d'Auguste, pour successeur à Orodès II (vers l'an 14), qu'ils furent choqués de ses mœurs étrangères; il se forma contre lui un puissant parti dans le peuple, qui offrit la couronne à Artaban, roi de Médie. Vononès, après une courte guerre, passa en Arménie, et de là en Syrie, où le gouverneur Silanus lui permit de résider (16). Deux ans plus tard il fut éloigné d'Antioche par l'ordre de Germanicus, et transféré à Pompeiopolis, port de la Cilicie. En essayant de s'échapper de cette ville il fut assassiné par un officier de sa suite, au passage du Pyramus.

VONONÈS II, roi des Parthes, succéda en 50 à Gotarzès, et fut presque aussitôt renversé par Vologèse Ier.

Joseph, *Antiq.*, XII. — Tacite, *Ann.*, II. — Suétone, *Tibère*, c. 40. — Malcolm, *Hist. of Persia*.

VOORST (*Everard* VAN), en latin *Vorstius*, médecin hollandais, né le 26 juillet 1565, à Ruremonde, mort le 22 octobre 1624, à Leyde. Il appartenait à une bonne famille de la Gueldre. Après avoir fréquenté les universités de Leyde, d'Heidelberg et de Cologne, il passa en Italie, où la médecine, qu'il se proposait d'étudier, florissait plus qu'ailleurs, et consacra plusieurs années à suivre les cours des maîtres les plus célèbres. En 1596 il revint dans sa patrie, et obtint en 1598. par l'intermédiaire de Joseph Scaliger, une chaire à Leyde. On a de lui quelques opuscules en latin.

VOORST (*Adolphe* VAN), médecin, fils du précédent, né le 23 novembre 1597, à Delft, mort le 8 octobre 1663, à Leyde. Bien qu'il eût du penchant pour la théologie, il céda au vœu de son père en s'attachant à la médecine, alla compléter son éducation en Italie, et fut reçu docteur en 1622 à Padoue. Il succéda à son père dans la chaire de botanique à Leyde et dans la direction du jardin des plantes, et fut à trois reprises recteur de l'académie. Nous citerons de lui : *Catalogus plantarum horti acad. Lugduno-Batavi* (Leyde, 1643, in-24), et *Oratio funebris Cl. Salmasii* (ibid., 1652, in-4o).

Foppens, *Bibl. belgica*. — Niceron, *Mém.*, t. XXII.

VOPISCUS (*Flavius*), historien latin, né à Syracuse, vivait à Rome à la fin du troisième siècle. Un des six compilateurs de l'*Histoire auguste*, et probablement le dernier, il a écrit pour ce recueil la vie d'Aurélien, de Tacite, de Flavianus, de Probus, des quatre tyrans Firmus, Saturninus, Proculus et Bonosus, de Carus, de Numerianus, et de Carinus. Quelques mots de cette dernière vie prouvent que la s'arrêtait en effet l'œuvre de Vopiscus. Dans la vie d'Aurélien est annoncée une notice sur Apollonius de Tyane, ouvrage qui ne nous est point parvenu. Vopiscus était d'une famille que des liens d'amitié unissaient à Dioclétien; c'est à la demande de Junius Tiberianus, préfet de Rome vers 291, et au moyen des pièces officielles dont ce magistrat lui donna communication, qu'il composa son histoire. D'ailleurs, bien qu'il se montre préoccupé surtout de puiser ses renseignements aux sources les plus sûres, et moins jaloux de charmer le lecteur que de l'instruire, ses biographies se distinguent du reste de l'*Histoire auguste* par un ordre moins défectueux et une meilleure méthode. L'histoire de Vopiscus est impr. dans les diverses éditions des *Historiæ augustæ scriptores*.

Pauly, *Real-Encyclopædie*. — D.-G. Moeller, *De Flavio Vopisco*; Altorf, 1687, in-4o.

VORAGINE (*Giacomo da Varaggio*, dit en français *Jacques* DE), hagiographe italien, né vers 1230, à Varaggio, près de Savone, mort le 14 juillet 1298, à Gênes. Entré dans l'ordre des Dominicains en 1254, il se fit remarquer par sa piété autant que par son savoir, et fut appelé à professer les Écritures dans divers couvents de son ordre. La pureté de son élocution, sa science lui acquirent une grande réputation, et, après avoir été quelque temps prieur, il fut élu, en 1267, provincial de la Lombardie, et n'administra pas moins de dix-huit ans cette province ecclésiastique, une des plus vastes de son ordre. Appelé en 1288 aux fonctions de définiteur, il reçut de l'empereur Henri IV la mission de faire lever l'interdit qui pesait sur les Génois, pour avoir favorisé les Siciliens révoltés contre le roi de Naples, et il assista au concile de Lucques (1288), et à celui de Ferrare (1290). Promu en 1292 au siége archiépiscopal de Gênes, il y tint un synode où furent réglés plusieurs points importants de discipline. Plein de douceur et de mansuétude, il se montra dévoué au saint-siége, et désireux de faire régner la paix dans l'Église comme dans son diocèse. C'est donc à tort que quelques écrivains en ont fait l'objet de cette violente apostrophe de Boniface VIII, le jour de la distribution des cendres: *Memento quia gibellinus es et cum gibellinis tuis in pulverem reverteris*. Paroles dont l'authenticité est douteuse, mais qui dans tous les cas n'ont pu être adressées qu'au successeur de Voragine sur le siége de Gênes, Spinola, prélat gibelin, dont les démêlés avec le saint-siége sont connus. Quant à Voragine, il parvint au contraire en 1295 à conclure une paix entre les guelfes et les gibelins. Malheureusement elle fut de courte durée, et il dut un jour se précipiter, au risque de sa vie, au milieu des combattants. Ce qui fait encore aujourd'hui la célébrité de Voragine, c'est une *Vie des saints* qu'il écrivit, et qui est devenue populaire sous le titre de *Legende dorée*. Composé d'abord en latin et intitulé dans les manuscrits *Historia lombardica, seu Legenda Sanctorum* (titre trop restreint, qui ne convient guère qu'au ch. CLXXVI), cet ouvrage reçut de l'enthousiasme des contemporains le surnom de *Legenda aurea*. Répandu d'abord

par de nombreuses copies manuscrites (1), il fut un des premiers que reproduisit l'imprimerie. De ses éditions multipliées à la fin du quinzième siècle, les plus anciennes paraissent ne pas remonter au delà de 1470; elles n'ont pas de date, et le format en est in-fol. La première qui soit datée est celle de Paris, 1475, in-fol., goth., sous le titre d'*Aurea legenda*. Traduite en français, d'abord par Jean Belet, dont l'œuvre est restée manuscrite, *la Légende dorée* l'a été ensuite par le P. Batelier, qui a corrigé une ancienne version due à Jean de Vigney (Lyon, 1476, in-fol.). Cette traduction a servi aux éditions d'Antoine Verard, de Pierre Leber, de Marnef, etc. La dernière traduction et édition française est celle de M. Gustave Brunet (Paris, 1843, 2 vol. in-8°). En Angleterre l'imprimeur Caxton publia la première édition anglaise sous le titre de *Golden legend* (Londres, 1483, in-fol.). J. de Voragine est encore l'auteur de *Sermons* en latin, impr. en 1484, s. l. n. d., in-fol., goth., et Venise, 1457, in-4°; d'une vie de Marie, sous le titre de *Marialis*, Venise, 1497, in-4°, et surtout d'une *Chronique de la ville de Gênes*, qui s'étend jusqu'en 1277, et que Muratori a insérée dans ses *Rerum italicarum scriptores*, t. IX. J. M.

Échard et Quétif, *Scriptores ord. Prædic.* — Touron, *Hist. de l'ordre de Saint-Dominique.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. IV. — G. Brunet, Introd. à sa traduction.

VORONZOF (*Michel*, comte), homme d'État russe, né le 12 juillet 1714, mort le 15 février 1767, à Moscou. Il dut sa fortune à la part qu'il prit, en 1741, avec Lestocq, à l'avénement d'Élisabeth. Cette impératrice l'en récompensa en lui donnant la main de sa cousine la comtesse Skawronska et la charge de vice-chancelier. A la mort de Bestoujef (1758), il fut nommé chancelier. Ministre de Pierre III, en 1762, il tenta de ramener Catherine à ses devoirs; mais, séduit par le charme de cette princesse, il oublia bientôt les siens, lui prêta serment comme les autres, et la supplia de le mettre aux arrêts pour être garanti à la fois contre les soupçons de Pierre III et la vengeance des partisans de Catherine. Il réussit à la dissuader d'épouser Grégoire Orlof; celui-ci le sut, et lui voua une haine mortelle. Prevoyant une disgrâce, Voronzof demanda à voyager à l'étranger. Panin remplit ses fonctions en son absence, et ménagea le favori; aussi quand le chancelier revint d'Italie (1765), fut-il reçu froidement par l'impératrice, qui lui fit insinuer de renoncer à sa charge. Voronzof avait obtenu de l'empereur Charles VII le titre de comte.

Voronzof (*Alexandre*, comte), neveu du précédent, né le 4 septembre 1741, mort le 2 décembre 1805. D'abord militaire, puis diplomate, il remplit divers postes civils sous Catherine II; il se distingua à sa cour par des goûts simples et sévères : il voyait avec peine ses compatriotes prendre les coutumes des étrangers. Mis à la retraite pendant tout le règne de l'empereur Paul, il fut comblé de bienfaits par son fils, qui l'éleva en 1802 à la dignité de chancelier. La princesse Dachkof était sa sœur, ainsi qu'Élisabeth Voronzof, qui fut enlevée par des soldats à la chute de Pierre III et longtemps reléguée à mille verstes au delà de Moscou.

Voronzof (*Simon*, comte), frère du précédent, est mort à Londres, en 1832, à quatre-vingt-neuf ans, après y avoir représenté son pays sous trois règnes. A. G—n.

Bantich-Kamenski, *Dict. hist. russe.* — Castera, *Hist. de Catherine II.* — Ségur (De), princesse Dachkof, *Mémoires.*

VORST. *Voy.* Voorst.

VORSTERMAN (*Lucas*), peintre et graveur flamand, né vers 1578, à Anvers, où il est mort, vers 1640. Il fréquenta d'abord l'atelier de Rubens; mais, sur le conseil même de ce maître, il abandonna les pinceaux pour se livrer à l'étude de la gravure; on ignore le nom de l'artiste qui lui donna les premières notions de cet art. Vers 1624, il se rendit à Londres, et y résida une dizaine d'années, pendant lesquelles il grava un certain nombre de planches pour Charles Ier et pour le comte d'Arundel. Mais ce qui fait de lui un artiste distingué, ce sont les nombreuses estampes qu'il exécuta d'après Rubens et van Dyck. En Angleterre il avait gravé quelques planches d'après Holbein ou quelque autre maître, mais jamais il ne se montra plus habile que lorsqu'il demanda à la Flandre ses modèles : *la Déposition de croix* (d'après van Dyck), *les Sept péchés capitaux* (Adrien Brauwer), *l'Adoration des Rois* (Rubens), et de nombreux portraits d'après van Dyck, parmi lesquels nous mentionnerons ceux de Charles de Mallery, de Jean Livens, de Jacques de Cachopin et de Corneille de Vos, comme des œuvres d'élite.

Vorsterman laissa un fils, également nommé *Lucas*, et qui a gravé un fort petit nombre de planches, mais le plus souvent avec une telle inexpérience qu'un examen superficiel suffit pour se convaince que Lucas Vorsterman le père ne peut en être l'auteur. G. D.

Nagler, *Künstler-Lexikon.* — Huber et Rost, *Manuel des amateurs de l'art*, t. V.

VOS (*Martin* de), peintre flamand, né en 1531, à Anvers, où il est mort, le 4 décembre 1603. Après avoir reçu les premières leçons de dessin de son père, Pierre de Vos, qui était originaire de Leyde, il travailla plusieurs années avec Floris, dont il est resté le meilleur élève. Sous la conduite de ce maître, qui essayait d'ennoblir l'art flamand par l'étude des grandes écoles italiennes, il apprit à donner à son dessin plus d'élégance et de goût. Bientôt il partit pour l'Italie, il vit Rome, et s'arrêta

(1) La Bibliothèque impériale de Paris n'en possède pas moins de neuf, quelques-unes décorées de miniatures remarquables (*voy.* P. Paris, *Manuscrits français de la Biblioth. du Roi*, t. II, p. 88-98).

longtemps à Venise, où il fut pris en affection par le Tintoret. Ridolfi assure que ce dernier confia souvent à l'artiste flamand le soin de peindre les paysages qui servaient de fond à ses compositions religieuses. Après une absence de sept ou huit ans, Martin rentra à Anvers, et il fut reçu membre de la *gilde* de Saint-Luc (1559). Dès lors il ne cessa de produire, avec une égale facilité, des portraits, des allégories et des tableaux de sainteté. Pour le dessin, il resta le fidèle élève de Floris, mais pour le coloris il abandonna son système, et, soit qu'il eût sous ce rapport des aptitudes spéciales, soit que l'exemple du Tintoret eût surexcité son zèle, il se complut aux nuances vives, aux tons éclatants et parfois même aux notes discordantes. Martin de Vos caractérise, mieux que tout autre artiste du temps, l'école intermédiaire qui régna à Anvers pendant la période comprise entre Floris et Rubens. Ses œuvres, empruntées presque toutes à la légende chrétienne ou à la vie des saints, ont été gravées par Collaert, Wierix et les Sadeler. Le musée d'Anvers possède ses principaux ouvrages, notamment le grand triptyque du *Triomphe du Christ* (1590), *le Denier de César* (1601), *Saint Luc peignant le portrait de la Vierge* (1602), et onze tableaux de petite dimension qui racontent la vie du bienheureux Conrad d'Ascoli.

Martin de Vos a formé plusieurs élèves, entre autres son fils *Martin*, et Wenceslas Kœberger. P. M.

Descamps, *Vies des peintres*. — Nagler, *Neues allgem. Künstler Lexicon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 181. — *Catalogue du musée d'Anvers*, 1857.

VOS (*Corneille* DE), peintre flamand, né vers 1585, à Hulst, mort le 9 mai 1651, à Anvers. Il n'appartient pas à la famille du précédent. Élève de David Remeeus, il fut reçu en 1608 maître de la corporation de Saint-Luc. Doyen en 1619, il prit à cœur les intérêts de l'association, et plus tard il vint en aide, de ses deniers, à la bourse commune. Il fut l'ami de Snyders, qui épousa sa sœur Marguerite, et de van Dyck, qui nous a laissé son portrait. Sa manière participe à la fois de celle de Rubens et de celle de van Dyck. Il excella dans le portrait; un grand sentiment de la vie anime ses figures; les visages, délicatement colorés, sont lumineux et clairs. On a aussi de C. de Vos quelques tableaux religieux, tels que : *Saint Norbert recueillant les vases sacrés* (1630), et *l'Adoration des Mages*, au musée d'Anvers, qui contient de lui les portraits de G. van Meerbeeck et de sa femme, et celui du messager Abraham Grapheus; à la cathédrale, *le Christ descendu de la croix*, triptyque, et les portraits de Jean de Wael et de sa femme. Les musées de Vienne, de Berlin et de Madrid possèdent aussi des ouvrages de cet artiste.

VOS (*Paul* DE), peintre, frère du précédent, né vers 1590, à Hulst, mort vers 1654. Il entra en 1605 dans l'atelier de David Remeeus; mais il eut surtout Snyders, son beau-frère, pour conseiller et pour guide. Sa vie est pleine d'obscurités; il eut pour protecteur ordinaire le duc d'Aerschott, mais il travailla aussi pour le roi d'Espagne, et c'est à Madrid que sont conservés ses principaux ouvrages. La manière de Paul se rapproche beaucoup de celle de Snyders; comme lui, il excella dans les sujets de chasse, mais son dessin est moins nerveux et moins élégant, ses colorations sont plus faibles, bien qu'elles soient toujours harmonieuses. On peut citer parmi ses meilleurs tableaux : *un Taureau poursuivi par des chiens*, *un Lévrier blanc*, *un Combat de chats* (musée de Madrid), et *un Cheval dévoré par des loups* (musée de Caen). P. M.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 367.

VOS (*Simon* DE), peintre flamand, né en 1603, à Anvers, où il est mort, en 1676. Des témoignages authentiques ne permettent plus de le confondre, comme on l'a fait, avec Corneille et Paul de Vos; il n'était même pas de leur famille. Fils d'Herman de Vos et d'Élisabeth van Oppen, il entra en 1615 dans l'atelier du portraitiste Corneille de Vos, et il fut reçu maître de la corporation de Saint-Luc en 1620. Il épousa, en 1628, Catherine van Utrecht, la sœur du peintre d'animaux, et vécut jusqu'en 1676; mais il n'occupa jamais dans l'école d'Anvers qu'une situation secondaire, et si, au siècle dernier, son nom a paru avoir quelque éclat, c'est que Descamps, Reynolds et Mariette lui-même ont attribué à Simon de Vos des portraits et des tableaux de son maître Corneille. Cependant Simon a été mêlé, par ses amitiés et par son talent, au mouvement qui, grâce à Rubens, renouvela l'art flamand. L'inscription gravée au bas de son portrait nous apprend qu'il peignait des figures de grande et de petite dimension. Ses tableaux sont rares, ou du moins ils sont catalogués dans les galeries sous un autre nom que le sien. On lui attribue, au musée de Lille, une *Résurrection du Christ*. P. M.

Crowe et Cavalcaselle, *Flemish painters*.

VOSS (*Jean-Henri*), critique et poëte allemand, né le 20 février 1751, à Sommersdorf (Mecklembourg), mort le 30 mars 1826, à Heidelberg. Son père, d'abord fermier, devint péager des domaines du comte Malsan, et il habitait la petite ville de Penzlin, où il avait aussi le droit de brasser et de vendre la bière. Toutefois ses ressources étaient si bornées qu'il ne put faire donner à son fils qu'une instruction élémentaire telle qu'on en pouvait recevoir dans l'humble village qu'il habitait. Mais le jeune Henri était doué d'une mémoire si heureuse et montrait un tel désir d'apprendre qu'il intéressa à son sort des parents et des amis généreux, qui pourvurent aux frais de son éducation à l'école de Neu-Brandenbourg. Il y manifesta dès lors un goût

décidé pour la littérature grecque et pour la poésie allemande; et ce fut grâce à son initiative que se forma une société de douze écoliers, dont le but était la lecture en commun des grands écrivains de la Grèce, ainsi que de quelques poëtes allemands contemporains tels que Klopstock, Ramler, Hagedorn, Haller, et où chacun était professeur à son tour. De cette époque datent les premiers essais de traduction en vers que fit Voss des poëtes de l'antiquité. Forcé d'interrompre ses études par la gêne, de plus en plus grande, de sa famille, que la guerre de Sept ans avait tout à fait ruinée, il entra comme précepteur chez un gentillâtre de campagne des environs de Penzlin (1769). Un peu moins bien payé et à peine plus considéré que le cuisinier de la maison, il trouva dans la société d'un vieux ministre des environs, homme d'intelligence et de savoir, les encouragements nécessaires pour supporter les ennuis de sa condition; il lui dut aussi de connaître Shakespeare. Quelques poésies qu'il adressa a l'*Almanach des Muses* le firent connaître de Boie, directeur de ce recueil, et par son entremise il reçut une table gratuite à l'université de Gœttingue et se procura quelques leçons (1772). L'intention de Voss avait été d'abord de se livrer à l'étude de la théologie; mais celle de la philologie l'emporta bientôt dans son esprit, et il s'y abandonna tout entier. Gœttingue était alors un des foyers littéraires les plus brillants de l'Allemagne. Admis dans le séminaire philologique que dirigeait le célèbre Heyne, il faisait en même temps partie de cette société des *Amis de Gœttingue* (Hainbund), dont l'objet était de répandre le goût et la culture de la poésie nationale. Ardent, passionné, il contribua beaucoup à donner à cette réunion une véritable puissance; mais en même temps cette même vivacité amenait entre lui et Heyne une divergence d'opinions et une animosité fâcheuse qui s'aggravèrent encore par la mesure que prit celui-ci de le rayer de la liste du séminaire et par le blâme qu'il infligea aux *jeunes bardes*, comme il appelait Voss et ses amis, pour s'être adonnés à des parties de plaisir trop fréquentes. Cependant Voss s'était lié avec Klopstock et Claudius, et en 1774 il succéda à son ami Boie dans la direction de l'*Almanach des Muses*, qui parut bientôt sous le titre d'*Anthologie* (Blumenlese), et dans lequel il inséra jusqu'en 1800 d'excellentes poésies de sa composition. Ayant quitté Gœttingue en 1775, il résida quelque temps à Hambourg, puis à Wandsbeck auprès de Claudius, épousa en 1777 la sœur de Boie, et fut, en 1778, nommé recteur du collége d'Otterndorf (Hanovre). C'est là qu'il commença à entreprendre la traduction de l'*Odyssée* en vers hexamètres, et qu'il fit paraître d'abord dans le *Deutsche Museum* et dans le *Magasin de Gœttingue* deux des nombreux commentaires dont il devait enrichir cette œuvre, l'un sur l'*Ile d'Ortygie*, l'autre sur l'*Océan des anciens* (1780). L'orthographe nouvelle qu'il voulut appliquer aux noms propres, et où l'y grec était rendu par l'æ germanique, ralluma alors son ancienne querelle avec Heyne. Il s'en suivit une polémique très-vive entre Voss et Lichtenberg, jeune et ardent disciple de Heyne, qui à des critiques très-vives d'érudit joignit avec moins de raison des attaques toutes personnelles contre son adversaire. La *Traduction de l'Odyssée* parut en 1781, et obtint un grand succès parmi les amis de l'antiquité.

Le climat d'Otterndorf n'étant pas favorable à sa santé, Voss obtint, par l'influence de son ami Frédéric de Stolberg, de passer en 1782 dans la même qualité au collége d'Eutin (Oldenbourg). La version qu'il fit des *Mille et une Nuits*, d'après Galland (1781-85, 6 vol. in-8°), ne fut qu'un passe-temps dans sa vie laborieuse, et il revint bientôt à l'antiquité grecque et latine, qu'il mit son honneur à vulgariser parmi ses concitoyens. Tel fut en effet le principal objet de ses travaux pendant les vingt années qu'il passa à Eutin. C'est là qu'il publia une traduction latine de l'*Hymne à Cérès* (1797), récemment découverte et publiée par son ami Ruhneken, une traduction des *Géorgiques* de Virgile (1789-1800, 2 vol. in-8°). En 1793 parurent ensemble la version de l'*Iliade* et une édition refondue de l'*Odyssée*, mais moins simple et moins exacte que la première (4 vol. in-4° et in-8°, et Tubingue, 1822, 4 vol. in-8°). Mais fidèle au double goût de sa jeunesse, Voss, presque à la même époque, dotait sa patrie d'un des meilleurs poëmes de la littérature allemande. En 1795, en effet, parut *Louise*, charmante pastorale, divisée en trois chants ou *idylles*, qui, avec une simplicité digne d'Homère, retrace la vie paisible d'un pasteur de village qui marie sa fille, et qui devait plus tard être imitée par Gœthe dans *Hermann et Dorothée*. De 1774 à 1800 il composa encore de remarquables *Idylles*, au nombre de dix-huit, qui ont paru avec ses autres poésies en 1802, 4 vol. in-8°, et en 1825, 4 vol. in 8° (1). Ces graves ou poétiques travaux ne détournaient pas Voss de la polémique. En 1791 il répondit aux attaques que Heyne avait dirigées contre lui dans plusieurs notes de son Virgile, dans une brochure sur le style et l'interprétation des *Églogues* et des *Géorgiques* (*Ueber Virgils Ton und Auslegung*, 1791); et il se fit bientôt l'adversaire ardent des doctrines que celui-ci professait sur la mythologie antique dans le *Manuel de mythologie*, publié par son disciple Hermann. Tel fut l'objet de son *Essai sur Apollon*, bientôt suivi de ses *Lettres mythologiques* (Mythologische Briefe; Kœnigsberg,

(1) On remarque surtout dans ce recueil les morceaux suivants : *La Fête du septuagénaire*, *la Colline du géant*, *les Ames en peine*, *le Diable enchanté*; les derniers ont peut-être un but plus élevé, celui de l'abolition du servage féodal, qui existait encore en Allemagne.

1794, 2 vol. in-8°), ouvrages dans lesquels il s'élève contre la tendance à trouver des dogmes philosophiques derrière tous les mythes et toutes fables de l'antiquité. Pour en finir avec cette partie belliqueuse de la vie de Voss, disons que, protestant sévère et convaincu, il fut très-alarmé de l'amollissement que ces doctrines sur l'antiquité faisaient pénétrer dans les croyances de ses concitoyens, et surtout des conversions catholiques qui eurent lieu vers cette époque. Tel est le sentiment, respectable mais exagéré dans son effet, qui lui dicta en 1819 un article, impr. dans le *Sophronizon*, sous le titre de *Wie ward Fritz Stolberg ein Unfreier* (Comment Fr. de Stolberg est devenu illibéral), et le pamphlet *Bestætigung der Stolbergischen Umtriebe* (Confirmation des coupables menées de Stolberg) : écrits dans lesquels il attaqua avec si peu de ménagement son ancien ami, qui s'était converti en 1800 au catholicisme, qu'il passa pour avoir, par la violence de cette polémique, abrégé les jours de celui-ci. Enfin, la *Symbolique* de Creuzer, dans laquelle était développée la doctrine de Heyne, ayant paru en 1819, Voss écrivit, pour la combattre, son *Antisymbolique* (Antisymbolik, 1823, t. I[er]). A part ces luttes érudites avec Heyne et ses disciples, Voss continuait avec une ardeur incroyable ses travaux de traduction de l'antiquité. En 1797 parut celle des *Églogues* de Virgile, avec un ample commentaire, de nouveaux choix des *Métamorphoses d'Ovide* (1798), et un an après celle des *Œuvres complètes de Virgile* (1799). L'affaiblissement de sa santé l'ayant forcé à se démettre de ses fonctions à Eutin (1802), il se rapprocha du midi de l'Allemagne, et, grâce à une pension de 600 thalers que lui accorda Frédéric, duc de Holstein, put aller passer à Iéna deux ou trois années de calme dans la vie privée.

Sollicité par l'électeur de Bade et d'ailleurs fortifié par cette période de repos, il accepta en 1805 une chaire à Heidelberg avec une pension de 500 florins. C'est dans cette résidence, où il passa le reste de sa vie, qu'il publia successivement ses traductions d'*Horace* (1806 et 1821), d'*Hésiode* (1806), de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus* (1808), de *Tibulle* et de *Lydamus*, dont il avait le premier découvert le manuscrit (1810), d'*Aristophane* (1821) et d'*Aratus* (1824). Enfin, revenant à Shakespeare, l'admiration de sa première jeunesse, il en commença en 1819 une traduction, dans laquelle il fut aidé par ses deux fils, et qui, malgré une valeur très-réelle, a cependant été de beaucoup dépassée par celle de Schlegel. C'est au milieu de ces immenses travaux que, à la suite de plusieurs étourdissements qui l'avaient obligé de garder le lit, il mourut d'apoplexie, presque entre les bras du docteur Tiedemann, son ami, avec lequel il s'entretenait, le 29 mars 1826. On l'ensevelit entouré d'un lierre qu'il avait l'habitude de cultiver. Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, on a encore de Voss : plusieurs *Dissertations sur la géographie ancienne*, dans *Deutsche Museum*, 1790, et la *Gaz. litt. d'Iéna*, 1804; — *Examen de l'édition de* l'Iliade *publiée par Heyne* (Gaz. d'Iéna, mai 1803); — *Lettres critiques sur Gœtz et Ramler*; Manheim, 1809. Le poëme de *Louise* a été traduit en français par Gresset-Labaume; Paris, 1801, in-12.

Comme poëte et comme philologue, Voss a rendu d'incontestables services à la littérature allemande, et malgré les défauts qui ternissaient son caractère, d'ailleurs franc et loyal, malgré sa vanité, son entêtement et son humeur querelleuse, il a compté parmi ses amis presque tout ce que l'Allemagne possédait alors d'hommes distingués. Gœthe et Schiller faisaient de lui le plus grand cas, et tout en plaisantant sur le *vaillant lion d'Eutin*, A.-G. de Schlegel lui rendait pleine justice dans la critique qu'il faisait de ses ouvrages. Voss était profondément versé dans les antiquités; il connaissait parfaitement les langues savantes, et à ce mérite il a joint celui de réformer la métrique allemande. Personne ne peut se comparer à lui comme traducteur des anciens classiques; on serait tenté de dire qu'à cet égard il a atteint la perfection. Il faut convenir néanmoins que toutes ses traductions n'ont pas la même valeur; de plus, on peut lui reprocher des inversions trop hardies; mais la facture de son vers est irréprochable, et malgré quelques défauts, provenant d'une fidélité excessive à suivre l'original, son Homère surtout est un chef-d'œuvre. Les dernières traductions de Voss sont les moins bonnes : il y règne une monotonie fatigante. Comme poëte, Voss appartenait à l'école de Klopstock; mais il est resté au-dessous de ses modèles, surtout dans l'idylle. Le plus célèbre de ses poëmes est *Louise*, où il a su s'approprier l'esprit et le style de Théocrite, colorés par un reflet de l'épopée homérique. La dernière édition de ses *Œuvres poétiques* est celle de Leipzig (1835). Ses opuscules ont été publiés sous le titre de *Feuilles critiques* à Stuttgard, 1829, 2 vol., et ses *Lettres*, à Halberstadt, 1820-33, 3 vol.

Paulus, *Lebens und Todeskunden über J.-H. Voss*; Heidelberg, 1826, in-8°. — Th. Schmid, *Leben des Dichters J.-H. Voss*, à la tête des *Œuvres poétiques* de Voss; Leipzig, 1835.

VOSSIUS (*Gérard-Jean*), célèbre érudit hollandais, né en avril ou mai 1577, aux environs d'Heidelberg, mort le 17 mars 1649, à Amsterdam. Jean Vossius, de Ruremonde, son père, s'était retiré dans le Palatinat, après avoir embrassé la religion réformée, et y exerça les fonctions pastorales; son refus de souscrire aux sentiments de Luther sur l'Eucharistie l'obligea de revenir en Hollande. Laissé orphelin à huit ans, le jeune Gérard fut élevé chez la veuve d'un ami de son père, et fit ses premières études à Dordrecht, où il eut pour condisciple Henri du Puy (Puteanus). De là il se rendit à Leyde (1595), et durant un séjour de plus de quatre

ans il suivit avec assiduité les cours de Smet, de Snell, de Pierre du Moulin, de Fr. du Jon et de Gomar pour le grec, les mathématiques, la philosophie, l'hébreu et la théologie. Le 13 mars 1598, il fut reçu docteur. Après avoir enseigné quelque temps comme professeur adjoint à côté de ses maîtres, il fut appelé en 1600 à remplir à Dordrecht la place de recteur des classes. Ce fut là qu'il se maria deux fois, et qu'il vit naître ses nombreux enfants. Les bons offices de Grotius, son ami, lui firent donner à Leyde la direction du collége des États (1615). A peine y était-il établi qu'on lui suscita des embarras, à cause du penchant qu'il avait montré pour la cause des remontrants. La querelle des gomaristes et des remontrants ou arminiens partageait alors les Pays-Bas. Bien qu'il eût tâché d'y demeurer étranger, il s'y trouva engagé malgré lui, et ne put s'empêcher, dans le commerce épistolaire qu'il entretenait avec Grotius, Episcopius et Utenbogaert, de témoigner à la fois de son goût pour les doctrines d'Arminius et du peu d'estime où il tenait la plupart des théologiens gomaristes. Dans l'intention de calmer les esprits, il écrivit une histoire exacte et sincère du pélagianisme (1618). Cet ouvrage, bien accueilli de l'Église anglicane, irrita les gomaristes, et ce parti, tout-puissant depuis qu'il avait fait condamner ses adversaires dans le synode de Dordrecht, réussit à priver Vossius de son emploi (1619). On alla même plus loin : traduit comme un coupable devant le synode de Gouda, il fut suspendu de la communion (1620), et celui de Rotterdam ne lui permit d'y rentrer qu'à la condition de ne rien publier sans l'approbation de la faculté de théologie (1621). A la fin de 1622, il accepta la chaire d'éloquence et d'histoire à Leyde (1); mais le silence que les synodes avaient exigé de lui sur les matières ecclésiastiques lui pesait, et lorsqu'en 1624 on lui offrit une chaire à Cambridge, il délibéra longtemps pour savoir s'il ne devait pas quitter la Hollande. Plus tard il alla faire un court voyage en Angleterre, y reçut des savants l'accueil le plus empressé, et fut même pourvu, sur la recommandation de l'archevêque Laud, d'un canonicat à Canterbury. Lors de la fondation de l'académie d'Amsterdam (1630), Vossius fut un des premiers invité à en faire partie; il s'y rendit en 1631, mais le procès qui s'éleva à ce sujet entre les deux cités rivales fut cause que ni lui ni Barlæus, qui y avait été aussi appelé, ne purent ouvrir leur cours que l'année suivante. Après avoir vu périr tous ses enfants, à l'exception d'Isaac, il prolongea sa vie, grâce aux consolations qu'il trouvait dans l'étude et dans le commerce de ses amis, jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, et mourut d'un érysipèle. Vossius fut un des plus savants hommes de son temps; on le consultait de tous côtés comme un oracle. Il joignait à ses vastes connaissances une grande modestie, beaucoup de sagesse, des mœurs simples, une piété exemplaire (1). La plupart de ses livres sont remplis d'un savoir profond et de remarques solides. On estime surtout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie et sur les historiens de l'antiquité. On lui reproche seulement d'avoir trop compilé et de n'avoir rien voulu sacrifier de ce qu'il avait amassé.

Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Oratio de felici expeditione exercitus fœderatæ belgicæ;* Leyde, 1597, in-4° : c'est le premier qu'il ait mis au jour; — *Commentarii rhetorici, sive Institutionum oratoriarum lib. VI;* ibid., 1606, 1612, in-8°, et 1630, 1643, in-4°, avec des addit. considérables : excellent ouvrage, d'où l'auteur a tiré sa *Rhetorica contracta* (1606, in-8°), qui fut longtemps en usage dans les écoles de Hollande et d'Allemagne; — *Theses theologicæ et historicæ de variis doctrinæ christianæ capitibus;* ibid., 1615, in-4°; La Haye, 1658, in-4°, avec des addit. : ce sont, au jugement de Colomiés, les thèses les plus modérées qui aient été faites par les protestants; — *Historiæ de controversiis quas Pelagius ejusque reliquiæ moverunt lib. VII;* Leyde, 1618, in-4°; Amst., 1655, in-4°, augm. de près d'un tiers; — *Ludolphi Lithocomi Syntaxis latina;* Leyde, 1618, in-8°, et plusieurs fois depuis : Vossius a tant remanié l'ouvrage original et il y a tant ajouté, qu'il n'en est resté presque plus rien; — *De rhetoricæ natura ac constitutione, et antiquis rhetoribus;* ibid., 1622, in-8°; La Haye, 1658, in-4°; — *Ars historica;* Leyde, 1623, 1653, pet. in-4°; — *De historicis græcis lib. IV;* ibid., 1624, 1651, pet. in-4°; — *De historicis latinis lib. III;* ibid., 1627, 1651, pet. in-4° : cet ouvrage et le précédent contiennent une foule de recherches curieuses; — *Comm. de rebus gestis Fabiani a Dhona,* ibid., 1628, in-4°; — *Aristarchus, sive De arte grammatica lib. VII;* Amst., 1635, 1662, 2 vol. in-4° : Saumaise a fait le plus grand éloge de cette grammaire, mais selon Lancelot elle est fondée sur celles de Sanchez et de Scioppius, que Vossius a suivies presque pas à pas; elle a été réimpr. avec des notes critiques (Halle, 1833), par les soins de MM. Fœrtsch et Eckstein; — *De cognitione sui;* Leyde, 1640, in-12; — *De theologia gentili et physiologia christiana, sive de origine ac progressu idolatriæ lib. IV;* Amst., 1641, 2 vol. in-4°, et 1668, 2 vol. in-fol.,

(1) En [illegible] il remplaça Meursius dans celle de grec.

(1) « Avare de son temps, rapporte Niceron, il savait mettre à profit les heures même de ses repas, et enlevait à son sommeil tout ce qu'il n'était pas indispensablement obligé de lui accorder. Quand ses amis venaient le voir, il ne leur donnait jamais qu'un quart d'heure, et l'on raconte que Christophe Schrœder, qui savait sa coutume, l'ayant un jour visité, et se levant après le quart d'heure pour s'en aller, Vossius le retint encore un quart d'heure, après lequel il prit son sablier, et, le lui montrant, lui dit : « Voyez combien je vous ai donné de temps. »

en IX livres : ce vaste répertoire, dédié au clergé anglican, est composé de matériaux très-divers touchant les formes si variées de la théogonie païenne; s'il ne résulte de tant de détails accumulés aucun système d'ensemble, ils servent du moins à mettre sur la voie de presque toutes les recherches; — *De tribus symbolis apostolico, athanasiano et constantinopolitano*; ibid., 1642, 1662, in-4°; — *De Jesu-Christi genealogia*; ibid., 1643, in-4°; — *De vitiis sermonis et glossematis latino-barbaris lib. IV*; ibid., 1645, in-4°; Francfort, 1666, in-4°, et dans les *Opera Vossii*, t. II, en IX livres : ce recueil consiste en des séries alphabétiques de barbarismes et de solécismes, de locutions et de constructions introduites par les écrivains du moyen âge dans la langue latine; du Cange y trouve plus de minuties grammaticales que d'érudition historique; — *De artis poeticæ natura*; Amst., 1647, in-4°; — *Poeticarum institutionum lib. III*; ibid., 1647, in-4° : tout l'art poétique y est réduit en aphorismes et expliqué par un commentaire; — *De imitatione, tum oratoria tum poetica, et de recitatione veterum*; ibid., 1647, in-4°; — *De baptismo disputationes XX, et una de sacramentis*; ibid., 1648, in-4° : ce qu'il y a de bon dans ces dissertations, qui avaient toutes paru isolément, c'est que l'auteur y joint toujours l'histoire avec le dogme; — *De IV artibus popularibus*; ibid., 1650, in-4°; — *De philologia*; ibid., 1650, in-4°; — *De veterum poetarum temporibus*; ibid., 1652, 1664, in-4°; — *In epistolam Plinii de christianis commentarius*; ibid., 1654, in-12; — *Harmoniæ evangelicæ de passione, morte, resurrectione ac adscensione Jesu-Christi, lib. III*; ibid., 1656, in-4°; — *De philosophia; de philosophorum sectis*; La Haye, 1658, in-4°; — *Isagoge chronologicæ sacræ*; ibid., 1659, in-4°; — *Etymologicon linguæ latinæ*; Amst., 1662, in-fol.; Lyon, 1664, in-fol.; et dans ses *Œuvres*, avec les addit. d'Isaac : « Vossius, lit-on dans la *Quarterly Review*, oct. 1855, ignorait les vrais principes de la science étymologique; il se guidait sur des ressemblances, sur de prétendues analogies; il a ramassé toutes les conjectures de ses prédécesseurs, en y joignant les siennes; quelquefois aussi il a eu des aperçus heureux; » — *Epistolæ*; Londres, 1690, in-fol., et dans les *Œuvres*, mais moins complètes : on y voit que Vossius entretenait un commerce suivi avec les premiers savants de l'Europe occidentale. Citons encore de lui des *Notes sur Livius Andronicus, Ennius, Pacuvius et Attius* (Leyde, 1620, in-8°), et une édit. corrigée des *Institutiones linguæ græcæ* de N. Clénard (ibid., 1642, in-8°). Les écrits de G.-J. Vossius ont été réunis, à l'exception des deux grammaires qu'il a retouchées, par son fils Isaac, Amst., 1695-1701, 6 vol. in-fol.

Vossius se maria deux fois, et de ses deux femmes, Élisabeth Corput et Élisabeth du Jon, celle-ci fille de Fr. Junius, il eut six fils, qui suivent, et deux filles, *Cornélie* et *Jeanne*. Il avait donné à ces dernières une instruction aussi nourrie qu'à leurs frères : elles se distinguaient par leur habileté et par leurs progrès dans les langues et les sciences; Cornélie se noya à Leyde, le 28 janvier 1638; Jeanne mourut de la petite vérole, en 1640. P. Louisy.

Meursius, *Athenæ batavæ*. — Valère André, *Bibl. belgica*. — Witte, *Mem. philosophorum*. — Burmann, *Trajectum erud*. — Baillet, *Jugem. des savants*. — Crenius, *Animadv. philolog*. — Niceron, *Mémoires*, t. XIII. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist*. — *Nouvelles de la rép. des lettres*, mai à oct. 1702. — *Mémoires de Trévoux*, janv. 1718. — C. Tollius, *Oratio in obitum G.-J. Vossii*; Amst., 1649, in-4°. — Colomiès, sa *Vie*, à la tête des *Epistolæ*.

VOSSIUS (*Jean*), fils aîné de Gérard-Jean, né à Dordrecht, mort en 1636, dans les Indes. D'un esprit changeant et léger, il étudia tour à tour la jurisprudence, la théologie et la médecine. L'amitié de l'archevêque Laud pour son père lui procura une place d'agrégé dans un des colléges de Cambridge (1629); mais en 1633 il revint dans son pays, et fut nommé fiscal aux Indes.

Vossius (*François*), frère du précédent, né à Dordrecht, mort en 1646. Reçu docteur en droit en 1630, il pratiqua le barreau avec honneur à La Haye. On a de lui : *Carmen de victoria navali ductu M.-H. Trompii parta*; Amst., 1640, in-fol.

Vossius (*Matthieu*), frère du précédent, né à Dordrecht, mort le 20 mars 1646, à Amsterdam. Il s'appliqua à l'étude des annales nationales, et devint historiographe des États de Hollande et bibliothécaire d'Amsterdam. Ses ouvrages sont : *Annales Hollandiæ Zelandiæque*; Amst., 1645-46, 4 part. in-4°, et 1680, in-4° : cette histoire s'étend jusqu'en 1436; elle a été trad. en hollandais par N. Borremans (Gorcum, 1677, in-4°).

Vossius (*Denis*), frère des précédents, né le 11 mars 1612, à Dordrecht, mort le 25 octobre 1633, à Amsterdam. « Né avec un génie heureux », fait observer Chaufepié, il fit de grands progrès avec des maîtres tels que son père, D. Heinsius, Meursius, L'Empereur, Golius. Le grec lui était si familier ainsi que l'hébreu qu'à l'âge de quatorze ans il en connaissait les principaux auteurs et qu'il avait lu deux fois tout l'Ancien Testament dans l'original; il apprit aussi, et comme en se jouant, la plupart des idiomes de l'Orient et des langues modernes. Après avoir refusé la chaire qu'on lui offrait dans l'académie de Dorpat, il allait visiter la Suède lorsqu'il mourut, à l'âge de vingt-deux ans. De tous les fils de Vossius c'était peut-être celui qui avait donné les plus grandes espérances; sa mort inspira dans le monde savant des regrets unanimes. On a de lui : *Panegyricus ad Fred.-Henricum, Arausionensium principem*; Amst., 1633, in-4°. Il a trad. de l'espagnol de Manassès ben Israel *Conciliator, sive de Convenientia locorum S. Scripturæ* (Amst., 1633,

in-4°), du hollandais d'Everard de Reid *Belgarum aliarumque gentium annales* (Leyde, 1633, in-fol.), et de l'hébreu de Maimonides *De idololatria* (1641), traité inséré à la fin de l'ouvrage de son père sur ce sujet. Les remarques qu'il avait préparées sur César font partie d'une édition des *Commentaires* (1697, in-fol.).

Vossius (*Gérard*), frère des précédents, né le 28 janvier 1620, à Leyde, mort le 27 mars 1640, à Amsterdam. A beaucoup d'érudition il joignait un jugement au-dessus de son âge. Il mourut à vingt ans, de la petite vérole, après avoir donné une bonne édition annotée de *Velleius Paterculus* (Amst., 1639, in-12). P. L—Y.

Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Chalmot, *Biogr. Woordenboek.*

VOSSIUS (*Isaac*), célèbre érudit, cinquième fils de G.-J. Vossius et frère des précédents, né en 1618, à Leyde, mort le 21 février 1689, à Londres. Il eut son père pour maître dans ses études, outre un précepteur domestique, qu'il avait avec Gérard, son frère cadet. Avec de pareils secours joints au génie naturel, à une mémoire et à une facilité extraordinaires, il fit en peu de temps des progrès rapides. Il y a fort peu d'événements dans sa vie, qu'il passa tout entière à étudier et à travailler. A dix-neuf ans il préparait une édition du *Périple de Scylax*, avec une version latine et des notes. Les espérances qu'il donnait lui avaient valu les encouragements les plus flatteurs de Saumaise, de Gronovius et de N. Heinsius. Il compléta son éducation par de longs et fructueux voyages à travers la France, l'Angleterre et l'Italie, d'où il rapporta un grand nombre de manuscrits, qu'il augmenta encore dans la suite. Après la mort de son frère Matthieu, il obtint de lui succéder dans la double charge d'historiographe des États de Hollande et de bibliothécaire de la ville d'Amsterdam (1646). Invité par la reine Christine à venir à sa cour, Isaac s'y rendit en 1649 et reçut un accueil très-favorable; la reine lui accorda un appartement au palais, « bouche en cour, » et 5,000 florins de gages; en outre, elle lui acheta la bibliothèque de son père, et lui donna en 1650 commission d'acquérir dans les Pays-Bas, en France et en Allemagne, des livres et des manuscrits (1). A son retour Vossius fut nommé bibliothécaire royal, à la place de Freinsheimius. Il venait de revoir sa patrie (1652) lorsqu'il se brouilla avec Saumaise. Cette querelle, qui causa un grand bruit parmi les savants, n'eut, selon Ménage, d'autre motif que l'intérêt : Vossius avait prêté 1,500 florins au fils de Saumaise; il en réclama le payement à ce dernier, qui s'y refusa. Ils échangèrent à ce sujet des propos très-vifs et des lettres remplies de récriminations. La reine fut irritée, défendit à Vossius de reparaître en sa présence avant d'avoir donné satisfaction à Saumaise. Notre savant en passa par ce qu'elle voulut de lui; mais, bien que rentré en grâce auprès de Christine, il ne revint en Suède qu'après le départ de son ennemi et sur le désir particulier de la reine (sept. 1653). Il la suivit en Hollande après son abdication, et se dédommagea comme il put de ce qu'elle lui devait, en livres, tableaux, manuscrits, etc. En 1670 il s'établit à Londres, et y passa le reste de sa vie dans l'aisance, grâce à un riche héritage de famille et aux libéralités du roi Charles II, qui l'avait pourvu d'un canonicat à Windsor; il recevait aussi depuis 1663 une pension de 1,200 livres de Louis XIV. Il mourut à soixante et onze ans, n'ayant fait paraître aucun sentiment de piété. Sa bibliothèque, une des mieux composées de l'Europe, passa pour la somme de 36,000 florins dans l'université de Leyde. Is. Vossius n'avait rien en lui des mœurs simples, de la solidité d'esprit et de l'égalité d'humeur qu'on remarquait chez son père. Quoique *libertin*, c'est-à-dire libre penseur, il se montrait d'une crédulité enfantine sur les choses singulières, ce qui fit qu'il s'entêta si fort de la Chine et de ses merveilles. On rapporte que Charles II l'entendant un jour débiter des choses incroyables de ce pays, s'écria : « Voilà un étrange savant! il croit tout hors la Bible. » Ses ouvrages ont été jugés sévèrement dans le parallèle que les journalistes de Trévoux ont fait entre son père et lui; la plupart ont été mis à l'index par la cour de Rome, notamment ceux qui concernent la version des Septante, les épîtres de S. Ignace, les oracles sibyllins, et les questions de physique. Mais tout en reprochant à leur auteur de sacrifier à la nouveauté, d'avoir des opinions préconçues, de ne se piquer point d'une fidélité exacte dans les citations, il faut lui reconnaître, avec Daunou, une imagination vive, un esprit pénétrant, des connaissances fort étendues, une érudition ingénieuse et souvent originale. On a d'Is. Vossius les écrits suivants : *Periplus Scylacis, et anonymi periplus Ponti Euxini, gr. et latin., cum notis*; Amst., 1639, in-4°; les notes ont été reproduites dans *Geogr. antiqua* (1697), de J. Gronovius; — *Justini Historiarum lib. XLIV, cum notis*; Leyde, 1640, in-12; — *S. Ignatii Epistolæ et S. Barnabæ Epistola*; Amst., 1646, in-4°; Londres, 1680, in-4° : la version latine est celle attribuée à Robert de Lincoln; on a inséré les notes dans l'édit. des *Patres apostolici* de Cotelier; — *Pomponius Mela*; La Haye, 1658, in-4°; Franeker, 1701, in-8° : les erreurs échappées à Saumaise dans ses *Exercit. plinianæ in Solinum* y sont reprises en beaucoup d'endroits; — *De vera ætate mundi*; La Haye, 1659, in-4° : cette dissertation, où Vossius soutient la supputation établie par le texte des Septante, fut attaquée par plusieurs théologiens, Georges Horn entre autres, et défendue par Pearson; Vossius appuya son opinion de deux

(1) Vossius traita alors à Paris de la belle bibliothèque rassemblée par le conseiller Paul Petau, au prix de 40,000 livres.

autres opuscules intitulés *Castigationes ad scriptum Hornii* (La Haye, 1659, in-4°), et *Auctarium castigationum* (ibid., 1659, in-4°); il revint sur cette question avec plus de détails dans l'ouvrage suivant; — *De LXX interpretibus eorumque translatione et chronologia;* La Haye, 1661, in-4°; Londres, 1665, in-4°; avec un *Appendix*, La Haye, 1663, in-4°; il entreprit encore de réfuter ce que R. Simon avait dit sur ces matières en écrivant sa *Responsio ad objecta nuperæ criticæ sacræ;* Leyde, 1680, in-8°; ce savant joignit à ses *Disquisitiones criticæ* (1684) une réplique à l'adresse de Vossius; — *De Lucis natura;* Amst., 1662, in-4°; suivi d'une *Responsio ad objecta J. de Bruyn et P. Petit;* La Haye, 1663, in-4°; — *De motu marium et ventorum;* La Haye, 1663, in-4° : on y voit que l'action du soleil produit le flux et le reflux, et que les navigateurs peuvent infailliblement prévoir les tempêtes au moyen d'un instrument nommé aéroscope; — *De Nili et aliorum fluminum origine;* La Haye, 1666, in-4° : dédié à Louis XIV; — *De poematum cantu et viribus rhythmi;* Oxford, 1673, in-8° : c'est un traité curieux, rempli d'observations fines et savantes sur les vers et les chants des Grecs, des Latins et des modernes; — *De Sibyllinis aliisque oraculis;* Oxford, 1679, in-8°; Leyde, 1680, in-12 : Vossius ajoutait foi à ces oracles païens et prétendait y chercher des preuves de la vérité du christianisme; — *Catullus;* Londres, 1684, in-4° : « il y a beaucoup d'érudition dans le commentaire, dit Niceron, mais la pudeur n'y est guère épargnée; » on y trouve la plus grande partie du traité *De prostibulis veterum*, de Beverland; l'impression, commencée en Hollande et défendue, fut achevée en Angleterre; — *Variarum observationum liber; De sibyllinis oraculis; Ad objectiones R. Simonii responsio;* Londres, 1685, in-4° : Vossius y a donné libre carrière à son imagination en prétendant que l'ancienne Rome était vingt fois plus grande que Paris et Londres réunis, et qu'elle contenait quatorze millions d'habitants, et en exagérant encore davantage la population de la Chine, ses sciences et arts, son histoire, sa religion; il parle plus sainement de la construction des galères; — *Observationum ad Pomp. Melam appendix;* Londres, 1686, in-4°. Il a ajouté beaucoup de remarques à l'*Etymologicon* de son père. P. L—y.

Valère André, Foppens, *Bibl. belgica.* — Colomiès, *Bibl. choisie.* — Des Maizeaux, *Vie de Saint-Évremond.* — *Menagiana.* — Niceron, *Mémoires*, t. XIII. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Chalmot, *Biogr. Woordenboek.*

VOUET (*Simon*), peintre français, né le 9 janvier 1590, à Paris, où il est mort, le 30 juin 1649. Fils d'un peintre médiocre, *Laurent*, qui fut son premier maître, il fit preuve de bonne heure d'un talent et aussi d'un certain entregent qui lui acquirent la bienveillance de la société anglaise au milieu de laquelle on l'avait appelé pour faire le portrait d'une dame française réfugiée. Harlay de Sancy l'emmena, en 1611, avec lui dans son ambassade à Constantinople. Le portrait du sultan Ahmed I[er], que les mœurs musulmanes l'avaient contraint à peindre sans modèle et de souvenir, avait déjà singulièrement augmenté sa réputation, lorsqu'il se rendit en Italie, où il ne devait pas séjourner moins de quinze ans (1612-1627). Fixé d'abord à Venise, où il prit la manière du Véronèse, il alla, vers la fin de 1613, à Rome. Protégé par les personnages les plus illustres de cette ville, et rival heureux du Dominiquin et du Guide, il fut chargé de la décoration de plusieurs églises, fit du cardinal Barberini un portrait remarquable qui a été gravé par Claude Mellan, et fut nommé, en 1624, prince de l'Académie de Saint-Luc. Après une excursion, en 1620, à Gênes, où l'avait appelé l'admiration des Doria pour son talent, et où il peignit un *Christ en Croix*, qui orne encore aujourd'hui l'église Saint-Ambroise, il s'était marié à Rome, vers 1625, avec Virginia da Vezzo, native de Velletri, et habile peintre au pastel elle-même, lorsque, deux ans après, les sollicitations du roi Louis XIII, dont il recevait déjà une pension de 400 livres, le rappelèrent en France (1627). Plus adroit imitateur que grand maître, Vouet, dans ce long séjour à Rome, avait tour à tour reproduit la manière du Caravage, vigoureuse jusqu'à l'exagération, et celle plus calme et plus claire du Guide. Nommé premier peintre du roi, logé au Louvre et pourvu d'une grosse pension, il devint en quelque sorte le surintendant des beaux-arts. Louis XIII, qui aimait et pratiquait la peinture, le prit pour professeur et fit, sous sa direction, quelques portraits au pastel. Mais le succès même de Vouet et la prodigieuse quantité de travaux qui lui furent commandés furent plus funestes que favorables à son talent. La facilité et le savoir-faire eurent dès lors plus de part à ses œuvres que l'étude et l'inspiration. Outre les nombreux dessins de tapisserie qu'il fit pour la cour, il exécuta de grands travaux aux résidences royales du Louvre, du Luxembourg, de Saint-Germain, de Fontainebleau, de Versailles et de la Muette, ainsi que pour les châteaux de Chilly, où il peignit un plafond représentant *l'Assemblée des dieux*, de Videville, de Cheny, de Croissy, propriétés de MM. d'Effiat, de Bullion, de Fourcy et de Calière. Pour Richelieu, il peignit en 1632 la chapelle du château de Rueil, celle du Palais-Cardinal ainsi que la galerie dite *des hommes illustres* avec P. de Champagne, et un *Martyre de saint Eustache*, donné à l'église de ce nom; et pour le chancelier Seguier la chapelle de son hôtel, devenu plus tard l'*hôtel des fermes*, dont le plafond représentait une *Adoration des mages*, qui a été gravée par Dorigny. Enfin un grand nombre des églises de Paris furent ornées des œuvres de Vouet : Notre-Dame, *Voyage de saint Pierre et saint Paul*, *Saint Pierre délivré par un*

ange; Saint-Germain-le-Vieux, *Lavement des pieds;* l'Oratoire, *Adoration des Mages;* les Feuillants, une *Nativité, Saint Michel terrassant les démons;* Saint-Merry, *l'Évêque d'Autun venant chercher ce saint dans sa retraite;* les Carmélites de la rue Chapon, une *Nativité*, gravée par Dorigny; Saint-Nicolas-des-Champs, une *Assomption*, en deux tableaux; Saint-Louis, quatre sujets tirés de la vie de ce roi; les Génovéfains de la rue Culture-Sainte-Catherine, *Apothéose de saint Louis;* les Minimes, *Saint François de Paule ressuscitant un enfant*, l'une des meilleures compositions du maître, gravée par J. Boulanger, etc. Simon Vouet, qui avait d'abord rencontré un rival passager dans Blanchard, chargé avec lui de décorer l'hôtel Bullion (1638), ne fut pas aussi heureux avec Poussin, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'en le voyant appelé à Paris le triste sentiment de l'envie ait attristé ses dernières années. Jeune encore, mais atteint d'infirmités qui s'aggravaient de jour en jour, ne pouvant plus même tenir le pinceau, il s'éteignit, à l'âge de cinquante-neuf ans. Robert Dumesnil a catalogué l'œuvre gravée de Vouet. Le musée du Louvre possède de lui : *la Présentation au Temple*, qui est regardée comme son chef-d'œuvre et qui fut donnée, en 1641, par Richelieu à l'église des Jésuites à Paris; *la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean; le Christ en croix, le Christ au Tombeau, la Charité romaine, Portrait de Louis XIII*, en pied; *Allégorie à la richesse, la Foi*. Les musées départementaux sont riches en tableaux de Vouet : citons à Strasbourg *une Vierge et le Christ;* à Nantes, *la Paix;* à Rouen, *l'Apothéose de saint Louis;* à Dijon, *le Christ étendu sur un linceul*, et *la Présentation au Temple*, autrefois à Notre-Dame; à Lyon, *un Christ en croix;* à Grenoble, *la Tentation de saint Antoine*, et *le Repos en Égypte*, provenant de l'Oratoire; à Toulouse, *l'Invention de la croix*, et *le Serpent d'airain*, immenses compositions.

Ce qui devait faire la véritable célébrité de Vouet, c'est la grande école de peinture qu'il fonda, et qui, succédant après un long intervalle à celle de Fontainebleau, forma les plus grands peintres dont s'honora le dix-septième siècle. Suivi en France par deux de ses élèves de Rome, Jacques Lhomme et l'Italien J.-B. Mola, il ouvrit presque aussitôt un atelier d'où sortirent Perrier, déjà habile lorsqu'il y était entré; Michel Corneille, A. du Fresnoy, N. Chaperon, les deux Testelin, R. Wuibert, Ch. Merlin, le frère Joseph, Ch. Poërson, L. Beaurepère, et avant tous Le Sueur, Le Brun et Mignard. Aussi les prenait-il souvent pour collaborateurs, et c'est ainsi que Mignard et Le Brun peignirent sur ses dessins onze sujets religieux de la chapelle de l'hôtel Seguier. Sa famille elle-même comptait dans son sein de bons artistes; sans parler de sa femme, dont ses *Vierges* reproduisaient souvent les traits et qu'il perdit en octobre 1638, il avait marié ses deux filles à deux peintres graveurs, l'aînée à François Tortebat, et la seconde à Michel Dorigny, qui a reproduit un grand nombre des compositions de son beau-père.

De deux fils qu'il eut encore, un seul, *Jacques*, fut peintre, et on le retrouve agréé de l'Académie royale en 1664.

Vouet (*Aubin*), frère de Simon, mort le 1er mai 1641, à Paris, fut un peintre assez médiocre. Le musée de Rouen possède de lui *Ananie et Saphire*, celui de Nantes *un Moine ressuscitant un mort*, et celui de Toulouse *un Saint Pierre délivré de prison*.

Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — Félibien, *les Artistes français*. — *Archives de l'art français*, t. V et VI. — Clément de Ris, *Musées de province*. — *Revue univ. des arts*, t. VI. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres, école française*.

VOULLAND (*Henri*), conventionnel, né à Uzès, en 1750, mort à Paris, en 1802. Avocat à Nîmes, il fut envoyé aux états généraux par le tiers état du Languedoc. Protégé par Rabaut Saint-Étienne, son compatriote et protestant comme lui, il fut membre du comité des recherches, fit un grand nombre de rapports, et dénonça le clergé de Carpentras et le maire de Nîmes. En 1791, il fut élu juge suppléant au tribunal de cassation. Élu représentant du Gard à la Convention, il se rangea dans le parti le plus avancé, vota la mort de Louis XVI, concourut de toutes ses forces à la chute des girondins, et présida l'assemblée du 7 au 21 décembre 1793. Il siégea une année entière au comité de sûreté générale (14 sept. 1793-1er sept. 1794), et s'y fit remarquer par ses rigueurs, par ses emportements, et par l'exubérance de ses gestes, qui lui donnaient l'air d'un furieux. Comme Vadier, il était de ces *gens d'expédition*, qui s'étaient voués sans réserve au génie de la terreur. Bien que dans la séance du 9 thermidor an II il eût, d'accord avec les thermidoriens, fait décréter la mise hors la loi de Robespierre, il fut obligé de quitter le comité et n'eut plus aucune influence. Dénoncé plusieurs fois, il fut décrété d'arrestation le 28 mai 1795, et amnistié en octobre suivant. Dès lors il vécut obscur et dans la misère. Un humble libraire du Palais-Royal, nommé Maret, l'hébergea et partagea cordialement ses minces profits avec lui. On a dit que Voulland était mort dans la piété et repentant de sa conduite; mais on n'a donné de ce fait d'autre preuve qu'une assertion.

Thiers, L. Blanc, *Hist. de la révol. franç.* — *Biogr. conventionnelle*.

VOYER. *Voy.* ARGENSON.

VOYSIN (*Daniel-François*), chancelier de France, né vers 1654, à Paris, où il est mort, le 1er février 1717. Issu d'une famille originaire de la Touraine, il était petit-fils de Daniel, greffier criminel en chef du parlement, et fils de Jean-Baptiste Voysin, intendant de Picardie, de Normandie et de Touraine. Allié aux Verthamon, aux Lamoignon et aux Talon, on le destina de

bonne heure à la carrière parlementaire. Reçu à vingt ans conseiller au parlement (20 avril 1674), il fut nommé maître des requêtes le 3 août 1683, et intendant du Hainaut en 1688. Son mariage en 1683 avec Mlle Trudaine, qui comptait de nombreux parents dans le grand conseil, contribua sans doute à diriger son ambition de ce côté. Quoi qu'il en soit, ce fut à ses fonctions d'intendant qu'il dut d'être mis en rapport avec Mme de Maintenon, qui devint l'auteur de sa haute fortune. Charmée par les grâces et l'esprit de Mme Voysin, qu'elle avait pu apprécier pendant le double et fastueux voyage où elle accompagna le roi en Flandre en 1691 et 1692, la célèbre favorite, trouvant sans doute dans Voysin un homme dont l'ambition était le gage d'un aveugle dévouement, le fit nommer, en septembre 1694, conseiller d'État de semestre, et lui confia bientôt l'intendance de la maison de Saint-Cyr. Il succéda à Chamillart, en 1701, dans la direction de Saint-Cyr. Il remplaça encore Chamillart comme ministre secrétaire d'État de la guerre (9 juin 1709). Très-appliqué aux affaires, il parvint, sinon à faire face aux difficultés que la guerre de la succession d'Espagne et l'épuisement de la France multipliaient devant lui, mais au moins à faire tout ce que le zèle et l'intégrité pouvaient accomplir. Le 2 juillet 1714 il fut revêtu de la dignité de chancelier, à la place de Pontchartrain. C'est alors que Voysin, trop zélé ou trop reconnaissant, compromit son caractère en se prêtant servilement aux plus mauvais actes des dernières années du règne de Louis XIV. D'abord il s'employa activement à obtenir du parlement l'enregistrement de l'edit qui déclarait les bâtards du roi aptes à succéder à la couronne (2 août 1714), et se prêta à la déclaration du 23 mai 1715, qui leur accordait le titre de fils de France. Son rôle dans les tristes démêlés relatifs à la bulle *Unigenitus* et aux jansénistes ne fut pas moins empreint de basse obséquiosité et de rigueur. La bulle ayant été acceptée dans l'assemblée du clergé, il prépara, d'après la volonté du roi, un nouvel édit, dont le but était de déposer tous les évêques jansénistes qui ne se soumettraient pas immédiatement, et chercha par la crainte à intimider le jeune Daguesseau, procureur général, et un des chefs de l'opposition dans le parlement. Les derniers jours de la vie du roi avaient été l'objet de nombreuses intrigues, auxquelles Voysin prit la plus triste part. Dévoué en effet à Mme de Maintenon, il entra avec Villeroi et Le Tellier dans les menées qui amenèrent Louis XIV, après une lutte de six mois, à écrire, le 26 août 1714, le testament qui ne laissait au duc d'Orléans que le vain titre de régent et créait un conseil de régence dont le chancelier faisait partie. Ce fut lui encore qui rédigea le codicille du 23 avril 1715, par lequel Villeroi était chargé de prendre les dispositions militaires propres à assurer la reconnaissance du testament. Mais en même temps il vendait au duc d'Orléans le secret des dernières volontés du roi, en échange de la promesse qu'on fit de lui laisser les sceaux et de le maintenir au département de la guerre. Le 25 août suivant, il communiqua également au même prince un second codicille que Louis venait de lui remettre. Le 26, loin d'obtempérer au noble désir du roi de se réconcilier avec le cardinal de Noailles, jusque-là tenu dans la disgrâce, il s'associa au P. Le Tellier et aux cardinaux de Bissy et de Rohan pour s'y opposer.

Après avoir, dans le lit de justice du 12 septembre 1715, demandé la publication de l'arrêt du 2 septembre qui cassait les principales dispositions testamentaires du feu roi, Voysin ne reçut cependant qu'une partie du prix de ses services. Obligé, au mois de juillet 1716, de se démettre des fonctions de secrétaire d'État de la guerre, il ne conserva que les sceaux. Frappé à table d'une attaque violente d'apoplexie, il mourut au bout de trois heures, à l'âge de soixante-trois ans. Le lendemain il était remplacé par Daguesseau. Saint-Simon a tracé ainsi son portrait : « Sec, dur, sans politesse, et pleinement gâté comme le sont presque tous les intendants, il n'en eut pas même le savoir-vivre, mais tout l'orgueil, la hauteur et l'insolence. Aussi excella-t-il dans toutes les parties d'une intendance; grand, facile et appliqué travailleur, d'un grand détail, et voyant et faisant tout par lui-même. D'ailleurs farouche et sans aucune société... Un homme à peine visible et fâché d'être vu, refrogné, éconduiseur. D'ailleurs il n'était jamais ni injuste pour l'être ni mauvais par nature, mais il ne connut jamais que l'autorité du roi et de Mme de Maintenon. »

De son mariage avec Charlotte Trudaine, qui mourut le 20 avril 1714, Voysin n'avait eu que des filles, entre autres *Marie-Madeleine*, mariée à Charles-Guillaume, marquis de Broglie, et *Charlotte*, femme d'Alexis, comte de Chastillon.

Saint-Simon, Berwick, Marais, Buvat, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal*. — E. Moret, *Quinze ans du règne de Louis XIV*. — Lavallée, *Hist. de Saint-Cyr*. — O. de Vallée, *Le duc d'Orléans et le chancelier Daguesseau*. — Anselme, *Grands off. de la couronne*.

VRATISLAS. *Voy*. WRATISLAS.

VRIEMOET (*Emo-Lucius*), philologue hollandais, né en 1699, à Embden, mort le 17 juin 1760, à Franeker. Admis en 1722 au ministère, il fut ministre à Loenen et à Harlingue, obtint en 1730 la chaire des langues orientales à Franeker, et y joignit depuis 1731 celle des antiquités hébraiques. Il avait été élu quatre fois recteur de cette académie. On a de lui, outre quantité de dissertations philologiques, les ouvrages suivants : *Arabismus*; Franeker, 1733, in-4° : ce recueil, qui a mérité les éloges de Sacy, contient une grammaire, des extraits et un glossaire de la langue arabe; — *Thesium ex omni philologia sacra specimina IV*; ibid., 1735-37, in-4°; — *Observationum miscellanearum liber*; Leeuwarden, 1740, in-4°; — *Tirocinium hebraismi*; Franeker, 1742, in-12 : ouvrage es-

tiiné, conçu dans le même plan que l'*Arabismus*; — *Ad dicta classica, theologiæ dogmaticæ V. T. selecta, adnotat. philologico-theologicæ*; ibid., 1743-67, 3 vol. in-12; — *Theses selectæ de maxime controversis antiquitatum Israeliticarum*; ibid., 1747, in-4°; — *Athenarum frisiacarum lib. II*; Leeuwarden, 1758, 1763, in-4° : l'histoire de l'université de Franeker est peu étendue, mais en revanche l'auteur entre dans les plus grands détails sur tous les professeurs qui y ont enseigné.

Athenæ frisiacæ, p. 824-86. — Paquot, *Mémoires*, t. VII. — *Neues gelehrte Europa*, t. VII et XVII. — Hirsching, *Handbuch*.

VRIENDT (*François* DE), dit *Frans Floris* (1), peintre flamand, né vers 1520, à Anvers, où il est mort, le 1er octobre 1570. Fils de Claude de Vriendt, qui était tailleur de pierre et sans doute quelque peu *imagier*, il étudia d'abord la sculpture; mais ses aptitudes de peintre s'étant révélées de bonne heure, il entra à l'école de Lambert Lombard, qui habitait alors Liége. D'après les conseils de son maître, il partit pour l'Italie. On ignore combien dura son voyage. De retour à Anvers, il fut reçu dans la corporation de Saint-Luc (1540), et pendant les trente années qui suivirent il fut le peintre le plus célèbre de l'école flamande. Son atelier fut tellement fréquenté qu'il aurait, dit-on, formé cent vingt élèves. De grands seigneurs se déclarèrent les protecteurs de Frans Floris, qui travailla notamment pour le prince d'Orange et les comtes d'Egmond et de Horn. Ses travaux lui étant grassement payés, il devint riche, et se fit construire à Anvers une maison splendide, dont il décora lui-même la façade. Des dépenses exagérées ne lui permirent pas de continuer longtemps sa vie luxueuse; mais, devenu pauvre, il n'en conserva pas moins comme artiste une situation honorée. Sa réputation était considérable, non-seulement en Flandre mais en Italie, et l'on peut en voir une preuve dans les éloges que lui accorde Vasari, dans son curieux chapitre, *De diversi artefici fiamminghi*. C'est Vasari qui nous apprend que Floris avait été surnommé *le Raphael flamand*. La singularité de ce surnom est bien faite pour étonner la critique moderne. Toutes les origines de Floris sont à Florence : son œuvre est celle d'un artiste qui a vu Michel-Ange sans le bien comprendre, et qui s'est épris de la manière d'André del Sarto et du style des maîtres florentins de 1530. Dans de grands tableaux décolorés et froids, il cherche les formes élégantes, les attitudes contrastées et parfois violentes; il cherche aussi le sentiment, et Vasari le loue d'avoir savamment exprimé « la douleur, la joie et les autres passions ». Ces qualités et ces défauts se retrouvent dans les principaux tableaux de Floris, *Vénus et Mars* (1547), du musée de Berlin; *la Chute des Anges* (1554), du musée d'Anvers; *l'Adoration des Bergers* et le *Saint Luc*, de la même galerie; *Adam et Ève* (1560), des Offices de Florence; *le Jugement dernier* (1566), du musée de Bruxelles, et bien d'autres œuvres que nous ne saurions citer ici. L'exécution chez Frans Floris est attentive et caressée; mais ses peintures sont froides, comme toutes celles qu'inspire l'imitation d'un art étranger. En s'efforçant de devenir italienne, l'école flamande faisait fausse route; elle n'avait plus conscience de son génie et de ses destinées. Cette erreur fut surtout celle de Frans Floris; mais, pour peu qu'on étudie son œuvre, on reconnaîtra qu'il est impossible de se tromper avec plus de sincérité et de talent. Parmi ses nombreux élèves, on remarque les noms de Martin de Vos, Lucas de Heere, Martin van Cleef, Fr. Pourbus, Crispin van den Broecke, et deux fils, dont l'un, *François*, a longtemps travaillé en Italie. P. M.

(1) Ce surnom avait été porté par le père et l'aïeul de François.

Descamps, *Vies des peintres*. — Vasari, *Vite*. — Waagen, *Manuel de l'histoire de la peinture*. — *Catalogue du musée d'Anvers*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 346.

VRILLIÈRE (LA). *Voy*. LA VRILLIÈRE et SAINT-FLORENTIN.

VUEZ (*Arnould* DE), peintre français, né vers 1642, à Saint-Omer, mort le 18 juin 1720, à Lille. Il se forma à Saint-Omer sous la conduite d'un peintre oublié, et à Paris dans l'atelier du frère Luc. En 1660 il partit pour l'Italie. A Rome il obtint, d'après Descamps, de très-grands succès; mais provoqué par un de ses rivaux, il dut mettre l'épée à la main, et il eut le malheur de tuer son adversaire. Dès lors il accepta la proposition que lui avait faite Le Brun de venir travailler à Paris. Il y fut, dit-on, fort bien reçu : Louis XIV lui fit une pension, et l'Académie royale de peinture l'admit au nombre de ses membres, le 20 décembre 1681. De Vuez donna pour sa réception une *Allégorie relative au mariage du dauphin*, tableau dont la trace s'est perdue. Un nouveau duel, aussi malheureux que le premier, força le peintre à quitter Paris. Descamps prétend qu'il alla passer un an à Constantinople, à la suite de l'ambassadeur de France. A son retour, il reprit ses travaux, et Louvois l'ayant envoyé à Lille pour peindre un tableau dont il voulait faire présent à l'hôpital, l'artiste s'y trouva si bien qu'il y demeura jusqu'à la fin de sa vie. Les églises et les couvents firent d'Arnould de Vuez leur peintre ordinaire, et son caractère n'étant pas moins estimé que son talent, il eut trois ans l'honneur de siéger parmi les échevins de la ville. Son mariage avec Anne Degré, fille d'un ancien gouverneur de Calais, lui avait d'ailleurs créé des relations avec les meilleures familles du pays. Son œuvre est très-considérable : les églises, l'hôtel de ville et surtout le musée de Lille possèdent ses tableaux les plus remarquables. Ce sont, pour la plupart, de grandes

bonne heure à la carrière parlementaire. Reçu à vingt ans conseiller au parlement (20 avril 1674), il fut nommé maître des requêtes le 3 août 1683, et intendant du Hainaut en 1688. Son mariage en 1683 avec Mlle Trudaine, qui comptait de nombreux parents dans le grand conseil, contribua sans doute à diriger son ambition de ce côté. Quoi qu'il en soit, ce fut à ses fonctions d'intendant qu'il dut d'être mis en rapport avec Mme de Maintenon, qui devint l'auteur de sa haute fortune. Charmée par les grâces et l'esprit de Mme Voysin, qu'elle avait pu apprécier pendant le double et fastueux voyage où elle accompagna le roi en Flandre en 1691 et 1692, la célèbre favorite, trouvant sans doute dans Voysin un homme dont l'ambition était le gage d'un aveugle dévouement, le fit nommer, en septembre 1694, conseiller d'État de semestre, et lui confia bientôt l'intendance de la maison de Saint-Cyr. Il succéda à Chamillart, en 1701, dans la direction de Saint-Cyr. Il remplaça encore Chamillart comme ministre secrétaire d'État de la guerre (9 juin 1709). Très-appliqué aux affaires, il parvint, sinon à faire face aux difficultés que la guerre de la succession d'Espagne et l'épuisement de la France multipliaient devant lui, mais au moins à faire tout ce que le zèle et l'intégrité pouvaient accomplir. Le 2 juillet 1714 il fut revêtu de la dignité de chancelier, à la place de Pontchartrain. C'est alors que Voysin, trop zélé ou trop reconnaissant, compromit son caractère en se prêtant servilement aux plus mauvais actes des dernières années du règne de Louis XIV. D'abord il s'employa activement à obtenir du parlement l'enregistrement de l'édit qui déclarait les bâtards du roi aptes à succéder à la couronne (2 août 1714), et se prêta à la déclaration du 23 mai 1715, qui leur accordait le titre de fils de France. Son rôle dans les tristes démêlés relatifs à la bulle *Unigenitus* et aux jansénistes ne fut pas moins empreint de basse obséquiosité et de rigueur. La bulle ayant été acceptée dans l'assemblée du clergé, il prépara, d'après la volonté du roi, un nouvel édit, dont le but était de déposer tous les évêques jansénistes qui ne se soumettraient pas immédiatement, et chercha par la crainte à intimider le jeune Daguesseau, procureur général, et un des chefs de l'opposition dans le parlement. Les derniers jours de la vie du roi avaient été l'objet de nombreuses intrigues, auxquelles Voysin prit la plus triste part. Dévoué en effet à Mme de Maintenon, il entra avec Villeroi et Le Tellier dans les menées qui amenèrent Louis XIV, après une lutte de six mois, à écrire, le 26 août 1714, le testament qui ne laissait au duc d'Orléans que le vain titre de régent et créait un conseil de régence dont le chancelier faisait partie. Ce fut lui encore qui rédigea le codicille du 23 avril 1715, par lequel Villeroi était chargé de prendre les dispositions militaires propres à assurer la reconnaissance du testament. Mais en même temps il revélait au duc d'Orléans le secret des dernières volontés du roi, en échange de la promesse qu'on fit de lui laisser les sceaux et de le maintenir au département de la guerre. Le 25 août suivant, il communiqua également au même prince un second codicille que Louis venait de lui remettre. Le 26, loin d'obtempérer au noble désir du roi de se réconcilier avec le cardinal de Noailles, jusque-là tenu dans la disgrâce, il s'associa au P. Le Tellier et aux cardinaux de Bissy et de Rohan pour s'y opposer.

Après avoir, dans le lit de justice du 12 septembre 1715, demandé la publication de l'arrêt du 2 septembre qui cassait les principales dispositions testamentaires du feu roi, Voysin ne reçut cependant qu'une partie du prix de ses services. Obligé, au mois de juillet 1716, de se démettre des fonctions de secrétaire d'État de la guerre, il ne conserva que les sceaux. Frappé à table d'une attaque violente d'apoplexie, il mourut au bout de trois heures, à l'âge de soixante-trois ans. Le lendemain il était remplacé par Daguesseau. Saint-Simon a tracé ainsi son portrait : « Sec, dur, sans politesse, et pleinement gâté comme le sont presque tous les intendants, il n'en eut pas même le savoir-vivre, mais tout l'orgueil, la hauteur et l'insolence. Aussi excella-t-il dans toutes les parties d'une intendance ; grand, facile et appliqué travailleur, d'un grand détail, et voyant et faisant tout par lui-même. D'ailleurs farouche et sans aucune société... Un homme à peine visible et fâché d'être vu, refrogné, éconduiseur. D'ailleurs il n'était jamais ni injuste pour l'être ni mauvais par nature, mais il ne connut jamais que l'autorité du roi et de Mme de Maintenon. »

De son mariage avec Charlotte Trudaine, qui mourut le 20 avril 1714, Voysin n'avait eu que des filles, entre autres *Marie-Madeleine*, mariée à Charles-Guillaume, marquis de Broglie, et *Charlotte*, femme d'Alexis, comte de Chastillon.

Saint-Simon, Berwick, Marais, Buvat, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal*. — E. Moret, *Quinze ans du règne de Louis XIV*. — Lavallée, *Hist. de Saint-Cyr*. — O. de Vallée, *Le duc d'Orléans et le chancelier Daguesseau*. — Anselme, *Grands off. de la couronne*.

VRATISLAS. *Voy.* WRATISLAS.

VRIEMOET (*Emo-Lucius*), philologue hollandais, né en 1699, à Embden, mort le 17 juin 1760, à Franeker. Admis en 1722 au ministère, il fut ministre à Lemen et à Harlingue, obtint en 1730 la chaire des langues orientales à Franeker, et y joignit depuis 1731 celle des antiquités hébraïques. Il avait été élu quatre fois recteur de cette académie. On a de lui, outre quantité de dissertations philologiques, les ouvrages suivants : *Arabismus* ; Franeker, 1733, in-4° : ce recueil, qui a mérité les éloges de Sacy, contient une grammaire, des extraits et un glossaire de la langue arabe ; — *Thesium ex omni philologia sacra specimina IV* ; ibid., 1735-37, in-4° ; — *Observationum miscellanearum liber* ; Leeuwarden, 1740, in-4° ; — *Tirocinium hebraismi* ; Franeker, 1742, in-12 : ouvrage es-

tiné, conçu dans le même plan que l'*Arabismus*; — *Ad dicta classica, theologiæ dogmaticæ V. T. selecta, adnotat. philologico-theologicæ*; ibid., 1743-67, 3 vol. in-12; — *Theses selectæ de maxime controversis antiquitatum israeliticarum*; ibid., 1747, in-4°; — *Athenarum frisiacarum lib. II*; Leeuwarden, 1758, 1763, in-4° : l'histoire de l'université de Franeker est peu étendue, mais en revanche l'auteur entre dans les plus grands détails sur tous les professeurs qui y ont enseigné.

Athenæ frisiacæ, p. 836-84. — Paquot, *Mémoires*, t. VII. — *Neues gelehrte Europa*, t. VII et XVII. — Hirsching, *Handbuch*.

VRIENDT (*François* DE), dit *Frans Floris* (1), peintre flamand, né vers 1520, à Anvers, où il est mort, le 1er octobre 1570. Fils de Claude de Vriendt, qui était tailleur de pierre et sans doute quelque peu *imagier*, il étudia d'abord la sculpture; mais ses aptitudes de peintre s'étant révélées de bonne heure, il entra à l'école de Lambert Lombard, qui habitait alors Liége. D'après les conseils de son maître, il partit pour l'Italie. On ignore combien dura son voyage. De retour à Anvers, il fut reçu dans la corporation de Saint-Luc (1540), et pendant les trente années qui suivirent il fut le peintre le plus célèbre de l'école flamande. Son atelier fut tellement fréquenté qu'il aurait, dit-on, formé cent vingt élèves. De grands seigneurs se déclarèrent les protecteurs de Frans Floris, qui travailla notamment pour le prince d'Orange et les comtes d'Egmond et de Horn. Ses travaux lui étant grassement payés, il devint riche, et se fit construire à Anvers une maison splendide, dont il décora lui-même la façade. Des dépenses exagérées ne lui permirent pas de continuer longtemps sa vie luxueuse; mais, devenu pauvre, il n'en conserva pas moins comme artiste une situation honorée. Sa réputation était considérable, non-seulement en Flandre mais en Italie, et l'on peut en voir une preuve dans les éloges que lui accorde Vasari, dans son curieux chapitre, *De diversi artefici fiamminghi*. C'est Vasari qui nous apprend que Floris avait été surnommé *le Raphael flamand*. La singularité de ce surnom est bien faite pour étonner la critique moderne. Toutes les origines de Floris sont à Florence : son œuvre est celle d'un artiste qui a vu Michel-Ange sans le bien comprendre, et qui s'est épris de la manière d'André del Sarto et du style des maîtres florentins de 1530. Dans de grands tableaux décolorés et froids, il cherche les formes élégantes, les attitudes contrastées et parfois violentes; il cherche aussi le sentiment, et Vasari le loue d'avoir savamment exprimé « la douleur, la joie et les autres passions ». Ces qualités et ces défauts se retrouvent dans les principaux tableaux de Floris, *Vénus et Mars* (1547), du musée de Berlin; *la Chute des Anges* (1554), du musée d'Anvers; l'*Adoration des Bergers* et le *Saint Luc*, de la même galerie; *Adam et Ève* (1560), des Offices de Florence; *le Jugement dernier* (1566), du musée de Bruxelles, et bien d'autres œuvres que nous ne saurions citer ici. L'exécution chez Frans Floris est attentive et caressée; mais ses peintures sont froides, comme toutes celles qu'inspire l'imitation d'un art étranger. En s'efforçant de devenir italienne, l'école flamande faisait fausse route; elle n'avait plus conscience de son génie et de ses destinées. Cette erreur fut surtout celle de Frans Floris; mais, pour peu qu'on étudie son œuvre, on reconnaîtra qu'il est impossible de se tromper avec plus de sincérité et de talent. Parmi ses nombreux élèves, on remarque les noms de Martin de Vos, Lucas de Heere, Martin van Cleef, Fr. Pourbus, Crispin van den Broecke, et deux fils, dont l'un, *François*, a longtemps travaillé en Italie. P. M.

(1) Ce surnom avait été porté par le père et l'aïeul de François.

Descamps, *Vies des peintres*. — Vasari, *Vite*. — Waagen, *Manuel de l'histoire de la peinture*. — *Catalogue du musée d'Anvers*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 346.

VRILLIÈRE (LA). *Voy*. LA VRILLIÈRE et SAINT-FLORENTIN.

VUEZ (*Arnould* DE), peintre français, né vers 1642, à Saint-Omer, mort le 18 juin 1720, à Lille. Il se forma à Saint-Omer sous la conduite d'un peintre oublié, et à Paris dans l'atelier du frère Luc. En 1660 il partit pour l'Italie. A Rome il obtint, d'après Descamps, de très-grands succès; mais provoqué par un de ses rivaux, il dut mettre l'épée à la main, et il eut le malheur de tuer son adversaire. Dès lors il accepta la proposition que lui avait faite Le Brun de venir travailler à Paris. Il y fut, dit-on, fort bien reçu : Louis XIV lui fit une pension, et l'Académie royale de peinture l'admit au nombre de ses membres, le 20 décembre 1681. De Vuez donna pour sa réception une *Allégorie relative au mariage du dauphin*, tableau dont la trace s'est perdue. Un nouveau duel, aussi malheureux que le premier, força le peintre à quitter Paris. Descamps prétend qu'il alla passer un an à Constantinople, à la suite de l'ambassadeur de France. A son retour, il reprit ses travaux, et Louvois l'ayant envoyé à Lille pour peindre un tableau dont il voulait faire présent à l'hôpital, l'artiste s'y trouva si bien qu'il y demeura jusqu'à la fin de sa vie. Les églises et les couvents firent d'Arnould de Vuez leur peintre ordinaire, et son caractère n'étant pas moins estimé que son talent, il eut trois ans l'honneur de siéger parmi les échevins de la ville. Son mariage avec Anne Degré, fille d'un ancien gouverneur de Calais, lui avait d'ailleurs créé des relations avec les meilleures familles du pays. Son œuvre est très-considérable : les églises, l'hôtel de ville et surtout le musée de Lille possèdent ses tableaux les plus remarquables. Ce sont, pour la plupart, de grandes

bonne heure à la carrière parlementaire. Reçu à vingt ans conseiller au parlement (20 avril 1674), il fut nommé maître des requêtes le 3 août 1683, et intendant du Hainaut en 1688. Son mariage en 1683 avec Mlle Trudaine, qui comptait de nombreux parents dans le grand conseil, contribua sans doute à diriger son ambition de ce côté. Quoi qu'il en soit, ce fut à ses fonctions d'intendant qu'il dut d'être mis en rapport avec Mme de Maintenon, qui devint l'auteur de sa haute fortune. Charmée par les grâces et l'esprit de Mme Voysin, qu'elle avait pu apprécier pendant le double et fastueux voyage où elle accompagna le roi en Flandre en 1691 et 1692, la célèbre favorite, trouvant sans doute dans Voysin un homme dont l'ambition était le gage d'un aveugle dévouement, le fit nommer, en septembre 1694, conseiller d'État de semestre, et lui confia bientôt l'intendance de la maison de Saint-Cyr. Il succéda à Chamillart, en 1701, dans la direction de Saint-Cyr. Il remplaça encore Chamillart comme ministre secrétaire d'État de la guerre (9 juin 1709). Très-appliqué aux affaires, il parvint, sinon à faire face aux difficultés que la guerre de la succession d'Espagne et l'épuisement de la France multipliaient devant lui, mais au moins à faire tout ce que le zèle et l'intégrité pouvaient accomplir. Le 2 juillet 1714 il fut revêtu de la dignité de chancelier, à la place de Pontchartrain. C'est alors que Voysin, trop zélé ou trop reconnaissant, compromit son caractère en se prêtant servilement aux plus mauvais actes des dernières années du règne de Louis XIV. D'abord il s'employa activement à obtenir du parlement l'enregistrement de l'édit qui déclarait les bâtards du roi aptes à succéder à la couronne (2 août 1714), et se prêta à la déclaration du 23 mai 1715, qui leur accordait le titre de fils de France. Son rôle dans les tristes démêlés relatifs à la bulle *Unigenitus* et aux jansénistes ne fut pas moins empreint de basse obséquiosité et de rigueur. La bulle ayant été acceptée dans l'assemblée du clergé, il prépara, d'après la volonté du roi, un nouvel édit, dont le but était de déposer tous les évêques jansénistes qui ne se soumettraient pas immédiatement, et chercha par la crainte à intimider le jeune Daguesseau, procureur général, et un des chefs de l'opposition dans le parlement. Les derniers jours de la vie du roi avaient été l'objet de nombreuses intrigues, auxquelles Voysin prit la plus triste part. Dévoué en effet à Mme de Maintenon, il entra avec Villeroi et Le Tellier dans les menées qui amenèrent Louis XIV, après une lutte de six mois, à écrire, le 26 août 1714, le testament qui ne laissait au duc d'Orléans que le vain titre de régent et créait un conseil de régence dont le chancelier faisait partie. Ce fut lui encore qui rédigea le codicille du 23 avril 1715, par lequel Villeroi était chargé de prendre les dispositions militaires propres à assurer la reconnaissance du testament. Mais en même temps il vendait au duc d'Orléans le secret des dernières volontés du roi, en échange de la promesse qu'on fit de lui laisser les sceaux et de le maintenir au département de la guerre. Le 25 août suivant, il communiqua également au même prince un second codicille que Louis venait de lui remettre. Le 26, loin d'obtempérer au noble désir du roi de se réconcilier avec le cardinal de Noailles, jusque-là tenu dans la disgrâce, il s'associa au P. Le Tellier et aux cardinaux de Bissy et de Rohan pour s'y opposer.

Après avoir, dans le lit de justice du 12 septembre 1715, demandé la publication de l'arrêt du 2 septembre qui cassait les principales dispositions testamentaires du feu roi, Voysin ne reçut cependant qu'une partie du prix de ses services. Obligé, au mois de juillet 1716, de se démettre des fonctions de secrétaire d'État de la guerre, il ne conserva que les sceaux. Frappé à table d'une attaque violente d'apoplexie, il mourut au bout de trois heures, à l'âge de soixante-trois ans. Le lendemain il était remplacé par Daguesseau. Saint-Simon a tracé ainsi son portrait : « Sec, dur, sans politesse, et pleinement gâté comme le sont presque tous les intendants, il n'en eut pas même le savoir-vivre, mais tout l'orgueil, la hauteur et l'insolence. Aussi excella-t-il dans toutes les parties d'une intendance ; grand, facile et appliqué travailleur, d'un grand détail, et voyant et faisant tout par lui-même. D'ailleurs farouche et sans aucune société... Un homme à peine visible et fâché d'être vu, refrogné, éconduiseur. D'ailleurs il n'était jamais ni injuste pour l'être ni mauvais par nature, mais il ne connut jamais que l'autorité du roi et de Mme de Maintenon. »

De son mariage avec Charlotte Trudaine, qui mourut le 20 avril 1714, Voysin n'avait eu que des filles, entre autres *Marie-Madeleine*, mariée à Charles-Guillaume, marquis de Broglie, et *Charlotte*, femme d'Alexis, comte de Chastillon.

Saint-Simon, Berwick, Marais, Buvat, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal*. — L. Moret, *Quinze ans du règne de Louis XV*. — Lavallée, *Hist. de Saint-Cyr*. — O. de Vallée, *Le duc d'Orléans et le chancelier Daguesseau*. — Anselme, *Grands off. de la couronne*.

VRATISLAS. *Voy.* WRATISLAS.

VRIEMOET (*Emo-Lucius*), philologue hollandais, né en 1699, à Embden, mort le 17 juin 1760, à Franeker. Admis en 1722 au ministère, il fut ministre à Lœnen et à Harlingue, obtint en 1730 la chaire des langues orientales à Franeker, et y joignit depuis 1731 celle des antiquités hébraïques. Il avait été élu quatre fois recteur de cette académie. On a de lui, outre quantité de dissertations philologiques, les ouvrages suivants : *Arabismus* ; Franeker, 1733, in-4° : ce recueil, qui a mérité les éloges de Sacy, contient une grammaire, des extraits et un glossaire de la langue arabe ; — *Thesium ex omni philologia sacra specimina IV* ; ibid., 1735-37, in-4° ; — *Observationum miscellanearum liber* ; Leeuwarden, 1740, in-4° ; — *Tirocinium hebraismi* ; Franeker, 1742, in-12 : ouvrage es-

tiné, conçu dans le même plan que l'*Arabismus*; — *Ad dicta classica, theologiæ dogmaticæ V. T. selecta, adnotat. philologico-theologicæ*; ibid., 1743-57, 3 vol. in-12; — *Theses selectæ de maxime controversis antiquitatum israeliticarum*; ibid., 1747, in-4°; — *Athenarum frisiacarum lib. II*; Leeuwarden, 1758, 1763, in-4° : l'histoire de l'université de Francker est peu étendue, mais en revanche l'auteur entre dans les plus grands détails sur tous les professeurs qui y ont enseigné.

Athenæ frisiacæ, p. 836-84. — Paquot, *Mémoires*, t. VII. — *Neues gelehrte Europa*, t. VII et XVII. — Hirsching, *Handbuch*.

VRIENDT (*François* DE), dit *Frans Floris* (1), peintre flamand, né vers 1520, à Anvers, où il est mort, le 1er octobre 1570. Fils de Claude de Vriendt, qui était tailleur de pierre et sans doute quelque peu *imagier*, il étudia d'abord la sculpture; mais ses aptitudes de peintre s'étant révélées de bonne heure, il entra à l'école de Lambert Lombard, qui habitait alors Liége. D'après les conseils de son maître, il partit pour l'Italie. On ignore combien dura son voyage. De retour à Anvers, il fut reçu dans la corporation de Saint-Luc (1540), et pendant les trente années qui suivirent il fut le peintre le plus célèbre de l'école flamande. Son atelier fut tellement fréquenté qu'il aurait, dit-on, formé cent vingt élèves. De grands seigneurs se déclarèrent les protecteurs de Frans Floris, qui travailla notamment pour le prince d'Orange et les comtes d'Egmond et de Horn. Ses travaux lui étant grassement payés, il devint riche, et se fit construire à Anvers une maison splendide, dont il décora lui-même la façade. Des dépenses exagérées ne lui permirent pas de continuer longtemps sa vie luxueuse; mais, devenu pauvre, il n'en conserva pas moins comme artiste une situation honorée. Sa réputation était considérable, non-seulement en Flandre mais en Italie, et l'on peut en voir une preuve dans les éloges que lui accorde Vasari, dans son curieux chapitre, *De diversi artefici fiamminghi*. C'est Vasari qui nous apprend que Floris avait été surnommé *le Raphael flamand*. La singularité de ce surnom est bien faite pour étonner la critique moderne. Toutes les origines de Floris sont à Florence : son œuvre est celle d'un artiste qui a vu Michel-Ange sans le bien comprendre, et qui s'est épris de la manière d'André del Sarto et du style des maîtres florentins de 1530. Dans de grands tableaux décolorés et froids, il cherche les formes élégantes, les attitudes contrastées et parfois violentes; il cherche aussi le sentiment, et Vasari le loue d'avoir savamment exprimé « la douleur, la joie et les autres passions ». Ces qualités et ces défauts se retrouvent dans les principaux tableaux de Floris, *Vénus et Mars* (1547), du musée de Berlin; *la Chute des Anges* (1554), du musée d'Anvers; *l'Adoration des Bergers* et le *Saint Luc*, de la même galerie; *Adam et Ève* (1560), des Offices de Florence; *le Jugement dernier* (1566), du musée de Bruxelles, et bien d'autres œuvres que nous ne saurions citer ici. L'exécution chez Frans Floris est attentive et caressée; mais ses peintures sont froides, comme toutes celles qu'inspire l'imitation d'un art étranger. En s'efforçant de devenir italienne, l'école flamande faisait fausse route; elle n'avait plus conscience de son génie et de ses destinées. Cette erreur fut surtout celle de Frans Floris; mais, pour peu qu'on étudie son œuvre, on reconnaîtra qu'il est impossible de se tromper avec plus de sincérité et de talent. Parmi ses nombreux élèves, on remarque les noms de Martin de Vos, Lucas de Heere, Martin van Cleef, Fr. Pourbus, Crispin van den Broecke, et deux fils, dont l'un, *François*, a longtemps travaillé en Italie. P. M.

(1) Ce surnom avait été porté par le père et l'aïeul de François.

Descamps, *Vies des peintres*. — Vasari, *Vite*. — Waagen, *Manuel de l'histoire de la peinture*. — *Catalogue du musée d'Anvers*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 346.

VRILLIÈRE (LA). *Voy.* LA VRILLIÈRE et SAINT-FLORENTIN.

VUEZ (*Arnould* DE), peintre français, né vers 1642, à Saint-Omer, mort le 18 juin 1720, à Lille. Il se forma à Saint-Omer sous la conduite d'un peintre oublié, et à Paris dans l'atelier du frère Luc. En 1660 il partit pour l'Italie. A Rome il obtint, d'après Descamps, de très-grands succès; mais provoqué par un de ses rivaux, il dut mettre l'épée à la main, et il eut le malheur de tuer son adversaire. Dès lors il accepta la proposition que lui avait faite Le Brun de venir travailler à Paris. Il y fut, dit-on, fort bien reçu : Louis XIV lui fit une pension, et l'Académie royale de peinture l'admit au nombre de ses membres, le 20 décembre 1681. De Vuez donna pour sa réception une *Allégorie relative au mariage du dauphin*, tableau dont la trace s'est perdue. Un nouveau duel, aussi malheureux que le premier, força le peintre à quitter Paris. Descamps prétend qu'il alla passer un an à Constantinople, à la suite de l'ambassadeur de France. A son retour, il reprit ses travaux, et Louvois l'ayant envoyé à Lille pour peindre un tableau dont il voulait faire présent à l'hôpital, l'artiste s'y trouva si bien qu'il y demeura jusqu'à la fin de sa vie. Les églises et les couvents firent d'Arnould de Vuez leur peintre ordinaire, et son caractère n'étant pas moins estimé que son talent, il eut trois ans l'honneur de siéger parmi les échevins de la ville. Son mariage avec Anne Degré, fille d'un ancien gouverneur de Calais, lui avait d'ailleurs créé des relations avec les meilleures familles du pays. Son œuvre est très-considérable : les églises, l'hôtel de ville et surtout le musée de Lille possèdent ses tableaux les plus remarquables. Ce sont, pour la plupart, de grandes

toiles religieuses, composées avec fracas, pauvrement dessinées, et colorées de ces tons bruns ou rougeâtres que les élèves de Le Brun ont tant aimés. On retrouve dans son talent lâché et dans son abondance stérile tous les caractères d'une école qui va finir. P. M.

Reynart, *Catalogue du musée de Lille*, 1862. — *Archives de l'art français*.

VUILLEMAIN. *Voy.* GUILLIMAN.

VULCANIUS. *Voy.* SMET.

VULSON ou **WLSON**, famille de robe, qui se prétendait originaire d'Écosse, mais qui était établie dans le Dauphiné dès la fin du seizième siècle et à laquelle appartiennent les deux personnages suivants :

VULSON (*Marc*), conseiller au parlement de Grenoble, mort en 1640. Suivant Gui Allard, c'est lui, et non Vulson de la Colombière, qui tua sa première femme et son amant, qu'il avait surpris en flagrant délit d'adultère. « Il eut sa grâce, ajoute Allard, malgré toutes les oppositions des dames de la cour d'Henri IV. » Il a publié : *Traité des élections ;* Grenoble, 1623, in-4°; réimpr. sous le titre de *Questions singulières de droit, sur les élections d'héritiers contractuelles et testamentaires ;* Paris, 1659, in-12; Bordeaux, 1696, in-12; Toulouse, 1753, in-4°, avec des notes de Sudre; — *De la Puissance du pape et des libertés de l'Église gallicane ;* Genève, 1635, in-4°.

VULSON (*Marc*), sieur *de la Colombière*, célèbre héraldiste, parent du précédent, mort en 1658. Petit-fils d'un gentilhomme huguenot, qui fut gouverneur de Die, il embrassa le parti d'Henri IV, fit six campagnes consécutives dans un régiment de cavalerie, reçut plusieurs blessures, et fut fait deux fois prisonnier. Il acheta plus tard une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et vint se fixer à Paris, où il s'occupa de recherches historiques, et surtout de blason. Il devint chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Nous citerons de lui : *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries obmises par les autheurs qui ont escrit jusques ici sur cette science ;* Paris, 1639, in-fol., très-rare; ce recueil est tiré d'un manuscrit de la bibliothèque de M. de Sautereau ; — *La Science héroïque traitant de la noblesse, de l'origine des armes, de leurs blazon et symboles, etc., avec la généalogie de la maison de Rosmadec, en Bretagne ;* Paris, 1644, 1669, in-fol., fig.; — *De l'Office des roys d'armes, des héraults et poursuivans ;* Paris, 1645, in-4°; — *Carte méthodique et introduction à la connoissance des premières règles et termes du blazon*, etc.; Paris, 1645, in-fol.; — *Le vray Théâtre d'honneur et de chevalerie, ou le Miroir héroïque de la noblesse, contenant les combats ou jeux sacrez des Grecs et des Romains, les triomphes, les tournoys, les joustes, les pas*, etc.; Paris, 1648, 2 vol. in-fol. : ouvrage plein de recherches curieuses ; — *Les Portraits des hommes illustres françois qui sont peints dans la gallerie du Palais-Cardinal de Richelieu ; ensemble les abrégez historiques de leurs vies ;* Paris, 1650, 1655, 1664, in-fol., réimpr. sous divers titres. Ses autres écrits sont aujourd'hui attribués au président Salvaing de Boissieu, qui, dans le but de faire plus facilement admettre ses rêveries sur l'antiquité de sa maison, prit le parti de les insérer dans des ouvrages qui ne paraissaient pas sous son nom. Voici en effet ce qu'on lit dans la vie de ce magistrat par Chorier : *Ex immensa caligine latentem eduxit artem heraldicam... neglectam et quasi squalore sordida purgavit... Nec ex eo gloriam aucupatur quam omnem ultro in Columberium transfudit : et acceptam hujus artis cognitionem vir ingenius qui ingrati crimen horrebat, Boessio palam, cum reverentia et gaudio Columberius referebat* (*Boessii vita*, p. 41, 42). C'est aussi l'opinion soutenue par M. de Terrebasse. E. REGNARD.

Gui Allard, *Bibl. du Dauphiné*. — Haag, *France protest.* — Rochas, *Biogr. du Dauphiné*. — A. de Terrebasse, *Vie de Salvaing de Boissieu ;* Lyon, 1850, in-8°. — J. Guigard, *Bibl. herald. de la France*.

VUOERDEN (*Michel-Ange*, baron DE), diplomate belge, né à Chièvres (Hainaut), en 1629, mort à Lille, le 3 août 1699. Fils du bailli gouverneur de Chièvres, après avoir terminé avec succès ses études, il fut choisi par la duchesse d'Havré pour accompagner en Espagne son fils, le marquis de Renty, qui bientôt renonça au monde pour entrer en religion. Il prit alors du service dans l'armée espagnole, et fit les campagnes des Pays-Bas. Attaché plus tard au comte de Fuensaldagne, il le suivit à Milan, et dans son ambassade à Paris, en 1660 et 1661. Il aida de ses connaissances diplomatiques le marquis de La Fuente, successeur de Fuensaldagne, mais, trompé dans les espérances que lui avaient fait concevoir les ministres espagnols, il se retira à Tournai pour y exercer la charge de grand-bailli. D'abord exilé lors de l'invasion des Français, il fut rappelé à la demande de la reine, ne tarda pas à être en faveur auprès des vainqueurs, et devint grand-bailli des états de Lille, puis chevalier d'honneur au parlement de Flandre. Il avait été, en 1679, l'un des commissaires envoyés à Courtrai, pour le règlement des limites, en exécution du traité de Nimègue. On a de lui : *Journal historique contenant les événements les plus mémorables de l'histoire sacrée et profane ;* Lille, 1684, 2 vol. in-8° : espèce d'éphémérides, ou se trouve, à la date de chaque jour, une série d'événements que termine un trait de la vie militaire de Louis XIV. Il a laissé en outre divers ouvrages manuscrits, conservés à la bibliothèque de Cambrai, entre autres : *Journal de l'ambassade du comte de Fuensaldagne en France ; Journal du baron de Vuoerden pendant son voyage de Flandre en Italie par l'Allemagne, commencé sortant de Bruxelles le 20 juin*

1656, in-fol., contenant encore une Méthode pour la conversation, des poésies et autres opuscules; *Mémoires depuis 1653 jusqu'en 1669*, 2 vol. in-fol.; *Lettres, mémoires et affaires depuis 1669 jusqu'en 1698*, 12 vol. in-fol. Sa fille, *Marie-Louise*, a écrit les *Mémoires du baron de Vuoerden, contenant ce qu'il a fait et écrit de plus important depuis sa naissance*, mss. in-fol., conservé à la bibliothèque de Cambrai. Cinq lettres inédites de Vauban, adressées à Vuoerden, sont impr. dans les *Archives du nord de la France*, t. Ier. E. R.

Pillot, *Hist. du parlement de Flandre*, t. I. — A. Le Glay, *Catalogue des mss. de la bibl. de Cambrai*.

W

WAAST ou **WAST** (Saint), en latin *Vedastus*, né sur les limites du Périgord et du Limousin selon les frères Sainte-Marthe, ou selon d'autres à Toul, mort le 6 février 540, à Arras. Après avoir mené la vie de solitaire aux environs de Toul, il fut ordonné prêtre par l'évêque de cette ville; le même prélat le désigna ensuite pour catéchiste à Clovis, qui avait fait vœu à Tolbiac d'embrasser le christianisme (496). Clovis l'emmena avec lui à Reims, et le recommanda à Remi. Waast fut nommé par ce dernier évêque d'Arras, vers 499, puis de Cambrai, vers 510. Ayant trouvé dans l'une et l'autre ville toutes les superstitions païennes, il bâtit des oratoires et ordonna des ministres; des idolâtres allèrent en grand nombre lui demander le baptême, et il reconstruisit les églises brûlées par les barbares. Ses fonctions pastorales durèrent quarante ans, et on l'inhuma à Notre-Dame d'Arras, d'où il fut transféré dans un petit oratoire bâti sur les bords du Crinchon et choisi par lui pour sa sépulture. On y éleva dans la suite l'abbaye qui porta son nom, abbaye moins célèbre par le tombeau de Thierri III, roi de Bourgogne et de Neustrie, que par ses moines, laborieux copistes au moyen âge des précieux monuments de la littérature. Ulmar, religieux de ce monastère, a écrit une histoire de l'élévation de ce saint, que des poëtes ont chanté, et qui fit, dit-on, des miracles nombreux. Alcuin, chargé par l'abbé Radon de retoucher le manuscrit d'Ulmar, en composa une nouvelle histoire.

Alcuin, *Vita S. Vedasti*. — Fulbert, *Translatio S. Vedasti*. — Garet, *Vie de S. Wast*; Valenciennes, 1622, in-4°, et 1701, in-12. — Bollandus, *Acta sanctorum*, 6 fév., t. I. — Baillet, *Vies des saints*, t. II. — *Gallia christiana*.

WACE (*Robert*), poëte anglo-normand, né vers 1120, dans l'île de Jersey, mort en Angleterre, entre 1174 et 1184. Appelé tantôt Vace, Wace, Wacce, Waice, Wage, ou encore Guace, Gasse, Guasco, ce qui n'est qu'une forme différente du même nom, celui de Wistace, d'Huistace, d'Eustace, ou d'Eustache lui est encore donné dans divers manuscrits de ses poëmes. Dans tous du reste il n'est connu que sous le nom de *maistre Wace*, et le prénom de Robert lui fut appliqué pour la première fois par Huet, sans qu'on sache sur quelle autorité (1). Il est très-probable que le nom de Wace n'était autre chose qu'un nom de baptême, seule désignation qui servit alors à distinguer les hommes de roture. En effet sa famille, si l'on s'en rapporte à lui-même, n'avait aucune prétention aristocratique, et M. du Méril le suppose fils d'un de ces charpentiers que le duc Guillaume avait réunis en si grand nombre à Saint-Valery pour construire la flotte qui devait le conduire en Angleterre (2). Quoi qu'il en soit, aucun doute du moins n'est possible sur le lieu de sa naissance :

En l'isle de Gersui fu nez,

dit-il. Venu jeune à Caen, il fit probablement ses premières études, passa ensuite en France, c'est-à-dire dans l'île de France, sans doute à Paris, où il étudia assez longtemps, et revint à Caen sans qu'on sache quels furent les motifs et les circonstances de ce voyage et de ce retour (3). Les nombreux termes de procédure dont il se sert dans ses écrits peuvent faire supposer qu'il fut employé dans quelque cour de justice. Ce qui est certain, c'est qu'il s'exerça dès lors à écrire des traductions, des *servantois*, paraphrases poétiques dans lesquelles on expliquait alors au peuple la raison des fêtes et les mérites du saint que l'on célebrait (4). C'est à cette première époque de sa vie qu'il faut rapporter le poëme

(1) *Orig. de Caen*, ch. XXIV.

(2) Ce passage du *Roman de Rou* vient à l'appui de cette hypothèse :

Mais jo oi dire à mon père
(Bien m'en sovient, mais varlet ere),
Ke set cent nes, quatre meins, furent,
Quant de Saint-Valeri s'esmurent
Ke nes, ke batels, ke esqueis
A porter armes e herneis.

(3) A Caen fu petit portez.
Illiques fu à lettres mis.
Puis fu lunges en France appris.
Quand de France jo repairai
A Caen lunges conversai.
De romanz fere m'entremis;
Mult en ecris et mult en fis.
(*Roman de Rou.*)

(4) C'est sur ce fondement que l'abbé Le Bœuf lui a attribué une *Vie de saint Georges*, anonyme (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XVII), et M. du Méril une *Vie de sainte Marguerite*, conservée à la biblioth. de Tours (n° 237), et dont le manuscrit indique pour auteur un certain GRACE, corruption sans doute de Guace ou Wace.

de *la Conception*, dont il est certainement l'auteur, et dans lequel, traduisant en partie le *Miraculum de conceptione sanctæ Mariæ* de saint Anselme, il raconte l'établissement de la fête de la Conception. Érudit, mais dépourvu d'imagination, comme la plupart des chroniqueurs de son temps, il s'occupa à mettre le passé en vers et à traduire d'anciennes chroniques latines. C'est ainsi qu'il composa le *Roman de Rou*, achevé en 1160 et qu'il dédia à Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Ce prince le récompensa de cette œuvre, dans laquelle était relatée l'histoire de ses ancêtres, par un canonicat dans l'église de Bayeux, dignité dont il semble avoir été revêtu de 1161 à 1171 (1). Mais comme il se donne dans ses écrits le titre de *clerc lisant*, on suppose qu'il fut également attaché à la chapelle particulière de Henri II. Toute autre conjecture sur la vie de Wace est incertaine, et l'année même de sa mort n'est pas encore fixée; on peut penser cependant, d'après la dernière charte où on le voit figurer, qu'il mourut vers 1174. Les ouvrages de Wace sont les suivants : 1° *Le Roman du Brut*, qui dans les manuscrits porte la date de 1155, et qu'il présenta à la reine Éléonore. *Brut* ou *Bruit* avait alors le sens de *tradition*, et en effet ce poëme n'est qu'une version romane des traditions bretonnes qui racontaient la fondation d'un royaume d'Angleterre par Brutus, fils d'Ascagne. Il est probable que Wace, pour la composition de cet ouvrage, avait consulté les vraies traditions du peuple, dont il existait déjà au moins deux versions kimris, celle de Walter, archidiacre d'Oxford (*voy.* le *Myvyrian archaiology of Wales*), et celle de Geoffroi de Monmouth. On sait d'ailleurs par le témoignage de Wace lui-même qu'il était allé en Armorique, où les traditions bretonnes étaient très-populaires. Quant au talent du poëte, ses qualités habituelles sont la netteté de pensée, une souplesse de style que la rime n'embarrassa jamais, de l'élégance, de la sobriété et même une certaine concision. La première édition de ce poëme, qui compte 15,300 vers de huit syllabes, a été donnée, avec notes, par M. Le Roux de Lincy, Rouen, 1836-38, 2 vol. in-8°, d'après les manuscrits des bibliothèques de Paris (2). 2° *Le Roman de Rou* (Rollo), contenant l'histoire des ducs de Normandie depuis l'invasion de Rollon jusqu'à la huitième année du règne d'Henri Ier, est divisé en quatre parties, qu'on ne trouve réunies dans aucun manuscrit : la première, en vers de huit syllabes, est le récit des incursions des Normands; la deuxième et la troisième, toutes deux en vers alexandrins, comprennent, l'une l'histoire de Rollon, l'autre celle de Guillaume-Longue-Épée et de Richard Ier; la q[uatrième,] plus longue à elle seule que les trois au[tres,] reparaît le mètre de huit syllabes, s'éten[d] 1106. Le poëme entier est composé d[e] 16,000 vers. Toutefois, des différences très-considérables, le changement de rh[ythme,] surtout leur dispersion dans différent[s manus]crits, ont fait penser avec beaucoup d[e] quelques érudits que la première et la [quatrième] partie de ce poëme pouvaient seules [être avec] certitude attribuées à Wace. Les manu[scrits du] *Roman de Rou* sont nombreux; le *Br[itish Mu]seum* en possède un, qui paraît le plus [ancien;] est du treizième siècle, et ne contient qu[e la qua]trième partie; celui de la Bibliothèque [impériale] (n° 7567) est du quatorzième. Sans pa[rler d'une] version en prose française de ce poëme, [faite] au treizième siècle, et impr. en 1487 [sous le] titre : *Cronique de Normandie*, Roue[n,] ni des extraits publiés par de La Roqu[e (Généa]*logie de la maison d'Harcourt*), d[e Duchesne] (*Hist. de Normandie*), par du Can[ge (Glos]*saire*), etc., la première édition comp[lète a] été donnée par Pluquet, Rouen, 182[7, 2 vol.] in-8° (1), trad. en anglais, Londres, 18[..] — 3° *Chronique ascendante des duc[s de Nor]mandie*, poëme rimé en 314 vers de d[ix syl]labes, qui s'étend en remontant d'H[enri II à] Rollon, et mis au jour en 1825, par Plu[quet, dans] les *Mémoires de la Société des antiq[uaires de] Caen*, t. Ier; M. du Méril n'hésite pa[s à re]jeter du nombre des écrits authent[iques de] Wace. La langue et l'orthographe de c[ette com]position pourraient plutôt le faire attri[buer à un] trouvère picard. — 4° *C'est comment [la Con]ception Notre-Dame fut établie*, poë[me de] huit cents vers de huit syllabes, dont n[ous avons] déjà parlé et qui a été publié, par MM. [...] Trébutien, sous ce titre : *L'Etablisse[ment de] la fête de la Conception Notre-Da[me, dite] la fête aux Normands*; Caen, 184[.] —5° *Vie de saint Nicolas*, publiée et tra[duite d'après] un manuscrit d'Oxford par N. Deliu[s, Bonn,] 1850, in-8°; M. de Monmerqué avait d[onné] une édition gr. in-8° de ce poëme pour l[a Société] des bibliophiles français; — 6° *Vie de [sainte] Marie, suivie de la Vie de S. George[s, poëmes] inédits*; Tours, 1859, in-12. C'est san[s aucune] espèce de fondement qu'on a quelquefoi[s donné] Wace pour auteur du *Roman du chev[alier au] Lion*, qui est de Chrestien de Troyes, [et du Ro]*man d'Alexandre*, œuvre de Lamber[t le Court] et d'Alexandre de Bernay. Eug.

(1) Me fut donné (Dieu li rende)
A Waex une provande.

(2) Sir Fréd. Madden a publié pour la première fois littéralement une très-curieuse paraphrase poétique, en dialecte saxon, du Brut : *Layamon's Brut, or Chronicle of Britain*; Londres, 1847, 3 vol. in-8°, avec version anglaise, glossaire et notes.

Brequigny, dans les *Notices des manuscrit[s]*. — *Hist. littér. de la France*, t. XIII. — Pluqu[et, Notice] *sur la vie et les écrits de R. Wace*; Rouen, 1[824.] — Le Roux de Lincy, *Description des manu[scrits qui] contiennent* le Roman de Bruth. — *Mémoires [de la Soc.] des antiq. de Normandie*, t. I. — De La Ru[e, Essais] *hist. sur les bardes*. — Le Baud, dans les [...]

(1) *Voy.* à ce sujet les *Observations philol[ogiques et] grammaticales sur* le Roman de Rou (Rou[en, 1829,] in-8°), par Raynouard.

l'Acad. des inscr., t. XVII. — E. du Méril, Études d'archéologie et d'hist. littéraire; Paris, 1862.

WACHTER (*Jean-Georges*), philologue allemand, né le 7 mars 1673, à Memmingen, mort en 1757, à Leipzig. D'abord employé au cabinet des antiques de Berlin, il se fit connaître par quelques bons mémoires d'archéologie, et fut agrégé à la Société royale des sciences. Il alla s'établir à Leipzig, où il fut nommé conservateur de la collection de médailles et de la bibliothèque de la ville. On a de lui : *Glossarium germanicum, continens origines et antiquitates totius linguæ germanicæ et omnium ejus vocabulorum vigentium et desitorum*; Leipzig, 1736-37, 2 vol. in-fol. : ce savant ouvrage, qui soutient la comparaison avec le *Glossaire* de du Cange, et qui a facilité les travaux de Grimm et d'autres linguistes modernes, est encore consulté aujourd'hui avec fruit, bien que les parties ayant trait à la philologie comparée ne soient plus à la hauteur de la science; — *Archæologia nummaria*; ibid., 1740, in-4° : étude sur les plus anciennes monnaies usitées chez les différents peuples; — *Naturæ et Scripturæ concordia, commentario de litteris ac numeris primævis illustrata*; ibid., 1752, in-4°, fig.; — plusieurs *Mémoires*, dans les *Miscellanea berolinensia* et les *Nova acta erudit. lipsensia*, tels que *De alphabeto naturæ*, *De lingua codicis argentei*, etc.

Meusel, *Lexikon*. — Zedler, *Universal Lexikon*.

WADDING (*Luke*), historien et théologien anglais, né le 16 octobre 1588, à Waterford, mort le 18 novembre 1657, à Rome. Il était de famille noble et catholique. A quinze ans il suivit en Portugal Matthew, son frère aîné, qui avait dirigé jusqu'alors ses études, et les acheva dans un séminaire irlandais à Lisbonne. Admis en 1605 chez les Franciscains, sous le nom de Michel-Ange de Saint-Romule, il continua avec beaucoup d'assiduité de s'instruire en théologie et en histoire dans les maisons de son ordre, à Liria, à Lisbonne et à Coimbra, fut envoyé ensuite à Salamanque, et y eut, outre la surveillance des étudiants, une chaire de théologie. Ses talents le firent remarquer de ses supérieurs, et l'un d'eux, Antonio de Trejo, qui venait d'être élevé à l'évêché de Carthagène, le choisit pour chapelain lorsqu'il fut chargé par le roi Philippe III d'aller prendre part à la cour de Rome à une sorte de tournoi ecclésiastique dont l'immaculée Conception était l'objet (1618). L'ordre des Cordeliers s'était déclaré en quelque sorte le champion de la Vierge, et soutenait depuis longtemps des querelles aussi vives que scandaleuses à ce sujet contre celui des dominicains. Wadding déploya un zèle extrême à reunir, soit à Rome, soit dans les bibliothèques d'Assises, de Pérouse, de Naples et d'autres lieux de l'Italie, tout ce qu'il put de documents en faveur de son opinion, et il composa l'histoire détaillée de cette querelle, laquelle fut mise au jour par un gentilhomme belge, sous ce titre : *Legatio Philippi III et IV, Hisp. regum, ad Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII pro definienda controversia conceptionis B. Mariæ Virginis, per A. a Trejo*; Louvain, 1624, in-fol. Cette dispute, dont on peut dire qu'il supporta tout le poids, n'empêcha pas Wadding de se livrer à d'autres travaux et de rendre aux études ecclésiastiques des services plus utiles. C'est ainsi qu'il entreprit de publier aux frais du pape et de Bénigne de Gênes, son général, l'excellente concordance que le P. Calasio avait laissée manuscrite (*Concordantiæ Bibliorum hebraicæ*; Rome, 1621, 4 vol. in-fol.), en l'accompagnant d'un savant traité : *De hebraicæ linguæ origine et utilitate*. Sa réputation de savoir et de piété lui valut deux charges éminentes dans son ordre, celles de procureur (1630-1634) et de vice-commissaire (1645-1648); mais, par un scrupule d'humilité, il refusa d'être décoré de la pourpre romaine. On lui doit à Rome des fondations utiles, comme le collége de Saint-Isidore, pour l'éducation de ses jeunes compatriotes. « Son influence, rapporte Chalmers, paraît avoir été très-grande; la seule tache qui soit sur sa vie est l'encouragement qu'il donna au soulèvement de l'Irlande en 1641. »

Outre les ouvrages cités, on a encore de Luc Wadding : *Apologeticus de prætenso monachatu augustiniano S. Francisci*; Madrid, 1625, in-4°; trad. en espagnol dans la même année, ibid., in-4°; réimpr. à Lyon, 1641, in-8°, avec une réponse de Th. Herrera, l'un des contradicteurs de l'auteur sur cette question; — *Annales ordinis Minorum*; Lyon et Rome, 1628-54, 8 vol. in-fol. : cette histoire, très-détaillée, ne va pourtant que jusqu'en 1540; les erreurs qui s'y étaient glissées ont été corrigées dans un *Supplément* du P. Melissani, Turin, 1710, in-fol., et Salamanque, 1728, 2 vol. in-fol. : elle a été refondue, rectifiée et augmentée par le P. J.-M. Fonseca, Rome, 1731-45, 19 vol. in-fol.; cette édition nouvelle a été continuée en Italie par G. Michelesi (Rome, 1794, t. XX), et par le P. Melchiorri (Ancône, 1844-60, t. XXI à XXIV); mais elle n'en est encore arrivée qu'aux premières années du dix-septième siècle (voy. à ce sujet le *Serapeum*, 1854, p. 49). L'ouvrage original de Wadding avait été abrégé par deux cordeliers : l'un, Fr. Harold, l'a mis en latin, Rome, 1662, 2 vol. in-fol., et l'autre, Sylv. Castet, en français, Toulouse, 1680-83, 4 vol. in-4°; — *Vita B. Petri Thomæ carmelitæ, patriarchæ C. P.*; Lyon, 1637, in-8°; — *Vita J. Duns Scoti*; Lyon, 1644, in-12; — *Scriptores ord. Minorum*; Rome, 1650, in-fol. : cet ouvrage utile, malgré de nombreuses omissions, a été refondu dans la *Bibl. universa franciscana* (Madrid, 1732, 3 vol. in-fol.), du P. Jean de Saint-Antoine, et réimpr. à Rome, 1806, in-fol., avec des corrections du P. Sbaraglia; — *Immaculatæ conceptionis Virginis Mariæ opusculum*; Rome, 1655, in-8° : rare. Enfin, ce labo-

rieux savant a encore édité les *Sermones* de saint Antoine de Padoue (1624), les *Opuscula* de saint François d'Assises (Lyon, 1637, in-24), les *Opera omnia J. Duns Scoti* (ibid., 1639, 12 vol. in-fol.), *la Jacobiade* (ibid., 1641, in-8°), poëme latin de J.-B. de Petrucci; des *Offices* de plusieurs saints (Rome, 1649, in-4°), etc. P. L.

Sa Vie, par Harold, à la tête des *Annales*, édit. 1731. — Antonio, *Bibl. hisp. nova*, préface. — Baillet, *Jugem. des savants*, t. II. — Jean de S. Antoine, *Bibl. franciscana*. — Chalmers, *General biogr. dictionary*.

WAFFLARD (*Alexis-Jacques-Marie*), auteur dramatique français, né le 29 juin 1787, à Versailles, mort le 12 janvier 1824, à Paris. Il était fils d'un marchand papetier. Après avoir fréquenté les écoles élémentaires, il apprit le métier de doreur sur porcelaine, et vers l'âge de dix-huit ans il s'enrôla dans un régiment de chasseurs à cheval, où servait son frère aîné. Mais il ne put faire campagne, et fut réformé à cause de la faiblesse de sa constitution. De retour à Paris, il obtint un emploi de surnuméraire dans le ministère de la guerre, le perdit bientôt par suite d'une réorganisation des bureaux, et se mit alors à écrire pour le théâtre. Il mourut à trente-six ans et demi, d'une maladie de poitrine. Ses ouvrages dramatiques, au nombre de dix, se distinguent par l'observation, par des effets bien amenés, et par un dialogue spirituel; à l'exception d'un seul, *l'Écolier d'Oxford* (1824), joué après sa mort et qui est faible, il les composa en collaboration. Ainsi avec M. de Bury (Fulgence), il a donné à l'Odéon trois comédies: *un Moment d'imprudence* (1er déc. 1819); *le Voyage à Dieppe* (1er mars 1821), une des plus jolies pièces de l'ancien répertoire; et *le Célibataire et l'Homme marié* (29 juill. 1824); et avec le même et Picard, *les Deux ménages* (21 mars 1822). Toutes ses pièces ont été imprimées.

Mahul, *Annuaire necrol.*, 1824.

WAGENAAR (*Luc*), géographe hollandais, né à Enkhuisen, vers 1540. Il servit dès son enfance dans la marine marchande, et devint l'un des plus habiles pilotes de son pays. On manque d'ailleurs de détails sur sa vie. Il est auteur du *Trésor du navigateur, ou Itinéraire pour toutes les mers, avec cartes* (en holl.); Leyde, 1584-85, 2 part., in-4°; trad. en latin, sous le titre de *Speculum nauticum* (ibid., 1586, in-fol.), en français sous celui de *Miroir de la navigation occidentale* (Anvers, 1590, in-4°, obl., et 1600, in-fol.), et en anglais, avec des augmentations, par Ant. Ashley (1588). Wagenaar a publié des cartes du port d'Enkhuisen, et de différentes contrées qu'il avait parcourues. Ses cartes eurent une grande utilité à l'époque de leur publication.

Watt, *Bibliogr. britannica*.

WAGENAAR (*Jean*), historien hollandais, né le 31 octobre 1709, à Amsterdam, où il est mort, le 1er mars 1773. Comme il appartenait à la bourgeoisie aisée, il put, de bonne heure, se livrer entièrement aux travaux littéraires, vers lesquels il se sentait entraîné. Les langues anciennes, le français, l'anglais et l'allemand lui étant familières, il commença à l'âge de vingt ans à publier des traductions. C'est ainsi qu'il fit passer en hollandais les *Sermons* de Tillotson (1730-32, 6 vol. in-8°), l'*Histoire des papes*, de Bruys, et les *Institutions philosophiques*, de Martyn. Ces travaux lui ayant donné le goût de la polémique religieuse, il écrivit, en 1740, une *Dissertation sur le baptême des petits enfants, par un ministre remontrant* (Amst., in-4°), et se trouva jeté dans une dispute aussi irritante que fâcheuse; il s'en tira par le silence. Il retourna à ses études historiques, pour ne plus les quitter. Il termina en 1748 *l'État présent des Provinces-Unies* (De tegenwoordige Staet der vereenigde Nederlanden); Amst., 1738-48, 11 vol. in-8°). Le stathouder Guillaume V tenait cet ouvrage pour un chef-d'œuvre, et en faisait à tout propos l'éloge. Ce succès engagea Wagenaar à entreprendre son *Histoire nationale*, à laquelle il travailla dix ans; elle parut sous le titre de *Vaderlandsche Historie* (Amst., 1749-59, 22 vol. in-8°), fut traduite en allemand (Leipzig, 1756-65), et en français (Paris, 1757-72, 8 vol. in-4°), et réimpr. par l'auteur, mais avec des corrections importantes, 1752 et suiv. Plus annaliste qu'historien, Wagenaar doit être loué pour l'étendue des recherches, la clarté du style, la variété des détails; mais il se montre d'une partialité choquante pour la maison d'Orange. Sa ville natale lui accorda, en 1758, le titre d'historiographe, et lui demanda une *Description d'Amsterdam*, dont il fit un livre de luxe en 3 vol. in-fol., publié de 1760 à 1767, et souvent réimpr. depuis en différents formats. Quand il mourut, le meilleur historien de la Hollande n'était encore que premier commis au secrétariat d'Amsterdam. Outre les ouvrages cités, on a de lui: *De Patriot of politische bedenkingen over den Staat der vereenigde Nederlanden in 1747* (Le Patriote, ou Considérations, etc.); Amst., 1748, in-8°; — *'T verheugt Amsterdam* (Amsterdam en réjouissance à l'occasion de la visite solennelle de Guillaume d'Orange); ibid., 1768, in-fol., fig.; — *Zeven Lessen over het verhandelen der heilige Schrift* (Sept leçons sur la manière d'entendre les Écritures), ibid., 1770, 1771, in-8°; — *De Geschiedenissen der christelycke Kirke in de eerste Eeuw* (Histoire de l'Église chrétienne pendant le premier siècle); ibid., 1773, in-8°; — *De Hervorming te Amsterdam* (La Réforme en 1578); ibid., 1778, in-8°; — *Beschryving der Stad Bergen op Zoom* (Description de la ville de Berg-op-Zoom); ibid., 1780, in-8°; — *Historiche Verhandeling over de waardigheid van Stadhouder* (Du Pouvoir du Stathoudérat); ibid., 1787, in-8°. Ch. RAHLENBECK.

Lykzang op het afsterven van J. Wagenaar; Amst., 1773, in-8°. — De Wind, *Bibliotheek der nederl. geschiedschryvers*. — Hok, *Vaderl. Woordenboek*. — Huisinga Bakker, *Leven van J. Wagenaar*; Amst., 1776, in-8°.

WAGENSEIL (*Jean-Christophe*), érudit

allemand, né le 26 novembre 1633, à Nuremberg, mort le 9 octobre 1705, à Altdorf (Bavière). Il était fils d'un marchand. Son éducation, confiée aux soins d'un précepteur, se fit à Greifswald, à Rostock et à Altdorf. En 1654 il entra chez le comte Henri de Traun, et mena à bonne fin les études de ses fils; puis, en 1659, il passa dans la maison du comte Ernest, son frère, et fut chargé d'accompagner le fils de ce seigneur dans ses voyages. Il parcourut ainsi avec lui l'Italie, la France, l'Espagne, les Pays Bas, l'Angleterre et l'Allemagne, revint en 1667 dans sa patrie, et obtint alors à l'académie d'Altdorf la double chaire de droit public et d'histoire; au bout de huit ans il changea cette dernière contre celle des langues orientales, et pour ce qui est de la première, il la conserva jusqu'à sa mort. En 1676 le prince Adolphe-Jean, comte palatin du Rhin, lui donna la conduite de deux de ses fils, avec le titre de conseiller. Sa ville natale lui conféra aussi des marques de son estime en le choisissant pour bibliothécaire (1699), emploi que les incommodités de l'âge l'obligèrent à résigner en 1700. Wagenseil acquit des connaissances étendues; il avait de l'honnêteté, du savoir, un esprit doux et tolérant, mais il était enclin à la crédulité, et manquait de discernement dans ses recherches. Plusieurs académies étrangères lui envoyèrent leur diplôme; il fut reçu docteur en droit à Orléans en 1665, et il ressentit jusqu'à trois fois les effets de la libéralité de Louis XIV, grâce aux bons offices de Chapelain. Nous citerons de lui : *De cœna Trimalcionis;* Nuremberg, 1667, in-8°; Paris, 1687, in-8°: il combat l'authenticité de ce fragment attribué à Pétrone; — *Sota, hoc est liber Mishnicus de uxore adulterii suspecta;* Altdorf, 1674, in-4° : les nombreux extraits de la Mischna y sont traduits en latin et longuement interprétés; — *Tela ignea Satanæ;* ibid., 1681, 2 vol. in-4° : recueil des écrits composés par des juifs contre la religion chrétienne; Wolff et J.-B. de Rossi en ont fait l'éloge; — *Exercitationes VI varii argumenti;* ibid., 1687, 1697, in-4°; — *De hydraspide;* ibid., 1690, in-4° : description d'une machine, que l'auteur dit avoir inventée, et par le moyen de laquelle une armée entière peut passer l'eau sans aucun pont; — *De re monetali veterum Romanorum;* ibid., 1691, in-4°; — *Pera librorum juvenilium;* ibid., 1695, in-12 : c'est un cours abrégé d'études classiques; — *De civitate norimbergensi;* ibid., 1697, in-4°; — *Belehrung von der Jüdisch-Deutschen Red- und Schreibart* (De la manière de lire les écrits des Juifs); Kœnigsberg, 1699, in-4° : livre rédigé en allemand et impr. en caractères hébreux; — *Ankündigung wegen der Jüden Lästerung* (Dénonciation à tous les magistrats chrétiens pour les engager à empêcher les blasphèmes des juifs contre Jésus-Christ); s. l., 1704, in-fol.; — *Der Adriatische Lœwe* (Le Lion de Venise); Altdorf, 1704, 1738, in-8°, fig. : dictionnaire héraldique des principales familles nobles de Venise; — *Von der Erziehung eines Prinzen* (De l'éducation d'un prince); Leipzig, 1705, in-4°. Parmi ses nombreuses dissertations on remarque celle *De Joanna papissa*, reproduite dans les *Amœnit. litter.*, de Schelhorn, t. Ier. Le recueil épistolaire de Magliabecchi (Florence, t. Ier, 1746) contient trente-deux lettres de Wagenseil adressées à ce savant.

Rothscholtz, *Wagenseilii vita*; Nuremberg, 1719, in-4°. — *Acta erudit. lips.*, ann. 1708. — Niceron, *Mémoires*, t. II et X. — Will, *Nürnberg. Gel. Lexic.*, t. IV. — Hirsching, *Handbuch*.

WAGNER (*Jean-Jacques*), naturaliste suisse, né le 30 avril 1641, près de Zurich, mort le 14 décembre 1695, dans cette ville. Reçu docteur en médecine, il partagea son temps entre la pratique de son art et la botanique, et devint bibliothécaire de Zurich. Son goût pour l'observation le fit admettre, sous le nom de *Pæon II*, dans l'Académie des Curieux de la nature, à laquelle il communiqua un assez grand nombre de mémoires. On a de lui : *Historia naturalis Helvetiæ curiosa;* Zurich, 1680, in-12 : ouvrage qui mérite encore d'être consulté; — *Mercurium helveticum;* ibid., 1688, in-12.

Haller, *Biblioth. botanica*.

WAGNIÈRE (*Jean-Louis*), littérateur français, né en 1739, en Suisse, mort après 1787. A l'âge de quinze ans, il entra au service de Voltaire, qui habitait alors le pays de Vaud, et il montra de si bonnes dispositions que le philosophe s'intéressa à lui, travailla à son instruction et le mit en état de devenir son secrétaire, dès la fin de 1756, lorsque Collini eut renoncé à cette place. Wagnière la conserva jusqu'à la mort de Voltaire; il eut toute sa confiance, et s'en montra digne par une discrétion, un dévouement à toute épreuve. C'est sous son nom que Voltaire publia le *Commentaire historique sur les Œuvres de l'auteur de* la Henriade. Cette position aurait pu donner l'aisance à Wagnière; mais sa délicatesse nuisit à ses intérêts. Mme Denis lui donna en 1778 un logement à Ferney, avec la place de gérant; mais lorsque le château eut été vendu, trois mois après, au marquis de Villette, Wagnière fut obligé d'en sortir, n'ayant que les 8,000 livres portées dans le testament. Heureusement pour lui, l'impératrice de Russie, Catherine, qui avait acheté la bibliothèque de Voltaire, l'appela à Saint-Pétersbourg pour disposer les livres dans le même ordre où ils étaient à Ferney. Il s'y rendit, au milieu de 1779, et reçut de l'impératrice une pension viagère de 1,500 livres. On ne sait plus rien sur le reste de sa vie, que ses récriminations contre Mme Denis, à propos d'une rente de cinquante louis qu'elle lui avait promise, et d'une somme de 6,000 francs, que Panckoucke devait payer à Wagnière, à ce que celui-ci assure, et qu'elle s'appropria. Les écrits de Wagnière ont été publiés avec les mémoires de Longchamp, sous ce titre : *Mémoires sur Voltaire et sur*

ses ouvrages, par Longchamp et Wagnière (Paris, 1825, 2 vol. in-8°); ils sont au nombre de quatre, et contiennent des détails intéressants et de curieuses anecdoctes.

Voltaire, Grimm, *Corresp.* — *Revue encyclop.*, t. XXVIII.

WAGRAM (Prince DE). *Voy.* BERTHIER.

WAIFER, duc d'Aquitaine, né vers 725, assassiné en Périgord, le 2 juin 768. Il était fils d'Hunald, et lui succéda en 745. Héritier de la haine de son père contre Pepin le Bref, et ayant des droits présumés à la couronne, il donna asile en 751 à Griffon, frère et ennemi de Pepin, et refusa de le livrer aux ambassadeurs qui vinrent le réclamer. Ce refus fournit prétexte à la conquête de l'Aquitaine, que firent ajourner les guerres d'Italie et d'Allemagne. En 759, Pepin se mit à l'œuvre. Pour susciter des obstacles à son adversaire, il intéressa le clergé à sa querelle, accusa Waifer d'avoir spolié les églises, et le somma de restituer ce qu'il avait pris, tant lui qu'Hunald. Puis il convoqua au champ de mai les grands du royaume, prélats et guerriers, leur fit partager son ressentiment, et déclara la guerre (760). Il passe alors la Loire, et entre brusquement en Aquitaine. Surpris par la célérité des Francs, Waifer demande à traiter, consent à tout ce qu'on a exigé de lui, prête serment de maintenir ses promesses, et donne en otage ses cousins germains Ictier et Artalgaire, fils d'Atton. Le roi des Francs rompt alors son armée; mais cela fait, Waifer rompt son traité. Se croyant dégagé d'une promesse arrachée par la violence, il lève des troupes, dont il donne le commandement à Humbert, comte de Bourges, et à Blandin, comte d'Auvergne, et envahit la Bourgogne jusqu'à Châlon-sur-Saône, dont il brûle les faubourgs. A la nouvelle de cette invasion, Pepin accourt du fond de l'Allemagne, tombe sur l'Aquitaine, et y met tout à feu et à sang : de 761 à 763, il ravage le Berri, l'Auvergne, le Poitou, le Limousin, le Périgord, s'empare des châteaux de Bourbon, de Chantelle et de Clermont, qu'il brûle, de la cité d'Averne, qu'il rase et où il fait prisonnier Blandin et plusieurs seigneurs gascons, de Bourges, où il fait prisonnier le comte Humbert, de Limoges, qu'il détruit, s'en retournant à chaque hiver au delà de la Loire, chargé d'un riche butin. Waifer essaye en vain de l'arrêter dans ces excursions lointaines et périodiques. Avec les Aquitains et les Gascons, il se présente vers Issoudun pour lui livrer bataille et la perd. En 764, la trahison de Tassillon, duc de Bavière, suspend le cours de ces guerres effroyables. En 765, elles recommencent. Mancion, cousin de Waifer, marche vers Narbonne; ses troupes sont taillées en pièces par les Francs et lui-même est tué dans l'action. Waifer perd l'un après l'autre ses lieutenants et ses alliés. A voir tant de défaites racontées par les historiens d'Austrasie, sans une victoire remportée par les Aquitains, il est difficile de ne pas reconnaître leur partialité en faveur de Pepin. Quoi qu'il en soit, Waifer, au désespoir, travaille lui-même à la grande œuvre de destruction en Aquitaine : Poitiers, Saintes, Angoulême, Périgueux, Limoges, et une foule d'autres places sont démantelées. Pepin profite de cet acte insensé, repasse la Loire, fait relever les murs des villes et reçoit leur hommage (766). Quant à Waifer, il se réfugie dans les châteaux forts de l'Auvergne et du Querci, ne cessant de combattre et toujours battu. Un instant son oncle, Remistan, parvient à rallumer la guerre, mais il est pris du côté de Saintes et pendu (768). La mère, la sœur et les nièces de Waifer sont elles-mêmes prisonnières et conduites devant Pepin, qui ordonne de les traiter avec honneur. Waifer errait alors dans la forêt du Ver, en Périgord. Pepin, ne pouvant l'avoir vivant, le fit assassiner. L'Aquitaine fut réunie à la couronne. Ainsi finit cette guerre, où la force et le crime furent opposés au droit, où un duc combattit glorieusement, jusqu'à la mort, pour l'indépendance de son pays, et où un roi, sous le masque de la religion, combattit pour l'agrandissement de ses États. Des outrages furent prodigués à la mémoire du vaincu. Hunald, après la mort de son fils, sortit de son cloître, et tenta de disputer l'Aquitaine à Charlemagne. Loup, fils de Waifer et d'Adèle, essaya aussi de recouvrer ce patrimoine : après avoir battu à Roncevaux l'arrière-garde de Charlemagne (778), il fut pris et pendu.

Martial AUDOIN.

Prédégaire, *Contin.* — Adon, *Chron.* — Éginhard, *Annales.* — Sigebert, Aimoin. — *St-Gall.*, *Chron.*, t. I. — Baluze, *Miscellanea*, p. 414. — Vaissète, *Hist. du Languedoc*, t. I, p. 417. — Hauteserre, *Des Choses d'Aquitaine*, liv. VII, ch. 12. — Venuti, *Diss. sur Guaifre*, p. 114. — Deverneilh-Puiraseau, *Hist. d'Aquitaine*, t. II p. 78. — Michelet, *Hist. de France*, t. I. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. II. — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

WAILLY (*Noël-François* DE), grammairien français, né à Amiens, le 31 juillet 1724, mort à Paris, le 7 avril 1801. Il eut pour maîtres dans les langues anciennes et modernes l'abbé Valart et Philippe de Prétot; la comparaison des différents idiomes développa le penchant naturel qu'il avait pour les études grammaticales. Après avoir porté le petit collet jusqu'en 1768, il le quitta pour se marier, et mena dès lors une existence paisible, consacrée à l'éducation de ses enfants ou à la culture des lettres, et surtout à de nombreux travaux sur la grammaire. Il fut modéré dans ses goûts, sans aigreur dans les discussions, exempt de jalousie. Il fit partie de l'Institut, dès sa création (1795). Son principal ouvrage est une grammaire impr. d'abord sous le titre de *Principes généraux et particuliers de la langue française* (Paris, 1754, in-12), et réimpr. une vingtaine de fois jusqu'à nos jours. La grammaire de Wailly fit oublier celle de Restaut, et fut adoptée par l'université. Il introduisit d'heureuses innovations, qu'avaient préparées les travaux de d'Olivet, de Duclos et de

Girard ; elles furent presque toutes accueillies favorablement, mais on ne se rangea pas à son avis dans ce qu'il crut devoir innover relativement aux verbes. Nous citerons encore de lui : *Abrégé de la Grammaire française*; Paris, 1754, 1759, in-12; — *De l'Orthographe*; Paris, 1771, in-12; — *L'Orthographe des dames, ou l'orthographe fondée sur la bonne prononciation démontrée la seule raisonnable*; Paris, 1782, in-12 : ces derniers écrits présentent les idées de l'auteur sur la nécessité d'une réforme qui consisterait à écrire comme on prononce; — *Nouveau Vocabulaire, ou Abrégé du Dictionnaire de l'Academie*; Paris, 1801, gr. in-8° (1); souvent réimpr., corrigé et augmenté d'abord par Drevet, puis par Alfred de Wailly. Il a traduit l'*Introduction à la syntaxe latine*, de J. Clarke (Paris, 1773, in-12), et a édité, en y faisant des corrections, des retouches ou des additions : *Commentaires de César*, trad. par Perrot d'Ablancourt (1767, 2 vol. in-12), *Principes de la langue latine*, du P. Saugier (1768, in-12), *Art de peindre à l'esprit*, par Sansaric (1771, 3 vol. in-12), *Dictionnaire portatif de la langue française*, par Goujet (Lyon, 1775, 2 vol. in-8°), *Dictionnaire des rimes*, par Richelet (Paris, 1800, in-8°), etc. Il a concouru au *Dictionnaire de l'Académie* de 1798, et a surveillé la publication des classiques de Barbou.

Il avait deux frères, *Pierre-Joseph*, élu supérieur général de la congrégation des Lazaristes en 1827, mort le 23 octobre 1828, à Paris; et *Charles*, architecte (*voy.* plus loin).

Sicard, *Notice sur N.-F. de Wailly*, dans les *Mémoires de l'Institut*, t. V. — *Magasin encyclop.*, 1801, t. VI. — *Biogr. des hommes celebres de la Somme*, t. II. — Rabbe, *Biogr univ. et portat. des contemp.*

WAILLY (*Étienne-Augustin* DE), littérateur, fils du précédent, né le 1er novembre 1770, à Paris, où il est mort, le 15 mai 1821. Après avoir terminé ses études dans la maison de Sainte-Barbe, il entra chez un notaire. La réquisition de 1793 l'enrôla forcément dans l'état militaire, qu'il abandonna pour revenir à Paris dès qu'il le put. Rangé au nombre des suspects, il fut emprisonné, et recouvra sa liberté après une captivité de neuf mois, que termina la révolution de thermidor. Il s'adonna alors à l'étude des mathématiques, et suivit les cours de l'École polytechnique. D'abord chef de l'enseignement mutuel au prytanée, puis censeur d'un des quatre lycées de Paris, il dut à Fourcroy, directeur de l'instruction publique, avec lequel l'unissaient des liens de parenté, sa nomination au poste de proviseur du lycée qui prit bientôt le nom de Napoléon (collége Henri IV). Son administration sage et heureuse eut de brillants résultats. Avec quelques articles dans *le Mercure de France* (1802-1810), il n'a produit que la traduction en vers de l'ode de J. Gobert, *Napoleone al Danubio* (Paris, 1805, in-8°), et des trois premiers livres des *Odes* d'Horace (ibid., 1817-18, 3 part., in-18). Il a édité deux ouvrages de son père. Il a laissé trois fils, dont les articles suivent.

(1) Cet ouvrage, devenu classique, eut jusqu'en 1831 seize édit. successives; chaque édit. rapporta au libraire éditeur un bénéfice de 12,000 fr., soit en tout 196,000 fr.

WAILLY (*Alfred-Barthélemi* DE), fils aîné du précédent, né le 10 décembre 1800, à Paris. Après de brillantes études au collége Henri IV, études couronnées en 1817 par le prix d'honneur de rhétorique, il embrassa la carrière de l'enseignement, et professa les humanités (1820), puis la rhétorique (1828) à Henri IV. Nommé proviseur de cet établissement en mai 1838, il l'administra avec honneur pendant seize ans, et siégea de 1845 à 1849 dans le conseil royal de l'université. Le 22 août 1854 il devint inspecteur général de l'enseignement secondaire, et en 1862 recteur de l'Académie de Bordeaux. Il est officier de la Légion d'honneur. Il avait épousé une fille du géomètre Poisson, laquelle est morte en 1845, à vingt-six ans. On a de lui : *Épître à Rousseau sur les fondations Montyon*; Paris, 1826, in-4° : elle a obtenu le prix de poésie en 1826 à l'Académie française; — *Nouveau Dictionnaire latin-français*; Paris, 1829, 1832, 1844, gr. in-8°; — *Nouveau Dictionnaire français-latin*; Paris, 1832, 1838, gr. in-8° : ces deux lexiques ont été adoptés pour l'usage des classes; — *Nouveau Dictionnaire de versification et de poésie latines*; Paris, 1839, 1844, in-8°. On lui doit aussi quelques édit. classiques d'auteurs latins.

* **WAILLY** (*Gabriel-Gustave* DE), frère du précédent, né le 13 juin 1804, à Paris. Au concours général de 1821 il remporta le prix d'honneur de rhétorique. Sous la restauration il s'adonna au théâtre, et fit jouer cinq comédies : *Le Mort dans l'embarras* (1825), en vers, avec son cousin Léon; *Amour et intrigue* (1826), en vers, imitée de Schiller; *la Folle, ou le Testament d'une Anglaise* (1827), en prose; *l'Oncle Philibert* (1827), *Ma place et ma femme* (1830), ces deux dernières en prose, et en société avec Bayard. En 1830 il fut nommé maître des requêtes au conseil d'État, et chef du secrétariat général à l'intendance de la liste civile, emploi qu'il a perdu en mars 1848. On encore de lui : *l'Attente* (1838), drame en vers, et la traduction du livre Ier des *Bienfaits*, de Sénèque, dans la *Bibl. lat.-fr.* de Panckoucke.

WAILLY (*Augustin-Jules* DE), frère des précédents, né le 12 septembre 1806, à Paris, où il est mort le 12 juillet 1866. Il fit avec ses frères ses études au collége Henri IV, et entra au ministère de l'intérieur, où il devint chef du bureau des affaires départementales (janv. 1840). Depuis l'empire il est passé comme sous-chef dans le ministère d'État. Il a aussi cultivé la littérature dramatique, et il a une part de collaboration dans quelques-unes des plus jolies pièces du nouveau répertoire; celles par exemple de *Moi-*

roud et compagnie (1836), avec Bayard ; du *Comité de bienfaisance* (1839), avec Duveyrier; du *Mari à la campagne* (1844), avec Bayard, etc.

Mabul, *Annuaire nécrol.*, ann. 1821. — Quérard, *France littér.*

WAILLY (*Charles* DE), architecte et dessinateur, frère de Noël-François, né le 9 novembre 1729, à Paris, où il est mort, le 2 novembre 1798. Élevé par un de ses oncles, il fut placé chez l'architecte Blondel, puis à l'école de Lejay et de Servandoni. En 1752 il remporta le grand prix d'architecture, et alla passer trois ans à Rome. A son retour il exposa ses nombreux dessins, écouta les critiques auxquelles ils donnaient lieu, et, chose rare, en profita pour les corriger. En 1767, il fut reçu membre de l'Académie d'architecture, et en 1771 de l'Académie de peinture comme dessinateur, ce qui n'était arrivé à aucun architecte avant lui. Travailleur infatigable, il éveillait ses élèves avant le jour, et la nuit était venue qu'il les tenait encore le crayon à la main. Il laissa une énorme quantité de dessins et de plans, qui la plupart ont trait à l'ornementation ; on lui doit les intérieurs de l'hôtel d'Argenson à Paris, du château des Ormes, du palais Spinola à Gênes. Il présida au rétablissement de Port-Vendre, et dressa un magnifique projet pour l'embellissement de Cassel et des environs. On en conserve à la bibliothèque de cette ville les dessins reliés en 2 vol. in-fol. De concert avec Peyre, il construisit la salle de l'Odéon. Plusieurs de ses compositions sont gravées dans l'*Encyclopédie* et dans la *Description de la France*, de B. de Laborde. Il n'aimait que son art ; aussi refusa-t-il la place de président de l'Académie de Saint-Pétersbourg, que Catherine II lui avait fait offrir. Chargé de visiter la Belgique et la Hollande après la soumission de ces deux pays pour rassembler les monuments les plus estimés des arts, il rapporta une foule de tableaux que l'on plaça au Muséum, dont il fut nommé conservateur. Il fut membre de l'Institut lors de sa formation et le principal fondateur de la Société des amis des arts.

Lavallée, *Notice hist. sur Ch. de Wailly*; Paris, 1799, in-8°.

WAILLY (*Armand-François-Léon* DE), littérateur, petit-fils du précédent, né le 28 juillet 1804, à Paris, où il est mort, le 25 avril 1863. Son père, *Léon* DE WAILLY, fut peintre du Muséum d'histoire naturelle (6 juill. 1803), puis professeur de dessin au Conservatoire des arts et métiers, et depuis 1825 inspecteur en chef du matériel à l'Opéra. Le jeune Léon fut élevé au collége Henri IV, et débuta dans les lettres en écrivant, avec son cousin Gustave, une comédie en vers, *le Mort dans l'embarras* (1825). Il s'adonna ensuite particulièrement à l'étude de l'anglais, et publia dans la *Revue des deux mondes* de bons articles sur la tragédie avant Shakespeare, sur Robert Burns, etc. En 1857, il fut chargé dans l'*Illustration* de la chronique littéraire, qu'il a rédigée jusqu'à sa mort. Son esprit juste, sa modération dans le blâme comme dans l'éloge, sa parfaite convenance dans l'expression des critiques les plus méritées lui avaient valu l'estime des gens de lettres. Son style, simple et élégant, a peu d'éclat, mais point de fausse rhétorique. Outre deux opéras, *Ivanhoe* (1826), et *Benvenuto Cellini* (1834), écrits en collaboration, il a publié trois romans : *Angelica Kauffmann* (Paris, 1838, 2 vol. in-8°), *Stella et Vanessa* (ibid., 1846, in-18), et *les Deux filles de M. Dubreuil* (ibid., 1860, 2 vol. in-18). Il a traduit : *Le Moine* de Lewis (1840, 2 vol. in-18), *Tom Jones* de Fielding (1841, 2 vol. in-12), *le Voyage sentimental* de Sterne (1841, in-12), *Poésies complètes* de Burns (1841, in-12), *Simple histoire*, de miss Inchbald (1842, in-12), *Evelina*, de miss Burney (1843, in-12), *Histoire d'Angleterre*, de Lingard (1843-44, 6 vol. in-12), *Tristram Shandy*, de Sterne (1848, in-12), *Œuvres de W. Scott*, t. I à V (1848-49), *Henry Esmond* (1857), *Mémoires de Barry Lindon*, de Thackeray, etc. Il a collaboré à la *Bibliothèque de poche*, à l'*Instruction pour le peuple*, aux *Femmes de Shakespeare*, au *Journal pour tous*, etc.

Quérard, *France littér.* — Vapereau, *Dict. des contemp.*

***WAILLY** (*Joseph-Noël* ou *Natalis* DE), érudit, frère du précédent, né à Mézières, le 10 mai 1805. Après avoir fait son droit à Paris, il entra aux Archives en 1830, comme chef de la section administrative, et consacra dès lors tout son temps à l'étude des chartes et des anciens diplômes. Ses *Éléments de paléographie* (Paris, 1838, 2 vol. in-4°) lui valurent d'être élu, le 14 mai 1841, membre de l'Académie des inscriptions. Un grand nombre de ses dissertations sur des points de paléographie et d'histoire de France ont été insérées dans les *Mémoires* de cette compagnie, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, et dans le *Journal des savants*, telles que *Sur des fragments de papyrus écrits en latin et déposés à la bibliothèque et au musée de Leyde* (1842), *Sur une collection de sceaux des rois et reines de France* (1843), *Sur une chronique anonyme du treizième siècle* (1845), *Notice sur Guillaume Guiart* (1846), *Examen de quelques questions relatives à l'origine des chroniques de Saint-Denis* (1847), *Sur Geoffroy de Paris* (1849), *Sur des tablettes de cire conservées au Trésor des chartes* (1849-51), *Sur le système monétaire de saint Louis* (1857), *Sur la date et le lieu de naissance de saint Louis* (1866), etc. Il a publié des *Notices* sur MM. Daunou (1840), Letronne (1849), Guérard (1855), et des articles de critique. On lui doit une édition de l'*Histoire de saint Louis, par Joinville*, texte rapproché du français moderne (1865, in-12), et les t. XXI et XXII de la grande collection des *Historiens de France*. M. de Wailly a donné quelques autres articles à la *Gazette littéraire* et à l'*Annuaire*

de la Société d'histoire de France. Il a remplacé M. Guérard comme conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale (23 août 1858). Il est membre de la Légion d'honneur depuis 1839.

Documents particuliers.

WAKEDI (*Mohammed al*), historien arabe, né en 747, à Médine, mort en 822, près de Bagdad. C'était un esclave affranchi des Beni-Hachim, ou selon d'autres des Beni-Sem-Eslem. Il appartenait à la secte des chiites. Appelé à Bagdad par le calife Mamoun, il fut nommé juge dans un des faubourgs de cette ville, et traité par ce prince pendant toute sa vie avec la plus grande considération. Il possédait une vaste instruction dans l'histoire et dans le droit arabes, et il laissa une foule d'ouvrages importants. Les principaux, réunis par les soins de son secrétaire Mohammed Ben-Sad et de quatorze autres savants, sont: *Les Classes des compagnons et des successeurs du prophète*, 15 vol.; *les Campagnes du prophète; les Chroniques de La Mecque; la Conquête de la Syrie; la Conquête d'Irak; la Vie d'Abou-Bekr; la Composition des tribus et leurs généalogies; l'Histoire des légistes*, etc. Ewald en a publié un sous ce titre: *De Mesopotamiæ expugnatæ historia*; Gœttingue, 1827, in-4°.

Hammer, Hist. de la litter. arabe.

WAKEFIELD (*Gilbert*), critique et théologien anglais, né le 22 février 1756, à Nottingham, mort le 9 septembre 1801, à Londres. Étudiant de l'université de Cambridge, il obtint le titre d'agrégé dans l'année où il publia son premier essai littéraire: *Poemata latina partim scripta partim reddita; quibus accedunt quædam in Horatium Flaccum observationes criticæ* (Lond., 1776, in-4°). Le 22 mars 1778, il fut ordonné prêtre; il déclara plus tard « qu'il était si peu satisfait des articles de foi auquel il lui avait fallu souscrire qu'il regardait cet assentiment comme l'acte le moins loyal de sa vie ». Il entrait déjà dans cette voie d'idées qui lui inspira en 1791 son *Enquête sur l'utilité et la convenance du culte public ou social* (An Enquiry into the expediency and propriety of public worship; Lond., in-8°), où il condamne toute espèce de cérémonies religieuses. Il accepta néanmoins à Stockport, puis à Liverpool, une cure, à laquelle il renonça de lui-même. Il se montrait de moins en moins satisfait des doctrines de l'Église établie. En 1779 il se maria, et accepta la position de professeur du collége dissident de Warrington. Il remplit les devoirs de sa charge avec un zèle exemplaire; mais l'établissement déclinait déjà, et il ne réussit pas à le relever. Ce fut alors qu'il se lança dans les controverses religieuses avec une amertume qui lui créa bien des ennemis. La nouvelle version critique qu'il donna de la première *Épître* de saint Paul aux Thessaloniciens (Lond., 1780, in-4°) et de l'*Évangile* selon Matthieu (ibid., 1781, in-4°) se distingue par une très-grande érudition. Vers la même époque, il trouva assez de loisir pour apprendre plusieurs dialectes orientaux. Après avoir entrepris une *Enquiry into the opinions of the christian writers concerning the person of Jesus* (Lond., 1784, in-8°), ouvrage inachevé, il donna des éditions annotées de Virgile et de Gray, ainsi que la *Sylva critica, sive in auctores sacros profanosque commentarius philologus* (Cambridge et Londres, 1789-95, 5 part. in-8°), le plus savant de ses écrits et le plus recherché. De 1790 à 1791, il dirigea à Hackney, près de Londres, un autre collége de dissidents. Sa traduction annotée du *Nouveau Testament* parut à la fin de 1791 (Lond., 3 vol. in-8°), et fut favorablement accueillie. Après avoir publié d'excellentes réimpressions d'Horace, de Virgile, de Bion, de Moschus et de Lucrèce, accompagnées de commentaires, Wakefield se lança imprudemment dans la politique. Ses *Remarks on the general orders of the duke of York* (Lond., 1797, in-8°) durent irriter le ministère anglais, et par sa *Reply to some parts of the bishop of Llandaff's address* (ibid., 1798, in-8°), il s'attira des poursuites judiciaires, fut accusé de sédition, et condamné à deux ans de prison. Ses amis vinrent au secours de sa famille en ouvrant une souscription, dont le montant s'éleva à 5,000 liv. st. (125,000 fr.). Durant sa captivité, Wakefield rédigea divers pamphlets, projeta plusieurs grands travaux, qu'il ne devait jamais réaliser, et publia des mélanges intitulés *Noctes carcerariæ* (1799, in-8°). A peine eut-il été remis en liberté qu'il succomba à une fièvre typhoïde. « Wakefield recherchait sincèrement la vérité, a dit un de ses biographes; par malheur, il avait le caractère fait de telle sorte qu'il ne pouvait guère trouver ce qu'il cherchait. Sagace, intègre, il se croyait capable de trancher toutes les questions sans se laisser influencer par aucun préjugé, tandis qu'il avait au contraire des préjugés contre les opinions établies pour cela seul qu'elles étaient établies. »

Memoirs of the life of G. Wakefield, written by himself; Lond., 1804, 2 vol. in-8°. — Chalmers, *Biogr. dictionary*. — Knight, *English cyclopædia*, *biogr.* — *Corresp. of G. Wakefield with Ch. Fox*; Lond., 1813, in-8°. — *British critic*, t. XXVI. — Lowndes, *Bibliographer's manual*, t. X.

WALA, abbé de Corbie, mort en octobre 835, à l'abbaye de Bobbio. Il était fils de Bernard, frère naturel de Charlemagne, et d'une Saxonne. Les biens de son père étaient situés à Huise, près d'Oudenarde, et c'est probablement là qu'il naquit, vers 765. Il étudia à l'école palatine avec son frère Adalhard et ses sœurs Théodrade et Gontrade, et y reçut le nom d'*Arsène* (mâle), à cause de l'énergie de caractère que son maître Alcuin remarquait en lui. Le tudesque était sa langue maternelle, mais il entendait bien le latin et le grec. Soit que sa vivacité ait déplu à son royal oncle, soit tout autre motif, Charlemagne le négligea d'abord, ou ne l'employa qu'à d'obs-

curs travaux. Tour à tour économe de la maison de Charlemagne, général d'armée, duc, il montra toujours une âme loyale, vive, généreuse; il soumit les Obotrites et les Normands. Il recherchait beaucoup l'amitié du peuple et des nobles, et ne fut pas étranger au capitulaire de 811, où Charlemagne reproche avec tant de vivacité bien des vices au clergé, dont il avait, parfois en vain, voulu se servir pour instruire et éclairer les Franks. Il fut l'un des trente dignitaires, et le premier parmi les comtes, qui signèrent le testament de Charlemagne (814). Alors Wala se trouva à la tête d'un grand parti. Louis le Pieux, qui redoutait beaucoup ses talents et son influence, fit la faute de le négliger. Se retrouvant isolé et ne sachant rien faire à demi, il revêtit le froc dans le monastère de Corbie (816), où son frère Adalhard était abbé. Exilé presque aussitôt et rappelé en 822, il devint abbé de sa communauté en 826, et se déchaîna avec beaucoup d'énergie contre les ministres de Louis, entre autres Bernard de Septimanie, qu'il accusait de tous les maux qui accablaient l'empire. A la suite de la lutte qu'il soutint alors, il tomba malade, et pendant qu'il était au lit les événements se précipitèrent avec rapidité. Tous les partis se coalisèrent tout à coup pour renverser Bernard, réunis seulement par une haine commune. Wala se rendit au palais, essaya d'engager Louis à changer son ministre, vit Bernard lui-même, qui était son beau-frère : tout fut inutile. Tous les partis envoyaient des messagers dans le monastère de Corbie, alors tout plein de soldats. Alors Wala, de concert avec Pepin et Louis le Germanique, donna le signal de la révolte. Les fautes de Lothaire et les intrigues du moine Gondbald ayant ramené Louis sur le trône (830), sa première mesure fut encore d'éloigner Wala, au lieu de chercher à l'attirer à lui; il l'exila d'abord sur le lac Léman; mais il le trouva trop près de Lothaire, puis à l'île de Noirmoutiers, où il le trouva trop près de Pepin, enfin en Germanie. Lorsque Wala put revenir à Corbie, il se vit dépouiller de sa dignité d'abbé. Après la réconciliation de Lothaire et de Louis Ier, on le força de rentrer dans les affaires. Des soldats vinrent l'arracher à son monastère, pour qu'il arrangeât un différend survenu entre le pape Grégoire IV et l'empereur. Il s'éleva avec énergie contre le partage de l'empire entre les trois fils du roi, et réussit à ramener Lothaire dans les bras de son père. Cette réconciliation passagère opérée, il quitta la France, et se retira en Italie, dans le monastère de Bobbio, où il mourut avec le titre d'abbé. Francis MONNIER.

Recueil des historiens français. t. VI. — *Acta S. Ben.*, t. IV, 1re part. — Pertz, *Hist. Germaniæ monumenta*. — Himly, *Wala et Louis le Debonnaire*; Paris, 1849, in-8°.

WALCKENAER (*Charles-Athanase*, baron), célèbre érudit français, né le 25 décembre 1771, à Paris, où il est mort, le 28 avril 1852. Resté orphelin de bonne heure, il fut élevé chez son oncle maternel, Duclos-Dufresnoy, notaire royal, qui à une fortune considérable joignait un esprit très-cultivé. Entouré des meilleurs maîtres, il fit de rapides progrès dans l'étude des sciences et des langues, et alla passer deux années à l'université d'Oxford. Il venait d'être fiancé avec sa jeune cousine Félicité Marcotte, lorsqu'il obtint, par l'influence de son oncle, l'emploi d'inspecteur général des transports militaires à l'armée des Pyrénées orientales (1793). La création d'un club où il avait réuni un assez grand nombre de ses amis, qui, comme lui, avec plus de zèle que d'adresse, cherchaient à donner le change sur leurs sentiments républicains, lui fit courir de grands périls. Sommé par le conventionnel Cavaignac d'épurer le corps d'employés aux subsistances qu'il avait sous ses ordres, il répondit en donnant sa démission. Peu rassuré sur les suites de cette conduite, il se décida à gagner l'Espagne au moment même où il apprit à la fois la mort de son oncle sur l'échafaud (2 fév. 1794) et l'ordre qui venait d'être donné de l'arrêter lui-même à Bayonne. Mais la rencontre imprévue qu'il fit du général Dugommier, à Saint Jean-Pied-de-Port, et le sauf-conduit qu'il obtint de lui ainsi que de Tallien, lui permirent de revenir en cachette à Paris. Après la révolution de thermidor, il épousa sa cousine, et suivit les cours de l'École des ponts et chaussées, puis ceux de l'École polytechnique. Compris dans la promotion de l'an III, Walckenaer n'entra cependant dans aucune des carrières publiques qui lui étaient ouvertes; assez riche de la succession opulente de son oncle pour pouvoir ne consulter que ses goûts, il préféra rester indépendant, afin de se livrer à sa passion, un peu encyclopédique, pour l'étude. Un premier article qu'il publia sur *l'Esprit des lois* dans le *Magasin encyclopédique* de 1797, ainsi qu'un *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine* (Paris, 1798, in-8°), semblaient annoncer d'heureuses aptitudes pour la philosophie de l'histoire. Mais, prenant tout à coup possession des régions les plus opposées du domaine de l'intelligence, il fit paraître peu après deux romans *l'Ile de Wight, ou Charles et Angelina* (Paris, 1799, 3 vol. in-12), et *l'Histoire d'Eugénie* (ibid., 1803, in-12), et des travaux d'entomologie, tels qu'une *Faune parisienne* (ibid., 1805, 2 vol. in-8°, pl.) et une *Histoire naturelle des aranéides* (ibid., 1805, in-12, fig. col.). Philosophe, naturaliste, romancier, Walckenaer était encore un amateur érudit des arts plastiques, et en 1805 il obtint une mention honorable dans un concours que l'Institut avait ouvert sur les causes de la perfection de la sculpture antique. C'était comme géographe qu'il devait acquérir des titres auprès de la postérité. Sans parler de quelques voyages et traités généraux de géographie qu'il traduisit d'abord de l'anglais, le premier ouvrage de ce genre qui attira sur lui l'attention du monde savant fut l'édition du *Liber de mensura orbis*

(Paris, 1807, in-8°), manuscrit inédit de Dicuil, géographe danois du huitième siècle. Un *Mémoire sur les anciens peuples de la Gaule*, couronné en 1810, par l'Institut, lui ouvrit les portes de cette compagnie (6 oct. 1813), et devint le point de départ du grand travail qu'il devait publier plus tard.

Le retour des Bourbons fit accepter à Walckenaer des fonctions administratives dans un gouvernement qui avait toutes ses sympathies. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 9 juillet 1814, il fut nommé maire du cinquième arrondissement de Paris (9 janv. 1816), secrétaire général de la préfecture de la Seine (5 mai 1816), préfet de la Nièvre (21 juin 1826) et de l'Aisne (12 nov. 1828). Les événements de juillet 1830 l'engagèrent à donner sa démission. Il avait été créé baron en 1823. Ce passage de quinze années aux affaires n'avait en rien ralenti l'activité littéraire et scientifique de Walckenaer. Ce fut même pendant cette période qu'il fit paraître, en 1820, cette *Histoire de la Vie et des ouvrages de la Fontaine*, dans laquelle il créa en quelque sorte ce genre d'histoire littéraire où la biographie de l'écrivain s'enrichit de tout ce que l'étude approfondie de ses ouvrages a pu révéler. Rentré dans la vie privée, Walckenaer ne fut plus désormais qu'au service de la science. Élu, en 1840, secrétaire perpetuel de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Daunou, il accepta, lors de la réorganisation de la bibliothèque du roi les fonctions de trésorier (mars 1839), puis celles de conservateur adjoint au département des cartes et plans (juill. 1839). Doué d'une santé vigoureuse, possesseur d'une riche bibliothèque et d'une grande fortune, il consacra les dernières années de sa vie a l'un de ses plus utiles ouvrages, les *Mémoires sur Mme de Sévigné*. Après avoir assisté en 1849 à la mort de sa femme, il succomba trois ans plus tard a une fluxion de poitrine, causée par un travail trop prolongé dans sa bibliothèque de Brunoy, où il s'était rendu pendant l'hiver.

Ce n'est pas ici le lieu de donner la liste exacte et complète des nombreux écrits d'un savant qui, marchant sur les traces des érudits d'un autre âge, a touché dans ses recherches à tant de matières, si diverses et si opposées entre elles. Nous mentionnerons seulement les principaux, outre ceux qui ont été déjà cités en les divisant par catégories. Géographie : *Notes critiques sur les voyages d'Énée*, à la suite de *l'Énéide*, par Delille, édit. de 1813; — *Cosmologie, ou Description de la terre considérée dans ses rapports astronomiques, physiques, historiques et civils;* Paris, 1815, in-8°; — *Le Monde maritime, ou Tableau géographique et historique de l'archipel d'Orient, de la Polynésie et de l'Australie;* Paris, 1818, 4 vol. in-8°, et 1819, 12 vol. in-18 : compilation d'ouvrages anglais; — *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale;* Paris, 1821, in-8° : ouvrage qui résume toutes les connaissances que l'on avait alors sur ces contrées, et qui abonde en conjectures que de récentes découvertes ont justifiées; — *Recherches sur la géographie ancienne et celle du moyen âge;* Paris, 1822-23: Recueil de plusieurs *Mémoires* lus à l'Académie; — *Histoire générale des voyages;* Paris, 1826-31, 21 vol. in-8° : vaste entreprise, qui aurait eu du succès si l'auteur avait su se renfermer dans des limites raisonnables; mais elle est restée inachevée, et ce qui en a paru (rédigé pour les t. XVIII à XXI par Eyriès) ne traite que de l'Afrique; — *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de Régence d'Alger, et sur l'administration de ce pays à l'époque de la domination romaine;* Paris, impr. roy., 1835, in-8° : ouvrage inachevé; — *Géographie ancienne historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine, suivie de l'analyse géographique des itinéraires anciens;* Paris, 1839, 3 vol. in-8° et atlas in-4°; ibid., 1862, 2 vol. gr. in-18 : le plus important et le plus célèbre ouvrage de géographie de Walckenaer. En outre il a collaboré à la traduction de *la Géographie moderne* de Pinkerton (1806), publié le *Voyage d'Azara dans l'Amérique méridionale* (1809, 4 vol. in-8°), et a fourni des articles aux *Nouvelles Annales des voyages*, à *l'Italie pittoresque*, à la continuation de *l'Art de vérifier les dates*, etc. — Critique et histoire littéraire : *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine;* Paris, 1820, 1824, in-8°, et 2 vol. in-18; — *Lettres sur les contes de fees;* Paris, 1826, in-12; — *Vies de plusieurs personnages celèbres des temps anciens et modernes;* Laon, 1830, 2 vol. in-8° : recueil d'articles publiés d'abord dans la *Biographie universelle;* — *Histoire de la vie et des poésies d'Horace;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné;* Paris, 1842-52, 5 vol. in-12 : travail resté inachevé; — *Recueil de notices historiques sur la vie et les ouvrages de membres décédés de l'Académie des inscriptions, suivi de l'examen critique des ouvrages de Fréret;* Paris, 1850, gr. in-8°. C'est un recueil des éloges qu'il prononça dans cette assemblée, sur Daunou, Rennell, Dupuy, Miot de Melito, Emeric David, Mionnet, de Pastoret, Colebrooke, Mongez et Letronne; en ce qui regarde Fréret, il y établit que cet érudit n'est pas l'auteur des ouvrages irréligieux que d'Holbach fit paraître sous son nom. On lui doit aussi des édit. estimées de La Fontaine (1820, 18 vol. in-18, et 1822-23, 6 vol. in-8°), de La Sablière et Maucroix (1825, in-8°), et de La Bruyère (1845, in-8°). Enfin l'*Encyclopédie des gens du monde*, le *Dictionnaire de la Conversation*, le *Plutarque Français* contiennent aussi des articles de lui. Quelques autres ouvrages de Walckenaer méritent encore d'être mentionnés, tels que :

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des abeilles solitaires qui composent le genre halicte; Paris, 1817, in-8° : la description qu'il fait des mœurs de ces abeilles mineuses est regardée comme un petit chef-d'œuvre; — *Recherches statistiques sur la ville de Paris*; Paris, 1821, in-8°, et 1823, in-4°; — *Histoire naturelle des insectes*; Paris, 1836-44, 3 vol. in-8°. On a réuni ses meilleurs écrits littéraires sous le titre d'*Œuvres choisies*; Paris, 1862, gr. in-18. Walckenaer a laissé une bonne bibliothèque, dont la vente s'est faite en 1853, après la publication d'un catalogue in-8°.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 1re partie. — *Le Biographe et le Nécrologe*, t. Ier. — Querard, *France littér.* — Naudet, *Notice hist. sur Walckenaer*; Paris, 1852, in-4°. — Cortambert, dans le *Bulletin de la Soc. de géographie*, 1853. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VI.

WALDECK (*Georges-Frédéric*, prince DE), général allemand, né le 8 mars 1620, mort le 19 novembre 1692, à Arolsen. D'une illustre famille d'origine saxonne, et qui faisait remonter son origine à Witikind, il était fils de *Volrath IV*, fondateur de la branche des comtes de Wildungen. Il entra au service de l'empereur Léopold Ier, et en qualité de maréchal de camp se distingua à la bataille de Saint-Gothard (1664). Élevé au grade de feld-maréchal, et mis à la tête de l'armée impériale destinée à secourir les Hollandais, il prit position sur le Rhin, et tint vaillamment tête à Turenne et à Condé; mais il fut repoussé partout. Léopold récompensa néanmoins ses services par le titre de prince (17 juin 1682). L'année suivante il prit part à la défense de Vienne, assiégée par les Turcs. Sur l'appel des États-généraux, il prit le commandement des troupes hollandaises, et obtint un avantage assez important sur le maréchal d'Humières à Walcourt (27 août 1689), mais il fut battu par son successeur, Luxembourg, à Fleurus (1er juillet 1690). De huit enfants qu'il avait eus, deux filles seulement lui survécurent, et la ligne de Wildungen s'éteignit dans sa personne.

Méllssant, *Jetzleben des Europa*, t. V. — Zedler, *Universal-Lexicon*.

WALDEGRAVE (*James*, comte), diplomate anglais, né en 1684, mort en 1741, à Londres. Il appartenait à une ancienne famille catholique originaire du Northamptonshire. Son père, *Henry*, qui avait épousé une fille naturelle de Jacques II et d'Arabella Churchill, suivit ce prince dans l'exil, et mourut en 1689, à Paris. Ramené dans son pays, James rentra en possession de ses biens, et se convertit à la religion anglicane. Walpole, qui avait grande confiance en lui, l'envoya, de 1725 à 1740, en ambassade à Paris et à Vienne. Il siégeait comme baron dans la chambre des pairs, et fut nommé comte en 1729.

WALDEGRAVE (*James*, comte), homme d'État, fils du précédent, né le 14 mars 1715, mort le 8 avril 1763, à Londres. Il s'attacha de bonne heure à la cour, et devint un des favoris de Georges II, qui le prit en 1743 pour gentilhomme de sa chambre. Plus tard ce monarque lui donna la direction des mines d'étain, et à la fin de 1752 les fonctions de gouverneur du jeune prince de Galles. Dans ce poste difficile il eut à lutter à la fois contre la mère du prince, contre les courtisans avides et contre les mécontents qui voulaient entraîner, au profit de leur ambition, l'héritier de la couronne dans leurs projets de révolte contre le souverain. D'un caractère droit et ferme, il mit à néant ce foyer d'intrigues en informant Georges II de tout ce qui se tramait contre lui. En echange des fonctions qu'il résigna, il fut nommé scrutateur de l'échiquier (1756). Lors de la retraite de lord Chatam (juin 1757), il fut chargé de composer une administration nouvelle, qu'il devait présider. « Cette mission politique, dit Walpole, n'étonna personne autant que lui-même. » Elle n'aboutit pas du reste, et Waldegrave se contenta d'un siége au conseil privé et de l'ordre de la Jarretière. Quelques jours avant d'être attaqué de la petite vérole, à laquelle il succomba, on lui proposa d'accepter un portefeuille dans le cabinet de lord Bute. Ses *Memoires*, rédigés dans l'intention d'être livrés à l'impression, furent publiés en 1821 (*Memoirs from* 1754 *to* 1758; Londres, in-4°; trad. en fr., Paris, 1825, in-8°); ils offrent un tableau intéressant des dernières années du règne de Georges II, tableau présenté avec beaucoup de franchise et d'impartialité. Lord Waldegrave avait épousé en 1759 la seconde des trois filles naturelles de sir Edward Walpole et d'une modiste; cette dame, aussi distinguée par sa beauté que par ses vertus, se remaria en 1766 avec le duc de Gloucester, frère de Georges III, et mourut en 1807, à l'âge de soixante-douze ans.

Walpole, *Memoirs*, t. II. — Lord Stanhope, *Hist. of England*. — De Remusat, *le Dix-huitième siècle en Angleterre*. — Debrett, *Peerage*.

WALDEMAR Ier, dit *le Grand*, roi de Danemark, né à Slesvig, le 15 janvier 1131, mort à Ringstedt (Seeland), le 12 mai 1182. Il était fils du roi Canut, que l'Église a mis au rang des saints, et d'une princesse moscovite, Ingeburge; il naquit huit jours après l'assassinat de son père, et reçut au baptême le nom de Wladimir, son grand-père, nom que les Danois changèrent en Waldemar. Sa mère parvint à le dérober à ses ennemis, et l'envoya en Russie, où ce prince passa, dit-on, ses premières années. Le Danemark fut ensuite livré à toutes les horreurs de l'anarchie; les partisans de Waldemar songèrent à en profiter pour le placer sur le trône; mais à la mort des rois Magnus (1134), Éric II (1137), et Éric III (1147), sa jeunesse le fit écarter. A cette époque, le royaume fut disputé entre deux concurrents, Suénon III et Canut; Waldemar intervint dans la lutte, et soutint la cause de son cousin Suénon contre Canut, fils du meurtrier

de son père, qui était resté en possession du Slesvig, dépouille de sa victime. Waldemar contribua puissamment aux défaites successives que Canut éprouva et à la suite desquelles celui-ci, forcé de quitter le royaume, alla invoquer la protection de Frédéric Barberousse. L'empereur ayant appelé les princes rivaux à Mersebourg, s'y érigea en arbitre de leurs différends, et rendit un arrêt par lequel Suénon devait garder la couronne, Canut rester en possession du Seeland, et Waldemar du Jutland. Malgré les efforts de ce dernier pour maintenir une paix dont il était garant, la guerre civile commença bientôt, et Suénon ne tarda pas à se rendre odieux par ses vices et sa cruauté; Waldemar ayant à se plaindre de son allié, et lui attribuant des projets perfides à son égard, accueillit les avances de Canut, et épousa sa sœur Sophie (1153). L'intimité de Waldemar et de Canut, leurs relations amicales avec le roi de Suède et l'empereur portèrent ombrage à Suénon, qui tenta de les faire périr par trahison. Cela n'aboutit qu'à hâter la proclamation de ces deux princes comme rois par les Jutlandais (1154). La guerre se serait continuée avec les mêmes vicissitudes lorsque Waldemar s'employa activement pour la terminer par une transaction. A la suite d'une conférence qui eut donc lieu entre les trois princes, le 7 août 1157, dans l'île de Laaland, on décida que le Slesvig et le Jutland appartiendraient à Waldemar, la Scanie à Suénon, les îles à Canut. Trois jours après, Suénon profita de la confiance de ses rivaux pour leur tendre un piége odieux. Au milieu d'un festin, il fit égorger Canut; Waldemar aurait eu le même sort sans sa présence d'esprit et son agilité; il éteignait les flambeaux et, malgré une blessure reçue à la cuisse parvint à se glisser parmi les meurtriers et à gagner la campagne. La guerre se ralluma aussitôt, mais elle ne fut pas longue; après quelques engagements sans importance, Suénon fut vaincu sur la bruyère de Grathe (23 oct. 1157), et tué dans sa fuite.

Le Danemark tout entier se rallia autour du nouveau souverain, et espéra toucher sous ce prince habile au terme de ses longues épreuves; il justifia ces espérances, et adopta un système de conciliation et de clémence qui ramena la prospérité dans ses États et qui l'entoura d'une légitime popularité. Les soins d'un gouvernement habile ne lui firent pas oublier ses goûts belliqueux. Les Vendes avaient profité des embarras du Danemark pour y faire des incursions incessantes. Dans le double but de les soumettre et de leur imposer le christianisme, il fit contre eux des préparatifs formidables; ses premiers efforts ne furent pas heureux, et en 1158 la tempête et la résistance des Rugéniens lui firent éprouver des pertes sensibles; mais ensuite, secondé par son frère Absalon, évêque de Rœskild, et par son puissant voisin Henri le Lion, duc de Saxe, il infligea aux Vendes des défaites répétées, dans l'une desquelles périt leur roi, et il leur imposa la paix. La gloire de ses armes s'accrut encore par la conquête de Stettin (1071) et de Julin (1175), et par plusieurs guerres heureuses contre les populations voisines de la Baltique. A l'intérieur il sut faire respecter son autorité. Quoique très-religieux, il arrêta les empiétements du clergé, réprima sévèrement la tentative insurrectionnelle de l'évêque de Lund, et fit restituer à la couronne un grand nombre de domaines que l'épiscopat lui avait enlevés à la faveur des discordes civiles. En 1162 il se laissa entraîner à une démarche imprudente, qui faillit lui coûter cher. Deux papes, Alexandre III et Victor IV, se disputaient le monde chrétien, et Frédéric Barberousse, prétendant trancher la question entre les deux compétiteurs, invita Waldemar à s'associer à cette entreprise. Contre l'avis de ses conseillers, ce prince se rendit en Franche-Comté, à Saint-Jean de Losne, où la diète était réunie. L'empereur exigea de lui un hommage pour tous ses États; mais, voyant qu'il ne l'obtiendrait pas, il se contenta d'un acte de vassalité pour les terres enlevées aux Vendes. Après avoir refusé d'intervenir dans la querelle des deux papes, Waldemar retourna dans son royaume. Ce fut dans cette même année qu'il fit relever la grande muraille du Danewirk, que ses prédécesseurs avaient bâtie d'une mer à l'autre. Dès 1161 il était intervenu dans les troubles de la Norvège, en protégeant l'un des prétendants au trône et en réclamant ensuite la cession de quelques provinces; mais après plusieurs expéditions infructueuses, il fut forcé de renoncer à ses prétentions, et conclut la paix (1170). Afin de repousser de nouvelles attaques des Vendes, il fit à la même époque des préparatifs immenses, obtint des secours des ducs de Saxe, des Obotrites, de Poméranie, et après un long siége força la ville d'Arcona, refuge des Vendes, à capituler. Les vaincus s'engagèrent à briser leurs idoles, à payer tribut et à servir dans les troupes danoises. Après cette brillante expédition, dont le pape Alexandre III témoigna sa reconnaissance à Waldemar en canonisant son père, ce prince fit la guerre aux Courlandais et aux Esthoniens. Henri le Lion, croyant avoir à se plaindre du roi de Danemark, souleva contre lui les Vendes, qu'il battit; toutefois, il crut devoir se réconcilier de nouveau avec le duc de Saxe, dont l'alliance lui était indispensable contre eux.

S'il fut à peu près tranquille de ce côté, Waldemar eut jusqu'à la fin de son règne des guerres à soutenir contre les autres peuples slaves de la Baltique méridionale, païens fanatiques et pillards infatigables. Une révolte des Scaniens ne préoccupa pas moins le roi que les guerres extérieures. Ce peuple, irrité du despotisme de l'évêque Absalon, chassa ce prélat et réclama la suppression des dîmes. Waldemar, répugnant à combattre ses sujets, épuisa d'a-

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des abeilles solitaires qui composent le genre halicte; Paris, 1817, in-8° : la description qu'il fait des mœurs de ces abeilles mineuses est regardée comme un petit chef-d'œuvre; — *Recherches statistiques sur la ville de Paris;* Paris, 1821, in-8°, et 1823, in-4°; — *Histoire naturelle des insectes;* Paris, 1836-44, 3 vol. in-8°. On a réuni ses meilleurs écrits littéraires sous le titre d'*Œuvres choisies;* Paris, 1862, gr. in-18. Walckenaer a laissé une bonne bibliothèque, dont la vente s'est faite en 1853, après la publication d'un catalogue in-8°.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 1re partie. — *Le Biographe et le Nécrologe*, t. Ier. — Querard, *France littér.* — Naudet, *Notice hist. sur Walckenaer*; Paris, 1852, in-4°. — Cortambert, dans le *Bulletin de la Soc. de géographie*, 1853. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VI.

WALDECK (*Georges-Frédéric*, prince DE), général allemand, né le 8 mars 1620, mort le 19 novembre 1692, à Arolsen. D'une illustre famille d'origine saxonne, et qui faisait remonter son origine à Witikind, il était fils de *Volrath IV*, fondateur de la branche des comtes de Wildungen. Il entra au service de l'empereur Léopold Ier, et en qualité de maréchal de camp se distingua à la bataille de Saint-Gothard (1664) Élevé au grade de feld-maréchal, et mis à la tête de l'armée impériale destinée à secourir les Hollandais, il prit position sur le Rhin, et tint vaillamment tête à Turenne et à Condé; mais il fut repoussé partout. Léopold récompensa néanmoins ses services par le titre de prince (17 juin 1682). L'année suivante il prit part à la défense de Vienne, assiégée par les Turcs. Sur l'appel des États-généraux, il prit le commandement des troupes hollandaises, et obtint un avantage assez important sur le maréchal d'Humières à Walcourt (27 août 1689), mais il fut battu par son successeur, Luxembourg, à Fleurus (1er juillet 1690). De huit enfants qu'il avait eus, deux filles seulement lui survécurent, et la ligne de Wildungen s'éteignit dans sa personne.

Méllssant, *Jetzleben des Europa*, t. V. — Zedler, *Universal-Lexicon.*

WALDEGRAVE (*James*, comte), diplomate anglais, né en 1684, mort en 1741, à Londres. Il appartenait à une ancienne famille catholique originaire du Northamptonshire. Son père, *Henry*, qui avait épousé une fille naturelle de Jacques II et d'Arabella Churchill, suivit ce prince dans l'exil, et mourut en 1689, à Paris. Ramené dans son pays, James rentra en possession de ses biens, et se convertit à la religion anglicane. Walpole, qui avait grande confiance en lui, l'envoya, de 1725 à 1740, en ambassade à Paris et à Vienne. Il siégeait comme baron dans la chambre des pairs, et fut nommé comte en 1729.

WALDEGRAVE (*James*, comte), homme d'État, fils du précédent, né le 14 mars 1715, mort le 8 avril 1763, à Londres. Il s'attacha de bonne heure à la cour, et devint un des favoris de Georges II, qui le prit en 1743 pour gentilhomme de sa chambre. Plus tard ce monarque lui donna la direction des mines d'étain, et à la fin de 1752 les fonctions de gouverneur du jeune prince de Galles. Dans ce poste difficile il eut à lutter à la fois contre la mère du prince, contre les courtisans avides et contre les mécontents qui voulaient entraîner, au profit de leur ambition, l'héritier de la couronne dans leurs projets de révolte contre le souverain. D'un caractère droit et ferme, il mit à néant ce foyer d'intrigues en informant Georges II de tout ce qui se tramait contre lui. En échange des fonctions qu'il résigna, il fut nommé scrutateur de l'échiquier (1756). Lors de la retraite de lord Chatam (juin 1757), il fut chargé de composer une administration nouvelle, qu'il devait présider. « Cette mission politique, dit Walpole, n'étonna personne autant que lui-même. » Elle n'aboutit pas du reste, et Waldegrave se contenta d'un siége au conseil privé et de l'ordre de la Jarretière. Quelques jours avant d'être attaqué de la petite vérole, à laquelle il succomba, on lui proposa d'accepter un portefeuille dans le cabinet de lord Bute. Ses *Memoires*, rédigés dans l'intention d'être livrés à l'impression, furent publiés en 1821 (*Memoirs from 1754 to 1758*; Londres, in-4°; trad. en fr., Paris, 1825, in-8°); ils offrent un tableau intéressant des dernières années du règne de Georges II, tableau présenté avec beaucoup de franchise et d'impartialité. Lord Waldegrave avait épousé en 1759 la seconde des trois filles naturelles de sir Edward Walpole et d'une modiste; cette dame, aussi distinguée par sa beauté que par ses vertus, se remaria en 1766 avec le duc de Gloucester, frère de Georges III, et mourut en 1807, à l'âge de soixante-douze ans.

Walpole, *Memoirs*, t. II. — Lord Stanhope, *Hist. of England.* — De Remusat, *le Dix-huitième siècle en Angleterre.* — Debrett, *Peerage.*

WALDEMAR Ier, dit *le Grand*, roi de Danemark, né à Slesvig, le 15 janvier 1131, mort à Ringstedt (Seeland), le 12 mai 1182. Il était fils du roi Canut, que l'Église a mis au rang des saints, et d'une princesse moscovite, Ingeburge; il naquit huit jours après l'assassinat de son père, et reçut au baptême le nom de Wladimir, son grand-père, nom que les Danois changèrent en Waldemar. Sa mère parvint à le dérober à ses ennemis, et l'envoya en Russie, où ce prince passa, dit-on, ses premières années. Le Danemark fut ensuite livré à toutes les horreurs de l'anarchie; les partisans de Waldemar songèrent à en profiter pour le placer sur le trône; mais à la mort des rois Magnus (1134), Éric II (1137), et Éric III (1147), sa jeunesse le fit écarter. A cette époque, le royaume fut disputé entre deux concurrents, Suénon III et Canut; Waldemar intervint dans la lutte, et soutint la cause de son cousin Suénon contre Canut, fils du meurtrier

de son père, qui était resté en possession du Slesvig, dépouille de sa victime. Waldemar contribua puissamment aux défaites successives que Canut éprouva et à la suite desquelles celui-ci, forcé de quitter le royaume, alla invoquer la protection de Frédéric Barberousse. L'empereur ayant appelé les princes rivaux à Mersebourg, s'y érigea en arbitre de leurs différends, et rendit un arrêt par lequel Suénon devait garder la couronne, Canut rester en possession du Sealand, et Waldemar du Jutland. Malgré les efforts de ce dernier pour maintenir une paix dont il était garant, la guerre civile commença bientôt, et Suénon ne tarda pas à se rendre odieux par ses vices et sa cruauté; Waldemar ayant à se plaindre de son allié, et lui attribuant des projets perfides à son égard, accueillit les avances de Canut, et épousa sa sœur Sophie (1153). L'intimité de Waldemar et de Canut, leurs relations amicales avec le roi de Suède et l'empereur portèrent ombrage à Suénon, qui tenta de les faire périr par trahison. Cela n'aboutit qu'à hâter la proclamation de ces deux princes comme rois par les Jutlandais (1154). La guerre se serait continuée avec les mêmes vicissitudes lorsque Waldemar s'employa activement pour la terminer par une transaction. A la suite d'une conférence qui eut donc lieu entre les trois princes, le 7 août 1157, dans l'île de Laaland, on décida que le Slesvig et le Jutland appartiendraient à Waldemar, la Scanie à Suénon, les îles à Canut. Trois jours après, Suénon profita de la confiance de ses rivaux pour leur tendre un piége odieux. Au milieu d'un festin, il fit égorger Canut; Waldemar aurait eu le même sort sans sa présence d'esprit et son agilité; il éteignait les flambeaux et, malgré une blessure reçue à la cuisse parvint à se glisser parmi les meurtriers et à gagner la campagne. La guerre se ralluma aussitôt, mais elle ne fut pas longue; après quelques engagements sans importance, Suénon fut vaincu sur la bruyère de Grathe (23 oct. 1157), et tué dans sa fuite.

Le Danemark tout entier se rallia autour du nouveau souverain, et espéra toucher sous ce prince habile au terme de ses longues épreuves; il justifia ces espérances, et adopta un système de conciliation et de clémence qui ramena la prospérité dans ses États et qui l'entoura d'une légitime popularité. Les soins d'un gouvernement habile ne lui firent pas oublier ses goûts belliqueux. Les Vendes avaient profité des embarras du Danemark pour y faire des incursions incessantes. Dans le double but de les soumettre et de leur imposer le christianisme, il fit contre eux des préparatifs formidables; ses premiers efforts ne furent pas heureux, et en 1158 la tempête et la résistance des Rugéniens lui firent éprouver des pertes sensibles; mais ensuite, secondé par son frère Absalon, évêque de Rœskild, et par son puissant voisin Henri le Lion, duc de Saxe, il infligea aux Vendes des défaites répétées, dans l'une desquelles périt leur roi, et il leur imposa la paix. La gloire de ses armes s'accrut encore par la conquête de Stettin (1071) et de Julin (1175), et par plusieurs guerres heureuses contre les populations voisines de la Baltique. A l'intérieur il sut faire respecter son autorité. Quoique très-religieux, il arrêta les empiétements du clergé, réprima sévèrement la tentative insurrectionnelle de l'évêque de Lund, et fit restituer à la couronne un grand nombre de domaines que l'épiscopat lui avait enlevés à la faveur des discordes civiles. En 1162 il se laissa entraîner à une démarche imprudente, qui faillit lui coûter cher. Deux papes, Alexandre III et Victor IV, se disputaient le monde chrétien, et Frédéric Barberousse, prétendant trancher la question entre les deux compétiteurs, invita Waldemar à s'associer à cette entreprise. Contre l'avis de ses conseillers, ce prince se rendit en Franche-Comté, à Saint-Jean de Losne, où la diète était réunie. L'empereur exigea de lui un hommage pour tous ses États; mais, voyant qu'il ne l'obtiendrait pas, il se contenta d'un acte de vassalité pour les terres enlevées aux Vendes. Après avoir refusé d'intervenir dans la querelle des deux papes, Waldemar retourna dans son royaume. Ce fut dans cette même année qu'il fit relever la grande muraille du Danewirk, que ses prédécesseurs avaient bâtie d'une mer à l'autre. Dès 1161 il était intervenu dans les troubles de la Norvège, en protégeant l'un des prétendants au trône et en réclamant ensuite la cession de quelques provinces; mais après plusieurs expéditions infructueuses, il fut forcé de renoncer à ses prétentions, et conclut la paix (1170). Afin de repousser de nouvelles attaques des Vendes, il fit à la même époque des préparatifs immenses, obtint des secours des ducs de Saxe, des Obotrites, de Poméranie, et après un long siége força la ville d'Arcona, refuge des Vendes, à capituler. Les vaincus s'engagèrent à briser leurs idoles, à payer tribut et à servir dans les troupes danoises. Après cette brillante expédition, dont le pape Alexandre III témoigna sa reconnaissance à Waldemar en canonisant son père, ce prince fit la guerre aux Courlandais et aux Esthoniens. Henri le Lion, croyant avoir à se plaindre du roi de Danemark, souleva contre lui les Vendes, qu'il battit; toutefois, il crut devoir se réconcilier de nouveau avec le duc de Saxe, dont l'alliance lui était indispensable contre eux.

S'il fut à peu près tranquille de ce côté, Waldemar eut jusqu'à la fin de son règne des guerres à soutenir contre les autres peuples slaves de la Baltique méridionale, païens fanatiques et pillards infatigables. Une révolte des Scaniens ne préoccupa pas moins le roi que les guerres extérieures. Ce peuple, irrité du despotisme de l'évêque Absalon, chassa ce prélat et réclama la suppression des dîmes. Waldemar, répugnant à combattre ses sujets, épuisa d'a-

bord les voies de la conciliation; la rébellion apaisée, il céda sur l'article des dîmes. L'empereur Frédéric, qui s'était brouillé avec Henri le Lion, réclama, en vertu de l'alliance autrefois signée, les secours de Waldemar contre la ville de Lubeck (1180). Il équipa une flotte considérable, et contribua au succès de l'expédition. Dans l'entrevue qu'il eut à Lubeck avec Frédéric (1181), on put voir de quel prestige son nom était entouré dans la chrétienté : tous les regards se tournaient vers lui; on se pressait avec enthousiasme sur son passage pour rendre hommage au souverain qui, grand guerrier, grand administrateur, prince humain et bienfaisant, se distinguait encore par une taille majestueuse et par tous les dons extérieurs. De retour dans ses États, Waldemar fut arrêté au milieu de nouveaux projets guerriers par une dangereuse maladie, qui le conduisit en peu de temps au tombeau. On prétend que sa mort fut hâtée par un breuvage que lui donna un abbé ignorant pour activer la transpiration.

Waldemar, guerrier et administrateur à la fois, auteur de la *Loi de Scanie* et de la *Loi de Seeland*, est un des plus grands princes du Nord ; on lui a cependant reproché l'excès des impôts, des faveurs trop grandes accordées au clergé, dont il prépara ainsi les empiétements ainsi qu'à la noblesse. De sa femme, Sophie, il eut deux fils, *Canut VI* et *Waldemar II*, qui lui succédèrent l'un et l'autre, et six filles, dont *Rikissa*, femme d'Éric X, roi de Suède, et *Ingeburge*, mariée à Philippe-Auguste, roi de France. Louis Collas.

Albert de Stade, Saxo Grammaticus, Eric d'Upsal, Helmold. — Dahlmann, *Gesch. von Danemark.* — Eyriès, *le Danemark.*

Waldemar II, *le Victorieux*, roi de Danemark, fils du précédent, né le 29 mai 1170, mort le 28 mars 1241, à Wordingborg (Seeland). Investi par son frère aîné, Canut, du duché de Slesvig à titre viager, il lui avait prêté un puissant concours contre l'aristocratie turbulente du Danemark et contre les villes de Hambourg et de Lubeck. Aussi lorsque Canut VI mourut, sans enfants (12 nov. 1202), son élévation au trône ne rencontra point de résistance. A peine sacré, il s'empara de Lauenbourg, ville contre laquelle il avait échoué autrefois, et rendit la liberté au comte de Holstein, qui avait été retenu en prison sous son prédécesseur. Il étendit son influence en appuyant les prétentions d'Erling, roi de Norvège, qui paya ce service en se reconnaissant son tributaire (1204). Son intervention en Livonie, où il fit de grands efforts pour imposer par la force le christianisme aux populations païennes, fut moins heureuse; mal secondé par ses compagnons, que rebutait cette guerre, il fut obligé à la retraite en abandonnant l'île d'Œsel. L'avénement à l'empire d'Othon IV (1208), prince auquel l'unissaient des relations d'amitié, le délivra d'un dangereux prétendant, l'évêque Waldemar, fils naturel de Canut V, et lui permit de faire d'importantes acquisitions sur les côtes de la Baltique, où il reprit Dantzig, qui avait déjà fait partie des possessions danoises. Les années suivantes furent marquées par la publication du *Code de Scanie*, resté en vigueur jusqu'à nos jours, par la reconstruction de Lubeck, incendié, et la fondation de Stralsund. Puis, irrité de la ligue formée contre lui par Othon II et l'électeur de Brandebourg, son ennemi naturel, il favorisa de tous ses efforts en 1212 la candidature à l'empire de Frédéric II, qui lui reconnut la possession de tous les pays par lesquels le Danemark s'était étendu en Allemagne. Toujours préoccupé du soin de propager le christianisme, Waldemar se mit en 1219 à la tête d'une flotte considérable pour aller en Esthonie punir les habitants de leurs hostilités contre les nouveaux convertis de la Livonie. Ceux-ci n'opposèrent aucune résistance, et consentirent même à recevoir le baptême; ayant endormi par cette feinte soumission la vigilance du roi, ils tombèrent à l'improviste sur les Danois, et les auraient peut-être exterminés si les auxiliaires allemands ne les avaient aidés à repousser le choc de ces barbares (1).

Cette puissance formidable du roi de Danemark, obtenue par la défaite de puissants ennemis, succomba devant un prince qu'il semblait pouvoir dédaigner. Waldemar avait une vive affection pour le fils d'un de ses bâtards, Nicolas, qu'il créa comte d'Halland et auquel il donna, sans y avoir aucun droit, une partie des biens d'Henri de Schwerin, qui était à la croisade. Celui-ci, à son retour, revendiqua en vain son domaine, et il en conserva contre Waldemar un implacable ressentiment, qu'il résolut de satisfaire par une noire perfidie. Il le surprit endormi, pendant la nuit du 6 au 7 mai 1223, dans la petite île de Zyde, le fit charger de chaînes, ainsi que son fils, embarquer sur un bâtiment et conduire dans le Mecklembourg, au château de Dannenberg. Le Danemark protesta contre cette trahison, et par l'organe de son sénat réclama les bons offices de Frédéric II; celui-ci, peu soucieux de replacer sur le trône un voisin qu'il redoutait, n'intervint que pour réclamer la remise entre ses mains des prisonniers, qui lui fut refusée par le comte Henri. Les sollicitations pressantes du pape Honorius III furent infructueuses; et si quelques princes se réunirent à son appel pour réclamer l'élargissement de Waldemar, ils y mirent des conditions si dures que celui-ci crut devoir les repousser. Son neveu prit vainement les armes pour le délivrer, et n'aboutit qu'à une défaite (1225), à la suite de laquelle il partagea

(1) C'est à cette bataille que remonte une tradition célèbre d'après laquelle, à la place de la bannière abattue dans la lutte, le ciel en envoya une autre, formée par une croix blanche se détachant sur un fond rouge. C'est l'origine du *Danebrog*, qui figure en première ligne dans les armes du Danemark, et dont l'ordre national du même nom a consacré le souvenir populaire.

la captivité du roi. Toutefois Henri, craignant d'être sacrifié à l'ambition cupide de l'empereur, se décida à traiter avec sa victime. En vertu d'un traité signé le 17 nov. 1225, Waldemar fut rendu à la liberté et renonça à toutes ses possessions allemandes. En 1226, délié de ses engagements par la mauvaise foi du comte, qui refusait de tenir les siens, il tenta la chance des armes : il échoua aux siéges de Segeberg et d'Itzehoe, fut abandonné par les Dithmarses, et essuya une désastreuse défaite (22 juill. 1227), où il perdit un œil et faillit retomber aux mains de son ennemi. Cet échec, auquel se joignit plus tard la ruine d'une partie de la flotte danoise, fut suivi du démembrement de la monarchie. Lubeck se rendit indépendant, et Lauenbourg passa au duc de Saxe. Waldemar, abattu par la mauvaise fortune, consentit en 1229 à un nouveau traité par lequel il renonça au Holstein et au Mecklembourg; il recouvra il est vrai Revel et une partie de la Livonie en 1238, mais sans pouvoir faire reprendre au Danemark le rang qu'il avait perdu. Aussi renonça-t-il aux ambitieux projets, et quand le pape Grégoire IX proposa à son fils Abel la couronne impériale, enlevée à Frédéric II, il refusa de se lancer dans cette aventureuse entreprise. Il renferma désormais son activité dans des plans de réformes, et promulgua le code du Jutland.

Marié trois fois, ce prince eut de sa seconde femme, Marguerite, fille d'Ottokar, roi de Bohême, *Waldemar III*, qui suit, et *Canut*, et de sa troisième, Bérengère, fille de Sanchez, roi de Portugal, *Éric VI*, *Abel* et *Christophe*, qui régnèrent successivement après lui. L. C.

Langebeck, *Chron. Dan.* — Suhm, *Gesch. von Dænmark.*

WALDEMAR, fils du précédent, dit *Waldemar III*, mort le 28 novembre 1231. Il prit part à plusieurs des expéditions de son père; celui-ci l'avait fait couronner en 1218, et il venait d'épouser Éléonore, fille d'Alphonse II, roi de Portugal, lorsqu'un accident arrivé à la chasse provoqua sa mort. Quoiqu'il n'ait jamais régné, plusieurs historiens lui font prendre place dans la série des rois de Danemark.

WALDEMAR IV, roi de Danemark, né en 1315, mort le 23 octobre 1375, au château de Gurr (Seeland). A la mort de Christophe II, son père (1333), le pays tomba dans l'anarchie. Il ne lui restait plus, à lui et à Othon, son frère aîné, que le Laaland et l'Esthonie, tandis que les Suédois étaient maîtres de la Scanie, du Halland et de la Blekingie, le comte Gérard de Holstein du Jutland, de Fionie et des îles voisines, et que les seigneurs danois se partageaient les domaines de la couronne. Othon tenta de reconquérir ses droits par la voie des armes, fut battu près de Viborg par le comte Gérard, et jeté en prison (1334). Waldemar, demeuré le seul représentant des droits de sa famille, les fit valoir avec activité, et fut secondé par les dispositions de ses sujets, ainsi que par l'empereur Louis de Bavière, près duquel il avait été élevé. La mort de Gérard le délivra d'un concurrent redoutable (1340); il s'empressa de rentrer en Danemark, signa avec le fils de Gérard et Waldemar, duc de Slesvig, un traité par lequel il était reconnu roi et épousait Hedvige, fille de ce dernier, et inaugura son règne en proclamant une amnistie générale. Puis il s'occupa de faire rentrer dans le domaine les terres qui en avaient été détachées; il apporta une grande sollicitude à l'administration de la justice, et montra souvent par sa présence dans les tribunaux l'importance qu'il lui attribuait; il visitait les provinces pour accomplir les réformes qu'il jugeait convenables. L'influence qu'il accordait aux Allemands qui avaient favorisé son avénement provoqua l'irritation des Danois, et il en résulta des troubles qui ensanglantèrent le royaume. Par un traité conclu avec Magnus, roi de Suède, il renonça à la possession du Halland, de la Scanie et de la Blekingie contre une somme de 49,000 marcs d'argent et la cession de Copenhague (1343), et consacra cette somme à racheter plusieurs places en Seeland, l'île de Laaland, et la partie du Jutland qui lui avait échappé. Une révolte ayant éclaté en Esthonie sous l'inspiration du fanatisme païen (1345), Waldemar s'avança pour la réprimer; mais la paix ayant été établie avant son arrivée par les soins de l'ordre Teutonique, il voulut expier sa lenteur par un pèlerinage en Terre sainte; il l'accomplit en compagnie d'Éric, duc de Saxe, et fut frappé des censures ecclésiastiques par le pape Clément VI, pour n'avoir pas sollicité sa permission. A son retour, il fit en Esthonie deux nouvelles expéditions, mais il préféra se débarrasser de cette possession onéreuse en la cédant pour 19,000 marcs d'argent à l'ordre Teutonique (24 juin 1347), et racheta avec cette somme l'île de Fionie et d'autres domaines.

Au sortir des malheurs que la peste noire fit essuyer au Danemark, Waldemar reprit ses négociations, et termina pacifiquement les différends qui existaient entre lui, le Mecklembourg et la Pologne. La sévérité excessive avec laquelle il réprima les violateurs de la paix publique, ses empiétements sur les priviléges de l'aristocratie, l'introduction d'usages étrangers, notamment de la poudre à canon, le poids des impôts provoquèrent une révolte contre son autorité; sa prudence et sa modération l'en firent triompher. Après de longues hostilités, interrompues par des paix passagères, il prit avec les mécontents des arrangements définitifs (1360). Il n'avait cédé le Halland, la Scanie et la Blekingie qu'avec la pensée de les reprendre; il profita pour cela de la rivalité de Magnus et d'Éric pour obtenir du premier l'abandon de ces provinces comme prix des secours qu'il lui donna. Ce fut encore sous prétexte de fournir à Magnus une aide intéressée qu'il s'empara en 1360 des îles de Gothland

et d'Œland. La Suède, la Norvège, le comte de Holstein, le duc de Mecklembourg, les villes Hanséatiques, effrayés des progrès de Waldemar, formèrent une ligue contre lui. Il eut généralement l'avantage dans cette lutte, en apparence disproportionnée, et profita du découragement et de la jalousie qu'il remarquait parmi ses adversaires pour dissoudre leur alliance; en 1362 il conclut une trêve d'un an avec les villes Hanséatiques, puis il se réconcilia avec Haquin VIII, roi de Suède, auquel il accorda la main de sa fille Marguerite (*voy.* ce nom). Peu de temps après, la mort de Christophe (11 juin 1363), fils unique de Waldemar, donna une nouvelle importance à ce mariage, qui devait exercer une si grande influence sur les destinées de l'Europe septentrionale. Le 30 septembre 1363, le roi se rendit chez le duc de Poméranie, son parent, et contribua à faire conclure le mariage d'Élisabeth, fille de ce prince, avec l'empereur Charles IV, puis il alla à Cracovie et à Prague, et de là à Avignon, où il détermina le pape Urbain V à agir auprès des évêques danois pour qu'ils prêtassent leur concours à l'autorité royale. Ayant renoncé à son projet de visiter Paris, il retourna dans ses États en 1364; il y reçut soixante-dix-sept déclarations de guerre d'autant de villes Hanséatiques, pressées de prendre leur revanche; mais son habile politique en triompha encore, et il s'en tira par des conventions particulières. Pendant qu'il s'occupait d'intervenir dans les troubles de la Suède, une nouvelle ligue se forma contre lui (1368). Désespérant cette fois de lutter avec avantage, il prit le parti de quitter son royaume, et se rendit en Brandebourg, en Misnie, en Bavière, puis à Prague. Son royaume fut livré aux agressions victorieuses des villes Hanséatiques, qu'on ne désarma qu'au prix de concessions ruineuses et de privilèges exorbitants. Waldemar ratifia en 1371 l'humiliant traité de Stralsund, s'engagea à reconnaître le fils du duc de Mecklembourg pour son successeur, et rentra en 1372 dans ses États. Il se préparait à envahir le Slesvig, lorsque la mort arrêta ses projets. Il eut Olaüs V pour successeur. Avec lui s'éteignit la ligne masculine des rois esthritides. Sa bravoure, son activité, ses talents de politique et d'administrateur, sa générosité étaient gâtés par une politique peu scrupuleuse, et ses sujets, peu reconnaissants des services qu'il leur rendit et des heureuses innovations de son règne, ne se souvinrent que de la violence de son caractère et du dérèglement de ses mœurs. L. C.

Heintze, *Diplomatische Gesch. des dænischen Kœnigs Waldemar III*; Leipzig, 1781, in-8°. — Suhm, *Hist. du Danemark*, t. XIII. — Dahlmann, *Gesch. von Dænmark*. — Eyriès, *le Danemark*.

WALDEMAR, roi de Suède, né en 1242, mort en 1302. Fils aîné du puissant jarl Birger, il fut élu roi en l'absence de ce dernier, et succéda à Éric Ericsson, son grand-père maternel (1250). Comme il était encore enfant, ce fut en réalité Birger qui exerça le pouvoir suprême. La famille des Folkungar, à laquelle appartenait le jeune prince, fournit un grand nombre de prétendants, qui replongèrent la Suède dans les malheurs de la guerre civile, et y appelèrent les étrangers, surtout des mercenaires allemands et danois. Birger proposa la paix à la plupart d'entre eux, et, après avoir endormi leur défiance, profita de leur sécurité pour les faire décapiter. Il agrandit Stockholm, et fut l'auteur d'un grand nombre de lois dont les plus célèbres sont celles qui appelaient les filles au partage des successions, et qui abolissaient l'épreuve par le fer rouge et le servage volontaire. Son pouvoir se maintint intact jusqu'à sa mort, arrivée le 21 octobre 1266. Waldemar prit alors les rênes du gouvernement, mais il dut laisser à ses frères Magnus, Éric et Benoît des fiefs que leur avait destinés son père. Léger de caractère, adonné aux plaisirs, il s'éprit d'un violent amour pour sa belle-sœur, et noua avec elle une liaison dont un fils fut le fruit. Cet événement appela sur lui le mépris du peuple et les anathèmes de l'Église; il fut obligé d'expier sa faute par un pèlerinage à Rome. En 1275 la guerre civile éclata entre le roi et ses frères. Les troupes suédoises essuyèrent une déroute complète à Hofva, en Westrogothie; le roi s'enfuit en Norvège, et lorsqu'il reparut dans ses États, il fut fait prisonnier et obligé d'en passer par les conditions que lui imposa Magnus; on ne lui restitua que la Gothie, et Magnus fut proclamé en 1279 à sa place. Waldemar tenta de recouvrer sa puissance par la médiation de la Norvège, et avec le secours du Danemark; il échoua encore, et se consola dans les bras d'une nouvelle maîtresse. On le voit quitter sa femme et en prendre successivement trois autres, renouveler plusieurs fois ses prétentions et son abdication, et enfin emprisonné au château de Nykœping (1288). Sa captivité n'était pas dure; elle devint encore plus douce après la mort de Magnus. Il termina ses jours en prison.

Geyer, *Hist. de Suède*.

WALDIS (*Burkhard*), fabuliste allemand, né, vers 1505, à Allendorf (Hesse), mort vers 1555, à Abterode. Les détails de sa vie sont peu connus. Il est certain qu'il se fit religieux de bonne heure. Puis il embrassa la réforme, dont il devint un zélé défenseur, et mena pendant longtemps une vie errante, parfois dans la misère et très-souvent en butte aux persécutions des catholiques. Après ses pérégrinations, il devint chapelain de Marguerite, seconde femme du landgrave de Hesse, et pasteur du village d'Abterode, voisin de sa ville natale. On a de lui : *Esopus gantz neuw gemacht und in Reimen gefasst* (Ésope complétement remanié et mis en vers); Francfort, 1548, 1555, 1565, 1584, in-4° : c'est un recueil de fables, de narrations et d'anecdotes, dont les sujets sont empruntés à Ésope et à d'autres fabulistes an-

ciens, avec cent fables originales. Ce genre de composition lui était tellement familier, qu'en imitant même il s'élevait à la hauteur de l'original. Ses productions brillent par l'imagination jointe à la simplicité, par un tour plaisant mêlé de naïveté, et par un style facile et coulant. Gellert, Zachariæ, Hagedorn lui doivent le sujet et très-souvent la forme même de plusieurs de leurs fables. Une édition annotée des *Fables choisies* de Waldis fut publiée par Eschenburg; Brunswick, 1777, in-8°; — *Der Psalter in newe Gesangweise und künstliche Reimen gebracht* (le Psautier, mis en cantiques); Francfort, 1553, in-8° : paraphrase composée dans la prison où la franchise de ses opinions religieuses l'avait conduit. Il a trad. aussi en vers allemands le *Regnum papisticum*, de Kirchmaier (s. l., 1555, in-8°), et donné une nouvelle édition du *Theuerdanck*, de Melchior Pfintzing (Francfort, 1553), poëme où il a introduit des changements arbitraires.

Zachariæ, *Anmerkungen über B. Waldis*; 1771, in-8°. — Jœrdens, *Lexicon der deutschen Dichter*. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. II.

WALDRADE, concubine de Lothaire II, vivait dans la seconde moitié du neuvième siècle. On n'a aucune donnée positive sur l'époque de sa naissance ni sur celle de sa mort. Elle appartenait à une famille considérable, d'origine gallo-romaine; plusieurs de ses ancêtres avaient rempli des fonctions importantes sous les derniers Mérovingiens. La protestation présentée à Rome en son nom par son oncle Gonthier, archevêque de Cologne, constate que Lothaire avant de se résoudre (sans doute par des considérations politiques) à épouser une femme d'origine franke avait contracté avec Waldrade une sorte d'accord ou de promesse de mariage. Elle fut, avec Gonthier, l'âme de toutes les intrigues ourdies pour perdre Teutberge, sa malheureuse rivale, et de la procédure ignominieuse dirigée contre elle au concile d'Aix-la-Chapelle (janv. 860), pour la faire condamner comme coupable d'adultère et obtenir le divorce. Quand le pape Nicolas Ier, soupçonnant déjà quelque chose de ce mystère d'iniquité, envoya au delà des monts deux légats pour prendre des informations plus exactes sur toute l'affaire, ces légats, circonvenus par Waldrade, agirent au rebours de leurs instructions, et confirmèrent purement et simplement la condamnation de Teutberge au concile de Metz (juin 863). Deux ans plus tard, quand le pape envoya un nouveau légat, Arsenius, pour contraindre Lothaire à reprendre sa femme (865), celui-ci se laissa charmer à son tour. Il conseilla à Lothaire de désarmer le pontife par une soumission apparente, sauf à contraindre plus tard Teutberge à solliciter, comme d'elle-même, une séparation nouvelle. Après une comédie de réconciliation solennelle entre Lothaire et Teutberge, le légat était reparti pour Berne, et il emmenait avec lui Waldrade, conformément aux instructions du pape. Mais Waldrade avait à peine franchi les Alpes, qu'elle s'échappa de gré ou de force pour aller rejoindre Lothaire. Cette évasion lui valut une sentence d'excommunication, et démasqua d'avance la ruse conseillée par le légat. Aussi quand Teutberge en vint effectivement à solliciter elle-même le divorce et à excuser sa rivale, le pape répondit de manière à faire comprendre qu'il avait bien deviné d'où partait ce coup. Les deux coupables crurent enfin l'emporter à la mort de Nicolas (13 nov. 867); son successeur Adrien consentit à relever conditionnellement Waldrade de l'excommunication, et autorisa le voyage de Lothaire à Rome, auquel Nicolas s'était toujours refusé (*voy.* LOTHAIRE). Pendant cette absence, Waldrade se tenait à l'abbaye de Ludre, sa résidence favorite. Ce fut là que, voulant neutraliser l'influence des scrupules religieux sur l'âme de son amant, elle recourut à un artifice sentimental, qu'on mit sur le compte de la magie, en envoyant à Lothaire les vêtements qu'elle avait portés lors de leur dernière entrevue. Là aussi elle apprit la mort subite de son amant (8 août 869), se retira au monastère de Remiremont, et y éleva pour la lutte et la vengeance ses trois enfants, déshérités comme bâtards. Le fils, Hugues dit le *Loherain*, succomba misérablement en disputant un lambeau de l'héritage paternel. On ne sait ce que devint l'une des filles, Gisle ou Giselle, mariée à l'un des plus terribles *rois de mer* northmans, qui périt assassiné; mais l'autre fille, Berthe, dite *la grande comtesse*, mariée d'abord à Thibaut, comte d'Arles, puis au marquis de Toscane Adelbert le Riche, eut une orageuse et brillante destinée. (*voy.* BERTHE). Baron ERNOUF.

Annales metenses et fuldenses. — *Regino et Reginonis cont.* — Luitprand, *Historia*. — Muratori, *Ann. et Diss. antiq. medii ævi*. — Saint-Marc, *Histoire chron. d'Italie*. — Ernouf, *Hist. de Waldrade*; Paris, 1858, in-8°.

WALDSEEMÜLLER (*Martin*), en latin *Hylacomilus*, compilateur allemand, né vers 1470, à Fribourg en Brisgaw, mort après 1522. Inscrit comme étudiant au gymnase de Saint-Dié en Lorraine (déc. 1490), il ne tarda pas à y professer la géographie. Il tenait en même temps un magasin de librairie, ce qui s'alliait fort bien alors avec le professorat. Le texte grec de Ptolémée avait réclamé d'abord tous ses soins, et sous ce rapport il n'avait fait qu'aider dans ses doctes travaux Ringmann, le protégé des ducs de Lorraine, qui éditait le géographe grec. Bientôt Waldseemüller se voua tout entier à la cosmographie, et publia, cinq ans environ avant la mort de Vespucci, le livre intitulé : *Cosmographiæ introductio, cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis, insuper IV Americi Vespucii navigationes*; s. l. (Saint-Dié), 1507, in-4°; Strasbourg, 1511, in-4°. Dans ce malencontreux volume, dédié à l'empereur Maximilien, il est dit hautement qu'au navigateur flo-

rentin appartient le droit de donner son nom à la quatrième partie du monde. Pour être juste, Waldseemüller n'était même pas l'auteur de cette idée, consacrant par l'imprimerie naissante une véritable iniquité. On sait qu'elle était contenue dans un mince in-4° de quatre feuilles intitulé *Mundus novus* (Vicence, 1504). Il n'est pas bien sûr que ce livret rarissime aujourd'hui, et dont l'expansion dut avoir lieu en Italie, ait été connu de Waldseemüller; mais ce qu'il y a de bien positif, c'est que notre professeur allemand vit le sien réimprimé nombre de fois en peu d'années. Son livre, devenu populaire, consomma bientôt l'injustice faite à la gloire de Colomb. Quant à l'auteur de ces bruits mensongers, et qui les avait répandus sans passion aucune, il quitta Saint-Dié, parcourut l'Allemagne, menant gaiement la vie. Son dernier travail fut probablement un manuel de scénographie et de perspective appliquée au théâtre, qu'il publia à l'aide du P. Grégoire Reisch, dans l'une des réimpressions de la *Margarita philosophica*.

Humboldt, *Géograp.* — Harrisse, *Bibl. ves.*

WALDSTEIN (1) (*Albert-Wenceslas-Eusèbe*, comte DE), duc DE MECKLEMBOURG, DE FRIEDLAND et DE SAGAN, célèbre capitaine allemand, né au château d'Hermanic, en Bohême, le 15 septembre 1583, assassiné à Egra, le 25 février 1634. La maison de Waldstein, qui empruntait son nom d'un château voisin de la ville de Turnow, appartenait à la haute noblesse de Bohême et avait une origine commune avec celle de Wartenberg. Fils de Guillaume, baron de Waldstein, et de Marguerite Smirrika, il montra de bonne heure un caractère indépendant et belliqueux. « Que ne suis-je un prince! disait-il un jour qu'une correction lui était enfligée, personne n'oserait ainsi me toucher! » Privé de ses parents, il fut placé, par son oncle et tuteur, catholique zélé, sous la direction des jésuites d'Olmütz, bien qu'il appartînt à la secte protestante des utraquistes. L'éducation qu'il reçut dans leur maison suffit sans doute à expliquer sa conversion au catholicisme, sans qu'il soit nécessaire, comme on l'a fait, de l'attribuer à une chute qu'il fit, sans se blesser, d'une fenêtre très-élevée. Ses études finies, il se rendit en Italie, accompagné de son gouverneur, Pierre Verdungas, ami de Kepler et aussi bon mathématicien qu'astrologue renommé (2). Après s'être arrêté quelque temps à l'université d'Altdorf, où il se fit remarquer par des aventures de jeunesse que la légende a beaucoup amplifiées, il fréquenta les écoles de Padoue et de Bologne. Les mathématiques et toutes les sciences qui se rattachent à l'art de la guerre, les langues anciennes et la plupart de celles de l'Europe, et jusqu'aux mystères de la Cabale que lui dévoila l'astrologue Argoli, furent alors l'objet de ses études. Le désir de porter les armes lui ayant fait quitter l'Italie pour se rendre en Hongrie, où les armées impériales luttaient contre les Turcs, il se comporta si vaillamment au siége de Gran qu'il fut nommé capitaine sur les remparts mêmes de la place (1606). De retour en Bohême, il y épousa en 1610 une riche veuve, Lucrèce Nikiesin, baronne de Landeck, qui s'était passionnément éprise de lui, et qui, en compensation sans doute de son humeur trop jalouse, lui laissa en mourant de grands biens (1614). Après quelques années passées dans les soins d'un propriétaire diligent, il se trouva à même en 1617, avec les grosses sommes qu'il avait placées dans les banques des Függer et des Welser d'Augsbourg, de lever un corps de deux cents dragons qu'il alla offrir à l'archiduc Ferdinand, duc de Styrie, alors en guerre avec les Vénitiens. Le siége de Gradisca, qu'il contribua à faire lever, sa bravoure, sa générosité envers les officiers et les soldats qu'il traitait souvent à sa table, le rendirent l'idole de l'armée, et à la fin de cette campagne l'empereur Matthias le récompensa de ses services en le nommant colonel, puis comte et chambellan. Un nouveau mariage qu'il contracta alors avec la fille du comte Harrach vint encore accroître son importance. Il venait d'être élu par les états de Moravie commandant des milices, lorsque les dissidents de ce pays firent cause commune avec les rebelles de Bohême; mis en demeure de se déclarer contre l'archiduc Ferdinand, successeur de Matthias, il lui demeura fidèle, sauva au profit de ce prince une grande partie des sommes contenues dans les caisses publiques, et lui amena à Vienne, au moment même où il se trouvait pressé par les bourgeois et les seigneurs prêts à se réunir aux insurgés, un secours de mille cavaliers, qui le délivrèrent (1618). La guerre de Trente ans allait commencer. Nommé quartier maître général et envoyé en Bohême, Waldstein contribua beaucoup à la victoire que Bucquoy remporta à Budweiss contre Mansfeld et La Tour (10 juin 1619); mais il n'assista pas à la bataille de Prague (8 nov. 1620), où sa cavalerie se signala par des charges impétueuses. Le triomphe de Ferdinand fut marqué par de grandes confiscations, et Waldstein eut dans ces riches dépouilles la belle seigneurie de Friedland et plus de six autres encore, dont les revenus ne s'élevaient pas à moins de 24 millions de florins. Malgré la soumission de la Bohême, Mansfeld, Christian de Brunswick et le prince de Transylvanie, Bethlen Gabor, tenaient encore la campagne. Ce fut contre ce dernier, prêt à faire en Silésie sa jonction avec le margrave de Brandebourg, que Waldstein fut envoyé en 1621, et il déjoua si bien leur projet en les battant chacun séparément que Bethlen Gabor fut contraint de signer

(1) C'est ainsi qu'il signait lui-même son nom. Toutefois celui de *Wallenstein* a prévalu.

(2) C'est sans doute à l'influence de ce premier maître qu'il faut attribuer cette passion de Waldstein pour l'astrologie qui joua dans sa vie un rôle si considérable.

(sept. 1633), reprit les armes au mois
et battit près de Steinau sur l'Oder
…mmandés par le comte de Thurn
La liberté qu'il accorda à ce
… prisonnier, fut habilement
…is de Waldstein qui
…armi lesquels on re-
…nent, les jésuites
…iliaires. Pour
…ment ses ten-
…x électeurs, il
…ancfort et Lands-
…ents jusqu'en Po-
…utre corps de ses
… sur ces entrefaites la
…hin et la Bavière étaient
…ement par Horn et Ber-
… prières de Ferdinand II,
…ait de se porter à leur secours.
…, qui a été considérée par presque
…storiens, comme le signe manifeste
…jets ambitieux de Waldstein et de sa
…on, trouve dans sa *Correspondance* une
…tification que les faits stratégiques fortifient
encore. Ainsi Waldstein au commencement de septembre 1633 fait défense au général Aldringer, chef des troupes bavaroises, de se joindre au duc de Feria, qui voulait opérer une diversion en Lorraine; le resultat immédiat de la désobéissance d'Aldringer fut la prise de Ratisbonne par les Suédois (5 nov.). On comprend que Waldstein, à la suite de cet événement, et étant parvenu du reste par une habile démonstration à faire rentrer Bernard dans le Palatinat, ait persisté à ne pas quitter la Bohême, d'où il couvrait les États héréditaires de l'Autriche, et surtout à ne pas s'affaiblir au profit de Strozzi et de Jean de Werth, ou du cardinal infant. Au reste, les raisons de sa conduite furent expliquées à l'empereur, et celui-ci les approuva, sinon de bonne grâce du moins très-explicitement (*Lettres* des 27 nov., 3 et 24 déc. 1633) (1).

D'après la relation officielle de Khevenhüller, au moment même où Waldstein semblait tout occupé des intérêts de l'empereur, il était résolu à mettre à exécution le complot qu'il tramait depuis longtemps contre lui. La preuve en serait dans la confidence qu'il en fit au général Piccolomini; preuve bien faible, puisque l'auteur du rapport dans lequel est racontée cette conversation accusatrice est Piccolomini lui-même, qui dirigea les assassins. Un fait plus grave est l'assemblée tenue le 11 janvier 1634 à Pilsen, et dans laquelle, en présence de tous les colonels de l'armée, le feld-maréchal Illo, confident de Waldstein et portant la parole en son nom, leur annonça, après les avoir fait se prononcer sur l'impossibilité de se porter en Bavière, que le duc de Friedland, las des tracasseries qu'on lui suscitait, était résolu à donner sa démission. L'on envoya à Walstein une députation pour le prier de rester à la tête de l'armée. Il ne céda qu'après des sollicitations réitérées et à la condition que tous les chefs jureraient de rester unis et de *promouvoir* avec lui tout ce qui concernerait la sûreté de sa personne et le bien de l'armée. Ce fut alors que les colonels s'engagèrent par l'acte du 12 janvier à ne pas quitter leur général; mais on avait eu l'habileté, dit-on, de substituer, lors de la signature, à l'acte original dans lequel était écrite cette formule restrictive : *tant que le duc de Friedland sera au service de S. M. I. et les emploierait à ce service*, une copie dans laquelle cette phrase si importante avait disparu. Tel est le récit ordinaire des historiens, sur lequel il faut remarquer 1° que Waldstein, ayant reçu le 3 janvier 1634 la lettre de Ferdinand II qui approuvait son refus de se porter en Bavière (1), n'avait plus besoin de traiter le 11 une question résolue le 3; 2° que l'omission criminelle de la clause restrictive n'est mentionnée que dans le récit officiel, et que ce fait devient très-douteux si l'on considère le silence qu'ont observé à cet égard les signataires de l'acte auxquels on fit le procès : déclarer l'altération de l'acte, ç'aurait été se justifier. Cependant les généraux Gallas, Aldringer et Colloredo étaient absents à l'acte du 12 janvier; Waldstein, qui tenait à leur concours, les invita à venir à Pilsen. Gallas seul se rendit à son invitation, mais après avoir averti l'empereur de tout ce que Piccolomini, trahissant la confiance de Waldstein ou inventant pour le perdre, lui avait révélé. En conséquence le 24 janvier Ferdinand II adressa à ce général des lettres patentes par lesquelles il le nommait chef de l'armée, avec ordre d'arrêter Waldstein, Illo et Terezky.

Telle était la confiance du duc de Friedland, entretenue du reste par des lettres affectueuses que l'empereur lui adressa jusqu'au 26 janvier, qu'il prêta sa propre voiture à Gallas pour aller chercher Aldringer, et à Piccolomini pour se rendre auprès de ces deux généraux, qui ne revenaient ni l'un ni l'autre. Piccolomini ne se montra pas davantage, mais rejoignit Gallas à Linz, où celui-ci publia, le 13 février, la déchéance de Waldstein. Le 18 l'empereur signa une seconde proscription de Waldstein, beaucoup plus positive que la précédente. Jusque-là Waldstein n'avait rien fait pour s'allier aux Suédois; une lettre d'Oxenstierna du 20 prouve

(1) Un homme qui devait savoir bien des secrets politiques, Richelieu, a dit sur cette période de la vie de Waldstein : « Les courtisans et les adhérents d'Espagne interprétèrent mal toutes ses actions; ils attribuèrent les mauvais événements à sa faute et à sa malice; s'il en arriva de bons, ils supposèrent qu'il les avait diminués et qu'ils eussent été meilleurs encore s'il eût voulu; » et il cite à l'appui les faits même que l'on a le plus reprochés à Waldstein.

(1) On y lisait cette phrase : « Vu la saison avancée et le changement de circonstances, nous acquiesçons pour le moment à votre bon avis. »

odieux à l'Allemagne; mais l'empereur, moins prudent que jaloux d'atteindre au pouvoir absolu, ordonna même à la Ligue catholique, dont il redoutait l'indépendance, de licencier ses troupes et de laisser le champ libre aux soldats de Waldstein. C'est alors que Richelieu, non content de susciter contre l'empereur le génie de Gustave-Adolphe, chercha encore à le priver de l'appui de Waldstein. En effet Léon Brulart et le P. Joseph, qu'il envoya à la diète de Ratisbonne (juill. 1630), surent si bien s'emparer de l'esprit de cette assemblée, qu'à leur instigation elle demanda le renvoi de Waldstein et le licenciement de ses troupes, et qu'elle déclara qu'elle se séparerait à l'instant si l'empereur ne brisait « la verge sanglante qui flagellait l'Allemagne ». Ferdinand céda sur les deux points. Presque au même moment Gustave-Adolphe débarquait dans l'île de Rugen, et voyait bientôt son armée se grossir des débris de ces bandes licenciées. Quant à Waldstein, il reçut cette nouvelle avec le plus grand calme, et se retira dans ses terres de Moravie et de Bohême, où il mena la vie la plus fastueuse.

Quelle fut alors la conduite de Waldstein? Jusqu'ici les historiens, suivant pas à pas le récit des *Annales Ferdinandei* de Khevenhüller, ont représenté ce général, dévoré du désir de la vengeance, liant des négociations avec Gustave-Adolphe, rompant avec lui par suite d'une méprise qui lui fit croire que ses avances avaient été repoussées, mais favorisant cependant l'invasion des Saxons en Bohême, et ayant ainsi préparé en quelque sorte la ruine de l'empereur pour la faire servir à son élévation. La correspondance de Waldstein a fortement ébranlé les bases de ce récit. Il en résulte en effet que Waldstein traitait avec le plus grand mépris le bruit, déjà répandu, de sa liaison avec Gustave-Adolphe; qu'il s'entremit, sur l'ordre de l'empereur, auprès de Christian IV (mars 1631) pour l'empêcher de faire cause commune avec le roi de Suède, et que ce fut encore sur l'initiative de Ferdinand qu'il entama avec le maréchal d'Arnim ces conférences qu'on lui a depuis reprochées comme une trahison. Quoi qu'il en soit, les rapides succès de Gustave-Adolphe, la mort de Tilly eurent bientôt réduit Ferdinand II aux dernières extrémités, et ce prince ne vit alors de salut que dans Waldstein. La première ouverture fut repoussée (nov. 1631). Dans une conférence qui eut lieu à Znaim (janv. 1632), Waldstein consentit à lever en trois mois une armée, mais sans vouloir la commander, et telle était la puissance de son nom que dans le délai convenu il eut réuni quarante mille hommes. Ce ne fut toutefois qu'après de nouvelles négociations entamées par le P. Quiroga, par l'évêque de Vienne, par Eggenberg, tous mandataires de l'empereur, que fut conclu le traité par lequel Waldstein acceptait le commandement suprême des armées impériales (15 avril 1632). Parmi les conditions qu'il avait imposées figurait la promesse d'un État souverain créé à la paix en sa faveur.

Avant d'entrer en campagne, Waldstein fit négocier une paix avec l'électeur de Saxe; mais cette tentative resta sans succès. Alors, pénétrant en Bohême, où s'était établi l'électeur, il s'empara de Prague, d'Égra, et força Arnim à se retirer sur Pirna. La Bohême reconquise, il marcha au secours de l'électeur de Bavière, que Gustave-Adolphe venait de chasser de Munich, se joignit aux Bavarois près d'Egra, et, bien qu'il se trouvât alors à la tête de soixante mille hommes, se contenta de prendre, près de Nuremberg, une formidable position à Zirndorf sur la Rednitz (6 juill.). Pendant plus de deux mois, il tint son adversaire en échec, et lorsque Gustave, renforcé par Bernard de Saxe-Weimar, l'attaqua, le 3 septembre 1632, avec soixante-dix mille hommes, il soutint le combat pendant plus de cinq heures sans pouvoir être forcé dans ses retranchements. Sans se laisser attirer en Bavière à la suite des Suédois, il se jeta sur la Saxe, s'empara de Leipzig (1er nov.), et obligea Gustave à revenir sur ses pas pour défendre l'électeur. Attaqué à Lützen par des forces supérieures et au moment même où il venait de se séparer de Pappenheim, il sut prendre du moins une excellente position. Bien que vaincu, la mort du roi de Suède fit presque de cette défaite une victoire pour Waldstein (6 nov.). Profitant de la nuit, qui avait mis fin au combat, il opéra sa retraite en Bohême.

A partir de cette époque une certaine inaction où Waldstein sembla se tenir, et surtout des négociations qu'il entama avec l'électeur de Saxe, ont rendu sa conduite suspecte à la plupart des historiens. Laissant en effet Bernard de Saxe et Horn parcourir la Souabe et la Bavière, Waldstein avait négocié avec la Saxe un premier armistice de quinze jours pour la Silésie (7 juin 1633), puis un second à la fin de juillet. Mais il est juste de dire que son armée avait grand besoin de repos, et qu'Oxenstierna ne vit dans les avances qu'il fit comme dans les paroles de mécontentement qu'il proféra au sujet de l'empereur, qu'une ruse et des mensonges contre lesquels il conseilla à Bernard de se tenir en garde (1). Les *Mémoires* de Feuquières parlent aussi de propositions que Waldstein aurait faites à cette époque, et par l'entremise de son beau-frère, le comte de Kinsky, au cardinal de Richelieu, et dont le but aurait été de se faire aider dans ses projets personnels sur la couronne de Bohême; mais Feuquières lui-même ne les regarda jamais que comme un artifice ayant pour but de brouiller les alliés. Ce qui est certain, c'est que Waldstein, après avoir vainement engagé les électeurs de Bavière et de Saxe à s'unir à l'empereur pour chasser les

(1) Tel est le récit de Chemnitz, témoin impartial.

Suédois (sept. 1633), reprit les armes au mois d'octobre, et battit près de Steinau sur l'Oder les Suédois commandés par le comte de Thurn (18 oct. 1633). La liberté qu'il accorda à ce général, devenu son prisonnier, fut habilement exploitée par les ennemis de Waldstein qui entouraient l'empereur, et parmi lesquels on remarque, avec quelque étonnement, les jésuites qu'il avait eus jusque-là pour auxiliaires. Pour lui, après avoir renouvelé inutilement ses tentatives de paix auprès des deux électeurs, il entra dans les Marches, prit Francfort et Landsberg, et envoya des détachements jusqu'en Poméranie, pendant qu'un autre corps de ses troupes menaçait Berlin. Sur ces entrefaites la Souabe, les bords du Rhin et la Bavière étaient parcourus victorieusement par Horn et Bernard, et malgré les prières de Ferdinand II, Waldstein refusait de se porter à leur secours. Cette conduite, qui a été considérée par presque tous les historiens, comme le signe manifeste des projets ambitieux de Waldstein et de sa trahison, trouve dans sa *Correspondance* une justification que les faits stratégiques fortifient encore. Ainsi Waldstein au commencement de septembre 1633 fait défense au général Aldringer, chef des troupes bavaroises, de se joindre au duc de Feria, qui voulait opérer une diversion en Lorraine; le resultat immédiat de la désobéissance d'Aldringer fut la prise de Ratisbonne par les Suédois (5 nov.). On comprend que Waldstein, à la suite de cet événement, et étant parvenu du reste par une habile démonstration a faire rentrer Bernard dans le Palatinat, ait persisté à ne pas quitter la Bohême, d'où il couvrait les États héréditaires de l'Autriche, et surtout à ne pas s'affaiblir au profit de Strozzi et de Jean de Werth, ou du cardinal infant. Au reste, les raisons de sa conduite furent expliquées à l'empereur, et celui-ci les approuva, sinon de bonne grâce du moins très-explicitement (*Lettres* des 27 nov., 3 et 24 déc. 1633) (1).

D'après la relation officielle de Khevenhüller, au moment même où Waldstein semblait tout occupé des intérêts de l'empereur, il était résolu à mettre à exécution le complot qu'il tramait depuis longtemps contre lui. La preuve en serait dans la confidence qu'il en fit au général Piccolomini; preuve bien faible, puisque l'auteur du rapport dans lequel est racontée cette conversation accusatrice est Piccolomini lui-même, qui dirigea les assassins. Un fait plus grave est l'assemblée tenue le 11 janvier 1634 à Pilsen, et dans laquelle, en présence de tous les colonels de l'armée, le feld-maréchal Illo, confident de Waldstein et portant la parole en son nom, leur annonça, après les avoir fait se prononcer sur l'impossibilité de se porter en Bavière, que le duc de Friedland, las des tracasseries qu'on lui suscitait, était résolu à donner sa démission. L'on envoya à Walstein une députation pour le prier de rester à la tête de l'armée. Il ne céda qu'après des sollicitations réitérées et à la condition que tous les chefs jureraient de rester unis et de *promouvoir* avec lui tout ce qui concernerait la sûreté de sa personne et le bien de l'armée. Ce fut alors que les colonels s'engagèrent par l'acte du 12 janvier à ne pas quitter leur général; mais on avait eu l'habileté, dit-on, de substituer, lors de la signature, à l'acte original dans lequel était écrite cette formule restrictive : *tant que le duc de Friedland sera au service de S. M. I. et les emploierait à ce service*, une copie dans laquelle cette phrase si importante avait disparu. Tel est le récit ordinaire des historiens, sur lequel il faut remarquer 1° que Waldstein, ayant reçu le 3 janvier 1634 la lettre de Ferdinand II qui approuvait son refus de se porter en Bavière (1), n'avait plus besoin de traiter le 11 une question résolue le 3; 2° que l'omission criminelle de la clause restrictive n'est mentionnée que dans le récit officiel, et que ce fait devient très-douteux si l'on considère le silence qu'ont observé à cet égard les signataires de l'acte auxquels on fit le procès : declarer l'altération de l'acte, ç'aurait été se justifier. Cependant les généraux Gallas, Aldringer et Colloredo étaient absents à l'acte du 12 janvier; Waldstein, qui tenait à leur concours, les invita à venir à Pilsen. Gallas seul se rendit à son invitation, mais après avoir averti l'empereur de tout ce que Piccolomini, trahissant la confiance de Waldstein ou inventant pour le perdre, lui avait révélé. En conséquence le 24 janvier Ferdinand II adressa à ce général des lettres patentes par lesquelles il le nommait chef de l'armée, avec ordre d'arrêter Waldstein, Illo et Terezky.

Telle était la confiance du duc de Friedland, entretenue du reste par des lettres affectueuses que l'empereur lui adressa jusqu'au 26 janvier, qu'il prêta sa propre voiture à Gallas pour aller chercher Aldringer, et à Piccolomini pour se rendre auprès de ces deux généraux, qui ne revenaient ni l'un ni l'autre. Piccolomini ne se montra pas davantage, mais rejoignit Gallas à Linz, où celui-ci publia, le 13 février, la décheance de Waldstein. Le 18 l'empereur signa une seconde proscription de Waldstein, beaucoup plus positive que la précédente. Jusque-là Waldstein n'avait rien fait pour s'allier aux Suédois; une lettre d'Oxenstierna du 20 prouve

(1) Un homme qui devait savoir bien des secrets politiques, Richelieu, a dit sur cette période de la vie de Waldstein : « Les courtisans et les adherents d'Espagne interpreterent mal toutes ses actions; ils attribuèrent les mauvais evenements à sa faute et à sa malice; s'il en arriva de bons, ils supposerent qu'il les avait diminués et qu'ils eussent eté meilleurs encore s'il eût voulu; » et il cite à l'appui les faits même que l'on a le plus reprochés à Waldstein.

(1) On y lisait cette phrase : « Vu la saison avancée et le changement de circonstances, nous acquiesçons pour le moment à votre bon avis. »

en effet qu'il n'était pas en liaison avec lui. Ouvrant enfin les yeux sur la situation, il entama alors, mais seulement alors, des négociations avec le duc de Saxe-Weimar par l'intermédiaire du duc de Lauenbourg. Il avait donné rendez-vous à son armée pour le 24 près de Prague, lorsqu'il apprit que le baron de Suys s'en était emparé et l'avait déclaré traître. Le 22 février il quitta Pilsen, après avoir congédié les colonels, et suivi seulement par cinq escadrons et cinq compagnies; il arriva le 24 à Égra à quatre heures du soir, et se logea chez le bourgmestre. Le jour même il reçut la visite du lieutenant-colonel Gordon, commandant de la citadelle, du lieutenant-colonel Butler, tous deux Écossais et protestants, et du major Leslie, Irlandais catholique; ces trois hommes, tentés par la récompense promise à ceux qui délivreraient l'empereur du duc de Friedland, avaient résolu de le tuer. Le 25 Gordon proposa à Illo, à Kinsky et à Terezky, de passer la soirée chez lui dans la citadelle. C'est là que le major Geraldino (qui avait été gagné une heure seulement avant l'exécution) et le major Deveroux, qui avaient été cachés, le premier avec six dragons, le second avec vingt-quatre autres, dans deux pièces adjacentes à la salle à manger, firent tout à coup invasion parmi les convives et tuèrent les malheureux amis de Waldstein à coups de mousquet. Il était huit heures du soir. Restait Waldstein, mais seul et sans défiance. Aussitôt sa maison est cernée. Deveroux avec six hommes y entre sans éveiller l'attention du garde, qui croit qu'il s'agit du service. Waldstein venait de se coucher; averti par le bruit, il se lève et s'approche d'une fenêtre d'où lui parviennent les cris des comtesses Terezky et Kinsky. Dans le moment même Deveroux enfonce la porte de sa chambre, et s'écrie : « Meurs, toi qui veux livrer à l'ennemi l'armée et l'empereur! » Waldstein, sans proférer une parole, étendit les bras et reçut dans la poitrine un coup de pertuisane, qui le tua. Silencieux d'ordinaire, il conserva jusque dans la mort ce caractère, qui fait encore de lui un des personnages les plus mystérieux de l'histoire. Le corps fut chargé sur une voiture et conduit à la citadelle, et de là transporté à Mies avec les cadavres des autres victimes. En 1636 sa veuve obtint la permission de le déposer dans la chartreuse de Waltitz, près de Gitchin, où il demeura jusqu'en 1785, époque à laquelle le comte de Waldstein-Wartemberg fit solennellement transporter les restes de son illustre ancêtre à Munchengrætz, dans l'église de Sainte-Anne. Une fois délivré de ce trop puissant serviteur, Ferdinand II chercha à justifier l'exécution qu'il avait ordonnée par un manifeste dans lequel il établit en principe qu'aucune législation ni aucune loi de l'Empire n'exigeaient de procédure ni de sentence formelle *in criminibus proditionis, perduellionis vel læsæ majestatis, notoriis*. Doctrine fort expéditive sans doute, mais qui n'en laisse pas moins subsister la question : Waldstein était-il coupable? Or c'est ce qu'il fallait, ce semble, démontrer avant d'exécuter. Quoi qu'il en soit, les auteurs du meurtre n'eurent pas à se plaindre de la générosité de l'empereur; les dépouilles de Waldstein furent distribuées à Gallas, à Piccolomini et à Aldringer. Les autres reçurent de l'argent et des grades; Butler fut présenté à Ferdinand II, qui lui serra la main. Il est juste d'ajouter que l'empereur fit dire trois mille messes pour le repos de l'âme de Waldstein.

Waldstein était d'une taille élevée, le front haut, les cheveux roux, ou noirs suivant d'autres. Il parlait peu, et toujours d'une manière très-concise. « Avec cela, dit Richelieu, il était de bon sens, écoutait un chacun patiemment, avait bon jugement, n'était point méchant, était grand économe, tenu vaillant de sa personne, au reste simplement vêtu, toujours d'une façon, collet de buffle, pourpoint de toile et chausses de camelot, mais libéral au dernier point...; ce qui le faisait aimer des siens, bien qu'il fût extrêmement rigoureux, disant qu'autrement il ne se fût pas maintenu parmi eux. » De son second mariage avec la comtesse d'Harrach, il avait eu un fils, mort en bas âge, et une fille, *Marie-Élisabeth*, qui épousa Rodolphe de Kaunitz. En 1828, M. Fred. Fœrster découvrit dans les archives de la famille d'Arnim, au château de Boitzemburg, une correspondance très-importante de Waldstein, qu'il publia sous le titre de *Waldstein's Briefe* (Berlin, 1828-29, 3 vol. in-8°). E. A.

Khevenhüller, *Annales Ferdinandei*. — Carve, *Itinerarium*. — Chemnitz, *Bellum suecico-germanicum*. — Adlzreitter, *Theatrum europæum*, et *Annales boicæ gentis*. — Borgo, *De bello suecico*. — Plasetsky, *Chronique*. — Dobner, *Monumenta hist. Bohemiæ*. — Richelieu, *Mémoires*, et *Corresp* — Schiller, *Guerre de Trente ans*. — *Ribellione e morte del Valestain*; Venise, 1634, in-4°. — Gualdo Priorato, *Istoria d'Alb. Valstain*; Lyon, 1643, in-4°. — *Leben des Generals von Wallenstein*; Bunzlau, 1782, in-8°. — Herchenhahn, *Gesch. Alb. von W. des Friedlænders*; Altembourg, 1790-91, 3 vol. in-8°. — Grevenitz, *Wahre bisher immer verfælschte Lebensgesch. A von W.*; Berlin, 1797, in-8°. — Murr, *Die Ermordung Herzogs von Friedland*; Halle, 1806, in-8°. — Heller, *Leben der Grafen von W*; Munich, 1814, in-8°. — F. Fœrster, *Wallenstein. as Feldherr und Landesfürt*; Potsdam, 1834, in 8°. — J. Mitchell, *Life of Wallenstein*; Londres, 1837, 1852, in 8°. — Mebold, *Gustav Adolf und Wallenstein*; Stuttgard, 1838-40, 2 vol in-8°. — Aretin, *Wallenstein. Beitræge*; Munich, 1846, in-8°. — Helbig, *Wallenstein und Arnim*; Dresde, 1850, in-8°. — Ed. Cust, *the Thirty years' war*, 1861, 2 vol. in-8° — De Hurter, *Les quatre dernières années de la vie de W.* (en allem.); Vienne, 1863, 2 vol. in-8°.

WALEFF (*Blaise-Henri* DE CORTE, baron DE), poëte belge, né en 1652, à Liége, où il est mort, le 22 juillet 1734. D'abord capitaine au service du prince-évêque de Liége, il entra dans l'armée française lors de la guerre de 1672. Après la paix il se rendit à Paris, et fut mis par l'intermédiaire de Dangeau en relation avec plu-

sieurs grands seigneurs et aussi avec Boileau, auquel il adressa une épître, et qui répondit par une lettre (1), où il déclare que les vers de Waleff lui ont paru « merveilleux ». Notre poëte passa en 1679 au service d'Espagne, puis en 1682 dans le régiment de La Salle, qui était en Catalogne sous les ordres du maréchal de Noailles. En revenant de la Hongrie, où il avait fait un séjour de deux ou trois ans, il obtint une compagnie dans un régiment étranger au service de France (1687), et en fit partie jusqu'en 1699; il assista à la bataille de Nerwinde, qui lui a inspiré la moins faible de ses odes. En 1700, on le retrouve avec le grade de colonel dans les troupes anglo-hollandaises, et il se distingua tellement à Ramillies qu'il fut mis à l'ordre du jour de l'armée, et nommé maréchal de camp (1706). Après la paix d'Utrecht, il revint à Paris, et fut, en 1717, l'un des agents subalternes de la conspiration des princes français légitimés et des Espagnols contre le duc d'Orléans, régent. Il obtint, en 1719, le grade de lieutenant général des armées d'Espagne, et l'emploi de gouverneur militaire du royaume de Valence. En 1728 il se démit de ces charges, pour cause de santé, et se retira à Liége, où il reçut le brevet de feld-maréchal lieutenant de l'Empire. Sa vie privée est peu connue. Son mariage (1679) avec Marie de Sualar ne fut pas heureux, et Waleff a laissé contre cette dame une satire d'une violence extrême. Un *Placet présenté à Joseph-Clément, évêque et prince de Liége*, placet où Waleff cherche à se disculper d'une accusation de rapt qui avait amené une condamnation prononcée contre lui par les échevins de Liége, donne à penser qu'il excitait souvent les transports jaloux de sa femme. Il avait publié : *Les Titans, ou l'Ambition punie, et les Jumeaux*; Liége, 1725, 2 vol. in-8° : le premier de ces poëmes parut à Paris sous le titre *les Géants*; 1725, in-12; — *Œuvres nouvelles*; Liége, 1731, 5 vol. in-8° : ce recueil contient des *Odes sur les affaires du temps*, une *Description de la Hollande*, des *Réflexions nouvelles sur l'Iliade*, la *Tragédie d'Électre* (réimpr. à part, Liége, 1734, in-12), le *Siècle de Louis le Grand*, poëme en VIII chants, *Thémire*, poëme en XII chants, *les Rues de Madrid*, poëme, l'*Histoire de la porcelaine*, en vers mêlés de prose, et *les Échasses*, poëme héroïque en IV chants, par lequel l'auteur avait débuté en 1669; — *Catholicon de la Basse-Germanie*; Cologne, 1731, in-8°; recueil de pièces satiriques et morales; — *Les Augures, ou la Conquête de l'Afrique*, poëme; Liége, 1734, in-8° : « on y remarque, dit M. Polain, les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans ses autres ouvrages : de la facilité, de l'originalité dans la pensée, beaucoup d'imagination et de verve poétique; mais une grande incorrection de langage, des images forcées et trop hardies, des négligences et des trivialités sans nombre. » M. de Villenfage a donné au public les *Œuvres choisies de Walef* (sic); Liége, 1779, pet. in-8°. E. R.

(1) *Œuvres de Boileau*, édit. Berriat-Saint-Prix, t. IV.

Mme de Staal, *Mémoires*. — De Villenfagne, *Mélanges*, p. 69. — Polain, dans les *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, t. XV, 2e part., p. 70. — Kuborn, *Soirées bruxelloises*, p. 91. — Helbig, dans l'*Annuaire de la Société d'émulation de Liége*, 1863, p. 65.

*** WALEWSKI** (*Alexandre-Florian-Joseph* COLONNA, comte), homme politique, né le 4 mai 1810, au château de Walewice, en Pologne. Après avoir perdu la comtesse Walewska, sa mère, il alla terminer ses études à Genève. Lors des événements de 1830, il se rendit à Varsovie, embrassa avec ardeur la cause de l'indépendance polonaise, assista à la bataille de Grochow, et fut envoyé à Londres, en compagnie de MM. Zamoyski et Wielopolski, avec mission de négocier l'intervention de l'Angleterre. Après la paix de Varsovie, il passa en France, embrassa la carrière militaire, et servit successivement avec le grade de capitaine dans la légion étrangère (10 août 1833), dans le 2e chasseurs d'Afrique (24 sept. 1833), et dans le 4e hussards (1er fév. 1835). Il avait été naturalisé français par ordonnance du 3 décembre 1833. Après avoir rempli à cette époque une mission confidentielle près d'Abd-el-Kader et les fonctions de directeur des affaires arabes à Oran, il quitta le service en 1838, et se fit connaître à la fois comme publiciste et comme auteur dramatique. Ayant cédé à M. Thiers la propriété du *Messager*, il partit en 1840 pour l'Égypte, pour déterminer le vice-roi Méhémet-Ali à consentir aux concessions que les puissances coalisées lui demandaient. Sous le ministère de M. Guizot, il fut envoyé dans diverses capitales, et en dernier lieu à Buenos-Ayres. Ses relations avec le prince Louis-Napoléon, qui venait d'être élevé à la présidence, lui valurent d'être nommé ministre plénipotentiaire à Florence (1849), puis à Naples. Il venait d'être désigné pour l'ambassade de Madrid lorsqu'il fut appelé à remplir le même poste à Londres, où, malgré les efforts d'un parti nombreux et puissant, il parvint à obtenir du gouvernement de la reine la reconnaissance immédiate de l'empire français. Nommé ministre des affaires étrangères à la place de M. Drouyn de Lhuys (avril 1855), il régla nos relations avec les différentes puissances de l'Europe pendant la première période de la guerre d'Orient, présida comme plénipotentiaire de la France le congrès de Paris, et signa le traité du 30 mars 1856. Il assista à l'entrevue de Stuttgard entre les empereurs des Français et de Russie. Remplacé le 4 janvier 1860 par M. Thouvenel, il passa au ministère d'État, qu'il conserva jusqu'au 23 juin 1863. Membre du conseil privé depuis 1860, grand'croix de l'ordre de la Légion d'honneur depuis le 30 avril 1856 et sénateur depuis le 26 du même mois, il renonça

à cette dignité le 30 août 1865 pour accepter les fonctions de président du Corps législatif, où l'avaient envoyé à l'unanimité les électeurs d'un arrondissement des Landes. Quelque temps auparavant il avait présidé la commission chargée de préparer un projet de loi sur la propriété littéraire. Il a épousé en secondes noces à Florence Mlle Ricci, nièce du prince Poniatowski. Nous avons de lui : *Un mot sur la question d'Afrique*; Paris, 1837, in-8°; — *L'Alliance anglaise*; Paris, 1838, in-8°; — *L'École du monde, ou la Coquette sans le savoir*, comédie en cinq actes et en prose, représentée avec succès au Théâtre-Français, le 8 janvier 1840.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

WALID Ier (*Aboul-Abbas*), calife ommiade, né vers 669, mort le 23 février 715. L'aîné des quatre fils d'Abd-el-Melek, il était jeune encore lorsqu'il lui succéda, en 705. Il n'apporta sur le trône que mollesse et indolence; mais il eut la bonne fortune d'avoir à la tête de ses armées de vaillants capitaines. Ainsi l'Arménie, la Cilicie, la Cappadoce furent subjuguées par son frère Moslemah, qui pénétra jusqu'à la mer Noire; Kotaïbah envahit la Transoxiane, le Turkestan, le Khowaresm, et menaça les frontières de la Chine. En Occident les succès des Musulmans ne furent pas moins brillants, et Musa, secondé par Tarik, s'empara de l'Espagne presque entière, à la possession de laquelle il ajouta celle des îles Baléares, de la Corse et de la Sardaigne. Les zélés musulmans reprochaient à Walid de s'écarter des traditions du Koran par son goût pour la magnificence et pour les monuments somptueux. Sous lui le temple de Jérusalem fut agrandi, et à Médine de nouvelles constructions furent substituées à celles qui dans leur simplicité étaient l'objet de la vénération des fidèles. Il ordonna que sur l'emplacement de l'église de Saint-Jean-Baptiste à Damas on élevât une magnifique mosquée, et des sommes considérables (56 millions de fr., dit-on) furent consacrées à ces travaux. Ce luxe, l'innovation des minarets, la folle magnificence que Walid étalait à la cour contribuèrent à préparer la décadence du califat. Peu habile politique, il compromit souvent son autorité par des accès de colère ou la rendait odieuse par sa cruauté; il fit cependant quelques innovations heureuses, telles que l'établissement de caravansérails et d'hôpitaux, et la substitution de la langue arabe dans les actes publics à la langue grecque. Il se préparait à attaquer Constantinople lorsqu'il mourut, laissant dix-huit fils, dont deux, *Yézid III* et *Ibrahim*, parvinrent dans la suite au califat. Ce fut son frère Soliman qui lui succéda.

WALID II (*Aboul-Abbas*), surnommé *Al-Fassik* (l'impudique), calife ommiade, né en 703, à Damas, où il fut massacré, le 16 avril 744. Il était fils de Yézid II; mais ce prince, connaissant ses vices, l'avait écarté du trône et avait désigné pour lui succéder son frère Hescham; pendant le règne de celui-ci, il vécut dans l'isolement, à Asrak; mais à sa mort (janv. 743) il se fit proclamer, à Damas. Une révolte, promptement étouffée, de l'alide Yahia, et une incursion des musulmans sur les terres de l'empire grec furent les seuls événements du règne de Walid, qui se déshonora dans des scandales de toutes sortes. Sa seule qualité, la générosité, dégénérait en profusion insensée, et les trésors de l'empire furent gaspillés pour faire des distributions de vivres, d'habits, d'argent aux soldats, et pour gratifier les femmes d'essences et de bijoux. Il ne savait refuser aucune faveur, surtout aux compagnons de ses débauches, qui avaient sur lui une influence toute-puissante; il bravait publiquement avec eux la décence; on le voyait parcourir les rues avec un indigne cortége, au bruit des instruments, outrager les femmes et surpasser par ses déportements les actes des monarques les plus licencieux que cite l'histoire. Il insultait publiquement à la religion de Mahomet; et si on le rappelait au respect du Koran, il le déchirait avec fureur. Le mécontentement que ses débauches excitèrent ne tarda pas à éclater. Yezid, son cousin germain, marcha contre lui, l'attaqua dans son palais, et se fit proclamer par ses troupes victorieuses. Quant à Walid, il périt après s'être vaillamment défendu, et fut massacré.

Aboul-Feda, *Annales muslemici*. — Gibbon, *Hist. du Bas-Empire*. — Weil, *Gesch. der Khalifen*.

WALKER (*John*), grammairien anglais, né le 18 mars 1732, à Colney-Hatch (Middlesex), mort le 1er août 1807, à Londres. Ses parents, vu leur pauvreté, ne purent lui donner une éducation libérale, et il dut s'instruire sans maître. Comme il n'avait aucun goût pour les humbles métiers auxquels on le destinait, il embrassa de bonne heure la carrière dramatique, qu'il suivit jusqu'en 1767, sans parvenir à se faire remarquer. A cette époque, il quitta le théâtre pour fonder, de concert avec James Usher, une école à Kensington. Cette entreprise, qui ne réussit pas, fut abandonnée au bout de deux ans. Walker s'établit alors comme professeur d'élocution, et obtint beaucoup de succès, tant à Londres que dans les grandes villes de l'Écosse et de l'Irlande. Élevé dans la religion presbytérienne, il devint vers la fin de sa vie un catholique fervent. Avant lui, personne n'avait tenté d'établir les règles de la prononciation anglaise sur des bases aussi logiques. Les recherches de la philologie moderne ne doivent pas condamner à l'oubli les travaux d'un savant qui a rendu de grands services à cette branche de la littérature. Du reste, un pareil oubli n'est guère à craindre, car le *Dictionnaire de Walker*, publié en 1775, se réimprime en 1865 pour la trentième fois, et fait toujours autorité surtout en ce qui concerne la prononciation. Nous citerons de lui : *A Dictionary of the english language, answering at once the purposes of rhyming, spelling and pronouncing*; Londres, 1775, in-8°; Il a

eu aussi de fréquentes éditions sous le titre de *Rhyming Dictionary*; — *Elements of elocution*; Londres, 1781, 1799, 1824, 1838, in-8° : c'est le premier écrit spécial composé en anglais sur l'art de parler; — *Rhetorical grammar*; Londres, 1785, 1801, in-8°; — *Critical pronouncing Dictionary*; Londres, 1791, in-4° : il est encore classique en Angleterre et en Amérique, et plusieurs critiques en ont donné des édit. augmentées ou remaniées; — *Key to the classical pronunciation of greek, latin and Scripture proper names*; Londres, 1791, in-8°; — *The Melody of speaking delineated*; Londres, 1791, 1797, in-4°, et 1810, in-8°; — *The Academic speaker*; Londres, 1798, 1801, in-12; — *Outlines of english grammar*; Londres, 1805, in-8°.

Gentleman's Magazine, t. LXXVII. — Chalmers, *General biogr. dict.*

WALLACE (Sir *William*), fameux guerrier écossais, né vers 1270, à Paisley, près Glascow, mort le 23 août 1305, à Londres. D'une bonne famille, il était fils de sir Malcolm Wallace, d'Elderslie. Jusqu'en 1297 sa vie reste purement légendaire, et n'est racontée que dans le récit rimé de Harry le Ménestrel. Selon ce dernier, qui prétend traduire une chronique latine laissée par John Blair, chapelain de Wallace, le héros écossais fut élevé avec soin au collége de Dundee. Là, pour venger une insulte, il tua d'un coup de poignard le fils de Selby, gouverneur anglais du château de Dundee. Mis hors la loi, il se réfugia dans les bois; comme il joignait à la force physique de brillantes qualités morales et s'exprimait avec éloquence, il se vit bientôt à la tête d'une troupe d'hommes résolus qui, sous sa conduite, harcelèrent les Anglais dans de nombreuses rencontres. On ignore jusqu'à quel point cette guerre de partisans contribua à répandre l'esprit de révolte; mais elle prépara certainement l'insurrection générale qui éclata en 1297. Les détails qui nous sont parvenus sur ce mouvement représentent Wallace agissant à la tête de forces considérables et entretenant des relations avec quelques-uns des personnages les plus distingués du royaume, tels que Wishart, évêque de Glascow, sir William Douglas, etc. Il ne tarda pas à être rejoint par le jeune Robert Bruce, qui plus tard devait régner sous le nom de Robert Ier. Cette ligue cependant ne fut pas durable. Lorsque les troupes expédiées par Édouard Ier arrivèrent en présence de l'armée écossaise, campée près d'Irvine (Ayrshire), les chefs des insurgés, méconnaissant l'autorité de Wallace, ne surent plus à qui obéir, de sorte que Bruce, Douglas et les autres profitèrent de l'adresse diplomatique de l'évêque de Glascow pour conclure un traité par lequel ils offrirent leur soumission au roi Édouard, qu'ils déclarèrent leur roi légitime. Chacun accéda à cette transaction (1). Quant à Wallace, il se retira vers le nord, recruta de nombreux adhérents, et ne tarda pas à recommencer les hostilités. Se dirigeant vers la côte nord-ouest, il surprit la forteresse de Dunottar, débarrassa Aberdeen, Forfar, Brechin et d'autres villes des garnisons anglaises, et ouvrit le siége de Dundee. A la nouvelle que le comte de Surrey avançait sur Stirling, il s'empressa d'aller à sa rencontre, et le mit en déroute à Stirling-Bridge (11 sept. 1297), bataille qui délivra l'Écosse. Les Anglais furent obligés d'abandonner toutes les places fortes qu'ils occupaient dans le pays, y compris Berwick. Profitant de la panique des ennemis et de l'élan de ses compatriotes, Wallace poursuivit les fugitifs au delà des frontières, et pénétra, le 18 octobre, à la tête de forces considérables en Angleterre, d'où il ne revint que le 11 novembre, après avoir mis le pays à feu et à sang d'une côte à l'autre jusqu'à Newcastle (1).

A son retour, Wallace se donna ou se laissa donner le titre de *gardien du royaume*, au nom du roi Jean. Mais il ne conserva pas longtemps cette haute position. N'étant pas allié avec les grandes familles, sans autre soutien que son propre mérite et l'admiration du peuple, il aurait eu beaucoup de peine à conserver la suprématie quand même il n'eût pas eu à lutter contre des jalousies et des rivalités sans nombre. Fordun raconte que les nobles répétaient fréquemment : « Nous ne souffrirons pas qu'un homme de rien nous gouverne. » Sur ces entrefaites, Édouard Ier, qui se trouvait en Flandre lorsque la bataille de Stirling-Bridge lui avait enlevé l'Écosse, se rembarqua à la hâte, et se dirigea vers la frontière à la tête de cent mille hommes. Un corps de troupes, débarqué au nord du comté de Fife, sous les ordres du comte de Pembroke, fut défait (au dire des écrivains écossais) par Wallace, le 12 juin 1298, dans la forêt de Blackironside; mais quand les deux armées principales se rencontrèrent, le 22 juillet suivant, dans le voisinage

(1) Le traité d'Irvine, qui se trouve dans les *Fœdera* de Rymer, est probablement le plus ancien document historique où l'on rencontre le nom de Wallace : il est rédigé en français, et on y a ajouté ces mots « escrit a sir Williaume ». Le sens de cette phrase, selon lord Hailes (*Annals of Scotland*, 1776-79), serait « que les barons avaient prévenu Wallace qu'ils venaient de se soumettre ». Elle indique d'ailleurs qu'à cette date il avait obtenu le titre de chevalier, honneur qui lui fut sans doute conféré, selon la coutume de l'époque, par un de ses compagnons d'armes.

(1) Ce fut durant cette incursion que le prieur de Hexham obtint de lui un acte destiné à sauvegarder son couvent; cet acte, qu'on a conservé, est daté du 7 nov. 1297 et rédigé au nom d'*Andreus de Moravia et Wilhelmus Walleusis, duces exercitus Scotiæ, nomine præclari principis Joannis, Dei gratiâ, regis Scotiæ*. Le roi mentionné dans cette citation était John Baliol, alors prisonnier à la Tour de Londres, et le chef qui partageait le commandement avec Wallace était le jeune sir Andrew Moray. On a découvert dans les archives de Lubeck un document de la même époque (du 11 oct. 1297), et signé des mêmes noms. C'est une lettre écrite en latin, et adressée aux autorités de Lubeck et de Hambourg pour leur annoncer que leurs négociants auraient désormais un libre accès dans les ports du royaume d'Écosse, délivrés, par la faveur de Dieu, du joug de l'Angleterre.

de Falkirk, les Écossais, commandés par Wallace, furent mis en déroute par Édouard et subirent des pertes énormes. Cette défaite ne termina pas la guerre; la noblesse en profita toutefois pour renverser Wallace. Certains auteurs prétendent qu'il renonça volontairement au pouvoir suprême. Quoi qu'il en soit, Bruce, Comyn et Lamberton, évêque de Saint-Andrews, furent nommés *gardiens de l'Écosse* au nom de Baliol. Pendant quelques années l'existence de Wallace demeure assez obscure; il paraît avoir repris avec une bande de partisans attachés à sa fortune cette lutte de partisan par laquelle il avait commencé à se distinguer. Les récits, plus ou moins légendaires, lui attribuent une foule de prouesses accomplies au détriment des Anglais; on lui fait même rendre deux visites à la France, la première en 1300, la seconde en 1302. Ce qui est plus certain, c'est que le 9 février 1304, lorsque les chefs écossais se soumirent à Édouard, Wallace ne fut pas compris dans la capitulation; la clause qui le concernait porte, « qu'il se mette en la volunté et en la grace de nostre seigneur le Roy si luy semble que bon soit ». Il fut bientôt après sommé de comparaître devant un congrès tenu à Saint-Andrews par les nobles anglais et écossais; il ne se montra pas, et on le déclara hors la loi. Pendant longtemps sa retraite demeura inconnue, bien qu'il se livrât à de nombreux actes d'hostilité. Un des principaux personnages chargés de le poursuivre fut Ralph de Haliburton; mais on ignore comment il fut pris. Sir John Monteith, que Harry le Ménestrel accuse d'avoir livré Wallace, paraît n'avoir commis d'autre crime de lèse-nationalité que d'envoyer en Angleterre Wallace amené prisonnier au château de Dumbarton, dont il était gouverneur. Conduit à Londres, Wallace fut le lendemain de son arrivée, le 23 août 1305, mené à cheval à Westminster, où « on lui mit sur la tête une couronne de laurier, parce qu'il avait jadis prétendu se faire couronner dans la grand' salle de l'abbaye ». Accusé de haute trahison, déclaré coupable et condamné à mort, il fut le jour même attaché à la queue de plusieurs chevaux et traîné au lieu du supplice, dans West Smithfield, pour y être pendu et écartelé. Son bras droit fut exposé à Newcastle, son bras gauche à Berwick, et ses jambes sur les places publiques de Perth et d'Aberdeen; quant à sa tête, elle fut exposée sur le pont de Londres. W. HUGHES.

Fordun, *Scotichronicon.* — Wyntown, *Chronyk of Scotland* — Jamieson, *John Barbour's Bruce, and Harry the Minstrel's Sir William Wallace*; Edimb., 1820, 2 vol. in-4°. — Hume, Lingard, *Hist. of England.* — Carrick, *Life of Sir W. Wallace*; Londres, 1840, in-8°. — R. Lekpreuik, *Actis and Deidis of W. Wallace*; Edimb. 1570, in-4° : le seul exemplaire connu est au British Museum. — *Valliados, seu de Gestis Gul. Vallæ*, dans *Collectanea varia*; Edimb., 1705, in-12. — *Documents illustrative of sir W. Wallace, Life and Times*; ibid., 1841, in-8°. — Tytler, *Hist. of Scotland.*

WALLENSTEIN. *Voy.* WALDSTEIN.

WALLER (*Edmund*), poëte anglais, né le 3 mars 1605, à Coleshill (comté d'Hertford), mort le 21 octobre 1687, à Beasconfield. Par son père il se rattachait à la famille d'Essex, et par sa mère à celle du patriote Hampden et de Cromwell. A peine avait-il terminé ses études à Eton et à Cambridge qu'il fut nommé membre de la chambre des communes, à dix-huit ans, sinon à seize, comme il l'affirme lui-même. La vie politique et la vie littéraire commencèrent pour lui en même temps. En 1623 il est admis à la cour de Jacques Ier, et publie sa première pièce de vers à l'occasion d'un naufrage essuyé sur les côtes d'Espagne par le prince royal. Mais notre poëte n'oublie pas les intérêts positifs. Déjà riche de patrimoine, il avait encore accru sa fortune par son mariage avec une héritière de la Cité, qui le laissa veuf vers 1629 ou 1630. Il ne tarda guère à profiter de sa liberté pour adresser d'ambitieux hommages à Dorothée Sidney, fille aînée du comte de Leicester. Repoussé par cette dédaigneuse beauté, qu'il a immortalisée sous le nom de *Sacharissa*, il contracta une union plus bourgeoise, avec Mary Bresse ou Breaux, dont il eut treize enfants; mais continua d'être recherché dans les cercles littéraires et aristocratiques. En 1640, lorsque après une interruption de douze ans on revint au régime parlementaire, Waller se retrouva dans la chambre des communes, et, malgré ses liaisons avec la cour, parla et vota souvent avec l'opposition. Mais, éloigné des excès par position et par caractère, il s'éclipsa au moment de la crise, et ne reparut que pour prendre la défense de la royauté menacée. Son nom reste même attaché à une espèce de complot royaliste (*Waller's plot*) assez obscur, où se trouvèrent compromis avec lui son beau-frère Tomkins et un nommé Challoner, qui furent pendus, quelques grandes dames et deux lords, qui s'en tirèrent à meilleur marché. Quant à Waller, il sauva sa vie en réclamant dans un discours (4 juill. 1643) le droit d'être jugé par la chambre des communes. Il resta un an en prison, paya une amende de 10,000 l. st., et fut invité à quitter l'Angleterre. Ses dix ans d'exil se passèrent partie à Rouen, où naquit sa fille Marguerite, son enfant de prédilection; partie à Paris, où ses biographes nous le représentent menant grand train, tenant table ouverte, mêlé à la société des grands et des beaux esprits. Ce fut pendant ce séjour en France que fut publiée à Londres la première édition de ses poésies (1645, in-8°). En 1653, la permission de rentrer en Angleterre lui fut accordée par Cromwell, qui était son parent et dont il reconnut le bienfait par plusieurs pièces de vers dont la plus connue et la plus digne de l'être est intitulée : *A Panegyric to mylord Protector*. Malheureusement elle est immédiatement suivie, dans les œuvres de l'auteur, d'une autre pièce ayant pour titre : *Congratulation to the king upon His Majesty's happy return*, qui nous le montre aussi adulateur, sinon aussi heureusement inspiré, envers la restauration qu'envers

la république. On sait que Charles II se plaignant à lui de l'infériorité de cette seconde pièce, Waller lui répondit : « Sire, à nous autres poëtes la fiction réussit mieux que la vérité. »

Cependant Waller n'avait dû à Cromwell que le retour dans sa patrie ; il dut à la restauration d'être rendu à la position politique et sociale dont il avait joui autrefois. Plus que jamais, il se vit recherché à la cour et à la ville, et siégea dans divers parlements de 1661 à 1685. « A quatre-vingts ans, dit Burnet, il charmait la chambre des communes par les grâces de son esprit. » D'un autre côté, on écrivait à La Fontaine en France que Waller était encore amoureux et bon poëte à quatre-vingt-deux ans : aussi le bonhomme ne dédaignait pas d'associer ce nom au sien dans des vers où il disait :

Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
Qui bannirait Waller et La Fontaine?

Et lorsque, peu après, dans le salon de Mme d'Hervart, il apprenait la mort du poëte, comme on discutait pour savoir si le défunt serait reçu aux Champs Élysées par les philosophes, les poëtes ou les amants, cette conversation inspirait à l'auteur français une pièce de vers qu'il envoyait à Saint-Évremond, leur ami commun. Celui-ci, de son côté, adressait aux mânes de Waller cet hommage poetique :

Honneur des esprits d'Angleterre,
Waller, tes beaux écrits se verraient admirés
D'un bout à l'autre de la terre,
Si dans ta propre langue ils n'étaient resserrés.
Un jour elle doit être en tous lieux entendue, etc.

Les meilleures éditions des œuvres de Waller, sans parler des réimpressions modernes de Londres, 1853, Édimbourg, 1855, etc., sont celles de Londres, 1729, gr. in-4°, fig., et de 1829, 2 vol. in-12. E.-J.-B. Rathery.

Wood, *Athenæ oxonienses*. — Clarendon, *Hist. of the rebellion*, liv. VII. — *Poems on the memory of Edm. Waller*; Londres, 1688, in-4°. — Johnson, *Poets*. — Chaufepie, *Nouveau Dict. hist.* — *Notices des éditeurs*.

WALLIA, roi des Wisigoths, né au cinquième siècle, mort en 419, à Toulouse. Après l'assassinat de Sigeric, le suffrage des Goths se porta sur le vaillant Wallia (415), que quelques historiens regardent comme un parent du roi Ataulf. Il continua avec vigueur les conquêtes commencées en Espagne par ce dernier, et subjugua tout le pays jusqu'au détroit de Cadix. Il essaya même de fonder un nouvel empire en Afrique, mais une tempête dispersa sa flotte et la repoussa sur les côtes. La nouvelle de ce désastre se répandit promptement dans les Gaules. Constance, général d'Honorius, s'avança vers les Pyrénées avec des forces imposantes, et Wallia se porta rapidement à sa rencontre ; mais, après avoir consulté ses soldats, il écouta les propositions de paix que lui fit Constance, lui rendit sa royale captive, Placidie, dont la main avait été promise à ce général par l'empereur, contre six cent mille mesures de blé, sauva de cette manière son peuple d'une grande disette, et s'engagea à reconquérir l'Espagne pour Honorius, en marchant contre les Suèves et les autres peuplades qui occupaient la péninsule (417). Aussitôt il se mit en campagne, rejeta les Alains et les Vandales dans les montagnes de la Galice, reçut la soumission des Suèves, et, l'Espagne redevenue province romaine, il alla, en 419, s'établir avec son peuple dans l'Aquitaine, et devint ainsi le fondateur de l'empire toulousain des Wisigoths. Wallia ne laissa qu'une fille, qui fut la mère de Ricimer. Théodoric Ier lui succéda.

Olympiodore, *Ap. Photium*. — Orose, Isidore. — Mariana, *Hist. de España*. — Paquis et Dochez, *Hist. d'Espagne*. — Aschbach, *Gesch. der Westgothen*. — Mülsener, *De tribus aureis nummis regis Walliæ*; 1782, in-4°.

WALLIS (*John*), célèbre mathématicien anglais, né le 23 novembre 1616, à Ashford (Kent), mort le 28 octobre 1703, à Oxford. Fils d'un ministre anglican, qui le laissa orphelin à l'âge de six ans, il fréquenta d'abord deux écoles particulières, tenues l'une et l'autre par un excellent maître, puis entra à Cambridge dans le collége d'Emmanuel, d'où il passa dans celui de la Reine. Ses progrès furent très-rapides dans chacune des sciences auxquelles il s'appliqua ; outre les langues savantes et l'hébreu, il posséda en peu de temps le français, la musique, la logique, la théologie, la philosophie, et surtout les mathématiques, dont il fit de bonne heure son étude de prédilection. Sa façon d'apprendre dénotait en lui un esprit réfléchi et indépendant. « Dès mon enfance, dit-il, j'ai toujours, dans toutes sortes de sciences, voulu savoir les choses non par routine, ce qui les fait oublier bientôt, mais par raison et par principes, afin de former mon jugement. » Après avoir pris la maîtrise ès arts, Wallis fut ordonné ministre (1640), et demeura deux ans en qualité de chapelain près de la veuve de lord Horatio Vere. En 1643 il s'établit à Londres, s'y maria, et y administra successivement deux paroisses, celle de Fenchurch et celle de Saint-Martin. Son talent pour les mathématiques lui procura en 1649 la chaire de géométrie à Oxford, et depuis 1657 il y joignit la garde des archives de l'université. Au rétablissement des Stuarts, il fut mis au nombre des chapelains du roi, et fit partie de la commission chargée de réviser la liturgie anglicane. Il devint l'un des premiers membres de la Société royale de Londres, à la fondation de laquelle il contribua beaucoup. Wallis mourut à quatre-vingt-sept ans passés, ayant joui jusqu'à ses derniers moments d'une santé vigoureuse, d'un esprit serein, calme et plein de force. Ce savant embrassa trop d'objets, et n'eut une réputation justement méritée que dans les mathématiques. Il prit une part active aux querelles religieuses de son temps, mais sans s'écarter des règles d'une sage modération. Comme Viète il avait acquis à un rare degré l'art de déchiffrer les écritures, quelque compliquée qu'en fût la clef. Ses travaux sur la grammaire le conduisirent à examiner comment se forment les sons dans toutes

les langues, et de là à enseigner la parole à des sourds-muets (1). Il était doué d'une mémoire si prodigieuse qu'il lui est arrivé une nuit d'extraire de tête la racine carrée d'un nombre de cinquante chiffres, et d'être en état de le dicter ou de l'écrire le lendemain. « Il fut toujours peu favorable aux Français et à Descartes en particulier, rapporte Montucla. Cette disposition paraît venir des querelles qu'il avait eues tant avec Pascal qu'avec Fermat et d'autres géomètres français, qui n'y avaient pas mis, à dire vrai, cette honnêteté que méritait le rang qu'il tenait déjà parmi les géomètres. » Dans l'histoire des sciences ainsi que dans l'ordre des temps Wallis doit être regardé comme le prédécesseur immédiat de Newton. Il se distingue par une sagacité, un esprit d'invention, et surtout par un talent singulier de généralisation qui le placent au premier rang des savants contemporains. De son *Arithmetica infinitorum* on date le commencement des progrès remarquables de cette partie de la géométrie moderne. Cet ouvrage est une application plus spéciale du calcul à la méthode des indivisibles de Cavalieri, et l'on peut dire que l'auteur y a jeté les fondements de plusieurs découvertes analytiques faites après lui.

Les œuvres de Wallis ont été recueillies de son vivant, sous le titre d'*Opera mathematica* (Oxford, 1693-99, 3 vol. in-fol.); les principales sont : *Grammatica linguæ anglicanæ, cui præfigitur de loquela tractatus;* Oxford, 1653, 1664, in-8°, et 1674, in-8°, avec des additions : c'est un travail très-estimé; — *De sectionibus conicis;* ibid., 1655, in-4°; — *Arithmetica infinitorum, sive nova methodus inquirendi in curvilinearum quadraturam aliaque problemata;* ibid., 1656, in-4°; — *De angulo contactus et semicirculi;* ibid., 1656, in-4° ; — *Mathesis universalis, sive Arithmeticorum opus integrum;* ibid., 1657, 2 part. in-4°: manuel à l'usage des étudiants, et qui renferme des dissertations étendues sur des questions fondamentales d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie; — *Institutio logica;* ibid., 1657, in-8°; — *Commercium epistolicum;* ibid., 1658, in-4°; — *Tractatus II, prior de cycloide et corporibus inde genitis, posterior epistolaris de cissoide;* ibid., 1659, in-4°; — *Mechanica;* Londres, 1669-71, 3 part. in-4° : on ne possédait pas alors d'ouvrage supérieur à celui-là sur le mouvement, ni plus travaillé; il y a sur le centre de gravité un volumineux traité, qui montre à chaque page combien Wallis approchait du calcul différentiel; — *De gravitate et gravitatione;* Londres, 1675, in-4°; — *On algebra;* Londres, 1685, in-fol.; trad. en latin, avec des addit., dans le t. II des *Opera :* c'est le premier ouvrage spécial où l'histoire de la science se mêle à la théorie. Le t. III de ce recueil est consacré aux éditions et traductions d'anciens mathématiciens, tels que Ptolémée avec le commentaire de Porphyre, Archimède, Aristarque de Samos et Pappus.

Wallis a encore publié d'autres ouvrages, qu'il n'a pas réunis à ceux que nous venons de citer; par exemple : *Elenchus geometriæ Hobbianæ;* Oxford, 1655, in-8° : cette réfutation du traité *De corpore philosophico* de Hobbes piqua vivement ce philosophe; une dispute littéraire s'en suivit entre eux, laquelle donna lieu à Wallis de défendre ses sentiments dans cinq autres opuscules, oubliés aujourd'hui; — *Jeremiæ Horroccii Opera posthuma;* Londres, 1672, in-4°; — *Letter to Th. Smith*, espèce d'autobiographie, insérée dans la préface de la *Chronique de P. Langtoft;* Oxford, 1725, in-8°, p. 140-170 ; — cinquante-trois mémoires, articles ou pièces diverses, impr. de 1666 à 1702 dans les *Philosoph. Transactions*, et dont Niceron a donné la liste complète. P. L.

Letter to Th. Smith. — Wood, *Fasti oxon.*, t. II. — *Acta erudit.*, ann. 1704. — Niceron, *Mémoires*, t. XLIII. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — *Biogr. britannica.* — Thompson, *Hist. of the royal Society.* — Montucla, *Hist. des mathém.*

WALLIS (*Samuel*), navigateur anglais, mort en 1795. On ignore la date et le lieu de sa naissance, de même que la condition de ses parents. Lieutenant en 1755, il devint capitaine du *Port-Mahon* le 8 avril 1757, et accompagna Holbourne à l'Amérique du Nord dans l'expédition contre Louisbourg. Après avoir eu en 1760 un commandement naval dans le Canada, il fut chargé de continuer et d'étendre les découvertes de Byron dans le Pacifique, et il partit de Plymouth, le 22 août 1766, à bord du *Dolphin*, qu'il commandait, ayant sous ses ordres le *Swallow*, capitaine Carteret. Près du détroit de Magellan, le *Dolphin* se sépara du *Swallow*. Resté seul, Wallis découvrit, le 3 juin 1767, l'île de la Pentecôte puis celle de la reine Charlotte, et le 17 juin Taïti, appelé ainsi par Cook, mais à laquelle il avait donné le nom d'*Île du roi Georges*. Wallis resta à Taïti jusqu'au 27 juillet, arriva, après avoir découvert une autre île à laquelle il donna son nom, le 30 novembre, à Batavia, et se trouva de retour en Angleterre le 19 mai 1768, tandis que le *Swallow* n'aborda à Spithead que le 20 mars 1769. En 1771, il obtint le commandement du *Torbay*, et se retira du service en 1772. En 1780 il fut nommé commissaire extraordinaire

(1) « J'ai examiné, dit-il, comment se forment tous les sons qui entrent dans l'articulation; par quels organes et dans quelle position chaque son se forme; quelles sont les plus fines différences de chacun d'eux, ce qui est souvent très-imperceptible dans les lettres du même organe; en sorte que le souffle poussé hors des poumons doit par le moyen de tel ou tel organe, dans telle ou telle position, former tels sons, soit que la personne entende ou n'entende point ce qu'elle prononce. » C'est probablement la méthode que Pereira appliqua avec succès un siècle plus tard. Wallis apprit ainsi à lire et à parler à un jeune sourd muet, nommé Whalley, sinon élégamment, du moins d'une façon intelligible; il le présenta le 21 mai 1662 à ses confrères de la Société royale. Mais il fait observer que dans des cas semblables la surveillance du maître doit s'exercer sans relâche parce que l'élève, n'ayant pas le secours de l'oreille pour se diriger en parlant, oublie vite ce qu'il a appris.

de la marine. Le voyage de Wallis a paru dans la collection de Hawkesworth sous le titre : *An Account of the voyages undertaken for making discoveries in the southern hemisphere;* Londres, 1773, 3 vol. in-4° ; trad. en français par Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4°, cartes et fig. Cette relation est une copie exacte du journal du navigateur. On y trouve entre autres choses une rectification de l'idée exagérée qu'on s'était formée de la taille gigantesque des Patagons, une description du misérable état des habitants des îles près du détroit de Magellan, et un tableau de l'île de Taïti. Ce fut Wallis qui recommanda Taïti comme station pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil en 1769.

English cyclopædia (biogr.), édit. Knight.

WALPOLE (*Robert*), comte d'ORFORD, homme d'État anglais, né le 26 août 1676, à Houghton, mort le 18 mars 1746, à Londres. Il était le troisième fils de Robert Walpole, d'une ancienne famille du Norfolk. Après avoir fréquenté l'école récemment fondée d'Eton, il terminait à Cambridge une éducation classique aussi régulière que le comportait son peu de goût pour les études spéculatives, se destinant à l'Église, lorsqu'en 1698 le décès de ses frères aînés lui fit quitter l'université pour vivre près de son père et le seconder dans l'exploitation de ses biens. Le 30 juillet 1700, il épousa Catherine, fille de sir John Shorter, lord maire de Londres. Le 28 novembre suivant, la mort de son père le mit en possession d'un patrimoine considérable, et, comme le dit lord Stanhope, « c'était avec un double avantage, la fortune d'un aîné et l'application d'un cadet, que ce jeune homme de vingt-quatre ans débutait dans la vie active à laquelle il était merveilleusement préparé ». Il entra aussitôt au parlement, où il remplaça son père, et ne tarda pas à attirer sur lui l'attention des whigs, dont il épousa résolument les opinions. A la faveur de leur influence croissante, il devint conseiller du prince Georges de Danemark (mars 1705), alors grand amiral, puis, en 1708, secrétaire de la guerre et chef de son parti dans la chambre des communes. Mais son opposition au ministère tory et son attachement pour Marlborough lui attirèrent non-seulement la perte de tous ses emplois, mais une condamnation politique pour cause d'abus de confiance et de corruption (17 janv. 1711) ; il subit une captivité de six mois à la Tour. A l'avénement de Georges Ier, le poste de payeur général de l'armée (sept. 1714), puis ceux de premier lord de la trésorerie et de chancelier de l'échiquier (10 oct. 1715), furent la récompense du zèle déployé par sir Robert pour la succession de Hanovre. Il prit une part des plus actives aux poursuites par lesquelles le parti whig, vainqueur aux récentes élections, fit expier aux tories les persécutions auxquelles il avait été en butte, en même temps que les intrigues jacobites auxquelles ce parti s'était notoirement livré pendant les quatre dernières années du règne de la reine Anne. Vers la même époque, Walpole fut atteint d'une maladie assez grave, suite des fatigues extraordinaires que nécessitèrent de sa part la tentative du Prétendant en 1715 et le bill de septennalité qui fut voté à cette occasion. En 1717, la division s'introduisit dans le cabinet à propos d'un vote de subsides. Walpole et les principaux whigs se retirèrent des affaires (10 avril), mais pour y revenir au bout de quelques années, plus puissants que jamais, surtout quand la retraite de lord Sunderland eut ramené leur chef au poste de premier lord de la trésorerie (4 avril 1721). L'influence de sir Robert, désormais sans rivale, se revéla, à la cour, par les dignités prodiguées à sa personne et à sa famille (1), par les pouvoirs extraordinaires dont il fut investi lors des fréquents voyages du roi dans le Hanovre ; au parlement, par une majorité tellement compacte que l'opposition fut quelque temps comme annihilée.

Lorsque Georges II succéda à son père (1727), Walpole, dès lors en butte à de vives attaques, eut le bonheur de trouver un appui dans la reine Caroline. Les réformes réalisées ou tentées par lui en matières de taxes et de commerce, son plan pour convertir les droits d'*excise* lors de l'importation en droits payables seulement au sortir de l'entrepôt, montrent un esprit en avance sur son siècle. Cependant on vit peu à peu s'organiser une coalition formidable composée des tories et des whigs dissidents avec des chefs tels que Windham, Pulteney, Carteret et Chatham ; en même temps il avait contre lui les plumes incisives de Bolingbroke, Chesterfield, Swift, etc. La paix à tout prix, l'alliance française, le droit de visite exercé par l'Espagne sur les vaisseaux anglais, tels furent les principaux griefs articulés contre le premier ministre. Enfin, la majorité, si longtemps fidèle à Walpole, l'abandonna, et le 11 février 1742 il donna sa démission après s'être fait, l'avant-veille, conférer la pairie sous le titre de comte d'Orford. Il mourut trois ans après, poursuivi dans sa retraite par une motion d'accusation qui n'eut pas de suites. A la nouvelle de l'invasion du Prétendant (juill. 1745), le roi manda Walpole, qui souffrait alors d'une maladie d'entrailles ; il vint à Londres à petites journées, et appuya dans un discours habile la politique du gouvernement. Cet effort l'acheva : son mal s'aggrava au point qu'il n'en pouvait soulager les intolérables tortures qu'avec de fortes doses d'opium. Il mourut dans son hôtel de Londres, à soixante-neuf ans et demi.

Sans être plus corrompu que ses contemporains et ses adversaires, Walpole eut le tort d'ériger la corruption en système de gouvernement.

(1) Il reçut pour son fils le titre de baron (juin 1723), et pour lui-même l'ordre du Bain (1725) et celui de la Jarretière (1726).

Généralisant ce qu'il avait dit de certains personnages en particulier, on lui attribue la fameuse maxime ; « Tout homme a son tarif », et on l'accuse d'avoir agi en conséquence. A ces témoignages hostiles, on peut opposer l'hommage que lui rend Burke en disant de lui : « La prudence, la fermeté, la vigilance de cet homme d'État, jointes à la plus grande douceur dans son caractère et dans sa politique, conservèrent aux princes qui nous gouvernent leur couronne, et, avec elle, au pays ses lois et ses libertés. »

On a de Robert Walpole plusieurs écrits politiques, dont aucun n'a survécu aux circonstances qui les avaient inspirés. E.-J.-B. RATHERY.

W. Musgrave, *Brief and true history of sir R. Walpole and his family*; Londres, 1738, in-8°. — *Hist. du ministère du chev. Walpole*; Amst., 1755, in-12. — *Testament politique du chev. Walpole*; Amst., 1767, vol. in-12. — *Walpoliana*; Londres, 1783, in-4°. — Coxe, *Memoirs on the life and administration of sir R. Walpole*; Londres, 1798, 3 vol. in-4°, et 1816, vol. in-8°. — Lord Stanhope, *Hist. of England*, t. I, c. 8.

WALPOLE (*Horace*), comte D'ORFORD, troisième fils du précédent, né à Londres, le 5 octobre 1717, mort dans la même ville le 2 mars 1797. Au sortir de l'université, il voyagea sur le continent, de 1739 à 1741, accompagné dans la plus grande partie de ce voyage par le poëte Gray, son condisciple d'Eton et de Cambridge. A son retour il prit place dans la chambre des communes pour n'en sortir qu'en 1768 ; mais malgré la haute position qu'occupait encore son père, peut-être par cette raison même et parce qu'il avait vu de trop près par l'exemple de celui-ci ce que la vie publique entraîne de soucis (1), il s'intéressa à la politique comme spectateur plutôt que comme acteur. Pendant cette période de vingt-six ans, on ne cite guère de lui qu'une motion d'adresse en 1751, un discours en 1756 sur l'emploi des régiments suisses dans les colonies, et en 1757 d'honorables mais infructueux efforts en faveur de l'amiral Byng. Conformément à ses traditions de famille, il se piquait d'être un whig pur sang, et voulait même parfois persuader aux autres et se persuader à lui-même qu'il était quelque chose de plus. « Mes principes ne pourront jamais devenir monarchiques », écrivait-il en 1766, et l'on a souvent cité ce qu'il raconte avec complaisance à sir Georges Montagu : « Je vous crois assez whig pour me pardonner : des deux côtés de mon lit j'ai suspendu la *Magna Charta* et la sentence de Charles Ier, au bas de laquelle j'ai écrit *Major Charta*. » Mais le républicanisme chez Walpole était un objet de parade qu'il exhibait dans l'occasion, comme la hache de Wat Tyler ou le gantelet de Cromwell. Ce puritain jouit toute sa vie de trois sinécures lucratives, et il ne manquait guère un lever du roi, une soirée de Kensington-Palace ou de Carlton-House. Ses penchants aristocratiques perçaient dans la manière dédaigneuse dont il traita les artistes et les gens de lettres (Chatterton entre autres, dont on eut tort du reste de lui reprocher la mort), et jusque dans ses prédilections littéraires pour le siècle et la cour de Louis XIV, pour les *nobles et royaux auteurs* dont il dressait la liste (1). Ses opinions révolutionnaires purement rétrospectives, ne tinrent pas contre la terrible épreuve d'une révolution actuelle et vivante comme la nôtre. L'esprit fort politique devint, vers la fin de sa carrière, sa correspondance nous l'atteste, un tremblant, un alarmiste, un réactionnaire décidé.

En toutes choses, Horace Walpole, comme l'a dit M. de Remusat, fut ce qu'on peut appeler un amateur. Possesseur d'un nom fameux, d'une belle fortune, il cultiva les lettres et les arts en grand seigneur. Son château de Strawberry-Hill, près Londres, renfermait une magnifique collection de livres, de tableaux, de curiosités, et jusqu'à une imprimerie particulière (2). Il s'avisa le premier de raviver, vers le milieu du dix-huitième siècle, le goût du gothique et du moyen âge, si répandu depuis. Son roman du *Château d'Otrante* (Castel of Otrante, Londres, 1764, in-8° ; trad. en 1767 en français) fut en littérature ce qu'avait été en architecture la construction de son castel, avec ses créneaux, ses tourelles et ses mâchicoulis. Son *History of the modern gardening*, impr. en 1771, à Strawberry-Hill, d'abord comme addition aux *Anecdotes sur la peinture*, puis avec la traduction du duc de Nivernais (1785, in-4°), contribua également à populariser en France les innovations que Kent avait introduites dans les jardins anglais. Le livre que nous venons de mentionner (*Anecdotes of painting in England, with a Catalogue of engravers, etc.*; Strawberry-Hill, 1762-71, 4 vol. in-4°; réimpr. en 1765-70, 5 vol. in-4°, et cinq fois depuis par différents éditeurs, qui l'ont annoté ou augmenté ; Londres, 1782, 1786, 1826-28, 5 vol. in-8° ; 1849, 3 vol. in-8°, et 1862, 3 vol. in-18), est un modèle de ces ouvrages, si à la mode aujourd'hui, où l'art et la curiosité sont mis à la portée des amateurs et des gens du monde.

En 1766, Horace Walpole intervint, pour l'envenimer, dans la querelle entre son compatriote Hume et J.-J. Rousseau, en écrivant au second une lettre française où il déployait plus d'esprit que de bienveillance. Ce fut vers la même époque qu'il connut à Paris Mme du Deffand, aveugle alors et âgée de soixante-dix ans, et que se forma entre ces deux personnes un

(1) « Oh ! vieux sir Robert, s'écrie-t-il avec effusion dans une de ses poésies, je remercie le ciel à deux genoux de n'avoir pas été comme toi. »

(1) *Catalogue of royal and noble authors* (Strawberry-Hill, 1758, 2 vol. in-8°), augmenté et continué par Thomas Park (Londres, 1806, 5 vol. in-8°, fig.).

(2) Il a lui-même décrit le tout : *A Description of the villa of M. Hor. Walpole, at Strawberry-Hill, with an inventory of the furniture, pictures, curiosities, etc.* (1772, in-4°, 1774, 1784, in-8°). On a aussi le catalogue de la vente qui en fut faite en avril 1842 (Lond., in-4°). Voy. à ce sujet *le Cabinet de l'amateur*, 1842, t. Ier.

attachement qui dura jusqu'à la mort de celle-ci, et que tout semblait exclure, à commencer par le caractère, en général peu sympathique, des deux intéressés. En 1791, Walpole hérita, par la mort de son neveu, du titre de comte d'Orford, qu'avait porté son père, mais il en jouit peu, et mourut quelques années après.

L'histoire tenta aussi cet esprit curieux de toutes choses, mais surtout par son côté paradoxal et anecdotique. Ses *Historic Doubts on the life and death of king Richard III* (Londres, 1768, in-4°), dont il a paru en français (Londres, 1800, in 8°) une traduction attribuée à Louis XVI, ont mieux démontré le talent de l'auteur que sa thèse, et n'ont pu prévaloir contre le type consacré par la tradition; mais c'est un modèle de discussion et d'ingénieuse réfutation des opinions reçues en histoire. Quant aux *Mémoires* de Walpole, on peut les diviser en trois séries La dernière écrite, publiée avec les lettres, et qui comprend les récits de plus vieille date, se compose des amusants souvenirs recueillis pour les deux sœurs Berry, amies de l'auteur : *Reminiscences of the courts of George I and II*; Londres, 1805, in fol., et 1818, in-12; trad. en français (Paris, 1826, in-12). Viennent ensuite les *Memoirs of the last ten years of the reign of George II*, publiés par lord Holland; Londres, 1822, in-4°, et 1846, 3 vol. in-8°; trad en français par Cohen (Paris, 1823, 2 vol. in-8°), et les *Memoirs of the reign of king George III, from his accession to* 1771, publiés avec des notes par sir Denis Le Marchant; Londres, 1845, 4 vol. in-8°. Voici comment l'auteur a caractérisé lui-même ses écrits en ce genre : « Je ne suis pas un historien : j'écris à l'occasion des mémoires, je trace des caractères, je consigne des anecdotes. Tout ce qui tend à faire connaître les mœurs du siècle, la physionomie des hommes du jour, rentre dans mon plan. » Mais de tous les ouvrages d'Horace Walpole, aucun n'égale, pour l'intérêt historique et anecdotique, sa *Correspondance*, qui embrasse une période de plus de soixante ans (1735-1797), et qui, publiée d'abord en 1820, 1831 et 1837, par fractions et par séries de correspondants, MM. Montagu, Cole, lord Hertford, sir Horace Mann, la comtesse d'Ossory, W. Mason, etc. (1), a été réunie, augmentée et mise en ordre chronologique par P. Cunningham (Londres, 1857-59, 9 vol. in-8°); l'édit. de 1861, ibid., 9 vol. in-8°, est la plus complète. Sans établir entre ces lettres et celles de Mme de Sévigné un parallèle contre lequel l'écrivain anglais, dans son culte pour celle qu'il appelait *Notre-Dame des Rochers*, aurait protesté lui-même, on peut dire que pour l'intérêt du fond, sinon pour la grâce de la forme, l'Angleterre n'a rien qui s'en rapproche davantage. Ajoutons que l'auteur, soit par le cours des événements politiques, soit même par suite de ses préoccupations personnelles, est souvent amené à s'occuper de la France, et que ses liaisons avec la plupart de nos célébrités aristocratiques et intellectuelles, le commerce actif qu'il entretenait de ce côté-ci de la Manche, enfin ses propres observations pendant les voyages qu'il y fit à plusieurs reprises, donnent à cette partie de sa correspondance un intérêt tout particulier pour nous. Les *Lettres à sir George Montagu* (trad. par Ch. Malo; Paris, 1818, in-8°) forment à peine le dixième du recueil total.

Horace Walpole a encore publié : *Ædes Walpolianæ* (1752, in-4°), qui ont eu depuis plusieurs éditions; *The Mysterious mother, a tragedy* (Strawberry-Hill, 1768, in-8°), *Miscellaneous antiquities* (ibid., 1772, in-4°), etc.

E.-J.-B. RATHERY.

Short notes of my life, à la fin des *New Letters to Mann*; 1843-44, in-8°. — *Walpoliana* (*collected by J. Pinkerton*); Lond., 1798, 1805, 2 vol. in-12. — Lord Dover, *Sketch of the life of sir Hor. Walpole*, à la tête des *Letters to Horatio Mann*, 1833. — Eliot Warburton, *Memoirs of H. Walpole and his contemporaries*; Londres, 1851, 2 vol in-8°. — Ch. de Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*, t. II. — Macaulay, *Essays*.

WALSINGHAM (*Thomas*), chroniqueur anglais, né vers 1410, dans le Norfolk. Il embrassa la règle de Saint-Benoît, devint historiographe royal, et enseigna l'histoire dans le monastère de Saint-Albans. Il est l'auteur de deux chroniques intitulées : *Historia brevis, ab Edvardo I ad Henricum V* (de 1273 à 1422), et *Ypodigma Neustriæ, vel Normanniæ, ab irruptione Normannorum usque ad annum 6 regni Henrici V* (1418), et qui ont été publiées ensemble par l'archevêque Parker; Londres, 1574, in fol.; elles figurent également dans les *Anglica* de Camden (1603). L'*Historia brevis* reprend les faits où Matthieu Paris les avait laissés. Bien qu'on ne puisse louer le style de l'auteur, il nous a conservé dans ses deux écrits bien des faits qu'on chercherait en vain ailleurs.

W. Nicolson, *English, Scotch and Irish historical libraries*; Lond., 1776, in-4°.

WALSINGHAM (Sir *Francis*), homme d'État anglais, né en 1536, à Chislehurst (Kent), mort le 6 avril 1590, à Londres. Issu d'une ancienne famille du Norfolk, il fit de fortes études à Cambridge, passa ensuite sur le continent, et mit à profit ses nombreux voyages pour s'instruire des intérêts politiques des différentes nations de l'Europe, et pour en apprendre les langues, qu'il parla presque toutes. Il ne tarda pas à attirer l'attention du ministre William Cecil, qui en fit son principal agent politique. La première mission importante qui lui fut confiée fut celle d'ambassadeur en France; il y séjourna à deux reprises, d'abord en 1561, puis d'août 1570 à avril 1573. Ayant en apparence pour but de négocier le mariage de la reine Élisabeth avec le duc d'Anjou, il s'occupa beau-

(1) Les *Lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole* ont été publiées à Londres, 1810, 4 vol. in-12. Malheureusement les réponses de Walpole n'ont pas été retrouvées jusqu'à ce jour.

les langues, et de là à enseigner la parole à des sourds-muets (1). Il était doué d'une mémoire si prodigieuse qu'il lui est arrivé une nuit d'extraire de tête la racine carrée d'un nombre de cinquante chiffres, et d'être en état de le dicter ou de l'écrire le lendemain. « Il fut toujours peu favorable aux Français et à Descartes en particulier, rapporte Montucla. Cette disposition paraît venir des querelles qu'il avait eues tant avec Pascal qu'avec Fermat et d'autres géomètres français, qui n'y avaient pas mis, à dire vrai, cette honnêteté que méritait le rang qu'il tenait déjà parmi les géomètres. » Dans l'histoire des sciences ainsi que dans l'ordre des temps Wallis doit être regardé comme le prédécesseur immédiat de Newton. Il se distingue par une sagacité, un esprit d'invention, et surtout par un talent singulier de généralisation qui le placent au premier rang des savants contemporains. De son *Arithmetica infinitorum* on date le commencement des progrès remarquables de cette partie de la géométrie moderne. Cet ouvrage est une application plus spéciale du calcul à la méthode des indivisibles de Cavalieri, et l'on peut dire que l'auteur y a jeté les fondements de plusieurs découvertes analytiques faites après lui.

Les œuvres de Wallis ont été recueillies de son vivant, sous le titre d'*Opera mathematica* (Oxford, 1693-99, 3 vol. in-fol.); les principales sont : *Grammatica linguæ anglicanæ, cui præfigitur de loquela tractatus;* Oxford, 1653, 1664, in-8°, et 1674, in-8°, avec des additions : c'est un travail très-estimé; — *De sectionibus conicis;* ibid., 1655, in-4°; — *Arithmetica infinitorum, sive nova methodus inquirendi in curvilinearum quadraturam aliaque problemata;* ibid., 1656, in-4°; — *De angulo contactus et semicirculi;* ibid., 1656, in-4° ; — *Mathesis universalis, sive Arithmeticorum opus integrum;* ibid., 1657, 2 part. in-4°: manuel à l'usage des étudiants, et qui renferme des dissertations étendues sur des questions fondamentales d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie; — *Institutio logica;* ibid., 1657, in-8°; — *Commercium epistolicum;* ibid., 1658, in-4°; — *Tractatus II, prior de cycloide et corporibus inde genitis, posterior epistolaris de cissoide ;* ibid., 1659, in-4°; — *Mechanica;* Londres, 1669-71, 3 part. in-4° : on ne possédait pas alors d'ouvrage supérieur à celui-là sur le mouvement, ni plus travaillé; il y a sur le centre de gravité un volumineux traité, qui montre à chaque page combien Wallis approchait du calcul différentiel; — *De gravitate et gravitatione;* Londres, 1675, in-4°; — *On algebra;* Londres, 1685, in-fol.; trad. en latin, avec des addit., dans le t. II des *Opera :* c'est le premier ouvrage spécial où l'histoire de la science se mêle à la théorie. Le t. III de ce recueil est consacré aux éditions et traductions d'anciens mathématiciens, tels que Ptolémée avec le commentaire de Porphyre, Archimède, Aristarque de Samos et Pappus.

Wallis a encore publié d'autres ouvrages, qu'il n'a pas réunis à ceux que nous venons de citer; par exemple : *Elenchus geometriæ Hobbianæ ;* Oxford, 1655, in-8°: cette réfutation du traité *De corpore philosophico* de Hobbes piqua vivement ce philosophe; une dispute littéraire s'en suivit entre eux, laquelle donna lieu à Wallis de défendre ses sentiments dans cinq autres opuscules, oubliés aujourd'hui; — *Jeremiæ Horroccii Opera posthuma;* Londres, 1672, in-4°; — *Letter to Th. Smith*, espèce d'autobiographie, insérée dans la préface de la *Chronique de P. Langtoft;* Oxford, 1725, in-8°, p. 140-170 ; — cinquante-trois mémoires, articles ou pièces diverses, impr. de 1666 à 1702 dans les *Philosoph. Transactions*, et dont Niceron a donné la liste complète. P. L.

Letter to Th. Smith. — Wood, *Fasti oxon.*, t. II. — *Acta erudit*, ann. 1704. — Niceron, *Memoires*, t. XLIII. — Chaufepie, *Nouveau Dict. hist.* — *Biogr. britannica.* — Thompson, *Hist. of the royal Society.* — Montucla, *Hist. des mathem.*

WALLIS (*Samuel*), navigateur anglais, mort en 1795. On ignore la date et le lieu de sa naissance, de même que la condition de ses parents. Lieutenant en 1755, il devint capitaine du *Port-Mahon* le 8 avril 1757, et accompagna Holbourne à l'Amérique du Nord dans l'expédition contre Louisbourg. Après avoir eu en 1760 un commandement naval dans le Canada, il fut chargé de continuer et d'étendre les découvertes de Byron dans le Pacifique, et il partit de Plymouth, le 22 août 1766, à bord du *Dolphin*, qu'il commandait, ayant sous ses ordres le *Swallow*, capitaine Carteret. Près du détroit de Magellan, le *Dolphin* se sépara du *Swallow*. Resté seul, Wallis découvrit, le 3 juin 1767, l'île de la Pentecôte, puis celle de la reine Charlotte, et le 17 juin Taiti, appelé ainsi par Cook, mais à laquelle il avait donné le nom d'*Ile du roi Georges*. Wallis resta à Taiti jusqu'au 27 juillet, arriva, après avoir découvert une autre île à laquelle il donna son nom, le 30 novembre, à Batavia, et se trouva de retour en Angleterre le 19 mai 1768, tandis que le *Swallow* n'aborda à Spithead que le 20 mars 1769. En 1771, il obtint le commandement du *Torbay*, et se retira du service en 1772. En 1780 il fut nommé commissaire extraordinaire

(1) « J'ai examiné, dit-il, comment se forment tous les sons qui entrent dans l'articulation; par quels organes et dans quelle position chaque son se forme; quelles sont les plus fines différences de chacun d'eux, ce qui est souvent très-imperceptible dans les lettres du même organe : en sorte que le souffle poussé hors des poumons doit par le moyen de tel ou tel organe, dans telle ou telle position, former tels sons, soit que la personne entende ou n'entende point ce qu'elle prononce. » C'est probablement la méthode que Pereira appliqua avec succès un siècle plus tard. Wallis apprit ainsi à lire et à parler à un jeune sourd muet, nommé Whalley, sinon élégamment, du moins d'une façon intelligible; il le présenta le 21 mai 1662 à ses confrères de la Société royale. Mais il fait observer que dans des cas semblables la surveillance du maître doit s'exercer sans relâche parce que l'élève, n'ayant pas le secours de l'oreille pour se diriger en parlant, oublie vite ce qu'il a appris.

de la marine. Le voyage de Wallis a paru dans la collection de Hawkesworth sous le titre : *An Account of the voyages undertaken for making discoveries in the southern hemisphere;* Londres, 1773, 3 vol. in-4° ; trad. en français par Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4°, cartes et fig. Cette relation est une copie exacte du journal du navigateur. On y trouve entre autres choses une rectification de l'idée exagérée qu'on s'était formée de la taille gigantesque des Patagons, une description du misérable état des habitants des îles près du détroit de Magellan, et un tableau de l'île de Taïti. Ce fut Wallis qui recommanda Taïti comme station pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil en 1769.

English cyclopædia (biogr.), édit. Knight.

WALPOLE (*Robert*), comte d'Orford, homme d'État anglais, né le 26 août 1676, à Houghton, mort le 18 mars 1746, à Londres. Il était le troisième fils de Robert Walpole, d'une ancienne famille du Norfolk. Après avoir fréquenté l'école récemment fondée d'Eton, il terminait à Cambridge une éducation classique aussi régulière que le comportait son peu de goût pour les études spéculatives, se destinant à l'Église, lorsqu'en 1698 le décès de ses frères aînés lui fit quitter l'université pour vivre près de son père et le seconder dans l'exploitation de ses biens. Le 30 juillet 1700, il épousa Catherine, fille de sir John Shorter, lord maire de Londres. Le 28 novembre suivant, la mort de son père le mit en possession d'un patrimoine considérable, et, comme le dit lord Stanhope, « c'était avec un double avantage, la fortune d'un aîné et l'application d'un cadet, que ce jeune homme de vingt-quatre ans débutait dans la vie active à laquelle il était merveilleusement préparé ». Il entra aussitôt au parlement, où il remplaça son père, et ne tarda pas à attirer sur lui l'attention des whigs, dont il épousa résolument les opinions. A la faveur de leur influence croissante, il devint conseiller du prince Georges de Danemark (mars 1705), alors grand amiral, puis, en 1708, secrétaire de la guerre et chef de son parti dans la chambre des communes. Mais son opposition au ministère tory et son attachement pour Marlborough lui attirèrent non-seulement la perte de tous ses emplois, mais une condamnation politique pour cause d'abus de confiance et de corruption (17 janv. 1711) ; il subit une captivité de six mois à la Tour. A l'avénement de Georges Ier, le poste de payeur général de l'armée (sept. 1714), puis ceux de premier lord de la trésorerie et de chancelier de l'échiquier (10 oct. 1715), furent la récompense du zèle déployé par sir Robert pour la succession de Hanovre. Il prit une part des plus actives aux poursuites par lesquelles le parti whig, vainqueur aux récentes élections, fit expier aux tories les persécutions auxquelles il avait été en butte, en même temps que les intrigues jacobites auxquelles ce parti s'était notoirement livré pendant les quatre dernières années du règne de la reine Anne. Vers la même époque, Walpole fut atteint d'une maladie assez grave, suite des fatigues extraordinaires que nécessitèrent de sa part la tentative du Prétendant en 1715 et le bill de septennalité qui fut voté à cette occasion. En 1717, la division s'introduisit dans le cabinet à propos d'un vote de subsides. Walpole et les principaux whigs se retirèrent des affaires (10 avril), mais pour y revenir au bout de quelques années, plus puissants que jamais, surtout quand la retraite de lord Sunderland eut ramené leur chef au poste de premier lord de la trésorerie (4 avril 1721). L'influence de sir Robert, désormais sans rivale, se révéla, à la cour, par les dignités prodiguées à sa personne et à sa famille (1), par les pouvoirs extraordinaires dont il fut investi lors des fréquents voyages du roi dans le Hanovre ; au parlement, par une majorité tellement compacte que l'opposition fut quelque temps comme annihilée.

Lorsque Georges II succéda à son père (1727), Walpole, dès lors en butte à de vives attaques, eut le bonheur de trouver un appui dans la reine Caroline. Les réformes réalisées ou tentées par lui en matières de taxes et de commerce, son plan pour convertir les droits d'*excise* lors de l'importation en droits payables seulement au sortir de l'entrepôt, montrent un esprit en avance sur son siècle. Cependant on vit peu à peu s'organiser une coalition formidable composée des tories et des whigs dissidents avec des chefs tels que Windham, Pulteney, Carteret et Chatham ; en même temps il avait contre lui les plumes incisives de Bolingbroke, Chesterfield, Swift, etc. La paix à tout prix, l'alliance française, le droit de visite exercé par l'Espagne sur les vaisseaux anglais, tels furent les principaux griefs articulés contre le premier ministre. Enfin, la majorité, si longtemps fidèle à Walpole, l'abandonna, et le 11 février 1742 il donna sa démission après s'être fait, l'avant-veille, conférer la pairie sous le titre de comte d'Orford. Il mourut trois ans après, poursuivi dans sa retraite par une motion d'accusation qui n'eut pas de suites. A la nouvelle de l'invasion du Prétendant (juill. 1745), le roi manda Walpole, qui souffrait alors d'une maladie d'entrailles ; il vint à Londres à petites journées, et appuya dans un discours habile la politique du gouvernement. Cet effort l'acheva : son mal s'aggrava au point qu'il n'en pouvait soulager les intolérables tortures qu'avec de fortes doses d'opium. Il mourut dans son hôtel de Londres, à soixante-neuf ans et demi.

Sans être plus corrompu que ses contemporains et ses adversaires, Walpole eut le tort d'ériger la corruption en système de gouvernement.

(1) Il reçut pour son fils le titre de baron (juin 1723), et pour lui-même l'ordre du Bain (1725) et celui de la Jarretière (1726).

Généralisant ce qu'il avait dit de certains personnages en particulier, on lui attribue la fameuse maxime : « Tout homme a son tarif », et on l'accuse d'avoir agi en conséquence. A ces témoignages hostiles, on peut opposer l'hommage que lui rend Burke en disant de lui : « La prudence, la fermeté, la vigilance de cet homme d'État, jointes à la plus grande douceur dans son caractère et dans sa politique, conservèrent aux princes qui nous gouvernent leur couronne, et, avec elle, au pays ses lois et ses libertés. »

On a de Robert Walpole plusieurs écrits politiques, dont aucun n'a survécu aux circonstances qui les avaient inspirés. E.-J.-B. RATHERY.

W. Musgrave, *Brief and true history of sir R. Walpole and his family*; Londres, 1738, in-8°. — *Hist. du ministère du cher. Walpole*; Amst., 1783, in-12. — *Testament politique du chev. Walpole*; Amst., 1767, 2 vol. in-12. — *Walpoliana*; Londres, 1783, in-4°. — Coxe, *Memoirs on the life and administration of sir R. Walpole*; Londres, 1798, 3 vol. in-4°, et 1816, 4 vol. in-8°. — Lord Stanhope, *Hist. of England*, t. I, c. 8.

WALPOLE (*Horace*), comte D'ORFORD, troisième fils du précédent, né à Londres, le 5 octobre 1717, mort dans la même ville, le 2 mars 1797. Au sortir de l'université, il voyagea sur le continent, de 1739 à 1741, accompagné dans la plus grande partie de ce voyage par le poëte Gray, son condisciple d'Eton et de Cambridge. A son retour, il prit place dans la chambre des communes pour n'en sortir qu'en 1768 ; mais malgré la haute position qu'occupait encore son père, peut-être par cette raison même et parce qu'il avait vu de trop près par l'exemple de celui-ci ce que la vie publique entraîne de soucis (1), il s'intéressa à la politique comme spectateur plutôt que comme acteur. Pendant cette période de vingt-six ans, on ne cite guère de lui qu'une motion d'adresse en 1751, un discours en 1756 sur l'emploi des régiments suisses dans les colonies, et en 1757 d'honorables mais infructueux efforts en faveur de l'amiral Byng. Conformément à ses traditions de famille, il se piquait d'être un whig pur sang, et voulait même parfois persuader aux autres et se persuader à lui-même qu'il était quelque chose de plus. « Mes principes ne pourront jamais devenir monarchiques », écrivait-il en 1766, et l'on a souvent cité ce qu'il raconte avec complaisance à sir Georges Montagu : « Je vous crois assez whig pour me pardonner : des deux côtés de mon lit j'ai suspendu la *Magna Charta* et la sentence de Charles Ier, au bas de laquelle j'ai écrit *Major Charta*. » Mais le républicanisme chez Walpole était un objet de parade qu'il exhibait dans l'occasion, comme la hache de Wat Tyler ou le gantelet de Cromwell. Ce puritain jouit toute sa vie de trois sinécures lucratives, et il ne manquait guère un lever du roi, une soirée de Kensington-Palace ou de Carlton-House. Ses penchants aristocratiques perçaient dans la manière dédaigneuse dont il traita les artistes et les gens de lettres, Chatterton entre autres (dont on eut tort du reste de lui reprocher la mort), et jusque dans ses prédilections littéraires pour le siècle et la cour de Louis XIV, pour les *nobles et royaux auteurs* dont il dressait la liste (1). Ses opinions révolutionnaires, purement rétrospectives, ne tinrent pas contre la terrible épreuve d'une révolution actuelle et vivante comme la nôtre. L'esprit fort politique devint, vers la fin de sa carrière, sa correspondance nous l'atteste, un trembleur, un alarmiste, un réactionnaire décidé.

En toutes choses, Horace Walpole, comme l'a dit M. de Remusat, fut ce qu'on peut appeler un amateur. Possesseur d'un nom fameux, d'une belle fortune, il cultiva les lettres et les arts en grand seigneur. Son château de Strawberry-Hill, près Londres, renfermait une magnifique collection de livres, de tableaux, de curiosités, et jusqu'à une imprimerie particulière (2). Il s'avisa le premier de raviver, vers le milieu du dix-huitième siècle, le goût du gothique et du moyen âge, si répandu depuis. Son roman du *Château d'Otrante* (Castel of Otrante; Londres, 1764, in-8°; trad. en 1767 en français) fut en littérature ce qu'avait été en architecture la construction de son castel, avec ses créneaux, ses tourelles et ses mâchicoulis. Son *History of the modern gardening*, impr. en 1771, à Strawberry-Hill, d'abord comme addition aux *Anecdotes sur la peinture*, puis avec la traduction du duc de Nivernais (1785, in-4°), contribua également à populariser en France les innovations que Kent avait introduites dans les jardins anglais. Le livre que nous venons de mentionner (*Anecdotes of painting in England, with a Catalogue of engravers, etc.*; Strawberry-Hill, 1762-71, 4 vol. in-4°; réimpr. en 1765-70, 5 vol. in-4°, et cinq fois depuis par différents éditeurs, qui l'ont annoté ou augmenté; Londres, 1782, 1786, 1826-28, 5 vol. in-8°; 1849, 3 vol. in-8°, et 1862, 3 vol. in-18), est un modèle de ces ouvrages, si à la mode aujourd'hui, où l'art et la curiosité sont mis à la portée des amateurs et des gens du monde.

En 1766, Horace Walpole intervint, pour l'envenimer, dans la querelle entre son compatriote Hume et J.-J. Rousseau, en écrivant au second une lettre française où il déployait plus d'esprit que de bienveillance. Ce fut vers la même époque qu'il connut à Paris Mme du Deffand, aveugle alors et âgée de soixante-dix ans, et que se forma entre ces deux personnes un

(1) « Oh ! vieux sir Robert, s'écrie-t-il avec effusion dans une de ses poésies, je remercie le ciel à deux genoux de n'avoir pas été comme toi. »

(1) *Catalogue of royal and noble authors* (Strawberry-Hill, 1758, 2 vol. in-8°), augmenté et continué par Thomas Park (Londres, 1806, 5 vol. in 8°, fig.).

(2) Il a lui-même décrit le tout : *A Description of the villa of M. Hor. Walpole, at Strawberry-Hill, with an inventory of the furniture, pictures, curiosities, etc.* (1772, in-4°, 1774, 1784, in-4°). On a aussi le catalogue de la vente qui en fut faite en avril 1842 (Lond., in-4°). Voy. à ce sujet *le Cabinet de l'amateur*, 1842, t. Ier.

attachement qui dura jusqu'à la mort de celle-ci, et que tout semblait exclure, à commencer par le caractère, en général peu sympathique, des deux intéressés. En 1791, Walpole hérita, par la mort de son neveu, du titre de comte d'Orford, qu'avait porté son père, mais il en jouit peu, et mourut quelques années après.

L'histoire tenta aussi cet esprit curieux de toutes choses, mais surtout par son côté paradoxal et anecdotique. Ses *Historic Doubts on the life and death of king Richard III* (Londres, 1768, in-4°), dont il a paru en français (Londres, 1800, in 8°) une traduction attribuée à Louis XVI, ont mieux démontré le talent de l'auteur que sa thèse, et n'ont pu prévaloir contre le type consacré par la tradition; mais c'est un modèle de discussion et d'ingénieuse réfutation des opinions reçues en histoire. Quant aux *Mémoires* de Walpole, on peut les diviser en trois séries. La dernière écrite, publiée avec les lettres, et qui comprend les récits de plus vieille date, se compose des amusants souvenirs recueillis pour les deux sœurs Berry, amies de l'auteur : *Reminiscences of the courts of George I and II*; Londres, 1805, in fol., et 1818, in-12; trad. en français (Paris, 1826, in-12). Viennent ensuite les *Memoirs of the last ten years of the reign of George II*, publiés par lord Holland; Londres, 1822, in-4°, et 1846, 3 vol. in-8°; trad en français par Cohen (Paris, 1823, 2 vol. in-8°), et les *Memoirs of the reign of king George III, from his accession to 1771*, publiés avec des notes par sir Denis Le Marchant; Londres, 1845, 4 vol. in-8°. Voici comment l'auteur a caractérisé lui-même ses écrits en ce genre : « Je ne suis pas un historien : j'écris à l'occasion des mémoires, je trace des caractères, je consigne des anecdotes. Tout ce qui tend à faire connaître les mœurs du siècle, la physionomie des hommes du jour, rentre dans mon plan. » Mais de tous les ouvrages d'Horace Walpole, aucun n'égale, pour l'intérêt historique et anecdotique, sa *Correspondance*, qui embrasse une période de plus de soixante ans (1735-1797), et qui, publiée d'abord en 1820, 1831 et 1837, par fractions et par séries de correspondants, MM. Montagu, Cole, lord Hertford, sir Horace Mann, la comtesse d'Ossory, W. Mason, etc. (1), a été réunie, augmentée et mise en ordre chronologique par P. Cunningham (Londres, 1857-59, 9 vol. in-8°); l'édit. de 1861, ibid., 9 vol. in-8°, est la plus complète. Sans établir entre ces lettres et celles de Mme de Sévigné un parallèle contre lequel l'écrivain anglais, dans son culte pour celle qu'il appelait *Notre-Dame des Rochers*, aurait protesté lui-même, on peut dire que pour l'intérêt du fond, sinon pour la grâce de la forme, l'Angleterre n'a rien qui s'en rapproche davantage. Ajoutons que l'auteur, soit par le cours des événements politiques, soit même par suite de ses préoccupations personnelles, est souvent amené à s'occuper de la France, et que ses liaisons avec la plupart de nos célébrités aristocratiques et intellectuelles, le commerce actif qu'il entretenait de ce côté-ci de la Manche, enfin ses propres observations pendant les voyages qu'il y fit à plusieurs reprises, donnent à cette partie de sa correspondance un intérêt tout particulier pour nous. Les *Lettres à sir George Montagu* (trad. par Ch. Malo; Paris, 1818, in-8°) forment à peine le dixième du recueil total.

Horace Walpole a encore publié : *Ædes Walpolianæ* (1752, in-4°), qui ont eu depuis plusieurs éditions; *The Mysterious mother, a tragedy* (Strawberry-Hill, 1768, in-8°), *Miscellaneous antiquities* (ibid., 1772, in-4°), etc.

E.-J.-B. RATHERY.

Short notes of my life, à la fin des *New Letters to Mann*; 1843-44, in-8°. — *Walpoliana* (*collected by J. Pinkerton*); Lond., 1799, 1804, 2 vol. in-12. — Lord Dover, *Sketch of the life of sir Hor. Walpole*, à la tête des *Letters to Horatio Mann*, 1833. — Eliot Warburton, *Memoirs of H. Walpole and his contemporaries*; Londres, 1851, 2 vol in-8°. — Ch. de Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*, t. II. — Macaulay, *Essays*.

(1) Les *Lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole* ont été publiées à Londres, 1810, 4 vol. in-12. Malheureusement les réponses de Walpole n'ont pas été retrouvées jusqu'à ce jour.

WALSINGHAM (*Thomas*), chroniqueur anglais, né vers 1410, dans le Norfolk. Il embrassa la règle de Saint-Benoît, devint historiographe royal, et enseigna l'histoire dans le monastère de Saint-Albans. Il est l'auteur de deux chroniques intitulées : *Historia brevis, ab Edvardo I ad Henricum V* (de 1273 à 1422), et *Ypodigma Neustriæ, vel Normanniæ, ab irruptione Normannorum usque ad annum 6 regni Henrici V* (1418), et qui ont été publiées ensemble par l'archevêque Parker; Londres, 1574, in fol.; elles figurent également dans les *Anglica* de Camden (1603). L'*Historia brevis* reprend les faits où Matthieu Paris les avait laissés. Bien qu'on ne puisse louer le style de l'auteur, il nous a conservé dans ses deux écrits bien des faits qu'on chercherait en vain ailleurs.

W. Nicolson, *English, Scotch and Irish historical libraries*; Lond., 1776, in-4°.

WALSINGHAM (Sir *Francis*), homme d'État anglais, né en 1536, à Chislehurst (Kent), mort le 6 avril 1590, à Londres. Issu d'une ancienne famille du Norfolk, il fit de fortes études à Cambridge, passa ensuite sur le continent, et mit à profit ses nombreux voyages pour s'instruire des intérêts politiques des différentes nations de l'Europe, et pour en apprendre les langues, qu'il parla presque toutes. Il ne tarda pas à attirer l'attention du ministre William Cecil, qui en fit son principal agent politique. La première mission importante qui lui fut confiée fut celle d'ambassadeur en France; il y séjourna à deux reprises, d'abord en 1561, puis d'août 1570 à avril 1573. Ayant en apparence pour but de négocier le mariage de la reine Élisabeth avec le duc d'Anjou, il s'occupa beau-

Généralisant ce qu'il avait dit de certains personnages en particulier, on lui attribue la fameuse maxime : « Tout homme a son tarif », et on l'accuse d'avoir agi en conséquence. A ces témoignages hostiles, on peut opposer l'hommage que lui rend Burke en disant de lui : « La prudence, la fermeté, la vigilance de cet homme d'État, jointes à la plus grande douceur dans son caractère et dans sa politique, conservèrent aux princes qui nous gouvernent leur couronne, et, avec elle, au pays ses lois et ses libertés. »

On a de Robert Walpole plusieurs écrits politiques, dont aucun n'a survécu aux circonstances qui les avaient inspirés. E.-J.-B. RATHERY.

W. Musgrave, *Brief and true history of sir R. Walpole and his family*; Londres, 1738, in-8°. — *Hist. du ministère du chev. Walpole*; Amst., 1733, in-12. — *Testament politique du chev. Walpole*; Amst., 1767, 2 vol. in-12. — *Walpoliana*; Londres, 1783, in-4°. — Coxe, *Memoirs on the life and administration of sir R. Walpole*; Londres, 1798, 3 vol. in-4°, et 1816, 4 vol. in-8°. — Lord Stanhope, *Hist. of England*, t. I, c. 8.

WALPOLE (*Horace*), comte D'ORFORD, troisième fils du précédent, né à Londres, le 5 octobre 1717, mort dans la même ville, le 2 mars 1797. Au sortir de l'université, il voyagea sur le continent, de 1739 à 1741, accompagné dans la plus grande partie de ce voyage par le poète Gray, son condisciple d'Eton et de Cambridge. A son retour, il prit place dans la chambre des communes pour n'en sortir qu'en 1768 ; mais malgré la haute position qu'occupait encore son père, peut-être par cette raison même et parce qu'il avait vu de trop près par l'exemple de celui-ci ce que la vie publique entraîne de soucis (1), il s'intéressa à la politique comme spectateur plutôt que comme acteur. Pendant cette période de vingt-six ans, on ne cite guère de lui qu'une motion d'adresse en 1751, un discours en 1756 sur l'emploi des régiments suisses dans les colonies, et en 1757 d'honorables mais infructueux efforts en faveur de l'amiral Byng. Conformément à ses traditions de famille, il se piquait d'être un whig pur sang, et voulait même parfois persuader aux autres et se persuader à lui-même qu'il était quelque chose de plus. « Mes principes ne pourront jamais devenir monarchiques », écrivait-il en 1766, et l'on a souvent cité ce qu'il raconte avec complaisance à sir Georges Montagu : « Je vous crois assez whig pour me pardonner : des deux côtés de mon lit j'ai suspendu la *Magna Charta* et la sentence de Charles Ier, au bas de laquelle j'ai écrit *Major Charta*. » Mais le républicanisme chez Walpole était un objet de parade qu'il exhibait dans l'occasion, comme la hache de Wat Tyler ou le gantelet de Cromwell. Ce puritain jouit toute sa vie de trois sinécures lucratives, et il ne manquait guère un lever du roi, une soirée de Kensington-Palace ou de Carlton-House. Ses penchants aristocratiques perçaient dans la manière dédaigneuse dont il traita les artistes et les gens de lettres, Chatterton entre autres (dont on eut tort du reste de lui reprocher la mort), et jusque dans ses prédilections littéraires pour le siècle et la cour de Louis XIV, pour les *nobles et royaux auteurs* dont il dressait la liste (1). Ses opinions révolutionnaires, purement rétrospectives, ne tinrent pas contre la terrible épreuve d'une révolution actuelle et vivante comme la nôtre. L'esprit fort politique devint, vers la fin de sa carrière, sa correspondance nous l'atteste, un tremblant, un alarmiste, un réactionnaire décidé.

En toutes choses, Horace Walpole, comme l'a dit M. de Remusat, fut ce qu'on peut appeler un amateur. Possesseur d'un nom fameux, d'une belle fortune, il cultiva les lettres et les arts en grand seigneur. Son château de Strawberry-Hill, près Londres, renfermait une magnifique collection de livres, de tableaux, de curiosités, et jusqu'à une imprimerie particulière (2). Il s'avisa le premier de raviver, vers le milieu du dix-huitième siècle, le goût du gothique et du moyen âge, si répandu depuis. Son roman du *Château d'Otrante* (Castel of Otrante ; Londres, 1764, in-8° ; trad. en 1767 en français) fut en littérature ce qu'avait été en architecture la construction de son castel, avec ses créneaux, ses tourelles et ses mâchicoulis. Son *History of the modern gardening*, impr. en 1771, à Strawberry-Hill, d'abord comme addition aux *Anecdotes sur la peinture*, puis avec la traduction du duc de Nivernais (1785, in-4°), contribua également à populariser en France les innovations que Kent avait introduites dans les jardins anglais. Le livre que nous venons de mentionner (*Anecdotes of painting in England, with a Catalogue of engravers, etc.*; Strawberry-Hill, 1762-71, 4 vol. in-4° ; réimpr. en 1765-70, 5 vol. in-4°, et cinq fois depuis par différents éditeurs, qui l'ont annoté ou augmenté ; Londres, 1782, 1786, 1826-28, 5 vol. in-8° ; 1849, 3 vol. in-8°, et 1862, 3 vol. in-18), est un modèle de ces ouvrages, si à la mode aujourd'hui, où l'art et la curiosité sont mis à la portée des amateurs et des gens du monde.

En 1766, Horace Walpole intervint, pour l'envenimer, dans la querelle entre son compatriote Hume et J.-J. Rousseau, en écrivant au second une lettre française où il déployait plus d'esprit que de bienveillance. Ce fut vers la même époque qu'il connut à Paris Mme du Deffand, aveugle alors et âgée de soixante-dix ans, et que se forma entre ces deux personnes un

(1) « Oh ! vieux sir Robert, s'écrie-t-il avec effusion dans une de ses poésies, je remercie le ciel à deux genoux de n'avoir pas été comme toi. »

(1) *Catalogue of royal and noble authors* (Strawberry-Hill, 1758, 2 vol. in-8°, augmenté et continué par Thomas Park (Londres, 1806, 5 vol. in 8°, fig.).

(2) Il a lui-même décrit le tout : *A Description of the villa of M. Hor. Walpole, at Strawberry-Hill, with an inventory of the furniture, pictures, curiosities, etc.* (1772, in-4°, 1774, 1784, in-8°). On a aussi le catalogue de la vente qui en fut faite en avril 1842 (Lond., in-4°). *Voy.* à ce sujet *le Cabinet de l'amateur*, 1842, t. Ier.

attachement qui dura jusqu'à la mort de celle-ci, et que tout semblait exclure, à commencer par le caractère, en général peu sympathique, des deux intéressés. En 1791, Walpole hérita, par la mort de son neveu, du titre de comte d'Orford, qu'avait porté son père, mais il en jouit peu, et mourut quelques années après.

L'histoire tenta aussi cet esprit curieux de toutes choses, mais surtout par son côté paradoxal et anecdotique. Ses *Historic Doubts on the life and death of king Richard III* (Londres, 1768, in-4°), dont il a paru en français (Londres, 1800, in 8°) une traduction attribuée à Louis XVI, ont mieux démontré le talent de l'auteur que sa thèse, et n'ont pu prévaloir contre le type consacré par la tradition; mais c'est un modèle de discussion et d'ingénieuse réfutation des opinions reçues en histoire. Quant aux *Mémoires* de Walpole, on peut les diviser en trois séries La dernière écrite, publiée avec les lettres, et qui comprend les recits de plus vieille date, se compose des amusants souvenirs recueillis pour les deux sœurs Berry, amies de l'auteur : *Reminiscences of the courts of George I and II*; Londres, 1805, in fol., et 1818, in-12; trad. en français (Paris, 1826, in-12). Viennent ensuite les *Memoirs of the last ten years of the reign of George II*, publiés par lord Holland; Londres, 1822, in-4°, et 1846, 3 vol. in-8°; trad en français par Cohen (Paris, 1823, 2 vol. in-8°), et les *Memoirs of the reign of king George III, from his accession to* 1771, publiés avec des notes par sir Denis Le Marchant; Londres, 1845, 4 vol. in-8°. Voici comment l'auteur a caractérisé lui-même ses écrits en ce genre : « Je ne suis pas un historien : j'écris à l'occasion des mémoires, je trace des caractères, je consigne des anecdotes. Tout ce qui tend à faire connaître les mœurs du siècle, la physionomie des hommes du jour, rentre dans mon plan. » Mais de tous les ouvrages d'Horace Walpole, aucun n'égale, pour l'intérêt historique et anecdotique, sa *Correspondance*, qui embrasse une période de plus de soixante ans (1735-1797), et qui, publiée d'abord en 1820, 1831 et 1837, par fractions et par séries de correspondants, MM. Montagu, Cole, lord Hertford, sir Horace Mann, la comtesse d'Ossory, W. Mason, etc. (1), a été réunie, augmentée et mise en ordre chronologique par P. Cunningham (Londres, 1857-59, 9 vol. in-8°); l'édit. de 1861, ibid., 9 vol. in-8°, est la plus complète. Sans établir entre ces lettres et celles de Mme de Sévigné un parallèle contre lequel l'écrivain anglais, dans son culte pour celle qu'il appelait *Notre-Dame des Rochers*, aurait protesté lui-même, on peut dire que pour l'intérêt du fond, sinon pour la grâce de la forme, l'Angleterre n'a rien qui s'en rapproche davantage. Ajoutons que l'auteur, soit par le cours des événements politiques, soit même par suite de ses préoccupations personnelles, est souvent amené à s'occuper de la France, et que ses liaisons avec la plupart de nos célébrités aristocratiques et intellectuelles, le commerce actif qu'il entretenait de ce côté-ci de la Manche, enfin ses propres observations pendant les voyages qu'il y fit à plusieurs reprises, donnent à cette partie de sa correspondance un intérêt tout particulier pour nous. Les *Lettres à sir George Montagu* (trad. par Ch. Malo; Paris, 1818, in-8°) forment à peine le dixième du recueil total.

Horace Walpole a encore publié : *Ædes Walpolianæ* (1752, in-4°), qui ont eu depuis plusieurs éditions; *The Mysterious mother, a tragedy* (Strawberry-Hill, 1768, in-8°), *Miscellaneous antiquities* (ibid., 1772, in-4°), etc.

E.-J.-B. RATHERY.

Short notes of my life, à la fin des *New Letters to Mann*; 1843-44, in-8°. — *Walpoliana* (*collected by J. Pinkerton*); Lond., 1799, 1804, 2 vol. in-12. — Lord Dover, *Sketch of the life of sir Hor. Walpole*, à la tête des *Letters to Horatio Mann*, 1833. — Eliot Warburton, *Memoirs of H. Walpole and his contemporaries*; Londres, 1851, 2 vol in-8°. — Ch. de Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*, t. II. — Macaulay, *Essays*.

WALSINGHAM (*Thomas*), chroniqueur anglais, né vers 1410, dans le Norfolk. Il embrassa la règle de Saint-Benoît, devint historiographe royal, et enseigna l'histoire dans le monastère de Saint-Albans. Il est l'auteur de deux chroniques intitulées : *Historia brevis, ab Edvardo I ad Henricum V* (de 1273 à 1422), et *Ypodigma Neustriæ, vel Normanniæ, ab irruptione Normannorum usque ad annum 6 regni Henrici V* (1418), et qui ont été publiées ensemble par l'archevêque Parker; Londres, 1574, in fol.; elles figurent également dans les *Anglica* de Camden (1603). L'*Historia brevis* reprend les faits où Matthieu Paris les avait laissés. Bien qu'on ne puisse louer le style de l'auteur, il nous a conservé dans ses deux écrits bien des faits qu'on chercherait en vain ailleurs.

W. Nicolson, *English, Scotch and Irish historical libraries*; Lond., 1776, in-4°.

WALSINGHAM (Sir *Francis*), homme d'État anglais, né en 1536, à Chislehurst (Kent), mort le 6 avril 1590, à Londres. Issu d'une ancienne famille du Norfolk, il fit de fortes études à Cambridge, passa ensuite sur le continent, et mit à profit ses nombreux voyages pour s'instruire des intérêts politiques des différentes nations de l'Europe, et pour en apprendre les langues, qu'il parla presque toutes. Il ne tarda pas à attirer l'attention du ministre William Cecil, qui en fit son principal agent politique. La première mission importante qui lui fut confiée fut celle d'ambassadeur en France; il y séjourna à deux reprises, d'abord en 1561, puis d'août 1570 à avril 1573. Ayant en apparence pour but de négocier le mariage de la reine Élisabeth avec le duc d'Anjou, il s'occupa beau-

(1) Les *Lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole* ont été publiées à Londres, 1810, 4 vol. in-12. Malheureusement les réponses de Walpole n'ont pas été retrouvées jusqu'à ce jour.

coup plus en réalité de fomenter la révolte des huguenots en France et celle des *Gueux* des Pays-Bas, afin d'empêcher l'union de Charles IX et de Philippe II contre l'Angleterre. Tels furent toutefois l'habileté et le secret de ses manœuvres, qu'il n'inspira aucune défiance à ces deux princes (1). A son retour, il fut nommé l'un des principaux secrétaires d'État (mai 1573), et bientôt après membre du conseil privé, et chevalier. Faisant de l'espionnage le grand ressort de la politique, « il entretenait, dit Lloyd, un grand nombre d'agents secrets dans les cours étrangères, et il lui arriva plus d'une fois de faire surveiller quelqu'un pendant plus de trois ans à chaque heure du jour ». Rien ne convenait mieux à la politique souterraine d'Élisabeth; aussi Walsingham fut-il celui auquel elle confia de préférence la conduite des négociations les plus délicates de son règne. En 1578, il fut envoyé dans les Pays-Bas pour hâter la conclusion de la ligue d'Utrecht, qui fut formée entre les divers États (23 janv. 1579), et en 1583 il chercha à rétablir à la cour d'Écosse la faction anglaise qui venait d'en être chassée, mais il fut assez cavalièrement éconduit. Malgré le dévouement de Walsingham aux intérêts de son pays, il est impossible de le justifier du rôle odieux qu'il joua dans la lugubre tragédie qui se termina par le supplice de Marie Stuart. D'une habileté merveilleuse à ourdir, pour le besoin de sa politique, des complots dont il tenait dans sa main tous les fils, et dans lesquels à un moment donné il enveloppait tous les auteurs, « il aimait, dit Lloyd, à prolonger ces terribles jeux ». Tel fut exactement le caractère de la conspiration de Babington, ourdie contre la vie d'Élisabeth et dans laquelle il eut l'audace d'envelopper la royale captive elle-même, bien qu'elle n'en eût pas eu connaissance. A cet effet, il se servit d'un nommé Gifford, élevé chez les jésuites de France, et fort avancé dans la confiance de Marie, qui l'avait accrédité près de Châteauneuf, l'ambassadeur de France. De là une correspondance active entre Marie et ses amis, à l'aide de prétendus subterfuges inventés par Gifford, et dont Walsingham était le véritable instigateur. Toutes les dépêches lui étaient communiquées avant d'être portées à l'ambassade. Aussitôt après l'exécution des conjurés (29 sept. 1586), Marie Stuart fut déférée à la haute cour. Sa participation au complot de Babington, et la correspondance dans laquelle on l'avait si astucieusement impliquée devint la principale preuve dont on se servit contre elle. Mais, s'élevant avec indignation contre les inductions qu'on en tirait, elle sembla même porter contre Walsingham l'accusation d'avoir altéré ses

(1) Ses négociations à cette époque ont été publiées par sir Dudley Digges : *The Complete Ambassador*; Londres, 1655, in-fol., et trad. en français à Amst., 1700, in-4°. Les *Cottoni Posthuma* (1672, in-8°) contiennent de Walsingham un petit écrit intitulé *Anatomising of honesty, ambition and fortitude*.

chiffres (1). Quoi qu'il en soit, on ne peut douter de l'acharnement avec lequel Walsingham chercha à hâter l'issue fatale de ce procès. Peu de temps après il fut nommé chancelier du duché de Lancastre. La même adresse dont il venait de faire un si odieux usage contre la reine d'Écosse, il l'employa, et plus légitimement, à déjouer les plans d'invasion de Philippe II. On raconte qu'il parvint à avoir connaissance des projets relatifs à l'*invincible Armada*, en se procurant la copie d'une lettre de Philippe II au pape par le moyen d'un secrétaire infidèle, qui pénétra dans le cabinet du souverain pontife à l'aide d'une fausse clef, et qu'ensuite il réussit à retarder d'une année cette menaçante expédition en faisant protester les lettres de change des Espagnols sur la banque de Gênes. La tempête fit le reste (1588). En dehors des pratiques de la diplomatie, dans lesquelles il dépassa la duplicité ordinaire de son siècle, Walsingham était d'un désintéressement et d'une probité à toute épreuve. Ami des lettres, il seconda les travaux d'Hackluyt, et fonda la bibliothèque du collége du roi à Cambridge et une chaire de théologie à Oxford. Drake et Gilbert lui durent aussi des encouragements pour leurs découvertes maritimes. Porté vers les doctrines du puritanisme, il se tint dans les derniers temps de sa vie éloigné des plaisirs de la cour, et se confina dans une solitude austère. Les dépenses considérables qu'il avait faites de sa propre bourse, pour surveiller et déjouer les desseins des catholiques l'avaient si fort endetté que ses funérailles eurent lieu de nuit et sans aucune solennité.

Walsingham avait été marié deux fois; de sa seconde femme il laissa une fille, *Marie*, qui épousa successivement trois hommes célèbres, Philip Sidney, Robert Devereux, comte d'Essex, et Richard de Burgh, comte de Clanricarde.

Lloyd, *Life of lord Bolingbroke*. — Camden, *Annales*. — Melvill, *Memoirs*. — Châteauneuf, *Memoires*. — Tytler *Hist. of Scotland*. — Labanoff, *Lettres de Marie Stuart*. — Froude, *Hist. of England*. — Lodge, *Portraits of illustrious personages*. — *Biogr. brit.*

WALTER SCOTT. *Voy.* SCOTT.

WALTON (*Isaac*), littérateur anglais, né le 9 août 1593, à Stafford, mort le 15 décembre 1683, à Winchester. Fils d'un petit fermier qui le laissa orphelin à trois ans, il devint l'apprenti d'un de ses parents, qui tenait à Londres une boutique de mercier ou de bonnetier, et fit ensuite des affaires pour son propre compte. En 1626, il épousa une nièce de l'archevêque Cranmer, et vers 1645 la sœur consanguine de l'évêque Ken. Par suite de ses deux mariages, il s'était identifié avec le parti royaliste. Après la bataille de Worcester, Charles II lui confia une mission particulière. Ce ne fut qu'à soixante ans qu'il publia l'ouvrage auquel il doit sa réputation : *The complet Angler, or the Contem-*

(1) MM. Tytler et Labanoff ont soutenu par des arguments très-forts l'accusation contre Walsingham. M. Mignet élève cependant quelques doutes.

plative man's recreation, being a discourse on fish and fishing (Londres, 1653, in-16, fig.). « Ce poëme, en prose, dit Hazlitt, est peut-être la meilleure pastorale que possède la littérature anglaise. Il a une beauté et un intérêt romanesque qu'il doit en grande partie à sa simplicité. Dans la description d'un attirail de pêche on reconnaît la piété et l'humanité de l'auteur. » Le livre de Walton a été traduit dans plusieurs langues, et il en existe tant de réimpressions qu'il a été l'objet d'une bibliographie spéciale. Les meilleures sont les belles éditions illustrées publiées l'une par sir Harris Nicolas (Londres, 1833-36, 2 vol. in-4°, fig.), l'autre avec notes *variorum* (ibid., 1856). Durant l'époque agitée qui avait précédé le rétablissement de la royauté, « le père de la pêche à la ligne », ainsi qu'il a été surnommé, s'était lié avec les docteurs Morley, Sanderson et King, qui furent promus aux évêchés de Worcester, de Lincoln et de Chichester. En 1662, devenu veuf pour la seconde fois, il alla demeurer chez le second de ces prélats. En 1675, Charles Cotton, qui avait collaboré au *Complete Angler* en y ajoutant un chapitre, construisit un pavillon de pêche sur les bords de la Dove, près de son manoir de Beresford-Hall (Staffordshire). Ce fut dans cette paisible retraite que s'écoula une partie de la vieillesse de Walton. On a encore de lui : *Lives of J. Donne, H. Wotton, R. Hooker and G. Herbert*; Londres, 1670, in-8°; la 5e édition de ce recueil estimable est de 1679; nous citerons en outre celles d'York, 1795, in-4°, et 1807, 1817, in-8°, et de Londres, 1825, 1847, pet. in-8°, fig. : trois de ces notices avaient paru isolément, Wotton en 1651, Hooker en 1665, et Herbert en 1670; — *Life of Robert Sanderson*; Londres, 1677, in-8°. Walton a aussi édité les *Reliquiæ Wottonianæ* (Lond., 1651, in-8°). W. HUGHES.

Walton's Complete Angler, with life by sir J. Hawkins; Lond., 1808, 1822, in-8°; *with a bibliographical preface, by G.-W. Bethune*; New-York, 1847, in-8°; *with a new biographical introduction*; Lond., 1851, in-12. — T. Zouch, *Life of I. Walton*; Lond., 1823, in-8.

WALTON (*Bryan*), orientaliste anglais, né en 1600, à Cleveland (Yorkshire), mort le 29 novembre 1661, à Londres. Après avoir pris à Cambridge ses degrés littéraires, il alla s'établir à Londres, fut pourvu de plusieurs bénéfices, et devint à la fois chanoine de Saint-Paul et chapelain du roi. Dès le commencement des troubles civils, il défendit avec beaucoup d'ardeur la cause du trône et de l'Église établie; aussi les puritains exercèrent-ils plus tard contre lui de dures représailles. Traduit à la barre du parlement et condamné par défaut, il fut dépouillé de ses bénéfices, et se réfugia à Oxford. Ce fut là qu'il conçut l'idée de sa Bible polyglotte et qu'il en assembla les premiers matériaux; lorsque après la mort du roi il lui fut permis de rentrer à Londres, il acheva, avec l'aide de plusieurs savants, cette vaste entreprise, et reconnut dans la préface, en termes des plus élogieux, la protection qu'il avait eue de Cromwell pour la mener à bien. La Bible de Walton, dite aussi *la Polyglotte de Londres*, a paru dans cette ville, de 1654 à 1657, en 6 vol. gr. in-fol. Le texte de quelques parties a été donné synoptiquement, en sept langues, mais nulle part on n'en voit neuf à la fois. Les t. II et VI se composent, l'un de seize dissertations préliminaires, l'autre de variantes, de notes critiques, etc. Le t. Ier, qui est tout entier de la main de Walton, a été réimpr. à part à Zurich, 1673, in-fol., à Leipzig 1777, in-8°, et à Cambridge, 1828, 2 vol. in-8°, et à Cambridge, 1828, 2 vol. in-8°; ces *Prolégomènes* ont été trad. en français, en 1699, par le P. Émery. Sous le rapport typographique la Bible de Walton ne soutient pas la comparaison avec les polyglottes d'Anvers, d'Alcala et de Paris, mais elle les surpasse toutes trois au point de vue de l'érudition et de l'utilité. On y joint d'ordinaire le *Lexicon heptaglotton* (1669, 2 vol. in-fol.), œuvre particulière de Castell, un des collaborateurs de Walton. La restauration rendit à ce dernier son emploi de chapelain royal; il fut nommé, en 1661, évêque de Chester, et mourut deux mois après la cérémonie de son installation. Il est aussi l'auteur d'une *Introductio ad lectionem linguarum orientalium* (Lond., 1653, 1655, in-12), et de quelques écrits religieux. M. N.

Disc. hist. sur les Bibles polyglottes, p. 204-276. — *Biogr. brit.* — H. Todd, *Memoirs of the life and writings of B. Walton*; Lond., 1821, 2 vol. in-8°.

WAMBA, roi des Wisigoths d'Espagne, mort en 683. Il était d'une famille noble, et fut élu roi après la mort de Receswinde (sept. 672). Ayant appris que les Vascons refusaient de le reconnaître, et que Hilderic, comte de Nîmes, avait pris les armes pour se créer un pouvoir indépendant, il envoya contre ce dernier un noble d'origine grecque, nommé Paul, et se prépara à combattre lui-même les Vascons. Paul, à peine arrivé à Narbonne, se déclara pour les rebelles, qui à leur tour le proclamèrent roi (673). Après avoir rapidement soumis les Vascons, Wamba passa les Pyrénées, prit d'assaut Narbonne et Nîmes, et fit grâce de la vie à son lieutenant, qui fut condamné à la prison perpétuelle. Il régna ensuite paisiblement, occupé de ranimer par des lois et des règlements l'esprit militaire des Wisigoths. Un seul fait de guerre troubla ces travaux : les Arabes d'Afrique, ayant traversé le détroit sur un grand nombre de barques, tentèrent de prendre Algésiras; Wamba, informé d'avance de leur projet, le ruina en détruisant deux cent soixante-dix des petits navires arabes. Son règne se termina par la trahison d'un Grec, le comte Erwig, allié par sa mère à la famille du roi Chindeswinde. Ayant donné à Wamba un breuvage qui le plongea en léthargie, Erwig lui coupa les cheveux, le revêtit d'une robe de moine, et lui enleva

coup plus en réalité de fomenter la révolte des huguenots en France et celle des *Gueux* des Pays-Bas, afin d'empêcher l'union de Charles IX et de Philippe II contre l'Angleterre. Tels furent toutefois l'habileté et le secret de ses manœuvres, qu'il n'inspira aucune défiance à ces deux princes (1). A son retour, il fut nommé l'un des principaux secrétaires d'État (mai 1573), et bientôt après membre du conseil privé, et chevalier. Faisant de l'espionnage le grand ressort de la politique, « il entretenait, dit Lloyd, un grand nombre d'agents secrets dans les cours étrangères, et il lui arriva plus d'une fois de faire surveiller quelqu'un pendant plus de trois ans à chaque heure du jour ». Rien ne convenoit mieux à la politique souterraine d'Élisabeth ; aussi Walsingham fut-il celui auquel elle confia de préférence la conduite des négociations les plus délicates de son règne. En 1578, il fut envoyé dans les Pays-Bas pour hâter la conclusion de la ligue d'Utrecht, qui fut formée entre les divers États (23 janv. 1579), et en 1583 il chercha à rétablir à la cour d'Écosse la faction anglaise qui venait d'en être chassée, mais il fut assez cavalièrement éconduit. Malgré le dévouement de Walsingham aux intérêts de son pays, il est impossible de le justifier du rôle odieux qu'il joua dans la lugubre tragédie qui se termina par le supplice de Marie Stuart. D'une habileté merveilleuse à ourdir, pour le besoin de sa politique, des complots dont il tenait dans sa main tous les fils, et dans lesquels à un moment donné il enveloppait tous les auteurs, « il aimait, dit Lloyd, à prolonger ces terribles jeux ». Tel fut exactement le caractère de la conspiration de Babington, ourdie contre la vie d'Élisabeth et dans laquelle il eut l'audace d'envelopper la royale captive elle-même, bien qu'elle n'en eût pas eu connaissance. A cet effet, il se servit d'un nommé Gifford, élevé chez les jésuites de France, et fort avancé dans la confiance de Marie, qui l'avait accrédité près de Châteauneuf, l'ambassadeur de France. De là une correspondance active entre Marie et ses amis, à l'aide de prétendus subterfuges inventés par Gifford, et dont Walsingham était le véritable instigateur. Toutes les dépêches lui étaient communiquées avant d'être portées à l'ambassade. Aussitôt après l'exécution des conjurés (20 sept. 1586), Marie Stuart fut déférée à la haute cour. Sa participation au complot de Babington, et la correspondance dans laquelle on l'avait si astucieusement impliquée devint la principale preuve dont on se servit contre elle. Mais, s'élevant avec indignation contre les inductions qu'on en tirait, elle sembla même porter contre Walsingham l'accusation d'avoir altéré ses chiffres (1). Quoi qu'il en soit, on ne peut douter de l'acharnement avec lequel Walsingham chercha à hâter l'issue fatale de ce procès. Peu de temps après il fut nommé chancelier du duché de Lancastre. La même adresse dont il venait de faire un si odieux usage contre la reine d'Écosse, il l'employa, et plus légitimement, à déjouer les plans d'invasion de Philippe II. On raconte qu'il parvint à avoir connaissance des projets relatifs à l'*invincible Armada*, en se procurant la copie d'une lettre de Philippe II au pape par le moyen d'un secrétaire infidèle, qui pénétra dans le cabinet du souverain pontife à l'aide d'une fausse clef, et qu'ensuite il réussit à retarder d'une année cette menaçante expédition en faisant protester les lettres de change des Espagnols sur la banque de Gênes. La tempête fit le reste (1588). En dehors des pratiques de la diplomatie, dans lesquelles il dépassa la duplicité ordinaire de son siècle, Walsingham était d'un désintéressement et d'une probité à toute épreuve. Ami des lettres, il seconda les travaux d'Hackluyt, et fonda la bibliothèque du collège du roi à Cambridge et une chaire de théologie à Oxford. Drake et Gilbert lui durent aussi des encouragements pour leurs découvertes maritimes. Porté vers les doctrines du puritanisme, il se tint dans les derniers temps de sa vie éloigné des plaisirs de la cour, et se confina dans une solitude austère. Les dépenses considérables qu'il avait faites de sa propre bourse, pour surveiller et déjouer les desseins des catholiques l'avaient si fort endetté que ses funérailles eurent lieu de nuit et sans aucune solennité.

Walsingham avait été marié deux fois; de sa seconde femme il laissa une fille, *Marie*, qui épousa successivement trois hommes célèbres, Philip Sidney, Robert Devereux, comte d'Essex, et Richard de Burgh, comte de Clanricarde.

Lloyd, *Life of lord Bolingbroke*. — Camden, *Annales*. — Melvill, *Memoirs*. — Châteauneuf, *Mémoires*. — Tytler *Hist. of Scotland*. — Labanoff, *Lettres de Marie Stuart*. — Froude, *Hist. of England*. — Lodge, *Portraits of illustrious personages*. — *Biogr. brit.*

WALTER SCOTT. *Voy.* SCOTT.

WALTON (*Isaac*), littérateur anglais, né le 9 août 1593, à Stafford, mort le 15 décembre 1683, à Winchester. Fils d'un petit fermier qui le laissa orphelin à trois ans, il devint l'apprenti d'un de ses parents, qui tenait à Londres une boutique de mercier ou de bonnetier, et fit ensuite des affaires pour son propre compte. En 1626, il épousa une nièce de l'archevêque Cranmer, et vers 1645 la sœur consanguine de l'évêque Ken. Par suite de ses deux mariages, il s'était identifié avec le parti royaliste. Après la bataille de Worcester, Charles II lui confia une mission particulière. Ce ne fut qu'à soixante ans qu'il publia l'ouvrage auquel il doit sa réputation : *The complet Angler, or the Contem-*

(1) Ses négociations à cette époque ont été publiées par sir Dudley Digges : *The Complete Ambassador*; Londres, 1655, in-fol., et trad. en français à Amst., 1700, in-4°. Les *Cottoni Posthuma* (1672, in-8°) contiennent de Walsingham un petit écrit intitulé *Anatomising of honesty, ambition and fortitude*.

(1) MM. Tytler et Labanoff ont soutenu par des arguments très-forts l'accusation contre Walsingham. M. Mignet élève cependant quelques doutes.

plaitve man's recreation, being a discourse on fish and fishing (Londres, 1653, in-16, fig.). « Ce poëme, en prose, dit Hazlitt, est peut-être la meilleure pastorale que possède la littérature anglaise. Il a une beauté et un intérêt romanesque qu'il doit en grande partie à sa simplicité. Dans la description d'un attirail de pêche on reconnaît la piété et l'humanité de l'auteur. » Le livre de Walton a été traduit dans plusieurs langues, et il en existe tant de réimpressions qu'il a été l'objet d'une bibliographie spéciale. Les meilleures sont les belles éditions illustrées publiées l'une par sir Harris Nicolas (Londres, 1833-36, 2 vol. in-4°, fig.), l'autre avec notes *variorum* (ibid., 1856). Durant l'époque agitée qui avait précédé le rétablissement de la royauté, « le père de la pêche à la ligne », ainsi qu'il a été surnommé, s'était lié avec les docteurs Morley, Sanderson et King, qui furent promus aux évêchés de Worcester, de Lincoln et de Chichester. En 1662, devenu veuf pour la seconde fois, il alla demeurer chez le second de ces prélats. En 1675, Charles Cotton, qui avait collaboré au *Complete Angler* en y ajoutant un chapitre, construisit un pavillon de pêche sur les bords de la Dove, près de son manoir de Beresford-Hall (Staffordshire). Ce fut dans cette paisible retraite que s'écoula une partie de la vieillesse de Walton. On a encore de lui : *Lives of J. Donne, H. Wotton, R. Hooker and G. Herbert;* Londres, 1670, in-8°; la 5e édition de ce recueil estimable est de 1679; nous citerons en outre celles d'York, 1795, in-4°, et 1807, 1817, in-8°, et de Londres, 1825, 1847, pet. in-8°, fig. : trois de ces notices avaient paru isolément, Wotton en 1651, Hooker en 1665, et Herbert en 1670; — *Life of Robert Sanderson;* Londres, 1677, in-8°. Walton a aussi édité les *Reliquiæ Wottonianæ* (Lond., 1651, in-8°). W. Hughes.

Walton's Complete Angler, with life by sir J. Hawkins; Lond., 1808, 1822, in 8°; *with a bibliographical preface, by. G.-W. Bethune;* New-York, 1847, in-8°; *with a new biographical introduction;* Lond., 1851, in-12. — T. Zouch, *Life of I. Walton;* Lond., 1824, in-8.

WALTON (*Bryan*), orientaliste anglais, né en 1600, à Cleveland (Yorkshire), mort le 29 novembre 1661, à Londres. Après avoir pris à Cambridge ses degrés littéraires, il alla s'établir à Londres, fut pourvu de plusieurs bénéfices, et devint à la fois chanoine de Saint-Paul et chapelain du roi. Dès le commencement des troubles civils, il défendit avec beaucoup d'ardeur la cause du trône et de l'Église établie; aussi les puritains exercèrent-ils plus tard contre lui de dures représailles. Traduit à la barre du parlement et condamné par défaut, il fut dépouillé de ses bénéfices, et se réfugia à Oxford. Ce fut là qu'il conçut l'idée de sa Bible polyglotte et qu'il en assembla les premiers matériaux ; lorsque après la mort du roi il lui fut permis de rentrer à Londres, il acheva, avec l'aide de plusieurs savants, cette vaste entreprise, et reconnut dans la préface, en termes des plus élogieux, la protection qu'il avait eue de Cromwell pour la mener à bien. La Bible de Walton, dite aussi *la Polyglotte de Londres*, a paru dans cette ville, de 1654 à 1657, en 6 vol. gr. in-fol. Le texte de quelques parties a été donné synoptiquement, en sept langues, mais nulle part on n'en voit neuf à la fois. Les t. II et VI se composent, l'un de seize dissertations préliminaires, l'autre de variantes, de notes critiques, etc. Le t. Ier, qui est tout entier de la main de Walton, a été réimpr. à part à Zurich, 1673, in-fol., à Leipzig 1777, in-8°, et à Cambridge, 1828, 2 vol. in-8°, et à Cambridge, 1828, 2 vol. in-8°; ces *Prolégomènes* ont été trad. en français, en 1699, par le P. Émery. Sous le rapport typographique la Bible de Walton ne soutient pas la comparaison avec les polyglottes d'Anvers, d'Alcala et de Paris, mais elle les surpasse toutes trois au point de vue de l'érudition et de l'utilité. On y joint d'ordinaire le *Lexicon heptaglotton* (1669, 2 vol. in-fol.), œuvre particulière de Castell, un des collaborateurs de Walton. La restauration rendit à ce dernier son emploi de chapelain royal ; il fut nommé, en 1661, évêque de Chester, et mourut deux mois après la cérémonie de son installation. Il est aussi l'auteur d'une *Introductio ad lectionem linguarum orientalium* (Lond., 1653, 1655, in-12), et de quelques écrits religieux. M. N.

Disc. hist. sur les Bibles polyglottes. p. 204-276. — *Biogr. brit.* — H. Todd, *Memoirs of the life and writings of B. Walton;* Lond., 1821, 2 vol. in-8°.

WAMBA, roi des Wisigoths d'Espagne, mort en 683. Il était d'une famille noble, et fut élu roi après la mort de Receswinde (sept. 672). Ayant appris que les Vascons refusaient de le reconnaître, et que Hilderic, comte de Nîmes, avait pris les armes pour se créer un pouvoir indépendant, il envoya contre ce dernier un noble d'origine grecque, nommé Paul, et se prépara à combattre lui-même les Vascons. Paul, à peine arrivé à Narbonne, se déclara pour les rebelles, qui à leur tour le proclamèrent roi (673). Après avoir rapidement soumis les Vascons, Wamba passa les Pyrénées, prit d'assaut Narbonne et Nîmes, et fit grâce de la vie à son lieutenant, qui fut condamné à la prison perpétuelle. Il régna ensuite paisiblement, occupé de ranimer par des lois et des règlements l'esprit militaire des Wisigoths. Un seul fait de guerre troubla ces travaux : les Arabes d'Afrique, ayant traversé le détroit sur un grand nombre de barques, tentèrent de prendre Algésiras ; Wamba, informé d'avance de leur projet, le ruina en détruisant deux cent soixante-dix des petits navires arabes. Son règne se termina par la trahison d'un Grec, le comte Erwig, allié par sa mère à la famille du roi Chindeswinde. Ayant donné à Wamba un breuvage qui le plongea en léthargie, Erwig lui coupa les cheveux, le revêtit d'une robe de moine, et lui enleva

du même coup la puissance royale (680). C'est en vain que Wamba réclama ses droits, il vit sacrer son indigne rival par les évêques, devenus ses ennemis depuis les efforts qu'il avait faits pour rétablir l'ancienne discipline, et il alla s'enfermer dans un cloître, où il mourut.

Romey, *Hist. d'Espagne*. — Mariana, *Hist. de España*. — *Chroniques* de saint Julien et de Lucas de Tuy.

WANDALBERT ou WANDELBERT, hagiographe, né vers 813, mort après 870. Trithcim le dit Allemand, et il est du moins certain qu'écrivant en Belgique Wandalbert se regardait comme éloigné de son pays natal. Jeune encore, il se retira à l'abbaye de Prum (diocèse de Trèves), où il se fit moine, et fut élevé dans la suite au diaconat; on ignore s'il parvint à un ordre supérieur dans l'Église. L'étude, et surtout celle de la poétique, était sa principale occupation; il entretenait une correspondance épistolaire avec les plus savants de son siècle, notamment avec Florus, de Lyon; enfin, il remplissait les fonctions d'écolâtre de son monastère. Il est auteur d'une *Vie de saint Goar, ermite et confesseur*, divisée en deux livres, dont il ne fit que retoucher le premier, écrit plus de deux siècles avant lui. Le travail de Wandalbert, d'abord imprimé à Mayence (1489, in-4°, goth.), fut inséré dans le recueil de Surius, au 6 juillet. Mabillon en ayant découvert un texte plus complet, le publia avec des notes au t. II de ses *Acta Sanctorum*. Les successeurs de Bollandus en ont donné le second livre, revu sur les trois éditions précédentes. L'ouvrage le plus connu de Wandalbert est un *Martyrologe*, en vers hexamètres ou lyriques, composé vers 850, et qui renferme trois cent soixante pièces, dont chacune contient la vie des saints rangés par les martyrologes sous le même jour de l'année. Des fragments de ce livre avaient été donnés par les éditeurs de Bède, en 1563, et par Molanus, éditeur d'Usuard, en 1568, qui à l'article de chaque jour ont joint le récit poétique de Wandalbert. Il a été reproduit en entier par Luc d'Achery, dans le t. V de son *Spicilége*. Wandalbert avait aussi composé des *Poésies diverses* et un *Hexameron*, ou poëme sur la création du monde en six jours; mais on ignore ce qu'ils sont devenus.

Tritheim, *De Script. eccles.* — *Hist. litt. de la France*.

WAN-KOULI (*Mohammed-ben-Moustapha*), lexicographe turc, né à Van, en Arménie, d'où lui vient le surnom d'*Al-Wani*, mort à Médine, dans le seizième siècle. Il fut professeur au collége de Mahmoud Ali-pacha, mufti à Rhodes et à Magnesia, et juge, d'abord à Kutaich, puis à Médine. Il est connu par quelques traités politiques, par une traduction d'un poëme persan sur la béatitude, et surtout par la belle version qu'il fit en turc du dictionnaire arabe de Djeheveri, intitulé *Sihah al loghat* (la Pureté de langage). Ce dictionnaire fut le premier livre qui sortit des presses ottomanes établies par Ahmed *III*, sous la direction du renégat hongrois Ibrahim; Constantinople (janvier 1729, 2 vol. in-fol.) La première édition, tirée à mille exemplaires, s'épuisa bientôt. L'ouvrage fut réimpr. en 1757 et en 1803.

Schnurrer, *Biblioth. arabica*. — Eichhorn, *Literaturgeschichte*, t. III.

WANSLEBEN (*Jean-Michel*), voyageur allemand, né le 1er novembre 1635, à Sommerda, près d'Erfurt, mort le 12 juin 1679, à Bouron, près de Fontainebleau. Fils d'un ministre protestant, il étudia les belles-lettres et la théologie, et devint précepteur d'un jeune gentilhomme. Il s'engagea en 1657 comme soldat, fit une campagne, et passa ensuite en Hollande. De retour à Erfurt en 1658, il s'attacha à Job Ludolf, auprès duquel il apprit l'éthiopien, et qui l'envoya en 1660 surveiller à Londres l'impression de son *Lexicon æthiopicum*. Dans cette ville il se lia avec Castell, qui l'employa comme aide pour son *Lexicon heptaglotton*. En 1663, il fut chargé par Ernest, duc de Saxe-Gotha, d'aller en Abyssinie pour décider quelques théologiens de ce pays à venir en Europe afin de conclure une alliance entre leur Église et celle des protestants. Mais il ne dépassa point le Caire, et, n'osant retourner en Allemagne, partit pour Rome, où il abjura le luthéranisme pour entrer dans l'ordre des dominicains (1666). Envoyé à Paris en 1670, il fut présenté à Colbert, qui le chargea d'aller en Orient acquérir des manuscrits pour la bibliothèque du Roi. Ayant repris l'habit séculier, Wansleben visita d'abord plusieurs contrées du Levant, et arriva au printemps de 1672 en Égypte, qu'il explora pendant vingt mois avec plus de soin que la première fois. Il expédia en France près de trois cent cinquante manuscrits arabes, turcs et persans; mais, empêché par la jalousie des musulmans de s'en procurer encore d'autres, il se rendit à Constantinople, et y obtint des passeports pour l'Éthiopie. Au moment d'entreprendre ce voyage, il se vit rappelé en France par un ordre de Colbert, irrité sans doute de ce qu'il avait refusé d'aller au mont Athos, sous le prétexte que L. Allacci en avait enlevé les meilleurs manuscrits et que les moines pourraient bien les livrer aux corsaires. Il arriva à Paris le 22 avril 1676. Au lieu des brillantes récompenses qu'il attendait, il apprit qu'il n'avait rien à espérer de Colbert, qui avait été informé dans l'intervalle de la vie peu édifiante qu'il avait menée en Orient. Après avoir vendu à vil prix les manuscrits coptes qu'il avait rapportés, il se retira au village de Bouron comme simple vicaire de paroisse. On a de lui : *Conspectus operum æthiopicorum quæ ad excudendum parata habebat Wanslebius*; Paris, 1671, in-4°; — *Relazione dello stato presente dell' Egitto*; Paris, 1671, in-12 : abrégé, souvent infidèle, du *Journal de voyage* qu'il avait envoyé au duc Ernest, et qui se conserve

en manuscrit à la bibliothèque de Gotha; — *Nouvelle Relation d'un voyage fait en Égypte en 1672 et 1673*; Paris, 1677, in-12; trad. en anglais, Londres, 1678, in-8° : ouvrage intéressant; — *Histoire de l'Église d'Alexandrie fondée par saint Marc, que nous appelons celle des Jacobites coptes*; Paris, 1677, in-12 : ce livre, fruit de consciencieuses recherches, contient des détails nouveaux sur les doctrines et les cérémonies religieuses des coptes ainsi qu'une liste des hommes remarquables de cette nation et de leurs ouvrages.

Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Échard, *Bibl. ord. Prædic.*, t. II. — Zedler, *Universal-Lexicon*. — Vockerodt, *De J.-M. Wansleb*; Gotha, 1704, in-4°.

WARBECK (*Perkin*), aventurier anglais, pendu le 16 novembre 1497, à Londres. Vers 1490, la duchesse de Bourgogne Marguerite d'York, sœur d'Édouard IV, reçut dans son palais un jeune homme d'une beauté et d'une distinction remarquables, et à qui les courtisans trouvèrent une grande ressemblance avec le frère de cette princesse. Envoyé par elle à la cour de Portugal, il fut à son retour reconnu pour son neveu, Richard, duc d'York. Peu de temps après un vaisseau marchand le déposait dans la baie de Cork. Le maire de cette ville engagea les habitants à se déclarer en sa faveur, et les comtes de Kildare et de Desmond suivirent cet exemple (1494). De là le prétendu prince se rendit à la cour de Charles VIII, qui, alors en guerre avec l'Angleterre, le reçut avec tous les honneurs dus à une royale infortune. D'après le rapport des émissaires d'Henri VII, ce n'était autre qu'un juif de Tournai, nommé Perkin Warbeck. Quoi qu'il en soit, la duchesse de Bourgogne lui fournit même des secours d'argent pour essayer sur la côte de Kent une seconde tentative, qui du reste ne fut point heureuse (3 juillet 1495). Tous les captifs furent pendus, par l'ordre d'Henri, et Warbeck retourna désespéré en Flandre. Après s'être présenté inutilement devant Cork, il passa en Écosse, auprès de Jacques IV, qui le reçut royalement et lui donna en mariage sa proche parente Catherine Gordon, fille du comte de Huntley. Bientôt le roi d'Écosse pénétra deux fois avec lui, mais sans aller loin, à la tête d'une armée dans le Northumberland. Les négociations qu'Henri VII engagea avec Jacques IV le forcèrent à se réfugier en Irlande avec sa jeune femme. En 1498 il se joignit aux insurgés de la Cornouaille, prit le titre de Richard IV, et se porta sur Exeter, qu'il essaya vainement d'emporter par un coup de main. Il s'avançait sur Taunton pour livrer bataille à l'armée royale, lorsque l'abandon des siens ne lui laissa d'autre parti que de se jeter dans l'abbaye de Beaulieu; se confiant dans les promesses d'Henri VII, il en sortit pour être conduit à la Tour de Londres. Étant parvenu à s'évader après une année de détention, le prétendu Richard gagna le pays de Kent; mais traqué par les émissaires du roi, puis arraché au monastère de Bethléem, il fut exposé publiquement à la croix de Cheapside et réintégré dans la Tour. Un projet d'évasion qu'il forma avec le comte de Warwick, fils du dernier duc de Clarence et prisonnier comme lui, fournit au roi l'occasion, qu'il avait préparée peut-être, de mettre fin à une existence qui lui avait fait craindre plus d'une fois pour sa couronne. Jugé à Westminster comme un étranger coupable de trahison, il fut condamné au supplice des malfaiteurs, c'est-à-dire à être pendu.

Lingard, *Hist. of England*. — Rey, *Essais hist. sur Richard III*.

WARBURTON (*William*), savant prélat anglais, né le 23 décembre 1698, à Newark, mort le 7 juin 1779, à Gloucester. Sa famille tirait son origine du Cheshire, et il était l'aîné des deux fils d'un procureur, qui le laissa orphelin à l'âge de huit ans. Destiné à la profession paternelle, il suivit les cours d'une école privée à Okeham, et fut placé chez un procureur d'East-Markham pour y faire l'apprentissage du droit. Au bout de quatre ans il s'établit pour son compte, dans sa ville natale (1719), mais la chicane lui avait toujours inspiré un vif éloignement : passionné dès l'enfance pour la lecture et l'étude des lettres, il en fit ses délassements favoris, et pour s'y livrer en toute liberté il embrassa la carrière ecclésiastique. Ordonné diacre en 1723 et prêtre en 1726, il eut la bonne fortune de rencontrer un protecteur généreux, sir Robert Sutton, à qui il dédia son premier livre (*Miscellaneous translations, in prose and verse*; 1723, in-12), et qui le mit sur la voie des honneurs en le faisant pourvoir du rectorat de Gryesly (1726), et de la cure de Brant-Broughton (1728). Avant d'aller s'établir dans ce dernier endroit, situé près de Newark, et où il passa la plus grande partie de sa vie, il était venu à Londres; là un hasard malheureux le mit en rapport avec Theobald, Concanen et quelques autres littérateurs de bas étage, que leur médiocrité commune avait rapprochés encore moins peut-être que leur haine contre Pope, qui n'avait épargné à aucun d'eux les traits de la satire. Il entra dans cette cabale, en épousa toutes les colères, et alla jusqu'à écrire, en 1727, à Concanen une lettre où il traitait Pope de plagiaire; cette lettre fut, à son grand dépit, mise au jour en 1766 par un poëte qu'il avait froissé, Akenside, et reproduite par Malone dans son *Supplément à Shakespeare*. Ce fut par son traité *De l'Alliance de l'Église et de l'État* (1736) que Warburton attira sur lui l'attention publique; ce traité, que l'évêque Horsley regarde comme un des plus parfaits modèles de la manière dont il convient d'appliquer la rigueur du raisonnement aux matières politiques, ne satisfit d'abord aucun des partis qu'il prétendait rapprocher, ni le haut clergé, dont il limitait les prétentions, ni les dissidents,

du même coup la puissance royale (680). C'est en vain que Wamba réclama ses droits, il vit sacrer son indigne rival par les évêques, devenus ses ennemis depuis les efforts qu'il avait faits pour rétablir l'ancienne discipline, et il alla s'enfermer dans un cloître, où il mourut.

Romey, *Hist. d'Espagne.* — Mariana, *Hist. de España.* — *Chroniques* de saint Julien et de Lucas de Tuy.

WANDALBERT ou WANDELBERT, hagiographe, né vers 813, mort après 870. Tritheim le dit Allemand, et il est du moins certain qu'écrivant en Belgique Wandalbert se regardait comme éloigné de son pays natal. Jeune encore, il se retira à l'abbaye de Prum (diocèse de Trèves), où il se fit moine, et fut élevé dans la suite au diaconat; on ignore s'il parvint à un ordre supérieur dans l'Église. L'étude, et surtout celle de la poétique, était sa principale occupation; il entretenait une correspondance épistolaire avec les plus savants de son siècle, notamment avec Florus, de Lyon; enfin, il remplissait les fonctions d'écolâtre de son monastère. Il est auteur d'une *Vie de saint Goar, ermite et confesseur*, divisée en deux livres, dont il ne fit que retoucher le premier, écrit plus de deux siècles avant lui. Le travail de Wandalbert, d'abord imprimé à Mayence (1489, in-4°, goth.), fut inséré dans le recueil de Surius, au 6 juillet. Mabillon en ayant découvert un texte plus complet, le publia avec des notes au t. II de ses *Acta Sanctorum*. Les successeurs de Bollandus en ont donné le second livre, revu sur les trois éditions précédentes. L'ouvrage le plus connu de Wandalbert est un *Martyrologe*, en vers hexamètres ou lyriques, composé vers 850, et qui renferme trois cent soixante pièces, dont chacune contient la vie des saints rangés par les martyrologes sous le même jour de l'année. Des fragments de ce livre avaient été donnés par les éditeurs de Bède, en 1563, et par Molanus, éditeur d'Usuard, en 1568, qui à l'article de chaque jour ont joint le récit poétique de Wandalbert. Il a été reproduit en entier par Luc d'Achery, dans le t. V de son *Spicilége*. Wandalbert avait aussi composé des *Poésies diverses* et un *Hexameron*, ou poëme sur la création du monde en six jours; mais on ignore ce qu'ils sont devenus.

Tritheim, *De Script. eccles.* — *Hist. litt. de la France.*

WAN-KOULI (*Mohammed-ben-Moustapha*), lexicographe turc, né à Van, en Arménie, d'où lui vient le surnom d'*Al-Wani*, mort à Médine, dans le seizième siècle. Il fut professeur au collége de Mahmoud Ali-pacha, mufti à Rhodes et à Magnesia, et juge, d'abord à Kutaich, puis à Médine. Il est connu par quelques traités politiques, par une traduction d'un poëme persan sur la béatitude, et surtout par la belle version qu'il fit en turc du dictionnaire arabe de Djeheveri, intitulé *Sihah al loghat* (la Pureté de langage). Ce dictionnaire fut le premier livre qui sortit des presses ottomanes établies par Ahmed *III*, sous la direction du renégat hongrois Ibrahim; Constantinople (janvier 1729, 2 vol. in-fol.) La première édition, tirée à mille exemplaires, s'épuisa bientôt. L'ouvrage fut réimpr. en 1757 et en 1803.

Schnurrer, *Biblioth. arabica.* — Eichhorn, *Literaturgeschichte*, t. III.

WANSLEBEN (*Jean-Michel*), voyageur allemand, né le 1er novembre 1635, à Sommerda, près d'Erfurt, mort le 12 juin 1679, à Bouron, près de Fontainebleau. Fils d'un ministre protestant, il étudia les belles-lettres et la théologie, et devint précepteur d'un jeune gentilhomme. Il s'engagea en 1657 comme soldat, fit une campagne, et passa ensuite en Hollande. De retour à Erfurt en 1658, il s'attacha à Job Ludolf, auprès duquel il apprit l'éthiopien, et qui l'envoya en 1660 surveiller à Londres l'impression de son *Lexicon æthiopicum*. Dans cette ville il se lia avec Castell, qui l'employa comme aide pour son *Lexicon heptaglotton*. En 1663, il fut chargé par Ernest, duc de Saxe-Gotha, d'aller en Abyssinie pour décider quelques théologiens de ce pays à venir en Europe afin de conclure une alliance entre leur Église et celle des protestants. Mais il ne dépassa point le Caire, et, n'osant retourner en Allemagne, partit pour Rome, où il abjura le luthéranisme pour entrer dans l'ordre des dominicains (1666). Envoyé à Paris en 1670, il fut présenté à Colbert, qui le chargea d'aller en Orient acquérir des manuscrits pour la bibliothèque du Roi. Ayant repris l'habit séculier, Wansleben visita d'abord plusieurs contrées du Levant, et arriva au printemps de 1672 en Égypte, qu'il explora pendant vingt mois avec plus de soin que la première fois. Il expédia en France près de trois cent cinquante manuscrits arabes, turcs et persans; mais, empêché par la jalousie des musulmans de s'en procurer encore d'autres, il se rendit à Constantinople, et y obtint des passeports pour l'Éthiopie. Au moment d'entreprendre ce voyage, il se vit rappelé en France par un ordre de Colbert, irrité sans doute de ce qu'il avait refusé d'aller au mont Athos, sous le prétexte que L. Allacci en avait enlevé les meilleurs manuscrits et que les moines pourraient bien les livrer aux corsaires. Il arriva à Paris le 22 avril 1676. Au lieu des brillantes récompenses qu'il attendait, il apprit qu'il n'avait rien à espérer de Colbert, qui avait été informé dans l'intervalle de la vie peu édifiante qu'il avait menée en Orient. Après avoir vendu à vil prix les manuscrits coptes qu'il avait rapportés, il se retira au village de Bouron comme simple vicaire de paroisse. On a de lui : *Conspectus operum æthiopicorum quæ ad excudendum parata habebat Wanslebius*; Paris, 1671, in-4°; — *Relazione dello stato presente dell' Egitto*; Paris, 1671, in-12 : abrégé, souvent infidèle, du *Journal de voyage* qu'il avait envoyé au duc Ernest, et qui se conserve

en manuscrit à la bibliothèque de Gotha; — *Nouvelle Relation d'un voyage fait en Égypte en 1672 et 1673*; Paris, 1677, in-12; trad. en anglais, Londres, 1678, in-8° : ouvrage intéressant; — *Histoire de l'Église d'Alexandrie fondée par saint Marc, que nous appelons celle des Jacobites coptes*; Paris, 1677, in-12 : ce livre, fruit de consciencieuses recherches, contient des détails nouveaux sur les doctrines et les cérémonies religieuses des coptes ainsi qu'une liste des hommes remarquables de cette nation et de leurs ouvrages.

Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Échard, *Bibl. ord. Prædic.*, t. II. — Zedler, *Universal-Lexicon*. — Vockerodt, *De J.-M. Wansleb*; Gotha, 1706, in-4°.

WARBECK (*Perkin*), aventurier anglais, pendu le 16 novembre 1497, à Londres. Vers 1490, la duchesse de Bourgogne Marguerite d'York, sœur d'Édouard IV, reçut dans son palais un jeune homme d'une beauté et d'une distinction remarquables, et à qui les courtisans trouvèrent une grande ressemblance avec le frère de cette princesse. Envoyé par elle à la cour de Portugal, il fut à son retour reconnu pour son neveu, Richard, duc d'York. Peu de temps après un vaisseau marchand le déposait dans la baie de Cork. Le maire de cette ville engagea les habitants à se déclarer en sa faveur, et les comtes de Kildare et de Desmond suivirent cet exemple (1494). De là le prétendu prince se rendit à la cour de Charles VIII, qui, alors en guerre avec l'Angleterre, le reçut avec tous les honneurs dus à une royale infortune. D'après le rapport des émissaires d'Henri VII, ce n'était autre qu'un juif de Tournai, nommé Perkin Warbeck. Quoi qu'il en soit, la duchesse de Bourgogne lui fournit même des secours d'argent pour essayer sur la côte de Kent une seconde tentative, qui du reste ne fut point heureuse (3 juillet 1495). Tous les captifs furent pendus, par l'ordre d'Henri, et Warbeck retourna désespéré en Flandre. Après s'être présenté inutilement devant Cork, il passa en Écosse, auprès de Jacques IV, qui le reçut royalement et lui donna en mariage sa proche parente Catherine Gordon, fille du comte de Huntley. Bientôt le roi d'Écosse pénétra deux fois avec lui, mais sans aller loin, à la tête d'une armée dans le Northumberland. Les négociations qu'Henri VII engagea avec Jacques IV le forcèrent à se réfugier en Irlande avec sa jeune femme. En 1498 il se joignit aux insurgés de la Cornouaille, prit le titre de Richard IV, et se porta sur Exeter, qu'il essaya vainement d'emporter par un coup de main. Il s'avançait sur Taunton pour livrer bataille à l'armée royale, lorsque l'abandon des siens ne lui laissa d'autre parti que de se jeter dans l'abbaye de Beaulieu; se confiant dans les promesses d'Henri VII, il en sortit pour être conduit à la Tour de Londres. Étant parvenu à s'évader après une année de détention, le prétendu Richard gagna le pays de Kent; mais traqué par les émissaires du puis arraché au monastère de Bethléem, il exposé publiquement à la croix de Cheap et réintégré dans la Tour. Un projet d'éva qu'il forma avec le comte de Warwick, fil dernier duc de Clarence et prisonnier comme fournit au roi l'occasion, qu'il avait prép peut-être, de mettre fin à une existence qui avait fait craindre plus d'une fois pour sa c ronne. Jugé à Westminster comme un étrai coupable de trahison, il fut condamné au s plice des malfaiteurs, c'est-à-dire à être pe

Lingard, *Hist. of England*. — Rey, *Essais hist. Richard III*.

WARBURTON (*William*), savant pr anglais, né le 23 décembre 1698, à New mort le 7 juin 1779, à Gloucester. Sa fan tirait son origine du Cheshire, et il était l' des deux fils d'un procureur, qui le la orphelin à l'âge de huit ans. Destiné à la p fession paternelle, il suivit les cours d'une é privée à Okeham, et fut placé chez un pr reur d'East-Markham pour y faire l'appren sage du droit. Au bout de quatre ans il s' blit pour son compte, dans sa ville natale (17 mais la chicane lui avait toujours inspiré un éloignement : passionné dès l'enfance pou lecture et l'étude des lettres, il en fit ses lassements favoris, et pour s'y livrer en t liberté il embrassa la carrière ecclésiastic Ordonné diacre en 1723 et prêtre en 172 eut la bonne fortune de rencontrer un pro teur généreux, sir Robert Sutton, à qui il d son premier livre (*Miscellaneous translatio in prose and verse*; 1723, in-12), et le mit sur la voie des honneurs en le fai pourvoir du rectorat de Gryesly (1726), et d cure de Brant-Broughton (1728). Avant d' s'établir dans ce dernier endroit, situé prè Newark, et où il passa la plus grande parti sa vie, il était venu à Londres; là un ha malheureux le mit en rapport avec Theob Concanen et quelques autres littérateurs de étage, que leur médiocrité commune avait r prochés encore moins peut-être que leur h contre Pope, qui n'avait épargné à aucun d' les traits de la satire. Il entra dans cette cab en épousa toutes les colères, et alla jusq écrire, en 1727, à Concanen une lettre où il t tait Pope de plagiaire; cette lettre fut, à grand dépit, mise au jour en 1766 par un p qu'il avait froissé, Akenside, et reproduite Malone dans son *Supplément à Shakespea* Ce fut par son traité *De l'Alliance de l'Égl et de l'État* (1736) que Warburton attira lui l'attention publique; ce traité, que l'évê Horsley regarde comme un des plus parf modèles de la manière dont il convient d'ap quer la rigueur du raisonnement aux matiè politiques, ne satisfit d'abord aucun des pa qu'il prétendait rapprocher, ni le haut cler dont il limitait les prétentions, ni les dissiden

qui voulaient s'affranchir pleinement de l'Église et de l'État. A la fin de cet ouvrage Warburton annonçait le plan de *la Divine mission de Moïse*, dont les différentes parties, corrigées, remaniées et augmentées, furent données au public de 1737 à 1765. Il en résulta aussitôt entre lui et ses ennemis, Stebbing, Sykes, Pococke, R. Grey, Middleton et beaucoup d'autres, une dispute littéraire qui dura plusieurs années; on l'abreuva d'outrages, on ne l'eût pas autrement accueilli, suivant sa propre réflexion, s'il s'était avisé de célébrer la divine mission de Mahomet. Au reste, il leur tint tête à tous, leur rendant coup pour coup, violence pour violence, les traitant, Middleton excepté, avec la morgue d'un pédagogue qui morigénerait des écoliers ignorants et présomptueux. Voici quel était son point de départ : une doctrine aussi importante que celle de la vie future, doctrine qui est à la fois le fondement naturel et le lien des sociétés humaines, ne peut pas avoir été l'œuvre d'un simple législateur; et si elle est absente du texte de la Genèse, c'est par la volonté de la Providence, qui a voulu en faire la condition essentielle de la mission de Moïse, et qui l'a maintenue dans le monde par une influence toute miraculeuse. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, elle a au moins le mérite d'être nouvelle, et elle est conduite avec un art, une abondance et une variété d'érudition, une vivacité entraînante, fortifiée de développements ingénieux, qu'on n'avait pas encore rencontrés dans un livre de théologie. En réalité la controverse religieuse y tient peu de place, et n'est en quelque sorte qu'un prétexte à l'auteur de faire de fréquentes excursions dans les champs de la littérature et de la philosophie. Il venait d'être nommé chapelain du prince de Galles (1738) lorsqu'il entreprit (on ignore si le motif en fut tout à fait désintéressé) la défense de l'*Essai sur l'homme* de Pope, au point de vue de l'orthodoxie religieuse. Le poëte, vivement touché d'avoir trouvé dans un ancien ennemi un champion si zélé de ses intérêts et un commentateur plus instruit de ses propres idées que lui-même, lui voua une sincère amitié et le combla des témoignages de sa reconnaissance. Docile à ses avis, il retoucha sa *Dunciade*, substitua pour héros du poëme Cibber à l'obscur Theobald, et l'augmenta d'un nouveau chant, dirigé contre les faux savants et les esprits forts; il l'associa à ses derniers travaux, et en mourant (1744) il lui légua la moitié de sa bibliothèque, la propriété de ceux de ses ouvrages imprimés dont il n'avait pas disposé, et le bénéfice de toutes les éditions à venir, à la charge de veiller à ce qu'on n'en altérât point le texte. Mais le plus utile service que lui avait rendu Pope avait été de l'introduire chez Ralph Allen, riche propriétaire, dont Warburton épousa, en 1745, la nièce et unique héritière. Malgré sa haute réputation, et peut-être à cause de la versatilité de son caractère, il ne parvint que tard aux honneurs ecclésiastiques. Après avoir été choisi à l'unanimité pour prêcher devant la corporation de Lincoln's Inn (1746), il devint en très-peu de temps chapelain de Georges II (1754), chanoine de Durham (1755), doyen de Bristol (1757), et évêque de Gloucester (1759). Environ dix ans plus tard, ses brillantes et énergiques facultés s'altérèrent, et il tomba dans un état de torpeur intellectuelle, qui ne fit que s'accroître jusqu'à sa mort.

« C'était, dit Johnson, un homme aux facultés vigoureuses, une intelligence ardente et active, fortifiée par un travail incessant, d'un amas prodigieux et d'une variété de connaissances, qui pourtant n'avaient pas étouffé son imagination ou obscurci sa perspicacité. Dans chacun de ses livres il déployait une mémoire inépuisable en même temps qu'une invention fertile en combinaisons originales, mettant ainsi en relief le triple talent de l'érudit, du penseur et du bel-esprit : mais son savoir était trop multiple pour être toujours exact, et ses recherches trop hâtives pour être toujours bien dirigées. Impatient de l'opposition que son orgueil provoquait, il traitait ses adversaires avec une supériorité dédaigneuse, qui changeait jusqu'à ses lecteurs en ennemis. Méprisant les artifices du beau langage, il s'inquiétait plus en écrivant de vaincre que de persuader; son style est abondant sans goût, et énergique sans netteté. » Les nombreux écrits qu'a laissés Warburton, et qui sont d'un mérite très-inégal, ont été recueillis deux fois, l'une en 1788, par l'évêque Hurd, Londres, 7 vol. in-4°, l'autre en 1811, ibid., 12 vol. in-8° ; nous citerons les suivants : *Critical and philosophical enquiry into the causes of prodigies and miracles;* Londres, 1727, in-12 ; — *Legal judicature in chancery stated;* ibid., 1727, in-12, anonyme; — *The Alliance between Church and State;* ibid., 1736, in-8° ; réimpr. quatre fois, et trad. en français par Silhouette (Londres, 1742, 2 vol. in-12); — *The Divine Legation of Moses, demonstrated on the principles of a religion deist;* ibid., 1737-41, 2 vol. in-12; 1755-58, 4 vol. in-12, et 1765, 5 vol. in-12 : une partie de cet ouvrage, relative aux recherches sur les hiéroglyphes et l'écriture peinte, a été trad. en français (Paris, 1744, 2 vol. in-12), par Léonard des Malpeines; — *Letters in defence of the* Essay on man, *against the remarks of M. de Crousaz*, impr. en 1739 et 1740 dans les *Works of the learned*, gazette littéraire; — *A critical and philosophical commentary on Pope's* Essay on man; Londres, 1742, in-8° ; — *Julian, or a Discourse concerning the earthquake and fiery eruption which defeated the emperor's attempt to rebuild the temple at Jerusalem* ; ibid., 1750-1751, in-8° ; trad. en français (Paris, 1754, 2 vol. in-12) : morceau remarquable, où il s'efforça de prouver, contre Middleton, l'action immédiate de

la Providence dans cette circonstance de la vie de Julien; — *Principles of natural and revealed religion explained*, sermons; ibid., 1753-54, 2 vol. in-8°; — *View of lord Bolingbroke's philosophy, in IV letters*; ibid., 1754-55, 2 part.; — *The Doctrine of grace*; ibid., 1762, 2 vol. in-12; contre le méthodisme. Warburton a encore donné ses soins à deux éditions, l'une de Shakespeare (Lond., 1747, 8 vol. in-8°), qui a peu de valeur, l'autre de Pope (ibid., 1751, 9 vol. in-8°), avec un commentaire et des notes. Outre un volume de *Lettres à un de ses amis* (Hurd), qui date de 1809, on a donné un choix de ses écrits inédits (*Literary Remains*; Lond., 1841, in-8°). P. LOUISY.

Hurd, *Notice*. — Aikin, *General biography*. — Chalmers, *Biogr. general dict.* — Johnson, *Life of Pope*. — Watson, *Warburton's Life, with remarks*; Lond., 1863, in-8°.

WARD (*Seth*), savant prélat anglais, né le 15 avril 1617, à Buntingford (comté de Hertford), mort le 6 janvier 1689, à Knightbridge, près Londres. Il était fils d'un procureur. Agrégé du collége de Sydney Sussex, à Cambridge, dont il avait été l'un des plus brillants élèves, il refusa, lors des troubles civils, de souscrire à la ligue qui s'était formée contre l'épiscopat et autres priviléges de la haute Église, et fut privé de ses fonctions. Obligé de quitter l'université, il alla passer quelque temps dans le Surrey, chez Oughtred (1643), et poursuivit avec ce savant l'étude des mathématiques; puis il se chargea d'élever les fils d'un propriétaire de son comté natal, et devint en 1649 chapelain de lord Wenman. Lorsqu'il fut question de restaurer à Oxford les deux chaires scientifiques fondées par Savile, Ward fut désigné pour celle d'astronomie par Greaves, celui-là même à qui on l'avait ôtée (1649), et il l'occupa avec beaucoup d'honneur, s'appliquant surtout à remettre en réputation un cours qui avait été longtemps négligé. Élu principal du collége de Jésus (1657) et président de celui de la Trinité (1659), à Oxford, il résigna l'un et l'autre emploi à l'époque de la restauration. Mais bien qu'il eût exercé sous Cromwell des fonctions actives, on n'ignorait pas que tous ses sentiments étaient en faveur de la monarchie; aussi les faveurs qu'il reçut par l'intermédiaire d'Albemarle et de Clarendon ne causèrent aucune surprise : nommé recteur de Saint-Laurent, à Londres (1660), doyen de la cathédrale d'Exeter (1661), évêque de cette ville (1662) et transféré au siége de Salisbury (1667), il fut fait, le 25 novembre 1671, chancelier de l'ordre de la Jarretière, dignité qui n'avait été remplie depuis un siècle et demi que par des laïques. Sage, pieux, bienfaisant, ce prélat fonda un collége à Salisbury et un hôpital à Buntingford; il passait pour l'un des hommes de son temps les plus savants en astronomie. Il fut un des membres fondateurs de la Société royale. On a de lui : *An Essay on the being and attributes of God, on the immortality of the soul*, etc.; Oxford, 1652, in-8°; — *De cometis*; ibid., 1653, in-4°, avec une dissertation critique sur l'hypothèse de Boulliaud relative au mouvement elliptique des planètes; — *Idea trigonometriæ demonstratæ*; ibid., 1654, in-4°; — *Vindiciæ Academiarum*; ibid., 1654, in-4° : courte réplique à John Webster; — *In Th. Hobbesii philosophiam exercitatio*; ibid., 1656, in-8°; — *Astronomia geometrica*; Londres, 1656, in-8° : reprenant la thèse de l'ellipticité des orbites planétaires proposée par Boulliaud, et sans s'inquiéter quelle pouvait en être la preuve, il établit là-dessus sa méthode d'approximation, qui resta en faveur jusqu'au moment où fut clairement démontrée la fausseté du point de départ; — *Sermons*; Londres, 1694, in-8°.

W. Pope, *Life of Seth Ward, bishop of Salisbury*; Londres, 1697, in-8°, avec un appendice. — Wood, *Athenæ oxon.* — Delambre, *Hist. de l'astron. mod.*, t. II.

WARE (Sir *James*), antiquaire anglais, né le 26 novembre 1594, à Dublin, où il est mort, le 1er décembre 1666. Il était fils de James Ware, natif du Yorkshire, et qui fut nommé chevalier et auditeur général pour l'Irlande. Son éducation terminée au collége de la Trinité, il se maria, et consacra ses travaux, d'après le conseil du savant Usher, à l'étude des antiquités irlandaises. Un séjour de quelques années en Angleterre lui permit de lier des rapports d'amitié avec Selden et Cotton, de tirer un fructueux parti de leurs collections, et d'enrichir la sienne de nombreux manuscrits. A son retour à Dublin (1629), il reçut le titre de chevalier, et à la mort de son père (1632), il lui succéda à la fois dans ses riches domaines et dans la charge d'auditeur général. En 1633 il devint membre du conseil privé, et en 1639 député au parlement d'Irlande. Lorsque la rébellion éclata, Ware vint en aide au gouvernement non-seulement par ses services personnels, mais en se portant garant de sommes d'argent qu'on lui prêta. Son aptitude aux affaires, son dévouement, son caractère impartial, également éloigné des préjugés protestants ou catholiques, le firent choisir à la fin de 1644 pour informer le roi de la situation exacte de l'Irlande. Il alla le voir à Oxford, et y reçut en récompense le diplôme honoraire de docteur en droit de cette université. Le bâtiment qui le ramenait ayant été pris par la marine parlementaire, Ware fut enfermé dans la Tour de Londres et échangé après dix mois de captivité. Lors de la capitulation de Dublin (1647) il fut privé de sa charge, et un peu plus tard le nouveau gouverneur, ayant eu ombrage de sa présence, lui intima l'ordre de s'expatrier. Il s'embarqua pour la France, et passa deux ans à Paris, où il connut Bochart. En 1651 il obtint la permission de s'établir dans les environs de Londres, et en 1653 il put revenir enfin à Dublin. Il y continuait tranquillement ses recherches historiques, dont le cours

n'avait pas été interrompu par tant de vicissitudes, lorsqu'à l'époque de la restauration il fut nommé de nouveau auditeur général (1660). Il refusa le titre de vicomte; mais il accepta l'honneur de représenter l'université de Dublin au parlement, ainsi que l'emploi de premier commissaire des douanes. On a donné à Ware le surnom de *Camden de l'Irlande*, surnom qu'il mérita par sa patience, par ses longs et consciencieux travaux, et aussi par le généreux usage qu'il fit de sa fortune; il lui manquait toutefois la connaissance de la langue irlandaise. Ses ouvrages, au jugement de Vallancey, ne sont que les esquisses ou les matériaux d'un vaste plan, qu'il n'eut ni le loisir ni le talent de mener à fin; en voici les titres : *Archiepiscoporum Cassiliensium et Tuamensium vitæ*; Dublin, 1626, in-4°; — *De Præsulibus Lageniæ sive provinciæ dubliniensis*; ibid., 1628, in-4°; — *De Scriptoribus Hiberniæ*; ibid., 1639, 1654, in-4°; Londres, 1658, in-4°, avec addit.; — *De Hibernia et antiquitatibus ejus disquisitiones*; Londres, 1654, 1658, in-8°: on y trouve le petit traité des *Cœnobia cistertientia Hiberniæ*, qu'il avait publié vers 1628; — *Rerum hibernicarum annales*; Dublin, 1664-65, in-fol. : ce recueil embrasse seulement les règnes d'Henri VII, Henri VIII, Édouard VI et Marie; — *De Præsulibus Hiberniæ*; ibid., 1665, in-fol. Ces différents écrits ont été l'objet de deux publications complètes, l'une par le second fils de Ware, Robert, qui les traduisit en anglais (Dublin, 1705, in-fol.), l'autre, plus ample et plus complète, par W. Harris, qui avait épousé l'arrière-petite-fille de l'auteur (Dublin, 1739 45, 3 vol. in-fol., fig); cette seconde edit., aussi en anglais, a été réimpr., ibid., 1764, 2 vol. in-fol. On doit encore à James Ware les éditions suivantes : *Spenser's Dialogue on the state of Ireland* (1633, in-8°), *Hanmer's Chronicle of Ireland* (1633, in-fol.), *Campian's History of Ireland* (1638, in-fol.), *Opuscula S. Patricio adscripta* (1656, in-8°), et *Venerabilis Bedæ epistolæ II, necnon Vitæ abbatum Wiremuthensium* (1664, in-8°).

WARE (*Robert*), fils du précédent, mort en mars 1696, à Dublin, jouit de son temps d'une certaine réputation littéraire, qu'il devait à l'ardeur de son zèle contre le catholicisme et ses tendances. Nous citerons de lui : *Foxes and firebrands* (Londres, 1682-89, 8 part. in-8°), et *Pope Joan* (ibid., 1689, in-4°), histoire de la prétendue papesse Jeanne. P. L—Y.

Harris, *Notice de son édit.*, t. II. — *Biogr. britannica.* — Chalmers, *General biogr. dictionary.*

WARGENTIN (*Pierre-Guillaume*), astronome suédois, né le 22 septembre 1717, à Stockholm, où il est mort, le 13 décembre 1783. Il était fils d'un pasteur. La vue d'une éclipse de lune lui inspira de bonne heure le goût de l'astronomie. Il lia des relations avec Klingenstierna et Celsius, et, suivant le conseil de ce dernier, se mit à étudier les lois du mouvement des satellites de Jupiter. Il prit ces observations pour sujet de sa thèse lorsqu'il prit à Upsal le degré de maître ès arts (1741). Il consacra la plus grande partie de sa vie à rectifier la théorie des satellites en général, et à déterminer les équations de ceux de Jupiter. La découverte de ces équations empiriques constitue le titre légitime de sa gloire. Ses premières tables furent publiées dans les *Mémoires* de la Société royale d'Upsal (1741) et réimpr. dans la seconde édition de l'*Astronomie* de Lalande. Aucun de ses devanciers n'avait atteint une telle exactitude. En 1744 il fut élu correspondant de l'Académie de Paris, et en 1749 succéda à Elvius comme secrétaire perpétuel de l'Académie de Stockholm. Dans le but de déterminer avec exactitude la parallaxe de la lune, il convint avec La Caille de faire une observation simultanée sur les deux points opposés de l'hémisphère. Stockholm et le cap de Bonne-Espérance furent choisis à cet égard; un compte rendu en fut publié dans les *Mémoires* de l'Académie de Suède (1756). En 1759 il devint directeur de l'observatoire qui venait d'être fondé à Stockholm, et y vécut jusqu'à sa mort. Son dévouement à la science lui fit négliger ses affaires privées, de sorte qu'il tomba dans une situation critique, d'où ses amis s'empressèrent de le tirer; l'Académie se hâta aussi de lui venir en aide, et accorda une pension à ses enfants. Les tables concernant les éclipses des deuxième et troisième satellites de Jupiter, furent communiquées par lui à Maskelyne, qui les publia dans le *Nautical Almanac* pour 1771 et 1779.

Oratio in memoriam P. Wargentin; Upsal, 1787, in-4°. — Lalande, *Bibliogr. astron.* — Condorcet, *Éloges*.

WARNACHAIRE (*Warnacharius*), maire du palais, mort en 626. Ce leude puissant, dont le nom germanique était sans doute *Warn-Haar*, après s'être élevé à de hautes dignités pendant les discordes qui suivirent le règne de Clotaire Ier, se trouvait maire du palais en 612, sous Thierri II, roi de Bourgogne. Après la mort de ce dernier (613), Brunehaut crut pouvoir régner en Austrasie et en Bourgogne sous le nom de ses arrière-petits-fils. Établie à Worms, et se défiant de Warnachaire, elle lui donna une mission en Thuringe, et écrivit en même temps à un de ses fidèles, Alboin, de le saisir et de le tuer. Alboin déchira la lettre et en dispersa les lambeaux. Ils furent portés à Warnachaire, par son fils, qui les avait trouvés en jouant, et celui-ci, après en avoir eu connaissance, n'hésita plus à prendre le parti de la révolte et à seconder secrètement les projets de Clotaire II, roi de Soissons. Par ses menées les Thuringiens refusèrent les secours qu'il était venu demander, et il prépara dans l'armée de Brunehaut la défection qui décida la victoire en faveur de Clotaire à la bataille de Châlons, et qui fut suivie du supplice de Brunehaut elle-même (613). Les leudes d'Austrasie, assez forts

pour dicter des lois à Clotaire II, stipulèrent en faveur de Warnachaire que la mairie du palais de Bourgogne ne lui serait jamais retirée. Il jouit longtemps de cette haute fortune, et mourut après avoir contribué à la bonne administration qui signala les dernières années du règne de Clotaire. Frédégaire l'accuse cependant d'avoir accepté mille pièces d'or des Lombards pour leur faire obtenir la remise du tribut qu'ils payaient au roi des Francs. Sa dignité ne fut pas héréditaire dans sa famille. Son fils Gadin ayant épousé, malgré les canons et les édits, Berthe, veuve de son père, on l'obligea de la quitter, et il obéit. Berthe, irritée, l'accusa de conspirer contre la vie de Clotaire, qui le fit assassiner, à Tours.

Grégoire de Tours, Frédégaire.

WARREN HASTINGS. *Voy.* HASTINGS.

WARTON (*Joseph*), littérateur anglais, né en 1722, à Dunsford (Surrey), mort le 23 février 1800, à Winchester. Il était le fils aîné d'un professeur de poésie à Oxford. Après avoir achevé ses études dans cette université, il entra dans les ordres. En 1748, il obtint du duc de Bolton la cure de Winslade. Parmi ses camarades au collége de Winchester se trouvait le poëte Collins, dont il avait suivi l'exemple en envoyant des vers au *Gentleman's Magazine*. En 1746, il publia une ode intitulée *la Supertition*, insérée dans le *Museum* de Dodsley, et un volume de vers (*Odes and other poems*, in-8°), qui lui valut de nombreux encouragements. En 1751 il accepta l'invitation du duc de Bolton, qui l'avait engagé à se rendre avec lui dans le midi de la France, et à son retour il s'occupa d'une édition de Virgile avec un ample commentaire et accompagnée d'une nouvelle traduction en vers (Lond., 1748-53, 4 vol. in-8°); il s'était lui-même chargé des *Églogues* et des *Géorgiques*, laissant à Christophe Pitt le soin d'interpréter *l'Énéide*. Cette version sans valeur était destinée à remplacer celle de Dryden; si mauvaise qu'elle soit, elle valut pourtant à Warton le diplôme de maître ès arts, que lui décerna l'université d'Oxford (1759). En 1754 il fut promu à la cure de Tunworth; l'année suivante il fut élu sous-directeur du collége de Winchester, et en 1756 son ami sir George Lyttelton le nomma un de ses chapelains. Ce fut à cette époque qu'il commença son *Essay on the writings and genius of Pope* (Lond., 1756-82, 1806, 2 vol. in-8°), le seul ouvrage de lui qu'on lise encore. Quoique l'auteur, loin de nier le génie de Pope, se bornât à soutenir que cet écrivain n'a pas abordé le genre le plus élevé, ses critiques offensèrent les admirateurs du poëte, et le livre, dont le second volume ne parut qu'en 1782, fut mal accueilli à son début. Plus tard on rendit justice à l'exactitude et à la nouveauté des aperçus de Warton, dont Johnson fut un des premiers à reconnaître le mérite. En 1766, il fut élu principal du collége de Winchester. En 1782, Lowth, évêque de Londres, le nomma à une des prébendes de Saint-Paul, et, grâce à lord Shannon, il obtint d'autres bénéfices. En 1793, il renonça à la direction du collége de Winchester, et profita de ses loisirs pour préparer une excellente édition annotée des œuvres de Pope (Lond., 1797, 9 vol. in-8°). Il commença ensuite la publication des ouvrages de Dryden, lorsque la mort l'interrompit au milieu de son travail. Warton était un homme du monde accompli, plein d'urbanité et d'obligeance; sa mémoire était très-ornée. Comme poëte il manque d'imagination et de force, mais il se distingue par la pureté, par l'élégance et par la simplicité. Critique éclairé et d'un goût sûr, il contribua à ramener la poésie à l'étude de la nature.

J. Wool, *Biogr. Memoirs of J. Warton*, avec un choix de ses écrits et de sa corresp.; Lond., 1806, in-4°. — Nichols, *Literary anecdotes*, t. IV. — Chalmers, *Diction.*

WARTON (*Thomas*), littérateur, frère du précédent, né en 1728, à Basingstoke, mort le 21 mai 1790, à Oxford. Après avoir fait de bonnes études sous la direction paternelle, il fut admis au collége de la Trinité (Oxford), et y devint maître ès arts et agrégé. Le reste de son existence s'écoula dans l'université, où il consacra aux belles-lettres les loisirs que lui laissèrent les soins du professorat. Ses premières compositions imprimées sont des pièces de vers insérées en 1745 dans le *Museum* de Dodsley; mais celui de ses écrits qui fixa l'attention publique fut son *Triumph of Isis* (1749), réponse à la satire politique que Mason venait de lancer contre l'université d'Oxford, sous le titre d'*Isis*. En 1754 parurent ses *Observations on the Faerie Queene of Spenser* (Lond., in-8°, et 1762, 1807, 2 vol. in-8°), qui contribuèrent à établir sa réputation comme critique et comme érudit. En 1757 il fut nommé professeur de poésie, et dans la série de leçons qu'il improvisa, il intercala ses traductions de l'*Anthologie grecque* insérées dans le recueil de ses poésies. Il obtint en 1768 la cure de Kiddington (comté d'Oxford), et en 1782 celle de Hill Farrance (Somerset); ce sont les seuls bénéfices ecclésiastiques dont on disposa en sa faveur. Sans doute il aurait pu aspirer à de plus grands honneurs, car le fils de lord North figurait parmi ses élèves; mais sa modestie et son caractère peu ambitieux l'empêchèrent de remplir le rôle de solliciteur. Il avait d'ailleurs peu de goût pour les études théologiques. En 1774, Warton publia *the History of english poetry* (Lond., 1774-81, 3 vol. in-4°), ouvrage inachevé, qui s'arrête au règne d'Élisabeth, et où l'auteur a répandu les trésors accumulés d'une érudition aussi profonde que variée. Il est à regretter que son savoir l'ait poussé à entrer dans des détails minutieux : ils nuisent à l'effet d'ensemble d'un livre qui renferme de précieux renseignements sur les origines de la littérature anglaise. Il n'est que juste toutefois d'ajouter que le bon goût et le sentiment poétique de Warton ont donné à ses pages un attrait

que ne saurait avoir une simple compilation. La meilleure édition est celle de R. Taylor (Lond., 1840, 3 vol. in-8°), qui comprend les notes ajoutées par Price à celle de 1824. Warton fut nommé poëte lauréat à la mort de Whitehead, en 1788; la même année, il remplaça W. Scott dans la chaire d'histoire à Oxford. Nous citerons encore de lui : *The Pleasures of melancholy*, poëme; Oxford, 1747, in-8°; — *Newmarket*, satire; ibid., 1751, in-8°; — *The Union, or Select scots and english poems*; Édimbourg, 1753, in-8° : quelques-uns de ces morceaux sont de sa composition; — *Inscriptionum romanarum metricarum delectus*; Oxford, 1758, in-4°; — *A Description of the city, college and cathedral of Winchester*; Londres, 1760, in-12; — *A Companion to the guide, or a Guide to the campanion, being a complete supplement to all accounts of Oxford*; Londres, s. d. (1760), in-12, et 1806, avec fig. : badinage ingénieux, qui eut du succès; —*Life and remains of Ralph Bathurst*; Londres, 1761, in-8°; —*The Oxford sausage*; Oxford, 1764, in-12 : recueil de facéties en vers, qui a eu quatre ou cinq éditions; — *Theocritus*; Oxford, 1770, 2 vol. in-4° : magnifique édit., précédée d'une dissertation savante sur la poésie bucolique chez les Grecs; — *Life of sir Th. Pope*; Londres, 1772, 1780, in-8°; — *History of Kiddington*; Oxford, 1781, 1782, 1815, in-8°; — *Milton's Juvenile or minor poems*; Londres, 1785, 1791, in-8°, avec des notes critiques. Il avait rassemblé lui-même celles de ses poésies qu'il jugeait dignes d'être préservées (*Poems*; Londres, 1777, in-8°), et ce recueil, très-favorablement accueilli, a été réimpr. en 1778, 1779, 1789, in-8°; en 1802, Londres, 2 vol. in-8°, avec l'*Inscriptionum delectus*, et en 1854, Édimbourg, in-8°. Les poésies descriptives et humouristiques de Warton, qui est loin de n'être qu'un froid versificateur, lui méritent une place, sinon à côté, du moins à la suite de Collins et de Gray. Pour l'harmonie du style et le charme des descriptions, on a pu comparer son *Ode to the first of April* à l'*Allegro* de Milton. Il faut feuilleter les œuvres de Prior ou de Swift, a dit un critique, pour trouver un morceau du même genre qui soit comparable au *Progress of Discontent*, et la ballade de Warton intitulée *the Crusade* est supérieure à toutes les tentatives qu'on avait faites avant lui pour imiter les chants nationaux des vieux ménestrels anglais.

Ritson, *Observations on Warton's History of english poetry*; Lond., 1782, in-4°. — Johnson, *English poets*. — R. Mant, notice des *Poetical works*, édit. 1802. — Gilfillan, *Notes*, même ouvrage, édit. 1854.

WARTON. *Voy*. WHARTON.

WARWICK (*Richard* DE BEAUCHAMP, comte DE), surnommé *le Bon*, célèbre guerrier anglais, né le 28 janvier 1381, mort le 30 avril 1439, à Rouen. Issu de la maison de Beauchamp qui avait hérité en 1267 du comté de Warwick, il était fils de Thomas, onzième comte de ce nom, mort en 1401. Il se signala à la bataille de Shrewsbury, livrée contre les Gallois (1403), et dans l'incursion que la garnison de Calais fit dans le Boulonnais (1412). Très-aimé du jeune roi Henri V, il fut choisi pour être le chef de la brillante ambassade qui représenta la couronne et l'Église d'Angleterre au concile général de Constance (nov. 1414). Il prit part ensuite à la seconde invasion de la Normandie (1419), s'empara de La Roche-Guyon, et assista à la signature du traité de Troyes. Nommé alors gouverneur de Paris (mai 1420), il figura dans la plupart des combats que les Anglais eurent à livrer contre les partisans du dauphin. Henri V mourant le nomma à Vincennes tuteur de son fils, qui devait lui succéder sous le nom d'Henri VI. Cependant Warwick, retenu par la guerre qu'il fallait soutenir et par les fonctions de la régence, qu'il exerça de 1425 à 1428, en l'absence de Bedford, ne prit qu'à cette dernière date possession de cette charge importante; il l'occupa jusqu'en 1437. Cette époque fut celle des merveilleux succès de Jeanne Darc, et on doit regretter de compter Warwick parmi les plus acharnés persécuteurs de cette héroïne. Les revers des armées anglaises ayant forcé Henri VI à se réfugier à Rouen, et la Pucelle y ayant été conduite prisonnière après la trahison de Compiègne (24 mai 1430), Warwick s'associa à toutes les iniquités de la procédure entamée contre elle, et fut complice des ruses indignes par lesquelles on essaya d'entendre la confession de Jeanne au faux confesseur qu'on lui avait donné, et de cette substitution de vêtements qui la contraignit à s'habiller en homme. La mort de Jeanne ne rétablit pas cependant les affaires des Anglais, et Warwick lui-même échoua au siége de Louviers, dont il avait voulu s'emparer. Après avoir assisté au couronnement d'Henri VI à Saint-Denis (déc. 1431), il retourna avec ce prince en Angleterre, et y resta jusqu'en 1437, époque à laquelle il fut choisi pour remplacer le duc d'York dans la régence des quelques provinces françaises qui restaient encore aux Anglais. En vain réussit-il par ses efforts à secourir le Crotoy, à surprendre Pontoise, et à retarder pour un moment la ruine complète de la domination anglaise en France (1438), les revers allaient bientôt contraindre Henri VI à traiter avec Charles VII. Mais la mort empêcha Warwick d'assister à ce spectacle.

De son mariage avec Isabelle, fille du comte de Glocester, il laissa *Henri*, comte de Warwick, lequel après avoir été comblé d'honneurs extraordinaires par Henri VI, qui le créa premier comte d'Angleterre et duc de Warwick en avril 1444, et le couronna lui-même roi des îles de Wight, Jersey et Guernesey en 1445, mourut sans postérité mâle, le 11 juin de la même année; et *Anne*, qui, par son mariage avec Richard Nevil, qui suit, transporta dans cette maison le titre de comte de Warwick.

Monstrelet, *Chroniques*. — Wawrin, *Anciennes chroniques d'Angleterre*. — De Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*. — Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*. — Goodwin, *Hist. of the reign of Henri V*, 1604. — Tytler, *Memoirs of the life of Henri V*, 1838. — Collins, *Peerage of England*.

WARWICK (*Richard* NEVIL, comte DE), surnommé *le Faiseur de rois*, né vers 1420, tué le 14 avril 1471, à la bataille de Barnet. Il appartenait à la puissante famille des Nevil, et était fils aîné de Richard, comte de Salisbury, et petit-fils de Ralph, comte de Westmoreland. Suivant l'exemple de son père et aussi de ses oncles, William, Edward et Georges Nevil, il épousa une riche héritière, Anne, fille de Richard Beauchamp (*voy.* ci-dessus) et fut à cette occasion créé comte de Warwick. Mais ce qui le destinait en quelque sorte à jouer le rôle principal dans la lutte engagée entre les maisons d'York et de Lancastre, c'était l'alliance qui, par le mariage de sa tante Cecily Nevil avec Richard, duc d'York, et descendant du duc de Clarence, second fils d'Édouard III (1), unissait les Nevil à la famille royale, et rendait le nouveau comte de Warwick cousin germain de ce fils aîné du duc d'York qui parvint au trône sous le nom d'Édouard IV. Aussi bien doué par la nature que par la naissance, Warwick joignait encore à cette parenté illustre et nombreuse, où figuraient aussi les Talbot, des qualités personnelles qui faisaient de lui l'homme le plus remarquable de son temps. Le courage, la résolution, un air de grandeur et d'affabilité relevaient encore en lui l'éclat de la puissance et de la richesse. Il s'était déjà signalé en 1448 dans l'incursion que le comte de Northumberland fit sur les frontières de l'Écosse, lorsque la faiblesse d'Henri VI, les rivalités du cardinal de Winchester et du duc de Glocester, l'impopularité de la reine Marguerite d'Anjou, et enfin la perte de la Normandie et de la Guienne firent éclater la guerre entre le roi et le duc d'York, soutenu par le peuple. Ce dernier ayant pris les armes en 1455, il fut rejoint par le comte de Salisbury et par son fils Warwick, qui à la tête d'une troupe de Gallois contribua beaucoup par son impétueuse valeur au gain de la bataille de Saint-Albans, où Henri VI fut fait prisonnier (22 mai). Le gouvernement de Calais et le commandement de la flotte furent la récompense que Warwick reçut du duc d'York, devenu protecteur du royaume, tandis que son père était nommé chancelier par le parlement lui-même. Lors de la nouvelle révolte du duc d'York (1459), il se joignit à son père, qui venait de gagner la bataille de Blore-Heath. Mais la journée de Ludlow ayant ramené la victoire du côté des troupes royales, les Nevils cherchèrent un refuge sur le continent, et Warwick rentra avec le fils du duc d'York dans son gouvernement de Calais, « place dont la possession, dit Commines, mettait alors plus de force qu'aucune autre dans les mains d'un prince chrétien ». Ce ne fut pas toutefois sans lutte. Remplacé dans son gouvernement par le duc de Somerset, il accueillit celui-ci à coups de canon, et l'obligea à la retraite. Bientôt le duc d'York reparut tout à coup sur les côtes d'Angleterre, et Warwick débarqua de nouveau dans le Kent, amenant avec lui d'importants secours. Marchant aussitôt sur Londres, que le roi venait d'abandonner, il fit dans cette ville, aux acclamations du peuple, une entrée triomphale. Peu de jours après les forces réunies du parti d'York rencontrèrent, à Northampton, l'armée royale, la battirent et firent le roi prisonnier (10 juill. 1460). Malheureusement, pendant que Warwick se voyait préposé avec le duc de Norfolk à la garde du roi, le duc d'York était battu et tué à Wakefield-Green, défaite qui fut suivie du supplice d'un grand nombre de prisonniers, parmi lesques figurait le comte de Salisbury (30 déc.). Warwick lui-même ne fut pas plus heureux à Bernard-Heath, où la reine Marguerite remporta la victoire et reprit la personne de Henri VI; mais, prenant les devants sur l'armée victorieuse, il entra dans Londres, et par une résolution hardie fit proclamer roi par l'armée et le peuple assemblés le jeune duc d'York, sous le nom d'Édouard IV. Rappelant l'acte du testament de 1460, il demanda à cette assemblée si les conditions n'en avaient pas été violées? « Oui, oui, s'écria-t-on en tumulte. — Voulez-vous avoir encore pour roi Henri de Lancastre? — Non, non, répondit le peuple. — Ne choisissez-vous pas pour roi Édouard d'York? » L'acclamation fut unanime (4 mars 1461). A la bataille de Towton, qui eut lieu le 22 mars, et qui affermit la couronne sur la tête du nouveau roi, Warwick commandait le principal corps d'armée. Dans cette action, où plus de soixante mille hommes en vinrent aux mains, et qui dura deux jours, il montra, comme d'ordinaire, la plus grande ténacité; au commencement de la lutte, il avait tué, d'après le récit de Monstrelet, son cheval d'un coup de pistolet, comme pour s'interdire à lui-même tout espoir de salut dans la retraite. La fuite de Marguerite en France, le couronnement d'Édouard IV à Londres, et la troisième captivité d'Henri VI furent les résultats de cette victoire. Les charges et les honneurs ne manquèrent pas à Warwick, qui, par lui ou les siens, semblait gouverner le royaume : il ajouta alors à son titre de gouverneur de Calais ceux de grand chambellan, de lieutenant d'Irlande et de gardien des marches de l'ouest (1), tandis que son frère, lord Montagu, recevait le titre de comte de Northumberland et les vastes domaines confisqués sur les Percy, et son plus jeune frère, Georges, l'archevêché d'York avec la charge de grand chancelier. Le

(1) La maison de Lancastre descendait seulement du troisième fils d'Édouard III, Jean de Gand; de là la revendication du trône par la maison d'York contre celle de Lancastre.

(1) Commines évalue à 80,000 couronnes par an le produit de ses emplois, sans compter les immenses revenus de ses propriétés.

que ne saurait avoir une simple compilation. La meilleure édition est celle de R. Taylor (Lond., 1840, 3 vol. in-8°), qui comprend les notes ajoutées par Price à celle de 1824. Warton fut nommé poëte lauréat à la mort de Whitehead, en 1788; la même année, il remplaça W. Scott dans la chaire d'histoire à Oxford. Nous citerons encore de lui : *The Pleasures of melancholy*, poëme; Oxford, 1747, in-8°; — *Newmarket*, satire; ibid., 1751, in-8°; — *The Union, or Select scots and english poems;* Édimbourg, 1753, in-8° : quelques-uns de ces morceaux sont de sa composition; — *Inscriptionum romanarum metricarum delectus;* Oxford, 1758, in-4°; — *A Description of the city, college and cathedral of Winchester;* Londres, 1760, in-12; — *A Companion to the guide, or a Guide to the campanion, being a complete supplement to all accounts of Oxford;* Londres, s. d. (1760), in-12, et 1806, avec fig. : badinage ingénieux, qui eut du succès; —*Life and remains of Ralph Bathurst*; Londres, 1761, in-8°; —*The Oxford sausage;* Oxford, 1764, in-12 : recueil de facéties en vers, qui a eu quatre ou cinq éditions; — *Theocritus;* Oxford, 1770, 2 vol. in-4° : magnifique édit., précédée d'une dissertation savante sur la poésie bucolique chez les Grecs; — *Life of sir Th. Pope;* Londres, 1772, 1780, in-8°; — *History of Kiddington;* Oxford, 1781, 1782, 1815, in-8°; — *Milton's Juvenile or minor poems;* Londres, 1785, 1791, in-8°, avec des notes critiques. Il avait rassemblé lui-même celles de ses poésies qu'il jugeait dignes d'être préservées (*Poems;* Londres, 1777, in-8°), et ce recueil, très-favorablement accueilli, a été réimpr. en 1778, 1779, 1789, in-8°; en 1802, Londres, 2 vol. in-8°, avec l'*Inscriptionum delectus*, et en 1854, Édimbourg, in-8°. Les poésies descriptives et humouristiques de Warton, qui est loin de n'être qu'un froid versificateur, lui méritent une place, sinon à côté, du moins à la suite de Collins et de Gray. Pour l'harmonie du style et le charme des descriptions, on a pu comparer son *Ode to the first of April* à l'*Allegro* de Milton. Il faut feuilleter les œuvres de Prior ou de Swift, a dit un critique, pour trouver un morceau du même genre qui soit comparable au *Progress of Discontent*, et la ballade de Warton intitulée *the Crusade* est supérieure à toutes les tentatives qu'on avait faites avant lui pour imiter les chants nationaux des vieux ménestrels anglais.

Ritson, *Observations on Warton's History of english poetry;* Lond., 1782, in-8°. — Johnson, *English poets.* — R. Mant, notice des *Poetical works*, edit. 1802. — Gilfillan, *Notes*, même ouvrage, édit. 1854.

WARTON. *Voy.* WHARTON.

WARWICK (*Richard* DE BEAUCHAMP, comte DE), surnommé *le Bon*, célèbre guerrier anglais, né le 28 janvier 1381, mort le 30 avril 1439, à Rouen. Issu de la maison de Beauchamp qui avait hérité en 1267 du comté de Warwick, il était fils de Thomas, onzième comte de ce nom, mort en 1401. Il se signala à la bataille de Shrewsbury, livrée contre les Gallois (1403), et dans l'incursion que la garnison de Calais fit dans le Boulonnais (1412). Très-aimé du jeune roi Henri V, il fut choisi pour être le chef de la brillante ambassade qui représenta la couronne et l'Église d'Angleterre au concile général de Constance (nov. 1414). Il prit part ensuite à la seconde invasion de la Normandie (1419), s'empara de La Roche-Guyon, et assista à la signature du traité de Troyes. Nommé alors gouverneur de Paris (mai 1420), il figura dans la plupart des combats que les Anglais eurent à livrer contre les partisans du dauphin. Henri V mourant le nomma à Vincennes tuteur de son fils, qui devait lui succéder sous le nom d'Henri VI. Cependant Warwick, retenu par la guerre qu'il fallait soutenir et par les fonctions de la regence, qu'il exerça de 1425 à 1428, en l'absence de Bedford, ne prit qu'à cette dernière date possession de cette charge importante; il l'occupa jusqu'en 1437. Cette époque fut celle des merveilleux succès de Jeanne Darc, et on doit regretter de compter Warwick parmi les plus acharnés persécuteurs de cette héroïne. Les revers des armées anglaises ayant forcé Henri VI à se réfugier à Rouen, et la Pucelle y ayant été conduite prisonnière après la trahison de Compiègne (24 mai 1430), Warwick s'associa à toutes les iniquités de la procédure entamée contre elle, et fut complice des ruses indignes par lesquelles on essaya d'entendre la confession de Jeanne au faux confesseur qu'on lui avait donné, et de cette substitution de vêtements qui la contraignit à s'habiller en homme. La mort de Jeanne ne rétablit pas cependant les affaires des Anglais, et Warwick lui-même échoua au siége de Louviers, dont il avait voulu s'emparer. Après avoir assisté au couronnement d'Henri VI à Saint-Denis (déc. 1431), il retourna avec ce prince en Angleterre, et y resta jusqu'en 1437, époque à laquelle il fut choisi pour remplacer le duc d'York dans la régence des quelques provinces françaises qui restaient encore aux Anglais. En vain réussit-il par ses efforts à secourir le Crotoy, à surprendre Pontoise, et à retarder pour un moment la ruine complète de la domination anglaise en France (1438), les revers allaient bientôt contraindre Henri VI à traiter avec Charles VII. Mais la mort empêcha Warwick d'assister à ce spectacle.

De son mariage avec Isabelle, fille du comte de Glocester, il laissa *Henri*, comte de Warwick, lequel après avoir été comblé d'honneurs extraordinaires par Henri VI, qui le créa premier comte d'Angleterre et duc de Warwick en avril 1444, et le couronna lui-même roi des îles de Wight, Jersey et Guernesey en 1445, mourut sans postérité mâle, le 11 juin de la même année; et *Anne*, qui, par son mariage avec Richard Nevil, qui suit, transporta dans cette maison le titre de comte de Warwick.

Monstrelet, *Chroniques*. — Wawrin, *Anciennes chroniques d'Angleterre*. — De Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*. — Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*. —Goodwin, *Hist. of the reign of Henri V*, 1604. — Tytler, *Memoirs of the life of Henri V*, 1838. — Collins, *Peerage of England*.

WARWICK (*Richard* NEVIL, comte DE), surnommé *le Faiseur de rois*, né vers 1420, tué le 14 avril 1471, à la bataille de Barnet. Il appartenait à la puissante famille des Nevil, et était fils aîné de Richard, comte de Salisbury, et petit-fils de Ralph, comte de Westmoreland. Suivant l'exemple de son père et aussi de ses oncles, William, Edward et Georges Nevil, il épousa une riche héritière, Anne, fille de Richard Beauchamp (*voy.* ci-dessus) et fut à cette occasion créé comte de Warwick. Mais ce qui le destinait en quelque sorte à jouer le rôle principal dans la lutte engagée entre les maisons d'York et de Lancastre, c'était l'alliance qui, par le mariage de sa tante Cecily Nevil avec Richard, duc d'York, et descendant du duc de Clarence, second fils d'Édouard III (1), unissait les Nevil à la famille royale, et rendait le nouveau comte de Warwick cousin germain de ce fils aîné du duc d'York qui parvint au trône sous le nom d'Édouard IV. Aussi bien doué par la nature que par la naissance, Warwick joignait encore à cette parenté illustre et nombreuse, où figuraient aussi les Talbot, des qualités personnelles qui faisaient de lui l'homme le plus remarquable de son temps. Le courage, la résolution, un air de grandeur et d'affabilité relevaient encore en lui l'éclat de la puissance et de la richesse. Il s'était déjà signalé en 1448 dans l'incursion que le comte de Northumberland fit sur les frontières de l'Écosse, lorsque la faiblesse d'Henri VI, les rivalités du cardinal de Winchester et du duc de Glocester, l'impopularité de la reine Marguerite d'Anjou, et enfin la perte de la Normandie et de la Guienne firent éclater la guerre entre le roi et le duc d'York, soutenu par le peuple. Ce dernier ayant pris les armes en 1455, il fut rejoint par le comte de Salisbury et par son fils Warwick, qui à la tête d'une troupe de Gallois contribua beaucoup par son impétueuse valeur au gain de la bataille de Saint-Albans, où Henri VI fut fait prisonnier (22 mai). Le gouvernement de Calais et le commandement de la flotte furent la récompense que Warwick reçut du duc d'York, devenu protecteur du royaume, tandis que son père était nommé chancelier par le parlement lui-même. Lors de la nouvelle révolte du duc d'York (1459), il se joignit à son père, qui venait de gagner la bataille de Blore-Heath. Mais la journée de Ludlow ayant ramené la victoire du côté des troupes royales, les Nevils cherchèrent un refuge sur le continent, et Warwick rentra avec le fils du duc d'York dans son gouvernement de Calais, « place dont la possession, dit Commines, mettait alors plus de force qu'aucune autre dans les mains d'un prince chrétien ». Ce ne fut pas toutefois sans lutte. Remplacé dans son gouvernement par le duc de Somerset, il accueillit celui-ci à coups de canon, et l'obligea à la retraite. Bientôt le duc d'York reparut tout à coup sur les côtes d'Angleterre, et Warwick débarqua de nouveau dans le Kent, amenant avec lui d'importants secours. Marchant aussitôt sur Londres, que le roi venait d'abandonner, il fit dans cette ville, aux acclamations du peuple, une entrée triomphale. Peu de jours après les forces réunies du parti d'York rencontrèrent, à Northampton, l'armée royale, la battirent et firent le roi prisonnier (10 juill. 1460). Malheureusement, pendant que Warwick se voyait préposé avec le duc de Norfolk à la garde du roi, le duc d'York était battu et tué à Wakefield-Green, défaite qui fut suivie du supplice d'un grand nombre de prisonniers, parmi lesques figurait le comte de Salisbury (30 déc.). Warwick lui-même ne fut pas plus heureux à Bernard-Heath, où la reine Marguerite remporta la victoire et reprit la personne de Henri VI; mais, prenant les devants sur l'armée victorieuse, il entra dans Londres, et par une résolution hardie fit proclamer roi par l'armée et le peuple assemblés le jeune duc d'York, sous le nom d'Édouard IV. Rappelant l'acte du testament de 1460, il demanda à cette assemblée si les conditions n'en avaient pas été violées ? « Oui, oui, s'écria-t-on en tumulte. — Voulez-vous avoir encore pour roi Henri de Lancastre ? — Non, non, répondit le peuple. — Ne choisissez-vous pas pour roi Édouard d'York ? » L'acclamation fut unanime (4 mars 1461). A la bataille de Towton, qui eut lieu le 22 mars, et qui affermit la couronne sur la tête du nouveau roi, Warwick commandait le principal corps d'armée. Dans cette action, où plus de soixante mille hommes en vinrent aux mains, et qui dura deux jours, il montra, comme d'ordinaire, la plus grande ténacité; au commencement de la lutte, il avait tué, d'après le récit de Monstrelet, son cheval d'un coup de pistolet, comme pour s'interdire à lui-même tout espoir de salut dans la retraite. La fuite de Marguerite en France, le couronnement d'Édouard IV à Londres, et la troisième captivité d'Henri VI furent les résultats de cette victoire. Les charges et les honneurs ne manquèrent pas à Warwick, qui, par lui ou les siens, semblait gouverner le royaume : il ajouta alors à son titre de gouverneur de Calais ceux de grand chambellan, de lieutenant d'Irlande et de gardien des marches de l'ouest (1), tandis que son frère, lord Montagu, recevait le titre de comte de Northumberland et les vastes domaines confisqués sur les Percy, et son plus jeune frère, Georges, l'archevêché d'York avec la charge de grand chancelier. Le

(1) La maison de Lancastre descendait seulement du troisième fils d'Édouard III, Jean de Gand ; de là la revendication du trône par la maison d'York contre celle de Lancastre.

(1) Commines évalue à 80,000 couronnes par an le produit de ses emplois, sans compter les immenses revenus de ses propriétés.

mariage d'Édouard IV avec Élisabeth Grey, veuve d'un simple chevalier lancastrien (1464), alors que Warwick négociait, dit-on, l'union de ce prince avec Bonne de Savoie, nièce de Louis XI, et surtout la fortune rapide des parents de la nouvelle reine, commencèrent à détacher les Nevils de la cause dont ils venaient d'assurer le triomphe. Peut-être aussi Édouard IV, prince astucieux, supportait-il impatiemment l'espèce de tutelle dans laquelle le maintenait ce trop puissant sujet. Soit conviction politique, soit influence moins avouable d'une riche pension que lui payait le roi de France, Warwick s'opposa à un projet de mariage entre la sœur du roi, Marguerite d'York, et le comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne, qui aurait eu cependant l'avantage de détacher celui-ci de l'alliance avec les Lancastre. Sous prétexte de négocier un traité de commerce, il se rendit même, en 1467, à Rouen, auprès de Louis XI, fut reçu par lui avec les honneurs extraordinaires et traité en public à l'égal d'un souverain. Peut-être le bruit des relations cachées qu'il entretenait avec ce prince parvint-il jusqu'à Édouard, et motiva-t-il une sorte de disgrâce, qui, rendue déjà sensible par la reprise des sceaux à Georges Nevil (1467), devint encore plus manifeste après le mariage de Marguerite avec le comte de Charolais, devenu duc de Bourgogne (1468). C'est alors que Warwick, cherchant à se créer un appui contre le roi lui-même, donna sa fille au duc de Clarence, frère d'Édouard IV (juin 1468), alliance conclue contre le gré du roi et malgré sa défense. Presque aussitôt une insurrection éclata dans le comté d'York, et on y vit figurer deux membres de la famille Nevil qui gagnèrent la victoire d'Edgecote, où fut pris lord Rivers, père de la reine (20 juillet). Warwick accourut auprès du roi à Olney pour se justifier; mais le voyant mal accompagné, il s'assura de sa personne, et fit son entrée à Londres ayant à ses côtés deux monarques captifs, Henri VI et Édouard IV. Toutefois, il n'avait pas encore embrassé la cause de la rose Rouge, et même, tout en laissant à Middleham Édouard sous la garde de son frère l'archevêque d'York, il alla étouffer une insurrection lancastrienne qui avait éclaté dans les marches d'Écosse. Ces nouveaux services furent suivis d'un intervalle de paix, pendant lequel le roi prodigua aux Nevils les honneurs et les dignités.

Peu de temps après, Édouard IV s'étant soustrait à la surveillance dans laquelle on le tenait, il est probable que Warwick, redoutant le ressentiment de ce prince, devint l'instigateur de la révolte qui éclata en mars 1470 dans le comté de Lincoln. Mais les rebelles ayant été dispersés, Warwick et le duc de Clarence, qui se disposaient à se joindre à eux et que certains aveux avaient compromis, s'enfuirent vers le nord, d'où, poursuivis par le roi, ils furent bientôt obligés de redescendre vers Exeter et de s'embarquer pour Calais. Warwick comptait y être reçu comme dans ses propres domaines; mais, trahi par un Gascon nommé Vauclerc, qu'il avait choisi pour lieutenant gouverneur, et qui tourna cependant contre lui les canons de la place, il fit voile pour Harfleur, et y fut reçu avec de grands honneurs par l'amiral de France. Louis XI, en haine du duc de Bourgogne, allié d'Édouard IV, embrassa ardemment la querelle du fugitif, et grâce à sa médiation une réconciliation, qui paraissait impossible eut lieu entre le comte et la maison de Lancastre. S'étant en effet rencontré à Amboise avec Marguerite d'Anjou, il conclut avec elle un traité portant que le jeune prince, fils d'Henri VI, épouserait Anne Nevil, fille de Warwick, qu'ils joindraient leurs forces pour rétablir Henri sur le trône, et qu'à défaut de descendants de ce prince le duc de Clarence hériterait de la couronne. Aidé des secours d'hommes et d'argent que lui fournit Louis XI, Warwick saisit le moment où une tempête avait dispersé la flotte que le duc de Bourgogne avait envoyée dans la Manche pour s'opposer à son passage, et débarqua à Dartmouth avec le duc de Clarence, les comtes d'Oxford et de Pembroke, et un petit corps de troupes (13 sept. 1470). Le roi Édouard avait été adroitement attiré dans le nord par une révolte excitée par lord Fitz-Hugh, beau-frère de Warwick. En moins de onze jours ce dernier entra dans Londres aux acclamations du peuple, et conduisit à Saint-Paul triomphalement, et couronne en tête le pauvre roi Henri VI, tiré de la Tour (13 oct.), tandis qu'Édouard IV gagnait à grand'peine les côtes de la Hollande. Les Nevils rentrèrent dans tous leurs honneurs, et même les accrurent encore. Warwick reprit l'exercice de ses charges de grand chambellan et de gouverneur de Calais, auxquelles on ajouta celle de grand amiral et le titre de protecteur, qu'il partagea avec son gendre, le duc de Clarence. Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée, bien qu'il n'eût été marqué, à la louange des vainqueurs, par aucun supplice. Le 14 mars 1471 Édouard débarqua dans le comté d'York, et, par une singulière mollesse, Montagu ne s'opposa pas à ses progrès. Warwick, laissant derrière lui Londres sous la garde de son frère l'archevêque, s'avança à la rencontre du roi et l'attendit à Coventry; mais, sans s'arrêter à combattre ce terrible adversaire, Édouard se présenta en toute hâte devant Londres, dont la trahison, ou plutôt peut-être l'affection de l'archevêque d'York pour son ancien parti lui ouvrit les portes (11 avril). Peu de jours après il allait à la rencontre de l'armée de Warwick, qui, sans attendre les secours que Marguerite d'Anjou lui amenait de France, lui livra bataille dans la plaine de Barnet. La victoire était encore indécise lorsque, le désordre s'étant introduit parmi ses soldats, il fut entraîné dans la déroute et tué au plus fort de l'action

(14 avril 1471). Avec lui s'évanouit la grandeur de la maison de Nevil. « Son activité désordonnée, dit Mac-Intosh, son besoin d'agitation, ont été exprimés par le surnom de *Faiseur de rois*, que le peuple lui donna, et qui indique plus d'ardeur pour la vaine possession du pouvoir que pour la poursuite d'un noble but, et un empressement presque égal à élever un roi sur le trône et à l'en précipiter selon les caprices du moment. »

De son mariage avec Anne de Beauchamp, qui lui survécut, Warwick avait eu deux filles, *Isabelle*, morte en 1477, femme du duc de Clarence, dont elle eut un fils, Édouard, qui suit; une fille, mère du célèbre cardinal Pole; et *Anne*, qui fut le gage d'alliance entre son père et la maison de Lancastre, en épousant Édouard, prince de Galles, fils d'Henri VI, puis le duc de Glocester, roi lui-même sous le nom de Richard III. Eug. Asse.

Dugdale, *English baronage*. — Comines, *Mémoires*. — Walsingham, *Acta regis Henrici VI*. — Mathieu d'Escouchy, *Chronique*. — Lingard, Hume, *Hist. d'Angleterre*. — Habington, *Hist. of king Edward IV*.

WARWICK (*Édouard* d'York, comte de), petit-fils du précédent, né vers 1475, décapité en décembre 1499, à Londres. Il était fils du duc de Clarence, frère d'Édouard IV, et d'Isabelle, fille aînée du grand comte de Warwick. Resté orphelin après la mort de sa mère, arrivée le 22 janvier 1477, non sans soupçon de poison, et la fin tragique de son père (18 févr. 1478), il fut élevé avec soin par Édouard IV, et mis en possession d'une partie des biens de son aïeul ainsi que du titre de comte de Warwick. Mais Richard III se garda bien de laisser en liberté un prétendant dont les droits à la couronne étaient supérieurs aux siens (1). Toutefois quand la mort l'eut privé de son fils unique (avril 1484), il alla jusqu'à lui conférer les honneurs d'héritier présomptif; mais ensuite, on ne sait sur quel soupçon, il le fit conduire à Sheriff-Hutton, château éloigné du Yorkshire. Le malheureux prince vit sa situation s'aggraver encore par l'avénement au trône d'Henri VII, descendant des Lancastre et par sa mère seulement, et fut transféré dans la Tour, lieu de plus grande sûreté. Pendant sa longue captivité, les nombreux partisans de la maison d'York, dont il était le seul représentant mâle, firent plus d'une tentative pour lui rendre la liberté et la couronne. Le premier complot de ce genre fut celui de Richard Simons, prêtre d'Oxford, qui, au commencement de 1587, se présenta aux Irlandais accompagné d'un jeune enfant, fils de Thomas Simnel, qu'il voulut faire passer pour le comte de Warwick, dont il racontait la mort dans sa prison. Il est probable que le projet était de placer, en cas de réussite, le véritable Warwick sur le trône, mais d'éviter de compromettre sa vie en le remplaçant pendant la lutte par un Warwick supposé. Le premier soin d'Henri VII fut en effet de tirer le véritable Warwick de sa prison, et de le faire voir au peuple à Saint-Paul et au palais de Shene. Cette vue enleva tout crédit aux imposteurs d'Irlande, qui furent vaincus peu après à Stocke (16 juin). Vers la fin de 1498 un projet d'enlèvement échoua, par l'ignorance des conspirateurs, qui se trompèrent sur le lieu précis où était enfermé Warwick. En 1499, un nouveau complot fut concerté avec le roi de France, qui cherchait à détourner Henri VII de renouveler la guerre, et qui offrit de l'argent et des troupes aux Yorkistes. Ces projets n'aboutirent pas, mais ils furent repris avec une nouvelle énergie après la défaite de Perkin Warbeck, qui avait voulu se faire passer pour le second fils d'Édouard IV. Un autre imposteur, Ralph Wulford, aidé par un moine augustin, fut pris et mis à mort (mars 1499). Pendant ce temps Warwick se liait d'amitié avec Warbeck, devenu son compagnon de captivité dans la Tour. Soit qu'on le leur suggérât ou qu'ils ne prissent conseil que d'eux-mêmes, ils formèrent un plan d'évasion (2 août). Quatre des gardiens, gagnés par eux, promirent d'assassiner le gouverneur et de conduire les captifs dans une place où le comte de Warwick ferait proclamer roi Warbeck, à l'origine duquel il avait ajouté foi. Mais le complot fut découvert, et sans doute tout avait été prévu pour qu'il en fût ainsi. Avant l'exécution de Warbeck, l'infortuné Warwick fut cité à la barre de la chambre des lords, et déclaré coupable sur ses propres aveux (28 nov.). Peu de jours après Henri signa l'ordre d'exécution du dernier descendant légitime des Plantagenets.

(1) Ce roi n'était que le troisième fils de Richard, duc d'York; le duc de Clarence était le second.

Buck, *Hist. of the life of Richard III*. — Beale, *Richard III and his times*; Londres, 1844. — Fleetwood, *Elenchus annalium*, 1597. — Bacon, *Hist. regni Henrici VII*.

WASA. *Voy.* Gustave.

WASHINGTON (*Georges*), un des principaux fondateurs de l'indépendance des États-Unis d'Amérique et leur premier président, né dans la Virginie, le 22 février 1732, mort à Mont-Vernon (même État), le 14 décembre 1799. Il appartenait à une ancienne famille, dont on suit la trace presque jusqu'au temps de l'invasion des Normands en Angleterre. Un certain Guillaume de Hertburn, descendant d'un des compagnons de Guillaume le Conquérant, échangea vers 1180 son domaine de Hertburn dans l'évêché de Durham, contre le domaine de Wessyngton ou Wassengtone dans le même diocèse. Les seigneurs de Wessyngton se distinguèrent dans les interminables guerres de frontières entre les Anglais et les Écossais. La branche principale, celle qui occupait le manoir, s'éteignit vers la fin du quatorzième siècle, et le domaine passa aux Blaykestones; mais des branches collatérales continuèrent honorablement le nom, qui, par la suppression du *de* et de légers changements

d'orthographe devint, Wassinghton, Wasshington et enfin Washington. Celle à laquelle se rattache directement le libérateur américain eut pour chef *Laurent Washington*, qui reçut en 1538 du roi Henri VIII le manoir de Sulgrave. Les descendants de Laurent se montrèrent fidèles à la cause royale dans les guerres civiles du dix-septième siècle, et après le triomphe du parlement ses deux arrière-petits-fils, *John* et *André*, trouvant peu sûr de vivre sous la république, émigrèrent dans la colonie de Virginie, refuge favori des royalistes. Les deux frères arrivèrent en Virginie en 1657, et achetèrent des terres dans le comté de Westmoreland, entre le Potomac et le Rappahanock. John établit sa résidence sur le Bridges-Creek, près du Potomac. Il acquit de l'influence comme riche planteur, devint membre de la chambre des bourgeois et colonel de la milice locale. Son petit-fils *Augustin*, père de Georges, fut deux fois marié : de son premier mariage il eut quatre enfants, dont deux, *Laurent* et *Augustin*, lui survécurent; de son second mariage, avec Mary, fille du colonel Ball, il eut quatre fils et deux filles. Georges fut l'aîné des enfants du second lit. Il naquit dans la résidence de sa famille sur le Bridges-Creek; mais son père ne tarda pas à se transporter à quelques lieues de là, sur le Rappahanock. Ce fut dans cette rustique demeure que Washington reçut sa première éducation, plus propre à fortifier encore sa constitution, saine et vigoureuse, qu'à orner son esprit, mais empreinte de la gravité morale et religieuse de la race anglaise de ce temps. Son père mourut le 12 avril 1743, laissant de vastes propriétés. Laurent eut le domaine de Potomac, Augustin la propriété de Bridges-Creek; les enfants du second lit furent également bien pourvus : Georges dut avoir pour sa part la maison et les terres du Rappahanock. Il trouva un appui et un modèle dans son frère Laurent, brillant officier de vingt-cinq ans, qui avait déjà fait campagne avec l'amiral Vernon. Ce dernier épousa Anne Fairfax, en juillet 1743, et s'établit aux bords du Potomac, dans la résidence à laquelle il donna, en souvenir de son chef, le nom de *Mount-Vernon*. L'alliance avec les Fairfax ne fut pas sans influence sur l'avenir de Georges, qui en ce moment complétait près d'un maître d'école de Bridges-Creek son instruction élémentaire. Il n'apprit ni les langues classiques ni de langue vivante autre que la langue nationale. On ne songeait pas à faire de lui autre chose qu'un bon planteur, capable de bien gérer sa propriété. Lui-même ne montrait pas la moindre tendance vers la rhétorique et les belles-lettres. On conserve encore dans les archives de Mount-Vernon ses cahiers d'écolier; ce sont des modèles de netteté et d'exactitude, mais il n'y faut chercher aucun élan d'imagination. Cet écolier de douze ans copie tout un formulaire d'actes légaux et commerciaux : lettres de change, billets à ordre, effets, obligations. Le calcul et la tenue des livres sont ses études de prédilection. Le feu de la jeunesse ne se manifeste que dans les exercices athlétiques, où il excelle. Courir, sauter, lutter, soulever et lancer des poids, sont ses jeux favoris; dès l'enfance il est un cavalier accompli, et peut monter et diriger le cheval le plus fougueux. Ainsi se préparait, à la manière des anciens, le héros de l'indépendance américaine.

Chez son frère Laurent il fit la connaissance du beau-père de celui-ci, William Fairfax, qui habitait Belvoir, au-dessous de Mount-Vernon. Dans ses papiers, tenus avec un ordre parfait, on a découvert les traces d'une passion amoureuse qui l'aurait pris vers l'âge de quinze ans, et dont l'objet est resté inconnu. Le roman tient si peu de place dans la vie de Washington qu'on trouve piquant de relever cet incident et de dire qu'il lui inspira des vers où il gémit sur « son pauvre cœur, blessé par le dard de Cupidon » et « saignant pour une qui n'a nulle pitié de ses chagrins et de ses maux ». On est heureux de voir dans les mêmes manuscrits que cette terrible passion ne l'empêchait pas de calculer à son ordinaire et de s'exercer à l'arpentage, science des plus importantes dans ces immenses étendues, où les propriétés n'étaient encore que vaguement limitées.

A Belvoir il fit aussi la connaissance de lord Thomas Fairfax, cousin de William, personnage original, de rang et d'éducation distingués, qui, à la suite d'une déception amoureuse, avait quitté le grand monde de Londres pour les régions à demi désertes de la Virginie, où il possédait le vaste territoire compris entre le Rappahanock et le Potomac jusqu'aux monts Alleghanies. Lord Fairfax se prit d'amitié pour ce grand et robuste jeune homme de seize ans, cavalier si intrépide et calculateur si exact, ardent et grave, donnant déjà l'idée d'une probité à toute épreuve. Il fit de lui son compagnon dans ses chasses au renard, et le chargea d'aller lever le plan d'une partie encore inexplorée de ses domaines, celle qui était située au delà des montagnes Bleues. Au mois de mars 1748 Georges Washington se mit en route, et pénétra dans la vallée traversée par la rivière que les indigènes appelaient Shenandoah (la fille des étoiles). Pendant cinq semaines il parcourut cette région, d'une magnifique fertilité, que sillonnaient de loin en loin des Indiens et des émigrants allemands. A son retour, lord Fairfax, enchanté de son rapport, alla s'établir au delà des montagnes Bleues, et ce fut sans doute à la recommandation de ce lord que Washington reçut le titre d'arpenteur public. Il remplit ces fonctions pendant trois ans. Elles lui permirent d'étudier parfaitement le pays, de reconnaître les terrains les plus propres à la culture, ceux dont l'acquisition serait la plus avantageuse. Un biographe américain a remarqué que beaucoup des plus belles parties de la vallée de la Shenandoah sont encore la propriété de

membres de la famille de Washington. Ses courses le ramenaient souvent à la résidence de lord Fairfax. Cette société lui fut très-profitable; les entretiens du noble lord lui firent connaître l'Angleterre du passé et du présent. Ainsi son esprit se développait en même temps que son corps s'endurcissait à la fatigue.

Tandis que Georges Washington parcourait en arpenteur les deux versants des montagnes Bleues, plusieurs de ses compatriotes, entre autres son frère Laurent, songeaient à étendre la colonisation anglaise au delà des Alleghanies jusqu'à l'Ohio, et formaient une compagnie dans ce but. Les Français, de leur côté, réclamaient la vallée de l'Ohio, et le gouverneur du Canada y envoya en 1749 quelques centaines de soldats pour y gêner les progrès des pionniers anglais. Les deux nations, en paix, en Europe, étaient sur le point d'en venir aux mains dans les déserts du Nouveau Monde.

En prévision des hostilités prochaines, la Virginie fut divisée en districts militaires, dont chacun avait à sa tête un adjudant général, avec rang de major, une paye de 150 l. s., et la mission de veiller à l'organisation de la milice. Sur la recommandation de Laurent, Georges, quoiqu'il n'eût que dix-neuf ans, reçut une de ces places (1751); il se prépara aussitôt à la bien remplir. L'adjudant Muse, compagnon de son frère dans une expédition contre Carthagène, lui donna des leçons d'art militaire. Un autre compagnon de Laurent, un Hollandais de naissance, Jacob van Braam, lui apprit l'escrime. Les maîtres étaient plus que médiocres, mais l'élève, méthodique, assidu, travailleur, suppléait par l'exercice actif à l'imperfection de l'enseignement. Ses études militaires furent interrompues par une maladie de son frère, qu'il accompagna aux Barbades dans l'hiver de 1751-52, et qui revint mourir phthisique à Mount-Vernon, le 26 juillet 1752. Laurent laissait sa femme et une fille pour héritières de ses vastes propriétés. Dans le cas où la fille mourrait sans postérité, Mount-Vernon et d'autres terres devaient revenir à Georges, qui était nommé un des exécuteurs testamentaires, et qui malgré sa jeunesse eut bientôt toute la gérance des affaires du défunt.

Sur ces entrefaites la situation s'était aggravée au delà des Alleghanies. Les Français et les Anglais se disputaient l'alliance des tribus indiennes, et les premiers, qui réussissaient mieux à l'obtenir, faisaient de plus dans les vallées de l'Ohio et de ses affluents des progrès inquiétants pour les provinces de Virginie, Maryland et Pennsylvanie. Dinwiddie, gouverneur de la Virginie, résolut d'envoyer dans ces sauvages régions un homme de confiance pour s'assurer des dispositions des Indiens et examiner les établissements des Français. Cette mission exigeait autant de force physique que de vigueur morale, autant de sagacité que de courage. Nul n'y parut plus propre que Washington. Il partit à la fin d'octobre 1753; Jacob van Braam, qui savait quelques mots de français, l'accompagna comme interprète. Avec van Braam, un intrépide pionnier nommé Gist et quelques hommes habitués à trafiquer dans ces forêts, il descendit la vallée de la Monongahela jusqu'au confluent de cette rivière avec l'Alleghany. Les deux cours d'eau en se réunissant forment l'Ohio; leur point de jonction parut à Washington éminemment favorable pour la construction d'un fort. Après diverses négociations avec les Indiens, il atteignit le poste français de Venango, et quelques jours plus tard (7 déc. 1753) un établissement plus important, à quelques milles du lac Erié. La lettre qu'il apportait de la part de Dinwiddie fut lue, et on lui remit une réponse pour le gouverneur. Cet échange de notes ne pouvait aboutir à rien. Washington savait que les Anglais n'obtiendraient les régions de l'Ohio que par les armes, et il venait de voir sur quels points ils devaient diriger leurs efforts. Il avait hâte de faire son rapport à Dinwiddie. Aussi au retour, ennuyé des lenteurs d'une marche en troupe, il prit les devants à pied à travers bois avec Gist, échappa non sans peine au scalp des Indiens, et arriva au bord de l'Alleghany, trop imparfaitement gelé pour qu'on le passât sur la glace. Un traîneau que les deux voyageurs se construisirent fut brisé par les glaçons vers le milieu de la rivière; ils se réfugièrent dans un îlot, et y passèrent toute une longue nuit de la fin de décembre. Gist eut les pieds et les mains gelés. Heureusement le froid de la nuit acheva de faire prendre la glace. Washington et son compagnon purent atteindre le bord opposé, et le soir ils arrivèrent à un établissement anglais sur la Monongahela. Le 16 janvier 1754 il était de retour à Williamsburg, capitale de la Virginie, et remettait à Dinwiddie la réponse de l'officier français.

Cette mission, si audacieusement accomplie, lui fit le plus grand honneur. Sur son rapport Dinwiddie prit quelques mesures de précaution. Un certain capitaine Trent fut envoyé sur l'Ohio avec une compagnie de cent hommes. Washington fut autorisé à lever le même nombre d'hommes avec la même destination. Un peu plus tard le gouverneur porta à six le nombre des compagnies, et en offrit le commandement à Washington, qui le déclina, se contentant de commander en second, avec le titre de lieutenant-colonel. Il trouva bien des soldats en leur promettant des terres aux bords de l'Ohio; il fut plus difficile de trouver des officiers. Van Braam lui servit de lieutenant. Avec ses recrues, il se mit en route le 2 avril; mais, longtemps avant d'avoir atteint le fleuve, il apprit que les Français avaient occupé l'établissement militaire des Anglais sur l'Ohio et chassé la compagnie de Trent. Il se trouvait avec cent soixante hommes dans une région montagneuse couverte de bois et de marécages, exposé à ren-

contrer un ennemi supérieur en nombre; cependant il continua sa marche avec toutes les précautions d'un chasseur qui est sur la trace d'un gibier dangereux. Le 22 mai, près de la rivière Youghiogeny, il apprit que les Français rôdaient aux environs, au nombre de huit cents, disait-on. Il s'établit alors dans une clairière appelée les Grandes Prairies (*Great Meadows*), et s'y retrancha. Le 25 Gist arriva, et lui apporta des renseignements plus positifs sur la force des Français; ils n'étaient guère qu'une trentaine. Washington résolut aussitôt de tomber sur eux à l'improviste, de les détruire ou de les prendre. Il partit dans la soirée du 25, arriva au point du jour dans un campement d'Indiens auxiliaires, et, guidé par eux, surprit la petite troupe française. La fusillade s'engagea de part et d'autre, mais cette lutte inégale ne se prolongea que quelques minutes. Dix Français avec le chef du détachement Jumonville, jeune officier de mérite, furent tués, vingt-et-un furent faits prisonniers; un seul s'échappa pour porter au fort de l'Ohio la nouvelle de cette rencontre. Les Anglais n'eurent qu'un homme tué et trois blessés. Les prisonniers essayèrent de s'abriter sous le titre d'ambassadeurs, prétendant qu'ils venaient sommer les Anglais de quitter le territoire appartenant à la couronne de France. Les instructions trouvées sur Jumonville ne justifièrent pas tout à fait cette prétention, et montrèrent qu'il s'agissait réellement d'une reconnaissance. Le procédé expéditif de Washington n'en était pas moins en dehors des lois de la guerre ordinaire; mais on était dans les bois, où quelques centaines d'Européens, accompagnés d'Indiens auxiliaires, rôdaient à la piste les uns des autres; la moindre hésitation pouvait être fatale, et le vaincu courait grand risque d'être scalpé. Washington ne se fit aucun scrupule de devancer l'ennemi : il venait de tirer les premiers coups de fusil d'une guerre qui s'étendit aux deux mondes, anéantit la puissance française en Amérique, et par une conséquence plus lointaine amena l'émancipation des colonies anglaises. Washington envoya ses prisonniers à Dinwiddie en lui demandant des renforts. Il s'attendait à être attaqué dans sa position des Grandes Prairies par les Français, qui avaient construit un fort, le fort Duquesne, au confluent de l'Alleghany et de la Monongahela, précisément à l'endroit que Washington avait désigné comme éminemment propre à un établissement militaire, là où s'élève aujourd'hui la riche ville de Pittsburg.

Il reçut des renforts qui portèrent son régiment à plus de trois cents hommes; et comme son colonel était mort dans l'intervalle, il en eut le commandement. Il n'eut d'abord à lutter que contre la famine. Les provisions étaient si rares aux Grandes Prairies que les Virginiens donnèrent à ce camp retranché le nom de fort Nécessité. Cinq cents Français, partis du fort Duquesne et commandés par le capitaine de Villiers, beau-frère de Jumonville, vinrent les y attaquer le 3 juillet. Après une résistance assez vive, qui coûta une vingtaine de morts aux assiégés et un peu plus aux assaillants, Washington capitula. Il devait rentrer librement avec ses troupes en Virginie, s'engageant à ne pas servir d'un an contre les Français et à rendre la liberté aux prisonniers faits dans la rencontre avec Jumonville. Un passage de cette capitulation causa aux autorités supérieures un singulier étonnement. La mort de Jumonville y était qualifiée d'assassinat. Il est impossible que Washington eût apposé sa signature à cet acte s'il eût compris le sens du terme qu'il contenait; mais il ne savait pas le français, et van Braam, qui lui servit d'interprète, l'entendait et le parlait fort mal. On suppose qu'il traduisit *assassinat* par *death* (mort), ce que Washington ne devait pas faire difficulté de signer. La capitulation fut honteusement violée par le gouverneur Dinwiddie, qui garda les prisonniers français; Washington en éprouva du chagrin, et comme en même temps on supprima dans la milice virginienne les grades au-dessus de capitaine, il ne voulut pas accepter cette diminution d'emploi. On lui offrait bien de garder le titre de colonel, mais il refusa dédaigneusement de retenir un titre honorifique, et donna sa démission (nov. 1754); il se retira à Mount-Vernon, où il s'occupa de l'exploitation des vastes propriétés de sa famille, avec l'activité régulière qui était dans ses habitudes.

Malgré l'échec des Grandes Prairies, Washington avait donné à ses compatriotes une haute idée de ses qualités. Le général Braddock, envoyé d'Angleterre avec des troupes pour agir contre les Français, désira l'avoir dans son état-major. Washington accepta une proposition qui lui permettait de voir la guerre faite à l'européenne. Il suivit Braddock comme aide de camp, obtint son estime, sans lui faire agréer ses conseils, essaya vainement d'activer la marche du méthodique général et de le mettre en garde contre les embûches des sauvages, et assista au désastre complet que les Anglais éprouvèrent sur la Monongahela, près du fort Duquesne, le 9 juillet 1755. Dans cette terrible journée, où les balles d'ennemis presque invisibles sous le couvert des bois jetèrent par terre, morts ou blessés, soixante-douze officiers sur quatre-vingt-six, Washington montra une calme et infatigable intrépidité, et échappa sans blessures; dans la retraite précipitée qui suivit il prodigua les soins à Braddock, mortellement blessé. Ce général expira le 13 juillet, dans ces mêmes Grandes Prairies, théâtre de l'échec de l'année précédente. On dit qu'en mourant il exprima le regret de n'avoir pas suivi les conseils de Washington, et qu'il lui légua comme souvenirs son cheval favori et son fidèle serviteur Bishop. En arrivant au fort Cumberland, qui protégeait la frontière,

Washington écrivit à son frère John-Augustin : « Nous avons été très-scandaleusement battus par une insignifiante poignée d'hommes. » En effet, trois mille hommes de bonnes troupes anglaises furent mis en pleine déroute par un détachement de soixante-douze soldats réguliers, cent quarante-six Canadiens et six cent trente-sept Indiens. Cet événement, outre ses conséquences immédiates, en eut une autre, plus importante et imprévue : « Il nous donna, dit Franklin, le premier soupçon que nos idées exaltées des prouesses des troupes régulières anglaises n'étaient pas bien fondées. »

La défaite de Braddock ouvrait la Virginie aux incursions des Indiens et des Français. La colonie, mal défendue par les réguliers, dut pourvoir elle-même à sa défense. Elle leva des milices, dont le commandement en chef fut confié à Washington (août 1755). Il porta son quartier à Winchester, dans la vallée de la Shenandoah, et pendant les deux années suivantes il s'appliqua, avec un succès douteux et sans aucun éclat, à mettre un peu d'ordre dans ses recrues indisciplinées et à préserver les colons contre les bandes ennemies. Heureusement pour lui, les Français n'avaient que des forces insignifiantes dans la vallée de l'Ohio. En 1758, les succès des Anglais dans le Canada amenèrent l'évacuation du fort Duquesne, et Washington occupa sans coup férir cette forteresse, le 25 novembre. Cette prise de possession mettait fin aux dangers de la Virginie; elle termina pour le moment la carrière militaire du jeune commandant des milices, qui n'espérait pas obtenir de grade supérieur dans l'armée régulière. Il s'était dejà fait élire membre de la chambre des bourgeois, et le 6 janvier 1759 il épousa Mrs Martha Curtis, jeune veuve, belle, agréable et très-riche.

M. Curtis, le premier mari de Mrs Washington, avait laissé, outre de vastes domaines, 45,000 l. st. en argent, dont un tiers revenait à la veuve; les deux tiers appartenaient par parties égales à ses deux enfants, un garçon de six ans, une fille de quatre. Washington eut la gestion de cette fortune, et s'en acquitta avec sa probité et son jugement ordinaires. Il vivait à Mount-Vernon, au milieu de nombreux esclaves, traités humainement, mais sans mollesse, menant la large existence d'un gentilhomme opulent, avec de beaux chevaux et un grand train de chasse. Ses principales relations étaient avec les Fairfax de Belvoir, et de temps en temps il poussait jusque dans la vallée de la Shenandoah, chez son vieil ami lord Fairfax. Les visites aux riches voisins, l'ample hospitalité de Mount-Vernon, et dans les villes, à Annapolis, à Williamsburg, les réunions sociales, dont il ne dédaignait pas les plaisirs, car il était danseur infatigable autant qu'intrépide chasseur, une immense exploitation agricole conduite avec un ordre parfait, ses devoirs de membre de la chambre des bourgeois ponctuellement remplis, de grands projets d'utilité publique, comme le dessèchement des marais de la Virginie (*Dismal Swamp*), occupèrent suffisamment cette période de sa vie, et ne lui laissèrent pas même désirer un emploi plus haut de ses facultés.

A peine la paix avait-elle été conclue entre la France et l'Angleterre, en 1763, que le mécontentement contre la métropole qui couvait depuis quelques années éclata en Amérique. Dès 1760 la perception de droits sur le sucre avait excité des troubles à Boston. De tout temps les provinces d'Amérique avaient maintenu le principe qu'elles ne pouvaient être taxées que par une législature dans laquelle elles étaient représentées. Ce principe, plus d'une fois méconnu par les ministres et les parlements d'Angleterre, fut ouvertement violé par une décision générale du parlement, déclarant qu'il avait le droit de taxer l'Amérique (mars 1763), et deux ans après, malgré les urgentes pétitions et remontrances des colonies, par la loi du timbre, *stamp act* (mars 1765). Tous les actes authentiques devaient être dressés désormais sur du papier timbré acheté des agents du gouvernement anglais; toute offense contre cette loi pouvait être jugée par toute cour royale ou de l'amirauté dans toute l'étendue des colonies. Cet acte, qui blessait les Américains dans leurs intérêts et leur honneur, et qui leur retirait même le droit le plus sacré de la race anglo-saxonne, le jugement par jury, excita une indignation générale, et il fut facile de prévoir que la force serait nécessaire pour le faire exécuter. Patrick Henry donna le signal de la résistance dans l'assemblée de Virginie, qui fut dissoute. A l'instigation de l'assemblée de Massachusetts, un congrès se tint à New-York en octobre 1765, composé des délégués de Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, New-York, New-Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, Caroline du Sud. Washington ne prit point une part active à ce mouvement, et il se réjouit sincèrement du rappel de la loi du timbre (mars 1766). Mais en renonçant à maintenir cette loi les Anglais n'avaient pas renoncé à taxer leurs colonies, et celles-ci étaient bien décidées à ne pas se soumettre à ce prétendu droit. En 1768 il y eut un accord entre les marchands de plusieurs colonies du Nord pour ne pas importer les articles frappés de taxes. Washington approuva cette mesure. « A une époque, écrivait-il à un ami (5 avril 1769), où nos seigneurs et maîtres de la Grande-Bretagne ne seront satisfaits de rien moins que de la suppression de la liberté américaine, il semble hautement nécessaire que quelque chose soit fait pour détourner le coup et maintenir la liberté que nous avons reçue de nos ancêtres. Mais la manière de le faire, pour répondre effectivement à ce propos, est le point en question. Qu'aucun homme n'ait de scrupule ou n'hésite un moment dans la défense d'un bien si précieux est clairement mon opinion; et pourtant les armes doivent être la dernière ressource,

le dernier ressort. Nous avons déjà éprouvé l'inefficacité des adresses au trône et des remontrances au parlement. Jusqu'à quel point nous éveillerons ou alarmerons leur attention sur nos droits et intérêts, en affamant leur commerce et leurs manufactures, reste à être essayé. »

Un nouveau ministère se forma en Angleterre sous la présidence de lord North, et une de ses premières mesures (mars 1770) fut de révoquer toutes les taxes établies en 1767, *excepté celle sur le thé*. Cette exception, faite exprès pour affirmer le prétendu droit, irrita plus les Américains que les concessions ne les calmèrent. Vers le même temps arriva l'incident connu sous le nom de *massacre de Boston*, conflit entre la population de cette ville et la garnison anglaise qui coûta la vie à quatre habitants. Il fallut retirer la garnison. Une pareille situation devait aboutir à une rupture ouverte; mais de part et d'autre on ne se souciait pas d'en prendre la responsabilité. Ce fut de Boston que vint l'acte décisif. Une cargaison de thé envoyée dans cette ville fut jetée à la mer par les habitants (décembre 1773). Le parlement anglais répondit à cette provocation en votant la fermeture du port de Boston. L'assemblée de Virginie protesta contre le vote du parlement, qui devait avoir son effet à partir du 1er juin; elle résolut le 24 mai 1774 « que ce jour du 1er juin serait un jour de jeûne, de prière et d'humiliation, dans lequel on prierait Dieu de détourner la calamité qui menaçait de détruire leurs droits, et de donner au peuple un cœur et un esprit pour repousser fermement toute atteinte aux libertés américaines ». L'assemblée fut dissoute par le gouverneur, lord Dunmore; mais ses membres avant de se séparer proposèrent un congrès général des colonies américaines. Washington, quoique en très-bons termes avec lord Dunmore, s'associa activement aux votes de l'assemblée. C'était son opinion que l'Amérique devait protéger ses droits même par les armes. Dans la convention des représentants de la Virginie qui se réunit le 1er août, il se montra des plus ardents, déclarant qu'il était prêt à lever vingt mille hommes, à les entretenir à ses frais et à marcher à leur tête au secours de Boston. Il fut nommé un des délégués de la Virginie au congrès général qui se réunit à Philadelphie, le 5 septembre 1774. Cette assemblée proclama la célèbre déclaration des droits, et, sans rompre ouvertement avec la Grande-Bretagne, elle jeta les bases d'une confédération indépendante. Les colonies levèrent des milices et rassemblèrent des armes. Le général Gage, qui commandait à Boston avec quatre mille hommes, inquiet de ces préparatifs, résolut d'effrayer les opposants. Dans la nuit du 18 au 19 avril 1775, il envoya une colonne pour s'emparer d'un magasin militaire, à dix-huit milles de cette ville, à Concordia. La petite troupe anglaise, après une escarmouche assez vive dans le village de Lexington, atteignit Concordia, dont elle détruisit le dépôt d'armes et de munitions; mais au retour elle fut assaillie par les milices locales, et eut beaucoup de peine à rentrer dans Boston. Dans cette affaire, qui reçut le nom de combat de Lexington, les Anglais eurent soixante-treize morts, dont dix-huit officiers, cent soixante-quatorze blessés et vingt-six manquants; les Américains, quarante-neuf morts, trente-neuf blessés, et cinq manquants. Ce fut le commencement de la guerre entre les colonies et la métropole.

A la nouvelle de l'affaire de Lexington, tout ce qu'il y avait de vétérans des guerres contre les Français et les Indiens dans le Massachusetts et les provinces voisines, New-Hampshire, Rhode-Island, Connecticut, entraînant les milices nationales, se précipita vers Boston. Les troupes anglaises s'y virent assiégées par une force irrégulière mais vaillante, que commandaient Putnam et Ward. En même temps deux soldats d'aventure, Ethan Allen et Arnold, imaginèrent de s'emparer de Ticonderoga et Crown-Point, forts situés sur le lac Champlain et commandant la route du Canada; ils réussirent dans ce projet audacieux (mai 1775).

La seconde session du congrès général s'était ouverte le 10 mai 1775, sous la présidence de Hancock, du Massachusetts. L'assemblée eut à s'occuper aussitôt de l'armée qui assiégeait Boston; sans munitions, sans armes, sans costume et sans paye, elle allait se dissoudre. Il fallait avant tout lui donner un commandant en chef. Après quelques hésitations assez naturelles, le congrès à l'unanimité choisit Washington. Ward, qui commandait devant Boston, fut général en second; Lee, brillant officier qui avait longtemps servi en Europe, eut le commandement en troisième. Putnam et Philippe Schuyler furent faits majors généraux. Parmi les brigadiers on remarque Montgomery, Gates et Nathaniel Green. Washington reçut sa commission le 20 juin, et le lendemain il partit pour Boston. L'armée assiégeante, forte de quinze mille hommes, avait occupé un moment les hauteurs de Bunker's Hill, qui dominent la place, et les Anglais avaient eu la plus grande peine à les en déloger. Cette journée du 19 juin, quoique malheureuse, fit beaucoup d'honneur aux milices américaines. Le nouveau général l'apprit à quelques lieues de Philadelphie, et il s'écria, dit-on : « Les libertés du pays sont sauvées! »

Washington prit le commandement le 3 juillet, et l'exerça aussitôt avec l'autorité qui lui était naturelle. Aidé de l'expérience de Lee, il mit un peu d'ordre dans l'armée, et fortifia ses lignes de siége, trop étendues et qu'un ennemi entreprenant aurait facilement forcées. Malheureusement les provisions de guerre manquaient au point que pendant près de deux mois (juillet et août) les assiégeants n'eurent de poudre que celle qui se trouvait dans les cartouches des soldats. Avec des moyens aussi faibles Washington ne pouvait

enlever Boston de vive force; il se contenta de maintenir le blocus, et comme l'opinion publique eût été mécontente d'une inaction trop prolongée, il favorisa l'idée d'une invasion du Canada. Cette expédition, conduite par Montgomery et Arnold, et entreprise avec des moyens insuffisants, se traîna péniblement pendant la saison rigoureuse. Montréal tomba au pouvoir des Américains le 12 novembre; mais Québec leur échappa après un violent assaut dans lequel Montgomery fut tué et Arnold blessé (31 décembre). Au printemps les Anglais reçurent des renforts, et rejetèrent les envahisseurs au delà de la frontière (juin 1776). Pendant ce temps Washington luttait moins contre l'ennemi que contre les difficultés de tous genres qu'offrait l'organisation de l'armée américaine. Formée de miliciens engagés pour un temps restreint, elle sembla près de se dissoudre au mois de décembre; le général en chef la vit s'en aller pièce à pièce sans savoir comment la remplacer. Il resta pourtant attaché à ses lignes en face d'un ennemi renforcé, surveillant les intrigues des partisans de l'Angleterre, des *tories*, qui s'agitaient surtout à New-York, la plus importante ville du littoral après Boston, exposé aux murmures impatients du public, et réduit à dissimuler sa profonde pénurie en hommes et en munitions, de peur de donner confiance aux assiégés. Lui-même était impatient d'obtenir un succès, non pour lui, mais pour la cause de son pays. Dès qu'il se fut procuré l'indispensable en fait de munitions, il fit occuper les hauteurs de Dorchester qui commandent la ville et le port (4 mars 1776). Les Anglais ne tentèrent même pas de les reprendre, et le 10 mars ils évacuèrent Boston. C'était un grand succès pour la cause des insurgés, et qui devait avoir un immense retentissement en Europe; mais les embarras des Américains n'en furent guère diminués. Les Anglais, maîtres de la mer, pouvaient jeter leur armée sur le point qu'il leur plairait de l'immense littoral américain. Lee dans la Virginie, les Carolines et la Georgie, Putnam à New-York, Washington lui-même dans le New-York, le New Jersey, la Pennsylvanie, le Delaware et le Maryland pourvurent à ce danger. Les Anglais commandés par l'amiral lord Howe et le général Howe, et renforcés par dix-sept mille Allemands (Hessois et Brunswickois), avaient pour principal but maintenant de s'emparer de New-York et de l'Hudson, et d'en faire leur base d'opérations. Tandis que leur formidable armement menaçait déjà New-York, le congrès, avec une héroïque décision, à l'unanimité, le 2 juillet 1776, déclarait que « les colonies, unies sont, et, de droit, doivent être des États indépendants. » C'était la rupture définitive avec l'Angleterre.

Washington accueillit cette déclaration avec joie; le 9 juillet il l'annonça à son armée, dans un ordre du jour. « Le général, disait-il, espère que chaque officier, chaque soldat, trouvera dans cet important événement une excitation nouvelle à agir avec fidélité et courage, sachant que maintenant la paix et le salut de son pays dépendent, après Dieu, du succès de ses armes, et qu'il est maintenant au service d'un État pourvu d'un pouvoir suffisant pour récompenser son mérite et l'élever aux plus hauts honneurs d'un pays libre. » L'enthousiasme causé par la proclamation de l'indépendance fut bientôt obscurci par l'apparition de l'armement anglais devant New-York (12 juillet). Washington, n'ayant à opposer aux trente mille soldats ennemies que vingt mille hommes, pour la plupart sans expérience et sans discipline, ne garda pas avec assez de soin les lignes de Brooklyn. Cette position, qui couvrait la presqu'île de Long-Island, fut surprise et enlevée le 27 août, avec une perte pour les Américains de plus de deux mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Par une retraite admirablement conduite, Washington dégagea ses troupes de Long-Island, où elles étaient comme enveloppées; mais New-York n'était plus tenable, et il l'évacua le 14 septembre. Sans se laisser abattre par ces désastres, il continua de tenir la campagne, reculant pas à pas devant les Anglais, qui le suivaient lentement. Cette attitude ne fut pas bien comprise par ses officiers; quelques-uns, et des plus dévoués, pensèrent qu'il manquait des qualités d'un général en chef, et tournèrent leurs regards sur Lee, qui venait de faire une heureuse campagne dans le Sud; mais ce général se laissa surprendre par une patrouille ennemie, et Washington fut débarrassé de ce rival. Rejeté au-delà de la Delaware, réduit à cinq ou six mille soldats, il ne perdit pas courage, et attendit l'occasion de ressaisir la fortune. Les Anglais la lui fournirent. Depuis leurs succès ils se gardaient négligemment. Il franchit la Delaware le 25 décembre, se jeta au milieu des ennemis, beaucoup plus nombreux, mais surpris par cette brusque irruption, et s'empara de Trenton, où il fit un millier de prisonniers. Après cette journée il acheva de porter le trouble dans les troupes anglaises par une suite de mouvements rapides et de coups bien frappés, dont celui de Princeton (3 janvier 1777) fut le principal, et reconquit en dix jours la région des Jerseys qu'il avait mis trois mois à perdre.

Cette campagne, peu importante par le nombre des troupes engagées, eut un grand retentissement en Europe. En janvier on y regardait la cause américaine comme perdue; à la nouvelle des combats de Trenton et de Princeton, on la regarda comme sauvée. L'opinion publique s'émut très-vivement en France, et sous son impulsion le gouvernement commença à incliner vers la guerre avec l'Angleterre. De nombreux volontaires accoururent de divers pays de l'Europe, souvent plus gênants qu'utiles, à l'armée américaine, qui avait plus besoin de soldats que d'officiers, mais que le congrès n'avait garde de décourager, car ils représentaient pour lui l'opinion

de l'Europe. Washington avait reçu en décembre de pleins pouvoirs dans tout ce qui concernait le département et les opérations militaires; il s'en servit pour mettre un peu de discipline dans son armée, qui, sans cesse affaiblie par le départ des engagés, et recrutée par des miliciens, n'offrit jamais la cohésion ni même l'apparence de troupes régulières. Heureusement les cadres formés par deux campagnes étaient bons.

La guerre, suspendue pendant l'hiver, recommença au mois de juin 1777. Deux armées, l'une au nord, sous les ordres de Burgoyne, l'autre au sud, commandée par le général Howe, s'avancèrent contre les Américains, échelonnés sur l'Hudson et la Delaware. Après quelques escarmouches, Howe quitta brusquement les Jerseys, et se transporta par mer au fond de la baie de Chesapeake, d'où il menaça Philadelphie, située à 70 milles de là. Pour sauver cette capitale du congrès, Washington livra la bataille de Brandywine-Creek. Il la perdit (11 septembre 1777); mais, grâce à la lenteur habituelle des Anglais, il put traverser le Schuylkill et se retirer à Germantown, dans une bonne position. Dans le combat et la retraite se distingua particulièrement un jeune officier français récemment arrivé de France, le marquis de La Fayette. Le congrès, à cause de sa grande naissance et de son dévouement à la cause américaine, l'avait nommé major général. Washington, d'abord surpris d'une telle faveur, n'avait pas tardé à prendre le jeune marquis en grande affection. La Fayette servait pour le moment en volontaire dans l'état-major du général, en attendant qu'il eût le commandement d'une division. Washington quitta bientôt sa position de Germantown pour tenter une attaque de flanc sur les Anglais; Howe déjoua cette manœuvre, et occupa Philadelphie le 26 septembre. Le général américain revint alors sur Germantown, où Howe s'était établi, et lui livra hardiment bataille. Après avoir cru un moment saisir la victoire, il y fut encore repoussé (3 octobre). Loin de se tenir pour battu, il vint camper à White-Marsh, à quelques milles de Philadelphie, de manière à paralyser l'armée qui gardait cette place et à l'empêcher d'aller au secours de l'armée de Burgoyne, aventurée dans la vallée de l'Hudson. Ce second corps expéditionnaire, après avoir perdu près de la moitié de son effectif (quatre mille sur neuf mille) dans une marche en avant fort pénible et une retraite désastreuse, capitula à Saratoga devant le général Gates (17 octobre). Ce succès faisait plus que compenser la prise de Philadelphie, mais il n'était pas l'œuvre de Washington, et le commandant en chef vit recommencer contre lui l'intrigue de l'année précédente; cette fois c'était Gates, homme aimable, vaniteux et médiocre, qu'on voulait mettre à sa place. L'intrigue se prolongea pendant presque tout l'hiver, et fut déjouée par la fermeté de Washington et la confiance qu'il ne cessait d'inspirer à ses soldats, malgré ses revers. Ne voyant pour le moment aucune possibilité de reconquérir Philadelphie, il prit ses quartiers d'hiver à Valley-Forge, à vingt milles de cette ville, et s'occupa de refaire son armée. Elle était mal nourrie, mal équipée, et toujours peu solide, à cause du manque d'organisation. Un officier allemand, Steuben, arrivé à Valley-Forge au mois de février 1778, rendit à cet égard des services essentiels. Nommé inspecteur général des troupes, il les façonna à l'européenne et enseigna les manœuvres aux officiers.

Pendant ce laborieux hivernage, un événement décisif pour la cause américaine s'accomplit sur le continent. Le 6 février 1778, la France reconnut l'indépendance des États-Unis, et conclut avec eux un traité d'alliance défensive et offensive. Au même moment, le parlement anglais se décidait à faire les plus larges concessions aux insurgés; il était trop tard, et c'est à peine si le congrès daigna prendre connaissance des communications que lui transmirent des commissaires envoyés d'Angleterre. La guerre continua donc, mais elle prit dès lors un caractère différent. Les Anglais n'étant plus maîtres absolus de la mer, et se voyant exposés à une attaque de la flotte française, durent se concentrer a New-York et renoncer aux grandes expéditions dans l'intérieur du pays. Une des premières mesures de Henri Clinton, qui succéda à Howe dans le commandement de l'armée britannique, fut l'évacuation de Philadelphie (18 juin). Sa retraite à travers les Jerseys était pleine de difficultés, et si Lee, récemment échangé et réintégré dans son commandement, eût mieux secondé Washington, peut-être Clinton eût-il eu le sort de Burgoyne. Lee ne sut pas ou ne put pas empêcher un mouvement rétrograde de sa division, et les Américains, au lieu d'un succès décisif, n'obtinrent que le combat indécis de Monmouth (28 juin). Washington, irrité, traduisit Lee devant un conseil de guerre, qui le suspendit de son commandement pour un an. Le général en chef se montra bien sévère pour cet utile compagnon de ses premières campagnes; mais il n'était pas d'un caractère à tolérer la moindre insubordination, et il n'oubliait pas qu'on avait voulu lui donner Lee pour successeur.

La flotte française, arrivée en juillet, ne réussit pas à s'emparer de Rhode-Island, comme Washington l'espérait, et n'empêcha pas les Anglais d'envoyer des détachements sur divers points du littoral et de s'emparer de Savannah et de toute la Georgie (déc. 1778 et janv. 1779). En même temps les Indiens commettaient d'horribles ravages dans la vallée de Wyoming. L'année 1779 se termina donc assez tristement pour les Américains, et, ce qui était plus fâcheux, les États ne craignant plus pour leur indépendance, montrèrent des symptômes de désunion. L'influence de Washington s'employa énergique-

ment pour les dissiper et pour obtenir que le congrès s'occupât un peu plus de l'armée. Ce n'est pas qu'il songeât à prendre l'offensive. Bien décidé à éviter toute effusion de sang inutile, il voulait laisser les Anglais se fatiguer les premiers d'une guerre qui ne leur promettait plus de résultat avantageux. Il s'établit solidement à West-Point, de manière à tenir en échec l'armée de New-York, et attendit patiemment. Les Anglais, moins patients, prirent l'offensive contre les États du Sud. Charleston tomba en leur pouvoir le 12 mai 1780, ce qui amena la perte de toute la Caroline du Sud. Peu de temps après, un incident singulier leur fit trouver un auxiliaire dans un des plus hardis généraux de l'indépendance. Arnold, réprimandé par le congrès pour quelques actes commis dans son commandement de Philadelphie, résolut de se venger, ou plutôt il se fit de cette réprimande un prétexte pour se vendre aux Anglais. Washington, qui faisait grand cas de ses talents militaires, lui avait confié le poste essentiel de West-Point. Arnold, criblé de dettes, et qui avait vainement essayé de se faire acheter par la France, offrit de livrer pour une grosse somme West-Point aux Anglais. Les négociations durèrent plusieurs mois. En septembre 1780, un jeune officier anglais, André, vint très-secrètement dans le voisinage de West-Point apporter et recevoir les propositions définitives; mais au retour il tomba dans un parti de miliciens, qui l'arrêtèrent et saisirent sur lui les papiers les plus compromettants. Arnold, prévenu à temps, s'enfuit a New-York; le malheureux André fut pendu, le 2 octobre. Ce jeune officier, aimable, spirituel, personnellement intéressant, avait demandé comme grâce d'être fusillé. Washington refusa. On lui a reproché cette rigueur. Sans doute sa mémoire n'en serait que plus honorée quand il aurait étendu sa clémence jusque-là et même plus loin. Des considérations très-sérieuses l'en empêchèrent. Dans l'état de trouble et d'incertitude où se trouvaient les affaires américaines, des actes comme ceux d'Arnold étaient du plus dangereux exemple. En les provoquant, en faisant appel à la trahison, les Anglais usaient d'une politique que le général américain voulut expressément flétrir par le genre de supplice dont il punit leur agent. Ajoutons qu'André avait été jugé par un tribunal d'officiers généraux dont faisait partie La Fayette, et que Washington ne fit que sanctionner la sentence.

Tandis que Washington, réduit à trois ou quatre mille hommes que l'incurie du congrès laissait sans argent, sans vivres et sans munitions, soutenait une guerre d'avant-postes contre l'armée de New-York, une expédition anglaise, commandée par Cornwallis, s'avançait dans la Caroline du Sud, battait Gates à Camden le 16 août, et pénétrait dans la Caroline du Nord. Le traître Arnold s'apprêtait à ravager la Virginie. Heureusement pour les États-Unis une flotte française qui portait six mille soldats commandés par le comte de Rochambeau était arrivée en juillet. Le congrès, avec un égoïsme tout américain, ne demandait pas mieux que de mettre toute la guerre à la charge de la France; on attendit donc pour agir qu'il en vint plus d'hommes et surtout plus d'argent. L'armée américaine, « pauvrement habillée, mal nourrie, mal payée, » sembla sur le point de se dissoudre complétement. Le 1er janvier 1781, les régiments campés sur la frontière de Pennsylvanie marchèrent sur Philadelphie pour obtenir du congrès le redressement de leurs griefs. Le congrès céda; mais, quelques jours après, un petit corps de troupes du Jersey ayant voulu imiter la Pennsylvanie, Washington fit un exemple sévère, qui empêcha le désordre de se propager. Deux des principaux mutins furent fusillés. Dès que la saison fut plus avancée, les opérations recommencèrent dans le sud. Cornwallis tâcha de faire sa jonction par la Caroline du Nord avec Arnold, qui était en Virginie. Son projet fut déjoué par Greene, qui, bien que battu à Guilford (mars 1781), continua de tenir la campagne, et par La Fayette, qui fit en Virginie une petite guerre, prudente, hardie, digne de Washington. Quand la jonction se fit à Pétersbourg, le 20 mai, il était trop tard pour qu'elle eût les résultats qu'en attendait Cornwallis. La Fayette, renforcé par Wayne et par Steuben, l'obligea, après six semaines d'escarmouches, à rétrograder sur Richmond et Williamsburg, puis sur Portsmouth, et Henri Clinton, qui se voyait serré de près dans New-York par les Américains et les Français, ne put pas lui envoyer de renforts. La position de Cornwallis inspira à Washington l'idée d'une opération décisive. La flotte française du comte de Grasse, attendue d'un moment à l'autre, allait être pour quelque temps au moins maîtresse de la mer. Washington résolut de se porter rapidement en Virginie avec les auxiliaires français, de s'y joindre à La Fayette et d'accabler par cette concentration de forces Cornwallis, à qui la flotte française fermerait la mer en même temps qu'elle transporterait et protégerait les troupes alliées. Ce mouvement, dont le but fut tenu en grand secret, pour tromper Clinton, commença le 20 août. Les 2 et 3 septembre les alliés traversèrent Philadelphie; le 5 ils apprirent que le comte de Grasse était arrivé dans la baie de Chesapeake, et le 6 ils commencèrent à s'embarquer. Une partie de l'armée avec les deux généraux en chef continua sa route par terre. Washington en profita pour passer quelques jours à Mount-Vernon, qu'il n'avait pas revu depuis six ans. Il y arriva le 9 au soir, y reçut le 10 Rochambeau avec beaucoup d'officiers américains et français, et en repartit le 12. Cornwallis, croyant n'avoir à craindre que les troupes peu nombreuses de La Fayette, s'était tranquillement établi dans la petite ville de Yorktown, qu'il s'occupait à fortifier de manière à com-

mander l'entrée du York-River. Il ne fut tiré de sa sécurité que par l'apparition de la flotte de l'amiral de Grasse, qui bloqua les embouchures des rivières York et James. Il voulut alors se retirer dans les Carolines, mais il était trop tard; La Fayette lui coupait la retraite sur tous les points. De Grasse et le marquis de Saint-Simon, commandant d'un corps auxiliaire de trois mille trois cents Français, voulaient qu'on donnât immédiatement l'assaut à l'armée anglaise. La Fayette s'y refusa avec un loyal bon sens; il ne voulait ni prodiguer sans nécessité la vie de ses soldats, ni ravir à Washington l'honneur de porter le coup de grâce à l'ennemi. Le général américain arriva le 14 à Williamsburg, et le 18 il eut une entrevue avec le comte de Grasse à bord de la *Ville de Paris*. Le 1er octobre l'investissement de Yorktown était complet sur les deux rives du York. Les alliés ouvrirent le feu le 9, et enlevèrent dans la nuit du 14 deux redoutes qui protégeaient la place. Cornwallis capitula le 19 avec sept mille hommes. L'armée assiégeante se composait de sept mille Français, cinq mille cinq cents Américains de troupes continentales (régulières) et de trois mille cinq cents miliciens. Toute la garnison de Yorktown devait être prisonnière de guerre.

La capitulation de lord Cornwallis termina virtuellement la guerre. Après être restés enfermés trois ans dans New-York, les Anglais avaient transporté la guerre dans le sud. Ce changement d'opérations, d'abord couronné de succès, venait d'aboutir à un désastre; il ne leur restait plus qu'à quitter la partie. Washington, fortifié par son succès, obtint du congrès des mesures pour le recrutement et le payement de l'armée. Dans ses quartiers de l'Hudson, où il était revenu après la prise de Yorktown, il apprit, au mois de mai 1782, de Gui Carleton, successeur de Henri Clinton, que des négociations pour la paix étaient ouvertes en Europe. Ces négociations marchèrent lentement, et New-York ne fut évacué qu'en novembre 1783; mais les hostilités de fait avaient cessé deux ans plus tôt. Ces deux années ne furent ni les moins difficiles ni les moins glorieuses de la vie de Washington. L'armée, qui n'avait jamais eu à se louer du congrès et qui se voyait près d'être dissoute, était pleine de mécontents. Quelques officiers imaginèrent, dans le printemps de 1782, de substituer à la forme républicaine, cause de tout le mal, disaient-ils, la forme monarchique. Washington devait être naturellement élu roi. Le colonel Lewis Nicolas se chargea de lui communiquer ce projet. La réponse de Washington fut d'un honnête homme et d'un homme sensé, encore plus surpris qu'indigné, car la chose lui paraissait si absurde qu'à peine daigna-t-il la prendre aux sérieux :

« Avec un mélange de grande surprise et de stupéfaction, j'ai lu les sentiments que vous m'avez communiqués. Soyez assuré, monsieur, qu'aucune circonstance dans le cours de la guerre ne m'a causé d'impressions plus pénibles que la nouvelle que vous me donnez qu'il existe dans l'armée de telles idées, que je dois voir avec horreur et réprimer avec sévérité. Pour le moment la communication que vous me faites restera un secret, à moins qu'en continuant d'agiter cette matière on n'en rende la révélation nécessaire. J'ai beaucoup de peine à concevoir quelle partie de ma conduite peut avoir donné de l'encouragement à une adresse qui me paraît pleine des plus grands malheurs qui puissent tomber sur mon pays. Si je ne suis pas déçu dans la connaissance de moi-même, vous ne pouviez pas trouver une personne à qui vos projets fussent plus désagréables. En même temps, pour rendre justice à mes propres sentiments, je dois ajouter qu'aucun homme ne possède un plus sincère désir de voir une ample justice rendue à l'armée; et autant que mes pouvoirs et mon influence s'étendent dans une voie constitutionnelle, ils seront employés dans ce but au plus haut degré de mes forces dès que l'occasion m'en sera fournie. Laissez-moi donc vous conjurer, si vous avez quelque considération pour votre pays, quelque égard pour vous-même et pour la postérité, quelque respect pour moi, de bannir ces pensées de votre esprit et de ne jamais communiquer, ni de votre part ni de celle d'un autre, un sentiment de cette nature. »

Washington fit mieux que d'écrire ces belles paroles, il y conforma loyalement sa conduite. Loin d'exploiter l'impopularité et les fautes du congrès et le mécontentement de l'armée, il s'efforça, sans zèle bruyant et sans impatience, d'amener le congrès à tenir ses promesses envers l'armée, et l'armée à n'en pas demander l'exécution d'une manière impérieuse et à trop court délai. Le 15 mars 1783, il assembla ses officiers, et dans un admirable discours il les adjura d'avoir confiance dans le congrès et d'attendre de la légalité seule le redressement de leurs griefs; il les supplia « d'exprimer la plus profonde horreur et exécration pour l'homme qui désirerait, sous le prétexte de servir l'armée, renverser les libertés de leur pays, et tenterait d'ouvrir les écluses de la discorde civile et de noyer dans le sang leur empire naissant ». Ce discours remplit d'un grave enthousiasme les vétérans de la guerre de l'indépendance, qui proclamèrent par un vote solennel leur parfait accord avec le général en chef et leur confiance dans le congrès. Si l'on excepte une nouvelle mutinerie des régiments de Pennsylvanie, promptement réprimée et sans effusion de sang, le licenciement de l'armée victorieuse s'accomplit avec ordre. Washington s'en occupa dès qu'il eut reçu, le 17 avril 1783, l'avis officiel de la paix. Il voulut que ses soldats congédiés gardassent leurs armes, en souvenir des combats livrés pour la liberté. Les officiers voulurent aussi avoir leur souvenir, et ils fondèrent une association fraternelle, qu'ils appelèrent la *Société des Cincinnati*, « en mémoire de l'illustre Romain L. Q. Cincinnatus, qui se retira de la guerre dans les pacifiques devoirs du citoyen ». Cette société avec sa décoration, son titre héréditaire, son organisation en société générale, sociétés d'État, sociétés de district, n'aurait pas été sans incon-

venients. Washington, qui en accepta la présidence, en devina le danger, et il la réduisit à ce qu'elle devait être, un glorieux souvenir et une société d'assistance fraternelle. Le 8 juin il adressa une lettre aux gouverneurs des divers États au sujet de la dissolution de l'armée. Bien décidé à rentrer dans la vie privée, et croyant pouvoir y rester, il regardait cette lettre comme une sorte de testament politique. Il y déclarait que quatre choses lui paraissaient indispensables à la prospérité et même à l'existence des États-Unis : 1° une indissoluble union des États sous une tête fédérale et un parfait acquiescement des différents États à la prérogative dont la constitution investirait cette tête fédérale ; 2° un respect sacré de la justice publique, en acquittant les dettes et remplissant les engagements contractés par le congrès pour conduire la guerre ; 3° l'adoption d'une armée sur le pied de paix, composée de la milice régulièrement organisée ; 4° une disposition parmi le peuple des États-Unis à sacrifier les préjugés et intérêts locaux aux intérêts de la communauté. C'est sur ces quatre piliers que devait reposer le nouvel édifice dont « la liberté est la base. Et quiconque oserait saper la fondation, ou renverser l'édifice, sous quelque spécieux prétexte qu'il ose le tenter, méritera la plus amère exécration et la plus sévère punition que puisse infliger son pays outragé ».

Le 2 novembre il adressa à l'armée, déjà en grande partie licenciée, sa proclamation d'adieu ; le 25 il entra dans New-York ; le 4 décembre il prit congé de ses officiers ; le 13 il présenta le compte de ses dépenses pendant huit ans de guerre : elles se montaient à 14,500 l. s. (363,000 fr.), et c'est tout ce qu'il réclamait du trésor, n'ayant jamais accepté d'appointements ; le 23, il remit solennellement ses pouvoirs au congrès, à Annapolis, et le lendemain il put, simple particulier, célébrer la fête de Noel, à Mount-Vernon, en famille. On sent avec beaucoup de charme dans la correspondance de Washington le joyeux contentement qu'il éprouva en se sentant débarrassé du fardeau des affaires publiques, en redevenant le grand propriétaire d'autrefois. Il y a surtout une lettre exquise à Mme de La Fayette, où il l'invite à venir visiter sa villa de Mount-Vernon. Washington est presque toujours réservé jusqu'à la froideur ; mais dans ses rapports avec La Fayette il y a une tendresse virile, qui adoucit son caractère. Il revit ce précieux ami en 1784, le garda quelques jours à Mount-Vernon, et au départ l'accompagna jusqu'à Annapolis.

Washington s'était donc remis à l'agriculture et à la chasse, charmé de son intérieur, qu'égayaient les enfants de Parker Curtis, fils de sa femme (le général lui-même n'avait pas d'enfants), et parfaitement heureux s'il avait reçu moins de visiteurs et moins de lettres. Il eut bientôt des soucis plus sérieux. L'Union à peine établie semblait sur le point de se dissoudre devant les rivalités provinciales, et chaque État lui-même était tourmenté de passions révolutionnaires. Une insurrection, qui mettait le pouvoir et même la propriété en question, éclata dans le Massachusetts en 1786. De tous côtés on tournait les yeux du côté de Washington, et on lui demandait d'user de son influence pour rétablir l'ordre. Il répondit que l'influence n'est pas le gouvernement, et que ce qu'il fallait ce n'était pas le crédit d'un homme, mais un gouvernement qui assurât les vies, les libertés et propriétés des citoyens. Pour constituer ce pouvoir central, une convention se réunit à Philadelphie, le 25 mai 1787. Washington, délégué de la Virginie, en fut nommé président à l'unanimité. Après une session de quatre mois, cette assemblée vota la constitution qui, avec quelques amendements, régit encore les États-Unis. Le pouvoir exécutif devait être confié à un président élu pour quatre ans. Personne n'imaginait que ce président pût être un autre que Washington ; et malgré sa profonde répugnance à rentrer dans les affaires, il dut sacrifier encore son repos au bien public. Élu à l'unanimité en février 1788, il prit possession du pouvoir à New-York, le 30 avril.

Il n'avait pas seulement à exercer le pouvoir, il avait à le créer. Il se mit à l'œuvre politique comme il avait fait pour la guerre, sans éclat et sans fracas, tirant par sa régulière activité bon parti d'éléments médiocres ou insuffisants. Il trouva des conseillers et des auxiliaires dans des hommes distingués, conservateurs à idées presque monarchiques, Adams, Hamilton, Jay, Madison ; mais il sentait bien que les tendances de l'Amérique n'allaient pas de ce côté, et il tint toujours grand compte du parti démocratique, dont Jefferson était le chef. Quelques fidèles compagnons de ses guerres, comme H. Knox, lui furent aussi très-utiles. En septembre le congrès institua un ministère des affaires étrangères ou ministère d'État, un ministère des finances, un ministère de la guerre. Washington réserva la première de ces places à Jefferson, alors ministre d'Amérique à la cour de Versailles ; il appela Hamilton aux finances, et Knox à la guerre. Jay eut la première place dans la magistrature fédérale ; il fut nommé président (*chief justice*) de la cour suprême des États-Unis. Cette première présidence de Washington fut tranquille et prospère. Des expéditions contre les Indiens, plus ou moins heureuses, mais dont l'issue n'était pas douteuse, quelques tiraillements inévitables avec le congrès ne pouvaient troubler le vieux général de l'indépendance. Ce qui le préoccupa le plus, ce fut un événement étranger, la révolution française, où son ami La Fayette était si ardemment engagé. Il conçut assez vite des craintes sur l'issue de l'entreprise ; cependant, comme il n'était pas prompt au découragement, il pensa encore après l'acceptation de la constitution par Louis XVI, qu'un gouvernement libre et stable pouvait s'établir en France. Les fautes des hommes et la force des événements déjouèrent ses prévisions A Philadelphie, où était alors le siege du gouvernement, la riva-

lité politique d'Hamilton et de Jefferson s'accentuait chaque jour davantage et aboutissait à deux partis, les fédéralistes, qui voulaient fortifier le pouvoir central, les démocrates, qui surveillaient sévèrement tout ce qui pouvait porter atteinte à l'indépendance des États et des citoyens. La lutte entre eux fut particulièrement vive sur la question d'une banque des États-Unis. Hamilton, qui la proposait, l'emporta au congrès et dans le cabinet. Washington, après avoir demandé à chacun de ses deux ministres ses raisons par écrit, sanctionna la loi (1791). Le grave et impartial arbitrage qu'il maintenait entre eux empêchait une rupture; mais le vice-président John Adams n'imitait pas sa prudence : il marquait trop nettement ses prédilections pour les fédéralistes, au point d'écrire dans leur journal, la *Gazette des États-Unis*, à quoi Jefferson répondait par la *Gazette nationale*, que rédigeait un des employés de son département, Freneau. Les dissidences éclatèrent surtout quand Washington annonça à ses amis son intention de ne pas accepter une seconde fois la présidence. Jefferson déclara que dans ce cas il se retirerait lui aussi des affaires, Washington lui offrant les seules garanties contre le parti d'Hamilton. Hamilton ne le pressait pas moins de rester au pouvoir, comme une garantie contre le parti de Jefferson. Retenu par tout le monde, et sentant que seul il pouvait empêcher la dissolution du gouvernement, il consentit à sacrifier encore quatre années de sa vie, et fut réélu à l'unanimité. Il entra pour la seconde fois en fonctions le 4 mars 1793.

Sa seconde présidence fut plus pénible que la première. La déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre avait ranimé en Amérique les passions belliqueuses de 1776. Le parti démocratique voulait qu'on s'alliât avec la France et qu'on recommençât la lutte contre les Anglais. Washington ne voyait pas ce que son pays pouvait gagner à une pareille conduite, et quoique toujours disposé à tenir grand compte de l'opinion publique, il était résolu à lui résister cette fois. Par une proclamation du mois d'avril, il enjoignit à tous les citoyens des États-Unis d'observer la neutralité. En même temps arrivait le ministre de la république française, le citoyen Genet, avec les instructions et le désir de pousser l'Amérique aux hostilités. Tous les démocrates et tous les adversaires de Washington, et beaucoup aussi de braves Américains qui, sans esprit de parti, détestaient cordialement l'Angleterre, lui firent un accueil enthousiaste. De Charleston, où il débarqua et où il délivra aussitôt des lettres de marque aux Américains disposés à courir la mer contre les Anglais, jusqu'à Philadelphie, où il arriva le 16 mai, son voyage fut un triomphe, que l'opposition tâchait de rendre le plus désagréable possible au président. Washington l'accueillit bien; mais bientôt Genet mit si peu de discrétion dans sa conduite, prêchant la guerre et la faisant prêcher par les journaux, protégeant les corsaires à qui il avait donné des lettres de marque, qu'à moins de rompre avec l'Angleterre, il fallut demander à la France de rappeler ce compromettant diplomate. En attendant qu'on eût une réponse de Paris, le déchaînement provoqué par Genet contre Washington redoubla. Jefferson, ennuyé de ce tracas, où il ne savait comment concilier ce qu'il devait au président et ce qu'il croyait devoir au parti démocratique, donna sa démission, le 31 décembre 1793, non sans avoir écrit à Genet une lettre sévère. Celui-ci, étourdi par les applaudissements des journaux et du peuple, alla jusqu'à recruter « de braves républicains » pour une expédition contre la Nouvelle-Orléans. C'était un acte d'hostilité directe contre l'Espagne. Washington jugea dangereux pour la paix et la sûreté des États-Unis de laisser aller les choses plus loin : il résolut de faire arrêter Genet; mais juste au moment où l'ordre délibéré en conseil allait être transmis au congrès, on apprit que Genet était rappelé et remplacé par Fauchet (février 1794).

L'Angleterre, par ses mesures vexatoires contre les marines des neutres, rendait fort difficile la politique de neutralité adoptée par Washington. Après le départ de Genet et l'envoi de Jay à Londres avec une mission conciliante, l'excitation populaire continua; elle aboutit à une insurrection dans la partie occidentale de la Pennsylvanie. Ce mouvement, qui dura près de quatre mois (juillet-octobre 1794), prouva combien la masse de la population était peu disposée à la révolte. Sur l'appel de Washington, quinze mille hommes arrivèrent des États voisins, et devant cette force accablante les insurgés rendirent leurs armes sans combat. En même temps le général Wayne, s'enfonçant dans les déserts de l'ouest, infligeait une sévère leçon aux tribus indiennes, et commençait la conquête des vastes régions au delà de l'Ohio. L'année 1794 finit donc bien pour le président; mais à la fin de cette année et au commencement de l'autre, il fut privé de deux de ses ministres, Knox et Hamilton, qui se retirèrent pour des motifs privés, emportant les regrets de Washington, dont ils avaient été à des degrés divers les fermes et prudents auxiliaires.

Dans l'année 1795, la lutte entre les partis continua aussi vive, et fut alimentée par le traité que Jay avait conclu avec l'Angleterre. Ce traité, avec une modification qu'accepta le cabinet anglais, reçut la sanction du sénat et la ratification de Washington le 18 août 1795. Une négociation fut également ouverte avec l'Espagne pour la navigation du Mississipi. Avec la France seule les relations restèrent tendues; le traité anglais ne pouvait pas les rendre plus faciles, et le rappel de Monroe, ambassadeur personnellement agréable au gouvernement français, acheva de les envenimer. Washington en fut attristé, sans se laisser détourner de sa politique de neutralité, qui avait fini par réunir l'immense majorité de la nation. Jefferson constatait avec dépit qu'un homme

l'emportait en influence sur tout le congrès et qu'il pouvait mener le peuple où il lui plaisait. Au milieu de ce triomphe de sa politique, il ne manquait pas de personnes qui demandaient qu'il se continuât à la présidence jusqu'à la fin de la guerre européenne. Washington se refusa nettement à une nouvelle élection. Outre qu'il avait besoin et désir de repos, il sentait que cette prolongation de pouvoir eût été d'un mauvais exemple et d'une conséquence dangereuse pour les institutions républicaines. Afin de ne laisser aucun doute sur sa résolution, il prépara avec l'aide d'Hamilton une adresse d'adieu dans laquelle il déclinait une nouvelle candidature, et il la publia en septembre 1796. Le congrès se réunit le 5 décembre. En réponse au message de Washington, le sénat et la chambre lui exprimèrent la plus sympathique admiration. Enfin le jour impatiemment attendu par lui arriva. J. Adams avait été nommé président et Jefferson vice-président. Le 4 mars 1797, Washington déposa ses pouvoirs dans le congrès; il fut reconduit à sa demeure par le peuple tout entier, ému et enthousiaste; lui-même, malgré sa fermeté, ne contint pas son émotion, et ce fut les larmes aux yeux qu'il adressa à la foule ses derniers saluts.

Il partit aussitôt pour Mount-Vernon, où il se mit à jouir de la vie de famille; il en aurait mieux joui si un grand nombre de visiteurs, sous prétexte de lui présenter leurs respects, ne fussent venus satisfaire leur curiosité. Les affaires publiques aussi ne le laissaient pas aussi tranquille qu'il l'aurait désiré. Tandis qu'il ne songeait qu'à marier son neveu Lewis avec sa petite-fille adoptive, miss Nelly Curtis, le différend entre la France et les États-Unis prenait des proportions alarmantes, malgré la politique conciliante de J. Adams. Les États-Unis, blessés par les mauvais procédés du Directoire, durent se préparer à la guerre. Washington fut nommé général en chef de toutes les troupes américaines levées ou à lever (3 juillet 1798). Mais les hostilités n'eurent pas lieu, et l'organisation de l'armée occupa plutôt qu'elle ne troubla la dernière année de Washington. Il avait gardé toute son activité, faisant tous les jours de longues promenades à cheval. Le 12 décembre 1799, il sortit, comme à l'ordinaire, malgré le mauvais temps, et rentra après avoir reçu pendant plusieurs heures la neige et la pluie. Comme l'heure du dîner était déjà sonnée, pour ne pas faire attendre sa famille, il se mit à table sans avoir changé de vêtements. Le lendemain il se sentit de l'enrouement, et y fit peu d'attention. Dans la nuit il souffrit de la fièvre et d'une grande difficulté de respirer; cependant il ne voulut pas que Mme Washington se levât pour appeler une servante, et attendit qu'il fît jour. A ce moment il pouvait à peine parler. Une saignée qu'on pratiqua aussitôt ne lui procura aucun soulagement. Le docteur Craik, son vieux compagnon des campagnes de l'Ohio et des guerres de l'indépendance, accourut avec d'autres médecins. Les remèdes qu'ils tentèrent furent sans effet. Le malade fit alors appeler sa femme, et se fit apporter par elle deux testaments, dont l'un fut brûlé sous ses yeux; l'autre contenait ses dispositions définitives. Ce devoir domestique accompli vers cinq heures du soir, il attendit patiemment la fin, qu'il prévoyait. Vers dix heures il fit effort pour parler, et dit à son secrétaire, M. Lear : « Je m'en vais. Faites-moi enterrer convenablement, et ne laissez mettre mon corps dans la voûte que trois jours après ma mort. » Comme Lear, incapable de parler, faisait un signe d'assentiment, Washington le regarda, et dit : « Me comprenez-vous? — Oui, répondit le secrétaire. — C'est bien », dit le mourant; ce furent ses dernières paroles.

Lear, à qui nous devons ce récit, continue ainsi : « Environ dix minutes avant qu'il expirât (c'est-à-dire entre dix et onze heures) sa respiration devint plus facile. Il était étendu tranquillement; il retira sa main de la mienne, et se tâta le pouls. Je vis sa contenance changer. Je le dis au docteur Craik, qui se tenait près du feu. Il vint à côté du lit. La main du général retomba. Je la pris dans la mienne, et la pressai sur mon cœur. Le docteur Craik se couvrit les yeux de ses mains, et il expira sans effort et sans soupir. Pendant que nous étions fixes, dans une douleur silencieuse, Mme Washington, qui était assise au pied du lit, demanda d'une voix ferme et recueillie : « Est-il parti? » Je ne pus pas parler, mais j'élevai la main, comme un signe qu'il n'était plus. « C'est bien, dit-elle de la même voix. Tout est maintenant fini; je le suivrai bientôt : je n'ai plus d'épreuves à traverser. »

Le 18 décembre le corps de Washington fut déposé dans le tombeau de sa famille, au milieu du concours de la population voisine, et avec le modeste appareil militaire que purent déployer les autorités locales. Ses obsèques furent simples et convenables comme il l'avait désiré.

Washington n'avait jamais eu d'enfants. Sa fortune, dont sa femme eut en grande partie l'usufruit, passa à ses neveux et nièces et aux petits-enfants de Mme Washington. Son principal héritier fut Bushrod Washington, fils de son frère John-Augustin. Par une des premières et des plus remarquables dispositions de son testament, il ordonna d'affranchir ses esclaves à la mort de sa femme. On est touché du soin qu'il prend de pourvoir à la subsistance des affranchis vieux et infirmes et à l'éducation des enfants. Ce testament de Washington, d'une précision et d'une simplicité parfaites, est, comme tous les autres actes de sa vie, un modèle d'ordre et de bon sens. En apprenant la mort de Washington, le congrès décerna à sa mémoire des honneurs bien mérités (23 décembre); toute la nation dut prendre le deuil pour trente jours, et les membres des deux chambres le gardèrent pendant toute la session. En France le premier consul voulut s'associer aux regrets des États-Unis : il ordonna

que pendant dix jours un crêpe noir serait suspendu à tous les drapeaux de la république; et il fit célébrer aux Invalides une fête funèbre où Fontanes prononça l'éloge de Washington (9 février 1800).

De tous les honneurs rendus à Washington, et parmi lesquels il faut citer son nom donné à la capitale fédérale des États-Unis, le plus durable est encore le volumineux recueil de sa correspondance et de ses papiers officiels, publié par M. Jared Sparks : *The Writings of George Washington, being his correspondence, addresses, messages and other papers official and private; selected and published from the original manuscripts, with a life of the author, notes and illustrations;* Boston, 1834-1837, 12 vol. in-8°; 1858, 8 vol. Les éditeurs américains prièrent en 1838 M. Guizot de choisir, dans ce vaste recueil, les lettres, les pièces les plus propres à intéresser le public français et d'en surveiller la traduction. M. Guizot accepta cette mission, et sous ses auspices parurent : *Vie, correspondance et écrits de Washington, publiés d'après l'édition américaine et précédés d'une introduction sur l'influence du caractère de Washington dans la révolution des États-Unis de l'Amérique;* Paris, 1839-40, 6 vol. in-8°. Dans cette belle introduction, M. Guizot a très-bien caractérisé « ce grand homme par force, pour ainsi dire, et contre son goût, qui s'est trouvé au niveau de toutes les situations et de toutes les tâches, sans en avoir recherché ni désiré aucune, qui ne ressentait aucun besoin naturel et ardent des grandes choses dont il était capable et qu'il a faites, et qui eût pu vivre propriétaire, agriculteur, chasseur habile et ignoré si la nécessité et le devoir n'avaient fait de lui un général d'armée et un fondateur d'État. » « Deux traits, ajoute M. Guizot (*Mémoires*, t. IV, p. 319), dominent dans le caractère de Washington : un profond attachement à la cause de son pays, une ferme indépendance de jugement et de conduite dans le service de son pays. C'était un vrai planteur anglo-américain, fortement imbu des traditions anglaises et des mœurs américaines, en parfaite sympathie avec le sentiment et le vœu général de ses compatriotes, mais dont l'esprit, invinciblement sain, restait étranger aux passions, aux préventions, aux fantaisies publiques, et les jugeait avec autant de liberté que de calme quand elles apparaissaient devant lui, ne leur rompant jamais brusquement en visière, mais toujours décidé à leur résister dès qu'elles compromettaient la politique que, dans sa conviction, l'intérêt public lui prescrivait de maintenir. En même temps qu'il avait l'instinct et le don naturel de l'autorité, il portait dans le gouvernement beaucoup de prudence et de scrupule. Il était plein de respect pour les hommes en général et pour les droits de tous, mais sans nul goût ni laisser-aller démocratique, et en gardant en toute circonstance une dignité presque sévère. Admirable mélange de grand sens et de tempérance intellectuelle, comme de fierté sans ambition, ce qui commandait à la fois le respect et la confiance, et faisait de lui le chef incontesté du peuple, qui voyait en lui son plus désintéressé, plus sûr, plus capable et plus digne serviteur. » Deux choses distinguent Washington parmi la plupart des autres grands hommes : l'honnêteté et le succès; et l'on peut dire que par l'une il mérita et obtint l'autre. Sa conduite, toujours simple et vraie, absolument exempte de desseins tortueux, de complications et d'arrière-pensées, le mena sûrement à un but légitime. Il ne fit jamais que ce qu'il avait à faire, et il le fit bien. Quand on songe à la grandeur et à la durée de son œuvre, et aux maux infinis qu'un caractère moins loyal aurait attirés sur le pays et sur lui-même, le précipitant dans des convulsions sanglantes qui auraient abouti au despotisme, et se réservant une fin misérable après d'éphémères succès, on arrive à placer au-dessus de l'éblouissant génie d'autres grands hommes la vertu et la sagesse de George Washington.

Léo JOUBERT.

J. Sparks, *Life of G. Washington*, en tête de l'édition des *Writings*. — Guizot, *Étude sur Washington*, en tête de la *Correspondance et écrits*. — Dubroca, *Éloge de Washington*; Paris, 1799, in-8°. — Fontanes (De), *Idem*. Paris, 1800, in-8°. — J. Corry, *Life of gen. W.*; Londres, 1800, in-8°. — W. Linn, *Funeral eulogy of W.*; New-York, 1800, in-8°. — J. Marshall, *Life of Gen. W.*; Londres, 1805-07, 5 vol. in-4°; Philad., 1807, 5 vol. in-8°; trad. en fr. par Henry, Paris, 1807-08, 5 vol. in-8°. — Weems, *Hist. of the life of W.*; New-York, 1805, in-8°; plus. édit. — D. Ramsay, *Life of gen. W.*; Lond., 1807, in-8°; Baltimore, 1818, in-12. — A. Bancroft, *Essay on the life of G. W.*; Worcester, 1807, in-8°; Boston, 1855, 2 vol. in-12. — Gosch, *W. und die Befreiung der nordamerikanischen Freistaaten*; Giessen, 1818, 3 vol. in-8°. — Neal et Watkins, *Life of W.*; New-York, 1821, 2 vol. in-8°, sous le nom d'Allen. — Glass, *Washingtonii vita*; New-York, 1835, in-8°. — Redding, *Life of W.*; Lond., 1836, 2 vol. in-8°. — Parley, *Idem*; New-York, 1837, in-8°. — Gibbs, *Memoirs of the administration of W. and J. Adams*; New-York, 1848, 2 vol. in-8°. — W. Irving, *Life of W.*; Lond., 1855-59, 5 vol. in-8°. — C. de Witt, *Hist. de W. et de la fondation de la république des États-Unis*; Paris, 1859, in-8°. — Bancroft, *Hist. de la rép. des États-Unis*. — *American State papers*. — *American cyclopædia*.

WASMUTH (*Matthias*), orientaliste allemand, né le 29 juin 1625, à Kiel, où il est mort, le 18 novembre 1688. Reçu maître ès arts à Wittemberg, en 1651, il alla se perfectionner dans la connaissance des langues orientales à Leipzig, puis en Hollande, où il suivit les leçons de Golius, Coccejus et Gentius. Il fréquenta aussi à Bâle les cours de Buxtorf. De retour dans son pays, il fut en 1657 nommé professeur de logique à Rostock; en 1665 il reçut la chaire de langues orientales à la nouvelle université de Kiel, où il fut en 1675 encore chargé d'une chaire de théologie. Vers la fin de sa vie il composa un tableau de chronologie astronomique, correspondant aux soixante-dix semaines de Daniel; mais il ne put terminer ce travail, basé sur les plus savantes recherches, et dont quelques parties ont été imprimées par ordre de la

reine Christine. On a de lui : *Grammatica arabica*; Amst., 1654, in-4°; — *Vindiciæ hebrææ Scripturæ*; Rostock, 1664, in-4°; — *Grammatica hebræa*; Kiel, 1666, 1669, in-4°; — *Hebraismus restitutus*; ibid., 1666, 1671, in-4°; — *Smegma hebræum*; ibid., 1666, in-4°; — *Heautontimoroumenos hebræo-mastix*; ibid., 1669, in-4°; — *Janua hebraismi*; ibid., 1670, in-4°; — *Idea astronomicæ chronologiæ restitutæ*; ibid., 1678, in-4°; — *Annalium cœli et temporum restitutorum sciagraphia*; ibid., 1686, in-fol.; — *Neuer astronomischer Hauptschlüssel aller Zeiten der Welt* (Nouvelle clef astronomique de tous les temps); ibid., 1686, in-fol.; — *Breviarium universæ restitutionis calendalis*; ibid., 1687, in-fol., etc.

Pipping, *Memoriæ theologorum*. — Witte, *Diarium*. — Mœller, *Cimbria literata*. — Zedler, *Lexikon*.

WASSE (Mme DE). *Voy.* VASSE.

WASSENBERGH (*Éverard* DE), historien allemand, né en 1610, à Emmerich (duché de Clèves), mort après 1672. Après avoir étudié les belles-lettres et la théologie à Louvain, il publia divers ouvrages sur l'histoire de son temps, où il exaltait la politique de l'Autriche, en attaquant en même temps, souvent avec injustice, la conduite des protestants. Il reçut en recompense, outre divers présents, l'office d'historiographe auprès de trois souverains à la fois, l'empereur Ferdinand III et les rois d'Espagne et de Pologne; il devint aussi bibliothécaire de l'archiduc Léopold-Guillaume. On a de lui : *Humanæ vitæ schema*; Louvain, 1636, in-8°; — *Florus germanicus, sive De bello inter imp. Ferdinandum II et III et eorum hostes*, 1627-40; Francfort, 1640, in-16 : cet ouvrage; souvent réimpr., fut trad. en allemand, Amst., 1647, in-12 : cette traduction, à laquelle le comte de Furstemberg ajouta des notes, où il relevait les erreurs de l'auteur au sujet des protestants, est devenue extrêmement rare; — *De rebus gestis Uladislai IV, Poloniæ regis*; Dantzig, 1643, in-4°; — *Joh. Casimiri, Poloniarum regis, carcer gallicus*; ibid., 1644, in-4°; — *Panegyrici selecti*; 1648; — *Embrica, seu Civitatis embricæ descriptio*; Clèves, 1667, in-fol. On attribue à Wassenbergh plusieurs pamphlets contre la France, tel que *Marobodus redivivus in Ludovico XIV* (1672) : certains bibliographes supposent cependant que ces écrits émanent du baron de Lisola. Wassenbergh a laissé en manuscrit *Ratisbonensis diœcesis illustrata*, 7 vol. in-fol., conservés au couvent des Écossais de Saint-Jacques à Ratisbonne.

Conring, *Comm. de scriptoribus*. — Foppens, *Bibl. belgica*. — Crane, *De Vita et scriptis Ev. van Wassenbergh*; Francker, 1828, in-8°.

WAST. *Voy.* WAAST.

WASTELAIN (*Charles*), historien belge, né à Marimont (Hainaut), le 22 septembre 1695, mort à Lille, le 24 décembre 1782. Admis en 1715 dans la Société de Jésus, il professa les belles-lettres à Tournai et à Lille, puis exerça pendant vingt ans dans cette dernière ville l'emploi de répétiteur des novices. Lors de l'incendie de la bibliothèque du collége de Lille, en 1740, il fut chargé d'en former une nouvelle. Ce collége ayant été supprimé en 1765, Wastelain se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin à Loo (Flandre occidentale). Nous citerons de lui : *Description de la Gaule belgique selon les trois âges de l'histoire, avec des cartes de géographie et de généalogie*; Lille, 1761, in-4°; nouv. édit., augmentée de remarques de l'abbé Jos. Ghesquière; Bruxelles, 1788, in-8° : ouvrage très-recommandable et qui a exigé de grandes recherches. Wastelain a donné une nouv. édit. de l'*Ars poetica* du P. du Cygne (Lille, 1734, pet. in-12).

Paquot, *Mémoires*. — Goethals, *Hist. des lettres en Belgique*, t. I, p. 410.

WAT TYLER (1), rebelle anglais, tué le 21 ou le 22 juin 1381, à Londres. C'était un humble tuilier du comté de Kent, que son courage et les événements mirent tout à coup à la tête d'une des plus menaçantes révoltes qui pendant le moyen âge éclatèrent dans les campagnes. Les prédications de Wicleff, et surtout celles, plus violentes, d'un de ses successeurs, John Ball, avaient déjà singulièrement préparé les esprits, lorsque les rigueurs apportées dans la perception d'une capitation qui frappait toute personne âgée de quinze ans, devinrent l'occasion d'un soulèvement, dont la tyrannie des seigneurs était la cause première et véritable. Un des collecteurs ayant eu l'idée, odieusement ingénieuse, de chercher sur la personne même des contribuables les marques de cette espèce de virilité et de nubilité pour l'impôt, Wat, outragé ainsi dans la pudeur de sa fille, tua l'homme qui avait essayé de porter la main sur elle. Ce fut le signal de la révolte, qui du Kent s'étendit bientôt aux comtés d'Essex, de Sussex, de Surrey, et de Cambridge (mai 1381). Bien accueillis à Canterbury, où ils tirèrent John Ball de prison, les insurgés s'élevèrent au nombre de cent mille sous les ordres de Wat Tyler, de Jonh Ball et de Jack Straw. Disant qu'il y avait trop de rois en Angleterre, et qu'ils n'en voulaient qu'un seul, ils juraient de ne se point séparer qu'ils n'eussent exterminé tous les seigneurs; toutefois, un fait remarquable, c'est qu'ils prétendaient n'agir qu'au nom du roi. Sortis de Canterbury le 11 juin, ils entrèrent à Rochester, où ils forcèrent un chevalier, John Newton, à se mettre à leur tête, puis, se dirigeant sur Londres, ils s'arrêtèrent sur la colline de Blackheath, à quelques milles de la capitale (12 juin). Cherchant à suppléer à la force par la temporisation, le jeune Richard II ne craignit pas de se rendre à l'invitation que les ré-

(1) En français *Gauthier le tuilier*. Wat est le diminutif de Walter.

voltés lui avaient faite de venir les trouver; mais ses paroles n'ayant produit aucun effet sur cette multitude (13 juin), elle se rua sur Londres. Plus avide de vengeance que de pillage, elle saccagea le palais du duc de Lancastre, et mit à mort l'archevêque de Canterbury, chancelier d'Angleterre, John Leg, principal commissaire de l'impôt, et le trésorier Robert Hales. Wat lui-même, s'il faut en croire Froissart et Knighton, se souvenant qu'un homme riche, nommé Richard Lyons, dont il avait été le valet, l'avait battu autrefois, entra chez lui avec ses gens, et lui fit couper la tête. Trop peu sûr de la fidélité du peuple de Londres pour risquer un combat contre les insurgés, Richard eut l'adresse d'engager une grande partie d'entre eux à se retirer hors de la ville, et, après s'être rendu de nouveau auprès d'eux, les apaisa en promettant qu'il leur délivrerait à chacun un acte d'affranchissement scellé de son sceau pour « eux, leurs hoirs et leurs terres » (15 juin). Moins confiants en la promesse royale, Wat Tyler, Straw et J. Ball profitèrent de l'absence du roi pour s'emparer de la Tour, sans toutefois s'y établir. Wat était alors résolu à appliquer les doctrines égalitaires de Ball, et à anéantir les droits féodaux, en un mot à supprimer tout intermédiaire entre le menu peuple et le roi. Il se trouvait avec les siens à Smithfield, lorsque Richard vint lui-même le trouver avec quelques hommes d'armes. Mais Wat, prenant les devants, s'avança à sa rencontre : « Roi, lui dit-il, penses-tu que ce peuple qui est là et autant à Londres, se doive partir de toi sans emporter leurs lettres? Nenni, nous les emporterons devant nous. » Ayant alors aperçu près du roi un écuyer avec lequel il s'était déjà pris de paroles, il voulut lui arracher des mains l'épée royale. Le maire de Londres, qui accompagnait le roi, ayant reçu de lui l'ordre d'arrêter Wat Tyler, le frappa à la tête d'un grand coutelas, et l'abattit aux pieds de Richard II; un écuyer mit pied à terre, et l'acheva d'un coup d'épée. Après lui les derniers restes de l'insurrection furent facilement détruits. Augustin Thierry, qui a raconté longuement l'insurrection de Wat Tyler, s'est trop préoccupé d'y voir une conséquence naturelle de la lutte latente entre la race vaincue des anciens Bretons et la race conquérante des Normands. On montre encore à l'hôtel des Poissonniers de Londres l'arme qui servit à tuer Wat Tyler.

Walsingham, Knighton, le moine d'Evesham, Froissart, *Chroniques*. — A. Thierry, *Hist. de la conquête de l'Anglet.*, t. IV. — Wallon, *Richard II*; Paris, 1864, t. II. — Defauconpret, *Wat Tyler*, roman hist.; Paris, 1833, 3 vol. in-12.

WATELET (*Claude-Henri*), littérateur et dessinateur français, né en 1718, à Paris, où il est mort, le 12 janvier 1786. Fils d'un receveur général des finances de la généralité d'Orléans, il succéda à son père dans cette charge à l'âge de vingt-deux ans. La grande fortune qui accompagnait presque toujours ces sortes d'offices ne fut pour lui qu'un moyen de se livrer plus facilement à ses dispositions naturelles pour les arts. Un voyage qu'il fit en Italie développa à la fois et la sûreté de son goût et l'habileté qu'il possédait déjà dans la pratique de presque tous les arts d'imitation. Il passa le reste de sa vie entouré d'artistes et d'écrivains, qu'il réunissait dans une charmante habitation, appelée *le Moulin-Joli*, et située sur les bords de la Seine. C'est là qu'il introduisit un des premiers en France le genre des *jardins anglais*. Dessinateur facile et spirituel, il recueillait dans ses voyages, comme dans celui de Lorraine en 1760, de nombreuses vues pittoresques, et gravait encore de charmantes vignettes pour les œuvres littéraires qu'il composait. Ses premiers essais dans les lettres furent quelques romans dans le goût de l'époque et une comédie que Cahusac mit plus tard en vers. Son poëme sur *l'Art de peindre*, sujet qui n'avait encore inspiré que la muse latine de Du Fresnoy et de l'abbé de Marsy, lui ouvrit les portes de l'Académie française, où il remplaça Mirabaud (juillet 1760). Froide, bien qu'écrite avec élégance, cette œuvre poétique était précédée de *Réflexions sur la peinture*, écrites avec autant de goût que de connaissances pratiques, et les artistes vantèrent beaucoup les gravures d'après Pierre qui ornaient le frontispice de chaque chant et que Watelet avait exécutées lui-même. Aussi Diderot disait-il : « Si le poëme m'appartenait, je couperais toutes les vignettes, je les mettrais sous des glaces, et je jetterais le reste au feu. » Lié avec tout le parti philosophique, avec D'Alembert surtout, Watelet écrivit pour l'*Encyclopédie* de nombreux articles sur les arts. Vers la fin de sa vie il perdit presque toute sa fortune, par l'infidélité d'un homme d'affaires; mais sa sérénité n'en fut pas altérée, et les amitiés que son caractère aimable et généreux lui avait faites lui restèrent fidèles dans la mauvaise fortune. On a de lui les ouvrages suivants : *Sylvie*, roman; Londres (Paris), 1743, in-8°, fig.; — *Zénéide*; Paris, 1744, 1754, in-8°: comédie en un acte et en prose, mise en vers par Cahusac; — *La Vallée de Tempe*; s. l., 1747, in-12; — *Vie de Louis de Boulongne, peintre*, impr. dans le *Recueil des vies des peintres du roi*; 1752, in-8°; — *L'Art de peindre, poëme avec des reflexions sur les differentes parties de la peinture*; Paris, 1760, gr. in-4° et pet. in-8°, fig.; Amst., 1761, gr. in-12, avec les poëmes latins de Du Fresnoy et de Marsy; — *Discours prononcé à l'Académie française*; Paris, 1761, in-4°; — *Deucalion et Pyrrha*, tragédie lyrique; s. l., 1768, in-4°, et 1772, in-4°; — *Essai sur les jardins*; Paris, 1774, in-8°; — *Phaon, drame lyrique, représenté devant LL. MM. à Choisy*; Paris, 1778, in-8°; — *La Maison de campagne à la mode*, comédie en deux actes et en prose;

Paris, 1781, in-8°; — *Dictionnaire des beaux-arts*, extrait de l'Encyclopédie méthodique, suivi du *Supplément sur la pratique des beaux-arts*; Paris, 1788, 2 vol. in-4°: cet ouvrage, augmenté par L'Évêque, a été réédité, Paris, 1792, 5 vol. in-8°, sous le titre de *Recueil de quelques ouvrages de M. Watelet* (Paris, 1784, in-8°); on y a réuni le roman de *Sylvie* et cinq pièces inédites. Quelques *Lettres* de Watelet ont été publiées dans l'*Histoire des amateurs français*, par M. Dumesnil. E. A.

Bachaumont, Marmontel, Morellet, *Mémoires*. — Grimm, La Harpe, *Corresp.* — Sedaine, *Disc. de réception à l'Acad. franç.* — Vicq d'Azyr, *Éloges*.

WATERLOO (*Antoine*), peintre et graveur hollandais, né vers 1600, mort à Utrecht, en 1662. On ignore les détails de sa vie. Il fut reçu en 1619 dans la corporation des peintres d'Utrecht, et fixa sa résidence aux environs de cette ville, entre Maarssen et Breukelen. Les motifs qu'on reconnaît dans ses paysages et dans ses eaux-fortes sont empruntés pour la plupart aux campagnes hollandaises; il y a cependant introduit quelquefois des sapins et des cascades, et on a cru pouvoir en conclure qu'il avait visité les régions du nord. Il faisait, à ce qu'on pense, peindre les figures de ses tableaux par son voisin J.-B. Weenix. Waterloo, devenu vieux, se retira à l'hôpital Saint-Job à Utrecht, et c'est là qu'il mourut. Ses peintures sont extrêmement rares. On cite de lui, au musée des Offices à Florence, *les Pêcheurs*, et des paysages à Berlin, à Munich, à Dresde et à Rotterdam. « Waterloo, a dit M. Burger, n'est pas si bon avec le pinceau qu'avec la pointe. » Il semble avoir eu conscience de l'inégalité de ses aptitudes, car il a volontiers négligé la peinture pour l'eau-forte. D'après Bartsch, l'œuvre gravé de Waterloo comprendrait cent trente-six pièces, sans compter quelques morceaux douteux. Ce sont des intérieurs de forêt, des prairies sillonnées de canaux, des clairières. Waterloo est un excellent dessinateur; il a un goût véritable, le sentiment des solitudes et l'instinct poétique. Ses meilleures eaux-fortes sont celles qui sont le moins chargées de travaux : il les a parfois alourdies en les retouchant au burin. Il est sans doute inutile de faire observer que pour se rendre compte du mérite singulier de Waterloo il faut l'étudier dans les premières épreuves de ses gravures, qu'il paraît avoir éditées lui-même : au dix-huitième siècle, ses cuivres tombèrent entre les mains de Basan, qui en fit faire un nouveau tirage après les avoir fait *réparer* par Watelet. Les épreuves de ce tirage sont lourdes, fatiguées, indignes en tous points de l'excellent graveur Waterloo. P. M.

Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 83. — Bartsch, *Manuel du graveur*.

WATHEK-BILLAH (*Abou-Djafar Haroun II, al*), calife abbasside d'Orient, né en 811, mort le 11 août 847, à Bagdad. Il monta sur le trône le 5 janvier 842, après la mort de son père Motassem. Son règne fut inauguré par une violente révolte à Damas, qui fut accompagnée de grands excès; il la réprima durement, et fit exécuter quinze cents des rebelles. L'empire arabe, affaibli par le luxe des souverains, par les divisions religieuses, par les révoltes des provinces et par l'influence croissante des Turcs, était en décadence. Le calife voulut cependant reprendre la guerre contre les Grecs : en 845 il envoya une armée dans l'Asie Mineure; mais l'entreprise, mal dirigée, échoua complétement et coûta beaucoup de monde aux musulmans. Wathek continua la tradition des successeurs d'Haroun-al-Raschid, qui oubliaient dans les plaisirs et le luxe les soucis du gouvernement; fastueusement généreux, il gaspillait les ressources de l'empire en folles prodigalités; il les répandait surtout sur les poëtes et les savants, et s'efforça de maintenir la splendeur littéraire qui avait régné à Bagdad sous Al Mamoun, qu'il prenait pour modèle; il scandalisa comme lui les orthodoxes musulmans par la faveur dont il entoura les fatimites et par la protection qu'il accorda à la secte des motazelites. Dans les questions religieuses il se montrait cruel, et se livrait à des emportements qui répandaient la terreur autour de lui. Un traité pour l'échange des prisonniers ayant été signé en 845, il en interdit les avantages à tous ceux qui ne voulurent pas reconnaître solennellement que le Koran était créé et que les fidèles ne devaient pas jouir après leur mort de la vue de Dieu. Il se fit plus d'une fois le bourreau de ceux qui persistaient à repousser sa doctrine. Cette intolérance souilla son règne, et diminua la popularité qu'appelaient sur lui sa générosité et les avantages physiques dont il était doué. Wathek eut pour successeur Motawakkel, son frère; quant à son fils *Mohtady*, exclu du trône à cause de sa jeunesse, il y parvint en 869.

Weil, *Hist. du califat*, en allem. — Noël des Vergers, *l'Arabie*, dans *l'Univers pitt.*

WATSON (Sir *William*), physicien anglais, né en 1715, à Londres, où il est mort, le 10 mai 1787. Fils d'un négociant, il passa de l'École des marchands tailleurs dans l'officine d'un apothicaire. Dès l'enfance il montra un goût marqué pour l'histoire naturelle, et surtout pour la botanique; cette passion le porta à faire de fréquentes herborisations autour de la capitale. Admis en 1741 dans la Société royale, il se distingua par son habileté et par son zèle, remporta en 1745 la médaille d'or de Copley pour les beaux travaux qu'il fit sur l'électricité, observa le premier les différences de couleur de l'étincelle, suivant qu'elle se dégage de corps différents, et eut beaucoup de part aux expériences accomplies en 1747 et en 1748 sur la Tamise, et qui étaient relatives à la vitesse du fluide électrique. Chargé en 1772 d'examiner l'état des poudrières de Purfleet, il s'unit à Franklin, à Cavendish et à Robertson pour con-

seiller l'usage des paratonnerres à verges pointues. Ses recherches étendirent sa réputation en Europe, et les universités de Halle et de Wittemberg lui conférèrent le diplôme de docteur en médecine. En 1759 il quitta la pharmacie, se fit agréger au collége des médecins, et fut attaché en 1762 à l'hospice des Enfants trouvés. Depuis longtemps il avait obtenu, par l'intermédiaire de Sloane, une des places de conservateur au British Museum. La noblesse à vie lui fut accordée en 1786. Outre de nombreux mémoires qu'il a fournis aux *Philosophical Transactions*, au *Gentleman's Magazine* et aux *London medical observations*, Watson a publié : *Account of a series of experiments upon the most successful method of inoculating the small pox*; Londres, 1768, in-8° ; — *On time*; ibid., 1785, in-8°.

Pulteney, *Sketches*. — Rose, *Biogr. dict.*

WATSON (*Robert*), historien anglais, né vers 1730, à Saint-Andrews (Écosse), où il est mort, en 1780. Il était fils d'un commerçant qui joignait la profession de brasseur à celle d'apothicaire. Après avoir fait ses classes dans sa ville natalé, il étudia la théologie dans les universités de Glasgow et d'Édimbourg ; en même temps, et sur le conseil de lord Kames, il donna chaque hiver depuis 1751, d'abord à Glasgow, puis à Édimbourg, un cours de rhétorique et de belles-lettres, en suivant le plan qu'Adam Smith venait de tracer. Dès qu'il eut passé les examens de licence (1758), il concourut pour l'emploi de ministre d'une des paroisses de Saint-Andrews ; mais n'ayant pas réussi à l'obtenir, il entra dans l'enseignement, fut pourvu d'une chaire dans l'université, et professa successivement la logique, la rhétorique et les belles-lettres. Peu de temps avant de mourir, il devint principal des colléges unis de Saint-Sauveur et de Saint-Léonard. On a de lui : *History of the reign of Philip II of Spain*; Londres, 1777, 2 vol. gr. in-4° ; réimpr. une dizaine de fois jusqu'en 1839, et trad. en français (Amst., 1778, 4 vol. in-12) par Mirabeau et Durival ; — *History of the reign of Philip III*; Londres, 1783, gr. in-4° ; réimpr. plusieurs fois jusque en 1862, et trad. en français (Paris, 1809, 3 vol. in-8°) par Bonnet : ouvrage complété pour les Ve et VIe livres par W. Thompson. L'auteur a pris dans ses compositions historiques Robertson pour modèle, mais il n'est point parvenu à l'égaler. Sa réputation, jadis surfaite, est bien réduite aujourd'hui, et ses écrits n'ont que peu de valeur ; c'est à peine si l'on y peut voir un recueil de matériaux, puisqu'ils n'ont point pour base les sources originales. On a reproché avec raison à Watson un style lourd et uniforme, un vain étalage de science militaire, peu d'exactitude et l'absence de tout esprit philosophique.

Biogr. britann. — R. Chambers, *Illustrious Scotsmen.*

WATSON (*Richard*), savant prélat anglais, né en août 1737, à Heversham (Westmoreland), mort le 4 juin 1814, à Calgarth-Park (même comté). Il fit ses études au collége de sa ville natale, que son père avait dirigé de 1698 à 1737. En 1754 il obtint une bourse à Cambridge, y prit ses degrés littéraires, et entra dans le corps des agrégés. A la mort de Hadley (1764), il fut élu à l'unanimité professeur de chimie. Ce choix semble d'autant plus étrange qu'il ne possédait alors que des notions élémentaires sur cette science ; mais il ne trompa point la confiance qu'on lui témoignait. Avec l'aide d'un préparateur qu'il fit venir de Paris, et en s'enfermant dans un laboratoire, il se mit en mesure de commencer, quatorze mois après sa nomination, un cours qui fut très-suivi. Il occupa sa chaire pendant plusieurs années, toujours avec le même succès. En 1768 il publia, sous le titre d'*Institutiones metallurgicæ* (Londres, in-8°), un résumé de ses leçons. Devenu membre de la Société royale (1769), il enrichit les *Philosophical Transactions* d'un grand nombre de dissertations estimables. Entre autres ouvrages scientifiques, on lui doit des *Chemical Essays* (Lond., 1781-87, 5 vol. in-12), excellent recueil, dont il y a eu sept éditions. En octobre 1771, Watson avait été nommé professeur de théologie à Cambridge, bien que, de son propre aveu, il ne fût pas alors plus apte à remplir ces fonctions qu'il ne l'avait jadis été à enseigner la chimie. Du reste, il aimait à s'entendre appeler « le professeur αὐτοδίδακτος », et se vantait de ne devoir ses connaissances ni aux hommes ni aux livres. Son tempérament, à ce qu'il dit lui-même, le rendant impropre au célibat, il epousa en 1772 la fille d'un riche propriétaire, et le lendemain de son mariage alla prendre possession d'une sinécure ecclésiastique que l'évêque de Saint-Asaph lui avait accordée à la demande du duc de Grafton. En 1782, après avoir obtenu divers autres bénéfices, il fut promu à l'évêché de Llandaff par le premier ministre, lord Shelburne, qui espérait ainsi se concilier le duc de Rutland, protecteur et ancien élève du nouveau prélat ; mais ce dernier se montra récalcitrant. La première chose qu'il fit après avoir coiffé la mitre fut de publier une *Letter to the archbishop Cornwallis on the Church revenues* (1783, in-8°), où il cherche à établir que les évêques ne doivent pas être plus riches les uns que les autres. Dans la chambre des lords, il parla assez rarement, bien qu'il sût se faire écouter, et se prononça presque toujours en faveur des whigs. Ce fougueux partisan de l'égalité acquit une fortune considérable, et ajouta aux nombreux revenus qu'il tirait de l'Église une propriété qu'il vendit plus d'un demi-million de francs et que lui avait léguée un de ses anciens élèves. Il passa les dernières années de sa vie dans le Westmoreland, à Calgarth, où, loin de son diocèse, il partageait son temps entre les délassements de l'esprit et la surveillance d'un

magnifique domaine. Outre les ouvrages cités, Watson a laissé : *Apology for Christianity*; Cambridge, 1776, 1794, in-12 : suite de lettres adressées à Gibbon au sujet des principes qu'il avait émis dans son *Histoire de l'empire romain*; — *Collection of theological tracts*; ibid., 1785, 1791, 6 vol. in-8°; — *Considerations on the expediency of revising the Liturgy of the Church of England*; ibid., 1790, in-8° : projet de réforme qui souleva de grandes colères contre l'auteur; — *A Charge to the Clergy*; ibid., 1791, in-8° : mandement où il porte aux nues la révolution française. Sur ce dernier point, Watson ne tarda pas à changer d'avis; car en 1793 il fit imprimer un sermon (*The wisdom and goodness of God in having made both rich and poor*), où il parle de la *tournure bizarre* qu'avait prise ce grand mouvement, et s'efforce de prouver que ses prévisions étaient justes, mais que les événements se sont trompés; — *Apology of the Bible, in a series of letters to Thomas Paine*; Londres, 1796, in-12 : celui de ses écrits dont on se souvient le plus; — *An Address to the people*; Londres, 1798, in-8° : appel énergique en faveur de la guerre contre la France, qui produisit une vive sensation et n'eut pas moins de quatorze éditions successives; — *Thoughts on the intended invasion*; Londres, 1803 : opuscule conçu dans le même esprit que le précédent et dont le succès fut presque égal; — *Miscellaneous Tracts on religious, political and agricultural subjects*; Londres, 1815, 2 vol. in-8°; — *Anecdotes of the life of R. Watson*; Londres, 1817, in-4° : mémoires écrits par lui-même.

Critical examination of the bishop of Llandaff's Anecdotes of his life; Londres, 1818, in-8°. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Knight, *English cyclop.*, biogr.

WATT (*Joachim* DE), en latin *Vadianus*, érudit suisse, né le 30 décembre 1484, à Saint-Gall, où il est mort, le 6 avril 1551. D'une famille noble, il fit de bonnes études, et fut envoyé en 1508 à Vienne pour achever son éducation. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie et l'Italie, il obtint la chaire des arts libéraux à Vienne, et reçut de Maximilien Ier le double titre de poëte et d'orateur impérial (12 mars 1514). Il s'appliqua aussi à la médecine, et dès qu'il eut pris son diplôme (1517), il retourna dans sa ville natale, où il exerça, le plus souvent au profit des pauvres. En 1526 il fut élu bourgmestre. Jouissant d'un grand crédit sur ses compatriotes, il l'employa à répandre la réforme, qu'il avait embrassée avec ardeur, et à concilier les différends qui s'élevaient dans la confédération helvétique. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Elegia exegetica de Vadianorum familiæ insignibus*; Vienne, 1517, in-4°; — *De poetica et carminis ratione*; ibid., 1518, in-8°; — *Commentaria in Pomp. Melam*; ibid., 1518, in-fol.; Bâle, 1522, in-fol.; — *Scholia in Plinii historiam naturalem*; Zurich, 1534, 1538, in-fol.; — *Aphorismorum lib. VI de Eucharistia*; ibid., 1539, 1585, in-8°; — plusieurs dissertations historiques impr. dans *Script. rerum alleman.* de Goldast. Vadianus a laissé en manuscrit : *Description de Torgau*, *Chronique de Saint-Gall, de 1200 à 1491*, et *Histoire du couvent de Saint-Gall*, le tout en allemand.

Huber, *Ehrengedæchtniss Joach. von Watt*; Saint-Gall, 1683, in-8°. — Senkenberg, *Præfatio ad Goldastum*. — Haltmeyer, *Beschr. der Stadt St-Gallen*. — Leu, *Helvetisches Lexicon*.

WATT (*James*), célèbre inventeur anglais, né à Greenock (Écosse), le 19 janvier 1736, mort le 25 août 1819, à Heathfield, près Birmingham. Son grand-père, Thomas, ayant perdu ses biens dans les troubles civils, enseignait les mathématiques appliquées. Thomas eut deux fils, *John*, l'aîné, qui suivit à Glasgow la profession de son père, et *James*, qui fut le père de celui dont nous allons tracer la vie. Trésorier du conseil municipal, James était à la fois fournisseur d'instruments nécessaires à la navigation, entrepreneur de bâtisses et négociant. Il mourut en 1782, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. James Watt eut pour premiers instructeurs son père et sa mère, et, à cause de sa constitution maladive, ses parents ne se hâtèrent pas trop de l'envoyer à l'école. Un ami du père vit un jour le petit James tracer avec de la craie toutes sortes de lignes. « Pourquoi n'envoyez-vous pas, s'écria-t-il, cet enfant à l'école, au lieu de lui laisser gaspiller ainsi son temps? » — « Mais vous pourriez bien, monsieur, répliqua le père, vous être trompé dans votre jugement; voyez ce qui occupe mon fils. » L'enfant de six ans cherchait à résoudre un problème de géométrie. Le jeune Watt passait pour un enfant paresseux et incapable, parce qu'il s'amusait à démonter et à remonter les jouets qui tombaient sous sa main. Sa tante Muirhead surtout lui reprochait d'employer son temps à ôter et à remettre le couvercle de la théière, à examiner les gouttelettes que la condensation de la vapeur formait à la surface d'un métal poli. Une curiosité insatiable, secondée par une excellente mémoire, portait Watt à vouloir s'initier à presque toutes les branches des connaissances humaines. Les ouvrages d'histoire naturelle et de médecine, de chimie et de physique, notamment les *Éléments de philosophie naturelle*, de S'Gravesande avaient pour lui autant d'attrait que les traditions populaires et les vieilles ballades de l'Écosse. Cependant peu à peu sa vocation se dessina. En juin 1755, il entra dans les ateliers de John Morgan, constructeur d'instruments de mathématiques à Londres; il n'y resta qu'un an. De retour en Écosse, il eut quelques contestations avec des corporations ouvrières, jalouses de leurs privilèges surannés, et fut attaché à l'université de Glasgow en qualité d'ingénieur. On montre encore de lui, comme datant de cette époque, les premières épures de la machine à

vapeur, remarquables par la délicatesse et la précision du trait. Grâce à son intelligence et à sa dextérité manuelle, il s'acquit bientôt une telle réputation que les plus illustres professeurs de l'université recherchaient son intimité. Nous citerons en première ligne Black, que Lavoisier appelait son maître, Robison, Simson, et Adam Smith.

La diversité de ses aptitudes se fit aussi remarquer dans ses travaux d'art. Ainsi, quoiqu'il fût étranger à la musique, il entreprit et mena à bonne fin un orgue, qui devait résoudre certaines difficultés de son connues sous le nom de *tempérament*. Mais son invention capitale eut pour point de départ la possibilité de condenser la vapeur d'eau dans un vase entièrement séparé du cylindre où s'exerce l'action mécanique; elle date de 1765. D'importants travaux de localité, relatifs au canal Calédonien, mirent Watt, dès 1767, en relations avec des capitalistes et des entrepreneurs considérables. Au commencement de 1774 il se lia d'une amitié sincère avec Boulton, homme de bon conseil et toujours prêt à encourager, par sa fortune, l'esprit de découvertes. Cette liaison fait époque dans la vie de Watt. Boulton fit venir son ami à Soho, près de Birmingham, où il résidait. D'amis ils devinrent associés. Comptant parmi les habitants du voisinage Priestley, Keir, Darwin, ils fondèrent une société savante sous le nom de *Lunar Society*, parce qu'on se réunissait chaque soir de la pleine lune. Beaucoup d'idées, qui ne se trouvaient encore qu'à l'état embryonnaire, furent dès lors promptement mûries.

Watt avait épousé, en 1764, M[lle] Miller, sa cousine. Ce mariage exerça la plus heureuse influence sur son caractère, qui depuis une maladie nerveuse menaçait de tourner à la mélancolie. De cette union naquirent quatre enfants, deux garçons et deux filles. Au grand chagrin de son mari, M[me] Watt mourut en couches d'un troisième garçon. Quelques années après il se remaria avec M[lle] Mac-Gregor, et se retira des affaires, au commencement de 1800, à l'expiration du privilége qu'il avait obtenu du parlement. Ses deux fils s'associèrent à Boulton fils pour continuer l'exploitation de la fabrique de Soho, qui occupe encore aujourd'hui en Angleterre le principal rang parmi les ateliers de construction des grandes machines à vapeur. En 1804, il perdit le second de ses fils, *Gregory*, qui s'était fait remarquer par quelques travaux de géologie et de littérature. Cet événement inattendu remplit ses dernières années d'une profonde tristesse. Rien ne pouvait le faire sortir de son apathie, et il semblait vouloir réaliser ce qu'il avait un jour écrit à un ami : « Je ne connais que deux plaisirs, la paresse et le sommeil. » Paroles assez étranges pour un homme de génie, attentif aux moindres faits, devant lesquels le vulgaire des hommes passe indifférent (1).

Depuis 1790 Watt résidait dans une terre voisine de Soho, nommée Heathfield. Ce fut là qu'il charmait ses amis par ses causeries intimes, et que le vit, en 1816, Walter Scott. Le célèbre romancier en a donné le portrait suivant, dans la préface du *Monastère* : « Watt n'était pas seulement le savant le plus profond, il était encore le meilleur, le plus aimable des hommes. La seule fois que je l'aie rencontré, il était entouré d'une petite réunion de littérateurs.... Dans sa quatre-vingt et unième année, le vieillard, alerte, aimable, bienveillant, prenait un vif intérêt à toutes les questions; son savoir était à la disposition de quiconque le réclamait. Il répandait sur tous les sujets les trésors de ses talents et de son imagination. Il y avait parmi les personnes présentes un profond linguiste; Watt discutait avec lui sur l'origine de l'alphabet comme s'il avait été contemporain de Cadmus. Un célèbre critique s'étant mis de la partie, vous eussiez dit que le vieillard avait consacré toute sa vie à l'étude des belles-lettres et de l'économie politique. Inutile de parler des sciences : c'était sa carrière brillante et spéciale. Nous découvrions enfin qu'aucun roman du plus faible renom ne lui avait échappé, et que la passion de l'illustre savant pour ce genre d'ouvrages était aussi vive que celle qu'ils inspirent aux jeunes modistes de dix-huit ans. » Watt partageait avec les hommes de génie cette souplesse de l'esprit qui se montre apte à tout et se prête à toutes les inspirations. Lord Jeffrey comparait cette organisation merveilleuse de son ami à la trompe de l'éléphant qui peut, avec une égale facilité, saisir une paille et déraciner un chêne. Sa santé s'était fortifiée avec l'âge. Fidèle à la devise de son cachet (un œil entouré du mot *observare*), il essaya de tous les genres d'étude, et se mit enfin à étudier l'idiome anglo-saxon (1). Il conserva la puissance de ses facultés jusqu'au moment suprême, et s'éteignit dans sa quatre-vingt-quatrième année. Il fut enterré à Heathfield. Sa statue en marbre, chef-d'œuvre de Chantrey, est au nombre des monuments qui ornent l'abbaye de Westminster. L'inscription mise au piédestal a été composée par lord Brougham; elle est trop longue pour être simple.

Un mot maintenant sur la découverte qui a immortalisé le nom de Watt.

L'emploi de la vapeur comme force locomotrice est une de ces idées qui mûrissent lentement et

(1) On cite à ce sujet une anecdote assez curieuse. Un homard, qu'il voyait servi sur la table, lui donna un jour l'idée de tirer parti de la mobilité de la queue du crustacé pour la construction d'un tuyau de conduite articulé, susceptible de se plier à toutes les inflexions du lit d'une rivière, dont il s'agissait de transporter les eaux à une certaine distance.

(1) Un autre exemple du même genre est à notre connaissance personnelle. Gauss, que La Place lui-même regardait comme le premier mathématicien de l'Europe, se désola un jour devant nous de ne trouver aucun sujet vierge pour son esprit, et il nous chargea, étant de passage à Gœttingue (en octobre 1846), de lui envoyer de Paris les ouvrages nécessaires pour apprendre le *russe*. Gauss était alors, comme Watt, plus que septuagénaire.

qui ne sont jamais l'œuvre d'un seul homme. Voyez aux articles *Héron d'Alexandrie*, *Caus* (Salomon de), *Papin*, *Roger Bacon*, etc., la part qu'eurent ces esprits inventifs. Les forces naturelles, dont l'étude scientifique ne date pour ainsi dire que d'hier, ne servirent d'abord aux hommes qu'à se terrifier ou qu'à s'entre-détruire. On a trouvé dans le pays des Cattes une idole en métal, appelée le *Busterich*, que les prêtres de la Germanie employaient, selon toute apparence, dans leurs cérémonies religieuses. La tête de cette idole était en métal et creuse en dedans. Ils la remplissaient d'eau par une ouverture circulaire, pratiquée au sommet, qu'ils fermaient ensuite ainsi que la bouche, avec des tampons de bois. Des charbons incandescents, placés dans le tronc du dieu, échauffaient invisiblement le liquide contenu dans la cavité crânienne, et bientôt la vapeur produite faisait sauter les tampons : elle s'échappait avec bruit par des jets qui formaient un épais nuage devant les adorateurs stupéfaits. Ce fait physique, fort simple pour nous, ne pouvait être alors qu'un miracle. Personne ne songeait à ce que l'eau, occupant à l'état de vapeur un espace beaucoup plus grand, devait nécessairement chasser devant elle les obstacles qu'on lui opposait. La poudre à canon, par les gaz qui s'engendrent pendant sa combustion, agit d'une manière tout à fait analogue. — Rivault, précepteur de Louis XIII, découvrit, en 1605, qu'une bombe pleine d'eau ne tarde pas à faire explosion, quand on la met sur le feu après l'avoir bouchée, en d'autres termes, lorsqu'on empêche la vapeur d'eau de se dégager librement à mesure qu'elle se produit. Examinez maintenant ce qui se passe dans cette expérience : au bas de la bombe se trouve de l'eau très-chaude, mais encore liquide; tout le reste est rempli de vapeur. L'un des principaux caractères de la vapeur, comme de toute matière gazeuse ou aériforme, c'est d'exercer la même action dans tous les sens. Elle pressera donc avec la même intensité l'eau du bas et les parois du globe métallique. Supposons celui-ci, à sa partie inférieure, garni d'un robinet. Dès que le robinet sera ouvert, l'eau, pressée par la vapeur, en jaillira avec une violence extrême. Rien n'empêche de diriger ensuite ce jet verticalement; il suffit pour cela d'adapter le robinet à un tuyau recourbé. L'eau montera d'autant plus que sa température sera plus élevée, ou, ce qui revient au même, son *mouvement est proportionnel à l'élasticité de la vapeur*, et ce rapport n'a pour limites que la résistance des parois de l'appareil. A la place de la bombe, mettez une chaudière, et vous aurez la première machine à vapeur, une *machine à épuisement*. Tout dépend de la manière de voir ou de concevoir les choses. Si vous mêlez, par exemple, un kilogramme d'eau à 0° avec un kilogramme d'eau à 79°, vous aurez deux kilogrammes d'eau à 39 degrés et demi, c'est-à-dire que le mélange aura la température moyenne des liquides composants : pour se mettre au même niveau de température, l'un a gagné ce que l'autre a perdu. Ce fait est tellement simple que l'on ne comprendrait point qu'il pût en être autrement. Mais en voici la contre-partie. Mêlez un kilogramme de glace à 0°, c'est-à-dire de l'eau à l'état solide, avec le même kilogramme d'eau à 79°; la glace, baignée dans l'eau chaude, ne manquera pas de fondre, et comme de part et d'autre le poids de la matière est le même, vous aurez deux kilogrammes d'eau. Mais il y a ici quelque chose qui n'existait pas dans la première expérience : c'est le changement de la glace en eau. Ce petit fait se lie intimement à un autre, qui vous frappera davantage. Plongez un thermomètre dans le mélange ainsi obtenu : il ne marquera plus la température du mélange précédent; la température ne sera cette fois que de zéro. Que sont devenus les 79° du kilogramme d'eau? Ils ont disparu. Or, comme rien ne se perd dans la nature, il faut que cette chaleur se retrouve quelque part, sous n'importe quelle forme. Eh bien, elle a été employée à désagréger les molécules de la glace, à faire passer l'eau de l'état solide à l'état liquide. Le changement c'est du mouvement; le mouvement c'est de la chaleur transformée; et cette transformation peut se mesurer par équivalents. Elle a encore lieu lorsqu'on fait passer l'eau de son état liquide à l'état de vapeur. — La transformation de la chaleur en mouvement, voilà une nouvelle manière d'expliquer les faits; elle a depuis peu remplacé avec avantage l'ancienne doctrine des physiciens, qui nommaient chaleur *latente* ce que nous appelons aujourd'hui chaleur *transformée*. En se plaçant au premier point de vue, on se rend plus facilement compte de beaucoup de phénomènes autrefois inexplicables.

La première chose qui frappe dans le fonctionnement d'une machine à vapeur, c'est le mouvement de va et vient d'une tige de fer ou du piston. Ce fut aussi le point de départ de toute l'invention. Pour soulever le piston mobile dans un corps de pompe, on fait arriver la vapeur d'eau sous la face inférieure du piston, et pour le faire redescendre, on condense la vapeur dans le corps de pompe par l'injection d'eau froide, de manière à former un vide au-dessous du piston, qui s'abaisse alors par la seule force de la pression atmosphérique. Tels furent les principes de construction de la machine de Newcomen, dit *machine atmosphérique*. Ce fut là-dessus que Watt exerça son esprit inventif, et parvint ainsi à résoudre d'importants problèmes.

Un des principaux titres de Watt à la reconnaissance de la postérité, c'est d'avoir découvert le moyen d'opérer la condensation de la vapeur dans un vase séparé, totalement distinct du corps de pompe, et ne communiquant avec lui qu'à l'aide d'un tube étroit. Ainsi, le vase sé-

paré du corps de pompe, et dans lequel la vapeur vient par intervalles se précipiter, en d'autres termes, le *condensateur*, voilà la plus précieuse invention de Watt. Dans la machine qui porte le nom de ce grand ingénieur, et qu'on appelle *machine à double effet*, l'atmosphère n'a plus d'action. Le corps de pompe est fermé dans le haut par un couvercle métallique, percé seulement à son centre d'une ouverture garnie d'étoupe grasse et bien serrée, à travers laquelle la tige cylindrique du piston se meut librement, sans pourtant donner passage à l'air ou à la vapeur. Le piston partage ainsi le corps de pompe en deux capacités fermées et distinctes. Quand il doit descendre, la vapeur de la chaudière arrive librement à la capacité supérieure par un tube disposé à cet effet, et pousse le piston de haut en bas, comme le fait l'atmosphère dans la machine de Newcomen. Ce mouvement n'éprouve pas d'obstacle, attendu que pendant qu'il s'effectue le dessous du corps de pompe est en communication avec le condensateur. Dès que le piston est entièrement descendu, les choses se trouvent complétement renversées par le jeu de deux robinets. Alors la vapeur que fournit la chaudière ne peut aller qu'au-dessous du piston qu'elle doit soulever; et la vapeur supérieure, qui l'instant d'avant déterminait le mouvement descendant, va se résoudre en eau dans le condensateur, avec lequel elle se trouve à son tour en libre communication. Le jeu contraire des mêmes robinets replace toutes les pièces dans l'état primitif, dès que le piston est arrivé au haut de sa course. La machine marche ainsi indéfiniment avec une puissance à peu près égale, soit que le piston monte, soit qu'il descende; mais la dépense de vapeur est précisément le double de celle qu'une machine atmosphérique ou *à simple effet* aurait occasionnée. Si la chaudière est en libre communication avec le corps de pompe pendant tout le temps du mouvement alternatif du piston, il se produira une vitesse nuisible aux limites des excursions du piston. Pour obvier à cet inconvénient, Watt imagina de fermer le robinet par lequel arrive la vapeur quand le piston est aux deux tiers de sa course, et de lui faire parcourir le tiers restant par la vitesse acquise. Les effets d'une vitesse nuisible sont ainsi prévenus ou affaiblis, et en même temps il y a économie de combustible. Ce fut là le but de *la machine à détente*. Il serait inopportun d'entrer ici dans de plus longs détails.

Nous avons encore à signaler la part qui revient à Watt dans la découverte de la composition de l'eau. C'est à Cavendish qu'on attribue généralement la découverte de la composition de l'eau. Mais avant ce physicien, Warltire avait constaté, en janvier 1781, qu'on obtient de l'eau en faisant passer une étincelle électrique dans un mélange d'oxygène et d'hydrogène. Priestley, répétant la même expérience en avril de la même année, démontra que le poids de l'eau qui se dépose sur les parois du vase métallique au moment de la détonnation des deux gaz explosibles, est la somme des poids de ces deux gaz. Watt, à qui Priestley communiqua ce résultat, y vit aussitôt la preuve que l'eau n'est pas un corps simple. « Quels sont les produits de votre expérience? écrivit-il à son ami : de l'eau, de la lumière et de la chaleur. Ne sommes-nous pas dès lors autorisés à en conclure que l'eau est un composé des deux gaz oxygène et hydrogène, privés d'une partie de leur chaleur latente; que l'oxygène est de l'eau privée de son hydrogène mais unie à de la chaleur et à de la lumière latente? » — Ce passage, cité par F. Arago, est extrait d'une lettre de Watt en date du 26 avril 1783 et insérée dans le t. LXXIV des *Philosophical Transactions*.

Watt n'a pas écrit d'ouvrage scientifique proprement dit : on n'a de lui que des lettres et des extraits d'une espèce de mémorial où il avait consigné les principaux faits et gestes de sa vie; mais tant que le monde durera, le nom de Watt restera indissolublement associé à l'histoire de la machine à vapeur, l'une des plus belles conquêtes de l'esprit humain. F. HOEFER.

Playfair, dans *Monthly magazine*, 1819. — Jeffrey, dans *Edinburgh review*, 1819. — *Penny Cyclopædia*. — J. Forbes, *Diss. on the progress of science*, ch. IV, dans la 8e édit. de l'*Encycl. britannica*. — F. Arago, *Vie de J. Watt*; Paris, 1838, in-8°. — J. Muirhead, *Correspondence of J. Watt on his discovery of the theory of composition of water*; Lond., 1846, in-8°; le même, *The Origin and the progress of the mechanical inventions of J. Watt, illustrated by his corresp.*; ibid., 1854, 3 vol. in-8°.

WATTEAU (1) (*Jean-Antoine*), peintre français, né le 10 octobre 1684, à Valenciennes, mort le 18 juillet 1721, à Nogent-sur-Marne, près Paris. On ne possède qu'un petit nombre de faits positifs sur sa vie. Il était fils d'un maître couvreur, qui le plaça chez un mauvais peintre de la ville. A cette école insuffisante, Watteau n'apprit presque rien; mais il avait la flamme sacrée : pendant ces premières années d'étude, il marcha seul, dessinant sans cesse d'après nature, et reproduisant avec une naïveté flamande les scènes de la campagne et de la rue. Son maître lui étant inutile, il le quitta et fit connaissance avec un autre artiste, dont le métier était de peindre des décorations de théâtre (2). Ils arrivèrent ensemble à Paris en 1702. Watteau ne travailla avec lui que pendant quelques mois : l'ayant quitté, « faute d'ouvrage », il se mit à la solde d'un marchand qui avait chez lui une

(1) Bien qu'il soit de mode aujourd'hui d'orthographier ainsi son nom, on aurait peut-être le droit d'hésiter sur ce point, puisque Mariette l'appelle ordinairement *Wateau*, et puisque l'artiste a signé *Vateau* un reçu dont les *Archives de l'art français* nous ont conservé le texte.

(2) En rapprochant le récit de M. de Julienne de celui de Gersaint, nous sommes autorisé à penser que ce peintre s'appelait Métayer, et qu'en promettant à Watteau de le faire employer aux décorations de l'Opéra, il avait imprudemment engagé sa parole.

douzaine d'élèves, et qui, exclusivement occupé de son commerce, leur faisait faire tantôt des copies d'après des tableaux anciens, tantôt des peintures de dévotion pour les églises de village. Cette situation, qui était celle d'un manœuvre, ne pouvait ni convenir à l'ambition de Watteau, ni à son humeur changeante. Il entra chez Claude Gillot, un vrai maître celui-là. C'est chez lui, écrit Gersaint, qu'il « se débrouilla totalement ». C'est là, on peut l'assurer, qu'il prit du goût pour les sujets empruntés aux scènes de la comédie italienne, car Gillot dessinait des costumes pour le théâtre; il peignait des décorations pour les ballets, il faisait des patrons de tapisserie, et Watteau trouva dans son atelier l'occasion d'essayer ses forces presque en tous les genres. Bien qu'ils parussent faits pour se comprendre, le maître et l'élève ne tardèrent pas à se séparer. Celui-ci passa alors chez un autre peintre d'ornements et de « grotesques », Claude Audran, qui était « gardien du Luxembourg ». Audran, qui était habile homme, le fit travailler avec lui à la Muette et dans plusieurs résidences princières; mais il lui rendit un bien autre service, en lui ouvrant, dans le palais dont il avait la garde, cette galerie fameuse où Rubens avait peint l'histoire allégorique de Marie de Médicis. Watteau, dont les origines étaient presque flamandes, reconnut dans Rubens son véritable modèle; il l'étudia avec passion, il donna plus de liberté à son pinceau, il débarrassa peu à peu son coloris des tons bruns et rougeâtres dont on faisait abus dans l'école de Gillot. Lorsqu'il sortit de chez Audran, Watteau était un maître (1709). Il était depuis longtemps tourmenté du désir de voir l'Italie, et, dans l'espoir d'y être envoyé aux frais du roi, il prit part au concours académique. Deux sujets ayant été, selon l'usage, donnés aux concurrents, il peignit *David accordant à Abigaïl le pardon de Nabal;* mais il n'obtint que le second prix, le premier ayant été décerné à un artiste inconnu, Antoine Grison. Cet échec paraît avoir provoqué chez Watteau un accès de découragement. Il voulut retourner à Valenciennes; comme il n'avait pas la bourse assez bien garnie pour faire le voyage, il peignit un *Départ de troupes*, charmant tableau que Cochin a gravé plus tard, et que Sirois, le beau-père de Gersaint, lui paya 60 livres. Watteau, qui ne s'était jamais vu si riche, partit pour Valenciennes : il revit sa famille; mais à peine arrivé, il se sentit comme dépaysé dans sa patrie; il regretta d'avoir si vite abandonné le combat, et bientôt il était de retour à Paris.

A dater de cette époque la fortune, longtemps contraire, commença à sourire à Watteau. Le marchand Sirois lui ayant demandé une seconde peinture pour faire pendant à sa première, il peignit une *Halte d'armée*, dont le prix fut fixé à 200 livres. Enfin, en 1712 (c'est Caylus qui nous l'apprend), l'artiste, qui ambitionnait toujours d'obtenir la pension du roi, se hasarda à envoyer ces deux tableaux à l'Académie. Agréé sur la recommandation du vieux La Fosse, il fut définitivement reçu, le 28 août 1717 : il donna pour son morceau de réception sa fameuse esquisse *l'Embarquement pour Cythère* (musée du Louvre), se fit inscrire sur les registres académiques sous le titre nouveau de « peintre des fêtes galantes ». Des amitiés illustres, d'ardentes sympathies s'étaient groupées autour de Watteau. On lui pardonnait l'irrégularité de son humeur, sa mélancolie, son amour de la solitude, parce qu'on le savait malade et qu'on le traitait comme un grand enfant. Il était de ceux qui aiment à cacher leur vie. Une inquiétude constante le poussait à changer souvent de logis et à se dérober à l'ennui des visites importunes. Watteau demeura successivement chez Sirois, chez le financier Crozat, chez Vleughels, son collègue à l'Académie, et chez Gersaint, qui fut le plus fidèle de ses amis. Les connaisseurs tenaient son talent en grande estime. En 1719, Watteau peignit un tableau pour le régent; mais, en dehors des peintures décoratives qu'il exécuta à la Muette avec Audran, il ne paraît pas avoir travaillé pour le roi.

Cependant la santé de l'artiste s'altérait. Des témoignages contemporains prouvent que le peintre qui a mis dans son œuvre tant de gaîté, d'esprit et de lumière était atteint de phthisie. Il résolut de faire un voyage en Angleterre pour consulter le docteur Mead, et aussi parce qu'il savait que son talent était très-goûté à Londres. Il quitta Paris pendant l'automne de 1720. Mead, grand amateur des arts, le logea chez lui; des personnages de la cour et le roi Georges Ier lui-même employèrent son pinceau. Mais le climat de l'Angleterre était contraire au tempérament de Watteau, la saison était mauvaise, et bientôt il fut pris d'un redoublement de tristesse. Le séjour de Londres lui devint intolérable, et au commencement de février 1721 il était de retour en France. « Le 11 février, écrit Rosalba dans son *Journal*, j'entrepris de faire pour M. Crozat le portrait de M. Vateau. » De grands travaux attendaient l'artiste à son arrivée à Paris. Crozat l'associa à Nattier dans l'exécution d'une série de dessins d'après les tableaux du roi qu'il se proposait de faire graver; Gersaint obtint de lui une enseigne pour sa boutique du pont Notre-Dame. Mais le mal faisant des progrès, Watteau voulut se retirer à la campagne. Un intendant des Menus, Philippe Le Febvre, lui offrit un asile dans sa maison de Nogent. Watteau s'y installa; il travailla encore d'une main languissante, il eut même la force de donner quelques conseils à son élève Pater; mais les sources de la vie étaient épuisées chez lui, et il mourut doucement, dans les bras de Gersaint, le 18 juillet 1721. Il n'avait pas trente-sept ans.

Watteau occupe dans notre école une place à part, une place qui, les temps de la justice étant venus, s'agrandit et devient de jour en jour meilleure. Les origines de son talent, nous l'avons dit, doivent être cherchées du côté de la Flandre, et l'admiration qu'il a constamment professée pour Rubens montre qu'il le reconnaissait pour son véritable maître. Les études qu'il fit chez Crozat d'après les tableaux de l'école vénitienne exercèrent aussi sur son coloris une influence heureuse, et réchauffèrent sa palette. C'est là sans doute qu'il a pris le secret de ses carnations chaudes et dorées. Mais pour la grâce, pour l'esprit, pour la composition, Watteau est absolument français. Ses figures, pleines d'élégance et de finesse, brillent par la vérité de l'attitude, par la justesse du mouvement. « Watteau, a dit Dubois de Saint-Gelais, s'est attaché aux habillements vrais; en sorte que ses tableaux peuvent être regardés comme l'histoire des modes de son temps. » Mais il n'a pas écrit seulement l'histoire du costume à la fin du règne de Louis XIV et sous le régent; il a compris, il a exprimé le caractère de l'époque aussi bien que l'eût pu faire l'observateur le plus ingénieux. Dans les quelques portraits qu'il a laissés, notamment dans le *Gilles* (de la collection de M. Lacaze), il se montre exact, intelligent, passionné pour la vérité. Paysagiste, il a réagi avec une spirituelle audace contre les méthodes glacées des peintres de l'Académie, et il a créé des horizons bleus, il a mêlé les feuillages aux tons roux avec cette liberté, quelque peu décorative, dont le principe est dans les tableaux de Rubens. Graveur à l'eau-forte, il est incisif et mordant. Enfin, lorsqu'il manie le crayon noir ou la sanguine, il fait paraître un respect pour la forme vraie, un sentiment de la lumière et de l'ombre, une élégance de travail qui justifient, dans une certaine mesure, le mot enthousiaste de Gersaint: « Watteau passera toujours pour un des plus grands et des meilleurs dessinateurs que la France ait donnés. » En un temps où la notion de l'art s'était altérée, l'étoile de Watteau a pu pâlir; mais dès le jour où le fil rompu de la tradition a été renoué par des mains savantes, dès que la critique a reconquis le sentiment de la peinture colorée, fine, spirituelle, Watteau a été apprécié à sa valeur, et, désormais à l'abri des injustices de la mode, il demeurera toujours l'une de nos plus chères gloires. Paul MANTZ.

Mercure de France, août 1721. — Gersaint, *Catalogue du Cabinet Quentin de Lorangere*, 1744. — Caylus, *Éloge de Watteau*, lu à l'Académie de peinture en 1748 et publié par MM. de Goncourt dans les *Portraits intimes du dix-huitième siècle*. — Mariette, *Abecedario*. — Lecarpentier, *Notice sur Watteau*; Rouen, 1818, in-8°. — A. Dinaux, *Archives du nord de la France*, 1833. — P. Hédouin, *Mosaïque*, 1856. — Léon Dumont, *Ant. Watteau*; Paris, 1866, in-8°. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. I.

WAYNFLETE (*William* DE), chancelier d'Angleterre, né à Waynflete (comté de Lincoln), mort le 11 août 1486. Fils aîné d'un certain Richard Patten ou Barbor, il prit de bonne heure, suivant la coutume de l'époque, le nom du lieu de sa naissance, étudia à l'école de Winchester, puis à l'université d'Oxford, où il fit de rapides progrès dans les lettres et sciences. Bien que les premières années de sa vie soient assez obscures, il est probable qu'il fut nommé en 1429 directeur de l'école de Winchester, et en 1438 de l'hôpital de Sainte-Marie-Madeleine. Henri VI ayant fondé en 1440 un nouveau collége à Eton, Waynflete en reçut la direction. Il fut encore en 1447 pourvu de l'évêché de Winchester. Une fidélité à toute épreuve, autant que son habileté et son savoir, l'ayant rendu cher au malheureux Henri VI, il fut souvent employé à des missions de confiance pendant le cours de ce règne orageux. En 1450 il traita avec les rebelles, qui avaient pris pour chef Jack Cade et qui remirent leur destinée entre ses mains, et chercha, mais inutilement, à s'interposer entre Richard, duc d'York, et le roi, qui consentit alors au renvoi du duc de Somerset. Nommé grand chancelier en octobre 1456, il en exerça les fonctions jusqu'en juillet 1460. Après l'avénement d'Édouard IV, Waynflete se consacra tout entier aux fondations qu'il avait projetées. La création du collége de la Madeleine, à l'université d'Oxford, celle d'une école libre à Waynflete, les libéralités dont il enrichit le collége d'Eton et la cathédrale de Winchester ont surtout recommandé son nom à la postérité.

Chandler, *Life of Waynflete*. — Wood, *Colleges and Halls*. — Chalmers, *Hist. of Oxford*. — Campbell, *Lives of the chancellors*.

WEBER (*Gui*), poëte suisse du quinzième siècle, natif de Soleure. Après avoir exercé les fonctions de greffier au tribunal de Berne, il alla rejoindre l'armée envoyée contre le duc de Bourgogne, et il prit les exploits dont il fut témoin pour le sujet de ses chants guerriers, genre de composition qu'il essaya le premier de cultiver en Allemagne. On n'en connaît que cinq, et ils se trouvent dans le recueil de son contemporain Diebold Schilling: *Beschreibung der Burgundischen Kriegen* (Description des guerres avec la Bourgogne); Berne, 1743, in-fol.

Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter*.

WEBER (*Emmanuel*, comte), jurisconsulte allemand, né le 23 septembre 1659, à Hohenheide, près Leipzig, mort le 7 mai 1726, à Giessen. Reçu en 1681 maître en philosophie à Leipzig, il quitta l'étude de la théologie pour celle du droit, et eut pour maîtres Chr. Thomasius et Carpzov. Après avoir été depuis 1684 précepteur des jeunes princes de Schwarzbourg-Sondershausen, il devint archiviste de cette famille (1687), par le crédit de laquelle il obtint la chaire d'histoire à Giessen (1698). A cette chaire il joignit dans la suite celle de droit et les charges de bibliothécaire et de vice-chancelier de l'université; il fut aussi élevé à la dignité de comte palatin. Parmi les cent et quel-

ques ouvrages de Weber, remplis d'érudition, et dont plusieurs ont éclairci un grand nombre de points du droit public de l'Allemagne, nous rappellerons : *De Nigello Wireckero*; Leipzig, 1679, in-4°; — *De χειρομαγία*; ibid., 1681-82, 3 part. in-4°; — *De politia ante lapsum*; ibid., 1683, in-4°; — *Apologia pro Pufendorfio*; Leipzig, 1688, in-4°; — *Poetische Lustkinder* (Facéties poétiques); Gotha, 1695, in-8°; — *Poetische Schmerzenskinder* (Tristesses poétiques); ibid., 1695, in-8°; — *Examen rei heraldicæ*; Francfort, 1696, 1699, in-8°; trois autres éditions; — *De Gustavo Adolpho, germanicæ libertatis vindice*; Giessen, 1703, in-4°; — *De eruditis Hassiæ principibus*; ibid., 1707, in-4°; — *De rustico seditioso*; ibid., 1707, in-4° : sur les révoltes des paysans en Allemagne depuis le quinzième siècle; — *De Rudolpho II imp.*; ibid., 1707, in-4°; — *Emblemata hassiaca*; ibid., 1711, in-4°; — *Singularia quædam anecdota ad historiam Erici XIV, Suecorum regis*; ibid., 1711, 1719, in-4°; — *De jure monstrorum*; ibid., 1712, in-4°; — *De societate leonum quæ circa finem sæculi XV in Bavaria innotuit*; Giessen, 1713, in-4°; — *Parœmiæ historicæ ad res Germaniæ illustrandas*; ibid., 1715-18, 3 part. in-4°; — *Pusterus vetus Germanorum idolum*; ibid., 1716, 1723, in-4°; — *Papa, quid facis? Dissertatio de pontificum circa electiones imperatorum molimínibus*; ibid., 1719, in-4°; — *De investituris et servitus feudorum ludicris*; ibid., 1724, 1745, in-4°. Weber a trad. en allemand les principaux ouvrages philosophiques de Pufendorf, au sujet desquels il a publié quelques dissertations. E. G.

Jugler, *Beytræge zur jurist. Biogr.*, t. III. — Hirsching, *Handbuch*. — Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*.

WEBER (*Godefroi*), musicographe allemand, né le 1er mars 1779, à Freinsheim (Bavière rhénane), mort le 2 septembre 1839, à Kreutznach. Fils unique d'un magistrat, il fut destiné au barreau, et étudia le droit à Heidelberg et à Gœttingue. Il plaida sa première cause en 1802, à Mannheim, et ses succès d'avocat le firent appeler au poste de procureur fiscal, qu'il occupa de 1804 à 1814. Nommé à cette dernière date juge à Mayence, il passa en 1808 à Darmstadt en qualité de conseiller de justice, participa à la rédaction d'un nouveau code civil et criminel pour la Hesse, et tint depuis 1832 le siége de procureur général dans la cour suprême de ce pays. Quoique habile jurisconsulte, Weber s'est principalement fait connaître par ses ouvrages théoriques sur la musique. N'ayant reçu d'autre éducation spéciale que celle d'un amateur, il se livra seul à des études persévérantes sur la composition. Choqué des contradictions qu'il apercevait dans les systèmes si différents alors en vogue, il en vint à se persuader que les principes générateurs des accords et de leur enchaînement n'étaient que de pures illusions, « et poussant, dit Fétis, le scepticisme jusqu'à ses dernières limites, il alla jusqu'à déclarer qu'il ne pouvait rien exister de semblable, et que l'analyse des faits de pratique était le seul moyen d'enseignement profitable qu'on pût employer ». Ayant puisé ses connaissances dans la lecture des partitions des maîtres, il regarda l'analyse des cas particuliers de la composition comme la clef véritable de la science. Cette théorie du scepticisme en musique, exposée par Weber dans de nombreux ouvrages, produisit par sa nouveauté même une sorte d'engouement en Allemagne, lequel n'a pas tardé à faire place à l'indifférence. Weber était membre d'un grand nombre d'académies. Nous citerons de lui : *Versuch einer geordneten Theorie der Tonsetzkunst* (Essai d'une théorie coordonnée de la musique pour s'instruire soi-même); Mayence, 1817-21, 3 vol. in-8°, et 1824, 1830-32, 4 vol. in-8° : si l'on ne peut accepter ce livre comme l'exposé d'une théorie sérieuse, il se recommande par l'esprit d'analyse appliqué à l'examen d'une multitude de cas particuliers; — *Allgemeines Musiklehre* (Science de la musique, à l'usage des professeurs et des élèves); Darmstadt, 1822, in-8°, pl.; Mayence, 1825, 1831, in-8° : extrait du précédent; — *Ueber die Echtheit des Mozart'schen Requiem* (De l'authenticité du *Requiem* de Mozart); Mayence, 1826-27, in-8°; — *Die Generalbasslehre zum Selbstunterrichte* (Doctrine de la basse continue pour s'instruire soi-même); Mayence, 1833, in-8°, pl.; — *Versuch einer praktischen Akustik der Blasinstrumente* (Essai d'une acoustique pratique des instruments à vent) : la meilleure production de l'auteur, qui l'a fait insérer dans *Allgem. Encyklopædie* d'Ersch et Gruber, t. X, et dans la *Gazette musicale* de Leipzig, t. XVIII et XIX. En 1824 Weber entreprit la publication d'un excellent répertoire musical, intitulé *Cæcilia*, et en fit paraître les vingt premiers volumes. Il est aussi l'auteur d'un assez grand nombre de morceaux de musique religieuse et instrumentale; les meilleurs d'entre eux datent de l'époque de ses rapports avec Vogler, Meyerbeer et Ch.-M. de Weber.

Fétis, *Biogr. des music.* — *Convers.-Lex.*

WEBER (*Charles-Marie*, baron DE), célèbre compositeur allemand, né le 18 décembre 1786, à Eutin (Holstein), mort le 5 juin 1826, à Londres. Fils d'un père qui avait dans les armées allemandes le grade de major et qui était lui-même un violoniste distingué, il reçut de lui une éducation tout artistique, qui le porta à étudier le dessin et la peinture aussi bien que la musique. Toutefois, son goût s'étant surtout prononcé pour celle-ci, il en apprit les éléments de Heuschel, professeur à Hildburghausen, et acquit auprès de lui un talent remarquable sur

le piano (1796-1797). Placé un instant sous la direction de Michel Haydn, pendant le séjour que sa famille fit à Salzbourg en 1798, il éprouva peu de sympathie pour ce maître, et, s'inspirant de lui-même, débuta dans la carrière de la composition musicale par six petites figures pour le clavecin. Il avait alors douze ans. A Munich il devint l'élève de Kalcher, organiste de la chapelle royale, et dont il a dit : « A ses excellentes et lumineuses instructions je suis redevable de la connaissance des procédés de l'art et de la facilité à les employer. » Ce fut en effet sous sa direction qu'à treize ans il composa son premier opéra : *Die Macht der Liebe und des Weins* (La Force de l'amour et du vin), et plusieurs morceaux, messes, sonates et variations que plus tard il jeta au feu. Un instant emporté par une sorte de dilettantisme artistique qui le passionna pour la lithographie, dont Sennefelder venait de découvrir le procédé, il revint cependant à l'art musical, et donna l'opéra *das Waldmædchen* (La Fille des bois), qui fut représenté avec succès sur le théâtre royal de Munich (nov. 1800), et qui passa de là sur les scènes de Vienne, de Prague et de Pétersbourg. La lecture d'un article de la *Gazette musicale* de Leipzig lui ayant suggéré l'idée de remettre en vogue les anciens instruments de musique, il composa dans ce dessein, et lors d'un nouveau séjour qu'il fit à Salzbourg, en 1801, un opéra-comique intitulé *Peter Schmoll und seine Nachbarn* (Pierre Schmoll et ses voisins). Cette œuvre, qui ne réussit pas sur le théâtre d'Augsbourg, où elle fut représentée, n'empêcha pas le jeune maître de se livrer encore à l'étude des théories musicales pendant un voyage qu'il fit en 1802 à travers le Holstein. Un guide sûr était ce qui jusque-là lui avait surtout fait défaut, et la diversité des maîtres et des méthodes qu'il avait suivis se faisait sentir dans ses premières et précoces compositions. Mais s'étant rendu à Vienne au commencement de 1803, et s'étant placé sous la direction du célèbre abbé Vogler, dont il devint l'élève favori, il renonça, sur les conseils de celui-ci, à la composition pour se livrer tout entier pendant deux ans à l'étude des grands maîtres et à l'analyse de leurs chefs-d'œuvre. Quelques variations pour le piano furent tout ce qu'il composa dans cette période. Un nouveau champ s'ouvrit devant lui lorsqu'il fut appelé, en 1804, à Breslau comme directeur de la musique du théâtre de cette ville. Outre l'expérience pratique de l'orchestration, qu'il y acquit, il réorganisa les chœurs, retoucha ses anciennes partitions, et composa la majeure partie de *Rübezahl*, opéra qu'il ne voulut pas cependant faire représenter sous son nom. Déjà maladif et irritable, il ne sut peut-être pas assez, dans ses nouvelles fonctions, se ménager l'affection des artistes et en particulier de Schnabel, à l'égard de qui il montra trop de hauteur. En 1806 le duc Eugène de Wurtemberg, protecteur éclairé des arts, l'ayant attiré dans ses terres de Silésie, il demeura auprès de lui jusqu'aux événements qui suivirent la bataille d'Iéna. Obligé alors de se séparer de ce prince, il accepta l'asile qu'un autre membre de la maison de Wurtemberg, le prince Louis, lui offrit à Stuttgard, et composa dans cette retraite l'opéra de *Sylvana*, qui n'est autre que *das Waldmædchen* remanié, et une sorte de drame intitulé *Der erste Ton* (Le premier son). S'étant établi en 1809 à Darmstadt, auprès de Vogler, il s'y lia d'une étroite amitié avec Meyerbeer, Gansbacher et Godefroi Weber, et composa pour le théâtre du grand-duc un nouvel opéra, *Abou-Hassan* (1810). Après quelques pérégrinations à Francfort, Munich, Berlin, il se trouvait à Vienne en 1812, lorsque commença ce grand réveil patriotique qui allait être si funeste à la domination de Napoléon en Allemagne. Weber, malgré ses œuvres nombreuses, était encore presque inconnu, et ce qu'on pourrait appeler ses diverses *manières* avaient même jeté quelque discrédit sur son talent; la musique qu'il accommoda aux chants guerriers de Kœrner rendit tout à coup son nom populaire en l'associant à l'élan enthousiaste de ses compatriotes. Ces chants, au nombre de douze, étaient intitulés *Leier und Schwert* (La Lyre et l'Épée). Nommé en 1813 directeur de musique à l'opéra de Prague, il en exerça habilement les fonctions pendant trois ans, et écrivit pour ce théâtre sa grande cantate *Kampf und Sieg* (Combat et victoire), composée à l'occasion de la bataille de Waterloo, mais dont cette origine ne peut nous empêcher de constater les admirables beautés. Ayant donné sa démission en 1816, il « vécut, a-t-il dit, sans occupations fixes, visitant divers lieux ». En 1816 nous le trouvons à Berlin, où il publia trois de ses plus belles sonates (nos 24, 49, 70 de son œuvre). L'année suivante il accepta l'offre d'aller fonder à Dresde un opéra allemand; mais il n'en continua pas moins à écrire pour la capitale de la Prusse. C'est en effet sur le théâtre de Kœnigstadt qu'il donna, le 18 juin 1821, *der Freyschütz* (Le Franc-tireur), dont le succès fut immense (1).

L'heure de la gloire était enfin venue pour Weber. Avec moins de netteté et de finesse que Mozart, et moins de force que Meyerbeer, Weber dans cet opéra, qui est resté son chef-d'œuvre, leur est en effet peut-être supérieur par le charme rêveur et en quelque sorte poétique de ses mélodies, auxquelles ajoute encore l'originalité singulière de l'instrumentation. Après le drame de *Preciosa*, pour lequel il fit une ouverture, une scène mélodramatique et un

(1) Ce chef-d'œuvre de Weber fut presque aussitôt joué en France, à l'Odéon, sous le titre de *Robin des bois*, mais après de nombreuses mutilations. Ce ne fut qu'en 1843 qu'il fut représenté à l'Opéra à peu près tel que l'auteur l'avait écrit, sauf les récitatifs, qui n'étaient pas de lui.

chœur (1822), Weber, que se disputaient dès lors les directeurs de théâtre, fut chargé de composer pour celui de Vienne la partition d'*Euryanthe*. Mais il avait le travail lent, ou plutôt il attendait l'inspiration, et il mit dix-huit mois à composer cet opéra, qui fut représenté le 25 octobre 1823. Accueillie d'abord assez froidement, cette œuvre, que le peu d'intérêt du poëme avait compromise à l'avance, a depuis reconquis l'admiration des Allemands. L'année suivante Weber ayant reçu la demande d'un opéra pour le théâtre de Covent-Garden de Londres, il adopta, après beaucoup d'hésitations, l'heureux sujet d'*Oberon*. Depuis quelque temps déjà sa santé était profondément atteinte lorsque, avec de tristes pressentiments, il se sépara de sa femme et de ses enfants pour aller en Angleterre diriger lui-même la mise en scène de cet opera (16 fév. 1826). Après avoir passé par Paris, où il fut reçu avec un enthousiasme qui lui faisait écrire à sa femme « que s'il essayait de le lui décrire, le papier serait forcé d'en rougir », il arriva à Londres le 6 mars. Le 12 avril suivant eut lieu la première représentation d'*Oberon*. Le succès en fut moins grand que les beautés de cet opéra pourraient le faire penser aujourd'hui. La fatigue, l'émotion peut-être, le climat enfin avaient singulièrement aggravé la maladie de poitrine dont il était atteint. Pouvant à peine marcher et parler, il voulait cependant diriger lui-même une représentation du *Freyschütz*. La mort l'en empêcha; il mourut la veille, le 5 juin 1826, dans sa quarantième année. Comme il était catholique, il fut enterré avec beaucoup de solennité, dans la chapelle de Moorfields, d'où, en décembre 1844, ses restes furent transportés à Dresde, à la suite d'une souscription nationale ouverte en Allemagne. Une statue lui a été élevée dans cette ville et inaugurée le 11 octobre 1860; elle est due au ciseau de Rietschel. Créateur à bien des égards, Weber a su faire concourir les instruments à atteindre un but unique et à produire un effet plus profond. Les chants des Elfes dans *Oberon* sont peut-être ce qui a été écrit de plus idéal; et il règne dans la plupart de ses compositions une grâce tendre et mystérieuse qui leur donne un charme inexprimable. On a publié après sa mort, sous le titre de *Hinterlassene Schriften* (Dresde, 1828, 3 vol. in-8°), un recueil intéressant qui contient les fragments d'un roman, *la Vie d'artiste*, que Weber avait ébauché et qui devait être une sorte d'autobiographie, des *lettres* à sa famille, et quelques *pensees* détachées sur la musique. Parmi les nombreuses œuvres musicales de Weber nous citerons encore : *Natur und Liebe* (La Nature et l'Amour), cantate; les ouvertures du *Beherrscher der Geister* (Le Roi des Génies), et de *Turandot*, pièce de Schiller; les scènes et airs d'*Athalie* et d'*Inès de Castro*. Mais on doit surtout regretter qu'il ait laissé inachevé un opéra-comique, *les Trois Pinto*, auquel il travaillait depuis plusieurs années.

Son frère aîné, *Edmond*, né à Eutin, en 1782, fut d'abord premier violon de la chapelle de Salzbourg, et dirigea plus tard la musique des théâtres de Kœnigsberg, de Dantzig, et de Cologne. Il composa deux opéras, *der Transport im Koffer* (le Transport dans la malle) et *die Zwillinge* (les Jumeaux).

Nachrichten aus dem Leben und über die Musikwerke Carl-Maria von Weber's; Berlin, 1826, gr. in-4°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*. — *Revue des deux mondes*, 15 juill. 1846. — Barbedette, *Weber, essai de critique musicale*; Paris, 1862, in-8°.

WEBSTER (*William*), écrivain et théologien anglais, né en décembre 1689, mort le 4 décembre 1758. Après avoir terminé ses études à Cambridge, il obtint, en 1715, la cure de Saint-Dunstan à Londres. En 1725, il édita, d'après les manuscrits laissés par le docteur Skinner, la biographie du général Monk, qu'il dédia à la comtesse Granville et à lord Gower, descendants de la famille du général. Il publia ensuite divers ouvrages théologiques. En 1731, il perdit la cure de Saint-Dunstan; mais, ayant passé son examen de docteur en théologie, il fut nommé, en août 1732, à celle de Saint-Clément Eastchapel, et devint, au mois de février de l'année suivante, recteur de Deptden, dans le comté de Suffolk. En 1733, il commença la publication d'un recueil périodique, le *Weekly Miscellany*, qui fut peu goûté et cessa bientôt de paraître. En 1740 il rédigea, d'après les notes que lui avaient fournies un négociant, une brochure anonyme touchant la manufacture des tissus de laine, dont il se vendit plus de huit mille exemplaires. A dater de cette époque il publia une foule d'opuscules d'un intérêt éphémère et des sermons peu remarquables. Ses nombreux travaux ne l'enrichirent pas; car en 1757 on le trouve implorant la charité des archevêques et des évêques. Le révérend docteur Webster ne méritait guère plus de respect que ses contemporains ne semblent lui en avoir accordé. Il ne manquait ni d'esprit ni de savoir; mais il ne s'inquiétait pas assez des moyens lorsqu'il s'agissait d'obtenir de l'avancement ou de gagner de l'argent. Par exemple, il raconte lui-même, dans l'ouvrage autobiographique cité plus bas, que la brochure dont nous avons parlé obtint tant de succès qu'on déclara que « l'auteur méritait qu'on lui dressât une statue dans toutes les villes manufacturières de la Grande-Bretagne »; puis il ajoute que lorsque la vente baissa, il réfuta lui-même son ouvrage dans un autre opuscule, qui eut plusieurs éditions.

Webster, *A plain narrative of facts, or the author's case fairly stated*; in-8°, Lond., 1758. — Nichols, *Literary Anecdotes*; 1812-1815. — Chalmers, *Biogr. dict.*

WEBSTER (*Noé*), grammairien américain, né le 16 octobre 1758, à West-Hartford (Connecticut), mort le 28 mai 1843, à New-Haven. Fils d'un fermier, il interrompit le cours de ses études au collége d'Yale pour aller combattre avec son père contre les troupes de Burgoyne; l'indépen-

dance conquise, il revint prendre ses grades académiques. Forcé de se suffire à lui-même et n'ayant que vingt francs en poche, il ouvrit une école, s'appliqua au droit à ses heures de loisir, et fut admis au barreau en 1781. Mais, au lieu de suivre cette profession, il préféra d'enseigner la jeunesse, et fonda à Goshen, près de New-York, un pensionnat, qu'il nomma *the Farmer's hall academy* (1782). Ce fut là qu'il composa ce manuel d'éducation primaire (*Grammatical Institute of the english language;* Hartford, 1783 et suiv., 3 part. in-12), comprenant un syllabaire, une grammaire et un livre de lectures, manuel si sagement ordonné et d'une utilité si incontestable, que l'on en a publié jusqu'à nos jours de nombreuses éditions. Sans cesser de travailler au progrès et à la réforme de l'instruction du peuple, Webster se mêla avec activité au mouvement politique et littéraire du temps : tandis que d'un côté il écrivait les *Sketches of american policy* (1784), et les deux brochures intitulées *Examination of the leading principles of the federal constitution* (1787), et *Revolution in France* (1794) il édita à New-York, où il était venu s'établir, l'*American Magazine* (1787), et depuis 1794, la *Minerva* et le *Herald*. En 1798, il renonça à la direction de ces journaux, se retira à New-Haven, puis à Amherst, qu'il habita de 1812 à 1822, et fixa à cette époque sa résidence définitive dans la première de ces villes. La renommée de Webster repose principalement sur ses travaux de grammaire, qui sont recommandables par la netteté, l'ordre et la logique ; son *Dictionnaire de la langue anglaise*, la seule autorité reconnue aujourd'hui dans les grandes écoles des États-Unis, tient une place honorable à côté de celui de Johnson. Les mots y sont en plus grand nombre qu'ailleurs (on en a compté 42,000), les définitions exactes et concises. Ce qu'on a reproché à l'auteur, c'est la faiblesse de la partie étymologique et sa préoccupation constante de réformer l'orthographe d'après des motifs qui ne manquent pas de justesse, mais qui ont jeté quelque trouble parmi les productions littéraires de ses contemporains. Webster n'était ni un érudit ni un écrivain ; soutenu par une volonté ferme, par l'amour du travail, et aussi par un esprit droit et réfléchi, il a rendu un véritable service à son pays en élevant, dès le moment où il s'est organisé, un monument durable à sa langue et à sa littérature. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Dissertations on the english language, with notes;* Boston, 1789, in-8° : le rêve de Webster c'était de produire dans la grammaire une révolution semblable à celle qui avait politiquement affranchi ses compatriotes du joug de la métropole, et de créer *une langue américaine* à l'aide d'une série de changements exposés dans l'ouvrage ci-dessus et qui auraient porté sur l'orthographe ; — *History of epidemic and pestilential diseases;* Hartford, 1799, 2 vol. in-8° ; — *Dictionary of the english language;* New-Haven, 1806, in-8° ; — *American Dictionary of the english language;* New-York, 1828, 2 vol. in-4° ; Londres, 1830-32, 2 vol. in-4° : l'auteur y consacra dix-huit années d'un labeur sans relâche, sans parler d'un voyage qu'il fit en 1824 à Paris et à Londres pour visiter les bibliothèques, et des nombreuses améliorations qu'il apporta jusqu'à sa mort aux éditions nouvelles de son œuvre ; il en a été fait plusieurs abrégés ; — *The Holy Bible, in common version, with amendements of language;* New-Haven, 1833, in-8° : essai de mettre la Bible à la portée du vulgaire, et qui n'eut aucun succès ; — *Collection of papers on political, literary and moral subjects;* New-York, 1843. P. L.

National portrait gallery, t. II. — Allen, *American biography*.. — Duyckinck, *Cyclop. of amer. literature.*

WEBSTER (*Daniel*), homme d'État américain, né le 18 janvier 1782, à Salisbury (New-Hampshire), mort le 24 octobre 1852, à Marshfield, près Boston. Il descendait d'un émigrant écossais établi en 1636 sur la côte du New-Hampshire. Son père Ebenezer, soldat, puis colon, habitait vers la source du Merrimac et sur les limites extrêmes du désert une ferme isolée. C'est là que le jeune Daniel passa une partie de sa jeunesse, travaillant pour la ferme en été, l'hiver obligé de faire deux ou trois milles dans la neige pour se rendre à l'école la plus voisine, rude apprentissage où se sont formés la plupart des hommes appelés à la vie publique aux États-Unis. En 1796, il commença à l'académie d'Exeter ses études classiques et littéraires, qu'il poursuivit pendant quatre ans au collége de Darmouth. Jusqu'en juillet 1804, il exerça a Salisbury la profession d'*attorney*, puis il alla travailler à Boston dans le cabinet de M. Gore, jurisconsulte distingué. Il y approfondit la théorie et la pratique du droit, et reprit ses fonctions d'attorney, auxquelles il se livra pendant neuf ans à Portsmouth, en y joignant celles de conseiller de la cour supérieure, et plaidant avec plus de succès que de profit matériel près des cours de circuit. Cependant sa réputation de jurisconsulte et d'orateur le fit nommer, en 1813, représentant au congrès par le parti fédéraliste de la province. Placé par M. Clay dans le comité des affaires étrangères, il y prononça, le 10 juin 1813, son premier discours à l'appui d'une série de motions sur les décrets de Berlin et de Milan. Envoyé de nouveau au congrès les années suivantes, il y siégea, sauf une courte interruption, jusqu'en 1826 ; mais ayant acquis en 1817 une propriété à quelque distance de Boston, il y devint, à partir de ce moment, représentant de cette cité importante, et partagea son temps entre ses devoirs d'homme public, les soins de son cabinet, toujours fort suivi, et l'exploitation de son domaine. Au nom de la législature du Massachusetts, il prit place au sénat en janvier 1828. Dans le printemps de 1839, il visita l'Europe, et par-

courut successivement l'Angleterre, l'Écosse et la France. Secrétaire d'État en 1841, sous la présidence du général Harrison, il négocia en cette qualité avec lord Ashburnham le traité de délimitation de l'Oregon. En 1843 il résigna sa place, avec l'intention de rentrer dans la vie privée, mais il fut de nouveau élu sénateur en 1845. L'année suivante, il combattit l'annexion du Texas ainsi que la guerre avec le Mexique, et lorsque la Californie, en 1850, demanda à être admise au nombre des États avec une constitution hostile à l'esclavage, il prononça à ce sujet, le 7 mars, un discours qui fut fort remarqué. Au mois de juillet suivant il fut nommé, par M. Fillmore, secrétaire d'État, et occupa ce poste important jusqu'à sa mort. Deux fois, en 1836 et en 1848, il fut candidat à la présidence des États-Unis, mais il lui manqua ce suprême honneur, et ses adversaires prétendirent que les dernières années de sa vie publique s'étaient ressenties de cette préoccupation, trop visible.

Daniel Webster fut sans contredit le premier orateur américain de son temps. Ses discours se recommandent par la clarté, la logique, la solidité des arguments; l'élégance et l'émotion ne lui font pas défaut à l'occasion. En politique, ce fut un fédéraliste, on dirait aujourd'hui un unioniste décidé. On a à cet égard sa profession de foi : « Tant que l'union subsistera, dit-il, l'Amérique résistera à toutes les épreuves qui peuvent lui être réservées; mais si jamais le faisceau venait à se rompre, la paix intérieure, la croissance vigoureuse du corps fédéral, la prospérité des États, et le bien-être de leurs habitants seraient compromis pour toujours. » Sous ce titre : *Works of D. Webster* (Boston, 1851, 6 vol. in-8°; 7e édit., 1853), on a réuni ses discours au congrès, au barreau, dans les *meetings* publics, aux anniversaires, ses papiers diplomatiques, et une partie de sa correspondance.

Everett, *Notice*, à la tête de l'édit. des *Œuvres*. — G. Ticknor, *Memorial of D. Webster*; Boston, 1853, in-8° — Knapp, *Life and public career of D. Webster*; New-York, 1831, in-12. — Lauman, *Private life of D. Webster*; Boston, 1853, in-8°. — J. Bauvard, *The American Statesman, or Illustrations of the life and character of D. Webster*; Boston, 1853, in-12 — Marcker, *D. Webster, der Amerikanische Staatsmann*, Berlin, 1853, in-8°.

WECHEL (*Chrétien*), imprimeur français, originaire d'Allemagne, né vers 1485, mort vers 1554. Venu jeune à Paris pour s'y livrer aux travaux typographiques, il devint en 1522 l'un des vingt-quatre imprimeurs de cette ville. Sur quelques-unes de ses premières impressions on voit au frontispice un arbre avec deux écureuils et ces mots : *Unicum arbustum non alit duos erithacos;* c'était la marque de Simon Dubois, lequel imprima pour le compte de Wechel jusqu'en 1527. Ce dernier, qui demeurait rue Saint-Jacques, prit ensuite pour armes *l'Écu de Bâle*, ville dans laquelle il était peut-être né. Il adopta plus tard la devise *Sub Pegaso*. Il mit au jour un grand nombre de livres grecs, et il fut l'un des premiers qui firent paraître des ouvrages en grec et en latin sur deux colonnes, et qui publièrent séparément les diverses parties des ouvrages des auteurs classiques. Il imprima la troisième partie du *Pantagruel* de Rabelais. Un opuscule intitulé : *Exactissima infantium in limbo clausorum querela adversus divinum iudicium* (janv., 1531, in-4°, de 37 p.), fut supprimé avec tant de soin, qu'on n'en connaît que peu d'exemplaires. Le traité d'Érasme, son ami, *De Usu interdicto carnium* (1534), que la faculté de théologie avait censuré, fut aussi pour Wechel la cause de beaucoup de désagréments. Il imprimait encore en 1554. Le catalogue des ouvrages sortis de ses presses, publié à Paris, 1544, in-8°, a été inséré par Conrad Gesner dans le livre XIII de ses *Pandectes*, qu'il lui dédia; ce catalogue, avec des corrections et additions, par Maittaire, se trouve aussi dans les *Annales typographici*, t. II.

Wechel (*André*), fils du précédent, né à Paris, vers 1510, mort à Francfort, le 1er novembre 1581. Reçu libraire en 1535, il succéda à son père, comme imprimeur, en 1554, et fut secondé dans ses publications par François Sylburg et Jean Opsopœus, ses savants correcteurs. En 1560, il acheta le fonds de l'imprimerie d'Henri Estienne. Deux ans après, il mit au jour la *Gramère* de Ramus, pour laquelle est adoptée l'orthographe simplifiée conformément à la prononciation. Bientôt, les démêlés de Wechel avec la Sorbonne, et les dangers que lui fit courir son attachement aux principes de la réforme, lors du massacre de la Saint-Barthélemi, auquel il n'échappa que par les efforts d'Hubert Languet, alors à Paris, le déterminèrent à transporter son établissement à Francfort. Après lui, Claude Marin et Jean Aubri, ses héritiers institués, continuèrent, en société, l'exercice de l'imprimerie, à Francfort, puis à Hanau. Les ouvrages sortis de leurs presses portent sur le frontispice la marque de Wechel et ces mots : *Ex typis Wechelianis*. E. R.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Gesner, *Pandectes*, liv. XIII. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. I, p. 366. — La Caille, *Hist. de l'impr.*, p. 95. — A.-F. Didot, *Essai sur la typographie*.

WECKHERLIN (*Georges-Rodolphe*), poëte allemand, né le 15 septembre 1584, à Stuttgard, mort le 13 février 1653, à Londres. Destiné par son père à la magistrature, il alla faire ses études à Tubingue; mais la poésie et la littérature eurent plus d'attraits pour son esprit. Depuis 1504 il visita l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Espagne, et ses voyages exercèrent une grande influence sur son talent poétique. La mort de son père (1610) le rappela à Stuttgard, où il devint bientôt secrétaire du duc régnant Jean-Frédéric. En 1620 il fut attaché à la chancellerie allemande de Londres, instituée pour servir d'intermédiaire dans les relations entre l'empereur et les princes de l'Allemagne, et depuis ce moment il ne revit plus sa patrie. Il sut attirer sur lui

dance conquise, il revint prendre ses grades académiques. Forcé de se suffire à lui-même et n'ayant que vingt francs en poche, il ouvrit une école, s'appliqua au droit à ses heures de loisir, et fut admis au barreau en 1781. Mais, au lieu de suivre cette profession, il préféra d'enseigner la jeunesse, et fonda à Goshen, près de New-York, un pensionnat, qu'il nomma *the Farmer's hall academy* (1782). Ce fut là qu'il composa ce manuel d'éducation primaire (*Grammatical Institute of the english language;* Hartford, 1783 et suiv., 3 part. in-12), comprenant un syllabaire, une grammaire et un livre de lectures, manuel si sagement ordonné et d'une utilité si incontestable, que l'on en a publié jusqu'à nos jours de nombreuses éditions. Sans cesser de travailler au progrès et à la réforme de l'instruction du peuple, Webster se mêla avec activité au mouvement politique et littéraire du temps : tandis que d'un côté il écrivait les *Sketches of american policy* (1784), et les deux brochures intitulées *Examination of the leading principles of the federal constitution* (1787), et *Revolution in France* (1794) il édita à New-York, où il était venu s'établir, l'*American Magazine* (1787), et depuis 1794, la *Minerva* et le *Herald*. En 1798, il renonça a la direction de ces journaux, se retira à New-Haven, puis à Amherst, qu'il habita de 1812 à 1822, et fixa à cette époque sa résidence définitive dans la première de ces villes. La renommée de Webster repose principalement sur ses travaux de grammaire, qui sont recommandables par la netteté, l'ordre et la logique ; son *Dictionnaire de la langue anglaise*, la seule autorité reconnue aujourd'hui dans les grandes écoles des États-Unis, tient une place honorable à côté de celui de Johnson. Les mots y sont en plus grand nombre qu'ailleurs (on en a compté 42,000), les définitions exactes et concises. Ce qu'on a reproché à l'auteur, c'est la faiblesse de la partie étymologique et sa préoccupation constante de réformer l'orthographe d'après des motifs qui ne manquent pas de justesse, mais qui ont jeté quelque trouble parmi les productions littéraires de ses contemporains. Webster n'était ni un érudit ni un écrivain ; soutenu par une volonté ferme, par l'amour du travail, et aussi par un esprit droit et réfléchi, il a rendu un véritable service à son pays en élevant, dès le moment où il s'est organisé, un monument durable à sa langue et à sa littérature. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Dissertations on the english language, with notes;* Boston, 1789, in-8° : le rêve de Webster c'était de produire dans la grammaire une révolution semblable à celle qui avait politiquement affranchi ses compatriotes du joug de la métropole, et de créer *une langue américaine* à l'aide d'une série de changements exposés dans l'ouvrage ci-dessus et qui auraient porté sur l'orthographe ; — *History of epidemic and pestilential diseases;* Hartford, 1799, 2 vol. in-8° ; — *Dictionary of the english language;* New-Haven, 1806, in-8° ; — *American Dictionary of the english language;* New-York, 1828, 2 vol. in-4° ; Londres, 1830-32, 2 vol. in-4° : l'auteur y consacra dix-huit années d'un labeur sans relâche, sans parler d'un voyage qu'il fit en 1824 à Paris et à Londres pour visiter les bibliothèques, et des nombreuses améliorations qu'il apporta jusqu'à sa mort aux éditions nouvelles de son œuvre ; il en a été fait plusieurs abrégés ; — *The Holy Bible, in common version, with amendements of language;* New-Haven, 1833, in-8° : essai de mettre la Bible à la portée du vulgaire, et qui n'eut aucun succès ; — *Collection of papers on political, literary and moral subjects;* New-York, 1843. P. L.

National portrait gallery, t. II. — Allen, *American biography*. — Duyckinck, *Cyclop. of amer. literature.*

WEBSTER (*Daniel*), homme d'État américain, né le 18 janvier 1782, à Salisbury (New-Hampshire), mort le 24 octobre 1852, à Marshfield, près Boston. Il descendait d'un émigrant écossais établi en 1636 sur la côte du New-Hampshire. Son père Ebenezer, soldat, puis colon, habitait vers la source du Merrimac et sur les limites extrêmes du désert une ferme isolée. C'est là que le jeune Daniel passa une partie de sa jeunesse, travaillant pour la ferme en été, l'hiver obligé de faire deux ou trois milles dans la neige pour se rendre à l'école la plus voisine, rude apprentissage où se sont formés la plupart des hommes appelés à la vie publique aux États-Unis. En 1796, il commença à l'académie d'Exeter ses études classiques et littéraires, qu'il poursuivit pendant quatre ans au collége de Darmouth. Jusqu'en juillet 1804, il exerça a Salisbury la profession d'*attorney*, puis il alla travailler à Boston dans le cabinet de M. Gore, jurisconsulte distingué. Il y approfondit la théorie et la pratique du droit, et reprit ses fonctions d'attorney, auxquelles il se livra pendant neuf ans à Portsmouth, en y joignant celles de conseiller de la cour supérieure, et plaidant avec plus de succès que de profit matériel près des cours de circuit. Cependant sa réputation de jurisconsulte et d'orateur le fit nommer, en 1813, représentant au congrès par le parti fédéraliste de la province. Placé par M. Clay dans le comité des affaires étrangères, il y prononça, le 10 juin 1813, son premier discours à l'appui d'une série de motions sur les décrets de Berlin et de Milan. Envoyé de nouveau au congrès les années suivantes, il y siégea, sauf une courte interruption, jusqu'en 1826 ; mais ayant acquis en 1817 une propriété à quelque distance de Boston, il y devint, à partir de ce moment, représentant de cette cité importante, et partagea son temps entre ses devoirs d'homme public, les soins de son cabinet, toujours fort suivi, et l'exploitation de son domaine. Au nom de la législature du Massachusetts, il prit place au sénat en janvier 1828. Dans le printemps de 1839, il visita l'Europe, et par-

courut successivement l'Angleterre, l'Écosse et la France. Secrétaire d'État en 1841, sous la présidence du général Harrison, il négocia en cette qualité avec lord Ashburnham le traité de délimitation de l'Oregon. En 1843 il résigna sa place, avec l'intention de rentrer dans la vie privée, mais il fut de nouveau élu sénateur en 1845. L'année suivante, il combattit l'annexion du Texas ainsi que la guerre avec le Mexique, et lorsque la Californie, en 1850, demanda à être admise au nombre des États avec une constitution hostile à l'esclavage, il prononça à ce sujet, le 7 mars, un discours qui fut fort remarqué. Au mois de juillet suivant il fut nommé, par M. Fillmore, secrétaire d'État, et occupa ce poste important jusqu'à sa mort. Deux fois, en 1836 et en 1848, il fut candidat à la présidence des États-Unis, mais il lui manqua ce suprême honneur, et ses adversaires prétendirent que les dernières années de sa vie publique s'étaient ressenties de cette préoccupation, trop visible.

Daniel Webster fut sans contredit le premier orateur américain de son temps. Ses discours se recommandent par la clarté, la logique, la solidité des arguments; l'élégance et l'émotion ne lui font pas défaut à l'occasion. En politique, ce fut un fédéraliste, on dirait aujourd'hui un unioniste décidé. On a à cet égard sa profession de foi : « Tant que l'union subsistera, dit-il, l'Amérique résistera à toutes les épreuves qui peuvent lui être réservées; mais si jamais le faisceau venait à se rompre, la paix intérieure, la croissance vigoureuse du corps fédéral, la prospérité des États, et le bien-être de leurs habitants seraient compromis pour toujours. » Sous ce titre : *Works of D. Webster* (Boston, 1851, 6 vol. in-8°; 7e édit., 1853), on a réuni ses discours au congrès, au barreau, dans les *meetings* publics, aux anniversaires, ses papiers diplomatiques, et une partie de sa correspondance.

Everett, *Notice*, à la tête de l'édit. des *Œuvres*. — G. Ticknor, *Memorial of D. Webster*; Boston, 1853, in-8° — Knapp, *Life and public career of D. Webster*; New-York, 1851, in-12. — Lauman, *Private life of D. Webster*; Boston, 1853, in-8°. — J. Bauvard, *The American Statesman, or Illustrations of the life and character of D. Webster*; Boston, 1853, in-12. — Mærcker, *D. Webster, der Amerikanische Staatsmann*, Berlin, 1853, in-8°.

WECHEL (*Chrétien*), imprimeur français, originaire d'Allemagne, né vers 1485, mort vers 1554. Venu jeune à Paris pour s'y livrer aux travaux typographiques, il devint en 1522 l'un des vingt-quatre imprimeurs de cette ville. Sur quelques-unes de ses premières impressions on voit au frontispice un arbre avec deux écureuils et ces mots : *Unicum arbustum non alit duos erithacos;* c'était la marque de Simon Dubois, lequel imprima pour le compte de Wechel jusqu'en 1527. Ce dernier, qui demeurait rue Saint-Jacques, prit ensuite pour armes *l'Écu de Bâle*, ville dans laquelle il était peut-être né. Il adopta plus tard la devise *Sub Pegaso*. Il mit au jour un grand nombre de livres grecs, et il fut l'un des premiers qui firent paraître des ouvrages en grec et en latin sur deux colonnes, et qui publièrent séparément les diverses parties des ouvrages des auteurs classiques. Il imprima la troisième partie du *Pantagruel* de Rabelais. Un opuscule intitulé : *Exactissima infantium in limbo clausorum querela adversus divinum iudicium* (janv., 1531, in-4°, de 37 p.), fut supprimé avec tant de soin, qu'on n'en connaît que peu d'exemplaires. Le traité d'Érasme, son ami, *De Usu interdicto carnium* (1534), que la faculté de théologie avait censuré, fut aussi pour Wechel la cause de beaucoup de désagréments. Il imprimait encore en 1554. Le catalogue des ouvrages sortis de ses presses, publié à Paris, 1544, in-8°, a été inséré par Conrad Gesner dans le livre XIII de ses *Pandectes*, qu'il lui dédia; ce catalogue, avec des corrections et additions, par Maittaire, se trouve aussi dans les *Annales typographici*, t. II.

WECHEL (*André*), fils du précédent, né à Paris, vers 1510, mort à Francfort, le 1er novembre 1581. Reçu libraire en 1535, il succéda à son père, comme imprimeur, en 1554, et fut secondé dans ses publications par François Sylburg et Jean Opsopœus, ses savants correcteurs. En 1560, il acheta le fonds de l'imprimerie d'Henri Estienne. Deux ans après, il mit au jour la *Gramère* de Ramus, pour laquelle est adoptée l'orthographe simplifiée conformément à la prononciation. Bientôt, les démêlés de Wechel avec la Sorbonne, et les dangers que lui fit courir son attachement aux principes de la réforme, lors du massacre de la Saint-Barthélemi, auquel il n'échappa que par les efforts d'Hubert Languet, alors à Paris, le déterminèrent à transporter son établissement à Francfort. Après lui, Claude Marin et Jean Aubri, ses héritiers institués, continuèrent, en société, l'exercice de l'imprimerie, à Francfort, puis à Hanau. Les ouvrages sortis de leurs presses portent sur le frontispice la marque de Wechel et ces mots : *Ex typis Wechelianis*. E. R.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Gesner, *Pandectes*, liv. XIII. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. I, p. 366. — La Caille, *Hist. de l'impr.*, p. 95. — A.-F. Didot, *Essai sur la typographie*.

WECKHERLIN (*Georges-Rodolphe*), poëte allemand, né le 15 septembre 1584, à Stuttgard, mort le 13 février 1653, à Londres. Destiné par son père à la magistrature, il alla faire ses études à Tubingue; mais la poésie et la littérature eurent plus d'attraits pour son esprit. Depuis 1504 il visita l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Espagne, et ses voyages exercèrent une grande influence sur son talent poétique. La mort de son père (1610) le rappela à Stuttgard, où il devint bientôt secrétaire du duc régnant Jean-Frédéric. En 1620 il fut attaché à la chancellerie allemande de Londres, instituée pour servir d'intermédiaire dans les relations entre l'empereur et les princes de l'Allemagne, et depuis ce moment il ne revit plus sa patrie. Il sut attirer sur lui

l'attention de Jacques I[er] et Charles I[er], et chargé par ces princes de plusieurs missions diplomatiques, il justifia pleinement leur confiance. On a de lui . *Oden und Gesænge* (Odes et cantiques); Stuttgard, 1618, in-8°; — *Ebenbild Gustav Adolfs* (Portrait de Gustave-Adolphe), poëme; 1633, in-8°; Halle, 1806, in-8°; — *Geistliche und weltliche Gedichte* (Poésies sacrées et profanes); Amst., 1641, 1648, in-12. La vigueur de la pensée, la nouveauté de la composition, l'essor de la fantaisie jointe à la délicatesse du sentiment constituent les qualités dominantes de ces poésies. Ses dernières productions sont pleines d'anglicismes, et portent l'empreinte d'une ironie amère. Il était non-seulement poëte, mais aussi prosateur. Pendant son séjour à Stuttgard, il fit par ordre du duc des descriptions de plusieurs fêtes célébrées à la cour. Malgré tout cela, bientôt après sa mort il tomba dans un profond oubli, d'où Herder le tira en 1779. Müller publia un choix de ses poésies, dans sa *Bibliothek deutscher Dichter*, en y joignant une esquisse biographique.

Sa fille unique épousa William Trumbull, et fut la mère du protecteur de Pope.

Conz, *Leben und Schriften Weckherlin's*; Louisbourg, 1803, in-8°. — Jœrdens, *Lexicon*. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. IV. — Küttner, *Charakteren*. — Rye, *England as seen by foreigners*; Lond., 1865, in-8°.

WEDELL (*Charles-Henri* DE), général prussien, né en 1712, dans l'Uckermarck, mort le 2 avril 1782, près de Prenzlow (Brandebourg). De famille noble, il fut admis de bonne heure parmi les gardes du roi. En 1743, il obtint une compagnie dans le régiment de Kleist, et devint successivement major (1743), lieutenant-colonel (1751) et colonel (1756). En cette dernière qualité il donna des preuves manifestes d'un talent militaire supérieur pendant les premières années de la guerre de Sept ans, ce qui lui valut le grade de général major (1758). Chargé d'arrêter la marche des Suédois, qui envahissaient le territoire de Brandebourg, il s'acquitta brillamment de sa mission, et signala son intrépidité à la bataille de Fehrbellin (28 sept. 1758). Nommé lieutenant général (1759), il remplaça Dohna dans le commandement de l'armée envoyée contre les Russes, et perdit contre Soltikoff la sanglante bataille de Crossen. Malgré cet insuccès, le roi l'honora constamment de sa confiance, et après l'avoir employé dans les campagnes suivantes, il lui confia le poste de ministre de la guerre (1761). Wedell s'y maintint jusqu'en 1779, où ses infirmités le déterminèrent à la retraite.

WEDELL (*Georges* DE), frère du précédent, se distingua dans la guerre de Sept ans par des actions du plus brillant courage : à la tête d'un bataillon de grenadiers, il disputa pendant cinq heures au prince de Lorraine le passage de l'Elbe, près de Sulowitz. Nommé lieutenant-colonel, il fut tué, à la bataille de Sorr (30 sept. 1745).

Militær Pantheon, t. IV. — Hirsching, *Handbuch*.

WEDGWOOD (*Josiah*), manufacturier anglais, né le 12 juillet 1730, à Burslem (comté de Stafford), mort le 3 janvier 1795, à Etruria. Les Wedgwood appartenaient à cette classe intelligente qui hâta le mouvement de l'industrie renaissante. Son père paraît avoir été un très-habile potier, prompt à accepter les innovations progressives que suggère la longue pratique d'un métier quelconque. Sa mère descendait d'une vieille famille d'ecclésiastiques non-conformistes. Josiah était le plus jeune de treize enfants. Dès l'enfance il montra un goût très-vif pour les arts d'imitation; du reste, son éducation fut très-restreinte. A l'âge de onze ans, resté presque sans ressources à la mort de son père, il entra comme tourneur dans la poterie de son frère aîné. En 1742, il fut atteint de la petite vérole, qui lui laissa une infirmité incurable. Quelques années plus tard, les suites de cette maladie nécessitèrent l'amputation de sa jambe droite, ce qui l'obligea à renoncer au métier dans lequel il avait débuté. Peut-être sans cet accident serait-il resté un ouvrier actif et laborieux, au lieu de devenir un inventeur (1). Il ne tarda pas à quitter Burslem, et s'associa avec un nommé Harrison, établi à Stoke (comté de Stafford). Ce fut pendant cette association, qui dura peu de temps, que se révéla le talent industriel de Wedgwood et qu'il commença ces essais qui devaient perfectionner l'art de la poterie, tout en débarrassant l'Angleterre du tribut qu'elle payait à la France, à la Hollande ou à l'Allemagne pour l'importation de la vaisselle de ménage. En 1749, Josiah, avec le concours d'un négociant nommé Thomas Wheildon, fabriqua des assiettes à fruit en forme de feuilles, des manches de couteau imitant à s'y méprendre l'agate ou l'écaille, et d'autres objets du même genre. Après avoir profité d'une maladie qui le retint au lit pendant plusieurs mois pour étudier des ouvrages ayant trait à l'art céramique, il retourna en 1759, à Burslem, et s'y établit, avec son cousin Thomas, dans un petit atelier où il fabriqua sans relâche des objets d'un goût irréprochable, inventant chaque jour de nouveaux modèles et des procédés plus économiques. Il se trouva bientôt en mesure de fonder une seconde manufacture de poterie blanche, puis une troisième, d'où sortit la célèbre faïence café au lait qui porte son nom. La perfection de ses produits lui attira des patrons qu'il n'avait pas cherchés. La reine Charlotte donna l'exemple en lui commandant un service qui valut au manufacturier le titre de potier de la couronne. Wedgwood ouvrit dès lors à Londres un magasin où furent exposés les plus beaux produits de son industrie. Les collectionneurs lui confièrent des statues, des vases, des camées, des cachets, dont il donnait d'admirables fac-simile. Il eut aussi à sa disposition de riches collections de porcelaines

(1) Ainsi que le fait remarquer M. Gladstone, ce fut un accident du même genre qui transforma en inventeur le célèbre mécanicien Joseph Bramah.

orientales. Le savant archéologue W. Hamilton lui prêta, comme modèles, de beaux échantillons de poteries antiques provenant des fouilles d'Herculanum, et la duchesse de Portland en fit autant pour le fameux vase de Barberini, dont chaque copie fut vendue plus de 12,000 fr. Flaxman fut un des artistes que Wedgwood chargea de dessiner les modèles dont il avait besoin. Grâce à d'innombrables expériences sur diverses espèces d'argile et sur les matières colorantes, il réussit à reproduire des statuettes, des camées, des médailles de la plus grande délicatesse dans une substance capable de résister aux influences destructrices du temps. Outre *le pyromètre*, invention dont les verriers apprécient l'utilité, on doit à Wedgwood une autre découverte importante : l'art de peindre la terre cuite sans lui laisser cette apparence de vernis qui distingue la porcelaine ordinaire. C'est là un art que possédaient les Étrusques, mais dont le secret avait été perdu. La force de résistance de quelques-uns de ses produits les rend très-précieux pour les opérations chimiques, surtout lorsqu'il s'agit d'employer un acide. Les résultats positifs de ses travaux lui acquirent bientôt une telle renommée que les ateliers de Burslem, ainsi que ceux qu'il établit plus tard à Etruria (1), village fondé par lui non loin de Newcastle-under-Lyme et où il se fixa en 1771, attirèrent de nombreux visiteurs.

Le talent et l'énergie infatigable de Wedgwood lui assurèrent une fortune considérable. Ses efforts ont aussi beaucoup contribué à la prospérité commerciale de sa province natale. La nouveauté, l'élégance et la solidité de ses produits, le bon goût des artistes qu'il employait ou qu'il formait, causèrent non-seulement une réaction industrielle, mais contribuèrent à former le goût de ses compatriotes. Un rapport que Wedgwood lut en 1785 à la chambre des communes constate qu'à cette époque vingt mille ouvriers étaient employés dans le district du Staffordshire qu'on nommait *les Poteries*. Un autre fait prouve l'importance de l'industrie renouvelée par Wedgwood : en dépit des droits d'exportation, on expédiait alors à l'étranger environ cinq sixièmes des marchandises fabriquées dans les poteries anglaises. Outre les progrès que Wedgwood fit faire à l'industrie à laquelle son nom reste désormais attaché, il prit l'initiative dans une foule de projets utiles. C'est surtout à ses efforts que l'on doit le canal qui a établi une voie de communication entre les poteries du Staffordshire et les comtés de Devon, de Dorset et de Kent. Il fut aussi le fondateur de l'association formée, en 1786, pour régulariser les relations commerciales entre l'Angleterre et l'Irlande. Wedgwood était membre de la Société royale de Londres ainsi que de la Société des Antiquaires, au bulletin de laquelle il a fourni quelques travaux remarquables. On cite de lui divers traits de générosité qui prouvent qu'il méritait les sourires de la fortune. W. Hughes.

(1) Rappelons ici qu'au point de vue géologique les poteries du Staffordshire sont aussi favorablement situées que l'étaient les plus fameuses poteries de l'antiquité, celles de Samos, d'Athènes et de l'Étrurie; elles occupent la base d'une longue chaîne de collines dont le sol fournit aux manufacturiers un grand choix de matériaux.

J. Marryat, *Collection towards a history of pottery and porcelain, with a description of the manufactories*; Londres, 1850, in-8°. — W. Gladstone, *Wedgwood. An address delivered at Burslem*, ibid., 1864, in-8°. — Eliza Meteyard, *Life of J. Wedgwood from his private correspondence*; ibid., 1864, in-8°. — L. Jewitt, *The Wedgwoods*, ibid., 1865, in-8°. — *Dublin University Magazine*, juin 1865. — *Shilling Magazine*, juin et juillet 1865. — *Blackwood's Magazine*, août 1865.

Weenix (*Jean-Baptiste*), peintre hollandais, né en 1621, à Amsterdam, mort en 1660, près d'Utrecht. Élève de Bloemaert et de Moeynart, il a cultivé tous les genres. En 1643, il quitta sa jeune femme pour aller passer quatre mois en Italie; mais il s'y trouva si bien qu'il y demeura quatre ans. Son talent était très-goûté à Rome; le cardinal Pamphile, qui avait attaché Weenix à sa maison, lui fit peindre plusieurs tableaux. A son retour en Hollande, Weenix habita Amsterdam, puis Utrecht, et finit par se fixer, dans les environs de cette ville, au château de Termeyen. Il paraît avoir vécu heureux, riche et estimé. Quelques-uns de ses tableaux sont d'une exécution attentive et achevée; il peint largement, sa touche est libre et hardie ; ses colorations sont riches et énergiques. Dans *les Corsaires repoussés*, toile qui est au musée du Louvre, il s'est complu à réunir, d'une façon plus pittoresque pour le regard que satisfaisante pour l'esprit, les éléments de tous les genres de peinture qu'il avait étudiés.

Weenix (*Jean*), peintre, fils du précédent, né en 1640, ou 1644, à Amsterdam, où il est mort, le 20 septembre 1719. Comme son père, il a travaillé dans tous les genres, mais il a surtout réussi dans les sujets de chasse. Il habita longtemps Utrecht, où il avait été conduit pendant sa jeunesse, et une ancienne liste des membres de la gilde de Saint-Luc nous apprend qu'il y demeurait encore en 1688. L'Électeur palatin, Jean-Guillaume, l'appela à sa cour, et lui fit peindre pour décorer un de ses châteaux une série de tableaux représentant des chasses. Jean Weenix revint ensuite à Amsterdam, et il y travailla avec le plus grand succès. Le Louvre possède de lui trois tableaux importants : *Gibier et ustensiles de chasse* (1671), les *Produits de la chasse* (1696), *Port de mer* (1704). Les musées de la Hollande, de l'Allemagne et même de l'Italie conservent aussi de cet artiste des œuvres d'un coloris vigoureux et d'une exécution qui, sans négliger l'expression du détail, demeure toujours intelligente et magistrale. P. M.

Descamps, *Vie des peintres*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 906.

Wegelin (*Jacques*), historien et publiciste suisse, né à Saint-Gall, le 19 juin 1721, mort à Berlin, le 8 septembre 1791. Destiné à l'état ec-

clesiastique, il reçut au gymnase de Saint-Gall une instruction assez générale, mais peu approfondie; il la compléta seul pendant les deux années qu'il passa à Berne comme précepteur. Admis au ministère évangélique, il devint pasteur adjoint de l'église française de Saint-Gall (1747), puis bibliothécaire et professeur de philosophie (1759). Il usa de l'autorité que son savoir, son patriotisme, la noblesse et la douceur de son caractère lui valurent auprès de ses concitoyens pour faire améliorer considérablement l'organisation de l'instruction publique. Accusé d'indifférence religieuse, à cause des sentiments de tolérance qu'il ne cessait de conseiller aux diverses communions chrétiennes, les désagréments qu'il éprouva lui firent accepter la place de professeur d'histoire à l'Académie des nobles (1765), fondée nouvellement à Berlin par Frédéric le Grand; cet emploi lui fut procuré par Sulzer, avec lequel il était lié ainsi qu'avec Bodmer et Zollikofer. Il se concilia bientôt l'estime du roi, qui aimait à s'entretenir avec lui et qui l'appelait un second Montesquieu; dès 1766 il fut élu membre de l'Académie des sciences. Dans les écrits que Wegelin publia en Prusse, on doit surtout louer ses efforts pour constituer la philosophie de l'histoire; cette science n'était pas pour lui une sèche nomenclature de faits, mais le tableau d'ensemble du développement de l'humanité. On a de lui · *Die letzten Gespræche Sokratis und seiner Freunde* (Derniers entretiens de Socrate et de ses amis); Zurich, 1760, in-8°; — *Politische und moralische Betrachtungen über die Gesetzgebung des Lykurgus* (Considérations politiques et morales sur la législation de Lycurgue); Lindau, 1763, in-8°; — *Religiœse Gespræche der Todten* (Dialogues des morts sur la religion); ibid., 1763, in-8°; — *Mémoires sur les principales époques de l'histoire d'Allemagne;* Berlin, 1766, in-8°; — *Considérations sur les principes moraux des gouvernements;* ibid., 1766, in-8°; — *Caractères des empereurs depuis Auguste jusqu'à Maximin;* ibid., 1768, 2 vol. in-8°; — *Histoire universelle et diplomatique;* ibid., 1776-80, 6 vol. in-8° : cet ouvrage, dont l'auteur traduisit lui-même les t. I et II en allemand (Berlin, 1788), est un essai remarquable de rechercher les lois de la civilisation; il ne s'étend que jusqu'à l'époque carlovingienne; — *Briefe über den Werth der Geschichte* (Lettres sur la valeur de l'histoire); ibid., 1783, in-8°.

Vels, *Biographie Wegelins*; Saint-Gall, 1792, in-8°. — Schlichtegroll, *Nekrolog*. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

WEIDEN ou **WIED** (*Hermann*, comte DE), archevêque-électeur de Cologne, né en 1472, à Wied (Nassau), mort le 15 août 1552, dans le comté de Wied. Il était fils de Guillaume, comte de Wied. Avant embrassé la carrière ecclésiastique, il devint bientôt administrateur de l'évêché de Paderborn, et fut en 1515 élu à l'unanimité archevêque de Cologne. Il fit son entrée solennelle en 1518, et prit part à l'élection de l'empereur Charles-Quint, qu'il couronna roi des Romains, le 23 octobre 1520, à Aix-la-Chapelle. En 1521, il assista à la diète de Worms, demanda et obtint de l'assemblée la condamnation de l'hérésie de Luther, et en vertu de ce décret il expulsa les sectaires de son diocèse, en fit jeter un grand nombre en prison, et, dans la ferveur de son zèle, il en fit même monter deux sur le bûcher (1529). La confession de foi présentée à l'empereur par les princes luthériens à la diète d'Augsbourg (1530) souleva de sa part une violente protestation. Il joignit ses efforts à ceux des princes catholiques pour réfuter oralement et par écrit la doctrine du grand réformateur. Il retourna avec Charles-Quint et son frère Ferdinand à Cologne, et sacra ce dernier comme roi des Romains (11 janv. 1531). Ayant succédé à Éric, évêque de Paderborn (13 juin 1532), il entra dans ce diocèse à main armée (22 oct.), et inaugura son administration par un décret de proscription lancé contre les luthériens. L'évêque de Munster reçut aussi de lui des secours en hommes et en argent, pour faire la guerre aux anabaptistes, et en 1534 il vint lui-même prendre part au siége de cette ville. Doux et pacifique envers ses sujets orthodoxes, il se montrait inexorable dans sa haine contre l'hérésie. Il travailla sans relâche à la conversion des princes protestants, et les invita à cet effet à Haguenau (1540); mais la conférence se termina tout autrement qu'il ne s'y attendait. Faible de caractère, sans instruction, cédant presque toujours à l'impression du moment, il se laissa entraîner aux subtilités de Martin Bucer, un des théologiens réformés qui se trouvait dans l'assemblée. Devenu un de ses ardents prosélytes, il permit aux protestants d'exercer librement leur religion et d'ouvrir des temples, et chargea Bucer de propager à Bonn la nouvelle doctrine. Melanchthon et Pistorius furent appelés dans le même but. Le clergé, l'université et les magistrats de Cologne se prononcèrent contre ces réformes, et s'en plaignirent au pape. L'empereur lui enjoignit de comparaître devant lui pour donner des explications sur sa conduite et de rétablir l'ancien état de choses dans le délai de trente jours. Le pape Paul III lui fit d'abord de graves remontrances, et finit par l'excommunier (16 avril 1546); son coadjuteur, Adolphe de Schaumberg, fut désigné pour prendre la place du prélat rebelle. Celui-ci résista, et demanda des troupes aux princes de Saxe et de Hesse, qui lui en envoyèrent; mais après la défaite de cette armée par les Impériaux il se démit de son archevêché, le 25 février 1547, et se retira dans son comté héréditaire, où il passa le reste de ses jours. C'eût été un excellent prince, si son énergie et ses lumières avaient égalé les hautes qualités de son cœur. Comme le landgrave parlait à l'empereur de ce nouveau réformateur : « Qui

reformera ce bon homme? lui répondit-il. A peine entend-il le latin. En toute sa vie il n'a jamais dit que trois fois la messe. Je l'ai entendu deux fois; il n'en savait pas le commencement. »

Isselt, *Hist. belli Coloniensis*; Cologne, 1584, in-8°. — Merseus, *De orig. et success. archiep. Colon.*; ibid., 1738, in-8°. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encycl.*

WEIDLER (*Jean-Frédéric*), astronome allemand, né le 23 avril 1601, à Gross-Neuhausen (Thuringe), mort le 30 novembre 1735, à Wittemberg. Il était fils d'un ministre protestant. Après avoir étudié à Iéna et à Wittemberg les lettres et surtout les sciences mathématiques, il visita la France, la Suisse, la Hollande et l'Angleterre. A Paris, il fut accueilli par Fontenelle, Cassini, Tournemine, et autres savants, avec lesquels il établit depuis une correspondance, ainsi qu'avec de Lisle, Maraldi, Marinoni, Maupertuis et Mortimer. Nommé en 1715 professeur adjoint de mathématiques à Wittemberg, il succéda en 1721 au célèbre Wolf dans la chaire des mathématiques supérieures, qu'il garda jusqu'à sa mort. Il etait membre de la Société royale de Londres et de l'Académie royale de Berlin. Parmi ses soixante-dix et quelques ouvrages, nous citerons: *Institutiones mathematicæ*; Wittemberg, 1718, 1725, 1750, in-8°; 6e édit., augmentée par Ebert, Leipzig, 1784, 2 vol. in-8°; — *De probabilitate hypotheseos quæ recursum cometarum tuetur*; ibid., 1719, in-4°; — *De veteris et novæ astronomiæ discrimine*; ibid., 1720, in-4°; — *De æquatione temporis observationes selectæ*; ibid., 1722, in-4°; — *Explicatio Jovilabii Cassinianii*; ibid., 1727, in-4°; — *De machinis hydraulicis toto terrarum orbe maximis, Marliensi, Londinensi et aliis rarioribus*; ibid., 1728, 1733, in-4°; — *Observationes meteorologicæ et astronomicæ ann.* 1728 *et* 1729; ibid., 1729, in-4°; — *De veteris astronomiæ mechanica*; ibid., 1731, in-4°; — *Helioscopia emendata et illustrata*; ibid., 1734, in-4°; — *Historia astronomiæ*; ibid., 1741, in-4°. « C'est la seule histoire complète de l'astronomie qu'on ait eue jusqu'à présent, disait Lalande, avant que celle de Delambre eût paru; elle est remplie d'érudition et de recherches; » — *De mechanica astronomiæ medii ævi*; ibid., 1742, in-4°; — *Institutiones geometriæ subterraneæ*; ibid., 1751, in-4°; — *Institutiones astronomicæ*; ibid., 1754, in-4°; — *Bibliographia astronomica; accedunt Historiæ astronomiæ supplementa*; ibid., 1755, in-8°.

Meusel, *Lexikon*. — Lalande, *Bibliogr. astron.*

WEIGEL (*Valentin*), théologien mystique allemand, né en 1533, à Hayn (Thuringe), mort le 10 juin 1588, à Tzschoppau (Saxe). Après avoir consacré treize années à l'étude de la philosophie et de la théologie, il exerça depuis 1567 jusqu'à sa mort le ministère évangélique dans la petite ville de Tzschoppau, près de Dresde. Il mena constamment la vie la plus désintéressée et la plus exemplaire. Mais bien qu'opposé à l'orthodoxie luthérienne, il n'eut pas le courage d'exprimer ouvertement ses opinions, et alla même en 1580 jusqu'à signer le formulaire exigé par les théologiens officiels de la Saxe. Il ne publia de son vivant qu'un opuscule en allemand, *Sur la manière d'arriver à comprendre l'Écriture* (1571); mais il laissa en manuscrit une cinquantaine d'ouvrages, dont la moitié environ parut après sa mort, et où il manifestait des doctrines contraires au luthéranisme. S'appuyant d'un côté sur le principe du libre examen absolu, et de l'autre sur les idées des anabaptistes et des paracelsistes, il arriva, comme Schwenkfeld, dont il partage plusieurs opinions, à admettre que la vérité est révélée directement à chacun par une illumination intérieure, à laquelle on doit se préparer par la prière. Il rejetait tous les sacrements, et méprisait entièrement la science humaine. Ses doctrines, fortement empreintes de panthéisme et mêlées de rêveries cabalistiques, trouvèrent un certain nombre de partisans. Une foule de théologiens orthodoxes, entre autres Hunnius, Schelhammer, Gerhard, Thumm, Zapff, Crocius, y signalèrent aussitôt du ton le plus violent des hérésies dangereuses, et firent persécuter tous ceux qui s'y montrèrent attachés; aussi au bout de vingt ans la secte fut-elle entièrement étouffée. Les ouvrages de Weigel, qui portent en partie les pseudonymes d'*Udalrich Wegweiser Utopiensis* ou d'*Ulric Wachenbach*, contiennent aussi de fausses indications de lieu d'impression ou d'éditeur (*voy. Unschuldige Nachrichten*, ann. 1709, p. 550); nous citerons: *De vita beata in summo bono quærendo*; Halle, 1609, in-8°; — *De vita æterna*; ibid., 1609, in-8°; — *Postille über die Sonntags- und Fest-Evangelien* (Sur les Évangiles des dimanches et fêtes); Magdebourg, 1611, 1618, in-8° : ce livre contient les principaux points des doctrines de l'auteur; — *Tractat von der Gelassenheit* (De la Patience); s. l., 1612, in-8°; Francfort, 1693, in-8°; — *Das Büchlein vom Gebet* (Le Livre de la prière); Halle, 1612, in-8°; — *Informatorium oder Unterricht wie man den schmalen Weg zu Christo sich kan führen lassen* (Instruction sur la manière de se laisser conduire sur le sentier étroit vers le Christ); Francfort, 1616; Magdebourg, 1618, 1695, in-8°; — *Der güldene Griff* (La Clef d'or); Halle, 1616, in-4°; — *Theologia*; Magdebourg, 1618, in-4° : on présume que ce livre n'est qu'en partie de Weigel; — *Studium universale*; ibid., 1618, in-4°; — *Nosce te ipsum, seu Astrologia theologizata*; s. l., 1618; — *Die ausführliche Erweisung* (L'Instruction complète); ibid., 1618; — *Philosophia mystica*; ibid., 1618, in-4°; etc. Weigel, qui a aussi donné une traduction allemande du *Vellus aureum* d'Augurello (Hambourg, 1716, in-8°), a encore composé une trentaine d'ouvrages res-

tés inédits et dont une partie se trouve à la bibliothèque d'Helmstædt. E. G.

Hilliger, *Vita V. Weigelii*; Wittemberg, 1721, in-4°. — *Unschuldige Nachrichten*, ann. 1715, p. 22-47. — *Miscellanea Lipsiensia*, t. X, p. 172. — J. Schelhammer, *Wiederlegung der Postil Val. Weigels*. — Walch, *Religions-Streitigkeiten*, t. IV. — Colberg, *Platonisch-hermetisches Christenthum*. — Arnold, *Kirchen und Ketzerhistorie*. — Micrælius, *Hist. ecclesiastica*, p. 1368. — Brucker, *Philos. Historie*, t. VI. — Zedler, *Universal-Lexikon*. — *Dict. des sciences philos.*

WEIGEL (*Erhard*), astronome allemand, né le 16 décembre 1625, à Weida (Saxe-Weimar), mort le 21 mars 1699, à Iéna. Pendant qu'il était au collége de Halle, l'astronome Schimpfer, témoin de ses dispositions pour l'étude des sciences, l'autorisa à faire usage de sa bibliothèque et de ses instruments, et l'employa plus tard à divers travaux. Avec le produit de quelques leçons particulières Weigel alla continuer son éducation à Leipzig. Quelques écrits et le succès des cours qu'il avait ouverts aux étudiants de l'université l'ayant fait connaître, il fut en 1653 appelé à Iéna comme professeur de mathématiques. Le duc Guillaume de Saxe-Weimar, auquel il apprit en quinze jours à distinguer et à nommer toutes les constellations, lui conféra encore les emplois de mathématicien de la cour et de surintendant des bâtiments. Ses nombreux écrits (on en énumère plus de cinquante), qui répandirent en Allemagne le goût des sciences mathématiques, lui valurent la dignité de conseiller impérial; la diète de Ratisbonne le chargea d'organiser une commission chargée de corriger le calendrier. Parmi les instruments ingénieux de son invention, et sur lesquels il a donné des détails dans sa *Philosophia mathematica*, nous citerons une machine qui représente le mouvement du soleil et de la lune, le *Pancosme*, et un cadran astronomique de moins d'un pied, mais qui ne marquait pas moins avec exactitude les minutes et les secondes. Nous citerons de lui: *De cometa anni* 1652; Iéna, 1653, in-4°; — *Geoscopia selenitarum*; ibid., 1654, in-4°; — *Philosophia mathematica*; ibid., 1657, in-4°; — *Sphærica Euclidea*; ibid., 1657, 1688, in-4°; — *Astronomia sphærica*; ibid., 1657, in-4°; — *Analysis aristotelico-euclidea*; ibid., 1658, in-4°; — *Speculum uranicum*; ibid., 1661, in-4°; — *Zeit-Spiegel* (Miroir du temps); ibid., 1664, in-4°; — *Speculum terræ seu geographia generalis*; ibid., 1665, 1713, in-4°; — *Idea matheseos universæ*; ibid., 1669, 1687, in-4°; — *Pancosmus æthereus et sublunaris, quo omnia mundi phænomena clarissimis ideis exprimuntur*; ibid., 1670, in-4°; — *Hydrosterium*; ibid., 1670, in-4°; — *Idea encyclopediæ mathematicæ*; Francfort, 1671, in-8°; — *Pancosmus, seu machina totius mundi*; Iéna, 1671, in-fol.; — *Kunst-Weisheit* (Science des arts); ibid., 1673, in-4°; — *Physica pansophica*; ibid., 1673, in-4°; — *Arithmetische Beschreibung der Moral-Weisheit* (Exposé arithmétique de la morale); ibid., 1674, in-4°; — *Cosmologia*; ibid., 1680, 1695, in-4°; — *Unterschiedliche Schriften* (Mélanges); ibid., 1685, in-4°; — *Der europæische Wappen-Himmel* (Le Ciel héraldique de l'Europe); ibid., 1688, in-4°; — *Mathematische Vorschlæge einiger Grundstücke des gemeinen Wesens* (Propositions mathématiques sur quelques points essentiels de l'administration publique); ibid., 1688, in-4°; — *Globorum correctorum descriptio*; ibid., 1690, in-4°; — *Rechenschaftliches Prognosticon auf künftige Zeiten* (Prognostics calculés pour les temps futurs); ibid., 1698, in-4°.

Doppelmayr, *Von Nürnbergischen Mathematikern*. — *Monatlicher Staats-Spiegel*, ann. 1699. — Zedler, *Universal-Lexikon*. — Jœcher, *Lexikon*.

WEISE (*Chrétien*), pédagogue et poëte allemand, né le 30 avril 1642, à Zittau (Saxe), mort le 21 octobre 1708, dans la même ville. Son père, Élie, helléniste distingué, exerça pendant quarante ans les fonctions de recteur du gymnase de Zittau. Il eut un grand soin de l'éducation de son fils, et en 1660 l'envoya achever ses études à Leipzig. Selon l'usage pratiqué alors dans l'université de cette ville, qui soumettait pendant la première année tous les nouveau-venus à l'autorité des anciens étudiants, il fut assujetti à un Lusacien, qui lui imposa la tâche de composer des vers en l'honneur de ses compatriotes. Ces produits de son imagination juvénile furent réunis en deux volumes, sous le titre de *Parerga juvenilia*. Affranchi de ce joug pénible, il donna un libre cours à son désir de s'instruire, et suivit avec profit les leçons de Jacques Thomasius, d'Alberti et de Carpzow. Après avoir obtenu le diplôme de maître ès arts (1663), il devint secrétaire du comte de Leiningen. En 1670 il alla professer à Weissenfels l'éloquence et la poésie, et en 1678 il succéda à son père dans la direction du gymnase de sa ville natale. Weise fut compté au nombre des pédagogues les plus célèbres de son temps, composa des ouvrages scolaires très-estimés, et la méthode d'enseignement qu'il avait inventée a été longtemps suivie dans les écoles de l'Allemagne. Comme poëte et romancier, il exerça de l'influence sur le développement de la poésie au dix-septième siècle, mais plutôt par l'élévation de la pensée que par la puissance du style. Ses romans satiriques, publiés sous des noms de guerre et souvent réimprimés, sont : *Die drei Hauptverderber* (Les Trois grands corrupteurs): Leipzig, 1671, in-8°; — *Die drei ærgsten Erznarren in der ganzen Welt* (Les Trois plus méchants fous fieffés de l'univers); ibid., 1672, in-12; — *Die drei klügsten Leute* (Les Trois seuls sages de l'univers); ibid., 1673, in-12. Son théâtre renferme une vingtaine de tragédies sacrées ou historiques, de comédies et de pièces morales; elles ont été impr. à part ou réunies par l'auteur dans les recueils suivants : *Zittauisches Theatrum* (Leipzig, 1683, in-8°),

Jugendlust (ibid., 1684, in-8°), Lust und (Dresde, 1690, in-8°), der Redner ig. 1693, in-12), Comœdien probe (ibid., in-12), etc. La composition de ces œuvres tiques est presque nulle, et n'offre le ouvent qu'un canevas commode aux interles digressions de l'auteur. Ses poésies es et religieuses, d'une valeur plus littésont contenues dans trois recueils : Tuieder (Budissin, 1719, in-8°), Trost-und :-Andachten (ibid., 1720, in-8°), et Buss-'eit-Andachten (ibid., 1720, in-8°). Il senpossible d'énumérer tous les ouvrages ogiques de Weise; nous n'indiquerons que ncipaux et la date de leur publication : Poier Redner (L'Orateur politique); Leip677, in-8°; — De Poesi hodiernorum 'orum; Weissenfels, 1678, in-8°; — ına logica; Leipzig, 1681, in-8°; — Iniones oratoriæ; ibid., 1687, in-8°; — a christiana; ibid., 1689, in-4°; — Nulogicæ; ibid., 1691, in-8°; — Nucleus 'æ; ibid., 1691, in-8°; — Tabulæ chroca; ibid, 1691, in-4°; — Gelehrter 'r (l'Orateur savant); ibid., 1692, in-8°; chiridion grammaticum; Dresde, 1705, — Staats-Geographie (Géographie sta-); Leipzig, 1706, in-8°; — Oratori-Systema (Système oratoire); ibid., 1707, — Epistolæ selectiores; Budissin, 1716, ouvrage posthume.

ffmann, Ad memoriam renovandam Ch. Weiau, 1709, in 8°. — Grosser, Vita Chr. Weisii; 1710 in-8°. — Jœrdens, Lexikon der deutschen . — Otto, Ober-Lausitzisches Lexikon.

ISHAUPT (Adam), fondateur de la secte ıminés, né à Ingolstadt, le 6 février 1748, Gotha, le 18 novembre 1830. Placé trèsu séminaire des Jésuites de sa ville nagoûta peu leur enseignement, et les quitta se faire inscrire à l'université. Il fut reçu r en droit en 1768, et bientôt après nommé 2 professeur suppléant de jurisprudence. ı de la chaire de droit canon qui jusque it été occupée par les jésuites (1775), il naturellement pour adversaires, et conut-être pour les combattre, la première d'une association secrète et puissante, t faire pour les progrès de l'esprit humain ı fraternité humaine ce que cet ordre était accomplir pour la défense du christiaet pour ses intérêts particuliers. Trèss élèves de l'université, auxquels plaisait endance de ses idées, il profita de cette thie pour réaliser le projet qu'il avait Weishaupt avait à peine vingt-huit ans en 1776 il jeta les bases de l'illuminisme. ıt que la franc-maçonnerie était insuffisante, qu'elle manquait d'unité et qu'elle ne se it pas assez sous le joug de l'obéissance ', son but fut, par l'attrait du mystère et force de l'association, de soumettre à la unique de chefs invisibles des milliers d'associés recrutés en Allemagne et en France. « Tout engagement, disait-il, est une source d'enthousiasme; il est inutile d'en rechercher les causes; le fait existe, cela suffit. » Le succès du curé Gassner indiquait assez que les esprits étaient alors singulièrement enclins au merveilleux, et que le moment était favorable pour réaliser les desseins de Weishaupt. Ceux qui reçurent ses premières confidences à cet égard s'appelèrent *aréopagites*. Weishaupt, connu d'eux seuls, devait être le chef inconnu et tout-puissant de la nouvelle secte qui se diviserait en deux classes : celle des *préparations*, comprenant les grades de *novice*, de *minerval*, d'*illuminé mineur*, d'*illuminé majeur*; et celle des *mystères*, renfermant les grades de *prêtre*, de *régent*, de *philosophe* et d'*homme roi*. « Ces divisions et subdivisions, dit M. Louis Blanc, avaient pour objet premièrement de mesurer l'importance de l'adepte à ses progrès dans la science de l'égalité, et puis d'exalter son imagination en lui faisant espérer la communication d'un secret précieux dès qu'il aurait atteint le grade supérieur. » Les illuminés des hautes classes devaient s'appliquer à approfondir toutes les sciences, à connaître l'art d'expliquer les écritures en chiffres et à enlever les empreintes des cachets. Ils juraient encore de ne rechercher les emplois publics que pour servir les intérêts de l'ordre. Élève des jésuites, Weishaupt, comme eux, regardait le but plutôt que les moyens. Comprenant toute l'influence que l'adjonction des femmes pouvait donner à la nouvelle secte, il avait d'abord voulu établir une école de *minervales*, mais certaines difficultés d'exécution firent abandonner ce projet. Le soin de recruter les initiés était confié à des *frères insinuants*, choisis parmi les plus habiles, et qui devaient ne s'adresser qu'aux hommes d'une réputation irréprochable, graves dans leurs manières, bien que d'un extérieur agréable. « Les yeux, disait Weishaupt, examinez bien les yeux; et ne négligez pas même dans vos observations le maintien, la démarche et la voix. » Après un certain temps d'épreuve, le *minerval* passait *illuminé mineur*, et apprenait alors que le but de l'ordre était « de faire du genre humain, sans distinction de nation, de rang ni de profession, une famille bonne et heureuse ». Quand il était appelé à faire partie des *illuminés majeurs*, il prêtait d'abord un serment redoutable, et on confrontait la confession générale de sa vie, qu'il avait préalablement remise cachetée, avec un *code scrutateur* dans lequel on avait inscrit jour par jour les renseignements que l'*instituteur* avait déposés sur lui. Admis à ce nouveau grade, il promettait de se consacrer au développement de la puissance commune et de procurer aux adeptes tous les emplois dont il pouvait disposer. Le but de la société et tous ses mystères n'étaient connus que des initiés au grade supérieur, c'est-à-dire des *prêtres* ou *époptes*, dont la réception

avait lieu au milieu de solemnités imposantes et terribles. Telle était l'association conçue par Weishaupt, et qui a fait dire de lui qu'il était le plus grand organisateur de conspirations des temps modernes. Il pensa d'abord à réunir la secte des illuminés à celle des francs-maçons, et, après s'être lié dans ce dessein avec le romancier Knigge, qui recruta un assez grand nombre d'adeptes, il se rendit lui-même au congrès maçonnique qui se rassembla en 1782 à Wilhelmsbad, et se vit secondé par les effets de Bode, franc-maçon très-influent. Ses efforts restèrent cependant sans succès; en 1783 Knigge se sépara de Weishaupt. L'année suivante l'électeur de Bavière ayant supprimé dans ses États toutes les sociétés secrètes, Weishaupt fut obligé de donner sa démission de professeur (1785), et alla s'établir à Gotha, où le duc régnant lui conféra le titre de conseiller aulique. Il passa dans cette ville le reste de sa vie, uniquement occupé de travaux scientifiques.

Weishaupt n'était pas un révolutionnaire, mais un esprit passionné pour l'humanité et pour les progrès qu'il rêvait pour elle : son but fut de trouver un moyen puissant pour les réaliser. On a de lui les ouvrages suivants : *Jus civile privatum et determinatio juris Boici*; Ingolstadt, 1773, 2 vol.; — *Apologie der Illuminaten* (Apologie des illuminés); Francfort et Leipzig, 1786, in-8°; — *Das verbesserte System der Illuminaten* (Système amélioré des Illuminés); ibid., 1787, in-8°; 3e édit. 1818, in-8°; — *Pythagoras, oder Betrachtung über die geheime Welt- und Regierungskunst* (Pythagore, ou Réflexions sur l'art secret du monde et de la politique); ibid., 1790, in-8°; — *Materialien zur Befœrderung der Welt-und Menschenkunde* (Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes); Gotha, 1810, 3 vol. in-8°; — *Über Staatsausgaben* (Des problèmes de l'État); Landshut, 1820, in-8°; — *Über das Besteuerungssystem* (Du Système de l'impôt); ibid., 1820, in-8°. E. A.

Gotterbling, *Weishaupt's Schicksale* (la Destinée de Weishaupt); Pirna, 1790, in-8°. — *Lettre de Mirabeau à M... sur Cagliostro*; Berlin, 1786, in-8°. — Luchet, *Essai sur la secte des illuminés*; Paris, 1789, in-8°. — Mounier, *De l'influence attribuée aux philosophes et aux illuminés sur la révolution*. — Robinson, *Preuves des conspirations contre toutes les religions*, etc. — Barruel, *Mémoires pour servir à l'hist. du Jacobinisme*. — L. Blanc, *Hist. de la révol. française*, t. I.

* WEISS (*Siegfried*), publiciste allemand, né à Dantzig, le 8 mai 1822. Après avoir fait ses études à Berlin, il suivit les cours de l'école de droit à Paris, et fut reçu docteur. Fils d'un négociant israélite, il embrassa le christianisme en 1845. De bonne heure il se vit en butte aux persécutions du gouvernement prussien, qui ne pouvait lui pardonner les sentiments libéraux exprimés dans les ouvrages qu'il publia soit en Allemagne, soit à l'étranger. Exilé en 1846 à cause de ses sympathies déclarées pour la France, il se réfugia dans ce pays. La révolution de 1848 lui permit de repasser le Rhin. Pendant quelques mois en 1849 il fut attaché à la commission qui s'occupa de pacifier le Slesvig. Lorsqu'à trois reprises, en 1849, en 1852 et en 1859, le parti rétrograde s'efforça de soulever toute la confédération germanique contre la France, M. Weiss contribua par ses brochures et par ses articles à ramener sur ce sujet l'opinion publique, qu'on voulait égarer. Depuis 1864 il est revenu se fixer à Paris. On a de lui une quarantaine d'ouvrages en latin, français, allemand, et anglais, qui se recommandent par l'étendue des connaissances; voici les principaux : *Studien*; Dantzig, 1844, in-8°; — *Memorien über das neue politische Deutschland*, dédiés à Bettina d'Arnim; Vienne, 1850, in-8°; — *Preussen, Dænemark und Schleswig-Holstein*; ibid., 1850, in-8°; — *Die politische Œconomie*; Leipzig, 1852, in-8°; — *Der Mensch und die Æsthetik der Religionen*; ibid., 1852, in-8°; — *Principes juridiques et politiques d'un État*; Vienne, 1853, in-8°; — *Code des droits et devoirs d'une puissance neutre*; Paris, 1854, in-8°; — *La Civilisation politique en Prusse*; Paris, 1858, in-8°; — *Code du droit maritime international tel qu'il existe chez les peuples depuis les temps les plus reculés, et tel qu'il devrait exister*; Paris, 1858, 2 vol. in-8°; — *Mémoire diplomatique sur la Prusse, l'Autriche et la succession en Sleswig, Holstein et Lauenburg*; Bruxelles, 1865, in-8°. Il a aussi publié un *Journal de la science diplomatique et de la jurisprudence*, en allemand, français, anglais, et latin, à Berlin depuis 1861.

WEISS (*Léon*), frère du précédent, né à Dantzig, le 22 décembre 1819, tué à Berlin, le 18 mars 1848 dans les rangs de la légion universitaire. Nous citerons de lui : *Jean Ronge, ou le Réformateur* (Berlin, 1845), et *Uriel Acosta* (ibid., 1847, in-8°), traduit d'un manuscrit latin.

Documents particuliers.

WEISS. *Voy.* ALBINUS.

WEISSE (*Chrétien-Félix*), poëte et auteur dramatique allemand, né le 8 février 1726, à Annaberg (Saxe), mort le 16 décembre 1804, à Stœtteritz, près Leipzig. Ayant perdu de bonne heure son père, Chrétien-Henri, recteur de l'école latine d'Annaberg, il dut aux tendres soins de sa mère sa première éducation. Puis il fut envoyé au gymnase d'Altenbourg, et en 1745 à l'université de Leipzig, où il se voua à l'étude de la philologie, tout en suivant son penchant pour la poésie. Les liens d'amitié qui l'unirent alors à Lessing ne furent jamais brisés, et les deux jeunes étudiants conçurent ensemble le projet de travailler pour la scène allemande. Les débuts de Weisse dans ce genre ne furent que des imitations ou des traductions. Il montra plus de talent dans les morceaux lyriques qu'il inséra dans des recueils littéraires. En 1756 il devint gouverneur du jeune comte Geyersberg, et partagea son

temps entre les devoirs de sa place et l'intimité de Gellert, de Rabener, de Cronegk et d'Uz. En 1758 il publia ses *Chansons badines* (Leipzig, in-8°), qui fondèrent sa réputation de poëte. Au retour d'un voyage à Paris (1759), il alla passer deux ans au château du comte de Schulembourg, en Thuringe; puis il se rendit à la cour de Gotha, où il écrivit les *Chants des Amazones*, qui passent pour les meilleures de ses productions poetiques. Revenu à Leipzig (1762), il se livra avec ardeur à des travaux dramatiques, dont ne purent le détourner les devoirs d'une place de collecteur des contributions, qu'il venait d'obtenir et qu'il conserva jusqu'à sa mort. A partir de 1774, il abandonna presque entièrement le théâtre, pour consacrer sa plume à l'enfance, et ses compositions en ce genre obtinrent un grand succès de vogue. Les différents ouvrages de Weisse ne sont plus à la hauteur des exigences modernes. Bien que son talent dramatique ne porte aucune trace d'originalité, il ne surpassa pas moins tous ses devanciers par les beautés remarquables du style, la facilité de la versification, et l'art de créer des situations heureuses. Au-dessus de lui on ne voit que Lessing, dont le génie dramatique s'éveilla simultanément avec le sien. Weisse fut plus heureux dans ses comédies et bien plus encore dans ses opérettes imitees du français, et dont le goût lui fut inspiré par les pièces de Favart. La musique de Hiller contribua beaucoup à leur succès. Ses poésies lyriques sont légères, pleines de grâce et correctes; aussi passèrent-elles dans la bouche du peuple; mais au point de vue de l'art elles manquent de profondeur, de pensée, de force poétique et d'esprit de suite. Il puisa ses inspirations dans le spectacle de la nature, dans l'etude des mœurs du peuple et de ses sentiments, en un mot, dans le réalisme. Comme instituteur il acquit une réputation bien méritée. Basedow et Weisse ont inauguré une époque importante pour la pédagogie en Allemagne. Celui-là fixa son attention sur l'instruction publique et les méthodes d'enseignement, celui-ci traça une nouvelle route à l'éducation domestique. Toutefois les écrits pédagogiques de Weisse, malgré tout leur succès dans le temps, ne sont maintenant que des documents vieillis, qui témoignent des vues bornées qu'on avait alors en tout ce qui concerne le grand problème de l'éducation de la jeunesse.

Les ouvrages de Weisse sont trop nombreux pour en dresser la liste complète; il nous suffira de mentionner les suivants : *Beitrag zum deutschen Theater*; Leipzig, 1765-69, 5 vol. in-8° : c'est le titre de son théâtre; les pièces qui composent ce recueil ont été réimpr. sous les titres particuliers de *Trauerspiele* (Tragédies); ibid., 1776-80, 5 vol. in 8°, et de *Lustspiele* (Comédies); ibid., 1783, 3 vol. in-8°; *Amélie* est jugée la meilleure de ses comédies; — *Kleine lyrische Gedichte* (Petites poésies lyriques); ibid., 1772, 3 vol. in-8°; — *Komische Opern* (Opéras-comiques); ibid., 1777, 3 vol. in-8°; — *Der Kinderfreund* (L'Ami des enfants, feuille hebdomadaire); ibid., 1775-84, 24 vol. in-8°; — *Briefwechsel der Familie des Kinderfreundes* (Correspondance de la famille de *l'Ami des enfants*); ibid., 1784-92, 12 vol. in-8°; trad. en partie en français par Lachaise, ibid., 1799, in-8°; — *Schauspiele für Kinder* (Comédies pour les enfants); ibid., 1792, 3 vol. in-8°; trad. en français par Naudé, Halle, 1795, 2 vol. in-8°; — *Lieder und Fabeln für Kinder und junge Leute* (Chants et Fables pour les enfants et la jeunesse); Leipzig, 1807, in 8°. Weisse dirigea aussi l'importante publication du recueil commencé par Nicolaï : *Bibliothek der schœnen Wissenschaften* (1760-66, 8 vol.), et la continua sous le titre de *Neue Bibliothek* (1765-71, 12 vol. gr. in-8°). On lui doit encore des traductions du français et de l'anglais, en général des romans et des pièces de théâtre, qui forment cent quarante volumes. Il collabora à plusieurs recueils littéraires du temps, et enfin publia les *Lettres de Rabener* (Leipzig, 1772, in-8°) et les *Œuvres poetiques d'Uz* (Vienne, 1804, 2 vol. in-8°).

Bauer, *Ueber Ch.-F. Weisse*; Leipzig, 1806, gr. in-8°. — *Selbstbiographie* (Autobiographie), publiée par son fils Chrét.-Ernest et Frédéric; ibid., 1806, gr. in-8°. — Dyk, dans *Neue Bibliothek der schœn. Wissensch.*, t. LXX. — Hirschlng, *Handbuch*. — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter und Prosaisten*. — Wolf, *Encyclopædie der deutschen Literatur*, t. VIII. — Schmidt, *Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland*; Leipzig, 1863-64, 2 vol. in-8°. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. IV.

WEITENAUER (*Ignace*), philologue allemand, né le 1er novembre 1709, à Ingolstadt, mort le 4 février 1783, au couvent de Salmansweil (Bade). Admis à quinze ans dans la Société de Jésus, il se voua à la carrière de l'enseignement, et professa d'abord la rhétorique dans divers colléges, puis pendant vingt ans les langues orientales à l'université d'Inspruck. Lors de la suppression de son ordre, il se retira dans le monastère de cisterciens à Salmansweil. Il avait acquis une connaissance approfondie des principales langues de l'Europe et de l'Orient. Ses principaux ouvrages sont : *Corona Mariana XII linguis exornata*; Cologne, 1751, in-8°; — *Miscella litterarum humaniorum*; Augsbourg, 1752-53, 2 vol. in 8°; — *Historia provinciæ Germaniæ Superioris Societatis Jesu*; ibid., 1754, in-8°; — *Hexaglotton, seu Modus addiscendi intra brevissimum tempus linguam gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hebraicam et chaldaicam*; Francfort, 1756, in-4°; augmenté d'un second volume, et intitulé *Hexaglotton geminum docens XII linguas*; Augsbourg, 1762, 1776, in-4°; — *Liber Psalmorum explicatus*; Augsbourg, 1757, in-8°; — *Symbolica, epigrammata, lapidaria*; ibid., 1757, in-8°; — *Carmina selecta*; ibid., 1757, pet. in-8°; — *Lexicon biblicum*; ibid., 1758, 1780, in-8°; — *Theatrum parthenicum, seu dramata Ma-*

avait lieu au milieu de solemnités imposantes et terribles. Telle était l'association conçue par Weishaupt, et qui a fait dire de lui qu'il était le plus grand organisateur de conspirations des temps modernes. Il pensa d'abord à réunir la secte des illuminés à celle des francs-maçons, et, après s'être lié dans ce dessein avec le romancier Knigge, qui recruta un assez grand nombre d'adeptes, il se rendit lui-même au congrès maçonnique qui se rassembla en 1782 à Wilhelmsbad, et se vit secondé par les effets de Bode, franc-maçon très-influent. Ses efforts restèrent cependant sans succès; en 1783 Knigge se sépara de Weishaupt. L'année suivante l'électeur de Bavière ayant supprimé dans ses États toutes les sociétés secrètes, Weishaupt fut obligé de donner sa démission de professeur (1785), et alla s'établir à Gotha, où le duc régnant lui conféra le titre de conseiller aulique. Il passa dans cette ville le reste de sa vie, uniquement occupé de travaux scientifiques.

. Weishaupt n'était pas un révolutionnaire, mais un esprit passionné pour l'humanité et pour les progrès qu'il rêvait pour elle : son but fut de trouver un moyen puissant pour les réaliser. On a de lui les ouvrages suivants : *Jus civile privatum et determinatio juris Boici*; Ingolstadt, 1773, 2 vol.; — *Apologie der Illuminaten* (Apologie des illuminés); Francfort et Leipzig, 1786, in-8°; — *Das verbesserte System der Illuminaten* (Système amélioré des Illuminés); ibid., 1787, in-8°; 3e édit. 1818, in-8°; — *Pythagoras, oder Betrachtung über die geheime Welt- und Regierungskunst* (Pythagore, ou Réflexions sur l'art secret du monde et de la politique); ibid., 1790, in-8°; — *Materialien zur Befœrderung der Welt-und Menschenkunde* (Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes); Gotha, 1810, 3 vol. in-8°; — *Über Staatsausgaben* (Des problèmes de l'État); Landshut, 1820, in-8°; — *Über das Besteuerungssystem* (Du Système de l'impôt); ibid., 1820, in-8°. E. A.

Gottschling, *Weishaupt's Schicksale* (la Destinée de Weishaupt); Pirna, 1790, in-8°. — *Lettre de Mirabeau à M... sur Cagliostro*; Berlin, 1786, in-8°. — Luchet, *Essai sur la secte des illuminés*; Paris, 1789, in-8°. — Mounier, *De l'influence attribuée aux philosophes et aux illuminés sur la révolution*. — Robinson, *Preuves des conspirations contre toutes les religions*, etc. — Barruel, *Mémoires pour servir à l'hist. du Jacobinisme*. — L. Blanc, *Hist. de la révol. française*, t. I.

* **WEISS** (*Siegfried*), publiciste allemand, né à Dantzig, le 8 mai 1822. Après avoir fait ses études à Berlin, il suivit les cours de l'école de droit à Paris, et fut reçu docteur. Fils d'un négociant israélite, il embrassa le christianisme en 1845. De bonne heure il se vit en butte aux persécutions du gouvernement prussien, qui ne pouvait lui pardonner les sentiments libéraux exprimés dans les ouvrages qu'il publia soit en Allemagne, soit à l'étranger. Exilé en 1846 à cause de ses sympathies déclarées pour la France, il se réfugia dans ce pays. La révolution de 1848 lui permit de repasser le Rhin. Pendant quelques mois en 1849 il fut attaché à la commission qui s'occupa de pacifier le Slesvig. Lorsqu'à trois reprises, en 1849, en 1852 et en 1859, le parti rétrograde s'efforça de soulever toute la confédération germanique contre la France, M. Weiss contribua par ses brochures et par ses articles à ramener sur ce sujet l'opinion publique, qu'on voulait égarer. Depuis 1864 il est revenu se fixer à Paris. On a de lui une quarantaine d'ouvrages en latin, français, allemand, et anglais, qui se recommandent par l'étendue des connaissances; voici les principaux : *Studien*; Dantzig, 1844, in-8°; — *Memorien über das neue politische Deutschland*, dédiés à Bettina d'Arnim; Vienne, 1850, in-8°; — *Preussen, Dænemark und Schleswig-Holstein*; ibid., 1850, in-8°; — *Die politische Œconomie*; Leipzig, 1852, in-8°; — *Der Mensch und die Æsthetik der Religionen*; ibid., 1852, in-8°; — *Principes juridiques et politiques d'un État*; Vienne, 1853, in-8°; — *Code des droits et devoirs d'une puissance neutre*; Paris, 1854, in-8°; — *La Civilisation politique en Prusse*; Paris, 1858, in-8°; — *Code du droit maritime international tel qu'il existe chez les peuples depuis les temps les plus reculés, et tel qu'il devrait exister*; Paris, 1858, 2 vol. in-8°; — *Mémoire diplomatique sur la Prusse, l'Autriche et la succession en Sleswig, Holstein et Lauenburg*; Bruxelles, 1865, in-8°. Il a aussi publié un *Journal de la science diplomatique et de la jurisprudence*, en allemand, français, anglais, et latin, à Berlin depuis 1861.

Weiss (*Léon*), frère du précédent, né à Dantzig, le 22 décembre 1819, tué à Berlin, le 18 mars 1848 dans les rangs de la légion universitaire. Nous citerons de lui : *Jean Ronge, ou le Réformateur* (Berlin, 1845), et *Uriel Acosta* (ibid., 1847, in-8°), traduit d'un manuscrit latin.

Documents particuliers.

WEISS. *Voy.* Albinus.

WEISSE (*Chrétien-Félix*), poëte et auteur dramatique allemand, né le 8 février 1726, à Annaberg (Saxe), mort le 16 décembre 1804, à Stœtteritz, près Leipzig. Ayant perdu de bonne heure son père, Chrétien-Henri, recteur de l'école latine d'Annaberg, il dut aux tendres soins de sa mère sa première éducation. Puis il fut envoyé au gymnase d'Altenbourg, et en 1745 à l'université de Leipzig, où il se voua à l'étude de la philologie, tout en suivant son penchant pour la poésie. Les liens d'amitié qui l'unirent alors à Lessing ne furent jamais brisés, et les deux jeunes étudiants conçurent ensemble le projet de travailler pour la scène allemande. Les débuts de Weisse dans ce genre ne furent que des imitations ou des traductions. Il montra plus de talent dans les morceaux lyriques qu'il inséra dans des recueils littéraires. En 1756 il devint gouverneur du jeune comte Geyersberg, et partagea son

temps entre les devoirs de sa place et l'intimite de Gellert, de Rabener, de Cronegk et d'Uz. En 1758 il publia ses *Chansons badines* (Leipzig, in-8°), qui fondèrent sa réputation de poëte. Au retour d'un voyage à Paris (1759), il alla passer deux ans au château du comte de Schulembourg, en Thuringe; puis il se rendit à la cour de Gotha, où il écrivit les *Chants des Amazones*, qui passent pour les meilleures de ses productions poetiques. Revenu à Leipzig (1762), il se livra avec ardeur à des travaux dramatiques, dont ne purent le détourner les devoirs d'une place de collecteur des contributions, qu'il venait d'obtenir et qu'il conserva jusqu'à sa mort. A partir de 1774, il abandonna presque entièrement le théâtre, pour consacrer sa plume à l'enfance, et ses compositions en ce genre obtinrent un grand succès de vogue. Les différents ouvrages de Weisse ne sont plus à la hauteur des exigences modernes. Bien que son talent dramatique ne porte aucune trace d'originalité, il ne surpassa pas moins tous ses devanciers par les beautés remarquables du style, la facilité de la versification, et l'art de créer des situations heureuses. Au-dessus de lui on ne voit que Lessing, dont le génie dramatique s'éveilla simultanément avec le sien. Weisse fut plus heureux dans ses comédies et bien plus encore dans ses opérettes imitées du français, et dont le goût lui fut inspiré par les pièces de Favart. La musique de Hiller contribua beaucoup à leur succès. Ses poésies lyriques sont légères, pleines de grâce et correctes; aussi passèrent-elles dans la bouche du peuple; mais au point de vue de l'art elles manquent de profondeur, de pensée, de force poétique et d'esprit de suite. Il puisa ses inspirations dans le spectacle de la nature, dans l'étude des mœurs du peuple et de ses sentiments, en un mot, dans le réalisme. Comme instituteur il acquit une réputation bien méritée. Basedow et Weisse ont inauguré une époque importante pour la pédagogie en Allemagne. Celui-là fixa son attention sur l'instruction publique et les méthodes d'enseignement, celui-ci traça une nouvelle route à l'éducation domestique. Toutefois les écrits pédagogiques de Weisse, malgré tout leur succès dans le temps, ne sont maintenant que des documents vieillis, qui témoignent des vues bornées qu'on avait alors en tout ce qui concerne le grand problème de l'éducation de la jeunesse.

Les ouvrages de Weisse sont trop nombreux pour en dresser la liste complète; il nous suffira de mentionner les suivants : *Beitrag zum deutschen Theater*; Leipzig, 1765-69, 5 vol. in-8° : c'est le titre de son théâtre; les pièces qui composent ce recueil ont été réimpr. sous les titres particuliers de *Trauerspiele* (Tragédies); ibid., 1776-80, 5 vol. in 8°, et de *Lustspiele* (Comédies); ibid., 1783, 3 vol. in-8°; *Amélie* est jugée la meilleure de ses comédies; — *Kleine lyrische Gedichte* (Petites poésies lyriques); ibid., 1772, 3 vol. in-8°; — *Komische Opern* (Opéras-comiques); ibid., 1777, 3 vol. in-8°; — *Der Kinderfreund* (L'Ami des enfants, feuille hebdomadaire); ibid., 1775-84, 24 vol. in-8°; — *Briefwechsel der Familie des Kinderfreundes* (Correspondance de la famille de *l'Ami des enfants*); ibid., 1784-92, 12 vol. in-8°; trad. en partie en français par Lachaise, ibid., 1799, in-8°; — *Schauspiele für Kinder* (Comédies pour les enfants); ibid., 1792, 3 vol. in-8°; trad. en français par Naudé, Halle, 1795, 2 vol. in-8°; — *Lieder und Fabeln für Kinder und junge Leute* (Chants et Fables pour les enfants et la jeunesse); Leipzig, 1807, in 8°. Weisse dirigea aussi l'importante publication du recueil commencé par Nicolaï : *Bibliothek der schœnen Wissenschaften* (1760-66, 8 vol.), et la continua sous le titre de *Neue Bibliothek* (1765-71, 12 vol. gr. in-8°). On lui doit encore des traductions du français et de l'anglais, en général des romans et des pièces de théâtre, qui forment cent quarante volumes. Il collabora à plusieurs recueils littéraires du temps, et enfin publia les *Lettres de Rabener* (Leipzig, 1772, in-8°) et les *Œuvres poetiques d'Uz* (Vienne, 1804, 2 vol. in-8°).

Bauer, *Ueber Ch.-F. Weisse*; Leipzig, [illegible], gr. in-8°. — *Selbstbiographie* (Autobiographie), publiée par son fils Chrét.-Ernest et Frisch; ibid., 1706, gr. in-8°. — Dyk, dans *Neue Bibliothek der schœn. Wissensch.*, t. LXX. — Hirsching, *Handbuch*. — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter und Prosaisten*. — Wolf, *Encyclopædie der deutschen Literatur*, t. VIII. — Schmidt, *Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland*; Leipzig, 1863-64, 2 vol. in-8°. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. IV.

WEITENAUER (*Ignace*), philologue allemand, né le 1er novembre 1709, à Ingolstadt, mort le 4 février 1783, au couvent de Salmansweil (Bade). Admis à quinze ans dans la Société de Jésus, il se voua à la carrière de l'enseignement, et professa d'abord la rhétorique dans divers colléges, puis pendant vingt ans les langues orientales à l'université d'Inspruck. Lors de la suppression de son ordre, il se retira dans le monastère de cisterciens à Salmansweil. Il avait acquis une connaissance approfondie des principales langues de l'Europe et de l'Orient. Ses principaux ouvrages sont : *Corona Mariana XII linguis exornata*; Cologne, 1751, in-8°; — *Miscella litterarum humaniorum*; Augsbourg, 1752-53, 2 vol. in-8°; — *Historia provinciæ Germaniæ Superioris Societatis Jesu*; ibid., 1754, in-8°; — *Hexaglotton, seu Modus addiscendi intra brevissimum tempus linguam gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hebraicam et chaldaicam*; Francfort, 1756, in-4°; augmenté d'un second volume, et intitulé *Hexaglotton geminum docens XII linguas*; Augsbourg, 1762, 1776, in-4°; — *Liber Psalmorum explicatus*; Augsbourg, 1757, in-8°; — *Symbolica, epigrammata, lapidaria*; ibid., 1757, in-8°; — *Carmina selecta*; ibid., 1757, pet. in-8°; — *Lexicon biblicum*; ibid., 1758, 1780, in-8°; — *Theatrum parthenicum, seu dramata Ma-*

riana X; ibid., 1758, in-8°; — *Hierolexicon linguarum orientalium hebraicæ, chaldaicæ et syriacæ*; ibid., 1759, in-8°; — *Zweifel von der deutschen Sprache* (Doutes sur la langue allemande); ibid., 1764, 1766, 1774, in-8°; — *Subsidia eloquentiæ sacræ*; ibid., 1764-69, 19 part. in-8° : recueil dans le genre de la *Bibliothèque des prédicateurs* du P. Houdry; — *Hundert Berge; Sinnbilder in 26 Sprachen* (Cent montagnes : emblèmes en vingt-six langues); Fribourg, 1765, in-8°; — *Compendium scientiarum et omnigenæ eruditionis*; Augsbourg, 1767, 2 vol. in-8°; — *De modo legendi et excerpendi*; ibid., 1775, in-8°; — *Apparatus eloquentiæ catecheticæ libri VI, quibus historiæ MD continentur*; ibid., 1775, in-8°. Le P. Weitenauer, auquel on doit aussi une édition de la *Bible vulgate*, avec commentaire (Augsbourg, 1769-73, 6 vol. in-8°), a trad. en allemand *l'Ancien et le Nouveau Testament* (ibid., 1779-83, 14 vol. in-8°), avec notes.

Meusel, *Lexikon*, et *Gelehrtes Teutschland*. — Caballero, Suppl. à la *Bibl. de la Société de Jésus*. — De Backer, *Les Écrivains de la Compagnie de Jésus*.

WELLEKENS (*Jean-Baptiste*), poëte belge, né à Alost, le 13 février 1658, mort à Amsterdam, le 14 mai 1726. Cédant à son goût pour la peinture, il prit les leçons d'Antoine de Grebber, et se rendit en Italie, où pendant un séjour de onze années se révéla son talent poétique. Les chants des bergers et des pêcheurs italiens semblent surtout l'avoir frappé, et c'est dans la poésie pastorale qu'il a particulièrement réussi. Pendant la plus grande partie de sa vie, la goutte et la pierre le tourmentèrent presque sans relâche. Il était catholique et avait adopté les opinions des jansénistes. On a de lui, en société avec P. Vlaming, et sous le titre de *Dichtlievende Uitspanningen* (Récréations poétiques), Amst., 1710, in-8°, un recueil de ses plus jolies pastorales. En 1715 il fit paraître une traduction de *l'Aminte* du Tasse.

Wagenaar, *Amsterdam Beschreven*., t. XI.

WELLESLEY (*Richard* COLLEY-WELLESLEY, marquis), homme d'État anglais, né à Dublin, le 21 juin 1760, mort à Brompton (comté d'York), le 26 septembre 1842. La famille Colley ou Cowley à laquelle il appartenait, ancienne en Irlande, n'acquit de l'importance politique qu'au dix-huitième siècle. Richard Colley, grand-père du marquis, et premier baron Mornington, prit le nom de Wesley (que son petit-fils changea en celui de Wellesley) en héritant des biens de son cousin Garrett Wesley. Le fils de Richard, comte Mornington, homme de mérite et qui se distingua comme compositeur musical, mourut en 1781, laissant de son mariage avec Anne, fille du vicomte Dungannon, cinq fils : Richard, marquis Wellesley; lord Maryborough; Arthur, duc de Wellington; lord Cowley, et le rév. Gerard Wellesley. Tous ces enfants furent élevés au collége d'Eton, et l'aîné s'y fit remarquer par des aptitudes philologiques et un goût des belles lettres qui auraient fait de lui un savant accompli si la politique n'avait bientôt réclamé la plus grande partie de son temps. Devenu, par la mort de son père, membre de la chambre des lords d'Irlande (1781), il trouva le parlement de Dublin un trop petit théâtre pour ses talents et son ambition. Les relations de sa famille, les liaisons personnelles formées à Eton lui ouvrirent le parlement anglais, où il entra comme représentant du bourg de Beeralston. Dans la crise politique amenée par la démence de Georges III (1788-89), et dans les longs débats sur la régence qui en furent la suite, les deux chambres, conformément à l'avis de Pitt, ne conférèrent le pouvoir de régent au prince de Galles qu'avec certaines restrictions. La législature irlandaise, au contraire, d'accord en cela avec l'opposition, voulut donner au régent les pleins pouvoirs de la couronne. Mornington combattit avec beaucoup de vigueur cette doctrine, et soutint les restrictions, dont le but réel était d'empêcher Fox et ses amis de s'établir solidement au pouvoir. Georges III, rendu à la raison et à l'exercice de la royauté, conçut de la bienveillance pour cet actif homme d'État irlandais qui avait si bien soutenu son ministre; Pitt le remarqua encore plus, et lui voua un attachement qui ne se démentit pas. Il fut nommé un des lords de la trésorerie (1787), puis membre du conseil privé (1793), et pair de la Grande-Bretagne avec le titre de baron Mornington (20 oct. 1797). Il conserva son titre irlandais de comte Mornington, auquel il substitua celui de Wellesley quand un marquisat irlandais y eut été attaché (2 déc. 1799).

Désigné le 4 octobre 1797 pour remplacer lord Cornwallis comme gouverneur général de l'Inde, il atteignit Calcutta en mai 1798, presque à la même époque où Bonaparte envahissait l'Égypte. Cette expédition semblait menacer l'Inde, qui conservait les souvenirs et les vivaces vestiges de la domination française, et qui n'était pas encore habituée au joug anglais. Devant ce danger lord Wellesley prit de promptes résolutions. Il obligea le Nizam à renvoyer les Français qu'il avait à son service, et voulut imposer la même condition à Tippou-Saib. Celui-ci s'y refusa, et la guerre éclata entre lui et les Anglais. Vigoureusement poussée par le gouverneur général, elle dura à peine quelques mois, et se termina par la prise de Seringapatam (4 mai 1799). La chute de Tippou-Saib assura pour quelques années la tranquillité de l'empire anglais; Wellesley en profita pour accomplir d'importantes mesures intérieures; il favorisa le commerce et apporta de l'ordre et de l'équité dans le système financier, plus vexatoire que productif, des conquérants. Les revenus de la Compagnie s'élevèrent de 7 à 15 millions de liv. st. On a reproché au marquis Wellesley d'avoir employé dans son gouvernement la

pompe et l'autorité absolue d'un sultan; mais la représentation extérieure est indispensable dans ces pays, et on ne cite à sa charge aucun de ces actes odieusement arbitraires que l'on blâme justement chez Hastings. On lui reproche à meilleur droit d'avoir voulu étendre trop rapidement les domaines britanniques. A peine en avait-il fini avec le Maïssour qu'il s'occupa du royaume d'Oude. Il résolut de placer entre les mains de la Compagnie toute l'autorité civile et militaire de ce vaste pays; mais la Compagnie se montra peu empressée d'accepter cette nouvelle charge, et le gouverneur dut se contenter d'imposer en 1801 un traité au nabab d'Oude par lequel celui-ci, à condition de céder une partie de son territoire aux Anglais, conservait le reste. Après Oude les Mahrattes eurent leur tour. Ils se défendirent vaillamment, et il ne fallut pas moins que le génie militaire d'Arthur Wellesley, frère du gouverneur pour les obliger à se soumettre. Les victoires d'Assaye et de Lassawaree, la conquête de tout le pays entre la Jumna et le Gange, justifièrent cette politique belliqueuse, que les directeurs de la Compagnie trouvèrent pourtant compromettante pour leurs intérêts.

Mécontent d'être traversé dans ses desseins, Wellesley demanda et obtint son rappel (1805). En arrivant à Londres il se trouvait sous la menace d'une accusation pour son gouvernement des Indes; mais l'accusation portée contre lui par M. Paull (avril 1806), et qui après un premier échec fut transformée en motion de censure, expira sans bruit dans la chambre des communes. La charge la plus grave élevée contre lui se rapportait aux affaires d'Oude. S'il ne crut pas devoir entrer dans le cabinet du duc de Portland, il refusa de suivre Grenville dans l'opposition, et reçut la jarretière pour prix de son adhésion au nouveau ministère. En 1808 il eut une mission en Espagne. Ce pays venait de se soulever contre l'occupation française. Le marquis Wellesley se convainquit que c'était là que l'Angleterre avait le plus de chances d'attaquer avec succès la puissance napoléonienne, mais que pour cela elle devait agir énergiquement, comme partie principale. Cette politique, que son frère fit triompher par les armes, lui-même la soutint dans le cabinet Perceval, où il entra à la fin de 1809, en qualité de ministre des affaires étrangères. L'établissement de la régence du prince de Galles, qui avait toujours été en bons termes avec les whigs, semblait devoir amener un remaniement ministériel; mais le prince ne fit pas ce qu'on attendait de lui, et Wellesley, impatient et de plus en brouille avec Perceval, offrit sa démission (janv. 1812).

A peine les arrangements du nouveau cabinet étaient-ils achevés que l'assassinat de Perceval (11 mai 1812) vint obliger à en prendre d'autres. Wellesley, à qui fut confié le soin de former un ministère, ne put faire agréer au régent les lords Grenville et Grey, et l'administration de Perceval se reforma avec lord Liverpool pour chef. Wellesley fit une opposition modérée au cabinet Liverpool, qui dut sa longue durée aux victoires de son frère, et quand ce cabinet parut disposé à suivre à l'intérieur une politique plus libérale, il ne lui refusa pas son concours. En décembre 1821 il accepta la place de lord lieutenant d'Irlande, avec l'intention de préparer cette émancipation des catholiques qui était restée le principal objet de sa carrière politique. Il remplit ces fonctions avec une ferme impartialité jusqu'en mars 1828. A cette époque la formation d'un cabinet anti-catholique sous le duc de Wellington le décida à donner sa démission. Quand les whigs revinrent au pouvoir à la fin de 1830, Wellesley fut pourvu d'une charge de cour, celle de grand intendant, qu'il quitta en septembre 1833, pour reprendre la place de lord lieutenant d'Irlande. Il ne crut pas devoir la conserver sous la courte administration de son frère et de sir Robert Peel (1834-1835). Un nouveau cabinet whig s'étant formé avec lord Melbourne (avril 1835), il y figura en qualité de grand chambellan; mais il résigna cet office dans l'année même, et dès lors il ne remplit plus de fonctions publiques (1).

Le marquis Wellesley se maria deux fois. De sa première femme, Hyacinthe-Gabrielle Roland, Française d'origine, il eut plusieurs enfants, qui moururent jeunes. Ce mariage, contracté le 29 novembre 1794, ne fut pas heureux, et quand lady Wellesley mourut (5 nov. 1816), les deux époux étaient séparés depuis longtemps. Il se remaria, le 29 oct. 1825, à soixante-cinq ans, avec une veuve américaine. Son titre et sa pairie s'éteignirent avec lui.

Nous avons dit que lord Wellesley avait été un brillant écolier; il tournait élégamment les vers latins. Quelques-unes de ses productions juvéniles furent réimprimées plus tard. Il avait le talent d'écrire, et il l'appliqua naturellement à justifier les actes de son administration; c'est ainsi qu'il publia : *Notes relative to the peace concluded with the Mahrattas* (1802, in-12); *Letters to the directors of the East India Company on the India trade* (1804). En 1836 M. Montgomery Martin publia, aux frais de la Compagnie des Indes : *Despatches and Correspondence of the marquis Wellesley during his administration in India;* Londres, 1836, 5 vol. in-8°. Le même éditeur a donné : *Despatches and Correspondence of the marquess Wellesley, during his mission to Spain;* ibid., 1838, in-8°. Ces publications nous font connaître les talents supérieurs, les vues larges de lord Wellesley. On s'étonne de ce qu'après avoir

(1) Ses affaires particulières étaient assez embarrassées. Il n'avait reçu de son père qu'une succession criblée de dettes, et il n'avait pas rapporté de son gouvernement des Indes une fortune de nabab. Les directeurs de la Compagnie lui payaient une pension de 5,000 l. st. (125,000 fr.) qui ne se trouvait pas suffisante; ils y ajoutèrent en 1837 une donation de 20,000 liv. (500,000 fr.).

donné de telles preuves de mérite il n'ait pas obtenu en Angleterre une position politique encore plus considérable, mais dans ce pays le gouvernement des Indes n'est pas regardé comme une bonne préparation à l'exercice du pouvoir constitutionnel; de plus son attachement à la cause catholique l'enveloppa dans le discrédit du parti whig : sa gloire et son importance s'effacèrent un peu devant la gloire et l'importance supérieures de son frère le duc de Wellington, qui fut tant d'années l'honneur et la force du parti tory. L. J.

Annual Register. — Thornton, *Hist. of British India*, t. III. — Sir G.-C. Lewis, *Essays on the administrations of Great-Britain.* — *The English Cyclop.*, edit. by Knight.

WELLINGTON (*Arthur* WELLESLEY (1), duc DE), général et homme d'État, frère du précédent, né en mars (2) 1769, à Dublin, mort le 14 septembre 1852, à Walmer Castle (Kent). Il était le quatrième des neuf enfants du comte Mornington, mort en 1781. Placé d'abord au collége d'Eton, dont il fut un élève assez médiocre, il continua ses études à Brighton avec un professeur particulier. Après avoir suivi quelque temps en France les cours de l'école militaire d'Angers, alors dirigée par l'ingénieur Pignerol, il entra comme enseigne au 73e de ligne (7 mars 1787), et, grâce à la fortune et au crédit de sa famille, il parvint, en six ans, au grade de lieutenant-colonel (sept. 1793). Depuis 1790 il était membre du parlement d'Irlande, et n'y brillait pas par le talent oratoire. Rien ne faisait prévoir encore son importance future; sa fortune entière fut, comme chacun de ses succès pris isolément, une œuvre de détail et de patience. Il fit ses premières armes en 1794, sur ce même territoire belge, où il devait remporter sa dernière victoire. Le 33me de ligne, son régiment, faisait partie de la garnison d'Ostende, qui alla rejoindre par mer le reste de l'armée anglo-hollandaise à Anvers. Quand, un peu plus tard, cette armée se replia definitivement sur la Hollande, Wellesley se fit remarquer dans une rencontre d'arrière-garde à Boxtel : sa conduite lui valut la mission difficile de couvrir la retraite; il s'en acquitta avec la ténacité prudente qui devait être l'une des grandes qualités de son âge mûr, et contribua puissamment au salut des troupes anglaises. En 1795 il s'embarqua pour les Antilles, mais les vents d'équinoxe le repoussèrent vers l'Angleterre. Promu au grade de colonel (mai 1796), il rejoignit quelques mois plus tard son régiment au Cap de Bonne-Espérance, et le conduisit à Calcutta (fév. 1797). A peine arrivé, il fut désigné pour une expédition sur Manille; mais ce projet fut contremandé juste au moment où son frère aîné Richard arrivait comme gouverneur général (mai 1798). Ce fut en grande partie grâce à sa vigilance que l'expédition dirigée contre Tippou-Saïb (1799) se trouva équipée, approvisionnée, et prête à agir avant la saison des pluies. Dans cette guerre mémorable, le général en chef Harris confia à Wellesley le commandement supérieur de l'infanterie du Nizam. Il conduisait la gauche à la bataille de Mallavelly (27 mars), et décida le succès de la journée en prenant vigoureusement l'offensive de ce côté, contrairement à la première impression du commandant en chef. Le siége de Seringapatam commença dans les premiers jours d'avril; le début en fut marqué par un échec de Wellesley dans une attaque de nuit contre un poste avancé; mais le lendemain, au jour, il prit une éclatante revanche (6 avril), et força l'ennemi de se renfermer dans la place. Pendant le siége, il remplit les fonctions de directeur des tranchées, et il fut nommé gouverneur de la capitale conquise (juin 1799). On admira la vigueur et l'activité dont il fit preuve, en 1800, pour la répression d'une sorte de chouannerie indienne, organisée sur une grande échelle par le mahratte Dhoundiah. Après avoir noblement refusé de conclure un pacte secret pour s'en défaire, il lui enleva plusieurs postes fortifiés, le poursuivit sans relâche pendant deux mois, l'atteignit, le défit et le tua à Conahgull (10 sept.). En 1801, Wellesley fut d'abord désigné comme le chef d'une expédition destinée à seconder Abercromby dans la reprise de l'Égypte, mais on lui préfera cette fois David Baird. Demeuré dans l'Inde, il fut nommé major général (avril 1802), et se trouva disponible pour la guerre contre les Mahrattes, plus redoutables encore que Tippou. Après l'évacuation de l'Égypte par les Français, l'Angleterre jugea que le moment était venu d'intervenir à son profit dans les discordes sans cesse renaissantes du peschwah (premier ministre ou maire du palais du Grand-Mogol, et exerçant en fait toute son autorité) et des principaux chefs mahrattes, le radjah de Berar, Holkar, et Scindiah, le plus redoutable des trois. A la fin de 1802, le peschwah Badge-Rao, chassé de sa capitale par Holkar, vint implorer l'appui de la Grande-Bretagne, dont il devint l'instrument par le traité de Bassein (13 déc.). Investi du commandement en chef du contingent auxiliaire promis, Wellesley ouvrit la campagne par un coup de maître; instruit que le chef mahratte qui occupait Pounah, capitale de Badge-Rao, se préparait à la détruire à l'approche des Anglais, il se lança avec quatre mille chevaux dans un pays difficile, fit soixante milles en trente

(1) Le nom patronymique était *Colley*; celui de Wellesley ou plutôt de Wesley n'est qu'un nom d'adoption, et il continua d'être écrit ainsi jusqu'en 1797, où le frère aîné de Wellington le changea en Wellesley. Wellington lui-même a figuré quelque temps sur les états officiels sous ce nom de Wesley. Quelques généalogistes prétendent qu'il y a communauté d'origine entre la noble famille irlandaise et celle du fondateur du méthodisme, John Wesley.

(2) Plusieurs auteurs le font naître le 1er mai, à Dangan Castle (comté de Meath); mais cette date est contredite par l'inscription des registres de la paroisse de Saint-Pierre, à Dublin, où Wellington est porté comme ayant été baptisé le 30 avril. Selon toutes probabilités, il doit être né dans le mois de mars, à l'hôtel Mornington, à Dublin.

heures, sauva Pounah (20 avril 1803), et y réinstalla Badge-Rao. Puis, remontant vers le nord, il s'empara d'Ahmednuggur, l'une des places les plus importantes de Scindiah (8-12 août). La journée du 23 septembre 1803 compte parmi les plus glorieuses de la vie de Wellesley. Trompé par de faux rapports, il vint, avec une seule division, moins de huit mille hommes, dont quinze cents Européens à peine, se heurter contre une armée de cinquante mille hommes, qu'il attaqua et battit complétement à Assaye. Cette bataille, l'une des plus étonnantes de ce siècle, qui en a vu tant de mémorables, n'est pas assez connue en France. Pour en apprécier le mérite, il faut se rendre compte que les Mahrattes étaient les plus braves combattants de l'Inde, que dix mille d'entre eux, c'est-à-dire un nombre supérieur à la totalité des forces de l'adversaire, étaient armés et disciplinés à l'européenne, enfin que leur artillerie était servie par des officiers français. En présence d'un ennemi si supérieur, la victoire, le salut n'étaient plus que dans un excès d'audace, et Wellesley, si circonspect depuis dans les grandes guerres du continent européen, attaqua cette fois avec une vigueur, un élan, dont on trouve peu d'exemples dans les fastes militaires. La bataille d'Assaye fut longtemps et vivement disputée ; la victoire, déjà conquise, faillit être arrachée aux Anglais par le stratagème des artilleurs franco-mahrattes, qui se couchèrent sous leurs canons ou firent les morts au passage des cipayes, et les prirent ensuite à revers dans le désordre de la poursuite. Sous ce feu imprévu et terrible, cette poignée de vainqueurs flottait déjà plus près de la destruction que de la victoire, parmi les masses ennemies qui commençaient à se rallier, quand Wellesley ressaisit l'avantage, en se mettant à la tête de deux régiments d'élite, dont la charge accablante éteignit pour tout de bon cette fois l'artillerie ennemie. Malgré ce prodigieux succès, la guerre n'était pas finie. Deux mois après, Wellesley rencontra à Argoum une armée combinée des debris de Scindiah et des forces du rajah de Berar (29 nov. 1803) ; mais le souvenir d'Assaye exerçait un tel prestige que cette armée, forte de quarante mille hommes, s'enfuit presque sans combattre. Cette nouvelle défaite, et la prise d'assaut du fort de Gawilghur, considéré jusque-là comme imprenable, décidèrent de la soumission des chefs mahrattes (17 et 30 déc.).

Après avoir rendu encore à la Compagnie, dans le cours de 1804, des services de détail importants, il demanda et obtint de repasser en Angleterre, sous prétexte de soigner sa santé, gravement altérée, mais en réalité parce qu'il estimait avoir tiré de l'Inde tout ce qu'elle pouvait lui donner de gloire (1). Pendant les derniers temps de son séjour dans l'Inde, il donna à ses collègues et aux directeurs de la Compagnie de sages conseils pour la gestion des affaires civiles et militaires, conseils qu'ils eurent le tort, parfois chèrement expié, de ne pas suivre toujours. Il aurait voulu surtout qu'on laissât aux Indous leur autonomie dans une plus large mesure, qu'on cherchât à les civiliser plutôt qu'à les exploiter. Il repartit pour l'Europe le 10 mars 1805. Son retour coïncidait avec le renouvellement de la guerre contre la France. Dès le mois de novembre il fut désigné pour faire partie d'une expédition contre le Hanovre, contremandée par suite de la victoire d'Austerlitz. Élu député du bourg de Rye en 1806, il eut l'occasion de défendre au parlement l'administration de son frère (*voy.* WELLESLEY). L'année suivante, il retourna un moment en Irlande en qualité de secrétaire du lord lieutenant, duc de Richmond. Puis il commanda une division d'infanterie, sous les ordres de lord Cathcart, dans l'expédition de Copenhague. Débarqué dans l'île de Seeland, Wellesley battit sans grande peine l'armée danoise, composée principalement de jeunes soldats, à Kioge (29 août 1807). On lui doit cette justice de reconnaître que pendant cette lutte humiliante du fort contre le faible, il atténua de son mieux les maux de la guerre.

Sir Arthur Wellesley venait d'être nommé lieutenant général (25 avril 1808), quand la guerre de la Péninsule lui ouvrit une arène digne de lui. Il fut d'abord mis à la tête du corps auxiliaire anglais, sans autres instructions positives que d'agir en Portugal contre l'armée de Junot, et de venir en aide à l'insurrection espagnole. Il choisit avec beaucoup de sagacité, comme point de débarquement, l'embouchure du Mondego, mais il n'avait pas encore opéré sa descente quand il reçut l'avis qu'il aurait à servir sous les ordres de Dalrymple. Cette mesure l'affligea sans le décourager. Ses troupes n'étaient pas encore débarquées qu'il avait déjà reconnu qu'il ne devait compter que dans une très-faible mesure sur l'appui du pays et des milices insurgées, et que pour les mesures d'organisation et les opérations militaires il lui faudrait se suffire à lui-même. Après avoir obtenu à Roliça, contre le corps d'observation du général Delaborde, un premier succès chaudement disputé (17 août 1808), Wellesley concentra à Vimiero toutes ses troupes, grossies des renforts qu'amenait le général Anstruther. Il se préparait à prendre l'offensive avec seize mille hommes contre Junot, posté avec douze mille seulement à Torrès-Vedras, quand des ordres supérieurs l'obligèrent de suspendre ce mouvement, jugé trop téméraire, et ce fut lui, au contraire, qui eut à repousser l'attaque de Junot sur Vimiero. Junot s'imaginait jeter du premier coup ces Anglais à la mer ; il commettait déjà une première imprudence en venant assaillir un ennemi supérieur en forces et posté avantageusement ; il aggrava encore

(1) Outre les magnifiques présents que lui firent les habitants de Calcutta et les officiers de l'armée, d'une epée enrichie de diamants et d'un service en vaisselle plate qui avait coûté plus de 50,000 fr., il reçut en récompense de ses services les remerciements publics du parlement britannique et la croix de l'ordre du Bain.

cette imprudence en divisant ses troupes pour faire deux attaques séparées, successives, qui furent tour à tour repoussées avec perte, malgré la valeur admirable de ses soldats (21 août). Bien que Wellesley eût gagné en quelque sorte malgré lui cette première bataille défensive, puisqu'il avait au contraire voulu d'abord attaquer, elle lui fut fort profitable. Il reconnut que dans ces conditions la solidité anglaise avait plus beau jeu contre l'impétuosité française; aussi s'arrangea-t-il presque toujours depuis pour recevoir la bataille au lieu de l'offrir. Après Vimiero, les ordres absolus d'un supérieur incapable l'empêchèrent de recueillir les fruits immédiats de cette journée, en devançant Junot dans les défilés de Torrès-Vedras et par suite à Lisbonne. Cette inaction imposée sauva Junot, et lui permit de négocier la convention de Cintra, pour l'évacuation du Portugal (31 août), non avec Wellesley, mais avec Dalrymple, qui n'était arrivé qu'après Vimiero. L'opinion publique anglaise se souleva énergiquement contre cette convention : la conduite des généraux de l'armée de Portugal fut soumise à une cour d'enquête (nov.). Sir Arthur n'eut pas de peine à prouver qu'il n'avait pas tenu à lui de poursuivre ses avantages; mais en même temps il prit généreusement la défense de Dalrymple, démontra que la position de Junot, quoique battu, était loin d'être aussi désespérée que celle de Dupont à Baylen, et qu'après tout cette convention, qui avait complétement dégagé le Portugal après une campagne de moins d'un mois, n'était ni si désavantageuse pour ce pays ni si déshonorante pour l'Angleterre. Il fut acquitté, complimenté, et reprit ses fonctions de secrétaire d'Irlande ainsi que son siége au parlement.

Mais on fut trop heureux de recourir de nouveau à ses services, après la catastrophe de sir John Moore, et cette fois sir Arthur fut investi du commandement en chef, qu'il ne devait plus quitter. Contrairement à l'opinion de son gouvernement, de la plupart de ses collègues, et surtout des Portugais, il assit sur le Portugal sa base d'opérations, et les événements lui donnèrent constamment raison. A l'époque où il parut à l'embouchure du Tage (22 avril 1809), la situation des insurgés et des Anglais dans la Péninsule empirait chaque jour. L'armée de Cuesta avait été presque détruite à Medellin par Victor; Soult, chargé de reconquérir le Portugal, avait commencé la campagne avec autant de hardiesse que de bonheur en s'emparant d'Oporto, où il séjourna trop longtemps. Quoique le duc de Bellune menaçât Lisbonne de plus près, Wellesley résolut d'opérer d'abord contre Soult, qui occupait la seconde ville et la contrée la plus riche du royaume. Nous avons parlé ailleurs (voy. SOULT) de la surprise d'Oporto (12 mai); nous avons vu comment le maréchal se tira avec quelque honneur d'une position désespérée en sacrifiant son artillerie et ses bagages pour se jeter dans les montagnes. Ayant ainsi mis Soult hors de combat, au moins pour quelque temps, Wellesley se retourna contre Victor, et entra en Espagne par la vallée du Tage, dans le moment même où le roi Joseph songeait à l'attaquer en Portugal. La série d'événements qui suivit, connue sous le nom de campagne de Talavera, a donné lieu aux appréciations les plus contradictoires de la part des généraux et des historiens. L'impression générale qui s'en dégage est que Wellesley, qui croyait pouvoir s'ouvrir de haute lutte le chemin de Madrid, s'exagérait le parti qu'on pouvait tirer des insurgés espagnols, qu'il n'avait pas non plus une idée parfaitement exacte de la force des différents corps français, de la possibilité de les concentrer à un moment donné, et que cette double erreur lui eût été fatale s'il y avait eu de notre part unité de commandement. Heureusement pour lui, Napoléon n'était pas là; et ses instructions, venant de trop loin, arrivant trop tard, donnaient lieu à des contestations et à des lenteurs nouvelles. Au début, l'Espagnol Cuesta, après avoir fait manquer à Wellesley, par son indécision, l'occasion de prendre Victor en flagrant délit, trouva moyen de se faire battre isolément à Alcabon, et se fit rejeter sur l'armée anglaise, postée à Talavera. Entraîné par sa bouillante ardeur, espérant remporter à lui seul la victoire, le duc de Bellune fit sur cette position trois attaques infructueuses sans attendre le roi et Jourdan, et ceux-ci, répétant la même même faute, livrèrent bataille sans attendre l'arrivée de Soult (27 et 28 juill.). Cette fois encore, Wellesley conserva ses positions, mais la lutte lui coûta cher; le centre de l'armée anglaise fut un moment enfoncé, et Wellesley dut employer là ses dernières réserves. Cette résistance heureuse a des troupes d'élite est néanmoins d'autant plus méritoire que les vivres commençaient à manquer aux soldats anglais. Nonobstant ce succès, l'apparition de Soult sur ses derrières plaçait Wellesley dans une situation presque aussi désespérée que s'il eût été vaincu. Avec quarante-sept mille hommes, dont plus de la moitié Espagnols, il se trouvait pris entre quatre-vingt-cinq mille, tous bons soldats. Il s'en tira en capitaine habile. Repassant le Tage par le pont de l'Arzobispo (4 août), seul point par lequel il pût désormais se retirer impunément, il eut encore la chance, grâce à l'activité de son lieutenant Crawfurd, de détruire à temps le pont d'Almaraz, qui allait servir à Soult pour lui couper sa retraite.

Cette campagne valut à Wellesley le double titre de baron Douro et de vicomte Wellington de Talavera (4 sept. 1809), ainsi qu'une rente viagère de 50,000 fr., et de la part de la junte centrale d'insurrection celui de généralissime de l'armée espagnole, qu'il considéra fort sagement à cette époque comme une sinécure. Il savait à quoi s'en tenir sur les Espagnols, et jusqu'en 1813 il combattit pour eux, jamais avec eux.

Malgré les instances de la junte centrale, malgré celles de son propre frère, alors ambassadeur auprès d'elle, Wellington ne s'occupa qu'à fortifier sa position en Portugal. Dès le mois d'octobre 1809, prévoyant une nouvelle et terrible attaque, il commença à faire travailler à l'immense camp retranché de Torrès-Vedras. Après avoir laissé tomber, malgré les « clabauderies » des insurgés espagnols et de ses propres officiers, les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, parce qu'il aurait compromis son système général de défense en essayant de les secourir, il jugea cependant nécessaire d'accepter une nouvelle bataille défensive avant de se renfermer dans ses lignes. L'attaque de Busaco (*voy.* MASSENA) n'eut pas un meilleur succès que celle de Talavera (27 sept. 1810); mais le lendemain Massena, tourna cette position, qu'il n'avait pu forcer, et contraignit son adversaire à la retraite. Wellington rentra le 8 octobre dans son camp retranché, et quarante-huit heures après l'avant-garde de Massena paraissait en vue de ces lignes formidables de Torrès-Vedras, composées de trois enceintes fortifiées, appuyées d'un côté à l'Océan, de l'autre à l'embouchure du Tage, que gardait une flotte nombreuse. « Toutes les ressources de l'art, dit Brialmont, avaient été mises à contribution pour rendre ce vaste camp retranché digne du rôle qu'il devait jouer; des redoutes occupaient les terrains abruptes; les pentes des hauteurs étaient taillées verticalement; des lignes redoublées d'abatis obstruaient les vallées; des retranchements continus défendaient les cours d'eau; une nombreuse artillerie commandait les différentes approches; les routes favorables à l'ennemi avaient été détruites, les autres élargies; les ponts minés; il n'existe pas d'exemple d'une position si habilement et si fortement retranchée. » Enfin, ces lignes étaient défendues par soixante-dix mille hommes de troupes régulières, sans compter les milices. En présence de ces indications, on a peine d'abord à comprendre la longue et excessive circonspection du vainqueur d'Assaye devant un assiégeant beaucoup moins fort que lui. Mais cet étonnement cesse quand on examine sa situation. De l'aveu de ses panégyristes, Wellington avait commencé par « ruiner le Portugal pour le sauver », et ce royaume porte encore, après plus d'un demi-siècle econlé, les stigmates de ce rude sauvetage. Il avait à lutter, dans Lisbonne même, contre les préjugés et les rancunes d'un puissant parti clérical, puis contre les fausses mesures de la junte espagnole, et contre le découragement visible du gouvernement anglais lui-même, qui pendant un certain temps n'attendit que le prétexte du moindre échec pour rappeler l'armée.

Wellington, d'ailleurs, avait un sens militaire trop droit pour s'exagérer la portée des succès purement défensifs qu'il avait obtenus jusque-là, et ne se souciait point de se commettre en rase campagne avec les vieilles troupes de Massena. Quoi qu'il en soit, il semble que pendant la période du blocus (oct. 1810-mars 1811) les préoccupations politiques et administratives nuisirent à sa perspicacité ordinaire; car Massena réussit à lui dissimuler d'abord un changement de position important, puis sa retraite définitive, quand il eut perdu l'espérance de recevoir des secours suffisants pour forcer l'ennemi. Wellington le suivit sans obtenir d'avantage décisif, grâce à l'énergique résistance que lui opposa, à Redinha et à Foos de Arronce (12 et 15 mars 1811), l'arrière-garde conduite par Ney. Dans ces deux circonstances il trouva dans ce maréchal un digne adversaire; il aurait dû s'en souvenir en 1815. Après quelques jours de repos indispensable, il reprit l'offensive, tenant absolument à reconduire jusqu'au delà de la frontière portugaise cette armée qui devait « le balayer dans la mer ». Après un dernier et très-vif combat d'arrière-garde, honorablement soutenu par Reynier à Sabugal (2 avril), Massena jugea nécessaire de repasser sur le territoire espagnol. Au début de cette retraite, son adversaire avait montré quelque lenteur; il se releva singulièrement vers la fin, et nos troupes eurent besoin de toute leur fermeté pour éviter de grands malheurs. Jaloux d'effacer jusqu'au moindre vestige de la dernière attaque contre le Portugal, Wellington passa à son tour en Espagne, et investit la forteresse d'Almeida, prise l'année précédente par son adversaire. Celui-ci répondit à cette provocation avec une promptitude et une vigueur inattendues. Wellington occupait à Fuentes d'Oñoro une position assez forte, mais adossée au vallon escarpé de la Coa, où toute son armée pouvait être culbutée, si elle perdait à la fois sa position et sa ligne de retraite unique, ce qui fut bien près d'arriver. En étudiant les diverses péripéties de cette bataille, on reste convaincu que jamais, si ce n'est le 18 juin au soir à Mont-Saint-Jean, Wellington ne fut plus voisin d'un complet désastre; que les premiers progrès de Massena furent moins paralysés par la résistance énergique des Anglais que par la mauvaise volonté de plusieurs généraux, et à la fin par le manque de munitions. Il fallut tout cela pour transformer en un engagement indécis la victoire commencée de Massena (5 mai). Avant de s'engager en Espagne, le généralissime anglais jugea indispensable de reprendre les places de Ciudad-Rodrigo et Badajoz, pour assurer ses communications avec le Portugal. Wellington, qui ne connaissait encore que les citadelles indiennes, éprouva de terribles difficultés dans ce genre d'opérations. Il lui fallait constamment donner beaucoup au hasard, préférer les attaques promptes, souvent infructueuses et sûrement meurtrières, aux attaques méthodiques, qui ne sont possibles qu'avec un matériel et un personnel convenables. Aussi deux tentatives dirigées successivement sur Badajoz, l'une par son lieutenant Beresford, l'autre par lui-

même, furent repoussées avec perte (mai 1811), et il fut contraint de lever le siége par l'arrivée des armées combinées de Soult et de Marmont, successeur de Massena. Un mouvement tenté en août sur Ciudad-Rodrigo ne réussit pas mieux. Prévenu un peu tard de l'approche du duc de Raguse avec des forces supérieures, Wellington n'eut que le temps de repasser la Coa, après avoir honorablement soutenu à Elbodon un combat (fin sept.) qui aurait pu lui être funeste si le général français avait été informé en temps utile de la dissémination des Anglais et s'était mis en mesure de percer leur centre.

Le début de la campagne de 1812 lui fit beaucoup d'honneur; il tira parti, avec une habileté remarquable, de l'affaiblissement des armées françaises d'Espagne au profit de la grande expédition que Napoléon préparait contre la Russie, de la division des commandements, du défaut d'entente, plus grand que jamais, entre les commandants, de l'arrivée tardive et de l'exécution imparfaite des instructions de l'empereur. Muni enfin d'un matériel de siége à peu près suffisant, il entra brusquement en campagne (6 janv. 1812), et se rendit maître cette fois en sept jours de Ciudad-Rodrigo (14 janv.) Ce premier exploit fut suivi d'un autre bien autrement difficile et glorieux, la reprise de Badajoz (6 avril). Wellington sut fort habilement abuser et contenir, par des démonstrations judicieusement calculées, les deux maréchaux, qui auraient pu et dû secourir la place. « Il combattit chacun d'eux selon sa manière de faire la guerre, trompa la précipitation de Marmont par une lenteur affectée, et prévint Soult par une grande promptitude » (Brialmont). Néanmoins, au moment du dernier assaut, Soult était déjà assez rapproché de Badajoz pour qu'un général ordinaire se crût obligé de lever le siége. Wellington montra là sa ténacité indomptable; il savait, il sentait qu'un troisième échec devant cette place compromettrait l'œuvre laborieuse de plusieurs années, découragerait à la fois les insurgés espagnols et les ministres anglais. Il réussit, mais grâce au hardi coup de main du colonel Ridge, qui s'empara du château par escalade. On a accusé Wellington d'une tolérance coupable pour les excès de tous genres qui déshonorèrent sa victoire; cependant l'historien Toreno, généralement sévère pour le général anglais, dit qu'il faillit se faire tuer par ses propres soldats en s'efforçant de réprimer leurs violences.

La prise de ces deux places mit Wellington dans la position la plus favorable; il se trouvait en mesure de menacer à la fois le nord, le centre et le midi de l'Espagne. Pour mieux profiter de cet avantage, il s'efforça de donner le change aux maréchaux sur ses véritables projets, et y réussit au delà de toute espérance. En réalité, c'était la Castille qu'il se proposait d'attaquer. Le 17 juin, il entra dans Salamanque, et contraignit Marmont à se retirer sur le Douro. Quelques jours après, ce dernier, ayant concentré ses divisions et reçu un premier renfort, prit l'offensive sans attendre l'armée du centre, qui venait à son secours, donna à son tour le change à Wellington sur ses véritables intentions, et le suivit pas à pas dans sa retraite, s'efforçant toujours de déborder sa droite pour le couper de Ciudad-Rodrigo. Une série de manœuvres, exécutées de part et d'autre avec une précision magistrale, les conduisit jusqu'aux deux collines des Arapiles. Pendant ce mouvement rétrograde, Wellington faillit un jour être fait prisonnier à l'arrière-garde, et dut mettre l'épée à la main pour se dégager. Enfin, Wellington, voyant sa ligne de retraite sérieusement menacée, profita avec un à propos remarquable d'un écart trop considérable de l'aile gauche française pour la faire assaillir par des forces supérieures, en même temps qu'il dirigeait lui-même une vigoureuse attaque sur le centre et la droite (22 juill.). Tout d'abord, un éclat d'obus mit le duc de Raguse hors de combat; il s'éloigna avec la conviction, assez mal fondée, que sa blessure était l'unique cause de sa défaite. Bientôt le succès décisif obtenu contre notre aile gauche permit à Wellington de prendre en flanc toute l'armée française, dont le désastre aurait été complet sans la fermeté de Clauzel, successeur de Marmont. Cette bataille, dite des Arapiles (1), valut au vainqueur le titre de marquis (18 août) et une récompense nationale de 2,500,000 fr. Elle eut pour conséquence immédiate la retraite précipitée de l'armée du centre, arrivée trop tard au secours, et, par suite, l'occupation de Madrid, où Wellington fut accueilli en triomphateur (12 août). Mais l'effet moral qu'avait produit la prise de la capitale une fois produit, il s'empressa de la quitter (1er sept.) pour se mettre à la poursuite de l'armée du nord; ses progrès furent arrêtés cette fois par le château de Burgos, dont il fut contraint de lever le siége (21 oct.). D'un côté, l'armée du nord revenait menaçante; de l'autre toutes les diversions sur lesquelles il avait compté pour paralyser nos mouvements dans le midi avaient échoué, et les armées combinées du centre et d'Andalousie s'approchaient du Tage. Wellington accomplit sa retraite par l'Estramadoure avec une fermeté et un sang-froid dignes d'éloges. Non-seulement il n'éprouva aucun échec important, mais il sauva et rallia le corps de Hill, qui se trouvait gravement compromis. Le 3 novembre toutes ses forces étaient de nouveau réunies sur la Tormès, de même qu'au début de la campagne; mais il avait sur les bras quatre-vingt-dix mille hommes, auxquels il ne pouvait en opposer que soixante mille. Jourdan, chef d'état major du roi, proposait d'attaquer vigoureusement par le centre cette armée fatiguée, inférieure en nombre, disséminée sur une étendue de cinq lieues; mais Soult,

(1) Les anglais la nomment bataille de Salamanque.

auquel Joseph avait déféré le commandement supérieur, préféra tourner la position de l'ennemi, et manœuvra de manière à intercepter tout à fait sa communication avec le Portugal. Alors Wellington se décida à une retraite des plus hasardeuses, faisant défiler en plein jour son armée parallèlement à la ligne de bataille de Soult. Ce mouvement fut favorisé par un brouillard épais et par de violentes averses, qui retardèrent la poursuite des Français et permirent à Wellington de regagner le Portugal. De son propre aveu, Wellington s'était trouvé dans « une des pires situations militaires qui fût jamais », et dont il ne se serait pas tiré à si bon marché s'il avait eu en tête Napoléon ou même Massena. Cet échec aurait exercé une grande influence sur les destinées de la Péninsule si l'impression n'en avait été effacée aussitôt par la nouvelle des désastres de la grande armée en Russie.

La campagne de 1813 s'annonçait pour Wellington sous des auspices plus favorables. Il résolut cette fois d'agir sur la grande ligne de communication avec la France, jugeant qu'il suffirait d'un avantage décisif obtenu de ce côté pour rejeter la masse des forces françaises sur les Pyrénées. Suivant son habitude, il ne négligea rien pour donner le change sur ses véritables intentions et faire croire que son objectif était encore Madrid. Pendant ce temps il prenait toutes ses dispositions véritables pour tourner la droite française à travers le Tras-os-Montès, tandis que le reste de l'armée forcerait le passage de la Tormès. Le mouvement qu'on a nommé depuis « la marche de Vittoria » commença dans les derniers jours de mai 1813 (1). Le plus bel éloge qu'on puisse faire des dispositions de Wellington, c'est que Napoléon à sa place n'aurait pas agi autrement. Ceci est démontré par les instructions adressées à Joseph, qui prescrivaient de point en point les mesures nécessaires pour contrecarrer celles auxquelles on devait s'attendre de la part de l'ennemi. Le roi, ayant ramené précipitamment ses troupes sur l'Èbre, s'attendait à être attaqué de front; mais Wellington trompa ce dernier espoir en tournant notre droite vers les sources du fleuve, mouvement hardi qu'il n'aurait pas même songé à entreprendre si l'on avait pris à temps, conformément aux ordres de l'empereur, des mesures vigoureuses pour comprimer l'insurrection récente du nord de l'Espagne. Le 21 juin 1813 les troupes françaises, amoncelées dans le bassin de Vittoria, y furent attaquées et vaincues. La valeur héroïque de nos soldats eut peine à les préserver d'une destruction complète; les bagages, les munitions, les canons, restèrent à la merci du vainqueur, l'évasion des débris de l'armée n'ayant été possible que par un chemin de montagnes impraticable pour l'artillerie. Cette journée mit fin à la domination française en Espagne, et exerça aussi une influence marquée sur les affaires d'Allemagne, en triomphant des dernières hésitations de l'Autriche. Les fautes commises par le général français furent sans doute pour beaucoup dans cette défaite mais il serait aussi puéril de nier le mérite de Wellington que les aberrations de son adversaire. En moins de six semaines, avec quatre-vingt-dix mille hommes, il avait fait deux cents lieues dans un pays difficile, traversé six grandes rivières, repoussé de l'Espagne cent vingt mille Français. Sa marche de concentration sur le Douro, son mouvement décisif vers les sources de l'Èbre, resteront comme de mémorables applications des principes de la stratégie. Ces manœuvres sont d'autant plus méritoires que l'élite de ses troupes se composait de soldats anglais, solides au feu, mais marcheurs médiocres. Cette considération l'excuse, dans cette circonstance comme dans bien d'autres, de n'avoir pas mis plus d'activité dans la poursuite.

Soult, qui venait de remplacer Joseph, reprit promptement l'offensive. Nous avons déjà indiqué ailleurs (*voy.* SOULT) les diverses péripéties de la lutte mémorable entre Wellington et Soult. Malgré les succès remportés à Sauroren (28-30 juill.) et la prise de Saint-Sébastien (31 août), Wellington refusa de s'avancer hors du territoire espagnol tant qu'il n'eut pas la certitude de la rupture des négociations de Prague. « Il y a des gens, écrivait-il à cette occasion, qui s'imaginent que dans un mois nous serons à Paris; *mais remarquez donc qu'il s'agit de l'invasion de la France!* » Enfin, l'Europe entière ayant pris décidément parti contre nous, il se décida après plus d'un mois d'inaction à prendre l'offensive. Le 7 et le 8 octobre, il surprit et enleva les retranchements de Soult sur la Bidassoa, avec tant de célérité et de vigueur, que les généraux français n'eurent pas même le temps d'engager leurs réserves. Soult se replia et se retrancha sur la Nivelle, où Wellington ne le laissa pas longtemps en repos. Il tint en échec, par d'habiles démonstrations, la majeure partie des forces françaises, tandis qu'il concentrait et lançait quarante mille hommes sur le point le plus faible de notre ligne de défense. Par cette énergique attaque (10 nov. 1813), il entra en France comme par une brèche.

En même temps la situation politique de la Péninsule continuait à lui donner de graves inquiétudes. Le parti libéral, prépondérant dans les Cortès, s'y montrait plus hostile aux Anglais qu'aux Français. Ses rapports avec la régence espagnole étaient si tendus qu'après la bataille de Vittoria il demanda l'autorisation de faire une contre-révolution en se déclarant en faveur du parti *servile* (ennemi de la constitution de 1812). Jusqu'en novembre 1813, il

(1) On dit que Wellington, pressentant que le sort des armes ne le ramènerait plus en arrière, s'écria avec émotion, en franchissant le ruisseau qui sépare les deux royaumes : *Adieu, Portugal, adieu!*

avait montré tant d'égards au parti servile, qu'on l'avait accusé de vouloir s'en servir pour se faire nommer vice-roi ou même roi d'Espagne. Tout à coup il changea de politique, et fit aux libéraux les avances les plus marquées. Il venait en effet d'être informé (par une indiscrétion coupable, émanant, dit-on, d'un haut fonctionnaire de l'empire) que Napoléon, à son retour de Leipzig, avait manifesté l'intention de rétablir Ferdinand VII sur le trône d'Espagne et de conclure avec lui un traité de paix et d'alliance. Wellington jugea qu'en présence d'un tel danger il fallait d'urgence faire table rase de tous les griefs antérieurs, et pactiser momentanément avec les libéraux. Il fit entrer le ministère anglais dans ses vues, et par ce revirement, prépara l'échec complet que devait éprouver, six semaines plus tard, la mission du duc de San-Carlos, expédié à Madrid pour soumettre à la ratification de la régence le traité de Valençay (1).

Déjà un peu rassuré de ce côté, Wellington reprit, en décembre, ses opérations contre Soult. Le 9 il fit faire une fausse attaque dans la direction de Bayonne, et en même temps força par sa droite le passage de la Nive. Soult, voyant deux ailes de l'armée anglaise fort éloignées l'une de l'autre et séparées par la Nive, tenta de les accabler l'une après l'autre dans une série d'engagements meurtriers et indécis (10, 11 et 12 déc. 1813), qui firent le plus grand honneur à la solidité des troupes anglaises, surtout le dernier, connu sous le nom de bataille de Saint-Pierre. Pendant les deux mois d'inaction forcée qui suivirent, Wellington fut en butte à des préoccupations militaires, financières, politiques, qu'on retrouve, vues en quelque sorte au microscope, dans sa correspondance. Sans doute il avait à se plaindre de la pénurie d'argent, de matériel, des actes compromettants de pillage des troupes espagnoles, qu'il châtia quelquefois sévèrement. Il avait raison de n'être pas pleinement rassuré, même après le refus de ratification de la régence espagnole, sur les conséquences possibles du traité de Valençay. Néanmoins, on ne peut se défendre d'une certaine impatience en voyant cet homme, si constamment heureux à nos dépens, se tourmenter ainsi par des appréhensions toujours démenties par l'événement. L'argent et le matériel finirent par arriver; le défaut de renforts fut largement compensé par l'affaiblissement de Soult, obligé d'envoyer à Napoléon une partie de ses meilleures troupes, et par le refus de coopération de Suchet. En dix-huit jours, Wellington effectua le passage de cinq rivières et de plusieurs *gaves*, s'empara de deux têtes de pont et d'autres ouvrages, livra avec succès la bataille d'Orthez (27 fév. 1814) et deux combats, fit environ mille prisonniers, s'empara de magasins considérables, jeta un pont sur l'embouchure de l'Adour, investit Bayonne, obligea enfin son adversaire à découvrir Bordeaux. A la suite de la journée d'Orthez, cédant aux instances du duc d'Angoulême, arrivé depuis le commencement de février à son quartier général, il détacha Beresford avec douze mille hommes pour occuper Bordeaux, que l'on disait prêt à se déclarer en faveur des Bourbons. Jusque-là il avait conseillé et observé une réserve extrême vis-à-vis des royalistes, jugeant plus qu'inutile de provoquer de telles manifestations tant qu'il resterait des chances d'arrangement avec l'empereur. Ces chances n'avaient pas encore disparu entièrement lors du mouvement sur Bordeaux; aussi Wellington recommandait à son lieutenant d'agir encore, nonobstant la présence du prince, avec une grande circonspection, d'inviter de sa part les habitants à bien peser leurs démarches, de s'abstenir et au besoin de refuser de donner à la municipalité l'ordre de proclamer Louis XVIII (Instructions du 7 mars). Cependant Soult, ignorant encore la prise de Bordeaux, s'était reporté en avant; mais dès qu'il apprit cet événement, il rétrograda sur Toulouse, où Wellington le suivit. Y eut-il vraiment un vainqueur dans la célèbre bataille de ce nom? Cette question, si souvent controversée, ne sera peut-être jamais résolue. Soult avait perdu la position capitale du mont Rave; à la suite de la bataille du 10 avril, il évacua Toulouse dans la soirée du 11, et Wellington y entra le lendemain. Il paraît démontré aujourd'hui qu'il n'aurait pas occupé Toulouse, si, dans ce moment suprême, Suchet avait répondu à l'appel de Soult. On a fait à Wellington un reproche tout à fait injuste, celui d'avoir combattu sachant déjà l'abdication de Napoléon. Le jour de la bataille il ignorait même encore l'entrée des alliés dans Paris. Pendant cette longue et terrible guerre, Wellington fit sans doute des fautes; bien des circonstances qu'il n'avait pu prévoir concoururent à ses succès, mais ses fautes mêmes lui profitèrent, et il fit preuve d'une fermeté de caractère et d'une perspicacité remarquables.

Après les événements de 1814, son rôle politique devint aussi important que l'avait été jusque-là son rôle militaire. Le 30 avril il partit pour Paris avec une mission de lord Castlereagh. Le 13 mai il était de retour à Toulouse, et se rendit peu de jours après à Madrid, où la violence de la réaction absolutiste dépassait toutes ses prévisions. Il donna, dit-on, à ce sujet, de sages conseils, dont on ne tint guère compte, et prit avec le nouveau gouvernement des arrangements propres à indemniser l'Angleterre des sacrifices qu'elle avait faits pour la *délivrance* de l'Espagne. Après avoir passé quatre jours à Bordeaux (11-14 juin), où il prit

(1) On trouvera des renseignements curieux sur cet incident diplomatique dans l'ouvrage de M. Bignon, t. XIII, p. 87-118.

congé de ses soldats, il alla recueillir dans sa patrie les témoignages officiels de la reconnaissance nationale. Arrivé le 21 juin à Londres, il reçut le 28 les remercîments des deux chambres. Le prince régent, qui lui avait envoyé après la journée de Vittoria le bâton de feld-maréchal et l'ordre de la Jarretière, lui conféra en outre les titres de marquis de Douro et de duc de Wellington (11 mai 1814), et demanda pour lui au parlement une pension de 10,000 liv. st. (250,000 fr.). A Paris, où il fut accrédité comme ambassadeur extraordinaire (24 août), il reçut un accueil nécessairement beaucoup moins enthousiaste, et ce fut avec une vive satisfaction qu'il s'en éloigna, le 24 janvier 1815, pour aller remplacer Castlereagh au congrès de Vienne.

Wellington fut un de ceux qui dissimulèrent le mieux leur émotion à la nouvelle du retour de l'île d'Elbe, et devint l'un des plus utiles auxiliaires de la nouvelle coalition. Dès le 5 avril il était à Bruxelles, et s'occupait activement des mesures militaires. Rien n'allait assez vite et assez bien au gré de ses désirs, et assurément c'était le cas ou jamais de faire diligence. Suivant sa coutume, Wellington n'épargnait pas les hyperboles pour stimuler le zèle de son gouvernement; le 8 mai, il se plaignait encore d'avoir « une abominable armée » (*infamous army*), dont il n'eut pourtant pas trop à s'en plaindre au moment décisif. Sa correspondance prouve que dès le 10 juin il était au courant de la composition et de la force réelle de l'armée française; elle prouve aussi qu'il ne fut pas renseigné sur le plan d'opérations préféré par Napoléon, et qu'il ne l'avait pas même deviné. Jugeant des dispositions de l'empereur par ce que lui-même aurait fait à sa place, il inclinait à penser que l'armée française se tiendrait sur la défensive. Il admettait cependant, à la rigueur, la possibilité d'une surprise; mais, dans cette hypothèse, c'était par sa droite qu'il s'attendait à être attaqué; aussi prit-il d'abord le mouvement sur Charleroi pour une simple démonstration. Cela est si vrai, que le 15 juin au soir il envoyait au prince d'Orange, qui se trouvait à portée de fournir le premier des défenseurs à la position des Quatre-Bras, l'ordre de concentrer les divisions Chassé et Perponcher sur Nivelle, mouvement qui eût laissé la chaussée de Bruxelles entièrement à découvert. Napoléon n'aurait pu rien demander de mieux! Mais la fortune veillait pour réparer les fautes de Wellington; un simple chef de brigade, sans instructions et par une inspiration de bon sens, se porta de Nivelle aux Quatre-Bras, avec quatre mille hommes d'infanterie médiocre. Tel était l'obstacle devant lequel s'arrêta le maréchal Ney, croyant cette position gardée par des forces supérieures. Le lendemain même, on n'attaqua les Quatre-Bras qu'à trois heures, alors que Wellington, comprenant enfin l'importance de ce poste, y était accouru en personne, et y faisait affluer de toutes parts des renforts. A la fin de la journée, il avait sous la main quarante mille hommes pour en repousser seize mille, et ce ne fut pas sans peine qu'il en vint à bout. La vigueur de cette attaque malheureusement si tardive l'empêcha du moins de déboucher au secours des Prussiens, et permit à Napoléon de gagner sur ceux-ci la bataille de Fleurus. Instruit dans la matinée du 17 juin de la défaite des Prussiens, Wellington replia en bon ordre ses troupes sur la position de Mont-Saint-Jean, où il avait résolu d'accepter la bataille. Il savait que Blücher, battu mais non détruit, manœuvrait pour se joindre à lui au moment décisif. Tout en conservant, suivant un témoin oculaire, « une figure aussi impassible que si les Français eussent été à cent lieues », il sentait profondément que cette épreuve allait être décisive pour sa renommée et pour son pays, et réglait avec une minutieuse précaution jusqu'aux moindres détails de la défense. Une bataille de ce genre convenait fort à ses aptitudes et au tempérament de ses soldats : il n'avait qu'à tenir ferme jusqu'à l'arrivée des Prussiens. Leur coopération lui semblait d'autant plus sûre, qu'il croyait avoir devant lui la presque totalité des forces françaises. Il le croyait encore le lendemain de la bataille, son rapport en fait foi; l'héroïsme des adversaires qui avaient si bien failli le vaincre lui avait fait illusion sur le nombre. Il parvint, non sans peine, à se maintenir avec soixante-dix mille hommes de troupes en grande partie excellentes, contre un nombre à peu près égal d'assaillants, pris eux-mêmes en flanc dès le début de l'action (par le corps de Bülow, débouchant sur Planchenoit), et ne passa à l'offensive qu'à l'arrivée du reste de l'armée de Blücher, qui lui assurait une supériorité irrésistible. Voilà, en résumé, à quoi se réduit cette bataille, la plus importante à coup sûr par les résultats, mais non pas la plus belle de Wellington. Les panégyristes les plus enthousiastes ne sauraient nier que le succès de Waterloo ne soit une œuvre mixte, à laquelle participèrent, dans une large proportion, le retour offensif des Prussiens et le défaut de coopération de Grouchy. Toutefois, sans la fermeté héroïque de Wellington, Blücher serait arrivé trop tard. Dans les terribles charges de Ney et de Kellermann sur le plateau de Mont-Saint-Jean, la première ligne anglaise fut broyée, la seconde renversée, la troisième seule résista, soutenue par la présence, l'impassibilité de son chef. Tenez ferme, *my boys!* leur criait-il; si nous lâchons pied d'ici, que dira de nous l'Angleterre? » On sait que les Anglais payèrent chèrement leur part de victoire; jamais vainqueurs n'avaient été si près non pas seulement d'une défaite, mais d'une destruction entière. Wel-

avait montré tant d'égards au parti servile, qu'on l'avait accusé de vouloir s'en servir pour se faire nommer vice-roi ou même roi d'Espagne. Tout à coup il changea de politique, et fit aux libéraux les avances les plus marquées. Il venait en effet d'être informé (par une indiscrétion coupable, émanant, dit-on, d'un haut fonctionnaire de l'empire) que Napoléon, à son retour de Leipzig, avait manifesté l'intention de rétablir Ferdinand VII sur le trône d'Espagne et de conclure avec lui un traité de paix et d'alliance. Wellington jugea qu'en présence d'un tel danger il fallait d'urgence faire table rase de tous les griefs antérieurs, et pactiser momentanément avec les libéraux. Il fit entrer le ministère anglais dans ses vues, et par ce revirement, prépara l'échec complet que devait éprouver, six semaines plus tard, la mission du duc de San-Carlos, expédié à Madrid pour soumettre à la ratification de la régence le traité de Valençay (1).

Déjà un peu rassuré de ce côté, Wellington reprit, en décembre, ses opérations contre Soult. Le 9 il fit faire une fausse attaque dans la direction de Bayonne, et en même temps força par sa droite le passage de la Nive. Soult, voyant deux ailes de l'armée anglaise fort éloignées l'une de l'autre et séparées par la Nive, tenta de les accabler l'une après l'autre dans une série d'engagements meurtriers et indécis (10, 11 et 12 déc. 1813), qui firent le plus grand honneur à la solidité des troupes anglaises, surtout le dernier, connu sous le nom de bataille de Saint-Pierre. Pendant les deux mois d'inaction forcée qui suivirent, Wellington fut en butte à des préoccupations militaires, financières, politiques, qu'on retrouve, vues en quelque sorte au microscope, dans sa correspondance. Sans doute il avait à se plaindre de la pénurie d'argent, de matériel, des actes compromettants de pillage des troupes espagnoles, qu'il châtia quelquefois sévèrement. Il avait raison de n'être pas pleinement rassuré, même après le refus de ratification de la régence espagnole, sur les conséquences possibles du traité de Valençay. Néanmoins, on ne peut se défendre d'une certaine impatience en voyant cet homme, si constamment heureux à nos dépens, se tourmenter ainsi par des appréhensions toujours démenties par l'événement. L'argent et le matériel finirent par arriver; le défaut de renforts fut largement compensé par l'affaiblissement de Soult, obligé d'envoyer à Napoléon une partie de ses meilleures troupes, et par le refus de coopération de Suchet. En dix-huit jours, Wellington effectua le passage de cinq rivières et de plusieurs *gaves*, s'empara de deux têtes de pont et d'autres ouvrages, livra avec succès la bataille d'Orthez (27 fév. 1814) et deux combats, fit environ mille prisonniers, s'empara de magasins considérables, jeta un pont sur l'embouchure de l'Adour, investit Bayonne, obligea enfin son adversaire à découvrir Bordeaux. A la suite de la journée d'Orthez, cédant aux instances du duc d'Angoulême, arrivé depuis le commencement de février à son quartier général, il détacha Beresford avec douze mille hommes pour occuper Bordeaux, que l'on disait prêt à se déclarer en faveur des Bourbons. Jusque-là il avait conseillé et observé une réserve extrême vis-à-vis des royalistes, jugeant plus qu'inutile de provoquer de telles manifestations tant qu'il resterait des chances d'arrangement avec l'empereur. Ces chances n'avaient pas encore disparu entièrement lors du mouvement sur Bordeaux; aussi Wellington recommandait à son lieutenant d'agir encore, nonobstant la présence du prince, avec une grande circonspection, d'inviter de sa part les habitants à bien peser leurs démarches, de s'abstenir et au besoin de refuser de donner à la municipalité l'ordre de proclamer Louis XVIII (Instructions du 7 mars). Cependant Soult, ignorant encore la prise de Bordeaux, s'était reporté en avant; mais dès qu'il apprit cet événement, il rétrograda sur Toulouse, où Wellington le suivit. Y eut-il vraiment un vainqueur dans la célèbre bataille de ce nom? Cette question, si souvent controversée, ne sera peut-être jamais résolue. Soult avait perdu la position capitale du mont Rave; à la suite de la bataille du 10 avril, il évacua Toulouse dans la soirée du 11, et Wellington y entra le lendemain. Il paraît démontré aujourd'hui qu'il n'aurait pas occupé Toulouse, si, dans ce moment suprême, Suchet avait répondu à l'appel de Soult. On a fait à Wellington un reproche tout à fait injuste, celui d'avoir combattu sachant déjà l'abdication de Napoléon. Le jour de la bataille il ignorait même encore l'entrée des alliés dans Paris. Pendant cette longue et terrible guerre, Wellington fit sans doute des fautes; bien des circonstances qu'il n'avait pu prévoir concoururent à ses succès, mais ses fautes mêmes lui profitèrent, et il fit preuve d'une fermeté de caractère et d'une perspicacité remarquables.

Après les événements de 1814, son rôle politique devint aussi important que l'avait été jusque-là son rôle militaire. Le 30 avril il partit pour Paris avec une mission de lord Castlereagh. Le 13 mai il était de retour à Toulouse, et se rendit peu de jours après à Madrid, où la violence de la réaction absolutiste dépassait toutes ses prévisions. Il donna, dit-on, à ce sujet, de sages conseils, dont on ne tint guère compte, et prit avec le nouveau gouvernement des arrangements propres à indemniser l'Angleterre des sacrifices qu'elle avait faits pour la *délivrance* de l'Espagne. Après avoir passé quatre jours à Bordeaux (11-14 juin), où il prit

(1) On trouvera des renseignements curieux sur cet incident diplomatique dans l'ouvrage de M. Bignon, t. XIII, p. 87-115.

congé de ses soldats, il alla recueillir dans sa patrie les témoignages officiels de la reconnaissance nationale. Arrivé le 21 juin à Londres, il reçut le 28 les remercîments des deux chambres. Le prince régent, qui lui avait envoyé après la journée de Vittoria le bâton de feld-maréchal et l'ordre de la Jarretière, lui conféra en outre les titres de marquis de Douro et de duc de Wellington (11 mai 1814), et demanda pour lui au parlement une pension de 10,000 liv. st. (250,000 fr.). A Paris, où il fut accrédité comme ambassadeur extraordinaire (24 août), il reçut un accueil nécessairement beaucoup moins enthousiaste, et ce fut avec une vive satisfaction qu'il s'en éloigna, le 24 janvier 1815, pour aller remplacer Castlereagh au congrès de Vienne.

Wellington fut un de ceux qui dissimulèrent le mieux leur émotion à la nouvelle du retour de l'île d'Elbe, et devint l'un des plus utiles auxiliaires de la nouvelle coalition. Dès le 5 avril il était à Bruxelles, et s'occupait activement des mesures militaires. Rien n'allait assez vite et assez bien au gré de ses désirs, et assurément c'était le cas ou jamais de faire diligence. Suivant sa coutume, Wellington n'épargnait pas les hyperboles pour stimuler le zèle de son gouvernement; le 8 mai, il se plaignait encore d'avoir « une abominable armée » (*infamous army*), dont il n'eut pourtant pas trop à s'en plaindre au moment décisif. Sa correspondance prouve que dès le 10 juin il était au courant de la composition et de la force réelle de l'armée française; elle prouve aussi qu'il ne fut pas renseigné sur le plan d'opérations préféré par Napoléon, et qu'il ne l'avait pas même deviné. Jugeant des dispositions de l'empereur par ce que lui-même aurait fait à sa place, il inclinait à penser que l'armée française se tiendrait sur la défensive. Il admettait cependant, à la rigueur, la possibilité d'une surprise; mais, dans cette hypothèse, c'était par sa droite qu'il s'attendait à être attaqué; aussi prit-il d'abord le mouvement sur Charleroi pour une simple démonstration. Cela est si vrai, que le 15 juin au soir il envoyait au prince d'Orange, qui se trouvait à portée de fournir le premier des défenseurs à la position des Quatre-Bras, l'ordre de concentrer les divisions Chassé et Perponcher sur Nivelle, mouvement qui eût laissé la chaussée de Bruxelles entièrement à découvert. Napoléon n'aurait pu rien demander de mieux! Mais la fortune veillait pour réparer les fautes de Wellington; un simple chef de brigade, sans instructions et par une inspiration de bon sens, se porta de Nivelle aux Quatre-Bras, avec quatre mille hommes d'infanterie médiocre. Tel était l'obstacle devant lequel s'arrêta le maréchal Ney, croyant cette position gardée par des forces supérieures. Le lendemain même, on n'attaqua les Quatre-Bras qu'à trois heures, alors que Wellington, comprenant enfin l'importance de ce poste, y était accouru en personne, et y faisait affluer de toutes parts des renforts. A la fin de la journée, il avait sous la main quarante mille hommes pour en repousser seize mille, et ce ne fut pas sans peine qu'il en vint à bout. La vigueur de cette attaque malheureusement si tardive l'empêcha du moins de déboucher au secours des Prussiens, et permit à Napoléon de gagner sur ceux-ci la bataille de Fleurus. Instruit dans la matinée du 17 juin de la défaite des Prussiens, Wellington replia en bon ordre ses troupes sur la position de Mont-Saint-Jean, où il avait résolu d'accepter la bataille. Il savait que Blücher, battu mais non détruit, manœuvrait pour se joindre à lui au moment décisif. Tout en conservant, suivant un témoin oculaire, « une figure aussi impassible que si les Français eussent été à cent lieues », il sentait profondément que cette épreuve allait être décisive pour sa renommée et pour son pays, et réglait avec une minutieuse précaution jusqu'aux moindres détails de la défense. Une bataille de ce genre convenait fort à ses aptitudes et au tempérament de ses soldats : il n'avait qu'à tenir ferme jusqu'à l'arrivée des Prussiens. Leur coopération lui semblait d'autant plus sûre, qu'il croyait avoir devant lui la presque totalité des forces françaises. Il le croyait encore le lendemain de la bataille, son rapport en fait foi; l'héroïsme des adversaires qui avaient si bien failli le vaincre lui avait fait illusion sur le nombre. Il parvint, non sans peine, à se maintenir avec soixante-dix mille hommes de troupes en grande partie excellentes, contre un nombre à peu près égal d'assaillants, pris eux-mêmes en flanc dès le début de l'action (par le corps de Bülow, débouchant sur Planchenoit), et ne passa à l'offensive qu'à l'arrivée du reste de l'armée de Blücher, qui lui assurait une supériorité irrésistible. Voilà, en résumé, à quoi se réduit cette bataille, la plus importante à coup sûr par les résultats, mais non pas la plus belle de Wellington. Les panégyristes les plus enthousiastes ne sauraient nier que le succès de Waterloo ne soit une œuvre mixte, à laquelle participèrent, dans une large proportion, le retour offensif des Prussiens et le défaut de coopération de Grouchy. Toutefois, sans la fermeté héroïque de Wellington, Blücher serait arrivé trop tard. Dans les terribles charges de Ney et de Kellermann sur le plateau de Mont-Saint-Jean, la première ligne anglaise fut broyée, la seconde renversée, la troisième seule résista, soutenue par la présence, l'impassibilité de son chef. Tenez ferme, *my boys!* leur criait-il; si nous lâchons pied d'ici, que dira de nous l'Angleterre? » On sait que les Anglais payèrent chèrement leur part de victoire; jamais vainqueurs n'avaient été si près non pas seulement d'une défaite, mais d'une destruction entière. Wel-

lington écrivait le lendemain : « La gloire de pareils combats, si chèrement achetée, n'est point une consolation pour moi. Que Dieu m'accorde la grâce de n'avoir plus de batailles à soutenir ! » Véritablement il n'avait plus rien à désirer en fait de gloire, ayant eu cette chance suprême de se mesurer avec avantage contre un tel adversaire. Après la capitulation de Paris il reçut un don de 200,000 liv. st. (5,000,000 fr.). Tous les souverains le décorèrent de leurs ordres et lui conférèrent de hautes dignités : Alexandre lui donna l'ordre de Sainte-Anne de 1re classe, en y ajoutant un cadeau d'un million de francs ; le roi des Pays-Bas le titre de prince de Waterloo, avec une dotation de 200,000 florins.

Après avoir été plus que tiède à l'égard des Bourbons en 1814, Wellington fut entraîné par les circonstances à devenir en 1815 un des principaux auteurs de la seconde restauration. Dès la première conférence tenue au sujet de l'armistice, il écarta la combinaison du maintien de la dynastie impériale et celle du duc d'Orléans, et se prononça nettement pour le rappel de Louis XVIII, tout en reconnaissant les fautes commises pendant la première restauration. Ce rappel était, selon lui, le seul moyen d'éviter un démembrement. Il se joignit à M. de Talleyrand pour décider Louis XVIII à retirer l'imprudente proclamation de Cateau-Cambrésis, et à y substituer celle, plus conciliante, de Cambrai. Les instructions violentes des souverains alliés firent de Blücher l'arbitre de la situation, et mirent à sa remorque son collègue, plus circonspect. Ce fut néanmoins Wellington qui porta presque constamment la parole dans la discussion des articles de la convention du 3 juillet. Il dit nettement aux commissaires français que cette convention n'était qu'une mesure préliminaire de la rentrée de Louis XVIII, et ce fut dans cet esprit qu'il fit d'importantes modifications au projet préparé par M. Bignon, qui s'était efforcé de réserver la question dynastique. Or l'article 12 du projet, accepté par lui sans observation aucune, sauvegardait tous les individus qui avaient pris parti pour Napoléon. Néanmoins le gouvernement royal, croyant avoir besoin, pour se consolider, de proscriptions et de vengeances, refusa publiquement de reconnaître cette convention, refus d'autant plus inique que lui-même s'en était d'abord prévalu en secret pour empêcher la destruction du pont d'Iéna par les Prussiens. Ce fut cette réclamation qui les arrêta, et non l'insistance menaçante de Wellington, qui suivant quelques biographes aurait fait placer une sentinelle sur le pont menacé. L'histoire lui reprochera la distinction sophistique dont il étaya son refus de secours au maréchal Ney, prétendant que par l'article 12 de la convention les alliés n'avaient entendu s'engager que *pour leur compte* (1). Après avoir laissé violer la convention par le gouvernement royal, il participa directement à cette violation, en autorisant et s'efforçant de justifier, au mépris d'un autre article de cette convention, la spoliation des musées français. Nous ne pourrions dissimuler ces faits, qui jettent une ombre fâcheuse sur quelques pages de la vie du héros de l'Angleterre. Par contre, nous devons citer la lettre qu'il écrivit à Blücher, au moment où celui-ci se préparait, disait-on, à pousser une forte reconnaissance du côté de la Malmaison, pour « débarrasser le monde » de l'homme qui s'y trouvait encore. « La personne de Napoléon n'est ni à vous ni à moi, écrivit Wellington ; elle est à nos souverains, qui en disposeront au nom de l'Europe. Si par hasard il leur fallait un bourreau, je les prierais de choisir un autre que moi, et je vous conseille, dans l'intérêt de votre renommée, de suivre mon exemple. » La connaissance de cette lettre eût sans doute modifié les jugements trop sévères de Napoléon sur le caractère et même sur les talents de son antagoniste. Il est également juste de reconnaître que dans les négociations du traité du 20 novembre 1815 Wellington se montra opposé aux prétentions des puissances allemandes sur la Lorraine et sur l'Alsace ; que malgré de nombreuses insultes et même deux tentatives de meurtre dont il fut l'objet il fit preuve de beaucoup de modération dans les fonctions difficiles de commandant en chef des corps d'occupation ; enfin qu'en 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle, il se prononça pour l'évacuation immédiate, jugeant avec raison que le prolongement de l'occupation était plus propre à aigrir qu'à calmer les esprits. N'oublions pas non plus qu'en 1822, comme plénipotentiaire au congrès de Vérone, il blâma sagement l'intervention armée de la France au profit de l'absolutisme espagnol.

La carrière militaire de Wellington était désormais finie ; sa carrière ministérielle et parlementaire commençait ; elle devait être plus longue, mais souvent moins heureuse. Nous devons nous borner à en relater sommairement les incidents principaux. Par ses antécédents et ses inclinations, il appartenait au parti tory, et ce n'était qu'après avoir disputé pied à pied le terrain, et avec une répugnance marquée, qu'il finissait par se rallier aux innovations dont la rectitude naturelle de son jugement lui avait démontré longtemps la nécessité. Ainsi, sur la grande question de l'émancipation des catholiques, Wellington, auquel son titre de commandant général de l'artillerie donnait, depuis le 1er janvier 1819, le droit

(1) Wellington obéissait en ceci à une consigne ; c'était par suite d'un ordre de son gouvernement, énoncé dans une lettre de lord Bathurst, du 7 juillet, qu'il donnait à l'acte du 3 cette interprétation restrictive. Nous pensons, de plus, qu'il aurait pu, même sans recourir à la convention, sauver l'homme dans lequel il avait rencontré dans tant de circonstances un si vaillant adversaire. Lui, qui avait été assez fort pour imposer à Louis XVIII la monstrueuse alliance de Fouché, pouvait à plus forte raison lui imposer le salut de Ney.

de siéger dans les conseils de cabinet, fut d'abord partisan de la négation et de la répression absolues; puis ses idées se modifièrent graduellement, et lors de la retraite de lord Liverpool, dernier chef du vieux parti tory (fév. 1827), il en était venu à admettre comme une nécessité *éloignée* l'émancipation aussi bien que la réforme du système commercial. Mais Georges IV ayant jugé à propos de conférer la reconstitution du cabinet à Canning, Wellington se retira avec tous les membres conservateurs (10 avril 1827), et devint un des chefs les plus marquants de l'opposition. Après la mort prématurée de Canning et la retraite de lord Goderich, il accepta la présidence d'un ministère de transaction (8 janv. 1828), dont Peel devint l'âme. Un premier progrès fut accompli sous ce ministère par le vote du bill des céréales d'Huskisson, que Wellington, démissionnaire, avait fait rejeter comme prématuré, mais qui lui parut devenir opportun après son avénement à la présidence. Enfin, convaincu qu'un nouvel ajournement du bill d'émancipation serait le signal d'une guerre civile dans laquelle on ne serait même pas sûr des troupes, il se dévoua et réussit à le faire agréer, par une majorité de 217 contre 112, à la chambre qui l'année précédente encore avait déclaré, à la majorité de 45 voix, « que l'émancipation ferait trop manifestement brèche à la constitution pour être jamais discutée ». Le contraste de ces deux résultats donne la mesure de l'influence personnelle du noble duc, mais cette campagne parlementaire (1829) lui donna plus de peine que celles de l'Inde ou de la Péninsule. L'année suivante, les révolutions de France et de Belgique vinrent infliger coup sur coup de rudes démentis à sa perspicacité, jusque-là si vantée; et son opposition obstinée à toute réforme parlementaire acheva de le compromettre comme homme politique. Ayant tout à la fois contre lui les rancunes des ultra-conservateurs et des protestants zélés, qui ne lui pardonnaient pas le bill d'émancipation, et celles des libéraux, auxquels il refusait de nouvelles concessions, de plus en plus urgentes, sa situation n'était plus tenable; il se retira à la suite de quelques insultes publiques (16 nov. 1830). Sa démission ne suffit pas pour calmer le ressentiment populaire, qui lui imputait avec raison une forte part d'influence dans l'opposition de la chambre des lords aux projets du nouveau cabinet réformiste. A deux reprises, les fenêtres du *duc de fer* (iron duke) furent brisées à coups de pierres. Il fut forcé de s'enfermer dans son hôtel d'Apsley comme dans une redoute, et d'y faire poser des volets en fonte qu'on y voit encore, triste monument de l'inconstance des masses. Enfin, après avoir échoué dans la mission qui lui fut un moment confiée de former un cabinet ultra-conservateur, Wellington et ses amis, ne voulant ni donner leur assentiment à la réforme, ni forcer les ministres à créer de nouveaux pairs, prirent le parti de s'abstenir, et le bill de réforme fut adopté par la chambre des lords (7 juin 1832). Cette concession faite de si mauvaise grâce ne suffit pas à lui rendre son ancienne popularité. Le 18 juin suivant Wellington, étant sorti pour aller visiter la tour de Londres, fut insulté et serré de si près que sa vie même parut un moment compromise. Le 29 janvier 1834 il fut élu, à l'unanimité des suffrages, chancelier de l'université d'Oxford, et sa réception donna lieu à une manifestation populaire d'un caractère absolument opposé à celle de 1832.

Dans le premier ministère de Peel, Wellington se contenta du portefeuille des affaires étrangères (8 déc. 1834-8 avril 1835). En 1838, le couronnement de la reine Victoria mit en présence, sur un terrain pacifique, deux hommes qui avaient appris à se connaître et à s'estimer sur plus d'un champ de bataille, Soult et Wellington, et cette rencontre contribua singulièrement à raviver le souvenir des anciens services du vieux duc. L'année suivante, des difficultés intérieures ayant amené la démission de lord Melbourne, Peel et Wellington allaient être rappelés aux affaires; cette combinaison échoua par suite d'une exigence assez puérile du duc, qui voulait que le changement de système se fît sentir jusque dans la composition du personnel de la maison de la reine. Cependant le cabinet Peel fut définitivement organisé (30 août 1841), et Wellington y figura en qualité de ministre sans portefeuille. Il joignit à ce titre, le 10 décembre 1842, celui de commandant en chef de l'armée, devenu vacant par la mort de son vieux camarade sir Rowland Hill (1). Le dernier et le plus mémorable incident de sa vie parlementaire fut celui où, se déjugeant à l'exemple de Peel, et courbant sous la raison d'État sa volonté de fer, il fit passer à la chambre des lords le rappel des lois sur les céréales, le 28 mai 1846. Sa conduite dans cette circonstance décisive lui reconquit, pour toujours et dans toute sa plénitude, son ancienne popularité. Déjà la postérité commençait pour lui; le 30 septembre de la même année on fit l'inauguration de sa première statue équestre qu'on peut voir, mais non admirer, dans Green-Park. En 1847, l'opinion publique fut mise en émoi par la publication indiscrète d'une lettre confidentielle du vieux duc, dans laquelle il se plaignait avec amertume de l'état de l'armée et de l'insuffisance des anciennes fortifications des côtes, en présence du progrès des moyens offensifs. Tout en regrettant la publicité donnée à ses observations, Wellington les maintint à la chambre des lords, et contribua à faire passer la loi sur la milice, qui n'était autre chose que la mise en œuvre d'une des idées exprimées dans sa lettre. Le 10 avril 1848, il rendit un dernier service à son pays en

(1) Il avait déjà occupé ce poste après la mort du duc d'York, c'est-à-dire depuis le 22 janvier 1827 jusqu'au 9 janvier 1828, où il le fit donner à Hill.

paralysant, avec sept mille hommes seulement de troupes dévouées, la manifestation des agitateurs chartistes.

Wellington a vécu assez pour être témoin de la restauration de la dynastie napoléonienne, et des premiers écroulements de cette organisation de 1815 à laquelle il avait tant contribué. Jamais vieillesse ne fut plus entourée de respect et presque d'adoration que celle-là ; il était passé à l'état de monument, de relique vivante. La reine le traitait comme un membre de sa famille. Dans les grandes cérémonies, il avait une place à part. Nous avons pu juger nous-même, à l'exposition universelle de Londres (1851), du fétichisme, respectable après tout, dont le vieux duc était l'objet. Malgré ses quatre-vingt-deux ans révolus, sa taille était aussi cambrée, son esprit aussi lucide que jamais. Il ne survécut qu'une année à cette grande solennité nationale, et s'éteignit, sans souffrance apparente, le 14 septembre 1852. Marié le 10 avril 1806, à Catherine Pakenham, fille de lord Longford, morte en 1831, il en avait eu deux fils, *Arthur*, né le 3 février 1807, à Londres, présent duc de Wellington, et *Charles*, né le 16 janvier 1808, à Dublin, héritier des titres de son frère aîné, qui n'a point d'enfants.

Nous ne saurions nous associer aux insultes dont Wellington fut longtemps l'objet en France, et qu'excusait à peine le souvenir encore récent de malheurs auxquels il avait eu tant de part, et de sa conduite peu généreuse au début de la seconde restauration. Nous ne devons pas oublier qu'après tout sa gloire ne nous est pas absolument étrangère, puisqu'il n'est et ne restera grand que pour être venu péniblement à bout de nous vaincre à l'aide de la fortune. Nous pouvons donc saluer sans répugnance en lui le second et le plus heureux capitaine de son siècle. Pendant bien des années on n'a guère connu en France que des caricatures de Wellington, et l'Angleterre elle-même ne possède de lui que des statues et des portraits d'un goût douteux. Sa physionomie, « moitié aigle et moitié mouton », sa longue et maigre encolure ne cadrent nullement avec le costume héroïque dont on l'a presque toujours affublé. Mais nous l'avons bien retrouvé, tel qu'il nous était apparu, dans cette strophe célèbre de Bulwer : « Le voilà qui passe son chapeau bien serré sur son front ferme, la taille roide dans son habit boutonné. Il n'a point le trésor des riches nations, ni le généreux soleil des âmes exubérantes. Au mot du commandement ses passions font halte; en lui chaque vertu, chaque faute est également disciplinée. Quand il s'échauffe, il raisonne encore. A ses yeux, l'État est encore un camp, le monde un champ de manœuvres. » Baron ERNOUF.

Clarke, *Life of the marquis of Wellington*; Lond., 1812, in-8°. — G. Elliot, *Life of A. Wellesley, duke of W.*; ibid., 1816, 1816, in-8°. — *Vita e campagne del duca di W.*; Milan, 1819, 2 vol. in-8°. — Southey, *Life of W.*; Lond., 1821, in-8°. — Sherer, *Military memoirs of duke of W.*; ibid., 1832, 2 vol. in-8°. — W. Maxwell, *Life of field-marshall duke of W.*; ibid., 1839-41, 3 vol. in-8°, et 1862. — Jackson et Scott, *Military life of W.*; ibid., 1840, 2 vol. in-8°. — Francis, *Maxims and opinions of the duke of W., selected from his writings and speeches*; ibid., 1845, in-8°. — Stocqueler, *Life of field-marshall duke of W.*; ibid., 1853, 2 vol. in-8°. — Wilson, *Idem*; ibid., 1853-55, 2 vol. in-8°. — Comte de Grey, *Characteristics of the duke of W.; apart from his military talents*; ibid., 1853, in-8°. — Gleig, *Life of W.*; ibid., 1862, in-8°. — Brialmont (De), *Vie du duc de W.*; Bruxelles, 1856, 3 vol. gr. in-8° : l'ouvrage le plus satisfaisant qui ait été publié sur Wellington. — *Dispatches and corresp. of duke of W.*; Lond., 1852, 12 vol. in-8°, publiés par le colonel Gurwood. — *Supplementary dispatches, corresp. and memoranda*, publiés par son fils aîné; ibid., 1860-64, t. I à XIV, in-8°. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire.* — Burke, *Peerage*. — Et plusieurs des sources citées à l'art. NAPOLÉON.

WELSER, ancienne famille patricienne d'Augsbourg, que des généalogistes ont voulu faire descendre d'un fils de Bélisaire. Au seizième siècle *Barthélemi Welser* était conseiller de Charles-Quint; il possédait des richesses comparables à celles des Függer; comme eux, il prêta un jour à son maître douze tonnes d'or. En 1528 il envoya en Amérique une flotte, qui fit la conquête du Venezuela; cette contrée demeura dans la possession des Welser jusqu'en 1555, où elle leur fut enlevée par l'Espagne. Une nièce de Barthélemi, *Philippine* WELSER, était d'une merveilleuse beauté; en 1550 l'archiduc d'Autriche Ferdinand, second fils du roi des Romains, l'épousa à l'insu de son père, qui ne ratifia le mariage qu'en 1558.

WELSER (*Marc*), historien et philologue, neveu de Barthélemi, né le 20 juin 1558, à Augsbourg, où il est mort, le 13 juin 1614. Envoyé à dix-sept ans à Rome et confié à la direction du célèbre Muret, il se perfectionna dans la connaissance du latin et du grec; il étudia aussi les antiquités, et se familiarisa avec la langue italienne. De retour à Augsbourg, il pratiqua la profession d'avocat; en 1592 il entra au sénat, et fut élu consul en 1600. Tous ses loisirs étaient consacrés à la culture des lettres; et il aidait généreusement de son crédit et de sa fortune les savants auxquels il pouvait rendre service. Il était en correspondance avec les hommes les plus éminents, tels que Scaliger, Peiresc, Juste Lipse, Gruter, auquel il communiqua beaucoup de matériaux pour son recueil d'inscriptions, et Galilée, qui lui dédia son livre *Sur les taches du soleil*. Les ouvrages de Welser ont été réunis sous ce titre : *Opera historica et philologica*; Nuremberg, 1682, in-fol., fig. On y remarque les suivants : *Fragmenta tabulæ antiquæ in quis aliquot per romanas provincias itinera, ex Peutingerorum bibliotheca cum explicationibus*; Venise, 1591, in-4° : première édition de ce document si important pour la géographie ancienne ; — *Conversio et passio martyrum Afræ, Hilariæ, Dignæ, Eunomiæ, Eutropiæ, cum commentario*; ibid., 1591, in-4° : — *Rerum Augustanarum Vindelicarum lib. VIII*; ibid., 1594, in-fol., fig.; trad. en allemand, Augsbourg, 1595, in-fol.; à la

suite de cet ouvrage Welser a réimpr. l'édition augmentée du double qu'il avait donnée à Venise, 1590, in-4° des *Inscriptiones antiquæ Augustæ Vindelicarum* publiées par Peutinger; — *Vita S. Udalrici, Augustanorum episcopi*; Augsbourg, 1595, in 4°; — *Historia ab Eugippio ante annos circiter* 1110 *scripta, cum scholiis*; ibid., 1595, in-4°; — *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyro*; ibid., 1595, in-4° : traduction latine d'un roman grec dont l'original est perdu; — *Rerum Boicarum lib. V*; ibid., 1602, in-4°; trad. en allemand en 1605, et réimpr. avec un livre de plus, qui a été retrouvé, Augsb., 1777, in-8°: cette histoire des anciens Bavarois est très-estimée; — *Virgilius Proteus*, dans le t. II des *Centones* de Meibom : c'est l'histoire des empereurs d'Allemagne en vers de Virgile. Welser a aussi édité le traité de l'empereur Frédéric II *De arte venandi cum avibus* (Augsb., 1596, in-8°), ainsi que plusieurs ouvrages grecs, la plupart jusqu'alors inédits, tels que Phrynichus, les *Illyrica* d'Appien, des opuscules de Philon. On lui attribue avec beaucoup de vraisemblance le *Squittinio della liberta veneta*, 1612, in-4°. E. G.

Arnold, sa *Vie* à la tête des *Velseri Opera*. — Adam, *Vitæ jurrconsultorum*. — Freher, *Theatrum*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXIV. — Liron, *Singularités hist.* — Zedler, *Universal-Lexikon*.

WENCESLAS Ier (Saint), duc de Bohême, né en 908, mort le 28 septembre 935, à Boleslaw. Il était fils du duc Wratislas et de Drahomira, princesse de Lutitz, chrétienne du rite slave introduit par Methodius. L'influence de Ludmila, son aïeule, le fit remettre tout enfant entre les mains des prêtres allemands qui l'élevèrent dans le culte romain au collége de Budecz. D'un caractère faible, né plutôt pour la vie ascétique du couvent que pour le trône, il apprit mieux à obéir qu'à gouverner. Il succéda à Wratislas, sous la régence de sa mère (926); quant à Ludmila, immolée à la haine populaire, elle fut étranglée, en 927. Quelques historiens ont attribué les actes de Drahomira à un acharnement aveugle contre le catholicisme lui-même, mais on doit plutôt les regarder comme une opposition aux empiétements du germanisme et des missionnaires. Tandis que Wenceslas se livrait aux pratiques de la dévotion, Henri Ier, sous prétexte que Drahomira avait envoyé des secours aux Slaves des bords de l'Elbe, avec lesquels il était en guerre, envahit la Bohême (928), sous les auspices du parti catholique. Wenceslas, fidèle aux principes qu'il avait reçus, se rendit à la merci de l'empereur malgré les supplications de Drahomira et des anciens de la nation : il lui ouvrit les portes de Prague, sans avoir essayé la moindre résistance; il reconnut sa souveraineté, et s'engagea à lui payer un tribut. En outre, il eut la faiblesse de consentir à éloigner sa propre mère (1). Sa complète soumission à l'empereur et à l'Église mécontenta le parti national : un complot fut tramé contre sa vie; Boleslas, frère du duc, le dirigeait. Wenceslas tomba percé de coups au milieu d'une cérémonie religieuse. Il fut mis au nombre des saints martyrs, et plus tard la Bohême, devenue catholique, le prit pour son patron. Comme il ne laissait aucun successeur, son frère Boleslas monta sur le trône. J. FRICZ.

Dobner, *Monumenta hist. Bohem.*, t. VI. — Cosmas Prag. — Dobrowsky, *Wenzel und Boleslaw*; Prague, 1819. — Pertz, *Archiv*, V. — Palacky, *Hist. de Bohême*.

WENCESLAS II, duc de Bohême, mort en 1193. Il était fils de Sobieslas Ier et d'Adélaïde, fille de Coloman, roi de Hongrie. Élu duc après la mort de Conrad, son oncle (1191), il eut à lutter contre Przemislas, fils du roi Wladislas, adversaire d'autant plus redoutable qu'il était appuyé par l'évêque de Prague. Celui ci se rendit auprès de l'empereur, et moyennant une somme d'argent il obtint la couronne de Bohême pour son protégé. Alors Przemislas, secouru par Albert, margrave de Misnie, dont il avait épousé la sœur, envahit la Bohême : Wenceslas s'enferma dans Prague, résolu à défendre ses droits par les armes. Mais bientôt, lassé de combattre sans obtenir aucun résultat satisfaisant, il céda le trône à son rival, et se retira hors des frontières. Il venait d'entrer en Lusace, lorsqu'il fut arrêté par les ordres du margrave Albert, et jeté en prison : il ne tarda pas à y finir ses jours. J. F.

Pertz, *Script. rer. bohem.*

WENCESLAS Ier, roi de Bohême, né en 1205, mort le 22 septembre 1253. Il était fils de Przemislas Ottocar Ier et de Constance, fille de Bela III, roi de Hongrie. Couronné roi du vivant de son père, il lui succéda le 15 décembre 1230. C'était un prince d'un esprit cultivé, ami des arts et des lettres, affable, généreux jusqu'à la prodigalité, se plaisant aux exercices chevaleresques, et passionné surtout pour la chasse. Ce dernier plaisir lui coûta un œil, ce qui lui fit donner le surnom de *borgne*. Il introduisit l'usage des tournois, fit venir à sa cour des *minnesængers*, et composa lui-même des chansons d'amour en allemand. Sous son règne une grande réforme s'opéra dans les idées et dans les mœurs, grâce à de fréquents contacts avec la civilisation de l'occident. L'antique simplicité fit place à un faste presque oriental; de nombreux châteaux s'élevèrent, les villes furent construites à l'instar de celles de l'Allemagne et de la France. Wenceslas exerça une grande influence sur les affaires de l'Allemagne en se déclarant l'ami de l'empereur Frédéric II. Pendant plusieurs années il fut constamment aux prises avec Frédéric II, duc d'Autriche. Frédéric fut défait en 1233 et en 1535, et s'en vengea en

(1) La plus ancienne légende sur Wenceslas, retrouvée à Saint Pétersbourg par Wostokoff, assure que Drahomira fut plus tard rappelée à la cour, et qu'elle s'attacha si sincèrement à son fils, qu'elle devint même suspecte au parti national.

ravageant la Moravie à plusieurs reprises. Sur ces entrefaites les Autrichiens, auxquels il s'était rendu odieux par toutes sortes de vexations, se plaignirent à l'empereur, et lui demandèrent un autre souverain. L'empereur lança contre lui un décret de proscription, et chargea Wenceslas de l'exécuter. Ce dernier s'empara de Vienne (1236), et força le duc à se soumettre. Mais peu après il changea de politique, et se laissa convaincre par sa sœur Agnès, abbesse d'un couvent de Clarisses, qui l'engagea à quitter le parti de l'empereur pour celui du pape. Docile aux injonctions de Grégoire IX, non-seulement il se lia d'amitié avec Frédéric d'Autriche, et s'engagea à le rétablir dans ses États, mais encore il se mit à la tête de la ligue allemande formée contre Frédéric II, dans le but avoué de le déposséder du trône. Mais au moment d'entrer en campagne, il se vit obligé de songer à la défense de son propre royaume, menacé par les Tartares, qui avaient envahi la Moravie. La courageuse défense de Jaroslas de Sternberg dans Olmutz sauva les États héréditaires, et força les Tartares à se rejeter sur la Hongrie. Après la mort du duc Frédéric (1246), Wenceslas, sur le vœu de la noblesse autrichienne, occupa le trône vacant au nom de son fils Ladislas. Les Bohémiens, à l'instigation de l'empereur, se révoltèrent alors contre lui, et mirent à leur tête son propre fils Przemislas, margrave de Moravie. Wenceslas, obligé de céder au nombre, abandonna momentanément sa capitale; enfin les rebelles, excommuniés par le pape, se rendirent à merci, et Przemislas, après une courte captivité, obtint son pardon, épousa Marguerite, nièce de Frédéric, et fut proclamé par la diète souverain d'Autriche. La guerre allait se rallumer entre la Bohême et la Hongrie lorsque Wenceslas mourut d'un refroidissement à la suite d'une partie de chasse. Przemislas II lui succéda.

Dalimil, *Chronique*. — Dobner, *Monumenta hist. Bohem.* — *Acta Alberti Bohem.* — Continuateurs de Cosme de Prague, dans les *Script. rer. bohem.* de Pertz. — Palacky, *Hist. de Bohême*.

WENCESLAS II, roi de Bohême et de Pologne, né en 1271, mort le 12 juin 1305. Petit-fils du précédent et fils de Przemislas II, il fut proclamé roi après la mort de son père (1278), et sous la tutelle d'Othon le Long, électeur de Brandebourg. Ce dernier abusa de son pouvoir d'une façon déplorable. Il emmena son pupille ainsi que la reine Cunégonde, sa mère, en Allemagne, et les tint en chartre privée, pendant que ses satellites, fidèles aux instructions qui leur avait été données, accablèrent le pays d'impôts et de vexations. A douze ans, Wenceslas fut couronné roi (1283), mais il n'obtint cette faveur qu'en cédant à l'empereur Rodolphe Ier l'Autriche et la Styrie et en se reconnaissant vassal de l'Empire. Entouré de moines et de conseillers allemands, qui lui étaient imposés par Rodolphe, trahi par sa femme, il sut cependant écarter les dangers et étendre sa puissance. Il soumit Albert d'Autriche, qui faisait de fréquentes incursions dans ses États. Les Polonais qui avaient déposé Wladislas Lokietek, voyant la sagesse et le courage de Wenceslas, lui offrirent la couronne. Il l'accepta (1300), épousa en secondes noces Élisabeth, fille de Przemislas II, roi de Pologne, et fut couronné à Gnezne. L'année suivante les députés de la Hongrie vinrent lui offrir la couronne de saint Étienne; mais il y renonça en faveur de son fils Wenceslas. L'empereur Albert, jaloux de voir la maison de Bohême prendre tant de prépondérance, résolut de s'y opposer; il était en cela d'accord avec le pape Boniface VIII, qui revendiquait en faveur du saint-siége le droit de disposer des trônes vacants. Wenceslas, qui se voyait menacé sérieusement, conclut une alliance avec Philippe le Bel, roi de France. Boniface dut se soumettre en 1300, et Albert, qui avait envahi la Bohême en 1304, fut mis en déroute à Kuttenberg et chassé des frontières. Wenceslas mourut subitement, à trente-quatre ans; suivant ses contemporains, il fut empoisonné. Son fils Wenceslas III lui succéda. J. F.

Dalimil, *Chronique*. — Pertz, *Script. rer bohem.* — Dobner, *Monum. hist. Bohem.* — Mencke, *Script. rer. germ.* — Palacky, *Hist. de Bohême*.

WENCESLAS III, roi de Bohême, de Hongrie et de Pologne, né en 1289, mort le 4 août 1306, à Olmütz. Il était fils du précédent et de Judith de Habsbourg, fille de Rodolphe Ier. Appelé à douze ans au trône de Hongrie (1302), auquel son père avait renoncé en sa faveur, il se laissa entièrement guider par Conrad de Possenstein et d'autres chevaliers allemands, et donna un libre cours à ses passions, ce qui lui aliéna l'affection de ses sujets. Son compétiteur, Robert d'Anjou, profita du mécontentement général pour soulever le peuple contre son jeune souverain, qui fut obligé de se renfermer dans la citadelle de Bude (1304), et de passer bientôt après en Bohême. Ayant succédé à son père (1305), il continua de mener une vie oisive et dissolue. Il eût renoncé au trône de Pologne, dont il hérita en même temps, si un vieux conseiller de son père n'avait réussi à réveiller son esprit de la torpeur, en lui rappelant les devoirs que lui imposait la dignité royale. Il marcha donc, à la tête d'une armée, contre Wladislas Lokietek; mais s'étant arrêté à Olmütz, il y fut assassiné à coups de poignard, par Conrad de Possenstein, naguère son favori. Ce meurtre ne saurait être attribué qu'aux instigations secrètes de l'empereur, ce qu'on peut aisément conclure de toutes les tentatives qu'il fit dans la suite afin de s'emparer de la couronne de Bohême. Wenceslas, qui fut le dernier rejeton mâle de la dynastie de Przemislas, mourut sans postérité. Henri, duc de Carinthie, mari de sa sœur Anne, lui succéda. J. F.

Dalimil, *Chronique*. — Palacky, *Hist. de Bohême*, t. III. — Zap, *Chronique moravo-bohême* (en bohême).

WENCESLAS IV, roi de Bohême et empe-

reur d'Allemagne, né le 26 février 1361, à Nuremberg, mort le 16 août 1419, près de Prague. Il était fils de l'empereur Charles IV de Luxembourg. Couronné roi de Bohême à l'âge de deux ans (15 juin 1363), il fut entouré des plus tendres soins par son père, qui chargea de son éducation les plus savants maîtres. Charles IV s'efforça d'assurer à son successeur le sceptre de l'Empire, et, ayant gagné les suffrages des électeurs à force d'argent, il le fit proclamer roi des Romains (10 juin 1376). Le 6 juillet suivant, Wenceslas fut couronné avec sa femme, Jeanne de Bavière, à Aix-la-Chapelle. Après la mort de son père (29 nov. 1378), il prit possession des couronnes de Bohême et d'Allemagne, et, en exécution du testament de Charles IV, il partagea le reste de ses États entre ses frères : Sigismond et Jean eurent, celui-là le marquisat de Brandebourg et le titre d'électeur, celui-ci le duché de Gœrlitz et une partie de la Lusace; la Moravie échut à Josse et à Procope, ses cousins germains. Ces deux derniers, ainsi que Sigismond, ne tardèrent pas à porter envie à Wenceslas et à se quereller entre eux. « Ce fut l'origine des discordes intestines et de tous les malheurs qui accablèrent Wenceslas. Charles avait recommandé à son fils de respecter le pape et le clergé et d'être l'ami des Allemands; mais celui-ci, étant avant tout prince bohémien, n'accomplit point la dernière volonté de son père; c'est pourquoi il eut tant d'ennemis et de calomniateurs. Tout instruit et plein de talents qu'il était, il manquait d'énergie pour conjurer l'orage qui grondait sur lui. Il convoqua une diète à Francfort (27 fév. 1379) : on y vota pour la concorde (*landfried*) et une alliance générale, afin de garantir l'Allemagne contre les ligues des villes et de la noblesse. En outre, on y reconnut le pape Urbain VI, ce qui provoqua le soulèvement d'Adolphe de Nassau et de Léopold d'Autriche. Malgré ces mesures, l'anarchie durait toujours, et Wenceslas, découragé, renonça à conduire les affaires de l'Allemagne. Il aimait à s'entretenir avec des bourgeois et des gens de petite noblesse; il y a même des motifs de penser qu'il s'était mis à la tête d'une espèce de franc-maçonnerie appelée *Fraternité du cercle et du marteau*. Le clergé, composé en grande partie d'étrangers, refusait de se plier aux autorités royales et opprimait le peuple, qui ne trouvait de protection que chez son souverain. Les seigneurs allemands se soulevaient souvent, et conspiraient avec Sigismond. Cependant Wenceslas fit de nouveaux efforts à la diète de Mergentheim (1387) pour rétablir la concorde entre les princes et les villes de l'Empire; mais ces tentatives restèrent infructueuses et même une guerre éclata, qui finit par la défaite de la ligue bourgeoise à Dœffingen (24 août 1388). Perdant alors tout espoir de pacifier l'Allemagne, Wenceslas résolut d'abdiquer en faveur d'un membre de sa maison, et proposa aux électeurs d'élire Josse de Luxembourg. Plus tard il renonça à ce projet. Sa femme, Jeanne, étant morte le 31 décembre 1386, il épousa en 1389 Sophie, fille de Jean, duc de Bavière. Jean Hus était le confesseur de la reine. Dans cette même année, pendant la semaine sainte, le clergé de Prague souleva le bas peuple contre les juifs. Wenceslas étouffa cette émeute, et ordonna sous peine de mort de restituer aux juifs, dans un délai fixé, tous les objets qui leur avaient été volés. L'archevêque de Prague vivait en inimitié avec son souverain; il était en outre stimulé dans sa haine par son vicaire, Jean Népomucène, dont les intrigues ne cessaient de troubler la tranquillité publique. Afin d'y mettre un terme, Wenceslas le força de remettre à ses officiers le château royal de Rudnice, qu'il détenait sans aucun droit, et fit jeter en prison Népomucène. A la suite d'un procès, ce dernier, compromis par les aveux d'un de ses complices, fut condamné à mort comme traître à la patrie, mis dans un sac et jeté dans la Moldau (20 mars 1393).

A la fin de 1394, un certain nombre de seigneurs bohêmes, ayant à leur tête Sigismond, Josse, et Albert d'Autriche, tramèrent à Znaim un complot contre Wenceslas, et s'emparèrent traîtreusement de sa personne (8 mai 1395). Une diète convoquée par eux nomma Josse régent de la Bohême. Les partisans du roi, commandés par ses frères Jean Procope, rassemblèrent des troupes et entrèrent dans Prague, où toute la bourgeoisie se rangea de leur côté. On en vint aux mains; mais les rebelles parvinrent à emmener Wenceslas à Wildberg en Autriche. Ce fut le signal d'un soulèvement général, qui finit par triompher et rendit le roi à la liberté (1er août 1395). Dès lors Wenceslas tomba dans une mélancolie noire, et s'adonna à l'ivresse pour étancher une soif intolérable, causée, dit-on, par un poison qu'on lui avait administré pendant sa captivité. Cependant il comprima les restes de la rébellion, punit les perturbateurs de la paix publique, et conclut une trêve de dix ans. Puis il se rendit en France, et eut une entrevue avec Charles VI à Reims, dans l'intention de rapprocher la France et l'Angleterre pour mettre fin au grand schisme de l'Église. Les princes allemands traversèrent ses démarches, et le 1er février 1400 ils déclarèrent Wenceslas et tous les Luxembourg déchus du pouvoir souverain, en déférant la couronne impériale à leur chef Robert, comte palatin du Rhin. Robert se montra devant Prague à la tête d'une armée; mais le peuple soulevé le força de battre en retraite. Sur ces entrefaites Sigismond fut emprisonné par ses sujets hongrois. Wenceslas, oubliant toutes les trahisons de son frère, acheta sa liberté. Il ne tarda pas à être payé de ce bienfait par un nouvel acte d'ingratitude de Sigismond, qui se saisit de l'empereur et le fit jeter dans les prisons de Vienne. Wenceslas s'évada, et s'allia avec Wladislas Jagellon, roi de Pologne, contre

son perfide frère. A la mort de Robert (1410), l'Empire présenta le singulier spectacle de trois souverains élus, Wenceslas, Josse et Sigismond, tous trois de la même maison, comme l'Église avait trois papes. Wenceslas, sur l'intercession de Jean XXIII, acquiesça enfin à l'élection de Sigismond (1411), et se contenta du royaume de Bohême. Là encore il rencontra de nouveaux obstacles et de nouveaux embarras. Favorable aux doctrines que Jean Hus avait émises au prix de sa vie, il les laissa se propager; mais menacé d'une croisade européenne par Sigismond, effrayé d'ailleurs de la violence d'un mouvement qui prenait le caractère d'une guerre sociale, il cessa de le protéger. Jean Zizka (*voy.* ce nom), chef des hussites, résolut alors de le détrôner. Wenceslas à cette nouvelle fut frappé d'apoplexie, et mourut à l'âge de cinquante-huit ans. Sa mort fut le signal d'une guerre sanglante, qui agita l'Europe jusqu'en 1434. Ses mariages ayant été stériles, son frère Sigismond hérita de la couronne. Joseph FRICZ (de Prague).

Palacky, *Hist. de Bohême*. — Zap, *Chronique morave-bohême.*

WERDER (*Thierri* DE), capitaine et poète allemand, né le 17 janvier 1584, à Werdershausen (Hesse-Cassel), mort le 18 décembre 1657, à Reinsdorf. Élevé par le gouverneur de Cassel, son proche parent, il fut admis parmi les pages du landgrave Maurice, continua ses études à Marbourg, et parcourut l'Italie et la France. A la tête d'un escadron, il assista au siége de Juliers (1610), et la campagne terminée, il devint intendant supérieur de la cour de Cassel et conseiller d'État; c'est en cette dernière qualité qu'il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques. Pendant la guerre de Trente ans, Gustave-Adolphe lui confia le commandement d'un régiment d'infanterie. Après quatre ans de service, il fut forcé de donner sa démission, sur l'ordre de la cour impériale (1635). En 1646 il négocia le mariage de son jeune souverain, Guillaume, avec la princesse Sophie de Brandebourg. On lui doit des traductions estimées de Tasse et d'Arioste. La première parut d'abord sous le titre de : *Glücklicher Heerzug in das heylig Landt* (Heureuse campagne dans la Terre-Sainte); Francfort, 1626, in-4°, et ensuite sous celui de : *Gottfried oder erlœsetes Jerusalem*; ibid., 1651, in-4°. La traduction de *Roland furieux* parut à Leipzig, 1632, 1636, in-4°; cette dernière édition est devenue très-rare. Thierri de Werder a composé des sonnets et des poésies religieuses, depuis longtemps oubliés.

Zedler, *Universal-Lexicon*. — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter.*

WEREMBERT, savant moine suisse, né à Coire, mort le 24 ou le 29 mai 884, à Saint-Gall. Il embrassa la vie monastique, après avoir fait ses premières études à Fulda, sous la direction de Raban Maur. Les connaissances solides et variées qu'il acquit dans la suite lui méritèrent une légitime célébrité, et lui valurent le poste d'écolâtre au monastère de Saint-Gall, où il enseigna avec honneur jusqu'à sa mort. On a de lui : *Liber de musica*; — *De arte metrorum liber II*, l'unique ouvrage sur l'art poétique qui ait été fait au neuvième siècle; — *Commentarius in librum Tobiæ*; — *Comment. de libro proverb. Salomonis*; — *Commentatio de Threnis*. On lui attribue aussi des commentaires sur les Évangélistes, sur l'Apocalypse et sur la Genèse, un recueil de *Lettres*, des sermons, des épigrammes, des hymnes et des poésies sacrées, et une histoire de l'abbaye de Saint-Gall, depuis sa fondation.

Trithelm, *Catalogus illustr. Germanorum*. — J. Metzlerus, *De viris illustr. S.-Gallis*. — *Hist. littér. de la France*, t. V. — Leu, *Helvetisches Lexicon.*

WERENFELS (*Samuel*), théologien suisse, né le 1er mars 1657, à Bâle, où il est mort, le 1er juin 1740. Fils d'un ministre réformé et ministre lui-même à l'âge de vingt ans, il fit de fortes études, et renonça aux travaux évangéliques à cause de la délicatesse de sa santé, pour se tourner vers l'enseignement. D'abord professeur adjoint de logique à l'Académie de Bâle (1684), il y obtint en 1686 la chaire de grec, et en 1687 celle d'éloquence, qui lui convenait le mieux. Après l'avoir occupée neuf ans avec honneur, il passa, du choix unanime de ses collègues, dans celle de théologie pratique, dite alors des lieux communs et des controverses (1696). Il s'attacha aux controverses véritablement essentielles, prenant surtout les athées et les incrédules pour adversaires; mais en homme qui avait bien démêlé la nature des disputes de mots, il les évita avec soin, et l'on voit par ses ouvrages que ce n'est pas le défaut où il est tombé. Appelé en 1711 à professer le Nouveau-Testament, il fut dispensé depuis 1717 de donner des leçons publiques, et tint chez lui des cours « à huis ouverts ». En 1721 il remplit encore les fonctions de recteur. Werenfels mourut à quatre-vingt-trois ans, avec la réputation méritée d'un savant théologien, d'un ministre vertueux et tolérant, d'un citoyen dévoué au bien public. Il était membre des Sociétés royales de Londres et de Berlin. Il avait des rapports suivis avec beaucoup de savants étrangers, et comptait Ostervald et Alph. Turrettin pour amis intimes. Ses principaux écrits sont : *De logomachiis eruditorum*; Bâle, 1692, in-4°; Amst., 1702, in-8° : dissertation excellente et qui renferme, outre des exemples bien choisis des disputes de mots entre savants et théologiens, des conseils utiles à suivre pour la logique et la discipline de l'esprit; — *Judicium de argumento Cartesii pro existentia Dei petito ab ejus idea*; Bâle, 1699, in-4°; — *Dissertationum theologicarum sylloge*; ibid., 1709, in-8° : il y en a douze, qui se recommandent autant par l'érudition que par le bon sens et la clarté; — *Sermons des vérités importantes de la religion*;

ibid., 1715, 1720, in-8°. Tous ces ouvrages latins ont été réunis par lui-même (Lausanne et Genève, 1739, 2 vol. in-4°).

Nouv. Bibl. germanique, t. I, 2e part. — Chantepie, *Nouv. Dict. hist.*

WERFF (*Adrien* VAN DER), peintre hollandais, né le 21 janvier 1659, au village de Kralinger-Ambacht, près Rotterdam, mort le 21 novembre 1722, dans cette dernière ville. Le nom de cet artiste, si estimé au dernier siècle, rappelle les plus mauvais jours de la décadence de l'école hollandaise. Aucun peintre pourtant n'eut un plus grand succès et ne vit ses œuvres aussi chèrement payées. Son père, qui était meunier, le plaça, à l'âge de dix ans, chez Corneille Picolet, peintre de portraits à Rotterdam. Adrien entra peu après dans l'atelier d'Eglon van der Neer, et il y fit preuve d'un talent précoce. En 1676, c'est-à-dire à dix-sept ans, il avait déjà une sorte de renommée, qu'il dut particulièrement à la délicatesse de son pinceau et à une certaine recherche de la grâce. L'extrême fadeur que la critique moderne lui reprocherait aujourd'hui ne fut pas étrangère à son succès. Il peignait de petits portraits, des scènes mythologiques, des épisodes de l'histoire sainte, et il montrait en toutes choses plus de patience que d'inspiration. L'électeur palatin Jean-Guillaume, étant venu à Rotterdam en 1696, visita l'atelier de van der Werff, et fut pris, pour l'artiste et pour ses œuvres, d'une passion qui ressemble à de la manie. Van der Werff reçut de lui une pension de 6,000 florins, à la condition qu'il irait chaque année passer neuf mois à Dusseldorf. L'électeur le combla de présents et le créa chevalier. Le peintre partagea désormais son temps entre Dusseldorf et Rotterdam, travaillant sans cesse et pouvant à peine suffire, malgré l'aide que lui prêtait son frère Pierre, aux commandes qui lui arrivaient de toutes parts. Lorsqu'il mourut, la Hollande crut avoir perdu l'un de ses plus grands artistes. Van der Werff est un peintre fade et sans accent; les figures nues qu'il aime à introduire dans ses tableaux ont la fermeté et les tons de l'ivoire; il leur manque la vérité et la vie. Nulle trace de sentiment d'ailleurs, aucune notion du grand art, dans ces mythologies trop vantées. Tous les musées possèdent des tableaux d'Adrien van der Werff, dont l'œuvre est considérable.

Il eut pour élève et pour collaborateur son frère cadet, *Pierre*, né en 1665, à Kralinger-Ambacht, et mort en 1718, à Rotterdam. Les ouvrages de Pierre ressemblent beaucoup à ceux d'Adrien : on peut cependant les reconnaître à certaines défaillances dans le dessin et dans le maniement du pinceau. P. M.

Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 123.

WERNER (*Abraham-Gottlob*), célèbre minéralogiste allemand, né le 25 septembre 1750, à Wehrau (Silésie), mort le 30 juin 1817, à Dresde. Son père était inspecteur des forges des comtés de Solms. Il eut pour premiers jouets des minéraux brillants de diverses sortes, et « avant de pouvoir articuler leur nom, dit Cuvier, il s'exerçait à les rapprocher et à les reconnaître par leurs apparences les plus marquées ». Il reçut sa première éducation dans l'école des orphelins de Bunzlau, d'où son père le fit sortir en 1764, pour le placer auprès de lui en qualité de teneur de livres. En 1769, il fut envoyé à l'école des mines de Freiberg; puis en 1771 à l'université de Leipzig, où il s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprudence, qu'il abandonna plus tard pour celle des sciences naturelles. En 1774 il publia un petit traité *Sur les caractères extérieurs des minéraux*, dans lequel, rendant à la science qu'il aimait un service à peu près semblable à celui que Linné avait rendu à la botanique, il proposait un langage exact et méthodique pour décrire les propriétés apparentes des substances minérales. Il dut à ce premier essai, qui fut accueilli avec beaucoup de faveur, les doubles fonctions de professeur de minéralogie à l'école de Freiberg et d'inspecteur des collections (1775). Ce fut là que s'écoula le reste de sa vie, à l'exception des deux seuls voyages qu'il fit, le premier en 1802, à Paris, où il reçut à la fois le brevet d'associé étranger de l'Institut (classe des sciences) et celui de citoyen français; le second en 1817, à Dresde, dans l'espoir de trouver quelque soulagement aux souffrances de sa dernière maladie. On compte parmi les disciples de Werner une foule d'hommes distingués, entre autres Humboldt, de Buch, Daubuisson, Jameson, Brochi, Napione, Freisleben, Raumer, Karsten, Herder, Steffens, d'Andrade, etc., accourus à Freiberg des contrées les plus lointaines. Dès le début de son professorat, Werner sépara l'art du mineur de la minéralogie, et bientôt après il distingua également l'oryctognosie de la *géognosie*, à laquelle, le premier, il donna une forme scientifique. Saisir d'une manière complète l'image des objets et la rendre par la parole aussi claire que possible, telle était sa méthode d'enseignement. Il rejetait d'ailleurs les secours que d'autres tiraient de sciences plus hautes, mais hypothétiques, et sous ce rapport son oryctognosie était subordonnée à une minéralogie scientifique plus générale, telle qu'on la conçoit à présent. Sa méthode, pour ainsi dire intuitive, produisit une sensation profonde, et, comme son oryctognosie, sa géognosie excita l'attention de tous les savants. Avant Werner, on ne connaissait que la géogénie, c'est-à-dire la théorie, l'histoire de la formation de la terre; et cette science ne consistait qu'en une série d'hypothèses. Werner fonda sa géognosie sur l'observation de la croûte du globe; il en fit une science de plus en plus expérimentale. La base en est la connaissance des rapports d'étendue entre les différentes masses qui constituent la

surface de la terre, la connaissance de leur nature ne vient qu'en seconde ligne. La clarté et la simplicité de ses explications, la solidité de ses inductions inspirèrent à ses partisans une confiance si absolue qu'aujourd'hui encore il n'est pas facile de les convaincre que le maître s'est trompé quelquefois; et cependant les sciences naturelles ont fait de tels progrès qu'il n'est plus permis de douter qu'il ne puisse y avoir et qu'il n'y ait en effet d'autres rapports qui n'ont point encore trouvé place dans le système de Werner. La cause de toute formation nouvelle et de toute mobilité doit être cherchée selon lui dans l'eau : de là ce *neptunisme général* d'après lequel l'Océan est en définitive la source de toute formation. A ses yeux les volcans, cause qui cependant continue à agir sous nos yeux, n'avaient pas d'importance réelle, et il n'en tenait aucun compte : il lui aurait suffi cependant de visiter les contrées volcaniques du Rhin ou du midi de la France pour sentir l'impossibilité d'attribuer à un dépôt d'alluvions aquatiques la formation du basalte et d'autres matières semblables. Mais si plusieurs des opinions de Werner doivent aujourd'hui être abandonnées comme erronées, la gloire d'avoir créé la géognosie ne lui en appartient pas moins. On ne peut lui contester non plus les services qu'il a rendus à l'exploitation des mines et à la métallurgie. Il s'est occupé aussi très-sérieusement d'histoire, de géographie, de linguistique, d'archéologie et de numismatique.

Les ouvrages de Werner sont plus remarquables que nombreux (1); ils ont pour titre : *Von den æusserlichen Kennzeichen der Fossilien* (Caractères extérieurs des fossiles); Leipzig, 1774, in-4°; traduit en français par Mme Guyton-Morveau; Paris, 1790, in-8°; — *Kurze Classification und Beschreibung der Gebirgsarten* (Courte classification et description des espèces de montagnes); Dresde, 1787, in-8°; — *Neue Theorie von der Entstehung der Gænge* (Nouvelle théorie sur la formation des filons); Freiberg, 1791, in-8°; traduit en français par Daubuisson; Paris, 1803, in-8°; — *Verzeichniss des Mineraliencabinets des Berghauptmanns Pabst von Ohain* (Catalogue du cabinet de minéralogie du capitaine général des mines Pabst de Ohain); ibid., 1791-92, 2 vol. in-8°; — *Oryktognosie* (Oryctognosie, ou Livre destiné à l'usage des amateurs de minéralogie); ibid., 1792, in-8°; — *Letztes Mineralsystem* (Dernier système de minéralogie); Freiberg, 1818, in-8°. Il a traduit du suédois l'*Essai de minéralogie*, de Cronstedt, dont il n'a paru qu'un seul vol. (Leipzig, 1780, in-8°). Il est inhumé à Freiberg. La Société minéralogique de Dresde, dont il avait été un des fondateurs et le premier président, lui fit élever un monument sur la route de Freiberg. Un de ses élèves, Rob. Jameson, établit à Édimbourg une société qui prit le nom de *Wernerian natural history Society*.

(1) « Il causait tant qu'on voulait, dit Cuvier, et sa causerie était celle de l'homme de génie, non moins que celle de l'homme aimable; mais on ne pouvait lui faire prendre une plume. Il avait même, pour l'acte mécanique d'écrire une antipathie devenue plaisante à force d'être excessive. Rien de plus rare que ses lettres... Pour pousser la chose jusqu'au bout, il n'a pas même répondu à l'Académie lorsqu'elle le plaça dans la liste des associés étrangers, et peut-être n'a-t-il jamais su qu'il avait obtenu cet honneur, à moins qu'il ne l'ait appris par quelque almanach. »

Frisch, *Lebensbeschreibung A.-G. Werner's*; Leipzig, 1825, in-8°. — Configliachi, *Memorie intorno alla vita ed alle opere dei due naturalisti, Werner e Hauy*, Padoue, 1827, in-8°. — Hasse, *Denkschrift zur Erinnerung an A.-G. Werner*; Leipzig, 1848, in-8°. — Wolf, *Encycl. der deutschen Literatur*. — *Zeitgenossen*, 2e serie, t. V. — Cuvier, *Éloges*.

WERNER (*Joseph*), peintre suisse, né en 1637, à Berne, où il est mort, en 1710. D'abord élève de son père, il reçut ensuite les leçons de Matthieu Merian pendant le séjour de celui-ci à Francfort. Emmené en Italie par un riche amateur nommé Müller, qui l'aida de sa bourse et de ses conseils, il se fixa à Rome, où il étudia les grands maîtres avec la plus vive ardeur, et, s'adonnant tour à tour à la peinture à l'huile et à la peinture à fresque, acheva deux compositions importantes, *Diane découvrant la grossesse de Calypso*, et *Europe, prête à monter le taureau divin*, dans lesquelles il s'était inspiré du Guide. Mais bientôt, porté vers le genre de la miniature par le fini et la délicatesse de son pinceau, il s'y adonna exclusivement et acquit une réputation aussi étendue que rapide. Appelé à la cour de Louis XIV, il reproduisit plusieurs fois le portrait du roi, et peignit à sa louange un certain nombre de sujets allégoriques qui plurent infiniment à ce prince. S'étant lié étroitement avec le poëte Quinault, il exécuta pour lui une quantité de jolis petits tableaux, tels que *les Muses sur le Parnasse*, *Diane*, *Flore*, *la Mort de Didon*, *Artémise et Cadmus*, et dont on trouve la description dans un livre assez rare, intitulé : les *Peintures poétiques des excellents tableaux de mignature faits par l'illustre et incomparable J. de Werner pour M. Quinault* (Troyes, 1668, in-4°). Très-apprécié en France, Werner avait l'humeur voyageuse, et c'est ce qui explique, bien mieux que la prétendue jalousie de Le Brun, son départ pour l'Allemagne vers 1667. Établi d'abord à Augsbourg, il y épousa Suzanne Meyer, et peignit pour une princesse de Bavière sept tableaux représentant *la Vie de la Vierge*. Après un séjour à Munich, pendant lequel il composa pour l'électeur un *Triomphe de Thétis*, il se rendit à Vienne, où il peignit l'empereur Léopold Ier. De retour à Berne en 1682, il ouvrit une académie de dessin, et fit pour l'hôtel de ville un grand tableau représentant *l'Union de la Justice et de la Prudence*, ainsi qu'un *Adam et Ève dans le Paradis terrestre*, qui, après avoir été conservé longtemps à Bâle, est passé depuis en Al-

[illegible]. Les séduisantes promesses de Frédéric Ier, électeur de Brandebourg, le décidèrent à se rendre à Berlin comme professeur de la nouvelle Académie de peinture; mais il perdit sa place et sa pension à la disgrâce du ministre Danckelmann (1697), qui l'avait appelé, et regagna Berne. Les autres tableaux de Werner sont : *Saül*, *l'Annonciation*, *la Nativité*, *Sainte Marie-Madeleine*, douze sujets empruntés aux *Métamorphoses d'Ovide*, et un tableau allégorique à l'occasion du *Couronnement de Frédéric Ier, roi de Prusse* (1701).

Neujahrsblatt der Künstlergesellschaft in Zurich, 1808. — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

WERNER (*Frédéric-Louis-Zacharie*), poëte dramatique allemand, né le 18 novembre 1768, à Kœnigsberg (Prusse), mort dans la nuit du 17 au 18 janvier 1823, à Vienne. La mort de son père, professeur d'histoire à l'université de sa ville natale, le laissa orphelin en bas âge et sous la tutelle de sa mère, femme d'une intelligence peu commune, qui dirigea son éducation. En 1784, il suivit un cours de droit et les leçons de philosophie de Kant. Rien n'annonçait à cette époque la tendance religieuse qu'il manifesta depuis. A vingt-quatre ans il s'esquiva de Kœnigsberg, emmenant avec lui une fille publique, qu'il épousa à Varsovie, après avoir couru avec elle de ville en ville, et dont il se sépara quelques années plus tard, trouvant mauvais qu'elle conservât quelque habitude de son ancien métier. En 1793 il entra en qualité de secrétaire à la chambre de guerre et de domaines à Piotrkow (Pologne), et en 1796 obtint une place dans l'administration à Varsovie; mais ayant été rappelé à Kœnigsberg (1801) par une maladie de sa mère, il resta près d'elle jusqu'à sa mort, qui arriva le 24 février 1804, le même jour que celle d'un de ses amis intimes; et dès lors ce jour marque profondément dans sa vie. Vers le même temps, il épousa la fille d'un juge. « Elle a eu, dit-il, une légion d'amants, mais elle possède quelques milliers de florins : triste mariage sans amour et sans haine. » Après avoir recueilli un modeste héritage, il retourna avec sa femme à son poste à Varsovie, où il se lia avec Hoffmann (*voy.* ce nom). Son second mariage ne fut pas plus durable que le premier : au bout de deux ans, le divorce était prononcé. Bientôt il rencontra la fille d'un tailleur polonais : « Elle avait, dit-il, une imagination si ardente, que, tout poëte que je me croyais, je n'étais que glace auprès d'elle. » Heureusement cette troisième union dura peu aussi. La faveur du ministre de Schrœtter, qui s'intéressait aux affaires de la religion et de la franc-maçonnerie, dont Werner était adepte, le fit appeler à Berlin, en 1805, en qualité de secrétaire expéditionnaire. Déjà connu par la première partie du poëme maçonnique, *les Fils de la vallée* (1803), et par un poëme religieux, *la Croix sur les bords de la Baltique* (1806), mis en musique par Hoffmann, il écrivit pour le théâtre de cette capitale sa tragédie de *Martin Luther* (1807), où il a dénaturé l'histoire par ses rêveries mystiques. Werner visita ensuite Prague, Vienne, Munich, Francfort, Cologne, Gotha et Weimar, où il vit pour la première fois Gœthe, en 1807. De retour à Berlin (1808), il en repartit bientôt pour la Suisse, et y fit la connaissance de Mme de Staël; de là il vint à Paris, mais il n'y séjourna que quelques semaines. Le prince primat de Francfort, Dalberg, lui fit accorder une pension dans le même temps à peu près que le grand-duc de Hesse-Darmstadt le nommait conseiller de cour (1809). Dans un voyage qu'il fit à Coppet, le commerce d'A.-G. Schlegel eut pour lui un puissant attrait, et Mme de Staël lui aplanit les abords de l'Italie. Arrivé à Rome, il embrassa secrètement la religion catholique (19 avril 1811), et se mit à étudier la théologie. En 1814, il entra au séminaire d'Aschaffembourg, et bientôt après il reçut la prêtrise. Il se rendit à Vienne en 1815, pendant le congrès, et y prêcha avec beaucoup de succès; après quoi, il se retira en Podolie dans la famille du comte Cholonieswski, qui le fit nommer chanoine honoraire de Kamieniec. Mais il retourna à Vienne, et, à l'étonnement général, il quitta l'ordre des Rédemptoristes, dans lequel il était entré en 1821; il n'en continua pas moins à prêcher jusqu'à sa mort; il fut enterré dans les environs de Vienne. Ses tragédies offrent de grandes beautés, mais en même temps une tendance mystique de plus en plus prononcée, laquelle avait peut-être sa source dans une vanité excessive aussi bien que dans une imagination mal réglée. De toutes les productions de Werner, ce sont ses hymnes qui ont le moins de prix. Au reste, quels que soient ses défauts, on ne peut lui refuser le génie poétique. Il excelle quelquefois à peindre les caractères; souvent les situations qu'il invente offrent un attrait irrésistible, et ses récits, toujours pleins de vie et d'énergie, présentent constamment de l'originalité. Comme orateur de la chaire, il se montra fort inégal : si ses sermons annoncent de l'imagination et un talent remarquable d'interprétation, on y rencontre trop souvent de froids jeux de mots, des plaisanteries profanes et une fausse humilité (1).

Les ouvrages que Werner a laissés sont :

(1) Pour mettre en relief l'excentricité de son caractère, nous extrayons le passage suivant de ses *Confessions* (Grimma, 1841, 2 vol. in-8°) : « Je regarde Jésus-Christ, dit-il, comme le seul, comme le plus grand maître de la maçonnerie. Je considère la maçonnerie comme intimement liée à l'art et à la religion, celle-ci étant la mère, et les deux autres étant frère et sœur. Je crois que loin d'éclairer davantage l'humanité, il faut la *déséclairer* par la communauté des saints. Rendre un esprit religieux à l'humanité, si profondément déchue, voilà le seul but où doit viser, non-seulement tout maçon, mais aussi tout citoyen, tout auteur. Cet esprit religieux est une espèce de poésie, la plus sublime et la plus nécessaire; personne ne peut s'en passer : le monde entier devra s'en pénétrer tôt ou tard. » On aurait pu choisir pour son épitaphe cet autre passage : « Si quelqu'un écrit : Werner était un fou, il aura raison; mais s'il ajoute qu'il était un coquin, il mentira. »

Gedichte (Poésies); Kœnigsberg, 1789, in-8°; — *Die Sœhne des Thals* (les Fils de la Vallée), en deux parties : *Die Templer auf Cypern* (les Templiers en Chypre), Berlin, 1803, in-8°; et *die Kreuzbrüder* (les Frères de la Croix), ibid., 1823, in-8°. Cette vaste composition dramatique en vers se distingue par la hardiesse des pensées, la peinture vigoureuse des caractères et la pureté du style. Selon ses propres paroles, Werner s'y proposa de ranimer le zèle des francs-maçons et de lui imprimer une direction religieuse; — *Das Kreuz an der Ostsee* (la Croix sur les bords de la Baltique); Berlin, 1806, in-8°; 3e édit., ibid., 1823, in-8°; — *Martin Luther;* ibid., 1807, in-8°; drame imité par Léon Halevy, Paris, 1866, in-18; — *Attila*, tragédie; ibid., 1808, in-8°; — *Wanda*, tragédie; Tubingue, 1810, in-8°; — *Klagen um Louise von Preussen* (Complainte de Louise de Prusse); Rome, 1810, in-8°; — *Kunigunde die Heilige* (Sainte Cunégonde, tragédie); Leipzig, 1815, in-8°; — *Der vier und zwanzigste Februar* (le Vingt-quatre février); ibid., 1815, 1819, in-8°; ce drame, ainsi que celui de *Luther*, a été trad. dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers;* — *Die Mutter der Makkabæer* (la Mère des Maccabées, tragédie); Vienne, 1820, in-8°; — *Predigten* (Sermons); ibid., 1836, in-8°. Ses tragédies, sauf la dernière citée, se trouvent aussi dans son *Theater;* Vienne, 1817-18, 6 vol. in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Grimma, 1839-41, 14 vol. in-8°.

Biogr. von Z. Werner; Landshut, 1822, in-8°. — *Z. Werner's letzte Lebenstage und Testament;* Vienne, 1823, in-8°. — Hitzig, *Z. Werner's Lebensabriss;* Berlin, 1823, in-8°. — Schütz, *Z. Werner's Biographie;* Grimma, 1841, 2 vol. in-8°. — Brühl, *Gesch. der katholischen Literatur Deutschlands;* Leipzig, 1854, in-8°. — Schmidt, *Gesch. der deutschen Literatur;* Leipzig, 1859, 3 vol. in-8°. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. V. — Menzel, *Deutsche Dichtung*, 1858-59, 3 vol. gr. in-8°. — Mme de Staël, *De l'Allemagne*, t. II.

WERNER DE HOMBOURG. *Voy.* HOMBERG.

WERNICKE (*Chrétien*), poëte allemand, né vers 1670, en Prusse, mort entre 1710 et 1720, à Paris. Arrivé en 1685 à l'université de Kiel, il essaya ses forces dans la poésie en traduisant les épigrammes de Sannazar et d'autres. Après avoir achevé ses études, il connut une dame du grand monde, qui aimait beaucoup la poésie et avait lu ses produits littéraires. Durant trois ans il dut souvent lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il put donner un libre cours à sa verve poétique. Les sujets de ses nombreuses compositions lui furent inspirés par cette dame, qu'il chanta sous le nom d'Amaryllis et dont le vrai nom reste inconnu. Après avoir visité la Hollande, la France et l'Angleterre, il revint à Hambourg pour y vivre en retraite; mais le roi de Danemark ayant reconnu ses aptitudes diplomatiques le nomma son conseiller d'État et représentant à la cour de France. C'est dans ce poste que la mort vint le surprendre. On a de lui : *Ueberschriften* (Épigrammes); Amsterdam, 1697; Hambourg, 1701; — *Hans Sachs, ein Heldengedicht* (Hans Sachs, poëme épique), traduit de l'anglais; Altona, 1703, in-fol.; 3e édit., Hambourg, 1704, in-8°. Ses épigrammes sont pleines d'esprit et de vigueur. Il y montre une grande connaissance du monde et de sévères principes de morale. Cependant on lui reproche la rudesse du langage, les tournures provinciales et le manque d'harmonie. *Hans Sachs*, écrit en vers alexandrins, occupe une place honorable parmi les productions satiriques de l'Allemagne. Les poésies de Wernicke tombèrent dans l'oubli, et le mérite de les avoir rappelées à la vie appartient à Bodmer, qui en donna une nouvelle édition sous le titre de : *Poetische Versuche von Werner* (Essais poétiques de Werner); Zurich, 1749, in-8°; ibid., 1763, in-8°. Ramler publia aussi ses épigrammes, en y ajoutant la vie du poëte (Leipzig, 1780, in-8°).

Bodmer, *Nachrichten vom Ursprung und Wachsthum der Kritik bei den Deutschen.* — Küttner, *Charakteren deutscher Dichter.* — *Nekrolog der deutscher Dichter.* — Flœgel, *Geschichte der komischen Literatur.* — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, t. III.

WERNSDORF (*Gottlieb*), théologien allemand, né à Schœnewalde (Saxe), le 25 février 1668, mort à Wittemberg, le 1er juillet 1729. Il était d'une famille noble mais pauvre, originaire de Bohême, et fils d'un ministre protestant. Obligé dès le collége de pourvoir à sa subsistance, il parvint en donnant des leçons particulières à gagner à Wittemberg le grade de maître en philosophie. Après avoir été précepteur dans cette ville, il embrassa l'état ecclésiastique, et professa dans l'université d'abord la philosophie (1695), puis la théologie (1698). Il devint en 1719 surintendant général de l'Église luthérienne. Défenseur zélé de l'orthodoxie, il attaqua avec passion ceux qui voulaient amener la fusion des diverses sectes protestantes, entre autres dans son *Entdeckung der Arcani regii;* Wittemberg, 1703, in-4°. On a de lui un grand nombre de dissertations recueillies pour la plupart à Wittemberg (*G. Wernsdorfii disputationes*); 1736, 2 vol. in-4°; les plus intéressantes sont : *De indifferentismo, De termino vitæ non fatali*, contre les astrologues; *Augustanæ confessionis historia; Recentiores de Cœna controversiæ; Summa sanæ doctrinæ de polygamia*, etc.

Sa *Vie*, à la tête des *Disputationes.* — Coler, *De Wernsdorfii vita;* Wittemberg, 1719, in-4°, et *Theologische Bibliothek*, t. IV. — Ranft, *Leben der chursæchsischen Gottesgelehrten*, t. II. — Hirsching, *Handbuch.* — Woken, *Analogia vitæ et fatorum M. Lutheri et G. Wernsdorfii;* Wittemberg, 1730, in-fol. — Berger, *Augustanæ confessionis theologus in G. Wernsdorfio spectatus;* Wittemberg, 1730, in-4°.

WERNSDORF (*Gottlieb*), philologue, fils du précédent, né à Wittemberg, en 1710, mort à Dantzig, le 24 janvier 1774. Reçu docteur en philosophie, il enseigna la littérature sacrée et ensuite l'éloquence et l'histoire au gymnase de Dantzig, dont il devint plus tard directeur. On a de lui : *De constitutionum apostolicarum origine;* Wittemberg, 1739, in-4°; — *De Si-*

verio et Vigilio pontif. max.; ibid., 1739, in-4°; — *De metempsychosi veterum non figurate sed proprie intelligenda*; ibid., 1741, in-4°; — *De regibus crinitis Francorum Merovingicæ stirpis*; ibid., 1742, in-4°; — *De republica Galatarum*; Nuremberg, 1743, in-4° : il y a beaucoup de recherches et d'érudition ; — *De fide historica librorum Maccabæorum*; Breslau, 1747, in-4° : contre les objections élevées par le P. Frœhlich ; — *Fabularis historia de Baccho ex Mosaica haud conficta*; Wittemberg, 1753, in-4°. Wernsdorf, auquel on doit une bonne édit. des *Carmina græca* de Philé, en avait préparé une des *Orationes* d'Himerius, publiée en 1790 par son frère J. Chrétien.

WERNSDORF (*Ernest-Frédéric*), savant théologien, frère du précédent, né le 18 décembre 1718, à Wittemberg, où il est mort, le 7 mai 1782. Admis au ministère évangélique, il occupa à Wittemberg la chaire de philosophie (1746), puis celle d'antiquités ecclésiastiques (1752), et de théologie (1756). Nous citerons de lui : *De ritu sternutantibus bene precandi*; Leipzig, 1741, in-4°; — *De Zenobia Palmyrenorum augusta*; ibid., 1742, in-4°; — *De statua Memnonis vocali*; Hambourg, 1745, in-4°; — *De fontibus historiæ Syriæ in libris Maccabæorum*; Leipzig, 1746, in-4°; — *Historia latinæ linguæ in sacris publicis*; ibid., 1756, in-4°; — *De veteris ecclesiæ diebus festis anniversariis liberationis a periculo*; ibid., 1767, in-4°; — *Historia templi Hierosolymitani a Constantino exstructi*; ibid., 1770, in-4°; — *De antiquitate consecrationis eucharisticæ per orationem dominicam*; ibid., 1772-73, in-4°; — *De originibus solemnium S. Michaelis*; ibid., 1773, in-4°.

WERNSDORF (*Jean-Chrétien*), philologue, frère des précédents, né le 11 novembre 1723, à Wittemberg, mort le 25 août 1793, à Helmstædt. Il étudia à Wittemberg la philologie sous Berger, et reçut en 1752 la chaire d'éloquence et de poésie à Helmstædt. Il s'adonna à l'interprétation des poëtes anciens, et s'initia dans ce but à l'archéologie et à la numismatique. Ainsi préparé, il publia l'excellente édition des *Poetæ latini minores*; Altembourg, 1780-88, t. I-V, in-8°; Helmstædt, t. VI, 1791-99, en 3 part. in-8°; ce recueil, muni de notes critiques et explicatives, n'a pas encore été remplacé. Si les travaux de Wernsdorf se distinguent par une latinité pure et élégante, une érudition bien digérée et une saine critique, en revanche ses cours étaient peu fréquentés, à cause de son débit embarrassé et pénible, qualités produites par son caractère timide et méfiant. On a encore de lui : *De Hypathia philosopha*; Wittemberg, 1747-48, 4 part. in-4°; — *De vestigiis rhetorices in poetis veteris Latii satyricis*; Helmstædt, 1752, in-4°; — *De antiquitatibus Balearicis*; Brunswick, 1760, in-4°; — *De regibus et populis ἀδελφοῖς*; Helmstædt, 1764, in-4°; — des dissertations dans les t. I et II du *Museum criticum* de F. Stosch.

Harless, *Vitæ philologorum*. — Schlichtegroll, *Nekrolog.* — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*. — Wiedeburg, *Oratio in obitum J.-C. W.*; Helmstædt, 1798, in-4°.

WERTH (*Jean*, baron DE), général allemand, né en 1594, à Weerdt (Limbourg), mort le 6 septembre 1652, à Bedauneck (Bohême). Issu d'une famille d'assez médiocre condition pour qu'il ait emprunté son nom au lieu de sa naissance, il embrassa la profession des armes et en fit l'apprentissage sous Spinola, dans l'armée duquel il assista au siége de Juliers, en 1621. Étant passé en 1631 au service de l'électeur Maximilien de Bavière, il prit part à la période suédoise de la guerre de Trente ans, et succéda au feld-maréchal Aldringer dans le commandement des troupes bavaroises (1634). Il s'empara alors de Neubourg, assista à la prise de Ratisbonne et à la bataille de Nordlingen, dans laquelle fut battu Bernard de Saxe-Weimar. En 1635, après avoir enlevé Spire aux Suédois, il se joignit au duc Charles de Lorraine, et remporta quelques avantages sur l'armée française commandée par le maréchal de La Force. A l'ouverture de la campagne de 1636, il vint des bords du Rhin joindre devant Liége le général impérial Piccolomini ; mais, au lieu de s'arrêter à assiéger cette ville, il traita avec elle, unit ses forces à celles du cardinal-infant et du prince Thomas de Savoie, et envahit la Picardie à la tête de dix-huit mille cavaliers, de quinze mille fantassins et de trente pièces d'artillerie. Cette frontière était dégarnie, et Jean de Werth, avant que le comte de Soissons, rappelé de Champagne, eût rejoint le duc de Chaulnes et le maréchal de Brezé, s'empara de La Capelle (10 juillet), et entra dans Roye sans coup férir. L'armée française se retira à Compiègne, et les bandes féroces des Croates et des Hongrois mirent horriblement à contribution tout le pays entre la Somme et l'Oise. La terreur fut extrême dans Paris (1), qui fit mine de se révolter contre Richelieu, et tremblait au seul nom de Jean de Werth. Mais Jean de Werth commit la faute de perdre un temps précieux au siége de Corbie, qui capitula le 15 août, et alors la réorganisation d'une armée française derrière l'Oise, l'attitude menaçante de Beauvais et de Saint-Quentin, l'élan extraordinaire qui succéda à un abattement passager des populations, enfin les mouvements inquiétants des Hollandais sur ses derrières, le contraignirent à se mettre en retraite. Mais il l'effectua en bon ordre pendant que l'armée française s'arrêtait au siége de Roye (16 sept.), et il rentra dans Arras avec un immense butin. L'année suivante il s'empara de la redoutable forteresse d'Ehrenbreitstein, qui était bloquée depuis deux ans (21 juin 1637), et bientôt après de Hanau, la seule place que la ligue protestante occupât

(1) *Le Mercure galant* de mai 1702 raconte que « son nom devint si terrible qu'il ne fallait que le prononcer pour épouvanter les enfants ».

encore sur le Mein et que Bernard de Saxe-Weimar essaya en vain de secourir. Au commencement de 1638, Bernard, secouru puissamment par la France, ayant de nouveau passé le Rhin entre Bâle et Schaffouse, Jean de Werth lui livra un premier combat près de Lauffenbourg, dans lequel il fut blessé sans pouvoir l'empêcher de mettre le siége devant Rhinfeld. Rejoint par trois autres généraux, il ne tarda pas à se porter au secours de cette place, et, après un combat acharné, força le camp de Bernard et l'obligea à se retirer sur Lauffenbourg (28 fév. 1638). Ce succès devait être suivi d'un prompt revers. Weimar en effet, avec une ténacité admirable, attaqua, trois jours après, l'armée impériale victorieuse, la défit complétement (3 mars), et envoya prisonner à Paris « le fameux Jean de Werth ». Les Parisiens se vengèrent à leur façon de tout l'effroi que ce partisan leur avait causé : ils firent contre lui force épigrammes et chansons. Le roi réclama le prisonnier fait pour son compte par un général qu'il payait, et l'envoya à Vincennes, où sa captivité ne fut pas du reste bien rigoureuse (1). Échangé en 1642 contre le général suédois de Horn, il reprit le commandement des troupes bavaroises, et fut opposé à l'armée française conduite par Guébriant. Battu d'abord par celui-ci (26 sept. 1642), il prit sa revanche en le contraignant à se retirer dans l'Alsace et le Brisgau; puis il gagna avec Mercy la brillante bataille de Dettlingen contre Rantzau, qui se rendit à lui avec six généraux et sept mille soldats (24 nov. 1643). Ce fut encore lui, à la tête de sa redoutable cavalerie, qui décida la défaite de Turenne à Marienthal, en tombant sur le flanc de l'infanterie française (5 mai 1645), et qui, à Nordlingen, après avoir commencé par faire plier la droite des Français, prit le commandement de l'armée lorsque la mort de Mercy et l'impétuosité de Condé eurent changé ce commencement de victoire en défaite. L'Électeur de Bavière ayant conclu avec la France la trêve d'Ulm (14 mars 1647), Jean de Werth, que ses habitudes de guerre et d'aventures disposaient peu au repos, complota avec le général Spork pour livrer à l'empereur plusieurs régiments de l'armée bavaroise dont les colonels étaient d'accord avec lui. Un hasard trahit la conspiration; mais Jean de Werth et Spork eurent le temps de se réfugier auprès de l'empereur. Une pareille conduite n'avait rien d'extraordinaire à cette époque; aussi, après quelque temps passé au service de Ferdinand III, Jean de Werth rentra-t-il à celui de l'Électeur lorsque ce prince eut signé un nouveau traité d'alliance avec les Impériaux (7 sept.). Condamné au repos par la paix de Westphalie (24 oct. 1648), il se retira alors dans sa terre de Bedauneck, en Bohême, qui lui avait été donnée pour prix de ses services, et y mourut, d'une fièvre chaude, à cinquante-huit ans. Marié deux fois, il ne laissa aucune postérité. Eug. Asse.

Bassompierre, Montglat, Fontenay-Mareuil, Richelieu, *Memoires*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

(1) « Dès qu'il eut donné sa parole, dit *le Mercure*, on se fit un plaisir de lui laisser une entière liberte; il alla faire la cour au roi, qui lui fit mille caresses; il fut regale par les seigneurs les plus considerables, et alla à tous les spectacles. Quand il restoit à Vincennes, on lui faisoit une chère magnifique, et les dames les plus qualifiers de Paris se faisoient un divertissement de l'aller voir manger. Il leur faisoit a toutes mille honnestetes qui cependant se ressentoient toujours de l Allemand et du soldat. Il buvoit admirablement et n'excelloit pas moins à prendre du tabac, en poudre, en cordon et en fumée. »

WESLEY (*Samuel*), poëte anglais, né à Preston, en 1662, mort le 30 avril 1735. Destiné au ministère évangélique, il fut élevé dans les colléges de Stepney et de Newington-Green. De bonne heure il se rallia à l'Église anglicane, et fut renié par les siens, qui étaient dissidents; mais il ne s'en rendit pas moins à Oxford, où il se fit inscrire en qualité d'étudiant pauvre. Dès qu'il fut bachelier, il se rendit à Londres, où il fut ordonné. Après avoir servi comme aumônier à bord d'un bâtiment de guerre, puis officié à Londres pendant deux ans, il se fit connaître par ses écrits, et prêcha contre les tendances de Jacques II au catholicisme devant un auditoire composé de courtisans, de soldats et d'espions. Lorsque la révolution éclata, Wesley écrivit, dit-on, en faveur du mouvement; mais on ne donne ni le titre ni la date de son livre. Comme on ajoute que ce livre était dédié à la reine Marie qui avait récompensé l'auteur par le don de la cure d'Epworth, il s'agit peut-être non pas d'un écrit révolutionnaire, mais d'un poëme héroïque (*The Life of Jesus-Christ*; Londres, 1693, 1697, in-fol.), imitation de la *Christiade* de Vida. On lui doit d'autres volumes de vers intitulés : *Maggots, or Poems on several subjects*; Londres, 1685, in-8°; — *Elegies on queen Mary and archbishop Tillotson*; Londres, 1695, in-fol.; — *The History of the New Testament*; Londres, 1701, in-12, fig.; — *The History of the Old Testament*; Londres, 1704, in-12, fig. En 1705, il publia sur la bataille de Blenheim un poëme que Marlborough récompensa en nommant l'auteur aumônier d'un régiment, et il aurait peut-être obtenu une prébende sans l'opposition des dissidents, qui parvinrent même à lui faire retirer sa place d'aumônier. Sous le règne suivant il obtint la petite cure de Wroote (Lincolnshire). L'année de sa mort, son fils *Samuel* fit paraître : *Dissertationes in librum Jobi, autore S. Wesley* (Londres, 1736, in-fol.).

Clarke, *Memoirs of the Wesley family*; Lond., 18[illegible], in-8°. — Dove, *Biogr. hist. of the W. family*; ibid., 18[illegible].

WESLEY (*John*), célèbre réformateur anglais, fils du précédent, né à Epworth (comté de Lincoln), le 17 juin 1703, mort à Londres, le 2 mars 1791. Son éducation fut commencée par sa mère, Suzanne Annesley, femme de grand mérite, très-versée dans les questions religieuses. Sous sa direction, il fit de rapides progrès. A dix-sept ans, il entra dans l'université d'Oxford. Son caractère, jusque-là enjoué, devint [illegible]

coup sérieux; il abandonna la poésie, qu'il avait cultivée avec quelque succès, et se prépara à prendre les ordres en lisant avec ardeur la Bible et les auteurs ascétiques. L'*Imitation de Jésus-Christ* et les ouvrages de Jeremy Taylor furent à cette époque ses principales lectures. Il reçut les ordres en 1725. C'est vers 1730, à Oxford, qu'il forma avec son frère cadet Charles, la petite société qui fut l'origine de la secte méthodiste. Quelques étudiants, parmi lesquels Whitefield (*voy.* ce nom), le futur prédicateur, se réunirent, sous sa présidence, dans le but de régler saintement leur vie et de s'édifier mutuellement dans les exercices de religion et de charité. Une association si singulière leur valut, entre autres quolibets, le surnom de *méthodistes*, dont ils se firent honneur et qu'ils gardèrent. En 1732 Wesley est à Londres, étudiant assidûment les écrivains mystiques, et faisant partie d'une société pour la propagation des connaissances chrétiennes parmi le peuple. En 1735 il se rendit en Géorgie, avec son frère et quelques compagnons d'Oxford, pour prêcher l'Évangile aux colons et aux Indiens. Il y resta environ deux ans, pendant lesquels sa sévérité et même sa bizarrerie excitèrent contre lui le mécontentement général. Il y avait vu de près les frères Moraves, et revenait fortement frappé de leur vie calme et sévère. A son retour, il rencontra à Londres un membre remarquable de cette secte, Peter Bœhler, dont les entretiens eurent une grande influence sur son esprit, et avec l'appui duquel il commença à répandre le méthodisme, déjà prêché avec succès par Whitefield. Il passa en Allemagne en 1738 pour étudier à la source même les principes des frères Moraves, et en revint encore plus saisi. Il avait déjà à cette époque quelques adhérents. A Bristol, où Whitefield l'avait précédé, son succès fut immense. Mais ses prétentions effrayèrent le clergé national, qui lui ferma ses églises. Wesley prêcha alors en plein air; ces prédications, suivies par des multitudes considérables, excitèrent un enthousiasme qui se signala par des faits bizarres et extraordinaires, attaques d'épilepsie, convulsions, etc. Revenu à Londres, il se sépare des Moraves, dont peut-être il ne voulait pas subir la suprématie. En 1741, une séparation plus sérieuse eut lieu; Wesley et Whitefield ne purent s'accorder au sujet de la doctrine de la prédestination. Déjà Wesley avait fait construire à Londres, à Newcastle, à Bristol et dans d'autres villes de vastes salles de réunion (*meeting houses*). Il s'occupa aussi de l'organisation définitive de sa société. Voici ce qu'il imagina pour unir ses adhérents, répandus dans toute l'Angleterre. La première division de la société est la *classe*, dont les membres, au nombre de douze, font profession de chercher le salut. Le *leader*, directeur de la classe, en est la personne la plus expérimentée. Ses fonctions sont de visiter chaque membre une fois au moins par semaine (1), s'informer de l'état des âmes, conseiller, blâmer, consoler ou exhorter, selon l'occasion; recevoir l'argent destiné aux pauvres et à l'association, conférer avec le ministre et les économes. Les femmes, les hommes, les membres mariés et les membres non mariés se réunissent séparément. La division supérieure est celle des *selected bands* (groupes élus). Leur organisation est la même à peu près que celle des *classes*, mais la confession des péchés et des tentations y est plus complète, et l'admission implique chez les membres un plus haut degré de perfection. Il y a aussi les *watch-nights* (nuits de veille) et les *love-feasts* (fêtes d'amour), qui sont des réunions pour le chant et la prière en commun, et les exhortations. Une conférence a lieu annuellement, dans laquelle les affaires générales sont examinées, les fonds recueillis et les abus corrigés. C'est dans ces réunions que Wesley désignait les endroits où les prédicateurs devaient s'établir jusqu'à la conférence suivante. Par ces changements annuels de résidence, Wesley empêchait ses prédicateurs de gagner une popularité dangereuse pour lui et pour l'unité de sa secte, et s'assurait une autorité durable. Ces prédicateurs furent d'abord des laïques; Wesley n'ordonna des ministres pour sa secte qu'après de longues hésitations, en 1764. La première conférence annuelle eut lieu en 1744. Wesley vécut assez pour en présider quarante-sept. Après sa mort, la société a été administrée par des conseillers choisis parmi les membres notables. Les prédications nomades et en plein air ont été aussi généralement abandonnées.

Les travaux que nécessita à Wesley l'organisation de sa société sont incalculables et sans précédent. Pendant les cinquante années que dura ce qu'un de ses biographes a appelé « son règne », il voyagea continuellement, et fit en moyenne quatre mille cinq cents milles par an, ce qui donne pour ces cinquante années un total de deux cent vingt-cinq mille milles. Pendant plus de cinquante-deux ans il prononça au moins deux ou trois sermons par jour. Pour suffire à cet immense labeur, il observait dans ses travaux une grande exactitude et avait depuis sa jeunesse adopté une division régulière de son temps, dont il ne se départit jamais. Wesley était d'un extérieur agréable, où la douceur se joignait à la gravité; dans sa vieillesse, sa figure prit un aspect des plus vénérables. Sa vie fut d'une vertu exemplaire. Sa charité et son désintéressement n'ont été niés par personne. Il vivait de peu, et mourut pauvre. Il était de manières affables et douces, quoique quelques-uns de ses ouvrages de controverse semblent s'opposer un peu à cette réputation. Les pratiques dures et quelquefois bizarres qu'il demande de ses sec-

(1) Ces visites à domicile ont été dans la suite remplacées par des réunions hebdomadaires, où chaque membre indique l'état de son âme et verse sa cotisation.

tateurs, les miracles prétendus qui signalaient ses prédications (miracles que le méthodisme a depuis abandonnés) ont attiré à Wesley, de son vivant même, de vives critiques; mais personne n'a jamais mis en doute la pureté de ses intentions et son entière bonne foi. Jusqu'au dernier jour il eut la confiante soumission et l'amour de toute sa société. Il s'était marié en 1749, à quarante-six ans, avec une veuve, mais il fut obligé en 1771 de se séparer de sa femme, dont il n'eut pas d'enfant.

Sa parole était claire et abondante, et son argumentation pleine de force. Il cherchait surtout, dans ses sermons, à émouvoir fortement les esprits des gens du peuple, auxquels il s'adressait de préférence. On a dit que dans ces circonstances sa parole était de soufre.

Homme d'une instruction très-étendue, écrivain distingué et travailleur infatigable, Wesley a laissé de nombreux écrits, qui ont été réunis en 32 vol. in-8°, Londres, 1774 (1). Ils comprennent un grand nombre de sermons, des hymnes, des traités de controverse, les règlements de la société, un appel aux hommes religieux et raisonnables, des ouvrages d'éducation, des notices biographiques, etc. Jamais, dans la pensée de Wesley, le méthodisme ne fut une nouvelle religion; c'était plutôt une renaissance, une vie nouvelle donnée à l'Église, qui dépérissait. Les points sur lesquels il se trouve en désaccord avec l'Église nationale anglaise (il fit tout pour empêcher une séparation) ne sont pas des points fondamentaux, et ne lui appartiennent pas en propre. Ainsi c'est aux écrivains mystiques qu'il avait pris l'idée du salut par la foi seule; il avait trouvé chez les frères Moraves la conversion instantanée et la certitude de la réconciliation avec Dieu, et dans les livres de Taylor la rédemption universelle; Arminius lui avait fourni ses sentiments sur la liberté humaine. Du reste, excepté le dernier, ces points particuliers de doctrine n'ont pas pour Wesley une importance capitale. Il insiste avant tout sur une vie pure et sévère, toute donnée à Dieu, et sur une observation exacte des pratiques religieuses. Il exige de ses adhérents une présence assidue à tous les exercices du culte; il leur défend le jeu, les spectacles, les parures, les bals, les liqueurs et le tabac, et tout ce qui peut les distraire du ciel.

Le méthodisme, maintenant si répandu, ne s'établit pas sans de grandes difficultés et quelquefois même de grands dangers pour ses prédicateurs. En Angleterre, où les extravagances de quelques nouveaux sectateurs avaient déjà indisposé le peuple, on excita contre eux le sentiment politique, en les accusant de travailler à l'avénement du prétendant Charles-Edouard. En 1766, Coke et Asbury propagèrent le méthodisme dans l'Amérique du Nord, où il compte à présent plus de cinq cent mille adhérents.

A. Beljame.

Southey, *Life of Wesley*; Londres, 1820, 2 vol. in-8°. — Coke et Moore, *Life of John Wesley*; ibid., 1792, in-8°. — Whitehead, *Life of J. Wesley*; ibid., 1796, 2 vol. in-8°. — Hampson, *Memoirs of the late J. Wesley*; Sunderland, 1791, 3 vol. in-12. — Colet, *Life and writings of J. Wesley*; Londres, 1791, in-8°. — Priestley, *Letters of J. Wesley and his friends*; ibid., 1791, in-8°. — Moore, *Life of J. Wesley, including the life of his brother Charles Wesley*; Londres, 1824, in-8°. — R. Watson, *Life of J. Wesley* ibid., 1831. 1859, in-12; trad. en français, 1840, 2 vol. — *Narrative of a remarkable transaction in the early life of J. Wesley*; Londres, 1848, in-8°. — Schmidt, *Des Joh. Wesley Leben und Wirken*; Halle, 1849, in-8°. — Beecham, *Sermons and life of J. Wesley*; Londres, 1847, 3 vol. in-12. — Smith, *Hist. of methodism*. — Isaac Taylor, *Idem*, 1851. — J. Kirk, *The Mother of the Wesleys*; Lond., 1864, in-12.

WESLEY (*Charles*), frère du précédent, né à Epworth, en 1708, mort à Londres, le 29 mars 1788. Il fit ses études à l'école de Westminster. Il obtint la cure de Christchurch en 1726, et à partir de ce moment sa vie se lie étroitement à celle de son frère John, dont il partageait presque toutes les idées religieuses. Il comptait se fixer à Oxford en qualité de professeur; mais en 1735 il se décida à suivre son frère aux États-Unis. A leur retour d'Amérique, il s'éleva entre eux quelques discussions sur diverses questions théologiques qu'ils n'envisageaient pas de la même manière, mais dont leurs relations fraternelles ne souffrirent en rien. Ses prédications se distinguaient par une éloquence convaincue. Il avait le talent de présenter les vérités les plus frappantes avec autant de clarté que de brièveté. Il avait montré de fort bonne heure un certain talent pour la versification, et c'est lui qui composa presque toutes les hymnes des recueils publiés par John Wesley. Beaucoup de ces cantiques annoncent un vrai poëte.

Whitehead, *Some account of the life of Ch. Wesley*. Lond., 1793, in-8°. — *Journal of the rev. Ch. Wesley*. Lond., 1849, 2 vol. in-8°. — Jackson, *Life of the rev. Ch. Wesley*: Lond., 1761, 2 vol. in-8°.

WESSEL (*Jean*), théologien hollandais, né vers 1419, à Groningue, où il est mort, le 4 octobre 1489. Fils d'un boulanger, et orphelin de bonne heure, il fut élevé par la générosité d'une dame qui le fit étudier avec son fils. Ils entrèrent tous deux au collége de Zwoll, où Wessel fit de tels progrès qu'avant la fin de ses classes il reçut l'autorisation de faire des cours publics. A Cologne, où il se rendit ensuite, il acquit une grande réputation comme théologien et comme philosophe; mais on le soupçonna d'avoir des opinions peu orthodoxes. Il visita successivement Heidelberg, Louvain et Paris. Dans la querelle des réalistes et des nominaux, qui compliquait alors celle des formaux, après avoir compté parmi les chefs des deux autres partis, il se prononça pour le nominalisme, qu'il ébranla dans la suite par de graves objections, et enfin il parut tomber dans un pyrrhonisme complet. Ses critiques et ses objections perpétuelles lui firent donner le surnom de *Magister*

(1) Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois à Londres, notamment en 1818, 17 vol. in-8°; 1829-31, 14 vol. in-8°, 1810, 16 vol. in-18, et 1857, 15 vol. in-12.

contradictionis. François della Rovere, depuis Sixte IV, l'emmena vers 1442 au concile de Bâle, et lui offrit en vain quelque dignité ecclésiastique. Quelque temps après il retourna dans sa ville natale. Il laissa en mourant de nombreux manuscrits, dont la plus grande partie fut brûlée par des moines ignorants. Son opposition à diverses doctrines de l'Église romaine y était assez prononcée pour que les protestants l'aient considéré comme le précurseur de Luther. Plusieurs de ses écrits échappés au feu furent imprimés à Leipzig (*Farrago rerum theologicarum*; 1522, in-4°) avec une préface de Luther, et reproduits en 1523 à Bâle, par Adam Petri. Une édition complète a été publiée à Groningue, 1614, in-4°, et à Amsterdam, 1617, in-4°.

V. André, *Bibl. belgica*. — Bayle, *Dict. hist et crit.*

WESSELING (*Pierre*), célèbre philologue allemand, né le 7 janvier 1692, à Steinfurth, mort le 9 novembre 1764, à Utrecht. Il était d'une ancienne famille de Westphalie, dont trois membres, *Hermann*, *Jean* et *André*, s'étaient déjà à divers titres fait connaître dans la république des lettres (*voy.* Opitz, *De tribus doctis Wesselingiis*; Minden, 1748, in-8°). Son père, qui possédait une fortune considérable, le fit élever avec soin et l'envoya à l'université de Leyde. Après y avoir suivi les leçons de Gronov, de Perizonius et de Fabricius, il alla passer deux autres années à Franeker, où il fut en 1718 reçu candidat au ministère évangélique. Nommé en 1719 pro-recteur de l'école de Middlebourg, et en 1721 recteur du gymnase de Deventer, il fut appelé en 1723 à la chaire d'éloquence et d'histoire à Franeker; il y demeura douze ans, pendant lesquels il eut à donner des leçons d'histoire au jeune stathouder, qui lui accorda depuis une constante faveur. En 1735 il remplaça Duker comme professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Utrecht, et joignit en 1746 à ces triples cours ceux du droit naturel et du droit public, et en 1749 l'emploi de bibliothécaire de l'université. Wesseling avait une connaissance approfondie de l'antiquité profane et sacrée, et se distinguait par une vaste érudition et par une sagacité critique des mieux exercées. Plusieurs de ses travaux, notamment ses éditions de *Diodore* et d'*Hérodote*, ont fait époque dans la science. On a de lui : *Observationum variarum lib. II*; Amst., 1727, in-8° : choix de remarques ingénieuses sur divers passages des principaux écrivains grecs et latins; — *Ed. Simsonii chronicon historiam catholicam ab exordio mundi complectens, cum animadversionibus*; Leyde, 1729, in-fol.; Amst. 1752 : les nombreuses corrections de l'éditeur ont éclairci beaucoup de points de l'histoire et de la chronologie ancienne; — *De Evangeliis ab Anastasio imperatore non vitiatis*; Franeker, 1733, in-4°; — *Probabilium liber singularis*; ibid., 1733, in-8° : les observations philologiques roulent sur différents points de la littérature sacrée et profane, et notamment sur le commencement de l'Évangile de saint Jean; — *Vetera Romanorum itineraria, Antonini, Hierosolymitanum et Hieroclis synecdemus*; Amst., 1735, in-8° : excellente édition, accompagnée d'un commentaire étendu; — *De archontibus Judæorum et de Evangeliis jussu imperatoris Anastasii non emendatis*; Utrecht, 1738, in-8°; — *Diodori Siculi Bibliotheca historica*, gr.-lat.; Amst., 1745-46, 2 vol. in-fol. : très-bonne édition, pour laquelle Wesseling avait fait collationner plusieurs mss. de Paris, du Vatican, de Venise, etc., et qu'il accompagna des notes des meilleurs commentateurs et des siennes propres; le texte donné par lui a été reproduit dans les édit. de Deux-Ponts et de Strasbourg; — *De origine et progressu religionis christianæ in veteri Persarum regno*; Utrecht, 1744, in-4°; — *Disputatio critica ad marmor vetus in quo de censu Syriæ, de Ituræis, etc., agitur*; ibid., 1745, in-4°; — *De Aquilæ in scriptis Philonis fragmentis et de Epistola XIII Platonis*; ibid., 1748, in-8°; — *De origine atque usu nummorum apud Hebræos*; ibid., 1750, in-4°; — *In Epistolam Jeremiæ*; ibid., 1752, in-4°; — *In obitum Arausionensium principis Wilhelmi Caroli*; Utrecht, 1752, in-fol.; — *De Cornelio centurione et Sergio Paulo proconsule*; ibid., 1752, in-4°; — *De Asiarchiis eorumque munere*; La Haye, 1753, in-4°; — *Herodoti Historiarum lib. IX*, gr.-lat.; Amst., 1763, in-fol. : cette édition, enrichie des leçons de plusieurs manuscrits importants, contient des notes de Gale, de Gronov, de Valkenaer et de Wesseling; elle fut de beaucoup la meilleure de toutes jusqu'à la publication de celle de Schweighæuser; — plusieurs *Mémoires* dans les *Symbolæ litterariæ* de Brême et autres recueils. Wesseling a encore publié la relation historique de Jean Charles *De rebus Casp. a Robles in Frisia gestis* (Leeuwarden, 1731, 1750, in-4°), et *Leges atticæ* (Leyde, 1741, in-fol.), de Sam. Petit.

Vriemoet, *Athenæ frisiacæ*. — *Bibl. des sciences et des beaux-arts*, t. XXXII. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*. — Saxe, *Onomasticon*.

WEST (*Gilbert*), littérateur anglais, né en 1706, mort le 26 mars 1756, à Londres. Il était fils du révérend West, auquel on doit la belle édition de Pindare publiée à Oxford, 1697, in-fol. Destiné d'abord à l'Église, il étudia à Eton et à Oxford; mais ayant obtenu, par l'entremise de son oncle, lord Cobham, un brevet de sous-lieutenant, il se décida à embrasser la carrière des armes. Il ne tarda guère à donner sa démission pour entrer dans les bureaux de lord Townshend, alors secrétaire d'État. Ce dernier le récompensa de son zèle en le nommant sous-secrétaire du conseil privé (mai 1729); peu de temps après, il se maria et s'établit dans une

tateurs, les miracles prétendus qui signalaient ses prédications (miracles que le méthodisme a depuis abandonnés) ont attiré à Wesley, de son vivant même, de vives critiques; mais personne n'a jamais mis en doute la pureté de ses intentions et son entière bonne foi. Jusqu'au dernier jour il eut la confiante soumission et l'amour de toute sa société. Il s'était marié en 1749, à quarante-six ans, avec une veuve, mais il fut obligé en 1771 de se séparer de sa femme, dont il n'eut pas d'enfant.

Sa parole était claire et abondante, et son argumentation pleine de force. Il cherchait surtout, dans ses sermons, à émouvoir fortement les esprits des gens du peuple, auxquels il s'adressait de préférence. On a dit que dans ces circonstances sa parole était de soufre.

Homme d'une instruction très-étendue, écrivain distingué et travailleur infatigable, Wesley a laissé de nombreux écrits, qui ont été réunis en 32 vol. in-8°, Londres, 1774 (1). Ils comprennent un grand nombre de sermons, des hymnes, des traités de controverse, les règlements de la société, un appel aux hommes religieux et raisonnables, des ouvrages d'éducation, des notices biographiques, etc. Jamais, dans la pensée de Wesley, le méthodisme ne fut une nouvelle religion; c'était plutôt une renaissance, une vie nouvelle donnée à l'Église, qui dépérissait. Les points sur lesquels il se trouve en désaccord avec l'Église nationale anglaise (il fit tout pour empêcher une séparation) ne sont pas des points fondamentaux, et ne lui appartiennent pas en propre. Ainsi c'est aux écrivains mystiques qu'il avait pris l'idée du salut par la foi seule; il avait trouvé chez les frères Moraves la conversion instantanée et la certitude de la réconciliation avec Dieu, et dans les livres de Taylor la rédemption universelle; Arminius lui avait fourni ses sentiments sur la liberté humaine. Du reste, excepté le dernier, ces points particuliers de doctrine n'ont pas pour Wesley une importance capitale. Il insiste avant tout sur une vie pure et sévère, toute donnée à Dieu, et sur une observation exacte des pratiques religieuses. Il exige de ses adhérents une présence assidue à tous les exercices du culte; il leur défend le jeu, les spectacles, les parures, les bals, les liqueurs et le tabac, et tout ce qui peut les distraire du ciel.

Le méthodisme, maintenant si répandu, ne s'établit pas sans de grandes difficultés et quelquefois même de grands dangers pour ses prédicateurs. En Angleterre, où les extravagances de quelques nouveaux sectateurs avaient déjà indisposé le peuple, on excita contre eux le sentiment politique, en les accusant de travailler à l'avénement du prétendant Charles-Édouard. En 1766, Coke et Asbury propagèrent le méthodisme dans l'Amérique du Nord, où il compte à présent plus de cinq cent mille adhérents.

A. Beljame.

Southey, *Life of Wesley*; Londres, 1820, 2 vol. in-8°. — Coke et Moore, *Life of John Wesley*; ibid., 1792, in-8°. — Whitehead, *Life of J. Wesley*; ibid., 1796, 2 vol. in-8°. — Hampson, *Memoirs of the late J. Wesley*; Sunderland, 1791, 3 vol. in-12. — Colet, *Life and writings of J. Wesley*; Londres, 1791, in-8°. — Priestley, *Letters of J. Wesley and his friends*; ibid., 1791, in-8°. — Moore, *Life of J. Wesley, including the life of his brother Charles Wesley*; Londres, 1824, in-8°. — R. Watson, *Life of J. Wesley* ibid., 1831. 1859, in-12; trad. en français, 1840, 2 vol. — *Narrative of a remarkable transaction in the early life of J. Wesley*; Londres, 1848, in-8°. — Schmidt, *Des Joh. Wesley Leben und Wirken*; Halle, 1849, in-8°. — Beecham, *Sermons and life of J. Wesley*; Londres, 1847, 3 vol. in-12. — Smith, *Hist. of methodism*. — Isaac Taylor, *Idem*, 1851. — J. Kirk, *The Mother of the Wesleys*; Lond., 1864, in-12.

WESLEY (*Charles*), frère du précédent, né à Epworth, en 1708, mort à Londres, le 29 mars 1788. Il fit ses études à l'école de Westminster. Il obtint la cure de Christchurch en 1726, et à partir de ce moment sa vie se lie étroitement à celle de son frère John, dont il partageait presque toutes les idées religieuses. Il comptait se fixer à Oxford en qualité de professeur; mais en 1735 il se décida à suivre son frère aux États-Unis. A leur retour d'Amérique, il s'éleva entre eux quelques discussions sur diverses questions théologiques qu'ils n'envisageaient pas de la même manière, mais dont leurs relations fraternelles ne souffrirent en rien. Ses prédications se distinguaient par une éloquence convaincue. Il avait le talent de présenter les vérités les plus frappantes avec autant de clarté que de brièveté. Il avait montré de fort bonne heure un certain talent pour la versification, et c'est lui qui composa presque toutes les hymnes des recueils publiés par John Wesley. Beaucoup de ces cantiques annoncent un vrai poëte.

Whitehead, *Some account of the life of Ch. Wesley*. Lond., 1793, in-8°. — *Journal of the rev. Ch. Wesley*. Lond., 1849, 2 vol. in-8°. — Jackson, *Life of the rev. Ch. Wesley*; Lond., 1741, 2 vol. in-8°.

WESSEL (*Jean*), théologien hollandais, né vers 1419, à Groningue, où il est mort, le 4 octobre 1489. Fils d'un boulanger, et orphelin de bonne heure, il fut élevé par la générosité d'une dame qui le fit étudier avec son fils. Ils entrèrent tous deux au collége de Zwoll, où Wessel fit de tels progrès qu'avant la fin de ses classes il reçut l'autorisation de faire des cours publics. A Cologne, où il se rendit ensuite, il acquit une grande réputation comme théologien et comme philosophe; mais on le soupçonna d'avoir des opinions peu orthodoxes. Il visita successivement Heidelberg, Louvain et Paris. Dans la querelle des réalistes et des nominaux, que compliquait alors celle des formaux, après avoir compté parmi les chefs des deux autres partis, il se prononça pour le nominalisme, qu'il ébranla dans la suite par de graves objections, et enfin il parut tomber dans un pyrrhonisme complet. Ses critiques et ses objections perpétuelles lui firent donner le surnom de *Magister*

(1) Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois à Londres, notamment en 1818, 17 vol. in-8°; 1829-31, 14 vol. in-8°, 1819, 16 vol. in-18, et 1857, 15 vol. in-12.

contradictionis. François della Rovere, depuis Sixte IV, l'emmena vers 1442 au concile de Bâle, et lui offrit en vain quelque dignité ecclésiastique. Quelque temps après il retourna dans sa ville natale. Il laissa en mourant de nombreux manuscrits, dont la plus grande partie fut brûlée par des moines ignorants. Son opposition à diverses doctrines de l'Église romaine y était assez prononcée pour que les protestants l'aient considéré comme le précurseur de Luther. Plusieurs de ses écrits échappés au feu furent imprimés à Leipzig (*Farrago rerum theologicarum;* 1522, in-4°) avec une préface de Luther, et reproduits en 1523 à Bâle, par Adam Petri. Une édition complète a été publiée à Groningue, 1614, in-4°, et à Amsterdam, 1617, in-4°.

V. André, *Bibl. belgica*. — Bayle, *Dict. hist et crit.*

WESSELING (*Pierre*), célèbre philologue allemand, né le 7 janvier 1692, à Steinfurth, mort le 9 novembre 1764, à Utrecht. Il était d'une ancienne famille de Westphalie, dont trois membres, *Hermann*, *Jean* et *André*, s'étaient déjà à divers titres fait connaître dans la république des lettres (*voy.* Opitz, *De tribus doctis Wesselingiis;* Minden, 1748, in-8°). Son père, qui possédait une fortune considérable, le fit élever avec soin et l'envoya à l'université de Leyde. Après y avoir suivi les leçons de Gronov, de Perizonius et de Fabricius, il alla passer deux autres années à Franeker, où il fut en 1718 reçu candidat au ministère évangélique. Nommé en 1719 pro-recteur de l'école de Middlebourg, et en 1721 recteur du gymnase de Deventer, il fut appelé en 1723 à la chaire d'éloquence et d'histoire à Franeker; il y demeura douze ans, pendant lesquels il eut à donner des leçons d'histoire au jeune stathouder, qui lui accorda depuis une constante faveur. En 1735 il remplaça Duker comme professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Utrecht, et joignit en 1746 à ces triples cours ceux du droit naturel et du droit public, et en 1749 l'emploi de bibliothécaire de l'université. Wesseling avait une connaissance approfondie de l'antiquité profane et sacrée, et se distinguait par une vaste érudition et par une sagacité critique des mieux exercées. Plusieurs de ses travaux, notamment ses éditions de *Diodore* et d'*Hérodote*, ont fait époque dans la science. On a de lui : *Observationum variarum lib. II;* Amst., 1727, in-8°: choix de remarques ingénieuses sur divers passages des principaux écrivains grecs et latins; — *Ed. Simsonii chronicon historiam catholicam ab exordio mundi complectens, cum animadversionibus;* Leyde, 1729, in-fol.; Amst. 1752 : les nombreuses corrections de l'éditeur ont éclairci beaucoup de points de l'histoire et de la chronologie ancienne; — *De Evangeliis ab Anastasio imperatore non vitiatis;* Franeker, 1733, in-4°; — *Probabilium liber singularis;* ibid., 1733, in-8°: les observations philologiques roulent sur différents points de la littérature sacrée et profane, et notamment sur le commencement de l'Évangile de saint Jean; — *Vetera Romanorum itineraria, Antonini, Hierosolymitanum, et Hieroclis synecdemus;* Amst., 1735, in-8° : excellente édition, accompagnée d'un commentaire étendu; — *De archontibus Judæorum et de Evangeliis jussu imperatoris Anastasii non emendatis;* Utrecht, 1738, in-8°; — *Diodori Siculi Bibliotheca historica*, gr.-lat.; Amst., 1745-46, 2 vol. in-fol. : très-bonne édition, pour laquelle Wesseling avait fait collationner plusieurs mss. de Paris, du Vatican, de Venise, etc., et qu'il accompagna des notes des meilleurs commentateurs et des siennes propres; le texte donné par lui a été reproduit dans les édit. de Deux-Ponts et de Strasbourg; — *De origine et progressu religionis christianæ in veteri Persarum regno;* Utrecht, 1744, in-4°; — *Disputatio critica ad marmor vetus in quo de censu Syriæ, de Ituræis, etc., agitur;* ibid., 1745, in-4°; — *De Aquilæ in scriptis Philonis fragmentis et de Epistola XIII Platonis;* ibid., 1748, in-8°; — *De origine atque usu nummorum apud Hebræos;* ibid., 1750, in-4°; — *In Epistolam Jeremiæ;* ibid., 1752, in-4°; — *In obitum Arausionensium principis Wilhelmi Caroli;* Utrecht, 1752, in-fol.; — *De Cornelio centurione et Sergio Paulo proconsule;* ibid., 1752, in-4°; — *De Asiarchiis eorumque munere;* La Haye, 1753, in-4°; — *Herodoti Historiarum lib. IX*, gr.-lat.; Amst., 1763, in-fol. : cette édition, enrichie des leçons de plusieurs manuscrits importants, contient des notes de Gale, de Gronov, de Valkenaer et de Wesseling; elle fut de beaucoup la meilleure de toutes jusqu'à la publication de celle de Schweighæuser; — plusieurs *Mémoires* dans les *Symbolæ litterariæ* de Brême et autres recueils. Wesseling a encore publié la relation historique de Jean Charles *De rebus Casp. a Robles in Frisia gestis* (Leeuwarden, 1731, 1750, in-4°), et *Leges atticæ* (Leyde, 1741, in-fol.), de Sam. Petit.

Vriemoet, *Athenæ frisiacæ*. — *Bibl. des sciences et des beaux-arts*, t. XXXII. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*. — Saxe, *Onomasticon*.

WEST (*Gilbert*), littérateur anglais, né en 1706, mort le 26 mars 1756, à Londres. Il était fils du révérend West, auquel on doit la belle édition de Pindare publiée à Oxford, 1697, in-fol. Destiné d'abord à l'Église, il étudia à Eton et à Oxford; mais ayant obtenu, par l'entremise de son oncle, lord Cobham, un brevet de sous-lieutenant, il se décida à embrasser la carrière des armes. Il ne tarda guère à donner sa démission pour entrer dans les bureaux de lord Townshend, alors secrétaire d'État. Ce dernier le récompensa de son zèle en le nommant sous-secrétaire du conseil privé (mai 1729); peu de temps après, il se maria et s'établit dans une

jolie maison de Wickham (Kent), où il cultiva son goût pour les lettres. Il y reçut souvent la visite de ses parents, le premier lord Lyttleton et l'aîné des Pitt. On prétend qu'il fut question un moment de lui confier l'éducation du jeune prince de Galles, le futur Georges III, mais qu'il refusa cette tâche parce qu'on ne voulait pas lui laisser la direction absolue du royal élève. Ce ne fut qu'en 1752 qu'il exerça activement les fonctions de secrétaire du conseil privé. Bientôt Pitt, alors payeur général, le nomma trésorier de l'hôpital de Chelsea. Il ne jouit pas longtemps de cet accroissement de fortune; en 1755 il perdit son fils unique, et l'année suivante il mourut lui-même, à la suite d'une attaque de paralysie. Gilbert West a laissé, outre une traduction de Pindare et autres poëtes grecs (1748, in-8°), estimée de son temps : *The Institution of the Garter, a dramatic poem* (Londres, 1742, in-4°), et deux poëmes écrits dans le style de Spenser, qui ne méritent d'être cités que pour mémoire. Sa réputation littéraire repose surtout sur ses *Observations on the History and Evidence of the Resurrection of Jesus Christ* (Londres, 1730, in-8°), souvent réimpr. et trad. en français (Paris, 1757, in-12) par l'abbé Guénée; cette thèse, qui lui valut le diplôme de docteur d'Oxford en mars 1748, passait alors pour la défense la plus habile qu'on eût encore rédigée sur un point controversé du christianisme, et on la comparait au traité *Sur la conversion de Saint Paul* de lord Lyttelton, qui avait dédié son œuvre à West. Ses poésies ont été réunies en 1766, Londres, 3 vol. in-12.

Johnson, *Lives of the poets*. — Chalmers, *General biogr.*

WEST (*Benjamin*), célèbre peintre américain, né à Springfield (Pennsylvanie), le 10 octobre 1738, mort à Londres, le 11 mars 1820. Issu d'une famille originaire de Buckinghamshire, et qui comptait parmi ses membres le colonel James West, ami et compagnon de J. Hampden, il était le dixième enfant d'un quaker, né en Angleterre. Tout enfant il révéla pour le dessin un goût extraordinaire, et sur le conseil de quelques personnes éclairées, il fut conduit à neuf ans à Philadelphie (1747), où il fréquenta l'atelier d'un peintre médiocre nommé Williams. Tout en favorisant sa vocation, sa famille était cependant trop attachée aux doctrines des quakers pour ne pas consulter ses coreligionnaires sur une carrière qui semblait bien mondaine, et ce fut dans une assemblée générale des quakers de Springfield que le jeune West reçut la permission « de suivre une voie à laquelle le Seigneur l'avait lui-même appelé ». Maître désormais de lui-même, il retourna à Philadelphie, où le directeur du collége s'était chargé de diriger son éducation. Un *Saint Ignace* de l'école de Murillo, qu'il put étudier chez un amateur, eut une grande influence sur le développement de son talent, et lui inspira peut-être la *Susanne devant ses juges*, qu'il peignit alors. L'amitié généreuse de deux riches négociants lui permit de réaliser son projet d'aller en Italie. Arrivé à Rome, le 10 juillet 1760, il y fut d'autant mieux accueilli que ce premier pèlerin des arts que l'Amérique envoyait à l'Italie n'avait pas été sans éveiller un certain sentiment de curiosité. Présenté par lord Grantham au cardinal d'Albani, et dans les meilleures sociétés, il fit du grand seigneur anglais un portrait assez remarquable pour qu'il pût être pris pour une œuvre de Mengs. Après avoir visité Livourne, Florence, Bologne, Venise et Parme, il revint à Rome, et peignit deux tableaux, *Cimon et Iphigénie*, et *Angélique et Médor*, qui établirent sa réputation. En 1763 il se rendit à Londres. Si la mort de Hogarth et l'abandon par Reynolds du genre historique paraissaient favoriser les débuts de West en Angleterre, il avait d'un autre côté un obstacle assez difficile à vaincre dans le singulier préjugé qui faisait alors de la peinture de portraits la seule admise dans les résidences de l'aristocratie. Cependant l'exposition qu'il fit de ces précédents tableaux et d'un beau portrait du *général Monckton* lui acquirent l'estime du célèbre critique Johnson et de Burke. Le docteur Newton et l'évêque de Worcester lui commandèrent, l'un *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, composition pleine d'élégance et de sentiment, l'autre *le Retour de l'enfant prodigue*. Lord Rockingham lui offrit même de décorer sa résidence du Yorkshire, moyennant 700 livres par an : il refusa cette mission, qui l'aurait trop éloigné du public, et, résolu désormais à se fixer à Londres, il épousa, le 2 septembre 1765, une jeune Américaine à laquelle il était fiancé, et qui était venue le rejoindre en Angleterre. Peu après l'archevêque d'York Drummond se déclara hautement son mécène, et, non content de lui fournir le sujet d'*Agrippine rapportant les cendres de Germanicus*, prit l'initiative d'une souscription qui aurait permis à West de se livrer désormais, sans aucune des préoccupations des nécessités de la vie, à la peinture historique. La froideur du public ne répondit pas aux désirs du prélat, qui du moins présenta son protégé à Georges III; ce prince lui fournit aussitôt le sujet de *Régulus quittant Rome pour retourner à Carthage*, et, charmé du talent de l'artiste, il ne cessa pendant quarante ans de lui continuer ses faveurs. De graves dissensions intérieures s'étant produites dans la *Société des artistes réunis*, West eut alors l'idée, de concert avec Reynolds, de fonder une nouvelle compagnie sous le patronage royal. Telle fut l'origine de l'*Académie royale de peinture*, dont Georges III corrigea lui-même les statuts, et à la première exposition de laquelle figura le *Régulus* avec le plus grand succès (1765). Aimé du roi, populaire par son talent et peut-être aussi par une habileté de patineur, qui bien souvent rassembla

autour de lui le public de Hyde-Park, West se sent alors assez fort pour tenter dans les habitudes de l'école anglaise une révolution qui, plus encore peut-être que son habileté féconde, doit être signalée. Jusque là la choquante uniformité du costume romain régnait sans partage dans la peinture historique, et sous ce rapport aucune différence n'existait entre les sujets modernes choisis par le peintre et ceux fournis par l'antiquité. La *Mort du général Wolfe* (1766) fut le signal de cette innovation, et mit le comble à sa célébrité. De 1769 à 1801 il entreprit, par les ordres du roi, une double série de grandes compositions, l'une historique, dans laquelle il retraça, pour le château de Windsor, les glorieux événements du règne d'Édouard III; l'autre, toute religieuse, destinée à retracer les *Progrès de la révélation divine*. Reproduire sur la toile les sujets de l'Écriture sainte était une innovation considérable dans les mœurs religieuses de l'Angleterre; aussi fallut-il que le projet et même les cartons de West eussent été préalablement approuvés par les hauts dignitaires de l'Église anglicane. Des trente-cinq tableaux que West avait esquissés, pour exécuter cette grande œuvre, il n'en exécuta que vingt-huit, pour lesquels il reçut 21,705 liv. sterl. (près de 500,000 fr.). Lorsque la folie du roi fit passer le gouvernement entre les mains du prince de Galles, West se vit brusquement intimer l'ordre de discontinuer ce travail, auquel il avait consacré près de trente années de sa vie. Dix ans auparavant, en 1792, il avait remplacé son ami Reynolds comme président de l'Académie royale de peinture; mais, fidèle aux principes de ses ancêtres, il avait refusé le titre de chevalier, qui lui fut alors offert. Tombé en disgrâce, il profita de la prix d'Amiens pour se rendre à Paris et visiter les chefs-d'œuvre artistiques rassemblés au Louvre; il fut bien accueilli par le premier consul, auquel il conseilla, dit-on, de suivre l'exemple de Washington. De retour en Angleterre, il rencontra dans l'Académie certaines hostilités qui le déterminèrent à donner sa démission de président. Wyatt lui fut donné pour successeur; mais en 1803 il était réélu à l'unanimité, sauf la voix que lui refusa Fuseli. Après avoir fait en vain d'assez grands efforts pour fonder une *Association nationale* pour l'encouragement des arts en général, il reprit le pinceau avec une activité nouvelle, et entreprit plusieurs vastes toiles, parmi lesquelles il faut citer un *Christ guérissant les malades*, qui fut exposé à Philadelphie avec un succès où l'orgueil américain eut sans doute beaucoup de part. En 1817 il acheva un sujet tiré de l'Apocalypse, *la Mort sur un cheval pâle*, une de ses œuvres les plus vigoureuses. Toujours passionné pour son art, il mourut en quelque sorte le pinceau à la main, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il fut inhumé en grande pompe à Saint-Paul, où ses restes reposent près de ceux de Reynolds, d'Opie et de Barry. Habile dans la composition, West cependant pèche par la monotonie des expressions et des attitudes. Mauvais coloriste, mais agréable et souvent grand compositeur, ses tableaux gagnent beaucoup à être reproduits par la gravure. Après *la Mort de Wolfe*, son chef-d'œuvre, il faut encore citer : *la Bataille de la Hogue*, qui passe pour un des meilleurs tableaux de l'école anglaise, *la Mort de Nelson*, *Cromwell renvoyant le parlement*, *l'Intérieur de la famille de West*, *la Bataille de la Boyne*, gravée, ainsi que *la Mort de Wolfe*, par J. Hall. Le portrait de West a été peint par Lawrence. La France ne possède aucune toile de West; mais plusieurs ont été reproduites au trait dans *la Galerie de l'école anglaise*, publiée par Hamilton; Paris, 1830-1837, 4 vol. in-12.

J. Galt, *Life of B. West*; Londres, 1820, 1826, in-8°. — Lester, *The Artists of America*; 1846. — Allen, *American biography*. — Allan Cunningham, *British painters*, t. II. — Viardot, *Musees d'Angleterre*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 242-243. — Sandby, *Hist. of the royal Academy of arts*; 1862.

WESTERMANN (*François-Joseph*), général français, né le 5 septembre 1751, à Molsheim (Alsace), exécuté le 5 avril 1794, à Paris. Son père, chirurgien à Molsheim, lui fit donner quelque éducation. A quinze ans il s'engagea dans le régiment d'Esterhazy, passa à dix-huit dans la petite gendarmerie, et la quitta en 1773, avec le grade de sous-officier. Retiré en Alsace, il devint grand bailli du directoire de la noblesse et échevin de Strasbourg. Ces fonctions ayant été supprimées en 1789, il fut nommé membre de la municipalité de Haguenau, et insista courageusement avec plusieurs de ses collègues pour obliger les administrateurs sortants à présenter leurs comptes. Cette prétention, toute juste qu'elle était, donna lieu à des troubles graves. Westermann subit même à Strasbourg une détention passagère (nov. 1790), et sortit du conseil municipal. En mai 1792 il se rendit à Paris. Danton trouva en lui un instrument dévoué. Au 10 août, il se mit à la tête des fédérés, et se battit avec une grande bravoure. Le conseil exécutif le nomma adjudant général (14 sept.). Envoyé à l'armée de Dumouriez, il servit d'intermédiaire entre ce général et Danton. Nommé colonel de la légion du Nord (27 sept.), il conduisit ce corps en Belgique, et fut détaché en janvier 1793 pour concourir à l'expédition de Hollande avec les fonctions d'adjudant général. Grâce à son activité, il força les places de Breda et de Gertruydenberg, qui se rendirent au général d'Arçon; irrité de ce passe-droit, il se plaignit vivement à Dumouriez, qui le renvoya à Turnhout avec sa légion. Après la défaite d'Aix-la-Chapelle, il arriva à travers mille obstacles, et en combattant nuit et jour, sous les murs d'Anvers; cette place venait de capituler, et il fut ramené avec ses troupes, sous l'escorte des Autrichiens,

jusqu'à la frontière de France. Là il fut arrêté et conduit à Paris (avril 1793). La Convention chargea Lecointre de rédiger aussitôt un rapport, d'après lequel il fut décrété qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre (4 mai). Nommé le 10 général de brigade, il partit pour la Vendée, et commanda l'avant-garde de l'armée. Le 20 juin, il surprit de nuit Parthenay, et, communiquant à sa petite troupe son ardeur et son activité, marcha sur Châtillon, et rencontrant à deux lieues en avant de la ville l'armée royaliste commandée par La Rochejaquelein et Lescure, il l'attaqua, malgré la grande supériorité numérique de l'ennemi, et la tailla en pièces (3 juillet). Il pénétra ensuite dans Châtillon, délivra les prisonniers, et vint s'établir sur les hauteurs qui dominent la ville, afin d'attendre les secours qu'il avait fait demander au général en chef, Biron. Mais assailli pendant la nuit par les Vendéens, il fut obligé de suivre ses soldats, saisis d'une terreur panique, et laissa aux mains des royalistes ses canons et ses bagages. Si les autres chefs avaient secondé avec la promptitude désirable la bouillante ardeur de Westermann, il n'est pas impossible que son entreprise hardie et imprudente eût atteint le résultat définitif qu'il se proposait, et que la révolte eût été étouffée dès sa naissance. N'ayant pas réussi, Westermann fut accusé de trahison et appelé à la barre de la Convention; il y présenta l'explication de sa conduite (17 juillet), et fut envoyé devant le tribunal militaire de Niort; il fut acquitté avec honneur (29 août), et rendu à l'armée de Vendée. Replacé à l'avant-garde, il prit Châtillon, après avoir grandement concouru à la bataille des Aubiers. Puis il entra dans Beaupréau (19 oct.); ses soldats, fatigués, ne purent aller au delà; le lendemain les Vendéens avaient passé la Loire. Westermann la passa à son tour, et les poursuivit sur la route de Laval; mais la défaite des républicains ne lui permit pas de les atteindre. Il ne tarda pas cependant à reprendre sa marche en avant, et durant toute la campagne de l'armée royaliste en Poitou il ne cessa de l'inquiéter, de la harceler, de lui enlever ses armes et ses bagages. Le 13 décembre, il l'attaqua dans la ville du Mans; trois fois il fut repoussé, et le représentant Bourbotte lui fit remettre par le général Marceau un billet, dans lequel il lui ordonnait de ne plus engager d'action. Marceau lui indiqua une position en avant de la ville. « La meilleure position, lui répondit Westermann, est dans la ville même; profitons de la fortune. » L'attaque recommença à la tombée de la nuit : le combat fut terrible; Westermann fut blessé et eut deux chevaux tués sous lui, mais il ne quitta pas un moment l'avant-garde, et finit par mettre en fuite l'ennemi, qu'il poursuivit avec vigueur. Peu de jours après (22 déc.), il attaqua, avec Kleber, le reste des Vendéens à Savenay, et les détruisit complétement. La guerre terminée, Westermann retourna à Paris (4 janv. 1794), où l'éclat de ses succès, la confiance que mettait trop hautement en lui le parti de Danton, et les craintes jalouses du comité de salut public hâtèrent sa ruine et celle de ses amis. Westermann vit le danger, et proposa de marcher à la tête d'une partie du peuple contre les comités; Danton refusa. Destitué dès le 6 janvier, arrêté seulement le 2 avril, il fut amené le 3 devant le tribunal révolutionnaire. « Moi, conspirateur! s'écria Westermann; je demande à me dépouiller nu devant le peuple, j'ai reçu sept blessures par devant; je n'en ai qu'une par derrière: c'est mon acte d'accusation. » Condamné à mort, il fut exécuté avec Danton et Desmoulins. Bouillant, emporté jusqu'à l'imprudence, et en même temps d'une ténacité extraordinaire au milieu des périls, entraînant les troupes par son exemple, et payant toujours de sa personne, le sabre au poing, Westermann était le vrai général révolutionnaire, enthousiasmant des soldats novices qui ne pouvaient être encore soutenus par les liens de la discipline.

Thiers, L. Blanc, Michelet, *Hist. de la révol. fr.* — Muret, *Hist. des guerres de l'ouest.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

WETSTEIN. *Voy.* WETTSTEIN.

WETTE (*Wilhelm-Martin-Leberecht* DE), théologien allemand, né le 14 janvier 1770, à Ulla près de Weimar, mort le 16 juin 1849, à Bâle. Professeur agrégé de théologie à Iéna en 1807, il devint titulaire en 1809 à Heidelberg. En 1810 il fut appelé à l'université de Berlin pour remplir les mêmes fonctions. En 1819 il fut obligé de donner sa démission, pour avoir écrit une lettre de consolation à la mère de Sand, que le fanatisme politique avait poussé à assassiner Kotzebue. Il fut nommé professeur de théologie à Bâle en 1821. En outre des *Commentaires* sur les Psaumes et sur le Nouveau Testament, d'une édition remaniée de la *Synopsis* de Griesbach, et d'une excellente traduction allemande de l'Ancien et du Nouveau Testament, on a de ce savant : *Beitræge zur Einleitung in das N. T.* (Mémoires pour servir d'introduction au Nouveau Testament); Halle, 1806, in-8°; — *Kritik der israelitische Geschichte* (Critique de l'histoire des Juifs); ibid., 1807, in-8°; — *Lehrbuch der christl. Dogmatik in ihrer histor. Entwickelung dargestellt* (Manuel de dogmatique chrétienne, présentée dans son développement historique); Berlin, 1813, 2 vol. in-8°; plusieurs édit.; — *De morte Christi expiatoria*; Berlin, 1813, in-4°; — *Ueber Religion und Theologie* (De la Religion et de la théologie); Berlin, 1815, 1821, in-8° : ouvrage très-remarquable; — *Lehrbuch der hebraisch-judisch. archeologie* (Manuel d'archéologie hébraïque et juive); Leipzig, 1814, in-8°, réimpr. en 1830 et en 1842 : — *Lehrbuch der histor. kritisch Einleitung in die Bibel* (Manuel d'introduction historique et critique à la Bible): Berlin, 1817-

1826, 2 vol. in-8°, six édit.; — *Zur christl. Belehrung und Ermahnung theolog. Aufsätze* (Mémoires pour l'instruction chrétienne); Berlin, 1819, in-8°; — *Vorlesungen über die Sittenlehre* (Leçons sur la morale); Berlin, 1823-24, 3 vol. in-8°; — *Theodor, oder des Zweiflers Weihe* (Théodore, ou la Consécration du sceptique; histoire de l'éducation d'un ecclésiastique de l'Église évangélique); Berlin, 1822, 1828, 2 vol. in-8°: Tholuck écrivit, en 1823, contre cet ouvrage celui des *Lehre von der Sünde und vom Versœhne*; — *Predigten* (Sermons); Bâle, 1825-33, 3 vol. in-8°; — *Vorlesungen über die Religion* (Leçons sur la religion, son essence, ses formes et son influence sur la vie); Berlin, 1827, in-8°; — *Opuscula*; Berlin, 1830, in-8°; — *Einige Betrachtungen über den Geist unserer Zeit* (Quelques considérations sur l'esprit du temps); Bâle, 1834, in-8°; — *Die biblische Geschichte* (l'Histoire biblique); Berlin, 1846, in-8°. De Wette a publié avec Schleiermacher et Lucke le recueil périodique intitulé *Theologische Zeitschrift* (Berlin, 1819-22, 3 liv. in-8°). M. N.

Dan. Schenkel, *De Wette und die Bedeutung seiner Theologie für unsere Zeit*; Schaffhouse, 1849, in-8°. — *Zur Erinnerung an prof. de Wette*; Bâle, 1849, in-8°. — Lucke, dans *Theolog Stud. und Kritik*, 1850. — Herzog, *Real-Encyklop. für protest. Theologie*.

WETTSTEIN (*Jean-Rodolphe*), homme d'État suisse, né le 27 octobre 1594, à Bâle, où il est mort, le 12 avril 1666. Il appartenait à une ancienne famille (1) originaire de Kybourg (canton de Zurich). Il entra en 1620 dans le conseil de sa ville natale, dont il fut bourgmestre en 1645. Envoyé en 1647 par les cantons à Osnabruck pour défendre les intérêts des Suisses auprès du congrès qui signa la paix de Westphalie, il s'acquitta de cette mission à l'avantage de sa patrie, dont l'indépendance fut reconnue dans un article du traité. En 1650 il fut député auprès de l'empereur, dont il se concilia l'estime et qui lui conféra en 1653 le titre de *noble libre et immédiat de l'Empire*. En diverses occasions, il apaisa les troubles intérieurs qui menaçaient de déchirer la Suisse. Ses compatriotes apprécièrent hautement les services qu'il leur rendit dans ces circonstances; ils se plaisaient à lui donner le surnom de *pacificateur*, tandis que dans plus d'une cour étrangère on l'appelait *le roi des Suisses*. On a de lui : *Histoire et actes de ses négociations*, en latin; Bâle, 1651, in-fol.; — une vingtaine de volumes manuscrits relatifs à l'histoire de la Suisse. M. N.

Heusler, *Wettstein's Wirken in den Jahren 1651-1666*; Bâle, 1848, in-8°.

WETTSTEIN (*Jean-Rodolphe*), théologien et érudit, fils du précédent, né le 5 janvier 1614, à Bâle, où il est mort, le 11 décembre 1684. Il se destina à la théologie; mais il se livra en même temps à l'étude des langues classiques. Après avoir exercé quelques mois le ministère évangélique, à une lieue de Bâle, il fut nommé professeur de rhétorique et en 1637 professeur de grec. En 1644 il passa à la chaire de logique, en 1655 à celle de théologie et en 1656 il fut chargé du cours d'interprétation du Nouveau Testament. Ce n'était pas seulement un grand érudit; il était encore doué d'un jugement droit et d'une haute raison. Quand il fut question d'introduire dans l'église de Bâle la *formula consensus*, dressée en Suisse contre les opinions théologiques des professeurs de Saumur, il fit de vains efforts pour empêcher cette mesure d'un intolérant dogmatisme; il refusa de la signer, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à s'en faire dispenser. Pendant un voyage qu'il avait fait en Suisse, en France, en Hollande et dans une partie de l'Allemagne, il s'était lié avec la plupart des savants de ces pays. On a de lui : *Certum animæ solatium, seu Meditationes theologico-practicæ in locum ad Romanos VIII*, 14; Bâle, 1638, in-8°; — *Marii Diadochi sermo contra arianos*; ibid., 1642, in-8°, trad. latine avec des notes et le texte grec; — quelques *Dissertations*, devenues extrêmement rares; — une *Réfutation* d'un traité de Crombach *De vita S. Ursulæ et sociarum undecim millium virginum* (Cologne, 1647); mais on ignore si elle a été imprimée. Enfin il communiqua un grand nombre de remarques à Suicer, qui était son ami, pour le *Thesaurus ecclesiasticus*, qu'il se chargea lui-même de présenter au public. M. N.

Chaufepié, *Dict. hist.* — Niceron, *Mémoires*, t. II. — J.-R. Wettstein, *Memoria benedicta Joan.-Rud. Wettstenii*; Bâle, 1685, in-4°.

WETTSTEIN (*Jean-Rodolphe*), théologien, fils du précédent, né le 1er septembre 1647, à Bâle, où il est mort, le 24 avril 1711. Il fut depuis 1685 professeur en théologie à l'université de sa ville natale. Il est surtout connu par la publication de quelques traités d'Origène, grec et latin, avec des notes (Bâle, 1674, in-4°). On lui doit aussi : *Pro græca et genuina linguæ græcæ pronunciatione IX orationes* (Bâle, 1680, in-8°), et *De Historia Susannæ* (ibid., 1691, in-4°). M. N.

Iselin, *Oratio consecrandæ memoriæ J.-R. Wettstenii*; Bâle, 1712, in-4°. — *Denkmal auf J.-R. Wettstein*; Bâle, 1769, in-8°.

WETTSTEIN (*Jean-Henri*), érudit et imprimeur, frère puîné du précédent, né le 15 mars 1649, à Bâle, mort le 4 avril 1726, à Amsterdam. Il alla s'établir dans cette dernière ville, où il fonda cette fameuse boutique qui, comme le dit Chaufepié, « fournit pendant plus de soixante-dix ans à l'Europe entière les meilleures éditions de tout ce qu'il y avait de plus curieux dans la littérature ancienne et moderne ». Il avait pour devise : *Joyeux en espérance*. S'il faut en croire Bayle, il avait du penchant pour les idées mystiques.

(1) Chaufepié a donné la généalogie détaillée de cette famille, dont le nom a été écrit moins exactement Wetstein.

Ses deux fils, *Rodolphe* et *Gérard*, continuèrent, après lui, le même commerce avec un égal succès. M. N.

Chaufepié, *Dict. hist.* — Bayle, *Œuvres diverses*, t. IV, p. 765.

WETTSTEIN (*Jean-Jacques*), érudit et théologien, arrière-petit-fils de Jean-Rodolphe Ier, né le 5 mars 1693, à Bâle, mort le 23 mars 1754, à Amsterdam. Après des études solides faites dans sa ville natale, il devint en 1715 aumônier d'un régiment suisse au service de la Hollande. En 1717 il fut nommé pasteur à Bâle. En mai 1730, il fut déposé à cause de ses opinions religieuses, qu'on accusait de n'être pas conformes aux doctrines de l'Église réformée et de se rapprocher du socinianisme. Chaufepié raconte au long toute cette affaire, qui nous montre combien à cette époque les véritables principes de la réforme étaient peu compris parmi la plupart des protestants. Deux ans plus tard, le sénat de Bâle le réhabilita et lui rendit le droit d'exercer toutes les fonctions du ministère évangélique (1732). En 1733 Wettstein fut appelé à Amsterdam pour occuper la chaire de philosophie au collége des Remontrants. Nommé, onze ans plus tard, à Bâle à la chaire de langue grecque, il céda, malgré son attachement pour sa ville natale, aux sollicitations des remontrants, et il continua de remplir à Amsterdam ses fonctions de professeur. On le chargea à la même époque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique (1744). Il était membre de l'Académie de Berlin et de la Société royale de Londres. Chaufepié, qui l'avait connu personnellement, fait un éloge mérité de son caractère et de ses connaissances étendues. S'il s'écartait sur plusieurs points des croyances généralement reçues de son temps, il était disposé à accorder à ceux qui pensaient autrement que lui la tolérance qu'il réclamait pour lui-même; il fut toujours l'ennemi des discussions théologiques, qu'il mettait le plus grand soin à éviter. Ces sentiments libéraux en fait de religion, qui étaient ceux des arminiens, paraissent avoir été héréditaires dans sa famille. Ses principaux écrits sont : *Novum Testamentum græcum editionis receptæ, cum lectionibus variis codicum mss., editionum aliarum, versionum et Patrum*; Amst., 1751-52, 2 vol. in-fol. Il travailla pendant de longues années à cet ouvrage. Il avait visité les bibliothèques de l'Italie, de l'Angleterre et de la Hollande, pour étudier et comparer les manuscrits et en recueillir les variantes. Il eut soin de décrire avec exactitude les manuscrits dont il se servit, et dont plusieurs n'avaient pas encore été examinés. Le texte imprimé est celui des Elsevier de 1624, corrigé seulement en un petit nombre de passages par des leçons d'Estienne. Cette publication produisit une grande sensation dans le monde religieux, et fut pour plusieurs théologiens un sujet de scandale. Wettstein aurait préféré donner une autre forme à son œuvre et publier une édition critique du texte du Nouveau Testament, au lieu de proposer seulement des variantes au bas des pages : mais il sentit la nécessité de compter avec les préjugés de son temps; — *Clementis Romani II epistolæ ad virgines, cum versione latina*; Leyde, 1754, in-fol.; il se prononce, dans l'introduction, pour l'authenticité de ces deux lettres. Cette opinion, qui du reste n'a point prévalu, fut attaquée par plusieurs érudits, entre autres par Lardner et par Venema; Wettstein répondit aux objections de ce dernier dans un mémoire; Amst., 1754, in-8°; — *Prolegomena in Novum Testamentum; notas adjecit atque appendicem J.-S. Semler*; Halle, 1764, in-8° : ces prolégomènes avaient été déjà publiés à Amsterdam, 1730, in-4°, mais sans nom d'auteur; Wettstein fit plusieurs additions à cette première édition, et c'est sous cette forme nouvelle que Semler publia cet ouvrage, après la mort de l'auteur; — *Wettstenii libelli ad crisin et interpretationem Novi Testamenti*; Halle, 1766, in-8°: ce volume, publié également par Semler, renferme les prolégomènes et quelques petits écrits de Wettstein relatifs à la critique et à l'interprétation du Nouveau Testament.

Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Hagenbach, *Wettstein der Kritiker und seine Gegner*, dans *Illgen's Zeitschrifft*, 1739, p. 78 et suiv. — Ernesti, *Specimen Castigationum in Wettstein's N. T.*; Leipzig, 1756. — Kraft, *Bibl.*, t. VIII, p. 90. t. X, p. 90. — Baumgarten, *Nachricht*, t. II, p. 48; t. IV, p. 116 — Mayer, *Gesch. der Schrifterklær.* — Krighout, *Sermo fun. in obit. J.-J Wettstenii*; Amst., 1754, in-8°. — Frey, *Epistola ad J. Krighout*; Bâle, 1754, in-8°. — Krighout, *Memoria Wettsteniana vindicata adv. Frey*; Amst., 1754, in-8°.

WETZEL (*Jean-Gaspard*), érudit allemand, né le 22 février 1691, à Meiningen, mort le 6 août 1755, à Rœmhild. Fils d'un pauvre cordonnier, il fut élevé aux frais de Bernard, duc de Saxe-Meiningen, et fit de bonnes études à Halle et à Iéna. Après avoir été précepteur pendant quelques années, il devint le secrétaire d'un diplomate allemand (1719), à la suite duquel il visita l'Italie et la Suisse. Chargé en 1721 de l'éducation des enfants du duc Ernest-Louis, fils de son protecteur, il cumula cet emploi avec celui de prédicateur de la duchesse douairière (1724) et la cure de Rœmhild (1728). On a de lui : *Hymnopœographia, das ist Historische Lebensbeschreibung der berühmtesten Liederdichter* (Vies des poetes les plus célèbres qui ont écrit des cantiques); Herrnstadt, 1719-28, 4 part., in-8°; — *Hymnologia sacra*; Nuremberg, 1728, in-8°; — *Hymnologia passionis*; ibid., 1731, in-8°; — *Kirch-und Schulhistorie der Stadt Rœmhild* (Histoire ecclésiastique et scolaire de Rœmhild); Rœmhild, 1735, in-8°; — *Hymnologia polemica*; Arnstædt, 1737, in-8°; — *Analecta hymnica*; Gotha, 1752-56, 2 vol. in-8°.

Hirching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

WETZEL. *Voy.* WEZEL.

WEXONIUS. *Voy.* GYLLENSTOLPE.

* **WEY** (*Francis-Alphonse*), littérateur français, né le 12 août 1812, à Besançon. Sa famille est originaire d'Allemagne. Il fit ses etudes au collége de Poligny, et se prépara d'abord à l'école centrale; mais venu à Paris, vers la fin de 1830, il se laissa aller à son goût pour les arts et les lettres, fit un peu de peinture, et écrivit dans divers journaux. Son compatriote Charles Nodier l'initia aux connaissances philologiques. Admis, en 1834, à l'école des Chartes, il se distingua par de bons travaux dans le journal de cette école, fit partie du comité de la langue et de l'histoire au ministère de l'instruction publique, puis du comité des travaux historiques, et fut nommé, en 1852, inspecteur général des archives nationales. L'un des membres les plus influents de la Société des gens de lettres, il en a été président de 1853 à 1865. C'est sous sa direction qu'a été exécuté le *Trésor littéraire de la France* (Paris, 1866, gr. in-8°), recueil de morceaux en prose extraits de tous les écrivains remarquables depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours. M. Wey a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1846, et officier le 12 août 1860. Le principal mérite de ses écrits est un soin très-louable de la forme : il n'évite pas toujours la recherche, mais il atteint souvent la concision, l'élégance et l'originalité. Deux ouvrages ont surtout contribué à établir sa réputation; ce sont les *Remarques sur la langue française au dix-neuvième siècle* (Paris, 1845, 2 vol. in-8°), et l'*Histoire des révolutions du langage en France* (Paris, 1848, in-8°). On a encore de cet écrivain : *Les Enfants du marquis de Ganges*, roman; Paris, 1838, in-8o; — *Romans et nouvelles;* Paris, 1843, 2 vol. in-8°; — *Scilla et Cariddi;* Paris, 1843, 2 vol. in-8° : récits et impressions de voyages; — *Vie de Charles Nodier;* Paris, 1844, in-8°;— *Manuel des citoyens; Dictionnaire democratique;* Paris, 1848, in-8°; — *Manuel des droits et des devoirs; Dictionnaire democratique*; Paris, 1848, in-18; — *Le Bouquet de cerises*, roman; Paris, 1852, in-8o, — *Les Anglais chez eux;* Paris, 1853, in-18; — *Christian*, roman; Paris, 1859, in-18; — *Gildas*, roman; Paris, 1861, in-18; — *Dick Moon en France, journal d'un Anglais à Paris;* Paris, 1862, in-18; — *Trop heureux*, roman; Paris, 1863, in-18; — *La Haute Savoie, récits d'histoire et de voyage;* Paris, 1865, in-18; etc. Il a fait représenter au Théâtre-Français, en 1852, *Stella*, comédie en quatre actes, qui eut peu de succès. Il a collaboré aux *Français peints par eux-mêmes*, à *l'Artiste*, à *la Phalange*, à *l'Europe littéraire*, au *Globe*, au *Courrier francais*, à *l'Illustration*, au *National*, au *Musée des familles*, etc.

Querard, *France littér.* — Vapereau, *Dict. des contemp.* — E. de Mirecourt, *Fr. Wey;* Paris, 1854, in-32.

WEYDEN (*Roger* VAN DER), dit *l'ancien*, peintre flamand, né probablement à Bruxelles, vers 1390, mort le 14 juin 1464, dans la même ville. Élève de Jean van Eyck, il reçut directement de lui le secret de la peinture à l'huile, et fut en 1436 choisi par les magistrats de Bruxelles pour être le peintre de la ville. Il aurait exécuté, si l'on en croit le récit, fort digne de foi, d'Albert Dürer, dans la *Chambre d'or* de l'hôtel de ville de Bruxelles, quatre grandes compositions, qui furent détruites en 1695, lors du bombardement. On sait qu'il profita du grand jubilé de 1450 pour aller en Italie, et qu'il demeura plusieurs années à Rome, où sa réputation l'avait précédé. M. Wauters veut qu'il soit revenu dans sa patrie en passant par Paris, et qu'il ait exécuté pendant son séjour dans cette ville le tableau attribué à van Eyck, et qui se trouve aujourd'hui encore au Palais de Justice. Ce qui est certain, c'est que le 16 juin 1455 van der Weyden passait à Cambrai, avec l'abbé de Saint-Aubert, un traité par lequel il s'engageait à exécuter « pour le bien de l'œuvre » un triptyque de grande dimension, qui lui fut payé quatre-vingts ridders d'or. En 1462 il se trouvait à Bruxelles, et était chargé de faire l'estimation de deux statues peintes exécutées par Pierre Coustain pour le palais ducal. Les tableaux de cet artiste sont donc de la plus grande rareté. Le musée de Berlin acquit à la vente du prince d'Orange Guillaume III un triptyque représentant *la Nativité de Jésus-Christ, la Descente de Croix*, et *l'Apparition du Sauveur à sa mère*, tableau qui avait appartenu originairement au pape Martin V. La galerie van Ertborn, léguée par son proprietaire à la ville d'Anvers, contient, selon nous, la peinture la plus authentique de Roger van der Weyden : c'est un panneau sur lequel sont personnifiés *les Sept sacrements;* il possède, outre un coloris harmonieux et puissant, cette naïveté qui est un des caractères distinctifs des maîtres de l'école flamande primitive. G. D.

Alph. Wauters, *Roger van der Weyden, ses œuvres, ses élèves, ses descendants;* Bruxelles, 1855, in-8°. — Cavalcaselle et Crowe, *Flemish painters.* — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 416.

WEYERMAN (*Jacques-Campo*), peintre et littérateur hollandais, né à Breda, en 1679, mort à La Haye, en 1747. Après avoir terminé ses études classiques, il travailla dans l'atelier de Ferd. van Kessel, et devint un habile peintre de fleurs et de fruits. Malheureusement, il aimait la dissipation et la débauche, et selon Descamps « il était le chef des libertins de toutes les espèces ». Ayant suivi à Londres un marchand de curiosités, il lui enleva ses effets, en dissipa le prix, et se sauva en Hollande, pour éviter les poursuites judiciaires dont il était menacé. Il habita alors successivement Anvers, Lille, Paris, où il fréquenta les maisons de jeu, et se rendit ensuite en Italie. A Rome, où il prit le nom de *Campo*, il trouva Philippe van Dyk, et

demeura quatre mois avec lui; mais l'enlèvement d'une femme et d'autres aventures scandaleuses le contraignirent à sortir des États du pape. En Allemagne, où il alla résider, sa conduite ne fut pas meilleure. Il s'occupait non-seulement de peinture mais aussi de travaux littéraires, et il avait publié à La Haye quelques opuscules dont son adresse à manier la satire avait assuré le succès, lorsqu'il s'enfuit en Angleterre avec une riche veuve, qu'il abandonna dès qu'il eut dépensé l'argent qu'elle avait emporté. De retour en Hollande, il attaqua grossièrement, dans une pièce de vers, les directeurs de la Compagnie des Indes, et fut condamné, en 1739, à une réclusion, qu'il subissait encore lorsqu'il mourut. Ses ouvrages sont fort nombreux, et la plupart n'ont point d'intérêt aujourd'hui; nous citerons les suivants : *De Amsterdamsche Hermes* (L'Hermès d'Amsterdam, tableau historique poétique et satirique); Amst., 1722-23, 2 vol. in-4°; — *De Historie des Pausdoms* (Histoire de la papauté, ou Tableau des faussetés et des croyances erronées qui ont été introduites peu à peu dans l'Église); Amst., 1725-28, 3 vol. in-4°; — *De Echo des Weerelds* (L'Écho du monde, en vers et en prose); Amst., 1726-27, 2 vol. in-4°; — *De doorzigtige Heremyt* (Le Subtil ermite épiant du fond de sa cellule, à l'aide de sa lunette qui porte fort loin, les défauts cachés des hommes); s. l. n. d. (1728), in-4°; — *De Levensbeschryvingen der nederlandsche Konstschilders* (Vies des peintres hollandais); La Haye, 1729, t. I-III; Dordrecht, 1769, t. IV, pet. in-4°, fig. : ce recueil, qui a joui de quelque réputation, a été de beaucoup surpassé depuis; — *De persiaansche Zidewewer* (Le Tisserand de soie, voyage de Démocrite et d'Héraclite en Brabant, accompagné de la clef de l'ouvrage); s. l. n. d., in-4°, ouvrage satirique. E. REGNARD.

Descamps, *Vies des peintres*. — *Zeldsaame Levensgevallen van J.-Campo Weyerman*; Amst., 1756, in-8°. — *Notice*, dans ses *Levensbeschr.*, t. IV, p. 409.

WEZEL (*Jean-Charles*), littérateur dramatique allemand, né le 31 octobre 1747, à Sondershausen (principauté de Schwartzbourg), où il est mort, le 28 janvier 1819. Il était fils du cuisinier du prince régnant. Après avoir achevé ses études académiques à Leipzig (1769), il accepta une place de précepteur auprès du fils d'un comte lusacien, et visita avec son élève les principales villes de l'Europe. Il fit un long séjour à Vienne, où Joseph II lui prodigua ses faveurs, et consacra son temps à composer des pièces de théâtre. Revenu à Leipzig : il ne cessa d'écrire jusqu'au moment où il fut atteint d'une affection mentale, qui dégénéra en monomanie consistant à se croire un Dieu (1). Ce fut dans ce triste état qu'il fut ramené dans sa ville natale (1786); il y mena une vie solitaire, évitant avec soin le regard ou l'approche des hommes, fuyant la clarté du jour, sans feu l'hiver, sans lumière la nuit, et glissant comme un fantôme dans les bois et les lieux les plus sauvages. Malgré tous les soins qui lui furent prodigués par le savant Hufeland, il ne recouvra plus la santé, et mourut dans sa soixante-douzième année. Wezel occupe une place honorable dans la littérature allemande. Ses comédies, où il paraît avoir pris Marivaux pour modèle, eurent du succès dans le temps, mais c'est plutôt sur ses romans que repose sa réputation litteraire. Sa narration est pleine de verve et de fantaisie; les personnages qu'il met en scène reflètent vivement la société d'alors; une satire fine donne du mouvement au récit, et l'ensemble atteste un esprit observateur et une connaissance profonde du cœur humain. On cite de lui : *Filibert und Theodosia*, drame en vers; Leipzig, 1772, in-8°; — *Lebensgeschichte Tobias Knauts des Weisen* (Vie de Tobie Knaut le sage); ibid., 1774-75, in-8°; — *Der Graf von Wickham*, tragédie; ibid., 1774, in-8°; — *Belphegor*, roman; ibid., 1776, 2 vol. in-8°; — *Peter Mark und die milde Betty*, roman; ibid., 1779, in-8°, fig.; — *Satirische Erzæhlungen* (Contes satiriques); ibid., 1777-78, 2 vol. in-8°; — *Lustspiele* (Comédies); ibid., 1778-87, 4 vol. in-8° : c'est un recueil de quinze pièces, dont une, *Wildheit und Grossmuth*, fut représentée à Paris, sous le titre : *Les Ennemis réconciliés*; — *Robinson Krusoe*, roman; ibid., 1779-80, 1795, 2 vol. in-12; — *Hermann und Ulrike*, roman comique; ibid., 1780, 2 vol. in-8°, fig.; trad. en français, Paris, 1792, 2 vol.; — *Ueber Sprache, Wissenschaften und Geschmack der Deutschen* (De la langue, des sciences et du goût des Allemands); ibid., 1781, in-8°; — *Der Weltburger* (Le Cosmopolite, ou Lettres écrites de Londres par un philosophe chinois); ibid., 1781, in-8°; trad. en français en 1782, in-8°; — *Wilhelmine Arends*, roman; Dessau et Leipzig, 1782, 2 vol. in-8°; — *Zwei Gedichte* (Deux poëmes : Ma dernière volonté, et ma Résurrection); Leipzig, 1782, in-8°; — *Die Komœdianten* (Les Comédiens, tableau des mœurs de théâtre); Dessau, 1783, in-8°; — *Kakerlak* (Kakerlak, ou Histoire d'un Rose-croix du siècle dernier); Leipzig, 1784, in-8°; — *Prinz Edmund*, récit comique en vers; ibid., 1784, in-8°; — *Versuch über die Kenntniss des Menschen* (Essai sur la connaissance de l'homme); ibid., 1784-85, 2 vol. in-8°; — *Gott Wezels Zuchtruthe des Menschengeschlecht* (Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes); Erfurt, 1804, 4 vol. in-8° : ouvrage qui a été écrit pendant sa folie.

Becker, *Wezel seit seinem Aufenthalte in Sondershausen*; Erfurt, 1799, in-8°. — Küttner, *Charakteren deutschen Dichter*. — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter*. — *Die Zeitgenossen*, 3e série, t. IV.

(1) Plusieurs de ses ouvrages portent cette inscription : *Opera dei Wezelii*.

WHARTON (*Thomas*, marquis DE), homme d'État anglais, né vers 1640, mort le 12 avril 1715,

à Londres. Il était le fils aîné de Philip, lord Wharton, un des rares gentilshommes qui embrassèrent le parti du parlement contre Charles Ier, le même que Clarendon appelle « l'homme inébranlable ». Élu membre du parlement sous Charles II, il se rangea parmi les membres du parti whig, et fut avec son père un des premiers à se joindre au prince d'Orange (nov. 1788). La fameuse chanson de *Lilliburlero* (1), dont la poésie est plus que médiocre, mais qui, dirigée d'abord contre Tyrconnel, lord-lieutenant d'Irlande, servit plus tard de ralliement aux orangistes, lui fut alors attribuée avec quelque raison. Nommé par le nouveau roi contrôleur du palais (20 fév. 1689), il recueillit en 1696 la pairie de son père décédé. A la suite de l'acceptation du testament de Charles II par un petit-fils de Louis XIV, les places des Pays-Bas espagnols ayant été occupées par des garnisons françaises, Wharton dénonça au parlement avec la plus grande énergie cette violation du traité de Ryswick, et conclut qu'il fallait rompre toute relation avec la cour de Versailles ou exiger d'elle de nouvelles garanties. Lorsque sous la reine Anne le parti whig eut été appelé aux affaires, Wharton prit une part importante à la conclusion du traité qui unit l'Écosse à l'Angleterre, et reçut le titre de comte (déc. 1706). Nommé en 1708 lord-lieutenant d'Irlande, il s'efforça de faire régner dans le parlement de ce pays la politique belliqueuse qui était celle du ministère et de Marlborough, et lui fit voter un certain nombre de lois dont le but était de diminuer la puissance de la religion catholique au profit du protestantisme. La chute du ministère whig de lord Godolphin à la fin de 1710 ayant mis fin à ses fonctions, Wharton redevint un des orateurs les plus ardents de l'opposition, et fut de son côté en butte aux attaques non moins violentes de ses adversaires. Parmi eux on doit nommer Swift, qu'il avait vu autrefois solliciter auprès de sa personne les fonctions de chapelain, et qui alors traçait de lui, sous le nom de *Verrès*, un portrait, resté un chef-d'œuvre d'acrimonie et de méchanceté (2). L'avénement de Georges Ier changea encore une fois la fortune de Wharton, qui, comblé de faveurs, fut coup sur coup nommé lord du sceau privé (sept. 1714) et marquis (1er janv. 1715). Il ne jouit pas longtemps de ces nouveaux honneurs; blessé, dit-on, profondément dans son ambition paternelle par le mariage disproportionné d'un fils sur lequel il avait placé toutes ses espérances, il mourut dans la même année.

Le marquis de Wharton avait été marié deux fois, d'abord à Anne Lee, qui mourut en 1685, puis à Lucy Loftus, qui lui donna un fils (*voy.* ci-après). L'une et l'autre marquises de Wharton cultivèrent la poésie, et Nichols, dans sa *Collection*, a inséré de la première un certain nombre de pièces (t. Ier), parmi lesquelles figure une traduction en vers d'Isaie, fort louée par Waller; et de la seconde quelques vers d'amour intitulés *To Cupid* (t. X). Du reste, les mœurs de ces deux dames laissèrent, à ce qu'il semble, beaucoup à désirer, et les infortunes conjugales de Wharton fournirent souvent matière aux sarcasmes de ses adversaires. Quelques biographes lui ont attribué une *Lettre de Machiavel à Buondelmonti*, sorte d'apologie du système du politique italien.

(1) On la trouve dans *Percy's Reliques*, t. III, p. 373.
(2) *Voy.* ce portrait dans ses *Four last years of queen Anne*, et un autre écrit à Londres en août 1710.

Clarendon, *Memoirs*. — Macaulay, *Hist. of England*. — Lord Stanhope, *Hist. of England from the peace of Utrecht*. — Collins, *Peerage*.

WHARTON (*Philip*, duc DE), fils du précédent, né en décembre 1698, mort le 31 mars 1731, à Tarragone. Son père, sous la direction duquel il fut élevé, mit tous ses soins à faire de lui un homme politique, dont les opinions fussent celles d'un whig et d'un presbytérien zélé. L'avenir ne devait pas répondre à ces vues paternelles, et, sans parler d'un mariage disproportionné que le jeune Wharton, à peine âgé de seize ans, contracta secrètement avec la fille du major général Holmes, l'existence de cet héritier d'un beau nom parlementaire ne fut qu'une succession non interrompue des actions les plus contraires et souvent les plus bizarres. Parti pour Genève, en compagnie d'un précepteur français et protestant, il se dégoûta bientôt de la vie trop austère qu'il menait, laissa là son mentor, et s'en vint tout droit à Lyon (13 oct. 1716). Là son premier soin fut d'écrire au prétendant une lettre qu'il accompagna du présent d'un cheval de race, et accepta même de ce prince, auprès duquel il passa quelque jours, le titre de duc de Northumberland. Très-assidu à Paris, chez lord Stair, l'ambassadeur de Georges Ier, il n'en fit pas moins sa cour à la veuve de Jacques II, à qui il emprunta une somme de 2,000 livres, qu'elle ne se procura qu'en mettant en gage ses bijoux. De retour à Londres en décembre 1716, il prit presque aussitôt place dans la chambre des pairs d'Irlande avant l'âge requis. Il montra dans les débats assez de talent et de prudence pour qu'on le créât duc (20 janv. 1718), titre conféré très-rarement. Toutefois, ce ne fut qu'à sa majorité qu'il siégea dans la chambre haute d'Angleterre. Jusque-là il avait énergiquement soutenu le ministère, mais il passa alors du côté de l'opposition, qui demandait le renvoi du *South-Sea bill* à une commission (avril 1720); ce fut en répondant à un de ses discours pleins de violentes invectives, que lord Stanhope se rompit un vaisseau dans la poitrine, accident qui détermina la mort de cet homme d'État. Cependant le désordre de sa fortune, réduite de 16,000 liv. st. au mince revenu de 1,200, par suite du sequestre mis par ses créanciers sur ses biens, et peut-être aussi des vues politiques plus avouables, le portèrent à

fonder, sous le titre de *the True Briton*, un journal bi-hebdomadaire (3 juin 1723). L'entreprise ne réussit pas, faut-il croire, car le 74e et dernier numéro parut le 17 février 1724. Presque à la même époque, Wharton, que ses nombreux discours dans les réunions populaires n'avaient pas satisfait davantage, partit pour le continent. Après une brillante apparition à la cour de Vienne, il se rendit à Madrid, où sa présence inspira de telles craintes au gouvernement anglais qu'on lui intima l'ordre de revenir immédiatement. Aussi inconstant dans ses desseins que dans ses opinions, il sembla désormais mener la vie d'un aventurier. Sa femme étant morte le 14 avril 1726, il épousa, avec toutes les démonstrations de la plus violente passion, la fille d'un capitaine irlandais au service de l'Espagne, miss O'Byrne, demoiselle d'honneur de la reine. Peu après, il se rendit à Rome, où s'était fixé le prétendant; mais sa légèreté l'ayant rendu suspect, il ne fut pas initié aux projets politiques de ce prince, et reçut même, après des excès qui firent scandale, l'avis officieux de s'éloigner pour quelque temps de cette ville. Ayant alors offert ses services au roi d'Espagne, dans la guerre que celui-ci soutenait contre l'Angleterre, il prit part, comme aide de camp du comte de Las Torres, au siége de Gibraltar, et s'y comporta avec une bravoure mêlée d'extravagances, que la cour de Madrid récompensa cependant du grade de colonel dans un régiment irlandais (1727). Presque au même moment le parlement d'Angleterre le déclarait déchu de ses titres et dignités pour avoir porté les armes contre sa patrie, et prononçait la confiscation de ses biens. Repoussé par le prétendant, Wharton vint à Paris (mai 1728), à Rouen, où il repoussa avec noblesse les offres que l'Angleterre lui fit en échange de sa soumission, à Orléans, vivant des générosités assez minces du prétendant, à Nantes, où il s'embarqua pour Bilbao. De là il rejoignit son régiment, et se querella partout avec ses supérieurs. Usé de corps autant que d'esprit par tant de courses et de mécomptes, il perdit l'usage de ses jambes, et mourut de paralysie dans un couvent de Bernardins où on l'avait recueilli. Sa femme mourut à Londres, dans l'obscurité, en février 1777.

Le duc de Wharton est un exemple de ces natures singulières, si fréquentes en Angleterre, où à de grandes et nobles qualités se joint une sorte de folie et d'activité fiévreuse qui les fait tourner en ruine. Orateur remarquable, il est encore l'auteur d'un certain nombre d'écrits politiques, qui ont été réunis sous ce titre : *The Life and writings of Philip, duke of Wharton* (Londres, 1732, 2 vol. in-8°). On a aussi de lui plusieurs pièces de vers imprimées avec d'autres productions poétiques des membres de sa famille ou de son intimité (*Poetical Works*; Lond., 1727, 2 vol. in-8°). Enfin Nichols, dans le t. V de sa *Collection*, a recueilli deux poëmes de Wharton.

Sa *Vie*, à la tête de ses *Œuvres*. — *Biogr. britann.* — Walpole, *Royal and noble authors*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

WHELER (Sir *Georges*), voyageur anglais, né en 1650, à Breda (Hollande), mort le 18 février 1724, à Houghton (Norfolk). Il était fils d'un colonel que son attachement à la cause royale avait forcé de fuir en Hollande. Il alla en 1667 étudier à l'université d'Oxford, et n'attendit pas qu'il eût reçu ses degrés pour entreprendre, vers 1672, de longs voyages sur le continent. Après avoir parcouru pendant deux ans la France et l'Italie, son zèle pour l'étude des monuments de l'antiquité le porta à visiter, en compagnie de J. Spon (*voy.* ce nom), les terres classiques de la Grèce et de l'Asie Mineure. De retour en Angleterre (25 nov. 1681), après une absence qui avait duré dix années, presque exclusivement employées à copier les inscriptions, à recueillir des plantes, ou à dessiner les monuments et les monnaies de l'antiquité, Wheler publia la relation de ses voyages : *Journey into Greece*; Londres, 1682, in-fol., fig.; trad. en français, Amst., 1689, 2 vol. pet. in-8°, ou La Haye, 1723, 2 vol. in-12. Étant entré peu après dans les ordres, il fut successivement pourvu d'un canonicat dans l'église de Durham (1684), du vicariat de Basingstoke et de la cure d'Houghton. Comme ecclésiastique, Wheler a publié : *Account of the Churches and places of assembly of the primitive Christians* (1689), et *the Protestant Monastery, or Christian Œconomics*.

Pulteney, *Sketches*. — Hutchinson, *Durham*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

WHISTON (*William*), mathématicien et théologien anglais, né le 9 décembre 1667, à Norton (comté de Leicester), mort le 22 août 1752, à Londres. Jusqu'à dix-sept ans, il fut élevé par son père, devenu aveugle dans sa vieillesse, et auquel il servait de secrétaire. A dix-neuf il commença à Cambridge l'étude des mathématiques et de la philosophie. Nommé, en 1690, maître ès arts, et agrégé de son collége, il reçut, en 1693, la consécration évangélique et établit un pensionnat. L'archevêque Tillotson lui confia alors l'éducation de son neveu; mais Whiston fut obligé d'y renoncer pour raison de santé, et devint chapelain de l'évêque de Norwich (1694). Dans cette année il fit la connaissance de Newton, dont il avait déjà étudié les *Principia*. Nommé recteur de Lowestoft, dans le Suffolk (1698), il s'appliqua avec beaucoup de zèle à son ministère et à l'instruction des enfants. Ayant perdu, par son mariage, sa place d'agrégé de Cambridge, Newton le choisit, en 1701, pour adjoint de sa chaire de mathématiques à la même université, en lui cédant les honoraires de cette place, et en 1703 Whiston lui succéda. Il continua cependant à prêcher; mais ses études théologiques le conduisirent peu à peu à l'arianisme, et on remarqua bientôt ce changement d'idées dans ses

sermons et dans une foule d'écrits, qu'il publia sur différentes matières religieuses. Il voulut entre autres choses supprimer le baptême des enfants et changer la liturgie, de sorte que l'évêque d'Ely, Patrick, le supplia de suspendre ses prédications en lui conservant la jouissance de ses appointements; mais Whiston ne voulut pas transiger, et renonça à sa place. Le 30 octobre 1710, il fut solennellement expulsé de l'université comme hérétique, et en 1711 sa chaire fut déclarée vacante. Dès lors Whiston se considéra comme une victime de l'intolérance anglicane, et exposa avec plus de franchise encore qu'auparavant ses nouvelles idées religieuses, en vivant à Londres d'un petit patrimoine, du produit de la vente de ses livres et des libéralités de quelques amis, qui admiraient la fermeté de ses convictions et de son caractère. Le clergé prêcha souvent contre lui, principalement Sacheverel, et lui refusa les sacrements. En 1720, Sloane et Halley proposèrent Whiston comme membre de la Société royale; mais Newton, qui en était le président, ne voulut point l'admettre, car d'après ce que raconte Whiston lui-même, leur ancienne amitié s'était changée en haine, à cause de certaines objections qu'il avait osé lui faire. Dès 1715 il avait formé une société religieuse, qui se composait de douze disciples et se réunissait dans sa propre maison, dans le but de rétablir l'Église primitive. Il continua à soutenir par des discours publics et par la presse ses idées, fort souvent extravagantes, surtout quand il se laissa égarer par les prophéties de l'Ancien Testament et par l'Apocalypse. Il croyait par exemple à la restauration du royaume des Juifs, et fixa leur rentrée dans la Judée et la réédification du Temple en 1766. Ces divagations ne l'empêchaient pourtant pas de publier de temps en temps des dissertations scientifiques, surtout sur les différentes manières de trouver la longitude en mer, et sur une reconnaissance des côtes de l'Angleterre (1). A quatre-vingts ans, en 1747, il se fit anabaptiste. Malgré ses bizarreries et une vanité excessive, Whiston était remarquable pour l'indépendance de ses idées, pour sa probité et pour le désintéressement avec lequel il sacrifiait son bien-être à ses convictions (2). Voltaire, qui avait connu Whiston en Angleterre, lui a emprunté plusieurs arguments pour composer quelques-uns des articles du *Dictionnaire philosophique*. Un des fils de Whiston, *John*, devint libraire, et publia beaucoup d'ouvrages de son père. Voici les principaux : *A new theory of the Earth from its original to the consummation of all things*; Londres, 1696, in-8° ; l'auteur s'est proposé de mettre d'accord la science avec l'Écriture dans l'histoire de la création en six jours, du déluge et de la conflagration générale à la fin du monde. L'ouvrage eut six éditions, et mérita l'éloge de Bentley, de Wren, de Newton et de Locke; — *A short view of the Chronology of the Old Testament and of the harmony of the four Evangelists*; Cambridge, 1702, in-4°; — *Tacquet's Euclid, with select theorems of Archimedes and practical corollaries*, en latin; ibid., 1703, 1710, in-4°; trad. en anglais sous la direction de l'auteur; — *Essay on the revelation of St-John*; ibid., 1707, in-8° : il voulut plus tard appliquer quelques-unes de ces prophéties au prince Eugène; — *Prælectiones astronomicæ*; ibid., 1707, in-4°; — *Essay upon the apostolical constitutions*; s. l., 1708, in-8° : l'auteur ne put obtenir du chancelier de l'université de Cambridge l'autorisation d'y imprimer ce livre, qui était le premier dans lequel Whiston se déclara en faveur de la doctrine arienne; — *Sermons and essays on several subjects*; Londres, 1709, in-8°; — *Prælectiones physico-mathematicæ, sive Philosophia Newtoni mathematica illustrata*; ibid., 1710, in-4° : cet ouvrage popularisa les doctrines de Newton, surtout en Allemagne; — *Historical preface*; ibid., 1710, in-8° : contre le dogme de la Trinité; — *Primitive Christianity revived*; ibid., 1711, 4 vol. in-4° : exposé de ses doctrines particulières; — *The Literal accomplishment of Scripture prophecies*; ibid., 1724; — *Memoirs of the life of Samuel Clarke*; ibid., 1732, in-8° : Clarke était l'ami intime de Whiston; — *The astronomical year of* 1736 (Sur la comète prédite par Isaac Newton); ibid., 1737; — *The Genuine works of Flavius Josephus*, trad. du grec, avec cartes et plans, tables chronologiques, et huit dissertations théologiques; ibid., 1737, in-fol.; — *Primitive New Testament*; ibid., 1745, in-8°; — *Sacred History of the Old and New Testament, from the creation of the world till Constantin*; ibid., 1748, in-8°; — *Memoirs of his own life and writings*; ibid., 1749-50, 3 vol. in-8°; et 1753, 2 vol. in-8°, avec des changements considérables : ouvrage qui donne une peinture exacte de cet homme singulier, doué d'une grande intelligence, d'une bonne foi inaltérable et d'une vaste érudition, mais plein de bizarreries et d'exaltation.

Ch. DE G—RS.

Chalmers, *General biogr. dict.* – *Biogr. britannica.* — *English Cyclopædia*, edit. by Knight.

WHITAKER (*John*), littérateur anglais, né vers 1735, à Manchester, mort le 30 octobre 1808, à Ruan-Lanyhorne (Cornwall). Ses études terminées à Oxford, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint l'une des places d'agrégé du col-

(1) En 1721, une souscription fut faite pour lui venir en aide et pour le dédommager des dépenses qu'il avait faites dans ses recherches scientifiques. Cette souscription produisit plus de 12,000 fr.

(2) Il se vit souvent ridiculiser, surtout par Pope et par Swift; mais il sut trouver quelquefois des réponses spirituelles. Un jour à Richmond il s'entretenait avec la reine Caroline, dont il recevait une pension. Comme elle voulait savoir ce qu'on disait d'elle : « On dit, madame, répondit Whiston, que vous causez dans l'église. — Cela peut être vrai. Quel reproche me fait-on encore? — Dès que vous vous serez corrigée de ce premier défaut, je vous dirai quel est le second. »

lége de Corpus-Christi, appartenant à cette université. Profitant des loisirs que lui laissait l'enseignement, il appliqua aux recherches historiques les rares qualités d'intelligence qu'il avait reçues de la nature; son premier et en même temps son meilleur ouvrage, l'*Histoire de Manchester*, le fit connaître avantageusement du public. D'un caractère bienveillant mais irascible, il entretint une liaison passagère avec Johnson et Gibbon. Après avoir été pendant deux mois prédicateur à la chapelle Berkeley, à Londres (1773), il fut pourvu vers 1778 de la riche cure de Ruan-Lanyhorne, où il passa le reste de ses jours. On admirait chez cet écrivain une vive pénétration, une extrême souplesse de talent, beaucoup de facilité dans la composition, et une force d'imagination qui s'exerça souvent aux dépens du jugement. Nous citerons de J. Whitaker : *History of Manchester;* Londres, 1771-72, 2 vol. in-4° : le t. Ier a été réimpr. en 1773, 2 vol. in-8°, avec des corrections; — *Genuine history of the Britons asserted;* ibid., 1772, in-8° : on y trouve une réfutation des théories avancées dans l'*Introd. to the hist. of Great-Britain* par Macpherson; — *Sermons;* ibid., 1783, in-8°; — *Mary queen of Scots;* ibid., 1787, 3 vol. in-8°; l'édit. de 1790 est corrigée : cet ouvrage, écrit en faveur de Marie Stuart, est rempli de matériaux intéressants; — *Origin of Arianism;* ibid., 1791, in-8°; — *Course of Hannibal over the Alps;* ibid., 1794, 2 vol. in-8° : les vues de l'auteur ont donné lieu à un *Examen critique*, réimpr. en 1825; — *The real origin of government;* ibid., 1795, in-8°; — *Supplement to Polwhele's Antiquities of Cornwall;* — *Ancient cathedral of Cornwall;* Londres, 1808, 2 vol. in-4°; — *Life of Saint Neot;* ibid., 1809, in-8°. Whitaker a encore fourni sur les t. IV à VI de la grande histoire de Gibbon des articles à l'*English Review* qui ont été réimpr. en 1791, in-8°, et d'autres au *British Critic*. Il était aussi poëte, et ses vers ont été recueillis en 2 vol. in-12.

British Critic., janv. 1810. — *Gentleman's Magazine*, t. LXXVIII.

WHITE (*Henry-Kirke*), poëte anglais, né à Nottingham, le 21 mars 1785, mort à Cambridge, le 19 octobre 1806. Malgré son goût précoce pour l'étude, il fut d'abord condamné à porter la viande chez les pratiques de son père, qui exerçait le métier de boucher. Il fréquentait toutefois, en qualité d'externe, une bonne pension de Nottingham. A treize ans il composait déjà des vers que Southey cite avec éloge. Vers 1799, il fut mis contre son gré en apprentissage chez un mercier; l'année suivante, il entra dans une étude d'avoué, et profita de ses trop courts loisirs pour étudier les langues classiques. Il apprit aussi, sans l'aide d'aucun maître, l'italien, l'espagnol et le portugais. Il montra de grandes dispositions pour la musique, qu'il aimait passionnément, ainsi que pour le dessin; mais il imposa silence à ses goûts artistiques pour s'adonner à des travaux plus sérieux. La recommandation de quelques amis le fit agréer par une société littéraire de Nottingham, qui l'avait d'abord repoussé à cause de sa jeunesse. Désigné par ses collègues pour faire un cours de littérature, il débuta par une improvisation sur le génie (1800), et parla pendant près de trois heures sans fatiguer son auditoire. Déjà il avait adressé un grand nombre de compositions anonymes en prose au *Monthly Magazine*, au *Mirror*, et à d'autres revues. A dix-sept ans il publia un premier recueil de vers (*Clifton Grove, and other poems;* Londres, 1802, in-12). Il espérait, par la vente de ce livre, se procurer les moyens de poursuivre ses études à Cambridge ou à Oxford; car bien qu'il se fût d'abord destiné au barreau, une surdité croissante l'avait engagé à entrer dans l'Église. La duchesse de Devonshire accepta la dédicace du livre; mais elle ne se donna pas même la peine de remercier l'auteur. La *Monthly Review*, très-répandue alors, en rendit compte dans quelques lignes dédaigneuses. Southey écrivit à White pour l'encourager. Enfin, grâce à des protecteurs que le révérend Dashwood sut intéresser en faveur du jeune étudiant, celui-ci entrevit la possibilité d'aller passer quelques années à Cambridge. Les avoués chez qui il travaillait consentirent à résilier son engagement, quoiqu'il leur rendît déjà d'utiles services. Tout à coup les négociations échouèrent. White se remit alors avec ardeur à l'étude du droit. Il dormait à peine, ne se couchant qu'à deux ou trois heures du matin pour se relever à cinq heures; parfois même il ne prenait aucun repos. Ces excès de travail compromirent sa santé d'une façon irréparable. Enfin, en octobre 1804, une pension que lui firent des amis inconnus, ajoutée à une petite rente que son frère aîné put lui assurer, lui permit de se faire inscrire à Cambridge. Là il fit des progrès étonnants, et ses succès académiques le poussèrent à de nouveaux efforts, auxquels sa santé délabrée ne put résister. Lorsque sa famille fut prévenue, la phthisie avait fait de tels ravages qu'il mourut au bout de quelques jours. Southey devint l'éditeur de ses œuvres posthumes (*Remains of H.-K. White;* Londres, 1807-22, 3 vol. in-8°), souvent réimpr. jusqu'à nos jours, et ses éloges valurent une gloire tardive au jeune écrivain, que la mort venait d'enlever aux lettres avant qu'il eût atteint sa vingt-deuxième année. L'espace nous manque pour reproduire ici les beaux vers que Byron lui a consacrés. Dans la vie privée, White sut conquérir l'estime et l'amitié de tous ceux avec qui le hasard le plaça en contact; chez lui, les qualités du cœur et de l'esprit qui distinguent l'homme de génie n'étaient gâtées par aucune excentricité réelle ou affectée. Ses poésies intimes, tristes, un peu sauvages, irrégulières, manquent parfois d'harmonie; mais elles font toujours vibrer quelque corde sympathique. Pour la vigueur de la con-

ception, certains vers de sa *Christiade* ont mérité d'être comparés aux plus beaux passages de Milton. W. HUGHES.

Notice de Southey. — *Notice* de sir H. Nicolas, dans l'édit. de 1837, in-12. — Sommermeyer, *Essay on the life and writings of H. White*; Londres, in-8°. — *Conversations at Cambridge*; Lond., 1836, in-8°. — Belfast, *Poets*. — Chambers, *Cyclop. of english liter. of the XIX th century*; Lond., 1852, in-12.

WHITE. *Voy.* ALBUS et ANGLUS.

WHITEFIELD (*Georges*), un des fondateurs du méthodisme, né le 16 décembre 1714, à Glocester, mort le 30 septembre 1770, à Newbury-Port (États-Unis). Il était le septième enfant d'un aubergiste, qui le laissa orphelin au berceau. Élevé par sa mère avec la plus tendre sollicitude, il tourna de bonne heure sa pensée vers la carrière ecclésiastique, et acquit dans une école primaire une connaissance suffisante du latin et de la littérature. Admis en 1733 au collége de Pembroke (Oxford), sa dévotion naturelle jointe aux lectures fréquentes qu'il fit des écrits de Thomas Kempis et d'autres mystiques l'avaient merveilleusement préparé à adopter les idées de réforme religieuse que Wesley (*voy.* ce nom) commençait à répandre parmi les étudiants. Ordonné diacre en 1736, il prêcha son premier sermon à Glocester au milieu d'un concours extraordinaire d'auditeurs. L'effet de sa parole fut tel qu'on signala à l'évêque de Glocester les pieux désordres qui en étaient résultés. Aussi puissante par l'élocution que par une puissance d'organe singulière, son éloquence était en effet très-propre à émouvoir les grandes réunions d'hommes. Se pliant à tous les tons, tour à tour tendre, véhémente, emportée « éclatant, dit un de ses biographes, comme un tonnerre sur la foule », elle semble avoir eu beaucoup d'analogie avec ce qu'on rapporte du P. Bridaine. Il prêchait depuis quelque temps à Londres à l'église de Bishopsgate, et avait même obtenu la petite cure de Dummer (Hampshire), lorsque Wesley l'invita à le rejoindre en Amérique, où il avait commencé ses missions. Il arriva le 7 mai 1738 à Savannah, où sa prédication réussit beaucoup mieux que n'avait fait celle de Wesley lui-même, et où il fonda une maison pour les orphelins. De retour en Europe à la fin de cette année, il visita l'Irlande, fut ordonné prêtre à Oxford (1739), et pour la première fois prêcha en plein air devant plus de trente mille personnes qu'il avait réunies à Kingswood, près de Bristol. Il renouvela souvent ces prédications pour les classes laborieuses et misérables de l'Angleterre, particulièrement à Londres, dans les quartiers populeux de Moorfields et de Kensington. Après un second voyage en Amérique en 1740, voyage qu'il devait renouveler sept fois dans sa vie, il se sépara de Wesley sur la doctrine de la *Prédestination* (1741), dont il était partisan. Toutefois lorsque les premières ardeurs de cette querelle théologique furent apaisées, Whitefield retrouva son ancienne amitié pour Wesley, et le choisit pour prononcer sur son corps les adieux funèbres. Cependant depuis cette époque les méthodistes restèrent divisés en deux partis. La réputation de Whitefield ne s'était pas répandue seulement parmi le peuple : les hommes du monde, les lettrés et même les philosophes, Chesterfield, Bolingbroke, Hume, Franklin, vinrent souvent l'entendre, et une de ses néophytes, la comtesse de Huntingdon, le choisit pour chapelain (1). Ayant entrepris, en 1769, un septième voyage en Amérique, sa santé, déjà affaiblie, ne put supporter ces nouvelles fatigues, et il mourut presque en débarquant, âgé de cinquante-six ans. D'une figure ouverte et aimable, il avait le corps bien proportionné et de stature moyenne. Bon et extrêmement bienfaisant, ses vertus ont été célébrées par le poëte Cowper. On doit remarquer qu'il remit en faveur cette singulière pratique du moyen âge qu'on appelle *stichomancie*, et qui consiste à consulter la Bible en l'ouvrant au hasard. Un recueil de ses *sermons*, *traités* et *lettres*, a paru à Londres, 1771, 6 vol. in-8°. Il avait encore publié de son vivant un *Journal* de sa vie, dont la seconde édition, très-augmentée, a été imprimée à part en 1756, in-8°.

Life and particular proceedings of G. Whitefield; Lond., 1739, in-8°. — *Genuine and secret Memoirs relating to that arch-methodist G. Whitefield*; Oxford, 1742, in-8°. — Schaffshausen, *Comm. historica de methodistarum historia et vita Whitefield*; Hambourg, 1748, in-4°. — J. Gillies, *Memoirs of the life of G. Whitefield*; Lond., 1772, 1813, in-8°. — *Life of Whitefield*; Edimbourg, 1826, in-8°. — R. Philip, *Whitefield and his time*; ibid., 1836, in-8°. — Gregoire, *Hist. des sectes religieuses*. — Labouderie, *Précis hist. du méthodisme*; Paris, 1817, in-8°.

WHITEHEAD (*Paul*), poëte anglais, né le 6 février 1710, à Londres, mort le 30 décembre 1774, à Twickenham, près Londres. Il était fils d'un tailleur. Au sortir de l'école, il fut placé, comme apprenti, chez un mercier. Bientôt il put se passer d'une profession ; car il épousa en 1735 une riche mais fort laide héritière du comté d'Essex, qui lui apporta une dot de 250,000 fr. Deux ans auparavant, il avait publié son premier poëme, *State Dunces* (les Sots d'État, 1733), et dédié à Pope. Cette satire politique lui attira la faveur de l'opposition, et fut suivie d'une seconde intitulée *Manners* (les Modes du jour, 1738), dont la violence était telle que, sur la proposition de lord Delawar, l'auteur et l'éditeur Dodsley furent cités devant la barre de la chambre des lords. Whitehead jugea à propos de se cacher pendant quelque temps. A dater de ce jour, il manifesta son zèle non-seulement par ses écrits (qui sont tombés dans l'oubli), mais comme

(1) Ce fut aussi en 1751 que Whitefield, qui avait déjà fait à une jeune Américaine cette singulière demande en mariage : « que certes il était entièrement détaché de cette folie qu'on appelle amour, mais qu'il espérait qu'elle voudrait bien être la compagne secourable de sa vie », se maria dans le pays de Galles avec une veuve, mistress James, plus douée de ferveur méthodiste que de jeunesse et de beauté. Il ne paraît pas que cette union ait été très-heureuse pour lui, et un ami, indiscret sans doute, prétendit que la mort de la femme, arrivée en 1768, mit en grand repos l'esprit du mari

courtier d'élections et entremetteur politique. Outre la *Gymnasiade* (1744), poëme dirigé contre les amateurs de la boxe, il publia deux autres satires antigouvernementales, *Honor* (1744) et *Epistle to Dr Thompson* (1755). Il prit part avec sir Francis Dashwood (le futur lord Le Despencer), Stapleton, Wilkes, etc., aux orgies de Medmenham-Abbey. Par le crédit de Dashwood, il obtint à la cour la place d'aide-trésorier, qui rapportait, dit-on, 20,000 francs par an, et qu'il conserva jusqu'à sa mort. Edw. Thompson a publié tous les écrits de Whitehead sous ce titre : *Poems and miscellaneous compositions, with notes on his writings and his life;* Londres, 1777, in-4°.

Chalmers, *General biogr. dict.*

WHITEHURST (*John*), physicien anglais, né le 10 avril 1713 (comté de Chester), mort le 18 février 1788, à Londres. Il était le fils d'un horloger, et après avoir reçu une éducation incomplète, il embrassa la profession de son père, et y devint d'une grande habileté. Dès sa première jeunesse, il montra un ardent désir de savoir et un esprit investigateur, surtout pour les phénomènes de physique et pour les produits mécaniques. En 1737 il s'établit à Derby, et y obtint bientôt une réputation méritée pour la construction d'instruments de physique, comme thermomètres et baromètres, et pour celle de machines hydrauliques. En 1755 il fut employé dans l'hôtel des monnaies à Londres, où sa maison devint le rendez-vous des premiers mécaniciens de son temps. Il continua en même temps ses études en géologie et en physique, et fut élu membre de la Société royale le 13 mai 1779. En 1783 il fit un voyage en Irlande pour y visiter la Chaussée des Géants, et construisit à cette occasion une machine hydraulique dans le comté de Tyrone. Il mourut d'une attaque de goutte. Whitehurst était d'un caractère franc, loyal, modeste et généreux. Ses connaissances en physique, basées en grande partie sur l'observation, étaient aussi solides qu'exactes. On a de lui : *Inquiry into the original state and formation of the earth;* Londres, 1778, in-4°; réimpr. en 1786 et 1792, avec addit. : il y conclut que la terre doit avoir été originairement dans un état de fluidité; — *An Attempt towards obtaining invariable measures of length, capacity and weight from the mensuration of time;* ibid., 1787, in-8° : l'ingénieuse idée de Whitehurst était d'obtenir une mesure de la plus grande longueur qu'on puisse employer des vibrations de deux pendules dans la proportion de 2 à 1, et dont les longueurs coïncident à peu près avec l'etalon anglais; — *Treatise on chimneys, ventilation and the construction of garden-stoves;* ibid., 1794, in-8°. Dans une édition complète des œuvres de Whitehurst (Londres, 1792), on a inséré également plusieurs dissertations qui avaient paru d'abord dans les *Philosophical Transactions.*

J. Hutton, sa *Vie*, à la tête des *Œuvres compl.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

WHITELOCKE (*Bulstrode*), homme d'État anglais, né le 6 août 1605, à Londres, mort le 28 janvier 1676, au château de Chilton (Wiltshire). Issu d'une famille très-honorable, il était fils d'un magistrat distingué (1) et d'Élisabeth Bulstrode. Après avoir étudié d'abord à l'école des marchands tailleurs de Londres, puis à Oxford, il fit, sous la direction de son père, son droit à Middle-Temple. Envoyé, en 1640, au long parlement par les électeurs de Great-Marlow, dans le Buckinghamshire, où il possédait des biens considérables, il présida la commission chargée de préparer l'acte d'accusation contre lord Strafford, et se montra partisan des mesures qui conciliaient l'humanite avec la haine et la défiance de la tyrannie. Lorsque la guerre civile éclata, il accepta du service dans les troupes parlementaires, et contribua à la défense de Brentford (nov. 1642). Nommé, en janvier 1643, l'un des commissaires envoyés à Oxford pour traiter de la paix avec le roi, et en même temps député laïque de l'assemblée des théologiens, il parla d'un côté contre les presbytériens, et de l'autre en faveur d'une réconciliation avec la royauté. En 1644, lorsque de nouvelles négociations s'ouvrirent, il fut chargé de les poursuivre avec Holles et d'autres, et ce ne fut pas sans courir quelques dangers qu'il traça au roi un projet de réponse au parlement. Mais l'avis qu'il donna à Cromwell de l'accusation qu'Essex se proposait de porter contre lui l'ayant sans doute placé dans la confiance de celui-ci, il entra dans le conseil de l'amirauté (1645). Il fit de nouveaux et louables efforts pour éviter la guerre civile, se prononça à la chambre des communes pour l'acceptation du traité d'Uxbridge, et insista encore, pendant le siége d'Oxford, pour que Fairfax fît à Charles Ier des propositions acceptables. Lorsque, le 6 décembre, Cromwell eut, avec l'aide de l'armée, procédé à l'épuration du parlement, il protesta contre cette illégalité, bien qu'il fût au nombre des députés maintenus. Nommé peu après membre de la commission qui devait instruire le procès du roi, il déclina cette mission, que sa raison, comme il déclarait tout haut, réprouvait énergiquement, et il s'éleva avec force contre le droit que la chambre prétendait s'arroger de juger le roi. Nommé presque à la même époque commissaire du grand sceau, il se vit forcé en cette qualité de préparer un bill relatif à la suppression de la chambre haute. Mais Whitelocke était de ces hommes qui à des vues de modération et d'humanité ne joignent pas la fermeté nécessaire pour y conformer exactement leur conduite, et, tout en se retirant à sa campagne le jour de

(1) James WHITELOCKE, né à Londres, le 28 nov. 1570, siégea comme député de Woodstock dans le parlement de 1620, et devint juge du banc du roi. Il mourut le 22 juin 1632. Au dire de Charles Ier, c'était « un homme hardi, prudent, et savant à la fois ».

l'exécution de Charles Ier (10 fév. 1649), tout en proposant au parlement, en décembre 1651, d'entrer en négociation avec le prince de Galles ou le duc d'York, et en renouvelant les mêmes tentatives auprès de Cromwell, il ne se sépara pas d'un gouvernement que sa conduite semblait désapprouver. Le refus qu'il fit d'être envoyé en Irlande, et plus encore sa vive opposition au projet que Cromwell exécuta bientôt de dissoudre le parlement (20 avril 1653), l'ayant rendu suspect au futur Protecteur, il fut nommé en septembre suivant ambassadeur auprès de Christine, reine de Suède. C'était un exil honorable. De retour de cette mission (juin 1654), dont il a laissé une relation intéressante, il alla siéger dans le second parlement convoqué par Cromwell. Le Protecteur ayant de nouveau cassé cette assemblée, Whitelocke résigna ses fonctions de commissaire du grand sceau, et reçut à la place celles de commissaire de la Trésorerie. Cromwell n'ignorait pas qu'il avait dans Whitelocke un assez mauvais auxiliaire de son ambition; mais plein de confiance dans son habileté et dans ses connaissances, il le fit entrer au conseil du commerce et le chargea de conclure un traité avec la Suède. Appelé, dans le troisième parlement, à remplacer le président, ce ne fut pas apparemment sans quelque déplaisir qu'au nom de la chambre il vint engager Cromwell à prendre le titre de roi, et que, dans la cérémonie où celui-ci fut installé comme protecteur (juin 1657), il figura au nombre des commissaires qui le revêtirent de la pourpre quasi-royale. Pourtant il refusa les titres de vicomte et de pair, que Cromwell, par un acte qui fut un des derniers de sa vie, lui avait octroyé, le 21 août 1658. Devenu un des conseillers intimes de Richard Cromwell, qui lui rendit les fonctions de commissaire du grand sceau, il s'opposa en vain à la dissolution du parlement. Lorsque le rappel du long parlement vint compromettre sa sûreté personnelle, il abandonna la direction des affaires publiques. Inscrit, après la restauration, dans l'acte d'amnistie, il ne sortit plus de sa maison de Chilton, dans le Wiltshire, où il s'était ménagé une agréable et studieuse retraite.

Whitelocke, qui sous la république avait préservé de la destruction les livres, les manuscrits et les médailles rassemblés à Whitehall et à Saint-James, rendit à l'histoire un service non moins important, en consacrant les derniers jours de sa vie à retracer les événements auxquels il avait pris part; il le fit dans trois ouvrages imprimés après sa mort, et intitulés : *Memorials of the english affairs, from the beginning of the reign of Charles I to the happy restoration of Charles II*; Londres, 1682, in-fol.; ibid., 1732, in-fol., avec un grand nombre d'additions; — *Memorials of the english affairs, from the supposed expedition of Brute to this island to the end of the reign of James I*; Londres, 1709, in-fol.; cet ouvrage et le précédent, qui lui fait suite, ont été réunis dans l'édit. d'Oxford, 1853, 4 vol. in-8°; — *Journal of the swedish embassy in 1653 and 1654*; Londres, 1772, 2 vol. in-4°; réimpr. en 1855. Eug. Asse.

Sa *Vie*, par W. Penn, à la tête des *Memorials*, 1709. — Clarendon, *Memoirs*. — May, *Hist. of long parliament*. — Guizot, *Hist. de la révol. d'Angleterre*. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

WIBALD, en latin *Wibaldus* ou *Guibaldus*, célèbre religieux, né dans la principauté de Stavelot, en 1097, mort à Butellia (Paphlagonie), le 19 août 1158. Il fit ses études et ses vœux dans les monastères de Wasor (*Valciodorum*), de Liége et de Stavelot. Dans ce dernier, où les sciences étaient cultivées avec succès, il se distingua tellement qu'il fut élu abbé d'une voix unanime, le 16 novembre 1130, bien qu'il n'eût alors que trente-trois ans. Peu de temps après, l'empereur Lothaire II étant venu visiter le pape Innocent II, qui était à Liége, se rendit à Stavelot, et y passa quelques jours. A la prière de l'abbé, dont le mérite le frappa, il confirma les priviléges de l'abbaye par la bulle d'or (1), qui devint comme la grande charte du pays de Stavelot; puis il s'attacha ce religieux, et l'employa dans diverses affaires importantes. Il s'en fit accompagner lorsqu'il se rendit en Italie pour s'opposer aux conquêtes de Roger de Sicile, et soutenir Innocent II contre l'anti-pape Anaclet. Pendant le séjour de Wibald en Italie, les religieux du Mont-Cassin le choisirent pour abbé; mais n'ayant pu rétablir la paix dans leur monastère, alors en proie à des divisions intestines, il le quitta secrètement pour rejoindre l'empereur, qu'il trouva mourant à Bretten, près de Trente. Il continua d'être employé sous Conrad III, successeur de Lothaire; son crédit grandit même sous le règne de ce prince, et l'on voit son nom inscrit sur la liste des vice-chanceliers de l'Empire. Au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome, il fut élu, le 18 janvier 1147, abbé de Corvey, ou la Nouvelle-Corbie, célèbre abbaye de Westphalie. Au mois de mai suivant, lors du départ de Conrad pour la croisade, il fut chargé de l'éducation de son fils, récemment élu roi des Romains. Il quitta Corvey en 1148, pour retourner à Stavelot. Sous Frédéric Ier, il continua d'être chargé de négociations importantes. Envoyé comme ambassadeur, en 1157, auprès de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, il revenait l'année suivante dans sa patrie, lorsqu'il mourut, empoisonné, selon l'opinion commune. Son corps fut transporté, en 1159, à Stavelot, où il fut inhumé devant le maître-autel.

Les lettres de Wibald, celles qui lui ont été adressées, ou qui furent écrites à son sujet, forment un recueil de quatre cent quarante et

(1) Ce diplôme, ainsi nommé parce qu'il est écrit en lettres d'or, se trouve aujourd'hui aux archives de Dusseldorf. Il accorde à l'abbé des droits non équivoques de souveraineté, et fait voir qu'à cette époque le pays de Stavelot formait déjà une principauté.

une lettres, précieuses pour l'histoire du douzième siècle, et que Martène et Durand ont insérées dans le t. II de leur *Amplissima collectio*. Le manuscrit original de ces lettres se conserve aux archives de Dusseldorf. E. R.

Fisen, *Flores ecclesiæ Leodiensis*, 19 juil., p. 337. — Bertholet, *Hist. de Luxembourg*, t. IV, p. 48. — De Marne, *Hist. du comté de Namur*, p. 88. — *Hist. litt. de la France*, t. XII. — Jansen, *Wibald von Stablo*.

WIBOLD, évêque de Cambrai, mort en 965. Il était archidiacre de Noyon lorsqu'il fut élu en 964 évêque d'Arras et de Cambrai, ces deux siéges étant alors unis. Sa vie fut courte, s'il est vrai qu'il mourut l'année suivante, au retour d'un voyage en Italie. Il est auteur d'une espèce de jeu de hasard, appelé par lui-même *Jeu régulier ou clérical*, et par Sweert *Alea regularis contra Aleam sæcularem*, qu'il a composé sur le modèle du jeu philosophique de Pythagore. Les jetons du casier sont cinquante-six vertus, méthodiquement distribuées sous la primatie de la charité. Wibold explique toute l'économie de ces combinaisons aléatoires dans un petit poëme, qui a été impr. dans le *Chronicon cameracense* de Baudry, p. 143-153. B. H.

Hist. littér. de la France, t. VI, p. 311. — *Gallia christiana*, t III, col 17.

WICAR (*Jean-Baptiste-Joseph*), peintre français, né à Lille, le 22 janvier 1762, mort à Rome, le 27 février 1834. Fils d'un menuisier, il fut jusqu'à dix ans l'apprenti de son père; le hasard seul décida de son sort. Ayant eu l'occasion de voir les œuvres d'art que contenait le château d'un riche propriétaire des environs, M. d'Hespel, il se prit de passion pour les arts, et finit par obtenir d'être envoyé aux écoles publiques de dessin; il se fit promptement remarquer par son assiduité, et obtint, à l'âge de dix-huit ans, une petite pension qui lui permit de venir étudier à Paris. L'appui de son compatriote le sculpteur Roland lui facilita l'entrée dans l'atelier de David, et le maître conçut bientôt pour son élève une réelle amitié. Il l'emmena avec lui en Italie, et l'initia aux secrets du grand art. Wicar se laissa facilement convaincre, et, ayant eu l'occasion, après avoir visité Rome avec grand soin, de se rendre à Florence, il entreprit de dessiner toutes les œuvres d'élite accumulées dans la galerie des Uffizi; il passa plusieurs années à exécuter ces dessins, qui furent reproduits sous les yeux de Bervic par tous les graveurs du temps. Cette tâche terminée, il revint en France, et fut nommé, grâce à la recommandation de David, membre du conservatoire du Muséum national (1794). Cette place lui valut l'honneur d'être désigné pour aller en Italie, à la suite des conquêtes, faire le choix des œuvres d'art qui devaient être envoyées à Paris. Il s'acquitta de cette tâche délicate avec succès; mais, au lieu de revenir en France chercher une récompense qui ne lui aurait certes pas fait défaut, il préféra, par attachement aux idées républicaines, rester en Italie, et se fixa définitivement à Rome, où il mourut. Wicar n'avait comme peintre qu'un talent de second ordre, et dans les toiles qu'il a laissées, telles que *Joseph expliquant les songes* (1784), *la Charité romaine*, *Pie VI*, *le Concordat* (1806), *la Resurrection du fils de la veuve de Naïm* (1816), *Virgile lisant l'Énéide à Auguste* (1818), on reconnaît un disciple consciencieux de David, mais rien de plus. Le véritable intérêt qui s'attache à Wicar est d'un autre genre. Ayant passé la plus grande partie de sa vie en Italie, il eut l'occasion de rassembler, pour sa propre satisfaction, une admirable collection de dessins des grands maîtres, qu'il donna en mourant à la société des sciences, lettres et arts de sa ville natale, legs inappréciable, qui plaça le musée de Lille au premier rang parmi les musées de province. G. D.

J.-C. Dufay, *Notice sur la vie et les ouvrages de Wicar*; Lille, 1844, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital.*, t. I.

WICHERLEY. *Voy.* WYCHERLEY.

WICHMANS (*Augustin*), hagiographe belge, né vers 1592, à Anvers, mort en 1661, à Tongerloo. Il entra dans l'ordre de Prémontré, à la célèbre abbaye de Tongerloo, et y fut chargé de l'enseignement des novices. Il fut ensuite pourvu de plusieurs bénéfices qui dépendaient de l'abbaye, puis devenu, en 1642, coadjuteur de l'abbé Werbroecken, il lui succéda en juillet 1644. L'église de son monastère ayant été réduite en cendres, il en rebâtit une plus belle que la première. Il cultivait les lettres et les faisait cultiver à ses religieux. On a de lui : *Rosa candida, seu Martyrium Petri Calmpfhautani, canonici Norbertini, pastoris in Haren* (tué en 1572, par les Gueux); Anvers, 1625, in-8° : — *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam, aliosque morbos ex S. Scriptura, SS. Patribus et authenticis historiis desumptorum*; Anvers, 1626, in-4°; — *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelaribus*; Anvers, 1626, in-4°; — — *De origine et progressu cœnobii Postulani* (Postel), *ord. S. Norberti*; Anvers, 1628, in-4°; — *Brabantia Mariana tripartita*; Anvers, 1632, in-4°; Naples, 1634, 2 vol. in-4°, fig.

Foppens, *Bibliotheca belgica*.

WICLEF ou **WYCLIFFE** (*John* DE), un des précurseurs de la réforme, né en 1324, à Hipswell (Yorkshire), mort le 31 décembre 1387, à Lutterworth (comté de Leicester). Il était du peuple, et originaire du bourg de Wycliffe, dont il prit le nom. Au collége de Merton (Oxford), il étudia avec ardeur la scolastique. Ses connaissances ne tardèrent pas à le faire distinguer. En 1361, il fut nommé principal du collége de Baliol, dans la même université, sur la présentation de la couronne. Quatre ans après, il obtint, par la protection d'Islep, primat d'Angleterre, la place de directeur de l'école qu'il venait de fonder à Oxford, sous le nom de collége de Canterbury (1365); à cette époque il était docteur

en philosophie, mais en 1367 il fut destitué par Simon Langham, successeur d'Islep. Wiclef en appela au pape Urbain V, qui confirma la sentence du nouvel archevêque (1370). Ce fut à peu près alors qu'il commença à attaquer les moines mendiants, qui avaient pris un si grand empire sur l'esprit superstitieux des populations. Pendant qu'il poursuivait cette lutte, Édouard III, ne voulant point payer le tribut que depuis Jean sans Terre le saint-siége réclamait comme hommage féodal des souverains de l'Angleterre, porta cette affaire devant le parlement. Wiclef fut consulté; il émit l'avis que, quand il s'agit de la défense du royaume, il est permis de retenir la redevance demandée par le pape, et cet avis prévalut dans les chambres. En 1374, le roi le nomma le second des sept ambassadeurs envoyés à Bruges pour conférer avec trois commissaires de Rome touchant l'affaire des réservations. Il lui donna en même temps la prébende de Lutterworth (diocèse de Leicester). Plus tard il le choisit pour chapelain. Après la mort de ce prince (1377), Wiclef fut attaqué vivement par le clergé. Grégoire XI ayant lancé contre lui une bulle en date du 31 mai 1377, l'archevêque de Canterbury, Simon Subder, le cita à comparaître devant une cour ecclésiastique (28 déc.), assemblée à Londres dans l'église Saint-Paul. Wiclef avait encore de puissants protecteurs; ils ne l'abandonnèrent pas dans cette circonstance. Le duc de Lancastre, régent du royaume pendant la minorité de Richard II, et le maréchal d'Angleterre, Henri Percy, vinrent lui faire cortége devant les juges. Le duc prit hautement sa défense; une discussion des plus violentes s'engagea entre les partisans de Wiclef et ceux de l'archevêque; l'assemblée se sépara en désordre, sans avoir pu rendre de jugement. La lutte qu'il eut dès lors à soutenir avec le clergé le força en quelque sorte à manifester plus de vigueur dans ses principes. Jusque-là il n'avait guère attaqué le catholicisme qu'au point de vue politique, c'est-à-dire comme un système religieux funeste à la liberté et à la prospérité de l'Angleterre; à partir de 1381, il l'attaqua au point de vue dogmatique, c'est-à-dire comme une doctrine contraire aux déclarations de Jésus et des apôtres. Ce fut surtout contre le dogme de la transsubstantiation qu'il dirigea ses coups: l'Eucharistie, prétendait-il, n'est que du pain et du vin. A l'ouïe de cette proposition, qui fit l'effet d'un blasphème, ses amis mêmes se troublèrent et l'engagèrent soit à se rétracter, soit du moins à se modérer. Il ne tint nul compte de ces conseils d'une prudence égoïste, et poussa plus loin ses attaques. Un synode tenu à Londres en mai 1382 examina son enseignement, et y trouva vingt-quatre articles à condamner, quatorze comme erronés et scandaleux et dix comme hérétiques. Ces articles se rapportaient non-seulement à l'Eucharistie, mais encore au pouvoir temporel du clergé, aux dîmes, à la fondation des monastères, etc. Richard II accorda la permission d'arrêter quiconque soutiendrait l'opinion de Wiclef sur l'Eucharistie. Celui-ci adressa alors une courte exposition de sa doctrine à la chambre des communes, qui demanda, mais sans succès, la révocation de l'édit du roi.

Sur ces entrefaites, les démêlés d'Urbain VI et de Clément VII pour la possession de la tiare détournèrent l'attention de Wiclef, et lui laissèrent par cela même une plus grande liberté d'action. Lutterworth, où il s'était retiré, devint un centre d'où partaient continuellement des prédicateurs pour répandre au loin les opinions nouvelles. Wiclef avait groupé autour de lui, sous le nom de *pauvres prêtres*, un grand nombre d'ecclésiastiques qui, vêtus d'une étoffe grossière, vivant simplement et n'acceptant jamais de bénéfice, s'étaient acquis l'estime et les sympathies du peuple. Ardents propagateurs de sa doctrine, ils prêchaient en tous lieux, sans s'inquiéter des interdictions et des condamnations lancées contre eux par les évêques. La nouveauté et l'étrangeté de leurs prédications, la hardiesse avec laquelle ils attaquaient les priviléges et les prétentions du clergé ne manquaient jamais de produire une impression profonde sur les auditeurs. Pendant ce temps, Wiclef achevait une traduction en langue vulgaire de la Bible, et en faisait faire de nombreuses copies. Ses opinions religieuses ne disparurent pas avec lui : elles furent recueillies par un grand nombre de disciples, qui sous les noms de *wicléfites* et de *lollards*, continuèrent à faire la guerre au catholicisme. Elles trouvèrent plus tard des partisans dans la Bohême, où Jean Hus leur donna de nouveaux développements, et en Allemagne, où elles préparèrent le grand mouvement de la réforme. Quarante ans après la mort de Wiclef, en 1428, par suite d'un décret du concile de Constance, sa tombe fut ouverte, ses restes furent exhumés et brûlés, et les cendres jetées dans un ruisseau voisin de Lutterworth. Ses livres avaient été déjà livrés aux flammes en Angleterre, en 1410.

La plupart des écrits de Wiclef ont été détruits; quelques autres existent encore en manuscrits dans diverses bibliothèques d'Angleterre; on en trouvera la liste dans le *Catalogue of the original works of John Wyclif*, par W. Shirley (Oxford, 1865, in-8°). Parmi ceux qui ont été imprimés, on peut citer : *Dialogorum lib. IV*; s. l., 1525, in-4°; la suppression très-rigoureuse de ces dialogues les a rendus très-rares; ils ont été réimpr. par Wirth, Francfort, 1753, in-4°, avec la vie de l'auteur et des extraits de ses écrits; — *Wickliffe's Wicket*; Nuremberg (?), 1546, in-12; s. l. n. d., in-16; s. l., 1552, in-12; Oxford, 1828, pet. in-4° : traité dirigé contre le sacrement de l'Eucharistie; — *Against the orders of the begging friars*; Oxford, 1608, in-8°; — *The New Testament translated out of the late vulgate;*

Londres, 1781, in-fol.; — *The lest Age of the Church*; Dublin, 1840, in-8°; — *Tracts and treatises of John de Wicliffe, with selection and translation from his manuscripts and late works, by R. Vaughan*; Londres, 1845, in-8°. Michel NICOLAS.

Lebensbeschreibung Joh. Wiclef's; Nuremberg, 1546, in-8°. — James, *Apology for J. Wicliffe*; Oxford, 1608, in-4°. — *Life of J. Wiclef*; Oxford, 1612, in-8°. — J. Lewis, *History of the life and sufferings of Wicliffe*; Londres, 1720, in-8°. — Wirth, *Nachrichten von Wiclef's Leben, Lehrsætzen und Schriften*; Bayreuth, 1754, in-8°. — Gilpin, *Lives of Wiclef and of his disciples*; Londres, 1765, in-8°. — Zitte, *Gesch. des engl. Reform. J. Wicleff*; Prague, 1786, in-8°. — Tischer, *Wiclef's Leben*; Leipzig, 1809, in-8°. — Vaughan, *Life and opinions of J. Wicliffe*; Londres, 1828, in-8°, et 1831, 2 vol. in-8°. — Le Bas, *Life of Wiclef*; Londres, 1832, in-8°. — Engelhardt, *Wicliffe als Prediger*; Erlangen, 1833, in-4°. — Ruever-Groneman, *Diatribe in Wicliffi vitam et scripta*; Utrecht, 1837, in-8°. — Vincens, *Wiclef*; Montauban, 1848, in-8°. — Hubert, *England in the days of Wicliffe*; Thetford, 1849, in-12 — Jæger, *Wiclef et sa réforme*, en allem.; Halle, 1854, in-8°. — Varillas, *Hist. du wicléfianisme*. — Maimbourg, *Idem*. — Wordsworth, *Biogr. ecclesiastica*.

WICQUEFORT (*Abraham* DE), diplomate hollandais, né en 1598, à Amsterdam, mort le 23 février 1682, à Zell. Étant établi en France comme négociant, il offrit ses services à l'électeur de Brandebourg, et fut nommé par ce prince, en 1626, son résident à Paris. Pendant trente-deux années il conserva ces fonctions. Mazarin, ayant eu à se plaindre de lui, demanda et obtint son remplacement (1658); mais, au mépris du droit des gens, il le fit mettre à la Bastille, et l'y retint près d'un an avant de le faire conduire à la frontière. Wicquefort pouvait avoir été indiscret, mais ce n'était pas un grand coupable; on voulut bien le reconnaître. Il fut rappelé d'Angleterre à Paris, et reçut, en manière de compensation, le brevet d'une pension de mille écus qui lui fut exactement payée jusqu'au moment où la guerre éclata entre Louis XIV et les Provinces-Unies. De retour dans sa patrie en 1659, il obtint de son ancien ami le pensionnaire de Witt le titre d'historiographe des États de Hollande. Le duc de Brunswick-Lünebourg-Zell le nomma bientôt après son résident à La Haye. C'est dans cette ville qu'il fut arrêté, le 25 mars 1675, comme traître et conspirateur, et non sans fondement, à ce qu'il paraît, car, à la suite d'un procès retentissant, il fut condamné, le 20 novembre suivant, à une prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens. Le 11 février 1679, une de ses filles eut la chance de le faire évader à la faveur d'un déguisement. Il se réfugia en Allemagne, et mourut dans les États du duc de Brunswick, qui le reçut assez mal, après voir refusé de s'employer pour lui. Voici la liste de ses ouvrages : *Discours historique de l'élection de l'empereur et des électeurs de l'Empire*; Paris, 1658, in-4°; Rouen, 1711, in-12; — *Thuanus restitutus, sive Sylloge locorum variorum in historia J.-A. Thuani desideratorum; Item J. Guicciardini Paralipomena*; Amst., 1663, in-12 : Titius a relevé les nombreuses erreurs de ce livre; — *Avis fidèle aux véritables Hollandais*: s. l. (Amst.), 1673, in-4° et in-12; l'édit. in-4° est très-recherchée, à cause des estampes de Romain de Hooge : cet écrit contient le récit, exagéré probablement, des excès de tous genres commis en Brabant et en Flandre par les troupes de Louis XIV; — *Mémoires touchant les ambassadeurs et les ministres publics, par L. M. P.* (le ministre prisonnier); Cologne, 1676-79, 2 part. in-12 : ouvrage plein d'intérêt, et dont la première partie a été réimprimée en 1677, in-12; — *L'Ambassadeur et ses fonctions*; La Haye, 1681, 1724, 1730, 2 vol. in-4°; trad. en allemand et en anglais; — *L'Histoire des provinces unies des Pays-Bas depuis le parfait établissement de cet État par la paix de Munster*; la Haye, 1719-43, 2 vol. in-fol.; — *Mémoire sur le rang et la préséance entre les souverains de l'Europe*; Amst., 1746, in-4°. On doit aussi quelques traductions à Wicquefort, telles que *Relation du voyage de Tartarie* (Paris, 1656, in-4°), de l'allemand d'Olearius; *Relation du voyage de Perse et des Indes* (ibid., 1663, in-4°), de l'anglais de Th. Herbert; et *l'Ambassade de don Garcias de Silva Figueroa en Perse* (ibid., 1667, in-4°), de l'espagnol.

WICQUEFORT (*Joachim* DE), frère du précédent, né vers 1600, à Amsterdam, mort en 1670. Il joua un certain rôle pendant la guerre de Trente ans en qualité d'agent de Bernard, duc de Saxe-Weimar, dans les Pays-Bas, en France et en Allemagne. Sa correspondance est conservée à Gotha et à Weimar; elle a été utilisée par l'historien Roese, et mériterait sans doute d'être réunie et publiée. Wicquefort apprit à Amsterdam la mort de son maître. « Cet événement, écrit-il, m'a jeté dans une consternation si grande que la vie m'est à charge; » ce qui ne l'empêcha point, trois mois plus tard, de solliciter et d'obtenir le titre de résident de Hesse-Cassel auprès des États de Hollande (nov. 1639). Il conserva pendant près de vingt ans ces fonctions, et donna à la culture des lettres tous ses loisirs. On a de lui : *Lettres de J. Wicquefort, avec les réponses de G. Barlée, en français et en latin*; Amst., 1696, in-12; réimpr. avec quelques lettres nouvelles en 1712, Utrecht, in-12. A. RAHLENBECK.

Paquot, *Mémoires*, t. Ier. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVIII.

WIDMANSTADT (*Jean-Albert*), orientaliste et homme d'État allemand, né vers 1500, à Vellingen, près d'Ulm, mort en 1559. D'une famille obscure et pauvre, il fit ses humanités au milieu de beaucoup de privations, et suivit à Tubingue le cours des langues orientales. Il se mit alors à voyager, et, se trouvant en Espagne, entra au service de Fr. de Mendoza, évêque de Burgos. A Turin il reçut des leçons du fameux Datylus, le maître de Pic de la Mirandole. En

1529 on le trouve à Bologne parmi les gens de la suite de Charles-Quint; il y connut le savant orientaliste Teseo, qui lui communiqua des copies de ses curieux manuscrits. Il allait partir pour le Maroc, afin d'y entendre Léon l'Africain, lorsqu'il fut retenu à Rome par le cardinal Gilles de Viterbe, disciple de Léon, et qui l'initia aux difficultés des idiomes de l'Orient. Après la mort de son patron (1532), dont la bibliothèque lui fut abandonnée en partie par le cardinal Seripando, il se rendit en 1533 à Sienne, copia dans la bibliothèque de Lactance Tolommei plusieurs manuscrits syriaques, et retourna en Allemagne. Ayant gagné les bonnes grâces de Maurice Hutten, évêque d'Eichstædt, il fut chargé par ce prélat d'une mission auprès de la cour de Rome. Après s'être fait à son passage par Sienne recevoir docteur en droit, Widmanstadt alla rejoindre Hutten à Gand, où se trouvait la cour impériale, qu'il suivit ensuite à Ratisbonne. Plus tard il s'attacha à l'évêque d'Augsbourg. En 1551 il se retira dans une ferme qu'il possédait sur les bords du Danube, pour préparer une édition du Nouveau Testament en syriaque; mais il vit bientôt après sa maison pillée par un parti de soldats, et fut très-heureux d'obtenir en 1552 une place de conseiller auprès du roi des Romains Ferdinand, qui le nomma ensuite son chancelier pour l'Autriche orientale. Il reçut en 1553 la visite d'un prêtre de Madrid, envoyé par le patriarche d'Antioche pour faire imprimer une traduction en syriaque du Nouveau Testament; il obtint de Ferdinand les fonds nécessaires pour cette entreprise, dont il surveilla avec Postel la publication (Vienne, 1555, in-4°). Il mourut en 1559; car à cette date sa bibliothèque, riche en manuscrits, avait passé entre les mains de G. Seldius, qui la céda plus tard au duc de Bavière. On a de Widmanstadt : *Mahometis theologia explicata*; Nuremberg, 1543, in-4°; — *Syriacæ linguæ prima elementa*; Vienne, 1556, in-4°.

Schelhorn, *Amœnitates litter.*, t. XIII et XIV. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Ferber, *De J.-M. Widmanstadio, jurisconsulto*; Helmstædt, 1771, in-4°. — Waldau, *J.-A. Widmanstadt*; Gotha, 1796, in-8°.

WIEGLEB (*Jean-Chrétien*), chimiste allemand, né le 21 décembre 1732, à Langensalza (Prusse), où il est mort, le 10 janvier 1800. Il s'appliqua à l'étude de la chimie sous Sartorius à Dresde, et, de retour dans sa ville natale, il y ouvrit une officine de pharmacie. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature. On a de lui : *Chimische Versuche über die alkalischen Salze* (Essais chimiques sur les sels alcalins); Berlin, 1774, 1781, in-8°; — *Historisch-kritische Untersuchungen in der Alchemie* (Recherches sur l'alchimie); Weimar, 1777, 1793, in-8°; — *Chimische Versuche* (Essais chimiques, avec quelques espèces artificielles de métaux avec lesquelles étaient fabriqués les instruments des anciens); Erfurt, 1778, in-8°; — *Handbuch der allgemeinen und angewandten Chemie* (Manuel de la chimie générale et appliquée); Berlin, 1781, in-8°, et 1786, 1796, 2 vol. in-8° : abrégé très-estimé; — *Geschichte des Wachsthums und der Erfindung in der Chemie* (Histoire de la chimie); Berlin, 1790-92, 2 vol. in-8°, avec un *Supplément*; ibid., 1792 in-8° : ouvrage rempli d'érudition. Wiegleb a traduit et continué *la Magie naturelle* de Martius, 1779 et suiv., 20 vol. in-8°. On lui doit aussi plusieurs traductions, et beaucoup de mémoires de chimie, consignés dans les recueils périodiques.

Hirsching, *Handbuch.*

WIELAND (*Christophe-Martin*), poëte et littérateur allemand, né le 5 septembre 1733, à Oberholz près Biberach (Souabe), mort le 20 janvier 1813, à Weimar. Il était fils d'un pasteur protestant, humaniste distingué, qui eut une grande part à son éducation. A l'âge de sept ans, le jeune Wieland lisait déjà les auteurs latins; à treize, il composait un poëme épique. Il était dans sa quatorzième année lorsqu'il entra au gymnase de Klosterberg, près de Magdebourg, et plus tard il alla faire ses études, surtout en jurisprudence, à l'université de Tubingue (fév. 1751). Mais, peu soucieux de suivre les cours, il composait des poëmes didactiques et moraux, entre autres celui *De la Nature des choses* (Ueber die Natur der Dinge). Imitateur de Hagedorn, de Haller, de Klopstock, admirateur de Xénophon et de Platon, il comptait réformer le monde par ses vers. Son séjour dans la maison de Bodmer, à Zurich (1752), devait le confirmer dans cette tendance : il y fit de la poésie patriarcale, et composa *l'Anti-Ovide*, *les Épîtres morales*, *les Contes moraux* et *le Sacrifice d'Abraham*; le voisinage de Gessner réagissait sur le jeune poëte. En 1754, il fit paraître *les Sympathies*, espèces de sermons ascétiques, et en 1755 *les Sentiments d'un chrétien*. Vers cette époque, il demeurait à Berne dans un cercle un peu moins puritain qu'à Zurich. Aussi la réaction contre le platonisme, qui n'était point dans sa nature, ne tarda-t-elle point à se manifester. Cette réaction fut lente, mais progressive; sa piété exagérée devait se calmer au contact de la réalité. Dès 1756 nous trouvons dans sa correspondance intime des allusions peu flatteuses pour Bodmer et Klopstock; il se moque de Young, de la vie de sainte Thérèse, et se déclare partisan des contes de Voltaire. A cette époque de transition, il s'occupe de drames, d'épopées; il veut mettre *la Cyropédie* en vers; mais il se borne à publier cinq chants de ce poëme (1757). La transformation complète de Wieland s'opéra dans la société du comte de Stadion. Ce grand seigneur résidait au château de Warthausen, près de Biberach, où Wieland avait sollicité et obtenu, dès 1760, le modeste emploi de secrétaire greffier de la ville. Homme du monde, ennemi de toute sentimentalité, partisan des poëtes et des philo-

sophes du dix-huitième siècle, Stadion exerça sur son jeune protégé une influence salutaire au point de vue esthétique, pernicieuse au point de vue moral; car Wieland passa, corps et biens, dans le camp de ses antagonistes. Le mouvement réactionnaire qui s'était emparé de lui se manifesta timidement d'abord dans son *Théagis* (1760), puis d'une manière patente dans *Nadine* (1762), *Diane et Endymion* (1765), *le Jugement de Pâris* (1764), etc., contes en vers, où règne un sensualisme brutal, qui sera plus tard corrigé, voilé par la main des Grâces. En 1764 il publie le roman *Don Sylvio de Rosalva* (1), persiflage du monde romantique, tableau fidèle des illusions et de l'enthousiasme du jeune âge. Pour retracer l'énergie prestigieuse de ces sentiments naïfs, Wieland n'avait qu'à puiser dans ses souvenirs et à peindre sa propre jeunesse. Un autre roman, *Agathon* (2), renferme aussi l'histoire de la métamorphose opérée en lui par l'étude de Voltaire, de Shaftesbury, et par le contact journalier avec un grand seigneur disciple de ces philosophes. Agathon est un jeune homme pur, enthousiaste, opposé à un sophiste (Hippias), qui représente, sous son costume pseudo-grec, la philosophie anglaise et française, en d'autres termes, le mauvais principe. Or, ce mauvais principe remporte la victoire : Agathon perd son innocence, tout en restant fidèle aux *idées* de sa jeunesse. Dans *Idris et Zénide* (1768), l'auteur fait contraster l'amour platonique avec amour sensuel, et place entre les deux un sentiment qui participe à la fois du monde matériel et du monde éthéré. Le poëme de *Musarion* (3) est une nouvelle expression de cet amour juste-milieu que Wieland aspirait à peindre et à prôner. L'héroïne, coquette peu impressionnable, ramène son amant d'un platonisme exalté à une manière de voir plus rationnelle, en le faisant assister à la chute de quelques disciples de Pythagore et de Zénon. De 1769 à 1771 paraissent *les Grâces, Diogène, le Nouvel Amadis*. Wieland y fait la guerre à l'ascétisme, à la morale chrétienne; on dirait qu'à cette époque il voulait se venger aveuglément du fanatisme spiritualiste dont il avait été épris dix ans auparavant. Une défection aussi flagrante ne devait point rester impunie. On vit s'élever contre lui une véritable tempête : les prédicateurs tonnèrent du haut de la chaire; les journaux l'accablèrent d'injures; l'école de Klopstock brûlait ses ouvrages; Voss lui lançait des épigrammes acérées, et le bon Claudius (le messager de Wandsbeck) plaignait le poëte qui se sentait le courage d'outrager en de beaux vers la pudeur des femmes allemandes. A ces attaques des puritains, des dévots et des idéalistes nationaux, Wieland, un peu déconcerté, opposait sa vie irréprochable, son ménage exemplaire; car, marié depuis 1765 et père d'une nombreuse famille, il démentait ses écrits par ses actions. Aussi une femme de tête et de cœur, la duchesse Amélie de Saxe-Weimar, ne se laissa-t-elle point arrêter par cette réprobation des pharisiens : vers la fin de 1772, elle confia l'éducation de ses fils à l'auteur d'*Agathon;* l'un des disciples de Wieland fut le grand-duc Charles-Auguste, l'ami de Gœthe.

Wieland, d'ailleurs, était loin d'avoir dit son dernier mot; dans l'atmosphère de Weimar, son talent allait encore une fois se transformer, en s'épurant. Il venait de déposer dans un ouvrage purement didactique, *le Miroir d'or* (1772), le résumé de ses études sur Voltaire et sur Rousseau. Sous le titre de *Deutscher Mercur* (1773), il publia, jusqu'à l'époque de sa mort, un journal littéraire mensuel, dans lequel il inséra (sans parler de nombreux articles de critique), une série de gracieux contes de fées ou de chevalerie, tels que *Giron le courtois, la Cuve d'eau, Pervonte, le Conte d'hiver, le Conte d'été, Gandalin, ou Amour pour amour*. Les matériaux de ces charmants poëmes étaient empruntés, il est vrai, soit aux fabliaux, soit aux contes du moyen âge; mais Wieland sut jeter sur ces sujets un inimitable coloris; il en fit des créations originales. La plus remarquable de ces compositions est sans doute *Oberon* (1780), poëme romantique en *ottave rime* (1), qui a popularisé le nom de Wieland, et qui demeure le plus beau fleuron de sa couronne poétique. « Aussi longtemps que l'or sera réputé de l'or, et le crystal du crystal, a dit Gœthe, *Oberon* sera lu et admiré comme un chef-d'œuvre. » Le grand charme d'*Oberon*, dont le sujet est emprunté au *Huon de Bordeaux*, réside dans l'heureuse fusion du monde des fées avec le monde réel; c'est la grâce et l'ironie d'Arioste, jointes aux couleurs vives et aux sentiments de la poésie contemporaine. Tout, dans ce poëme romantique, se réunit pour captiver le lecteur, l'intérêt du récit, l'originalité des personnages, la pureté de la diction, le charme d'une versification harmonieuse et facile. On s'attache aux amours éthérés de Titanie et d'Oberon comme aux aventures de Huon et d'Amanda; on se promène, entraîné par le poëte, dans les trois parties du monde alors connu et dans les régions invisibles aux regards des simples mortels, sans secousse et sans incrédulité. L'auteur d'O-

(1) *Die Abenteuer des don Sylvio von Rosalva*; Ulm, 1764, 2 vol. in-8°; trad. en français par Mme d'Ussieux (Bouillon, 1770, 2 vol.).

(2) *Geschichte des Agathon*; Zurich, 1766-67, 2 vol. gr. in-8°; ibid. 1773, 4 vol. in-8°; trad. en français (Paris, 1768, 4 part. in-12; et 1802, 8 vol. in-12) et imité par Ladoucette, sous le titre de *Philoclès* (Paris, 1806, 2 vol.).

(3) *Musarion, oder die Philosophie der Grazien;* Leipzig, 1768, 1769, gr. in-8°; Vienne, 1808, in-fol., fig : trad. en français par Rœbde (1769), Juncker (1770), Laveaux (1783), Blin de Sainmore, etc.

(1) Inséré d'abord en XIV chants dans *le Mercure*, réduit à XII, il a été trad. en français par Boaton (Berlin, 1784, in-8°), Bosch (Leipzig, 1798, in-8°), Pernay (Paris, 1799, in-12), et d'Holbach fils (ibid., 1800, in-8°).

beron fut salué par les frères Schlegel comme le créateur du genre romantique; plus tard les mêmes critiques, infidèles à leur enthousiasme, accablèrent d'un mépris peu juste et peu raisonné ce poëte gracieux, qui, sans aspirer au premier rang, avait su le conquérir par une heureuse inspiration. *Oberon* fit éclore pendant longtemps une foule de poëmes romantiques; mais, à l'exception de *Cécile* de Schulze, toutes ces productions restèrent à une incommensurable distance de leur modèle.

Il faut rapporter aux premiers temps du séjour de Wieland à Weimar le roman comique intitulé *les Abdérites* (1773), dont la première partie est écrite avec une verve admirable. C'est l'opposition du monde bourgeois et du monde romantique; le tableau d'un homme formé par les grands modèles aux prises avec des concitoyens à l'esprit étroit, partisans et admirateurs de la médiocrité; c'est le contraste entre la raison et le préjugé, l'intelligence et la folie, les petites passions du clocher et le cosmopolitisme généreux; c'est le sage honni par les sots. Et les effets de ce contraste n'affectent point le lecteur d'une manière pénible; car le philosophe, quoique vaincu par la masse, maintient cependant, à l'aide d'une raillerie incisive, sa supériorité sur le vulgaire.

Au moment où la révolution française éclata, Wieland avait depuis plusieurs années déjà renoncé au monde enchanté de la chevalerie, qui lui avait valu de si brillants succès. Il se fatiguait de la lutte ardue avec la rime allemande, et se bornait presque exclusivement à des travaux littéraires sur quelques auteurs classiques. Il traduisait Lucien (1788-89), comme il avait traduit Shakspeare (1); il imitait librement, en vers blancs, les satires et les épîtres d'Horace (1782-86); il dotait le monde savant d'une traduction des lettres de Cicéron (1808-12), avec un commentaire qui atteste l'homme de génie à chaque page. De tous ces travaux, celui sur Lucien était le plus conforme à la tournure d'esprit de Wieland; lui-même, il composa des *Dialogues des dieux* (1789), dans lesquels il examine avec un véritable talent de publiciste les grandes questions politiques et religieuses du jour. Sa préoccupation des idées religieuses, si remarquable dans le sixième et le huitième de ces dialogues, se manifeste aussi dans son *Peregrinus Proteus* (1791), roman destiné à l'examen d'un problème psychologique. L'histoire nous parle de Peregrinus comme d'un charlatan avide de renommée, et qui mourut à Olympie, de mort volontaire. Wieland en a fait un noble enthousiaste, qui aspire à l'union intime avec les dieux et les démons, avec Vénus Uranie, l'idéal de toute beauté. Si, dans Agathon, Wieland s'est peint lui-même, il a mis en scène, dans Peregrinus, un caractère incorrigible, une nature anormale, où prédomine l'élément mystérieux, démoniaque, qui ne cède point un pouce de terrain au monde des sens. Un roman analogue au *Peregrinus* est *Agathodémon* (1798). Ici le héros se montre l'ennemi de l'enthousiasme aveugle et de toute surexcitation mystique; mais il reste philanthrope, et cherche, dans un ordre fondé par lui, à propager l'idée d'un cosmopolitisme qui ferait de toutes les nations du globe une seule et même famille. Il doit nécessairement échouer, et il finit par reconnaître que cette mission de transformer le monde avait été celle du Christ, qui agissait sous l'empire d'une conviction sincère.

On a souvent comparé Wieland au grand génie qui domina la France littéraire du dix-huitième siècle. Cette comparaison manque d'exactitude. Voltaire avait au moins foi en quelque chose : il avait la foi du pionnier qui renverse des troncs séculaires pour nettoyer le terrain; et l'on sait si sa hache était tranchante. Wieland est un philosophe sans principe absolu; chez lui, tout se résume en une tolérance qui espère capter même ses ennemis et obtenir d'eux une place au soleil pour la doctrine épicurienne. Chez Voltaire, rien qui annonce une lutte intérieure : toute l'existence de Wieland est, au contraire, une lutte constante; sa nature germanique se roidit en toute occasion contre la nature franco-britannique qu'il avait empruntée à l'étude des auteurs du dix-huitième siècle; son âme allemande fait toujours la guerre à sa raison, formée sur les modèles français. Ce fut pourtant à ce titre de *Voltaire allemand* que Wieland dut d'être présenté à l'empereur Napoléon, en 1808, et de recevoir la décoration de la Légion d'honneur. La vieillesse de Wieland n'avait pas été exempte d'amertume. Sans parler des attaques indécentes de l'école de Schlegel, et du voisinage écrasant de Schiller et de Gœthe, il avait vu mourir son ami Herder, et la guerre ravager la ville de Weimar (1806); antérieurement déjà, un revers de fortune l'avait forcé de vendre une petite propriété, fruit de ses économies. Cependant l'égalité de son humeur paraît ne point s'être démentie; il mourut le 20 janvier 1813, presque octogénaire, et chargé de gloire, quoi qu'en eussent dit ses détracteurs. De sa femme, morte en 1801, il avait eu quatorze enfants, dont trois garçons et onze filles.

La poésie exclusive de Klopstock, qui n'admettait d'inspiration qu'autant qu'elle descendait de l'empyrée, devait provoquer une réaction : Wieland assuma sur lui cette mission; il est rationaliste, didactique, sensualiste, tandis que le chantre de *la Messiade* est idéaliste, lyrique, transcendental. Si Klopstock a la prétention d'être constamment sublime, s'il l'est quelquefois, Wieland est presque toujours gracieux et plein d'une admirable ironie. Si le premier cherche à peindre la nature héroïque et divine, l'autre raconte de préférence les faiblesses hu-

(1) C'est la première traduction allemande de ce poëte; elle a paru à Zurich, 1762-66, 8 vol.

maines, qu'il cherche à excuser, en ramenant les enthousiastes prétentieux aux principes un peu humiliants de la physiologie. L'Allemagne a le droit de reprocher à Wieland son manque de patriotisme : il n'est point un poëte national ; il a trop souvent froissé l'essence du caractère allemand, la pureté des mœurs, les élans idéalistes, pour qu'il puisse aspirer à la couronne de chêne placée par l'Allemagne reconnaissante sur des fronts moins larges que le sien. Mais l'Allemagne le nommera toujours après ses deux coryphées ; la femme timide n'avouera point avoir rêvé sous les bosquets de Titanie, mais le jeune homme et le vieillard chercheront toujours dans les vers de Wieland, l'un des espérances, l'autre des souvenirs ; et l'homme mûr ira souvent demander à ce Lucien moderne des traits de verve satirique contre les sots, les hypocrites et les charlatans.

Wieland a publié lui-même la collection complète de ses œuvres : *Sæmmtliche Werke;* Leipzig, 1794-1802, 36 vol. in-4°, et suppl., ibid., 1798, 6 vol. in-4°, fig. ; cette collection a paru en même temps dans les formats in-8° et in-16. Une nouvelle édition, avec des lettres de Wieland, des notes critiques et une vie très-étendue par J. Gruber, a été publiée à Leipzig, 1818-27, 53 vol. in-8° et in-16, et reproduite dans la même ville, 1839-40, 36 vol. in-16. [L. Spach, dans l'*Encycl. des G. du M.*, avec addit.]

Gruber, *C.-M. Wieland*; Leipzig, 1827-28, 4 vol. in-8°. — Lafouccile, *Notice sur la vie et les ouvrages de Wieland*; Paris, 1820, in-8°. — Dœring, *Wieland, biogr. Denkmal*; Sangershausen, 1840, in-8°. — Cantu, *Wieland, ed i suoi contemporanei*; Milan, 1844, in-8°. — Tolhausen, *Klopstock, Lessing and Wieland, treatise on German literature*; Londres, 1848, in-12. — Jœrdens, *Lexicon der deutscher Dichter*. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. IV. — J. Schmidt, *Gesch. des geistlichen Lebens in Deutschland*, et *Gesch. der deutschen Literatur*. — Quérard, *France littér.*

WIELAND. *Voy.* Guilandinus.

WIER ou **WEYER** (*Jean*), surnommé *Piscinarius*, médecin belge, né en 1515, à Grave (Brabant), mort le 24 février 1588, à Tecklembourg (Westphalie). Il appartenait à une famille noble de la Zélande. Après avoir terminé ses études classiques, il reçut les leçons du célèbre Corneille Agrippa, étudia ensuite la médecine à Paris, et gagna l'estime de Noël Ramard, médecin de François Ier, qui le chargea de l'éducation de ses deux fils et de son neveu. En 1534 il alla passer quelques mois à Orléans avec ses élèves, puis revint avec eux à Paris, où l'on croit qu'il prit le grade de docteur. Il entreprit alors plusieurs voyages, visita les côtes de l'Afrique et l'île de Candie, et, de retour dans sa patrie, fut nommé, en 1556, premier médecin de Guillaume, duc de Clèves, emploi qu'il occupa jusqu'à la fin de sa vie. Son habileté dans l'art de guérir le faisait rechercher des princes et des grands, et il se trouvait près du comte de Bentheim, à Tecklembourg, lorsqu'il mourut, d'apoplexie. « Son grand mérite, lit-on dans la *Biographie médicale*, est d'avoir combattu les préjugés du siècle avec les armes de la raison. Il s'attacha surtout à démasquer les affreux mensonges qu'on débitait sur le compte des prétendus sorciers, et à montrer l'horrible cruauté des traitements qu'on leur faisait endurer. Ses contemporains, aveugles ou ignorants, le considérèrent lui-même comme un sorcier, parce qu'il prit la défense de ces malheureux, et qu'au début de son livre immortel, il employa même l'artifice d'admettre l'influence du malin esprit, et de rapporter des anecdotes à la vérité desquelles il était bien éloigné d'ajouter foi. Mais on lui doit une reconnaissance éternelle pour avoir prouvé qu'on avait tort d'attribuer une foule de phénomènes naturels à la puissance du diable, que les prétendus miracles sont le résultat de la souplesse et de l'habileté des charlatans, sans que le démon y prenne aucune part, et que les possédées sont pour la plupart des femmes hystériques ou mélancoliques, dont l'esprit est aliéné. » Les ouvrages de Wier ont pour titres : *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis lib. VI;* Bâle, 1564, 1566, in-8°, et 1577, in-4°; trad. en français par Grevin (Paris, 1567, in-8°), et par Simon Goulart (Genève, 1579, in-8°) ; les premières édit. de cet excellent ouvrage ne contiennent que cinq livres ; — *Medicarum observationum rararum liber unus ;* Bâle, 1567, in-4°; Amst., 1657, pet. in-12 : les observations de Wier sur le scorbut sont, suivant Sprengel, un véritable chef-d'œuvre, et ont été très-souvent reproduites ; — *Liber apologeticus, et pseudo-monarchia dæmonum ;* Bâle, 1577, in-4° : l'auteur y trace, d'après les écrivains les plus sérieux, un tableau de l'enfer, et rapporte les noms et les fonctions des princes des démons, au nombre de soixante-neuf, et ayant sous leurs ordres six millions six cent soixante-six mille légions ; — *De lamiis liber, et de commentitiis jejuniis;* ibid., 1577, 1582, in-8° ; — *De iræ morbo ejusque curatione philosophica, medica et theologica ;* ibid., 1577, in-4° ; — *De Varenis, morbo endemico Westphalorum permolesto*, travail inséré par Smet dans les *Miscellanea medica*. Les œuvres (*Opera omnia*) de Wier ont été réunies, Amst., 1660, in-4°, avec son portrait.

E. R.

Vita Joannis Wieri, en tête des *Opera*. — Foppens, *Bibl. belgica.* — Sprengel, *Hist. de la médecine*, trad. par Jourdan, t. III. — Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — Teissier, *Éloges*. — *Biogr. médicale*.

WILBERFORCE (*William*), philanthrope anglais, né le 24 août 1759, à Hull (Yorkshire), mort le 29 juillet 1833, à Londres. Enfant délicat et intelligent, il n'avait que neuf ans lors de la mort de son père Robert, qui dirigeait une des principales maisons de commerce de sa ville natale. Il fut alors mis à l'école de Wimbledon par les soins d'une tante fervente méthodiste, qui voulait lui faire partager ses idées pieuses, mais étroites. Sa mère se hâta de l'en retirer pour

le placer d'abord dans un pensionnat à Pocklington, puis à l'université de Cambridge (1776). Là, les plaisirs de son âge, la jouissance d'une fortune considérable, vinrent contre-balancer, mais non détruire les tendances religieuses qui conservèrent toujours sur lui beaucoup d'empire. Il paraît même que, sans négliger ses études, il contracta des habitudes d'imprévoyance et d'irrégularité dont il ne parvint jamais à se défaire complétement. Élu membre des communes en 1780, il vint à Londres, et y retrouva Pitt, son condisciple, avec lequel il fit un tour sur le continent dans les derniers mois de 1783 (1). Lorsque ce dernier devint ministre, Wilberforce lui donna l'appui de son vote désintéressé et de sa parole déjà remarquée. Non content d'appuyer la réforme parlementaire proposée par Pitt, les lois destinées à assurer la sincérité des élections, il prenait l'initiative de mesures pour l'amélioration des mœurs, et demandait une proclamation royale contre le vice et l'immoralité. Bientôt ces aspirations vagues et utopiques revêtirent une forme précise. Une question qui dès l'école avait passionné notre jeune enthousiaste (2), et sur laquelle des relations récentes avaient ramené l'attention en même temps que l'indignation publique, l'abolition de la traite, devint pour Wilberforce une de ces idées fixes qui décident de l'existence d'un homme. Comment redire ce qu'avec une santé des plus frêles il apporta d'énergie dans cette lutte de quarante années? Il chercha d'abord à s'assurer le concours d'une société dont Clarkson était l'agent principal, provoquant des *meetings*, des enquêtes, des correspondances. Au sein du parlement, il plaida sa cause dans des discours où il s'éleva souvent jusqu'à la plus haute éloquence. Repoussé maintes fois par des votes contraires, tantôt aux communes, tantôt à la chambre des lords, il en appelait au public et aux individus. Ministres de cabinet, membres de l'opposition, clergé de toutes les communions, journaux de toutes les couleurs, il ne négligeait aucun appui, ne repoussait aucun auxiliaire. Indépendamment de la résistance qu'il rencontrait dans les propriétaires d'esclaves, le triomphe de ses idées, toutes chrétiennes, fut retardé par les excès des noirs de Saint-Domingue. Les sympathies des negrophiles français lui firent obtenir de l'Assemblée législative, par un décret du 26 août 1792, le titre de citoyen français. En janvier 1807 il publia sous le titre : *A Letter on the abolition of the slave trade* (Lond., in-8°) un éloquent manifeste contre le commerce des esclaves, au moment même où la question se discutait devant les lords. Le bill d'abolition y réunit enfin la majorité (23 mars 1807), et son retour à la chambre des communes y donna lieu à des manifestations enthousiastes en faveur de Wilberforce. Cette grande préoccupation n'avait pas empêché ce dernier de prendre part à la discussion de toutes les questions importantes du moment. Il n'avait pas craint de se séparer de Pitt sur celle de la déclaration de guerre à la France. Dès 1797 il avait publié *Practical View of the prevailing religious System* (Lond., in-8°) : ouvrage qui eut un grand nombre d'éditions, et qui fut traduit dans presque toutes les langues, notamment en français (*Le Christianisme des gens du monde, mis en opposition avec le véritable Christianisme*; Montauban, 1818, 2 vol. in-8°). L'organisation de l'Église anglicane dans l'Inde, la Société des missionnaires anglais et d'autres points touchant à des questions religieuses et philanthropiques occupèrent aussi son activité, soit dans le sein du parlement, soit au dehors.

(1) A Paris ils furent reçus avec distinction par l'archevêque de Reims Talleyrand de Périgord; puis ils furent présentés à la cour, et, si l'on en croit le Journal de Wilberforce, la reine railla agréablement Pitt *sur son ami l'épicier*.

(2) A quatorze ans, il avait adressé au journal d'York une lettre pour condamner « l'odieux trafic de la chair humaine ».

Cependant son œuvre principale n'était pas terminée : il fallait décider les autres nations à suivre la Grande-Bretagne dans la voie de l'abolition de la traite. Pour arriver à ce but, toutes les occasions lui furent bonnes : la restauration des Bourbons en France, la visite des souverains alliés en Angleterre, le congrès de Vienne, etc. Il adressa tour à tour des prières et des appels énergiques à l'empereur Alexandre, au roi de Prusse, à Talleyrand, au duc de Wellington, à lord Castlereagh, et au pape. Jusqu'en 1822, ses efforts s'étaient bornés à la suppression universelle du commerce des esclaves; mais à partir de ce moment, on le vit s'attaquer à l'esclavage même. Cependant le déclin de sa santé ne lui permit pas de consacrer à cette seconde partie de sa tâche la même énergie qu'à la première. En 1825 il se retira du parlement. Lorsqu'il mourut, à près de soixante-quatorze ans, le bill pour l'abolition de l'esclavage venait d'être lu pour la seconde fois dans la chambre des communes. Les restes de Wilberforce reposent dans l'abbaye de Westminster.

Les fils de Wilberforce, *Robert-Isaac* et *Samuel*, ont publié la vie et la correspondance de leur père : *Life of William Wilberforce*; Londres, 1838, 5 vol. in-8°; et *Correspondence of W. Wilberforce*; ibid., 1840, 2 vol. in-8°. E.-J.-B. Rathery.

Ch. Clarkson, *Strictures of the life of W. W.*; Lond., 1838, in-8°. — J. Colquhoun, *W. Wilberforce*; Lond., 1866, in-8°. — Sam. Stephens, *Essays in ecclesiast. biography*, 1868.

Wild (*Jean*), en latin *Ferus*, théologien allemand, né vers 1485, dans les environs de Mayence, mort le 8 septembre 1554, dans cette ville. Ayant embrassé la règle de Saint-François, il fut nommé en 1528 prédicateur de la cathédrale de Mayence. La réputation qu'il s'était acquise par son éloquence vive et animée lui valut de pouvoir, en 1552, rester à Mayence, tandis que tous les

autres membres du clergé catholique en étaient expulsés par Albert de Brandebourg; par considération pour lui, son couvent fut préservé du pillage. Wild, qui avait fait une étude approfondie des Pères de l'Église, a écrit sur plusieurs parties de la Bible des commentaires qu'il avait pour la plupart déjà exposés sous forme de sermons. « Ce ne sont pas des notes sèches, dit Du Pin, mais des discours étendus et éloquents, où il ne néglige pas cependant d'expliquer le sens littéral. » Sans accepter les opinions des réformateurs, il a souvent relevé avec franchise les abus qui avaient occasionné le schisme de l'Église, ce qui, joint à certaines propositions hétérodoxes introduites après sa mort dans quelques-uns de ses ouvrages par les protestants, a fait mettre à l'index plusieurs de ses écrits. Nous citerons de lui : *In Evangelium secundum Joannem et ejusdem apostoli epistolam I enarrationes;* Mayence, 1550, in-fol.; Paris, 1552, 1569, in-8°, etc. : cet ouvrage fut attaqué comme contenant des opinions luthériennes par D. Soto et défendu par le P. Michel de Medina, dans son *Apologia J. Feri*, Alcala, 1558, in-8°; — *Annotationes in Ecclesiasten;* Mayence, 1550, 1556, in-8°; — *Postillæ sive conciones in Evangelia et Epistolas dominicalia;* Mayence, 1554, 2 vol. in-8°, et en allemand, ibid., 1568, in-fol.; — *Historia dominicæ passionis;* Lyon, 1555, in-8°; trad. en allemand, Mayence, 1558, in-fol.; — *Enarrationes in Evangelium Matthæi;* Mayence, 1559, in-fol.; — *Enarrationes in Genesim;* Louvain, 1564, in-8°; trad. en allemand, 1571, in-fol.; — *Enarrationes in Acta Apostolorum;* Cologne, 1567, in-fol.; — *Opuscula varia;* Lyon, 1567, in-8°; — *Commentarius in Epistolas canonicas;* Alcala, 1570, in-fol.; — *Annotationes in Exodum, Numerum, Deuteronomium, librum Josuæ, et libros Judicum;* Cologne, 1571, 1574, in-8°; — *Buss-Predigten* (Sermons de pénitence); Mayence, 1575, in-fol.; etc.

Dieterich, *De J. Fero seu Wild concionatore, teste veritatis;* Altorf, 1723, in-4°. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Teissier, *Éloges.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — D. Clément, *Bibl. curieuse*, t. VIII.

WILDENS (*Jean*), peintre flamand, né en 1584, à Anvers, où il est mort, en 1653. A douze ans, il entra dans l'atelier de Verhulst, et il reçut en 1604 son brevet de maîtrise. Rubens était alors en Italie. Lorsque, de retour en Flandre, le grand artiste imprima à l'art flamand une direction nouvelle, Wildens se rangea parmi ses adhérents, et peignit des fonds de paysage dans ses tableaux d'histoire ou de mythologie. Il était l'ami de van Dyck, qui a fait son portrait, et de Rombouts, avec lequel il a peint *la Sainte-Famille*, du musée d'Anvers. Rubens, à la veille de sa mort, le désigna pour présider, avec Snyders et J. Meermans, à la vente des tableaux et des objets d'art qui remplissaient son atelier. La manière de Wildens est large, robuste, et quelque peu décorative. Ses peintures, que Wenceslas Hollar et J. Matham n'ont pas dédaigné de graver, se rencontrent assez rarement. On peut considérer comme son chef-d'œuvre le paysage qui fait partie de la galerie Bridgewater à Londres, et qui, par la puissance de ses colorations et la hautaine liberté du faire, ne serait pas indigne de Rubens.

P. M.

Catalogue du musée d'Anvers, 1857.

WILFRID (Saint), apôtre des Frisons, né dans le Northumberland, vers 634, mort le 24 avril 709, au monastère d'Undal ou Oundle, petite ville du comté de Northampton. Ses parents étaient nobles. Ayant perdu sa mère, il embrassa à l'âge de quatorze ans la vie religieuse dans le monastère de Lindisfarne, s'instruisit dans les lettres sacrées et profanes, et passa quelque temps à Canterbury. Dans le but de connaître les usages de l'Église romaine, il partit vers 653 pour l'Italie avec Benoît Biscop, son compatriote. Il s'arrêta une année entière près d'Ennemond, évêque de Lyon, qui l'avait pris en affection au point de lui offrir sa nièce en mariage avec un emploi considérable. A Rome il se lia d'amitié avec le secrétaire du pape, l'archidiacre Boniface, qui acheva de l'instruire sur divers points de la discipline ecclésiastique. De retour à Lyon, il reçut la tonsure, et Ennemond se proposait de le faire déclarer pour son successeur, lorsque ce prélat fut assassiné à Châlon-sur-Saône par ordre d'Ebroïn (28 sept. 657). Après lui avoir rendu les derniers devoirs, Wilfrid se rendit en Angleterre, où Alcfrid, roi de Northumbrie, lui donna des terrains à Stamford pour bâtir un monastère et le nomma abbé de Ripon (661). En 664 il fut ordonné prêtre, et assista à la conférence de Whitby (Yorkshire), qui avait pour but de déterminer l'époque de la célébration de la pâque. Dans la même année, désigné pour l'évêché d'York, il se rendit à Compiègne pour se faire sacrer; mais pendant son absence, Ceadde, abbé de Lestinghe, fut placé sur le siége de cet évêché. Wilfrid se retira au monastère de Ripon, fit divers voyages pour l'instruction des peuples du royaume de Mercie, et fut remis en 669 en possession de l'évêché d'York. Il aida puissamment le roi Dagobert II à remonter sur le trône d'Austrasie, et fut déposé lui-même en 677 par la reine Ermenburge. Il quitta l'Angleterre avec Eddi Stephani (678), passa dans la Frise, dont il convertit presque tous les habitants, refusa l'évêché de Strasbourg, que lui offrait Dagobert, et se rendit à Rome en 679, où il assista au concile de Latran. Dans un synode rassemblé à cet effet, le pape Agathon le rétablit sur le siége d'York; mais à son arrivée en Angleterre, Wilfrid fut jeté en prison. Remis en liberté, il alla annoncer l'Évangile dans le Sussex et dans le West-sex. En 686 il remonta encore sur son siége; mais, obligé de le quitter en 691, il se retira près

d'Ethelred, roi de Mercie, gouverna pendant douze ans le diocèse de Lichfield, et fit en 703 un dernier voyage à Rome. Il mourut dans le monastère d'Oundle, où il s'était retiré. En 959 on transféra ses dépouilles dans la cathédrale de Canterbury, et on fixa au 12 octobre sa fête, qui jusqu'alors avait été célébrée le 24 avril. On a attribué, sans aucune preuve, quelques écrits à Wilfrid : *De catholico celebrandi paschatis ritu*, *De regulis monachorum*, etc.

Mabillon, *Acta sanctorum ordinis Bened.* — Tanner, *Bibl. anglica.* — Wright, *Biographia britannica litteraria*, t. Ier.

WILHELM (*Janus*), philologue allemand, né à Lubeck, en 1554, mort à Bourges, en juillet 1584. Après avoir fréquenté les universités de son pays, celle de Cologne entre autres pendant quatre ans, il demeura quelque temps à Paris, et se rendit à Bourges pour y entendre Cujas. Mais, à peine arrivé, il fut emporté par une fièvre ardente, à l'âge de trente ans. Ses travaux dénotaient une vaste lecture, une grande sagacité critique et une maturité de jugement surprenante. Voici l'appréciation que portait sur lui de Thou, dont il s'était concilié l'amitié; elle est conforme à celle de Juste Lipse : *Tanta erat in eo morum probitas, tantum in literis judicium, tanta in sermocinando suavitas, ut alium vix meminerim qui latine simili cum facilitate et puritate loqueretur, ut omittam raram in poetica facultatem, sive græca verteret, sive versus ex ingenio faceret.* On a de Wilhelm : *De magistratibus reipublicæ romanæ;* Rostock, 1577, in-8°, et dans le *Thesaurus* de Sallengre; — *Verisimilium lib. III;* Anvers, 1582, in-8°; — *Plautinarum quæstionum commentarius;* Paris, 1583, in-8°; reproduit ainsi que l'ouvrage précédent dans la *Lampas* de Gruter; — *Adversus Sigonium assertio non esse Ciceronis eam quæ illius nomine venditetur Consolationem ;* Paris, 1584, in-8° : l'opinion soutenue dans ce livre a été depuis entièrement confirmée; — quelques *Poésies* latines dans les *Deliciæ poet. german.*, t. III; — des *Notes* sur Cicéron, dans l'édition de Gruter, Hambourg, 1618; dans celle de Schrevelius, 1661, etc.; — deux *Lettres* à J. Lipse, dans *Epistolarum Sylloge* de Burmann.

Kleicker, *Bibl. eruditorum præcocium.* — Adam, *Vitæ philosophorum.* — Teissier, *Éloges.* — Pope Blount, *Censura.* — Moller, *Cimbria literata.* — Seelen, *De J. Gulielmi in literas meritis*; Lubeck, 1723, in-4°.

WILHEM (*Guillaume-Louis* BOCQUILLON, dit), compositeur français, né le 18 décembre 1781, à Paris, où il est mort, le 26 avril 1842. A dix ans, il suivit François Bocquillon, son père, à l'armée du Nord, et servit successivement dans la légion batave organisée à Amiens, dans le cinquième bataillon de tirailleurs et dans le dixième bataillon des sapeurs voltigeurs. En récompense de sa belle conduite à Furnes et à Zutphen, il reçut, le 5 avril 1794, les galons de sous-officier. Ce fut à cette époque qu'au risque de sa vie, il ne voulut point se séparer de son père, qui, devenu suspect, fut retenu quelques semaines en prison. A la fin de juillet 1795, il entra à l'Institut national fondé par le duc de Liancourt, et s'y livra avec succès à l'étude de l'histoire, des mathématiques, et surtout de la musique. On le destinait à l'industrie, mais les succès qu'obtinrent ses premières compositions, exécutées par les élèves de l'école, décidèrent de sa vocation, et le firent nommer élève au Conservatoire (déc. 1799). Il ne profita point de cet avantage, et continua ses études à Compiègne et à Saint-Cyr, où l'école fut successivement transférée. Nommé répétiteur de mathématiques, puis chargé de l'enseignement de la musique, il quitta le prytanée de Saint-Cyr pour s'établir définitivement à Paris. M. Jomard le fit admettre en 1806 au ministère de l'intérieur pour travailler à la relation de la campagne d'Égypte. De cette époque date sa liaison avec Béranger, alors simple expéditionnaire comme lui. En 1810 Wilhem obtint la place de professeur d'harmonie au lycée Napoléon. Frappé des avantages que présentait l'enseignement mutuel d'après la méthode de Lancaster, il conçut le projet d'en appliquer les principes à l'enseignement du chant dans les écoles, et s'occupa pendant toute une année de la création de tableaux analogues à ceux employés pour la lecture, et de divers essais sur des élèves de tout âge. Les résultats dépassèrent son attente, et le 1er octobre 1818 le chant fut introduit dans les écoles. Une médaille d'argent (1821) et la grande médaille d'or (1826), décernées à Wilhem par la Société pour l'instruction élémentaire, témoignèrent des succès obtenus. Mais une idée heureuse vint donner un nouvel éclat à sa renommée lorsqu'il imagina des réunions périodiques des élèves de toutes les écoles en un seul chœur, qu'il désigna sous le nom d'*Orphéon*. Le premier essai de cette méthode fut fait en octobre 1833, et l'exécution en fut si parfaite qu'elle excita le plus vif enthousiasme parmi l'auditoire. En 1834 la méthode Wilhem gagna les départements, et l'année suivante le conseil municipal de Paris vota l'adoption du chant dans toutes les écoles communales, et fit accorder à l'auteur le titre de directeur inspecteur, au traitement annuel de 6,000 fr. (6 mars 1835). En 1838 le chant fut compris dans l'enseignement universitaire. Les étrangers voulurent connaître le nouveau mode d'enseignement du chant; M. Hullah, membre délégué du conseil d'éducation de la Grande-Bretagne, assista aux cours d'adultes en 1840, et fit imprimer dès l'année suivante, à Londres, la traduction des tableaux et du corps de la méthode. Dans ses dernières années Wilhem se retira à Chaillot. Ayant appris la mort de Cherubini, son protecteur et son ami, il en fut profondément affligé, et composa à cette occasion un *Requiem* qu'il ne devait jamais faire chanter,

car, atteint d'une fluxion de poitrine, il expira le 26 avril 1842, à l'âge de soixante et un ans. On doit à Wilhem : *Guide de la méthode élémentaire et analytique de musique et de chant, en deux parties*; Paris, 1821-23, in-8°; — *Tableaux de lecture musicale et d'exécution vocale*; Paris, 1827-32, in-fol.; — *Manuel musical*; Paris, 1836, in-8°. Outre la musique de quelques-unes des plus jolies chansons de Béranger, *la Bonne vieille* entre autres, Wilhem a laissé un *Choix de psaumes*, à trois parties (Paris, 1836, in-12), et *l'Orphéon, répertoire de musique vocale en chœur* (ibid., 1837-40, 5 vol. in-8°). Affable, obligeant, plein de dévouement et de cœur, il ne rechercha point la fortune, et n'aima l'art que pour le servir.

Jomard, *Discours sur la vie et les travaux de G.-L. B. Wilhem*, Paris, 1842, in-8°. — Mme Niboyet, *Notice hist. sur la vie et les ouvrages de Wilhem*; Paris, 1843, in-12. — A. de Lafage, *Notice sur Wilhem*; Paris, 1844, in-8°.— Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

WILHEM. *Voy.* GUILLAUME.

WILKES (*John*), célèbre patriote anglais, né le 17 octobre 1727, à Londres, où il est mort, le 27 décembre 1797. Fils d'un riche distillateur, il se trouva de bonne heure placé au milieu d'une société d'hommes de lettres qui fréquentaient la maison de son père, et qui éveillèrent ses instincts littéraires. Après de bonnes études, il fut, sous la conduite d'un précepteur, envoyé à l'université de Leyde, où ses talents lui acquirent une certaine réputation. De retour en Angleterre, il mena à la fois une vie studieuse et dissipée, donnant une traduction d'Anacréon, et de bonnes éditions de Théophraste et de Catulle, et fréquentant la société élégante de son temps, où son esprit, sa conversation pleine d'agréments, lui gagnaient l'amitié de lord Temple et du premier Pitt. Un mariage qu'il contracta, en 1749, avec miss Mead, qui avait dix années de plus que lui, ne le ramena pas à un genre de vie plus grave, et une séparation, nécessitée par l'incompatibilité d'humeur des époux, fut prononcée en 1757. Nommé en 1754 sheriff du comté de Buckingham par l'influence de lord Temple, qui le fit choisir plus tard pour colonel de la milice, il fut élu en 1757 député du bourg d'Aylesbury. En 1761, le dérangement de sa fortune lui fit postuler de l'administration de lord Bute le poste d'ambassadeur à Constantinople, puis celui de gouverneur du Canada. Wilkes ne réussit pas plus dans l'une que dans l'autre de ces demandes, et quelques passages de ses lettres peuvent faire croire que le dépit qu'il en conçut ne fut pas étranger à la conduite politique qui allait bientôt jeter sur lui un si grand éclat. Peu après en effet il publia, sous le voile de l'anonyme son premier pamphlet (*Observations on the rupture with Spain*; Londres, fév. 1762, in-8°), et il adressa à lord Bute une dédicace ironique du drame de Ben Jonson, *la Chute de Mortimer* (1763).

Un intrigant fameux, Bubb Doddington, avait fondé pour défendre la politique de lord Bute un journal ayant pour titre *the Briton*. Wilkes y répondit en faisant paraître, le 2 juin 1762, le premier numéro du *North Briton*. D'un talent assez médiocre comme écrivain, il s'y montra du moins d'une hardiesse sans égale dans ses attaques contre le ministre. « Il savait, dit M. de Remusat, aiguiser l'injure, la mêler à la bouffonnerie, et compenser ainsi ce qu'il manquait à sa polémique d'élévation, de force et de fécondité. » Le cabinet tomba, et Wilkes se vanta d'y avoir contribué pour une bonne part. Son audace ne devait pas s'arrêter là. Quinze jours après parut le n° 45 du *North Briton*, où le roi Georges II était accusé d'avoir proféré un mensonge (*infamous fallacy*) dans son discours pour la prorogation du parlement (23 avril 1763). Sur l'ordre de lord Grenville, chef du nouveau cabinet, un mandat d'arrestation fut lancé; mais contrairement à l'usage et à la légalité, ce mandat était général (*general warrant*), c'est-à-dire qu'il n'était pas nominatif et atteignait quiconque serait regardé comme auteur ou complice de la publication incriminée. Dénoncé par l'éditeur du *North Briton*, Wilkes fut conduit à la Tour (30 avril). A la requête de lord Temple, un *writ* d'*habeas corpus*, c'est-à-dire une autorisation de faire juger si l'accusation était légale, ouvrit à Wilkes les portes de sa prison, et le renvoya devant la cour des plaids communs; là un verdict, précédé des conclusions très-fermes du chef de la cour, sir Charles Pratt (plus tard lord Camden), prononça son élargissement, en se fondant à la fois et sur l'illégalité d'un *general warrant* et sur la qualité de membre du parlement du prévenu (6 mai 1763). A cet arrêt, resté célèbre, le gouvernement répondit en destituant Wilkes et son protecteur lord Temple de leurs fonctions de colonel de la milice et de lord lieutenant du comté de Buckingham. Quant à Wilkes, à peine rentré chez lui, il écrivit aux secrétaires d'État une lettre qui se terminait ainsi : « Je trouve à mon retour que ma maison a été pillée, et je suis informé que les objets volés sont en la possession d'une ou de deux de vos seigneuries. J'insiste en conséquence pour que vous les fassiez rendre sur-le-champ à votre humble serviteur » En même temps il entamait un procès contre les officiers publics qui l'avaient illégalement arrêté, procès fameux, qui est une partie de l'histoire du droit constitutionnel de l'Angleterre, et qui fit de Wilkes, malgré ses mœurs décriées, un des champions les plus populaires des libertés anglaises.

A la rentrée du parlement, lord Granville saisit la chambre des communes du délit de libelle (nov. 1763). Après lecture du n° 45 du *North Briton*, une majorité de 273 voix contre 111 décida que cet écrit devait être brûlé par la main du bourreau. En même temps, lord Sandwich déférait à la chambre des lords un poëme lur-

lesque et indécent, attribué à Wilkes, et intitulé *Essay on woman*. Cette dénonciation était d'autant plus ridicule et odieuse que cet écrit, en admettant que Wilkes en fût l'auteur, n'avait été composé que pour égayer certaine société de plaisir dont lord Sandwich avait fait partie lui-même. Une grave blessure que Wilkes reçut dans un duel auquel il avait été provoqué par l'ancien secrétaire de la trésorerie Samuel Martin, vint ajouter encore à sa popularité. Il était encore retenu au lit lorsque fut discutée devant les communes la question de savoir si comme député il pouvait être poursuivi pour publication séditieuse sans l'autorisation de la chambre. Malgré un discours admirable de Pitt (lord Chatam), la majorité se prononça pour la poursuite immediate. Le 3 décembre le *North Briton* était livré au feu; mais ce fut le signal d'une terrible émeute. Le peuple arracha du bûcher le livre enflammé, et le porta en triomphe à Temple Bar. Trois jours s'étaient à peine écoulés que Wilkes obtenait une nouvelle satisfaction par un jugement de la cour des plaids communs qui condamna le secrétaire d'État Wood à lui payer 200 liv. st. (5,000 fr.) à titre de dommages intérêts pour l'arrestation illégale qu'il avait ordonnée. Après avoir refusé de recevoir les médecins que la chambre lui avait envoyés pour constater l'état de sa santé et prononcer le délai qu'il avait demandé pour comparaître devant elle, il se rendit de nouveau en France, où la société du temps lui fit une espèce d'ovation. Il y était encore lorsque la chambre, procédant comme s'il était présent, déclara, à la majorité de 239 voix contre 102, « le n° 45 du *North Briton* coupable des plus graves délits imputables à la presse », prononça l'expulsion de l'auteur, et ordonna qu'il fût procédé par le bourg d'Aylesbury à l'élection de son successeur (18-19 anv. 1764). A peu de jours de là, la cour du banc du roi déclara Wilkes coupable d'avoir publié le *North Briton* et l'*Essay on woman*. L'administration de Rockingham, qui succéda à celle de Grenville (juill. 1765), parut devoir rallier Wilkes au gouvernement. Retiré toujours en France, il fit deux fois incognito le voyage d'Angleterre pour négocier avec ce ministre, puis avec son successeur, le duc de Grafton : il demandait la remise entière des condamnations qu'il avait encourues, le payement de ses dettes, et une pension de 1,500 livres. Les tentatives qu'il fit auprès de lord Chatam, son ancien ami, n'eurent pas plus de succès, mais il s'en vengea cette fois en publiant en France une lettre amère contre ce ministre, qu'il accusait d'abandonner le parti qu'il avait autrefois servi (1). Après plusieurs années passées en France (1764) et en Italie (1765-1766), Wilkes revint en Angleterre pour les élections générales de 1768. Accueilli dans les rues de Londres par les plus bruyantes acclamations, il se présenta comme candidat aux électeurs de Brentford (Middlesex). Une émeute de joie célébra sa victoire (28 mars). Ayant alors présenté à la cour du banc du roi une requête, qui ne fut pas admise, pour se faire relever de la condamnation par contumace qui pesait sur lui, il allait être conduit en prison lorsque la multitude, assaillant la voiture dans laquelle il était déjà placé, le reconduisit en triomphe à sa maison de Spitalfield (10 mai). Le soir il se rendit volontairement à la prison; mais le lendemain une nouvelle émeute éclata. En même temps la cour du banc du roi, tout en relevant Wilkes des incapacités qui résultaient de sa position de contumace, le condamna à une amende de 1,000 liv. st. (25,000 fr.) et à un emprisonnement de vingt-deux mois.

Cependant sa nouvelle élection allait être dans le parlement l'objet d'orageux débats. Après avoir d'abord ajourné toute discussion à cet égard (mai 1768), la chambre décida, le 2 février 1769, que son expulsion pour libelle le rendait indigne de siéger, et que son élection était nulle. Le mois suivant il fut réélu, et pour la troisième fois expulsé. Après une nouvelle annulation de l'élection de Wilkes, le ministère crut trouver un expédient pour sortir de cette situation embarrassante, en obtenant du colonel Luttrell qu'il donnerait sa démission de membre des communes pour se porter candidat devant les électeurs de Middlesex. Cette fois encore Wilkes fut élu à une immense majorité; mais la chambre, ne se bornant plus à repousser Wilkes de son sein, déclara son concurrent membre du parlement. Mais alors la lutte fut entre le parlement et la nation, tout entière exaspérée d'une pareille illégalité. La faveur populaire s'attachant plus que jamais au député ainsi persécuté, de nombreuses souscriptions s'ouvrirent au profit de Wilkes, et ne s'élevèrent pas à moins de 20,000 liv. st. (500,000 fr.) en quelques jours. Sorti de prison en avril 1770, il remplit successivement, et par le choix populaire, les fonctions d'*alderman* de la cité, de sheriff (1772) et de lord maire (1774). Le 10 octobre de la même année, il fut envoyé au parlement par les électeurs du Middlesex, et le gouvernement, renonçant enfin à une lutte impopulaire, le laissa tranquillement prendre séance dans la chambre des communes. Il s'y montra très-opposé aux mesures qui amenèrent bientôt la rupture définitive des colonies d'Amérique d'avec la mère patrie, et obtint, le 3 mai 1782, après en avoir plusieurs fois renouvelé la motion, que le vote qui en 1769 avait admis à sa place le colonel Luttrell fût rayé des registres des délibérations du parlement. Mais à cette époque Wilkes avait vu diminuer peu à peu la popularité bruyante qui l'avait entouré.

(1) Cette lettre est remarquable en ce qu'elle devint, par suite de la réponse qu'y fit sir W. Draper, la cause et l'origine des fameuses *Lettres de Junius*, publiées dans le *Public Advertiser* (28 mai 1767).

Honore en 1779 de l'office de chambellan de Londres, il fut encore réélu au parlement en 1784. Mais en 1790 il se retira dans la vie privée, et mourut, à peu près oublié, le 27 décembre 1797. Il avait publié de son vivant un choix de *Lettres* et de *discours*, 1769, 3 vol. in-12, et deux autres recueils, *Discours*, 1787, 1 vol. in-8°. Depuis on a publié de lui de nombreuses et intéressantes lettres, sous les titres de *Letters to his daughter* (Londres, 1804, 2 vol. in-8°), et *Correspondence with his friends* (ibid., 1805, 2 vol. in-8°). E. Asse.

J. Almon, sa *Vie*, à la tête de sa *Corresp.*; 1805. — J. Seyfart, *Geschichte Wilkes*; Francfort, 1768, in-8°. — Cradock, *Life of J. Wilkes*; Lond., 1773, in-8°. — Lord Mahon, *Hist. of England*. — *Junius's letters*. — De Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*.

WILKIE (Sir *David*), peintre anglais, né à Cults (Fifeshire), le 18 novembre 1785, mort sur un paquebot, en vue de Gibraltar, le 1er juin 1841. Fils du pasteur de Cults, il se forma à l'académie d'Édimbourg, où il obtint le prix en 1803 pour son tableau de *Diane et Calisto*. Mais il ne s'attarda pas longtemps dans les sujets mythologiques. Arrivé à Londres en 1805, il suivit les leçons de l'Académie royale, et dès l'année suivante il exposait *les Politiques de village*. En quelques jours, Wilkie passa de l'obscurité à la gloire. On ne dit pas par quelle inspiration heureuse il adopta ce genre familier, où tant d'esprit et parfois tant de sentiment se lient à la plus patiente observation de la nature; mais lorsque nous songeons à l'accentuation qu'il donne aux physionomies de ses humbles personnages, à la coloration vigoureuse dont il revêt ordinairement ses travaux, et au caractère singulièrement significatif de ses gravures à l'eau-forte, nous sommes autorisés à penser que Wilkie s'est surtout formé par l'étude des œuvres d'Adrien van Ostade. Il exposa successivement *l'Aveugle qui joue du violon* (1807), *le Payement des fermages, le Doigt coupé, la Fête de village* (1811), *le Colin-Maillard, les Raccommodeurs de porcelaine*, et quelques autres tableaux dans lesquels le sentiment de la comédie se précise par une exécution spirituellement attentive à l'expression du moindre détail. Associé à l'Académie royale en 1809, il en devint membre titulaire en 1811. Cette première période du talent de Wilkie se prolonge jusqu'en 1825, et ses meilleures productions sont antérieures à cette dernière date. Un voyage sur le continent modifia son idéal, et malheureusement aussi ses méthodes. Wilkie visita la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, et lorsqu'il revint à Londres (juin 1828), après une absence de trois années, il substitua à son ancienne manière, si soignée et si incisive, un procédé de peinture plus large, un dessin plus lâché, une recherche moins loyale de l'esprit et du caractère. *La Prédication de John Knox* (1832), *la Jeune Fille de Saragosse, la Première Boucle d'oreille* (1835) disent combien sa seconde manière est au-dessous de celle qui lui avait valu ses premiers succès. Après la mort de Lawrence (1830), il fut nommé peintre ordinaire du roi, et en 1836 il reçut des lettres de noblesse. Pendant l'automne de 1840, il partit pour l'Orient; il visita Constantinople, la Terre Sainte et l'Égypte. A son retour, il tomba malade à Alexandrie; il s'embarqua néanmoins sur un paquebot qui devait le ramener à Londres; mais, son mal s'étant aggravé, il mourut à quelque distance de Gibraltar, et son corps fut le même jour jeté à la mer. Une statue lui a été élevée dans la Galerie nationale.

Deux parts doivent être faites dans l'œuvre de Wilkie : l'histoire négligera sans doute les peintures, inconsistantes et lâchées, qu'il a exécutées pendant les dernières années de sa vie; elle se rappellera toujours les tableaux intimes, sérieux, charmants, qu'il peignit de 1805 à 1825. Elle n'oubliera pas non plus ses eaux-fortes, où revit, avec moins de largeur sans doute, quelque chose de la spirituelle liberté de van Ostade. Mais bien qu'une parenté inconsciente l'unisse au maître hollandais, Wilkie ne fut nullement un imitateur. Il a été de son temps, il a surtout été de son pays. Étudier son œuvre familière, c'est étudier un des aspects les plus curieux de la vie anglaise. P. Mantz.

A. Cunningham, *Life of sir D. Wilkie*; Londr., 1843, 3 vol. in-8°. — Saunders, *Dict. of painters*. — W. Sandby, *Hist. of the royal Acad. of arts*, 1862. — Ph. Chasles, dans l'*Hist. des peintres*, livr. 125-126.

WILKINS (*John*), prélat anglais, né le 14 février 1614, à Fawsley, près Daventry, mort le 19 novembre 1672, à Londres. Il était fils d'un orfévre et avait le théologien John Dodd pour grand-père maternel. Après avoir pris ses degrés à l'université d'Oxford, il entra dans les ordres, et fut chapelain de Charles-Louis, comte palatin du Rhin. Lorsque éclata la guerre civile, il se rangea au parti du parlement, et épousa une sœur de Cromwell. Nommé en 1659 principal du collége de la Trinité à Cambridge, il perdit ce poste à l'époque de la restauration, fut pourvu d'une des cures de Londres. En 1668 il obtint, par le crédit du duc de Buckingham, l'évêché de Chester. Au jugement de Wood, c'était un homme qui avait de rares talents, critique curieux à divers égards, aussi versé dans les mathématiques et la philosophie nouvelle que dans les matières de la religion. On lui attribue l'invention d'une roue à mesurer, ou *perambulator*. Il fut l'un des premiers membres de la Société royale de Londres. On a de lui : *Discovery of a new world*; Londres, 1638, in-4°, et 1640, in-8°; trad. en français par Jean de la Montagne (*le Monde dans la lune*; Rouen, 1655-56, in-8°) : dans ce traité curieux, qui n'est qu'un badinage d'esprit, dans le genre de celui que Fontenelle publia plus tard, l'auteur cherche à prouver que la lune est un monde habité, et qu'il est possible d'établir un commerce avec elle; il s'appuie entre autres motifs sur les suivants : les taches

observées dans la lune sont des mers, des continents, des montagnes, de vastes plaines; elle a une atmosphère propre, et pour s'y transporter il suffit de construire un chariot volant dont la puissance motrice soit proportionnée à la grandeur; — *Discourse concerning a new planet*; ibid., 1640, in-8° : avec la même hardiesse d'opinions, Wilkins démontre que la terre n'est qu'une planète; et qu'il n'y a aucune raison, tirée des paroles de la Bible, des principes de la nature ou des observations astronomiques, qui prouve la fausseté du système de Kopernik; — *Mercury, or the secret and swift messenger*; ibid., 1641, 1694, in-8° : la lecture du *Nuntius inanimatus* de Godwin lui suggéra l'idée de proposer ses vues particulières sur la possibilité d'établir un caractère universel; — *Ecclesiastes, or a Discourse of the gift of preaching*; ibid., 1646, in-8°; 9e édit., 1718, in-8°; — *Mathematical magic*; ibid., 1648, 1680, in-8° : c'est un traité de l'invention des machines en deux livres; — *Discourse concerning the beauty of Providence*; ibid., 1649, in-8°; — *Discourse concerning the gift of prayer*; ibid., 1653, in-8°; trad. en français; — *An Essay toward a real character and a philosophical language*; ibid., 1668, in-fol. : Nodier range notre savant évêque « parmi les effrontés plagiaires, » parce qu'il aurait emprunté, sans le nommer, les bases de son livre à celui de l'Écossais Dalgarno, intitulé *Ars signorum*, 1661, in-8°. Mais il est évident, si l'on veut bien lire le ch. XIII du *Mercury, or the secret messenger* (1641), que Wilkins avait conçu le plan d'un caractère universel vingt ans avant que Dalgarno eût publié le sien; — *Of the principles and duties of natural religion*; ibid., 1675, in-8°; 8e édit., ibid., 1734, in-8°; — *Sermons*; ibid., 1682, in-8° : cet ouvrage et le précédent ont vu le jour par les soins de Tillotson. Les quatre plus singuliers opuscules de Wilkins ont été réimpr. ensemble sous le titre de *Mathematical and philosophical works*; Londres, 1708, in-8o, et 1802, 2 vol. in-8o, fig. P. L.

W. Lloyd, *Oraison funèbre de J. Wilkins*; 1672. — *Biogr. britannica*. — Wood, *Athenæ oxon.*, t. II. — Birch, *Life of Tillotson*. — Niceron, *Mémoires*, t. IV. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Nodier, *Mélanges extr. d'une petite bibliot.*, p. 231. — Flammarion, *les Mondes imaginaires*, 1865.

WILKINS (Sir *Charles*), orientaliste anglais, né en 1749, à Frome (Somerset), mort le 13 mai 1836, à Londres. Issu de la famille du précédent, il entra en 1770 au service de la Compagnie des Indes. Simple employé dans la forteresse de Malda (Bengale), il parvint, sans négliger ses devoirs, à acquérir assez de connaissance dans les langues de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde, pour pouvoir en 1778 réaliser la publication de la *Grammaire bengali* de Halhed, que la Compagnie avait jusque-là vainement tenté de faire imprimer à Londres. Pour obtenir ce résultat, Wilkins dut se faire à la fois fondeur, graveur et imprimeur, et ce fut grâce à sa science et à son habileté mécanique que la Compagnie parvint à posséder ce livre, si utile pour ses rapports avec les peuples de l'Inde, et bientôt après une série de caractères persans, qui lui servent encore aujourd'hui. Cependant Wilkins, au milieu de ces travaux, s'était de plus en plus convaincu de l'importance du sanskrit pour la connaissance des divers idiomes de la péninsule indienne. Encouragé par le gouverneur général W. Hastings et par sir William Jones, il fit de rapides progrès dans cette difficile étude, traduisit en 1781 un document écrit dans cette langue (*Royal grant of land by one of the ancient rajas of Hindostan*; Calcutta, in-4°), et contribua beaucoup, en 1784, à la fondation de la *Literary Society of Calcutta*. La même année il acheva la première traduction du *Bhagavad Guita*, épisode du *Mahâbhârata*, et en obtint l'impression par l'intermédiaire de W. Hastings, aux frais de la Compagnie (*The Bhagvat-Geeta, with notes*; Londres, 1785, gr. in-4°; trad. en français en 1787 par Parraud). Rentré en Angleterre en 1786, pour se soustraire à l'influence pernicieuse du climat de l'Inde, Wilkins employa les loisirs de son séjour à Bath en donnant une traduction anglaise de l'*Hitopadesa* (Bath, 1787, in-8o). Sa passion pour la science ne le rendit pas ingrat pour W. Hastings, son premier protecteur, et il lui donna des témoignages constants de son dévouement pendant le long procès que celui-ci eut à soutenir au sujet de son administration. Après avoir traduit du sanskrit l'*Histoire de Doushmanta et de Sacontalâ*, autre épisode du *Mahâbhârata* (1795), il s'occupa avec ardeur d'une grammaire sanskrite, dont il grava et fondit lui-même les caractères, mais dont un incendie, qui dévora une grande partie des matériaux qu'il avait péniblement amassés, recula la publication jusqu'en 1808 (*A Grammar of the sanskrit language*; Londres, in-4°). Dans l'intervalle, la Compagnie des Indes l'avait placé en 1801 à la tête de sa riche bibliothèque, et nommé bientôt après examinateur pour les langues orientales au collége civil d'Haileybury et au collége militaire d'Addiscombe, qu'il venait de fonder (1806). Les études sanskrites, que sa *Grammaire* avait déjà rendues plus faciles, lui durent encore un nouveau service par la publication d'un recueil de racines sanskrites, (*Dhâtoumandjarî*; Londres, 1815, in-4°). Il avait encore surveillé une nouvelle édition du *Dictionnaire arabe et persan* de Richardson (1806-10). Élu associé étranger de l'Institut de France, il reçut en 1825 de la *Royal Society of literature* une médaille d'or frappée en son honneur avec cette inscription : *Carolo Wilkins, literaturæ sanscritæ principi*, et en 1833 Georges IV lui conféra le grade de commandeur de l'ordre des Guelfes. L'une de ses filles

a épousé William Marsden, orientaliste distingué.

The English cyclop., biogr.

WILLAN (*Robert*), médecin anglais, né le 12 novembre 1757, à Hill, près Sedburgh (Yorkshire), mort le 17 avril 1812, à Madère. Élevé dans les doctrines de la secte des quakers, il fut destiné à la carrière médicale par son père, Robert, qui exerçait lui-même l'art de guérir, acheva ses études à Édimbourg, et y obtint en 1780 le grade de docteur sur sa thèse *De jecinoris inflammatione*. En 1781, il s'établit à Darlington (comté de Durham), et analysa les eaux sulfureuses de Croft, qu'il signala comme excellentes pour le traitement des maladies de la peau. En 1782 il vint à Londres, fut presque aussitôt nommé médecin du dispensaire public qui venait d'être fondé dans Carey-Street, et fit de cet établissement le modèle de ceux du même genre établis dans la capitale. Le collége de médecine l'ayant admis en 1785, Willan donna quelques leçons publiques sur la théorie et la pratique médicale. Mais cet essai dans la carrière du professorat ne lui réussit pas, et, revenant à l'exercice de son art, il eut l'heureuse idée d'ouvrir dans son dispensaire une sorte d'école pratique où, sous sa direction, se formèrent au lit même du malade la plupart des jeunes médecins qui plus tard se firent un nom dans la science. En 1803, la faiblesse de sa santé le détermina à en résigner la direction. Son état s'étant aggravé, il partit le 10 octobre 1811 pour l'île de Madère, dont le climat lui paraissait favorable; une amélioration passagère dans son état lui avait fait concevoir l'espérance de retourner bientôt en Angleterre, lorsqu'il mourut dans sa cinquante-cinquième année. Il était membre de la Société royale et de la Société des antiquaires. Comme médecin, la réputation de Willan est due surtout à l'étude particulière qu'il fit des maladies cutanées. Le premier en effet il prit pour base de leur classification la forme élémentaire des éruptions. Telle fut l'idée principale du bel ouvrage qu'il publia sous le titre de *Description and treatment of cutaneous diseases*; Londres, 1798-1808, 4 part., in-4°, fig. col., et consacré aux éruptions dartreuses, aux maladies squammeuses de la peau, à la rougeole, à la fièvre scarlatine et aux affections vésiculaires. La mort empêcha l'auteur d'achever ce grand travail, qui devait comprendre encore quatre ordres de maladies, caractérisées par l'apparition des pustules, des vésicules, des tubercules et des taches. Les matériaux considérables qu'il avait rassemblés sur ce sujet furent remis à Bateman, un de ses élèves, qui les utilisa dans ses *Delineations of the cutaneous diseases* (Londres, 1815), gr. in-4°, pl.). On doit encore à Willan : *Observations on the sulphur waters of Croft*; Londres, 1782, in-8°; — *History of the ministry of Jesus-Christ*; ibid., 1782, in-8°; réimpr. en 1786, avec des notes; — *Reports on the diseases of London*, 1796-1800; ibid., 1801, in-12; — *On vaccine inoculation*; ibid., 1806, in-4°; ainsi que des articles nombreux dans plusieurs recueils spéciaux. On a réuni ses différents écrits médicaux sous le titre de *Miscellaneous works*; Londres, 1821, in-8°.

Sketch of the life of R. Willan; Édimb., 1813, in-4°. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

WILLAUMEZ (*Jean-Baptiste-Philibert*, comte), marin français, né le 7 août 1763, à Belle-Ile-en-Mer, mort le 17 mai 1845, à Suresnes, près Paris. Fils d'un ancien chef canonnier garde-côtes, il s'instruisit dans les mathématiques, l'hydrographie, la science des constructions navales et même l'astronomie. Embarqué, en 1777, en qualité de mousse, il assista à plusieurs combats contre les Anglais, et fut employé, en 1782, comme premier pilote sur la frégate *l'Amazone*, commandée par M. de Vaudreuil. Au retour d'une navigation de plusieurs années, il reçut du roi, en récompense de ses services, le présent d'un cercle de réflexion, auquel était jointe une lettre du ministre de la marine (1788). Parti comme enseigne avec d'Entrecasteaux, qu'il accompagnait dans l'expédition entreprise pour rechercher les traces de la Pérouse, ce fut en mer qu'un ordre cacheté, ouvert seulement à une certaine hauteur, lui conféra le grade de lieutenant et la croix de Saint-Louis (1790). Après la mort d'Entrecasteaux, les deux frégates placées sous ses ordres revenaient en France, lorsque, à Batavia, elles faillirent être sequestrées par le gouvernement hollandais. Willaumez fut du nombre des officiers qui, fidèles à la France encore plus qu'à la nouvelle république, luttèrent énergiquement contre cet acte de violence. Arrêté lui-même un instant, il fut cependant relâché, et parvint à gagner l'île de France. Appelé au commandement en second de *la Prudente*, une des deux frégates qui étaient à l'ancre dans le Port-Louis, il prit part au glorieux combat qui força les vaisseaux anglais à rompre le blocus de notre colonie (22 oct. 1794). Rentré en France sur le brick *le Léger*, il fut appelé comme capitaine de la frégate *la Régénérée* à faire partie de l'escadre du contre-amiral de Sercey, et se distingua dans le combat naval livré le 8 septembre 1796 dans le détroit de Malacca. Il reçut dans la grande expédition de Saint-Domingue le commandement du vaisseau *le Duguay-Trouin*. Passé sur *la Poursuivante*, frégate délabrée, il naviguait dans les mers des Antilles, lorsqu'eut lieu la rupture de la paix d'Amiens (mai 1803). Attaqué à l'improviste par *l'Hercule*, vaisseau anglais de 74, il se défendit avec une telle énergie qu'il le mit hors de combat et le força à prendre la fuite. Nommé contre-amiral en 1804, son énergie et son habileté le firent alors choisir par Napoléon pour commander l'escadre légère formant l'avant-garde de la flotte de Ganteaume (1805). Dans une des fréquentes sorties que cet

amiral faisait exécuter du port de Brest à celui de Bartheaume, Willaumez, monté sur *l'Alexandre* et suivi des vaisseaux *le Foudroyant* et *l'Impétueux* et de deux frégates, reçut le feu de la flotte de l'amiral Cornwallis, et lui tint bravement tête (22 août 1805). A la fin de cette année, il fut mis à la tête d'une escadre de six vaisseaux et de deux frégates avec ordre de se rendre au cap de Bonne-Espérance et de faire le plus de mal possible au commerce anglais. Parmi ses officiers se trouvait le jeune Jérôme Bonaparte, capitaine du *Vétéran*, pour lequel l'empereur avait recommandé de n'avoir aucun égard particulier. Mais les Anglais venaient en ce moment même de s'emparer du cap de Bonne-Espérance, et Willaumez, après avoir enlevé de nombreux convois dans les parages de l'Afrique, de l'Amérique et de la Jamaïque, et s'être emparé de l'île de Monsarrat, fut assailli, dans la nuit du 19 au 20 août 1806, par une terrible tempête qui jeta trois de ses vaisseaux sur les côtes des États-Unis et le força à regagner le port de Brest. Sur sa route, à la hauteur de la Havane, il avait rencontré et mis en fuite la frégate anglaise *l'Anson* (15 sept. 1806). Condamné à l'immobilité par le blocus rigoureux que les flottes de l'Angleterre exerçaient sur les ports de France, il ne fut placé qu'en 1811 à la tête de la flottille réunie au Zuyderzée; mais les funestes campagnes de 1812 et de 1813 l'empêchèrent d'y rendre aucun important service. Nommé par Louis XVIII commandant de la Légion d'honneur (18 août 1814), et vice-amiral (18 août 1819), il employa les loisirs que la paix lui avait faits à la rédaction d'un *Dictionnaire de marine* (Paris, 1820, 1825, 1831, in-8°, pl.), ouvrage devenu classique, et refondu par M. Ed. Bouet. Le gouvernement de Juillet l'appela à prendre une part plus active à l'administration de la marine en lui confiant les fonctions d'inspecteur général des ports (22 juill. 1833) et de président du conseil des travaux de la marine (14 janv. 1834). Il fut élevé, le 3 octobre 1837, à la dignité de pair de France et admis à la retraite, le 20 novembre suivant. A cette époque, il fut choisi pour donner au prince de Joinville les premières notions de la science navale. Ce fut probablement pour reconnaître le zèle qu'il avait apporté dans l'exercice de ces fonctions delicates que Louis-Philippe lui conféra le titre héréditaire de comte (7 avril 1843), qui a été transmis après sa mort à Jean-Édouard Bouët-Willaumez, son fils adoptif.

Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.*, suppl. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 2e partie. — Boyer, son *Éloge*, dans *le Moniteur*, 1846, p. 1925.

WILLDENOW (*Charles-Louis*), botaniste allemand, né en 1765, à Berlin, où il est mort, le 10 juillet 1812. Fils d'un pharmacien, il montra dès l'enfance beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, et commença même à réunir une collection d'insectes et d'oiseaux; mais c'était l'étude des plantes qui l'attirait surtout. Après avoir étudié la médecine à Halle, et la chimie à Langensalza sous la direction de Wiegleb, il fut reçu docteur en 1789, et s'établit à Berlin. Élu membre de l'Académie des sciences en 1794, il professa d'abord l'histoire naturelle au collége royal de médecine (1798), puis la botanique à l'université (1801). Quelques années après, il devint directeur du jardin botanique; cet établissement, alors presque insignifiant, fut entièrement transformé par ses soins, et s'enrichit de plus de cinq mille plantes de toutes les contrées du globe. Après avoir fait diverses excursions scientifiques, notamment en Autriche et dans le nord de l'Italie, il vint en 1811 à Paris, où l'appelait Humboldt, qui lui confia le classement des plantes qu'il avait rapportées d'Amérique. Il mourut à son retour dans sa patrie, âgé de quarante-sept ans. Son herbier, qui comprenait plus de vingt mille espèces, fut acquis pour la bibliothèque de l'Université. Willdenow, qui était membre des principales sociétés savantes de l'Europe, mérite une place parmi ceux qui ont hâté les progrès de la botanique. Ses principaux ouvrages sont: *Floræ berolinensis prodromus*; Berlin, 1787, in-8°; — *De achilleis*; Halle, 1789, in-8°; — *Historia amaranthorum*; Zurich, 1790, in-fol., fig. col.; — *Phytographia*; Erlangen, 1794-95, 2 livr., in-fol., fig.; — *Berlinische Wilde Baumzucht* (les Arbres cultivés à Berlin en plein air); Berlin, 1796, 1811, in-8o : l'auteur en décrit, dans la 2e édit., 790 espèces; — *Species plantarum*; Berlin, 1797-1810, 5 vol. en 9 part., in-8o : ce répertoire, beaucoup trop développé, embrasse à peu près toutes les plantes connues jusque alors; l'auteur y a déployé une immense érudition et une critique éclairée; — *Grundriss der Kræuterkunde* (Éléments de botanique); Berlin, 1798, in-8°; 5e édit., 1810 : ouvrage qui a été longtemps classique, et dont Link a donné deux édit. augmentées, en 1821 et en 1829; — *Hortus berolinensis*; Berlin, 1803-10, 10 livr. in-8o, avec 110 pl.; — *Anleitung zum Selbststudium der Botanik* (Guide pour étudier seul la botanique); Berlin, 1804, 1822, 1832, in-8°; — *Enumeratio plantarum horti regii berolinensis*; Berlin, 1809, in-8°, suivi d'un *Supplément* de Schlechtendahl, 1823, où sont exposées les améliorations que ce jardin doit à Willdenow. On doit encore à ce dernier divers opuscules, des mémoires dans le recueil de l'Académie de Berlin, des éditions annotées de la *Philosophia botanica* de Linné (Berlin, 1790, in-8o), de la *Flora cochinchinensis* de Loureiro (ibid., 1793, 2 vol. in-8°), une traduction allemande de l'*Histoire des champignons* de Balton (ibid., 1795-97, 2 vol. in-8°), etc.

Schlechtendahl, *Notice*, dans le *Magazin der Gesellschaft der Naturfreunde*, t. VI. — *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, ann. 1813.

WILLE (*Jean-Georges*), graveur allemand, né le 5 novembre 1715, dans les environs de Kœnigsberg (Hesse-Darmstadt), mort le 5 avril

1808, à Paris. Il était fils d'un bourgeois de Kœnigsberg, et l'aîné de six garçons et d'une fille. Tout enfant il montra de grandes dispositions pour le dessin, en apprit les éléments chez un peintre nommé Kuhn, et se rendit en 1736 à Paris. Largillière, chez qui il se présenta, l'accueillit favorablement, et lui permit de faire de quelques-uns de ses tableaux des copies dont il se montra satisfait. Mais Wille abandonna bientôt les pinceaux pour se consacrer à la gravure. Après avoir travaillé quelque temps pour un orfèvre nommé Lelièvre, il entra chez le marchand d'estampes Odieuvre, qui lui commanda un certain nombre de portraits des rois de France, qu'il lui payait vingt livres la pièce. Rigaud, qui reconnut en lui un artiste d'avenir, lui donna quelques travaux. Wille exécuta en 1741 avec son camarade Schmidt le portrait de *Charles de Saint-Albin, archevêque de Cambrai*; en 1742, d'après son propre dessin, celui de l'architecte *Briseux*. Sa réputation s'établit d'une façon complète lorsqu'il eut mis au jour les portraits du *maréchal de Belle-Isle* (1743) et du *maréchal de Saxe* (1745). Pendant assez longtemps encore il ne grava guère que des portraits, parmi lesquels il faut placer au premier rang ceux de *Nicolas Lecat*, d'après Thomiers; du *maréchal de Lowendal*, d'après la Tour, du *comte de Saint-Florentin* et du *marquis de Marigny*, d'après Tocqué. Ce fut seulement en 1754 qu'il entreprit de graver des compositions. *La Mort de Cléopâtre*, d'après G. Netscher, fut sa première, et elle obtint un succès qui l'encouragea à suivre cette voie; car, à dater de cette époque, il ne publia guère que des sujets dont il emprunta les modèles à Adrien van Ostade, Terburg, Metzu, Gérard Dow, Schenau, Dietrich, ou même à son fils. Plusieurs de ces estampes sont aujourd'hui fort recherchées : elles rendent avec une fidélité louable les œuvres qu'elles reproduisent, et quelques-unes, comme *l'Instruction paternelle*, *les Musiciens ambulants*, *la Gazetière hollandaise*, et *le Petit Physicien*, ont le privilège de jouir parmi les amateurs de la plus grande estime. Si l'on compare toutefois cet artiste à ses devanciers, on est contraint de regretter l'aspect trop métallique de ses œuvres. Les accessoires sont traités avec la même précision que les parties importantes, et il résulte de cette uniformité de travail une monotonie regrettable et une dureté générale, qui atténue, en le disséminant, l'intérêt de l'œuvre. Wille forma un grand nombre d'élèves, entre autres Schultze, Schmutzer, J.-G. Muller et Berwic.

Son fils, *Pierre-Alexandre*, fut un peintre de talent, et il a laissé quelques aquarelles estimables. G. D.

Mémoires et Journal de J.-G. Wille; Paris, 1857, 2 vol. in-8°, publiés par G. Duplessis. — Ch. Le Blanc, *Catalogue de l'œuvre de J.-G. Wille*; Leipzig, 1847, in-8°.

WILLEBROD. *Voy.* BOSSCHAERT.

WILLEMET (*Pierre-Remi*), naturaliste français, né le 13 septembre 1735, à Norroy-sur-Moselle, mort le 21 juin 1807, à Nancy. Ses parents étaient d'origine suédoise; trop pauvres pour lui donner une éducation libérale, ils le confièrent à son oncle, apothicaire à Nancy. Ce fut dans cette officine qu'il apprit la botanique et l'histoire naturelle, et il en eut à son tour la direction après avoir été agrégé en 1762 au collége de pharmacie. Pendant la révolution il professa à l'école centrale de Nancy, et il fut mis à la tête du jardin des plantes de cette ville. Lié d'amitié avec Haller, Vicq d'Azyr et Linné, il fut élu membre ou associé d'un grand nombre d'académies en France et à l'étranger. On a de lui : *Essais botaniques, chimiques et pharmaceutiques sur quelques plantes indigènes substituées à des végétaux exotiques*; Nancy, 1778, in-8° : ce mémoire, rédigé avec Coste, avait été couronné en 1776 par l'Académie de Lyon; il reparut avec des addit. et le titre de *Matière médicale indigène*; ibid., 1783, in-8°; — *Phytographie économique de la Lorraine*; ibid., 1780, in-8°; réimpr. sous le titre de *Phytographie encyclopédique, ou Flore de l'ancienne Lorraine*; ibid., 1805, 1808, 3 vol. in-8° : c'est le meilleur ouvrage de l'auteur, qui l'a écrit d'après le système sexuel; — *Lichenographie économique*; Lyon, 1787, in-8°; — *Monographie des plantes étoilées*; Strasbourg, 1791, in-8°; — *Ornithologie abrégée de la France*; Neuwied, 1795, in-4°, anonyme; — *Catalogus plantarum horti botanici nanceiensis*; 1802. Willemet a fourni beaucoup d'articles au *Dictionnaire de pharmacie* de *l'Encyclopédie méthodique*, au *Journal de physique*, etc. Il a laissé en manuscrit une *Bibliographie des écrivains naturalistes*.

WILLEMET (*Pierre-Remi-François de Paule*), fils du précédent, né le 2 avril 1762, à Nancy, mort en août 1790, à Seringapatam. Il montra pour l'étude les dispositions les plus brillantes, et fut reçu docteur en médecine en 1783, dans sa ville natale, où il s'établit. S'étant embarqué pour l'Inde avec les ambassadeurs de Tippou-Saïb (1789), il essuya à Pondichéry de telles persécutions de la part du gouverneur anglais que sa santé en fut gravement altérée, et qu'il mourut peu de temps après son arrivée à Seringapatam. Ce jeune savant a laissé des traductions de l'anglais et quelques écrits de peu d'importance.

A. de Haldat, *Éloge de P.-R. Willemet*; Nancy, 1807, in-8°. — J. Lamoureux, *Notice biogr. sur Willemet*; Bruxelles, 1808, in-8°. — Millin, *Notice sur Willemet fils*; Paris, 1790, in-4°.

WILLEMIN (*Nicolas-Xavier*), antiquaire français, né à Nancy, le 5 août 1763, mort à Paris, le 23 janvier 1833. Amené fort jeune à Paris, il y apprit la gravure en taille-douce, et eut pour maîtres de dessin Taillasson et Lagrenée. Il ne tarda pas à montrer un goût décidé pour l'étude et la reproduction des antiquités.

C'est principalement sur nos antiquités nationales que portèrent ses travaux; des recherches dans les bibliothèques, des voyages dans un grand nombre de départements le mirent à même de faire connaître beaucoup d'objets ignorés. Il se forma une belle collection de meubles et d'ustensiles du moyen âge et de la renaissance. En 1825, il reçut de Charles X une médaille d'or. La Société royale des antiquaires l'avait admis en 1821 parmi ses membres. Les événements politiques de 1830, en lui enlevant une partie de ses souscripteurs, avaient épuisé ses ressources pécuniaires, et il se vit obligé de vendre sa collection, qui fut dispersée. Après deux années de souffrance et de langueur, il succomba à une attaque de paralysie, à l'âge de soixante-neuf ans. Les publications de Willemin, dont il fit les dessins et les gravures, ont été exécutées avec beaucoup de soin et de goût; en voici les titres: *Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, leurs instruments de musique, leurs meubles*, etc. (texte par l'abbé de Tersan); Paris, 1798-1802, 2 vol. gr. in-fol.; — *Monuments français inédits, pour servir à l'histoire des arts, des costumes civils et militaires, armes et meubles*, etc.; Paris, 1806-33-39, 50 livr., in-fol.; le texte est d'André Pottier; cette magnifique collection rendit un éminent service aux arts et à l'industrie; — *Collection des plus beaux ouvrages de l'antiquité, statues, bustes, groupes*, etc.; Paris, s. d., 2 vol. in-4°; — *Monuments de l'antiquité et du moyen âge de la France et de l'Italie* (texte par Fs. de Saint-Léger); 1re livraison (et unique); ibid., 1825, in-fol.

Gilbert, *Notice*, dans les *Mém. de la Société des antiquaires*, nouv. ser., t. II.

WILLERAM ou **WALRAM**, savant moine allemand, natif de Franconie, mort le 7 mai 1085, à Ebersberg (Bavière). A son retour de Paris, où il était allé étudier la philosophie et les belles-lettres sous des maîtres habiles, il fut nommé chanoine à Bamberg; mais bientôt il prit l'habit religieux, et se retira dans un couvent à Fulda. Le bruit de sa piété, de ses mérites et de son savoir parvint jusqu'à l'empereur Henri III, qui lui donna l'abbaye d'Ebersberg (1048), où il passa le reste de ses jours. On lui doit une double paraphrase du *Cantique des cantiques*, l'une en vers hexamètres latins, l'autre en prose, dans la langue des anciens Francs. Ce double travail se conserve en manuscrit, à Heidelberg, à la bibliothèque de Rhediger à Breslau, à Vienne; la plus ancienne copie est à l'abbaye d'Ebersberg. La paraphrase latine a été mise au jour pour la première fois par Menrad Molther, d'Augsbourg, sous ce titre: *Wilrami abbatis in Cantica Salomonis mystica explanatio*; Haguenau, 1528, pet. in-8°. Paul Merula publia à son tour les deux textes avec des notes et une traduction hollandaise: *Willerami Paraphrasis gemina in Canticum canticorum, prior rhythmis latinis, altera veteri lingua francica*; Leyde, 1598, pet. in-8°. Mais, malgré tout son mérite, son édition, faite d'après un mauvais manuscrit, reste incorrecte et peu fidèle. Celle qu'a donnée en allemand Marquard Freher, d'après le manuscrit de Heidelberg, est plus estimée: *Uhralte Verdolmetschung des hohen Liedes Salomonis*; Worms, 1631, in-8°. L'auteur du *Thesaurus antiq. teuton.*, Schilter, eut l'idée d'y renfermer l'ouvrage de Willeram; mais il mourut avant qu'il eût eu le temps de réaliser son projet; son travail cependant, trouvé dans ses papiers, vit le jour grâce aux soins de Scherz, qui s'imposa la tâche de le compléter (Ulm, 1726, in-fol.). Depuis il a paru en allemand une autre édition de cet ouvrage (Breslau, 1827, in-8°), par les soins de M. de Fallersleben. « La paraphrase francique, dit Küttner, a un grand mérite pour ceux qui veulent étudier notre langue dans ses sources. Willeram nous est parvenu par d'excellents manuscrits, qui nous ont transmis sa pensée dans toute sa simplicité, sa force et sa hardiesse. »

F. Junius, *Specimen observat. in Willerami Paraphrasin*; Amst., 1655, in-8°. — Trithelm, *Catal. viror. illustr. German.* — *Acta eruditorum*, 1733. — Küttner, *Charakteren deutscher Dichter.* — Jördens, *Lexicon.* — Gley, *Langue et littér. des anciens Francs.*

WILLIAM. *Voy.* GUILLAUME.

WILLIAMS (*John*), prélat anglais, né le 25 mars 1582, au château d'Aber-Conway (comté de Caernarvon), où il est mort, le 25 mars 1650. Admis en 1599 au collége de Saint-Jean (Cambridge), il y montra une facilité particulière pour apprendre les langues, et fut reçu en 1605 maître ès arts. Il entra dans les ordres en 1609, et obtint en 1611 la cure de Grafton-Regis (Northumberland), et, ce qui devait bien davantage contribuer à sa fortune, la place de chapelain du chancelier Egerton. Ces dernières fonctions lui ouvraient en effet l'accès de la cour, et il en profita pour se faire bien venir du roi Jacques Ier, qui du reste l'avait précédemment remarqué à l'occasion d'un démêlé survenu entre lui et l'université de Cambridge, dont Williams avait été chargé de défendre les intérêts. En même temps il acquérait si bien, par son zèle et son savoir, la confiance de lord Egerton, que celui-ci lui légua à sa mort tous ses manuscrits, fruit d'un travail de cinquante années (1617). Deux ans plus tard il devint chapelain ordinaire du roi (1619), puis doyen de Salisbury. Il obtint la protection du tout-puissant Buckingham en aidant à son mariage avec la riche héritière des Rutland, à laquelle il avait fait abjurer le catholicisme pour entrer dans le sein de l'Église anglicane (1620). Pourvu à cette date du doyenné de Westminster, Williams travailla indirectement à la haute fortune qui lui était réservée, en conseillant à Buckingham de sacrifier lord Bacon à l'indignation publique, qui commençait à le menacer lui-même; et telle fut la reconnaissance que lui en eut le premier ministre qu'il

n'hésita pas à le donner pour successeur au chancelier (10 juill. 1621). Dans le même mois, Williams fut promu à l'évêché de Lincoln, avec autorisation de conserver tous les bénéfices dont il jouissait (1). Habile autant qu'ambitieux, il employa une grande partie de ses immenses revenus à se faire à la cour de nombreux partisans qui l'instruisaient de tout, et fit de grands efforts pour perdre l'archevêque Abbot, accusé d'avoir tué à la chasse un valet de lord Zouch, et dont il convoitait l'opulente succession. Mais lui-même ne tarda pas à inspirer des craintes à Buckingham, qui, jaloux de son influence, conspira sa ruine de concert avec Laud. Toutefois Williams se maintint jusqu'à l'avénement de Charles Ier, époque à laquelle le crédit, plus fort que jamais, de Buckingham lui fit retirer les sceaux (oct. 1626). Dès lors il devint dans la chambre haute, où il continua à siéger au banc des évêques malgré la défense qu'il en avait reçue du roi, un des membres les plus ardents de l'opposition, et un des promoteurs de la *pétition des droits* (27 mars 1628). Son rival acharné, Laud, l'accusa devant la chambre étoilée d'avoir révélé les secrets de la couronne et, après l'avoir convaincu de subornation de témoins, le fit condamner, en 1636, à une amende de 10,000 liv. st. à la suspension de toutes ses charges, et à un emprisonnement dont la durée n'aurait de limite que le bon plaisir royal. Enfermé à la Tour, Williams se refusa à tous les accommodements qui lui furent proposés, et ne recouvra la liberté qu'en novembre 1640, sur l'intervention menaçante du long parlement. Les événements avaient alors fait sentir à Charles Ier la nécessité de s'entourer d'hommes qui, sans être hostiles à la royauté, étaient vus favorablement de la nation. Devenu alors un des conseillers du roi, Williams contribua à lever les scrupules qui l'avaient jusque-là empêché de signer la sentence de mort portée contre Strafford (10 mai 1641). Nommé la même année à l'archevêché d'York, il défendit énergiquement le droit pour les évêques de siéger dans le parlement, et subit une détention passagère à la Tour pour avoir été l'instigateur d'une protestation des autres évêques contre le bill qui les excluait. Il suivit ensuite le roi à York et à Oxford. Mais aussi versatile dans sa conduite que facile sur les moyens de gouvernement, Williams, après avoir fortifié pour le roi son château d'Aber-Conway, où il s'était retiré, refusa, en 1647, de le remettre au colonel Owen, et s'unit même aux troupes du parlement pour le reprendre sur ce chef royaliste. Depuis lors il disparut de la scène politique, et mourut au milieu des pratiques de la plus rigoureuse dévotion. Clarendon l'a accusé, non sans quelque raison, de s'être montré vain, perfide et vindicatif. On a de Williams : *The Holy Table, name and thing*; 1637, in-4o.

(1) On remarqua qu'il réunit alors en lui la série complète de toutes les dignités ecclésiastiques.

Hackel, *Memorial offered to the great deservings of J. Williams*; Lond., 1658, in-fol. — Phillips, *Life of J. Williams*; Cambridge, 1703, in-8o. — Campbell, *Lives of the lords chancellors*, 1re série.

WILLIAMS (Sir *Charles* HANBURY), diplomate et poëte anglais, né en 1709, mort le 2 novembre 1759. Fils de John Hanbury, un des directeurs de la *South Sea Company*, il adopta le nom de son parrain Charles Williams. Après avoir terminé ses études à Eton, il voyagea pendant quelques années. Élu membre du parlement en 1733, il fut un des partisans les plus zélés de Walpole, et le servit moins par ses votes que par les chansons politiques qu'il improvisait avec une grande facilité. En 1739, il obtint l'emploi de trésorier de la marine. Nommé chevalier en 1746, il occupa l'ambassade de Dresde, et en 1749 celle de Berlin. Il était revenu depuis 1751 à Dresde lorsqu'il fut envoyé à Saint-Pétersbourg avec mission de décider l'impératrice à former avec l'Autriche et l'Angleterre une triple alliance contre la France. Ses premières tentatives furent couronnées d'un plein succès; mais, en définitive, la négociation échoua. Cet échec exerça une influence fâcheuse sur la santé morale et physique de Williams. Déjà malade en quittant la Russie en 1757, il avait complétement perdu la raison à son arrivée en Angleterre. Williams était un des plus brillants causeurs de son temps; il vécut dans l'intimité d'Horace Walpole, de lord Holland, de Littleton et de Fielding. Il existe plusieurs recueils de ses poésies sous les titres de *Poems* (Lond., 1763, in-8o), d'*Odes* (1775, in-12), et de *Works* (1822, 3 vol. in-8o). Cette dernière publication, faite par H. Walpole, a été l'objet d'une critique sévère dans la *Quaterly Review*, où il est dit : « Dans aucun ouvrage nous n'avons trouvé rassemblés autant de passages d'une obscénité et d'une impiété aussi révoltantes. »

English Cyclop. — H. Walpole, *Notice* en tête des *Works*.

WILLIAMS (*David*), littérateur anglais, né en 1738, dans un village voisin de Cardigan (pays de Galles), mort le 29 juin 1816, à Londres. La pauvreté de sa famille l'ayant décidé, contrairement à ses goûts, à entrer dans les ordres, il n'en sentit que plus vivement la contrainte et la gravité froide que lui imposaient les habitudes de son ministère. Attaché aux dissidents, il dirigea d'abord une de leurs congrégations à Frome (Somerset), puis une autre à Exeter, où l'éloquence passionnée de ses sermons le fit mettre en interdit par l'évêque, enfin à Highgate, près de Londres. Trois ans plus tard il se fixa dans cette ville, et attira sur lui l'attention publique aussi bien par ses écrits, dans lesquels on remarquait une tendance très-marquée vers le deisme, que par les sermons qu'il y prêcha, la plupart dirigés contre l'intolérance et la fausse piété du clergé anglican. Dans un *Traité sur l'éducation*, où il s'était inspiré des idées de Commenius, de Locke, de J.-J. Rousseau et d'Helvétius, il posa les bases d'une réforme radicale.

Passant presque aussitôt de la théorie à la pratique, il fonda à Chelsea une sorte de collége où la méthode expérimentale était appliquée aux diverses parties de l'enseignement. C'est ainsi que les globes et les cartes étaient non pas achetés, mais confectionnés par les élèves eux-mêmes. La réputation que Williams s'était acquise donna beaucoup de vogue à cet établissement, et il était en pleine prospérité lorsque la mort de sa jeune femme et la douleur profonde qu'il en ressentit le forcèrent à l'abandonner. Il avait donné un nouvel essor à ses pensées de réforme religieuse en fondant une association de libres penseurs, parmi lesquels on rencontre le nom de Franklin. En effet il avait offert chez lui un asile à ce grand citoyen lorsque la rupture des colonies américaines avec la mère patrie ne rendit pas pour celui-ci le séjour de l'Angleterre sans dangers. Revenu à Londres, il y ouvrit dans Cavendish-Square une chapelle (1776), où il prêcha avec beaucoup de zèle le nouveau culte déiste qu'il cherchait à établir et qu'il appelait *le Culte des prêtres de la nature.* Il entretenait en même temps une correspondance avec Teller, théologien de Berlin, Bode, Raspe, le roi d Prusse et Voltaire dont il cherchait à développer les doctrines en Angleterre. Cependant les succès qu'il avait d'abord obtenus furent de courte durée, et la chapelle de Margaret-Street était fermée, faute d'auditeurs, quatre ans après son ouverture. C'est sans doute à sa double réputation de libéral et de philosophe qu'il faut attribuer le voyage qu'il fit à Paris, en 1792, sur l'invitation du ministre Roland, et les relations intimes qu'il eut alors avec le parti girondin. Honoré du titre de *citoyen français* par un décret de la Législative (26 août 792), il ne quitta la France qu'après la mort de Louis XVI (1). A son retour, il s'occupa surtout à réaliser un projet qu'il méditait depuis son séjour à Chelsea, et dont l'objet était de venir en aide à la détresse trop fréquente des gens de lettres. Telle fut l'origine de l'institution si bienfaisante du *Fonds littéraire* the Literary Fond). Le premier essai en avait été tenté en 1789; le succès fut rapide, et bientôt, grâce à de nombreuses souscriptions, la nouvelle fondation fut en possession d'un local convenable et de revenus importants. Sans abandonner ses idées généreuses, Williams mettait alors beaucoup plus de modération dans leur expression aussi un nouveau voyage qu'il fit en France après la paix d'Amiens paraît avoir eu pour cause une mission secrète qui lui fut confiée par le ministère. Atteint par une paralysie qui l'envahit graduellement presque tout entier Williams reçut dans cet état les soins assidus de sa nièce, et mourut dans la maison même du *Fonds littéraire* qu'il avait fondé, et où ses amis avaient exigé, en raison de la modicité de sa fortune, qu'il allât demeurer Son désintéressement et son amour de l'humanité étaient sans bornes. En s'appliquant à étudier les problèmes de gouvernement et d'éducation ce qu'il cherchait, c'était le bien-être des peuples et des individus. Plein d'élégance dans les manières, de politesse et d'amabi ité dans le monde, de douceur dans la vie privée, l avait encore beaucoup d'agrément dans la conversation.

Nous citerons de cet écrivain : *A Letter to D. Garrick;* Londres, 1770, in-8°; — *The Philosopher;* ibid., 1772, in-8°; — *An Essay on public worship, patriotism and projects of reform;* ibid., 1773, in-12, suivi d'un appendice, 1774; — *Sermons on religious hypocrisy;* ibid., 1774, 2 vol. in-8°; — *Treatise on education;* ibid., 1774, in-12; — *Liturgy on the universal principles of religion and morality* ibid 1776 in-8 sorte de manifeste de ses doctrines, complété par des leçons sur le même sujet *Lectures* ibid 779, 2 vol. in-4°; — *Letters on poli ical liberty;* ibid., 1782, in-8° : le plus important de ses écrits politiques, et qui fut trad. en français par Brissot; — *Royal recollections;* ibid., 2e édit., 1788, in-8°; — *Lectures on education* ibid., 17.., 3 vol. in-8° : bien qu'il s'exprime assez légèrement sur le système de Rousseau il lui emprunte plus d'une observation et d'un raisonnement *Lessons to a young prince;* ibid., 1789, in-8°; — *Lectures on political principles;* ibid., 1789, in-8°; — *History of Monmouthshire* ibid., 1796, in-4°, fig.; — *The Claim of literature;* ibid., 1803, 1816, in-8° : écrit destiné à expliquer l'origine, les motifs et l'objet de la société pour l'établissemen du *Fonds littéraire;* — *Regulations of parochial police* ibid., 1803, in-8° — *Egeria, or Elementary studies of the progress of nations* ibid., 1804, in-8° : recueil périodique qui n'a point dépassé un volume; — *Preparatory studies for political reformers;* ibid., 18.., in-8°.

Th. Morris, *Life and writings of D. Williams*; Lond., 1792, in-8°. Chalmers, *General biogr. dict.*

WILLIBROD Saint) pôtre des Frisons, né en 657, dans le Northumberland, mort le 6 ou le 7 novembre 738, à Epternach. Son père nommé Widgils, embrassa la ie monastique, se retira ensuite dans un ermitage, et dirigea dans sa vieillesse une petite communauté qu'il avait fondée entre l'Humber et l'Océan. A sept ans Willibrod entra au monastère de Ripon, où il étudia les sciences ecclésiastiques. A vingt ans il passa en Irlande (677), et se joignit à Egbert et à Wigbert pour se perfectionner dans l'exercice de la vertu. En 690, il s'embarqua pour la Frise avec onze autres moines anglais pour continuer l'œuvre que Wilfrid avait commencée dans ce pays. Après avoir reçu à Utrecht un accueil favorable de Pepin d'Héristal, il se rendit à Rome

(1) Il avait été chargé par s s amis de la Gironde d'une lettre destinée à lord Grenville, et dans laquelle leur véritable pensée sur la politique extérieure de la France était exprimée à ce ministre mais il ne reçut de lui aucune réponse. *Voy.*, sur cette circonstance de la vie de Williams, Bisset, *Hist. of Georges III.*

afin de demander au pape Serge Ier les pouvoirs nécessaires pour sa mission. A son retour, il prêcha dans tout le pays occupé par les Francs, et accrut tellement le nombre des chrétiens que Pepin l'envoya une seconde fois à Rome. Serge le reçut avec empressement, changea son nom en celui de *Clément*, et le sacra évêque des Frisons (22 nov. 696). Willibrod fixa sa résidence à Utrecht, et fit construire l'église du Sauveur. En 698, il fonda l'abbaye d'Epternach, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. On croit que ce fut sur les représentations de ce prélat que Pepin renvoya Alpaïde, sa concubine, dont il avait eu Charles Martel, et qu'il se réconcilia avec sa femme Plectrude. Il passa ensuite dans les autres parties de la Frise pour combattre l'idolâtrie; mais en Danemark il rencontra des obstacles insurmontables. La mort du roi des Frisons, Radbod, lui permit d'achever la conversion de ces peuples. Ses exemples, son zèle infatigable, et surtout la douceur et l'aménité de son caractère, eurent sur eux la plus heureuse influence. Quelques historiens lui ont attribué plusieurs ouvrages; mais il n'en est resté aucun vestige. L'Église célèbre sa fête le 7 novembre.

Alcuin, *Vita S. Willibrodi*, en prose et en vers. — Bède, *Hist. eccl.* — *Hist. littér. de la France*, t. IV. — Th. Wright, *Biogr. brit. literaria*, t. Ier.

WILLIS (*Thomas*), médecin anglais, né à Great-Bedwin (Wiltshire), le 27 janvier 1621, mort à Londres, le 11 novembre 1675. Issu d'une famille distinguée, il fit ses études à Oxford, et prit avec ses camarades les armes pour défendre la cause royale, en 1642. Pourvu du grade de bachelier en médecine (1646), il se livra à l'exercice de sa profession à Oxford, jusqu'au rétablissement des Stuarts, où il fut nommé à la chaire de philosophie naturelle (1660), en même temps qu'il obtenait le grade de docteur. L'année précédente il avait publié son premier ouvrage : *Diatribæ II : de fermentatione; de febribus* (la Haye, 1659, in-12; Londres, 1660, 1665, 1677, in-8°). Adoptant les doctrines professées par Sylvius, il soutenait que les phénomènes de notre économie sont purement chimiques. Il ne se contenta pas d'expliquer les sécrétions, le mouvement musculaire et jusqu'à la circulation par la fermentation, il voulut encore introduire la théorie chimique dans la pathologie. Un service moins contesté que lui dut la thérapeutique fut la découverte et l'emploi médicinal des eaux minérales d'Alstrop, près Brackley (1664). Appelé à faire partie de la Société royale, il s'établit à Londres (1666). Bientôt sa clientèle fut nombreuse, et il devint médecin ordinaire du roi. Levé de très-grand matin, il assistait au service divin avant de commencer ses visites, et consacrait une partie considérable de ses honoraires au soulagement des pauvres. Les autres écrits de Willis sont : *Cerebri anatome, cui accessit nervorum descriptio et usus*; Londres, 1664, in-4°, et 1670, in-8°, avec fig., dessinées par Wren, le célèbre architecte : ouvrage remarquable, et qui lui assure un rang honorable parmi les anatomistes. Non-seulement il y donnait du cerveau une description assez exacte, mais encore il introduisait dans la dissection de cet organe une nouvelle méthode, consistant à couper les parties tantôt de haut en bas, tantôt de bas en haut; enfin, il y développait des vues qu'on peut considérer comme le point de départ des doctrines modernes sur la phrénologie. Une théorie moins contestable, et qu'il établissait également, était celle qui faisait du cerveau le point de départ des mouvements volontaires de l'homme, et du cervelet celui des mouvements involontaires; — *Pathologiæ cerebri et nervosi generis specimina*; Oxford, 1667, in-4°; Londres, 1668, in-12; il rangeait avec raison l'épilepsie et l'hystérie parmi les maladies résultant de troubles dans les organes cérébraux. Cette théorie fut vivement attaquée par Highmore, auquel Willis répondit par l'écrit intitulé : *Affectionum quæ dicuntur hystericæ et hypocondriacæ pathologia spasmodica vindicata. Accesserunt exercitationes II de sanguinis accensione et de motu musculari*; Londres, 1670, in-8°; — *De anima brutorum*; Oxford, 1672, in-4°; Amst., 1674, in-12 : suivant Willis, l'âme des bêtes participe du principe vital de l'homme, et tous deux sont choses mortelles et périssables; ce traité, dans lequel on trouve la description complète de l'huître et de l'écrevisse, contient aussi des traces d'anatomie comparée; — *Pharmaceutica rationalis*; Oxford, 1673-75, 2 vol. in-4°. Les ouvrages de Willis ont été réunis sous le titre d'*Opera medica et physica*; Genève, 1676, 2 vol. in-4°; Amst., 1682, in-4°; Venise, 1720, in-fol.

Thomson, *Hist. of the royal Society*. — Birch, *Lives*. — Wood, *Athenæ oxon.* — Eloy, *Dict. hist. de médecine*. — *Biogr. médicale*.

WILLOT (*Amédée*, comte DE), général français, né en 1757, à Saint-Germain en Laye, mort le 17 décembre 1823, à Choigny (Seine-et-Oise). Issu d'une famille noble, il fit, en 1769, la campagne de Corse dans le régiment de Maillebois. Ayant embrassé les principes de la Révolution, il fut employé à l'armée des Pyrénées orientales (déc. 1792), où il obtint rapidement les grades de colonel et de général de brigade. Un échec qu'il éprouva dans une rencontre avec les Espagnols entre Ceret et le Tech (20 avril 179 l'ayant rendu suspect, il fut suspendu de ses fonctions et même emprisonné. Le 9 thermidor le rendit à la liberté. Placé dans l'armée des Pyrénées occidentales, il se distingua successivement à la prise du camp dit de Louis XIV (9 mai 1795), devant Pampelune, où il dégagea le général Harispe, auquel les Espagnols tâchaient de couper la retraite (6 juill.), et dans les combats qui amenèrent la reddition de Bilbao. Élevé au grade de général de division (9 juill. 1795), et envoyé dans la Vendée, il fut chargé par

Hoche de surveiller Stofflet, qui semblait prêt à reprendre les armes en Anjou. Bientôt il devint très-suspect au général en chef, qui le croyait réactionnaire et royaliste, en quoi il ne se trompait point. Ayant traité avec trois officiers vendéens, il fut désavoué par lui,et reçut l'ordre de quitter l'armée (mars 1796). Au mois d'août le Directoire lui confia le commandement de la division militaire de Marseille, dans la pensée que, mieux qu'aucun autre, il pourrait réprimer la réaction jacobine que Fréron avait fait succéder à la réaction thermidorienne. Willot fit preuve d'énergie en attaquant et en dissipant une émeute jacobine, qui paraissait assez redoutable (janv. 1797). Malgré l'intervention de Bonaparte, qui se fit dans cette circonstance l'interprète des plaintes du parti jacobin auprès des Directeurs, il fut maintenu, et lorsque arriva l'époque des élections générales, il fut nommé député de Marseille (mai 1797). Il ne tarda pas à figurer parmi les coryphées du parti clichien; toutefois, les diverses mesures qu'il proposa, et dont l'une tendait même à prendre l'initiative en arrêtant les Directeurs au palais du Luxembourg, ne furent pas adoptées. Lors du coup d'État du 18 fructidor, Willot, alors inspecteur des Cinq-cents, fut frappé de déportation et embarqué pour Sinamary. Au bout de huit mois de captivité, Willot parvint à s'échapper avec Pichegru, Barthelemy et quelques autres (3 juin 1798). Réfugié d'abord à la Guyane hollandaise, puis en Angleterre, il fut porté en France sur la liste des émigrés comme un royaliste des plus dangereux. Il passa plus tard aux États-Unis. Rentré en France lors de la première Restauration, il reçut la croix de commandeur de Saint-Louis en 1814, et le commandement de la Corse (10 janv. 1816); il l'exerça jusqu'en juin 1818. Il avait été gratifié du titre de comte le 2 mars 1816.

Moniteur univ. — Barante, *Hist. de la convention et du Directoire.* — Cretineau-Joly, *la Vendée militaire.* — Mahul, *Annuaire necrol.*, 1823.

WILLOUGHBY (Sir *Hugh*), navigateur anglais, né à Risley, mort vers 1554, en mer. D'une ancienne famille du comté de Derby et, à ce qu'on pense, fils d'un baronnet, il avait déjà acquis la réputation d'un excellent marin à l'époque où il fut mis à la tête d'une expédition entreprise, sous le patronage de plusieurs marchands d'Angleterre, pour chercher un passage menant au Cathay par le nord-ouest. Cette expédition, dont Cabot rédigea les instructions, se composait de trois bâtiments, *la Buona Speranza*, que montait Willoughby, et de deux autres, commandés par Durforth, Burrough et Chancellor (*voy.* ces noms). Partie de Deptford, le 10 mai 1553, en présence de la cour et d'un grand concours de monde, la petite flotte fut jusqu'au 23 juin retenue en vue des côtes par les vents contraires. A la hauteur de Wardhus, elle fut dispersée le 2 août par une tempête, et séparée désormais du navire monté par Chancellor, qui ne put la rejoindre. Après s'être avancés dans la mer du Nord jusqu'à cent soixante lieues plus au nord-est et avoir atterri probablement à la Nouvelle-Zemble, les deux autres vaisseaux furent forcés par les glaces de redescendre au sud-ouest, et le 18 septembre ils entrèrent dans le port formé par l'embouchure de l'Arzina, rivière de la Laponie orientale. Depuis on n'eut plus d'eux aucune nouvelle, et l'année suivante les cadavres de Willoughby et de ses compagnons furent découverts par des pêcheurs russes. La date du testament de Willoughby, trouvé dans sa cabine, fait présumer qu'il mourut de froid, vers janvier 1554. Un journal de cette malheureuse expédition, probablement écrit par Willoughby lui-même, a été imprimé dans la collection de Hakluyt.

Cl. Adams, *Account of Chancellor's adventures.* — Fuller, *Worthies of England.* — Fr. Lacroix, *Régions circumpolaires*, dans *l'Univers pittor.*

WILMOT. *Voy.* ROCHESTER.

WILSON (*Richard*), peintre anglais, né en 1713, à Pinegas (comté de Montgomery), mort en 1782, à Loggerheads (comté de Denbigh). Fils d'un pauvre ministre gallois, il montra de bonne heure un goût prononcé pour le dessin, et fut placé à Londres en 1729 par un ami de la famille, sir George Wynne, auprès d'un peintre fort obscur, du nom de Thomas Wright. On manque de détails sur sa jeunesse et sur ses débuts artistiques. Tout ce qu'on en connaît, c'est qu'il s'occupa de peindre le portrait, et qu'en 1748 il exécuta ceux du prince de Galles et du duc de Cumberland, son frère. Un voyage qu'il entreprit en Italie, en 1749, lui révéla sa véritable vocation, et en fit un grand peintre de paysage. Préférant l'étude de la nature à celle des maîtres, il lui dut cette vérité saisissante qui fait le charme de ses compositions, et se mit en peu de temps en état de mériter les éloges de J. Vernet et de Mengs. De retour en Angleterre en 1755, il exposa successivement *la Mort de Niobé* (1760), *une Vue de Rome prise de la villa Madama* (1765), deux de ses plus belles œuvres; *la Solitude*, *Vue de Baïa*, *la Villa d'Hadrien*, *le Temple de Bacchus*, *le Lac de Nemi*, *Cicéron à sa villa*, *Apollon et les Saisons*, *Méléagre et Atalante*, *Sion-House*, *le Château de Caernarvon*, *la Tour de Pembroke*, etc. Son talent ne fut cependant jamais très-populaire, et il ne trouva pas toujours facilement à placer ses compositions. Il avait une réserve qui limita beaucoup ses relations avec les amateurs, et il faut dire qu'il eut aussi plus d'un démêlé avec ses confrères. Reynolds et lui vécurent dans une froideur réciproque qui tenait du dédain. Wilson n'en fut pas moins un des premiers membres de l'Académie royale de peinture lors de sa fondation (1768), et en 1770 il devint bibliothécaire de cette compagnie, position plus honorable que lucrative, mais que son peu de fortune le força à accepter. La difficulté avec

laquelle il vendait ses œuvres l'amena souvent à reproduire plusieurs fois la même composition. En somme, il mena une vie misérable, qui ne cessa que quelques années avant sa mort, par l'héritage que lui laissa un de ses frères. On a publié un portefeuille de Wilson intitulé : *Studies and designs done at Rome in* 1750-52 (Oxford, 1811, in-4°), et ses plus belles toiles ont été gravées par Woollett, Sharpe et autres ; elles ont donné lieu au recueil suivant : *Etchings from the works of R. Wilson, with memoirs of his life by P. Hastings* (Lond., 1825, in-4°).

Sandby, *Hist. of royal Acad. of arts.* — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 18.

WILSON (*Alexandre*), ornithologiste anglais, né le 6 juillet 1766, à Paisley (Écosse), mort le 23 août 1813, à Philadelphie. Il était fils d'un pauvre tisserand chargé de famille, et apprit le même métier. Tout en maniant la navette, il rima quelques ballades dans le goût de celles de Burns, et les fit insérer dans les journaux du pays. Las d'une profession qu'un esprit d'aventure lui fit prendre en dégoût, il se fit colporteur, et parcourut l'Écosse en compagnie de son beau-frère, en débitant indienne et mousseline, et aussi plus d'une chanson qu'il avait composée chemin faisant. Ce nouveau métier ne lui réussit guère, et il rentra dans l'atelier. En 1790, à l'aide de quelques souscriptions, il publia un recueil de ses vers (*Poems humorous, satirical and serious* ; Paisley, in-12), et en donna une seconde édition augmentée (ibid., 1791), au retour d'un court voyage à Édimbourg, où il avait lu devant une société littéraire un poëme, *the Laurel disputed*, qui fut imprimé. Sa meilleure pièce est celle de *Watty and Meg*, qui parut en 1792, et dont cent mille exemplaires furent vendus en quelques semaines ; il est vrai que le public croyait acheter une œuvre de Burns. Une satire qu'il dirigea contre des fabricants de sa ville natale le fit condamner à trois jours de prison (fév. 1793). Cette mésaventure, jointe à ses sentiments démocratiques, ne fut pas étrangère à sa résolution d'émigrer aux États-Unis. Débarqué à Newcastle, le 14 juillet 1794, il gagna à pied Philadelphie, et après avoir été graveur en taille-douce, tisserand, colporteur, il s'établit maître d'école. Du village de Milestown, où il demeura plusieurs années, il fut appelé en 1802 à diriger un pensionnat à Gray's Ferry, dans les environs de Philadelphie. La connaissance qu'il y fit de William Bartram, naturaliste distingué, et du graveur Lawson, qui lui enseigna le dessin, lui révéla sa véritable vocation. Il était ainsi assez bien préparé à l'étude de l'histoire naturelle, lorsqu'en octobre 1804 il entreprit avec ses deux amis une excursion aux cataractes du Niagara, et l'acheva seul, malgré le froid et la neige, à pied et le fusil sur l'épaule, à travers un pays inhabité et d'immenses forêts. En 1806 il abandonna l'enseignement, et se fixa à Philadelphie, où le libraire Bradford le chargea de revoir une nouvelle édition de la *Cyclopædia* de Rees. Puis il s'entendit avec lui pour la publication d'une vaste ornithologie américaine dont il avait conçu l'idée. Ce fut en septembre 1808 que parut le t. Ier de l'*American ornithology* (Philad., très-gr. in-4°, fig. col.). Accueilli avec une véritable admiration par les Américains, Wilson ne put toutefois, pendant un voyage assez long qu'il fit à cet effet, obtenir qu'un nombre très-restreint de souscriptions. Ce résultat ne le découragea pas, et à peine le t. II avait-il paru (janv. 1810), qu'il partit pour une longue excursion (24 fév.) dans laquelle, après avoir gagné Pittsburgh, il descendit l'Ohio, sur un léger esquif, qu'il dirigeait seul, atteignit ainsi Louisville, et s'embarqua ensuite sur le Mississipi pour visiter le pays des Natchez. Sa vie était tout à la fois celle d'un coureur des bois et d'un savant : une poire à poudre au côté, un fusil en bandoulière, et un carton à dessin sur le dos, il dessinait chaque oiseau qu'il avait tué au lieu même où il l'avait tiré. Toujours poëte, il rimait en même temps un poëme intitulé *the Pilgrim*. De retour à Philadelphie (2 août), il s'occupa avec une ardeur incroyable de la continuation de son grand ouvrage, dont les volumes se succédèrent jusqu'au septième (1813) avec autant de rapidité que de succès. Élu en 1812 membre de la *Philosophical Society* de Philadelphie, il préparait la publication du t. VIII, lorsqu'il mourut d'une attaque de dyssenterie, âgé seulement de quarante-huit ans. Il n'avait jamais été marié.

Aussi remarquable par l'honnêteté de son caractère et la pureté de ses mœurs que par son énergie et son intelligence, Wilson est du nombre des savants dont la carrière offre le plus d'originalité piquante. Après sa mort, G. Ord, qui l'avait accompagné souvent dans ses explorations, publia les t. VIII et IX de l'*American ornithology* (Philad., 1814). Plus tard le prince Charles Bonaparte fit paraître quatre vol. de supplément (ibid., 1825-33). Le recueil de Wilson a eu plusieurs éditions, entre autres : New-York, 1828-29, 3 vol. pet. in-4°, avec les 73 pl. originaires retouchées par Lawson ; Londres, 1829, 3 vol. in-8°, avec 97 pl. représentant trois cent soixante-trois oiseaux ; Édimbourg, 1831, 4 vol. in-12, s. pl. ; Londres, 1832, 3 vol. in-8°, avec 97 pl. ; Boston, 1840, in-8° ; New-York, 1852, pet. in-8°, avec 26 pl. Outre son mérite scientifique, cet ouvrage est encore remarquable, comme œuvre littéraire, par ses descriptions pleines de vivacité, de sentiment, et souvent de grandeur.

G. Ord, *Notice*, dans le t. IX, 1re édit. — Jardine, *Notice*, dans l'édit. de Lond., 1832. — Paton, *Wilson the ornithologist* ; Londres, 1863, in-8°. — *The Athenæum*, 1863, n° 1868. — Ch. Bonaparte, *Observations on the nomenclature of W.'s ornithology* ; Philad., 1826, in-8°. — Duyckinck, *Cyclop. of amer. liter.*, t. Ier. — Dana, *American cyclopædia*.

WILSON (Sir *Robert-Thomas*), général an-

glais, né en 1777, à Londres, où il est mort, le 9 mai 1849. Fils d'un peintre, Benjamin Wilson, mort en 1788, il fit ses études aux écoles de Westminster et de Winchester. Engagé comme volontaire à seize ans, il fit la campagne de Flandre, et obtint en 1794 un brevet d'officier dans le 15e dragons. A l'affaire de Villers-en-Conche, l'empereur d'Allemagne ne dut qu'au courage de Wilson d'échapper aux ennemis, qui déjà l'entouraient (1). Après avoir été employé en 1798 dans la répression des troubles de l'Irlande, et en 1799 en Hollande, où il gagna les épaulettes de major, il suivit Abercromby en Égypte, et n'en revint qu'après la prise d'Alexandrie (31 août 1801). Plus tard il passa au Brésil, puis au cap de Bonne-Espérance, que les Anglais venaient d'occuper, et revint sur le continent pour prendre part à une mission délicate confiée à lord Hutchinson (1804). Animé d'un esprit généreux et indépendant, Wilson était rempli de haine contre Napoléon, qu'il regardait comme l'oppresseur de l'Europe : aussi, lorsque l'Angleterre eut résolu de secourir le Portugal envahi, ce fut lui qui en 1808 organisa la légion dans laquelle entrèrent tous les réfugiés de cette nation. Nommé peu après commandant d'une brigade espagnole placée sous les ordres de Wellington, il débarqua aux environs de Lisbonne avec un renfort de douze mille hommes (avril 1809). Après la surprise d'Oporto, Wilson, qui avait déjà porté ses avant-postes jusqu'à Nava-el-Carnero, dans l'espérance de faire éclater une insurrection à Madrid, où il entretenait des intelligences, fut obligé de se replier sur Talavera, eut une part importante à la bataille qui y fut livrée, et protégea la retraite en arrêtant plusieurs jours le maréchal Victor dans les gorges de Baños. Accrédité auprès des armées russe et prussienne comme représentant militaire de l'Angleterre, il assista à presque tous les combats qui se livrèrent de 1812 à 1814.

Entré à Paris avec les alliés, Wilson ne vit pas sans indignation les persécutions dont étaient alors frappés les bonapartistes, et le même sentiment de générosité qui l'avait porté à s'armer contre les vainqueurs de l'Europe le poussa à protéger ceux qui en étaient alors les vaincus. Une tentative qu'il fit pour sauver le maréchal Ney, qu'il avait connu en Espagne, ne réussit pas, mais servit du moins à amener les ouvertures qui, par l'intermédiaire de M. Bruce, lui furent faites au sujet de M. de la Valette (*voy.* ce nom), que sa femme et sa fille venaient de faire évader de la Conciergerie (20 déc. 1815). Aidé d'un autre officier de ses amis, le capitaine Hutchinson, il parvint à conduire en Belgique M. de la Valette, revêtu d'un uniforme anglais. Mais sortis de la capitale le 7 janvier 1816, ce ne fut qu'après les plus vives péripéties que le fugitif et ses deux guides atteignirent trois jours après le territoire belge (1). Cet acte, commis sur le territoire français, rendait Wilson justiciable des tribunaux français; aussi fut-il prévenu, avec Bruce et Hutchinson, de « complot tendant à détruire le gouvernement du roi en arrachant un condamné à la vindicte des lois », et arrêté à son retour en France. Le cabinet de Londres ne crut pas devoir intervenir, et se borna à prendre acte de la promesse faite par le duc de Richelieu qu'en aucun cas la peine capitale ne serait appliquée. Le 22 avril les accusés comparurent devant la cour d'assises. Wilson avait pour défenseur M. Dupin; mais, prenant la parole après lui, il protesta qu'il était, « non pas un révolutionnaire, comme on l'avait dit, mais un ami de la liberté et de l'indépendance, dont il désirait voir jouir tous les hommes et tous les États, et se félicita d'avoir pu servir la cause de l'humanité en aidant les efforts d'une femme vertueuse et à jamais illustre. » Après cet aveu d'un fait que la loi française considérait comme un délit, Wilson et ses amis furent condamnés, mais à trois mois seulement d'emprisonnement. C'était presque un acquittement.

De retour dans son pays (juillet 1816), Wilson y fut accueilli avec une faveur générale. En 1817 il s'associa, dit-on, à un mouvement politique dont le but était de faire du Royaume-Uni une république fédérative. Élu en 1821 député d'un des quartiers de Londres, il siégea jusqu'en 1831 dans la chambre des communes, et se montra l'un des plus zélés défenseurs des libertés nationales. La reine Caroline étant morte (7 août 1821), et ses funérailles ayant été l'occasion d'une émeute dans laquelle le peuple manifesta ses sympathies pour cette princesse, Wilson, qui n'avait pas caché qu'il les partageait, s'interposa entre les citoyens et les soldats pour arrêter l'effusion du sang. Ses efforts ne furent pas inutiles; mais il ne tarda pas à recevoir une lettre du duc d'York, qui, en qualité de généralissime des armées britanniques, lui annonça que le roi n'avait plus besoin de ses services (17 sept.). Une souscription nationale, ouverte spontanément, et qui produisit une somme de 6,000 liv. st. (150,000 fr.), avait hautement prouvé qu'il conservait toute la faveur de l'opinion publique, lorsqu'il se rendit en Espagne pour prendre part à l'insurrection qui venait d'éclater contre Ferdinand VII. Malgré cette absence, les électeurs de Southwark lui conservèrent son mandat. Débarqué en Espagne le 10 mai 1823, il entra immédiatement dans les rangs de la milice de Vigo comme simple grenadier. Nommé lieutenant général par les Cortès (1er juill.), il se jeta avec quelques troupes dans la Corogne, et fut blessé dans une sortie de la garnison. Il était sur le point d'être fait prisonnier à Vigo, où il avait été transporté,

(1) C'est à cette occasion qu'il reçut de l'empereur une médaille d'or, et ensuite la croix de Marie-Thérèse, avec le titre de baron.

(1) On peut lire le récit très-détaillé de cette fuite dans le *Gentleman's Magazine*, t. LXXXVI, 1re part., p. 658.

lorsqu'il parvint à s'échapper sur une frêle embarcation qui le conduisit à Lisbonne (1), et de là à Gibraltar (14 août). Il était allé à Cadix dans l'intention de reprendre les armes, lorsque la prise du Trocadero le décida à retourner en Angleterre (11 nov.). Pendant son absence, les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse l'avaient privé du droit de porter les décorations qu'ils lui avaient accordées. En reprenant son siége dans la Chambre, Wilson vota successivement pour diverses mesures libérales, et en particulier pour l'émancipation de l'Irlande. Le parti whig étant parvenu au pouvoir, il fut rétabli dans son grade, et en 1841 nommé lieutenant général. De 1842 à 1849, il occupa le poste de gouverneur de Gibraltar.

Officier plein d'activité, de mérite et de courage, esprit généreux et libre, Wilson est un des hommes qui ont fait le plus honorer et respecter le nom anglais à l'étranger. Bon écrivain, quoique médiocre orateur, il a laissé les ouvrages suivants : *History of the british expedition to Egypt*; Londres, 1802, gr. in-4°, et 1803, 2 vol. in-8°, cartes; — *An Inquiry into the military forces of the british Empire*; ibid., 1804, in-8°; — *Campaigns in Poland, with remarks on the russian army*; ibid., 1811, in-8°; — *Sketch of the military power of Russia*; ibid., 1817, in-8°; — *Récit des événements survenus en* 1812, *lors de l'invasion de la Russie et de la retraite de l'armée française*; ibid., 1860, in-8°; — *Journal de voyage et événements accomplis durant sa mission au quartier général de la coalition de* 1812 *à* 1814; ibid., 1860, 2 vol. in-8° : ces deux ouvrages sont en anglais. Eug. Asse.

Recueil des pièces et documents officiels relatifs aux services civils et militaires de sir R. Wilson, par un ami de la justice; Paris, 1822, in-8°. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *English Cyclopædia.*

WIMPFELING (*Jacques*), poëte et érudit allemand, né le 27 juillet 1450, à Schelestadt, où il est mort, le 17 novembre 1528. Comme ses ressources étaient bornées, il eut beaucoup de peine à terminer ses études régulières, qu'il fit à Fribourg, à Erfurt et à Heidelberg; plusieurs fois la peste, la maladie et la misère l'obligèrent à en interrompre le cours. Ayant pris le grade de bachelier en théologie (1483), il accepta peu après l'emploi de prédicateur à Spire. Le travail étant au-dessus de ses forces, il fit ce qu'il put pour s'en faire décharger; mais l'évêque, qui l'aimait beaucoup, « l'amusa tellement par de belles paroles, dit Niceron, qu'il le retint pendant quatorze ans ». La vie de ce savant est remplie de tribulations semblables; il ne parvint jamais à satisfaire son goût prononcé pour le recueillement et l'étude. En 1499, il occupa la chaire fondée à Heidelberg pour l'enseignement de l'éloquence, de la poésie et de la langue grecque. En 1502 il se rendit auprès de l'évêque de Bâle, Christophe d'Uttenheim, son ami. Puis il reçut à Strasbourg une prében[de], que la crainte de n'en pas rester le paisib[le] possesseur lui fit abandonner presque aussit[ôt]. Il surveilla alors l'éducation de quelques jeun[es] gens, entreprit et mena à bien une négociati[on] politique auprès du comte palatin, et revin[t à] Bâle pour y diriger un monastère de filles. Apr[ès] avoir cherché longtemps à se retirer du mon[de] sans avoir pu y réussir, il alla vivre auprè[s de] sa sœur, dans sa ville natale. Les ouvrages [de] Wimpfeling, écrits d'un style embarrassé, [font] voir que c'était un esprit libre, qui repr[enait] vivement les vices, et qui souhaitait la réfo[rme] des mœurs et de l'Église. Nous citerons de [lui] *Adolescentia*; Heidelberg, 1492, in-8°; ré[impr.] avec des additions à Strasbourg, 1505, in [et] 1515, in-4° : choix de règles pédago[giques]; — *Stylpho*; s. l., 1494, in-4° : pièce [dramatique]; — *Philippica, seu Dialogi VI [de in]stitutione filiorum Philippi electoris pa[latini]*; Strasb., 1493, in-4°; — *Cis Rhenum [Germa]nia*; ibid., 1501, 1649, in-4°; — *D[e integri]tate*; ibid., 1505, in-4° : un des plu[s] traités de l'auteur; — *Epitome reru[m Germa]nicarum*; ibid., 1505, in-4°; Han[...] in-12 : abrégé qui renferme des dét[ails] ... sants; — *Catalogus episcoporum a[rgentinen]sium*; ibid., 1508, 1651, 1660, in-4°; ... *lium II querulosa excusatio*; s. l. ... in-4° : cité devant la cour de Rome p[ar les] religieux augustins, pour avoir avan[cé dans un] de ses ouvrages que saint Augustin [n'était] ni moine ni frère mendiant, Wimpfe[ling] tenta de se justifier en adressant au ... épître en vers; — *De vita et mori[bus epis]coporum et principum*; Strasb., 151... *Hymni de tempore et sanctis*; ... in-4°, impr. avec un opuscule *De hy[mnorum et] sequentiarum auctoribus* (1499, ...) même; — *Expurgatio contra d[etractores]*; Vienne, 1514, in-4° : il y raconte l[es particula]rités de sa vie pour se défendre de[s accusations] d'instabilité qu'on avait portée contr[e lui]; *Germaniæ nationis et imperii* ... *bus contra curiam romanam*, tr... l'ordre de l'empereur Maximilien et ... la *Germania* de Sylvius; Strasb., ... et dans *German. script.* de Freh[er]. [Il] a édité *Leopoldi Bebenburgensis* ... *pum germanorum fide* (Bâle, ...), *P. Schotti Lucubratiunculæ* (S... in-4°), *Gersonii Opera* (Spire, ...) et *Rabani Mauri De laudibus cr[ucis]* ... 1503, in-fol.).

Son *Apologie*. — Adam, *Vita theolog*... *Biblioth.* — Trithelm, *De script. eccle*[*s*.] ... *Mémoires*, t. XXXVIII.

WIMPFEN (*Louis-François*, b[aron de], [gé]néral français, né en 1732, à Deu[x-Ponts, mort] le 24 mai 1800, à Paris. Issu d'une ...

(1) N'ayant pas obtenu la permission de débarquer dans cette ville, il renvoya au roi l'ordre de la Tour et de l'Épée, dont il avait autrefois été décoré par ce prince.

mais pauvre, il était l'aîné des dix-huit enfants d'un chambellan du roi Stanislas. Entré au service dans un régiment français, il fit toutes les campagnes de la guerre de Sept ans, reçut la croix de Saint-Louis, et bientôt après, pourvu d'un régiment allemand au service de la France, il fut nommé maréchal de camp en 1771. Très-lié avec le comte de Saint-Germain, il l'aida dans ses projets de réforme militaire. Promu au grade de lieutenant général en 1790, il commandait la place de Neu-Brisach lorsque les princes émigrés s'efforcèrent de le gagner à leurs desseins; il repoussa loyalement les propositions de défection qui lui furent faites (nov. 1791). Placé en 1792 à la tête d'une division de l'armée du Rhin, il fut dénoncé par Ruhl à la Convention, destitué et emprisonné. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il vécut depuis dans la retraite. Il est l'auteur des ouvrages suivants : *Commentaires des Mémoires du comte de Saint Germain, ministre de la guerre;* Londres, 1780, in-8°, sans nom d'auteur; — *Refonte de l'économie de l'armée française;* Paris, 1787, in-8°; — *Vie privée du général F.-L. de Wimpfen;* Paris, 1788, in-8° : désavouée par l'auteur; — *Loisirs du général Wimpfen depuis trente jours qu'il est à Paris, ou Indices sur l'Empire d'Allemagne;* Paris, 1798, in-8°; — *le Militaire expérimenté, ou Instruction à ses fils;* Paris, 1798, in-12.

WIMPFEN (*Félix*, baron DE), général, frère du précédent, né en 1745, mort à Bayeux, en 1814. Capitaine au régiment de la Marck, il fit en 1768 la campagne de Corse, et en revint lieutenant-colonel. Il commanda un régiment dans la guerre d'Amérique, et assista aux siéges de Mahon et de Gibraltar (1781-1782). La belle défense qu'il fit des lignes françaises devant cette dernière place lui valut une pension de 1,000 écus et le grade de brigadier. Choisi pour député aux états généraux par la noblesse du bailliage de Caen, il adopta modérément les nouveaux principes, et fit au nom du comité des pensions et du comité militaire plusieurs rapports importants. Employé à l'armée dès l'ouverture des hostilités, il fut chargé du commandement de Thionville. Ce fut la première ville que les Prussiens assiégèrent. Investie le 24 août 1792, elle résista pendant un mois, et lorsque Brunswick essaya de séduire Wimpfen par l'offre d'un million : « J'accepte le million, répondit celui-ci, si l'on consent à en passer l'acte par-devant notaire. » Trois jours après, la victoire de Valmy délivrait la place (20 sept.). La Convention déclara que Wimpfen avait bien mérité de la patrie. Ce glorieux souvenir le protégea contre les dénonciations qui plus tard ne manquèrent pas d'être dirigées contre lui. Après avoir refusé le ministère de la guerre, Wimpfen reçut le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. A la suite du 31 mai, il offrit son épée aux girondins (juin 1793), mais sans toutefois dissimuler ses sentiments, plutôt favorables à une monarchie constitutionnelle qu'à la république. Les girondins acceptèrent, et ce fut une faute de leur part. On put ainsi croire à une trahison (1). Plusieurs députés de la Gironde s'étant rendus à Caen, et une coalition s'étant formée entre huit départements, cinq de la Bretagne, trois de la Normandie, la Convention envoya dans le Calvados Prieur et Romme. Wimpfen les fit arrêter et renfermer au château de Caen. Décrété d'accusation, il répondit à cette mesure par une proclamation dans laquelle il disait : « Les méchants vous disent : Félix Wimpfen marche contre Paris; n'en croyez rien : je marche *vers* Paris, *pour* Paris, et pour le salut de la république une et indivisible. » Cependant les habitants du Calvados, après avoir montré beaucoup d'ardeur pour la cause des girondins, s'étaient peu à peu refroidis par la crainte du royalisme. Wimpfen ne comptait parmi ses huit bataillons que très-peu de volontaires, et il fut obligé de tirer de la Bretagne cinq ou six cents hommes qu'il envoya, sous la conduite du royaliste Puisaye, à la rencontre des troupes de la Convention. Cette avant-garde s'étant dispersée à Pacy-sur-Eure sans même livrer de combat (14 juillet), Wimpfen tenta de fortifier Caen et d'y créer un papier-monnaie. Dans un entretien qu'il eut alors avec les girondins, il proposa, au dire de Louvet, afin d'avoir sûrement et promptement des hommes et des armes, de négocier avec l'Angleterre. Les girondins ayant repoussé avec énergie une pareille proposition, il chercha à rallier à Lisieux les débris des bandes insurgées; mais, après être revenu un instant à Caen, sentant que la lutte était impossible, il se rendit secrètement à Bayeux, où il se tint caché. A peu près oublié jusqu'au 18 brumaire, il reprit à cette époque son rang parmi les généraux de division, et exerça depuis le 24 juillet 1806 les fonctions d'inspecteur général des haras. Il fut créé baron de l'empire en 1809. Véritable type de l'officier élégant, spirituel et brave du dix-huitième siècle, il exerça par son esprit vif et aimable une véritable influence sur les hommes de son époque, et c'est ce qui explique le rôle important, quoique éphémère, qu'il fut appelé à jouer dans l'épisode girondin. Il est l'auteur du *Manuel de Xepholius* (Paris, 1788, in-8°), publié sans nom d'auteur, et de *Mémoires* manuscrits.

Louvet, Buzot, Meillan, Levasseur, *Mémoires.* — Louis Blanc, *Hist. de la révol. française.*

WINCKELMANN (*Jean-Joachim*), célèbre archéologue allemand, né à Stendal, en Prusse,

(1) « Je demandai à Barbaroux et à Buzot, rapporte Louvet, ce qu'ils pouvaient attendre d'un tel homme. Celui-ci me répondit que Wimpfen était un homme d'honneur, royaliste à la vérité, mais incapable de trahir ses engagements. Je trouvai que l'autre était entièrement séduit par les qualités très-aimables de Wimpfen. Guadet et Petion, qui venaient d'arriver, ne concevaient pas mes alarmes.. Dès lors je vis que tout allait aller à Caen comme tout avait été à Paris. »

le 9 décembre 1717, assassiné à Trieste, le 8 juin 1768. Il était fils d'un savetier, et s'il ne resta pas illettré, ce fut par l'effet d'une vocation déclarée et d'une volonté opiniâtre. Son enfance est tout une légende. On nous le représente, comme autrefois Luther, allant chanter de porte en porte pour gagner son pain et pouvoir étudier, puis entrant chez un vieux maître d'école aveugle pour lui servir tour à tour de guide et de lecteur. Ce maître d'école, qui lui enseigna les langues anciennes, se nommait Tappert. En 1735, à dix-huit ans, Winckelmann se rendit à Berlin, où il étudia au *Kœllnische Gymnasium*. La même année il alla à Hambourg, pour assister à la vente des livres du célèbre Fabricius et acheter de bonnes éditions des auteurs classiques. Le long de la route, il recueillit chez des ecclésiastiques et des gentilshommes l'argent nécessaire à cette acquisition et à sa subsistance. En 1737 on le retrouve à Stendal; en 1738 il était à l'université de Halle, étudiant ou plutôt ayant l'air d'étudier la théologie, pour plaire à ses protecteurs. Sa vocation était ailleurs. Il avait déjà la tête pleine de la mythologie grecque. Ses connaissances à cet égard, recueillies dans des compilations, dont l'une, le *Theatrum genealogicum* de Henning lui resta toujours chère, ne pouvaient être ni exactes ni profondes. Un peu plus tard, la lecture du *Dictionnaire* de Bayle l'initia aux procédés de la critique historique, et lui fournit un grand nombre de notions utiles. Il portait déjà en lui l'idée de son grand travail sur l'art dans l'antiquité, et il sentait bien que ce n'était pas à Halle qu'il pouvait l'exécuter. En 1738 il trouva moyen de se rendre à Dresde, où se formait une des plus belles galeries artistiques de l'Europe. Enflammé par cette vue et par la lecture des *Commentaires* de César, il veut aller jusqu'à Rome en traversant la France : il mendiera son pain de couvent en couvent, et il gagnera la protection de prélats romains en se convertissant au catholicisme. La guerre qui éclata en 1740 l'empêcha de pousser au delà de Francfort. L'année suivante il est à Osterbourg, précepteur chez un capitaine de cavalerie; et aussitôt après on le voit à Iéna étudier la médecine et les mathématiques. La misère l'oblige à quitter l'université et à prendre encore une fois un emploi de précepteur à Heimersleben, près d'Halberstadt (1742). En 1743 l'orientaliste Boysen (1) lui procura la place de co régent du collége de Seehausen. Cette place, misérablement rétribuée et comportant les plus ennuyeuses fonctions, il dut la garder cinq ans.

En 1748 il réussit à obtenir un emploi de sous-bibliothécaire chez le comte de Bunau, à Nœthenitz, aux appointements de quatre-vingts thalers par an. C'était encore bien peu; mais il avait sous la main beaucoup de livres, quelque loisir pour les étudier, et dans le voisinage Dresde avec ses artistes et ses splendides galeries. En les parcourant sans cesse, il fit la connaissance du peintre Œser et de deux amateurs très-distingués, Lippert et Hagedorn. Le nonce du pape, Archinto, le remarqua, et frappé à la fois de l'étendue et des lacunes de son éducation artistique, il offrit de lui fournir les moyens de la compléter par un voyage à Rome. C'était le rêve de toute sa vie; mais le nonce et le P. Rauch, confesseur du roi, mettaient à leur protection une condition absolue : Winckelmann se ferait catholique. Le pauvre archéologue eut quelques scrupules, sinon de conscience, du moins de dignité; pendant plus d'un an et demi il hésita. Enfin les Muses, comme il dit, l'emportèrent sur *Eusebia* (la piété), et il se fit catholique, afin de pouvoir étudier à l'aise l'antiquité grecque. Sa conversion est du 8 juillet 1754. La pension promise se fit attendre; mais le temps que Winckelmann, désormais libre de ses fonctions de bibliothécaire, passa à Dresde avec Œser ne fut pas perdu. Il publia en 1754 des *Réflexions sur l'imitation de l'art grec* (Gedanken über die Nachahmung der griech. Kunstswerke); Dresde, in-4o; réimpr. en 1756 avec addit., opuscule à l'adresse des dilettanti de Dresde, qui aujourd'hui a perdu pour nous beaucoup de son sens et de son intérêt. On sait où en étaient alors les beaux-arts, et pour l'exécution et pour la théorie. Le milieu du dix-huitième siècle fut le triomphe de la vulgarité emphatique et maniérée. Winckelmann, un des premiers, comprit et proclama que, pour se tirer de cette décadence, il fallait revenir à l'imitation des anciens; c'est chez eux en effet que l'on trouve, dans une perfection incomparable, la noblesse, la grandeur, la simplicité; il le sentait d'instinct, bien qu'il n'eût pas encore cette certitude qui résulta de l'étude des œuvres antiques dans les galeries italiennes. Son goût naturel, soutenu par le savoir pratique d'Œser, le préserva de la contagion régnante. La vue de la *Madone de Saint-Sixte*, cette œuvre divine de Raphael, lui fit apprécier à leur valeur les tableaux et les statues dont les élèves de Maratta et de Bernini encombraient les palais et les églises de Dresde.

(1) Une lettre de ce savant, aujourd'hui oublié, contient sur celui qui allait être le premier archeologue de son temps des détails bons à recueillir. « En retournant à Magdebourg, écrit-il à Gleim, je trouvai à l'auberge de Heimersleben un candidat nommé Winckelmann. Il a été étudiant avec nous à Halle, et vous devez l'avoir vu plus d'une fois dans les bibliothèques publiques. Lorsque, contre to .t attente, je le rencontrai où je vous dis, il était si mal vêtu, si changé par l'effet de la misère, qu'à peine si je le reconnus. Il me fit part de sa situation avec une tristesse dont j'eus le cœur navré.... Après m'être convaincu par des preuves indubitables de ses rares talents et de sa force dans la littérature grecque, je m'intéressai à lui, et je m'appliquai tant que je pus à le servir. Bref, j'ai réussi à lui faire donner ma place. Mais le croiriez-vous? plusieurs de mes amis m'en ont fait les plus vifs reproches. Le nouveau régent ne sait pas prêcher; il se peut qu'il n'ait pas davantage ce qu'il faut pour enseigner; peut-être la scène est-elle trop étroite pour lui; toujours est-il que le nombre des élèves a considérablement diminué, et Winckelmann m'a prié verbalement et par lettres de le placer ailleurs... »

Vers l'automne de 1755, Auguste III, électeur de Saxe, accorda à Winckelmann une pension de 200 thalers. Il partit aussitôt, traversa le Tyrol, Venise, Bologne, Ancône, Loretto, et le 18 novembre il arriva à Rome. C'est de cette époque que plus tard il datait son existence. Il était muni de lettres de recommandation pour Raphael Mengs et pour Laurenti, médecin du pape. On le présenta à Benoît XIV, et son ancien protecteur Archinto ne l'oublia pas. Mengs surtout lui fut utile; il le prit dans sa maison, et lui servit de guide à travers les trésors artistiques de Rome. Il est facile de distinguer dans le grand ouvrage de Winckelmann la trace du goût et des idées de Mengs. Peut-être même l'illustre archéologue fut-il un disciple trop fidèle de son compatriote, plus jeune que lui, mais bien autrement familier avec les œuvres d'art. Il arrivait un peu tard à l'étude directe des antiques pour atteindre à une appréciation originale de leur beauté. Sa supériorité est d'un autre ordre; elle est dans cet instinct sûr, qu'on peut appeler du génie, qui lui fit discerner l'âge des précieux restes de l'antiquité; elle est aussi dans ce sincère et noble enthousiasme qui allait donner l'âme et la vie à la science, jusque-là aride, de l'archéologie.

En 1758 il visita Naples et les fouilles commencées à Herculanum, à Pompéi, à Pæstum. On connaissait dès lors son désir d'écrire une histoire de l'art antique, et l'on savait aussi que la maigre pension payée par l'électeur de Saxe ne lui assurait pas l'indépendance nécessaire à l'exécution de ce projet. Il reçut des présents en argent du graveur Wille et du peintre Füssli. Le cardinal Archinto lui donna un logement chez lui. La même année il se rendit à Florence pour faire le catalogue des pierres gravées du baron de Stosch. A son retour à Rome, le cardinal Albani le prit pour bibliothécaire et gardien de sa galerie d'antiques, avec le logement et un salaire mensuel de dix écus. C'était la place qui convenait le mieux à Winckelmann. Il put dès lors travailler en liberté, et ses ouvrages se succédèrent rapidement. Le principal parut à Dresde, en 1764. L'*Histoire de l'art dans l'antiquité* est une œuvre de génie, qui après un siècle garde beaucoup de prix, quoique en bien des points elle ait dû être rectifiée et complétée. Sans doute on y retrouve trop l'ami et à quelques égards le disciple de Mengs. Il part d'une certaine conception de la beauté dont il cherche la réalisation dans les œuvres d'art des anciens, chez les Égyptiens, les Étrusques, les Grecs et les Romains, et qui lui sert de *criterium* pour apprécier ces œuvres; mais cette conception est étroite jusqu'à être fausse. Il fait consister le beau dans l'idéalisation des formes, dans ce qu'il appelle énergiquement l'*inappropriation*, c'est-à-dire « dans une forme qui n'est ni propre à telle ou telle personne, ni l'expression d'un état de l'âme, ou d'un sentiment passionné, ce qui mêlerait à la beauté des traits étrangers et en altérerait l'unité ». Avec cette théorie, au lieu de produire des êtres réels, vivants, on aboutirait à des types généraux, abstraits, de pure convention, ce qui serait mortel pour l'art. L'horreur profonde de Winckelmann pour la vulgarité le jetait dans l'excès contraire. De plus les ouvrages antiques qu'il admira le plus, et qu'il signala à l'admiration des autres avec un éloquent enthousiasme, devaient le confirmer dans cette erreur; ils appartiennent en effet à cette époque où l'art grec se copiant lui-même, et perdant de son originalité à chaque copie, aboutissait à des formes élégantes sans doute, mais froides et sans caractère. Depuis cette époque on a exploré la Grèce et découvert les véritables chefs-d'œuvre. Les marbres d'Égine, les incomparables sculptures du Parthénon, quelques bas-reliefs, quelques statues, parmi lesquelles il faut citer la *Vénus de Milo*, nous ont révélé une beauté bien autrement grande, vivante, personnelle que l'élégance de *l'Apollon du Belvédère* ou même le charme exquis de *la Vénus de Médicis*. J'ai dit ce qui explique l'erreur de Winckelmann; il est juste de dire ce qui la répare : c'est d'abord cette chaleur qui le saisit devant les belles œuvres qu'il interprète et l'élève au-dessus de son système; c'est ensuite la clairvoyance admirable avec laquelle il les classe, détermine leur place, leur caractère, leur époque; c'est enfin ce goût, naturellement pur, noble, grand, qu'il porte dans tous ses jugements. Pour l'apprécier à toute sa valeur, il faut le comparer à ses prédécesseurs. L'histoire de l'art antique avant lui était un chaos ténébreux; il y porta l'ordre et la lumière. L'influence de son livre ne fut pas limitée au domaine des beaux-arts, où il fit une révolution en portant un coup mortel au mauvais goût du temps; elle s'étendit même au delà de l'archéologie, qu'il créait, à la connaissance tout entière de l'antiquité, où il introduisit la notion des époques, chacune ayant ses conditions générales, ses caractères particuliers. A ce titre Wolf et Bœckh ne sont pas moins les disciples de Winckelmann que Visconti, Welcker et Ottfried Müller.

En 1763 Winckelmann fut nommé antiquaire de la chambre apostolique, aux appointements de dix écus par mois. En 1765 le roi de Prusse lui fit offrir la surintendance de la bibliothèque et du musée des antiques de Berlin; mais Winckelmann demandait un traitement de 2,000 thalers, et l'économe monarque ne voulut en donner que la moitié. Winckelmann resta à Rome, où il fit paraître, en 1766, ses *Monuments antiques inédits*, et en 1767 un supplément à l'*Histoire de l'art*. En 1768 il céda au désir de revoir l'Allemagne après une absence de douze ans. Il partit avec le sculpteur Cavaceppi (10 avril); mais à peine eut-il franchi les Alpes qu'il se plaignit que tout était glacial autour de lui,

et il voulut retourner en Italie. Cavaceppi eut beaucoup de peine à l'entraîner jusqu'à Ratisbonne. Là il refusa d'aller plus loin, et prit le chemin de Vienne, où il arriva le 12 mai. Les prévenances dont il fut comblé par les premiers personnages de l'État ne purent le retenir. Au commencement de juin il se mit en route pour Trieste. Il fit la dernière partie de ce voyage avec un certain Francesco Arcangeli, qui, s'apercevant de sa simplicité, gagna sa confiance, et se fit montrer par lui une médaille d'or et des cadeaux de prix qu'il avait reçus à la cour de Vienne. Le 8 juin Winckelmann était assis dans une chambre d'auberge, attendant le départ d'un vaisseau pour Ancône, quand Arcangeli, qui se rendait en Vénétie, vint lui faire ses adieux, et lui demanda à revoir les médailles. Tandis que l'archéologue les lui montrait, Arcangeli se jeta sur lui et le perça de cinq coups de poignard dans la poitrine. Le bruit d'un enfant frappant à la porte le fit fuir sans son butin; il fut arrêté peu après et exécuté. Winckelmann ne survécut que quelques heures à ses blessures; il légua ses collections au cardinal Albani.

Outre les ouvrages cités, on a encore de Winckelmann: *Description des pierres gravées du baron de Stosch* (en français); Florence, 1760, in-4°, fig.; trad. en allemand, Nuremberg, 1775, in-4°; — *Anmerkungen über die Baukunst der Alten* (Remarques sur l'architecture des anciens); Leipzig, 1761, grand in-4°; trad. en français par Jansen, Paris, 1783, in-8°; — *Sendschreiben von den herculanischen Entdeckungen* (Lettres sur les découvertes d'Herculanum); Dresde, 1762, in-4°; trad. en français par Jansen, Paris, 1784, in-8° : elles sont adressées à M. de Bruhl, à Füssli, à Bianconi, etc.; — *Abhandlung von der Fæhigheit der Empfindung des Schœnen in der Kunst und dem Unterricht in derselben* (De la Capacité de sentir le beau dans les ouvrages de l'art); Dresde, 1763, in-4°; — *Geschichte der Kunst des Alterthums* (Histoire de l'art dans l'antiquité); Dresde, 1764, 2 vol. in-4°, fig.; Vienne, 1776, 2 vol. in-4°, fig.; parmi les traductions étrangères de cet ouvrage, les plus estimées sont celle de C. Fea (Rome, 1783-84, 3 vol. in-4°), en italien, et celles d'Huber (Leipzig, 1781, 3 vol. in-4°) et de Jansen (Paris, 1798-1803, 3 vol. in-4°), l'une et l'autre en français; — *Versuch einer Allegorie* (Allégorie pour les artistes); Dresde, 1766, in-4°; — *Anmerkungen über die Gesch. der Kunst* (Remarques sur l'*Histoire de l'art*); Dresde, 1767, in-4°; — *Monumenti antichi inediti, spiegati ed illustrati*; Rome, 1767, 2 vol. in-fol., fig.; édit. reproduite en 1821, ibid.; traduit en allemand, Berlin, 1791-92, 2 vol. in-fol., et en français, Paris, 1809, 3 vol. in-8°, par Fantin des Odoards; — *Briefe an Heyne* (Lettres à Heyne); Leipzig, 1776, in-8°; — *Briefe an seine Freunde* (Lettres à ses amis); Dresde, 1777-80, 2 vol. in-8°; — *Briefe an seine Freunde in der Schweiz* (Lettres à ses amis de Suisse); Zurich, 1778, in-8°; — *Briefe an einen seiner vertrauten Freunde* (Lettres à un de ses amis intimes, le baron de Muzelstosch); Berlin, 1781, 2 vol. in-8°; — *Briefe an einen Freund in Liefland* (Lettres à un ami en Livonie); Cobourg, 1784, in-8°. La correspondance de Winckelmann n'a été traduite qu'en partie par Jansen, sous le titre de *Lettres familières* (Amst., 1781, 2 vol. in-8°). — L'édition complète des œuvres de Winckelmann a été publiée par Fernow, H. Mayer et J. Schulze (Dresde, 1808-20, 8 vol. in-8°, pl.); on y joint d'ordinaire un recueil de ses lettres (Berlin, 1824-25, 3 vol. in-8°). Cette édition a été reproduite avec peu d'exactitude dans celle de J. Eiselein (Donaueschingen, 1825-29, 12 vol. in-8°, et atlas). Une très-bonne édition italienne a paru à Prato, 1831-35, 12 vol. gr. in-8°, et atlas de 200 pl. in-fol. Citons aussi l'édition populaire de Dresde 1845, 2 vol. gr. in.8°, fig. Léo JOUBERT.

Heyne, *Lobschrift auf Winckelmann*; Cassel, 1778, in-4° et in-8°; trad. fr., Gœttingue, 1783, in-8°. — J. Gurlitt, *Biogr. und liter. Nachricht von J.-J. W.*; Magdebourg, 1797, in-4°; Hambourg, 1820-21, in-4°. — Morgenstern, *Winckelmann*; Leipzig, 1803, in-4°. — Gœthe, *W. und sein Jahrhundert*; Stuttgard, 1805, in-8°. — D. de Rossetti, *W's letzte Lebensepoche*; Dresde, 1818, in-8°. — Petersen, *Biographie W's*; Leipzig, 1829, in-8°. — O. Jahn, *J.-J. W., eine Rede*; Greifswald, 1844, in-8°. — Schœmann, *W. und die Archæologie*; ibid., 1844, in-8° — Hirsching, *Handbuch*. — *Der Biograph*, 1806, t. VII. — Mme de Staël, *De l'Allemagne*. — *Revue moderne*, janv. 1866.

WINCKELRIED. *Voy.* ARNOLD.

WINDHAM (*William*), homme d'État anglais, né le 3 mai 1750, à Londres, où il est mort, le 3 juin 1810. Il était fils d'un colonel. Sa famille était ancienne et riche. Il aurait pu en sortant d'Oxford, où il avait brillamment terminé en 1771 ses études, commencées à Eton, entrer dans la carrière politique. Lord Townshend, ami intime de son père et lord lieutenant d'Irlande, voulait l'avoir pour secrétaire; mais Windham était timide, nerveux jusqu'à la manie; il aima mieux voyager. En 1773 il s'associa au voyage d'exploration du commodore Phipps vers le pôle Nord, et poussa jusqu'en Norvége. La première fois qu'il parla en public, ce fut à Norwich, en 1778, pour approuver la conduite du gouvernement dans la guerre contre les colonies américaines. Il était membre du *Literary club*, dont faisaient aussi partie Johnson et Burke, ses amis. En 1783 il accepta la place de principal secrétaire d'Irlande; mais au bout de quelques mois il donna sa démission, sans autre motif probable que ce mal imaginaire qui se révèle d'une manière curieuse dans le *Journal* de sa vie, qu'il commença à tenir à cette époque. Il fut élu député de Norwich en 1784. Malgré son élégante et pénétrante éloquence, qui brilla surtout dans la fameuse accusation contre W. Hastings (*voy.* ce nom), il n'arriva que bien plus tard à une position offi-

cielle. En 1794 il entra dans le ministère de Pitt : la place de secrétaire à la guerre, qui lui fut donnée, lui convint mieux qu'on ne l'aurait cru. Il passait jusque-là pour un homme du monde, spirituel et délicat avec quelques manies, pour un amateur distingué des lettres et un orateur accompli : il se trouva être un patriote ardent et tenace, un habile administrateur. L'armée anglaise, qui avait si médiocrement débuté dans les guerres de la révolution, dut beaucoup à ses soins. L'administration de Pitt se retira devant le refus du roi d'accorder l'émancipation des catholiques (1801). Addington, successeur de Pitt, se hâta de conclure la paix avec la France; Fox et Pitt l'approuvèrent. Au contraire, deux des membres du précédent ministère, lord Grenville et Windham, blâmèrent sévèrement la paix, et formèrent l'un dans la chambre des lords, l'autre dans la chambre des communes, une opposition importante par le talent, quoique insignifiante par le nombre. La paix d'Amiens fut rompue. Pitt et Fox avec leurs adhérents joignirent leurs forces à la petite opposition conduite par Windham, et devant cette coalition Addington se retira (avril 1804). Pitt, appelé à former le nouveau ministère, demanda au roi et ne put pas obtenir que Fox en fît partie. Lord Grenville et Windham déclarèrent alors que la coalition contre Addington s'était faite dans le but de réunir au sein de la même administration tous les hommes d'État éminents dont les services pouvaient être utiles au pays; ils n'admettaient pas l'exclusion de Fox. Ils refusèrent donc d'entrer dans le faible cabinet, qui vécut péniblement par le talent seul de son chef, et qui dut se dissoudre aussitôt après sa mort. (janv. 1806), Windham fit partie du ministère Grenville-Fox en qualité de secrétaire d'État aux départements de la guerre et des colonies. Il s'occupa aussitôt de l'organisation de l'armée, qui avait besoin d'être augmentée pour faire face à la guerre contre la France. Une clause introduite dans le bill sur l'armée à l'effet d'autoriser le roi à conférer les grades militaires à tous ses sujets, sans distinction de religion, amena la retraite du ministère (mars 1807). Windham, rentré dans l'opposition, s'éleva avec force contre le bombardement de Copenhague et l'expédition de Walcheren. En juillet 1809, dans un incendie, tandis qu'il s'efforçait de préserver des flammes la précieuse bibliothèque de son ami Frédéric North, il fit une chute, et se blessa à la hanche. Onze mois plus tard il mourut, des suites de cet accident. Sur son talent et son caractère il n'y a qu'une voix parmi ses contemporains; tous s'accordent à dire qu'on ne pouvait pas être plus aimable, plus franc, plus loyal. Ses opinions libérales dans les limites de la constitution anglaise n'allaient pas au delà, et aucun homme de son temps ne détesta plus que lui le *jacobinisme*. On a dit qu'il était le modèle du vrai *gentleman* anglais. Faut-il ajouter qu'en cette qualité sans doute il aimait passionnément les luttes des boxeurs et les combats d'animaux? Ses discours ont été publiés en 3 vol. in-18, par son secrétaire, Amyot. On a donné récemment son *Journal*, intitulé *Diary of W. Windham*; Londres, 1866, in-8°. L. J.

Amyot, *Life of W. Windham*, en tête des *Discours*. — Mme Baring, Introd. et notes de son édit. du *Diary*. — Brougham, *British Statesmen*. — Holland, *Memoirs of the whig party*. (Pour les détails de son administration, consultez les ouvrages indiqués à l'art. PITT.)

WINKLER (*Charles-Godefroi-Théodore*), dit *Théodore* HELL, poëte et musicien allemand, né le 9 février 1775, à Waldenbourg (Saxe), mort le 24 septembre 1856, à Dresde. Il était fils d'un pasteur, qui s'occupa lui-même de son éducation. Envoyé à Wittemberg, il s'appliqua à l'étude du droit et de l'histoire, et consacra ses loisirs à composer des poésies. Ses études terminées, il obtint un emploi au tribunal municipal de Dresde (1796); puis il remplaça Langbein aux archives secrètes (1801). En 1812, il parcourut l'Italie et la France, et à son retour on lui confia la rédaction du journal officiel. Il devint secrétaire de la direction générale des théâtres et de l'Académie royale des arts (1816). En 1825, il fut appelé aux fonctions de directeur de l'Opéra italien, et en 1841 il y joignit celles de vice-directeur de la chapelle du roi. Ses nombreux travaux poétiques sont écrits dans un style plein de charme, mais ils manquent d'élévation et d'originalité. Nous citerons de lui : *Bianca von Toredo* (1806), drame; *Penelope* (1811), poëme; deux recueils de vers, *Lyratœne* (Dresde, 1821, 2 vol.) et *Neuen Lyratœne* (Brunswick, 1830, in-8°), et la traduction en vers des *Lusiadas* (1807), faite avec F. Kuhn, et de *Mazeppa* (1820). Il a publié aussi quelques journaux, traduit pour la scène allemande des drames français, et écrit en prose un essai biographique pour les *Œuvres posthumes de Weber* (1828).

Conversations-Lexicon.

WINSLOW (*Jacques* WINSLŒV), anatomiste danois, né le 17 avril 1669, à Odensee, mort le 3 avril 1760, à Paris. Il était petit-neveu du célèbre Steno. Sa famille était d'origine suédoise, et la plupart de ses membres avaient suivi la carrière ecclésiastique, à laquelle il fut destiné lui-même par son père. Après avoir suivi des cours de théologie à Copenhague, il s'adonna, à l'exemple d'un de ses amis, à l'étude de la médecine. Les progrès qu'il fit dans cet art lui valurent une pension du roi, à la charge d'aller s'instruire dans les principales universités de l'Europe. Il passa l'année 1697 en Hollande, et de là vint à Paris pour ne plus revoir sa patrie. Ses heureuses dispositions pour l'anatomie n'échappèrent point à Duverney, qui s'imposa la tâche de les développer. Un livre célèbre, l'*Exposition de la doctrine de l'Église*, par Bossuet, qu'il lut par hasard, ébranla son attachement aux doctrines luthériennes, et il ne tarda pas à abjurer entre les mains de l'illustre évêque (8 oct. 1699),

qui lui imposa au baptême son propre prénom de *Bénigne*. Ce changement de religion lui attira la disgrâce de ses parents, qui lui refusèrent tout secours. Mais l'évêque de Meaux se chargea de les remplacer. La mort de ce prélat, arrivée au moment où Winslow allait prendre ses grades à la faculté, le mit dans une position fâcheuse; mais l'autorité universitaire, appréciant son zèle, le dispensa de tous les frais d'étude. Après avoir été reçu docteur (1705), il fut admis, sur la présentation de Duverney, dans l'Académie des sciences en qualité d'élève (12 mai 1707). Il en devint plus tard associé. Chargé temporairement par Duverney de le remplacer à la chaire d'anatomie et de chirurgie au Jardin du roi, Winslow ne parvint pas cependant à lui succéder en titre, et ce ne fut qu'après la mort de Hunauld qu'il fut nommé professeur, après avoir rempli pendant quelque temps les fonctions d'interprète de la langue teutonique à la Bibliothèque du roi. Ses infirmités l'obligèrent d'abandonner sa chaire, et il mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Il avait épousé, en 1711, Catherine Gillee, dont il eut un fils et une fille. « Il a surtout été utile, dit la *Biographie médicale*, en rassemblant les découvertes anatomiques qui étaient éparses dans diverses ouvrages, ou noyées dans des détails physiologiques étrangers à l'art, les présentant avec toute la clarté et la précision dont elles étaient susceptibles, et joignant aux travaux de ses prédécesseurs les résultats des siens propres. Cependant ses écrits ne sont pas de simples compilations. Winslow n'oublia jamais de consulter la nature, et il a donné plutôt l'exposé succinct de ses propres observations que celui de ses lectures. Ordre, méthode, clarté, précision, telles sont les qualités qui les distinguent, et qui font oublier les défauts qu'un œil exercé y reconnaît dans les détails. Winslow fut le créateur de l'anatomie descriptive, et son nom fait époque dans l'histoire de l'anatomie. » On a de lui : *De machinæ plantanimalis œconomia analogica*; Copenhague, 1694, in-4°; — *De alvi solutione ex ira et mœrore*; ibid., 1695-6, 2 part., in-4°; — *An ex anatome subtiliori ars medica certior?* Paris, 1717, in-4°; — *Lettres à Morand sur l'opération de la taille au haut appareil*; Paris, 1728, in-12; — *An in cognoscendis morbis errores funestos vitare possit anatomes parum duntaxat gnarus?* Paris, 1732, in-4°; — *Exposition anatomique de la structure du corps humain*; Paris, 1732, in-4°, fig., et 5 vol. in-12; Amst., 1743, 4 vol. in-12, fig.; ibid., 1752, 3 vol. in-8°; Paris, 1766, 1776, 4 vol. in-12 : ce recueil, qui a placé son auteur au rang des premiers anatomistes de son temps, a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; — *An mortis incertæ signa minus incerta a chirurgicis quam ab aliis experimentis?* Paris, 1740, in-4°; trad. et commenté par J. Bruhier, ibid., 1742, in-12; — *An ad servandam præ fœtu matrem, obstetricium humatile minus anceps et æque insons, quam ad servandum cum matre fœtum sectio cæsarea*; Paris, 1744, in-4°; — *An ad extrahendum calculum, dissecanda ad pubem vesica*; Paris, 1752, in-4°; — *Remarques sur le Mémoire de Ferrein, concernant le mouvement de la mâchoire inférieure*; Paris, 1755, in-12; — plusieurs *Mémoires* imprimés dans le recueil de l'Académie des sciences.

Nyerup et Kraft, *Litteraturlexicon*. — Grandjean de Fouchy, *Éloge de Winslow*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences*, ann. 1760. — Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — *Biogr. médicale*. — *Notice*, dans l'édit. de l'*Exposit. anat.*, 1766. — Sprengel, *Hist. de la méd.*

WINTER (*Jean-Guillaume* DE), comte DE HUESSEN, marin hollandais, né en 1750, au Texel, mort le 2 juin 1812, à Paris. Il montra de bonne heure une vive inclination pour la vie de marin. En 1787 il comptait déjà vingt-cinq ans de service, et avait mérité le grade de lieutenant de vaisseau dans la marine militaire de la Hollande. Il embrassa alors avec ardeur la cause du parti qui fit de si nobles efforts pour opérer une révolution dans les provinces néerlandaises et pour y renverser l'autorité du stathouder. Ce mouvement ayant été comprimé, Winter se réfugia en France, où il prit du service dans l'armée de terre, et où il fit, comme officier supérieur, les campagnes de 1792 et de 1793, sous les ordres de Dumouriez et de Pichegru. Son courage, son zèle et son activité le firent nommer général de brigade, puis général de division. En 1795, toujours au service de la France, il rentra dans son pays avec l'armée de Pichegru; il y fut accueilli avec empressement par les patriotes hollandais, et les États généraux ne tardèrent pas à lui décerner le grade de vice-amiral, avec le commandement de la flotte réunie au Texel. Ce ne fut qu'après deux années de patience et d'attente que Winter parvint à se frayer un passage à travers la ligne de blocus formée par les forces supérieures des Anglais. Sorti le 7 octobre 1797, avec vingt-neuf bâtiments de guerre, dont seize vaisseaux de haut bord, il se trouva, le 11 au matin, en présence de l'armée navale commandée par l'amiral Duncan. Quoique celle-ci se composât de vingt vaisseaux, de quinze frégates et de plusieurs bâtiments légers, il n'hésita pas à l'attaquer; mais la fortune ne seconda point son courage, et cette journée, comme il l'écrivit lui-même aux États généraux, fut *la plus malheureuse de sa vie*. Après un combat acharné, la victoire se déclara pour Duncan. Monté sur le vaisseau *la Liberté*, de soixante-quatorze canons, Winter lutta héroïquement contre les efforts combinés de trois vaisseaux anglais, jusqu'au moment où ayant perdu tous ses mâts et plus de la moitié de son équipage, il se vit forcé de se rendre à l'ennemi. La marine hollandaise avait eu dans ce combat neuf bâtiments de haut bord pris ou coulés, et mille quatre cents hommes tués ou blessés. Un conseil de guerre, chargé, quelques mois plus tard, d'examiner la conduite de Winter

dans cette bataille, lorsqu'il fut échangé et rendu à sa patrie, déclara à l'unanimité qu'il avait glorieusement soutenu l'honneur de son pavillon. Au mois de mai 1798, Winter fut nommé ministre plénipotentiaire de la république batave près du gouvernement français. En 1802, il quitta cette haute position pour prendre le commandement de l'escadre hollandaise, qui fut chargée de réprimer les actes de piraterie de la régence de Tripoli, et qui imposa un traité de paix à cette puissance, après avoir pris ou coulé bas tous ses corsaires sur la côte d'Afrique. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, créa l'amiral de Winter maréchal, comte de Huessen et commandant en chef de ses armées de terre et de mer (1810). Enfin, Napoléon le nomma successivement grand officier de la Légion d'honneur, inspecteur général des côtes de la mer du Nord, et commandant en chef des forces navales réunies au Texel. Napoléon ordonna que ses obsèques fussent faites aux dépens du trésor, et que son corps fût déposé au Panthéon.

Galerie des Contemp.

WINTERBURGER (*Jean*), imprimeur allemand, né vers 1450, à Winterburg (Bas-Palatinat), mort en 1519, à Vienne. Après avoir appris, à Mayence très-probablement, l'art de l'imprimerie, il alla en 1492 s'établir à Vienne; depuis 1482, où un imprimeur inconnu y avait fait paraître trois ouvrages, aucun livre n'avait été publié dans cette ville par les procédés typographiques. Winterburger y fonda un atelier, et le munit d'une grande variété de caractères grands et petits, gothiques et romains, qu'il gravait lui-même ainsi que ses planches en bois. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, la plupart relatifs à la liturgie, et devenus extrêmement rares, nous citerons : *Flacci satyræ* (1492, in-4°) : on n'en connaît qu'un seul exemplaire; *Panegyricum Maximiliani imperatoris* (1493, in-fol.), avec fig. sur bois enluminées; *Missale olomucense* (1505), avec planches d'une très-belle exécution; *Missale salzburgense* (1506, in-fol.), *Opusculum musices* (1509), un des plus anciens ouvrages impr. en plain chant; *Tabulæ eclipsium magistri C. Peurbachii* (1514, in-fol.) : cet ouvrage, le plus remarquable de ceux publiés par Winterburger, fut corrigé par le mathématicien Jean Michaelis.

Panzer, *Annales typogr.* — Denis, *Wiens Buchdruckergeschichte.*

WINTERFELD (*Jean-Charles* DE), général prussien, né le 4 avril 1709, à Vanselow, mort le 8 septembre 1757, à Gœrlitz en Silésie. D'une famille noble, il quitta le gymnase de Güstrow pour s'engager dans un régiment de cuirassiers, commandé par son cousin. Sa haute taille fixa sur lui l'attention de Frédéric-Guillaume Ier, qui le fit passer dans la garde. Son zèle et ses connaissances militaires ne tardèrent pas à être appréciés du prince royal, qui, à son avénement au trône, le choisit pour aide de camp. Lorsque la guerre de Silésie éclata, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg, pour y détruire le crédit de la cour d'Autriche et obtenir la neutralité de la Russie. Après avoir réussi dans sa mission, il revint en Prusse, et se distingua dans la bataille de Mollwitz, où il fut blessé. Nommé colonel et adjudant général, il remporta un avantage signalé à Rothschloss (22 juin 1741), et défit complétement le général Nadasti à Landshut (22 mai 1745). En qualité de général major, il contribua à la victoire de Hohenfriedberg (3 juin), poursuivit l'ennemi jusqu'en Bohême, et dispersa plusieurs régiments de cavalerie saxonne à Hennersdorf (23 nov.). Après la paix de Dresde, il fut nommé lieutenant général d'infanterie et gouverneur de la forteresse de Colberg (21 mai 1756) en récompense du service qu'il avait rendu au roi en découvrant les intrigues de la cour de Saxe. En 1757, sous les ordres de Schwerin, il fut grièvement blessé au cou dans la sanglante affaire de Prague (6 mai), et assista à la désastreuse bataille de Collin. Dans l'automne, Winterfeld reçut l'ordre d'occuper avec quatorze mille hommes les défilés de la Bohême; attaqué à Gœrlitz, le 7 septembre, par quinze mille Autrichiens, il fut atteint d'un coup de feu dans la poitrine, et expira le jour suivant. Frédéric II ressentit vivement la perte d'un si brave général, et lui fit élever une statue sur la place Guillaume, à Berlin.

Winterfeld's Leben; Berlin, 1809. — Varnhagen, *Leben des gen. Winterfeld*; Berlin, 1836. — M.-A. de Winterfeld, *Leben des generallieutenant von Winterfeld*; ibid., 1809, in-8°. — *Militærisches Pantheon*, t. IV, p. 229.

WINTZINGERODE (*Ferdinand*, baron DE), général russe, né en 1770, à Bodenstein (Wurtemberg), mort le 17 juin 1818, à Wiesbaden. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes, entra au service de la Hesse, combattit sur le Rhin contre les Français, et offrit ensuite son épée à l'Autriche, qu'il servit jusqu'à la paix de Campo-Formio (1797). Ce fut alors qu'il entra dans l'armée russe avec le grade de major. Cependant sa haine violente contre la France le poussa à combattre encore dans les rangs des Autrichiens, et il donna des preuves signalées de bravoure à la sanglante bataille de Stockach (25 mars 1799). Depuis 1802 il remplit les fonctions d'aide de camp auprès d'Alexandre Ier, et en 1805 il se rendit en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Berlin. Il ne négligea rien pour déterminer le roi de Prusse à faire partie de la coalition formée contre Napoléon. Ensuite il passa à Vienne, et hâta la conclusion de l'alliance entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. A la reprise des hostilités, il se signala dans le combat de Dierstein (11 nov. 1805), et à la bataille d'Austerlitz, où il faillit être fait prisonnier. Il figura aussi dans les campagnes de 1806 et de 1807 et accompagna Alexandre Ier à Memel et à Kœnigsberg. Dans la bataille d'Aspern (21 mai 1809), il eut la jambe droite emportée par un boulet, et reçut le bâton de feld-maréchal sur le champ de bataille. L'envahissement de la Russie en 1812

ne fit que redoubler son activité, et il avait déjà pris une part importante à cette campagne lorsqu'il fut fait prisonnier par le corps du maréchal Mortier. Napoléon, devant lequel il fut conduit, s'emporta contre lui en des récriminations aussi violentes qu'injustes, l'accusant d'être son ennemi personnel; et il l'aurait peut-être fait fusiller si les maréchaux français ne se fussent vivement interposés en sa faveur. Le convoi qui l'escortait à Metz ayant été attaqué par le général russe Tchernischeff, il réussit à se sauver. De retour auprès d'Alexandre I[er], Wintzingerode fut nommé général de cavalerie, et après la bataille de Leipzig il alla prendre possession de la Hollande à la sollicitation des députés de ce pays. Son entrée à Amsterdam eut lieu le 23 novembre 1813, et il ne tarda pas à forcer les Français à évacuer le pays. Chargé peu après d'occuper la Belgique, il s'empressa d'y détruire deux établissements qui avaient particulièrement fait abhorrer le régime impérial dans ce royaume: celui de la conscription et celui des droits réunis. Cette mesure, qui lui concilia l'affection des habitants, ne pouvait être que transitoire, et les droits réunis furent bientôt rétablis (27 octobre). Au mois de février de l'année suivante, il entra de nouveau en campagne, s'empara d'Avesnes et opéra sa jonction avec le corps du général Tchernischeff. Bientôt après il prit Soissons (3 mars) et se réunit aux débris de l'armée de Blücher, battue à Craonne. Pendant la bataille qui eut lieu à Laon (10 mars), il se distingua à la tête de sa cavalerie. Plus tard, il fut chargé de suivre Napoléon sur Saint-Dizier, mais il fut battu près de cette ville dans un combat qui fut le dernier livré par l'empereur avant son abdication (26 mars). Après le retour de Napoléon, il joignit les Austro-Russes à la Fère-Champenoise. Le second traité de Paris ayant mis fin aux hostilités, il se rendit aux eaux de Wiesbaden, où il mourut d'un anévrisme.

Conv.-Lex. — Rabbe, *Biogr. des contemp.*

WION (*Arnould*), érudit français, né le 15 mai 1554, à Douai, mort vers 1610, à Mantoue. Il était fils d'un procureur fiscal à Douai. Après avoir achevé ses études dans cette ville, il embrassa la vie religieuse, et fit profession dans l'ordre de Saint-Benoît. Les troubles politiques et religieux qui agitaient alors les Pays-Bas, et dont l'abbaye d'Ardembourg, où il résidait, eut particulièrement à souffrir, l'ayant contraint à abandonner sa patrie, il se réfugia en Italie. Admis dans le couvent de Saint-Benoît de Mantoue, qui appartenait aux religieux du Mont-Cassin, il y vécut de longues années, occupé de travaux historiques et littéraires. Il est surtout connu pour avoir publié le premier la fameuse prophétie attribuée à saint Malachie (*voy.* ce nom), et qu'on suppose avoir été composée, lors de l'élection du pape Grégoire XIV, par les partisans du cardinal Jérôme Simoncelli. Nonobstant cette publication, qui a donné à Wion la réputation d'esprit crédule et dépourvu de critique, on peut dire que ce bénédictin était aussi instruit que laborieux. On a de lui: *Breve dichiarazione dell' arbore monastico benedittino intitolato* Legno de la vita; Venise, 1594, in-8°; — *Lignum vitæ, ornamentum et decus Ecclesiæ;* Venise, 1595, 2 vol. in-4°; trad. en allemand. C'est le corollaire de l'ouvrage précédent, mais avec des choses fabuleuses, qui ôtent beaucoup de valeur historique à cet ouvrage. Cependant il a été mis à profit par le P. Mabillon, dans ses *Annales ord. S. Benedicti.* C'est dans le t. I[er] que figure la prophétie dont nous avons parlé; — *Vita S. Gerardi, martyris et Hungarorum apostoli;* Venise, 1597, in-4°.

Paquot, *Mémoires*, t. IV. — Moréri, *Dict. hist.*, verbo Malachie. — Sanders, *Scriptores Flandriæ.* — Duthillœul, *Biogr. douaisienne.*

WIRTH (*Jean*). *Voy.* Hospinien.

WISCHER. *Voy.* Vischer.

WISEMAN (*Nicolas-Patrick-Étienne*), cardinal, né à Séville, le 2 août 1802, mort à Londres, le 15 février 1865. Il était fils d'un commerçant irlandais originaire de Waterford. Après avoir fait ses humanités dans une école voisine de Durham, il fut envoyé au collége qui venait d'être fondé à Rome pour ses coreligionnaires (1818), et reçut en 1824 la prêtrise et le doctorat en théologie. Telle était déjà l'étendue de son savoir qu'on lui confia à la fois, en 1827, la chaire de littérature orientale à l'université romaine et le vice-rectorat du collége des bancs duquel il venait à peine de sortir. La publication du t. I[er] des *Horæ syriacæ, seu Commentationes et anecdota res vel litteras syriacas spectantia* (Rome, 1828, in-8°), annonçait une brillante carrière dans le domaine de l'érudition lorsque l'émancipation des catholiques en Angleterre vint appeler tous ses efforts vers la régénération d'une croyance jusque-là opprimée. Mû par un sentiment ardent de prosélytisme, il chercha à lutter contre l'Église anglicane sur le terrain même du raisonnement et de la discussion, et s'efforça de réconcilier la foi et la science. Telle fut la pensée qui lui inspira les conférences que, pendant le carême de 1835, il fit dans les salons du cardinal Weld. Soit à Londres, où les discours qu'il prononça en 1836 parurent sous le titre de *Lectures on the principal doctrines and practices of the catholic church* (1837, 2 vol. in-8°), soit à Rome, où il retourna en 1838, il continua avec un tel succès le cours de ses prédications savantes que l'évêque d'Ely, Taunton, crut devoir engager contre lui une polémique. Le pape ayant porté, en 1840, de quatre à huit le nombre des évêques anglais, donna pour coadjuteur à M. Walsh, chargé du district central, Wiseman avec le titre d'évêque de Mellipotamos (8 juin 1840). La fondation de la *Revue catholique* de Dublin, dans laquelle il écrivit de nombreux articles (*Essays on various subjects;* Londres, 1853, in-8°), et la direction du collége de Sainte-Marie d'Ascott, marquèrent les débuts

de sa carrière apostolique. Nommé en 1847 pro-vicaire apostolique de Londres, il succéda, le 18 février 1849, au docteur Walsh, comme vicaire apostolique titulaire. Ce ne fut pas sans un sentiment de surprise que le monde apprit, le 30 septembre 1850, que l'ancienne hiérarchie romaine était rétablie en Angleterre par un bref de Pie IX, et que Wiseman était à la fois nommé archevêque de Westminster et cardinal (1). L'émotion fut profonde en Angleterre. Aux journaux, aux *meetings*, dont l'effervescence croissait chaque jour, le nouvel archevêque, débarqué le 4 décembre, répondit par trois discours sur la hiérarchie catholique, qu'il prononça à Saint-Georges, dans le quartier de Southwark. Cependant un bill contre les titres ecclésiastiques fut adopté (12 juill 1851); mais déjà l'opinion publique, par suite d'un singulier progrès dans la voie de la tolérance et de la liberté religieuse, s'était beaucoup calmée. Le caractère de Wiseman, son patriotisme sincère et reconnu de tous, son savoir et son éloquence, dont ses adversaires mêmes ne pouvaient, comme Anglais, s'empêcher d'être flattés, contribuèrent beaucoup à ce résultat. Bientôt ses succès apostoliques s'étendirent aux protestants, qui vinrent en foule entendre ses sermons. On comprendra la renommée dont il jouit dans toute l'Angleterre si l'on songe à l'attrait que pouvait avoir pour des hommes aussi pratiques que les Anglais des discours où étaient traitées au point de vue religieux les questions les plus nouvelles de la science et de l'économie politique. La visite qu'il fit en Irlande, en 1858, fut une continuelle ovation, dont l'enthousiasme s'accrut encore par les nombreux discours qu'il y prononça. Il mourut à soixante-deux ans et demi, au moment où la santé chancelante de Pie IX faisait tourner à quelques-uns les yeux vers l'Angleterre pour y trouver un successeur éventuel au pontife dont la pensée avait toujours été en harmonie avec la science, et qui l'avait eu pour collaborateur dans l'une des œuvres les plus marquantes de son règne. M. L. Blanc a tracé de lui ce portrait : « La variété de ses connaissances, l'étendue de son savoir profane; sa parole onctueuse, fleurie, et rarement agressive; les dehors de modération sous lesquels son ultramontantisme avait coutume de s'effacer à demi; l'intérêt qu'il paraissait prendre à des questions qui n'avaient rien de théologique; ses excursions dans le domaine des lettres; le pouvoir qu'il possédait de gagner comme *lecturer* les bonnes grâces d'un public sur lequel comme prédicateur il ne pouvait espérer d'avoir prise; les qualités d'homme du monde...; tout cela recommandait le cardinal Wiseman sinon aux sympathies, du moins au respect des adversaires de la religion dont il était ici le représentant le plus élevé. »

(1) Il était le huitième cardinal anglais depuis la réforme : Pole, Allen, Howard, York, Erskine, Weld et Acton étaient ses prédécesseurs.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Fabiola*, roman chrétien; Londres, 1854, in-8°; souvent réimpr. et trad. en français; — *Recollections of the last four Popes and of Rome in their times*; ibid., 1858, in-8°; trad. en français; — *The Hidden gem*, drame religieux; ibid., 1860, in-8°.

Men of the time. — *The English cyclop.*, biogr. — *L'Union*, 25 fév. 1865. — L. Blanc, *Lettres sur l'Angleterre*.

WITHER (*Georges*), poëte anglais, né le 11 juin 1588, à Bentworth (Hampshire), mort le 2 mai 1667. Il quitta l'université d'Oxford sans avoir obtenu aucun diplôme, et partit pour Londres, où il suivit quelque temps des cours de droit. De nombreuses pièces de vers, qu'on se passait de main en main, lui avaient déjà valu une réputation de bel esprit, lorsqu'il publia un volume de satires politiques (*Abuses stript and whipt, or Satirical Essayes*; Londres, 1613, in-8°), qui lui attira un emprisonnement de plusieurs mois. Une autre satire (ibid., 1614, in-8°), celle-ci adressée au roi, contribua à lui faire rendre la liberté. La nature de ses poésies et les mauvais traitements qu'il avait subis lui valurent la faveur du parti libéral. Wither ne se contenta pas de dénoncer les abus dans des improvisations rimées, il publia aussi un grand nombre de pamphlets plus ou moins mordants. Au début des troubles civils, il servit comme capitaine de cavalerie dans l'expédition que Charles I[er] dirigea contre les rebelles écossais (1639). Trois ans plus tard, il leva un régiment pour soutenir le parlement (1642). Tombé entre les mains des royalistes, il dut, dit-on, la vie à un bon mot de Denham, qui pria le roi de ne pas pendre le prisonnier, « parce que tant que Wither vivrait, on ne pourrait pas l'accuser, lui Denham, d'être le plus mauvais poëte de l'Angleterre ». Cromwell le nomma major général de toutes les troupes du Surrey, et même, à ce qu'on croit, conservateur des archives légales. A la restauration, Wither fut non-seulement obligé de restituer tout le butin qu'il avait accumulé, mais un vote du parlement l'envoya en prison sous l'accusation d'être l'auteur d'un libelle diffamatoire intitulé *Vox vulgi*. Toutefois on ne le jugea point, et on lui rendit sa liberté quelques années avant sa mort. Les bibliographes citent cent douze écrits de Wither, en vers et en prose. Jusqu'à nos jours on a réimprimé ses chants religieux. « Ses poésies, dit Hazlitt, se distinguent par la tendresse des sentiments et un certain charme pastoral; elles renferment des passages d'une beauté hors ligne. » Lamb, Percy, Ellis, Campbell et Southey ont aussi rendu une justice tardive au mérite poétique de Wither. Nous citerons de lui : *The Sphepheard's pipe*; Londres, 1614, in-8°; — *The Sphepheard's hunting, eglogues*; Londres, 1615, 1814, in-8°; — *Fidelia*; ibid., 1617, in-8°; — *Wither's motto: Nec habeo, nec careo, nec curo*; ibid., 1618, in-8° : 30,000 exemplaires de ce poëme furent vendus en

quelques mois; — *Juvenilia;* ibid., 1622, in-8°, et 1633, in-12; — *Faire Virtue, the Mistresse of Philarete;* ibid., 1622, in-8°; — *Hymns and songs of the Church;* ibid., 1625, in-12, avec la musique; réimpr. en 1825, in-12, et en 1856, in-12; — *Britain's Remembrancer, containing a relation of the plague;* ibid., 1628, in-12; — *Collection of emblems ancient and modern;* ibid., 1635, in-fol., avec des grav. de Crispin du Pas : très-rare; — *Campo Musæ, or the Field Musings of captain Wither touching his military engagement for the king;* ibid., 1643, in-8°; — *The great assises holden in Parnassus;* ibid., 1645, in-4°; — *Respublica Anglicana, or the Historie of the Parliament;* 1650, in-4°; — *The Protector, a poem;* ibid., 1655, in-8°. On a fait un choix de ses poésies (*Poems;* Bristol, 1820, 3 vol. in-8°). W. H—s.

Wood, *Athen. oxon.* — *Gentleman's Magazine*, ann. 1787. — Ellis, *Specimens of english poetry.* — Campbell, *Specimens of british poets.* — *English cyclop.*, ed. by Knight.

WITIKIND, né vers 750, mort en 807. Il était fils de Werneking, chef saxon. Sa jeunesse se passa dans des luttes de tribu à tribu. Il ne fut point mêlé aux premières guerres de Charlemagne contre les Saxons. En 775, ce prince ayant tourné ses armes contre le troisième peuple de la confédération saxonne, les Westphaliens, il vint camper à Lodbad sur le Weser. Une troupe de Westphaliens déguisés se mêla aux fourrageurs franks, entra avec eux dans le camp, tua des hommes et fit du butin. C'était le premier exploit de Witikind. En 776 il s'empara d'Heresbourg, et n'échoua au siége de Siegberg que par suite d'une panique superstitieuse des Saxons, qui crurent que des esprits célestes défendaient la place. Le roi des Franks les fit baptiser par milliers aux sources de la Lippe. « Tous se soumirent au roi Charles, dit un chroniqueur, excepté Witikind, qui, se sentant coupable de beaucoup de forfaits, s'enfuit avec ses compagnons dans les confins de la Normandie. » Il s'agit là du pays des Danois, dont le principal chef, Sigfried, était parent de Witikind. Saxons et Normands parlaient encore la même langue, avaient encore la même religion, tandis que les Franks, leurs frères aînés, voulaient même les priver du désert où s'abritait leur indépendance. Witikind ayant appris que Charlemagne était passé en Espagne (778) se précipita en Saxe avec des bandes de Normands et en annonçant qu'il allait porter la guerre dans le pays même des Franks. Toute la jeunesse saxonne, Augraniens, Ostphaliens, Westphaliens accourut avec enthousiasme se ranger sous ses étendards. Witikind brûla le fort qui commandait le cours de la Lippe, où Charles avait laissé une garnison; il fit couvrir la Saxe de forteresses, puis sans s'arrêter aux siéges des villes, il marcha droit au Rhin. Le trouvant gardé, il se replia sur la rive droite du fleuve, et ravagea tout le pays de Deutz à Coblentz. Le roi apprit ces nouvelles à Auxerre, en s'en revenant de Roncevaux. Il détacha de son armée un corps considérable composé de Franks Austrasiens et d'Allemands, et aussitôt Witikind se reporta sur la Hesse, en détournant ses compagnons du pillage de l'abbaye de Fulda et des trésors de Saint-Boniface. Les Saxons traversaient à gué la petite rivière d'Aderne, près du village de Badenfield lorsqu'une charge subite de la cavalerie franke les mit en déroute. Ils éprouvèrent une nouvelle défaite à Bokholz (779), où ils furent effrayés par l'immense supériorité numérique de leurs adversaires. On ne sait si Witikind assistait à cette bataille. Après cette brillante campagne, Charles se crut maître de la Saxe, et la divisa en *paroisses épiscopales*, sa politique étant de gouverner par le clergé, parce qu'il redoutait l'humeur turbulente des seigneurs austrasiens.

Réfugié de nouveau chez son cousin Sigfried, Witikind fit alliance avec les Sorabes, qui entrèrent dans les cantons saxons. A la nouvelle apparition de Witikind, la Germanie entière se souleva. Envoyé pour arrêter Witikind, le comte Théodoric chercha à rejoindre les trois comtes Adalgise, Geilo et Woiad, qui avaient fait eux-mêmes un mouvement rétrograde pour combiner leurs forces avec les siennes; les deux armées frankes étaient campées sur les deux versants opposés du mont Sonthal. Mais les trois comtes, au lieu d'envelopper Witikind en opérant leur jonction avec Théodoric, résolurent d'attaquer seuls les Saxons pour ne partager avec personne la gloire de la victoire. Witikind, qui vit cette faute, rangea ses troupes en forme de coin, mais de manière à leur présenter le triangle par la base. Les Franks s'y étant jetés avec fureur et y trouvant de la résistance, il fit replier les deux autres côtés du triangle; et les Franks, enveloppés, furent taillés en pièces. Presque aussi seul après une victoire qu'après une défaite, Witikind, privé des troupes nécessaires pour tenir la campagne, alla chercher de nouvelles bandes normandes. En même temps le roi des Franks entrait avec fureur dans la Saxe, menaçant de tout dévaster si on ne lui livrait « les complices du crime de Witikind ». Les Saxons lui en amenèrent quatre mille cinq cents, croyant qu'il pardonnerait à un si grand nombre : il les fit tous décapiter le même jour à Werdly (782). La Saxe se releva l'année suivante (783) : Witikind venait de faire alliance avec la Frise. Mais Charlemagne, bien loin de céder en rien, se mit de sa personne à la tête de l'armée, ce qu'il n'avait pas encore fait jusque-là, et gagna les deux batailles de Detmold et de la Haro, et, ne voulant pas laisser respirer la Saxe même en hiver, il s'établit dans la forteresse d'Himbourg avec sa jeune femme Fastrade et sa cour. De là il se précipitait sur les campagnes, renversant les forteresses, cherchant les malheureux Saxons dans les hameaux, dans les forêts où erraient

les clans dispersés et presque détruits, dans les cavernes, n'épargnant ni l'âge ni le sexe, et promenant partout le pillage et l'incendie. Aucun envoyé saxon ne lui demanda la paix. Alors il ne put s'empêcher d'admirer tant de constance et de courage, et envoya lui-même des députés faire des propositions à Witikind et à son ami Abbion. Ces deux chefs, ayant reçu des otages, vinrent avec le comte Amalwin à Attigny, où ils furent reçus avec admiration (785). Witikind abandonna la religion d'Odin, parce que le roi avait dit : « Il faut que la Saxe soit chrétienne ou détruite. » Par sa résistance de cinq années, il avait établi une sorte de fédération entre les peuples d'outre-Rhin, Frisons, Saxons, Souabes. Charlemagne allait achever cette œuvre en donnant à ces peuples de bonnes lois, qui seraient pour eux un second progrès. Il fut le parrain de Witikind, qui conserva en Saxe sa dignité de chef de clan, et contribua à y établir le fameux capitulaire de 795, qui organisa le pays pour la première fois. Il fut tué en 807, dans un combat contre un duc de Souabe, et enterré avec de grands honneurs à Ratisbonne, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau. Francis MONNIER.

Reineccius, *Wittikindi M. regis Saxonum effigies, insignia*, etc.; Francfort, 1582, in-fol. — Reusner, *Stemma Wittekindeum*; Iéna, 1598, in-fol. — Bœcler, *De Wittikindo*; Strasbourg, 1671, in-4°. — Crusius, *Wittekindus Magnus*; Munden, 1679, in-fol. — *Leben Wittekinds de Grossen*; Dresde, 1775, in-8°. — Genssler, *Wittekind*; Cobourg, 1817, in-8°. — Bouquet, *Recueil des hist. français*, t. VI.

WITIZA, roi des Visigoths d'Espagne, mort en 709. Il était fils du roi Egiza, qui de son vivant l'associa au trône et lui confia le gouvernement de la Galice. A la mort de son père, il se fit sacrer sans demander à l'élection la confirmation de son pouvoir (701). Les chroniqueurs contemporains le peignent comme un monarque doux, paternel, et faisant par ses qualités le bonheur de ses sujets; les historiens postérieurs, d'accord avec les contemporains pour le commencement de ce règne, en représentent la fin comme un assemblage de vices et de crimes. Au milieu des obscurités qui enveloppent cette époque, on ne sait quelle part on doit faire à la vérité ou à l'exagération parmi ces accusations, dont plusieurs sans doute sont le résultat de la haine du clergé contre un prince qui fit ses efforts pour rétablir l'ancienne discipline ecclésiastique. Witiza périt dans une conspiration qui donna le trône à Roderic. Ses enfants, dont le nouveau roi épargna la vie, eurent leurs partisans, au nombre desquels se trouva le comte Julien (*voy.* ce nom).

Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*.

WITSEN (*Nicolas*), poëte hollandais, né vers 1610, à Enkhuysen. Contemporain du célèbre Cats, qu'il accepta en toutes choses pour modèle, il est auteur d'un recueil de vers religieux, intitulé *Stichtelycke Bedenckinge*; Amst., 1639, in-12, et qui a eu neuf éditions jusqu'en 1649. Ce succès était mérité par le ton populaire que l'auteur avait su prendre et l'originalité qu'il avait su conserver. Ses concitoyens lui témoignèrent leur confiance en l'appelant dans le conseil et à la tête de leur commune.

WITSEN (*Herman*), en latin *Witsius*, théologien, fils du précédent, né le 12 février 1636, à Enkhuysen, mort le 22 octobre 1708, à Leyde. Il étudia la philosophie, la théologie et les langues orientales à Utrecht, à Leyde et à Groningue. En 1656 il devint pasteur dans un village aux environs de sa ville natale. Il changea souvent de résidence, prêchant parfois et avec succès en français. Il accepta en 1675 la chaire de théologie à Franeker; en 1680 il passa en la même qualité à Utrecht, mais avec la charge de remplir en outre les fonctions pastorales. Il accompagna en 1685, en qualité de chapelain, l'ambassade envoyée par les états généraux à Jacques II, roi d'Angleterre. L'université d'Utrecht le vit bientôt reprendre ses leçons, et la ville entière courut à ses sermons. En 1698 il remplaça Spanheim à Leyde, et en 1699 il y fut mis à la tête du collége théologique. C'était un homme d'un immense savoir et d'un excellent caractère; il se mêla sans acrimonie aux querelles théologiques de son époque; on lui fit un crime de vouloir garder un juste milieu, à quoi il aurait pu répondre en citant sa devise, qui est fort belle : *In necessariis unitas, in non necessariis libertas, in omnibus prudentia et charitas*. Outre plusieurs ouvrages de piété écrits en hollandais, on a de Witsen : *Judæus christianizans circa principia fidei et S. Trinitatem*; Utrecht, 1661, in-12; — *Praktyke des Christendoms* (Pratique du christianisme); ibid., 1665, in-12; plusieurs édit.; — *De œconomia fœderum Dei cum hominibus lib. IV*; Leuwarden, 1677, in-4°; cinq autres édit., dont la dernière est de 1716; — *De VII epistolarum apocalypticarum sensu historico ac prophetico*; Franeker, 1678, in-12; — *Exercitationes sacræ in symbolum quod apostolorum dicitur*; ibid., 1681, in-4° : plus. édit., dont les dernières ont été revues et corrigées par l'auteur; — *Ægyptiaca*; Amst., 1683, in-4°; 3e édit., Bâle, 1739, in-4°; réimpr. dans le *Thesaurus antiq. sacr.* d'Ugolini : dirigé contre Marsham et Spencer, cet ouvrage soutient cette thèse paradoxale : que ce ne sont pas les Hébreux qui, dans leurs cérémonies religieuses, ont fait des emprunts aux Égyptiens, mais au contraire les Égyptiens qui ont emprunté leurs rits sacrés aux Hébreux; — *Miscellanea sacra*; Amst., 1692-1700, 2 vol. in-4° : la 2e édit. du t. Ier (Leyde, 1695, in-4°, fig.) contient trente dissertations de plus que la première; — *Exercitationum academicarum duodeca*; Utrecht, 1694, in-12; — *Meletemata Leidensia*; Leyde, 1703, in-4°. On a un recueil des œuvres choisies de Witsius, Bâle, 1739, 2 vol. in-4°, et un recueil des œuvres complètes, Herborn, 1712-17, 6 vol. in-4°.

Burman, *Traj. erud.* — Paquot, *Mémoires*, t. II. — Scheltema (?), *Notice sur N. Witsen* (en holl.); La Haye, 1858, in-8°. — Chalmot, *Biogr.-Noordenboek*.

WITT (*Jean* DE), grand pensionnaire de Hollande, né le 25 septembre 1632, à Dordrecht, massacré le 20 août 1672, à La Haye. Son père, Jacob de Witt, qui devait lui survivre, avait fait preuve de patriotisme comme bourgmestre de Dordrecht, et ensuite comme député au conseil des états de Hollande et de Frise. Devenu un des chefs du parti bourgeois, il fut, en 1650, emprisonné au château de Loevestein. Jean se fit remarquer de bonne heure par ses concitoyens, qui le choisirent en 1650 pour pensionnaire. En février 1653 il succéda à Pauw dans la charge de grand pensionnaire, et, comme tel, il prit en main la direction du gouvernement de son pays. La guerre venait d'éclater entre les Provinces-Unies et Cromwell. De Witt fit preuve de talent et d'énergie : tout en refusant les secours des royalistes d'Angleterre et de Charles II qui voulaient prendre du service dans l'armée hollandaise, il sut faire face aux succès de Blake et de Monk, et ne se prêta à des ouvertures de paix qu'avec l'assentiment des états. Cromwell, en haine de la maison de Stuart, alliée à celle de Nassau, exigea, par un article secret, son exclusion perpétuelle du stathoudérat; la paix fut signée à cette condition, le 15 avril 1654. Toutefois l'acte d'exclusion de la maison d'Orange n'ayant été consenti que par les états de Hollande, J. de Witt dut répondre par un mémoire à la protestation faite à cet égard par la province de Zélande; il y employa beaucoup d'art pour justifier une conduite que l'impartialité historique est obligée de blâmer comme contraire à la constitution d'une confédération. A la même époque, une querelle philosophique s'étant élevée contre G. Voet, professeur à Utrecht et zélé orangiste, et Coccejus, grand partisan de Descartes, J. de Witt prit sous sa protection ce dernier, qui, en prêchant la soumission au souverain de fait, sans entrer dans les recherches du droit, sympathisait davantage avec les adversaires du prince de Nassau. Quelques ministres voëtiens ayant prié en 1657 pour ce dernier, il en profita pour faire proclamer comme maxime que la souveraineté réside dans l'assemblée des états, et on décida sur sa proproposition qu'aucune prière publique ne serait faite que pour les états (mars 1663). Cependant la restauration des Stuarts (1660) ayant fait sentir au grand pensionnaire la nécessité de resserrer entre les Provinces-Unies et la France l'ancienne union, il envoya auprès de Louis XIV Conrad van Beuninghen, qui négocia un traité de commerce, de garantie et de défense (27 avril 1662). Les ressentiments personnels de Charles II, son désir de rétablir le stathoudérat en faveur de son neveu Guillaume d'Orange, ayant rouvert la lutte entre les deux pays (janv. 1665), J. de Witt plaça une flotte de trois cents voiles sous les ordres d'Opdam et de Tromp. La défaite navale de Lowestoft (14 juin) aurait sans doute porté un coup fatal à son parti s'il n'eût tout réparé par une constance et une activité admirables. Montant lui-même sur la flotte commandée par Tromp, il parvint à la faire sortir du Texel, où elle était retenue par des vents contraires, en découvrant un nouveau passage, et alla avec elle délivrer la flotte des Indes, que l'escadre anglaise bloquait dans le port neutre de Berghen (sept.). Par ses ordres, Tromp alla ensuite insulter l'Angleterre jusque sur ses côtes et dans ses ports. L'année suivante, il enleva son chef au parti orangiste en faisant adopter le jeune prince de Nassau par la république, en même temps qu'il faisait destituer Tromp, accusé d'être la cause du désastre maritime de Norfolk's land. Puis il monta lui-même une seconde fois sur la flotte, et le 5 octobre 1666 offrit la bataille aux Anglais, qui la refusèrent. Il fit hâter la conclusion de la paix à Breda (26 janvier 1667), et rendre un arrêt qui fut qualifié d'édit perpétuel, par lequel on statua que la charge de capitaine général ne serait jamais conférée à quiconque serait revêtu du stathoudérat. Le brusque commencement de la *guerre de dévolution* et les conquêtes rapides de Louis XIV dans les Pays-Bas espagnols alarmèrent à bon droit les Provinces-Unies, et surtout le parti républicain, qui jusque-là avait été protégé par la France. J. de Witt, à son honneur, n'hésita pas entre l'avenir de son parti et celui de sa patrie, et il devint le principal auteur de ce traité de la triple alliance qui, conclu entre l'Angleterre, la Suède et les Provinces-Unies (23 janv. 1668), arrêta Louis XIV au milieu de ses conquêtes et le força à accepter la paix de Nimègue (2 mai).

Mais, obéissant à son ressentiment plus qu'à une politique prudente et sage, ce prince travailla dès lors à isoler la Hollande, et prépara tout pour lui faire une guerre heureuse. J. de Witt, malgré toute son habileté, ne put empêcher l'Angleterre, ou plutôt Charles II, de se prêter à la politique de la France, et tout ce qu'il put faire fut de négocier une alliance avec l'Espagne. En même temps il appuya la proposition de nommer le prince d'Orange capitaine général pour une campagne seulement (fév. 1672). La guerre étant désormais inévitable, J. de Witt proposa encore des mesures énergiques aux états généraux. Lever une armée considérable, prendre l'offensive en détruisant sur le Rhin les approvisionnements que Louis XIV y rassemblait depuis longtemps, tel avait été son avis. Le désaccord des orangistes et des républicains empêcha qu'il ne fût suivi, et l'on se borna à mettre des garnisons dans les forteresses du Rhin et à envoyer le prince d'Orange, avec vingt-cinq mille hommes, derrière les lignes de l'Yssel. Ce dernier avait proposé d'abandonner les places les plus faibles, et J. de

Witt commit une faute en préférant les défendre toutes, afin de multiplier les obstacles devant l'invasion française. Aussi, malgré la trempe énergique de son âme, ne put-il s'empêcher, apprenant la reddition subite d'Orsay, de Rhinberg, de Bürick et de Wesel, de s'écrier : « La république est perdue. » Malgré la belle victoire navale de Solebay, il songea à négocier, et obtint des états qu'on enverrait une députation au roi de France (16 juin 1672). Dans l'intervalle, les ministres calvinistes, presque tous attachés à la faction orangiste, le dénonçaient en chaire comme complice de l'invasion, et la multitude aveugle n'avait pas honte d'accuser de concussion cet homme, dont l'intégrité était la moindre des vertus. Quelques fanatiques tentèrent d'assassiner le même jour le grand pensionnaire à La Haye, et son frère à Dordrecht (21 juin). J. de Witt venait de quitter vers minuit la salle des états, accompagné d'un seul serviteur, lorsque les meurtriers fondirent sur lui l'épée à la main. Frappé à la tête et renversé, il essaya de se relever et de se défendre; mais, accablé sous leurs coups, il tomba de nouveau, et ses agresseurs, croyant l'avoir tué, prirent la fuite. Grièvement blessé, J. de Witt put se traîner jusqu'à sa maison, où le lendemain il écrivit aux états une lettre aussi calme que digne. Des quatre assassins, un seul, van der Graef, fut pris et exécuté; les autres trouvèrent un asile sûr auprès du prince d'Orange. Le grand pensionnaire était encore retenu au lit par ses blessures, lorsque les exigences inacceptables par lesquelles Louis XIV répondit aux envoyés des états généraux, excitèrent dans les Pays-Bas une émotion patriotique dont profitèrent les partisans du prince d'Orange. A la suite de manifestations tumultueuses, les états généraux s'étant déliés du serment d'abolition du stathoudérat, Guillaume fut nommé stathouder (8 juill. 1672).

Sans récriminer, J. de Witt se contenta de repousser par une lettre les absurdes accusations de trahison qu'on avait répandues contre lui. Dans cette justification, il appelait le nouveau stathouder lui-même en témoignage. Ce n'est pas trop dire que ce prince ait eu l'infamie de répondre à cet appel par des réticences et des insinuations presque accusatrices (1). Cependant l'influence du grand pensionnaire était encore assez grande pour que Guillaume ne cherchât pas à le rattacher à lui : il lui offrit donc de lui conserver son ancienne autorité et de se conduire par ses conseils. J. de Witt repoussa ces avances, et, le 4 août, il résigna sa charge, ne conservant que son siége au grand conseil. Cet éloignement volontaire ne désarma pas ses ennemis, qui craignaient, avec raison peut-être, un retour de l'opinion publique. Tramant sa perte en même temps que celle de son frère, qu'un homme soudoyé venait d'accuser d'avoir voulu faire assassiner le stathouder, ils cherchèrent à le faire périr dans le même orage populaire qu'ils avaient soulevé contre Corneille de Witt. Depuis le 16 août, la populace s'ameutait devant la prison où celui-ci avait été enfermé. Le 20, un geôlier, complice d'une odieuse perfidie, manda par deux fois à J. de Witt que son frère désirait le voir. En vain ses amis et sa fille, se traînant à ses genoux, le dissuadèrent de se rendre à cet appel, qui cachait un piége, il partit après avoir embrassé les siens pour la dernière fois. Le premier mot de Corneille en l'apercevant fut : « Ah ! mon frère, que venez-vous faire ici ? » Quand Jean voulut sortir, le tumulte était déjà si grand qu'il dut rentrer en entendant la foule crier : « Tirez sur lui ! » Pendant quelque temps, le comte de Tilly, à la tête de trois compagnies de cavalerie, maintint le peuple et la garde bourgeoise, mais les conseillers députés lui ayant donné l'ordre pusillanime de se retirer, le sort des deux prisonniers se trouva ainsi abandonné à la fureur aveugle de la multitude. La porte de la prison ayant cédé sous la décharge d'une compagnie bourgeoise que l'échevin Bankhem excitait hautement au meurtre des deux frères, le peuple se rua dans leur chambre. Corneille, brisé par la torture qu'il avait subie la veille, était couché sur son lit. Jean, qui lui lisait la Bible, fut frappé le premier à la tête, au moment où il tentait d'intercéder pour son frère, qu'un violent coup porté à la nuque précipitait dans le même moment au bas de l'escalier de la prison. Poussés tous les deux dans la rue, où les attendait une foule furieuse, Corneille succomba le premier. Quant à Jean, blessé de nouveau au visage par un coup de pique qui lui fut porté par un notaire, abattu enfin par un coup de crosse, il tendait les mains vers le ciel quand un des assassins lui tira un coup de pistolet à la tête en criant : « Voilà l'édit perpétuel à terre ! » Leurs cadavres ne furent même pas respectés : dépouillés, traînés dans les rues, ils furent suspendus à l'échafaud, dos à dos, la tête en bas. Pendant la nuit, leur famille leur fit donner la sépulture. Leur père, après cette horrible catastrophe, se démit de sa charge à la cour des comptes, et survécut peu de temps à ses fils. Pendant que les partisans des de Witt échappaient avec peine au même sort, les principaux acteurs de cette sanglante tragédie étaient l'objet des honneurs populaires. Van Bankhem devint bailli de La Haye (1). Jean de Witt, à sa mort,

(1) Il ne répondit à sa lettre que dix jours après l'avoir reçue. Il ne lui avait pas été possible, disait-il, de s'engager dans les recherches passées, et de savoir ce qui manquait à l'armée et à qui en était la faute. « C'est pourquoi, ajoutait-il, vous trouverez bien mieux la justification que vous attendez de moi dans les actions de prudence que vous avez faites. » (Basnage, *Annales*, t. II.)

(1) Quant à Guillaume d'Orange, qui était alors au camp. « Il me répondit, raconte Gourville, qu'il pouvait m'assurer en toute vérité qu'il n'avait donné aucun ordre pour faire tuer le grand pensionnaire, mais qu'ayant appris sa mort sans y avoir contribué, il n'avait pas laissé de s'en sentir un peu soulagé. »

avait à peine atteint sa quarante-septième année. « Il avait, dit M. Mignet, de la souplesse dans la force et de l'aménité dans la vertu. Sobre, simple, intègre, infatigable au travail, il avait, suivant une expression de W. Temple, beaucoup de soin de sa santé et peu de sa vie. Savant du premier ordre et politique profond, il s'entretenait avec Huygens et Spinosa, et luttait en Europe d'habileté avec Lionne et d'influence avec Louis XIV. Il exerçait sur les hommes l'ascendant d'une raison puissante, d'une sincérité habile, d'une modération soutenue et d'une gravité honnête. » On a de J. de Witt plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Elementa linearum curvarum*; Leyde, 1650; — *Mémoires de J. de Witt*; La Haye, 1667, in-8°; trad. en français, ibid., 1706, 1709, in-12: c'est à proprement parler un traité de politique; une édit. subreptice en avait été faite en 1662; — *Lettres et négociations entre Jean de Witt et les plénipotentiaires des Provinces-Unies aux cours de France, d'Angleterre, de Suède, de Danemark et de Pologne*; Amst., 1725, 5 vol. in-12.

WITT (*Corneille* DE), frère aîné du précédent, né le 25 juin 1623, à Dordrecht, massacré, le 20 août 1672, à La Haye. Élevé dans les mêmes doctrines politiques que celles de son père, il fut l'auxiliaire le plus ferme et le plus actif du gouvernement de son frère. En 1650 il fut élu bourgmestre de Dordrecht, et député de cette ville aux états de Hollande et de West-Frise. Bien qu'il eût d'abord étudié la jurisprudence, ce fut cependant sur les flottes de la république qu'il devait acquérir la réputation qui entoure encore aujourd'hui son nom. Par une habitude ou plutôt une institution que depuis la république française a semblé imiter dans la nomination des *commissaires aux armées*, les états généraux, dans les circonstances difficiles, plaçaient auprès de leurs amiraux un représentant investi de leurs pleins pouvoirs. Nul doute que, par ses connaissances morales, et surtout par son courage opiniâtre, Corneille n'ait souvent contribué à la victoire. Ses concitoyens pensèrent ainsi lorsqu'ils placèrent son portrait à l'hôtel de ville de Dordrecht et firent frapper en l'honneur des deux frères cette médaille portant pour légende : *Hic armis maximus, ille toga*. Dans les journées du 8 octobre 1652, de Scheveningen (10 août 1653), de Solebay (7 juin 1672), il fit preuve du plus calme et du plus héroïque courage. On l'avait vu dans cette dernière bataille demeurer sous le feu de l'ennemi, assis sur un fauteuil, entouré de gardes et la hallebarde à la main. Il n'en fut pas moins accusé d'avoir empêché de continuer la bataille (1). Son retour à Dordrecht fut le signal d'une émeute dans laquelle le peuple pilla la maison de son vieux père. Le 21 juin, quatre assassins essayèrent de forcer sa maison pour lui faire subir le même sort qu'à la même heure éprouvait son frère. Malgré ces menaces, Corneille demeura inébranlable dans ses opinions politiques, et il refusa d'adhérer à l'abrogation de l'*Édit perpétuel* et à l'élévation du prince d'Orange au stathoudérat. Les supplications de sa femme et de ses enfants seules le touchèrent, et il signa enfin l'acte de révocation en ajoutant à son nom les lettres V. C. (*vi coactus*), que le peuple, instruit par le ministre de leur signification, le força encore d'effacer. Accusé de complot contre la vie du prince d'Orange, il fut arrêté le 24 juillet, et transporté à La Haye. Bien qu'aucune preuve n'existât contre lui, la cour, réduite à trois juges, ordonna qu'il serait appliqué à la torture. Il subit la question du brodequin; on lui attacha un poids de cinquante livres à chaque orteil; on lui serra la tête avec quatre chevilles de fer : mais, au milieu de ces atroces souffrances, il récita d'une voix forte la célèbre strophe d'Horace : *Justum et tenacem propositi virum*...

Vainqueur de la torture, il ne fut pas cependant acquitté par ses juges, qui le déclarèrent « déchu de toutes ses charges et dignités et banni à perpétuité » (19 août). Cette sentence, en laissant planer des doutes sur son innocence, donna carrière à la fureur du peuple. On a vu dans l'article précédent comment il fut le lendemain massacré avec son frère. « Corneille de Witt, a dit M. Mignet, avait quelque chose d'altier dans sa simplicité, de dur dans son énergie; mais il portait le dévouement à ses devoirs jusqu'au sacrifice de lui-même, la patience dans les maux jusqu'au mépris de la douleur, et il avait une intrépidité héroïque. » Eug. Asse.

Mme de Zoutelandt, *Vie de C. et de J. de Witt*; Utrecht, 1709, 2 vol. in-12. — Oostkamp, *Leven van C. de Witt*; Deventer, 1831, in-8°. — P. Simons, *Jean de Witt et son epoque* (en holl.), Amst., 1832-36, 2 vol. in-8°. — Gourville, *Memoires*. — *Lettres du cher. Guill. Temple*. — Basnage, *Annales des Provinces-Unies*. — Le Clerc, *Hist. des Provinces-Unies*. — Samson, *Hist. de Guillaume III*; La Haye, 1703, in-12. — Wicquefort, *Hist. inédite*, dépôt des affaires étrangères, n° 26. — Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, t. I-IV.

WITTE (*Hemming*), biographe livonien, né le 26 février 1634, à Riga, où il est mort le 22 janvier 1696. Sa famille était allemande. Il étudia les belles-lettres en Allemagne, et parcourut ensuite le nord de cette contrée, s'attachant à recueillir des notices et des renseignements relatifs aux savants et aux lettrés. Reçu maître ès arts, il retourna à Riga et y remplit au gymnase jusqu'à sa mort la chaire de professeur d'éloquence et d'histoire. On a de lui : *Memoriæ theologorum clarissimorum, decades XVI*; Francfort, 1672, 1674, 1685, in-8°; — *Memoriæ jurisconsultorum nostri sæculi*; ibid., 1676, in-8°; — *Memoriæ medicorum nostri sæculi*; ibid., 1676, in-8°; — *Memoriæ philosophorum, oratorum, poetarum, histo-*

(1) Ruiter le justifia courageusement dans une lettre adressée aux états généraux (6 août 1672).

ricorum et philologorum nostri sæculi; ibid., 1677-78, 1679, in-8° (1); — *Repertorium biblicum*; Riga, 1680, 1690, in-4°; — *Diarium biographicum*; Dantzig et Riga, 1688-91, 2 vol. in-4°: nécrologe des principaux écrivains et savants du dix-septième siècle.

Gœtze, *Elogia*. — Zedler. *Universal-Lexikon*. — Gadebusch, *Liefländische Schriftsteller*. — J. Fabricius, *Hist. bibliothecæ*, 3° partie, p. 389-400.

WITTE (P. DE). *Voy.* CANDIDO.

WITTGENSTEIN (*Louis-Adolphe-Pierre*, prince DE SAYN-), feld-maréchal russe, né le 6 janvier 1769, à Pereiaslav (gouv. de Tchernigof), mort le 11 juin 1843, à Lemberg. Il descendait en ligne directe de Jean, comte souverain de Sponheim, qui en 1246 hérita des domaines de Sayn. Son père, au service de Frédéric le Grand, fut, à la suite de la capitulation de Kolberg, en 1761, emmené prisonnier en Russie, y épousa une petite-fille de la princesse Irène Dolgorouki, et s'y fixa (2). Il entra encore adolescent au service militaire. A trente ans il était major-général et colonel des hussards de Marioupol. Ses talents militaires furent appréciés dans la courte campagne de 1805, et lui valurent la croix de Saint-Georges. En 1807, il remporta à Ostrolenka un avantage signalé, et assista à la bataille de Friedland. Il participa en 1809 à l'expédition de Finlande; mais une fracture au bras ne lui permit pas d'y jouer un rôle important, et le confina dans un poste d'observation à Riga. En juin 1812, il fut chargé, à la tête du premier corps de l'armée de Barclay de Tolly, fort de dix-huit à vingt mille hommes, de défendre le passage de la Dwina, c'est-à-dire de protéger Pétersbourg. Pour empêcher que Macdonald ne joignît Oudinot sur la route de Pskof, Wittgenstein se jeta sur ce dernier, lui livra à Kliastitzy une bataille qui ne dura pas moins de trois jours, et en sortit victorieux. En reconnaissance de ce service, les marchands de Pétersbourg lui offrirent une somme de 150,000 roubles argent (600,000 fr.), qu'il employa à l'érection d'un majorat. Attaqué le 14 novembre à Smolaia par les maréchaux Gouvion-Saint Cyr et Victor, il résista avec succès au choc de leurs forces réunies, et ne donna pas beaucoup de repos aux Français jusqu'au passage de la Bérésina. Dans la marche qui suivit ce désastre, c'est plutôt Wittgenstein, récemment promu au grade de général en chef, que le général York qui dirigea, le 5 avril 1813, le combat de Mœckern, en Saxe. Reconnu seul digne de remplacer Koutouzof, il commanda les alliés dans les journées de Lutzen et de Bautzen. Les plans de ces batailles étaient excellents, dit M. Thiers, mais il veut qu'ils aient été conçus par Diebitch (1). « Il n'y a eu, écrivait J. de Maistre à son gouvernement, depuis le premier moment de la guerre qu'une voix sur Wittgenstein, l'un des plus beaux caractères militaires qui se soient présentés depuis longtemps, puisqu'il réunit à tous les talents de son état un caractère excellent et une moralité parfaite. » Après Bautzen, Schwarzemberg prit le commandement général des armées alliées; Wittgenstein conserva celui des divisions russes à Dresde, Nollendorf et Leipzig; il soutint partout l'honneur de ses troupes avec la réputation d'un général aussi habile qu'humain, ainsi qu'en font foi ses ordres du jour, où il ne cesse de recommander à ses officiers des procédés qui n'étaient pas encore dans les mœurs. Il passa le Rhin à Fort-Louis, le 2 janvier 1814; blessé à Bar-sur-Aube, il fut contraint, le 13 mars, de quitter l'armée. Rentré en Russie, il demeura à la tête d'un corps d'armée dont le quartier général fut d'abord à Mittau, puis à Toultchine. Là, il eut, en 1825, un devoir pénible à remplir : ce fut d'arrêter plus de douze commandants de régiment, notamment le colonel Pestel, son ancien aide de camp, sous la prévention d'une conspiration dont la première condition était la sauvegarde du général populaire. Nommé feld-maréchal en juin 1826, Wittgenstein fut chargé en 1828 d'entrer dans les provinces danubiennes. Il traversa le Pruth le 7 mai avec une armée de quatre-vingt mille hommes; le 12 il était maître de Bukharest, le 19 de Kraïowa, mais il ne lui fut pas donné de terminer cette campagne. Moins épuisé par ses travaux que fatigué des intrigues du général Diebitch, il avait déjà maintes fois offert à l'empereur Nicolas la démission de ses charges; l'empereur n'acquiesça à son désir qu'en le maintenant dans le conseil de l'empire et en entourant d'honneurs sa retraite : il lui fit présent de vingt canons turcs, dont chacun provenait d'un des forts que le maréchal venait de prendre; on les voit encore à Droujnoselié. Dès lors le maréchal résida presque constamment dans sa terre de Kamenka, en Podolie.

Son fils aîné, *Louis-Adolphe-Frédéric*, est membre de la chambre des seigneurs en Prusse.

P[ce] Augustin G—N.

Almanach de Gotha, 1836 et 1848. — *Rheinischer Antiquarius*, t. I[er], 1853. — Delane, *Russische Hofgeschichten*, t. III. — Schnitzler, *Hist. intime de la Russie*, t. II. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*, t. XIV, XV et XVI. — *Corresp. diplom. de J. de Maistre*.

WLADISLAS I[er] (*Herman*), roi de Pologne,

(1) Voici le jugement bien motivé que Struve porte sur ces recueils biographiques : *Multi ibi sunt viri celeberrimi quorum plane nulla fit mentio, ipsorum etiam, quos adducit, vita satis adhuc est imperfecta, vel flosculis saltim oratoriis delineata*. (Struve, *Introd. ad Notit. rei litter.*, ch. VII, p. 324).

(2) Il avait un frère, le comte *Georges-Ernest*, maréchal de camp au service de France, qui fut égorgé dans la prison de l'Abbaye, le 2 septembre 1792.

(1) L'éminent historien s'est réfuté lui-même en attribuant le succès du général à son chef d'état-major, car il déclare plus loin que celui-ci donnait toujours son avis sans parvenir à le faire suivre. Peut-être les documents russes n'ont-ils pas été pris assez en considération dans le récit de la guerre de 1812? Ils apporteraient la certitude que ce n'est pas Diebitch qui a fait la besogne de Wittgenstein, mais que c'est bien celui-ci qui a formé le héros du Balkan.

né en 1043, mort en 1102. Fils de Casimir Ier, il succéda en 1081 à son frère Boleslas II, qui venait d'être déposé. D'un caractère faible et indolent, il n'osa réprimer les empiétements du clergé, se contenta du titre de duc, et consentit à payer un tribut au roi de Bohême, que l'empereur avait gratifié en 1086 de la dignité nominale de roi de Pologne. Grâce à la bravoure de Sieciech, palatin de Cracovie, il conserva intactes les provinces héréditaires contre les agressions incessantes des Moscovites, des Bohémiens et des Poméraniens. Lorsqu'en 1096 son fils naturel, Zbigniew, leva contre lui l'étendard de la révolte, il dut encore la victoire à Sieciech, qui battit les rebelles près de Kruswiça. Après s'être défait de son neveu Mieczyslas par le poison, il partagea de son vivant les États entre Boleslas, son fils légitime, qui lui succéda sur le trône, et Zbigniew, à qui échut la Mazovie. Wladislas Ier eut deux femmes, nommées également Judith, l'une fille de Wratislas II, roi de Bohême, et l'autre sœur de l'empereur Henri IV.

Wladislas II, roi de Pologne, né en 1104, mort le 4 juillet 1159, à Altembourg (Saxe). Fils aîné de Boleslas III, il lui succéda en 1139; mais il n'eut en propre que le quart du royaume avec le titre de roi et une autorité précaire sur ses trois frères, entre lesquels le reste avait été partagé à titre d'apanage. Cet arrangement rendait l'anarchie inévitable. Poussé par sa femme Agnès, fille de l'empereur Henri IV, il parvint à dépouiller deux de ses frères, non sans exciter un vif mécontentement. Les barbares traitements qu'il infligea, à l'instigation de sa femme, à Pierre Dunin, comte de Skrzynno, provoquèrent la révolte qui éclata dans le palatinat de Sandomir (1144). Le roi se fortifia d'abord à Posen, puis à Cracovie; mais après une lutte désespérée, il abandonna sa femme et ses enfants, et se sauva auprès de l'empereur Conrad III (1146). Boleslas IV, son frère, s'empara alors de la suzeraineté. Les trois fils de Wladislas, nommés Boleslas, Mieczyslas et Conrad, obtinrent en apanage la Silésie.

Wladislas III, dit *Laskonogi* (aux Jambes déliées), roi de Pologne, né en 1168, mort le 17 mars 1231, à Posen. Second fils de Mieczyslas III, il fut élu à la place de Leszek, son frère (1203), qui renonçait volontairement à la couronne. Il tenta de corriger les abus du clergé et de l'aristocratie; mais il n'y réussit pas, et fut excommunié deux fois. D'un autre côté, le puissant palatin de Cracovie, Nicolas, qui avait déterminé son élection, lui retira son appui, se rangea au parti de Leszek, qui venait de s'illustrer par la victoire de Zawichost, et le donna pour successeur à Wladislas. Ce dernier abdiqua sans difficulté, et se retira à Posen, où il finit ses jours.

Wladislas IV, dit *Lokietek* (le Bref), roi de Pologne, né en 1260, mort le 2 mars 1333, à Cracovie. Fils de Casimir, duc de Kulavie, et frère du roi Leszek le Noir, il devint, à la mort de celui-ci (1288), duc de Siéradie. Il dut son élévation au trône au clergé et à la noblesse du palatinat de Cracovie (1290); mais il eut trois compétiteurs, Henri, duc de Breslau, Wenceslas, duc de Bohême, et Przemyslas, duc de la Grande-Pologne. Il réussit à s'emparer de Cracovie, et en fut bientôt chassé par les Silésiens. A sa place on proclama Przemyslas Ier. Mais Griffine, veuve de Leszek le Noir, était aussi contraire à Wladislas qu'à Przemyslas Ier, et par ses intrigues elle parvint à élever au trône son neveu Wenceslas, duc de Bohême. Wladislas combattit l'usurpateur avec autant de courage que d'opiniâtreté; ce dernier, ayant épuisé ses ressources en argent et en hommes, se retira en Bohême, et remit sa royauté à Przemyslas Ier, qui fut couronné (1295). Après l'assassinat de ce prince (févr. 1296), Wladislas fut rappelé au trône. Il commença par châtier les Silésiens, marcha ensuite contre les Poméraniens révoltés, et fut battu par eux à Regenswalde. La noblesse, jalouse de conserver ses priviléges, prit ombrage de sa conduite, et sous de vains prétextes le déposa pour proclamer de nouveau Wenceslas (1300). Le roi exilé se rendit à Rome, assista au jubilé, remplit avec la plus grande ferveur les pénitences imposées par l'Église, et sut ainsi gagner les bonnes grâces de Boniface VIII, qui se déclara en sa faveur. Appuyé par le saint-siége, il revint en Hongrie, puis en Pologne, où il battit les partisans de Wenceslas. A la mort du roi de Bohême (1305), il fut pour la troisième fois proclamé, et en se faisant couronner à Cracovie, en 1319, il prit le nom de *Wladislas Ier* (1). Il eut à lutter à la fois contre les Poméraniens, les Teutons et les Lithuaniens; mais ces derniers finirent par s'entendre avec les Polonais, et Gedymin, leur grand-duc, donna, en 1325, sa fille Anne en mariage à Casimir, fils de Wladislas (2). Les chevaliers teutoniques, alarmés de cette union, résolurent une nouvelle guerre. Wladislas, affaibli par l'âge, avait fait un effort presque surhumain en dirigeant la campagne. Afin de faire participer la nation à cette lutte, il convoqua, en 1331, une assemblée générale à Chenciny. Ce fut la première diète vraiment nationale; on y posa les bases fondamentales de la république polonaise et de l'aristocratie nobiliaire. Wladislas, vieillard septuagenaire, sentit renaître ses forces au moment du danger; après avoir clos la diète, il monta à cheval pour guider les Polonais, et le 27 septembre 1321 les chevaliers teutoniques furent battus à Plowcé. Puis il se retourna contre les Silésiens et les Bohémiens, et les

(1) Le titre de roi de Pologne avait été rétabli par le pape Boniface VIII lors du sacre de Przemyslas (juin 1295). Les souverains polonais l'avaient perdu en 1079, époque où Boleslas II avait été excommunié par Grégoire VII.

(2) A l'occasion de ce mariage, il institua l'ordre de l'Aigle blanc.

vainquit. Son fils *Casimir III* lui succéda.

Wladislas V ou II. *Voy.* Jagellon.

Wladislas VI ou III, *le Warnenien*, roi de Pologne, né en 1423, mort le 11 novembre 1444, à Warna. Fils de Wladislas V Jagellon et de Sophie, duchesse de Kiiovie, il n'avait que dix ans à la mort de son père (1434), et lui succéda, non sans quelque opposition, sous la régence d'un conseil, composé de sa mère et de plusieurs dignitaires religieux et séculiers. Parvenu à sa majorité, il fit de louables efforts pour apaiser les dissensions civiles. A la mort de l'empereur Albert II, roi de Hongrie (1439), les Hongrois, désirant se soustraire à l'influence autrichienne, l'appelèrent au trône. Wladislas quitta la Pologne pour n'y plus rentrer, et fut couronné à Bude, le 17 juillet 1440. *Voy.* Ladislas IV.

Wladislas VII ou IV, roi de Pologne, né le 30 mai 1595, à Cracovie, mort le 10 mai 1648, à Merecz, sur le Niemen. Il était fils de Sigismond III et d'Anne d'Autriche. Dès l'âge de quinze ans il fut appelé par le choix des Moscovites à remplacer Vasili V (27 août 1610), renversé du trône des tsars. Malgré le mauvais vouloir de son père, qui était d'un caractère ombrageux et jaloux, il s'avança avec une armée presque sous les murs de Moscou, et gagna par ses victoires, sinon une couronne, du moins une paix avantageuse à la Pologne, à laquelle furent cédés les duchés de Smolensk et de Czerniechow (1619). Il se distingua aussi dans la guerre contre les Ottomans. Bien différent de son père par les nobles qualités du cœur et de l'esprit, il lui succéda (1632), à l'immense majorité des suffrages. A peine les cérémonies du couronnement furent-elles achevées qu'il alla faire lever le siége de Smolensk aux Moscovites. Par ce premier succès, qu'il appuya d'autres tout aussi décisifs, il força le tsar Michel à implorer la paix, qui fut signée à Polanow (15 juin 1634), à renoncer à jamais à tous droits et prétentions sur la Livonie, l'Esthonie, la Courlande, et à supporter les frais de la guerre. Après avoir châtié les Turcs, qui avaient envahi ses États du midi, Wladislas voulut en finir avec les Suédois, qui occupaient encore plusieurs places fortes dans la Prusse polonaise. A la suite des négociations diplomatiques, on finit par conclure, le 12 septembre 1635, une trêve pour vingt-six ans. En 1637, Boguslas XIV, dernier duc de Poméranie, étant mort, les starosties de Lauenbourg et de Butow revinrent à la Pologne. Tout semblait favoriser les vœux du souverain, lorsque les abus de l'aristocratie et l'influence des jésuites jetèrent les germes de la guerre chez les cosaques de l'Ukraine. Mais, si d'un côté ces abus sont condamnables, il faut cependant dire que les intrigues des Moscovites, qui cherchaient à s'attirer les cosaques, furent la principale cause de ces guerres civiles. De sa femme l'archiduchesse Cécile, qu'il avait épousée en 1637, Wladislas eut deux fils, morts en bas âge. En 1645, il demanda la main de Marie-Louise de Gonzague, et les fiançailles furent célébrées par procuration à la cour de Louis XIV. Son frère Jean-Casimir lui succéda. L. Chodzko.

Moraczewski, *Hist. de la rép. de Pologne*, en pol. — Lelewel, *Hist. de Pologne*, t. II-V. — Wroblewski, *Idem*, t. I-II.

Wladislas Ier, duc de Bohême, né vers 1066, mort le 12 avril 1125. Il était fils du roi Wratislas II. Après le meurtre du duc Swatopluk, son cousin (21 sept. 1109), il fut élu à une grande majorité, malgré l'opposition passagère que l'empereur Henri V fit au choix de la diète. Il trouva parmi ses proches des concurrents, entre autres Borziwoï, son frère aîné, qui, soutenu par Boleslas, roi de Pologne, vint à la tête d'une armée revendiquer ses droits sur la Bohême, et s'empara de Prague et de Wyszehrad (24 déc.); mais en 1110 il avait perdu ces conquêtes. Après une sanglante bataille, et sur l'ordre de l'empereur, il fut emprisonné à Hammerstein. Wladislas eut à soutenir de nouvelles luttes contre ses frères ou leurs partisans, mais il parvint à affermir son autorité. En 1117 il donna une preuve, bien rare à cette époque, de sa magnanimité en résignant le pouvoir en faveur de Borzivoï. Celui-ci, luttant de générosité avec son frère, déclina cette offre, et se réserva seulement la souveraineté d'une partie de la Bohême. Cependant il fut privé de ses États (10 août 1120), et quitta même le pays, pour des causes sur lesquelles les chroniqueurs se taisent complétement. Il mourut en exil le 2 février 1124. Son frère le suivit bientôt dans la tombe, au milieu de l'affliction de ses sujets. Il eut un fils, qui régna sous le nom de *Wladislas II*, mais seulement après la mort de son oncle Sobieslas.

Wladislas II, roi de Bohême, fils du précédent, mort le 18 janvier 1174, en Thuringe. Conformément au vœu de son oncle Sobieslas, il lui succéda, le 17 février 1140. Il chercha d'abord à s'assurer la protection de l'empereur Conrad III en épousant sa sœur utérine Gertrude. Il ne tarda pas à en avoir besoin. Vaincu dans la journée de Wysokabora (25 avril 1142) par Conrad II de Moravie, qui avait rallié à sa cause tous les princes du sang, il ne put prendre sur son rival une éclatante revanche qu'avec l'appui des troupes impériales. En 1147, il prit part à la croisade; mais une maladie l'obligea, à son grand regret, de revenir sur ses pas, avant d'avoir atteint la Terre Sainte. Quelques années plus tard, Frédéric Barberousse promit à Wladislas le titre de roi s'il voulait s'allier avec lui contre les Milanais. Cette proposition fut acceptée, mais elle n'eut d'effet qu'après l'apaisement des troubles qui avaient éclaté en Pologne. Ce fut dans la diète de Ratisbonne que l'empereur conféra à son allié la dignité

royale (11 juin 1158). Jusqu'alors, en Bohême, cette dignité n'avait été que personnelle. Wladislas, s'acquittant de son engagement, se mit en marche vers l'Italie, à la tête de dix mille soldats, rejoignit Frédéric à Brescia, et seconda dignement ses efforts victorieux. Lorsque les Milanais, assiégés, demandèrent à capituler, il contribua le plus au rétablissement de la paix (23 sept. 1158), et en régla les principales conditions. Deux fois encore, en 1161 et en 1162, il fournit des troupes auxiliaires à l'empereur pour réduire les Milanais, qui avaient manqué à leurs promesses. Après la mort de Geisa II, roi de Hongrie (1164), il marcha, à la tête de nombreux volontaires, au secours d'Étienne III, engagé dans une guerre terrible avec trois prétendants, l'affermit sur le trône, et conclut un traité d'amitié avec l'empereur grec Manuel Ier, qui soutenait le vieux Étienne. Les bons rapports entre Frédéric Barberousse et Wladislas s'affaiblirent peu à peu. Celui-ci, sentant sa fin s'approcher, et voyant que l'empereur protégeait Sobieslas, voulut assurer la couronne à son fils Frédéric, en faveur duquel il abdiqua, sans avoir consulté Barberousse (1173). Puis il se retira dans la Thuringe, où il mourut au bout de quatre mois. Durant son règne, de nombreux couvents avaient été élevés. Wladislas eut de sa première femme Gertrude, morte le 4 août 1151, trois fils : *Frédéric, Swatopluk* et *Adalbert*, et de la seconde, Judith, fille de Louis III, landgrave de Thuringe, deux fils : *Przemyslas*, qui régna plus tard, et *Wladislas*, qui suit. Son successeur fut Sobieslas II, fils de Sobieslas Ier, Frédéric n'ayant pas été reconnu par l'empereur.

WLADISLAS III, duc de Bohême, fils du précédent, mort le 12 août 1222, à Olmütz. Il succéda, le 22 juin 1197, à son oncle, Henri Brzetislas, évêque de Prague, qui le retenait depuis longtemps en prison. Son frère aîné, Przemyslas, accourut de l'étranger pour lui disputer une couronne qu'il avait déjà perdue en 1193. Les deux frères avaient réuni chacun sous ses drapeaux une armée considérable; mais l'horreur de la guerre civile arrêta Wladislas, qui résigna l'autorité souveraine (6 déc. 1197), et se contenta de la Moravie pour apanage.

J. FRICZ.

Palacky, *Hist. de Bohême*, I.

WŒLFLEIN (*Henri*), en latin *Lupulus*, hagiographe suisse, né vers 1470, à Berne, où il est mort, en mai 1532. Il fut directeur du gymnase de sa ville natale, et chanoine du chapitre. Les doctrines de Zwingli, qui avait été son disciple, le séduisirent : il propagea avec ardeur la réforme religieuse, se maria en 1524, et fut nommé, en 1527, secrétaire du consistoire. Lupulus contribua beaucoup à ranimer le goût des lettres parmi ses compatriotes. On a de lui : *Vita Nicolai Subsilvani*, 1501 ; reproduite par J. Eichhorn, sous le titre d'*Historia F. Nicolai de Saxo*; Fribourg, 1608, in-8°; Constance, 1631, in-8°; — *Officium S. Vincentii martyris*; Bâle, 1517, in-8°.

Leu, *Helvet. Lexicon*. — Haller, *Bibl. der schweizer Gesch.*, t. IV.

WOEPCKE (*Franz*), mathématicien et orientaliste allemand, né le 6 mai 1826, à Dessau, près Leipzig, mort le 25 mars 1864, à Paris. Il était fils d'un directeur des postes à Wittemberg. Après avoir fait ses études au gymnase de cette ville, il alla suivre les cours de l'université de Berlin, se voua presque entièrement aux sciences mathématiques, et fut reçu docteur en 1847, avec une savante thèse *Circa solaria veterum* (Berlin, in-4°). Il quitta cette ville, le 1er mars 1848, pour se rendre à Bonn, où il étudia pendant deux ans l'astronomie sous Argelander, et l'arabe sous Freytag. L'étude des sciences mathématiques chez les Orientaux était déjà l'objet de ses constantes préoccupations. En avril 1850, après un court séjour à Leyde, il vint à Paris, et se mit à explorer la riche collection de manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. Ces recherches laborieuses lui permirent de publier, en 1851, l'*Algèbre d'Omar Alkhayyâmi* (Paris, in-8°), dont il donna le texte accompagné d'une traduction et de nombreux extraits d'autres algébristes, dans le but de montrer ce que les Arabes avaient ajouté aux résultats obtenus par Diophante, de prouver qu'ils étaient parvenus à la démonstration régulière des équations du troisième degré, et plus loin encore, et qu'ils ont été les premiers à appliquer l'algèbre à la géométrie, et *vice versa*. Il compléta ce travail par la publication d'un *Extrait du Fakhri* (Paris, 1853, in-8°), traité d'algèbre composé, aussi au onzième siècle, par Al-Karkhi, et le fit précéder d'un mémoire sur l'algèbre indéterminée, dans lequel il prouve que les Arabes connaissaient cette partie de la science, qu'ils avaient ajoutée aux travaux des Grecs de leur propre fonds et sans connaître à cette époque les méthodes indiennes, et que les théorèmes donnés plus tard par Fibonacci sont empruntés en grande partie aux Arabes. A la fin de 1855, Wœpcke quitta Paris pour des raisons de famille, et se chargea, l'année suivante, de l'enseignement des mathématiques au gymnase français de Berlin; mais, ces fonctions ne lui laissant que trop peu de temps pour lui-même, il donna sa démission en 1858, et revint a Paris, où il reprit avec une nouvelle activité ses publications interrompues, et fit paraître, dans les années suivantes, tant sur les mathématiques pures que sur l'histoire de la science, de nombreux écrits, parmi lesquels on distingue le *Mémoire sur la propagation des chiffres indiens* (Paris, 1863, in-8°).

La découverte que fit, il y a une dizaine d'années, M. Buoncompagni du célèbre *Traité des nombres carrés* de Léonard de Pise,

qu'on croyait perdu, et de deux autres écrits du même auteur, avait été pour Wœpcke une occasion séduisante de recherches; il publia, à propos de ces traités, un certain nombre de traductions et de dissertations dans lesquelles il fait ressortir avec sa sagacité et sa sûreté habituelles les rapports qui existent entre les ouvrages de Léonard de Pise et ceux des mathématiciens arabes qui l'ont précédé, en constatant que les solutions de celui-ci en diffèrent souvent d'une manière essentielle. En novembre 1863, Wœpcke, qui avait déjà, sur l'initiative de M. Buoncompagni, exploré, deux ans auparavant, les bibliothèques d'Angleterre et d'Écosse, fit un nouveau voyage à Londres et à Oxford, d'où il rapporta des notices et des extraits de manuscrits orientaux relatifs à des points spéciaux de mathématiques. Il avait à peine commencé à coordonner ses matériaux et à mettre au jour la traduction des premiers fragments quand la mort est venue interrompre cette publication (1).

Wœpcke vivait seul, modestement, et avec la plus minutieuse régularité. C'était un homme plein d'honneur, de délicatesse et d'égards pour les autres. Aussi consciencieux comme homme que comme savant, il avait horreur de toute intrigue. Il avait toujours été d'une santé délicate; il n'a pu supporter le travail excessif auquel il se livrait, poussé également par son ardeur scientifique et par les circonstances de sa vie, et il est mort de fatigue et d'épuisement, avant l'âge de trente-huit ans. La mort de ce travailleur infatigable, réunissant la connaissance approfondie des mathématiques à celle non moins parfaite des langues orientales et des principales langues de l'Europe, est une perte presque irréparable pour la science. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Notice sur des traductions arabes de deux ouvrages perdus d'Euclide*, Journal asiatique, 1851; — *Note sur l'expression* $(((a^x)^x)^x)^x$ *et les fonctions inverses correspondantes*, Journal de Crelle, 1851; — *Notice sur une théorie ajoutée par Thabit Ben Korrah à l'arithmétique spéculative des Grecs*, Journal asiatique, 1852; — *Notice sur des notations algébriques employées par les Arabes*; ibid., 1854; — *Sur un essai de déterminer la nature de la racine d'une équation du 3e degré, contenu dans un ouvrage de Léonard de Pise*, Journal de Liouville, 1854; — *Note sur une propriété d'un système de quatre coniques*; ibid., 1854; — *Discussion de deux méthodes arabes pour déterminer une valeur approchée de Sin.* 1; ibid., 1854; — *Sur le mot Kardaga et sur une méthode indienne pour calculer les sinus*, Nouv. Ann. de math., 1854; — *Théorèmes relatifs aux intersections d'un certain système de courbes ou de surfaces*, Journal de Liouville, 1854-56; — *Intersection de coniques*, Nouv. Ann. de math., 1855; — *Solution de la question* 301; ibid., 1855; — *Analyse et extrait d'un recueil de constructions géométriques par Aboul Wafâ*, Journal asiatique, 1855; — *Note sur le Traité des nombres carrés de Léonard de Pise*, Journal de Liouville, 1855; — *Sur une donnée historique relative à l'emploi des chiffres indiens par les Arabes*, Ann. des sciences math. de Tortolini; Rome, 1855; — *Traduction d'un chapitre des Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun, relatif aux sciences mathématiques*, Atti dell' Accademia de' Nuovi Lincei; Rome, 1856; — *Essai d'une restitution de travaux perdus d'Apollonius sur les quantités irrationnelles*, Acad. des sc., Mém. des savants étrangers, 1856, t. XIV; — *Propriétés générales des courbes algébriques et théorèmes sur les coniques homothétiques*, Journal de Crelle, 1857; — *Propriétés d'un système de courbes algébriques ayant en commun un certain nombre de points*; ibid., 1857; — *Propriétés de certains systèmes de surface du second ordre*; ibid.; — *Ueber ein in der kœniglichen Bibliothek zu Berlin befindliches arabisches Astrolabium*, Abhandlungen der Academie der Wissenschaften zu Berlin, 1858; — *Sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident et sur deux documents importants publiés par B. Buoncompagni*; Rome, 1859, in-fol.; — *Sur l'équation générale du 3me degré à deux variables, dans laquelle on fait varier un des coefficients*, Journal de Liouville, 1859; — *Sur une classe de fonctions qui peuvent s'exprimer rationnellement les unes par les autres*; ibid., 1859; — *Traduction du traité d'arithmétique d'Aboul Haçan Ali-Ben-Mohammed-Alkalçadi*, Atti dell' Accad. de' Nuovi Lincei, 1859; — *Sur une mesure de la circonférence du cercle due aux astronomes arabes et fondée sur un calcul d'Aboul Wafâ*, Journal asiatique, 1860; — *Sopra la teorica dei numeri congrui*, Journal de Tortolini, 1860; — *Sur la multiplication des nombres congruents*; ibid., 1861; — *Traduction d'un fragment anonyme sur la formation des triangles rectangles en nombres entiers et d'un traité sur le même sujet par Abou Djafar Mohammed Ben-Alhoçain*, Atti de' Nuovi Lincei, 1861; — *Notice sur quelques manuscrits arabes relatifs aux mathématiques, acquis par la Bibliothèque impériale*, Journal asiatique, 1862; — *Sur quelques anciennes méthodes de multiplication*; Rome, 1863, in-fol.; — *Note sur le cadran solaire phénicien de M. Renan*, Journal asiat., 1863; — *Sur la construction des équations du 4e degré par*

(1) M. Buoncompagni fait continuer ces traductions, autant comme témoignage de la rare sagacité dont M. Wœpcke a fait preuve dans le choix de ses extraits, que comme expression de ses regrets et de sa reconnaissance pour ce savant.

les géomètres arabes, Journal de Liouville, 1863; — *Passages relatifs à des sommations de séries de cubes, extraits de manuscrits arabes inédits*, Journal de Tortolini, 1863; — *Ueber ein in der kaiserlichen Bibliothek zu Paris benfidliches Astrolabium*, Mélanges asiatiques tirés du Bulletin de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, 1864, t. V; — *Passages relatifs à des sommations de séries de cubes extraits de trois manuscrits arabes de la Bibliothèque imp. de Paris*; Rome, 1864, in-4°; — *Passages relatifs à des sommations de séries de cubes, extraits de deux manuscrits arabes du British Museum*; Rome, 1864, in-4°. E. JANIN.

J. Mohl, *Rapport à la Société asiatique*, 29 juin 1864. — H. Taine, *Journal des Débats*, 14 mai 1864. — Narducci, *Intorno alla vita ed agli scritti di Fr. Wœpcke*; Rome, 1864, in-8°. — *Atti dell' Acad. de' Nuovi Lincei*, t. X. — Poggendorff, *Biogr. liter Handwœrterbuch*, t. II. — *Documents particuliers.*

WOHLGEMUTH (*Michel*), peintre et graveur allemand, né en 1434, à Nuremberg, où il est mort, en 1519. Il était fils d'un peintre, *Albert*, qui fut son premier maître. Après avoir assez longtemps voyagé à l'étranger, il revint dans sa ville natale, probablement, vers 1474, car c'est seulement à cette époque qu'on le trouve inscrit parmi les citoyens de Nuremberg. Imitateur de van Eyck, il ne tarda pas à se faire en Allemagne une grande réputation comme peintre et comme dessinateur sur bois. Dans ce dernier genre on lui doit les quatre-vingt-quinze gravures qui ornent un abrégé de la Bible impr. par Koburger, sous le titre de *der Schatzbehalter* (Nuremberg, 1491, in-fol.), celles de la *Chronique de Nuremberg* de Hartmann Schedel (ibid., 1493, in-fol.), au nombre de plus de deux cents, et probablement aussi celles de *Hrosvitha* (ibid., 1501, in-fol.). On peut douter que Wohlgemuth ait gravé lui-même les sujets qu'il fournissait pour ces ouvrages; mais, quoi qu'il en soit de ce point, et sans parler des mérites du dessin, la taille de ces estampes est encore rude et ne diffère guère de ce qu'elle était à l'origine de la gravure sur bois. Peintre habile et vigoureux autant que graveur renommé, Wohlgemuth exécuta un grand nombre de retables, dans lesquels il fut aidé par ses élèves, et fut chargé de décorer un nombre considérable d'églises en Allemagne. Aussi voit-on encore aujourd'hui plusieurs de ses compositions dans les églises de Notre-Dame, à Zwickau, de Saint-Jacques à Rothembourg, et dans celles de Hersbruck, d'Heilbronn, de Hof et de Schwabach; mais la ville de Nuremberg est particulièrement riche en tableaux de ce peintre. On voit aussi plusieurs de ses œuvres dans les musées d'Augsbourg, de Vienne, de Berlin, de Munich, et de Liverpool. Comme les maîtres primitifs, il s'inquiétait peu de la vérité pittoresque, et les personnages de l'Écriture sainte n'ont pas dans ses tableaux d'autres costumes que ceux qu'on portait de son temps. Un des titres de Wohlgemuth au souvenir de la postérité est d'avoir été le maître d'Albert Dürer, qui l'aida, dit-on, dans l'exécution de plusieurs de ses gravures.

R. Marggraff, *Erinnerungen an Albr. Dürer und seinen Lehrer M. Wohlgemuth*; Nuremberg, 1840, in-8°. — Nagler, *Allg. Künstler-Lexicon*. — Duplessis, *Le Peintre-Graveur*. — A.-F. Didot, *Essai sur l'hist. de la gravure sur bois.*

WOIDE (*Charles-Godefroi*), orientaliste polonais, né en 1725, dans la Grande-Pologne, mort le 9 mai 1790, à Londres. Après avoir achevé ses études à Francfort-sur-l'Oder et à Leyde, il devint ministre de la confession socinienne à Lissa (Grande-Pologne), puis fut attaché à la chapelle hollandaise de Saint-James à Londres (1770), et fit ensuite, aux frais du roi, un voyage à Paris, pour y explorer les bibliothèques. Depuis 1778, il fit partie de la Société des antiquaires, et fut, en 1782, nommé sous-bibliothécaire au *British Museum*. Les universités de Copenhague et d'Oxford lui conférèrent le diplôme de docteur en théologie et celui de docteur en droit. En 1788, il fut admis dans la Société royale de Londres. Il eut la réputation d'un savant orientaliste, et fut surtout très-versé dans la langue copte. On a de lui : *Novum Testamentum græcum, e codice manuscripto alexandrino, qui Londini asservatur*; Londres, 1786, in-fol. : la savante préface qui accompagne cette précieuse édition fut réimpr. sous le titre de : *Notitia codicis alexandrini* (avec des notes de G.-L. Spohn); Leipzig, 1788, in-8° (1). On doit à ses soins l'édition du *Lexicon ægyptiaco-latinum* de Veyssière de La Croze (Oxford, 1775, in-4°); il remania le manuscrit, qui avait déjà été revu, abrégé dans plusieurs endroits et complété par Scholtz. Il fit aussi paraître *Grammatica ægyptiaca* de Chr. Scholtz, qu'il avait réduit de quatre vol. en un seul, et enrichi d'additions.

Hirsching, *Hist.-litt. Handbuch*. — Nichols, *Literary anecdotes*, t. IX.

WOIRGARD. *Voy.* BEAUREGARD.

WOLCOTT (*John*), poëte anglais, dit *Peter Pindar*, né en 1738, à Dodbrooke (Devonshire), mort le 14 janvier 1819, à Somerstown. En sortant de pension, il alla passer quelque temps en Normandie, puis retourna en Cornouaille, où il étudia la chirurgie. En 1767, il obtint un diplôme de docteur, et accompagna sir W. Trelawney, qui venait d'être nommé gouverneur de la Jamaïque. Un des ministres protestants de la colonie étant tombé malade, le gouverneur suggéra à son protégé l'idée de faire son chemin dans la carrière cléricale. Wolcott retourna donc à Londres, et ne tarda pas à se faire ordonner par l'évêque. Par malheur il apprit, à son retour à la Jamaïque, que celui dont il comptait prendre la place se portait à merveille, et il dut se contenter d'une cure peu lucrative. Du reste, il paraît s'être

(1) Avant de publier ce manuscrit, Woide en envoya une copie à l'université de Cracovie, où elle est conservée dans la bibliothèque.

fort peu occupé de ses devoirs cléricaux; son véritable emploi semble avoir été celui de maître des cérémonies du gouverneur. En 1768, il ramena en Angleterre la veuve de Trelawney, et ne songea plus à quitter son pays. Pendant les douze années qui suivirent, il tenta de vains efforts pour se former une clientèle à Truro, à Helstone et dans d'autres villes de la Cornouaille. Il est probable que son amour de la raillerie et les épigrammes qu'il n'épargnait à personne effrayèrent son entourage; mais on peut aussi attribuer son insuccès au peu de confiance qu'inspirait son savoir médical. Ce fut durant son séjour à Truro, en 1778, qu'il publia son *Épître aux Critiques* (*Epistle to the Reviewers*), la première de ces satires qui devaient bientôt devenir si populaires. L'année suivante, il rencontra le jeune Opie, alors ouvrier mineur, dont les esquisses lui révélèrent le talent, et qu'il aida de ses conseils. En 1780, il se rendit à Londres avec son protégé. « Comme je renonçais à un revenu de trois à quatre cents livres, dit-il plus tard, il fut convenu que nous partagerions les profits de l'association; la première année, mon élève remplit ses engagements; mais il m'annonça ensuite que je pouvais m'en retourner à Truro, attendu qu'il n'avait plus besoin de moi. » Il eût été surprenant que *son élève* se fût conduit autrement; car Wolcott ne gagnait rien et n'avait rien perdu à changer de résidence. Désespérant de gagner sa vie soit comme médecin, soit comme *clergyman*, il résolut de tirer parti de sa facilité à improviser des vers. Ses goûts artistiques et sa verve railleuse lui inspirèrent son second ouvrage : *Odes lyriques, adressées aux membres de l'Acad. roy. de peinture, par Peter Pindar, esq., parent éloigné du poète thebain*. La justesse de ses critiques, l'audace de ses personnalités, l'originalité comique de son style, attirerent sur le nouveau Pindare (pseudonyme qu'il avait choisi) l'attention du public. Encouragé par ce premier succès, il revint à la charge en 1783,1785 et 1786; mais cette fois en attaquant avec une audace peu commune le roi, les ministres, les chefs de l'opposition et la plupart des écrivains en renom. Grâce à un talent souple et facile et aussi à de scandaleuses personnalités, ses ouvrages continuèrent à être lus avec avidité pendant plus de vingt ans. On les a réimprimés ensemble en 1812 (Londres, 5 vol. in-18); mais cette édition est très-incomplète. Les écrits de Wolcott sont si nombreux que lui-même se trouva dans l'impossibilité de les indiquer tous. L'*Annual Biography* de 1820 donne une liste de plus de soixante-quatre ouvrages de cet auteur, qu'on ne lit plus de nos jours. L'exemple de Wolcott prouve une fois de plus qu'un poëte qui se borne à faire rire ses contemporains ne saurait obtenir qu'une vogue éphémère, si spirituelles que soient ses railleries. Le caractère de l'écrivain, d'ailleurs, n'était rien moins qu'aimable. On a vu comment il avait voulu vivre aux dépens du peintre Opie. Plus tard, après avoir tourné en ridicule le roi Georges III et les partisans de Pitt, il accepta une pension de ce ministre, et s'engagea, non pas à louer ceux qu'il venait d'attaquer (la louange ne fut jamais de son goût), mais à vilipender leurs adversaires politiques. On peut aussi lui reprocher d'avoir officié comme pasteur, bien qu'il fît profession d'incrédulité. Il se vantait d'avoir toujours vécu en égoïste et cédé à ses penchants; mais grâce à la vigueur de son tempérament, il ne mourut qu'à quatre-vingt-un ans, très-sourd et presque aveugle. W. H—s.

Annual biography, 1820. — *Notice* des édit. de 1812 et de 1816.

WOLF (*Jérôme*), en latin *Wolfius*, érudit allemand, né le 13 août 1516, dans la principauté d'Œttingen (Souabe), mort le 8 octobre 1580, à Augsbourg. Sa famille était noble et ancienne. Jusqu'à l'âge de onze ans il fut élevé par un curé de campagne, qui ne lui apprit qu'à lire et à écrire. Envoyé à Nordlingen, puis à Nuremberg, il y fit de rapides progrès dans les langues anciennes, sous la conduite de maîtres habiles. Pour adoucir la misanthropie à laquelle il se livrait, son père le plaça au service de Christophe Julius, chancelier du comte d'Œttingen. Mais son humeur sombre et capricieuse l'empêcha de réussir dans cette petite cour, et il aima mieux retourner sur les bancs de l'école. A Tubingue, où il passa deux ans, on le vit s'asseoir avec les enfants pour recommencer ses humanités, puis se mettre au service de la communauté et se réduire au pain et à l'eau plutôt que d'accepter un emploi à la cour du roi Ferdinand. La mort de son père le laissa maître de suivre son penchant pour l'étude (1536). La réputation de Melanchthon l'attira à Wittemberg, où il eut occasion de suivre aussi les leçons de Luther et d'Amerbach. Il fut chargé de diriger une école protestante dans sa patrie, à Mulhausen (Thuringe), à Nuremberg (1545), mais par des traits de folie il quitta tous ces emplois après de courts intervalles. Dès lors il séjourna chez ses amis à Tubingue et à Strasbourg, et consacra son temps à traduire les auteurs grecs en latin. Ces ouvrages lui donnèrent quelque réputation. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes Augsbourgeois, avec lesquels il se rendit à Bâle et à Paris. Dans cette dernière ville, il se lia d'amitié avec Vascosan, Ramus, Turnèbe et d'autres savants; mais Jean Strazel, professeur royal, s'étant déchaîné avec acharnement contre sa version de Démosthène, le dégoûta tellement de Paris, qu'il s'éloigna brusquement, à pied et au fort de l'hiver, et revint à Bâle, où ses amis, indignés de son inconstance, le reçurent assez mal. Antoine Függer le prit alors dans sa maison à Augsbourg, lui confia le soin de sa bibliothèque, et l'employa à sa correspondance latine. S'étant lassé de cette situation, il obtint la direction du collége d'Augsbourg et celle de la bibliothèque (1557), et conserva ce poste jusqu'à sa mort. Il mourut de la pierre, à soixante-

quatre ans, sans avoir été marié. On a de Wolfius : *De vero et licito usu astrologiæ* (s. l., 1558, in-4°); *De expedita utriusque linguæ discendæ ratione; Judicium de poetis legendis; De christianæ classis victoria*, etc. Il est plus connu par ses traductions latines accompagnées de notes, et publiées à Bâle, d'Isocrate (1549, 1570, in-fol.), de Démosthène (1549, 5 part. in-fol.), de Nicetas (1557, in-fol.), de Zonaras (1557, in fol.), d'Épictète (1560), de Nicéphore Gregoras (1562), de Suidas (1564), etc.

Teissier, *Éloges*. — Adam, *Vitæ germ. philosophorum*. — Zedler, *Universal-Lexic*. — Chaufepie, *Nouveau Dict. hist.* — Dresser, *Oratio de H. Wolfio*; Leipzig, 1580, in-8°. — Gerlach, *De vita H. Wolfii*; Zittau, 1743, in-fol. — Will, *Nürnbergisches Lexicon*.

WOLF (*Jean-Christophe*), en latin *Wolfius*, célèbre érudit et théologien allemand, né le 21 février 1683, à Wernigerode (haute Saxe), mort le 25 juillet 1739, à Hambourg. Fils d'un surintendant ecclésiastique, il fit ses humanités dans cette dernière ville, sous la direction du célèbre Fabricius. A Wittemberg, où il se rendit en 1703, il fut reçu docteur en philosophie à l'âge de vingt ans. En 1707, il fut nommé corecteur de l'école de Flensbourg. L'année suivante, il fit un voyage dans les Pays-Bas et en Angleterre. A Oxford, il recueillit dans les manuscrits grecs de la bibliothèque Bodleyenne un grand nombre de variantes et de fragments inédits des écrivains classiques et ecclésiastiques. En 1710, il fut appelé à Wittemberg en qualité de professeur agrégé de philosophie. Deux ans après, il fut nommé membre de la Société royale de Berlin et pourvu de la chaire de langues orientales à l'académie de Hambourg; il en devint recteur en 1715, et joignit à cette place celle de pasteur de l'église cathédrale. En 1724 il fit un nouveau voyage pour examiner les manuscrits hébreux des bibliothèques de Leyde et d'Amsterdam, et en rapporta de nombreux documents, qu'il mit en œuvre dans sa *Bibliothèque hébraique*. Wolf avait amassé une magnifique collection de livres et de manuscrits précieux, dans laquelle étaient entrées deux bibliothèques, fort riches en livres et en manuscrits rabbiniques et orientaux, qu'il avait achetées aux héritiers d'Unger, pasteur de la Silésie, et à ceux de Hinckelmann, pasteur à Hambourg, et la magnifique collection de lettres autographes formée par Uffenbach. Il légua à la ville de Hambourg cette bibliothèque, renfermant près de 30,000 volumes, parmi lesquels s'en trouvaient 700 de dissertations théologiques et philosophiques, devenus fort rares.

Des nombreux ouvrages de Wolf, les plus remarquables sont les suivants : *De mythica moralia tradendi ratione*; Wittemberg, 1704, in-4°; — *Historia lexicorum hebraicorum*; ibid., 1705, in-8°; — *Diss. contra Jo. Spenceri hypothesin de Zabiis*; ibid., 1706, in-4°; — *Origenis* φιλοσοφούμενα *recognita et notis illustrata*; Hambourg, 1706, in-8° : la traduction latine est de Gronovius, mais elle a été retouchée par Wolf. Les notes dont il a accompagné cet ouvrage portent sur des points importants de la philosophie ancienne; il a publié ce qu'on en connaissait alors, c'est-à-dire le premier des dix livres (le second et le troisième manquent encore) publiés pour la première fois par M. Miller (Oxford, 1851, in-8°), et attribués aujourd'hui par un grand nombre de savants à saint Hippolyte. Wolf était déjà d'avis que cet écrit n'est pas d'Origène; il soutint cette opinion dans deux dissertations, qu'il faut joindre à cet ouvrage, aussi bien qu'un supplément de 1716, contenant les variantes des manuscrits de Florence et de Turin; — *Oratio de præcocibus eruditis*; Hambourg, 1707, in-4° : réimpr. avec deux autres discours *De necessitate et utilitate exercitii declamandi*, sous le titre de *Primitiæ flensburgenses*; ibid., 1713, in-4°; — *Manicheismus ante Manichæos et in christianismo redivivus*; ibid., 1707, in-8°; — *Dissert. epistolica qua Hieroclis in aurea Pythagoræ carmina commentarii nuper a Needhamo editi partim illustrantur, partim emendantur*; Leipzig, 1710, in-8°; — *De atheismi falso suspectis*; Wittemberg, 1710, in-4°; — *Casauboniana*; Hambourg, 1710, in-8° : recueil curieux, auquel Wolf a joint une dissertation sur les *Ana*; — *De carcere eruditorum museo*; ibid., 1710, 1718, in-4° : catalogue des ouvrages composés en captivité; — *Historia Bogomilorum*; Wittemberg, 1712, in-4° : cette histoire d'une secte religieuse du onzième siècle a été rédigée en partie d'après Euthyme Ligabène; — *De Catenis patrum græcorum, iisque potissimum manuscriptis*; ibid., 1712, in-4°; — *Bibliotheca hebræa*; Hambourg et Leipzig, 1715-35, 4 vol. in-4° : recueil excellent, aussi riche d'érudition que celui de Bartolocci sur le même sujet, mais écrit avec plus de critique; il a été continué par Kœcher; Iéna, 1783-84, 2 vol. in-4°; — *Notitia Karæorum, ex tractatu Mardochæi Karæi*; Hambourg, 1721, in-4°. On trouve à la suite le traité *De secta Karæorum* de Trigland; — *Anecdota græca sacra et profana*; ibid., 1722-24, 4 vol. in-8° : recueil estimé de pièces inédites, accompagnées d'une traduction latine et de notes; — *Theophili Antiocheni lib. IV ad Autolycum, gr. et lat.*; ibid., 1724, in-8°, avec des notes; — *Curæ philologicæ et criticæ in Novum Testamentum*; ibid., 1725-35, 4 vol. in-4°; plusieurs éditions, dont la dernière est de Bâle, 1741, 5 vol. in-4°; — *Bibliotheca aprosiana*; ibid., 1734, in-8° : il n'a point traduit la première partie, qui lui parut inintelligible; — *Conspectus supellectilis epistolicæ et litterariæ manu exaratæ*; ibid., 1736, in-8° : notice des lettres autographes qu'il avait acquises des héritiers d'Uffenbach. Le *Thesaurus epistolicus* de La Croze renferme 88 lettres de Wolf. Ajoutons que depuis 1708 il ne cessa de collaborer aux *Acta eruditorum*. M. Nicolas.

Von Seelen, *Comm. de J.-C. Wolfii vita et scriptis*;

Stade, 1717, in-4°. — Kieleker, *Bibl. eruditor. præcocium.* — Jœcher, *Gelehrten-Lexicon.* — Fabricius, *Bibl. græca*, t. XIII. — Saxe, *Onomasticon*, t. VI.

WOLF (*Jean-Chrétien*), érudit, frère du précédent, né le 8 avril 1689, à Wernigerode, mort le 9 février 1770, à Hambourg. Après avoir étudié les belles-lettres ainsi que les sciences physiques et mathématiques, il visita, à l'exemple de son frère, la Hollande et l'Angleterre. De retour en Allemagne en 1716, il fit des cours libres de physique, science qu'il fut en 1725 chargé d'enseigner en même temps que la poétique au gymnase de Hambourg. Dans l'intervalle, il avait été chargé de rédiger le catalogue de la bibliothèque de G. Schrædter à Gluckstadt. Il laissa sa riche bibliothèque à la ville de Hambourg, à laquelle il avait déjà, en 1749, fait don d'une précieuse collection de manuscrits qu'il avait achetée de la succession d'Uffenbach. On a de lui : *Sapphûs poetriæ Lesbiæ fragmenta*, *gr. lat.*; Hambourg, 1733, in-4°; — *Poetriarum octo, Myrûs, Myrtidis, Erinnæ, Corinnæ, Telesillæ, Nossidis, Anytæ, Elephantidis fragmenta, gr. lat.*; ibid., 1735, in-4°; — *Mulierum græcarum quæ oratione prosa usæ sunt fragmenta, et elogia, gr. lat.*; Gœttingue, 1739, in-4°; — *Monumenta typographica quæ artis hujus præstantissimæ originem, laudem et abusum posteris produnt*; Hambourg, 1740, 4 vol. in-8° : important ouvrage, qui contient aussi une bibliographie des écrits se rapportant à l'histoire de l'imprimerie.

Meusel, *Lexikon*.

WOLF (*Frédéric-Auguste*), célèbre philologue allemand, né le 15 février 1759, à Haynrode (Saxe), mort le 8 août 1824, à Marseille. Sa première éducation fut soignée par sa mère, femme d'esprit, et par son père, chantre organiste de Haynrode, qui enseignait la musique à Nordhausen, ville voisine. Wolf entra au gymnase de cette même ville à l'âge de sept ans environ, et commença ses études littéraires sous la direction de deux maîtres habiles, dont l'un, Hake, lui inspira le goût de l'antiquité, tandis que l'autre, Frankenstein, lui enseignait les langues modernes; l'un et l'autre exigeaient de lui des travaux propres à exercer à la fois son intelligence et sa mémoire, et lui donnèrent ainsi ce goût pour les recherches et cette indépendance de jugement qu'il déploya dans toute la suite de ses études et dans le reste de sa carrière. Son père voulut qu'il étudiât aussi la musique et qu'il en possédât au même degré la théorie et la pratique. A cet effet, après l'avoir instruit lui-même pendant quelques années, il lui donna pour maître un savant organiste, qui fit connaître à Wolf tous les secrets de cet art, même les écrits des anciens sur ce sujet, sans réussir néanmoins à lui en inspirer le goût. A dix-neuf ans, Wolf se rendit à l'université de Gœttingue, et se présenta sous le titre, alors inusité, d'étudiant en philologie; il s'inscrivit pour suivre les cours de Gatterer, Schlœzer, Michaelis, Meiners, Feder, Heyne; mais il s'y montra peu assidu, et passait la plus grande partie de son temps à étudier seul dans la riche bibliothèque de l'université, ou à donner des leçons particulières de grec et d'anglais. Il publia même, en 1778, une édition du *Macbeth* de Shakespeare avec des notes en allemand. Le peu de cas qu'il semblait faire du savoir et des directions des professeurs de l'université, et en particulier de Heyne, qui passait pour le premier philologue de l'Allemagne, le priva de l'appui et des ressources auxquels ses rares connaissances et son ardeur pour l'étude lui auraient donné d'ailleurs tant de droits. A sa sortie de l'université, il publia, conformément à l'usage, une dissertation où il exposait ses nouvelles idées sur les poëmes d'Homère. Heyne, à qui ce travail était dédié, ne l'accueillit pas favorablement; cependant il procura à l'auteur une place de professeur au gymnase alors florissant d'Ilfeld (1779). Wolf y passa près de trois années, et employa ses loisirs à préparer une édition grecque du *Banquet* de Platon (Leipzig, 1782, 1828, in-8°), enrichie de notes allemandes et d'une introduction, également remarquable par la sagacité des vues et l'élégance du style, et qui lui mérita le suffrage des juges les plus éclairés. En 1782, Wolf quitta Ilfeld, où il venait de se marier, et se rendit à Osterode, dans le Harz, pour y diriger l'école latine. L'année suivante, on lui offrit en même temps la place de directeur du gymnase de Gera et une chaire de philosophie à l'université de Halle, avec la direction de l'Institut pédagogique. Quoique le traitement de cette seconde place fût plus modique, il l'accepta de préférence (1783), parce qu'elle lui ouvrait une carrière plus active et un enseignement plus relevé. Cependant son début ne fut pas heureux. Les auditeurs auxquels il s'adressait n'étaient pas préparés à sa manière de voir indépendante, ni à ses vues larges et nouvelles; et, pour rallier les étudiants autour de sa chaire, il dut descendre à un enseignement plus pratique. Il transforma l'institut pédagogique en un séminaire philologique; il s'attacha à soumettre l'étude de l'antiquité à une méthode moins circonscrite, à lui donner une existence propre, à en faire l'objet de vocations spéciales : aussi, au bout de quelques années, s'était-il formé un auditoire capable de le comprendre et de l'apprécier; les élèves qui l'entouraient suivaient avec ardeur la voie qu'il avait ouverte, et sa renommée attirait à Halle tous ceux qui aspiraient à faire de bonnes études philologiques.

Wolf mettait plus d'importance à l'enseignement oral qu'à la publication de manuels ou de traités élémentaires, et, durant les vingt-trois années qu'il professa dans cette université, il fit cinquante cours différents, sans compter les exercices et les leçons du séminaire philologique. Les loisirs que lui laissaient ses fonctions de professeur étaient principalement consacrés à des recherches sur le texte et l'histoire des poëmes

d'Homère. En 1783, il publia une édition de *l'Odyssée* (Halle, pet. in-8°), accompagnée des petits poëmes attribués à Homère, et en particulier de l'hymne à Cérès et du fragment de l'hymne à Bacchus, récemment découverts à Moscou par Matthæi. L'année 1785 vit paraître *l'Iliade* (ibid., pet. in-8°), dont le texte avait été soumis à une révision sévère. Dix ans plus tard, Wolf mit au jour ses savants et fameux *Prolégomènes* (Prolegomena in Homerum; Halle, 1795, t. Ier et unique, in-8°), dans lesquels il exposait l'histoire des poëmes d'Homère, la suite des travaux auxquels ils avaient donné lieu depuis Lycurgue jusqu'à l'école d'Alexandrie, et les nombreuses altérations qu'ils avaient subies. Wolf assignait pour cause à un tel phénomène la forme primitive de ces poëmes, qui, suivant lui, n'étaient point l'œuvre d'un poëte unique, mais avaient été composés par divers chanteurs, *aœdes* ou *rhapsodes*, collectivement désignés sous le nom d'*Homérides*, qui célébraient de préférence les principaux événements de la guerre de Troie, ou les exploits des chefs grecs qui s'étaient distingués, soit pendant, soit après le siége, comme d'autres avaient chanté la guerre de Thèbes, celle des Amazones, l'expédition des Argonautes et les autres faits de la Grèce héroïque. Wolf s'efforçait de prouver, en signalant certaines incohérences du récit, quelques répétitions et contradictions, que l'*Iliade* et l'*Odyssée* avaient été formées par la réunion de plusieurs chants distincts; et même il signalait, dans l'emploi des mots, dans la construction des phrases, des variations particulières à certains chants, et qui ne se retrouvaient pas dans d'autres. Un semblable système causa dans le monde savant une vive sensation. Il séduisit les uns par sa hardiesse, par sa nouveauté, par les étonnantes et curieuses recherches dont il était le résultat; il excita chez les autres une surprise pénible en enlevant à leur admiration ce grand poëte, qui depuis tant de siècles recevait les hommages de tous les amis des lettres. L'attention des savants et des littérateurs une fois éveillée sur ce sujet, l'hypothèse de Wolf fut soumise, pendant plusieurs années, à un examen toujours plus approfondi. On reconnut une grande analogie dans les premiers monuments poétiques des diverses nations; on distingua l'épopée primitive ou héroïque de l'épopée savante, et l'on admit, en conséquence, que les Grecs avaient dû avoir, comme les Hindous, les peuples du Nord, les Germains, les Espagnols, des chants épiques dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* renfermaient sans doute des restes précieux. Mais, d'autre part, plus on étudia ces deux grands poëmes sous le rapport de la composition, de la marche du récit, de l'accord des caractères, des qualités du style, plus on fut obligé de reconnaître que, malgré les altérations, les interpolations, les variations signalées, ils présentaient l'un et l'autre un ensemble si harmonique, si majestueux, une richesse si soutenue dans les images, les figures, une si grande vérité dans les caractères, dans la peinture des mœurs, en un mot, l'empreinte si constante d'un grand génie, qu'ils ne pouvaient être l'œuvre de plusieurs chantres différents, et même que l'auteur de l'un des deux poëmes avait dû être celui de l'autre. Au reste, l'opinion de Wolf n'était pas si nouvelle qu'on l'avait cru d'abord. Vico, au commencement du dix-huitième siècle, avait déjà exprimé des doutes sur l'existence d'Homère (*voy.* ce nom).

Wolf interrompit quelquefois ses recherches sur Homère pour des travaux philologiques d'une grande importance. Il publia, par exemple, en 1790, une édition de la harangue de Démosthène *Contra Leptinem* (Halle, in-8°; Zurich, 1831), qui a ouvert une ère nouvelle dans l'étude des orateurs grecs, en montrant combien serait fécond en résultats propres à éclairer les lois, l'administration, l'économie publique d'Athènes, un examen attentif des chefs-d'œuvre de l'éloquence attique. Les prolégomènes et les notes de cette édition offrent déjà une récolte abondante de renseignements de ce genre. L'année 1801 vit paraître une autre publication de Wolf qui souleva de vives discussions parmi les philologues : nous voulons parler de l'édition des quatre discours prononcés par Cicéron après son retour de l'exil (*Orationes IV;* Berlin, in-8°), au sujet desquels le professeur de Halle déclarait adopter l'opinion émise par Markland en 1745, et la corroborait par de nouvelles preuves qui rendaient douteuse l'authenticité de ces discours. Il y joignit, en 1802, la harangue pour Marcellus (ibid., in-8°), dont il attribuait la composition à un rhéteur. L'opinion de Wolf, qui s'appuie, d'une part, sur les erreurs de faits signalées dans ces discours, sur des jugements contradictoires, sur des pensées différentes énoncées par Cicéron dans diverses parties de ses œuvres, et, d'autre part, sur des expressions, des locutions, des tournures qui ne lui semblent pas appartenir au style de l'orateur romain, cette opinion, disons-nous, a été généralement adoptée en Allemagne, où l'on se montre même disposé à aller plus loin que lui; mais elle a rencontré en France et ailleurs des contradicteurs, juges compétents (1), qui n'accordent pas au savant critique allemand une connaissance assez sûre, un sentiment assez délicat des finesses de la langue de Cicéron, pour se soumettre sur ce point à son autorité, surtout lorsqu'il s'agit de discours qui portent le cachet d'une haute antiquité, et qui étaient reconnus comme authentiques par les rhéteurs et les grammairiens des deux premiers siècles.

En 1807, les événements politiques forcèrent Wolf de quitter Halle et d'abandonner sa chaire de professeur; il vint se fixer à Berlin, où, malgré les offres brillantes qui lui furent adressées, soit

(1) *Voy.* l'Introduction que M. J.-V. Le Clerc, de l'Institut, a mise en tête de ces quatre discours, t. XI, p. 61, de son édition de Cicéron, in-8°.

par le roi de Bavière, soit par celui de Westphalie, Jérôme Bonaparte, il resta jusque vers la fin de sa vie. Il y fut d'abord dans la gêne; mais le roi de Prusse, instruit de son patriotisme et de sa position, lui accorda le titre de conseiller privé avec un traitement considérable, sans autre obligation que celle de continuer ses travaux littéraires. Wolf rendit de grands services lors de la fondation de l'université de Berlin; il proposa des plans qui furent goûtés et dont l'exécution lui fut confiée. En particulier, il établit un séminaire philologique, qu'il dirigea lui-même quelque temps. Il publia, de concert avec Buttmann, un *Muséum d'antiquité* (Berlin, 1807-10, 2 vol.), qu'il enrichit de savants articles, et où il inséra son beau mémoire sur la science de l'antiquité et les branches dont elle se compose. Il fit paraître, de 1817 à 1820, les *Analekten*, journal littéraire dont il n'existe que 4 vol., et s'occupa de quelques traductions en prose latine et en vers allemands. Wolf habitait Berlin depuis près de seize ans, lorsque les médecins lui conseillèrent de se rendre dans le midi de la France, dont le climat, plus doux, soulagerait sa poitrine affaiblie. Arrivé depuis peu de temps à Marseille, il y fut atteint d'une maladie catarrhale, dont il mourut, à l'âge de soixante-cinq ans.

La renommée que Wolf avait acquise lui donnait sur les jeunes gens qui s'empressaient autour de lui un grand ascendant. Sa conversation était vive, animée, et il se plaisait souvent à énoncer des paradoxes, soit pour juger de l'intelligence de ses auditeurs, soit pour piquer leur curiosité ou les exciter à des recherches; cependant il ne se montrait pas toujours assez scrupuleux sur le choix des sujets qu'il soumettait à leur critique, et leur inspirait ainsi des doutes sans avoir pour cela des motifs suffisamment fondés.

Outre les ouvrages cités, on a encore de Wolf ceux qui suivent : *Theogonia Hesiodæ;* Halle, 1783, in-8°; — *Homeri opera ad usum scholarum ;* ibid., 1783-85, 1794, 1805-6, 2 vol. pet. in-8°; Leipzig, 1817, 4 vol. gr. in-12; — *Epistola in Antimachi Coloph. reliquias*; ibid., 1786, in-8°; — *Geschichte der rœmischen Literatur* (Histoire de la littérature romaine); ibid., 1787, in-8°; — *Grundrisse zur griechischen Literaturgeschichte* (Éléments d'histoire de la littérature grecque); ibid., 1787, in-8°; — *Tetralogia dramatum græcorum;* ibid., 1787, in-8°; — *Progr. ad loca Platonis, Apol., Socr. cap. IX;* ibid., 1790, in-4°; — *M.-A. Mureti Variorum lectionum lib. XVIII;* 1791, t. I, in-8°; — *Luciani libelli quidam;* ibid., 1791, in-8°; — *Ciceronis Tusculanæ quæstiones;* ibid., 1792, 1825, in-8°; — *Herodiani Historia;* ibid., 1792, in-8°; — *Auctarium ad animadversiones et lectiones Aristotelis*; ibid., 1794, in-8°; — *Briefe an Heyne, eine Beilage zu den neuesten Untersuchungen über Homer* (Lettres à Heyne relatives aux nouvelles recherches sur Homère); Berlin, 1797, in-8°; — *Suetonii Opera, cum comment. Casauboni et notis Ernestii, Ruhnkenii*, etc.; Leipzig, 1802, 4 vol. in-8°; — *Vermischten Aufsætze in lat. und deutscher Sprache* (Mélanges en latin et en allemand); Halle, 1802, in-8°; — *Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ, græce;* Leipzig, 1804-1807, 4 vol. in-8°; ibid., 1806, in-fol., t. Ier seulement; — *Museum antiquitatis studiorum;* Berlin, 1808-11, in-8°; — *Aristophane*, les *Nuées* et une partie des *Acharniens*, trad. en vers allem., avec le texte; ibid., 1811-12, pet. in-4°; — *Zu Platon's Phædon* (Sur le *Phédon* de Platon); ibid., 1811, in-4°; — *Platonis Eutyphro, Apol. Socr., Crito, gr. et lat.;* ibid., 1812, 1820, in-4° et in-12; — *Horaz' erster Satire* (La première satire d'Horace); ibid., 1813, in-4°.

Depuis la mort de Wolf, quelques-uns de ses cours ont été livrés à l'impression, à savoir : *Anmerkungen zu Cicero's Quæstiones tusculanæ*, par les soins d'Orelli; Zurich, 1829, in-8°; — *Consilia scholastica*, par Fœhlisch; Wertheim, 1829, 2 vol. in-8°; — *Encyclopædie der Philologie*, par Stockmann; Leipzig, 1830, 1845, in-8°; — *Vorlesungen über die vier ersten Gesænge von Homer's Ilias* (Leçons sur les quatre premiers chants de l'*Iliade*), par Usteri; ibid., 1831, 3 vol. in-12; — *Vorlesungen über die Alterthumswissenschaft* (Leçons sur l'antiquité), par Gürtler; ibid., 1831-35, 5 vol. in-8°; — *Darstellung der Alterthumswissenschaft* (Tableau de l'antiquité), par Hoffmann; ibid., 1833, in-8°; — *Ideen über Erziechung, Schule, und Universitæt* (Idées sur l'éducation, l'école et l'université), par Kœrte; Quedlimbourg, 1835, in-8°; — *Anmerkungen zu Hesiod's scutum Herculis* (Observations sur le bouclier d'Hercule), dans l'édition de Ranke; ibid., 1840, in-8°. L. VAUCHER.

G. Müller, *Homerische Vorschule*; Leipzig, 1824, in-8°. — Hanhart, *Erinnerungen an F.-A. Wolf;* Bâle, 1825, in-8°. — Kœrte, *Leben und Studien Wolf's;* Essen, 1833, 2 vol. in-8°. — Fritzsche, *Wolf als Prediger*; Grimma, 1862, in-8°. — *Zeitgenossen*, 3e série, t. V. — *Revue des deux mondes*, 1er mars 1848.

WOLF. *Voy.* WOLFF.

WOLFE (*James*), général anglais, né le 2 janvier 1726, à Westerham (Kent), tué le 13 septembre 1759, devant Québec. Fils d'Edward Wolfe, lieutenant général, qui avait servi avec distinction (1), il fit quelques études chez un ecclésiastique de Greenwich, où il eut pour condisciple le futur lord Saint-Vincent, s'engagea à treize ans comme volontaire, et fut sous-lieutenant à quinze. Après avoir fait la campagne de 1743 en Flandre et celle de 1745 contre les jacobites d'Écosse, il fut renvoyé sur le continent, et fut blessé à Lawfeldt (2 juill. 1747). La paix ne fit que montrer sous un nouveau jour les qualités militaires de Wolfe. Travaillant sans relâche à maintenir la plus exacte discipline parmi les troupes que sa nomination au

(1) Il mourut la même année que son fils, en 1759.

grade de major d'infanterie (janv. 1749), puis de colonel (oct. 1757), avait mises sous ses ordres, il s'efforça encore de les rompre à toutes les manœuvres de la guerre. Ce fut surtout à la solidité des troupes formées par lui et à la précision de leurs évolutions que fut attribué le succès de la journée de Minden. Quant à Wolfe, il servit en qualité de quartier-maître général, sous le commandement de sir J. Mordaunt, qui devait attaquer le port de Rochefort (1757). L'année suivante il fut attaché à l'expédition dirigée contre le Cap Breton, et eut la plus grande part à la prise de Louisbourg (26 juill. 1758). Rappelé en Angleterre par Pitt, qui avait songé à lui pour une entreprise bien plus importante, il reçut, avec le grade de major général, le commandement du corps d'armée principal qui devait opérer au Canada pour en expulser les Français (1). Placé à la tête de vingt-huit mille hommes, dont dix-huit mille marins, Wolfe, qui s'était réservé l'attaque de Québec, tandis que les généraux Amherst, Prideaux et Stanwine devaient opérer contre Montréal et le sud, débarqua le 24 mai dans l'île de Bié, s'établit le 8 juin dans celle d'Orléans, et y construisit des batteries. Presque au même moment Montcalm (*voy.* ce nom), dans l'impossibilité où il était de se défendre dans Québec, mal fortifié, se retranchait dans la forte position de Beauport, située sur la rive gauche du Saint-Laurent. Après avoir essayé en vain de bombarder Québec, Wolfe traversa le fleuve, et assaillit vigoureusement le camp français; malgré une grande supériorité numérique, il fut repoussé et perdit environ six cents hommes (31 juill.). Ayant repassé dans l'île d'Orléans, il conçut le projet téméraire d'aller débarquer en avant de Québec, afin d'attirer Montcalm en dehors de ses retranchements, fit filer ses troupes sur la rive droite du Saint-Laurent, et remonter dans la nuit le fleuve à sa petite flotte sans attirer l'attention des Français jusqu'à une petite crique abandonnée (2), d'où partait un sentier conduisant sur le plateau d'Abraham. Ce passage n'était pas gardé, et les Anglais commencèrent à gravir vers les hauteurs avant les premières lueurs du jour. Ils avaient déjà atteint le sommet du plateau lorsque Montcalm, sans attendre l'arrivée de Bougainville, tenta de les déloger d'une position si dangereuse pour lui. Mais les Anglais, protégés par des haies et des ravins, résistèrent avec beaucoup de fermeté. Dans la lutte acharnée qui s'engagea, les deux généraux en chef tombèrent mortellement blessés : avant

(1) D'après le récit de lord Mahon, Pitt fut sur le point de se repentir de l'avoir appelé à cette difficile mission. L'ayant en effet invité à dîner, il le vit se lever, tirer son épée, et faire toutes sortes de bravades : « Bonté divine! se serait-il écrié, se peut-il que j'aie livré à cet écervelé le sort de l'administration et du pays! » Mais ce n'était là que l'exaltation passagère d'un esprit que la grandeur même de l'entreprise avait singulièrement excité.

(2) Elle portait alors le nom d'*anse aux foulons*, qu'elle a quitté pour celui de *Wolfe's cove*.

de rendre l'âme, Wolfe put donner quelques ordres et assister à la victoire de ses soldats : « Dieu soit loué, dit-il, je meurs content. » Quatre jours après, le 17 septembre, Québec capitulait. Un seul combat, qui coûta un millier d'hommes aux deux partis, avait décidé du sort du Canada, qui fut définitivement perdu pour la France.

Ramenés en Angleterre, les restes de Wolfe furent inhumés à Greenwich, et la chambre des communes vota l'érection d'un monument commémoratif dans Westminster. Depuis une colonne haute de soixante pieds a été élevée par le gouvernement du Canada à l'endroit même où il mourut.

Lord Mahon, *Hist. of England*. — Poullin de Lumina, *Hist. de la guerre contre les Anglais*; Genève, 1759-60. — R. Wright, *Life of major gen. J. Wolfe*; Lond., 1864, in-8°.

WOLFE. *Voy.* TONE.

WOLFENBÜTTEL. *Voy.* BRUNSWICK.

WOLFF ou **WOLF** (*Jean-Chrétien*, baron DE), célèbre philosophe allemand, né le 24 janvier 1679, à Breslau, mort le 9 avril 1754, à Halle. Son père, homme instruit mais que les circonstances avaient forcé à exercer la profession de brasseur, ne négligea rien pour son éducation, et fut singulièrement secondé par son intelligence précoce. Il faisait avec succès ses études au collége Marie-Madeleine de Breslau, lorsque la lecture des œuvres de Descartes le détermina à s'appliquer avec ardeur à la philosophie et aux sciences exactes. Après avoir suivi, de 1699 à 1702, les cours de l'université d'Iéna, il alla prendre ses degrés à Leipzig, et s'y annonça par une dissertation *De philosophia practica universali, methodo mathematica conscripta*. En même temps il commençait des cours publics, qui attiraient autour de lui un grand nombre d'auditeurs. Lié bientôt avec les hommes les plus savants de cette ville, il acquit du géomètre Tschirnhausen cette précision de style et cette rigueur de déduction qui firent de lui le véritable fondateur du langage même de la spéculation allemande. Burkhard Munken le mit en rapport avec Leibniz, et l'influence que ce grand philosophe exerça sur son esprit fut assez considérable pour qu'il soit considéré par la postérité comme le continuateur des doctrines leibniziennes. L'entrée des Suédois dans la Saxe, en 1706, l'ayant forcé de quitter Leipzig, il avait obtenu une chaire à Giessen, lorsque le roi de Prusse, Frédéric I[er], l'appela à celle de mathématiques vacante depuis douze ans à l'université de Halle (1706). C'est là, de 1707 à 1723, qu'il composa une grande partie de ses ouvrages et surtout ses *Pensées*, écrites en langue allemande, et qui sont à la fois et l'exposition de sa doctrine philosophique et le premier ouvrage de ce genre dans lequel on ait abandonné l'usage du latin. Sa réputation était telle qu'il dut refuser plusieurs chaires de philosophie qui lui furent alors proposées à Leipzig, à Saint-Pétersbourg,

et dans les États de Wurtemberg. Cependant ses doctrines philosophiques avaient rencontré une vive opposition parmi les piétistes. Bientôt même des attaques aussi dangereuses que ridicules furent dirigées contre lui. On l'accusa d'athéisme, et l'on prétendit que ses doctrines tendaient à renverser les preuves de l'existence de Dieu. Une leçon dans laquelle il parla avec de grands éloges des maximes de Confucius, récemment révélées à l'Europe par les missions des Jésuites en Chine, ne fit qu'augmenter contre lui l'animosité de ses adversaires, et les choses en arrivèrent à ce point que le roi de Prusse, trompé par les intrigues du professeur Joachim Lange et par les écrits de Stahler, enleva à Wolff sa chaire de philosophie et lui intima l'ordre de sortir de ses États (nov. 1723). Pendant que Lange, Breithaupt, Buddée, célébraient son départ de Halle par de nouvelles aménités philosophiques, Wolff se rendait auprès du langrave de Hesse-Cassel et recevait de lui, avec le titre de conseiller aulique, les fonctions de professeur de philosophie à Marbourg. Depuis 1710 il était membre associé de la Société royale de Londres; il reçut alors de l'impératrice Catherine de Russie le titre et la pension de professeur honoraire à Saint-Pétersbourg (1725), et en 1733 il fit partie de l'Académie des sciences. Dans le séjour de dix-huit années qu'il fit à Marbourg, Wolff composa son grand corps de philosophie, dans lequel il développa, en latin cette fois, les principes philosophiques qu'il avait posés dans ses *Pensées*. Par ses nombreux écrits, par la multitude de ses élèves, on peut dire qu'il fonda l'opinion élémentaire de la philosophie septentrionale. Ses manuels latins portèrent même ses doctrines au loin, en Italie aussi bien qu'en Suède. La lutte entre sa philosophie et l'ancien système aristotélique, après avoir continué avec beaucoup d'ardeur, finit par cesser peu à peu. Le roi de Prusse, revenu de ses préjugés, le rappela même à Halle; mais Wolff refusa, quoiqu'une commission, nommée exprès à Berlin pour examiner ses doctrines, se fût prononcée en sa faveur. Ce ne fut qu'en 1740, sur l'invitation pressante du nouveau roi Frédéric II, son admirateur et son disciple, qu'il consentit à remonter dans sa chaire de Halle. Les souverains d'Allemagne semblaient vouloir l'honorer à l'envi : nommé conseiller privé, vice-chancelier, puis chancelier de l'université, et professeur de droit naturel et des gens par Frédéric II, il fut encore créé baron par l'électeur de Bavière en 1743. Aussi pur de mœurs qu'il était savant, plein d'aménité et de calme philosophique, Wolff mourut avec la réputation d'un grand penseur et d'un grand homme de bien. Marié en 1716 avec Catherine-Marie Brandisin, il en eut plusieurs enfants, dont un seul lui survécut. Comme philosophe, il développa et popularisa les doctrines de Leibniz; comme écrivain, il fit de la langue allemande une langue scientifique et littéraire, en la rendant plus claire et plus logique. Mettant toute la force de la philosophie dans la raison humaine, il avait pour principe que la pensée n'a qu'à partir de notions certaines, de définitions incontestables, et à passer ensuite du simple au composé, pour arriver à des solutions vraies. Cependant à côté de la connaissance rationnelle il place la connaissance expérimentale, et en déduit une double théologie, l'une rationnelle, c'est-à-dire une analyse de l'idée abstraite de Dieu, l'autre empirique, fondée sur les faits qui instruisent nos sens de l'existence et de la nature de Dieu. De leur réunion naît la théologie naturelle, qui fait connaître Dieu *solo lumine naturali*. Selon lui, les leçons de la nature s'accordent en ce point avec les oracles de l'Écriture sainte; en un mot, le rationalisme wolfien s'attache à prouver l'accord de la science et de la révélation. Disciple et continuateur de Leibniz, Wolff se distingue cependant de son maître en ce que son argument fondamental pour prouver l'existence de Dieu est celui de la *contingence*, ou de la raison suffisante. Tout ce qui existe, le monde et l'âme, dit-il, doit avoir une raison suffisante : or ni le monde ni l'âme ne peuvent avoir en eux-mêmes une raison pareille. Ce fondement indispensable est donc hors d'eux; c'est l'être nécessaire, incontingent, c'est Dieu. Au point de vue social et politique, la philosophie de Wolff est à la fois conservatrice et libérale. Selon lui, l'état parfait est celui qui pourvoit le mieux au bien-être de tous et de chacun. La monarchie limitée est, selon lui, le meilleur gouvernement. Il autorise bien les sujets à désobéir à des ordres injustes ou illégaux, mais il leur refuse le droit d'examiner et de discuter les questions d'intérêt général. « Le grand mérite de Wolff, dit Wilm, c'est d'avoir posé toutes les questions et d'avoir essayé d'assigner leur place à chacune. Il a peu d'originalité pour le fond des idées, qui sont celles de Leibniz, quelquefois celles de Descartes : son originalité est dans son esprit encyclopédique et systématique. » Wolff a eu de nombreux disciples qui continuèrent à développer la philosophie leibnizienne jusqu'au jour où elle fut détrônée par le système de Kant. Ludovici a cité cent sept écrivains appartenant à son école, et parmi eux il faut citer Thümming, qui publia un abrégé de cette philosophie, sous le titre de *Institutiones philosophiæ Wolfianæ* (1725, 2 vol. in-8°), Bilfinger, Baumeister, Fr. Meyer, et surtout Baumgarten, qui appliqua la méthode à la théorie du beau dans les arts.

Les principaux ouvrages de Wolff sont les suivants : *Anfangsgründe aller mathematischen Wissenschaften* (Éléments de toutes les sciences mathématiques); Halle, 1709, 1717, 1725, 1730, etc., in-4°; trad. en français, Paris, 1747, 1757, 3 vol. in-8°; — *Vernünftige Gedanken von den Kræften des menschlichen Verstandes* (Pensées raisonnables sur les forces

de l'esprit humain, et leur juste emploi dans la connaissance de la vérité); ibid., 1712, 11e édit., 1749, in-8°; trad. en français par J. Deschamps, Berlin, 1736, in-8°. Sous le même titre de *Pensées raisonnables*, Wolff a donné toute une série de traités philosophiques, écrits en allemand, et qui tous ont eu un prodigieux débit; ils ont pour objets : *Dieu, le monde et l'âme humaine;* Francf. et Leipzig, 1720, in-8°; trad. en français, Amst., 1745, in-12; *les Mobiles de l'homme dans la recherche du bonheur*; Halle, 1720, in-8°; *la Société;* ibid., 1721, in-8°; *les Opérations de la nature;* ibid., 1723, in-8°; *le But des états naturels;* ibid., 1724, in-8°; *le Corps humain, les animaux et les plantes;* ibid., 1725, in-8°; — *Elementa matheseos universæ;* Halle, 1713-15, 2 part. in-4°, et 1730-36, 1741, in-4°; Genève, 1732-38, 1743-52, 4 vol. in-8°; Vérone, 1791-98, 5 vol. in-4°, fig.; — *Vollstændiges mathem. Lexikon* (Dictionnaire complet de mathématiques); Leipzig, 1716, 1732, 1742, 1747, gr. in-8°; — *Allerhand nützliche Versuche, dadurch zu genauer Erkenntniss der Natur und Kunst der Weg gebahnt wird* (Essais utiles conduisant à une connaissance complète de la nature et de l'art); ibid., 1721-23, 3 vol. in-8°; — *Nachricht von seinen eigenen Schriften* (Récit de ses propres ouvrages); Francfort, 1726, 1733, in-8°; — *Philosophia rationalis, sive Logica;* ibid., 1724, in-4°; — *Horæ subsecivæ Marburgenses;* ibid., 1729, 3 vol. in-8°; un extrait de cet ouvrage a été trad. en français par J. Deschamps, sous le titre : *le Philosophe roi et le roi philosophe;* Berlin, 1740, in-4°; — *Philosophia prima, sive Ontologia;* ibid., 1730, in-4°; — *Cosmologia generalis;* ibid., 1731, in-4°; — *Psychologia empirica;* ibid., 1732, in-4°; — *Psychologia rationalis;* ibid., 1734, in-4°; — *Theologia naturalis;* ibid., 1736-37, 2 vol. in-4°; — *Philosophia practica universalis;* ibid., 1738-39, 2 vol. in-4°; — *Jus naturæ;* Halle, 1740-49, 8 vol. in-4°; — *Propositiones philosophicæ ex physica recentiori;* ibid., 1746, in-4°; — *Jus gentium;* ibid., 1749, in-4° : cet ouvrage ainsi que le *Jus naturæ* ont été trad. en abrégé par Formey; Amst., 1758, in-8°, et 3 vol. in-12; — *Philosophia moralis;* ibid., 1750-53 5 vol. in-4°; — *Institutiones juris naturæ et gentium;* ibid., 1750, in-8°; trad. en français avec des notes d'Élie Luzac; Leyde, 1772, 6 vol. in-12 et 2 vol. in-4°; un grand nombre d'articles dans les *Acta eruditorum* de Leipzig.

E. A.

Ludovici. *Entwurf einer vollstændigen Historie der Wolfischen Philosophie;* Leipzig, 1737-38, 3 vol. in-8°. — Le même, *Sammlung und Auszüge der sæmmtlichen Streitschriften wegen der Wolfischen Philosophie;* ibid., 1737-38, 2 vol. in-8°. — Le même, *Merkwürdigkeiten der Leibnitz-Wolfischen Weltweisheit;* ibid., 1738, in-8°. — *Vita, facta et scripta Chr. Wolfii;* ibid., 1739 in-8°. — Stiebritz, *Nachricht von Wolfs Leben und Ende;* Halle, 1754, in-4°. — Gottsched, *Historische Lobschrift auf C. Wolf;* ibid., 1755, in-4°. — Baumeister, dans les *Nova Acta erudit.*, 1759, p. 449. — Büsching, *Lebensgeschichte denkwürdiger Personen;* Halle, 1783, gr. in-8°. — Wuttke, *Chr. Wolf's eigene Lebensbeschreibung;* Leipzig, 1841, in-8°. — Erdmann, *Gesch. der neuern Philosophie;* Leipzig, 1834-53, 3 vol. in-8°. — Fontenelle, *Éloges.* — *Dict. des sciences philos.*, t. VI. — Hirsching, *Hist. litt. Handbuch.* — Bartholmess, *Doctrines de la philos. moderne*, t. Ier.

WOLFFHART (*Conrad*), dit *Lycosthènes* (1), philologue allemand, né le 8 août 1518, à Ruffach (Alsace), mort le 25 mars 1561, à Bâle. Neveu de Conrad Pellican, il embrassa comme lui les principes de la réforme, et fit ses études à Heidelberg, où il reçut en 1539 le grade de maître ès arts. Après avoir assisté en compagnie de Stoll au colloque de Ratisbonne, il alla s'établir à Bâle, et y fut chargé d'enseigner la grammaire et la dialectique (1542); trois ans plus tard il y devint diacre de l'église de Saint-Léonard. Il mourut d'apoplexie à quarante-deux ans passés. On a de Lycosthènes : *Elenchus scriptorum omnium;* Bâle, 1551, in-4° : abrégé de la *Bibliotheca de Gesner;* Simler en a donné deux édit., fort augmentées, en 1555 et 1574; — *Gnomologia ex Æneæ Sylvii oper. collecta;* ibid., 1551, 1555, in-4°; — *Apophthegmatum sive responsorum memorabilium loci communes;* ibid., 1555, in-fol.; huit édit. séparées jusqu'en 1613 : extraits d'auteurs grecs et latins, rangés par ordre alphabétique; — *Parabolæ seu similitudines, ex auctoribus collectæ;* Berne, 1557, in-4°; Bâle, 1575, 1602, in-8°; — *Prodigiorum et ostentorum chronicon;* Bâle, 1557, in-fol., et dans le *Chronicon chronicorum* de J. Gruter; — *Regula investigationis omnium locorum in tabula Helvetiæ contentorum;* Bâle, 1560, in-4°; — *Theatri vitæ humanæ farrago infinita;* ibid., 1565, in-fol. : ouvrage achevé par Zwinger, et condamné en 1571 par la Sorbonne. Herzog et Leu mentionnent encore du même auteur plusieurs autres écrits, mais sans indiquer s'ils ont été imprimés ou non. Lycosthènes a publié à Bâle, avec des notes : *De viris illustribus* d'Aurelius Victor (1547, in-8°), qu'il attribue faussement à Pline; *J. Obsequentis prodigia* (1552, in-8°), première édition correcte; *J. Ravisii Textoris officina* (1552, in-4°), *Epitome Stobæi Sententiarum* (1557, in-8°), et *Dom. Brusonii Facetiarum lib. VII* (1559, in-4°). On lui doit aussi la préface et les deux index de l'édit. de Ptolémée, impr. en 1552.

Pantaleo, *Prosopographia*, 3e part. — Adam, *Vitæ theolog. german.* — Freher, *Theatrum*, p. 139. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXI. — Leu, *Helvet. Lexicon.*

WOLFIUS. *Voy.* WOLF.

WOLFRAM. *Voy.* ESCHENBACH.

WOLGEMUTH. *Voy.* WOHLGEMUTH.

WOLLASTON (*William*), philosophe anglais, né le 26 mars 1659, à Coton-Clamford (Staffordshire), mort le 29 octobre 1724, à

(1) Traduction grecque de son nom, qui signifie *loup rigoureux.*

Londres. Il appartenait à une très-ancienne famille, mais fort déchue dans sa fortune. Ses premières études, poursuivies à Shenstone, puis à Lichfield, eurent un caractère d'indépendance qui convenait très-bien à la nature songeuse de son esprit. Sept années passées ensuite à Cambridge n'ayant pu le faire agréger à cette université, il se vit contraint à accepter les humbles fonctions de sous-maître dans une école de Birmingham. Il venait d'entrer dans les ordres lorsque la mort d'un parent riche (19 août 1688), qui l'avait institué son héritier, le fit passer subitement de la pauvreté à l'opulence. Dès lors il se livra en toute liberté à son goût pour la philosophie et l'Écriture sainte. La connaissance du latin, du grec, de l'hébreu et de l'arabe, langues dans lesquelles il était profondément versé, le rendait particulièrement propre à l'examen approfondi des livres saints. Étant venu s'établir à Londres, il s'y maria et vécut partagé entre l'étude et quelques amis, hommes d'esprit et de savoir. Il mourut à soixante-cinq ans, des suites d'une fracture qu'il s'était faite au bras. Il venait de publier l'ouvrage qui fait encore aujourd'hui sa célébrité, et qui, à son insu peut-être, fut un des écrits qui servirent le plus à répandre le déisme; il est intitulé *The Religion of nature delineated* (Londres, 1722, in-8°, et 8e édit., 1750); imprimé d'abord pour quelques amis seulement, il fut vendu en peu d'années à dix mille exemplaires. L'auteur cherche à y établir, en dehors de toute révélation, une morale universelle qui ne relève que de la raison. « Wollaston, lit-on dans le *Dict. des sciences philos.*, doit être rangé parmi les philosophes qui fondent la morale sur la base immuable de la raison, et non sur un vague instinct de sensibilité, comme Adam Smith, ou sur l'intérêt, comme Épicure et Hobbes. Il tente de définir l'idée du bien, et établit qu'elle peut se résoudre dans la notion du vrai. Tel est le *criterium* de la morale : agir conformément à la vérité, c'est bien agir; toute mauvaise action est un mensonge. On altère la vérité par des actes comme par des paroles ». On a une traduction française de cet ouvrage, sous ce titre : *Ébauche de la religion naturelle* (La Haye, 1726, in-4°, et 1756, 3 vol. in-12), laquelle est l'œuvre de Garrigue. Citons encore de Wollaston : *The Design of the book of Ecclesiastes, or the Unreasonableness of man's restless contentions for the present enjoyments*; Londres, 1690, in-8° : dans la suite il s'efforça de supprimer tous les exemplaires de ce poëme. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, mais il en brûla la plus grande partie quelques années avant sa mort.

Biogr. britann. — Chalmers, *General biogr. dictionary*. — Niceron, *Memoires*, t. XLII. — Jouffroy, *Cours de droit naturel*, t. II. — *Dict. des sciences philos.*

WOLLASTON (*William-Hyde*), célèbre chimiste et physicien anglais, né le 6 août 1766, à Londres, où il est mort, le 22 décembre 1828. Il était le troisième des dix-sept enfants d'un pasteur de Londres, *Francis* (1), arrière-petit-fils du précédent. Il puisa dans sa famille le goût des sciences naturelles, et fit ses études à Cambridge, où, s'étant destiné d'abord à la profession médicale, il prit en 1793 le diplôme de docteur. La même année il était reçu membre de la Société royale. Après avoir exercé quelque temps à Bury-Saint-Edmond, il revint à Londres, où il se mit sur les rangs pour l'emploi de médecin à l'hôpital Saint-Georges. La préférence qui fut accordée au docteur Pemberton, peut-être aussi un goût prononcé pour l'étude théorique des sciences, le déterminèrent à se consacrer tout entier à la chimie et à la physique. Dès lors la vie de Wollaston, comme celle de beaucoup de savants, plus en rapport avec le monde des idées qu'avec celui des faits, manque de ces grands événements que l'histoire enregistre. Il fut élu par la Société royale secrétaire en 1806 et président en 1820, après la mort de sir J. Banks, membre de la Société de géologie et plus tard du bureau des longitudes. Mort dans sa cinquante-troisième année, à la suite d'une effusion sanguine au cerveau, il fut inhumé, suivant son désir, dans le cimetière de Chiselhurst (Kent).

Ce qui distingue Wollaston des savants de son époque, c'est le but pratique vers lequel il dirigea ses recherches. Ne voulant admettre que des résultats de la plus grande précision et d'une entière certitude, il expérimentait bien plus qu'il ne cherchait à généraliser les faits particuliers qu'il avait constatés. Aussi ménager de son temps que soigneux de ne pas laisser pénétrer avant l'heure ses découvertes, il défendait son laboratoire contre presque tous les visiteurs. Enrichi cependant par l'application industrielle de ses découvertes, il n'était pas avare, et il n'hésita pas à donner un jour 10,000 livres à un ami malheureux qui le sollicitait, et à employer une pareille somme à fonder un prix destiné à l'encouragement des expériences physiques. Les principaux travaux de Wollaston portèrent sur l'analyse des sécrétions urinaires et goutteuses (juin 1797), sur le palladium et le rhodium (1805), deux nouveaux métaux qu'il trouva dans le platine, et qu'il isola de l'osmium et de l'iridium, précédemment découverts par Tennant, sur le tentalium, dont il prouva l'identité avec le columbium (1809). Mais son travail le plus considérable, celui dont il s'occupa jusqu'à sa mort, fut celui sur les moyens propres à accroître la malléabilité du platine (1812). Le

(1) Il cultivait l'astronomie, et a publié : *Specimen of general astronomical catalogue, arranged in zones of north polar distance* (Londres, 1789, in-fol.), *fasciculus astronomicus containing observations of the north circumpolar region* (ibid., 1800, in-4°), et *Portraiture of the heavens* (ibid., 1811, in-fol.). Il mourut en 1815, à quatre-vingt-quatre ans.

Son fils aîné, *Francis-John-Hyde*, qui devint archidiacre, est l'inventeur d'un baromètre thermometrique destiné à mesurer la hauteur des montagnes (1817-1820).

procédé employé par lui était celui-ci : on couvre d'une mince lame d'argent un fil de platine, que l'opérateur tire simultanément à la filière, par une grande chaleur; puis on enlève l'argent au moyen de l'acide nitrique. Ayant le premier appliqué les vases de platine à la concentration de l'acide sulfurique par la distillation, il fut chargé en 1809 par un grand industriel, R. Farmer, de présider à la construction d'un vase de ce métal, plus considérable que tous ceux qu'on avait confectionnés jusqu'alors. La minéralogie doit encore à Wollaston le goniomètre à réflexion (1809), instrument précieux pour la cristallographie. Suivant Huyghens et Young dans leurs tentatives pour découvrir un moyen de faire servir l'optique au dessin des objets soumis au microscope, il parvint, grâce à un nouvel instrument qu'il inventa, la *Camera lucida* (1812), à transporter les objets sur le papier du dessinateur, qui n'a plus qu'à en suivre les contours avec le crayon. Tel fut le but qu'il se proposa dans le mémoire intitulé : *On the oblique refraction of Iceland chrystal* (dans les *Phil. Trans.*, 1803). Bien que Wollaston ait, en 1801, soutenu que le dégagement électrique avait toujours une origine chimique, abstraction faite de toute espèce de frottement, il n'en étudia pas moins profondément l'appareil de Volta, et y introduisit un perfectionnement qui porte son nom et qui augmente la rapidité de la circulation électrique. Ses plus importants mémoires, au nombre de trente-huit, se trouvent dans les *Philos. Transactions;* nous citerons les suivants : *Des Images doubles causées par la réfraction atmosphérique* (1800), *Expériences sur la production chimique et l'action de l'électricité* (1801), *Méthode pour l'examen de la puissance réfractaire et dispersive par la réflexion prismatique* (1802), *De la Force de percussion* (1806), *Des Anneaux lumineux* (1807), *Des Sels suracidulés et acidulés* (1808), *De l'Action musculaire du mal de mer et des effets salutaires de l'exercice durant la gestation* (1810), *De l'Oxyde cystique, nouvelle espèce de calcul urinaire* (1810), *De la non-existence du sucre dans le sang des personnes atteintes du diabète mellitus* (1811), *Échelle synoptique des équivalents chimiques* (1814), *Des Sons insaisissables pour certaines oreilles* (1820), *D'un Baromètre différentiel* (1829).

W. Henry, *Elements of chemistry*. — Thomson, *Hist. of chemistry*. — Figuier, *Hist. des principales découvertes*. — *English Cyclopædia*, biogr.

WOLSEY (*Thomas*), homme d'État anglais, né en mars 1471, à Ipswich, mort le 29 novembre 1530, à l'abbaye de Leicester. Une tradition adoptée par Shakespeare, par Luther et autres veut qu'il soit fils d'un boucher. On a le testament de son père (1) et les legs qu'on y rencontre prouvent une certaine aisance. Il put du moins faire étudier son fils à Oxford, et avec succès, puisqu'à quatorze ans *l'enfant bachelier*, comme on l'appelait, obtint le premier grade académique, auquel vinrent rapidement s'ajouter tous les autres. Wolsey conserva toujours un souvenir reconnaissant pour la vie et les travaux universitaires. N'étant encore que boursier, il fit construire la tour de la chapelle du collége de la Madeleine, qui porte encore son nom, et plus tard, en 1528, au milieu des fonctions éminentes qui semblaient devoir absorber tout son temps, il voulut faire acte de savant en rédigeant lui-même le programme latin des études pour l'école fondée par lui dans sa ville natale. Le hasard lui avait donné pour élèves les trois fils du marquis de Dorset, qui, frappé des bonnes manières en même temps que des connaissances variées du jeune précepteur, lui fit obtenir le rectorat de Lymington, en Somerset (1500). Un gentilhomme du pays l'introduisit à son tour, en qualité de chapelain, à la cour d'Henri VII. Ce prince reconnut bientôt en lui, pour nous servir des paroles du plus naïf et du mieux informé de ses biographes (1), « le don spécial d'une éloquence naturelle et d'une langue bien affilée pour lui servir d'organe, en sorte que personne ne pouvait résister à la séduction de sa parole, » et le chargea près de l'empereur d'une négociation délicate, dont il s'acquitta avec tant de prudence et de célérité que le doyenné lucratif de Lincoln devint sa récompense (fév. 1508). Placé auprès du nouveau roi, Henri VIII, avec le titre d'aumônier, par Fox, évêque de Winchester, il parvint bientôt à éclipser le crédit de son patron et à occuper le premier rang dans les bonnes grâces du souverain, qui trouvait toujours en lui un précieux auxiliaire sur le terrain des affaires et des plaisirs. Les récompenses s'accumulèrent sur sa tête : il fut en très-peu de temps nommé recteur de Torrington (1510), chanoine de Windsor et greffier de l'ordre de la Jarretière (1511), doyen d'York et évêque de Tournay en France (1513), évêque de Lincoln (26 mars 1514), archevêque d'York (sept. 1514), cardinal (7 sept. 1515), chancelier d'Angleterre, à la place de Warham, un de ses patrons (23 déc. 1515), etc. A la mort de Maximilien Ier, quand François Ier et Charles-Quint se disputèrent le titre d'empereur, les deux rivaux, jaloux de s'assurer l'appui du puissant ministre, promirent à l'envi de servir son ambition. Il y eut même un moment, à la mort de Léon X (1521), et à celle d'Adrien VI (1523), où Wolsey ne se cacha pas d'aspirer à la tiare. A l'entrevue du camp du Drap d'Or, puis lors de son ambassade en France (juin 1527) pour négocier un traité d'alliance avec l'Angleterre, enfin lorsqu'il reçut, dans son palais de Hamptoncourt, les ambas-

(1) Robert Wulcy. Le cardinal signait ainsi son nom dans sa jeunesse.

(1) Georges Cavendish, attaché à la personne de Wolsey en qualité de gentilhomme introducteur.

sadeurs français venus pour la rectification du traité, il déploya une magnificence toute princière, qui excita bientôt l'envie. La chute de Wolsey se lie à deux événements déjà connexes entre eux : la révolution religieuse qui sépara l'Angleterre de Rome, et le divorce d'Henri VIII. Le cardinal, qui venait de résigner pour le siége de Winchester (1) l'évêché de Durham, auquel il avait été promu, le 30 avril 1523, resta jusqu'à la fin fidèle à l'Église catholique romaine ; mais sa haute position ecclésiastique, ces honneurs, ces richesses, ces nombreux bénéfices concentrés entre les mains d'un seul homme, l'usage que tout récemment il avait fait de ses pouvoirs de légat (il en avait été investi dès 1516), dans la question de la suppression des monastères, fournissaient des armes aux ennemis de la papauté. Dans celle du divorce, Wolsey conseilla au roi de répudier Catherine d'Aragon, mais de ne pas épouser Anne de Boleyn : il mécontenta ainsi la reine présente et la reine future. La puissante famille de celle-ci, les ducs de Norfolk et de Suffolk, lord Rochford, Anne elle-même, réunirent leurs efforts, et exploitèrent contre lui d'une manière terrible la position fausse où il se trouvait. Accusé devant la cour du Banc du roi d'avoir reçu des bulles de la cour de Rome et d'en avoir fait usage sans le consentement du souverain, il n'essaya pas même de se défendre, et vit prononcer contre lui la confiscation de tous ses biens et honneurs (18 oct. 1529). Retiré dans la modeste retraite d'Esher (Surrey), ce prélat naguère si fastueux et si puissant y vivait dans un abattement profond, avec une simplicité qui ressemblait presque au dénûment, lorsque, en février 1530, quelques rares amis qu'il avait conservés mirent à profit un retour d'affection de la part du capricieux monarque; on lui rendit quelques épaves de sa fortune passée : l'évêché de Winchester, l'abbaye de Saint-Alban et même l'archevêché d'York. Déjà l'on préparait tout pour son installation dans cette prélature où il devait désormais résider ; mais la détermination prise par le roi de rompre définitivement avec la cour de Rome vint ranimer les espérances de ses ennemis et favoriser une réaction contre un prélat encore trop puissant. Arrêté à Cawood, sur l'inculpation vague de haute trahison (4 nov.), il s'acheminait vers la capitale sous la garde du comte de Northumberland, lorsqu'en route il fut pris de dyssenterie et transporté le 26 à l'abbaye de Leicester, où il mourut, trois jours plus tard, à près de soixante ans, en répétant à sir William Kingston, gardien de la Tour de Londres, ces paroles : « Dieu n'aurait pas abandonné mes cheveux blancs si je l'avais servi avec autant de zèle que j'ai servi le roi. »

E.-J.-B. Rathery.

Th. Storer, *Life of Th. Wolsey*, poëme; Lond., 1599, in-4°. — G. Cavendish, *Life of cardinal Wolsey*; Lond., 1641, in-4°; ibid., 1827, 2 vol. in-8°, avec notes. — *Life and death of Wolsey*; ibid., 1667, in-12. — Fiddes, *Life of card. Wolsey*; ibid., 1724, 1726, in-fol. — J. Grove, *Hist. of the life and times of card. Wolsey*; ibid., 1742-44, 4 vol. in-8°. — J. Galt, *Life and administration of Wolsey*; ibid., 1812, in-4°, et 1817, 1846, in-8°. — F. Laird, *Cardinal Wolsey and his times*; ibid., 1824, in-8°. — Campbell, *Lives of the chancellors*. — Lodge, *Portraits of illustrious personages*. — Hume, Lingard, *Hist. d'Angleterre*. — A. de Reumont, *Wolsey e la santa sede*, dans l'*Archivio storico*, t. IX, 1re série.

WOLTMAN (*Charles-Louis* DE), historien allemand, né le 9 février 1770, à Oldembourg, mort le 19 juin 1817, à Prague. Il alla en 1788 étudier le droit à Gœttingue. Il y rencontra Alexandre de Humboldt et Frédéric Schlegel, avec lesquels il se lia d'une amitié étroite, mais de courte durée. Pourvu dans la même ville d'une chaire, il charma son nombreux auditoire par l'éloquence entraînante de sa parole. Ses savantes critiques, publiées dans les *Gœttinger Anzeiger*, lui valurent le titre de professeur agrégé de philosophie à Iéna ; mais il abandonna bientôt sa place, et se rendit à Berlin (1799), où il fonda le recueil intitulé *Geschichte und Politik* (1800-1805). Nommé, en 1800, résident du landgrave de Hesse-Hombourg à Berlin, il devint en 1804 chargé d'affaires de la cour de Cassel, et en 1806, après avoir obtenu des lettres de noblesse, fut chargé des mêmes fonctions au nom des villes de Brême, de Hambourg et de Nuremberg. Admirateur de Bonaparte, il se tourna contre lui lorsqu'il vit sa patrie subjuguée, et s'associa aux généreuses tentatives de Stein pour secouer le joug étranger. Après la bataille de Lutzen, il s'enfuit à Prague (1813), craignant la persécution du gouvernement impérial, et y mourut, à l'âge de quarante-sept ans. Nous citerons de lui : *Geschichte Frankreichs* (Histoire de France) ; Berlin, 1797, 2 vol. in-8° ; — *Kleine historische Schriften* (Petits Écrits historiques) ; Iéna, 1797, 2 vol. ; — *Geschichte der Reformation* (Histoire de la Réforme, considérée au point de vue de son influence politique) ; Altona, 1800 et suiv., 3 vol. in-8° ; — *Geschichte des westfæl. Friedens* (Histoire de la paix de Westphalie) ; Leipzig, 1808-09, 2 vol. in-8° ; — *Johannes von Müller* (Jean de Müller) ; Berlin, 1810, in-8° : critique sévère mais juste ; — *Geschichte Bœhmens* (Histoire de Bohême) ; Prague, 1815, 2 vol. in-8° ; — *Die Memoiren des Freiherrn von S-a* (Mémoires du baron de S-a) ; Prague, 1815, 3 vol. in-8° : dans cet ouvrage, remarquable par la correction du style, l'auteur représente sous des noms supposés les hommes qui jouaient alors des rôles importants dans la vie publique. Ses *Œuvres complètes* parurent par les soins de sa femme (Berlin, 1818-27, 15 vol. in-8°).

WOLTMAN (*Caroline* STOSCH), femme du précédent, née en 1782, morte le 18 novembre 1847, à Prague. Elle était fille d'un médecin

(1) Il l'avait obtenu en commende (avril 1529), ainsi que ceux de Worcester, de Bath et d'Hereford.

prussien. Elle épousa en premières noces Charles Müchler, conseiller militaire (1799), et après la mort de ce dernier elle devint femme de Woltman, dont elle partagea les goûts littéraires. Ses principaux ouvrages sont : *Schriften* (Mélanges); Berlin, 1806-07, 5 vol. : recueil contenant des écrits en prose et en vers composés par elle-même et par son mari, et plusieurs romans et nouvelles, tels que *Spiegel der grossen Welt* (Miroir du grand monde); Prague, 1814, in-8°; — *Volkssagen der Bœhmen* (Légendes de la Bohême); ibid., 1815, 2 vol.; — *Marie und Walpurgis* (Marie et Walpurgis); Leipzig, 1817, 2 vol.; — *Neue Volkssagen* (Nouvelles légendes populaires); Halberstadt, 1820, in-8°; — *Die Bildhauer* (les Sculpteurs); Berlin, 1829, 2 vol.; — *Das Erbe* (l'Héritage); Gera, 1831; — *Der Ultra und der Liberal, und die weisse Frau* (l'Ultra et le libéral, et la Femme sage); Hambourg, 1832, in-8°.

Die Zeitgenossen, 1re série, t. I. — *Nekrolog der Deutschen*, t. XXV. — *Convers.-Lex.*

WOOD (*Anthony*), biographe et antiquaire anglais, né le 17 décembre 1632, à Oxford, où il est mort, le 29 novembre 1695. Son père, qui possédait une fortune considérable, lui fit faire de très-bonnes études. En octobre 1647, il fut admis dans l'université d'Oxford. Il y cultiva la musique et la peinture, et prit en 1655 le diplôme de maître ès arts. La lecture des *Antiquités du Warwickshire* de Dugdale, qui venaient de paraître, lui inspira l'idée de rédiger un ouvrage du même genre. Il commença à transcrire les inscriptions monumentales et à copier les armoiries qui décoraient les églises paroissiales ou les chapelles de la ville et de l'université d'Oxford. Après la restauration, il eut à sa disposition les archives universitaires, les manuscrits de la *Cotton Library* et les archives de la Tour de Londres. Wood, ayant terminé son *History of Oxford*, consentit à la céder moyennant une somme de cent livres (7 ou 8,000 fr. de notre monnaie) au conseil de l'université (1669), qui la fit traduire en latin, sous la direction de l'évêque Fell. Wood se plaignit amèrement de la manière dont son œuvre avait été rendue, et Wharton, qu'on peut regarder comme un juge plus impartial, lui donne raison. « La version fourmille de contre-sens, dit ce critique; elle est d'ailleurs écrite dans un style lourd et désagréable, et agace sans cesse le lecteur par une phraséologie pleine d'affectation. » En 1691, Wood publia ses *Athenæ oxonienses*, recueil biographique qui renferme une foule de renseignements précieux, choisis avec beaucoup de soin, sinon avec jugement et impartialité. L'auteur, poursuivi par le vice-chancelier d'Oxford à cause de certaines remarques peu favorables au comte de Clarendon, fut expulsé de l'université. L'évêque Burnet le prit aussi à partie. Wood laissa sa bibliothèque et ses manuscrits à l'université d'Oxford, où ils sont conservés, dans l'*Ashmolean library*. On a de lui : *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*; Oxford, 1674-75, 2 vol. in-fol.; le texte anglais, que l'on croyait perdu, a été publié par J. Gutch; Oxford, 1786-90, 2 vol. in-4°, et 1792-96, 3 vol. in-4°; — *Athenæ oxonienses, an exact history of all the writers and bishops who have received their education in the university of Oxford, from* 1500 *to* 1695; Londres, 1691-92, 2 vol. in-fol., rare; ibid., 1721, in-fol., et 1813-20, 4 vol. in-4°, avec une continuation et beaucoup d'addit. par Ph. Bliss; — *Life of A. Wood*, impr. dans le t. II des *Vindiciæ antiq. acad. oxon.* (1730), et dans *Lives of Leland and Hearne* (1772). W. H—s.

R. Rawlinson, *Life of Anth. Wood*; Lond., 1711, in-8°. — *Notice* de Ph. Bliss. — D'Israeli, *Calamities of authors*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

WOOD (*Robert*), archéologue anglais, né en 1716, à Riverstown, en Irlande, mort le 9 septembre 1771, à Putney, près Londres. En sortant de l'université d'Oxford, il s'appliqua avec ardeur à l'étude des classiques, et surtout à celle de la littérature grecque. Il visita l'Italie à plusieurs reprises, et en 1742 s'avança jusque dans l'île de Chio; mais ce ne fut qu'en 1750 qu'il entreprit, avec ses amis Bouverie et Dawkins, la célèbre expédition archéologique à travers l'Asie Mineure et la Syrie, où l'architecte italien Borra l'accompagna en qualité de dessinateur. Avant d'arriver à Palmyre, Bouverie mourut de fatigue; mais Wood et ses deux autres compagnons continuèrent avec succès leurs recherches. Fort peu de temps après son retour en Angleterre, Wood en publia le résultat dans les ouvrages suivants, rédigés à la fois en anglais et en français, et remarquables surtout par une grande exactitude : *The Ruins of Palmyra, otherwise Tedmor in the desert* (Londres, 1753, in-fol., avec 57 pl.; texte français, Paris, 1819, in-4°, pl.), et *The Ruins of Balbec, otherwise Heliopolis in Cœlo-Syria* (Londres, 1757, gr. in-fol., pl.). Il a paru en 1827 une autre édition de ces deux ouvrages réunis (ibid., 2 vol. in-fol., 110 pl.), qui font époque dans l'histoire de l'architecture classique. En 1759, Wood fut nommé sous-secrétaire d'État par Chatam, et dut suspendre le cours de ses travaux littéraires. L'ouvrage ainsi interrompu (*An Essay on the original genius and writings of Homer, with a view of the ancient and present state of Troad*; Lond., 1775, gr. in-4°, fig., et 1824, in-8°), ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, car la première édition (ibid., 1769, in-4°), fort incomplète, n'a été tirée qu'à sept exemplaires. Cette savante dissertation, trad. en français (1777, in-8°), en allemand, en italien et en espagnol, traite de la patrie d'Homère, de ses voyages, de son système de mythologie, ainsi que de la géographie et de l'ethnographie de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*.

Nichols et Bowyer, *Literary anecdotes*. — Lysons, *Environs of London*.

WOODHOUSE (*Robert*), mathématicien anglais, né le 28 avril 1773, à Norwich, mort le 23 décembre 1827, à Cambridge. Il était fils d'un négociant. Après avoir pris ses degrés à Cambridge, il fut agrégé à cette université, devint en 1795 aide-préparateur du professeur Smith, et partagea son temps entre ses cours et la composition de divers ouvrages mathématiques. Nommé en 1820 à la chaire de mathématiques, il l'échangea en 1822 contre celle d'astronomie et de physique expérimentale. La construction d'un observatoire à Cambridge ayant été achevée en 1824, Woodhouse en fut aussitôt nommé directeur, et déploya dans ces nouvelles fonctions une ardeur fort au-dessus de ses forces. Le mérite de Woodhouse est d'avoir le premier initié l'Angleterre aux progrès que l'analyse avait faits depuis Newton sur le continent. Une grande rectitude de jugement et un grand sens scientifique le rendirent particulièrement propre à cette œuvre. Il appartenait à la Société royale de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Principles of analytical calculation*; Cambridge, 1803, in-4° : il y expose les différents systèmes suivis depuis Newton, signale l'insuffisance des anciennes méthodes, combat énergiquement celle de Lagrange; — *Treatise on plane and spherical trigonometry*; ibid., 1809, in-8° : livre qui opéra une révolution dans les études anglaises, en y introduisant le calcul différentiel; — *Treatise on isoperimetrical problems and the calculus of variations*; ibid., 1810, in-4° : sorte d'histoire du calcul des variations, depuis Bernoulli jusqu'à Lagrange, et dans laquelle il adopta l'ordre à la fois général et individuel suivi depuis par Delambre; — *Treatise on astronomy*; ibid., 1812-18, 2 vol. in-8°; plusieurs éditions.

Monthly Magazine, ann. 1828.

WOODVILLE (*William*), médecin anglais, né en 1752, à Cockermouth, en Écosse, mort le 26 mars 1805, à Londres. Il étudia la médecine à Édimbourg, où il reçut ses grades en 1775. Après avoir complété ses études dans plusieurs écoles du continent, il retourna à Cockermouth, et y commença l'exercice de sa profession. Cinq ou six ans plus tard il se transporta à Londres, et fut attaché d'abord au dispensaire du Middlesex, et en 1792 à l'hôpital de la petite vérole. Après la découverte de la vaccine par Jenner, Woodville, qui était à même de faire de nombreuses observations sur cette nouvelle méthode, se déclara contre elle; mais après un examen plus approfondi, il en devint un des plus ardents partisans. On a de lui : *Medical Botany*; Londres, 1790, 4 vol. in-4° : collection de différentes planches, représentant des plantes médicinales avec leur histoire naturelle et leurs applications médicales; — *History of the small pox in Great-Britain*; ibid., 1796, in-8° : ouvrage non terminé.

Rees, *Cyclopædia*.

WOODVILLE. *Voy*. ÉLISABETH.

WOOLLETT (*William*), graveur anglais, né le 27 août 1735, à Maidstone (Kent), mort le 13 mai 1785, à Londres. D'une famille originaire de Hollande, il était fils d'un ouvrier tisserand. Ses essais juvéniles ayant attiré l'attention du graveur John Tinney, celui-ci le prit dans son atelier. Il fit de rapides progrès dans l'art de la gravure, et excella surtout à reproduire le paysage. Interprète habituel du peintre Wilson, la plupart des planches qu'il exécuta d'après lui passent pour les chefs-d'œuvre de la gravure anglaise; citons celles de *Phaéton*, *Niobé*, *Céladon et Amélie*, *Ceyx et Alcyone*, *Méléagre et Atalante*, *Apollon et les Saisons*, *Cicéron à sa villa*, *la Solitude*. Il reproduisit encore plusieurs paysages d'après Claude Lorrain, Zuccarelli, les Smith de Chichester, et Stubb. Vers le milieu de sa carrière il aborda même le genre historique, et reproduisit *la Mort du général Wolfe*, et *la Bataille de la Boyne*, d'après West. Il a gravé aussi le *Portrait de Rubens*, d'après van Dyck. Aucun artiste anglais ne le surpassa dans l'emploi de la gravure à l'eau-forte mêlée au travail du burin, et il rend ainsi avec une fraîcheur et une vérité incomparables les eaux, le feuillage et les masses de rochers. Un monument funèbre lui fut élevé à Westminster.

Strutt, *Dict. of engravers*.

WORDSWORTH (*William*), célèbre poëte anglais, né le 7 avril 1770, à Cockermouth (Cumberland), mort le 23 avril 1850, à Rydal-Mount (Westmoreland). Il était le second des quatre fils d'un homme de loi (1). Sa mère était fille d'un mercier. Le poëte se plaisait à rattacher sa famille à des Wordsworth établis très-anciennement à Penistone, près de Doncaster. Il fut élevé d'une manière libre et rustique. L'école de village où il fut mis à l'âge de cinq ans ne changea guère ses habitudes. Dans sa neuvième année il fut envoyé à Hawkshead, dans le district le plus pittoresque de Lancashire. Le régime de cet établissement n'était pas sévère. Les étudiants, logés chez les villageois, avaient, en dehors des heures de travail, toute liberté d'aller et de venir. Si Wordsworth acquit médiocrement de grec et de latin, il lut pour son plaisir beaucoup d'anglais. La lecture des *Mille et une nuits* et des romans de Fielding, Swift, Cervantes et Le Sage lui ouvrit des trésors d'observation, de gaieté et de bon sens. La forme versifiée avait dès lors beaucoup d'attrait pour

(1) Il avait trois frères : *Richard*, né en 1768, devint *attorney* à Londres, et mourut en 1816; *John*, né en 1772, fut officier de marine, et périt en 1805 dans un naufrage; *Christopher*, né en 1774 et mort en 1846, atteignit une position éminente dans l'université de Cambridge. Il avait aussi une sœur, *Dorothy*, née en 1771, qui occupa une grande place dans sa vie.

lui. Il commença par prendre pour modèles des poëtes qu'il dédaigna trop plus tard : Pope, Goldsmith, Gray. Sa véritable source d'inspiration fut la nature, dont cet écolier, errant nuit et jour à travers des sites grandioses et variés, admirait passionnément les beautés.

En 1783, son père mourut, laissant une médiocre fortune à ses enfants, qui furent confiés aux soins de leurs oncles. William, envoyé à l'université de Cambridge en 1787, s'y distingua fort peu, quoiqu'il eût apporté d'Hawkshead quelques connaissances en mathématiques. En revanche, sa vocation poétique se fortifia, et son goût se porta vers des modèles plus élevés, Chaucer, Spenser, Milton et Shakspeare; les trois premiers surtout devinrent l'objet de son étude assidue.

En juillet 1790 il fit avec un de ses amis un voyage à pied en France, en Suisse, dans le nord de l'Italie. Disposé d'ailleurs aux idées nouvelles, il se prit d'enthousiasme pour la révolution française Après avoir pris le grade de bachelier à Cambridge, il repassa le détroit dans l'automne de 1791. Son plus long séjour fut à Orléans; il passa aussi quelque temps à Blois. Il ne revint à Paris, qu'il n'avait guère fait que traverser, qu'après la révolution du 10 août et les massacres de septembre. Pour un ami de la liberté, ce dernier événement était une terrible épreuve. La foi du jeune Anglais y résista. Non-seulement il ne perdit pas sa confiance dans la bonté de l'espèce humaine, sa tendre sympathie pour les classes souffrantes, mais il continua de croire que la royauté et l'aristocratie étaient les plus grands obstacles au bonheur de l'humanité, qui devait se réaliser par la révolution. De retour en Angleterre (déc. 1792), l'intérêt politique l'emportant sur son amour des champs, il se fixa à Londres. Il publia en 1793 deux petits poëmes, *the Evening walk*, production sans originalité, et les *Descriptive Sketches*, souvenirs versifiés de son voyage pédestre. Vers la fin de l'année, il commença le poëme de *Guilt and Sorrow*, qui ne parut qu'un demi-siècle plus tard, mais dont il publia en 1798 un extrait sous le titre de *the Female vagrant*. Wordsworth avait enfin trouvé sa veine originale; il s'agissait de la faire agréer du public. Malheureusement ce n'était pas la poésie qui pouvait lui donner de quoi vivre, et il allait se trouver dans un grand embarras quand un ami, R. Calvert, qu'il avait tendrement soigné dans une maladie, lui légua en mourant (janv. 1795) une somme de 900 liv. (22,500 fr.). Ce legs lui permit de s'établir à Racedown (Dorsetshire) avec sa sœur Dorothée, et de vaquer tranquillement à la poésie. Malgré ses premières œuvres, il était encore incertain de sa voie, songeant à imiter Juvénal, écrivant la tragédie des *Borderers* (1796), lorsqu'il fit, en juin 1797, la connaissance de Coleridge, poëte exquis, prodigieux causeur et l'esprit le plus original du temps. Les Wordsworth allèrent en 1797 s'établir à Alfoxden, dans le voisinage de Nether-Stowey, où demeurait Coleridge. Le premier résultat de cette amitié fut les *Lyrical ballads* (Bristol, 1798, in-12). Coleridge fournit à ce recueil son émouvante ballade du *Vieux Marin*. Dans la distribution du travail, le surnaturel lui avait été réservé. Il devait prendre pour point de départ des superstitions et en déduire les mêmes émotions qui naîtraient d'événements réels. Wordsworth devait au contraire partir de la réalité la plus exacte et en tirer les émotions que l'on demande ordinairement à des fictions. Tous deux s'acquittèrent supérieurement de leur tâche, mais ne réussirent pas à obtenir l'assentiment du public. La vente du livre fournit au moins aux deux amis le moyen de faire un voyage en Allemagne (1798-1799). Quelques mois après leur retour, ils firent une excursion à travers le Cumberland et le Westmoreland, et Wordsworth fut si enchanté de la petite ville de Grasmere qu'il s'y établit avec sa sœur (déc. 1799). Rien n'était plus uni et plus simple que la vie du frère et de la sœur, tous deux admirateurs fervents de la nature et marcheurs infatigables. De leurs courses au bord des lacs, à travers les bois, sur les collines et dans les vallées, ils rapportaient une poésie que la sœur ressentait merveilleusement sans pouvoir lui donner la forme du vers, que le frère exprimait dans une versification parfois pénible, tourmentée, disgracieuse, souvent neuve, forte, délicate, jamais vide, quoiqu'elle fût parfois minutieuse jusqu'à la puérilité.

La seconde édition des *Lyrical Ballads* (1800, 2 vol in-12), augmentée de plus du double, et contenant quelques récits qui sont des chefs-d'œuvre d'observation et de sentiment, obtint du succès. Wordsworth compta dès lors parmi les poëtes de son époque. En même temps sa vie se fixait d'une manière heureuse. L'héritier du comte de Lonsdale, dont son père avait géré les propriétés, payait aux Wordsworth en 1802 8,500 liv. (213,000 fr.). Les deux cinquièmes de cette somme revenaient aux deux solitaires de Grasmere, et en leur assurant l'aisance pour l'avenir, ils permirent à Wordsworth de réaliser son vœu le plus cher : il épousa une jeune fille, Mary Hutchinson (4 oct. 1802), qu'il avait connue tout enfant à l'école de Penrith et qui était l'amie la plus intime de sa sœur. Sa liaison avec Southey, commencée en 1803, la mort de son frère John (1805), la naissance de cinq enfants, dont deux moururent en bas âge, un changement de domicile et l'établissement définitif du poëte à Rydal-Mount, dans la même région (1813), sa nomination, par la protection de lord Lonsdale, à la place de distributeur du timbre du Westmoreland (1813), qui valait de 5 à 600 liv. par an, divers voyages en Écosse (1814 et 1833), sur le continent (1820), en Hollande et Belgique (1823); dans le Nord Galles

(1824), sur le Rhin (1828), en Irlande (1829), en Italie (1837), le grade de docteur en droit que lui conféra l'université d'Oxford (1839), la pension qui lui fut accordée en 1842, la dignité de poëte lauréat dans laquelle il succéda à Southey (1843), la mort de sa fille chérie Dora (1847), personne de beaucoup de distinction et de talent, tels furent les événements de cette digne et simple existence. Elle se termina quelques jours après que le poëte eut atteint sa quatre-vingtième année. Il fut enseveli à côté de ses enfants, dans le cimetière de Grasmere. Sa sœur, incurablement infirme depuis 1832, sa femme et deux fils lui survécurent.

Dans sa retraite de Grasmere et de Rydal-Mount, Wordsworth ne cessa pas de cultiver le terrain poétique qu'il s'était tracé dans sa jeunesse. Il ne se permit guère qu'une excursion sur le domaine de la prose, et ce fut sous l'influence d'un sentiment patriotique. Nous l'avons vu en 1799 libéral ardent, et très-opposé à la guerre avec la France et la politique de Pitt; nous le trouvons en 1809 conservateur déclaré et ne reprochant aux disciples de Pitt que de ne pas pousser avec assez de vigueur la guerre contre la France. Tel est le sens du pamphlet qu'il publia *Sur la capitulation de Cintra*. Ce changement a été quelquefois reproché à Wordsworth; il s'explique facilement quand on en suit dans ses œuvres les lents progrès. Les violences de la révolution ne pouvaient que porter atteinte aux illusions du poëte; mais ce qui leur donna un coup plus sensible, ce fut l'établissement du pouvoir consulaire et la suppression de toute liberté en France. En voyant ce peuple naguère si violemment émancipé se soumettre au pouvoir despotique, il ressentit une douloureuse indignation. La série des sonnets dirigés contre les guerres conquérantes de l'empire est intitulée : *Sonnets à la liberté*. En sympathisant avec André Hofer et les défenseurs de Saragosse, il était fidèle à la cause qui poussait les Français de 1792 à la défense de leurs frontières. Le spectacle de ce grand effort pour la liberté aboutissant au despotisme le rattacha fortement aux institutions établies; tout ce qui pouvait y porter atteinte, émancipation des catholiques, réforme électorale, lui parut dangereux. Mais en devenant un zélé conservateur, il garda toute sa sympathie pour les classes inférieures; il resta par le choix de ses sujets le poëte du peuple, de la vie simple et honnête.

En 1807, Wordsworth publia un nouveau recueil (*Poems*, 2 vol.), qui contenait la *Chanson à la fête de Brougham Castle* et plusieurs de ses meilleures pièces. Ce recueil fut fort maltraité par le critique Jeffrey. Le poëte des lacs ne s'étonna pas de cette rigueur, encore moins se laissa-t-il détourner de sa voie habituelle; il s'y hasarda plus avant que jamais par le poëme de *l'Excursion* (1814). Le sujet de l'ouvrage, c'est le solitaire, c'est-à-dire lui-même; il devait se composer de trois parties, qui auraient offert un exposé complet de notre nature morale. *L'Excursion* formait la seconde partie du vaste monument que Wordsworth n'acheva jamais. Un solitaire, un ancien marchand ambulant, un prêtre de village, tels sont les personnages de ce poëme, qui se passe en conversations morales, au milieu d'un paysage pittoresque, et qui est diversifié seulement par quelques épisodes dont l'un, l'histoire de Marguerite, est dans sa simplicité un chef-d'œuvre de pathétique. *L'Excursion*, sévèrement critiquée d'abord, a fini par être regardée comme un des principaux titres de Wordsworth à une gloire durable; mais c'est dans ses courtes pièces lyriques que l'on continue de chercher l'expression la plus exquise et la plus agréable de son génie : *The White Doe of Rylstone* (1815) est une touchante histoire gâtée par des inventions puériles et d'ennuyeuses longueurs. *Peter Bell* et *the Waggoner* (1819) sont encore plus faibles. L'invention, qui avait toujours été médiocre chez Wordsworth, lui manquait de plus en plus. Le poëte n'avait plus assez de souffle pour un long récit; mais les courtes pièces, le sonnet surtout, pour lequel il avait une prédilection marquée, lui réussissaient encore. Le recueil intitulé *Yarrow revisited, and other poems* (1835) en contient de charmants. En 1842, Wordsworth publia une édition complète de ses poésies, réimpr. plusieurs fois, notamment en 1849, 7 vol. in-18, et en 1856, 6 vol. in-8°. Après sa mort on y ajouta, en 1850, *le Prélude*, poëme autobiographique, composé de 1799 à 1805.

Wordsworth eut plus d'originalité dans le caractère que dans le génie, et peut-être est-il plus grand comme homme que comme poëte. On ne peut donner trop d'éloges à la haute et pure moralité de ses œuvres; mais on ne saurait approuver sans réserve ni le genre qu'il choisit ni la manière dont il le traita. Il y a trop de prose dans sa poésie, c'est-à-dire trop d'éléments que l'imagination et les agréments de la versification ne peuvent vivifier et embellir. Ce défaut, qui se sent à peine dans ses courtes pièces lyriques, n'est que trop visible dans ses pièces de longue haleine, où les passages exquis sont coupés par des espaces arides, ternes, qui fatiguent et rebutent. Aussi Wordsworth n'a-t-il jamais obtenu ni le plein assentiment des esprits difficiles ni l'admiration du grand nombre; lui le poëte de la vie commune, il n'a pas été populaire. Il a eu cependant une influence réelle. L'école des lacs, ou *lakiste*, dont il était le chef, et à laquelle on rattache Coleridge, Southey et quelques autres, a laissé son empreinte sur la poésie anglaise contemporaine. A l'étranger, en France, en Allemagne elle n'a pas été tout à fait éclipsée, même par l'éclat supérieur de la poésie de Byron. Ce genre (la poésie de la

vie humble et moyenne) a tenté un de nos écrivains les plus distingués, M. Sainte-Beuve, qui y a assez réussi pour montrer ce qu'il aurait pu faire, s'il n'avait trouvé dans la critique un plus facile et plus brillant emploi de son talent. Sur ce genre poétique, sur Wordsworth lui-même, ce serait trop peut-être que de vouloir dès à présent porter un jugement définitif. La postérité fera son choix plus ou moins sévère parmi les nombreuses productions du grand solitaire de Rydal-Mount, et ce qu'elle conservera de lui suffira pour honorer la mémoire de ce poëte, d'une intelligence si pure et d'un si noble caractère. L. J.

Ch. Wordsworth, *Memoirs of W. Wordsworth*; Lond., 1851, 2 vol. in-8°. — J. Searle, *Memoirs of W. Wordsworth, compiled from authentic sources*; ibid., 1852, in-12. — J. Wright, *Genius of W.*; ibid., 1853, in-8°. — Edw. Hood, *Wordsworth, a biography*; ibid., 1856, in-8°. — H. Taine, *Hist. de la littér. anglaise*, t. III.

WORM (*Olaüs*), en latin *Wormius*, médecin, historien et antiquaire danois, né le 13 mai 1588, à Aarhus, mort le 7 septembre 1654, à Copenhague. Fils du bourgmestre d'Aarhus, et issu d'une ancienne famille de la Gueldre, il termina ses humanités à Emmerich, et alla ensuite à Harbourg et à Giessen étudier la théologie, puis la médecine, à laquelle il s'appliqua depuis 1607 à Strasbourg sous Plater, Bauhin et Zwinger. A la fin de 1608, il alla faire un séjour de six mois à Padoue; il visita ensuite le reste de l'Italie et la France, s'arrêtant dans les villes où il trouvait des médecins de mérite et auprès desquels il s'instruisait. En 1611, il se fit recevoir docteur à Bâle, se rendit à Londres, et y pratiqua son art jusqu'au milieu de 1613. A cette époque, il fut nommé au collége de Copenhague professeur de belles-lettres, et en 1615 professeur de grec; en 1624, il succéda à G. Bartholin dans la chaire de médecine. Il continua aussi l'exercice de la médecine, et eut pour clients le roi Chrétien V, qui lui donna une prébende à Lunden, ainsi que les principaux seigneurs du pays. Worm a découvert les petits os qui se rencontrent parfois accidentellement le long de la suture lambdoïde, et qui ont gardé son nom. Il avait des connaissances approfondies en histoire naturelle, et possédait surtout très-bien les antiquités et l'histoire du Danemark, dont ses ouvrages ont éclairci beaucoup de points. Il avait réuni un vaste musée d'objets de toutes espèces, rassemblés avec soin et méthode, mais intéressants surtout sous le rapport de l'histoire naturelle; il en avait rédigé une description raisonnée, qui fut publiée par son fils Guillaume, sous le titre de *Museum Wormianum* (Leyde, 1655, in-fol.), et qui a exercé une heureuse influence sur le progrès des sciences. Cependant l'auteur s'est montré assez souvent d'une grande crédulité au sujet des effets de certains médicaments alors en vogue; de plus, on peut lui reprocher avec Haller d'avoir, par suite de son esprit extrêmement vif, porté généralement sur les autres un jugement trop sévère. Nous citerons de ce savant : *Selecta controversiarum medicarum centuria*; Bâle, 1611, in-4°; — *Quæstiones Hesiodicæ*; Copenhague, 1616-17, 2 part. in-4°; — *Disceptationes cosmologicæ*; ibid., 1618-21, 4 part. in-4°; — *Problematum philologicorum et philosophicorum decades II*; ibid., 1619, in-4°; — *Quæstionum miscellarum decas*; ibid., 1622, in-4°; — *Exercitationes physicæ*; ibid., 1623, in-4°; — *Controversiarum medicarum exercitationes*; ibid., 1624-52, 18 part., in-4°; — *Liber Aristotelis de mundi fabrica, cum commentariis*; Rostock, 1625, in-8°; — *Fasti danici*; Copenhague, 1626, 1643, in-fol.; — *Tulshoej, sive Monumentum Stroense in Scania*; ibid., 1628, in-4°; — *Institutiones medicæ*; ibid., 1636-40, 5 part., in-4° : — *De cornu aureo*; ibid., 1641, in-fol.; cette explication des figures sculptées sur une corne d'or trouvée en 1639 fut attaquée par Liceti; une réponse de Worm parut en 1678, à Amsterdam, à la suite du *De armillis veterum*, de Th. Bartholin; — *Regum Daniæ series duplex et limitum inter Daniam et Sueciam descriptio*; ibid., 1642, in-fol.; — *Danica litteratura antiquissima vulgo gothica*; ibid., 1643, in-4°, et 1651, in-fol.; — *Danicorum monumentorum lib. VI*; ibid., 1643, in-fol.; suivis d'*Additamenta*, 1651, in-fol.; — *Specimen lexici runici*; ibid., 1651, in-fol.; — *Historia animalis, quod in Norvegia quandoque e nubibus decidit*; ibid., 1653, in-4°; — *De rerum officio in re venerea*, à la suite du *De usu flagrorum* (1670), de Th. Bartholin. Beaucoup de lettres de Worm, auquel on doit encore une édition de la *Chronique de Norvége* (1633, in-4°), de Snorro Sturleson, avec continuation, se trouvent dans les *Ol. Wormii et doctorum virorum ad eum epistolæ* (Copenhague, 1728, 1751, 2 vol. in-8°).

Th. Bartholin, *Oratio in obitum Wormii*. — Witte, *Memoriæ medicorum*. — Winding, *Academia hauniensis*, p. 256. — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — Nyerup, *Litteratur-Lexikon*.

WORM (*Guillaume*), savant danois, fils du précédent, né le 11 septembre 1633, à Copenhague, où il est mort, en 1704. Après avoir commencé l'étude de la médecine sous son père et sous Th. Bartholin, il visita pendant onze ans les principaux pays de l'Europe. Reçu en 1657 docteur à Padoue, il enseigna depuis 1662 la physique, puis la médecine à Copenhague; il devint par la suite bibliothécaire du roi et historiographe, et, en 1690, président du tribunal suprême. On a de lui : *De fluidi et firmi natura*; Copenhague, 1664, in-4°; — *Oratio in Th. Bartholinum*; ibid., 1681, in-4°.

WORM (*Chrétien*), théologien, fils du précédent, né le 10 juin 1672, à Copenhague, mort en 1737. Après avoir voyagé en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, il reçut une chaire de philosophie à Copenhague, où il fut, en 1698, nommé pasteur à l'église Saint-Nicolas; en 1711

il devint évêque de Seeland. On a de lui : *De vestigiis corruptis antiquitatum hebraicarum apud Tacitum et Martialem*; Copenhague, 1692-94, 4 part. in-4°, et dans le *Thesaurus* d'Ugolini; — *De veris causis cur delectatos humanis carnibus et promiscuo concubitu christianos calumniati sint ethnici*; ibid., 1695, in-4°; — *Historia Sabelliana*; Leipzig, 1696, in-8°.

Vinding, *Laud. fun. in obit. With. Wormii*; Copenhague, 1704, in-fol. — Nyerup, *Litteratur-Lexikon*.

WORM (*Jens*), savant biographe danois, arrière-petit-fils du célèbre Olaüs Worm, né le 24 août 1716, à Aarhus, mort en 1790. Après avoir été successivement corecteur, vice-recteur et enfin, en 1752, recteur de l'école de sa ville natale, il reçut plus tard l'emploi de conseiller de justice. Avec lui s'éteignit la ligne mâle de la famille Worm, qui avait encore fourni plusieurs autres hommes de mérite. On a de lui : *De metis in curriculo Romanorum*; Copenhague, 1735, in-4°; — *De analogia inter sacrificia levitica et Romanorum*; ibid., 1736-1739, 4 parties, in-4°; — *Prodromus lexici litterarii dano-norvegici*; Soræ, 1768, in-4°; — *Animadversiones modestæ in Lexicon litterarium Jæcheri*; ibid., 1769-1771, 2 parties, in-4°; — *Forsæg til et Lexikon over danske, norske og islandske lærde Mænd* (Essai d'un dictionnaire des savants danois, norvégiens et islandais), 3 parties, in-8°, dont la première parut en 1771, à Helsingor, et les deux autres à Copenhague, 1773-1784; — *Forsæg til en dansk Skolehistorie* (Essai d'une histoire des écoles en Danemark), dans le t. XI des *Mémoires* de l'Académie des sciences de Copenhague.

Tauber, *Historia scholæ aarhusiensis*, Aarhus, 1817. — Nyerup, *Litteratur-Lexikon*.

WORONZOFF. *Voy*. VORONZOF.

WOTTON (Sir *Henry*), diplomate et littérateur anglais, né le 9 avril 1568, à Bocton-Hall (Kent), mort en décembre 1639, à Londres. Il appartenait à une famille considérable. Après avoir commencé ses études au collége de Winchester, il fut envoyé à l'université d'Oxford, et y composa, en 1585, une tragédie intitulée *Tancredo*, œuvre très-admirée, dit-on, mais qui ne vit jamais le jour. Vers 1588, il obtint le diplôme de maître ès arts, et à cette occasion il lut avec beaucoup de succès trois thèses latines *De oculo*. S'étant lié avec le savant italien Albéric Gentili, professeur de droit civil à Oxford, il dut à ce maître des connaissances étendues sur le droit, les mathématiques et la littérature italienne. Son père étant mort en 1589, Henri « a abandonné ses livres, dit Walton, pour consulter cette utile bibliothèque qu'on nomme le voyage ». Il séjourna principalement à Genève, logé chez Isaac Casaubon et fréquentant Théodore de Bèze. Il visita aussi l'Allemagne et l'Italie, où il recherchait la société des artistes et des lettrés. A son retour, après une absence de sept ou huit ans, il devint l'un des secrétaires d'Essex. Lors de la seconde arrestation du comte (fév. 1601), il se réfugia en France. Il n'y a pas lieu toutefois de supposer qu'il fut compromis dans la trahison de son maître, ainsi que son collègue Cuffe, qui fut pendu. En 1602, on le retrouve à Florence, où il rédigea le traité intitulé : *The State of Christendom, giving a perfect and exact discovery of many political intrigues practised in most of the courts of Europe* (Londres, 1657, 1677, in-fol.). Peu de temps après la dernière visite de Wotton à Rome, Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, intercepta diverses lettres révélant un complot contre la vie de Jacques VI, roi d'Écosse, et, d'après les conseils de son secrétaire, ami intime de Wotton, il résolut de charger ce dernier de prévenir le souverain menacé. Wotton se rendit auprès du roi, porteur de lettres et d'antidotes (car il s'agissait d'un empoisonnement). Cette mission, dont l'ambassadeur s'acquitta avec beaucoup de prudence, fut l'origine de sa fortune. Quelques mois après le retour de Wotton à Florence, la nouvelle de la mort d'Élisabeth lui parvint, et il s'empressa de regagner l'Angleterre. Le roi Jacques le créa aussitôt baronet (1603), et l'envoya en ambassade à Venise (1604). De passage à Augsbourg, il avait écrit sur l'album d'un ami sa fameuse définition d'un ambassadeur: *Legatus vir est bonus peregre missus ad mentiendum reipublicæ causâ*. La publication de cette malencontreuse définition par Scioppius motiva, dit-on, le rappel du ministre. Toujours est-il que depuis 1610 il demeura plusieurs années sans emploi. Il paraît cependant avoir siégé dans le parlement qui fut dissous le 5 juin 1614. Réintégré dans l'ambassade de Venise en 1615, il retourna en 1618 à Londres, dans le vain espoir d'obtenir une place de secrétaire d'État. Après avoir rempli d'autres missions, il fut nommé en 1623 proviseur du collége d'Eton. Se voyant obligé par les statuts d'entrer dans les ordres, il s'était fait nommer diacre. Il resta proviseur jusqu'en 1639. Walton fournit des détails très-intéressants sur la façon dont il employa ses loisirs durant ses dernières années. Sans renoncer tout à fait aux plaisirs du monde, il consacra la plus grande partie de son temps à l'étude et à la dévotion. L'ambition politique qui l'avait si longtemps animé sembla s'être apaisée lorsqu'il entra dans l'asile où devait s'écouler sa vieillesse. Les ouvrages de Wotton, outre celui que nous avons indiqué, sont : *The Elements of architecture*; Londres, 1624, in-4° : ce traité, fort estimé par les contemporains de l'auteur, fut trad. en latin par J. de Laet, Amst., 1649; — *A philosophical survey of education, or Moral architecture*; Londres, 1630, in-4° : dédié à Charles Ier; — *Ad regem e Scotia reducem Henrici Wottonii plausus et vota*; ibid., 1633, in-fol.; — *Panegyrick of king Charles*; ibid., s. d., in-8°; — *A parallel between Robert earl of Essex and George*

duke of Buckingham; ibid., 1641, in-4°; — *A short view of the life and death of G. Villiers, duke of Buckingham*; ibid., 1642, in-4°; — *Poems, by sir H. Wotton and sir W. Raleigh*; ibid., 1645, in-8°. Les principaux écrits de Wotton ont été réimpr. dans les *Reliquiæ Wottonianæ* (Lond., 1651, 1654, 1672, 1685, in-8°). La réputation littéraire de Wotton repose surtout sur ses poésies, qui se distinguent par la correction du style et par la noblesse des sentiments. De son vivant, il était admiré à cause de la finesse de ses réparties, qui ne suffiraient pas de nos jours pour établir sa renommée de bel esprit. En effet, il n'y a rien de très-ingénieux ou de profond dans sa saillie favorite, qu'il choisit pour épitaphe : HIC JACET HUJUS SENTENTIÆ PRIMUS AUTHOR : DISPUTANDI PRURITUS ECCLESIARUM SCABIES. NOMEN ALIAS QUÆRE. W. HUGHES.

Wood, *Athenæ oxon*. — Walton, *Life of sir H. Wotton*; Lond., 1670, in-8°. — *Biogr. britannica*. — Chaufepié, *Dict. hist.* — Brydges, *British Bibliographer*. — Knight, *Cyclopæd. of Biography*.

WOTTON (*William*), philologue anglais, né le 13 août 1666, à Wrentham (Suffolk), mort le 13 février 1726, à Buxted (Essex). Dès l'âge de cinq ans, par les soins de son père, qui était pasteur, il lisait et traduisait avec une certaine facilité le latin, le grec et l'hébreu. Sir Ph. Skippon écrivait à ce propos au naturaliste Ray : « Cet enfant extraordinaire ne connaît aucune langue grammaticalement; c'est grâce à sa mémoire prodigieuse qu'il accomplit ces tours de force. » En avril 1676, avant d'avoir atteint sa dixième année, Wotton fut admis à l'université de Cambridge, où il fit de rapides progrès dans la philosophie, les mathématiques, l'histoire et la géographie. En 1680, W. Lloyd, évêque de Saint-Asaph, fut tellement frappé d'un tour de force que l'enfant accomplit en répétant mot pour mot un sermon qu'il venait de prêcher, qu'il l'emmena dans son diocèse et le chargea de rédiger le catalogue de sa bibliothèque. En 1691, il le pourvut de la cure de Llandrillo (Denbighshire); bientôt après, Wotton devint un des chapelains du comte de Nottingham, puis recteur de Middleton-Keynes (Buckinghamshire). En 1694, il publia ses *Reflections upon ancient and modern learning* (Londres, in-8°), la plus savante des thèses qu'ait provoquées la fameuse querelle des anciens et des modernes. Ce livre était une réponse aux essais où sir W. Temple défendait la cause des modernes; l'auteur a été vivement attaqué par Swift dans le *Conte du Tonneau* et dans la *Bataille des livres*. Wotton, dans cet écrit comme dans ceux qui nous citons plus loin, se distingue plutôt par l'étendue et la variété que par la profondeur des connaissances ou la sûreté du jugement. Bien qu'il possédât quelques sinécures assez bien rétribuées, il accordait si peu d'attention à ses propres affaires qu'il se créa de grands embarras pécuniaires. Il a laissé les ouvrages suivants : *History of Rome from the death of Antoninus Pius to the death of Severus Alexander*; Londres, 1701, in-8° : elle contient des détails très-utiles pour l'histoire des médailles; — *Linguarum veterum septentrionalium Thesauri conspectus*; ibid., 1708, in-8° : abrégé d'un traité de W. Hickes, et trad. en anglais en 1735, in-4°; — *Miscellaneous discourses on the traditions and usages of the Scribes and Pharisees*; ibid., 1718, 2 vol. in-8° : curieux recueil; — *Discourse on the confusion of languages at Babel*; ibid., 1730, in-8°; — *Cysreithjeu Hywel DDa ac Eraill, seu leges Wallicæ ecclesiasticæ et civiles Hoeli Boni et aliorum Walliæ principum*; ibid., 1730, in-fol. : étude sur les lois et les institutions de l'ancien pays de Galles.

Biogr. britann. — Chaufepié, *Dict. hist.*

WOUWERMAN (*Philippe*), peintre hollandais, né en 1620, à Harlem, où il est mort, le 19 mai 1668. Ses débuts dans la carrière furent très-pénibles. Après avoir appris de son père, Paul, les premiers éléments de l'art, il suivit les conseils, fort profitables pour lui, de Jean Wynants et de Pierre Verbeck. La ville qu'il habitait, la plus pittoresque de la Hollande, lui permit de faire, sans sortir de sa patrie, des études sérieuses. Ce ne fut d'ailleurs que lorsqu'il se sentit assez instruit qu'il se hasarda à montrer quelques-uns de ses ouvrages. L'admiration exclusive que les Hollandais accordaient aux *bambochades* de Pierre de Laar les empêcha de donner aux tableaux de Wouwerman toute l'estime qu'ils méritaient, et il fallut qu'une occasion fortuite attirât la faveur sur les œuvres du jeune artiste. Pierre de Laar s'obstinant à demander un prix fort élevé d'une toile que lui avait commandée un marchand nommé Jean de Witte, celui-ci rompit le marché et chargea Wouwerman de représenter le même sujet. Le tableau exposé publiquement fut trouvé digne d'éloges, et à dater de cette époque la réputation du peintre se répandit au loin. Malgré une aptitude surprenante, il put à peine suffire aux commandes qui lui étaient faites. Son existence se passa tout entière à Harlem. Il n'est guère de musée qui ne possède quelques toiles de Wouwerman; on en compte soixante-trois dans la galerie de Dresde, quarante-neuf au palais de l'Hermitage à Saint-Pétersbourg, treize au Louvre, neuf au musée d'Amsterdam, neuf à La Haye, et trois seulement à Rotterdam. Smith est parvenu à en décrire cinq cent vingt-deux, et Bürger assure que le nombre s'élève à près de mille. Les qualités qui distinguent ses œuvres sont le fini, la précision des détails et, pour ainsi dire, la minutie poussée quelquefois jusqu'à l'excès. Il faut admettre, pour justifier cette quantité prodigieuse de toiles estimables, que Wouwerman travaillait sans relâche, et qu'il avait, outre cette assiduité, une facilité réelle que l'examen attentif de ses tableaux ne semble pas annoncer. G. D.

Descamps, *Vies des peintres*. — Smith, *Catalogue*

raisonné of the Works of dutch, flemish and french painters. — Bürger, Musées de la Hollande.

WOVEREN (*Jean* DE), en latin *Woverius*, philologue allemand, né le 10 mars 1574, à Hambourg, mort le 30 mars 1612, à Gottorp. Issu d'une ancienne famille des Pays-Bas, et fils d'un gentilhomme qui avait embrassé le protestantisme, il fit ses humanités au collége de sa ville natale, dirigé par W. Rolewinck, puis il passa cinq ans à Leyde, où il vécut dans l'intimité de J. Scaliger, de Gruter et d'autres savants. Il compléta ses études à Paris, et passa en Italie, où, grâce à la bienveillance du pape, il put recueillir dans les archives du Vatican des documents précieux pour les lettres. La faveur dont il jouit à la cour de Rome donna lieu à l'assertion qu'il s'était converti au catholicisme; mais il s'en défendit vivement dans une lettre adressée à Baudius. Nommé, en 1602, conseiller du comte d'Ost-Frise, il fut chargé par lui d'une mission à la cour de La Haye concernant la pacification d'Embden, ainsi que d'une autre auprès de Jean-Adolphe, duc de Holstein. En 1608, il visita de nouveau Paris, où le cardinal de Joyeuse fit de vains efforts pour le garder auprès de lui. A son retour, le duc de Holstein, qui l'avait engagé à son service par des promesses brillantes, lui confia le poste de gouverneur de Gottorp. Woveren mourut d'une maladie de la vessie. Il ne manquait ni d'érudition ni de bonnes qualités, mais il aimait passionnément le luxe, et ne se lassait jamais de flatterie; il légua même une somme de soixante écus à chacun de ceux qui voudraient prononcer son éloge funèbre. Il s'était fait beaucoup d'ennemis, Lindenbrog entre autres, qui le harcelèrent sans cesse, et qui l'accusèrent sans aucun fondement d'avoir pillé les travaux de Casaubon. Ses ouvrages sont écrits dans un style élevé et orné; mais on lui reproche une trop grande affectation à imiter les anciens. On a de lui : *De Polymathia;* Hambourg, 1603, in-4°; Bâle, 1604, in-4°; Leipzig, 1665, in-8°, et dans le *Thesaur. antiq. græc.* de Gronovius, t. X; — *Panegyricus Christiano IV Daniæ regi dictus;* Hambourg, 1603, in-8°; — *De cognitione veterum novi orbis;* Francfort, 1605, in-8°; — *Dies æstiva, sive de umbra Pægnion;* ibid., 1610, in-8°; Oxford, 1636, in-12; — *Syntagma de græca et latina Bibliorum interpretatione;* Hambourg, 1618, in-8°; réimpr. avec la dissertation de Walton *De linguis orientalibus;* 1658, in-12; — *Epistolarum centuriæ II;* Hambourg, 1618, in-8°. Il publia aussi avec des remarques quelques écrits de Pétrone, de Félix Minutius, de Julius Firmicus, d'Apulée, de Sidonius Apollinaris ainsi que des notes sur Tertullien, qu'il avait trouvées sur la marge d'un exemplaire de la bibliothèque du Vatican.

Witte, *Diarium biogr.*, t. I. — Moller, *Cimbria liter.* — Beuthner, *Hamburg.-Lexicon.* — Niceron, *Mémoires*, t. VI. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

WOVEREN (*Jean* VAN DEN), littérateur belge, né le 28 mai 1576, à Anvers, où il est mort, le 23 septembre 1635. Il était de la famille du précédent. Pendant qu'il étudiait à Louvain, il demeura chez Juste Lipse, qui conçut pour lui une grande affection, et qui lui légua une partie de ses médailles. Il voyagea ensuite pendant trois années, devint conseiller d'Anvers, et plus tard il entra au conseil des finances et au conseil de la guerre. Ayant été chargé d'une mission à la cour d'Espagne, il reçut de Philippe IV le titre de chevalier. Nous citerons de lui : *Eucharisticon J. Lipsio;* Anvers, 1603, 1606, in-4°; — *Assertio Lipsiani donarii adversus gelastorum sugillationes;* ibid., 1607, in-4° : Lipse avait légué sa robe fourrée à Notre-Dame de Halle, près Bruxelles; la singularité de ce legs ayant été l'occasion des railleries des protestants, Woveren prit dans cet opuscule la défense de son maître; — *Panegyricus Austriæ archiducibus Belgicæ scriptus;* ibid., 1609, in-8°; — *Vita B. Simonis Valentini sacerdotis;* ibid., 1612, in-8°; — *De consolatione ad P.-P. Rubienum* (Rubens), *super Philippi fratris ejus morte;* ibid., 1615, in-4°. Ce savant a donné des éditions de Tacite et de Sénèque avec les notes de Lipse.

Foppens, *Bibl. belgica.* — Fr. Sweert, *Athenæ belgicæ.* — Niceron, *Mémoires*, t. VI. — De Reiffenberg, *De J. Lipsii vita et scriptis.*

WRANGEL (*Hermann*), général suédois, né en 1587, en Livonie, où il est mort, en 1644. D'une ancienne famille noble, il embrassa la carrière des armes, et fut fait prisonnier à la bataille de Kockenhusen (1607). En 1609, il servit sous les ordres de La Gardie, et la bravoure qu'il montra durant le siége d'Ivanogrod lui valut le commandement de cette forteresse, dès qu'elle se rendit au vainqueur. Nommé feld-maréchal par Gustave-Adolphe (1621), il fut chargé d'assiéger Riga, dont la garnison mit bas les armes après une vigoureuse résistance (16 sept.). Il ne se signala pas moins dans les campagnes suivantes contre les Polonais; mais il échoua dans le siége de Thorn. Devenu conseiller d'État (1630), il fut employé dans les affaires publiques, et signa la paix conclue avec la Pologne à Stumsdorf (1635). Investi l'année suivante du commandement de l'armée envoyée en Poméranie, il y prit plusieurs villes, et poursuivit jusqu'en Silésie le général autrichien Marzin, qui était accouru avec des renforts. Ayant appris que Baner était sur le point d'être cerné par les troupes impériales, il s'empressa de lui porter son secours; mais peu après, par suite de vifs démêlés qu'il eut avec ce général, il fut rappelé à Stockholm, et obtint le gouvernement de la Livonie.

WRANGEL (*Charles-Gustave*), comte DE SALMITZBOURG, général, fils du précédent, né le 13 décembre 1613, à Skokloster (Upland), mort en juillet 1676, dans l'île de Rugen. Dès sa jeunesse il montra un goût invincible pour la carrière militaire, et assista à plusieurs batailles à côté de son père. Après avoir passé un an en

Hollande pour étudier la navigation et la construction des vaisseaux, il fut rappelé, en 1629, auprès de Gustave-Adolphe, qui l'emmena en Allemagne avec le titre d'officier de ses gardes. Après la mort de ce prince, il servit sous les ordres de Bernard de Saxe-Weimar et de Baner, et avec ce dernier prit part au siége de Torgau (1637), où il reçut plusieurs blessures. Promu au grade de major-général d'infanterie, il contribua à la victoire de Chemnitz (4 avril 1639). Il partagea avec Pfuel et Wittenberg le commandement en chef, jusqu'à l'arrivée de Torstenson; puis il accompagna ce dernier en Allemagne et dans l'invasion du Holstein. Le 26 juillet 1644, il succéda à Fleming dans la charge d'amiral de la flotte, et porta aux Danois un coup terrible entre les îles Laland et Femern (13 oct.). La paix ayant été signée à Brœmsebro avec ces derniers (13 août 1645), Wrangel rentra dans le service de terre, et alla remplacer en Allemagne Torstenson, dont il suivit du reste les avis avec déférence. Ainsi, après s'être retiré en Bohême, il prit l'offensive dans le but d'opérer sa jonction avec les Français et de rejeter l'ennemi au delà du Danube. Il se porta sur le Weser par la Thuringe, afin de se joindre aux Hessois, occupa Hœxter et Paderborn, Lemgau et d'autres places, et revint dans la Hesse. Le 28 avril 1646, il fut promu au grade de feld-maréchal. Sa jonction avec Turenne eut lieu à Giessen (30 juillet), et les armées réunies s'assurèrent de Hanau et d'Aschaffembourg, et assiégèrent Augsbourg, mais sans résultat. Quelques expéditions hardiment dirigées par Wrangel sur les points faibles de la Bavière et de la Bohême signalèrent la campagne de 1647. Forcé de se replier sur la Westphalie, il donna de nouveau la main à Turenne, et ils remportèrent ensemble sur les Bavarois la sanglante victoire de Zusmarshausen, non loin d'Augsbourg (17 mai 1648). Sa longue participation à la guerre de Trente ans fut récompensée par le titre de comte et par des dons de terre en Suède et en Finlande. Dans la guerre de Charles-Gustave contre la Pologne (1655), Wrangel bloqua d'abord avec la flotte le port de Dantzig, puis battit Czarniecki près de Gnezne, et commanda l'aile gauche dans la fameuse bataille de Varsovie, qui dura trois jours (19-21 juill. 1656). Sur ces entrefaites, le Danemark déclara la guerre à la Suède. Wrangel se porta rapidement dans le duché de Brême, y dispersa les troupes danoises, pénétra dans le Jutland, et emporta d'assaut la forteresse de Fredericsodde, le boulevard du Danemark (1657). Cette courte et glorieuse campagne valut au vainqueur le titre de grand amiral du royaume. Les hostilités continuèrent avec vigueur, et Wrangel s'y distingua à la fois comme marin et comme capitaine. A la tête de l'avant-garde de l'armée royale, il traversa le petit Belt sur la glace, et mit les Danois en déroute. Il s'empara ensuite de la forteresse de Kronborg (Seeland), rejoignit le roi sous les murs de Copenhague, dispersa la flotte hollandaise, commandée par l'amiral Opdam (9 oct. 1658), et soumit les îles de Langeland, d'Alsen et de Fionie. Lorsque le traité de Rœskild eut terminé cette guerre (1660), Wrangel fut nommé général en chef et président du comité de la guerre. Le roi le désigna par son testament comme un des régents de son fils Charles XI. En 1666, il réprima la révolte du duché de Brême, et en 1674, quoique vieux et infirme, il fut encore chargé du commandement de l'armée en Poméranie. A peine fut-il entré en campagne, qu'il tomba malade, et n'eut plus aucune part aux opérations des Suédois, qui subirent un grave échec à Fehrbellin (18 juin 1675). Wrangel donna sa démission, et se retira dans sa terre de Spiker, située dans l'île de Rugen.

Puffendorf, *De rebus suec.* — Geyer, *Hist. de Suède*. — *Allgemeine Chronik*, t. IX et XI.

WRATISLAS Ier, duc de Bohême, mort le 13 février 926, à Prague. Il était fils de Borziwoi et de sainte Ludmila. Il était encore mineur lorsqu'il succéda, vers 912, à son frère aîné Spitignew Ier. Comme son prédécesseur, il s'occupa bien plus à étendre le catholicisme qu'à augmenter sa puissance. C'est tout ce qu'on peut dire de certain sur ce prince, la plupart des faits de sa vie étant controversés. Il eut de sa femme Drahomira, princesse de Lutitz, trois fils, dont deux, *Wenceslas* et *Boleslas*, régnèrent après lui. L'épitaphe du tombeau de Wratislas, dans l'église de Saint-Georges, qu'il avait élevée, le qualifie de bienheureux.

Palacky, *Hist. de Bohême*.

WRATISLAS II, premier roi de Bohême, mort le 14 janvier 1092. Il était fils de Brzetislas Ier. Chassé par son frère, Spitignew II, du comté d'Olmütz, qu'il avait pour apanage, il chercha un asile chez André, roi de Hongrie (1056). Après la mort de Spitignew (1061), il lui succéda par droit d'aînesse, et partagea la Moravie entre ses deux frères Conrad et Othon. Le troisième, Jaromir, entra dans les ordres, et devint en 1068 évêque de Prague; mais il troubla l'État par des excès de toutes sortes. Depuis 1075, Wratislas se rangea du côté de l'empereur Henri IV, combattit à diverses reprises à ses côtés, et lui demeura fidèle. Seul, il remporta une victoire éclatante à Mauerberg (12 mai 1082) sur Léopold le Bel, margrave d'Autriche, qui s'était révolté contre l'empereur. Ce dernier, en récompense des secours d'hommes et d'argent que son allié lui avait envoyés pour se soutenir en Italie, le proclama roi de Bohême, à la diète de Mayence (1086), et lui confirma en même temps la possession de la Lusace. A la mort de son frère Othon (9 juin 1089), Wratislas entra à main armée en Moravie, et après en avoir chassé les enfants du défunt, il donna leur succession à son fils Boleslas, qui mourut au bout de quelques semaines. Bientôt après son fils Brzetislas marcha sur Prague, à la tête de trois mille révoltés. Le roi, indigné, convoqua la diète, et y désigna Conrad

pour son successeur, au préjudice des droits de Brzetislas. Deux ans plus tard, Wratislas mourut inopinément, par suite d'une chute de cheval qu'il fit à la chasse. Conrad le remplaça. Wratislas compte parmi les souverains remarquables de son temps. Il avait su, par sa valeur et par sa sagesse, assurer à son pays une place honorable entre les puissances européennes.

Malgré ses libéralités, il laissa les finances du royaume dans un état excellent, et l'industrie et le commerce prirent de l'essor sous son règne. Il avait été marié trois fois. De sa seconde femme, Adélaïde de Hongrie, morte le 27 janvier 1062, il eut *Brzetislas II*; de la troisième, Swientochna, fille de Casimir Ier, roi de Pologne, *Borzivoi II*, *Wladislas Ier*, *Sobieslas Ier*. J. Fricz.

Cosme de Prague, *Chron.* — Hoffmann, *Script. rer. Lusatic.* — Palacky, *Hist. de Bohême*, t. I. — Le même *Würdigung der alten bæhmischen Geschichtschreiber*; Prague, 1830.

WREDE (*Charles-Philippe*, prince de), feld-maréchal allemand, né le 29 avril 1767, à Heidelberg, mort le 12 décembre 1838, à Ellingen (Bavière). D'une famille noble, il était fils de Ferdinand-Joseph, baron de Wrede, conseiller intime et secrétaire de la cour suprême. Il fit ses études dans sa ville natale. Destiné à l'administration forestière, il préféra la carrière de la magistrature, et fut d'abord conseiller à Manheim, puis, en 1792, assesseur à la haute cour d'Heidelberg. La guerre qui éclata entre la France et l'Autriche l'ayant fait appeler par le prince de Hohenlohe aux fonctions de commissaire civil dans le Palatinat, il suivit en cette qualité, de 1793 à 1798, les armées de Wurmser, du duc Albert et de l'archiduc Charles en Italie et en Allemagne, et prit souvent une part directe aux opérations militaires. Ses services l'avaient fait élever, en 1795, au grade de colonel lorsqu'en 1799 il conduisit à l'archiduc Charles un corps de volontaires bavarois, à la tête duquel il coopéra brillamment à toute cette campagne et à la suivante, terminée par la bataille d'Hohenlinden, où il protégea la retraite des troupes impériales. Sa conduite lui avait valu, le 15 mai 1800, le grade de major-général. Après la signature de la paix, il se consacra à l'organisation de l'armée bavaroise, et se trouva bientôt appelé à devenir un des meilleurs lieutenants de Napoléon, lorsque celui-ci, détachant la Bavière de l'alliance autrichienne, en eut fait son fidèle auxiliaire jusqu'en 1813. Placé à la tête des troupes bavaroises, il eut à soutenir, à la fin de 1805, la première attaque de l'Autriche. Promu au grade de lieutenant général (28 sept. 1804), il se joignit au corps de Bernadotte, commanda l'avant-garde à la bataille de Memmingen, et, lancé à la poursuite des Autrichiens, leur fit quinze cents prisonniers. Récompensé en 1806 par le titre de grand officier de la Légion d'honneur, il coopéra en 1807 aux siéges de plusieurs places prussiennes, et en particulier de Dantzig, et en 1808 à la pacification du Tyrol, récemment cédé à la Bavière. Les hostilités s'étant rallumées en 1809, Wrede seconda le prince royal dans le combat livré en avant de Munich, assista à la bataille d'Abensberg, et, poursuivant les Autrichiens sur l'Inn, atteignit, le 27 avril, l'arrière-garde à Laufen, et la battit complétement. Deux jours après, il chassait l'ennemi de ses positions en avant de Salzbourg et occupait cette ville. Après avoir assuré les derrières du principal corps de l'armée française, en occupant le Tyrol révolté, il rejoignit Napoléon assez à temps pour prendre une part glorieuse à la journée de Wagram, où il fut blessé (6 juin). Revêtu par Napoléon du titre de comte de l'empire, il parvint à rétablir la paix dans le Tyrol, qui avait pris de nouveau les armes. A la tête de la cavalerie bavaroise, il fut attaché en 1812 au corps d'armée du prince Eugène, puis à celui d'Oudinot; il combattit à Polotsk; la mort du général Deroy dans cette journée l'ayant placé à la tête des troupes bavaroises, il eut avec Gouvion-Saint-Cyr quelques démêlés qui laissèrent dans son âme un profond ressentiment, et subit toutes les misères de la retraite.

Revenu à Munich, il fit d'abord cause commune avec la reine et le prince de Bavière, toujours hostiles à l'alliance avec la France. Les victoires de Lutzen et de Bautzen ayant un instant ralenti ces intrigues, il se rapprocha de Napoléon et lui dévoila même le secret de la défection à demi consommée de la Bavière. L'ambassadeur de France demanda même alors pour lui la grand' croix de la Légion d'honneur, et le refus que fit Napoléon réveilla le mécontentement de Wrede. Profitant de sa position à la tête de l'armée bavaroise, postée sur l'Inn en face de l'armée autrichienne du prince de Reuss, il entra en pourparlers avec celui-ci, et reçut de lui la promesse, en cas de défection, d'obtenir le commandement des deux armées. Ces précautions prises, il contribua beaucoup à faire signer au roi de Bavière le traité du 8 octobre 1813, par lequel ce prince se joignit à la coalition. Dans le dessein de couper à l'armée française la route de Mayence, il occupa avec soixante mille hommes la forte position de Hanau. Attaqué, le 30 octobre, par Napoléon, qui n'avait guère plus de dix-sept mille hommes, il avait rangé son armée dans une plaine, le dos appuyé à la Kinzig. Cette mauvaise disposition fit dire à l'empereur : « Pauvre de Wrede! j'ai pu le faire comte, je n'ai pu le faire général. » De Wrede fut obligé de repasser la Kinzig en désordre, laissant aux mains des ennemis dix à onze mille hommes, morts ou prisonniers; le surlendemain il recommença le combat avec une grande fermeté, échoua encore une fois, et reçut au bas-ventre une blessure qui le fit supposer mort, tant elle était grave. Il fut cependant assez tôt rétabli pour pouvoir prendre le commandement des Bavarois destinés à former le quatrième corps de l'armée de Schwarzenberg (21 déc.). Il pénétra en Alsace, jeta des bombes dans Huningue, assista à la terrible bataille de

la Rothière (1er fév. 1814), et essaya en vain d'inquiéter le petit corps de Marmont, laissé pour protéger la retraite de Napoléon sur Troyes, franchit la Seine à Bray, où il ne trouva que des gardes nationaux, et s'établit à Nangis (14 fév.). De là il cherchait à enlever aux maréchaux Victor et Oudinot les bords de l'Yères, lorsque Napoléon, se retournant brusquement contre l'armée de Schwarzenberg, arriva le 16 à Guignes et, après avoir culbuté Wittgenstein à Mormant (17 fév.), chassa les Bavarois de Nangis, et battit une de leurs divisions à Villeneuve. De Wrede reçut alors de Schwarzenberg, contraint de rétrograder jusqu'à Chaumont, l'ordre de se porter à Bar-sur-Aube afin de couper la route de Troyes à Napoléon. Bien qu'arrêté devant cette ville par la vigoureuse résistance de Gérard (27 fév.), il poussa en avant, conduisit à Arcis la principale attaque dirigée contre Ney, et fut laissé à Meaux avec le corps de Sacken pour couvrir la marche des alliés sur Paris. Ses services militaires furent récompensés par les dignités de feld-maréchal et de prince (7 mars et 9 juin 1814), et par le don du domaine d'Ellingen. Le retour de l'île d'Elbe ayant de nouveau mis sur pied les forces de la coalition, de Wrede, placé à la tête de l'armée bavaroise, avait franchi la Sarre pour envahir la Lorraine lorsque la journée de Waterloo mit fin aux hostilités. Depuis lors il fut chargé de plusieurs missions importantes, et appelé, après la révolution de 1830, à réprimer les troubles qui éclatèrent dans la Bavière rhénane.

Il laissa deux fils, *Charles-Théodore*, né en 1797, connu par ses tendances libérales, et *Eugène*, né le 4 mars 1806, président de la cour d'appel de la haute Franconie, mort le 1er mai 1845.

W. Riedel, *Carl-Ph. von Wrede, nach seinem Leben und Wirken*; Ulm, 1830, in-12. — *Die Zeitgenossen.* — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

WREE (*Olivier* DE), historien belge, né le 28 septembre 1596, à Bruges, où il est mort, le 21 mars 1652. Élève des jésuites, il entra en 1614 dans leur société, et la quitta avant d'avoir terminé son noviciat. Il étudia alors le droit, et obtint le grade de licencié. De retour à Bruges, il cultiva d'abord la poésie flamande, dans laquelle il obtint de grands succès. De bonne heure il fit partie de la magistrature de Bruges, et en 1643 il fut élu bourgmestre. Il était échevin lorsque, le 1er juin 1631, le prince d'Orange tenta de surprendre cette ville; la défense fut si habilement improvisée par de Wree et quelques autres personnes, que le prince abandonna son projet et s'éloigna. Vers cette époque, de Wree entreprit sur l'histoire de son pays des recherches que seconda son ami Lambert Vossius. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Sigilla comitum Flandriæ et inscriptiones diplomatum ab iis editorum, cum expositione historica*; Bruges, 1639, in-fol.; trad. en flamand par l'auteur, ibid., 1640, in-fol., et en français par L. V. R., ibid., 1641, in-fol., — *Genealogia comitum Flandriæ a Balduino Ferreo usque ad Philippum IV, Hisp. regem*; ibid., 1642-43, 2 vol. in-fol.; trad. en français par l'auteur; ibid., 1642-44, 2 vol. in-fol. : on y trouve un grand nombre de preuves tirées des chroniques et des diplômes; « c'est dans ce genre, dit M. Warkœnig, un ouvrage de premier ordre; » — *Historia comitum Flandriæ pars Ia : Flandria ethnica*; ibid., 1650, in-fol. : la mort de l'auteur l'empêcha de mettre la dernière main à cet ouvrage, qui fut reproduit sous le titre d'*Historia Flandriæ christianæ*, 500-767 ; ibid., s. d. (1652), in-fol. Ces travaux, auxquels de Wree employa la plus grande partie de sa fortune, l'ont mis au nombre des historiens les plus érudits et les plus judicieux des Pays-Bas. E. R.

Foppens, *Bibl. belgica.* — Warnkœnig, *Hist. de la Flandre*, trad. par Gheldoff, t. IV, p. 11 et 12. — Goethals, *Hist. des lettres*, t. II. — *Biogr. des hom. remarq. de la Flandre occid.*

WREN (*Matthew*), prélat anglais, né le 3 décembre 1585, à Londres, où il est mort, le 24 avril 1667. D'une famille originaire du Danemark, il était fils d'un marchand mercier. Il fit ses études à Cambridge, où, par la protection de l'évêque Andrews, il fut reçu au collége de Pembroke. Après avoir passé l'examen de maître ès arts (1608), il entra dans les ordres (1610), et devint en 1611 chapelain de son patron et recteur de Feversham. Nommé chapelain du prince de Galles (1621), il l'accompagna dans le romanesque voyage de ce prince en Espagne (1623), et acquit sur son esprit une influence qui plus tard se manifesta d'une façon fâcheuse sur les matières religieuses. Les dignités ecclésiastiques s'accumulèrent rapidement sur sa tête. Recteur de Bingham et chanoine de Winchester en 1624, principal de Peterhouse, à l'université de Cambridge en juillet 1625, doyen de Windsor et de Wolverhampton en 1628, il fut dans la même année nommé secrétaire de l'ordre de la Jarretière, et composa à cette occasion un commentaire latin des statuts de cet ordre. Cependant Charles Ier était monté sur le trône depuis 1625, et Wren ne devait pas tarder à prendre part aux événements orageux de ce règne. Nommé membre de la chambre étoilée en 1629, il accompagna le roi en Écosse, et fut un de ceux qui rédigèrent la liturgie imposée à ce pays (1637), et qui devint « le brandon qui mit les deux royaumes en flammes ». Promu en 1634 au siége épiscopal de Hereford, il fut transféré en 1635 sur celui de Norwich, et le 5 mai 1638 sur celui d'Ely. Le 19 décembre 1640, Hampden vint au nom des communes le dénoncer devant la chambre des lords, comme cherchant à établir les pratiques de la superstition dans son diocèse. Il paraît que Wren était coupable en effet d'avoir rétabli l'usage des balustrades devant l'autel et de s'être rapproché en beaucoup de points des usages extérieurs du

catholicisme. Condamné, à la suite de cette accusation et malgré une défense aussi énergique que spirituelle, à demeurer en prison aussi longtemps que le parlement le trouverait utile, il ne resta pas moins de dix-huit ans à la Tour de Londres. C'est là que, cherchant une consolation dans l'étude, il composa quelques ouvrages de controverse, aujourd'hui bien oubliés. En vain Cromwell lui offrit-il la liberté, il refusa de reconnaître le gouvernement du Protecteur, et ne sortit de captivité qu'au moment où la restauration devint imminente (mars 1659). Il fut rétabli en 1660 à Ely. Prélat savant et très-attaché à l'Église anglicane, il montra un grand courage dans la persécution, et fut avec Laud, auquel il ressemble par plus d'un côté, un des hommes que les puritains eurent particulièrement en haine.

Chalmers, *General biogr. Dict.* — Neal, *Hist. of the puritans.* — Clarendon, *Hist. of the rebellion.*

WREN (Sir *Christopher*), architecte anglais, neveu du précédent, né le 20 octobre 1632, à East-Knoyle (Wiltshire), mort le 25 février 1723, à Londres. D'une intelligence médiocre, il montra dès l'âge le plus tendre une singulière aptitude pour les sciences exactes. A l'université d'Oxford, il attira sur lui l'attention des docteurs Wilkins (1) et Sethwood; il assista dès 1647 Scarborough dans ses démonstrations d'anatomie, et entreprit la traduction d'un ouvrage sur la géométrie, publiée en latin par Oughtred. En 1651 il publia un traité d'algèbre, et en 1653 il reçut le grade de maître ès arts, et fut agrégé au collége d'*All Souls*. En 1657 il fut nommé professeur d'astronomie au collége de Gresham, à Londres. S'étant déjà fait connaître par ses théories et par ses inventions dans le monde scientifique, ses cours furent très-suivis, surtout ceux où il proposa plusieurs perfectionnements aux télescopes et aux baromètres, et où il exposa une description de Saturne. Sous le pseudonyme de John de Montfort, il résolut un problème proposé par Pascal aux mathématiciens anglais, et en proposa un autre à ceux de la France en leur envoyant plus tard la solution. En 1660 il retourna a Oxford pour y occuper la chaire d'astronomie. Quand, après la restauration, la Société royale fut fondée par Charles II, Wren en devint membre (1663), et contribua beaucoup à la réputation de ce corps savant (2). En 1663 il fut chargé de faire les dessins pour la restauration de la cathédrale de Saint-Paul; mais il rencontra une vive opposition de la part du clergé, et rien ne fut fait alors. En 1665 Wren fit un voyage à Paris, où l'on travaillait alors activement au Louvre, et il prit des notes sur l'état de l'architecture française à cette époque, notes qui cependant n'ont jamais été publiées. Au commencement de 1666 il revint à Londres, où un terrible incendie avait consumé une grande partie de la ville, et avec elle l'église cathédrale. Il proposa alors un plan pour la réédification générale de la capitale, avec de larges rues, coupées à angles droit, avec des places spacieuses, avec des quais sur les deux rives de la Tamise, avec des portiques et des points de vue artistiquement combinés; mais ce plan (1), dans sa grandiose simplicité, était trop au-dessus des idées générales de l'époque pour qu'il pût être adopté, et Londres manqua l'occasion de devenir dès lors une des plus belles villes du monde. Wren dut se borner à la reconstruction de quelques édifices. Il remplaça Denham (1668), comme architecte de la ville, et construisit d'abord le magnifique théâtre de Sheldon à Oxford, le collége de la Trinité à Cambridge, et plus tard à Londres la Bourse et la Douane (détruites par un incendie), Temple-Bar et l'église de Saint-Étienne. Il proposa également Greenwich comme un endroit propre à établir un observatoire (2). En 1672 il fut fait chevalier, et en 1673 il donna sa démission de professeur à Oxford. Depuis longues années il préparait des plans pour la nouvelle cathédrale. Son plan favori ne fut cependant pas adopté, et même dans celui que la commission approuva, il fut obligé d'introduire plusieurs modifications contraires à son goût artistique. Le 21 juin 1675 il put jeter les fondements de Saint-Paul, et en décembre 1697 l'église fut ouverte au culte. La dernière pierre de la tour fut posée par son fils en 1710. Ce monument est un des plus remarquables de Londres, et la coupole surtout est d'une incomparable beauté. L'infatigable architecte construisit à Winchester le palais royal et le palais épiscopal, la façade de l'appartement du roi à Hampton-Court, *le Monument* à Londres, les hôpitaux de Chelsea et de Greenwich, les hôtels de Buckingham et de Marlborough, les tours et la façade occidentale de l'abbaye de Westminster, l'église de Sainte-Mary-le-Bone, et cinquante autres dans les comtés. En 1680 il fut élu président de la Société royale. A deux reprises, en 1685 et en 1700, il occupa un siége dans le parlement. Après la mort de la reine Anne, Wren tomba en disgrâce, et fut privé en avril 1718 par Georges Ier de sa place d'architecte royal. Il supporta cette injustice avec la modération qui était le trait saillant de son caractère, et passa les dernières années de sa vie dans la retraite. Sa mort fut fort paisible : il s'endormit un jour pour faire la sieste, et ne se réveilla plus. Son corps fut enterré dans la cathé-

(1) Le jeune Wren fut présenté par Wilkins à l'électeur palatin Charles, auquel il montra plusieurs instruments de mécanique de sa propre main.

(2) Sprat, dans l'*History of the royal Society*, a inséré plusieurs traités de Wren relatifs à l'astronomie, à la physique, à la mécanique et à d'autres sciences. Il mentionne aussi un globe lunaire, fort curieux et d'une grande exactitude, fait par le jeune savant sur la commande du roi, avec une sélenographie complète.

(1) Il a été gravé en 17[illegible].

(2) Cet observatoire fut fondé le 10 août 1675, et construit sous la direction de Wren.

drale de Saint-Paul, et sur sa tombe, dépourvue de tout ornement, on ne lit que ces mots : *Si monumentum requiris, circumspice.* Quelques-uns de ses écrits sont insérés dans les *Philosophical Transactions;* quelques autres ont été publiés par Wallis et par des amis de l'auteur; d'autres enfin se trouvent en manuscrit avec une nombreuse collection de dessins et de plans dans la bibliothèque du collége *All Souls.*

Chalmers, *Gen. biogr. dict.* — *English cyclopædia.* — Montucla, *Hist. des mathém.* — Quatremère de Quincy, *Hist. des architectes célèbres.* — *Wren's Parentalia.* — Elmes, *Memoirs of the life and works of Chr. Wren*; Londres, 1823, in-4°.

WREN (Sir *Christopher*), fils du précédent, né le 16 février 1675, à Londres, mort le 24 août 1747, à Wroxall (comté de Warwick). Il siégea au parlement dans les sessions de 1712 et de 1714. Il avait fait de l'antiquité son étude de prédilection. On a de lui : *Numismatum antiquorum sylloge*; Londres, 1708, in-4°, fig.; — *Parentalia, or Memoirs of the family of the Wrens*, complété et publié après sa mort par son fils Stephen; Londres, 1750, in-fol., fig.

Chalmers, *Gen. biog. dict.*

WRIGHT (*Edward*), mathématicien anglais, né vers 1560, à Garveston (Norfolk), mort en 1615, à Londres. Il fit ses études à l'université de Cambridge et en devint agrégé. D'après Hutton, il se distingua par son habileté dans la mécanique. Ce fut lui qui eut l'idée de faire venir l'eau à Londres de la petite rivière de Ware, dans un canal qu'on appelle encore *the New River*, à l'aide d'une machine hydraulique; mais il ne réalisa pas ce projet, parce qu'il se vit dépossédé par des intrigants du privilége qu'il avait obtenu. Wright fut le précepteur du jeune prince Henri de Galles, et il fit construire en Allemagne pour son élève une grande sphère qui représentait non-seulement tous les mouvements célestes, et en particulier ceux du soleil et de la lune, mais qui indiquait encore toutes leurs éclipses à venir pendant une période de dix-sept mille cent ans. En 1589 il accompagna aux Açores le comte de Cumberland, et rectifia par de nouvelles cartes la géographie de ces parages. Le mérite de Wright consiste surtout à avoir trouvé une méthode rationnelle de dresser des cartes d'après le système de Mercator, par l'augmentation des degrés des méridiens, problème qu'il sut résoudre scientifiquement. Dans son ouvrage, resté célèbre : *Certain errors in navigation detected and corrected* (Londres, 1599, 1610, 1657, in-4°), il expliqua longuement la théorie de la levée de cartes hydrographiques, et il montra qu'en supposant le méridien divisé en petites parties, par exemple de dix en dix minutes, il fallait que ces petites parties s'agrandissent de plus en plus en s'éloignant de l'équateur, dans le même rapport que les sécantes de leurs latitudes. La deuxième édition (1610) est augmentée de plusieurs nouvelles inventions de l'auteur, comme celle du procédé à suivre pour déterminer la grandeur de la terre, des conseils sur la nécessité de prendre pour base de l'unité de mesure une longueur en rapport avec le méridien terrestre, et de la correction des erreurs, dues à l'excentricité de l'œil dans les observations par l'alidade. On a ajouté à la troisième (1657) une traduction faite par Wright du traité de Stevin intitulé *Portuum investigandorum ratio.* Wright fut encore avec Briggs un des promoteurs de la théorie et de la pratique des logarithmes, et il traduisit en anglais la *Logarithmorum descriptio* de Napier; mais ce travail, corrigé et augmenté par Napier lui-même, ne fut publié qu'après la mort de l'auteur (Londres, 1616, in-4°).

Hutton, *Mathem. Dict.* — Montucla, *Hist. des mathém.*

WRONSKI (Hoene), mathématicien et philosophe polonais, né en 1778, à Posen, mort le 9 août 1853, à Neuilly, près Paris. Destiné à la profession des armes, il était à seize ans officier d'artillerie, et combattait bientôt après sous les ordres de Kosciuszko. Fait prisonnier par les Russes à la bataille de Maciéiowice (10 oct. 1794), il accepta du service dans leur armée et y obtint le grade de lieutenant-colonel. Mais ayant donné sa démission en 1797, il se livra désormais avec une grande ardeur à l'étude des sciences. Après un séjour de deux années en Allemagne, il se rendit en France où, tout en figurant dans les rangs de la légion polonaise qui se formait à Marseille (1800), il continua à poursuivre ses spéculations scientifiques et philosophiques. Protégé d'abord par un riche banquier du midi, M. Arsen, qui s'était fait volontairement son élève pour être initié à la connaissance de l'*absolu* et de l'*infini*, il se brouilla ensuite avec lui, et cette liaison entre le maître et le disciple, peut-être aussi exaltés l'un que l'autre, se termina par un procès dans lequel Wronski réclamait les honoraires véritablement princiers de 200,000 francs. Il va sans dire que Wronski n'obtint pas ce qu'il demandait (1818). Depuis lors il mena une vie précaire, mais où l'indépendance et l'amour de la science, sinon une grande prévoyance et un solide jugement, se firent honorablement remarquer. Novateur en religion, en politique et en mathématiques, il se disait à la fois le Messie et le Newton des temps nouveaux, et annonçait la création d'une « théorie définitive des nombres, de la solution d'une théorie de la matière dans ses trois états, de solidité, de liquidité et de fluide aériforme ». A l'obscurité des idées s'ajoute dans ses nombreux ouvrages une obscurité de style qui en rend la lecture très-difficile. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Philosophie critique découverte par Kant, fondée sur le dernier principe du savoir*; Marseille, 1803, in-8°; — *Réfutation de la théorie des fonctions analytiques de Lagrange*; Paris, 1812, in-4°; — *Philosophie de l'infini*; Paris, 1814, in-4°; — *Philosophie de la technie algorithmique*, en

2 sections; Paris, 1815-17, in-4°; — *Critique de la Théorie des fonctions générales de La Place*: Paris, 1819, in-4°; — *Messianisme, union finale de la philosophie et de la religion constituant la philosophie absolue;* Paris, 1831-39, 2 vol. in-4°; — *Nouveau système de machine à vapeur, fondé sur la découverte des vraies lois des forces mécaniques*; Paris, 1835, in-4°; — *Secret politique de Napoléon, comme base de l'avenir moral du monde;* Paris, 1837, in-8°; — *Messianisme, ou Réforme absolue du savoir humain;* Paris, 1842-46, 3 vol. in-8°; — *Théorie rigoureuse des marées;* Paris, 1847, in-8°; — *Urgente réforme des chemins de fer;* Paris, 1849, in-4°.

Revue univ., en pol., Dresde, 1866, 2e livre.

WUK STEFANOVICH. *Voy.* KARAJICH.

WURMSER (*Dagobert-Sigismond*, comte DE), général autrichien, né le 22 septembre 1724, en Alsace, mort le 23 août 1797, à Vienne. Issu d'une famille riche, il reçut une éducation soignée. Passionné pour la philosophie et les sciences, il voulut d'abord s'y consacrer, mais ensuite il embrassa la carrière des armes, et fit au service de la France les campagnes de 1745 à 1747; plusieurs traits d'intrépidité lui valurent le brevet de capitaine de cavalerie. En 1750 il suivit son père en Autriche, où Marie-Thérèse le nomma à la fois gentilhomme de sa chambre et chef d'escadron de hussards. Il prit part à la guerre de Sept ans, et gagna dans chacune des batailles auxquelles il assista un grade de plus. En 1773 il était major-général et colonel d'un régiment de hussards qui porta son nom. Lors de la guerre de la succession de Bavière (1778), il fut nommé lieutenant général; le 18 janvier 1779 il battit les Prussiens à Habelschwerdt, et leur fit douze cents prisonniers. Après la paix, conclue dans la même année, il commanda la Gallicie, où il se fit aimer des habitants, et en 1787 il devint général d'artillerie. La révolution française dépouilla sa famille de tous les biens qu'elle possédait en Alsace, et il essuya lui-même des pertes considérables. Lorsque la guerre contre la France fut décidée (1792), Wurmser reçut l'ordre de rassembler un corps d'armée dans le Brisgau. Après avoir passé le Rhin à Ketsch, entre Manheim et Spire, le 31 mars 1793, il se jeta le lendemain sur l'arrière-garde française de Custine, et la poursuivit jusqu'à Landau, dont il exigea vainement la reddition. Il établit son quartier général à Spire, où le corps de Condé vint se réunir avec lui. La prise de Landau était d'une grande importance; mais pour y arriver il fallait forcer les lignes de Weissembourg. Wurmser, après avoir opéré sa jonction avec le duc de Brunswick, les attaqua le 13 octobre et força les Français de battre en retraite. Les revers qu'il subit plus tard le déterminèrent à repasser le Rhin (déc. 1793). Remplacé par le prince de Waldeck (janv. 1794), il reprit son commandement au mois d'août 1795, et défit les Français, le 28 et le 29 octobre, près Manheim. La ville se rendit au vainqueur (21 nov.). L'année suivante, il succéda à Beaulieu à la tête de l'armée d'Italie, et fut chargé d'aller au secours de Mantoue, bloquée par Bonaparte. Mais celui-ci, profitant de la division des troupes autrichiennes, qui voulaient le cerner, marcha à leur rencontre et les battit successivement à Lonato, à Castiglione, à Roveredo, et à Bassano. Wurmser, à travers mille dangers, parvint à s'enfermer dans Mantoue. La défaite d'Alvinzi à Arcole, les échecs de Rivoli et de la Favorite, le manque de vivres et les maladies décidèrent de la destinée de la place, qui capitula le 2 février 1797. Les conditions furent très-honorables, et Wurmser obtint liberté complète. Arrivé à Vienne, il fut nommé commandant des troupes en Hongrie, mais il mourut avant de se rendre à son poste, à l'âge de soixante-treize ans, sans s'être jamais marié.

Schiller, *Gallerie interessanter Personen*. — Baur, *Gallerie hist. Gemæhlde.* — Hirsching, *Hist.-litt. Handbuch.* — Thiers, *Hist. de la républ. fr.*

WURTZBOURG (*Conrad* DE). *Voy.* CONRAD.

WURZELBAU (*Jean-Philippe* DE), astronome allemand, né le 28 septembre 1651, à Nuremberg, où il est mort, le 21 mars 1725. Après avoir terminé ses études de collége, il fut obligé d'entrer comme employé dans la maison de commerce de son beau-père; mais ces occupations ne le détournèrent pas de l'étude des mathématiques, science pour laquelle il avait beaucoup de goût et qui lui avait été enseignée par André Alexandre. Les observations qu'il publia en 1684 et 1685 sur les éclipses de lune survenues dans ces deux années lui valurent en 1687 le titre de correspondant de la Société royale de Londres. En 1691 il renonça entièrement au commerce, et se livra jusqu'à sa mort à l'observation quotidienne du ciel, de l'aiguille aimantée et d'autres phénomènes physiques et astronomiques. Nommé en 1699 correspondant de l'Académie des sciences de Paris, et en 1706 membre de celle de Berlin, il entretenait un commerce de lettres avec Leibniz, Cassini, La Hire, Rœmer, Hevelius, Tschirnhausen, etc. En 1692 il avait été anobli par l'empereur Léopold, qui, au lieu du nom de *Wurzelbauer*, qu'il portait jusqu'alors, lui avait donné celui de Wurzelbau. Il avait réuni une belle bibliothèque, qui fut en 1807 achetée par le baron de Zach. On a de lui : *Uranica Norica: basis astronomicæ;* Nuremberg, 1728, in-fol.; résultat d'un travail de révision fait dans l'espace de trente-six ans sur les observations faites pendant trois siècles, et qui contient, outre beaucoup de tables exactes pour les calculs concernant le soleil, la détermination de la latitude de Nuremberg et l'obliquité de l'écliptique et des réfractions.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*, et le *Suppl.* de Nopitsch. — Hirsching, *Handbuch*.

WYATT (Sir *Thomas*), poëte anglais, né en

1503, au château d'Allington (Kent), mort le 11 octobre 1542, à Sherborne. Il était fils de sir Henry Wyatt, représentant d'une noble famille du Yorkshire, emprisonné à la Tour de Londres par Richard III, et qui devint sous Henri VII intendant du trésor et membre du conseil privé. Admis en 1513 dans l'université de Cambridge, où il obtint en 1520 le diplôme de maître ès arts, il fut un des gentilshommes de la chambre d'Henri VIII, et épousa une fille de lord Cobham. En 1533, il servit en qualité d'échanson au couronnement d'Anne Boleyn. « Il encourut, dit Fuller, la colère du roi à cause de cette princesse; mais son innocence et sa discrétion le tirèrent d'embarras. » La disgrâce qu'il subit fut passagère : car outre le titre de chevalier qu'il reçut en 1536, et la charge de grand sheriff de Kent, en 1537, Wyatt fut envoyé comme ambassadeur à Madrid, et y resta d'avril 1537 à juin 1539, tenant le roi au courant des intrigues espagnoles, et consacrant aux lettres les loisirs que lui laissaient ses devoirs diplomatiques. Vers la fin de 1539, il remplit la mission d'envoyé extraordinaire auprès de la cour de France, et revint en Angleterre en mai 1540, après avoir secondé les efforts de Cromwell pour hâter l'union de Henri VIII avec Anne de Clèves. Malgré l'accueil amical qu'il reçut du roi, Wyatt fut arrêté à l'instigation de Bonner, qui reprochait à l'ancien ambassadeur d'avoir agi contre les intérêts de son souverain; mais l'accusé se défendit avec tant d'éloquence et d'habileté qu'il fut acquitté (juin 1541). Puis il se retira à Allington, cherchant des distractions dans la chasse et dans la poésie. Ayant reçu l'ordre de se rendre à Falmouth pour recevoir l'ambassadeur de Charles-Quint, il mit tant de zèle à remplir sa mission, qu'il contracta une fluxion de poitrine dont il mourut avant d'avoir atteint le but de son voyage. Wyatt, un des cavaliers les plus spirituels et les plus accomplis de son temps, se distinguait à la fois par la douceur et la dignité de son caractère. Ses connaissances politiques et la sûreté de son jugement lui valurent une grande réputation comme diplomate. Comme poëte, on peut reprocher à Wyatt de manquer d'originalité; il n'a pas toujours su éviter les *concetti* des écrivains italiens qu'il prenait pour modèles. En général, ses satires ont plus de mérite que ses poésies amoureuses; mais quelques-unes de ses pièces fugitives sont des modèles de grâce et d'élégance. Ce qui nous reste a été publié avec celles de Surrey en 1557, Londres, in-4°, puis en 1815, ibid., 2 vol. in-4°, enfin en 1856, Édimbourg, in-8°, et isolément, Londres, 1831, in-8°, et 1854, in-12.

Johnson, *Lives of the poets*. — Notices des éditeurs.

WYATT (Sir *Thomas*), fils du précédent, né en janvier 1521, mort le 11 avril 1554, à Londres. Il n'avait pas plus de seize ans lorsque son père le maria, dans l'espoir de donner plus de stabilité à un caractère qui menaçait de se laisser entraîner à des excès. En 1543 il subit une courte détention pour avoir brisé, en compagnie de son ami lord Surrey, les vitres des bourgeois de Londres. Ayant équipé à ses frais une compagnie de soldats, il se distingua au siége de Landrecies, et commanda de 1545 à 1550 la garnison de Boulogne-sur-Mer. Le rôle qu'il joua immédiatement après la mort d'Édouard VI n'est pas clairement constaté. Cependant, en 1554, il se mit à la tête des mécontents du Kent et prit parti pour le duc de Suffolk. Les autres conspirateurs furent arrêtés avant d'avoir pu agir; mais sir Thomas remporta des avantages considérables sur les royalistes, et poussa jusqu'aux faubourgs de Londres. Une tentative qu'il fit pour surprendre Ludgate ayant échoué, le 7 février, il se trouva séparé des siens et tomba au pouvoir de l'ennemi. Il fut jugé le 15 mars et condamné à mort. Au dire de Stow, les aveux du prisonnier auraient compromis la princesse Élisabeth et d'autres personnages. Il fut décapité à la Tour.

Lingard, Hume, *Hist. d'Angleterre*.

WYCHERLEY (*William*), auteur dramatique anglais, né vers 1640, mort en 1715. Il appartenait à une riche famille du comté de Salop. Il avait environ quinze ans, lorsque son père, resté fidèle à la cause royaliste, l'envoya en France pour achever son éducation. Il résida presque constamment à Angoulême, et se vit très-bien accueilli par le gouverneur, M. de Montausier, et par sa femme, la célèbre Julie d'Angennes. Avant de rentrer dans sa patrie, il se fit catholique; mais cette conversion eut peu de durée, puisqu'il alla passer quelques mois à Oxford afin de se réconcilier avec l'Église anglicane (1660). « La gloire d'avoir transformé pour un temps un mauvais catholique en un mauvais protestant, dit Macaulay, est revendiquée par l'évêque Barlow. » Il est difficile de retrouver des détails certains sur la jeunesse de Wycherley. A la suite d'une intrigue qu'il eut avec la duchesse de Cleveland (1), une des nombreuses maîtresses de Charles II, il figura à la cour, où il se lia avec Buckingham et Rochester. La première de ses pièces, *Love in a wood*, fut jouée vers la fin de 1667 et obtint un succès, qui permit à l'auteur de prendre rang parmi les beaux esprits du jour. Ses autres comédies réussirent également. Le *Gentleman dancing master*, imité de Calderon, fut représenté en 1671; les sujets du *Plain dealer* et de la *Country wife*, qui suivirent en 1674 et 1678, sont empruntés au *Misanthrope* et à *l'École des femmes*. Dans la seconde de ces

(1) On raconte que la duchesse, rencontrant un jour Wycherley dans une promenade publique, admira le beau cavalier, et lui cria : « Monsieur, vous êtes un faquin, un misérable. » Le lendemain Wycherley se présenta chez elle, et devint son amant ou plutôt un de ses amants. Le portrait que Lely a laissé du *faquin* prouve que la duchesse avait au moins bon goût.

pièces on retrouve en outre une scène entière de *la Critique de l'École des femmes* et le rôle de la comtesse des *Plaideurs*. Il y a beaucoup d'esprit et beaucoup d'observation dans ces comédies, mais leur immoralité les empêchera de jamais redevenir populaires. Quelques années après la représentation du *Plain dealer*, Wycherley rencontra chez un libraire la jeune et jolie comtesse de Drogheda qui venait justement demander cette comédie. Celle-ci se laissa charmer par la bonne mine et l'esprit du poëte, et ne tarda pas à lui accorder sa main. Le mariage eut lieu vers 1679; mais il ne fut pas heureux. Du reste, la comtesse mourut au bout de peu d'années, léguant tous ses biens à son mari; la famille attaqua le testament, et Wycherley, ruiné par les frais du procès, fut jeté en prison. Il y passa plusieurs années. On prétend qu'il fut enfin secouru par Jacques II, qui, ayant assisté à une représentation du *Franc Parleur*, avait donné ordre de payer les dettes de l'auteur et de lui servir une pension. Il est plus probable que ce fut la seconde conversion de Wycherley au catholicisme qui motiva cet acte de générosité. Quoi qu'il en soit, l'obligé ne profita pas autant qu'il aurait pu de la bonne volonté du roi, car il n'osa avouer le chiffre de ses dettes, et la révolution lui enleva sa pension. Bientôt après il hérita des propriétés paternelles; mais il n'en avait que l'usufruit, et le revenu fut saisi par ses créanciers. Une génération plus amie des convenances, sinon plus vertueuse, avait grandi autour de lui, et son genre d'esprit n'était plus à la mode. Deux semaines environ avant de mourir, le vieillard épousa une jeune et riche héritière, et il eut encore le temps de dépenser une partie de la dot. Le théâtre de Wycherley a paru d'abord en 1712, Londres, in-8°; réimpr. en 1720, 1731, 1735 et 1768, il a été réuni aux œuvres dramatiques de Congreve, Vanbrugh et Farquhar (ibid., 1840). On a aussi de lui deux recueils de vers médiocres, intitulés *Miscellaneous poems* (Londres, 1704, in-8°, avec portraits), et *Posthumous works* (ibid., 1728, in-8°). Le *Plain dealer* a été trad. en français dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

Wood, *Athenæ oxon.* — Dennis, *Letters*. — Baker, *Biogr. dramatica*. — *Biogr. britannica*. — Villemain, *Études de littér.* — *Edinburgh Review*, janv. 1841, art. de Macaulay. — *The Athenæum*, 3 oct. 1857.

WYCLEF. *Voy.* WICLIFF.

WYERMANN. *Voy.* WEYERMAN.

WYKEHAM (*William* DE), chancelier d'Angleterre, né en 1324, à Wykeham (Hampshire), mort le 27 septembre 1404, à South-Waltham, près Londres. Ses parents étaient pauvres, et on ne connaît que leur nom de baptême. Ce fut sous le patronage du seigneur même de Wykeham qu'il entra à l'école de Winchester. Présenté au roi Édouard III, il suivit probablement la cour dans quelque modeste emploi, et fut nommé, en 1356, clerc des travaux du roi et inspecteur du château de Windsor; ses contemporains lui en attribuèrent la reconstruction, à laquelle il présida. Bien qu'à cette époque il n'eût encore pris que les ordres mineurs (il reçut la prêtrise en 1362), la protection royale lui fit obtenir la cure de Pulham (Norfolk), en 1359 une prébende à Lichfield, et en 1360 le doyenné de Saint-Martin-le-Grand, à Londres. Wykeham ne tarda pas à s'élever à des fonctions plus importantes. Après avoir accompagné Édouard à Calais, pour assister en qualité de notaire royal à la signature du traité de Brétigny (oct. 1360), il fut nommé, le 11 mai 1364, gardien du sceau privé, et presque aussitôt secrétaire du roi. Désormais la part prise par Wykeham aux affaires de l'État fut importante, et le devint plus encore lorsqu'il fut fait évêque de Winchester (oct. 1366) et grand chancelier (17 sept. 1367). Il remplit ces dernières fonctions jusqu'au 14 mars 1373, sans donner prise aux partis, qui s'agitaient déjà avec beaucoup d'ardeur, et s'il résigna les sceaux, ce fut seulement à la suite de la pétition présentée au roi par les lords et les communes pour se plaindre du tort que le gouvernement des gens d'Église faisait à l'État et pour demander leur éloignement des affaires.

Les dissensions qui attristèrent la dernière année du règne d'Édouard III eurent leur contre-coup dans l'existence de Wykeham. Nommé membre du conseil du gouvernement, il se trouva en butte, après la mort du prince Noir, aux attaques du duc de Lancastre et de son parti. Accusé d'un déficit dans les finances, ainsi que de l'emploi de mesures tyranniques, et renvoyé devant une commission particulière, il fut condamné au sequestre de ses bénéfices; mais il fut remis en possession, grâce à l'intervention du haut clergé, et sous l'unique condition d'équiper à ses frais trois vaisseaux de guerre (18 juin 1377); il fut même entièrement relevé de cette amende à l'avénement de Richard II. Ce prince le força même de reprendre le grand sceau, et Wykeham le conserva jusqu'au 27 septembre 1391, après avoir contribué à replacer le duc de Glocester à la tête des affaires. Retiré dans son diocèse, il se consacra tout entier aux établissements d'instruction qu'il avait fondés, principalement à un nouveau collége à l'université d'Oxford, et à une grande école à Winchester qui en serait comme la pépinière. Celle-ci fut ouverte en 1393, et celui-là, placé sous le vocable de Sainte-Marie, fut terminé en 1386. Wykeham vécut assez pour assister au complet développement de ces deux grandes écoles, et quand il mourut, il leur fit des legs destinés à en assurer la splendeur.

Historica descriptio complectens vitam ac res gestas G. Wicami; Oxford, 1597, 1690, in-4°. — Lowth, *Life of W. of Wykeham*; Londres, 1758, in-8°. — Milner, *Hist. of Winchester*. — Chalmers, *Hist. of Oxford*. — Campbell, *Lives of the Chancellors*.

WYNANTS (*Jean*), peintre hollandais, né à

Harlem, vers 1600, mort après 1679 (1). On ne possède aucune donnée certaine sur sa vie. Dans le cours d'une vie longue et laborieuse, la manière de Wynants s'est plusieurs fois modifiée, et l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître que son style, très-fin au début et très-détaillé, s'est élargi à mesure que l'artiste avançait en âge. Alors que van Goyen peignait largement, s'attachant à rendre l'impression et l'effet d'ensemble plutôt que le détail, Wynants apporta dans le paysage hollandais l'exactitude graphique d'un dessin amoureusement attentif à la forme des arbres et des brins d'herbe. Il y a peu d'imagination dans son œuvre; Wynants n'invente pas, il copie, mais il met dans son imitation l'enthousiasme d'un ouvrier intelligent. Si attentif qu'il soit au détail, il ne perd jamais de vue l'unité, et ses paysages sont admirables sous ce rapport en même temps qu'ils sont baignés par une atmosphère limpide. Wynants n'était pas peintre de figures. Les personnages et les animaux qui animent ses paysages sont l'œuvre de Ph. Wouwerman, de Thulden d'Ostade, d'Adrien van de Velde et de Lingelbach. On connaît environ deux cents tableaux de Wynants : ce nombre, qui n'est pas considérable si l'on songe à la durée de sa vie, prouve que l'artiste apportait à son travail des soins extrêmes. On doit citer, parmi ses œuvres les plus significatives, un *Paysage boisé* (1659), au musée de La Haye; *les Fauconniers*, au palais de Buckingham; le paysage du musée de Dresde (1665), *la Lisière de forêt* (1668), au musée du Louvre, et dans la même galerie le tableau capital dû à la collaboration de Wynants et d'A. van de Velde, et dont les deux artistes ont été si satisfaits qu'ils y ont apposé l'un et l'autre leur signature. P. M.

Waagen, *Manuel de l'hist. de la peinture*, 1863.

WYNTON (*Andrew* DE), chroniqueur anglais, vivait au quinzième siècle. Il était prieur du monastère de l'île de Saint-Serf, sur le lac Lomond, en Écosse. Il est l'auteur d'une chronique rimée en neuf livres, et qui s'étend depuis le onzième jusqu'au commencement du quinzième siècle; elle a paru pour la première fois, mais incomplète, sous ce titre : *The orygynal cronykil of Scotland, with notes, a glossary, etc., edited by D. Macpherson*; Londres, 1795, 2 vol. in-8°. Wynton est un narrateur prolixe et peu méthodique; mais les événements peu connus, les curieuses traditions nationales dont il a conservé le souvenir et ses descriptions souvent animées prêtent un grand intérêt à sa chronique.

Knight, *Cyclopædia of biography*.

WYRSCH (*Jean-Melchior-Joseph*), peintre suisse, né le 21 août 1732, à Buochs (Unterwald), mort le 9 septembre 1798, à Rain. D'une famille de cultivateurs aisés, il étudia la peinture chez un peintre de Lucerne, Jean Suter, puis chez F.-A. Krause, et partit pour l'Italie. A Rome, il reçut les leçons de Gaetano Lapi, et se fit admettre à l'école française, dirigée par Natoire; à Naples, il fréquenta l'atelier de l'Espagnolet. Le résultat de ces études diverses fut un genre très-individuel, heureux mélange du coloris italien et de la naïveté allemande. De retour en Suisse vers 1754, il s'établit à Zurich, où il peignit un grand nombre de portraits, entre autres celui de Füssli. Après avoir mené quelques années une vie errante, il s'établit à Soleure, où il a laissé d'importants travaux. Le désir d'étendre sans doute sa réputation l'amena en 1763 à Besançon. Pendant vingt années qu'il habita cette ville, Wyrsch ne fut pas seulement le peintre le plus occupé, il fonda encore, de concert avec le statuaire Breton, une académie particulière (17 fév. 1773). Parmi les ouvrages qu'il exécuta alors, on cite l'*Apothéose de sainte Colette* (1772), qui existe encore dans le couvent des Clarisses de Poligny, et que M. Wey ne met pas au-dessous des compositions de Le Sueur; un *Christ en croix*, *le Chanoine Quirot visitant les malades* (Hôtel-Dieu de Salins), et les portraits du *conseiller de Grosbois*, de *Muyard de Vouglans*, du médecin *France*, etc. De retour en Suisse (1784), il fut placé à la tête de l'école de peinture de Lucerne. L'excès de travail causa sans doute la cécité dont il fut frappé en 1786. Il se retira en 1794 près de Buochs, sa ville natale. Lorsque la Suisse fut occupée par les troupes françaises, il refusa de se réfugier dans les montagnes. Son logis fut envahi par les soldats, et l'un d'eux lui tira à bout portant un coup de fusil qui le tua. Citons encore de Wyrsch : *Nicolas de Flue* (1774) à l'hôtel de ville de Saarnon; *les Lois de Moïse*, à Lucerne; une *Fuite en Égypte*, à Beggried; et au musée de Besançon *la Vierge enfant*, *la Nativité*, et quatre portraits, dont celui du peintre. Nagler lui attribue un traité de la *Peinture de portrait*, dont l'existence cependant est incertaine.

F. Wey, *Wyrsch et les peintres bisontins*; Besançon, 1861, in-8°. — L. Simond, *Voyage en Suisse*. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon*. — Fussli, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

WYTTENBACH (*Daniel*), humaniste hollandais, né le 7 août 1746, à Berne, mort le 17 janvier 1820, à Oesgeest. Son père, Daniel, professeur de théologie et prédicateur à Berne, surveilla lui-même ses premières études. Admis dans l'université de Marbourg, il s'appliqua avec zèle aux belles-lettres, et particulièrement à la connaissance des auteurs grecs. En 1768 il se rendit à Gœttingue, où les leçons de Heyne achevèrent de développer son goût et ses talents. Le désir de se perfectionner sous la direction de Ruhnken lui inspira l'idée d'adresser à ce der-

(1) En le faisant mourir en 1670, les écrivains du dix-huitième siècle se sont trompés, puisqu'il existe de sa main, au musée de Saint-Petersbourg, un paysage daté de 1679.

nier une *Epistola critica super nonnullis locis Juliani* (Gœttingue, 1769, in-8°); ce premier essai d'érudition eut un plein succès. Les éloges que lui en fit Valckenaer l'encouragèrent à se rendre à Leyde, et, après un séjour d'un an dans cette ville, il obtint par l'entremise de ses savants protecteurs la chaire de langue grecque et de philosophie à l'Athénée d'Amsterdam (1771). Stimulé par l'enthousiasme avec lequel ses leçons furent accueillies dans sa patrie adoptive, il conçut l'idée de lui laisser comme gage de sa reconnaissance une œuvre impérissable, par une édition critique de Plutarque. A cet effet, il entreprit une longue série de travaux préparatoires en compulsant les manuscrits des bibliothèques de la Hollande et de Paris. En 1779, il fut chargé de professer la philosophie à l'Athénée de Leyde. Invité en 1785 à occuper la chaire de Valckenaer, il la refusa pour remplacer Tollius, comme professeur de *lettres grecques et latines, d'histoire universelle et nationale, d'éloquence, de poésie et d'antiquités* à l'Athénée d'Amsterdam. Après la mort de Ruhneken (1798), il consentit à passer à Leyde. L'unique raison qui le détermina à cette résolution fut le pieux devoir qu'il s'était imposé de protéger la famille de son ami défunt. On lui laissa la faculté de choisir dans l'enseignement entre plusieurs branches d'histoire et de littérature, et il devint en même temps bibliothécaire. En 1808 il fut nommé membre de l'Institut royal qui venait d'être créé, et en 1814 il fut un des associés étrangers de l'Académie des inscriptions de Paris. La réorganisation de l'université de Leyde restreignit son enseignement à la littérature grecque et latine; cependant il fut autorisé à ouvrir des cours particuliers d'histoire et d'antiquités. Privé de la vue et affaibli par l'âge, il obtint sa retraite en 1818, et deux ans plus tard il succomba à une attaque d'apoplexie. On l'enterra dans le jardin de sa maison de campagne, peu éloignée de celles qu'avaient habitées Descartes et Boerhaave. Jusqu'à soixante et onze ans il avait vécu célibataire : en 1817 il avait épousé sa nièce. Wyttenbach marque une époque dans l'histoire des études des savants en Hollande. Au milieu de l'anéantissement intellectuel produit par les guerres de l'empire, il avait su ramener les esprits de la jeunesse à la culture des classiques. Profondément versé dans toutes les branches de la science de l'antiquité, il a donné plusieurs éditions estimées d'auteurs anciens, et publié un grand nombre d'ouvrages originaux écrits dans un latin d'une remarquable élégance. Nous citerons notamment : *De sera Numinis vindicta;* Leyde, 1772, in-8°; — *De philosophia;* Amst., 1779, in-4°; — *Præcepta philosophiæ logicæ;* Amst., 1782, in-8°; Halle, 1794, 1821, in-8°; — *Selecta principum Græciæ historicorum;* Leyde, 1794, 1820, in-8°; Amst., 1808, in-8°; Leipzig, 1827, in-8°; — *Moralia,* de Plutarque; Oxford, 1795-1802, 5 vol. in-4°, gr. et pet. in-8°, auxquelles il faut ajouter *Animadversiones;* ibid., 1810-21, 3 vol. in-8° et un *Index græcitatis;* ibid., 1830, 2 vol. in-8°; cette édit. a été réimpr. à Leipzig, 1829, 6 vol. in-16, et à Paris, 1841-55, 5 vol. gr. in-8°, dans l'édit. de Plutarque de M. Dübner; — *Vita Ruhnkenii;* Leyde, 1799, 1824, in-8°; Fribourg, 1846, in-8° : véritable histoire littéraire de cet helléniste et de son temps; — *Phædon,* de Platon; Leyde, 1810, in-8°; Leipzig, 1825, in-8°; — *Opuscula varii argumenti, oratoria, historica, critica;* Leyde, 1821, 2 vol. in-8°; Brunswick, 1825-28, 2 vol. in-8°; — *Brevis descriptio institutionum metaphysicarum;* Gand, 1826, in-8°; — *Epistolæ selectæ;* Gand, 1829-32, in-8°. On a encore de lui deux recueils fort importants pour la science de l'antiquité : *Bibliotheca critica* (Leyde, 1777-1808, 13 part. en 3 vol. in-8°), et *Philomathia, sive Miscellaneæ doctrinæ lib. III* (Amst., 1809-17, 3 part. in-8°). Wyttenbach a fourni aussi des notes à Boissonade pour l'édition d'Eunape, à Creuzer pour le traité de Cicéron *De natura deorum,* à Reynder pour l'édition du *Banquet* de Platon, et à beaucoup d'autres.

WYTTENBACH (*Jeanne* GALIEN), femme du précédent, née à Hanau, vécut après sa mort à Paris, reçut le 28 juillet 1827 le diplôme de docteur en philosophie de l'université de Marbourg, et mourut en 1830, dans les environs de Leyde. Elle est auteur de plusieurs ouvrages en français, parmi lesquels nous citerons : *Théagène;* Paris, 1815, 1825, in-12; — *Banquet de Léontis;* Paris, 1817, in-12; — *Alexis;* Paris, 1823, in-12; trad. en grec moderne, ibid., in-12; — *Symposiaques, ou Propos de table;* Paris, 1823, in-12.

Mahne, *Vita Dan. Wittenbachii*; Gand, 1823, in-8°. — *Journal des savants*, 1823, p. 521.

Harlem, vers 1600, mort après 1679 (1). On ne possède aucune donnée certaine sur sa vie. Dans le cours d'une vie longue et laborieuse, la manière de Wynants s'est plusieurs fois modifiée, et l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître que son style, très-fin au début et très-détaillé, s'est élargi à mesure que l'artiste avançait en âge. Alors que van Goyen peignait largement, s'attachant à rendre l'impression et l'effet d'ensemble plutôt que le détail, Wynants apporta dans le paysage hollandais l'exactitude graphique d'un dessin amoureusement attentif à la forme des arbres et des brins d'herbe. Il y a peu d'imagination dans son œuvre; Wynants n'invente pas, il copie, mais il met dans son imitation l'enthousiasme d'un ouvrier intelligent. Si attentif qu'il soit au détail, il ne perd jamais de vue l'unité, et ses paysages sont admirables sous ce rapport en même temps qu'ils sont baignés par une atmosphère limpide. Wynants n'était pas peintre de figures. Les personnages et les animaux qui animent ses paysages sont l'œuvre de Ph. Wouwerman, de Thulden d'Ostade, d'Adrien van de Velde et de Lingelbach. On connaît environ deux cents tableaux de Wynants : ce nombre, qui n'est pas considérable si l'on songe à la durée de sa vie, prouve que l'artiste apportait à son travail des soins extrêmes. On doit citer, parmi ses œuvres les plus significatives, un *Paysage boisé* (1659), au musée de La Haye; *les Fauconniers*, au palais de Buckingham; le paysage du musée de Dresde (1665), *la Lisière de forêt* (1668), au musée du Louvre, et dans la même galerie le tableau capital dû à la collaboration de Wynants et d'A. van de Velde, et dont les deux artistes ont été si satisfaits qu'ils y ont apposé l'un et l'autre leur signature. P. M.

Waagen, *Manuel de l'hist. de la peinture*, 1863.

WYNTON (*Andrew* DE), chroniqueur anglais, vivait au quinzième siècle. Il était prieur du monastère de l'île de Saint-Serf, sur le lac Lomond, en Écosse. Il est l'auteur d'une chronique rimée en neuf livres, et qui s'étend depuis le onzième jusqu'au commencement du quinzième siècle; elle a paru pour la première fois, mais incomplète, sous ce titre : *The orygynal cronykil of Scotland, with notes, a glossary, etc., edited by D. Macpherson*; Londres, 1795, 2 vol. in-8°. Wynton est un narrateur prolixe et peu méthodique; mais les événements peu connus, les curieuses traditions nationales dont il a conservé le souvenir et ses descriptions souvent animées prêtent un grand intérêt à sa chronique.

Knight, *Cyclopædia of biography*.

WYRSCH (*Jean-Melchior-Joseph*), peintre suisse, né le 21 août 1732, à Buochs (Unterwald), mort le 9 septembre 1798, à Rain. D'une famille de cultivateurs aisés, il étudia la peinture chez un peintre de Lucerne, Jean Suter, puis chez F.-A. Krause, et partit pour l'Italie. A Rome, il reçut les leçons de Gaetano Lapi, et se fit admettre à l'école française, dirigée par Natoire; à Naples, il fréquenta l'atelier de l'Espagnolet. Le résultat de ces études diverses fut un genre très-individuel, heureux mélange du coloris italien et de la naïveté allemande. De retour en Suisse vers 1754, il s'établit à Zurich, où il peignit un grand nombre de portraits, entre autres celui de Füssli. Après avoir mené quelques années une vie errante, il s'établit à Soleure, où il a laissé d'importants travaux. Le désir d'étendre sans doute sa réputation l'amena en 1763 à Besançon. Pendant vingt années qu'il habita cette ville, Wyrsch ne fut pas seulement le peintre le plus occupé, il fonda encore, de concert avec le statuaire Breton, une académie particulière (17 fév. 1773). Parmi les ouvrages qu'il exécuta alors, on cite l'*Apothéose de sainte Colette* (1772), qui existe encore dans le couvent des Clarisses de Poligny, et que M. Wey ne met pas au-dessous des compositions de Le Sueur; un *Christ en croix*, *le Chanoine Quirot visitant les malades* (Hôtel-Dieu de Salins), et les portraits du *conseiller de Grosbois*, de *Muyard de Vouglans*, du médecin *France*, etc. De retour en Suisse (1784), il fut placé à la tête de l'école de peinture de Lucerne. L'excès de travail causa sans doute la cécité dont il fut frappé en 1786. Il se retira en 1794 près de Buochs, sa ville natale. Lorsque la Suisse fut occupée par les troupes françaises, il refusa de se réfugier dans les montagnes. Son logis fut envahi par les soldats, et l'un d'eux lui tira à bout portant un coup de fusil qui le tua. Citons encore de Wyrsch : *Nicolas de Flue* (1774) à l'hôtel de ville de Saarnon; *les Lois de Moïse*, à Lucerne; une *Fuite en Égypte*, à Beggried; et au musée de Besançon *la Vierge enfant*, *la Nativité*, et quatre portraits, dont celui du peintre. Nagler lui attribue un traité de la *Peinture de portrait*, dont l'existence cependant est incertaine.

F. Wey, *Wyrsch et les peintres bisontins*; Besançon, 1861, in-4°. — L. Simond, *Voyage en Suisse*. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon*. — Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

WYTTENBACH (*Daniel*), humaniste hollandais, né le 7 août 1746, à Berne, mort le 17 janvier 1820, à Oesgeest. Son père, Daniel, professeur de théologie et prédicateur à Berne, surveilla lui-même ses premières études. Admis dans l'université de Marbourg, il s'appliqua avec zèle aux belles-lettres, et particulièrement à la connaissance des auteurs grecs. En 1768 il se rendit à Gœttingue, où les leçons de Heyne achevèrent de développer son goût et ses talents. Le désir de se perfectionner sous la direction de Ruhnken lui inspira l'idée d'adresser à ce der-

(1) En le faisant mourir en 1670, les écrivains du dix-huitième siècle se sont trompés, puisqu'il existe de sa main, au musée de Saint-Pétersbourg, un paysage daté de 1679.

nier une *Epistola critica super nonnullis locis Juliani* (Gœttingue, 1769, in-8°); ce premier essai d'érudition eut un plein succès. Les éloges que lui en fit Valckenaer l'encouragèrent à se rendre à Leyde, et, après un séjour d'un an dans cette ville, il obtint par l'entremise de ses savants protecteurs la chaire de langue grecque et de philosophie à l'Athénée d'Amsterdam (1771). Stimulé par l'enthousiasme avec lequel ses leçons furent accueillies dans sa patrie adoptive, il conçut l'idée de lui laisser comme gage de sa reconnaissance une œuvre impérissable, par une édition critique de Plutarque. A cet effet, il entreprit une longue série de travaux préparatoires en compulsant les manuscrits des bibliothèques de la Hollande et de Paris. En 1779, il fut chargé de professer la philosophie à l'Athénée de Leyde. Invité en 1785 à occuper la chaire de Valckenaer, il la refusa pour remplacer Tollius, comme professeur de *lettres grecques et latines*, *d'histoire universelle et nationale*, *d'éloquence*, *de poésie et d'antiquités* à l'Athénée d'Amsterdam. Après la mort de Ruhneken (1798), il consentit à passer à Leyde. L'unique raison qui le détermina à cette résolution fut le pieux devoir qu'il s'était imposé de protéger la famille de son ami défunt. On lui laissa la faculté de choisir dans l'enseignement entre plusieurs branches d'histoire et de littérature, et il devint en même temps bibliothécaire. En 1808 il fut nommé membre de l'Institut royal qui venait d'être créé, et en 1814 il fut un des associés étrangers de l'Académie des inscriptions de Paris. La réorganisation de l'université de Leyde restreignit son enseignement à la littérature grecque et latine; cependant il fut autorisé à ouvrir des cours particuliers d'histoire et d'antiquités. Privé de la vue et affaibli par l'âge, il obtint sa retraite en 1818, et deux ans plus tard il succomba à une attaque d'apoplexie. On l'enterra dans le jardin de sa maison de campagne, peu éloignée de celles qu'avaient habitées Descartes et Boerhaave. Jusqu'à soixante et onze ans il avait vécu célibataire : en 1817 il avait épousé sa nièce. Wyttenbach marque une époque dans l'histoire des études des savants en Hollande. Au milieu de l'anéantissement intellectuel produit par les guerres de l'empire, il avait su ramener les esprits de la jeunesse à la culture des classiques. Profondément versé dans toutes les branches de la science de l'antiquité, il a donné plusieurs éditions estimées d'auteurs anciens, et publié un grand nombre d'ouvrages originaux écrits dans un latin d'une remarquable élégance. Nous citerons notamment : *De sera Numinis vindicta;* Leyde, 1772, in-8°; — *De philosophia;* Amst., 1779, in-4°; — *Præcepta philosophiæ logicæ;* Amst., 1782, in-8°; Halle, 1794, 1821, in-8°; — *Selecta principum Græciæ historicorum;* Leyde, 1794, 1820, in-8°; Amst., 1808, in-8°; Leipzig, 1827, in-8°; — *Moralia*, de Plutarque; Oxford, 1795-1802, 5 vol. in-4°, gr. et pet. in-8°, auxquelles il faut ajouter *Animadversiones;* ibid., 1810-21, 3 vol. in-8° et un *Index græcitatis;* ibid., 1830, 2 vol. in-8°; cette édit. a été réimpr. à Leipzig, 1829, 6 vol. in-16, et à Paris, 1841-55, 5 vol. gr. in-8°, dans l'édit. de Plutarque de M. Dübner; — *Vita Ruhnkenii;* Leyde, 1799, 1824, in-8°; Fribourg, 1846, in-8° : véritable histoire littéraire de cet helléniste et de son temps; — *Phædon*, de Platon; Leyde, 1810, in-8°; Leipzig, 1825, in-8°; — *Opuscula varii argumenti*, *oratoria*, *historica*, *critica;* Leyde, 1821, 2 vol. in-8°; Brunswick, 1825-28, 2 vol. in-8°; — *Brevis descriptio institutionum metaphysicarum;* Gand, 1826, in-8°; — *Epistolæ selectæ;* Gand, 1829-32, in-8°. On a encore de lui deux recueils fort importants pour la science de l'antiquité : *Bibliotheca critica* (Leyde, 1777-1808, 13 part. en 3 vol. in-8°), et *Philomathia*, *sive Miscellaneæ doctrinæ lib. III* (Amst., 1809-17, 3 part. in-8°). Wyttenbach a fourni aussi des notes à Boissonade pour l'édition d'Eunape, à Creuzer pour le traité de Cicéron *De natura deorum*, à Reynder pour l'édition du *Banquet* de Platon, et à beaucoup d'autres.

Wyttenbach (*Jeanne* Galien), femme du précédent, née à Hanau, vécut après sa mort à Paris, reçut le 28 juillet 1827 le diplôme de docteur en philosophie de l'université de Marbourg, et mourut en 1830, dans les environs de Leyde. Elle est auteur de plusieurs ouvrages en français, parmi lesquels nous citerons : *Théagène;* Paris, 1815, 1825, in-12; — *Banquet de Léontis;* Paris, 1817, in-12; — *Alexis;* Paris, 1823, in-12; trad. en grec moderne, ibid., in-12; — *Symposiaques*, *ou Propos de table;* Paris, 1823, in-12.

Mahne, *Vita Dan. Wyttenbachii*; Gand, 1823, in-8°. — *Journal des savants*, 1823, p. 321.

X

XAINTRAILLES. *Voy.* SAINTRAILLES.

XANTHIPPE. *Voy.* SOCRATE.

XANTHIPPUS (Ξάνθιππος), général athénien, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle av. J.-C. Il était fils d'Ariphron. Durant les guerres médiques, il rendit d'importants services à sa patrie. En 490 il dénonça Miltiade au retour de son infructueuse expédition à Paros. En 479, il prit le commandement de la flotte, et contribua à la victoire navale de Mycale, remportée sur la côte d'Ionie. Après la retraite de Léotychidès et des contingents du Péloponèse, il fit voile vers la Chersonèse, dans la vue de soumettre ce pays, où les Athéniens avaient acquis jadis de grandes richesses. Les Perses essayèrent de défendre la ville de Sestos; mais Xanthippe la força de capituler, au printemps de 478, et en livra le gouverneur à la colère des habitants d'Élée, qui le crucifièrent. Ce fut le terme de la campagne. Du temps de Pausanias on voyait encore dans l'acropole d'Athènes la statue de Xanthippe auprès de celle de son illustre fils, Périclès.

Hérodote, VI, 131, 136; VIII, 131; IX, 114-120. — Plutarque, *Thémistocle*, 10.

XANTHUS (Ξάνθος), historien grec, né en Lydie, vers 500 av. J.-C. Prédécesseur d'Hérodote, qui, suivant un témoignage, d'ailleurs obscur et suspect, d'Éphore, lui aurait dû sinon des matériaux pour sa propre histoire, du moins l'idée de la composer, il paraît avoir vécu jusqu'au temps de Thucydide. On lui attribue une *Histoire de Lydie* en quatre livres. Nous avons quelques fragments ou extraits partiels de cet ouvrage, empruntés par Strabon à Ératosthène. Les critiques regardent comme supposés deux ouvrages cités par des auteurs anciens comme étant de Xanthus, l'un concernant les Mages et l'autre Empédocle. L'*Histoire de Lydie* avait été abrégée, suivant Diogène de Laerte, par un écrivain du nom de Ménippe. MM. Ch. et Th. Müller ont recueilli tout ce qui reste des écrits attribués à Xanthus, ainsi que tous les témoignages anciens et les opinions des critiques modernes touchant sa vie et l'authenticité de ses ouvrages.

Vossius, *De hist. græcis*. — Fabricius, *Bibl. græca*. — *Fragmenta histor. græc.*, édit. Müller, dans la collection Didot, t. Ier. — Beaumont, *Memoria sopra Xanto*; Palerme, 1835, in-8°.

XAUPI (*Joseph*), littérateur français, né le 16 mars 1688, à Perpignan, mort le 7 décembre 1778, à Paris. D'une famille noble et riche, il consacra tous ses loisirs à la culture des lettres. Il était entré de bonne heure dans les ordres, et fut pourvu, outre l'abbaye de Saint-André de Jare, des dignités de chanoine et d'archidiacre de l'église de Perpignan. Dans la suite il alla s'établir à Paris, prit le diplôme de docteur en Sorbonne, et devint doyen de la faculté de théologie. Ses douces vertus, sa bienfaisance, la sûreté de son commerce, le rendirent cher à ses nombreux amis, surtout à Mme Doublet de Persan, dont il était un des hôtes assidus. On a de lui : *Oraison funèbre de Louis XIV*; Perpignan, 1715, in-4°; — *Dissertation sur l'édifice de l'église primatiale de Saint-André de Bordeaux*; Bordeaux, 1751, in-4°; — *Recherches historiques sur la noblesse des citoyens nobles de Perpignan et de Barcelone*; Paris et Perpignan, 1763-74, in-12 et in-4° : ces deux parties ont été réimprimées ensemble avec addit., Paris, 1776, 3 vol. in-12.

Bachaumont, *Mémoires*, t. XII. — Quérard, *France littéraire*.

XAVIER. *Voy.* FRANÇOIS (Saint).

XÉNOCRATE (Ξενοκράτης), philosophe grec, né vers 396, à Chalcédoine, mort vers 314 av. J.-C. (1). Venu à Athènes, il s'attacha d'abord à Eschine, puis à Platon, et accompagna ce dernier en Sicile. Après la mort de Platon, il se rendit, en compagnie d'Aristote, auprès d'Hermias, tyran d'Atarnée, et depuis son retour à Athènes il fut envoyé plusieurs fois en ambassade auprès de Philippe de Macédoine, et en dernier lieu à la cour d'Antipater, vers 322. Xénocrate avait un extérieur très-sévère : il rachetait la lenteur de son entendement et le manque de grâces naturelles par une activité persévérante, un grand fonds de bienveillance, la pureté de ses mœurs, son abnégation, et une bonne foi si entière, que, quoique personne à Athènes ne fût admis à rendre témoignage sans le confirmer par serment, on le dispensa de cette loi. Il succéda à Speusippe dans la direction de l'école académique (339), et y fut maintenu pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Aucun des nombreux ouvrages de Xénocrate n'est venu jusqu'à nous. A en juger par leurs titres, la plupart roulaient sur des sujets de morale. L'un d'eux, Περὶ βασιλείας, était dédié à Alexandre. Malgré la renommée de Xénocrate, les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvait payer le tribut imposé aux

(1) L'époque de sa naissance et celle de sa mort peuvent être calculées d'après quelques données que fournit Diogène de Laerte.

étrangers. Démétrius de Phalère l'acheta, paya le tribut qu'il devait, et lui rendit la liberté. La doctrine de ce philosophe paraît avoir consisté principalement à traduire les idées platoniciennes par les formules mathématiques de l'école de Pythagore. Avant tout, Xénocrate fut moraliste. Clément d'Alexandrie (*Strom.*, l. II) dit qu'il cherchait à concilier le bonheur avec la vertu, regardant celui-là comme une conséquence de celle-ci; mais en même temps il croyait que le bonheur parfait ne saurait exister, et qu'il faut savoir choisir entre les biens de l'âme et ceux du corps. C. M.

Diogène de Laerte, *Vies des philosophes.* — *Dict. des sciences philos.* — Van de Wynpersee, *De Xenocrate Chalcedonio*; Leyde, 1822, in-8°. — Smith, *Dict. of greek and roman biogr.*

XÉNOPHANE (Ξενοφάνης), philosophe grec, né vers 620, à Colophon, mort presque centenaire, vers 520 av. J.-C. Obligé, à un âge déjà très-avancé, de s'expatrier, il se retira à Zancle en Sicile, de là à Catane. C'est tout ce qu'on connaît de sa vie. Il est généralement regardé comme le fondateur de l'école d'Élée, bien qu'au point de vue des doctrines le véritable chef de cette école soit Parménide, qui lui-même y eut pour successeurs Mélissus et Zénon. Les doctrines philosophiques de Xénophane sont très-indécises. Ionien d'origine, Éléate d'adoption, ce philosophe, ainsi que le fait observer Tennemann, semble avoir flotté entre les deux systèmes de l'empirisme et du rationalisme. Il paraît même avoir penché vers le scepticisme. Le peu que l'on sait de ses doctrines se rapporte soit à Dieu, soit à l'univers matériel. Adversaire du polythéisme, Xénophane, autant qu'il est possible d'en juger par le peu qui nous reste de lui, et notamment par un texte d'Aristote (*Metaph.*, I, 3, 5), professait le pantheisme. « Tout est un (disait-il), et cette unité, c'est Dieu, ἓν εἶναι τὸ πᾶν, ἓν τοῦτὸ καὶ πᾶν τὸν θεὸν ἔλεγεν. » Aussi, attribue-t-il à Dieu la forme sphérique (Aristote, *De Xenophane, Zenone et Gorgia*, et Sextus Emp., *Hypotyp. pyrrh.*, III, 118-225), qui est la forme apparente de l'univers, et cela, non point par métaphore, ainsi qu'on l'a pensé quelquefois, mais bien parce qu'il confond Dieu avec l'ensemble des choses et en fait ainsi une sorte d'âme du monde, à laquelle il attribue l'éternité, l'intelligence, la sagesse, la propriété de tout voir et de tout entendre. Quant à la formation du monde matériel, il l'explique par l'action combinée des quatre éléments, l'eau, la terre, l'air, le feu: système à peu près identique à celui d'Empédocle, contemporain de Xénophane, et qui constitue une sorte de syncrétisme entre les opinions de Thalès, de Phérécyde, d'Anaximène et d'Héraclite. Xénophane, selon Diogène de Laerte, avait composé deux mille vers sur la fondation de Colophon et sur la colonie envoyée à Élée. Il composa aussi des poésies élégiaques, ainsi que des iambes contre Hésiode et Homère, qu'il critique sur ce qu'ils ont dit des dieux. On lui attribue généralement aussi un poëme philosophique intitulé Περὶ φύσεως (De la Nature), titre qui ensuite, dans toute la période philosophique qui précède Socrate, devint commun à la plupart des ouvrages du même genre, soit en vers, soit en prose. Ce poëme était composé en vers hexamètres. Il n'en reste que quelques fragments, qui, ainsi que les passages des anciens auteurs qui ont rapport à la philosophie de Xénophane, ont été réunis et expliqués, en Allemagne, par Brandis (*Commentationum eleaticarum pars Ia*; Altona, 1813, in-8°), en Hollande, par Karsten (*Philosophorum græcorum veteres reliquiæ*; Amst., 1830, in-8°), en France, par M. Cousin dans les *Fragments pour servir à l'hist. de la philosophie* (1828). C. MALLET.

Diogène de Laerte, *Vies des philosophes.* — Feuerlin, *De Xenophane*; Altorf, 1729, in-4°. — Buhle, *Commentatio de ortu et progressu pantheismi inde a Xenophane usque ad Spinozam*; Gœttingue, 1790, in-4°. — Fülleborn, *De Xenophane, Zenone et Gorgia*; Halle, 1792, in-4°. — *Dict. des sciences philos.*

XÉNOPHON (Ξενοφῶν), historien, philosophe et général grec, né vers 445, à Athènes, mort vers 355 av. J.-C., à Corinthe. Il eut pour père un certain Gryllus, et il était fort jeune encore lorsque Socrate, le rencontrant, fut frappé de sa beauté et de sa modestie. Le sage lui barra le passage avec son bâton, et lui demanda, avec son ironie habituelle, où l'on pouvait acheter ce qui est nécessaire à la vie : « Au marché, » répondit le jeune homme. Socrate reprit : « Où peut-on apprendre à devenir honnête homme? » Xénophon hésitait : « Suis-moi, lui dit Socrate, et tu l'apprendras. » Il l'apprit en effet dans les entretiens de ce grand maître de l'art de bien vivre, dont il nous a laissé un tableau si fidèle; il s'attacha désormais à lui comme à un guide aussi dévoué que sûr, et combattit à ses côtés, en 424, au combat de Délium, où Socrate lui sauva la vie. Plus tard, prisonnier des Béotiens, il aurait, si l'on en croit Philostrate, reçu les leçons du célèbre sophiste Prodicus de Céos. Ce qui est plus certain, c'est qu'il continua de servir son pays dans le cours de la guerre du Péloponèse, et qu'il acquit à cette rude école cette expérience profonde de l'art militaire dont il donna des preuves si éclatantes lors de la fameuse retraite des Dix mille. Il y a lieu de penser que durant cette première moitié de sa vie, qui s'étend jusqu'à son départ pour l'expédition dont cette retraite fut la suite, et jusqu'à l'année qui précéda la mort de Socrate, arrivée en 400, Xénophon, déjà connu comme homme d'action et de savoir, commença également à se produire comme écrivain. On rapporte avec assez de vraisemblance à sa jeunesse et aux premières inspirations de son commerce avec Socrate la composition ou du moins l'ébauche du dialogue intitulé *le Banquet*, où sont exposés avec tant de grâce et de charme les principes du maître sur l'amour. Un autre dialogue, l'*Hiéron*, ouvrage d'un style si exercé,

si habile, qui, par la bouche du tyran de Syracuse, met en contraste les inquiétudes du pouvoir et le calme de la vie privée, qui, par celle du poëte Simonide, donne le bonheur du peuple comme la condition indispensable de celui de son chef, peut bien être le double fruit et d'un voyage que doit avoir fait Xénophon à la cour de Denys l'ancien, et de l'enseignement d'Isocrate, qu'il paraît avoir suivi peu de temps avant son départ pour l'armée de Cyrus le jeune. C'est aussi vers la fin de cette même période de son existence que Xénophon dut publier l'histoire de Thucydide (*voy.* ce nom), son illustre prédécesseur, mort, selon toute apparence, avant 401, en laissant son ouvrage imparfait. Peut-être même entreprit-il dès lors la continuation de cet ouvrage, et rédigea-t-il les deux premiers livres des *Helléniques*, qui font suite immédiate au dernier livre de Thucydide et terminent la guerre du Péloponèse.

Xénophon interrompit bientôt ces premiers travaux littéraires pour reprendre la vie active, la vie des camps, et pour la reprendre au service d'un prince étranger, de ce second Cyrus qui, sous prétexte d'une guerre contre les Pisidiens, incommodes à son gouvernement d'Asie Mineure, conduisit les mercenaires grecs, principale force de son armée, contre son frère et son roi, Artaxerxès Mnémon (*voy.* ce nom), de la main duquel il périt à la bataille de Cunaxa, en 401. Socrate avait consenti avec peine à cette démarche de son disciple; elle témoignait déjà, chez Xénophon, d'une froideur pour sa patrie que le temps ne fit qu'augmenter; mais, dans les graves circonstances où se trouvèrent placés les Dix-mille, après la perte de la bataille et leur victoire partielle, elle devint pour lui l'occasion d'une gloire impérissable. Ce fut lui surtout, simple volontaire, qui par son éloquence, aussi ferme que persuasive, releva le moral de cette petite armée, privée par la trahison d'une partie de ses chefs, entourée d'ennemis, et qu'il s'agissait de ramener, par des routes inexplorées, des bords du Tigre à ceux du Pont-Euxin, à travers tous les obstacles de la nature et des hommes. Cette retraite si périlleuse fut opérée en moins de huit mois, grâce aux conseils, à l'énergie, aux plans sagement combinés, fortement poursuivis, de Xénophon, nommé l'un des généraux, et qui, comme le plus jeune, voulut être toujours au poste du danger. Enfin, les Dix-mille arrivèrent, tant par terre que par mer, à Chrysopolis, vis-à-vis de Byzance, mais dénués de tout, ce qui détermina Xénophon à accepter les propositions de Seuthès, roi d'une partie de la Thrace, et à passer en Europe avec ses troupes pour le rétablir sur le trône, d'où il avait été expulsé. Bientôt il revint en Asie, appelé par Thimbron, général des Spartiates, qui rassemblait des forces de toutes parts pour reprendre les hostilités contre le roi de Perse, et il ne revit Athènes qu'après avoir lui-même remis ses compagnons sauvés et victorieux entre les mains du chef grec.

On peut croire, en effet, qu'après sa mission, remplie jusqu'à la fin avec un dévouement égal aux talents militaires qui lui ont valu la réputation d'un des plus grands capitaines de l'antiquité, Xénophon retourna dans sa patrie vers l'année 399. Il y trouva tout bien changé. Socrate avait bu la ciguë, et le disciple fidèle de ce martyr de la vérité devint doublement suspect aux Athéniens, soit comme tel, soit comme ami des ennemis d'Athènes qu'il venait de servir, au moins indirectement. Cela ne l'empêcha point de se joindre à Platon pour défendre la mémoire de leur maître commun contre les préjugés populaires et contre les calomnies intéressées. C'est probablement à cette époque qu'il dut rédiger les notes prises par lui, au rapport de Diogène de Laerte, du vivant de Socrate, sur les entretiens du sage, qui étaient, comme l'on sait, tout son enseignement. Ces *Souvenirs* ou ces *Mémoires*, ainsi qu'ils sont intitulés, remis sous les yeux du peuple athénien, avec tant d'autres écrits apologétiques des principaux disciples de Socrate, étaient bien faits pour provoquer le repentir tardif de la grande iniquité dont il fut victime. D'autres écrits socratiques de Xénophon, sinon ceux que nous avons mentionnés plus haut, au moins l'*Économique*, suite évidente des *Mémoires* ou *Mémorables*, peut-être aussi *le Général de la cavalerie*, développement d'un des entretiens attribués au maître, et résultat de l'expérience militaire acquise par le disciple, doivent appartenir à la même époque de sa vie.

On ignore dans quelle occasion Xénophon, aussi susceptible de l'entraînement de l'amitié, aussi enthousiaste des hommes et des choses de l'étranger que peu attaché à sa patrie, à ses foyers, du moins en apparence, fit la connaissance d'Agésilas, connaissance qui n'exerça pas moins d'influence sur sa destinée que celle de ce Thébain, du nom de Proxène, par lequel il avait été jadis attiré à la cour de Cyrus le jeune. Ce que l'on sait, c'est qu'il fut, jusqu'à la fin de ses jours, l'ami et l'admirateur passionné du roi de Sparte, et que, ce dernier étant parti pour son expédition d'Asie, en 395, Xénophon ne tarda pas à l'y joindre. Ce fut alors que ses compatriotes, outrés, le frappèrent de cet exil qui dura près de trente années et dont sa conduite, il faut le dire, justifia la rigueur, puisqu'il se trouvait à la bataille de Coronée, où il combattit contre eux et leurs alliés, aux côtés d'Agésilas, après le rappel de celui-ci. L'accusation de *laconisme* fut alors trop prouvée. Aussi les Spartiates reconnaissants voulurent-ils le dédommager, en lui conférant le droit de proxénie dans leur ville et en lui donnant à Scillonte en Élide, non loin d'Olympie, une maison et des terres considérables. Las de la guerre et des agitations d'une vie errante, Xénophon, d'ailleurs sur le retour, se fixa, vers 392, dans cette délicieuse retraite, dont il a lui-même tracé le tableau, avec sa femme Philésie et les deux fils qu'il en avait eus. Il y passa de

longues années, partagé entre l'étude, les plaisirs de la chasse, qu'il aimait beaucoup, et l'exercice d'une hospitalité pleine de grandeur. C'est là que, recueillant les impressions d'une vaste et diverse expérience, il en déposa les fruits dans les plus importants de ses ouvrages, dans ses *Histoires* proprement dites, à savoir l'*Anabase* ou le retour des Dix-mille, chef-d'œuvre de sa plume comme de son talent militaire ; les *Helléniques*, dès longtemps commencées, et terminées plus tard ; enfin, la *Cyropédie* ou l'Éducation de Cyrus l'ancien, si l'on peut appeler du nom d'histoire ce beau roman didactique, moral et politique, dont la composition l'occupa également jusqu'à la fin de sa vie. Il paraît naturel aussi de placer à l'époque de son séjour à Scillonte la rédaction des deux traités politiques sur les *Républiques de Sparte et d'Athènes*, où éclate si fortement sa prédilection pour la première, et qui doivent être de lui en dépit des doutes d'un ancien, adoptés par quelques modernes. Les deux traités didactiques des *Cynégétiques* ou de la Chasse, et de l'*Équitation*, ce dernier bien distinct de l'*Hipparchique*, ou du général de la cavalerie, dont nous avons parlé plus haut, se rapportent encore à la même époque, puisqu'ils ont été écrits sous l'influence des mâles divertissements auxquels Xénophon se livrait dans sa retraite, et pour l'instruction de « ses jeunes amis ».

Mais cette retraite qui lui était si douce, et qu'il occupait si noblement, il fallut la quitter. Les Éléens, qui voyaient d'un œil jaloux la colonie lacédémonienne de Scillonte, profitèrent des embarras de Sparte dans la guerre contre les Thébains, peut-être même de l'invasion d'Épaminondas en Laconie, vers 368, pour faire une incursion de leur côté et pour s'emparer du pays qu'ils convoitaient. Les fils de Xénophon furent obligés de fuir à Lépréum, et lui-même il les suivit bientôt après des réclamations infructueuses, à Élis. Il alla enfin, dans un âge déjà fort avancé, s'établir à Corinthe, où il résida vraisemblablement jusqu'à sa mort, quoique, dans l'intervalle, les Athéniens, sur la proposition de l'orateur Eubulus (non pas l'archonte Eubulus ou Eubulide qui l'avait fait bannir), eussent levé la sentence d'exil portée contre lui. Il n'en apprécia pas moins ce retour spontané de sa patrie, et il lui donna des gages bien chers du sien, puisqu'il envoya ses fils s'enrôler, à Athènes, dans le corps d'armée qui marcha au secours de Sparte et combattit à Mantinée, en 362. Il avait alors plus de quatre-vingts ans, ce qui explique suffisamment qu'il soit demeuré de sa personne à Corinthe. L'illustre vieillard y offrait un sacrifice, la couronne sur la tête, lorsqu'on vint lui dire que son fils Gryllus avait été tué à la bataille. Il ôta sa couronne ; mais, comme on ajouta que Gryllus avait péri en brave et qu'il avait même blessé mortellement Épaminondas, il la remit sans verser une larme, et se contenta de dire : « Je savais bien que j'avais pour fils un mortel. » Cette âme forte, quoique calme et douce, ressentit profondément ce coup terrible, mais n'en fut point abattue. Malgré sa douleur, malgré ses fatigues, et par-dessus tout son grand âge, Xénophon ne voulut laisser inachevées ni la *Cyropédie* ni les *Helléniques* : il travaillait encore à ce dernier ouvrage en 357 ; et l'année suivante, la dernière ou l'avant-dernière de sa longue carrière de quatre-vingt-dix ans, si l'on en croit Lucien, il trouva la force de composer son petit traité des *Revenus de l'Attique*, un de ses meilleurs écrits et des plus instructifs, où se lisent ces touchantes paroles : « Avant de descendre dans la tombe, que je voie au moins ma patrie tranquille et florissante ! » Ainsi témoignait-il qu'au fond du cœur il n'avait pas cessé de la chérir, cette patrie, malgré sa préférence pour les institutions, pour les mœurs, pour les grands hommes de Sparte ; préférence, du reste, assez naturelle chez le condisciple de Platon, chez celui qui avait sucé de bonne heure les principes de Socrate, qui avait vu tant de malheurs, tant de fautes, tant de crimes produits par l'orageuse mobilité, par la corruption croissante de la démocratie et du caractère athénien.

La vie de Xénophon, telle que nous venons de l'esquisser, tant d'après l'insuffisante biographie de Diogène de Laerte que d'après les autres témoignages de l'antiquité, éclairés par les indices que fournissent les nombreux ouvrages de Xénophon lui-même, offre en effet l'image d'un homme né avec le besoin de l'action et avec celui de l'ordre, doué d'un rare équilibre des facultés intellectuelles et morales, épris en outre de bonne heure de cet idéal du bien, du vrai, du beau, que Socrate savait développer dans l'âme de ses disciples ; d'un homme enfin que ne pouvait satisfaire rien de ce qui se passait de son temps à Athènes, qui lui préféra Sparte, parce que Sparte lui semblait meilleure, et qui rêvait quelque chose au-dessus de Sparte elle-même, en fait de grandeur et de vertu. Poussé en Orient par le désir de voir, d'agir, de s'instruire, l'expérience qu'il y acquit des hommes et des choses, la majestueuse simplicité des traditions et des institutions asiatiques, ne fit qu'ajouter à cette disposition. L'horizon de la Grèce se trouva trop étroit pour lui, et, tout en demeurant Grec, tout en s'attachant à la discipline lacédémonienne comme à l'énergique ressort qui devait non-seulement remonter la puissance hellénique, mais réagir contre l'Orient dégénéré, il eut l'instinct de l'avenir, et entrevit dans un lointain obscur Alexandre et les Macédoniens. Tout au moins le patriotisme borné de la cité fit-il place, dans son âme, au patriotisme plus large du pays. Et ce caractère de largeur dans les sentiments, dans les idées, que révèlent, en dépit de la superstition qu'on lui a reprochée, aussi bien qu'à Socrate, les événements de sa vie et les démarches de sa conduite, nous le retrouvons dans l'esprit même et jusque dans la variété de ses écrits. Là aussi

l'horizon de la pensée s'étend avec celui de l'expérience, et la littérature grecque commence à se généraliser chez Xénophon par le fond comme par la forme. En se généralisant, elle s'enrichit, elle se popularise; il applique sa plume, il applique la prose attique, plus simple, plus claire, plus transparente que jamais, à la philosophie, à l'histoire, à la politique, à la morale pratique, aux arts divers de la vie publique et privée, comme on peut en juger par l'énumération que nous avons faite de ses ouvrages, rapportés aux époques probables de leur composition. Peu d'entre eux se sont perdus, peut-être pas un seul, quoique Diogène de Laerte compte environ *quarante livres* de Xénophon, et que nous n'en ayons que quinze, y compris l'*Apologie de Socrate* et la *Vie d'Agésilas*, indignes du talent de leur auteur supposé, et très-probablement apocryphes, ainsi que cinq lettres qui nous restent encore sous le même nom. Les *livres* de Diogène ne sont pas les ouvrages, comme on l'a cru, mais leurs divisions. Parmi ces ouvrages, l'antiquité elle-même a suspecté, non pas ceux que nous venons de dire, mais, indépendamment des petits traités sur la république de Sparte et sur celle d'Athènes, l'histoire même de la retraite des Dix-mille, titre immortel et caractéristique de l'homme non moins que de l'écrivain chez Xénophon. Xénophon en effet, au troisième livre des *Helléniques*, semble l'attribuer, de sa propre bouche, à un certain Thémistogène de Syracuse, soit que ce Thémistogène eût réellement écrit, avant lui, un livre sur le même sujet et que la rédaction des *Helléniques*, comme nous l'avons admis, ait été successive, qu'elle ait à la fois précédé et suivi celle de l'*Anabase*, soit, et plus probablement, que Xénophon, comme le pense Plutarque, eût jugé à propos de voiler sa personne sous un pseudonyme. Dans tous les cas, quiconque a lu attentivement l'*Anabase* reconnaîtra avec nous qu'un récit, en même temps si complaisant et si fidèle, si vivant et si intime, ne saurait être que de celui qui y rapporte avec tant de soin toutes ses actions, toutes ses paroles, qui y met à chaque instant le lecteur dans la confidence de ses pensées, et qui, du moment qu'il paraît sur la scène, ne cesse pas d'y occuper le premier plan: *Les Helléniques* pâlissent singulièrement à côté de ce beau récit, qui n'a de comparable dans l'antiquité que les *Commentaires de César*, supérieurs, il est vrai, à leur modèle, et de toute la distance peut-être qui sépare les deux hommes. Quant aux *Helléniques*, continuation de l'histoire de Thucydide, et qui s'étendent en outre jusqu'à la bataille de Mantinée, elles forment avec cette histoire un frappant contraste; elles lui sont bien plus inférieures encore qu'à l'*Anabase*. C'est une sorte de milieu entre l'histoire proprement dite et les mémoires, qui a les défauts plus que les qualités de ceux-ci, où l'auteur, préoccupé surtout de ses impressions personnelles, n'apprécie à leur juste valeur ni les hommes ni les choses de son temps, ne sait pas, comme son prédécesseur, saisir le secret enchaînement des effets et des causes, et manque de portée aussi bien que d'impartialité, de force aussi bien que de couleur. A considérer cet ouvrage, si imparfait de tous points, et l'*Anabase* elle-même, si parfaite en son genre, on ne saurait s'empêcher d'avouer que Xénophon ne peut se comparer, comme historien, ni à Thucydide ni à Hérodote, qu'il n'a ni la profondeur du premier, son énergie, son éclat voilé, ni la brillante imagination, la conception vaste, la poétique et savante naïveté du second. Son talent, quant à la forme, est plutôt encore celui de narrer que celui de peindre; quant au fond, l'on est forcé de dire qu'à bien des égards, le vrai, le grand sentiment historique lui a fait défaut. N'est-ce pas pour cela même qu'il a surtout excellé dans un genre mixte dont on est fondé à le regarder comme le créateur, dans le genre du roman politique et moral, dont la *Cyropédie* nous présente le premier modèle? Là se révèle dans toute sa vérité, dans toute sa liberté, le génie, mixte aussi en quelque sorte, de Xénophon, heureux mélange de qualités diverses, pratiques et spéculatives, qui répond à cet équilibre de facultés que nous avons signalé plus haut comme le trait dominant de son caractère. La vie de Cyrus n'est pour lui qu'un cadre qui lui sert à mettre en lumière, dans une suite de récits, de dialogues et de discours, l'idéal qu'il s'est fait d'un bon gouvernement, d'un grand prince, idéal dont les éléments sont puisés, non pas tant dans la tradition, dans l'histoire réelle, que dans l'expérience de l'auteur, dans ses opinions ou ses préjugés; non pas tant dans l'Orient et chez les Perses que dans la Grèce, et principalement à Sparte. La *laconomanie*, si souvent reprochée à Xénophon, et qui l'entraîna dans de graves fautes de conduite, se fait jour dans la *Cyropédie* aussi bien que dans les *Helléniques*, et quelque chose de plus encore que ses prédilections aristocratiques et militaires, quelque chose qui semble lui avoir été suggéré par les grands souvenirs de l'Orient, à savoir, un penchant secret pour la monarchie fondée sur les mœurs non moins que sur les lois. Et pourtant, dans l'épilogue qui termine ce bel ouvrage, le plus accompli de tous ceux de l'auteur, et celui qu'il paraît avoir le plus affectionné, il montre lui-même combien les Perses étaient dégénérés depuis les temps héroïques de Cyrus, et quelle proie facile ils offraient à l'esprit entreprenant des Grecs. On a prétendu que cet épilogue était une addition d'un faussaire, mais sans preuve suffisante. C'est la conclusion naturelle et comme le passeport de ce tableau idéal d'un passé qu'il fallait bien mettre en accord avec la conscience du présent, avec les pressentiments de l'avenir.

Si Xénophon historien est avant tout un narrateur et un moraliste politique, Xénophon philosophe est encore, à bien des égards, un mora-

liste et un historien. Tel il paraît dans les *Mémoires de Socrate*, dans l'*Économique*, dans *le Banquet*, dans l'*Hiéron*, où il met en scène son maître et se borne à exposer fidèlement ses opinions sous la forme animée du dialogue, qui est aussi fréquemment celle de la *Cyropédie*. Encore, quand nous disons fidèlement, s'agit-il d'une fidélité relative; car Socrate se livrait à ses disciples dans la mesure des forces de chacun, et il n'est pas sûr que Xénophon, esprit tempéré et surtout pratique, ait compris aussi bien que Platon, génie sublime et profondément spéculatif, les grands côtés de ses doctrines ou même de son caractère. D'ailleurs, il n'a point d'originalité propre, il n'est ni un chef d'école ni un philosophe de profession; sa sphère est moins celle de la pensée que celle de l'action, et l'indépendance qui manque à son esprit manque aussi à son âme. Voilà pourquoi, sous l'inspiration des hommes qui le dominent, ou celle des circonstances qui l'entourent, il met sa plume au service des sujets les plus divers, comme il a mis son épée au service de toutes les causes. Mais pour toutes les causes il combat avec dévouement; sur tous les sujets il écrit avec la même solidité, la même simplicité, la même clarté. Ses petits traités didactiques et statistiques, que nous avons déjà mentionnés, sont des trésors d'expérience et des modèles d'exposition. Les anciens ne tarissent pas sur la grâce et la douceur du style de Xénophon : ce style est plus doux que le miel; les Muses elles-mêmes s'expriment par sa bouche (Cicéron); les Grâces semblent avoir pétri son langage, et la persuasion s'être assise sur ses lèvres (Quintilien). En un mot, c'est *l'Abeille attique*, surnom qui lui est resté. Toutefois, Denis d'Halicarnasse distingue, et avec raison : lui accordant toute la douceur imaginable, il ne lui reconnaît pas la beauté à un degré égal; par où il entend sans doute que la prose de Xénophon n'a ni l'éclat de celle de Platon, ni l'énergie de celle de Démosthène. Pour nous autres modernes et Français, elle a quelque chose de celle de Fénelon, quelque chose aussi de celle de Voltaire, moins la chaleur de l'un, moins la finesse spirituelle de l'autre. On peut dire de cette prose, miroir de la pensée de son auteur, comme celle-ci l'est des faits, des choses de son temps, ce qui a été dit plus haut de l'esprit de Xénophon comparé à son caractère : c'est un rare assemblage de qualités diverses dans une certaine mesure et dans un parfait équilibre, sans rien d'éminent, de puissant, d'entraînant. D'où nous serions tenté de conclure que Xénophon, en tenant compte de tout, est un homme, un écrivain de seconde ligne, que l'harmonie et aussi l'universalité de ses facultés, de ses talents et de ses ouvrages ont justement placé au premier rang.

On ne compte pas moins de vingt éditions, plus ou moins complètes, des œuvres de Xénophon. Sans parler des *Helléniques*, qui, sous le titre de *Paralipomènes*, ou suite à l'histoire de Thucydide, se produisirent pour la première fois au grand jour de l'imprimerie, en 1503, chez Alde l'ancien, à Venise, Ph. Giunta publia à Florence, en 1516, la véritable édition *princeps* de notre auteur, complétée, quoique incomplète encore, par les héritiers de Giunta, dans une réimpression de 1527, d'après la seconde édition *princeps*, donnée par André d'Asola, beau-père d'Alde, à Venise, en 1525 (in-fol., comme les précédentes), édition bien meilleure que celle de Giunta, et à laquelle il ne manquait que l'*Apologie*. La 2e édit. des Giunta fut réimprimée à son tour à Halle en Souabe, en 1540, par les soins de Pierre Brubach, avec une préface de Ph. Melanchthon, qui y ajouta l'*Apologie*, de sorte que cette édition en 3 tom. in-8° fut la première réellement complète. Cependant elle est peu correcte et mal imprimée. Toutes ces éditions sont grecques. La première grecque-latine parut à Bâle, en 1545, in-fol., chez Nic. Brylinger, qui la reproduisit en 1555, d'après le texte corrigé qu'avait publié, probablement en 1553, Séb. Castalio ou Châtillon, chez Isingrin, à Bâle, 2 vol. in-8°. Une nouvelle ère s'ouvrit pour le texte de Xénophon par les deux recensions qu'en fit successivement le grand helléniste et le grand imprimeur H. Estienne, et par les deux éditions qu'il donna en 1561 et en 1581, in-fol., celle-là plus belle, celle-ci meilleure et à laquelle se joint la version latine, impr. à part. Le travail de H. Estienne servit de base aux quatre éditions de Jean Lœwenklau (Leunclavius), Bâle, 1569 et 1572, Francf., 1594 et 1596, in-fol., avec la trad. lat. revue et des notes peu intelligentes; la dernière de ces édit. fut réimp. à Paris, *typis regiis*, en 1625. Pas d'autre édition critique, dans tout le cours du dix-septième siècle, jusqu'à celle d'Ed. Wells, Oxford, 1703, 5 vol. in-8°, qui altéra le texte plus qu'il ne l'améliora, en y introduisant, soit les corrections d'H. Estienne, soit les conjectures de Lœwenklau. Cette édition fut réimpr. en 1762-67, 12 vol. pet. in-8°, par les Foulis de Glasgow, et en 1763 (Leipzig, 4 vol. in-8°) par les soins de Thieme, qui la corrigea et y joignit les travaux estimables d'Hutchinson sur la *Cyropédie* et l'*Anabase*, mais ne put donner les 2 vol. d'index et de notes qu'il avait en partie préparés. Ils ont été remplacés depuis avec avantage par le *Lexicon Xenophonteum* de Sturz, Leipzig, 1801-1804, 4 vol. in-8°, qui fait suite aux 4 vol., reproduits sous la même date, de l'édition de Thieme. Dans l'intervalle, Benj. Weiske avait entrepris un nouveau travail sur Xénophon, dont il publia le texte sans recension nouvelle, mais avec des variantes et des remarques critiques provenant de Villoison, et surtout avec des introductions et des observations qui lui sont propres, destinées à éclaircir les choses aussi bien que les mots (Leipzig, 1798-1804,

6 vol. in-8°). Cette édition, quoiqu'elle ait été sévèrement jugée, vaut, sous certains rapports, la plus considérable de toutes, au moins par la masse et par le luxe de l'impression, c'est-à-dire celle que J.-B. Gail commença dès 1797, et qu'il poursuivit avec plus de labeur que de critique, avec plus de savoir que de goût, d'abord jusqu'en 1804, en 6 vol. in-4°, intitulés : *Œuvres complètes de Xénophon, traduites en français, accompagnées du texte, de la version latine* (de Leunclavius) *et de notes critiques*; puis, de 1808 à 1815, 7e vol. divisé en 3 parties, y compris un atlas de cartes et de plans. La traduction française n'est nouvelle qu'en partie; car celle de la *Cyropédie*, des *Mémorables* et de l'*Anabase*, est simplement le travail de Dacier, Levêque et Larcher, repris avec des modifications légères. Nous devons mentionner encore les divers traités de Xénophon publiés par Zeune, de 1778 à 1785, revus et complétés par Schneider, de 1791 à 1815, avec des commentaires justement estimés. Ils ont été réimprimés plusieurs fois en Angleterre, notamment à Oxford, de 1810 à 1817, 6 vol. in-8°. La dernière édition complète que nous connaissions est celle que M. Dübner a soignée pour la collection grecque de F. Didot, Paris, 1838, gr. in-8°, et où le texte, la version latine et l'index ont reçu de nombreuses améliorations de la main de ce critique exercé. — Quant aux éditions partielles, si nombreuses, nous nous contenterons de citer comme un modèle de la constitution du texte d'après les manuscrits, et aussi un modèle de traduction, celle *Du Commandement de la cavalerie et de l'équitation*, en grec et en français, par P.-L. Courier (Paris, 1813, in-8°); celles de la *Cyropédie*, par Ern. Poppo (Leipzig, 1821, in-8°); de l'*Anabase*, par le même (1827, in-8°), et par Krüger (Halle, 1826, in-8°); des *Mémorables*, par Ruhneken et Valckenaer (Leipzig, 1772, in-8°), et par Coray, avec le *Gorgias* de Platon (Paris, 1825), etc. Les meilleures traductions françaises, dont la plupart laissent encore beaucoup à désirer, ont été réunies en 2 vol gr. in-18, par H. Trianon, Paris, 1842. Trois plus anciennes, mais qui ne sont pas sans mérite, l'avaient été déjà en 2 vol. in-12, Amst., 1745, savoir : *la Condition des rois*, c'est-à-dire *l'Hiéron*, par Coste, *la Retraite des Dix-mille*, par Perrot d'Ablancourt, et *les Choses mémorables* de Socrate, par Charpentier. La dernière est celle de Talbot (Paris, Hachette, 1859, 2 vol. gr. in-16). Les œuvres de Xénophon ont été traduites : en italien par Gandini (Venise, 1588, in-4°; Vérone, 1735-37, 2 vol. in-4°), par Viviani (Rome, 1791-94, 3 vol. in-4°), et la *Cyropédie* seule par Regis (Milan, 1821, 2 vol. in-8°, fig.); en espagnol par Diego Garcian (Salamanque, 1552, in-fol.; Paris, 1781, 2 vol. gr. in-4°); en allemand par Borheck (Lemgo, 1778-1808, 6 vol. pet. in-8°) et en anglais : la *Cyropédie* par Cowper (Londres, 1728, 1770, 2 vol. in-8°; ibid., 1811, in-8°), l'*Anabase* par Spelman (Londres, 1742, 1749, 1776, 2 vol. in-8°; ibid., 1811, in-8°), les *Helléniques* par Smith (Londres, 1770, in-4°; ibid., 1812, in-8°), les *Mémorables* par Fielding, le *Banquet* par Welwood, *l'Hiéron* par Graves, et *l'Économique* par Bradley. Ces quatre derniers opuscules, complétant la collection des traductions anglaises de Xénophon, ont été réunis sous le titre de *Minor Works* (Londres, 1813, in-8°).

GUIGNIAUT.

Fabricius, *Bibl. græca*. — Dodwell, *Chronologia Xenophontis*; Oxf., 1760, in-8°. — H. Hoffmann, *Lexicon bibliogr.* — Creuzer, *De Xenophonte historico*; Leipzig, 1799, in-8°. — Hacken, *Xenophon und die zehntausend Griechen*, Magdebourg, 1805, in-8°. — Krüger, *De Xenophontis vita*; Halle, 1823, in-8°. — Nobbe, *Vita Xenophontis*; Leipz., 1825, in-8°. — Notices des différents éditeurs.

XERXÈS Ier (*Khsayârsâ*), roi de Perse, mort en 472 av. J.-C. Il était fils de Darius Ier qui, avant de monter sur le trône, avait eu trois autres enfants d'une première femme. Néanmoins, grâce à l'influence de sa mère, Atossa, fille de Cyrus, Xerxès fut désigné par Darius lui-même pour lui succéder. Son premier soin en montant sur le trône (485) fut de pacifier l'Égypte révoltée. Puis les instances de son beau-frère, Mardonius, qui avait à cœur de venger la défaite de Marathon, celles des fils de Pisistrate, et d'une puissante famille de Thessalie, les Aleuades, également exilés, le décidèrent à renouveler la tentative de son père contre la Grèce. Après quatre années employées à faire des préparatifs immenses, Xerxès se mit en marche à la tête d'une innombrable armée (480). Pendant qu'il envoyait des hérauts sommer les Grecs de se soumettre, il faisait exécuter deux gigantesques travaux, auxquels la légende grecque rattache plusieurs anecdotes d'une vérité suspecte : le percement de l'Athos, et l'établissement d'un pont pour faciliter le passage de l'armée en Europe à travers l'Hellespont. Parvenu à Doriscos, sur les bords de l'Hèbre, il fit clore de murs une enceinte qui contenait dix mille hommes bien serrés, et réussit par ce moyen a dénombrer ou plutôt à mesurer son armée. Hérodote avoue qu'il manque de renseignements certains touchant le nombre des envahisseurs : son évaluation, probablement exagérée, donne un total de plus de cinq millions d'hommes. Il faut pareillement n'accorder qu'une demi-confiance à tout ce que le même historien raconte des impiétés, des cruautés, des folies de Xerxès, avec une sorte d'effroi superstitieux qui avertit la critique de se tenir sur ses gardes. En Piérie, Xerxès fut rejoint par ses hérauts, et apprit d'eux qu'une partie des Grecs se préparait à lui résister. Un désastre suivit de près cette mauvaise nouvelle : à la hauteur de Sépias, en Magnésie, une violente tempête engloutit quatre cents vaisseaux de la flotte perse. Xerxès, à la tête des troupes de terre, n'en continua pas moins sa route et arriva au défilé des Thermopyles, que

gardait Léonidas (*voy.* ce nom), roi de Sparte, avec cinq mille Grecs environ. Il essaya vainement de forcer ce passage, mais réussit à le tourner, grâce à la trahison du Grec Ephialte. Pendant que Léonidas succombait à la ruse et au nombre, la flotte perse essuyait coup sur coup une défaite et une tempête, dans le bras de mer voisin nommé Artémision. Mais ce n'était que le prélude du grand désastre qui allait refouler pour jamais les Perses en Asie. Sur terre, tout fuyait devant Xerxès, qui pouvait impunément brûler toutes les villes, les temples, et jusqu'à la citadelle d'Athènes. C'est sur mer que les Grecs, inspirés par Thémistocle (*voy.* ce nom), l'attendaient. Xerxès ne craignit pas de renouveler une épreuve qui lui avait été funeste, et ordonna à sa flotte de se ranger devant Salamine. Un avis que lui fit passer Thémistocle, résolu de couper court aux hésitations des Grecs, le détermina à essayer d'envelopper l'ennemi. Ce fut le signal d'une mêlée terrible; les Perses, resserrés dans un détroit, n'avaient ni la disposition de toutes leurs forces, ni la liberté de leurs mouvements; d'ailleurs la désunion régnait dans leurs équipages, composés en partie d'Ioniens, en partie de Phéniciens. Cette journée porta un coup mortel à la puissance des Perses. Tout d'abord Xerxès parut décidé à tenter encore une fois la fortune : il donna même des ordres pour la réunion de Salamine au continent au moyen d'une chaussée. Mais Mardonius le pressa de partir, s'offrant à rester lui-même dans la Péninsule grecque avec trois cent mille hommes pour en achever la conquête. Xerxès suivit ce conseil, et se hâta de regagner l'Asie par la Thessalie, la Macédoine et la Thrace, tandis que sa flotte voguait vers l'Hellespont, poursuivie par les Grecs, qui ne purent la rejoindre. Bientôt la bataille de Platée et celle de Mycale, perdues le même jour (479), la première par Mardonius, la seconde par la flotte perse, anéantirent les dernières ressources de Xerxès, mais non peut-être ses dernières espérances : car il paraît avoir tenté de corrompre le roi de Sparte, Pausanias, par l'entremise du satrape Artabaze. Enfin les succès maritimes de Cimon mirent le comble à l'humiliation de ce roi tant de fois vaincu; une conspiration se forma contre lui parmi ses sujets, et l'Hyrcanien Artaban l'assassina (1).

XERXÈS II, roi de Perse, mort en 452, presque aussitôt après son avénement. Il avait succédé à son père Artaxerxès I[er]. Un de ses frères, Sogdien, le tua pour prendre sa place. E. T.

Herodote, I, 183, VII et suiv. - Eschyle, *les Perses*. — Plutarque, *Themistocle*, *Aristide*, *Cimon*. — C. Nepos, *Pausanias*. — Thirlwall, Grote, Duruy, *Hist grecque*. — Rollin, *Hist. ancienne*. — Artopæus, *Diss. II quibus demonstratur Xerxen eumdem esse cum Nabuchodonosore*; Strasbourg, 1688, in-4°, et *De Xerxe*; ibid., 1689, in-4°. — Rosenberg, *De Cambyse, Dario Hystaspe et Xerxe*; Bautzen, 1690, in-4°. — Hussel, *Xerxes des Grossen Leben, Thaten und Ende*; Leipzig, 1818, in-8°

XIMENÈS (*Francisco*), cardinal et régent d'Espagne, né en 1436, à Torrelaguna (Castille), mort le 8 novembre 1517, à Tolède. D'une famille de petite noblesse, il était fils d'un receveur des dîmes, et avait reçu au baptême le prénom de Gonzalès. A Salamanque, il suivit les cours ordinaires d'humanités, de philosophie, de droit civil et de droit canon, puis il embrassa la carrière ecclésiastique. Ses parents l'envoyèrent en 1455 à Rome. Là il réussit à attirer l'attention de Sixte IV, en plaidant les causes des Espagnols devant les tribunaux ecclésiastiques : le pape lui accorda une bulle d'expectative pour le premier bénéfice vacant dans le diocèse de Tolède. Rappelé en Castille par la mort de son père (1461), il saisit l'occasion que lui offrit la vacance de l'archiprêtré d'Uceda. Malheureusement Alonso Carrillo, alors archevêque, destinait cette place à l'un de ses serviteurs. Il voulut obliger Ximenès à se désister; sur son refus, ce prélat, d'un caractère dur et ardent, le fit enfermer dans les cachots de San-Torcaz, d'où il ne sortit qu'au bout de six ans, sur les instances multipliées de la comtesse de Buendia, nièce de l'archevêque. Ximenès échangea alors son titre contre celui de chapelain majeur de Siguenza (1480). Bientôt après, le cardinal Mendoza, évêque de cette ville, le nomma son vicaire général; le comte de Cifuentes, prisonnier des Grenadins, le chargea de l'administration de ses biens (1483); tous recouraient à ses conseils et voulaient recevoir des directions de sa prudence. Pour échapper au monde, qui le détournait de ses études, Ximenès chercha la solitude du cloître. Il choisit l'ordre de Saint-François, et en prit l'habit en 1484. Peu de temps après, sur l'indication du cardinal Mendoza, la reine Isabelle alla le chercher dans le désert du Castañar, pour en faire son confesseur et son plus intime conseiller. Les affaires du royaume de Castille furent ainsi le champ ouvert à Ximenès pour y déployer à loisir les grandes qualités de son génie. A peine investi de la confiance de la reine (1492), il détermina les cordeliers à le choisir pour provincial. On le vit alors entreprendre à pied la visite de toutes les maisons de l'ordre. Cette visite lui ayant révélé les abus qui régnaient dans la vie monastique, il résolut de les extirper. On juge des obstacles qu'eut à surmonter sa persévérance. Il fallut seize ans de lutte pour y parvenir. Lorenzo Baca, son général, sollicita des bulles contre lui; l'intrigue parvint un instant à ébranler la confiance des rois catholiques, et telle fut la rage des attaques dirigées contre Ximenès, dans cet intervalle, que son propre frère, profès du même ordre, tenta de le tuer, en l'étouffant dans son lit. Cependant Mendoza, qui avait toujours conservé pour Ximenès

(1) M. Oppert a établi, au moyen des inscriptions cunéiformes, que Xerxès n'est autre que l'Assuérus dont il est question dans le *Livre d'Esther*.

6 vol. in-8°). Cette édition, quoiqu'elle ait été sévèrement jugée, vaut, sous certains rapports, la plus considérable de toutes, au moins par la masse et par le luxe de l'impression, c'est-à-dire celle que J.-B. Gail commença dès 1797, et qu'il poursuivit avec plus de labeur que de critique, avec plus de savoir que de goût, d'abord jusqu'en 1804, en 6 vol. in-4°, intitulés : *Œuvres complètes de Xénophon, traduites en français, accompagnées du texte, de la version latine* (de Leunclavius) *et de notes critiques*; puis, de 1808 à 1815, 7e vol. divisé en 3 parties, y compris un atlas de cartes et de plans. La traduction française n'est nouvelle qu'en partie; car celle de la *Cyropédie*, des *Mémorables* et de l'*Anabase*, est simplement le travail de Dacier, Levêque et Larcher, repris avec des modifications légères. Nous devons mentionner encore les divers traités de Xénophon publiés par Zeune, de 1778 à 1785, revus et complétés par Schneider, de 1791 à 1815, avec des commentaires justement estimés. Ils ont été réimprimés plusieurs fois en Angleterre, notamment à Oxford, de 1810 à 1817, 6 vol. in-8°. La dernière édition complète que nous connaissions est celle que M. Dübner a soignée pour la collection grecque de F. Didot, Paris, 1838, gr. in-8°, et où le texte, la version latine et l'index ont reçu de nombreuses améliorations de la main de ce critique exercé. — Quant aux éditions partielles, si nombreuses, nous nous contenterons de citer comme un modèle de la constitution du texte d'après les manuscrits, et aussi un modèle de traduction, celle *Du Commandement de la cavalerie et de l'équitation*, en grec et en français, par P.-L. Courier (Paris, 1813, in-8°); celles de la *Cyropédie*, par Ern. Poppo (Leipzig, 1821, in-8°); de l'*Anabase*, par le même (1827, in-8°), et par Krüger (Halle, 1826, in-8°); des *Mémorables*, par Ruhnken et Valckenaer (Leipzig, 1772, in-8°), et par Coray, avec le *Gorgias* de Platon (Paris, 1825), etc. Les meilleures traductions françaises, dont la plupart laissent encore beaucoup à désirer, ont été réunies en 2 vol gr. in-18, par H. Trianon, Paris, 1842. Trois plus anciennes, mais qui ne sont pas sans mérite, l'avaient été déjà en 2 vol. in-12, Amst., 1745, savoir : *la Condition des rois*, c'est-à-dire *l'Hiéron*, par Coste, *la Retraite des Dix-mille*, par Perrot d'Ablancourt, et *les Choses mémorables* de Socrate, par Charpentier. La dernière est celle de Talbot (Paris, Hachette, 1859, 2 vol. gr. in-16). Les œuvres de Xénophon ont été traduites : en italien par Gandini (Venise, 1588, in-4°; Vérone, 1735-37, 2 vol. in-4°), par Viviani (Rome, 1791-94, 3 vol. in-4°), et la *Cyropédie* seule par Regis (Milan, 1821, 2 vol. in-8°, fig.); en espagnol par Diego Garcian (Salamanque, 1552, in-fol.; Paris, 1781, 2 vol. gr. in-4°); en allemand par Borheck (Lemgo, 1778-1808, 6 vol. pet. in-8°) et en anglais : la *Cyropédie* par Cowper (Londres, 1728, 1770, 2 vol. in-8°; ibid., 1811, in-8°), l'*Anabase* par Spelman (Londres, 1742, 1749, 1776, 2 vol. in-8°; ibid., 1811, in-8°), les *Helléniques* par Smith (Londres, 1770, in-4°; ibid., 1812, in-8°), les *Mémorables* par Fielding, le *Banquet* par Welwood, *l'Hiéron* par Graves, et *l'Économique* par Bradley. Ces quatre derniers opuscules, complétant la collection des traductions anglaises de Xénophon, ont été réunis sous le titre de *Minor Works* (Londres, 1813, in-8°).

GUIGNIAUT.

Fabricius, *Bibl. græca*. — Dodwell, *Chronologia Xenophontis*; Oxf., 1760, in-8°. — H. Hoffmann, *Lexicon bibliogr.* — Creuzer, *De Xenophonte historico*; Leipzig, 1799, in-8°. — Hacken, *Xenophon und die zehntausend Griechen*, Magdebourg, 1805, in-8°. — Krüger, *De Xenophontis vita*; Halle, 1823, in-8°. — Nobbe, *Vita Xenophontis*; Leipz., 1825, in-8°. — Notices des différents éditeurs.

XERXÈS Ier (*Khsayârsâ*), roi de Perse, mort en 472 av. J.-C. Il était fils de Darius Ier qui, avant de monter sur le trône, avait eu trois autres enfants d'une première femme. Néanmoins, grâce à l'influence de sa mère, Atossa, fille de Cyrus, Xerxès fut désigné par Darius lui-même pour lui succéder. Son premier soin en montant sur le trône (485) fut de pacifier l'Égypte révoltée. Puis les instances de son beau-frère, Mardonius, qui avait à cœur de venger la défaite de Marathon, celles des fils de Pisistrate, et d'une puissante famille de Thessalie, les Aleuades, également exilés, le décidèrent à renouveler la tentative de son père contre la Grèce. Après quatre années employées à faire des préparatifs immenses, Xerxès se mit en marche à la tête d'une innombrable armée (480). Pendant qu'il envoyait des hérauts sommer les Grecs de se soumettre, il faisait exécuter deux gigantesques travaux, auxquels la légende grecque rattache plusieurs anecdotes d'une vérité suspecte : le percement de l'Athos, et l'établissement d'un pont pour faciliter le passage de l'armée en Europe à travers l'Hellespont. Parvenu à Doriscos, sur les bords de l'Hèbre, il fit clore de murs une enceinte qui contenait dix mille hommes bien serrés, et réussit par ce moyen à dénombrer ou plutôt à mesurer son armée. Hérodote avoue qu'il manque de renseignements certains touchant le nombre des envahisseurs : son évaluation, probablement exagérée, donne un total de plus de cinq millions d'hommes. Il faut pareillement n'accorder qu'une demi-confiance à tout ce que le même historien raconte des impiétés, des cruautés, des folies de Xerxès, avec une sorte d'effroi superstitieux qui avertit la critique de se tenir sur ses gardes. En Piérie, Xerxès fut rejoint par ses hérauts, et apprit d'eux qu'une partie des Grecs se préparait à lui résister. Un désastre suivit de près cette mauvaise nouvelle : à la hauteur de Sépias, en Magnésie, une violente tempête engloutit quatre cents vaisseaux de la flotte perse. Xerxès, à la tête des troupes de terre, n'en continua pas moins sa route et arriva au défilé des Thermopyles, que

gardait Léonidas (*voy.* ce nom), roi de Sparte, avec cinq mille Grecs environ. Il essaya vainement de forcer ce passage, mais réussit à le tourner, grâce à la trahison du Grec Éphialte. Pendant que Léonidas succombait à la ruse et au nombre, la flotte perse essuyait coup sur coup une défaite et une tempête, dans le bras de mer voisin nommé Artémision. Mais ce n'était que le prélude du grand désastre qui allait refouler pour jamais les Perses en Asie. Sur terre, tout fuyait devant Xerxès, qui pouvait impunément brûler toutes les villes, les temples, et jusqu'à la citadelle d'Athènes. C'est sur mer que les Grecs, inspirés par Thémistocle (*voy.* ce nom), l'attendaient. Xerxès ne craignit pas de renouveler une épreuve qui lui avait été funeste, et ordonna à sa flotte de se ranger devant Salamine. Un avis que lui fit passer Thémistocle, résolu de couper court aux hésitations des Grecs, le détermina à essayer d'envelopper l'ennemi. Ce fut le signal d'une mêlée terrible; les Perses, resserrés dans un détroit, n'avaient ni la disposition de toutes leurs forces, ni la liberté de leurs mouvements; d'ailleurs la désunion régnait dans leurs équipages, composés en partie d'Ioniens, en partie de Phéniciens. Cette journée porta un coup mortel à la puissance des Perses. Tout d'abord Xerxès parut décidé à tenter encore une fois la fortune : il donna même des ordres pour la réunion de Salamine au continent au moyen d'une chaussée. Mais Mardonius le pressa de partir, s'offrant à rester lui-même dans la Péninsule grecque avec trois cent mille hommes pour en achever la conquête. Xerxès suivit ce conseil, et se hâta de regagner l'Asie par la Thessalie, la Macédoine et la Thrace, tandis que sa flotte voguait vers l'Hellespont, poursuivie par les Grecs, qui ne purent la rejoindre. Bientôt la bataille de Platée et celle de Mycale, perdues le même jour (479), la première par Mardonius, la seconde par la flotte perse, anéantirent les dernières ressources de Xerxès, mais non peut-être ses dernières espérances : car il paraît avoir tenté de corrompre le roi de Sparte, Pausanias, par l'entremise du satrape Artabaze. Enfin les succès maritimes de Cimon mirent le comble à l'humiliation de ce roi tant de fois vaincu; une conspiration se forma contre lui parmi ses sujets, et l'Hyrcanien Artaban l'assassina (1).

XERXÈS II, roi de Perse, mort en 452, presque aussitôt après son avénement. Il avait succédé à son père Artaxerxès Ier. Un de ses frères, Sogdien, le tua pour prendre sa place. E. T.

Hérodote, I, 183, VII et suiv. - Eschyle, *les Perses*. — Plutarque, *Themistocle*, *Aristide*, *Cimon*. — C. Nepos, *Pausanias*. — Thirlwall, Grote, Duruy, *Hist grecque*. — Rollin, *Hist. ancienne*. — Artopæus, *Diss. II quibus demonstratur Xerxen eumdem esse cum Nabuchodonosore*; Strasbourg, 1688, in-4°, et *De Xerxe*; ibid., 1689, in-4°. — Rosenberg, *De Cambyse, Dario Hystape et Xerxe*; Bautzen, 1690, in-4°. — Hussel, *Xerxes des Grossen Leben, Thaten und Ende*; Leipzig, 1816, in-8°

(1) M. Oppert a établi, au moyen des inscriptions cunéiformes, que Xerxès n'est autre que l'Assuérus dont il est question dans le *Livre d'Esther*.

XIMENÈS (*Francisco*), cardinal et régent d'Espagne, né en 1436, à Torrelaguna (Castille), mort le 8 novembre 1517, à Tolède. D'une famille de petite noblesse, il était fils d'un receveur des dîmes, et avait reçu au baptême le prénom de Gonzalès. A Salamanque, il suivit les cours ordinaires d'humanités, de philosophie, de droit civil et de droit canon, puis il embrassa la carrière ecclésiastique. Ses parents l'envoyèrent en 1455 à Rome. Là il réussit à attirer l'attention de Sixte IV, en plaidant les causes des Espagnols devant les tribunaux ecclésiastiques : le pape lui accorda une bulle d'expectative pour le premier bénéfice vacant dans le diocèse de Tolède. Rappelé en Castille par la mort de son père (1461), il saisit l'occasion que lui offrit la vacance de l'archiprêtre d'Uceda. Malheureusement Alonso Carrillo, alors archevêque, destinait cette place à l'un de ses serviteurs. Il voulut obliger Ximenès à se désister; sur son refus, ce prélat, d'un caractère dur et ardent, le fit enfermer dans les cachots de San-Torcaz, d'où il ne sortit qu'au bout de six ans, sur les instances multipliées de la comtesse de Buendia, nièce de l'archevêque. Ximenès échangea alors son titre contre celui de chapelain majeur de Siguenza (1480). Bientôt après, le cardinal Mendoza, évêque de cette ville, le nomma son vicaire général; le comte de Cifuentes, prisonnier des Grenadins, le chargea de l'administration de ses biens (1483); tous recouraient à ses conseils et voulaient recevoir des directions de sa prudence. Pour échapper au monde, qui le détournait de ses études, Ximenès chercha la solitude du cloître. Il choisit l'ordre de Saint-François, et en prit l'habit en 1484. Peu de temps après, sur l'indication du cardinal Mendoza, la reine Isabelle alla le chercher dans le désert du Castañar, pour en faire son confesseur et son plus intime conseiller. Les affaires du royaume de Castille furent ainsi le champ ouvert à Ximenès pour y déployer à loisir les grandes qualités de son génie. A peine investi de la confiance de la reine (1492), il détermina les cordeliers à le choisir pour provincial. On le vit alors entreprendre à pied la visite de toutes les maisons de l'ordre. Cette visite lui ayant révélé les abus qui régnaient dans la vie monastique, il résolut de les extirper. On juge des obstacles qu'eut à surmonter sa persévérance. Il fallut seize ans de lutte pour y parvenir. Lorenzo Baca, son général, sollicita des bulles contre lui; l'intrigue parvint un instant à ébranler la confiance des rois catholiques, et telle fut la rage des attaques dirigées contre Ximenès, dans cet intervalle, que son propre frère, profès du même ordre, tenta de le tuer, en l'étouffant dans son lit. Cependant Mendoza, qui avait toujours conservé pour Ximenès

la plus haute estime, l'avait désigné en mourant pour son successeur au siége de Tolède. Ximenès lutta pendant six mois contre les prières de la reine, des grands et de ses amis; il ne céda qu'à un ordre du pape, et fut sacré à Taragona, le 11 octobre 1495. Il ne fallut pas moins que l'autorisation de la reine jointe à celle du pape (Alexandre VI) pour l'obliger à renoncer dans ce poste éminent à la rigidité de l'habit de Saint-François, qu'il conserva, dans la retraite de sa cellule, jusqu'au jour de sa mort. Il convoqua deux synodes, le premier à Alcala (1497), le second à Talavera (1498). Entre autres dispositions excellentes, le synode d'Alcala établit la règle des registres de paroisse, qui est encore aujourd'hui en Espagne la seule base de l'état civil. En même temps, il composait des catéchismes, multipliait les livres de piété, qu'il distribuait généreusement aux églises pauvres, et rétablissait dans une des chapelles de la cathédrale de Tolède l'antique rite de l'Espagne, le rite *mozarabe*. Il considérait les études profanes comme le meilleur auxiliaire des études ecclésiastiques. Lui-même travailla à une édition des œuvres d'Aristote et d'Aph. Tostat, et contribua à la publication des travaux d'Herrera sur l'agriculture. Il protégea Antonio de Lebrija contre la rage de ses ennemis, fonda la bibliothèque du chapitre de Tolède, favorisa l'établissement du collége de Siguenza, et enfin créa l'université d'Alcala (1500), l'honneur de l'Espagne au seizième siècle. Nous ne parlerons pas des détails de la construction de l'édifice, aujourd'hui transformé en caserne de cavalerie; des magnifiques dotations pour les différentes chaires, de l'hôtel réservé aux étudiants pauvres, de l'hôpital destiné aux étudiants malades; nous préférons signaler la beauté du plan d'études, où les lettres humaines étaient admirablement combinées avec les lettres sacrées, où les sciences tenaient une place beaucoup plus considérable qu'on ne l'espérerait pour le temps, en un mot, où tout était sagement prévu, jusqu'aux arts d'agrément. La publication de la célèbre *Bible polyglotte* révéla bientôt au monde, et la force des études à Alcala, et le haut libéralisme de l'esprit de Ximenès.

L'occupation de Grenade par les Castillans ne tarda pas à être suivie de symptômes de révolte parmi les habitants de cette cité. La philosophie moderne a reproché avec raison à Ximenès la violence des moyens employés pour faire rentrer les Maures dans l'obéissance, et pour opérer leur conversion. Il fit brûler publiquement tous les exemplaires du Coran que, de gré ou de force, il avait pu se procurer, et le tribunal de l'Inquisition ne fit que trop de victimes dans ce beau royaume. Pour détourner les musulmans d'Afrique de l'idée de secourir les Grenadins, l'archevêque conçut le dessein de porter la guerre chez eux. Un premier coup de main le rendit maître de Mers-el-Kebir. Le trésor de l'État étant épuisé par les guerres précédentes, il offrit de diriger et de solder lui-même l'expédition, à la seule condition du remboursement de ses frais, lorsque la conquête serait assurée. On vit alors une armée réunie sous les ordres d'un prêtre septuagénaire. Ximenès la conduit sous les murs d'Oran; il se mêle à tous les périls, désigne lui-même le moment favorable de l'assaut, se rend maître de la ville, et rentre vainqueur à Carthagène, le 23 mai 1509, six jours seulement après avoir quitté les côtes d'Espagne (1).

Comme conseiller intime d'Isabelle, Ximenès prit part à tous les actes principaux de ce règne. Sur sa désignation étaient choisis les principaux évêques et magistrats. C'est lui qui eut l'idée de la réunion en un seul droit des impôts divers connus sous le nom d'*Alcabala*, bienfait immense pour le commerce et pour les peuples. Sans lui, il est probable que les propositions de Colomb n'auraient jamais été écoutées. Sa ferme volonté affranchit le pouvoir royal de la tyrannie des grands. Après la mort d'Isabelle (1504), il sut par sa fermeté ruiner les intrigues des grands, qui espéraient arracher des concessions au faible mari de Jeanne. Telle fut aussi la prudence du cardinal (il obtint le chapeau le 17 mai 1507), qu'il réussit non-seulement à réconcilier le beau-père et le gendre, mais à capter l'entière confiance de ce dernier jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après (1506). Lorsque Ferdinand mourut, dix ans plus tard (1516), il confia la régence des deux royaumes d'Aragon et de Castille, désormais réunis, au cardinal Ximenès. Il avait alors soixante-dix-neuf ans. Les intrigues de Bruxelles avaient réussi à placer à côté de lui, avec des pouvoirs égaux, Adrien d'Utrecht; mais l'ascendant de Ximenès l'emporta. Il l'employa aussitôt à assurer le trône à l'archiduc Charles, à l'exclusion de Ferdinand, son puîné, qui, élevé en Espagne, avait la faveur des grands et du peuple. Il manda auprès de lui ce prince sous prétexte de veiller à sa sécurité, et changea sans hésiter les officiers qui composaient sa maison. Quelques seigneurs lui demandant raison de ces actes d'autorité, Ximenès les conduisit sur un balcon, leur montra des détachements de sa garde, et après avoir ordonné une décharge d'artillerie : « Voilà, dit-il, la dernière raison des rois (*Hæc est ultima ratio regum*) » Puis, agitant avec sa main son cordon de Saint-François : « Cela me suffit, ajouta-t-il, pour mettre à la raison des sujets rebelles. » Tant de prudence et de dévouement furent au moment d'être rendus inutiles par le caprice de l'archiduc Charles, qui prétendit au titre de roi, du vivant

(1) On peut lire dans ses lettres réunies au Colegio mayor d'Alcala les obstacles que lui suscitèrent la jalousie du chef militaire, Pierre Navarro, et la duplicité de Ferdinand, qui écrivait à Navarro de retenir le *bonhomme en Afrique, afin d'user sa personne et son argent*.

de sa mère. Ximenès essaya des représentations; mais, les voyant inutiles, et redoutant les dangers d'une guerre civile, il concilia les prétentions du fils avec la dignité de la mère, et fit proclamer Charles roi, malgré la vive opposition des grands. Dans sa touchante sollicitude, il alla jusqu'à essayer de pénétrer les causes de la maladie de la reine; et, à l'admiration de toute la cour et de la nation entière, il parvint à persuader la malheureuse Jeanne de sortir de l'obscure retraite où elle se tenait obstinément renfermée, et à se montrer en public dans le costume convenable à sa dignité.

Nous résumerons les deux années de la régence de Ximenès en disant qu'il put offrir au jeune monarque, à son arrivée dans ses États, une noblesse obéissante, des peuples soumis, une armée réorganisée, une flotte puissante, un trésor allégé de sa dette, et possédant des ressources puissantes pour l'avenir. Charles récompensa le dévouement de son ministre en évitant de le rencontrer quand il entra en Espagne, et en se bornant à écrire qu'il le déchargeait des soins de la régence. Il craignait sans doute l'ascendant de cette âme que la vieillesse n'avait pu fléchir; d'ailleurs, ce n'était pas le compte de Chièvres et des autres conseillers flamands que Ximenès demeurât à la tête des affaires.

Ximenès mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, sans qu'il soit nécessaire d'expliquer cette mort par l'ingratitude de son jeune souverain.

Eug. Baret.

Robles, *Vida y hazañas del card. Ximenes*; Tolède, 1604, in-8°. — Flechier, *Hist. du card. Ximenès*; Paris, 1693, in-4° — Castro, *De vita F. Ximenii*; Francfort, 1581, in-fol. — *Hist. du card. Ximenès*; Paris, 1631, in-8°. — Baudier, *Hist. de l'administr. du card. Ximenes*; Paris, 1635, in-4°. — Mendoza, *Vida de Ximenes*; Palerme, 1653, in-fol. — *Panegyricos del card. de Cisneros*; Rome, 1654, in-4°. — Marsollier, *Hist. du ministère du card. de Ximenès*; Toulouse, 1694. — *Marsollier decouvert et confondu dans ses contradictions ecrivant l'histoire du card. Ximenès*; s. l. (Paris), 1708, in-12. — Richard, *Parallèle du card. Ximenès et du card. de Richelieu*; Trévoux, 1704, in-12. — *Hist. von dem Staatsministerio des card. Ximenes*; Hambourg, 1719, in-8°. — *Don F. Ximenes*; Leipzig, 1796, in-8°. — Barret, *Life of card. Ximenes*; Londres, 1813, in-8°. — Hefele, *Der Card. Ximenes*; Tubingue, 1844, in 8°; trad. en français, Paris, 1856, in-8°. — Havemann, *F. Ximenes*; Gœttingue, 1848, in-8°. — E. Arnao, *Elogio hist. del card. Ximenes*, dans les *Mem. de l'Acad. d hist. de Madrid*, t. IV. — Prescott, *Hist. de Ferdinand et d'Isabelle*. — Robertson, *Hist. du règne de Charles-Quint*. — *Revue des deux mondes*, 13 mai 1841.

XIMENÈS (*Lionardo*), géomètre et astronome italien, né le 27 décembre 1716, à Trapani, mort le 3 mai 1786, à Florence. D'une famille noble originaire d'Espagne, il entra chez les jésuites, professa pendant quelques années la rhétorique et la philosophie en Sicile, puis il enseigna la littérature à Florence et à Sienne, et fut appelé à la chaire de théologie au collége de la Sapienza. Désigné par ses supérieurs pour enseigner les mathématiques aux enfants du marquis V. Riccardi, de Florence, il se livra avec succès à cette étude. Ses premières publications lui valurent le titre de mathématicien de l'empereur et la chaire de géographie à l'Académie de Florence. On s'occupait beaucoup à cette époque des moyens de prévenir les ravages causés par les débordements du Pô et de ses affluents. Ximenès étudia cette question à son tour: il dressa des plans et les appuya de notes explicatives où il développait ses vues avec tant de force et de vivacité que l'empereur le désigna pour régler le différend qui s'était élevé entre l'État de Lucques et la Toscane. Son opinion fit dès lors autorité en Italie; de toutes parts on lui demandait des conseils. Le pape s'adressa à lui pour le desséchement des marais Pontins et la régularisation du Reno; les Vénitiens le consultèrent sur la Brenta; les Génois sur la construction d'aqueducs, de ponts et de routes. Nommé inspecteur du grand-duc Léopold, il présida à la construction de divers ouvrages qui ont perdu de leur importance depuis ceux qu'a nécessités l'établissement des chemins de fer. Il était associé des Académies des sciences de Paris et de Saint-Pétersbourg. Il mourut d'apoplexie, instituant par son testament une chaire d'astronomie et une chaire d'hydraulique qui devaient être remplies par des religieux piaristes, auxquels il laissa sa bibliothèque et son cabinet, à la condition de les remettre aux jésuites dans le cas où cet ordre serait rétabli en Toscane. Ses manuscrits passèrent entre les mains de G.-B. Nelli, qui possédait déjà ceux de Galilée. Nous citerons de Ximenès les écrits suivants : *Notizia de' tempi*; Florence, 1751, in-8° : cet almanach ne fut continué que pour 1752 et 1753; — *Primi elementi della geometria piana*; Venise, 1751, in-8°; — *Dissertazione meccanica di due stromenti che posson servire alla giusta stima del viaggio maritimo, e della velocità dell' acque e de' venti*; Florence, 1752, in-8°; — *De maris æstu, ac præsertim de viribus lunæ solisque mari moventibus*; ibid., 1755, in 4°; — *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino lib. IV*; ibid., 1757, gr. in-4° : cet ouvrage est précédé d'une histoire de l'astronomie en Toscane, et contient une foule d'observations curieuses sur l'astronomie, la physique et l'architecture; — *Osservazioni del passaggio di Venere*; ibid., 1761, in-4°; — *Dissertazione intorno alle osservazioni solstiziali del* 1775; Livourne, 1776, in-4°. L'auteur y donne quelques corrections à son traité *Del vecchio gnomone*, et trouve que la diminution séculaire de l'obliquité de l'écliptique est d'environ 35'', et non 50'', ainsi que le supposaient la plupart des astronomes; — *Nuove sperienze idrauliche fatte ne' canali e ne' fiumi per verificarne le principali leggi e fenomeni delle acque correnti*; Sienne, 1780, in-4° : de l'avis de Montucla, cet ouvrage contient ce qu'il y a de meilleur sur l'hydrau-

lique; — *Teoria e pratica delle resistenze de' solidi ne' loro attriti*; Pise et Florence, 1782, 2 vol. in-4°; — *Raccolta di perizie ed opuscoli idraulici*; Florence, 1781-86, t. I et II, in-4°; fig. S. R.

Elogio del P. L. Ximenès, dans le *Giornale di Pisa*, t. LXIV, 91, et dans les *Memorie della Societa italiana*, 1790. — *Supplem. biblioth. Soc. Jesu*, p. 284 et suiv. — Montucla, *Hist. des mathém.*, t. III.— Lalande, *Bibliogr. astronom.*

XIMÉNÈS (1) (*Augustin-Marie*, marquis DE), littérateur français, né le 26 février 1726, à Paris, où il est mort, le 31 mai 1817. Sa famille était originaire d'Aragon. Il embrassa l'état militaire, et, après Fontenoy, devint mestre de camp (1745); mais aussitôt que la mort de son père le laissa libre de suivre ses penchants, il quitta l'armée (1746), et vint à Paris, dans l'intention de se mêler au monde des lettres, des théâtres et des cafés. Il fit des vers médiocres, joua aux échecs, fréquenta les coulisses, et eut des intrigues avec les actrices à la mode, entre autres avec Mlle Clairon. Sa liaison avec Voltaire fut plus utile au désir qu'il avait de briller, et lui créa des relations parmi les écrivains. Il osa même aborder la scène, et se fit illusion jusqu'à porter ses prétentions sur la muse tragique. Ses insuccès, les railleries auxquelles il était en butte, ne le guérissaient pas de la rage de versifier; il acceptait même avec si peu d'humeur les traits les plus mordants, que l'on pourrait douter qu'il les comprît. La rigueur de Voltaire lui fut sensible. Il avait dérobé un manuscrit informe de Voltaire, l'*Histoire de la guerre de* 1741, et le publia sans en demander la permission de l'auteur, qui enjoignit à Ximenès de quitter les Délices où il vivait auprès de Mme Denis, dont on le disait l'amant. Le marquis fit tout pour être pardonné; il ne rentra en grâce que six ans après, à la condition qu'il signerait les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* (1761); la première porte en effet la signature Ximenès. Dès 1754, Ximenès s'était présenté à l'Académie française; il poursuivit ses tentatives infructueuses jusqu'en 1804. Rien ne le dérangeait de ses vaines occupations littéraires; il était toujours prêt à publier des vers de circonstance : sous la République, il prenait le titre de *doyen des poëtes sans-culottes*, et plus tard mettait ses rimes au service des théophilanthropes; il versifia pour l'empire et eut une pension; il versifia pour le rétablissement des Bourbons, et eut la croix de Saint-Louis. Il vécut jusqu'à sa quatre-vingt-douzième année, sans avoir jamais rien changé à ses habitudes. Ximenès était chevalier non profès de l'ordre de Malte, ce qui n'était point un obstacle à ce qu'il se mariât, et il épousa, en 1768, Angélique-Honorée Jourdan de Marseille, qui mourut à Paris, en 1825. Il a fait jouer trois tragédies, deux au Théâtre-Français, *Épicharis* (2 janv. 1753), *Amalazonte* (30 mai 1754), et une sur le théâtre de Lyon, *Don Carlos* (5 mai 1761). Ses autres ouvrages sont : *Programme de Sélim, tragédie*; Paris, 1748, in-12; — *Lettre sur la tragédie d'Oreste*; Paris, 1750, in-12; — *Les Lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leur progrès*; Paris, 1750, 1755, in-8°; — *Lettre à Rousseau sur l'effet moral du théâtre*; Paris, 1758, in-8°; — *Lettres portugaises en vers libres*, par *Mlle d'Ol.*; Paris, 1759, in-12; — *César au sénat romain*, poëme; Paris, 1759, in-8°; — *Essai de quelques genres divers de poésie*; Paris, s. d. (1761), in-8°; — *Examen impartial des meilleures tragédies de Racine*; Paris, 1768, in-8°; — *Poëme sur l'amour des lettres*; Paris, 1771, in-8°; — *Aux mânes de Voltaire*; Paris, 1779, in-8°, réimpr. en 1784; — *Influence de Boileau sur l'esprit de son siècle*; Paris, 1787, in-8°: — *Mon testament, en vers et en prose*; Paris, 1787, in-8°; — *Codicille d'un vieillard, ou Poésies nouvelles*; Paris, 1792, in-8°; — Nunc dimittis *d'un vieillard*; Paris, 1810, in-4°. Il a donné deux éditions d'une partie de ses écrits sous le titre d'*Œuvres* (Paris, 1772, in-8°), et de *Choix de poésies anciennes et inédites* (ibid., 1806, in-8°). Il a collaboré au *Journal encyclopédique*, au *Journal de Paris*, au *Moniteur*, à *la Décade*, etc. J. M.

Parfaict, *Dict. des théâtres*, addit. et correct., t. VI — Voltaire, Grimm, *Corresp.* — Bachaumont, *Mémoires secrets*. — Palissot, *Mém. de littér.* — Querard, *France littéraire*.

XIMENÈS. *Voy.* CARMONA.

XIPHILIN (*Jean*), Ἰωάννης ὁ Ξιφιλῖνος, patriarche de Constantinople, mort le 2 août 1075. Il appartenait à une famille noble de Trébisonde. De moine au mont Olympe, il devint sénateur à Constantinople, et fut élu patriarche le 12 janvier 1064. Si son savoir paraît digne d'éloges, il n'en est pas de même de son caractère. Voici un trait qui peint sa duplicité. Après avoir juré de ne jamais permettre qu'Eudoxie, veuve de Constantin X, se remariât, il sollicita le premier les sénateurs qui s'étaient engagés comme lui à violer leur serment. L'impératrice avait en effet promis d'épouser le neveu du patriarche; mais à peine munie de l'acte nécessaire à ses secondes noces, elle plaça sur le trône Romain Diogène (1067). Xiphilin a écrit sur des matières ecclésiastiques quelques constitutions, reproduites dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius, et des sermons publiés avec ceux de saint Basile par C.-F. Matthæi (Moscou, 1775, in-4°).

XIPHILIN (*Jean*), neveu du précédent, était moine dans un couvent de Constantinople, où il a probablement passé sa vie. Il est connu pour avoir fait, sur l'ordre de l'empereur Michel VII,

(1) On prononçait ce nom en français, *Chimène*. — Son aïeul, *Joseph*, comte de Ximenès, prit, en 1687, du service en France, devint lieutenant général, et mourut en 1708. Son père, *Augustin*, marquis de Ximenès, mourut maréchal de camp, en 1746.

un *Abrégé* des XLV derniers livres de Dion Cassius, qui comprennent l'histoire romaine depuis les temps de César et de Pompée jusqu'au règne d'Alexandre, fils de Mammée. Il n'a point conservé la division primitive en livres; de plus, il a omis les noms des consuls, et s'est souvent permis de corriger l'original, d'une façon qui n'est pas toujours heureuse. On peut s'assurer des lacunes et des omissions considérables de cette compilation, en la rapprochant de celle de Zonaras, qui rapporte beaucoup de passages de Dion Cassius laissés de côté par Xiphilin. L'*Abrégé* de ce dernier a eu pour premier éditeur Robert Estienne (Paris, 1551, in-4°), qui y a joint la version latine de Guill. Blanc; il a été réimpr. à Paris, 1592, in-fol., et depuis avec Dion Cassius. En français il a été trad. par Bois-Guilbert (Paris, 1674, 2 vol. in-12), et par le président Cousin (ibid., 1678, in-4°, et 1686, 2 vol. in-12).

Cave, *Hist. litt.* — Freytag, *Appar. litt.*, t. II.

XYLANDER. *Voy.* HOLTZMAN.



Y

YACOUB (*Ibn-Leitzs*), fondateur de la dynastie des Soffarides, mort en juin 879, naquit dans la province de Seistan, où son père exerçait la profession de chaudronnier, qui fut aussi la sienne, d'où le surnom d'*al Soffar*, que lui donnèrent ses contemporains. Dès son jeune âge il montra un esprit entreprenant, une volonté énergique et l'amour du commandement. Il préluda à son rôle de conquérant par celui de bandit, et devint avec ses frères la terreur de la contrée, quoiqu'il mêlât au brigandage des sentiments de générosité. Un certain Salih, ayant usurpé le gouvernement de la province, réclama le secours d'Yacoub pour repousser les agressions des Tahérites. Il se distingua tellement dans cette guerre (852) que, Salih étant mort, son frère et successeur, Darham, le mit à la tête de son armée. En 862 ce dernier quitta le pouvoir de bon gré ou de force, on ne sait, et Yacoub prit sa place, après avoir reçu l'investiture de la cour de Bagdad. A partir de ce jour, il déploya une activité infatigable, vaillant, donnant l'exemple de la sobriété et des habitudes simples. Le calife croyait avoir désarmé l'ambition de Yacoub; mais celui-ci, après avoir triomphé dans ses États de quelques complots dirigés contre lui, résolut d'enlever encore quelques lambeaux à l'empire. Le calife, effrayé d'une nouvelle invasion des Soffarides dans le Farsistan, lui abandonna Balkh avec des territoires considérables. Ce fut un acheminement vers d'autres conquêtes; après avoir augmenté son armée, il s'avança vers l'est et soumit les princes de Caboul et de Rokhadje (870). Dans la même année, il prit Hérat, et s'avança contre Nischapour, capitale du Khorassan. L'émir Mohammed, dernier rejeton de la famille de Taher, fut constamment battu, et tomba au pouvoir de son ennemi, qui le retint captif (873). La domination des Tahérites disparut, et fut remplacée par celle des Soffarides. En 874 Yacoub conquit le Tabaristan; mais, à la suite de pluies torrentielles et de maladies épidémiques, il fut obligé de ramener dans le Khorassan son armée, diminuée de 40,000 hommes environ. Le calife Motamed crut avoir trouvé l'occasion de renverser Yacoub, et excita tous les princes de son empire à tourner leurs efforts contre lui. Les Soffarides, attaqués par une multitude d'ennemis, évacuèrent Balkh et une partie de leurs conquêtes (875). Yacoub, pour relever le prestige de son nom, se jeta sur le Farsistan, et, à la suite d'une grande victoire où périt le souverain du pays, il s'en empara. Croyant alors sa puissance suffisamment raffermie, il s'avança vers Bagdad, rêvant d'établir sur les ruines du califat la domination des Soffarides dans toute l'Asie occidentale. Motamed essaya de le désarmer par l'offre du Khorassan, du Farsistan et du Tabaristan; il fut inflexible. Il lui en coûta cher; car en 876 il perdit contre les Abassides une grande bataille, et fut obligé de s'éloigner criblé de blessures, abandonnant son camp au vainqueur. Il leva une nouvelle armée, et il combattait contre Bagdad, lorsqu'en route il mourut de maladie. La domination des Soffarides, qui passa aux mains de son frère Amrou, ne devait pas lui survivre longtemps. « Les auteurs persans, dit M. Dubeux, s'accordent tous à louer les vertus et le grand caractère de ce chef; mais leur témoignage doit nous paraître suspect. En effet, Yacoub, sectateur d'Ali, porta une atteinte terrible à la puissance des califes sunnites. Cette conduite doit avoir influé beaucoup sur le jugement que portent de lui ses compatriotes. »

Malcolm, *Hist. of Persia*. — Dubeux, *La Perse*.

YACOUB Ier. *Voy.* MANSOUR.

YACOUB II AL-MANSOUR-BILLAH (*Abou-Yousouf*), roi de Maroc, né vers 1209, mort le 20 mars 1286, à Algesiras, fut le cinquième et le plus illustre prince de la famille des Merinides. Il avait près de cinquante ans lorsqu'il succéda à son frère Abou-Bekr sur le trône de Fez (1258). Après avoir repris la ville de Salé sur les chrétiens (1260), il continua la guerre commencée par ses prédécesseurs contre les Almohades, et mit le siége devant Maroc. Il avait pour auxiliaire la puissante et nombreuse tribu des Zenatas, à laquelle il appartenait du côté de sa mère. Ayant entraîné par une ruse habile le sultan Abou-Dabbous sur un champ de bataille désavantageux, il le défit complétement (8 sept. 1269), et entra en vainqueur dans la capitale de la Mauritanie, qui se soumit tout entière à ses armes. La modération de son gouvernement, ses efforts pour assurer le repos et le bonheur de ses sujets, contribuèrent autant que ses victoires à le faire considérer comme le véritable représentant de l'islamisme dans l'Occident. Aussi ce fut à lui que s'adressa le roi de Grenade pour obtenir un appui contre la puissance envahissante des souverains chrétiens d'Espagne. Il commença par s'emparer de Tan-

ger, afin de s'assurer le libre passage dans la péninsule; puis il y débarqua avec cinquante mille fantassins et dix-sept mille cavaliers (1275), et s'avança sans résistance jusqu'aux bords du Guadalquivir. Nuño de Lara, gouverneur d'Andalousie, attaqua l'envahisseur avec des troupes de beaucoup inférieures en nombre; à la bataille d'Ecija, il resta sur le terrain ainsi que dix-huit mille des siens, dit-on, morts, blessés ou prisonniers (8 sept. 1275). Yacoub continua sa marche victorieuse; mais les contrées qu'il avait ravagées sans pitié ne pouvaient plus faire subsister son armée, et il n'avait plus d'illusions sur l'incurable faiblesse des musulmans d'Espagne; découragé par ce qu'il voyait, et craignant de voir son passage intercepté, il signa une trêve de deux ans avec Alphonse X, roi de Castille, et quitta l'Espagne après un séjour de six mois. Il n'avait cependant pas renoncé à la conquérir, et après avoir consacré quelque temps en Afrique à réprimer des révoltes et à surveiller la construction de Fez, dont il voulait faire une ville splendide, il repassa le détroit en 1277. Cette nouvelle expédition fut marquée par la victoire de Séville (13 août), par la prise d'Alcala et de quelques autres villes. Il obtint ensuite du wali de Malaga, ennemi du roi de Grenade, la cession de cette cité, qui devait être la base de ses opérations contre les chrétiens et les musulmans à la fois. Cette ambition effraya tout le monde. A peine était-il arrivé en Afrique qu'il apprit que Malaga était tombé aux mains du roi de Grenade et qu'Alphonse X assiégeait Algésiras. En attendant qu'il pût quitter l'Afrique, il envoya à sa place son fils Yousouf, qui dégagea Algésiras à la suite d'une éclatante victoire navale gagnée sur la flotte chrétienne, le 23 juillet 1279. Yacoub engagea alors le roi de Grenade à terminer une rivalité compromettante et à joindre ses efforts aux siens contre l'ennemi commun; mais celui-ci, qui le redoutait plus que les chrétiens, chercha au contraire à le retenir en Afrique en excitant contre lui son vieil ennemi, le roi de Tlemcen. Le prince Mérinide s'empressa de se débarrasser de cet adversaire, et après avoir remporté sur lui une victoire décisive (1281), revint à son rêve favori de conquérir l'Espagne. Les circonstances étaient propices : l'infant don Sanche s'était révolté contre son père Alphonse X et avait fait alliance avec le roi de Grenade. Le malheureux souverain de Castille se tourna dans sa détresse vers Yacoub, qui venait de débarquer à Algésiras, et eut une entrevue avec lui à Zahra. Le roi de Maroc lui promit son appui, et de concert avec lui assiégea don Sanche dans Cordoue; mais il échoua et fut forcé d'abandonner son entreprise à l'approche du roi de Grenade, qui venait au secours de son allié. Yacoub reparut une troisième fois en Espagne (1285), et y renouvela ses ravages accoutumés. Ce fut dans cette campagne qu'il mourut, à l'âge d'environ soixante-dix-sept ans, laissant d'immenses États à Yousouf, son fils.

YACOUT (1) (*Abou-Abd-ullah*), géographe arabe, né vers 1178, en Grèce, mort en août 1227, à Alep. Encore enfant, il fut vendu comme esclave à un négociant de Bagdad, qui lui fit donner quelque éducation. Plus tard il lui confia la direction d'une partie de ses affaires commerciales. Yacout entreprit plusieurs voyages dans les pays voisins, et montra un tel dévouement aux intérêts de son maître que celui-ci lui rendit la liberté. Il fit alors le négoce pour son propre compte, et s'occupa particulièrement du trafic des livres. Depuis 1216 il parcourut plusieurs des contrées de l'Asie, fut surpris dans le Khorwarezm par l'invasion des Tartares (1219), qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, et s'avança jusqu'aux confins de l'Inde. Malgré une vie si agitée, Yacout ne cessa jamais de cultiver les lettres, et il a laissé plusieurs ouvrages arabes qui prouvent sa vaste érudition. Nous citerons les suivants : *Irschad el-alibba* (Manuel des lettrés), 4 vol. : c'est une sorte d'histoire littéraire avec des extraits et des notices biographiques; — *Moaddschem el-Schoara* (Dictionnaire des poëtes); — *Moaddschem el-odaba* (Dictionnaire des philologues); — *Moaddschem el-boldan* (Dictionnaire de géographie) : il est très-rare, et on n'en connaît que trois exemplaires; un abrégé fort utile, et attribué à Sojuti ou à Safi-ed-din, a été publié par les soins de MM. Juynboll et Gaul (Leyde, 1849-61, 9 livr. et suppl.), et trad. en français par M. Barbier de Meynard (Paris, 1861, in-8°); — *Muctedheb* (Généalogie des Arabes); — *Kitab el-dowal* (Histoire des dynasties arabes).

Fræhn, *Ibn Fosslan's und anderer Araber Berichte über die Russen ælterer Zeit*; Saint-Pétersbourg, 18[illegible], in-4°. — Ibn-Khallikan, *Vie de Yakout*, trad. par Hamaker, dans son *Specimen catalogi bibl. Acad. Lugd.-Batavæ*; Leyde, 1820, in-4°. — Rossi, *Dizion. degli autori arabi*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

YAHIA BEN GAMIA, capitaine almoravide, mort en décembre 1148, à Grenade. Il était gouverneur de Valence lorsque Alfonse Ier, roi d'Aragon, mit le siége devant la ville forte de Fraga; réunissant alors les troupes d'Andalousie et de Valence, il marcha au secours des assiégés, et remporta sur les chrétiens une victoire complète (7 juill. 1134). Sa réputation d'habileté et de courage grandit encore lorsque Tachfin, roi des Almoravides, lui eut confié le gouvernement de l'Espagne (1143). De tous côtés, les chrétiens, mettant à profit l'éloignement de Tachfin, s'insurgèrent pour secouer le joug des Almoravides. Ben Gamia, réduit à ses propres forces, demanda l'alliance d'Alfonse VII, roi de Castille. Avec les troupes qu'il en reçut, il assiégea Cordoue, dont il se rendit maître; mais en même temps il perdit Séville, où entra l'armée des Almohades, qui venait de débarquer en Espagne (1146). Alphonse VII, payé par la possession de

(1) Ce nom dérive du grec [illegible].

Baeza du secours qu'il avait prêté aux Almoravides, rappela ses troupes, et Ben Gamia essaya de lutter seul contre la puissance croissante de ses ennemis. D'abord il tint la campagne, puis, forcé de s'enfermer dans Cordoue, il soutint le siége jusqu'au moment où, jugeant impossible une longue défense, il s'échappa la nuit avec l'élite des siens (1148). Réfugié dans Grenade, il eut encore recours à Alfonse VIII, qui lui fournit un corps de cavalerie. Peu après, une bataille eut lieu sous les murs de la ville; Ben Gamia y périt, percé de plusieurs coups de lance.

Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne.* — Mariana, *Hist. de España.*

YAHIA. *Voy.* BUHAHYLYHA.

YART (*Antoine*), littérateur français, né le 15 décembre 1709, à Rouen, mort en 1791, au Saussay (Seine-Inférieure). Il occupa d'abord la cure de Saint-Martin du Vivier, puis celle du Saussay, toutes deux voisines de Rouen. Homme aimable et instruit, il cultiva avec quelque succès la littérature et la poésie, et fournit divers mémoires intéressants aux Académies de Caen et de Rouen, dont il était membre. On a de lui : *Idée de la poésie anglaise;* Paris, 1749-71, 8 vol. in-12 : il fut un des premiers qui essayèrent de faire connaître au public français les beautés de la littérature anglaise; mais sa traduction n'est pas exempte de reproches, surtout au point de vue de la fidélité; — *Mémoire concernant la translation des fêtes aux dimanches;* Philadelphie (Rouen), 1765, in-12 : écrit anonyme plein de bon sens et de douce ironie. L'abbé Yart a aussi travaillé au *Mercure.*

Guilbert, *Mém. biogr. sur la Seine-Inf.*, t. II. — Du Haillet, *Précis des travaux de l'Acad. de Rouen*, t. V.

YBERVILLE (D'). *Voy.* LEMOYNE.

YELVERTON (Sir *Henry*), jurisconsulte anglais, né le 5 juillet 1562, à Islington (comté de Northampton), mort le 24 janvier 1630, à Londres. Renommé pour sa connaissance profonde des lois municipales de l'Angleterre, il dut à la protection du comte de Somerset les fonctions de *solicitor general* et l'honneur de la chevalerie (1613). Moins bien vu de Buckingham, ou peut-être moins souple envers ce nouveau favori, il encourut son inimitié : accusé d'actes illégaux devant la chambre étoilée, il fut condamné à la perte de sa charge, à une forte amende et à la prison. Appelé un peu plus tard à comparaître devant la chambre haute, il tint contre le roi et ses favoris un langage si hardi qu'on prononça contre lui une nouvelle amende de 15,000 livres. S'étant réconcilié avec Buckingham, il siégea à la cour du Banc du roi, puis à celle des plaids communs. On a de lui : *Reports of special cases in the king's Bench from Elizabeth to James I;* Londres, 1735, in-fol. : l'original avait paru en français, 1661 et 1674; — *The rights of the people concerning impositions;* Londres, 1679, in-4°.

Wood, *Athenæ oxon.* — Foss, *Judges of England.*

YENNES (D'). *Voy.* BAUME (LA).

YEPES (*Antonio* DE), historien espagnol, né à Yepes (Nouvelle-Castille), mort avant 1621. Il appartenait à la congrégation des bénédictins de Valladolid, se distingua par son érudition, et fut nommé historiographe de son ordre. De nombreux voyages qu'il fit lui servirent à rassembler de précieux documents historiques qu'il sut mettre habilement en œuvre dans sa *Coronica general de la orden de S.-Benito.* Cet important recueil, divisé en sept parties, parut à Pampelune et à Valladolid de 1609 à 1621, 7 vol. in-fol. Il ne s'étend que jusqu'au douzième siècle, et a été traduit en latin, sous forme d'abrégé, par Bucelin, et en français dans son intégrité par Martin Rethelois, 1647-84, 7 vol. in-fol.

Antonio, *Bibl. hispana nova.*

YERMAK. *Voy.* JERMAK.

YERMOLOF. *Voy.* JERMOLOF.

YEZDEDJERD Ier, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, mort en 420 après J.-C. Fils de Sapor III, il succéda en 399 à son frère Varanes IV, et se maintint en bonne intelligence avec l'empire romain. A l'avénement de Théodose II, il lui écrivit une lettre pleine d'affection, conclut une trêve pour cent ans, et lui envoya un eunuque grec nommé Antiochus pour l'instruire dans les lettres. Cette bienveillance d'un prince qui semblait être l'ennemi naturel de l'empire donna lieu sans doute à une fable célèbre, rapportée par Procope, et qui présente Yezdedjerd comme le tuteur désigné par Arcadius mourant pour son fils. Bien qu'élevé dans la religion des mages, il se montra d'abord favorable aux chrétiens; mais, l'évêque Abdas ayant détruit un temple à Suze et s'étant refusé à le rebâtir, il fut mis à mort par ordre du roi. Ce prince périt des suites d'une chute de cheval, et eut *Varanes V*, son fils, pour successeur.

YEZDEDJERD II, roi de Perse, petit-fils du précédent, mort en 458. Il succéda en 441 à Varanes V, son père, et fut comme lui d'un caractère généreux et brave. Dès son avénement il envahit l'Arménie, et se rencontra au delà du Tigre avec l'armée d'Anatolius, général de Théodose; mais à la demande de ce dernier, il consentit à repasser la frontière, et conclut la paix moyennant le partage de l'Arménie entre les deux empires. La partie qui fut alors cédée aux Perses prit le nom de *Persarménie.* Yezdedjerd, qui avait publié des édits cruels contre les chrétiens, fit en même temps cesser la persécution; elle n'en continua pas moins toutefois d'une façon indirecte. Les chrétiens furent en butte à toutes sortes de vexations, surtout dans l'Arménie, qui ne fut jamais complétement soumise. Yezdedjerd eut aussi à repousser les continuelles attaques des Huns, et afin de les contenir plus sûrement, il fit construire une grande forteresse dans le lieu où est aujourd'hui la ville de Derwent. *Hormisdas III*, son fils, lui succéda.

...DJERD III, roi de Perse, né en 617, ... 651. Il était fils de Schakariar et petit-... Khosroès II. Après la mort de ce grand ...), la monarchie persane était tombée en ...tion; aucun des sept princes qui lui suc-... n'eut assez de talents ou de force pour ... les conquêtes des Arabes ou mettre fin ...ordes civiles. Yezdedjerd n'y réussit pas ...ge. Lorsqu'il fut proclamé roi, il avait ... ans (16 juin 632); le règne de ses trois ...sseurs n'avait pas rempli l'espace d'une ... S'étant refusé à embrasser l'islamisme, ... Perse envahie par Khaled et par Mousa; ...nées furent battues à Cadesia (636) et ... autres lieux; ses villes fortes et ses capi-...mbèrent l'une après l'autre au pouvoir des ...ans; chassé de province en province, il ...éduit à implorer l'appui des Tartares et de ...eur de la Chine, dont il était allié (643). ...rt d'Omar lui donna quelque espérance ... il revint en Perse, et s'enferma dans Is-... l'ancienne Persépolis; mais à peine eut-...is l'arrivée du lieutenant d'Othman qu'il ... dans le Séistan, où il resta caché près ... années. En 651, il parvint à lever un ...e Turcs, et reparut dans le Khorassan. ... dans les environs de Merou, il fut trahi ... soldats, et mis à mort. En lui finit la ...cien royaume de Perse et la dynastie ...sanides. Il laissa un fils, *Perosès*, qui ...ndre du service en Chine, et deux filles, ... l'une à Hassan, fils d'Ali, l'autre à ...me I, fils d'Abou-Bekr.

...nnl, *Bibl. orientalis*. — Le Beau, *Hist. du ...are*, édit. de Saint-Martin, t. V, VI et XI. — ... *Hist. of Persia*. — Richter, *Hist.-kritischer ...über die Arsaciden und Sassaniden Dynastie*.

...ID Ier, second calife ommiade, né en ...ort en décembre 683, près d'Emèse. Il ... en 680 à Moawiah, son père, qui avait ...rté le siége de l'empire à Damas. Les ...es qui dans les dernières années avaient ...les conquêtes des musulmans se ravivè-...ec une nouvelle énergie; elles furent en-...es par le caractère du souverain, avare, ...rant, qui froissait les convictions de ses ...n buvant publiquement du vin, vivait au ...es danseuses, des chiens et des eunuques. ... second fils d'Ali, lui disputa le trône; ... dans les plaines de Kerbelah par un gros ...lerie, il périt en combattant. Un autre ...ant le remplaça. Abdallah, fils de Zobéir, ...t de la haine mortelle des schiites contre ...niades, les rallia autour de lui, et se fit ...er calife par les habitants de la Mecque ...édine (681). Les deux villes rebelles fu-...aillies par les armées de Yezid. Après ...istance de trois mois, Médine, aban-...à elle-même, succomba, et les sunnites, ... épouvanter leurs adversaires par un ... terrible, passèrent tous les habitants ...e l'épée ou les réduisirent en esclavage, ...ption des descendants d'Ali. La Mecque était menacée de la même destinée : déjà une partie du temple de la Kaaba était en ruines, lorsque la nouvelle de la mort d'Yezid fit partir précipitamment l'armée assiégeante. Le calife eut pour successeur *Moawiah II*, son fils.

Aboulfeda, *Annales moslemici*. — N. des Vergers, *l'Arabie*.

YEZID II (*Abou-Khaled*), neuvième calife ommiade, né en 684, mort en février 724, à Damas. Petit-fils de Yezid Ier et fils d'Abd-el Melek, il succéda en 720 à son cousin Omar II. Il apporta sur le trône un caractère indolent, l'amour des voluptés, des passions effrénées, et persécuta avec violence les schiites et les chrétiens. Son règne fut troublé par des révoltes dont l'habileté de son frère Moslemah et de son neveu Abbas le fit triompher. Il mourut du désespoir d'avoir causé involontairement la mort de la plus chérie de ses femmes. Hescham, son frère, lui succéda.

Noel des Vergers, *l'Arabie*, dans l'*Univ. pitt.*

YEZID III, douzième calife ommiade, né en 701, mort le 30 septembre 744, à Damas. Fils de Walid Ier, et appelé à succéder à son cousin Walid II, que ses vices et ses excès avaient rendu odieux, il le fit assassiner, et parvint au pouvoir suprême (16 avril 744). Le soulèvement de la Palestine et de l'Arménie fut l'événement le plus saillant de ce règne de cinq mois et demi. Yezid mourut de la peste, et eut pour successeur Ibrahim son frère.

YEZID. *Voy.* MULEY.

YORCK (*Jean-David-Louis*), comte DE WARTENBURG, général prussien, né le 26 septembre 1759, à Kœnigsberg, mort le 4 octobre 1830, à Klein Œls (Silésie). Il appartenait à une vieille famille anglaise établie en Poméranie. Il entra à treize ans dans l'armée prussienne, puis il la quitta, à la suite d'un duel qui lui avait valu un emprisonnement, pour passer au service de la Hollande (1782). On l'envoya aux colonies des Indes orientales (1783-1784), où il gagna le grade de capitaine, qu'il conserva en rentrant dans l'armée prussienne. Les campagnes contre la France ne lui fournirent que de médiocres occasions de se distinguer. Sa réputation date de la guerre de 1806, si désastreuse pour la Prusse. Nommé colonel de cavalerie en 1803, il servit avec son régiment sous les ordres du duc de Saxe-Weimar, et couvrit avec beaucoup d'habileté et de résolution la retraite au delà de l'Elbe. Le corps dont il faisait partie se joignit ensuite à celui de Blücher, fut cerné dans Lubeck, et capitula des derniers (7 nov. 1806). Yorck fut nommé major général en 1807, commandant de la division de la Prusse occidentale en 1808, et inspecteur de toutes les troupes légères en 1810. Il était dès lors une des espérances du parti national, bien qu'il eût évité de se lier à la fameuse association du *Tugend-Bund*. Ce parti obtint qu'il eût le commandement en second du corps d'armée que la Prusse mettait au service de

Baeza du secours qu'il avait prêté aux Almoravides, rappela ses troupes, et Ben Gamia essaya de lutter seul contre la puissance croissante de ses ennemis. D'abord il tint la campagne, puis, forcé de s'enfermer dans Cordoue, il soutint le siége jusqu'au moment où, jugeant impossible une longue défense, il s'échappa la nuit avec l'élite des siens (1148). Réfugié dans Grenade, il eut encore recours à Alfonse VIII, qui lui fournit un corps de cavalerie. Peu après, une bataille eut lieu sous les murs de la ville; Ben Gamia y périt, percé de plusieurs coups de lance.

Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne.* — Mariana, *Hist. de España.*

YAHIA. *Voy.* BUHAHYLYHA.

YART (*Antoine*), littérateur français, né le 15 décembre 1709, à Rouen, mort en 1791, au Saussay (Seine-Inférieure). Il occupa d'abord la cure de Saint-Martin du Vivier, puis celle du Saussay, toutes deux voisines de Rouen. Homme aimable et instruit, il cultiva avec quelque succès la littérature et la poésie, et fournit divers mémoires intéressants aux Académies de Caen et de Rouen, dont il était membre. On a de lui : *Idée de la poésie anglaise ;* Paris, 1749-71, 8 vol. in-12 : il fut un des premiers qui essayèrent de faire connaître au public français les beautés de la littérature angloise; mais sa traduction n'est pas exempte de reproches, surtout au point de vue de la fidélité; — *Mémoire concernant la translation des fêtes aux dimanches ;* Philadelphie (Rouen), 1765, in-12 : écrit anonyme plein de bon sens et de douce ironie. L'abbé Yart a aussi travaillé au *Mercure.*

Guilbert, *Mem. biogr. sur la Seine-Inf.*, t. II. — Du Hallet, *Précis des travaux de l'Acad. de Rouen*, t. V.

YBERVILLE (D'). *Voy.* LEMOYNE.

YELVERTON (Sir *Henry*), jurisconsulte anglais, né le 5 juillet 1562, à Islington (comté de Northampton), mort le 24 janvier 1630, à Londres. Renommé pour sa connaissance profonde des lois municipales de l'Angleterre, il dut à la protection du comte de Somerset les fonctions de *solicitor general* et l'honneur de la chevalerie (1613). Moins bien vu de Buckingham, ou peut-être moins souple envers ce nouveau favori, il encourut son inimitié : accusé d'actes illégaux devant la chambre étoilée, il fut condamné à la perte de sa charge, à une forte amende et à la prison. Appelé un peu plus tard à comparaître devant la chambre haute, il tint contre le roi et ses favoris un langage si hardi qu'on prononça contre lui une nouvelle amende de 15,000 livres. S'étant réconcilié avec Buckingham, il siégea à la cour du Banc du roi, puis à celle des plaids communs. On a de lui : *Reports of special cases in the king's Bench from Elizabeth to James I;* Londres, 1735, in-fol. : l'original avait paru en français, 1661 et 1674 ; — *The rights of the people concerning impositions ;* Londres, 1679, in-4°.

Wood, *Athenæ oxon.* — Foss, *Judges of England.*

YENNES (D'). *Voy.* BAUME (LA).

YEPES (*Antonio* DE), historien espagnol, né à Yepes (Nouvelle-Castille), mort avant 1621. Il appartenait à la congrégation des bénédictins de Valladolid, se distingua par son érudition, et fut nommé historiographe de son ordre. De nombreux voyages qu'il fit lui servirent à rassembler de précieux documents historiques qu'il sut mettre habilement en œuvre dans sa *Coronica general de la orden de S.-Benito.* Cet important recueil, divisé en sept parties, parut à Pampelune et à Valladolid de 1609 à 1621, 7 vol. in-fol. Il ne s'étend que jusqu'au douzième siècle, et a été traduit en latin, sous forme d'abrégé, par Bucelin, et en français dans son intégrité par Martin Rethelois, 1647-84, 7 vol. in-fol.

Antonio, *Bibl. hispana nova.*

YERMAK. *Voy.* JERMAK.

YERMOLOF. *Voy.* JERMOLOF.

YEZDEDJERD Ier, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, mort en 420 après J.-C. Fils de Sapor III, il succéda en 399 à son frère Varanes IV, et se maintint en bonne intelligence avec l'empire romain. A l'avénement de Théodose II, il lui écrivit une lettre pleine d'affection, conclut une trêve pour cent ans, et lui envoya un eunuque grec nommé Antiochus pour l'instruire dans les lettres. Cette bienveillance d'un prince qui semblait être l'ennemi naturel de l'empire donna lieu sans doute à une fable célèbre, rapportée par Procope, et qui présente Yezdedjerd comme le tuteur désigné par Arcadius mourant pour son fils. Bien qu'élevé dans la religion des mages, il se montra d'abord favorable aux chrétiens; mais, l'évêque Abdas ayant détruit un temple à Suze et s'étant refusé à le rebâtir, il fut mis à mort par ordre du roi. Ce prince périt des suites d'une chute de cheval, et eut *Varanes V*, son fils, pour successeur.

YEZDEDJERD II, roi de Perse, petit-fils du précédent, mort en 458. Il succéda en 441 à Varanes V, son père, et fut comme lui d'un caractère généreux et brave. Dès son avénement il envahit l'Arménie, et se rencontra au delà du Tigre avec l'armée d'Anatolius, général de Théodose; mais à la demande de ce dernier, il consentit à repasser la frontière, et conclut la paix moyennant le partage de l'Arménie entre les deux empires. La partie qui fut alors cédée aux Perses prit le nom de *Persarménie.* Yezdedjerd, qui avait publié des édits cruels contre les chrétiens, fit en même temps cesser la persécution; elle n'en continua pas moins toutefois d'une façon indirecte. Les chrétiens furent en butte à toutes sortes de vexations, surtout dans l'Arménie, qui ne fut jamais complétement soumise. Yezdedjerd eut aussi à repousser les continuelles attaques des Huns, et afin de les contenir plus sûrement, il fit construire une grande forteresse dans le lieu où est aujourd'hui la ville de Derwent. *Hormisdas III*, son fils, lui succéda.

YEZDEDJERD III, roi de Perse, né en 617, mort en 651. Il était fils de Schakariar et petit-fils de Khosroès II. Après la mort de ce grand roi (628), la monarchie persane était tombée en dissolution; aucun des sept princes qui lui succédèrent n'eut assez de talents ou de force pour arrêter les conquêtes des Arabes ou mettre fin aux discordes civiles. Yezdedjerd n'y réussit pas davantage. Lorsqu'il fut proclamé roi, il avait quinze ans (16 juin 632); le règne de ses trois prédécesseurs n'avait pas rempli l'espace d'une année. S'étant refusé à embrasser l'islamisme, il vit la Perse envahie par Khaled et par Mousa; ses armées furent battues à Cadesia (636) et dans d'autres lieux; ses villes fortes et ses capitales tombèrent l'une après l'autre au pouvoir des musulmans; chassé de province en province, il en fut réduit à implorer l'appui des Tartares et de l'empereur de la Chine, dont il était allié (643). La mort d'Omar lui donna quelque espérance (645) : il revint en Perse, et s'enferma dans Istakhaz, l'ancienne Persépolis; mais à peine eut-il appris l'arrivée du lieutenant d'Othman qu'il s'enfuit dans le Séistan, où il resta caché près de cinq années. En 651, il parvint à lever un corps de Turcs, et reparut dans le Khorassan. Arrivé dans les environs de Merou, il fut trahi par ses soldats, et mis à mort. En lui finit à la fois l'ancien royaume de Perse et la dynastie des Sassanides. Il laissa un fils, *Perosès*, qui alla prendre du service en Chine, et deux filles, mariées l'une à Hassan, fils d'Ali, l'autre à Mohammed, fils d'Abou-Bekr.

Assemanni, *Bibl. orientalis*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. de Saint-Martin, t. V, VI et XI. — Malcolm, *Hist. of Persia*. — Richter, *Hist.-kritischer Versuch über die Arsaciden und Sassaniden Dynastie*.

YEZID Ier, second calife ommiade, né en 644, mort en décembre 683, près d'Émèse. Il succéda en 680 à Moawiah, son père, qui avait transporté le siége de l'empire à Damas. Les discordes qui dans les dernières années avaient arrêté les conquêtes des musulmans se ravivèrent avec une nouvelle énergie; elles furent encouragées par le caractère du souverain, avare, intempérant, qui froissait les convictions de ses sujets en buvant publiquement du vin, vivait au milieu des danseuses, des chiens et des eunuques. Hocein, second fils d'Ali, lui disputa le trône; surpris dans les plaines de Kerbelah par un gros de cavalerie, il périt en combattant. Un autre prétendant le remplaça. Abdallah, fils de Zobéir, profitant de la haine mortelle des schiites contre les Ommiades, les rallia autour de lui, et se fit proclamer calife par les habitants de la Mecque et de Médine (681). Les deux villes rebelles furent assaillies par les armées de Yezid. Après une résistance de trois mois, Médine, abandonnée à elle-même, succomba, et les sunnites, voulant épouvanter leurs adversaires par un exemple terrible, passèrent tous les habitants au fil de l'épée ou les réduisirent en esclavage, à l'exception des descendants d'Ali. La Mecque était menacée de la même destinée : déjà une partie du temple de la Kaaba était en ruines, lorsque la nouvelle de la mort d'Yezid fit partir précipitamment l'armée assiégeante. Le calife eut pour successeur *Moawiah II*, son fils.

Aboulfeda, *Annales moslemici*. — N. des Vergers, *l'Arabie*.

YEZID II (*Abou-Khaled*), neuvième calife ommiade, né en 684, mort en février 724, à Damas. Petit-fils de Yezid Ier et fils d'Abd-el Melek, il succéda en 720 à son cousin Omar II. Il apporta sur le trône un caractère indolent, l'amour des voluptés, des passions effrénées, et persécuta avec violence les schiites et les chrétiens. Son règne fut troublé par des révoltes dont l'habileté de son frère Moslemah et de son neveu Abbas le fit triompher. Il mourut du désespoir d'avoir causé involontairement la mort de la plus chérie de ses femmes. Hescham, son frère, lui succéda.

Noel des Vergers, *l'Arabie*, dans l'*Univ. pitt.*

YEZID III, douzième calife ommiade, né en 701, mort le 30 septembre 744, à Damas. Fils de Walid Ier, et appelé à succéder à son cousin Walid II, que ses vices et ses excès avaient rendu odieux, il le fit assassiner, et parvint au pouvoir suprême (16 avril 744). Le soulèvement de la Palestine et de l'Arménie fut l'événement le plus saillant de ce règne de cinq mois et demi. Yezid mourut de la peste, et eut pour successeur Ibrahim son frère.

YEZID. *Voy.* MULEY.

YORCK (*Jean-David-Louis*), comte DE WARTENBURG, général prussien, né le 26 septembre 1759, à Kœnigsberg, mort le 4 octobre 1830, à Klein Œls (Silésie). Il appartenait à une vieille famille anglaise établie en Poméranie. Il entra à treize ans dans l'armée prussienne, puis il la quitta, à la suite d'un duel qui lui avait valu un emprisonnement, pour passer au service de la Hollande (1782). On l'envoya aux colonies des Indes orientales (1783-1784), où il gagna le grade de capitaine, qu'il conserva en rentrant dans l'armée prussienne. Les campagnes contre la France ne lui fournirent que de médiocres occasions de se distinguer. Sa réputation date de la guerre de 1806, si désastreuse pour la Prusse. Nommé colonel de cavalerie en 1803, il servit avec son régiment sous les ordres du duc de Saxe-Weimar, et couvrit avec beaucoup d'habileté et de résolution la retraite au delà de l'Elbe. Le corps dont il faisait partie se joignit ensuite à celui de Blücher, fut cerné dans Lubeck, et capitula des derniers (7 nov. 1806). Yorck fut nommé major général en 1807, commandant de la division de la Prusse occidentale en 1808, et inspecteur de toutes les troupes légères en 1810. Il était dès lors une des espérances du parti national, bien qu'il eût évité de se lier à la fameuse association du *Tugend-Bund*. Ce parti obtint qu'il eût le commandement en second du corps d'armée que la Prusse mettait au service de

lique; — *Teoria e pratica delle resistenze de' solidi ne' loro attriti;* Pise et Florence, 1782, 2 vol. in-4°; — *Raccolta di perizie ed opuscoli idraulici;* Florence, 1781-86, t. I et II, in-4°; fig. S. R.

Elogio del P. L. Ximenès, dans le *Giornale di Pisa*, t. LXIV, 91, et dans les *Memorie della Società italiana*, 1790. — *Supplem. biblioth. Soc. Jesu*, p. 284 et suiv. — Montucla, *Hist. des mathém.*. t. III.— Lalande, *Bibliogr. astronom.*

XIMÉNÈS (1) (*Augustin-Marie*, marquis DE), littérateur français, né le 26 février 1726, à Paris, où il est mort, le 31 mai 1817. Sa famille était originaire d'Aragon. Il embrassa l'état militaire, et, après Fontenoy, devint mestre de camp (1745); mais aussitôt que la mort de son père le laissa libre de suivre ses penchants, il quitta l'armée (1746), et vint à Paris, dans l'intention de se mêler au monde des lettres, des théâtres et des cafés. Il fit des vers médiocres, joua aux échecs, fréquenta les coulisses, et eut des intrigues avec les actrices à la mode, entre autres avec Mlle Clairon. Sa liaison avec Voltaire fut plus utile au désir qu'il avait de briller, et lui créa des relations parmi les écrivains. Il osa même aborder la scène, et se fit illusion jusqu'à porter ses prétentions sur la muse tragique. Ses insuccès, les railleries auxquelles il était en butte, ne le guérissaient pas de la rage de versifier; il acceptait même avec si peu d'humeur les traits les plus mordants, que l'on pourrait douter qu'il les comprît. La rigueur de Voltaire lui fut sensible. Il avait dérobé un manuscrit informe de Voltaire, l'*Histoire de la guerre de 1741*, et le publia sans en demander la permission de l'auteur, qui enjoignit à Ximenès de quitter les Délices où il vivait auprès de Mme Denis, dont on le disait l'amant. Le marquis fit tout pour être pardonné; il ne rentra en grâce que six ans après, à la condition qu'il signerait les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* (1761); la première porte en effet la signature Ximenès. Dès 1754, Ximenès s'était présenté à l'Académie française; il poursuivit ses tentatives infructueuses jusqu'en 1804. Rien ne le dérangeait de ses vaines occupations littéraires; il était toujours prêt à publier des vers de circonstance : sous la République, il prenait le titre de *doyen des poëtes sans-culottes*, et plus tard mettait ses rimes au service des théophilanthropes; il versifia pour l'empire et eut une pension; il versifia pour le rétablissement des Bourbons, et eut la croix de Saint-Louis. Il vécut jusqu'à sa quatre-vingt-douzième année, sans avoir jamais rien changé à ses habitudes. Ximenès était chevalier non profès de l'ordre de Malte, ce qui n'était point un obstacle à ce qu'il se mariât, et il épousa, en 1768, Angélique-Honorée Jourdan de Marseille, qui mourut à Paris, en 1825. Il a fait jouer trois tragédies, deux au Théâtre-Français, *Épicharis* (2 janv. 1753), *Amalazonte* (30 mai 1754), et une sur le théâtre de Lyon, *Don Carlos* (5 mai 1761). Ses autres ouvrages sont : *Programme de Sélim, tragédie;* Paris, 1748, in-12; — *Lettre sur la tragédie d'Oreste;* Paris, 1750, in-12; — *Les Lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leur progrès;* Paris, 1750, 1755, in-8°; — *Lettre à Rousseau sur l'effet moral du théâtre;* Paris, 1758, in-8°; — *Lettres portugaises en vers libres, par Mlle d'Ol.;* Paris, 1759, in-12; — *César au sénat romain*, poëme; Paris, 1759, in-8°; — *Essai de quelques genres divers de poésie;* Paris, s. d. (1761), in-8°; — *Examen impartial des meilleures tragédies de Racine;* Paris, 1768, in-8°; — *Poëme sur l'amour des lettres;* Paris, 1771, in-8°; — *Aux mânes de Voltaire;* Paris, 1779, in-8°, réimpr. en 1784; — *Influence de Boileau sur l'esprit de son siècle;* Paris, 1787, in-8°: — *Mon testament, en vers et en prose;* Paris, 1787, in-8°; — *Codicille d'un vieillard, ou Poésies nouvelles;* Paris, 1792, in-8°; — Nunc dimittis *d'un vieillard;* Paris, 1810, in-4°. Il a donné deux éditions d'une partie de ses écrits sous le titre d'*Œuvres* (Paris, 1772, in-8°), et de *Choix de poésies anciennes et inédites* (ibid., 1806, in-8°). Il a collaboré au *Journal encyclopédique*, au *Journal de Paris*, au *Moniteur*, à *la Décade*, etc. J. M.

Parfaict, *Dict. des théâtres*, addit. et correct., t. VI — Voltaire, Grimm, *Corresp.* — Bachaumont, *Mémoires secrets*. — Palissot, *Mém. de littér.* — Quérard, *France littéraire*.

XIMENÈS. *Voy.* CARMONA.

XIPHILIN (*Jean*), Ἰωάννης ὁ Ξιφιλῖνος, patriarche de Constantinople, mort le 2 août 1075. Il appartenait à une famille noble de Trébisonde. De moine au mont Olympe, il devint sénateur à Constantinople, et fut élu patriarche le 12 janvier 1064. Si son savoir paraît digne d'éloges, il n'en est pas de même de son caractère. Voici un trait qui peint sa duplicité. Après avoir juré de ne jamais permettre qu'Eudoxie, veuve de Constantin X, se remariât, il sollicita le premier les sénateurs qui s'étaient engagés comme lui à violer leur serment. L'impératrice avait en effet promis d'épouser le neveu du patriarche; mais à peine munie de l'acte nécessaire à ses secondes noces, elle plaça sur le trône Romain Diogène (1067). Xiphilin a écrit sur des matières ecclésiastiques quelques constitutions, reproduites dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius, et des sermons publiés avec ceux de saint Basile par C.-F. Matthæi (Moscou, 1775, in-4°).

XIPHILIN (*Jean*), neveu du précédent, était moine dans un couvent de Constantinople, où il a probablement passé sa vie. Il est connu pour avoir fait, sur l'ordre de l'empereur Michel VII,

(1) On prononçait ce nom en français, *Chimène*. — Son aïeul, *Joseph*, comte de Ximenès, prit, en 1687, du service en France, devint lieutenant général, et mourut en 1708. Son père, *Augustin*, marquis de Ximenès, mourut maréchal de camp, en 1746.

un *Abrégé* des XLV derniers livres de Dion Cassius, qui comprennent l'histoire romaine depuis les temps de César et de Pompée jusqu'au règne d'Alexandre, fils de Mammée. Il n'a point conservé la division primitive en livres; de plus, il a omis les noms des consuls, et s'est souvent permis de corriger l'original, d'une façon qui n'est pas toujours heureuse. On peut s'assurer des lacunes et des omissions considérables de cette compilation, en la rapprochant de celle de Zonaras, qui rapporte beaucoup de passages de Dion Cassius laissés de côté par Xiphilin. L'*Abrégé* de ce dernier a eu pour premier éditeur Robert Estienne (Paris, 1551, in-4°), qui y a joint la version latine de Guill. Blanc; il a été réimpr. à Paris, 1592, in-fol., et depuis avec Dion Cassius. En français il a été trad. par Bois-Guilbert (Paris, 1674, 2 vol. in-12), et par le président Cousin (ibid., 1678, in-4°, et 1686, 2 vol. in-12).

Cave, *Hist. litt.* — Freytag, *Appar. litt.*, t. II.

XYLANDER. *Voy.* HOLTZMAN.



Y

YACOUB (*Ibn-Leitzs*), fondateur de la dynastie des Soffarides, mort en juin 879, naquit dans la province de Seïstan, où son père exerçait la profession de chaudronnier, qui fut aussi la sienne, d'où le surnom d'*al Soffar*, que lui donnèrent ses contemporains. Dès son jeune âge il montra un esprit entreprenant, une volonté énergique et l'amour du commandement. Il préluda à son rôle de conquérant par celui de bandit, et devint avec ses frères la terreur de la contrée, quoiqu'il mêlât au brigandage des sentiments de générosité. Un certain Salih, ayant usurpé le gouvernement de la province, réclama le secours d'Yacoub pour repousser les agressions des Tahérites. Il se distingua tellement dans cette guerre (852) que, Salih étant mort, son frère et successeur, Darham, le mit à la tête de son armée. En 862 ce dernier quitta le pouvoir de bon gré ou de force, on ne sait, et Yacoub prit sa place, après avoir reçu l'investiture de la cour de Bagdad. A partir de ce jour, il déploya une activité infatigable, vaillant, donnant l'exemple de la sobriété et des habitudes simples. Le calife croyait avoir désarmé l'ambition de Yacoub; mais celui-ci, après avoir triomphé dans ses États de quelques complots dirigés contre lui, résolut d'enlever encore quelques lambeaux à l'empire. Le calife, effrayé d'une nouvelle invasion des Soffarides dans le Farsistan, lui abandonna Balkh avec des territoires considérables. Ce fut un acheminement vers d'autres conquêtes; après avoir augmenté son armée, il s'avança vers l'est et soumit les princes de Caboul et de Rokhadje (870). Dans la même année, il prit Hérat, et s'avança contre Nischapour, capitale du Khorassan. L'émir Mohammed, dernier rejeton de la famille de Taher, fut constamment battu, et tomba au pouvoir de son ennemi, qui le retint captif (873). La domination des Tahérites disparut, et fut remplacée par celle des Soffarides. En 874 Yacoub conquit le Tabaristan; mais, à la suite de pluies torrentielles et de maladies épidémiques, il fut obligé de ramener dans le Khorassan son armée, diminuée de 40,000 hommes environ. Le calife Motamed crut avoir trouvé l'occasion de renverser Yacoub, et excita tous les princes de son empire à tourner leurs efforts contre lui. Les Soffarides, attaqués par une multitude d'ennemis, évacuèrent Balkh et une partie de leurs conquêtes (875). Yacoub, pour relever le prestige de son nom, se jeta sur le Farsistan, et, à la suite d'une grande victoire où périt le souverain du pays, il s'en empara. Croyant alors sa puissance suffisamment raffermie, il s'avança vers Bagdad, rêvant d'établir sur les ruines du califat la domination des Soffarides dans toute l'Asie occidentale. Motamed essaya de le désarmer par l'offre du Khorassan, du Farsistan et du Tabaristan; il fut inflexible. Il lui en coûta cher; car en 876 il perdit contre les Abassides une grande bataille, et fut obligé de s'éloigner criblé de blessures, abandonnant son camp au vainqueur. Il leva une nouvelle armée, et il combattait contre Bagdad, lorsqu'en route il mourut de maladie. La domination des Soffarides, qui passa aux mains de son frère Amrou, ne devait pas lui survivre longtemps. « Les auteurs persans, dit M. Dubeux, s'accordent tous à louer les vertus et le grand caractère de ce chef; mais leur témoignage doit nous paraître suspect. En effet, Yacoub, sectateur d'Ali, porta une atteinte terrible à la puissance des califes sunnites. Cette conduite doit avoir influé beaucoup sur le jugement que portent de lui ses compatriotes. »

Malcolm, *Hist. of Persia*. — Dubeux, *La Perse*.

YACOUB Ier. *Voy.* MANSOUR.

YACOUB II AL-MANSOUR-BILLAH (*Abou-Yousouf*), roi de Maroc, né vers 1209, mort le 20 mars 1286, à Algesiras, fut le cinquième et le plus illustre prince de la famille des Merinides. Il avait près de cinquante ans lorsqu'il succéda à son frère Abou-Bekr sur le trône de Fez (1258). Après avoir repris la ville de Salé sur les chrétiens (1260), il continua la guerre commencée par ses prédécesseurs contre les Almohades, et mit le siége devant Maroc. Il avait pour auxiliaire la puissante et nombreuse tribu des Zenatas, à laquelle il appartenait du côté de sa mère. Ayant entraîné par une ruse habile le sultan Abou-Dabbous sur un champ de bataille désavantageux, il le défit complétement (8 sept. 1269), et entra en vainqueur dans la capitale de la Mauritanie, qui se soumit tout entière à ses armes. La modération de son gouvernement, ses efforts pour assurer le repos et le bonheur de ses sujets, contribuèrent autant que ses victoires à le faire considérer comme le véritable représentant de l'islamisme dans l'Occident. Aussi ce fut à lui que s'adressa le roi de Grenade pour obtenir un appui contre la puissance envahissante des souverains chrétiens d'Espagne. Il commença par s'emparer de Tar-

ger, afin de s'assurer le libre passage dans la péninsule; puis il y débarqua avec cinquante mille fantassins et dix-sept mille cavaliers (1275), et s'avança sans résistance jusqu'aux bords du Guadalquivir. Nuño de Lara, gouverneur d'Andalousie, attaqua l'envahisseur avec des troupes de beaucoup inférieures en nombre; à la bataille d'Ecija, il resta sur le terrain ainsi que dix-huit mille des siens, dit-on, morts, blessés ou prisonniers (8 sept. 1275). Yacoub continua sa marche victorieuse; mais les contrées qu'il avait ravagées sans pitié ne pouvaient plus faire subsister son armée, et il n'avait plus d'illusions sur l'incurable faiblesse des musulmans d'Espagne; découragé par ce qu'il voyait, et craignant de voir son passage intercepté, il signa une trêve de deux ans avec Alphonse X, roi de Castille, et quitta l'Espagne après un séjour de six mois. Il n'avait cependant pas renoncé à la conquérir, et après avoir consacré quelque temps en Afrique à réprimer des révoltes et à surveiller la construction de Fez, dont il voulait faire une ville splendide, il repassa le détroit en 1277. Cette nouvelle expédition fut marquée par la victoire de Séville (13 août), par la prise d'Alcala et de quelques autres villes. Il obtint ensuite du wali de Malaga, ennemi du roi de Grenade, la cession de cette cité, qui devait être la base de ses opérations contre les chrétiens et les musulmans à la fois. Cette ambition effraya tout le monde. A peine était-il arrivé en Afrique qu'il apprit que Malaga était tombé aux mains du roi de Grenade et qu'Alphonse X assiégeait Algésiras. En attendant qu'il pût quitter l'Afrique, il envoya à sa place son fils Yousouf, qui dégagea Algésiras à la suite d'une éclatante victoire navale gagnée sur la flotte chrétienne, le 23 juillet 1279. Yacoub engagea alors le roi de Grenade à terminer une rivalité compromettante et à joindre ses efforts aux siens contre l'ennemi commun; mais celui-ci, qui le redoutait plus que les chrétiens, chercha au contraire à le retenir en Afrique en excitant contre lui son vieil ennemi, le roi de Tlemcen. Le prince Mérinide s'empressa de se débarrasser de cet adversaire, et après avoir remporté sur lui une victoire décisive (1281), revint à son rêve favori de conquérir l'Espagne. Les circonstances étaient propices : l'infant don Sanche s'était révolté contre son père Alphonse X et avait fait alliance avec le roi de Grenade. Le malheureux souverain de Castille se tourna dans sa détresse vers Yacoub, qui venait de débarquer à Algésiras, et eut une entrevue avec lui à Zahra. Le roi de Maroc lui promit son appui, et de concert avec lui assiégea don Sanche dans Cordoue; mais il échoua et fut forcé d'abandonner son entreprise à l'approche du roi de Grenade, qui venait au secours de son allié. Yacoub reparut une troisième fois en Espagne (1285), et y renouvela ses ravages accoutumés. Ce fut dans cette campagne qu'il mourut, à l'âge d'environ soixante-dix-sept ans, laissant d'immenses États à Yousouf, son fils.

YACOUT (1) (*Abou-Abd-allah*), géographe arabe, né vers 1178, en Grèce, mort en août 1227, à Alep. Encore enfant, il fut vendu comme esclave à un négociant de Bagdad, qui lui fit donner quelque éducation. Plus tard il lui confia la direction d'une partie de ses affaires commerciales. Yacout entreprit plusieurs voyages dans les pays voisins, et montra un tel dévouement aux intérêts de son maître que celui-ci lui rendit la liberté. Il fit alors le négoce pour son propre compte, et s'occupa particulièrement du trafic des livres. Depuis 1216 il parcourut plusieurs des contrées de l'Asie, fut surpris dans le Khorwarezm par l'invasion des Tartares (1219), qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, et s'avança jusqu'aux confins de l'Inde. Malgré une vie si agitée, Yacout ne cessa jamais de cultiver les lettres, et il a laissé plusieurs ouvrages arabes qui prouvent sa vaste érudition. Nous citerons les suivants : *Irschad el-alibba* (Manuel des lettrés), 4 vol. : c'est une sorte d'histoire littéraire avec des extraits et des notices biographiques; — *Moaddschem el-Schoara* (Dictionnaire des poëtes); — *Moaddschem el-odaba* (Dictionnaire des philologues); — *Moaddschem el-boldan* (Dictionnaire de géographie) : il est très-rare, et on n'en connaît que trois exemplaires; un abrégé fort utile, et attribué à Sojuti ou à Safi-ed-din, a été publié par les soins de MM. Juynboll et Gaul (Leyde, 1849-61, 9 livr. et suppl.), et trad. en français par M. Barbier de Meynard (Paris, 1861, in-8°); — *Muctedheb* (Généalogie des Arabes); — *Kitab el-dowal* (Histoire des dynasties arabes).

Frœhn, *Ibn Fosslan's und anderer Araber Berichte über die Russen ælterer Zeit*; Saint-Pétersbourg, [illegible], in-4°. — Ibn-Khallikan, *Vie de Yakout*, trad. par Hamaker, dans son *Specimen catalogi bibl. Acad. Lugd.-Batavæ*; Leyde, 1820, in-4°. — Rossi, *Dizion. degli autori arabi*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

YAHIA BEN GAMIA, capitaine almoravide, mort en décembre 1148, à Grenade. Il était gouverneur de Valence lorsque Alfonse Ier, roi d'Aragon, mit le siége devant la ville forte de Fraga; réunissant alors les troupes d'Andalousie et de Valence, il marcha au secours des assiégés, et remporta sur les chrétiens une victoire complète (7 juill. 1134). Sa réputation d'habileté et de courage grandit encore lorsque Tachfin, roi des Almoravides, lui eut confié le gouvernement de l'Espagne (1143). De tous côtés, les chrétiens, mettant à profit l'éloignement de Tachfin, s'insurgèrent pour secouer le joug des Almoravides. Ben Gamia, réduit à ses propres forces, demanda l'alliance d'Alfonse VII, roi de Castille. Avec les troupes qu'il en reçut, il assiégea Cordoue, dont il se rendit maître; mais en même temps il perdit Séville, où entra l'armée des Almohades, qui venait de débarquer en Espagne (1146). Alphonse VII, payé par la possession de

(1) Ce nom dérive du grec Ὑάκινθος, saphir.

Baeza du secours qu'il avait prêté aux Almoravides, rappela ses troupes, et Ben Gamia essaya de lutter seul contre la puissance croissante de ses ennemis. D'abord il tint la campagne, puis, forcé de s'enfermer dans Cordoue, il soutint le siége jusqu'au moment où, jugeant impossible une longue défense, il s'échappa la nuit avec l'élite des siens (1148). Réfugié dans Grenade, il eut encore recours à Alfonse VIII, qui lui fournit un corps de cavalerie. Peu après, une bataille eut lieu sous les murs de la ville; Ben Gamia y périt, percé de plusieurs coups de lance.

Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*. — Mariana, *Hist. de España*.

YAHIA. *Voy.* Buhahylyha.

YART (*Antoine*), littérateur français, né le 15 décembre 1709, à Rouen, mort en 1791, au Saussay (Seine-Intérieure). Il occupa d'abord la cure de Saint-Martin du Vivier, puis celle du Saussay, toutes deux voisines de Rouen. Homme aimable et instruit, il cultiva avec quelque succès la littérature et la poésie, et fournit divers mémoires intéressants aux Académies de Caen et de Rouen, dont il était membre. On a de lui: *Idée de la poésie anglaise;* Paris, 1749-71, 8 vol. in-12: il fut un des premiers qui essayèrent de faire connaître au public français les beautés de la littérature anglaise; mais sa traduction n'est pas exempte de reproches, surtout au point de vue de la fidélité; — *Mémoire concernant la translation des fêtes aux dimanches;* Philadelphie (Rouen), 1765, in-12: écrit anonyme plein de bon sens et de douce ironie. L'abbé Yart a aussi travaillé au *Mercure*.

Guilbert, *Mém. biogr. sur la Seine-Inf.*, t. II. — Du Haillet, *Précis des travaux de l'Acad. de Rouen*, t. V.

YBERVILLE (D'). *Voy.* Lemoyne.

YELVERTON (Sir *Henry*), jurisconsulte anglais, né le 5 juillet 1562, à Islington (comté de Northampton), mort le 24 janvier 1630, à Londres. Renommé pour sa connaissance profonde des lois municipales de l'Angleterre, il dut à la protection du comte de Somerset les fonctions de *solicitor general* et l'honneur de la chevalerie (1613). Moins bien vu de Buckingham, ou peut-être moins souple envers ce nouveau favori, il encourut son inimitié: accusé d'actes illégaux devant la chambre étoilée, il fut condamné à la perte de sa charge, à une forte amende et à la prison. Appelé un peu plus tard à comparaître devant la chambre haute, il tint contre le roi et ses favoris un langage si hardi qu'on prononça contre lui une nouvelle amende de 15,000 livres. S'étant réconcilié avec Buckingham, il siégea à la cour du Banc du roi, puis à celle des plaids communs. On a de lui: *Reports of special cases in the king's Bench from Elizabeth to James I;* Londres, 1735, in-fol.: l'original avait paru en français, 1661 et 1674; — *The rights of the people concerning impositions;* Londres, 1679, in-4°.

Wood, *Athenæ oxon.* — Foss, *Judges of England*.

YENNES (D'). *Voy.* Baume (La).

YEPES (*Antonio* de), historien espagnol, né à Yepes (Nouvelle-Castille), mort avant 1621. Il appartenait à la congrégation des bénédictins de Valladolid, se distingua par son érudition, et fut nommé historiographe de son ordre. De nombreux voyages qu'il fit lui servirent à rassembler de précieux documents historiques qu'il sut mettre habilement en œuvre dans sa *Coronica general de la orden de S.-Benito*. Cet important recueil, divisé en sept parties, parut à Pampelune et à Valladolid de 1609 à 1621, 7 vol. in-fol. Il ne s'étend que jusqu'au douzième siècle, et a été traduit en latin, sous forme d'abrégé, par Bucelin, et en français dans son intégrité par Martin Rethelois, 1647-84, 7 vol. in-fol.

Antonio, *Bibl. hispana nova*.

YERMAK. *Voy.* Jermak.

YERMOLOF. *Voy.* Jermolof.

YEZDEDJERD Ier, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, mort en 420 après J.-C. Fils de Sapor III, il succéda en 399 à son frère Varanes IV, et se maintint en bonne intelligence avec l'empire romain. A l'avénement de Théodose II, il lui écrivit une lettre pleine d'affection, conclut une trêve pour cent ans, et lui envoya un eunuque grec nommé Antiochus pour l'instruire dans les lettres. Cette bienveillance d'un prince qui semblait être l'ennemi naturel de l'empire donna lieu sans doute à une fable célèbre, rapportée par Procope, et qui présente Yezdedjerd comme le tuteur désigné par Arcadius mourant pour son fils. Bien qu'élevé dans la religion des mages, il se montra d'abord favorable aux chrétiens; mais, l'évêque Abdas ayant détruit un temple à Suze et s'étant refusé à le rebâtir, il fut mis à mort par ordre du roi. Ce prince périt des suites d'une chute de cheval, et eut *Varanes V*, son fils, pour successeur.

Yezdedjerd II, roi de Perse, petit-fils du précédent, mort en 458. Il succéda en 441 à Varanes V, son père, et fut comme lui d'un caractère généreux et brave. Dès son avénement il envahit l'Arménie, et se rencontra au delà du Tigre avec l'armée d'Anatolius, général de Théodose; mais à la demande de ce dernier, il consentit à repasser la frontière, et conclut la paix moyennant le partage de l'Arménie entre les deux empires. La partie qui fut alors cédée aux Perses prit le nom de *Persarménie*. Yezdedjerd, qui avait publié des édits cruels contre les chrétiens, fit en même temps cesser la persécution; elle n'en continua pas moins toutefois d'une façon indirecte. Les chrétiens furent en butte à toutes sortes de vexations, surtout dans l'Arménie, qui ne fut jamais complétement soumise. Yezdedjerd eut aussi à repousser les continuelles attaques des Huns, et afin de les contenir plus sûrement, il fit construire une grande forteresse dans le lieu où est aujourd'hui la ville de Derwent. *Hormisdas III*, son fils, lui succéda.

YEZDEDJERD III, roi de Perse, né en 617, mort en 651. Il était fils de Schakariar et petit-fils de Khosroès II. Après la mort de ce grand roi (628), la monarchie persane était tombée en dissolution; aucun des sept princes qui lui succédèrent n'eut assez de talents ou de force pour arrêter les conquêtes des Arabes ou mettre fin aux discordes civiles. Yezdedjerd n'y réussit pas davantage. Lorsqu'il fut proclamé roi, il avait quinze ans (16 juin 632); le règne de ses trois prédécesseurs n'avait pas rempli l'espace d'une année. S'étant refusé à embrasser l'islamisme, il vit la Perse envahie par Khaled et par Mousa; ses armées furent battues à Cadesia (636) et dans d'autres lieux; ses villes fortes et ses capitales tombèrent l'une après l'autre au pouvoir des musulmans; chassé de province en province, il en fut réduit à implorer l'appui des Tartares et de l'empereur de la Chine, dont il était allié (643). La mort d'Omar lui donna quelque espérance (645) : il revint en Perse, et s'enferma dans Istakhaz, l'ancienne Persépolis; mais à peine eut-il appris l'arrivée du lieutenant d'Othman qu'il s'enfuit dans le Séistan, où il resta caché près de cinq années. En 651, il parvint à lever un corps de Turcs, et reparut dans le Khorassan. Arrivé dans les environs de Merou, il fut trahi par ses soldats, et mis à mort. En lui finit à la fois l'ancien royaume de Perse et la dynastie des Sassanides. Il laissa un fils, *Perosès*, qui alla prendre du service en Chine, et deux filles, mariées l'une à Hassan, fils d'Ali, l'autre à Mohammed, fils d'Abou-Bekr.

Assemanni, *Bibl. orientalis*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, edit. de Saint-Martin, t. V, VI et XI. — Malcolm, *Hist. of Persia*. — Richter, *Hist.-kritischer Versuch über die Arsaciden und Sassaniden Dynastie*.

YEZID Ier, second calife ommiade, né en 644, mort en décembre 683, près d'Emèse. Il succéda en 680 à Moawiah, son père, qui avait transporté le siége de l'empire à Damas. Les discordes qui dans les dernières années avaient arrêté les conquêtes des musulmans se ravivèrent avec une nouvelle énergie; elles furent encouragées par le caractère du souverain, avare, intempérant, qui froissait les convictions de ses sujets en buvant publiquement du vin, vivait au milieu des danseuses, des chiens et des eunuques. Hocein, second fils d'Ali, lui disputa le trône; surpris dans les plaines de Kerbelah par un gros de cavalerie, il périt en combattant. Un autre prétendant le remplaça. Abdallah, fils de Zobéir, profitant de la haine mortelle des schiites contre les Ommiades, les rallia autour de lui, et se fit proclamer calife par les habitants de la Mecque et de Médine (681). Les deux villes rebelles furent assaillies par les armées de Yezid. Après une résistance de trois mois, Médine, abandonnée à elle-même, succomba, et les sunnites, voulant épouvanter leurs adversaires par un exemple terrible, passèrent tous les habitants au fil de l'épée ou les réduisirent en esclavage, à l'exception des descendants d'Ali. La Mecque était menacée de la même destinée : déjà une partie du temple de la Kaaba était en ruines, lorsque la nouvelle de la mort d'Yezid fit partir précipitamment l'armée assiégeante. Le calife eut pour successeur *Moawiah II*, son fils.

Aboulfeda, *Annales moslemici*. — N. des Vergers, *l'Arabie*.

YEZID II (*Abou-Khaled*), neuvième calife ommiade, né en 684, mort en février 724, à Damas. Petit-fils de Yezid Ier et fils d'Abd-el Melek, il succéda en 720 à son cousin Omar II. Il apporta sur le trône un caractère indolent, l'amour des voluptés, des passions effrénées, et persécuta avec violence les schiites et les chrétiens. Son règne fut troublé par des révoltes dont l'habileté de son frère Moslemah et de son neveu Abbas le fit triompher. Il mourut du désespoir d'avoir causé involontairement la mort de la plus chérie de ses femmes. Hescham, son frère, lui succéda.

Noel des Vergers, *l'Arabie*, dans l'*Univ. pitt.*

YEZID III, douzième calife ommiade, né en 701, mort le 30 septembre 744, à Damas. Fils de Walid Ier, et appelé à succéder à son cousin Walid II, que ses vices et ses excès avaient rendu odieux, il le fit assassiner, et parvint au pouvoir suprême (16 avril 744). Le soulèvement de la Palestine et de l'Arménie fut l'événement le plus saillant de ce règne de cinq mois et demi. Yezid mourut de la peste, et eut pour successeur Ibrahim son frère.

YEZID. *Voy.* MULEY.

YORCK (*Jean-David-Louis*), comte DE WARTENBURG, général prussien, né le 26 septembre 1759, à Kœnigsberg, mort le 4 octobre 1830, à Klein Œls (Silésie). Il appartenait à une vieille famille anglaise établie en Poméranie. Il entra à treize ans dans l'armée prussienne, puis il la quitta, à la suite d'un duel qui lui avait valu un emprisonnement, pour passer au service de la Hollande (1782). On l'envoya aux colonies des Indes orientales (1783-1784), où il gagna le grade de capitaine, qu'il conserva en rentrant dans l'armée prussienne. Les campagnes contre la France ne lui fournirent que de médiocres occasions de se distinguer. Sa réputation date de la guerre de 1806, si désastreuse pour la Prusse. Nommé colonel de cavalerie en 1803, il servit avec son régiment sous les ordres du duc de Saxe-Weimar, et couvrit avec beaucoup d'habileté et de résolution la retraite au delà de l'Elbe. Le corps dont il faisait partie se joignit ensuite à celui de Blücher, fut cerné dans Lubeck, et capitula des derniers (7 nov. 1806). Yorck fut nommé major général en 1807, commandant de la division de la Prusse occidentale en 1808, et inspecteur de toutes les troupes légères en 1810. Il était dès lors une des espérances du parti national, bien qu'il eût évité de se lier à la fameuse association du *Tugend-Bund*. Ce parti obtint qu'il eût le commandement en second du corps d'armée que la Prusse mettait au service de

Napoléon pour la campagne de Russie (1812). Les patriotes détestaient l'alliance de la Prusse avec la France, ne faisaient de vœux que pour la Russie, et espéraient bien qu'au premier revers des Français, le contingent prussien donnerait le signal de l'insurrection contre Napoléon. Le commandement en chef du corps auxiliaire fut donné au général Grawert, vieillard respectable, qui du reste ne tarda pas à se retirer pour cause de maladie. Les 17 à 18,000 hommes placés sous les ordres d'Yorck formèrent avec la division polonaise Grandjean le corps d'armée du maréchal Macdonald, qui occupa la Courlande. Les Prussiens restèrent pendant l'été et l'automne devant Riga, de sorte que, de toutes les troupes employées dans la funeste campagne de 1812, ils eurent le moins à souffrir. Dans les premiers jours de décembre, Macdonald apprit que la grande armée, réduite à des débris, précipitait sa retraite vers le Niemen. Il résolut de se rapprocher lui-même de ce fleuve, et rétrograda sur Tilsit, en trois colonnes, l'une composée de la division Grandjean, l'autre de la division prussienne Massenbach, et la troisième de la division Yorck; celle-ci, de beaucoup la plus nombreuse, forma l'arrière-garde. Yorck était déjà en correspondance avec les représentants que les patriotes allemands comptaient dans le camp des Russes. On le pressait de se séparer de l'armée française, et de donner ainsi aux autres Allemands un signal impatiemment attendu. Yorck hésitait dans la crainte de compromettre son souverain; il fit très-secrètement consulter le cabinet de Berlin, et en attendant une réponse, qui ne devait pas venir, il eut l'air d'obéir aux ordres de Macdonald. Il quitta Mittau le 20 décembre, suivi pas à pas par Diebitch, chef d'état-major du général Wittgenstein. A mesure qu'il approchait du Niemen les instances redoublaient auprès de lui. L'ancien ministre Stein le pressait de toutes ses forces, et enfin son compatriote le général Clausewitz, dépêché du quartier russe, acheva de le décider. Le 30 décembre 1812, sous prétexte que, l'avant-garde de Wittgenstein ayant atteint Memel, il se trouvait coupé de Tilsit, il signa une convention de neutralité pour son corps d'armée, avec réserve de la ratification du roi. Cette réserve et le mot de neutralité étaient de pure forme. Yorck venait de passer dans le camp des ennemis de la France, quoique son souverain fût l'allié de Napoléon. Le général Massenbach, informé de cette convention, quitta Tilsit pendant la nuit avec les troupes placées sous ses ordres, et alla rejoindre Yorck. Ainsi s'accomplit cette défection importante, non par le nombre d'hommes qui la consommèrent, non par la force matérielle qu'elle retira à l'armée française, mais par son effet moral en Allemagne. Pendant trois mois, Yorck fut dans une étrange situation. Officiellement désavoué par le roi Frédéric-Guillaume, qui avait même promis de le traduire devant une commission militaire, il n'en resta pas moins à la tête du contingent prussien, occupant Kœnigsberg, convoquant les états, levant des soldats et de l'argent. L'évacuation de Berlin par les Français (4 mars 1813) et la déclaration de guerre de la Prusse à la France (17 mars) le tirèrent de cette position anormale. Il continua de marcher avec le corps de Wittgenstein, et forma la droite des coalisés. A Lutzen, il combattit avec acharnement. Le 19 mai il se heurta à Weissig contre les forces trois fois supérieures de Lauriston, et perdit deux mille hommes, ce qui ne lui en laissa plus que six mille; avec ce faible reste il assista aux deux journées de Bautzen. L'armistice que Napoléon accorda imprudemment aux alliés leur permit de réorganiser leur armée, et leur procura l'adjonction de l'Autriche. Yorck, placé à la tête du principal corps de l'armée de Silésie, commandée par Blücher, prit une part éclatante aux nombreux combats que livra ce vaillant chef: la Katzbach, Wartenburg (3 oct. 1813), Leipzig, Montmirail, où il préserva Sacken d'une destruction complète; Laon, où il dirigea avec Kleist l'attaque de nuit qui mit en déroute les troupes de Marmont (9-10 mars 1814). Après la prise de Paris, il accompagna son souverain à Londres, fut créé comte de Wartenburg avec une dotation considérable, et nommé commandant de l'armée de Silésie et de Posen. En 1815, quand le retour de Napoléon ranima la guerre, Yorck fut mis à la tête des troupes assemblées sur l'Elbe et la Saale; mais les événements marchèrent si vite qu'il n'eut pas le temps de prendre part à la campagne. Son fils unique, officier dans les hussards de Brandebourg, périt dans un combat de cavalerie près de Versailles, le 1er juillet. Inconsolable de cette perte, Yorck quitta le service actif, et passa le reste de sa vie dans son domaine de Klein-Œls. Il fut nommé feld-maréchal en 1821.

Hauptmomente aus dem Leben des Grafen Yorck, Ilmenau, 1832, in-8°. — Droysen, *Leben des Feldmarschalls Yorck*; Berlin, 1851, 3 vol. in-8°. — Pertz, *Leben des Freiherrn von Stein*. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*.

YORK (*Richard*, duc D'), prince anglais, né en 1416, tué le 30 décembre 1460, à Wakefield. Il était fils de Richard d'York, comte de Cambridge, décapité en 1415 pour avoir conspiré contre Henri IV, et d'Anne Mortimer. Par l'un et l'autre de ses parents il descendait directement d'Édouard III, c'est-à-dire de Lionel, second fils de ce prince, du côté maternel, et d'Edmond, le quatrième fils, du côté paternel (1). Il n'avait

(1) Suivant les règles de succession royale de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, les droits de la maison de Lancastre étaient supérieurs à ceux de la maison d'York, puisque la première était issue de Jean de Gand, le troisième fils d'Édouard III. Les sept fils de ce monarque étaient par ordre de naissance: Édouard, prince de Galles; Guillaume, mort dans l'enfance; Lionel, duc de Clarence; Jean, duc de Lancastre; Edmond, duc d'York, puis comte de Cambridge; Guillaume de Windsor, mort jeune; Thomas, duc de Glo-

quatre-vingt-neuf ans lorsqu'il reçut, à la mort du duc de Bedford, les fonctions de régent de France (14 sept. 1435); mais avant son arrivée Paris avait ouvert ses portes aux partisans de Charles VII (13 avril 1436). Peu après il débarquait en Normandie avec huit mille hommes, réduisait les villes de cette province qui s'étaient soumises, et s'emparait même de Pontoise. Après la reprise de cette place, il conclut une suspension d'armes indéfinie (1443). L'obligation où il fut en 1447 de céder au duc de Somerset, son rival, la charge de régent de France excita son mécontentement. Pourvu en échange du gouvernement d'Irlande, il chercha à se faire des partisans dans cette contrée, tout en augmentant le nombre de ceux que ses immenses possessions territoriales lui donnaient en Angleterre. Peut-être ne fut-il pas étranger au meurtre du duc de Suffolk, ministre très-dévoué à Henri VI (1450). Peu après éclatait la révolte de John Cade, aventurier irlandais, qui prit le nom de Mortimer, cousin du duc d'York; il fut vaincu et tué (11 juillet) : son projet, dit-on, était de donner la couronne au duc d'York. Ce fut sans doute pour détourner les soupçons que celui-ci quitta sans permission son gouvernement, et se présenta devant le roi avec une suite menaçante de quatre mille hommes (25 sept. 1450). Après avoir arraché à Henri VI la promesse de convoquer le parlement, il se retira dans son château de Fotheringay. Ses intrigues n'eurent pas dans les communes le succès qu'il en attendait, et le député Young, qui avait proposé de le déclarer héritier présomptif de la couronne, fut enfermé à la Tour. Ce ne fut qu'en 1452 que, prenant ouvertement le parti de la révolte (1), il souleva les marches du pays de Galles, et publia un manifeste dans lequel il prétendait n'avoir d'autre but que de soustraire le roi à la tyrannie de Somerset (9 janv.). Mais l'armée considérable rassemblée par Henri VI, et l'insuccès d'une tentative qu'il fit pour surprendre Londres, le déterminèrent à entrer en négociations : il se soumit au roi, et lui jura fidélité sur une hostie consacrée. Pendant un des accès de la maladie d'Henri VI, il fut rappelé dans le conseil par la reine, qui le fit en même temps déclarer protecteur du royaume (1454). La convalescence du roi et le rappel de Somerset (fév. 1455) précipitèrent le duc d'York dans une nouvelle révolte, qui cette fois porta une funeste atteinte à l'autorité royale. Secondé par Warwick (*voy.* ce nom), et vainqueur à la bataille de Saint-Albans, où périt Somerset, et qui ouvrit la sanglante *guerre des deux Roses*, il imposa à Henri VI une amnistie générale en faveur des rebelles, et se fit de nouveau décerner le titre de protecteur (nov. 1455). Il fut encore une fois obligé de le résigner (fév. 1456), et se prépara pendant deux ans à une lutte plus énergique. Avec l'appui de Warwick, il reprit les armes (1458), et remporta d'abord quelques avantages. Il se disposait à attaquer le roi dans son camp de Worcester, lorsque la défection de sir Andrew Trollope et des vétérans de Calais le força à se réfugier précipitamment en Irlande (2 nov. 1459). Après s'être concerté à Dublin avec Warwick (1er juin 1460), il en appela de nouveau aux armes. Le débarquement de Warwick dans le Kent, la déroute de l'armée royale à Northampton (9 juillet), mirent de nouveau le sort d'Henri VI entre les mains du duc d'York. Il ne se contenta plus du simple titre de protecteur. Après être entré à Londres (10 oct.), il revendiqua hautement la couronne (16 oct.) comme rejeton du second fils d'Édouard III (1), et au préjudice de la maison de Lancastre, issue de Jean de Gand, troisième fils de ce monarque. Les lords, tout en proclamant que la légitimité de ses droits ne pouvait être contestée, votèrent un bill qui le déclarait seulement héritier présomptif de la couronne, au détriment du fils d'Henri VI. Mais les Lancastriens, exaltés par l'énergie de la reine, Marguerite d'Anjou, se rassemblaient dans l'Est. Obligé de marcher contre eux avec des forces inférieures, le duc d'York leur livra bataille près de Wakefield. Il fut tué dans le combat, ou, selon d'autres, pris et décapité sur le lieu même. Sa tête, après avoir été présentée à la reine, fut ornée par dérision d'un diadème de papier et exposée ainsi sur les murs d'York.

De son mariage avec Cécile Nevil, fille de Raoul, comte de Westmoreland, laquelle lui survécut jusqu'au 31 mai 1495, il avait eu : *Édouard*, comte de March, qui devint roi sous le nom d'Édouard IV; *Edmond*, comte de Rutland, né le 17 mai 1443, et tué aussi dans la bataille de Wakefield; *Georges*, duc de Clarence, mis à mort par l'ordre de son frère, le 18 février 1477; *Richard*, duc de Glocester, roi sous le nom de Richard III; *Anne*, femme d'Henri Holland, duc d'Exeter; *Élisabeth*, femme de Jean de Suffolk; et *Marguerite*, troisième femme de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

Ed. Hall, *The Union of the families of Lancastre and York*; Lond., 1548, 1550, in-fol. — Biondi, *Hist. delle guerre civili d'Inghilterra*. — Miss Roberts, *Memoirs of the rival houses of York and Lancastre, historical and biographical*; Lond., 1827, 2 vol. in-8°. — Hume, Lingard, *Hist. d'Anglet.*

YORK et D'ALBANY (*Frederick*, duc d'), second fils de Georges III, roi d'Angleterre, et de Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, né le 16 août 1763, mort le 5 janvier 1827, à Londres. Bien que pourvu dès l'adolescence de l'évêché d'Osnabrück, il se destina à la carrière des armes, se rendit en Prusse, où Frédéric II, malgré l'affectation de son zèle, augura mal de

cester. Mais d'ordinaire les historiens ne comptent pas les deux Guillaume, morts sans postérité.

(1) Dès cette époque, ses principaux partisans étaient le duc de Norfolk, la puissante famille des Nevils (les comtes de Salisbury et de Warwick, et lord Falconberg), le comte de Devon, et les lords Cromwell, Bergavenny, Latimer et Cobham.

(1) Il descendait du second par sa mère, comme nous l'avons vu, et du quatrième seulement par son père.

ses talents militaires (1779), et ne retourna en Angleterre qu'en 1791, après avoir épousé la princesse Frédérique-Charlotte-Ulrique-Catherine, fille aînée du prince royal de Prusse, depuis Frédéric-Guillaume II. L'Angleterre ayant pris part à la coalition contre la France, le duc d'York, par suite de l'affection que lui portait son père, fut appelé au commandement en chef de l'armée anglaise destinée à coopérer dans les Pays-Bas avec celle du prince de Saxe-Cobourg (12 avril 1793). Chargé du siége de Valenciennes, il s'en empara après six semaines de tranchée (28 juillet); il fut moins heureux devant Dunkerque, dont il fut obligé de s'éloigner après avoir été battu à Hondschoote par Houchard (8 sept.). Poursuivi avec vigueur par les Français, il fut obligé de battre en retraite d'abord sur Anvers, tenta vainement, malgré les secours que lui amena lord Moira, de se fortifier sur les bords de la Meuse près de Grave (10 sept.), et se rembarqua enfin à Cuxhaven pour l'Angleterre. L'issue malheureuse de cette expédition ne l'empêcha pas d'être nommé feld-maréchal (18 fév. 1795), et placé de nouveau à la tête des troupes anglaises envoyées en Hollande en 1799. Réuni au général russe d'Essen, il fut encore plus inhabile que par le passé. Battu par Brune aux journées de Bergen (19 sept.) et de Kastricum (6 oct.), il quitta précipitamment la position d'Alkmaar, et se retrancha sur le Zyp, où il fut obligé de capituler (18 oct.). En 1809 l'administration de la guerre, livrée depuis longtemps à un système de corruption organisé par sa maîtresse, mistriss Clarke, ayant été l'objet d'un discours sévère à la chambre des communes, le duc d'York fut réduit à donner sa démission. Quoique son innocence n'eût été reconnue dans le parlement que par 278 voix contre 196, il fut cependant réinstallé dans ses fonctions (mai, 1811) qu'il conserva jusqu'à sa mort. Livré à la dissipation et à la débauche, il vit plus d'une fois ses meubles saisis par ses créanciers. Peu aimé de l'armée, il jouissait cependant d'une certaine popularité, grâce à ses opinions bien connues contre les catholiques. Il mourut d'épuisement. Veuf depuis le 6 août 1820, il ne laissait aucun enfant issu de son mariage.

Debrett, *Peerage*. — *Annual register*.

YORK. *Voy*. Hyde (*Anne*).

YORK (Cardinal d'). *Voy*. Stuart.

YORKE. *Voy*. Hardwicke.

YOUNG (*Edward*), poëte anglais, né en juin 1684, à Upham, près de Winchester (Hampshire), mort le 12 avril 1765, à Welwyn (comté de Hertford). Son père, recteur d'Upham, obtint de la réputation comme prédicateur; il finit par être chapelain de Guillaume et Marie, et doyen de Salisbury. Young, élevé au collége de Winchester, entra à dix-neuf ans dans l'université d'Oxford comme membre libre; mais il y obtint de l'archevêque Tenison, en 1708, une place d'agrégé pour le droit (*law fellowship*). Il s'occupait beaucoup moins de jurisprudence que de poésie, qu'il cultivait avec une remarquable facilité, sans goût déterminé pour aucun genre. Écrire des vers et en tirer bon parti pour sa fortune semble avoir été sa principale vocation. En 1713, il publia une *Epistle to George, lord Lansdowne*, et un poëme, *the Last Day*, avec une dédicace à la reine Anne, écrite en termes si adulateurs qu'on supposa qu'elle avait été payée; l'ouvrage en lui-même était fait pour plaire au parti de la haute Église, alors au pouvoir. Dans la même année il fit paraître *the Force of religion, or the Vanquished love*, dialogue versifié entre Jane Grey et son mari, lord Guildford, tous deux à la veille d'être exécutés. Dans un sujet aussi pathétique, Young n'a su trouver que des lieux communs de morale et de religion. Son poëme *Sur la Mort de la reine Anne* (Lond., 1714, in-fol.) est une pièce de vers officielle et a tout le mérite que comporte ce genre de poésie. Un emploi aussi constamment flatteur de sa plume aurait dû valoir au poëte quelque faveur de la cour; il ne paraît pas qu'il en ait obtenu aucune, excepté peut-être une pension secrète. Les grades de bachelier et de docteur en droit civil, qu'il prit en 1714 et en 1719, ne furent que de simples titres universitaires. Sa tragédie de *Busiris*, jouée avec succès à Drury-Lane en 1719, sa *Paraphrase on part of the Book of Job*, sa *Poetical Letter to Tickell on the death of Addison*, publiés la même année, améliorèrent assez peu sa fortune pour qu'il renonçât à son indépendance et s'attachât entièrement au duc de Wharton. Ce grand seigneur, qui mourut jeune après une étonnante suite de folies, avait une générosité dont Young sut très-bien profiter, car il se fit donner par le duc une pension de 200 l. st. (5,000 fr.), garantie sur une de ses propriétés. Sa tragédie de *la Vengeance* (the Revenge), imitation d'*Othello*, et le chef-d'œuvre de l'auteur, quoique supérieure à *Busiris*, eut moins de succès (1721). Ses satires, publiées séparément, et réunies sous le titre de *Love of fame, the universal passion* (Lond., 1725-28, 2 part.), en obtinrent beaucoup (1); mais au jugement de Swift, elles manquent à la fois de colère et de gaieté. Quoiqu'il commençât à être assez riche pour pouvoir se dispenser de flagorner les grands, il continuait par habitude. D'ailleurs il avait perdu de l'argent dans les fameuses spéculations de la mer du Sud, et il cherchait un dédommagement. Depuis 1727, l'infatigable barde était entré dans les ordres, non sans doute par ferveur religieuse, mais pour obtenir un bénéfice ecclésiastique, puisque la cour, contente de lui donner quelques gratifications obscures, ne l'élevait pas à un emploi important. Le 30 juillet 1730, en effet, le collége d'All Souls le désigna pour le rectorat de Welwyn, qui rapportait

(1) Elles lui rapportèrent 3,000 L. st. (75,000 fr.), dont 2,000, il est vrai, si l'on en croit Spence, lui furent payées par le seul duc de Grafton.

300 l. st. par an. Un curieux épisode de sa vie à cette époque, ce fut sa liaison avec Voltaire, alors en Angleterre : il lui dédia en 1730 deux odes intitulées *Sea-piece*.

En 1731, Young épousa Elisabeth Lee, veuve d'un colonel et fille du comte de Lichfield. Il en eut un fils, Frédéric, né en 1733. Lady Young avait de son premier mari une fille, qui fut unie en 1735 à Henri Temple, fils de lord Palmerston. Cette jeune dame fut atteinte peu après d'une maladie de poitrine qui la força à chercher un climat plus doux. Elle se rendait en Italie avec son mari, sa mère et son beau-père, lorsqu'elle succomba à Lyon, en 1736. En 1740, M. Temple mourut à son tour, et lady Young ne lui survécut qu'une année. Ces coups redoublés frappés sur le poëte le jetèrent dans une disposition mélancolique et lui inspirèrent ces *Pensées nocturnes* (Night thoughts), qui ont fondé sa réputation en France. Aujourd'hui nous avons peine à comprendre comment on a pu admirer à ce point une suite fastidieuse de déclamations emphatiques qui par l'accumulation des images lugubres produisent sans doute un certain effet, mais qui manquent de véritable sensibilité et surtout de véritable poésie. L'auteur veut démontrer l'immortalité de l'âme, la vérité du christianisme, la nécessité d'une vie religieuse et morale; il développe ces thèmes un peu usés avec un grand luxe d'imagination, avec esprit parfois, et de manière à montrer une assez fine connaissance du monde : mais ses efforts vers le sublime sont rarement heureux, et s'il émeut, c'est par des moyens un peu vulgaires que l'art avoue à peine. Il a fait de ses chagrins domestiques des épisodes de ses méditations morales; on désirerait qu'il l'eût fait d'une façon plus simple et sans les envelopper d'un voile romanesque. Philander, Narcissa, Lucia, représentent plus ou moins exactement M. Temple, sa femme, lady Young. Les autorités ecclésiastiques de Lyon n'avaient pas permis que Mme Temple, qui était protestante, fût ensevelie dans la terre consacrée. Cette circonstance pathétique de l'ensevelissement de Narcissa est donc réelle, mais que de fiction dans tout le reste! Le personnage de Lorenzo, où l'on a voulu voir fort absurdement, comme Croft l'a démontré, le propre fils d'Young, est assez bien tracé, et semble rappeler par quelques traits le duc de Wharton. Les *Pensées nocturnes*, divisées en *Nuits*, parurent de 1742 à 1746 (1). Chaque *Nuit* est dédiée à quelque grand du temps; car Young à travers ses lamentations ne peut se déshabituer de la flatterie. En 1753, il fit jouer une troisième tragédie, *les Frères* (the Brothers), dont il destinait le produit à la société pour la propagation de l'Évangile; comme elle n'eut aucun succès, il dédommagea la société par un don de 1,000 l. st. *The Centaur not fabulous, in six letters on the life in vogue* (1758) et, dans un autre genre, ses *Thoughts on original composition* (1759), sont des écrits en prose où l'on retrouve l'imagination qui distingue le talent d'Young. Enfin, le 4 janvier 1761, il obtint cette place de cour après laquelle il soupirait depuis plus de cinquante ans : il fut nommé secrétaire du cabinet de la princesse douairière de Galles; la faveur était bien modique pour une aussi longue attente. Le poëme de *Resignation* (1762), qui par le ton rappelle *les Nuits*, fut son dernier ouvrage. Il donna en même temps un recueil de ses *Œuvres* (Londres, 1762, 4 vol. in-12), d'où il exclut sagement plusieurs de ses dédicaces et quelques-unes de ses moindres pièces (1). Il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, laissant à la femme qui tenait sa maison 1,000 l. st., avec l'ordre de détruire ses manuscrits, et le reste de sa fortune, à son fils Frédéric.

Young a trouvé dans Croft un biographe épigrammatique qui n'a fait grâce à aucune de ses platitudes; c'est ainsi qu'on a été amené à juger un peu trop sévèrement son caractère. Les flagorneries de ses dédicaces sont comme un écho du siècle passé; il n'y attachait peut-être et ceux qui les recevaient n'y attachaient sans doute qu'une médiocre importance. Dans la vie privée, il fut honnête et bon. Comme poëte, il tient une place honorable dans cet intervalle entre la poésie classique expirant avec Pope et la renaissance inaugurée par Cowper; ses vers ont une sorte de pompe et de sonorité, et dans *les Nuits* une mélancolie sauvage, une abondance déréglée d'images qui en font un digne accompagnement de l'*Ossian* de Macpherson. L. J.

H. Croft, sa *Vie* dans les *English poets* de Johnson. — *Biogr. britannica*. — Gilfillan, *Notice* à la tête de l'édit. des *Nuits*, 1853. — *Westminster review*, 1er janv. 1853.

YOUNG (*Arthur*), agronome anglais, né le 7 septembre 1741, à Londres, où il est mort, le 12 avril 1820. Il était fils d'un ecclésiastique (2), qui l'envoya, au sortir de l'école de Lavenham,

(1) Les édit. séparées des *Nuits* se sont multipliées; il suffira de rappeler celles de Londres, 1793 et 1817, avec fig., et d'Édimbourg, 1853, in-8°. Tiitard de Bissy avait publié en français les deux premières *Nuits* dans *le Journal étranger*, lorsque Le Tourneur entreprit la traduction de tout l'ouvrage; il parut à Paris, 1769, 2 vol. in-8°, et a obtenu jusqu'en 1862 une cinquantaine de réimpressions. Le Tourneur traduisit *les Nuits* en prose plus emphatique, plus lugubrement creuse que les vers de l'original; aussi eut-il un immense succès, et assura-t-il à Young en France une réputation supérieure à celle dont il jouissait en Angleterre. A cette version il faut ajouter du même auteur celle des *Œuvres diverses* (Paris, 1770, 2 vol. in-8°); le tout a reparu sous le titre d'*Œuvres complètes* (ibid., 1796, 6 vol. in-18). Barère a donné de son côté quelques extraits d'Young (*Beautés poétiques*; Paris, 1804, in-8°), et dès 1767 un écrivain anonyme avait mis en vers libres les plus beaux passages des *Nuits* sous le titre de *Vérités philosophiques* (ibid., 2 vol. in-12).

(1) Ses *Œuvres* ont été réimpr. plusieurs fois à Londres, notamment en 1802, 3 vol. gr. in-8°, en 1834 et 1852, 2 vol. in-8°, et en 1851, 2 vol. in-12.

(2) *Arthur* YOUNG, mort en 1759, fut docteur en théologie, recteur de Bradfield, et chanoine de Canterbury. Il a publié *An historical dissertation on idolatrous corruptions in religion* (1734, 2 vol.).

dans une maison de commerce à Lynn, avec l'espoir d'en faire un négociant. Mais, malgré ce qu'il y avait de positif dans l'esprit du jeune homme, là n'était pas sa véritable vocation. Il essaya d'abord de la littérature par la publication d'une brochure politique *Sur la guerre de l'Amérique du Nord* (1758), et par la création d'un recueil périodique intitulé *Universal museum*. Sa mère, restée veuve en 1759, le mit à la tête d'un petit domaine rural qui lui appartenait. En 1767, il entreprit d'exploiter pour son propre compte une ferme dans l'Essex. Sans connaissance pratique de l'agriculture, comme il l'a lui-même avoué depuis, mais la tête pleine de plans d'amélioration, il était là dans son élément, faisant des expériences, et consignant le résultat de ses études dans le *Museum rusticum*, puis dans une espèce de journal, qui ne parut qu'en 1770, sous ce titre : *A Course of experimental agriculture* (Londres, 2 vol. in-4°). Au bout de cinq ans, il fut heureux de remettre sa ferme entre des mains plus pratiques ; mais de ces essais d'exploitation personnelle qu'il renouvela plusieurs fois sans beaucoup plus de succès, il retira du moins des connaissances solides dans l'art difficile de l'agriculture. Observateur sagace, il savait revêtir d'une forme vive et piquante le résultat de ses remarques. D'ailleurs les écrits des philosophes et des économistes avaient donné l'attrait de la vogue à ces matières d'utilité publique. Un succès populaire accueillit les voyages agronomiques d'Young dans les diverses parties de la Grande-Bretagne : *Six weeks' Tour through the southern counties of England and Wales*; Londres, 1768, 1769, 1772, in-8° ; — *A six months' Tour through the north of England* ; ibid., 1770, 4 vol. in-8° ; — *The Farmer's Tour through the east of England*; ibid., 1770, 4 vol. in-8° ; — *A Tour in Ireland, with general observations on the state of that kingdom*; Dublin, 1780, 2 vol. in-8° ; trad. en français par Millon, Paris, 1799, 1801, 2 vol. in-8°. Peu à peu il avait élargi le cercle de ses observations, et, par une heureuse extension des attributions diverses de l'économie politique, il avait, en Irlande, provoqué l'abolition d'une taxe sur le transport des blés par terre, et démontré la fâcheuse influence qu'exerçaient sur l'industrie du pays les incapacités légales des catholiques. Il avait écrit une foule de brochures sur les questions agricoles, économiques et politiques ; il avait publié en 1771 son *Farmer's Calendar*, encore aujourd'hui populaire en Angleterre; il avait fondé la grande publication : *Annals of Agriculture and other useful Arts* (1790-1804, 40 vol. in-8°). Enfin, dit M. de Lavergne, « c'est dans toute la maturité de l'âge et du talent qu'il entreprit son excursion en France ; par un hasard heureux, l'époque de ce nouveau *tour* a coïncidé avec le commencement de notre révolution, et il n'existe nulle part une peinture aussi vivante de notre grand mouvement national. Tout se réunit donc pour faire de cette relation un véritable monument, surtout pour nous, Français, qui ne possédons dans notre langue aucun document aussi complet sur l'état de notre pays en 1789 ». En effet, c'est à l'ouvrage d'Arthur Young que nos économistes les plus distingués ont demandé les éléments les plus sérieux de leurs études sur l'époque qui a précédé immédiatement la révolution française, sur la condition des classes agricoles, etc. En voici le titre : *Travels during the years* 1787-8 *and* 9, *undertaken more particularly with a view of ascertaining the cultivation, wealth, resources and national prosperity of France* (Londres, 1792, 1794, gr. in-4°, et plusieurs fois depuis) ; il a été traduit en français par Soulès (Paris, 1793, 1794, 3 vol. in-8°), et plus exactement par M. Lesage (ibid., 1856, 2 vol. in-12). *Les Voyages en Italie et en Espagne pendant les années* 1787 et 1789, dont une partie seulement avait été trad. par Soulès (Paris, 1796, in-8°), et dont une traduction plus complète, par M. Lesage, a paru en 1859 (ibid., in-12), forment une suite naturelle aux *Voyages en France*. Au retour de ses voyages, Young avait été nommé secrétaire du bureau d'agriculture avec un logement et un traitement de 400 liv. st., 10,000 fr. Il était aussi membre de la Société royale de Londres. Il mourut presque octogénaire, d'une maladie de la vessie. Il eut de son mariage, contracté en 1765, avec Martha Allen, une fille, qu'il perdit en 1797, et un fils, qui, mandé par le gouvernement russe en 1805, pour dresser la statistique du gouvernement de Moscou, en reçut pour récompense 10,000 acres de terre en Crimée, où il fixa sa résidence.

Outre les ouvrages déjà cités d'Young, nous rappellerons encore les suivants : *Letters to the landlords of the Great-Britain* ; Londres, 1767, in-8°, et 1771, 2 vol. in-8° ; — *The Expediency of a free export of corn* ; ibid., 1769, in-8° ; — *Guide in hiring and stocking farms* ; ibid., 1770, 2 vol. in-8° ; — *The Farmer's Calendar* ; ibid., 1770, in-8° ; trad. en français (*le Guide du fermier* ; Paris, 1770, 1782, in-12) : ce petit ouvrage est devenu pour l'agriculteur une sorte de manuel classique, et jusqu'à nos jours il en a paru plus de deux cents réimpressions ; — *Rural economy, or Essay on the practical parts of husbandry* ; ibid., 1772, 1773, in-8° ; — *Political arithmetic, containing observations on the present state of Great-Britain* ; ibid., 1774, in-8°, trad. en français par Fréville (La Haye, 1775, 2 vol. in-8°), avec d'autres écrits du même genre et du même auteur ; — *The Question of wool established* ; ibid., 1787, in-8° : rappelons à ce sujet qu'Young a été le premier à propager dans son pays l'introduction des moutons mérinos ; — *An Idea of the present state of France* ; ibid., 1795, in-8° ; — *General view of agriculture*

of Suffolk; ibid., 1797, in-8° : sous le même titre, il a passé en revue la situation de l'industrie agricole dans les comtés de Lincoln (1799, in-8°), de Hertford (1804, in-8°), de Norfolk (1805, in-8°), d'Essex (1806, 2 vol. in-8°), et d'Oxford (1808, in-8°); — *Essay on the manures*; ibid., 1804, in-8°; — *On the husbandry of the three celebrated farmers*; ibid., 1811, in-8° : critique des méthodes de Bakewell, d'Arbuthnot et de Ducket; — *Baxteriana*; ibid., 1815, in-12 : choix des œuvres de Rich. Baxter; — *Inquiry into the rise of prices in Europe*; ibid., 1815, in-8°. Young a publié également au nom du bureau d'agriculture un très-grand nombre de mémoires et de rapports. Plusieurs de ces voyages, ainsi que d'autres ouvrages didactiques de notre auteur, ont été, d'après les ordres du Directoire, traduits en français par Lamare, Benoist et Billecoq, avec des notes par Delalauze, et publiés sous ce titre : *Le Cultivateur anglais, ou Œuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique* (Paris, an IX, 18 vol. in-8°). E.-J.-B. Rathery.

Annual biography, 1821. — *Notices des traducteurs*, et *Introd.* de M. Lavergne, à la tête du *Voyage en France*, 1856. — *English cyclopædia*, biogr. — *Die Zeitgenossen*, 1re série, t. VI. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1821. — *Dict. d'économie polit.*, t. II. — *Biblioth. agronomique*. — Baudrillart, *Publicistes modernes*.

YOUNG (*Thomas*), savant anglais, né le 13 juin 1773, à Milverton (Somerset), mort le 10 mai 1829, à Londres. Il était fils d'un marchand quaker, et l'aîné de dix enfants. Étant jeune, il montra pour l'étude une précocité singulière. Placé dans un pensionnat du Dorsetshire, à Compton, il se familiarisa, outre les écrivains anciens, avec le français, l'italien, l'hébreu, le persan et l'arabe. La botanique attira aussi son attention, et telle était la vivacité de son esprit qu'il se construisit un microscope sans autre guide qu'une description de cet instrument par B. Martin. De 1787 à 1792, il exerça auprès du petit-fils d'un riche propriétaire le modeste emploi de répétiteur, et tira un grand profit pour sa propre éducation des conseils que lui donna Hodgkin, le précepteur de la maison. Après avoir refusé la place de secrétaire adjoint que lui avait offerte le duc de Richmond, grand-maître de l'artillerie, il s'appliqua à la médecine, et en commença l'étude sous Baillie et Cruickshank, célèbres praticiens de Londres, puis à l'hôpital de Saint-Barthélemy, et en 1794 à Édimbourg. En 1795 il alla prendre son diplôme à Gœttingue. La mort de son oncle, le docteur Brocklesby, qui lui légua 10,000 liv. st. (250,000 fr.) avec sa maison de Londres et une précieuse galerie de tableaux formée par le peintre Reynolds, lui permit de se livrer tout entier à son goût pour les sciences. Entré en 1797 à l'université de Cambridge comme agrégé, il y resta jusqu'en 1799 (1), époque à laquelle il vint se fixer à Londres. Il s'était dès lors fait connaître dans le monde scientifique par une note relative à la gomme *ladanum*, par un mémoire concernant les habitudes des araignées et le système de Fabricius (*voy.* ce nom), et par une polémique qu'il soutint contre Beddoes au sujet de la théorie de Crawford sur le calorique. Il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il fit insérer dans les *Philosophical Transactions* un mémoire intitulé *Outlines and experiments respecting sound and light* (1799), et dans lequel, approfondissant les phénomènes de la vision, il soutenait la théorie de la déformation du cristallin. Reprenant une théorie entrevue déjà par Sauvages et Bourdelot, il prouvait, par l'étude de l'anatomie et par des expériences directes, que le cristallin était doué de la propriété de changer de courbure, ce qui expliquait comment l'homme pouvait voir avec une netteté égale les mêmes objets à différentes distances. Un moment ébranlé par les expériences inexactes de Home et de Ramsden, il reprit en 1800 sa démonstration, et triompha de toutes les objections. Nommé en 1801 professeur de philosophie naturelle à l'Institut royal fondé l'année précédente, Young fit jusqu'en 1803, avec une profondeur qui nuisit à la popularité de son enseignement, une soixantaine de leçons, qui ont formé le fond du *Course of Lectures on natural philosophy and mechanical arts* (Londres, 1807, 2 vol. in-4°; réimpr. en 1845, et trad. en partie par Hachette, Paris, 1829, in-32). C'est dans cet ouvrage qu'il développa, au sujet de la lumière et de l'étude des rayons lumineux, l'admirable *théorie des interférences*, dont il doit être considéré sans conteste comme l'inventeur. Cette belle découverte lui fut suggérée par les phénomènes de coloration qu'on remarque sur les bulles de savon. Attaqué avec violence, dans la *Revue d'Édimbourg*, par lord Brougham, Young répondit à ces attaques dans la *Quarterly Review*. Ces études sur la lumière l'avaient conduit à inventer un nouvel instrument d'optique, l'*ériomètre*, avec lequel on mesure facilement les dimensions des plus petits corps et qui donne la grandeur moyenne des innombrables particules des objets. Il s'en servit pour mesurer les globules du sang des différentes classes d'animaux. Vers la même époque, la célèbre inscription de Rosette, rapportée en Angleterre après la capitulation du général Menou, lui avait fait appliquer l'activité de son esprit à l'étude des caractères hiéroglyphiques. Dans ce champ de vastes conjectures, il formula ces deux principes importants : 1° que les signes renfermés dans des encadrements elliptiques correspondaient aux noms propres ; 2° que les cartouches représentaient non des idées, mais des sons. Toutefois le fragment d'alphabet qu'il publia renfermait tant de vrai et de faux, que

(1) Les délais réglementaires ne lui permirent de prendre le grade de bachelier en médecine qu'en 1803, et celui de docteur en 1807.

son auteur ne peut sérieusement disputer à Champollion la gloire de la belle découverte qui a illustré son nom. La connaissance qu'il avait des langues de l'Europe et de l'Orient l'avait fait élire en 1802 secrétaire de la Société royale pour les communications étrangères; en 1818, il fut encore nommé secrétaire du Bureau des longitudes. Ces travaux scientifiques ne l'empêchaient pas de se livrer à l'exercice de la médecine. Après avoir fait, de 1809 à 1810, à l'hôpital du Middlesex, des leçons sur la théorie et la pratique médicale, il fut nommé, en janvier 1811, l'un des médecins de l'hôpital Saint-Georges, fonctions qu'il conserva toute sa vie. Après un voyage en Italie en 1821, Young se livrait avec une grande ardeur aux soins de la publication du *Nautical almanac*, lorsque les attaques injustes dont cet ouvrage devint l'objet, et la suppression du Bureau des longitudes qui en fut la suite, lui occasionnèrent des dégoûts qui ne furent pas sans influence sur sa mort prématurée. Il succomba à une ossification de l'aorte. Deux ans auparavant (août 1827), il avait été élu associé par l'Académie des sciences de Paris.

Young ne fut pas seulement un des illustres savants de ce siècle, il a encore laissé la réputation d'un homme du monde plein d'amabilité et de charme, ami des arts autant que des sciences. Outre les ouvrages indiqués, on a de lui : *An Introduction to medical literature, including a system of practical nosology;* Londres, 1813, in-8°; — *Account of some recent discoveries in hieroglyphical literature;* Londres, 1823, in-8°; — *Hieroglyphics collected by the Egyptian society, arranged by Th. Young;* Londres, 1823-28, in-fol., 100 pl.; — de nombreux articles pour la *Quarterly review*, pour le *Supplement* à l'*Encyclopædia britannica*, où l'on trouve de lui quarante-six notices biographiques, et pour le *Nichol's Journal*. En 1855, on a donné un choix de ses œuvres (*Miscellaneous works;* Londres, 4 vol. in-8°).

G. Peacock, *Life of Th. Young*; Londres, 1855, in-8°. — *Memoir of Th. Young*; ibid., 1831, in-8°. — Arago, *Éloges*.

YOUNG (*Brigham*). *Voy.* BRIGHAM.

YOUSOUF BEN ABD EL RAHMAN EL FEHRI, dernier émir d'Espagne, tué en 759, à la bataille de Lorca. Arabe koraïschite de noble naissance, il avait été gouverneur de Narbonne, et s'était montré le digne adversaire de Charles Martel. L'Espagne dépérissait au milieu des dissensions et des rivalités qui la déchiraient depuis plusieurs années, lorsque les principaux chefs musulmans, réunis à Cordoue, nommèrent Yousouf émir unique (déc. 746). Celui-ci, pour rétablir l'ordre, commença par destituer les *walis* qui avaient abusé de leur pouvoir, et voulant en même temps se garantir contre l'ambition du plus puissant de ses rivaux, Ahmer ben Amrou, il supprima sa charge d'émir de la mer, et le fit simplement *wali* de Séville. Il visita ensuite les diverses parties de l'Espagne, fit relever les ponts, réparer les routes, et, afin de faciliter l'établissement d'une administration uniforme, divisa l'empire en cinq provinces : l'Andalousie, Tolède, Merida, Saragosse et Narbonne. Le gouvernement sévère de Yousouf excita des mécontentements. Ahmer rassembla des partisans, et déclara la guerre à l'émir. Presque aussitôt son fils Wahib fut vaincu près de Calataguy (753), et se réfugia à Saragosse, où était son père; cette ville assiégée par Yousouf ne résista pas longtemps, et le vainqueur emmena prisonniers Ahmer et Wahib, à qui il fit trancher la tête. Dans l'automne de 755, un ennemi plus redoutable se présenta dans la personne d'un descendant des Ommiades, Abd-el-Rahman (*voy.* ce nom). Yousouf lui présenta la bataille à Moussarah, près de Cordoue, le 15 mai 756; après une lutte sanglante, il battit en retraite. Abd-el-Rahman se mit à sa poursuite, et le rencontra sur le bord de la mer, près d'Almuñecar, où il le défit complétement. Yousouf, obligé d'accepter les conditions du vainqueur, s'engagea à livrer les armes et les places fortes qu'il possédait, et à résider à Cordoue (sept. 756). Son séjour dans cette ville ne fut pas de longue durée; il la quitta secrètement en 758, et alla se mettre à la tête des partisans qui l'appelaient. Abd-el-Rahman envoya contre lui le wali de Séville; Yousouf, attaqué près de Lorca, périt dans la mêlée (759).

Rosseeuw Saint-Hilaire, Romey, *Hist. d'Espagne*.

YOUSOUF. *Voy.* JOUSSOUF.

YPSILANTI (*Constantin*, prince), né vers 1760, à Constantinople, mort le 28 juillet 1816, à Kiev (Russie). Issu de Jean Ypsilanti, syndic des pelissiers de Constantinople, il était fils du prince Alexandre (1), et fut instruit de très-bonne heure dans la connaissance de l'arabe, du persan, du français et de l'italien. Une traduction des œuvres militaires de Vauban qu'il fit pour le sultan Selim III lui valut les fonctions de drogman. Placé à la tête de l'administration de la Moldavie (1799), puis de la Valachie (1802), avec le titre d'hospodar, il se fit remarquer par une conduite énergique et sage et par la promulgation d'un code qui porta la lumière dans le chaos d'un droit coutumier fort obscur. Ses sympathies pour la Russie l'ayant cependant rendu suspect à la Porte, où dominait alors l'influence française, il fut destitué en 1806, et obligé de se réfugier en Transylvanie. Mais rétabli bientôt en Valachie, lors de l'occupation de cette province par les armées russes, il prouva sa reconnaissance en favorisant l'insurrection de la Servie contre la Porte (1807). Nonobstant le traité de Tilsit, qui peu après stipula l'indépendance provisoire des principautés, les Russes allèrent jusqu'à acheter d'Ypsilanti son droit prétendu au gouvernement de la Valachie. Peu après en effet

(1) Cette famille phanariote prétendait descendre des anciens Comnènes.

le général russe Prozorowski prit sa place avec le titre de sénateur général. Trompé dans les espérances qu'il avait conçues, mais ne pouvant ni compter sur la Porte ni lutter contre l'influence russe, il prit le parti de la soumission envers Alexandre Ier, et se retira à Kiev, où il mourut. Il a laissé plusieurs ouvrages, tels que : *Anecdotes sur le sérail*, *Nouveaux Détails sur la guerre austro-turque*, une traduction d'*Anacréon* en vers italiens, une autre d'*Hésiode* et de *Pindare* en vers français, et quelques écrits en turc.

YPSILANTI (*Alexandre*), second fils du précédent, né en 1783, mort le 31 janvier 1828, à Vienne. Entré au service de la Russie, il se distingua à Polotzk et à la bataille de Dresde, où il perdit un bras. Il était major général et aide de camp de l'empereur Alexandre, lorsque les *hétairistes*, ou affiliés pour l'indépendance de la Grèce, songèrent à lui pour en faire leur chef, à défaut de Capo d'Istria, qui avait refusé (1820). On prétend qu'à cette époque il eut à Tzarskoé-Selo une conversation avec le czar, qui l'encouragea dans cette entreprise. Dès lors il envoya des proclamations secrètes à toutes les *éphories*, et parcourut la Russie en recueillant des souscriptions, auxquelles il joignit lui-même, ainsi que sa sœur, de fortes sommes d'argent. Ayant obtenu un congé, sous prétexte d'aller prendre les bains, il se rendit en Bessarabie, et pénétra les armes à la main en Moldavie (6 mars 1821). Le lendemain Jassy se soulevait, et le 24 mars Ypsilanti appelait tous les Hellènes à la révolte dans une proclamation où il prenait le titre de *régent du gouvernement*. A la même époque, Soutzo, hospodar de Valachie, étant mort, la garde de ce prince, après avoir fusillé Théodore Wladimiresko, qui négociait secrètement avec la Porte, se joignit à Ypsilanti (fév. 1821). Homme médiocre, celui-ci s'entourait d'intrigants, et distribuait les emplois sans réflexion. En même temps les promesses qu'on lui avait faites étaient loin de se réaliser, et l'ambassadeur russe à Constantinople le désavoua hautement. Il venait d'établir son quartier général à Targowiça, sur les frontières de l'Autriche, lorsque l'approche de l'armée turque le força à livrer bataille près de Galatz, sur la rive gauche de l'Olta. Abandonné par une partie des siens, sauf par le *bataillon sacré*, que composait l'élite de la jeunesse grecque, et qui périt presque tout entier, il parvint avec peine à repasser la frontière (19 juin 1821). Arrêté avec son frère Nicolas, par ordre de l'Autriche, qui, tout en s'abstenant de le livrer aux Turcs, le jeta en prison, il fut retenu dans la forteresse de Munkacs, puis interné à Theresienstadt, en Bohême. Rendu alors à la liberté, mais affaibli par le chagrin et les privations, il mourut à Vienne, l'année suivante, d'une hydropisie de poitrine. Il avait à peine trente-six ans.

YPSILANTI (*Démétrius*), frère du précédent, né le 25 décembre 1793, mort le 16 août 1832, à Napoli de Romanie. Entré dans l'armée russe, avec laquelle il fit la campagne de 1814, il s'associa aux projets de son frère, et se rendit en Grèce chargé des pouvoirs de celui-ci. Pourvu d'un commandement en Morée, il jouit d'une grande faveur tant que l'influence russe domina dans les conseils de l'insurrection hellénique. Malgré la rivalité qui s'établit tout d'abord entre lui et Maurocordato, il prit une part glorieuse à la prise de Tripolitza (oct. 1820). Moins heureux cette année même devant Napoli de Romanie, il dirigea la campagne infructueuse de 1821 pour envahir l'île d'Eubée; mais, s'enfermant dans Argos, il arrêta la marche victorieuse des Turcs. Nommé successivement président du gouvernement d'Argos, prince du Péloponèse, président du conseil législatif, et sénateur en 1823, il donna sa démission la même année, lorsque l'influence anglaise eut pris le dessus. Deux ans après, les succès d'Ibrahim ayant pour un instant fait taire les dissensions intestines qui agitaient les Hellènes, il contribua à sauver la Grèce par la belle résistance qu'il fit à Napoli avec le colonel Fabvier (1825). Lors de l'avénement au pouvoir de Capo d'Istria (17 mai 1827), il fut nommé commandant supérieur de l'armée; mais l'ingérence du fils de celui-ci dans la direction des affaires militaires l'engagea à donner sa démission (1er janv. 1830). De chétive apparence, mais d'une âme héroïque, sans jactance et loyal jusqu'au scrupule, Démétrius était aussi indifférent aux plaisirs qu'à l'ambition.

YPSILANTI (*Nicolas*), frère des précédents, né vers 1797, mort le 3 avril 1832, à Odessa. Après avoir combattu sous les ordres de son frère Alexandre, il partagea sa captivité, et se retira ensuite à Kischeniew, en Russie, où sa famille résidait.

Ypsilanti Thaten und wichtige Schicksale; Leipzig, 1797, in-8°. — Pouqueville, *Hist. de la régénération de la Grèce*. — *Grèce moderne*, dans l'*Univ. pitt.*

YRALA (*Domingo-Martinez* DE), capitaine espagnol, né vers 1486, à Vergara (Guipuscoa), mort en 1556 ou 1557. Il était de noble naissance. On ne sait rien de positif sur sa vie jusqu'au moment où il s'embarqua pour l'Amérique du Sud, c'est-à-dire un peu avant 1534. Il assista probablement à la fondation de Buenos-Ayres (1535), ainsi qu'aux fréquents combats que les Espagnols eurent à soutenir sur les rives du Rio de la Plata contre les belliqueuses tribus des Guaranis. On sait qu'il fut laissé parmi les Payaguas avec cent hommes, tandis que Ayolas, lieutenant de l'adelantado Mendoza, s'enfonçait, à la tête de trois cents soldats, dans les solitudes où il espérait se procurer des richesses. Après la mort d'Ayolas, qui avait été assassiné, mort qui fut suivie de celle de l'adelantado, Yrala fut élu gouverneur de la petite colonie (1538); et l'on peut dire que, grâce à ses mesures pleines de prudence, de sagacité et de courage, il doit être

considéré comme le véritable fondateur de la puissance espagnole dans ces contrées. La cour d'Espagne ignorait l'attitude qu'il avait su prendre, lorsqu'elle envoya pour remplacer le premier adelantado un homme déjà célèbre par ses explorations, Nuñez Cabeça de Vaca. Celui-ci garda le pouvoir deux ans, de 1542 à 1544, époque où, au retour d'une expédition lointaine, on le déposa (1). Yrala recouvra l'autorité par l'élection; s'il n'avait pas encouragé la sédition qui enlevait le gouvernement à son rival, il n'en repoussa point les conséquences; trois mois suffirent à le faire tomber dans un discrédit absolu. Un incident inattendu vint changer sa position et la consolider. L'un des soldats qui avaient accompagné Ayolas dans son expédition de 1537 reparut à l'Assomption, et indiqua la route qu'il fallait tenir pour se rendre au Pérou par Santa-Cruz de la Sierra. Cet immense voyage, semé alors de tant de périls, Yrala l'entreprit, mais il s'arrêta au pied des montagnes. Le licencié La Gasca tenait alors en ses mains les destinées du Pérou. Lorsque Yrala fut de retour à l'Assomption, où il eut à apaiser encore une révolte, ce fut la recommandation du licencié qui le confirma dans le pouvoir comme gouverneur élu. Toujours préoccupé de l'existence des gisements aurifères, il fit en 1550 une expédition qui le conduisit au pied de la Cordillère, dont il suivit les ondulations pendant des centaines de lieues. Les tristes résultats de ce voyage, auquel prirent part quatre cents Espagnols et quatre mille Indiens, sont du reste bien caractérisés par le surnom de *mala jornada*. Le retour des explorateurs n'eut lieu qu'en 1552 (2). Yrala dut encore à La Gasca le titre d'adelantado (1554). Durant son administration, il sut trouver assez de ressources dans le vaste territoire qui lui était soumis pour fonder plusieurs cités et pour régler par des ordonnances spéciales ces aggrégations d'Indiens connues sous le nom d'*encomiendas*, dont la colonie naissante tira de si importantes et de si injustes ressources. Ferd. Denis.

Martin de Moussy, *Descr. géogr. et statistique de la confédération Argentine*; Paris, 1860 et suiv., 3 vol. in-8°. — Funes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*; Buenos-Ayres, 1816, gr. in-8°. — Azara, *Descripcion e historia del Paraguay y Rio de la Plata*; Madrid, 1847, t. II. — Barco Centenara, *Argentina o conquista del Rio de la Plata*. — *Commentaires d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*; Paris, 1837, 2 vol in-4°. — Magarinos Cervantes, *Estudios historicos, politicos y sociales sobre el Rio de la Plata*; Paris, 1854, in-18.

(1) Cet homme extraordinaire, et dont le courage tenait du prodige, fut conduit en Espagne. Après un exil qui dura trois ans, il rentra dans ses privileges. Malgré ses soixante-treize ans, il se préparait à retourner au Rio de la Plata, lorsqu'il mourut. Le voyage qu'il a fait rédiger par son tabellion est peut-être l'écrit qui fait le mieux connaître l'état réel de ces vastes régions au temps où Yrala exerça le pouvoir.

(2) Par opposition à ces vaines recherches, il est bon de rappeler ici l'entrée dans le pays des frères Goes; ceux-là, en effet, y apportaient, sans efforts et sans dépenses, les sources réelles d'une opulence que les guerres et les révolutions n'ont pu tarir : ils amenaient du Brésil huit vaches et un taureau, dont l'innombrable postérité fait aujourd'hui la richesse des Pampas.

YRIARTE (*Juan* de), érudit espagnol, né le 15 décembre 1702, à Orotava (île de Ténériffe), mort le 23 août 1771, à Madrid. Il était fils d'un officier navarrais qui tenait garnison aux Canaries, et l'aîné de huit enfants. Envoyé à Paris à la fin de 1713, sous la conduite de M. de Hély, consul de France, il suivit ce dernier à Rouen, et fut placé en 1716 au collége de Louis-le-Grand, où il fit de bonnes études. Au bout de huit ans, et après une courte excursion jusqu'à Londres, il retourna à Ténériffe (1724). Par déférence pour le dernier vœu de son père, qui venait de mourir, il se rembarqua pour l'Espagne, dans l'intention d'embrasser la carrière du barreau. La réputation dont jouissait alors la Bibliothèque royale l'attira à Madrid, et il y trouva tant de commodités pour l'étude des livres, sa passion dominante, qu'il en fit en quelque sorte sa résidence habituelle. Son assiduité frappa deux hommes instruits, le principal bibliothécaire, J. de Ferreras, et le P. Clarke, confesseur du roi : ils le prirent sous leur patronage, et commencèrent par le faire admettre chez le duc de Bejar comme précepteur; puis ils lui procurèrent l'emploi de secrétaire de l'Imprimerie royale (19 avril 1729), et celui de bibliothécaire (4 janv. 1732). Yriarte était dès lors au comble de ses vœux; il se renferma jusqu'à l'époque de sa mort dans ses travaux d'érudition et d'histoire. Les vastes connaissances qu'il avait acquises, la sûreté de son commerce, son esprit d'ordre, sa probité sévère, lui donnèrent une réputation méritée, et dans les fonctions de secrétaire interprète des langues étrangères, qu'il exerça depuis le 21 janvier 1740, il rendit au gouvernement des services considérables. Élu en 1743 membre de l'Académie royale, il prit une part active à ses travaux; ce fut lui qui donna la plus vive impulsion à la réforme de la langue espagnole, entreprise par cette compagnie, et il compila par ordre du roi un *Dictionnaire latin-castillan*, dont il rédigea toute la lettre A. Ses principaux ouvrages sont : *Regia matritensis bibliotheca, geographica et chronologica*; Madrid, 1729, in-4°; — *Regia matritensis bibliotheca mathematica*; ibid., 1730, in-4°; — *Novus artium orbis a rege Ferdinando VI repertus*; ibid., 1754, in-8°; — *Regiæ biblioth. madrit. codices græci mss.*; ibid., 1769, t. Ier, in-fol.; le t. II n'a point paru; — *Grammatica latina, en verso castellano*; ibid, 1771, in-4°; 8e édit., ibid., 1820, in-8°. Les neveux d'Yriarte ont publié après sa mort ses *Œuvres choisies en prose et en vers* (Madrid, 1773, 2 vol. in-4°), recueil peu intéressant, composé en grande partie de traductions des poëtes latins, d'épigrammes latines et de proverbes espagnols. Ce savant a donné ses soins à la *Bibl. arabica* de Casiri ainsi qu'à la

Bibl. hispana d'Antonio, et à la *Coleccion de tratados de paz*, d'Abreu. Parmi ses ouvrages manuscrits on remarque une *Historia de las islas de Canaria*, et une *Paleografia griega*.

Notice, à la tête des *Œuvres choisies*. — Antonio, *Bibl. hisp. nova*.

YRIARTE (*Thomas* DE), poëte, neveu du précédent, né en 1750, à Orotava (île de Ténériffe), mort en 1791, à San-Lucar, près Cadix. Il vint de bonne heure à Madrid, et fit de bonnes études sous les auspices de son oncle, qui se chargea aussi de l'éducation et de l'avenir de ses deux frères. Il se fit connaître dès l'âge de dix-neuf ans par des essais dramatiques, des traductions du théâtre français, et une ode excellente en latin, à l'occasion de la naissance d'un infant, petit-fils de Charles III. Il dut à ce talent précoce d'être chargé successivement de divers emplois au ministère d'État et à celui de la guerre. Rigoureux représentant de la tradition littéraire, membre assidu de la *tertulia* fondée par Moratin, il eut des luttes à soutenir avec quelques-uns des beaux esprits de son temps, tels que Sedano, Forner, Melendez. Ce dernier lui disputa avec succès le premier prix de l'églogue, fondé en 1783 par l'Académie de la langue. La controverse à laquelle donna lieu la décision de l'Académie fournit à Yriarte le sujet d'une de ses plus belles fables. En 1786, il comparut devant le tribunal de l'inquisition, accusé de suivre les doctrines des philosophes français. S'étant retiré à San-Lucar, il y mourut à quarante ans passés, d'une attaque d'épilepsie. Yriarte est diversement jugé dans sa patrie. Quelques-uns censurent la sécheresse de sa verve, et lui reprochent d'avoir créé l'école du prosaïsme en poésie, en sacrifiant à la clarté et à la simplicité tous les autres ornements. Des épîtres, au nombre de onze, un poëme didactique sur la musique, qu'il aimait avec passion (*La Musica*; Madrid, 1779, 1784, 1789, gr. in-8°, fig.; trad. en italien, en français et en anglais), prêtaient surtout à la netteté, à la convenance, a une certaine simplicité élégante; et l'on accorde ces qualités au style d'Yriarte. Il a du moins le mérite d'être sans rival en Espagne dans l'apologue, genre où le plus souvent il n'a puisé que dans sa propre imagination. La morale de ses fables offre cette particularité d'être toute littéraire, c'est-à-dire que l'auteur s'attache moins à censurer les vices de l'homme qu'à prémunir l'écrivain contre les erreurs du style et du goût. Aussi portent-elles pour titre : *Fabulas litterarias* (Madrid, 1782, pet. in-4°); elles ont eu plusieurs réimpressions, et ont été trad. en plusieurs langues, notamment en vers français par Lanos (Paris, 1801, in-12), par Ch. Brunet (ibid., 1838, in-18), et par Ch. Lemesle (ibid., 1841, in-18). Yriarte a traduit heureusement l'*Art poétique* d'Horace; il a moins bien réussi pour celle des quatre premiers livres de l'*Énéide*. Il a contribué à l'amélioration de la scène espagnole par des traductions de pièces françaises qu'il fit pour le théâtre de la cour, *l'Orphelin de la Chine*, *le Philosophe marié*, etc., et par des comédies originales, *el Señorito mimado* (1778), et *la Señorita malcriada* (1788), qui ne manquent pas de vivacité et de naturel. Les œuvres complètes de cet écrivain ont été recueillies deux fois à Madrid, en 1787, 6 vol. pet. in-8°, et en 1805, 8 vol. in-12; la deuxième édition est plus exacte et plus méthodique.

YRIARTE (*Bernardo* DE), frère du précédent, né vers 1734, à Orotava, mort le 11 juillet 1814, à Bordeaux. Il fit son chemin dans la carrière politique, et fut membre du conseil d'État et du conseil des Indes. Charles IV le nomma en 1792 protecteur de l'Académie royale. S'étant prononcé pour le roi Joseph, il conserva ses emplois jusqu'en 1813, où il fut obligé de passer en France.

YRIARTE (*Domingo* DE), frère des précédents, né en 1746, à Orotava, mort le 22 novembre 1795, à Girone. S'étant engagé dans la diplomatie, il devint ambassadeur en Pologne, et se rendit de là à Bâle, où il eut l'honneur de signer le traité de paix conclu le 22 juillet 1795 entre l'Espagne et la république française. E. BARET.

Notices, à la tête des *Obras de Th. de Yriarte*, 1787 et 1805. — C. Pignatelli, *Elogio istorico de Yriarte*; Madrid, 1791, in-8°. — Sempere, *Biblioteca*, t. VI. — Villanueva, *Memorias*, t. Ier. — Llorente, *Hist. de l'inquisition*, t. II, p. 469. — Bouterwek, *Hist. de la littér. esp.* — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. III.

YSABEAU (*Claude-Alexandre*), conventionnel, né le 14 juillet 1754, à Gien, mort le 30 mars 1831, à Paris. Prêtre de l'Oratoire, il devint préfet du collége de Tours. Partisan de la Révolution, il prêta serment à la constitution civile du clergé, fut grand vicaire du nouvel évêque de Tours (mars 1791), et renonça à la prêtrise pour se marier. Député à la Convention, en 1792, par le département d'Indre-et-Loire, il siégea sur la montagne, et vota la mort du roi sans appel ni sursis. Envoyé en mission à Bordeaux avec Tallien (sept. 1793), il montra d'abord une grande passion contre le parti des girondins; mais il s'apaisa bientôt au point d'être accusé de modérantisme, et fut rappelé. Après la journée du 9 thermidor, dont il fut un des promoteurs, il fut renvoyé dans la Gironde, et y déploya un zèle excessif au profit de la réaction. Un décret du 29 novembre 1794, rendu par la Convention sur la motion de Lecointre, rappela une seconde fois Ysabeau. Cependant il fut encore envoyé en mission, organisa l'armée des Pyrénées-Orientales avec les généraux Servan et Dugommier, prit part à deux campagnes, et reçut quatre blessures. A son retour il entra dans le comité de sûreté générale (2 août 1795). Il fut élu membre du Conseil des anciens, et au 18 fructidor se prononça pour la majorité du Directoire. Le 10 juin 1798 il fut envoyé à Rouen comme substitut du commissaire du Directoire près l'administration des postes

pour les vingt-deux départements de l'Ouest. Il obtint ensuite un modeste emploi dans les bureaux de ce service à Paris, le perdit sous les Bourbons, et fut compris en janvier 1816 parmi les régicides exilés. Il passa en Belgique, et revint en France après la révolution de Juillet.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Galerie contemp.*

YVER (*Jacques*), écrivain français, né en 1520, à Niort, où il est mort, en 1572. Il était d'une ancienne famille, et seigneur de Plaisance et de la Bigotière. Son père avait été maire de Niort en 1514; il occupa lui-même cette charge en 1556. C'est pour venger la France, accusée par l'Italie de ne savoir rien imaginer et de vivre uniquement d'emprunts, qu'il entreprit d'écrire un ouvrage tiré de son propre fonds. Il lui donna pour titre : *Le Printemps d'Yver, contenant plusieurs histoires discourues en cinq journées* (Paris, 1572, in-16); mais il mourut avant la publication de son livre, qui eut un grand succès; il fut réimpr. une douzaine de fois jusqu'en 1618, et a été inséré dans *les Vieux Conteurs français* (coll. du *Panthéon*, 1841, gr. in-8°). On y trouve des contes dans le goût de ceux de Boccace. Le style en est naïf, souvent gracieux et plein de finesse. Quelques poésies, surtout des *Branles de Poitou*, coupent la prose, mais ne la valent pas.

La Croix du Maine, *Bibl. française.* — Briquet, *Hist. de Niort.*

YVAN. *Voy.* IVAN.

YVERNOIS. *Voy.* IVERNOIS.

YVES (Saint), en latin *Ivo*, évêque de Chartres, né vers 1040, en Beauvoisis, mort le 23 décembre 1116, à Chartres. Son père se nommait Hugues d'Auteuil (1). On ignore où il fit ses études; mais il est certain qu'il les perfectionna dans l'abbaye du Bec, où il eut Lanfranc pour maître, et Anselme de Canterbury pour condisciple. Il était chanoine de Nesle, en Picardie, lorsqu'il fut appelé, vers 1075, à diriger l'abbaye de Saint-Quentin de Beauvais. L'exacte discipline qu'il sut y maintenir, l'école qu'il y ouvrit, et dans laquelle il enseignait lui-même la théologie, l'ont fait regarder comme un des premiers instituteurs des chanoines réguliers. On le voit en 1081 assister au concile d'Issoudun, et sa réputation s'étendit si bien qu'on lui donnait le titre de « docteur des plus renommés de l'Église de France ». Geoffroi, évêque de Chartres, ayant été forcé de renoncer à l'épiscopat à la suite de ses désordres, le pape Urbain II exhorta le clergé de cette ville à lui donner pour successeur Yves, dont il connaissait le mérite. Yves en effet fut élu, reçut du roi Philippe Ier le bâton pastoral en signe d'investiture, et fut consacré à Rome dans la même année (nov. 1091). Lorsque le roi répudia Berthe pour épouser Bertrade de Montfort (1092), non-seulement le nouveau prélat refusa de se rendre à Paris pour assister à une alliance sur laquelle l'Église ne s'était pas encore prononcée en concile général, mais il engagea vivement les autres évêques à s'abstenir comme lui. Le monarque, irrité, se vengea de lui en le faisant arrêter par Hugues du Puiset, vicomte de Chartres. Yves endura cette captivité, qui dura près de deux ans, avec autant de fermeté que de douceur; il persévéra pourtant dans sa résolution, et ne se présenta au concile de Beaugency (1104), dans lequel l'absolution fut donnée à Philippe Ier, que sur la promesse formelle de ce prince de ne plus se rapprocher de Bertrade. A l'avénement de Louis VI (1108), il lui conseilla de ne pas se faire sacrer à Reims, dont l'archevêché était alors disputé par deux concurrents, et d'accomplir au plus vite, et à Orléans, cette cérémonie religieuse, afin de déjouer les projets ambitieux qu'avaient conçus les deux fils de Bertrade. Rendu enfin à une tranquillité qu'il avait souvent regrettée, Yves favorisa la fondation du monastère de Tiron (1109), et remplaça les chanoines du monastère de Saint-Martin par des moines. L'Église latine l'a placé au rang des saints, et célèbre sa fête le 28 mai. Yves de Chartres fut un protecteur éclairé des lettres. Il accrut la célébrité des écoles de Chartres, en y appelant d'habiles professeurs, et fit de la cathédrale de cette ville une des merveilles de l'art gothique. Il avait composé de nombreux ouvrages; ce sont : une collection de *canons*, divisée en deux parties; la première sous le nom de *Pannormia* (Πάν-Norma), en VIII livres impr. à Bâle, 1499, in-4°, et à Louvain, 1557, in-8°; la seconde, sous le nom de *Decretum*, en XVII livres, Louvain, 1561, in-fol.; — des *Lettres*, au nombre de 289, très-précieuses pour l'histoire religieuse et civile de cette époque; Paris, 1584, in-4°, et 1610, in-8°; une édition particulière de la lettre LXXXIX a été faite, sous ce titre : *De consecratione Ludovici regis;* Sens, 1561, in-4°, et trad. en français, à l'occasion du sacre d'Henri IV, Chartres, 1594, in-4°; — des *Sermons*, au nombre de 24, impr. d'abord dans le recueil de Melchior Hittorp, Cologne, 1568, in-fol.; — un *Micrologue sur les rites ecclésiastiques*, partie d'un ouvrage plus considérable intitulé *De Officiis ecclesiasticis;* Paris, 1510, in-4°, et 1527, in-24; Rome, 1590, etc. L'abbé Souchet a donné une édition générale des *Œuvres de saint Yves;* Paris, 1647, in-fol. Les manuscrits d'autres ouvrages de Saint-Yves existent dans les bibliothèques de Paris, de Vienne et d'Angleterre. E. A.

Baillet, *Vie des Saints.* — Mabillon, *Analecta*, p. 880. — *Hist. littér. de la France*, t. X. — *Acta Sanctorum*, t. XV, 247. — Le Long, *Bibl. de la France.* — *Gallia christiana.*

YVES (*Yves de* KER-MARTIN, connu sous le nom de Saint), né le 17 octobre 1253, au manoir de Ker-Martin, paroisse de Menehi (Bretagne), mort à Lohanec, le 19 mai 1303. Issu d'une famille noble du diocèse de Treguier, il était fils

(1) Plusieurs passages de ses lettres prouvent que sa famille n'appartenait pas, comme on l'a dit, à la noblesse.

d'Heclor ou Helori et d'Azo du Kenquis. Envoyé à Paris, il y consacra dix années à s'instruire dans la théologie, le droit civil et le droit canon (1267-1277). Passant ensuite à l'université d'Orléans, il suivit les leçons de Guillaume de Blaye, avec lequel il approfondit les Décrétales. A Rennes enfin, il étudia, sous un religieux franciscain, les *Sentences* de Pierre Lombard et l'interprétation de l'Écriture sainte. Ayant reçu dans cette ville les ordres mineurs, il dut à sa science profonde du droit autant qu'à sa piété d'être appelé successivement à remplir les fonctions d'official auprès des évêques de Rennes et de Tréguier. Le premier le nomma recteur de Tredrez (1285), le second curé de Lohanec (1293). Adonné au soulagement des malheureux, il avait converti en hôpital le domaine patrimonial de Ker-Martin, et mettait son honneur à être surnommé *l'avocat des pauvres*. Les jeûnes et les austérités auxquelles il se soumit ne l'empêchèrent cependant ni de se livrer activement à la prédication, ni de remplir ses fonctions judiciaires avec une vigueur et une équité qui le firent redouter des mauvais plaideurs. La royauté même ne trouvait pas grâce devant lui pour ses prétentions fiscales envers le clergé, et il s'opposa plus d'une fois à la levée des impositions royales qu'il croyait injustes. Suivant une tradition conservée par les historiens franciscains, Yves aurait pris au couvent de Guingamp l'habit de leur ordre; ce fait, affirmé par Albert le Grand, a été nié par Papebroch, Baillet et Godescard. Sollicitée par le duc Jean de Montfort, qui fit tout exprès le voyage d'Avignon, la canonisation d'Yves fut déclarée par un bref de Clément VI du 19 mai 1347. Sa fête se célèbre le 19 mai.

Acta sanctorum, t. V, de mai. — Pierre de la Haye Kerbingant, *Vie de saint Yves*; Morlaix, 1628, in-16. — J. Favé, *Hist. de saint Yves*; Rennes, 1851, in-8°.

YVON (*Claude*), théologien français, né le 15 avril 1714, à Mamers, mort en 1791, à Paris. Il reçut les ordres, et vint à Paris. Non seulement il n'y exerça aucune fonction ecclésiastique, mais encore, dans les choses de la foi, il se montra rebelle à la Sorbonne. C'est dans l'*Encyclopédie* qu'il débuta; il y rédigea les articles *Ame*, *Athée*, *Dieu*, et quelques autres. A vrai dire, il n'y mit aucune hérésie; il y soutint même les vérités de la religion, mais il tenta de les prouver par la méthode des philosophes. Tandis qu'il se compromettait ainsi dans le commerce de D'Alembert et de Diderot, il fut soupçonné d'avoir pris part à la fameuse thèse que l'abbé de Prades (*voy.* ce nom) soutint le 18 novembre 1751 pour le doctorat. Sous la menace d'une lettre de cachet, il s'enfuit en Hollande; mais l'orage s'apaisa. Yvon revint en France, et malgré les tracasseries auxquelles il se vit encore exposé, il obtint un canonicat de la cathédrale de Coutances et le titre d'historiographe du comte d'Artois. Le reste de sa vie s'écoula dans l'obscurité. On a de lui: *Liberté de conscience resserrée dans des bornes légitimes*; Londres, 1754-55, 3 part. in-8° : il y conseille à l'Etat de se montrer indifférent en matière de religion, et à l'Église de lutter avec vigilance contre les ennemis de la foi; — *Lettres* (deux) *à Rousseau*, *pour servir de réponse à sa lettre* contre le mandement de l'archevêque de Paris; Amst., 1763, in-8°; — *Discours généraux et raisonnés sur l'histoire de l'Église*; Amst. (Paris), 1768, 3 vol. in-12; — *Accord de la philosophie avec la religion*, *prouvé par une suite de discours relatifs à treize époques*; Paris, 1776, in-12, et 1782 ou 1785, 2 vol. in-8° : nous pensons que cet ouvrage est le même que celui-ci : *Histoire philosophique de la religion*; Liége, 1779, 2 vol. in-8°. B. H.

Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. IV, p. 10. — Renouard, *Essais hist.*, t. II, p. 197. — Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. IV.

YZARN. *Voy.* ISARN.

Z

ZABARELLA ou de **ZABARELLIS** (*Franciscus*), dit le *cardinal de Florence*, canoniste italien, né en 1339, à Padoue, mort le 26 septembre 1417, à Constance. Il termina ses études à Bologne, et s'y appliqua surtout au droit canonique, qu'il professa ensuite à Florence et à Padoue. François II, duc de Carrare, le chargea de solliciter l'appui de Charles VI, roi de France, contre les Vénitiens, qui voulaient le dépouiller de ses États. Le roi refusa des secours, et Padoue passa au pouvoir de la république (1406). Son influence et sa considération s'accrurent encore sous la domination vénitienne. Peu après il fut appelé à l'évêché de Nicosie. Jean XXIII se hâta de l'appeler à sa cour. Le 15 août 1410, il lui donna l'évêché de Florence (1), et le créa cardinal diacre en 1411. Trois pontifes se disputaient à cette époque le trône pontifical. Zabarella fut un des plus ardents pour le rétablissement de la paix dans l'Église. Il se rendit en 1413 avec Emmanuel Chrysoloras et le cardinal de Chalant auprès de l'empereur Sigismond, qui réclamait la convocation d'un concile général. Après de longs débats, il fut décidé qu'il se réunirait à Constance, où il s'ouvrit en effet le 5 novembre 1414. Zabarella en dirigea les travaux, et y tint véritablement la place du pape, qui dès la deuxième session s'était évadé dans la crainte d'être déposé. Il s'occupa particulièrement d'éteindre la discorde qui existait depuis longtemps entre les Polonais et les chevaliers Teutoniques, conseilla la déposition de Jean XXIII, auquel il reprochait quarante griefs graves, et fut un des commissaires délégués pour interroger Jean Huss et pour examiner sa doctrine. Il prononça divers discours fort remarquables, et sa parole éloquente eut une grande influence sur les décisions du concile. Dans la trente huitième session, il mit tant de chaleur à combattre le sentiment de l'empereur, qui voulait que l'on procédât immédiatement à l'élection d'un nouveau pontife, qu'il sortit de l'assemblée gravement indisposé. Il mourut en effet peu de jours après. On lui fit de magnifiques funérailles, auxquelles l'empereur et le concile entier assistèrent. Zabarella se distingua par la clarté de son enseignement et par son dévouement pour ses élèves. Il était sobre, ennemi du luxe autant que charitable. Il eut pour disciple Paolo Vergerio l'ancien. Il laissa : *De schismate*; Strasbourg, 1545, 1609, 1618, in-fol.; Bâle, 1555, 1587, in-fol. : l'auteur y attribue l'origine du schisme à la cessation des conciles, et y maintient la juridiction des princes sans la soumettre au pouvoir des papes. Ces propositions, bien venues des protestants, tombèrent sous le coup de la censure de Rome, et firent mettre provisoirement cet ouvrage à l'index : *prohibitus est, donec corrigatur*; — *Consilia*; Venise, 1582, in-fol.; — *De horis canonicis*; — *De felicitate lib. III*; — *Variæ legum repetitiones*; — *Opuscula de artibus liberalibus*; — *De natura rerum diversarum*; — *Commentarii in naturalem et moralem philosophiam*; — *Historia sui temporis*; — *Acta in conciliis Pisano et Constantiensi*; — *In Vetus et Novum Testamentum commentarii*; — *Commentarii in Decretales et Clementinas*; 6 vol. in-fol.; — *Orationes et epistolæ*. S. R.

Poggio, *Fr. Zabarellæ elogium*. — P. Vergerio, *Epist. de Fr. Zabarellæ morte*, dans les *Script. ital.* de Muratori, t. XVI. — Hecht, *F. Zabarella*; Greiz, 1778, in-8°. — Vedova, *Memorie intorno alla vita ed alle opere del card. F. Zabarella*; Padoue, 1829, in-8°. — Ughelli, *Italia sacra*, t. III. — Bellarmin, *De scriptor. eccles.* — Panziroli, *De claris legum interpr.* — Oldoini, *Athenæum romanum*. — Tomasini, *Elogia*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

ZABARELLA (*Giacomo*, comte), philosophe italien, né le 5 septembre 1533, à Padoue, où il est mort, le 18 octobre 1589. Il était d'une famille patricienne, et portait le titre de comte palatin, concédé à l'un de ses aïeux par l'empereur Maximilien Ier. Après avoir fait ses humanités sous Faseolus et Robortello, il étudia la philosophie et les mathématiques. Docteur à vingt ans, il fut appelé en 1564 à la chaire de logique, qu'il abandonna en 1579 pour celle de philosophie. Ses fréquentes disputes avec Fr. Piccolomini, son collègue, ses nombreux ouvrages et même son engouement pour l'astrologie judiciaire contribuèrent à étendre sa réputation. Ses prédictions firent grand bruit, et nombre de personnes le prièrent de tirer leur horoscope. Ses idées philosophiques, et surtout sa méthode appliquée à la *Logique* d'Aristote, firent autorité en Allemagne. Le roi de Pologne, Sigismond, chercha par les offres les plus avantageuses à l'attirer dans ses États, et le sénat de Venise, devant lequel il prononça d'éloquents discours, l'honora en plusieurs circonstances de distinctions flatteuses, et assura une dot de mille sequins à l'une de ses filles. Il laissa un grand nombre

(1) Plusieurs auteurs donnent à Zabarella le titre d'archevêque de Florence. C'est une erreur; cette ville ne fut érigée en archevêché que sous Amerigo Corsini, son successeur.

d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Logica;* Padoue, 1587, in-fol.; plusieurs édit.; — *De rebus naturalibus lib. XXX;* ibid., 1589, 1594, in-4°; — *Physica;* ibid., 1601, in-fol.; — *In lib. Aristotelis de Anima;* ibid., 1604, in-fol.; — *Apologia ad objectiones Piccolomini de doctrinæ ordine;* ibid., 1606, in-fol. Ces ouvrages scolastiques se distinguent par une certaine liberté d'examen qui fit accuser Zabarella d'athéisme. L'auteur n'admettait pas sans contrôle la doctrine d'Aristote, et, pour échapper aux censures de l'Église, il lui fallut déclarer qu'il admettait selon la foi les vérités dont l'évidence ne peut être prouvée par la raison seule. Les œuvres de Zabarella ont été recueillies à Francfort, 1618, in-4°.

Tomasini, *Elogia.* — Papadopoli, *Hist. gymn. patavin.* — Imperiali, *Museum.* — Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*, t. VII, pars I, p. 385. — *Dict. des sciences philos.*

ZACCARIA (*Francesco-Antonio*), érudit italien, né le 27 mars 1714, à Venise, mort le 10 octobre 1795, à Rome. Il était fils d'un habile jurisconsulte, originaire de la Toscane. Élevé par les jésuites, il donna bientôt des preuves de ses rares talents et de son heureuse mémoire, et fut admis dès l'âge de quinze ans dans leur Compagnie. Après avoir passé à Vienne le temps de son noviciat, il professa la rhétorique à Goritz, et traduisit la volumineuse histoire des PP. Catrou et Rouillé. Ses supérieurs l'appelèrent bientôt à Rome; il y reçut les ordres en 1740, et osa la même année adresser des observations critiques au cardinal Querini sur sa *Vie de Paul II.* Loin de s'en offenser, le cardinal en conçut de l'estime pour son jeune contradicteur, et lui en donna des preuves en plusieurs circonstances. Zaccaria publia également trois lettres anonymes contre le livre *De superstitione vitanda*, de Muratori, qui jugea l'attaque assez importante pour y répondre. Il parcourut en se livrant à la prédication les différentes parties de l'Italie, s'acquit une haute réputation d'éloquence, et rassembla les immenses matériaux de son *Histoire littéraire.* Il prit la défense du P. Ghezzi, attaqué par le dominicain Concinna; mais de toutes les querelles littéraires auxquelles il fut mêlé, aucune ne fit plus de bruit que sa dispute avec le P. Lami. Sous le nom d'Atromo Trasimaco, il fit imprimer à Venise quelques lettres contre le livre *De eruditione Apostolorum* de ce dernier. L'attaque était vive, mais Lami ne garda dans sa réponse aucune mesure, et se laissa emporter aux invectives les plus violentes. Malgré la protection du cardinal Querini, Zaccaria se vit refuser en 1752 la direction de la bibliothèque de Brescia; mais en 1756 le duc de Modène, François III, le nomma conservateur de la bibliothèque d'Este, emploi vacant depuis la mort de Muratori. Avec l'aide des PP. Gabardi et Troili, Zaccaria agrandit cet établissement, et en dressa un catalogue fort commode, resté inédit. Au milieu de ces divers travaux, il publiait sous forme de journal l'histoire littéraire de son temps, et répondait aux critiques et aux récriminations auxquelles il se trouvait journellement exposé. Les opuscules et les pamphlets dirigés contre lui se multiplièrent au point que le P. Ignazio Visconti, général des jésuites, suspendit en 1757 la publication de ce journal; à la prière de François III, il revint sur cette mesure, mais il exigea que les manuscrits fussent désormais soumis à son examen. Sa société ayant été expulsée de Modène, il se retira à Rome, où il remplit les fonctions de bibliothécaire et d'historiographe des jésuites. Il écrivit contre les prétentions de l'Église gallicane et défendit le pouvoir temporel du saint-siége. Mais bientôt après, lors de la suppression de l'ordre à Rome, il se vit sur le point d'être enfermé au château Saint-Ange; le cardinal Marefoschi lui ouvrit sa bibliothèque pour y poursuivre le cours de ses travaux. En 1775 Pie VI le chargea de la direction des études d'histoire ecclésiastique à l'Académie des nobles, et le nomma professeur émérite à la Sapienza. Zaccaria mourut âgé de quatre-vingt-un ans. Il était membre de dix-neuf académies italiennes et associé à plusieurs autres de l'étranger. Comme critique, il se montra éclairé, sincère, spirituel; on lui reproche cependant d'avoir prodigué les louanges en certains cas, et dans d'autres d'avoir cédé aux caprices d'un caractère bilieux. En latin son style a plus d'élégance et de pureté qu'en italien. Outre un grand nombre de manuscrits, il a laissé cent six ouvrages imprimés, qui traitent de la théologie, de l'histoire profane et sacrée, de l'archéologie, etc.; les principaux sont : *Storia letteraria d'Italia;* Modène, 1751-57, 14 vol. in-8°, et 2 vol. de supplément aux t. IV et V; Lucques, 1754, in-8° : ouvrage considérable, relatif à l'histoire littéraire contemporaine, écrit d'après un plan judicieux et contenant l'analyse des publications importantes; chaque volume renferme un nécrologe détaillé et des tables alphabétiques des auteurs et des faits. Une des attaques les plus vives auxquelles elle donna lieu est celle d'un pseudonyme intitulé : *Osservazioni sopra varii punti d'istoria letteraria, esposte in alcune lettere di Eusebio Eraniste;* Venise, 1756, 2 vol. in-8°. Zaccaria, qu'on accusait dans cet opuscule d'ignorance, de mauvais goût et de partialité, répondit par une *Difesa della Storia letteraria;* Modène, 1756, in-8°; — *Annali letterari d'Italia;* Modène, 1762-64, 3 vol. in-8° : continuation de l'ouvrage précédent, dont la publication avait été suspendue en 1757; — *Theologia moralis R. P. Tamburini;* Venise, 1755, 3 vol. in-8° : l'auteur présente dans des prolégomènes une entière apologie des théologiens de son ordre, et cherche à montrer que les points de leur doctrine censurés par l'Église ne l'ont été que par suite d'une fausse interprétation; — *Anecdotorum medii ævi maximam partem ex archivis pistoiensibus,*

collectio; Turin, 1755, in-fol.; — *Biblia sacra, uberrimis prolegomenis dogmaticis et chronologicis illustrata*; Venise, 1758, 2 vol. in-fol.; — *D. Petavii opus de theologicis dogmatibus*; Venise, 1757, 7 vol. in-8°, précédé d'une vie du P. Petau, et suivi de plusieurs dissertations fort remarquables de divers théologiens et de Zaccaria, et d'un *Apparato istorico-critico*; — *Jus canonicum, auctore R. P. Vito Pichler*; Pesaro, 1758, 2 vol. in-fol., avec des notes; — *Apologie de la Théorie morale des PP. Busenbaum et Lacroix, jésuites, contre les arrêts des parlements qui ont condamné cet ouvrage*; 1758, in-12, en italien avec la traduction française et un avertissement par Goujet (1); — *Institutiones numismaticæ*, 2 vol. in-8°. S. R.

Orlandi, *Storia della letter. ital.* — Caccagni, *Elogio storico di Fr.-A. Zaccaria*; Rome, 1796, in-8°.

ZACH (*Antoine*, baron DE), général autrichien, né le 14 juin 1747, à Pesth, mort le 22 novembre 1826, à Grætz. Il appartenait à une ancienne famille hongroise. Il fit ses premières armes dans la campagne contre la Prusse (1778-79), et fut nommé ensuite professeur de mathématiques à l'académie militaire de Wienerisch-Neustadt. Promu au grade de capitaine (1783), il abandonna sa chaire pour assister au siége de Belgrade (1789), mais il la reprit plus tard. Son zèle fut récompensé par le brevet de major (1792), et ensuite par celui de colonel (1795). Attaché comme quartier-maître général à l'armée de Melas (1798), il se distingua particulièrement à Marengo, et y fut fait prisonnier. Créé baron en 1801, il devint successivement feld-maréchal lieutenant (1805), gouverneur de Trieste (1806), commandant de la forteresse d'Olmütz (1813), et fut admis à la retraite en 1825, avec le grade de général d'artillerie. On a de lui : *Vorlesungen über Feldbefestigung, Vertheidung und Angriff* (Cours de fortification); Vienne, 1783, 1810, in-8°; — *Elemente der Manœvrirkunst* (Éléments de l'art de manœuvrer); ibid., 1812-14, 2 vol. in-8°; — plusieurs articles de mathématiques et d'astronomie, publiés dans la *Correspondance mensuelle* de son frère.

Œsterreich. national Encycl. — Meusel, *Das Gelehrte Deutschland.* — Poggendorf, *Biogr. litt. Wærterbuch.* — Rabbe, *Biogr. des contemp.*, suppl. — *Conv.-Lex.*

ZACH (*François-Xavier*, baron DE), mathématicien et astronome, frère du précédent, né le 4 juin 1754, à Presbourg, mort le 4 septembre 1832, à Paris (2). Après avoir fait ses études dans un collége de jésuites, il s'engagea sous les drapeaux de l'Autriche, et consacra ses loisirs à l'étude des mathématiques. Nommé ingénieur, il se démit bientôt de sa charge, et visita plusieurs contrées de l'Europe afin d'en examiner les musées. Il fit un plus long séjour à Londres, en qualité d'instituteur des enfants du comte Brühl, ambassadeur de Saxe. En 1786 il entra au service d'Ernest II, duc de Saxe-Gotha, avec le grade de major. Le duc, très-versé dans la science de l'astronomie, accueillit chaleureusement le jeune savant, et le mit l'année suivante à la tête d'un superbe observatoire qu'il venait d'ériger à Seeberg, près Gotha. Zach justifia pleinement cet honneur. Pour donner plus d'extension à ses travaux, il entreprit dès 1798 la publication d'un recueil important, intitulé : *Allgemeine geographische Ephemeriden* (Weimar, 1798-99, in-8°); il y fit paraître une foule d'importantes observations, des notices et des renseignements précieux pouvant intéresser les astronomes, les géographes et les navigateurs, et il y consigna les fruits de sa vaste correspondance avec presque tous les savants de l'Europe. La suite de ce recueil porte le titre de *Monatliche Correspondenz zur Beförderung der Erd-und Himmelskunde* (Gotha, 1800-13, 28 vol. in-8°). La réputation croissante de Zach attira à Seeberg un assez grand nombre de jeunes gens avides de suivre les cours du savant professeur, et quelques-uns d'entre eux devinrent plus tard des astronomes distingués. Après la mort d'Ernest II (1804), il devint grand maréchal du palais de sa veuve à Eisenberg, et l'accompagna dans ses voyages en France et en Italie. En traversant ce dernier pays, il assista à la fondation d'un observatoire à Naples, et fit le plan de celui qui a été érigé dans les environs de Lucques. La mort de la duchesse (1827), qui l'avait constamment honoré de sa bienveillance, fit sur lui une impression profonde. A cette affliction vinrent bientôt se joindre les souffrances de la pierre. L'opération qu'on lui fit à Paris réussit complétement; mais ses forces l'abandonnèrent peu à peu. Atteint du choléra, le 26 août 1832, il succomba quelques jours plus tard, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il était membre de plusieurs académies, et correspondant de l'Institut de France. Les écrits de Zach, remarquables par leur méthode et par leur clarté, lui ont assigné une place honorable parmi les astronomes modernes. On a de lui : *Novæ et correctæ tabulæ motuum solis*; Gotha, 1792, in-4°; nouv. édit. corrigée, ibid., 1804, in-4°; — *Explicatio et usus tabellarum solis et catalogi stellarum fixarum*, ibid., 1792, in-8°; — *De vera latitudine et longitudine Erfordiæ*; Erfurt, 1794, in-4°; — (avec Wurm) *Nouveau calendrier séculaire français*; Gotha, 1797, in-fol.; — *Vorübergang des Mercurs* (Passage de Mercure devant le Soleil, observé le 7 mai 1799, à See-

(1) Cet écrit a été trad. par ordre; il fut dénoncé au parlement, *sans l'avertissement*, le 10 mars 1758, et condamné au feu. Le P. Zaccaria avait travaillé sans permission. Dès que ses supérieurs eurent appris qu'il songeait à justifier Busenbaum, ils lui envoyèrent l'ordre de n'en rien faire. Le P. Zaccaria, qui avait remis son manuscrit à l'imprimeur, courut le redemander; mais il était imprimé, et un exemplaire fut soustrait à la diligence de l'auteur par une main ennemie, qui l'envoya en France, où on ne tarda pas à le réimprimer. (*Catal. manuscrits de l'abbé Goujet.*)

(2) Poggendorf met le 2; nous le corrigeons d'après *le Moniteur*.

berg); ibid., 1792, in-8°; — *Fixarum stellarum catalogus novus*; ibid., 1804, in-4°; — *Tabulæ speciales aberrationis et nutationis*; ibid., 1806-7, 2 vol. in-8°; — *Nachrichten von der preussischen trigonometrischen und astronomischen Aufnahme von Thüringen* (Arpentage trigonométrique et astronomique de la Thuringe); ibid., 1806, in-4°; — *Tables abrégées et portatives du Soleil et de la Lune*; Florence, 1809, 2 vol. in-8°; — *Nouvelles tables d'aberration et de nutation pour 1,404 étoiles, avec une table générale d'aberration pour les planètes et les comètes*; Marseille, 1812, in-8°, avec un suppl., ibid., 1813, in-8°; — *L'Attraction des montagnes et ses effets sur les fils à plomb ou sur les niveaux des instruments d'astronomie*; Avignon, 1814, 2 vol. in-8° : ouvrage intéressant; — *Correspondance astronomique, géographique et hydraulique*; Gênes et Marseille, 1818-26, 16 vol. in-8°.

Œsterreich. national Encykl. — *Abhandlungen der Böhm. Gesellschaft der Wissenschaften*; Prague, 1804-24, 8 vol. in-8°. — Poggendorf, *Biogr.-lit. Wörterbuch.* — *Nekrol. der Deutschen*, t. X. — *Annales de chimie*, t. LII. — *Bibliogr. de l'Acad. de Bruxelles.* — Rabbe, *Biogr. des contemp.*, suppl.

ZACHARIÆ (*Just-Frédéric-Guillaume*), poëte allemand, né le 1er mai 1726, à Frankenhausen (Thuringe), mort le 30 janvier 1777, à Brunswick. Sorti de l'école de sa ville natale (1743), il se rendit à l'université de Leipzig, afin d'y étudier le droit, qu'il ne tarda pas à abandonner pour se consacrer à la poésie et aux belles-lettres. D'abord il s'attacha à l'école de Gottsched, qui exerçait alors en Allemagne en quelque sorte une dictature littéraire, et débuta comme poëte par un poëme héroï-comique, *der Renommist* (le Rodomont), impr. dans les *Belustigungen des Verstandes und Witzes*, le premier de ce genre qui ait paru en Allemagne, et où il prit Pope pour modèle. Après s'être affranchi de la domination despotique de Gottsched, Zachariæ entra dans une société de jeunes gens (1744), qui préparaient la régénération du bon goût en Allemagne, en mettant sous les yeux du public les chefs-d'œuvre de littérature des autres nations. En 1747 il se rendit à Gœttingue pour y achever ses études, et en 1748 il fut pourvu d'une chaire au collége du duc Charles à Brunswick. Le zèle qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions, ainsi que sa réputation littéraire, qui avait pris un plus grand essor par ses nouvelles publications, le firent nommer professeur de poésie au même établissement (1761), puis directeur de l'imprimerie et de la librairie de la maison des orphelins. Zachariæ brille par la finesse de l'esprit, par la vivacité de la fantaisie inépuisable en conceptions hardies et pleines de grâce, et par l'éclat des images. Malgré toutes ces qualités, ses poésies n'étaient pas destinées à vivre longtemps, car il leur manque la principale condition de vie, la force de la pensée. Il fut moins heureux dans la poésie descriptive. Vers la fin de sa carrière littéraire, il cultiva l'apologue, et y obtint aussi des succès. Un recueil de ses poésies parut d'abord sous le titre de *Poetische Schriften*; Brunswick, 1763-65, 9 vol. in-8°; ibid., 1772, 2 vol. in-8°. On y trouve entre autres : *Der Renommist*, poëme burlesque en six chants; — *Die Verwandlungen* (les Métamorphoses), poëme héroï-comique, trad. en français par de Muller (Paris, 1764, in-16); — *Phaëton*, poëme héroï-comique en six chants, trad. en français par Fallet (Paris, 1775, in-8°), et en latin par Reichard (Leipzig, 1780, in-8°); — *Das Schnupftuch* (le Mouchoir), poëme burlesque en cinq chants; — *Murner in der Hœlle* (Raton aux enfers), poëme burlesque en cinq chants, trad. en français (Paris, 1774, in-8°), en latin et en anglais; — *Die Tageszeiten* (les Quatre Parties du jour), poëme en quatre chants; trad. en français par Muller (Paris, 1769, 1781, in-8°); — *Die vier Stufen des weiblichen Alters* (les Quatre Ages de la femme); poëme, trad. en latin et en italien. Les autres ouvrages de Zachariæ sont : *Auserlesene Stücke der besten deutschen Dichter* (Morceaux choisis, pris dans les meilleurs poëtes allemands, depuis Opitz jusqu'à nos jours); Brunswick, 1766, 3 vol. in-8° : Eschenburg y a ajouté en 1778 un 4e vol.; — *Spanisches Theater* (Théâtre espagnol); ibid., 1770-71, 3 vol. in-8°; — *Fabeln und Erzählungen* (Fables et contes, à la manière de Burkard Waldis); ibid., 1771, 1777, in-8°; — *Otahiti, oder glückselige Insel* (Otahiti, ou l'île fortunée); ibid., 1777, in-8°, poëme en vers iambiques. Zachariæ joignit au talent poétique celui de la composition musicale : on a de lui un oratorio, *die Pilgrime auf Golgotha* (les Pèlerins du Golgotha; Brunswick, 1756, in-8°), qui eut un succès complet, ainsi que des symphonies, des airs et des chansons qui parurent sous le titre de *Sammlungen einiger musikalischen Versuchen*, en italien et en allemand (Brunswick, 1760, 1768, in-fol.). Il a laissé aussi une traduction du *Paradis perdu* de Milton (Altenbourg, 1760-62, 2 vol. in-8°), qui n'est ni fidèle, ni harmonieuse. Ses œuvres posthumes furent publiées par les soins d'Eschenburg, *Hinterlassene Schriften*; Brunswick, 1781, in-8°.

Eschenburg, *Notice à la tête des Hinterlassene Schriften.* — Wolf, *Encykl. der deutschen Nationalliteratur.* — Küttner, *Characteren der deutschen Dichter.* — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter.* — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. IV. — Jul. Schmidt, *Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland.*

ZACHARIÆ (*Charles-Salomon*), jurisconsulte et publiciste allemand, né le 14 septembre 1769, à Meissen (Saxe), mort le 27 mars 1843, à Heidelberg. Issu d'une famille protestante originaire de Bohême, il était fils d'un avocat, et acheva son éducation à Leipzig. Initié à la science du droit par le savant Haubold, il se

préparait au professorat tout en donnant quelques répétitions, lorsque la modicité de sa fortune le réduisit à accepter la place de précepteur d'un jeune comte de Lippe, qu'il accompagna à l'université de Wittemberg (1792). En 1795 il commença des lectures publiques sur deux matières bien diverses, le droit ecclésiastique et le plaidoyer de Ciceron *Pro Quinctio*. Reçu docteur en 1796, il fut nommé dans la même ville professeur adjoint (1798), et professeur titulaire (1802). Aux soins du professorat s'ajoutèrent bientôt des fonctions de judicature; mais son activité suffisait à tout, et il put encore composer les ouvrages suivants : *Manuel du droit féodal de la Saxe électorale* (Handbuch des Kursæchsischen Lehnrechts); Leipzig, 1796, 1823, in-8°; — *L'Unité de l'État et de l'Église, avec des considérations sur la constitution de l'Empire germanique* (Die Einheit des Staats und der Kirche); ibid., 1797, in-8°; — *Essai d'une herméneutique universelle du droit;* Meissen, 1805, in-8° Une chaire lui ayant été offerte à Heidelberg, Zachariæ se rendit dans cette ville (1807), où il devait presque jusqu'à sa mort professer avec le plus grand éclat. Obligé d'enseigner le droit français, c'est-à-dire celui du Code Napoléon, introduit dans les provinces d'Allemagne de la rive gauche du Rhin, réunies à la France, il se plia à cette nouvelle étude avec une facilité incroyable, et publia dès 1808 le *Manuel du droit civil français*. En outre il enseigna, et parfois simultanément, le droit philosophique, le droit public de la confédération du Rhin, le droit ecclésiastique, le droit féodal, le droit pénal. Professeur excellent, sa méthode consistait dans le développement oral et rigoureusement logique d'une courte dictée qui était comme le sommaire de chaque cours. En 1820, Zachariæ fut envoyé à la chambre des États du grand duché de Bade comme député de l'université, et il la représenta dans la seconde chambre de 1825 à 1829. Pendant ces neuf années de législature, il s'était constamment maintenu dans les rangs du parti constitutionnel modéré, et s'était fait apprécier par la rédaction d'un projet de code pénal. Le professorat et l'étude étant redevenus ses occupations exclusives, il fit de 1831 à 1838 un cours sur la théorie de la monarchie constitutionnelle, et se livra surtout au perfectionnement de l'ouvrage capital de sa vie, celui dans lequel il a réuni, avec une étendue et une méthode admirables, tout ce qui se rattache aux sciences politiques, et qu'il fit paraître sous le titre de *Quarante Livres sur l'État* (*Vierzig Bücher vom Staate*); Stuttgard et Heidelberg, 1820-22, 5 vol. in-8°, et Heidelberg, 1839-43, 7 vol. in-8°. Nous citerons encore de lui : *Handbuch des Franzœsischen Civilrechts* (Manuel du droit français); Heidelberg, 1808, 2 vol. in-8°; ibid., 1827, 3 vol. in-8°, et 1852, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur a suivi l'ordre méthodique, est le plus fortement conçu et le plus rigoureusement déduit qui ait peut-être été écrit sur le nouveau droit civil français, d'une concision qu'on pourrait appeler algébrique; il a le grand avantage de montrer le développement logique de la science du droit, et de faire penser, au lieu de fournir des solutions toutes faites. On en a deux traductions françaises; l'une par MM. Massy et Vergé (Strasbourg, 1838-46, 5 vol. in-8°), qui ont détruit l'ordre synthétique de Zachariæ pour suivre la classification du Code Napoléon; l'autre par MM. Aubry et Rau (Paris, 1854-60, 5 vol. in-8°), qui ont respecté l'œuvre originale, en l'accompagnant de notes savantes et d'une table de concordance; — *L. C. Sulla, als Ordner des Rœmischen Freistaates;* Heidelberg, 1834, 2 part. in-8° : admirable étude, dont l'unique défaut peut-être est d'exagérer l'excellence des réformes politiques de Sylla; — beaucoup d'articles insérés dans *Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft*, recueil qu'il édita en société avec Mittermaier.

C.-R. Zachariæ, *Carl-Sal. Zachariæ's Biographie;* Heidelb., 1848, in-8°. — *Neue Nekrolog der Deutsch.*, t. XXI.

ZACHARIE, l'avant-dernier des petits prophètes hébreux, vivait dans le sixième siècle avant notre ère. Il était fils de Barachias et petit-fils d'Addo. Le temps et le lieu de sa naissance non plus que de sa mort ne sont connus. Emmené en captivité à Babylone, il en revint avec Zorobabel, et commença à prophétiser, n'étant encore qu'un jeune homme, c'est-à-dire dans la seconde année du règne de Darius, en 520, deux mois après les prophéties d'Aggée. On voit par le livre d'Esdras (V, 1; VI, 14) que la reconstruction du temple, qui avait été suspendue pendant deux ans par le mauvais vouloir des Syriens, fut précisément reprise à cette époque, et par l'influence des exhortations d'Aggée et de Zacharie. Les prophéties que ce dernier a laissées sont contenues dans quatorze chapitres; l'authenticité n'en paraît pas douteuse, mais la plupart sont si obscures qu'elles ont jusqu'à présent défié la patience et l'imagination des commentateurs.

Calmet, *Dict. de la Bible*. — Winer, *Bibl. Lexicon*. — W. Smith, *Dict. of the Bible*. — Rosenmüller, *Scholia in V. T.* — Fr. Burger, *Études exégét. et crit. sur le prophète Zacharie*; Strasb., 1844, in-8°.

ZACHARIE, roi d'Israel, succéda en 773 av. J.-C. à son père, Jéroboam II, mais seulement après un interrègne de treize ans. Selon la Bible, « il fit le mal devant le Seigneur, » et fut renversé au bout de six mois par Sellum, qui le tua à la vue du peuple, et prit sa place. On ne possède à l'appui des faits de cette époque aucun témoignage, aucune donnée authentique qui puisse en dissiper la confusion.

Les Rois, XV, 2.

ZACHARIE (*Zacharias*), pape, natif de Grèce, succéda à Grégoire III, le 28 novembre 741, et mourut, le 14 mars 752, à Rome. Les

troubles excités par la révolte des ducs de Bénévent et de Spolète contre Luitprand, roi des Lombards, lui fournirent l'occasion de déployer sa sollicitude pour le peuple de Rome et son clergé. Il alla même en 743 visiter ce prince à Pavie, et y fut reçu avec de grands honneurs. Il s'entremit encore auprès d'un de ses successeurs, Rachis, et réussit non-seulement à lui faire lever le siége de Pavie (744), mais il le décida à déposer la couronne pour s'enfermer ainsi que sa femme dans un cloître. Enfin ce fut à ses conseils que céda Carloman, duc d'Austrasie, lorsqu'il embrassa la règle de Saint-Benoît sur le mont Cassin (747). En 751, Pepin le Bref, ayant jugé nécessaire de solliciter l'alliance de l'Église pour consacrer l'usurpation qu'il méditait, envoya au pape Burkhard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis; ils devaient le consulter sur les rois qui existaient alors en France, et qui n'avaient que le nom de rois, sans aucune puissance royale. « Par eux, raconte Eginhard, le pontife répondit qu'il valait mieux que celui-là fût roi qui possédait la puissance royale, et, l'ayant sanctionné de son autorité, il fit que Pepin fut constitué roi. » Quelques mois après cet événement, le plus important de son règne, il mourut, et eut Étienne IV pour successeur. Il commença la fameuse bibliothèque du Vatican. On a de lui une traduction en grec des *Dialogues* du pape Grégoire Ier, laquelle a eu plusieurs éditions, et quelques lettres adressées à saint Boniface, qui se trouvent dans les *Conciles* du P. Hardouin.

Platina, Panvinio, Baronius, Ughelli. — Fleury, *Hist. ecclés.* — Eginhard, *Annales*.

ZACHARIE, en latin *Zacharias*, théologien, né à Besançon, vivait au douzième siècle. Il était chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, et avait fait profession dans l'abbaye de Saint-Martin de Laon. Le nom de Zacharie se trouve à la tête d'un ouvrage longtemps célèbre, et dont il existe dans les bibliothèques de nombreux manuscrits : c'est une concordance des quatre Évangiles, *De Concordia Evangelistarum*, impr. d'abord en 1473, in-fol., à Strasbourg ou à Nuremberg, puis en 1535, à Cologne, in-fol., et dans la *Biblioth. Patrum* de Cologne et de Lyon. B. H.

Hist. littér. de la France, t. XII, p. 484.

ZACHARIE (*Pierre* FIRMIAN, dit le P.), littérateur français, né en 1582, à Lisieux, mort le 10 novembre 1660, à Évreux. Il se fit capucin, et se distingua par son éloquence dans plusieurs grandes villes, et même à Paris, où il fut admis à prêcher plusieurs fois devant Louis XIII. Une nouvelle direction fut donnée ensuite à son ministère : il fit partie pendant vingt années de la mission catholique en Angleterre. Revenu en France, il consacra ses dernières années à l'étude dans la maison des capucins d'Évreux. Ses ouvrages témoignent de l'érudition, la pratique des écrivains latins, quelque philosophie, et un esprit parfois mordant. On a de lui : *Philosophia chrétienne*; Paris, 1637, in-8°, et 1644, 2 vol. in-4°, avec des additions; — *Monarchie du Verbe incarné*; Paris, 1642-46, 2 vol. in-4°; — *Gyges Gallus*; Paris, 1659, in-12; Lyon, 1660, in-4° et in-8°; Ratisbonne, 1736, in-8°, avec des notes du P. Gabriel Leibhit; traduit en français par le P. Antoine de Paris, 1663, in-12 : c'est la description de la vie intérieure des Français au dix-septième siècle, dans laquelle l'auteur suppose qu'il pénètre à l'aide de l'anneau de Gygès, qui lui ouvre les maisons; — *Somnia sapientis*; Paris, 1659, in-12; — *Genius sæculi*; Paris, 1659, in-12 : satire allégorique des vices du temps; cet ouvrage, ainsi que les deux précédents, est sous le nom de *Petrus Firmianus*; — *Relation du pays de Jansénie*; Paris, 1660, 1664, in 8°, sous le nom de *Louis Fontaine, sieur de Saint-Marcel*; réimpr. avec le titre de *l'Antiphantôme du Jansénisme*; ibid., 1688, in-12 : attaque violente, à laquelle Ant. Arnauld répondit dans la *Morale pratique des Jésuites*, t. VII, ch. XV; — *Christus patiens, sive tota Pauli scientia*; Paris, 1661, in-4°; — *Sylva sacrorum varii argumenti multiplicem theologiam continens*; Paris, 1662, in-4°.

Denis, *Bibl. script. ord. Minorum*. — Moreri, *Grand Dict. hist.*

ZACUTH (*Abraham ben Samuel*), savant juif espagnol, né à Salamanque, mort probablement à Lisbonne, vers 1520. Il professa l'astronomie à Carthagène et à Salamanque. A la suite du décret de proscription lancé en 1492 contre tous ses coreligionnaires, il se réfugia à Lisbonne, où le roi Emmanuel l'attacha à sa personne en qualité d'astrologue. Il dut sa célébrité à sa chronologie judaïque, qui porte le titre de *Sepher Juchasin* (Livre des lignages); Constantinople, 1566, in-4°; Cracovie, 1580, in-4°; Amsterdam, 1717, in-4°. Cet ouvrage curieux embrasse la période depuis la création jusqu'à l'an 1500 de l'ère vulgaire; il a été traduit en latin par Aaron Margalitha, rabbin polonais. Non moins célèbres sont ses travaux astronomiques : *Tabulæ motuum cœlestium* (Venise, 1496, in-4°), et *Almanach perpetuum solis*; trad. en latin par J. Vizinus (Leiria, 1496, in-4°; Venise, 1499, 1502, 1572, in-4°); mais il est très-probable que c'est le même ouvrage impr. sous deux titres différents. On attribue encore à Zacuth un opuscule cabalistique : *Matok Lannephesc*, ou *Dulcis Anima* (Venise, 1607, in-8°); il a pour le sujet la question de l'état de l'âme dans la vie future.

Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — Wolff, *Bibl. hebraica*. — Rossi, *Dizionario degli autori ebrei*.

ZAGANELLI. *Voy.* COTIGNOLA et MARCHESI.

ZAIDOUN. *Voy.* IBN-ZEIDOUN.

ZAINER (*Gunther*), imprimeur allemand, né vers 1430, à Reutlingen (Wurtemberg), mort en 1478. Après avoir appris les secrets de l'art de l'imprimerie très-probablement chez Fust et

Schœffer, il se serait établi, selon Zapf et beaucoup d'autres bibliographes, à Cracovie, où il aurait, vers 1465, édité l'*Expositio super toto psalterio* de Torquemada, livre gothique, devenu extrêmement rare. Mais s'il n'est pas exact de prétendre, avec Bernhart, que cet ouvrage a été imprimé à Greiz par Jean Schauer; il n'est pas non plus prouvé qu'il soit dû à l'industrie de Zainer; il est plus plausible d'admettre avec Falkenstein qu'il est sorti des presses de Haller. Quoi qu'il en soit, Zainer vint en 1468 à Augsbourg, et y publia en cette même année le premier livre imprimé dans cette même ville, les *Meditationes* de saint Bonaventure, in-fol. Pendant les sept années suivantes, il mit au jour une série d'ouvrages remarquables par la beauté de l'exécution, et dont plusieurs sont très-difficiles à rencontrer. Ce sont, entre autres : la première édition de l'*Imitation*, de 1470 à 1472; le *Catholicon* de Janua (1469) d'une aussi belle exécution et aussi rare que celui de Gutenberg; les *Etymologiæ* d'Isidore (1472), pour lesquelles Zainer employa le premier en Allemagne le caractère romain au lieu du gothique; la *Suma* de San-Concordio, 1475, le dernier ouvrage connu qui soit sorti de ses presses.

ZAINER (*Jean*), imprimeur, probablement frère du précédent (1), né à Reutlingen, mort en 1500. Il vint en 1473, peu de mois après Louis Hohenwang, qui imprima le premier à Ulm, y fonder une imprimerie, et fit paraître plus de soixante ouvrages qui attestent les soins qu'il donna au perfectionnement des procédés de son art; la régularité de l'impression prouve qu'il se servait de caractères fondus. Nous citerons parmi eux : *Opus de mysterio missæ* d'Albert le Grand, 1473; une traduction allemande du *De claris mulieribus* de Boccace, 1473, la première impression de luxe, et dont les initiales et les vignettes qui les ornent ne furent pas tracées après coup à la main, comme cela se faisait jusque-là, mais obtenues par des gravures sur bois; *Ein nützlich Regiment* et *Tutsche Cronica* de Steinhoewel, et autres ouvrages allemands. A ce sujet, notons que Zainer était alors avec Pfister et Bæmler le seul qui ne dédaignât pas d'imprimer des livres écrits dans sa langue maternelle. E. G.

Panzer, *Annales typogr.* — Falkenstein, *Gesch. der Buchdruckerkunst*; Leipzig, 1840. — Hasler, *Gesch. der Buchdruckerkunst zu Ulm*; 1840, in-8°. — Santander, *Dict. bibliogr. du quinzième siècle*. — Brunet, *Manuel du libraire*. — A.-F. Didot, *Essai sur la Typographie*.

ZAIONCZEK (*Joseph*), général polonais, né à Kaminiéniec-Podolski, le 1er novembre 1752, mort à Varsovie, le 28 juillet 1826. A seize ans il entra dans un régiment de cavalerie, et combattit sous les auspices de Branicki contre les patriotes de la confédération de Bar. Capitaine de dragons en 1774, et colonel en 1786, il fut élu nonce à la diète de 1788-1792, et lorsque la Russie déclara la guerre, il servit sous les ordres du prince Joseph Poniatowski, et assista aux batailles de Ziélence et de Dubienka, le 17 juillet 1792; après cette dernière il fut promu au grade de lieutenant général. Il joua le rôle d'un chaud démagogue dans les préparatifs qui précédèrent l'insurrection de 1794, et prit part aux différents combats de cette guerre; après la défaite de Kosciuszko, il prit le commandement des troupes qui se trouvaient à Praga : mais, jugeant inutile de résister aux forces supérieures de Souvorof, il proposa de battre en retraite sur Varsovie. Le général Iasinski, d'un avis contraire, l'accusa de lâcheté, et lui tira un coup de pistolet qui le blessa légèrement. En quittant la Pologne, Zaionczek fut arrêté par les Autrichiens et conduit à la forteresse de Josephstadt, d'où il sortit à la fin de 1796. Là il écrivit l'*Histoire de la révolution de Pologne, par un témoin oculaire*, qui fut publiée en français, à Paris, 1797, in-8°. Sa conduite à Praga et cet ouvrage rédigé avec partialité avaient tellement exaspéré les Polonais, qu'il ne put pas faire partie des légions polonaises commandées par Dombrowski; en conséquence il obtint du Directoire d'être admis dans l'armée d'Italie comme général de brigade, fit la campagne du Tyrol, et suivit Bonaparte en Égypte. Il reçut de Menou le grade de général de division (7 mai 1801), et fut, avec Destaing et Delzons, un des trois membres du conseil militaire qui s'opposèrent à l'évacuation de l'Égypte. Rentré en France, et soumis aveuglément aux volontés de Napoléon, il se trouva à Austerlitz, et fit la campagne de Prusse. En 1807, après la création du duché de Varsovie, il commanda une des trois légions polonaises; en 1809 il fut employé contre les Autrichiens. Pendant la retraite de Russie, au passage de la Bérézina, il fut blessé par un boulet, et Larrey lui fit l'amputation d'une jambe. En arrivant à Wilna, il y fut fait prisonnier par les Russes. En 1815, Alexandre Ier et le grand-duc Constantin firent de Zaionczek un instrument aveugle de leurs volontés. Aussi l'empereur, en éloignant plusieurs notabilités patriotes, le créa en 1818 prince et lieutenant du roi dans le nouveau royaume de Pologne.

Il avait un frère cadet, *Ignace*, qui avait pris part aux événements de 1792 et 1794, et qui sous tous les rapports valait mieux que lui.

L. Ch.

Jay, ouy, etc., *Biogr. des contemp.*

ZALEUCUS (Ζάλευκος), législateur grec, vivait au sixième ou au septième siècle avant J.-C. Les dates de sa naissance et de sa mort sont tout à fait incertaines. Les auteurs sont divisés : suivant Sénèque (1), Diogène de Laerte (2), Jamblique (3)

(1) Ainsi que Gunther, Jean écrivait son nom très-diversement : on trouve *Tzainer*, *Zeiner*, *Zeyner* et même *Czeyner*.

(1) Sénèque, *Epist.*, XC.
(2) Diog. de Laerte, *Vita Pythag.*, VIII, 16.
(3) Jamblique, *Vita Pythag.*, 33, 104, 130.

et Porphyre (1), il était disciple de Pythagore; il ne pouvait donc pas être antérieur à 570, année probable de la naissance de son maître. Mais s'il était vrai, comme le prétend Strabon, que Zaleucus fût le premier auteur des lois écrites, il aurait vécu avant Dracon, vers l'an 660 de notre ère. L'historien Timée, cité par Cicéron (2), nie complétement l'existence de Zaleucus. D'autres, sans nier l'existence d'un législateur de ce nom, le présentent comme d'une naissance fort obscure. Au rapport de Suidas, il aurait été un esclave préposé à la garde des troupeaux. Cependant presque tous les anciens, notamment Aristote et Diodore, s'accordent à dire qu'il avait été le législateur des Locriens.

Il importe de rappeler que l'on connaît dans l'histoire deux tribus de Locriens : les Locriens Ozoléens, qui habitaient le littoral du golfe de Corinthe, et que commandait Ajax à la guerre de Troie, et les Locriens Épizéphyriens, qui habitaient la Grande-Grèce ou l'Italie inférieure, au nord du cap Zephyrium. Ces derniers étaient une colonie des premiers. C'est aux Locriens Épizéphyriens que Zaleucus donna ses lois. Diodore le dit originaire de l'Italie, d'une naissance illustre et admiré pour son instruction par tous ses compatriotes. Pour Charondas, législateur de Thurium, colonie voisine de celle des Locriens, comme pour Zaleucus, la politique ou le gouvernement d'un État devait être essentiellement fondé sur la morale et sanctionné par la religion. Aussi leurs lois portaient-elles à peu près le même caractère.

Voici, d'après Stobée, les principales dispositions du code de Zaleucus : « Tous les citoyens doivent reconnaître l'existence des dieux. La vue du ciel et l'harmonie de la nature indiquent la présence de l'Être créateur; car ce n'est point là l'ouvrage de l'homme, et encore moins celui du hasard. Puisqu'il y a des dieux, il faut les honorer comme les auteurs de tous les biens qui nous arrivent; et comme ils ne sont point honorés par la prière du méchant, il faut que chacun veille à la pureté de son âme. Ils ne se laissent pas gagner par de pompeux sacrifices ou par des présents; ils demandent pour offrande des pensées pures et des actions justes.... S'il y a des mortels qui se refusent à l'évidence de ces principes, qu'ils aient toujours présent à l'esprit l'instant de leur mort. A ce moment-là ils seront en proie à de terribles remords, et ils se repentiront trop tard de n'avoir pas vécu suivant la justice. Mais si quelqu'un, inspiré par les mauvais génies, est poussé à l'injustice, qu'il se rende aux temples des dieux, qu'il embrasse leurs sanctuaires ou qu'il fréquente les hommes connus pour leur vertu, qu'il écoute docilement leurs discours... Après le culte des dieux, des génies (démons) et des héros, les citoyens honoreront les parents, les lois et les magistrats. Nul ne doit préférer son lieu natal à la patrie entière; une telle pensée est un commencement de trahison. Nul ne doit garder une haine irréconciliable contre aucun des citoyens qui participent avec lui à la chose publique. Un tel homme serait incapable de commander à ses semblables ou de juger conformément à l'équité, puisque la passion serait plus forte chez lui que la raison... Que les gouvernants ne soient jamais iniques; que leurs sentences ne soient jamais accompagnées d'outrages; qu'ils ne connaissent dans leurs décisions ni amis ni ennemis, mais la seule justice : ce n'est qu'en agissant ainsi qu'ils porteront des décrets sages et se montreront dignes du pouvoir qui leur est confié. Les esclaves sont justes par crainte; les hommes libres le sont par bonheur et par vertu. Les gouvernants doivent se conduire de manière à obtenir de leurs gouvernés une respectueuse confiance... Toute loi défectueuse doit être modifiée ou abolie sans délai; mais dès qu'elle a été décrétée et qu'elle se trouve être en vigueur, que tous lui obéissent rigoureusement. Aussitôt qu'une loi a été portée, il n'est ni bon ni utile qu'un homme soit plus fort et plus sage qu'elle; mais il est bon et utile que la loi soit meilleure et plus sage que l'homme. Ceux qui violent ce principe doivent être punis, parce qu'ils font naître le désordre, qui est le plus grand fléau des États. »

Diodore (XII, 20) mentionne une loi de Zaleucus ordonnant de traiter l'ennemi comme si la haine pouvait se changer un jour en amitié. Le contrevenant devait être traité par ses concitoyens comme un sauvage ou un homme sans culture. Athénée, au livre X des *Deipnosophistes*, cite une loi du même législateur qui défendait, sous peine de mort, de boire du vin, à moins que ce ne fût comme remède et par l'ordre du médecin. Enfin, au rapport de Stobée, Zaleucus avait ordonné que celui qui voudrait faire abroger une loi en vigueur se mît une corde au cou et qu'il fît, en cet état, sa proposition à l'assemblée; qu'il s'en retournât sain et sauf si la majorité votait en faveur de l'abrogation; mais que, dans le cas contraire, on serrât la corde pour l'étrangler. Diodore attribue la même loi à Charondas, dont le code a été fixé par Eusèbe à la première année de la 3e olympiade (660 av. J.-C.).

Que les hommes sont encore loin d'avoir atteint le perfectionnement politique et moral que s'était proposé Zaleucus! F. HOEFER.

Aristote. — Diodore. — Sénèque. — Stobée. — Cicéron. — Jamblique. — Porphyre. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. II. — Bentley, *On the Epist. of Phalaris*, 334. — Heyne, *Opuscula acad.*, t. II. — Grote, *Hist. of Greece*, t. III, c. 22. — C. Rittershuis, *De Zaleuco et Charonda*; Altorf, 1591, in-4°. — Engelbrecht, *Leges Locrensium Zaleuco auctore promulgatæ*; Leipzig, 1699, in-4°. — Portoghese, *Frammenti della legislazione di Zaleuco*; Catane, 1842, in-8°.

ZALLWEIN (*Grégoire*), canoniste allemand, né le 20 octobre 1712, à Oberwichtach (Pala-

(1) Porphyre, *Vita Pyth.*, 161, 18.
(2) Cicéron, *De Leg.*, II, 6.

Schœffer, il se serait établi, selon Zapf et beaucoup d'autres bibliographes, à Cracovie, où il aurait, vers 1465, édité l'*Expositio super toto psalterio* de Torquemada, livre gothique, devenu extrêmement rare. Mais s'il n'est pas exact de prétendre, avec Bernhart, que cet ouvrage a été imprimé à Greiz par Jean Schauer; il n'est pas non plus prouvé qu'il soit dû à l'industrie de Zainer; il est plus plausible d'admettre avec Falkenstein qu'il est sorti des presses de Haller. Quoi qu'il en soit, Zainer vint en 1468 à Augsbourg, et y publia en cette même année le premier livre imprimé dans cette même ville, les *Meditationes* de saint Bonaventure, in-fol. Pendant les sept années suivantes, il mit au jour une série d'ouvrages remarquables par la beauté de l'exécution, et dont plusieurs sont très-difficiles à rencontrer. Ce sont, entre autres : la première édition de l'*Imitation*, de 1470 à 1472; le *Catholicon* de Janua (1469) d'une aussi belle exécution et aussi rare que celui de Gutenberg; les *Etymologiæ* d'Isidore (1472), pour lesquelles Zainer employa le premier en Allemagne le caractère romain au lieu du gothique; la *Suma* de San-Concordio, 1475, le dernier ouvrage connu qui soit sorti de ses presses.

ZAINER (*Jean*), imprimeur, probablement frère du précédent (1), né à Reutlingen, mort en 1500. Il vint en 1473, peu de mois après Louis Hohenwang, qui imprima le premier à Ulm, y fonder une imprimerie, et fit paraître plus de soixante ouvrages qui attestent les soins qu'il donna au perfectionnement des procédés de son art; la régularité de l'impression prouve qu'il se servait de caractères fondus. Nous citerons parmi eux : *Opus de mysterio missæ* d'Albert le Grand, 1473; une traduction allemande du *De claris mulieribus* de Boccace, 1473, la première impression de luxe, et dont les initiales et les vignettes qui les ornent ne furent pas tracées après coup à la main, comme cela se faisait jusque-là, mais obtenues par des gravures sur bois; *Ein nützlich Regiment* et *Tutsche Cronica* de Steinhoewel, et autres ouvrages allemands. A ce sujet, notons que Zainer était alors avec Pfister et Bæmler le seul qui ne dédaignât pas d'imprimer des livres écrits dans sa langue maternelle. E. G.

Panzer, *Annales typogr.* — Falkenstein, *Gesch. der Buchdruckerkunst* : Leipzig, 1840. — Hasler, *Gesch. der Buchdruckerkunst zu Ulm*; 1840, in-8°. — Santander, *Dict. bibliogr. du quinzième siècle.* — Brunet, *Manuel du libraire.* — A.-F. Didot, *Essai sur la Typographie.*

ZAIONCZEK (*Joseph*), général polonais, né à Kaméniec-Podolski, le 1er novembre 1752, mort à Varsovie, le 28 juillet 1826. A seize ans il entra dans un régiment de cavalerie, et combattit sous les auspices de Branicki contre les patriotes de la confédération de Bar. Capitaine de dragons en 1774, et colonel en 1786, il fut élu nonce à la diète de 1788-1792, et lorsque la Russie déclara la guerre, il servit sous les ordres du prince Joseph Poniatowski, et assista aux batailles de Ziélence et de Dubienka, le 17 juillet 1792; après cette dernière il fut promu au grade de lieutenant général. Il joua le rôle d'un chaud démagogue dans les préparatifs qui précédèrent l'insurrection de 1794, et prit part aux différents combats de cette guerre; après la défaite de Kosciuszko, il prit le commandement des troupes qui se trouvaient à Praga : mais, jugeant inutile de résister aux forces supérieures de Souvorof, il proposa de battre en retraite sur Varsovie. Le général Iasinski, d'un avis contraire, l'accusa de lâcheté, et lui tira un coup de pistolet qui le blessa légèrement. En quittant la Pologne, Zaionczek fut arrêté par les Autrichiens et conduit à la forteresse de Josephstadt, d'où il sortit à la fin de 1796. Là il écrivit l'*Histoire de la révolution de Pologne, par un témoin oculaire,* qui fut publiée en français, à Paris, 1797, in-8°. Sa conduite à Praga et cet ouvrage rédigé avec partialité avaient tellement exaspéré les Polonais, qu'il ne put pas faire partie des légions polonaises commandées par Dombrowski; en conséquence il obtint du Directoire d'être admis dans l'armée d'Italie comme général de brigade, fit la campagne du Tyrol, et suivit Bonaparte en Égypte. Il reçut de Menou le grade de général de division (7 mai 1801), et fut, avec Destaing et Delzons, un des trois membres du conseil militaire qui s'opposèrent à l'évacuation de l'Égypte. Rentré en France, et soumis aveuglément aux volontés de Napoléon, il se trouva à Austerlitz, et fit la campagne de Prusse. En 1807, après la création du duché de Varsovie, il commanda une des trois légions polonaises; en 1809 il fut employé contre les Autrichiens. Pendant la retraite de Russie, au passage de la Bérézina, il fut blessé par un boulet, et Larrey lui fit l'amputation d'une jambe. En arrivant à Wilna, il y fut fait prisonnier par les Russes. En 1815, Alexandre Ier et le grand-duc Constantin firent de Zaionczek un instrument aveugle de leurs volontés. Aussi l'empereur, en éloignant plusieurs notabilités patriotes, le créa en 1818 prince et lieutenant du roi dans le nouveau royaume de Pologne.

Il avait un frère cadet, *Ignace*, qui avait pris part aux événements de 1792 et 1794, et qui sous tous les rapports valait mieux que lui.

L. Ch.

Jay, ouy, etc., *Biogr. des contemp.*

ZALEUCUS (Ζάλευκος), législateur grec, vivait au sixième ou au septième siècle avant J.-C. Les dates de sa naissance et de sa mort sont tout à fait incertaines. Les auteurs sont divisés : suivant Sénèque (1), Diogène de Laerte (2), Jamblique (3)

(1) Ainsi que Gunther, Jean écrivait son nom très-diversement : on trouve *Tzainer*, *Zeiner*, *Zeyner* et même *Czeyner*.

(1) Sénèque, *Epist.*, XC.
(2) Diog. de Laerte, *Vita Pythag.*, VIII, 16.
(3) Jamblique, *Vita Pythag.*, 33, 104, 130.

et Porphyre (1), il était disciple de Pythagore; il ne pouvait donc pas être antérieur à 570, année probable de la naissance de son maître. Mais s'il était vrai, comme le prétend Strabon, que Zaleucus fût le premier auteur des lois écrites, il aurait vécu avant Dracon, vers l'an 660 de notre ère. L'historien Timée, cité par Cicéron (2), nie complétement l'existence de Zaleucus. D'autres, sans nier l'existence d'un législateur de ce nom, le présentent comme d'une naissance fort obscure. Au rapport de Suidas, il aurait été un esclave préposé à la garde des troupeaux. Cependant presque tous les anciens, notamment Aristote et Diodore, s'accordent à dire qu'il avait été le législateur des Locriens.

Il importe de rappeler que l'on connaît dans l'histoire deux tribus de Locriens : les Locriens Ozoléens, qui habitaient le littoral du golfe de Corinthe, et que commandait Ajax à la guerre de Troie, et les Locriens Épizéphyriens, qui habitaient la Grande-Grèce ou l'Italie inférieure, au nord du cap Zephyrium. Ces derniers étaient une colonie des premiers. C'est aux Locriens Épizéphyriens que Zaleucus donna ses lois. Diodore le dit originaire de l'Italie, d'une naissance illustre et admiré pour son instruction par tous ses compatriotes. Pour Charondas, législateur de Thurium, colonie voisine de celle des Locriens, comme pour Zaleucus, la politique ou le gouvernement d'un État devait être essentiellement fondé sur la morale et sanctionné par la religion. Aussi leurs lois portaient-elles à peu près le même caractère.

Voici, d'après Stobée, les principales dispositions du code de Zaleucus : « Tous les citoyens doivent reconnaître l'existence des dieux. La vue du ciel et l'harmonie de la nature indiquent la présence de l'Être créateur; car ce n'est point là l'ouvrage de l'homme, et encore moins celui du hasard. Puisqu'il y a des dieux, il faut les honorer comme les auteurs de tous les biens qui nous arrivent; et comme ils ne sont point honorés par la prière du méchant, il faut que chacun veille à la pureté de son âme. Ils ne se laissent pas gagner par de pompeux sacrifices ou par des présents; ils demandent pour offrande des pensées pures et des actions justes.... S'il y a des mortels qui se refusent à l'évidence de ces principes, qu'ils aient toujours présent à l'esprit l'instant de leur mort. A ce moment-là ils seront en proie à de terribles remords, et ils se repentiront trop tard de n'avoir pas vécu suivant la justice. Mais si quelqu'un, inspiré par les mauvais génies, est poussé à l'injustice, qu'il se rende aux temples des dieux, qu'il embrasse leurs sanctuaires ou qu'il fréquente les hommes connus pour leur vertu, qu'il écoute docilement leurs discours... Après le culte des dieux, des génies (démons) et des héros, les citoyens honoreront les parents, les lois et les magistrats. Nul ne doit préférer son lieu natal à la patrie entière; une telle pensée est un commencement de trahison. Nul ne doit garder une haine irréconciliable contre aucun des citoyens qui participent avec lui à la chose publique. Un tel homme serait incapable de commander à ses semblables ou de juger conformément à l'équité, puisque la passion serait plus forte chez lui que la raison... Que les gouvernants ne soient jamais iniques; que leurs sentences ne soient jamais accompagnées d'outrages; qu'ils ne connaissent dans leurs décisions ni amis ni ennemis, mais la seule justice : ce n'est qu'en agissant ainsi qu'ils porteront des décrets sages et se montreront dignes du pouvoir qui leur est confié. Les esclaves sont justes par crainte; les hommes libres le sont par honneur et par vertu. Les gouvernants doivent se conduire de manière à obtenir de leurs gouvernés une respectueuse confiance... Toute loi défectueuse doit être modifiée ou abolie sans délai; mais dès qu'elle a été décrétée et qu'elle se trouve être en vigueur, que tous lui obéissent rigoureusement. Aussitôt qu'une loi a été portée, il n'est ni bon ni utile qu'un homme soit plus fort et plus sage qu'elle; mais il est bon et utile que la loi soit meilleure et plus sage que l'homme. Ceux qui violent ce principe doivent être punis, parce qu'ils font naître le désordre, qui est le plus grand fléau des États. »

Diodore (XII, 20) mentionne une loi de Zaleucus ordonnant de traiter l'ennemi comme si la haine pouvait se changer un jour en amitié. Le contrevenant devait être traité par ses concitoyens comme un sauvage ou un homme sans culture. Athénée, au livre X des *Deipnosophistes*, cite une loi du même législateur qui défendait, sous peine de mort, de boire du vin, à moins que ce ne fût comme remède et par l'ordre du médecin. Enfin, au rapport de Stobée, Zaleucus avait ordonné que celui qui voudrait faire abroger une loi en vigueur se mît une corde au cou et qu'il fît, en cet état, sa proposition à l'assemblée; qu'il s'en retournât sain et sauf si la majorité votait en faveur de l'abrogation; mais que, dans le cas contraire, on serrât la corde pour l'étrangler. Diodore attribue la même loi à Charondas, dont le code a été fixé par Eusèbe à la première année de la 3e olympiade (660 av. J.-C.).

Que les hommes sont encore loin d'avoir atteint le perfectionnement politique et moral que s'était proposé Zaleucus! F. HOEFER.

Aristote. — Diodore. — Sénèque. — Stobée. — Cicéron. — Jamblique. — Porphyre. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. II. — Bentley, *On the Epist. of Phalaris*, 334. — Heyne, *Opuscula acad.*, t. II. — Grote, *Hist. of Greece*, t. III, c. 22. — C. Rittershuis, *De Zaleuco et Charonda*; Altorf, 1591, in-4°. — Engelbrecht, *Leges Locrensium Zaleuco auctore promulgatæ*; Leipzig, 1690, in-4°. — Portoghese, *Frammenti della legislazione di Zaleuco*; Catane, 1842, in-8°.

ZALLWEIN (*Grégoire*), canoniste allemand, né le 20 octobre 1712, à Oberwichtach (Pala-

(1) Porphyre, *Vita Pyth.*, 141, 18.
(2) Cicéron, *De Leg.*, II, 6.

tinat), mort le 9 août 1766, à Salzbourg. Entré en 1733 au couvent de bénédictins de Wessebrunn, en Bavière, il en fut en 1744 élu prieur. Quelque temps après l'évêque de Gurk le plaça à la tête du séminaire qu'il venait d'ériger à Strasbourg, en Illyrie. En 1749 Zallwein reçut la chaire de droit canon à l'université de Salzbourg; il la remplit avec succès jusqu'en 1759, où il fut élu recteur. Les ouvrages qu'il a publiés se font remarquer par des recherches approfondies sur les sources de la législation ecclésiastique et sur le droit public de l'Allemagne; ce sont : *Fontes originarii juris canonici*; Salzbourg, 1751, 1755, in-4°; — *Jus ecclesiasticum particulare Germaniæ*; Augsbourg, 1757, 2 part., in-4°; — *Collectiones juris ecclesiastici antiqui et novi*; Salzbourg, 1759-60, 2 part., in-4°; — *Principia juris ecclesiastici universalis et particularis Germaniæ*; Augsbourg, 1763, 1781, 4 vol. in-8° : recueil estimé.

Gutrath, *Trauerrede auf den Hintrit Zallwein's*; Salzbourg, 1766, in-fol. — Hirsching, *Handbuch*.

ZALUSKI (*André-Chrysostome*), chancelier de Pologne, né en 1650, mort le 11 mai 1711, à Guttstadt (Prusse polonaise). Il était fils d'Alexandre, palatin de Rawa. Après avoir terminé ses études aux académies de Vienne et de Gratz, il voyagea à l'étranger. Il venait d'être nommé chanoine de Cracovie (1674) lorsqu'il fut chargé d'annoncer aux cours de France, d'Espagne et de Portugal l'élection de Sobieski, et en même temps il ramena le corps du roi Jean Casimir, mort en France. L'habileté qu'il déploya dans cette mission lui fit donner l'abbaye de Wonchoçk, et la place de chancelier de l'archevêque de Gnezne. En 1678, il devint grand secrétaire de la couronne, et en 1683 évêque de Kiiovie et de Czerniéchovie. Dans la même année, il fut l'un des plénipotentiaires polonais qui négocièrent, entre Varsovie et Vienne, le traité auquel l'Autriche dut son salut contre les Ottomans. En 1688, il signa la condamnation de Liszczynski, accusé d'athéisme. En 1690, il négocia le mariage du prince Jacques Sobieski avec Hedwige, fille de l'électeur comte palatin du Rhin. En 1691, il fut nommé évêque de Ploçk. En 1694, il parvint à apaiser les querelles intérieures en Lithuanie, suscitées par la rivalité des Sapieha et des Brzostowski. Nommé chancelier de la reine Marie-Casimire, il se trouva en butte aux intrigues de la cour, et résolut de s'en éloigner; mais le roi le dissuada, et il revint à Varsovie. Pendant l'interrègne qui suivit la mort de Sobieski, il embrassa le parti français, et vota pour le prince de Conti; ce qui ne l'empêcha point d'être nommé par Auguste II, qui fut elu, évêque de Warmie et grand chancelier de la couronne (1699). Il se montra reconnaissant envers ce prince, et le suivit dans sa retraite à Dresde (1700). Accusé injustement de trahison, Zaluski fut envoyé, en 1705, jusqu'à Ancône, comme prisonnier d'État. Il se justifia, rentra en Pologne, fut bien reçu par le roi Stanislas Ier; mais comme, après la bataille de Poltawa, Auguste II reprit sa couronne, Zaluski reprit aussi les fonctions de chancelier, qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Discours tenus dans les conseils d'État et dans les Diètes*; Léopol, 1689, in-4°; Varsovie, 1696; Kalisz, 1730, in-fol.; — *Sermons et discours prononcés à l'occasion des fiançailles ou de la mort de plusieurs personnes distinguées*; Varsovie, 1690, in-4°; — *Epistolarum historico-familiarium emendatio*; Braunsberg, 1709-1711, 6 vol. in-fol. : ouvrage précieux pour l'histoire de la Pologne. Ce prélat a aussi trad. en polonais plusieurs ouvrages de piété d'auteurs latins, espagnols, italiens et français.

L. Chodzko.

Biblioth. germanique, t. XVIII. — Niceron, *Mémoires*, t. XIII. — Zedler, *Universal-Lexikon*. — Lentowski, *Vies des évêques de Cracovie*, 1852, 4 vol.

ZALUSKI (*André-Stanislas-Kostka*), chancelier de Pologne, neveu du précédent, né en 1694, mort le 16 décembre 1758, à Cracovie. Élevé sous les auspices de son oncle, il fut, à l'âge de treize ans, nommé chanoine de Cracovie, et plus tard, doyen prévôt de Ploçk et de la principauté de Siéiun, vacante par la mort d'un autre de ses oncles, Martin Zaluski. Protégé, comme toute sa famille, par la maison électorale de Saxe, lui et son frère Joseph-André voyagèrent à l'étranger. Ils assistèrent au sacre de Louis XV à Reims, et passèrent quelque temps auprès du roi Stanislas, à Weissembourg. A Rome l'aîné soutint, à la Sapience, une thèse sur les prérogatives du saint-siége, et obtint le grade de docteur en théologie. Revenu en Pologne, il se voua à la chaire, et le roi Auguste II le nomma évêque de Ploçk, puis président de la cour des comptes de Radom. En 1726, il présida la commission chargée de juger les querelles religieuses qui avaient éclaté à Thorn entre les jésuites et les luthériens. Après la seconde élection de Stanislas Leszczynski, en 1733, il resta fidèle à ce prince, et l'accompagna à Dantzig. Mais lorsque les troupes moscovites renversèrent Stanislas, ce dernier le délia de ses serments, et Zaluski fut nommé en 1735, par Auguste III, grand chancelier de la couronne. En 1739 il devint évêque de Chelmno, et en 1747 il remplaça Lipski sur le siége de Cracovie, en résignant sa charge de chancelier entre les mains de Jean Malachowski. Protecteur éclairé des lettres, il travailla, de concert avec son frère, à la réunion d'une immense bibliothèque, qui fut en 1791 transportée de Varsovie à Pétersbourg.

L. Ch.

Zedler, *Universal-Lexikon*.

ZALUSKI (*Joseph-André*), savant prélat, frère du précédent, né le 12 août 1702, mort le 7 janvier 1774. En compagnie de son frère André-Stanislas, il parcourut l'Europe occidentale, et quand il vint à Paris, il prêcha quelques ser-

mons à Saint-Sulpice et à la Sorbonne. En 1733, il fut envoyé à Rome, pour y notifier l'élection de Stanislas Ier. En 1736, après l'abdication de ce prince, il le suivit à Nancy, et obtint de Louis XV l'abbaye de Fontanelle, en Bourgogne, et celle de Villars, en Lorraine. En 1759, il monta sur le siége épiscopal de Kiiovie. Défenseur zélé de l'indépendance nationale, il se trouva désigné à la haine des Russes, qui, dans la nuit du 13 au 14 octobre 1767, s'emparèrent de sa personne, et le déportèrent, ainsi que l'évêque Soltyk et le palatin Rzewuski, dans une province éloignée de la Russie. Zaluski ne rentra qu'après cinq ans et demi de captivité, et fut reçu à Varsovie en triomphe (1773); mais il ne jouit pas longtemps de sa popularité, car il mourut l'année suivante. Son activité était prodigieuse. Tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de la Pologne ou à la faire connaître à l'étranger l'occupait sans cesse. Il ne fut pas étranger à la fondation de l'Académie de Stanislas à Nancy, et de celle de Jablonowski à Leipzig. Il aida de ses conseils et de sa fortune les collections historiques, littéraires ou linguistiques publiées par Mitzler de Kolof, Korarski, Dogiel, Ladowski, Naruszewicz, Minasowicz, Trotz, Kola, Solignac, etc. Il avait la passion des livres, et pendant toute sa vie il s'occupa de l'achat de différents ouvrages, et surtout de ceux relatifs à la Pologne. Il en forma une bibliothèque qui comptait près de trois cent mille volumes, imprimés, manuscrits, estampes ou cartes géographiques. Il était aidé en cela par son frère André-Stanislas, et, en 1745, ils offrirent ce trésor littéraire à la nation; il fut placé dans un palais spécial, bâti à Varsovie, et portant pour inscription : *Bibliothèque nationale polonaise, offerte par les Zaluski*. En 1795, lorsque la Pologne fut partagée par les trois puissances, les Russes occupèrent Varsovie, et cette précieuse bibliothèque fut transportée à Pétersbourg. Voici la liste des ouvrages de Zaluski : *Analecta historica;* Varsovie, 1721, in-4°; — *Duo gladii adversus dissidentes, alter defendendo, alter offendendo;* ibid., 1731, 2 vol. in-4°; — *Programma literarium ad bibliophilos, typothetas et bibliopegos, tum et quosvis liberalium artium amatores;* ibid., 1732, in-4°; réimpr. par Szulç, Dantzig, 1743, in-4°; — *Specimen historiæ Polonæ criticæ, de violenta statuum reipublicæ Confederationis vulgo Rokosz, ad Gliniany, anno* 1381, *augusti* XII; Dantzig, 1733, et Varsovie, 1735, in-fol.; — *Conspectus novæ collectionis legum ecclesiasticarum Poloniæ;* Varsovie, 1744, in-4°; — *Opera omnia Pauli Potoçki;* ibid., 1747, in-fol.; — *La Pharmacie, ou moyen de conserver la santé;* ibid., 1750, in-4°; — *Bibliotheca poetarum polonorum;* ibid., 1752-56, 5 vol. in-4°; — *Anecdota singularia Jablonoviorum domus;* ibid., 1755, in-4°; — *Genealogia comitum Junoscitarum Tabasz-Zaluskiorum et de Zaluskie Krasnowsciorum, Bielinskiorum, Radieioviorum et Kolonum;* ibid., 1756, in-4°; — *Manuale juris publici Poloniæ in statu reip. acephalo;* ibid., 1764, in-8°; trad. en français par Duclos; ibid., 1764, in-8°; — *Événements qui ont frappé J.-A. Zaluski, évêque de Kiiovie, pendant sa captivité en Russie*, en vers polonais; ibid., 1773, in-8°; — *Bibliothèque des historiens, des diplomates, des jurisconsultes et autres auteurs polonais ou étrangers écrivant sur la Pologne;* Cracovie, 1832, in-4° : publiée par Muczkowski. Enfin, il laissa un ouvrage, formant dix énormes vol. in-fol. mss., sous le titre de *Magna bibliotheca polona universalis;* on ignore ce qu'il est devenu. L. Ch.

Bentkowski, *Hist. de la littér. pol.* — Chodynicki, *Vies des savants polonais.*

ZALUSKI (*Joseph-Henri*), général et écrivain, né le 14 juillet 1787, au château d'Oyçow, près Cracovie, mort le 26 avril 1866, à Cracovie. En 1807, il entra dans les chevau-légers polonais de la garde impériale, et fit avec les Français les campagnes d'Espagne, d'Allemagne, de Russie et de France. Il fut créé baron de l'empire. En 1817, il devint aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, et prit part à la guerre contre les Turcs. En 1831, il fit, comme général, la campagne de Pologne. Rentré dans ses terres en Gallicie, il s'occupa d'agriculture, et écrivit plusieurs ouvrages en polonais et en français, entre autres : *La Pologne et les Polonais défendus contre les erreurs et les injustices de MM. de Ségur, Thiers et Lamartine* (Paris, 1856, in-8°), publié par Léonard Chodzko.

ZALUSKI (*Charles*), frère du précédent, né le 25 janvier 1794, à Varsovie, mort en 1845, en Gallicie. Jusqu'en 1823, il parcourut la carrière diplomatique au service de Russie, à Berne et à Berlin. Il était maréchal de la noblesse du district d'Upita dans la goubernie de Wilna, lorsque éclata l'insurrection de 1830; il embrassa alors la cause nationale avec un dévouement entier, et qui fut partagé par sa femme, la princesse Amélie Oginska. Après la malheureuse issue de cette insurrection, il se réfugia en France, y résida deux ans, et rentra en Gallicie. Léonard Chodzko.

Straszewicz, *Les Polonais de la révolution de 1830.*

ZAMBRI, roi d'Israel, commandait la cavalerie juive lorsqu'il se révolta contre Ela, l'assassina dans un repas et s'empara du trône (918 av. J. C.). Son règne dura sept jours, et ne fut marqué que par l'extermination des descendants de Baasa. Assiégé dans la ville de Thersa par Amri, il s'enferma dans son palais avec toutes ses richesses, et périt au milieu des flammes.

Rois, II, XV, 30. — Josèphe, *Antiq. jud.*, VIII.

ZAMET (*Sébastien*), financier, né vers 1549, à Lucques, mort le 14 juillet 1614, à Paris. D'une

basse extraction, et, à ce qu'on dit, fils d'un cordonnier, il vint chercher fortune en France sous la protection de Catherine de Médicis, qui le donna, comme valet de chambre, à son fils Henri III. Il ne tarda pas à se faire aimer du roi et de la cour par ses bons mots, par son talent à mener une intrigue et par les services de tous genres qu'il cherchait à rendre, et qu'on lui payait largement. Bientôt il fut maître des secrets amoureux des plus hauts personnages, et s'en fit une source de faveurs et de richesse. Habile à profiter de l'occasion, à faire fructifier son argent et à s'entremettre dans les bonnes opérations de finance, il acquit en peu de temps une fortune considérable. Dès 1585 il avait 70,000 écus dans la ferme des sels, et on le voit quelques années plus tard prêter au roi de très-fortes sommes. La mort d'Henri III pouvait lui porter un coup fatal; mais il sut prestement se tourner du côté de ses intérêts, se jeta dans la Ligue, et devint le caissier et le confident du duc de Mayenne. Les *Mémoires* du temps décrivent les festins qu'il donnait au duc et aux autres chefs de la Ligue; on s'étonne à première vue des sommes qu'il y dépensait, mais on reconnaît bien vite qu'il finissait par être payé en beaux deniers comptants, et que ces réceptions brillantes n'étaient qu'un appât, dont les frais s'ajoutaient aux intérêts de l'argent prêté. Zamet sut prendre une telle influence sur Mayenne, que celui-ci le chargea de plusieurs négociations auprès d'Henri IV, et c'est de là que le financier reçut le surnom un peu ironique de *M. l'Ambassadeur*. Raillerie ou non, Zamet n'y tenait guère, pourvu qu'il se donnât accès auprès du roi, dont il prévoyait le triomphe. Henri IV en effet fut si satisfait de lui, qu'après son entrée à Paris, il ne cessa de l'admettre dans son intimité. C'était bien le confident qu'il fallait à ce roi vert-galant, qui mettait dans ses liaisons galantes plus d'éclat que de délicatesse; Zamet lui prêtait de l'argent, nouait les intrigues, concluait les marchés, et ouvrait, comme une petite maison, son bel hôtel de la rue de la Cerisaie aux maîtresses en titre et aux maîtresses de passage. Son avidité du reste ne se contentait pas des revenus que lui procuraient les passions du roi; il ne fermait pas sa porte aux amours des grands seigneurs qui avaient la bourse bien garnie, et même il reçut Mlle d'Entraigues avec Bassompierre au temps où il recevait Henri IV avec Mlle d'Entraigues. Zamet pouvait perdre à ce double jeu; il fut assez fin pour y gagner. Le roi lui avait confié tant de secrets, et trouvait en lui des ressources toujours si promptes à se plier à ses caprices, qu'il ne lui était pas possible de le disgracier. Jusqu'à la fin, il lui paya en faveurs, en concession d'impôts, même en considération, les services qu'il en avait reçus; et il le garantit de toutes poursuites, lorsqu'on fit, en 1604, à des *partisans* moins coupables que lui le procès qui leur arracha une partie de leurs richesses mal acquises. Henri IV employa aussi le talent de Zamet pour les affaires politiques : c'est lui qui négocia, en 1600, avec le duc de Savoie Charles-Emmanuel, et qui en 1603 rapprocha Sully et la comtesse de Soissons. De plus grands honneurs furent accordés à Zamet et à son hôtel de la rue de la Cerisaie : Henri IV y tint le conseil qui eut à décider sur le refus ou l'acceptation du concile de Trente; Marie de Médicis, à son arrivée à Paris, y résida pendant quinze jours avant d'aller habiter le Louvre. Zamet sut, après la mort de Henri IV, conserver les bonnes grâces de la régente, qu'il reçut plusieurs fois à dîner, et dans l'esprit de laquelle il contre-balança l'influence de Concini. Il avait été naturalisé français en 1581, et lorsqu'il épousa sa maîtresse, Madeleine le Clerc, demoiselle du Tremblay, il se qualifia baron de Murat et de Billy, seigneur de Beauvoir et de Cazabelle, conseiller du roi, et surintendant des bâtiments de Fontainebleau. On trouve dans le catalogue de deux bibliothèques la mention de deux ouvrages dont les titres sont relatifs à Zamet, et qui sans doute n'ont jamais existé.

Il laissa deux fils, *Jean*, mestre de camp de cavalerie, mort en 1620, et *Sébastien*, aumônier de Marie de Médicis, nommé évêque de Langres en 1615, et mort le 2 février 1665, à Mussy. J. M—R—L.

L'Estoile, *Journal*. — Bassompierre, Sully, *Mémoires*. — Poirson, *Hist. d'Henri IV*.

ZAMOYSKI (*Jean-Savius*), chancelier de Pologne, né le 1er avril 1541, à Skokow, dans la terre de Chelm, mort le 3 juin 1605, à Zamosç. Il était issu d'une des plus illustres familles de la Pologne. Envoyé à l'âge de douze ans à Paris, il y fit ses études, et fut attaché à la cour du dauphin, depuis François II. Puis il alla à Strasbourg, où il suivit le cours de Jean Sturm, et de là à Padoue, où, en 1563, il mérita le surnom de *Princeps juventutis litteratæ*. Rentré en Pologne en 1565, il devint secrétaire du chancelier Myszkowski, et durant trois ans il mit en ordre, à Cracovie, les archives de l'État, travail commencé par l'historien Martin Kromer. Après la mort de Sigismond II (1572), il fut un des plus actifs promoteurs de la royauté élective. Puissant par son esprit et par ses richesses, Zamoyski nourrissait la pensée de devenir roi, et, pour arriver à ses fins, il flattait la petite noblesse. Aussi, à la diète de convocation, émit-il l'avis que tous les nobles devaient sans exception participer au plus essentiel des privilèges, celui de l'élection d'un roi. Voyant bientôt qu'il n'avait aucune chance d'arriver au trône, il prôna lui-même un candidat étranger, et se joignit à ceux qui proposaient le duc d'Anjou. Mis à la tête de la députation qui devait offrir la couronne au prince français, il arriva à Paris, le 19 août 1573, revint avec Henri, qui le choisit pour chambellan, et assista à son couronnement. La fuite du nouveau roi (1574) ayant né-

cessité une nouvelle élection, Zamoyski mit en avant le nom de deux Polonais, Kostka et Tenczynski, espérant que la diète rejetterait ces deux candidats, pour l'élire lui-même; mais son attente fut trompée, et alors il favorisa le choix, d'Étienne Batory, qui fut en effet proclamé (14 déc. 1575). Sous ce règne, Zamoyski fut élevé aux plus hautes dignités civiles et militaires, exerçant à la fois les fonctions de grand général et de grand chancelier de la couronne. Il se distingua dans les expéditions de 1579 et 1581 contre les Moscovites. La mort de Batory causa à Zamoyski la plus vive douleur (1586). Cette mort provoqua une nouvelle élection. L'Autriche présenta alors jusqu'à trois archiducs au choix des Polonais; mais Zamoyski s'y opposa, et ce fut Sigismond Wasa, prince royal de Suède, qui fut élu roi (19 août 1587). L'archiduc Maximilien arriva à la tête d'une armée pour appuyer son élection; mais, battu par Zamoyski, il fut fait prisonnier. Sous le règne de Sigismond III, Zamoyski rendit de nouveaux services dans ses campagnes contre les Turcs, les Tatars et les Suédois. A la diète de 1603, il donna au roi des avertissements sur les résultats que pourrait avoir sa conduite, et les renouvela avec plus de force en 1605. A ces énergiques paroles, Sigismond ne put contenir sa colère : il répondit avec fureur, et posa la main sur son épée. Les murmures éclatent de tous côtés. « Ne touchez pas à votre épée, s'écrie Zamoyski, pour que la postérité ne vous appelle pas Caius César, et nous, Brutus. Nous faisons les rois, mais nous écrasons les tyrans. Régnez, mais ne gouvernez pas! » Rentré dans ses terres, il y termina sa carrière, trois mois après avoir prononcé ces paroles. En 1589, il avait formé un majorat qui a subsisté jusqu'à présent, et qui est le plus considérable de toute la Pologne. Le 15 mai 1594, il créa l'académie de Zamosç, protégea les sciences et les savants. Voici la liste de ses ouvrages : *De senatu romano, lib. II*; Venise, 1563, in-4°; Strasbourg, 1608, in-8°; et dans les *Antiq. rom.* de Grævius; — *De constitutionibus et immunitatibus Academiæ patavinæ*; Padoue, 1564, in-4° : c'est un code, mis en ordre, des règlements de cette école; — *De perfecto senatore*; ibid., 1564, in-4°; — *De libertate suffragiorum*; Cracovie, 1572, in-4°; — *Oratio qua Henricum Valesium regem Poloniæ renuntiavit, dicta Parisiis*; Paris, 1573, in-4°; Rome, 1574, in-4°; Paris, texte latin et polonais, 1864, in-fol.; — *Pacificationis inter domum Austriacam ac regem Poloniæ et ordines regni tractatæ scripta aliquot*; 1590, in-4°; — *De transitu Tatarorum per Pacutiam, anno* 1593; Cracovie, 1594, in-4°. L. Chodzko.

Hurtius, *Vita J. Zamoscii*; Cracovie, 1619, in-8°. — Mostowski, *Vie de J. Zamoyski*, en pol.; Varsovie, 1805, in-8°. — Staszyc, *Remarques sur l'ouvrage précéd.*; ibid., 1806, in-12. — Bentkowski, *Défense de J. Zamoyski*; ibid., 1811, in-8°.

Zamoyski (*Thomas*), fils du précédent, né en 1595, mort en 1638. Héritier des mérites et de la fortune de son père, il s'en montra digne. Il combattit vaillamment, sous Zolkiewski, les Tatars, et plus tard les Suédois. Il avait obtenu sous Sigismond III les palatinats de Podolie et de Kiovie; mais ce fut Wladislas IV qui lui confia les sceaux du royaume, en 1635. Marié à Catherine Ostrogska, il en eut une fille, *Constance-Griselde*, qui, en épousant Jérémie Wisniowiecki, devint mère de Michel Wisniowiecki, élu en 1669 roi de Pologne.

Zamoyski (*Jean*), fils du précédent, né en 1630, mort le 2 avril 1665, à Varsovie. Ses services militaires lui firent donner le palatinat de Sandomir. A diverses reprises il leva des troupes à ses frais, et alla ravager les terres des cosaques de l'Ukraine. En 1657, il avait épousé Marie-Casimire de La Grange d'Arquien, fille d'honneur de la reine; mais il n'en eut pas d'enfants, et sa veuve se remaria avec le grand Sobieski. L. Ch.

Niesieçki, *Armorial polonais.*

Zamoyski (*André*), chancelier de Pologne, né en 1716, à Biezun (palatinat de Ploçk), mort le 10 février 1792, à Zamosç. Il fit ses études à Thorn, chez les jésuites, et à Liegnitz, en Silésie. Ayant mis son épée au service de la Saxe, il commanda le régiment du prince Albert (1745), et revint en Pologne (1754), avec le grade de major-général. Élu maréchal du tribunal du palatinat de Lublin, il y exerça une heureuse influence sur l'administration de la justice. Nommé par Stanislas-Auguste grand chancelier de la couronne (1764), il réprima des abus, et se conduisit avec autant de zèle que d'intégrité. Lorsqu'en 1767 s'accomplit l'enlèvement par les Russes des évêques Soltyk et Zaluski, et du palatin Rzewuski, Zamoyski déposa les sceaux, en déclarant qu'il ne les reprendrait point tant que ces illustres victimes ne seraient pas rendues à leur patrie. Dès 1760 il avait aboli dans ses terres la servitude des paysans; aussi, pendant la diète de 1776, fut-il chargé de revoir les anciennes lois et d'en former un code, qui fut présenté à la diète de 1780. Comme il était favorable aux paysans et aux bourgeois, et comme il tendait surtout à établir l'égalité des droits civils, il fut combattu avec violence par la noblesse, dont cet ouvrage froissait tous les intérêts, rejeté d'une voix presque unanime, et condamné même à être brûlé par les mains du bourreau. Cette œuvre fut publiée sous le titre de *Code des lois judiciaires, rédigé en vertu de la décision de la diète de* 1776 (Varsovie, 1778, in-fol.), et trad. en allemand par Nikisz, à Dresde, 1780, in-fol. Plus tard le code de Zamoyski devint la base de la constitution polonaise promulguée le 3 mai 1791. Zamoyski se trouvait à Bologne lorsqu'il reçut cette nouvelle; il se hâta de revenir en Pologne, mais neuf mois après il avait cessé de vivre.

Sa femme, Constance, princesse Czartoryska,

était animée de mêmes sentiments de patriotisme et de dévouement que son mari; elle protégea les paysans et les savants, et mourut à Vienne, le 19 février 1796. De ce mariage naquirent *Alexandre*, grand secrétaire de la couronne, mort en 1800, et *Stanislas*, qui suit.

ZAMOYSKI (*Stanislas-Kostka-François-Reinhold*), fils du précédent, né le 13 janvier 1775, à Varsovie, mort le 2 avril 1856, à Vienne. En 1795 il devint conseiller intime et chambellan de la cour de Vienne. En 1809, le prince Joseph Poniatowski le nomma président du gouvernement provisoire des deux Gallicies, puis sénateur palatin. En 1815, à la suite de la formation du royaume de Pologne, il vint à Paris à la tête d'une députation, pour y complimenter l'empereur Alexandre Ier. En 1822, après la mort de Stanislas Potoçki, il fut élevé à la présidence du sénat, au préjudice des doyens de ce corps. Il se laissa persuader que l'opposition aux volontés des autorités russes serait nuisible à la cause polonaise, et que par la soumission on pourrait arriver à de bons résultats. Ce fut sous l'influence de ces illusions qu'il accepta la présidence de la commission extraordinaire qui devait juger et condamner les membres de la société patriotique polonaise, accusés de conspiration. Après une année d'enquête secrète, la commission présenta son rapport le 3 janvier 1827, et se déclara pour la punition des accusés. Des cris de réprobation s'élevèrent de toutes parts, et Nicolas Ier lui-même dut rentrer dans la voie légale en faisant reviser l'enquête par la haute cour du sénat, qui acquitta les prétendus conspirateurs. A la nouvelle de la révolution de Varsovie (nov. 1830), il accourut dans la capitale pour y prendre part; mais il en fut détourné par les siens, et poussé vers Pétersbourg, où il devait, dit-on, intervenir en faveur de la Pologne. Il rentra à Varsovie en 1832, mais il alla s'établir en 1836 à Vienne.

Sa femme, Sophie, princesse Czartoryska, était un modèle de vertus; elle était née à Varsovie, en 1779, et mourut à Florence, en 1837, laissant sept garçons et trois filles. Léonard CHODZKO.

L. Chodzko, *la Pologne pittoresque*. — *Convers.-Lexikon*.

ZAMPIERI (*Domenico*), dit *le Dominiquin*, célèbre peintre italien, né le 21 octobre 1581, à Bologne, mort le 15 avril 1641, à Naples. Il était le second fils d'un cordonnier qui avait amassé une honnête aisance. Dès l'enfance il se montra plus porté à l'étude de la peinture qu'à celle des lettres, et son père lui ayant permis de suivre sa vocation, il entra à l'âge de douze ou treize ans chez le peintre flamand Denis Calvart, où sa jeunesse et sa petite taille lui valurent le surnom de petit Dominique (*Domenichino*) qu'il devait immortaliser. Calvart, jaloux de la réputation des Carrache, ayant un jour surpris son élève copiant un de leurs dessins, le maltraita durement. Cette conduite brutale et les exhortations de l'Albane, avec lequel Zampieri avait déjà contracté une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie, décidèrent le jeune artiste à passer dans l'atelier des Carrache. Toujours mécontent de ce qu'il faisait, Domenico effaçait, refaisait sans cesse; ne parvenant pas à exécuter ce qu'il avait conçu, il s'affligeait, mais ne se décourageait pas. Enfin son esprit se développa peu à peu, et son assiduité au travail le fit parvenir à être de tous ses condisciples le dessinateur le plus exact et le plus expressif. Trois fois il remporta le prix dans le concours trimestriel que Louis Carrache avait établi parmi ses élèves. Sa première entreprise de quelque importance paraît avoir été la décoration de la chapelle Nolfi, dans la cathédrale de Fano. L'Albane étant parti pour Rome, il alla le rejoindre vers 1604, après avoir étudié les maîtres de la Lombardie, et il fut heureux de trouver dans la maison de son ami une hospitalité dont il profita pendant près de deux années. Il fut également bien accueilli par Annibal Carrache, qui se fit aider par lui dans ses travaux de la galerie Farnèse. Vers cette époque, il fut chargé par le cardinal Scipion Borghèse de peindre dans la chapelle attenante à Saint-Grégoire du Mont-Cœlius une fresque, *la Flagellation de saint André*, qui a beaucoup souffert, mais dont les groupes sont magnifiques d'expression. Un autre cardinal, Agucchi, lui commanda ensuite un tableau, *la Délivrance de saint Pierre* (auj. à Saint-Pierre ès liens), d'un effet de lumière étonnant, et quatre fresques, qui ornent le portique de Saint-Onuphre; trois d'entre elles ont pour sujets des traits de la vie de saint Jérôme, et la quatrième est une *Madone* d'une beauté merveilleuse. Par malheur pour le Dominiquin, Agucchi vint à mourir, non pas cependant avant que l'artiste reconnaissant eût eu le temps de faire son portrait; plus tard il donna les dessins de son tombeau. Le frère du cardinal lui continua sa protection, et le logea chez lui. Ce fut pendant ce temps que le Dominiquin peignit la *Suzanne au bain* (palais Corsini), *le Ravissement de saint Paul* (au Louvre), et *Saint François en extase*, dont il fit cadeau à l'église des Capucins, chef-d'œuvre d'expression qui a été reproduit en mosaïque dans Saint-Pierre. Pour la villa du Belvédère, qui appartenait au cardinal P. Aldobrandini, il peignit à fresque dix paysages avec des sujets tirés de la fable d'Apollon (1), et pour une chapelle de l'abbaye de Grotta-Ferrata (1610), à Frascati, six grands sujets empruntés à l'histoire de saint Nil, fondateur de l'abbaye, et admirables de vigueur et de variété. C'est à son retour de Frascati que le Dominiquin exécuta son principal chef-d'œuvre, la fameuse *Communion de saint Jérôme* (1614), qui, après avoir fait partie du musée Napoléon, est au-

(1) Quelques-uns sont encore en place, mais les plus estimés ont été sciés et portés à Rome au palais Borghèse.

jourd'hui l'un des joyaux les plus précieux du Vatican. Déjà l'envie se déchaînait contre lui, et malheureusement ses détracteurs eurent ici beau jeu. Le sujet de *la Communion* avait déjà été traité par Augustin Carrache, et jusqu'à un certain point, Lanfranc, en faisant graver ce tableau à l'eau-forte par Perrier, put avec vraisemblance accuser le Dominiquin de plagiat. Évidemment celui-ci s'est inspiré de la composition de son prédécesseur. Mais quelle supériorité de noblesse et d'expression, quelle unité de composition dans l'œuvre du Dominiquin! Aussitôt il fut chargé de la décoration de la chapelle Sainte-Cécile à Saint-Louis des Français, et il y peignit deux fresques d'un admirable dessin, *la Sainte distribuant des vêtements aux pauvres*, et son *Martyre*. Cette période de sa vie est la plus féconde en belles compositions. Ainsi il fit alors à Rome une *Madone glorieuse avec saint Jean-Baptiste et saint Petrone* (au musée de Brera), *l'Assomption* (Sainte-Marie du Transtevère), aussi remarquable par le coloris que par la perspective; *la Chasse de Diane* (galerie Borghèse), l'une des plus charmantes compositions qui soient sorties d'un pinceau italien; *le Martyre de saint Pierre dominicain*, peint pour les religieuses dominicaines de Brisighella, tableau frappant qui est aujourd'hui au musée de Bologne, où il n'est pas écrasé par le voisinage du même sujet, traité par le Titien. En 1519 il retourna à Bologne, et peignit pour S.-Giovanni in Monte la grande page mystique désignée sous le nom de *la Madone du Rosaire* (1). Elle manque d'unité; mais ce défaut est amplement compensé par l'énergie de certaines figures, la dégradation et la vérité des plans, la beauté générale de la couleur. Ce fut pendant ce séjour à Bologne que le Dominiquin, âgé de trente-huit ans, épousa une jeune fille d'une grande beauté nommée Marsibilia Barbetti (1619), qui souvent lui servit de modèle.

A l'avénement de Grégoire XV (1621), notre artiste revint à Rome, où il fut bien accueilli par le nouveau pontife, qui lui donna le titre d'architecte du Vatican. Son retour fut signalé par l'exécution de fresques à Saint-Sylvestre du Quirinal, à Saint-André du Val, à Saint-Charles ai Catignari, conçues d'une manière large et facile et dans le plus grand style auquel il se soit élevé, ainsi que par de beaux tableaux, tels que *Timoclee amenee devant Alexandre* (au Louvre), *le Martyre de saint Sébastien* (2) et celui de *Sainte Agnès*: ce dernier, placé au musée de Bologne, payé 1,200 écus, et peut-être le seul qu'il ait eu la satisfaction de voir apprécier à sa juste valeur, n'a rien perdu de ses brillantes qualités; sa couleur, toujours belle et vigoureuse, l'expression de chaque figure, que le temps n'a pas altérée, le mettent au rang des plus beaux ouvrages du maître.

Malgré les cabales des envieux, le Dominiquin commençait à être apprécié à sa juste valeur, et et il eût pu terminer tranquillement sa carrière à Rome, où les commandes ne lui eussent pas fait défaut; malheureusement il céda au désir d'attacher son nom à une entreprise considérable, et il accepta la charge de décorer à Naples la chapelle de la cathédrale, dite *le Trésor de Saint-Janvier*. Les avertissements, les exemples, ne lui avaient cependant pas manqué; mais la fatalité sembla le pousser à sa perte. Le chevalier d'Arpin, le Guide, le Gessi, avaient été successivement forcés de s'enfuir devant les menaces de Belisario Correnzio, de l'Espagnolet et du Carracciolo. Le Dominiquin, arrivé à Naples en 1629 avec sa famille, se mit à l'œuvre. Après avoir longtemps médité ses compositions, il prit le pinceau, et un jour de grande fête, il découvrit deux des pendentifs de la coupole représentant *Saint Janvier reçu au ciel*, et *Saint Janvier protégeant Naples contre ses ennemis*. Cette exposition fut le signal d'un nouveau déchaînement des ennemis du Dominiquin; les critiques injustes, les calomnies, les lettres anonymes, les menaces, redoublèrent, et le pauvre artiste, cédant à la tempête, s'enfuit secrètement, laissant aux soins de ses amis ses biens, sa femme et sa fille, et arriva à Rome accablé de chagrins et de fatigues. Il trouva dans la protection du cardinal Aldobrandini quelque soulagement à ses peines, et peignit à sa villa du Belvédère plusieurs fresques et un assez grand nombre de portraits. Cependant les directeurs des travaux de Saint-Janvier sollicitaient vivement son retour, et enfin, rassuré par leurs promesses et par la protection de l'archevêque de Naples et les lettres de recommandation que lui donna Aldobrandini pour le vice-roi, duc de Medina, le Dominiquin se décida à partir pour Naples, où il arriva au printemps de 1636. Il commença par peindre les deux autres pendentifs de la coupole, les lunettes et les médaillons des trois grands arcs, empruntant tous ses sujets à la vie du saint protecteur. Les tableaux des autels sont peints à l'huile sur cuivre argenté; l'un d'eux, représentant *le Saint sauvé des flammes d'un bûcher*, fut achevé après sa mort par l'Espagnolet. Quant à la coupole, qu'il avait à peine commencée, elle fut peinte par Lanfranc. Pendant toute cette période de sa vie, le Dominiquin n'eut point un moment de repos. Ses ennemis avaient été jusqu'à corrompre les ouvriers qui préparaient l'enduit pour les fresques, les engageant à y mêler de la cendre pour lui ôter sa solidité; ils détruisaient la nuit ce qu'il avait fait le jour; enfin, il n'était pas jusqu'à ses deux beaux-frères, qui, venus de Bologne, ne l'accablassent de persécutions et de menaces. Craignant sans cesse quelque embûche, il ne

(1) Elle fut payée 500 écus au Dominiquin, qui y consacra près de deux années. On la voit au musée de Bologne.

(2) Peinte pour Saint-Pierre, cette fresque fut transportée en 1736 à Notre-Dame des Anges.

travaillait que la dague au côté; n'osant se fier à personne, pas même à sa femme, il apprêtait lui-même sa nourriture, qu'il achetait également lui-même et variait tous les jours, et pourtant, lorsqu'il mourut, peut-être seulement de chagrin, à cinquante-neuf ans et demi, l'opinion générale fut que sa fin avait été hâtée par le poison. Il fut enterré dans la cathédrale de Saint-Janvier.

L'envie dont il avait si cruellement éprouvé les effets ne l'épargna pas même au delà du tombeau. Lanfranc fit abattre tout ce qu'il avait fait à la coupole du trésor et, par une injustice criante, on força sa fille unique, qui avait hérité de 2,000 écus si péniblement gagnés par ses longs travaux, à restituer une partie de l'argent qu'il avait reçu pour les peintures du trésor.

Aux ouvrages du Dominiquin déjà indiqués, nous joindrons encore les suivants : Rome, palais Chigi, *Conversion de saint Paul;* pal. Rospigliosi, *Triomphe de David, Adam et Ève, Sainte Cécile;* pal. du Quirinal, *Ecce homo*, demi-fig., et *Saint Ignace en prière;* pal. Borghese, *Sibylle de Cumes*, et un beau *Paysage;* villa Albani, divers grands cartons esquissés au crayon noir, et fort altérés de plusieurs de ses tableaux. — Naples, musée, *l'Ange gardien défendant l'Innocence*, délicieuse composition. — Florence, galerie publique, *Portrait du peintre, portrait de Girolamo Agucchi*, étonnant d'expression; *Baptême de Jésus*, et un paysage avec *la Prédication de saint Jean-Baptiste;* pal. Pitti, deux paysages avec *Diane au bain* et *Vénus, l'Amour et des Satyres.* — Volterra, cathédrale, *Conversion de saint Paul.* — Fano, collége, *David*, superbe figure qui, dit Lanzi, suffirait pour éterniser le nom d'un artiste. — Gênes, pal. Durazzo, *Mort d'Adonis*, vantée par Lanzi; pal. Brignole, *Saint Rock priant pour la cessation de la peste*, petite composition pathétique et pleine d'expression. — Musée de Turin, *Saint Jérôme écrivant.* — Musée du Louvre, *Dieu reprochant à Adam sa désobéissance, David jouant de la harpe, la Vierge à la coquille, Apparition de la Vierge à saint Antoine de Padoue, Sainte Cécile s'accompagnant sur la basse;* deux paysages avec *le Combat d'Hercule et d'Achéloüs*, et *Hercule venant de tuer Cacus; le Triomphe de l'Amour* entouré d'une guirlande de fleurs attribuée à Mario de Fiori, *Renaud chez Armide, Herminie chez le berger*, tableau qui a été attribué à Ann. Carrache; un paysage avec des *Musiciens dans une barque.* — Galerie nationale de Londres, *Tobie et l'ange Raphael, Saint Georges tuant le dragon*, paysage, *Lapidation de saint Étienne, Saint Jérôme;* galerie Wilworth, *Mort de Cléopâtre.* — Musée de Munich, *Hercule filant près d'Omphale, Hercule furieux tuant Mégare et ses enfants, Suzanne au bain.* — Musée de Berlin, portrait de l'architecte Scamozzi, *le Déluge.* — Musée de Madrid, *Sacrifice d'Abraham, Saint Jérôme écrivant.* — Saint-Pétersbourg, Musée de l'Ermitage, treize tableaux dont peu sont authentiques; les meilleurs sont un *Amour* et une *Sainte Hélène*, qui passe pour être le portrait de la fille du peintre.

Le Dominiquin composait difficilement, et méditait longtemps ses sujets avant de les exécuter. Il étudiait sans cesse la nature; il allait dans les places, dans les marchés, partout où la foule se réunissait; c'est ainsi qu'il arrivait à la vérité d'expression, qui peut être placée au premier rang parmi les qualités qui le distinguent. Quelqu'un lui reprochant cette scrupuleuse exactitude, qui lui faisait perdre beaucoup de temps : « C'est pour moi seul, répondit-il, et pour la perfection de l'art que je travaille. » Son coloris tient à la fois de la délicatesse du Guide et de la force du Guerchin; seulement, on trouve généralement dans ses ouvrages peu d'entente du clair-obscur, et il en résulte parfois un peu de sécheresse. Par une habile combinaison, les figures sont généralement disposées de manière à ce que la lumière tombe plus prononcée et plus vive sur les visages les plus beaux, afin qu'ils soient les premiers à attirer les yeux et à exciter l'intérêt. Le Dominiquin fut, de toute son école, le dessinateur le plus parfait; en cela, il égala presque Raphael. Dans la pose de ses figures, on peut reconnaître une imitation sensible de la manière du Corrége. Enfin, mettant à profit ses connaissances architecturales, il embellissait presque toujours la scène de quelques monuments d'un style pur et noble, moins pompeux que ceux de Paul Véronèse et se rapprochant plutôt de ceux de Poussin. Il excella dans la peinture de portraits. Ses paysages sont dans le goût de ceux des Carraches, moins légers de touche, mais d'un ensemble plus complet. Quant à ses dessins et aux études qu'il a faites à la pierre noire et à la plume, le travail s'y fait trop sentir; la touche en est pénible, et leur médiocrité ferait quelquefois douter de leur auteur. Il ne forma qu'un petit nombre d'élèves, tels que Antonio Barbalunga et Giovanni di Maria, Siciliens l'un et l'autre, Andrea Camassei et le Calabrais Francesco Cozza, qui acheva ses ouvrages après sa mort.

Le Dominiquin pratiqua aussi l'architecture. Ses œuvres en ce genre sont, à Rome, l'église Saint-Ignace, commencée en 1626, et terminée par l'Algarde; l'un des casinos de la villa Ludovisi; le mausolée du cardinal G.-B. Agucchi, à Saint-Pierre ès liens; la porte du palais Lancilotti, etc. Le Dominiquin parlait savamment sur toute matière; il consacrait tous ses loisirs à la lecture des saintes Écritures et des livres d'histoire et de mythologie. Il était affable et mesuré dans ses discours, et il est difficile d'expliquer comment cet artiste doux, modeste, de mœurs irréprochables et ne disant jamais de mal de personne, put s'attirer par son seul mérite un grand nombre d'ennemis, tandis que tant d'autres ont joui tranquillement de leur réputation.

E. Breton.

Baglione, *Vite de' pittori.* — Bellori, *Vite de' pittori.* — Malvasia, *Felsina pittrice.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Baldinucci, *Notizie de' professori.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.* — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 128-129. — Quatremère de Quincy, *Vies des architectes.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Lavice, *Musées d'Italie.* — Viardot, *Musées de l'Europe.* — Lecarpentier, *Notice sur le Dominiquin;*

Rouen, 1512, in-8°. — Bolognini-Amorini, *Vita di Dom. Zampieri*; Bologne, 1839, in-8°.

ZANCHI (*Girolamo*), théologien protestant italien, né le 2 février 1516, à Alzano, près Bergame, mort le 19 novembre 1590, à Neustadt (Bavière rhénane). D'une ancienne et noble famille, il était chanoine régulier de Latran, quand il adopta les principes des protestants. En 1550, il s'enfuit en Suisse avec Celso Martinengho. Il se disposait à suivre Pierre Martyr en Angleterre, quand, en 1553, il fut appelé à Strasbourg; pendant dix ans, il y enseigna la philosophie et la théologie. Attaché à la confession de foi helvétique, il résista longtemps aux attaques continuelles des partisans d'un étroit luthéranisme, dont Marbach, luthérien intraitable, échauffait le zèle intolérant. Fatigué de ces luttes, il quitta Strasbourg, et alla remplir les fonctions de pasteur à Chiavenna (1563), qui appartenait alors aux Grisons. En février 1568, il accepta une chaire à Heidelberg; mais l'université de cette ville étant passée au luthéranisme, après la mort de l'électeur Frédéric III, son bienfaiteur (1576), Zanchi se retira à Neustadt, où le comte Jean-Casimir venait de fonder une école; il en fut le premier recteur. Dans sa vieillesse, il devint aveugle. Ses écrits, qui traitent des matières théologiques, ont été réunis par Sam. Crispin, Genève, 1619, 8 tom. in-8°; les principaux sont : *De natura Dei, sive de divinis attributis* (Heidelberg, 1577, in-fol. et 1590, in-4°); *De tribus Elohim, æterno patre, filio et spiritu sancto, uno eodemque Iehova* (Francfort, 1572, in-4°; 3 autres édit.); *Epistolæ* (Hanau, 1609, 2 part. in-8°). M. N.

Gallizioli, *Memorie istoriche intorno alla vita di G. Zanchi*; Bergame, 1785, in-8°. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — M' Crie, *Hist. of reformation in Italy*.

ZANGIACOMI (*Joseph*, baron), magistrat français, né à Nancy, le 19 mars 1766, mort à Paris, le 12 janvier 1846. Sa famille était d'origine italienne, et son père était venu s'établir à la suite du roi Stanislas à Nancy, où il s'occupait de commerce. Après avoir fait de bonnes études aux colléges de Saint-Claude, de Toul et de Nancy, il fit son droit, et fut reçu avocat au parlement de Lorraine (15 nov. 1785). Il exerça cette profession pendant quelques années, et à l'époque de la Révolution entra, par élection, dans les fonctions publiques, d'abord comme substitut (15 nov. 1791), puis comme procureur syndic à Nancy (9 juill. 1792). Il fut élu, à Lunéville, membre de la Convention. D'opinion très-modérée, il siégea parmi les membres de la plaine, fit partie du comité de sûreté générale (9 janv. 1793), et vota dans le procès du roi pour la détention et l'appel au peuple. Du reste, il passa presque inaperçu dans l'orageuse assemblée, et ne manifesta son activité que dans le sein des comités où il fut appelé; celui où il rendit le plus de services fut le comité des secours publics, qui fit admettre sur son initiative l'établissement des bureaux de bienfaisance à Paris et l'allocation de subsides considérables aux départements. Dans le conseil des Cinq-cents, où il passa ensuite, il fit preuve de la même prudence de conduite et du même esprit de modération, et fut compris dans le tiers des députés sortants (20 mai 1798). Après avoir refusé l'ambassade de Suède, il obtint sur sa demande une place de substitut près le tribunal de cassation (25 janvier 1799). Doué d'une science étendue et d'une rare lucidité d'esprit, il ne tarda pas à y faire apprécier toutes ses qualités; il en devint un des juges par le choix du sénat (8 avril 1800). Sous l'empire et la restauration, où il était permis de cumuler les fonctions du conseil d'État avec celles de l'ordre judiciaire, il fut nommé maître des requêtes, puis conseiller d'État et, comme tel, chargé de rapports importants, notamment celui qu'il fit dans la demande en révision d'un procès célèbre (Lesurques). En 1831, Zangiacomi fut nommé président de la chambre des requêtes de la cour de cassation, et le 11 octobre 1832 pair de France. Il avait été nommé baron par l'empire et grand officier de la Légion d'honneur sous Louis-Philippe.

Delangle, *Discours de rentrée de la cour de cassation*, prononcé le 4 nov. 1846. — Paillart, *Éloge de Zangiacomi*; Nancy, 1854, in-8°.

ZANNONI (*Giovanni-Battista*), archéologue italien, né le 29 mars 1774, à Florence, où il est mort, le 13 août 1832. Destiné à la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie sous des maîtres habiles, en se livrant en même temps avec ardeur à la lecture des auteurs classiques. Ses connaissances le firent nommer d'abord adjoint, et plus tard sous-bibliothécaire à la bibliothèque de Magliabechi. Lanzi, ayant reconnu en lui de sérieuses qualités et l'amour du travail, lui inspira le goût de l'archéologie. Le premier travail que Zannoni fit dans cette voie fut une *Lettre sur le cheval ailé d'Arsinoé*. Depuis il se voua complétement à l'étude de l'antiquité, et publia une longue série de travaux qui lui assurèrent un nom honorable dans le monde savant. Après la mort de Lanzi (1811), il lui succéda dans la charge de conservateur des antiques de la galerie de Florence. Depuis 1817 il fut secrétaire de l'Académie della Crusca. On a de lui : *Degli Etruschi*; Florence, 1810, in-8°; — *Inscriptionum lib. II*; ibid., 1815-22, 2 vol. in-8°; — *Storia dell' Academia della Crusca*; ibid., 1818, in-4°; — *Saggio di lingua etrusca*; Florence, 1829, in-8°; — *De' denari consolari, et di famiglie romane*; ibid., 1830, in-8°. Il donna aussi une édition estimée du *Tesoretto* et du *Favoletto* de Brunetto Latini (Florence, 1824, in-8°), et prit une part active à la publication de la *Reale galeria di Firenze* (ibid., 1810 et suiv., 13 vol. in-8°). Beaucoup de ses dissertations [illegible] été [illegible] le *Giornale* [illegible] rati, le *Giornale* ar[illegible]

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. V. — *Antologia di Firenze*, oct. 1832. — Cavedoni, *Biogr. di Giov.-Bat. Zannoni*, Modène, 1835, in-8° — Becchi, *Elogio di G.-B. Zannoni*; Florence, 1838, in-4°.

ZANOBI *da Strata*, littérateur italien, né en 1312, à Strata, village voisin de Florence, mort en 1361, à Avignon. Fils du grammairien Giovanni de' Mazzuoli, qui avait été le premier maître de Boccace, et élevé par lui, il commença par enseigner obscurément la grammaire et les belles-lettres à Florence (1332). Sur la recommandation de Pétrarque, qui l'aimait et faisait cas de son savoir, il fut appelé à la cour de Naples par le grand sénéchal Niccolò Acciajuoli et nommé secrétaire du roi. Bientôt il s'avança si avant dans les bonnes grâces de son protecteur que ce dernier n'avait point de plus grand plaisir que son entretien ou ses lettres. En 1355, Acciajuoli, s'étant rendu à Pise auprès de l'empereur Charles IV, y conduisit Zanobi, et ce fut là qu'il obtint pour lui la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. Cet hommage extraordinaire causa beaucoup de surprise en Italie, et Pétrarque lui-même, qui en avait été jugé digne treize ans auparavant, ne put dissimuler son irritation « de ce qu'un juge allemand n'avait pas craint de prononcer sur les beaux esprits italiens ». Envoyé en 1359 à Avignon comme secrétaire apostolique du pape Innocent VI, Zanobi y mourut de la peste, à l'âge de quarante-neuf ans. C'était un homme de mœurs douces et du commerce le plus aimable. La plupart de ses écrits se sont perdus, et l'on ne connaît de ce poëte couronné que cinq vers latins publiés par Mehus dans la *Vie de Traversari*. On a de lui : *I Morali di san Gregorio volgarizzati*; Florence, 1486, 2 vol. in-fol. : cette traduction remarquable, rangée par l'Académie de la Crusca au nombre des *testi di lingua*, a été réimpr. deux fois, mais avec peu de soin, à Rome, 1714-30, 4 vol. in-4°, et à Naples, 1745-46, 4 vol. in-4°; le travail de Zanobi ne dépasse pas le ch. XVIII du livre XIX; le reste, jusqu'à la fin du livre XXXV, est l'œuvre de Giovanni da Tossignano, évêque de Ferrare; — *Registrum litterarum apostolicarum Innocentii VI*, dans le *Thesaurus anecdot.*, de Martène et Durand, t. II; — *Sogno di Scipione*, trad. du grec; Pise, 1816, in-8°.

Fil. Villani, *Vite d'illustri Fiorentini*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Gamba, *Testi di lingua*.

ZANONI (*Giacomo*), botaniste italien, né en mars 1615, à Montecchio (duché de Reggio), mort le 24 août 1682, à Bologne. A l'âge de trois ans il perdit son père, qui était apothicaire, et fut placé sous la tutelle de son oncle Caronzi. Tout jeune encore, il ne cessait de parcourir les montagnes voisines à la recherche des simples, et il n'avait pas vingt ans lorsqu'il se rendit à Bologne pour étudier la botanique. Ses talents le firent appeler à la chaire de botanique devenue vacante par la mort de B. Ambrosini, son maître (1657). Il fonda dans sa patrie adoptive une pharmacie où il réunit de riches collections de plantes, d'animaux, de marbres, de métaux et d'autres productions naturelles. Il enrichit de plusieurs plantes nouvelles le jardin botanique et l'augmenta d'une annexe pour la culture des plantes rares et précieuses. Il compta de nombreux élèves, et parmi eux les frères Trionfetti, Amadei et Cesi. Il mourut de dyssenterie, à soixante-sept ans. Outre un magnifique *Erbario miniato al naturale e ornato di fregi d'oro* et un volume intitulé : *Plantarum imagines quas frater Matthæus a S. Joseph extraxit ex libro Saladini in urbe Balsora*, que l'on conserve au musée de Bologne, il laissa : *Indice delle piante portate nell' anno 1652 nel viaggio di Castiglione*; Bologne, 1652, in-fol.; — *Descrizione di alcune piante nuove*; ibid., 1670, in-fol.; — *Istoria botanica*; ibid., 1675, in-fol.; trad. en latin par Monti avec des commentaires et un précis de la vie de Zanoni; ibid., 1742, in-fol.; Rome, 1745, in-fol.

Orlandi, Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*. — Tiraboschi, *Bibliot. modenese*.

ZANOTTI (*Giovanni-Pietro* CAVAZZONI), peintre et poëte italien, né le 3 octobre 1674, à Paris, d'un père bolonais (1), mort le 28 septembre 1765, à Bologne. Il fut l'élève favori de Lorenzo Pasinelli, et épousa sa nièce, en 1695. Aux brillantes dispositions pour la peinture attestées au *Corpus Domini* de Bologne par la *Sainte Catherine de' Vigri*, qu'il peignit à dix-neuf ans, il joignait le goût des lettres et surtout de la poésie, des mœurs excellentes et les manières les plus distinguées. Sa réputation devint presque sans rivale à Bologne. Parmi ses tableaux, qui se recommandent par une sage composition, par un bon coloris et par la vérité des figures, on remarque *l'Incrédulité de saint Thomas*, à Saint-Martin, *la Résurrection des morts*, à la cathédrale, une *Ambassade des habitants de la Romagne aux Bolonais*, au palais public, et une *Madone entourée d'anges*, à l'hôpital civil de Modène. Zanotti pendant la seconde moitié de sa vie fut distrait de ses travaux artistiques par ses études littéraires, et par la controverse, à laquelle il prit une part active, que souleva l'apparition de *la Felsina pittrice* de Malvasia. Outre la publication des *Pitture di Bologna*, par ce dernier (Bologne, 1732, in-12), on lui doit quelques ouvrages écrits avec beaucoup de pureté, tels que : *Vita di L. Pasinelli*; Bologne, 1703, in-8°; — *Didone, tragedia*; ibid., 1718, 1724, in-8°; — *Storia dell' Accademia Clementina*; ibid., 1739, 2 vol. in-4°, fig. : recueil utile; — *Poesie*; ibid., 1741-45, 3 vol. in-8°; — *Vita di Eust. Manfredi*; ibid., 1745, in-4°, — *Avvertimenti per l'incamminamento di un giovane alla pittura*; ibid., 1756, in-8°;

(1) Il se nommait *Giovanni-Andrea*, et mourut le 18 septembre 1696, à Bologne. Il traduisit deux tragédies de P. Corneille en italien, *le Cid* et *Heraclius*. C'était un comédien habile en son temps, et qui fit partie de la troupe italienne de Paris.

— *Descrizione delle pitture di Pellegrino Tibaldi è Niccolò Abati*; Venise, 1756, in-fol., fig., avec une vie de chacun de ces artistes; — *Il Claustro di S. Michele in bosco da Bologna dipinto da Lod. Caracci ed altri*; Bologne, 1776, in-fol. : cette réimpression d'un ouvrage de Malvasia a été presque entièrement refondue par l'éditeur.

Zanotti fut en outre un excellent professeur; le plus connu de ses élèves est Ercole Lelli.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gualandi, *Tre giorni in Bologna*.

ZANOTTI (*Francesco-Maria*), philosophe, frère du précédent, né le 6 janvier 1692, à Bologne, où il est mort, le 25 décembre 1777. Sa mère, devenue veuve, dirigea elle-même ses premières études; il prit des leçons d'algèbre avec Stancari. Ses premiers essais poétiques lui attirèrent les félicitations de Morgagni et de Lazzarini. Il étudia diverses branches des connaissances humaines, mais il revint toujours à la philosophie et aux mathématiques. Il venait d'obtenir le laurier de docteur lorsqu'en 1717 il prépara sur la doctrine de Descartes une thèse qu'il soutint en public avec un tel succès que le sénat l'appela l'année suivante à la chaire de philosophie. Le premier dans Bologne, il osa substituer le libre examen aux traditions surannées de l'école; le premier il propagea les découvertes de Newton. Ce fut à son instigation qu'Algarotti, son élève, entreprit ses belles expériences sur la lumière. Nommé, en 1720, bibliothécaire, puis secrétaire de l'Institut, il commença en 1723 à écrire, sous le titre d'*Atti dell' Istituto*, les mémoires de cette académie, et y inséra nombre de ses propres articles sur la physique et les mathématiques. Dans son voyage à Rome en 1750, il reçut l'accueil le plus flatteur, et Benoît XIV le choisit pour prononcer le discours d'usage à l'occasion de la distribution des prix académiques au Capitole. Il était membre des trois académies royales de Montpellier, de Londres et de Berlin. Parmi ses amis étrangers il compta Fontenelle et Voltaire. Les principaux ouvrages de Zanotti sont : *Poesie volgari e latine*; Florence, 1734, in 8°; Bologne, 1757, gr. in-8°; — *Della forza attrativa delle idee*; Naples (Bologne), 1747, in-8°; Bologne, 1774, avec des additions; — *Tre orazioni sopra la pittura, la scultura e l'architectura*; Bologne, 1750, in-8°; — *Della forza de' corpi che chiamano viva*; ibid., 1752, in-4° : ouvrage estimé, écrit en forme de dialogues; — *Filosofia morale*; ibid., 1754, pet. in-4°; Venise, 1763, in-8° : Zanotti, démontrant dans ce traité que les stoïciens n'étaient pas loin du christianisme, souleva contre lui une vive opposition de la part du P. Ansaldi et de quelques autres théologiens; — *De viribus centralibus*; ibid., 1762, in-4°; — *Dell' Arte poetica*; ibid., 1768, in-8° : Morgagni et Parini faisaient un grand cas de cet ouvrage, et ne cessaient d'en recommander la lecture aux jeunes gens. Tous les écrits de Zanotti ont été réunis par les soins de L. Palcani (Bologne, 1779 et suiv., 9 vol. in-4°), et ce qu'il y a de meilleur en italien sur les lettres et les sciences a été impr. sous le titre d'*Opere scelte* (Milan, 1818, 2 vol. in-8°).

ZANOTTI (*Ercole-Maria*), frère du précédent, né en 1684, à Paris, mort le 13 septembre 1763, à Bologne. Reçu docteur en théologie en 1714, il se fit connaître par ses talents pour la prédication. Il devint, en 1741, chanoine de S.-Pétrone à Bologne. On a de lui : *Storia di S. Brittone*; Bologne, 1741, in-4°; — *Storia di S. Procolo, soldato, e di S. Procolo, vescovo di Terni*; ibid., 1742, in-4°; — *Orazione delle lodi di S. Filippo Neri*; ibid., 1753, in-4°; — *Vita del B. Niccolò Albergati*; ibid., 1757, in-4°.

Fantucci, *Scrittori bolognesi*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani*, t. IV. — Casali, *In morte di Fr.-M. Zanotti*; s. l. n. d. (1778), in-4°.

ZANOTTI (*Eustachio*), astronome, fils du peintre Giov.-Pietro, né le 27 novembre 1709, à Bologne, où il est mort, le 15 mai 1782. Les soins et l'instruction qu'il reçut dès ses jeunes années dans la maison paternelle aidèrent singulièrement au développement de ses facultés naturelles. Il apprit de son oncle Francesco les éléments des sciences, fit en même temps ses humanités sous les jésuites, puis étudia en compagnie d'Algarotti l'astronomie sous Manfredi. Son mérite et la rapidité de ses progrès lui acquirent bientôt l'estime et l'amitié de son maître, qui, souffrant déjà de la pierre, se l'adjoignit en 1729 en qualité de suppléant. Il venait d'être nommé professeur de mécanique au gymnase de Bologne lorsqu'en 1739 le sénat de cette ville l'appela à la chaire d'astronomie, devenue vacante par la mort de Manfredi. Il était en correspondance avec plusieurs princes et nombre de savants de l'Europe. La Caille lui transmit les observations qu'il avait faites au cap de Bonne-Espérance pour déterminer la parallaxe de la lune, en le priant de les vérifier. Plus heureux que Manfredi, il parvint, en 1776, à restaurer le gnomon construit par Cassini à l'église de Saint-Pétrone, et remplaça son oncle l'année suivante dans la présidence de l'Institut. Il était correspondant de la Société royale de Londres et de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Ephemerides motuum cœlestium*, 1751-1786; Bologne, 1750-74, 5 tom. en 3 vol. in-4°, avec une introduction et des tables astronomiques; — *Trattato teorico-pratico di prospettiva*; ibid., 1766, in-4°; — *La Meridiana del tempio di S. Petronio rinnovata l'anno* 1776; ibid., 1779, in-fol. On trouve dans le recueil de l'Institut de Bologne un grand nombre de mémoires et d'articles sur les comètes qui parurent en 1739, 1741, 1744, et en 1769.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XII. — Garatoni, *De vita E. Zanotti*; Rome, 1785, in-8°. — C. Vannetti, *Idem*; Parme, 1786, in-8°.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. V. — *Antologia di Firenze*, oct. 1832. — Cavedoni, *Biogr. di Gion.-Bat. Zannoni*, Modène, 1833, in-8° — Becchi, *Elogio di G.-B. Zannoni*; Florence, 1838, in-4°.

ZANOBI *da Strata*, littérateur italien, né en 1312, à Strata, village voisin de Florence, mort en 1361, à Avignon. Fils du grammairien Giovanni de' Mazzuoli, qui avait été le premier maître de Boccace, et élevé par lui, il commença par enseigner obscurément la grammaire et les belles-lettres à Florence (1332). Sur la recommandation de Pétrarque, qui l'aimait et faisait cas de son savoir, il fut appelé à la cour de Naples par le grand sénéchal Niccolò Acciajuoli et nommé secrétaire du roi. Bientôt il s'avança si avant dans les bonnes grâces de son protecteur que ce dernier n'avait point de plus grand plaisir que son entretien ou ses lettres. En 1355, Acciajuoli, s'étant rendu à Pise auprès de l'empereur Charles IV, y conduisit Zanobi, et ce fut là qu'il obtint pour lui la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. Cet hommage extraordinaire causa beaucoup de surprise en Italie, et Pétrarque lui-même, qui en avait été jugé digne treize ans auparavant, ne put dissimuler son irritation « de ce qu'un juge allemand n'avait pas craint de prononcer sur les beaux esprits italiens ». Envoyé en 1359 à Avignon comme secrétaire apostolique du pape Innocent VI, Zanobi y mourut de la peste, à l'âge de quarante-neuf ans. C'était un homme de mœurs douces et du commerce le plus aimable. La plupart de ses écrits se sont perdus, et l'on ne connaît de ce poète couronné que cinq vers latins publiés par Mehus dans la *Vie de Traversari*. On a de lui : *I Morali di san Gregorio volgarizzati*; Florence, 1486, 2 vol. in-fol. : cette traduction remarquable, rangée par l'Académie de la Crusca au nombre des *testi di lingua*, a été réimpr. deux fois, mais avec peu de soin, à Rome, 1714-30, 4 vol. in-4°, et à Naples, 1745-46, 4 vol. in-4°; le travail de Zanobi ne dépasse pas le ch. XVIII du livre XIX; le reste, jusqu'à la fin du livre XXXV, est l'œuvre de Giovanni da Tossignano, évêque de Ferrare; — *Registrum litterarum apostolicarum Innocentii VI*, dans le *Thesaurus anecdot.*, de Martène et Durand, t. II; — *Sogno di Scipione*, trad. du grec; Pise, 1816, in-8°.

Ph. Villani, *Vite d'illustri Fiorentini*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Gamba, *Testi di lingua*.

ZANONI (*Giacomo*), botaniste italien, né en mars 1615, à Montecchio (duché de Reggio), mort le 24 août 1682, à Bologne. A l'âge de trois ans il perdit son père, qui était apothicaire, et fut placé sous la tutelle de son oncle Caronzi. Tout jeune encore, il ne cessait de parcourir les montagnes voisines à la recherche des simples, et il n'avait pas vingt ans lorsqu'il se rendit à Bologne pour étudier la botanique. Ses talents le firent appeler à la chaire de botanique devenue vacante par la mort de B. Ambrosini, son maître (1657). Il fonda dans sa patrie adoptive une pharmacie où il réunit de riches collections de plantes, d'animaux, de marbres, de métaux et d'autres productions naturelles. Il enrichit de plusieurs plantes nouvelles le jardin botanique et l'augmenta d'une annexe pour la culture des plantes rares et précieuses. Il compta de nombreux élèves, et parmi eux les frères Trionfetti, Amadei et Cesi. Il mourut de dyssenterie, à soixante-sept ans. Outre un magnifique *Erbario miniato al naturale e ornato di fregi d'oro* et un volume intitulé : *Plantarum imagines quas frater Matthæus a S. Joseph extraxit ex libro Saladini in urbe Balsora*, que l'on conserve au musée de Bologne, il laissa : *Indice delle piante portate nell' anno* 1652 *nel viaggio di Castiglione*; Bologne, 1652, in-fol.; — *Descrizione di alcune piante nuove*; ibid., 1670, in-fol.; — *Istoria botanica*; ibid., 1675, in-fol.; trad. en latin par Monti avec des commentaires et un précis de la vie de Zanoni ; ibid., 1742, in-fol.; Rome, 1745, in-fol.

Orlandi, Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*. — Tiraboschi, *Biblioteca modenese*.

ZANOTTI (*Giovanni-Pietro* CAVAZZONI), peintre et poëte italien, né le 3 octobre 1674, à Paris, d'un père bolonais (1), mort le 28 septembre 1765, à Bologne. Il fut l'élève favori de Lorenzo Pasinelli, et épousa sa nièce, en 1695. Aux brillantes dispositions pour la peinture attestées au *Corpus Domini* de Bologne par la *Sainte Catherine de' Vigri*, qu'il peignit à dix-neuf ans, il joignait le goût des lettres et surtout de la poésie, des mœurs excellentes et les manières les plus distinguées. Sa réputation devint presque sans rivale à Bologne. Parmi ses tableaux, qui se recommandent par une sage composition, par un bon coloris et par la vérité des figures, on remarque *l'Incrédulité de saint Thomas*, à Saint-Martin, *la Résurrection des morts*, à la cathédrale, une *Ambassade des habitants de la Romagne aux Bolonais*, au palais public, et une *Madone entourée d'anges*, à l'hôpital civil de Modène. Zanotti pendant la seconde moitié de sa vie fut distrait de ses travaux artistiques par ses études littéraires, et par la controverse, à laquelle il prit une part active, que souleva l'apparition de *la Felsina pittrice* de Malvasia. Outre la publication des *Pitture di Bologna*, par ce dernier (Bologne, 1732, in-12), on lui doit quelques ouvrages écrits avec beaucoup de pureté, tels que : *Vita di L. Pasinelli*; Bologne, 1703, in-8°; — *Didone, tragedia*; ibid., 1718, 1724, in-8°; — *Storia dell' Accademia Clementina*; ibid., 1739, 2 vol. in-4°, fig. : recueil utile; — *Poesie*; ibid., 1741-45, 3 vol. in-8°; — *Vita di Eust. Manfredi*; ibid., 1745, in-4°, — *Avvertimenti per l'incamminamento di un giovane alla pittura*; ibid., 1756, in-8°;

(1) Il se nommait *Giovanni-Andrea*, et mourut le 13 septembre 1695, à Bologne. Il traduisit deux tragédies de P. Corneille en italien, *le Cid* et *Heraclius*. C'était un comédien habile en son temps, et qui fit partie de la troupe italienne de Paris.

— *Descrizione delle pitture di Pellegrino Tibaldi è Niccolò Abati*; Venise, 1756, in-fol., fig., avec une vie de chacun de ces artistes; — *Il Claustro di S. Michele in bosco da Bologna dipinto da Lod. Caracci ed altri*; Bologne, 1776, in-fol. : cette réimpression d'un ouvrage de Malvasia a été presque entièrement refondue par l'éditeur.

Zanotti fut en outre un excellent professeur; le plus connu de ses élèves est Ercole Lelli.

E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Guislandi, *Tre giorni in Bologna*.

ZANOTTI (*Francesco-Maria*), philosophe, frère du précédent, né le 6 janvier 1692, à Bologne, où il est mort, le 25 décembre 1777. Sa mère, devenue veuve, dirigea elle-même ses premières études; il prit des leçons d'algèbre avec Stancari. Ses premiers essais poétiques lui attirèrent les félicitations de Morgagni et de Lazzarini. Il étudia diverses branches des connaissances humaines, mais il revint toujours à la philosophie et aux mathématiques. Il venait d'obtenir le laurier de docteur lorsqu'en 1717 il prépara sur la doctrine de Descartes une thèse qu'il soutint en public avec un tel succès que le sénat l'appela l'année suivante à la chaire de philosophie. Le premier dans Bologne, il osa substituer le libre examen aux traditions surannées de l'école; le premier il propagea les découvertes de Newton. Ce fut à son instigation qu'Algarotti, son élève, entreprit ses belles expériences sur la lumière. Nommé, en 1720, bibliothécaire, puis secrétaire de l'Institut, il commença en 1723 à écrire, sous le titre d'*Atti dell' Istituto*, les mémoires de cette académie, et y inséra nombre de ses propres articles sur la physique et les mathématiques. Dans son voyage à Rome en 1750, il reçut l'accueil le plus flatteur, et Benoît XIV le choisit pour prononcer le discours d'usage à l'occasion de la distribution des prix académiques au Capitole. Il était membre des trois académies royales de Montpellier, de Londres et de Berlin. Parmi ses amis étrangers il compta Fontenelle et Voltaire. Les principaux ouvrages de Zanotti sont : *Poesie volgari e latine*; Florence, 1734, in-8°; Bologne, 1757, gr. in-8°; — *Della forza attrativa delle idee*; Naples (Bologne), 1747, in-8°; Bologne, 1774, avec des additions; — *Tre orazioni sopra la pittura, la scultura e l'architectura*; Bologne, 1750, in-8°; — *Della forza de' corpi che chiamano viva*; ibid., 1752, in-4° : ouvrage estimé, écrit en forme de dialogues; — *Filosofia morale*; ibid., 1754, pet. in-4°; Venise, 1763, in-8° : Zanotti, démontrant dans ce traité que les stoïciens n'étaient pas loin du christianisme, souleva contre lui une vive opposition de la part du P. Ansaldi et de quelques autres théologiens; — *De viribus centralibus*; ibid., 1762, in-4°; — *Dell' Arte poetica*; ibid., 1768, in-8° : Morgagni et Parini faisaient un grand cas de cet ouvrage, et ne cessaient d'en recommander la lecture aux jeunes gens. Tous les écrits de Zanotti ont été réunis par les soins de L. Palcani (Bologne, 1779 et suiv., 9 vol. in-4°), et ce qu'il y a de meilleur en italien sur les lettres et les sciences a été impr. sous le titre d'*Opere scelte* (Milan, 1818, 2 vol. in-8°).

Zanotti (*Ercole-Maria*), frère du précédent, né en 1684, à Paris, mort le 13 septembre 1763, à Bologne. Reçu docteur en théologie en 1714, il se fit connaître par ses talents pour la prédication. Il devint, en 1741, chanoine de S.-Pétrone à Bologne. On a de lui : *Storia di S. Petronone*; Bologne, 1741, in-4°; — *Storia di S. Procolo, soldato, e di S. Procolo, vescovo di Terni*; ibid., 1742, in-4°; — *Orazione delle lodi di S. Filippo Neri*; ibid., 1753, in-4°; — *Vita del B. Niccolò Albergati*; ibid., 1757, in-4°.

Fantucci, *Scrittori bolognesi*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani*, t. IV. — Casali, *In morte di Fr.-M. Zanotti*; s. l. n. d. (1778), in-4°.

ZANOTTI (*Eustachio*), astronome, fils du peintre Giov.-Pietro, né le 27 novembre 1709, à Bologne, où il est mort, le 15 mai 1782. Les soins et l'instruction qu'il reçut dès ses jeunes années dans la maison paternelle aidèrent singulièrement au développement de ses facultés naturelles. Il apprit de son oncle Francesco les éléments des sciences, fit en même temps ses humanités sous les jésuites, puis étudia en compagnie d'Algarotti l'astronomie sous Manfredi. Son mérite et la rapidité de ses progrès lui acquirent bientôt l'estime et l'amitié de son maître, qui, souffrant déjà de la pierre, se l'adjoignit en 1729 en qualité de suppléant. Il venait d'être nommé professeur de mécanique au gymnase de Bologne lorsqu'en 1739 le sénat de cette ville l'appela à la chaire d'astronomie, devenue vacante par la mort de Manfredi. Il était en correspondance avec plusieurs princes et nombre de savants de l'Europe. La Caille lui transmit les observations qu'il avait faites au cap de Bonne-Espérance pour déterminer la parallaxe de la lune, en le priant de les vérifier. Plus heureux que Manfredi, il parvint, en 1776, à restaurer le gnomon construit par Cassini à l'église de Saint-Pétrone, et remplaça son oncle l'année suivante dans la présidence de l'Institut. Il était correspondant de la Société royale de Londres et de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Ephemerides motuum cœlestium*, 1751-1786; Bologne, 1750-74, 5 tom. en 3 vol. in-4°, avec une introduction et des tables astronomiques; — *Trattato teorico-pratico di prospettiva*; ibid., 1766, in-4°; — *La Meridiana del tempio di S. Petronio rinnovata l'anno 1776*; ibid., 1779, in-fol. On trouve dans le recueil de l'Institut de Bologne un grand nombre de mémoires et d'articles sur les comètes qui parurent en 1739, 1741, 1744, et en 1769.

Fabroni, *Vitae Italorum*, t. XII. — Garatoni, *De vita E. Zanotti*; Rome, 1785, in-8°. — C. Vannetti, *Idem*; Parme, 1786, in-8°.

ZAPF (*Georges-Guillaume*), érudit allemand, né à Nordlingen, le 28 mars 1747, mort près d'Augsbourg, le 29 décembre 1810. Après avoir été conseiller du prince de Hohenlohe-Waldbourg, puis de l'électeur de Mayence, il se retira à la campagne aux environs d'Augsbourg, et s'y livra entièrement à des recherches littéraires et historiques, dans l'intérêt desquelles il avait exploré les bibliothèques et archives de la Bavière, de la Souabe et de la Suisse. Ses nombreux et estimables travaux ont éclairci une foule de points curieux, et particulièrement les premiers temps de l'histoire de l'imprimerie. Nous citerons de lui : *Von der wahren Lage der rœmischen Stadt Arx Flaviæ* (Du véritable emplacement de l'Arx Flavia); Augsbourg, 1774, in-8° ; — *Catalogus librorum rarissimorum ab artis typographicæ inventoribus excusorum et in bibliotheca Zapfiana exstantium*; Pappenheim, 1776, in-8° ; — *Leben Hanselmanns* (Vie d'Hanselmann); Augsbourg, 1776, in-8°; — *Zauberbibliothek* (Bibliographie magique); ibid., 1776, in-8°; — *Annales typographiæ Augustanæ, ab ejus origine usque ad ann.* 1530; ibid., 1778, in-4°; — *Versuche zur Erlæuterung der Hohenlohischen Geschichte* (Recherches sur l'histoire de la maison de Hohenlohe); ibid., 1779, in-8°; — *Ueber eine neue Ausgabe der Briefe des Æneas Sylvius* (Sur une nouvelle édition des lettres d'Enée Sylvius); ibid., 1781, in-8°; — *Literatur der alten und neuen Geschichte* (Bibliographie de l'histoire ancienne et moderne); Lemgo, 1781, in-8° ; — *Ueber eine Reise in einige Klœster Schwaben, und in die Schweiz* (Sur l'objet de mon voyage dans les couvents de la Souabe et dans la Suisse); Augsbourg, 1782, in-8° ; — *Literarische Reisen durch Baiern, Franken, Schwaben und die Schweiz in den Jahren* 1780-1782; ibid., 1783, in-8°; — *Monumenta anecdota historiam Germaniæ illustrantia*; ibid., 1785, in-4° ; — *Reise in einige Klœster Schwabens* (Voyage dans quelques couvents de la Souabe); Erlangen, 1786, in-4° ; — *Merkwürdigkeiten der Zapfischen Bibliothek* (Curiosités de la bibliothèque de Zapf); Augsbourg, 1787, 2 vol. in-8°; — *Augsburgs Buchdruckergeschichte* (Histoire de l'imprimerie à Augsbourg); ibid., 1788-91, 2 vol. in-8° ; — *Leben Johannes von Dalberg, Bischof von Worms* (Vie de Jean de Dalberg, évêque de Worms); ibid., 1789, in-8°, suivi d'un autre ouvrage, plus étendu, sur le même sujet; ibid., 1796, 1802, in-8°; — *De codice manuscripto Cæsarum vitas illustrante*; Ulm, 1790, in-4°; — *Ælteste Buchdruckergeschichte von Mainz bis auf das Jahr* 1499 (Histoire des commencements de l'imprimerie à Mayence jusqu'en 1499); Ulm, 1790, in-8°; — *Ælteste Buchdruckergeschichte Schwabens bis* 1500 (Histoire de l'imprimerie en Souabe depuis l'origine jusqu'en 1500); ibid., 1791, in-8° ; — *Bibliotheca historico-litteraria Zapfiana*; Augsbourg, 1792, in-8° ; — *Augsburgische Bibliothek* (Bibliographie augsbourgeoise); ibid., 1795, 2 vol. in-8° ; — *Christoph von Stadion, Bischof von Augsburg*; Zurich, 1799, in-8°; — *Bibliographische Nachrichten von einigen biblischen Seltenheiten aus dem XV Jahrhundert* (Notices bibliographiques sur quelques raretés bibliques impr. au quinzième siècle); Augsbourg, 1800, in-8° ; — *Johann Locher, genannt Philomusus*; Nuremberg, 1802, in-8° ; — *Heinrich Bebel nach seinem Leben und Schriften* (Vie et écrits d'Henri Bebel); Augsbourg, 1802, in-8° ; — *Ueber einige typographische Seltenheiten* (De quelques raretés typographiques); Nuremberg, 1803, in-4° ; — *Leben Chr.-K. Am-Ende* (Vie d'Am-Ende); ibid., 1804, in-8° ; — *Biographien der merkwürdigsten Gelehrten und Künstlern aus allen Zeiten* (Vies des plus célèbres savants et artistes de tous les temps); Augsbourg, 1806, in-4° ; — *Karl, Grossherzog von Frankfurt* (Charles, grand-duc de Francfort); Francfort, 1810, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. – *Gazette d'Augsbourg*.

ZAPOLYA (*Étienne* DE), capitaine hongrois, mort en janvier 1499. Descendant d'une famille noble et puissante, il succéda à son frère Émeric dans la charge de palatin de Hongrie, après avoir déjà rempli les fonctions de commandant supérieur dans la haute Hongrie. Le roi Matthias Corvin trouva dans sa personne un partisan dévoué à ses intérêts et un guerrier redouté de ses ennemis. Lorsque les mécontents, profitant de l'absence du roi, appelèrent au trône Casimir, fils de Casimir IV, roi de Pologne, Zapolya resta fidèle à la cause de son souverain, et contribua puissamment à chasser son compétiteur. Le comté de Trentchin fut la récompense de son dévouement (1473). Pendant l'invasion de la Hongrie par les Turcs (1479-1485), Zapolya leur fit subir des pertes considérables dans plusieurs rencontres sanglantes. Puis il se tourna contre l'empereur Frédéric III, qui n'avait pas renoncé à ses prétentions à la couronne de saint Étienne, se rendit maître de Vienne (1er juin 1483), et après avoir conquis les pays autrichiens, il réduisit l'empereur à mener une vie errante. Ce succès éclatant lui valut le poste de lieutenant royal en Autriche. Après la mort de Corvin (1490), il se déclara pour Wladislas Jagellon, roi de Bohême, qui fut proclamé roi. Cependant plus tard, voyant la faiblesse du nouveau prince, il n'hésita point à le blâmer, et très-souvent dans les diètes il se prononça hautement contre son gouvernement. Sa grande influence et ses richesses engagèrent Sigismond Ier, roi de Pologne, à rechercher son alliance et à lui demander la main de sa fille Barbe. Cette union n'eut lieu que le 28 février 1512. Outre cette fille, il avait eu encore deux fils, *Georges*, tué à la bataille de Mohacs (29 août 1526), et *Jean*, qui suit. G. P.

Mailath, *Gesch. der Magyaren*, t. IV. – Leon, *Hist.*

neral. Untersuchung der Fürsten in Siebenbürgen aus den Häusern Zapolia und Bathori.

Zapolya (*Jean Ier* de), roi de Hongrie, fils du précédent, né le 21 juillet 1487, mort le 21 juillet 1540, à Mühlenbach (Saxe). Le dévouement de son père à la cause du roi Wladislas le fit nommer voïvode de Transylvanie. En 1514 les Hongrois furent appelés aux armes par le cardinal Thomas Erdod, archevêque de Strigonie, pour aller combattre contre les Turcs. Les paysans profitèrent de cette occasion pour se révolter contre leurs seigneurs, et désolaient le pays par toutes sortes de cruautés. Zapolya marcha contre les rebelles, les tailla en pièces près de Temesvar, et après avoir cruellement châtié les coupables, il rétablit un ordre parfait. Après la bataille de Mohacs (août 1526), où le roi Louis II, successeur de Wladislas, perdit la vie, Zapolya, enhardi par la haute alliance de sa sœur, éleva ses vues ambitieuses jusqu'au trône de la Hongrie, demeuré sans héritier. Au moyen de promesses brillantes, il s'assura les votes d'un certain nombre de magnats, qui le proclamèrent souverain de Hongrie à l'assemblée tenue à Stuhlweissenbourg, le 10 novembre 1526, et le firent couronner par Étienne Podmanitzki, évêque de Neutra. Les adversaires de Zapolya, à la tête desquels se trouvait Étienne Batori, palatin du royaume, convoquèrent une diète à Presbourg, qui annula l'élection de Zapolya, ordonna à ses partisans de l'abandonner dans le délai de quarante jours, et déféra la couronne à Ferdinand Ier, archiduc d'Autriche, beau-frère du roi Louis, auquel le trône devait revenir d'après les stipulations du traité conclu en 1491 entre l'empereur Maximilien et le roi Wladislas. La guerre civile était inévitable. Sigismond, roi de Pologne, s'offrit comme médiateur, mais le congrès tenu à cet effet à Olmütz n'aboutit point. Ferdinand, entré en Hongrie le 25 juillet 1527, fut reçu partout à bras ouverts. Ses généraux s'emparèrent successivement des places fortes occupées par les partisans de son compétiteur, qui fut déclaré traître à la patrie. Ce dernier, n'ayant pas assez de forces pour résister, alla se réfugier chez Jean Tarnowski (*voy.* ce nom), grand général de la couronne de Pologne. Là il trouva un partisan dévoué dans la personne de Jérôme Laski, palatin de Sieradz, qui alla en qualité d'ambassadeur à Constantinople implorer la protection de Soliman en faveur du souverain détrôné. D'un autre côté, Georges Martinuzzi (*voy.* ce nom), alors supérieur du couvent de Czenstochova, se rendit secrètement à plusieurs reprises en Hongrie pour y relever la cause du roi Jean Ier. Le sultan promit son intervention en échange de quelques avantages, et se mit en marche. Les Turcs s'emparèrent facilement de Bude, où Soliman Ier rétablit Zapolya sur le trône, après avoir échoué devant Vienne, qu'il voulut prendre d'assaut. Cependant, après son départ, la guerre ne continua pas moins entre les deux prétendants. Les troupes ottomanes occupèrent de nouveau le pays, et y exercèrent toutes sortes de vexations. Ferdinand, après avoir vainement sollicité la paix, envoya le baron Guillaume Roggendorf assiéger Bude, où le roi Jean Ier s'était enfermé avec trois mille Turcs. Pendant le siége, un Hongrois, nommé Hobordanszky, s'introduisit dans la ville dans l'intention de tuer le roi, mais il fut découvert et jeté, cousu dans un sac, dans le Danube (1531). La ville fit une résistance héroïque, et Roggendorf, à la nouvelle de l'approche des renforts turcs, dut lever le siége. Le traité de Weitzen (1538), conclu par les soins de Charles-Quint et du roi Sigismond, mit fin à cette guerre déplorable. Ferdinand et Jean gardèrent ce qu'ils avaient conquis par les armes, et le dernier conserva le titre de roi de Hongrie et de Dalmatie, à condition qu'après sa mort sa part reviendrait à la maison d'Autriche. Le fils de Jean, s'il en avait un, devait recevoir en apanage le duché de Transylvanie et épouser une des filles de Ferdinand, qui s'engageait de son côté à céder le reste du royaume à Jean, en cas qu'il mourût lui-même sans laisser d'héritier. L'année suivante le roi Jean se maria avec Isabelle, sa nièce, fille de Sigismond, roi de Pologne. Le jour même de sa mort, il eut la consolation d'apprendre que sa femme venait de mettre au monde un fils. Jean Ier était un monarque d'un esprit médiocre, poussant ses visées plus loin que ses forces ne le lui permettaient. Brave personnellement, il manquait de la capacité militaire indispensable pour diriger une campagne. L'histoire aura toujours à lui reprocher d'avoir sacrifié à son ambition personnelle le bonheur de sa patrie.

Zapolya (*Jean-Sigismond* de), prince de Transylvanie, fils du précédent, né le 7 juillet 1540, à Bude, mort le 12 mars 1571, à Albe-Royale (Stuhlweissembourg). Conformément à la dernière volonté de son père, il passa sous la tutelle de l'évêque Martinuzzi et de Pierre Petrovich, qui sur les fonts de baptême le proclamèrent roi élu de Hongrie, au préjudice des droits de l'empereur Ferdinand Ier. Cependant le nombre des partisans du nouveau souverain imposé à la nation hongroise par l'arbitraire de quelques magnats fut très-restreint; seul le sultan Soliman II le prit sous sa protection, car cette mesure favorisait son projet ambitieux de pousser ses frontières jusqu'au centre de l'Europe. Ferdinand résolut d'appuyer à main armée l'exécution du traité conclu entre lui et le roi Jean Ier, et il ordonna au baron Fels de commencer immédiatement les hostilités. La méfiance et les divisions survenues entre les corps hongrois et allemands paralysèrent cette campagne, dont le succès se borna pour les Impériaux à la prise de quelques villes de peu d'importance. L'année suivante (1541), le général Roggendorf se porta droit sur Bude, dans le

but d'écraser d'un seul coup la puissance de la reine régente Isabelle. Les assiégés, ayant à leur tête Martinuzzi, déployèrent un courage héroïque, et repoussèrent tous les assauts de l'armée allemande, qui fut dans la suite complétement dispersée par les troupes ottomanes venues au secours de Zapolya. Une fois maître de la capitale de la Hongrie, dont il s'empara par la ruse, Soliman II jugea convenable de donner un libre cours à l'exécution de son projet de conquête, en le couvrant toutefois d'apparences fallacieuses. Il intima donc à la reine Isabelle l'ordre de se retirer dans la Transylvanie, qu'il assigna à Zapolya comme un domaine provisoire, en s'engageant sous la foi du serment de lui restituer ses États aussitôt qu'il atteindrait la majorité. Martinuzzi fut confirmé en qualité de régent; Petrovich devint gouverneur de Temesvar. Tandis qu'une guerre à outrance se poursuivait entre Ferdinand et la Porte Ottomane, Isabelle attendait avec constance le changement de sa destinée et de celle de son fils. Son habile diplomate Veranzio (*voy.* ce nom) implora en sa faveur l'assistance de plusieurs cours étrangères, mais en vain. L'histoire de la minorité de Jean-Sigismond est celle de Martinuzzi (*voy.* ce nom), qui paya de sa vie sa politique mercenaire et cauteleuse. Zapolya, dépouillé de ses États, vendu par le régent à l'empereur Ferdinand I[er], reçut en échange les principautés d'Opole et de Racibor en Silésie, qu'il quitta avec sa mère après un court séjour pour se retirer chez son grand-père, en Pologne. Cependant ses adhérents en Transylvanie firent des efforts pour le rétablir dans ce pays, et à la diète de Maros-Vasarhely (1554), il fut rappelé au trône de cette principauté. Les Turcs, sous prétexte d'appuyer cette élection, occupèrent diverses places en Transylvanie, et y firent dans la suite trop sentir leur présence. Au bout de quelques années, le pouvoir ducal devint un véritable fardeau pour Isabelle. Lasse de gouverner des sujets aussi turbulents que les Transylvains et d'être soumise à la dépendance du sultan, elle résolut d'entrer en pourparlers avec Ferdinand I[er] au sujet de la déposition entre ses mains de la couronne de son fils. Les négociations déjà entamées furent interrompues par suite de la mort d'Isabelle, arrivée le 20 septembre 1559. Les nouveaux ambassadeurs envoyés à l'effet d'établir une entente amicale entre l'empereur et Jean-Sigismond revinrent désappointés, car ce dernier ne voulut point renoncer au titre de roi, ce que Ferdinand posa pour première condition. Le nouvel héritier de la Hongrie, Maximilien, dut soutenir la guerre que lui déclara son compétiteur, toujours sous l'égide du sultan. Celui-ci conclut cependant la paix avec Maximilien (1548) à l'insu de Zapolya, auquel il fit déclarer qu'il était libre de s'entendre avec son rival sur la délimitation des frontières, mais qu'il ne devait rien décider sans son agrément. Zapolya ne tint pas compte de ce dernier ordre. Les négociations qu'il renouvela avec Maximilien aboutirent à un traité (1570), en vertu duquel il résigna le titre de roi, pour lequel son père et lui avaient versé tant de sang pendant cinquante ans, et se contenta de celui de prince sérénissime. Il conserva la Transylvanie intérieure comme son patrimoine, tandis que l'ultérieure ne lui fut donnée qu'à vie. En cas qu'il mourût sans postérité, les états de Transylvanie auraient le droit d'appeler au trône un voïvode de leur choix, qui devrait cependant reconnaître la suzeraineté de la maison d'Autriche. Maximilien s'engageait en outre à protéger Zapolya contre le courroux du sultan et à lui donner les principautés d'Opole et de Racibor s'il venait à être chassé de ses États par les Turcs. Bientôt après, le dernier rejeton de la maison de Zapolya succomba à une attaque d'apoplexie. Étienne Batori, proclamé plus tard roi de Pologne, fut élu pour son successeur. Gust. PAWLOWSKI.

Velius, *De bello pannonico a Ferdinando I cum Joan. Zapolya gesto*; Vienne, 1762, in-4°. — Istvanfi, *Hist. Hung.* — Hammer, *Gesch. des osman. Reiches*, t. III. — Bethlen, *Hist. de rebus transylvanicis*. — Mailath, *Gesch. der Magyaren*, t. IV.

ZARABBINI. *Voy.* FLAMINIO.

ZARATE (*Augustin* DE), historien espagnol, mort vers 1560. D'abord secrétaire du conseil royal de Castille, puis contrôleur des comptes, il remplissait ce dernier emploi depuis quinze ans, lorsqu'il fut envoyé par Charles V au Pérou (1543) pour vérifier les comptes de cette colonie, et pour essayer de rétablir sur l'ancien pied les revenus qu'en tirait l'Espagne; ces revenus étaient fort diminués depuis que Gonzalo Pizarro, frère du conquérant, s'était arrogé en fait la souveraineté de ce pays. Zarate faisait partie de la suite du vice-roi Vela, et il se vit bientôt, par suite des fautes de ce personnage, engagé dans les luttes d'une guerre civile. Lorsque Pizarre marcha sur Lima, il fut chargé par l'audience royale, dont il était secrétaire, de le sommer de licencier ses troupes, et de retourner dans son gouvernement; il s'acquitta en partie mais sans succès de cette mission, qui lui fit courir de véritables dangers. Les circonstances n'étaient guère favorables à l'exécution des réformes financières qui l'avaient amené au Pérou; mais il fit paraître dans sa mission assez de dévouement aux intérêts de la couronne pour que l'empereur, après son retour, lui témoignât sa satisfaction en le nommant surintendant des finances en Flandre. A peine arrivé au Pérou, Zarate semble avoir conçu l'idée d'écrire le récit des prodigieux événements qui s'y étaient accomplis. Mais bien qu'il recueillît des notes et des mémoires dans ce but, il n'osa pas en tirer parti avant son retour en Castille. « Commencer mon histoire au Pérou, c'eût été, dit-il, vouloir jouer ma vie. » Débutant à la découverte du Pérou,

il esquissa l'histoire de la conquête jusqu'à la fin de la mission décisive de La Gasca. Alcedo (*Bibl. americana*, ms.) lui adresse le reproche d'inexactitude. Il est certain qu'il écrivit avec quelque passion; mais on ne voit pas que l'esprit de parti l'ait jamais porté à altérer la vérité. Sa narration est semée de réflexions profondes et de commentaires pleins de jugement qui servent beaucoup à éclaircir les parties obscures de cette période agitée; mais il ne faut lui demander ni l'élégance, ni même la précision du style. L'*Historia del descubrimiento y conquista del Perù* parut à Anvers, par les soins de l'auteur, 1555, pet. in-8°; elle fut réimpr. à Séville, 1577, in-fol., et avec celle de Xerès, Madrid, 1729, 1737, in-fol., et trad. en italien par Alf. Ulloa (Venise, 1563, in-4°), et en français par de Broë (Amst., 1700, 2 vol. in-12; Paris, 1742, 2 vol. in-12, et 1831, 2 vol. in-8°). E. BARET.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova*. — Prescott, *Hist. of the conquest of Peru*, t. II, p. 302. — Ticknor, *Hist. de la littér. espagnole*, t. II, p. 128.

ZARATE (*Francisco-Lopez* DE), poëte espagnol, né vers 1590, à Logroño (Vieille-Castille), mort le 5 mars 1658, à Madrid. Il suivit la carrière des armes, et parcourut diverses contrées de l'Europe. De retour en Espagne, il se concilia par son esprit et sa bonne humeur la faveur de Rodrigue de Calderon, qui se l'attacha d'abord comme secrétaire, et le fit ensuite entrer dans la chancellerie d'État. Mais Zarate était né poëte; il renonça bientôt au tracas des affaires pour reprendre sa liberté, et vécut en véritable philosophe, modeste, satisfait de peu, occupé à revoir et à perfectionner sans cesse ses ouvrages. Vers la fin de sa vie, la paralysie le rendit perclus de tous ses membres. Son œuvre capitale est un poëme lyrique, *la Invencion de la Cruz* (Madrid, 1648, in-4°), composé de 22 chants en strophes de 8 pieds, et surchargé d'éléments romanesques, qui en rendent la lecture fatigante. Contemporain de Cervantes, de Lope de Vega, de Silveyra, de Montalvan, il s'exerça comme eux dans plusieurs genres. Il remporta un prix de poésie au concours qui eut lieu, en 1620, lors de la béatification d'Isidore le Laboureur. Il a laissé aussi des *Églogues* et une tragédie d'*Hercule*, qu'il estimait beaucoup. Il réunit ses productions sous le titre d'*Obras varias* (Madrid, 1651, in-4°).

N. Antonio, *Bibl. hisp.* — Ticknor, *Hist. of spanish literature*.

ZARCO (*João-Gonçalves*), navigateur portugais, né à la fin du quatorzième siècle, mort au quinzième. Il appartenait à une famille noble, et occupa un rang distingué à la cour de Jean Ier. Il n'était probablement que simple écuyer de l'infant don Henri, lorsqu'il suivit l'expédition de Ceuta (1415). Il avait sans doute acquis une certaine expérience de la mer, puisqu'il fut choisi par don Henri, avec Tristan Vaz, pour aller explorer l'Océan (1417). Ils naviguèrent le long de la côte d'Afrique, et restèrent longtemps sans prendre la haute mer. Leur frêle embarcation fut bientôt le jouet d'une tempête, et poussé par les vents, Zarco aborda à une petite île déserte, voisine de Madère, et qui, devenant à ses yeux un heureux refuge, prit le nom de *Porto Santo*. Lors d'un second voyage dans sa nouvelle conquête les colons lui racontèrent qu'on apercevait au sud-ouest une forme ténébreuse et immobile. Zarco s'embarqua aussitôt sur un léger barinel, avec Alcaforado, et l'espace qui le séparait de la terre inconnue fut bientôt franchi. Ce fut ainsi que la résolution de l'entreprenant écuyer donna la possession de Madère à la couronne de Portugal (8 juill. 1419). Notre marin se maria dans la noble famille de Sà; une partie de l'île de Madère lui fut concédée, avec titre de donataire. Ses enfants prirent le nom de *Camara* en souvenir de certaine grotte peuplée de loups marins, que leur père avait visitée lors de ses premières explorations de l'île (1). Cette famille s'est perpétuée, et Mme da Camara, l'institutrice de la reine Maria II, en descendait directement. F. D.

Azurara, *Conquista de Guiné*. — Barros, *da Asia*, 1re décade. — A. de Souza, *Memorias hist. e geneal. dos Grandes de Portugal*.

ZARLINO (*Giuseppe*), savant musicien italien, né en 1519, à Chioggia (État de Venise), mort le 14 février 1590, à Venise. Il avait reçu les ordres sacrés lorsqu'il vint habiter Venise (1541), où il eut Willaert pour maître de contrepoint. La publication de ses *Institutions harmoniques* le rendit célèbre : il obtint l'emploi de maître de chapelle à Saint-Marc (5 juill. 1565), et le conserva jusqu'à sa mort. En outre il était chapelain de Saint-Sévère, et chanoine de sa ville natale. Plusieurs écrivains du temps ont accordé des louanges enthousiastes à Zarlino; sous le rapport de l'invention, ces louanges ne paraissent pas justifiées. Du reste on ne connaît de lui comme œuvre d'art pratique que le recueil intitulé *Modulationes VI vocum* (Venise, 1566, in-4°), et contenant vingt-six morceaux, qui se distinguent par une grande habileté de facture. Toutefois les travaux de Zarlino dans la théorie musicale suffisent à le placer, suivant Fétis, au rang des plus grands musiciens de l'Italie. En voici les titres : *Istituzioni harmoniche*; Venise, 1558, 1562, 1573, 1588, in-fol. : ce répertoire, « où tous les théoriciens ont puisé pendant près de deux siècles », renferme entre autres choses un bon traité du contre-point; une version française manuscrite par J. Le Fort est à la Bibl. imp.; — *Dimostrazioni harmoniche*; ibid., 1571, 1573, in-fol. : un des objets de ce livre, hérissé de calculs et écrit dans un ton pédan-

(1) Une tradition, dont nous ne saurions discuter ici le plus ou moins d'exactitude, veut que Zarco soit le premier qui ait introduit l'usage de l'artillerie à bord des navires. Manoel Thomas a dit dans le poëme d'*Insulana*, liv. I, est. 88 :

Bem he verdade, que este o Lusitano
Primeiro foi, no mar com nome eterno;
Que usou da dura fruita do inferno.

tesque, est de démontrer que la musique avait pour base le diatonique de Ptolémée; Galilée, un des élèves de l'auteur, attaqua cette doctrine dans le *Dialogo della musica*, et Zarlino répondit à ces critiques par le traité suivant; — *Sopplementi musicali;* ibid., 1588, in-fol. : ces suppléments, divisés en huit livres, sont remarquables par la disposition des objets et par la clarté de la discussion. Galilée répliqua encore (*Discorso intorno alle opere di G. Zarlino;* Florence, 1589, in-8°), et sans garder aucune mesure : « Malgré la bonté de sa cause au fond, dit Fétis, tout l'avantage resta à Zarlino, et chose singulière, le système de proportions numériques adopté par celui-ci d'après Fogliani est devenu la base de la théorie mathématique de la musique jusqu'à l'époque actuelle. »

Outre les écrits déjà cités, on a du même auteur : *Trattato della pazienza;* Venise, 1561, in-4°; — *Origine della congregazione dei Capucini;* ibid., 1579, pet. in-4°; — *De vera anni forma;* ibid., 1580, in-4°, etc. Tous les ouvrages de Zarlino ont été recueillis à Venise, 1589, 4 vol. in-fol. P.

Artusi, *Impresa di G. Zarlino;* Bologne, 1604, in-4°. — Ravagnan, *Elogio di G. Zarlino;* Venise, 1819, in-12. — Cassi, *Narrazione della vita e delle opere di G. Zarlino;* ibid., 1836, in-8°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

ZAYONSCHEK. *Voy.* ZAIONCZEK.

ZEDLITZ (*Charles-Abraham*, baron DE), homme d'État prussien, né le 4 janvier 1731, à Schwarzwald, près Landshut (Silésie), mort le 18 mars 1793, à Kapsdorf, près Schweidnitz (même province). Après avoir terminé ses études au collége de Charles, à Brunswick, il suivit les cours de droit à Halle. Frédéric II remarqua ses heureuses dispositions, lui conseilla d'étudier la philosophie de Locke, et l'assura de sa protection. En quittant l'université, il devint référendaire à la chambre des comptes de Berlin (1755); il fut ensuite envoyé à Breslau en qualité de conseiller de régence (1759), et obtint en 1764 le poste de président de la cour suprême de Silésie. Le roi, qui appréciait son intelligence et son intégrité, l'appela auprès de lui, et lui donna le ministère de la justice (1770), celui des affaires ecclésiastiques avec la direction des caisses des pauvres, celle de la bibliothèque royale et des cabinets, et l'inspection des universités (1771), la présidence du tribunal des douanes (1772), et la direction des colléges de médecine et de chirurgie (1777). Il aborda résolûment les réformes qu'il avait jugées convenables, et entre autres actes qui prouvèrent son zèle et ses lumières, il faut compter l'amélioration du régime des prisons et l'introduction en Prusse de la liberté de la presse. Son amour pour la justice se manifesta dans le procès du meunier Arnold, et il refusa, malgré les menaces du roi, de signer l'injuste sentence. Zedlitz consacra tous ses soins au développement et au progrès de l'instruction publique. Il conserva pendant toute sa vie le goût de l'étude, et étant déjà ministre, il fréquenta assidûment les cours de philosophie et de littérature grecque. A l'avénement de Frédéric-Guillaume II, il fut nommé chef du département supérieur des écoles (1787), lequel sur sa demande avait été séparé de celui des affaires ecclésiastiques. Lorsque, en 1788, Wœllner, favori du roi, arriva au pouvoir, Zedlitz perdit une partie de ses emplois, et ne partageant point les vues du nouveau ministre, il donna sa démission l'année suivante (1789), et se retira dans ses terres. Il avait été admis en 1777 dans l'Académie de Berlin.

Biester, *Berliner Gelehrten.* — Denina, *Prusse littéraire.* — *Berliner Monatschrift*, juin 1793. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland.* — Hirsching, *Hist. litt. Handbuch.*

ZEEMAN. *Voy.* NOOMS.

ZÉGABÈNE (*Georges*), auteur byzantin, vivait à une époque incertaine. Il est connu par un traité sur les lettres de l'alphabet (Περὶ τῶν ἑπτὰ φωνηέντων καὶ περὶ τῶν εἰκοσιτεσσάρων στοιχείων), traité rimé en mauvais vers, qui n'a pas été imprimé, et dont le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque impériale de Vienne. Il y fait dans l'introduction le plus lamentable récit de son état, et prétend manquer des premières nécessités de la vie. On a de lui d'autres ouvrages et des traductions, mentionnés les uns et les autres par Fabricius.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. XII.

ZEIDAN. *Voy.* MULEY.

ZEIDOUN. *Voy.* IBN-ZEIDOUN.

ZELL (*Ulrich*), imprimeur allemand, né à Hanau, vers 1430, mort à Cologne, un peu après 1499. Après avoir étudié les belles-lettres, il exerça la profession de copiste et d'enlumineur, et alla ensuite travailler dans l'imprimerie de Fust et Schœffer, à Mayence. Vers 1465 il vint établir à Cologne la première presse fondée dans cette ville; protégé par la riche famille de Lyskirchen, il obtint d'elle la libre disposition d'une maison qui existe encore aujourd'hui. Il se servit dans le principe des mêmes caractères que ceux de Fust et de Schœffer, ce qui a fait attribuer à ces imprimeurs plusieurs opuscules latins sortis de ses presses, mais qui n'ont pas d'indication de lieu d'impression. Après avoir publié en 1465 la bulle de rétractation de Pie II (in-4°), et l'édition *princeps* du *De senectute* de Cicéron (in-4°), il fit paraître en 1466 *Super psalmo quinquagesimo* de saint Chrysostome (in-4°); à la fin de l'ouvrage, devenu rarissime et qui se paye à un très-haut prix, il se qualifie de *clericus diœcesis moguntiensis*. Pendant longtemps les bibliographes ont cru qu'il n'avait commencé à imprimer qu'en 1467, année où parut chez lui *Augustinus, de vita christiana. Item de singularitate clericorum.* Pendant les années suivantes il publia une suite de livres, dont beaucoup sont remarquables par une belle exécution, entre autres une *Bible* latine, 1470, 2 vol. in-fol. Il continua à exercer son art au moins jusqu'en 1499, année où il donna à l'auteur de la *Chronique de Cologne* des renseignements extrême-

ment précieux sur la découverte de l'art de l'imprimerie. (*Voy.* GUTTENBERG.)

Panzer, *Annales typogr.* — Falkenstein, *Gesch. der Buchdruckerkunst*, p. 183.

ZELOTTI (*Giovanni-Battista*), dit *Battista de Vérone*, peintre, né à Vérone vers 1532, mort vers 1592. A l'école d'Antonio Badile, il fut condisciple de Paul Véronèse, dont il devint l'ami. Il reçut à Venise les leçons du Titien, et, sur la présentation de ce maître, exécuta deux plafonds, l'un à la salle du conseil des Dix, l'autre à la bibliothèque Saint-Marc. Comme dessinateur, il fut supérieur au Véronèse, sur lequel il l'emporta aussi souvent par l'élévation, surtout dans ses fresques. Il avait une grande fécondité d'idées, une légèreté de pinceau très-remarquable, un coloris brillant et lumineux, et ses compositions étaient judicieuses et savantes. Ses ouvrages ont été parfois attribués au Véronèse. Il fut en général bien loin de celui-ci dans ses peintures à l'huile, excepté peut-être dans *la Conversion de saint Paul* et *la Pêche miraculeuse* de la cathédrale de Vicence. Cet artiste serait plus connu s'il n'eût le plus souvent peint à fresque loin des villes, dans des châteaux, des églises de village et des couvents. Ainsi c'est à Catajo, villa des Obizzi, qu'il faut chercher les plus estimées de ses fresques. Nous indiquerons encore de Zelotti : *Jésus remettant les clefs à saint Pierre*, à Saint-Pierre de Vicence, et près de cette ville, à la Madonna di Monte Berico, *les Misères humaines*, fresque transportée sur toile; au musée de Berlin, *la Madone avec sainte Catherine et saint Sébastien*, et au musée de Vienne, *le Christ mort soutenu par sa mère*. E. B—N.

Zanetti, *Della pittura veneziana*. — Ridolfi, *Vite degli pittori veneti*. — Pozzo, *Vite de' pittori veronesi*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Bennassuti, *Guida di Verona*.

ZELTNER (*Gustave-Georges*), théologien et philologue allemand, né le 16 septembre 1672, à Hilpoltstein, près Nuremberg, mort le 24 juillet 1738, à Poppenreuth, village voisin de cette même ville. Fils d'un ministre protestant, il suivit aussi la carrière de l'Église, et fut nommé, en 1695, inspecteur à l'académie d'Altdorf, et en 1698 professeur de métaphysique à Nuremberg. Appelé, en 1706, à remplir à Altdorf la chaire de théologie et celle des langues orientales, il occupa ce double emploi jusqu'en 1730, où il se retira dans le village de Poppenreuth. Parmi ses soixante-dix ouvrages et dissertations, nous citerons : *De peccato in Spiritum Sanctum et de descensu Christi in inferos*; Altdorf, 1704, in-4°; — *De novis Bibliorum versionibus germanicis non temere vulgandis*; ibid., 1707, 1710, in-4°; — *De piorum desideriorum scriptoribus*; Nuremberg, 1707, in-4°; — *De feminis ex ebræa gente eruditis*; Altdorf, 1708, in-4°; — *De Priscilla Aquilæ uxore*; ibid., 1709, in-4°; — *De Leont. Culmanni vita*; ibid., 1710, in-4°; — *Sciagraphia historiæ philosophiæ*; Nuremberg, [illegible], in-fol.; — *De Alexandra Judæorum regina*; Altdorf, 1711, in-4°; — *De initiis baptismi initiationis Judæorum*; ibid., 1711, in-4°; — *De munimento capitis fœminei contra angelos*; ibid., 1715, in-4°; — *Historia ecclesiæ Noribergensis*; ibid., 1715, in-4°; — *De Rebecca Polona*; ibid., 1719, in-4°; — *Breviarium controversiarum cum remonstrantibus agitatarum*; Nuremberg, 1719, in-4°; — *Summa theologiæ dogmaticæ*; ibid., 1722, in-4°; — *Effigies et vitæ theologorum Altorfinorum*; ibid., 1722, in-4°; — *Breviarium controversiarum cum enthusiastis et fanaticis habitarum*; Leipzig, 1724, in-8°; — *De choreis veterum Ebræorum*; Altdorf, 1726, in-4°; — *Beschreibung des Lebens Hans Lufft* (Vie de Jean Lufft); Nuremberg, 1727, in-4°, avec une bibliographie des écrits de Luther; — *Historia cryptosocinismi Altorfinæ academiæ quondam infesti arcana*; Leipzig, 1729, 1744, in-4°; — *Von der Wormser Bibel* (De la Bible de Worms); Altdorf, 1734, in-4°; — *Von den alten und hœchstraren deutschen Bibeln* (Des anciennes et très-rares Bibles allemandes); ibid., 1734, in-4°; — *Breviarium controversiarum cum Ecclesia græca ac cum ruthenica agitatarum*; Nuremberg, 1737, in-8°; — *Thesaurus bibliothecalis*; ibid., 1738, 2 vol. in-8°, sous le voile de l'anonyme; — *Viermal fünfzig Leichenreden* (Deux cents oraisons funèbres); Altdorf, 1747, in-8°; — *Enneas quæstionum philologicarum*; ibid., 1747, in-4°. Zeltner a aussi publié une traduction allemande de la Bible avec un commentaire succinct (Altdorf, 1730, in-8°, et 1740, in-4°).

ZELTNER (*Jean-Conrad*), frère du précédent, né le 2 octobre 1687, à Nuremberg, mort le 10 avril 1720, à Altdorf (Bavière). Il fut en 1715 nommé pasteur de la paroisse d'Altenham et vicaire à Altdorf. On a de lui : *Correctorum in typographiis eruditorum centuria*; Nuremberg, 1716, in-8°; réimpr. sous le titre de *Theatrum virorum eruditorum qui specialim typographiis operam præstiterunt* (ibid., 1720, in-8°), avec une *Vie* de l'auteur. E. G.

Zeltner, *Vitæ theologorum*. — Hirsch, *Ministerium ecclesiæ Norimbergensis*. — Colerus, *Auserlesene theolog. Bibliothek*, part. XXXVI, p. 1147. — Will, *Nürnberg. Gelehrten-Lexikon*.

ZENALE. *Voy.* BERNARDINO DA TREVIGLIO.

ZENDRINI (*Bernardo*), hydraulicien italien, né le 7 avril 1679, à Saviore, près de Brescia, mort le 18 mai 1747. Après avoir pris le grade de docteur à Padoue (1701), il exerça quelque temps la médecine dans son pays natal; mais il ne tarda pas à aller à Venise (1704), où il poursuivit avec ardeur les études qu'il avait commencées sur les mathématiques, la physique, la mécanique et l'astronomie. Il adopta les théories de Newton et de Leibniz sur le calcul infinitésimal, ce qui le rendit bientôt supérieur

aux savants ses compatriotes, qui les rejetaient. Le premier écrit qui commença à établir sa réputation comme hydraulicien parut en 1715. A cette époque venait de se réveiller une querelle déjà ancienne entre les villes de Bologne et de Ferrare sur la direction à donner au cours du Reno. Zendrini fut chargé de soutenir la cause de Ferrare; ses travaux à ce sujet lui valurent le titre de *matematico* (premier ingénieur hydraulicien) de cette cité et des lettres de noblesse; le duc de Modène lui donna aussi le même titre dans ses États, et Venise, par un décret du 18 janvier 1720, lui confia la surintendance des eaux, fleuves, lagunes et ports de la république. Il remplit ces fonctions avec beaucoup de zèle. Sa réputation se répandit dans toute l'Italie et en Europe : l'empereur d'Autriche lui fit exécuter des travaux en 1728 et en 1742; la république de Lucques lui confia, en 1735, l'amélioration du port de Viareggio et l'assainissement de son territoire; le pape Clément XII le chargea de contenir le Ronco et le Montone, qui menaçaient sans cesse Ravenne de leurs débordements. Au milieu de ces occupations multipliées et des soins qu'il donnait à ses œuvres écrites, Zendrini trouvait le temps de s'occuper des mathématiques, de l'astronomie et de la météorologie, qu'il avait toujours cultivées comme un délassement. On a de lui : *Modo di ritrovare ne fiumi la linea di corrosione*, dans le *Giornale de' letter. d'Italia*, t. XXI, 1715 : étude sur le problème relatif à la forme que prend, sous l'action d'une masse fluide en mouvement, la surface d'une paroi susceptible d'érosion; — *Considerazioni sopra la scienza delle acque correnti e sopra la storia naturale del Po*; Ferrare, 1717, in-8o; — *Relazione per la deviazione di Ronco et Montone*; Venise, 1731, 1741; — *Leggi e fenomeni, regulazioni ed usi delle acque correnti*; Venise, 1741, in-4o; réimpr. dans la *Raccolta di autori che trattano del moto dell' acque* (Florence, 1765-74). C'est l'ouvrage le plus important de Zendrini; il y étudie le mouvement des fluides au sortir des vases, et celui des eaux courantes, ainsi que les méthodes pour déterminer leur vitesse; il y analyse les causes des crues et des décroissances des fleuves, les moyens de prévenir les ruptures des digues, et il y décrit les machines hydrauliques en usage de son temps; — *Memorie storiche dello stato antico e moderno delle lagune di Venezia*; Padoue, 1811, 2 vol. in-4° : publiés par son neveu, l'abbé Angelo Zendrini, professeur de mathématiques à Venise. Zendrini a aussi publié dans les recueils scientifiques de Venise divers *Mémoires* sur des questions de mathématiques, d'astronomie et de météorologie.

A. Zendrini, *Elogio di B. Zendrini*; Venise, 1807, in-8°.

ZENO (*Raniero*), doge de Venise, mort en juin 1268, succéda en 1252 à Marino Morosini. Il avait été podestat de Fermo. Son règne fut signalé par un grand revers, la perte de Constantinople, et par des victoires sur les Génois chèrement achetées. Ce fut vers 1258 qu'éclata entre Gênes et Venise cette haine née de la concurrence du commerce, et dont les effets compromirent plus d'une fois l'existence des deux villes rivales. La possession d'une église à Saint-Jean d'Acre fut le prétexte de la guerre; les mers de l'Archipel et de l'Adriatique en furent le théâtre. De concert avec l'empereur grec Michel Paléologue, Gênes lutta avec un acharnement que les défaites multipliées ne calmèrent pas; elle chassa de Constantinople la colonie vénitienne, ravagea les comptoirs de la Syrie, détruisit la Canée. Abandonnée des Grecs, qui avaient négocié une paix séparée, elle fit une guerre de corsaires, ne pouvant plus rassembler des armées. Une trêve, conclue en 1269 entre les deux républiques, ne fit que suspendre cette lutte terrible. Le doge était mort l'année précédente, et Lorenzo Tiepolo lui avait succédé.

Dandolo, *Chron.* — Sabellicus, *Rerum venet. hist.* — Daru, *Hist. de Venise.*

ZENO (*Carlo*), grand amiral de Venise, né vers 1334, mort le 8 mai 1418, à Venise. Il était de la famille du précédent, et fils de Pietro Zeno, qui périt en 1345 dans l'expédition contre Smyrne. Destiné dans son enfance à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à la cour du pape, qui lui donna une prébende à Patras. Comme il faisait ses études à Padoue, il se lia avec de jeunes libertins, devint joueur, perdit son argent, et disparut pendant cinq années, qu'il employa à servir dans les diverses parties de l'Italie. Lorsqu'il revint à Venise, sa famille le fit partir pour Patras, alors attaquée par les Turcs; Zeno se mit au premier rang des combattants, et fut atteint d'une blessure si grave qu'il faillit en mourir. Il exerçait depuis sept ans le commerce dans la mer Noire, lorsqu'il reçut de l'empereur Jean VI Paléologue, captif dans le château d'Anemour, la proposition de tenter sa délivrance, et un diplôme, signé de sa main, par lequel il cédait aux Vénitiens l'île de Tenedos. Il ne put réussir à rendre la liberté à Jean; cependant, il n'hésita pas à porter le diplôme à l'amiral Justiniani, son beau-père, et tous deux, partant à la tête de dix galères, prirent possession de Tenedos (1376). Attaqué bientôt par Andronic, qui gouvernait l'empire pendant la captivité de son père, il combattit avec acharnement, et reçut trois blessures; mais ses troupes obligèrent les Grecs à se rembarquer (nov. 1377). Ce fut dans la guerre contre Gênes qu'il se rendit surtout redoutable. Détaché avec huit galères (1378), il établit d'abord sa croisière sur les côtes de Sicile, prit et brûla un grand nombre de vaisseaux, ravagea ensuite les côtes de la Ligurie, et répara le désastre de Chioggia en reprenant cette place sur les Génois (24 juin

1380). Nommé grand amiral, le 2 septembre suivant, à la place de Pisani, il se porta candidat au dogat en concurrence de Michel Morosini, qui fut élu. La paix faite avec Gênes, Giov.-Galeazzo Visconti demanda et obtint que Zeno allât servir dans son armée, et lui confia le gouvernement de Milan; l'amiral y resta cinq ans, et fut ensuite envoyé auprès des rois de France et d'Angleterre, pour les exciter à prendre la cause de Manuel Paléologue contre les Ottomans. Au retour de cette ambassade, il reçut le titre d'*avogador du commun*, puis celui de procurateur de Saint-Marc. En 1403 il reprit la mer, et rencontra, le 7 octobre, l'escadre française de Boucicault sur les côtes de la Morée; il lui prit trois galères et mit les autres en fuite. En 1404, Zeno fut envoyé, en qualité de provéditeur, à l'armée qui faisait la guerre contre François de Carrare, seigneur de Padoue; celui-ci ne voulut pas entendre les propositions de paix que lui fit le provéditeur; il continua la guerre, perdit ses États, et, bientôt après, la vie. On trouva dans ses papiers la trace d'un payement de quatre cents ducats d'or fait à Carlo Zeno. Le caractère de Zeno, qui était certainement alors le plus grand homme de sa nation, devait repousser tout soupçon de corruption; la somme d'ailleurs était peu importante pour un patricien allié aux plus riches familles. Dénoncé au conseil des Dix, Zeno déclara que vingt ans auparavant il avait prêté 400 ducats à François de Carrare, alors prisonnier, et que la note trouvée dans les papiers du prince ne pouvait être relative qu'au remboursement de cette somme. Cette explication était naturelle; cependant, il fut déclaré coupable, dépouillé de toutes ses charges et condamné à deux ans de prison. Il en avait alors soixante-douze (1406). Dès qu'il fut rendu à la liberté, il partit en pèlerinage pour la Terre Sainte, afin d'accomplir un vœu. Ayant ensuite abordé dans l'île de Chypre, il entreprit, à la prière du roi Jean II de Lusignan, une dernière campagne contre les Génois, et les força à signer la paix. De retour à Venise, il eut à supporter jusqu'à la fin de sa vie de vives douleurs morales et de cruelles souffrances physiques, la goutte, la pierre, la cécité, la perte de sa femme et de son fils. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans. Zeno avait toujours aimé les lettres, et il était lié intimement avec des écrivains célèbres, entre autres Emmanuel Chrysoloras et Vergerio l'ancien.

J. Zeno, *De vita Zeni*, dans *Script. Ital.* de Muratori, t. XIX; et en italien, Venise, 1544, 1606, 1829, in-8°. — Diviaco, *Compendio della vita di C. Zeno*; Bergame, 1591, in-4°. — Daru, *Hist. de Venise*, t. II — Sismondi, *Hist. des républ. ital.*, t. VII. — P. Justiniani, *Historia veneta*. — Sanuto, *Vite de' Duchi*.

ZENO (*Apostolo*), littérateur italien, né le 11 décembre 1668, à Venise, où il est mort, le 11 novembre 1750. Son père, Pietro, issu d'une antique famille qui s'était fixée dans l'île de Candie dès 1268, vint s'établir à Venise en 1666; à la mort de ce dernier (1670), sa veuve eut recours pour elle et ses enfants à son beau-frère, Francesco Zeno, qui était évêque de Capo d'Istria. Celui-ci commença l'éducation de ses neveux, et les mit ensuite au collége des clercs réguliers somasques. Sous la direction du P. Rizzotti, humaniste renommé, mais imbu du mauvais goût alors régnant, Apostolo fit de rapides progrès et composa trois petits poëmes italiens, *l'Incendie de Venise* (1684), *la Conquête de Navarin*, *la Reddition de Modon*, facilement écrits. Il puisa dans un commerce continuel avec les poëtes latins, avec Dante et Pétrarque, l'amour de la simplicité, le dédain des faux ornements. Un projet de réforme germa bientôt dans son esprit. Il rassembla ses amis dans la boutique du libraire Pavini, et par une suite d'entretiens où il développa ses idées, concourut à fonder le *sécentisme*, et amena la création de l'Académie *degli Animosi* (1691). Il n'avait alors que vingt-trois ans, et son influence était déjà considérable. Les opéras n'étaient alors que d'extravagantes bouffonneries, sans composition et sans style. Zeno y apporta, outre une forme plus étudiée, des intrigues mieux suivies et plus raisonnables. Des applaudissements unanimes lui prouvèrent qu'il s'engageait dans la bonne voie, lorsqu'il fit représenter en 1695 sa première pièce, *gl' Inganni felici*, suivie en 1696 de *Temistocle*. Sa réputation se répandit bientôt en Italie et en Allemagne; de toutes parts on lui demanda des drames, et pour satisfaire à ces demandes, il s'adjoignit la collaboration de Pietro Pariati, qu'il chargea souvent de versifier les ouvrages dont il avait choisi le sujet et disposé le plan. Ces nombreux travaux ne le détournaient pas de l'érudition littéraire, dont il s'était occupé dès sa jeunesse. Il entretenait des relations suivies avec Magliabecchi, les deux frères Salvini, Crescimbeni, Fontanini, Muratori, et à l'étranger avec Montfaucon, Wolf, etc. Après avoir écrit dans la *Galleria di Minerva*, et s'être convaincu de l'insuffisance de ce médiocre recueil de compilation, il imagina, pour répandre les notions de la saine critique, le célèbre *Giornale de' letterati*, qu'il fonda avec Maffei et Vallisnieri. Il en eut la direction et fit paraître, en 1710, le t. Ier qui, sauf les attaques des journalistes de Trévoux, rencontra partout la plus vive approbation. Zeno, qui vivait uniquement jusqu'alors du produit de ses œuvres, obtint en 1711 la place de prieur dans le vieux lazaret. Nommé en 1716 gouverneur de la douane de mer, il donna, l'année suivante, sa démission, et sollicita un emploi à la bibliothèque de Saint-Marc. Ne l'ayant pas obtenu, il accepta les offres de l'empereur Charles VI, et partit pour Vienne (juillet 1718). Dans un accident de voiture qui lui arriva sur la route, il se cassa la jambe droite, et demeura boiteux. Parfaitement accueilli par l'empereur, il reçut les titres de poëte et d'historiographe impérial. Jusque-là il

avait composé vingt-sept pièces; il en fit trente-six pour la cour de Vienne, et dans ce nombre quinze oratorios. Il consacrait à l'histoire et à la numismatique tous les instants qu'il pouvait dérober à son travail de composition. Depuis longtemps il avait conçu le projet de former un recueil contenant les écrits relatifs à l'histoire d'Italie; mais sachant que Muratori avait eu la même pensée, il lui remit les matériaux qu'il avait assemblés. Après onze ans de séjour à Vienne, il demanda son congé, désigna Metastasio comme son successeur (1729), et conserva sa pension. Le reste de sa vie s'écoula paisiblement à Venise, dans la culture des lettres et dans la fréquentation des nombreux amis que lui avaient valus sa droiture et son affabilité. En 1747, il vendit sa collection de médailles à un couvent d'Autriche. Il légua sa bibliothèque aux dominicains *delle Zattere*, près de Venise, chez lesquels il fut enterré. Après la suppression de l'ordre, cette bibliothèque fut réunie à celle de Saint-Marc. Avant Metastasio, Zeno fût regardé comme le premier poëte lyrique de l'Italie; mais sa réputation sous ce rapport ne se soutint pas. Il eut le mérite de soumettre l'opéra à des règles raisonnables, il eut le sentiment de l'art dramatique, il montra une rare fécondité et le talent de l'invention; mais des intrigues lentes, embarrassées, compliquées, nuisent à la plupart de ses œuvres, et la faiblesse du style accuse trop souvent la précipitation du travail.

Les *Poesie dramatiche* d'Apostolo Zeno, au nombre de soixante-trois, ont été recueillies par Gozzi (Venise, 1744, 10 vol. in-8°; Turin, 1795, 12 vol. in-12); huit de ces pièces ont été trad. en français par Bouchaud (Paris, 1758, 2 vol. in-12). On a encore de Zeno : *la Resa di Modone;* Venise, 1687, in-8°; — *la Conquista di Navarino;* ibid., 1687, in-8°; — *Mappemondo istorico, continuazione dell' opera del P. Foresti;* ibid., 1702-1705, 4 vol. in-4°; — *Lettera al Fontanini intorno la grand' opera delle Meditazioni filosofiche di B. Trevisan;* ibid., 1704, in-4°; — *Compendio del Vocabolario della Crusca;* ibid., 1705, 2 vol. in-4°; réimpr. quatre fois à Venise, et en 1741-1745, 6 vol. in-4°, dont un de supplément; — *Giornale de' letterati d'Italia;* ibid., 1710-18, t. I-XXVIII, in-12; recueil continué par son frère (1); — *Vita di F. Paruta*, dans l'*Istoria veneziana* de ce dernier; ibid., 1718, 2 vol. in-4°; — *Vita di Davila*, dans l'*Historia di Francia* de ce dernier; ibid., 1733, 2 vol. gr. in-fol.; — *Poesie sacre dramatiche;* ibid., 1735, in-4°, et 1742, in-8°; — *Notizie letterarie intorno a' Manuzj*, dans l'édit. des *Lettres de Cicéron*, trad. par Alde l'ancien; ibid., 1736, 2 vol. in-8°; — *Dissertazioni Vossiane;* ibid., 1752-53, 2 vol. in-4° : additions à l'ouvrage de Vossius sur les historiens vénitiens; — *Compendio della storia della republica di Venezia;* ibid., 1774, in-8°. Zeno a trad. du français les *Éléments de l'histoire*, de Vallemont (Venise, 1700, 2 vol. in-8°). Il a publié les *Opere di Redi* (ibid., 1712, 3 vol. in-4°), latin et italien, ainsi qu'une excellente édition de la *Biblioteca dell' eloquenza italiana* de Fontanini (ibid., 1753, 2 vol. in-4°). Ses *Lettres* ont été publiées d'abord par Forcellini; Venise, 1752, 3 vol. in-8°, puis plus complétement par J. Morelli; ibid., 1785, 6 vol. in-8°. J. M—R—L.

Fr. Negri, *Vita di Ap. Zeno*; Venise, 1816, in-8°. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. IX. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VII. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. IV.

ZÉNOBIE (*Zenobia*), reine de Palmyre, de 266 après J.-C. à 273. Seconde femme d'Odenath (*voy.* ce nom), qui s'était emparé d'une partie de l'Orient et avait été reconnu par Gallien comme son collègue dans l'empire, elle prit le diadème impérial et la pourpre après la mort de son mari, en 266. Elle avait d'un premier mariage un fils nommé Athenodorus ou Vaballath, qu'elle décora de la pourpre impériale. On prétend qu'elle donna aussi les insignes impériales et le titre d'auguste aux deux fils qu'elle avait d'Odenath, Herennianus et Timolaüs. Elle fixa sa résidence à Palmyre, dans le désert de Syrie, alors le siége d'un commerce étendu entre l'Euphrate et la Méditerranée; mais son autorité s'étendait sur la Syrie et une grande partie de l'Asie Mineure, et, sous le règne de Claude, elle profita des embarras de l'empire pour ajouter l'Égypte à ses États. Elle fut bien réellement, comme elle s'intitulait elle-même, reine d'Orient pendant quelques années. Les peuples voisins, Arabes, Perses, Arméniens, la craignaient et la respectaient. Arabe de naissance, Grecque par son éducation, Romaine par l'ambition, elle réunissait en elle les trois nations qui occupaient l'Orient. Son biographe Trebellius Pollion nous apprend qu'elle était belle, très-brune, avec des yeux noirs pleins de feu, des dents blanches comme des perles. Elle vivait à la fois en princesse orientale et en empereur romain; tantôt suivie d'un cortége d'eunuques, tantôt marchant à pied à la tête de ses légionnaires. Elle savait un peu le latin, parlait facilement l'égyptien, le syriaque et le grec. Parmi ses ministres ou secrétaires on comptait un célèbre rhéteur grec, Longin. Lorsqu'un des plus vaillants soldats de l'Occident, l'empereur Aurélien, tenta de reconstituer le monde romain, il trouva devant lui cette femme extraordinaire, et ce ne fut pas sans de pénibles efforts qu'il lui arracha l'O-

(1) ZENO (*Pietro-Caterino*), né le 27 juillet 1666, à Venise, où il est mort, le 30 juin 1732. Élevé chez les Somasques, il entra dans leur congrégation, et enseigna la rhétorique à Brescia, et la philosophie à Venise. Il occupait cette chaire lorsque son frère, partant pour Vienne, lui confia, en 1718, la direction du *Giornale de' letterati*; il publia les t. XXIX à XXXVIII de ce recueil, qui fut continué depuis 1728 par Mastraca et Paitoni. On lui doit aussi l'édit. des œuvres de Jean della Casa (Venise, 1728-29, 5 vol. in-4°), deux notices dans les *Hist. de Venise*, t. X, une traduction italienne de *la Logique* d'Arnauld, etc.

rient (*voy.* AURÉLIEN). Après s'être emparé d'Ancyre, de Tyana, d'Antioche, il remporta sur Zénobie et son général Zabdas une victoire décisive à Émèse. La reine s'enferma alors dans Palmyre, où elle soutint un long siége. Aux propositions d'Aurélien, qui lui offrait la vie sauve avec une opulente retraite, elle répondit par une lettre insultante. Cependant, voyant que les secours qu'elle attendait des Perses et des Arabes avaient été repoussés, elle désespéra d'opposer une plus longue résistance, et chercha à s'enfuir au delà de l'Euphrate. La cavalerie romaine l'atteignit au bord du fleuve. Amenée devant l'empereur, elle montra, dit-on, quelque faiblesse, et rejeta la responsabilité de sa lettre sur Longin, qui fut mis à mort. Palmyre se rendit peu après (273). Aurélien respecta la vie de Zénobie, mais il n'eut pas la générosité de lui épargner l'humiliation de figurer dans son triomphe. La malheureuse reine, surchargée de joyaux et de chaînes d'or, précéda le char du vainqueur. Après cette cérémonie, elle reçut de l'empereur une villa à Tibur (Tivoli), non loin du palais d'Adrien, et elle y vécut avec ses enfants en dame romaine. Le souvenir de la reine de Palmyre subsista longtemps à Rome; on regrette de ne pas avoir de détails authentiques sur ses dernières années. L. J.

Tr. Pollio, *Triginta tyranni.* — Zonaras, XII, 27. — Zosime, I. — Gibbon, *Decline and fall of the roman empire.* — Tillemont, *Hist. des empereurs.* — Wernsdorf, *De Septimia Zenobia, Palmyrenorum augusta*; Leipzig, 1742, in-4°. — Jouve de Hauteville, *Hist. de Zénobie*; La Haye, 1758, in-12. — Cappelle, *De Zenobia*; Utrecht, 1817, in-4°.

ZÉNODORE (Ζηνόδωρος), statuaire grec, vivait dans le premier siècle de notre ère. Cet artiste, qui semble avoir été un des plus éminents de son temps, ne nous est connu que par un passage de Pline. Comme il acquit d'abord sa réputation en Gaule, on suppose qu'il était natif de ce pays, peut-être de Marseille. Il fit pour les Arvernes un *Mercure* colossal, qui lui coûta dix ans de travail et dont le prix s'éleva à 40,000,000 de sesterces (8,000,000 de francs). C'était la plus grande statue qu'on eût encore vue. L'auteur de cette œuvre gigantesque ne se distinguait pas moins dans des sujets de petite dimension. Il fit pour Dubius Avitus, gouverneur de la province des Arvernes, une copie de deux coupes ciselées que Germanicus avait données à son précepteur, Cassius Silanus, oncle d'Avitus; l'imitation était si parfaite qu'à peine pouvait-on la distinguer de l'original. Sur sa réputation, l'empereur Néron le fit venir à Rome, et le chargea d'exécuter sa statue colossale, qui fut placée dans le palais; elle avait cent dix pieds de haut. Pline, qui visita l'atelier du sculpteur presque au début de son travail, fut émerveillé de voir que l'armature, même de bois, destinée à supporter la terre glaise offrait une ressemblance frappante avec le modèle. Plus tard, Vespasien dédia ce colosse au soleil, et substitua une tête du dieu à celle de l'empereur. Pline déclare qu dans cette œuvre Zénodore s'était montré l'ég des anciens pour l'art de mouler et de cisele qu'il ne leur cédait que dans la composition d métal. Pour obtenir un bronze capable de lutt avec les célèbres compositions de Délos, d'É gine et de Corinthe, Néron aurait prodigué v lontiers l'or et l'argent; mais le secret du me veilleux métal était perdu. Ainsi, au jugement d Pline, il n'y avait décadence que dans la m tière dont usait l'artiste; nous pensons qu'il avait décadence dans l'art lui-même : des co losses comme le *Mercure* et le *Néron* étaien des œuvres plus grandioses que grandes et moin belles qu'étonnantes. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 7. — Thiersch, *Epochen* p. 307-315. — O. Müller, *Arch. der Kunst*, 197.

ZÉNODOTE (Ζηνόδοτος), critique grec, viva dans le troisième siècle av. J.-C. Il vécut sous le deux premiers Ptolémées, et fut le disciple de Ph letas. Suidas semble indiquer qu'il servit de pré cepteur aux enfants de Ptolémée, fils de Lagus mais cette assertion tient probablement à un confusion ou à un oubli. Il n'y a pas apparenc que Zénodote, condisciple de Ptolémée Phila delphe, ait été son maître, et c'est sans doute ce second Ptolémée que se rapporte l'indicatio incomplète de Suidas. Zénodote fut sous Ptolé mée Philadelphe directeur de la bibliothèque d'Alexandrie. Ce prince le chargea, ave Alexandre d'Étolie et Lycophron de Chalcis, d rassembler et de revoir tous les poëtes grecs Alexandre s'occupa des tragiques, Lycophro des comiques, Zénodote des poëtes épiques, e peut-être aussi des lyriques. Son principal tra vail eut naturellement pour objet les poëmes ho mériques; la révision qu'il en donna servit de bas à celles qui suivirent et surpassèrent la sienne L'œuvre était si difficile qu'il n'est pas étonnan que Zénodote y ait apporté de l'inexpérience e de la témérité et qu'il ait laissé à Aristophane e à Aristarque le soin de la perfectionner (*voy.* Ho MÈRE). Les traces de l'édition de Zénodote, dis persées dans les scoliastes, ont été soigneuse ment recueillies par H. Düntzer : *De Zenodot studiis homericis* (Gottingue, 1848, in-8°).

Suidas parle d'un ZÉNODOTE *d'Alexandrie* qu vivait un peu après Zénodote d'Éphèse, et qu s'occupa également de grammaire et de cri tique. Parmi les ouvrages qu'il lui attribue, il e est un au moins, *Sur la Théogonie d'Hésiod* qui semble plutôt appartenir à Zénodote d'É phèse. L. J.

Suidas, au mot Ζηνόδοτος. — Wolf, *Proleg. ad Ho merum.* — Heffter, *De Zenodoto ejusque studiis home ricis*; Brandebourg, 1839, in-8°. — Graefenhan, *Gesch der klassischen Philologie.*

ZÉNON *d'Élée* (Ζήνων), philosophe grec né à Élée (Grande-Grèce), vivait au cinquième siècle av. J.-C. On peut fixer approximative ment la date de sa naissance. On sait en effet par le témoignage de Platon, qu'à l'âge de qua rante ans il vint à Athènes, avec son maîtr

avait composé vingt-sept pièces; il en fit trente-six pour la cour de Vienne, et dans ce nombre quinze oratorios. Il consacrait à l'histoire et à la numismatique tous les instants qu'il pouvait dérober à son travail de composition. Depuis longtemps il avait conçu le projet de former un recueil contenant les écrits relatifs à l'histoire d'Italie; mais sachant que Muratori avait eu la même pensée, il lui remit les matériaux qu'il avait assemblés. Après onze ans de séjour à Vienne, il demanda son congé, désigna Metastasio comme son successeur (1729), et conserva sa pension. Le reste de sa vie s'écoula paisiblement à Venise, dans la culture des lettres et dans la fréquentation des nombreux amis que lui avaient valus sa droiture et son affabilité. En 1747, il vendit sa collection de médailles à un couvent d'Autriche. Il légua sa bibliothèque aux dominicains *delle Zattere*, près de Venise, chez lesquels il fut enterré. Après la suppression de l'ordre, cette bibliothèque fut réunie à celle de Saint-Marc. Avant Metastasio, Zeno fut regardé comme le premier poëte lyrique de l'Italie; mais sa réputation sous ce rapport ne se soutint pas. Il eut le mérite de soumettre l'opéra à des règles raisonnables, il eut le sentiment de l'art dramatique, il montra une rare fécondité et le talent de l'invention; mais des intrigues lentes, embarrassées, compliquées, nuisent à la plupart de ses œuvres, et la faiblesse du style accuse trop souvent la précipitation du travail.

Les *Poesie dramatiche* d'Apostolo Zeno, au nombre de soixante-trois, ont été recueillies par Gozzi (Venise, 1744, 10 vol. in-8°; Turin, 1795, 12 vol. in-12); huit de ces pièces ont été trad. en français par Bouchaud (Paris, 1758, 2 vol. in-12). On a encore de Zeno : *la Resa di Modone;* Venise, 1687, in-8°; — *la Conquista di Navarino;* ibid., 1687, in-8°; — *Mappemondo istorico, continuazione dell' opera del P. Foresti;* ibid., 1702-1705, 4 vol. in-4°; — *Lettera al Fontanini intorno la grand' opera delle Meditazioni filosofiche di B. Trevisan;* ibid., 1704, in-4°; — *Compendio del Vocabolario della Crusca;* ibid., 1705, 2 vol. in-4°; réimpr. quatre fois à Venise, et en 1741-1745, 6 vol. in-4°, dont un de supplément; — *Giornale de' letterati d'Italia;* ibid., 1710-18, t. I-XXVIII, in-12; recueil continué par son frère (1); — *Vita di F. Paruta*, dans l'*Istoria veneziana* de ce dernier; ibid., 1718, 2 vol. in-4°; — *Vita di Davila*, dans l'*Historia di Francia* de ce dernier; ibid., 1733, 2 vol. gr. in-fol.; — *Poesie sacre dramatiche;* ibid., 1735, in-4°, et 1742, in-8°; — *Notizie letterarie intorno a' Manuzj*, dans l'édit. des *Lettres de Cicéron*, trad. par Alde l'ancien; ibid., 1736, 2 vol. in-8°; — *Dissertazioni Vossiane;* ibid., 1752-53, 2 vol. in-4° : additions à l'ouvrage de Vossius sur les historiens vénitiens; — *Compendio della storia della republica di Venezia;* ibid., 1774, in-8°. Zeno a trad. du français les *Éléments de l'histoire*, de Vallemont (Venise, 1700, 2 vol. in-8°). Il a publié les *Opere di Redi* (ibid., 1712, 3 vol. in-4°), latin et italien, ainsi qu'une excellente édition de la *Biblioteca dell' eloquenza italiana* de Fontanini (ibid., 1753, 2 vol. in-4°). Ses *Lettres* ont été publiées d'abord par Forcellini; Venise, 1752, 3 vol. in-8°, puis plus complétement par J. Morelli; ibid., 1785, 6 vol. in-8°.

J. M—R—L.

Fr. Negri, *Vita di Ap. Zeno*; Venise, 1816, in-8°. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. IX. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VII. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. IV.

ZÉNOBIE (*Zenobia*), reine de Palmyre, de 266 après J.-C. à 273. Seconde femme d'Odenath (*voy.* ce nom), qui s'était emparé d'une partie de l'Orient et avait été reconnu par Gallien comme son collègue dans l'empire, elle prit le diadème impérial et la pourpre après la mort de son mari, en 266. Elle avait d'un premier mariage un fils nommé Athenodorus ou Vaballath, qu'elle décora de la pourpre impériale. On prétend qu'elle donna aussi les insignes impériales et le titre d'auguste aux deux fils qu'elle avait d'Odenath, Herennianus et Timolaüs. Elle fixa sa résidence à Palmyre, dans le désert de Syrie, alors le siége d'un commerce étendu entre l'Euphrate et la Méditerranée; mais son autorité s'étendait sur la Syrie et une grande partie de l'Asie Mineure, et, sous le règne de Claude, elle profita des embarras de l'empire pour ajouter l'Égypte à ses États. Elle fut bien réellement, comme elle s'intitulait elle-même, reine d'Orient pendant quelques années. Les peuples voisins, Arabes, Perses, Arméniens, la craignaient et la respectaient. Arabe de naissance, Grecque par son éducation, Romaine par l'ambition, elle réunissait en elle les trois nations qui occupaient l'Orient. Son biographe Trebellius Pollion nous apprend qu'elle était belle, très-brune, avec des yeux noirs pleins de feu, des dents blanches comme des perles. Elle vivait à la fois en princesse orientale et en empereur romain; tantôt suivie d'un cortége d'eunuques, tantôt marchant à pied à la tête de ses légionnaires. Elle savait un peu le latin, parlait facilement l'égyptien, le syriaque et le grec. Parmi ses ministres ou secrétaires on comptait un célèbre rhéteur grec, Longin. Lorsqu'un des plus vaillants soldats de l'Occident, l'empereur Aurélien, tenta de reconstituer le monde romain, il trouva devant lui cette femme extraordinaire, et ce ne fut pas sans de pénibles efforts qu'il lui arracha l'O-

(1) ZENO (*Pietro-Caterino*), né le 27 juillet 1666, à Venise, où il est mort, le 30 juin 1732. Élevé chez les Somasques, il entra dans leur congrégation, et enseigna la rhétorique à Brescia, et la philosophie à Venise. Il occupait cette chaire lorsque son frère, partant pour Vienne, lui confia, en 1718, la direction du *Giornale de' letterati*; il publia les t. XXIX à XXXVIII de ce recueil, qui fut continué depuis 1728 par Mastraca et Paitoni. On lui doit aussi l'édit. des œuvres de Jean della Casa (Venise, 1728-29, 5 vol. in-4°), deux notices dans les *Hist. de Venise*, t. X, une traduction italienne de *la Logique* d'Arnauld, etc.

rient (*voy.* AURÉLIEN). Après s'être emparé d'Ancyre, de Tyana, d'Antioche, il remporta sur Zénobie et son général Zabdas une victoire décisive à Émèse. La reine s'enferma alors dans Palmyre, où elle soutint un long siége. Aux propositions d'Aurélien, qui lui offrait la vie sauve avec une opulente retraite, elle répondit par une lettre insultante. Cependant, voyant que les secours qu'elle attendait des Perses et des Arabes avaient été repoussés, elle désespéra d'opposer une plus longue résistance, et chercha à s'enfuir au delà de l'Euphrate. La cavalerie romaine l'atteignit au bord du fleuve. Amenée devant l'empereur, elle montra, dit-on, quelque faiblesse, et rejeta la responsabilité de sa lettre sur Longin, qui fut mis à mort. Palmyre se rendit peu après (273). Aurélien respecta la vie de Zénobie, mais il n'eut pas la générosité de lui épargner l'humiliation de figurer dans son triomphe. La malheureuse reine, surchargée de joyaux et de chaînes d'or, précéda le char du vainqueur. Après cette cérémonie, elle reçut de l'empereur une villa à Tibur (Tivoli), non loin du palais d'Adrien, et elle y vécut avec ses enfants en dame romaine. Le souvenir de la reine de Palmyre subsista longtemps à Rome; on regrette de ne pas avoir de détails authentiques sur ses dernières années. L. J.

Tr. Pollio, *Triginta tyranni*. — Zonaras, XII, 27. — Zosime, I. — Gibbon, *Decline and fall of the roman empire*. — Tillemont, *Hist. des empereurs*. — Wernsdorf, *De Septimia Zenobia, Palmyrenorum augusta*; Leipzig, 1742, in-4°. — Jouve de Hauteville, *Hist. de Zénobie*; La Haye, 1758, in-12. — Cappelle, *De Zenobia*; Utrecht, 1817, in-4°.

ZÉNODORE (Ζηνόδωρος), statuaire grec, vivait dans le premier siècle de notre ère. Cet artiste, qui semble avoir été un des plus éminents de son temps, ne nous est connu que par un passage de Pline. Comme il acquit d'abord sa réputation en Gaule, on suppose qu'il était natif de ce pays, peut-être de Marseille. Il fit pour les Arvernes un *Mercure* colossal, qui lui coûta dix ans de travail et dont le prix s'éleva à 40,000,000 de sesterces (8,000,000 de francs). C'était la plus grande statue qu'on eût encore vue. L'auteur de cette œuvre gigantesque ne se distinguait pas moins dans des sujets de petite dimension. Il fit pour Dubius Avitus, gouverneur de la province des Arvernes, une copie de deux coupes ciselées que Germanicus avait données à son précepteur, Cassius Silanus, oncle d'Avitus; l'imitation était si parfaite qu'à peine pouvait-on la distinguer de l'original. Sur sa réputation, l'empereur Néron le fit venir à Rome, et le chargea d'exécuter sa statue colossale, qui fut placée dans le palais; elle avait cent dix pieds de haut. Pline, qui visita l'atelier du sculpteur presque au début de son travail, fut émerveillé de voir que l'armature, même de bois, destinée à supporter la terre glaise offrait une ressemblance frappante avec le modèle. Plus tard, Vespasien dédia ce colosse au soleil, et substitua une tête du dieu à celle de l'empereur. Pline déclare que dans cette œuvre Zénodore s'était montré l'égal des anciens pour l'art de mouler et de ciseler, qu'il ne leur cédait que dans la composition du métal. Pour obtenir un bronze capable de lutter avec les célèbres compositions de Délos, d'Égine et de Corinthe, Néron aurait prodigué volontiers l'or et l'argent; mais le secret du merveilleux métal était perdu. Ainsi, au jugement de Pline, il n'y avait décadence que dans la matière dont usait l'artiste; nous pensons qu'il y avait décadence dans l'art lui-même : des colosses comme le *Mercure* et le *Néron* étaient des œuvres plus grandioses que grandes et moins belles qu'étonnantes. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 7. — Thiersch, *Epochen*, p. 307-318. — O. Müller, *Arch. der Kunst*, 197.

ZÉNODOTE (Ζηνόδοτος), critique grec, vivait dans le troisième siècle av. J.-C. Il vécut sous les deux premiers Ptolémées, et fut le disciple de Philetas. Suidas semble indiquer qu'il servit de précepteur aux enfants de Ptolémée, fils de Lagus; mais cette assertion tient probablement à une confusion ou à un oubli. Il n'y a pas apparence que Zénodote, condisciple de Ptolémée Philadelphe, ait été son maître, et c'est sans doute à ce second Ptolémée que se rapporte l'indication incomplète de Suidas. Zénodote fut sous Ptolémée Philadelphe directeur de la bibliothèque d'Alexandrie. Ce prince le chargea, avec Alexandre d'Étolie et Lycophron de Chalcis, de rassembler et de revoir tous les poëtes grecs. Alexandre s'occupa des tragiques, Lycophron des comiques, Zénodote des poëtes épiques, et peut-être aussi des lyriques. Son principal travail eut naturellement pour objet les poëmes homériques; la révision qu'il en donna servit de base à celles qui suivirent et surpassèrent la sienne. L'œuvre était si difficile qu'il n'est pas étonnant que Zénodote y ait apporté de l'inexpérience et de la témérité et qu'il ait laissé à Aristophane et à Aristarque le soin de la perfectionner (*voy.* HOMÈRE). Les traces de l'édition de Zénodote, dispersées dans les scoliastes, ont été soigneusement recueillies par H. Düntzer : *De Zenodoti studiis homericis* (Gœttingue, 1848, in-8°).

Suidas parle d'un ZÉNODOTE *d'Alexandrie* qui vivait un peu après Zénodote d'Éphèse, et qui s'occupa également de grammaire et de critique. Parmi les ouvrages qu'il lui attribue, il en est un au moins, *Sur la Théogonie d'Hésiode*, qui semble plutôt appartenir à Zénodote d'Éphèse. L. J.

Suidas, au mot Ζηνόδοτος. — Wolf, *Prolog. ad Homerum*. — Heffte, *De Zenodoto ejusque studiis homericis*; Brandebourg, 1839, in-8°. — Grœfenhan, *Gesch. der klassischen Philologie*.

ZÉNON *d'Élée* (Ζήνων), philosophe grec, né à Élée (Grande-Grèce), vivait au cinquième siècle av. J.-C. On peut fixer approximativement la date de sa naissance. On sait en effet, par le témoignage de Platon, qu'à l'âge de quarante ans il vint à Athènes, avec son maître

Parménide. L'époque précise de ce voyage célèbre n'est pas connue; mais on induit de diverses circonstances qu'il s'accomplit un peu avant le milieu du siècle, vers 454 ou 453, ce qui place la naissance de Zénon vers 494 avant J.-C. Sa ville natale, colonie phocéenne, rattachée par son origine à l'Ionie, avait vu se produire avec Xénophane, et se développer avec Parménide, une école philosophique pleine d'originalité et d'élévation. Zénon en fut le plus brillant disciple. Son séjour à Athènes exerça une grande influence sur l'avenir de la philosophie grecque; on dit qu'il fut le maître de Périclès; il fut plus certainement l'initiateur de Socrate. Celui-ci n'avait alors que quatorze ou quinze ans, et on ne saurait regarder comme réel le rôle que Platon lui fait jouer dans son dialogue du *Parménide*. Socrate, malgré sa précocité, ne pouvait pas avoir à quinze ans la maturité d'esprit que supposent ses questions et ses objections. Mais il a très-bien pu voir le philosophe, l'entendre, et garder un durable souvenir de ses doctrines. En effet, le voyage de Parménide et de Zénon ne s'oublia pas de longtemps; malheureusement c'est à peu près tout ce que l'on sait de la vie de ce dernier. On n'est même pas fixé sur le nom de son père, que les uns appellent Pyrétès et les autres Teleutagoras. La philosophie était pour Zénon un exercice de sa pensée plutôt qu'une profession, et ne l'empêchait pas de prendre une part active aux affaires de la ville d'Élée. C'était une opinion très-répandue chez les anciens qu'il périt en voulant délivrer sa patrie, opprimée par le tyran Néarque. Cicéron, Plutarque, Diogène Laerce, Diodore de Sicile, rapportent ce fait avec des variantes qui autoriseraient peut-être une critique sévère à le révoquer en doute. D'abord le nom du tyran est incertain, puisqu'on le trouve diversement appelé Néarque, Diomédon ou Démylos; ensuite on ne dit pas si Zénon périt dans les tortures que lui infligea le tyran, ou si, délivré par le peuple indigné, il ne survécut pas au tyran lui-même. Le récit circonstancié de Diogène, quoique puisé à de nombreuses sources, nous laisse dans l'incertitude. Sans prétendre trancher la question, nous pensons que Zénon périt en effet dans une tentative pour émanciper la ville d'Élée, et que sa mort, à la fois obscure et glorieuse, fut un sujet dont les rhéteurs et les historiens peu scrupuleux sur la réalité des détails s'emparèrent, et qu'ils surchargèrent de circonstances fictives. Voici le récit de Diogène, qui nous dispensera des autres : « Zénon, ayant entrepris de renverser le tyran Néarque, d'autres disent Diomédon, fut saisi, comme le rapporte Héraclide dans l'*Abrégé* de Satyrus. Interrogé sur ses complices et sur les armes qu'il avait à Lipara, il dit que tous les amis du tyran étaient dans le secret de la conjuration, afin de le priver de ses partisans. Ensuite, sous prétexte d'avoir quelque chose à lui dire à l'oreille, il le mordit, et ne le lâcha pas avant d'avoir été percé de traits, se conduisant comme Aristogiton le tyrannicide. Démétrius, dans les *Homonymes*, dit qu'il lui coupa le nez. Antisthène, dans les *Successions*, raconte qu'après avoir dénoncé les amis du tyran, celui-ci lui demanda s'il n'avait plus personne à dénoncer; il répondit : « Toi, fléau de ma patrie! » et il parla ainsi aux assistants : « J'admire votre lâcheté si, à cause de ce que je souffre maintenant, vous restez les esclaves du tyran; » enfin s'étant coupé la langue avec les dents, il la cracha à la face du tyran : alors les citoyens se jetèrent sur celui-ci, et le tuèrent. Voilà ce que disent la plupart des auteurs. Hermippus prétend qu'il fut jeté dans un mortier et broyé. » Diogène, malgré toutes les autorités qu'il invoque, n'a pu arriver à rien de certain. On peut donc regarder seulement comme une tradition très-répandue chez les anciens que Zénon périt en voulant délivrer sa patrie de la tyrannie.

Il ne nous reste guère des écrits de Zénon que des titres d'ouvrages : *Discussions* (Ἔριδες); *Contre les philosophes naturalistes* (Πρὸς τοὺς φυσικούς); *Sur la nature* (Περὶ φύσεως); *Explication des vers d'Empédocle* (Ἐξήγησις τῶν τοῦ Ἐμπεδοκλέους). Tous ces livres étaient déjà perdus pour les anciens. Simplicius ne parvint à se procurer qu'un traité de Zénon, ou plutôt des extraits d'un traité qui lui servirent à éclaircir le passage de la *Physique* d'Aristote où sont rapportés les arguments de Zénon contre le mouvement. La polémique de Zénon contre les philosophes naturalistes est célèbre. Ceux-ci reprochaient à l'école d'Élée d'avoir adopté un principe absurde, celui de l'unité absolue, qui rendait impossible toute explication des phénomènes physiques; Zénon essaya de montrer que les phénomènes physiques étaient tout aussi inexplicables avec le principe de la pluralité. D'abord le principe de la pluralité ou de la divisibilité de la matière implique contradiction, car il suppose que les choses sont à la fois finies et infinies : finies, car, si nombreuses que soient les parties de la matière, elles forment pourtant un certain nombre; infinies, car chaque partie doit être séparée d'une autre partie par un intervalle : mais la matière qui forme cet intervalle doit être elle-même séparée de ce qui précède et de ce qui suit, et ainsi de suite à l'infini.

2° Les choses sont à la fois infiniment petites et infiniment grandes : infiniment petites, puisqu'elles sont composées d'éléments indivisibles, donc sans aucune grandeur, donc infiniment petits; infiniment grandes, car elles contiennent un nombre infini de parties, chacune séparée de l'autre par un intervalle.

Nous passons quelques autres raisonnements également destinés à prouver que les *entia multa discontinua* impliquent contradiction, et nous arrivons aux quatre arguments sur le mouvement : 1° Dans l'hypothèse de la pluralité

et de la discontinuité absolues, chaque ligne ou portion de distance est divisible en une infinité de parties. Or, pour qu'un corps se meuve, c'est-à-dire pour que dans un temps donné il aille d'une extrémité de la ligne à l'autre, il faut que dans un temps fini il parcoure un nombre infini de points, ce qui est impossible; donc il n'y a pas de mouvement.

2° Argument d'Achille et de la tortue. Supposez l'homme le plus rapide, Achille, séparé par un certain intervalle de l'animal le plus lent, la tortue : jamais Achille n'atteindra la tortue ; l'intervalle qui les sépare se composant d'une infinité de parties discontinues, il faudrait que dans un temps donné il franchît une infinité, ce qui ne se peut concevoir ; de plus, les parties de l'espace étant discontinues, et la tortue se mouvant toujours, il y aura toujours entre Achille et elle l'intervalle de deux parties de l'espace.

3° Argument de la flèche. La flèche est en repos quand elle est en mouvement. En effet, le repos, c'est d'être à un moment donné dans un lieu donné; or le temps, du commencement à la fin de la course de la flèche, consiste en une multitude d'instants successifs; pendant chacun de ces instants, la flèche est dans un lieu donné de dimension égale à elle-même : elle est donc toujours au repos.

4° Supposez deux corps égaux AB, CD, se mouvant le long l'un de l'autre, dans une direction opposée et avec la même vitesse. Si AB est au repos, CD ira de B à A en deux minutes; si AB se meut, CD ira de B à A en une minute : donc avec la même vitesse il aura parcouru le même espace en moins de temps.

A ces quatre arguments il faut en ajouter un plus général, puisqu'il est dirigé contre l'idée d'espace, toujours dans l'hypothèse de la pluralité discontinue. L'espace, disait Zénon, est le lieu des corps; mais cet espace, s'il est, est lui-même dans un espace, et ce second espace dans un troisième, et ainsi de suite à l'infini : donc il n'y a pas d'espace.

Cette remarquable argumentation a passé longtemps pour une pure sophistique, et l'on a cru y répondre assez en en appelant à l'expérience qui établit victorieusement tout ce que mettait en doute l'école d'Élée; mais cette réponse ne signifie rien. Zénon ne niait pas les phénomènes physiques; il niait qu'ils pussent être démontrés logiquement par des principes absolus; ce qu'il voulait établir et ce qu'il établit en effet, c'est que les philosophes naturalistes, les partisans de la pluralité absolue, n'étaient nullement fondés à arguer des phénomènes physiques contre l'hypothèse de l'unité absolue, puisque leur propre hypothèse était au moins aussi contradictoire avec les faits. De cette polémique, qui, dans les mêmes termes ou avec des formes un peu différentes, a été souvent reprise, il n'y a qu'une chose à conclure : c'est que l'unité absolue et la pluralité absolue sont des conceptions abstraites sans existence réelle; ce qui existe, c'est l'unité et la pluralité relatives, comme attributs des corps. A ce titre, l'unité et la pluralité ne s'excluent pas plus l'une l'autre qu'elles ne sont en contradiction avec les phénomènes.

L'originalité de Zénon consista à placer l'élément négatif critique à côté de l'élément constructif dogmatique des premiers philosophes grecs; il mérite ainsi d'être regardé comme le créateur de la dialectique et le précurseur de Socrate.

Les *Fragments*, peu nombreux, qui nous restent de Zénon ont été recueillis par M. Mullach, *Philosophorum græcorum fragmenta*; Paris, Didot, t. I. L. J.

Diogène Laerce, IX, 28. — Plutarque, *Adv. Col.*— Platon, *Parmenides.* — Aristote, *Physica*, VI. — Simplicius, *In Arist. Phys.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — V. Cousin, *Nouveaux fragments philos.* — Zeller, *Gesch. der Phil.*, t. I. — Grote, *Platon and the other companions of Sokrates*, t. I. — Crell, *De Zenone*; Leipzig, 1825, in-4°.

ZÉNON *de Cittium*, célèbre philosophe grec, fondateur du stoïcisme, né à Cittium, dans l'île de Chypre, vers 358 avant J.-C., mort à Athènes, vers 260. Les deux dates données ici ne peuvent être qu'approximatives; elles se fondent sur l'assertion qui fait vivre Zénon quatre-vingt-dix-huit ans, et qui lui attribue quatre-vingts ans à l'époque où Antigone Gonatas monta sur le trône de Macédoine, en 273 avant J.-C. Ces deux données chronologiques sont loin d'être solidement établies; ce qu'on peut affirmer sans crainte d'erreur, c'est que la vie de Zénon s'étendit depuis le milieu du quatrième siècle environ jusque assez avant dans le troisième, jusqu'à 278 au moins. Persée, disciple de Zénon, prétend qu'il mourut à l'âge de soixante-douze ans. Les renseignements anecdotiques ne manquent pas sur le fondateur du stoïcisme; ce qui fait défaut, ce sont les témoignages sérieux et concordants. Il était le fils d'un marchand de Cittium, colonie phénicienne où la culture grecque était très-répandue. Son père Mnaséas, certainement Grec d'origine, eut pour son commerce souvent occasion d'aller à Athènes, et il en rapporta quelques écrits des philosophes. Depuis Socrate, la philosophie était devenue, à Athènes surtout, le grand exercice des intelligences. Il s'était formé dans cette ville des écoles célèbres dans tout le monde grec. Il n'est pas étonnant que Zénon se soit intéressé aux récits qu'on lui faisait de ces philosophes, qu'il ait lu leurs livres, et désiré les connaître eux-mêmes de plus près. On ne sait exactement ni à quel âge ni dans quelles circonstances il vint à Athènes. On raconte qu'il menait dans cette ville un vaisseau chargé de pourpre de Phénicie, que ce vaisseau fit naufrage près du Pirée, et que le jeune marchand, ruiné et dégoûté du commerce, se mit à la philosophie. D'autre part, on prétend qu'il avait 1,000 talents (5,800,000 fr.), fortune bien in-

vraisemblable, mais assertion qui, par son exagération même, nous porte à croire que chez les anciens Zénon ne passait pas pour pauvre, et que d'autres motifs qu'un désastre commercial le décidèrent à s'occuper de spéculations morales et à mener une vie frugale.

Son premier maître fut Cratès, disciple de Diogène. Les cyniques étaient les ascètes de la Grèce; pour eux la philosophie était le moyen de s'affranchir des passions et des besoins factices de la civilisation. On ne peut contester que dans la doctrine et surtout dans la pratique des cyniques il n'y eût un principe moral excellent en lui-même et particulièrement précieux à cette époque, où les progrès de bien-être, de la richesse amenaient le relâchement des mœurs et où la décadence des États libres faisait disparaître les vertus politiques. Ce principe, le renoncement aux besoins factices, la domination sur soi-même, l'empire sur ses passions, fut pleinement adopté par Zénon; mais ce philosophe repoussa le mépris des usages reçus, qui caractérisait les cyniques, et leur dédain des recherches intellectuelles. Son émancipation des doctrines de Cratès ne fut pas immédiate, et il était encore sous leur entière influence quand il écrivit sa *Politique* (Πολιτεία); il s'en dégagea ensuite, et alla étudier à l'école de Mégare et à l'Académie. Ces deux écoles, qui dérivaient de Socrate aussi bien que les cyniques, avaient tourné leur attention sur le côté spéculatif plutôt que sur le côté pratique et développé, la logique ou art de raisonner. Quand Zénon se fut suffisamment formé à cette gymnastique de l'esprit, et, si l'on en croit Diogène Laerce, cette préparation ne dura pas moins de vingt ans, il commença à enseigner publiquement. Il choisit pour donner ses leçons un des endroits les plus fréquentés d'Athènes, le beau portique situé au nord-ouest de l'Agora et orné des peintures de Polygnote (*Stoa Poikile*). Ce portique ou *stoa* avait déjà servi de lieu de réunion à des poëtes; mais Zénon et ses disciples se l'approprièrent pour ainsi dire, et le nom de *stoïques* fut donné aux sectateurs de la philosophie zénonienne. Zénon acquit une grande réputation. Parmi ses admirateurs il compta Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Bien que la correspondance entre eux deux, rapportée par Diogène Laerce, dans laquelle Antigone demande à Zénon de venir à sa cour, et Zénon refuse, soit apocryphe, cependant les relations entre le roi et le philosophe ne sont pas douteuses, et l'on trouve deux disciples de Zénon, Persée et Philonide, dans la confidence intime d'Antigone. On dit aussi que Ptolémée Philadelphe essaya d'attirer le philosophe en Égypte. Plus sage que Platon, Zénon résista aux offres séduisantes des rois, et resta dans Athènes, libre encore quoique déchue de sa puissance. Cette ville, qui lui avait offert, sans qu'il l'acceptât, le droit de cité, lui vota après sa mort une couronne d'or et une sépulture publique dans le Céramique. Le décret rendu à cette occasion est rapporté dans Diogène Laerce, et paraît authentique. Zénon avait le caractère sérieux, l'esprit porté à la méditation; il évitait la foule, préférant l'entretien avec deux ou trois disciples; dans ses écrits il visait à la brièveté, et dans la conversation il avait la repartie vive. Toute l'antiquité s'accorde sur la pureté de ses mœurs et la frugalité de sa vie.

Il ne reste rien de ses écrits nombreux et variés, à en juger par les titres suivants, qui probablement ne comprennent pas toutes ses compositions : *Sur l'éthique de Cratès; Sur la vie conforme à la nature; Sur l'instinct ou la nature de l'homme* (Περὶ ὁρμῆς ἢ περὶ ἀνθρώπου φύσεως); *Sur les passions* (Περὶ παθῶν); *Sur le convenable* (Περὶ τοῦ καθήκοντος); *Sur la loi*, distinct de la *Politique* déjà mentionnée; *Sur l'éducation grecque* (Περὶ Ἑλληνικῆς παιδείας); *L'Art de l'amour* (Ἐρωτικὴ τέχνη) : titre qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans la liste des ouvrages de Zénon, et qui développait peut-être en la rectifiant quelque théorie du *Banquet* de Platon; *Sur l'Univers* (Περὶ τοῦ ὅλου); *Sur l'être* (Περὶ τῆς οὐσίας); *Sur les signes* (Περὶ σημείων); *Sur la vie* (Περὶ ὄψεως); *Sur la raison* (Περὶ τοῦ λόγου); *Sur l'expression* (Περὶ λέξεως); des *Traités* (διατριβαί); des *Solutions* (λύσεις), et des *Réfutations* (Ἔλεγχοι). On lui attribue encore des ouvrages sur la poésie, des *Problèmes homériques*, des *Commentaires*. Ces divers ouvrages n'avaient ni dans la forme littéraire ni dans l'originalité des idées cette valeur qui assura la durée des écrits de Platon et d'Aristote; ils ne survécurent guère à Zénon, et, dans son école même ils furent effacés par ceux de Chrysippe et d'autres stoïciens. Les biographes et les commentateurs anciens ne les connaissaient pas; aussi ce qu'ils nous apprennent du maître est-il assez vague et assez difficile à discerner des doctrines de ses disciples.

Il divisa la philosophie en trois parties : la logique, la physique et la morale. La logique est l'art de raisonner ou de chercher et de reconnaître la vérité par le raisonnement; pour raisonner sur les idées, les objets, il faut les définir, les classer. L'école stoïcienne attribuait beaucoup d'importance aux définitions, aux classifications; mais ce qu'elle offrit de plus exact en ce genre appartient bien plus à Cléanthe et à Chrysippe (*voy.* ces deux noms) qu'à Zénon.

Par physique les stoïciens entendaient le système du monde, y compris la connaissance du principe des choses. Ils ne distinguaient pas dans le monde deux principes : l'esprit et la matière; ils ramenaient tout à une substance unique, et pour eux cette substance était matérielle. La substance est cette matière première qui n'est susceptible elle-même ni d'accroissement ni de diminution et qui sert de support à toutes choses.

elle a en elle un principe actif, le feu, et c'est le feu qui donne naissance aux phénomènes physiques, qui est l'artisan du monde (τεχνῖκὸν πῦρ). En cela Zénon revenait au système d'Héraclite; il s'en séparait en ce que pour lui le feu est un attribut de la substance première et non pas cette substance même ni le principe de cette substance. Cette distinction est importante. En effet, le système d'Héraclite peut conduire à celui d'Anaxagore par la transformation du feu, premier principe des choses, en *esprit* ordonnateur des choses; et par Anaxagore on arrive facilement au dualisme platonicien, l'esprit-dieu et la matière, qui est encore le principe du spiritualisme moderne. Zénon, au contraire, identifiait Dieu avec la substance première, et quoiqu'il distinguât cette substance des phénomènes physiques auxquels elle sert de base, il est évident qu'il ne pouvait aboutir qu'au panthéisme. Sa substance première avec le feu pour attribution, pour âme, c'est la *nature naturante* de Spinoza; l'ensemble des êtres et des phénomènes produits par cette substance, c'est la *nature naturée* du même philosophe. Spinoza, il est vrai, essaya de concilier son panthéisme avec le spiritualisme cartésien; mais les différences ne sont guère ici que dans les termes, et il serait facile de montrer que tout le panthéisme de Spinoza est en germe et plus qu'en germe dans la physique stoïcienne. Comment Zénon parvint à accorder l'unité de substance avec l'individualité humaine, le libre arbitre, la responsabilité morale, il nous faudrait pour le savoir plus de renseignements que ne nous en ont laissé les anciens. Ces problèmes, abordés déjà dans la *physique*, se représentaient dans la troisième partie de sa philosophie, la morale ou éthique. Dieu n'est pas seulement la substance des choses, il est la loi universelle, le principe de la vie morale comme celui de la vie physique. L'homme ne peut posséder le bien ou le bonheur, qui est le but de la vie, que s'il est en parfaite harmonie avec la nature, c'est-à-dire avec Dieu (nature, dieu, les dieux, ensemble des choses, sont synonymes chez les stoïciens). Comment arriver à cette harmonie? En délivrant en nous l'élément régulateur, directeur, la raison, des circonstances extérieures qui l'obscurcissent, l'oppriment; cette raison gouvernante, une fois délivrée, coïncidera avec la raison universelle. L'accord de la raison individuelle avec la raison universelle est la vertu, et la vertu constitue par conséquent le souverain bien. De ce principe Zénon dérivait les règles de la morale, s'attachant plutôt à donner des définitions que des préceptes. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de ses distinctions entre les différentes actions, qui ressemblent trop souvent à de pures subtilités verbales. Nous remarquerons seulement que le lien logique entre sa morale et sa physique est très-faible. Cette remarque peut s'étendre plus loin. Zénon n'est pas un génie original et compréhensif, comme Platon ou Aristote, capable d'embrasser dans sa pensée tout un système philosophique, c'est un esprit plus tenace qu'étendu, plus subtil que clairvoyant. Il prend aux cyniques leur doctrine morale, à Héraclite sa physique, aux Mégariens et à l'Académie leur logique, et il juxtapose ces trois emprunts, sans parvenir à les fondre. Déjà on lui reprochait chez les anciens de déguiser sous un nouvel habit les opinions des autres, et d'inventer plutôt des mots que des idées. Le reproche est fondé si l'on ne considère que la partie théorique de ses œuvres; il est injuste si on l'applique à la partie pratique. Le cynisme chez Diogène est une doctrine bien autrement originale et vigoureuse que le stoïcisme; mais cet ascétisme presque oriental, ce mépris de tout ce qui embellit la vie, des arts, des lettres, des hautes spéculations de la pensée, de la science, choquait trop l'esprit grec pour pouvoir sous cette forme exercer une influence durable. Zénon lui assura cette influence en l'adoucissant, en y introduisant une culture intellectuelle plus large, plus de préoccupation des problèmes physiques et métaphysiques, et il en fit ainsi cette philosophie qui, dans la décadence du monde ancien, devint la religion de tant d'âmes généreuses et de nobles intelligences. L. J.

Diogène Laerce, VII. — Stobée, *Eclog. eth. et phys.* — Les passages des auteurs anciens, et particulièrement de Cicéron et de Sénèque, relatifs à Zénon et au stoïcisme, sont trop nombreux pour être relevés ici; on les trouvera indiqués dans le *Dict. of greek and roman biography*, de W. Smith. — Ritter, *Hist. de la philos. ancienne* (trad. Tissot), t. III. — Forelius, *Zeno philosophus*; Upsal, 1700, in-8°. — Jenichen, *De Zenone Cittico*; Leipzig, 1724, in-4°. — Tiedemann, *System der stoischen Philosophie*; Leipz., 1776, 3 vol. in-8°.

ZÉNON *l'Isaurien*, empereur d'Orient, mort en avril 491. Il était fils d'un chef isaurien, et il s'appela d'abord Trascalisseus, nom qu'il quitta pour celui de Zénon lors de son mariage avec Ariadne, fille de l'empereur Léon Ier, en 468. A cette occasion il reçut le titre de patrice, et fut appelé au commandement de la garde impériale et de l'armée campée dans l'Asie Mineure. En 469 il partagea les honneurs du consulat avec Marcien. Cette élévation si prompte donna de l'ombrage au tout-puissant favori Aspar, dont Léon supportait impatiemment le joug: il soudoya des assassins pour tuer Zénon pendant que celui-ci combattait les barbares en Thrace; mais Zénon échappa au guet-apens, et désormais il conspira avec son beau-père contre la vie d'Aspar. L'ayant surpris à Chalcédoine, il se précipita sur lui avec une bande de gardes, et le mit à mort ainsi qu'Ardaburius, son fils (471). Désigné comme le successeur de l'empereur, il se vit écarté du trône par les violents murmures du peuple, à qui sa qualité d'Isaurien, et plus encore sa difformité, était odieuse. Son fils, âgé de quatre ans, fut proclamé à sa place, et régna sous le nom de Léon II (janvier-nov. 474). La mort de cet enfant le laissa seul

maître de l'empire. Le règne de Zénon fut marqué par de grands désastres, par des commotions intestines et par des guerres étrangères. Les historiens grecs le représentent comme un tyran lâche et cruel, grossier, ignorant, esclave des passions les plus infâmes, faisant un bizarre mélange de dévotion apparente et d'impiété réelle. Au bout de quelques mois, sa vie déréglée le rendit si impopulaire que Verina, sa belle-mère, et Basiliscus, frère de Verina, travaillèrent à le détrôner. Zénon s'enfuit en Isaurie avec sa femme, et Basiliscus s'empara de la couronne (475); mais, plus odieux encore que celui qu'il avait supplanté, il mécontenta ses partisans, entre autres Illus, qui venait de battre les troupes de Zénon. D'accord avec ce dernier, l'empereur marcha sur Constantinople, rencontra près de Nicée l'armée de l'usurpateur, gagna par de grandes promesses le chef Harmatius, qu'il fit massacrer plus tard, et recouvra son autorité sans avoir tiré l'épée (juill. 477). Les incursions des Goths et les querelles de deux de leurs rois, Théodoric le Louche et Théodoric le Grand, remplirent les années suivantes jusqu'en 481, où le premier périt par accident. Zénon combla le second de dignités, et triompha, grâce à son concours, de la révolte d'Illus, son premier ministre (484), de même que l'habileté d'Illus lui avait permis d'étouffer en 479 la rébellion de Marcien. Lorsque Théodoric s'avança à la tête d'une puissante armée jusque sous les murs de la capitale (487), Zénon réussit encore à détourner l'orage qui le menaçait, et autorisa les Goths à se jeter sur l'Italie (*voy.* Théodoric). En 482, sous prétexte de rétablir l'union parmi les églises, il avait publié le fameux édit connu sous le nom d'*Henoticon*, qui ne contenait rien de contraire à la doctrine catholique sur l'incarnation, mais où l'on ne faisait aucune mention du concile de Chalcédoine. Ce méprisable prince mourut à soixante-cinq ans, soit d'un accès de dyssenterie, soit dans une violente attaque d'épilepsie. Il ne laissa point d'enfants, et eut pour successeur Anastase, officier de sa garde, qui épousa Ariadne, sa veuve.

Cedrenus, Zonaras, Theophanes. — Tillemont, *Hist. des empereurs*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, t. VII.

ZÉPHIRIN (*Zephirinus*), pape, Romain de naissance, fut élu le 25 septembre 197, après Victor Ier. D'autres auteurs prétendent qu'il ne parvint qu'en 202 au siége de Rome. On n'a aucunes données certaines sur son administration, qui dura assez longtemps, ni sur le genre de sa mort. L'Église l'a élevé au rang des saints, et célèbre sa fête le 26 juillet, jour où l'on présume qu'il est mort, l'an 217. Calixte Ier lui succéda.

Fleury, *Hist. eccles.* — Baronius, *Annales*.

ZERBI (*Gabriele*), médecin italien, né vers 1440, à Vérone, assassiné en 1505, en Dalmatie. Il professait, en 1472, la philosophie à Padoue; il l'enseigna ensuite à Bologne, d'où il se rendit à Rome; mais il ne tarda pas à quitter cette ville pour retourner à Padoue. Selon Valeriano, il fuyait la colère du pape Sixte IV, qu'il avait publiquement traité d'ignorant; selon Bérenger de Carpi, qui paraît animé contre Zerbi par l'envie et la haine, il était menacé de la prison pour avoir volé un évêque dont il était le médecin. Le récit de ce dernier est d'autant moins croyable que Zerbi retourna à Rome, sous Innocent VIII (1489), et y occupa la chaire de théorie médicale. En 1492 il fut rappelé à Padoue avec le titre de premier professeur de médecine et un traitement de 400 ducats, qui fut porté à 600 en 1495. Un pacha turc ayant fait demander à Venise, en 1505, un habile médecin, on transmit cette demande à Zerbi, qui accepta et partit avec un de ses fils pour la Turquie. Les soins qu'il donna au malade eurent de prompts effets; le croyant hors de danger, il reprit le chemin de l'Italie, après avoir reçu de riches présents. Arrivé dans la Dalmatie, il se voit poursuivi et bientôt entouré par une troupe nombreuse de cavaliers, qui saisissent d'abord son fils, l'étendent entre des planches et le scient tout vivant; Zerbi, qu'ils ont forcé d'assister à cet horrible spectacle, est à son tour torturé et mis à mort. Ces cavaliers étaient les serviteurs du pacha; leur maître était retombé subitement dans sa maladie, et avait expiré peu après le départ de Zerbi. On a de lui : *Quæstiones metaphysicæ;* Bologne, 1482, in-fol.; — *Cautelæ medicorum;* ibid., 1482, in-fol.; Lyon, 1525, in-fol.; — *Gerontocomia;* Rome, 1489, pet. in-4°; — *Liber anatomiæ corporis humani;* Venise, 1502, 1533, in-fol. : c'est un recueil d'observations quelquefois erronées, souvent justes, et que l'on a reproduites plus tard, sans citer le nom de Zerbi, entre autres la description de l'appareil connu sous le nom de trompes de Fallope; la lecture de cet ouvrage, écrit en un latin barbare, est rendue encore plus difficile par de nombreuses abréviations; — *Anatomia infantis et porci ex traditione Cophonis;* Marbourg, 1539, in-4°.

Valeriano, *De infelicitate litter.* — Marini, *Archiatri pontifici.* — Sprengel, *Hist. de la médecine.* — Haller, *Bibl. anatomica.* — Portal, *Hist. de l'anatomie*, t. I, p. 247. — *Biogr. médicale.*

ZESEN (*Philippe*, comte de), en latin *Cæsius*, poëte allemand, né le 8 octobre 1619, à Prirau, près Dessau (Saxe), mort le 13 novembre 1689, à Hambourg. Il fréquenta les universités de Halle, de Wittemberg et de Leipzig, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la philologie et de la poésie. Il reçut le titre de comte palatin et celui de conseiller de plusieurs princes de Saxe. Cependant il ne voulut jamais accepter de fonctions publiques, et parcourut l'Allemagne, la Hollande et la France. L'idée qui l'occupa toute sa vie, et à laquelle il consacra sa plume et sa fortune, fut de polir et de perfectionner la langue allemande. Pour atteindre plus facilement ce

but, il fonda à Hambourg, en 1643, une société philogermanique, connue sous le nom de *Rosen Orden* (l'Ordre des roses). « Cet écrivain, dit Küttner, qui a laissé un si grande nombre d'ouvrages, s'est surtout fait remarquer par la révolution qu'il a voulu introduire dans l'orthographe allemande. En critiquant notre langue, en cherchant à lui donner de nouvelles formes, il a souvent montré des vues profondes, un jugement exact; mais en bien des circonstances il s'est laissé entraîner par son imagination. » Parmi les écrits de Zesen nous mentionnerons les suivants : *Deliciæ vernales, oder Lob-und-Liebes Liedern;* Hambourg, 1624, in-12; Erfurt, 1647, in-4°; — *Melpomene, oder gebundene Traur-und Klag-Rede über das Leiden unsers Heylandes* (Melpomène, ou Complainte sur la passion de notre Sauveur); Halle, 1638, in-4°; — *Hoch-deutscher Helicon* (l'Hélicon allemand, ou Introduction à la poésie et à la versification); Wittemberg, 1640, 1641, 1649, in-8°; Berlin, 1656, in-8°; — *Salomonis Hoheslied* (Cantique des cantiques, en vers dactyliques); Wittemberg, 1641, in-8°; — *Hoch-deutsche Sprach-Uebung* (Exercices sur le haut allemand); Hambourg, 1643, in-8°; Dantzig, 1645, in-12; — *Scala Heliconis teutonici;* Amst., 1643, in-8°; Iéna, 1656, in-8°; — *Die Adriatische Rosemund;* Amst., 1645, 1657, 1664, in-12 : dans cet ouvrage, l'auteur raconte l'histoire de l'amour que lui avait inspiré une jeune blanchisseuse de Leipzig; — *Rosenmohnd* (Entretiens sur la langue allemande); Hambourg, 1651, in-12; — *Moralia Horatiana* (Morale d'Horace, prise dans les entretiens des anciens philosophes); Amst., 1656, in-8°; — *Beschreibung der Stadt Amsterdam* (Description d'Amsterdam, avec son histoire jusqu'au temps présent); Amst., 1664, 1668, in-4°; trad. en français, en latin et en hollandais; — *Dichterisches Rosen-und Lilienthal* (La Vallée poétique des roses et des lilas); Hambourg, 1672, in-8°; — *Reise-Lieder* (Chants de voyage); ibid., 1677, 1687, in-8°; — *Prirau, oder Lob des Vaterlandes* (Prirau, ou Éloge de la patrie); Amst., 1680, in-8°. Ce poëme, qui est en partie l'autobiographie de l'auteur, est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume; — *Deutsche Mythologie* (Mythologie allemande); Nuremberg, 1688, in-8°; Sultzbach, 1712, in-8°. On lui doit aussi plusieurs ouvrages écrits en hollandais, et des traductions de différentes langues, parmi lesquelles nous citerons *Ibrahim, ou l'illustre Bassa* de Scudéry; les *Travaux de Mars*, de Manesson-Mallet, le *Traité des fortifications* de G. Fournier, et les *Odes* d'Horace. Il existe encore de lui un nombre assez considérable d'ouvrages manuscrits.

Mœller, *Cimbria litterata*. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*. — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter*. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. III. — Küttner, *Caracteren*. — Eckhart, *Hist. studii etymologici linguæ german*. — Zedler, *Universal-Lexicon*.

ZEUXIS (Ζεῦξις), célèbre peintre grec, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Pline nous apprend qu'il était d'Héraclée, sans dire de laquelle des trois ou quatre villes grecques qui portaient ce nom. On l'a revendiqué pour Héraclée de Macédoine, parce qu'il fut le protégé d'Archélaüs, roi de ce pays; pour Héraclée en Italie, parce qu'une de ses peintures les plus connues fut exécutée dans une ville voisine, à Crotone; pour Héraclée du Pont, parce que c'était la plus célèbre des villes de ce nom. Cette dernière hypothèse est de beaucoup la plus probable. On peut supposer, au moins avec vraisemblance, que Zeuxis né dans l'Asie Mineure y reçut les premières leçons de son art dans une des écoles qui florissaient alors sur le littoral asiatique, à Éphèse sans doute. Il vint ensuite à Athènes, d'où sa réputation s'étendit sur tout le monde grec. On ne s'étonne pas qu'il ait reçu des commandes en Italie et en Macédoine. C'est dans le récit de Pline qu'il faut chercher les seules indications qui nous restent sur Zeuxis, et ces indications sont si confuses qu'on ignore même à quelle époque précise vivait ce grand peintre. Sans entrer dans une discussion chronologique interminable, nous plaçons Zeuxis dans l'époque immédiatement postérieure à Phidias et à Polygnote, c'est-à-dire de 430 à 400 avant J.-C. Les événements qui firent de la seconde partie de cette période un temps d'agitations et de malheurs pour Athènes nous expliquent pourquoi Zeuxis ne resta pas constamment dans cette ville. Qu'il y resta longtemps et qu'il y acquit une grande réputation, c'est ce qui est prouvé par divers passages de Xénophon et de Platon. Son voyage à la cour d'Archélaüs eut lieu successivement entre 413 et 399, dates de l'avénement et de la mort de ce prince. Archélaüs l'employa à décorer son palais de peintures pour lesquelles l'artiste reçut 400 mines, environ 40,000 fr., qui représentent à peu près 120,000 fr. d'aujourd'hui. Le bruit de cette libéralité s'étendit jusqu'à Athènes, et donna lieu à un mot de Socrate cité par Élien. « Archélaüs, disait le philosophe, a consacré 400 mines à l'ornement de son palais et rien à son propre perfectionnement; aussi beaucoup de voyageurs vont en Macédoine pour visiter son palais, aucun pour le visiter lui-même. » Était-ce avant ou après son séjour à la cour d'Archélaüs que Zeuxis visita la Grande Grèce et la Sicile? Nous pensons que ce fut après, sans en trouver cependant d'autre raison qu'un renseignement assez douteux de Pline. Cet historien nous apprend que Zeuxis, au comble de la richesse et de la gloire, donnait ses tableaux gratis, pensant qu'on ne pourrait jamais les lui payer à leur véritable valeur. La ville d'Agrigente en Sicile reçut un de ces cadeaux, qui dut venir après les peintures richement payées

maître de l'empire. Le règne de Zénon fut marqué par de grands désastres, par des commotions intestines et par des guerres étrangères. Les historiens grecs le représentent comme un tyran lâche et cruel, grossier, ignorant, esclave des passions les plus infâmes, faisant un bizarre mélange de dévotion apparente et d'impiété réelle. Au bout de quelques mois, sa vie déréglée le rendit si impopulaire que Verina, sa belle-mère, et Basiliscus, frère de Verina, travaillèrent à le détrôner. Zénon s'enfuit en Isaurie avec sa femme, et Basiliscus s'empara de la couronne (475); mais, plus odieux encore que celui qu'il avait supplanté, il mécontenta ses partisans, entre autres Illus, qui venait de battre les troupes de Zénon. D'accord avec ce dernier, l'empereur marcha sur Constantinople, rencontra près de Nicée l'armée de l'usurpateur, gagna par de grandes promesses le chef Harmatius, qu'il fit massacrer plus tard, et recouvra son autorité sans avoir tiré l'épée (juill. 477). Les incursions des Goths et les querelles de deux de leurs rois, Théodoric le Louche et Théodoric le Grand, remplirent les années suivantes jusqu'en 481, où le premier périt par accident. Zénon combla le second de dignités, et triompha, grâce à son concours, de la révolte d'Illus, son premier ministre (484), de même que l'habileté d'Illus lui avait permis d'étouffer en 479 la rébellion de Marcien. Lorsque Théodoric s'avança à la tête d'une puissante armée jusque sous les murs de la capitale (487), Zénon réussit encore à détourner l'orage qui le menaçait, et autorisa les Goths à se jeter sur l'Italie (*voy.* THÉODORIC). En 482, sous prétexte de rétablir l'union parmi les églises, il avait publié le fameux édit connu sous le nom d'*Henoticon*, qui ne contenait rien de contraire à la doctrine catholique sur l'incarnation, mais où l'on ne faisait aucune mention du concile de Chalcédoine. Ce méprisable prince mourut à soixante-cinq ans, soit d'un accès de dyssenterie, soit dans une violente attaque d'épilepsie. Il ne laissa point d'enfants, et eut pour successeur Anastase, officier de sa garde, qui épousa Ariadne, sa veuve.

Cedrenus, Zonaras, Theophanes. — Tillemont, *Hist. des empereurs*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, t. VII.

ZÉPHIRIN (*Zephirinus*), pape, Romain de naissance, fut élu le 25 septembre 197, après Victor Ier. D'autres auteurs prétendent qu'il ne parvint qu'en 202 au siége de Rome. On n'a aucunes données certaines sur son administration, qui dura assez longtemps, ni sur le genre de sa mort. L'Église l'a élevé au rang des saints, et célèbre sa fête le 26 juillet, jour où l'on présume qu'il est mort, l'an 217. Calixte Ier lui succéda.

Fleury, *Hist. eccles.* — Baronius, *Annales*.

ZERBI (*Gabriele*), médecin italien, né vers 1440, à Vérone, assassiné en 1505, en Dalmatie. Il professait, en 1472, la philosophie à Padoue; il l'enseigna ensuite à Bologne, d'où il se rend à Rome; mais il ne tarda pas à quitter cet ville pour retourner à Padoue. Selon Valerian il fuyait la colère du pape Sixte IV, qu'il av publiquement traité d'ignorant; selon Béreng de Carpi, qui paraît animé contre Zerbi par l'env et la haine, il était menacé de la prison po avoir volé un évêque dont il était le médeci Le récit de ce dernier est d'autant moins croyab que Zerbi retourna à Rome, sous Innocent VI (1489), et y occupa la chaire de théorie méd cale. En 1492 il fut rappelé à Padoue avec titre de premier professeur de médecine et traitement de 400 ducats, qui fut porté à 6 en 1495. Un pacha turc ayant fait demand à Venise, en 1505, un habile médecin, on tran mit cette demande à Zerbi, qui accepta et part avec un de ses fils pour la Turquie. Les soi qu'il donna au malade eurent de prompts effet le croyant hors de danger, il reprit le chemi de l'Italie, après avoir reçu de riches présent Arrivé dans la Dalmatie, il se voit poursuivi bientôt entouré par une troupe nombreuse d cavaliers, qui saisissent d'abord son fils, l'éten dent entre des planches et le scient tout vivant Zerbi, qu'ils ont forcé d'assister à cet horribl spectacle, est à son tour torturé et mis à mor Ces cavaliers étaient les serviteurs du pacha leur maître était retombé subitement dans s maladie, et avait expiré peu après le départ d Zerbi. On a de lui : *Quæstiones metaphysicæ* Bologne, 1482, in-fol.; — *Cautelæ medico rum;* ibid., 1482, in-fol.; Lyon, 1525, in-fol.; — *Gerontocomia;* Rome, 1489, pet. in-4°; — *Liber anatomiæ corporis humani;* Venise 1502, 1533, in-fol. : c'est un recueil d'observa tions quelquefois erronées, souvent justes, e que l'on a reproduites plus tard, sans citer l nom de Zerbi, entre autres la description de l'ap pareil connu sous le nom de trompes de Fallope la lecture de cet ouvrage, écrit en un latin bar bare, est rendue encore plus difficile par de nom breuses abréviations; — *Anatomia infantis e porci ex traditione Cophonis;* Marbourg, 1539 in-4°.

Valeriano, *De infelicitate litter.* — Marini, *Archiatr. pontifici.* — Sprengel, *Hist. de la médecine.* — Haller *Bibl. anatomica.* — Portal, *Hist. de l'anatomie*, t. I p. 217. — *Biogr. médicale.*

ZESEN (*Philippe*, comte DE), en latin *Cæsius*, poëte allemand, né le 8 octobre 1619, à Prirau, près Dessau (Saxe), mort le 13 novembre 1689, à Hambourg. Il fréquenta les universités de Halle, de Wittemberg et de Leipzig, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la philologie et de la poésie. Il reçut le titre de comte palatin et celui de conseiller de plusieurs princes de Saxe. Cependant il ne voulut jamais accepter de fonctions publiques, et parcourut l'Allemagne, la Hollande et la France. L'idée qui l'occupa toute sa vie, et à laquelle il consacra sa plume et sa fortune, fut de polir et de perfectionner la langue allemande. Pour atteindre plus facilement ce

but, il fonda à Hambourg, en 1643, une société philogermanique, connue sous le nom de *Rosen Orden* (l'Ordre des roses). « Cet écrivain, dit Küttner, qui a laissé un si grande nombre d'ouvrages, s'est surtout fait remarquer par la révolution qu'il a voulu introduire dans l'orthographe allemande. En critiquant notre langue, en cherchant à lui donner de nouvelles formes, il a souvent montré des vues profondes, un jugement exact; mais en bien des circonstances il s'est laissé entraîner par son imagination. » Parmi les écrits de Zesen nous mentionnerons les suivants : *Deliciæ vernales, oder Lob-und-Liebes Liedern;* Hambourg, 1624, in-12; Erfurt, 1647, in-4°; — *Melpomene, oder gebundene Traur-und Klag-Rede über das Leiden unsers Heylandes* (Melpomène, ou Complainte sur la passion de notre Sauveur); Halle, 1638, in-4°; — *Hoch-deutscher Helicon* (l'Hélicon allemand, ou Introduction à la poésie et à la versification); Wittemberg, 1640, 1641, 1649, in-8°; Berlin, 1656, in-8°; — *Salomonis Hohestied* (Cantique des cantiques, en vers dactyliques); Wittemberg, 1641, in-8°; — *Hoch-deutsche Sprach-Uebung* (Exercices sur le haut allemand); Hambourg, 1643, in-8°; Dantzig, 1645, in-12; — *Scala Heliconis teutonici;* Amst., 1643, in-8°; Iéna, 1656, in-8°; — *Die Adriatische Rosemund;* Amst., 1645, 1657, 1664, in-12 : dans cet ouvrage, l'auteur raconte l'histoire de l'amour que lui avait inspiré une jeune blanchisseuse de Leipzig; — *Rosenmohnd* (Entretiens sur la langue allemande); Hambourg, 1651, in-12; — *Moralia Horatiana* (Morale d'Horace, prise dans les entretiens des anciens philosophes); Amst., 1656, in-8°; — *Beschreibung der Stadt Amsterdam* (Description d'Amsterdam, avec son histoire jusqu'au temps présent); Amst., 1664, 1668, in-4°; trad. en français, en latin et en hollandais; — *Dichterisches Rosen-und Lilienthal* (La Vallée poétique des roses et des lilas); Hambourg, 1672, in-8°; — *Reise-Lieder* (Chants de voyage); ibid., 1677, 1687, in-8°; — *Prirau, oder Lob des Vaterlandes* (Prirau, ou Éloge de la patrie); Amst., 1680, in-8°. Ce poëme, qui est en partie l'autobiographie de l'auteur, est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume; — *Deutsche Mythologie* (Mythologie allemande); Nuremberg, 1688, in-8°; Sultzbach, 1712, in-8°. On lui doit aussi plusieurs ouvrages écrits en hollandais, et des traductions de différentes langues, parmi lesquelles nous citerons *Ibrahim, ou l'illustre Bassa* de Scudéry; les *Travaux de Mars*, de Manesson-Mallet, le *Traité des fortifications* de G. Fournier, et les *Odes* d'Horace. Il existe encore de lui un nombre assez considérable d'ouvrages manuscrits.

Mœller, *Cimbria litterata.* — Meusel, *Gelehrtes Deutschland.* — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter.* — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. III. — Küttner, *Caracteren.* — Eckhart, *Hist. studii etymologici linguæ german.* — Zedler, *Universal-Lexicon.*

ZEUXIS (Ζεῦξις), célèbre peintre grec, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Pline nous apprend qu'il était d'Héraclée, sans dire de laquelle des trois ou quatre villes grecques qui portaient ce nom. On l'a revendiqué pour Héraclée de Macédoine, parce qu'il fut le protégé d'Archélaüs, roi de ce pays; pour Héraclée en Italie, parce qu'une de ses peintures les plus connues fut exécutée dans une ville voisine, à Crotone; pour Héraclée du Pont, parce que c'était la plus célèbre des villes de ce nom. Cette dernière hypothèse est de beaucoup la plus probable. On peut supposer, au moins avec vraisemblance, que Zeuxis né dans l'Asie Mineure y reçut les premières leçons de son art dans une des écoles qui florissaient alors sur le littoral asiatique, à Éphèse sans doute. Il vint ensuite à Athènes, d'où sa réputation s'étendit sur tout le monde grec. On ne s'étonne pas qu'il ait reçu des commandes en Italie et en Macédoine. C'est dans le récit de Pline qu'il faut chercher les seules indications qui nous restent sur Zeuxis, et ces indications sont si confuses qu'on ignore même à quelle époque précise vivait ce grand peintre. Sans entrer dans une discussion chronologique interminable, nous plaçons Zeuxis dans l'époque immédiatement postérieure à Phidias et à Polygnote, c'est-à-dire de 430 à 400 avant J.-C. Les événements qui firent de la seconde partie de cette période un temps d'agitations et de malheurs pour Athènes nous expliquent pourquoi Zeuxis ne resta pas constamment dans cette ville. Qu'il y resta longtemps et qu'il y acquit une grande réputation, c'est ce qui est prouvé par divers passages de Xénophon et de Platon. Son voyage à la cour d'Archélaüs eut lieu successivement entre 413 et 399, dates de l'avénement et de la mort de ce prince. Archélaüs l'employa à décorer son palais de peintures pour lesquelles l'artiste reçut 400 mines, environ 40,000 fr., qui représentent à peu près 120,000 fr. d'aujourd'hui. Le bruit de cette libéralité s'étendit jusqu'à Athènes, et donna lieu à un mot de Socrate cité par Élien. « Archélaüs, disait le philosophe, a consacré 400 mines à l'ornement de son palais et rien à son propre perfectionnement; aussi beaucoup de voyageurs vont en Macédoine pour visiter son palais, aucun pour le visiter lui-même. » Était-ce avant ou après son séjour à la cour d'Archélaüs que Zeuxis visita la Grande Grèce et la Sicile? Nous pensons que ce fut après, sans en trouver cependant d'autre raison qu'un renseignement assez douteux de Pline. Cet historien nous apprend que Zeuxis, au comble de la richesse et de la gloire, donnait ses tableaux gratis, pensant qu'on ne pourrait jamais les lui payer à leur véritable valeur. La ville d'Agrigente en Sicile reçut un de ces cadeaux, qui dut venir après les peintures richement payées

du palais d'Archélaüs. C'est sur ces petits faits qu'il nous faut reconstruire la vie des artistes de l'antiquité; recueillons donc encore dans Pline, à défaut de témoignages sérieux, quelques anecdotes plus ou moins authentiques.

Zeuxis était le contemporain de Parrhasius, un peu plus jeune que lui, et les écrivains anciens n'ont pas manqué de supposer entre les deux peintres une lutte d'habileté. Zeuxis, dit-on, peignit une grappe de raisins, si parfaitement représentés que des oiseaux se jetèrent sur le tableau pour les manger. Un pareil prodige d'imitation semblait impossible à surpasser; aussi quand Parrhasius présenta sa peinture couverte d'un rideau, Zeuxis, assuré du triomphe, le pressa-t-il de le retirer; mais ce rideau, c'était toute la peinture, et Zeuxis dut s'avouer vaincu: il n'avait trompé que des oiseaux, et Parrhasius l'avait trompé lui-même. Dans un autre de ses tableaux, Zeuxis éprouva une égale déception. Il avait peint un enfant portant des grappes; cette fois encore les oiseaux volèrent au raisin, et le peintre remarqua que si son petit garçon avait été aussi fidèlement représenté que les raisins, les oiseaux n'auraient pas osé en approcher. Enfin on prétend qu'en regardant un tableau qu'il venait d'achever, représentant une vieille femme, il fut pris d'un tel accès de rire qu'il en mourut. Ces historiettes n'ont qu'une bien faible valeur biographique, mais elles nous montrent quel prix les anciens attachaient à l'imitation exacte de la nature. C'est ainsi qu'on raconte que Zeuxis, ayant à peindre Hélène, fit poser nues devant lui les cinq plus belles jeunes filles de Crotone (ou d'Agrigente d'après Pline). Ce fait était extrêmement célèbre dans l'antiquité, et n'a rien d'absolument invraisemblable; mais il est raconté avec quelque diversité, et pourrait bien n'être qu'un conte destiné à faire ressortir la beauté de ce tableau, qui, suivant une anecdote assez peu croyable d'Élien, aurait reçu le nom d'*Hélène courtisane*. Heureusement nous avons sur Zeuxis quelques détails plus authentiques. Un de ses meilleurs tableaux était une *Hippocentaure femelle*. Sylla l'enleva d'Athènes pour l'envoyer à Rome, et il périt dans un naufrage; mais il en resta une copie à Athènes: Lucien, qui la vit, en a fait une charmante description. La femelle du centaure allaite deux jumeaux, tandis que dans le fond le père lève de la main droite un lionceau, qu'il montre en riant aux deux nourrissons, comme pour se faire un jeu de leur frayeur. Chez tous ces êtres, la nature humaine et la nature bestiale étaient si délicatement réunies qu'on ne pouvait dire où se faisait la séparation. Ce prodige d'art est perdu pour nous; mais nous pouvons nous faire une idée de la manière dont les anciens entendaient un pareil sujet par quelques pierres antiques, dont l'une entre autres, celle du musée de Florence, paraît imitée du tableau de Zeuxis. A ce tableau de la femme centaure il faut joindre quelques autres peintures, qui nous sont connues par des mentions plus brèves: la fameuse *Hélène* citée plus haut, et qui passait pour son chef-d'œuvre; un *Hercule enfant étranglant les serpents*, où le courage d'Hercule contrastait avec la terreur d'Alcmène et d'Amphitryon; un *Jupiter sur le trône, entouré des autres dieux*, peinture que Pline appelle magnifique; un *Marsyas enchaîné*, placé à Rome dans le temple de la Concorde, une *Hélène* à Athènes, une autre à Rome, différentes de l'*Hélène de Crotone*; une *Pénélope*, etc.

Par le seul énoncé de ces tableaux, on voit que Zeuxis traitait de préférence des sujets mythologiques, se rapprochant en cela de son grand prédécesseur Polygnote, dont il s'éloignait d'ailleurs par la perfection plus minutieuse de son art et par une imitation plus exacte de la nature. Il gardait pourtant de cette école précédente le sentiment de la grandeur, qu'il traduisait avec moins de simplicité, avec plus de préoccupation de l'élégance et de l'agrément; c'est ce qu'Aristote constate en lui reprochant de manquer de cette qualité que les Grecs appelaient ἦθος, c'est-à-dire l'élévation morale. Il semble qu'entre Polygnote et lui il y eut la même différence qu'entre Sophocle et Euripide. Mais si son art était moins noble, il était plus habile, plus riche, plus complet. Disciple d'Apollodore, il surpassa encore les mérites particuliers de ce peintre, qui consistaient dans l'emploi harmonieux de la lumière et des ombres. A cet égard, Zeuxis marque la transition entre l'école de Polygnote, qui bornait la peinture à tracer des lignes et des contours légèrement rehaussés par des couleurs et l'école de Nicomaque, de Protogène et d'Apelles, qui tira d'un usage plus savant des couleurs des effets de perspective et de clair-obscur complètement inconnus aux sévères artistes de l'âge de Périclès. Moins simple que ceux-ci, plus pur que les autres, Zeuxis semble avoir atteint dans des figures isolées ou dans des groupes peu compliqués une perfection que ne put égaler l'art, plus raffiné, du siècle d'Alexandre. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 9. — Platon, *Gorgias*, *Protagoras*. — Élien, *Var. hist.*, IV, 12; XIV, 17. — Xénophon, *Memor.*, I, 4, *Œcon.*, X, 1. — Quintilien, XII, 10. — Aristote, *Poet.*, VI, 5. — Cicéron, *De invent.*, II, 1; *Brutus*, 18. — Lucien, *Zeuxis*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — C. Dati, *Vite de' pittori antichi*. — Müller *Archæol. des Kunst*. — Smith, *Dict. of greek and roman biography*.

ZEVIO. *Voy.* ALTICHERIO.

ZIANI (*Sebastiano*), doge de Venise, mort le 13 avril 1179. La mort violente de son prédécesseur, Vitale Micheli II, poignardé le 27 mai 1173, dans une sédition populaire, servit de prétexte au parti aristocratique pour introduire dans la constitution de l'État des changements devenus nécessaires. Jusque-là rien ne contrebalançait la volonté du doge, qui gouvernait à son gré, ni les caprices du peuple, qui se donnait ou renversait ses maîtres, souvent sans nul

motif (1). Afin d'éviter le retour de révolutions trop fréquentes, la quarantie proposa et fit adopter l'établissement d'un grand conseil électif, composé de quatre cent soixante-dix personnes et destiné à prononcer sur les principales affaires; d'un conseil intime sans l'avis duquel le prince ne pourrait prendre aucune décision, et d'un sénat de soixante membres rééligibles d'année en année. Quant à l'élection du doge, au lieu d'être laissée, comme auparavant, au peuple entier, elle fut confiée pour cette fois à une délégation de onze citoyens. Ziani, ayant été élu au refus d'Orio Malipieri, ratifia les trois règlements de la quarantie. A cette époque, Venise était tombée dans un tel état de faiblesse que d'une part elle laissa impuni le barbare traitement qu'avait souffert à Constantinople son ambassadeur, l'illustre Henri Dandolo; que de l'autre les pirates d'Ancône insultaient ses vaisseaux dans l'Adriatique et qu'on eut bien de la peine à les repousser. Après avoir longtemps refusé de prendre parti dans la querelle de l'empire et du saint-siége, elle accéda à la ligue des villes lombardes et reçut dans son sein le pape Alexandre III, fugitif (mars 1177). La guerre éclata aussitôt; mais un seul combat suffit à y mettre fin, combat heureux, où Ziani, qui commandait en personne, s'empara de quarante-huit galères ennemies et du prince Othon, le propre fils de l'empereur (2). Frédéric Barberousse demanda la paix, se rendit à Venise, et se réconcilia avec le pape. Le 1er août, un traité fut signé, par les bons offices du doge, entre les parties belligérantes; la paix de Constance en compléta peu de temps après les dispositions. A la fin de l'année, Alexandre III rentra dans Rome, ayant à ses côtés Ziani, le principal instrument de ce retour triomphal (3). Le doge fit construire à Venise l'abbaye de Saint-Georges, agrandit la place Saint-Marc, et la décora de deux obélisques de granit. Il eut pour successeur Orio Malipieri. P. L.

Dandolo, *Chronica*. — Sabellicus, *Rerum venetarum hist.*, lib. VII. — Sanuti, *Vite de' duchi*. — Doglioni, *Hist. venetiana*, lib. II. — Daru, *Hist. de Venise*, t. Ier.

ZIANI (*Pietro*), doge de Venise, fils du précédent, mort en 1229. Chef de la colonie vénitienne à Constantinople et comte de l'île d'Arbo, il fut élu, le 5 août 1205, en remplacement d'Henri Dandolo. Pendant son règne, un des plus prospères de cette époque, Venise acheva la conquête de la Grèce et des grandes îles qui en dépendaient; les seigneurs français qui s'étaient emparés de Négrepont et de l'Achaïe, l'acceptèrent pour suzerain; elle prit Corfou, Malte, et en 1207 Candie, dont l'occupation devait l'entraîner dans plus d'un siècle et demi d'expéditions ruineuses. Gênes, jalouse, essaya d'entraver le cours de ces conquêtes; Venise détruisit les flottes de sa rivale, et la força de demander la paix. « Telle était, dit Daru, son ambition de former de nombreux établissements dans l'Orient qu'elle prit part à une sixième croisade, qui se dirigeait sur l'Égypte. » Elle prêta ses vaisseaux à André, roi de Hongrie, qui lui céda en retour tous ses droits sur les villes de Dalmatie, dont elle était alors en possession (1217). P. Ziani mourut chargé d'années, un mois après avoir abdiqué le dogat. Son successeur fut Jacopo Tiepolo. P. L.

Daru, *Hist. de Venise*, t. Ier.

ZICLOF. *Voy.* CYCLOPS.

ZIEGELBAUER (*Magnoald*), érudit allemand, né en 1696, à Elwangen (Souabe), mort le 4 juin 1750, à Olmütz. Entré en 1707 dans la congrégation des bénédictins, il enseigna la philosophie et la théologie au couvent de Zwiefalten et à celui de Reichenau. Après avoir résidé quelque temps auprès du savant abbé de Gottevich, Bessel, qui l'avait appelé pour instruire ses jeunes religieux, il passa plusieurs années à Vienne, et de là à Braunau en Bohême et à Prague, où il contribua à la réorganisation du collége académique. En 1747 il alla occuper l'emploi de secrétaire de l'Académie des inconnus à Olmütz; il y prépara un livre où il voulait signaler au pape de nombreux abus introduits parmi le clergé de ces contrées. Des personnes intéressées à en prévenir la publication lui firent, dit-on, remettre par un médecin une poudre qui l'empoisonna. On a de Ziegelbauer: *Historische Nachricht von der S. Georgen-fahne* (De l'étendard de S. Georges); Vienne, 1735, in-4°; — *Acta S. Stephani protomartyris* (en allem.); ibid., 1736, in-8°; — *Novus rei litterariæ ord. S. Benedicti conspectus*; Ratisbonne, 1739, in-fol.: prospectus d'un vaste et excellent recueil, qui a été publié après sa mort sous le titre d'*Historia rei litter. ord. S.-Benedicti* (Augsbourg, 1754, 4 vol. in-fol.), par dom Légipont, qui y avait travaillé; — *Epitome historica monasterii Breunoviensis prope Pragam*; Cologne, 1740, in-fol.; — *Sponsalia Virginis*; Kœnigshofen, 1740, in-8°; — *Historia didactica de Crucis cultu in ord. S.-Benedicti*; Vienne, 1746, in-4°; — *Centifolium camaldulense*; ibid., 1750, in-fol.: ce n'est que le prospectus d'une bibliothèque historique sur les religieux camaldules. Ziegelbauer a laissé en mss. plusieurs ouvrages, tels que *Olomucium sacrum*, et *Bibliotheca bohemica*, 9 vol. in-fol.

(1) Sur trente-neuf doges, dix-neuf avaient été chassés du trône par la violence.

(2) Cette victoire, remportée le jour de l'Ascension, aurait donné lieu à la cérémonie, si fameuse, des épousailles du doge et de la mer. Sigonio, Baroni et Muratori ont traité cette histoire de fable et prétendu même qu'il n'y eut point de rupture, encore moins de bataille, entre Venise et l'empereur au sujet du pape. Daru, que nous avons suivi, n'a pas adopté cette opinion.

(3) Entre autres témoignages de sa reconnaissance, le pape lui donna un anneau en disant : « Recevez-le de moi comme une marque de l'empire de la mer; vous et vos successeurs, épousez-la tous les ans, afin que la postérité sache que la mer vous appartient par le droit de la victoire, et doit être soumise à votre république comme l'épouse l'est à son époux. »

Hirsching, *Handbuch*. — Dom Jean François, *Bibl. gén. des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît.*

ZIEGLER (*Jacques*), théologien et mathématicien allemand, né vers 1480, à Landshut (Bavière), mort en août 1549, à Passau. Après avoir fait ses études à Ingolstadt, il se mit à voyager, visita les bibliothèques les plus célèbres et entretint commerce avec les savants de différents pays. Arrivé à Rome, il recueillit des matériaux pour servir à l'histoire des papes Léon X et Clément VII, et entra en relations avec Olaf, évêque de Drontheim, Jean Magnus, archevêque d'Upsal, et Pierre d'Arosen, évêque de Vesteros, qui lui communiquèrent des renseignements et des mémoires relatifs à la Scandinavie. Puis, en qualité de secrétaire, il suivit le général de Charles-Quint, Georges de Frundsberg, au siége de Rome (1526), et après sa mort il vint à Ferrare, où il vécut dans une étroite amitié avec Calcagnini, qu'il avait connu en Hongrie. Sa haute intelligence et son caractère doux et affable lui gagnèrent l'estime générale. On fit de vains efforts pour le retenir en Italie; Ziegler, brûlé du désir de revoir sa patrie, refusa les chaires de mathématiques qui lui furent offertes à Padoue et à Venise, et retourna en Allemagne. Il enseigna à Vienne, mais la terreur des armées ottomanes l'ayant obligé de quitter cette ville en 1529, il se retira auprès de Wolfgang, comte de Salon, évêque de Passau, et ce fut dans cette retraite qu'il composa la plupart de ses ouvrages. La lecture de plusieurs de ses écrits fut prohibée par l'inquisition, et il reste évident, d'après sa correspondance avec Luther, qu'il favorisa la réformation, bien qu'il mourut dans la religion catholique. On lui doit : *Contra Waldenses lib. V*; Leipzig, 1512, in 12; — *Libellus adversus J. Stunicæ maledicentiam pro Germanis*; Bâle, 1523, in-8°: c'est à proprement parler une défense de la version du Nouveau Testament d'Érasme, avec qui Ziegler était lié; — *In Plinii de naturali Historia librum secundum comment., quo difficultates præsertim astronomicæ tolluntur*; Bâle, 1531, in-4°; Leipzig, 1573, in-4°; — *Syria ad Ptolemeici operis rationem, prætera Strabone, Plinio et Antonino auctoribus locupletata. Arabia Petrea, sive itinera filiorum Israel per desertum iisdem auctoribus ac J. Leone arabe illustrata Schandia* (*seu Scandinavia*); Strasbourg, 1532, 1536, in-fol.; Francfort, 1575, 1583, in-fol.; ces dernières éditions contiennent en outre la *Description de la Palestine* par Wolfgang de Weissembourg; la description de la Scandinavie se trouve aussi dans Albert Krantz, *Chronica regnorum Aquiloniarum*; — *Christierni II, regis Danmarchiæ, crudelitas in proceres Sveciæ et populum Holmensem*; Bâle, 1536, in-fol., et dans *Script. hist. germ.* de Schard; — *De constructione solidæ sphæræ, et de canonica per sphæram operatione, et de hemicyclo Berosi*; Bâle, 1536, in-4°; — *Encomia Germaniæ*, dans le recueil intitulé *Germ. histor. illustratio*; Marbourg, 1612, in-8°; — *Conceptionum in Genesim et Exodum commentarii*, etc.; Bâle, 1548, in-fol.; — *Clementis VII vita*, impr. dans le t. II. des *Amœnitates* de Schelhorn.

Schelhorn, *De vita et scriptis J. Ziegleri*, dans *Amœnit. hist.* — Teissier, *Éloges.* — Jovius, *Elogia.* — Vossius, *De scientiis mathematicis.*

ZIETHEN (*Jean-Joachim* DE), célèbre général prussien, né le 18 mai 1699, à Wustrow (comté de Ruppin), mort le 27 janvier 1786, à Berlin. Ses parents étaient nobles, mais possédaient une fortune médiocre. Une vocation décidée pour la carrière des armes le poussa à s'engager à quatorze ans dans un régiment d'infanterie; mais au bout de quelque temps il donna sa démission et se retira à Wustrow, où il s'occupa de remettre en ordre les affaires de sa famille. La vie monotone de la campagne ne pouvait convenir longtemps à un jeune homme plein d'ardeur: aussi Ziethen entra en 1726 comme lieutenant dans les dragons de Wuthenow. Injurié par son capitaine, il lui demanda en vain satisfaction; par ordre supérieur, il fut enfermé dans la forteresse de Friedrichsbourg. Élargi après un an de détention, il reprit son poste, mais un nouveau duel fut la cause de son renvoi de l'armée. Sur l'intercession de quelques généraux, il fut rappelé dans un régiment de hussards (1730), et l'année suivante reçut le brevet de capitaine. Il eut l'occasion de montrer pour la première fois ses talents militaires dans la guerre contre la France (1735), à laquelle il prit part sous les ordres du général autrichien Baronay. Lorsque la guerre de Silésie éclata (1741), Ziethen devint lieutenant-colonel, et quelques jours plus tard il remporta un brillant avantage dans l'affaire de Rothschloss. Nommé colonel, il fut placé à la tête du régiment qui, sous le nom de *hussards de Ziethen*, fut longtemps célèbre dans les fastes de l'armée prussienne. Il assista à toutes les batailles livrées par Frédéric II dans cette campagne, et se distingua plus particulièrement dans la journée de Molwitz, à la prise d'Olmütz, et à Chotusitz (17 mai 1742), où il contribua puissamment à la victoire. Nommé major général (5 sept. 1744), il couvrit l'année suivante la retraite de Bohême. Plus tard, chargé de rétablir les communications avec le corps du margrave Charles, séparé du roi par vingt mille Autrichiens, il s'acquitta d'une manière brillante de sa mission. Il eut part à la victoire de Hohenfriedberg et à celle d'Hennersdorf (4 juin et 23 nov. 1745); mais, blessé grièvement dans cette dernière bataille, il fut obligé de quitter le théâtre de la guerre pour le reste de la campagne. Créé lieutenant général (août 1756), il prit part à la campagne de Saxe, et se signala par une bravoure peu commune à Reichenberg (avril 1757). Dans la rencontre qui eut lieu sous les murs de Prague, il mit en déroute le corps du

général Nadasti, et s'empara des magasins de l'ennemi. Il battit le même général près Kolin, où il reçut une nouvelle blessure. Après la défaite de Breslau, Ziethen remplaça Bevern dans le commandement du corps, rejoignit le roi dans le village de Leuthen, au moment où la bataille allait être livrée aux Autrichiens, et y prit à la tête de la cavalerie de l'aile droite une part glorieuse. Dans la journée de Torgau (3 nov. 1760), il fut chargé de tomber sur les derrières de l'ennemi, tandis que le roi lui-même devait l'attaquer de face. Un bois qu'il rencontra sur son chemin l'empêcha d'exécuter ces ordres avec célérité. Déjà le roi, repoussé dans plusieurs attaques avec des pertes sensibles, pensait que tout était perdu; déjà le général Daun avait envoyé à Vienne un courrier pour annoncer la défaite des Prussiens, lorsque Ziethen se montra sur les hauteurs de Siptitz, et se jeta sur l'ennemi avec tant de force qu'il décida de la victoire. Nommé général de cavalerie, il revint à Berlin, après que la campagne eut été terminée et se maria, à l'âge de soixante-cinq ans. Tant que ses forces le lui permirent, il assista à toutes les revues et commanda avec une ardeur juvénile. Une mort presque subite l'enleva à l'âge de quatre-vingt-six ans. Frédéric II lui fit ériger un monument sur la place de Guillaume à Berlin.

Apotheose des gen. Ziethen, Leipzig, 1788, in-8°. — Ebert, *Gedanken am Grabe von Ziethen*; ibid., 1786, in-8°. — Geisler, *Leben des Generals von Ziethen*; Leipzig, 1787, in-8°. — Blumenthal (Mme), *Vie de Ziethen*; trad. de l'allemand, Berlin, 1803, 2 vol. in-8°. — Massenbach, *Lobrede auf Ziethen*; ibid., 1808, in-8°. — Hahn, *Ziethen's Leben*; ibid., 1853, in-8°.

ZIMISCÈS (*Jean Ier*), empereur d'Orient, né en 925, en Arménie, mort le 10 janvier 976, à Constantinople. Issu d'une illustre famille d'Arménie, et surnommé *Zimiscès* à cause de sa petite taille, il servit de bonne heure dans l'armée grecque, et se rendit célèbre par de nombreux exploits dus à sa force prodigieuse et à sa vaillance. Dévoué à Nicéphore Phocas, à qui il avait révélé le complot de l'eunuque Bringas, il l'aida en 963 à s'emparer du trône, et partagea avec lui le commandement militaire. Les Arabes étaient alors les maîtres de la Syrie entière et de la Cilicie. A la bataille d'Adana, Zimiscès les mit en pleine déroute, et en fit un grand carnage. L'année suivante (964) il conquit la majeure partie de la Cilicie, traversa le mont Amanus, entra en Syrie, et répandit la terreur dans la vallée de l'Oronte. Mopsueste, alors nommée Massissa, que Nicéphore avait désespéré de réduire, ne résista point à l'ardeur de ses troupes, et il s'en empara d'assaut. La plus noire ingratitude récompensa les services de celui qu'on regardait comme le premier capitaine de l'Orient. Par les intrigues de Léon, frère de l'empereur, il fut privé de son commandement et envoyé en exil. L'impératrice Théophano, avec laquelle il entretenait des relations adultères, entreprit à la fois et de le venger et de se défaire d'un époux qu'elle haïssait. Elle ourdit une conjuration dont le chef secret, Zimiscès, dirigeait les fils de Chalcédoine, où il se tenait caché. Dans la nuit du 11 au 12 décembre 969, celui-ci se fit descendre dans une corbeille avec quelques conjurés vis-à-vis de l'appartement de Nicéphore, et y pénétra par une fenêtre. On le trouva endormi et couché par terre sur une peau d'ours. Il fut percé de coups aussitôt, et Zimiscès lui brisa la mâchoire avec le pommeau de son épée. Le premier acte du nouveau souverain fut de bannir Léon, son ennemi, et Théophano, sa complice; le second, de distribuer tous ses biens aux pauvres. Bien qu'il fût monté sur le trône par un crime, il gouverna glorieusement, et remporta par lui-même ou par ses lieutenants Nicolas et Bardas Sclerus des victoires signalées sur les Arabes, les Bulgares et les Russes. Il guerroyait en Syrie et retournait en Europe lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques, et ayant appris qu'elles appartenaient à l'eunuque Basile, son grand chambellan, il s'écria : « Est-ce donc pour de tels hommes que combattent et souffrent tant de braves soldats? » Basile, craignant que son maître ne s'en tînt pas à des plaintes de sa conduite, fit verser du poison dans le breuvage de ce prince. Zimiscès eut deux femmes, Marie, sœur de Bardas Sclerus, et Théodora, fille de Constantin Porphyrogénète; mais aucune d'elles ne lui donna d'enfants. Il eut pour successeur Basile II, son meurtrier.

Cedrenus, Zonaras, Léon Diacre. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, t. XIV.

ZIMMERMANN (*Jean-Georges* DE), célèbre médecin suisse, né le 8 décembre 1728, à Brugg (canton d'Argovie), mort le 7 octobre 1795, à Hanovre. Sa mère était fille d'un avocat au parlement de Paris; son père avait occupé les premiers emplois dans son pays. Élevé dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de quatorze ans, il alla terminer ses études à l'université de Berne, où il consacra cinq années à la philosophie et aux lettres. Orphelin de bonne heure, et forcé de se déterminer pour la carrière qu'il devait parcourir, il opta pour la médecine. Reçu en 1747, dans la propre maison de Haller, qui professait alors l'histoire naturelle à Gœttingue, il fit ses études médicales sous le patronage de ce maître, dont il reçut même l'honorable tâche de défendre la doctrine nouvelle de l'irritabilité, lors de sa réception au doctorat, en 1751. De retour à Berne, après un voyage scientifique en Hollande et en France, il y épousa une jeune veuve, parente de Haller, et il alla peu de temps après se fixer à Brugg, avec le titre de médecin pensionné de la ville. Il y vécut plus de seize ans, en butte aux froissements et aux mortifications qu'un homme supérieur comme lui devait éprouver au milieu d'une société vulgaire, cherchant dans l'étude, dans les aspirations les plus élevées de l'âme, un

remède à cette pénible situation morale, dont il a si bien dépeint l'amertume dans son traité de *la Solitude*. C'est en effet dans cette modeste résidence que Zimmermann composa les ouvrages qui ont fondé sa renommée : le *Traité de l'expérience*, celui *de la Dyssenterie*, et, dans un autre ordre d'idées, les traités de *l'Orgueil national* et de *la Solitude*. Ces œuvres remarquables le firent nommer, en 1768, médecin du roi d'Angleterre pour l'électorat de Hanovre, à la recommandation de Tissot, avec lequel il s'était étroitement lié par correspondance. Obligé de se rendre à Berlin, en 1771, pour s'y faire opérer par Meckel d'une hernie congénitale d'un caractère anormal, il y reçut l'accueil le plus flatteur de ses confrères, et de Frédéric II, qui le rappela même quinze ans plus tard pour avoir son avis sur la maladie à laquelle il devait bientôt succomber. Lorsque parut le traité *de la Solitude*, l'impératrice Catherine envoya à l'auteur une bague en diamants et une médaille d'or à son effigie, et l'engageait à venir se fixer à Pétersbourg. Ce fut même là l'origine d'une correspondance entre ces deux personnages, qui dura quelques années. Dans cette position brillante et plus conforme à son mérite, Zimmermann ne trouva pas cependant le bonheur. A peine était-il arrivé à Hanovre que, par suite de cette mélancolie profonde qui faisait le fond de son caractère, il regrettait ses montagnes. De cruels malheurs de famille vinrent aggraver ses souffrances : il perdit sa femme et sa fille, et vit son fils frappé d'aliénation mentale. Les amis de Zimmermann avaient cherché à le tirer de l'état de consomption morale dans lequel il était tombé, en lui faisant contracter, en 1782, une nouvelle union; mais les événements politiques qui agitèrent la France et l'Europe réagirent de la manière la plus fâcheuse sur son esprit. Partisan de la révolution à son début, il eut bientôt horreur de ses excès, et il se jeta dans une polémique ardente, où, prenant à partie les savants de l'Allemagne, qu'il enveloppait sous la dénomination d'*illuminés*, il adjurait les souverains de mettre un frein aux excès d'une philosophie qui menaçait selon lui d'engloutir l'ordre social tout entier. En butte dès lors à de nombreuses hostilités, et à des critiques passionnées auxquelles il ne pouvait, avec un caractère tel que le sien, rester insensible, Zimmermann tomba dans un état de misanthropie dont sa raison reçut un contre-coup fatal (1). En proie aux plus pénibles hallucinations, il se croyait menacé d'être expulsé de sa maison par les soldats français, sans asile, et réduit à la mendicité. Ce fut dans ce déplorable état mental qu'il termina, à l'âge de soixante-sept ans, sa vie, depuis longtemps languissante.

Zimmermann parlait et écrivait avec la même facilité le français et l'allemand. Parmi ses œuvres médicales, la plus importante, son *Traité de l'expérience* est un traité philosophique de séméiotique écrit dans les principes de l'hippocratisme, et où l'auteur traite successivement de l'expérience en général, et dans ses rapports avec l'érudition; de l'art d'observer, de l'étiologie, et de l'influence des agents hygiéniques considérés comme causes de maladies. L'idée qui lui sert de point de départ, c'est qu'aussi longtemps que le mécanisme de la vie et de ses dérangements ne sera pas parfaitement connu, les efforts tentés pour généraliser les faits médicaux n'enfanteront que des systèmes défectueux; qu'en conséquence il y a jusque là nécessité pour les médecins de s'en tenir à l'observation des phénomènes, à l'expérience. Le livre sur *la Solitude* n'eut pas moins de retentissement dans le monde philosophique. Quoique peignant avec enthousiasme les avantages de la solitude pour l'esprit, pour l'imagination, pour le cœur, l'auteur n'en reconnait pas moins qu'elle peut avoir des inconvénients; que l'homme, né pour la société, a des devoirs que les charmes de la solitude ne doivent pas nous faire oublier. Peut-être tombe-t-il dans quelques exagérations quand il décrit les périls et les ennuis du monde; mais il n'est personne qui ne reconnaisse avec lui le vide immense que ses plaisirs laissent dans l'âme, surtout dans les jours d'épreuves; personne qui ne puisse lire avec une douce et salutaire émotion les pages attendries qu'inspirent à l'auteur les grandes scènes de la nature et les douces joies d'une vie paisible passée loin des agitations de la foule. Voici les titres des écrits de Zimmermann : *De irritabilitate*; Gœttingue, 1751, in-4°; trad. en italien; — *Leben des von Haller* (Vie de Haller); Zurich, 1755, in-8°; — *Betrachtungen über die Einsamkeit* (Méditations sur la solitude); Zurich, 1756, in-8° : c'est une ébauche de l'ouvrage publié plus tard sur le même sujet; — *Von der Einsamkeit*; Leipzig, 1773-86, 4 vol. in-8° ; on a de ce livre une traduction abrégée par Mercier (Paris, 1788, 1790, in-12); une seconde par Jourdan (ibid., 1825, 1840, in-8°); une troisième par X. Marmier (ibid., 1845, in-18); les digressions, les longueurs, les répétitions fastidieuses dont l'original allemand est rempli n'ont pas permis à ses traducteurs de le faire passer *in integro* dans la langue française; — *Von Nationalstolze* (De l'Orgueil national); Zurich, 1758, in-8°, et 1760, 1768, 1779, 1789, in-8°; trad. en français (Paris, 1769, in-12); — *Von der Erfahrung in der Arzneykunst* (De l'Expérience en médecine); Zurich, 1763-67, 2 vol. in-12, et 1787, in-8°; trad. en français par Lefebvre de Villebrune

(1) Gœthe, qui a parlé longuement de Zimmermann dans ses *Mémoires*, nous donne une triste idée de son caractère. Violent et absolu jusqu'au despotisme, dans sa famille, cet illustre médecin passait pour faire le malheur des siens; et ses rigueurs n'auraient même pas été étrangères à la triste destinée de sa fille et de son fils. Les biographes ne font pas généralement mention de ces graves imputations, dont il faut laisser la responsabilité au grand poëte allemand.

(Paris, 1774, 3 vol. in-12), et par Prunelle (Montpellier, 1820, 3 vol. in-8°); — *Von der Ruhrrunter dem Volke im Jahre* 1765 (De la Dyssenterie épidémique en 1765); Zurich, 1767, 1785, 1789, in-8°; trad. française par Lefebvre de Villebrune (Paris, 1775, 1788, in-12); — *Ueber Friedrich den Grossen, und meine Unterredungen mit ihn kurz vor seinem Tode* (Sur Frédéric le Grand, et mes entretiens avec lui peu de temps avant sa mort); Leipzig, 1788, in-8°; trad. fr., Lausanne, 1790, in-8°; — *Fragmenten über Friedrich den Grossen* (Fragments sur Frédéric le Grand, son gouvernement et son caractère); Leipzig, 1790, 3 vol. in-8°; — des articles dans les *Acta helvetica*, les *Mémoires* de la Société d'histoire naturelle de Zurich, le *Magasin de Hanovre*, le *Muséum allemand*, etc. Dr C. SAUCEROTTE.

Zimmermann's eigene Lebensbeschreibung (autobiographie); Hanovre, 1791, in-8°. — Marcard, *Beitrag zur Biographie des J.-G. von Zimmermann*. Hambourg, 1796, in-8°. — Tissot, *Vie de Zimmermann*; Lausanne, 1797, in-8°. — Wichmann, *Zimmermann's Krankheitsgeschichte*; Hanovre, 1796, in-8°. — Gœthe, *Mémoires*. — Leu, *Helvetisches Lexicon*, et supplém. — *Die Zeitgenossen*. — Sprengel, *Hist. de la méd*. — *Notices* de MM. Jourdan et Marmier, dans leurs traductions. — *Biogr. médicale*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*.

ZINGARELLI (*Niccolò-Antonio*), compositeur italien, né le 4 avril 1752, à Naples, où il est mort, le 5 mai 1837. Fils d'un professeur de chant, qui le laissa orphelin de bonne heure, il fréquenta les cours du Conservatoire de Loreto, et y apprit, outre le violon, l'accompagnement et le contre-point. Sa pauvreté l'obligea à accepter un modique emploi à Torre dell' Annunziata, et à y donner plusieurs années des leçons particulières. La duchesse de Castelpagano, qu'il eut la bonne fortune de rencontrer à Naples, le prit chez elle, et contribua beaucoup à sa renommée. Par l'intermédiaire de sa protectrice et par l'effet de ses pressantes recommandations, il parvint à faire jouer *Montezuma* (1781), son premier ouvrage, qui fut mal accueilli à Saint-Charles, puis *l'Alsinda* (1785), opéra bouffe qui eut du succès à Milan. Dès lors il écrivit successivement pour cette ville *Telemacco* (1785), *Ifigenia in Aulide* (1787), *la Morte di Cesare* (1791), *Pirro* (1792), *la Secchia rapita* (1793), *Giulietta e Romeo* (1796), *Meleagro* (1798), *Inès de Castro* (1803), etc. Sa réputation l'ayant fait appeler à Paris, il y donna *Antigone* (1789), froide composition, qui ne réussit pas. Maître de chapelle à la cathédrale de Milan depuis 1792, Zingarelli occupa, de 1794 à 1804, un poste semblable à Loretto, et remplaça à cette dernière date Guglielmi à Saint-Pierre de Rome. Lors de la naissance du roi de Rome (1811), il refusa de faire chanter le *Te Deum* prescrit par l'empereur, alléguant qu'il ne reconnaissait d'autre souverain que Pie VII; arrêté aussitôt et envoyé à Paris, il fut traité avec beaucoup de bonté par Napoléon, qui non-seulement lui fit remettre 8,000 fr. à titre de frais de voyage, mais lui demanda une messe solennelle pour le service de sa chapelle. La maîtrise de Saint-Pierre ayant été donnée à Fioravanti, il retourna à Naples (1812), et succéda à Paisiello en 1816 comme maître de chapelle de la cathédrale. Ce fut un événement funeste pour le progrès des études musicales que le choix de ce maître, ignorant des ouvrages qui s'étaient produits à l'étranger, n'ayant ni méthode ni plan d'enseignement, d'un esprit étroit, rempli de préventions et de préjugés, et livré aux exercices d'une dévotion exagérée. Les élèves qu'il a formés, tels que Mercadante, Morlacchi, Bellini, Carlo Conti, les frères Ricci, sont moins redevables à ses leçons qu'à leur nature d'élite. Zingarelli mourut à quatre-vingt-cinq ans passés. Il avait été élu associé de l'Institut de France en 1804. Outre les opéras cités, il a laissé une immense collection de musique religieuse, en général d'un style monotone et plein de négligences. « Sa renommée comme compositeur, dit Fétis, a été plus grande que son mérite. Il n'était pas dépourvu d'un certain sentiment délicat dans la mélodie; mais il avait peu d'idées, peu de force dramatique... Son opéra religieux de *la Distruzzione di Gerusalemme* (1810) est le seul de ses ouvrages où l'on remarque quelque énergie de sentiment. » P. L.

Liberatore, *Necrologia di N. Zingarelli*; Naples, 1837, in-8°. — Villarosa, *Elogio stor. di Nic. Zingarelli*; ibid., 1837, in-8°. — *Notizie biografiche di Nic. Zingarelli*; ibid., 1837, in-8°. — Schmid, *Jos. Haydn und Nic. Zingarelli*; Vienne, 1847, in-4°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

ZINGARO (Le). *Voy*. SOLARI (*Andrea*).

ZINKGREF (*Jules-Guillaume*), poëte allemand, né le 3 juin 1591, à Heidelberg, mort le 1er novembre 1635, à Saint-Goar (Prusse Rhénane). Il étudia le droit à l'université de sa ville natale sous la direction de son savant père, et après sa mort (1611) il visita pendant cinq ans la Suisse, la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. A son retour il obtint le diplôme de docteur en droit. Durant la guerre de Trente ans, il occupa différents emplois à Heidelberg, à Kreuznach et à Alzei. Devenu secrétaire interprète de l'ambassadeur français Marescot, il eut occasion de séjourner dans les différentes cours d'Allemagne. Puis il fut attaché au service de l'électeur palatin; mais après la bataille de Nordlingen il dut chercher son salut dans la fuite. Dans la route il reçut une blessure et tomba entre les mains des gens de Bernard, duc de Saxe-Weimar. Après avoir recouvré sa liberté, il passa auprès de son beau-père à Saint-Goar, et y devint victime de la peste, n'étant âgé que de quarante-quatre ans. Comme poëte et littérateur, il occupe une place honorable dans la littérature allemande. Il joignit une vaste érudition et un goût fin et sûr à l'énergie et à la délicatesse de son style. Il vécut dans une étroite amitié avec Opitz, qui exerça sur lui une grande influence. Parmi ses poésies, la plus remarquable est une imitation de Tyrtée, intitulée *Éloge du soldat* (Soldatenlob; Francfort, 1632). Ses autres ouvrages sont : *Emble-*

remède à cette pénible situation morale, dont il a si bien dépeint l'amertume dans son traité de *la Solitude*. C'est en effet dans cette modeste résidence que Zimmermann composa les ouvrages qui ont fondé sa renommée : le *Traité de l'expérience*, celui *de la Dyssenterie*, et, dans un autre ordre d'idées, les traités de *l'Orgueil national* et de *la Solitude*. Ces œuvres remarquables le firent nommer, en 1768, médecin du roi d'Angleterre pour l'électorat de Hanovre, à la recommandation de Tissot, avec lequel il s'était étroitement lié par correspondance. Obligé de se rendre à Berlin, en 1771, pour s'y faire opérer par Meckel d'une hernie congénitale d'un caractère anormal, il y reçut l'accueil le plus flatteur de ses confrères, et de Frédéric II, qui le rappela même quinze ans plus tard pour avoir son avis sur la maladie à laquelle il devait bientôt succomber. Lorsque parut le traité *de la Solitude*, l'impératrice Catherine envoya à l'auteur une bague en diamants et une médaille d'or à son effigie, et l'engageait à venir se fixer à Pétersbourg. Ce fut même là l'origine d'une correspondance entre ces deux personnages, qui dura quelques années. Dans cette position brillante et plus conforme à son mérite, Zimmermann ne trouva pas cependant le bonheur. A peine était-il arrivé à Hanovre que, par suite de cette mélancolie profonde qui faisait le fond de son caractère, il regrettait ses montagnes. De cruels malheurs de famille vinrent aggraver ses souffrances : il perdit sa femme et sa fille, et vit son fils frappé d'aliénation mentale. Les amis de Zimmermann avaient cherché à le tirer de l'état de consomption morale dans lequel il était tombé, en lui faisant contracter, en 1782, une nouvelle union; mais les événements politiques qui agitèrent la France et l'Europe réagirent de la manière la plus fâcheuse sur son esprit. Partisan de la révolution à son début, il eut bientôt horreur de ses excès, et il se jeta dans une polémique ardente, où, prenant à partie les savants de l'Allemagne, qu'il enveloppait sous la dénomination d'*illuminés*, il adjurait les souverains de mettre un frein aux excès d'une philosophie qui menaçait selon lui d'engloutir l'ordre social tout entier. En butte dès lors à de nombreuses hostilités, et à des critiques passionnées auxquelles il ne pouvait, avec un caractère tel que le sien, rester insensible, Zimmermann tomba dans un état de misanthropie dont sa raison reçut un contre-coup fatal (1). En proie aux plus pénibles hallucinations, il se croyait menacé d'être expulsé de sa maison par les soldats français, sans asile, et réduit à la mendicité. Ce fut dans ce déplorable état mental qu'il termina, à l'âge de soixante-sept ans, sa vie, depuis longtemps languissante.

Zimmermann parlait et écrivait avec la même facilité le français et l'allemand. Parmi ses œuvres médicales, la plus importante, son *Traité de l'expérience* est un traité philosophique de séméiotique écrit dans les principes de l'hippocratisme, et où l'auteur traite successivement de l'expérience en général, et dans ses rapports avec l'érudition; de l'art d'observer, de l'étiologie, et de l'influence des agents hygiéniques considérés comme causes de maladies. L'idée qui lui sert de point de départ, c'est qu'aussi longtemps que le mécanisme de la vie et de ses dérangements ne sera pas parfaitement connu, les efforts tentés pour généraliser les faits médicaux n'enfanteront que des systèmes défectueux; qu'en conséquence il y a jusque là nécessité pour les médecins de s'en tenir à l'observation des phénomènes, à l'expérience. Le livre sur *la Solitude* n'eut pas moins de retentissement dans le monde philosophique. Quoique peignant avec enthousiasme les avantages de la solitude pour l'esprit, pour l'imagination, pour le cœur, l'auteur n'en reconnait pas moins qu'elle peut avoir des inconvénients; que l'homme, né pour la société, a des devoirs que les charmes de la solitude ne doivent pas nous faire oublier. Peut-être tombe-t-il dans quelques exagérations quand il décrit les périls et les ennuis du monde; mais il n'est personne qui ne reconnaisse avec lui le vide immense que ses plaisirs laissent dans l'âme, surtout dans les jours d'épreuves; personne qui ne puisse lire avec une douce et salutaire émotion les pages attendries qu'inspirent à l'auteur les grandes scènes de la nature et les douces joies d'une vie paisible passée loin des agitations de la foule. Voici les titres des écrits de Zimmermann : *De irritabilitate;* Gœttingue, 1751, in-4°; trad. en italien; — *Leben des von Haller* (Vie de Haller); Zurich, 1755, in-8°; — *Betrachtungen über die Einsamkeit* (Méditations sur la solitude); Zurich, 1756, in-8° : c'est une ébauche de l'ouvrage publié plus tard sur le même sujet; — *Von der Einsamkeit;* Leipzig, 1773-86, 4 vol. in-8°; on a de ce livre une traduction abrégée par Mercier (Paris, 1788, 1790, in-12); une seconde par Jourdan (ibid., 1825, 1840, in-8°); une troisième par X. Marmier (ibid., 1845, in-18); les digressions, les longueurs, les répétitions fastidieuses dont l'original allemand est rempli n'ont pas permis à ses traducteurs de le faire passer *in integro* dans la langue française; — *Von Nationalstolze* (De l'Orgueil national); Zurich, 1758, in-8°, et 1760, 1768, 1779, 1789, in-8°; trad. en français (Paris, 1769, in-12); — *Von der Erfahrung in der Arzneykunst* (De l'Expérience en médecine); Zurich, 1763-67, 2 vol. in-12, et 1787, in-8°; trad. en français par Lefebvre de Villebrune

(1) Gœthe, qui a parlé longuement de Zimmermann dans ses *Mémoires*, nous donne une triste idée de son caractère. Violent et absolu jusqu'au despotisme, dans sa famille, cet illustre médecin passait pour faire le malheur des siens; et ses rigueurs n'auraient même pas été étrangères à la triste destinée de sa fille et de son fils. Les biographes ne font pas généralement mention de ces graves imputations, dont il faut laisser la responsabilité au grand poëte allemand.

(Paris, 1774, 3 vol. in-12), et par Prunelle (Montpellier, 1820, 3 vol. in-8°); — *Von der Ruhrunter dem Volke im Jahre* 1765 (De la Dyssenterie épidémique en 1765); Zurich, 1767, 1785, 1789, in-8°; trad. française par Lefebvre de Villebrune (Paris, 1775, 1788, in-12); — *Ueber Friedrich den Grossen, und meine Unterredungen mit ihn kurz vor seinem Tode* (Sur Frédéric le Grand, et mes entretiens avec lui peu de temps avant sa mort); Leipzig, 1788, in-8°; trad. fr., Lausanne, 1790, in-8°; — *Fragmenten über Friedrich den Grossen* (Fragments sur Frédéric le Grand, son gouvernement et son caractère); Leipzig, 1790, 3 vol. in-8°; — des articles dans les *Acta helvetica*, les *Mémoires* de la Société d'histoire naturelle de Zurich, le *Magasin de Hanovre*, le *Muséum allemand*, etc. Dr C. Saucerotte.

Zimmermann's eigene Lebensbeschreibung (autobiographie); Hanovre, 1791, in-8°. — Marcard, *Beitrag zur Biographie des J.-G. von Zimmermann*, Hambourg, 1796, in-8°. — Tissot, *Vie de Zimmermann*; Lausanne, 1797, in-8°. — Wichmann, *Zimmermann's Krankheitsgeschichte*; Hanovre, 1796, in-8°. — Gœthe, *Mémoires*. — Leu, *Helvetisches Lexicon*, et supplém. — *Die Zeitgenossen*. — Sprengel, *Hist. de la méd.* — *Notices* de MM. Jourdan et Marmier, dans leurs traductions. — *Biogr. médicale*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*.

ZINGARELLI (*Niccolò-Antonio*), compositeur italien, né le 4 avril 1752, à Naples, où il est mort, le 5 mai 1837. Fils d'un professeur de chant, qui le laissa orphelin de bonne heure, il fréquenta les cours du Conservatoire de Loreto, et y apprit, outre le violon, l'accompagnement et le contre-point. Sa pauvreté l'obligea à accepter un modique emploi à Torre dell' Annunziata, et à y donner plusieurs années des leçons particulières. La duchesse de Castelpagano, qu'il eut la bonne fortune de rencontrer à Naples, le prit chez elle, et contribua beaucoup à sa renommée. Par l'intermédiaire de sa protectrice et par l'effet de ses pressantes recommandations, il parvint à faire jouer *Montezuma* (1781), son premier ouvrage, qui fut mal accueilli à Saint-Charles, puis *l'Alsinda* (1785), opéra bouffe qui eut du succès à Milan. Dès lors il écrivit successivement pour cette ville *Telemacco* (1785), *Ifigenia in Aulide* (1787), *la Morte di Cesare* (1791), *Pirro* (1792), *la Secchia rapita* (1793), *Giulietta e Romeo* (1796), *Meleagro* (1798), *Inès de Castro* (1803), etc. Sa réputation l'ayant fait appeler à Paris, il y donna *Antigone* (1789), froide composition, qui ne réussit pas. Maître de chapelle à la cathédrale de Milan depuis 1792, Zingarelli occupa, de 1794 à 1804, un poste semblable à Loretto, et remplaça à cette dernière date Guglielmi à Saint-Pierre de Rome. Lors de la naissance du roi de Rome (1811), il refusa de faire chanter le *Te Deum* prescrit par l'empereur, alléguant qu'il ne reconnaissait d'autre souverain que Pie VII; arrêté aussitôt et envoyé à Paris, il fut traité avec beaucoup de bonté par Napoléon, qui non-seulement lui fit remettre 8,000 fr. à titre de frais de voyage, mais lui demanda une messe solennelle pour le service de sa chapelle. La maîtrise de Saint-Pierre ayant été donnée à Fioravanti, il retourna à Naples (1812), et succéda à Paisiello en 1816 comme maître de chapelle de la cathédrale. Ce fut un événement funeste pour le progrès des études musicales que le choix de ce maître, ignorant des ouvrages qui s'étaient produits à l'étranger, n'ayant ni méthode ni plan d'enseignement, d'un esprit étroit, rempli de préventions et de préjugés, et livré aux exercices d'une dévotion exagérée. Les élèves qu'il a formés, tels que Mercadante, Morlacchi, Bellini, Carlo Conti, les frères Ricci, sont moins redevables à ses leçons qu'à leur nature d'élite. Zingarelli mourut à quatre-vingt-cinq ans passés. Il avait été élu associé de l'Institut de France en 1804. Outre les opéras cités, il a laissé une immense collection de musique religieuse, en général d'un style monotone et plein de négligences. « Sa renommée comme compositeur, dit Fétis, a été plus grande que son mérite. Il n'était pas dépourvu d'un certain sentiment délicat dans la mélodie; mais il avait peu d'idées, peu de force dramatique... Son opéra religieux de *la Distruzzione di Gerusalemme* (1810) est le seul de ses ouvrages où l'on remarque quelque énergie de sentiment. » P. L.

Liberatore, *Necrologia di N. Zingarelli*; Naples, 1837, in-8°. — Villarosa, *Elogio stor. di Nic. Zingarelli*; ibid., 1837, in-8°. — *Notizie biografiche di Nic. Zingarelli*; ibid., 1837, in-8°. — Schmid, *Jos. Haydn und Nic. Zingarelli*; Vienne, 1847, in-8°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

ZINGARO (Le). *Voy.* Solari (*Andrea*).

ZINKGREF (*Jules-Guillaume*), poëte allemand, né le 3 juin 1591, à Heidelberg, mort le 1er novembre 1635, à Saint-Goar (Prusse Rhénane). Il étudia le droit à l'université de sa ville natale sous la direction de son savant père, et après sa mort (1611) il visita pendant cinq ans la Suisse, la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. A son retour il obtint le diplôme de docteur en droit. Durant la guerre de Trente ans, il occupa différents emplois à Heidelberg, à Kreuznach et à Alzei. Devenu secrétaire interprète de l'ambassadeur français Marescot, il eut occasion de séjourner dans les différentes cours d'Allemagne. Puis il fut attaché au service de l'électeur palatin; mais après la bataille de Nordlingen il dut chercher son salut dans la fuite. Dans la route il reçut une blessure et tomba entre les mains des gens de Bernard, duc de Saxe-Weimar. Après avoir recouvré sa liberté, il passa auprès de son beau-père à Saint-Goar, et y devint victime de la peste, n'étant âgé que de quarante-quatre ans. Comme poëte et littérateur, il occupe une place honorable dans la littérature allemande. Il joignit une vaste érudition et un goût fin et sûr à l'énergie et à la délicatesse de son style. Il vécut dans une étroite amitié avec Opitz, qui exerça sur lui une grande influence. Parmi ses poésies, la plus remarquable est une imitation de Tyrtée, intitulée *Éloge du soldat* (Soldatenlob; Francfort, 1632). Ses autres ouvrages sont : *Emble-*

malum ethico politicorum centuria oder hundert Sitten-und Politische Sinn-Bilder (Centurie de sentences morales et politiques, en vers); Francfort, 1623, 1698, in-4°; Heidelberg, 1644, in-4°; — *Deutsche Apophthegmata, das ist der Deutschen kluge Sprüche* (Apophthegmata, ou Sentences prises dans les auteurs allemands); Strasbourg, 1626-31, 2 vol. in-8°; ibid., 1639; Leyde, 1644 et 1693, in-8°; Amsterdam, 1653, 1654. Ce recueil d'épigrammes, d'anecdotes et de discours choisis dans les meilleurs écrivains du seizième et du dix-septième siècle eut un grand et légitime succès; — *Carmina latina*, dans les *Trigæ poeticæ* de Weidner. Un choix de ses poésies se trouve dans la *Bibliothèque des poëtes allemands du dix-septième siècle* (Bibliothek deutscher Dichter des XVII Jahrh.), publiée par W. Müller. On doit aussi aux soins de Zinkgref la première édition des *Poésies de Martin Opitz* (M. Opitzens deutsche Poemata; Strasbourg, 1624, in-4°).

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*. — Lipenius, *Bibl. philosophica*. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, t. III. — Küttner, *Charakteren deutscher Dichter*.

ZINZENDORF (*Nicolas-Louis*, comte DE), fondateur de secte, né le 26 mai 1700, à Dresde, mort le 9 mai 1760, à Herrnhut (Saxe). Issu d'une famille originaire d'Autriche, mais dont l'un des membres, *Jean IV*, avait embrassé le luthéranisme, il était le petit-fils de *Maximilien-Érasme*, qui, préférant la liberté de conscience à ses possessions territoriales, s'était retiré en Franconie. Il n'avait que six semaines lorsqu'il perdit son père, *Georges-Louis*, ministre des conférences de l'électeur de Saxe. Un second mariage, que sa mère contracta avec le général Natzmer, ainsi que l'incurie du général de Zinzendorf, son tuteur et son oncle, contribuèrent à le placer sous la direction de sa grand' mère maternelle, la baronne de Gersdorf, femme remarquable d'ailleurs par sa piété et son instruction, et qui était en relation étroite avec les chefs du *piétisme*, Spener, Franke, Anton, Canstein, etc. Après être resté sous la direction d'un précepteur jusqu'en 1710, il fut alors envoyé à Halle pour y être élevé au Pædagogium, sorte de collége fondé récemment par les adeptes du *piétisme*. Là les tendances de son esprit, bien que contrariées par ses gouverneurs Hofmann et Crisenius, lui firent bientôt prendre part à la formation de plusieurs sociétés religieuses ainsi qu'à celle d'un ordre de chevalerie, dont les membres prirent d'abord le nom d'*Esclaves de la vertu*, puis celui de *Confesseurs du Christ*, et enfin de chevaliers de l'*Ordre du grain de sénevé*. Le premier article des statuts portait : « Les membres de notre société aimeront le genre humain tout entier. » Bien que ce fût là plutôt une imitation des *collegia pietatis* des piétistes, Zinzendorf dut à ces sortes de sociétés fraternelles plus d'un ami qui devinrent plus tard ses disciples et entre autres le baron F. de Watteville. En 1716 il fut envoyé à Wittemberg pour s'y instruire dans le droit. Il commença au printemps de 1719 ses voyages, et visita la Hollande, Paris, où il se lia de préférence avec le P. de la Tour et avec le cardinal de Noailles, puis la Suisse. Épris de sa jeune cousine, Theodora de Castell, qu'il vit alors, il avait presque obtenu sa main lorsqu'un sentiment, assez difficile à définir, le porta à y renoncer en faveur de son ami, le comte Henri XXIX de Reuss-Ebersdorf (1720). Il songea alors à se consacrer aux progrès des œuvres de bienfaisance fondées à Halle par Franke; mais, combattu dans ce dessein par sa famille, il se rendit à Dresde, où l'attendait la charge de conseiller de justice (déc. 1721). Réduisant volontairement ses fonctions à l'office de juge conciliateur dans les campagnes, il s'occupa plus de prêcher un auditoire réuni par ses soins chaque dimanche dans son hôtel que de s'avancer dans le chemin des honneurs. Ayant épousé, en 1722, la sœur de son ami le comte de Reuss, il venait de se fixer dans son domaine de Berthelsdorf, lorsque le récit qu'un charpentier, appartenant à la secte des frères moraves, lui fit des persécutions que ses coreligionnaires avaient à endurer de la part de l'Autriche, enflamma son zèle apostolique et lui inspira la pensée de relever une doctrine fondée par Jean Huss. Trois hommes, deux femmes et cinq enfants, ramenés à sa sollicitation de Moravie, et qu'il installa sur ses terres, au pied de la montagne du Hutberg, tels furent les commencements de la communauté célèbre à laquelle il devait donner le nom de Herrnhut (*bergerie du Seigneur*). Le nombre des adeptes ainsi que celui des anciens frères moraves attirés par ses procédés généreux augmentant rapidement, il se démit en 1728 de ses fonctions pour se livrer tout entier à son œuvre de prosélytisme. En 1731 il se rendit à Copenhague, dans le but d'organiser des missions dans le Groenland et dans l'Amérique, où il envoya dès cette époque plusieurs de ses adeptes. Il se présenta en 1734 devant le consistoire de Stralsund pour être admis comme ministre dans l'Église luthérienne. Reçu sous le nom de Louis de Freideck, qu'il avait pris pour déjouer les défiances dont il était l'objet, il commença dès lors une série de voyages dont le but était de propager ses doctrines. Après quelque temps passé comme simple précepteur, on ne sait trop pour quelle raison, dans la famille d'un marchand, il se rendit d'abord en Suède, pays qu'il fut presque aussitôt obligé de quitter sur l'ordre du gouvernement. A la même époque, les défiances de la cour de Dresde ayant fait prononcer contre lui le bannissement, il se réfugia chez son beau-frère (1735). Plus heureux en Hollande, où la protection de la princesse douairière d'Orange lui était assurée, il y fonda la colonie de Heerendyk, passa de là en Livonie et en Esthonie, où il marqua son passage par la publication d'une Bible en langue nationale, et visita ensuite la cour de Berlin, où il plut tant au-

roi Frédéric-Guillaume que ce prince, passant de la défiance à un excès de faveur, le fit ordonner évêque par un simple ministre, Jablonski, ce qui ne s'était pas vu depuis Luther (mai 1737). La même année fut encore marquée par le premier voyage que Zinzendorf fit en Angleterre, et qui devint l'origine non-seulement de ses liaisons avec les méthodistes et avec leur chef Wesley, mais encore des rameaux que la nouvelle secte ne tarda pas à étendre jusque dans le Nouveau Monde. L'île Saint-Thomas, colonie danoise, fut le premier point par où les doctrines moraves abordèrent en Amérique. Le voyage que Zinzendorf y avait fait vers 1738 n'avait été qu'une rapide apparition; ce fut en 1742, après quelques essais infructueux de propagande en Suisse, qu'il partit pour l'Amérique du Nord. Mal accueilli à Philadelphie, il eut plus de succès à Germantown, se vit choisi pour ministre par la population de cette ville, presque entièrement composée d'Allemands, et ne revint en Europe qu'après avoir pénétré jusqu'au milieu des tribus indiennes et avoir fondé la colonie de Bethléem (1743). Il s'était rendu aussitôt à Riga pour apaiser les dissensions qui s'étaient élevées entre les colonies moraves de ce pays et les autres églises protestantes, lorsqu'un ordre de l'impératrice Élisabeth vint lui interdire un plus long séjour. De retour en Saxe, sa prodigieuse activité ne put s'accommoder du repos : aussi le reste de sa vie se passa-t-il en nouvelles courses en Angleterre, où il obtint du parlement un bill en faveur des établissements moraves (1749), en Amérique (1752), en Suisse et en Hollande (1757). La mort de sa femme (19 juin 1756), qui avait été un de ses plus dévoués et de ses plus intelligents auxiliaires, apporta quelque désordre dans l'administration de la colonie d'Herrnhut. C'est à cette situation qu'il prétendit porter remède en épousant, le 27 juin 1757, la *sœur supérieure*, Anna Nitschmann, fille d'un charron. Depuis lors Zinzendorf ne quitta plus Herrnhut.

En admettant la sincérité de Zinzendorf, la pureté de ses doctrines et la générosité de ses desseins exempts d'ambition, toutes choses qui ont été très-contestées, on peut encore dire qu'il se rapprochait beaucoup des mystiques par son exaltation et une nature passionnée, qui peut-être fut innocente des vices qu'on lui a imputés, mais qui donna prise aux soupçons par des élans inconsidérés et des abus de langage que ses partisans ont essayé de mettre sur le compte de ceux qui ont recueilli et qui nous ont transmis les sermons qui existent de lui. Accusé d'inconduite dans sa jeunesse, on a reproché à sa doctrine de favoriser le dérèglement et la corruption des mœurs. Ce sont là des secrets de sectaires qu'il est assez difficile de pénétrer, et l'on peut dire que plus d'un passage des écrits de Zinzendorf a eu le tort de donner prise à ses détracteurs. Quant au fond, la doctrine des *herrnhuters* est à peu près celle des luthériens. L'ordre épiscopal, la divinité de Jésus-Christ, l'éternité des peines, la corruption originelle, la nécessité des bonnes œuvres, un grand amour pour l'humanité, l'adoration perpétuelle, tels sont les principaux points d'une croyance qu'on pourrait définir une sorte de protestantisme mystique. Zinzendorf a laissé quelques écrits, parmi lesquels on cite : *Attici Wallfahrt durch die Welt* (Voyage d'Atticus à travers le monde), récit intéressant des voyages de sa jeunesse; — *Das gute Wort des Herrn* (La bonne parole du Seigneur), espèce de catéchisme; — *Die wahre Milch der Lehre Jesus* (Le lait pur de la doctrine de Jésus-Christ; — *Der Deutsche Socrates* (Le Socrate allemand), espèce de revue périodique, etc. Il a composé aussi un grand nombre d'hymnes pour les cérémonies religieuses des *frères*, et ses biographes assurent qu'il avait un véritable talent pour la poésie. Schrautenbach a tracé de Zinzendorf le portrait suivant : « Il y avait dans son extérieur de la grandeur, de la force, de la noblesse et une rare distinction... Sa mise était toujours simple à l'extrême et même négligée. Sa figure était imposante et susceptible de beaucoup d'expression, la taille moyenne, la démarche alerte, le pas ferme. Il était gai, liant, très-causeur. » Il laissa en mourant une dette de 1,631,766 thalers (plus de 7 millions de fr.). Mais la communauté, pour laquelle cette dette avait été contractée, se porta héritière de Zinzendorf, servit à sa fille une pension viagère, et parvint au bout de quarante ans à l'éteindre entièrement. Aujourd'hui encore elle est propriétaire des seigneuries de Berthelsdorf et de Hendersdorf. Le nombre des Herrnhuters s'est beaucoup augmenté dans ces derniers temps, surtout en Amérique. Eug. Asse.

Spangenberg, *Leben des Grafen N. von Zinzendorf*; Barby, 1772-75, in-8°. — Schrautenbach, *Erinnerungen an den Grafen von Zinzendorf*; Berlin, 1828, in-8°. — Reichel, *Leben*; Leipzig, 1790, in-8°. — Duvernoy, *Kurzgefasste Lebensbeschreibung N. Grafen von Zinzendorf*; ibid., 1793, in-8°. — Verbeck, *Des Grafen N. von Zinzendorf Leben und Character*; ibid., 1845, in-8°. — J.-G. Müller, *Bekenntnissen berühmter Manner*, t. III. — Varnhagen d'Ense, *Denkmale*, t. V. — Brauns (1850), Schroeder et Pilgram (1867), *Vie de Zinzendorf* (en allemand). — F. Bovet, *Le Comte de Zinzendorf*; Paris, 1865, in-18. — Horschelt, *Geschichte von Herrnhut*.

ZINZERLING (*Just*), en latin *Jodocus Sincerus*, philologue allemand, né vers 1590, en Thuringe, mort vers 1620. Après avoir pris à Bâle ses degrés en droit, il parcourut en vue de s'instruire la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, et revint s'établir à Lyon, où il avait déjà séjourné quelque temps. Il y remplit l'emploi de correcteur dans une imprimerie. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *De appellationibus*; Bâle, 1610, in-4°; — *Criticorum juvenilium promulsis*; Lyon, 1610, in-12, et dans le *Syntagma criticum*, de Sminck, 1717, in-4°; — *Itinerarium Galliæ et finitimarum regionum*; Lyon, 1612, in-12 : ce curieux ouvrage, réimprimé plusieurs fois à Strasbourg, à Genève, à Amsterdam, n'est autre chose qu'un

manuel à l'usage des étrangers qui se proposent de visiter la France; — *Opinationes variorum de nautico fœnore;* Lyon, 1614, in-8°. Ce savant, enlevé trop tôt aux lettres, a encore publié une édition de *l'Argonautique* de Valerius (Lyon, 1617, in-12).

Jœcher, *Lexicon*.

ZIZIM. *Voy.* DJEM.

ZIZKA (1), de Trocnov (*Jean*), chef des hussites, né vers 1360, à Trocnov (cercle de Budweis), mort le 12 octobre 1424, à Przibislav (cercle de Czaslava). Il appartenait à une famille noble; sa mère le mit au monde sous un chêne, où se trouve aujourd'hui une chapelle. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes, et y montra une grande aptitude. La première occasion qu'il eut de signaler sa bravoure fut dans la guerre des Polonais contre l'ordre Teutonique. Dans les journées de Grünwald et de Tannenberg, il combattit avec le sang-froid d'un soldat aguerri, ce qui attira sur lui l'attention du roi de Pologne. Dans cette guerre il eut le malheur de perdre un œil. Revenu en Bohême, il fut attaché à la cour en qualité de chambellan, et c'est peut-être le seul noble qui acquit la confiance et l'amitié de l'empereur Wenceslas. Franc, loyal, nullement courtisan, il exerça une influence heureuse sur l'esprit violent de son souverain, et il fut toujours prêt à verser son sang pour la défense d'une cause juste. L'inique supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague excita chez lui une indignation profonde. Wenceslas lui-même ressentait douloureusement les maux de ses sujets, et prêtait volontiers l'oreille à leurs plaintes. On dit qu'ayant trouvé un jour Zizka plongé dans la méditation, et ayant appris que les souffrances de ses compatriotes en étaient le sujet : « Ami, lui dit-il, si tu peux y remédier, fais-le; je te souhaite bonne chance. » Ces paroles auraient déterminé Zizka à agir. Il quitta la cour, et se mit à propager la doctrine de Hus à Prague, tandis que son fidèle compagnon, Nicolas de Husinec, parcourait la Bohême pour préparer les esprits. Les prédicateurs hussites rassemblèrent le peuple non loin du château de Bechin, sur une montagne à laquelle on donna dès lors le nom de Mont Tabor, emprunté au langage biblique. L'empereur fut en proie à une vive inquiétude en voyant que le mouvement gagnait du terrain et allait embraser le pays tout entier; son anxiété fut d'autant plus grande qu'on avait réussi à lui persuader que la nation voulait le détrôner pour mettre à sa place Nicolas de Husinec.

Le 30 juillet 1419, dans une procession, Jean Dlaubala, ancien moine, se présenta devant l'hôtel de ville et demanda aux conseillers municipaux et aux échevins la reddition des utraquistes qui étaient en prison. Sur le refus qui lui fut fait, une foule de gens armés ayant à leur tête Zizka se précipitèrent sur les magistrats et firent un carnage épouvantable. La guerre allumée au nom de la religion devint bientôt une guerre politique et nationale; aussi, malgré l'horreur que le fanatisme inspire toujours, on est forcé d'avoir du respect pour les hussites combattant pour leurs libertés nationales. La mort de Wenceslas IV fut le signal de la guerre. Les autres villes suivirent l'exemple de Prague, et le pays tout entier offrit un triste spectacle; des couvents furent incendiés, et des antinationaux furent égorgés. L'empereur Sigismond, successeur de Wenceslas, occupé de la guerre contre les Turcs, ne put défendre son trône; il eût peut-être comprimé la révolte, que du reste il ne croyait pas redoutable. Le 10 novembre le peuple arriva de tous les côtés vers la capitale, qui était le point de réunion; la garnison tenta en vain de s'y opposer. Les hussites livrèrent bataille près d'Austi et Knin, où les troupes impériales furent défaites. La reine douairière Sophie, qui avait la régence, demanda le 13 novembre une suspension d'armes, et promit d'accorder la liberté de conscience. Zizka ne voulut pas entendre parler de paix, et se fortifia à Pilsen; il en sortit cependant pour éviter d'être assiégé. Il se rendit alors à Tabor, ville nouvellement bâtie sur la montagne de ce nom, et de là il fit de fréquentes sorties aux alentours. Les cruautés exercées par ordre de Sigismond ne firent qu'augmenter l'exaspération générale. On ne voulut pas reconnaître ce prince pour roi de Bohême, et on résolut de pousser la guerre à outrance. A la nouvelle de la bulle du pape Martin V publiant une croisade contre les prétendus hérétiques bohêmes, la nation se souleva; les nobles même, qui jusqu'alors se tenaient à l'écart, s'associèrent aux efforts patriotiques du peuple. Zizka marcha sur Prague à la tête de trois mille hommes; les troupes impériales lui barrèrent le passage près Porzycza; mais dans la nuit elles furent complétement dispersées, et Zizka entra dans la capitale le 20 mai 1420. Les croisés, au nombre de cent mille, ne tardèrent pas à arriver devant Prague, mais ils furent repoussés (4 juillet). Les habitants prirent à leur tour l'offensive, et assiégèrent Wyszebrad, qui fut forcé de capituler. Dès lors les hussites eurent le dessus. Zizka guerroya avec succès dans le midi contre Ulric de Rosenberg; le sang et les flammes marquèrent son passage. Cependant la discorde pénétra dans le camp des vainqueurs. La nation se divisa en deux partis, celui des modérés ou hussites et celui des exaltés ou taborites. Les premiers, terrifiés du fanatisme de leurs adversaires, les accusèrent de projets communistes et se refusèrent à les assister. Après la mort de Nicolas de Husinec (24 déc. 1420), Zizka se mit à la tête des taborites, qui, au commencement de l'année suivante, essuyèrent plusieurs échecs. Mais un peu plus tard il força de mettre bas les armes Boguslas Schwamberg, l'ennemi le plus acharné des hussites; plus tard il se rangea de leur côté et devint leur zélé par-

(1) On prononce en bohême *Zijka*.

tisan. Une diète fut convoquée à Czaslava à l'effet de rapprocher les partis; mais elle n'aboutit à rien. Au siége du château de Rabi, Zizka reçut une flèche qui lui fit perdre l'œil qui lui restait. Ce malheur ne lui ôta rien de son énergie. Pendant le combat, il se plaçait sur un char au milieu de son armée et donnait des ordres avec une sagacité surprenante. Après avoir battu près Zatec une nouvelle armée de croisés envoyée contre lui, l'aveugle guerrier entra en triomphe à Prague (1er déc.)

Cependant la guerre continua avec le même acharnement qu'auparavant; l'armée de Zizka eut toujours le dessus. Les nobles, qui avaient tant de fois trahi la cause nationale, devinrent l'objet d'une haine implacable de la part de Zizka : il tira d'eux une vengeance éclatante à la sanglante bataille de Horyce. Les habitants de Prague ne tardèrent pas à lui être hostiles, et bien qu'ils eussent été battus près de Strachow, leur fougue les poussa jusqu'à assiéger Zizka à Czaslava; mais ils furent battus de nouveau et durent se soumettre. Ce fut alors que Zizka se jeta sur la Moravie et pénétra même jusqu'en Allemagne et en Hongrie, où il répandit la terreur. A son retour, le fanatisme éclata avec une fureur nouvelle, les massacres et les incendies recommencèrent. Cerné à Kostelec par les Impériaux et les habitants de Prague, il n'échappa qu'avec beaucoup de peine et se rendit ensuite du côté du midi. Poursuivi sans relâche, il accepta la bataille de Malin (7 juin 1424), et tailla l'ennemi en pièces. Après plusieurs succès consécutifs, il alla de nouveau porter secours aux Moraviens opprimés; mais la mort vint interrompre le cours de cette campagne. Les taborites, plongés dans la douleur par la perte de leur chef, prirent le nom d'*Orphelins* (Sirotci). Zizka fut inhumé dans l'église de Czaslava, où on lui érigea un mausolée au-dessus duquel on suspendit sa massue; son tombeau ne fut détruit qu'en 1623, par ordre de l'empereur. Plusieurs écrivains ont rapporté que Zizka en mourant ordonna de faire un tambour de sa peau : « Le bruit qu'elle fera, aurait-il dit, suffira pour effrayer les ennemis et les mettre en fuite. » Cette tradition est purement fictive.

Le caractère de Jean Zizka était slave par excellence. Bien que fanatique dans ses convictions, il n'est jamais tombé dans le mysticisme. Ami de l'égalité et de la fraternité, il ne permettait jamais qu'on lui donnât un autre titre que celui de *frère*. Brave à toute épreuve, persévérant, circonspect et docile, il conserva toujours le prestige d'un vaillant champion de la liberté. Les excès que l'on commit quelquefois sous ses yeux eussent pu flétrir sa gloire, s'il n'avait pas employé toute son autorité pour les réprimer. Il est vrai qu'il n'y réussit pas toujours, car c'était une tâche au-dessus des forces d'un homme d'enchaîner la fureur des hussites envers tous ceux qui semblaient même porter atteinte à leur liberté religieuse et politique. L'opinion que ses contemporains conçurent de lui et de ses actes se trouvait formulée dans l'épitaphe de son tombeau :

Joannes Ziska a Calice
rector rerum publicarum
laborantium in nomine et pro nomine Dei.

La mort de Zizka ne mit point fin à la guerre de hussites. Deux autres chefs, Procope le Rasé et Procope le Petit, continuèrent la lutte engagée par leur prédécesseur.

Joseph FRICZ (de Prague).

Palacky, *Hist. de Bohême*, t. IV. — *Hist. de la guerre des hussites et du concile de Bâle*; Amst., 1727, 2 vol. in-4°. — Arnold, *Hist. des hussites* (en boh.); Prague, 1848, in-8°.

ZOÉ, impératrice d'Orient, morte en 1050, à Constantinople. Ambitieuse, débauchée, cruelle, voilà peinte en trois mots l'une des princesses les plus méprisables de cette triste époque. Fille de Constantin IX, elle eut pour premier époux Romain III (*voy.* ce nom), qui succéda à son père (1028). Bientôt elle se dégoûta de lui, et bien qu'elle eût dépassé la cinquantaine, s'éprit follement d'un général nommé Michel. Afin de s'abandonner sans contrainte à cette criminelle intrigue, elle empoisonna son mari; ne le voyant pas mourir assez vite à son gré, elle le fit étrangler dans son bain. Puis elle plaça son amant sur le trône, et l'épousa. Ce dernier, ayant eu la faiblesse de livrer le gouvernement à son frère Jean, ne tarda pas à être détrôné, et fut enfermé dans un monastère. Zoé eut le même sort. En 1041, à la mort de Michel IV, un mouvement populaire la tira de sa retraite; elle se laissa persuader de régner en son propre nom, mais il suffit de quelques journées de pouvoir pour la faire repentir d'un moment d'ambition, et elle transmit la couronne à Michel V, fils adoptif de son second mari. Le nouveau souverain paya sa bienfaitrice de la plus noire ingratitude : un de ses premiers actes fut de la bannir de l'empire. Au bout d'un an il fut renversé par le peuple, déposé, et remplacé par Zoé et sa sœur Théodora (21 avril 1042). Les deux impératrices régnèrent deux mois environ; comme elles vivaient au milieu d'alarmes continuelles, Zoé y mit fin en épousant en troisièmes noces l'homme le plus vil et le plus corrompu de sa cour, Constantin Monomachus, et en partageant avec lui la couronne.

Cedrenus, Zonaras, Manassès.

ZOEGA (*Georges*), célèbre antiquaire danois, né le 20 décembre 1755, à Dahlen (Jutland), mort à Rome, le 10 février 1809. Fils d'un pasteur luthérien, qui peu après sa naissance alla remplir son ministère à Mœgeltœndern, il montra de bonne heure de telles dispositions pour l'étude des langues et de l'histoire, que son père n'hésita pas à l'envoyer à l'école d'Altona, en 1772, et à l'université de Gœttingue en 1773. Les leçons de Meiners, de Feder, du célèbre Heyne surtout, et la lecture des écrits de Winckelmann décidèrent de sa vocation pour l'étude de l'antiquité et des monuments des arts en particulier. Un pen-

chant irrésistible le porta vers l'Italie. Ce ne fut qu'après avoir, avec une admiration enthousiaste, vu Rome et Venise, qu'il se rendit successivement à Gotha, à Dresde et à Leipzig. Revenu en 1777 sous le toit paternel, il se livra d'abord à quelques compositions poétiques; mais bientôt il accepta une place de précepteur dans une famille bourgeoise de l'île de Fühnen (octobre 1778). Moins de deux années plus tard, on lui proposa d'accompagner dans ses voyages le jeune fils du conseiller Linstow. Il se mit en route par l'Italie dès le mois de mars 1780. Après avoir employé près d'une année à visiter cette terre classique, où il commença cette étude des monuments antiques dont il devait plus tard faire le fondement de tous ses travaux historiques, Zoega se disposait à parcourir la France, lorsque la mort du père de son élève le rappela brusquement en Danemark. Toutes ses espérances semblaient ruinées; heureusement la bienveillance du ministre danois Guldberg, près duquel l'intervention de Heyne n'avait pas été inutile, le chargea de la classification des médailles existantes à Copenhague, et presque aussitôt d'une mission scientifique qui réalisait tous ses vœux, celle d'un voyage numismatique aux frais du roi (avril 1782). Les circonstances, certaines influences plus personnelles et plus intimes, prolongèrent indéfiniment ce voyage, et Zoega, après vingt-six ans de séjour à l'étranger, devait mourir sans avoir revu sa patrie.

Son premier soin fut de visiter les riches collections du musée de Vienne, où il mit à profit les lumières de l'abbé Eckhel et de Neumann. Arrivé à Rome à la fin de janvier 1783, il attira sur lui l'attention de Borgia, alors secrétaire de la Propagande, archéologue érudit autant que passionné, et qui ne cessa plus d'être son protecteur et son ami. En même temps il commença un important travail sur les médailles et monnaies égypto-romaines que possédait ce prélat. A la même époque une passion violente qu'il conçut pour la fille d'un peintre de Rome, Maria Pietruccioli, décidait de son avenir, et le fixait pour toujours, du moins par ses désirs, dans une contrée où son cœur avait désormais d'aussi fortes attaches que son esprit. En épousant celle qu'il aimait, Zoega avait abjuré le protestantisme (déc. 1783); mais bien loin de faire de sa foi nouvelle un instrument de fortune, il la tint d'abord, ainsi que son mariage, profondément secrète, et se vit contraint, pour accomplir la mission dont il était chargé, de partir pour Naples, et bientôt pour Florence et pour Paris (mars 1784). Il était dans cette dernière ville lorsqu'il y apprit la chute de Guldberg, son protecteur. La crainte de ne pas rencontrer la même bienveillance auprès du nouveau ministre, et surtout le désir de revoir l'épouse dont il était séparé, le déterminèrent à revenir à Rome. Dénué de ressources, il se mit en route à pied (19 juin), et fut pris en arrivant à Rome d'une fièvre à laquelle il faillit succomber, et dont la convalescence se prolongea pendant presque toute l'année 1785. Ce fut pendant cette maladie qu'il fit à son père l'aveu de son mariage et de son changement de religion. A l'indulgence de sa famille se joignit celle de sa patrie, qui, faisant taire en sa faveur la loi qui défend d'employer tout Danois entaché de catholicisme, lui continua la mission dont elle l'avait chargé. En même temps l'amitié du cardinal Borgia lui procurait les fonctions d'interprète de la Propagande. Libre dès lors de se livrer tout entier à ses études archéologiques, il les publia en 1787, *Numi Ægypti imperatorii prostrantes in Museo Borgiano Velitris*; Rome, in-4°. Dans cette œuvre de numismatique, qui comprend toute la période comprise entre le triumvir Antoine et l'empereur Dioclétien, Zoega avait montré une sûreté d'érudition et une sagesse de critique qui établirent sa réputation dans toute l'Europe savante. Attiré, par l'étude même à laquelle il s'était livré sur l'antiquité égyptienne, vers celle, plus élevée encore et plus obscure, des religions du monde ancien, il recueillit sur ce sujet tous les renseignements que les écrivains de la Grèce et de Rome, et jusqu'aux Pères de l'Église et aux auteurs byzantins, pouvaient lui fournir, et les éclaira d'une vive lumière par l'examen des monuments de l'art antique. Une double mission scientifique qui lui fut confiée, en 1789, l'une à Naples par le gouvernement danois, l'autre à Venise par l'Angleterre pour y collationner les manuscrits de la Bible des Septante, ainsi qu'une correspondance régulière qu'il dut suivre avec le prince héréditaire de Danemark, président de la Société royale des arts, s'ajoutaient à ce travail de prédilection sans l'en distraire. Il en aurait fait sans doute l'œuvre capitale et dernière de sa vie, si, pour obéir au pape Pie VI, qui avait conçu la pensée d'ériger ceux des obélisques qui gisaient encore ignominieusement sur le sol romain, il n'avait lui-même entrepris d'écrire l'histoire de ces monuments mystérieux. Telle fut l'origine de son célèbre ouvrage *De usu et origine obeliscorum*, auquel il ne consacra pas moins de sept années de travail (1790-1796), et dont l'impression, suspendue par les événements politiques, ne fut achevée qu'en 1800, sous le règne du nouveau pape Pie VII (Rome, 1797, in-fol.) (1). Rattachant à ce sujet particulier toutes les notions générales sur la religion et les mœurs de l'ancienne Égypte, qu'il venait en quelque sorte d'accumuler, il fit de cet écrit un vaste répertoire de toutes ses connaissances relatives à l'archéologie égyptienne. Divisé en cinq sections consacrées aux témoignages historiques, à la liste et à la classification de ces monuments, à leur but et à leur mode d'érection, aux origines générales des religions et de l'écriture, ce livre se résume en quatre idées principales :

(1) Par une pensée touchante, Zoega voulut que cette édition, dédiée à Pie VI, portât la date de 1797, année où elle aurait été achevée sans les événements.

1° Le désir de commémorer de grands événements a été l'origine de l'érection de ces immenses monolithes. 2° L'art égyptien, autochthone en quelque sorte comme l'art grec, a eu comme celui-ci ses progrès et sa décadence, et peut être divisé en trois périodes, celle des Sésostrides, des Psammitichides et enfin des étrangers (Perses, Grecs et Romains). 3° Succession des signes d'écriture représentatifs des sons aux signes représentatifs des objets ou des idées, d'où l'induction à l'existence des hiéroglyphes phonétiques. 4° Les hiéroglyphes, loin d'être tombés en désuétude avec la conquête de l'Égypte par Cambyse, durèrent autant que la nation égyptienne et ne cessèrent d'être employés qu'après la destruction du paganisme. Ainsi, sans aborder le déchiffrement de cette langue mystérieuse, Zoega posait cependant les bases mêmes sur lesquelles, quelques années plus tard, Champollion devait établir sa célèbre découverte.

Surpris au milieu de ces travaux par les événements politiques qui amenèrent le traité de Tolentino, puis l'établissement éphémère d'une république, Zoega ne quitta pas cependant une ville qu'il aimait avec passion, et où le gouvernement danois venait de lui confier le soin des affaires consulaires. Un institut national ayant été créé, il dut à l'estime particulière que lui témoigna Daunou d'être attaché à la section d'histoire et d'antiquités, devant laquelle il lut bientôt plusieurs mémoires. A la même époque, il était élu membre de la Société royale des sciences de Copenhague. Tant de souvenirs honorables qui lui venaient de sa patrie avaient cependant réveillé en lui le désir de la revoir; mais il comptait sans les liens qui l'attachaient encore à Rome à son insu. Aussi fut-il autorisé, en conservant le titre et les profits de la chaire qu'il avait acceptée à Kiel, à continuer de résider à Rome. C'est là, brisé avant l'âge par les douleurs domestiques dont la mort de presque tous ses enfants et celle de sa femme (1807) avaient en quelque sorte sans cesse renouvelé l'amertume, qu'il passa les dernières années de sa vie. Partageant son temps entre la société des savants et des artistes et la composition de ses derniers écrits, il aimait à rassembler autour de lui ses jeunes compatriotes, tels que Akerblad, Fernow, Thorvaldsen, et leur communiquait le feu sacré de son enthousiasme pour le beau. Tout en donnant ses soins à réunir pour le gouvernement danois deux précieuses collections de médailles qu'il accompagna de notices, il acheva son *Catalogus codicum Copticorum manuscriptorum musæi Borgiani* (Rome, 1805, in-8°), et commença, avec le concours de l'érudit Piranesi et du graveur Piroli, la publication des *Bassirilievi antichi di Roma* (Rome, 1808, gr. in-4°), vaste travail, où devaient être reproduits et expliqués les innombrables bas-reliefs existants soit à Rome, soit dans ses environs. Zoega travaillait au second volume lorsque la mort vint interrompre l'œuvre en prenant l'ouvrier. Des dix-neuf cahiers qui devaient former les deux volumes consacrés à la villa Albani, il n'avait pu achever que le texte du seizième. Une traduction allemande des *Bassirilievi antichi*, due au professeur F.-G. Welcker, a paru sous le titre de *Die Antiken Bas-Reliefe von Rom*; Giessen, 1811-12, 2 vol. in-8°. Le même érudit a publié un volume des dissertations de Zoega, Giessen, 1817, in-8°, et un recueil de ses lettres : *Sammlung seiner Briefe und Beurtheilung seiner Werke*; Stuttgard, 1819, 2 vol. in-8°. Eug. ASSE.

Welcker, *G. Zoega's Leben*, à la tête des *Lettres*

ZOHEIR (*Ben-Abou-Selma*), poëte arabe, vivait dans la seconde moitié du sixième siècle. Il fut élevé dans la maison de son grand-oncle Beschamet, qui lui donna le goût de la poésie. Il est l'auteur d'un des sept *Moallakat*; son poëme, composé de 64 distiques, fut fait à l'occasion de la paix qui termina la longue guerre entre les tribus des Dahis et des Gabras. Zoheir passe pour un des trois plus grands écrivains moralistes qui précédèrent la venue de Mahomet. Le prophète le visita quand il avait atteint l'âge de cent ans; Zoheir mourut immédiatement après cette visite. En 1782, W. Jones publia le texte arabe des sept Moallakat en caractères latins, accompagné d'une version anglaise. Rosenmüller l'a donné également en arabe avec une traduction latine et des notes, à Leipzig, 1792, in-4°. Une seconde édition fut publiée par le même auteur en 1826 dans la seconde partie de ses *Analecta arabica*, avec les commentaires extraits de la publication qui avait été faite de ce poëme par Zouzeni à Calcutta. Zoheir est le père de Kaab, autre poëte arabe.

Hammer (De), *Literaturgeschichte der Araber*.

ZOÏLE (Ζωΐλος), grammairien grec, vivait probablement au quatrième siècle av. J.-C. Sur l'époque où il vécut, sur son origine, sur son lieu de naissance, on n'a que des renseignements contradictoires. Tandis que la plupart des auteurs anciens le font naître à Amphipolis, quelques-uns prétendent qu'il était d'Éphèse. Selon Héraclide du Pont, il avait été d'abord esclave dans la Thrace, sa patrie. Dans quel siècle le placer? C'est une question où il est impossible de faire concorder les témoignages, tant ils diffèrent entre eux. Suidas, Élien et Denys d'Halicarnasse en font un contemporain des disciples d'Isocrate, et Élien en particulier lui donne pour maître le sophiste Polycrate, qui écrivit contre Socrate. D'un autre côté, il y a un passage de Vitruve (*Præf. ad lib. VII*) d'après lequel Zoïle aurait vécu sous le règne de Ptolémée Philadelphe, c'est-à-dire dans la première moitié du troisième siècle : il devait venir à Alexandrie dans la vue de gagner les bonnes grâces de ce prince; mais mal reçu et traité avec mépris, à cause de ses critiques d'Homère, il se serait donné la mort dans un accès de désespoir. Bien qu'il soit dans les limites du possible que Zoïle ait vécu assez

longtemps pour assister à l'avénement de Ptolémée Philadelphe, le récit dramatique de Vitruve n'offre aucune consistance et ne soutient pas l'examen. Le plus sûr est de le rejeter et de s'en tenir à la conclusion de Clinton, à savoir que notre critique a commencé de se distinguer un peu avant les débuts de Démosthène, et qu'il n'était pas mort à la fin du règne de Philippe II de Macédoine. On sait que Zoïle se rendit célèbre par la sévérité avec laquelle il attaqua Homère, sévérité qui lui valut le surnom d'Ὁμηρομάστιξ. Le grand reproche qu'il lui faisait, c'était d'avoir introduit des fables et des légendes dans ses poëmes. Il ne ménagea pas moins Platon et Isocrate. Aussi, parmi les nations anciennes et modernes, son nom a-t-il servi à désigner tout critique envieux et méchant. On le flétrit encore de l'épithète de *chien de sophiste* (κύων ῥητορικός). Il est digne de remarque toutefois que Denys d'Halicarnasse parle de lui avec beaucoup de respect, et qu'il n'hésite pas à le ranger parmi les critiques du plus haut mérite. Aucun des écrits de Zoïle n'est parvenu jusqu'à nous; on n'en peut mentionner que les titres, qui sont : Περὶ Ἀμφιπόλεως; Ἱστορία ἀπὸ θεογονίας ἕως τῆς Φιλίππου τελευτῆς; Κατὰ Ἰσοκράτους τοῦ ῥήτορος; Κατὰ τῆς Ὁμήρου ποιήσεως λόγοι ἐννέα; Ψόγος Ὁμήρου (peut-être était-ce le même ouvrage que le précédent); Κατὰ Πλάτωνος; Τενεδίων ἐγκώμιον; un traité des *Figures du discours*, cité par Quintilien. P. L—Y.

Suidas. — Élien, *V. H.*, XI, 10. — Denys d'Hal., *De Isæo*; *De vi Demosth.*; *Epist. ad Pomp.*, c. 1. — Scholiaste d'Homère, *passim*. — Quintilien, IX, 1. § 14. — Clinton, *Fasti hellen.*, t. III, p. 381 et 385. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. I. — Vossius, *De histor. græcis*.

ZOLLIKOFER (*Georges-Joachim*), prédicateur suisse, né le 5 août 1730, à Saint-Gall, mort le 22 janvier 1788, à Leipzig. Sorti de l'école de sa ville natale, il fréquenta les colléges de Francfort et de Brême, et étudia la théologie à l'université d'Utrecht. En 1749 il accepta une place de précepteur chez un libraire de Francfort, et après avoir fait un voyage en Hollande, il revint dans sa patrie (1753). Il remplit successivement les fonctions pastorales à Murten, dans le pays de Vaud, à Monstein, chez les Grisons, et à Isembourg. Son talent pour la chaire le fit appeler en 1758 à Leipzig. Doué d'une éloquence entraînante et d'une âme élevée, il acquit en Allemagne une haute considération. Ce fut un des premiers prédicateurs de son temps. « Il expose clairement, dit Pœlitz, et il communique à sa pensée le feu de sa persuasion. Ses sermons ont eu du succès parce qu'il s'adressait à la classe moyenne. » On a de lui : *Neues Gesangbuch* (Nouveau Recueil de cantiques); Leipzig, 1766, in-8°; 9e édit., ibid., 1794. Aidé par Chr.-F. Weisse, il corrigea les anciens cantiques, et fit un choix dans les œuvres des poëtes modernes, entre autres Gellert, Schlegel, Cramer et Klopstock; — *Betrachtungen über das Uebel in der Welt* (Réflexions sur le mal en ce monde); ibid., 1777, 1789, in-8°; — *Werth der vornehmsten Dinge* (Prix des choses qu'on regarde comme les plus importantes pour le bonheur des hommes); ibid., 1784, 1795, in-8°; trad. en français, Lausanne, 1798, 2 vol. in-8°; — *Predigten* (Sermons); ibid., 1789-1804, 15 vol. in-8° : édition complète des sermons qui avaient paru antérieurement, en trois recueils séparés; trad. en anglais par W. Tooke, Londres, 1803-12, 10 vol. in-8°; — *Andachtsübungen und Gebete* (Exercices de piété et de prières); ibid., 1804, 4 vol. in-8°; trad. en français, Strasbourg, 1786, in-8°; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; avec une suite, Paris, 1821, in-8°. Il fit aussi plusieurs traductions de l'anglais et du français, et il publia le journal de Lavater (1771, in-8°), avec des notes.

Kindervater, *Ueber Zollikofer's Leben und Verdienste*; Leipzig, 1788, in-4°. — Garve, *Ueber den Character Zollikofers*; ibid., 1788, in-8°. — Claudius, *Zollikofer*; ibid., 1788, in-8°. — Scheitlin, *Ueber G.-J. Zollikofer*; Saint-Gall, 1832, in-4°. — — Meusel, *Gelehrte Teutschland*. — Pœlitz, *Praktisches Handbuch*.

ZONARAS (*Jean*), en grec Ζωναρᾶς, compilateur byzantin, né à Constantinople, mort vers 1130. Sous le règne d'Alexis Ier, il occupa les charges de commandant des gardes du corps et de premier secrétaire; mais sous celui de Jean II il les résigna pour se retirer dans un des couvents du mont Athos, où il prit la robe de moine. On lui doit une *Chronique* en XVIII livres, qui va de la création du monde à l'an 1118. Dans la partie qui concerne l'empire romain, il mit à profit des fragments aujourd'hui perdus de l'ouvrage de Dion Cassius. Il avait de plus sous les yeux, sans parler de la Bible, Josèphe, Polybe, Appien et Plutarque. On attribue également à Zonaras un lexique assez utile, bien que dérivant, pour une bonne partie, des mêmes sources que ceux d'Hésychius, de Suidas, et le Grand Étymologique. Celles des gloses renfermées dans ce dictionnaire qui se rapportent au Nouveau Testament sont quelquefois détachées du reste sous le titre de *Glossæ sacræ*. D'autres écrits de Zonaras, intéressants seulement pour l'histoire de l'Église, ont été publiés dans les *Pandecta Canonum* (Oxford, 1672), dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius, et dans les *Monumenta Ecclesiæ Græcæ*. La première édition de la *Chronique* (Χρονικόν) parut à Bâle, 1557, 3 vol. in-fol., par les soins de J. Wolf, et fut trad. partiellement en français par Cousin (1678), avec Xiphilin et Zosime. Le même ouvrage (édit. de Maurice Pinder, Bonn, 1841-44) fait partie de la collection des historiens byzantins, publiée sous les auspices de l'Académie royale de Prusse. Le *Lexique* (Συναγωγὴ λέξεων) n'a vu le jour qu'en 1803, par les soins de Tittmann (Leipzig, 2 vol. in-4°).

Fabricius, *Bibl. græca*. — Vossius, *De hist. græcis*. — Schœll, *Gesch. der griech. Litteratur*.

ZOPPO DI LUGANO. *Voy.* DISCEPOLI.

ZORG. *Voy.* ROKES.

ZOROASTRE, législateur religieux des populations bactriennes et fondateur de la religion appelée *parsisme*, du nom des Perses qui l'adoptèrent. Son époque ne peut être fixée qu'approximativement, et par une suite d'inductions dont chacune prise en soi est incertaine, mais dont l'ensemble offre quelque probabilité. Le premier écrivain grec qui le mentionne est Platon, et il le fait en termes indiquant qu'il ne s'agit pas d'un personnage récent. Ce témoignage nous reporte pour la date la plus récente possible de Zoroastre au milieu du cinquième siècle avant J.-C.; et si en cela il ne nous apprend rien, car personne ne doute que Zoroastre ne soit en effet plus ancien que le cinquième siècle, il a l'avantage de se rejoindre au témoignage, bien plus important mais négatif, d'Hérodote. Cet historien connaissait bien la religion des Perses; or nulle part il n'en nomme l'auteur, nulle part il ne donne à entendre qu'elle fût née ou eût été réformée à une époque connue de lui. La connaissance qu'Hérodote avait du monde médo-persique s'étendait, avec une certitude décroissante, du milieu du cinquième siècle au milieu du septième. Son silence sur la révolution religieuse qui donna lieu au culte des mages établit avec probabilité que cette révolution était antérieure, ce qui nous reporte au moins au huitième siècle avant J.-C. Est-il possible d'aller plus loin avec les documents grecs? Ils consistent en général en assertions vagues, recueillies dans des auteurs postérieurs à Platon par des compilateurs beaucoup plus récents. On n'en peut rien tirer, même de probable. Un seul de ces renseignements mérite l'attention, d'abord par sa date (première partie du cinquième siècle), ensuite par son origine : il vient d'un Lydien, qui, né dans un pays soumis à la Perse, pouvait être plus à portée des sources originales; c'est celui de Xanthus. Xanthus, au rapport de Diogène Laerce, comptait six cents ans depuis l'expédition de Xerxès jusqu'à Zoroastre, ce qui met celui-ci en 1080 avant J.-C., et place sa naissance et peut-être le commencement de sa mission au douzième siècle avant J.-C. Cette date est assez vraisemblable; mais rien ne nous indique quel degré de confiance nous pouvons accorder à Xanthus. Son témoignage du reste confirme au lieu de la contredire l'induction tirée du silence d'Hérodote. Cette induction est-elle contredite par les témoignages orientaux, c'est-à-dire par ce qui nous reste des livres de Zoroastre? Pas davantage. Quelques érudits se sont autorisés de la légende de Zoroastre et du *Yaçna* pour placer le fondateur du parsisme au sixième siècle avant notre ère. Le *Yaçna* parle d'un Vistaçpa, protecteur de Zoroastre : Vistaçpa est le même nom que Hystaspes; de là à identifier le Vistaçpa du *Yaçna* avec l'Hystaspes, père de Darius, il n'y a qu'un pas. Mais ceux qui ont soutenu cette étrange opinion n'ont pas fait attention que le Vistaçpa (le Gustaçp de la tradition parse), ami de Zoroastre, est dit fils de Lahuraçp ou Lohraçp, tandis que l'Hystaspes, père de Darius, était fils d'Arsame. Hérodote nous l'apprend, et son témoignage est mis hors de doute par les inscriptions cunéiformes de Behistoun et d'Artaxerxès II, qui donnent au grand-père de Darius le nom d'Arshâma. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à l'opinion qui ferait de Zoroastre un contemporain de Cyrus. L'autorité d'Hérodote, corroborée par celle de Xénophon, qui nous montre le parsisme en vigueur chez les Perses avant Cyrus, s'ajoutant au témoignage de Xanthus, nous conduit à une période bien antérieure, mais vague, indéterminée (car nous ne pouvons accepter comme certaine la date précise de Xanthus), et que nous voudrions déterminer, s'il se peut, au moyen des documents originaux.

Ces documents sont les livres sacrés des Parses. Anquetil-Duperron, avec un admirable courage, alla les demander aux Guèbres de Surate, se les fit expliquer par eux, et les rapporta en Europe. La traduction qu'il en donna était un essai naturellement fort imparfait, plus propre peut-être à égarer qu'à instruire; elle avait pourtant cet avantage de fournir une base aux recherches postérieures. Pour la première fois, le texte des livres sacrés des Parses était livré à l'examen de la critique européenne. Eugène Burnouf fit le second pas décisif dans cette étude par son *Commentaire sur le Yaçna* et ses études sur la langue et les textes zends dans le *Journal asiatique*. Depuis, plusieurs orientalistes, parmi lesquels il faut citer surtout MM. Martin Haug et Spiegel, ont marché dans la même voie, et grâce à leurs travaux on commence à se reconnaître dans ce sujet hérissé de difficultés.

Le *Zendavesta*, ou recueil des livres sacrés des Parses, se compose de six parties : le *Vendidad*, le *Yaçna*, le *Vispered*, le *Sirozé*, le *Yecht* et le *Boundehesch*. Le *Vendidad* est écrit en langue bactrienne, qu'on désigne par le terme impropre mais consacré de *Zend* (Zend voulant dire commentaire, explication de l'Avesta); il comprend vingt-deux *fargards* ou divisions, et offre quelquefois la forme d'un discours de Ahoura-Mazda (Ormuzd) à Zarathoustra (Zoroastre), plus souvent celle d'un dialogue entre cette personne divine et son prophète. Dans le premier *fargard*, Ormuz énumère à Zoroastre seize contrées créées par lui, le principe du bien, mais souillées par le principe du mal, Agra-Mainyou (Ahriman). L'énumération commence à l'Airyana (Ariane), et semble s'étendre à toutes les contrées successivement occupées par les populations ariennes jusqu'à l'époque du *Vendidad*. M. Jean Reynaud, dans un remarquable travail sur Zoroastre, a essayé, à l'aide des ingénieuses conjectures d'Eug. Burnouf, d'identifier les régions du *Vendidad* avec des contrées ou des villes historiques. Nous ne reproduirons pas cette restitution

longtemps pour assister à l'avénement de Ptolémée Philadelphe, le récit dramatique de Vitruve n'offre aucune consistance et ne soutient pas l'examen. Le plus sûr est de le rejeter et de s'en tenir à la conclusion de Clinton, à savoir que notre critique a commencé de se distinguer un peu avant les débuts de Démosthène, et qu'il n'était pas mort à la fin du règne de Philippe II de Macédoine. On sait que Zoïle se rendit célèbre par la sévérité avec laquelle il attaqua Homère, sévérité qui lui valut le surnom d'Ὁμηρομάστιξ. Le grand reproche qu'il lui faisait, c'était d'avoir introduit des fables et des légendes dans ses poëmes. Il ne ménagea pas moins Platon et Isocrate. Aussi, parmi les nations anciennes et modernes, son nom a-t-il servi à désigner tout critique envieux et méchant. On le flétrit encore de l'épithète de *chien de sophiste* (κύων ῥητορικός). Il est digne de remarque toutefois que Denys d'Halicarnasse parle de lui avec beaucoup de respect, et qu'il n'hésite pas à le ranger parmi les critiques du plus haut mérite. Aucun des écrits de Zoïle n'est parvenu jusqu'à nous; on n'en peut mentionner que les titres, qui sont : Περὶ Ἀμφιπόλεως; Ἱστορία ἀπὸ θεογονίας ἕως τῆς Φιλίππου τελευτῆς; Κατὰ Ἰσοκράτους τοῦ ῥήτορος; Κατὰ τῆς Ὁμήρου ποιήσεως λόγοι ἐννέα; Ψόγος Ὁμήρου (peut-être était-ce le même ouvrage que le précédent); Κατὰ Πλάτωνος; Τενεδίων ἐγκώμιον; un traité des *Figures du discours*, cité par Quintilien. P. L—Y.

Suidas. — Élien, *V. H.*, XI, 10. — Denys d'Hal., *De Isæo*; *De vi Demosth.*; *Epist. ad Pomp.*, c. 1. — Scholiaste d'Homère, *passim*. — Quintilien, IX, 1. § 14. — Clinton, *Fasti hellen.*, t. III, p. 381 et 385. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. I. — Vossius, *De histor. græcis.*

ZOLLIKOFER (*Georges-Joachim*), prédicateur suisse, né le 5 août 1730, à Saint-Gall, mort le 22 janvier 1788, à Leipzig. Sorti de l'école de sa ville natale, il fréquenta les colléges de Francfort et de Brême, et étudia la théologie à l'université d'Utrecht. En 1749 il accepta une place de précepteur chez un libraire de Francfort, et après avoir fait un voyage en Hollande, il revint dans sa patrie (1753). Il remplit successivement les fonctions pastorales à Murten, dans le pays de Vaud, à Monstein, chez les Grisons, et à Isembourg. Son talent pour la chaire le fit appeler en 1758 à Leipzig. Doué d'une éloquence entraînante et d'une âme élevée, il acquit en Allemagne une haute considération. Ce fut un des premiers prédicateurs de son temps. « Il expose clairement, dit Pœlitz, et il communique à sa pensée le feu de sa persuasion. Ses sermons ont eu du succès parce qu'il s'adressait à la classe moyenne. » On a de lui : *Neues Gesangbuch* (Nouveau Recueil de cantiques); Leipzig, 1766, in-8°; 9e édit., ibid., 1794. Aidé par Chr.-F. Weisse, il corrigea les anciens cantiques, et fit un choix dans les œuvres des poëtes modernes, entre autres Gellert, Schlegel, Cramer et Klopstock; — *Betrachtungen über das Uebel in der Welt* (Réflexions sur le mal en ce monde); ibid., 1777, 1789, in-8°; — *Werth der vornehmsten Dinge* (Prix des choses qu'on regarde comme les plus importantes pour le bonheur des hommes); ibid., 1784, 1795, in-8°; trad. en français, Lausanne, 1798, 2 vol. in-8°; — *Predigten* (Sermons); ibid., 1789-1804, 15 vol. in-8° : édition complète des sermons qui avaient paru antérieurement, en trois recueils séparés; trad. en anglais par W. Tooke, Londres, 1803-12, 10 vol. in-8°; — *Andachtsübungen und Gebete* (Exercices de piété et de prières); ibid., 1804, 4 vol. in-8°; trad. en français, Strasbourg, 1786, in-8°; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; avec une suite, Paris, 1821, in-8°. Il fit aussi plusieurs traductions de l'anglais et du français, et il publia le journal de Lavater (1771, in-8°), avec des notes.

Kindervater, *Ueber Zollikofer's Leben und Verdienste*; Leipzig, 1788, in-4°. — Garve, *Ueber den Character Zollikofers*; ibid., 1788, in-8°. — Claudius, *Zollikofer*; ibid., 1788, in-8°. — Scheitlin, *Ueber G.-J. Zollikofer*; Saint-Gall, 1832, in-4°. — — Meusel, *Gelehrte Teutschland*. — Pœlitz, *Praktisches Handbuch*.

ZONARAS (*Jean*), en grec Ζωναρᾶς, compilateur byzantin, né à Constantinople, mort vers 1130. Sous le règne d'Alexis Ier, il occupa les charges de commandant des gardes du corps et de premier secrétaire; mais sous celui de Jean II il les résigna pour se retirer dans un des couvents du mont Athos, où il prit la robe de moine. On lui doit une *Chronique* en XVIII livres, qui va de la création du monde à l'an 1118. Dans la partie qui concerne l'empire romain, il mit à profit des fragments aujourd'hui perdus de l'ouvrage de Dion Cassius. Il avait de plus sous les yeux, sans parler de la Bible, Josèphe, Polybe, Appien et Plutarque. On attribue également à Zonaras un lexique assez utile, bien que dérivant, pour une bonne partie, des mêmes sources que ceux d'Hésychius, de Suidas, et le Grand Étymologique. Celles des gloses renfermées dans ce dictionnaire qui se rapportent au Nouveau Testament sont quelquefois détachées du reste sous le titre de *Glossæ sacræ*. D'autres écrits de Zonaras, intéressants seulement pour l'histoire de l'Église, ont été publiés dans les *Pandecta Canonum* (Oxford, 1672), dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius, et dans les *Monumenta Ecclesiæ Græcæ*. La première édition de la *Chronique* (Χρονικόν) parut à Bâle, 1557, 3 vol. in-fol., par les soins de J. Wolf, et fut trad. partiellement en français par Cousin (1678), avec Xiphilin et Zosime. Le même ouvrage (édit. de Maurice Pinder, Bonn, 1841-44) fait partie de la collection des historiens byzantins, publiée sous les auspices de l'Académie royale de Prusse. Le *Lexique* (Συναγωγὴ λέξεων) n'a vu le jour qu'en 1803, par les soins de Tittmann (Leipzig, 2 vol. in-4°).

Fabricius, *Bibl. græca*. — Vossius, *De hist. græcis*. — Schœll, *Gesch. der griech. Litteratur*.

ZOPPO DI LUGANO. *Voy.* DISCEPOLI.

ZORG. *Voy.* ROKES.

ZOROASTRE, législateur religieux des populations bactriennes et fondateur de la religion appelée *parsisme*, du nom des Perses qui l'adoptèrent. Son époque ne peut être fixée qu'approximativement, et par une suite d'inductions dont chacune prise en soi est incertaine, mais dont l'ensemble offre quelque probabilité. Le premier écrivain grec qui le mentionne est Platon, et il le fait en termes indiquant qu'il ne s'agit pas d'un personnage récent. Ce témoignage nous reporte pour la date la plus récente possible de Zoroastre au milieu du cinquième siècle avant J.-C.; et si en cela il ne nous apprend rien, car personne ne doute que Zoroastre ne soit en effet plus ancien que le cinquième siècle, il a l'avantage de se rejoindre au témoignage, bien plus important mais négatif, d'Hérodote. Cet historien connaissait bien la religion des Perses; or nulle part il n'en nomme l'auteur, nulle part il ne donne à entendre qu'elle fût née ou eût été réformée à une époque connue de lui. La connaissance qu'Hérodote avait du monde médo-persique s'étendait, avec une certitude décroissante, du milieu du cinquième siècle au milieu du septième. Son silence sur la révolution religieuse qui donna lieu au culte des mages établit avec probabilité que cette révolution était antérieure, ce qui nous reporte au moins au huitième siècle avant J.-C. Est-il possible d'aller plus loin avec les documents grecs? Ils consistent en général en assertions vagues, recueillies dans des auteurs postérieurs à Platon par des compilateurs beaucoup plus récents. On n'en peut rien tirer, même de probable. Un seul de ces renseignements mérite l'attention, d'abord par sa date (première partie du cinquième siècle), ensuite par son origine : il vient d'un Lydien, qui, né dans un pays soumis à la Perse, pouvait être plus à portée des sources originales; c'est celui de Xanthus. Xanthus, au rapport de Diogène Laerce, comptait six cents ans depuis l'expédition de Xerxès jusqu'à Zoroastre, ce qui met celui-ci en 1080 avant J.-C., et place sa naissance et peut-être le commencement de sa mission au douzième siècle avant J.-C. Cette date est assez vraisemblable; mais rien ne nous indique quel degré de confiance nous pouvons accorder à Xanthus. Son témoignage du reste confirme au lieu de la contredire l'induction tirée du silence d'Hérodote. Cette induction est-elle contredite par les témoignages orientaux, c'est-à-dire par ce qui nous reste des livres de Zoroastre? Pas davantage. Quelques érudits se sont autorisés de la légende de Zoroastre et du *Yaçna* pour placer le fondateur du parsisme au sixième siècle avant notre ère. Le *Yaçna* parle d'un Vistaçpa, protecteur de Zoroastre : Vistaçpa est le même nom que Hystaspes; de là à identifier le Vistaçpa du *Yaçna* avec l'Hystaspes, père de Darius, il n'y a qu'un pas. Mais ceux qui ont soutenu cette étrange opinion n'ont pas fait attention que le Vistaçpa (le Gustaçp de la tradition parse), ami de Zoroastre, est dit fils de Lahuraçp ou Lohraçp, tandis que l'Hystaspes, père de Darius, était fils d'Arsame. Hérodote nous l'apprend, et son témoignage est mis hors de doute par les inscriptions cunéiformes de Behistoun et d'Artaxerxès II, qui donnent au grand-père de Darius le nom d'Arshâma. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à l'opinion qui ferait de Zoroastre un contemporain de Cyrus. L'autorité d'Hérodote, corroborée par celle de Xénophon, qui nous montre le parsisme en vigueur chez les Perses avant Cyrus, s'ajoutant au témoignage de Xanthus, nous conduit à une période bien antérieure, mais vague, indéterminée (car nous ne pouvons accepter comme certaine la date précise de Xanthus), et que nous voudrions déterminer, s'il se peut, au moyen des documents originaux.

Ces documents sont les livres sacrés des Parses. Anquetil-Duperron, avec un admirable courage, alla les demander aux Guèbres de Surate, se les fit expliquer par eux, et les rapporta en Europe. La traduction qu'il en donna était un essai naturellement fort imparfait, plus propre peut-être à égarer qu'à instruire; elle avait pourtant cet avantage de fournir une base aux recherches postérieures. Pour la première fois, le texte des livres sacrés des Parses était livré à l'examen de la critique européenne. Eugène Burnouf fit le second pas décisif dans cette étude par son *Commentaire sur le Yaçna* et ses études sur la langue et les textes zends dans le *Journal asiatique*. Depuis, plusieurs orientalistes, parmi lesquels il faut citer surtout MM. Martin Haug et Spiegel, ont marché dans la même voie, et grâce à leurs travaux on commence à se reconnaître dans ce sujet hérissé de difficultés.

Le *Zendavesta*, ou recueil des livres sacrés des Parses, se compose de six parties : le *Vendidad*, le *Yaçna*, le *Vispered*, le *Sirozé*, le *Yecht* et le *Boundehesch*. Le *Vendidad* est écrit en langue bactrienne, qu'on désigne par le terme impropre mais consacré de *Zend* (Zend voulant dire commentaire, explication de l'Avesta); il comprend vingt-deux *fargards* ou divisions, et offre quelquefois la forme d'un discours de Ahoura-Mazda (Ormuzd) à Zarathoustra (Zoroastre), plus souvent celle d'un dialogue entre cette personne divine et son prophète. Dans le premier *fargard*, Ormuzd énumère à Zoroastre seize contrées créées par lui, le principe du bien, mais souillées par le principe du mal, Agra-Mainyou (Ahriman). L'énumération commence à l'Airyana (Ariane), et semble s'étendre à toutes les contrées successivement occupées par les populations ariennes jusqu'à l'époque du *Vendidad*. M. Jean Reynaud, dans un remarquable travail sur Zoroastre, a essayé, à l'aide des ingénieuses conjectures d'Eug. Burnouf, d'identifier les régions du *Vendidad* avec des contrées ou des villes historiques. Nous ne reproduirons pas cette restitution

de la géographie de l'*Avesta;* mais nous profiterons du jour qu'elle jette sur la période antéhistorique de la race arienne. Le second *fargard* est encore un discours d'Ormuzd à Zoroastre; il s'agit de Yima, fils de Vivaghao; Ormuzd le charge de propager sa doctrine parmi les hommes; il lui ordonne ensuite de construire un parc immense, dans lequel vivront, au sein de l'innocence et du bonheur, tous les serviteurs d'Ormuzd, avec les animaux qu'il a créés. Les *fargards* III-XVII se rapportent aux souillures légales et aux purifications par lesquelles on peut les effacer. Le dix-huitième contient une énumération de plusieurs péchés et leurs expiations; il y est question entre autres de péchés commis avec une *druks* (démon femelle). Le dix-neuvième *fargard*, qui contient le récit de la tentation de Zoroastre, ne nous est parvenu que très-incomplet, et les autres *fargards* sont dans un état encore plus fragmentaire. Le *Yaçna* est un recueil de soixante-douze hymnes, divisés en deux parties. La seconde partie, composée de quarante-cinq hymnes, et appelée *Gâthâs*, est ce qu'il y a de plus ancien dans le *Zendavesta*. Le *Vispered* est un recueil de prières; il en est de même du *Sirozé*. Le *Yescht* contient également des prières, et peut être regardé comme le principal livre liturgique des Parses; il est composé de pièces des époques les plus diverses; il en est qui sont écrites en zend, d'autres en parse. Le *Boundehesch* est une compilation faite d'après des livres religieux aujourd'hui perdus; il contient une exposition complète de la doctrine persane; il est écrit en pehlvi.

Cette rapide analyse a déjà montré que les livres sacrés des Parses appartiennent à des époques différentes. Peut-on déterminer ces époques? Ici le principal indice est la langue dans laquelle ils sont écrits. Le zend a duré, avec des altérations successives, jusqu'aux derniers Achéménides (quatrième siècle av. J.-C.); le pehlvi, produit de la décomposition du zend, sous l'influence des langues sémitiques, commence à la fin des Achéménides, et se prolonge jusqu'aux derniers Sassanides (septième siècle après J.-C.); seulement dans sa dernière période il cède la place, au moins pour les livres religieux, au parsi, tentative faite pour revenir au zend et exclure de la langue des Parses l'élément sémitique. Ainsi les *Yeschts*, qui sont en parsi, ont été écrits vers la fin de la dynastie des Sassanides ou peu après sa chute; le *Boundehesch*, qui est en pehlvi, et ceux des *Yeschts* qui sont dans le même idiome datent des Sassanides (troisième, septième siècle après J.-C.). Enfin, pour le *Yaçna*, le *Vendidad*, le *Vispered*, le *Sirozé*, nous avons une période qui, aboutissant par un de ses termes au quatrième siècle avant J.-C., s'enfonce par l'autre dans le passé le plus reculé. Ces quatre livres, dont les trois premiers ont seuls de l'importance, forment *l'Avesta*. Nous avons déjà dit qu'ils ne sont pas de la même date; nous avons dit aussi que les *Gâthâs* du *Yaçna* sont la partie la plus ancienne de *l'Avesta;* si nous parvenions à en fixer même approximativement la date, nous aurions atteint le point qui nous ferait toucher à Zoroastre.

Le *Yaçna*, particulièrement dans les *Gâthâs*, nous représente une grande réforme religieuse; le législateur sacré, quel qu'il soit, agit sur un fonds religieux polythéistique et naturaliste, c'est-à-dire sur une religion où les personnifications de la divinité sont très-nombreuses et empruntées aux phénomènes de la nature; il veut à la fois simplifier cette religion dans ses croyances et la préciser dans ses rites; en même temps il s'efforce d'attacher les hommes à l'agriculture, de les détacher de la vie nomade et guerrière. Or ce triple objet, simplification des croyances, établissement de rites fixes, d'un culte régulier, attachement à la vie sédentaire de l'agriculteur, le législateur le poursuivit à travers des luttes dont le *Yaçna* a conservé des traces nombreuses. La majorité des populations ariennes se refusèrent à l'adopter, et il en résulta des guerres, des mouvements intérieurs qu'aucun document ne nous fait connaître, mais dont l'effet au moins est appréciable. Selon toute apparence, ce fut cette révolution religieuse qui décida les Ario-Indiens à quitter l'Ariane, à franchir les passages de l'Hindo-Khousch, et à descendre dans le pays des cinq rivières (Pendjab). Le *Rig-Veda*, qui est pour les Ario-Indiens ce que le *Yaçna* est pour les Ario-Perses, et qui représente l'épanouissement de la première religion des Ariens, comme le *Yaçna* en représente la simplification, la mise en rituel et en formules, permet de placer sinon des dates précises, au moins quelques points de repère sur la route de la race arienne au sortir de sa terre natale. D'inductions en inductions, on arrive à placer sa migration dans le Pendjab vers le quinzième siècle avant J.-C. Faisons un pas de plus, donnons-nous un espace suffisant et pour la réforme religieuse accomplie par Zoroastre, et pour les luttes qui suivirent au sein des populations ariennes, nous arrivons au seizième ou au dix-septième siècle avant J.-C. C'est la date approximativement probable de Zoroastre. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne croyons pas qu'on puisse arriver à rien de plus précis. Mais il est une voie où l'on peut espérer des éclaircissements nouveaux, et nous allons l'indiquer sans y entrer nous-même.

Dans l'antiquité, surtout en Orient, les révolutions politiques se rattachent presque toujours à des révolutions religieuses. Nous avons vu la réforme de Zoroastre déterminer vers le sud-est la migration des Ario-Indiens : il est probable qu'elle eut le même effet à l'occident. Or, par suite de ce mouvement vers l'ouest, les Ariens se trouvèrent en contact, en lutte avec les Chaldéens de l'Euphrate et du Tigre. Une tradition,

par de nombreux auteurs, Ctésias, oïse de Khoren, Arnobe, saint Augus-, Eusèbe, nous montre Ninus et Sémi- guerre avec les Bactriens et leur roi Il n'y a point à prendre ces incer- ertions à la lettre, mais il s'en dégage le premier empire chaldéen, qui au treizième siècle avant J.-C., se lutte avec les Bactriens. On a décou- s vingt ans, dans les vallées de l'Eu- du' a, grand nombre d'inscrip- ues s. fort anciennes. A parviendra mieux déchiffrer, avera sans doute ques renseigne- r les guerres des s chaldéens s Ariens, et ces découvertes, il faut jetteront quelque lumière sur les obs- lutions de l'Ariane.

que où parut Zoroastre, les Ariens, e les peuples répandus de l'Hindo- à la Caspienne, et de l'Iaxarte aux ri- l'océan Indien et aux montagnes situées Tigre, flottaient entre l'état nomade les pasteurs et l'état sédentaire des rs. Leur principal établissement était vallées de l'Oxus et de ses affluents, Bactriane que Strabon appelle la plus us importante partie de toute l'Ariane :άσης Αριανῆς πρόσχημα). Là ils com- à cultiver la terre, à se réunir en dis que leurs frères continuaient la res et de chasseurs dans les forêts du ans les steppes du midi; là aussi ils tteint ce degré d'organisation politique le à grouper un certain nombre de fa- our d'un chef : c'est le clan, qui pré- té ou la royauté; les autres Ariens, n'avaient pas encore dépassé cette de la famille qui constitue la tribu Du reste, nomades ou agriculteurs, , d'où sont sorties toutes les nations tir des Hellènes, ont fait la gloire et la du monde, étaient actifs, braves et s. Leur langue, origine commune du du grec, du latin, de l'allemand, du prêtait déjà à rendre ou les nombreuses cations divines que les phénomènes de suggéraient à leur imagination poé- même des idées plus générales, pre- it de la réflexion dans ces esprits vi- s naïfs. Zoroastre, né en dehors de la dans une tribu à demi nomade, dont rt s doute et le culte rempli ses qui provenaient de es dieux, conçut, en s'appuyant traditions plus anciennes, l'idée de le culte, de le ramener à une sorte de me, et de faire de ce culte plus simple, ral, un lien entre les tribus éparses, temps, d'attacher ces tribus à la vie la légende, telle qu'elle a été racontée ètes persans modernes, ne mérite au- cune considération : on n'en peut rien tirer d'his- torique ; mais il n'en est pas ainsi de quelques détails répandus dans le *Yaçna*, dont plusieurs hymnes remontent à Zoroastre lui-même, dont les autres sont de son école.

Dans l'hymne neuvième du *Yaçna* on trouve la liste des hommes pieux qui ont reçu la révé- lation divine. Ce sont Vivaghao, Athoya, Thrita, et enfin Pourouschaçpa, « qui fut jugé digne d'être le père de Zoroastre, de celui qui devait apprendre aux hommes le *Ahuna-Vairya*, prière qui est l'arme la plus puissante contre les démons, et auquel il était réservé de faire rentrer sous terre les daêvas, qui avant lui parcouraient le monde sous des figures humaines ». Héritier de ces traditions religieuses, Zoroastre commença à les répandre autour de lui ; mais sa prédication n'ac- quit de l'éclat que lorsqu'il la porta dans la Bac- triane. Là il eut, comme tous les fondateurs de religion, de grandes difficultés à vaincre. Enfin, après une résistance qui dura sept ans, un des principaux chefs bactriens, Kava-Vistaçpa, se laissa convertir. Aidé par lui et par d'autres disciples influents, Frashaoçtra, Yamâçpa, Gayô- merethria, Zoroastre conquit à ses doctrines une grande partie de la Bactriane; mais dans cette contrée même et dans les contrées voisines il rencontra un obstacle insurmontable parmi beaucoup de tribus nomades. Celles-ci défen- dirent leurs dieux par les armes, et après des luttes qui durèrent peut-être plusieurs siècles, et dont les péripéties nous sont inconnues, elles émigrèrent plutôt que de se soumettre au culte de Mazda. La prédication de Zoroastre eut donc pour effet de diviser la race arienne en deux familles religieuses ennemies, celle des Mazdayaçnas (adorateurs de Mazda), et celle des Daêvayaçnas (adorateurs des Daêvas). Le culte des dévas ou dieux a son livre sacré dans *le Rig-Veda*, et nous n'avons pas à l'étudier ici. Du culte même de Mazda nous ne dirons que ce qui se rapporte plus particulièrement à Zoroastre, une exposi- tion complète du mazdéisme ou parsisme dépas- sant de beaucoup les limites d'un travail bio- graphique.

La doctrine de Zoroastre est fondée sur l'exis- tence de deux principes, le principe du bien, Or- muzd (Ahoura-Mazda, le sage vivant), et le principe du mal, Ahriman (Agra-Mainyou, le mauvais esprit), qui n'est pas encore nommé dans les *Gâthâs*, mais qui s'y trouve certaine- ment, car il y est dit : « Dès le commencement il existe une paire de jumeaux, deux esprits, ayant chacun une activité propre. Ce sont le bien et le mal en pensées, en paroles et en actions. Choisissez entre les deux. Soyez bons, ne soyez pas méchants. » On a prétendu qu'au-dessus des deux principes existait un principe absolu, la durée incréée, *Zervane-Akerene*. Cette con- ception mentionnée dans le *Boundehesch* ap- partient au développement postérieur du parsisme, et n'est pas de Zoroastre. Pour lui les deux prin-

cipes n'ont pas de précédents, seulement Ormuzd doit l'emporter à la longue, « car il est le véritable créateur de la pureté, le seigneur réel du monde ». En attendant la victoire finale, une lutte acharnée se poursuit entre le bien et le mal. Ormuzd a créé toutes les choses parfaites. Ahriman pénètre dans cette œuvre pour la bouleverser; il y jette l'hiver, les mauvaises pensées et les mauvaises actions, la paresse, la pauvreté, la maladie, la mort, les animaux destructeurs, les plantes nuisibles. Dans cette lutte le bien a pour auxiliaires les Izeds, ayant à leur tête les sept Amschaspands (les saints immortels) dont Ormuzd est le premier, et les Fravaschis ou Ferouers, esprits purs, qui sont les génies des hommes sages et des animaux utiles; c'est avec l'aide et sous la direction de cette milice céleste que les hommes luttent contre l'armée du mal. Celle-ci se compose de l'innombrable milice des Daêvas avec sept chefs, dont Ahriman est le premier; elle est assistée par tous les êtres malfaisants, hommes, animaux, plantes, tous enfants d'Ahriman. Zoroastre enseigne aux hommes comment ils peuvent combattre le mal et contribuer au triomphe du bien. Il leur recommande surtout l'agriculture, parce qu'elle met en fuite les Daêvas, favorise les bonnes mœurs. Le *Yaçna* et le *Vendidad* abondent en préceptes d'une morale excellente. Zoroastre prescrit la prière, mais il prescrit aussi le travail, car la vie est un combat, et « un long sommeil ne convient pas à l'homme ». Après la lutte il trouvera le repos et la récompense dans la vie immortelle. Les âmes pures « vont auprès d'Ormuzd, vers les trônes d'or des Amschaspands, dans Garo-nemâna, qui est la demeure d'Ormuzd ». Le méchant est précipité dans les ténèbres. Il n'y restera pas éternellement; car une doctrine qui se développa plus tard, mais qu'on trouve en germe chez Zoroastre, nous montre Ahriman et sa milice infernale vaincus et repentants, chantant l'*Avesta*, c'est-à-dire la loi d'Ormuzd. Ainsi la conception religieuse et morale de Zoroastre aboutit à l'accord général de tous les êtres, dieux et hommes, se réconciliant dans l'adoration du bien.

Le culte établi par Zoroastre était très-simple et spiritualiste comme la pensée même qui avait présidé à sa réforme religieuse. Il repoussait avec horreur les représentations figurées de la divinité; le principal symbole sous lequel il l'adorait était le feu conservé au foyer de chaque maison, et aussi le feu qui brille dans le ciel, le soleil, Mithra. Le culte du feu et de Mithra prit dans le mazdéisme un développement qui en cacha la signification primitive et lui donna une apparence polythéistique tout à fait étrangère à l'*Avesta*.

Le mazdéisme de Zoroastre, devenu la loi religieuse des Médo-Perses, était déjà profondément modifié et altéré sous les Achéménides. Sous la domination des Macédoniens et des Parthes, il exerça et subit des influences qui se mêlèrent aux religions, aux superstitions, aux philosophies des peuples situés à l'ouest de l'Euphrate; c'est la période du magisme; [illegible] ne saurait nous arrêter, et c'est dans une histoire de l'école d'Alexandrie, ou du manichéisme, qu'il conviendrait d'en parler plutôt que dans une biographie de Zoroastre. La restauration du mazdéisme par Ardeschir Babekan, fondateur de la dynastie des Sassanides, ne lui rendit pas sa pureté primitive et ne lui assura qu'une domination passagère. Il succomba devant l'islamisme. Quoique vaincu sans retour, il garde encore en Perse et dans l'Inde quelques obscurs fidèles, et c'est grâce à ces pieux dépositaires des vieilles croyances et des livres sacrés de la Bactriane qu'il nous a été donné de connaître une des plus nobles et des plus pures religions de l'antiquité.

Léo JOUBERT.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Hyde, *Veterum Persarum et Magorum religionis historia.* — Prideaux, *Connection of the history of the Old and New Testament.* — Beausobre, *Hist. du manichéisme.* — Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, ouvrage de Zoroastre, trad. en français sur l'original zend; Paris, 1771, 3 vol. in-4°. — Kleuker, *Zendavesta.* — Eug. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*; Paris, 1833-35, in-8°. — *Études sur la langue et les textes zends*, dans le *Journal asiatique*, et réimpr. à Paris, 1850, in-8°. — Silvestre de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse.* — Rhode, *Die heilige Sage der alten Baktren, Meden und Persen.* — Westergaard, *Zend-Avesta interpreted*; Copenhague, 1852, in-4°. — Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I. — Haug, *Die Gâthâs Zarathustra's*; et *Ueber die pehlewisprache und den Bundehesch.* — Spiegel, *Avesta, Die heilige Schriften der Parsen aus dem Grundtexte übersetzt.* — Westgaard, *Boundehesch.* — Jean Reynaud, *Zoroastre*, dans l'*Encyclopédie nouvelle.* — M. Nicolas, *Le Parsisme*, dans la *Revue germanique*, t. VII et VIII, ann. 1859. — H.-G. Schneider, *Diss. III de nomine et vita Zoroastris*; Wittemberg, 1767-68, in-4°. — De Bock, *Mém. hist. sur Zoroastre et Confucius*; Halle, 1787, in-8°. — De Pastoret, *Zoroastre, Confucius et Mahomet*; Paris, 1787, in-8°. — Hœlty, *Zoroaster und sein Zeitalter*; Lunebourg, 1836, in-8°. — Ménant, *Zoroastre, essai sur la philos. religieuse de la Perse*; Paris, 1844, in-8°.

* **ZORRILLA** (*Jose*), poëte espagnol, né à Valladolid, né le 21 février 1817. Son enfance s'écoula dans la maison de son père, qui occupa des fonctions importantes dans la magistrature. Après avoir fait ses études classiques au collége des nobles de Madrid, il fut envoyé à Tolède, puis à Valladolid, pour y suivre les cours de droit; mais en réalité il passa la plus grande partie de son temps à rêver, à lire Chateaubriand, la Bible et Lamartine, et à faire des vers. Sa première poésie, intitulée *Elvire*, fut insérée dans le journal *l'Artiste*, de Valladolid (1836). En apprenant le mécontentement de son père, qui dans sa colère menaçait de le faire enfermer, il n'osa pas se représenter devant lui, et s'enfuit à Madrid. Là il eut à employer maint déguisement pour éviter d'être reconnu. Dix mois s'écoulèrent durant lesquels il fit le dur apprentissage de la vie. Une circonstance vint à son secours. Larra venait de sortir de la vie par un suicide, à peine âgé de vingt-huit ans. Ses amis, par la bouche de Roca de Togores, lui payaient

un dernier tribut de regrets, dans la soirée du 15 février 1837, au cimetière de la porte Fuencarral, lorsqu'un jeune homme, Zorrilla, se présenta pour lire des vers qui excitèrent au plus haut degré l'enthousiasme des assistants. Il ne put pas les lire jusqu'au bout, tant il était oppressé par la douleur; il fallut qu'on achevât pour lui cette pénible lecture. De ce jour date la fortune littéraire de Zorrilla. Peu de mois après il publiait le premier volume de ses poésies (Madrid, 1837, in-8°), précédées d'un prologue par Pastor Diaz. A l'exception de quelques pièces, comme *l'Indécision* et *l'Horloge*, le plus grand nombre n'est qu'une imitation peu réussie de Victor Hugo et de Lamartine. Changeant bientôt de route, Zorrilla conçut l'ambition de devenir un poëte national et, au double titre d'Espagnol et de chrétien, de chanter les gloires du christianisme et de l'Espagne. Il n'y a pas failli jusqu'à présent; mais ses descriptions, ses pensées, ses élans de ferveur religieuse, son style, tout est moderne, et c'est ce qui fait son succès, quoi qu'il en ait. Nous préférons de beaucoup aux morceaux de religiosité rétrospective qui remplissent son second recueil (Madrid, 1839, in-8°) celui qui a pour titre *Cantos del trovador* (ibid., 1840-41, 3 vol.), collection de récits et de légendes historiques qui servent admirablement le talent lyrique et descriptif particulier au poëte. En offrant à l'Espagne ce que l'Espagne aime le plus, les souvenirs de son passé, les traits de son ancien caractère, Zorrilla ne pouvait manquer de succès. De là les applaudissements qui accueillirent *Don Juan Tenorio*, et surtout *el Zapatero y el Rey* (1840), le meilleur et le plus populaire de ses drames. En général ils sont faiblement conçus, les caractères en sont indécis; sauf quelques scènes vigoureuses et les brillantes qualités du style, ils ne s'élèvent guère au-dessus de nos mélodrames ordinaires. Depuis 1842 il n'a rien écrit pour le théâtre. On a encore de lui : *Floras perdidas;* Madrid, 1843, in-8°; — *Granada;* Paris, 1852, 2 vol. in-8° : il a fait preuve dans ce poëme héroïque d'une grande habileté de description, mais il a été assez froidement accueilli du public. Ses œuvres ont été réunies à Paris en 1847, 2 vol., et en 1853, 3 vol. in-8°.

Docum. part.

ZOSIME (Ζώσιμος), historien grec, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle. Il était comte, et paraît avoir exercé pendant quelque temps les fonctions d'avocat du fisc. Son *Histoire nouvelle* (Ἱστορία νέα), dans l'état où elle se trouve, se compose de six livres, et ne semble pas terminée; elle commence au règne d'Auguste et ne dépasse pas l'an 425, sous celui de Théodose II. Photius, qui n'avait comme nous sous les yeux qu'une seconde édition refondue ou expurgée de cet ouvrage, nous apprend que l'auteur avait mis principalement à contribution les écrits d'Olympiodore et d'Eunapeus. On reproche à cet historien ses préventions contre le christianisme. Mais on peut louer la pureté, la netteté et la concision de son style, qui n'est pas même sans un certain agrément. Enfin, Zosime a porté dans l'histoire un esprit philosophique, ou du moins politique assez rare chez les écrivains de l'antiquité. Comme Polybe, il se préoccupe visiblement de démêler les causes qui ont porté si haut la fortune de l'empire romain, et celles qui l'ont précipité ensuite dans la décadence. Parmi ces dernières, Zosime met au premier rang le délaissement de la vieille religion; telle est la raison qui l'a fait accuser de partialité par les écrivains orthodoxes. Zosime est d'ailleurs un historien judicieux, pénétrant, et en général bien informé; sa chronologie seule laisse quelque chose à désirer. Une traduction latine de son *Histoire* donnée par Lœwenklau (Bâle, 1576, in-fol.) précéda la publication du texte original, qui ne vit le jour qu'en 1581 (Paris, in-4°, avec Hérodien), et encore partiellement, par les soins d'Henri Estienne. La première édition complète est celle de Sylburg, dans *Hist. rom. scriptores græci minores* (Francfort, 1590, t. III). Depuis, Zosime a été traduit en français, avec Xiphilin et Zonaras, par le président Cousin (Paris, 1678). La plus récente édition est celle d'Emm. Bekker (Bonn, 1837), qui fait partie de la collection des historiens byzantins. E. T.

Voss, *De hist. græcis.* — Fabricius, *Bibl. græca.* — Schœll, *Hist. de la litter. grecque.* — Sainte-Croix, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XLIX, p. 466 et suiv. — Reitemeyer, *Disquisitio in Zosimum ejusque fidem*, travail joint à une edition de cet auteur (Leipzig, 1784). — Pauly, *Real-Encyclopædie des Alterthums.*

ZOSIME (*Zosimus*), pape, Grec de naissance, succéda, le 18 mars 417, à Innocent Ier, et mourut le 26 décembre 418, à Rome. Son court pontificat fut signalé bien plutôt par la dévorante ardeur avec laquelle il se jeta au milieu de délicates et irritantes controverses que par le ferme jugement ou les principes élevés dont il y fit preuve. Cœlestius et Pélage en appelèrent d'abord à lui de la sentence rendue contre eux par le synode de Carthage et confirmée par Innocent au mois de janvier 417; non-seulement Zosime renvoya les accusés complétement absous, mais il flétrit de la façon la plus sévère la conduite du clergé d'Afrique, et témoigna dans une épître de sa satisfaction des explications de Pélage. L'édit d'Honorius contre les Pélagiens, en date du 30 avril 418, le fit changer d'opinion : il s'empressa de dénoncer les deux amis comme d'incorrigibles hérétiques, et rédigea une sorte d'encyclique (*tractoria epistola*) pour faire part de cette condamnation à tous les évêques du monde chrétien. Zosime trancha ensuite le différend qui était entre les églises d'Arles et de Vienne touchant le droit de métropole sur les provinces Viennoise et Narbonnaise, se déclara en faveur de Patroclus, évêque d'Arles et prêtre

d'un renom suspect, et excommunia Proculus, qui résistait à ses ordres avec tout le clergé et le peuple de Marseille. Sa dernière mesure fut encore un coup d'autorité : il réintégra sur le siége de Sicca, en Afrique, un certain Apiarius, que ses propres diocésains avaient régulièrement déposé pour les fautes les plus graves. On a de lui quatorze *Epistolæ et Decreta*, relatifs aux événements que nous avons rapportés, en même temps que de courts fragments des *Tractoria* et d'autres pièces, le tout impr. dans *Epistolæ Pontif. rom.* de Constant (1721, t. Ier, p. 934-1006), dans *Bibl. Patrum* de Galland (Venise, 1773, in-fol., t. IX, p. 1-20), et dans *Concil. collectio* de Mansi (1760, t. IV, p. 348 372).

Mansi et Galland, *Prolegomena*. — Schœnemann, *Bibl. Patrum latin.*, t. II, § 12.— Fleury, *Hist. eccles.*

ZOUBOF (*Platon*, prince), né le 15 novembre 1767, mort le 7 avril 1822. Il était lieutenant des gardes à cheval lorsqu'il devint, en 1791, le dernier favori de Catherine II. Nommé immédiatement grand maître d'artillerie et chevalier de Saint-André, créé prince par le dernier empereur d'Allemagne, il jouit de tout le crédit qu'avaient eu Orlof et Potemkin sans en avoir le génie ambitieux. Rien n'égalait sa hauteur que la bassesse de ceux qui s'empressaient de se prosterner devant lui. On lui reproche d'avoir décidé l'impératrice à anéantir la Pologne. Il est certain qu'il a dirigé un moment toutes les affaires à la cour de Russie. Un jour à la table de l'impératrice, en présence du roi de Suède, on parlait des nouvelles que venait d'apportait un courrier. « Ce n'est rien, dit-il ; mon frère nous marque qu'il a gagné une bataille et fait la conquête d'une province. » A son avénement (nov. 1756), Paul Ier fit brusquement apposer les scellés sur les papiers de Zoubof, lui enleva plus de trente emplois et l'engagea à voyager à l'étranger. Il y épousa une Polonaise, Thecla Walentinowicz, qui, devenue veuve, eut, au couronnement de Nicolas Ier, le pas sur toutes les dames russes, et se remaria au comte André Schouvalof. Rappelé à Saint-Pétersbourg par l'influence de Pahlen, il devint avec ce dernier le principal chef de la conspiration qui mit fin au règne et à la vie de Paul Ier. Ce fut dans sa propre maison que se tint le premier conseil des conjurés. Dans la nuit de l'exécution (23 mars 1801), il se montra l'un des plus ardents parmi les meurtriers de l'empereur : il commençait de lire même un acte d'abdication lorsque Paul l'interrompit en lui donnant un soufflet. Les assassins, après avoir hésité un instant, se précipitèrent sur lui ; pendant la lutte qui s'engagea, le prince mordit Zoubof à la joue; mais enfin celui-ci réussit à lui passer une écharpe autour du cou, et l'étrangla. Aucun des auteurs de ce crime ne fut puni, comme on sait, et Zoubof put se retirer dans ses terres, où il passa le reste de sa vie.

Zoubof (*Nicolas*, comte), frère aîné du précédent, fut le gendre de Souvorof. Il devint général et sénateur, partagea la disgrâce de son frère, et conspira comme lui la mort de l'empereur : il le frappa le premier, l'atteignit à la joue du pommeau de son épée, et lui cassa un bras. Il mourut dans ses terres, en 1804.

Zoubof (*Valérien*, comte), frère cadet des précédents, né en 1771, mort le 4 juillet 1804, à Saint-Pétersbourg. Beau et séduisant, il partagea, dit-on, avec son frère, et au même titre, la faveur de Catherine II, qui le combla d'honneurs. A vingt-trois ans il était lieutenant général. En Pologne il eut la jambe emportée par un boulet (1794). L'année suivante il fut envoyé en Perse, ouvrit la campagne par la prise de Derwent, et n'essuya ensuite que des revers. Il laissa une plus grande réputation de franc libertin que d'habile général.

Genealogien russen; Saint Petersbourg, 1858, t. II. — Castera, *Hist. de Catherine II.* — *Hist. secrète des amours et des principaux amants de Catherine II*, par l'auteur de la *Vie de Frédéric II.* — *Mémoires secrets sur la Russie* ; Paris, 1800.

ZSCHOKKE (*Jean-Henri-Daniel*), écrivain allemand, né le 22 mars 1771, à Magdebourg, mort le 27 janvier 1848, à Aarau (Argovie). Fils de Gottlieb Zschokke, maître juré de la corporation des drapiers, il perdit sa mère quelques semaines après sa naissance, et son père alors qu'il touchait à peine à sa huitième année (1779). Il est à remarquer que le romancier, dont les honnêtes et chastes récits sont mis avec confiance, en Allemagne comme en France, sous les yeux de l'enfance, débuta cependant dans la vie par des aventures dignes d'une carrière plus troublée et d'une renommée moins aimée de la famille. Brouillé de bonne heure avec ses parents, Zschokke en effet quitta la maison paternelle pour suivre une troupe de comédiens, dans laquelle, acteur et auteur tout à la fois, il jouait médiocrement sans doute les mauvaises pièces qu'il avait composées à la hâte. Ces erreurs de jeunesse furent heureusement de courte durée, et après s'être réconcilié avec sa famille l'enfant prodigue repentant alla docilement étudier à la grave université de Francfort-sur-l'Oder. Toutefois ses premiers instincts se réveillèrent tout en se réglant, et tout en étudiant, souvent d'un esprit distrait sans doute, la philosophie, l'histoire et les mathématiques, il fit représenter deux drames : *Abællino, der grosse Bandit* (Abellino, le bandit), Berlin, 1793, et *Julius von Sassen*, Zurich, 1796, qui, malgré l'inexpérience de l'écrivain, eurent un grand succès. Sans songer toutefois à faire encore des lettres son unique carrière, Zschokke nourrissait la modeste ambition d'obtenir une place de professeur dans quelque université prussienne, et il y serait sans doute parvenu n'eût été des opinions politiques plus avancées qu'il ne convenait à un gouvernement qui combattait alors par les armes les principes de la révolution française. Forcé d'abandonner la Prusse, où tout avenir semblait

lui être fermé (1795), il parcourut successivement l'Allemagne et la France, et finit par se fixer en Suisse, à Reichenau, où, se faisant maître d'école, il fonda un établissement d'instruction qui prospéra rapidement. L'invasion française, suivie bientôt de la proclamation d'une république helvétique (12 avril 1798), brisa sa nouvelle position, et le força à se réfugier à Aarau. Mais tout en souffrant dans ses intérêts de cette soudaine révolution, Zschokke lui était favorable. Hostile au gouvernement fédéral et aristocratique qui venait de tomber, il favorisa de tout son pouvoir la création d'une Suisse une et démocratique. Tel est l'esprit politique qui l'anima dans les fonctions publiques qu'il remplit de 1798 à 1800 comme commissaire du directoire helvétique dans le canton d'Unterwald d'abord, puis dans celui de Berne, foyer du fédéralisme, et enfin à Bâle. La tentative de réaction qui fut alors tentée par le landammann Aloys de Reding l'ayant engagé à donner sa démission, il n'accepta que plus tard, et lors de l'établissement d'une constitution nouvelle, inspirée par le premier consul, et qui reçut le nom d'acte de médiation (11 fév. 1803), les fonctions purement administratives de membre de la direction des forêts et des mines. Dès lors le rôle politique de Zschokke était fini, et c'est à ce moment que commence sa véritable carrière littéraire. Retiré d'abord au château pittoresque de Biberstein, puis à partir de 1808 établi à Aarau, qu'il ne devait plus quitter, il publia successivement, comme journaliste, historien, romancier, poëte et même administrateur forestier, une suite d'ouvrages qui étonnent autant par la variété que par son étendue. Cette fécondité, presque toujours heureuse, s'accrut encore, lorsqu'en 1829 Zschokke, à la suite de certains débats de presse, se fut démis de ses fonctions dans l'administration forestière, ne conservant que celles de membre du grand conseil d'Aarau et d'inspecteur des écoles. Conteur naïf et souvent plein d'*humour* dans ses nouvelles et dans ses romans, bien que sa renommée ait un peu pâli devant celle de Tœpffer, il s'est placé non loin du célèbre Müller comme historien national de la Suisse. Ses poésies et ses drames sont la partie la plus médiocre de ses œuvres. Nous citerons parmi les écrits historiques de Zschokke : *Geschichte der Freistaats der drei Bünde in Rhætien* (Histoire de l'État libre des trois ligues dans la Rhétie); Zurich, 1798, 1817, in-8°; — *Geschichte vom Kampfe und Untergange der schweizer Berg-und Waldcantone* (Histoire des combats et de la chute des cantons montagnards et forestiers de la Suisse); Zurich, 1801, in-8°; trad. en français par Briatte (Paris, 1802, in-8°), et par Pictet (Genève, 1823, in-8°); — *Geschichte des bair. Volks und seiner Fürsten* (Histoire de la nation bavaroise et de ses princes); Aarau, 1813-18, 4 vol. in-8°, 3e édit., 1826, 8 vol. in-8°; — *Des Schweizerlandes Geschichte für das Schweizervolk* (Histoire de la Suisse pour le peuple suisse); Zurich, 1822, in-8°, souvent réimprimée; trad. par Ch. Monnard (Aarau, 1823, in-8°; ibid., 1830, 1832, in-12), et par Manget (Paris, 1828, 2 vol. in-8°); la suite de cette histoire embrassant la période de 1815 à 1833 a été traduite en français à Lausanne, 1833, in-8°. A partir de 1807 jusqu'en 1813 il rédigea le curieux recueil des *Mélanges pour la connaissance du monde moderne* (Miscellen für die neueste Weltkunde), qui fut remplacé en 1817 par un autre dans le même genre, intitulé : *Additions à l'histoire de notre temps* (Ueberlieferungen zur Geschichte unserer Zeit). Zschokke fit paraître lui-même un recueil de ses *Ausgewæhlte historische Schriften* (Choix d'écrits historiques); Aarau, 1830, 16 vol. — Parmi ses romans, très-nombreux et presque tous traduits en français, les plus estimés sont ceux réunis sous le titre de *Contes suisses*, trad. par Loewe Weimars, Paris, 1828, 4 vol. in-12; de *Matinées suisses*, trad. par Cherbuliez, 1830-32, 12 vol. in-12; de *Nouvelles allemandes*, trad. par X. Marmier, 1847, in-18. — Ses poésies et ses nouvelles ont été rassemblées sous le titre de : *Ausgewæhlte Novellen und Dichtungen*; 8e édit., Aarau, 1847, 10 vol. in-16; 10e édit., 1858, 17 vol. in-16. Ses *Œuvres complètes* (Sæmmtliche Schriften), publiées à Aarau, 1825, forment 40 vol. in-16.

Muench, *Zschokke, geschildert nach seinen vorzüglichsten Lebensmomenten*; Haag, 1830, in-8°. — E. Frensdorf, *Notice sur la vie de Zschokke*; Liége, 1844, in-8°. — Baer, *Zschokke, sein Leben und seine Werken*; Winterthur, 1849, in-8°. — Schmindt, *Geschichte der deutschen Literatur*, t. III. — *Bibl. univ. de Genève*, 1848, IX, p. 420. — *Nekrol. der Deutschen*, t. XXVI, p. 236. — Zschokke, *Selbstschau*; Aarau, 1841, 2 vol. in-12.

ZUALLART (*Jean*), voyageur belge, né à Ath ou à Silly (Hainaut), vivait encore en octobre 1632. Il était en 1580 receveur du comté d'Autreppe, et remplit ensuite la charge de bailli de Silly. En même temps il était gouverneur des fils de Richard, baron de Mérode. Chargé d'accompagner en Italie et en Allemagne Philippe, l'un de ses élèves, il se trouvait avec lui à Rome, en 1585, lorsque ce dernier lui fit promettre de le suivre partout où il voudrait porter ses pas, puis, ayant obtenu sa parole, lui annonça son intention de visiter la Terre-Sainte. Les deux voyageurs s'embarquèrent à Venise, le 29 juin 1586, avec Domenico Danesi, chapelain du pape, Martin van den Zande, chanoine de Cambrai, et d'autres personnes. Après avoir relâché à Tripoli de Syrie, ils débarquèrent à Jaffa, le 23 août, visitèrent Jérusalem et Bethléem, reprirent le chemin de l'Europe le 9 septembre, et rentrèrent à Venise le 25 novembre de la même année, Zuallart avec le titre de chevalier du Saint-Sépulcre. Dans les premières années du dix-septième siècle, il fut nommé *mayeur* de la ville d'Ath, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il avait fait imprimer une relation de son voyage, sous

d'un renom suspect, et excommunia Proculus, qui résistait à ses ordres avec tout le clergé et le peuple de Marseille. Sa dernière mesure fut encore un coup d'autorité : il réintégra sur le siége de Sicca, en Afrique, un certain Apiarius, que ses propres diocésains avaient régulièrement déposé pour les fautes les plus graves. On a de lui quatorze *Epistolæ et Decreta*, relatifs aux événements que nous avons rapportés, en même temps que de courts fragments des *Tractoria* et d'autres pièces, le tout impr. dans *Epistolæ Pontif. rom.* de Constant (1721, t. Ier, p. 934-1006), dans *Bibl. Patrum* de Galland (Venise, 1773, in-fol., t. IX, p. 1-20), et dans *Concil. collectio* de Mansi (1760, t. IV, p. 348 372).

Mansi et Galland, *Prolegomena*. — Schœnemann, *Bibl. Patrum latin.*, t. II, § 12.— Fleury, *Hist. eccles.*

ZOUBOF (*Platon*, prince), né le 15 novembre 1767, mort le 7 avril 1822. Il était lieutenant des gardes à cheval lorsqu'il devint, en 1791, le dernier favori de Catherine II. Nommé immédiatement grand maître d'artillerie et chevalier de Saint-André, créé prince par le dernier empereur d'Allemagne, il jouit de tout le crédit qu'avaient eu Orlof et Potemkin sans en avoir le génie ambitieux. Rien n'égalait sa hauteur que la bassesse de ceux qui s'empressaient de se prosterner devant lui. On lui reproche d'avoir décidé l'impératrice à anéantir la Pologne. Il est certain qu'il a dirigé un moment toutes les affaires à la cour de Russie. Un jour à la table de l'impératrice, en présence du roi de Suède, on parlait des nouvelles que venait d'apporter un courrier. « Ce n'est rien, dit-il ; mon frère nous marque qu'il a gagné une bataille et fait la conquête d'une province. » A son avénement (nov. 1756), Paul Ier fit brusquement apposer les scellés sur les papiers de Zoubof, lui enleva plus de trente emplois et l'engagea à voyager à l'étranger. Il y épousa une Polonaise, Thecla Walentinowicz, qui, devenue veuve, eut, au couronnement de Nicolas Ier, le pas sur toutes les dames russes, et se remaria au comte André Schouvalof. Rappelé à Saint-Pétersbourg par l'influence de Pahlen, il devint avec ce dernier le principal chef de la conspiration qui mit fin au règne et à la vie de Paul Ier. Ce fut dans sa propre maison que se tint le premier conseil des conjurés. Dans la nuit de l'exécution (23 mars 1801), il se montra l'un des plus ardents parmi les meurtriers de l'empereur : il commençait de lire même un acte d'abdication lorsque Paul l'interrompit en lui donnant un soufflet. Les assassins, après avoir hésité un instant, se précipitèrent sur lui ; pendant la lutte qui s'engagea, le prince mordit Zoubof à la joue ; mais enfin celui-ci réussit à lui passer une écharpe autour du cou, et l'étrangla. Aucun des auteurs de ce crime ne fut puni, comme on sait, et Zoubof put se retirer dans ses terres, où il passa le reste de sa vie.

ZOUBOF (*Nicolas*, comte), frère aîné du précédent, fut le gendre de [illegible] général et sénateur, part [illegible] frère, et conspira comme [illegible] reur : il le frappa le premie[illegible] joue du pommeau de son épée, et [illegible] bras. Il mourut dans ses terres, en [illegible]

ZOUBOF (*Valérien*, comte), frère [illegible] précédents, né en 1771, mort le 4 [illegible] à Saint-Pétersbourg. Beau et sédui[illegible] [illegible] gea, dit-on, avec son frère, et au [illegible] la faveur de Catherine II, qui le [illegible] neurs. A vingt-trois ans il était lieutenant général. En Pologne il eut la jambe emportée par un boulet (1794). L'année suivante il fut envoyé en Perse, ouvrit la campagne par la prise de Derwent, et n'essuya ensuite que des revers. Il laissa une plus grande réputation de franc libertin que d'habile général.

Genealogien russen ; Saint Petersbourg, 1858, t. II. — Castera, *Hist. de Catherine II.* — *Hist. secrète des amours et des principaux amants de Catherine II*, par l'auteur de la *Vie de Frédéric II.* — *Mémoires secrets sur la Russie* ; Paris, 1800.

ZSCHOKKE (*Jean-Henri-Daniel*), écrivain allemand, né le 22 mars 1771, à Magdebourg, mort le 27 janvier 1848, à Aarau (Argovie). Fils de Gottlieb Zschokke, maître juré de la corporation des drapiers, il perdit sa mère quelques semaines après sa naissance, et son père alors qu'il touchait à peine à sa huitième année (1779). Il est à remarquer que le romancier, dont les honnêtes et chastes récits sont mis avec confiance, en Allemagne comme en France, sous les yeux de l'enfance, débuta cependant dans la vie par des aventures dignes d'une carrière plus troublée et d'une renommée moins aimée de la famille. Brouillé de bonne heure avec ses parents, Zschokke en effet quitta la maison paternelle pour suivre une troupe de comédiens, dans laquelle, acteur et auteur tout à la fois, il jouait médiocrement sans doute les mauvaises pièces qu'il avait composées à la hâte. Ces erreurs de jeunesse furent heureusement de courte durée, et après s'être réconcilié avec sa famille l'enfant prodigue repentant alla docilement étudier à la grave université de Francfort-sur-l'Oder. Toutefois ses premiers instincts se réveillèrent tout en se réglant, et tout en étudiant, souvent d'un esprit distrait sans doute, la philosophie, l'histoire et les mathématiques, il fit représenter deux drames : *Abællino, der grosse Bandit* (Abellino, le bandit), Berlin, 1793, et *Julius von Sassen*, Zurich, 1796, qui, malgré l'inexpérience de l'écrivain, eurent un grand succès. Sans songer toutefois à faire encore des lettres son unique carrière, Zschokke nourrissait la modeste ambition d'obtenir une place de professeur dans quelque université prussienne, et il y serait sans doute parvenu n'eût été des opinions politiques plus avancées qu'il ne convenait à un gouvernement qui combattait alors par les armes les principes de la révolution française. Forcé d'abandonner la Prusse, où tout avenir semblait

lui être fermé (1795), il parcourut successivement l'Allemagne et la France, et finit par se fixer en Suisse, à Reichenau, où, se faisant maître d'école, il fonda un établissement d'instruction qui prospéra rapidement. L'invasion française, suivie bientôt de la proclamation d'une république helvétique (12 avril 1798), brisa sa nouvelle position, et le força à se réfugier à Aarau. Mais tout en souffrant dans ses intérêts de cette soudaine révolution, Zschokke lui était favorable. Hostile au gouvernement fédéral et aristocratique qui venait de tomber, il favorisa de tout son pouvoir la création d'une Suisse une et démocratique. Tel est l'esprit politique qui l'anima dans les fonctions publiques qu'il remplit de 1798 à 1800 comme commissaire du directoire helvétique dans le canton d'Unterwald d'abord, puis dans celui de Berne, foyer du fédéralisme, et enfin à Bâle. La tentative de réaction qui fut alors tentée par le landammann Aloys de Reding l'ayant engagé à donner sa démission, il n'accepta que plus tard, et lors de l'établissement d'une constitution nouvelle, inspirée par le premier consul, et qui reçut le nom d'acte de médiation (11 fév. 1803), les fonctions purement administratives de membre de la direction des forêts et des mines. Dès lors le rôle politique de Zschokke était fini, et c'est à ce moment que commence sa véritable carrière littéraire. Retiré d'abord au château pittoresque de Biberstein, puis à partir de 1808 établi à Aarau, qu'il ne devait plus quitter, il publia successivement, comme journaliste, historien, romancier, poëte et même administrateur forestier, une suite d'ouvrages qui étonnent autant par la variété que par son étendue. Cette fécondité, presque toujours heureuse, s'accrut encore, lorsqu'en 1829 Zschokke, à la suite de certains débats de presse, se fut démis de ses fonctions dans l'administration forestière, ne conservant que celles de membre du grand conseil d'Aarau et d'inspecteur des écoles. Conteur naïf et souvent plein d'*humour* dans ses nouvelles et dans ses romans, bien que sa renommée ait un peu pâli devant celle de Tœpffer, il s'est placé non loin du célèbre Müller comme historien national de la Suisse. Ses poésies et ses drames sont la partie la plus médiocre de ses œuvres. Nous citerons parmi les écrits historiques de Zschokke : *Geschichte der Freistaats der drei Bünde in Rhætien* (Histoire de l'État libre des trois ligues dans la Rhétie); Zurich, 1798, 1817, in-8°; — *Geschichte vom Kampfe und Untergange der schweizer Berg-und Waldcantone* (Histoire des combats et de la chute des cantons montagnards et forestiers de la Suisse); Zurich, 1801, in-8°; trad. en français par Briatte (Paris, 1802, in-8°), et par Pictet (Genève, 1823, in-8°); — *Geschichte des bair. Volks und seiner Fürsten* (Histoire de la nation bavaroise et de ses princes); Aarau, 1813-18, 4 vol. in-8°, 3e édit., 1826, 8 vol. in-8°; — *Des Schweizerlandes Geschichte für das Schweizervolk* (Histoire de la Suisse pour le peuple suisse); Zurich, 1822, in-8°, souvent réimprimée; trad. par Ch. Monnard (Aarau, 1823, in-8°; ibid., 1830, 1832, in-12), et par Manget (Paris, 1828, 2 vol. in-8°); la suite de cette histoire embrassant la période de 1815 à 1833 a été traduite en français à Lausanne, 1833, in-8°. A partir de 1807 jusqu'en 1813 il rédigea le curieux recueil des *Mélanges pour la connaissance du monde moderne* (Miscellen für die neueste Weltkunde), qui fut remplacé en 1817 par un autre dans le même genre, intitulé : *Additions à l'histoire de notre temps* (Ueberlieferungen zur Geschichte unserer Zeit). Zschokke fit paraître lui-même un recueil de ses *Ausgewæhlte historische Schriften* (Choix d'écrits historiques); Aarau, 1830, 16 vol. — Parmi ses romans, très-nombreux et presque tous traduits en français, les plus estimés sont ceux réunis sous le titre de *Contes suisses*, trad. par Loewe Weimars, Paris, 1828, 4 vol. in-12; de *Matinées suisses*, trad. par Cherbuliez, 1830-32, 12 vol. in-12; de *Nouvelles allemandes*, trad. par X. Marmier, 1847, in-18. — Ses poésies et ses nouvelles ont été rassemblées sous le titre de : *Ausgewæhlte Novellen und Dichtungen*; 8e édit., Aarau, 1847, 10 vol. in-16; 10e édit., 1858, 17 vol. in-16. Ses *Œuvres complètes* (Sæmmtliche Schriften), publiées à Aarau, 1825, forment 40 vol. in-16.

Muench, *Zschokke, geschildert nach seinen vorzüglichsten Lebensmomenten*; Haag, 1830, in-8°. — E. Frensdorf, *Notice sur la vie de Zschokke*; Liége, 1844, in-8°. — Baer, *Zschokke, sein Leben und seine Werken*; Winterthur, 1849, in-8°. — Schmindt, *Geschichte der deutschen Literatur*, t. III. — *Bibl. univ. de Genève*, 1848, IX, p. 420. — *Nekrol. der Deutschen*, t. XXVI, p. [illegible]. — Zschokke, *Selbstschau*; Aarau, 1841, 2 vol. in-12.

ZUALLART (*Jean*), voyageur belge, né à Ath ou à Silly (Hainaut), vivait encore en octobre 1632. Il était en 1580 receveur du comté d'Autreppe, et remplit ensuite la charge de bailli de Silly. En même temps il était gouverneur des fils de Richard, baron de Mérode. Chargé d'accompagner en Italie et en Allemagne Philippe, l'un de ses élèves, il se trouvait avec lui à Rome, en 1585, lorsque ce dernier lui fit promettre de le suivre partout où il voudrait porter ses pas, puis, ayant obtenu sa parole, lui annonça son intention de visiter la Terre-Sainte. Les deux voyageurs s'embarquèrent à Venise, le 29 juin 1586, avec Domenico Danesi, chapelain du pape, Martin van den Zande, chanoine de Cambrai, et d'autres personnes. Après avoir relâché à Tripoli de Syrie, ils débarquèrent à Jaffa, le 23 août, visitèrent Jérusalem et Bethléem, reprirent le chemin de l'Europe le 9 septembre, et rentrèrent à Venise le 25 novembre de la même année, Zuallart avec le titre de chevalier du Saint-Sépulcre. Dans les premières années du dix-septième siècle, il fut nommé *mayeur* de la ville d'Ath, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il avait fait imprimer une relation de son voyage, sous

ce titre : *Il devotissimo Viaggio di Gerusalemme;* Rome, 1587, in-4°, fig., rare, et 1593, in-8°. De retour dans sa patrie, il revit ce premier travail, et en donna la traduction française; Anvers, 1608, 1626, in-4°. On a encore de lui : *Description de la ville d'Ath ;* Ath, 1610, pet. in-8°, réimpr. dans les *Archives hist. et litt. du nord de la France*, nouv. série, t. Ier. E. R.

Paquot, *Mémoires*, t. V, p. 118. — *Compte-rendu des séances de la Comm. roy. d'hist. de Belgique*, t. XIV, p. 247. — *Messager des sciences hist. de Belgique*, 1857, p. 459.

ZUCCHI (*Bartolommeo*), littérateur italien, né vers 1560, à Monza, où il est mort, le 25 août 1631. D'une famille noble, il embrassa la carrière ecclésiastique en 1585, et il se rendit à Rome, où ses talents et son habileté en calligraphie lui valurent l'emploi de secrétaire du cardinal de Mondovi. Baronius lui témoigna beaucoup d'estime et d'amitié. La mort de son père l'ayant rappelé dans sa patrie (1597), il y continua ses travaux littéraires. Il mourut d'une maladie contagieuse qui ravageait le Milanais, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Marie des Anges, qu'il venait de faire construire de ses propres deniers. Ses principaux ouvrages sont : *L'Idea del segretario;* Venise, 1606, 1614, in-4°; Milan, 1624, in-4° : traité de l'art épistolaire, avec un recueil de lettres extraites de divers auteurs; — *Istoria di Teodolinda, reina de' Longobardi;* Milan, 1613, in-4°; — *Istoria della corona ferrea ;* ibid., 1619, in-4° : ces deux derniers ouvrages avaient été réunis avec la *Vita di S. Gerardo*, en un volume intitulé : *Tre glorie di Monza;* Milan, 1609, 1613, in-4°; — *Vita di Marcello Centinelli;* ibid., 1619, in-8°; — *Esercizi per ordinamento della vita;* Brescia, 1623, in-8°. Zucchi a trad. en italien Justin (Venise, 1590, in-4°), et *Storia lauretana del P. Torsellini* (Milan, 1600, in-4°), à laquelle il a joint un sixième livre.

Ghilini, *Teatro*. — Argelati. *Mediolan. bibl.*

ZUICHEM D'AYTTA (*Viglius* DE), jurisconsulte et magistrat, né le 19 octobre 1507, à Barrahuys, maison de campagne que sa famille possédait à Virdum, en Frise, mort le 8 mai 1577, à Bruxelles. Il fit ses humanités à Deventer et à Leyde, puis il étudia la jurisprudence à Louvain, à Dôle, à Avignon, où il suivit les leçons d'Alciat, et prit à Valence le bonnet de docteur (1529). A cette époque, Alciat ayant accepté une chaire à Bourges, Viglius l'y accompagna, et le remplaça lorsque celui-ci fut rappelé à Pavie. En 1531, il voyagea en Allemagne et en Italie, et à peine arrivé à Padoue, il y obtint la chaire des Institutes. Ce fut alors qu'il découvrit, dans un manuscrit de la bibliothèque donnée à la république de Venise par le cardinal Bessarion, la paraphrase grecque des Institutes par Théophile; il la fit imprimer à Bâle (1534, in-fol.) avec une dédicace à Charles-Quint. Il revenait dans les Pays-Bas lorsqu'il reçut le titre d'official du prince évêque de Munster. En 1537 il accepta du duc de Bavière, avec le titre de conseiller, la chaire de droit à l'université d'Ingolstadt, dont il devint bientôt doyen et recteur. Charles-Quint, après l'avoir chargé de mettre à exécution la sentence de déposition portée contre Hermann de Wrede, archevêque de Cologne, voulut lui faire prendre part à une mesure semblable contre l'évêque de Munster; mais il ne put vaincre sa résistance. Devenu en 1541 membre du conseil privé à Bruxelles, puis conseiller au grand conseil de Malines, il assista à la diète de Spire et à celle de Worms, et remplit diverses missions à Munich, à Bruges et à Ratisbonne. En 1549, il présida au conseil privé et reçut le titre de chevalier. Lors de la publication des terribles édits contre les hérétiques (1550), Zuichem prit hautement, et il s'en vante dans ses lettres, la défense de l'inquisition. Il servit avec le même dévouement l'impitoyable successeur de Charles-Quint, et obtint les sinécures de bibliothécaire du palais de Bruxelles, et de chancelier de l'ordre de la Toison d'or. Après la mort de sa femme, il songea à entrer dans l'état ecclésiastique. Nommé en 1556 coadjuteur de l'abbé de Saint-Bavon de Gand, il lui succéda en 1562 (1). Après la mort de Louis de Requesens, gouverneur des Pays-Bas, il prit quelque part à la direction des affaires publiques, et s'opposa à la proscription des soldats espagnols. Il avait fondé à Louvain un collège qui, sous le nom de *Collége de Viglius*, exista jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaria in decem titulos Institutionum juris civilis;* Bâle, 1534, in-8°, et 1542, in-fol.; — *Institutiones de testamentis ;* Leyde, 1564, 1592, in-8°; — *Prælectiones in titulum Pandectarum de rebus creditis, et ad titulum codicis Justiniani de edicto divi Hadriani tollendo;* Cologne, 1582, in-8°; — *Epistolæ politicæ et historicæ ;* Leuwarden, 1661, in-8°. M. Wauters a publié des *Discours sur le règne de Philippe II* attribués à Viglius; Bruxelles, 1858, in-8°. Zuichem est regardé comme l'un des principaux rédacteurs des ordonnances criminelles de Philippe II, de 1570, qui ont été suivies dans les Pays-Bas jusqu'à leur réunion à la république française, en 1795. E. REGNARD.

Vita Viglii ab Aytta Zuichemi, dans les *Analecta* de Hoynck van Papendrecht. — Raoux, *Eloge de Viglius de Zuichem d'Aytta ;* Bruxelles, 1787, in-8°. — J.-J. de Smet, *Le president Viglius*, dans la *Revue de Bruxelles*, fév. et avril 1838. — *Messager des sciences hist. de Belgique*, 1846, p. 288. — De Wal, *De claris Frisiæ jurisconsultis*.

ZUINGLE. *Voy.* ZWINGLI.

ZUMALA-CARREGUI (*Thomas*), général espagnol, né le 29 décembre 1788, à Ormaiztegui (Guipuzcoa), mort le 25 juin 1835, à Cegama (Biscaye). Ses parents étaient nobles, mais

(1) Il n'était pas prêtre, mais son ami le cardinal de Granvelle lui conféra les ordres, dans son hôtel de Bruxelles, sans lui avoir fait subir la moindre épreuve.

peu aisés. A l'époque de l'invasion des Français, il étudiait le droit à Pampelune; aussitôt il quitta les bancs de l'université et s'engagea dans l'armée. Après avoir assisté à la première défense de Saragosse, il passa dans la troupe de Jauregui, et en 1813 il obtint le grade de capitaine. En 1822, privé de son emploi comme ultra-royaliste, il prit parti dans l'armée de la Foi, et reçut de Quesada le commandement du 2e bataillon de volontaires de Navarre. Pendant cette campagne, il fut à même d'apprécier la régularité et l'ordre qui règnent dans l'armée française; il en étudia de près l'organisation, et quand plus tard, après l'abolition de la constitution, il fut nommé lieutenant-colonel au 1er léger (1825), il mit à profit les observations qu'il avait faites. Ses talents militaires lui firent donner successivement, avec le titre de colonel, le commandement du 3e léger, du régiment d'Estramadoure et du 14e de ligne. Mais pendant la dernière maladie de Ferdinand VII il fut mis en disponibilité, à cause de son attachement à don Carlos, et obtint à grand'peine la permission de se retirer à Pampelune dans la famille de sa femme. Il était dans cette ville quand le roi mourut (29 sept. 1833). Cette mort donna le signal des hostilités entre les christinos et les carlistes. On offrit à Zumala le rang de brigadier général s'il jurait fidélité à la reine Isabelle; il le refusa, et, malgré la surveillance dont il était entouré, il parvint à s'échapper de nuit. Aussitôt il rejoignit les insurgés de la Biscaye et de l'Alava (30 oct.), qui étaient au nombre de quinze cents, et se mit à leur tête. Entouré de son célèbre bataillon des guides de Navarre, se renouvelant régulièrement tous les quatre mois par la mort, profitant même de ses défaites, harcelant les christinos, se laissant poursuivre par eux dans les défilés des montagnes, et les détruisant en détail, Zumala suppléait par son activité et son génie militaire aux immenses désavantages de sa position. Il reparaissait souvent aux lieux d'où il était parti la veille, après avoir fait dix-huit lieues dans la nuit. Dans ces marches fabuleuses, si ses soldats, pieds nus, murmuraient, le général descendait de cheval et, passant tranquillement la bride à son bras, il marchait infatigable à leur tête. Il serait trop long de le suivre dans cette guerre d'embuscades et de petits engagements. Il battit successivement Saarsfield, Valdès et Quesada. Ce dernier fut remplacé par Rodil (juin 1834), le vainqueur du Portugal, qui arriva dans les provinces insurgées à la tête d'une armée de quarante mille hommes. L'armée carliste, décimée par la précédente campagne, manquait de tout: la prise d'une caisse de munitions équivalait pour elle au gain d'une bataille, et souvent Zumala avait dû renoncer à une victoire faute de cartouches. Cette position si précaire vint encore se compliquer par l'arrivée de don Carlos sur le théâtre de la guerre (juillet). Heureusement Zumala sut décider le prétendant à se séparer de lui et à parcourir le pays sous la conduite d'Eraso pour amorcer l'ennemi et diviser ses forces. Rodil se laissa prendre à cette ruse, et se mettant à la poursuite de don Carlos avec douze mille hommes, il laissa à Zumala le temps de battre ses lieutenants et de pousser une pointe jusque dans la Vieille-Castille. A bout d'expédients, le ministère fit alors sortir de sa retraite le vieux Mina (oct. 1834). Mais ce général, malade et obligé de se reposer sur des lieutenants, ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs. Zumala battit ses troupes à Alegria, près Vittoria (27 oct.), et lui enleva deux pièces de canon. Mina comprit bientôt qu'il ne pouvait lutter avec un chef vigoureux et infatigable; il donna sa démission après la prise d'Etcharri-Aranoz par l'armée carliste. Le ministre de la guerre Valdès lui succéda (7 avril 1835).

Le système de temporisation adopté par ce général ne rétablit pas les affaires; mais il eut la gloire d'introduire un peu d'humanité dans cette guerre sans pitié. Il signa avec Zumala une convention pour l'échange des prisonniers qu'auparavant on massacrait sans miséricorde. Pendant que les ministères se succédaient à Madrid, où l'anarchie était au comble, Zumala, maître de la campagne, assiégeait avec succès plusieurs villes. Enfin il attaqua Bilbao. Ce fut, dit-on, sur l'ordre du prétendant qu'il se détermina à cette entreprise; il eût préféré se porter sur Vittoria. La garnison de la place étant supérieure en nombre aux assiégeants, il ne restait à ceux-ci qu'une seule chance de succès: c'était d'ouvrir une brèche et de tenter l'assaut. Lorsque la brèche fut ouverte, les munitions manquèrent, et il fallut différer l'attaque jusqu'au lendemain. Zumala était fort préoccupé; il ne prit un peu de repos qu'après avoir envoyé à don Carlos une dépêche dans laquelle il disait que la disproportion des forces dont il disposait et de celles des assiégés le contraindrait sans doute à lever le siége. Puis il monta au premier étage d'une maison pour examiner du balcon la ligne ennemie (15 juin). Atteint d'une balle à la jambe droite, il se fit transporter à Cegama; don Carlos vint le voir, et lui envoya deux médecins. La blessure, qu'on croyait légère, s'envenima; la balle fut extraite trop tard, et le malade succomba au milieu de cruelles souffrances. Il avait quarante-six ans, et ne laissait à sa femme et à ses trois filles d'autre bien que son nom. Ainsi mourut le héros des provinces basques, adoré des siens malgré sa sévérité et ses accès de colère, admiré même de ses ennemis. Quelque jugement qu'on porte sur la guerre carliste, on ne doit pas oublier que les Basques combattaient pour leurs libertés et leurs anciennes franchises. Ils rencontrèrent dans Zumala-Carregui le chef qu'il leur fallait, et lui obéirent avec un dévouement sans exemple. Tous les efforts de Zumala-Carregui tendaient à s'ouvrir la route de Madrid, et il est probable

qu'il eût réussi, si la mort n'était venue l'arrêter. On doit regretter que ce noble caractère soit terni par les cruautés qu'il commit et laissa commettre. E. Barry.

Volcathia, *Zumalacarregui et l'Espagne*; Nancy, 1835, in-8°. — A. Sabatier, *Tio Tomas* (l'Oncle Thomas); *Souvenirs d'un soldat*; Bordeaux, 1836, in-8°. — Henningsen, *Twelve months of campaign with Zumala-Carregui*; Londres, 1836, 2 vol. in-8°; trad. en allem. avec un appendice, Quedlimbourg, 1837, in-8°. — *Memorias de Zumala-Carregui*; Madrid, 1839, in-8°, extr. de l'ouvr. préc. — Fr. Madrazo, *Historia militar y politica de Z.*; Madrid, 1844, in-4°, et 1846, in-8°. — Zaratiegui, *Vida y hechos de Z.*; Paris, 1845, in-8°, et en français, ibid., 1845, in-8°. — *Revue des deux mondes*, 15 février 1851.

ZUÑIGA (*Diego* Ortiz de), historien espagnol, né vers 1610, à Séville, où il est mort, en 1680. Issu d'une noble et ancienne famille andalouse, il était chevalier de Saint-Jacques. On a lui : *Discurso genealogico de los Ortizes de Sevilla*; Cadix, 1670, in-4°; — *Annales ecclesiasticos y seculares de Sevilla*, 1246-1671; Madrid, 1677, in-fol. : ce livre fait autorité pour tout ce qui concerne Séville et la province.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

ZURBARAN (*Francisco*), célèbre peintre espagnol, né vers le 7 novembre 1598 (1), au village de Fuente de Cantos (Estramadoure), mort à Madrid, en 1662. Fils d'un simple laboureur, il montra pour le dessin des dispositions précoces qui déterminèrent sa famille à l'envoyer à Séville, où il entra dans l'atelier du licencié Juan de las Roëlas. Après avoir étudié sous ce maître la brillante manière du Titien, il se pénétra plus tard de celle du Caravage, dont plusieurs tableaux se voyaient alors à Séville. Cependant, si par la solidité de sa peinture il rappelle souvent ce peintre italien, il lui est bien supérieur par le sentiment profondément religieux, qui donne à toutes ses compositions un caractère des plus saisissants. On peut dire en effet que Zurbaran est, par excellence, le peintre de l'Espagne religieuse et mystique. Sa biographie, du reste, est tout entière dans ses œuvres, et en dehors de celles-ci tout ce qu'on sait de ce grand artiste, c'est qu'il épousa à Séville dona Leonora Jordana, de laquelle il eut plusieurs enfants, et qu'il fut particulièrement apprécié du roi Philippe IV. Il était encore à Séville lorsque le marquis de Malaçon le chargea en 1625 d'exécuter pour la cathédrale les grands tableaux de l'autel de Saint-Pierre. Vers la même époque il peignit pour l'église du collége de Saint-Thomas le célèbre tableau de *Saint-Thomas d'Aquin* (2), immense composition, plus grande que nature, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre et qui sous l'empire fut transportée au musée du Louvre. Après avoir résidé plus ou moins longtemps à Guadalupe, où il peignit plusieurs tableaux relatifs à la *Vie de saint Jérôme*, puis à la chartreuse de Xeres, où il exécuta neuf compositions pour la pourtour de l'autel (1633), il vint vers 1650 s'établir à Madrid, où Philippe IV le chargea d'orner le *Palacio Nuevo*, et de peindre pour le Buen Retiro une suite de tableaux sur les travaux d'Hercule. Un jour que ce prince visitait les salles dont il avait confié la décoration à Zurbaran, il s'arrêta, dit-on, pour voir de près l'ouvrage de l'artiste, qui venait justement d'y mettre la dernière main et de le signer *Zurbaran peintre du roi*. Philippe IV lui frappa familièrement sur l'épaule, en disant : « Peintre du roi et roi des peintres ». Parmi les élèves de Zurbaran on remarque Barnabé d'Ayala, et les frères Polancos, dont les tableaux ont quelquefois été confondus, bien à tort, avec ceux de leur maître. Zurbaran, dit M. Ch. Blanc, « est bien supérieur, par l'élévation et la dignité du sentiment, au Caravage, auquel on l'a souvent comparé. A ses figures, qui souvent sont communes à force d'être vraies, il a su imprimer un caractère d'ardente foi, une expression de beauté morale et d'amour qui les rehausse jusqu'aux régions de la poésie. Par un de ces contrastes violents particuliers à l'art de l'Espagne, il a été aussi mystique dans la pensée que brutal dans le maniement du pinceau, et l'on peut dire qu'il a exprimé comme Caravage et senti comme Le Sueur. Ajoutons qu'il jetait des masses de lumière dans ses premiers plans, et obtenait ainsi des effets merveilleux. Il avait toujours une inspiration sérieuse, même dans la grâce, et rendait admirablement les figures ascétiques et austères du cloître. » Le musée du Louvre, fort riche en toiles de Zurbaran, lors de la création du musée espagnol pour le roi Louis-Philippe, n'en a plus aujourd'hui qu'un seul. Les musées de Lyon et de Montpellier possèdent du même maître, l'un un *Saint François d'Assises* (gravé par Boissieu), l'autre un *Ange Gabriel* et une *Sainte Agathe* provenant de la vente Soult. On doit encore signaler, au musée de Madrid, le *Songe de saint Pierre Nolasque*, l'*Apparition de l'apôtre saint Pierre à saint Pierre Nolasque*, *Sainte Casilde*, *l'Enfant Jésus endormi*; au Buen Retiro, *les Travaux d'Hercule*; à Cadix, une *Sainte Ursule*; à Séville, l'*Apothéose de saint Thomas d'Aquin*, dont nous avions déjà parlé; au musée de Dresde, une *Madeleine repentante*; à celui de Munich, *Saint Jean accompagnant la mère de douleurs*, *Saint François en extase*. En Angleterre on signale : dans la Galerie nationale, un *Moine franciscain*; chez le duc de Sutherland, *l'Enfant Jésus dans les bras de sa mère*; chez lord Yarborough, *la Vierge et l'enfant Jésus*, *deux saints auprès d'eux*; chez lord Harrington, *Saint Antoine de Padoue en méditation*; chez lord Heytesbury, *Saint François en extase*, l'*Enfant Jésus*

(1) Il fut présenté à l'église le 7 novembre.

(2) La figure du saint est le portrait du chanoine Augustin Abreu Nuñez de Escobar, et au premier plan on voit Charles-Quint en prière, ainsi que l'archevêque Deza.

monté sur un âne; chez lord Elcho, une *Vierge dans la gloire*; chez M. Baring, un *Moine*; chez M. Stirling, *Sainte Juste et sainte Rufine*, *le Mariage de sainte Catherine*; chez M. Cheney, *un Moine tenant un crucifix*; chez M. Bankes, *Saint Juste tenant un vase plein d'eau*. L'ancien musée Standish augmenté par le roi Louis-Philippe contenait : *Saint François aux stigmates*, *la Vierge et l'Enfant Jésus environnés d'anges*, *le Martyre de saint Julien*, et *Notre-Dame de Pitié ayant à ses pieds un cardinal et un chartreux*.

E. A.

Palomino de Castro y Velasco, *El Museo pictorico*; Madrid, 1715-1724, 3 vol. in-fol. — Mariano Lopez Aguado, *El real museo*; Madrid, 1835. — Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas-artes en España*. — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*. — Viardot, *Musées d'Espagne*. — Ed. Laforge, *Des arts et des artistes en Espagne*; Lyon, 1859, in-8°. — Ch. Blanc, *Histoire des peintres*, n° 122.

ZURITA (*Geronimo*), historien espagnol, né le 4 décembre 1512, à Saragosse, où il est mort, le 31 octobre 1580. D'une noble et ancienne famille originaire d'Aragon, il fit de brillantes études à l'université d'Alcala, où il eut pour professeur de latin et de grec le célèbre Nuñez de Guzman (*el Pinciano*). Son mérite, secondé par le crédit de son père, attira l'attention de Charles-Quint, qui le nomma en 1530 gentilhomme de sa chambre. Il était, depuis la mort de son beau-père, secrétaire de l'inquisition à Madrid lorsqu'il fut remplacé par Ferdinand Valdès (1547), et désigné à l'unanimité par les cortès d'Aragon pour remplir la charge d'historiographe (1548), qu'ils venaient de créer. Dès ce moment il se dévoua tout entier à l'accomplissement de cette grande tâche. Après avoir parcouru l'Aragon, il passa en Italie, en Sicile, et consulta soigneusement les archives, tant publiques que particulières, de ces deux pays (1550). A peine monté sur le trône, Philippe II le chargea de recueillir tous les papiers secrets qui ont formé depuis le célèbre dépôt de Simancas. En 1567, Zurita fut nommé secrétaire du cabinet, et deux ans après le cardinal Espinosa, alors président du saint-office, le chargea de recevoir de la bouche même du monarque la réponse à toutes les questions qui lui seraient soumises par l'inquisition. Tout le reste de la vie de Zurita paraît avoir été consacré à la rédaction de ses *Annales*, qui ne l'occupèrent pas moins de trente ans. Il mourut à soixante-huit ans, dans le couvent des Hiéronymites de Santa-Engracia, où il s'était retiré depuis quelques années, et dont, quoique séculier, il suivait la règle. Il avait légué sa riche bibliothèque aux chartreux de la Maison-Dieu, près de Saragosse. La plus grande partie des livres fut transportée à l'Escurial, en 1626. Zurita a encouru comme historien le reproche de prolixité, par le soin minutieux qu'il porta dans la partie de ses investigations relative aux premières et moins importantes périodes. Il n'est pas d'écrivain espagnol plus dégagé des préjugés de religion ou de parti. Il apporte dans l'examen des preuves historiques un calme impartial également éloigné d'une légèreté téméraire et d'une crédulité aveugle. On a de lui : *Anales de la corona de Aragon*; Saragosse, 1562-79, 6 vol. in-fol.; ibid., 1585, 6 vol. in-fol., corrigée et augmentée par le fils de l'auteur; ibid., 1610-21, 7 vol. in-fol., avec un index très-ample rédigé par les jésuites. Ces annales comprennent tous les temps écoulés depuis la ruine du califat de Cordoue jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique; — *Indices rerum ab Aragoniæ regibus gestarum ab initiis regni ad annum* 1410; ibid., 1578, in-fol. : la première partie contient un abrégé des *Annales*, la seconde l'histoire de la conquête de la Sicile par les Normands, dont il avait découvert le manuscrit; — *Progressos de la historia en el reyno de Aragon*, 1512-1580; ibid., 1580, in-fol. : suite des *Annales*; — *Historia del rey D. Henrique III de Castilla*, ms.; — des *Notes* grammaticales sur l'*Itinéraire* d'Antonin, publiées dans l'édition de Schott, 1544, in-8°.

E. B—T.

Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — Ambrosio Morales, *Apologia pro Aragoniæ regni Annalibus*. — Dormer, *Elogios de Ger. Zurita*, à la tête des *Progresos*. — Prescott, *Ferdinand et Isabelle*, 2e part., ch. 1er. — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. III.

ZURLO (*Giuseppe*, comte), homme d'État italien, né en 1759, à Naples, où il est mort, le 10 novembre 1828. Il reçut une éducation distinguée et fréquenta la société des savants. A vingt ans il entra au barreau. Désigné en 1783 pour accompagner Pignatelli dans les Calabres, il assista, mais sans pouvoir s'y opposer, à l'odieuse rapacité de ce favori de la reine, qui acheva de ruiner ces provinces au lieu de les relever des désastres qu'y venaient de causer des tremblements de terre. Ses rapports éloquents furent remarqués, et lui valurent à son retour un poste honorable dans la magistrature. Il venait d'être nommé en 1798 directeur des finances lorsque l'arrivée des Français l'exposa aux plus grands périls. La populace se porta à son hôtel, le ravagea de fond en comble, et l'aurait massacré lui-même si les chefs de la municipalité ne se fussent emparés de sa personne et ne l'eussent mise en sûreté dans un fort sous prétexte de l'emprisonner. Au retour du roi, il reprit son poste au ministère des finances, et fut assez habile pour rétablir la confiance. Son zèle ne l'empêcha pas d'être destitué quelque temps après et enfermé au fort de l'Œuf. On l'accusait d'avoir fait piller des diligences chargées d'or des particuliers. Le ministre Acton mit tout en œuvre en cette occasion pour le perdre. Zurlo se disculpa sans peine d'un haut fait dont l'auteur n'était autre que la reine Marie-Caroline. En 1806 il suivit la cour à Palerme, mais en 1809 il revint à Naples, sous prétexte que les biens de sa famille étaient menacés d'un sequestre général. Le roi Murat le nomma successivement conseiller d'État, mi-

nistre de la justice et des cultes et ministre de l'intérieur. Dans ces fonctions, il déploya une incroyable activité; il remplaça la féodalité par les communes et les monastères par des établissements de bienfaisance et d'instruction, étendit les réformes dans toutes les branches de l'administration, et protégea les lettres et les sciences, l'agriculture et le commerce. Dénoncé par la police en 1813, il fut sommé de se rendre à Paris pour y recevoir les ordres de l'empereur. Murat, par son intervention, réussit à apaiser le courroux de Napoléon, maintint Zurlo à son poste, et lui donna le titre de comte d'Altamura. En 1815 Zurlo accompagna la reine Caroline Bonaparte à Trieste, et se retira à Venise, puis à Rome. Il rentra cependant dans sa patrie, et même au bout de deux ans il reçut le portefeuille de l'intérieur (6 juill. 1820); mais il avait contre lui la presse et les carbonari. Une imprudence qu'il commit accéléra sa chute. Le roi Ferdinand I[er] venait de recevoir l'invitation de se rendre au congrès de Laybach. Zurlo envoya aux préfets et fit afficher à Naples une proclamation annonçant que le roi se rendait au congrès et qu'il en rapporterait une nouvelle constitution. C'était annoncer en d'autres termes que la constitution espagnole cessait d'être en vigueur. Cette nouvelle mit en quelques heures toute la ville dans un tel état d'effervescence que l'on craignit un soulèvement. Zurlo déposa sa démission avec tous ses collègues (déc. 1820), et comparut en janvier devant le parlement pour se justifier d'avoir violé la constitution. Acquitté malgré l'acharnement de ses adversaires, il rentra dans la vie privée.

G. Pepe, *Mémoires*. — Cantù, *Hist. des cent dernières années*. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. des contemp.*

ZWICKER (*Daniel*), sectaire allemand, né le 22 janvier 1612, à Dantzig, mort le 10 novembre 1678, à Amsterdam. Bien qu'il fût docteur en médecine, il s'occupait peu de l'exercice de son art, et s'adonna à approfondir les doctrines théologiques. Sans aucune conviction solide en matière de religion, il abandonna le protestantisme pour s'attacher aux sociniens, qu'il ne tarda pas à délaisser afin de se jeter dans le système d'Arminius. Cette inconstance d'opinions religieuses le fit appeler *monstrum irregulare et mirabile*. Dominé par la pensée de ramener à l'union les nombreuses communions chrétiennes, il mit au jour sa propre théorie fondée sur la tolérance, la raison, l'Écriture sainte et la tradition à la fois. Le livre qu'il publia à ce sujet sous le titre d'*Irenicon Irenicorum, seu Reconciliatoris Christianorum hodiernorum norma triplex* (Amst., 1658, in-8°), provoqua des répliques passionnées de la part des protestants. L'auteur se défendit dans deux autres écrits, intitulés *Irenico-Mastix perpetuo convictus et constrictus* (ibid., 1662, in-8°), et *Irenico-Mastix posterior* (ibid., 1667, in-8°). On doit en outre à Zwicker un grand nombre d'ouvrages de controverse tant imprimés que manuscrits, dont nous ne mentionnerons que les suivants : *Vereinigungs-Schrifft der Christen* (Discours de conciliation adressé aux chrétiens); Amst., 1661, in-4° : publié sous le nom de Minos Celse, et trad. en latin sous le titre d'*Henoticum Christianorum*: ibid., 1662, in-8°; — *Compelle intrare, seu de contradictione ecclesiis ostensa easque reformatura*; ibid., 1666, in-4°; — *Novi fœderis Josias*; ibid., 1670, in-4°; — *Revelatio demonalatriæ inter Christianos*; 1672, in-4°; — *Epistolæ ad M. Ruarum de Fratribus Moravis*, dans la première centurie des *Lettres de Ruar*; Amst., 1677, in-8°.

Sand, *Bibl. anti-trinitar.* — Arnold, *Kirchen-und Ketzer Historie.* — Jœcher, *Gelehrten-Lexicon.*

ZWINGLI (*Uldrich*), réformateur de la Suisse, né le 1[er] janvier 1484, à Wildenhaus, village du Toggenburg (canton de Saint-Gall), tué le 11 octobre 1531, à la bataille de Cappel. Il était fils d'un riche fermier. Il se fit remarquer de bonne heure par son intelligence précoce et ses heureuses dispositions. Un de ses oncles, chanoine à Wisen, lui donna les premières leçons, et il étudia les langues anciennes. Son intelligence et sa piété le firent remarquer des dominicains, qui essayèrent de le faire entrer dans leur ordre. Pour le soustraire à leur influence, son père le rappela et l'envoya, en 1499, continuer son éducation à Vienne. Là, il se lia d'amitié avec plusieurs jeunes gens qui jouèrent plus tard un rôle plus ou moins important dans la réformation de la Suisse, entre autres avec Faber, qui fut un des plus fougueux antagonistes des nouveaux principes religieux. Zwingli ne paraît pas s'être cantonné dans quelque étude spéciale; son intelligence avide se porta sur toutes les parties des connaissances cultivées à cette époque; sa passion pour la musique, à laquelle il consacrait les loisirs que lui laissaient ses études, le préserva de la vie dissolue que menaient alors les élèves des universités. De retour à Wildenhaus en 1502, il fut bientôt ramené à Bâle par le désir et le sentiment du besoin d'étendre ses connaissances; il y trouva un emploi de professeur des langues anciennes dans le collége de Saint-Martin. En 1505 arriva dans cette ville Thomas Wyttenbach, qui donna à ses études une impulsion forte et définitive. En 1516, il fut nommé curé à Glaris. Tout en s'acquittant de ces fonctions, il poursuivit ses études, et en vint à posséder assez bien la langue grecque pour pouvoir lire facilement dans l'original Plutarque, Thucydide, Aristote, Platon, Pindare, et surtout le Nouveau Testament. La cour de Rome lui accorda comme encouragement une pension de cinquante florins. En 1512, Zwingli suivit, en qualité d'aumônier, sur le champ de bataille de Pavie, la bannière de Glaris, qui se trouvait du côté du pape. Il l'accompagna de nouveau en 1515 dans

nes de Marignan; au spectacle de la san- défaite de ses compatriotes, il saisit lui- l'épée, et se précipita dans la mêlée. De dans sa patrie, il se remit à l'étude de la et il ne tarda pas à se convaincre qu'un iombre de cérémonies ecclésiatiques ne pas des temps apostoliques. Ce fut sur refaites, et au moment qu'il commençait r de la valeur de plusieurs parties du atholique, qu'il fut appelé comme prédi- à la chapelle d'Einsiedeln (1516), un des aux lieux de pèlerinage de cette époque. uva des hommes que le spectacle des itions dont ils étaient tous les jours les s avaient convaincus de la nécessité d'une e dans l'Église. Ce fut d'accord avec eux nleva peu après les reliques à l'adora- es pèlerins. Zwingli travailla en même à rectifier soit du haut de la chaire, soit confessionnal les idées religieuses de ceux piété mal entendue attirait à Einsiedeln. lé en 1518 à Zurich comme prédicateur athédrale, il exerça une grande influence partie éclairée des habitants de cette ville. ée en Suisse du moine Samson, qui venait re les indulgences, et qui conduisait ce vec une impudence blessante, ne fit que 'éclosion des principes nouveaux que i prêchait déjà depuis quelques années. ses marchèrent tellement vite qu'en 1522 de Constance crut devoir conjurer le , en enjoignant au conseil de Zurich de se des hommes qui combattaient la foi de ères. Zwingli, contre lequel était évidem- irigé ce mandement, quoi qu'il n'y fût , y répondit aussitôt en deux écrits, ion ferme montrait assez qu'une rupture avec l'autorité ecclésiastique était immi- Elle ne tarda pas à éclater. Sur les ins- le Zwingli, le conseil de Zurich appela en us les ecclésiastiques des divers cantons uisse à une discussion publique, sur le de laquelle il se réserva de prononcer. prendre la place de l'évêque et se sous- sa juridiction spirituelle. Cette confé- ut lieu, et elle fut suivie d'une décision eil, qui déclara que son prédicateur n'a- n prêché qui ne fût conforme à la sainte e. De ce moment, on marcha à grands s la voie des réformes. En 1525, la fut abolie. Bientôt après, les commu- monastiques furent supprimées; les re- n furent appliqués au traitement des urs d'une université que Zwingli or- vec autant de promptitude que de sa- ckius, chancelier d'Ingolstadt et Jean grand vicaire de l'évêque de Constance, osèrent en 1526 une conférence à Bade. , se doutant qu'on lui tendait un piége emparer de sa personne, refusa d'y part. L'événement justifia ses soupçons : pade, qui l'avait pressé de s'y rendre, lui écrivit peu de temps après son arrivée à Bade : « Je remercie Dieu de ce que vous n'êtes pas ici. La tournure que prennent les affaires me fait voir clairement que, si vous y étiez venu, nous n'aurions échappé au bûcher ni l'un ni l'autre. » Ne pouvant sévir contre sa personne, on s'en prit à sa doctrine et à ses écrits, qui furent condamnés.

En 1528, Zwingli se transporta à Berne, où il assista à plusieurs conférences, à la suite desquelles la réforme fut introduite dans cette ville. En 1529, il se rendit à Marbourg, où Philippe, landgrave de Hesse, avait provoqué une conférence entre les différents réformateurs, dans le dessein de les amener à se mettre d'accord sur la doctrine de la Cène et sur les autres points qui les divisaient. Après bien des entretiens particuliers et des discussions publiques, on rédigea quatorze articles relatifs aux points controversés, et on les signa d'un commun accord; mais on ne put pas s'entendre sur la doctrine de l'eucharistie. On fit cependant une sorte de trêve sur cet article, et il fut décidé que la différence qui divisait les Suisses et les Allemands ne devait pas troubler l'harmonie ni les empêcher d'exercer les uns envers les autres la charité chrétienne. Pour sceller la réconciliation des deux partis, le landgrave exigea de Luther et de Zwingli la déclaration qu'ils se regardaient comme frères. Zwingli y consentit sans peine; mais tout ce qu'on put obtenir de Luther, ce fut la promesse de modérer à l'avenir ses expressions. La paix qui avait été rompue en 1529, et bientôt après rétablie entre les cantons protestants et les cantons catholiques, fut de nouveau rompue en 1531. Zwingli, que les cantons catholiques accusaient d'exciter les passions des cantons protestants, voulut se sacrifier à la paix publique, et conjura le conseil de Zurich, en juillet 1531, de lui accorder la permission de se retirer. Le conseil s'y refusa; il lui donna même l'ordre d'accompagner les hommes qui entraient en campagne. Il obéit, quoiqu'il ne fût pas sans inquiétude sur l'issue d'une affaire dans laquelle Zurich, abandonné de ses alliés, allait avoir à soutenir le choc des cantons de Schwitz, d'Uri, d'Unterwald, de Zug et de Lucerne. La rencontre eut lieu à Cappel, le 11 octobre 1531. Ce fut moins un combat qu'un carnage. Zwingli périt au milieu de la mêlée, en même temps que Jérôme Pontanus, docteur en théologie de Bâle. « Ils peuvent tuer le corps, mais non l'âme, » dit-il en tombant. Ce furent ses dernières paroles. Son corps ne fut reconnu que le lendemain de la bataille; les fanatiques vainqueurs le mirent en pièces.

Zwingli a été, dans l'ordre chronologique, le premier des réformateurs du seizième siècle. Luther n'était pas encore au clair avec ses principes que l'esprit décidé et logique du réformateur suisse avait déjà rompu avec la hiérarchie catholique et commencé à travailler « à la

restauration du christianisme primitif » ; c'est en ces termes qu'il désignait lui-même l'œuvre qu'il avait entreprise. Il est aussi celui qui comprit le mieux, ou, pour parler plus exactement, le seul qui comprit la portée de la réforme, qui en mesura l'étendue, et qui la poussa à ses dernières conséquences. Il voulait donner au culte une forme simple, éloignée de tout ce qui pouvait sentir la superstition. Dans la doctrine de la Cène, il ne considérait le pain et le vin que comme des signes, des symboles, de la présence spirituelle du Sauveur. Bien loin d'adopter la doctrine désolante de la prédestination, il ouvrait le royaume des cieux à tous ceux qui vivaient conformément à la droite raison, mettant les Socrate, les Aristide, les Caton, les Scipion, sur la même ligne que les prophètes, les apôtres et les chrétiens renommés pour leur sainteté. Il ne creusait pas un abîme entre le christianisme et la loi naturelle, qui, disait-il, « n'est pas autre chose que la vraie religion, savoir la connaissance, le culte et la crainte de l'Être suprême. » Ces conceptions étaient certes bien en avant de l'époque de Zwingli. Auraient-elles, s'il avait assez vécu pour leur donner un grand retentissement, compromis aux yeux de la politique la cause de la réforme? C'est possible, car il faut reconnaître avec M. Matter que la réforme se fit accueillir d'autant plus facilement qu'elle était moins complète. Mais il n'en est pas moins certain que c'est à elles qu'a fini par arriver le protestantisme, dont les vrais représentants sont aujourd'hui bien plus près de Zwingli que de Luther ou de Calvin.

Les principaux ouvrages de Zwingli sont : *Brevis et christiana in evangelicam doctrinam isagoge;* Zurich, 1523, in-8° ; — *Comment. de vera et falsa religione;* ibid., 1525, in-8° : ce traité, dédié à François Ier, est un des plus importants qu'il ait écrits ; — *Fidei christianæ brevis, clara expositio;* ibid., 1536, in-8°; trad. en allemand par Léon de Juda, ibid., 1536, in-8° ; — *Amica exegesis, id est expositio de eucharistiæ negotio;* ibid., 1527, in-4° ; — *Annotationes in evangelicam historiam de Jesu Christo, per Matthæum, Marcum, Lucam et Joannem, et Epistolas aliquot Pauli;* ibid., 1539, in-fol. On a plusieurs éditions de ses œuvres, une de Zurich, 1530, in-fol. ; une autre par Rodolphe Gualther, son gendre; ibid., 1545, 4 vol. in-fol., une troisième, due aux soins de Léon de Juda et de Gasp. Megander, ibid., 1581, 4 vol. in-fol. ; une quatrième, de Bâle, 1593. Dans les trois dernières les ouvrages de Zwingli écrits en allemand ne se trouvent que dans des traductions latines dues à Léon de Juda, Rod. Gualther et Gasp. Megander. La seule édition dans laquelle les divers ouvrages de Zwingli ont été imprimés, chacun dans la langue dans laquelle il a été écrit, est celle de Melch. Schuler et J.-J. Schulten, Zurich, 1828-42, 11 vol. gr. in-8°. On les a publiés en abrégé; ibid., 1819-20.

Michel NICOLAS.

Adam, *Vitæ german. theolog.* — Leu, *Helvetisches Lexicon.* — Du Pin, *Biblioth. des auteurs ecclés.*, t. XIII. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Ruchat, *Hist. de la Réformation de la Suisse.* — Myconius, *De Vita et obitu Zwinglii*; Bâle, 1536, in-fol. — Ziegler, *Zwingli's und Bullinger's Lebensbeschreibungen;* Zurich, 1719, in-4°. — Tischer, *Zwingli's Leben*; Leipzig, 1800, in-8°. — J.-G. Hess, *Vie de Zwingli*: Paris, 1810, in-8°. — Pestalozzi, *Bilder aus dem Leben Ulr. Zwingli's*; Zurich, 1819, in-8°. — Schuler, *Zwingli, Gesch. seiner Bildung zum Reformator des Vaterlandes*; Zurich, 1818, 1819, in-8°. — M. Richard, *Zwingli biographisch geschildert*; Strasb., 1819, in-8° — Rotermundt, *Lebensgeschichte des Reformator Ulr. Zwingli;* Brême, 1819, in-8°. — *Lebensbeschr. des Schweizer Reformators Zwingli*; Zurich, 1819, in-8°, fig. — *Anna Reinhard, Gattin und Wittwe von Uldr. Zwingli*; ibid., 1819, in-8°. — Müller, *Ulr. Zwingli;* Quedlinbourg et Leipzig, 1819, in-8°. — Røder, *Erzæhlungen aus Zwingli's Leben*: Coire, 182., in-8°. — Hottinger, *Zwingli und Seine Zeit*; Zurich, 1842, in-16. — E. Zeller, *Tableau du syst. théol. de Zwingli* (en allem.); Tubingue, 1853, in-18. — V. Chaulfour-Kestner, *Études sur la réformation*: Paris, 1853, in-18, le t. II tout entier.

ZYLL (*Othon* VAN), en latin *Zylius*, savant jésuite belge, né le 30 août 1588, à Utrecht, mort le 13 août 1656, à Malines. Il étudiait la philosophie à Louvain lorsqu'il s'y lia avec Jansenius, un de ses condisciples; et ce fut même par les conseils de ce dernier qu'il se décida à entrer dans la Compagnie de Jésus (1606). Après avoir rempli la chaire de rhétorique à Ruremonde, il fut chargé de diriger successivement les colléges de Bois-le-Duc, de Gand et de Bruxelles. « On lui attribue, dit Paquot, des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison de Deux-Ponts, qu'il ramena à l'Église catholique. » Il eut la réputation d'un bon humaniste et d'un poëte élégant. Ses ouvrages ont pour titres : *Ruræmunda illustrata*, poëme ; Louvain, 1613, in-8° ; — *Historia miraculorum B. Mariæ Sylvaducensis;* Anvers, 1632, in-4° ; — *Cameracum obsidione liberatum*, poëme ; ibid., 1650, in-4° ; réimpr. dans le *Parnassus Soc. Jesu* (1654), avec les poésies latines du P. Hosschius, et à Bruxelles, 1750, in-12. Le même auteur a aussi trad. du grec les *Vies des SS. Xénophon, Cyr, Jean, Athanase, et autres martyrs;* elles sont insérées dans les Bollandistes, 26 et 31 janvier.

Southwell, *Script. Soc. Jesu.* — Paquot, *Mémoires*, t. XI, édit. in-12.

FIN DU QUARANTE-SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

LISTE DES COLLABORATEURS

A LA

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Abrahams, *à Copenhague.*
Amic (Auguste).
Anglivicl (Maurice), *ancien bibliothécaire du dépôt des cartes et plans de la marine.*
Anot de Maizières (Cyprien), *ancien inspecteur de l'Université.*
Arnould (Auguste).
Artaud (Louis), *recteur de l'Académie de Paris.*
Asse (Eugène), *avocat.*
Aubé (Benjamin), *professeur de philosophie au lycée Bonaparte.*
Aubépin (H.).
Aubertin (Charles), *bibliothécaire à Beaune.*
Aubry (Auguste).
Audoin (Martial), *avocat, à Limoges.*
Avezac (d'), *de l'Institut.*
Babinet, *de l'Institut.*
Bailly (Prosper), *bibliothécaire de l'Hôtel de ville.*
Ballefin (abbé).
Bamberg (Dr F.-S.), *consul général de Prusse, à Paris.*
Barante (baron de), *de l'Académie française.*
Bareste (Eugène).
Baret (Eugène), *professeur à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand.*
Barthélemy (Édouard de), *auditeur au conseil d'État.*
Bartholmess (Christian), *correspondant de l'Institut.*
Beauvois (Ernest).
Bégin (Dr Émile), *membre de la commission de la correspondance de Napoléon Ier.*
Beljame (A.), *professeur d'anglais.*
Bellanger (A.).
Bellecombe (André Casse de).
Belmin (B.).
Benoist.
Béranger (Charles), *horloger.*
Berger de Xivrey, *de l'Institut.*
Berriat-Saint-Prix (Félix), *docteur en droit.*
Bertillon (Adolphe), *docteur en médecine.*
Berville (Saint-Albin), *président de chambre honoraire à la cour imp. de Paris.*
Betant (E.-A.), *professeur à l'Académie de Genève.*
Beulé (Ernest), *de l'Institut.*
Beyerlé (A.), *correcteur.*
Blanchard (Émile), *de l'Institut.*
Blanquet (Albert).
Blondeau (Hyacinthe), *de l'Institut.*
Blondeau, *ancien principal, à Commercy.*
Bonhomme (Honoré).
Bonneau (Alexandre), *directeur de l'Encyclopédie du dix-neuvième siècle.*
Bonnechose (Émile de).
Bonnet (Dr Amédée), *correspondant de l'Institut.*
Bordier (Henri), *de la Bibliothèque impériale.*
Bosselet (Hippolyte).
Bouchot (Auguste), *professeur au lycée Louis-le-Grand.*
Bougy (Alfred de), *bibliothécaire de la Sorbonne.*
Boullée (Amédée), *ancien magistrat.*
Boulmier (Joseph).
Bourdon (Dr Isidore), *de l'Académie imp. de médecine.*
Bourgoin (F.), *ex-principal du collège de Pondichéry.*
Bousquet (Georges).
Boyer (Hippolyte), *bibliothécaire à Bourges.*
Bradi (Mme de).
Brainne (Charles).
Brehaut (Ernest).
Breton (Ernest), *de la Société imp. des antiquaires de France.*
Briquet (Apollin).
Brunet (Gustave), *de Bordeaux.*
Brunet de Presles (Wladimir), *de l'Institut.*
Buoncompagni (B.), *de l'Académie des sciences de Turin.*
Cadoudal (Georges).
Callery (J.-M.), *secrétaire interprète du gouvernement.*

Carnot (Hippolyte), *ancien ministre de l'instruction publique.*
Carpentier (Eugène).
Cayla (J.-A.-M.).
Chaalons d'Argé (Auguste).
Chabaille (Pierre), *de la Société imp. des antiquaires de France.*
Challemel-Lacour (P.), *directeur de la* Revue moderne.
Champagnac (J.-B.).
Champion (Maurice).
Chantelauze (Régis de).
Chanut (J.), *ancien professeur d'histoire.*
Chappuis (Charles), *professeur à la Faculté des lettres de Besançon.*
Charma (Ant.), *doyen de la Faculté des lettres de Caen.*
Charpentier (J.-P.), *inspecteur honoraire de l'Université.*
Chasles (Philarète), *professeur au Collége de France.*
Chassang (Adolphe), *maître de conférences à l'École normale.*
Chereau (Achille), *docteur en médecine.*
Chéron (Paul) *de la Bibliothèque impériale.*
Chesurolles (Desiré).
Chevreul (Henri).
Chodzko (Léonard), *secrétaire général du Comité polonais.*
Christian (P.).
Cleder (E.).
Clément (Pierre), *de l'Institut.*
Colincamp (F.), *doyen de la Faculté des lettres de Douai.*
Collas (Louis) *professeur d'histoire.*
Cottenet (Émile) *chef du secrétariat de la chambre du commerce de la Seine.*
Courson (Aurélien de), *conservateur à la bibliothèque du Louvre.*
Crépet (Eugène).
Curton (Alexandre de), *au ministère d'État.*
Daremberg (Dr Charles), *professeur au Collége de France.*
Dareste (Camille), *professeur à la Faculté des sciences de Lille.*
D'Auriac (Eugène), *de la Bibliothèque impériale.*
Decaisne (Joseph), *de l'Institut.*
Defodon (Charles).
Defrémery (Charles), *professeur suppléant au Collége de France.*
Dehèque (F.), *de l'Institut.*
Deherain (P.-P.), *professeur de chimie au collége Chaptal.*
Delatre (Louis).
Delisle (Léopold), *de l'Institut.*
De Manne (Édouard), *conservateur honoraire à la Bibliothèque impériale.*
Demersay (Alfred), *docteur en médecine.*
Denis (Ferdinand), *administrateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.*
Denne-Baron (Dieudonné).
Deschamps (Eugène).
Desjardins (Ernest), *maître de conférences à l'École normale.*
Desmarest (Ernest), *avocat.*
Desnoiresterres (Gustave).
Dessalles (Louis), *archiviste de la Dordogne.*
Destigny (J.-F.), *de Caen.*
Didot (Ambroise-Firmin).
Doublet de Boisthibault (F.-J.), *avocat à Chartres.*
Douhaire (P.).
Driesen (François), *à Tongres* (Belgique).
Dubois (N.-A.).
Dubois (Pierre), *horloger.*
Dubois de Jancigny (Adolphe), *ancien administrateur civil à Chandernagor.*
Du Casse (Albert), *conseiller référendaire à la cour des Comptes.*
Duchaussoy (Dr), *agrégé de la Faculté de médecine de Paris.*
Duckett (William), *ancien directeur du* Dictionnaire de la Conversation.
Dufaÿ (Alexandre).
Du Parquet (Mme).
Dupin aîné *de l'Institut.*
Duplessis (Georges), *de la Bibliothèque impériale.*
Dussieux (Louis), *professeur d'histoire à l'école de Saint-Cyr.*
Duvernois (Clément).
Egger (Ernest) *de l'Institut.*
Eichoff (Gustave), *inspecteur général de l'Université.*
Emmanuel (Charles).
Ernouf (baron).
Faye (Édouard), *ancien maître des requêtes au conseil d'État.*
Fayot (Frédéric).
Fée (A.) *de l'Académie imp. de médecine.*
Fertiault (François).
Feuilleret (Henri).
Fisquet (Honoré) *de Montpellier.*
Fossati (Dr), *président de la Société phrénologique de Paris.*
Foucart (P.), *ancien élève de l'école d'Athènes.*
Foucaux (Édouard), *professeur au Collége de France.*
Foucher de Careil (comte).
Fournel (Victor).
Franklin (Alfred), *de la bibliothèque Mazarine.*
Fresse-Montval (Alph.), *ancien professeur de littérature.*
Friez (Joseph), *de Prague.*

Fustel de Coulanges, *professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg.*
Gagern (Charles de), *colonel mexicain.*
Galibert (Léon).
Galitzin (prince Augustin).
Gallier (Anatole de).
Gallois (Étienne).
Gaubert (Paul), *docteur en médecine.*
Gay de Vernon (baron), *ex-capitaine d'état-major.*
Gayot (Eugène), *inspecteur général des haras, en retraite.*
Génin (François).
Genoux (Claude).
Genty (Achille).
Giampetri (Marc).
Glaire (abbé), *professeur à la Faculté de théologie de Paris.*
Goldschmidt (Hermann).
Gorresio (Gaspard), *de l'Académie des sciences de Turin.*
Gourlier (Charles), *architecte.*
Gréard (O.), *professeur au lycée Bonaparte.*
Grégoire (Ernest), *archiviste paléographe.*
Grégoire (Louis), *professeur d'histoire au lycée Bonaparte.*
Guadet (Joseph), *chef de l'enseignement à l'institution des Jeunes aveugles.*
Guigniaut, *de l'Institut.*
Guillard (Achille).
Guyot de Fère.
Halévy (Léon).
Harduin (Henri).
Hase, *de l'Institut.*
Hauréau (Barthélemi), *de l'Institut.*
Hauréau (Adolphe), *avocat.*
Héquet (Gustave).
Héry (abbé).
Heuschling (Xavier), *directeur du bureau de statistique à Bruxelles.*
Hippeau (Charles), *ancien professeur à la Faculté des lettres de Caen.*
Hœfer (Dr.).
Hoguer (J.-P.), *ancien chef de division au ministère de l'Intérieur.*
Hughes (William).
Huyot (Alfred), *professeur au collége de Châlons-sur-Marne.*
Isambert (F.-A.), *conseiller à la cour de Cassation.*
Isambert (Émile), *docteur en médecine.*
Jacob, *professeur de géographie.*
Jacquemin (Émile).
Jacquin (Jul.), *curé de Saint-Gratien.*
Jacquinet, *directeur des études littéraires à l'École normale.*
Jadin (Adolphe).

Jal (Auguste), *conservateur des archives au ministère de la marine.*
Janin (Eugène).
Janne-Lafosse.
Jarry de Mancy (Adrien), *professeur à l'École des beaux-arts.*
Jeandet (J.-P.-Abel), *docteur en médecine, à Verdun-sur-Doubs.*
Job (J.-H.).
Jouveaux (Émile).
Joubert (Léo).
Jozeran (Vincent de).
Kaltschmidt (J.-H.), *à Leipzig.*
Kergomard (Jules).
Kubalski (N.-A.).
Labarthe (Charles de).
Lacaze (Alfred de).
Lacombe (le P. J.).
Lacour (Louis), *de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.*
La Fage (Adrien de).
La Grange (marquis de), *de l'Institut.*
La Jonquière (de).
Lamoureux (Justin), *juge au tribunal de première instance à Nancy.*
Langlois (A.), *de l'Institut.*
Langlois (Victor).
La Nourais (Prosper de).
Largent (A.).
Lastres (Dr J.-F.), *de Cuba.*
Laurent (C.-Henri).
Lavergne (Léonce de), *de l'Institut.*
Lebailly (Armand).
Le Bas (Philippe), *de l'Institut.*
Lebrun (Mme Camille).
Le Clerc (Victor), *de l'Institut.*
Lefèvre (J.-P.), *professeur au collége de Cambrai.*
Legoyt (Alfred), *chef du bureau de statistique au ministère de l'agriculture et du commerce.*
Lejean (Guillaume), *consul.*
Lemercier (Dr), *bibliothécaire au Muséum d'histoire naturelle.*
Lerminier, *professeur au Collége de France.*
Lescure (M. de).
Levistal (A.).
Levot (Prosper), *bibliothécaire de la marine, à Brest.*
Lindau (Rodolphe), *consul de Suisse, au Japon.*
Livet (Ch.-L.).
Lock (Frédéric), *chef de bureau au ministère de l'instruction publique.*
Loménie (Louis de), *professeur au Collége de France.*
Louisy (Ernest Poirée).
Louvet (L.).
Mac-Carthy (Oscar).

Maurér (Germain), *professeur d'allemand au lycée d'Évreux.*
Maffre.
Magnabal, *chef de service au ministère de l'instruction publique.*
Malgaigne (Dr.), *de l'Académie imp. de médecine.*
Mallet (Charles), *recteur d'académie honoraire.*
Malot (Hector).
Manaud (E.-J.).
Mantz (Paul).
Marcellus (comte de).
Margry (Pierre), *employé aux archives de la marine.*
Martonne (Alfred de), *archiviste paléographe.*
Marty (Victor), *ancien professeur.*
Mas-Latrie (Louis de), *sous-directeur aux Archives de l'empire.*
Matter, *correspondant de l'Institut.*
Matz (Dr Jules), *de Kœnigsberg.*
Mauroy (N.), *prote.*
Maury (Alfred), *de l'Institut.*
Melvil-Bloncourt, *de Haïti.*
Mercey (Frédéric).
Merilhou (F.), *conseiller à la cour de Cassation.*
Merlieux (Édouard), *professeur de mathématiques.*
Meyer (Rodolphe), *de Berlin.*
Mézière (Ernest).
Midy (Mme Th.).
Mille-Noé (H.).
Mœller (P.-L.), *de Copenhague.*
Monfalcon (Dr J.-B.), *conservateur de la bibliothèque publique, à Lyon.*
Monnier (Francis), *précepteur du Prince Impérial.*
Monsarrat (G.), *employé au ministère de la guerre.*
Morel (Jean).
Morin (Frédéric).
Morin (G.-H.), *docteur en médecine.*
Morozewicz (Calixte).
Moulin (H.), *avocat.*
Mugnot de Lyden (E.).
Müller (Charles.)
Muret (Théodore).
Muzzarelli.
Naudet, *de l'Institut.*
Nicolas (Michel), *professeur à la Faculté protestante de Montauban.*
Noël des Vergers, *correspondant de l'Institut.*
Nota (Carlo).
Ozenne (Mlle Louise).
Paris (Paulin), *de l'Institut.*
Pauthier (Guillaume), *de la Société asiatique.*
Pawlowski (Gustave).
Payen (Dr J.-F.).
Perin (Jules), *avocat.*
Perrot (Georges), *professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.*
Pey (Alexandre), *professeur d'allemand au lycée Saint-Louis.*
Pharaon (Florian).
Piérart (Z.), *directeur de la* Revue spiritualiste.
Pierquin (Dr), *de Gembloux.*
Pillon (Alexandre), *conservateur à la bibliothèque du Louvre.*
Pongerville (de), *de l'Académie française.*
Port (Célestin), *archiviste de Maine-et-Loire.*
Pouchet (Georges).
Pougin (Paul).
Poujoulat (Baptistin).
Pradines (Paul de), *avocat.*
Quatremère (Étienne), *de l'Institut.*
Quesné, *député au Corps législatif.*
Radau (Rodolphe).
Rahlenbeck (Charles), *consul de Saxe-Weimar, à Bruxelles.*
Ramée (Daniel), *architecte.*
Rapetti (Louis), *chef du secrétariat de la correspondance de Napoléon Ier.*
Rathery (Edme), *conservateur à la Bibliothèque impériale.*
Ratisbonne (Louis).
Ravenel (Jules), *conservateur à la Bibliothèque impériale.*
Receveur (abbé), *doyen de la Faculté de théologie de Paris.*
Regnard (Émile).
Reinaud, *de l'Institut.*
Renan (Ernest), *de l'Institut.*
Renard (Édouard).
Renaudin (Edmond).
Renée (Amédée), *ancien directeur du* Constitutionnel.
Renier (Léon), *de l'Institut.*
Revel (Max de).
Reymond (William).
Rhéal (Sébastien).
Richard (Charles), *conservateur à la Bibliothèque impériale.*
Rigollot (Gustave), *ancien professeur.*
Rispal (A.).
Robert de Massy (Jules).
Rochas (Adolphe), *de Die.*
Rodrigues (Dr Hubert).
Rolland (Stanislas), *professeur d'humanités.*
Rosenwald (Victor).
Rosny (Léon de), *chargé de cours à l'École des langues.*
Roullier (Auguste), *juge au tribunal de Chartres.*

rrestts (J.-B.-L.), *curé de Belle-*
(*Creuse*).
elin (ss).
, *associé étranger de l'Ins-*
(A. de).
Victorien).
rotte (D[r] Constant), *à Lunéville.*
(A.), *conservateur adjoint au musée*
souverains, au Louvre.
r. *directeur de l'*Encyclopédie des
on nde.
r s (Isidore de).
Édouard), *professeur.*
s (G.).
f (François), *ex-capitaine d'état-major.*
rmann (Gustave), *imprimeur, à Stras-*
g.
r (Louis de).
leval (Charles de).
art (baron de), *directeur de l'Académie*
le de Bruxelles.
(L.-C.).
Louis), *archiviste du Bas-Rhin.*
au (Wilfrid de), *professeur d'allemand.*
au (L. de).
andier (A.), *conseiller à la cour de*
ation.
lier (Saint-René), *professeur sup-*
at a la Faculté des lettres de Paris.
er (F.-X.).
èdre, *professeur de mathématiques.*
ot (J.-P.), *peintre.*
s (Henri).

Thomas (Eugène), *archiviste de l'Hérault.*
Thonissen (J.-J.), *professeur à l'université de Louvain.*
Thurot, *maître de conférences à l'École normale.*
Tiby (Paul), *secrétaire du Comité des colonies.*
Tissot (Joseph), *doyen de la Faculté des lettres de Dijon.*
Tournier (Édouard), *docteur ès-lettres.*
Travers (Julien), *professeur honoraire à la Faculté des lettres de Caen.*
Ubicini (A.).
Vallet de Viriville (Auguste), *professeur à l'École des chartes.*
Vanderburch (Émile).
Vaucher (L.).
Vauzelles (Ludovic de), *conseiller à la cour imp. d'Orléans.*
Vicque (A.).
Vieillard (P.-A.), *bibliothécaire du Sénat.*
Vignon (Eugène), *sténographe au Corps législatif.*
Villemain, *de l'Académie française.*
Vitali (Giuseppe).
Watripon (Antonio).
Weiss (Siegfried), *docteur en droit.*
Weiss (J.-J.).
Willems (Alphonse), *à Bruxelles.*
Wilm (J.), *correspondant de l'Institut.*
Wilmès (Henri).
Yanoski (Jean), *professeur suppléant au Collége de France.*
Yung (Eugène), *docteur ès-lettres.*
Zyehlinski.

